

REVUE

DU

MONDE INVISIBLE

paraissant le 15 de chaque mois

Directeur :
Mgr Élie MÉRIC

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, DOCTEUR EN THÉOLOGIE,
PROFESSEUR A LA SORBONNE.

Secrétaire de la Rédaction : **Dr SURBLED**

PREMIÈRE ANNÉE

1898-1899

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
29, RUE DE TOURNON, 29
PARIS



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2007.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

REVUE

DU

MONDE INVISIBLE

LA CRISE RELIGIEUSE

ET LE MONDE INVISIBLE

I

Notre génération souffre le tourment de l'inconnu et l'angoisse de l'autre vie, avec plus d'intensité que les générations qui l'ont précédée; l'attrait souverain de l'Invisible la fascine et la séduit. Le monde savant lui-même subit aujourd'hui cette contagion mystérieuse, et le problème du monde invisible a pris un caractère scientifique qui ne permet plus de le dédaigner. En Angleterre, des membres de l'Académie royale, Crookes, Olivez Lodge, Wallace, Chalis; en Allemagne, Fichte, Hallenbach, Zoelner; en Russie, Aksakoff, Bodisco, Ochorowicz; en France, le colonel de Rochas, le Dr Luys, M. Ch. Richet, le Dr Dupouy. Tous ces savants, d'une valeur incontestée, regardent avec anxiété au delà de cette vie; ils essayent de pénétrer dans le monde merveilleux, d'en connaître l'économie et les lois, et ils ne craignent plus de parler de télépathie, d'envoûtement, de pressentiments, de fantômes des vivants et des morts.

Jusqu'à ces derniers temps, les savants accueillaient avec dédain les phénomènes qui appartiennent à la mystique

chrétienne et au monde merveilleux. En parler c'était se compromettre, les discuter c'était perdre son temps, y croire c'était la preuve d'une ridicule ignorance ou d'une coupable superstition. On prétendait découvrir ou dans les spéculations intéressées des croyances religieuses ou dans les défaillances de l'imagination surexcitée l'explication des phénomènes sans réalité objective par lesquels on s'efforçait d'abuser de la crédulité publique et d'entretenir de ridicules terreurs.

Si un philosophe osait parler encore d'envoûtement, de lévitation, d'apparitions de fantômes, de revenants, il provoquait le sourire et trahissait une ignorance incurable, et ce n'est pas le succès d'ailleurs éphémère des doctrines positivistes présentées avec un appareil et des déductions scientifiques qui aurait pu changer la direction de l'opinion dans le monde officiel livré à l'incrédulité.

C'est à l'hypnotisme, plutôt qu'à des causes morales et religieuses, qu'il faut attribuer l'évolution actuelle de l'opinion. Quand on a vu dans les amphithéâtres et dans les hôpitaux, à la Charité, à la Salpêtrière, à Nancy, à Cherbourg, à Rochefort, à Bordeaux, des expérimentateurs sérieux, incrédules en religion, étrangers à la métaphysique et aux sciences spéculatives, s'occuper d'un état nouveau de l'esprit humain à la suite de troubles nerveux : quand on a vu des hommes déjà célèbres et estimés aborder ces difficiles problèmes pour en trouver la solution ; quand on a pu constater des faits précis, nombreux, concordants, il a bien fallu se rendre à l'évidence. Protégés par l'autorité de ces noms, vaincus par le témoignage des faits, d'autres savants, en grand nombre, et dans tous les pays, ont repris ces expériences, étudié ces phénomènes dont on avait nié la réalité au nom de l'orgueil et des exigences de la raison. Ni les philosophes ni les théologiens n'auraient pu obtenir un tel résultat, il a fallu l'intervention des physiologistes et des physiciens pour triompher au nom des sciences expérimentales du positivisme doctrinaire et de la négation persistante du préternaturel.

Il était facile de le prévoir, on entra dans les régions

troublées des hypothèses, après avoir reconnu la réalité des faits qualifiés jusque-là de superstitieux. Que d'hypothèses successives! fluide électrique, fluide vital, fluide astral, élémentaires et élémentals, larves et fluide odique. Que d'affirmations encore sur la composition des corps, les molécules, les atomes, les états de la matière! Nous sommes au cœur de cette période d'hypothèses hardies, souvent gratuites et prématurées, et je n'en vois aucune qui nous donne l'explication naturelle, scientifique et intégrale des phénomènes qui caractérisent le monde merveilleux.

II

Sans contester la puissance du génie humain et la fécondité de ses recherches, je crois que l'explication scientifique, ardemment désirée, échappera longtemps encore à notre curiosité et à nos efforts. Sur ces confins mystérieux de la vie et de la mort, de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière, du temps et de l'éternité, nous cherchons en vain la pleine lumière de la science, elle nous fait toujours défaut; nous n'apercevons que des lueurs vagues et des fantômes, nous restons en présence de l'infailible enseignement de l'Eglise et du secret de Dieu.

L'Eglise nous dit ce qu'il faut croire, et Dieu n'abaisse pas encore pour nous les frontières qui séparent le monde connu du monde inconnu, la vie présente et l'autre vie.

Mais ce grand effort des esprits de notre temps nous a permis de constater l'existence de quelques forces nouvelles, encore mystérieuses, mal définies qui se lient à la constitution de la matière et à l'état de nos nerfs, de notre corps, de notre cerveau. Nous soupçonnons que ces forces latentes modifient l'éther ou un autre fluide et qu'elles peuvent produire des effets longtemps inconnus. Ce point important nous paraît acquis.

Il ne faut plus se hâter de dire, comme on l'a fait trop souvent : ces faits sont au-dessus des forces de la nature;

on s'exposerait à parler trop légèrement, à recevoir des démentis de la science de demain. Il est facile de constater un grand nombre de phénomènes, aux apparences mystérieuses, qui n'appartiennent pas à l'ordre préternaturel, et qui ne sont pas au-dessus des forces mieux connues de la nature. Que l'on donne à cette force le nom de neurique ou d'astrale, de fluidique ou d'odique, d'électrique ou de magnétique, peu nous importe, la force existe, et elle peut produire un jour des phénomènes merveilleux.

Il nous paraît très important de le reconnaître, et de rendre ainsi justice aux savants qui ont fait une étude approfondie de la nature, de l'énergie, des forces, des lois.

Mais qui s'empare de ces forces? Qui les met en mouvement? Qui leur donne une direction déterminée dans la production des phénomènes merveilleux? C'est, tantôt la nature elle-même, tantôt le démon, tantôt les esprits au service de Dieu. Intrinsèquement tel phénomène merveilleux dont nous essayons de connaître l'essence, n'est pas préternaturel, mais il le devient, quand un autre agent supérieur, ange ou démon, le produit en faisant concourir à l'exécution de ses desseins, des forces naturelles qu'il connaissait avant nous, et mieux que nous.

Il est donc incontestable qu'en dehors de certains faits miraculeux qui sont manifestement au-dessus de la causalité naturelle, ainsi la résurrection d'un mort, il y a d'autres faits aux apparences merveilleuses, dont le principe nous est encore inconnu, et qui ne sont pas intrinsèquement au-dessus des forces de la nature : ces phénomènes peuvent être le résultat ou d'une action physique, chimique, mécanique, ou d'une modification singulière de la force vitale et de l'état nerveux d'un sujet. Et quand ces phénomènes sont produits par une cause préternaturelle, un examen approfondi nous fait connaître l'agent ou démoniaque ou divin auquel il faut les attribuer.

III

En présence du mouvement scientifique auquel nous assistons et des graves conséquences qui en découlent, les théologiens ont reconnu la nécessité de considérer les phénomènes merveilleux et préternaturels dans une lumière plus complète et sous un aspect nouveau.

Dans une critique très sage et pénétrante d'un livre récent sur la *science et les faits surnaturels*, un savant théologien, dominicain, s'exprime ainsi :

« Quand l'auteur aborde les faits constatés de nos jours et relatés par les rationalistes eux-mêmes (Crookes, Richet, Lombroso, etc.), nous observons à regret un certain manque d'esprit critique et l'emploi fréquent de raisonnements sans aucune force. Lorsqu'il s'agit de distinguer les faits explicables à la rigueur par les forces encore inconnues de la nature et ceux qui relèvent certainement du surnaturel, l'auteur nous paraît prendre pour critérium plutôt les évidences populaires que des principes indiscutables.

« Parlant du fait de certains bonzes qui sèment de la graine dans un vase, et la font lever, pousser et fleurir en quelques minutes, l'auteur dit : « S'il n'y a pas là un fait de prestidigitation, une supercherie quelconque, il est clair qu'aucune force naturelle ne peut l'expliquer. » Oui, cela est clair, mais il est clair aussi qu'on ne saurait voir à travers un mur, et cependant on voit (rayons X). En quoi les deux cas sont-ils *spécifiquement* dissemblables ? Ce que la nature fait en quelques mois, qui peut affirmer *avec certitude* qu'elle ne saurait le faire en quelques minutes, sous certaines influences, et qui osera dire d'autre part qu'il connaît toutes les influences naturelles qui peuvent commander un pareil fait ?

« Nous en dirons autant de la vision à distance, de certains effets mécaniques opérés par les médiums en transe, des écritures automatiques, de certains faits de lévitation, etc. Que le surnaturel ne soit pour rien dans tous ces faits, nous sommes très loin de le prétendre, mais qu'ils soient intrin-

sèquement et substantiellement surnaturels, c'est une opinion soutenable assurément, mais que personne, selon nous, n'est aujourd'hui en état de prouver.

« Quand l'auteur citant et approuvant le P. de Bonniot, nous dit : « Il est toujours facile de s'assurer si tel ou tel fait de cet ordre a l'homme pour cause, » nous croyons son affirmation fort peu exacte. Rien au contraire de plus difficile, à notre avis, étant donné ce que nous savons aujourd'hui, ou plutôt ce que nous entrevoyons sur les mystères de l'activité physique; et si la prudence est de toutes les vertus la plus nécessaire au théologien c'est dans ce domaine plus qu'en tout autre peut-être qu'il lui convient de l'appliquer.

« Il ne servirait de rien de le nier, nous sommes aujourd'hui sur des pistes telles que les anciennes classifications des phénomènes naturels et surnaturels ne sauraient plus nous inspirer une entière confiance. A l'apologiste d'être prudent et de ne pas mériter tout le premier le reproche d'*a priori* qu'il adresse à ses adversaires. Le P. Lescœur n'a peut-être pas évité entièrement cet écueil: plus d'une fois on surprend sous sa plume des arguments plus que faibles, en tout semblables à ceux qu'emploie le P. Franco (1). »

IV

Les savants chrétiens confirment par leurs expériences les sages paroles du théologien que nous venons de citer, ils reconnaissent la nécessité de présenter aujourd'hui sous une forme plus précise la thèse du merveilleux.

Prenons, par exemple, les phénomènes de lévitation. Qu'un homme s'élève au-dessus du sol, et viole ainsi la loi connue de la pesanteur qui attire tous les corps vers le centre de la terre, il neutralise la force attractive de la masse terrestre, il fait un acte opposé à l'hypothèse de Newton sur la gravitation universelle, et le vulgaire s'écrie : Voilà un fait miraculeux.

(1) *Revue Thomiste*, n° 6. Janvier 1898.

La matière attire la matière, c'est un principe incontestable dont nous voyons à tout instant la vérification facile dans l'immensité de l'univers. Mais nous pouvons supposer accidentellement l'existence d'une force attractive ou d'une force impulsive plus intense que celle de la terre qui soulève un instant le corps humain, et le retienne en l'air. La loi de la gravitation universelle n'est pas violée, car on peut la formuler ainsi : tous les corps sont attirés vers le centre de la terre tant qu'ils ne sont pas attirés par une autre force plus intense que celle de la masse terrestre.

Il faudra donc rechercher la cause de la lévitation, et on la découvrira tantôt dans une action de Dieu, tantôt dans une intervention démoniaque, tantôt dans une force naturelle qui se manifeste en des circonstances rares, exceptionnelles, avec un caractère qui frappe vivement l'attention. Et nous dirons, tantôt c'est un miracle, tantôt c'est un prestige démoniaque, d'autres fois c'est un phénomène merveilleux mais naturel. Nous ne dirons pas *a priori* : ce fait est intrinsèquement et toujours surnaturel.

« Voici, écrit M. de Rochas, un savant qui, au courant de ses recherches sur la force psychique, rencontre un *médium* s'élevant au-dessus du sol comme un ballon. Le fait étant peu commun et ne se reproduisant pas à volonté, son premier soin doit être de noter les principales circonstances du phénomène et de rechercher s'il n'a pas été observé par d'autres.

« Il trouve alors que des faits analogues ont été constatés dans tous les pays, à toutes les époques, aussi bien chez les saints que chez les sorciers, chez les ascètes hindous comme chez les personnes vivant de la vie normale, mais présentant une sensibilité particulière du système nerveux.

« Il est amené d'abord à ne voir dans la plupart de ces phénomènes qu'un cas particulier des déplacements d'objets inertes sous l'influence d'effluves spéciaux émis par les médiums, et à l'attribuer à une force analogue à celle qui produit les attractions et les répulsions électriques.

« Puis, dans des cas beaucoup plus rares, il reconnaît

l'intervention d'une force intelligente qui agirait comme un être vivant, saisissant et transportant le patient.

« Enfin, s'il a pu étudier un certain nombre d'observations, il constate des phases intermédiaires entre ces deux ordres de phénomènes; par exemple, quand le patient est simplement soulevé, mais avec la sensation des mains qui le saisissent sous les aisselles, comme cela a eu lieu pour plusieurs d'entre nous, dans les expériences avec Eusapia.

« De tout cela, il résulte : 1° Que le phénomène de la lévitation ne doit pas être considéré en soi comme un miracle; 2° qu'il est souvent le simple résultat d'une force naturelle développée *probablement* par un état particulier du système nerveux d'où résultent *peut-être* des courants électriques agissant dans un sens contraire à la pesanteur; 3° que cet état particulier du système nerveux provoque des extériorisations d'effluves dont s'emparent quelquefois pour agir sur le corps *des entités intelligentes, bonnes ou mauvaises*... Que peut faire ici le physicien?

« C'est de chercher à définir ces effluves, ces manifestations, cette force physique hypothétique, en étudiant leur action sur les autres forces que nous connaissons déjà. Mais ce n'est point son rôle de rechercher ce que peuvent être les intelligences qui interviennent; celles-ci sortent du domaine scientifique (1). »

V

Le physicien arrive ainsi, quand il est sincère dans ses recherches, à constater l'insuffisance des causes naturelles, des forces chimiques ou mécaniques pour expliquer certains phénomènes de lévitation. Il constate même, en vertu des mêmes procédés, l'intervention de certains agents dont il ignore la nature, l'origine et les conditions vitales. A ce moment, le théologien et le philosophe catholique interviennent, ils font connaître au physicien, avec la tradition et l'enseignement catholique, l'existence des démons et des

(1) A. DE ROCHAS, *Le Cosmos*, 5 mars 1898. — *Recueil de documents relatifs à la lévitation du corps humain*, 1897 (Paris, Leymarie).

anges, leurs propriétés et leur origine, leur rôle dans l'univers, leur aptitude à s'emparer des forces mal définies et encore inconnues pour obtenir des résultats qui étonnent et pour produire des phénomènes dont le caractère préternaturel se trouve ainsi rétabli d'une manière rigoureuse et scientifique.

Le théologien ne doit pas écarter le physicien quand il nous fait connaître les lois de la nature et les conditions scientifiques d'un phénomène qui paraît anormal, et le physicien ne doit pas refuser le concours du théologien qui complète ses démonstrations en lui faisant connaître la nature de l'entité ou de l'agent préternaturel dont il est forcé de reconnaître l'intervention. Ils font l'un et l'autre une œuvre scientifique, et ils méritent le titre de savant.

Mais nous demandons au physicien de se défier des hypothèses gratuites, imprudentes, de ne pas se contenter du mirage des analogies pour affirmer l'existence, qui nous paraît encore problématique, de certains effluves et de certains courants, de suspendre ses décisions et de ne pas témoigner des défiances jalouses, systématiques à l'égard du préternaturel.

Les journaux et les revues qui s'occupent aujourd'hui d'une manière exclusive de l'occultisme et du spiritisme sont très nombreux en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Portugal. Nous en avons le catalogue sous les yeux, que de pensées il fait naître dans l'esprit, et comme il révèle l'invincible attrait de ces problèmes ! C'est, en France, l'*Aurore*, le *Lotus bleu*, la *Lumière*, le *Voile d'Isis*, etc. ; en Allemagne, le *Sphinx* ; en Espagne, le *Critérium spirite* ; en Italie, l'*Etendard spirite* ; en Belgique, le *Flambeau* ; à Lisbonne, le *Psychisme* ; dans l'Inde, le *Théosophe* ; et j'en passe un grand nombre.

« Au Nouveau Monde, écrit M. Bosc, c'est par centaines que paraissent les journaux et les revues spirites et spiritualistes, rien qu'à Chicago, à New-York et à Buénos-Ayres ; dans chacune de ces villes importantes, c'est au moins une vingtaine de journaux ou de revues qu'il nous faudrait énumérer, et ces publications représentent des millions de lecteurs. »

Nous voici donc en présence d'un grand mouvement intellectuel qui intéresse profondément l'apologétique chrétienne; il n'est pas permis de le dédaigner et de négliger la défense des consciences contre les plus séduisantes erreurs.

VI

La contagion du merveilleux a gagné la foule, et c'est par milliers que l'on compte aujourd'hui, à Paris, dans la province, en Europe, les esprits inquiets, désenchantés, qui se livrent aux pratiques du spiritisme et de l'occultisme ou qui cherchent jusque dans les ténèbres et les troublantes émotions de la magie noire, l'apaisement qu'ils ne veulent plus demander à la foi.

On les convie à des réunions mystérieuses, on les trompe par des journaux, des revues et des livres qui ont l'orgueil et les prétentions de la science: on leur imprime d'étranges et violentes secousses, par des spectacles où l'Invisible se plaît à multiplier les prestiges, et l'on voit même des chrétiens allier avec une complaisance coupable, les apparences de la religion aux expériences condamnées d'une superstition toujours dangereuse. Je le sais et je le répète, ces égarés se comptent par milliers dans notre pays.

Quel est l'esprit qui n'a senti une fois dans sa vie, pour en souffrir et pour la combattre, cette dangereuse tentation? Quel est celui qui jamais n'a dit : Si je pouvais pénétrer les secrets de la nature, expliquer les prodiges de la matière et de ses énergies, voir clairement les communications mystérieuses qui unissent les âmes entre elles, à travers les grands espaces et le long intervalle des siècles! Si je pouvais découvrir l'explication précise du sommeil, des rêves, des pressentiments, de l'action à distance, des apparitions de fantômes, troublantes comme la réalité! Si je pouvais monter plus haut, monter encore, explorer ces soleils et ces planètes où la vie se révèle sous des formes et dans les conditions d'une activité que je ne connais pas! Si je pouvais suivre, dans son départ mystérieux, l'âme qui se sépare du corps, emportant avec

elle le souvenir qui ne meurt pas, l'affection, le dévouement, les tendresses qui vont se purifier et se renouveler ! Si je pouvais accompagner l'âme bien-aimée qui s'en va, et de cette terre où le poids de mon corps me retient encore, m'envoler là-bas, avec mes pensées, tristes ou joyeuses, vers ces rivages où se réunissent et se retrouvent ceux qui s'aimaient ici-bas ! Qui me parlera de ces terres lointaines, où je voudrais sentir encore le pardon et la bonté de Celui qui m'a créé ! Qui me parlera du lendemain de la mort, de la résurrection du corps, de l'immortalité ! Qui me fera rencontrer ceux qui sont partis !

Et je vois les âmes qui ont cessé d'étancher leur soif ardente aux sources pures de la religion boire des eaux empoisonnées. Des spirites, des occultistes, des mages ridicules leur présentent des breuvages qui ne peuvent trop souvent endormir leur douleur qu'en ébranlant profondément leur esprit !

Que fera le clergé en présence de ce péril où tant d'âmes vont sombrer ? Les indifférents et les attardés répondent : « Ne faites rien, ne vous occupez pas de ces questions délicates, laissez-nous la foi du charbonnier. » On nous demande ainsi d'abandonner à nos ennemis le champ de bataille, d'encourager ceux qui nous accusent d'être les enfants des ténèbres et de l'ignorance et de vouloir régner par la superstition. On nous conseille de laisser dans la nuit les âmes troublées qui cherchent la voie, et de nous cantonner dans l'oisiveté confortable de notre presbytère. On nous invite à désertier le combat, à l'heure où des causes sacrées, compromises par l'indifférence des chrétiens, réclament au contraire, toutes les ardeurs de notre énergie et de notre courage.

VII

Pourquoi s'effrayer de l'intervention pacifique du clergé dans des questions où sa compétence est incontestable ? De saint Thomas d'Aquin qui nous a laissé son magnifique traité des Anges, des esprits bons et mauvais, à Benoît XIV,

dont l'immortel ouvrage sur la canonisation des Saints est si lumineux, tous les grands théologiens ont étudié sous des noms quelquefois différents les possessions, les extases, les visions, l'envoûtement, la télépathie, le miracle, les phénomènes de la mystique diabolique et divine. Ils ont approfondi dans leurs traités de morale les superstitions, les maléfices, les *sorts*, les pactes avec le démon. Et si ces maîtres de la scolastique revenaient parmi nous, ils étudieraient les phénomènes merveilleux; ils réfuteraient les objections insidieuses des occultistes et des spirites de notre époque comme ils ont réfuté les astrologues et les sorciers du moyen âge. Ils ne permettraient pas de préconiser la foi du charbonnier, et de prétendre que l'Eglise est impuissante ou surprise en présence des révélations de la science au service de ses ennemis!

Ces ennemis n'entendent pas se renfermer dans le domaine de la science pure et poursuivre un but de l'ordre purement théorique et abstrait. Ils visent plus haut. Ils prétendent nous donner la démonstration rigoureuse de l'impossibilité du miracle et de l'ordre surnaturel. Leur critique poursuit, pour en découvrir l'explication naturelle, les miracles qui éclairent l'Evangile, ou qui remplissent la vie des saints; ils veulent couper toute communication surnaturelle entre l'âme et Dieu, ils inventent une théorie nouvelle de nos fins dernières, et, après avoir repoussé l'enseignement chrétien sur le Purgatoire, le Paradis et l'Enfer, ils nous ramènent aux vieilles conceptions de l'Orient, à la métempsycose, à la pluralité des existences, à des réincarnations indéfinies.

Qui ne voit donc le caractère religieux, théologique, rigoureusement théologique des graves problèmes dont nous voulons nous occuper? Non, ce n'est pas une curiosité malsaine, ce n'est pas un désir indiscret de l'imagination, qui nous attire vers ces graves problèmes que l'incrédulité voudrait nous défendre de regarder en face et d'approfondir.

Que ces problèmes intéressent au plus haut point le physiologiste et le philosophe, je le veux bien, mais ils ont un plus grand attrait encore pour le théologien, pour l'apologiste chrétien qui, placé sur le terrain des sciences où l'appelle la

controverse contemporaine, défend l'enseignement infaillible de l'Eglise touchant la vie future et le surnaturel.

Il nous paraît donc utile et légitime que des catholiques se réunissent pour étudier en silence et devant Dieu, sans prétention et sans témérité, les phénomènes merveilleux. Ils resteront dans le grand courant de la tradition; ils consulteront les maîtres célèbres de la théologie et les Pères; ils seront scrupuleux dans leur docilité filiale envers l'Eglise; ils nous feront le commentaire scientifique actuel et vivant des anciens traités sur l'intervention mystérieuse et troublante des esprits, dans la trame toujours un peu lâche des événements humains; ils sauront répondre aux objections des savants de notre temps, et éclairer les âmes que de vagues inspirations détournent des enseignements de la foi.



Nous avons médité ces pensées en fondant la *Revue du monde invisible*, et en organisant la nouvelle *Académie des sciences psychiques*, dont l'opinion s'est trop occupée depuis quelques jours. *Nous voulons fuir le bruit* et travailler en silence, avec quelques amis, dans la charité de Notre-Seigneur; nous ne lançons ni défi, ni cartel à personne; ce rôle de matamore ne nous convient pas, nous voulons faire une œuvre élevée d'apologétique scientifique vraiment impartiale, et nous accepterons avec reconnaissance les communications, les avis et le secours plus précieux des prières de tous nos frères en Jésus-Christ.

Élie MÉRIC,

*Docteur en philosophie et lettres, Docteur en théologie,
Professeur à la Sorbonne.*

Paris, 15 juin 1898.

♦ ♦ ♦

LE MYSTÈRE DE LA TÉLÉPATHIE

La *télépathie* est un mot nouveau qui a fait une rapide et éclatante fortune et n'a plus besoin d'être défini : il caractérise tout un monde de connaissances qui sont positives, incontestables, sans avoir encore trouvé dans la science une explication plausible. On ne nie plus les faits télépathiques, on les enregistre avec soin, et, toujours dans l'espoir de pénétrer le mystère profond qui les enveloppe, on imagine des hypothèses et des théories pour en rendre compte. Quelle valeur rationnelle ou scientifique ont ces hypothèses? Quel crédit doit-on leur faire? C'est ce que nous allons examiner dans ces courtes pages.

I

La plupart des savants matérialistes s'abstiennent de juger les faits télépathiques ou s'efforcent d'en contester la nature et l'authenticité : fidèles à leur doctrine, ils restent dans la logique de leur rôle. Comment, sans renoncer à leurs idées, sans renier tout leur passé, se rangeraient-ils à l'opinion nouvelle qui pose en *fait* l'existence de l'immatériel, de l'invisible et du préternaturel? Les trois auteurs anglais, dont l'ouvrage sur les *Apparitions des vivants* (1) a eu tant de succès et de retentissement et a mis la télépathie à la mode, MM. Gurney, Myers et Podmore, sont très catégoriques dans leur foi spiritualiste : ils résument leur doctrine dans les trois propositions suivantes :

1° L'expérience prouve que la *télépathie*, c'est-à-dire la *transmission des pensées et des sentiments d'un esprit à un autre* SANS L'INTERMÉDIAIRE DES SENS, est un fait.

2° Le témoignage prouve que des personnes qui traversent quelque crise grave ou qui vont mourir *apparaissent à leurs amis et à leurs parents*, on se font entendre par eux avec une fréquence telle que le hasard seul ne peut expliquer les faits.

(1) *Phantasm of the living*, traduit en français par M. MARILLIEN sous le titre menteur d'*Hallucinations télépathiques*.

3° Ces apparitions sont des exemples de *l'action supra-sensible d'un esprit sur un autre*.

En présence de l'extra-naturel aussi nettement manifesté, le matérialisme ne peut qu'abdiquer et se taire. Cependant nous devons noter qu'il a audacieusement tenté la lutte. Une *théorie physique* de la télépathie a été proposée par le Dr Liébeault. Notre vénérable confrère de Nancy, voulant révéler le *mécanisme télépathique*, n'a pas craint de chercher dans la matière même l'explication suffisante des communications psychiques *à distance*.

« Je ne crains pas déjà, écrit-il, d'émettre l'hypothèse probable que, si dans certains états organiques, les sens et le cerveau de l'homme reçoivent des impressions plus vives et élaborent des opérations intellectuelles plus complexes que d'habitude, ces organes peuvent bien dans les mêmes états, surtout chez quelques sujets très sensitifs, être susceptibles de fonctionner avec une délicatesse plus grande qu'on ne l'a soupçonné encore. Par exemple, si l'on admet, avec quelques esprits non prévenus, que *des vibrations transmises par contact*, entre endormeurs et somnambules, *sont non seulement saisies, mais comprises par ces derniers*, on ne doit pas être éloigné de croire que comme pour un grand nombre de phénomènes physiques acceptés de tous, *des ondulations, vrais prolongements de ces vibrations, ne puissent se transmettre par l'air, puis être ensuite ressenties et interprétées à de grandes distances par des sujets éminemment nerveux?*...

« Il est reconnu que les pigeons voyageurs, transportés au loin, retrouvent leur demeure sans qu'on sache bien comment; que des chiens, des chats, des ânes, etc., ont aussi la même faculté; que des animaux beaucoup moins haut placés dans la chaîne des êtres : l'abeille, la tortue, le saumon, etc., sont doués d'un même pouvoir, et l'on refuserait à l'homme, dont on sait combien les sens et l'intelligence arrivent parfois à un grand degré d'exaltation et de pénétration, on lui refuserait la *faculté élevée d'être apte à recevoir des communications suggestives venues de lieux éloignés et provoquées tacitement par action mentale?*

« Dans les cas spéciaux que j'examine, il n'y a certes rien d'impossible que, *à de grandes éloignements, il n'y ait eu, sans qu'ils se soient même sentis impressionnés, de la part des somnambules et des médiums, une réception par les sens d'ébranlements de l'air, et ensuite une interprétation intellectuelle de ces ébranlements* : et si dans le dernier cas de transmission de pensée transcrit par moi, la communication s'est faite à une distance de 250 kilomètres (entre Nancy et

Coblentz), n'est-ce pas aussi que les ondulations transmises étaient renforcées chez l'un des sujets, par une disposition sensitive exceptionnelle, et chez l'autre par un état émotif excessif, celui qui s'est exprimé par la pensée au dernier moment de l'existence? Quand on sait que des forces inférieures en qualités aux forces pensantes : forces attractives, lumineuses, caloriques, électriques, etc., pénètrent à des éloignements incommensurables, dans toutes les directions et à travers les interstices des globes célestes, remplissent les espaces et les mondes, c'est bien le moins que *la pensée humaine*, cette puissance que nous sommes si loin de connaître, *ne puisse, par certaines ondulations à travers l'atmosphère, se transmettre d'une personne qui exprime cette pensée à une autre* qui, à son tour, sympathiquement en ressent les signes transmis et les interprète ensuite (1). »

M. le Dr Liébeault a parfaitement raison de croire, et de dire qu'on ne connaît pas toutes les ressources de la nature, et qu'un jour nous amènera peut-être l'explication scientifique, rationnelle, complète de la télépathie. Il serait plus que téméraire d'affirmer que la communication *à distance* est *naturellement* impossible. Les découvertes de la science qui se multiplient tous les jours sont si merveilleuses, si déconcertantes qu'on ne peut dire où elles s'arrêteront. La correspondance des esprits, qui s'opère si singulièrement par la télépathie trouve déjà, dans l'industrie humaine, des moyens que ne pouvaient soupçonner nos aïeux. « Est-ce que les relations actuelles sont comparables à celles d'antan? Le passé est garant de l'avenir. La communication instantanée entre deux hommes éloignés était impossible autrefois : elle se réalise aujourd'hui par le fil télégraphique ou téléphonique. La transmission électrique a surpris et émerveillé les gens, elle ne nous étonne plus; mais elle se perfectionne de plus en plus, et Dieu sait où elle arrivera. Ne se fait-elle pas déjà *sans fil* grâce aux beaux travaux de Branly et de Marconi? Ces découvertes de la physique moderne en laissent pressentir d'autres, et qui sait? peut-être la cause matérielle de la télépathie (2). »

En attendant que cette explication souhaitée, et possible, nous soit fournie, il faut reconnaître que la télépathie reste un fait impénétrable. On peut s'associer aux espérances très légitimes du Dr Liébeault sans accepter aucunement son interprétation physiologique ou plutôt *physique* des phénomènes. Que l'action des esprits

(1) Dr LIÉBEAULT. *Thérapeutique suggestive*, 1891, p. 279-281.

(2) Dr SURBLED. *Pour ou contre l'hypnotisme. Sc. cath.*, 15 mars 1898.

s'opère à distance, nul n'y contredit; mais il est impossible d'accepter à la suite de notre auteur et même de concevoir des *ondulations de la pensée humaine* à travers l'atmosphère, des *vibrations d'esprits*, etc., bref toute une *physique mentale*.

Un abîme sépare le monde des esprits de celui des corps, et ce n'est pas l'activité nerveuse qui peut le combler. Quelques auteurs avaient cru y voir une transition facile et naturelle des forces mentales aux forces physico-chimiques; mais il est démontré que la force nerveuse est d'ordre vital et n'a aucune ressemblance avec les simples forces cosmiques. Elle ne se réduit pas à un ébranlement moléculaire ou à une ondulation des nerfs, elle ne sort pas des éléments qui lui sont propres et n'est pas de nature à parcourir le monde sur l'aile du vent et au gré des hommes (1). D'ailleurs la transmission physiologique de l'influx nerveux ne saurait rendre compte de la télépathie, puisque celle-ci est exactement définie par les auteurs, notamment par MM. Gurney, Myers et Podmore, comme « la transmission des pensées et des sentiments d'un esprit à un autre *sans l'intermédiaire des organes des sens* ». Il faut décidément renoncer, dans l'état présent de la science, à l'explication *physique* de la télépathie.

II

Cette explication ne sera-t-elle pas fournie un jour par la science, ou plus exactement est-elle dès à présent contradictoire et impossible? Nous n'en le pensons pas; mais nous n'avons aucune idée de ce qu'elle pourrait être et nous ne jugeons pas utile d'imaginer actuellement une théorie sans base au risque d'être démenti demain. Ce n'a pas été l'avis d'un savant philosophe, M. l'abbé Gayraud, qui a proposé et soutenu devant la *Société des sciences psychiques* (2), une hypothèse *toute théorique* pour l'explication de la télépathie en même temps que de la suggestion mentale. Elle nous paraît problématique, inacceptable, mais mérite d'être signalée à cause de sa hardiesse et de son originalité : elle fait certes honneur à notre savant ami et prouve que la philosophie catholique ne s'effraie pas des problèmes transcendants de la science et qu'elle ne recule pas devant les solutions les plus audacieuses.

M. l'abbé Gayraud s'appuie sur l'enseignement de saint Thomas pour établir que tous les phénomènes de télépathie ne réclament pas

(1) Cf. SURBLÉ, *Spiritualisme et Spiritisme*, 1898.

(2) Séances de janvier 1896.

une cause *surnaturelle*. « La loi, invoquée par les théologiens pour démontrer le caractère surnaturel de la suggestion mentale et des phénomènes télépathiques, à savoir que « nous ne pouvons découvrir ce qui se passe en dehors de nous qu'à l'aide de nos sens, ni surtout la pensée et la volonté d'autrui que par des signes extérieurs qui les manifestent », cette loi, dit notre philosophe, n'est pas absolue, mais conditionnelle : elle ne régit que les cas ordinaires de la connaissance et ne s'applique pas à certains cas exceptionnels, tels que ceux de la *divination* et de la *prophétie naturelle*. N'est-ce pas exactement la pensée de saint Thomas d'Aquin ? Il me paraît clair que, dans les faits de prévision de l'avenir sous l'influence des corps célestes, la loi qui règle la connaissance ordinaire n'est point appliquée. L'avenir, en effet, est inconnaissable à nos sens... Par conséquent, il reste à examiner si parmi les cas exceptionnels, où la connaissance de ce qui se passe au dehors de nous se produit *sans l'intermédiaire des sens externes*, on ne peut compter les phénomènes de suggestion mentale et de télépathie.

« Je remarque d'abord que les cas de divination, dans lesquels on prévoit l'avenir, paraissent en eux-mêmes plus difficiles à admettre et à expliquer naturellement que la suggestion mentale, qui consiste à percevoir un fait actuellement réalisé, à savoir la volonté de l'hypnotiseur, et même que la télépathie, où il ne s'agit d'ordinaire que de connaître des événements présents ou passés. D'où je conclus que si l'on admet avec saint Thomas, la possibilité d'une explication naturelle des premiers, il serait logique de ne pas repousser *a priori* tout essai d'explication naturelle des seconds, le présent et le passé étant par eux-mêmes plus faciles à connaître que le futur.

« Où serait la contradiction dans la possibilité d'une explication naturelle de la suggestion mentale ? Toute la difficulté se réduit à ceci : une image cérébrale peut-elle être transmise directement à un autre cerveau ?... Que faut-il pour cela ? — Un milieu proportionné entre les deux cerveaux, et une action suffisante de l'un sur l'autre, voilà tout ; une action *sui generis*, telle que l'action psycho-physiologique qui produit les images sous l'influence des sensations ; et un milieu qui relie l'agent au patient, le cerveau excitateur au cerveau récepteur, car l'action à distance est une impossibilité métaphysique.

« Eh bien, quel savant ou quel philosophe a le droit d'affirmer qu'il n'existe aucun milieu matériel propre à transmettre les actions psycho-physiologiques ? A celui qui nierait *a priori* l'existence possible d'un tel milieu, je demanderais : quel est donc le milieu qui, d'après la théorie scolastique de la sensation, porte à l'œil la qualité

sensible des objets que l'œil perçoit? N'y a-t-il pas un milieu matériel par lequel l'image visuelle passe pour devenir image cérébrale et fantôme de l'imagination? Pourquoi donc n'existerait-il pas un milieu plus subtil capable de transmettre directement au dehors les actions psycho-physiologiques exercées dans le cerveau par des images d'une grande intensité?... Il ne répugne pas d'admettre l'existence d'un milieu matériel propre à transmettre hors du cerveau les actions exercées par les images dans l'organe cérébral. Un milieu existe qui porte au cerveau les qualités sensibles des corps et transmet des actions qui ont pour résultat la formation des images. Où est l'impossibilité de concevoir un milieu analogue qui soit le conducteur pour ainsi dire en sens inverse de l'activité des images? Je regarde donc comme *possible* — je ne dis pas comme *réelle* — l'existence d'un tel milieu.

« Quant à l'action transmissive de l'image cérébrale, ne peut-on la concevoir comme *une sorte de mouvement ayant quelque rapport avec ceux de la lumière ou de l'électricité*? Il est certain que l'image vive ou ravivée est une espèce d'activité de l'âme et du corps à la fois, une action psycho-physiologique. Or, toute action de ce genre est un mouvement, au sens scolastique de ce terme, et ce mouvement se produit dans une portion déterminée de matière. N'est-il pas de la nature même de tout mouvement matériel d'être communicable et transmissible dans un milieu proportionné? Où donc, je le demande encore, est l'impossibilité de concevoir une explication naturelle du fait étrange de la suggestion mentale?

« Reste, il est vrai, la *direction* volontaire de l'action et de l'image vers tel cerveau déterminé; et ce point, je le reconnais, n'est pas facile à éclaircir. Mais, encore que ce soit une difficulté très obscure, est-ce une impossibilité absolue? La vraie question est là... Pourquoi serait-il impossible à la volonté de produire, dans le milieu spécial des actions psycho-physiologiques, certains courants aboutissant à des organismes qui sont naturellement disposés à devenir des récepteurs?... Peut-être les faits, dans lesquels une direction volontaire imprimée au courant psychique ne saurait être supposée, paraîtront-ils difficiles à expliquer. Mais la volonté instinctive et subconsciente du sujet ne suffirait-elle pas à rendre compte de la perception de l'image? Si l'on admet l'existence du milieu psycho-physiologique, y a-t-il quelque évidente contradiction à admettre dans son sein des espèces de courants qui relient d'une manière plus ou moins constante, soit des personnes entre elles, soit même des personnes et des choses inanimées?...

« Que l'on me permette une dernière considération. La théologie chrétienne enseigne le dogme de la future résurrection de tous les hommes, à l'instar de la résurrection de Jésus-Christ. Il est certain, au point de vue de la foi, que les corps ressuscités, encore qu'ils soient identiquement les mêmes que les corps vivants de cette vie terrestre, jouiront de qualités très différentes de celles que la science leur reconnaît ici-bas. On peut dire que l'état du corps ressuscité, spécialement du corps glorieux, est comme un quatrième ou cinquième état de la matière, laquelle sera cependant alors de la même nature ou essence que la nôtre. Cet état, il est vrai, comme celui du monde à la fin des temps, appartient à l'ordre surnaturel, *et je ne prétends pas qu'il existe naturellement une matière dans un tel état*. Mais ne peut-on concevoir l'état de la matière des corps glorieux comme une sorte de limite de perfection de la matière, et *supposer qu'il se trouve dans la nature un milieu matériel qui approche de cette perfection ?...* La matière est un grand inconnu; saint Thomas et l'École disent *un inconnaissable*; et ce ne serait peut-être pas d'un bon esprit philosophique que de nier *a priori* la possibilité d'un milieu matériel différent de tous ceux que la science connaît ou suppose d'ordinaire, et propre à mettre en relation certains organismes dans la complexion desquels cette matière jouerait, par intermittences, sinon constamment, un rôle spécial : rôle que les sciences psychiques auront précisément à déterminer. Croit-on que les facultés sensibles des corps glorieux fonctionnent comme les nôtres? Certes non, puisque ces corps sont impassibles et qu'il n'y a point en eux circulation de la matière; puisque l'activité de leurs organes n'est pas soumise aux lois qui règlent actuellement l'impression des objets sur nos sens. Il n'est pas facile de concevoir ce que sont en réalité les sensations d'un corps glorieux. Voilà pourquoi ce serait peut-être faire preuve d'ignorance plutôt que de sagesse, si l'on refusait d'admettre la *possibilité* de certaines lois *exceptionnelles* de la connaissance sensible et imaginative différentes de celles qui régissent, à l'état ordinaire, commun et, si l'on veut, normal, les rapports de nos facultés avec leurs objets. Telles sont les raisons philosophiques et théologiques qui m'induisent à penser qu'il n'est pas absolument clair et certain que l'on doive rejeter *a priori* tout essai d'explication naturelle des faits de la suggestion mentale et de la télépathie (1). »

La thèse originale de M. l'abbé Gayraud *ne démontre rien*, comme il l'avoue lui-même, elle a seulement pour but d'établir qu'une

(1) GAYRAUD. *Suggestion mentale et télépathie*, ext. de la *Quinzaine*, 1896, p. 20-28.

explication *naturelle* de la télépathie (et de la suggestion mentale) n'est pas *impossible a priori*, et nous aurions mauvaise grâce à la critiquer longuement. La science ne s'édifie pas sur des possibilités, mais sur des faits. Aucun fait ne démontre l'existence d'un milieu matériel spécial, plus ou moins subtil, capable de transmettre les images d'un cerveau à l'autre. L'action transmissive de l'image cérébrale ne saurait être d'ailleurs un *mouvement physique*, si l'on s'en rapporte aux derniers travaux de neurologie. Enfin — et c'est l'objection fondamentale, irréductible — la *direction volontaire* vers un cerveau donné, acceptable pour la suggestion mentale, *n'existe pas dans la télépathie*, quoi qu'en dise M. l'abbé Gayraud. L'impression télépathique est subite, inattendue, échappe à toute prévision, et rien n'explique comment le « courant psychique » supposé part d'un cerveau pour aboutir à un autre cerveau déterminé, plutôt qu'à tels ou tels autres, car les parents ou les amis de la personne souffrante ou mourante sont nombreux, et *un seul* est l'objet de la communication télépathique. La suggestion mentale, quand elle ne se rapporte pas à l'hypnose, accuse toujours une tension cérébrale, un effort de volonté. La télépathie, qui n'offre pas ces caractères, doit en être soigneusement distinguée; et la confusion que font entre elles M. l'abbé Gayraud et, avec lui, nombre d'auteurs, n'est pas pour éclaircir la question et faciliter la solution.

III

Le *fluide magnétique animal ou vital* arriverait-il à expliquer les phénomènes télépathiques? On l'a récemment soutenu, mais nous devons remarquer qu'il faut donner au *magnétisme animal* une extension démesurée pour le rendre capable de pareille merveille. L'existence du fluide magnétique *vital* nous paraît incontestable, mais dans les limites mêmes que l'expérimentation scientifique a fixées (1). Hors de là, il n'y a place que pour de vaines hypothèses ou des théories dangereuses qu'inspire le *spiritisme*.

C'est ainsi que M. de Rochas ne s'est pas borné à affirmer l'existence des *effluves magnétiques*, mais a prétendu établir, par l'*hypnose profonde* et l'*extériorisation de la sensibilité*, que ces effluves ne sont autres que le *corps astral* ou le *périsprit*. Mais l'extériorisation de la sensibilité n'est pas plus démontrée que l'hypnose profonde,

(1) Cf. SUNDLED. *Spiritualisme et Spiritisme*.

et il faut une foi robuste pour accepter sans discussion les affirmations audacieuses de M. de Rochas.

Nous ne faisons pas difficulté d'ailleurs de reconnaître que si ces affirmations étaient fondées, l'explication *naturelle* de la télépathie semblerait en voie d'ébauche; mais combien insuffisante et illusoire! Le fluide magnétique ou l'*od* serait capable de s'emparer de la sensibilité d'un sujet et de la transporter à distance; que disons-nous? ce serait cette sensibilité même sortant du corps, s'extériorisant et voyageant au loin par ondes successives. De là à se communiquer à une autre personne, il n'y a qu'un pas; mais ce pas n'est pas franchi. Rappelons que le sujet, dont M. de Rochas prétend soustraire ainsi la sensibilité, doit être préalablement plongé en hypnose profonde. Or, dans la généralité des cas, la télépathie ne suppose ni hypnose profonde, ni hypnose commune ou légère, elle réclame l'état vigil et conscient : il faut donc renoncer à chercher son explication de ce côté.

Peut-on la trouver dans les travaux de Crookes et les curieuses expériences d'*extériorisation de la motricité*? Encore moins. Le savant anglais n'a pas caché ses préoccupations *spirites* et a usé de l'intermédiaire d'un *médium*; mais ses travaux, en supposant qu'ils démontrent l'action *à distance*, ne sont d'aucun service à la cause de la télépathie qui est essentiellement la communication *sensible* à distance, la transmission des sentiments et des idées.

Tel n'est pas l'avis de M. Gasc-Desfossés qui s'efforce d'établir dans un ouvrage récent un rapprochement impossible entre des phénomènes aussi différents. « Qu'y a-t-il d'impossible, d'absurde *a priori*, écrit-il, à supposer, dans le cas de la transmission de la pensée ou de la télépathie, une *extériorisation organique analogue* à celle que l'on *suppose* se produire dans le cas de l'extériorisation de la sensibilité et de l'accroissement de la pesanteur sans effort musculaire, avec la production concomitante du fait mental ou intellectuel, comme il y a production concomitante du fait sensible (1)? » Nous concédons volontiers à notre auteur, comme à M. l'abbé Gayraud, que la voie des possibilités est illimitée, mais nous lui demandons en grâce de nous en tenir à la science, de rester dans le domaine des faits. Il ne nous refusera certes pas une concession : celle d'attendre, pour établir son rapprochement, que l'*extériorisation* de la sensibilité soit démontrée et que M. de Rochas ait raison. Cette petite latitude nous suffit.

(1) *Magnétisme vital*, 1897, p. 132-133.

IV

La science actuelle nous refuse l'explication de la télépathie. Dans ces conditions, n'est-il pas indiqué de se réserver, n'est-il pas sage d'avouer notre ignorance? Il est des esprits auxquels cette ignorance pèse et qui ne veulent pas s'y résigner : ils réclament quand même une explication et la cherchent partout avec une ardeur brouillonne. Quand ils ne la trouvent pas dans l'ordre naturel, ils n'hésitent pas à la prendre dans le monde surnaturel. Cette conduite est légère, imprudente et ne saurait être trop sévèrement blâmée. L'enseignement du passé ne doit pas être perdu, et les leçons de la saine philosophie veulent être écoutées. Comme nous l'écrivions récemment au sujet de cette même question, « il faut se garder, en face des mystères de la nature, d'invoquer prématurément les causes extra-sensibles, il faut craindre d'en abuser à plaisir. Les explications actuellement fournies par les savants pour rendre raison de la *double vue* (ou *télépathie*) ne sont pas acceptables, mais il ne résulte pas de cette constatation imposée par l'évidence la conclusion fort grave que *la double vue est d'origine surnaturelle*. Nous le disons ailleurs à propos d'une autre énigme de la science, avec un tel raisonnement, le champ du surnaturel serait en proportion inverse de celui de nos connaissances : immense à l'origine, il reculerait peu à peu devant les lumières de la science. Or, le surnaturel n'est pas en opposition avec la raison, et le miracle ne saurait naître de notre ignorance. Le *mécanisme* de la double vue n'a pu être encore révélé; mais, de ce qu'il nous échappe actuellement, il ne s'ensuit nullement qu'il nous échappera toujours. La porte reste ouverte aux hypothèses nouvelles, aux progrès de la science, et, qui sait? à l'explication cherchée (1). »

Ce monde terrestre est plein de mystères; et il n'y a pas de raison qui nous oblige à voir dans certains la main du diable, l'intervention extraordinaire des esprits supérieurs, quand d'autres, non moins incompréhensibles, ne la manifestent pas et nous paraissent absolument naturels. Tel est par exemple le merveilleux *sens d'orientation* des oiseaux voyageurs que nous avons étudié naguère (2) et à l'occasion duquel on a gravement invoqué la télépathie.

La faculté d'orientation des oiseaux est complètement inexplicable, nous ne disons pas inexplicable. Elle ne doit pas son origine à l'édu-

(1) *La Vie psycho-sensible*, 1898, p. 196.

(2) *Science catholique*, 15 mai 1896.

cation, comme les savants l'ont cru d'abord; et on a dû, faute de mieux, en attribuer la cause à l'instinct. La vue est manifestement incapable d'en rendre compte, bien qu'elle ait un rôle important dans son développement. Les oiseaux voyagent la nuit, même par un temps couvert, traversent la mer immense, etc.; et la *seule* vue ne suffirait pas à les guider sûrement dans leurs longues pérégrinations. C'est pourquoi des auteurs, las de chercher une explication raisonnable, ont cru ingénieux de faire appel à la télépathie. Pourquoi, ont-ils pensé, ne pas accorder aux oiseaux mêmes cette faculté extraordinaire qu'on rencontre chez l'homme et qui consiste à voir à *distance* à travers l'espace?

Il est difficile de prendre au sérieux une pareille boutade. Comment des esprits réfléchis, scientifiques ont-ils pu songer à expliquer le sens d'orientation par la télépathie, ou inversement à rendre compte de cette dernière par la faculté des oiseaux voyageurs? La vraie nature de l'une et de l'autre nous échappe totalement. Un mystère ne saurait en éclaircir un autre; et la science doit se résigner plus d'une fois à se taire et à avouer son ignorance.

La cause de la télépathie n'est pas élucidée. Le principe qui gouverne les migrations des oiseaux n'est pas mieux connu; et pourtant nul ne songe à les attribuer à une influence surnaturelle, à une action diabolique. Pourquoi ne pas observer la même réserve au sujet de la télépathie? Pourquoi ne pas se rendre à cette opinion motivée que la double vue dépend d'un principe naturel que nous ne connaissons pas encore, mais que l'avenir nous révélera? C'est la position qu'indique la science et que la raison nous défend d'abandonner.

La télépathie sera expliquée un jour, tout comme le sens d'orientation; mais dès maintenant, on peut dire que ces deux facultés étonnantes ne sont pas venues toutes seules et qu'elles ont été données par l'Artiste suprême qui a créé les insectes et les mondes, le ciel et la terre, l'homme et l'ange.

Voilà la part du surnaturel, celle qui est définitivement acquise, inaliénable et intangible, celle qui ne sera jamais contestée. La nature garde ses mystères, au moins pour quelque temps; mais nous avons l'honneur et le bonheur d'en connaître le principe et la fin, et nous nous inclinons, ravis et confondus, devant les œuvres merveilleuses de Dieu.

D^r SURBLED.

HANTISE

Dans le courant de l'année 1879 ou 80, raconte M. le D^r Ch. Hélot, de Bolbec, me trouvant chez un de mes clients à Saint-Jean-de-la-Neuville, près Bolbec, on vint mystérieusement me prier de vouloir bien me rendre chez un voisin qui désirait me consulter. La maison était à *deux pas*, c'est-à-dire à près de trois cents mètres. Je m'y rendis en maugréant.

Je fus reçu par des gens à la mine sérieuse et préoccupée, qui s'étant enfermés avec moi, me racontèrent à voix basse, avec beaucoup de circonlocutions, que la vie n'était pas tenable dans leur maison. Toutes les nuits, ils étaient réveillés en sursaut par des coups frappés dans le grenier au-dessus de leur tête. Tantôt isolés et secs, mais retentissants, tantôt prolongés comme si l'on renversait une charge de bois sur le plancher ou dans l'escalier. Rien ne pouvait expliquer ces coups, puisque le grenier était absolument vide. Quelquefois il s'y joignait des bruits de pas, comme si quelqu'un montait et descendait. Même dans la journée, sous la remise et à l'étable, éloignées d'une trentaine de mètres, le mari, pendant son travail, la femme, en s'occupant de sa vache, avaient entendu les mêmes coups frappés contre les murailles au point de les ébranler. Les bestiaux eux-mêmes témoignaient leur frayeur par leurs bonds ou leur refus d'avancer.

On avait bien prévenu ces braves gens qu'il se passait des choses extraordinaires dans cette maison, que leurs prédécesseurs s'étaient plaints de ces bruits et n'avaient pas voulu renouveler leurs baux, ou les avaient résiliés; mais les habitants actuels avaient regardé ces histoires comme des contes de bonne femme et s'étaient bien promis de ne pas se laisser effrayer pour si peu.

Au début, ils avaient fait le guet, tendu des pièges, fait des remarques pour surprendre le mystificateur; mais ils n'avaient rien découvert et voulaient savoir si je ne pourrais pas leur donner de ces faits une explication acceptable et surtout les *débarrasser*.

Furieux de m'être dérangé pour entendre ces balivernes, je commençai par me moquer de leur crédulité et je leur donnai toutes les raisons que l'on répète en pareil cas. Les rats, les chats, les hiboux, les chiens, les lapins, les bestiaux, les échos, la transmission de bruits éloignés, un voisin facétieux, etc. ; mais à toutes ces explications, ils avaient des réponses pleines de bon sens et la persistance de ces bruits pendant des années, leur nature spéciale et toujours la même, malgré le changement des locataires, étaient des arguments difficiles à résoudre. Je finis par être intrigué moi-même, et je conçus le désir de me rendre compte personnellement de ces faits, en venant passer une nuit ou deux dans la maison. On accepta ma proposition ; mais en me recommandant le secret, pour ne pas éloigner les amateurs ; car les malheureux étaient bien décidés à sous-louer leur ferme pour échapper à cette obsession. Le propriétaire savait à quoi s'en tenir, puisque tous ses locataires s'étaient plaints de la même chose, mais il feignait de ne pas y croire, pour refuser toute concession.

J'avoue que cette réflexion m'ouvrit des horizons nouveaux. La ferme était petite et peu avantageuse. Aucun des fermiers précédents n'y avait fait fortune ; cette obsession étrange n'était-elle pas une invention que successivement ils avaient exploitée pour forcer la main à leur propriétaire et se tirer d'un mauvais pas ? Je craignis moi-même d'être la dupe de ces grossières malices, et je me gardai bien de me mêler à cette histoire qui pouvait me couvrir de ridicule. Je me retirai, sans mot dire de mes soupçons, et j'oubliai bien vite des confidences auxquelles je n'attachais qu'une croyance relative.

Je dus cependant me les rappeler un an ou deux plus tard.

Le 20 mai 1881, j'étais requis par le juge de paix de Bolbec à l'effet de visiter des ossements trouvés enfouis dans une étable, chez un sieur H... à Saint-Jean-de-la-Neuville. Je me transportai immédiatement à l'adresse indiquée, accompagné de M. Lemaréchal, juge de paix, de son greffier et du brigadier de gendarmerie.

Le sieur H... avait succédé au fermier qui s'était plaint à moi et habitait la même maison. Il nous dit tout d'abord que, depuis son entrée dans la ferme, il s'était trouvé en butte aux mêmes vexations que son prédécesseur et les raconta presque dans les mêmes termes.

Le jour même, pendant qu'il sciait du bois sous la remise, on avait frappé à plusieurs reprises de grands coups contre le mur. Il ne s'était même pas dérangé, certain de ne trouver personne. Il s'était habitué à ces bruits, dont, pas plus que ses prédécesseurs, il n'avait pu surprendre l'auteur, et puisque personne dans la maison n'en éprouvait de mal, il supportait ces agaceries en philosophe, sans se casser la tête à pénétrer le mystère.

Une chose pourtant lui avait paru plus extraordinaire. La vache qu'il avait amenée avec lui et qui était d'une douceur et d'une tranquillité à toute épreuve, avait manifesté dès le premier jour une résistance presque invincible à l'entrée de l'étable. On ne lui avait pas cédé ; mais toutes les fois qu'on rentrait l'animal, il était pris d'une terreur folle, en regardant le seuil, et ne passait jamais qu'à force de coups, en sautant par-dessus, au risque de renverser son conducteur. La même peur le saisissait quand on voulait le faire sortir et ce n'était jamais qu'en bondissant qu'il s'élançait dehors.

« Il faut, s'était dit le brave homme, qu'il y ait quelque chose d'enfoui sous ce seuil dont l'odeur trouble ainsi le bétail. » Et un beau jour, il résolut de sonder le sol pour s'en assurer.

En relevant la litière qu'il s'étonnait de trouver toujours sèche, il aperçut un trou semblable à un terrier de rat, par où les urines se perdaient sans mouiller le fumier. Un bâton introduit lui révéla une cavité assez large s'enfonçant obliquement en travers de la porte à près d'un mètre de profondeur. Quelques coups de pioche l'eurent bientôt mise à jour, et H... trouva dans le fond des ossements desséchés qu'il recueillit soigneusement pour les montrer à la gendarmerie aussitôt prévenue.

(La suite au prochain numéro.)



L'OCCULTISME AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Ex fructibus eorum cognoscetis eos.
(*Ev. S. Matt.*, cap. VII, v. 20.)

Toutes les fausses religions du Monde Antique avaient à leur base un *Ésotérisme*, c'est-à-dire des *Secrets* mystérieusement révélés à quelques *Initiés*.

Après Notre-Seigneur Jésus-Christ, les mêmes orgueilleuses prétentions à une initiation les élevant au-dessus des autres hommes furent professées par les diverses sectes gnostiques.

Aujourd'hui encore, c'est à la possession d'un antique et savant *Ésotérisme* que prétendent les docteurs de l'Occultisme moderne, ces *philosophes* quelque peu *sectaires*, quoi qu'ils disent.

Bien plus, après avoir régné dans les sanctuaires les plus révéérés de l'Antiquité, c'est absolument le même *Ésotérisme* qui règne aujourd'hui chez les occultistes contemporains. En un mot, pour ce qui est des doctrines, les mystères initiatiques modernes sont identiques aux mystères anciens.

Et ceci, hâtons-nous de le dire, n'est pas une hypothèse gratuite : c'est une certitude absolue, qui se manifestera d'ailleurs avec la plus éclatante lumière après un examen même rapide des sectes occultistes de tous les temps. Ajoutons que cette certitude ressort aussi de multiples aveux faits par les plus savants porte-paroles de l'Occultisme.

Pour nous, catholiques, déclarons-le de la façon la plus formelle : en vertu de l'adage, « qui n'est pas avec nous est contre nous », toutes ces sociétés initiatiques du passé et du présent forment des corps d'armée, distincts mais solidaires, dans l'immense armée qui bat en brèche l'Église de Dieu.

En d'autres termes, toutes ces sociétés appartiennent à la cité de Satan, opposée à la cité de Dieu, selon la frappante expression de saint Augustin.

Ce grand docteur de l'Église a précisément réfuté de la manière la plus heureuse les prétentions à un Ésotérisme pur et saint, soutenues par les Sacerdotes du Paganisme. A maintes reprises, il a insisté sur l'inanité de ces pompeuses théories suivant lesquelles des initiés, impuissants ou complices, abandonnaient le peuple aux superstitions les plus stupides et aux rites les plus crapuleux, tout en prétendant professer au fond des sanctuaires un enseignement de la plus haute morale, de la science la plus profonde, en faveur de quelques privilégiés!

Dans quelles tours d'ivoire s'étaient-ils donc réfugiés, ces initiés saints et puissants, pendant les longs siècles d'agonie où tous les peuples de l'ancien monde souffraient un infâme martyre, avant la venue du Christ? Où trouve-t-on trace des efforts accomplis en faveur du Bien, du Juste, par ces Hiérophantes dont les arrière-neveux nous vantent les vertus et les merveilleux pouvoirs? Sont-ils parvenus jusqu'aux oreilles de ces Mages sublimes, les cris de douleur et de sainte extase proférés dans les Arènes par les chrétiens suppliciés? Pendant ces trois siècles de tortures et de sang qui vont de la mort du Sauveur à la conversion de Constantin, pour qui luttèrent-ils, ces initiés? — Était-ce pour le *Galiléen*? Était-ce au contraire pour ces *Dieux immortels* vagabondant hors de tous les Panthéons?

Tous Ésotéristes.

C'est une chose frappante, et bien digne d'attirer l'attention du chrétien, de voir tous les groupements occultes, antiques et contemporains, professer unanimement cette doctrine de l'existence d'un *Ésotérisme, d'une science secrète supérieure à tous les dogmes, à toutes les religions et les englobant tous et toutes*. Cette unanimité constitue à nos yeux l'un des liens les plus solides qui unissent les unes aux autres les sociétés initiatiques à travers les âges : c'est la *catholicité* ou *universalité* de l'erreur! Il est d'ailleurs curieux de constater combien le mot *catholique*, c'est-à-dire étymologiquement *universel*, attire et séduit certains ennemis de l'Église qui voudraient lui ravir cet attribut pour en parer leurs menteuses doctrines.

Citons à ce propos quelques passages du grand mage moderne, Eliphas Lévi (l'abbé Constant), le diacre apostat heureusement réconcilié avec l'Église trois mois avant sa mort, survenue en 1875

... La religion *catholique*, universelle, du MAGISME messianique... (*Dogme de la Haute Magie*, p. 56.)

... Dans les dogmes, les initiations, les écritures sacrées, les Védas, les livres d'alchimie... les sociétés mystérieuses... *partout* on retrouve les traces d'une doctrine toujours la même et partout soigneusement cachée. La philosophie occulte semble avoir été la nourrice ou la marraine de toutes les religions, reine absolue de la société dans les âges où elle était exclusivement réservée à l'éducation des prêtres et des rois... (*Dogme de la Haute Magie*, p. 66.)

... Oui, il existe un dogme unique, père de tous les autres... (*Ibid.*, p. 84.)

... une religion commune, dont toutes les autres ne sont que les voiles et les ombres... c'est celle qui a pour base le dogme des analogies universelles (1)... (*Rituel de la Haute Magie*, p. 152.)

Tous Magiciens.

Voici un autre point de contact entre tous les sectaires que nous appelons *occultistes* pour fixer les idées, aussi bien les anciens que les modernes : TOUS ONT PRATiqué ET PRATiquENT AUJOURD'HUI ENCORE LA MAGIE.

Qu'ils se vantent d'être de bienfaisants adeptes de la Magie blanche, ou qu'ils ne puissent guère prétendre qu'au titre de mages noirs; que leurs adversaires aient ou non raison de les appeler « infâmes goêtes, abominables sorciers » (et Dieu sait que ces Messieurs se connaissent bien entre eux!) — pour nous, tous les occultistes d'autrefois et d'aujourd'hui sont SURTOUT ET AVANT TOUT DES MAGICIENS.

Qu'ils aient affaire dans leurs évocations, dans leurs rapports avec l'Invisible, comme ils disent, ou à des esprits de la nature (Elémentals) ou à des Désincarnés (Elémentaires), bref, à des « Entités de l'Espace », plus ou moins mal définies, ces magiciens sont pour nous de malheureux hommes, nos frères, assez téméraires pour s'exposer à d'horribles dangers signalés dans les termes les plus éloquents et les plus émus par les plus intrépides d'entre eux-mêmes... A ce titre, ces frères égarés ont droit à toute notre compassion chré-

(1) C.-à-d. la loi d'Hermès Trismégiste : *Verum sine mendacio... quod est inferius est sicut quod est superius; et quod est superius est sicut quod est inferius ad perpetranda miracula rei unius.* (Voir *Table d'Emeraude*, citée par Stanislas de Guaita, *Clef de la Magie Noire*, p. 105.)

tienne. Ils n'en ont que faire, diront-ils peut-être ! Nous la leur donnons *quand même*.

Au sujet de ces épouvantables dangers, nous croyons devoir reproduire quelques passages topiques, empruntés à trois écrivains occultistes de haute renommée :

... J'ai signalé antérieurement les dangers que peuvent faire courir les recherches psychiques. J'ajouterai qu'en ce qui concerne l'entraînement destiné à développer les facultés supérieures *d'abmatérialisation*, il conduit presque toujours à la démence ou à une péjoration des penchants, et parfois à l'éclosion de nouvelles passions dépendant le plus souvent d'une aberration du sens génésique... Je connais pour ma part plusieurs exemples terribles de cette perversion... En voici un : un écrivain anglais de talent, mort depuis peu de temps, voulut... acquérir des facultés *sur-ordinaires*... Il écrivit des livres qui font encore aujourd'hui l'admiration des mystiques et des « étudiants en occultisme »... Il avait réussi à fonder en Orient une communauté où se trouvaient un certain nombre de jeunes filles et femmes anglaises ou américaines de bonne société. La communauté avait — et *a encore au moment précis où j'écris* — des *adhérents et adhérentes en Europe* — même à Paris — et en Amérique. J'en connais quelques-uns des deux sexes. Eh bien ! derrière le piétisme et le mysticisme raffinés des adeptes se cachaient *et se cachent encore*, les pratiques obscènes les plus dégoûtantes élevées à la hauteur d'un principe et d'un culte... J'ai en ma possession des pièces irréfutables, et je pourrais dans une prochaine édition, citer des noms connus, si j'y étais obligé. Du reste l'histoire est en train de faire le tour de l'Angleterre et de l'Écosse... [*Analyse des Choses, etc.* (1890), par le Dr Paul Gibier, ancien interne des Hôpitaux de Paris, aide-préparateur au Muséum... chevalier de la Légion d'honneur..., p. 181, 182, 183, 184.]

... La réversibilité rend victimes de la lumière astrale ceux qui n'ont pas su la diriger... [*Au seuil du Mystère* par Stan. de Guaita, p. 16.]

... Outre les maladies de cœur, de habituellement consécutives à émotions violentes ; outre la mort imminente par congestion cérébrale ; outre des dangers de nature plus étranges que nous signalerons à leur heure, la pratique imprudente de l'hypnotisme, *a fortiori* de la Magie cérémonielle, ne manque pas d'inspirer à l'expérimentateur un insurmontable dégoût de la vie.

Eliphas Lévi lui-même, tout adepte qu'il fut et d'un ordre supérieur, avoue avoir ressenti à la suite de curieux essais de nécromancie qu'il fit à Londres en 1854, un profond et mélancolique attrait pour la mort...

... Ayant prophétiquement annoncé le jour de sa mort, Jérôme

Cardan se suicide (1576) pour ne pas faire mentir l'astrologie, Schrœppfer de Leipzig, au comble de sa gloire de nécromancien, se fait sauter la cervelle (1774). Le Spirite Lavater meurt mystérieusement (1801). [*Idem...*, p. 16-17.]

... Si tous les secrets étaient divulgués, qui'attiennent de près ou de loin au magnétisme animal, et qu'il fût assez de pervers au monde pour en abuser collectivement — c'est chose triste à dire, mais tels seraient alors les fruits d'une civilisation néfaste qu'il faudrait espérer une invasion de barbares comme une délivrance! (*Idem...*, p. 95.)

... (La lumière astrale) est l'instrument de l'initiation; c'est l'Ennemi à vaincre : c'est lui qui envoie à nos évocations tant de larves et de fantômes. [Éliphas Lévi, *Dogme de la Haute Magie*, p. 201.]

... Les esprits impurs peuvent agir (sur les âmes faibles), s'en faire des instruments dociles et s'habituer même à tourmenter leur organisme, dans lequel ils viennent résider par obsession ou par embryonnat... Il est donc extrêmement dangereux de se jouer des Mystères de la Magie. (*Ibid...*, p. 203.)

Tous ennemis de Dieu.

Il est encore un troisième caractère commun à tous ces Initiés ou prétendus tels qui se seraient transmis ce qu'ils appellent la vraie lumière. Ce caractère-là, d'ailleurs, ressemble étrangement à celui que l'Apôtre saint Jean appelle le caractère de la Bête, dans l'Apocalypse. — C'est que toutes les Sectes à *Initiés* mènent depuis le drame du Golgotha une furieuse guerre contre l'Idée chrétienne! C'est que toutes ces Sociétés exhalent la haine la plus farouche contre le Christ! Est-ce clair?

Après la venue du Sauveur, haine à son Église. Guerre ouverte ou cachée, mais toujours implacable contre les enseignements chrétiens.

Avant Lui, la cacophonie rituelle et dogmatique la plus complète, avec ces Hiérophantes, guérisseurs suspects, avec ces cérémonies cultuelles aussi obscènes que barbares, avec ces Oracles, proclamant dans l'ombre leurs obscures sentences. Où les oracles menteurs conduisaient-ils les peuples? Dans quels abîmes de débauches et de cruautés les « Entités spirituelles » qui dictaient ces Oracles s'efforçaient-elles de les faire descendre? — On ne les connaît que trop, par les Historiens et les Pères de l'Église, ces fêtes païennes de folle et odieuse lubricité, ces sacrifices de honte et de sang qui faisaient ressembler de nobles nations, — parvenues grâce à leur génie naturel, à la civilisation matérielle la plus gran-

diose, — aux viles peuplades du Dahomey ou à ces adorateurs du Soleil, au Mexique et au Pérou, qui rougissaient leurs autels du sang de tant de milliers de victimes!

Et où ont-ils abouti, les enseignements secrets des Initiés, donnés, nous dit-on, à tous les collèges sacerdotaux du vieux monde? A la péjoration constante, à l'avilissement implacable de tout ce que la civilisation antique renfermait de noble, de grand et de véritablement humain! Au cloaque impur de l'Empire romain, avec les Tibère, les Néron et les Héliogabale, à cette universelle sentine de tous les vices, de toutes les infamies les plus odieuses et le plus cruellement ignobles!

Pour résumer d'avance notre étude en quelques mots, nous dirons que ce qui caractérise par-dessus tout, au point de vue des pratiques, les Sectes Initiatiques anciennes et modernes, c'est LA MAGIE (1), qui se joint tout naturellement depuis l'Ère Chrétienne à LA HAINE DU CHRIST ET DE SON ÉGLISE.

Quant aux théories doctrinales, — L'ÉSOTÉRISME, occlus, disent les Initiés ou soi-disant tels, dans les dogmes et les symboles antiques, nous apparaît comme l'écho *dénaturé*, comme le reflet *profondément altéré* de ces vérités primordiales qui aux premiers âges du Monde étaient le *patrimoine commun* de tous les Hommes. A mesure que ces pieuses traditions s'obscurcissaient davantage dans les mémoires, et que leurs commentaires devenaient plus confus, il semble que les Prêtres des divers peuples aient voulu éteindre ces vérités fugitives avec un soin plus jaloux, et les enfermer dans des sanctuaires plus impénétrables!

Hélas! l'Ange tombé qui fut « homicide dès le Commencement » guettait alors, comme il guette aujourd'hui, la moindre fissure par où infiltrer l'Erreur dans la pensée des Hommes! N'est-ce pas lui qui a amené l'altération graduelle de la Révélation primitive? Aussi haut que nous remontions dans l'Histoire, nous les trouvons, ces traditions originelles, dans toutes les Cosmogonies des anciens Peuples, — mais déformées, défigurées, ici dans le sens polythéiste,

(1) Le grand Mage Eliphas Lévi ne péchait pas par ignorance! Voici en effet ce qu'il a écrit :

« L'Eglise... condamne et doit toujours condamner la Magie... » (*Dogme de la Haute Magie*, 3^e édit., p. 151.)

« Je sais que le Christianisme a supprimé pour toujours la Magie cérémonielle et proscriit sévèrement les évocations et les sacrifices de l'Ancien Monde... L'Orthodoxie israélite... ne réproouve pas moins que le Christianisme les Mystères de Magie cérémonielle. » (*Rituel de la Haute Magie*, 3^e édit., p. 61.)

là dans le sens panthéiste, là enfin dans le sens naturiste, selon les tendances intellectuelles différentes chez les différentes Nations.

Ainsi donc, comme on peut dire qu'au berceau de toute erreur se trouve une vérité plus ou moins déformée par la suite — la source de l'*Ésotérisme* que se vantent de posséder les occultistes modernes sera pour nous le vague souvenir des vérités révélées, héritage de tous les hommes (1).

Mais nous allons voir dans le détail combien ce souvenir a changé sur la route, hélas ! et à quels prodiges de déraisonnable orgueil il a finalement abouti, dans les Mystères Initiatiques du paganisme, impurs ancêtres des Mystères modernes.

Religions et Initiations antiques.

Tous Ésotéristes, tous Magiciens, tous Ennemis du vrai Dieu (et du Bien par suite), avons-nous dit. Ce triple caractère va nous apparaître, imprimé en lettres de feu sur le front des Adeptes de toutes les Sectes qu'il nous plaira d'évoquer successivement au cours des siècles.

Les auteurs les plus divergents de doctrines et de tendances, les uns catholiques comme F. Lenormant, les autres occultistes, comme Christian et le D^r Papus, d'autres enfin, Francs-Maçons du Grand-Orient de France, comme Clavel et Ragon, ont traité des Religions et Initiations antiques en mettant en lumière, à leurs points de vue différents, cette vérité unique, que sous le voile *ésotérique* des superstitions populaires, il existait, chez les Peuples anciens, des Cosmogonies et des Théogonies savantes, constituant ce qu'on appelle l'*Ésotérisme*.

(A suivre.)

LOUIS DASTÉ.

licencié ès sciences, ingénieur.

(1) Il nous paraît intéressant de rappeler ici un passage de Mgr Freppel :
« ... un fonds de monothéisme travesti, il est vrai, défiguré, mais subsistant à travers les siècles comme un reste immortel de la religion primordiale... Ce fonds primitif, nous l'avons dit plus d'une fois, ne s'est complètement perdu chez aucun peuple... » (*St Irénée, etc.*, p. 36.)

GUÉRISONS PAR CONTACT

CHAPITRE PREMIER

Le caractère, la manière d'être, l'état physique et moral de l'auteur des faits à examiner devant entrer en compte dans l'appréciation de ses actes, disons quelques mots de la personne qui a opéré les guérisons.

Il s'agit d'un homme de cinquante ans environ, bien portant, ne buvant que de l'eau, mangeant peu de viande (détails nécessaires, nous le verrons), ayant généralement le pouls très lent, les pieds et les mains froids. Il est prêtre; ne s'occupe en aucune façon de pratiques d'occultisme, magnétisme, hypnotisme, etc... Depuis quelques années, il a été seulement amené, par suite de circonstances particulières, à étudier les erreurs et les blasphèmes d'une branche de la maçonnerie, mais rien de plus, et il réprouve, condamne même, en ce qui le regarde, d'une manière formelle toute pratique rentrant dans celles à *la mode* aujourd'hui. C'est un excellent et modeste pasteur d'âmes, occupé, n'ayant en vue dans ses paroles et ses actes que la gloire de Dieu.

Sa famille, une des plus catholiques de France, a donné plusieurs de ses membres à l'Eglise. Sa mère, d'une piété rare et sage, s'efforçait de propager autour d'elle l'enseignement catholique, elle-même s'était constituée catéchiste des enfants dans une petite ville avant la venue des Frères, à laquelle cette dame contribua puissamment. Elle éleva donc *pour Dieu* ce fils qui à sept ans comprenait les fondements de la Foi, comprenait que le monde matériel a son principe et sa base dans le monde immatériel.

Respectant sa volonté de n'être pas nommé, nous le désignerons simplement par le R. Père X^{***}. Il a terminé ses études à Rome.

Depuis l'âge de dix-neuf à vingt ans, il est particulièrement sensible à l'influence de l'électricité dont certains nuages sont chargés, et il en souffre. Il y était alors tellement sensible que se trouvant dans une chambre et ne regardant pas le ciel, il pouvait les jours d'orage, indiquer la position des nuages « à droite, à gauche, au-dessus de la maison », souffrant davantage quand ils étaient au-dessus, et si la pluie ne tombait pas, — ce qui lui arrive encore; les

coups de tonnerre le soulagent. Les métaux n'ont aucune influence sur lui.

Par contre, « il sent l'eau » sous terre et trouve, naturellement, les sources avec une grande facilité au moyen d'une baguette de n'importe quel bois, ou seulement d'une *paille* ou encore d'un *ressort* de montre. Et ce ne sont pas seulement les *sources* qu'il trouve, mais aussi les *canaux*; il peut par exemple suivre le tracé de la canalisation dans une ville.

Nous pourrions donc attribuer certains faits à une action électrique de sa part; mais d'autres paraissent échapper à cette explication.

Lorsque le Père X*** est en présence d'un malade, il a « la volonté de faire le plus de bien possible et de le faire pour Dieu, en vue de sa gloire et en son nom »; cette volonté est d'ailleurs chez lui constante, je dirais à l'état d'habitude. Mais jamais il n'a annoncé qu'il guérirait, jamais il ne formule ni ne propose qu'on fasse une invocation quelconque. La seule chose qu'il demande est celle-ci : « Croyez-vous que Dieu peut guérir comme il veut, par le moyen qu'il veut? croyez-vous qu'un ministre de Jésus-Christ peut, en imposant les mains au nom du Rédempteur, guérir les malades? » Et il ne présente pas la guérison comme résultant d'un pouvoir à lui, de ses mérites à lui, mais bien comme la *récompense* que Dieu peut donner à la foi du malade.

Cependant il lui est arrivé souvent de soulager ou guérir sans en avoir particulièrement la volonté à ce moment, sans même savoir que la personne avec laquelle il se rencontrait était malade, rien qu'en lui donnant une poignée de main.

Arrivons donc aux faits.

En voici un par exemple rentrant dans l'ordre de ceux que je viens de signaler : appelé près d'une dame considérée comme en danger par suite d'une fièvre violente, l'éruption de la rougeole ne se faisant pas au dehors, il s'approche de la malade et lui donne la main : cette personne ressent une vive commotion, et l'éruption se manifeste. La crise est passée. Ce fut un des faits qui révélèrent la faculté, le « don » du Père X***.

Quand il s'agit d'une douleur localisée dans un membre, l'abbé, sans qu'on lui en indique la place précise, passe la main, élevée de 2 ou 3 centimètres — au long du membre atteint et par-dessus les habits, — drap, soie, peu importe, — jusqu'à l'endroit où il sent « comme le petit filet d'air passant par le trou d'une serrure ». C'est là qu'est le mal. Il pose le doigt à cet endroit, le retire, le mal a disparu.

La première fois qu'il le fit, il voulait seulement préciser l'endroit, le siège du mal. La personne était guérie, et le mal ne revint pas.

Maux de dents, maux de tête, douleurs quelles qu'elles soient, disparaissent au simple attouchement. Aucune *passe* n'est utile. Si, au lieu de retirer la main de suite, le Père X*** la dirige vers l'extrémité du membre (en l'espèce vers les doigts), la malade sent la douleur qui *suit la main*; elle disparaît quand celle-ci a atteint l'extrémité du doigt. Mais ce n'est pas le mode habituel de procéder, d'autant que le mal peut avoir un autre siège qu'un bras ou une jambe!

Un homme, vrai colosse de 6 pieds, tenu *courbé en deux* depuis six ans par suite d'un « mal de reins » quelconque, eut connaissance de plusieurs cas notables de guérison et résolut d'aller trouver le « guérisseur », mais ce n'était pas sans crainte, car ses opinions religieuses lui faisaient tenir les prêtres pour de vrais diables. Ses amis se moquaient de son projet, ne supposant d'ailleurs ni qu'il se réalisât, ni qu'il puisse être guéri et soulagé. Cet homme, malgré ses erreurs religieuses, avait-il foi, cependant, en la puissance de Dieu? Sa démarche et ses paroles peuvent le laisser supposer.

Serait-il venu, sans cela, trouver l'un de ceux que ses sarcasmes poursuivaient chaque jour? L'aurait-il fait malgré les moqueries de ses compagnons?

Il vient donc et fait connaître ses sentiments peu catholiques; puis il ne dit pas : *pouvez-vous guérir?* mais : *me guérirez-vous?* comme s'il craignait qu'un empêchement ne vint de lui-même.

« Je ne sais pas si je vous guérirai, répond le Père; dans tous les cas, je ne vous ferai pas de mal. » Il se demandait si le colosse était réellement malade ou si un groupe d'anticatholiques ne venait pas pour s'égayer à ses dépens.

Par conséquent, des deux côtés, incertitude sur le résultat. Tout en causant le Père X***, tapotte les reins de l'homme courbé qui tout à coup se *redresse*, stupéfait et dans la joie : il n'avait plus rien! Renseignements pris, le colosse était réellement *plié* en deux depuis cinq ou six ans. Le mal n'a pas reparu.

La catégorie de guérisons dont nous venons de voir quelques exemples peut laisser supposer, jusqu'à un certain point, que nous sommes en présence d'une faculté magnétique; encore resterait-il à la déterminer exactement, puisqu'il n'est besoin d'aucune *passe*. Mais voici d'autres faits qui semblent différer des premiers.

Se trouvant dans une famille de fervents catholiques, le Père X***

voit une fillette de dix à douze ans couchée sur un sofa, ayant la fièvre, en un mot malade sans être alitée. Lorsqu'il se retire, l'enfant se lève pour le saluer. « Avec l'intention de lui faire tout le bien possible », l'abbé pose une main sur la tête de la fillette et lui dit en manière d'adieu : « Soyez une bonne petite fille. » L'enfant revient vers sa mère; « mais maman, dit-elle, je n'ai plus rien, je ne me sens plus malade! » Elle est en effet guérie, et sa mère n'hésite pas à nommer le « guérisseur ».

Une dame alitée et paralysée du bras droit depuis plus de deux ans, se fait transporter près du R. Père X*** et se prépare par la confession, la sainte communion et la prière à recevoir, si Dieu le veut, la grâce qu'elle lui demande d'être guérie. Elle vient réellement vers le prêtre avec la foi que les paroles du Sauveur « n'ont pas passé ». Aussitôt après l'attouchement, *l'usage du bras est recouvré*, toute maladie a disparu; ce bras était devenu aussi mince que celui d'un enfant de dix ans, paraissait sans vie, la main ne pouvait être portée à la tête : une semaine après l'instant où son usage est recouvré, il est redevenu aussi gros et fort que l'autre.

Autre fait plus remarquable encore.

En allumant du feu avec de l'essence, une petite fille d'environ dix ans s'était horriblement brûlée, surtout à la jambe gauche. Les deux gros tendons s'étaient rétractés, rétrécis de telle sorte que la jambe se trouvait pliée, formant un angle au genou; l'enfant étant appuyée sur la jambe droite, l'orteil du pied gauche n'atteignait qu'à 7 centimètres du sol; et les médecins voulaient couper les tendons. L'enfant était donc estropiée lorsque sa mère vient prier le Père X*** de la guérir.

Aussitôt après l'attouchement, *la jambe se redresse*; la fillette ne boite plus; peu de jours après, cette jambe était redevenue aussi grosse et forte que l'autre.

Une jeune fille ayant au cou une forte grosseur ou enflure, vient demander guérison *au ministre de Jésus-Christ* : imposition de la main suivie de disparition immédiate du mal.

Ce n'est pas seulement en *touchant* le malade que le Père X*** le guérit. Il peut communiquer à une chose par elle-même inefficace, particulièrement à l'eau, mais aussi à du papier, à des feuilles d'arbre la vertu de guérir ou soulager. La chose devient alors « juste le remède qu'il fallait »!

Voici par exemple un monsieur très incrédule, marié à une fer-

vente catholique; il ne veut croire à aucune des guérisons qu'on lui cite, et tombe lui-même malade. Pour être agréable à sa femme, le Père X*** vient le voir et lui demande s'il consentirait à boire un verre d'eau qu'il lui présenterait. « Pour cela, oui, » répond le malade. On verse donc de l'eau dans un verre; le Père la remue avec une cuillère comme s'il y avait eu du sucre dans le verre, pas plus. Le malade boit, il est guéri.

Une dame est mourante; le médecin dit au Père qui arrive : « Tout ce que j'ai pu faire, c'est de prolonger sa vie jusqu'à votre venue. » Le Père donne un verre d'eau ; la malade est guérie.

Un monsieur est atteint depuis longtemps d'une maladie des reins accompagnée des accidents habituels : tout disparaît après absorption de l'eau. Un autre est affligé d'une constipation grave, rebelle à tout : même résultat, etc...

Nous sommes donc en présence d'un liquide par lui-même sans force, qui, *pour des maladies différentes*, donne un *résultat final identique*, après avoir dans certains cas produit des *effets divers* : ici, il a été vomitif, faisant expulser les *médicaments* absorbés; là, il devient un puissant purgatif; ailleurs il n'est ni ceci ni cela et ne donne lieu à aucun effet *extérieur*, mais les reins fonctionnent normalement et les accidents disparaissent. Le mal ne revient pas.

D'autres malades ont été guéris ou soulagés avec une feuille de papier ou d'arbre, une image, *touchées* par l'abbé avec la volonté « qu'ils fassent tout le bien possible, tout le bien que Dieu voudra ». Même solution pour d'autres qui au lieu de placer la feuille de papier ou d'arbre sur le mal, ont bu de l'eau dans laquelle elle avait trempé.

Très souvent le R. Père a rencontré des enfants ayant soit de petites blessures, faites dans leurs jeux, soit un mal apparent : sans témoigner aucune intention particulière, tout en leur disant amicalement bonjour et en leur donnant une petite tape familière, il eut l'intention de les soulager : les enfants le quittaient tantôt allant beaucoup mieux, tantôt guéris sans comprendre d'où leur venait ce bien.

Depuis longtemps, le Père X*** qui ne refuse pas « d'essayer de soulager ou guérir si Dieu le veut » lorsqu'on l'en sollicite, demande, comme je l'ai dit, que le malade ne vienne pas le trouver comme « un guérisseur », mais comme ministre de Jésus-Christ et en mémoire des paroles du Sauveur. Il a pour cela deux motifs puissants. Le premier est qu'agissant toujours « pour Dieu, au nom et au gré de la volonté de Dieu », il veut que le malade soit récompensé

dans sa Foi, selon sa Foi. Le second est que s'il veut bien *s'exposer* dans ces conditions et dans ce but, il ne veut pas « tenter Dieu » en agissant dans un autre ordre d'idées, et risquer alors de prendre lui-même le mal d'autrui sans profit pour la Foi. Ceci veut explication.

Il est arrivé que des malades ne sachant pas au juste quel est chez eux l'organe réellement atteint, le Père X*** imposa les mains un peu au hasard et sans qu'il en résultât un effet sensible. Mais alors, le malade parti, le Père *éprouva lui-même une douleur généralement vive et passagère* dans une partie quelconque de son corps : c'est à l'endroit correspondant sur la personne malade que se trouve *le siège du mal* : et il sait ainsi où il devra poser la main pour guérir ! Mais il s'est produit quelquefois chez le Père X*** une douleur plus perçante dont il s'est guéri lui-même (1).

ANTONINI,

*Professeur à l'Institut catholique
de Paris.*

LE DIABLE

C'EST L'IGNORANCE...

...SOUVENT

Le diable existe, et nous aimons à faire nettement cette déclaration au début de ces pages, en notre nom personnel et au nom de la *Revue* qui s'honore d'être en pleine communion avec l'Église comme avec la raison. Tous nos collaborateurs, prêtres et laïques, sont catholiques et d'accord pour proclamer l'existence de Satan, pour reconnaître l'action incessante et universelle de l'esprit du mal. *En dehors de nous*, il est vrai, certains prétendent ne pas croire au

(1) Nous nous contentons aujourd'hui de raconter ces faits. Le moment n'est pas venu de les discuter à fond. Rappelons seulement que des passes magnétiques, un aimant, des courants électriques produisent des guérisons, et que certains tempéraments nerveux, et d'une organisation particulière peuvent être doués d'une force naturelle, qui produit des effets analogues à ceux du fluide magnétique ou du fluide électrique. Entre ces faits et les miracles, il y a un abîme. Nous étudierons plus tard cette question. Il est toujours dangereux de confondre le naturel et le préternaturel. (*Note de la Rédaction.*)

diable et rester catholiques. Et dans la *Société des sciences psychiques*, société dont le bureau est exclusivement ecclésiastique, il nous serait facile de désigner aujourd'hui un membre bien connu, le D^r Encausse, dit Papus, qui, en vingt passages de ses livres, se moque de l'enseignement catholique et nie l'existence de Satan. « Le surnaturel, écrit-il, n'existe pas (1). » Il dit encore : « *Il n'y a pas de Diable personnel* au sens ordinaire du mot (2). » Nous abandonnons ce faux savant à ses erreurs gnostiques, ce faux-frère à son double jeu, nous laissons ses collègues concilier leurs croyances avec sa prétendue science, et nous nous en tenons à la doctrine catholique et à la foi de nos pères.

Le diable existe, mais son empire n'est pas infini, illimité, et il ne faut pas lui donner des proportions exagérées, ni l'étendre *dans a mesure de notre ignorance*. Certains auteurs, même des théologiens, ont une malheureuse tendance à voir partout des phénomènes extraordinaires, inexplicables et à faire un appel inopportun et incessant au surnaturel. Dans ces conditions, le surnaturel est en raison inverse de la science, son domaine s'amoindrit d'autant plus qu'elle grandit, et le *diable*, comme nous l'avons dit, *c'est en toute vérité l'ignorance*. De pareilles exagérations sont préjudiciables à la science et ne sauraient être trop énergiquement combattues : loin d'établir le surnaturel, elles en faussent la notion et servent les intérêts des ennemis de Dieu et de l'Église. Nous aurons souvent l'occasion d'en faire justice dans cette *Revue*, et nous nous proposons d'en donner aujourd'hui un premier exemple, de date récente, et caractéristique.

On sait avec quelle ardeur et quelle opiniâtreté les partisans quand même du surnaturel se sont attachés à démontrer que *l'hypnose est d'essence diabolique*. Tous les arguments leur ont paru bons pour triompher de cette ténébreuse pratique. Observant chez les hypnotisés des *hallucinations* singulières de la vue, ils n'ont pas hésité à les tenir pour contraires aux lois de l'optique et conclure à l'intervention d'un agent préternaturel. L'objection était spécieuse et aurait été évitée avec un peu de science. Mais laissons d'abord M. l'abbé Gombault lui donner tout son développement.

« On sait, dit-il, que la persistance sur la rétine de plusieurs actions lumineuses équivaut à leur simultanéité. Plusieurs rayons colorés donnent, en se superposant, une impression résultante. Si donc je fixe un carré d'une certaine couleur jusqu'à la fatigue de la

(1) *Traité élémentaire de magie pratique*, 1893, p. 489.

(2) *Le Diable et l'occultisme*, 1896, p. 33.

rétine, et si je fixe aussitôt une autre couleur, l'image consécutive colorée se superposant à cette seconde couleur, produira une teinte qui sera la résultante des deux autres; c'est donc une vision subjective qui se superpose à la vision objective et la dénature en la surchargeant. Prenez par exemple un carré rouge placé sur une feuille blanche, et considérez ce carré jusqu'à la fatigue de la rétine, puis retirez brusquement le carré rouge, vous verrez la place que ce carré occupait sur la feuille blanche vous donner la vision d'un carré vert-blanc couleur complémentaire du rouge. Ce phénomène de coloration est dû à une analyse incomplète de la lumière blanche, qui, elle-même, a pour cause la fatigue des fibres de la rétine fortement impressionnée par le rouge. Dans toutes les dimensions de l'image rétinienne, la couleur blanche, privée de ses rayons rouges, n'offre plus qu'une impression de vert et de violet, qui se combinent en vert-bleu... Or, on obtient chez les somnambules en leur suggérant des couleurs imaginaires, les effets qui se produisent à l'état naturel de veille, si des couleurs réelles étaient soumises à l'attention persistante de l'organe (1). »

Au lieu d'en appeler à l'expérience, M. l'abbé Gombault cherche dans le raisonnement une réponse à son objection. Des effets réels, remarque-t-il, ne peuvent résulter d'une cause imaginaire, et la simple suggestion d'un carré rouge ne saurait être la cause du vert-bleu que *voient* les hypnotisés. Ce carré rouge n'a pas de cause naturelle, il provient d'un agent préternaturel, du *diable* en personne!

Tous les théologiens qui ont étudié les hallucinations hypnotiques n'arrivent pas, grâce à Dieu, à cette conclusion extrême, et, pour n'en citer qu'un, notre éminent directeur, Mgr Méric, a formulé il y a longtemps, son sentiment en ces termes aussi précis que sages : « Le sujet croit voir sur une feuille blanche un carré rouge qui n'existe pas, son imagination surexcitée rapporte extérieurement à cette feuille le carré imaginaire, voilà le fait sur lequel sa pensée s'égare; mais c'est un fait particulier, en dehors duquel le sujet voit comme vous et moi. Or, si vous enlevez brusquement un carré rouge sous les yeux d'un homme sain à l'état de veille, il accusera aussitôt la sensation du vert; *le somnambule ne fait pas autre chose, et le rouge imaginaire étant réel pour lui*, il lui est évident qu'il doit accuser la sensation du vert quand vous enlevez brusquement la feuille blanche et que vous la remplacez par une autre. »

(1) Abbé GOMBAULT. *L'Avenir de l'hypnose*, p. 104.

M. l'abbé Gombault, qui cite ce texte de M. l'abbé Méric, se refuse à accepter l'explication rationnelle qu'il présente. « Qu'est-ce qu'un *rouge imaginaire réel*, dit-il, si ce n'est un rouge imaginaire affectant la membrane rétinienne par la vivacité de la représentation et produisant l'image subjective réelle qui s'exteriorise par l'organe ainsi halluciné? — S'il n'y avait pas modification de l'organe, comment y aurait-il superposition des couleurs et couleur résultante? — M. l'abbé Méric nous a avoué que le sujet ignore la théorie des couleurs complémentaires; alors comment peut-il imaginer cette couleur résultante? l'ignorant ne la verra pas, si son organe n'est pas le siège d'une impression produite par la couleur suggérée. — Sa pensée la voit, dit l'auteur cité. — *C'est impossible*, s'il ne connaît pas la théorie des couleurs complémentaires. Cela ne suffirait nullement, et n'expliquerait pas comment l'organe visuel voit réellement une couleur résultante (1). »

Il y a dans cette page une erreur matérielle absolue qui entraîne l'auteur dans la voie du surnaturel, et qu'une légère connaissance de la vie cérébrale lui aurait permis d'éviter. Comme l'observe judicieusement Mgr Méric, *la sensation ne s'opère pas autrement* chez le somnambule que chez l'homme éveillé : tout se réduit pour l'un et l'autre au jeu des images qui préside à la perception externe comme à l'hallucination. L'important est donc de connaître les conditions physiologiques de la sensation; et, on nous permettra d'ajouter, l'essentiel est de ne pas vouloir résoudre une question dont on ignore les éléments nécessaires.

La nature et le siège de la sensation se révèlent admirablement à la lumière de la cérébrologie nouvelle; et nous avons eu l'occasion de les exposer dans une récente étude (2). La constitution anatomique du cerveau a cessé d'être mystérieuse depuis la découverte des *centres* de son écorce : aucun point de sa masse n'échappe aux investigations patientes des physiologistes. On y suit, on embrasse, on comprend enfin les relations fibrillaires qui unissent les centres aux organes de la sensibilité externe, et, malgré quelques lacunes, on peut déjà se rendre compte du mécanisme de la sensation.

Tous les *centres sensitifs* de l'écorce cérébrale ne sont pas découverts, mais deux sont dès maintenant connus et bien établis : ce sont les *centres visuel et auditif*. Le *centre visuel*, dans le lobe occipital, se relie aux nerfs optiques et à la rétine par un faisceau épais et continu de fibres. Ces relations des deux extrémité de la

(1) *Op. cit.*, p. 105-106.

(2) *Le Cerveau et le siège de la sensation*, Suéur-Charruey, 1897.

chaîne nerveuse sensible sont confirmées d'une manière éclatante par l'expérimentation et la clinique. Toute lésion grave de l'œil entraîne la dégénérescence et l'atrophie du *centre cortical visuel*, de même que toute lésion étendue de l'écorce occipitale cause l'atrophie des cordons nerveux et de la rétine, la perte de la vue. Le *centre auditif*, dans la première circonvolution temporale, se rattache par des fibres nerveuses commissurales au nerf acoustique et aux fibres de Corti de l'oreille interne. Bien que son étude soit encore peu avancée, on sait déjà que l'atrophie de la circonvolution temporale concorde avec la *surdi-mutité* et que ses lésions, inflammations ou tumeurs, ont pour résultat des *hallucinations de l'ouïe*.

Le rôle sensible des *centres corticaux* n'est pas plus contestable que celui des organes périphériques, mais l'un et l'autre sont subordonnés à l'intégrité des fibres unissantes, à la libre circulation de l'influx nerveux entre les deux pôles de ce que nous avons appelé la *chaîne sensible*. Il est clair que la sensation ne peut s'exercer si l'organe sensible n'est pas exactement relié aux *centres corticaux*, si le jeu de l'influx nerveux n'est pas assuré. Toute interruption du faisceau de fibres commissurantes, sur son parcours intra-cérébral, qu'il s'agisse de vision, d'audition ou de tout autre sens, doit nécessairement donner lieu à la perte de la sensation. Les malheureux, chez lesquels cet accident survient par suite de lésion, hémorragie ou tumeur, sont privés de sens tout en gardant les organes essentiels : *ils ont des yeux, et ils ne voient pas, ils ont des oreilles, et ils n'entendent pas*, etc. Pourquoi? Parce que la communication se trouve rompue entre l'organe sensible et son centre cérébral, entre les deux pôles nécessaires de la *chaîne nerveuse*.

Il y a donc, dans toute sensation, deux organes, deux centres, subordonnés l'un à l'autre, mais distincts l'un de l'autre : l'organe périphérique et le centre cortical du cerveau. Ils sont également associés et inséparables, également nécessaires. L'analyse philosophique les distingue et les sépare comme le scalpel de l'anatomiste, pour la facilité de l'étude, mais l'acte sensible les embrasse, les unit et les confond ensemble. Quand un des organes est entravé, malade, détruit, la sensation ne peut plus s'accomplir : des exemples nombreux en témoignent. Si l'on enlève à un animal les hémisphères cérébraux, l'œil semble encore accessible aux rayons lumineux, l'oreille peut recevoir les ondes sonores, le nez reste ouvert aux odeurs, *mais il n'y a plus de sensation*. Inversement les centres sensitifs de l'écorce demeurent impuissants et inutiles quand les organes des sens sont enlevés ou détruits.

Le concours de l'organe sensible et de l'écorce cérébrale est indispensable pour sentir, mais il est indivis et simultané. Tout en distinguant les deux organes, gardons-nous de voir *deux* fonctions où il n'y en a qu'une, gardons-nous de méconnaître l'unité fondamentale de la sensation. L'acte physiologique de la sensation ne se scinde pas. Comme le dit Bossuet (1), la sensation s'excite au centre cérébral, au point où l'enchaînement nerveux finit; mais elle se rapporte *instantanément* au point où l'enchaînement commence, c'est-à-dire à l'objet même que l'organe périphérique a saisi et dont il s'est en quelque sorte imprégné. Toute la *chaîne sensible* est alors frémissante et en mouvement, et ses deux pôles communiquent et correspondent avec un accord parfait, avec une saisissante spontanéité. Quand on sent, il est vrai de dire que la sensation s'opère *à la fois* par l'organe du sens et par l'écorce cérébrale. Ce qui sent en effet, ce n'est pas l'organe nerveux périphérique, ce n'est pas davantage le cerveau, c'est l'âme vivante que ces puissances incarnent et qui préside à toutes les opérations de l'organisme. L'unité frappante de l'acte sensible trouve là son explication complète, que le matérialisme n'arrivera jamais à fournir. L'âme, qui anime tout l'être, préside, dans l'écorce, à la sensation en même temps qu'elle reçoit l'impression de l'objet dans l'organe du sens : l'acte sensible s'opère immédiatement, d'un seul coup.

Le mécanisme de l'*hallucination* s'explique dès lors facilement. Il est incontestable qu'elle siège principalement, comme la sensation même, dans l'organe du sens externe, mais elle ne va pas sans le concours des centres nerveux et de l'imagination. Elle est liée à une impression anormale, morbide, de l'organe sensoriel, elle y prend corps, mais tire ses développements de l'encéphale et de la faculté sensible. Toutes les hallucinations ne sont pas d'ailleurs sans objet réel et extérieur : telles sont les *illusions*, qui s'appuient sur une sensation vraie. Mais, que la sensation soit vraie ou fausse, subjective ou objective, l'hallucination réclame toujours, comme la sensation externe et commune, le double et simultané concours de l'organe périphérique et du centre cérébral correspondant.

Les anciens, qui ne savaient pas les conditions de la vie cérébrale, séparaient arbitrairement les deux extrémités de la chaîne nerveuse sensible : ils méconnaissaient l'unité essentielle de la sensation et compliquaient à plaisir le problème en supposant des allées et venues des *images* du sens externe à l'organe central de la

(1) *Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. III, p. 6-7.

fantaisie. On voit que tout se simplifie à la lumière de l'animisme et des faits cérébrologiques. La sensation ne se divise pas : elle s'opère *instantanément* par la *chaîne sensible* qui relie et coordonne ses deux organes nécessaires. L'*image*, reçue dans l'organe périphérique, ne voyage pas : elle est toujours là, en réserve, au service des facultés cérébrales, prête à revivre sous l'instigation de l'imagination.

L'*hallucination hypnotique*, qui semblait prodigieuse à l'abbé Gombault, s'explique toute seule. On suggère à un individu endormi qu'il *voit* un carré rouge. L'imagination met aussitôt en mouvement les éléments de la rétine et produit l'image appropriée, le carré rouge. Cette image n'est que la reproduction de celle que détermine l'impression d'un carré rouge extérieur. Si brusquement on substitue au carré rouge une feuille blanche, l'hypnotisé ne peut plus accuser qu'une impression vert-bleu, complémentaire, car il est aussi incapable que l'homme éveillé d'analyser complètement avec sa rétine fatiguée la nouvelle couleur offerte. Le carré rouge n'existe pas, c'est vrai ; mais comme le dit Mgr Méric, le rouge *imaginaire* est absolument *réel* pour l'hypnotisé, qui en a l'image dans les yeux. La vision *subjective* de l'hypnotisé est analogue à la vue *objective* de l'homme éveillé : elle s'opère également *par l'action de la rétine*. Les lois de l'optique sont identiques de part et d'autre.

Comme on le voit, la science rend raison d'un phénomène qui paraissait inexplicable aux profanes, surnaturel même à plusieurs. C'est pourquoi il convient de se tenir exactement au courant des conquêtes de la science, d'être très prudent dans les conclusions que suggèrent certains faits d'apparence étrange et de ne pas faire prématurément appel aux causes suprà-sensibles. Gardons-nous à la fois du scepticisme et de la crédulité, et craignons de donner crédit à cette malheureuse imputation : *Le diable, c'est l'ignorance!*

D^r SURBLED.

GRAPHOLOGIE

Jamais on n'a autant parlé de *Graphologie* que dans l'affaire *Zola-Dreyfus*, affaire tristement célèbre.

Nous allons parler de cette science, non dans une dissertation à perte de vue, mais afin d'intéresser le lecteur sans le fatiguer, dans une simple et courte causerie.

Il ne faut pas confondre la *Graphologie* avec la paléographie, l'expertise en écriture; encore moins avec le magnétisme, l'hypnotisme et l'occultisme. — C'est une *science d'expérimentation*. Les Graphologues de table d'hôte l'ont déshonorée!

A l'aide de cette science, on n'arrive pas sans doute, à une certitude *mathématique*, mais à une certitude morale qui se rapproche beaucoup de la certitude *absolue*.

Science admirable, si l'écriture est rapide et sur papier non rayé! — Elle révèle l'homme tout entier!

Elle est un *vrai miroir*!... La photographie représente l'extérieur de l'homme; les rayons Röntgen permettent de scruter, pour ainsi dire, son intérieur. La Graphologie va beaucoup plus loin!

Elle permet de se rendre compte, non seulement de l'*état physique* de l'homme, mais de son *état mental*, et surtout de son *état moral*.

Au point de vue pathologique, les souffrances cérébrales, celles des nerfs, le trouble des yeux, la crampe de l'écrivain, la contraction des doigts, le tremblement des mains, les différents surmenages se révèlent aussi parfaitement.

Nous croyons que le médecin trouverait facilement dans la Graphologie la confirmation du diagnostic de ces différentes maladies.

Nous n'en donnerons pas le signe révélateur parce que nous ne faisons pas ici un cours détaillé de Graphologie. — En France et à l'étranger, il y a des médecins qui tirent un excellent parti de cette science.

Il est évident que pour trouver tout cela dans l'écriture, il faut avoir plus que du goût et des aptitudes au point de vue graphologique.

Il ne suffit pas, non plus, d'avoir de bons yeux; il faut encore avoir

préalablement étudié la physiologie, la psychologie et la théologie morale.

L'état mental, vu l'influence du cerveau sur toutes les facultés du Scripteur, passe aussi, plus ou moins, dans l'écriture.

Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, l'instinct du beau, le goût du sport lui-même se manifestent aussi à notre insu.

Les intuitifs et les déductifs se trahissent. L'homme qui a un vrai talent d'assimilation n'échappe pas à un bon Graphologue.

Bien que parfaitement fixé par avance sur l'état mental de ses enfants, un père de famille qui posséderait cette science pourrait les diriger plus *sûrement* dans leurs études, puisqu'il pourrait voir leur degré d'intelligence et leurs dispositions.

Elle rendrait les plus grands services aux professeurs dans leurs rapports intellectuels avec leurs élèves. Leurs facultés une fois bien constatées, ils leur éviteraient quelquefois bien des ennuis, en ne leur demandant pas l'impossible, par exemple en exigeant qu'un enfant qui manque de mémoire apprenne le *mot à mot* de choses qu'il a, bien souvent, beaucoup de peine à comprendre.

Au triple point de vue, scientifique, littéraire, artistique, ils faciliteraient leurs progrès, en les appliquant à ce pourquoi ils ont le plus de goût.

Nous avons connu des professeurs à qui la vue seule de l'écriture de leurs élèves révélait leurs aptitudes, leur force intellectuelle...

Mais c'est surtout au point de vue *moral*, c'est-à-dire des vertus et des vices que la Graphologie est admirable !

C'est un instrument merveilleux. — *S'en servir sans une prudence excessive et une discrétion à toute épreuve serait on ne peut plus répréhensible.*

Un magistrat pourrait voir si, réellement, l'inculpé est mauvais, méchant, dangereux ; par conséquent, s'il *peut* être coupable des fautes dont on l'accuse, et jusqu'à quel point il mérite l'indulgence ou les rigueurs de la loi.

On arrive, de déduction en déduction, à des résultats qui pour être très surprenants et très extraordinaires, n'en sont pas moins vrais.

Et pour prouver jusqu'à quel point la Graphologie est une science admirable, mais dangereuse au service d'un *fripou*, qu'il nous suffise de dire qu'elle permet de découvrir l'état d'âme du Scripteur.

D'après cela, il est aisé de comprendre combien la Graphologie serait utile à un prêtre selon le cœur de Dieu, pour la complète direction des âmes qui recourent à son ministère.

Vu tout ce que nous venons d'avancer, vous nous demanderez

peut-être s'il y a des traités, des méthodes, des systèmes de Graphologie.

M. l'abbé Michon, qu'on dit être le Père, l'inventeur de cette science, en a, il est vrai, donné les *principes* dont il a tiré *force conséquences*, ce que nul n'avait fait avant lui.

Il ouvre même à ses admirateurs bénévoles des horizons fort beaux; mais il nous paraît, parfois, manquer de sérieux, et ce qu'il dit ou fait est loin d'être toujours remarquable. — Sa réputation nous paraît même un peu usurpée.

Il existe aussi des journaux, des revues, traitant de cette science.

D'autres hommes sont venus après lui, qui ont vu dans la Graphologie une mine à exploiter.

Les hommes d'argent, ceux surtout pour qui *l'or n'a pas d'odeur*, l'ont déshonorée en se déshonorant eux-mêmes.

Les orgueilleux et les ambitieux, avides de rubans, en voyant un nom illustre au bas de quelques lignes qui leur ont fourni matière à compliments, en ont fait une question de *décorations*.

On nous dispensera de citer les noms de ces prétendus graphologues dont la science ne s'étend pas bien loin; mais ceux qui suivent la marche actuelle des affaires et sont au courant de certaines personnalités encombrantes ne trouveront que trop de ces sortes de graphologues en vogue. Ils parlent d'écritures centripètes et d'écritures centrifuges, de dextrogyres et de sénestrogyres; c'est risible!

Un graphologue vraiment digne de ce nom, avec quelques lignes écrites à *main levée*, non à *main posée*, tracées sur un papier où ne se trouvent ni cachets ni timbres, rien en un mot qui puisse mettre sur la voie du Scribeur, arrivera à donner un portrait tellement ressemblant, qu'il permettra de reconnaître la personne en cause à ceux qui savent de qui il est question.

Nous connaissons par devers nous de vrais Graphologues qui, sans que rien autre que l'écriture puisse les mettre sur la voie, font, pour ainsi dire, instantanément, des portraits admirables et arrivent parfois à dire le nom des personnes célèbres en cause, ou bien à reconnaître, au milieu de beaucoup d'autres photographies, celle du Scribeur lui-même.

Pour en arriver là, après avoir prié, ils ont réfléchi, longtemps cherché, travaillé, fouillé dans leur propre écriture, et, sans se faire illusion, ont reconnu qu'ils s'y dévoilaient entièrement.

Ils ont aussi examiné, avec le plus grand soin, l'écriture de personnes qu'ils connaissaient très bien et ont fait les mêmes remarques.

Souvent, afin d'éviter de se faire illusion, et pour juger de *l'exactitude* de leur travail, ils ont recouru à des *contrôleurs*, aussi sévères que justes et très capables de juger.

Michon ne parle pas de contrôleurs, parce qu'il n'admet pas qu'il puisse se tromper.

Nous, au contraire, nous tenons essentiellement à avoir des contrôles impartiaux, parce que nous voulons faire faire des progrès à la science, et que nous aimons la vérité par-dessus tout.

Si, dans cette matière délicate, il nous est permis, en passant, de parler personnellement de nous, nous dirons que nos études et notre expérience nous autorisent à affirmer que dans une écriture non appliquée le Scripteur passe si bien qu'on peut dire sûrement *ce qu'il était quand il a écrit*.

Il est aisé de voir combien pareille chose est précieuse !

Jusqu'ici (et ce n'est pas le moindre de nos plaisirs intellectuels) les faits nous ont donné raison. — De là, le vif et profond étonnement de toutes les personnes qui nous voyaient à l'œuvre. Du reste, faut-il le dire, nos portraits tracés, soit de vive voix, soit par écrit, ne sont et ne peuvent être que des *instantanés*.

Les *yeux* ne nous accordent qu'à grand'peine leur concours, et l'usage de la *loupe* nous est interdit.

Des Graphologues de notre connaissance arrivent, nous assure-t-on, à faire des portraits tellement frappants de ressemblance qu'ils passent pour avoir le don de seconde vue.

Il n'en est rien ! — Ce sont tout simplement des *chercheurs* intrépides que l'étude et la fatigue cérébrale ne sauraient arrêter quand il s'agit de faire faire encore des progrès à la science qui n'a pas dit son dernier mot.

Pour finir cette communication longue et fatigante que nous aurions voulu, cependant, être moins indigne du célèbre philosophe qui nous a fait l'honneur de nous la demander, nous souhaitons à ceux qui s'en occupent sérieusement et sans parti pris qu'elle leur fasse trouver les satisfactions intellectuelles que nous y avons puisées au moment où nous nous y attendions le moins.

Tout pénible qu'il peut être, le travail de l'étude est souvent une source de joie. — Dieu n'est pas pour rien le Maître des sciences.

GRIF.

ACADÉMIE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Présidence de M^{gr} MÉRIC.

Communication de M. le Dr Le Menant des Chesnais.

En novembre 96, dans une réunion privée composée de prêtres et de médecins, membres de la Société des Sciences psychiques, il fut décidé à la majorité que chacun de nous enverrait séparément sa démission au Président de cette Société.

Tous cependant nous avons été heureux de travailler à sa fondation. Quels motifs nous faisaient alors prendre cette détermination? Il ne me paraît pas inutile d'en dire un mot au moment de la fondation d'une nouvelle société, ayant en vue les mêmes études.

La Société des Sciences psychiques existait depuis quelques mois à peine que de profondes et regrettables modifications étaient apportées à ses statuts et à son programme d'études.

Nous n'avions pas encore eu le temps de nous connaître; nous ignorions les armes dont chacun de nous pouvait disposer, quels dangers nous allions avoir à affronter, quels obstacles à surmonter sur cette terre inconnue au moment d'y pénétrer, et déjà nous ouvrons nos rangs tout grands à ceux qui pouvaient devenir nos adversaires les plus dangereux.

D'autre part, les commissions chargées d'étudier les faits que l'on nous apportait, n'avaient pas le temps nécessaire pour se livrer à un travail méthodique et sérieux, car, à la merci de la presse, il leur fallait conclure à jour fixe.

Si certains d'entre nous s'arrêtaient devant les réserves que la science imposait, d'autres, moins timorés, concluaient au diabolisme avec une légèreté qui achevait d'enlever aux travaux de la Société toute valeur scientifique.

Nos adversaires avaient dès lors la tâche facile. Imprégnés depuis

longtemps d'une philosophie rêveuse et antichrétienne, mais très méthodiquement établie, il était évident qu'ils allaient devenir les maîtres et transformer peu à peu une Société créée pour la défense du catholicisme, en un foyer de propagande occultiste.

Lutter dans ces conditions était impossible, surtout avec le peu de temps dont la plupart de nous dispose. Le seul parti à prendre nous a paru celui de nous retirer.

Il est probable que nos craintes ne se sont que trop réalisées, et que les mêmes motifs vous ont déterminés à votre tour à quitter la Société des Sciences psychiques.

Aussi nous devons mettre à profit cette expérience en fondant l'Académie des Études Psychiques pour ne pas être exposés à tomber dans des errements semblables.

Sans doute la foi catholique devra être la base première sur laquelle s'appuiera notre nouvelle Société, mais cela ne suffit pas, il faut aussi qu'elle s'appuie sur la science. La conciliation de la foi et de la science n'est plus à démontrer aujourd'hui. Dans son livre sur la *Science catholique et les Savants catholiques*, le R. P. Zahm a fait bonne justice de cette accusation que la foi catholique était une entrave aux études scientifiques. Et je ne crois pas trop m'avancer en prétendant même que c'est nous, les catholiques, qui jouissons de la plus grande liberté dans nos recherches scientifiques.

Notre sympathique collègue le Dr Surbled signale un fait très important dans son dernier ouvrage (*Spiritualisme et Spiritisme*), c'est un certain retour de l'École matérialiste de Médecine de Paris au spiritualisme.

Ce fait, nous le devons, aux progrès de ce que nous pouvons appeler la Science Psychique, et il doit être pour nous non seulement un encouragement, mais une indication du but très net que nous devons avoir en vue dès les premiers jours de notre existence.

Notre modeste Académie peut, dans la recherche de la vérité, faire faire à l'esprit humain un pas de plus que la conciliation entre la foi et la science.

Il faut que nous conduisions à la foi par la science.

La foi est un don surnaturel que Dieu accorde toujours à ceux qui le cherchent sincèrement, mais pour les autres, la science est la voie naturelle qui, par la démonstration de la vérité, impose la foi même aux esprits les plus récalcitrants.

Pour que nos travaux puissent amener le résultat dont je parle, il faut donc qu'ils soient vraiment scientifiques.

Les faits dans lesquels le surnaturel semble intervenir ne sont pas rares, mais quelle est la valeur des récits qui les mentionnent?

La plupart sont rédigés sans méthode et tellement incomplets qu'on ne peut en tirer aucune conclusion sérieuse.

Notre premier souci, au sein des commissions, sera donc pour chaque fait de poursuivre notre enquête aussi loin que possible, d'une façon très méthodique, afin de ne rien laisser échapper d'utile, et en nous pliant à toutes les exigences de la science.

Notre travail se fera peut-être très lentement, mais qu'importe, si de cette lenteur doit dépendre sa valeur?

Notre second soin doit être de ne jamais tirer de nos observations plus que la science n'autorise.

En agissant ainsi, nous serons assurés d'appuyer nos conclusions sur des bases qui leur permettront d'affronter victorieusement toute critique.

Ainsi notre bonne renommée naîtra de notre vigueur scientifique, et celle-ci sera le caractère distinctif entre notre petite Académie et certaines sociétés similaires.

Ne craignons pas d'être les derniers à conclure au diable ou à crier au miracle. Le grand triomphe de Pasteur contre la théorie de la génération spontanée est un exemple que nous ne devons jamais oublier. Pendant vingt ans, il lutta sans se décourager, accumulant expériences sur expériences. Qu'en est-il résulté? c'est que ses adversaires, même les plus acharnés, ont dû lui rendre un public hommage à lui et à la vérité pour laquelle il combattait.

Un seul ne se rendit pas, parce qu'il n'acceptait pas qu'il ait pu se tromper, jusqu'au jour où croyant que les combinaisons diplomatiques se font de la même manière que les combinaisons chimiques, il tomba sous le ridicule de ses contemporains.

Dans nos études, nous suivrons donc l'exemple de Pasteur, marchant aussi lentement que nos recherches l'exigeront.

On rira peut-être de nous d'abord: « A l'envers des autres, ceux-ci ne veulent jamais conclure au diable, » diront les journaux.

C'est leur droit de parler et d'amuser le public comme notre devoir sera de continuer à travailler. Et j'ai le ferme espoir que si nous restons fidèles à ce programme, avec les données actuelles

de la science, nous pouvons déjà faire faire de grands pas que les données futures de la science confirmeront à la démonstration expérimentale d'un au-delà et en particulier de celle des démons et de leur rôle dans les événements humains.

Notre Société se compose de théologiens et de laïques surtout médecins. Notre Président, à la dernière séance, a demandé à l'élément médical d'exposer ici ce que les faits ont révélé jusqu'à ce jour sur l'hypnotisme, le magnétisme, la télépathie, etc. Nous priérons de notre côté MM. les théologiens de bien vouloir entreprendre l'étude des manifestations dites diaboliques dans l'histoire.

Nous lisons en effet dans la *Vie de Jésus-Christ*, par l'abbé Le Camus, docteur en théologie, la phrase suivante :

« En dehors de sa manifestation sous la forme du serpent au paradis terrestre, nous ne voyons pas, dans l'histoire biblique, que Satan se soit jamais révélé d'une manière visible. »

Et parlant de la triple tentation de Notre-Seigneur au désert, il ajoute : « Plus particulièrement ici, rien n'indique qu'il ait été vu par Jésus-Christ », se rangeant du côté des théologiens qui admettent que Satan tout en étant l'auteur immédiat de la tentation, serait resté invisible même dans cette circonstance.

Au cours de la vie de Notre-Seigneur, nous voyons de nombreux cas de possession, nulle part l'apparition physique du diable.

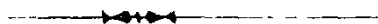
Ces faits ont une grande importance et nous permettent de nous demander *a priori* si Dieu a jamais permis au tentateur de revêtir une forme physique et en particulier la forme humaine.

Depuis la venue de Notre-Seigneur, y a-t-il des faits bien avérés d'apparitions diaboliques?

Cette étude historique s'impose au début de nos travaux, et aura une grande influence sur nos conclusions.

J'ai donc l'honneur de demander à notre Président de bien vouloir nommer une commission chargée de cette étude.

D^r LE MENANT DES CHESNAIS.



LES PHOTOGRAPHIES D'ESPRITS

L'*esprit* est invisible parce qu'il est immatériel, et c'est une prétention risible que de vouloir le rendre sensible, palpable, comme ont fait les spirites et les occultistes. Leur objectif déclaré, on le sait, est de défendre le *spiritualisme* : c'est un leurre. Ils n'ont qu'un but, celui de le ruiner par l'exagération, l'absurde et le ridicule. La science n'a rien à voir avec les aberrations de ces faux savants, de ces philosophes à rebours.

Comment admettre un instant que l'*esprit* devienne plus ou moins *matériel* pour être saisi par les sens ou par la plaque photographique?...

Mais le vulgaire est ainsi fait qu'il se laisse prendre facilement à ces boniments, et les *photographies d'esprits*, affirmées avec audace par des charlatans patentés, ont eu leur heure de vogue. M. le Docteur Baraduc s'est distingué dans cette brillante campagne : il a dit et répété qu'il obtenait à volonté des *photographies d'esprits* (*d'effluves psychiques*, ou de *fluide vital*, ou de *corps fluidique*, etc.), et il leur a donné le nom superbe de *psychicônes*. Hélas ! la *photographie spirite* n'a pas eu une longue fortune. Dès que la science indépendante a voulu s'en rendre compte, les *psychicônes* se sont évanouis comme de vains fantômes. C'est M. le Dr Guebhard qui a eu l'honneur d'en faire justice, et sa démonstration mérite d'être enregistrée et largement propagée.

Notre savant confrère n'a pas eu de peine à établir que les fameux *psychicônes* tiennent à un simple procédé opératoire ou, comme on l'a dit, à un vulgaire coup de pouce. « Nos praticiens, déclare-t-il, omettent uniquement d'agiter leur *révélateur*. Tout révélateur ou à peu près, abandonné sur une plaque capable de noircir, donne, sans la moindre impression « odique », et si seulement le bain ne dépasse pas quelques millimètres de hauteur, un tachetage, non pas lumineux, malgré les apparences, mais, en réalité, tout chimique, orienté *suivant des lignes*, non pas d'effluves éthérés, mais de *flux liquide*, et simulant, par son action sur la

gélatine, au cours de ses phases successives, tous les aspects divers que nous avons vus mirifiquement décorés de si beaux noms.

« Rien de plus facile que de suivre tout le processus à l'œil, sans plaque et même sans révélateur, avec un liquide trouble quelconque, pourvu que les particules en suspension ne présentent pas, avec le liquide, une différence de densité telle que l'action de la pesanteur paralyse le libre jeu des actions moléculaires. »

Le Dr Guebhard ne se contente pas d'éventer le truc, il fournit toutes les indications nécessaires pour produire l'image des *effluves*... du liquide et conclut en ces termes : « Sauf réserve pour le phénomène des auréoles et pour le truc de la plaque mouillée, sur lesquels nous aurons à revenir, je défie le plus énergique des *extériorisateurs d'âme* et des *secrétieurs d'effluves* de faire résister une *aura* à la petite balançoire photographique. Agitez donc, messieurs, agitez vos cuvettes, avant de nous servir de pareilles découvertes, et qu'on n'agite plus l'opinion de ce nouvel avatar qui risquerait de compromettre à toujours la cause, après tout défendable, de la recherche, en l'être vivant, d'une modalité particulière de l'énergie échappant à la gamme trop restreinte de nos sens, mais destiné à n'échapper peut-être pas toujours aux instruments des physiiciens (1). »

La *photographie des esprits* se trouve ainsi condamnée sans appel. Les *effluves psychiques* n'existent pas ailleurs que dans l'imagination des spirites. L'âme ne s'extériorise pas parce qu'elle est invisible, indépendante de la matière et de toute localisation, en un mot parce qu'elle est *spirituelle*. Voilà le dernier mot de la science.

D^r Georges DE LA MORINAIS.

(1) *La Vie scientifique*, 9 octobre 1897. Cf. *Revue scientifique*, 14 nov. 1897.

CHRONIQUE

~~~~~

Investi par la bienveillance de notre Directeur de la haute charge de chroniqueur, j'éprouve une véritable hésitation à prendre la plume. Comment connaître tous les événements qui se présentent dans le domaine du merveilleux et de l'extra-naturel? Comment en rendre un compte utile et intéressant? On me gratifie, à vrai dire, d'une certaine compétence sur les problèmes obscurs de l'au-delà; mais cette circonstance même augmente mes craintes et me met dans une infériorité déplorable. Tous les profanes ne se donnent-ils pas rendez-vous dans le vaste champ de l'invisible pour prononcer des oracles et résoudre sans appel les cas les plus difficiles et les plus embarrassants? Je ne suis pas un *spirite* capable de tirer d'outre-tombe des lumières resplendissantes, je ne suis pas un sorcier pour transformer en aveuglantes clartés les plus noires ténèbres; je ne suis même pas un journaliste pour avoir la science infuse et traiter *de omni re scibili et de quibusdam aliis*. J'ai le malheur — ou le bonheur — de posséder une certaine dose de philosophie qui m'empêche d'adhérer à des propositions qui ne sont ni claires ni évidentes et qui me permet de ne pas prendre les vessies pour des lanternes; enfin j'ai quelque teinture de science et je suis obstinément attaché aux vieux principes des maîtres qui ne connaissent que les faits et les démonstrations. C'est pourquoi, tout en étant un croyant convaincu, je suis et prétends rester un savant et un philosophe, tout prêt à me rendre aux faits établis et aux bonnes raisons, mais impitoyablement hostile aux opinions sentimentales, aux vagues et trompeuses analogies, aux à-peu-près, aux vaines hypothèses. De même que l'Église m'enseigne qu'il y a dans la foi des mystères insondables, la science me prouve tous les jours que la nature en renferme un bon nombre. Je suis assez simple pour m'incliner devant les uns et les autres, assez naïf pour réclamer à l'expérience les notions scientifiques qui me manquent; et je me demande anxieusement si, avec de telles idées, je suis apte à m'associer aux savants collaborateurs de cette *Revue*, à sonder à leur suite le terrain si neuf du merveilleux et à rivaliser avec les virtuoses de l'occultisme et de la presse politique

qui se sont étrangement associés pour exploiter cette branche du savoir humain.

Voilà mon cas de conscience. Je l'ai soumis à notre éminent Directeur, et vous savez sa réponse : il m'a nommé chroniqueur perpétuel. Je n'insiste pas, et j'aborde aussitôt les sujets d'actualité.

Je ne voudrais pas faire la moindre réclame en faveur des devineresses et des prophétesses qui ont pris la place des anciennes tireuses de cartes; mais force m'est de reconnaître qu'elles accaparent aujourd'hui la vogue et l'opinion et que tous les échos nous répètent les noms désormais célèbres de *Mlle Couësdon* et de *Mme de Thèbes*. Cette dernière est d'invention récente, mais elle est chaudement patronnée, et nul doute qu'elle n'arrive rapidement à la fortune : elle a un nom prédestiné. *M<sup>lle</sup> Couësdon* est *arrivée*; mais, si la foule se précipite sur ses pas, les savants n'en sont pas enthousiastes et l'apprécient à sa valeur. Les prophéties, plus ou moins bizarres, émises en style sybillin ou enfantin dans ces strophes cadencées et monotones que chacun connaît, ont été trop souvent démenties par l'événement pour être prises au sérieux et inspirer la moindre confiance. Toutefois le commerce de la rue de Paradis continue et prospère : les consultations de la fameuse pythonisse, de plus en plus appréciées, se multiplient et se cotent au poids de l'or. Preuve nouvelle que le monde ne change pas en vieillissant et que les justes, mais sévères verdicts de la science ont toujours tort devant les emballlements de la mode, de la passion et de l'ignorance. Le mot du poète est toujours vrai : *Vulgus vult decipi!* Déplorons ces tristes égarements, que nous ne pouvons empêcher, mais gardons-nous de leur donner le moindre appui, le plus léger prétexte en recommandant les charlatans nouveaux ou anciens et en favorisant sous le couvert du merveilleux les commerces interlopes et malsains.

*L'affaire de Tilly* n'a pas perdu son actualité, bien qu'elle ne soit plus bien neuve : elle tient toujours dans l'opinion une grande place, nous pourrions dire une trop grande place. Faut-il y voir une intervention surnaturelle, angélique ou diabolique ou n'est-ce qu'une explosion violente de phénomènes nerveux et morbides qui relèveraient plutôt de la Salpêtrière que du ministère de l'Église? La question est difficile et n'est pas encore résolue. En tout cas, l'affaire est habilement exploitée, et mal venus sont les savants qui prétendent sans parti pris se rendre compte des *apparitions* et soumettre à l'impartiale critique les affirmations des *voyantes*. Je ne voudrais

pas me prononcer ici, dans le tumulte et l'opposition des opinions, et j'aime mieux attendre patiemment la lumière qui ne saurait tarder à sortir des études consciencieuses de tant de théologiens et de physiologistes. Mon seul regret est que ces études se poursuivent isolément et partiellement (ne pas lire partialement). Pourquoi ne pas se concerter, si l'on veut s'entendre? Pourquoi savants et théologiens ne s'uniraient-ils pas, dans une commission commune, pour examiner et discuter ensemble les étranges phénomènes qui les déconcertent, les passionnent et les divisent? Ce serait, à notre humble avis, le plus sûr et le plus rapide moyen d'arriver à la vérité.

En attendant, il nous semble qu'on piétine sur place et qu'on n'avance pas. Les efforts se divisent, s'éparpillent et se perdent. Chacun travaille de son côté, dans son étroit domaine, avec des idées préconçues : le théologien ne cherche pas à s'éclairer des découvertes modernes et à appuyer ses conclusions sur la science naturelle ; le savant se croit infailible dans sa spécialité et se prive obstinément des lumières nécessaires de la théologie, quand il ne manque pas par surcroît des plus simples notions de philosophie. Comment étudier avec fruit dans ces conditions déplorables? N'est-ce pas le meilleur moyen de ne jamais aboutir?

Nous connaissons particulièrement un théologien de grande valeur qui a fait le voyage de Tilly, a consciencieusement étudié les faits pendant plusieurs jours et n'a pas hésité à tenir les extases de la principale *voyante* pour surnaturelles et célestes. C'est là une impression, et notre ami n'a pu nous dire les raisons de son sentiment. Nous lui avons demandé s'il connaissait la Salpêtrière, s'il avait jamais observé les hystériques, assisté à leurs crises caractéristiques ; et il nous a répondu *par la négative*. Or précisément c'est le nœud même de la question. Les savants, qui se sont occupés des événements de Tilly, les ont attribués, *à tort ou à raison*, à la grande névrose qui est encore si mal connue et qui déconcerte la science. Pourquoi les théologiens n'en tiennent-ils pas compte? N'est-il pas utile, disons mieux, indispensable qu'ils examinent de près les symptômes hystériques et les rapprochent de ceux qui se présentent à Tilly, avant de formuler la moindre conclusion en faveur du surnaturel?

Cette conclusion est trop grave pour ne pas être sérieusement préparée et longuement mûrie. L'Eglise ne nous donne-t-elle pas un précieux et salutaire exemple? Elle observe à l'égard de Tilly, comme de tous les cas analogues, la plus grande circonspection, la

plus extrême réserve. Pourquoi ne pas imiter sa prudence? Plus d'un auteur qui pressé par l'actualité, a prématurément donné son avis après un rapide examen des faits, après une enquête de quelques heures, a risqué gravement son autorité, compromis son renom et regrette aujourd'hui une précipitation déplacée. Qui ne se rappelle le rapport vraiment trop sommaire de M. le chanoine Brettes qui décidait la question en faveur du surnaturel et tenait sans contestation possible les faits de Tilly pour diaboliques! Dieu nous garde d'opposer à son sentiment une conclusion contraire! Nous ne voulons pas à notre tour être accusé de présomption ou d'insuffisance, car nous nous rappelons que les conclusions du bon chanoine ont été très vivement attaquées par les juges compétents et qu'on leur a trop justement reproché de manquer de base.

La question de Tilly reste à l'étude, et nous ne doutons pas qu'elle ne soit résolue dans un avenir prochain, si l'on se décide à recourir au concours des représentants autorisés de la science et de la foi. Sans rien préjuger du résultat final, il est permis de croire que les savants n'y seront pas étrangers. Un détail qui nous est communiqué et qui nous paraît très significatif, c'est que les amis et les parents des *voyantes* s'opposent absolument à l'emploi de la photographie pour la reproduction des scènes d'extase. Pourquoi? Le *soleil* offusquerait-il les *voyantes*? Rien n'est moins sujet à caution, rien n'est plus simple ni plus démonstratif que la photographie. La suggestion, qui joue un si grand rôle dans l'esprit des observateurs, quels qu'ils soient, n'a ici aucune part; et il nous semble que l'exclusion de cette grave cause d'erreur a une importance capitale. Aussi nous comprenons mal — ou trop bien — la résistance désespérée qu'on oppose à Tilly aux honnêtes amateurs qui veulent braquer leurs objectifs et prendre des *instantanés*. Une telle attitude est singulière et rend perplexe ou sceptique, d'autant plus que des *instantanés* ont été obtenus *quand même* et qu'ils sont, ma foi! fort bien réussis. Leur examen, que nous avons eu la bonne fortune de faire récemment, nous a paru très instructif ou, si vous préférez, très suggestif. Nous vous dirons, amis lecteurs, les impressions qu'ils nous ont données, si les circonstances nous ramènent encore vers cette question palpitante, et toujours ouverte, de Tilly.

CORA STRAL,  
*Docteur en médecine.*

---

## VARIÉTÉS

---

### Téléphote ou Vision à distance.

Le télégraphe, la lumière électrique, la vapeur, le téléphone, le phonographe, toutes ces découvertes merveilleuses ne suffisent plus à la gloire du siècle qui finit. Voici une nouvelle découverte qui les fera presque pâlir, si elle est confirmée : c'est le *téléphote* ou la *vision à grande distance*.

On écrit de Vienne à la *Revue scientifique* : « Un maître d'école polonais, du nom de Szezepanik, aurait inventé tout récemment un appareil, sorte de téléphone visuel, permettant de transmettre à distance les vibrations lumineuses qui impressionnent la rétine. Une image quelconque étant située devant l'appareil, au point de départ, cette même image serait reçue et reproduite par un récepteur spécial, situé au point d'arrivée; la transmission des vibrations lumineuses entre les deux points se faisant à l'aide d'un fil analogue aux fils électriques ordinaires. Ce très curieux appareil aurait été désigné par son inventeur sous le nom de *tern-sehen* (qui voit au loin). »

La nouvelle, dont nous ne garantissons pas plus l'authenticité que la *Revue* qui nous en donne la primeur, ne saurait être acceptée dans les termes où elle est présentée : il faut attendre des détails précis, techniques, des preuves solides, une confirmation expérimentale. Mais, reconnue exacte, elle ne nous étonnerait pas. On parle, on entend, on agit déjà à *distance*; pourquoi ne verrait-on pas? Il n'y a là aucune impossibilité physique; et les immenses progrès de la science nous permettent d'accepter sans difficulté des faits que l'ignorance de nos pères aurait pu légitimement tenir pour impossibles ou miraculeux.

La nature a des ressources cachées et infinies, l'homme y puise tous les jours davantage pour la satisfaction de ses besoins, et on ne saurait douter de sa puissance. Mais il ne faut jamais oublier de reconnaître la main qui l'a tirée du néant et l'a pourvue de tout ce qu'elle renferme, d'aimer et d'adorer dans ses œuvres le Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

D<sup>r</sup> Louis VIGNÉ.

---



## REVUE DES REVUES

---

Les indications ci-dessous sont données à titre de simples renseignements et n'impliquent pas une approbation. Dans les prochains numéros, nous ferons l'analyse des principaux travaux publiés dans ces revues.

*Annales des sciences psychiques*, paraissant tous les deux mois. Mars-avril, sommaire : MOUTONNIER : Cas de Chicago. — ERNY : Cinq cas psychiques. — MYERS : De la conscience subliminale. — Le docteur Ermacora. — Bibliographie.

*Revue spirite*, journal d'études psychologiques et spiritualisme expérimental. — Mai. — LEYMARIE, Réflexions philosophiques. — ERNEST Bosc, Le livre des morts. — MOUTONNIER, Croisade antispirite aux Etats-Unis. — WITOLD CHLOPICKE, Eusapia Paladino à Varsovie. — BÉTHUM, De la métaphysique dans la politique. — COMTE STOCKI, Enterrements prématurés. — DE KRONHELM, Montres s'arrêtant au décès. — ALBM BUBET, Les hallucinations. — Une maison hantée. — BLOCHE, Une apparition révèle l'assassin.

*Revue des Revues* et *Revue d'Europe et d'Amérique*.

*L'Hyperchimie*.

*Le voile d'Isis*.

*L'Initiation*.

*Le Messager* à Liège (Belgique).

*Le Moniteur spirite et magnétique* (Bruxelles).

*L'Humanité intégrale* (Paris).

*La Vie d'outre-tombe*. Charleroi (Belgique).

*La Lumière*. Paris (Auteuil).

*La Religion universelle* (Nantes).

*Revue scientifique et morale du Spiritisme* (Paris).

*Journal du Magnétisme* (Paris).

*Le Lotus bleu* (Paris).

*Le Progrès spirite* (Paris).

*Borderland* (Londres).

*Light* (Londres).

*Philosophical Journal*. San-Diego (Etats-Unis).

*The Two Worlds* (Manchester).

*The Banner of Light* (Boston).

*The progressive Thinter* (Chicago).  
*The Harbinger of Light*. Melbourne (Australie).  
*Annali dello spiritismo*. Turin (Italie).  
*Vessillo spiritista*. Vercelli (Italie).  
*Luz astral* (Buenos-Ayres).  
*Revista di studi psichici*. Milan (Italie).  
*La Irradiacion*. Madrid (Espagne).  
*O. Psychismo*. Lisbonne (Portugal).  
*Revista spirita*. Bahia (Brésil).  
*La Luz* (Porto-Rico).  
*Revista del atenco obrero*. Barcelone (Espagne).  
*El sol*. Lima (Pérou).  
*La Estrella Potar*. Mahon (Espagne).  
*Die Uebersinnliche Welt* (Berlin).  
*Psychische studien* (Leipzig).  
*Le Sphinx*, à Steglitz ol Berlin (Allemagne).  
*Neue Spiritualistische Blatter* (Berlin).  
*Le Rébus*. Saint-Pétersbourg (Russie).  
*Norgendænringen* (Norvège).

---

## REVUE DE LA PRESSE

---

**Science catholique**, 15 mars et 15 avril 1898. *Pour ou contre l'hypnotisme*, par le D<sup>r</sup> SURBLED.

A l'occasion de deux études récentes du R. P. Coconnier (*L'hypnotisme franc*) et de l'abbé Élie Blanc (*La suggestion hypnotique*), M. le D<sup>r</sup> Surbled reprend la question brûlante de l'hypnotisme. Il croit comme le R. P. Coconnier que *l'hypnotisme n'est pas, de soi, diabolique*, mais il reproche au savant dominicain de ne pas tenir un compte suffisant des faits scientifiques et d'attribuer à l'imagination un pouvoir très exagéré. Il remarque, avec l'abbé Blanc, que la suppression du libre arbitre, chez l'hypnotisé, est un mal et un danger : le R. P. Coconnier n'en tient pas un compte exact. Mais la vraie question doit se poser sur le terrain de la physiologie et de l'hygiène. A ce point de vue, l'hypnotisation des sujets *nerveux*, seuls susceptibles d'une cul-

ture intensive et fructueuse, paraît nuisible à la santé : elle ne saurait être encouragée. Faut-il, conclut le Dr Surbled, l'interdire absolument? Non. Il suffit de s'en méfier.

C.

### **Anjou médical, n° 3, mars 1898.**

M. le Dr Henry Lemesle, de Loches, étudie la *neurasthénie utérine* et assure qu'on doit lui rattacher la plupart des psychoses et des névroses féminines. « La puberté, écrit-il, le premier amour, le mariage, la maternité, la ménopause enfin, autant d'étapes de capitale importance dont l'évolution normale ou contrariée retentit profondément sur la mentalité de la femme, autant de *shockes* qui pourront rendre manifestes des névroses jusque-là insoupçonnées ou les créer de toutes pièces. — Dans ces altérations de la personnalité, nous trouvons souvent la solution de ces questions d'apparitions ou de maisons hantées, qui dans ces derniers temps ont troublé la conscience publique; nous y trouvons l'interprétation de plusieurs phénomènes du *spiritisme*, et aussi de ces *possessions* qui remplissent le moyen âge (*les Nonnains, les Ursulines de Loudun, etc.*). »

Et c'est tout.

Quand notre confrère de Loches voudra préciser ses graves affirmations et prouver que la *seule* cause des *possessions*, des *apparitions*, de la *hantise* est la neurasthénie des femmes, nous publierons ses conclusions et nous discuterons.

Dr C.

## **DEMANDES ET RÉPONSES**

1. — Qu'est-ce que les *théosophes* et quels rapports ont-ils avec les *occultistes*?

Réponse : — Les *théosophes* sont des *occultistes* d'une secte spéciale. — Les *occultistes* se divisent en deux groupes distincts : 1° les *kabbalistes* qui se donnent pour les représentants de la tradition occidentale; 2° les *théosophes* qui se regardent comme possesseurs de la tradition orientale. Le chef reconnu des *kabbalistes* est le Dr Papus, vulgairement Encausse. Les *théosophes* se rallient autour du Dr Pascal. Ces deux groupes sont en rivalité d'influence, mais en communauté de doctrines : ils sont également en guerre avec l'Eglise, la raison et la liberté.

Le Gérant : P. TÉQUI.

# LES RÉCENTES CONTROVERSES

## SUR L'HYPNOTISME

---

Un médecin endort un sujet malade, et lui suggère, pendant le sommeil, qu'il sera guéri. Il fait pénétrer cette conviction dans le cerveau du malade; la conviction détermine une modification nerveuse ou physiologique, une réaction intense, et le sujet est guéri : c'est la fin d'un trouble fonctionnel. Faut-il blâmer ce médecin? Il n'est question ici, ni d'occultisme, ni d'évocation, ni de télépathie ou d'action à distance, ni d'apparition ou de magie, nous sommes en présence d'un fait très simple et très facile à constater.

C'est, d'ailleurs, en ces termes que nous avons posé le problème, il y a quinze ans, dans notre ouvrage : *Le Merveilleux et la Science*, et nous persistons à croire qu'il faut le poser ainsi, pour éviter de graves malentendus.

Je sépare donc absolument cet hypnotisme scientifique et sérieux de l'hypnotisme que pratiquent les imprudents toujours si nombreux qui cherchent une distraction coupable et des émotions troublantes dans des manœuvres dangereuses pour l'âme et pour le corps.

Je le sépare de l'hypnotisme vague, mystérieux des aventuriers. Ceux-ci exploitent la curiosité publique, ils ne reculent pas devant la prétention de connaître l'avenir, le passé et de pénétrer les pensées les plus secrètes des naïfs qui viennent les consulter et qu'on écume sans pitié.

J'approuve, enfin, cette déclaration du Dr Grasset, l'éminent professeur de la Faculté de médecine de Montpellier, dont les ouvrages jouissent d'une haute estime dans le monde savant :

« Si je suis l'ennemi déclaré de l'hypnotisme extra-médical, je suis au contraire grand partisan de l'hypnotisme scientifique et médical appliqué par les seuls médecins aux seuls malades qui y consentent, et dans le seul but de les soulager et de les guérir (1). »

\*  
\* \*

Je constate un fait important, c'est que l'on compte aujourd'hui par milliers les médecins, également recommandables par le caractère, la science et l'expérience qui, en France et en Europe, emploient l'hypnotisme, quand ils le jugent à propos, pour le soulagement et la guérison de certaines maladies.

Tous les jours, dans nos hôpitaux de Paris et de la province, des médecins ou incrédules, ou chrétiens, n'hésitent pas à recourir à l'hypnose et à la suggestion, quand ces moyens leur paraissent plus efficaces, et l'on peut dire, sans exagération, que l'hypnotisme est entré dans la pratique médicale et qu'il serait difficile de le déloger de la place dont il vient de s'emparer.

Nous avons eu un congrès international de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique à l'amphithéâtre Trousseau, de l'Hôtel-Dieu, à Paris. De nombreux médecins et professeurs s'y trouvaient. Ils représentaient l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, la Suède, l'Italie, la Hollande, la Grèce, la Russie, la Suisse, la Pologne, l'Espagne, la Finlande, le Pérou, le Vénézuëla et la Colombie.

Le bureau définitif fut ainsi constitué : présidents d'honneur, MM. Charcot, Brown-Séquard, Brouardel, Azam, Charles Richet et Lombroso; président effectif, M. Dumontpallier, médecin de l'Hôtel-Dieu; vice-présidents, MM. Baillet, professeur agrégé à la Faculté de médecine; Grasset, professeur à la Faculté de Montpellier; Liégeois, professeur à la Faculté de droit de Nancy; Aug. Voisin, médecin de la Salpêtrière; secrétaire général, M. Bérillon.

(1) Dr GRASSET, *L'Hypnotisme et les médecins catholiques*.

Les organisateurs du congrès se proposaient de fixer la terminologie de l'hypnotisme expérimental et d'enregistrer les résultats acquis. Mais, dès la première séance, les vœux suivants furent votés :

Vu les dangers des représentations publiques de magnétisme et d'hypnotisme; considérant que l'emploi de l'hypnotisme comme agent thérapeutique rentre dans le domaine de la science médicale et que l'enseignement officiel de ses applications est du ressort de la psychiatrie;

Les séances publiques d'hypnotisme et de magnétisme doivent être interdites par les autorités administratives au nom de l'hygiène publique et de la police sanitaire.

La pratique de l'hypnotisme comme moyen curatif doit être soumise aux lois et aux règlements qui régissent l'exercice de la médecine.

Il est désirable que l'étude de l'hypnotisme et de ses applications thérapeutiques soit introduite dans l'enseignement des sciences médicales.

Après avoir ainsi établi une distinction absolue entre l'hypnotisme forain et l'hypnotisme scientifique, fondée sur les dangers du premier et l'utilité du second, les congressistes adoptèrent à l'unanimité les conclusions suivantes :

1<sup>o</sup> La suggestion employée rationnellement par des médecins expérimentés et compétents, constitue un agent thérapeutique fréquemment susceptible d'être appliqué avec avantage en pédiatrie.

2<sup>o</sup> Les affections dans lesquelles les avantages de la suggestion ont été établis chez les enfants par des faits rigoureusement observés, sont : les tics nerveux, les attaques convulsives d'hystérie, les troubles purement fonctionnels du système nerveux.

3<sup>o</sup> La suggestion n'a pas, jusqu'à ce jour, donné de résultats appréciables dans le traitement de l'idiotie ou du crétinisme.

4<sup>o</sup> La suggestion, envisagée au point de vue pédagogique, constitue un excellent auxiliaire dans l'éducation des enfants vicieux ou dégénérés.

5<sup>o</sup> L'emploi de la suggestion doit être réservé pour les cas

où les pédagogues avouent leur complète impuissance. Elle est surtout indiquée pour réagir contre les instincts vicieux, les habitudes de mensonge, de cruauté, de vol, de paresse invétérée.

6<sup>e</sup> Le médecin sera seul juge de l'opportunité de l'application de la suggestion contre ces manifestations mentales qui sont sous la dépendance d'un véritable état pathologique, le plus souvent héréditaire, et, en aucun cas, nous ne conseillons l'usage de la suggestion en pédagogie, lorsque l'enfant sera susceptible d'être amendé par les procédés habituels de l'éducation.

\*  
\* \*

Je déclare que nous sommes, dès maintenant, en présence d'un fait important. Tant que le magnétisme n'avait servi qu'à distraire quelques amateurs, qu'à tromper la crédulité de la foule, qu'à troubler des femmes imprudentes, éprises d'inconnu, préoccupées de connaître l'avenir ou de découvrir des remèdes secrets contre toutes les maladies, on pouvait dédaigner le magnétisme et porter ailleurs son attention. Les hommes de science qui nous paraissaient les plus compétents pour faire pénétrer la lumière dans ces régions de mystère et de charlatanisme, gardaient le silence et refusaient de s'en occuper pour conserver l'intégrité de leur réputation et de leur autorité.

Aujourd'hui, voilà des médecins, des physiologistes, dont quelques-uns sont déjà célèbres, et qui tous ont approfondi ce difficile problème du magnétisme et de l'hypnotisme, ils se réunissent en congrès de toutes les parties de l'Europe; ils ne considèrent plus l'hypnotisme comme une exploitation de l'ignorance ou comme un dangereux amusement des esprits faibles. Ils y reconnaissent les signes certains d'un état réel et singulier des nerfs et du cerveau qui mérite un examen particulier, un fait important et nouveau qu'il n'est plus permis de dédaigner.

Instruits par des expériences répétées qui se continuent d'ailleurs avec succès dans un grand nombre d'hôpitaux, ils

déclarent que l'hypnotisme est un agent thérapeutique précieux ; ils indiquent le champ de son action, ils lui attribuent quelque efficacité dans le traitement des troubles fonctionnels du système nerveux ; ils dressent la statistique des succès obtenus. Le Dr Bernheim a relaté cent cinq traitements pratiqués à sa clinique de Nancy, et suivis, presque toujours, de guérison (1).

Voilà donc des faits certains, sérieux, scientifiques attestés par des hommes d'une science incontestable et d'une autorité incontestée.

J'en conclus que je n'ai pas le droit de dire que l'hypnotisme est une hypothèse gratuite, qu'il est à peine un délassement dangereux, qu'il n'a aucune efficacité reconnue, et qu'on ne doit pas en tenir compte. Philosophe ou théologien, il n'est pas permis de raisonner ainsi, de mépriser des témoignages aussi considérables, et de s'exposer trop légèrement peut-être, à mériter ce reproche, cette injuste accusation que nous entendons depuis si longtemps : Vous êtes les ennemis de toute science et de tout progrès.

Il faut opposer des raisons aux raisons, la science à la science, et ne pas nous contenter de la paille des mots, selon l'expression de Leibniz, quand on nous demande le grain des idées.

Je remarque encore avec quelle prudence et quelle sagesse les savants qui formaient ce congrès international ont limité l'usage légitime de l'hypnose : ils demandent aux gouvernements de ne pas laisser cette arme dangereuse aux mains des malfaiteurs de toutes sortes et des charlatans qui pourraient en abuser : ils en réservent le maniement aux médecins. Certains médicaments ne doivent jamais entrer dans le domaine public.

S'ils en autorisent l'usage en pédagogie, ce n'est que dans des cas très rares, quand tous les autres moyens de correction et de guérison ont invinciblement échoué ; ils respectent les deux grandes forces qui dominent tout dans la formation morale de l'enfant, la grâce divine et la liberté humaine.

(1) Dr BERNHEIM, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique*, 2<sup>e</sup> édit. Paris, Doin.



« Depuis quinze ans, écrit un pieux et savant sulpicien, on étudie l'hypnotisme comme une branche de la psychophysiologie; les médecins expérimentent sur les sujets endormis comme sur des malades en consultation. Les savants prennent à tâche d'écarter le merveilleux et l'extraordinaire, pour saisir sur le fait les phénomènes naturels. On a trop ri de ceux qui ont fait le premier pas dans cette voie: on les a accusés de mysticisme. Ils ont eu raison cependant de cultiver un champ laissé en friche, sur lequel les charlatans seuls osaient mettre le pied. Nous y gagnerons de mieux connaître la nature, de mieux comprendre et de traiter plus sagement certaines infirmités (1). »

Ce témoignage d'un religieux, d'un théologien qui connaît bien la question et qui en parle avec une grande sagesse nous permet de signaler un second fait général, c'est l'attitude bienveillante des théologiens de marque en présence des hypnotiseurs.

\*  
\* \*

Parmi ces théologiens, nous trouvons l'abbé Trotin, professeur à l'Institut catholique de Lille (2), le P. Castelein, de la Compagnie de Jésus, professeur à l'Université catholique de Louvain (3). Dans son ouvrage hardi, documenté et puissant, ce savant religieux a consacré de longs chapitres à la description des caractères de l'hypnose et à son explication naturelle. Il avait été précédé dans ses recherches par le P. de Bonniot, de la même Compagnie, mais il révèle, à travers quelques hardiesses qui nous paraissent excessives, une connaissance plus approfondie du problème qu'il discute, et une science plus étendue.

Nous pourrions citer encore le R. P. Victor Van Tricht, S. J., le R. P. Berthier, Dominicain, l'abbé Vacant, professeur de dogme au grand séminaire de Nancy, les abbés

(1) GUIBERT, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du séminaire théologique à l'Institut catholique de Paris, *Etude sur l'hypnotisme*, p. 5.

(2) Ch. TROTIN, professeur à la Faculté de théologie de Lille, *Etude morale sur l'hypnotisme*.

(3) R. P. CASTEILEIN, *Psychologie*. — Le P. DE BONNIOT, *Le Miracle et ses contrefaçons*.

Lelong, Schneider, Guillemet et d'autres théologiens d'une égale valeur, qui, tous, ont parlé de l'hypnose avec sagesse et pénétration.

Le R. P. Coconnier, directeur de la *Revue Thomiste*, professeur de dogme à l'Université catholique de Fribourg, est un savant disciple de saint Thomas, un scolastique large et intraitable dans une irréprochable orthodoxie : il a écrit quelques pages sur le rôle de l'imagination dans l'hypnose d'une haute valeur : tout son livre sur l'*Hypnotisme franc* est à lire et à méditer. Comme nous, il a vu ; il n'a pas craint d'assister aux expériences, d'interroger les savants, d'examiner les sujets avec l'ardent et sincère désir de connaître la vérité ; il nous a donné un livre, de bonne foi, en faveur du caractère naturel de l'hypnose.

« Toutes mes réserves faites et maintenues, écrit le savant Dominicain, au sujet du magnétisme, du spiritisme et de l'occultisme, je prétends que l'hypnose, réduite aux phénomènes produits par la suggestion verbale, n'est pas toujours défendue, mais est quelquefois permise, qu'elle n'est ni toujours diabolique, ni toujours immorale, et que, si délicate et si dangereuse qu'en soit la pratique, on peut, en certains cas et moyennant certaines précautions, l'employer utilement en toute honnêteté et prudence. »

Le P. Coconnier s'appuie sur d'excellents arguments pour démontrer sa thèse qui est aussi celle de l'abbé Trotin et la nôtre, et pour réfuter ses adversaires, il expose et réfute ainsi une objection du P. Franco :

« Il y a, d'après le P. Franco, une preuve qui établit invinciblement la provenance diabolique de l'hypnose. Deux causes naturelles, dit-il, pourraient avec quelque vraisemblance être assignées à l'hypnose, l'une objective, le fluide, l'autre subjective, l'imagination du sujet. Or, l'hypnose ne procède ni de l'imagination, ni du fluide. Donc, l'hypnose ne procède point de cause naturelle. Et cette conclusion reçoit encore une éclatante confirmation de ce fait que tout est bon pour endormir, des passes, un souffle, un rayon de lumière, un bruit léger, un bruit étourdissant, un choc électrique. On y peut employer ce que l'on veut, précisément parce que

rien de ce que l'on emploie n'est la vraie cause du sommeil...

« Ainsi parlent et raisonnent les adversaires de l'hypnotisme. Nous allons voir que, dans la circonstance, ils parlent avec bien peu d'exactitude et raisonnent bien faiblement.

« D'abord, est-il exact de dire, sans apporter aucune distinction, que l'on peut employer, pour endormir un sujet, n'importe quel moyen? Nous demandons, par exemple, s'il est jamais arrivé qu'un hypnotiste ait endormi un homme sain de corps et d'esprit, qui n'eût point encore été hypnotisé, qui n'eût point actuellement le besoin, l'idée, ni la volonté de dormir, simplement, par un coup de tam-tam, ou par un souffle, ou par la simple projection d'un rayon lumineux. Cela ne s'est jamais vu : jamais hypnotiste ne s'est vanté d'un pareil tour de force.

« S'il s'agit d'une personne hystérique, oui, un coup de tam-tam, un choc électrique, ou une vive lumière pourra l'endormir sur-le-champ. Si le sujet a été déjà plusieurs fois hypnotisé, le moindre signe lui rappelant *qu'il doit dormir*, un simple regard, un souffle, le seul mot, dormez, un doigt fixé devant ses yeux, pourra le rendormir.

« Mais l'infirmité dans le premier cas, l'habitude, l'éducation suggestive dans le second, nous donnent l'*explication toute naturelle du phénomène*. Ces moyens n'obtiennent d'effet que sur des sujets névrosés ou déjà formés au sommeil hypnotique.

« Il n'est donc pas exact de dire qu'on peut employer n'importe quel moyen pour endormir n'importe qui. L'on vous met au défi d'endormir un homme sain, à son état normal, et qui n'a pas encore été hypnotisé, en lui soufflant une fois sur les deux yeux, ou même en tirant à son oreille un coup de revolver. Mais n'y a-t-il pas quand même, dans la manière dont on endort les sujets bien portants, quelque chose d'étrange qui sent l'occultisme, une disproportion plus qu'inquiétante, absolument suspecte, entre les procédés d'hypnotisation mis en œuvre et le sommeil? »

« La seule chose étrange, inquiétante, mais pas suspecte en toute cette affaire, c'est la facilité avec laquelle de bons

esprits voient ou soupçonnent *des puissances occultes et au-dessus de la nature là où tout se passe et arrive de la façon la plus simple et la moins extraordinaire* (1). »

\*  
\* \*

Le P. Coconnier poursuit son argumentation savante, démontre l'évidente insuffisance des preuves apportées par des adversaires prévenus, et établit d'une manière très sûre le caractère naturel du sommeil provoqué.

M. l'abbé Guibert, ancien professeur de sciences naturelles, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du séminaire de l'Institut catholique de Paris, est aussi hardi, plus hardi même que le P. Coconnier, et très ferme dans son orthodoxie. Tout son mérite consiste dans l'heureuse pensée de demander aux faits ordinaires que nous accomplissons tous les jours l'explication des phénomènes, si merveilleux en apparence, de l'hypnose ou du sommeil provoqué.

« Le rapprochement, écrit l'abbé Guibert, des faits étranges de l'hypnotisme et des faits journaliers qui nous sont très familiers, nous aide à comprendre la part de la nature dans ces phénomènes, et il nous met en garde contre une tendance trop prompte à tout expliquer par l'intervention du démon. *Si nous connaissions mieux la psychologie humaine, nous serions moins sujets à nous étonner et à formuler des conclusions imprudentes* (2). »

C'est dans cet esprit avec cette méthode de rapprochements ingénieux et justes que le savant sulpicien explique le phénomène de la suggestion :

« Les paroles de l'hypnotiseur, écrit M. Guibert, frappent les oreilles de l'hypnotisé comme les bruits du dehors frappent les sens de la personne qui rêve. Les sons perçus par les sens éveillent des formes sensibles dans l'imagination ; de la sorte, l'hypnotisé reçoit toutes les images que lui suggère son opérateur. Comme il n'est point maître de son attention, il

(1) *L'Hypnotisme franc*, p. 173-175. Cité par le Dr Surbled. *Pour ou contre l'hypnotisme*.

(2) *Etude sur l'hypnotisme, les faits, les théories, les difficultés*.

ne peut la détourner de ces images, et il prend, comme de vive force, les convictions que ces images sont aptes à produire. La conviction commande la volition, et l'hypnotisé en arrive à ne vouloir et à n'exécuter que ce qu'on lui commande.

« Des images déjà existantes peuvent faire quelque temps obstacle à celles qu'on suggère; c'est ce qui arrive dans les cas de résistance momentanée; mais elles s'effacent sous la poussée vigoureuse de la suggestion. Ainsi s'expliquent tous les actes, quelque surprenants qu'ils soient, que la suggestion verbale fait exécuter.

« La difficulté n'est pas que l'acte s'exécute, quand le sujet le veut; toute la difficulté est de faire vouloir le sujet. Pour que l'opérateur le domine, il faut qu'il l'atteigne; or, il l'atteint efficacement par la suggestion verbale. Personne, en effet, ne niera que la parole sensible de l'hypnotiseur ne soit apte à pénétrer jusqu'aux facultés internes du sujet endormi. »

C'est ainsi que le savant sulpicien établit avec une grande clarté le caractère naturel du sommeil provoqué et le caractère naturel de la suggestion.

Nous ne voulons pas entrer au cœur du débat, ni chercher, en ce moment, l'explication scientifique et naturelle de l'hypnose et de la suggestion médicale. Il nous suffit, dans ces considérations extrinsèques, de dégager ce fait général, c'est que des théologiens très sérieux, très estimés, très compétents, se prononcent tous absolument contre le caractère diabolique de l'hypnose; ils reconnaissent et affirment, sous certaines conditions, son origine naturelle; ils le considèrent comme un phénomène qui relève de la science et de l'observation.

Dans la suggestion médicale, la seule dont je veux parler, que fait le malade?

Il dit au médecin : Aidez-moi à vouloir d'une manière plus efficace ma guérison: arrêtez mon attention et ma volonté sur le trouble fonctionnel que j'accuse: rendez-moi capable de l'effort d'esprit qui rétablira la régularité de la fonction.

Le médecin, en réalité, n'impose pas sa volonté, il entre, au contraire, dans la manière de voir de son malade; il l'aide

à vouloir plus fortement; il seconde l'action de l'âme sur l'organe et sur la fonction.

Ainsi, non seulement ce médecin ne s'empare pas de la volonté de son sujet, mais il s'y conforme, et il augmente sa valeur ou sa potentialité.

Voilà ce qu'il ne faudrait pas oublier. Jusqu'à ce jour, on a oublié de considérer la question à ce point de vue.

\*  
\* \*

Je relève un nouveau et très important témoignage dans la théologie morale d'un auteur célèbre, consulté par les maîtres, et suivi dans nos principales écoles de théologie : je veux parler du R. P. Lehmkuhl.

Il pose ainsi le problème : « Est-il permis d'hypnotiser un malade pour pratiquer une opération chirurgicale, ou pour obtenir la guérison d'un malade? » C'est toujours ainsi, et dès le premier jour, que nous avons posé la question ; nous avons toujours réprouvé l'hypnotisme de foire et de salon.

Le célèbre théologien fait observer, d'abord, qu'on ne peut trouver dans l'hypnotisme ni injure, ni superstition. L'injure n'existe pas, puisque l'hypnotiseur et l'hypnotisé sont d'accord pour donner librement leur consentement. La superstition n'existe pas, car une modification *même naturelle* de l'état des nerfs et du cerveau peut produire et produit, en effet, quelquefois, des phénomènes vraiment extraordinaires, les plus étranges hallucinations.

L'hypnotisé se prive de l'usage de sa liberté, et passe sous la domination de l'hypnotiseur : « C'est vrai, dit encore le célèbre théologien, aussi, quand nous permettrons à un sujet de se laisser hypnotiser, nous exigerons : 1<sup>o</sup> une raison relativement grave, un motif sérieux; 2<sup>o</sup> des garanties de la part de l'hypnotiseur : nous ne permettrons jamais de se laisser hypnotiser par un médecin qui ne mérite pas notre estime, car il pourrait abuser de son sujet pendant le sommeil et trahir sa confiance; mais, quand nous aurons pris les précautions nécessaires, quand nous aurons une raison suffisante de nous laisser hypnotiser, surtout, si nous ne

connaissions pas d'autre moyen de guérison ; alors, tout danger de superstition se trouvant écarté, il est licite de se laisser hypnotiser. »

Tel est le témoignage du théologien moraliste le plus universellement apprécié de nos jours : son autorité donne du poids à l'opinion des auteurs que nous avons déjà cités (1).

\*  
\* \*

Voilà donc deux faits généraux d'une grande importance qu'il nous semble utile de signaler avant de nous engager dans la discussion des arguments des adversaires irréconciliables de l'hypnotisme ou du sommeil provoqué :

1<sup>o</sup> Des milliers de médecins, en Europe, pratiquent l'hypnotisme dans les hôpitaux, quand ils le jugent opportun, nécessaire pour obtenir la guérison ou le soulagement des malades. Plus de trois cents médecins réunis en congrès, dirigés par des savants qui jouissent de l'estime universelle, déclarent après une longue expérience et des observations répétées, que l'hypnotisme est un agent appelé à rendre des services dans la pratique médicale, qu'il exige une grande prudence, et que l'usage en doit être réservé aux médecins.

(1) Le R. P. Lehmkühl dépeint clairement l'hypnotisme : *Recenti tempore plura ex iis quæ olim magnetismo tribuebant, prorsus alio modo explicantes hypnotismum dicunt : scilicet miram artem fixo intuitu rei continuato et mentis ad unum recollectione inducendi statum animi, qui somnambulismo similis sit, quo nervorum et certæ cerebri partis functio intermittatur, conscientia reflexa desinat, homo isto sopore pressus, ad nutum alterius omnia peragat, naturales usus inclinationes nesciens, manifestet, atque pro graviore, quo opprimatur, sopore magis etiam insolito agat vel patiatur. Commendat hanc artem tanquam remedium, quod ad sopiendos sensus in chirurgica operatione sit securius, quo cerebri, nervorum, rhumatismi, etc... morbi facile curentur.*

Le célèbre théologien expose les difficultés et répond : *Habes privationem usus rationis, atque statum, in quo facile intima quæque pendas et alterius nutum sine conscientia et libertate, exsequaris. Quo igitur graviores atque hominem magis non decentes effectus apparent, eo gravior causa requiritur ut talem statum inducere liceat, neque unquam licebit, sine cautione. Ergo : 1<sup>o</sup> non licebit sine causa relative graviore, quia semper habes statum et modum violentum, quo homo rationis usu privatus existat, non naturalem modum et somnium ; non licebit unquam sine cautione ne homine ita sopito alius abutatur, præsertim cum sine aliena ope homo ex tali statu non per sese facile expergeat. Quapropter nisi fidus homo sit, qui ita tecum agat aut te observet, ei te committere nequeo.*

At cautela adhibita et accedente sufficienti causa, licebit, maxime si verum est, morbos, aliter non sanabiles ita curari posse : quod tamen sobrio omnino iudicio peritorum medicorum bene est explorandum, non levi ratione credendum quum constet similia facta sæpe hallucinatione niti. Quod si hypnotismus in magnetismum superstitiosum exit, de ille judica ut v. 359.

(LEHMKÜHL, *Theologia moralis*, editio 5<sup>e</sup>, n<sup>o</sup> 994.)

Il faut être bien sûr de ne pas se tromper pour oser dire à ces savants qui ont vieilli dans l'étude de ces problèmes de physiologie : Vous faites erreur ; vous faites un acte coupable, l'hypnotisme est intrinsèquement mauvais ; nous ne recu-  
lons pas devant un conflit entre les théologiens et les savants.

2° D'autre part, des théologiens qui jouissent d'un grand crédit dans l'Eglise, chargés de l'enseignement de la théologie dans nos universités, d'une irréprochable orthodoxie, et suivis par des disciples qui ne sont pas sans valeur, déclarent que l'hypnotisme dérive d'une cause naturelle, qu'il peut rendre de grands services, qu'il faut en user avec prudence, et pour de graves raisons ; ils reconnaissent avec les hommes de sciences que l'on peut faire un usage bon ou mauvais de l'hypnotisme ; ils réprouvent énergiquement l'abus, ils tolèrent l'usage, et ils ne voient pas de conflit entre les savants et les théologiens.

Je répète ici mon observation : il faut être bien sûr de ne pas se tromper pour oser dire à ces graves théologiens et aux disciples qui les suivent : Vous êtes dans l'erreur ; je vois mieux que vous. je prétends que l'hypnotisme est intrinsèquement mauvais, qu'il est défendu par la loi de Dieu et qu'il est nécessairement un principe d'immoralité.

Je n'admettrai jamais qu'un moraliste de la taille de Lehmkühl soit assez ignorant pour ne plus savoir reconnaître un acte immoral et intrinsèquement mauvais.

*(A suivre.)*

Élie MÉRIC.





# HANTISE

(Suite et fin)

Tels sont les faits qui nous réunissaient dans son domicile. Les ossements me furent présentés, et je ne puis mieux faire que de reproduire le certificat que je remis le jour même à M. le juge de paix :

« . . . . .

« Je reconnus d'abord :

« 1° Un os frontal à peu près entier, appartenant évidemment à l'espèce humaine. La suture sagittale, qui sépare les deux pièces de cet os dans la jeunesse, avait presque complètement disparu, ce qui permettait de conclure que le sujet était adulte;

« 2° Un os pariétal gauche entier, et des fragments du pariétal droit, séparés des os voisins; signe probable que le squelette n'appartenait pas à un vieillard, chez lequel les os du crâne eussent été plus intimement soudés;

« 3° Un os occipital, sur lequel on retrouvait encore une mèche de cheveux d'un brun foncé tirant sur le roux et de quelques centimètres de long. La couleur de ces cheveux peut avoir été altérée par le séjour du cadavre dans une terre imprégnée de l'urine des bestiaux, surtout dans la partie qu'occupait la tête du cadavre. La chaux, dont on a cru reconnaître des traces autour du squelette, peut encore avoir modifié cette coloration. L'absence des cheveux blancs confirme cependant l'idée que le sujet enterré était jeune, et leur brièveté fait supposer que c'était plutôt un homme qu'une femme;

« 4° Un maxillaire inférieur presque entier. Une seule dent restait, la canine du côté gauche qui m'a paru cariée; les incisives n'ont pu être retrouvées: les alvéoles seules attestaient leur existence au moment de la mort;

« 5° Une clavicule gauche presque entière de 13 centimètres de long, plus courbée qu'elle n'est d'ordinaire chez la femme;

- « 6° Deux fragments des omoplates ;
- « 7° Huit à dix vertèbres plus ou moins complètes ;
- « 8° Le sacrum passablement altéré ;
- « 9° Un os iliaque gauche ne présentant qu'un côté du trou sous-pubien, mais indiquant vaguement la forme ovulaire allongée de cette ouverture, telle qu'elle existe chez l'homme. Le pubis était complètement détruit ;
- « 10° Deux humérus, moins la tête, d'une longueur présumée de 30 centimètres ;
- « 11° Les cubitus et les radius presque entiers ;
- « 12° Quelques os du métacarpe et des doigts ;
- « 13° Quelques débris des côtes ;
- « 14° Un fémur entier d'une longueur de 43 centimètres, ce qui permet d'assigner à la taille totale de l'individu, d'après les tables dressées par Orfila, en ajoutant 4 centimètres pour l'épaisseur des parties molles, environ 1 m. 64.

« D'après ces données, je crois pouvoir affirmer :

« 1° Que les débris de squelette qui m'ont été présentés appartenaient à un cadavre humain ;

« 2° Que ce squelette est très probablement celui d'un homme. La taille et la longueur des cheveux, la courbure de la clavicule, le fémur plus droit qu'il ne l'est d'ordinaire chez la femme, sont des preuves très importantes de cette opinion, mais le mauvais état du bassin ne permet pas de l'affirmer d'une manière positive ;

« 3° Que le sujet pouvait avoir de vingt à trente ans au moment de la mort ;

« 4° Quant à l'époque de cette mort et de l'ensevelissement, il est difficile de la préciser. Les causes qui peuvent avancer ou retarder la décomposition d'un corps, dans un terrain à l'abri des intempéries, mais exposé au moins passagèrement aux infiltrations de l'urine sont difficiles à évaluer, et ce n'est qu'avec de grandes réserves qu'on peut assigner une période de quinze à trente ans comme durée probable de son séjour en cet endroit ;

« 5° Nous n'avons trouvé sur les os aucune trace de coups ayant pu occasionner la mort ; mais leur petit nombre et le mauvais état de leur conservation ne permettent de tirer de ce fait aucune conséquence pour ou contre la probabilité d'un crime ;

« 6° Quant aux particularités qui pourraient servir à la constatation de l'identité, nous ne pouvons fournir d'autres renseignements que

la coloration et la longueur des cheveux, la taille et l'âge assez problématique du sujet.

« En foi de quoi, etc.

« Le 20 mai 1881. »

Ces conclusions, que j'avais en partie exposées verbalement séance tenante, permirent de procéder immédiatement à l'enquête, dont voici le résultat :

Une vingtaine d'années avant la funèbre découverte, la ferme en question était occupée par un homme veuf de près de soixante ans, qui l'habitait seul avec sa fille âgée d'une trentaine d'années.

Cet homme avait un fils qui l'avait quitté depuis longtemps, pour se placer on ne sait où, et qui ne revenait guère au logis paternel que lorsqu'il y était forcé par la misère. Sa vie était irrégulière, et ses apparitions, quoique rares, étaient toujours l'occasion de disputes violentes dont les voisins furent plusieurs fois témoins.

Un jour, il arriva selon son habitude, dans un piteux état, demander à son père de nouveaux secours. Il était sans place et sans argent. Le père, fatigué des sacrifices que son fils réclamait sans cesse, le reçut assez mal, et pendant plusieurs jours, ce furent des scènes continuelles dont on entendait le bruit jusque dans la plaine, mais auxquelles on se gardait bien de se mêler.

Enfin le fils disparut, et le père interrogé dit que le malheureux était retourné au Havre et qu'on ne le verrait plus, qu'il s'était embarqué pour ne plus revenir.

Cette réponse parut suspecte à plusieurs ; mais le père et la fille passaient pour de braves gens, estimés de leurs voisins ; on s'abstint de pousser plus loin les investigations. Cependant un doute défavorable, entretenu par l'air sombre et préoccupé du couple soupçonné, par l'isolement et le mutisme affecté qu'il gardait dans ses relations, pesa toujours sur le père et la fille.

Au bout de deux ans, ils avaient quitté sans raison la ferme qu'ils occupaient pour se retirer à quelques lieues de là, et tous deux étaient morts dans le marasme et l'abandon qu'ils semblaient rechercher avec obstination.

Il ne restait de la famille que des cousins très éloignés qu'on jugea inutile d'interroger, et cette affaire se termina par une ordonnance de non-lieu qu'on pourra retrouver au greffe du tribunal du Havre.

Quant aux phénomènes d'obsession qui avaient été cause de la découverte, il va sans dire que dans aucun rapport il n'en fut fait mention. On se serait couvert de ridicule; mais il reste constant qu'ils ont été affirmés par tous les locataires qui se sont succédé dans l'espace de vingt ans, depuis le départ des deux premiers, jusqu'au jour où, par ordre de la justice, les ossements recueillis furent enterrés dans le cimetière de la paroisse.

Jamais depuis on n'en parla. La maison et l'étable ont retrouvé leur tranquillité, bien qu'on ait négligé de retirer et d'inhumer les deux jambes restées enfouies à la même place (1).

Nous n'ajouterons à cette intéressante observation du vénérable médecin de Bolbec qu'un bref commentaire, un de nos collaborateurs se réservant de traiter la question de l'*hantise* dans un travail d'ensemble, avec tous les développements qu'elle comporte.

Il est très regrettable que M. le Dr Hélot n'ait pas observé *lui-même* les bruits suspects, comme il l'avait d'abord projeté : son témoignage aurait une grande valeur. Ces bruits s'expliquent trop souvent par des sensations *subjectives*, de véritables *hallucinations* : ils naissent facilement par voie *suggestive*. Comment se rattacheraient-ils à la présence du cadavre? C'est ce qu'il est malaisé de déterminer : il ne s'agit peut-être là que d'une pure *coïncidence*. Quant à la peur éprouvée par la vache à l'entrée et à la sortie de l'étable, elle est loin d'être démonstrative : on l'observe assez souvent dans nos campagnes, en dehors de toute *hantise*.  
(Note de la rédaction.)

(1) Dr Ch. Hélot, *Névroses et possessions diaboliques*, Paris, 1897, p. 81-88.



## QUE SIGNIFIE LE MOT : MYSTIQUE?



Le mot *mystique* est souvent employé de nos jours dans des sens divers et très vagues. Je voudrais en signaler quelques-uns, après avoir donné d'abord la signification stricte et précise. Il faut demander celle-ci à la longue tradition des écrivains catholiques, aux hagiographes et aux auteurs ascétiques.

Pour eux, la théologie mystique s'occupe des grâces extraordinaires. Ce dernier mot a besoin lui-même d'être défini, sous peine de rester dans le vague. On entend par là les états ou actes surnaturels dont la production ne dépend *nullement* de notre volonté.

Il y a d'autres actes que Dieu *laisse toujours à notre disposition*. Par exemple, chaque fois que je veux faire un acte surnaturel d'amour de Dieu, j'y réussis. Le concours de la grâce m'est assuré d'avance. Il en est de même pour beaucoup d'actes particuliers, qui me sont inspirés par l'amour de Dieu : secourir le prochain, me mortifier, me mettre en oraison, etc. Je me trouve un peu, alors, à l'égard de ces actes, comme le mécanicien par rapport à la lourde locomotive qu'il veut lancer. Certes, ce travail est au-dessus de ses forces personnelles. Ce n'est pas en lui que réside l'énergie motrice, mais dans un agent extérieur, la vapeur sous pression. Seulement cette vapeur a été mise à sa disposition. Libre à lui de l'employer.

Au contraire, beaucoup de phénomènes surnaturels échappent absolument à mes efforts, à mon industrie. De même que le mécanicien n'agit pas sur d'autres machines que la sienne. J'aurais beau vouloir énergiquement, soit prophétiser, soit apercevoir l'ange gardien qui veille sur moi, ou Satan qui me tente, rien ne se produira. La Mystique étudie les faits de ce genre.

Je ne prétends pas que tous les auteurs ont pris la définition précédente comme *point de départ*, mais seulement qu'elle se dégage de leurs écrits. Lopez Ezquerra est un des rares écrivains qui l'ont mise bien en lumière, dès le début de leur livre (*Lucerna mystica*. Traité I, n<sup>os</sup> 11, 18) (1). D'autres n'y arrivent que plus tard, par

(1) Sainte Thérèse fait de même dans un tout petit traité, adressé sous forme de lettre au P. Rodrigue Alvarez (février 1576). Elle commence par définir les

exemple, lorsqu'ils sont décidément obligés d'expliquer le mot *oraison passive*, ou surtout de distinguer la contemplation *infuse* de celle qu'on appelle *acquise*. Jusque-là, ils croient faire assez, en déclarant que leur science est « très élevée, très cachée » et « qu'elle exige une lumière spéciale » ; ce qui est vrai, mais ne définit pas avec précision. D'autres enfin, comme sainte Thérèse, dans sa *Vie*, ne songent même nulle part à formuler une définition. Ils décrivent successivement quelques états déterminés, à la manière d'un jardinier qui étalerait devant nos yeux ses jolies fleurs. Ils nous en donnent ainsi des notions séparées, sans chercher à les rattacher savamment à une même idée générique. Toutefois, feuillotez le livre avec soin : vous verrez que ces auteurs nous avertissent, en parlant de chaque état, que celui-ci ne dépend pas de notre industrie ; et ils nous adjurent de ne pas essayer de le produire ; ce serait, à leur avis, nous casser la tête inutilement. Or, c'est dire en d'autres termes que, partout, ils admettent, comme un caractère propre, celui que j'ai pris pour définition. En résumé, et c'est là le grand point, tous ces écrivains ont au fond la même conception, quoiqu'elle n'apparaisse pas toujours au premier abord. Seulement tous ne se sont pas livrés à ce travail philosophique d'analyser la suite des objets dont ils parlent, de dégager le caractère qui leur est commun, et de le formuler avec clarté, au début, à la manière des géomètres.

Voilà le sens traditionnel du mot *mystique*. Disons maintenant quelle est son origine. Pourquoi désigner ainsi les grâces extraordinaires ?

Ce mot a été adopté par Denys, dit l'Aréopagite ; et il est bien choisi. Il a la même racine que *mystère* et exprime l'idée d'une obscurité à percer (1), d'un bien qui est caché aux profanes. Il l'est même, hélas ! dans une certaine mesure pour les initiés : ce qu'ils reçoivent reste pour eux à *demi* incompréhensible. Dieu possède l'attribut de l'incompréhensibilité ; et l'expérience apprend que cet attribut transparaît dans toutes les manifestations divines. Dans les

états mystiques, en employant le terme synonyme d'états *surnaturels* d'oraison : « J'appelle *surnaturel* ce que nous ne pouvons acquérir par nous-mêmes, *quelque soin* et quelque diligence que nous y apportons. A cet égard, *tout* ce que nous pouvons faire, c'est de nous y disposer. » Ailleurs elle montre qu'elle a cette définition devant l'esprit, quand elle dit : « L'oraison de quiétude est *surnaturelle*, et par conséquent au-dessus de toutes nos industries et de tous nos efforts. » (*Chemin de la perf.*, ch. xxxii.)

(1) C'est pour la même raison que les théologiens emploient des expressions comme celles-ci : l'Eglise est le corps mystique ou l'épouse mystique de Jésus-Christ. Ils veulent indiquer par là que, dans l'Eglise, il y a une réalité *mystérieuse*, cachée, qui a une analogie *étroite* avec d'autres réalités de l'ordre naturel. Le mot *mystique* a alors un sens spécial qui relève de la théologie dogmatique.

degrés mystiques inférieurs, les autres attributs restent presque tous invisibles. Pour celui-là, on en a le sentiment dès le début (1). Et c'est là ce qui a donné l'idée de désigner l'ensemble des états extraordinaires par le nom de mystiques ; il rappelle leur caractère mystérieux.

Qu'on me permette ici une digression. Cette incompréhensibilité de l'action divine est la cause des peines intérieures que l'on rencontre chez beaucoup de commençants. Ayant reçu la visite de Dieu, ils essaient en vain de trouver des mots pour dépeindre sa manifestation, ineffable comme lui, et la soumettre au jugement de leurs directeurs. Une telle impuissance les surprend et les attriste. De plus, sur le seuil de ce monde nouveau, ils se sentent pris d'inquiétude : ce demi-inconnu les effraie. Dans quelle voie s'engagent-ils ? Ils ne la connaissent pas encore. N'est-ce pas celle de l'illusion ? Sans doute, quelque chose devrait les rassurer intérieurement. Ils voient, et cela est indubitable, que leur occupation est excellente en elle-même, puisqu'elle consiste à penser à Dieu et à l'aimer dans la paix et dans la joie. Alors, pourquoi chercher autre chose, et ne pas dire : Seigneur, il est bon d'être ici ? — Oui, mais il y a en même temps je ne sais quoi d'incompréhensible ; de là du trouble. Malgré tous les raisonnements, la vue d'un abîme cause du vertige à qui n'y est pas habitué. Enfin un préjugé assez commun renforce parfois cette inquiétude. On se figure que Dieu doit se manifester d'une tout autre façon, par exemple, en se montrant distinctement, avec tous ses attributs, voire même en dévoilant ses trois personnes. On en conclut qu'une connaissance confuse, incomplète, en partie inanalysable, ne peut être qu'une illusion. Sainte Thérèse est restée dans ces craintes jusqu'à l'âge de quarante-deux ans. Le remède consiste à expliquer aux âmes de ce genre que leur état est parfaitement catalogué et jugé bon. Pour les en convaincre, il faut leur donner à lire des descriptions bien faites.

Revenons au sens du mot *mystique*. J'ai dit quelle était sa signification classique dans l'Eglise. Les philosophes rationalistes ne sau-

(1) Bossuet l'a bien remarqué (lettre 98 à la sœur Cornuan) :

« Dieu est quelque chose de si caché, qu'on peut s'unir à lui, quand il y appelle, avec une certaine transcendence au-dessus des vues particulières... En cela, on ne quitte pas les attributs de Dieu, mais on entre dans l'obscurité, c'est-à-dire en d'autres paroles, dans la profondeur et dans l'incompréhensibilité de l'Être divin. C'est là sans doute un attribut et l'un des plus augustes. On ne sort donc jamais tellement des attributs de Dieu, qu'on n'y rentre d'un autre côté, et peut-être plus profondément... Toute la vue semble réduite à bien voir qu'on ne voit rien, parce qu'on ne voit rien qui soit digne de Dieu. Cela paraît un songe à l'homme animal ; mais cependant l'homme spirituel s'en nourrit. »

raient l'admettre. Elle suppose le surnaturel; or, ils n'en veulent pas. D'autre part, ils ne peuvent laisser le mot *connaissance mystique* sans lui attribuer un sens. Pour eux, ce sera une connaissance de Dieu qui n'est pas due uniquement à la froide raison, mais où la volonté intervient. Il suffit que cette connaissance ait sa source dans le besoin d'aimer, dans le goût du beau ou du mystère (1). Dès lors si, par des motifs de sentiment moral ou esthétique, vous attribuez à Dieu certaines perfections, on vous dira : « Vous êtes un mystique; vous vous abandonnez au mysticisme. » Plusieurs de ces philosophes rangent la religion révélée dans le mysticisme, voulant insinuer par là que la foi est une croyance de pur sentiment.

On voit que ces définitions sont fort éloignées de la notion catholique. On en est même arrivé à ce point que naguère un panthéiste se posait en mystique. Il ne croyait pas en un Dieu personnel. Mais il sentait tant d'amour pour le Grand Tout, pour l'Absolu, et il en parlait en termes si abscons! Comment les philosophes ne lui décerneraient-ils pas le titre de mystique!

Pour les littérateurs, le mot *mystique* prend un sens encore plus large. Il désigne toute idée ou théorie nuageuses, surtout si elles sont données sans preuves, sur un ton d'oracle. En particulier, on l'applique aux poètes, quand ils nous assurent qu'ils communient avec l'âme des choses et qu'ils se sentent participer à la grande vie de la Nature. — Est-ce qu'alors on ne confond pas un peu les mystiques et les mystificateurs?

Les auteurs catholiques eux-mêmes n'ont pas toujours su laisser au mot *mystique* son vrai sens. Dans certains livres de piété, on commet souvent la confusion de dire : science *mystique*, au lieu de science *ascétique*. Pourtant les objets de ces deux sciences sont absolument différents. L'ascèse s'occupe des *vertus*. Elle les définit et enseigne les moyens de les développer dans l'âme par une suite d'*efforts*, par des *exercices* souvent longs et pénibles. Si elle parle de l'oraison, elle se rapproche de la frontière de la théologie mystique, mais sans la dépasser. Car elle s'occupe uniquement de l'oraison qui est ordinaire, et en tant qu'elle est un des *exercices* nécessaires au développement des *vertus*. La mystique, nous l'avons vu, étudie tout autre chose : elle *décrit* les grâces extraordinaires; elle donne des *règles* destinées à y éviter l'illusion et à en tirer parti pour la sancti-

(1) Voici la définition de Cousin (cité avec éloges au mot *mysticisme*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* de Franck) : « Le mysticisme supprime dans l'homme la raison et n'y laisse que le sentiment, ou du moins, y subordonne et sacrifie la raison au sentiment. »



fication. Mais elle renvoie à la théologie ascétique pour apprendre en quoi consiste cette sanctification. Les objets des deux sciences sont donc très distincts, et il est regrettable qu'on prenne si souvent un mot pour l'autre.

Il suit de là qu'on ne doit pas dire : « L'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* a écrit un beau livre *mystique*. » Il faut dire : « un livre *ascétique* ».

Dernièrement je relisais dans la *Logique* du P. Gratry le chapitre vi des *Sources*. L'auteur parle de deux opuscules de Bossuet : *Manière courte et facile de faire l'oraison*, et *Discours sur l'acte d'abandon*. « C'est, dit-il, le résumé le plus pur et le plus substantiel de l'ascétisme et du *mysticisme* orthodoxe. » Il ajoute : « Vous le voyez, je vous mène en *théologie mystique*. » — Eh bien, non; il ne nous y mène pas. Les opuscules susdits ne renferment pas un mot de mystique; pas même le premier, quoiqu'il ait pour objet l'oraison d'*attention amoureuse à Dieu présent*. Mais il s'agit de sa première espèce, celle qui dépend de notre volonté (aidée, si on veut, par un certain attrait), et non de la seconde qui est passive, *qui s'impose* et a d'autres caractères saillants qui lui sont propres.

De même, on entend dire parfois que le P. Hecker était un mystique, et même on l'appelle, dans les journaux, le grand mystique américain. Je ne voudrais pas chagriner des écrivains respectables; mais qu'on me permette de dire qu'ils donnent à ces expressions des significations trop vagues et qu'il vaudra mieux les éviter à l'avenir. Peut-être le P. Hecker méritait-il le titre de mystique par ses goûts, ses aspirations intimes, comme semblent le prouver ses lectures préférées. Mais rien n'en a paru dans ses doctrines, telles que les ont rapportées ses biographes. Quand il nous dit, par exemple, d'accord avec Bossuet, que le rôle du directeur est de mettre en état de s'en passer par la suite, ou, d'accord avec saint Ignace, qu'on ne doit pas gêner l'action du Saint-Esprit, spéciale à chaque âme, ce sont là d'excellents principes, bons à rappeler, car les directeurs sont exposés, comme d'autres, à oublier leurs devoirs. Seulement c'est de l'ascèse toute pure. L'enseignement du P. Hecker, tel que nous le connaissons, n'en est pas sorti. La preuve en est que ses maximes s'adressent à tout le monde, — ce qui n'est pas un défaut. Elles ne font pas de lui un mystique, ni surtout un auteur mystique.

Les quiétistes du dix-septième siècle ont été souvent appe-

lés de *faux mystiques*. Mais, quand on les lit, on voit qu'ils ne parlent presque jamais de mystique véritable. Ce qu'ils enseignent surtout, c'est de la *fausse ascèse*. Ils s'occupent, non des grâces extraordinaires qu'ils regardent souvent comme au-dessous d'eux, mais de la perfection chrétienne entendue à leur façon, et des moyens bizarres qu'ils ont inventés pour y arriver. Ils proclament que cette perfection exige, dans l'oraison et en dehors, la suppression de tout acte libre. Dieu, pensent-ils, n'est satisfait que s'il a réduit notre activité à zéro, afin d'agir seul. Que cette théorie soit fausse, on le sait assez; mais ce qu'on remarque moins, c'est qu'elle rentre uniquement dans la théologie ascétique. Il s'agit, en effet, de préciser les conditions de la *perfection*. De même, quand Fénelon discutait sur le pur amour, toute la question portait sur la nature et les degrés d'une *vertu*. Encore une fois, c'était tout bonnement de l'ascèse.

Les auteurs mystiques orthodoxes ont parfois contribué, sans le vouloir, à laisser croire que la théologie mystique s'occupe de la pratique des vertus. Sous le spécieux prétexte que les vertus sont une condition nécessaire des grâces extraordinaires et le but que Dieu se propose en accordant ces mêmes grâces, — ce qui est vrai, — ils se sont dit qu'il fallait profiter de l'occasion pour prêcher l'humilité, la mortification, l'obéissance, etc. Rien de mieux s'ils s'étaient contentés de légères digressions. Mais plusieurs n'ont pas résisté à l'envie de verser toutes leurs notes et sermons dans leur volume. La mystique est noyée dans des dissertations, excellentes en elles-mêmes, mais qui lui sont étrangères. Il fallait tout au moins l'avouer dans le titre de l'ouvrage en y mettant : théologie *ascétique* et *mystique*. Le mieux eût été d'appliquer le principe de la division du travail, et d'écrire deux ouvrages distincts. Que dirait-on d'un traité de géométrie, où l'on aurait inséré toute l'algèbre, sous prétexte que certains calculs sont nécessaires à connaître; ou d'un traité d'histoire, où l'on aurait glissé subrepticement toute la géographie?

(A suivre.)

Augustin POULAIN, S. J.

---

## LES SOURCIERS

### SONT-ILS DES SORCIERS?



Quel est le secret des *sourciers*? Ont-ils vraiment la vertu de révéler partout et toujours l'existence des sources cachées, et d'où leur vient cette singulière vertu? Sont-ils sorciers, et dans ce cas à quelle catégorie se rattachent-ils? Tirent-ils leur puissance d'un esprit inférieur ou supérieur ou simplement d'une connaissance spéciale, acquise ou infuse, de la nature? Toutes ces questions sont agitées depuis le moyen âge, et il faut avouer qu'elles ne sont pas résolues ni même éclaircies à l'aurore du vingtième siècle, en dépit des incomparables découvertes et des belles promesses de la science.

Ce qui rend la question des *sourciers* aussi complexe qu'obscur, c'est qu'elle est très souvent rattachée à celle de la *double vue* et confondue avec elle. Il serait utile, disons mieux il serait nécessaire de séparer nettement ces deux questions distinctes, si l'on veut aboutir à la vérité. Les *sourciers* ont la spécialité, bien définie et limitée, de découvrir les sources que recèle le sol : ils ne les *voient* pas, ils les pressentent, ils les devinent en quelque sorte par un don tout particulier dont la nature exacte nous échappe encore. Peut-on les confondre avec ceux qui ont ou plutôt qui accusent le don de *double vue*, pénétrant par un sens propre et extraordinaire dans les profondeurs de la terre, dans l'homme même et dans l'intimité de ses organes? Nous ne le pensons pas.

Certains *sourciers* prétendent *voir* l'eau à travers la terre : ceux-là, semble-t-il, sont de véritables sorciers. Il y avait autrefois à Lisbonne une femme qui ne se contentait pas de découvrir les sources, mais voyait dans la terre, dans le corps humain, la circulation des eaux, du sang, le travail de la digestion. Elle fut gratifiée de superbes cadeaux par le roi de Portugal, mais ne dit pas son secret. Ce n'est pas le seul cas étonnant que rapporte l'histoire. On signale

des *sourciers* qui ne se bornent pas à indiquer le point précis où jaillira la source, mais qui arrivent à reconnaître les mines souterraines et à découvrir les trésors cachés.

Laissons de côté ces thaumaturges plus ou moins garantis, et limitons notre sujet à l'exclusive recherche des sources. Cette recherche, dont l'étude est hérissée de difficultés, remonte à une haute antiquité, mais il ne nous paraît pas permis avec quelques auteurs de la voir dans l'histoire sainte. Moïse, qui fit jaillir l'eau du rocher, au milieu du désert, en frappant la pierre du bout de sa baguette, n'était pas *sourcier*, comme on l'a témérairement prétendu : c'était l'homme de Dieu, chargé de conduire son peuple et investi d'une puissance supérieure. Qui s'étonnerait de le voir, à l'occasion, commander souverainement aux éléments?

Ce qui est certain, c'est que les Grecs et les Latins connaissaient les *sourciers*. Plusieurs acquirent même une grande réputation; et l'un d'eux, Marcellus, réunit les éléments de son art dans un ouvrage spécial, au témoignage de Cassiodore.

L'industrie, délaissée pendant des siècles, prospéra au moyen âge; et les *sourciers* (appelés encore *hydrosopes*, *rhabdomanciens*) se multiplièrent de plus en plus. Vers la fin du dix-septième siècle, un simple paysan des environs de Lyon, Aymar, se distingua entre tous, et sa célébrité, dépassant les limites de la province, s'étendit en France et en Europe. Plus tard ce fut le tour de Bleton. De nos jours, l'abbé Paramelle, Gautherot, Raffin, Roux, etc., ont accusé une remarquable sagacité comme *sourciers*. Des traités même ont été écrits pour faire connaître les règles savantes de l'art; citons : *La Recherche des sources*, par Paramelle; *L'Art de découvrir les sources*, par Tournier, et l'important ouvrage de Gabriel de Mortillet, *Histoire de l'hydroscopie* (1850).

Ce dernier auteur ne s'est pas contenté d'être le savant préhistorien que l'on connaît, il s'est distingué comme *sourcier* dans sa jeunesse et avait toute autorité pour traiter un difficile problème : il ne l'a pas résolu malheureusement, mais ses indications n'en sont pas moins utiles et importantes.

Tout *sourcier*, d'après lui, pour arriver à un résultat, doit avoir recours à un instrument, un pendule ou plutôt une baguette flexible, qui, soutenu par la main, accuse et amplifie le moindre frémissement des muscles du bras. Au voisinage de la source cachée, une sensation particulière saisit le *sourcier*, mais elle est plus ou moins vive, plus ou moins consciente : en tout cas, elle est indispensable pour actionner le bras et par suite la baguette tenue en main.

« Cette *baguette* qui a reçu le nom de *divinatoire*, a beaucoup d'analogies avec le pendule de Chevreul. Il consiste en une verge légèrement arquée que l'opérateur pose sur les deux index, aux points de séparation d'équilibre. Le moindre mouvement de rapprochement ou d'éloignement des doigts suffit pour déplacer le centre de gravité qui, passant successivement du centre de la *baguette* vers les bouts et des bouts vers le centre, fait naturellement tourner cette *baguette*. Mais la véritable *baguette divinatoire* se compose d'un point d'embranchement d'où partent deux branches à peu près égales formant angle, le moins ouvert possible. On empoigne de chaque main l'extrémité d'une des branches; et on la recourbe en arrière de manière qu'elle fasse ressort. Ces branches, arquées et recourbées, cherchent à reprendre leur direction droite, ce qui met leur point de jonction en mouvement. Pour agir, on établit un équilibre aussi instable que possible, afin qu'il puisse être rompu par la moindre secousse nerveuse qui met l'appareil en mouvement. Tels sont les principes du pendule et de la *baguette*. La nature du bois est indifférente. On choisit de préférence le coudrier, parce que les embranchements sont plus fréquents et les *baguettes* plus flexibles. » (De Mortillet.)

La nécessité d'une tige élastique et souple à l'extrémité des doigts paraît établie; et nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs le cas du Père guérisseur que leur exposait récemment ici-même l'un de nos collaborateurs, M. Antonini. Ce prêtre use toujours, pour découvrir les sources ou les canaux, d'une *baguette* de n'importe quel bois, d'une paille ou d'un ressort de montre.

Dans ces conditions, est-il permis d'accorder créance aux histoires de *sourciers* opérant seuls, sans *baguette*, sans instrument d'aucun genre et comptant autant de succès que d'opérations? Nous ne le croyons pas, et nous avons pour nous le sentiment presque unanime des auteurs qui regardent comme douteux et problématique le cas, cité partout, de ce Pararque — un Marseillais — qui, à la fin du siècle dernier, prétendait découvrir directement les sources, par lui-même, et sans le moindre secours étranger.

Par contre, nous ne sommes nullement tentés d'accepter comme fondée, et vraie dans sa généralité, l'explication naturelle que la science contemporaine a proposée de l'art des *sourciers*. Leurs recherches, nous dit-on, seraient basées non pas sur la divination, mais sur la science, sur l'examen plus ou moins complet de la constitution géologique de chaque pays. Chaque *sourcier*, tout ignorant qu'il se proclame, serait un docteur ès sciences incomparable,

un maître capable de tenir tête aux de Beaumont et aux de Lapparent. N'est-ce pas inouï et invraisemblable?

On ajoute, pour corroborer la thèse, cet argument vainqueur : Les *sourciers* eux-mêmes ne cachent pas leur secret, et ils nous livrent, avec une égale prodigalité, la source de leur science et la source des eaux souterraines. Ils déclarent que l'étude des terrains est nécessaire à la réussite de leurs opérations. *Habemus confidentem reum.*

L'aveu ne nous paraît ni positif, ni catégorique. Sans doute, l'abbé Paramelle, dans son livre, émet cette opinion personnelle que la science est le guide assuré de son art, mais il n'en donne pas une preuve décisive et complète. Son système, comme on l'a justement remarqué, n'est applicable qu'aux vallées remplies par des graviers d'alluvions. Or, les *sourciers* opèrent en tous pays, dans les plaines comme sur les montagnes, dans des régions inconnues, et les yeux fermés.

On pourrait toutefois ne pas rejeter absolument l'opinion scientifique et y démêler une certaine part de vérité. Certains *sourciers* locaux paraissent avoir acquis par une longue et patiente observation la connaissance du terrain qu'ils explorent : ils sont experts, sûrs d'eux-mêmes dans le domaine qui leur appartient. Mais, dès qu'on les éloigne de la région où ils se sont cantonnés, du petit centre de leurs faciles succès, ils hésitent, se trompent et perdent tout leur pouvoir. Ce sont là les *sourciers* vulgaires, communs, sans ambition comme sans renom.

Les *sourciers* accomplis, les célèbres de la profession, est-il besoin de le dire, ne manifestent pas une telle faiblesse ; et la merveilleuse réussite de leurs tentatives est toujours, pour les observateurs, un sujet d'étonnement et d'admiration. Ce qui est surtout déconcertant et ce qui sollicite l'attention des savants chercheurs, c'est la concordance des différents *sourciers* sur une source donnée. Une localisation déterminée par un manieur de baguette, l'est successivement par d'autres qui n'ont eu aucune communication avec le premier, ignorent les expériences faites, les résultats obtenus et arrivent de très loin, et des régions les plus opposées. Comment expliquer naturellement l'unanimité des *sourciers* dans une telle détermination, si étroite et si difficile qu'elle dépasse la science des géologues les plus réputés ? C'est à croire vraiment qu'ils sont de véritables *sorciers* !

Et pourtant ils ne sont pas exempts d'erreur ni infaillibles : M. de Mortillet n'hésite pas à le déclarer. La faculté du *sourcier* est suscep-

tible de disparaître momentanément après un excès de table ou sous le coup d'une passion vive. On l'a vue se perdre définitivement à la suite d'une maladie grave...

Quelle est donc la vertu des *sourciers*? Est-elle d'ordre naturel ou surnaturel? Tient-elle à la fois à l'un et à l'autre? Les pages qui précèdent n'ont pas la prétention de répondre à ces graves questions : elles ont eu simplement pour objet de les soulever en rappelant les faits connus et acquis et en ramenant l'attention des savants sur un obscur et difficile problème. Elles auraient atteint leur but si elles déterminaient ceux de nos lecteurs qui ont déjà étudié particulièrement ce problème à honorer la *Revue* de leurs communications. Nos colonnes leur sont d'avance libéralement ouvertes.

D<sup>r</sup> Georges DE LA MORINAIS.



## APPARITIONS DÉMONIAQUES

---

Dans la dernière séance de l'Académie des sciences psychiques, Mgr Méric a répondu à M. le docteur des Chesnais qu'il suffisait de lire les Bollandistes et les procès-verbaux de la canonisation des Saints pour acquérir la certitude scientifique de la réalité des apparitions corporelles des démons. Nous sommes heureux de reproduire la lettre suivante qui développe la pensée et la réponse de notre président.

Monseigneur,

J'ai lu avec le plus vif intérêt le premier numéro de votre estimable *Revue du Monde Invisible*, que je crois appelée à rendre les plus grands services à l'Église pour l'éclaircissement des questions mystérieuses qu'elle entreprend de traiter.

Permettez-moi de vous présenter quelques observations sur le débat ouvert par M. le Dr Le Menant des Chesnais, et dont le thème est : *Depuis le Sauveur, y a-t-il des faits bien avérés d'apparitions diaboliques?*

J'ai été fort surpris de l'assertion de M. l'abbé Le Camus, que cite votre honorable collaborateur : *Rien n'indique* que Satan ait été vu par Jésus-Christ, dans la fameuse tentation au désert.

Je me demande quels sont les théologiens sur lesquels M. Le Camus appuie son opinion. Les interprètes de marque, que j'ai pu consulter, sont tous du sentiment contraire, qu'ils donnent comme touchant à l'évidence.

Le savant *Maldonat* dit : Tous les auteurs, *omnes auctores*, pensent que le diable s'approcha du Sauveur sous une forme corporelle, et sous une forme humaine.

*Jansénius* : Que le diable se soit approché du Sauveur sous une forme corporelle et humaine, cela ressort du terme *s'approcher*, et de ses colloques avec Jésus-Christ.

*Cornélius à Lapide* : Satan s'approcha du Christ, ayant pris la forme d'un corps humain, comme un homme s'approche d'un homme, pour le tenter en l'interpellant d'une voix sensible.

Bien plus, *Cornélius* s'appuie sur une raison théologique, pour démontrer que Satan n'a pu apparaître qu'extérieurement au Sauveur. Il n'avait pas puissance, dit-il, pour affecter et illusionner son imagination : il ne pouvait tenter Jésus-Christ, comme l'enseigne saint Grégoire le Grand, que par-voie de suggestion externe. Comment admettre



que Satan ait pu illusionner le Sauveur, au point de lui faire croire qu'il le transportait tantôt sur le pinacle du temple, tantôt sur une montagne? — Si cet argument du savant interprète paraît discutable, son sentiment, fondé sur la lettre du texte évangélique, n'en a pas moins d'autorité.

C'est incontestablement aussi le sentiment de Bossuet, dans ses *Élévations sur les mystères*. Il se demande comment il fut permis à cet esprit impur de toucher à ce corps innocent et virginal, etc. (xxii<sup>e</sup> Semaine, v<sup>e</sup> Élévation). Dans un opuscule trop peu connu, *Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ*, le grand évêque se déclare porté à admettre d'après plusieurs célèbres docteurs, et même quelques saints Pères, que Satan « qui lui-même avait tenté Jésus-Christ au désert, fit encore *visiblement* un dernier effort, lorsqu'il le vit attaché à la Croix ».

Dans la pensée des graves auteurs que je viens de citer, *tout indique*, dans le texte évangélique, que Satan apparut visiblement à Notre-Seigneur.

Depuis la venue de Notre-Seigneur, demande M. le Dr Le Menant des Chesnais, y a-t-il des faits bien avérés d'apparitions diaboliques?

La réponse me paraît simple.

Que l'on prenne un volume quelconque des Bollandistes, que l'on se reporte à la table au mot *doemon*, on trouvera relatée toute une série d'apparitions visible du diable à différents saints. Tous ces faits réunis formeraient une liste interminable. Pourrait-on soutenir qu'aucun d'eux, n'est avéré?

Qu'on lise en particulier la vie de saint Antoine par saint Athanase, la vie de saint Benoît par saint Grégoire le Grand. Chacun sait que ces deux vies sont pleines de récits, d'apparitions diaboliques. Dira-t-on que les deux grands docteurs de l'Église ont manqué de critique et de jugement?

Les légendes du bréviaire relatent plusieurs de ces apparitions. Celle de saint Agathon mentionne les multiples manifestations du diable, qui se produisirent à Rome lors d'une grande peste qui ravagea la ville.

Plus près de nous, la vie de sainte Françoise Romaine nous est donnée comme une lutte continuelle contre le diable qui l'attaquait visiblement, alors qu'un ange la défendait visiblement. Et à ce propos, on peut observer que nier les apparitions sensibles du diable, c'est nier par contre-coup les apparitions sensibles des anges.

Je m'arrête. La thèse que je soutiens trouvera sans doute des champions plus compétents que moi. Je vous livre néanmoins ces notes, dont vous apprécierez la valeur probante.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de ma respectueuse considération.

D. Bernard MARÉCHAU.  
*Bénédictin de la cong. olivétaine.*

Monastère de Souillac (Gironde).  
20 juin 1898.

## DES GUÉRISONS PAR CONTACT

---

Nous serions tentés, tout d'abord, de croire à l'intervention secrète d'une puissance extra-naturelle, quand nous voyons un homme, d'une piété ordinaire, soulager ou guérir des malades, par simple attouchement. Ce résultat n'a-t-il pas les apparences d'un fait qui dépasse manifestement les forces de la nature, d'un fait miraculeux ?

Il nous paraît difficile, cependant, de nous ranger à cet avis. Ici encore nous répétons ce que nous avons dit dans un article précédent : la guérison par attouchement peut être le résultat, ou d'une vertu naturelle, d'un don qui appartient exceptionnellement à certains sujets, ou d'une intervention démoniaque, ou d'une intervention divine, mais ce phénomène n'est pas *intrinsèquement* préternaturel.

En vertu de ce principe de Mystique, que si Dieu enlève le mal, c'est pour faire le bien, et que le démon n'enlève un moindre mal que pour en produire un plus grand, j'examinerais, selon la très sage observation de Gorres, si la guérison d'un malade ne précède pas immédiatement l'apparition d'une maladie plus grave dans une autre personne plus digne ou plus considérable, parente ou amie du sujet guéri, ou si le guérisseur lui-même ne se trouve pas atteint. Cette *réversion* de la maladie sous l'influence démoniaque, a été souvent constatée dans les procès religieux ; elle est conforme à l'esprit et au génie du mauvais, toujours gouverné par la haine du bien et la passion du mal.

Que cette propriété de guérir par contact, ou par simple attouchement, soit encore naturelle, quoique extraordinaire, dans certaines circonstances rares, Gorres le déclare ainsi :

« Toutes les guérisons de ce genre supposent une certaine vertu naturelle que l'état mystique ne fait que développer et rendre plus efficace. Cependant cette vertu est quelquefois si puissante qu'elle suffit à elle seule pour expliquer des effets vraiment extraordinaires. C'est ainsi qu'apparaissent de temps en temps dans l'histoire ces hommes qui, sans aucun pacte avec le démon et sans l'emploi d'aucun remède, guérissent certaines maladies par quelques formules, ou même par le simple attouchement.

« Un des hommes les plus extraordinaires en ce genre est certainement ce Valentin Gréatrack, né en 1628 d'une famille respectable d'Irlande. Après avoir servi quelque temps dans l'armée, il entendit, vers l'an 1662, une voix secrète qui lui dit qu'il pouvait par le simple attouchement, guérir les scrofules, comme les rois d'Angleterre. Ceux à qui il communiqua le fait rirent de lui. Cependant, il essaya de faire usage du don qu'il croyait avoir reçu, et il réussit. Il se borna pendant quelque temps aux scrofules; mais bientôt la voix l'avertit qu'il pouvait guérir aussi les fièvres intermittentes qui régnaient alors. Il imposa donc les mains à une femme qui souffrait de cette maladie en prononçant quelques paroles, et la fièvre disparut aussitôt.

« Le cercle de la pratique ne tarda pas à s'étendre, et d'innombrables témoins de sa puissance merveilleuse répandirent au loin sa réputation. Il ne recevait rien des malades qu'il guérissait... Il n'avait qu'à mettre la main sur un épileptique, et les convulsions s'arrêtaient aussitôt. Un jour, il guérit en même temps soixante personnes en leur imposant les mains.

« *Quoique vivant dans une époque superstitieuse, il ne se servait d'aucune formule magique ni de mots particuliers; mais il prononçait seulement une courte oraison jaculatoire, et lorsque le malade était guéri, il lui recommandait d'en rendre gloire à Dieu.* Ses plus chauds partisans attribuaient sa puissance à une disposition naturelle et à certaines émanations bienfaisantes qui s'échappaient de lui. Il l'attribuait lui-même à une vertu secrète qui résidait dans ses mains. Il avait remarqué qu'avant de l'avoir reçue, lorsque, dans un violent mal de tête, il mettait les mains sur la partie malade, il n'obtenait aucun résultat, et que, depuis qu'il avait reçu ce don, il lui suffisait de porter la main à la tête pour être guéri.

« Il disait aussi que lorsqu'il imposait les mains à un malade, le mal suivait leurs mouvements, changeant de place selon qu'il les imposait ici ou là, jusqu'à ce qu'il disparût entièrement. Ses gants produisaient aussi souvent le même effet. Le pouvoir merveilleux de cet homme est attesté *par un nombre considérable de malades qu'il avait guéris, par des médecins et des personnages du plus haut rang...* Il eut des ennemis et des partisans nombreux. » (Stubbe, *Miraculous conformist*, p. 6. Gorres, *La Mystique*, t. V, p. 397.)

Le cas rapporté par M. Antonini dans notre dernier numéro, ressemble d'une manière frappante à l'observation que nous venons de citer. Dans les deux cas, le guérisseur s'abstient rigoureusement de toute parole, de toute prière, de toute cérémonie qui aurait un

caractère magique ou superstitieux; il guérit par attouchement ou par imposition des mains; il refuse toute rémunération qui changerait le caractère de son intervention; il communique sa vertu curative aux objets qu'il touche; il attribue les guérisons à Dieu qui gouverne le monde par sa Providence; ainsi nous partageons volontiers le sentiment de l'évêque qui après avoir étudié ce cas singulier, autorise encore aujourd'hui un prêtre, d'ailleurs respectable, à faire usage du don qu'il a reçu.

Pourquoi Dieu ne pourrait-il pas faire dans l'ordre physique qui comprend ces guérisons corporelles, ce qu'il fait, de loin en loin, dans l'ordre intellectuel? A douze ans, Pascal avait déjà découvert la plus grande partie de la géométrie plane; à quatre ans, Mozart exécutait une sonate de piano; avant de savoir lire, Rembrandt dessinait comme un maître. Il nous serait facile de multiplier les exemples. Ces petits prodiges avaient reçu un don intellectuel comme d'autres reçoivent un don physique, et les phénomènes dont ils nous donnent le spectacle appartiennent à cette zone vaste et mystérieuse qui s'étend entre le naturel ou l'ordinaire et le préternaturel; c'est la zone de l'extraordinaire et du merveilleux.

Mais j'insisterais sur la nécessité de déjouer la fraude, de se défier de l'imagination et des ruses, et de constater très sérieusement la réalité des faits allégués.

Il serait intéressant d'étudier ensuite dans le cas rapporté par notre collaborateur l'action particulière de l'électricité, en temps d'orage, sur le système nerveux du prêtre guérisseur, et d'en dériver des conclusions. Apporter, enfin, une grande attention à l'étude des qualités morales du guérisseur et des circonstances de la guérison.

L. LAGRÈVE,  
*Professeur de théologie.*

**AVIS.** — En raison du *très grand* nombre de lettres qui nous ont été adressées au sujet de l'article *Guérisons par contact*, nous croyons devoir informer les lecteurs de la Revue que le *Rév. Père X...* n'est pas en Europe et que son nom ne peut être indiqué.

P. A.



# NOTE SUR UN CAS D'ECCHYMOSE PAR SUGGESTION

Par le Docteur A. GOIX, de Paris,  
Membre de l'Académie des sciences psychiques

*Bulletin de la Société médicale de saint Luc, saint Come, saint Damien*  
n° 2, mai 1898.

---

Il y a quelques années, en septembre 1891, j'eus l'occasion de soigner une jeune fille de vingt-trois ans, atteinte d'anorexie hystérique.

La malade était hypnotisable. J'obtins un sommeil avec anesthésie cutanée et musculaire, catalepsie et amnésie au réveil. La guérison fut obtenue, et j'ai publié les détails de l'observation dans la *Revue de l'Hypnotisme* (février 1892, p. 245). Au cours du traitement, je fus amené à constater un curieux phénomène sur lequel seul je désire aujourd'hui appeler l'attention.

Le 12 septembre 1891, pendant le sommeil hypnotique, la malade, à toutes mes injonctions, répond très sèchement : « Je ne mangerai pas ; je ne veux pas manger. » Quelque peu impatienté, je lui dis, en *touchant l'avant-bras droit, un peu au-dessus du poignet* : « Si vous ne voulez pas manger ce soir, je vous pincerai là si fortement que la marque de mes doigts y restera. » Puis je la réveillai.

Le soir, vers sept heures, à table, sa mère l'engage à prendre du potage. La malade refuse. Tout à coup ses traits se contractent douloureusement, en présence de sa mère et de deux autres personnes présentes. La malade m'aperçoit près d'elle ; elle m'entend lui dire : « Eh bien ! puisque vous refusez de manger, je vous pince. » Elle éprouve au même moment une vive douleur et se sent pincée fortement à la face postérieure de l'avant-bras droit, un peu au-dessus du poignet. La trace des doigts imaginaires est visible dès le même soir.

Le lendemain, à ma visite, je constate l'existence d'une ecchymose ayant les dimensions d'une pièce d'un franc environ. Cette ecchymose est encore visible le 17 septembre et présente une coloration jaunâtre. Le 22 septembre, dix jours après, elle est complètement disparue.

L'année suivante, en mars 1892, j'ai pu réitérer la même expérience. J'ai remarqué alors que l'ecchymose était précédée de rougeurs et que

la peau était hypéresthésiée à sa surface. Même pendant l'hypnose, alors que le sujet était insensible partout ailleurs, le contact de l'ecchymose déterminait une sensation pénible.

Tel est le fait. Aucune supercherie ne peut être invoquée; et j'ai la certitude que l'ecchymose observée est la réalisation sensible d'une suggestion posthypnotique. Quelle interprétation convient-il de donner à ce fait?

L'analyse permet de le décomposer en trois éléments principaux :

- 1° Rougeur et ecchymose de la peau;
- 2° Douleur vive localisée à la face postérieure de l'avant-bras droit, un peu au-dessus du poignet;
- 3° Hallucination à la fois visuelle — la malade m'a vu près d'elle, — auditive — elle m'a entendu lui parler, — et tactile — elle m'a senti la pincer.

Cette hallucination n'est pas autre chose que le rappel, à un moment déterminé, de l'image mentale que j'avais produite par suggestion. Suggestion, hallucination, douleur, rougeur et ecchymose cutanées, tel est donc l'ordre de succession des phénomènes. Quelle en est la cause efficiente?

Ce n'est pas évidemment la suggestion. Si la parole de Dieu est pleine de puissance (1) et réalise objectivement ce qu'elle signifie, la parole humaine n'a pas un tel pouvoir. Mon rôle s'est borné à provoquer l'image mentale d'un pinçon et à déterminer le moment : repas du soir, — et la circonstance : refus de manger, où elle devait réapparaître.

C'est à l'imagination du sujet qu'il convient d'attribuer la production de l'ecchymose. Toutefois, il importe de le remarquer, l'imagination ne l'a pas produite directement et par elle-même, mais par l'intermédiaire d'une émotion vive, d'une douleur intense.

On sait que les congestions d'origine émotive, consécutives à la colère, la honte, la peur, la joie, etc., sont d'observation vulgaire. Il en est de même des congestions liées aux névralgies. Il y a déjà plus de quarante ans que le docteur Notta (2) faisait remarquer la fréquence des congestions dans les névralgies du trijumeau. Parfois limitée à la conjonctive, la rougeur peut s'étendre à toute une moitié de la face. Tantôt elle est permanente; tantôt, et beaucoup plus souvent, elle n'apparaît qu'au moment des crises douloureuses et disparaît dans leur intervalle.

On a observé la production d'ecchymoses spontanées dans le pseudo-tabes hystérique (3). Strauss a signalé, chez les tabétiques, l'apparition sur la peau des membres d'ecchymoses proportionnelles à la durée et à la violence des crises douloureuses (4).

(1) *Sermo illius potestate plenus.* (Eccl., VIII. 4.)

(2) *Archives gén. de médecine*, 1854, II, p. 4.

(3) PITRES : *Leçons sur l'hystérie*, 1891, t. I, p. 472.

(4) *Nouv. Dict. de méd. et chir. prat.*, t. XXXVIII, p. 536.

La sortie du sang peut même être vue. Les névralgies lombo-sacrées donnent souvent naissance à des hémorragies utérines plus ou moins abondantes (1). Le professeur Parrot (2) a publié un cas d'hématidrose où la sueur de sang se montrait pendant des accès de douleurs névralgiques extrêmement vives.

L'existence de congestions et d'hémorragies consécutives à une violente douleur n'est donc pas contestable. Ce qui est en discussion, c'est leur mode de production. Or, il importe de remarquer que chez ma malade l'ecchymose a suivi une violente douleur.

Il existe d'ailleurs des faits absolument comparables, avec la triple association : image mentale, douleur et ecchymose. Une hystérique rêve qu'elle est fouettée, et son corps porte au réveil les traces de cette flagellation. Une jeune fille croit être frappée au visage, et sa sœur voit apparaître sur la face l'empreinte des doigts imaginaires (3).

En un mot, c'est un fait bien établi que le retentissement possible des images mentales sur les organes de la périphérie.

Attribuer à l'imagination un tel pouvoir, est-ce admettre implicitement le caractère naturel de la stigmatisation des saints ? Evidemment non.

Stigmatisation est un terme générique qui désigne une foule de faits dissemblables, dont le seul caractère commun est la présence de marques ou stigmates rappelant les cinq plaies de Jésus crucifié. L'Eglise n'a jamais considéré la stigmatisation comme étant par elle-même un miracle, ni comme étant un signe de sainteté. Elle a seulement reconnu le caractère miraculeux de certains faits particuliers, tel que celui de saint François d'Assise.

Or, il suffit de lire la description des stigmates de saint François pour se convaincre que, malgré la similitude de nom, le fait se distingue absolument des autres faits de stigmatisation.

Saint François portait aux pieds et aux mains une substance charnue en forme de clou. Ces clous transperçaient les mains et les pieds ; leur tête, ronde et noire, faisait saillie à la paume des mains et au cou-de-pied ; leur pointe, longue, recourbée et comme rabattue, sortait à la partie opposée (4). Ces stigmates persistèrent sans interruption, pendant deux ans, jusqu'à la mort du saint ; ils furent vus par un grand nombre de personnes.

Il est difficile d'attribuer à l'imagination de semblables stigmates. Mais, à supposer qu'elle ait pu les produire, il resterait encore à expliquer leur évolution. N'est-ce pas une loi pathologique qu'aucune partie morte ne peut subsister dans l'organisme vivant sans provoquer autour d'elle un travail d'élimination (rougeur inflammatoire, suppura-

(1) MARROTTE, *Arch. de méd.*, 1860, t. I, p. 385.

(2) *Gaz. hebdomadaire de méd. et de chir.*, 1859, p. 633.

(3) Cf. *Proceedings of Society of psychical Research*, 1891, v. X, p. 198.

(4) Cf. S. BONAVENTURE : *Opera omnia*, édit. Vivès, Paris, t. XIV, p. 338.

tion, etc.) que les mains et les pieds de saint François ne présentèrent jamais.

— L'observation de notre savant confrère et ami M. le Dr Goix est des plus singulières, des plus intéressantes, et nous avons tenu à la reproduire *in extenso*. Mais les considérations qui l'accompagnent soulèvent de trop graves questions pour que notre *Revue* les insère sans commentaire.

M. le Dr Goix met d'abord, et fort justement, la *stigmatisation* hors de cause. Il n'y a pas d'assimilation possible entre une rougeur ou une ecchymose produite par suggestion et les *stigmates sacrés*, tels que l'observation les présente : nous avons toujours défendu cette opinion, et nous sommes heureux de la voir partagée par notre confrère. Les *clous de chair* distinguent particulièrement (1) la stigmatisation de saint François d'Assise, *mais ne la caractérisent pas*. Ce qui est essentiel dans ce cas comme dans tous les autres, et ce qui ne peut s'expliquer par l'imagination, c'est l'existence des plaies électives, inodores, qui ne suppurent pas et qui saignent régulièrement à certains jours et à certaines heures. Une telle évolution est contraire aux lois physiologiques *connues* : la science nous en révélera peut-être le mécanisme un jour, mais en attendant, il faut se réserver et avouer notre ignorance.

La question des *stigmates* mise de côté, la science rend-elle compte des rougeurs et des ecchymoses que l'on attribue communément à la suggestion? L'imagination suffit-elle, même avec le concours des passions, à produire une congestion locale des tissus? Il est permis d'en douter, dans l'état présent de nos connaissances; et les faits qu'invoque notre savant confrère ne sont guère probants. La *sueur de sang* n'est pas démontrée, et ce n'est certes pas l'observation de Parrot, vieille de quarante ans et rééditée partout, qui pourrait aujourd'hui asseoir une conviction. La gynécologie a fait du chemin depuis lors; et, si la douleur suffisait réellement à produire des hémorragies, aurait-on besoin de remonter à une observation vieille de quarante ans? Ce n'est guère probable.

La triple association qu'imagine le Dr Goix : image mentale, douleur et ecchymose, ne nous paraît pas absolument contestable; mais

(1) Mais non *absolument*, comme l'affirme trop exclusivement notre confrère. De nos jours, chez une des stigmatisées du Tyrol, Maria Domenica Lazzari, le savant docteur Dei Cloche a constaté l'existence aux mains et aux pieds de gros *clous de chair* analogues à ceux de François d'Assise. (Voir notre récent article, *Les Stigmatisés, Correspondant*, 10 juin 1898).



l'ecchymose résulte-t-elle de la douleur, et celle-ci vient-elle uniquement de l'image mentale? Toute la question est là : elle est loin d'être résolue. La douleur *subjective* est de constatation presque vulgaire, mais elle se produit inopinément et n'a pas de point d'élection. De plus elle n'a pas de retentissement appréciable sur les organes : on ne voit pas une ecchymose, une rougeur succéder à la douleur localisée, même la plus vive.

Notre confrère assure qu'une hystérique a rêvé qu'elle était fouettée, et que son corps portait au réveil les traces évidentes de la flagellation. L'observation est extraordinaire, mais elle est vraiment trop sommaire, et nous ne l'acceptons que *sous toutes réserves*. Combien d'hystériques, dans les mêmes conditions, n'ont pas eu la moindre rougeur, la moindre ecchymose de la peau ! L'imagination serait bien puissante si elle amenait de tels résultats ; mais on doit croire qu'elle n'opère pas *seule*. Le retentissement des images mentales sur les organes de la périphérie n'est pas établi, comme l'affirme un peu vite notre confrère.

L'ecchymose qu'il a observée ne saurait être attribuée à l'imagination ; mais qui sait si l'*autographisme* n'en rendrait pas raison ? C'est la seule hypothèse qui nous paraisse plausible, et nous regrettons de ne pas la voir mentionnée dans le travail de notre distingué confrère. On sait en quoi consiste le curieux phénomène de l'*autographisme* ou *dermographisme*.

Le Dr Mesnet en donne l'exakte définition : « C'est la reproduction, en reliefs saillants et teintés, des emblèmes, figures et mots qu'il a plu à l'expérimentateur de tracer sur la peau. » Cette *urticaire* artificielle se développe facilement sous l'influence de la moindre excitation du tégument, par pression, piqure, etc. L'élevure et la rougeur de la peau ne disparaissent souvent qu'au bout de quelques jours. Les hystériques sont particulièrement sujets à l'*autographisme*.

La malade du Dr Goix était-elle *autographique* ? Il ne le dit pas, mais tout permet de le supposer. Notre confrère, l'ayant endormie, l'a touchée au bras au-dessus du poignet ; et, dès le lendemain, sous la double action de la suggestion et de l'*autographisme*, la douleur s'accusait et l'ecchymose se développait au point touché. Le phénomène trouve là une explication simple et naturelle.

Remarquons que la personne atteinte de *dermographisme* est absolument étrangère psychiquement à l'érythème et à l'œdème de la peau, que son imagination n'y a aucune part, que sa volonté est absolument hors de cause. L'auto-suggestion ne peut être invoquée. Ce qui

le prouve sans réplique, c'est que des essais d'*autographisme* expérimental ont été tentés sur les animaux et qu'ils ont admirablement réussi chez le cheval (1). Qui songerait à attribuer les figures dermographiques qui sillonnent le cuir à la suite de bons coups de fouet à l'imagination animale, à la volonté du cheval? Ici comme chez l'homme, elles dépendent manifestement de l'excitabilité nerveuse, de l'irritation vaso-motrice.

Si par impossible le sujet du Dr Goix n'était pas *dermographique*, son ecchymose ne nous paraîtrait pas explicable scientifiquement. Il est bien entendu que nous supposons toute supercherie écartée; car, de ce côté, nous sommes loin de partager la confiance de notre confrère et tenons les hystériques comme plus exposés que d'autres à l'erreur et au mensonge et très capables de se tromper et de nous tromper.

Dr S.

(1) Dr BARTHÉLÉMY, *Étude sur le dermographisme*, 1893, p. 40.

---

## LA STIGMATISÉE DE KERGAËR

---

Une stigmatisée a été dernièrement signalée à Kergaër, au fond de la Bretagne (1). Son cas n'est pas absolument extraordinaire, mais présente plusieurs particularités intéressantes; et nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant, d'après la *Semaine religieuse de Quimper*, le récit d'un témoin, prêtre breton d'une parfaite bonne foi :

« Le vendredi de la semaine de Pâques, je me suis rendu de Lorient, en compagnie du D<sup>r</sup> Le G., à Inzinzac, à 6 kilomètres d'Hennebont. Nous fîmes, à pied, le trajet du bourg au village de Kergaër, distant d'un kilomètre environ; c'est là qu'habite la « stigmatisée », Françoise Helgoualc'h, âgée de vingt-quatre ans.

« Il est bien nommé, ce village de Kergaër; le site en est ravissant. C'est tout à fait le paysage chanté si souvent par Brizeux : des landes sauvages, de longs genêts dorés, de noirs sapins, de la bruyère, des rochers moussus, de petites vaches noires errant çà et là, tout cela éclairé par le beau soleil du bon Dieu, au commencement du printemps.

« En arrivant au village, le docteur me laisse et pénètre seul dans la ferme, afin de préparer la malade à notre visite. On laisse désormais entrer peu de personnes, pour éviter toute fatigue exagérée; mais le bon docteur est connu et a ses entrées libres. Dix minutes environ après, il vient me chercher.

« En pénétrant dans l'unique chambre de la ferme, très vaste et très longue, je vois d'abord une rangée de lits clos, alignés les uns à la suite des autres; puis, au fond, dans une encoignure, éclairée par une petite fenêtre, le lit de la malade, abrité par des rideaux de couil grisâtre; au-dessus et contre le mur un peu à gauche, une image de la Sainte Face. Je ne puis, en écrivant ces quelques lignes, dominer encore l'émotion que j'ai ressentie au premier aspect de cette pauvre fille couchée, depuis un an et demi, sur son lit de douleur... Tous les vendredis, depuis dix-huit mois, ce sont les mêmes souffrances, les mêmes plaintes et aussi la même résignation de la part de la malade. Les stigmates commencent à

(1) Elle est décédée en juin.

apparaître, dans la nuit du jeudi au vendredi de chaque semaine, les uns après les autres; quand je la vis, vers 10 heures du matin, ils étaient au complet, moins une grande tache de sang que je vis moi-même apparaître, sous l'œil gauche, semblant sortir du point lacrymal.

« Le front est entouré d'une couronne qui en prend toute la largeur depuis la naissance des cheveux jusqu'aux sourcils; cette couronne est formée de losanges très réguliers et entrelacés, que l'on croirait tracés au pinceau; les cheveux empêchent de voir la couronne derrière la tête, mais elle existe, me dit le docteur. Une tache de sang de la grandeur d'une pièce de un franc couvre le métacarpe de chacune des mains, de même au-dessous, à la paume, correspond une tache de sang d'égale grandeur; les mêmes stigmates existent aux deux pieds.

« Il y a quelques années, Françoise Helgoualc'h avait demandé à entrer en religion, dans la Congrégation des Filles de Jésus de Kermaria; ces religieuses portent, comme signe distinctif, un anneau simple à l'annulaire de la main droite : la pauvre fille a un anneau sanglant, avec un chaton très visible, à la main droite. Sur la joue gauche, une grande tache de sang, et près de l'œil gauche, une autre tache que je vois apparaître et grandir comme une sueur de sang, s'échappant par chacun des pores de la peau. Dans ces moments, les souffrances sont plus aiguës, nous dit la pauvre malade. Avant mon arrivée, le docteur avait reconnu une croix sanglante sur la poitrine et une tache de sang au côté.

« La stigmatisée se plaint presque continuellement, et il est impossible de rester insensible devant cette figure si douloureuse. Je lui dis que, le lendemain, je dirai la sainte messe à son intention, afin que le bon Dieu lui donne la grâce de supporter ses souffrances avec résignation; elle me remercie bien simplement, en joignant ses pauvres mains ensanglantées : « Oui, je vous en supplie, priez, priez pour moi ! » Les ongles des mains et des pieds sont presque tous tombés, et j'ai vu jaillir, à la place, des gouttelettes de sang, qui arrachaient chaque fois à la patiente un cri de douleur.

« A un moment donné, elle s'écrie, à deux reprises : « Mon cœur ! mon cœur ! » en pressant sa poitrine de ses mains; puis elle a un évanouissement, qui a duré environ une minute. Sa figure, au repos, dans cet état de syncope, est d'une régularité parfaite, et je fais le rapprochement entre ce que je vois sous mes yeux et cette gravure de l'*Almanach Hachette*, qui est vraiment hideuse et ne donne pas la moindre idée de la scène que j'avais sous les yeux. Pendant le quart

d'heure que j'ai passé près de la malade, elle a eu deux crises de ce genre.

« Il y a un mois environ, le Dr Le G. a vu apparaître la croix sur la poitrine; cette croix a environ 0<sup>m</sup>,20 de longueur, l'autre branche 0<sup>m</sup>,10, comme largeur 0<sup>m</sup>,02 à peu près; elle part de la clavicule pour aboutir à l'extrémité du sternum. A ce moment, la malade tombait comme en extase, et prenait l'attitude du Christ en croix, avec arrêt *complet* de la respiration pendant un peu plus de deux minutes. Le docteur me dit avoir lavé avec soin les taches de sang sur les mains et la poitrine, et constaté lui-même qu'il n'y avait aucune éraillure ni égratignure de la peau, aussi blanche, aussi intacte là qu'ailleurs; il n'a pas voulu renouveler ce lavage, aujourd'hui, parce que les souffrances de la malade sont plus aiguës, le sang reparaissant un instant après. Dans la soirée du vendredi et pendant la nuit, tout ce sang se dessèche complètement et tombe comme en poussière; tous les stigmates disparaissent.

« Un fait encore plus curieux, et aussi inexplicable que les autres : le Dr Le G. a appliqué lui-même une mousseline très fine sur la poitrine, et le morceau de mousseline a pris l'empreinte, non pas d'une croix ordinaire, mais d'un crucifix de même taille que la croix qui, de plus, apparaît en *relief* sur l'étoffe qui est creusée et bossuée, comme frappée au marteau. Je n'ai pas vu ce fait moi-même, mais le docteur a remis à M. le Curé de... une empreinte obtenue de cette manière; quand nous sommes arrivés, le sang était desséché et n'a pu donner d'empreinte sur le morceau de mousseline, apporté à cette intention par le docteur.

« Depuis plus d'un an, il y a, chez la stigmatisée, suspension complète de toute alimentation quelconque, solide ou liquide, et par suite, suspension complète de toute fonction naturelle; cependant l'amaigrissement n'est pas extraordinaire; le corps, en parfait état de *conformation*, est d'une bonne constitution; à l'auscultation, faite différentes fois, le docteur n'a jamais remarqué rien d'anormal; le pouls est très régulier, pas un seul souffle au cœur.

« Cette année, la pauvre fille a pu faire la sainte communion, à l'époque de Pâques, avec une demi-hostie, imbibée d'eau; jusqu'ici, on craignait même qu'elle ne pût garder la sainte hostie. Elle m'a dit avoir souffert davantage, pendant la Semaine sainte, et surtout le Vendredi saint. Je lui ai demandé si elle souffrait tous les jours. « Oui, m'a-t-elle répondu, mais beaucoup plus les jours où apparaissent les taches de sang, c'est-à-dire le vendredi. »

« Après un quart d'heure passé près de la malade, je me sentis

tellement indisposé, que je fus obligé de quitter la chambre; mes jambes me portaient à peine, et ce fut presque en chancelant que je gagnai la porte de sortie. Je ne sais comment analyser cette émotion, dont je ne puis encore me rendre compte.

« Une remarque que le docteur m'avait faite avant, et que j'ai constatée moi-même, c'est qu'il n'y a, chez cette pauvre fille, aucune exaltation religieuse, aucun mysticisme exagéré; elle répond à tout, avec la plus grande simplicité. Elle doit avoir une certaine instruction, car elle parle correctement le français, avec l'accent assez harmonieux des paysans de ce pays, autant que j'ai pu en juger par des phrases, continuellement coupées d'exclamations douloureuses.

« Que dire, que penser de tout cela? Je n'en sais rien, ni moi, ni personne; il ne nous reste qu'à nous incliner devant les manifestations si surprenantes, d'un ordre évidemment surnaturel.

« \*\*\* »

— L'honorable témoin va loin et vite, plus loin que l'Eglise qui ne s'est pas encore prononcée sur le cas de Kergaër, plus vite que la science dont l'opinion n'est pas faite sur la nature des stigmates. Il nous permettra de ne pas nous associer à sa conclusion radicale et prématurée. On ne saurait vraiment déclarer surnaturel et miraculeux tout ce qui est nouveau et surprenant, tout ce qui dépasse l'esprit des ignorants et même celui des savants, sous peine de renoncer à la science, au progrès, à la plus élémentaire logique, sous peine de nuire gravement à l'Eglise et de compromettre son autorité! La foi n'est pas intolérante et étroite, comme on se plaît à le prétendre dans un certain camp : elle est au contraire éclairée et large. Elle ne nous oblige pas à regarder les stigmates comme une preuve décisive de l'intervention divine. Dans les cas les plus nets, l'Eglise ne s'est jamais prononcée sur la stigmatisation en elle-même et indépendamment des circonstances : elle n'a jamais dit d'une manière générale que ce fût un phénomène surnaturel. Comment pourrait-on dès lors l'engager dans la question de Kergaër qui vient de naître et qu'elle n'a même pas encore examinée?

Nous nous bornerons à cette simple, mais nécessaire réserve, le problème des *stigmates sacrés* étant immense et devant faire ultérieurement dans la Revue l'objet d'une étude complète.

D<sup>r</sup> S.

---

# L'OCCULTISME AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

---

## Religions et Initiations antiques (*suite*).

### I. — LES MYSTÈRES.

Sans nous attarder à définir les liens étroits unissant entre eux les divers Mystères des Temples de l'Antiquité, nous recueillons simplement les traditions les plus précises sur l'**Initiation égyptienne**, pour commencer. Aussi bien, nos lecteurs verront de suite combien profonde a été l'action des Hiérophantes d'Égypte, puisque tous les autres Mystères semblent dériver très directement de ceux d'Isis et d'Osiris.

Jamblique de Chalcis en Cœlé-Syrie, qui vivait dans la première moitié du quatrième siècle de notre ère, nous a laissé un *Traité des Mystères égyptiens*, dans lequel sont relatées les principales scènes des épreuves de l'Initiation...

Le Sphinx de Gisch, dit l'auteur du *Traité des Mystères*, servait d'entrée aux souterrains sacrés dans lesquels étaient subies les épreuves du Magisme. Cette entrée... se dessine encore entre les jambes antérieures du colosse accroupi. (*Histoire de la Magie*, par CHRISTIAN, ancien Bibliothécaire au Ministère de l'Instruction publique et des Cultes, p. 106.)

Suit une longue et vivante description des épreuves isiaques. Elles ont été manifestement copiées — et simplifiées — dans les Initiations maçonniques d'aujourd'hui. Les auteurs Francs-Maçons les plus éminents le font d'ailleurs ressortir de la plus évidente façon.

A la page 132, nous trouvons une *épreuve du feu* admirablement machinée; p. 133, une *épreuve par l'eau* qui ne fait pas moins honneur à l'imagination des favoris d'Isis!

Après des exercices variés exécutés dans les souterrains qui sillonnaient la plaine de Gizeh, le futur Initié parvenait à une crypte, creusée au cœur de la Grande Pyramide, et où le collège des Prêtres l'attendait, rangé devant la statue colossale d'Isis. Là se plaçait l'épreuve du poison, rajeunie aujourd'hui comme l'on sait dans l'épreuve du *bitter*, venu directement de chez le marchand de vins le plus proche de la Loge maçonnique, dont il constitue souvent l'une des plus éclatantes *Lumières*.

Page 140, l'épreuve suprême de l'Initié, la seule qui fût réellement dangereuse pour sa vie, s'il faut en croire Jamblique. Laissons parler Christian :

Les plis d'une tenture verte... s'écartaient lentement au fond de la chambre pour découvrir une galerie où se croisaient des jeunes femmes dansantes. C'étaient les filles des Mages, élevées dans le Sanctuaire et consacrées à Isis jusqu'au jour où elles recevaient un époux. Ces apparitions séductrices portaient un masque attaché à leur front par un cercle d'or, afin que l'initié ne pût les reconnaître plus tard, s'il triomphait de l'épreuve.

... Si par le moindre signe de faiblesse, l'imprudent osait profaner la pureté des Mystères, un Néocore qui s'était glissé derrière lui... le frappait d'un coup mortel. S'il demeurait immobile et recueilli,... les Mages venaient en procession féliciter leur nouveau frère d'avoir triomphé de l'épreuve surhumaine qui avait surpris sa vertu sans la faire chanceler. (CHRISTIAN, loc. cit., p. 141.)

Les épreuves isiaques sont aussi décrites tout au long par le F. : Clavel. (*Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, p. 292.)

Il place l'entrée des Galeries sacrées, non plus aux pieds du Sphinx, mais à une ouverture pratiquée sur la seizième marche de la Grande Pyramide, sans nous dire d'ailleurs où il a puisé ce renseignement si précis.

Les épreuves « par le feu, par l'eau et par l'air », nous sont donc narrées par Clavel, qui énumère soigneusement les divers prêtres d'Isis revêtus de leurs insignes mystérieux pour recevoir le nouvel Initié.

... Un quatrième, dit-il, portait le crible sacré à travers lequel se faisait le triage des âmes, et qui désignait aussi l'Initiation. Un autre était chargé de la *Ciste* ou corbeille sainte... (F. : CLAVEL, loc. cit., p. 298.)



Je suis obligé, au sujet du Symbolisme de la Ciste, de renvoyer au texte du F.: Clavel. Il s'agit là d'emblèmes naturalistes qui se retrouvent d'ailleurs dans tous les autres Mystères et se sont perpétués jusqu'à nos jours, ainsi que nous l'indiquerons discrètement au cours de cette étude.

Page 303, le F.: Clavel cite Porphyre qui a conservé un fragment de Chérémon, prêtre égyptien, nous apprenant que les mystagogues de sa nation interprétaient le mythe d'Isis et d'Osiris par l'astronomie.

Page 304, un curieux passage de Clément d'Alexandrie, le savant docteur chrétien, qui, selon Clavel, avait été initié à tous les mystères :

Tous ces mystères qui ne nous présentent que des meurtres et des tombeaux, toutes ces tragédies religieuses avaient à peu près un fonds commun différemment brodé ; et ce fonds était la mort et la résurrection fictives du Soleil, âme de l'Univers, principe de vie et de mouvement dans le monde sublunaire. (F.: CLAVEL, loc. cit., p. 304.)

... Caracalla, dit Clavel, consacra des sommes énormes à la construction de temples dédiés à Isis. Le plus magnifique de tous était celui qu'il avait érigé dans le champ de Mars et où se célébraient *les mystères de l'Initiation* (1). La protection de ces tyrans fut fatale aux mystères isiaques. Jusqu'alors, ils s'étaient du moins garantis des pratiques obscènes ; mais à partir de ce moment, ils devinrent le théâtre de la plus honteuse débauche...

Les mystères de l'Égypte sont la source commune de tous les mystères du paganisme... Le récipiendaire y représente le Soleil. Comme cet astre, il naît, il grandit et il meurt fictivement sous les coups d'un ennemi puissant, figure de l'hiver qui le frappe... mais bientôt un autre Soleil se lève radieux, qui va de nouveau répandre l'abondance sur la terre... (F.: CLAVEL, loc. cit., p. 307.)

(1) Pour tout ce qui touche aux mystères antiques, le F.: Clavel s'est inspiré de la façon la plus... large, d'un savant ouvrage dû au baron de Sainte-Croix, de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres et intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Religion secrète des anciens Peuples, etc.* (A Paris, chez Nyon... rue du Jardinets. 1784.)

Tandis que le F.: Clavel se garde bien de citer les sources de sa précieuse érudition, de Sainte-Croix, au contraire, renvoie à chaque instant aux auteurs grecs et latins sur l'autorité desquels il s'appuie.

En dehors de toute autre raison, ce nous en est une pour citer au fur et à mesure les passages où le F.: Clavel, cette *colonne* de la Maçonnerie, s'est livré à un facile démarquage aux dépens du baron de Sainte-Croix.

Ce dernier donne cette glose :

Apud templum Isidis Lena conciliatricis : quia in hortis templorum ejus adulteria committuntur. (Schol. *Juvén.* ad. L. G.)

Et il ajoute : « On y vit (l'Empereur Commode) la tête rase, avec la figure d'Anubis sur les épaules et se servant de son museau de chien pour assommer les assistants. D'autres fois, il forçait les malheureux initiés de se frapper la poitrine jusqu'à courir un danger imminent de mort. » (DE SAINTE-CROIX, loc. cit., p. 496 ; d'après Ael. Lamprid. *Hist. August.*, t. 1, et Ael. Spartian. *Ibid.*)

Après avoir expliqué selon le dogme de l'Héliolatrie (culte solaire) l'emblème saint que les Prêtres égyptiens offraient alors à la vénération des fidèles pour rappeler la fécondance céleste, Clavel expose l'adaptation des Mystères d'Osiris à la théogonie phénicienne et leur transformation dans **les Mystères d'Adonis** qui se propagèrent par la suite dans toute l'Asie, la Grèce et la Sicile et qui sont un mélange de diverses traditions empruntées aux religions égyptienne, chananéenne et chaldéenne.

Nous avons retrouvé la source du chapitre en question de *l'Hist. Pittor. de la F.°. Maç.°.* dans les mémoires de Sainte-Croix qui donne, d'après Lucien, ce détail caractéristique :

... Le huitième jour, on exposait au grand jour la statue du jeune Dieu (Adonis), et tout le monde se rasait la tête, suivant le costume égyptien dans les fêtes d'Apis. Les personnes du sexe qui refusaient de se conformer à cet usage, étaient, dit-on, mises en vente... infâme marché, dont le produit était appliqué aux frais des sacrifices consacrés à Vénus. (LUCIAN. *De Deâ Syr.* 56. — *Mém., etc.*, p. 445.)

Les singularités de ce culte n'ont pas besoin d'être relatées davantage. Les emblèmes naturalistes y jouaient d'ailleurs un rôle excessif. (DE SAINTE-CROIX, loc. cit., p. 441-454.)

Il en était de même dans **les Mystères des Cabires de Samothrace**, originaires eux aussi de Phénicie.

Les Cabires, en effet, étaient des dieux phéniciens, *Kabirim*, les puissants ; Clavel a résumé ici de Sainte-Croix. (*Mém.*, p. 26-42.)

La plupart des cérémonies mystérieuses se faisaient la nuit ; quelques-unes même dans un antre, et le secret le plus inviolable en dérobaient la connaissance aux profanes. Il paraît par un endroit d'Hérodote (l. II, ch. LI) qu'on apprenait aux initiés plusieurs traditions historiques sur les Pélasges et sur l'adoption que firent les Athéniens de plusieurs objets de leur culte... Ce même Culte... devait son crédit à un dépôt mystérieux, confié, disait-on, par Cérès aux deux premiers Cabires. En quoi consistait-il ? Quel usage en faisait-on ? — Voilà, assurait Pausanias, ce que je ne puis divulguer. Il est seulement permis de dire que les Mystères des Cabires sont fondés sur un présent que leur fil Cérès. (PAUSAN. *Messen.*, ch. I.) — (VOIR DE SAINTE-CROIX, loc. cit., p. 40.)

L'an 18 de notre ère, les Mystères cabiriques n'avaient rien perdu de leur célébrité, et Germanicus voulut s'y faire initier. (F.°. CLAVEL,

loc. cit., p. 310.) (1). Les mêmes mythes ont aussi donné naissance AUX MYSTÈRES DES DACTYLES (en Phrygie), DES TELCHINES (à Rhodes), DES CURÈTES (en Crète) (2).

... Le récipiendaire, couvert de la peau d'un agneau noir, représentait la victime. (Voir F. CLAVEL, loc. cit., p. 310, qui constate dans tous ces mystères les mêmes rites naturalistes que dans les Initiations d'Osiris, d'Adonis et des Cabires.)

La Phrygie possédait encore les **Mystères des Corybantes** où l'on honorait Atys, fils de Cybèle.

Au sujet de cette déesse, de Sainte-Croix émet ces très justes remarques :

La Terre, Ops, Rhéa, la Mère des Dieux, Adgestis, la bonne Déesse, la grande Déesse phrygienne, etc., étaient les noms d'une même divinité à laquelle on donnait encore les épithètes de Cybèle, de Bérécynthienne, Dyndiménienne, Idéenne, Pylérienne, Pessinontide, etc., suivant les lieux qui lui rendaient un culte particulier : elle ne différait point d'Isis, adorée chez les Égyptiens, d'Astarté chez les Phéniciens et de Cérès chez les Athéniens (à *Eleusis*)... (*Mémoires, etc., de Sainte-Croix*, p. 59-60.)

Le temps de la célébration des Mystères (de la Mère des Dieux) se trouvait fixé à l'Équinoxe du printemps. (JULIAN, *Orat. V. in honor. Matr. Deor.*) Le récipiendaire répondait aux questions du Mystagogue par ces paroles : *J'ai mangé du tambour, j'ai bu de la cymbale et j'ai porté le Cernos*, espèce de vase de terre dans lequel étaient des pavots blancs, du froment, de l'huile et du miel... (De *SAINTE-CROIX*, loc. cit., p. 62.)

(1) Ceci est emprunté à de Sainte-Croix (loc. cit., p. 43) d'après Tacite. *Annal.*, l. II, ch. LIV.

(2) Selon Ephore, Minos emmena les *Curètes* avec lui dans l'île de Crète (Dion., l. V, § 64) qui porta même leur nom. (PLINE, l. IV, ch. xx.) M. le Président des Brosses avance que « les Curètes sont les anciens Prêtres de cette partie de l'Europe, voisine de l'Orient et de la Grèce, assez semblables aux Druides des Celtes, aux Saliens des Sabins, aux Sorciers ou Jongleurs de Laponie, de Nigritie ou à ceux des Sauvages de l'Amérique;... le plus célèbre Collège de ces Jongleurs était en Crète... » (Cité par de *SAINTE-CROIX*, loc. cit., p. 50-51.)

Remarquons en passant que Minos, dans les légendes grecques, est un personnage éminemment égypto-phénicien. Ce qui donne une force plus grande encore à l'opinion émise par plusieurs auteurs, que presque tous les collèges de prêtres dont il est ici question sont d'origine phénicienne.

L'Empereur Julien l'Apostat qui s'est vainement efforcé de donner un nouvel éclat au Culte et aux Mystères de la Mère des Dieux à Pessinunte, prétendait que les cérémonies secrètes y représentaient les travaux de la moisson (?). De Sainte-Croix ajoute : « Ce Prince, trop vanté de nos jours parce que ses ouvrages ne sont point assez lus, écrivit à Arsace, Grand Prêtre de Galatie, pour l'assurer qu'il accorderait sa protection aux habitants de Pessinunte s'ils se rendaient propice cette divinité; que si au contraire ils la négligeaient, il leur ferait ressentir les effets de son indignation. » (JULIAN. *Epist. XLIX.* — Voir de *SAINTE-CROIX*, loc. cit., p. 69.)

Voilà bien le fait d'un Prince *Philosophe*!

Le F. : Clavel déclare que :

Les Galles (autre catégorie de prêtres de Cybèle) se portaient à des actes de frénésie qu'on a peine à comprendre (1)... Introduite à Rome pendant la deuxième guerre Punique, cette Initiation se propagea dans tout l'Empire, et elle y subsista jusqu'aux derniers temps du Paganisme. (F. : CLAVEL, loc. cit., p. 312.)

Les **Mystères de Cotytto** qui avaient beaucoup d'analogie avec ceux d'Atys et de Cybèle, furent d'abord établis dans la Thrace. De là, ils furent portés dans la Grèce, à Chio, à Corinthe et à Athènes. — On sait seulement que les Initiés prenaient le nom de *Baptes*, sans doute à cause de quelque ablution préparatoire... De la Grèce, les Mystères de Cotytto passèrent à Rome, à l'époque de la fondation de cette ville, s'y modifièrent, y prirent le nom de *mystères de la bonne Déesse* et y furent spécialement consacrés aux femmes. Les Vestales en étaient les prêtresses. (F. : CLAVEL, loc. cit., p. 312.)

Clément d'Alexandrie, dans une curieuse dissertation que nous croyons devoir passer sous silence, a montré sur quel singulier dépôt veillaient les Vestales! Non moins singuliers étaient les rites qui s'accomplissaient dans les Mystères de la bonne Déesse!

Si l'on en croit Juvénal, les vertus *Antiques* n'y étaient guère pratiquées!

Nota bonæ secreta deæ, quum tibia lumbos  
Incitat, et cornu pariter vinoque feruntur  
Attonitæ, crinemque rotant, ululantque Priapi  
Mœnades. O quantus tunc illis mentibus ardor  
Concubitus! Quæ vox saliente libidine! Quantus  
Ille meri veteris per crura nodentia torrens!  
Lenonum ancillas posita Saufella coronâ  
Provocat, et tollit pendentis præmia coxæ :  
Ipsa Medullinæ frictum erissantis adorat,  
Palman inter dominas virtus natalibus æquat  
Nil ibi per ludum simulabitur; omnia fiunt  
Ad verum, quibus incendi jam frigidus ævo  
Laomedontiadis et Nestoris hernia possit.  
Tunc prurigo moræ impatiens, tunc femina simplex,  
Et toto pariter repetitus clamor ab antro :  
Jam fas est, admitte viros! Dormitat adulter?  
Illa jubet sumpto juvenem properare cucullo.  
Si nihil est servis incurritur...

(JUVEN., Satyr. VI, v. 311.)

(1) Le passage qui, dans Clavel, a trait au fanatisme sanglant des Galles est purement et simplement copié dans l'ouvrage de Sainte-Croix! (*Mém., etc.*, p. 68, d'après LUCIAN., *Dial. Deor.*, XII, § 1. — APUL. *Métam.*, l. VIII, ch. IX.)

**Les Mystères de Cérès**, pratiqués à Éleusis (*les Eleusinies*), et répandus à Rome dès Sylla, en Angleterre dès l'empereur Hadrien, étaient, eux aussi, dérivés des mystères d'Isis : presque tous les écrivains de l'Antiquité qui ont traité de ces matières, avouent, nous dit Clavel, l'identité d'Isis et de Cérès ainsi que de leurs fils, Horus et Iacchos. Certains rituels ont été divulgués, et quelques fragments parvenus jusqu'à nos jours ont permis de décrire assez complètement le cérémonial de l'Initiation éleusinienne. Comme dans les Mystères d'Isis, on y retrouve l'origine des épreuves imitées dans la Franc-Maçonnerie. (Cf. F. : CLAVEL, loc. cit., p. 314-317, qui a *emprunté* toute son érudition à de SAINTE-CROIX, loc. cit., p. 86-100, etc.)

La dernière et suprême Initiation dans les Éleusinies s'appelait Époptée; elle s'ouvrait par de terribles serments, avec un véritable tuilage, comme disent les Maçons. On demandait aux assistants : « *Avez-vous mangé du pain ?* » Chacun répondait : « *Non ; j'ai bu du cycéon ; j'ai pris de la ciste ; après avoir travaillé, j'ai mis dans le calathus, ensuite du calathus dans la ciste.* » L'Aspirant voyait lui apparaître des fantômes à figure de chien avec diverses formes monstrueuses, au bruit de la foudre et à la lueur des éclairs ; Plutarque nous apprend (*Thémistocl.*) que les terreurs de l'Initié à ce moment en faisaient presque un mourant, mais qu'elles s'apaisaient bientôt à l'aspect de la Statue de la Déesse, resplendissante de lumière (1).

Si les *Eleusinies* que nous venons de décrire brièvement étaient spéciales aux hommes, les *Thesmophories*, liées également au culte de Cérès, constituaient des mystères réservés aux femmes.

Les Prêtresses attachées aux mystères de Cérès et de sa fille, s'appelaient en général *Hiérophantides*... Couronnées d'if et de myrte, comme les autres ministres d'Eleusis, elles avaient à leur tête une Prêtresse, tirée de la famille des Philléides, dont l'emploi était d'initier les personnes de son sexe. (SUIDAS, in v. Φιλλειδῶν) (2), (de SAINTE-CROIX, loc. cit., p. 149.)

Le F. : Clavel (loc. cit., p. 318), s'inspirant de Sainte-Croix (*Mém.*, p. 381-382), donne sur les rites des Thesmophories des détails qu'il

(1) Je donne simplement ici les indications bibliographiques concernant le *Symbolisme* usité dans les Mystères d'Eleusis. — De Sainte-Croix, loc. cit., p. 214-218. — Diod. de Sicil. (l. I, § 22, 88.) — Jamblic. (*De Myster. Aegypt.*, I, ch. xi.) — Ce Symbolisme est d'ailleurs le même que celui des mystères isiaques. Des scrupules qu'on nous pardonnera, nous empêchent d'insister.

(2) Certaines particularités de cette Initiation devaient produire bien des désordres, ainsi que saint EPIPHANE semble l'insinuer. (*Adversus Hæreses*, l. III.) — (De Sainte-Croix, loc. cit.)

convient d'omettre ici. Contentons-nous de dire que l'auteur grec Cléomède compare les discours... libres des Epicuriens à ceux des femmes célébrant les Thesmophories! Dans sa comédie des *Thesmophoriazuses*, Aristophane accuse les Initiées d'ivrognerie et de méfaits de diverse nature (v, 637, 244, etc.); il contribue ainsi à nous instruire sur le degré de moralité que présentaient ces Mystères pratiqués chez le peuple le plus policé et le plus intelligent de l'Antiquité!

Si nous arrivons maintenant aux **Mystères de Bacchus** (1), nous y trouvons un dévergondage encore plus fantastique, s'il est possible!

Tout s'y passait dans les ténèbres de la nuit (EURIPIDE, *Bacch.*, v, 485), et il était défendu d'en révéler les sacrifices mystérieux par une loi. (PAUSANIAS, *Corinth.*, ch. xxxvii.) On sacrifiait un porc... la *créonomie*, partage des viandes, se faisait aux Initiés par le ministère de l'Hiérophante... Ce partage était commémoratif et avait rapport à la fable de Bacchus, mis en pièces par les Titans, représenté à Chio et à Ténédos par un homme qu'on y immolait. (PORPHYRE, *de Abstin.*, l. II, § 56.) Une troupe de jeunes canéphores portaient dans la procession des corbeilles ou cistes mystiques... (De SAINTE-CROIX, p. 430.)

Dans sa comédie *les Acharnaniens*, Aristophane a donné d'édifiants détails (v, 244, 259, 260), sur les monstruosité des rites dionysiens. Ici on nous permettra de citer (en latin) le grand saint Augustin en témoignage :

In Italiae compitis quædam dicit (Varro) sacra Liberi (*vel Bacchi*) celebrata cum tantâ licentiâ turpitudinis, ut in ejus honorem pudenda virilia colerentur... (*De civit. Dei*, lib. VII, cap. xxi.)

(1) A propos de ces Mystères, ou *Dionysies*, ne résistons pas au plaisir de confronter *l'épreuve de l'air*,

selon de SAINTE-CROIX (1784),

« L'aspirant, en voltigeant ou s'élançant de haut, tâchait de saisir une figure... faite avec des fleurs et qui était suspendue à une branche de pin, entre des colonnes... »

(*Mém.*, p. 430.)

selon le F.<sup>r</sup> CLAVEL (1843),

« ... il s'élançait d'un lieu élevé pour saisir à quelque distance une figure... faite avec des fleurs et qui était suspendue à une branche de pin, entre deux colonnes... »

(*Hist. Pittor.*, p. 319.)

On connaît maintenant la source de l'érudition de Clavel touchant les mystères de l'antiquité! Il copie vraiment avec un sans-gêne par trop remarquable : si encore il avait reproduit les renvois de Sainte-Croix aux sources!

Tite-Live (l. XXXIX, ch. xv-xvi) cite à propos de ces Mystères et des scandales abominables qu'ils causèrent à Rome, d'énergiques paroles de Posthumius au Sénat :

*Primum igitur mulierum magna pars est, et is fons mali hujusce fuit : deinde simillimi feminis mares, stuprati et construpatores, fanatici vigiles... Quidquid his omnis libidine, quidquid fraude, quidquid scelere peccatum est, ex illo uno Sacrario scitote ortum esse... (An de Rome 566, 188 av. J.-C.)*

Beaux rites vraiment et beaux mystères, qui aboutissent ainsi à la putréfaction morale de tout un peuple !

Cette même licence s'était introduite d'une manière si effrénée dans les fêtes sabasiennes (*Sabasius*, nom phrygien donné à *Bacchus-Iacchus*), qu'Aristophane crut devoir, dans une comédie intitulée *Sabasius*, proposer de chasser toutes les divinités étrangères à cause de leurs cérémonies nocturnes. (CICER., *de Natur. Deor.*, l. III, § 23.) — (DE SAINTE-CROIX, p. 437.)

Les initiés faisaient entendre l'acclamation *Evoi, Saboi, hyès, attès, attès, hyès...* Le culte de Bacchus Sabasius subsista jusqu'aux derniers temps du paganisme, mais dégénéré et souillé par les plus honteuses pratiques. On voyait les initiés, couverts de peaux de chèvres, se livrer ostensiblement à la débauche, courir çà et là comme des ménades, mettre en pièces des chiens et commettre les plus indécentes extravagances. (F. CLAVEL, loc. cit., p. 319.)

Observons en passant que cette dernière phrase soulignée est tout uniment empruntée à de Sainte-Croix (loc. cit., p. 440).

Il est amusant d'ailleurs de voir le bon F. Clavel s'efforcer d'expliquer les rites les plus abominables, comme celui du Jupiter-Serpent, par des calembredaines soi-disant astronomiques. Un culte que nous trouvons absolument ordurier dès l'époque d'Aristophane, il le qualifie, par un adorable euphémisme, de *dégénéré aux derniers temps du paganisme* ! C'est généralement ainsi que les Francs-Maçons écrivent l'histoire !

Le F. Clavel a traité aussi des **Mystères Orphiques** (loc. cit., p. 320). Il s'est inspiré pour cela d'un curieux chapitre de Sainte-Croix (p. 413-426) qui cite un passage de Démosthènes, invectivant Eschine en ces termes :

« La nuit, vous couvriez les mystes d'une peau de faon, vous les arrosiez d'eau lustrale et les frottiez avec de la boue et du son...

... Vous les conduisiez pendant le jour, ces belles troupes d'initiés couronnés de fenouil et de peuplier, en pressant dans vos mains des serpents joufflus, les élevant sur la tête et criant de toutes vos forces : *Evoi, Saboi...!* Vous dansiez au son de ces paroles : *hyès, attès, attès, hyès!* Les vieilles vous prodiguaient les titres de *chef*, de *conducteur*, de *porte-lierre*, de *porte-van*, de *porte-ciste...* » (Voir de SAINTE-CROIX, p. 416.)

On voit par là dans quel discrédit étaient tombés les *Orphiques* au temps de Démosthènes. Cependant, comme nous l'apprend l'académicien Fréret, cité par de Sainte-Croix et pillé par le F. : Clavel, les Platoniciens des premiers siècles de l'Eglise, qui n'étaient au fond que des *Orphiques*, s'efforcèrent de remettre en honneur le culte orphique de Bacchus, sous le nom de *Phanès*, le plus grand des dieux. (Voir de SAINTE-CROIX, p. 417, etc.)

Il est un point très important que nous ne pouvons passer sous silence : c'est ce fait que *la peine de mort* était toujours prononcée contre les infracteurs des lois qui protégeaient *le secret des mystères*. De Sainte-Croix en donne les meilleures preuves, d'après de nombreux auteurs grecs et latins. A Athènes, le tribunal des Eumolpides jugeait en première instance dans les cas de sacrilège, etc... On a conservé une curieuse plaidoirie de *Lysias* contre Andocide et trois cents Athéniens. Andocide était accusé d'avoir — revêtu d'habits sacerdotaux — découvert aux profanes des choses sacrées et prononcé devant eux des termes mystérieux... mais le crime fut rejeté sur Alcibiade. (Voir PLUTARQUE, *Alcibiad.*) Quelques siècles après (PAUSAN, *Attic.*, ch. II), on montrait encore la maison où s'était commise cette profanation, qui avait consisté à représenter dans l'ivresse les mystères d'Eleusis. (*Mém.*, de SAINTE-CROIX, p. 156.)

La tête de Diagoras fut mise à prix, parce qu'il avait divulgué l'objet secret de ces cérémonies sur lesquelles il s'était même permis d'indécentes railleries. (ARISTOPH., les Oiseaux, v. 1073.) (*Mémoires*, p. 157.)

Eschyle faillit être assommé par le peuple, pour avoir eu la témérité de laisser échapper dans ses tragédies quelques traits sur les mystères. Tite-Live (l. XXXI, ch. XIV) raconte que deux jeunes Acharnaniens qui s'étaient glissés par hasard dans le temple d'Eleusis furent massacrés sur-le-champ. (*Mém.*, p. 160.)

Les terribles vengeances suspendues sur la tête des faux-frères dans les Rites maçonniques, constituent donc ici une analogie de



plus entre les mystères de la franc-maçonnerie et ceux des temples antiques. Le F. V. Ragon a justement fait observer que *dans les anciens mystères on frappait l'esprit de l'initié, pour lui faire prendre par l'effroi des supplices, la résolution de bien observer son serment.* (*Cours philosophique, etc.*, 1841, p. 92.) Et il donne une liste analogue à celle dressée par de Sainte-Croix, au sujet des dangers courus par les *Révélateurs* des secrets.

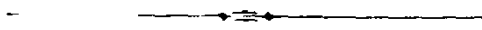
Le cycle des anciens mystères — au point de vue *Initiation* — se trouvera complètement parcouru quand nous aurons traité du **Druidisme**.

Louis DASTÉ.

(A suivre.)

~~~~~

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la chronique de notre savant collaborateur *Cora-Stral*.



PÉRISPRIT

N.-D. de la Délivrance par Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche).
20 juin 1898.

Très cher et savant Seigneur,

Votre savoir et vos goûts investigateurs, sur divers points du vaste champ scientifique, font beaucoup d'honneur à votre nom et attirent de la gloire au clergé et à l'Eglise! Votre éclat rejaillit sur nous, et je suis le premier à vous en exprimer ma profonde reconnaissance!

Je viens de lire votre article dans la *Revue du Monde invisible*. Quelles routes sans bornes, comme sur l'Océan, quelles perspectives infinies vous nous ouvrez sur ce redoutable *Invisible*, dont vous ne voulez pas abandonner le monopole aux seuls laïques! Vous faites bien de marcher à la tête des Scientifiques, avec vos étincelants flambeaux à la main. Quelles belles choses vous dites aux Prêtres, page onze! Vous voulez que nous soyons des lumineux.

La Providence m'a enlevé à ma chaire de philosophie à Caen pour m'amener inexplicablement sur ces rives de l'Atlantique, afin de restaurer le plus beau souvenir religieux et historique du Cotentin, il en coûte toujours d'entreprendre de telles œuvres.

Permettez-moi pour aujourd'hui, grand savant, dont je lis les livres, de vous poser une question, avec instante prière de me répondre pour m'instrui .

Il est très souvent question à l'heure qu'il est du mot : *périsprit* ou *péri-esprit*, expression spirite.

Et d'un autre côté, les livres des anciens sont tout pleins des mots : *mânes* et *ombres*, larves, fantômes.

Ces expressions anciennes et modernes, contemporaines ne répondent-elles qu'à des chimères, à des hallucinations, à de vaines suggestions de notre imagination?

Au contraire, ces expressions doivent-elles nous conduire par induction, à nous faire conclure à un fait réel? que voici. Entre notre âme, notre *psyché* et notre grossière enveloppe charnelle, n'y aurait-il pas une enveloppe, ou plusieurs enveloppes, plus ténues, plus délicates, plus fluidiques, à mesure qu'elles s'éloigneraient de notre lourde chair pour s'approcher de notre âme, comme faisaient les anciens

murs concentriques autour des citadelles du moyen âge? Dans le cas affirmatif, celle de ces enveloppes très voisine de notre âme serait la robe diaphane presque immatérielle, qui contiendrait notre esprit après notre mort et que les anciens appelaient : *ombres* et nous *périsprit*?

Avant notre mort, notre corps grossier contient notre âme et lui trace des limites! et après notre mort, ces *Mânes* fantastiques, ce *périsprit*, ne serait pas l'enveloppe *nécessaire* à notre âme, qui n'a pas été créée pour rester, dans notre destinée humaine, à l'état de pur esprit?

L'ange, pur esprit, a une forme et des frontières et des *termini* incompréhensibles, mais l'âme humaine qui trouve ses limites dans la chair, n'a-t-elle pas besoin, à l'écroulement de sa prison matérielle, de rester confinée et encerclée dans le dernier et le plus concentrique rempart, *nécessaire* à la ramasser?

Votre réponse affirmative, ou celle de vos doctes collaborateurs, expliquerait des traditions, des croyances indéracinables de notre esprit, et passées à l'état dogmatique chez tous les peuples, et que confirment aujourd'hui vos étonnantes découvertes dans le domaine du vaste mystère des sciences psychiques!

M^{re} Bougaud, il y a une quinzaine d'années, se posait déjà ces questions, mais il n'osait pas y répondre!

A l'heure qu'il est, Monseigneur, la science générale en ces matières a fait de plus grands pas. Vous avez allumé de vastes phares, dont les rayons se projettent fort avant et fort bien dans le royaume de cette nuit abstruse que vous travaillez à transformer en lumière et en savoir.

Dans l'espoir que vous voudrez bien tourner votre lumière vers mes ténèbres, je vous prie de vouloir bien agréer,

Monseigneur,

l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

† Ach. ANGER-BILLARDS, *chorévêque d'Antioche*,
Chan. chap. de la Délivrance.

Nous publierons prochainement une étude spéciale sur le périsprit, et nous répondrons longuement à la question de notre vénéré correspondant.
(*La Rédaction.*)

VARIÉTÉS

Une jeune fille insensible (*Rev. méd.* de Québec, 23 fév.). — Il s'agit d'une jeune fille de sang mêlé, Evatina Tardo, chez laquelle le sens du toucher n'existe pas ; la sensibilité fonctionnelle organique n'existe pas davantage. On a pu la brûler au fer rouge, la piquer avec une aiguille, et même — chose inouïe — lui tirer à bout portant un coup de feu qui lui a traversé le bras de part en part, sans qu'elle en ressentit autre chose qu'un léger choc. Evatina Tardo joint à cette particularité celle d'être à l'épreuve des microbes et de tous les poisons, quels qu'ils soient. L'arsenic, le cyanure de potassium sont sans action sur son organisme, et plusieurs fois elle s'est laissé inoculer les bacilles du typhus, du choléra et de la tuberculose. L'effet produit était absolument nul. Une autorité médicale, le Dr Playfair, qui s'est toujours occupé spécialement des troubles des centres nerveux, affirme que cette jeune fille est à l'abri de toute espèce de maladies et pourra vivre jusqu'à un âge très avancé, la seule cause de mort, accidentelle d'ailleurs, qu'elle aura à craindre, étant une blessure grave au crâne ou au rachis.

L'abolition de la sensibilité ne se rencontrant jamais à l'état permanent chez un sujet en bonne santé, il pense qu'il doit exister chez Evatina Tardo une sorte d'atrophie des nerfs sensitifs, avec intégrité des nerfs moteurs. Cette jeune fille-phénomène, également insensible au froid, à la chaleur, à la souffrance, ainsi qu'aux impressions physiques agréables ou pénibles, est née à l'île de la Trinité (Antilles), en 1878.

*
* *

Comment on avale les sabres. — *La Vie scientifique* étudie le genre d'instruction que reçoivent les mangeurs de sabres, et en voici les conclusions :

Le maître, dans les leçons qu'il donne à ses élèves suivant les traditions qu'il a reçues lui-même, « fait travailler et fatiguer la gorge avec une cuillère ». La cuillère est enfoncée jusqu'à ce qu'elle touche le fond du pharynx ; celui-ci se révolte, mais on revient à la charge pendant dix minutes, un quart d'heure. Dans les premières

séances, la gorge est très irritée, saignante, il survient des angines, et quelques sujets sont obligés de renoncer à pousser plus loin l'apprentissage. La plupart résistent à ces premières souffrances inévitables, recommencent patiemment à s'introduire la cuillère jusqu'à ce que le pharynx la supporte, jusqu'à ce que tout réflexe cesse de se produire. Cette accoutumance de la muqueuse pharyngée à la sensation de corps étrangers, cette anesthésie obtenue après des mois d'efforts patients est un phénomène digne d'être signalé. Lorsque la gorge est arrivée à l'état voulu, les élèves abandonnent la cuillère et commencent à s'enfoncer dans l'œsophage des couteaux et des sabres. L'apprentissage dure en moyenne une année. La longueur du pharynx, de l'œsophage et de la cavité stomacale, variable suivant la taille des sujets, permet sans grand danger l'introduction d'instruments de dimension proportionnée. Les manœuvres stupéfiantes des avaleurs de sabres n'ont donc rien de surnaturel et sont rationnellement possibles au point de vue anatomique et physiologique.

(*La Revue des Revues.*)

*
* *

Cas de télépathie (*Archivio de psichiatria*, vol. xix, 1898, p. 79). — Ce cas est communiqué au professeur Lombroso par le Dr Mercandino et concerne une vision télépathique d'une dame X., dont la sincérité est au-dessus de tout soupçon. Au mois de juin dernier, le fils de cette dame, César, et son neveu, Gustave, entreprirent une course de montagnes; ils devaient partir à pied de Lanzo et entreprendre de nuit l'ascension du Civrario pour descendre le matin dans le val de Suse. M^{me} X. se coucha inquiète et vers 2 heures du matin se réveilla en sursaut et eut la vision suivante : Gustave était couché, pâle et défait, sur le flanc dénudé de la montagne; il gémissait et refusait d'aller plus loin. César faisait son possible pour le réconforter; il lui fit boire tout le contenu de sa gourde et manger morceau par morceau une tablette de chocolat; Gustave continuait à gémir et refusait d'aller plus loin. Puis au bout d'un instant, la vision disparut. Le lendemain, au retour de César, M^{me} X. lui dit de prime abord : « Gustave a donc eu le mal de montagne? — Comment le sais-tu? » répliqua-t-il. Il raconta alors toute la scène qui avait eu lieu à 2 heures du matin, telle que l'avait vue sa mère, et il avoua qu'il se disait en lui-même : « Si maman pouvait me voir! Reverrai-je encore ma maison et les miens? »

Les deux jeunes gens ont confirmé ce récit par une déclaration écrite.

CORRESPONDANCE

Nous recevons d'un Monsieur Gombault, curé de Montélivaut, une lettre que nous publierons dans le prochain numéro.

*
* *

Les apparitions de Tilly.

On nous écrit :

On sait que la scène fantastique des apparitions se déroule autour d'un ormeau. La crédulité des pèlerins a décortiqué cet arbre. De l'écorce, on a fait des infusions et des tisanes auxquelles on attribue des miracles et des guérisons.

Quelques jours avant sa mort, Mgr Hugonin, évêque de Bayeux, recevait la lettre suivante :

« Je reviens de Tilly, les larmes aux yeux, profondément impressionnée de ce que j'ai vu et entendu.

« Je jure devant Dieu, sur le salut de mon âme, que ce que j'écris ici est la vérité. Je suis très sûre de n'avoir pas perdu un seul instant mon sang-froid pendant la scène que je vais raconter et de n'avoir été l'objet d'aucune hallucination.

« J'arrive à Tilly à 8 heures du soir. Après avoir cherché un logement, je me rends au champ Lepetit, j'y trouve une cinquantaine de personnes priant et chantant des cantiques. Un quart d'heure après, je me sens prise d'une grande frayeur. Je m'éloigne de l'arbre en question (à peu près de 40 mètres) et, de là, je vois quelque chose s'enrouler autour de l'arbre et prendre la forme d'une statue recouverte d'un voile très léger.

« La figure est animée, les yeux sont flamboyants, le rire ironique. Tout l'ensemble de la physionomie effrayant à voir. Plus la prière est ardente, plus il y a d'expression sur les traits. Peu à peu je ne vois plus rien.

« Je m'éloigne, ne disant à personne ce que je viens de voir. Le lendemain j'ai voulu me rendre compte si je n'avais pas été victime d'une illusion. Je me rends d'abord à l'église, ensuite au champ, vers 7 heures du matin, il faisait un soleil resplendissant. Cette fois, je suis seule. Je m'approche et je vois comme la veille. Je demande à haute voix :

« Qui êtes-vous ? » Et j'entends une voix très distincte me répondre : « Légion. » Je ne comprends pas, et j'exprime ma surprise.

Au même moment, je vois un croissant qui se forme à la hauteur des pieds et, dans ce croissant, une multitude de têtes plus ou moins grimaçantes.

« Je lis écrit en grosses lettres très distinctes le mot *légion*. Je demande alors : « Mais vous êtes donc des démons ? Et pourquoi prenez-vous cette forme ? »

— Pour tromper la crédulité publique.

— Que voulez-vous ?

— Des hommages. Nous n'avons du reste ici aucune hostilité. On nous laisse faire librement.

— Mais je vais vous dénoncer.

— Comme tu voudras, seulement prends garde à toi. »

Ma frayeur est extrême. Je retourne à l'église, priant la sainte Vierge et saint Michel de me soutenir. Le soir, je retourne au champ, et je vois exactement la même chose ; mais je ne prononce aucune parole. Je souffre horriblement de voir la foi avec laquelle on prie, sans pouvoir dire un mot, car je considère, à tort peut-être, que mon devoir de chrétienne m'impose le silence.

« Je m'éloigne en priant Notre-Seigneur et la sainte Vierge de me rendre le calme et la paix.

« Je termine mon récit comme je l'ai commencé, en répétant devant Dieu le serment que je n'ai pas dit un seul mot qui ne soit la vérité. »

J. M.

Pourquoi refuse-t-on obstinément de couper cet arbre mort ? Le sacrifice ne serait pas grand, et l'on verrait cesser, peut-être, les manifestations fantastiques qui troublent depuis longtemps les esprits échauffés du pays de Vintras. (*Croix de Paris.*)

Dès les premiers jours, M. le chanoine Brettes a demandé instamment, et avec raison, la suppression de cet ormeau hanté, qui a été le point de départ des manifestations de Tilly. (*Note de la rédaction.*)

*
* *

Paris, 20 juin 1898.

Monsieur,

Vous dites, page 64 de votre estimable *Revue*, que Papus est le chef des kabbalistes. C'est inexact. Tous les journaux ont annoncé que c'était M. Barlet qui avait été nommé président de l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix, après la mort de Stanislas de Guaita. Papus est le président du Martinisme et le délégué général de l'ordre kabbalistique. Il faut déjà être martiniste pour devenir membre de l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix...

X***

Nous remercions notre aimable correspondant de sa communica-

tion, mais elle ne modifie pas notre sentiment. Si M. Barlet est le *président* des kabbalistes, M. Encausse, dit Papus, en est le *chef* incontesté. Ce maître de l'occultisme dirige personnellement ses sociétés et ses revues. De même que Léo Taxil, de sinistre mémoire, il se cache souvent sous des pseudonymes. Bien des noms qui figurent à l'*Initiation* et ailleurs servent à dissimuler le maître mage. Nous ne serons ni dupes ni complices.

*
* *

L'explication donnée par M. le Dr Guebhard aux *photographies d'esprits* est-elle absolument péremptoire et sans réplique? Le *Journal du Magnétisme* ne se rend pas et continue à soutenir l'existence des effluves humains. Qui faut-il croire?

Réponse : — Le *Journal du Magnétisme* dirigé par M. H. Durville, soutient des opinions peu sûres et sujettes à caution. L'étude de M. Majewski, même avec les clichés énigmatiques qui l'accompagnent (n° 20 du journal, 2^e trimestre 1898), n'arrive pas à la hauteur des remarquables travaux de M. Guebhard. Nous tenons ceux-ci pour très solides et irréfutables.

M. Adrien Guebhard est un savant de grande valeur dont l'esprit inquiet des magnétiseurs mécontents ne saurait ébranler le crédit. Il est professeur agrégé à la Faculté de médecine et absolument compétent dans les questions de physique et de chimie. Nous n'avons pu encore que résumer ses travaux; mais nous nous faisons un devoir et un plaisir d'indiquer aujourd'hui leur exacte nomenclature :

— *Sur les prétendus enregistrements photographiques de fluide vital*, extrait de la *Vie scientifique*, n^{os} 106, 108 et 110, Paris, Juven.

— *Sur la prépondérance de l'action mécanique des courants de convection dans les enregistrements de figures d'effluves sur plaques voilées soumises à l'action de pôles thermiques dans les bains révélateurs*, Comptes rendus de l'*Académie des sciences*, fév. 98.

— Communication à la *Société d'études scientifiques* de Draguignan, déc. 97.

— *Petit manuel de photographie spirite sans « fluide »*, Journal *La photographie pour tous*, 1897-98.

— *Sur les phénomènes de ségrégation moléculaire observables dans les liquides troubles abandonnés au repos*, Tours, Deslys, 1898.

— *A propos des enregistrements photographiques d'effluves humains*, *Revue scientifique* du 15 janvier 1898.

Toutes ces publications sont envoyées « gratis et franco », à première demande adressée, par carte postale ou simple carte de visite, à l'auteur, M. le Dr Guebhard à Saint-Vallier-de-Thiery (Alpes-Maritimes).

BIBLIOGRAPHIE

Magnétisme vital, expériences récentes d'enregistrement suivies d'inductions scientifiques et philosophiques, par Ed. GASC-DESFOSSÉS. Préface par M. le professeur Boirac, 1 vol. in-18 de XVIII-335 pages. Prix : 6 fr. (Paris, Société d'éditions scientifiques, 1897.)

Il n'est jamais trop tard pour recommander un bon livre, surtout quand ce livre est écrit de main d'ouvrier et consacré à une question pleine d'intérêt et d'actualité. Tel est le remarquable ouvrage d'un distingué professeur de l'Université, M. Gasc-Desfossés, sur le *magnétisme animal* ou *vital*. Il est très suggestif et embrasse une foule de questions qui sont examinées et discutées dans la *Revue*; mais sa partie neuve et originale, sur laquelle on nous permettra d'insister ici, concerne de curieuses expériences faites récemment avec un galvanomètre très sensible chez M. le comte de Puyfontaine. Ces expériences ne sont pas absolument démonstratives, elles demandent à être reprises, développées et contrôlées par des hommes compétents, physiologistes et physiciens; mais, telles qu'elles sont, elles ont une réelle valeur et ne sauraient passer inaperçues. Et c'est à juste titre que M. le Dr Surbled leur a consacré un chapitre dans son dernier livre (1).

M. de Puyfontaine a d'abord constaté, en prenant dans ses mains les électrodes de son galvanomètre, des déviations plus ou moins fortes de l'aiguille. Ces premiers résultats ne nous paraissent pas extraordinaires : ils attestent l'existence dans l'organisme de forces physiques, électriques ou autres, que nul ne peut contester sans mentir à l'observation.

Mais M. de Puyfontaine ne se borne pas à produire ainsi des courants appréciables, il manifeste encore la faculté singulière de diriger *volontairement* ces courants dans un sens déterminé. « Il annonce à l'avance le sens dans lequel il veut faire dévier l'aiguille, et la fait dévier en effet; bien plus, il peut, *sans changer de mains les électrodes*, faire passer à son gré le courant négatif ou le courant positif, à la demande du spectateur; c'est donc la volonté seule qui fait changer le signe du courant. » (Gasc-Desfossés.)

Ce qui est étrange et absolument déconcertant, c'est que les disciples et les amis de M. de Puyfontaine n'ont jamais pu diriger à leur gré

(1) *Spiritualisme et spiritisme*, chap. XI, p. 217-232.

le courant du galvanomètre. M. Gasc-Desfossés ne s'en étonne pas et avoue ingénument son impuissance. Comment expliquer l'action *personnelle* de M. de Puyfontaine? Il n'est ni sorcier, ni thaumaturge, et cependant il opère comme un véritable magicien : il manifeste une *force* extraordinaire, et son exorbitant privilège a une cause qu'on ignore. De nouvelles recherches s'imposent pour éclaircir ce mystère.

M. Gasc-Desfossés ne s'est pas contenté de signaler les curieuses expériences de M. de Puyfontaine, il en a rapproché des théories et des faits qui s'y rattachent plus ou moins, par exemple la théorie des *effluves magnétiques* d'après Charpignon et Reichenbach et les travaux originaux de M. le colonel de Rochas. Ici le terrain est moins sûr, fuyant et glissant, et mille doutes surgissent. Quelle confiance accorder à des *somnambules* et à des *sensitifs*, exposés plus que personne à la suggestion, au mensonge et à l'erreur? Il est vrai que le savant russe Narkowietz Iodko (que notre auteur oublie de signaler) et, à sa suite, M. de Rochas ont prétendu remplacer le *sensitif* par la *plaque sensible* de l'appareil photographique et démontrer ainsi *matériellement* l'existence des *effluves magnétiques*. Mais qui garantit, dans les conditions posées d'expérience, que le dégagement manifesté est bien celui du *fluide vital*, et non celui d'une force physique quelconque. L'intervention *nécessaire* d'une bobine d'induction fait penser à l'électricité et laisse en tout cas planer une grande incertitude sur la nature du phénomène.

Ce n'est pas tout. Les récentes expériences de M. Guebhard, qu'un de nos collaborateurs relate dans cette *Revue* même, rendent très suspectes les affirmations de M. Iodko : elles ne permettent plus d'admettre les *photographies d'effluves psychiques* ou *animiques*, les signatures *d'esprits*, les *psychicônes*, etc. Il s'agit dans l'espèce du truc de M. le Dr Baraduc, mais c'est aussi celui de M. Iodko, et il vient d'être trop nettement démasqué pour garder le moindre crédit et ne pas disparaître honteusement.

M. Gasc-Desfossés témoigne une rare crédulité : il n'hésite pas à accepter les dires de M. de Rochas et à le suivre dans sa théorie de l'*hypnose profonde* et de l'*extériorisation de la sensibilité*. En dehors de M. Boirac, personne n'a réussi à reproduire les étonnantes expériences du célèbre colonel. Nous ne les tenons pas pour *scientifiquement* établies. Ce qui est mieux confirmé, hélas! ce qui ne fait pas de doute, c'est la doctrine *spirite* dont elles s'inspirent.

L'homme se compose-t-il de trois principes : le *corps*, l'*esprit* et l'*âme*? Le *périsprit* ou *corps astral* existe-t-il? Est-il un lien entre l'esprit et le corps, susceptible d'être notre *double*, de s'extérioriser? La confusion est-elle acceptable entre l'*od* ou fluide magnétique et le *périsprit* ou l'âme humaine? Nous la contestons absolument, mais les *occultistes* et les *spirites* font tout pour l'établir, et l'un d'eux, Karl du Prel, écrivait récemment : « L'occultisme a démontré (?) que c'est

l'od extériorisé qui reste pour l'homme le support de la sensation, de la volonté, de la force vitale, des sentiments, des pensées. »

M. de Rochas n'est-il pas le complice de ces faux savants ? On le dirait à l'entendre professer l'existence du *corps astral*, à lire surtout l'éloge pompeux qu'ils font du colonel. « M. de Rochas a mérité grandement de l'occultisme, » écrivait en 1896 l'un d'eux, le D^r Encausse, dit Papus.

Nous ne pouvons suivre M. Gasc-Desfossés sur ce terrain dangereux de l'*occultisme* : la science y perd ses droits. Nous sommes d'ailleurs persuadé que l'auteur, dont les idées spiritualistes et chrétiennes sont bien connues, se convaincra vite de son erreur. Il n'a d'autre ambition que la recherche de la vérité et l'avancement de la science, et il a droit à toute notre reconnaissance pour les précieux éléments d'étude que son livre fournit. Les expériences de M. de Puyfontaine sont aujourd'hui connues, grâce à lui, elles vont être incessamment reprises et donner au *magnétisme animal* un nouvel essor et peut-être une place définitive dans la science.

D^r LUCIDE.

*
* *

La Photographie transcendante. Les esprits graves et les esprits trompeurs, par J. FINOT. 1 volume in-8° de 54 pages. (Paris, Charles Mendel, 1898.)

Cet opuscule, écrit sans prétention, donne quelques renseignements utiles sur les *photographies d'esprits* et se lit avec plaisir. M. Finot réserve l'avenir, mais il est un peu sceptique, et pour cause : il rappelle les mésaventures du passé, le fameux procès Buguet, le jugement de Buffalo et remarque que souvent le spiritisme conduit à la folie. L'Amérique est la terre classique de cette funeste erreur ; et on raconte que les grandes villes abondent en *spécialistes* qui pratiquent le métier avéré de *correspondants entre les morts et les vivants*. Des gravures égaient le récit de notre auteur. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pas signalé les derniers travaux du professeur Guebhard, avec lesquels les *photographies d'esprits* se trouvent définitivement enterrées.

D^r G. DE LA M.

Le Gérant : P. TÉQUI.

LE SPIRITISME ET LE MONDE OCCULTE

I

J'ai trouvé dans un vaillant journal italien, la lettre suivante d'un savant missionnaire qui, depuis quinze ans, exerce le saint ministère au Japon (1). La lettre est datée de Tokio et de cette année :

« Le courrier de San-Francisco de Californie, m'a apporté votre journal avec d'autres papiers. Je l'ai lu, relu, médité, et j'y ai trouvé une merveilleuse description de l'action démoniaque incontestable qui s'exerce avec la plus grande facilité sur les quarante millions d'habitants qui forment le grand empire du Mikado.

« Ici, c'est la religion des esprits qui est la religion dominante, et tout ce peuple, à part de rares exceptions, est à la lettre, spirite et adorateur de Satan. Les saintes vérités de la religion catholique ne pénètrent que difficilement dans quelques esprits d'élite. Ici, aussi, les esprits qui se manifestent prennent le nom d'âmes désincarnées.

« O. L., *Miss. ap.* »

Voilà donc un peuple jeune, ardent, qui vient de naître à la vie civilisée, un peuple qui étonne le monde par la rapidité inouïe de ses progrès, plongé déjà dans les rêveries du spiritisme, et séduit par la théorie des désincarnés : il passe de l'idolâtrie au spiritisme. On peut considérer l'Amérique comme la terre classique du merveilleux. Les cercles spirites se multiplient aussi en Italie, en Espagne, en Belgique et en

(1) *Campana del Mattino*, 20 gennaio, 1898.

France, et, sans exagérer leur importance, il faut bien reconnaître qu'ils ont produit un certain mouvement intellectuel.

Dans un article intitulé : *Le Spiritisme et l'Eglise*, article récent, la *Revue spirite* nous fait connaître ses espérances et ses vues sur l'évolution de l'Eglise d'Allan-Kardec :

« Le spiritisme poursuit sa marche en avant à travers le monde, aussi le cléricalisme cherche-t-il aujourd'hui à s'en emparer ouvertement, tandis que jusqu'ici il n'avait opéré que d'une manière occulte pour enrayer sa propagation.

« L'Eglise a toujours reconnu comme vrais, comme réels, les phénomènes spiritiques, mais d'après elle, s'ils sont produits par des laïques, ce sont les œuvres du démon, car le surnaturel étant d'essence purement divine, ne peut être obtenu que par des saints, des *oints* du Seigneur. Or, dans le spiritisme, il n'y a rien de surnaturel, et nous n'admettrons jamais que le spiritisme laïque profane est œuvre diabolique... Ce qu'on ne saurait refuser aux spirites, c'est d'être franchement anticléricaux, et c'est pour cela que l'Eglise les déteste tant et que n'ayant pu démolir le spiritisme par le ridicule, ils vont essayer de tourner la position pour s'emparer de la place. Nous voyons le cléricalisme opérer ce mouvement tournant, s'emparer du courant occultique et employer pour cela certains journaux, la *Croix* et le *Pèlerin* entre autres, et certaines sociétés. »

Si nous avons quelque doute sur l'utilité de l'œuvre que nous avons entreprise, cet article, plein de fiel et de haine contre l'Eglise, suffirait pour nous rassurer. Quand l'auteur de cet article accuse l'Eglise de vouloir s'emparer du spiritisme; quand il l'accuse de considérer comme démoniaques tous les phénomènes spirites produits par des *laïques*; quand il prétend que Lamennais, Loyson, Sterling, et quelques malheureux apostats sont des spirites, fatigués de l'enseignement catholique et en révolte légitime contre la foi, il nous fait sourire : il nous découvre une ignorance trop naïve pour mériter l'honneur d'une discussion. Il n'ose pas signer son article : il a raison (1).

(1) Voici avec quelle aménité la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, 1^{er} juillet, annonce notre Revue : « Nous verrons si la science aura plus d'in-

II

Il me paraît certain que la grande majorité des spirites se compose d'indifférents et d'incrédules en matière de religion qui, sans conviction, sans arrière-pensée de révolte contre l'Eglise ni d'adhésion à une secte nouvelle, cherchent une distraction, et une émotion violente dont ils ne veulent pas connaître ou avouer le danger.

On se rend aux séances spirites pour entendre des bruits et voir des meubles s'agiter sans cause apparente, pour recevoir les communications des désincarnés, pour apprendre quelque chose sur le grand inconnu de l'autre vie, pour rester encore en communication de pensées et de souvenirs avec ceux que nous avons aimés et qui ne sont plus. Aux âmes que le matérialisme révolte et que le christianisme effraye, malgré les grandes espérances qui tempèrent les sévérités de la justice, à ces âmes, on présente un spectacle qui frappe vivement l'imagination et qui les console. Erreur, sans doute, erreur coupable et dangereuse, mais on fait tant d'efforts pour concilier ces imprudences avec les revendications de la foi blessée; et l'erreur qui charme exerce sur certains esprits mal défendus, des séductions si profondes!

Nous voyons même des catholiques de bonne foi qui ne consentiraient jamais à une apostasie, se mêler aux fanatiques spirites, et chercher une conciliation impossible, entre leur imprudence et leur religion. Ils entendent parler de l'immortalité de l'âme, de la récompense des bons, de la punition des méchants, de la nécessité de faire le bien, de soulager le prochain, de fuir le vice, de pratiquer les vertus naturelles, de devenir meilleur, de préparer ainsi, par le sacrifice et la vertu, une évolution spirituelle dans cette échelle des êtres dont le sommet se perd dans l'infini. Cet enseignement les ravit. Les esprits qui se manifestent par le *médium* reproduisent d'une manière si frappante, les pensées, les sentiments,

fluence sur le bon sens des lecteurs que le fanatisme et la superstition intéressés des adversaires éternels de tous les progrès et de toutes les libertés. »

Ce cliché est usé, il serait temps de le renouveler. Et l'auteur de cet article m'accuse d'avoir l'âme *batailleuse*!

E. M.

les habitudes, la vie des personnes évoquées que l'on se croit certain de leur identité, et qu'on écoute leurs communications comme l'infaillible expression de la vérité.

Ces âmes de bonne foi ne saisissent aucune contradiction entre ce qu'elles entendent et ce qu'elles croient, entre les révélations spirites et l'enseignement mal compris de la religion à laquelle elles appartiennent; elles prétendent même y trouver la confirmation de leurs espérances et la satisfaction de ce besoin vague, rêveur de religiosité qui s'embarrasse dans la rigidité trop austère des dogmes et qui se développe avec la sensibilité affinée et affranchie de la direction de la raison.

C'est ainsi que les spirites arrivent insensiblement à fonder une religion nouvelle, une église nouvelle, un culte nouveau et à grouper dans l'unité de croyance et de prière des disciples dispersés dans toutes les parties de la terre :

« Nous savons que grand est le nombre de nos frères et sœurs en croyance, qui ne trouvent point de réunions spirites religieuses, les dimanches, pour satisfaire à leur besoin de culte, il ne serait pas aisé, nous le reconnaissons, de trouver partout des personnes compétentes, pour improviser, à l'exemple des protestants, une prière et prononcer un discours d'exhortation, mais ici, dans nos humbles villages, par le travail de développement de la médiumnité à incarnation, l'on obtient partout des bons *esprits-guides* pour donner l'instruction nécessaire, en même temps que la pensée religieuse de l'assistance suffit pour tenir les esprits légers et trompeurs à l'écart. Il va sans dire que les séances religieuses du dimanche n'empêcheront point les séances de discussions et expérimentations, absolument nécessaires aussi, mais que l'on peut réserver pour les jours de semaine (1). »

Cette église constituée par une fraction des disciples d'Allan-Kardec, est appelée sans doute à se perdre dans le flot des sectes qui constituent le protestantisme, en conservant cependant, un cachet particulier; elle sera fidèle aux pra-

(1) *La Vie d'outre-tombe*, 15 juin 1898.

tiques spirites, elle propagera quelques vérités morales et religieuses, elle s'affranchira de toute autorité en matière de religion.

Déjà, au dernier congrès international de spiritisme et des sciences psychiques tenu à Londres, cette année, à l'ouverture des séances, un service religieux fut célébré par le R. Page Hopps, ministre spirite et protestant. Des journaux importants de l'église spirite, le *Light*, le *Banner of light* et d'autres périodiques publient régulièrement des sermons de pasteurs spirites protestants qui demandent la confirmation de leur foi nouvelle au prophète Isaïe, aux apôtres, plus particulièrement à saint Paul et à Wesley. Récemment le pasteur et professeur Hodgson déclarait publiquement qu'il donnait sa pleine adhésion au spiritisme, c'est-à-dire à la foi religieuse de ceux qui se tiennent en communication avec les défunts.

III

Cependant la religion spirite est avant tout négative, et si elle conserve les préceptes essentiels de la morale naturelle, elle exclut sans hésitation le dogme catholique et l'autorité. De là, ces attaques violentes des spirites contre l'Église catholique. Ils rencontrent là une résistance qui les irrite et dont ils rêvent la destruction.

Ils nient la divinité de Jésus-Christ, tout en respectant l'incomparable sagesse de la morale et de la loi d'amour qu'il est venu apporter à la terre; et, malgré les textes si clairs, si nombreux, si concluants qui remplissent l'Évangile, malgré la tradition qui remonte sans interruption de nos jours à la première heure de l'église chrétienne, ils ne craignent pas d'écrire ceci :

« Les auteurs de l'Évangile n'avaient prévu ni les dogmes, ni le culte, ni le sacerdoce. Rien de semblable ne se trouve dans la pensée évangélique. Nul n'a été moins que Jésus, imbu de l'esprit sacerdotal; nul n'a été moins épris des formes, des pratiques extérieures. Tout en lui est sentiment, élévation de la pensée, pureté du cœur et simplicité. »

« Sur ce point, ses successeurs ont complètement méconnu ses intentions (1). »

Ils nient la doctrine chrétienne sur la vie future, la récompense éternelle et l'éternel châtiment, sur les anges et les démons qui ne seraient, à leurs yeux, que des désincarnés.

Ils nient l'existence de l'enfer, du purgatoire et du démon. Entre ces deux puissances, Dieu et Satan, disent les spirites, il y a un antagonisme irréductible, et l'un doit détruire l'autre, mais leur coexistence éternelle répugne à la raison (2).

Ils nient l'acte créateur de Dieu qu'ils remplacent dans leurs théories par l'éternelle évolution et la déification de la nature, par une seule substance qui forme, dans son évolution, l'infinie variété des êtres ou des créatures et de l'univers. Mais tous les spirites n'arrivent pas à ces considérations élevées de la métaphysique transcendante; ils s'arrêtent à la conception plus compréhensible des réincarnations.

Ils résistent aux sollicitations trop pressantes de certains ministres, aux protestations et aux invitations cauteleuses des Martinistes qui voudraient s'emparer du mouvement spirite (3), et embrigader dans leur secte tous les disciples d'Allan-Kardec; ils veulent rester ce qu'ils sont, et ils font cette déclaration :

« Nous autres, spirites, nous sommes les vrais chrétiens: nous affirmons que le salut de l'âme ne se trouve ni dans la croyance, ni dans les dogmes, ni dans la foi, mais dans l'accomplissement des actes commandés par le Christ (4). »

Il est donc certain, après les déclarations de l'*Étendard spirite* que nous venons de citer, que les occultistes martinistes ont une doctrine et des initiations qu'ils veulent cacher sévèrement à l'attention publique. Il leur faut les ténèbres et le mystère: ils ont peur de la lumière. Il faut avoir subi les épreuves de l'initiation secrète pour être admis à la connaissance de la doctrine mystérieuse (ésotérique) que l'on cache au vulgaire, toujours si facile à tromper.

(1) Léon DENIS, *Christianisme et Spiritisme*.

(2) *Il Vessillo Spiritista*, Lettera del Prof. Damiani sul tema del Satanismo.

(3) Vi sono cose nell'Ordine o società Martinista che noi non possiamo accettare... Disprovando l'iniziazione e l'esoterismo. (*Ibid.* Luglio 1898.)

(4) *Il Vessillo Spiritista*, aprile 1898.

Il est également certain que les Martinistes ont souhaité et demandé la fusion avec les disciples d'Allan-Kardec; et nous sommes justes quand nous rapprochons, dans des discussions toujours courtoises, l'occultisme et le spiritisme, sans les identifier, ni les confondre.

Et ces faits évidents que nous rapportons, n'empêcheront pas les occultistes, toujours préoccupés de tromper les naïfs et les incrédules, de protester, de nous accuser d'exagérations, d'erreur ou de manœuvre déloyale quand nous parlerons des affinités secrètes qui les rattachent au spiritisme et aux écoles que nous voulons réfuter.

Les spirites ont déclaré qu'ils entendaient garder leur indépendance, qu'ils étaient opposés à l'initiation, que leur doctrine et leurs pratiques n'avaient rien de mystérieux, et que tout le monde pouvait en prendre connaissance, pour approuver ou les discuter.

! Nous aimons cette loyauté.

Nous voilà donc en présence d'un mouvement sérieux; nous avons devant nous une école puissante, organisée, active, convaincue, une école d'un zèle ardent qui compte des disciples très nombreux dans toutes les parties du globe, et qui mérite autre chose que l'ironie ou le dédain: elle mérite l'attention et la discussion. On fait, en ce moment, de grands efforts, pour pousser ce flot soit vers le protestantisme, soit vers l'occultisme et le martinisme; on essaye de donner aux spirites du monde entier ce mot de ralliement: haine à l'église catholique, l'éternelle ennemie qu'il faut détruire; foi absolue aux communications permanentes entre les incarnés qui sont sur la terre et les désincarnés que nous ne voyons pas, mais qui sont autour de nous.

IV

Voici la partie dogmatique ou positive de la religion spirite:

L'homme se compose 1° d'un corps visible, tangible, matériel, analogue à celui des animaux, et soumis aux mêmes conditions vitales; 2° d'une âme immatérielle, esprit

incarné transitoirement dans ce corps, c'est lui qui est le principe de la sensibilité, de la pensée et de la volonté; 3^e d'un principe intermédiaire entre l'âme et le corps, entre la matière et l'esprit; on donne à ce principe semi-matériel, éthéré, le nom de përisprit.

Au moment de la mort, l'enveloppe grossière et matérielle, le corps que nous voyons est détruit; l'âme conserve son enveloppe intermédiaire, diaphane, semi-matérielle, ou përisprit, qui lui permet, en certaines circonstances, d'apparaître et d'affecter encore la vue, l'ouïe, le toucher.

Après un laps de temps plus ou moins long, l'âme sort de la catégorie des esprits errants, elle reprend un corps, elle recommence sa vie; elle ne se réincarne jamais dans les animaux.

Nous avons eu plusieurs existences corporelles, nous en aurons d'autres plus ou moins perfectionnées, soit sur cette terre, soit dans d'autres mondes. Pendant ces existences successives, l'âme expie, s'améliore, approche de la réalisation toujours difficile de la perfection. A chaque existence nouvelle, l'esprit fait un pas dans la voie du progrès; et, quand il s'est dépouillé de toutes ses impuretés, il n'a plus besoin des épreuves de la vie corporelle, il arrive, après des réincarnations indéfinies, à l'état d'esprit bienheureux ou de pur esprit.

« A mesure que les esprits s'épurent, dit Allan-Kardec, ils s'incarnent dans des mondes de plus en plus parfaits, jusqu'à ce qu'ils aient dépouillé toute matière et se soient lavés de toutes leurs souillures, pour jouir éternellement de la félicité des purs esprits dans le sein de Dieu. »

Si les esprits incarnés habitent les différentes parties du globe ou de l'univers, s'ils sont localisés, il n'en est pas de même des esprits errants ou non incarnés, pendant le temps qui précède la réincarnation : ceux-ci, en nombre incalculable, sont dans l'espace, à nos côtés, partout; ils nous voient, ils nous coudoient, ils s'agitent autour de nous: ils exercent une action incessante sur le monde physique, dans le monde moral, et en nous, sur nos pensées, nos sentiments et nos désirs.

Ces esprits se manifestent, tantôt spontanément, tantôt par évocation : « On peut évoquer tous les esprits, dit Allan-Kardec, ceux qui ont animé des hommes obscurs, comme ceux des personnages les plus illustres, quelle que soit l'époque à laquelle ils ont vécu ; ceux de nos parents, de nos amis ou de nos ennemis, et en obtenir par des communications écrites ou verbales, coups frappés, paroles, écritures de médium, des renseignements sur leur situation, sur leurs pensées à notre égard, ainsi que les révélations qu'il leur est permis de nous faire (1). »

V

Il faut bien le reconnaître, cette conception de la vie future et du lendemain de la mort ne repose sur rien ; c'est l'œuvre brillante et charmante de l'imagination pour entretenir des espérances et pour consoler de grandes douleurs. A chaque instant, on est tenté d'arrêter le narrateur qui nous parle des esprits désincarnés, errants à travers l'espace sans limite, et de lui dire : Qu'en savez-vous ?

Comme vous, je peux chercher à me consoler et rêver, en suivant l'impulsion du cœur et les caprices de l'imagination, cette brillante magicienne qui ne nous quitte jamais. Je ferai ce rêve absurde : « Après la mort, les âmes qui ont besoin d'expiation et de pardon, passent dans un autre monde, immense et éclairé par un autre soleil. De là, elles nous voient, elles nous entendent, elles pensent à nous, elles ne cessent pas de nous aimer. Elles s'aiment aussi entre elles, et dans ces régions pacifiques, lumineuses, plus élevées que la terre, elles ont une conception plus claire, plus précise, plus efficace, de la beauté de Dieu, de la nécessité de la justice, du charme austère du devoir, de la grandeur des ascensions qui emportent vers les esprits supérieurs, dont l'incomparable pureté ne souffre ni imperfection, ni souillure, ni défaillance.

(1) *Le Livre des Esprits*, p. xvii.

« Et cette vue radieuse, accompagnée et fécondée par l'action d'une grâce plus abondante, émeut la volonté, agite doucement le cœur, attire, entraîne, précipite les âmes vers le repentir et l'amour. Ainsi transfigurée sous le coup de cette illumination de la pensée, de cet agrandissement soudain de l'horizon, l'âme se transforme, s'élève, et radieuse, elle entre au paradis, où l'infinie bonté de Dieu fait triompher le bien sur le mal anéanti.

« Pourquoi me parlez-vous de réincarnations ? pourquoi me forcez-vous à plier mes ailes et à m'enfermer dans un corps matériel ? pourquoi voulez-vous me faire ainsi recommencer sans cesse cette vie terrestre qui me laisse un invincible dégoût et de si amers souvenirs ? Vous me parlez d'expiation et de justice, je vous réponds en invoquant l'amour et le pardon : l'amour enflamme le cœur en possession d'une vue plus intense de la beauté de Dieu ; le pardon descend du cœur de Dieu dans l'âme repentante et divinement éprise de la créature transfigurée. Est-ce qu'un acte d'amour de cette pauvre créature qui a déjà porté le poids de la vie, n'a pas plus de valeur devant Dieu que ces purifications et ces réincarnations toujours renouvelées dont vous menacez le pécheur, ce malheureux que sa petitesse écrase, en présence de l'Infini ! »

La conception que je me fais ainsi de la vie future vaut bien la vôtre : elle est fausse, j'en conviens, mais, si tout homme qui se place en face du mystérieux inconnu, a le droit, comme vous, de se faire une idée particulière du lendemain de la mort, je n'ai pas besoin de vos lumières, je saurai bien trouver, sans vous, le rêve qui doit me consoler !

La raison philosophique m'apprend que l'âme est immortelle, que les bons seront récompensés, que les méchants seront punis, mais elle ne peut pas m'apprendre ce qui dépend de la volonté libre de Dieu, savoir, la nature de la récompense et du châtiment. Je le saurai s'il plaît à Dieu de me le révéler, par l'infailible autorité de l'Église catholique qui parle et enseigne en son nom ; et c'est ainsi que je le sais parce que je crois.

VI

Je sais bien que les spirites prétendent nouer des relations avec les défunts, s'entretenir avec eux, recevoir leurs communications et se renseigner ainsi d'une manière certaine sur l'état des âmes désincarnées, sur le lendemain de la mort.

Ici encore la logique des Kardécistes se trouve en défaut. Qu'un agent mystérieux, inconnu, puisse entrer en relation avec nous par l'intermédiaire d'une table parlante, d'un crayon attaché à une corbeille ou posé sur une table, d'un sujet entraîné qui prend le nom de médium, c'est possible, c'est réel, je le crois et je le sais par des expériences personnelles et par des témoignages très sérieux, dont je n'ai pas le droit de suspecter l'intelligence et la sincérité.

Nous sommes donc d'accord avec les spirites sur ce point (1).

Que cet agent mystérieux connaisse avec une exactitude troublante le nom, l'âge, l'écriture, les habitudes, les relations, la vie terrestre du défunt sur lequel j'entends me renseigner, c'est possible, c'est réel, je ne peux pas et je ne veux pas en douter. En cette matière, il ne faut être ni crédule, ni incrédule, mais sincère et ne jamais reculer devant la vérité.

Mais que cet agent dont je reçois les communications soit réellement le défunt dont le sort m'intéresse, en un mot qu'il y ait identité entre l'agent et le défunt, voilà ce qui n'est pas démontré; aucune expérience n'a pu l'établir, et je dirai même que, dans certaines circonstances dont les détails me sont connus, l'Agent ou l'Esprit a répondu : Non, les défunts ne reviennent plus; c'est moi, c'est-à-dire l'Esprit mystérieux qui vous parle en leur nom.

(1) Les occultistes et les spirites sont d'accord sur les points suivants : 1° Ils ne reconnaissent ni la divinité de Jésus-Christ ni l'autorité de l'Eglise catholique enseignante; 2° ils n'admettent pas l'enseignement chrétien sur le ciel, le purgatoire et l'enfer; 3° ils admettent entre le corps et l'âme, une substance intermédiaire, un périsprit! qu'ils appellent encore astral polarisé; 4° ils attribuent une très grande valeur morale à la doctrine des réincarnations; 5° ils admettent les communications avec les esprits; 6° c'est principalement parmi les spirites qu'ils recrutent les occultistes.

Toutes les expériences qui ont été faites permettent d'affirmer que l'Esprit connaît le défunt que j'interroge; aucune expérience ne me permet d'aller plus loin, et de dire : Oui, c'est le défunt qui nous répond.

Et je dirai aux spirites égarés par ces communications étranges : Connaissez-vous cet esprit mystérieux qui répond ainsi à vos appels imprudents? Où est-il, d'où vient-il, que veut-il, quelle est son origine, sa nature et son but? Que direz-vous pour justifier la confiance que vous accordez si facilement aux révélations de cet esprit inconnu, et que vous refusez à l'Église enseignante?

Il vous reste encore à prouver que cet esprit ne se trompe pas, qu'il ne peut ni ne veut vous tromper, qu'il ne cherche pas à gagner votre confiance par des conseils d'une beauté naturelle incontestable, avec l'espérance de nous séduire et de nous détourner ensuite de cette vérité que vous ne savez plus reconnaître et que vous ne pouvez plus aimer.

En présence de cet esprit inconnu que vous ne connaissez pas, qui vous parle par un *médium* ou par une table soulevée, vous vous écriez : Je crois! Vous affirmez ce qu'il affirme, et vous niez tout ce qu'il nie! Quelle abdication des droits les plus sacrés de la raison!

Soyez plus sévères, faites une enquête scientifique sur la nature et les antécédents de cet inconnu dont les oracles vous ont séduit! Je vous demande un usage plus noble de la raison.

En toute cette argumentation, je n'interroge ni la tradition, ni les conciles, ni la théologie, je reste sur le terrain de la philosophie, de l'observation, de la raison, et je constate que les spirites ne peuvent pas justifier par des communications certaines leur roman du lendemain de la mort.

Et m'adressant aux chrétiens, je leur dirai : Méfiez-vous de ces communications dangereuses. l'Église les interdit sévèrement. elles ne vous apprendront rien; elles ne vous feront aucun bien, et elles vous feront, peut-être, un grand mal.

Élie MÉRIC.

QUE SIGNIFIE LE MOT : MYSTIQUE?

(Suite et fin)

J'ai donné la définition du mot *mystique* et des états mystiques. Je n'ai pas à décrire ici ces états. Toutefois c'est compléter leur définition que de rappeler qu'ils se partagent en deux grandes catégories. Sans doute, cette division est connue. Mais ce qui l'est moins, c'est son importance pratique. Il n'est donc pas superflu d'y insister.

La distinction est tirée uniquement de la nature de l'*objet* qui est offert à notre connaissance. Le caractère des états du premier groupe consiste en ce que c'est Dieu lui-même, et tout pur, que l'on connaît. Ces grâces sont les plus nobles. On les appelle *union mystique* ou encore *contemplation mystique* (ou *infuse*) de la divinité (1).

Dans le second groupe, ou bien l'objet n'est plus la divinité, ou bien c'est quelque chose qui s'y surajoute. Nous trouvons là les *visions* (d'êtres créés, y compris l'humanité de Notre-Seigneur), et les *révélations*; en d'autres termes, les *apparitions* et les *paroles surnaturelles*. On y joint les *phénomènes corporels miraculeux*, tels que ceux qu'on remarque parfois chez les extatiques.

Pour distinguer ces deux groupes de connaissances dont les objets sont si différents, on a proposé d'appeler grâces *indéiques* celles qui font ainsi pénétrer dans la divinité; les autres, ayant pour terme un être créé, seraient appelées *exdéiques*. Rien ne contribue à donner et maintenir des idées claires, comme de désigner par des mots *très courts* et *s'opposant bien l'un à l'autre*, les choses qu'on est porté à confondre.

J'ai dit que cette distinction qui, au premier abord, paraît purement philosophique et spéculative, a une grande importance

(1) Le plus souvent, lorsqu'on emploie le terme de *contemplation mystique*, on sous-entend, à l'exemple de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, qu'il s'agit de la contemplation ayant pour objet la divinité. De la sorte, ce mot devient synonyme d'union. Mais, par lui-même, il est plus général et s'étend même aux visions et révélations.

pratique. C'est qu'en effet, les jugements qu'il faut porter sur les phénomènes mystiques sont très différents, suivant qu'ils appartiennent à l'une ou à l'autre catégorie.

Et d'abord, les *révélations* et les *visions* (d'objets créés) doivent être l'objet d'une grande défiance. Elles sont sujettes à toutes sortes d'illusions, et ces illusions sont loin d'être toujours inoffensives : elles peuvent entraîner de grosses imprudences et même détourner du droit chemin. Par exemple, si la révélation a pour but de vous apprendre des vérités cachées, cette lumière, même en supposant qu'elle vienne de Dieu, peut se trouver mêlée de principes erronés ou exagérés, provenant de vos idées préconçues. L'eau d'un torrent entraîne un limon qu'il ne faut pas imputer à la source. Une âme à qui sa naïveté ou son orgueil ôtent toute défiance, acceptera toutes ces pensées indistinctement, comme divines, sans les contrôler par la raison, et parfois malgré les protestations de la raison. Le mal est encore plus grand si Dieu n'est pour rien dans la révélation. On en a un exemple célèbre dans M^{me} Guyon. Elle avait une piété ardente et a pratiqué de grands actes de vertu. Mais tout était gâté chez elle par son imagination exaltée, son entêtement, et surtout par sa folle croyance à une mission dans l'Eglise. Elle ne mettait jamais en doute qu'elle ne fût conduite infailliblement (1) par ses soi-disant révélations et ses impulsions intérieures. Elle croyait recevoir par là une confirmation des beaux principes ascétiques qu'elle avait inventés ou perfectionnés. De sorte qu'en fin de compte, ses révélations se traduisaient par des conséquences pratiques et extérieures. Elles lui faisaient enseigner des erreurs, dont personne ne pouvait la faire démordre. Toujours elle se tirait d'affaire en prétendant qu'on l'avait mal comprise.

Le danger n'est pas moins évident si les révélations, au lieu de chercher simplement à instruire, poussent ouvertement à l'action, à des entreprises déterminées, par exemple, à établir une nouvelle dévotion, à remanier la constitution d'une congrégation religieuse, à créer une œuvre exigeant de fortes dépenses, etc. Une grande défiance est donc nécessaire. Si on se décide à suivre le conseil reçu par la révélation, il ne faut pas que ce soit parce qu'on y croit aveuglément, sans discussion, et qu'on s'est laissé impressionner par l'air

(1) Elle l'avoue elle-même : « Vous demanderez à cette âme : Mais qui vous porte à faire telle ou telle chose?... Je n'en sais rien. Je me laisse aller à ce qui m'entraîne... Je ne suis capable d'entendre nulle raison, ni d'en rendre aucune de ma conduite... J'agis cependant *infailliblement*, tandis que [c'est-à-dire puisque] je n'ai point d'autre principe que le principe infaillible. » (*Les Torrents*, p. II, ch. II, n° 7.)

grave et convaincu de la voyante, mais parce que l'affaire, examinée à la sage lumière de la raison, et soumise à des hommes prudents et instruits, a paru *bonne* en elle-même, *utile* et *opportune*. De la sorte, si plus tard cette révélation est reconnue comme fausse, ou simplement douteuse, on n'aura pas à regretter l'œuvre entreprise sous son impulsion. On accepte l'idée qu'elle a *suggérée*, comme on l'accepterait d'une personne ne présentant ni autorité, ni garantie spéciales. En réalité, l'Eglise n'a pas procédé autrement pour instituer certaines fêtes ou dévotions, ayant leur point de départ dans une révélation.

On objectera peut-être que certains saints de l'Ancien ou du Nouveau Testament, Moïse, par exemple, ou Jacob, n'ont pas pris tant de précautions, et qu'ils ont cru, sans discussion et sans l'ombre d'un doute, à la vérité et à la sagesse de leurs révélations. Cela vient de ce que Dieu, en vue du rôle important qu'il leur avait confié, donnait une évidence irrésistible à leur lumière intérieure, sans compter la confirmation par les miracles. C'est là un cas exceptionnel.

Les inconvénients qui viennent d'être signalés ne sont pas à craindre avec l'union mystique, et par conséquent, l'attitude à son égard doit être toute différente. Tandis que les révélations visent à nous *apprendre* ou à nous *commander* quelque chose, ce qui nous oblige à nous tenir fortement sur nos gardes, l'union mystique n'a qu'un but, et il est manifeste. Ce n'est pas de satisfaire notre vaine curiosité, mais d'augmenter en nous l'amour de Dieu; amour pratique qui rend plus courageux à se vaincre et à se dévouer. La question se réduit donc à savoir si l'illusion ne peut pas se mêler à cet état divin, peut-être même le contrefaire; et si alors on n'a pas à craindre de graves inconvénients.

Je réponds que, pour les révélations, les illusions sont multiples et toujours dangereuses; mais qu'ici une seule illusion — tout au plus, — peut se rencontrer, et qu'elle est inoffensive. En effet, nous sommes obligés de supposer une personne qui, à défaut de la vraie union mystique, en a du moins une copie assez ressemblante. Dans cette oraison, elle pense donc à Dieu présent, elle l'aime, elle se sent entraînée au bien. Son illusion ne peut consister qu'en ceci : elle a reçu seulement une grâce ordinaire, et elle l'a crue extraordinaire. Mais qu'importe? Son oraison reste excellente par son objet et ses effets. Il n'y a pas à l'inquiéter ni à se rompre la tête pour décider si elle s'est exagéré ou non la valeur de son état. Supposons par exemple, que je croie à tort que Dieu m'a manifesté certains attributs, j'ai fait néanmoins un très bon exercice en pensant à ces attributs

et en augmentant par là mon amour pour Dieu. Si j'avais choisi de moi-même ce sujet, tout le monde l'approuverait. Ce n'est pas parce que j'ai cru sentir un secours extraordinaire qu'un tel exercice devient blâmable.

Aussi sainte Thérèse et saint Jean de la Croix présentent-ils toujours l'union mystique comme une voie sûre et avantageuse, et la voie des révélations comme trompeuse et pleine de dangers. Ils admettent qu'on désire la première (1), mais conseillent de fuir la seconde de tout son pouvoir.

Dans les vies de beaucoup de saints, ce sont les visions et révélations qui tiennent le plus de place. Il ne faut pas en conclure que ce sont des grâces plus élevées, ni plus utiles que leur union intime avec Dieu, qu'on ne détaille guère. Encore moins faudrait-il mettre là l'essence de la sainteté, qui consiste dans un grand amour de Dieu. Si on donne tant de développement à ces faveurs de second ordre, c'est le plus souvent parce que l'historien les trouve plus faciles à raconter, et qu'elles intéressent davantage les lecteurs. Elles offrent une prise à l'imagination, tandis que l'union reste presque inintelligible, et elles amènent des traits anecdotiques ; ce qui plaît toujours.

L'expérience semble montrer que les fausses voyantes ne comprennent rien à l'union mystique. Quand on les interroge sur ce sujet, c'est comme si on leur parlait hébreu. Elles ne conçoivent et n'estiment que leurs soi-disant paroles intérieures, leurs visions, où l'imagination joue un grand rôle. C'est un mauvais signe. On a beau jeu à partir de là pour rabattre la secrète estime qu'elles ont d'elles-mêmes, en leur expliquant — avec charité — que ce qu'elles croient recevoir a bien peu de valeur. Seulement elles ne sont pas faciles à persuader.

Augustin POULAIN, S. J.

(1) Citons seulement trois textes de sainte Thérèse. 1° « Je ne doute nullement, mes filles, que vous ne souhaitiez de vous voir bientôt en cet état, et nous avez raison. Car l'âme, je le répète, ne peut comprendre ni les grâces dont Dieu la favorise alors, ni l'amour avec lequel il l'approche de lui. C'est donc à juste titre que vous désirez apprendre comment on arrive à un pareil bonheur. Je vous dirai ce que j'en sais. » (*Château. Dem.* 4, ch. II.) 2° Parlant de l'union pleine : « Nous sommes encore bien loin de ce degré de vertu que Dieu demande pour nous assurer une si haute faveur. C'est pourquoi, mes filles, redoublons de soins pour avancer de plus en plus dans la perfection, et puisque nous pouvons en quelque manière jouir du ciel sur la terre, conjurons notre Epoux de nous assister par sa grâce et de fortifier notre âme de telle sorte que nous ne nous lassions pas de travailler jusqu'à ce qu'enfin nous ayons trouvé ce trésor caché. On peut dire avec vérité qu'il est au dedans de nous-mêmes, et c'est ce que j'espère vous faire entendre. » (*Château. Dem.* 5, ch. I.) 3° Après avoir encouragé les sœurs que Dieu maintient uniquement dans la vie active, elle ajoute : « Veux-je dire par là que vous ne devez pas faire tous vos efforts pour vous élever jusqu'à la contemplation ? à Dieu ne plaise. Je dis seulement que vous devez être contentes de tout ce qu'il plaît au divin Maître d'ordonner de vous, et qu'une aussi éminente faveur que la contemplation ne dépend pas de votre choix, mais du sien. » (*Chemin de la perf.*, ch. XVIII.)

LES MARQUES DES SORCIERS

Les sorciers n'avaient pas le *diable au corps*, n'étaient pas des *possédés* : voilà un point qui est élucidé depuis longtemps et ne devrait pas être remis en question, car il est établi sur des bases sérieuses et est pour ainsi dire incontestable. Un jésuite allemand, Thyréus, consacre tout un chapitre d'un livre qui fait encore autorité (1) à cette demande : Les sorciers sont-ils des possédés du démon ? Et il répond négativement, par suite d'une raison décisive : le démon n'habite pas nécessairement dans le corps des sorciers, *et c'est là l'une des conditions essentielles de la possession*.

Les sorciers, race perverse et dangereuse, étaient des criminels de droit commun, justiciables des tribunaux civils. S'ils avaient été possédés, on les aurait déférés aux juges ecclésiastiques. Tous les méfaits dont ils étaient accusés ou coupables, crimes réels ou maléfices, constituaient des charges très lourdes et des preuves bien suffisantes pour les condamner.

Avaient-ils des *marques* extérieures ou cachées (*signes, flétrissures, enseignes*) qui, venues des puissances infernales, les trahissaient et les désignaient à la vindicte publique ? Des auteurs anciens, notamment Jacques Fontaine (2) et Henri Boguet (3) l'ont cru et n'ont pas peu contribué par leur ignorance à égarer la justice et à faire condamner des innocents ; mais l'erreur de plusieurs ne saurait être prise pour l'opinion commune, elle fait heureusement exception et trouve sa raison et en quelque sorte son excuse dans l'insuffisance des notions que fournissait la médecine du temps.

L'existence des *marques sataniques* n'a rien d'extraordinaire et s'explique aisément aux yeux de ceux qui rattachent la sorcellerie à la possession ou les confondent ensemble. Il semble tout naturel que le diable marque de son sceau les malheureux qu'il a conquis

(1) *Dæmoniacy cum locis infestis et terribilamentis nocturnis* auctore Petro Thyreō Novesiani, societatis Jesu, éd. Cologne, 1604, ch. xix, p. 52.

(2) *Des marques des sorciers, etc.* Lyon, 1611.

(3) *Discours des sorciers*, 1603-1610.

et tient en son pouvoir. « Le Dieu tout-puissant, dit un auteur ancien, marque ceux qui sont de son troupeau par des empreintes sacrées et par des marques divines lesquelles durent la vie éternelle. Le maling esprit marque ceux qu'il a captivés de celles de la mort, le démon voulant en tout contrefaire le Créateur. C'est pour les empêcher, en tant qu'il lui est possible, de se desdire; et aussi les marques ne doivent-elles pas demeurer toujours sur leur corps, pour en cas d'accusation, ne pas servir de moyen de les perdre. »

Ces marques, par leur objectivité même, deviennent des preuves saisissantes de la sorcellerie. Elles échapperaient à tout soupçon de fausseté si elles étaient durables, permanentes; mais elles ne sont pas toujours fixes, elles sont très rarement perpétuelles. Le préjugé est tellement enraciné qu'il y trouve son compte. Il y a des marques passagères, des marques récidivantes : ce ne sont pas les moins authentiques. Satan qui les a faites « avec le doigt » ou avec « ses griffes » peut les réduire ou les effacer à son gré. « Elles sont le plus souvent, déclare Boguet, fort difficiles à reconnaître, selon que Caron en fait la remarque dans son Antéchrist, et nous après luy en notre discours des sorciers, et il est possible qu'elles échappent à un seul chirurgien. Des besongues ou certificats de plusieurs médecins attestent qu'il n'y a rien; mais il faut se rappeler que le Démon, selon les occasions, efface les marques des sorciers, comme il se lit dans plusieurs auteurs. » Le même Boguet doit toutefois reconnaître que des sorciers avérés n'ont jamais été marqués, mais il ne renonce pas à la présomption grave des *enseignes diaboliques*. « Sans doute, dit-il, il est des sorciers qui ne sont pas marqués, mais il faut se rappeler que le démon quelquefois leur efface ces marques lorsqu'ils sont réduits en prison. D'ailleurs ces marques ne sont pas toutes semblables. Et elles ne se trouvent pas toujours en même lieu... On a beau objecter que le démon n'imprimerait jamais ces marques aux sorciers s'il savait qu'au moyen d'icelles, ils fussent découverts. Mais cela n'empêche pas non plus qu'étant reconnues, elles ne servent de présomption. »

Tous les auteurs, est-il besoin de le dire, ne sont pas aussi affirmatifs, et beaucoup admettent que les marques ne sont ni permanentes ni indélébiles, et qu'elles peuvent disparaître d'elles-mêmes chez les sujets qui, renonçant délibérément à Satan et à ses œuvres, se convertissent et reviennent au bien. D'ailleurs certaines marques, réputées sataniques, sont trop nettement naturelles pour prêter à la moindre illusion, elles n'ont aucune relation avec l'esprit du mal : c'est l'avis de nombreux observateurs, prêtres ou médecins.

Mais Boguet ne s'y rend pas et tient obstinément à la valeur intrinsèque et essentielle des *marques*. « Le démon, dit-il, les imprime aux sorciers afin de leur bailler à entendre qu'ils sont enrôlés sous son estendart et ainsi qu'ils sont de tout siens et pour toujours. »

Jacques Fontaine n'est peut-être pas aussi catégorique, mais son sentiment n'en est pas moins étroit, rigide et faux. « Quelle qu'elle soit, écrit-il, toute trace à la peau, si minime soit-elle, *du moment qu'elle est insolite, c'est-à-dire que chacun n'en porte pas également*, doit être tenue en crainte. » Dans une voie aussi largement ouverte aux fantaisies de l'imagination et à l'arbitraire du sentiment, les erreurs et les sottises étaient inévitables, et les sentences des tribunaux inspirées par la passion et l'ignorance devenaient aussi odieuses que criminelles.

Les marques des sorciers n'ayant pas de détermination précise, leur classification était établie sur les bases les plus instables et les plus fantaisistes. Si la peau était éraillée brusquement, en coup d'ongle, c'était signe de possession récente. Constatait-on de la rougeur avec œdème, l'empire de Satan était plus confirmé. La possession était ancienne quand la tache était brune ou la peau épaissie à son niveau. Enfin, avec une tache noire, velue surtout, l'enfer affirmait victorieusement sa redoutable puissance. Toutes ces empreintes étaient regardées comme le sceau du diable (*sigillum diaboli*) ou la griffe satanique.

Mais la possession n'accusait définitivement sa réalité que par l'existence de la *plaque froide* ou *insensible* (*pied de lièvre, piste*). Le pincement à son endroit était indolent, sans douleur; une piqûre d'aiguille n'était pas ressentie et ne donnait pas issue à la moindre goutte de sang; bien mieux, l'aiguille même sortait intacte, sans la plus petite trace d'humeur rouge, rosée ou incolore. « On formerait, lit-on dans une observation du temps, une esquille très fortement, plus de trois doigts dans la chair sans que le misérable y eût aucun sentiment ni aucune humeur apparaître : pour quoi il fut considéré comme étant véritablement sorcier *puisqu'il était marqué*. » Toutes les présomptions se trouvent ainsi réunies : il y a *marque*, tache cutanée, et cette marque est invulnérable, insensible. Voilà la caractéristique de la possession, la marque certaine et indéniable et comme la signature du diable.

Mais comment découvrir chez les accusés le signe dénonciateur, la preuve palpable et évidente du crime de sorcellerie? La tâche était loin d'être aisée, les marques étant le plus souvent secrètes et cachées — quand elles existaient. On les cherchait patiemment,

laborieusement dans les parties les plus intimes, les moins accessibles, sous la langue, en dedans des lèvres, sous les paupières, dans le nez, dans les poils de la tête, entre le doigt et l'ongle, aux reins, etc. Si la poursuite de la fameuse *marque* restait vaine, on n'hésitait pas à raser complètement l'accusé pour découvrir le coupable.

Le diable se riait parfois de ces inquiètes recherches, si l'on en croit Boguet. « Le médecin Caron escrit que comme lui et ses compagnons étaient une fois à chercher la marque d'une sorcière qu'il appelle « la Boyraïonne », Satan qui possédait une jeune fille par le moyen de cette femme, leur enseigna le lieu où était la marque, se moquant d'eux de ce qu'ils ne l'avaient su trouver. »

Mais le diable ne se montrait pas toujours si bon prince, et pour cause : Boguet lui-même reconnaît que la marque dans certains cas échappait à toutes les investigations *parce qu'elle n'existait pas*. « Il y a des sorciers, dit-il, qui ont dit qu'ils n'avaient jamais été marqués, du nombre desquels a été Groz Jacques, lequel, mourant contrit, m'en a assuré. »

Par contre, les marques de certains sorciers sautaient aux yeux, étaient évidentes et sont décrites compendieusement, avec un grand luxe de détails. Boguet cite le cas « d'une accusée qui portait à la cuisse gauche une enfonçure de la largeur d'une tête de clou quarré où l'on introduisit une épingle de fil de fer, de bonne grosseur, de la longueur de trois petits doigts, sans que l'accusée en sentit aucune chose, sans qu'il en sortit sang quelconque, ni que l'épingle en sortit ensanglantée. » — Jean de Vaux portait sa marque dans le dos, et elle avait la figure d'un petit chien noir : on pouvait y enfoncer impunément une esquille, le sorcier n'éprouvait aucune douleur. — « Loyse Servant, autrement dit « La Sargette », avait pour sa marque une petite enfonçure de la largeur de la tête d'un clou quarré dont on se sert pour attacher les souliers. » — Le signe dont Guillaume Proby, d'Anchay, fut marquée au col, à droite, était de la grandeur d'un petit denier et tirait sur le brun. — La marque de la Belcuenotte (Beldent) qui a été brûlée à Besançon, était au bas-ventre, au-dessous du nombril, et fortement saillante.

Quelles étaient donc en réalité ces *marques diaboliques*, ces signes fatidiques et révélateurs ? Il n'y a plus de doute à garder aujourd'hui sur leur nature, si l'on compare la description qu'en donnent les anciens avec les caractères nets et complets des affections cutanées. C'étaient tout simplement des verrues, des *nævus*, des *molluscums*, des lentilles, tannes ou loupes, des exanthèmes variés de la peau, des

plaques d'urticaire ou de sclérodémie, des difformités pathologiques, des cicatrices et surtout des *plaques anesthésiques*, les fameuses *plaques froides*.

Sur ce dernier point, l'erreur des anciens était facile, presque fatale. Ils croyaient que « l'insensibilité ne vient que d'une seule cause, la lèpre ; » ils ignoraient absolument qu'elle est de règle chez les hystériques et les névropathes.

« Or, l'accusé de possession n'a pas de lèpre, et il a des *plaques froides insensibles*. Ce ne peut être qu'une marque satanique. Les sorciers seuls ont une marque qui rend la partie insensible. »

Est-il besoin de remarquer que cette illusion, née de l'ignorance, n'a pas duré longtemps ? Dès le dix-huitième siècle, le savant Dom Calmet l'a combattue et en a fait justice : « Il peut se trouver, écrit-il, dans le corps d'un homme ou d'une femme quelque partie insensible, comme il s'en trouve en effet quelquefois, ou par maladie, ou par l'effet de quelque remède ou de quelque drogue, *ou même naturellement* ; mais cela ne prouve pas que le démon s'en soit mêlé (1). » Remarquons enfin que la constatation de la *plaque froide* n'aurait pas suffi, même au seizième siècle, à convaincre un homme de sorcellerie, de possession, sans l'appoint de toutes les preuves certaines (2).

Les marques cutanées n'ont pas la moindre indication, la moindre valeur ; et nous ne songeons pas à les défendre. Il est évident que leur interprétation était vaine, dépendant moins de la science que du caprice des juges. Ces derniers avaient heureusement une meilleure base d'accusation et de jugement dans les faits délictueux qui amenaient les sorciers devant leur tribunal.

D'ailleurs, nous l'avons dit et nous le répétons, quelques auteurs sans autorité ont cru seuls aux marques des sorciers ; la plupart, et parmi eux les jurisconsultes les plus éminents, les plus célèbres théologiens, ont refusé d'y voir la moindre présomption et surtout une preuve sérieuse et recevable. Un magistrat estimé du seizième siècle, Bodin, affirme n'en avoir jamais observé et déclare « qu'il est bien de l'avis de Dagneau qui dict que les plus grands sorciers ne sont point marquez (3). » Delrio, un jésuite flamand de la même époque, est plus net encore et refuse toute valeur aux stigmates (4). Il est impossible de ne pas partager son avis aujourd'hui.

(1) *Traité sur les apparitions des esprits*, etc., 1751.

(2) BODIN, *De la Démonomanie des sorciers*, Paris, 1587.

(3) *Op. cit.*, p. 213.

(4) *Disquisitionum magicarum*, t. III, Louvain, 1600, p. 46.

Si les marques diaboliques sont souvent invoquées dans les procès de sorcellerie et prennent dans l'histoire une place démesurée, la faute en est aux sorciers eux-mêmes. Pour se donner crédit, ils étaient les premiers à se prétendre en relations suivies, quoique secrètes, avec l'enfer et à se dire *marqués du diable*. Ils attribuaient à la moindre malformation de leur peau, par exemple à une envie (*nævus*), à une insignifiante verrue le caractère diabolique et espéraient s'imposer ainsi à la foule, tirant de là vanité, considération et fortune.

Le fait est qu'ils réussissaient souvent dans leurs méchants calculs; mais quelquefois, par un fatal revirement, la marque cabalistique qui avait fait leur succès devenait un signe accusateur, l'instrument de leur ruine et la cause de leur mort.

N'était-ce pas justice?

D^r SURBLED.



SOUVENIRS D'UN

MÉDECIN MAGNÉTISEUR (1)



Dans le cours de mes études classiques, plusieurs années avant mes études médicales, en compagnie notamment de M. Goux qui vient de mourir médecin très estimé et vénéré à Villersexel (Haute-Saône) après avoir suivi le même chemin que moi pour sa carrière, j'ai assisté aux leçons de magnétisme animal données à la salle Vernier, à Besançon, par le baron du Potet, et j'aime aujourd'hui à relater, sur mes notes prises, le résultat de mes observations et de mon expérience.

De tous les faits que j'ai observés, je ne rapporterai que ceux qui me paraissent mériter quelque attention, laissant de côté une foule de petits détails afin de ne pas fatiguer par une longue et fastidieuse narration.

Je commence à dire que dans le moment où le magnétisme était très en faveur chez les adeptes de M. du Potet, j'étais un de ses plus implacables antagonistes et que plus d'une fois j'ai lutté avec beaucoup de chaleur contre ses propagateurs au point même de m'attirer de leur part les épithètes d'usage, que j'étais un arriéré, que je n'étais pas de mon siècle, que j'étais hors de la voie du progrès, etc., etc.

J'étais encore dans les mêmes dispositions au mois de janvier 1841, lorsqu'un soir, après souper, me récréant à la salle à manger de M. Lacoze, professeur de mathématiques à la Faculté, chez lequel je prenais pension, et à l'occasion de quelque incident qui avait attiré à la salle les domestiques de la maison, on me demanda en plaisantant si je savais magnétiser. Je répondis sur le même

(1) Nous donnons à titre documentaire, et sans discussion, ces pages intéressantes et loyales du Dr Demaiche. Effrayé des résultats obtenus, ce savant docteur a renoncé, depuis longtemps, à ces expériences infiniment dangereuses, que l'Eglise réprouve, que la raison n'explique pas, et qui justifient si bien l'enseignement théologique sur l'action satanique dans les âmes et dans l'univers.

ton, ajoutant que si quelqu'un voulait se soumettre à l'expérience, j'étais prêt à lui faire ressentir les effets du magnétisme. Une des domestiques s'y soumet. Je lui pose en riant ma main devant le front, et aussitôt elle s'enfuit épouvantée. Une autre plus hardie dit qu'elle ne craignait pas; toujours par manière de jeu, je lui fis quelques passes magnétiques, et je ne fus pas médiocrement surpris quand quelques instants après, je la vis s'endormir d'un profond sommeil d'où personne n'était capable de la réveiller. Je l'interrogeai, et elle me répondit. D'autres personnes présentes l'interrogèrent, et elle ne voulut leur répondre, ou elle ne le put que lorsque je les eus mises en communication avec elle. Je lui demandai ce qui se passait dans ma famille habitant un village distant de 24 kilomètres de Besançon, et elle me répondit que ma mère lisait près du foyer, que ma sœur jouait, que papa était à la veillée chez un ami, M. G., que grand'mère était déjà couchée parce qu'elle était un peu souffrante : elle me donna les mêmes détails sur ce qui se passait chez un de mes oncles, et tout cela était très exact, car ayant envoyé une lettre à mes parents, ils me répondirent qu'ils ne savaient pas comment j'avais pu savoir ce qui se passait chez eux. Elle me fit ensuite des réponses dont je pouvais sur-le-champ reconnaître la vérité, me dépeignant l'extérieur et l'intérieur de notre maison tel qu'il existe; elle me dit le nombre de mes frères et sœurs qu'elle ignorait complètement, elle connut minute pour minute l'heure qu'il était à plusieurs montres dont on lui présenta la boîte, non pas devant les yeux, mais derrière la tête; enfin elle nous indiqua très ponctuellement dans quel lieu se trouvaient plusieurs personnes de la maison. Aucun des individus présents ne put l'éveiller malgré tous ses efforts, et moi, je n'eus qu'à lui dire : Éveillez-vous, et elle s'éveilla sur-le-champ, grandement étonnée d'avoir dormi et de voir tant de monde autour d'elle. Grandement aussi fûmes-nous tous étonnés, et c'est à peine si nous pouvions en croire nos yeux et nos oreilles.

On me pressa tant le lendemain qu'il fallut recommencer l'expérience. Mais soit crainte, soit émotion, elle fut très malheureuse. Je ne réussis qu'à faire éprouver quelques convulsions assez violentes à la personne magnétisée.

Plus tard on me pria de magnétiser encore, mais je refusais, parce que j'avais conçu quelques inquiétudes à cet égard. Quelque temps après, j'eus l'occasion de voir M. Gréal, une des gloires du magnétisme. Je lui racontai ce qui m'était arrivé. Comment j'avais réussi d'abord, puis comment ayant eu un mauvais succès, et

craignant d'ailleurs qu'il n'y eût quelque mal à faire cette action, j'avais complètement cessé de magnétiser.

En zélé propagateur de la science, M. Gréal chercha à me remettre de mes frayeurs concernant le mal physique et le mal moral, et me dit que j'avais tort de laisser perdre une faculté que Dieu m'avait départie pour le bien de mes semblables, et là-dessus il me raconta une foule de guérisons qu'il avait lui-même opérées, et non seulement, mais encore il ne put s'empêcher de me faire connaître une foule d'effets plus extraordinaires les uns que les autres, inconnus à beaucoup de magnétiseurs, m'affirmant que moi-même je pourrais les reproduire à mon gré. J'avais un grand désir de m'assurer s'il disait vrai, néanmoins je n'osais : j'en parlai à plusieurs ecclésiastiques de ma connaissance qui me dirent que dans un but d'utilité je pouvais magnétiser et qui voulurent eux-mêmes se soumettre à l'expérience. Je consultai encore divers auteurs de théologie à l'article Magnétisme, et j'y lus cette décision : *Damnare non audeo eos qui arbitrantes effectus magnetismi esse naturales ea utuntur cum recta intentione*. Sentant que mon intention était droite, je crus pouvoir magnétiser en sûreté de conscience. Je me décidai donc à tenter encore quelques expériences, et voici le résultat général de mes observations ; je vais les donner par numéros sans suivre la forme narrative pour plus de brièveté.

1° Tout individu ne m'a pas paru susceptible de ressentir au même degré les effets magnétiques. Ceux dont l'esprit n'a pas été cultivé par l'étude, qui sont doux, lents par caractère, qui de plus ont de l'embonpoint, sont plus impressionnables que les autres ; cette règle admet pourtant beaucoup d'exceptions.

2° Le magnétisme n'agit pas de la même manière sur tout individu impressionnable. Les uns peuvent être plongés dans un sommeil très profond et sont très lucides, d'autres dorment moins profondément et sont aussi moins clairvoyants ; chez les uns, on n'assoupit que le corps, mais on ne peut pas produire le sommeil ; on les soumet pourtant à l'empire de sa volonté, et quoiqu'ils sachent très bien ce qu'ils font, ils ne peuvent s'empêcher d'obéir à l'ordre du magnétiseur, quelque bizarre qu'il soit. Chez d'autres, on assoupit bien le corps, mais on ne peut pas dominer l'âme ; enfin il en est qui ne ressentent que de très légères impressions dans la tête ou dans les membres ; puis il en est en dernier lieu qui n'éprouvent absolument rien, ces derniers sont les personnes maigres, nerveuses, vives, dont l'esprit est fin ou le caractère très fort.

3° Le caractère des personnes magnétisées n'est pas le même, les

unes sont béates et maussades, les autres sont d'une gatté folle, d'autres sont dans un état tout à fait normal. Cela tient peut-être à ce que le fluide magnétique les impressionne agréablement ou désagréablement, car il en est qui n'aiment pas à dormir longtemps et demandent toujours à être éveillées, et il en est aussi qui éprouvent beaucoup de bonheur dans cet état.

4° Ceux qui ont été magnétisés quelquefois contractent une grande passion pour le magnétisme, cette passion dégénère en un vrai besoin. Mais le magnétiseur peut enlever ce besoin comme il peut le faire naître selon sa volonté.

5° Pour magnétiser, il suffit de passer la main étendue à quelque distance du sujet, s'il est susceptible, on sent alors un vent très froid qui s'échappe des doigts et va lui glacer le front, sinon, on ne ressent point s'échapper ce vent froid, mais on éprouve de la douleur sous les diverses articulations de la main et du bras.

6° Suivant l'aptitude du sujet, il faut plus ou moins de temps pour magnétiser, mais une fois magnétisé, on peut se donner sur lui quel pouvoir l'on veut, et selon le pouvoir que l'on s'est donné, on a la faculté de le magnétiser d'un geste, d'un regard et à quelque distance que ce soit. J'endormais dans une minute à plus de 50 pieds de distance, j'aurais pu endormir même jusqu'à Pékin les personnes que j'avais soumises à mon empire.

7° Les personnes que l'on endort ferment graduellement les yeux, puis si on leur demande : Dormez-vous? et qu'elles ne dorment pas encore, elles répondent : Non, mais je dormirai dans tant de minutes, et elles sont toujours endormies au bout de ce nombre; mais si elles dorment, elles répondent : Oui, je dors. Alors leur corps est en quelque sorte dans un état de mort, elles n'entendent plus que le magnétiseur, les autres personnes présentes ont beau les appeler, les pousser, les pincer, les piquer avec des épingles jusqu'au sang, elles sont absolument insensibles; on tirerait un coup de canon à côté d'elles qu'elles ne s'éveilleraient pas. Quand quelqu'un veut leur parler, il faut que le magnétiseur touche l'interrogateur et l'interrogé et serve ainsi comme de conducteur électrique, comme de pont de communication entre les deux, il peut se retirer ensuite, car le plus léger attouchement fait à ces deux personnes suffit pour établir le rapport. Il est pourtant des magnétisés qui entendent tout le monde sans qu'on soit obligé d'établir la communication, mais le corps de tous est également insensible aux impressions douloureuses, tous également ne peuvent être éveillés que par le magnétiseur.

8° Les sujets magnétisés répondent aux questions qu'on leur fait sur le passé, le présent et l'avenir, ils voient ce qui se passe dans les contrées les plus éloignées comme ce qui se passe dans le lieu où ils se trouvent; il semble que l'espace et le temps n'existent plus pour eux; ils lisent dans l'intérieur des autres hommes et se trouvent tout de suite au courant de leurs plus secrètes pensées. Si on leur demande : Pouvez-vous pénétrer dans l'autre monde? ils vous répondent oui, et ils disent qu'ils voient le ciel, l'enfer et le purgatoire. Quand je disais à la personne que je magnétisais le plus facilement d'aller au ciel, elle était comme ravie en extase et s'écriait : Que c'est beau! Que c'est beau! et on aurait dit qu'elle allait s'élancer en l'air, elle ne voyait pas Dieu le Père, disait-elle, mais Notre-Seigneur et la sainte Vierge tout resplendissants, et quand on lui proposait de se ressouvenir de les avoir vus, elle répondait qu'ils ne le voulaient pas. Quand on lui disait de descendre en enfer, elle poussait des cris d'horreur, elle n'y voyait pas de feu, mais des âmes toutes *déconcertées*, toutes *désespérées*. Elle ne faisait pas de résistance pour descendre en purgatoire, elle aurait pu y compter les âmes, et quand on lui demandait ce que c'était que ces âmes, si elles avaient un corps, elle répondait que non, qu'elle ne pouvait pas dire ce que c'était, mais que c'était des êtres qui n'étaient pas *des êtres*. On lui disait quelquefois : Que faut-il faire pour tirer ces âmes du purgatoire? et elle répondait : Il faut prier et faire prier pour elles. En général, les réponses des magnétisés respirent la piété et la moralité, ils sont inexorables contre les vices, et quand on leur demande de les révéler, ils vous répondent très sévèrement et vous donnent de très salutaires conseils. Tout ce que je viens de dire, ils le font sans hésiter, mais ils ne le font pas toujours sûrement, leurs réponses sont très souvent fausses, et généralement, sur l'avenir principalement, il n'y a pas trop à y ajouter foi; néanmoins, il faut l'avouer, ils m'ont révélé quelquefois d'étonnantes choses; ma pensée leur était aussi connue que la leur propre aussi bien que celle des personnes avec lesquelles je me trouvais en rapport. Ce qu'ils voient surtout très bien, ce sont les objets physiques. Un jour, on m'avait donné des cheveux, moi seul je savais à qui ils appartenaient; un quart d'heure après, je les présentai à une magnétisée, et elle me répondit : Ces cheveux appartiennent à une telle personne, restant dans telle rue, chez M. X..., et elle prononça très correctement son nom. Je lui demandai des nouvelles d'un ami que j'avais à Paris, elle me dit ce qu'il faisait, et une lettre que je reçus le lendemain ne fit que me confirmer ce qu'elle m'avait appris. Elle m'a révélé beaucoup

d'autres choses non moins surprenantes et qu'il serait trop long de rapporter ici, mais ce qu'on peut regarder comme certain, c'est que bien souvent elles disent vrai, mais que très souvent elles disent faux.

9° Durant le temps du sommeil, les magnétisés sont absolument sous l'empire du magnétiseur, il peut leur imposer quelle croyance il veut, les faire agir comme bon lui semble; ils sont obligés d'accomplir les actes mêmes qui leur répugnent le plus. On les fait mettre à genoux, faire l'exercice, chanter, etc.

10° Ils voient, ayant les yeux fermés, on les fait lire, écrire, travailler à toute sorte d'ouvrage les yeux bandés, ils voient par les tempes, par le front, par derrière la tête; pendant leur sommeil, si une personne entre dans la chambre, sans se détourner, ils disent son nom ou quelle elle est, quoiqu'ils ne la connaissent pas.

11° Si on demande aux magnétisés si telles personnes qu'on leur nomme se portent bien, ils répondent assez heureusement oui ou non, et dans ce dernier cas, ils indiquent très exactement le plus souvent les remèdes qui conviennent pour les guérir.

12° Si le magnétiseur présente aux magnétisés un verre d'eau froide, il peut leur faire croire que c'est de l'eau sucrée, du chocolat, de la glace, du feu, etc... Ce qu'il veut enfin et quand il a voulu que ce soit du feu si on jette de cette eau sur les mains de la personne magnétisée, elle s'écrie qu'on la brûle.

13° Si le magnétisé est malade, le magnétiseur peut sur-le-champ lui enlever sa maladie. J'ai toujours réussi en cela, et j'ai enlevé subitement des maux de dents, d'estomac, de jambes, etc...

14° Le magnétiseur peut agir sur le moral du magnétisé comme sur le physique: il peut lui enlever un vice, une passion comme il peut les lui donner; il peut le rendre triste ou gai, vertueux ou vicieux, etc., suivant sa volonté; on obtient toujours infailliblement cet effet, et c'est ce qui rend le magnétisme affreux si l'on voulait en abuser, admirable si on veut s'en servir *recta intentione*.

15° Le magnétiseur peut se donner sur la personne qu'il magnétise quel pouvoir il veut, pourvu qu'il obtienne son consentement, et les impressions bonnes ou mauvaises qu'il lui communique peuvent subsister selon sa volonté après son réveil ou ne pas subsister. C'est ainsi qu'en obtenant son consentement, on pourrait se donner le pouvoir de le magnétiser d'un bout du monde à l'autre.

16° Ceux qui ont déjà été magnétisés trouvent un charme inexprimable à l'être encore, ils disent qu'aucun plaisir au monde ne peut l'emporter sur celui-là, que c'est un paradis anticipé. Quand on veut

les rendre très heureux, ils le sont tellement qu'ils ne peuvent presque plus vivre et demandent qu'on leur enlève du bonheur, parce que si on les laissait dans cet état après leur réveil, ils n'y tiendraient pas. On peut de même les rendre très malheureux.

17° En dirigeant le fluide magnétique d'une manière fixe sur quelque partie du corps, on fait éprouver au magnétisé des commotions semblables à celles que l'on produirait avec une bouteille de Leyde; à plus de trente pieds de distance, je faisais manœuvrer les pieds et les mains d'un jeune homme comme un télégraphe en dirigeant le fluide magnétique vers la tête ou vers la région de l'épigastre.

18° Ordinairement au bout de vingt minutes, d'une demi-heure, les magnétisés demandent et manifestent le désir d'être réveillés, car ils ne peuvent se réveiller d'eux-mêmes, personne au monde que le magnétiseur ne peut les tirer de leur profond sommeil, et je crois que s'il voulait, il les tiendrait perpétuellement endormis.

19° Avant leur réveil, pendant le cours de la scène magnétique, au commencement ou à la fin, si on leur demande quelle est la première parole qu'ils diront quand ils seront éveillés, ils la disent, et quand ils s'éveillent, ils répètent toujours très ponctuellement cette parole ou cette phrase promise.

20° Pour éveiller, il suffit que le magnétiseur leur dise : Evaillez-vous. Alors ils se frottent les yeux et regardent tout ébahis les personnes qui se trouvent autour d'eux; il suffit même que le magnétiseur veuille qu'ils soient éveillés, et ils le sont.

21° Ils ne se souviennent absolument d'aucune des choses qu'on leur a dites, et si elles veulent savoir quelque chose sur leur propre compte, ils sont obligés de confier leurs questions à une personne qui après leur réveil, leur répète ce qu'elles ont répondu. Le magnétiseur pourtant peut les faire ressouvenir de ce qu'on leur a dit.

22° Après le réveil, les magnétisés disent que le magnétisme leur a fait beaucoup de bien, qu'ils sont beaucoup mieux et beaucoup plus à leur aise qu'auparavant.

Telles sont les principales observations que j'ai été à même de faire sur le magnétisme, elles sont toutes basées sur des faits que je donne comme incontestables, que plusieurs personnes ont pu examiner avec moi et que je pouvais reproduire à tous les moments de la journée. Ces faits paraissent certainement merveilleux, et non seulement ils le paraissent, mais ils le sont. Comment se produisent-ils, quelle est leur cause? Je n'en sais rien, je laisse à d'autres, et plus

doctes que moi, à le décider, mais ces faits existent et on ne peut les révoquer en doute, et en les reproduisant, il est facile de convaincre les plus incrédules.

Doit-on les attribuer à une cause surhumaine, à la magie, au Démon? Sans vouloir me poser comme le champion du magnétisme, s'il m'est permis d'exprimer une simple opinion, je répondrai que je ne le crois pas. Je sais bien que l'on objecte que ces faits si étonnants ne sont point en rapport avec leur cause s'ils partent de l'homme, être si faible et borné par son corps; il est possible que je me trompe, mais je crois que cette objection n'a pas une grande force.

En effet, si l'homme est faible et borné par son corps, n'est-il pas grand par son âme, et n'est-il pas présumable que c'est l'âme qui joue le principale rôle dans les phénomènes magnétiques? J'ai demandé un jour à un jeune homme plongé dans le somnambulisme magnétique, ce que c'était que le *magnétisme*, et il m'en a donné mot pour mot cette définition : *C'est une chose qui vient de l'âme, une influence de l'esprit qui éblouit, vide le cerveau et fait descendre le sang.* Si donc le magnétisme est vraiment une chose qui vient de l'âme, ces effets merveilleux doivent-ils tant nous surprendre? il y a tant de choses inexplicables dans cette âme créée à l'image de Dieu? Connaissions-nous sa nature intime? la conscience qui seule nous rapporte ce qui se passe au dedans d'elle nous rapporte-t-elle tout ce qui s'y passe? Savons-nous quelles sont les relations que les esprits peuvent avoir entre eux aussi bien que les corps? ce que peuvent produire ces relations? Comprendons-nous ce qu'est capable de faire un être qui par simple intuition, peut s'élever jusqu'à l'infini, qui peut se vanter d'avoir connu tous les mystères de l'âme, les mystères même du sommeil naturel et du somnambulisme ordinaire, les mystères de l'inspiration poétique, les mystères du génie, etc.? Ne pourrait-on pas trouver dans ce presque dégagement de l'âme des organes de son corps une des causes de sa grande puissance pendant le sommeil magnétique, cette cause ne suffirait-elle pas à expliquer ce qu'il présente de plus extraordinaire?

Je le répète, je ne veux pas en disant ceci me poser comme l'apôtre du magnétisme, j'en suis bien éloigné, car tout en regardant ses effets comme très naturels, je les regarde aussi comme infiniment dangereux et pouvant donner lieu à d'horribles abus. Je sais bien que l'abus que l'on peut faire d'une chose n'est pas toujours une raison d'en interdire l'usage, sans quoi il faudrait proscrire tout ce qui est en la puissance de l'homme, lui défendre de se servir de sa force physique, de ses membres, etc., dont il peut faire, dont il fait quelquefois

un si déplorable abus. Il est vrai que l'abus est presque inhérent à l'usage de certaines choses, le magnétisme serait-il du nombre de ces choses-là?

Quoi qu'il en soit, la raison qui m'a toujours semblé proscrire avec plus de force l'emploi du magnétisme est celle de ceux qui prétendent que le magnétisme peut enlever à l'homme sa liberté morale dont il ne peut légitimement se départir, et dont l'emploi dans ce cas ne peut être licite. Il est vrai encore que le magnétisme n'enlève pas nécessairement cette liberté morale et que cela dépend de la volonté du magnétiseur, mais il y a grand danger! C'est pourquoi, si je savais être plongé dans le somnambulisme, je ne voudrais pas du tout être magnétisé, et je ne conseillerais à personne de se laisser magnétiser, car on ne sait pas entre les mains de qui l'on confierait ce que nous avons de plus cher au monde, ce qui constitue l'homme dans notre liberté morale.

Je suis donc bien loin de vouloir propager le magnétisme. Je lutterais plutôt contre lui comme par le passé quand j'en plaisantais, et tant s'en faut que je tienne à continuer mes expériences qui me suffisent pour m'édifier à ce sujet.

Cependant depuis cette époque comme encore aujourd'hui, je suis toujours avec le plus vif intérêt l'étude qui en a été faite et qui s'en fait plus que jamais dans le monde médical actuel; mais passons à quelque chose de plus étonnant que j'ai pu observer douze ans plus tard au moment où une véritable épidémie s'est produite dans le monde entier en des phénomènes se rattachant au magnétisme physiologique par un fluide bien plus surprenant qui nous a mis en relation avec l'humanité de l'autre monde.

En effet, si le magnétisme nous a mis en relation avec ce qu'il y a de plus intime chez les vivants par le magnétiseur, la table tournante nous a mis en relation avec l'humanité de l'autre monde par le médium au moyen d'un fluide à peu près semblable.

Je vais donc encore sur mes notes prises, relater ce que j'ai pu observer à cet égard.

Comme pour le magnétisme, je n'avais pas assez de plaisanteries pour ceux qui croyaient aux tables tournantes, comme tant d'autres, sans avoir rien vu, j'affirmais *a priori* l'impossibilité de ce que l'on en disait. Cependant voulant sortir d'une situation illogique, je me suis décidé avec quelques-uns de mes amis, à tenter l'expérience. Elle a réussi au delà de toutes mes espérances. Aujourd'hui, je suis pleinement convaincu. De même que le soleil brille à mes yeux, de même aussi devant moi, les tables tournent, frappent, écrivent. A toute

heure du jour ou de la nuit, à l'instant même où je le demande, le phénomène s'accomplit sans laisser d'obscurité ni de doutes, sans manquer jamais, et avec plus de netteté et de précision que n'importe quel phénomène d'expérience physique ou chimique.

J'ai opéré nombre de fois en présence de plus de cent personnes, qui toutes se sont retirées stupéfaites, émues, convaincues profondément. On est prêt à faire répéter l'opération devant qui voudra, quand on voudra, tant qu'on voudra et de manière à vaincre l'incrédulité la plus obstinée. Jamais, je crois, on n'a offert de plus amples conditions d'épreuve. On peut s'assurer aussi que jamais conditions ne seront plus complètement remplies. Ceux qui après cela ne voudront pas croire pourront être considérés comme cet oiseau qui, mettant un arbre entre ses yeux et le chasseur qu'il vient d'apercevoir, croit qu'il l'a fait disparaître parce qu'il ne le voit plus.

Je vais donc raconter ce que j'ai vu simplement comme je l'ai vu, sans emphase, sans exagération et avec toute l'exactitude possible. Après avoir entendu l'exposition vraie des faits qui se sont produits et qui se produisent encore tous les jours, le lecteur sera libre de tirer quelle conclusion il voudra. Nous lui déniions seulement le droit de révoquer en doute ce que nous et tant d'autres personnes avons vu de nos yeux et touché de nos mains. Pour mettre plus d'ordre et de clarté dans cette relation, je la diviserai par soirées, comme les choses se sont réellement accomplies, afin d'en faire un daguerréotype fidèle de nos expériences.

Première soirée. — Un échec.

Excités par les récits répétés des journaux au sujet des merveilles des tables tournantes, nous avons un grand désir de nous assurer par nous-mêmes de la vérité de ce qu'ils racontaient. Nous n'y avons cependant aucune foi.

(A suivre.)

D^r DE MAICHE.



L'OCCULTISME AUTREFOIS

ET AUJOURD'HUI

Religions et Initiations antiques.

I. — LES MYSTÈRES (fin).

Selon le F. Clavel :

Les chefs de l'initiation druidique, qui s'appelaient *drottas* dans la Scandinavie et *druïdes* dans les Gaules, étaient divisés en trois classes : les *vacies*, dépositaires des dogmes secrets... prêtres et juges ; les *bardas* qui chantaient les hymnes dans les cérémonies du culte et célébraient... les héros ; les *eubages* qui présidaient au gouvernement civil...

Comme en Égypte, les druides associaient au sacerdoce, par une initiation, les sujets qui leur paraissaient aptes... Aucun livre, aucune tradition écrite... les druides auraient craint qu'un œil profane ne pénétrât le secret de leurs mystères... Tout ce qu'on sait de leurs cérémonies secrètes, c'est qu'on y voyait figurer un *autel triangulaire*, un *coffret mystérieux* et l'épée de Belen, leur dieu-soleil (1).

L'établissement des Romains dans les Gaules et dans l'île de Bretagne amena l'anéantissement de la religion druidique dans ces contrées... Elle se réfugia ou plutôt elle se conserva dans toute sa

(1) C'est Clavel qui a souligné ces trois mots, sans doute en raison du caractère *maçonnique* qu'il croyait leur reconnaître !

Un autre caractère, occultiste et magique, doit aussi être attribué au druidisme. Dans les *Hauts Phénomènes de la Magie* (1864), p. 54-61, Gougenot des Mousseaux, l'éminent écrivain catholique, expose des vues fort curieuses sur le culte universellement rendu dans l'ancien monde au Dieu-Nature figuré tantôt par le Soleil, tantôt par le *Φαλλος* tantôt par le Serpent, ainsi que sur le rôle du serpent chez les Druides. « Je suis un druide, je suis un prophète, je suis un serpent, je suis un architecte, répètent à l'envi ces pontifes. » (From Taliessin, etc. *Archæolog. society of the antiquaries of London*, vol. XXV, p. 220.) — Au sujet du serpent chez les druides, cf. l'opéra mystique et celtique « Fervaal » récemment représenté à Paris : c'est une *déesse-serpent* qui y est donnée comme l'aïeule du Héros.

vigneur en Germanie et en Scandinavie. On l'y voit encore florissante vers le douzième siècle... *L'Edda*, livre sacré des Scandinaves,... fournit de précieux renseignements sur l'*Initiation*... L'Edda commence par un chant qui a pour titre *les prestiges de Har* et qui contient évidemment une description des cérémonies usitées pour la réception d'un profane. Le récipiendaire se nomme Gylfe, c'est-à-dire *Loup* ou initié. (*Hist. Pittor. de la F.-M.*, p. 324.)

Rappelons à ce propos que le masque à tête de chacal était un des signes de l'Initiation égyptienne. (Le *Loup* se retrouve aussi dans les Eddas interprétées par Richard Wagner, pour lequel la *Race des Dieux* — ou des amis des Dieux — est celle des *Velses, fils de Loup le vaillant.*) Nous avons là encore un argument à l'appui de la thèse d'une *doctrine initiatique* commune à tous les collèges sacerdotaux de l'ancien monde, où les masques et fantômes à têtes de chacal, de chien, de loup jouent un rôle, toujours le même, au milieu de pratiques variant fort peu.

Le F. : Ragon prétend — d'après Denis l'Africain, dit-il, — que *les druides de la Bretagne, qui tenaient leur religion d'Égypte, célébraient les orgies de Bacchus.* (*Cours philosoph.*, p. 62.) Dans son *Orthodoxie Maçon.*, il donne sur les druides des détails bien étranges; malgré le respect que nous professons pour toute opinion sérieusement soutenue, nous sommes obligés de nous demander dans quels fantaisistes bouquins le grand érudit maçon est allé puiser des renseignements de cette nature :

Nous avons constaté, dans le premier volume, l'anéantissement dans le monde des anciens mystères initiatiques, avec la ruine d'Alésia (Alise Sainte-Reine)... grande ville de la Gaule celtique... la Thèbes des Celtes... tombeau de l'initiation du culte druidique et de la liberté gauloise... César, en barbare digne de Rome, avait accompli la destruction des mystères anciens par le sac des temples et des collèges initiatiques et par le massacre des initiés et des druides.

Rome restait, mais elle ne posséda jamais que les *petits mystères*, cette ombre de la science secrète; la grande initiation était éteinte. (*Orthod. Maç.*, p. 21-23.)

Observons tout d'abord que [les rêveries du F. : Ragon sont en contradiction absolue avec les dires du F. : Clavel. Comment les anciens mystères ne subsistaient-ils plus qu'en Gaule au temps de César? Comment ses massacres en Gaule auraient-ils détruit toute Initiation, alors qu'il y avait aussi des Druides en Grande-Bretagne, et que les Drottés, leurs cousins germains, pontifiaient de leur côté en Germanie et en Scandinavie?

Les *hypothèses* du F.^r Ragon touchant l'énorme importance de l'Initiation druidique, n'ont d'autre valeur que celle que des illuminés, *archi-fidéistes*, veulent bien attribuer à des songe-creux... Comme d'ailleurs les druides n'écrivaient pas, et n'ont par suite pas légué *une ligne* à la postérité, les faiseurs de romans pseudo-historiques ont la carrière libre devant eux ! Aussi la légende sur l'Initiation druidique est-elle l'un des thèmes sur lesquels les occultistes modernes ont forgé les variations les plus échevelées et les plus mirobolantes !

Il est bon de dire un mot en passant du peu de sérieux que présentent *ces histoires*, et d'exposer ce que l'état actuel de la science permet d'affirmer *de façon positive* au sujet du druidisme, — si l'on n'accepte pas *a priori* comme paroles d'Evangile les données historiques (?) obtenues par Fabre d'Olivet *dans ses visions astrales* (1). Avouons humblement que ces données historiques nous paraissent être à la véritable Histoire ce que sont à la Poésie les vers de treize pieds et plus, dictés à d'infortunés médiums par des Victor Hugo d'outre-tombe... et d'occasion.

Quel est donc au juste le système religieux qui prévalut dans la Gaule avant la conquête romaine ? Voilà ce qu'il est difficile de préciser en l'absence de monuments écrits... D'abord les anciens Gaulois n'ont pas laissé une syllable concernant leurs croyances et leur culte. Les poésies des bardes kymris de la Grande-Bretagne, les Triades par exemple... sont beaucoup trop récentes... et l'on s'étonne à bon droit que des critiques français aient accordé tant de confiance à des productions qui ne remontent pas au delà du moyen âge... On ne remplirait pas plus de six pages en réunissant tout ce qu'ont écrit sur l'ancienne religion des Gaulois, César, Diodore de Sicile, Pomponius Mela, Strabon, Pline le Naturaliste et Lucain... Aussi ne peut-on qu'être surpris de voir quel enthousiasme naît le druidisme, si peu connu, a rencontré chez quelques écrivains modernes qui prennent sans doute le paradoxe pour l'originalité. Le mot de Tacite restera toujours vrai : *omne ignotum pro magifico est*... Il n'aurait manqué (nous dit-on) au druidisme pour être une religion à *pen près parfaite* que l'esprit de charité. (M^{re} FREPPEL, *Saint Irénée*, p. 23-24.)

Or, la *réalité* est beaucoup moins belle ! *En réalité*,

(1) Selon le Dr Papus (*Traité élém. de Science occulte*, Channuel, p. 200, 204, 1898), l'histoire de la Race blanche en général et des Celtes, des druides en particulier aurait été révélée *dans l'Astral* à Fabre d'Olivet de la façon la plus complète et la plus lumineuse. Voilà ce qu'il faut croire pour être un occultiste de la bonne école. (Voir plus loin l'article intitulé *Pertes occultistes*.)

... l'antiquité n'a qu'une voix sur le despotisme sans frein qu'exerçait autour d'elle cette classe d'hommes (*les druides*) dépositaires de tout savoir, auteurs ou interprètes de toute loi tant divine qu'humaine; rien n'échappait à leurs regards; cérémonies, sacrifices, culte public et dévotions privées, ils réglaient toutes choses avec une autorité qui ne trouvait ni résistance ni limites. (FREPPÉL, loc. cit., p. 35-36.)

Il sied bien après cela aux antichrétiens, admirateurs des druides, de plaindre les infortunés habitants du Paraguay, tant martyrisés, à les croire, par les missionnaires!

Et les sacrifices humains, chez les Druides!

Sans nul doute, tous les cultes de l'antiquité païenne consacraient plus ou moins ces boucheries d'hommes que le christianisme seul a pu abolir sans retour; j'ajouterai même qu'au fond de cette monstrueuse erreur on retrouve une grande doctrine altérée et travestie, celle de la nécessité d'une effusion de sang humain pour apaiser la justice divine; mais nulle part l'abus de cette croyance... n'a produit de plus déplorable conséquences que chez les anciens Gaulois... A défaut de criminels, dit César, les druides sacrifient des innocents... Ce sont des centaines d'hommes qu'on enferme dans un colosse d'osier et qui disparaissent sous des torrents de flamme et de fumée... Aussi les Romains eux-mêmes, si peu scrupuleux d'ailleurs sur le respect de la vie humaine, restaient-ils stupéfaits devant ces tueries d'hommes accomplies au nom de la religion. Le druidisme semblait inhumain même à Tibère et à Claude, à ces despotes sans pudeur qui se faisaient un jeu de la vie de leurs semblables... Et les fêtes sanguinaires que célébraient les druidesses de l'île de Léné; et ce mode hideux de divination qui consistait à tirer des pronostics de la pose que prenait la victime en tombant, des convulsions de ses membres, de l'abondance et de la couleur de son sang! (FREPPÉL, p. 47-48.)

A la lueur de l'Histoire, la vraie, écrite par les contemporains de César, le druidisme n'était donc pas chose si admirable! Ragon eût bien dû rengainer ses jérémiades au sujet de l'extinction de l'Initiation druidique, et les occultistes modernes feraient bien de mettre une sourdine à leur lyrisme au sujet des druides, leurs grands ancêtres, dont ils ont tort de se montrer si fiers!

Nous venons de voir dans cette longue analyse de Christian, Clavel, Ragon et Sainte-Croix, surtout les côtés *initiatiques et ésotériques* des Religions et des Mystères païens. Plus n'est besoin d'insister sur le rôle exorbitant qu'y joue l'exhibition de certains accessoires du culte, accessoires ultra-naturalistes! — Ce ne sont, à en croire les petits neveux des Anciens Initiés, les occultistes de toute caté-

gorie, que de purs Symboles! Honni soit qui mal y pense, semblent-ils dire, en s'indignant contre les chrétiens assez osés pour s'élever — à l'exemple d'ailleurs de tous les Pères de l'Église — contre la singulière nature de ces *religieuses* figurations, vénérée dans tous les Mystères anciens!

Soit! ces symboles sont dépourvus de toute immoralité! — Eh bien, nous verrons avec le respect dû à des lecteurs chrétiens, comment le peuple, simpliste et fruste, les interprétait dans la pratique, ces symboles augustes, ces symboles sacro-saints!

Si donc nous abordons maintenant dans les Rites mystérieux de l'Antiquité leurs côtés magiques, licencieux et sanguinaires, néfastes à tous égards, la vérité de notre thèse ressortira d'elle-même, à la vue de quelques documents.

II. — MAGIE, CRUAUTÉ, CORRUPTION.

— **En Egypte**, dit M. Maspero, la **sorcellerie** faisait partie de la vie courante;... la magie était une science, et le magicien un savant des plus estimés. Les grands eux-mêmes, le prince Satni-Khâ-em-Ouas et son frère, sont adeptes des sciences surnaturelles... Parmi les personnages des contes égyptiens (1), la plupart sont des sorciers amateurs ou de profession...

L'idée de toutes les formules magiques égyptiennes est l'assimilation de celui qui les prononce aux dieux, assimilation que produit la vertu des paroles de l'enchantement et qui met l'homme à l'abri du danger. Aussi généralement la formule ne consiste pas dans une invocation à la puissance divine, mais dans le fait de proclamer qu'on est tel ou tel Dieu, qu'on le devient par l'opération théurgique (2); et quand l'homme qui répète l'incantation appelle à son secours quelques personnages du panthéon, c'est comme l'un d'eux qui a droit à l'aide de ses compagnons de divinité. Ceci est très nettement établi dans les formules du célèbre papyrus magique Harris, objet des études de M. Chabas, manuscrit de l'époque de la dix-neuvième dynastie, qui est peut-être un fragment du recueil de magie dont on attribuait la composition au dieu Tahout (*Thot-Hermès*), le comptant ainsi dans la collection des livres hermétiques.

... Voici l'une des incantations de ce papyrus, où c'est au dieu Hor (Horus) que s'identifie l'incantateur, en réclamant l'appui d'Isis et de

(1) Et les contes, les romans d'un peuple ne sont-ils pas le plus fidèle miroir des pensées et des préoccupations maîtresses de ce peuple? (N. du R.)

(2) L'opérateur semble devenir ici un véritable *médium à incarnations* comme disent les spirites d'aujourd'hui; il serait donc *possédé* par les esprits divins dont il prétend prendre les pouvoirs avec le nom mystique. (N. du R.)

Neb-t-ha (Nephthys) contre tous les périls qui pourraient menacer un Égyptien dans une maison de campagne isolée :

Qu'Isis, ma bonne mère, prononce pour moi l'invocation,
Ainsi que Neb-t-ha, ma sœur !
Qu'elles demeurent dans l'arche de salut
A mon sud, à mon nord...
Pour que soit scellée la gueule des lions et des hyènes,
... Pour les fasciner,...
Pour me rendre invisible à tout instant de la nuit !

... Ce qui donnait à la magie égyptienne un caractère tout à fait à part, c'est d'abord l'absence de développement démonologique;... sur la terre, ce sont uniquement les fléaux naturels... qui avec des âmes de damnés revenant comme vampires, servent d'instruments à la puissance du dieu du mal (1)... Chez les autres peuples, la puissance magique ne commande qu'aux esprits secondaires et n'a d'action coercitive que sur les démons mauvais... Mais envers les dieux, on ne s'adresse que par voie de prières et de supplications. En Egypte, il en est autrement... Aussi les écrivains alexandrins nous disent-ils que les Égyptiens prétendaient contraindre les dieux par leurs évocations... d'obéir à leurs désirs et de se manifester à leurs yeux. Appelé par son nom véritable, le dieu ne pouvait résister...

Dans chaque talisman, la formule magique qui le consacrait, enfermait ainsi quelque chose de la toute-puissance divine... (François LENORMANT, membre de l'Institut, *Hist. anc. de l'Orient*, 1884, t. III, p. 126-134.)

La gnose ou la connaissance des noms divins (dit M. Birch), dans leur sens extérieur, et dans leur sens ésotérique, était en fait le grand mystère religieux ou l'initiation chez les Égyptiens.

Les formules du papyrus Harris sont remplies d'allusions à cette importance magique du nom des dieux... En voici une qui contient une évocation formelle :

Viens à moi, viens à moi !
O toi qui es permanent pour les millions de millions d'années !
O Khnoum, fils unique conçu hier, enfanté aujourd'hui !
... Viens à moi !... Je suis Bah le grand.

... Les formules magiques (*déposées dans les tombeaux égyptiens*) tendent... à empêcher que le corps, pendant que l'âme en est séparée, ne devienne la proie de l'esprit de quelque méchant qui y pénètre, l'anime et le fasse relever à l'état de vampire. Car dans la croyance

(1) A ce point de vue, on peut dire que les spirites modernes procèdent des doctrines égyptiennes, tandis que nos occultistes proprement dits se rapprochent plutôt des magiciens de Chaldée, par leurs classifications des Habitants de l'Asstral.

des Égyptiens, les esprits possesseurs et les spectres qui effrayaient les vivants étaient des âmes de damnés revenant sur la terre...

Voici une formule de ce genre traduite par M. Chabas :

... Ne permets pas que le défunt soit mordu
 Par aucun serpent mâle ou femelle!
 ... Qu'il ne soit pénétré par aucun mort ni aucune morte!
 ... Que l'ombre d'aucun esprit ne le hante!
 ... O toi qui entres, n'entre pas en lui!
 O toi qui respirez, ne lui souffle pas ce qui est dans les ténèbres!...
 (*Idem.*, p. 135 et 140.)

La Chaldée est la patrie de **la magie** et des sciences occultes, aussi bien que celle de l'astrologie et des sciences exactes. C'est des bords du Tigre et de l'Euphrate, plus encore que de ceux du Nil, que la magie s'est répandue dans le monde occidental... (François LENORMANT, loc. cit., t. V, p. 191.)

... La magie des Assyro-Chaldéens repose sur la croyance à d'innombrables esprits répandus en tous lieux dans la nature, dirigeant et animant tous les êtres de la création... Tous les éléments en sont remplis, l'air, le feu, la terre et l'eau; rien n'existe sans eux.

... Il y a des esprits bons par essence et d'autres mauvais également par nature... Il faut un secours à l'homme contre les attaques des mauvais esprits, contre les fléaux et les maladies qu'ils déclenchent sur lui. Ce secours, c'est dans les incantations... dont les prêtres magiciens ont le secret, c'est dans leurs rites et leurs talismans qu'il le trouve... (*Idem.*, p. 194.)

Dans l'armée du bien comme dans celle du mal, on distingue des catégories de démons hiérarchisés... Dans les textes, on mentionne le *ekim*, le *telal* « guerrier », le *maskin* ou « tendeur d'embûches », le *alal* « destructeur », le *labartu*, le *labassu*, le *ahharu*, sortes de fantômes et de vampires... Il y a aussi les *alapi* ou taureaux ailés, et les *nirgalli* ou lions ailés... (*Idem.*, p. 195.)

Page 200 à 214 du même volume, François Lenormant donne de très intéressantes traductions de formules d'exorcisme, de conjuration et de contre-possession même : « *Que les mauvais démons sortent, qu'ils se saisissent entre eux! Le démon favorable et le nirgall favorable, qu'ils pénètrent dans son corps!* » (*Idem.*, p. 202.)

Un document des plus curieux traduit par Lenormant, est divisé en deux parties : la première que le prêtre-magicien récitait sur le malade est écrite dans la langue liturgique *anté-assyrienne*, le suméro-accadien (1), qui avait cessé d'être un idiome parlé, était devenu

(1) Le suméro-accadien est la langue (*non-sémitique*) des Kasdim ou Chaldéens proprement dits, des Sumers et des Akkads, peuples touraniens qui furent les premiers civilisateurs de la Babylonie, et qui maintinrent leur suprématie intel-

inintelligible pour le vulgaire et dont la connaissance était un des principaux objets de l'enseignement dans les écoles sacerdotales (1). (Voir LENORM., loc. cit., p. 204.) — Dans la seconde partie que le malade prononçait lui-même en accomplissant un certain nombre d'actes rituels, c'est la langue usuelle, l'assyrien, qui est employée.

Donnons quelques fragments de la formule de l'enchanteur d'abord :

1° ... le sort hostile par l'enchantement d'Eà,
 Qu'il soit dépouillé comme un oignon !
 Qu'il soit mis en pièces comme une datte !
 Qu'il soit dénoué comme un nœud !
 Le sort hostile, esprit des cieus, conjure-le !
 Esprit de la terre, conjure-le !

2° Voici maintenant le troisième verset de l'incantation du malade, qui en compte six, un pour l'oignon, un pour la datte, un pour le nœud, un pour un fragment de laine, un pour un poil de chèvre, etc..., tous objets qui servent encore aujourd'hui aux *jeteurs de sorts* de nos campagnes !

Comme ce nœud est dénoué, ainsi en sera-t-il du maléfice !

Le feu brûlant le brûlera !...

... L'homme qui a jeté le mauvais sort, son fils aîné, sa femme,
 Le maléfice... les sortilèges par écrit, les blasphèmes, les péchés,
 Le mal qui est dans mon corps, dans mes chairs, dans mes ulcères,
 Que tout cela soit dénoué comme ce nœud, et

Qu'en ce jour le feu brûlant le brûle ;

Que le mauvais sort s'en aille et que moi je revoie la lumière !

(LENORMANT, *Etudes accadiennes*, t. III, p. 90.)

Les livres sacrés des Chaldéens parlent fréquemment des sorciers et de leurs pratiques de magie noire... Le sorcier déchaîne les démons contre celui à qui il veut nuire, il provoque la possession ; il envoie la maladie... Ils parlent aussi de l'enchantement incorporé dans le philtre, de la lèvre qui prononce « l'enchantement »... L'une de leurs principales pratiques est l'envoûtement ou l'ensorcellement... (LENORMANT, *Hist. anc.*, t. V, p. 209.)

lectuelle, après la conquête sémitique, dans les collèges sacerdotaux de la Chaldée jusqu'à Cyrus. — (Voir OPPERT, *Bulletin archéologique*, 1854, et FR. LENORMANT, loc. cit., t. IV, p. 39, etc.)

(1) Observons ici qu'en Égypte au contraire, la langue était *une*, et que nulle part, absolument nulle part, on ne trouve trace de cette fameuse langue liturgique des arrières-temples égyptiens qui, selon Fabre d'Olivet, était la langue hébraïque.

Il s'agit là sans doute de l'un de ces *mirages errants* chers aux occultistes modernes ! Certes, si leur prétendue théologie est toute faite de mirages, on peut dire que leur science, leur *gnose* est pour la plus grande part construite avec des nuées ! — (Voir plus loin l'article intitulé *Pertes occultistes*.)

Les sortilèges, les divinations, les incantations se retrouvent, avec tout l'attirail magique, chez toutes les autres nations de l'antiquité, et nous pourrions multiplier indéfiniment les citations et les exemples. Mais il est temps de passer maintenant à l'une des caractéristiques les plus frappantes des cultes anciens, je veux dire aux IGNOMINIES, AUX ABOMINATIONS de toute nature qui les souillaient *tout en faisant corps* avec les doctrines ésotériques professées au fond des sanctuaires, et que nous allons indiquer avec toute la réserve nécessaire.

(A suivre.)

LOUIS DASTÉ.



UN MOT SUR LES EFFLUVES HUMAINS

La Société psychique de Turin s'est occupée des effluves que l'on prétend se dégager du corps humain et former notre corps astral. Il est triste de voir avec quelle témérité des hommes qui parlent sans cesse de la *rigueur scientifique*, acceptent des hypothèses gratuites et affirment des conclusions sans fondement.

Un sage expérimentateur, Livius Silva, nous fait connaître aujourd'hui, dans la *Revue des études psychiques*, de Turin (1), les résultats qu'il a obtenus.

1° Il plonge une plaque sensible (extra-rapide Lumière) dans un bain ordinaire de virage assez fort; il pose légèrement la main sur la plaque sensible, du côté de la gélatine; après quinze minutes, il procède au fixage, et il voit une auréole autour de la plaque.

2° Pour s'assurer que cette auréole n'était pas le résultat d'un mouvement inconscient des doigts, ou d'une action chimique de la sueur, il recommence l'expérience en posant la main sur le côté opposé à la gélatine, et il obtient le même résultat, des stries, des lignes, des taches, des rayonnements.

3° Après cette épreuve, Silva prend un verre très mince plein d'eau chaude, à la température du corps humain, et le place, comme dans les expériences précédentes, sur la plaque sensible du côté opposé à la gélatine. La plaque est toujours plongée dans le bain, et l'opérateur travaille dans l'obscurité. Après un quart d'heure, vous fixez, et vous obtenez exactement la même auréole dont vous avez constaté l'existence autour des doigts.

Et, cependant, personne ne dira que les verres ont un corps fluide ou un corps astral. Voilà bien la confirmation des expériences du Dr Guebbard. Le pantin en caoutchouc rempli d'eau chaude donne les mêmes effluves que le corps humain et le verre d'eau!

4° Si l'on veut faire une expérience décisive, il faut donc éliminer l'action de la chaleur animale. Après les tentatives des Luys, David, Tégrad, Baraduc, nous avons eu, récemment, les expériences de Gabriel Delanne et de Majewski, dont le *Journal du Magnétisme*, qui se publie à Paris, vient de s'occuper.

(1) *Rivista di studi psichici, periodico mensile*, giugno 1898.

Majewski pose la main sur une plaque immergée dans un bain, à la température du corps humain, c'est-à-dire à 38°; il a cru réussir, mais Silva a recommencé l'expérience, et il n'a obtenu qu'une plaque absolument noire. Il est vrai que Delanne a fait cette observation importante : « Cette expérience est assez difficile à exécuter, car la gélatine se gondole, s'écaille et fond assez souvent à cette température. Il est arrivé parfois de faire quinze essais successifs, sans pouvoir obtenir un cliché convenable. »

5° Delanne ne s'est pas découragé. Il a recommencé les expériences en interposant une plaque d'alun solide de 15 millimètres d'épaisseur entre la main et le bain qui contenait la plaque sensible. Il a fallu trente minutes de pose pour obtenir l'effluve attendu. Mais rien ne prouve que, dans trente minutes de pose, l'alun, malgré son opposition aux rayons calorifiques, n'ait pas laissé passer la chaleur, en vertu de la conductibilité.

6° Aussi, Delanne a essayé d'un nouveau moyen : sur les conseils d'un physicien de valeur, il a interposé un écran liquide entre la plaque sensible et la main de l'opérateur, en prenant soin que l'eau fût constamment renouvelée, et il a réussi.

Mais Silva a expérimenté lui aussi. Il a construit un appareil dans lequel la main se trouve séparée de la gélatine par une nappe d'eau que l'on peut maintenir constamment en circulation, pour empêcher la radiation de la chaleur. Or, quand l'eau est au repos, l'effluve calorique se produit, et, quand le liquide est en mouvement, la plaque reste noire, le résultat est nul.

Il n'est donc pas permis d'affirmer, comme on le fait trop souvent dans le monde occultiste, que l'on a découvert la preuve scientifique de l'existence de ce corps astral qui doit expliquer tant de choses : action à distance, apparitions, envoûtement, lévitation, etc. (1).

Il est toujours sage de refaire soi-même les expériences et de n'accepter ainsi que sous bénéfice d'inventaire, les affirmations intéressées ou imprudentes des partisans trop bruyants du corps astral.

Et, quand on aura découvert l'existence d'un fluide nouveau qui impressionne la plaque du photographe (si on le découvre), il faudra expliquer ensuite de quelle manière ce fluide produit les effets étranges qu'on lui attribue. Attendons.

Élie MÉRIC.

(1) Nous parlons de la photographie du corps astral, médiateur entre l'âme et le corps, nous ne parlons pas de la photographie des Esprits, démons ou âmes séparées qui peuvent se rendre visibles, quand Dieu le permet.

VARIÉTÉS

Les Miroirs Magiques (1).

Un cas très curieux de folie survenue à la suite d'une « vision » dans un miroir magique, m'amène aujourd'hui à dire un mot de ces instruments.

Voici d'abord le cas de folie dont il s'agit.

Un petit propriétaire des environs d'Albi passant un jour de foire devant la roulotte d'une somnambule, eut la curiosité de s'adresser à la voyante. Que lui demanda-t-il ? je l'ignore. Sans doute les réponses qu'on fit à ses questions durent encourager sa curiosité, car il poussa l'expérience plus loin. On lui proposa, moyennant un supplément de dépense, de lui montrer telle chose cachée qu'il voudrait. Il accepta. L'on présenta à sa vue un miroir magique, et au bout de quelques instants, il y vit se dessiner le portrait de sa femme morte depuis plusieurs années.

De retour au logis, le pauvre homme conta cette étrange aventure à l'un de ses parents. Mais il en avait gardé une telle impression que peu de temps après il devenait fou, et l'on était obligé de l'interner dans une maison de santé.

J'ai déjà dit de quelle manière pouvait s'expliquer, au point de vue de la science occulte, la folie résultant d'une opération magique. Je ne reviendrai pas sur ce sujet ; mais j'insisterai encore une fois sur le danger réel que courent certaines personnes en s'adressant aux sorciers, devins, etc. Les divers exemples que j'ai pu fournir des conséquences fâcheuses qui en résultent parfois, prouvent que ce n'est pas sans raison que je conseille la plus grande prudence à ceux de mes lecteurs que pousserait une vaine curiosité.

J'arrive maintenant aux explications que j'ai promises sur les mi-

(1) Nous reviendrons sur cette question du miroir magique qui occupe une place caractérisée dans la mystique diabolique et la magie. Il nous suffit ici d'exposer l'opinion d'un écrivain qui a observé les faits, et dont la compétence est reconnue.

(La Rédaction.)

roirs magiques. Je ne crois pas que leur usage en soit commun dans nos contrées. Dans ce cas de folie, c'étaient des bohémiens qui possédaient ce miroir au moyen duquel leur client d'un moment vit l'image de sa défunte femme, et sans qu'il se fût bien rendu compte au surplus par quel procédé ou au moyen de quel instrument avait pu se produire cette apparition. Ainsi pour raconter de quelle façon avait apparu l'image de la morte, la personne qui avait reçu la confiance de son parent disait que la somnambule « *la y faguét bezé per moustranço...* »

Le mot « *moustranço* » doit être compris comme l'équivalent de *monstrance* qui signifie, en vieux français, ostensor ou reliquaire. Ce mot est encore employé dans certaines parties des départements de l'Aveyron et du Tarn.

C'est donc d'un miroir magique qu'il s'agit. Il devait être fixé sur un pied, et cela pouvait établir quelque ressemblance avec un modeste ostensor ou un reliquaire.

Qu'est-ce qu'un miroir magique et à quel usage sert-il ?

Je vais répondre à ces questions en me plaçant dans le champ de la science occulte. C'est la meilleure façon de rendre compréhensible ce qui ne serait que difficilement compris si on voulait le définir en dehors de la magie. Il est bien entendu que je n'entrerais pas dans les détails. Un volume serait insuffisant. En m'en tenant à ce qui est essentiel, voici une définition aussi exacte que possible :

Les miroirs magiques servent à produire rapidement la *Clairvoyance*.

On appelle *Clairvoyance* la faculté de voir tout ce qui se trouve hors de la portée de notre regard physique.

La Clairvoyance peut s'exercer, dans le Temps — elle fait découvrir alors les choses futures (pressentiments, prophéties, etc.), ou elle laisse apercevoir les choses passées ; et dans l'Espace — production des phénomènes de *télépathie visuelle*.

Ceux de mes lecteurs qui ont lu les romans d'Alexandre Dumas père savent que Cagliostro dévoilait le passé et l'avenir aux yeux étonnés du sujet en le faisant regarder dans une carafe d'eau. La carafe d'eau faisait l'office de miroir magique.

Je m'empresse de dire que le grand romancier embellit, dans ses récits, quelque peu la vérité. Ce n'est pas au sujet même que Cagliostro montrait l'image des événements qui devaient se produire dans le cours de sa vie ; il se servait de jeunes garçons ou de fillettes qui jouaient le rôle de *voyants passifs*, et qui ne s'exprimaient que par exclamations. Cagliostro, d'une voix inspirée, improvisait alors un-

commentaire oratoire ou dithyrambique subjuguant ainsi ses auditeurs les plus sceptiques.

Les miroirs magiques sont de plusieurs sortes. Nous venons de voir l'un des plus usités et des plus simples, puisqu'il consiste en un vase ou verre de cristal rempli d'eau limpide. Le sujet s'assied en face, de manière à bien voir la surface horizontale de l'eau. L'opérateur debout place sa main droite étendue sur la tête du sujet. Au bout d'une minute (en cas de réussite), le sujet voit l'eau bouillir, se colorer, et enfin des visions se manifestent qui répondent aux questions posées mentalement.

En opposition à cette sorte de *miroirs lunaires*, il y a les *miroirs saturniens* ou miroirs noirs. D'après certains livres de magie, les *disques* et *miroirs saturniens* ne peuvent rendre visibles que des esprits inférieurs ou mauvais. En revenant au cas de folie dont j'ai parlé au commencement de cet article, et en se rapportant aux explications fournies pour le premier cas que j'ai signalé, l'on voit que les théories de la science occulte sont applicables à ces deux cas.

Le lecteur qui voudra se fabriquer un miroir noir a plusieurs procédés à sa disposition. J'indiquerai le plus facile. Il consiste à prendre un disque de papier blanc que l'on noircit avec de l'encre de Chine. Pour s'en servir, il suffit de le fixer en s'habituant à ne pas cligner; l'on y parvient assez aisément. Après quelques minutes de fixité, la surface du miroir se voile et se couvre d'une légère vapeur blanchâtre, qui augmente peu à peu et se transforme en une sorte de lumière phosphorescente. A la fin, elle roule en gros nuages qui traversent rapidement le champ du miroir. C'est alors seulement que les formes se montrent et que l'on distingue, *parfois très nettement*, ce que l'on *désire* apercevoir.

Les lecteurs qui chercheraient une explication scientifique à ces divers phénomènes n'ont qu'à choisir dans les théories qui ont été fournies sur le *toton* imaginé par le célèbre physicien anglais M. E. Benham, de Colchester.

Ce *toton* consiste en un disque de carton dont une moitié est peinte en noir. Sur la moitié restée blanche sont tracées des séries d'arcs de cercle, également de couleur noire. En faisant tourner cette espèce de toupie, la personne dont le regard est placé au-dessus du centre du disque, voit se dessiner des cercles de couleurs bleue, mauve, rouge et verte. Et si on lance la toupie dans le sens inverse, les colorations sont interverties dans les séries successives.

Il suffit d'un simple jouet pour nous en faire voir, c'est le cas de

le dire, de toutes les couleurs. Pourquoi alors refuser cette propriété à un *miroir magique* ?

A regarder tourner la toupie du physicien anglais et vouloir expliquer comment l'on y voit ces diverses couleurs, les savants y perdent leur science. Un pauvre villageois est donc bien excusable d'avoir perdu sa tête en regardant dans un miroir magique consacré aux esprits mauvais de *Saturne* par des Bohémiens sorciers et jeteurs de maléfices.

J. GALLUS.

Perles occultistes.

Nous nous proposons de réunir sous cette rubrique les choses les plus abracadabrantes, découvertes dans les ouvrages occultistes, théosophiques, spirites, etc.

Pour commencer, parlons d'une nouvelle façon d'apprendre — dans l'Astral — l'histoire ancienne et la Préhistoire, selon M. Papus, Président du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste.

L'HISTOIRE LUE DANS L'ASTRAL.

Qu'il nous soit permis ici de rendre justice et d'exprimer toute notre admiration à l'Initié qui devançant les découvertes de la critique historique contemporaine (1), a su aller arracher au Plan astral où elle était fixée l'histoire de notre Race. Toutes les écoles initiatiques d'Occident doivent honorer comme un des plus grands maîtres que la Providence ait envoyés, l'auteur de *l'Histoire philosophique du Genre humain*, FABRE D'OLIVET. Devant le labeur de ce grand esprit, l'étudiant s'arrête, partagé entre la crainte et l'admiration, et l'Initié salue dans la langue des esprits, celui qui demanda à la Prière et à l'Extase les clefs que ses prédécesseurs avaient égarées et méconnues.

... Fabre d'Olivet raconte (d'après ses propres visions astrales) comment les druidesses firent des efforts désespérés pour retenir leur autorité qui leur échappait. (*Traité élément. de Science occulte*. Paris, chez Chamuel, 1898, p. 200, 201, 204.)

LA LANGUE HÉBRAÏQUE EN ÉGYPTÉ.

C'était sans doute aussi dans l'Astral que Fabre d'Olivet avait vu cette chose *phénoménale*, que la langue hébraïque dans son état pri-

(1) ??

mordial aurait été la langue secrète et sacrée des Arrière-Temples égyptiens (1)! Vraiment *les savants Occultistes* nous la baillent belle! Voit-on les orgueilleux Pontifes de Thèbes et de Memphis choisissant comme langue cryptographique un idiome parlé par leurs esclaves sémitiques, considérés par eux comme *des êtres impurs* durant toute l'histoire égyptienne (sauf pendant la durée relativement courte de la domination des Rois Pasteurs, fils du *vil Khêta* (2)! Ce serait déjà bien fort! — Mais la mauvaise plaisanterie de Fabre d'Olivet, *linguiste transcendental*, prend des proportions énormes quand on réfléchit à la prodigieuse antiquité de la civilisation, de la langue et de l'écriture égyptiennes, qui existaient certes bien avant que les descendants d'Abraham fussent devenus un petit peuple, et eussent fixé leur idiome sémito-phénicien, ramassé à travers tous les pâturages de Chanaan.

Et le Dr Papus nous donne cependant l'hébreu comme « un idiome séparé tout formé d'une langue (*la langue égyptienne*) parvenue à sa plus haute expression! » (*Traité méthod.*, p. 424.) Or, l'égyptien appartient à la famille très tranchée des langues nord-africaines et n'a que des rapports aussi lointains qu'il est possible avec les langues sémitiques dont est la langue hébraïque.

Voit-on bien l'hébreu parlé *par anticipation* sur les bords du Nil au temps des premières Dynasties de l'Ancien Empire, constructeur des grandes Pyramides, alors qu'il n'y avait au monde ni peuple, ni dialecte israélite!

Telle est la *Science* des occultistes modernes, à la remorque de faux-savants tels que Fabre d'Olivet, *par eux préféré comme Égyptisant aux Champollion et aux Mariette-Bey!* N'est-ce pas monumental?

Vraiment les *Entités de l'Astral* qui auraient pu montrer cette fantasmagorie de l'hébreu, *langue secrète des temples égyptiens*, à l'infortuné Fabre d'Olivet, m'ont tout à fait l'air de s'être moquées de lui!

Ces *Entités de l'espace*, selon une hypothèse appliquée par les Occultistes à certaines manifestations spirites inférieures, ne seraient-elles pas d'espiègles *Élémentals*, ou des *Élémentaires* perversis, âmes désincarnées de mystificateurs émérites?

... Et voilà justement comme on écrit l'Histoire, — en Occultisme!

(1) Voir PAPUS, *Traité méthod. de Science occulte*. Carré. 1891. P. 382, 385, 424, etc.

(2) L'*Héthéen* de la Bible ou l'*Hittite*, peuple chanaanéen des bords de l'Oronte. Uri, premier époux de *Bethsabée*, était *Héthéen*.

LA FORMATION DE LA LUNE.

Nous allons trouver en Astronomie occultiste des choses aussi extraordinaires qu'en Préhistoire occulte!

Veut-on savoir comment s'est formée la lune?... Oh! Mon Dieu! c'est bien simple!... Figurez-vous *un continent terrestre*, ou sur le point de devenir *terrestre* (1), qui un beau soir se sent du vague à l'âme, si j'ose m'exprimer ainsi en parlant d'un brave continent terre à terre! Il désire s'envoler dans les espaces étoilés, et — en effet, en vertu d'une loi cosmique du divorce, loi dont nous ignorons les articles, le Naquet qui les promulgua n'en ayant pas laissé trace, — voici notre continent qui se sépare de la terre et s'en va constituer la lune, à distance raisonnable de son ex-conjointe!

Je n'invente rien!

« Cieux, écoutez! Terres, prêtez l'oreille... » ... à la parole du grand Mage Papus :

La lune destinée primitivement à faire partie intégrante de la terre, a été projetée dans l'espace, et cette projection a déterminé l'épouvantable cataclysme connu sous le nom de déluge universel, car l'inclinaison sur l'écliptique s'est produite alors, et les eaux du pôle ont balayé tous les continents habités.

Louis Michel (2) donne *la clef* de ce mystère en racontant que la terre a été formée de quatre planètes en voie de désintégration devenues des continents terrestres et que la lune, destinée à former un continent, a refusé d'être incrustée avec les autres planètes et a été condamnée, de par sa propre volonté, à se désintégrer à titre de simple satellite. N'oublions pas qu'il exista des peuples dont les noms indiquent qu'ils n'ont pas connu la lune. (PARUS, *Traité élémentaire*, etc... p. 192.)

Nous ne rechercherons pas à sonder les mystères enfermés dans ces quelques lignes. Ils sont trop!

Contentons-nous de faire observer en passant qu'il ne devait pas manquer d'originalité, ce *Convent* de planètes *désintégrées*, candidates à la situation modeste mais honnête de continents terrestres.

Vrai! Louis Michel (de Figanières), à qui la Science Occulte doit ces belles choses, était un cosmographe bien remarquable!

LOUIS DASTÉ.

(1) Inutile de chercher à comprendre : c'est un mystère de l'Occultisme...

(2) Louis Michel (de Figanières), auteur de *la Vie universelle*, est un autre de ces savants inspirés (?) qu'on peut appeler les Pères de l'Eglise occultiste...

LE NIL ARTIFICIEL.

Sait-on pourquoi les Égyptiens après avoir possédé une civilisation très avancée, ont pu disparaître de la face du monde ?

La *Revue spirite* de mai 1898 nous en donne la raison. « C'est que, écrit M. Ernest Bosc, l'ancienne Égypte a commis un crime de lèse-humanité, d'où sa disparition du globe. »

Et ce crime, le voici :

« Autrefois le Sahara était un pays fertile et très peuplé, parce qu'il était arrosé abondamment avec des eaux provenant des lacs du centre de l'Afrique, lacs qui formaient les sources mêmes du Nil. Puis, tout à coup la sécheresse succède à la fraîcheur et le désert à la luxuriante végétation, parce que les Pharaons ont créé un *Nil artificiel* et draguant pour leur seul profit toute l'eau de l'Afrique, et l'ancien Hédén ou paradis terrestre situé au sein de l'Afrique, est transformé en désert, en notre Sahara actuel. » (P. 271.)

Cette explication sera-t-elle du goût des géographes et des ingénieurs hydrographes ? Nous en doutons.

MYSTIFICATIONS NOMBREUSES !

La science rigoureuse ne préside pas toujours seule aux expériences des spirites. Il paraîtrait que la mystification y joue souvent un grand rôle.

Ce n'est pas nous qui le disons, mais les intéressés eux-mêmes.

« Nous avons reçu d'Angleterre, écrit la *Revue spirite*, un imprimé... L'auteur prie la presse spirite et spiritualiste d'insérer cet article dans lequel il demande principalement la création de *Comités de contrôle* pour les *médiums*, afin d'éviter les mystifications nombreuses contractées dans bien des groupes d'études, nous souhaitons que l'idée de M. Bouvry puisse aboutir, mais il y a bien à faire pour arriver au but qu'il se propose, et que d'ennemis en perspective ! Mais M. Bouvry a raison, la vérité, la lumière avant tout. » (Mai 1898, p. 384.)

Nous aussi, nous voulons la lumière, et elle ne sera guère à la glorification du spiritisme et de ses agents.

Gabriel SOULACROIX.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Avant d'aborder l'examen d'ouvrages en cours de publication, portons aujourd'hui nos regards sur les travaux passés; voyons si, déjà, parmi les livres écrits il y a quelques années, par des catholiques, il n'en est pas qui demeurent encore d'actualité et seront toujours utiles.

Au premier rang parmi les œuvres ayant ce caractère, se placent les *Rapports de l'homme avec le Démon*, de J. Bizouard (1) et l'*Histoire des Révélations et communications divines*, de J.-A. Bernard (2).

Lorsqu'on désire étudier les sciences psychiques, il est indispensable de posséder une base sur laquelle doit reposer cette étude pour n'être pas dangereuse. Cette base est formée de principes, de règles et aussi d'un certain nombre de faits dont l'examen, accompli par des hommes éclairés selon ces règles et ces principes mêmes, met en lumière les différents aspects que présentent des actes ou des phénomènes résultant de puissances et de forces d'ordres très différents.

L'œuvre de M. Bizouard répond à cette nécessité d'étude préparatoire. Elle débute par l'exposé de l'idolâtrie sous ses formes essentielles, des ignominies ayant cours dans les *mystères* païens et dont la divulgation devient indispensable aujourd'hui, puisque nous retrouvons ces pratiques odieuses, complétées par celles des gnostiques, dans la Franc-Maçonnerie et l'Occultisme qui ont l'audace de présenter les « mystères » comme le refuge de la religion de Vérité, comme l'école où Moïse d'abord puis Notre-Seigneur *Jésus-Christ lui-même* ont puisé leurs dogmes et leur science des miracles (3)! »

L'auteur passe ensuite en revue tous les faits principaux d'ordre démoniaque qui se sont accomplis au cours des siècles, établissant en même temps à quels caractères leur nature se reconnaît; ceci

(1) Gaume, éditeur, place de l'Abbaye, 3, Paris; 6 vol.

(2) Téqui (ancienne maison Douniol), 29, rue de Tournon; 2 vol.

(3) Cette affirmation mensongère autant que bizarre se rencontre chez tous les auteurs maçonniques et occultistes parlant des origines. Tels : Fabre d'Olivet, *traduction des 10 prem. chap. de la Genèse*; Aulmaye, *Taileur*, 1813; Vuillaume, *Manuel*, 1830; S. de Guaita, *Seuil du Mystère, Clef de la Magie noire, Temple de Satan*; etc...

l'amène à établir souvent une comparaison avec les actes résultant d'un don de Dieu ou encore avec les faits d'ordre surnaturel. Il arrive ainsi, au sixième volume, aux phénomènes étranges qui ont précédé, accompagné et suivi en France l'invasion des tables tournantes (1853), ceux auxquels donnèrent lieu d'un côté les *magnétiseurs fluidiques*, de l'autre les *magnétiseurs spiritualistes* (c'est-à-dire *spirites*!) américains. Parmi les « révélations symboliques » essentiellement démoniaques qui se produisirent là où se trouvait le médium le plus puissant peut-être du siècle, M. Home, il en est qui, aujourd'hui, apparaissent comme ayant été, dans le langage de Satan, c'est-à-dire sous une forme mensongère, l'annonce des événements religieux et politiques auxquels nous assistons. La maçonnerie et l'occultisme donnent au Vrai Dieu le titre d'*idole*; et comme il y a *trois* personnes en Dieu, ils appellent la Sainte Trinité *les idoles*, *ba'alim*. Satan annonçant qu'il fallait « renverser les idoles », parlait donc la langue maçonnique, d'autant mieux qu'il indiquait aussi comme nécessaire le renversement *des trônes*. Il travaillait à sa gloire et trouvait que « le changement serait des plus glorieux » pour lui ! C'est encore à peu près à cette époque, en 1864, que nous voyons apparaître en France des représentants d'une secte infernale aujourd'hui régnant en Amérique sous le nom de « Christian Science », — Science chrétienne, — secte dont nous aurons sous peu à parler, car elle vient d'élever ses églises et des séminaires ! Nous verrons lorsque nous nous occuperons de cette très intéressante question, combien était juste l'appréciation portée en 1863 par M. Bizouard sur la doctrine à peine entrevue alors, de ces prétendus chrétiens.

L'analyse des Rapports de l'homme avec les Démons exigerait un volume entier; nous ne pouvons même en tracer l'esquisse. Mais du moins nous pouvons et devons dire que la valeur de ce grand ouvrage apparaît aujourd'hui mieux encore, certainement, qu'au jour où il fut publié. Écrit avec talent par un homme impartial qui eut le rare mérite de discerner la vérité au milieu des manifestations contemporaines les plus étranges, il n'est pas seulement une *somme* de recherches. Il est encore une œuvre essentiellement chrétienne et de saine critique. Sans doute depuis trente ans, certaines *forces* de la nature sont mieux connues qu'elles ne l'étaient avant. Mais s'ensuit-il que sur la plupart des faits l'appréciation doive varier ? Certainement non. Car la question sera toujours de savoir *qui met ces forces en jeu*, quelle puissance ou quelle volonté les met en action. Et sur ce point, il y a des règles invariables qui n'ont jamais trompé.

L'école maçonnique-occultiste attaque les révélations divines

de même qu'à ses heures elle se plait à nier la personnalité de Satan.

L'Histoire des Révélations divines complète sur ce point spéciale ce que le grand travail de M. Bizouard n'a pu qu'effleurer.

Ce fut le discours de Littré au Grand-Orient le 8 juillet 1873 qui inspira à M. Bernard l'idée de son ouvrage. Littré prétendit ne pas nier (!), mais ne pas reconnaître non plus « qu'une cause ultérieure ne soit derrière (la création), mais, dit-il, on n'a jamais passé de l'autre côté... Cette cause première ne se montre plus, si elle s'est jamais montrée. »

L'Histoire des Révélations depuis le berceau du monde jusqu'à Clovis, montre que par une suite ou de révélations proprement dites ou de manifestations, Dieu a donné à l'homme toutes les preuves et tous les secours qui étaient nécessaires pour établir la Foi. La réunion de tous ces faits qui nous intéressent à un si haut degré constitue un travail excellent, lui aussi toujours utile. Nous nous permettrons seulement d'exprimer deux regrets. L'un est que l'auteur à propos d'une étude qui ne l'obligeait en aucune façon à prendre parti pour ou contre les idées *libérales*, ait cru devoir critiquer « l'immobilité (religieuse) prétendue conservatrice » (p. 493, t. II); il n'a pas compris que les « prétendus conservateurs » seront peut-être, en matière de religion, un jour les seuls défenseurs de la Foi, parce que le « libéralisme » conduit à l'anarchie.

L'autre regret est que M. Bernard n'ait pas indiqué avec plus de précision, ou du moins plus explicitement, les sources où il a puisé afin de permettre au lecteur d'avoir facilement recours aux documents cités. Mais il est vrai de dire que l'étude étant faite surtout au point de vue de la vulgarisation, l'auteur se trouvait en partie déchargé de ce qui est une règle aujourd'hui lorsqu'on défend une théorie ou une doctrine.

Le travail de M. Bernard est assez volumineux, celui de M. Bizouard est considérable. Si l'on veut se borner à un résumé des questions essentielles, on peut encore atteindre un certain degré de connaissances nécessaires par deux autres livres : au point de vue dogmatique, la *Philosophie du surnaturel* par M. l'abbé Melinge qui a su, en moins de 400 pages, tracer le tableau général de la question et le tracer avec clarté; — au point de vue des faits, *un mot sur les visions, révélations et prophéties* par le R. P. Pouplard, S. J. (1).

Ce dernier livre, tout récent, doit être considéré comme *un des*

(1) Ancienne maison Douniol, Téquy, successeur, 29, rue de Tournon, Paris.

meilleurs et des plus intéressants. L'auteur s'est proposé de mettre en garde contre les prodiges du Singe de Dieu. Aussi montre-t-il nettement les caractères particuliers que présentent les faits d'ordre divin opposés à d'autres d'ordre démoniaque; entre les deux se placent ces phénomènes trop fameux aujourd'hui d'hypnose, d'hystérie dans l'exposé desquels l'école matérialiste se complaît. Nos pères n'ignoraient point ces phénomènes; ils avaient même le bon sens de nommer *bains des diables* les maladies dont on dit aujourd'hui qu'elles sont de grandes névroses. Et nous sommes, avec le R. P. Pouplard, convaincu que si les *grands* médecins de l'école Charcot appliquaient à leurs « sujets » le remède enseigné par saint François de Sales, le nombre desdits sujets diminuerait rapidement, — ce qui désolerait évidemment les hommes de science et de progrès! Quel est ce remède? Très simple : *Témoigner une totale négligence et un parfait mépris pour leurs révélations, visions, contorsions, et grimaces.* (Voir R. P. Pouplard, p. 140.)

Comme on le voit, rien de difficile ni de pénible dans ce traitement qu'on peut appeler « traitement par indifférence », et qui s'applique à merveille aux « voyants », de tout genre aussi bien qu'aux autres hystériques se faisant remarquer par l'auto-suggestion, les stigmates, l'extase, etc. Sans parler des passions proprement dites qui se trouvent en jeu chez les « grandes névrosées »; en négligeant aussi les petits calculs particuliers qui peuvent faire trouver avantage à être atteints ou *paraître* atteints d'une maladie « à la mode », il est du moins deux agents d'aggravation et de propagation du mal dont on ne saurait nier l'action. Nous voulons parler de *l'orgueil* et de *l'esprit d'imitation*. Par ces deux agents s'établit comme une *émulation* entre les névrosées, même entre celles chez qui le mal est encore à l'état latent, et quelle que soit la forme de sa manifestation. L'émulation existe pour le mal *moral* chez les criminels; elle existe également pour le mal nerveux physique qui, dit-on, relève de la volonté.

P. ANTONINI.

*
* *

Sciences occultes et physiologie psychique, par le Dr Edmond DUPOUY, 1 vol. in-18 de viii-312 pages. (Paris, Société d'éditions scientifiques, 1898.)

Une *préface* de Drumont ouvre le volume : c'est un morceau de maître qui lui assure le succès, et que nous voudrions citer tout entier. « Il se trouve, dit le fameux écrivain, qu'après un siècle à peine

écoulé depuis l'apothéose de la prostituée qui figurait la déesse Raison, *la Science reconnaît partout l'existence du surnaturel, qu'elle aboutit de plus en plus à des conclusions nettement spiritualistes, qu'elle constate la subordination de la Matière à l'Esprit*. Le livre pour lequel le Dr Dupouy a bien voulu me demander quelques mots de préface est, en quelque manière, le résumé de ce mouvement d'un caractère particulier. Notre ami n'a pas eu la prétention d'écrire une œuvre originale, de révéler des faits inconnus; il a réuni, colligé, groupé, classé les expériences faites; *il a été surtout un enregistreur*. Apparitions, fantômes, déplacements d'objets, visions, prédiction d'événements, divination de pensées, télépathie,... il y a de tout là-dedans. »

Le malheur est que M. le Dr Dupouy a fait son travail avec les documents *spirites* et *occultistes*, sans sélection et sans critique. Quelle valeur accorder à sa conclusion? « Il y a dans l'être humain, dit-il, trois éléments : l'âme, le *corps psychique*, la matière organisée. En d'autres termes, l'homme est un esprit incarné. » Cette dernière proposition est juste, sans que l'autre le soit et ait le moindre fondement dans les faits. Il n'y a pas de *corps psychique*; et le spiritisme n'arrivera jamais à faire admettre son *corps astral* sous ce nouveau nom. Les mots ne remplaceront pas les idées, tant qu'il y aura un esprit français...

Mais revenons à Drumont qui n'éprouve pas plus que nous de sympathie pour le monde *occulte* ou *occultiste*, et écoutons cet inimitable conteur : « Dumas disait un jour devant moi, avec une emphase un peu prudhommesque : « La Religion ne me suffit pas. » Je n'ai pas des prétentions aussi excessives, et j'avoue que la religion de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, de saint Bonaventure, de saint Louis, de Fénelon, de Bossuet, de Bayard, de Condé, de Lacordaire, de Lamartine, de Newton et de Pasteur me suffit parfaitement. Je trouve que, selon l'expression de Veuillot, « on sait beaucoup de choses lorsqu'on sait un peu de Jésus-Christ. » J'ai peu fréquenté les milieux où l'occultisme est en honneur, car on rencontre là, à côté d'individualités de premier ordre, des personnalités bizarres qui vous tourmentent l'entendement, vous cassent des noix sur la tête et attentent à votre cerveau. Or, comme j'ai besoin du mien, je ne l'expose pas à ces aventures. »

Notre confrère Dupouy ne partage pas la prudence de Drumont, malheureusement. Mal édifié sur la cérébrologie nouvelle, il accepte de confiance toutes les billevesées *spirites* et n'a qu'un mérite, celui d'avoir réuni dans son livre une masse de documents dispersés un peu partout. Mais comment accorde-t-il confiance à des hommes comme Iodko qui sont discutés jusque dans le camp spiritite? Ce serait pourtant faire œuvre scientifique que d'éliminer tout ce qui n'est pas établi expérimentalement.

Concluons avec Drumont qu'on ne se lasse pas de citer : « La décadence incontestable de notre pays correspond à une diminution dans le sens du Divin... L'homme qui est en contact avec le Divin, est un être supérieur, et il est supérieur en tout. L'homme qui s'est matérialisé, animalisé, est un être inférieur, incomplet, infirme, diminué, déchu. Les savants qui, par des voies diverses, s'efforcent d'agrandir l'horizon de leurs contemporains, de les ramener à la notion du surnaturel, aux préoccupations de l'*au-delà*, rendent donc un inestimable service à leur pays en l'arrachant au matérialisme qui est une manière d'hémiplégie, une paralysie de tout un côté de l'individu. »

D^r SURBLED.

REVUE DE LA PRESSE

L'Univers, 6, 8 et 9 juin 1898. *Une question d'apologétique : le P. Coconnier et l'hypnotisme*, par le D^r IMBERT GOURBEYRE :

Ces articles de notre savant confrère de Clermont-Ferrand, très remarquables et remarquables, ont droit à une mention spéciale. Le D^r Imbert-Gourbeyre montre, avec science et mesure, que le P. Coconnier, dans son livre sur l'hypnotisme, a traité sans compétence la difficile question de l'imagination dans ses rapports avec la sueur de sang et les stigmates. Nous nous associons à ses conclusions, pour tout ce qui ne sort pas du domaine expérimental. D^r S.

*
* *

Études des RR. PP. Jésuites, 20 mars 1898. *Les desiderata de la mystique*, par le P. A. POULAIN.

Déjà connu par une intéressante étude sur saint Jean de la Croix, le savant jésuite se demande s'il n'y aurait pas des modifications heureuses à apporter, non pas aux règles de conduite, qui sont immuables, mais aux classifications et surtout à la terminologie de la mystique. Il montre que l'*oraison affective* des auteurs et la contemplation ordinaire ne sont qu'un même état, et que, si l'école dogmatiste ne

laisse rien à désirer, l'école *descriptive* (sainte Thérèse et autres) est susceptible de progrès. Il réclame des âmes privilégiées, la description par écrit de leurs états. « On ne manquera pas, dit-il, d'objecter que cette demande, adressée à certaines personnes, montera leur imagination. Peut-être en serait-il ainsi, si elles y parlaient de leurs visions (des créatures), révélations et prophéties. Mais précisément il faudra leur interdire ces sujets dangereux et sans importance. De telles descriptions n'ont point d'utilité pour l'analyse scientifique qu'il s'agit d'instituer et qui ne porte que sur les grâces « indéiques », les rapports avec Dieu tout pur. Elles détournent même l'attention de cet objet principal. — Peu nous importe que cette personne ait vu, ou non, son ange gardien; nous trouvons assez de récits semblables dans les Vies des saints. Qu'elle n'essaie pas de nous dévoiler des faits historiques, soi-disant cachés, puisque, même pour des révélations plus célèbres, telles que celles de Marie d'Agréda et de Catherine Emmerich, on en est encore à se demander si une bonne partie n'est pas une pure illusion. Surtout, pas de prophéties! De ce côté, il y a surproduction. On nous a trop berné de l'attente « du grand pape et du grand monarque ». Contentons-nous de peindre avec toutes ses nuances l'union de l'âme avec Dieu. Voilà ce que demande la mystique. »

Le P. Poulain montre ensuite que l'oraison *de quiétude* se caractérise par la présence *sentie, expérimentale* de Dieu, tandis que, dans l'oraison vulgaire, avec laquelle on la confond trop souvent, on *pense* simplement à la présence de Dieu. Il accepte la classification, indiquée par sainte Thérèse, des quatre degrés d'oraison : 1^o la *quiétude*, état mystique à l'état faible; 2^o l'*oraison d'union*, union *semi-extatique*, sans distractions; 3^o l'*extase*; 4^o l'*union transformante* ou *mariage spirituel*. Mais il croit que le terme *union* s'applique à tous les états mystiques, et il propose d'appeler *union pleine* l'*oraison d'union*.

Cette brève analyse ne saurait donner qu'une faible idée du beau travail du P. Poulain, où les aperçus ingénieux et profonds abondent (1).

D^r CHÉRANGE.

(1) Le travail vient de paraître en brochure chez Retaux. Prix : 0 fr. 75.



TRIBUNE DE NOS LECTEURS

M. l'abbé Gombault nous adresse une lettre peu aimable que nous nous faisons un plaisir de publier. Les injures ne sont pas des raisons, et nous ne sommes pas de taille à répondre malhonnêtement à notre correspondant : c'est affaire d'éducation.

M. l'abbé G. nous accuse de ne pas l'avoir compris. Nous pourrions lui renvoyer le même reproche. Il n'a pas vu que ses « auteurs » et nous ne sont pas d'accord sur le *siège des images*. Les images résident-elles dans l'écorce cérébrale, dans les ganglions centraux ou dans les organes périphériques des sens ? Toute la question est là.

Nous nous contentons de la poser, nous gardant bien de discuter.

A quoi bon ?

M. l'abbé G. nous réclame.

Il n'admet et n'écoute que les *spécialistes en hallucination*. Nous sommes fiers de ne pas appartenir à cette espèce-là, ni à celle, très nombreuse encore, des *spécialistes en diable*. Dr S.

Monsieur,

Cessez, de grâce, Monsieur le Docteur, de résoudre ces questions par l'argument de votre grande compétence. La question des hallucinations, au point de vue médical, appartient surtout aux *spécialistes*, dont vous n'êtes pas. Les médecins, comme les théologiens, doivent se renseigner auprès de ces savants.

J'admets tout ce que ces médecins spécialistes ont écrit sur le sujet qui nous divise, et je me garderais bien de m'écarter de leur enseignement, quand ils se contentent de constater les phénomènes, en dehors de toute interprétation philosophique, car sur ce point, je me permets de récuser messieurs les médecins, même le Dr Surbled.

Venons au fait. Vous n'avez pas saisi mon objection, et vous me faites dire, faute d'attention, ce que je n'ai jamais écrit. Veuillez vous reporter au chapitre de *l'Avenir de l'hypnose* que vous attaquez, et vous constaterez votre erreur.

Les spécialistes enseignent que toute image cérébrale très intense réagit sur les bâtonnets de la rétine, et produit une image subjec-

tive consécutive. Il se produit alors une image qui affecte la membrane rétinienne, et qui s'extériorise suivant des lois connues.

Me tournant ici vers M. Méric, je lui demande (dans le chapitre incriminé) ce que serait ce *rouge imaginaire réel* qui ne serait pas un carré rouge *imaginé* affectant, par un choc en retour, l'organe visuel pour produire l'image subjective consécutive de ce carré rouge. Si M. Méric veut me concéder que son *imaginaire réel* est tout cela, je ne l'attaque plus sur ce point. — Je le prie seulement de suivre mon objection que je me mets en devoir de développer dans le reste du chapitre. — Je ne conclus donc pas de l'existence même de cette image au préternaturel, comme vous le supposez plaisamment.

Voici la marche de mon objection :

Dans l'hallucination intense, expliquent les maîtres, l'image subjective consécutive produite s'extériorise suivant des lois connues : Projetée sur un écran, cette image grandit, quand l'écran s'éloigne ; elle se rapetisse, quand l'écran est rapproché. — Or, dans l'hallucination hypnotique, l'image projetée échappe à ces règles, comme le constate l'expérience de Bernheim. — D'où il faut conclure que l'hallucination hypnotique, étudiée de près, n'est pas sans légitimer le point d'interrogation.

Est-ce assez clair ? — Répondez en démontrant que le mode d'extériorisation est le même dans l'un et l'autre cas, et ce sera de bonne guerre. — Autrement, vous mettez à côté, et c'est regrettable dans un numéro *spécimen*.

Agréez, Monsieur, mes civilités empressées.

J. GOMBAULT.

Montlivault (Loir-et-Cher), 2 juillet 1898.

*
* *

Monsieur,

Je demande à la Revue si la science a enregistré des phénomènes de télépathie antécédente, de télépathie subséquente et de télépathie animale. — Je m'explique : A) Un prêtre m'a conté que se trouvant à un banquet, il vit tout d'un coup la figure d'un des convives qui était en ce moment en bonne santé se changer pour un court instant en tête de mort. Le lendemain, ce convive était frappé de mort subite. — J'ai entendu parler d'un médecin qui avait la faculté de sentir la mort à bref délai. Ainsi en passant dans la rue, il désignait telle ou telle personne qui lui était parfaitement inconnue et disait : « En voilà un, ou en voilà

une qui va mourir. » La prédiction se réalisait chaque fois en un ou deux jours près. — Des cas semblables sont-ils admissibles réellement; a-t-on déjà constaté scientifiquement des faits de télépathie *par anticipation*? — B) J'ai lu qu'un industriel en apprenant par le journal le naufrage du navire qui transportait sa famille, tomba en syncope et que dans cet état de prostration, il vit se dérouler tout le drame du naufrage. Il vit sa femme périr faute de secours, un de ses enfants voulant la suivre dans la mort et l'autre, sa fille aînée, implorer l'assistance d'un matelot afin d'échapper et de revoir son père. Or, le malheureux revit effectivement sa fille qui ratifia de point en point la vision qu'il avait eue deux jours après le sinistre. — Des faits semblables de télépathie subséquente ont-ils vraiment lieu? — C) Enfin, j'ai lu le fait suivant : Un soir, une famille se trouvait réunie, mais le chef de famille était absent. Or, tout d'un coup, son chien qui dormait paisiblement dans la chambre où se trouvait la famille se réveilla en sursaut et donna les signes de l'agitation la plus furibonde. Au même instant, loin de là, on assassinait le chef de famille! — Peut-on croire à la télépathie chez les animaux? — Si oui, il faudrait admettre que ce phénomène n'est pas du ressort exclusif de l'âme humaine, de l'intelligence?

Profitant de l'occasion, je demande à la *Revue du Monde invisible* ce que l'on doit entendre par « âme animale ». — En quoi consiste cette âme animale, qui meurt en même temps que la bête; comment la définit-on? — Est-ce le principe de la vie animale? — Si les bêtes ont une âme animale, ne peut-on pas admettre pour les plantes une âme végétale, puisque la vie animale confine tellement à la vie végétative qu'il est impossible de déterminer la limite qui doit exister entre les deux règnes?

Dans le n° 2, page 119, de la Revue, M^{re} le chorévêque d'Antioche se demande si le fameux Pérисprit n'existerait pas réellement. Il fonde son doute sur ce que l'âme humaine n'a pas été créée de Dieu pour vivre séparée du corps à l'état d'esprit dégagé de toute matière, ce qui nécessairement a lieu entre le moment de la mort de l'homme et celui de sa future résurrection.

Le pérисprit existant dans ces conditions, de deux choses l'une, ou Dieu l'a créé dès l'origine de l'homme en prévision du trépas qui est le châtimement du péché, ou Dieu l'a créé après la chute du premier homme... pour satisfaire à une lacune!?...

Or, dans toutes les Ecritures, je ne vois aucune trace de pérисprit. La Genèse elle-même, si détaillée pour nous révéler les mystères de la création et nous rendre compte d'êtres avec lesquels nous n'avons que des rapports indirects et très éloignés, aurait-elle laissé à la science humaine le soin de deviner six ou sept mille ans plus tard une partie, un appendice si intime de notre propre être? — La Genèse insiste surtout sur la création de l'homme, sur la création du corps, sur la

création de l'âme, ce souffle de la divinité, cette forme de notre corps créée à l'image et à la ressemblance du Créateur : Pas un mot qui puisse nous donner l'idée d'un périsprit; l'âme est laissée simple comme Dieu et simplement unie au corps qu'elle anime comme un souffle de vie qui ne devait point finir.

Comment donc imaginer un corps, si subtil soit-il, soutien de cette âme immortelle et qui est elle-même le soutien du corps? — Quel serait ce corps plus mystérieux que l'âme elle-même, ce corps qui survivrait à tous les corps et suivrait l'âme dans l'éternité au séjour de l'immatériel? — Car enfin ce périsprit ne peut être qu'un corps, un appendice matériel, à moins d'être un esprit non simple ou composé, ce qui se réduit à une absurdité?

En vous demandant pardon, Monsieur le Rédacteur, j'ai l'honneur de vous présenter l'hommage de ma haute considération.

Alfred VAMILLONS,
Professeur à l'École commerciale supérieure de l'État.

Bashalom, ce 21 juillet 1898, par Kralytelek (Hongrie).

*
* *

Paris, le 16 juillet 1898.

Je lis dans le n° 2 de votre revue la phrase suivante :

« Si M. Barlet est le *président* des kabbalistes, M. Encausse, dit « Papus, en est le *chef* incontesté. Ce maître de l'occultisme dirige « personnellement ses sociétés et ses revues. De même que Léo Taxil, « de sinistre mémoire, il se cache souvent sous des pseudonymes. « Bien des noms qui figurent à l'*Initiation* et ailleurs servent à dissi- « muler le maître mage. Nous ne serons ni dupes, ni complices « (p. 125). »

Je suis aussi peiné qu'étonné de trouver des allégations aussi mensongères et d'un ton aussi violent dans une revue dirigée par vous. Permettez-moi donc d'user de mon droit de réponse pour remettre les choses au point.

1° Depuis onze ans que paraît l'*Initiation*, il ne m'est jamais arrivé d'employer divers pseudonymes, et tous mes articles sont signés : PAPUS ou d'un P majuscule.

2° Chaque pseudonyme employé dans l'*Initiation* correspond à un seul rédacteur, et jamais le même rédacteur n'emploie des pseudonymes différents.

3° Je vous ai averti deux ans d'avance que M. Léo Taxil se moquait de vous. Il vous a suggéré à tous que les occultistes étaient antichrétiens, ce qui est faux et ridicule, et sa suggestion opère toujours, car

ce sont ses arguments et ses procédés de polémique que je retrouve dans toutes ces attaques qui nous écœurent sans nous émouvoir.

Veuillez agréer, l'assurance de toute ma considération.

Gérard ENCAUSSE (PAPUS),

*Docteur en médecine de la Faculté de Paris, lauréat des hôpitaux,
Officier de l'Instruction publique.*

M. Papus n'avait rien répondu à l'entrefilet qui le concernait dans le premier numéro : nous avons été surpris de son silence. Il se dédommage cette fois par une longue lettre.

Il ne conteste pas le point essentiel que nous avons mis en lumière : il est le maître des kabbalistes, le chef suprême de l'occultisme. Pour le reste, voici notre réponse :

1° Nous avons dit que Papus écrivait sous divers pseudonymes dans l'*Initiation* et *ailleurs*. M. Papus nous répond qu'il écrit sous un même pseudonyme dans l'*Initiation*. Mais *ailleurs*? L'objection reste debout.

2° M. Papus prétend qu'il nous a prévenus il y a deux ans de la comédie de Taxil. Or, il y a deux ans, nous n'existions pas. Dans l'œuvre de Taxil, le cadre est faux, mais le fond est vrai : on le retrouve dans Deschamps, Janet, Barruel et dans les ouvrages les plus sérieux.

3° M. Papus déclare que les occultistes ne sont pas antichrétiens. C'est une affirmation audacieuse qui lui est familière, mais *qui ne prend plus*. Voici ce que Papus, chef des occultistes, pense de Jésus-Christ, de l'Église et de la Papauté :

« Le début et la fin de l'histoire de Moïse sont purement mythiques... Il en est de même... pour l'histoire de Jésus... Les critiques et les savants sont venus montrer, texte en main, que Jésus et Jason sont bien synonymes, que Mithras est aussi né le 25 décembre, d'une vierge pure, en compagnie d'un bœuf, que Dionysios est aussi né le 25 décembre, et que le jeune dieu, obligé de fuir, est bientôt emporté sur un âne en Égypte par le vieux Silène; enfin, qu'avant l'existence de Jésus, un certain Chrishna avait eu exactement les mêmes aventures dans l'Inde, date pour date, astronomiquement parlant. Découvrant l'histoire d'un même principe au fond de tous ces mythes, la critique contemporaine en conclut qu'il n'y a jamais eu d'individu plus dans une religion que dans l'autre et que le nommé Jésus a beaucoup de chances pour être né dans la cervelle de quelques philosophes en quête d'un nouveau culte. Contre ces critiques, les théologiens, privés de leur meilleur moyen de persuasion, le bâcher (*sic*), veulent

ergoter sur l'authenticité des textes et en arrivent à nier toute la mythologie pour établir, comme fait historique, la légende du petit enfant qui parle philosophie et de l'étoile qui descend sur la terre, exprès pour guider les Mages vers le fils d'une vierge. L'astronome proteste alors en compagnie du physiologiste, et le théologien en arrive à ressembler à un jeune enfant qui veut soutenir mordicus à ses parents qu'il est né dans un chou, au grand amusement de ceux-ci. *Cet entêtement de l'Église à soutenir des impossibilités scientifiques conduit la science à nier toute valeur aux religions et à considérer celles-ci comme créées par quelques fourbes, pour exploiter la bêtise humaine.* » (PAPUS, *Traité méthodique de science occulte*, 1891, p. 619.)

« L'ignorance cléricale est telle, ses procédés d'oppression de l'esprit scientifique sont si néfastes, que le jour où la pensée occidentale a repris son essor, son premier devoir était de rejeter *cet amas de superstitions transformées par les conciles en articles de foi*, et c'est ce qu'elle a fait. (PAPUS, *Science occulte*, p. 380.)

« Nous sommes parvenus à enrayer le matérialisme, tout aussi dangereux que le cléricalisme... Nous ne protesterons personnellement que contre les hommes qui prétendent ramener les intelligences évoluées par la science contemporaine dans le giron du cléricalisme agonisant... Méfiez-vous de Voltaire autant que de Loyola... Le catholicisme agonise, frappé à mort par le pharisaïsme clérical. » (PAPUS, *Traité élémentaire de Magie pratique*, 1893, p. 2, 3, 4, v.)

« Il a fallu les immenses travaux de l'abre d'Olivet sur la Genèse pour retrouver une partie des trésors perdus, et le clergé a tellement l'amour de ses erreurs qu'il a récompensé ce savant en mettant son œuvre à l'index. C'est là un grand honneur pour d'Olivet comme pour tous ceux sur qui daigne frapper la Sainte-Congrégation au dix-neuvième siècle. Être mis à l'index à notre époque par *cette sainte collection d'ignorants fanatiques*, c'est, en effet, obtenir un brevet de savoir et d'indépendance. » (PAPUS, *Science occulte*, p. 441.)

« Nous devons toute notre reconnaissance à la Franc-Maçonnerie pour les services qu'elle a rendus à la pensée en agissant contre les sectarismes et les despotismes de toute époque. » (PAPUS, *Science occulte*, p. 997.)

« Le Bouddha dispute le sceptre de la royauté spirituelle à notre Jésus : la foi chancelante s'écroule sous les hardies révélations de la science, les cinq mille ans de la Bible amusent beaucoup les orientalistes commentateurs de la chronologie des Brahmanes et les géologues font chorus; enfin Jacobus Burgundus Molay, grand maître du Temple, plante la bannière de son Ordre sur la noire citadelle papale, dernier vestige de la Louve romaine. » (PAPUS, *Magie pratique*, p. 337.)

« Aujourd'hui, la Papauté, sentant son armée perdue, lance ses soldats à l'assaut de la citadelle maçonnique. Mais la lutte entre ces deux pouvoirs nous importe peu; l'esprit gnostique, caractérisé par l'alliance

de l'intuition et de la science, est dès maintenant vainqueur de l'esprit clérical, et *peu nous chaut la longueur de l'agonie du dernier des vestiges de la Louve romaine*. (PAPUS, *L'illuminisme en France*, 1895, p. 137.)

Ces citations, que nous empruntons à un très opportun et remarquable travail de M. Gabriel Soulacroix (1) suffiront amplement à éclairer nos lecteurs. Ils ne seront, comme nous, NI DUPES, NI COMPLICES.

(1) *Les Doctrines du martinisme, Franc-maçonnerie démasquée*, n° 49, mars 1898.



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

AUX FRONTIÈRES DE L'INVISIBLE

Le Corps aérien.

I

La foi nous enseigne qu'après la mort, l'âme, séparée transitoirement du corps qu'elle informait pendant la vie, s'en va, ou dans le ciel, pour une récompense éternelle, ou dans le purgatoire, pour y subir une expiation temporaire, ou dans l'enfer, pour y souffrir un châtiment sans fin.

Toutes les communications sont-elles coupées désormais entre les morts et les vivants, ou se continuent-elles dans la forme et avec les facilités désordonnées, si souvent exposées par les disciples d'Allan-Kardec?

Si des communications particulières et rares s'établissent encore entre les morts et les vivants; si ces morts apparaissent quelquefois aux vivants, dans les terreurs ou dans les charmes d'une vision, ou joyeux ou éplorés, pour éveiller tantôt l'amour, tantôt la pitié dans le cœur de ceux qu'ils ont connus, comment se produisent ces apparitions? de quel corps sont-ils revêtus pour se faire voir et reconnaître des vivants? Cette enveloppe nouvelle et mystérieuse à travers laquelle nous voyons et nous reconnaissons ceux que nous avons rencontrés dans la vie, ne serait-ce pas le corps astral des modernes, les mânes, les ombres, les fantômes des anciens? Qu'est-il permis de croire, et que faut-il penser?

Nous ne parlerons pas encore du corps aérien des vivants; nous parlons, en ce moment, du corps aérien des défunts.

II

Tous les docteurs de l'Eglise et tous les théologiens reconnaissent que les communications ne sont pas irrévocablement coupées entre les morts et les vivants; ils enseignent, et leur enseignement est unanime sur ce point, que les bienheureux ont apparu et apparaissent quelquefois encore aux hommes restés sur la terre, pour les instruire, les avertir, les réjouir et les consoler.

Mais ces communications entre les vivants et les morts constituent des faits miraculeux; elles ne sont jamais de l'ordre naturel, elles appartiennent à l'ordre préternaturel.

Cette observation est importante et absolue.

Il est naturel aux bienheureux de communiquer entre eux et de former une société; il est naturel aux vivants d'établir entre eux des relations et de former la société des vivants, mais il n'est pas naturel aux défunts d'abaisser les barrières élevées entre le temps et l'éternité et de communiquer avec les vivants.

Dieu permet aux bienheureux de faire sentir aux vivants leur invisible et saisissante présence.

Nous trouvons dans l'Ancien Testament, dans le Nouveau, dans la vie des Saints, des faits très nombreux d'apparitions corporelles des bienheureux.

Faisons la part aussi large que vous voudrez aux illusions, aux hallucinations, aux fausses visions, aux extases contrefaites. il restera cependant, ce fait incontestable, c'est que les apparitions des bienheureux aux vivants sont établies par des preuves historiques qui défient la critique, et dont la négation serait la négation même de l'autorité de l'histoire.

Nous renvoyons le lecteur aux Bollandistes et aux procès-verbaux de la canonisation des Saints. Saint Pierre d'Alcantara, sainte Thérèse, saint Antoine de Padoue, saint Louis de Gonzague, saint François d'Assise ont apparu, sous une forme corporelle, aux vivants. On constate aussi des faits nombreux d'apparitions corporelles dans les vies de sainte Catherine de Sienne, de sainte Madeleine, de saint Jean de la Croix, de la

bienheureuse Lidwine, de sainte Françoise Romaine, et d'autres Saints. Saint Thomas enseigne que les âmes bienheureuses peuvent sortir du Paradis quand elles veulent, apparaître aux vivants, en se conformant, cependant, aux lois générales de la Providence, et que les âmes des damnés peuvent nous apparaître, en vertu d'un ordre ou d'une permission de Dieu (1).

III

Les apparitions des âmes du Purgatoire, sous une forme corporelle, sont plus fréquentes. Ici encore, nous pouvons consulter l'enseignement théorique des théologiens et l'enseignement pratique des faits.

Dieu permet ces apparitions, soit pour nous éclairer sur l'état des défunts et nous intéresser à leur sort, soit pour nous avertir et nous corriger, soit dans une pensée de miséricorde pour nous décider à ne pas refuser nos prières et nos suffrages à ceux que nous avons aimés et qui ont partagé les épreuves de notre existence terrestre.

Dans d'autres circonstances, comme on le voit dans la vie de la bienheureuse Lidwine et de Catherine de Ricci, Dieu permet aux vivants de pénétrer en esprit dans le purgatoire, d'en connaître les souffrances intenses, de voir et de reconnaître les âmes souffrantes qui se manifestent sous une forme corporelle, de prier pour elles avec une puissance qui satisfait la justice et obtient le pardon. Les faits mystiques que nous rencontrons dans la vie de quelques âmes privilégiées, en commerce plus intime avec le monde invisible et éternel, font sourire l'incrédule systématique, qui nie de parti pris, mais ces faits émeuvent l'âme chrétienne, et ouvrent des horizons nouveaux, larges, infinis, au delà de la tombe.

Que ces faits ne soient pas rares, nous en trouvons la preuve dans ce cri de Denis le Chartreux à qui l'on deman-

1) *Secundum dispositionem divinæ providentiæ, aliquando animæ separatæ a suis receptaculis egressæ, conspectibus hominum præsentantur... Sed hoc interest inter sanctos et damnatos, quod sancti, cum voluerint, apparere possunt viventibus, non autem damnati. (Suppl., q. 69, a. 3.)*

daît un jour si les âmes du Purgatoire lui apparaissaient souvent : « Oh ! oui, répondit-il, cent et cent fois. »

Un théologien mystique résume ainsi l'enseignement classique sur ce point : « Ces âmes se présentent toujours dans une attitude qui excite la compassion, tantôt sous les traits qu'elles avaient de leur vivant ou à leur mort, avec un visage triste, des regards suppliants, en habits de deuil, avec l'expression d'une douleur extrême ; tantôt, comme une clarté, une nuée, une ombre, une figure fantastique quelconque, accompagnée d'un signe ou d'une parole qui les fait reconnaître. » (Scaramelli.) D'autres fois, elles accusent leur présence par des gémissements, des sanglots, des soupirs, une respiration haletante, des accents plaintifs. Souvent, elles apparaissent environnées de flammes, entre les mains des démons qui s'acharnent à les tourmenter. (Isidore de Isolamis.) Parfois elles adressent des reproches sévères à ceux qui devraient les secourir. (*Vie de sainte Marguerite-Marie Alacoque.*)

Les théologiens admettent encore que ces âmes souffrantes peuvent nous donner conscience de leur présence par d'autres moyens, et, sans apparitions corporelles, elles éveillent leur souvenir dans notre esprit ou dans notre cœur par des pressentiments, des obsessions pieuses, des bruits, des gémissements, essayant ainsi d'arriver à nous à travers le voile trop épais des choses sensibles, de nous arracher à l'oubli et à l'indifférence et de nous forcer à abréger par le secours de nos prières la durée de leurs cruelles souffrances.

Saint Thomas nous enseigne que les âmes séparées, sans distinction, qu'elles soient au ciel, au purgatoire ou en enfer, peuvent sortir de leur demeure, *Animæ separatæ a suis receptaculis egressæ*, quand Dieu le permet, et nous rappeler ainsi la solidarité fraternelle qui unit encore, au delà de la tombe, et malgré l'inconnu de la mort, les âmes qui ne doivent pas cesser de s'aimer.

IV

Que les réprouvés apparaissent aussi aux vivants sous une forme sensible, nous en trouvons la preuve et dans la vie des Saints et dans l'enseignement des théologiens. Tantôt Dieu permet aux vivants de descendre en esprit dans l'enfer, et d'en voir les tortures et les abîmes, tantôt Dieu permet aux réprouvés d'apparaître aux vivants pour les instruire et les effrayer.

Voici l'enseignement de saint Thomas :

Il n'est pas permis de dire que les réprouvés sortent de l'enfer pour n'y jamais rentrer, puisque le châtimement de l'enfer ne finira jamais : mais on peut dire que les réprouvés sortent de l'enfer pour un temps déterminé, et il faut encore avoir soin de distinguer ce qui leur convient selon la loi de leur nature et ce qui leur convient selon l'ordre de la divine Providence.

Si nous considérons la condition naturelle de l'âme séparée, il faut bien reconnaître que les réprouvés sont absolument séparés du commerce des vivants et ne leur font plus entendre leur voix. Mais si nous considérons l'économie et les lois de la Providence, il faudra dire que les âmes séparées sortent quelquefois de leur demeure nouvelle, et apparaissent aux vivants. Et c'est ainsi que Dieu permet quelquefois aux damnés de se rendre visibles pour instruire les vivants et pour leur imprimer une salutaire terreur (1).

Voilà l'enseignement du docteur angélique. Après la mort, les communications ordinaires et naturelles entre les défunts et les vivants n'existent plus. Mais, par un dessein particulier, pour des raisons qui échappent quelquefois à notre raison toujours trop courte, Dieu permet aux défunts de communiquer avec les vivants.

Nous pourrions emprunter à la vie des saints des faits nombreux qui nous permettraient d'établir la réalité historique de ces apparitions des damnés aux vivants, mais ces faits ne peuvent pas entrer dans le cadre de cette étude concise et rapide.

(1) *Suppl.*, q. 69, a. 3.

Ici encore, nous renvoyons le lecteur aux Bollandistes et aux procès-verbaux de la canonisation des Saints.

Les théologiens qui s'occupent successivement des états et des faits mystiques distinguent trois sortes de visions : les premières sont corporelles, elles affectent les sens ; nous voyons par les yeux les défunts qui font leur apparition, comme nous voyons les objets extérieurs, et il se forme ainsi accidentellement, autour de nous, un monde extérieur, sensible et merveilleux, différent du monde extérieur, ordinaire et visible au centre duquel nous vivons.

Les secondes se produisent dans l'intérieur de l'âme, dans l'imagination, et elles sont à la fois imaginaires par leur principe et réelles par leur objet. Ainsi, dans le sommeil, je peux voir mentalement des images qui ne sont pas des réminiscences, mais qui sont des objets réels, appartenant au monde invisible et dont l'action modifie l'état des centres nerveux du cerveau.

Les troisièmes sont les plus élevées, elles constituent les visions intellectuelles. Arrivée à ce degré, ce n'est plus ici par les sens, ni par l'imagination qu'elle voit, c'est par l'entendement et dans la haute lumière des idées.

Nous étudions, en ce moment, les visions corporelles. En effet, c'est par les sens, c'est par les yeux que, dans certaines circonstances, nous voyons les défunts du ciel, du purgatoire et de l'enfer.

V

Ici, l'esprit humain se trouve en présence d'une nouvelle question. Après la mort, le corps est enfermé dans la terre et abandonné au hideux travail de la décomposition : l'âme, dans son impérissable jeunesse, est seule vivante, avec la pensée et la volonté qui lui conservent son caractère particulier.

Qu'elle soit au ciel, au purgatoire, ou dans l'enfer, l'âme ne cesse pas d'être immatérielle, d'appartenir à la catégorie des esprits. S'il en est ainsi, comment se fait-il que les défunts nous apparaissent sous une forme sensible, corporelle qui

exerce une action réelle sur les sens, sur l'imagination et sur le cerveau? Je ne vois pas un esprit, un être immatériel, je vois un être corporel, une créature sensible, quand le défunt se dresse devant moi. Cette âme serait-elle entourée d'un périsprit?

Entre les diverses opinions qui ont été émises sur ce point, nous nous arrêterons à celle de saint Thomas et de l'école thomiste. Le docteur angélique enseigne que l'âme séparée prend dans la matière élémentaire, dans l'air qui l'entoure, les éléments qu'elle condense, qu'elle groupe selon une forme déterminée et qui reproduisent l'image du défunt : l'âme se trouverait ainsi entourée d'un corps sensible et aérien (1).

Suarès adopte ce sentiment du maître, et déclare que telle est, en effet, l'opinion commune des théologiens : le corps fantastique des âmes séparées est une condensation de l'air ambiant.

Les savants philosophes de Coimbre qui ont fondu dans leur enseignement la philosophie d'Aristote et la théologie du docteur angélique, continuent ce même enseignement et le fortifient de leur propre autorité. Voici leur témoignage :

Les âmes séparées se font un corps dont les éléments sont pris dans l'air ou dans la matière malléable ; ils peuvent reproduire ainsi le corps d'un homme, d'un animal ou d'une autre créature, et apparaître sous cette forme aux vivants. Tantôt, Dieu ordonne aux bons esprits de nous apparaître pour notre plus grand bien : tantôt, il permet aux esprits mauvais de se rendre sensibles pour nous éprouver et nous tourmenter (2).

Dante a résumé dans son immortel poème, avec une pré-

(1) Communis igitur et vera sententia est illa corpora constare ex materia elementari... Dicunt communiter theologi hanc materiam sumi ex aere præjacente, sue circumstante in loco illo in quo tale corpus formatur. (SUAREZ, *De angelis*, p. 442.) Et saint THOMAS, I, p. q. 51, art. 2, ad. 3 : « Angeli assumunt corpora ex aere, condensando ipsum virtute divina, quantum necesse est ad corporis assumendi formationem. »

(2) Spectata naturali conditione animarum corpore vacantium, certum est nullo miraculo earum quamlibet hinc inde posse commigrare, esse que solertem ex aere alia ve tractabili materia corpora effingere, et in eis, nunc hominem ponere, nunc belluam, si libeat, atque eo modo sui adventus signa nobis exhibere... A bono aut jubentur, boni alicujus gratia, aut permittuntur vexandi causa more dæmonum. (*Tract. de anima separata*. Disp. VI, art. III.)

cision souvent remarquable, l'enseignement théologique et scolastique du moyen âge. Il fut cité, exposé, commenté dans des chaires de théologie fondées par des Papes célèbres, et il nous semble intéressant de connaître son opinion sur le péril des âmes séparées.

Avec saint Thomas, il reconnaît que notre âme possède deux sortes de facultés ou de puissances : les premières comme l'intelligence, la volonté, la mémoire sont dans l'âme, comme dans leur sujet, *tanquam in subjecto*, elles sont indépendantes du corps, elles se perpétuent avec l'âme qu'elles accompagnent dans ses voyages, pendant que les derniers débris du corps se mêlent à la terre végétale et la fécondent.

Les secondes se trouvent seulement dans l'âme comme dans leur principe, *tanquam in principio*, ainsi, la faculté de toucher les corps, de les sentir, de les goûter; ces facultés sont liées à nos organes physiques dans leurs continuelles opérations, elles tiennent notre âme dans un perpétuel rapport avec notre corps et avec les corps extérieurs.

Manifestement, ces dernières facultés cessent leurs opérations au moment de la mort, puisque l'âme se trouve aussitôt séparée de son corps et du monde des corps; elles existent, elles restent dans l'âme à l'état de puissance, mais, selon la très belle expression de Dante, elles sont muettes, *tutte quante mute*.

Si nous supposons que l'âme prenne un corps nouveau et matériel, ces facultés endormies s'éveillent, se développent, entrent en exercice, et recommencent leurs opérations vitales. Après la mort, enseigne Dante, l'âme informe un corps aérien, et elle se trouve dans ce corps par son action, et comme force motrice; elle se trouve là *définitive* et non *circumscriptive*. Un savant écrivain, que j'aime à citer, éclaire ainsi par une gracieuse image la thèse théologique qu'il vient d'exposer :

« Comme le feu, quand il change de place, est toujours suivi de la flamme qu'il dégage, ainsi ce corps nouveau accompagne l'esprit ou l'âme séparée, partout où elle va. C'est parce que cet esprit se rend visible aux vivants : on l'appelle une *ombre*, parce que ce corps aérien et léger n'a pas la maté-

rialité et la consistance du corps terrestre que nous connaissons (1). »

Au moment où elle forme ce corps aérien par sa vertu plastique et formatrice, l'âme contracte l'aptitude à sentir tout ce qu'elle pouvait sentir par les facultés sensitives, pendant la vie; elle sent par sa vertu plastique, comme elle sentait autrefois par ses facultés végétatives dans des conditions qui n'existent plus; sa vertu plastique irradiée dans le corps aérien qui devient plus matériel et plus épais, quand la vie de l'âme sur la terre a été chargée d'un plus grand nombre d'iniquités.

On se souvient de ce tableau du grand poète de la théologie : « Les âmes nues et harassées, qui avaient entendu les paroles dures de Caron, changèrent de couleur et grincèrent des dents; elles blasphémaient Dieu, elles maudissaient leurs parents, les enfants de leurs enfants, l'espèce humaine, le lieu, le temps de leur naissance: ensuite, elles se réunirent en versant des larmes, au bord du fleuve terrible où est attendu tout homme qui ne craint pas Dieu. L'inférieur Caron les rassemble toutes et frappe de sa rame les plus lentes à se mouvoir... Tels que dans l'automne les feuilles tombent des arbres l'une après l'autre, tant que les branches n'ont pas rendu à la terre toutes leurs dépouilles, les fils impies d'Adam se jettent dans la barque un à un, au moindre signe du pilote, semblables à l'oiseau qui trompe la ruse de l'oiseleur (2). »

Ces *ombres*, c'est l'expression préférée des théologiens, quand ils parlent des réprouvés et de leur corps aérien, pleurent, parlent, souffrent, blasphèment, reproduisent enfin tous les phénomènes de la vie sensible, en vertu de cette union nouvelle et d'un genre particulier entre l'âme et l'air condensé.

(1) *La Campana del Mattino*, 5 luglio. Napoli. Je suis heureux de citer, de louer, de recommander cette revue où le courage égale la science philosophique et théologique.

Elie Méric.

(2) *Dell'Infern.* Canto III.

VI

Les philosophes catholiques et les théologiens qui ont essayé de décrire ce corps aérien, dans un siècle où les sciences naturelles étaient encore à l'état d'enfance, éprouvèrent quelque embarras. Presque tous les théologiens de l'école thomiste faisaient un rapprochement ingénieux entre l'air et les nuages qui ont une couleur, une forme, et une apparence vaporeuse qui les rapproche de la condition des êtres naturels.

Nous trouvons dans les corps que nous connaissons de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote, du chlore, du fluor, du phosphore, du soufre, du calcium, du potassium, du magnésium, du fer, etc. Tous ces éléments existent aussi dans l'atmosphère à l'état dilué, et en se condensant, sous l'action maîtresse et intelligente d'un agent inconnu, ils peuvent prendre l'apparence objective des réalités terrestres, c'est-à-dire des corps.

Nous arrivons ainsi à constater l'existence d'une matière au plus haut degré de raréfaction, dont les molécules ont un mouvement vibratoire extrêmement rapide. Aussi bien, c'est dans la quantité de force vive renfermée dans chaque molécule qu'il faut chercher l'explication des divers états solides, liquides et gazeux de cette matière, monade, atome, énergie, *vis activa*, qui nous éblouit et nous étonne, ici-bas, par l'infinie variété de ses transformations.

Mais, d'après les théologiens catholiques et les philosophes de tous les temps, ce corps aérien n'atteindrait pas le degré de matérialisation nécessaire pour se laisser saisir comme les autres corps que nous touchons et que nous voyons autour de nous.

« O ombres vaines, *excepté pour la vue*, s'écrie Dante, trois fois, je serrai l'ombre dans mes bras, trois fois mes bras retombèrent sur ma poitrine. Je restais stupéfait de surprise : l'âme sourit et se retira. (*Purgat.*, ch. II.)

Avant le grand poète florentin, Virgile avait dit : Trois fois Enée veut presser dans ses bras cette ombre chère, et trois

fois elle échappe à son étreinte, pareille aux vents légers, semblable au songe qui s'envole (1). »

Ce corps prend la forme humaine, il reçoit de l'âme le mouvement, mais il ne cesse pas de conserver son caractère substantiel, il est fluide ou gazeux, il est aérien.

Il est évident que les philosophes et les théologiens du moyen âge ne pouvaient pas nous donner une explication précise du corps aérien; leurs connaissances dans le domaine des sciences naturelles étaient très limitées, et ils ne pouvaient pas prévoir le grand mouvement intellectuel dont nous sommes témoins.

Il importe de constater qu'en ouvrant la voie aux recherches scientifiques sur la constitution du corps aérien, ces théologiens ont reconnu que nous étions en présence d'une opinion librement débattue dans les écoles et qui n'intéressait pas directement la foi.

Cette enveloppe aérienne, de fluidité et de densité inégales, pourrait bien être simplement de la matière radiante, ou terrestre, ou lunaire, ou solaire, ou stellaire. Mais qu'elle soit empruntée aux radiations de la terre ou du soleil, de la lune ou des étoiles, elle conserve toujours son caractère spécifique, elle occupe une place intermédiaire entre la matière et l'esprit.

Quelquefois, cependant, la matérialisation du corps aérien devient plus intense, plus concrète et plus sensible. Il nous suffit de rappeler l'ange qui lutta toute la nuit contre Jacob, et l'Archange qui accompagna Tobie et vécut avec lui.

VII

Voici nos conclusions :

Après la mort, l'âme passe ou dans le ciel, ou dans le purgatoire, ou dans l'enfer.

(1)

Ter conatus ibi collo dare brachia circum:
Ter frustra comprehensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucris que simillima somno.

(Virg. *Énéide*, l. VI.)

Elle peut, si elle est au ciel, et selon l'enseignement de saint Thomas, apparaître aux vivants, quand elle veut, en se conformant aux lois générales de la Providence.

Si elle est dans le purgatoire, ou dans l'enfer, elle ne pourra apparaître aux vivants que par une permission toute spéciale de Dieu, soit pour demander le secours de nos suffrages, quand elle est au purgatoire, soit pour faire naître dans notre cœur une frayeur salutaire quand elle est en enfer.

Pour apparaître ainsi aux vivants d'une manière sensible, ces âmes séparées se forment un corps aérien. Je sais que les théologiens sont divisés sur ce point : les uns disent que les anges nous apparaissent à la place des défunts ; les autres que les défunts se forment un corps avec la matière réelle en décomposition. Cette variété d'opinions indique assez que nous sommes en présence d'une question librement débattue, et livrée à la science. Mais toute l'école thomiste avec la grande majorité des théologiens reconnaît que l'âme se fait un corps avec l'air ambiant.

Mais, puisque ce corps peut ainsi se rendre visible, affecter nos organes, déterminer l'apparition d'une image par son action sur la rétine, je n'hésite pas à reconnaître que ce corps aérien peut encore et *a fortiori* impressionner une plaque photographique et nous laisser son image sensible. Cette plaque est bien plus puissante que la rétine pour reproduire une image : il suffit pour s'en convaincre, d'observer la nouvelle carte du ciel obtenue par la photographie.

Je n'hésite pas à croire que les mauvais esprits dont la mission néfaste consiste à séduire et à tromper les hommes, ont le pouvoir de revêtir un corps aérien, d'apparaître aux imprudents qui les évoquent et de reproduire l'image de ce corps, sous certaines conditions d'obscurité et de complicité.

Je n'aime pas cette expression vague et dangereuse de corps *astral* que nous rencontrons trop souvent dans les écrits des spirites et des occultistes, je préfère l'expression théologique et traditionnelle du corps aérien, elle répond à une idée précise, elle exprime la condensation de l'air ambiant dans une forme humaine.

Mais je n'admettrai jamais que tout aventurier ait le pouvoir de s'asseoir devant une table imprégnée de son fluide, de commander au ciel, au purgatoire, à l'enfer, de citer à sa barre les bienheureux, les réprouvés, les démons, de les obliger à répondre à son gré et quand il lui plaît, de recevoir les communications d'un Vincent de Paul, de César, de Napoléon, d'Alexandre et de tous ceux qu'il lui plaît d'évoquer. Cela n'est pas sérieux.

Nous avons fait connaître notre sentiment sur le corps aérien des défunts, il est temps de nous expliquer sur le corps fluide ou aérien que l'on prête aux vivants.

(*A suivre.*)

Élie MÉRIC.



HALLUCINATIONS COLLECTIVES



Toute hallucination est-elle nécessairement isolée et individuelle? Deux cerveaux ne peuvent-ils pas vibrer à l'unisson, ou plus exactement deux imaginations ne peuvent-elles pas être impressionnées identiquement dans le même moment? En un mot, les *hallucinations générales, collectives* existent-elles? La question a été de nos jours diversement résolue et mérite de retenir l'attention des penseurs.

Deux savants religieux, le P. Debreyne et le P. de Bonniot, n'hésitent pas à déclarer que les *hallucinations collectives* sont impossibles et contraires aux lois physiologiques. C'est peut-être aller un peu vite et prendre son désir pour la réalité. Sans prétendre avec les savants matérialistes que de telles hallucinations ont été fréquentes dans l'histoire et suffisent à rendre raison du merveilleux divin, sans contester les conditions multiples et difficiles qui sont nécessaires à leur réalisation, on peut, nous semble-t-il, admettre leur possibilité. Bien mieux, on doit l'admettre au nom de cette physiologie même, dont les lois leur seraient contraires, d'après les auteurs cités plus haut. Le mécanisme de la sensation, et par suite de l'hallucination, ne diffère pas d'un individu à l'autre; et chez tous, les opérations merveilleuses de l'imagination procèdent du même terrain cérébral. Ce qui distingue les hommes, c'est le fond psychique; ce qui les rapproche et les confond sur bien des points, c'est le jeu physiologique des organes en général et du cerveau en particulier. Il faut décidément reconnaître que, si l'esprit humain est « ondoyant et divers », les nerfs ont une structure commune, un agencement identique et n'ont pas, ne sauraient avoir de modes spéciaux de sentir. Des hommes, réunis devant un même tableau, doivent *sentir* de la même façon et par suite peuvent et doivent éprouver des hallucinations semblables : leur interprétation diffère, à l'état vigil, mais les impressions sont toujours identiques. La possibilité des *hallucinations collectives* est établie par la physiologie, loin d'y trouver sa condamnation. L'histoire nous en offre d'ailleurs des exemples probants.

I

Le cas le plus simple et le plus souvent cité dans les auteurs est celui que rapporte le P. de Bonniot : « Un jour, un matelot anglais s'imagine voir flotter sur la mer le fantôme de l'un de ses camarades qui était mort quelques jours avant. Il pousse un cri, on accourt, il dit ce qu'il voit, *et l'équipage tout entier croit avoir la même vision*. Bientôt le navire approche du revenant, l'illusion se dissipe, ce n'était qu'un morceau de bois. » *L'hallucination collective* est évidente ici, et le savant jésuite ne songe pas à la contester, il en donne une excellente explication qui pourrait s'appliquer d'ailleurs à tous les cas du même genre.

« Le morceau de bois, écrit le P. de Bonniot, offrait de loin une vague ressemblance avec la forme humaine. Le matelot, encore tout ému de la mort récente de son camarade dont le cadavre a été jeté dans la mer, associe cette forme à l'image du défunt distinctement gravée dans sa mémoire; le reste de l'équipage, excité par les cris et les indications du visionnaire, réunit également et d'une manière spontanée la sensation qui frappe tous les yeux de la même manière et l'image qui se trouve identique dans tous les esprits : *le phénomène est à peu près le même dans tous, parce que dans tous il rencontre les mêmes éléments* (1). »

L'hallucination collective a toujours le même mécanisme : un commun sentiment s'est emparé de l'âme des assistants, une commune préoccupation tient en quelque sorte les esprits en suspens, et les mêmes *sensations fausses* surgissent en même temps, au gré de l'imagination excitée.

Mais, dira-t-on, dans l'exemple cité, l'hallucination a été provoquée par une sensation *vraie*, la vue d'un morceau de bois flottant : c'est à bien dire une *illusion*. D'ordinaire, l'hallucination naît spontanément, d'elle-même, sans objet réel et extérieur. La sensation perçue *au dehors* n'est-elle pas pour beaucoup dans l'hallucination *collective*, en d'autres termes la sensation objective ne constitue-t-elle pas l'élément essentiel de ce genre d'hallucination? Nullement; et il faut insister sur ce fait : que l'*illusion* n'enlève à l'hallucination aucun de ses caractères propres.

Toute hallucination est liée à une impression anormale, morbide de l'organe sensoriel : elle y naît en quelque sorte, y prend corps,

(1) *Le Miracle et les sciences médicales*, p. 96.

mais tire ses développements de l'encéphale et de la faculté sensible. Qu'elle siège principalement, comme la sensation même, dans l'organe du sens externe, nul ne saurait le contester; mais il ne faut pas oublier non plus qu'elle ne va pas sans le concours des centres nerveux et de l'imagination. Que la sensation soit vraie ou fausse, objective ou subjective, l'hallucination réclame toujours, comme la sensation externe et commune, le double et simultané concours de l'organe périphérique et du centre cérébral correspondant. Aucune différence essentielle ne sépare l'*illusion* sensorielle de l'*hallucination* proprement dite.

Pourquoi dès lors deux ou plusieurs personnes, qui ont des points communs de rapprochement non seulement par l'âge, l'éducation, le rang et le genre de vie, mais par les idées et les préoccupations actuelles, ne pourraient-elles pas être, sous une même influence, le jouet d'une *hallucination commune*? Cette supposition n'a rien de contraire aux lois de la physiologie ni à celles de la logique. Le P. de Bonniot la repousse énergiquement, sans donner une raison suffisante de son sentiment.

« Il est impossible, écrit-il, que deux imaginations travaillant isolément, sans modèle commun, produisent le même tableau, *quoique le sujet proposé soit le même*. La raison en est évidente. Pour se former une image d'un objet que les sens n'ont jamais aperçu, l'imagination emprunte à la mémoire les éléments d'objets qu'elle suppose analogues, puis, parmi les milliards de milliards de combinaisons possibles avec ces éléments, elle en choisit une où son œuvre trouve corps et unité. Qu'une autre imagination travaille sur le même sujet, pourra-t-elle rencontrer les mêmes éléments, former la même combinaison? Oui, *s'il est possible de composer l'Iliade en jetant plusieurs fois au hasard les lettres de l'alphabet grec*. Tout ce qu'on peut dire de plus favorable, c'est que les deux images se rencontreront dans le genre, tout au plus dans l'espèce, mais jamais dans les détails qui appartiennent à l'individu. » Et notre auteur n'hésite pas à conclure que « deux imaginations distinctes ne peuvent, *sans miracle*, coïncider dans la formation d'un même type. »

On ne saurait exagérer davantage ni compliquer plus à plaisir un problème difficile pour le rendre insoluble et aboutir *quand même* au surnaturel. Les hallucinés ne composent pourtant pas une *Iliade*, et tous les hommes ne sont pas des Homère. L'imagination vulgaire est infiniment plus simple que ne le suppose le P. de Bonniot : elle ne réclame que quelques sensations propres, accessibles à tous. Pour décrire l'objet ou le sujet de leur vision par exemple, les

hommes n'empruntent pas d'ordinaire aux poètes les couleurs variées de leur palette ou aux écrivains les mille artifices de leur art : ils contemplent l'ensemble, donnent deux ou trois traits dominants et ne s'attachent jamais à scruter les détails, à poursuivre une délicate et profonde analyse du tableau. Que la vision soit vraie ou fausse, ils en apprécient nettement les formes générales, les caractères principaux, mais ne perdent pas leur temps à en faire une description savante. C'est ce qui ressort de l'observation journalière et ce que les exemples suivants d'*hallucinations collectives* vont démontrer à nos lecteurs.

II

Au moment de la plus forte mêlée du siège de Jérusalem, deux chefs croisés, Godefroy et Raymond, aperçoivent, sur le mont des Oliviers, un cavalier agitant un bouclier et donnant à l'armée chrétienne le signal pour entrer dans la ville. Ils s'écrient que *saint Georges arrive au secours des chrétiens*.

L'apparition fut-elle réelle? Il est permis d'en douter, et le P. de Bonniot lui-même ne la tient pas pour certaine. Nous inclinons à croire que les *voyants* furent victimes d'une *hallucination commune*. Comme Godefroy était au nord et Raymond au sud de Jérusalem (1), la communication des impressions était impossible : la *vision* a dû se faire en même temps et dans des conditions identiques. Une telle hallucination n'a rien d'irréalisable, quoi qu'en dise le savant jésuite. « Ce n'est pas dans le feu d'une bataille, écrit-il, que l'imagination a le loisir de se donner libre carrière. Nous avons donc de la répugnance à admettre que Godefroy et Raymond aient été hallucinés. Nous rejeterions cette hypothèse comme absolument fausse, *s'il était prouvé que le guerrier céleste s'est montré, aux deux croisés, sous un aspect identique*. » Mais les chefs croisés n'ont pas vu si loin, et pour cause. L'apparition de saint Georges venait à son heure et est sans doute née des circonstances. La situation critique de l'armée chrétienne, l'issue douteuse de la bataille, la vaillance indomptable des chefs, leur foi ardente, tout était fait pour exciter vivement l'imagination, actionner la volonté et créer l'illusion sensible.

Guillaume de Tyr, qui rapporte le fait, ajoute même que l'apparition fut vue de toute l'armée. Elle venait à l'heure où, rebutés par une attaque infructueuse qui avait duré toute la journée, les soldats

(1) Guillaume de Tyr, l. VIII, ch. xvi et xvii.

chrétiens commençaient à perdre courage et à reculer. Cette intervention de saint Georges, patron des guerriers, n'était-elle pas désirée, pressentie par tous, et son annonce n'allait-elle pas être saluée avec enthousiasme et rendre l'honneur aux armes françaises? Que l'hallucination frappe seulement les chefs, quelques soldats, et tous s'y associeront d'instinct et la partageront complètement. Comment le P. de Bonniot ne s'est-il pas rendu compte de cette nécessité psycho-physiologique et s'est-il inscrit en faux contre l'évidence même? « En ce moment, déclare-t-il, *moins que jamais*, l'imagination des croisés était capable de façonner un symbole de courage et de le placer avec un ensemble unanime sur la montagne voisine. » C'est au contraire à ce moment critique que l'espérance chrétienne et le courage héroïque des croisés devaient redoubler sous les coups de la mauvaise fortune, et qu'une *hallucination collective* était possible, à défaut du miracle que la foi attendait.

Mais n'insistons pas davantage sur un fait qui manque de précision et de détails circonstanciés. Sa nature reste indécise. Dieu pouvait faire un miracle en faveur des braves qui s'étaient noblement consacrés à son service et combattaient pour la croix. L'*hallucination collective* n'en rencontre pas moins dans ce cas toutes les conditions physiologiques et psychiques nécessaires à sa réalisation.

Un autre fait, plus simple et plus décisif, nous est fourni par le premier bataillon du régiment de la Tour d'Auvergne (aujourd'hui 46^e de ligne), et raconté par son chirurgien, le D^r Parent.

C'était pendant les guerres d'Italie. Après une longue marche de dix-neuf heures, huit cents hommes de ce régiment furent logés le soir dans une vieille abbaye. Ils étaient entassés les uns sur les autres, sans couvertures, avec de la paille pour lits. « Les habitants, dit le docteur Parent, nous prévinrent que le bataillon ne pourrait rester dans ce logement, *parce que, toutes les nuits, il y revenait des esprits, et que déjà d'autres régiments en avaient fait le malheureux essai*. Nous ne fîmes que rire de leur crédulité; mais quelle fut notre surprise d'entendre à minuit des cris épouvantables retentir en même temps dans tous les coins de la caserne et de voir tous les soldats se précipiter dehors et fuir épouvantés! Je les interrogeai sur le sujet de leur terreur, et tous me répondirent que le diable habitait dans l'abbaye, qu'ils l'avaient vu entrer par une ouverture de la porte de leur chambre, sous la forme d'un très gros chien à longs poils noirs qui s'était élancé sur eux, leur avait passé sur la poitrine avec la rapidité de l'éclair et avait disparu par le côté opposé à celui par lequel il s'était introduit. »

Les soldats refusent de rentrer et passent dehors le reste de la nuit. Une enquête sérieuse les trouve tous unanimes à protester qu'ils ont réellement vu ce qu'ils affirment. La nuit suivante, encouragé par les officiers qui promettent de veiller, le bataillon reprend son logement. En effet, ces messieurs se distribuèrent dans les chambrées et restèrent levés pendant que leurs hommes dormaient. « Vers une heure du matin, continue le Dr Parent, et dans toutes les chambres à la fois, les mêmes cris de la veille se renouvelèrent, et les hommes qui avaient vu le même chien leur sauter sur la poitrine, craignant d'en être étouffés, sortirent de la caserne pour n'y plus rentrer. Nous étions debout, bien éveillés et aux aguets pour observer ce qui arriverait, et comme il est facile à supposer, nous ne vîmes rien paraître. »

Il y a là, selon nous, une *hallucination collective*, et il est facile de s'en rendre compte. Les soldats étaient arrivés fatigués par une longue marche et s'étaient endormis avec la pensée que la vieille abbaye était fréquentée par les *mauvais esprits*. Des cauchemars devaient nécessairement résulter d'une telle disposition psychosensible. Tous les soldats n'en ont pas été la proie sans doute; mais il suffit, pour expliquer l'événement, que plusieurs l'aient ressentie. L'hallucination n'a pas été générale d'emblée, mais elle s'est communiquée comme par enchantement, elle s'est généralisée par sympathie et par entraînement. Le diable a pris aux yeux de plusieurs la forme d'un chien noir, et *tous l'ont vu* sous cette forme simple et commune. L'hallucination était des plus faciles, et sa répétition montre bien qu'elle était en pleine harmonie avec l'état psychique des soldats.

Le P. de Bonniot ne peut nier qu'il y ait eu là une véritable hallucination, mais il ne la tient pas pour naturelle et la croirait volontiers provoquée par le diable. « Ce chien, écrit-il, qui au même moment saute sur huit cents poitrines dans diverses chambres, cette épouvante qui saisit à la même minute tant d'hommes endormis, sont des signes certains que le phénomène dont parle le Dr Parent était purement subjectif. Les officiers n'ont rien vu, sinon leurs soldats qui s'enfuyaient en criant; ils ne devaient pas voir autre chose. *Mais, bien que subjectif, ce phénomène n'était pas un simple cauchemar.* Brierre de Boismont (1) l'explique par la fatigue, la chaleur et quelque « gaz nuisible ». C'est une manière de dire qu'on ne sait pas ce que c'est. L'hypothèse du cauchemar revient à supposer que huit

(1) *Des Hallucinations*, p. 281 et suiv.

cents imaginations, qui se donnent libre carrière chacune de son côté, comme cela a lieu pendant le sommeil, se rencontrent toutes, deux fois à la même minute (1), reproduisant exactement le même fantôme. Huit cents soldats, qui tirent à volonté dans un champ de manœuvre n'opéreraient pas une plus grande merveille, s'ils déchargeaient leur arme deux fois seulement en vingt-quatre heures et avec tant d'ensemble qu'on n'entendit qu'un seul coup. Un principe incontestable aussi bien dans les sciences d'observation qu'en métaphysique, c'est que des effets identiques demandent une cause identique. L'imagination de huit cents individus est essentiellement variée et capricieuse, elle n'a donc pas pu enfanter la même image dans les huit cents individus. Admettre le contraire, c'est se jeter dans l'absurde par peur du merveilleux. Ce qui établit naturellement un commencement d'unité entre plusieurs imaginations, c'est l'instinct de sympathie; quand cet instinct ne peut s'exercer, ou l'harmonie n'existe pas, ou elle provient d'une cause extérieure qui sait mettre en œuvre les ressorts de l'imagination (2). »

Le recours au diable pour expliquer les faits extraordinaires est grave et dangereux : il nous paraît ici absolument inutile pour rendre raison de l'*hallucination collective*. L'explication *naturelle* du phénomène n'a rien d'absurde ni de contradictoire. Sans doute, à l'état vigil, l'imagination est en puissance de raison, et l'esprit n'est pas disposé à accepter sans contrôle, à subir docilement les entraînements ou les illusions des sens. Mais le cauchemar dont il est question se rattache à l'état morphéique, et le P. de Bonniot ne voit pas que cette circonstance est capitale et suffit à tout expliquer.

Dans le sommeil normal, l'attention disparaît et la sensibilité n'obéit plus à une règle supérieure, mais *l'imagination ne se donne pas libre carrière*, comme l'affirme notre auteur : elle se nourrit des souvenirs du passé et surtout des impressions de la veille. Le merveilleux agencement des images au cours du rêve n'est pas livré à l'arbitraire ni au caprice de l'imagination : il dérive du mécanisme cérébral et se rattache aux sensations dominantes qu'a éprouvées le dormeur à l'état vigil. Cette vérité est encore plus manifeste dans le cauchemar qui s'alimente presque exclusivement d'impressions vraies exagérées par le trouble encéphalique.

Tout le monde sait par expérience le retentissement marqué et comme fatal qu'exercent sur le rêve les souvenirs les plus récents.

(1) Notre auteur fait erreur, la première hallucination ayant eu lieu à minuit et la seconde vers une heure du matin.

(2) *Op. cit.*, p. 101-102.

surtout quand les faits observés ou entendus ont mis en mouvement l'imagination et remué la fibre sensible. Les *histoires de revenants*, racontées au coin du feu pendant les longues veillées d'hiver, ne manquent pas leur effet dans la nuit des dormeurs; et la plupart disent au réveil qu'ils ont vu en rêve des personnages fantastiques, des scènes dramatiques et invraisemblables, fruit naturel et évident des récits entendus avant de se mettre au lit. Quelques-uns, plus nerveux, sont violemment agités et arrivent au cauchemar.

C'est ainsi que peut légitimement s'expliquer l'*hallucination collective* du régiment de la Tour d'Auvergne. Ces huit cents hommes épuisés par la fatigue et la chaleur, ont été fortement remués, captivés, suggestionnés en quelque sorte par les *histoires de revenants* qu'on leur a contées. Ils étaient braves, mais crédules. A peine endormis, ils sont tombés dans le rêve, qui s'est généralement nourri du diabolisme redouté et qui a abouti chez un certain nombre à un même cauchemar, à une hallucination identique. L'imagination étant montée et tendue vers un même objectif, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une même image ait surgi dans les différents cerveaux. Dire le contraire, c'est se jeter dans l'absurde par amour du merveilleux.

Désireux de fixer les bornes précises de l'hallucination, le P. de Bonniot a formulé la proposition suivante :

Une représentation sensible qui se trouve à la fois et de tout point identique en deux ou plusieurs individus, *si elle n'a pas été préparée par la perception antérieure du même type*, ne saurait être une hallucination.

On peut s'autoriser de cette rigoureuse proposition pour dire que les soldats d'Italie ont véritablement subi une *hallucination collective*. Ils n'avaient jamais vu le diable, mais ils avaient tous observé bien des fois des chiens noirs; et c'est pourquoi leur cauchemar a incarné le démon, objet du rêve, sous la forme d'une perception ancienne et commune.

La proposition du P. de Bonniot, est-il besoin de le dire, garde toute sa force vis-à-vis des prétentions exorbitantes des savants qui ont un parti pris décidé contre le surnaturel et osent traiter d'*hallucinations* certaines *apparitions* merveilleuses dont notre époque a été favorisée.

L'*hallucination collective* est possible et, quoique rare, a été observée : voilà tout ce que nous avons voulu établir dans les pages précédentes. Il est, et il sera toujours facile à la lumière de la raison et de la science, de distinguer radicalement des *hallucinations* les *apparitions* d'ordre surnaturel et divin, qui présentent des caractères spéciaux et nettement tranchés.

D^r SURBLED.

SOUVENIRS D'UN

MÉDECIN MAGNÉTISEUR (1)

Première soirée. — Un échec (suite).

Mais il ne nous en coûtait pas beaucoup de tenter l'épreuve, et il nous parut plus naturel de la tenter que de rester dans le doute ou de tout nier sans raison. Les faits que l'on avançait étaient du reste assez graves pour mériter tout l'intérêt d'hommes sérieux. Et puis que de choses avaient été repoussées dans le principe, qui aujourd'hui étaient vulgairement admises et considérées comme les plus précieuses conquêtes de la science humaine !

Un soir donc, après avoir beaucoup ri et plaisanté, nous nous plaçons cinq personnes autour d'une petite table à roulettes, trois hommes, une femme et une jeune fille de quatorze ans. Nous y appliquons nos mains ainsi que nous les avons vues disposées dans les gravures de l'*Illustration*.

Le désir du succès était si grand en nous que nous eûmes la patience de rester deux longues heures et demie dans une position horriblement gênante. Mais aussi que de bons mots, que de lazzi, que de calembours, que de plaintes bizarres ! L'un avait besoin de se moucher, l'autre éprouvait des démangeaisons ; — celui-ci n'était pas bien assis, celui-là se plaignait de douleurs dans les bras et les mains. La jeune fille surtout se plaignait de s'être laissée prendre à ce piège

(1) Rien ne prouve que l'Esprit dont le Dr Dematche nous raconte les communications n'était pas un mauvais Esprit. Nous savons, en effet, que le démon se transforme en ange de lumière pour nous tromper plus facilement et pour gagner notre confiance.

L'Esprit qui se révèle ici, se conforme à l'enseignement chrétien touchant le ciel, le purgatoire et l'enfer. Ailleurs, il sera l'apôtre des réincarnations et de la métempsycose. Il y a des Esprits qui prêchent le crime, l'athéisme et le suicide. Une telle variété prouve bien que ce n'est pas par ces Esprits que Dieu fait connaître à l'homme la vérité, et que nous sommes en présence d'une œuvre démoniaque.

Et si les spirites s'appuient sur leur conscience pour contrôler les déclarations des Esprits et pour en faire la critique, ils doivent se passer des Esprits, et demander simplement la vérité à leur conscience, à leur raison, à l'autorité de l'Eglise enseignante.

E. M.

et jurait, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus. Nous restions cependant tous bravement à notre poste.

Enfin les deux heures et demie, terme fixé d'avance pour notre tentative, sont écoulées à notre grande satisfaction. Nous sommes délivrés, mais la table est restée parfaitement inerte.

Pour se venger de sa mauvaise volonté, les jeunes gens alors la poussent vigoureusement dans tous les sens jusqu'à la jeter et à se jeter eux-mêmes sur le parquet. Leur gaieté bruyante se communique à tout le monde, et la soirée s'achève joyeusement avec force quolibets sur les tables tournantes, sur la niaiserie de leurs adeptes et sur notre propre simplicité.

Deuxième soirée. — Le succès.

Le lendemain de cette première soirée, l'un de nous s'était rendu à la ville voisine. On n'y parlait partout que de tables tournantes. Il raconte notre échec et professe la plus radicale incrédulité. — Vous n'avez pas su vous y prendre, lui répond-on, et nous sommes en mesure de vous faire assister à des expériences concluantes. Il accepte, et après avoir vu, il s'en revient aussi convaincu qu'il l'était peu. Sa conviction personnelle ne put lui suffire, et il voulut nous la faire partager. Aussi ne nous laissa-t-il point de repos que nous n'eussions consenti à une nouvelle épreuve. Nous ne voulûmes lui promettre qu'une heure de patience. Si, après une heure, la table ne tournait pas, nous abandonnions la partie à de plus habiles ou à de plus crédules que nous. Il admit ces conditions. Nous nous rangeâmes donc une seconde fois autour de la table, et nous modifiâmes un peu la pose de nos mains et la situation de nos personnes. Au lieu de placer les mains à plat sur la table, nous n'y plaçâmes que le bout des doigts, et nous eûmes grand soin, ce que nous n'avions pas fait d'abord, de ne pas laisser nos habits se toucher.

Nous avions beaucoup plus de doute que de foi, malgré les assurances répétées de notre ami ; et les personnes qui ne prenaient pas part à l'opération nous accablaient de plaisanteries et imaginaient même des moyens cachés pour communiquer du mouvement à la table et nous faire crier au prodige.

Nous supportâmes tout courageusement dans l'intérêt de la vérité. Mais déjà une demi-heure s'était passée, et aucun symptôme favorable ne se manifestait. On parlait d'abandonner le poste. Notre ami tint bon et fit des merveilles d'éloquence pour nous y retenir. On ne

veut plus lui accorder que cinq minutes. Les cinq minutes s'écoulent, et nous allions tous lâcher prise, lorsqu'un craquement bien prononcé se fait entendre et nous rend quelque espoir.

« Esprit, es-tu là ? » s'écrie aussitôt la voix qui ne cessait de nous encourager. La table se soulève lentement et frappe un coup solennel.

Nous nous regardons tous avec étonnement. Personne ne rit plus, chacun se rapproche le plus près possible de la table.

Cependant les opérateurs se tiennent encore mutuellement en défiance. Nonobstant les interrogations continuent. On convient que l'esprit frappera un coup pour *oui*, deux pour *non*, et que, quand il faudra écrire un mot, on lui nommera successivement les lettres de l'alphabet et qu'il frappera pour désigner celle qu'il veut prendre. Ces conditions déterminées, on lui fait les questions suivantes :

— Esprit, pourriez-vous nous dire votre nom ? — Oui. — Qui êtes-vous ? — Je suis M^{me} X. (*Nous ne pouvons reproduire les noms qui nous ont été donnés pour ne point troubler les membres de la famille à laquelle appartient l'esprit qui s'est manifesté à nous. Mais nos amis les connaissent.*) — De quel pays ? — De la ville de M. (J'avais habité pendant quelques années la ville désignée et vécu dans l'amitié particulière de la personne qui se nommait, et que moi seul je connaissais. Elle était morte depuis trois ans, et j'avais assisté avec un vrai chagrin à ses funérailles. Que l'on juge de mon émotion, de celle de ceux qui m'environnent après avoir connu ces circonstances. Je me trouvais dès lors le mieux placé pour m'assurer de la vérité de toutes choses par des demandes sur des détails connus de moi seul.)

— Puisque vous habitiez la ville de M., lui dis-je, et que vous êtes M^{me} X., vous devez connaître votre propre maison et les personnes qui s'y trouvaient. Veuillez me désigner celles-ci et me dépeindre votre appartement. — La réponse fut parfaitement exacte de tous points. — Et moi, quelle rue habitais-je ? — Dans la rue C. (C'était vrai.) — Étiez-vous veuve, ou votre mari vivait-il encore ? — J'étais veuve. — Combien aviez-vous d'enfants ? — Un seul. — Était-ce un garçon ou une fille ? — C'était une fille. — Comment s'appelait-elle ? — Elle s'appelle A. — Est-elle mariée ? — Oui. — A-t-elle des enfants ? — Non. — Comment s'appelle le prêtre qui venait souvent chez vous ? — Il s'appelle V.

Tout cela était conforme à la vérité.

Je voulus savoir quelle était sa position dans l'autre monde. — Y a-t-il de l'indiscrétion, lui demandai-je, à vous interroger sur votre état dans l'autre vie ? — Non. — Eh bien ! êtes-vous heureux ou mal-

heureux? — Je suis malheureux. — Êtes-vous en purgatoire ou en enfer? — Je suis en purgatoire. — Pour combien de temps encore? — Pour quatre mois. — Avez-vous besoin de prières? — Je désirerais que vous écrivissiez au prêtre qui venait me voir souvent de dire une messe pour moi. — Cette messe vous suffira-t-elle? — Oui. — Quel jour voulez-vous qu'on la dise? — Un vendredi. — Pourquoi êtes-vous venue ici plutôt qu'ailleurs? — Parce que je sais que vous aviez de l'attachement pour moi et que vous ne me refuserez pas ce que je vous demande.

Après que j'eus satisfait ma curiosité, nos amis voulurent satisfaire la leur et éclaircir leurs doutes. Ils firent à l'esprit des questions plus ou moins singulières, plus ou moins insidieuses; l'un voulait savoir s'il se marierait bientôt, l'autre combien il avait d'enfants et combien il en aurait encore; un troisième quelle carrière il devait suivre ou ce qu'il fallait qu'il fit pour se guérir de telle maladie. Quelques-uns demandaient à voix basse à la table, et sans être entendus de qui que ce soit, de frapper un nombre de coups déterminés. La table ne s'est jamais refusée à cette dernière épreuve, mais souvent elle a déclaré qu'elle ne répondrait pas à certaines questions parce qu'elles étaient oiseuses ou indiscreètes.

On fut bientôt à bout d'interrogations. Les idées étaient trop abondantes; on ne pouvait les formuler. On se trouvait comme en présence d'une personne aimée que l'on n'a pas revue depuis longtemps, à qui l'on croyait avoir beaucoup à dire et à qui cependant l'on ne peut rien dire. Les interrogations du reste étaient lentes et difficiles, il fallait les formuler de manière à amener un *oui* ou un *non*, et quand on voulait obtenir des détails précis, les réponses par les lettres de l'alphabet nommées successivement n'avaient pas de terme. On se rabattit sur des expériences à peu près purement physiques.

La table, selon le commandement, tourna avec lenteur ou vitesse, se précipita à droite ou à gauche, frappa vigoureusement ou faiblement, se pencha jusqu'à terre et se releva tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. L'un de nous eut la pensée de la surcharger d'un poids de fer de trente kilogrammes. Elle le souleva comme une plume. Un autre plaça respectueusement un christ sur elle. La table se leva avec majesté, retint son plateau incliné presque perpendiculairement sans que le christ tombât, et elle ne se replaça à terre qu'après l'avoir salué par trois ondulations successives. Je remarquai à cette occasion que, toutes les fois que l'on faisait à la table une question agréable, elle se balançait ainsi pour exprimer sa satisfaction.

La curiosité était satisfaite, mais non rassasiée. Nous aurions passé

la nuit dans ces expériences si intéressantes et si neuves pour nous. On se sépara avec regret, le cœur plein d'émotions et l'esprit de pensées, mais non sans s'être promis de recommencer le lendemain de bonne heure.

Néanmoins quelques-uns des jeunes gens, étant rentrés chez eux, voulurent recommencer l'opération pour leur propre compte, quoique la nuit fût déjà très avancée. Ils réussirent promptement, et un autre esprit vint les visiter. Celui-là s'appelait Benoît Deromes. Il vivait en Franche-Comté vers l'an 1854.

Si leur succès fut si prompt, c'est qu'ils avaient emporté avec eux la table dont nous nous étions servi et qui était encore remplie de fluide; ce n'était pas celle de la première expérience. Elle nous avait été fournie par le jeune homme qui, en ville, avait été témoin du phénomène des tables tournantes. Il l'avait apportée parce qu'elle était plus semblable à celles dont il avait vu faire usage. Elle était sans roulettes et tournait néanmoins avec une grande rapidité. Quand elle voulait tourner plus vite, elle ne se plaçait que sur un pied.

Troisième soirée. — Lettres d'Outre-tombe.

Le lendemain soir, comme on le pense bien, chacun fut exact au rendez-vous. Notre réunion habituelle était au complet. Après un moment de conversation sur ce que nous avions vu de merveilleux, nous nous empressâmes de retourner à la table. Nous reprîmes la table à roulettes de la première soirée afin de voir si elle nous donnerait les mêmes résultats que celle dont nous nous étions servis la soirée précédente. Nous étions toujours préoccupés du soin d'éclaircir tous nos doutes. Notre attente ne fut pas longue. Au bout de cinq minutes, la table tourna dans tous les sens, frappa de toutes les manières à notre volonté.

Je dois noter ici un phénomène nouveau qui se manifesta. La jeune fille de quatorze ans qui opérait avec nous ayant été appelée au dehors, la table redevint complètement immobile. Nous eûmes beau la remplacer par une autre personne, faire des efforts persévérants, la table n'en persistait pas moins dans son immobilité. Nous lui demandâmes si elle persisterait à ne pas vouloir tourner tant que la jeune fille ne placerait pas les mains sur elle, elle nous répondit que oui et tint parole.

L'expérience plusieurs fois renouvelée, fut suivie des mêmes

effets. La table nous en a donné plus tard les raisons, et je les exposerai quand il en sera temps.

Cependant la jeune fille rentra, et à peine eut-elle touché la table que celle-ci tourna, frappa avec une extrême facilité. Nous n'avions pas le plus petit motif de nous défier de la jeune fille. Aussi les interrogations recommencèrent-elles aussitôt; mais, comme dans la dernière séance, nous trouvâmes bientôt que le moyen de communiquer avec l'esprit par des coups frappés sur le parquet et par l'alphabet, était un moyen très lent, très obscur, très imparfait. Nous désirions ardemment en trouver un plus commode.

Le jour même, j'avais lu, dans une lettre de M. de Saulcy, que les tables pouvaient écrire si on leur plaçait un crayon au pied. J'interrogeai la nôtre sur ce fait, et elle me répondit qu'il était vrai, qu'elle pourrait écrire elle-même dans cette condition. On alla chercher un crayon et ce qu'il fallait pour l'attacher. Aussitôt la table leva le pied d'elle-même et le présenta à celui qui allait la munir du crayon, comme aurait pu le faire un homme, et dès qu'elle en fut en possession, elle ne se posa plus que sur deux pieds et resta plus de vingt minutes dans cette situation de peur d'en endommager la pointe.

Nous étendîmes alors un grand cahier sous le crayon, et la table s'efforça par toutes sortes de tours et de détours d'y écrire ce que nous lui demandions. Ses efforts furent vains, et elle ne put parvenir à tracer que des caractères illisibles. Mais en ce moment même, il me revint à l'esprit qu'on avait annoncé dans les journaux qu'en remettant le crayon aux mains d'une personne qui serait sur la table, la table pourrait guider ses doigts et la faire écrire. J'avoue que j'avais regardé cette nouvelle comme le comble de la plaisanterie, et j'imaginai qu'elle avait été inventée pour jeter les croyants aux tables tournantes dans les dernières limites du ridicule.

Je demandai néanmoins à la table si elle pourrait écrire par la main de quelqu'un de nous. Elle répondit que oui. — Qui voulez-vous choisir? ajoutai-je. — La jeune fille. — Est-ce qu'une autre personne ne pourrait pas écrire? — Si, mais il faudrait beaucoup plus de temps. Nous remis donc le crayon à la jeune fille, et nous plaçâmes sur la table un cahier de papier sous sa main. Au bout d'une minute ou deux, elle sentit qu'elle pouvait écrire.

Je dirai ici, une fois pour toutes, que la jeune fille n'a reçu que l'instruction faible qu'on donne dans un village, qu'elle n'est pas dans le cas d'écrire seule une lettre de bonne année, qu'elle a écrit presque constamment dans l'obscurité ou les yeux bandés, qu'elle a écrit toujours avec une rapidité étonnante, sans presque de ratures

sur les sujets les plus élevés, les plus difficiles, avec un à-propos, une justesse, une discrétion remarquables. Tout ce que je vais, dans la suite de ce rapport, attribuer à la table, a été ainsi écrit par la jeune fille sous l'influence de l'esprit. Je me contenterai de cette unique remarque, car il me semble qu'elle doit suffire.

Les doigts de la jeune fille s'agitant, la table frappa pour nous indiquer, ainsi qu'il avait été convenu, qu'elle était prête à écrire. — Ecrivez-moi, lui dis-je alors, votre prénom, celui de votre fille, celui du prêtre dont vous m'avez parlé (moi seul, je connaissais ces prénoms). Elle les écrivit exactement et sans hésiter. — Ecrivez, continuai-je, le prénom de votre amie N. — Ne me demandez pas de l'écrire, car je ne suis pas contente d'elle.

Jusque-là, nous n'avions eu que des noms propres tout secs, nous fûmes fort surpris de voir une phrase. — Dois-je parler de vous à votre fille, lui écrire que vous êtes venue nous voir, lui raconter ce que vous nous avez dit? — Oh! cher ami, je vous en supplie, ne dites rien, rien à ma fille.

Notre étonnement et notre émotion croissaient. La maîtresse de la maison, saisie comme nous, nous pria de demander si elle pourrait avoir des nouvelles de sa mère morte depuis quelques années. L'esprit écrivit que oui. — Peut-elle nous écrire elle-même? — Oui. — Priez-la de le faire. — Oui. Les doigts de notre jeune intermédiaire coururent sur le papier, et voici ce que nous y lûmes : « Dites à mes enfants que je prie Dieu pour eux. Signé : J. V., née P. » La vue de cette signature véritable, et en toutes lettres, nous donna le frisson.

La maîtresse de la maison désira un mot de la mère pour elle en particulier. Voici ce qu'elle reçut sur-le-champ : « Ne pleure pas, mon enfant, car cela me fait de la peine, si toutefois on en peut avoir où je suis. Consolerez-vous tous; je suis heureuse, heureuse, oh! heureuse! »

Le gendre et les petits-enfants de la personne que l'on évoquait voulurent avoir chacun leur lettre particulière. Ils obtinrent la plus prompte satisfaction. Voici les lettres : Au gendre : « Mon cher A., je vous aime autant que mes enfants, je vous chéris. Suivez bien votre religion, comme vous l'avez toujours fait, soutenez-la partout. Soyez tous heureux. J'attirerai la bénédiction de Dieu sur vous. »

Au petit-fils aîné : « Mon cher enfant, j'ai eu bien du déplaisir de ne pas te voir avant de mourir, mais quand j'ai été heureuse, cela ne m'a plus rien fait, car je t'ai suivi partout où tu étais. » — Au petit-fils puîné : « Mon cher fils, tu as eu ma bénédiction au nom de tous

mes enfants, elle te suivra partout. » A la petite-fille : « Ma C., je t'aime. Porte la croix que je t'ai donnée en mourant, toutes les fois que tu paraîtras dans le monde, c'est le signe de notre Rédemption. » — *A tous les enfants* : Enfants, enfants, que je vous aime, aimez, suivez votre religion partout, et vous viendrez où je suis. Votre mère qui vous aime tendrement. »

Toutes les circonstances détaillées dans ces lettres étaient entièrement conformes à la vérité. Aussi je ne saurais jamais rendre le saisissement heureux et douloureux, en même temps, qu'éprouva la famille, objet de ces manifestations. La mère éclatait en sanglots. Le père et les enfants avaient les yeux mouillés de pleurs. Tous les assistants partageaient leurs sentiments, et tous désirèrent à leur tour avoir des lettres de leurs parents décédés. L'esprit ne s'y refusa point et fit écrire les lettres les plus variées et les plus touchantes, qui entraient souvent dans de minutieux détails de famille oubliés depuis longtemps. Presque toutes recommandaient des prières, de suivre la religion, de la soutenir et donnaient des conseils très sages, appropriés à ce qui se passait dans chaque famille avec la désignation même nominale des personnes.

On se figure, sans que nous ayons besoin de le dire, ce qui se passait dans le cœur des témoins de ces scènes émouvantes. Aussi quand une voix proposa de faire en commun la prière pour l'esprit qui était venu nous visiter et qui en avait besoin, personne ne refusa, et nous résolûmes de prier ensemble avant de nous séparer.

Mais quelle prière ferait-on ? On s'en enquit auprès de l'esprit : « D'abord le *Pater*, répondit-il, et le *De profundis* ; puis spécialement pour les âmes du purgatoire la prière suivante que je vais écrire, dit l'esprit : « Mon Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, retirez par le mérite de votre sang répandu pour nous, retirez ces pauvres âmes que vous ne laisserez pas en purgatoire, retirez-les un peu plus tôt, faites voir que vous avez pitié de nous, par l'intercession de la sainte Vierge. Amen. » La prière était suivie de ces conseils : « Les prières les plus simples possible sont celles qui sont le plus agréables à Dieu, mais il faut qu'elles soient dites du fond du cœur. »

On se mit donc à genoux, et l'on pria selon les recommandations de l'esprit.

Après cela, comme il était temps de se retirer, on lui souhaita le bonsoir. Il fit signe, en agitant la main de la jeune fille, qu'il voulait dire bonsoir à son tour, on lui rendit le papier et un crayon, puis il écrivit : « Bonsoir, je crois que vous êtes persuadés de ce que vous

avez entendu. Eh bien ! bonsoir à tous ! Je choisis d'abord la première celle qui est mon interprète M^{lle} C. Viennent ensuite les noms de toutes les personnes présentes dont aucune ne fut oubliée. Et comme l'esprit en avait désigné deux par une appellation familière, il crut devoir ajouter : « J'ai choisi deux noms que vous dites habituellement pour vous reconnaître... Adieu, soyez pieux. Signé X. »

Ainsi s'acheva notre troisième soirée.

Une matinée. — Conversation.

Nos réunions, à cause de leur nombre, étant nécessairement un peu troublées, deux de nos amis qui voulaient interroger l'esprit avec calme, me proposèrent une séance secrète pour le lendemain matin, où nous le questionnerions tout à notre aise. J'acceptai. Nous nous retirâmes tous les trois dans ma chambre, accompagnés de celle que l'esprit avait choisie pour secrétaire, et là nous eûmes avec lui la conversation suivante :

— Esprit, voulez-vous parler avec nous ? — Oui, mais il faudra ne point abuser des moyens que Dieu me donne pour communiquer avec vous. Il ne faudra me demander que des choses saintes qui servent la religion ; car Dieu donne ces moyens pour la prouver aux hommes, quoiqu'ils doivent la croire sans en comprendre les mystères. Mais vous, bonnes familles, vous la croyez sans ce que vous avez vu ; c'est pourquoi il vous est plus facile qu'aux autres d'avoir des explications heureuses. — La personne à qui nous avons écrit ce qui s'est passé, nous croira-t-elle ? — Oui, elle sera convaincue, car ceci est de Dieu, et il fait ce qu'il veut, vous le savez. — Quelle est la manière de convaincre lorsqu'on écrit ?

— Il faut dire des choses simples, en peu de mots, avec conviction. Cela se remarque quand on lit, et c'est la meilleure manière de convaincre. — Si l'on voulait écrire un ouvrage, quel ouvrage conviendrait-il de traiter ? — Prenez avec grandeur et simplicité les choses les plus utiles pour la gloire de Dieu. — Pourriez-vous nous indiquer le titre d'un sujet particulier ? — Attendez que je réfléchisse... Prenez pour sujet la *croyance* ; ou bien encore : *Dieu aime les hommes*. Traitez ces matières le plus simplement possible. — Voudriez-vous nous écrire quelque chose de vous-même sur n'importe quel sujet ? — Oui. Je réfléchis... donnez-moi le temps... Presque à l'instant, la main écrivit :

« Oh ! que la nature est belle, voyez tout ce que Dieu a créé ; les

prés, les champs fleuris, tout vous annonce un Dieu, tout vous annonce sa bonté, sa tendresse pour les hommes; tout annonce qu'il y a un Dieu, un Dieu supérieur à nous. Voyez ces bois si verts, si les hommes les avaient faits, les arbres ne se dépouilleraient jamais de leurs feuillages, car les hommes n'aiment que ce qui est beau. »

L'esprit ajoute : « J'ai écrit ceci pour vous prouver que ce n'est pas l'œuvre de la jeune fille. Ses pensées ne se portent pas encore vers la poésie. — Voudriez-vous nous citer quelques beaux vers de Virgile? — Non, rien de ce qui vient de ces savants. Je n'y vois pas de vers qui expriment assez la grandeur de Dieu. Ce sont des paroles trop recherchées, peu faciles à comprendre. Ce qui produit le mieux la conviction, c'est ce qu'il y a de plus simple. — Citez-nous un passage des livres saints. — Aimez-vous les uns les autres; soyez tous frères. Car Dieu est votre Père à tous. »

L'un de nous lui demande s'il pourrait le faire écrire à la place de la jeune fille. — Oui, seulement pour vous convaincre, car je vois bien que vous voudriez savoir comment elle fait. Mais ce n'est pas elle qui écrit. C'est moi à qui Dieu a permis d'entrer dans sa main. Cependant, vous n'avez pas autant de fluide qu'elle, et vous êtes plus vieux. On aime les jeunes gens. En huit minutes, je vous ferai écrire deux mots seulement, c'est tout, n'en attendez pas davantage, pas plus de deux, car Dieu aime que j'écrive avec les jeunes gens. Il aime beaucoup les enfants, vous le savez; il l'a dit dans sa doctrine : « Laissez venir à moi ces petits enfants parce qu'ils sont purs. J'aimerais beaucoup que les hommes fussent comme eux, qu'ils crussent ma doctrine sans avoir aucun doute. »

Notre ami attendit les huit minutes fixées par l'Esprit, mais il ne put écrire. Alors l'Esprit lui dit : « Dieu veut que vous croyiez sans voir. Voici les deux mots que vous auriez tracés si Dieu m'eût permis de vous faire écrire : *Sagesse, Croyance*, croyance aveugle pour ce que Dieu vous dit. — Mais c'est difficile, dit notre ami désappointé, d'avoir une croyance aveugle? — Ce n'est pas difficile pour vous; si j'étais sur terre, avec ce que vous voyez, je n'irais pas en purgatoire. Suivez votre religion, les commandements de Dieu et de l'Eglise, et vous irez en paradis. Ayez la foi, ne doutez de rien. C'est pour des doutes que je suis en purgatoire.

— Seriez-vous assez aimable pour nous tracer votre portrait, afin que nous sachions tous comment vous étiez sur la terre? — A l'instant même, elle traça une figure, et elle écrivit au milieu : — *Voilà comme je suis dans mon cercueil*, puis elle ajouta : « Je ne puis

tracer mon portrait de dessus la terre, car je ne dois plus l'avoir. » — Mais votre forme actuelle, pourriez-vous nous en donner une idée? — Mais j'ai une âme, je ne puis vous la tracer, elle est invisible. — Dites-nous ce que c'est que l'âme. — C'est ce qui ressemble à l'image de Dieu, et Dieu ne veut pas qu'on sache comme elle est. C'est encore une surprise que Dieu ménage à ses élus. — Les définitions que les philosophes chrétiens donnent de l'âme sont-elles bonnes? — Oui, mais jamais vous ne verrez la beauté de votre âme si vous ne savez la gagner.

— On ne pourra donc jamais voir son âme ici-bas? — Non, la surprise dans l'autre vie ne serait plus; on serait trop heureux, et on ne doit pas l'être sur cette terre. — Quelles sont les destinées de l'âme? — Selon la conduite qu'elle aura tenue pendant l'épreuve, elle ira, après la mort, soit en paradis, soit en purgatoire, soit en enfer.

— Dites-nous quelque chose de l'enfer, du purgatoire. — Dieu vous dit que l'enfer est un feu. C'est vraiment un feu, mais un feu spirituel. Ils brûlent, ils se consomment de ne pouvoir voir Dieu. Figurez-vous avoir quelqu'un que vous aimiez beaucoup. Voilà cette personne qui se sépare de vous par votre faute, parce vous l'avez offensée. Eh bien! vous savez que vous ne la reverrez jamais, et elle est là près de vous, enveloppée de ténèbres qui ne doivent jamais se dissiper (1).

Pour le purgatoire, c'est la même supposition. Mais cette supposition, figurez-vous-la comme un grain de chènevis à côté d'un chêne. Seulement, les âmes qui sont en purgatoire ont l'espoir de revoir la personne aimée qu'elles ont perdue. Cette personne après laquelle nous soupçons,

C'est Dieu.

J'écris ainsi en gros caractères pour honorer ce nom autant qu'il est en mon pouvoir. (Les caractères avaient près de huit centimètres de haut.)

Nous diriez-vous quelque chose du paradis? — C'est toujours la même supposition. Figurez-vous quelqu'un que vous avez perdu et que vous n'espérez pas retrouver, comme cela arrive dans quelque histoire que vous avez lue. Eh bien! les âmes qui entrent en paradis retrouvent cette personne, c'est tout ce que je puis vous dire du paradis; car autrement ce serait divulguer le secret de Dieu. Dieu permet que l'on parle de l'enfer, par sa bonté pour les hommes, pour qu'ils

(1) N'oublions pas que les réprouvés souffrent la peine du *sens* et la peine du *dam*.

suivent la religion et se donnent bien garde d'aller en enfer, ce mot terrible. — De quelle histoire que nous avons lue avez-vous parlé tout à l'heure? — De l'agneau.

Et comme nous lui demandions sur ce mot des explications, l'esprit nous répond avec une certaine vivacité que les lumières des hommes sont bornées. — Quelle difficulté pour entendre par idées! Moi qui suis en purgatoire, je comprends cependant ce que vous me dites, quoique vous ne me le disiez pas toujours très clairement, et il continua : L'agneau, c'est le titre de l'histoire (On trouve effectivement cette histoire dans les contes du chanoine Schmid.) Le jeune homme qui avait la bague en a vu les caractères marqués sur le collier de l'agneau et l'a offert à sa sœur. Ainsi, par une bague, la mère retrouve son fils, une veuve son époux, une fille son père et une sœur son frère.

Dans le paradis, on retrouve Dieu pour père, Marie pour mère, Jésus-Christ pour frère, le Saint-Esprit qui est Dieu et les saints qui sont tous nos frères.

— Faites-nous le tableau de ce qui se passe à la mort de l'homme, quand l'âme se sépare du corps. — On a peur; mais on est bientôt près de Dieu. On se voit toujours mourir. Pensez à la terreur des méchants, pensez à la crainte de ceux mêmes qui se comportent bien en sentant qu'il va être décidé de leur sort pour toujours. Ce n'est plus comme sur la terre. Quand vous êtes condamné pour toute la vie à quelque malheur, vous dites : on meurt, le terme viendra; mais au ciel toujours, toujours, éternellement! — Comment se fait le jugement? — Comme il est annoncé dans l'Écriture. — Mais expliquez-nous vous-même ce qui se passe. — Cela se fait à l'instant même. Ce n'est pas comme dans la justice des hommes, Dieu est juste, il ne peut se tromper. On n'a pas de défense à faire, il sait tout. — Pourriez-vous nous dire quelque chose sur les astres?

— Les astres ressemblent absolument au nôtre, c'est-à-dire à la terre. On ne connaîtra jamais ces mystères que quand l'âme sera dégagée de ce qui l'attache ici-bas. Rien de plus facile à comprendre quand on est au ciel, mais les hommes n'y peuvent comprendre quelque chose qu'avec beaucoup d'études, et encore n'y comprennent-ils guère. C'est encore une des punitions de Dieu, punition bien juste à cause de l'orgueil d'Ève qui voulait être avec ses enfants aussi savante que Dieu. Jamais les hommes ne connaîtront les mystères de Dieu.

(A suivre.)

D^r DEMAICHE.

L'ÂME HUMAINE, LE SOI-DISANT PÉRISPRIT, ET L'ÂME ANIMALE



I

L'union de l'âme, pur esprit en soi, avec un organisme corporel, union établie dans des conditions telles que cette âme devient un être incomplet, anormal en quelque sorte, lorsque la mort l'a violemment séparée de ce corps qu'elle animait (d'où découle logiquement la nécessité de la résurrection après un plus ou moins long temps de cette séparation), — cette union constitue un mystère philosophique qu'il ne sera probablement jamais donné à l'homme de pénétrer ici-bas.

Faut-il croire dans l'hypothèse d'un *périsprit*, d'une matière fluïdiforme extrêmement ténue, servant d'intermédiaire entre notre corps, organisme semi-solide, semi-liquide, et notre âme spirituelle, une tentative de solution de ce problème qui semble insoluble? Ou bien faut-il n'y voir que le dessein secret de déspiritualiser, de matérialiser l'âme humaine?

L'une et l'autre peut-être. Mais peu importe. L'hypothèse n'est pas moins fautive dans les deux cas.

Si l'union de l'esprit et de la matière en un composé substantiel unique, sous la forme de l'être humain, nous est difficile à comprendre, l'existence d'une substance intermédiaire, d'une forme fluidique enfermant l'âme dans son contenu, est bien plus incompréhensible encore. Si fluide et si subtile que l'on imagine la substance d'une telle enveloppe, elle n'en ressortit pas moins à la matière, elle n'en est pas moins matière, tout ce qu'il y a de plus matière. Une différence de densité, quelque grande qu'on la suppose, n'enlève à la matière rien de ce qui la constitue : qu'il s'agisse d'un bloc de granit ou de porphyre ou du dernier résidu, du vide de la machine pneumatique, ou de la *matière radiante* du physicien Crookes, tout cela n'est que matière et n'a rien de spirituel : dans un cas comme dans l'au-

tre, nous avons affaire à des substances également étrangères à la substance de l'esprit.

Il y a plus. Supposer entre l'âme et le corps humain tel que nous le connaissons, un corps intermédiaire, *périsprit*, *corps astral*, *corps psychique*, peu importe le nom, qui servirait d'enveloppe indestructible à l'âme, c'est localiser l'âme, localiser l'esprit.

Or, il est de la nature de l'esprit de n'être pas localisable.

Un esprit n'est pas ici ou là : *il est* purement et simplement. Mais il peut *agir* ici ou là, et là où il agit, il est présent.

On dit avec raison que Dieu, l'esprit pur par excellence, est présent partout, que tout ce qui existe est contenu en lui. C'est que Dieu, en effet, agit partout, c'est que tout ce qui existe n'existe que par sa volonté incessamment agissante : il est l'Acte pur.

L'union de l'âme humaine avec le corps consiste dans l'action incessante de la première tout entière sur l'ensemble comme sur chacune des moindres particules du second, *tota in toto et tota in singulis partibus*, comme aussi, en une certaine mesure, de l'action du second sur la première. Mais pour cela, pas d'intermédiaire. Il n'est pas vrai que le siège de l'âme soit dans telle ou telle partie du cerveau, glande pinéale de Descartes ou centres d'association du professeur Flechsig. Le siège de l'âme, par rapport au corps humain, n'est nulle part, et il est partout, parce que l'âme, en tant qu'esprit, n'est pas en tel ou tel lieu ; mais, en tant que substance, elle agit jusque sur l'ensemble comme sur les moindres parcelles du corps qu'elle anime.

Quand la mort arrive, l'âme est séparée du corps parce qu'elle cesse d'agir sur lui. Et elle cesse d'agir parce que le corps cesse lui-même de présenter les conditions organiques nécessaires à son action. On dit couramment alors que l'âme a quitté le corps ; il serait peut-être plus exact de dire que le corps a quitté l'âme.

Supposer une substance fluide, aussi quintessenciée qu'on le voudra, s'échappant du corps au moment de la mort et contenant l'âme, un esprit, dans sa capacité ou dans ses replis, est un véritable non-sens. Ou bien c'est une matérialisation de l'âme qui, par là-même qu'elle serait contenue dans un lieu, même mobile, ce qui importe peu, revêtirait l'un des attributs essentiels du corps, exclusifs de l'esprit : occuper une étendue déterminée de l'espace.

Si donc l'union de l'âme et du corps est difficile à comprendre, l'existence d'un intermédiaire entre les deux et qui serait comme le logement de la première, est encore bien plus incompréhensible : elle n'est même pas concevable.

II

Ces réflexions font reporter naturellement la pensée sur les animaux et aussi sur les végétaux, qui, tout comme l'homme, naissent, vivent et meurent.

Les bêtes ont-elles donc une âme? Les plantes ont-elles donc une âme? Et si chaque être vivant autre que l'homme, est doué d'une âme, en quoi les règnes végétal et animal diffèrent-ils essentiellement du règne humain?

La réponse à cette difficulté nous est donnée par la doctrine scolastique. D'après elle, si infimes que soient les manifestations de la vie organique, ces manifestations ne peuvent s'expliquer sans l'intervention d'un principe supérieur aux forces de la matière brute. Or, c'est ce que, par l'organe de savants comme Chauffard, Jean Muller, Claude Bernard, etc., reconnaît la science contemporaine.

Dans tout être vivant, il y a un principe premier des opérations vitales, lequel est distinct des forces physiques et chimiques par cette raison développée par Claude Bernard (qui s'est trouvé ainsi, probablement sans le savoir, d'accord avec Albert le Grand et saint Thomas) que les propriétés caractéristiques des êtres vivants ne peuvent s'expliquer ni par la physique ni par la chimie.

A ce principe vital, nous donnons le nom d'*âme*. Il y a donc, — et telle est d'ailleurs la doctrine de saint Thomas d'Aquin (1), — trois espèces d'âmes : l'âme végétative qui entretient la vie de la plante par les phénomènes de nutrition, de développement et de reproduction; — l'âme animale qui, aux attributs de l'âme végétative, joint ceux de la sensibilité et de la locomotion, c'est une âme *sensitive*; — enfin l'âme humaine qui, tout ensemble *végétative* et *sensitive*, est de plus RAISONNABLE. Là est sa grande, son incomparable supériorité; dans cette *raison* dont elle est douée, réside le principe de sa spiritualité et de son immortalité.

L'âme animale, elle (et à plus forte raison l'âme végétale), n'est pas *subsistante*, pour employer l'expression de saint Thomas qui lui-même l'emprunte à Aristote : *Animæ brutorum non sunt subsistentes* (2). — « Elle n'est pas subsistante » en dehors des opérations auxquelles concourent seuls les sens et les organes; donc elle périt

(1) *Contr. gent.*, lib. II, cap. LXXXIX.

(2) Aristoteles posuit quod solum intelligere inter opera animæ sine corporeo organo exercetur. Sentire vero et consequentes operationes animæ sensitivæ manifeste accidunt cum aliquâ corporis immutatione, sicut in *videndo* immutatur pupilla per speciem coloris; et idem apparet in alijs. Et sic manifestum est quod anima

avec eux. Tandis que l'âme humaine, bien qu'elle s'appuie sur les sens et les facultés des sens pour l'élaboration de la pensée, les dépasse bien vite, et parvenue à la perception des *idées*, s'élève au-dessus d'eux. En ce sens, il est exact de dire que l'âme pense sans organes, encore qu'elle ait dû se servir des organes et des images sensibles pour former et asseoir sa pensée. C'est ce qu'exprime le saint Docteur dans ce membre de phrase : *Solum intelligere inter opera animæ sine organo corporeo exercetur.*

L'âme humaine subsiste donc en dehors des sens et des organes auxquels elle communique la vie; donc elle ne meurt pas avec eux. Nous pouvons ajouter : donc elle n'a nul besoin de je ne sais quel fluide qui la rattacherait à l'organisme qu'elle anime et la suivrait après la mort pour lui faire comme une enveloppe gazeiforme, étheriforme, que sais-je?

Quant au principe vital (végétatif ou sensitif) des plantes et des animaux, ne pouvant accomplir aucune opération qui ne soit tout entière subordonnée aux organes, aux sens et aux facultés des sens, il n'a plus aucune raison d'être lorsque l'organisme qu'il anime n'accepte plus son impulsion vitale, et périt avec lui.

Ch. DE KIRWAN.

sensitiva non habet aliquam operationem propriam per seipsam; sed omnis operatio sensitivæ animæ est conjuncti. Ex quo relinquitur quod, cum animæ brutorum animalium per se non operantur, *non sint subsistentes.* — (*Summ. theol.*, Pars 1a, q. 75, art. 3; et etiam, q. 78, art. 1, § 4, alin. 4.)



LA BAGUETTE DIVINATOIRE

ET LES SOURCIERS

~~~~~

Notre honorable correspondant du Canada a bien voulu nous donner dans une lettre privée le nom des ecclésiastiques et des paroisses dont le lecteur ne trouvera que les initiales dans l'intéressante communication que nous sommes charmés de publier. Ce document a donc un caractère scientifique sérieux.

Nous avons connu un sujet très impressionnable qui *sentait* les métaux cachés dans la terre : ce fait est certain. D'autres sujets, aussi impressionnables, pourraient bien sentir l'eau, et communiquer inconsciemment, par un mouvement nerveux, une impulsion à la baguette divinatoire : le mouvement de la baguette serait ainsi l'*effet* d'une modification dans l'état nerveux sensitif.

Nous laissons la parole au savant expérimentateur de Québec, et nous lui adressons tous nos remerciements :

—————

J'ai lu avec intérêt, dans le deuxième numéro de votre si attachante *Revue*, l'article de M. le Dr Georges de la Morinais au sujet des *sourciers*. Permettez-vous à un journaliste du Canada de répondre à l'invitation de votre collaborateur qui sollicite des communications sur la question posée : *Les sourciers sont-ils des sorciers*? Je n'ai pas la prétention d'être un savant, ni même un demi-savant; mais j'ai eu l'occasion d'étudier un peu le problème *in concreto*, et il vous sera peut-être utile de connaître ce que j'ai vu.

L'usage de la baguette divinatoire pour découvrir les sources est assez répandu en Amérique, du moins aux États-Unis et au Canada; et les *sourciers* sont assez nombreux. Ils se servent invariablement, je crois, d'une branche de coudrier.

A ce propos, disons en passant, que la croyance populaire semble attacher aux opérations des *sourciers* un certain caractère surnaturel — du moins en Angleterre, — puisque, en anglais, le coudrier qui fournit la baguette divinatoire se nomme : *witch-hazel* (noisetier des sorciers).

Mais venons aux faits.

L'été dernier, je visitais la partie Est de la province de Québec, et j'eus l'occasion de voir, pour la première fois, un sourcier à l'œuvre. L'endroit — la paroisse de Saint-A. — est très élevé. C'est un vaste plateau situé à sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Les cours d'eau y sont très rares, et les cultivateurs sont obligés de creuser des puits. Pour n'avoir pas à travailler en vain, ils ont recours aux *sourciers*.

Lors de mon passage à Saint-A., le curé de la paroisse, M. l'abbé P., chez qui j'étais descendu, faisait creuser un puits près du presbytère. Le *sourcier* de la région, un brave cultivateur acadien, avait indiqué l'endroit avec précision, et avait même déclaré qu'on trouverait de l'eau à une trentaine de pieds de profondeur. Les hommes engagés par M. le curé travaillaient sans grande confiance, car le terrain qu'ils foraient était sec et dur, et rien à la surface n'indiquait la présence d'une source. Ils persévérèrent cependant, et à une profondeur d'une trentaine de pieds, ils trouvèrent une source abondante.

Le lendemain, nous trouvant, M. le curé P. et moi, chez le curé voisin, M. l'abbé R., la conversation s'engagea sur ce phénomène dont la réalité, l'*objectivité* semblait incontestable. J'émis timidement quelques doutes.

— Ne serait-ce pas un coup du hasard? Est-ce le diable? — Ni l'un ni l'autre, fit M. le curé P. Ce n'est pas le hasard, certainement, car notre sourcier ne manque jamais son coup. Du reste, je l'ai vu à l'œuvre plus d'une fois : arrivé à l'endroit où se trouve la source, la baguette se tord visiblement dans ses mains. Et ce ne peut pas être un mauvais esprit qui agit. Non seulement mon sourcier est un excellent catholique qui ne songerait seulement pas à invoquer le diable, mais j'ai eu soin de bénir sa baguette, pour plus de précaution.

— Voici du reste, fit remarquer M. le curé R., notre hôte, en se dirigeant vers sa bibliothèque, ce que dit la théologie à ce sujet :

« L'usage de la baguette divinatoire est défendu, si elle tourne au gré de celui qui la tient. On ne peut pas, non plus, l'employer pour trouver des choses perdues. Mais si elle tourne indépendamment de la volonté de celui qui la tient, sur les sources, sur les mines, par exemple, plusieurs auteurs disent, avec une probabilité sérieuse, qu'on peut s'en servir en protestant contre toute intervention diabolique. » (*Abrégé de théologie dogmatique et morale*, par l'abbé G. Berthier, M. S. 1852. N° 2284.)

— L'opération n'est donc pas diabolique en soi, dit M. le curé P., autrement tous les théologiens seraient d'accord pour la condamner absolument. Elle paraît, cependant, quelque peu risquée ; car le *sourcier* se trouve sur le terrain mystérieux qui avoisine le monde invisible. C'est encore le naturel, mais le préternaturel n'est pas loin. Sur ce terrain-là, les incursions des esprits malins doivent être faciles et fréquentes.

L'idée de toute intervention diabolique étant écartée, du moins dans le cas particulier qui nous occupait, je devins sceptique.

— Votre *sourcier*, dis-je, est de bonne foi, je veux le croire, mais il se fait illusion. C'est l'élasticité de la branche, d'un côté, la tension des muscles, de l'autre, qui produisent la torsion de la baguette.

— Et la source trouvée à l'endroit indiqué ?

— Simple coïncidence !

— Eh bien ! répondit M. le curé P., vous allez l'essayer vous-même, vous êtes peut-être *sourcier*.

De retour à Saint-A., je fis l'expérience. Je pris la branche de coudrier, la tenant selon les indications qui me furent données.

— J'ai déjà béni le *hart*, dit M. le curé, mais pour plus de sûreté, voici ! Et il plaça son chapelet sur mes mains et autour de la branche.

— Si elle tourne, vous ne direz pas que c'est le diable qui la fait tourner. Marchez, maintenant !

Je m'avançai vers l'endroit où on avait trouvé la source. D'abord, je ne sentis rien. Puis tout à coup, aussi vrai que je vous écris en ce moment, la baguette se mit à se tordre dans mes mains d'une façon saisissante. C'était comme si une main invisible avait subitement accroché un gros poids au bout de la branche. J'étais radicalement impuissant à empêcher la baguette de se courber vers la terre. Je restai tout interloqué.

— Est-ce le hasard, cela, ou un simple mouvement musculaire, monsieur le *sourcier* ? me demanda triomphalement le curé.

J'étais obligé d'avouer que ce n'était ni l'un ni l'autre.

De ces faits, dont je vous affirme la parfaite exactitude, il me semble qu'on peut logiquement tirer les conclusions suivantes :

1° Le phénomène dont il s'agit est réel. Une force extérieure fait plier la baguette lorsque le *sourcier* s'approche d'une source cachée.

2° Dans les circonstances relatées plus haut, l'hypothèse de l'intervention d'un mauvais esprit paraît inadmissible.

3° L'intervention d'un bon esprit est également improbable, ce me semble.

4° Il faut donc que le phénomène soit produit par les seules forces de la nature.

5° On est *sourcier* sans le savoir.

*Natura non facit saltum*. N'est-il pas permis de croire que dans le vaste espace qui existe entre la matière brute et le monde spirituel se trouve une série de substances de plus en plus ténues à mesure qu'on monte vers l'invisible : des fluides, des forces, que sais-je ? Entre la pierre, le bois, l'eau, la terre, et l'esprit inférieur, bon ou mauvais, n'y aurait-il pas un autre monde, qui n'est pas le monde des intelligences angéliques, mais qui est en même temps un monde invisible et inconnu pour l'homme depuis la chute originelle ? De ce monde invisible et inconnu, nous saisissons comme par hasard, quelques *effets*, mais les *causes* nous échappent entièrement. N'est-ce pas ainsi qu'il faut expliquer les phénomènes de la baguette des *sourciers* ?

Je m'arrête ici. Je voulais seulement vous exposer des faits. Il ne m'appartient pas de bâtir des hypothèses.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération distinguée.

J. P. TARDIVEL, Directeur de la *Vérité*.

Québec (Canada), le 4 août 1898.

---

## LES GUÉRISSEURS

---

Dans un des derniers numéros de la *Revue* (juillet 1898), notre éminent collaborateur, M. Lagrève, a montré très opportunément que le cas du prêtre guérisseur signalé par M. Antonini, n'est pas nécessairement d'ordre surnaturel, et qu'il n'est pas unique dans l'histoire. L'exemple qu'il a cité en l'empruntant à Gorres est très analogue, mais un peu ancien, puisqu'il remonte au dix-septième siècle. Nous croyons qu'on pourrait facilement en citer de plus récents, et nous les emprunterons pour cette fois au livre, d'ailleurs peu recommandable, de notre confrère matérialiste, M. le D<sup>r</sup> F. Regnault (1) :

« Actuellement il n'est bruit que de guérisons miraculeuses qu'accomplissent des illuminés et des enthousiastes (2). Tel, ce Schlatter, le thaumaturge du Colorado, qui, ces dernières années, guérissait boiteux, aveugles et sourds aux États-Unis. *Il imposait les mains ou bénissait les gants que devait porter le croyant.* Né en Alsace en 1855, Schlatter arriva un jour en Amérique, y fit tous les métiers et se réveilla un beau matin saint homme. Tête découverte, pieds nus, il parcourait les vastes États américains et se disait envoyé du ciel.

Il prêchait l'amour de Dieu et la paix des âmes. Son costume extravagant, ses pieds nus, ses cheveux longs, qui encadraient d'une façon étrange son visage rayonnant de véritable illuminé, attirent les foules autour de lui.

On le met en prison, puis dans une maison de fous. Il en sort plus imposant que jamais. En septembre 1895, nous dit M. Jean Finot (3), il se fixe à Denver où M. Fox, échevin de la ville, qu'il guérit d'une surdité rebelle, devient son hôte et son apôtre.

Là commence le triomphal succès de Schlatter. Les reporters, les journaux, les affiches sont à sa dévotion. *Il guérit au moyen de gants* qu'il distribue deux fois par jour. De toutes parts, des gants furent expédiés. Il en pleuvait dans l'hospitalière demeure de M. Fox, et si

(1) *Hypnotisme et religion*, 1897.

(2) REGNAULT. *Les Masques. Revue encyclopédique*, 1896.

(3) *Revue des Revues*, 1<sup>er</sup> mars 1896.

Schlatter n'avait pas été plein de dédain pour les biens de ce monde, il eût pu s'en faire une fortune. On accourait de tous les points du nouveau Monde; des trains spéciaux, de véritables pèlerinages amenaient à Denver des cohortes d'estropiés, d'infirmes, d'incurables, assoiffés de guérison. Les gares étaient bondées, les hôtels regorgeaient de malades.

Au milieu de son triomphe, Schlatter disparut, trouvant sa mission finie. Il obéit probablement à une impulsion irrésistible de vagabondage, comme en ont les neurasthéniques. Depuis, on ne l'a point revu.

Plus près de nous, dans les Cévennes, M. Vignes guérit au nom de Dieu. On vient dans son village perdu de Viala, de tous les coins de la Suisse allemande.

Vignes, à l'âge de douze ans, aurait entendu une voix intérieure, hallucination imprécise, lui disant de prier pour sa mère mourante. Il pria : sa mère fut guérie. Depuis lors, il a toujours eu recours à la prière dans les circonstances difficiles de la vie, et, chaque fois, il a eu le bonheur de voir ses vœux exaucés.

Depuis qu'on vient implorer son intervention pour la cure des maladies de toutes sortes, le ciel est cependant resté plus d'une fois sourd à ses supplications; mais Vignes ne s'en étonne pas outre mesure. A certain cul-de-jatte qui s'obstinait à ne pas marcher malgré une fervente oraison : « Tu ne crois pas, lui dit sévèrement le vieillard; comment veux-tu que je te guérisse? »

Vignes est taciturne, peu expansif, et se complaît dans son obscurité. Il n'a rien des prophètes enthousiastes, ni des illuminés tapageurs aux discours pompeux, aux gestes dramatiques, que transportent les acclamations des foules et qu'enivre l'éclat des apothéoses. Le vieil huguenot reste confiné dans un mysticisme mélancolique où il puise tous les éléments de son pouvoir curateur. C'est dans les psaumes qu'il a appris sa thérapeutique, et c'est par des sentences litaniques qu'il guérit (1). »

D'où vient le pouvoir de ces étranges guérisseurs? Nous n'avons pas à le rechercher ici; mais à coup sûr il n'est pas surnaturel malgré les apparences. Le Dr Regnault l'explique par la suggestion : c'est bientôt dit. Nous n'avons garde de méconnaître la grande action de la suggestion, et nous croyons qu'elle s'exerce souvent à notre insu. Mais nous n'admettons pas que le mot magique d'hypnotisme réponde à tout, comme le « poumon » de l'inimitable Molière,

(1) Cf. Henry MEIGE. *Journal des connais. méd.*, avril-mai 1896.

et nous nous refusons à expliquer par la suggestion tout ce qui dépasse l'horizon de la science actuelle.

Le cas singulier de Kogevnikoff, dont toute la presse a récemment parlé (1) et que le Dr Regnault n'hésite pas à rattacher à l'influence nerveuse, est déconcertant : il suffirait seul à condamner la thèse matérialiste et à justifier notre réserve.

Le Dr Kogevnikoff, professeur à l'Université de Moscou, était atteint de *sycosis parasitaire*, affection grave et rebelle. Neuf mois de traitement ne l'en avaient pas délivré, bien qu'il ait eu recours aux spécialistes les plus renommés. Désespéré, le savant russe se rend à l'église avec une femme qui se met en prières pour lui. Matin et soir, les mêmes invocations se renouvellent et durent environ trois à quatre minutes. Dès la seconde séance, la tuméfaction tombait et les boutons commençaient à ne plus suppurer. Le troisième jour, la guérison était achevée, complète, définitive.

Voilà une guérison que la science incrédule a enregistrée et qu'elle n'explique pas ; et c'est pourtant une pauvre femme qui l'a procurée par ses prières. N'y a-t-il pas là un enseignement précieux ? Sans crier au miracle, il faut bien conclure que la science ne connaît pas toutes les ressources de la nature et qu'elle n'a pas dit son dernier mot.

D<sup>r</sup> Georges DE LA MORINAIS.

(1) *Revue de l'Hypnotisme, Médecine moderne, etc.*, 1896.



## LES NÉO-CHRÉTIENS

### « Christian-Science »

Dans le monde entier, l'armée du Mal combat avec une fureur aveugle la Foi catholique.

Une haine commune, celle de Dieu, unit tous ses membres; ses légions sont réparties sous deux bannières portant chacune « l'étoile à cinq pointes », ou *pentacle*, symbole de la « Grande Etoile tombée ».

L'une de ces bannières est celle du *Scepticisme*, de l'athéisme, réel ou feint : le plus grand nombre des ennemis qu'elle rallie sont des « ramifiés », des auxiliaires de la maçonnerie, prolétaires, révolutionnaires, anarchistes, habitués des clubs de la « libre-pensée » créés et développés par la secte.

L'autre est celle du *déisme* et du *spiritualisme*, ces termes ne devant toutefois être entendus que dans leur acception la plus générale et sous réserve d'examen. Car, détournés de leur sens chrétien, les mots Dieu, esprit, immortalité..., le nom même de *Jésus-Christ*, répondent chez les « sectaires » à des conceptions variées qui en font autant de blasphèmes.

Peut-être serait-il plus exact de désigner la seconde bannière comme celle des *Néo-chrétiens*.

Depuis les « fils d'Hiram » jusqu'aux jeunes « Christian-Scientists », en passant par les Rose-croix-*Kabbalistes*, les martinistes, occultistes de tous ordres, chacune des branches de la secte se prétend, en effet, seule dépositaire du « vrai christianisme ». Faut-il ajouter qu'il y a des variations d'interprétation dans chaque groupe distinct? Est-il besoin de remarquer combien est étrange cette prétention, alors que la *Kabbale*, c'est-à-dire l'œuvre d'iniquité des *juifs*, est la source principale (1) de toute la doctrine moderne du

(1) Voir *Doctrine du Mal, son dieu et ses adeptes* (Delhomme et Briguët, édit.), 2<sup>e</sup> partie : origines. La doctrine des Assassins (Vieux de la Montagne) et la Kabbale sont les deux grandes sources de la doctrine maçonnique occultiste.



mal? En sorte que les rabbins antimesseianiques, antichrétiens par nature, auraient seuls bien compris l'enseignement du Sauveur!

An nombre des associations les plus dangereuses du camp « spiritualiste » figure la « *Christian-Science* ». Elle n'est d'ailleurs science et surtout chrétienne que de nom.

« C'est l'écorce de la Vérité renfermant l'amande du Mensonge, » disait un honorable pasteur de New-York, Rév. Haldeman. « C'est un voleur déguisé », voleur d'âmes! Et combien ceci est vrai!

« *Christian-Science* » : Ce nom indique que le gros de la troupe appartient à un pays de langue anglaise. C'est en Amérique, en effet, qu'il se trouve. Le centre de la nouvelle « religion » est à Boston. Mais l'Europe n'est plus indemne du virus; il a été inoculé partout!

Mrs. Mary Baker Eddy, appelée par les étudiants « la Mère », ou « la Mère de la Christian-Science », dit avoir découvert et fondé la doctrine en 1866. Nous verrons dans un instant la part, très petite, qui lui revient dans la « découverte », et ce ne sera pas le côté le moins intéressant de l'étude. Quoi qu'il en soit, il paraît évident que l'association portant ce titre et dont les membres s'appellent d'un nom nouveau, *Scientists*, a bien fait ses débuts en 1866, — il y a donc trente-trois ans.

Or, aujourd'hui, il y a 600,000 scientists! En France même, on s'occupe d'édifier des temples (« églises »!); à Paris et en attendant mieux, il y a un local *ad hoc* pour services réguliers (il y en a aussi le vendredi), 24, rue Pasquiere, porte le « *Christian Science Journal* », page vii et x. Ce doit être rue Pasquier. Londres a déjà sa First church of christ, Scientists », première église, — ce qui en fera la métropole quand il y en aura d'autres, et sans compter « les lieux de services ».

Si nous voulons nous rendre compte du progrès diabolique de cette secte, nous le pouvons en comparant seulement les chiffres de 1897 et 1898 :

L'almanach du *New-York World's* pour 1897 indique 123 églises et 131 locaux de services; total : 254 endroits pour le culte, en exploitation à la fin de 1896 :

Le *Christian Science Journal* au commencement de 1898, par conséquent donnant le relevé de fin 1897, porte :

Eglises : 250; locaux de services : 127; total : 377, en 1897!

Ainsi en un an, 123 églises se sont élevées, tandis que les simples lieux de service demeuraient à peu près stationnaires.

Mais, direz-vous, qu'y-a-t-il donc de particulier dans sa doctrine qui puisse exercer une telle attraction ?

En fait, et malgré ses prétentions, l'hérésie nouvelle ne se distingue de l'occultisme-maçonnerie général que par un point :

Sa fondatrice, « découvreuse », enseigne que... *le corps est une illusion*.

Les Scientists n'ont donc pas de vêtements ? ils ne dorment pas ? ils ne mangent pas ? ils ne...

Si bien ! seulement tout cela *n'est qu'illusion*...

Et je songe à ce que « l'illustre » incohérent initié Fabre d'Olivet raconte avec sérénité de M. et M<sup>me</sup> Adam-Eve (deux en un ! ) : n'ayant « *pas de corps* », ils se faisaient... « *des petites pèlerines de voyage* ». Avec un tel exemple et d'une si haute antiquité, les Scientists sont bien excusables de se faire faire eux aussi des petites pèlerines et le reste.

Personne de nous, à la *Revue*, pas plus parmi les abonnés que parmi les rédacteurs, ne souhaiterait certainement une piqure de moustique à un éléphant ; à plus forte raison à un homme « spirituel ». Mais sur six cent mille scientists, tout naturellement, of course ! et sans que nul leur jette le « mauvais œil », il doit bien arriver de temps à autre à quelqu'un de recevoir autre chose qu'un coup de chapeau ; j'ai même quelque idée que certains trépassent, ou... *paraissent* trépasser. Et « l'état d'âme » du contusionné ou du moribond serait intéressant à constater.

On dit qu'ils n'en veulent point démordre. Etant une *parcelle de Dieu* (ce qui n'est pas un nouveau système), ils ne *doivent* pas être en mauvais état ; ce qui ne les empêche pas de faire triste mine, plus triste que s'ils étaient simples mortels, des corporels, des « *diabes* ».

*Des diabes ?*

Oui vraiment ! Vous, lecteur, moi — car j'ai la simplicité de nous *supposer* un corps, comme à... d'autres, nous sommes, paraît-il, et en raison même de la reconnaissance de notre *individualité*, des « fils du diable » !

Vous voyez qu'il n'est pas mauvais d'étudier un instant des adversaires aussi... « spirituels ».

A la fin de 1897, le conseil de médecine au Massachusetts voulut faire porter un bill « contre la Christian-Science et autres charlatans ». Les scientists provoquèrent une opposition, et l'un d'eux dit :

« La Christian-Science EST UNE RELIGION. Sa *prétention* (ou reven-

dication... *claim*) est qu'elle rétablit les enseignements et pratiques de l'ancien christianisme (1). »

Le journal *le Monde* (*the World*) du 17 avril 1898, dans la page de réclame illustrée qu'il consacre à la secte, reproduit six *préceptes* ou *dogmes*, — tenets, — qui laissent entrevoir la vérité; nous les indiquons d'abord, et nous ferons la lumière ensuite.

1° « Comme adhérents de la Vérité, nous prenons *les Écritures* pour notre guide pour (ou vers) l'éternelle vie.

2° Nous reconnaissons ou : proclamons et adorons un **suprême** Dieu. Nous reconnaissons son *Fils* et le *Saint-Esprit* et l'homme comme la *divine image et ressemblance*.

3° Nous reconnaissons le *pardon* de Dieu du *péché* dans la *destruction du péché*, et que le *péché* et la *souffrance* sont **non éternels**.

4° Nous reconnaissons l'expiation (ou la réconciliation) comme l'efficacité et l'évidence du *divin Amour*, de **l'unité de l'homme avec Dieu**, et le grand mérite de la voie montante (*Way-shower?*)

5° Nous reconnaissons que le Salut démontré par Jésus est le *pouvoir de la vérité* sur toute erreur, péché, maladie et mort, et la *résurrection de l'humaine foi* et de la **raison** pour saisir les grandes *possibilités* et les vivantes énergies de la *divine Vie*.

6° Nous promettons solennellement de lutter et *prier* (2), pour que soit en nous l'*Esprit* qui était autrefois en Christ-Jésus pour *aimer les uns les autres*, pour être doux, miséricordieux, juste et pur. »

Cela est signé de Mrs. Eddy.

Cette traduction est aussi littérale que possible; car il importe non seulement d'en pénétrer l'*esprit*, mais d'en conserver la *lettre*. On comprend déjà que chaque *mot* a son importance; et nous avons appelé l'attention sur les termes essentiels en les écrivant avec des caractères spéciaux. La lumière va se faire, complète, à la fois par des textes « *scientists* » et... par ce qui a été écrit en *France même* de 1850 à 1865.

*Les Écritures*, guide des *scientists* sont, non pas les saintes *Écritures*, mais ce que « la Mère » de la doctrine désigne elle-même par « *Bible and Book* », c'est-à-dire son propre livre (*Book*) « Science et

(1) *Christian-Science* (*Editor's table*), p. 73, 1898.

(2) Le Verbe *prier*, *to pray*, ne peut avoir chez les *Scientists* le sens qu'il a dans toute religion autre que le « panthéisme », puisque l'homme étant *dieu*, parcellé de *dieu*, ne peut se *prier* lui-même! C'est ce qui est expliqué. Mais les *Scientists* entendent par *pray* lire les *écritures*, c'est-à-dire l'interprétation de la Bible par Mrs. Eddy, et la Bible arrangée *ad hoc*!

santé avec la *clef* pour les Écritures ». En d'autres termes, c'est l'interprétation de la Bible par l'inventeur du système, et la Bible mise en harmonie avec cette interprétation, ou la Bible protestante. Mais le livre de Mrs. Eddy est inséparable de la Bible. Aussi quand la fondatrice supprima, comme le dit le *World*, le personnel des ministres de l'église du christ (!), « elle installa à sa place... « Bible and Book » (Bible et livre); sur les cartes des églises, cette phrase suit toujours le nom de l'église. « PASTEUR la Bible, Science et Santé avec clef aux Écritures! » (*World*, dernière col.)

Comment se sert-on de ce double instrument? Il n'y a pas de sermons. :

« Un homme, généralement, lit un verset de la Bible; un second lecteur, généralement *une femme*, en lit le développement et l'explication dans Science et Santé... »

Par conséquent, ce n'est pas l'Écriture sainte, c'est le livre de Mrs. Eddy qui est la *loi*, le guide des Scientists.

(A suivre.)

Paul ANTONINI.



## A PROPOS D'EUSAPIA PALADINO (1)

M. Guillaume de Fontenay a assisté aux séances données à Montfort-l'Amaury en juillet 1897 par la fameuse médium Eusapia Paladino, et son volume a pour objet de nous en fournir l'exposé, le commentaire et la théorie. Sa conclusion est excellente : « Soyez lents à l'affirmation, dit-il, mais prompts à l'hypothèse... Aucune hypothèse n'est définitive. Les hypothèses ne sont que des haltes de l'esprit humain sur le sentier du vrai. Ne vous attachez donc qu'avec modération à vos théories. Souffrez patiemment qu'on les discute — et même qu'on les dédaigne — et souhaitez surtout qu'on les perfectionne. Enfin, tout en cherchant activement l'explication des phénomènes qu'il vous sera donné de constater, évitez par-dessus tout cette ardeur inquiète et intempestive qui fausse le jugement, ce terrible besoin d'aller vite et de trouver coûte que coûte et sans délai une solution... S'il est bon de ne pas *muser* devant l'obstacle, il importe plus encore à coup sûr de l'aborder posément; et sur ce terrain dangereux et perfide, il ne faut s'aventurer qu'après avoir longuement médité et s'être bien promis d'appliquer la fameuse et très sage recommandation de Chesterfield : « *No heat!* Pas de chaleur! »

Nous applaudissons complètement à une pensée aussi juste que bien exprimée. Malheureusement le corps du livre contredit tout entier cette belle profession de foi, et M. de Fontenay se condamne lui-même en se révélant comme un chaleureux apôtre du spiritisme, « élevé dans le sérail, en connaissant bien les détours et les tours » et décidé à faire passer sa théorie dans les faits, même quand les faits n'en donnent pas l'évidente et nécessaire démonstration. L'index bibliographique qui termine le volume suffit à lui seul à montrer la partialité intransigeante de l'auteur : il ne donne à consulter que onze savants, presque tous spirites ou occultistes, Papus, de Rochas, Aksakof, Delanne, Crookes, etc. Comment la critique ne serait-elle pas déçue et comme désarmée devant une telle inconséquence?

(1) *Les Séances de Montfort-l'Amaury* (25-28 juillet 1897). Compte rendu, photographies, témoignages et commentaires, par Guillaume de FONTENAY, 1 vol. in-8° de xxx-280 p. (Paris, Soc. d'éd. sc., 1898.)

M. de Fontenay est spirite, croit au *périsprit* ou *corps astral* qu'il n'a jamais vu, et explique par cette « âme demi-matérielle » (*sic*) les phénomènes les plus complexes et les plus obscurs de la médiumnité. Comme les maîtres de son école, il prétend rattacher l'occultisme à la science, le spiritisme à l'hypnotisme et nier l'action surnaturelle, quelle qu'elle soit. Il a entendu dire à un *Mage* qu'il ne nomme pas, mais que nos lecteurs devinent (1) : « L'hypnotisme nous sert de coin. Nous passerons tous derrière Charcot (2). » Le mot l'enchanté, et il écrit : « Le spiritisme pur semble être la plus haute marche d'un escalier dont l'hypnotisme est la première : encore la comparaison ne vaut-elle pas grand'chose : c'est plutôt un plan incliné qui monte de l'un à l'autre. De celui-ci à celui-là, beaucoup de chemin, peu de transitions brusques : *natura non fecit saltum*. Il est difficile de tracer une démarcation entre l'hypnotisme et le magnétisme, entre l'un ou l'autre et le somnambulisme. Du somnambulisme, nous passons de plain-pied à toutes les suggestions qui ne sont elles-mêmes qu'un début du dédoublement de la personnalité. *Et quelle différence y a-t-il entre le dédoublement de la personnalité* (parfois spontané) *et les cas d'obsession, de possession et de transe médiumnique ?* » Ce texte fera peut-être plaisir aux théologiens qui, comme M. l'abbé Elie Blanc, professent en hypnotisme la théorie du bloc pour porter plus aisément une condamnation totale, mais il ne nous convainc pas. Il y a un abîme entre les faits *naturels* de l'hypnose et les merveilles plus ou moins étudiées et contrôlées mais assurément suspectes des *médiums*.

Arrivons aux faits qui se sont passés à Montfort-l'Amaury dans trois séances intimes, « entre croyants ». M. de Fontenay les divise en deux grandes catégories : phénomènes intellectuels, phénomènes physiques.

« Vraiment, déclare notre auteur, il ne peut être question des premiers que pour mémoire. Nous en avons observé deux en trois jours, tous les deux à la deuxième séance, et encore le second pourrait-il tout aussi bien figurer sous une autre rubrique. » Le premier « serait plus curieux, si le *médium* n'a pas triché, car alors il y aurait probablement lecture de pensée », mais on se borne à « signaler le fait sans en vouloir tirer la moindre conclusion... On voit qu'avec Eusapia les phénomènes intellectuels tiennent une place plutôt effacée... Proprement ils sont nuls quand on expéri-

(1) Nous ne donnons pas son nom pour éviter une lettre rectificative encombrante.

(2) *Op. cit.*, p. 136.

mente ce *médium*, et l'on peut tout à son aise *faire abstraction de l'individualité active* pour n'envisager que son instrument, le *médium*, et les phénomènes qu'il produit. »

« Les effets physiques au contraire, voilà bien le triomphe d'Eusapia!... Les phénomènes mécaniques qu'il nous a été donné de constater peuvent être rangés dans six groupes à peu près distincts : 1° des coups frappés; 2° des attouchements, empreintes et moulages; 3° des transports d'objets; 4° le jeu d'instruments de musique; 5° le tracé de lignes au crayon (phénomène cité seulement à titre subsidiaire); 6° enfin des déplacements d'objets mobiliers et lévitations. »

En se reportant au compte rendu des séances, il est facile de voir que tout se réduit à des mouvements étranges, mais incoordonnés (attouchements, coups, déplacements, bruits). N'étendons pas outre mesure la puissance déjà considérable du *médium*, et ne forçons pas la note. Ne parlons pas des lignes informes écrites au crayon, ni surtout d'empreintes et de moulages qui satisfont les « croyants », mais laissent incrédules les autres, les figures données au cours du texte n'étant nullement démonstratives. Quant aux instruments (guitare ou piano), ils ne donnent pas le moindre jeu musical, mais des accords qu'on déclare euphémiquement « plus ou moins harmonieux », c'est-à-dire des sons discordants.

Il n'y a d'établi, nous le répétons, — en acceptant le dire des spirites témoins — que l'existence de mouvements divers. Ces mouvements, nous n'avons pas à les expliquer ici, mais nous n'hésitons pas à les tenir pour très mystérieux, au contraire de M. de Fontenay qui s'en rend aisément compte grâce à ses notions... spirites. « L'explication la plus simple, écrit-il, et, je crois, la plus rationnelle (?) de ces différents phénomènes consiste à admettre l'action d'une main demi-fluidique soit extériorisée par Eusapia comme prolongement de sa main charnelle (!), soit plus probablement matérialisée, de toutes pièces en quelque sorte, à proximité de n'importe quel point de son corps (!!). Plus rarement, il y aurait matérialisation ou extériorisation d'une autre partie de son individu, par exemple de la tête, ainsi que nous en avons eu la preuve (?) par le moulage du 27 juillet (1). » Bien entendu, notre auteur n'apporte pas la moindre preuve scientifique à l'appui de son audacieuse affirmation.

A côté des phénomènes mécaniques, il y a eu à Montfort des phénomènes lumineux. « Nous avons constaté en trois séances :

(1) *Op. cit.*, p. 177.

1° deux reflets ; 2° une lueur qui paraissait briller d'un éclat propre ; 3° un assez grand nombre de silhouettes sombres ; 4° une silhouette claire ; 5° l'apparition de la forme complète d'une main, c'est-à-dire un phénomène donnant aux yeux la sensation du relief, de la coloration, en un mot de l'existence normale d'une main qui n'était celle de personne d'entre nous. »

M. de Fontenay ajoute qu'il y a « antagonisme à peu près complet entre les matérialisations à effets mécaniques et les matérialisations à effets lumineux. De ces effets, les uns semblent exclure les autres ». « Chaque fois, dit-il, que j'ai pu constater le déploiement d'une grande force mécanique, la cause agissante est demeurée absolument invisible. Au contraire, dès que j'apercevais quelque chose, ce quelque chose paraissait dépourvu ou à peu près dépourvu de toute force matérielle. »

Quoi qu'il en soit de cette opposition, l'existence des phénomènes lumineux nous paraît moins sûre, moins garantie que celle des phénomènes mécaniques. On voit tout ce qu'on veut dans l'obscurité. Or, les séances de Montfort-l'Amaury avaient lieu dans un jour tellement atténué, tellement discret que c'était presque la nuit. Comment s'y reconnaître dans ces ténèbres, *entre chien et loup*? La médium Eusapia, pour faire ses tours, ne veut pas d'autre moyen : elle trouve toujours qu'il fait trop clair et réclame incessamment : « *Meno luce!* » (moins de lumière!) N'a-t-elle pas ainsi fait prendre à ses aimables invités, à ses humbles *croiyants* les vessies pour des lanternes? Nous avons l'irrévérence de le craindre.

En tout cas, la fameuse médium ne nous inspire pas confiance : elle vit de son singulier métier, promène ses transes de ville en ville, elle se « fait payer (1) » et peut toujours être soupçonnée dans ces conditions de spéculer sur la bêtise humaine.

Pour contrôler ses surprenantes opérations que nous nous gardons bien de nier *a priori*, pour admettre sans réserve les merveilles de la médiumnité, nous sommes plus exigeant que M. de Fontenay, le plus méthodique et le plus rigoureux des spirites : nous ne nous contentons pas de réclamer avec Chesterfield : *Pas de chaleur!* c'est-à-dire pas d'emballement dans la voie des théories mensongères et des vaines hypothèses, nous appelons encore sur les expériences les éblouissants rayons du soleil, au rebours d'Eusapia Paladino qui appelle la nuit et le mystère, et nous répétons victorieusement le mot de Goethe mourant : *De la lumière, de la lumière!*

D<sup>r</sup> LUCIDE.

(1) *Op. cit.*, p. 166.



## RECHERCHES EXPÉRIMENTALES

### SUR LA FORCE PSYCHIQUE

---

Le corps humain est-il capable d'émettre une force physique, invisible et spéciale, distincte de la chaleur, du magnétisme minéral et de l'électricité?

C'est ce que j'ai voulu rechercher par l'expérience.

Dans un bocal de verre mince, placé sur une cheminée de marbre, est suspendue horizontalement, à un fil de soie non filée, une petite baguette en bois d'agave. A chaque extrémité de la baguette est suspendue, par un fil de soie non filée, une petite boule également en bois d'agave. Ces boules, qui ne sont pas indispensables, permettent d'équilibrer plus aisément la baguette.

La baguette une fois bien immobile, je présente le médius de la main droite devant la baguette, à travers le verre du bocal, et je produis sur elle une *attraction*. Je fais dévier la baguette de plusieurs degrés en *l'attirant*.

Je peux mesurer les degrés que parcourt la baguette, car mon bocal est plongé par la base, jusqu'au niveau de la baguette horizontale, dans un cristalliseur gradué.

Cette expérience élimine la chaleur.

Car je ne pense pas qu'en physique la chaleur puisse *attirer* une baguette en bois d'agave suspendue dans un vase de verre.

L'expérience élimine aussi le magnétisme analogue au magnétisme minéral.

Un aimant n'attirerait pas une baguette en bois d'agave.

Reste l'électricité.

J'avais essayé de l'éliminer en suivant les indications données par les expériences que le D<sup>r</sup> Baraduc a faites avec un biomètre cuirassé de mica (adiaélectrique selon le D<sup>r</sup> Baraduc).

J'avais donc appuyé à plat une feuille de mica sur le flanc du bocal et réussi à attirer la baguette à travers mica et verre.

Mais un savant me fait observer que le mica ne suffit pas à empêcher l'action de l'électricité par influence.

L'attraction qu'exerce un doigt humain sur la baguette d'agave pourrait donc s'expliquer encore par l'électricité que renferme le corps humain.

Je serais vraiment reconnaissant aux médecins versés dans la physique, et aux physiciens de m'indiquer le moyen d'établir, entre le bocal et le doigt, une barrière isolante de *toute électricité*, afin de voir si, à travers cette barrière, le doigt exerce ou non une action sur la baguette et possède ou non une spéciale force, distincte de l'électricité, aussi bien que du magnétisme minéral et de la chaleur.

Albert JOUNET.

Nous répondrons à notre correspondant dans un prochain numéro.

D<sup>r</sup> S.

---

## JURISPRUDENCE ECCLÉSIASTIQUE

---

Il nous paraît utile de faire connaître le document suivant :

Très Saint-Père,

Tizius, après avoir réprouvé tout commerce avec l'esprit mauvais, évoque les âmes des trépassés. Il procède ainsi. Seul, sans aucun compagnon, il adresse une prière au Chef de la milice céleste, et le prie de lui accorder la faveur de s'entretenir avec l'esprit d'un défunt déterminé. Après quelques instants, la main étant prête à écrire, Tizius sent sa main s'agiter, c'est le signal de l'esprit qui se rend présent. Il expose ce qu'il désire savoir, et la main écrit les réponses.

Ces réponses sont toutes en conformité avec la foi et l'enseignement de l'Église touchant la vie future. Elles concernent le plus souvent l'état de l'âme du défunt, le besoin qu'elle peut avoir des suffrages, son mécontentement contre l'ingratitude de ses parents, etc.

Ceci posé, l'action de Tizius est-elle licite?

RÉPONSE, DE LA QUATRIÈME FÉRIE (30 mars 1898).

Dans la congrégation générale de la S. R. et universelle Inquisition, tenue par les Éminentissimes et Révérendissimes Seigneurs Cardinaux, Inquisiteurs Généraux dans les choses de la foi et des mœurs, le cas ci-dessus ayant été proposé, et les votes ayant été recueillis, les Révérends Seigneurs Consultants et les Éminentissimes et Révérendissimes Pères ont répondu négativement.

L'action de Tizius n'est pas licite.

Dans la sixième férie, 1<sup>er</sup> avril, de la même année, en l'audience accoutumée accordée au Révérendissime Père assesseur du Saint-Office, la relation ayant été faite à Sa Sainteté Léon XIII, le Saint-Père a approuvé la résolution des Éminentissimes Pères.

G. Chan. MANCINI,  
*Notaire de S. R. et univers. Inquis.*

Il est donc défendu de consulter les esprits ou les défunts, d'interroger les tables et les *médiums*, et de jouer le rôle de *médium*.

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

---

Dans une gracieuse lettre qu'il vient de nous adresser, M. le Dr Guebhard nous prie d'avertir nos lecteurs qu'il n'y a plus lieu de tenir compte de l'avis inséré au bas de la page 125 de la *Revue*. Notre savant confrère est actuellement dépourvu de brochures *et ne pourrait plus en offrir que la communication, à charge de retour*.

Dr S.

\*  
\* \*

Monseigneur,

J'avais lu avec un bien vif intérêt, dans le numéro de juillet de la *Revue du Monde Invisible*, votre article sur *Les récentes controverses sur l'hypnotisme*, et j'attendais avec impatience le numéro d'août, espérant y trouver une suite à ce premier article qui énonçait des questions importantes, sur lesquelles je serais heureux, pour ma part, de recevoir un peu plus de lumière.

Celle de l'hypnotisme dans l'éducation, surtout, m'intéresse et, je dirai le mot, m'intrigue.

Voulez-vous permettre, Monseigneur, au plus obscur de vos lecteurs, de solliciter, de votre haute compétence en pareille matière, un peu d'éclaircissement au sujet de l'une des conclusions adoptées par les savants congressistes de l'amphithéâtre Trousseau, et que vous rappeliez dans l'article de juillet ?

Est-il bien sûr que « les deux grandes forces qui dominent tout dans la formation morale de l'enfant, la grâce divine et la liberté humaine », soient respectées intégralement par l'usage de la suggestion en pédagogie ?

Quoiqu'il soit bien difficile de déterminer dans la pratique le point précis où l'usage de la suggestion deviendrait légitime par suite de l'insuccès absolu de tout autre moyen d'éducation, quoique l'on puisse craindre que permettre en pareille matière l'usage d'un tel moyen, ce ne soit ouvrir la porte à un abus qui prendrait sans doute bientôt des

proportions regrettables et contre lequel il serait difficile, sinon impossible, de réagir, on pourrait cependant l'admettre en principe s'il était établi que la liberté de l'individu n'est pas atteinte, que le suggestionné n'est pas soustrait à l'influence de la grâce et enlevé pour ainsi dire *aux mains de son conseil*, pour être placé sous l'entière dépendance d'une volonté étrangère qui n'a aucun droit sur la sienne et pourtant se substitue à elle, le domine entièrement et lui enlève par là même toute responsabilité, c'est-à-dire la faculté du mérite et du démérite qui constitue proprement la moralité des actes humains.

Mais la suggestion hypnotique peut-elle faire constater l'habitude du bien avec le caractère spontané, volontaire, nécessaire à la moralité de l'acte?

La suggestion ne peut être qu'un moyen transitoire dont le but est de rendre le sujet, rebelle aux moyens ordinaires d'éducation, précisément accessible à l'action de ces moyens ordinaires, et capable de se déterminer volontairement au bien.

Dès que cessera l'emploi de la suggestion, le sujet n'étant plus sous l'influence d'une volonté qui annihile la sienne — le forçant en quelque sorte à vouloir ce que de son gré il ne veut pas — ne cessera-t-il pas en recouvrant son indépendance, de pratiquer le bien auquel on le contraignait, mais auquel il répugne de lui-même? ne retournera-t-il pas sous l'empire exclusif et tyrannique de ses inclinations vicieuses?

Admettons cependant qu'il ait contracté, sous l'influence de suggestions répétées, l'habitude, le goût du bien; ce goût, cette habitude seront-ils réfléchis, voulus, spontanés, libres, en un mot, ou l'individu ainsi formé à la pratique du bien moral, n'agira-t-il pas automatiquement, comme sous l'impulsion d'un agent extérieur à lui qui lui aura imprimé un mouvement qu'il n'est pas en son pouvoir d'enrayer et qu'il suivra passivement?

D'après la définition même du P. Lehmkuhl, que vous citez en note, Monseigneur, l'individu soumis au sommeil hypnotique abdique toute volonté personnelle entre les mains de son opérateur: *homo isto sopore pressus, ad nutum alterius omnia peraget...* Donc les actes accomplis sous l'influence de la suggestion hypnotique, sont dépourvus du caractère de liberté essentiel à l'acte moral.

Une suite d'actes de la sorte, accomplis dans de telles conditions, peut-elle faire naître une habitude libre et volontaire, une inclination consentie à la répétition de ces mêmes actes dégagés du caractère impératif que leur donne la suggestion? En un mot, la liberté morale peut-elle sortir de l'automatisme psychique actionné par l'hypnotisme?

Si oui, rien ne s'oppose à l'usage prudent et circonspect de la suggestion en pédagogie, dans les conditions même qu'indique votre article, mais si non...?

On n'est certes point porté à la confiance quand on remarque que ce moyen d'éducation est surtout préconisé par des matérialistes, comme par exemple le Dr Liébeault, pour lesquels la responsabilité de l'homme devant Dieu, juge souverain, par conséquent la véritable moralité n'existe pas. Il est naturel que ceux qui ne croient pas au surnaturel trouvent et acceptent facilement dans la suggestion un auxiliaire commode pour l'œuvre, souvent si difficile, de l'éducation, mais nous, chrétiens, pour lesquels la liberté de l'âme est tout, n'avons-nous pas besoin d'y regarder à deux fois ? Et nous est-il permis d'empêcher violemment un homme même de se damner s'il le veut ?

Peut-être sont-ce là des questions naïves qui vous feront sourire, Monseigneur, parce qu'elles prouvent tout au plus mon ignorance. Peut-être aussi l'objection est-elle plus sérieuse que je n'ose le croire et vous paraîtra-t-elle digne de fixer un moment votre bienveillante attention. Quoi qu'il en soit, je vous prie d'excuser la grande liberté que j'ai osé prendre.

Daignez agréer, Monseigneur, avec l'humble hommage de mon respect, l'expression de mon admiration pour la science et la sûreté de doctrine avec lesquelles vous défendez la vérité catholique.

LOUIS DESAMBURE.

#### RÉPONSE

Nous ne pouvons pas traiter à fond, en ce moment, cette question, qui a été déjà souvent traitée et résolue ; nous n'en dirons qu'un mot.

Le R. P. Coconnier, professeur de théologie dogmatique à l'Université catholique de Fribourg, s'exprime ainsi :

« Je vais montrer qu'il se présente des cas où la nécessité impose de recourir à l'hypnotisme ; où les avantages thérapeutiques de ce traitement surpassent à tel point les inconvénients qu'il peut entraîner, que l'emploi en devient *certainement permis*, et que le négliger serait *déraisonnable autant que cruel*. » (P. 299.)

Le savant dominicain confirme sa doctrine sur ce point par des exemples connus. Il rappelle que des hommes et des femmes ont été guéris de la manie ou de la tentation violente et persistante du suicide, de l'alcoolisme, du vol.

Le Dr Bérillon écrit dans la *Revue de l'hypnotisme* : « En limitant nos

expériences aux traitements des vices, des troubles mentaux, des instincts pervers ... nous avons pu guérir par suggestion, un certain nombre d'enfants qui présentaient des habitudes de mensonge irrésistible, de vol, de cruauté, de pratiques solitaires, de paresse invincible, de malpropreté, d'indocilité, de pusillanimité. Les résultats complètement favorables enregistrés jusqu'à ce jour sont trop nombreux pour ne pas entraîner la conviction de tous ceux qui seraient tentés de les contrôler de bonne foi. »

C'est ainsi qu'un grand nombre de médecins ont pu obtenir des résultats sérieux sur des enfants, des adolescents, des hommes et des femmes, et les délivrer de certaines passions.

Voilà les faits, et ces faits ne sont pas éphémères, mais permanents.

Le R. P. Coconnier applique ainsi, à ces guérisons, un principe connu de saint Thomas : « Nul homme prudent ne peut consentir à une perte, s'il ne doit trouver une compensation dans quelque bien égal ou supérieur à celui dont il se prive. Tel est le principe que pose saint Thomas, voulant résoudre cette question : « Si l'homme, en certaines circonstances, peut se permettre tel acte d'où suive la perte momentanée de l'usage de la raison. » Cela est permis, dit le saint Docteur, si une compensation doit avoir lieu. »

Le savant dominicain démontre sans peine que ces malheureux que l'hypnotisme guérit de la manie du vol, du suicide ou d'autres passions aussi mauvaises trouvent dans ce bienfait une large compensation à la suspension momentanée de l'usage de la raison, pendant le sommeil provoqué.

Rappelant le cas d'une femme guérie par l'hypnotisme, de la tentation du suicide, il écrit : « On le voit, pour cette femme, les avantages de l'hypnotisme étaient incomparablement supérieurs aux inconvénients qu'il pouvait présenter. Ces derniers étaient compensés bien au delà de ce qui était nécessaire. Donc, cette femme, en se faisant hypnotiser, et MM. Liégeois et Liébault, en l'hypnotisant, ont agi raisonnablement, et posé un acte, de soi, moralement bon. » (P. 305.)

## Réflexions d'un lecteur de la « Revue »

### I

Au sujet de l'hypnotisme. Il y a lieu, je pense, de voir dans l'hypnose — qu'elle soit spontanée, ou qu'elle soit l'effet d'une suggestion humaine — un simple état de nature, anormal seulement, et relevant plutôt de la pathologie que de toute autre science. De là à conclure avec vous qu'un hypnotisme scientifique, et surtout médical, est licite, la déduction me semble juste, aussi n'y contredirai-je point. J'ajoute que s'il y a parfois apparition de phénomènes suspects dans l'hypnotisme, voire de phénomènes apparemment contre nature, et qui pour moi le sont, ce n'est pas une raison suffisante d'assigner à l'hypnose un caractère et une provenance diaboliques, comme le fait le P. Franco; c'est seulement un motif de penser qu'il y a peut-être incidemment coopération mystérieuse au phénomène de *quelqu'un* ayant intérêt à fausser l'expérience — loyale ou censée telle — de l'hypnotisme.

Reste à savoir si, ce *quelqu'un* étant tenu à l'écart, comme j'espère qu'il se peut dans le suggestionnisme, l'expérience est encore susceptible de résultats intéressants. Cela ne m'est pas démontré, et s'il paraît licite de recourir à la seule suggestion médicale telle que vous l'entendez, en revanche on peut douter que ce recours soit grandement efficace. Une simple question : cette suggestion-là a-t-elle véritablement guéri un seul cas maladif autre que l'hystérie, et l'hystérie elle-même est-elle guérie radicalement par les procédés de la clinique de Nancy ou de la Salpêtrière? Si la réponse est oui, je m'incline volontiers. Si elle est non, je ne dirai pas de l'hypnotisme médical qu'il est « intrinsèquement mauvais », je regretterai seulement, sans en être surpris, l'avortement de sa tentative (1).

### II

A propos de la *Note sur un cas d'ecchymose par suggestion*. Vous dites à ce sujet : « M. le Dr Goix met d'abord, et fort justement, la stigmatisation hors de cause. Mais, cette question mise de côté, qui

(1) La réponse est *oui*, sans hésitation; nous l'avons déjà établi, dans l'article que nous avons publié sur les controverses de l'hypnotisme. On ne compte plus les sujets hystériques ou non hystériques, hommes et femmes, guéris par l'hypnotisme.



sait, dites-vous plus loin, si l'*autographisme* ne rendrait pas raison de l'ecchymose observée? »

Ce n'est qu'une hypothèse évidemment. Cependant votre explication par l'*autographisme* est une théorie qui paraît acceptable, et je me demande, à ce propos, pourquoi le Dr Surbled nie que l'*autographisme* puisse jouer un rôle dans le processus inconnu des stigmates sacrés. En effet, de deux choses l'une : ou il pense au fond, sans le dire, que le *vulnus amoris* des mystiques procède d'une cause surnaturelle ou extra-naturelle, comme on voudra, et pourquoi réproouve-t-il l'opinion simpliste, si l'on veut, mais à coup sûr pleine de sens commun du témoin qui conclut au miracle? Ou bien il est naturaliste dans l'espèce et pourquoi déclarer que « ni l'*autographisme*, ni l'hystérie, ni l'imagination n'expliquent la formation, le siège, l'écoulement sanguin périodique des plaies sacrées »? Oui pourquoi, si l'on s'inquiète d'une raison de nature au phénomène en question, pourquoi pas l'*autographisme*? Je sais bien qu'il faudrait admettre (1) que le *dermographe* ici n'est autre que le sujet lui-même, mais sait-on si cela ne peut être, et qui nous dit que l'imagination ne peut pas agir par retentissement sur les organes de la périphérie? L'Eglise, je le sais, réserve son jugement. Mais, par cette raison même, en attendant qu'elle se soit prononcée, la science a le champ libre, et l'opinion des simples a droit aussi à se produire, sous les réserves accoutumées qu'il faut.

### III

Sur les photographies d'esprits. Dans le premier numéro de la *Revue*, à propos d'un travail de M. le Dr Guebhard sur les photographies d'esprits, M. le Dr Georges de la Morinais conclut : « La photographie des esprits se trouve ainsi condamnée sans appel. Les *effluves psychiques* n'existent pas ailleurs que dans l'imagination des spirites. L'âme ne s'extériorise pas, parce qu'elle est invisible, indépendante de la matière et de toute localisation, en un mot parce qu'elle est *spirituelle*. Voilà le dernier mot de la science. » C'est aller un peu vite, il me semble, et c'est beaucoup d'affirmations pour une fois. Je m'empresse de dire d'abord que, n'ayant pas lu le Dr Guebhard, je n'ai pas un instant le dessein de le discuter. J'observe seulement que, dans le compte rendu de son travail par l'écrivain de la *Revue*, il n'est question que des *psychicones* du Dr Baraduc, et pas du tout de la photographie spirite. — « Quant aux photographies spirites, écrivait le professeur Lombroso dans le récit de ses expériences, j'en ai vu plusieurs, mais pas une dont je sois sûr. Tant que je n'en aurai pas

(1) Toute la question est là. D'ailleurs, on ne saurait confondre une plaie avec une ecchymose.

obtenu une moi-même, *je ne pourrai émettre aucun jugement.* » J'ignore si M. le Dr de la Morinais est allé, sous ce rapport, plus loin que le célèbre professeur, toujours est-il qu'avant de prononcer la condamnation « sans appel » de la photographie des esprits, il devrait bien à ses lecteurs de les édifier touchant les photographies dites « transcendantes » d'esprits dits « matérialisés », et spécialement de celles obtenues par le savant anglais, M. William Crookes avec Florence Cook, et de M. Aksakow avec Eglinton. Ne pas avoir là-dessus d'opinion téméraire, cela est bien; ne pas tenir à s'en faire une, ou refuser de s'en expliquer, lorsque l'on traite *ex professo* de la question psychique, cela me semble inadmissible. Du moins ce qu'on ne peut admettre, c'est un jugement sommaire s'étendant à des faits qu'on n'a pas pris la peine de discuter (1). Voilà mon sentiment. Et pour ce qui est, relativement à l'âme, du « dernier mot de la science », je pense, n'en déplaise au docteur, que ce mot est loin d'être dit. En tout cas, j'attends là-dessus avec curiosité l'étude à venir et annoncée sur le *corps astral* ou *périsprit*, *alias* médiateur plastique.

Moulins.

Fernand DE LOUBENS.

\*  
\* \*

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi de profiter de la faveur que vous accordez aux lecteurs de la *Revue du Monde Invisible*, de vous poser des questions pour vous exposer à mon tour une difficulté dont j'espère une solution.

Le *Cosmos* publie depuis quelque temps (nos 703, 704 et 705) un article de M. de Rochas sur les « Propriétés physiques de la force psychique » qui semble assez concluant, rehaussé qu'il est par l'autorité d'une revue scientifique et catholique, mais il me semble absolument nécessaire alors de considérer l'homme « comme étant composé de trois parties bien distinctes : l'homme intellectuel, immatériel qui est l'âme; l'homme intérieur, le sixième sens, l'instinct, et si l'on pouvait ainsi parler, l'âme matérielle; et enfin l'homme purement matériel ou le corps. » (*Cosmos*, n° 703, p. 84.)

D'autre part, dans la *Revue du Monde Invisible* (p. 127), vous rejetez l'existence du *périsprit* ou *corps astral*, mais vous acceptez l'existence de l'*od* ou fluide magnétique, et vous émettez l'opinion que le magnétisme animal va prendre une place définitive dans la science.

(1) Nous traiterons ces questions dans le prochain numéro.

« Ce fluide occupant la même portion de l'espace que le corps charnel dont il aurait par conséquent la forme... et qui, comme la chaleur animale, rayonnerait hors de la surface cutanée, mais surtout par les organes des sens et les extrémités » (*Cosmos*, n° 703); ce fluide, *a) peut-on l'accepter* sans porter atteinte à l'union substantielle de l'âme et du corps; *b) quelle place lui donner dans sa philosophie?* est-ce une substance incomplète ou un accident?

Une deuxième question. Mon éloignement du monde civilisé ne m'a pas permis de suivre l'histoire de l'Académie des sciences psychiques dont vous parlez dans la *Revue* et d'une académie des études psychiques. Quelle différence y a-t-il entre ces deux académies?

Dans l'espoir que vous voudrez bien me renseigner, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes respectueux sentiments.

CINIS, *Mis. d'Af.*

Carthage, institution Lavigerie, 5 août 1898.

#### RÉPONSE

La *Société* des sciences psychiques se compose de catholiques, d'occultistes, de spirites, de matérialistes et de libres-penseurs.

L'*Académie* des sciences psychiques, dont le Président est Mgr Méric, se compose *exclusivement* de laïques et d'ecclésiastiques qui font profession de foi d'une soumission absolue à tous les enseignements de l'Église catholique.

On répondra aux autres questions dans la *Revue*.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

## LE FANTÔME DES VIVANTS

### Les faits.

· Nous avons établi avec la philosophie catholique, la théologie et l'histoire, la réalité du corps aérien ou du fantôme des défunts; nous avons constaté la réalité des apparitions des morts aux vivants. L'âme, séparée du corps qui se décompose dans la tombe, se fait quelquefois un corps aérien et sensible qui lui permet de nous apparaître, ici-bas, en se conformant aux lois générales de la Providence.

Mais, pendant la vie, quand l'âme est encore unie au corps, peut-elle s'entourer d'un périsprit, et apparaître aux vivants, à des distances quelquefois très éloignées?

M. Delanne a posé correctement la question : « Une personne A. apparaît à une autre B. dont elle est éloignée. A. et B. sont généralement unis par des liens de parenté et d'affection : on dit alors que B. a éprouvé une hallucination télépathique en voyant le fantôme de A. Cette apparition n'est pas fortuite, elle coïncide le plus souvent avec un événement important survenu dans la vie de A. : on dit alors que l'hallucination est véridique. Il y a un lien causal entre l'hallucination de B. et l'événement de A. »

Alfred Russell Wallace déclare qu'une apparition n'est pas simplement imaginaire et subjective, mais réelle, substantielle, objective, quand elle réunit les conditions suivantes :

Quand il y a simultanéité de perception du fantôme visible par deux ou par un plus grand nombre de personnes :

Quand le fantôme est vu par plusieurs personnes comme occupant différentes places, correspondant à un mouvement

apparent, ou bien quand il est vu à la même place, malgré le changement de position du ou des observateurs;

Quand l'apparition produit une impression sur des animaux domestiques;

Quand on constate des effets physiques causés par la vision;

Quand les fantômes, visibles ou non, ont pu être photographiés;

Quand on peut obtenir le moulage d'un membre de l'apparition.

Ces signes ou critères nous seront utiles quand nous étudierons les visions et les apparitions, et d'autres faits mystiques dont il n'est pas toujours aisé de constater la réalité. Il est si facile d'être victime de ses illusions, et des caprices de l'imagination!

Citons, d'abord, quelques faits, nous en chercherons ensuite l'explication.

## II

Nous empruntons le récit suivant à Gorres, le grand mystique allemand. Il importe peu qu'un fait soit ancien ou récent. Qu'il soit authentique, cela suffit.

Marie, femme de Goffe, de Rochester, est atteinte d'une maladie de langueur et conduite à Westmulling, à 9 milles de sa demeure, dans la maison de son père, où elle mourut le 4 juin 1691. La veille de sa mort, elle ressent un grand désir de voir ses deux enfants qu'elle a laissés chez elle aux soins d'une bonne. Elle prie donc son mari de louer un cheval pour qu'elle puisse aller à Rochester, et mourir près de ses enfants.

On lui fait observer qu'elle n'est pas en état de quitter son lit et de monter à cheval. Elle persiste, et dit qu'elle veut au moins essayer : « Si je ne puis me tenir, dit-elle, je me coucherai tout du long sur le cheval : car je veux voir mes chers petits. »

Un ecclésiastique vint la voir encore vers dix heures du soir. Elle se montre parfaitement résignée à mourir et pleine de confiance dans la miséricorde divine. « Toute ma peine, dit-elle, c'est de ne plus voir mes enfants. »

Entre une heure et deux du matin, elle a comme une extase. D'après le rapport de la veuve Turner qui veillait près d'elle pendant la nuit, ses yeux étaient ouverts et fixes et sa bouche fermée. La garde approcha les mains de sa bouche et de ses narines, et ne sentit aucun souffle; elle crut donc que la malade était évanouie, et elle ne savait trop si elle était morte ou vivante.

Lorsqu'elle revint à elle, elle raconta à sa mère qu'elle était allée à Rochester, et qu'elle avait vu ses enfants. « C'est impossible, dit la mère; vous n'êtes pas sortie tout ce temps de votre lit. — Eh bien, dit l'autre, je suis pourtant allée voir mes enfants cette nuit pendant mon sommeil. »

La veuve Alexandre, bonne des enfants, affirma de son côté, que le matin, un peu avant deux heures, elle avait vu Marie Goffe sortir de la chambre voisine de la sienne, où l'un des enfants dormait seul, la porte ouverte, et venir ensuite dans la sienne, qu'elle était restée environ un quart d'heure près du lit où elle était couchée avec l'enfant le plus petit. Ses yeux se remuaient, et ses lèvres semblaient parler; mais elle ne disait rien.

La bonne se montra prête à confirmer par serment devant les supérieurs tout ce qu'elle avait dit, et à recevoir ensuite les sacrements. Elle ajouta qu'elle était parfaitement éveillée et qu'il commençait déjà à faire jour: car c'était l'un des plus longs jours de l'année. Elle s'était assise sur son lit, avait regardé et observé attentivement l'apparition, et avait entendu sonner deux heures à la cloche qui était sur le pont. Au bout de quelques instants, elle avait dit: « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui es-tu? » A ces mots, l'apparition s'était évanouie.

La bonne jeta vite sur elle ses vêtements pour suivre le fantôme, mais elle ne put découvrir ce qu'il était devenu. C'est alors qu'elle commença à être saisie d'un certain effroi. Elle sortit de la maison, qui était située sur le quai, se promena quelques heures, en allant voir ses enfants de temps en temps.

Vers cinq heures du matin, elle frappa à la porte de la maison voisine; mais on ne lui ouvrit qu'une heure plus tard,

et elle raconta ce qui s'était passé. On lui dit qu'elle avait rêvé; mais elle répondit : « Je l'ai vue, cette nuit, aussi clairement que je l'ai vue jamais dans toute ma vie. »

Une des personnes qui l'entendaient parler ainsi, Marie, femme de J. Sweet, apprit le matin que M<sup>me</sup> Goffe était à la dernière extrémité et qu'elle voulait lui parler. Elle alla donc à Mulling le même jour, et la trouva mourante. La mère de la malade lui raconta, entre autres choses, que sa fille avait beaucoup désiré de voir ses enfants, et qu'elle prétendait même les avoir vus.

Marie se rappela les paroles de la bonne; car, jusque-là, elle n'en avait point parlé, croyant qu'il y avait eu illusion de sa part. Th. Tilson, curé d'Aylesworth, près de Maidstone qui a publié ce fait, l'apprit d'une manière détaillée le jour de la sépulture de Carpenter, père de M. Goffe. Le 2 juillet, il fit une enquête très exacte auprès de la bonne et des deux voisins qu'elle était allée trouver le matin.

Le lendemain, la chose lui fut confirmée par la mère de M. Goffe, par l'ecclésiastique qui était venu la voir le soir et par la garde qui l'avait veillée la nuit. Tous furent unanimes dans leur témoignage; tous étaient des personnes intelligentes, calmes, incapables de tromper et qui d'ailleurs, n'avaient aucun intérêt à le faire. Ce fait réunit donc toutes les conditions qui peuvent le rendre incontestable. On peut lire encore ce récit dans un livre publié en allemand, à Nuremberg, sous le titre de : *La Certitude des esprits démontrée*.

### III

On a souvent cité cette belle parole de William Thomson : « La science est tenue par l'éternelle loi de l'honneur, de regarder en face tout problème qui peut franchement se présenter à elle. » Cette pensée a décidé des savants anglais, dont les travaux sont connus de l'Europe, à former une *Société de recherches psychiques*, à continuer les études de Crookes et de Wallace, et à rechercher dans toute l'Angleterre des faits

d'apparition et de bilocation attestés par des témoins d'une autorité indiscutée.

De cette enquête sévère est sorti ce livre très remarquable, *Fantômes des vivants : Phantasms of the Living*, dont les traducteurs français ont donné cette version inexacte : Hallucinations télépathiques des vivants (1).

C'est dans cet ouvrage, publié en 1882 que nous trouvons les observations que nous allons citer :

J'ai été vue trois fois, écrit M<sup>me</sup> Stone, alors que je n'étais pas réellement présente, et chaque fois par des personnes différentes. La première fois, ce fut ma belle-sœur qui me vit. Elle me veillait après la naissance de mon premier enfant. Elle regarda vers le lit où je dormais, et elle me vit distinctement ainsi que mon double. Elle vit d'une part mon corps naturel, et, de l'autre, une image spiritualisée et affaiblie. Elle ferma plusieurs fois les yeux, mais, en les rouvrant, elle voyait toujours la même apparence. La vision s'évanouit au bout d'un peu de temps. Elle pensa que c'était signe de mort pour moi, et je n'entendis parler de cela que plusieurs mois après.

La seconde vision fut aperçue par ma nièce. Elle habitait avec nous à Dorchester. C'était un matin de printemps; elle ouvrit la porte de sa chambre. J'étais habillée d'une robe de deuil noire, j'avais un col blanc, un bonnet blanc; c'était les vêtements que je portais ordinairement, étant alors en deuil de ma belle-mère. Elle ne me parla pas, mais elle me vit, et elle crut que j'allais dans la *nursery*. A déjeuner, elle dit à son oncle : Ma tante était levée de bonne heure, ce matin, je l'ai vue aller dans la *nursery*. — Oh! non, Jeanne, répondit mon mari, elle n'était pas très bien, et elle doit déjeuner dans sa chambre avant de descendre.

Le troisième cas fut le plus remarquable. Nous avions une petite maison à Weymouth, où nous allions de temps en temps pour jouir de la mer. Une certaine M<sup>me</sup> Samways nous servait quand nous étions là, et gardait la maison en notre

(1) *Phantasms of the Living*, par MM. Gurney, Myers et Podmore, traduit par M. Marilley, sous le patronage de la Société des Recherches psychiques, avec une préface du D<sup>r</sup> Richet.

Cet ouvrage contient un très grand nombre de faits de bilocation scientifiquement constatés, mais inexplicables.



absence : c'était une femme agréable et tranquille, tout à fait digne de confiance, elle était la tante de notre vieille domestique Kitty Balston qui était alors avec nous, à Dorchester. — Kitty avait écrit à sa tante, le jour qui précéda la vision, elle lui annonçait la naissance de mon plus jeune enfant, et lui disait que j'allais bien.

La nuit suivante, M<sup>me</sup> Samways alla à une réunion de prières, près de *Clarence Buildings* ; elle était *baptiste*. Avant de partir, elle ferma une porte intérieure qui conduisait à une petite cour, derrière la maison, elle ferma les portes de la rue et emporta les clefs dans sa poche. A son retour, en ouvrant la porte de la rue, elle aperçut une lumière à l'extrémité du passage, en approchant, elle vit que la porte de la cour était ouverte. La lumière éclairait la cour dans tous ses détails, j'étais au milieu. Elle me reconnut distinctement, j'étais couverte de vêtements blancs, très pâle, et l'air fatigué. Elle fut effrayée, elle s'avança vers la maison d'un voisin, et s'évanouit dans le passage.

Lorsqu'elle fut revenue à elle, le capitaine Court l'accompagna dans la maison qui était exactement telle qu'elle l'avait laissée : la porte était hermétiquement fermée. J'étais à ce moment très faible, et je restai plusieurs semaines entre la vie et la mort.

#### IV

Autre observation, empruntée au même recueil :

Un jeudi soir, vers le milieu d'août, en 1849, j'allais, comme je le faisais souvent, passer la soirée avec le P. Harriison et sa famille, avec laquelle, depuis bien des années, j'avais les rapports les plus intimes. Comme le temps était très beau, nous allâmes y passer avec les voisins, la soirée aux *Surrey Zoological Gardens*. Je note ceci tout particulièrement parce que cela prouve que Harriison et sa famille étaient incontestablement en bonne santé ce jour-là, et que personne ne se doutait de ce qui allait arriver.

Le lendemain, j'allai rendre visite à des parents dans l'*Hertfordshire*, qui habitaient dans une maison appelée

*Flamstead Lodge*, à 20 milles de Londres, sur la grande route. Nous dinions d'habitude à 2 heures, et, le lundi, dans l'après-midi suivant, lorsqu'on eut dîné, je laissai les dames au salon, et je descendis à travers l'enclos, jusqu'à la grande route.

Remarquez bien que nous étions au milieu d'une journée du mois d'août, avec un beau soleil, sur une grande route fort large où il passait beaucoup de monde, à 100 mètres d'une auberge. J'étais moi-même parfaitement gai; j'avais l'esprit à l'aise, il n'y avait rien autour de moi qui pût exciter mon imagination. Quelques paysans étaient auprès de là, à ce moment même.

Tout à coup un fantôme se dressa devant moi, si près que, si c'eût été un être humain, il m'eût touché, m'empêchant, pour un instant, de voir le paysage et les objets qui étaient autour de moi: je ne distinguais pas complètement les couleurs de ce fantôme, mais je voyais ses lèvres remuer et murmurer quelque chose; ses yeux me fixaient et plongeaient dans mon regard avec une impression si intense et si sévère que je reculai et marchai à reculons.

Dieu juste, c'est Harrisson! quoique je n'eusse point pensé à lui, le moins du monde, à ce moment-là. Après quelques secondes qui me semblèrent une éternité, le spectre disparut: je restai cloué sur place pendant quelques instants, et l'étrange sensation que j'éprouvai fait que je ne puis douter de la réalité de la vision. Je sentais mon sang se glacer dans mes veines: mes nerfs étaient calmes, mais j'éprouvais une sensation de froid mortel, qui dura pendant une heure, et qui me quitta peu à peu à mesure que la circulation se rétablissait. Je n'ai jamais ressenti pareille sensation, ni avant, ni après. Je n'en parlai pas aux dames, à mon retour, pour ne pas les effrayer, et l'impression désagréable perdit de sa force graduellement.

J'ai dit que la maison était près de la grande route: elle était située au milieu de la propriété, le long d'un sentier qui mène au village, à 200 ou 300 mètres de toute autre maison. Il y avait une grille en fer de 7 pieds de haut, devant la façade, pour protéger la maison contre les vagabonds; les

portes sont toujours fermées à la nuit tombante; une allée, longue de 30 pieds, toute en gravier, ou pavée, menait de la porte d'entrée au sentier. Ce jour-là, la soirée était très belle et très tranquille :

Placée comme elle était, personne n'eût pu approcher de la maison, dans le profond silence d'une nuit d'été, sans avoir été entendu de loin. En outre, il y avait un gros chien dans un chenil, placé de manière à garder la porte d'entrée, et destiné surtout à avertir dès qu'on entra. A l'intérieur de la maison un petit terrier qui aboyait contre tout le monde et à chaque bruit.

Nous allions nous retirer dans nos chambres, nous étions assis dans le salon qui est au rez-de-chaussée, près de la porte d'entrée, et nous avions avec nous le petit terrier. Les domestiques étaient allés se coucher dans une chambre à 60 pieds plus loin. Ils nous dirent lorsqu'ils furent descendus, qu'ils étaient endormis et qu'ils avaient été éveillés par le bruit. Tout à coup il se fit à la porte d'entrée un bruit si grand et si répété (la porte semblait remuer dans son cadre et vibrer sous des coups formidables) que nous fîmes, de suite, debout, tout remplis d'étonnement, et les domestiques entrèrent, un moment après, à moitié habillés, descendus à la hâte de leur chambre, pour savoir ce qu'il y avait.

Nous courûmes à la porte, mais nous ne vîmes rien, nous n'entendîmes rien, *et les chiens restèrent muets. Le terrier contre son habitude, se cacha, en tremblant, sous le canapé, et ne voulut pas rester à la porte, ni sortir dans l'obscurité.* Il n'y avait pas de marteau à la porte, rien qui pût tomber, et il était impossible, à qui que ce fût, d'approcher, ou de quitter la maison, dans ce grand silence, sans être entendu. Tout le monde était effrayé, et j'eus beaucoup de peine à faire coucher nos hôtes et nos domestiques. Moi-même, j'étais si peu impressionnable que je ne rattachai pas alors ce fait à l'apparition du fantôme que j'avais vu dans l'après-midi, mais que j'allai me coucher, méditant sur tout cela, et cherchant mais en vain, quelque explication pour satisfaire mes hôtes.

Je restai à la campagne jusqu'au mercredi matin, ne me

doutant pas de ce qui était arrivé pendant mon absence le matin que je rentrai en ville, et je me rendis à mes bureaux. Mon employé vint à ma rencontre sur la porte, et me dit : « Un monsieur est déjà venu deux ou trois fois ; il désire vous voir de suite ; il est sorti pour aller chercher un biscuit, mais il revient de suite. »

Quelques instants après, ce monsieur revient, je le reconnus pour un M. Chadowick, ami intime de la famille Harrisson. Il me dit, alors, à ma grande surprise : Il y a eu une terrible épidémie de choléra dans *Wandsworth Road*, voulant dire chez M. Harrisson ; tous sont partis. M<sup>me</sup> Rosco est tombée malade le vendredi et est morte ; sa bonne est tombée malade le même soir et est morte ; M<sup>me</sup> Harrisson a été atteinte le samedi matin, et est morte le même soir ; la femme de chambre est morte le dimanche... Le pauvre Harrisson a été pris le dimanche soir, il a été très malade lundi et hier... il a supplié instamment son entourage lundi et hier, de vous envoyer chercher, mais l'on ne savait où vous étiez. Prenons vite un cab, et venez avec moi, ou vous ne le verrez pas vivant.

Je partis avec Chadowick, à l'instant, mais Harrisson était mort avant que nous arrivions.

H. B. GARLING.

## V

Gorres qui prétend voir quelquefois dans la bilocation, l'effet d'une disposition naturelle, raconte le fait suivant, au troisième volume de sa *Mystique*, p. 318.

Un jeune homme de Londres qui connut Morton, était, d'après le témoignage de celui-ci, sobre, religieux, grave : on n'avait jamais remarqué en lui ni goût pour le merveilleux, ni dispositions à la folie, aux songes, aux illusions, comme il arrive si souvent chez ceux qui voient des fantômes, et cependant, voici ce qui lui arriva.

Il était apprenti chez un marchand de Londres, et était sur le point de s'embarquer pour l'Amérique, ou son maître avait

un comptoir. Le navire était prêt : son maître ayant à faire des lettres et d'autres préparatifs nécessaires, ne put le prendre à table avec lui pour manger, et lui dit de rester dans son cabinet jusqu'à ce qu'il vint le remplacer. Après avoir mangé, il descendit pour l'envoyer manger à son tour, et le vit, par la porte du cabinet, assis près du teneur de livres, comme il l'avait laissé auparavant.

Obligé, à l'instant même, de remonter dans la salle à manger d'où il venait de descendre, il laissa le jeune homme dans son cabinet sans lui parler ; mais, quand il fut en haut, il l'aperçut à table, avec les autres gens de la maison. La chambre où ils étaient assis ouvrait sur l'escalier, de sorte que, de celui-ci, on pouvait très bien y voir, et qu'aucune illusion n'était possible. Le jeune homme n'avait donc pu monter l'escalier, et passer à côté de lui, d'une manière naturelle sans parler de l'inconvenance qu'il aurait commise en agissant ainsi. Le maître ne lui adressa pas la parole, ce dont il se repentit ensuite ; mais comme il était bouleversé, il entra dans la salle à manger qui était située à droite de celle des gens de la maison. Il envoya aussitôt quelqu'un voir si le jeune homme était à table avec ceux-ci, et on l'y trouva, en effet, de sorte que ce qu'il avait vu dans son cabinet ne devait être que son image (son double).

D'autres faits qui arrivèrent plus tard, prouvent que c'était chez lui une disposition naturelle. Écrivant à son maître, de la ville de Boston, où il était depuis quelque temps, il lui demanda, en post-scriptum, des nouvelles de son frère : car, disait-il, « dernièrement, le 20 du mois de juin, à six heures du matin, étant dans mon lit, parfaitement éveillé, j'ai vu mon frère au pied du lit, ouvrant mes rideaux, et me regardant sans rien dire. Quoique effrayé, j'eus cependant, le courage de lui dire : Qu'as-tu, mon frère ? Il avait la tête entourée d'un linge sanglant, il était très pâle et d'un aspect terrible. Il me répondit : J'ai été tué indignement par tel et tel, il faut que je sois vengé : puis il disparut. » Son frère, en effet, étudiant à Londres, avait été assommé quinze jours avant la date de la lettre, dans une rixe avec un tisonnier, il était mort de sa blessure.

Morton lut la lettre une heure après son arrivée à Londres, il connaissait très bien la personne, l'écriture et le frère, et ne pouvait par conséquent, être trompé.

## VI

Le phénomène miraculeux de la bilocation est fréquent dans la vie de quelques Saints.

Nous lisons dans les actes du procès de canonisation de saint Alphonse de Liguori le fait suivant : Le 21 septembre 1774, pendant qu'il était à Arienzo, petite ville de son diocèse, le vénérable serviteur de Dieu tomba dans une sorte d'extase. Il resta deux jours, sans mouvement, sans signe apparent de vie, assis dans son fauteuil, et plongé dans un profond sommeil. Son domestique voulut l'éveiller, mais le vicaire général, Nicolas di Rubino, qui se trouvait là, s'y opposa et lui ordonna de se contenter de rester auprès du malade, et de se tenir prêt à faire ce qu'il demanderait.

Le saint s'éveilla, enfin, agita sa sonnette, et frappé de l'air d'étonnement et de frayeur qu'il voyait dans ses serviteurs, il leur dit : Qu'est-il arrivé? — Mais, répondirent-ils, voilà deux jours que vous ne parlez pas, que vous ne mangez pas, que vous ne donnez plus signe de vie!...

— Vous avez donc cru que je dormais, leur dit saint Alphonse, vous ne savez donc pas que je suis allé assister le Pape qui vient de mourir.

On apprit bientôt en effet, que Clément XIV était mort au moment précis où saint Alphonse s'était éveillé et avait appelé ses serviteurs, c'est-à-dire le 22 septembre vers sept heures du matin.

Nous empruntons à Gorres ce récit : Octave Piccino, déjà très vieux, avait prié Joseph de Copertino, de venir l'assister dans ses derniers moments. Celui-ci lui répondit : « Je vous le promets quand même je serais à Rome : » il accomplit, en effet, sa promesse à la lettre. Lorsque Octave tomba malade de sa dernière maladie, Joseph était à Rome : mais il parut

tout à coup, aux yeux du moribond pour le fortifier. Un grand nombre de personnes le virent, entre autres, la sœur Thérèse qui, étonnée, à sa vue, lui dit : « Ah ! frère Joseph, comment vous trouvez-vous ici ? — Pour bénir l'âme de ce vieillard, » lui répondit-il, et il disparut aussitôt.

Pendant qu'il demeurait à Assise, sa mère, mourante à Copertino, s'écria douloureusement : « O mon fils, Joseph, ne te verrais-je donc plus ? » Une grande lumière remplit aussitôt sa chambre, et la mourante, voyant son fils, s'écria remplie de joie : « O frère Joseph, mon fils ! » — Or, en ce même moment, il sortit précipitamment de sa cellule pour aller prier dans l'église. Un frère, le rencontrant, lui demanda la cause de sa tristesse. Il répondit : « Ma pauvre mère vient de mourir. »

Ce fait de bilocation fut bientôt connu par les lettres qui arrivèrent de Copertino, et par les témoins qui avaient vu le saint assister sa mère.

La même chose arriva plusieurs fois à saint Pierre d'Alcantara. Une fois entre autres, pendant qu'il était en Castille, deux gentilshommes rongés par des scrupules de conscience, le voient s'avancer vers eux ; il leur donne la paix, et disparaît à leurs yeux étonnés. Plus tard, ils prièrent plusieurs fois le Seigneur dans leur angoisse de venir à leur secours par les mérites du saint, et il leur apparut comme la première fois. Comme ils racontèrent à d'autres ce qui leur était arrivé, ceux-ci leur racontèrent à leur tour le fait suivant.

Le fils de Balthazar de Frias étant tombé malade à Arena, le saint, sur la prière du père, apparut dans la chambre où était le malade, le consola et le guérit, quoiqu'il fût à plusieurs milles de distance (1).

## VII

Au mois de novembre 1571, saint François Xavier se trouvait sur un navire qui allait du Japon en Chine. Après sept jours

(1) *Mystique*, t. II, p. 396.

de traversée, il fut assailli par une violente tempête qui dura cinq jours. Quinze hommes qui étaient descendus dans la chaloupe furent emportés et disparurent dans l'obscurité de la tempête. La tempête étant un peu apaisée, les hommes du navire se préoccupèrent de la chaloupe. — Avant trois jours, nous la retrouverons, dit le saint, ne perdez pas courage.

Le lendemain, le matelot monté sur le mât, explora l'horizon et ne vit rien. Le saint passa une grande partie de la nuit en prières, et annonça que les quinze hommes étaient sauvés. Mais les matelots ne voyaient rien, fatigués d'attendre, et se trouvant en danger, ils voulurent partir.

Le saint les supplia d'attendre, redoubla ses prières, et l'on vit, enfin, la chaloupe avec ses quinze hommes, approcher et accoster doucement le navire.

« Dès qu'on eut embrassé ces hommes, dit le R. P. Bouhours, dans la *Vie* du saint, on voulut savoir leur aventure, et on fut bien surpris d'apprendre qu'ils étaient venus au milieu de la plus horrible tempête qui se vit jamais, sans craindre ni de périr, ni de s'égarer, parce que, disaient-ils, François Xavier était leur pilote et que sa présence ne laissait pas la moindre inquiétude. Comme les gens du navire soutenaient que le Père ne les avait point quittés, ceux de la chaloupe qui l'avaient toujours vu auprès d'eux, tenant le gouvernail, ne pouvaient croire ce qu'on leur disait. Après un peu de contestation, les uns et les autres jugèrent que le saint avait été en même temps en deux lieux, et un miracle si visible fit tant d'impression sur l'esprit de deux Sarrasins esclaves qui se trouvaient dans la chaloupe, qu'ils se convertirent à la vraie foi. »

Les faits préternaturels de bilocation ne sont pas rares dans les vies de saint Martin de Porres, de saint Antoine de Padoue, de Marie d'Agréda et d'un grand nombre d'autres saints. Ils rappellent dans leurs mouvements rapides et mystérieux l'agilité qui sera le privilège du corps spirituel des bienheureux. *Surget corpus spiritale.*

Autant ce spectacle est troublant, obscur, mystérieux quand on le considère dans la nature humaine, livrée à ses propres forces, autant il est lumineux, consolant, dans la vie des Saints

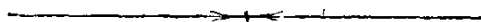


élevés à une intimité familière avec Dieu. Je ne sais quel air pur et plus rafraîchissant nous arrive de ces sommets où les Saints ont établi leur demeure. Ils sont plus près de Dieu, et ils en reçoivent des communications et des énergies qui soumettent un instant à leur volonté le temps, l'espace, la matière. Affranchis par miracle des nécessités qui pèsent sur nous, et qui enchainent l'âme au corps, ils s'élèvent, ils défient l'espace, ils vont, fascinés, attirés par le charme vainqueur d'un amour qui les ravit, et déjà, la majesté de Dieu les enveloppe.

Qu'il est difficile d'expliquer ces faits! Nous venons de les constater, il est temps d'en chercher la raison et le procédé.

Élie MÉRIC.

(*A suivre.*)



## LE MIRACLE

Le miracle n'est ni une violation des lois de la nature, ni une dérogation à ces lois.

Le miracle est un phénomène irrégulier et divin, c'est-à-dire produit par Dieu en dehors de la loi ou de ce qu'il est convenu d'appeler loi. C'est là ce qui le constitue dans son essence de miracle dans l'ordre ontologique ou de l'existence (1).

Mais si les faits sensibles en sont la matière, l'élément spécifique et formel c'est sa production par Dieu en dehors des lois.

Voilà l'élément principal du miracle. Aussi est-il devenu le point de mire de tous les incrédules. S'ils n'osent pas, comme le plaisant du siècle dernier, placer dans les sanctuaires miraculeux l'écriteau qui portait :

De par le roi, défense à Dieu  
De faire miracle en ce lieu,

ils opposent au miracle une fin de non-recevoir. A leurs yeux, la loi est une divinité intangible : elle est aussi nécessaire qu'immuable et universelle. Elle ne peut donc souffrir aucune suspension, aucune exception ; elle ne s'accommodera jamais de la moindre dérogation : à plus forte raison il ne peut être question, dans le miracle, de la transgression d'une loi, de sa violation. Et pour eux, le miracle n'est pas autre chose. Dieu lui-même, disent-ils, ne peut pas modifier les lois.

Et ce qui est plus déplorable encore, c'est que des écrivains bien intentionnés (2), des auteurs catholiques en grand nombre se font souvent l'écho de ces erreurs.

Aussi les impies ne dissimulent plus leur joie : ils jouissent de nos divisions et de notre facilité à admettre les opinions les plus

1) Pris dans l'ordre logique ou de la connaissance, c'est-à-dire comme vrai pour nous et comme signe d'une vérité dont il est la preuve, le miracle renferme un autre élément qu'on appelle la vérité relative : c'est sa connexion avec une vérité qu'il confirme ; c'est en un mot la fin visible du miracle.

2) Citons seulement Bergier, qui dans son dictionnaire de théologie, article miracle, définit le miracle : « Un événement contraire aux lois de la nature. C'est donner le bâton pour se faire battre. »

dangereuses sous prétexte qu'il faut être de son temps et mettre la foi en harmonie avec la science moderne.

Mais il faut que le miracle soit en opposition avec les lois, en les supposant immuables et nécessaires.

Le P. de Bonniot regrette que les catholiques fassent tant de concessions à l'incrédulité : « On introduit fréquemment, dit-il (1), dans la définition du miracle des termes qui sont l'occasion de malentendus très fâcheux et le prétexte de beaucoup d'objections. Ainsi, le miracle étant une œuvre que les agents naturels ne peuvent produire, on dit qu'il est une dérogation aux lois de la nature. Or, cette expression présente d'abord un sens qui, pris en toute rigueur, devient absolument faux. »

Du reste, la vraie science n'est pas moins hostile que la foi à cette terminologie pleine d'équivoques et de dangers. Nous pouvons nous en rapporter sur ce point à M. Rabier et au Dr Rozier, deux auteurs peu suspects de cléricisme.

Le premier, ancien professeur de philosophie au lycée Charlemagne, et bien connu pour ses idées antireligieuses, a écrit dans sa *Psychologie* : « Toutes les lois scientifiques sont hypothétiques (2). Quand le savant dit : le soleil se lèvera demain, il sous-entend : si toutes les causes restent les mêmes. Intervient-il quelque cause nouvelle, qui modifie l'effet attendu, le savant ne dit point que la loi est violée, car la loi ne dit pas que les causes étant autres, l'effet doit rester le même. » Or, la cause du miracle est extranaturelle.

Quant au docteur Rozier (3), il écrivait en 1897, un article sur le miracle. Là il prenait à partie le P. Bulliot en niant l'extranaturel et le surnaturel. Mais il ne s'élève pas moins énergiquement, au nom du monde savant, contre l'emploi de ces mots : dérogation aux lois de la nature. « Généralement, dit-il, on comprend très mal le mot miracle, on veut le faire synonyme de dérogation aux lois de la nature. c'est une grande erreur : Il n'y a jamais eu aucune dérogation aux lois de la nature. » Il est vrai que sa définition du miracle ne s'applique tout au plus qu'aux miracles du troisième ordre, qui n'ont de surnaturel que la manière dont ils sont produits; c'est pour cela qu'il ne voit qu'un aiguillage vers la guérison et une accélération

(1) P. de BONNIOT. *Le Miracle et ses contrefaçons*, 3<sup>e</sup> édit., p. 18.

(2) Cela n'empêche pas de les supposer nécessaires : leur nécessité est alors hypothétique. Dans les mêmes circonstances, elles s'exécutent toujours.

(3) Le Dr Rozier prétend que le miracle est l'effet de lois naturelles connues ou inconnues. M. d'Houtteville le faisait dépendre de lois générales naturelles mais inconnues. Les incrédules n'ont pas oublié cette concession excessive. La seule loi naturelle qui explique le miracle, c'est la loi de la Providence. Elle est plus que générale, elle est universalissime; mais elle est connue.

des phases de la maladie dans un miracle de guérison, le tout produit par les lois existantes de la nature : « Seulement, dit-il, ce qui différencie ce phénomène ou cet événement des autres semblables, c'est qu'il provient d'une action divine; le déterminisme seul constitue le miracle. »

Mais de cette dernière phrase, on peut tirer le caractère surnaturel ou extranaturel du miracle, caractère que le D<sup>r</sup> Rozier s'évertue en vain à nier; car si c'est Dieu seul qui fait le miracle, Dieu n'agissant qu'en Dieu, tout ce qu'il produit par son intervention directe est produit en dehors de l'ordre naturel et par conséquent en dehors des lois de la nature. Du reste, il n'exclut pas absolument l'extranaturel absolu du miracle : « Non, dit-il (p. 237), dans le miracle, il n'y a qu'une seule chose extranaturelle (1) : c'est l'intervention directe pour un cas isolé, d'une puissance céleste. »

Mais, pour lui, le miracle est toujours au moins l'exécution de la loi : Rien ne se perd ou se crée.

Ce que nous voulons faire remarquer ici, c'est que tout en rejetant les termes de surnaturel et d'extranaturel, il avoue que « par-tout, nous trouverons les lois de la nature entièrement respectée » (p. 242).

Et il conclut (p. 237) : « Comme conséquence de ce que je viens de dire, on ne doit pas trouver une seule contradiction avec n'importe quelle loi connue.

Que dirait-il donc s'il admettait des faits extranaturels et même surnaturels dans lesquels la loi créée n'a rien à voir?

Nous pourrions nous contenter d'opposer MM. Rabier et Rozier à Voltaire, à Hume et à Littré.

Ainsi se trouverait réfutée par un de ses disciples cette définition de Voltaire : « Un miracle est la violation des lois mathématiques, divines, immuables; par ce seul énoncé, un miracle est une contradiction : une loi ne peut pas être à la fois immuable et violée. » M. Rabier pourrait répondre que la non-exécution d'une loi n'est pas la violation de cette loi, cette loi serait-elle immuable, tant que les causes restent les mêmes.

M. Rabier se chargerait d'exécuter à la fois Voltaire, Hume et Littré en protestant contre les termes de violation, de transgression des lois dans le miracle, de contradiction aux lois de la nature.

1) Le miracle n'est extranaturel ou surnaturel que par rapport aux forces naturelles déterminées de toute la nature créée. Pour Dieu et la puissance obéissante, il n'y a rien d'extranaturel ni de naturel. Le miracle est donc avant tout une œuvre naturelle en soi; le mode seul dépasse la nature.

Car si Voltaire voit dans le miracle une violation des lois mathématiques, Hume ne le définit pas mieux quand il l'appelle : « une transgression de quelque loi de la nature par une volonté particulière de Dieu. »

Et quant à Littré, le miracle est pour lui « un acte contraire aux lois ordinaires de la nature et produit par une puissance surnaturelle ».

Mais on peut donner des définitions de Voltaire, de Hume et de Littré une réfutation directe, même en supposant les lois de la nature immuables et nécessaires autant qu'universelles.

Non, le miracle ne renferme aucune opposition à la nature ni par conséquent à ses lois.

Il y a longtemps que les docteurs chrétiens l'ont démontré d'une manière irréfutable, même pour les miracles appelés miracles à l'encontre de la nature, qualification qui n'est vraie que relativement, par rapport à notre manière de voir, et non pas d'une manière absolue et selon la rigueur des termes, comme le font remarquer avec raison les PP. Mazella, de Bonniot, M. Gandal, le P. Monsabré, M. Arthur Loth, après saint Augustin, saint Thomas d'Aquin et les savants docteurs de Salamanque.

« Le Dieu qui créa et constitua toutes les natures, dit le grand génie africain (1), ne fait rien de contraire à la nature, car une chose est naturelle à un être dès qu'elle a pour auteur celui de qui procède tout mouvement, tout nombre et tout ordre dans la nature... Il n'est point vrai que les miracles soient contre la nature. Comment, en effet, ce qui est produit par la volonté de Dieu serait-il contre la nature..., cette volonté constituant la nature de chaque chose créée?...

Le miracle ne va donc point contre la nature, mais contre ce que nous connaissons de la nature. » Et le saint docteur appuie son interprétation sur le texte de saint Paul aux Romains, XI, 24, ainsi que sur le langage commun.

« Il (saint Paul) appelle ici contre nature ce qui est contraire à la coutume de la nature telle que l'intelligence humaine la comprend : ce qui consiste en ce que le sauvageon greffé avec l'olivier franc, ne produit plus de fruits sauvages, mais de grosses olives. » Et pour ce qui est du langage : « On appelle, dit-il, dans le langage humain, une chose contre nature ce qui se passe contrairement à l'usage de la nature tel que le connaissent les mortels... Ce n'est

(1) S. AUGUSTIN, *Contr. Faust.*, l. XXVI, ch. III; *Cité de Dieu*, l. XXI, ch. VIII; *Contr. Faust.*, l. XVI, ch. III.

pas contre nature pour Dieu : tout ce qu'il fait est pour lui naturel. »

Ainsi, le rafraîchissement des trois enfants dans la fournaise ardente où ils auraient dû être consumés si la coutume faisait loi, est appelé improprement un miracle à l'encontre de la nature. Le feu consume habituellement; mais de ce qu'il rafraîchit au lieu de consumer, en quoi cela contrarie-t-il la nature? Car le feu conserve toujours sa vertu et ne cesse pas d'être feu (1), quoique dans un cas particulier cette vertu ne soit pas mise en jeu ou soit neutralisée par quelque réfrigérant invisible qui produit l'effet très naturel de la rosée.

On ne peut pas protester plus énergiquement que saint Augustin contre l'emploi abusif de ces termes, appliqués au miracle : dérogation aux lois, violation des lois, suspension de ces lois, contradiction à ces lois.

A ses yeux, ce sont des termes erronés, parce qu'ils renferment tous quelque opposition à la nature.

Saint Thomas d'Aquin (2) ne s'exprime pas avec moins de clarté et d'énergie que son vénéré maître.

« Quoique Dieu agisse quelquefois en dehors de l'ordre établi parmi les êtres, il ne fait pourtant rien contre nature...

Rien de ce qui est fait par Dieu dans le monde créé, n'est contre nature, bien que cela paraisse contraire à l'ordre particulier de quelque nature. On appelle contre nature, un effet produit par Dieu, tandis que la nature garde une disposition contraire à cet effet, comme lorsque Dieu conserva sains et saufs les enfants dans la fournaise tout en laissant au feu la vertu de brûler, ou lorsque l'eau du Jourdain s'arrêta en gardant tout son poids. »

Saint Thomas appelle ordre particulier l'inclination d'un être particulier, par exemple, la tendance de la pierre à tomber, en vertu de la pesanteur. Mais à ses yeux, Dieu ne fait pas plus violence à la nature même particulière de tel ou tel corps que l'influence des corps célestes ne violente l'océan en soulevant les eaux par le mouvement régulier du flux et du reflux. Il faut bien accorder au moins que Dieu peut comme agent supérieur, ce que peuvent les astres du firmament qu'il a créé et qui n'agissent que par la vertu qu'il leur communique incessamment. Si le flux et le reflux ne sont

1) Toutes les qualités d'un corps seraient changées que le corps pourrait rester essentiellement le même, les qualités étant des accidents par rapport à la substance d'un corps, leur disparition ne supprime pas nécessairement la substance, ce qui constitue les corps.

(2) S. THOMAS, *Contr. Gent.*, l. III, ch. c; *De potentia*, q. 6, a. II, 3°.

pas des mouvements contre nature, bien qu'ils paraissent peu conformes au mouvement naturel de l'eau que la pesanteur attire au centre de la terre, à plus forte raison le miracle ne contredit en rien la nature dont la première règle est d'être soumise aux agents supérieurs. Il n'est pas plus contre nature que la corruption d'un corps nécessitée par la production d'un autre. La contradiction est apparente : elle n'est pas réelle; Dieu ne pouvant abdiquer les droits de sa puissance et de sa sagesse, est obligé de connaître, de vouloir et de diriger vers leur fin dernière qui est lui-même, toute créature naturelle ou surnaturelle : tout rentre dans l'ordre providentiel.

Et la loi de la Providence qui rattache tout à Dieu s'exécute toujours sans rencontrer aucun obstacle sans rien violenter. De là découle la raison digne de remarque apportée par le Docteur angélique (1). C'est que « tout ce qui vient après Dieu sert à Dieu d'instrument. Or, les instruments ont été faits dans le but de coopérer à l'action de l'agent principal pendant qu'il les met en mouvement : voilà pourquoi la matière et la forme de l'instrument doivent être telles qu'elles puissent se prêter à l'action qu'a en vue le principal agent. Et à cause de cela, ce n'est pas contre la nature de l'instrument qu'il soit mis en mouvement par le principal agent, mais c'est là au contraire une chose de la plus haute convenance. Ce n'est donc pas une chose contre nature que les choses créées soient mues par Dieu n'importe de quelle manière; car leur destination est de servir à exécuter ses volontés. Est-ce clair? Rien n'est plus naturel en soi que le miracle, pour saint Thomas (2).

Toute l'opposition qu'il présente contre la nature est une contradiction purement apparente, comme le flux et le reflux qui sont des mouvements très naturels.

La loi providentielle étant universelle, il n'y a pas de loi contre elle.

Mais, dira-t-on, comment peut-on soutenir à la fois ces deux choses qui paraissent contradictoires : le caractère naturel du miracle et son caractère extranaturel ou mieux surnaturel selon le mode?

Les docteurs de Salamanque, qui ont si savamment interprété saint Thomas ont depuis longtemps tranché la question.

(1) S. THOMAS, *Contr. Gent.*, l. III, ch. c, 2.

(2) Le miracle est naturel, soit du côté de Dieu, soit du côté des créatures. Non seulement il n'y a aucune opposition; mais encore cela résulte nécessairement de l'essence du créateur et de l'essence des créatures : rien n'est plus naturel pour Dieu que d'intervenir dans son œuvre : rien n'est plus naturel pour les créatures que de dépendre de leur créateur.

Pour qu'il n'y ait pas de violence dans les espèces eucharistiques subsistant miraculeusement sans leur substance propre, « il suffit disent-ils (1), que cela soit fait par Dieu, qui est l'auteur de la nature ». Une seconde et meilleure réponse serait celle-ci : dans chaque créature, il y a deux inclinations naturelles : l'une porte vers le bien propre à la créature ; l'autre porte à obéir à Dieu, l'auteur de la nature. La dernière de ces inclinations est à proprement parler plus naturelle et plus forte de même que l'inclination qui porte au bien universel, qui est celui de toute la communauté, est plus forte et plus naturelle que celle de l'inclination portant à un bien particulier qui est celui d'une partie d'un tout : cela vient de ce que le bien commun est supérieur au bien particulier, qui lui est subordonné. C'est pour cela que l'existence des accidents eucharistiques sans sujet étant conforme à l'inclination qui porte à obéir à Dieu et à procurer le bien commun, cette existence n'introduit pas à proprement parler de violence, quoique d'une certaine manière elle soit contraire à la première inclination.

Ainsi le miracle étant conforme à l'inclination la plus naturelle des créatures, ne peut pas être appelé une chose contraire à la nature ou à ses lois sous prétexte qu'il a lieu quelquefois contrairement à l'inclination la moins naturelle, et elle est la moins naturelle, parce qu'elle est la moins nécessaire, puisqu'elle peut être supprimée ou laissée sans effet sans que l'essence de ces choses soit changée.

Ainsi le miracle est à la fois un phénomène très naturel et un fait extranaturel, il est très naturel si on le considère au point de vue de la puissance obédientielle ; il est extranaturel si on l'envisage au point de vue de la puissance propre de chaque créature pour atteindre sa fin particulière et déterminée.

Le P. Mazella (2) ne professe pas une doctrine différente. Pour lui pas plus que pour saint Thomas, il n'y a pas d'opposition réelle et proprement dite entre le miracle et les lois de la nature : parce que le miracle n'est pas contraire à toute inclination naturelle : étant tout à fait conforme à l'inclination universalissime, toute créature est en puissance par rapport au miracle, qui dès lors ne peut être en opposition qu'avec une inclination particulière et inférieure de la nature. C'est pour cela que le savant professeur romain conclut avec raison : « Il est déjà amplement prouvé parce que nous avons dit que le miracle est contraire à la nature *secundum quid* (ou relativement), mais qu'on ne peut l'appeler en aucune façon une chose

(1) SALMA. (Palmé), t. XVII, p. 508-509.

(2) P. MAZELLA. *De religione*, art. IX, *de possibilitate Miraculi*, p. 115.



*simpliciter* contre nature (ou absolument contraire à la nature). Car ce n'est pas à proprement parler une chose contre nature ce que la nature a d'une certaine manière le pouvoir de faire; or, par rapport à Dieu, toutes les créatures sont en puissance (obédientielle) pour être mues sans leurs causes particulières, ou en dehors de l'ordre de leurs propres causes.

Le P. de Bonniot (1), lui, ne trouve aucun sens au mot dérogation appliqué au miracle, qu'on prenne la loi au point de vue positif ou qu'on l'envisage au point de vue négatif.

« La dérogation à la loi positive serait la faculté rendue à un agent physique particulier de faire ou de ne pas faire ce à quoi il était obligé en vertu de la loi générale. Qu'est-ce que cela peut signifier ici? Les agents physiques sont des causes brutales qui ne sont pas obligées, mais bien invinciblement déterminées, et dont les opérations ne se produisent et ne peuvent se produire qu'à la condition essentielle d'être contraintes par une force extrinsèque. Abandonnées à elles-mêmes, elles seront éternellement inertes. Par conséquent, leur rendre leur indépendance, c'est les faire rentrer dans leur impuissance essentielle : la dérogation entendue en ce sens ne produirait donc rien, serait un principe de néant. En outre, on ne rend qu'à celui qui est capable de posséder et qui de fait a possédé : la vie peut être rendue à un mort, elle ne peut l'être à une pierre. Est-ce que l'agent physique possédait son indépendance antérieurement à la loi positive? Avant sa loi positive, il n'existait pas.

Quant à la loi négative, la dérogation n'offre pas un sens plus raisonnable. Ce ne serait en effet que la faculté de sortir, pour un ou plusieurs cas donnés, des limites imposées à toute l'espèce. Mais à quoi bon une telle faculté légale? L'agent favorisé de la sorte se trouvera exactement dans la même condition à l'égard du résultat à obtenir, que l'agent maintenu le plus rigoureusement sous la loi. Il faut à tout prix qu'il reçoive des puissances une force et une impulsion nouvelles, et tout cela par un acte positif du Créateur, sans quoi il n'en sera pas moins retenu dans l'inaction : car avant d'agir, il faut avoir la puissance positive d'agir. Ce serait évidemment perdre sa peine que d'autoriser un homme à prendre la lune avec les dents, si l'on ajoutait rien à sa taille ni à sa mâchoire.

La dérogation à la loi négative aurait tout juste la même signification... Le miracle est à sa place dans les décrets du Créateur exactement comme les événements les moins miraculeux. Le contraire

(1) P. de BONNIOT, loc. cit., p. 19, 20, 21.

n'ayant jamais été décrété, le miracle ne saurait être une dérogation au décret qui n'existe pas. »

Ce sont là des arguments qu'on ne peut réfuter.

M. Gandal (1), professeur à Saint-Sulpice, ne pense pas autrement. A ses yeux, il n'y a dans aucun miracle aucune violation des lois de la nature. Aucun « ne peut, en rigueur de termes, être appelé une transgression ou une violation des lois de la nature.

Si le fait se produit au-dessus de l'ordre, en quoi peut-il transgresser les lois? Il ne l'atteint même pas. Les forces naturelles, sans proportion avec de pareils phénomènes, ne sont pas utilisées pour le produire. Il n'a de contact qu'avec la force infinie dont il procède directement. L'ordre du monde reste ce qu'il était.

Si le miracle se place à côté de l'ordre établi, en quoi les lois de la nature auront-elles à souffrir? Mais on n'y touche même pas. On les laisse en paix continuer leur œuvre, on ne leur demande rien, on ne leur interdit rien.

« Si, enfin, le miracle se produit à l'encontre de l'ordre, s'il empêche une force naturelle de suivre son cours habituel, la loi... n'est ni compromise ni même atteinte. Le miracle supprime ici un effet, mais il laisse subsister la tendance à le produire, le phénomène n'est pas la loi. »

Terminons la série par les témoignages de deux autorités incontestables dans la chaire et le journalisme : le P. Monsabré et M. Arthur Loth.

« Loin d'être contraire à la nature, dit le premier (2), il (le miracle) n'est que l'exécution de cette loi générale de la nature en vertu de laquelle tout être créé est soumis dans son existence et ses mouvements au suprême moteur, en ot générale est impropre : il faudrait universalissime.

« La première loi de la nature, dit M. Arthur Loth (3), c'est la toute-puissance de Dieu, cette loi se confond avec la Providence. »

Ainsi tout rentre dans l'ordre universalissime providentiel, qui est naturel, Dieu pouvant faire des créatures tout ce qu'il veut, et la puissance naturelle des créatures à recevoir des forces nouvelles ou à être liées dans l'exercice de leurs propres facultés par Dieu, étant la plus intime des facultés des créatures et aussi la plus indestructible.

En définitive, le miracle surtout lorsqu'il ne dépasse pas la nature

(1) M. GANDAL, *Supernaturel*, 2<sup>e</sup> édition, t. II, ch. III, p. 152, 153, 154.

(2) P. MONSABRÉ, conf. 21, *Intr. au dogme*.

(3) M. Arthur Loth, *Le Miracle en France au XIX<sup>e</sup> siècle*.

par ses résultats absolument naturels et ordinaires, reste plutôt un événement naturel qu'un fait extranaturel ou surnaturel. Comment alors serait-il un et dérogation à la nature ou à ses lois?

Ainsi le miracle ne renferme aucune opposition contre les lois de la nature, quand même on supposerait ces lois nécessaires, immuables et universelles en Dieu avec lequel elles se confondent comme dans une loi suprême qui ne peut pas ne pas avoir son exécution et qui s'applique à toute créature et en toutes circonstances.

Dieu reste toujours libre, en effet, à l'égard des créatures qu'il a librement créées et qu'il gouverne avec la même indépendance. Et la loi de la Providence renferme à la fois le miracle et les phénomènes ordinaires, qui peuvent être modifiés ou supprimés sans que la loi éternelle éprouve pour cela le moindre changement. Dieu veut d'un seul vouloir le cours ordinaire des choses et telle ou telle exception particulière à la marche ordinaire du monde.

Mais les termes de dérogation, de suspension, de violation n'ont pas un sens plus raisonnable si on prend la loi dans les créatures, en tant qu'elle est une règle créée. C'est surtout dans le monde physique que ces mots sont des non-sens, la loi physique n'ayant aucune réalité objective en dehors de Dieu ou des esprits, à moins d'appeler loi, par convention, ce qui n'est que l'image lointaine d'une loi proprement dite et l'effet obtenu par une loi.

Non, la loi créée ne renferme aucune opposition contre le miracle, parce qu'en elle il n'y a rien d'absolument nécessaire, d'absolument immuable, d'absolument universel.

Il semblerait qu'on dût faire exception pour la loi naturelle morale qui se confond, pour la force d'obligation, avec la loi éternelle dont elle est la participation : c'est la loi éternelle elle-même promulguée par la raison. Mais en dehors des premiers principes pratiques, essentiels, universels et évidents, cette loi naturelle n'est pas absolument universelle, immuable ou nécessaire dans son application, puisque Dieu a pu permettre à Abraham d'immoler son fils et aux Hébreux de dépouiller les Égyptiens : deux choses condamnées par le droit naturel secondaire, mais non pas par la loi éternelle qui veut que tout soit soumis à Dieu en vertu du souverain domaine qu'il a sur ses créatures qu'il peut prendre ou détruire selon son bon plaisir, malgré les droits des créatures à la vie ou à la propriété. La loi naturelle morale souffre donc des dérogations. Et de plus, la loi morale naturelle souffre des violations nombreuses, parce qu'elle propose à l'être libre le devoir sans l'y contraindre par la force.

Mais, dans aucun de ces cas on ne peut dire que les actes accom-

plis en vertu de cette dérogation ou par cette violation soient des miracles. Bien loin de dépasser la nature, comme le fait le miracle, ces dérogations, ces violations font ressembler aux assassins et aux voleurs, quand elles ne sont pas une concession faite à la faiblesse ou de véritables crimes dus à l'ignorance ou à la lâcheté humaine, qui n'ont rien de miraculeux. Laissons de côté la loi morale naturelle.

Passons en revue les différentes définitions de la loi, physique ou intellectuelle ou même de la loi de la grâce.

« La loi, dit le P. de Bonniot (1), est souvent prise dans un sens très impropre pour signifier l'ordre, le cours naturel des choses. » Même dans ce cas, il n'y a pas de dérogation à la loi quand survient le miracle soit dans le monde physique, soit dans le monde des intelligences, soit dans le monde surnaturel de la grâce : il n'y a qu'un phénomène nouveau ou un mode nouveau d'être ou d'agir.

Par ordre naturel particulier ou général, saint Thomas entend la tendance particulière à une nature ou à l'ensemble des natures créées vers la fin propre ou commune. « Par les mots cours naturel, on désigne, dit Mazella (2), la production des effets qui sont constamment tirés des forces des créatures. » L'idée d'ordre réveille celle d'agencement, d'adaptation, de série disposée avec art : et cette tendance le miracle ne la détruit pas, celle de cours réveille l'idée de succession d'événements produits avec une certaine régularité, sans qu'on puisse constater quelle est la cause, quel est l'effet : on fait abstraction de leur dépendance réciproque, du lien qui les rattache entre eux.

Quelquefois cependant on prend le mot cours pour une série d'événements enchaînés par le rapport de la cause à l'effet.

Dans le premier cas, la dérogation n'est pas autre chose que le nouveau, l'inusité, ce qui n'est pas du tout synonyme de contradictoire; le nouveau est historique au même titre que les événements plus communs.

Dans le second cas, la chaîne des événements peut s'ouvrir pour faire place à un nouvel anneau qui ne dépend pas du précédent. Alors la loi serait modifiée parce que la dépendance ne serait plus la même. Mais on peut supposer aussi qu'en vertu de la loi *rien ne se perd, rien ne se crée*, le miracle ne fait qu'utiliser l'énergie physique qui est dans le monde sans y rien retrancher, sans y rien ajouter; de

(1) P. DE BONNIOT, p. 21.

(2) P. MAZELLA, *de Religione*, disp. 1, a ix, n° 182.

même le fait nouveau peut se produire en dehors des faits enchaînés, qui n'en seraient nullement modifiés.

Le miracle en définitive, semble tout au plus déroger à la coutume, et dans l'ordre physique ou intellectuel ou même dans l'ordre de la grâce, la coutume n'est pas la loi, quoique ce qui arrive souvent de la même manière paraisse se produire en vertu d'une loi qui l'exige, « le cours ordinaire et commun des choses nous fait connaître ce qui convient à toutes d'après leur constitution intrinsèque (1) » : or ces propriétés intrinsèques viennent de leur essence et non d'une loi, fait remarquer le P. de Bonniot.

Abbé P. TRONCHÈRE.

(*A suivre.*)

(1) SALMA , t. XV (Palmé), p. 314.



# L'INFLUENCE DU MORAL

## SUR LE PHYSIQUE

La tristesse, la joie, la peur, la colère sont des états émotionnels qui retentissent sur l'organisme. Une théorie qui a été exposée dans ces colonnes voudrait renverser la proposition et poser en principe que les émotions sont le résultat, la traduction d'un état physique particulier. On est triste parce que le pouls bat plus lentement, on a peur parce qu'on se sent faible, et, pour traduire d'une façon un peu imagée cette théorie, on ne tremble plus parce qu'on a peur, mais on a peur parce qu'on tremble. Le physique influe sur le moral et réciproquement. On a dit qu'il était aisé de faire un lâche d'un homme courageux en le privant de nourriture, en l'affaiblissant; cependant, l'expérience quotidienne montre que les hommes les plus résistants ne sont pas ceux dont la force musculaire est la plus grande, mais bien plutôt ceux qui, par éducation et habitude d'esprit, savent conserver leur sang-froid et leur force morale. Même en notre siècle matérialiste, on est obligé de convenir qu'une âme guerrière est toujours maîtresse du corps qu'elle anime.

Dans le naufrage de la *Ville-de-Saint-Nazaire*, ceux qui ont le plus longtemps lutté, qui ont ainsi vaincu la fatigue, ont été ceux qui, par leur profession, étaient entraînés aux responsabilités, officiers du pont, capitaine, lieutenants, médecins.

Relisez le compte rendu :

« Le 7 mars 1897, à 6 heures du soir, le navire fait eau, on lutte vainement pendant douze heures jusqu'au lendemain.

Le 8 mars, à 6 heures du matin, les embarcations avec des vivres sont mises à la mer; dans l'après-midi, elles se trouvent à environ 60 milles de la côte. Le 9, bien qu'ayant des vivres, on mange peu, la manœuvre est fatigante; vers 5 heures du soir, on croit voir la terre, d'où l'on est repoussé par la tempête et les courants contraires; le 10, l'embarcation est perdue au large. A partir de ce jour, le courage commence à faiblir, le premier qui perd la raison est le commissaire du bord. L'entraînement psychique par responsabilité de la

vie de ses semblables est nul pour un commissaire qui est un comptable. Le capitaine remonte le courage de tous. Le 11, la fatigue est générale, le chef mécanicien divague. Même psychisme pour le mécanicien que pour le commissaire : à bord d'un vapeur, le mécanicien n'a à s'occuper que de la machine. Ce jour, deux noirs meurent : Ces gens, dit le capitaine Jagueneau dans son rapport, n'ont aucune force de résistance et pas d'énergie. Le 12, le surmenage physique et psychique augmente, la femme de chambre meurt, le commissaire, atteint d'hallucination visuelle, se jette à la mer qu'il prend pour la terre, le mécanicien devient méchant. Le 13, trois hommes sont seuls valides, le capitaine, un lieutenant et un matelot ; le charpentier, qui avait voulu lutter quand même, tombe à la mer et se noie. Les naufragés sont sauvés à 3 heures de l'après-midi par un paquebot. Pendant six jours et six nuits, le capitaine Jagueneau n'abandonne pas l'aviron qui lui sert de gouvernail, luttant contre la lame, tandis que la folie emportait ses compagnons. Son exemple soutint ainsi, comme par un phénomène d'induction psychomotrice, les quatre survivants sur les neuf naufragés embarqués.

Dans un autre canot, commandé par M. Berry, ancien commandant inspecteur de la Compagnie, se trouve M. le Dr Maire. Il s'analyse avec un tempérament vraiment scientifique, en notant ses auto-observations en face de la mort.

Il subit des illusions, qu'il attribue à la fatigue de la vue, il constate que les « nerveux » sont sujets à ces psychoses, les nègres les ont éprouvées. Un mécanicien d'un tempérament calme ne les a pas eues. Embarqués trente-sept, ils ne restent plus que quatre au moment du sauvetage. La mort arrivait par le froid ; elle était consciente, mais douce. « Lorsque je me suis embarqué dans la chaloupe, » dit M. le Dr Maire, j'avais prévu que nous serions les quatre derniers à mourir. Trois heures plus tard, c'était fini. » Les trente-trois morts appartenaient à l'équipage formé de noirs et aux passagers, Le cerveau avait lutté jusqu'à la dernière limite, il avait vaincu. Le même phénomène s'était produit à bord du radeau de la *Méduse*, ainsi que le relate le Dr Savigny (1), médecin à bord de cette frégate, dans sa thèse inaugurale. »

Si un bon moral permet ainsi de vaincre la fatigue, il aide aussi puissamment à résister aux maladies. Les exemples abondent d'im-

(1) J.-B.-H. SAVIGNY. *Observations sur les effets de la faim et de la soif éprouvées après le naufrage de la frégate du roi la Méduse en 1816.* (Thèse. Paris, 1818, n° 84.)

Cette citation est extraite du livre de Tissot : *La Fatigue et l'entraînement physique.*

pressions morales qui aident à la guérison. Faut-il rappeler l'histoire classique du fils de Crésus qui était muet, et qui, voyant un ennemi prêt à frapper son père, s'écria : « Soldat, épargne Crésus ! » Dans le tremblement de terre de 1855, à Lyon, une femme paralysée de la langue (quel supplice !) recouvra la parole pour appeler son mari à son secours. Une autre paralytique est guérie par l'explosion d'une poudrière.

Bouvard, appelé à soigner un négociant affecté d'une maladie grave depuis la suspension de ses paiements, arracha, d'après Bouchut, son client à une mort certaine en lui laissant cette ordonnance : Bon pour 30,000 francs à prendre chez mon notaire. Ce sont là des honoraires à rebours qui ne sont pas à la portée de toutes les bourses médicales.

Les exemples de maladies aggravées ou même provoquées par des émotions pénibles sont encore plus nombreuses sans doute.

Un brillant capitaine de vaisseau commandait un navire représentant la France, lors de la guerre entre le Chili et le Pérou. Il assiste à une bataille entre les flottes ennemies, lui, restant neutre. A un moment donné, les vaincus viennent demander asile à son bord. Il est obligé de résoudre extemporanément un des plus redoutables problèmes de droit international. Finalement, il ne peut pas les accueillir et ne peut que solliciter de l'amiral vainqueur sa pitié pour les vaincus. Dans la même journée, il assiste encore à la prise d'une ville, dont cette bataille n'était que le prélude, au massacre de la garnison et de la population. Il ne peut toujours intervenir que par des paroles qui ne sont pas écoutées et pour lesquelles des soldats ivres veulent le fusiller. Le soir, descendu dans sa cabine, il prend la plume pour écrire son rapport au ministre : un tremblement agite ses doigts, l'empêche d'écrire. Il avait une paralysie agitante, c'est-à-dire la névrose la plus tenace qu'il y ait au monde.

On prétend qu'aux *Jeux olympiques*, Diagoras et Sophocle moururent de joie, l'un en apprenant que ses trois fils avaient été vainqueurs, l'autre en y recevant la couronne malgré son grand âge.

Denys le tyran tombe foudroyé en recevant la nouvelle qu'il a remporté le prix de poésie à Athènes ; et, plus récemment, l'héritière de Leibniz serait morte de saisissement en ouvrant un vieux coffre qui se trouva plein d'argent (1).

Un jour, on dit bêtement à une enfant qui regardait saigner un

(1) Voir GNASSET, *Influence du moral sur l'évolution des maladies*. Paris, 1893. Plusieurs de ces citations lui sont empruntées.



cochon, et qui en avait de l'émotion, qu'on va la saigner aussi; elle finit, se précipite sur une jeune fille assise plus loin, cache sa figure dans son tablier et meurt.

De là, le grand précepte de ne jamais faire aux enfants de terreurs inutiles, on court tout au moins le risque de développer en eux le nervosisme.

La plupart des cas cités de maladies provoquées par les émotions se sont produits sur des sujets plus ou moins prédisposés par leur hérédité, leur éducation ou leur genre de vie.

Une forte éducation morale est aussi importante pour mettre l'organisme en état de résistance qu'un entraînement physique, même très rationnel et, comme le dit le Dr Tissié :

« Dans les guerres futures, la victoire appartiendra à l'armée qui sera non seulement le plus entraînée, mais qui sera le moins énervec, à celle qui saura attendre avec patience et supporter les premiers échecs avec calme. »

Toute émotion s'accompagne de modifications de l'organisme, qui en sont la condition. Le pouls d'un homme en colère ne bat pas de la même manière que celui d'un homme triste, effrayé, ou découragé, ou content. Lorsque les émotions sont vives, les troubles physiques qu'elles provoquent se traduisent aux yeux les moins exercés. Il n'est pas jusqu'à votre chien qui ne s'aperçoive, à votre manière d'être, si vous êtes de bonne humeur ou si vous vous proposez de le corriger.

La rapidité des mouvements du cœur chez un homme en proie à une vive émotion donne lieu à une sensation spéciale qui se traduit, dans le langage populaire, par l'expression : tout mon sang n'a fait qu'un tour.

Cette augmentation de tension vasculaire se traduit dans les parties où les vaisseaux sont facilement dilatables et superficiels, par la rougeur de la peau, qui se manifeste surtout à la face. Cet effet n'est pas spécial à l'homme : on le retrouve chez quelques singes, et en particulier chez le mandrill; la colère détermine chez le dindon la turgescence de l'appendice cutané qui s'insère au-dessus du bec et de toute la portion adjacente de la peau du cou. La turgescence des vaisseaux de la force entraîne la saillie et la congestion des yeux, et une sécrétion lacrymale qui donne au globe oculaire un éclat particulier : on dit que le regard est enflammé par la colère. Les expressions métaphoriques de regard de feu, yeux ardents, n'avoir pas froid aux yeux, trahissent la présomption d'une élévation de température qui est au moins vraisemblable.

M. Féré (1), qui fait ces réflexions, a, du reste, fait remarquer ailleurs que la plupart des métaphores de ce genre ont une base physiologique.

L'accélération des mouvements du cœur, l'excès de tension qui se produit dans les petits vaisseaux peuvent, quand ces vaisseaux sont altérés et devenus friables, amener des ruptures et des hémorragies graves, parfois mortelles. Mais, en général, les effets des émotions sont passagers; ils ne laissent de traces que par leur continuité ou par leur répétition. Les malheureux que la honte, l'effroi, le pâle désespoir décore, finissent par avoir des désordres de santé dont sont exempts les gens heureux, à la vie régulière, à la conscience en repos.

J'ai eu l'occasion d'exposer ces théories dans le *Cosmos*.

Cependant, certaines émotions, passagères de leur nature, laissent des traces relativement durables de leur passage. Nous avons relaté des cas de canitie sous l'influence subite de la peur. Les cheveux peuvent ainsi blanchir brusquement, mais on a vu leur chute se produire aussi très rapide. On sue littéralement la peur, autre exemple de la réalité physiologique de certaines expressions métaphoriques. En pareil cas, la sueur est parfois colorée. Elle prend une coloration plus ou moins intense, jaune, verte, bleue, noire. C'est surtout à propos d'émotions désagréables que la sueur colorée, la chromhydrose, dont l'existence a surtout été mise hors de doute par Le Roy de Méricourt, se produit : une malade citée par Parrot bleuissait chaque fois qu'on lui adressait une parole désagréable ; mais elle peut se montrer encore, et même chez des hommes, à propos de causes physiques, de fatigue excessive, de chaleur, de froid intense ; on l'a vue se manifester après l'avulsion d'une dent. Paulini a observé la sueur de sang, sous l'influence de la peur, chez un marin, pendant un orage. La physiologie de ces sueurs sanginolentes est la même que celle qu'on a observée (Schneider) à la suite d'un effort ou d'une marche prolongée. (Féré.)

De ces transpirations à de vraies affections plus ou moins durables de la peau, il n'y a pas très loin. Elles ne sont pas rares non plus ; le professeur Teissier père, de Lyon, en avait observé de nombreux exemples.

Féré en cite aussi plusieurs.

Dans le naufrage de la frégate l'*Élisa*, rapporte Follain, le pilote, voyant le danger qu'il ne pouvait éviter, perdit entièrement con-

(1) *Pathologie des émotions*, p. 177. (Paris, Alcan, éditeur, 1892.)

naissance, et la surface de son corps se couvrit de pustules en moins d'une heure.

A la suite de l'ingestion des moules, ou de certains autres aliments, nombre de personnes sont sujettes à une éruption d'une nature spéciale, l'urticaire. Cette affection se produit aussi sous l'influence de vives émotions. De même certains œdèmes localisés. Ces urticaires se rapprochent d'une névrose spéciale, qu'on a appelée le dermatographisme. On désigne ainsi une curieuse affection qui se traduit par le fait que celui qui en est atteint, tout aussi bien qu'une autre personne, peut tracer sur sa peau, à l'aide d'un crayon ou d'un objet moussé, un nom, un signe, un dessin, et que la trace en restera visible longtemps après, quelquefois même plusieurs heures.

Le dermatographisme, comme l'urticaire, peut avoir une origine alimentaire toxique ou purement émotionnelle. Un homme très nerveux, observé par M. Gilles de La Tourette, présentait les phénomènes suivants : « En écrivant son nom sur le thorax et aussi sur la jambe malade, il se produisait sur chaque point où la peau venait d'être excitée une strie blanchâtre, à laquelle succédait presque aussitôt une raie plus large, rosée, paraissant peu exubérante, mais reproduisant successivement chaque lettre à mesure qu'on les traçait. Ce phénomène dura plus d'un quart d'heure environ très apparent, puis il pâlit et finit par s'éteindre au bout d'une bonne demi-heure, mais moins régulièrement qu'il n'avait fait son apparition, quelques flots rougeâtres persistant çà et là. Le même phénomène se reproduit aussi au bras. »

Voici un exemple de ces troubles vaso-moteurs cité par Richet :

Une jeune mère est occupée à ranger dans une armoire les porcelaines dont elle a les mains pleines ; son petit enfant joue par terre à l'autre extrémité de la chambre, près du foyer sans feu.

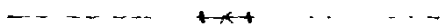
A force de toucher au mécanisme, l'enfant finit par décrocher la crémaillère, et le rideau de la cheminée menace de tomber sur le cou de l'enfant qui se trouve à genoux, et dans la position du guillotiné, le rideau de la cheminée jouant le rôle de couperet. C'est à ce moment, précédant immédiatement la chute du rideau métallique, que la mère se retourne. Subitement, elle entrevoit le danger que court son enfant. Sous l'influence du saisissement, de l'émotion, « son sang », selon l'expression consacrée, « ne fait qu'un tour ». Comme cette femme était très impressionnable et nerveuse, *sans être hystérique pourtant*, il se forma, paraît-il, sur-le-champ, un cercle érythémateux et saillant autour du cou, dans le point même où l'enfant

allait être frappé. Cette empreinte dermatographique au premier chef persista assez intense et assez durable pour qu'un médecin, venu quelques heures après, pût encore la constater.

Ces cas de dermatographie sans lésion extérieure montrent l'influence de l'imagination sur l'organisme, et quoique leur explication soit obscure, il était intéressant de les signaler.

(*Cosmos.*)

D<sup>r</sup> L. MENARD.



## LES GUÉRISSEURS

Les phénomènes de sorcellerie peuvent être considérés comme généralement produits par deux forces qui s'ajoutent l'une à l'autre et dont la source est différente.

La première émane de la volonté du sorcier (hypnotiseur). Elle ne peut agir efficacement qu'avec l'aide de la seconde force, celle-ci prenant naissance chez le sujet sous l'influence de la première (suggestion).

On peut donc admettre, semble-t-il, ces trois axiomes :

1° Toute personne qui ne craint pas les sorciers est par cela même à l'abri de leur atteinte.

2° Un sorcier a le *pouvoir de jeter un sort* à une personne de volonté faible et qui ne peut, par conséquent, opposer de résistance aux maléfices du sorcier.

3° Enfin une personne peut produire chez elle-même le mal dont elle souffrira sans qu'il puisse être attribué aucune origine extérieure à ce mal (auto-suggestion).

Nous avons dit, en en donnant les motifs, que la magie noire avait dans les campagnes des adeptes plus puissants que les adeptes de la magie blanche. Ces sorciers, dont la volonté est toujours dirigée vers le mal, arrivent assez facilement à agir sur l'esprit des personnes qu'ils veulent troubler. Leurs procédés sont simples; ils n'ont rien de mystérieux en eux-mêmes. Toutefois nous n'en ferons pas l'exposé. Nous sortirions du cadre que nous nous sommes tracé : la curiosité de nos lecteurs n'y gagnerait que peu de chose, et il n'y a aucun intérêt scientifique à les divulguer.

Donc, aussitôt qu'un sorcier a pu fixer, par un des moyens usités, la pensée de la personne victime de sa haine, et fait naître dans son esprit la croyance *d'un sort jeté sur elle*, cette personne va créer, suivant l'expression si suggestive de la magie, une *larve* constituée par cette idée, et qui absorbera peu à peu les forces intellectuelles et vitales de l'obsédé. Voilà tout le secret avec la théorie des *sorts*.

Nous admettons que personne ne contestera les effets de l'obses-

sion sur la santé morale et physique d'un individu. Et si nous faisons cette remarque, c'est afin de répondre à l'incrédulité qui aura pu saisir quelques-uns de nos lecteurs en lisant ce qui précède et qui ne peut être choquant de prime abord que parce que l'on n'est pas habitué à réfléchir sur ces sujets. De parti pris, ils sont niés par beaucoup à cause de leur caractère soi-disant surnaturel. Or, nous ne craignons aucune critique scientifique de tout ce que nous avons dit et dont nous avons *scientifiquement* élagué le surnaturel.

Nous pourrions même répondre à plusieurs de ceux qui prétendent ne pas croire au surnaturel qu'ils sont peut-être les plus fervents adeptes de la doctrine. Il ne leur en coûte nullement en effet de tout rapporter au *hasard*. Or, peut-il exister plus forte croyance au surnaturel que celle-là?

Nous avons donc apporté dans notre étude toute la critique scientifique qu'elle peut comporter. Elle se complèterait par la discussion d'un fait quelconque connu. A quoi bon? L'on n'a qu'à se rappeler que de temps à autre vient s'échouer sur les bancs des tribunaux correctionnels quelque sorcier poursuivi pour *exercice illégal de la médecine*. L'avocat plaide sans conviction; les juges condamnent parce que c'est la loi. Mais il manque l'observateur qui eût dégagé la vérité. A la cour d'assises, ce sera un paysan qui pour se débarrasser d'un *sort*, aura tué le sorcier. Le jury composé partie de campagnards, partie de gens de la ville, condamnera ou acquittera suivant que l'élément de la ville l'emportera sur celui des campagnes.

Il faut conclure.

Au commencement du vingtième siècle, tout comme au commencement de notre ère, et chez nous comme chez les Chinois ou les nègres, il a existé et il existe des sorciers, des jeteurs de *sorts*, des guérisseurs.

Doit-on hausser les épaules en souriant, et crier à la superstition? C'est facile et à la portée de tous ceux qui jugent de toutes choses dans la quiétude de leur ignorance. Pour ceux au contraire, que l'étude de ces phénomènes *naturels* intéresse, la voie est toute autre : qu'ils observent sans parti pris, sans idée préconçue; qu'ils se méfient surtout des récits qu'on pourra leur faire. C'est par le fait même, par son examen, par l'étude scientifique qu'ils en feront que leur conviction s'établira.

A quoi cela peut-il servir? demandera-t-on. Peut-être à amener un de nos *incrédulés* à ne plus croire aux *phénomènes* produits dans une salle de café par des liseurs de pensée, c'est-à-dire à le guérir d'une superstition plus ridicule que la croyance du paysan dans

l'efficacité des signes que fait l'*adouïré* ou des paroles sacramentelles qu'il prononce, lorsqu'il lui remet en place le membre qu'il s'est luxé.

Lorsque la maladie frappe l'habitant des campagnes, il a, dans la plupart des cas, recours tout d'abord aux soins d'un médecin diplômé. Si le mal persiste, il va en demander la guérison à l'empirique ou au devin : *al debinaïre*.

Je ne m'occuperai que de cette catégorie de guérisseurs dont les pratiques sont du domaine de la magie. Le devin guérit par *secret*. C'est le terme qu'il emploie pour marquer la différence qu'il y a entre lui et le guérisseur empirique.

L'empirique ordonne toujours une médication, soit qu'il vende lui-même quelque médicament dont la recette lui est spéciale, soit qu'il envoie son client chez le pharmacien.

Les guérisseurs par *secret*, ont des formules, ou procèdent à des opérations magiques dont la vertu même suffit à détruire le mal. La médication, s'ils en indiquent une, n'est qu'accessoire.

Au contraire, l'empirique considère que le remède qu'il vend, ou la médication qu'il ordonne, sont seuls utiles à la guérison du malade. Il faut ajouter, pour bien séparer le champ d'opération des divers guérisseurs, que l'empirique médecastre donne, généralement, des consultations sur toutes les maladies, indiquant un traitement particulier pour chacune; que d'autres guérisseurs n'ont qu'un médicament unique s'appliquant à une affection déterminée; et, parmi ceux-ci, certains préparent tout simplement leur drogue, tandis que d'autres, touchant alors à la magie, entourent cette préparation de pratiques mystérieuses.

Sans entrer dans de plus longs développements qui nécessiteraient, sans profit pour cette étude, un trop grand luxe de détails, il faut toutefois préciser que la qualification de *debinaïre* ou devin, n'est pas seulement appliquée aux guérisseurs, mais aussi à toute cette catégorie de personnes qui dans les campagnes, sont réputées enlever les *sorts*, découvrir les choses cachées, etc., etc., et qui tirent de l'exercice d'un art magique des bénéfices souvent considérables. D'un autre côté, certains guérisseurs, quoique opérant magiquement, ne sont pas classés, si l'on peut dire, comme *devins*. Est-ce parce qu'ils sont confinés dans une trop modeste spécialité, tels ceux qui font disparaître les verrues, arrêtent les brûlures, etc., et qui ne sont pas exclusivement des professionnels? Cela importe peu. Le lecteur sait maintenant ce qu'est un *debinaïre*, un guérisseur par *secret*. Quelques cas que je ferai connaître compléteront ce que ces prélimi-

naires forcément brefs et un peu arides, peuvent laisser d'imprécis ou de mal défini. J'essaie de dégager de son enveloppe mystérieuse un état d'esprit spécial. Superstition! diront les profanes; mais les initiés ne pensent pas ainsi. La science admet aujourd'hui comme *véritables et naturels* des phénomènes considérés, il y a encore peu de temps, à l'égard de contes pour les petits enfants. Ce serait donc le triomphe de la superstition? Personne ne prétendra pareille chose. Il faut aborder sans parti pris l'étude de l'occulte dans nos campagnes, pour se rendre compte que la confiance du paysan dans le *debinaire* a sa raison d'être et se justifie. Mais l'on doit apporter dans l'examen des phénomènes les procédés de la critique la plus rigoureuse; c'est peut-être plus nécessaire que dans n'importe quelle branche de la science sociologique ou, à un autre point de vue, des sciences psychiques.

\*  
\* \*

Je vais, ayant fait comprendre, je crois, ce qu'est le guérisseur des campagnes, expliquer quelles maladies il guérit, quelle clientèle il a par conséquent, — je voudrais pouvoir ajouter : et les procédés qu'il emploie, mais si l'on veut bien se rappeler que c'est par *secret* que se guérit le mal, l'on comprendra que j'aurai peu de chose à dire sur ce point. Je *dévoilerai* toutefois le *secret* de quelques guérisseurs spécialistes consistant dans le récitatif mental de formules banales accompagné de simples attouchements; — encore : quelques pratiques *magiques* que le guérisseur ordonne à son client. Cela permettra aux lecteurs de dégager, par la critique scientifique des guérisons ainsi obtenues, et la nature possible des maladies, et l'action mystérieuse du guérisseur.

Essayons donc de nous rendre compte des maux que guérissent les *debinaires*.

En plus des maladies auxquelles la triste humanité est sujette, le cultivateur en a qui lui sont spéciales, et que connaissent bien les médecins de notre région. La plus fréquente est la *sanglaçaduro*. Les personnes qui en sont atteintes forment la partie la plus nombreuse de la clientèle des devins.

Qu'est-ce que la *sanglaçaduro*? Il serait difficile d'en donner une définition précise, mais il est possible de faire comprendre ce que le sujet entend par ce mot. Disons auparavant que ce mal frappe aussi bien l'homme que la femme, le vieillard que l'enfant.

Au sens strict, avoir une *sanglaçaduro*, cela veut dire que la personne qui en est, ou en a été atteinte, a eu, à un certain moment,



le sang *gluré* (!) Prenons un exemple : Un cultivateur commence à ressentir une lassitude qu'il ne s'explique pas et qu'accompagne un manque d'appétit. Peu à peu le dépérissement augmente. Le docteur consulté, les médicaments pris, et aucune amélioration ne se produisant dans son état, cet homme va rechercher une origine à ce mal que n'a pas guéri le médecin. Il se rappellera que pendant les travaux de la saison d'été, certain jour il a bu un verre d'eau fraîche alors qu'il avait très chaud. Tout s'explique : *il s'est sanglacé*; son mal est une *sanglaçaduro*.

Dans l'esprit des populations rurales de notre région, la *sanglaçaduro* peut être la cause du mal ou être la maladie elle-même. Sous ce terme générique et vague, l'on voit qu'il est possible de classer toutes les affections provenant de troubles dans les fonctions de nutrition, du système nerveux, etc., etc. Le lecteur peut comprendre, après ces explications, que la clientèle des devins qui guérissent les *sanglaçaduros* soit nombreuse; et que des guérisons fréquentes se produisent, niées peut-être par les esprits superficiels, mais que la science reconnaît aujourd'hui comme possibles et qu'elle explique au surplus.

J'ajouterai que l'action de ces guérisseurs des campagnes s'exerce avec plus de puissance sur leur clientèle que celle des princes de la science auprès de la leur. Cela n'est pas un paradoxe. J'ai déjà expliqué que la personne qui ne croyait pas aux sorciers était à l'abri de leur atteinte. Pour les mêmes motifs, celle qui ne croit pas au guérisseur ne peut être guérie. C'est inutilement que le sceptique s'adressera à Charcot ou à ses successeurs. Au contraire, les personnes confiantes dans le pouvoir, mystérieux à leurs yeux, du *debinaïre*, guériront bien souvent de leur *sanglaçaduro* : — ou, dans un autre cas, les verrues dont elles ont les mains couvertes disparaîtront comme par enchantement après une visite à celui qui *guérit les verrues par secret*.

Pourquoi, dans nos campagnes, les sorciers ou *jeteurs de sorts* sont-ils supérieurs aux adeptes de la magie blanche?

En voici la raison :

C'est presque toujours par ignorance que pèche le *magiste*. Quelquefois même cette ignorance devient la cause, pour ceux qui vont le consulter, de redoutables catastrophes.

Je vais en citer un exemple afin de mettre en garde les personnes tentées de suivre des conseils légèrement donnés, tirés trop souvent d'un empirisme peu étendu, ignorant de la tradition et de la science, par suite dangereux.

Le proverbe : « Ce n'est pas celui qui donne le conseil qui est le payeur », a son application dans toutes ces affaires de magie où le client risque de payer bien cher sa confiance dans un homme qui ne la mérite pas.

Le cas que je vais faire connaître et expliquer à mes lecteurs, servira d'utile leçon aux personnes qui s'adressent aux *débinaïres*, *armaïrés*, etc.

Je ne saurais trop leur recommander de n'agir qu'avec la plus grande prudence si le *devin* qu'elles iront consulter les engage dans quelque affaire d'aspect tant soit peu anormal. Je rappelle aussi à ces personnes que je peux leur donner mon avis sur ce qui leur aura été conseillé. Elles n'ont qu'à m'écrire au bureau du journal. Je reçois souvent des demandes de renseignements, je me fais un plaisir d'y répondre. Mais il ne m'est pas possible de faire plus, c'est-à-dire de donner des consultations orales ou de procéder à des opérations magiques. Il y a pour cela plusieurs raisons dont certaines sont d'ordre scientifique ; je les exposerai prochainement.

Le but de mon article d'aujourd'hui est de faire comprendre le danger de ces opérations magiques mal conduites, conseillées par des ignorants, exécutées par des personnes absolument convaincues et très dangereuses pour elles par conséquent.

En voici la preuve :

Un cultivateur des environs d'Albi voyait tous ses moutons périr sans qu'il pût s'expliquer quel mal les enlevait. Il eut vite fait, dans ces conditions, de s'imaginer qu'ils étaient frappés d'un *sort*, et il alla consulter un devin. Celui-ci, pour enlever le *sort*, lui indiqua d'aller à reculons de la porte de l'étable jusqu'à une chapelle située à quelque distance, en tenant d'une main un cierge allumé, et de l'autre un petit plat (*un platou*) rempli d'eau bénite. Les *âmes* qu'il attirerait sur son passage devaient l'aider à vaincre les *mauvais esprits* qui détruisaient son troupeau.

Lorsque ce brave homme eut accompli cette cérémonie, il était devenu fou. Il fallut l'enfermer dans une maison de santé. L'on comprendra pourquoi nous avons maintenu ce récit dans les limites de la plus stricte réserve, modifiant aussi quelque peu le sens explicatif de la cérémonie. Il suffit que l'on comprenne qu'il s'agissait dans l'espèce d'une *évocation*.

Comment peut-on expliquer que cet homme soit devenu fou ?

De deux façons :

La première, c'est qu'il ne devait pas avoir la tête bien solide.

Mais nous le savons depuis longtemps, et Sganarelle l'a dit : Voilà pourquoi votre fille est muette ! Cela ne résout rien.

Il faut, pour avoir la réponse vraie, discuter les faits dans le champ où ils se produisent. La folie est survenue à la suite d'une opération magique ; il s'agit de savoir si elle ne résulte pas de la façon dont a été faite cette opération ; si elle n'en est pas la conséquence pour ainsi dire fatale, obligée ?

La science occulte reconnaît plusieurs causes susceptibles de produire la folie. Elle est d'accord avec la science moderne sur divers points. Mais nos médecins n'acceptent pas les cas de *vampirisme* qu'admet au contraire la magie.

Je ne vais pas à ce sujet entrer dans une discussion inutile. Je n'ai qu'à examiner le cas qui nous occupe au point de vue de la science occulte. Je le ferai brièvement et en élaguant ce qu'il y a de trop technique dans les explications que je vais fournir à mes lecteurs.

Les *évocations* et *conjurations* ont pour but d'appeler à soi les esprits, *élémentaires* et *élémentals*, dont on veut avoir l'aide. Celui qui *évoque* ou *conjure* court le risque d'être victime des esprits qu'il appelle. Aussi, pour être à l'abri du danger, s'enferme-t-il dans le *cercle magique* dont il ne doit pas sortir tant que dure l'opération. Il est armé d'une épée (1).

Voit-on maintenant dans quelle situation était ce cultivateur faisant une *conjuración* d'autant plus énergique qu'il y mettait toute sa foi, et pendant laquelle il se trouvait sans aucune défense ?

La magie explique la sortie du *corps astral* et l'entrée d'un *élémentaire*, qui peut être foncièrement mauvais, chez des personnes placées dans certaines conditions. Il est clair, par ce que nous venons de voir, que ce cultivateur, faisant de la magie avec autant de connaissances qu'un enfant en aurait pour manipuler des explosifs, se trouvait dans les conditions les plus favorables à la production de ce phénomène ; et sa folie, — au point de vue de la science occulte — peut très bien s'expliquer de cette façon.

Il est inutile d'entrer dans de plus grands développements. Quelle que soit l'opinion du lecteur sur la valeur de la théorie et de l'hypothèse que je viens d'exposer, il reste le fait malheureux de la folie d'un homme survenue à la suite d'une opération en soi magique. Cet exemple doit conseiller la prudence à quiconque ira consulter un *devin*. C'est le but principal de cet article.

D<sup>r</sup> J. GALLUS.

(1) *Elémentaires* ou *élémentals*, ces esprits sont toujours des démons qui entrent en communication avec l'homme, à la suite de certains appels magiques et de certaines prières.

## LES NÉO-CHRÉTIENS

(suite)

Le déguisement de la Vérité est le même en ce qui concerne l'immortalité ou l'éternelle vie, et Dieu. La première d'abord.

Voici un passage que je prends entre beaucoup d'autres aussi graves, dans *the Arena*, périodique scientiste, mai 1898.

« Les prêtres qui, récitant le Credo apostolique, proclament dimanche sur dimanche : Je crois à la résurrection des corps, expliquent soigneusement en secret (in private) que cette phrase ne signifie pas la réhabilitation de la chair, mais l'existence de l'âme continuée dans un corps spirituel. Peu de ministres, et aucun de valeur (!) prêchent les tourments de l'Enfer qui, dans un plus ancien temps, dépeints par les ambassadeurs de Christ, — tel Jonathan Edwards, — étaient si puissants à persuader aux pécheurs de venir pour échapper au courroux (ou : puissants à persuader aux pécheurs de fuir le courroux à venir) (1). » (P. 590.)

« Un Dieu qui veut vouer une partie de sa création à l'éternel châtiment, Non ! non ! je n'y crois pas ! je veux aller vraiment à l'amour (2) ! »

Pas de peines éternelles ! voilà bien le cri de la secte entière voulant réhabiliter son dieu.

Mais quel est donc ce Dieu suprême et, par conséquent, au-dessus d'un autre, dont parle la Christian-Science ? Et comment entendre son étrange trinité de fils, saint-esprit et homme ?

« DIEU EST TOUT DANS TOUT, God is All-in-all ; et c'est là l'éternelle vérité (3). »

L'homme ne fait qu'un avec ce dieu, dont il est une parcelle ; cette parcelle divine, appelée « puissance » ou « principe » ou « force » (généralité) essence particulière portant en soi ce qu'on nomme l'intelligence ou la vie, ne peut périr puisqu'elle est dieu :

(1) THE ARENA by the Arena Cl<sup>o</sup> ; Copley Sq. Boston. Francis Griffiths Pilgrim Street Ludgate Hill. London. (Extrait d'un article inouï sur l'immortalité, par H. Johnson, 1898, p. 583-607.)

(2) *Christ. Sci. Journal* (Falmouth Street, Boston, mass.), 1898, p. 761.

(3) *Id.*, p. 778 (mai 1898).

voilà l'immortalité, voilà le dieu des scientists, — et de tous les sectaires, — quand il n'apparaît pas sous sa vraie personnalité.

Telle est la divinité que l'on nomme *esprit*, dans l'acception *d'essence*; que de Guaita désigne sans voile par les termes obscènes; que déjà Jérôme Cardan (1501-1576) désignait par « *Ame du monde dont les âmes particulières sont les fonctions* ». Celle enfin que Morin, dans sa *Magie au XIX<sup>e</sup> siècle*, où il a devancé Mistress Eddy, appelle *idée*. En sorte que l'homme est *l'idée conçue ou réalisée*, tandis que Dieu en soi, dieu absolu est... un *point*; il est *l'ain-soph* du Ietsirah : Nous voici en pleine Kabbale !

C'est que, quand on va au fond de ces théories, on ne trouve qu'une seule et même base : le « *dieu injustement puni* (1) », désigné par de multiples noms, la « grande Étoile tombée », précipitée dans le feu central de la terre, qu'on dit être la « substance primitive, avec laquelle il s'est uni pour générer la terre adamique et tout ce qui est.

Nous devons présenter ici une remarque d'ordre général. Certains occultistes croient — ou feignent de croire à *une seule chute*, celle du « dieu-Adam », qui n'aurait pas été précédée de la chute angélique du « dieu-Lucifer ». Ils prétendent même que Moïse n'a pas connu celle-ci et que *hannahs* (le Serpent) désigne *la passion*... Il est d'autant plus difficile de ne pas tenir cette assertion pour simple ruse de guerre que ces occultistes sont Kabbalistes et que la Kabbale reconnaît la personne de Satan, — à laquelle se trouve même associée une... madame Satan !

Nous n'avons pas à nous préoccuper de ces différents systèmes. Les termes dans lesquels toutes les écoles parlent de leur « *dieu injustement et non éternellement puni* » sont, en effet, identiques en ce qui concerne ses caractères essentiels. Pour toutes, il est « un membre de Dieu, un androgyne, un être immatériel précipité dans une substance primitive » dont la nature et le nom varient suivant les théories sur la matière.

Mais cette réalité de l'hérésie se trouve rarement dévoilée, on préfère dissimuler la *personne* du dieu et ne laisser voir qu'un panthéisme grossier dans lequel, — comme pour les scientists, — le « dieu bon » *God good* est présenté comme un *fluide*, une *essence*, un

(1) Il m'est impossible d'entrer ici dans les explications nécessaires pour établir le satanisme absolu de la secte entière. Le dieu injustement puni est *Hiram-abio*, des premiers grades maçonniques; il se nomme aussi « Jehovah, Lucifer I.N.R.I (!) Jésus, Lumière Astrale, « ... » et « c'est le Satan des catholiques ». Je ne puis que renvoyer à l'étude très approfondie de cette question dans la *DOCTRINE DU MAL, son dieu et ses adeptes* où j'ai apporté toutes les preuves, ch. I et IX.

*esprit*. Et ces mots sont pris dans la même acception que par les distillateurs : *esprit* de vin, de bois...; *essence* de rose...! Nous avons le devoir de faire la preuve complète; nous allons, par des citations, montrer une fois pour toutes la confiance qu'on doit accorder aux termes employés!

En 1888 parut à Boston (1), berceau de la Christian-Science, un ouvrage des plus intéressants exposant les *mystères des Rose-d'or et Rose-Croix* d'après, dit le titre, d'anciens manuscrits rosicrucians allemands, mais *mis d'accord avec la religion du Christ*, c'est-à-dire avec la Christian-Science.

Nous pouvons donc en toute sûreté prendre ce livre et ses nombreuses tables coloriées comme guide.

Or, planche VIII, au centre d'un dessin parlant, il y a donnés comme synonymes : « Air, esprit, **Sperma**. »

*Jehovah* est indiqué au vocabulaire comme le *suprême Dieu* « The suprême God; *Jupiter*... Dieu manifesté dans son aspect de créateur, transformateur et régénérateur; pouvoir de l'univers. *Celui qui est par soi-même existant*; universel Dieu. » (P. 4 et 5 aux mots *Jehovah* et *Jupiter*.)

Par conséquent, rien n'est changé à ce que la secte entière admet : *Jehovah* est bien le nom de son dieu, quoiqu'un passage de la Mère de la Christian-Science puisse laisser croire qu'elle donne ce nom au Dieu des catholiques. *Cela est impossible*; parce que le mot *Jehovah* signifie *Celui qui est*. Il est donc indispensable aux hérétiques de s'emparer de ce nom, sauf bien entendu à l'appliquer à un *dieu* qui n'est pas Dieu, et quelle qu'en soit l'idée.

Ce n'est pas tout! Au mot Dieu (God), il y a deux paragraphes distincts.

Le premier s'applique à « l'éternelle omnipotente et par soi-même existante CAUSE de tout et son apparence comme la cause de tout bien, » etc.

Le second dit :

« **Un être humain dans lequel** le divin pouvoir (ou principe) est « devenu actif; UN ADEPTE. » (P. 4.)

Voici donc les Scientists transformés en *dieux*! Et comment? Et pourquoi les catholiques ne sont-ils pas, eux aussi, réputés *dieux*?

C'est ici, et ici seulement, que la nouvelle hérésie va se distinguer

(1) HARTMANN. *The mystères of universe... according to the Religion of Christ*. Boston, occult. publishing company, 120, Tremont street. 1888.

de la masse : C'est le Dieu des catholiques qui donne à l'homme **l'illusion de son individualité**, en châtimement de sa faute.

« L'homme *réel* est un invisible, interne et spirituel pouvoir (principe) qui dans sa manifestation extérieure *apparaît comme un être humain*. Il peut être considéré comme un rayon émané du grand *spirituel* Soleil de l'univers (le dieu Feu) polarisé dans la terre (où il trouve *Hylé*, encore le dieu des kabbalistes, principe de la matière)... à un moment de son développement, cet organisme a conscience de son existence, et avec cette conscience, est née *l'illusion de soi-même*. Mais rien n'est réel et permanent dans l'homme, rien que son interne divin principe appelé ESPRIT qui finalement est identique avec L'UNIVERSEL ESPRIT, LE CHRIST. » (P. 6 au mot Man.)

Au mot Adam, p. 3, il est *expliqué* que depuis sa faute envers l'universel divin pouvoir, l'Adam immatériel spirituel, qui était *deux en un* (androgyné Adam-Eve, ou Adam-Aishah), et qui était dieu, « **a l'illusion d'être une chose différente de l'universel dieu** et crée ainsi ses personnels désirs. » (P. 1.)

Qui a donné cette *illusion* à Adam? — Le serpent; mais comme l'auteur a soin de dire que c'est une allégorie, nous revenons à Mrs. Eddy, laquelle déclare que c'est *le Dieu adoré des Catholiques*, le « Lord God », ou OElohim, qui a donné cette *illusion* (1).

Telle est la différence avec les autres branches de la secte; car celles-ci considèrent l'union du spirituel Adam avec la matière primitive, et sa division en deux, comme *châtiment réel*. Mais toutes aussi proclament que l'homme peut retrouver son état primitif, qu'il peut *y remonter*, de même que les bêtes! C'est ce que l'infâme Vintras appelait *Ascendere* et « *Multiplier par dix* », expression obscène en cet argot et dont on devine le sens.

Les petits et gros *pourceaux* doivent... *redevenir des anges* ou mieux, des dieux! Cela est dit textuellement par de Guaita dans la *Clef de la Magie noire*.

Ainsi le corps, la *personnalité* est une *illusion*. Et les scientists qui connaissent la vérité, rejetant cette illusion deviennent *dieux*; ils deviennent, — j'ai peine à écrire cela! — ils deviennent JÉSUS! Ce nom est en effet expliqué ainsi :

« L'homme divin (adepte,) l'ego (*le moi*) spirituel de chaque homme Dieu personnel de chaque personne (!); le principe rédime dans l'homme, avec lequel l'homme peut espérer de *devenir uni* durant sa vie. » (P. 5.)

(1) « L'illusion de la *matière* » rattache la théorie des scientists à une école hindoue qui appartient à la quatrième évolution du brahmanisme.

Et le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, appelé seulement « Jésus de Nazareth », est regardé comme *un adepte, un être humain* dans lequel le *principe-Christ* (c'est-à-dire l'esprit universel!) s'est incarné soi-même; « *un homme pur et grand!* »

L'auteur dit encore : C'est « un homme dans lequel le Verbe a pris forme ».

Qu'est-ce donc que le *Verbe* des scientists?

Voyez au mot *Logos* : « *Un centre ou les centres d'activité, vie et lumière spirituelles, existant de toute éternité dans le Dieu manifesté, l'ABSOLU. Brillant en un homme, il peut produire un AVATAR OU CHRIST!!* »

Eh bien! ce que ces prétendus chrétiens nomment « Saint-Esprit », n'est que la *lumière* de ce *Verbe* manifesté, et « *représentant le corps et la substance du Christ* »! (P. 4 au mot Holy Ghost.) C'est la lumière Astrale qui est appelée aussi **Corps de Satan!**

Est-il nécessaire d'aller plus loin? Ou bien êtes-vous convaincu, lecteur, que vous êtes en présence d'un infâme mensonge, ou comme le disait le Rév. Haldeman, « d'un audacieux voleur » qui se prétend chrétien et rejette le christianisme, qui déclare parler au nom du Christ et nie tout ensemble le Christ, la Croix et la résurrection?

En se proclamant *dieux*, en déclarant « qu'un adepte » de leur exécration doctrine *est Dieu*, les scientists ne songent pas qu'ils proclament du même coup et *avouent leur dieu* : le Serpent-Démon.

C'est lui, « l'antique serpent » qui a dit à l'homme à son berceau : « Tu seras comme Dieu! » C'est lui aussi qui empêche l'homme de reconnaître la vérité rayonnant de sa divine splendeur dans l'Écriture sainte. *Trop simple!* cette vérité; trop simple et facile à saisir pour les « savants » qui cherchent la lumière dans les ténèbres et s'éclairaient au reflet du feu d'en bas!

Ils ne comprennent pas que cette simplicité même est la caractéristique de la vérité. Saint Augustin qui avait connu l'erreur, disait au moment de sa conversion que « la simplicité de l'Écriture est mille fois plus brillante que les plus brillantes dissertations des rétheurs ». Mais aujourd'hui ce ne sont même plus des *rétheurs*; ce ne sont même plus de « brillantes dissertations » qu'on oppose à la vérité : ce sont de prétendus *dieux* et un amas de mots détournés de leur sens, un tout informe n'appartenant à aucune langue, n'appartenant ni au domaine de la littérature, ni à celui de la philosophie, — c'est le mensonge, mensonge quant à la forme, mensonge quant au fond.

Chose étrange : ce qui paraît plaire le plus aux *dieux*, c'est l'idée



que leur corps *est illusion* ! Voilà sur quoi « la mère » du système compte pour que « *dans moins de cinquante ans la Christian-Science soit la foi religieuse dominante dans le monde* » !!

On vend des « *remèdes spirituels* ». En désirez-vous un, — pour rien ?

« Soyez bien convaincu que le corps n'est qu'illusion. Alors, vous pouvez braver les courants d'air : pas de rhumes, pas de douleurs à craindre... »

N'y comptez pas trop !

Mais il y a mieux ; et comme ce mieux doit nous conduire à une conclusion utile pour la Foi catholique, je n'hésite pas à vous le communiquer malgré l'apparence de mauvaise plaisanterie que cela peut avoir.

Si nous cherchons à exprimer en langage précis et compréhensible la « noble doctrine », nous arrivons à dire qu'un scientiste ou *dieu* est quelque chose comme un *extrait triple de divine Essence*, tandis que les animaux varient, suivant leur importance dans la Création, entre... l'extrait double et la plus légère alcoolature. Le triple extrait renferme, naturellement concentrés en lui, tous les principes qui se trouvent dilués dans les créatures inférieures. Donc... « rien de ce qui est dans la Nature ne doit lui être étranger ». C'est un syllogisme rigoureusement logique et dont il n'y a plus qu'à tirer les conséquences. Et nous voilà sans doute appelés à voir les « dieux », sans aucun appareil, mais avec tantôt des écailles et des nageoires, tantôt avec des plumes et des ailes, plonger au fond des mers ou s'élever au-dessus des nuages. Le poisson et l'oiseau le font bien !

Autre chose, plus pratique. Pourvu seulement qu'un *amputé* ne lise pas ce « secret » ! il serait tenté de se faire scientiste.

Un « dieu » a perdu un membre, — mettons un bras. Il va trouver un des innombrables guérisseurs qui sont dans les rues avoisinant les « églises du Christ » et lui demande, moyennant quelques dollars, le moyen de *recupérer* son bras. Voici la consultation :

« **Votre bras doit repousser.** — Mais, dit le patient, si (*par hasard* !) il ne repoussait pas ? — Ce serait, répond le médecin, *que vous n'auriez pas eu assez confiance dans la Christian-Science ; vous auriez manqué de foi. Voyez le crabe !* »

La caractéristique de cette *science* très spéciale est qu'on ne peut parler d'elle sans paraître « conter un conte ». Rien de plus sérieux, cependant, que cette abracadabrante consultation. Au reste, laissant à un confrère, catholique anglais, le soin de vous convaincre, je lui emprunte les quelques lignes consacrées, dans *The Review* (du 8 sept.

1898, p. 8), à la jambe d'un scientist et à la *pince d'un homard*, — avec comparaison !

La *Revue* constate qu'à Boston, aux environs de la « première église du Christ », les rues sont pleines de guérisseurs ; dans les publications de la science, « *douze pages*, en petits caractères, sont consacrées aux adresses des médecins de la région, et pas une adresse ne dépasse quatre lignes !

« Le peuple est tellement ignorant des premiers principes de science médicale qu'il assure, comme on le lui dit, qu'un *manque de foi* empêche seul un bras ou une jambe perdus de repousser... Et voici l'argument. Chacun sait qu'à la carapace d'un homard un nouveau membre remplace celui qui a été perdu par accident ou attentat (contre la personne du homard). **C'est pourquoi** un être humain, qui est à un échelon si élevé au-dessus de celui occupé par le homard dans l'échelle de la création, *doit naturellement* posséder tous les privilèges des ordres de créatures qui lui sont inférieurs!! »

*The Review* ajoute, et nous nous associons de grand cœur à sa remarque : « Il est incroyable que pareille absurdité puisse être acceptée par des créatures civilisées et intelligentes. Cependant *c'est la triste (ou grave) vérité que l'erreur grandit...* ; hâtons-nous d'empêcher qu'on ne répande (davantage) pareille antichrétienne et antiscientifique folie. »

La meilleure arme contre cette folie est peut-être le *ridicule* ; et je souhaite vivement que les romanciers s'emparent de la théorie de Mrs. Eddy. Cette théorie leur fera « des jours dorés » tant en permettant à leur imagination de se reposer, pour obtenir la note très gaie ou la situation comique, il suffit, sans recourir à la moindre exagération, de supposer *mis en pratique* les principes scientists. Faisons des vœux pour que le roman « commencement de siècle » entre dans cette voie : l'illusion de la matière a des côtés réjouissants, et pleine lumière se trouvant faite sur ce stupéfiant système, le triomphe annoncé par sa « mère » sera singulièrement compromis.

A propos de cette « illusion » de la matière ou plutôt de la personnalité distincte, deux mots encore qui se rapportent à la « foi » scientist.

« Jésus a dit : il y a des trésors dans le ciel, venez et suivez-moi. — L'adepte) doit rejeter les *choses illusoires des sens matériels*, et vivre dans la *spirituelle* vie ou *vérité de l'Etre*.

« Et comment suivre Jésus? *Ce n'est pas en s'attachant à sa per-*

sonne (ou *personnalité* de Jésus) ou en l'adorant, mais en suivant les commandements. Ceci est la seule vérité (1). »

Parmi les « illusions des sens », on place *le mal*, — péché ou souffrance.

Et un journaliste demandait à Mrs. Eddy si elle pourrait discerner, reconnaître (spirituellement) un *assassin* qui entrerait dans la salle ». « Oui, dit-elle, je pourrais connaître celui qui causerait un dommage... » Mais elle ajouta qu'elle ne pourrait souffrir comme tout le monde de tels gens parce qu'elle pouvait *se protéger elle-même contre eux* : tout *péché est négatif*, il n'y a de réellement existant que le bien et Dieu. » (*World*, 17 av. 1898, col. I.)

Nous avons mieux à faire que de nous attarder à l'examen de ces plaisanteries et de ces blasphèmes. Il faut savoir d'où et de qui vient l'idée même de cette *science* et la pensée de lui donner le titre de *chrétienne*.

Ce n'est pas sans motifs que la *Christian-Science* déclare que son dieu peut *se révéler* et que les *révélations* sont nombreuses : L'idée de la nouvelle secte, — religion ! — et le programme de cette secte ont été *révélés par les démons* dès 1848 et plusieurs fois depuis, même en France.

C'est une page d'histoire, — non la moins intéressante, — qu'il faut lire. Essayons de le faire.

Paul ANTONINI,

Professeur à l'Institut catholique de Paris.

(A suivre.)

(1) *Christ. Sci. Journal*, editor's table, 1898, p. 76.

## L'OCCULTISME AUTREFOIS

## ET AUJOURD'HUI

## Religions et Initiations antiques.

II. — MAGIE, CRUAUTÉ, CORRUPTION (*suite*).

... Mylitta, la grande déesse nature, appelée Zarpanit quand on envisageait surtout le côté voluptueux de ses attributs, est devenue la Vénus de la Mythologie classique... Zarpanit avait un temple magnifique au centre même de BABYLONE... A Cutha (1), on adorait Nanâ ou Anna (2) sous le surnom de Succoth-Benoth (3), qui avait trait aux prostitutions en l'honneur de cette déesse. (Franç. LENORMANT, membre de l'Institut, *Histoire ancienne de l'Orient*, ouvrage couronné par l'Académie française, t. V, p. 299.)

« On voit à Babylone, dit le prophète Baruch, des femmes liées de vœux infâmes... Elles sont assises dans les avenues, brûlant pour leurs dieux des noyaux d'olives. » (Bib. *Baruch*.)

Bien longtemps avant le prophète hébreu, il était question en Chaldée de ces misérables créatures; une très ancienne formule d'incantation magique, retrouvée dans les fouilles de Mésopotamie, et traduite par François Lenormant, renferme en effet ce passage capital :

La courtisane sacrée (*qadista*) au cœur rebelle,  
La courtisane sacrée qui abandonne son office,  
La courtisane sacrée d'Anu, insoumise...

(Voir LENORM., *Etudes accadiennes*, t. III, p. 67.)

(1) Ville chaldéenne au sud-est de Babylone.

(2) *Nand, Anna, Ann* sont divers noms de la Déesse-Nature Mylitta.

(3) En Judée, *Succoth-Benoth* se disait de la fête des Tentes ou des Cabanes. Je ne sais quel lien existait entre Succoth-Benoth en Chaldée et Succoth-Benoth en Palestine. Peut-être, comme aux premiers temps du Christianisme, où l'on élevait une église sur l'emplacement d'un temple païen, le nom d'une fête des idolâtres fut-elle donnée à une cérémonie selon la loi de Moïse.

Voir la Bible au sujet des sacrilèges pratiques trop souvent empruntées par les Juifs renégats aux Chananéens : « Et après cela, il (le roi *Josias*) démolit les maisons des prostituées qui étaient dans la maison de l'Éternel et dans lesquelles les femmes travaillaient à faire des tentes pour le bœage. » (II, *Rois*, xxiii, 7.)

Nous savons d'autre part qu'en Arménie, Anaïtis ou Astarté, c'est-à-dire l'ancienne Istar ou Zarpanit, avait un temple célèbre (1)... (*Gazette archéologique*, 1876, p. 14. — Voir LENORM., *Hist. anc.*, t. V, p. 302.)

Voici maintenant les sacrifices humains!

Sur un cylindre assyrien (publié par J. MENANT, *Recherches sur la glyptique orientale*, t. I, p. 151) figure la statue du dieu, assise sur un trône. Le sacrificateur saisit la victime agenouillée, il la frappe du glaive... Plus loin le pontife avec sa longue robe à franges, sa tiare ornée de cornes... La Bible dit formellement qu'encore au septième siècle avant notre ère, les habitants de Sippara (*Sepharvaïm*) sacrifiaient leurs fils et leurs filles pour honorer Adrammelek et Annamelek. Nous pouvons citer un fragment de littérature nationale relatif aux sacrifices d'enfants.

La tête de l'enfant pour la tête de l'homme a été donnée;  
... la poitrine de l'enfant pour la poitrine de l'homme a été donnée.  
(Voir FR. LENORM., *Etud. accad.*, t. III, p. 142.)

Une autre inscription dit ce qui suit :

Pour que Raman soit favorable et donne la prospérité,  
Sur les hauteurs on brûle un enfant.  
(Voir FR. LENORM., *Hist. anc.*, t. V, p. 308.)

**Les religions chananéennes et phéniciennes** étaient caractérisées par un culte particulièrement licencieux et sanguinaire. Les orgies, la débauche et la prostitution y revêtaient un caractère sacré. Les sacrifices humains y étaient admis.

Dans le cas de dangers, le roi et les nobles fournissaient... tous ceux de leurs enfants que le dieu réclamait. On les brûlait vifs devant lui, et l'odeur de leurs chairs apaisait sa colère... Pour que l'offrande fût valable, la mère devait être là, impassible et vêtue de fête. Les Astartés, moins cruelles, n'étaient pas moins exigeantes : elles commandaient à leurs prêtres les flagellations, les mutilations volontaires... Beaucoup d'entre elles n'acceptaient pour prêtresses que des débauchées et des courtisanes (*Kedeshot*) (2). — (MASPERO, membre de

(1) Le regretté membre de l'Institut constate ici que le culte de cette divinité en Arménie était accompagné des mêmes immoralités *rituelles* qu'à Babylone.

(2) C'est l'équivalent phénicien de la *qadistu* assyrienne. *Kedeshot* est au féminin, alors que *Kedeschim* est au masculin pluriel. (Au sujet de ces hiérodules des deux sexes, attachés aux temples phéniciens, voir LENORMANT, loc. cit., t. VI, p. 378.)

« Cicéron, lui aussi, s'élève à son tour avec indignation contre les dégoûtantes orgies du temple de Vénus Erycine, où les pratiques phéniciennes s'étaient conservées jusqu'au temps où Verrès gouvernait la Sicile. » (LENORM. *Id.*)

*Kedeschim* et *Kedeshot* signifient *consecrati*, *consecratae*; telle est d'ailleurs

l'Institut, *Hist. anc.*, 4<sup>e</sup> édit., p. 342; — cité par F. LENORM., loc. cit., t. VI, p. 226.)

Ce qui était particulier aux Chananéens, c'était le caractère d'atroce cruauté empreint dans les cérémonies de leur culte... Aucun peuple de l'antiquité n'approcha d'eux dans ce mélange de sang et de débauche par lequel ils croyaient honorer la divinité... « Leur religion imposait silence aux sentiments les plus sacrés de la nature, elle dégradait les âmes par des superstitions tour à tour atroces et dissolues, et l'on est réduit à se demander quelle influence morale elle pouvait exercer sur les mœurs du peuple. » (CREUZER.)

Les sacrifices humains étaient le sacrifice par excellence. Ils étaient spécialement usités en l'honneur de Melqarth, d'Astarté à Laodicée, de Tanith à Carthage. La forme la plus fréquente de ce mode de sacrifice était le sacrifice des premiers-nés et plus généralement des nouveau-nés. (Ph. BERGER, art. Phénicie, *Encyclop. des sciences religieuses*.)

Cette religion de la Phénicie fut propagée au loin dès une époque très reculée par des navigateurs de Sidon et de Tyr... En Crète, le Minotaure dévoreur d'enfants et le géant de bronze enflammé, appelé Talos, qui consumait, dit-on, les étrangers qui abordaient dans l'île, n'étaient autre chose que... Baal-Moloch. Chypre et Cythère avaient reçu des Sidoniens le culte de la déesse-nature... de l'*Astoreth*, qui devenue *Aphrodite*, fut portée de là dans toute la Grèce... avec les surnoms de Cypris et Cythérée. A Rhodes, le Soleil avait sa statue colossale, et Saturne y réclamait comme le Baal phénicien auquel il avait été assimilé par les Grecs, des victimes humaines. Les Cabires de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace se rattachaient également par certains côtés, au système religieux des Chananéens. (LENORM. et BABELON, *Hist. anc.*, t. VI, p. 576-579.)

« La religion des Phéniciens présente le même caractère que leur art, leur écriture, toute leur civilisation en général; elle marque le passage des religions orientales à la religion grecque. Les Phéniciens ont pris à l'Égypte et à l'Assyrie la plupart de leurs dieux, et c'est en passant par leur milieu qu'un grand nombre de ces divinités se sont introduites dans le Panthéon grec. Ils ont été en commerce, comme en religion, les grands commis-voyageurs de l'antiquité entre l'Orient et l'Occident (1). » (Ph. BERGER, *Encyclop., etc...* Art. Phénicie, p. 537.)

l'expression latine employée par saint Augustin (voir plus loin), pour définir les tristes individus qui, jusqu'à son époque, souillaient de leur présence les rues de Carthage. On les appelait aussi *Kelbim* (chiens). — Voir LENORM., loc. cit., t. II, p. 213.

*Kedeschim* et *Kedeshot*, c'est aussi au fond le même mot que *Kadosch*. Les francs-maçons qui se parent glorieusement du titre de *Chevaliers-Kadosch*, ont là des aïeux et des aïeules dont ils peuvent être fiers. (N. du R.)

(1) Faisons observer que les deux derniers passages cités viennent encore fortifier la thèse de l'*origine égypto-phénicienne*, commune à la plupart des mystères religieux de l'Antiquité.

Pour en terminer avec les horreurs phéniciennes, donnons quelques lignes de Stanislas de Guaita, rénovateur en France de la secte occultiste, *la Rose-Croix Kabbalistique*, dont il fut le grand maître. Elles sont curieuses à plus d'un titre.

« Avatar de Satan, ce *Moloch* de bronze à tête de veau, l'idole des Ammonites, aux bras largement ouverts pour étreindre les victimes dont ses entrailles de métal rougi s'apprêtent à dévorer la chair.

Et ce Bel-Phégor de la Palestine, l'idole barbue dont la bouche, béante... : moins sanguinaire divinité, mais plus abominable encore, exclusivement avide, nous dit Philon (1), d'offrandes stercoraires et pollutionnelles.

Avatars de Satan, cet *Adramelek* de Sepharvaïm (le roi magnifique) et ce *Mélicerte* de Ténédos (le roi de la terre) : jusqu'à leurs narines montait en guise de cinname, le relent de la chair grillée sur l'autel ardent où les jeunes mères offraient en sacrifice leur enfant premier-né.

Et le prince des mouches, ce Dieu *Beelzebub* de Syrie, dont la statue attirait tous les moustiques du pays, car on prenait soin de l'entretenir ruisselante de sang. » (Stan. DE GUAITA, *Le Temple de Satan*, p. 66.)

On conçoit dès lors les saintes et fougueuses invectives des prophètes de Jéhovah contre les Sodomes de la Phénicie, contre les temples remplis de parasites, de mignons et de chanteuses, contre des pratiques obscènes, qui flattant les sens, menaçaient sans cesse de faire invasion dans Israël. (LENORM. et BABELON., loc. cit., t. VI, p. 578.)

Voici quelques-unes de ces objurgations, tirées de l'Écriture sainte :

Et qu'ils n'offrent plus leurs sacrifices aux démons auxquels ils se sont prostitués. Que ce leur soit une ordonnance perpétuelle dans les âges (*Lévitique*, xvii, 7.)

... Tu ne donneras point de tes enfants pour les faire passer par le feu à l'honneur de Moloch, et tu ne profaneras point le nom de ton Dieu : **Je suis l'Éternel**. (*Lévitique*, xviii, 21.)

... Quiconque des enfants d'Israël... donnera de ses enfants à Moloch sera puni de mort ; le peuple du pays l'assommera de pierres. (*Lévitique*, xx, 2.)

... Pour ce qui est de la personne qui se détournera après ceux qui ont l'esprit de Python, et après les devins, se prostituant après eux. je mettrai ma face contre cette personne, et je la retrancherai du milieu de mon peuple. (*Idem.*, 6.)

(1) Philon, le philosophe platonicien, surnommé *le Platon juif*.

... Quand un homme ou une femme aura un esprit de Python, ou sera devin, on les fera mourir; on les assommera de pierres; leur sang est sur eux. (*Idem.*, 27.)

... 10. Il ne se trouvera personne parmi toi qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille, ni devin ni aucun qui fasse des prédictions, ni qui fasse des prestiges,

11. Ni enchanteur qui use d'enchantements, ni homme qui consulte l'esprit de Python... ni aucun qui interroge les morts.

12. Car quiconque fait ces choses-là est en abomination à l'Éternel... (*Deutéronome*, xviii.)

... 4. Alors le roi (*Josias*) commanda à Hilkija, le grand sacrificateur... de tirer hors du temple de l'Éternel tous les ustensiles qui avaient été faits pour Baal, et pour les bocages et pour toute l'armée des cieux, et il les brûla hors de Jérusalem...

... 7. Après cela, il démolit les maisons des prostituées qui étaient dans la maison de l'Éternel...

... 13. Le roi profana les hauts lieux vis-à-vis de Jérusalem, à droite du mont des Oliviers, que Salomon, roi d'Israël, avait bâtis à Ashtoreth, l'abominable idole des Sidoniens et à Kemos, l'idole des Moabites, et à Milcom, celle des enfants de Hammon. (II, *Rois*, xxiii.)

30... Les enfants de Juda ont mis leurs abominations dans cette maison où mon nom est invoqué!

31. Et ils ont bâti les hauts lieux de Tophet, dans la vallée des fils de Hinnom pour brûler leurs fils et leurs filles au feu!... (*Jérémie*, vii.)

La magie et les sacrifices humains, tels sont les deux crimes suprêmes le plus reprochés dans les Ecritures saintes, aux Chananéens et aux Israélites prévaricateurs (1).

Ajoutons que le mélange intime de la Magie avec le Paganisme nous est montré de la façon la plus intéressante dans la vie de saint Cyprien, martyrisé à Nicomédie, en Bithynie, l'an 304. Avant sa miraculeuse conversion, c'était un fanatique sectateur des dieux, et il se livrait aux pratiques de sorcellerie les plus coupables. Par ses évocations, il entra en rapport avec les esprits mauvais qui lui apparaissaient sous des formes sensibles. (*Les Petits Bollandistes, vies des saints*, t. XI, p. 408-416.)

Un siècle plus tard, saint Augustin a démontré dans son admirable *Cité de Dieu*, quels liens étroits unissaient dans le Paganisme les mystères ésotériques avec les pratiques de la magie démoniaque et les rites les plus odieux, souillés de tous les stupres et de toutes les

(1) Ne faut-il pas qualifier aussi de la sorte les juifs dégénérés, les juifs du Talmud et de la Kabbale, les juifs assassins du R. P. Thomas à Damas et les juifs de Tizza-Eslar?



cruautés. Aussi, pour terminer cette étude, destinée justement à montrer les adeptes des vieux mystères, les adorateurs des anciens dieux, sous le triple jour d'initiés, — de magiciens, — de corrupteurs et de corrompus, — je ne saurais mieux faire que de choisir dans la *Cité de Dieu*, quelques passages où le vaillant Père de l'Eglise a été d'une éloquence plus particulièrement poignante et inspirée.

Et moi aussi à l'âge de l'adolescence, j'assistai à ces spectacles sacrilèges... à ces jeux infâmes célébrés en l'honneur des dieux et des déesses ! Au jour de l'ablution solennelle de la vierge céleste Bérécynthia, mère de tous les dieux, en public devant sa litière, les plus vils histrions chantaient de telles ignominies qu'il eut été honteux de les entendre non pas à la mère des dieux, non pas à la mère d'un sénateur ou d'un honnête homme quelconque, mais à la propre mère de l'un de ces tristes bouffons !...

Si c'est là une cérémonie sacrée, qu'est-ce donc qu'un sacrilège ? Si c'est là une ablution, qu'est-ce donc qu'une souillure ?

... Qui ne sait quels Esprits se complaisent à de pareilles infamies, à moins d'ignorer l'existence même des Esprits immondes, séducteurs des hommes sous le nom de dieux ! (*Cité de Dieu*, lib. II, cap. IV.)

Les dieux ont-ils jamais réprimé la malice humaine ? Qu'on nous le prouve ! Mais qu'on n'allègue pas ici de vains chuchotements murmurés à l'oreille de quelques rares initiés !... Qu'on nous cite des lieux, consacrés à de pieuses réunions exemptes de chants obscènes et de postures cyniques !... (*Id.*, lib. II, cap. VI.)

Jam quod in Liberi sacris honesta matrona pudenda virilia coronabat, spectante multitudine, ubi rubens et sudans, si est ulla frons in hominibus, adstabat forsitan et maritus ; et quod in celebratione nuptiarum, super Priapi scapum nova nupta sedere jubebatur : longe contemptibilia atque leviora sunt prae ista turpitudine crudelissima vel crudelitate turpissima, ubi daemoniacis artibus sic uterque sexus illuditur, ut neuter suo vulnere perimatur... Ibi sic dehonestatur novae nuptae verecundia, ut non solum fecunditas, sed nec virginitas adimatur ; hic ita amputatur virilitas, ut nec convertatur in feminam, nec vir relinquatur. (*Ibid.*, lib. VII, cap. XXIV.)

Itemque de mollibus eadem Matri Magnae contra omnem virorum mulierumque verecundiam consecratis (1), qui usque in hesternum diem madidis capillis, facie dealbatâ, fluentibus membris, incessu femineo per plateas vicosque Carthaginis, etiam a populis inde turpiter viverent exigebant, nihil Varro dicere voluit. — Ici l'interprétation manque, la raison rougit, la parole s'arrête ! La Grande-Mère l'emporte sur tous les dieux, ses enfants, non par l'excellence de la divinité, mais par l'énormité du crime ! C'est une monstruosité qui fait pâlir celle de

(1) Les *Kedeschim*.

Janus : lui, il n'est hideux que par la difformité de ses statues! Elle, la Grande-Mère des Dieux, elle est hideuse par la cruauté de ses mystères! (*Cité de Dieu*, lib. VII, cap. xxvi.)

Que le caractère des cultes païens soit d'être un mélange d'infamies et d'horreurs, c'est chose notoire! *Mais à quoi, à qui s'adressaient ces cultes?* On ne le saurait pas de façon aussi évidente si l'histoire n'attestait que ces abominables hommages ont été arrachés par les terribles menaces des dieux eux-mêmes! Plus de doute maintenant! Ce sont les funestes démons, *les Esprits immondes* que toute la théologie civile attire et évoque dans de stupides simulacres, dont ils se servent pour parvenir à la possession de cœurs abrutis! (*Cité de Dieu*, lib. VII, cap. xxvii.)

Louis DASTÉ, Ingénieur.

(A suivre.)



## REVUE DE LA PRESSE

**Photographie des effluves humains.** Historique, discussion, etc., par E. N. SANTINI, 1 vol. in-4° de XI-128 pages. (Paris, Mendel, sans date.)

Ce livre est d'actualité et a la prétention de donner simplement les pièces du procès ouvert entre les spirites et les physiciens. Notons cependant qu'à la fin l'auteur se prononce catégoriquement. « La *matière*, écrit-il, en quelque état de raréfaction ou de condensation qu'elle soit, et la *force* qui la régit sont seules en jeu dans ces phénomènes. Les Esprits n'ont rien à voir en cette affaire. *L'Âme pas davantage* (p. 122). »

M. Santini serait-il de ceux qui ne voient en l'homme qu'un *corps* et ne tiennent aucun compte de l'*âme* qui l'anime? Nous ne voulons pas le croire. Toutefois nous regrettons qu'il confonde perpétuellement *spiritualisme* avec *spiritisme*. Les deux termes sont bien différents, ils sont même opposés; et nous avons montré dans un ouvrage récent (1) combien il importe de prévenir leur confusion que s'efforcent de faire les ennemis de la foi et de la raison. Notre auteur du reste, hâtons-nous de le dire, ne se range pas parmi eux, comme en témoigne ce passage caractéristique : « Que l'*âme* puisse révéler sur une plaque sensible sa forme propre, c'est tout bonnement une impossibilité métaphysique, car nul outil *matériel*, nul procédé physique, s'appuyant sur la matière, ne permet de percevoir la forme propre d'un esprit. Qui dit esprit dit en effet, un être qui ne tombe pas sous nos sens et nos moyens de perception (p. 60). »

Dans une première partie de son livre, M. Santini expose les théories plus ou moins extravagantes qu'on a émis sur la *force psychique* : il échappe à la critique, se bornant en général au rôle de rapporteur fidèle. Nous ne croyons pas que « grâce au *corps astral* l'homme conserve une relation de sensibilité avec un membre amputé », et l'expérience d'un praticien a sa valeur.

La seconde partie est consacrée à la *photographie des effluves humains*, et particulièrement à la polémique du savant Dr Guebbard avec les spirites « extériorisateurs d'âme ». Le champ de bataille lui

(1) *Spiritualisme et Spiritisme*. (Téqui, 1898.)

appartient, n'en déplaise à M. Santini qui garde un faible pour les amusantes théories de M. Baraduc.

Nous exprimerons en terminant le regret que ce livre d'apparence neutre ne donne qu'une insuffisante idée de la question et surtout qu'il ne soit pas mieux ordonné et plus personnel.

D<sup>r</sup> SURBLED.

\*  
\* \*

**Le Moyen Age médical**, par le D<sup>r</sup> Edmond DUPOUY, 1 vol. in-18 de 372 pages. (Paris, Société d'éditions scientifiques, 1895.)

Le sujet abordé par notre savant confrère est immense et ne saurait être qu'effleuré dans un livre. « J'ai essayé, dit-il dans sa Préface (1888), de tracer avec exactitude les physionomies différentes, cléricales et laïques, des médecins du moyen âge. J'ai voulu rechercher l'origine de nos prédécesseurs, connaître leur philosophie, savoir comment ils sont arrivés à nous transmettre le flambeau des sciences que l'antiquité leur avait légué. Dans une autre partie de mon travail, j'ai esquissé le récit des grands drames pathologiques qui ont, pour ainsi dire, caractérisé chaque siècle du moyen âge : les pestes, les fièvres éruptives et les autres maladies épidémiques. Je me suis attaché particulièrement à l'histoire de la lèpre et du gros mal ; et davantage encore à celle de cette névrose étrange connue sous le nom de *démonomanie*, en lui donnant tous les développements qu'elle comporte, en la mettant au point exact de la science moderne. J'ai cherché enfin, dans la dernière partie de mon travail, à déterminer le rôle que tenaient autrefois, dans la société, les médecins et les idées médicales, d'après l'importance qui leur fut donnée dans la littérature du temps. »

Le temps nous manque pour analyser comme il convient l'œuvre considérable du D<sup>r</sup> Dupouy. On y trouve beaucoup d'érudition, mais pas toujours de première source ni de bon aloi. L'histoire de la médecine au moyen âge est loin d'être exactement rapportée, même en raccourci : l'auteur n'y consacre que 46 pages. Mais c'est surtout sur le chapitre de la *démonomanie* que nous aurions de nombreuses et graves réserves à faire. L'auteur ne connaît l'Église et les théologiens que par ouï-dire et professe une science trop matérialiste pour juger sainement les choses : il ne voit dans tout le moyen âge que « crimes et sottises des prêtres apostoliques et romains ». Il consacre un chapitre à « l'hytéro-démonomanie des cloîtres », comme si les accidents de Loudun et d'Aix pouvaient nous donner l'idée de la vie normale des couvents. N'insistons pas. L'ouvrage du D<sup>r</sup> Dupouy retarde trop manifestement sur la science du jour pour ne pas réclamer une seconde édition remaniée et expurgée.

D<sup>r</sup> SURBLED.

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Paris, 26 septembre 1898.

Monseigneur,

En lisant l'article de M. Tardivel sur la branche de coudrier comme baguette divinatoire des sources d'eau, je me suis rappelé l'histoire suivante, dont j'atteste la parfaite authenticité.

Il y a quelque dix ans, le beau-frère d'un de mes frères, tous les deux domiciliés à Aspres-sur-Buech (Hautes-Alpes), avait acheté une grande propriété foraine qui manquait d'eau. Pour en avoir, il fallait aller la chercher à la rivière, laquelle coulait assez loin de la maison, au fond d'une vallée, à près d'un kilomètre de distance. Le propriétaire, M. B..., faisait sans cesse part de sa désolation à mon frère, qui se transporta avec lui sur le terrain où se trouve la maison. Il s'arma, non d'une branche de coudrier, mais de sa montre d'or suspendue à une chaîne d'argent.

On allait de côté et d'autre sans succès : la montre ne devinait rien. Mais étant arrivés à une place qu'on m'a montrée, nos chercheurs virent avec étonnement la montre se balancer comme fait le balancier d'une horloge. On conclut d'un mouvement si insolite qu'il y avait là une source cachée dans les entrailles du sol. De là, des fouilles, qui, à deux ou trois mètres de profondeur, firent apparaître une grande quantité d'eau qui se perdait sous le sol. On la capta avec soin, on la recueillit dans un bassin, d'où on la dirigea par une conduite dans la cour de la maison d'habitation. Là fut construite une fontaine en pierre, d'où l'eau jaillit aujourd'hui en abondance. Cette eau est d'une grande pureté et très fraîche.

Voilà le fait. Quant à son explication, j'en laisse le soin à de plus savants que moi.

Je lis toujours avec le plus vif intérêt les si savants et si sages articles de la *Revue du Monde invisible*.

Recevez et agréez, Monseigneur, l'assurance de ma respectueuse considération.

V. DE BONNIOT, chan. titulaire de Paris.



Monseigneur,

Je vais vous citer quelques faits qui se passent dans certaines familles, après le décès d'un de ses membres, surtout lorsque l'on néglige d'accomplir ses dernières volontés, en ce qui regarde le soulagement de son âme. On trouve des taches couleur de sang dans les bouillies, dans le pain, etc. et des croix rouges dans les draps de lit, etc., ce qui n'avait pas lieu avant ledit décès, etc. D'autres fois on entend des bruits au grenier, aux escaliers, etc.; on voit des lumières à la limite d'un champ, etc.

Voici un fait particulier : Un homme vient à mourir, faisant héritier son frère avec mission d'élever, à un certain endroit de la propriété, une croix de valeur. Le frère ne fit d'abord rien, et on aperçut une lumière sortant de la chambre, où couchait le mort, parcourir la propriété et rentrer ensuite dans ladite chambre. L'héritier fit donc élever ladite croix, poussée par la parenté et autres, mais une croix insignifiante. La lumière continua son voyage, chaque nuit comme avant. Mais avant de rentrer à la maison, elle montait au haut de la croix et là elle apparaissait comme une gerbe de feu; cela a eu lieu pendant plus d'un an, et au vu de plusieurs centaines de personnes dudit village et des environs.

Voici un fait qui s'est passé non loin de mon presbytère. Un homme assez riche, vient à mourir. Son fils avare ne fait faire aucune prière pour ainsi dire. Aussi tout le temps qu'il reste dans cette maison, il entend, ainsi que cinq personnes qui étaient des métayers, âgés de plus de vingt ans, le soir vers onze heures, une personne qui marchait, venant d'une chambre vers la cuisine, où tout le monde était réuni : et comme de son vivant cette personne était infirme, on aurait dit entendre une béquille frappant sur le plancher.

Je ne finirai pas de vous dire les faits qui se sont passés seulement ici et aux environs, et tous ces faits extraordinaires ont cessé soit après un certain temps, quelquefois des années, mais surtout par des prières, des neuvaines, et par l'acquiescement des messes laissées par testament.

Abbé C. MARTIN.



Monsieur le Docteur Lucide,

Encore que vous me paraissiez (en une note de la page 243 du dernier numéro, 15 septembre 1898, de votre *Revue*) ne trouver que peu de charme aux lettres rectificatives, il me semble que votre courtoisie

et votre loyauté (sans parler de la charité chrétienne) vous feront prendre quelque plaisir à publier celle-ci dans votre prochain numéro. Si, en effet, j'estime que les droits de la critique s'étendent fort loin, je crois aussi qu'ils ont une limite et que si l'homme qui les exerce peut, en sa qualité d'homme, se tromper et manquer (aussi bien que le critiqué) de logique et de justice, il doit comme lui, du moins, s'attacher loyalement à la vérité. C'est tout ce que je réclame, et ce sont principalement *des faits* que je viens rectifier.

Dès le début de son article (visé plus haut), après avoir cité le passage de mon livre où je recommande d'appliquer la maxime de Chesterfield : *No heat!* Pas de chaleur, le Dr Lucide continue en ces termes :

« Nous applaudissons complètement à une pensée aussi juste que bien exprimée. Malheureusement le corps du livre contredit tout entier cette belle profession de foi, et M. de Fontenay se condamne lui-même en se révélant comme un chaleureux apôtre du spiritisme, « élevé dans « le sérail », en connaissant bien les détours et les tours » et décidé à faire passer sa théorie dans les faits, même quand les faits n'en donnent pas l'évidente et nécessaire démonstration. L'index bibliographique qui termine le volume suffit à lui seul à montrer la partialité intransigeante de l'auteur : il ne donne à consulter que onze savants, presque tous spirites ou occultistes, Papus, de Rochas, Aksakof, Delanne, Crookes, etc. Comment la critique ne serait-elle pas déçue et comme désarmée devant une telle inconséquence ?

« M. de Fontenay est spirite, croit au *périsprit* ou *corps astral* qu'il n'a jamais vu, et explique par cette « âme à demi matérielle » (*sic*) les phénomènes les plus complexes et les plus obscurs de la médiumnité. Comme les maîtres de son école, il prétend rattacher l'occultisme à la science, le spiritisme à l'hypnotisme et nier l'action surnaturelle, quelle qu'elle soit. »

Je crois difficile d'accumuler en aussi peu de lignes autant de... contre-vérités; — et je laisse pour compte au Dr Lucide (était-il en somnambulisme quand il a rédigé ce paragraphe?) la contradiction surprenante de sa dernière phrase où l'on voit *un spirite qui prétend nier l'action surnaturelle, quelle qu'elle soit*. Cela est d'une jolie force si j'entends encore un peu le français. Mais je reviens aux faits. — Loin d'être un chaleureux apôtre du spiritisme, je ne suis nullement spirite. Je n'ai pas été « élevé dans ce sérail »; je n'en connais pas plus que vous sans doute ni les détours ni les tours.

Spirite, je le suis si peu qu'après avoir, en un court demi-chapitre de mon livre, donné l'explication des phénomènes *au point de vue spiritique*, j'ai cru devoir m'excuser auprès des spirites des erreurs que j'avais pu commettre, n'étant aucunement qualifié pour parler en leur nom, et j'ajoutais (p. 144) :

« Si j'ai erré sur quelque point de détail, ce qui est fort possible, je prie que l'on m'excuse. Je l'ai fait sans aucune intention malveillante

à l'égard d'une théorie très intéressante, mais que je n'ai pu étudier d'assez près pour me créer une conviction sérieuse. »

Spirite, je le suis si peu que toute la fin de mon ouvrage et spécialement le chapitre IX sont consacrés à l'exposition d'une hypothèse dynamique à laquelle la théorie animique-spiritique effleurée précédemment ne sert que d'introduction.

Maintenant, si pour être spirite, selon vous, il suffit d'avoir expérimenté Eusapia (sous prétexte que les phénomènes qu'elle produit seraient dus au dire de quelques chercheurs, à l'intervention des *Esprits*), alors il me faut bien me résigner à être spirite, mais je laisse à vos lecteurs le soin d'apprécier l'abus que vous faites d'un mot, lequel d'ailleurs n'a rien de déshonorant, mais qui, en vérité, ne saurait m'être appliqué.

Vous m'accusez ensuite de vouloir « faire passer ma théorie dans les faits ». Bien au contraire, je m'applique à faire entrer les faits dans une théorie qui les contienne tous, et je crois agir ainsi conformément aux principes fondamentaux de toute science véritable. — Les spirites que vous dédaignez si fort peuvent du moins revendiquer le très grand honneur d'avoir, par leur infrangible opiniâtreté, forcé des physiciens à reconnaître comme *vérités de fait* ce que la science officielle et matérialiste a cherché pendant si longtemps à reléguer au rang des fables et des billevesées.

Puis vous me reprochez ma « partialité intransigeante » et mon « inconséquence » parce que je n'ai donné à consulter « que onze savants, presque tous spirites ou occultistes » dans mon index bibliographique ! Ici, j'ai cru rêver. Fallait-il donc citer des maîtres de danse ? Et si le Dr Lucide écrit un livre de médecine, se référera-t-il en dernière page au Cuisinier Bourgeois ou bien à l'Art d'accommoder les restes ? — J'ai indiqué tout simplement le nom des auteurs dont je jugeais les ouvrages susceptibles d'éclairer ou de compléter le mien, en un mot d'en faciliter l'intelligence au lecteur. Je ne vois là ni partialité ni inconséquence. Il est vrai que j'aurais pu faire étalage de facile érudition et accumuler, comme d'autres, une bonne centaine de titres disparates relevés au hasard dans quelque catalogue de librairie. C'est un genre d'attrape-nigauds dont j'estime qu'un auteur sérieux peut négliger l'emploi.

Je ne veux plus relever qu'une seule erreur de fait mais vous trouverez sans doute avec moi qu'elle a son importance. Je commence par citer le texte de l'article (p. 244). Il s'agit des mouvements produits au voisinage d'Eusapia :

« Ces mouvements, nous n'avons pas à les expliquer ici, mais nous n'hésitons pas à les tenir pour très mystérieux, au contraire de M. de Fontenay qui s'en rend aisément compte grâce à ses notions... spirites. « L'explication la plus simple, écrit-il, et, je crois, la plus rationnelle (?) de ces différents phénomènes consiste à admettre l'action



« d'une main demi-fluidique soit extériorisée par Eusapia comme prolongement de sa main charnelle (!), soit plus probablement matérialisée, de toutes pièces en quelque sorte, à proximité de n'importe quel point de son corps (!!). Plus rarement, il y aurait matérialisation ou extériorisation d'une autre partie de son individu, par exemple de la tête, ainsi que nous en avons eu la preuve (?) par le moulage du 27 juillet. » Bien entendu, notre auteur n'apporte pas la moindre preuve scientifique à l'appui de son audacieuse affirmation. »

Si le Dr Lucide, au lieu d'agrémenter mon humble prose de ses points d'interrogation ou d'exclamation, avait bien voulu continuer sa lecture deux lignes plus loin, il aurait vu (tout de suite après : *moulage du 27 juillet*) : « A coup sûr cette explication ne prétend pas indiquer la cause des phénomènes; elle ne porte que sur la façon dont ils se produiraient, et je ne l'offre, du reste, qu'à titre d'hypothèse. »

Or voilà que cette *hypothèse*, sous la plume prestigieuse du Dr Lucide, devient subitement, comme vous venez de le constater, une *audacieuse affirmation*. — La critique d'un ouvrage est aisée dans ces conditions, mais vous voudrez bien admettre que ce sont là procédés peu... scientifiques, et j'ai le droit de m'étonner qu'avec une pareille méthode d'analyse et de jugement, le Dr Lucide se montre plus difficile à l'égard de la mienne que nombre d'hommes très habitués aux recherches précises et qui m'ont fait l'honneur de la trouver suffisante.

Je ne signale que pour mémoire les autres inexactitudes du Docteur qui nous appelle tantôt *les invités*, tantôt *les humbles croyants* d'Eusapia. C'est elle qui était — ainsi que nous tous — *l'invitée* de M. Blech, et nous étions si peu les humbles croyants dont on parle que j'ai dû consacrer une quinzaine de pages à la discussion du *contrôle*, c'est-à-dire de toutes les précautions dont nous nous sommes entourés pour éviter les supercheries. — Peut-être ces garanties ne paraissent-elles pas encore suffisantes au Dr Lucide? Mais alors il eût été plus raisonnable et plus digne d'un vrai savant de nous signaler les points faibles : d'autres observateurs eussent tiré quelque profit de cette critique, et leur attention se fût portée plus spécialement sur ces points.

Le reproche adressé à Eusapia de « se faire payer » est à prendre en considération, car la question du médium payé ou non payé est encore discutée. — Pour moi qui, dans l'intérêt supérieur de la vérité, pose en principe que *tout médium doit être soupçonné de fraude* (vous voyez, entre parenthèses, combien je suis croyant!), j'attribue la supériorité au médium payé parce qu'il est plus soumis et qu'on peut l'assujettir à des mesures de surveillance et de contrôle que l'on n'oserait imposer à une femme du monde.

Quant à la question de l'obscurité, il est inexact qu'Eusapia « pour

faire ses tours », ne veuille « pas d'autre moyen ». Il est tout un ordre de phénomènes que nous avons obtenus *en pleine lumière*, par exemple les lévitations (dont j'ai même pu photographier un certain nombre à l'éclat éblouissant du magnésium).

Malheureusement il est certain que pour quelques autres phénomènes Eusapia réclame une lumière très atténuée. Je suis le premier à m'en affliger, mais je trouve puéril de prendre occasion de ce fait pour s'écrier : « Pas d'emballement dans la voie des théories mensongères et des vaines hypothèses ! Nous appelons encore sur les expériences les éblouissants rayons du soleil, au rebours d'Eusapia Paladino qui appelle la nuit et le mystère, et nous répétons victorieusement le mot de Goethe mourant : *De la lumière, de la lumière !* » — Ça, c'est de la littérature, ou bien le caprice d'un enfant gâté qui veut la lune. Alors n'iez les étoiles parce que vous ne pouvez pas les voir en plein jour ! Eusapia vous présente des faits parfaitement surprenants qu'elle produit en pleine lumière. Au lieu de disenter ceux-là, il vous plaît de vous retrancher derrière de certains autres faits qui doivent être « *des tours* » selon vous, parce que l'obscurité est nécessaire à leur production. Encore une fois cela va contre toutes les règles de la logique. Les sciences naturelles vous fournissent d'autres exemples du rôle que joue nécessairement l'obscurité dans certains cas, et pour n'en citer qu'un, d'observation journalière, je m'engage volontiers à discuter la question *au fond* le jour où le Dr Lucide m'aura envoyé son portrait photographique obtenu *sans chambre noire ni cabinet sombre* — et alors je crierai à mon tour : Vive la lumière !

Je me consolerais difficilement d'avoir dû réclamer de votre courtoisie et de votre impartialité une rectification aussi... *encombrante*, comme vous dites, si je ne supposais qu'en fin de compte, dans une *Revue du Monde invisible*, la question sur laquelle j'ai dû insister est de celles qui préoccupent forcément le lecteur. Je vous assure que je n'ai aucun intérêt à raconter ce qu'on appelle vulgairement *des batailles*. Or, je vous affirme que les faits retenus de Montfort-l'Amaury et exposés dans mon compte rendu ont été observés sous de telles garanties de contrôle et de surveillance qu'ils sont dès maintenant comparables selon moi aux phénomènes officiellement catalogués des sciences physico-chimiques et qu'il m'est aussi impossible d'en douter que de contester la neutralisation de la chaux par l'acide sulfurique ou la double réfraction du spath. — Je sais que l'expérience des uns, malheureusement, ne sert presque jamais aux autres. Donc on me croira ou on ne me croira pas. Je demande seulement que les incrédules imitent Lombroso l'incrédule et qu'ils expérimentent aussi quand ils en trouveront l'occasion. Nous n'aurons, ni vous ni moi, perdu notre temps si la lecture de ces pages détermine un seul de vos lecteurs à examiner par lui-même des faits au sujet desquels explications et théories différeront longtemps encore, je pense, mais dont la matérialité

n'est plus douteuse pour quiconque a pu les étudier impartialement et dans de bonnes conditions.

Veuillez agréer, monsieur le Docteur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. DE FONTENAY, à Sommant.

23 septembre 1898.

Aucune *revue* n'aime les lettres rectificatives *encombrantes* qui privent les lecteurs d'articles originaux et intéressants : chacun sait cela. Mais nous tenons à insérer la lettre de M. de Fontenay, malgré sa longueur. Notre auteur n'aime pas la critique. Tant pis pour lui. Nous n'avons rien à retrancher à notre compte rendu, forcément très succinct, mais clair, logique et impartial.

Nous n'avons pas parlé, *par charité*, de l'hypothèse dynamique exposée au chapitre IX. La physique contemporaine n'accepte plus ces échappées aventureuses dans le domaine du rêve : elle réclame des faits positifs, sérieusement expérimentés.

Nous avons dit que les *spirites* nient l'action surnaturelle, et nous le répétons. Malgré le rapprochement des mots, il n'y a aucun rapport entre le *spiritisme* et le *spiritualisme*. M. de Fontenay le sait bien, puisqu'il rappelle dans sa lettre que *quelques* chercheurs prétendent faire intervenir les *esprits* dans les phénomènes spirites. Les autres, c'est-à-dire la grande majorité, n'admettent ni Dieu, ni diable, ni âme spirituelle, ils nient « toute action surnaturelle ». Ce sont des *matérialistes* masqués.

M. de Fontenay s'indigne d'être traité de *croyant*, et c'est lui-même qui s'est attribué ce qualificatif nullement offensant. « Quels ne furent pas, écrit-il, mon plaisir et ma surprise, lorsque je descendis déjeuner le lundi matin, en apprenant qu'Eusapia *voulait absolument profiter* de ce que nous étions peu nombreux ce jour-là pour avoir une petite séance intime, *entre croyants!* » (P. 47.)

Notre savant *incrédule* voulait que la *Revue* parlât une seconde fois de son modeste livre : il est satisfait. Nous ne refusons pas la réclame, mais nous devons *avant tout* la vérité à nos lecteurs : ils sont édifiés maintenant et adhéreront à toutes les réserves formulées sur un livre qui pose la question d'Eusapia Paladino, mais ne la résout pas. L'auteur n'est pas *spirite*, il est digne de l'être.

D<sup>r</sup> LUCIDE.

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

**Lettre de Mgr Germain, évêque de Rodez, à Mgr Méric,  
Directeur de la « Revue du Monde Invisible ».**

---

Rodez, 22 octobre 1898.

Monseigneur,

La grande question de l'au delà qui, dans tous les temps, a préoccupé l'humanité, tourmente visiblement notre génération inquiète.

Son scepticisme ne tient plus devant les phénomènes merveilleux dont la science ne parvient pas toujours à découvrir le mystère, et qui trahissent une raison supérieure et des lois inconnues.

La lassitude du doute, les progrès modernes, le désir de savoir ont créé parmi nos contemporains un mouvement violent qui entraîne les curieux et les savants vers l'étude du merveilleux avec un engouement frénétique et, quelquefois, avec une audace téméraire.

Or, il y a là un danger capital que l'on ne soupçonne pas assez.

Ces graves et délicates questions ont besoin d'être nettement abordées, et d'être traitées sérieusement avec toutes les données de la science et toutes les lumières de la foi.

Je ne m'étonne pas qu'un grand nombre d'esprits élevés et cultivés s'en soient préoccupés, et que la science catholique qui ne saurait se laisser devancer par personne dans la défense et la recherche de la vérité, ne reste pas plus longtemps indifférente à ce grand mouvement.

Il lui appartient, en effet, d'éclairer les fidèles, de les détourner des pratiques coupables et dangereuses auxquelles on voudrait les convier, de prévenir enfin parmi eux le retour aux désordres inqualifiables et aux superstitions qui

furent la honte du paganisme et des antiques civilisations depuis longtemps disparues.

Mieux que tout autre, Monseigneur, vous étiez préparé pour faire une œuvre apologétique sérieuse, en pareille matière. Plus que personne aujourd'hui vous avez autorité pour entreprendre et mener à bonne fin une œuvre aussi difficile et d'une importance capitale.

Vos consciencieuses recherches, ces études approfondies dont vous nous avez donné le fruit très goûté dans de remarquables ouvrages qui ne passeront pas, et que le clergé apprécie avec la plus haute estime, vos grands et légitimes succès dans votre enseignement à la Sorbonne, votre prudence, votre science théologique, votre inviolable attachement et votre soumission filiale envers l'Église, voilà, Monseigneur, les mérites qui, en vous donnant une autorité particulière, vous ont permis de réunir du premier coup, autour de vous, des sympathies ardentes et de sérieux collaborateurs.

Vous justifierez, je le sais, cette confiance, en tenant avec honneur, d'une main, le flambeau de la science, et de l'autre, celui de la foi.

Vos travaux, dont l'intérêt va toujours grandissant, prouveront que la raison et la foi, loin d'être ennemies, sont deux sœurs qui doivent se donner la main. Votre œuvre apologétique si ardue, si courageuse, si nécessaire, aura pour effet, j'en suis sûr, de signaler, dans les nouvelles découvertes de la science, des preuves inattendues, des arguments nouveaux, les éléments d'une démonstration lumineuse de la vérité de l'enseignement catholique.

Je lis votre Revue à laquelle je me suis abonné dès le premier jour avec le plus grand intérêt. Cette œuvre délicate demande de votre part une surveillance scrupuleuse et une sévérité vigilante dans le choix de vos collaborateurs.

Ceux qui vous connaissent sont déjà rassurés : ils ont confiance dans votre conscience et dans vos lumières ; ils ne peuvent que vous encourager et vous bénir.

Agréez, je vous prie, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur.

† AUGUSTIN, *Évêque de Rodez.*

# LE FANTOME DES VIVANTS

(Suite)

## I

Comment expliquera-t-on qu'une créature se trouve simultanément en plusieurs lieux, qu'un être vivant apparaisse à un autre vivant, appelle son attention, qu'il parle, qu'il agisse, et qu'il revienne, ensuite, à son point de départ, où il retrouve son corps plongé, le plus souvent, dans un profond sommeil?

Le pieux et savant cardinal Bona vous dit : « Parmi les théologiens les plus écoutés, les uns prétendent que l'âme reprend son propre corps et le fait se mouvoir; les autres déclarent que l'âme se fait, selon les circonstances, un corps dont elle emprunte à l'air les éléments; d'autres encore, tout en reconnaissant que ce phénomène ne répugne pas aux *forces naturelles* de l'âme, hésitent, et n'osent pas se prononcer (1). »

L'observation du cardinal Bona nous rappelle que cette question présente des difficultés particulières, et qu'il serait au moins imprudent de la trancher, avant d'en avoir fait un examen approfondi. Qu'on en cherche l'explication dans des considérations de l'ordre métaphysique et philosophique : que l'on préfère s'établir sur le terrain pratique de l'expérimentation et interroger les sciences naturelles, il faudra toujours procéder avec une grande prudence, éviter les conclusions hâtives, les hypothèses risquées, les impulsions souvent dangereuses de l'imagination, et ne jamais s'écarter de cette méthode philosophique sévère sans laquelle il

(1) *De discr. spir.*, cap. xix, p. 310. *Quæstiones sunt in utramque partem in scholis agitate.*

devient impossible de comprendre et d'interpréter les faits que l'on a constatés.

Le texte cité nous rappelle aussi que nous sommes en présence d'une question librement discutée dans les écoles. Chacun a le droit d'avoir ici son opinion, de penser, de chercher, d'exposer le fruit de ses méditations et de ses travaux. Je ne connais rien de plus pénible que l'empressement irréfléchi avec lequel certains esprits, absolument étrangers aux révélations des sciences naturelles et aux expériences les plus récentes, lancent l'anathème à ceux qui ne partagent pas leur sentiment ou leurs préjugés.

Le problème de la bilocation ou de l'apparition des vivants aux vivants relève de la théologie, de la philosophie et des sciences naturelles. On reprochera peut-être à certains théologiens et à certains philosophes d'avoir considéré le problème à un point de vue trop métaphysique, trop abstrait et d'avoir négligé l'expérimentation et les faits.

Mais les philosophes reprocheront peut-être aux naturalistes d'avoir trop dédaigné la philosophie et la théologie, et d'avoir oublié les principes de la méthode scientifique et philosophique dans leurs déductions et dans leurs conclusions précipitées.

Nous recueillerons impartialement les réponses des théologiens, des philosophes et des physiologistes, et nous étudierons ensuite, avec un soin particulier, les expériences très sérieuses, très sincères qui ont été faites en Angleterre avec Katie King, en France et en Italie avec Eusapia Paladino.

Tel est l'ordre que nous suivrons dans ce travail avant de donner nos propres conclusions.

## II

Voici d'abord les théologiens.

« L'opinion généralement adoptée par les théologiens qui suivent docilement Aristote, consiste à nier, non seulement la réalité de la bilocation, mais sa possibilité même, et à

expliquer le fait de la double présence par une représentation angélique à l'un des deux endroits.

« Mais où s'opère la représentation? Est-ce au point où se produit l'apparition? ou bien en celui que la personne quitte pour apparaître au loin? Les avis sont partagés.

« Le sentiment le plus commun est que le sujet de l'apparition demeure à l'endroit où il se trouve, et que les anges le remplacent au lieu où il apparaît. Dans cette opinion, ce n'est pas Alphonse de Liguori qui a assisté le pape Clément XIV, mais un ange qui avait pris ses traits; ce n'est pas la mère Agnès de Jésus qui s'est montrée à M. Olier, mais un ange représentant la vénérable prieure de Langeac.

« Nous ne contestons pas que ces apparitions ne puissent se faire par représentation; seulement pour affirmer qu'il en a été ainsi, il faut des preuves positives, lesquelles ne se rencontrent dans aucun des cas que nous avons cités. Mais, érigée en principe, cette interprétation est contredite de deux manières.

« Premièrement, par les personnages apparus. — Saint Alphonse de Liguori revenant à lui, déclare qu'il vient d'assister le pape et qu'il l'a vu mourir. La mère Agnès déclare à M. Olier qu'elle lui a apparu deux fois, à Paris. Il est vrai, Marie d'Agréda incline à expliquer ses apparitions au Nouveau-Mexique par la substitution d'un ange: mais, ses directeurs soumirent ces apparitions à l'examen de plusieurs théologiens très versés dans la théologie mystique, et leurs conclusions furent que la célèbre religieuse avait été corporellement présente en Amérique, sans cesser d'être visible en Espagne.

« En second lieu, les accidents physiques qui arrivent parfois à la personne *bilocalisée* infirment plus expressément encore la théorie de la substitution angélique à l'endroit de l'apparition. Sainte Lidwine, revenue de ses voyages miraculeux, gardait sur son corps des traces sensibles de ce qu'elle avait ressenti durant ses pérégrinations, une entorse au pied, une épine à la main, et l'on raconta la même chose de l'extatique Catherine Emmerich. — Marie d'Agréda transportée en



Amérique, y éprouve les ardeurs du climat et les autres particularités dont nous avons parlé (1). »

### III

Que les anges, ou les bons esprits, remplissent un rôle important dans l'univers, c'est une vérité enseignée par tous les théologiens, et cette vérité explique un grand nombre de phénomènes dont le mystère et l'obscurité pourraient troubler notre raison. Mais qu'il soit nécessaire de recourir à l'intervention des anges pour expliquer les fantômes des vivants et les bilocations, nous ne pouvons pas le croire.

Il faut observer que généralement, sauf de rares exceptions, la personne qui apparaît en deux endroits est plongée dans un état de sommeil, de torpeur, ou d'extase, pendant que son fantôme se révèle ailleurs; nous en avons fait l'observation dans l'article précédent, et cet état singulier dure aussi longtemps que l'apparition, il naît avec elle, il cesse avec elle, et, quand l'apparition est finie, le sujet semble renaître, il s'éveille et il prend possession de ses sens.

Manifestement, cet état du sujet, cette insensibilité, ce sommeil, cette suspension accidentelle des fonctions de la vie de relation indiquent une participation personnelle, directe, mystérieuse à l'apparition, à la bilocation. Le sujet joue ici un rôle, il est actif.

Si nous disons : c'est un ange qui prend la forme corporelle d'une personne et qui apparaît à un autre endroit, en obéissant aux lois de la Providence, il est évident que tout se passe en dehors du sujet dont le fantôme se révèle à d'autres vivants, toute l'apparition est l'œuvre exclusive de l'ange, et le sujet n'y prend aucune part. Et alors, comment expliquerait-on l'extase et la torpeur, comment expliquerait-on la concomitance du sommeil et de l'apparition? Comment expliquerait-on que le sujet ait conscience de s'être

(1) RIBET, *La Mystique divine*, t. II, p. 202.

transporté réellement dans un autre lieu, d'avoir vu réellement l'ami ou le parent, dont le souvenir devenait une obsession pénible, de lui avoir parlé, de l'avoir embrassé? Comment expliquerait-on, non seulement cette conscience si nette, mais le sentiment de joie et la satisfaction si vive que ressent le mourant dans l'étreinte suprême de l'agonie?

Ce n'est pas le mourant, c'est l'ange caché dans le fantôme qui devrait avoir conscience de son déplacement, c'est lui qui devrait éprouver un sentiment particulier étroitement lié à l'apparition; c'est lui, et lui seul qui produirait ce merveilleux phénomène, sans qu'il fût nécessaire d'en informer le moribond, et, au lieu de dire : cette mère mourante s'est transportée à tel endroit, où des témoins l'ont vue embrasser ses enfants, il faudrait renverser la proposition, et dire : Pendant que la mère mourait, un ange a pris sa forme ou son fantôme et s'est transporté auprès des enfants, et dans cette fausse hypothèse, la conscience et l'impression de la mourante resteraient inexplicables, et l'on ne comprendrait pas pourquoi l'ange prend cette forme, et se rend auprès de ces enfants, auxquels l'insouciance de leur âge a fait oublier l'absence maternelle : ce n'est pas l'enfant qui voulait voir la mère, c'est la mère qui désirait ardemment de voir ses enfants, avant de mourir.

Or, ce désir n'aurait pas été exaucé, si par une substitution que rien ne justifie, l'ange avait joué le rôle de la mère et s'était présenté aux enfants.

#### IV

Dans un livre sérieusement médité, un religieux d'un rare mérite, le P. Séraphin, a essayé à son tour de résoudre le problème (1). Il nous semble inutile de parler, en ce moment, de la bilocation de l'âme, il faut, avant tout, chercher l'explication de l'apparition corporelle.

(1) P. SÉRAPHIN, *Principes de Théologie mystique*. (Étude sur la bilocation.) Cité par M. l'abbé Ribet.

« Pendant que le corps naturel demeure inerte, écrit le savant religieux, l'âme se voit revêtue d'un corps, en tout semblable au sien, sans savoir comment; elle voit ce corps, habillé ordinairement, de la même manière, couvert des mêmes habits, et des habits de la même couleur, de la même façon, qui couvrent son corps véritable... Cette solution, nous la croyons probable... nous ne sommes pas les seuls à professer cette manière de voir; d'autres, Italiens comme nous, hommes éminents par leur savoir, leurs vertus et leurs connaissances dans les voies mystiques, la partagent. »

Ainsi, ce grave théologien, et, avec lui, des écrivains mystiques très autorisés, très considérés, n'hésitent pas à reconnaître qu'il se forme accidentellement un corps réel, distinct du corps ordinaire que nous pouvons voir, sentir, toucher pendant la vie: que ce corps entoure l'âme et qu'il s'établit entre eux, et d'une manière transitoire, des relations d'un ordre particulier; enfin, que ce fantôme, qui reproduit notre physionomie, peut se transporter comme la pensée et se rendre visible en plusieurs endroits. »

Il nous paraît important de constater ici, avec le P. Séraphin, que des théologiens de grande valeur ne sont pas opposés à l'hypothèse d'un corps distinct de notre corps ordinaire qui servirait de base à une explication rationnelle des apparitions.

Évidemment, nous voudrions en savoir davantage: nous serions heureux d'apprendre à l'école de ces théologiens mystiques quelle est la nature de ce corps, quelle est aussi son origine, par quel moyen et sous l'influence de quelles causes il se forme, se condense et apparaît. Nous voudrions savoir encore à quelles lois il obéit quand il se transporte avec l'âme sur des points différents de l'espace, tandis que le corps reste plongé dans le mystère d'un sommeil profond.

Il n'en est pas moins vrai que nous sommes en présence d'une affirmation importante et autorisée: il est permis d'expliquer l'apparition du fantôme des vivants par un corps particulier, dont il reste à chercher la nature et la formation. La question a fait un pas.

Serrant la question de plus près, quelques théologiens ont

essayé d'expliquer la nature intime de ce corps (1). Ils enseignent que l'âme a la faculté d'animer plusieurs corps successivement et simultanément. Supposez que les atomes innombrables qui séjournent un instant dans notre corps, pour disparaître aussitôt dans le tourbillon vital, se rapprochent, par la volonté de Dieu, se condensent et arrivent à former plusieurs organismes différents, vous comprendrez que l'âme soit ainsi douée de la faculté de s'unir à plusieurs corps et d'apparaître avec eux, en divers endroits.

« Supposons, écrit Lignac, cité par M. Ribet, que le Créateur ait accordé à un prophète le privilège de se rendre présent en plusieurs lieux à la fois, selon que cet homme inspiré le voudra. A l'occasion de la volonté de cet heureux mortel, son corps sera dédoublé. Une partie de la matière numérique qui lui est attribuée partira avec une rapidité égale ou même supérieure à celle que nos philosophes modernes supposent dans les globules de lumière dardés par le soleil. En un clin d'œil restant à Paris, il est présent à Rome. Et, s'il lui plaît d'être en même temps à Madrid, à Constantinople, à Stockholm, à Pékin, en Amérique, de nouveaux dédoublements le serviront à souhait. »

Cette explication repose sur l'hypothèse que l'âme, principe immatériel, qui n'est pas et qui ne doit pas être enfermée dans un corps, comme les réalités matérielles, peut animer plusieurs organismes composés des anciens atomes de notre corps, les diriger par sa volonté et se trouver avec eux, simultanément en plusieurs lieux.

Je ne vois pas la nécessité de former le fantôme avec les atomes qui ont séjourné quelques instants, quelques jours peut-être dans notre organisme et d'augmenter ainsi les difficultés déjà si grandes du problème. En réalité, il importe peu que l'âme forme ce corps nouveau, soit avec des atomes autrefois vivifiés par sa vertu plastique, soit avec de la matière aérienne condensée : le fantôme est l'œuvre de l'âme et il est l'image de notre propre corps.

(1) VABIGNON-LIGNAC, *Présence corporelle de l'homme prouvée possible*; PRESSY, évêque de Boulogne, *Instruction pastorale sur l'Eucharistie*.

La théorie de Leibniz est abstraite, obscure et insuffisante (1) : elle repose sur cette idée que la présence implique toujours et simplement un rapport d'action d'une personne sur une autre et qu'il suffit, pour obtenir ce rapport et cette action, de supprimer les intermédiaires qui les séparent. Un miracle divin lèverait provisoirement, au moment de l'apparition, la loi d'ailleurs contingente des intermédiaires et permettrait à un être de se rendre simultanément visible en plusieurs lieux.

## V

Dans son grand ouvrage de *la Cité de Dieu*, saint Augustin considère le problème à un point de vue nouveau et singulier. Nous aimons à le citer :

« Un homme appelé Prestantius, écrit le saint docteur, a raconté que son père ayant mangé chez lui d'un fromage empoisonné, resta couché sur son lit, pris d'un profond sommeil dont il était impossible de le tirer par aucun moyen. Quelques jours après, il sembla se réveiller et se mit à faire le récit de ce qu'il avait éprouvé comme en rêve, il était devenu cheval, disait-il, et, au milieu d'autres chevaux, avait servi à porter aux soldats ces provisions que l'on appelle *rhétiques* parce qu'on les envoie en Rhétie.

« Or, on constata que les choses s'étaient réellement passées comme il l'avait dit, quoiqu'il crût qu'il avait seulement rêvé.

« Je ne croirai jamais que les démons aient l'art ou la puissance, je ne dis pas de changer l'esprit d'un homme, mais même de donner à son corps la forme et les proportions de celui d'un animal.

« Je croirais plutôt que chez cet homme, cet élément de l'imagination qui se transforme en fantômes, prenant l'aspect infiniment varié des choses extérieures, sous l'action de

(1) On sait que Leibniz définit la matière, *vis activa*; l'espace, *ordo coexistentium quatenus coexistentium*; le temps, *ordo successivorum quatenus successivorum*.

la pensée ou des songes, et quoique incorporel, revêtant avec une promptitude merveilleuse l'image des corps, je croirais, dis-je, que cet élément, lorsque les sens sont assoupis ou fermés dans une personne, *peut, d'une manière qui ne s'explique pas, se présenter aux sens d'autrui, avec la forme corporelle.*

« Ainsi, pendant que son corps gît quelque part, vivant encore, mais les sens enchaînés plus fortement que pendant le sommeil, le fantôme de son imagination, incorporé pour ainsi dire, sous les traits de quelque animal, apparaît aux sens d'autres personnes, et lui-même se voit, comme on voit dans les songes, portant des fardeaux, sous cette forme. Quant aux fardeaux, s'ils sont de vrais corps, ce sont des démons qui les portent afin de faire illusion aux hommes. Les témoins voient donc des corps réels dans les fardeaux et des apparences trompeuses dans les bêtes de somme (1). »

Le fait rapporté par saint Augustin et par les historiens de son temps m'importe assez peu, et je ne veux pas discuter son authenticité ! Ce qui est plus important, c'est la théorie philosophique ou l'explication du saint docteur.

Il admet 1<sup>o</sup> que le *phantasma*, image ou fantôme qui apparaît dans le champ de l'imagination quand nous pensons fortement à une autre personne, à l'état de veille ou quand nous rêvons, pendant le sommeil est une réalité incorporelle ;

2<sup>o</sup> Que c'est bien cette même image indéfinissable, ce je ne sais quoi encore, qui prend « l'aspect infiniment varié des choses extérieures », que nous revoyons par la mémoire sensible et par l'imagination :

3<sup>o</sup> Que cette réalité incorporelle prend quelquefois la ressemblance de notre corps quand nous sommes plongés dans le sommeil, comme elle prend aussi quelquefois la forme des objets auxquels nous pensons dans nos rêves ;

4<sup>o</sup> Que cette forme incorporelle, image représentative de notre corps, se détache, en quelque manière, de nous-même, « quand nos sens sont profondément assoupis », et apparaît à d'autres personnes dont elle éveille l'attention.

(1) *De civit. Dei*, lib. XVIII, cap. xxiii.

Quand je regarde mon corps, j'en ai la perception sensible, je le vois, je le touche, je le sens. Que je ferme les yeux, je le verrai encore, non plus dans sa réalité, mais dans son image, dans sa représentation. Et, cette image qui se présente à moi dans le rêve éveillé et dans le rêve du sommeil, dans la méditation et dans le souvenir, peut se faire voir, au loin, à d'autres personnes, c'est mon fantôme, c'est le fantôme du vivant.

Comment se fait cette projection au loin de mon fantôme, ou de mon double? Quelle est la nature intime et quels sont les éléments de ce fantôme? En vertu de quelle opération arrive-t-il à se condenser, à se matérialiser, à reproduire notre image, à devenir réel, lui qui semblait être purement idéal et appartenir au monde abstrait?

Toutes ces questions s'élèvent dans notre esprit, elles nous inquiètent, elles appellent une solution, nous voudrions creuser le problème et connaître la pensée de ce saint docteur et l'étudier avec le respect dû à l'autorité morale de sa vertu et à son génie; malheureusement saint Augustin n'insiste pas assez sur ce point, il ne s'explique pas. Il laisse à ses disciples la tâche difficile d'entrer dans la voie qu'il indique et de résoudre la difficulté.

Il n'en est pas moins vrai, et ceci a bien son importance, que, d'après saint Augustin, ce fait d'apparaître à d'autres personnes ne constitue pas *toujours, et par lui-même*, un fait préternaturel et miraculeux. Que, dans certains cas, l'apparition soit l'effet d'une intervention ou démoniaque, ou divine; qu'elle appartienne à la catégorie des miracles ou des prestiges, c'est incontestable, et nous le reconnaissons volontiers.

Mais, dans certains cas, ce dédoublement, cette apparition étrange de notre fantôme, de notre double, pourrait bien être l'effet d'une cause naturelle encore inconnue et inexpliquée.

Entre l'ordre naturel et l'ordre préternaturel, il y a une zone immense, mystérieuse, mal définie, c'est la zone du merveilleux : elle comprend un nombre considérable de phénomènes bizarres, irréguliers qui se manifestent de loin en loin, à des intervalles irréguliers, avec des caractères étran-

ges : selon des lois que nous ne connaissons pas encore et que nous essayons de découvrir.

Ces phénomènes peuvent être la suite ou d'une disposition naturelle héréditaire, ou d'un désordre physique ou moral qui trouble accidentellement les lois ordinaires de l'esprit et du corps, de la pensée et de l'organisme, ou d'une cause étrangère qui modifie les conditions ordinaires et les rapports de l'âme avec le corps.

Je me défends des hypothèses, et je n'essaye pas d'expliquer ces phénomènes irréguliers : il me suffit en ce moment de les constater. Un observateur pourrait les grouper, les classer et en décrire peut-être la genèse, si toutefois Dieu ne s'est pas réservé le dernier mot de ces mystères troublants.

Mais je ne vois pas la nécessité de recourir à une cause préternaturelle, soit démoniaque, soit divine, pour expliquer, par exemple, la présence simultanée du jeune homme de Londres, dont nous avons déjà parlé, dans le cabinet et la salle à manger. Je ne verrais pas davantage un miracle dans l'histoire de cette jeune fille anglaise, que ses jeunes compagnes reconurent simultanément, plusieurs fois, en deux endroits (1). Assurément, ce phénomène n'est pas ordinaire, il n'est pas néanmoins, et nécessairement, préternaturel.

Dans ces phénomènes singuliers, c'est le spectre du corps, c'est l'image, dont parle saint Augustin, que l'âme projette à l'extérieur, et je me garderais bien d'assimiler ces faits aux miracles de bilocation, attribués à saint Alphonse de Liguori et à saint François Xavier : le sujet, les circonstances, les conséquences sont absolument différents.

## VI

Relisez, par exemple, l'histoire de Marie d'Agréda, racontée par son confesseur. Plus de cent fois, après avoir reçu la communion, elle tombe en extase : elle se voit emportée vers les habitants du Nouveau-Mexique, dont elle souhaitait

(1) Cité dans l'ouvrage : *Les Hallucinations télépathiques*. (Traduction de Mariller.)



ardemment le retour à la foi. Elle se voit et se sent, traversant les mers, subissant une température plus élevée, abondant à terre, évangélisant ces peuples dans une langue dont ils ont soudain l'intelligence, opérant des miracles suivis de leur conversion, rencontrant des religieux de Saint-François appelés à devenir les apôtres de ces peuples lointains et conversant avec eux, et pendant tout ce temps, pendant ces pérégrinations qui se succèdent, qu'elle ne comprend pas, qu'elle raconte simplement et modestement à son confesseur, son corps reste plongé, ici, dans l'immobilité ravissante de l'extase.

Rêve ou hallucination, direz-vous. Mais voilà que, après des années, des tribus d'Indiens se présentent chez les Franciscains qui venaient leur apporter le bienfait de la foi, et, avant toute instruction, ils demandent le baptême. Ils racontent qu'une femme était venue, qu'elle venait de temps en temps, et qu'elle leur avait enseigné les vérités de la religion chrétienne.

De retour en Europe, à Madrid, en 1630, et nommé commissaire enquêteur, Benavidès résolut de trouver l'explication de ce prodige. « Il s'entretint d'abord avec Morzella, provincial à Burgos, puis avec de la Torre, qui était depuis peu de temps le confesseur de Marie d'Agréda. Ils demandèrent à celle-ci ce qui s'était passé en elle. Benavidès s'informa d'abord des lieux où elle avait été. Elle nomma le pays et les habitants, comme si elle y avait demeuré pendant de longues années. Elle lui raconta qu'elle l'y avait vu lui-même en compagnie d'autres religieux : elle lui nomma le lieu, le jour et l'heure, désignant chacun de ceux qui étaient présents, de sorte que Benavidès fût entièrement convaincu de la vérité.

« Tous trois écrivirent le résultat de leur enquête, et en laissèrent une copie au confesseur. Benavidès en emporta une autre au Mexique, avec une lettre de Marie d'Agréda. Cette copie fut déposée dans la maison des religieux Franciscains au Nouveau-Mexique ; et le commissaire général de la Nouvelle-Espagne, une copie que le biographe de Marie d'Agréda avait sous les yeux (1). »

(1) Ximenès SAMANIÉGO, *Vie de la Vénérable Marie de Jésus d'Agréda*, ch. xvi.

Le corps de Marie d'Agréda ne se déplaçait pas. Pendant toute la durée de l'extase, on pouvait le voir et le toucher. Ce corps était vivant, et, sous l'influence de l'âme qui ne cessait pas de *l'informer*, il poursuivait le cours de ses fonctions. La vie ne quittait pas ces membres sans mouvement et sans chaleur apparente.

Et, en même temps, par la puissance du miracle, cette âme animait aussi un autre corps qui se transportait dans des régions éloignées, et que d'autres pouvaient voir, entendre et toucher.

En parlant du corps inerte, resté dans sa demeure, elle pouvait dire : C'est bien mon corps qui est ici vivant. Et parlant du corps qui se révélait aux Indiens, par des actes sensibles, de ce corps qui parlait, marchait, prêchait, distribuait des médailles et parcourait de vastes régions, elle pouvait dire aussi : C'est bien mon corps, c'est moi que vous voyez.

Ni l'hypothèse des simples rapports de la théorie leibnizienne ; ni l'image ou le fantôme de saint Augustin, ni la thèse du dédoublement spirituel ne peuvent expliquer la nature de ce corps qui reste uni à l'âme par un lien mystérieux qui se transporte dans des régions lointaines, qui reçoit des impressions dont le souvenir persiste encore, après le ravissement de l'extase, et dans l'usage conscient de la raison.

Il nous faut continuer ces recherches, et demander à Dieu sa lumière !

Élie MÉRIC.

(*A suivre.*)

---

## UN MOT D'EXPLICATION

---

Les spirites du cercle de Charleroi se sont réunis en séance, et après avoir lu à haute voix notre article sur le *Spiritisme et le Monde occulte*, ils ont reçu des Esprits la réponse suivante :

Nous aimons les discussions courtoises et loyales, aussi nous reproduisons volontiers, en les faisant suivre de courtes observations, les réponses de l'esprit de l'autre monde :

### FÉDÉRATION SPIRITE

Séance du 5 septembre : Président M. Emmanuel JACQUET (1).

Le Secrétaire commence la séance par la lecture de l'article de M<sup>re</sup> Méric : *Le Spiritisme et le Monde occulte*, puis après la prière, nous obtenons la communication suivante :

« Je suis votre guide. (Médium à incarnation L. A.)

« Notre mission est très simple, elle est d'éclairer l'humanité de toute la lumière que nous possédons nous-mêmes, c'est un devoir que nous nous imposons, nous aimons d'instruire de la vérité cette humanité en laquelle nous avons vécu. C'est un devoir que l'amour de Dieu nous a enseigné, car nous voyons ici par expérience, que chaque acte d'amour, toute action de bonté et de dévouement vous élève et vous fait grandir.

« La guerre que l'on fait au Spiritisme devra céder devant la vérité des faits et l'amour des bons Esprits vos guides, car rien ne parviendra à les décourager; la haine des uns et l'ingratitude des autres ne fera que les stimuler à augmenter leur travail dans l'amour.

« Vous venez d'entendre cet article écrit par un frère dévoué à une doctrine qu'il croit être la seule vraie.

« Qu'il veuille cependant réfléchir à ceci, c'est que l'enseignement catholique donne en perspective à l'humanité une damnation qui ne serait que la souffrance éternelle, sans utilité ni destruction, du plus grand nombre des humains.

« Et ce serait là une œuvre divine!

« Ce que nous venons vous enseigner n'est point la croyance aveugle

(1) *La Vie d'outre-tombe*, Charleroi, 15 octobre 1893.

à ce que nous vous disons, mais toujours nous vous répétons que vous avez pour premier devoir d'utiliser votre raison; vous devez vérifier les faits et juger de nos enseignements avec votre sage raison. Le Spiritisme, sous la foudroyante lumière des faits, doit en venir à renverser tous les obstacles et rendre les intelligences à la liberté, car nous ne cherchons pas à vous rendre esclave de notre pensée, nous voulons votre liberté : nous ne cherchons pas la domination, mais la liberté complète de l'homme en ses croyances.

« Ce que nous voulons, c'est augmenter l'intelligence des humains : faire comprendre que l'homme doit s'épurer toujours, se diviniser, par l'horreur du mal et la pratique du bien.

« L'homme par la douleur, finit par comprendre l'action funeste du mal et le bonheur qui sera la conséquence du perfectionnement de son être.

« Le Spiritisme est encore attaqué et méprisé malgré son éclatante lumière, l'histoire vous prouve qu'il ne pouvait en être autrement, car toujours les hommes ont dû être poussés en avant de force et ceux des classes intelligentes sont les plus rebelles à se mettre en marche, car ils s'accrochent désespérément aux dernières branches de l'arbre qui va mourir, et qu'ils ont aidé à créer.

« Comme le Christ, qui disait ne point venir pour détruire la loi de Moïse et des prophètes, les Esprits vous disent qu'ils ne viennent point pour détruire les religions, mais pour les éclairer, les dématérialiser.

« De même que le Christ, les bons Esprits ne cherchent qu'à faire avancer les humains vers leur destinée : la dématérialisation et la divinisation de l'être, ce qui ne peut s'obtenir que par le développement de l'intelligence et la pratique du bien dans l'amour de Dieu et de son prochain.

« Oui, le Spiritisme sera encore attaqué, mais le travail spirituel qui se fait dans l'humanité la poussera à comprendre qu'elle a d'autres besoins à satisfaire que les seuls besoins de la vie matérielle et que le Spiritisme seul sera en état de satisfaire. Il parviendra à affranchir les hommes des anciens préjugés et superstitions et les ramènera dans la bonne voie, celle du Christ, que l'on n'aurait pas dû abandonner.

« De larges idées voient le jour, mais trop en théories : quand donc ces belles idées se réaliseront-elles?

« Depuis le Christ, l'idée de fraternité a été lancée et qui osera dire encore : que c'était Satan qui en était l'inspirateur? et cependant il en est encore qui sous divers prétextes de droits acquis par leurs ancêtres et devanciers, font obstacle à la réalisation de cette idée, ce sont tous ceux qui n'aspirent qu'à posséder des richesses, qui ne travaillent que pour dominer leurs frères, et dans ce nombre, il en est qui osent se dire, à des hommes d'intelligences, qu'ils sont les continuateurs de celui qui est né dans une étable et qui a voulu vivre sur la terre pauvre parmi les pauvres!

« Oui, l'homme à travers les rudes épreuves de la vie, ressentira de plus en plus le besoin de se relever, il a besoin d'assistance, d'instruction, et à qui s'adressera-t-il en dehors des religions ? Et là ne trouve-t-il pas cet épouvantable Enfer, et au lieu de l'amour divin, une élévation égoïste, éloignée et sans amour ?

« Frères, vous le savez, la pensée ne reste jamais inactive, la recherche d'un sort meilleur est innée dans l'homme, cependant il en est grand nombre qui disent qu'ils n'ont pas besoin d'un idéal de bien ; mais quel est le misérable, du moment qu'il se met à réfléchir, qui voudra rester indéfiniment stationnaire dans la matière.

« Oui, nous vous enseignons la loi de réincarnation ; oui, nous savons que Dieu par sa loi, vous oblige à monter, à vous élever toujours plus vers Lui, vers le beau et le vrai. Oui, travaillez, mes frères, c'est pour vous que vous travaillez, lorsque vous faites efforts pour éloigner cette funeste domination qui vous retient dans les ténèbres ; c'est la lumière divine qui vous appelle, et elle vient à vous pour les bons Esprits pour vous instruire et vous consoler. Travaillez, mes frères, et ne croyez point ceux qui vous disent que Dieu peut abandonner ses créatures pour les livrer à un Satan imaginaire.

« Ne vous relâchez pas au travail, mes frères, le progrès spirituel de l'humanité a besoin du concours de tous ; souvenez-vous de ce que le Christ a dit : Vous récolterez ce que vous aurez semé ; ne voyez-vous pas là un avertissement pour ceux qui restent à rien faire pour le progrès et le bien-être de leurs frères. Satan, mes frères, c'est l'esprit enténébré dans la matière par l'ignorance, c'est le mal qui est en vous, et c'est là que vous avez à le combattre et à détruire son œuvre.

« ALLAN KARDEC. »

Cette réponse courtoise laisse debout nos objections que nous pouvons résumer ainsi :

1° Nous n'avons aucune preuve certaine de l'identité du défunt qui répond dans les expériences spirites. Souvent même l'Esprit a fait cet aveu que nous avons recueilli : « Les morts ne répondent pas : C'est *moi* qui vous parle à leur place. » Ce *moi*, c'est l'agent mystérieux, qui connaît à merveille votre présent et votre passé.

2° Si les Esprits qui répondent dans les expériences spirites étaient réellement les interprètes de Dieu et les organes de la vérité, ils ne se contrediraient pas sur des points aussi essentiels que notre nature, notre origine et notre destinée. Dieu ne peut pas se contredire.

Or, les Esprits les *plus sérieux* se contredisent dans leurs communications avec nous. A Besançon, ils affirment au D<sup>r</sup> de Maiche et aux assistants, la réalité du ciel, du purgatoire et de l'enfer. A Char-

feroi, et ailleurs, ils réprouvent l'idée de l'enfer, et ils affirment le dogme spirite des réincarnations.

Donc, ils ne sont pas les organes de la vérité.

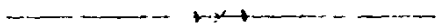
3° Selon les spirites, les défunts se réincarnent après la mort, ils vivent en chair et en os, autour de nous. Et, cependant, on les évoque, ils nous apportent leurs communications, sans le savoir, sans le vouloir, ils assistent aux séances spirites. N'est-ce pas une contradiction flagrante? Nous aurions ainsi un Voltaire réincarné qui serait quelque part sur la terre, et un Voltaire astral, esprit pervers, inconnu du premier, qui répondrait à nos évocations! Est-ce possible?

4° Selon quelques spirites rebelles au dogmatisme, la raison reste toujours maîtresse de juger des réponses spirites, de les accepter ou de les rejeter. C'est donc la raison qui reste juge de la vérité dans cette question de la destinée humaine. Mais, si vous attribuez cette puissance à la raison, si c'est elle qui doit vous éclairer, si c'est elle seule que vous devez suivre, à quoi bon consulter les Esprits? Le philosophe répondra : Je n'ai pas besoin de vos Esprits, la raison me suffit.

5° J'ai dit que ces expériences spirites offraient de grands dangers. Méditez cette parole d'un spirite célèbre, du Dr Gibier, dans *l'Analyse des choses*, p. 185 : « J'ai fait allusion ailleurs aux inconvénients qui résultent pour la raison de ceux qui n'auraient pas le système nerveux très solide, de l'étude de la psychologie phénoménale... la première larve venue peut s'emparer de notre péricéphale et causer des malheurs irréparables. »

Telles sont nos premières objections que nous présentons, simplement, sans violence, et avec une immense charité pour ceux qui ne pensent pas comme nous.

É. MERIC.



## SOUVENIRS D'UN MÉDECIN

(Suite.)

### Nouvelles questions.

Y a-t-il de l'air dans la lune?

— Il n'y a pas d'air dans la lune; sans cela, les hommes y seraient déjà allés. Mais Dieu ne veut pas qu'on sorte de sa sphère. Les habitants de la lune sont comme vous, et jamais les habitants de la lune n'iront visiter la terre.

— Comment l'eau se répand-elle sur la lune?

— C'est un mystère de Dieu. Vous savez qu'il est tout-puissant. Il a bien trouvé le moyen d'y faire aller l'eau.

— L'eau y est-elle nécessaire comme ici?

— Oui. Les habitants de la lune sont comme vous. Seulement ils ne peuvent vivre avec de l'air, et vous, vous ne pouvez pas vivre sans air.

— Leur corps est-il fait comme le nôtre?

— Oui. Ils ont des corps comme vous. L'air n'y est pas nécessaire. Mais il y a autre chose qui le remplace.

— Comment s'appelle cette chose?

— Cela leur produit le même effet qu'à vous, l'air. Mais les mystères de Dieu ne se révèlent pas. Je ne suis venu que pour faire croire qu'il y a un Dieu, un enfer, des démons pour vous tenter. Cependant je ne vous empêche pas de me demander des explications sur ces mystères.

— Quels sont les principaux organes de leurs corps?

— Les mêmes que les vôtres. Ils ont des doigts, des oreilles, etc., enfin, tout leur être est comme le vôtre. Seulement ils sont plus petits.

— Sont-ils aussi civilisés que nous?

— Oui. Ils ont des affaires politiques tout comme vous. Ils ont des rois.

— Après leur mort, se réunissent-ils aux âmes qui ont vécu sur la terre?

— Non, ils ne se réuniront qu'au grand jour du Jugement.

— Y a-t-il des habitants dans le soleil?

— Oui.

— Comment ne brûlent-ils point?

— Dieu leur a donné un corps qui supporte toujours la chaleur.

— Comment est composé le soleil?

— Il n'y a pas de montagnes. Le milieu, c'est la terre pleine et les à côtés sont comme est pour vous cet océan qui entoure la terre. *C'est une enveloppe d'eau comme la vôtre. Dieu, par le dégagement du gaz hydrogène, la fait briller à vos yeux pour vous servir.*

Quel serait le moyen de dégager facilement le gaz hydrogène de l'eau?

Les physiciens sont chargés de cette découverte, *et cela paraîtra bientôt dans le monde.*

— Nos questions dégénérèrent ensuite en des particularités qui avaient de l'intérêt pour nous, mais qui n'en auraient point pour le lecteur. C'est pourquoi nous terminerons ici une conversation qui peut-être paraîtra déjà bien longue.

#### Quatrième soirée. — La conversion.

Le bruit de nos expériences et de notre succès s'était répandu. Aussi notre nouvelle réunion se trouva-t-elle triplée. Pour satisfaire au désir de nos nouveaux venus, on commença par faire tourner et frapper la table tout à leur gré. La production du phénomène ne nous coûtait plus de temps; il se manifestait au bout d'une ou deux minutes. Après ces premiers essais, on voulut voir écrire. La première personne qui se présenta pour avoir une lettre de ses parents morts, était un jeune homme qui, quoique ayant fait toutes ses études dans un pensionnat ecclésiastique, n'en était pas devenu plus croyant. Pieux dans sa jeunesse, il avait perdu sa croyance et ses sentiments chrétiens surtout parce qu'il était persuadé qu'un de ses professeurs s'était rendu coupable d'injustice envers lui et avait compromis son avenir. Rentré dans sa famille, au terme de ses études, il avait résolu de tenir une conduite digne d'un honnête homme, mais il ne voulait plus être chrétien; et quand l'occasion s'en présenterait, il était disposé à soutenir sa nouvelle manière d'agir en combattant vigoureusement la religion et ses ministres. Il ne réussissait que trop bien dans son plan, et son éloquence



naturelle, rehaussée par la franchise et ses sentiments d'honneur, ébranlait facilement les âmes.

Quoique nous eussions été très liés, depuis plus d'un an, sans m'en vouloir, il n'était pas entré chez moi; sans doute parce que nous n'étions pas en accord de principes. Mais aujourd'hui il venait me rendre visite, sans trop savoir ce qu'il faisait, et poussé comme il me l'a avoué plus tard, par une force aveugle et irrésistible. Aussitôt que je le vis entrer, j'allai à lui et je lui dis : « Soyez le bienvenu. Vous qui êtes un peu incrédule, vous allez voir des choses qui peut-être vous feront réfléchir. »

En même temps, il prit part avec nous de bonne grâce et de bonne foi aux premières expériences, et quand on se disposa à écrire, il s'empressa de demander des lettres de son père et de sa mère morts tous les deux depuis quelques années. La mère écrivit la première et en ces termes :

Cher ami, cher enfant, je suis heureuse de t'écrire. Crois, mon enfant chéri, crois notre religion sainte, je t'en supplie. Mes humbles paroles te convaincront. Les plus savants ne t'auraient pas convaincu, mais Dieu peut tout. Tu croiras, je le vois. Oui, ton cœur sera sensible à la parole de ta mère. Enfant chéri, soutiens notre religion partout. Dis à mes enfants, à mes nièces que je t'ai parlé un instant de la religion vraie, afin qu'elles soient pieuses. Ta mère chérie, qui t'aime beaucoup et qui t'aimera encore mieux quand tu croiras. Adieu donc, mon enfant. Ta mère : J. P.

Le jeune homme, à la lecture de cette lettre, fut visiblement ému. Mais voici ce que son père lui écrivit immédiatement après : Ton père t'écrit pour te convaincre. Tu crois, je le vois, je lis dans ton cœur, tu es ébranlé. Ta mère m'a communiqué une pensée. Mets-toi à genoux devant tout le monde, et tu réciteras avec les autres la prière qu'on a dictée et le *De profundis* pour les âmes du purgatoire. Mon enfant, tu le feras, je le vois ; tu prouveras devant tout le monde que les paroles d'une mère t'ont fait impression. Allez chercher la prière qui a été dictée. Ton père qui t'aime. P.

On concevra facilement l'effet produit par ces deux lettres écrites coup sur coup, sur l'esprit d'un jeune homme plein de cœur. Il alla s'asseoir seul et l'œil humide de larmes, il s'abandonna à une profonde méditation. Son attitude produisit une émotion profonde sur l'assemblée.

Cependant, comme dans la dernière soirée, chacun voulut avoir sa lettre d'outre-tombe. L'esprit fut encore d'une extrême complaisance, et écrivit, sous la dictée des âmes, des lettres qui, presque

toutes, étaient admirables. Nous ne les reproduirons pas, pour ne point trop allonger cet écrit, et parce que les lettres que nous avons cru devoir citer en donnant une idée suffisante.

La soirée touchait à sa fin. On allait se retirer, lorsque tout à coup l'esprit agitant de lui-même la main de son secrétaire, fit signe qu'il voulait écrire. On lui donna du papier, et il traça ces mots : « J'espère qu'on ne sortira pas d'ici sans faire la prière qu'une mère demande à son fils. »

Sans doute que celui auquel il s'adressait se montra intérieurement bien disposé, quoique on n'en vit rien à l'extérieur, car il lui récrivit aussitôt de son propre mouvement, une lettre secrète qu'il plia et qu'il fit lancer de son côté avec violence. Mais la lettre n'ayant point atteint son but, la jeune fille se précipita sur la personne qui l'avait reçue et entre les mains de laquelle le papier se repliait à mesure qu'elle le dépliait. Ces brusques saillies nous effrayèrent presque. L'esprit s'en aperçut et nous dit : « Je ne suis point venu ici pour troubler votre repos, mais pour vous faire du bien ; ainsi que personne n'aie peur. » Voici du reste ce que contenait la lettre : « Merci, L. P., je suis contente de vous, et je vous remercie au nom de votre mère et de votre père... Merci. »

Le jeune homme était bien décidé à se mettre à genoux avec tout le monde, mais il n'avait encore pu prendre sur lui de faire la prière lui-même et s'efforçait, par un combat intérieur, de vaincre son respect humain. L'esprit lut dans sa pensée, et lui vint en aide. « Si vous le voulez bien, L. P., lui écrivit-il secrètement encore, et en obligeant la jeune fille à couvrir le papier de sa main, si vous le voulez bien, vous ferez la prière, si cela ne vous gêne trop. Cependant si vous ne voulez pas la faire, dites : Merci, et j'écirai qui doit la faire. » — L. P., après avoir réfléchi un moment, se décida à dire : Merci. Alors l'esprit, selon sa promesse, écrivit : « Qu'Émilie fasse la prière (1) ! »

L'émotion était générale, chacun se précipita à genoux, et la prière se fit avec une piété rare (2). — On se retira ensuite, réfléchissant à ce qu'il y avait d'étrange dans ce que l'on avait vu.

(1) Cette Émilie jeune encore à cette époque, s'est mariée plusieurs années après à un clerc de notaire. Devenue veuve au moins dix ans après, s'est remariée longtemps après ce veuvage à L. P., ce que l'on aurait jamais cru. La mère de L. P. ou plutôt l'esprit l'avait prévu en sorte que la prière a été faite à défaut de son enfant, par celle qui devait devenir sa fille par ce mariage insoupçonné.

Ces scènes se sont passées en présence d'une chambrée complète de personnes!!!

(2) Cette scène où l'imagination joue un si grand rôle prouve le danger des

Le jeune homme qui avait été le principal héros de la soirée ne put dormir de toute la nuit. Le lendemain, à la fin de la journée, il vint me trouver pour causer de nos impressions communes. La jeune fille vint aussi dans la chambre où nous étions. A peine l'eut-elle aperçu que sa main s'agita sans autre formalité, et elle nous dit : Je sens que l'esprit veut écrire. On lui donna un crayon et du papier. Elle fit une lettre, la plia et la remit à L. P. Elle était ainsi conçue :

Cher ami, je suis contente de vous. Je vous remercie au nom de votre mère. Soutenez ce que vous verrez, et montrez le bon exemple. Votre mère et votre père sont contents de vous. Votre amie X.

L. P. se demandait à lui-même pourquoi on le remerciait. L'esprit répondit sur-le-champ à sa pensée : Vous dites, écrivit-il, de quoi me remercie-t-on ? — *De ce que vous vous souteniez*, j'espère que vous vous soutiendrez. Vous suivrez votre religion, je l'espère. N'ayez point de doute, vos père et mère vous remercient beaucoup. Votre amie X.

Jusqu'à présent, L. P. a persévéré dans ses bons sentiments, malgré les attaques dont il a été l'objet, et il y a lieu de présumer par son caractère ferme et loyal, qu'il y demeurera fidèle.

### Seconde matinée. — L'exorcisme.

Toutes les manifestations de l'esprit avaient porté jusque-là un caractère profondément religieux. Il nous avait donné les meilleurs conseils, avait professé les plus saines doctrines et s'était montré plein de bonnes intentions et de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Cependant plusieurs personnes pieuses ébranlées par les lettres de quelques-uns de nos évêques, étaient alarmées et nous faisaient part de leurs craintes que nous ne fussions peut-être les dupes d'un mauvais esprit qui feindrait d'abord des sentiments chrétiens, mais qui, dans la suite, et peut-être même dans le présent, sans nous en douter, nous remplirait la pensée de fausses imaginations sur l'autre vie, sur l'état des âmes après la mort et nous plongerait dans une fausse sécurité ou dans des inquiétudes sans fondement.

communications avec les esprits mauvais. Ce spectacle trouble l'esprit, détraque le système nerveux et expose à la folie.

Le démon ne pouvait pas et ne voulait pas se faire connaître, et tous ses efforts tendaient manifestement à se faire accepter comme l'interprète de la volonté de Dieu.

E. M.

Je leur répondis que nous avions l'Église pour boussole et que tant que nous serions disposés à lui obéir en tout, nous n'avions rien à craindre; que du reste il était important d'étudier à fond les phénomènes extraordinaires que Dieu laissait apparaître, et que lorsque l'on était guidé par une bonne intention, la conscience pouvait être tranquille.

Néanmoins je voulus essayer de reconnaître par tous les moyens à ma disposition, la nature de l'esprit à qui nous avions affaire. Je pris à part un de mes amis qui s'était destiné autrefois à la carrière ecclésiastique, avait reçu les ordres moindres, et par conséquent l'ordre d'exorciste. Je lui demandai s'il voudrait, accompagné de moi seul et de la jeune fille qui nous était indispensable, tenter un essai; user, sans avoir recours au rituel de l'Église, de la toute-puissance que Dieu lui aurait laissée sur le démon, afin de le chasser si c'était lui qui nous apparaissait, ou du moins obtenir de sa bouche l'aveu de ce qu'il était. Il y consentit.

Nous nous réunîmes donc le matin, comme nous en étions convenus, et retirés seuls dans ma chambre, nous procédâmes à l'exorcisme quasi laïc, mais chrétien, avec une certaine solennité et ainsi que je vais le raconter.

Nous déposâmes en face de la table sur laquelle nous devions opérer un christ, une image de la sainte Vierge, un chapelet béni par le Saint-Père, un évangile et un verre d'eau bénite, avec du buis béni. Ensuite, m'approchant de la table dans laquelle l'esprit était arrivé, par l'imposition de nos mains, je m'assurai de son identité, et je lui dis avec une assez vive émotion :

Vous savez que si vous êtes un bon esprit, je vous respecte et je vous vénère, mais si vous êtes un mauvais esprit...

— Je sais ce que vous voulez faire, répondit-il aussitôt, j'en suis bien aise. Cela prouve que vous craignez d'offenser Dieu en communiquant avec le démon. Oh! J'en suis bien aise.

— Vous savez, repris-je, qu'il est dit dans l'Écriture que l'ange de ténèbres se transforme en ange de lumière?

— Oh! oui.

— Vous ne vous étonnerez donc pas que nous cherchions à savoir qui vous êtes?

— Au contraire, je vous ai dit que j'en étais satisfaite.

— Vous savez que plusieurs évêques ont déjà averti leurs fidèles de ne pas faire tourner les tables?

— Oui, mais Dieu les éclairera, et ils reviendront à un autre avis.

— Savez-vous quel est le livre que je viens de placer sur la table (c'était l'évangile)?

— Oui, c'est un livre de prêtre.

— N'est-il pas dit dans ce livre que Satan sera jeté dehors?

— Oui, mais je ne suis pas un démon.

— Reconnaissez-vous que mon ami que voici a reçu de l'Église le pouvoir de chasser les mauvais esprits?

— Oui.

— Pourrait-il vous chasser (1)?

— Oui, si j'étais un mauvais esprit.

— Vous ne craignez pas qu'il exerce un pouvoir sur vous?

— Non, je vous l'ai déjà dit, j'en suis satisfaite. Prenez toutes les assurances qui vous paraîtront nécessaires.

Alors l'exorciste étendant la main, adressa impérativement ces paroles à l'esprit :

Dites-nous au nom de qui vous apparaissez sur la terre.

— J'y suis venue, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour ramener les âmes au bien.

Mon ami plaça le christ sur la table, y traça un signe de croix avec de l'eau bénite et dit à l'esprit : Je vous adjure de dire au nom de Jésus-Christ, si vous êtes un bon esprit.

— Au nom de Jésus-Christ, je vous le dis, je suis un bon esprit.

— Saluez l'image du Christ avec vénération...

La table se leva et salua trois avec beaucoup de solennité.

— Faites le signe de la croix. — La table traça le signe de la croix.

— Faites le signe de la croix sur le papier par la main de votre interprète.

Elle le fit ainsi : † † † au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et elle traça une grande croix telle que nous la figurons ici



et écrivit au-dessous comme voici : *Voilà le signe de notre rédemption.*

— Vous ne nous trompez point?

— Je ne vous trompe point. Si j'étais un démon, je ne vous dirais pas de faire tout votre possible pour me chasser.

(1) Cet exorciste improvisé étant un laïque, n'avait plus aucun pouvoir, et la réponse de l'esprit est ridicule au point de vue théologique.

Remarquons aussi que l'esprit prétend que l'eau bénite force le démon à fuir et qu'il a dit ailleurs que le démon, dans l'intention de braver Dieu, résiste à tous les moyens spirituels. Contradiction flagrante.

L'exorciste ne voulut pas encore s'en tenir là. Il évoqua l'âme de son aïeule morte depuis peu de temps, et lui demanda s'il devait croire à l'esprit présent dans la table.

— Mon enfant, lui répondit-elle, je suis bien aise de te voir soutenir ainsi la cause de Dieu. Cela me fait plaisir. J'avais prévu ce que tu viens de faire, mais j'en suis contente. Cette âme n'est pas un démon; je te le dis, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Crois donc, mon cher fils, soutiens toujours la religion, comme tu le fais, et tu seras sauvé.

Mon ami reprit : Pouvez-vous m'affirmer ce que vous me dites, ma chère mère, de la part de Dieu?

— Dieu me dit de sa propre bouche, de t'affirmer que tu n'as point affaire à un démon. Cet esprit est une âme qu'il envoie pour convertir les incrédules. Veux-tu que Dieu fasse de plus grands miracles? Je te le dis, crois-moi, je te le dis de la part de Dieu. Si cet esprit eût été un démon, la seule vue de l'eau bénite l'aurait mis en fuite. Mais pour te tranquilliser, fais encore trois fois le signe de la croix sur la table, pour honorer les trois personnes de la sainte Trinité. Tu sais que le signe de la croix fait fuir les démons. Je suis satisfaite de ta conduite.

Mon ami exécuta les conseils qui venaient de lui être donnés, il fit trois fois le signe de la croix sur la table avec de l'eau bénite et adjura encore une fois l'esprit à sortir de la table.

L'esprit loin de s'enfuir, manifesta par des tressaillements, la joie que lui causaient le signe de la croix et l'eau bénite, puis il écrivit :

Je ne puis que vous louer de ce que vous avez fait; vous l'avez fait pour Dieu. Mais tous les moyens pour me faire sortir d'ici seraient inutiles (1). Tous les prêtres, les évêques, le pape lui-même viendrait que je ne m'en irais pas. Ils ne sont que des vicaires sur terre, et moi, je suis sur le point d'aller près de Dieu.

— Est-ce que vous ne respectez pas les prêtres?

— Les prêtres sont les ministres de Dieu, et Dieu les aime.

— Maudissez le démon.

— Je te maudis, mauvais ange. Il nous entoure en ce moment.

Nous n'avions rien à faire de plus. Mon ami témoigna à l'esprit

(1) Cette protestation contre l'autorité spirituelle de l'Eglise est une preuve évidente du caractère pervers et de la nature mauvaise de l'esprit. Dieu veut avant tout, la soumission à l'autorité de l'Eglise, et il se contredirait s'il était démontré qu'il faut obéir aux esprits plutôt qu'à l'Eglise.

Et comme d'autre part, les esprits se contredisent sur les vérités religieuses les plus importantes, la conscience humaine n'aurait plus ni règle, ni direction.

son regret d'avoir été obligé de le mettre à cette épreuve. L'esprit répondit qu'il en était reconnaissant. Je lui fis remarquer que nous n'avions pas voulu procéder devant le public à un examen qui nous répugnait.

— Vous y auriez procédé devant tout le monde, me dit-il, que cela ne m'eût rien fait. Mais merci, c'est une délicatesse de votre part.

Il me semble que nous aurions dû nous contenter des réponses qui nous avaient été faites. Il n'en était rien cependant. Nous étions encore sous le poids d'une inquiétude vague. Je résolus d'essayer une dernière tentative.

— Puisque vous avez habité la même ville que moi, dis-je à l'esprit, vous devez connaître le nom des portes de cette ville?

— Oui, je les connais.

— Pourriez-vous me les dire?

— Oui.

L'esprit hésite un moment, puis il écrit : Mais on ne s'occupe guère de ces choses en purgatoire.

— Cependant vous m'avez donné des indications aussi minutieuses.

— C'est vrai, mais donnez-moi le temps de réfléchir, je vous dirai ce que vous demandez.

Je lui laissai le temps de la réflexion, mais il m'écrivit des noms qui n'étaient pas exactement ceux des portes de la ville. Ils étaient seulement analogues. Ainsi par exemple, au lieu de me nommer la porte de la *Victoire*, elle me nomma la porte de la *Fortune* au lieu de la porte *Royale*, la porte du *Sceptre*. Je ne pus m'empêcher de témoigner à l'esprit que son hésitation et son erreur me jetaient dans le doute. Il me répondit que Dieu sans doute avait voulu l'humilier ou me refuser une certitude complète, que je n'avais qu'à l'interroger sur des points de doctrine ou de morale et que j'examinerais s'il s'écarterait de l'orthodoxie, ou s'il me donnerait de mauvais conseils, que je verrais bien autre chose que ce que j'avais vu, et que Dieu se chargerait de me faire croire. Il me recommanda en outre de ne pas manifester mes doutes en public pour ne pas compromettre la conversion qui s'était opérée et celles qui devaient s'opérer encore.

Je lui répondis, à mon tour, que puisque je n'avais pas acquis une certitude complète, je devais agir avec prudence; que je me tiendrais sur mes gardes, et que jusqu'à ce que je fusse parfaitement éclairé, je tiendrais en suspicion toutes ses paroles et tous ses

actes, et qu'il était de mon devoir d'avertir tout le monde de se tenir en déliance.

— Comme vous voudrez, me dit-il, vous ferez bien. Attendez que Dieu vous éclaire. Je vais me tenir en repos. Quand vous m'appellerez pour m'interroger, je reviendrai.

Là finit notre exorcisme. Mais nous n'avions pas la foi plus qu'auparavant. *Nous l'avions peut-être moins. Au moment même où elle avait paru se fixer dans nos esprits, elle s'en était échappée tout à coup. Était-ce une permission de Dieu?* J'aurais voulu pour tout au monde avoir auprès de moi un prêtre catholique dûment autorisé, qui eût pu prononcer valablement et licitement les formules de l'exorcisme, selon le rituel de l'Église. Ce serait à mon avis le seul moyen d'arriver infailliblement à la connaissance certaine de la vérité, et je suis persuadé que l'on finira par l'employer. On verra alors clairement si tous les esprits sont mauvais, ou bien si, parmi eux, il y en a qui sont bons et qui viennent remplir une mission de miséricorde.

### Intermèdes. — Historiettes.

Dans l'après-dîné du jour où nous avions tenté l'exorcisme, plusieurs personnes vinrent me demander à voir tourner la table. Comme notre jeune fille était un peu fatiguée, je la fis remplacer par d'autres jeunes filles de son âge. L'une d'elles put écrire. Je demandai à l'esprit qui l'animait qui il était, parce que je soupçonnais que le changement de personne avait dû en amener un autre. Je ne m'étais pas trompé. Il me répondit qu'il s'appelait *Marthe*. Je lui demandai de nouveau pourquoi il était venu plus tôt que M<sup>me</sup> X...

— C'est, me dit-il, qu'elle est en paradis.

— Depuis quand y est-elle?

— Depuis deux heures.

Je crus à une défaite de l'esprit exorcisé, et je lui commandai de venir lui-même me dire s'il était en paradis. Je fus obéi, il m'affirma lui-même en signant son nom qu'il était en paradis depuis deux heures.

— Mais, lui objectai-je, vous nous aviez toujours dit que vous n'iriez en paradis que lorsque l'on aurait fait célébrer une messe à votre intention; pourquoi donc y êtes-vous allé plus tôt?



— J'ai souffert avec patience, répondit-il, et les prières que vous m'avez dites m'ont délivré (1).

— Puisque vous êtes enfin en paradis, pourriez-vous nous dire ce que vous aviez éprouvé en y arrivant?

Il écrivit : Oh ! oh ! oh ! oh ! Je ne puis vous dire ce que j'ai éprouvé. Je vous ai béni tous. J'ai demandé à Dieu ses grâces. Si je pouvais vous divulguer le secret, je le ferais et vous le comprendriez ; vous le comprendriez, je le sens. Quel bonheur ! quel bonheur ! Que je suis heureux, heureux, heureux ! Mais que cela ne vous empêche pas de faire dire la messe que vous m'avez promise, j'ai des amis en purgatoire à qui j'en ferai don.

Après cette réponse, nous laissâmes M<sup>me</sup> X... toute entière à son bonheur, et nous revînmes à *Marthe*.

— Faites nous venir, lui demandâmes-nous, un esprit de vos amis. Elle nous en envoya un aussitôt.

— Qui êtes-vous ? lui dîmes-nous.

— Je suis Adèle, sœur de Marthe.

— Eh bien ! faites-nous votre histoire.

Je fis remettre le crayon à notre première jeune fille, parce que celle qui la remplaçait écrivait peu lisiblement, et voici l'histoire qu'elle raconta sous l'influence d'Adèle :

Nous étions deux jeunes filles, Marthe et moi ; nos parents sont morts, que moi, qui suis l'aînée, n'avais que sept ans, et ma sœur Marthe quatre. Nous n'avions ni parents, ni amis, mais de bonnes personnes ont pris soin de nous. J'avais à peine quinze ans que les voilà qui meurent. Ils m'avaient appris l'état de modiste. J'avais 50 francs. Je cherche de l'ouvrage, et j'en trouve. Au bout de deux ans, je prends un magasin à moi. Ma sœur et moi nous travaillions avec habileté. Nous avons ramassé une petite fortune, et voilà qu'à quarante ans Marthe meurt. Je suis bien désolée comme vous pensez. Trois ans après, je meurs aussi, et comme nous n'avions pas de parents, je fais un testament, je donne tout mon bien aux pauvres, et mes intentions sont exécutées. Je m'appelle Adèle Mercier. Je suis née à Dôle (Jura) il y a près de cent ans.

Quand Adèle Mercier eut conté son histoire et celle de sa sœur,

(1) Il importe de signaler ici non seulement l'opposition flagrante dans le langage de l'esprit, mais aussi le caractère peu sérieux de cette scène.

Cet esprit admis à la vision béatifique, à la contemplation céleste réservée aux Bienheureux, viendrait sur la terre, pour amuser la curiosité de quelques personnes réunies autour d'un guéridon.

Qui ne voit que tout n'est qu'imposture dans le rôle que l'esprit s'attribue ?

E. M.

on lui manifesta le désir de voir encore un autre esprit. Elle envoya un de ses amis nommé Louis Vaucaire. Nous le priâmes de faire le récit de sa vie, et il nous le fit en ces termes :

Lyon est le lieu de ma naissance. J'y suis mort à vingt et un ans. J'étais l'ami d'Adèle, car elle venait souvent à Lyon. J'étais commis chez des marchands de rubans. Je n'avais ni père, ni mère. Adèle me raconte son histoire, et je lui raconte la mienne. Alors nous nous sommes dit : Mais nous sommes l'un comme l'autre, et nos relations ont commencé. Après sa sœur, j'étais son meilleur ami dans ce monde et je le suis encore en l'autre. Voilà mon histoire. Si vous voulez m'interroger, faites-moi des questions plus sérieuses. Surtout priez pour moi, car je suis en purgatoire.

Nous lui promîmes de prier pour lui.

Mais un de mes parents qui se trouvait présent, voulut pour s'affermir complètement dans sa croyance, qu'on lui fît venir une personne qu'il aurait connue et avec laquelle il aurait eu des relations fréquentes pendant la vie.

L'esprit réclama un moment de réflexion. Bientôt la jeune fille écrivit en couvrant le papier de sa main et en levant les yeux en l'air malgré elle, pour que le secret fût gardé. Elle remit ensuite le papier plié à celui qui avait fait la demande :

Il l'ouvrit et y vit une signature connue et qui le fit visiblement pâlir; ce qui saisit tous les assistants.

Néanmoins, n'étant pas encore complètement satisfait, il pria la personne qui avait signé son nom de lui rapporter une circonstance de leur vie qui ne fut connue que d'eux seuls.

La jeune fille écrivit encore secrètement sans regarder ce qu'elle faisait, puis elle remit le papier plié comme la première fois. Le saisissement de l'interrogateur augmenta sensiblement. Il nous avoua qu'on lui avait révélé avec toutes ces circonstances, un fait qui n'était plus connu sur la terre que de lui seul, et il s'empressa de jeter au feu les feuilles qu'on lui avait remises. Après cet incident, chacun questionna à son gré, à tort et à travers.

Mais la nuit était venue. Un de mes amis vint s'informer pour savoir si l'on ferait tourner la table dans la soirée. Je lui répondis que non, que nous étions trop fatigués d'émotions, que nous voulions jouer pour nous distraire. A l'instant même, l'esprit s'empara de la main de la jeune fille sans avoir été appelé, il la secoua vivement et elle nous dit : — Je sens que l'esprit veut écrire.

On lui donna les choses nécessaires, et voici ce qu'elle nous dit :

— Vous voulez jouer; eh bien! pour que votre jeu soit agréable à

Dieu, par chaque partie, un sou pour les pauvres. M. D... par son ministère, voit des pauvres malades qui n'ont pas un sou, qui sont plus malades de besoin que de maladie. Qu'il mette en réserve cet argent, et quand il trouvera de bonnes gens, qui travaillent bien, alors qu'il leur donne cet argent. Ainsi votre jeu sera agréable à Dieu. Vous n'aurez pas tant de friandises, mais vous les trouverez meilleures, vous les mangerez d'un meilleur cœur. *Signé* : Adèle Mercier.

Nous remerciâmes Adèle de ses bons conseils, lui promettant de nous y conformer; et sans plus nous occuper de la table, nous nous mîmes à deviser paisiblement autour du foyer. Peu de temps après, on annonça le jeune homme sur lequel l'esprit avait fait dans la dernière soirée des tentations de conversion.

Aussitôt qu'il fut assis auprès de nous, la jeune fille sentit sa main trembler, et elle nous dit, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois, que l'esprit voulait écrire.

Cette intervention spontanée et persistante de l'esprit commençait à nous inquiéter. Cependant, on lui accorda encore ce qu'il voulait, et il écrivit à L. P. une des dernières lettres que nous avons citées, en indiquant qu'elles avaient été écrites le lendemain de notre quatrième soirée. Elle félicitait comme on l'a vu, son converti, l'encourageait et le remerciait.

Comme auparavant, L. P. devint tout à coup pensif, il se demandait à lui-même pourquoi l'esprit le remerciait. Aussitôt la jeune fille se lève à la façon des automates, marche dans la chambre sans savoir ce qu'elle faisait en disant : L'esprit me pousse à chercher quelque chose, je ne sais pas quoi, et je ne peux pas le trouver. Peu à peu elle fut conduite jusqu'à un secrétaire... Elle prit de l'encre, une plume, du papier et se disposa à écrire. Pour le coup, nous fîmes tous sérieusement troublés. Nous crûmes à une véritable possession. Le frère de la jeune fille se précipita sur elle, lui saisit la main et enjoignit à l'esprit de la laisser en repos, et aussitôt elle nous dit : Je ne sens plus rien. Puis revenant s'asseoir, elle se mit à fredonner sans la moindre émotion, elle qui est excessivement timide, un de ses airs les plus joyeux. Son calme nous frappa, et l'on se repentit d'avoir brusqué l'esprit; pour lui prouver qu'on ne lui en voulait plus, on lui permit d'écrire.

Ses premiers mots furent : Merci! Oh! merci! Je n'abuserai plus de votre bonté, je ne veux dire qu'un mot.

Puis il écrivit à L. P. pour lui expliquer pourquoi il le remerciait, et se signa ainsi que dans la lettre dont nous venons de parler : *M<sup>me</sup> A. votre amie*. Elle ajouta ensuite : Ne craignez rien. Puisque

vous avez peur, je ne ferai plus de vivacités ; je ne tourmenterai plus, je vous le promets, la main de la jeune fille. Soyez tranquilles, je ne reviendrai que quand vous m'appellerez. Priez, priez beaucoup. — Elle a tenu fidèlement parole. Depuis ce moment, elle ne nous a pas causé d'inquiétudes.

### Cinquième soirée. — L'interrogatoire.

Je n'avais pas voulu procéder à notre espèce d'exorcisme devant toutes les personnes de notre société ; j'aurais craint d'en effrayer quelques-unes ; mais je voulus devant elle, faire subir un interrogatoire à l'esprit afin de témoigner de ma défiance et de ne pas les laisser dans une fausse sécurité. J'adressai donc à mon interlocuteur invisible, les questions suivantes que j'avais rédigées par écrit pour plus d'exactitude :

La religion chrétienne catholique, apostolique et romaine est-elle la seule vraie religion ?

— Oui, c'est la seule sans laquelle, quand on la connaît, on ne peut se sauver.

— L'Église catholique est-elle infaillible dans ses décisions ?

— Oui, toujours infaillible. Vous comprenez que si Dieu permettait qu'elle se trompât, comme les méchants contrediraient notre sainte religion. Elle a pu se tromper une fois, qui nous répond qu'elle ne s'est pas trompée en toutes choses ? Ainsi rien ne se décide dans l'Église, que Dieu ne l'éclaire.

— Si vous nous donniez quelques décisions contraires à celles de l'Église, devrions-nous vous croire plutôt que l'Église ?

— Vous devriez croire à l'Église plutôt qu'à moi, car Dieu ne permet et ne permettra jamais qu'elle se trompe.

— Vous êtes donc faillible et l'Église ne l'est pas ?

— Oui, je suis faillible. Mais je vous l'ai déjà dit, je ne suis point venue pour professer d'autres vérités que celles que l'Église enseigne.

— Si le Saint-Père défendait la pratique des tables tournantes, devrions-nous lui obéir ?

— Il ne veut pas *la défendre* sans réfléchir, et Dieu l'éclairera. Il sera comme vous, il aura des doutes ; mais comme les vôtres, ils s'éclaireront.

— Est-ce qu'il ne condamnera pas l'évocation des esprits par le moyen des tables ?

— Non, il verra que les esprits parlent de la religion, et que les uns en disent du bien, les autres du mal. Ces derniers seront chassés par l'exorcisme, et les autres résisteront. Alors le Saint-Père croira et l'on saura reconnaître les bons esprits des démons.

— Si notre évêque condamnait l'usage des tables tournantes, devrions-nous cesser de vous interroger?

— Tant que le Pape n'aura pas condamné, ce ne sera pas un péché. Mais je ne crois pas que Monseigneur défende les tables tournantes aux laïques. Il les a défendues à ses prêtres par prudence. Ils se seraient trop abandonnés à ces choses saintes et sérieuses.

— Si des esprits disaient le contraire de ce que vous venez de nous répondre, devrait-on croire à eux ou à vous?

— On devrait me croire, car Dieu n'envoie pas des esprits pour enseigner une autre religion que celle que lui-même a enseignée. Si un esprit vous disait de ne pas croire à un seul des commandements de Dieu ou de l'Église, défiez-vous, c'est un démon.

— Comment se fait-il que Dieu envoie aussi des démons dans les tables avec les bons esprits?

— Satan jaloux de ce que nous *éclairons le monde*, et voyant que ses proies vont lui échapper, envoie sés agents, qui sont des esprits comme nous, et ils disent des choses saintes et d'autres qui ne le sont pas pour attirer la confiance des hommes. Mais on saura les reconnaître et ils seront regardés comme ils le méritent. Vous savez que Satan se mêle toujours de ce que Dieu fait.

— N'est-ce pas un rôle ridicule pour de bons esprits de venir tourner, sauter, danser au gré des hommes?

— Oh! mais s'ils n'amusaient pas les hommes, les hommes n'y prendraient pas goût (1). Les hommes aiment ce qui est amusant. Les esprits qui viennent de la part de Dieu ne sautent guère. Vous voyez que ceux qui sont venus ici n'ont guère sauté que quand on le leur commandait pour attirer la confiance.

— Ceux qui sont venus dans les autres maisons ont beaucoup sauté et dansé; est-ce qu'ils étaient de mauvais esprits?

— Jusqu'ici, il n'est pas venu de mauvais esprits. Aussi quand on a demandé à ceux-là s'ils aimaient à danser, ils ont répondu que non; quand on leur a demandé si c'était bien de danser, ils ont encore

(1) Ainsi, pour que les hommes prennent goût, l'Esprit consent à faire des sauts et des gambades dans une table, à jouer des scènes grotesques, à répondre aux questions les plus ridicules qui lui sont faites. L'Esprit le reconnaît lui-même. Et, c'est d'après les communications de cet agent burlesque que l'on consentirait à se former des croyances religieuses sur notre avenir!

Que penser de cette aberration!

répondu que non. S'ils avaient été des démons, à la danse, où il se perd tant de jeunes gens, ils auraient dit qu'on ne faisait point de mal.

— Pourrait-on chasser les démons par le signe de la croix?

— Il y en a qui auraient l'effronterie de soutenir ce signe qu'ils détestent afin de mieux tromper le monde; mais qu'on leur montre l'image de Dieu ou de la Vierge, un chapelet bénit, de l'eau bénite, et alors ils seront à votre disposition, vous pourrez les forcer à écrire qu'ils sont venus pour vous tromper, mais assurez-vous de tous points si je suis un démon. Faites-moi exorciser par des prêtres, et vous verrez si je m'en vais. Je demande que vous preniez tous les moyens nécessaires pour vous assurer et voir si je vous trompe.

— Ainsi ni les prêtres de l'Église catholique, ni les évêques, ni notre Saint-Père le Pape lui-même ne pourraient vous chasser d'ici par aucun moyen?

— Non.

— Serait-ce la même chose pour tous les esprits qui soutiendraient les mêmes vérités que vous?

— Oui.

— Vous n'êtes donc pas un démon?

— Non.

— Qui êtes-vous donc?

— Je suis une âme sortie du purgatoire, il n'y a pas longtemps, et qui occupe une petite place, déjà beaucoup trop élevée pour moi dans le royaume de Dieu.

— Faites le signe de la croix.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Puis-je montrer ce que vous venez d'écrire pour prouver que Dieu vous envoie pour faire croire à la vérité de sa religion?

— Oui, à qui vous voudrez.

Je crus cet interrogatoire suffisant, et je ne voulus pas le prolonger plus longtemps pour ne pas fatiguer les personnes qui nous écoutaient. J'en tirai seulement cette conclusion autorisée par le langage de l'esprit lui-même qu'il ne faudrait accorder toute confiance aux manifestations des tables que lorsque l'Église aurait pris toutes ses assurances; que jusque-là il fallait suspendre son jugement. Les plus curieux recommencèrent après cela leurs interrogations avec l'esprit pour ne pas s'exposer à tomber dans des redites.

## Sixième soirée. — Théorie des tables tournantes.

Nous avons eu jusqu'à présent assez à faire de constater les phénomènes pour ne pas songer à en rechercher la cause. C'était cependant un curieux sujet d'investigations, et nous résolûmes de l'aborder dans notre sixième soirée, afin de la rendre aussi intéressante que possible. Nous entreprîmes donc avec l'esprit le dialogue suivant :

Pourriez-vous nous indiquer comment s'opère le phénomène des tables tournantes; par quel moyen un esprit peut agir sur elles?

— D'abord, c'est que Dieu le veut. Mais voici comment est venue l'idée des tables tournantes. C'est en *Russie*. Des enfants s'amusaient à placer les mains sur une table, la table tourne d'elle-même, on est émerveillé, et vous comprenez le désir de continuer. Le fluide qui s'échappe du corps des hommes est très puissant, puisqu'il a la vertu de nous donner presque des corps. Il a beaucoup plus de puissance que celui qui fait marcher les télégraphes électriques. Cette sorte d'électricité n'est pas celle des hommes; aussi elle n'a que la puissance de faire mouvoir des machines. Ainsi par le fluide qui sort de vos mains, nous nous revêtons d'une espèce de corps, sans lequel nous ne pouvons nous montrer, mais par le moyen duquel nous pouvons faire des signaux, et entrer dans les mains qui écrivent (1).

— De quelle nature est ce fluide?

— Il est comme celui qui vous fait parler et produire des mouvements. En nous en donnant un peu, nous pouvons faire marcher des tables.

— Par quel organe ce fluide est-il produit?

— C'est Dieu qui l'a placé dans le corps, ou si vous aimez mieux, le corps en est rempli. Tous vos organes marchent avec ce fluide.

— N'est-il pas engendré par le cerveau et par les nerfs?

— Par les nerfs surtout. Voyez les personnes nerveuses faire marcher les tables plus promptement que celles qui n'ont pas de vivacité.

D<sup>r</sup> DE MAICHE.

(1) Cette réponse à l'adresse des scientists nous paraît décisive. En effet, les scientists matérialistes constatent l'existence d'un fluide ou magnétique ou astral, et ils prétendent expliquer naturellement par ce fluide les phénomènes les plus étranges de lévitation, les réponses de la table et sa lucidité.

En réalité, ce n'est pas l'homme qui se sert de son fluide pour produire ces phénomènes. Par sa complicité imprudente, le sujet livre son fluide à l'Esprit qui s'en sert pour se manifester et pour agir. Le fluide existe, mais, ce n'est pas l'homme qui s'en sert, c'est le mauvais.

## L'HYPNOTISME CHEZ LES BÊTES



Il ne faudrait pas croire que l'hypnose, le sommeil hypnotique, soit le privilège exclusif de l'humanité. Non seulement les animaux vertébrés, mais même certains invertébrés, les insectes par exemple, y sont aussi sujets. Le fait a été constaté par un naturaliste de haute valeur, observateur et expérimentateur en qui la sagacité est égale à la patience infatigable, M. Henri Fabre, de Sérignan (Vaucluse). Il a fait connaître les expériences et les observations qui l'ont amené à cette conclusion, par un savant en même temps qu'humoristique article intitulé : *La Simulation de la mort* et publié par la *Revue des questions scientifiques*, de Bruxelles, en juillet dernier.

Nous croyons être agréables aux lecteurs de la *Revue du Monde invisible* en résumant ici la partie de ce travail qui se rapporte plus spécialement à notre sujet.

Ne vous est-il jamais arrivé, en voulant saisir un insecte perché sur l'écorce d'un arbre ou sur la branche d'un arbuste, de le voir, à l'approche de votre main, se laisser choir à terre et y rester étendu sur le dos, immobile et comme mort? Si vous avez la patience de l'observer, sans y toucher, pendant un temps suffisamment long, un quart d'heure ou une demi-heure par exemple, vous finirez par le voir remuer les pattes et les antennes, s'arc-bouter de la tête et du dos, se redresser et s'enfuir avec la plus grande célérité possible.

En pareil cas, les bonnes gens disaient que l'insecte « fait le mort » pour échapper à l'ennemi réel ou supposé qu'il redoute.

C'est un jugement bien vite formulé et que n'accompagne pas une grande réflexion. Car si l'insecte « faisait le mort » pour éviter d'être occis, ce serait donc qu'il saurait ce que c'est que la mort, qu'il aurait l'idée abstraite de la mort, qu'il serait par suite capable d'abstraction, en un mot qu'il serait un être doué de raison.

*A priori*, cela paraît déjà bien peu vraisemblable; mais c'est sur l'observation et les faits, non sur un principe métaphysique, qu'il faut en pareil cas s'appuyer.

M. Fabre n'a eu garde de manquer à cette sage méthode.

Il a donc expérimenté sur un grand nombre d'insectes : carabes,



huprestes, géotrupes, cétoines, coccinelles, escarbots, melasomes, etc. Ces expériences étant toutes plus ou moins similaires ou analogues, bornons-nous à décrire l'une d'elles.

Le Scarite géant est un grand Carabe noir et luisant, insecte de proie des bords de la Méditerranée; il attire les autres insectes dans une sorte de terrier en forme d'entonnoir qu'il creuse dans le sable, et au fond duquel il les dévore à belles... mandibules.

Ayant réuni un certain nombre de ces Scarites sous des cloches de toile métallique supportées par un lit de sable suffisamment épais, notre observateur put ainsi les étudier à sa convenance et à l'aise. En roulant l'insecte dans ses doigts, ou encore en le laissant tomber d'une faible hauteur sur une table et le posant ensuite sur le dos, il provoquait en lui la mort apparente : l'insecte ne bougeait plus et restait vingt minutes, une demi-heure, parfois cinquante minutes et plus, les pattes repliées sur l'abdomen, les pinces ouvertes, les antennes étalées en croix.

Après quoi, l'expérience nombre de fois renouvelée, arrive un moment où l'insecte agite lentement les pattes, puis les palpes et les antennes, et enfin se retourne et prend la fuite.

Ressaisi entre les doigts de son tyran et houspillé comme devant, il reprend la même immobilité cadavérique; et cela se renouvelle plusieurs fois de suite, l'immobilité durant chaque fois un temps qui varie de dix-sept à cinquante minutes. A la sixième ou septième reprise cependant, le phénomène ne se reproduit plus; l'insecte se retourne, aussitôt missur le dos, et cherche immédiatement à s'esquiver.

Serait-ce qu'il a fini par comprendre qu'on se moque de lui et qu'on ne prend pas au sérieux son stratagème macabre? Nous allons — c'est à dire notre judicieux entomologiste va — varier l'expérience. Au lieu de placer le Scarite, après manipulation, sur une table, corps dur, il le dépose sur une épaisse couche de sable où rien ne serait plus facile à l'insecte fouisseur de se dérober aux atteintes de son persécuteur; celui-ci, pour éviter de terroriser la victime par sa présence, va se placer hors de vue et s'astreint à un profond silence : on entendrait voler une mouche. Rien n'y fait, le carabe conserve son état d'immobilité cadavérique pendant la durée normale, après quoi, comme auparavant, il cherche à s'enfuir. D'autres fois le Scarite mis en présence d'un insecte beaucoup plus grand et plus fort que lui, comme le capricorne ou le lucane, cerf-volant, est pris d'une peur manifeste; mais loin de « faire le mort » pour échapper à son ennemi, il s'empresse de déguerpir de toute la vitesse dont il est capable.

Pour varier l'expérience, M. Fabre exerçait diverses actions sur l'insecte immobilisé. Tantôt il secouait la table; d'autres fois il faisait arriver brusquement un jet de vive lumière sur la bestiole placée dans une demi-obscurité; ou bien encore il s'arrangeait de manière à ce que d'importuns mouchérons vinssent sucer les mandibules du Scarite immobile. Chacun de ces incidents avait pour effet de réveiller l'insecte qui tout aussitôt se retournait sur ses pattes et détalait.

Mais il n'y a pas que les insectes qui soient passibles de mort apparente et temporaire.

Prenez un oiseau de basse-cour : une dinde, une oie, un canard, une poule, une pintade; placez-lui et maintenez-lui la tête sous l'aile, et dans cette position, balancez doucement l'oiseau entre vos mains, de bas en haut et de haut en bas, pendant quelques minutes; cela fait, posez-le à terre. Il ne bougera pas plus que s'il était mort; puis au bout d'un temps variable, pouvant aller de cinq minutes jusqu'à trente, il se remettra sur ses pattes, se secouera et reprendra sa vie ordinaire.

La même expérience a été reproduite sur des oiseaux plus petits, et elle a donné le même résultat avec une durée toutefois moins longue : deux minutes seulement avec le pigeon, quelques secondes avec le verdier. Il importe d'ajouter que certains oiseaux, comme aussi certains insectes, se sont montrés absolument rebelles à cette simulation prétendue de la mort.

De tout cela, il résulte bien clairement que l'insecte pas plus que l'oiseau ne « fait le mort », mais que sous l'empire de certaines excitations ou circonstances fortuites, il tombe dans une sorte de léthargie ou de sommeil artificiel, autrement dit en hypnose.

Qu'en concluons-nous?

Deux choses.

La première, que l'hypnose, s'exerçant jusque sur divers animaux, est un phénomène parfaitement naturel, et n'est donc pas, en soi, une opération diabolique comme quelques-uns se l'imaginent encore. Cela ne veut pas dire assurément que, quand il s'agit de l'homme et dans des cas d'ailleurs très rares, le diable ne puisse y intervenir, comme il peut intervenir, pour servir ses desseins, dans une foule d'autres phénomènes naturels. Mais enfin, considéré intrinsèquement, le sommeil hypnotique, bien que provoqué artificiellement ou accidentellement, n'est pas moins d'ordre naturel que le sommeil ordinaire.

Notre seconde conclusion est d'un autre ordre. Elle consiste en ce

que nous avons, dans les expériences de M. Fabre, une preuve nouvelle de l'inintelligence des animaux. Non seulement les insectes passibles de mort apparente momentanée ne se mettent pas en cet état volontairement et en vue d'une sauvegarde raisonnée contre le péril; mais ils ne savent pas utiliser cette capacité quand un danger réel les menace, comme quand le capricorne ou le lucane est mis en présence du Scarite, et ne recourent à d'autre moyen de salut qu'à la fuite, moyen tout instinctif et ne requérant aucune opération intellectuelle.

Du reste, en plus de 40 années d'observation et d'expérimentation sur une foule d'animaux, principalement de la classe des insectes, M. Fabre a accumulé d'innombrables preuves contre la théorie de la prétendue intelligence des bêtes, comme on peut s'en convaincre en parcourant ses cinq séries de *Souvenirs entomologiques*.

C. DE KIRWAN.



# L'ASTROLOGIE EST-ELLE

## UNE SCIENCE EXPÉRIMENTALE?

---

Quoique rangée dans les sciences occultes, l'astrologie pourrait fort bien trouver sa place dans les sciences physiques, puisqu'elle repose sur des calculs et sur des faits. Son étude est complexe il est vrai, et facilitée par une intuition peut-être d'ordre spécial, mais sa base est mathématique et tangible.

Avant de bâtir des hypothèses vraisemblables pour satisfaire notre raison, il est juste pour ériger une science, d'exiger des expériences, des faits et des preuves. La science astrale peut aisément dévoiler toutes ses armes de persuasion au mathématicien épris de psychologie.

Chacun de nous possède un *horoscope*, autrement dit une *donnée mathématique* susceptible de révéler en partie ses facultés et sa destinée (1).

Cette donnée est la figure des astres au moment et au lieu de la nativité. Il est clair pour celui qui a opéré sur un grand nombre d'exemples qu'il existe des lois de correspondance entre la figure de ce ciel de nativité et le caractère de la personne étudiée.

Quatre principales sources de magnétisme astral semblent caractériser les facultés innées; ce sont :

1° Les *aspects planétaires* ou arcs qui séparent les diverses planètes entre elles quand on les représente par leurs longitudes sur un cercle figurant l'écliptique; les diverses phases de la lune, relatives à son « aspect » avec le soleil, en sont des exemples;

2° Les *signes du zodiaque* où les planètes se trouvent et qui changent leur nature propre — absolument comme pour le soleil dont l'influence varie suivant les signes qu'il parcourt dans son trajet annuel de l'écliptique;

(1) La liberté humaine est une vérité philosophique et théologique incontestable. L'auteur parle ici des circonstances en face desquelles se trouve notre liberté pendant la vie.

3° Les *maisons astrologiques* ou positions des planètes dans l'espace par rapport aux plans du méridien et de l'horizon du lieu de nativité.

L'expérience montre que le maximum d'influence a lieu pour une planète, quand celle-ci passe dans ces deux plans, particuliers au lieu considéré ;

4° L'*ascendant*, c'est-à-dire le signe du zodiaque qui se lève à l'horizon au moment précis de la nativité ; ce qui revient à dire : l'orientation de l'écliptique dans le ciel, due au mouvement diurne, pour l'instant considéré.

Un exemple rendra compte des expériences que l'on peut faire sur les lois de correspondance psychologique : étant donnés, je suppose, deux individus de la même classe sociale, l'un d'une sentimentalité généreuse et élevée, l'autre au contraire égoïste et acariâtre, il est à peu près certain que les aspects harmoniques ou dissonants des diverses planètes sur la lune serviront à première vue à les distinguer.

Le symbole *évident* de l'harmonie du magnétisme astral peut être représenté par le *triangle équilatéral* engendrant les aspects trigone et sixte (troisième et sixième parties du cercle) ; le symbole de la dissonance est donné non moins manifestement par le *carré*, engendrant l'opposition et la quadrature (deuxième et quatrième parties du cercle).

Il est à remarquer ici, comme partout ailleurs, que le nombre *trois* symbolise la synthèse et l'harmonie.

Si les preuves s'arrêtaient là, on pourrait déjà avancer la vérité de l'astrologie exactement au même titre que celle de la graphologie que nul aujourd'hui n'ose plus contester, du moins en principe.

La science des astres est donc à un certain point de vue une sorte de « graphologie céleste ».

Mais elle est plus : partant de données mathématiques et fixes pour chacun de nous, *elle peut y revenir* par le problème inverse ; autrement dit, si le but normal de cette science est de définir un *caractère*, connaissant son *thème de nativité*, inversement si la science n'est pas illusoire, je puis, pour une personne connue, reconstituer son thème de nativité en partant des facultés innées de son caractère.

Un exemple précisera davantage la valeur de l'argument : je suppose avoir le *jour* de naissance d'une personne connu dont certaines tendances innées sont très accentuées. Le but du problème vérificateur sera alors de trouver *l'heure* de nativité de la journée correspondant à un état magnétique astral le plus conforme au

caractère correspondant. En bien des cas, l'astrologue expérimenté peut retrouver à la demi-heure près le moment cherché. Et nous ne comptons plus aujourd'hui le nombre de vérifications semblables dont nous avons été témoins, et faites de manière à écarter absolument toute accusation de duperie attribuée au hasard.

Il est clair que l'inconnue du problème peut être aussi bien le *jour* que l'heure, à condition de ne pas fixer des limites trop écartées pour la nativité. On peut par exemple se donner l'année, le mois et l'heure et se proposer de chercher le jour.

Il ne faudrait pas croire le problème facile dans tous les cas; certaines dispositions des astres sont très ambiguës, et peuvent correspondre à des caractères beaucoup moins définis que d'autres. L'état magnétique du ciel change parfois totalement en quelques minutes, et reste aussi souvent près d'une heure sensiblement le même... Certains moments de la journée peuvent correspondre au maximum d'intellectualité, d'harmonie, de santé, etc. Le problème en question est généralement possible dans le cas de gens célèbres, d'une grande capacité intellectuelle et dont on a étudié l'œuvre particulièrement. Il faut toutefois que les astres perpétuellement changeants aient une disposition telle que le nombre des moments vraisemblables de la journée soit assez restreint.

Si l'on rejette les cas nombreux dont l'ambiguïté est visible à première vue, on peut résoudre très souvent avec succès le problème visé.

Il ne s'agit donc pas ici de croire à une doctrine en face de l'astrologie; il s'agit de constater des faits.

Pour ceux qui ne veulent pas entreprendre ces études, il est clair que la question se ramène à la croyance dans la bonne foi des gens sérieux qui les cultivent. La médecine et la chimie même n'ont pas des armes plus sûres pour se défendre.

De toutes les sciences psychologiques, on peut dire que l'astrologie est la plus tangible, sinon la plus facile. La graphologie, simple science d'observation, a souvent des résultats qui nous surprennent au sujet de portrait de caractère fait sans erreur grossière. Mais rien de scientifiquement exact dans de tels résultats. Peut-on définir un caractère avec de simples mots, en étant sûr d'être à l'abri des controverses? Au fond, on peut ergoter à l'infini sur la *définition d'un caractère*, mais on ne peut ergoter sur la *désignation d'une heure de nativité* qu'on s'est proposé de trouver par le secours seul de la science astrale jointe à l'intuition psychologique.

L'astrologie est en quelque sorte un langage géométrique destiné à

définir l'homme. Il y a là comme un moyen mathématique de doser et de comparer les caractères au point de vue de leurs tendances innées ; et dans bien des cas de prouver que tel jugement est juste ou que tel autre est faux. En vertu des lois d'analogie et d'enchaînement des harmonies, on trouve que certaines tendances sont contraires à la vérité philosophique au même titre que la bosse du bossu est contraire à la beauté physique.

Aussi, quel horizon d'harmonie et de vérité l'astrologie dévoile aux initiés sur le domaine de la philosophie !

Une autre preuve non moins exacte du caractère sérieux de la science astrale, et qui n'exige même pas la croyance dans la bonne foi de l'initié, réside dans les lois d'*atavisme* enregistrées manifestement dans les figures de nativité.

La nature semble faire ce qu'elle peut pour que le nouveau-né naisse sous le ciel ayant le plus d'analogie possible avec ceux des nativités des parents, vers l'époque normale de la naissance. Les exemples les plus frappants se vérifient à l'infini. C'est en observant les lois de correspondance accumulées depuis tant de siècles qu'on retrouvera parfois dans une famille les plus curieuses ressemblances de disposition d'astres — même après plusieurs générations ; — preuve palpable qu'on ne naît pas à n'importe quel moment.

Nous pouvons remarquer en passant que l'exemple des jumeaux qui se ressemblent toujours (d'autant plus qu'ils ont des nativités plus rapprochées) et qui ont des influences de destinée souvent concordantes, vient encore confirmer les multiples vérifications expérimentales de la science qui nous occupe.

Nous ne nous sommes occupés jusqu'ici que du « caractère ». — Les signes de bonne et de mauvaise santé sont également souvent très nets. Enfin l'horoscope d'un individu malingre de naissance et celui d'un autre bien constitué, la distinction sera généralement facile à faire.

L'astrologie donne de plus mille renseignements sur les parties du corps les plus sujettes aux maladies, ainsi que sur les périodes de la vie les plus menacées. — Il est difficile de préciser les limites du rôle qu'elle peut jouer dans la médecine.

Enfin un autre mode de vérification des lois astrales réside dans le calcul des influences de destinée. Une période importante de l'existence, une évolution morale considérable je suppose, est enregistrée dans le thème de nativité avec une précision d'autant plus grande que l'heure de naissance est plus exacte.

Nous n'aborderons pas ici l'exposé assez complexe des méthodes

de calcul astrologique — dépourvu d'ailleurs de tout caractère occulte. — Nous nous sommes bornés à exposer des *faits* à la portée du reste de tout mathématicien désireux d'appliquer les sciences exactes à l'étude la plus complète et la plus sûre de la personnalité humaine.

Des conceptions rationnelles peuvent d'ailleurs les expliquer (1).

En résumé, l'astrologie n'est pas une doctrine occulte qu'il s'agit d'admettre. C'est une science expérimentale qu'il s'agit de vérifier avec difficulté peut-être, mais avec une précision scientifique en beaucoup de cas.

Sa condamnation officielle extraite de la science et de la philosophie de Voltaire ne saurait s'éterniser. Les nations étrangères donnent l'exemple depuis plusieurs années pour la remettre en honneur. Un jour viendra où la science astrale, purgée de toutes les supercheries du passé et mise au point à travers le prisme scientifique moderne — à l'instar de toutes les autres sciences — reprendra la place qui lui est due dans le mouvement civilisateur.

Paul FLAMBART,

*Ancien élève de l'École polytechnique.*

(1) *Nouvelle Revue*, du 15 mai 1898.

Pierre d'Ailly, saint Thomas d'Aquin, Gerson et d'autres philosophes et théologiens ont écrit sur la science astrologique. Nous accepterons volontiers la discussion des savantes conclusions de M. Flambart. Il faut se méfier du déterminisme dans ces difficiles matières et conserver dans leur rigoureuse intégrité le dogme de la Providence et le principe de la liberté humaine et de la responsabilité.

É. MÉNIE.

---



## LE MERVEILLEUX A MONDAVEZAN

Monseigneur,

Aussitôt libre, je m'empresse de vous satisfaire; je le ferai en toute simplicité et avec la plus entière bonne foi; désireux de voir clair dans une affaire où personne, sauf quelques médecins matérialistes, n'a voulu se prononcer. Voici les faits :

Le 31 octobre 1897, veille de la Toussaint, j'ai fait faire la première communion dans la paroisse où je suis curé depuis deux ans seulement. A cette première communion a pris part le jeune Jean Lacaze, âgé de douze ans; cet enfant sera un des héros des faits merveilleux ou extraordinaires qui se sont passés ici. Les parents du jeune enfant, c'est-à-dire son père et sa mère, ses deux grands-pères et sa grand-mère maternelle l'accompagnèrent à la table sainte; et cette famille, je puis le dire, est la plus honnête et la plus chrétienne de la paroisse.

Le 3 novembre, les faits extraordinaires commencèrent à se produire. Voici comment : Le mercredi au matin, ces pauvres gens furent fort étonnés de voir leurs animaux détachés dans l'écurie; ils n'y attachèrent pas d'abord grande attention; mais tous les jours et de plus en plus fréquemment les animaux se trouvant détachés, la famille s'émut et des bruits circulant déjà qui ajoutaient à ce qui se passait, ces braves gens vinrent m'avertir.

Je n'ai pas tout d'abord pris au sérieux ce qu'ils me disaient, croyant que s'il y avait quelque chose, ce serait transitoire et pas de nature à émotionner ma population.

Mes prévisions ne se sont pas réalisées. Le lundi 15 au matin, je me rendis dans la maison, et je pus constater que les animaux étaient détachés et qu'on ne les avait pas plus tôt attachés que les chaînes tombaient d'elles-mêmes sans que personne les touchât ni que les bêtes fissent le moindre mouvement. Du temps qu'on enchaînait une vache, l'autre se détachait, et des témoins ont constaté que ces faits se sont produits trente-six fois dans une demi-heure.

On a eu beau les attacher de toutes façons, rien n'y faisait. Les cordes et les objets de bois étaient brisés, les chaînes tombaient d'elles-mêmes; et les fils de fer avec lesquels, par cinq ou six tours, on fixait les anneaux, se trouvaient déroulés en moins d'une demi-seconde sans que personne pût s'en apercevoir. Et ce qui était encore

plus fort, c'est que les instruments dont on se servait pour enrouler le fil de fer disparurent et qu'on ne les trouva plus. Devant la persistance de ces faits, ces pauvres gens, sur mon conseil, conduisirent leurs vaches dans l'écurie d'un propriétaire voisin, et depuis ce moment, rien ne s'est plus passé auprès des animaux.

Mais les choses n'en sont pas restées là, au contraire. Ces faits ont, si je puis le dire, changé de scène; au lieu de se produire à l'écurie, ils se sont produits dans la maison d'habitation contiguë à l'écurie.

Et tous les jours depuis ce moment, dès le lever du soleil jusqu'à son coucher, presque jamais pendant la nuit, il n'est pas de mauvais tours qu'une main invisible n'infligeât à cette pauvre famille. Les chaises tombaient d'elles-mêmes, le dossier en avant, les portes étaient enlevées de leurs gonds et renversées, les instruments d'agriculture, même les plus lourds, se laissaient aller ou se décrochaient sur le passage d'un membre de la famille, particulièrement le jeune enfant et son grand-père paternel, mais sans jamais pourtant leur faire aucun mal, quoiqu'ils fussent quelquefois touchés. Les clefs des portes étaient enlevées et disparaissaient au point qu'on ne les a plus retrouvées. Les assiettes tombaient de la table et se mettaient en morceaux; les bouteilles étaient renversées, roulaient de la table sur le parquet en briques, et elles ne se brisaient pas. Les verres d'une pendule furent brisés, le balancier disparut, mais on le retrouva tordu. Les linges du ménage étaient véritablement déchiquetés, et plus on les remplaçait, et plus on mettait de l'obstination à les déchirer.

Je pourrais vous raconter mille et mille faits de ce genre, mais la nomenclature en serait trop longue, je m'arrête à un seul que j'ai vu de mes yeux. Un soir, vers six heures et demie, la femme de la maison vint en pleurs me prier de me rendre chez elle où, disait-elle, ils ne pouvaient plus habiter, tant ils étaient tourmentés.

Ils étaient en effet assaillis par une foule de petits objets tels que balais, plumeaux, morceaux de bois ou de pain, linges, paniers, etc., qui leur tombaient dessus sans qu'ils pussent voir d'où ils venaient. Ces objets étaient cependant tous dans la cuisine où se chauffaient ces braves gens. Je me rendis aux instances de la pauvre femme; mais à mon arrivée tout cessa; je restai avec eux environ une heure durant laquelle je ne constatai rien. Mais au moment de partir, nous étions tous debout, les uns près de la porte, le grand-père, l'enfant et moi à un mètre du foyer, l'enfant tenait son grand-père par un pan du manteau, j'étais devant eux, lorsque, tout à coup, je vis passer au milieu de nous un bâton de soixante centimètres de long, assez volumineux, ce bâton qui servait de tisonnier était parti du foyer, passa au milieu de nous sans nous toucher et alla tomber à peu près à deux mètres d'où il était parti. Si j'y avais pris garde, j'aurais peut-être pu le saisir au passage.

Le même soir, un quart d'heure après, j'ai vu devant moi la cas-

quette de l'enfant enlevée de sa tête et projetée à huit ou dix mètres, nous l'avons retrouvée après des recherches.

J'avais déjà averti l'autorité ecclésiastique qui d'abord eut l'air de traiter sérieusement la chose, mais qui s'effaça ensuite.

Ces faits n'en continuaient pas moins, ils prenaient même un caractère tout personnel, puisque dès ce moment ils s'attachèrent tout spécialement à deux membres de la famille. En effet, durant quinze jours, le grand-père Jean-Pierre Lacaze et son petit-fils Jean furent victimes de mille tracasseries. Ils ne pouvaient sortir autour de la maison sans être frappés par des pierres, des bâtons, quelquefois même des couteaux, des pommes de terre, des navets et toutes sortes d'autres objets. Le pauvre vieillard et aussi l'enfant ont vu quelquefois leurs habits déchirés, leur couvre-chef enlevé et jeté sur un toit, dans une mare ou ailleurs. Enfin mille tracasseries qu'il serait trop long de mentionner.

Mais c'est surtout le 8 décembre, jour de la Nativité, que nous avons assisté durant toute l'après-midi, sans une minute de répit, à des scènes épouvantables et écœurantes. Le jeune Jean Lacaze a été roué de coups si violents quelquefois que le pauvre enfant ne cessait de se plaindre, de crier, de pleurer et de se tordre sous la violence du mal. Il ne pouvait faire un pas sans être violemment renversé. Transporté au presbytère où je l'ai béni, il a toujours ressenti les mêmes coups invisibles qui ne laissaient sur lui aucune trace. Il n'a eu un moment de soulagement que devant l'autel de la sainte Vierge durant la récitation du chapelet. Mais à peine étions-nous sortis de l'église que les mêmes faits se sont reproduits, si violents quelquefois que l'enfant perdait connaissance et la parole. On le frappait sous sa main, sous un grand crucifix même que je lui mettais sur la poitrine.

A la nuit, vers sept heures, l'enfant a demandé à être conduit auprès d'une génisse qu'il affectionnait et qu'il soignait particulièrement; auprès de cette bête, tout s'est calmé, et quelques instants après, il a pu prendre son repas après lequel il s'est mis au lit et a bien dormi.

Mais le lendemain matin, les mêmes faits se reproduisirent; l'enfant voyait des animaux fantastiques sous la forme d'un renard, d'un veau, d'une bête fauve vers lesquels il était attiré.

Ces animaux invisibles pour nous tous, l'enfant les voyait déjà la veille. Ce pauvre malheureux resta dans cet état jusqu'au 16 décembre. Avec la génisse, il était calme, il pouvait avec elle, aller partout, mais dès qu'on l'en séparait, les crises revenaient et il était infailliblement renversé; il se relevait, mais pour tomber encore. Les médecins furent appelés, et leurs opinions furent diverses suivant qu'ils virent l'enfant dans un état de crise ou de calme. Il était fou, épileptique, et mille autres choses, il fallait le soigner tout spécialement dans une maison particulière si on voulait le conserver. Or, on ne fit rien de ce que disaient ces messieurs. Nous nous contentâmes dans la paroisse, de

faire une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. L'enfant, dès les premiers jours, alla mieux, put se passer de la génisse dès le jeudi, nous annonça que le jour de la clôture, le 19 décembre, il viendrait servir la messe; il y vint en effet, et dès ce jour, peu à peu toutes les tracasseries cessèrent, et l'enfant n'a absolument rien en ce moment, il se porte très bien, et on n'a plus rien vu dans la famille.

Excusez, Monseigneur, mon inexpérience à raconter ces faits, et croyez que je serais content si je pouvais éclaircir cette question des faits de Mondavezan dont on a tant parlé.

L. BOYER, *curé de X.*



## LE MOTEUR KEELEY

On sait que Stanislas de Guaita remplit naguère les hautes fonctions de « Grand Maître à vie de l'ordre mystique de la Rose-Croix ». On sait aussi que ses ouvrages font plus que jamais l'admiration du petit clan occultiste. Ils devraient donc *à priori* décourager toute tentative des pêcheurs de « perles ». Il n'en est rien; et, sans être grand clerc en la matière, on s'aperçoit bien vite que le chef Rosicrucien ne fut pas exempt des menues tares cérébrales qui sont si communes chez ses collègues, illustres voyants de l'astral.

A vouloir sans cesse escalader les cimes célestes en compagnie d'élémentaux ou d'élémentaires plus ou moins suspects, les plus belles intellectualités risquent fort, sinon de chavirer complètement, du moins de se parer de déplorables lacunes. « Qui veut faire l'ange fait la bête, » dit la sagesse des nations enveloppant une pensée assez juste en des termes peu civils... Qu'on ne s'étonne donc pas de voir les occultistes, les mages, les hiérophantes les plus notables, considérés de tout temps comme plus ou moins toqués par leurs contemporains... Stanislas de Guaita bien que mieux équilibré que la plupart d'entre eux, a lui aussi payé son tribut à l'étrange fatalité qui poursuit les amateurs du merveilleux. On pouvait le prévoir d'avance : n'est-il pas de notoriété publique, que, surmené, épuisé par le travail, il avait recours, au moins dans les dernières années de sa vie, à l'excitation factice et combien dangereuse que procure la morphine?...

Ce préambule où nous plaçons les circonstances atténuantes pour ce littérateur vraiment remarquable, hélas! dévoyé à la poursuite des plus chimériques rêveries et par bonheur mort chrétiennement, — ce préambule nous était nécessaire pour faire comprendre au lecteur comment M. de Guaita a pu laisser tomber de sa plume dans un ouvrage bien charpenté d'ailleurs, *la Clef de la magie noire*, une affirmation aussi grossièrement erronée que celle qui a trait au moteur Keeley.

« Pour désintégrer en quelques secondes, dit-il, les roches les plus

dures, le savant américain Keeley a construit un appareil portatif générateur de sa « force inter-éthérique » et que le son prolongé d'un fort diapason suffit à mettre en activité. » (*Clef de la Magie noire*, 1897, p. 410.)

M. de Guaita eût vu, de ses yeux vu, fonctionner ce moteur, qu'il n'en expliquerait pas mieux le principe, le mécanisme et la renversante puissance.

On conçoit que notre occultiste se soit emballé sur cette idée bien faite pour charmer un abstracteur de quintessence, un chercheur de pierre philosophale. Ce qu'en effet Keeley se vantait d'avoir trouvé tout simplement le mouvement perpétuel, puisque la force minime que produisait le son du diapason était amplifiée au point de produire un travail absolument disproportionné avec la force génératrice initiale. Or, on sait qu'un principe constant dans la science est le suivant : « Rien ne se crée dans la nature, tout se transforme simplement. » Mais un initié vraiment digne de ce nom ne saurait se complaire à des raisonnements si élémentaires et à la portée des moindres intelligences. Il n'est pas d'impossibilités réelles pour celui qui s'est laissé captiver par les douces insanités des astrologues, alchimistes et autres rêveurs.

Et puis, il faut bien le dire, Keeley avait eu la rare habileté de couvrir sa pseudo-découverte d'une estampille à laquelle un occultiste se laissera toujours prendre. N'invoquait-il pas, en effet, pour expliquer l'étonnant pouvoir de sa machine, la *force inter-éthérique*? Or, cette expression, qu'on dirait empruntée au jargon de l'hermétisme, et bien faite pour mettre en défiance le vulgaire profane, répondait à toutes les objections pour un descendant de Paracelse. C'est comme le « sans dot » de Molière!

Guaita n'hésite donc pas un seul instant à admettre l'existence du moteur américain. Cette invention mirobolante venait si à propos étayer les théories chères à la Rose-Croix que, bon gré mal gré, il fallait bien qu'elle existât. Guaita est si sûr de son fait, qu'il ne se demande pas un seul instant, au moment où il écrit, en 1897, comment il se fait que cette machine, destinée à révolutionner l'industrie et la mécanique par sa paradoxale puissance, soit tombée dès l'année de son apparition (1888) dans un si complet oubli. Tout autre, animé d'un esprit vraiment critique et scientifique, et désireux d'autre part de ne pas égarer son lecteur, eût cherché à se renseigner sur ce point en compulsant les journaux de l'époque. C'était trop simple...

Or, voici la petite note bien suggestive que M. Stanislas de Guaita

eût sans doute découverte, s'il s'était donné la peine de faire cette recherche, qui si nettement s'imposait en l'espèce :

« On se rappelle le bruit fait autour de la prétendue découverte du moteur Keeley... Elle vient d'avoir à Philadelphie un épilogue qu'il est instructif de raconter.

« M. Keeley avait reçu de certaines personnes des sommes considérables qui s'élevaient, paraît-il, à un million de dollars, soit un peu plus de cinq millions de francs. Les commanditaires de M. Keeley ayant conçu quelques craintes, voulurent voir la machine merveilleuse qui avait absorbé des capitaux d'une telle importance. M. Keeley s'indigna, refusant de rien montrer, prétendant que l'heure n'était point arrivée où sa machine pouvait être exhibée sans danger. Ces raisons parurent suspectes, et on assigna M. Keeley devant un juge qui lui ordonna de montrer son appareil. Comme M. Keeley refusa de le faire, on le condamna à la prison qu'il garde en ce moment, préférant perdre la liberté que de livrer le secret qu'il a déjà vendu si cher. Inutile d'ajouter que chacun sait très bien que si M. Keeley garde le silence, c'est parce qu'il lui est parfaitement impossible de le rompre. Il est condamné à la discrétion *involontaire*. (*Annales politiques et littéraires*, 16 décembre 1888, p. 389.)

Ainsi la mirifique invention que M. de Guaita était si heureux d'invoquer à l'appui de ses doctrines était un *canard* transatlantique ; bien plus une escroquerie colossale !

De cette bévue, on peut selon nous, tirer double moralité. Les disciples de M. Papus ont mauvaise grâce à railler à tout propos la crédulité de certains catholiques dans l'affaire Taxil, eux qui si volontiers se paient de mots quand il s'agit de ce qui touche à leurs étranges théories. Quant à leurs lecteurs, ils devront bien soigneusement se mettre en garde contre leurs allégations et avoir bien soin de les contrôler une à une. De cette façon, ils se convaincront bien vite du peu de sérieux de ces messieurs, même dans le domaine de faits ou de théories relevant simplement de la science pure, voire même du vulgaire bon sens. Ils seront ainsi amenés à poser cette conclusion : « Si les ouvrages d'occultisme sont à ce point enfantins dans leurs appréciations scientifiques, combien suspectes doivent être pour nous les étranges solutions qu'ils apportent aux problèmes les plus ardu, les plus délicats de la métaphysique, de la psychologie, de la philosophie tout entière ! »

# L'OCCULTISME AUTREFOIS

## ET AUJOURD'HUI

### Religions et Initiations antiques (*fin*).

#### III. — L'ART MAGIQUE DE FAIRE DES DIEUX.

Nous venons de voir que pour saint Augustin, la *théologie civile* (c'est-à-dire l'ensemble des Rites du paganisme pratiqués par les Sacerdotes romains), repose toute entière sur la vie donnée aux idoles par les Esprits *qui les habitent*.

Au sujet de ces *œuvres théurgiques* des Prêtres-Magiciens, voici plusieurs fragments de la *Cité de Dieu* qui jettent un jour éclatant sur le *Haut-Spiritisme* de l'Antiquité :

L'Egyptien Hermès Trismégiste, nous dit saint Augustin, admet deux espèces de dieux, les uns faits par le Dieu souverain, les autres par les hommes. Si l'on s'en tenait à cet exposé, on pourrait penser qu'il s'agit simplement des idoles sorties des mains des hommes. Mais Trismégiste assure que ces simulacres visibles et tangibles sont comme les corps des dieux, et qu'au dedans de ces simulacres, des Esprits appelés résident, avec le pouvoir de nuire ou d'exaucer les vœux de ceux qui leur rendent les honneurs divins. Ainsi, unir par un art mystérieux ces esprits invisibles à une matière visible et corporelle, pour en faire des corps animés, des idoles dédiées et soumises à ces esprits, c'est, suivant Hermès, faire des dieux, et c'est là le grand et merveilleux pouvoir que les hommes ont acquis !

Je veux citer ici ses paroles telles qu'elles ont été traduites en notre langue :

« ... Apprends à connaître, ô Esculape, les privilèges et la puissance « de l'homme ! Si le Seigneur, le Père, Dieu, en un mot, est l'auteur des « dieux célestes, l'homme est l'auteur de ces dieux qui dans les tem-  
« ples se plaisent au voisinage des mortels... Le Père, le Seigneur a  
« fait à sa ressemblance les dieux éternels, et l'humanité a fait ses  
« dieux à la ressemblance humaine. »



« — N'est-ce pas des statues que tu parles, ô Trismégiste? s'écrie Esculape.

« Oui, quelle que soit ta défiance, Esculape, ne les vois-tu pas animées de sens et d'esprit, ces statues? Ne les vois-tu pas opérer tant et de si grands prodiges? Ces statues, qui ont la science de l'avenir, qui l'annoncent par les sortilèges, les devins, les songes; qui frappent les hommes d'infirmités, et les guérissent, qui leur distribuent, suivant leurs mérites, la tristesse ou la joie!... » (*Paroles d'Hermès, Cité de Dieu, l. VIII, ch. xxiii.*)

« ... C'est une merveille au-dessus de toute admiration que les hommes aient pu créer une nature divine!... Ils ont trouvé l'art de faire des dieux!... Impuissants à créer des âmes, ils ont évoqué celles des démons ou des anges, ils les ont introduites dans les saintes images, dans les divins mystères; ils ont ainsi donné aux idoles le pouvoir de bien faire ou de nuire! » (*Paroles d'Hermès, Cité de Dieu, l. VIII, ch. xxiv.*)

« Les divinités de la terre et du monde se livrent facilement à la colère, continue Hermès, car l'homme les a douées de deux natures. »

Il parle de la double nature spirituelle et corporelle (ajoute saint Augustin); si l'âme est le démon, le corps est la statue. (*Cité de Dieu, l. VIII, ch. xxvi.*)

Pour être l'auteur de ces dieux, l'homme n'en était pas moins possédé par son ouvrage. En les adorant, il entraînait dans la société non de stupides idoles, mais de perfides démons... Ce sont ces esprits immondes, liés à ces statues par un art abominable, qui avaient réduit à la plus misérable servitude les âmes de leurs adorateurs!... (*Cité de Dieu, l. VIII, ch. xxiv.*)

Nous ne croyons pas inutile de rappeler à nos lecteurs ces *Œuvres théurgiques* des Pontifes égyptiens, alors qu'aujourd'hui les prêtres et les prêtresses de toutes les théosophies et de tous les occultismes se vantent de leurs familiers rapports avec ce qu'ils appellent l'INVISIBLE et que nous appelons, nous, LE DÉMON.

Cette croyance au *Spiritisme* des Idoles, il est intéressant de la retrouver chez les plus grands *Théologiens* du Paganisme.

L'art sacré d'infuser des esprits dans la matière, c'est-à-dire l'art de faire des dieux, ou LA THÉOPÉE, fut de bonne heure et ne cessa d'être en honneur chez les idolâtres; car les yeux et les oreilles prouvaient aux peuples qu'un principe spirituel habitait la pierre ou le bois... Aussi Diogène Laërce rapporte-t-il que l'Arcopage exila d'Athènes le philosophe Stilpon. Ce bel esprit avait osé dire que la Minerve de Phidias adorée des Athéniens, n'était qu'un bloc de marbre, et que

la fille de Jupiter ne s'y trouvait pas réellement incluse : Οὐκ ἄρα αὐτῇ Θεός ἐστίν. Deux philosophes autrement considérables et postérieurs, Porphyre et Proclus, soutenaient et démontraient à qui mieux mieux que certaines statues attirent les génies, que la consécration les y enferme, et qu'un dieu les habite...

« Il n'y a point à s'étonner, dit le philosophe Porphyre, prenant en pitié l'imbécillité des incrédules, si les hommes les plus grossiers ne voient dans les statues que des pierres et du bois. Ainsi ceux qui n'ont point la connaissance des lettres n'aperçoivent-ils que la pierre dans les stèles chargées d'inscriptions, et que le tissu du papyrus dans les livres. (Voir EUSÈBE, *Prep. Ev.*, lib. III, cap. VII.) Mais les dieux qui habitent ces statues savent se manifester au besoin. » Saint Athanase dit donc avec raison que la pierre et le bois séduisaient les hommes qui les adoraient, *grâce aux prestiges des démons qui s'en étaient emparés*. (S. ATHAN., *De incarn. verb.* I, Καὶ παλιν, etc.)

« Junon, vous plairait-il d'abandonner les murs de Véies et de vous installer à Rome? » s'écrie d'un ton demi-badin l'un des soldats romains qui viennent de porter la main sur la statue de la déesse, dans la ville conquise. Junon fait signe de la tête qu'elle y consent; puis elle ajoute : « Oui, je le veux. » Sa statue enlevée par les vainqueurs, semble à l'instant *perdre sa pesanteur* (1) et les suivre, plutôt que se faire porter. (TITE-LIVE, V, déc. I. — VAL. MAXIM., I, cap. VII..., même fait dans l'histoire de saint Hyacinthe, de Pologne, Bollandistes.)

« Le Sénat romain ayant ordonné une souscription publique pour élever un temple et une statue à la Fortune, les femme réunirent entre elles de l'argent pour l'érection d'une seconde statue. Après que les deux statues furent mises en place, et dès le premier jour de la dédicace, celle que les femmes avaient fait exécuter de leurs deniers, s'écria d'une voix claire et distincte, en présence de plusieurs Romaines... : « O femmes! En me dédiant cette statue, vous vous êtes conformées aux lois saintes de la religion de votre cité! »... La plupart des femmes présentes doutèrent si c'était ou non la statue qui avait proféré ces mots; et celles qui n'avaient point remarqué d'où venait cette voix... ne voulurent point s'en rapporter au témoignage des autres, QUI LES AVAIENT VU *proférer par la statue*. Or, un moment après, la statue de la Déesse répéta les mêmes paroles d'une voix plus élevée, pendant que le temple était rempli de fidèles, et que régnait un profond silence. On ne put dès lors douter davantage du miracle, et le Sénat... ordonna qu'entre les cérémonies et les sacrifices alors institués, on en célébrerait d'autres encore tous les ans... » (DENYS D'Halicarnasse, lib. VIII, cap. VII.)

« S'appliquant sans relâche à accabler les hommes de maux, ils (les

(1) C'est un phénomène très net de *lévitation*, comme ceux obtenus par les Fakirs et les Spiritistes modernes.

démons) les trompent, dit Eusèbe, par *les mouvements* qu'ils ont imprimés aux statues des hommes morts, *consacrées* par les générations antérieures... Ils les ont égarés *par les oracles* qu'ils ont rendus, et par *les guérisons* de maladies dont ils les avaient frappés au préalable; ils les ont fascinés au point de se faire prendre tantôt pour de véritables dieux, et tantôt pour *les âmes* des héros *déifiés*! C'est ainsi que le culte d'une multitude de dieux se revêtait de grandeur aux yeux des peuples qui transportèrent leur pensée des objets visibles AUX ÊTRES INVISIBLES QUE RECÉLAIENT LES STATUES! (EUSÈBE, *Prep. evangel.*, lib. V, cap. II.)

« Vos idoles, vos statues *consacrées* sont la demeure des démons! Oui, ce sont ces Esprits qui *inspirent vos devins*, qui *animent* la fibre des entrailles de vos victimes... et qui, mêlant sans cesse le faux au vrai, *rendent des oracles* ... et *opèrent des prodiges*, dont le but est de vous amener invinciblement à *leur culte* : UT CULTUM SUI COGANT. » (SAINT CYPRIEN, *De idol. vanit.*, lib. I.)

Voilà ce que formule saint Cyprien, et sa voix se joint à celle de saint Athanase, pour inviter les païens à voir de quelle sorte et avec quelle aisance les chrétiens de la primitive Église *chassaient les démons du sein de ces oracles*, c'est-à-dire y faisaient cesser les signes sensibles qui, parlant à la fois aux yeux, à l'oreille et à l'intelligence de ces idolâtres, les enchaînaient à l'erreur (1). (GOUGENOT DES MOUSSEAUX, *Hauts Phénom. de la Mag.*, p. 62-68 à 75.)

Donnons pour terminer un passage capital où saint Augustin met en parallèle les cultes populaires et les secrètes pratiques des Initiés :

Oui, prostitution et cruauté, opprobres et crimes des dieux publiés ou inventés à leur prière, sous leur menace, — solennités consacrées au spectacle de ces infamies exposées aux regards et à l'imitation des peuples, — hideuses voluptés par lesquelles ces divinités s'avouent n'être que des esprits immondes!... Oui, c'est ainsi! Et cependant ces démons dans le secret de leurs sanctuaires, donnent (dit-on) quelques bons préceptes de morale à leurs Elus, à *un petit nombre d'Initiés*! S'il est vrai, ils n'en sont convaincus que d'une méchanceté plus raffinée, ces êtres malfaisants!... Si en effet, les démons ne se transformaient pas parfois en « anges de lumière », comme dit l'Écriture, ils ne sauraient accomplir leur œuvre de séduction. Ainsi, au dehors, l'impiété frappe les peuples de ses obscènes clameurs; au dedans, une chasteté feinte murmure à peine à *l'oreille de quelques adeptes*. Aux

(1) Pareils faits sont fréquents aujourd'hui encore. (Voir *Annal. Miss.-Étrangères*, juillet-août 1898, p. 172 : une *pierre parlante*, divinité chinoise, d'où l'*Esprit* est chassé, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de saint Benoît.

plus ignobles leçons du vice, le grand jour et l'espace; le secret pour les maximes honnêtes!

... Où tout cela trouve-t-il sa place, sinon dans les temples des démons, dans les cavernes de l'imposture! Ainsi d'une part, ce peu d'hommes honnêtes est séduit, et de l'autre, le vulgaire est entretenu dans sa dépravation! *Où, quand les Initiés recevaient-ils ces divines leçons de chasteté?* Nous l'ignorons : mais ce que je sais bien, c'est que devant ce Temple, en présence de la fameuse statue exposée à tant d'yeux, nous promenions tour à tour nos regards avides sur ce cortège de courtisanes et sur cette déesse vierge! Vénération profonde, culte monstrueux!... Chacun était fidèle à son rôle d'ignominie! On savait ce qui plaisait à cette virginale Déesse!... Et le Temple enseignait publiquement ce que le toit privé couvre du mystère!... Est-il donc un autre Esprit pour piquer de secrets aiguillons les âmes criminelles, pour stimuler l'adultère et s'en repaître, — que celui qui se délecte de ces hommages sacrilèges, érige dans les Temples les simulacres des dieux, *murmure en secret certaines paroles de justice pour surprendre quelques hommes de bien*, tandis que, partout, au grand jour, il multiplie les séductions de la volupté pour tenir en son pouvoir l'innombrable multitude des pervers? (SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, lib. II, cap. xxvi.)

Ces fulgurantes paroles ne sont-elles pas la condamnation écrasante, en bloc, des Cultes et des Rites mystérieux pratiqués par ces *Mystes*, ces *Epopetes*, ces *Baptés*, et autres Initiés, par ces *Hiérophantes* et ces *Hiérophantides*, — par ces *Kelbim* et ces *Kedeschim*, et ces *Kedeshot*, et ces *Qadista*, toute la séquelle des êtres d'infamie qui menaient leur vie fangeuse dans les *saints* bocages consacrés aux dieux et aux déesses?

Que d'autres opposent à notre grand saint Augustin l'autorité d'Apollonius de Tyane le Thaumaturge, du *divin* Simon le Mage, et de Manès et de Valentin, le subtil hérésiarque! Notre choix est fait : nous n'hésitons pas plus entre le fils de la pieuse Monique et Manès, au point de vue religieux, qu'au point de vue scientifique, entre Champollion, Birch, Lepsius, Ch. Lenormant, Mariette, Maspero, ces immortels déchiffreurs des hiéroglyphes, — et Fabre d'Olivet (1), l'occultiste inspiré (?) qui, comme l'on sait, inventa cette absurdité ridicule : la langue hébraïque (plus ou moins *restituée*!) promue à la dignité d'idiome sacré des prêtres égyptiens.

LOUIS DASTÉ, *Ingénieur*.

(1) 1767-1825, auteur de la *Langue hébraïque restituée* (1816).

## TÉLÉPATHIE MYSTIQUE

### Un martyr de la Commune et sa mère.

En octobre 1858, en pleine prospérité de l'Empire par conséquent, M<sup>me</sup> veuve C. de S<sup>te</sup>-A. avait le songe que voici : elle voyait Paris en feu, l'archevêque fusillé contre *un mur*, avec d'autres personnes, et *dans un autre endroit*, des religieux en robe blanche baignant dans leur sang. Au milieu de ces victimes, un bœuf blanc aussi, et très gros, couché dans l'attitude d'un chien près de son maître, faisait entendre des beuglements plaintifs, mais si puissants, qu'ils couvraient tous les bruits causés par de tels événements.

Croyant que ce rêve lui annonçait que le feu était sur quelque point de la maison très étendue ; elle fit lever sa jeune fille âgée de treize ans et parcourut la maison. Elle ne vit rien, mais le lendemain ou le surlendemain, elle apprenait que son fils, qui était allé faire sa philosophie à Sorèze et devait pendant un an, y étudier sa vocation avait pris l'*habit* de saint Dominique, et sa lettre annonçait *qu'il espérait bien ne le quitter jamais*.

Treize ans plus tard, le 25 mai 1871, à *cinq heures à peu près du soir*, ne sachant pas même l'arrestation du personnel de l'école Albert-le-Grand (1), elle jette un grand cri, et dit à sa fille : « Ton frère est mort, j'ai entendu son cri, il est tombé près d'un arbre. »

Le lendemain, les journaux qui arrivaient enfin jusqu'à S<sup>te</sup>-A. et une lettre envoyée à la cure, annonçaient la mort des Dominicains, avenue d'Italie, et celle de son fils tombé le premier en jetant un cri.

Dans l'intervalle de ces treize années, cette mère *pressent* ou *prévoit* tout ce qui touche aux intérêts du Tiers-Ordre dominicain, comme si elle était au milieu de cette famille religieuse, mais il n'est pas permis d'en dire davantage.

M. D.

15 septembre 1898.

N. B. — On dit que le bœuf dont il est parlé dans le songe, représente saint Thomas d'Aquin affirmant la vitalité de son ordre malgré ce massacre. Il n'en avait pas été question dans la relation primitive, parce que les autres faits semblaient assez frappants, et que ce bœuf mêlé à de tels événements, avait toujours paru à la narratrice non seulement inutile, mais presque ridicule, de façon qu'elle l'avait oublié.

(1) Mais la prévoyant.

## AVEUX D'UN OCCULTISTE

Ce qui distingue de la vérité toutes ces doctrines théosophiques, ésotériques, occultistes, etc., c'est qu'elles sont impuissantes à réformer la vie, à vaincre la volupté. Voilà une pierre de touche infailible. La volupté se glisse dans leurs raffinements les plus éthérés. Ainsi dans la gnose, nous avons certainement la prétention d'être très purs. Nous parlions un langage très exquis. On nous eut pris pour des pures intelligences, *des Eons*, comme nous disions. Je vous avoue que c'était un leurre.

Certainement, nous n'allions pas jusqu'au but charnel comme dans ces sectes grossières de haut Maçonnisme, dans le Satanisme, ou dans les conventicules analogues. Mais cependant, une dangereuse volupté se glissait dans nos conversations, dans nos cérémonies, dans nos lettres. Plus éthérée, plus distinguée, plus subtile; mais peut-être plus perfide. Il était admis d'ailleurs que les pneumatiques ne pouvaient plus pécher. Et nous avions le sacrement de l'appareillementum, dont vous avez pu lire la formule dans *Lucifer démasqué*, un livre sincère et qui peint la Gnose sur le vif. Cette doctrine ne s'adressait qu'aux natures cultivées, aux femmes du monde, aux névrosées et aux *intellectuels* au contraire de la religion catholique qui s'adresse à tous. Mais qui veut faire l'ange fait la bête. Et d'ailleurs, nous ne faisions l'ange qu'à la façon de l'archange tombé.

J'ai appris depuis que la petite comtesse X... qui avait des extases avait aussi des chutes. Et que de déséquilibrées chez la duchesse!

Non, on ne peut être vraiment pur, en dehors de l'Eglise catholique. Et le mysticisme le plus éthéré conduit fatalement aux désordres, quand il n'est pas orthodoxe et quand il ne s'appuie pas sur la pénitence.

Jean KOSTKA.

## REVUE DE LA PRESSE

### A la recherche de la force psychique.

Dans le numéro 4 de cette *Revue*, M. Albert Jounet a proposé un nouvel appareil très simple pour démontrer expérimentalement l'existence de la *force psychique* ou *vitale*. Que faut-il penser de ce nouveau *magnétomètre*, qui succède à tant d'autres, et du genre de recherches que tente à son tour M. Jounet? C'est ce que nous nous proposons de dire aujourd'hui, aussi sommairement que possible.

Parlons d'abord des anciens *magnétomètres*. Aucun ne réalise l'idéal poursuivi ou plutôt n'atteint le but nécessaire : aucun n'élimine les causes *physiques* d'erreur (1). Le *magnétomètre* de Fortin, si vanté naguère, ne donne pas un enregistrement fixe et est à la merci des courants d'air et des variations de température : il a été abandonné par les météorologistes comme par les physiologistes. Discuterons-nous le *biomètre* de M. le Dr Baraduc? Ce serait lui faire beaucoup d'honneur. Contentons-nous de remarquer que la double cuirasse d'alun et de mica imaginée par notre confrère autour de son appareil n'empêche pas l'action de la chaleur et de l'électricité.

Arrivons à l'appareil de M. Jounet et à l'expérience qu'il juge décisive.

« Dans un bocal de verre mince, dit-il, est suspendue horizontalement, à un fil de soie non filée, une petite baguette en bois d'agave. A chaque extrémité de la baguette est suspendue, par un fil de soie non filée, une petite boule également en bois d'agave. Ces boules qui ne sont pas indispensables, permettent d'équilibrer plus aisément la baguette.

« La baguette une fois bien immobile, je présente le médus de la main droite devant la baguette, à travers le verre du bocal, et je produis sur elle une attraction. *Je fais dévier la baguette de plusieurs degrés en l'attirant.* »

Cette expérience n'est pas nouvelle, et beaucoup de chercheurs l'ont faite avec le même succès en se servant d'appareils aussi primitifs que celui de M. Jounet. Mais quand ils ont voulu en tirer la moindre conclu-

(1) Cf. Dr S. SPIRITUALISME ET SPIRITISME, chap. XII. *Enregistrement de fluide*, p. 232-230.

sion, la science les a arrêtés tout net et leur a démontré *qu'elle n'en comporte pas*.

M. Jounet, comme les inventeurs qui l'ont précédé, croit avoir éliminé la chaleur : il n'a pas même écarté les courants d'air de sa cloche. La baguette d'agave, si légère, si sensible, est en réalité une véritable *gironette*, susceptible de tourner au moindre vent. Les couches d'air qui l'entourent, assujetties au rayonnement calorique et aux mouvements du dehors, poussent inégalement la baguette et lui donnent une apparence de mouvement autonome. En fait, c'est là un accident fatal qu'aucun dispositif ne saurait empêcher.

M. Jounet, à l'égal de ses précurseurs, exprime le vœu tout platonique de déceler AVEC UN APPAREIL PHYSIQUE, une force spéciale, *vitale* ou *physique*, distincte de toutes les forces *psychique*, *électriques*, *caloriques* ou autres.

N'est-ce pas chercher la *pierre philosophale* ou la *quadrature du cercle*?

Le Dr Baraduc, que M. Jounet a l'air de prendre au sérieux, prétendait lui aussi avec son fameux appareil, séparer et distinguer les *mouvements animiques* des mouvements physiques, caloriques ou autres, de notre corps matériel qui en sont — nul ne peut le nier — le *substratum* constant et l'accompagnement nécessaire. Il n'a réussi qu'à nous donner des mots superbes, *mirifiques*, comme dit le Dr Guébbard; mais des faits, pas un seul! Quoi d'étonnant? N'est-ce pas encore une fois courir après une chimère? N'est-ce pas surtout prétendre réaliser une impossibilité métaphysique?

Voilà notre mot de la fin, notre nécessaire conclusion : c'est la vraie morale de l'histoire des *magnétomètres* appliqués à la vaine poursuite de la *force psychique*, c'est la seule raison de tant d'insuccès. On prétend approfondir la nature sans le fil conducteur de la logique, faire de la science sans philosophie, et l'on aboutit à des échecs complets et désespérants.

Dr SURBLED.

## UNE QUESTION

La question à laquelle je désirerais vous voir répondre pour l'instruction de vos lecteurs est celle-ci : « Le démon a-t-il le pouvoir de s'approprier des prières qui sont adressées à la sainte Vierge? »

Cette question me semble, pour le moment, primer toutes les



autres qui seront résolues en leur temps ; et je crois, Monseigneur, que vos lecteurs vous sauraient gré de leur donner à ce sujet, un avis, qui venant de vous, aurait autorité pour eux.

Agréez, Monseigneur, mes sentiments très respectueux.

H. L.

#### RÉPONSE

Saint Philippe de Néri donna le conseil suivant à un de ses disciples qui avait cru voir la sainte Vierge :

« Ce n'est pas la très sainte Mère de Dieu qui, comme vous le croyez, mon fils, vous est apparue, c'est le démon qui s'est caché sous ce masque trompeur. Aussi, dès que cette apparition se représentera à vous, crachez-lui au visage, je vous l'ordonne. »

De ce fait rapporté par Eusèbe Amort, dans son traité des Visions, nous pouvons dériver les conclusions suivantes :

1° Le démon apparaît quelquefois sous la figure de la sainte Vierge et des saints.

2° Il se plaît à goûter les prières et les hommages du fidèle agenouillé devant lui, encore que dans l'intention du croyant, cet hommage ne s'adresse pas à lui.

3° A plus forte raison, le démon se plaît-il à voir une foule agenouillée et suppliante devant lui trompée par ses artifices. Il jouit des succès de sa ruse et des hommages qu'il recoit.

Il est faux qu'il y ait eu à Lourdes des apparitions démoniaques persistantes ; il ne faut pas laisser passer cette erreur ou ce mensonge intéressé !

M. Henri Lasserre que j'avais interrogé sur ce point, m'a fait tenir, en le soulignant, ce passage de son histoire de Notre-Dame de Lourdes qui met les choses au point.

Quelques enfants prétendaient avoir eu des visions à la grotte :

« La mystique diabolique essayait-elle, écrit M. Lasserre, de se mêler, pour la troubler, à la mystique divine?... M. le Curé de Lourdes, ému de ces scandales, se hâta de chasser honteusement du catéchisme les enfants visionnaires, en déclarant que si de pareils faits se renouvelaient une seule fois, il saurait faire lui-même une enquête sévère, et en découvrir les véritables instigateurs.

« L'attitude et la menace du Curé produisirent un effet subit et radical. Les prétendues visions cessèrent net, et il n'en fut plus question. Elles n'avaient duré que quatre ou cinq jours. » (Livre VII, p. 304-305.)



Mont-en-Genevrey, par Moulins-Engilbert (Nièvre), le 17 octobre 1898.

Monsieur le Gérant de la *Revue du Monde invisible*,

Il vous a plu, en insérant ma lettre rectificative du 23 septembre dernier (signifiée par huissier le 8 octobre et qui, entre parenthèses, n'était nullement adressée au D<sup>r</sup> Lucide), d'en modifier l'adresse, de supprimer le passage qui, tout en restant des plus courtois, eût pu causer quelque chagrin à votre rédacteur, et de reléguer aux dernières pages et en petits caractères ma réponse aux attaques du corps de votre Revue. Soit. Cette question particulière, dès ma rentrée à Paris, sera soumise à qui de droit.

Ce que je tiens à bien constater pour le moment, à la suite des nouvelles attaques de votre collaborateur, c'est qu'elles sont aussi inexactes que les premières. M. Lucide prétend que je n'aime pas la critique et que c'est tant pis pour moi. Il se trompe. Ce que je n'aime pas, ce sont les critiques calomnieuses ou simplement erronées, — et c'est tant pis pour lui! — J'ai prouvé précédemment à vos lecteurs que je n'étais ni spirite, ni négateur du surnaturel, ni plus naïvement crédule qu'un autre, mais j'étais *croyant*, en effet, quant à certains phénomènes que j'avais constatés à n'en pouvoir douter. C'est, je le pense, une philosophie assez sage.

Maintenant, surpris d'une défense pourtant bien naturelle, le D<sup>r</sup> Lucide insinue que je cherche une réclame. Cela fait rire, et ce n'est habituellement pas dans les publications naissantes comme la vôtre (5<sup>e</sup> ou 6<sup>e</sup> numéro) qu'on se livre à pareil jeu. On n'y couvrirait point ses frais. Je n'ai d'ailleurs pas une seule fois dans ma lettre mentionné soit le titre de mon livre, soit le nom de mon éditeur, — et je ne le ferai pas davantage cette fois. Il faut que vous soyez bien à court de griefs sérieux pour avoir découvert celui-là.

Votre collaborateur ajoute : « Nous devons *avant tout* la vérité à nos lecteurs. » Que n'insérez-vous alors intégralement les rectifications que l'on vous envoie? Le public jugerait par lui-même où se trouvent la correction d'attitude et la critique rigoureuse des faits et des documents. Cela vaudrait mieux que toutes vos déclarations d'impartialité qui dément votre façon d'agir. »

Enfin votre rédacteur termine, comme tout bon élève de rhétorique ou de seconde, par le coup de tam-tam obligatoire avant au point d'orgue, par le terrible *mot de la fin* qu'il pense être un coup de massue : « L'auteur n'est pas spirite, il est digne de l'être.

J'ai remarqué souvent que ces mots de la fin ne voulaient presque jamais rien dire, et celui-ci n'est pas pour me faire changer d'avis. Que faut-il donc, ô mon Dieu! pour se trouver digne d'être spi-

rite?... *Cruelle énigme!!!*... Il y a des spirites de toutes les catégories, et j'en sais d'une intelligence si élevée, d'une érudition si profonde, que j'oserais à peine leur souhaiter de troquer leur science contre celle du D<sup>r</sup> Lucide lui-même. D'autres, comme nombre d'athées, de mahométans, de protestants, — et de catholiques hélas! (car l'humaine bêtise n'a patrie, secte ni religion,) d'autres sont des sots en quatre lettres — et j'entends bien que c'est à ces derniers que votre *charitable* rédacteur a voulu faire songer le public en lui parlant de moi. — Une appréciation aussi sommaire m'atteint peu; mais je voudrais bien que le D<sup>r</sup> Lucide, pour l'appuyer, ne me prêtât point des balourdises. Hanté par la préoccupation de justifier sa théorie imprévue de *spirites niant l'action surnaturelle*, il va jusqu'à affirmer (page 320, lignes 20 et 21) que, selon moi, « quelques chercheurs prétendent faire intervenir les *esprits* dans les phénomènes spirites ». Cela est purement... permettez-moi de ne pas trouver le mot. Je ne me nomme point La Palice. Je n'ai jamais écrit une pareille... drôlerie. J'en laisse au D<sup>r</sup> Lucide toute la réjouissante paternité, et je regrette seulement de le trouver cette fois encore à côté de mon texte et de la vérité. A dix, nous ferons une croix. — J'ai dit que quelques chercheurs admettent l'intervention des esprits dans les phénomènes *produits par Eusapia*. C'est fort différent. Pour ceux-là, bien entendu, la question rentre dans le spiritisme, donc dans le surnaturel (tout au moins jusqu'à ce que votre Revue ait publié un nouveau dictionnaire français). Pour d'autres observateurs, la question est loin d'être tranchée; et c'est justement parce que l'action des esprits ne leur paraît pas démontrée chez Eusapia, que (tout en pouvant par ailleurs croire ou ne pas croire au surnaturel,) *ils ne sont point spirites* et cherchent à des phénomènes physiques, fort étranges il est vrai, une cause purement naturelle.

Voilà, Monsieur le Gérant, ce que j'avais à répondre à votre nouvelle attaque, je ne chercherai pas un *mot de la fin*, et je comblerai une aussi regrettable lacune par un simple axiome de morale courante. Il faut ne parler que de ce qu'on a étudié et, s'il se peut, ne rendre compte des livres qu'après les avoir lus.

Veillez agréer, je vous prie, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

*Signé :* GUILLAUME DE FONTENAY.

Pour en finir avec M. de Fontenay, nous publions sa lettre sans commentaire.

---

*Le Gérant :* P. TÉQUI.

# LE FANTOME DES VIVANTS

(Suite)

## I

Goerres occupe une place intermédiaire entre les philosophes qui ont étudié le problème de la bilocation au point de vue métaphysique et les physiciens qui l'ont considéré au point de vue expérimental. Il marque une transition.

Nous essaierons de dégager son système des nuages de la pensée allemande, et de le rendre accessible à tous nos lecteurs.

Fidèle à la grande tradition scolastique, c'est, avant tout, dans une faculté particulière de l'âme que Goerres cherchera l'explication de la bilocation. L'âme fait le corps. Mais il y a le corps que nous voyons et celui que nous ne voyons pas.

L'âme met en mouvement les forces supérieures qui sont à son service, elle s'empare des éléments impondérables qui participent en quelque manière à la nature spirituelle, et, en appliquant ces forces à ces éléments impondérables, elle construit d'abord un corps typique, impondérable et presque spirituel. Cependant, il diffère essentiellement de l'âme par sa nature et par ses attributs.

Après avoir bâti ce premier édifice, l'âme continue son travail, elle s'empare des éléments terrestres et plus grossiers qui sont à sa disposition, des éléments matériels répandus dans l'univers, dont elle fait, par assimilation, sa chair, son sang, ses muscles, ses os, et elle construit ainsi un second édifice, c'est le corps que nous voyons, que nous touchons, qui enveloppe et qui cache le premier.

Le corps typique réside dans le système nerveux, dans le

fluide nerveux, le corps terrestre réside plus particulièrement dans le système circulatoire, et c'est le système musculaire qui les unit.

Ce corps typique est impondérable, invisible, dans l'état ordinaire de la vie, constitue ainsi le spectre de l'âme, et le corps matériel constitue son enveloppe plastique; ils sont unis dans le cours ordinaire de la vie, par le lien de la personnalité, ils forment ce que nous appelons le corps humain.

Par la mort, ces éléments se dissocient, ces corps se séparent, et ils obéissent à des lois différentes, dans des conditions opposées. Le corps typique, aérien, celui qu'une affinité plus étroite unit à l'âme, dans ses opérations les plus élevées, se dégage de l'étreinte de son corps terrestre et des influences de ce monde, il s'élève avec l'âme, il la suit dans des conditions qu'il est impossible à la raison, livrée à ses propres forces, de connaître et d'expliquer.

Nous ne partageons pas cette opinion du mystique allemand, et nous n'admettons pas que ce corps singulier qui tient sa raison d'être du système nerveux, se conserve et se continue quand il a rompu tous ses liens avec le système nerveux.

Nous avons dit plus haut ce que nous pensons, avec les théologiens les plus autorisés, des conditions nouvelles de l'âme séparée.

Au moment de la séparation par le coup de la mort, le corps matériel, plus rapproché que le corps aérien de la nature matérielle, se décompose dans le sein de la terre, et entre ensuite, avec ses éléments transformés, dans le tourbillon vital.

Mais, entre la vie et la mort, il y a, selon Goerres, des états intermédiaires: le lien qui unit les deux corps se relâche quelquefois, sans toutefois se briser. Dans ces états singuliers, anormaux, extraordinaires, les deux corps semblent se séparer et s'écarter par une sorte de mouvement excentrique.

Si, dans ce mouvement de séparation, le corps qui est le spectre de l'âme, se détache par un surcroît d'énergie, par une dépense excessive d'activité, de son corps terrestre et sensible; s'il sort de l'état latent dans lequel il se tenait

renfermé; s'il franchit les limites et l'enceinte de son enveloppe charnelle, il se rendra visible, sous la forme d'un fantôme, à d'autres personnes, en d'autres lieux.

C'est ce fait qui constitue le phénomène des apparitions. Nous pouvons constater que la catalepsie et le somnambulisme, en produisant accidentellement une séparation de ce genre dans les éléments dont se compose la personne humaine, permettent quelquefois, dit Goerres, à un sujet malade d'apparaître simultanément en plusieurs lieux. Et cet état, ajoute encore le même auteur, peut être aussi l'effet d'une disposition naturelle, comme le prouvent plusieurs exemples de personnes qui, réunissant tous les signes d'une santé parfaite, ont éprouvé, cependant, cette séparation toujours difficile à expliquer (1).

Il nous semble utile de remarquer que le mystique allemand ne parle jamais d'un corps intermédiaire et indépendant entre l'âme et le corps charnel; il ne parle ni d'un principe vital, ni d'un troisième élément sur lequel notre âme n'exercerait jamais sa puissance. Il admet la doctrine philosophique traditionnelle et classique contenue dans cette formule : l'âme informe le corps.

Mais, le corps, ce n'est pas seulement les muscles, les os, les nerfs, le sang et la chair, le corps, c'est encore ce fluide qui a reçu des noms si divers, fluide magnétique, vital, astral, ou simplement nerveux, fluide ou agent, qui, sous la direction de l'âme, produit des phénomènes d'un ordre particulier et prend son origine dans le système nerveux. L'unité substantielle de l'homme se trouve ainsi sauvegardée.

Quand un défunt apparaît aux vivants en vertu d'une permission de Dieu, il se fait un corps aérien avec lequel il se rend sensible; il condense les éléments de l'air ambiant.

Quand un vivant apparaît à d'autres vivants, en vertu d'une permission de Dieu, il condense ce fluide nerveux qui est répandu dans tout le corps charnel, il en fait son spectre ou son fantôme; et l'âme qui ne cesse pas de lui être unie, le

(1) GOERRES. *Mystique*, t. III, p. 316 et suiv.

dirige vers les lieux où elle veut apparaître, vers les personnes dont elle veut appeler l'attention.

## II

Les physiciens et les physiologistes ont compromis cette thèse quand ils ont parlé d'un principe intermédiaire qui entretiendrait des relations entre l'âme et le corps. Ces relations se font sans médiateur plastique, et indépendamment de tout principe vital. L'âme reçoit les impressions du corps, le corps reçoit les impulsions de l'âme; l'âme et le corps, toujours distincts, sont unis directement, c'est une thèse facile à démontrer.

J'ajoute que les physiologistes ont compromis encore la thèse que nous venons d'exposer, en faisant du fluide nerveux une *gaine* qui envelopperait tous nos organes en dessinant leurs formes, un double, un corps astral. Il faut éviter ces métaphores obscures et dangereuses : elles manquent absolument de précision et de clarté. Le fluide existe, il se dégage des nerfs, il s'alimente au cerveau, mais le corps astral n'existe pas : il n'existe pas à l'état permanent.

Ce qui me paraît vrai, c'est que l'âme prend ce fluide, le condense, le façonne, et qu'elle en fait, accidentellement, dans certaines circonstances préternaturelles, le spectre de l'apparition.

Ce qui me paraît vrai encore, c'est que les esprits mauvais, quand ils sont devenus les familiers d'un sujet, à la suite d'expériences répétées ou d'évocations imprudentes et coupables, pénètrent en nous, s'emparent de ce fluide, et produisent ces phénomènes de lévitation, de typtologie, de déplacements d'objets et de meubles, d'action à distance et d'envoûtement que l'on tente, en vain, d'expliquer par l'action naturelle et spontanée d'une force inconnue.

J'attribuerais aussi volontiers à ce fluide nerveux ce que nous appelons l'*expression* de la voix, du regard, du mouvement, du geste et de la physionomie. Quand je dis en parlant d'un

sujet : il a du fluide, j'exprime, en partie, son charme, sa force et son ascendant sur ceux qui entrent dans la sphère de son rayonnement et de son influence.

Nous voici donc en présence d'une force nouvelle et encore mystérieuse que l'on peut considérer sous deux aspects. On peut l'étudier en elle-même, dans sa nature intrinsèque, dans ses analogies avec d'autres forces physiques, chimiques ou électriques, dans son origine et dans son évolution. Mais on peut l'étudier aussi dans les phénomènes merveilleux d'apparitions, de possessions, quand elle sert d'instrument à une intelligence et à une volonté préternaturelles, à un agent extérieur, au démon.

« Une des propriétés essentielles et caractéristiques de cet agent subtil est d'obéir à la volonté, aux ordres de l'âme. On conçoit donc que lorsqu'il est extériorisé en quantité suffisante, il puisse tomber sous la domination d'un esprit étranger et produire alors des phénomènes d'un ordre particulier, tels que les possessions, les apparitions et certains mouvements d'objets matériels, phénomènes qui sortent du domaine de la physique, puisqu'il n'y a plus de lois possibles, là où intervient une direction intelligente.

Mais ce qui dépend complètement de la science positive, ce qui ne sera qu'une extension du domaine que nous avons déjà conquis dans la connaissance des forces naturelles, c'est l'examen des qualités intrinsèques de cette force psychique et sa définition, son individualisation pour ainsi dire par la détermination des actions et des réactions qui s'exercent entre elles et les autres forces déjà connues (1). »

Dans son intéressant ouvrage sur *les forces non définies*, M. de Rochas exprime de nouveau cette même pensée :

« Après avoir établi, à l'aide de phénomènes vérifiés par moi-même ou admis par tout le monde, l'existence dans le corps humain d'une force analogue à l'électricité et pouvant rayonner au dehors, j'ai suivi, à l'aide de témoignages historiques, les manifestations de plus en plus puissantes de cette force, en montrant qu'il y avait entre elles un lien

(1) A. de ROCHAS. *Les Propriétés physiques de la force psychique.*



continu et qu'elles servaient parfois à nous mettre en communication avec des êtres dont nous ignorons la nature. »

Le médium qui, le plus souvent, est à la fois passif et impulsif, laisse sortir de lui cette force ou ce fluide engendré par l'activité des éléments nerveux; il n'a plus ni raison, ni conscience, ni liberté; il se livre, il s'abandonne à celui qui veut s'en emparer. Presque toujours, c'est l'esprit mauvais, *larve* ou démon, évoqué par ces pratiques coupables, qui intervient, s'incarne dans cette force fluidique, s'empare entièrement du sujet, et produit en lui et par lui des phénomènes merveilleux suivis trop souvent d'irréparables désastres dans l'organisme et dans la raison.

### III

L'existence de ce fluide nerveux a été constatée scientifiquement par des expériences répétées : il serait imprudent de nier sa réalité, malgré les difficultés que l'on éprouve quand on veut définir sa nature et délimiter le champ de son action (1).

Le galvanomètre de M. de Puyfontaine nous a permis, plusieurs fois, de constater nous-même l'existence en nous d'une source fluidique ou électrique, dont les effets ne sont pas encore suffisamment déterminés.

Pierre Cornil décrit ainsi cet appareil :

« Il y a dans l'acte magnétique, émission d'un fluide possédant des qualités spéciales dues au milieu qui lui donne naissance, et présentant dans son essence interne une analogie marquée avec les fluides électriques et électro-magnétiques.

« L'homme dont la volonté met en jeu le mécanisme de

(1) Le lecteur trouvera cette démonstration dans les ouvrages suivants : Reichenbach, *Recherches physiques et physiologiques sur les dynamides du magnétisme*, etc.; Durville, *Physique du magnétisme*; Chazarain, *Découverte de la polarité humaine*; Baréty, *Le Magnétisme animal étudié sous le nom de force neurique rayonnante*; A. de Rochas, *Le Fluide des magnétiseurs. Les forces non définies*; Despine, *De l'emploi du magnétisme dans les maladies nerveuses*; Charpignon, *Physiologie et métaphysique du magnétisme*; Durand de Gros, *L'Electro-dynamique vital*.

cette action est assimilable à une pile, et, comme elle, il produit des courants partant de lui pour revenir à lui, après avoir traversé des conducteurs matériels et des êtres animés. Cette vérité physique a été démontrée par des expériences qui ont eu lieu devant témoins, et qui ne sauraient laisser subsister de doute sur l'existence d'un fait jusque-là contesté.

« M. le comte de Puyfontaine a fait construire par Rhumkorff un galvanomètre à fil d'argent dont la sensibilité a été poussée jusqu'au degré extrême du possible actuel. Ce fil d'argent a une longueur de quatre-vingts kilomètres. Cet appareil mis en communication avec la moindre source électrique, fournit toutes les indications connues lorsqu'on introduit dans le circuit un régulateur, un interrupteur, un commutateur. On supprime ensuite la source électrique ainsi que les instruments accessoires, et l'on prend en main les électrodes.

« Le repos, les déplacements de l'aiguille à droite ou à gauche, ou son arrêt sur un degré désigné, révèlent l'absence ou le passage du fluide humain, son renforcement ou son affaiblissement au gré de la personne substituée à la source électrique. On peut également placer les électrodes dans des récipients isolants ou isolés, pleins d'eau pure; et obtenir les mêmes indications en opérant avec les doigts plongés dans l'eau, en face des électrodes.

« Il résulte de ces expériences que l'homme possède en soi une source fluidique dont il dispose; les courants qu'il en tire peuvent être projetés hors de lui, et c'est dans sa volonté que se trouvent l'excitateur, le commutateur et l'interrupteur de cette faculté qui tient à la vie elle-même, et dont le principe réside dans des causes d'ordre supérieur. »

Ce fluide dont il n'est plus permis de nier l'existence a reçu et reçoit tous les jours des noms divers au gré des expérimentateurs, et il en résulte une confusion qui trouble les esprits. Spectre de l'âme, fantôme des vivants, force psychique, corps astral, force neurique rayonnante, fluide magnétique et vital, etc. Il est à souhaiter que les expérimentateurs se mettent d'accord pour désigner par le même nom ce fluide nerveux, qui a des rapports si étroits et des analogies si évidentes avec l'électricité.

C'est bien, en effet, cette analogie que M. Durville a essayé de résumer et de formuler dans ces lois :

Le corps humain est polarisé; le côté droit est positif, le côté gauche est négatif. La polarité est inverse chez les gauchers. Les pôles de même nom excitent, les pôles de nom contraire calment. La contracture se transfère d'un côté à l'autre, par action isonome, la paralysie par action hétéronome. On pourrait donc considérer le corps humain comme un condensateur : les plexus seraient des batteries, les nerfs des fils conducteurs, et le fluide nerveux, matière spiritualisée, corps astral, produirait successivement, dans des expériences faciles à répéter, des effets lumineux, des rayons Röntgen, des effluves visibles dont la photographie nous donnera peut-être un jour la reproduction.

Il nous paraît très important de rappeler ces faits scientifiquement constatés et d'en tenir compte dans l'étude des phénomènes merveilleux, si obscurs, si mystérieux. Quand nous serons en présence de phénomènes extraordinaires, de l'ordre physique ou mécanique, il sera prudent de ne pas se hâter de conclure au miracle et au préternaturel; il faudra chercher les relations secrètes de ces phénomènes avec cette force nerveuse qui est en nous, qui caractérise les *sensitifs*, qui éclate quelquefois avec une intensité inattendue.

J'ai dit, phénomènes matériels, physiques ou mécaniques, tels que mouvements d'objets, apparitions, etc., parce que ces phénomènes sont soumis à des lois physiques et mécaniques, soumis à la loi du déterminisme et de la nécessité. Mais, que nous constations des effets intellectuels, des signes incontestables de la présence d'une intelligence, le phénomène change d'aspect, il n'appartient plus au même ordre, il relève d'une explication plus élevée, de l'ordre psychique et de l'ordre préternaturel.

Ces observations et ces distinctions nous semblent essentielles, elles s'imposent à l'observateur qui ne veut pas s'exposer, par des conclusions inintelligentes, à compromettre la cause qu'il défend, et à recevoir les démentis pénibles de la science de demain.

## IV

Cette source d'électricité que nous trouvons dans l'homme existe aussi dans certains animaux, dans certains poissons du Nil, de la mer des Indes et de la Méditerranée. La torpille ou raie électrique, le gymnote ou anguille de Surinam, le trichiure, le sillure, le tétrodon, le méapturure, etc., sont chargés d'électricité; ils sont munis d'un lobe électrique qui remplit les fonctions de condensateur et d'accumulateur du fluide. Cet organe électrique est sous la dépendance de la volonté de l'animal, qui, sous l'impulsion de la colère, de la frayeur ou d'une autre passion, peut ainsi engourdir ou foudroyer son ennemi. Les commotions du gymnote sont assez fortes pour renverser un cheval.

Dans l'homme, cette force électrique se trouve aussi, en certains cas, c'est-à-dire dans les actes conscients sous la dépendance de la volonté, et elle s'y trouve avec des caractères particuliers, car il y a un abîme entre les forces physico-chimiques et les forces vitales, entre les corps bruts et les corps vivants. Tantôt d'une manière consciente, tantôt d'une manière inconsciente, sous l'influence des images, des désirs, des souvenirs, des passions, les sensitifs peuvent utiliser cette force électrique et produire quelquefois des phénomènes qui ont toutes les apparences de phénomènes merveilleux.

M. Durville cite le fait suivant qui confirme ce que nous venons d'avancer : Un enfant né en janvier 1869, à Saint-Urbain, sur les confins de la Loire et de l'Ardèche, fut le sujet de phénomènes électriques extraordinaires. On ne pouvait l'approcher sans recevoir une commotion plus ou moins violente, et des effluves lumineux s'échappaient, par moments, de ses extrémités.

A mesure que l'enfant se développait, ces phénomènes s'accusaient avec plus d'énergie, et il s'en produisait de nouveaux. De petits objets, tels que dé à coudre, étui à aiguilles, cuiller, une assiette même étaient ébranlés dans toute leur masse et se déplaçaient, et parfois le berceau deve-

naît tout lumineux. L'enfant paraissait bien portant, mais, vers l'âge de huit mois, il devint plus nerveux, plus impressionnable ; il mourut un mois plus tard.

Quinze jours avant sa mort, tous les phénomènes précédents augmentèrent dans une proportion inouïe. Personne ne pouvait l'approcher sans ressentir une violente commotion et parfois même, sans être renversé. L'enfant et le berceau dégageaient des effluves lumineux assez longs et assez nombreux pour éclairer complètement la chambre. L'enfant mourut sans agonie ; et, à cet instant, on vit se dégager de son corps des effluves lumineux d'une intensité triple de ceux qu'on avait vus jusqu'alors, et ils persistèrent quelques minutes après le décès.

Dans son grand ouvrage sur le magnétisme animal, le Dr Baréty a étudié avec beaucoup de soin cette force nerveuse ou neurique du corps humain, au point de vue physique, physiologique et thérapeutique. Nous en donnons les conclusions : elles font connaître ce fluide que Goerres appelait l'édifice typique, le spectre de l'âme, et qui sert de base aux apparitions des vivants aux vivants.

## V

### 1<sup>o</sup> Résumé de la première partie (p. 37-40).

I. — Il existe chez l'homme, et très probablement chez les animaux, une force particulière, qui n'est peut-être que la force nerveuse elle-même, et que j'appellerai *force neurique* ou *neuricité*. Cette force aurait donc son siège et son lieu de développement ou de production dans le système nerveux.

II. — Elle y existerait sous deux états : 1<sup>o</sup> à l'état statique, au fur et à mesure de sa production ou de son renouvellement ; 2<sup>o</sup> à l'état dynamique, comprenant une *circulation* intérieure, probablement le long des fibres nerveuses, et un *rayonnement* ou expansion au dehors.

III. — C'est de la force neurique, à l'état rayonnant ou d'expansion au dehors, qu'il a été question dans cette première partie de notre travail.

IV. — La force neurique rayonnante émane de trois sources diffé-

rentes : les yeux, les extrémités des doigts et les poumons par le souffle, les lèvres étant rapprochées.

V. — Nous distinguons trois sortes de rayons ou de faisceaux rayonnants neuriques : les oculaires, les digitaux et les pneumiques.

VI. — Ces rayons ou faisceaux rayonnants ont des propriétés physiques, propres ou intrinsèques, et des propriétés extrinsèques qui peuvent s'exercer sur les objets extérieurs inanimés et animés. Nous appelons *propriétés physiologiques* celles qui s'exercent sur des objets animés.

VII. — La force neurique rayonnante, considérée dans ses propriétés physiques intrinsèques et dans son action sur les objets inanimés, ou propriétés physiques extrinsèques, a fait l'objet de la première partie de cet ouvrage; la force neurique dynamique à l'état de circulation et sous forme de *courant*, et à l'état rayonnant dans son action sur les êtres animés, nous occupera dans la deuxième partie. Pour ce qui regarde l'étude de la force neurique à l'état statique, nous renvoyons à ce qui a été dit dans les ouvrages de physiologie au sujet de l'activité propre des éléments nerveux ou neuricité, si toutefois il est permis d'établir un rapprochement étroit entre la neuricité et la force neurique.

VIII. — Les rayons neuriques oculaires, digitaux ou pneumiques se *propagent en ligne droite* dans l'air ambiant.

IX. — Ils se *réfléchissent* sur une surface plane ou courbe, en faisant un angle de réflexion égal à l'angle d'incidence, comme les rayons lumineux et calorifiques.

X. — Ils se *réfractent* de même à travers les lentilles et se dispersent au delà des prismes, comme les rayons lumineux et calorifiques. Il existe donc un *spectre neurique*.

XI. — Ils peuvent *traverser* des corps et des substances diverses inanimées, souvent d'une grande épaisseur.

XII. — Certaines *couleurs* laissent passer les rayons neuriques, d'autres les interceptent. Il en est de même de certaines substances et de certains corps. Il existe donc des couleurs et des corps *dianeuriques* et des couleurs et des corps *anemuriques*.

XIII. — Parmi les couleurs, des feuilles de papier rouge, vert, noir, blanc et bleu laissent passer les rayons neuriques digitaux et oculaires, lorsqu'on les présente par leurs faces. Les feuilles rouges et vertes sont celles qui les laissent passer avec le plus d'intensité. Les feuilles jaunes et violet clair les interceptent complètement. L'orangé, l'orangé jaune, le bleu d'outremer, le bleu clair et le violet bleu les laissent passer très facilement.

En d'autres termes, le rouge, couleur primaire, laisse passer les rayons neuriques avec une grande intensité, et il en est de même de sa couleur complémentaire, la vert, couleur binaire.

Le jaune, couleur primaire, intercepte complètement le passage des rayons neuriques digitaux et oculaires; il en est de même de sa couleur complémentaire, le violet, couleur binaire.

XIV. — Les rayons neuriques pneumiques ne traversent aucune des feuilles de couleur présentées par leurs faces.

XV. — Les différentes feuilles de couleur ont un *pouvoir absorbant et émissif* par leurs angles, qui est en rapport avec leur pouvoir dianeurique, avec cette particularité que les feuilles qui sont aneuriques ont un pouvoir émissif réel, mais extrêmement faible.

XVI. — Le pouvoir absorbant et émissif ou conducteur, eu égard aux divers rayons neuriques, est commun à d'autres corps, tels que divers métaux, le bois, etc., mais à des degrés variables.

XVII. — Une feuille de papier jaune qui est aneurique devient dianeurique après avoir été trempée dans une *solution de sulfate de quinine*, puis bien séchée. De même, la propriété dianeurique d'une feuille de papier vert se trouve exaltée lorsqu'elle a été trempée préalablement dans une solution de quinine et bien séchée ensuite.

XVIII. — L'extrait d'opium disposé en rondelles intercepte par ses faces le passage des rayons neuriques.

XIX. — L'eau a un pouvoir d'absorption ou d'emmagasinement considérable, mais elle est complètement aneurique. Elle ne se laisse traverser par aucun rayon neurique.

XX. — Le corps d'une personne dénuée du pouvoir neurique rayonnant est bon conducteur de la force neurique, mais ne se laisse pas traverser par les rayons neuriques.

XXI. — Les corps ou substances divers influencés par la force neurique, imprégnés en quelque sorte de cette force, ne peuvent agir à leur tour qu'en restant en communication avec le sujet d'où émanent ces rayons neuriques, soit *directement*, soit par l'intermédiaire des rayons neuriques dirigés sur eux.

XXII. — Le souffle, projeté en rapprochant les lèvres l'une de l'autre, a des propriétés neuriques réelles, ainsi que le prouve son action à travers un mur, une lentille, un prisme, et, par réflexion, sur une surface plane.

XXIII. — L'*intensité* de la neuricité rayonnante restant la même chez un même sujet doué du pouvoir de l'émettre, ses effets peuvent varier de *degré*, suivant le degré même d'*impressionnabilité du sujet récepteur ou réactif*.

XXIV. — L'*impressionnabilité* particulière du sujet récepteur restant la même, l'intensité des effets ressentis par celui-ci peut varier avec l'intensité de la force neurique qui émane de lui.

XXV. — La puissance neurique rayonnante de plusieurs sujets pourrait être réunie et utilisée pour obtenir des effets plus sûrs et plus intenses qu'avec celle d'une seule personne. Il y aurait donc lieu

de former des sortes de batteries neuriques d'un effet plus ou moins puissant, suivant le nombre des éléments.

XXVI. — La *distance* à laquelle on peut agir varie de quelques centimètres à plusieurs mètres.

XXVII. — La *vitesse* du parcours des rayons neuriques dans l'air est à peine appréciable à un ou deux mètres. Le long d'une mince ficelle de chanvre, elles nous a paru être d'un mètre par seconde.

## 2° Conclusion générale (p 624-626).

Par cette longue étude, je crois avoir suffisamment démontré :

1° Qu'une *force* particulière que j'ai appelée *neurique*, niée par les uns, affirmée par les autres avec une égale énergie, existe réellement dans le corps humain, qu'elle y *circule* dans un sens variable suivant certaines conditions spontanées ou provoquées, et qu'une partie s'en échappe par certains points déterminés qui sont les yeux, les extrémités des doigts et la bouche par le souffle.

Nous avons admis, en outre :

2° Que la force neurique est inégale d'intensité dans le corps de diverses personnes ;

3° Que de l'inégalité de cette intensité semble résulter, en partie, la possibilité, pour un corps humain, d'influencer un autre corps humain ;

4° Que l'infériorité des uns, à ce point de vue, à l'égard des autres, résulterait tantôt de l'état de santé et tantôt de la constitution même ; que par conséquent, elle est temporelle ou durable ;

5° Que *peut-être*, la propriété que possède le corps d'une personne d'influencer le corps d'une autre personne par la neuricité rayonnante ou circulante ne dépend pas exclusivement d'une différence d'intensité, mais encore d'un changement dans la répartition et la direction de la force neurique, ou mieux encore nerveuse, chez la personne susceptible d'être neurisée.

Nous avons dit, d'autre part :

6° Que le mode d'emploi de la force neurique, dans la poursuite d'un but thérapeutique ou scientifique, varie suivant que l'on s'adresse à la neuricité rayonnante ou à la neuricité circulante ;

7° Qu'en effet, lorsque la neurisation a pour agent la force neurique *rayonnante*, elle a pour instruments les doigts, les yeux et le souffle, ou bien encore des substances préneurisées servant d'intermédiaire, et qu'ainsi elle agit sur les sujets neurisables soit à distance, soit par contact, de manière à modifier l'organisme, tantôt en agissant par une sorte d'influence, tantôt en pénétrant dans son intérieur ou en s'y transfusant en quelque sorte ;

8° Que lorsque la neurisation a pour agent la force neurique *circulante*, elle a pour instruments le corps lui-même ou des substances



préneurisées d'une forme qui leur permet d'être le siège de courants neuriques communiqués, et qu'ainsi elle agit sur les sujets neurisables par une sorte d'influence sans qu'il y ait pénétration ou transfusion;

9° Que les effets de la neurisation se produisent conformément à des règles tracées à la suite d'une observation longue, patiente et attentive.

Nous avons encore montré :

10° Que la force neurique et celle de l'aimant produisent des effets qui ont entre eux des rapports frappants :

11° Que certains métaux ont la propriété d'augmenter la force neurique ;

12° Que les sujets sensibles à l'action de la neuricité le sont en même temps à celle de l'électricité de l'atmosphère ou des appareils et que la plupart sont en même temps noctambules.

Enfin il ressort de notre travail :

13° Que la neurisation par l'emploi de la neuricité rayonnante répond à la magnétisation, connue et pratiquée depuis un temps immémorial, retrouvée et vulgarisée par Mesmer et ses successeurs, tandis que la neurisation par l'emploi de la neuricité circulante, inconnue avant ce jour, constitue une des parties les plus originales de ce travail.

14° Qu'une des parties les plus neuves de cette longue étude n'est pas absolument cette découverte de la neuricité circulante, le *neuro-dynamique*, mais encore une étude nouvelle de sommeil neurique et sa division en plusieurs degrés très distincts et nettement caractérisés ; et enfin, dominant l'ensemble de cette longue étude, la découverte des propriétés physiques de la force neurique qui assimile cette force aux autres forces connues de l'univers.

Élie MÉRIC.

(A suivre.)

---

## UN PRINCIPE DE GRAPHOLOGIE

---

Encore un article que *Grif* voudrait être plus digne de l'illustre personnage qui a bien voulu le lui demander.

Ériger en principe que deux *Scripteurs* dont l'écriture se ressemble doivent, *par le fait même*, se ressembler au triple point de vue physique, intellectuel et moral serait s'exposer à de graves erreurs.

Pour qu'il y eût ressemblance à ce point de vue, il faudrait des conditions difficiles à rencontrer : *conformité du cerveau, du caractère, du tempérament*, etc.

Et d'ailleurs, on voudra bien nous l'accorder ; *il en est de la ressemblance de l'écriture, comme de la ressemblance entre deux personnes*. La seconde n'est pas plus complète que la première.

Il y a, il est vrai, des *écritures* qui ont un air de famille ; elles ne sont pas pour cela *parilles*.

Un œil exercé, nous ne craignons pas de l'affirmer, y découvrirait quelques différences, comme on finit par en trouver, au *physique* et au *moral*, entre deux jumeaux.

Après avoir réfléchi longuement et sérieusement sur les principes de la Graphologie, nous n'en indiquerons qu'un seul.

La *plume* ne suivant pas toujours, ni l'impulsion de la main, ni celle de la volonté, révèle cependant, sous l'influence du *cerveau*, par les caractères qu'elle trace, les différents états de l'homme au triple point de vue *physique, mental et moral*.

Il est incontestablement vrai que la *plume* ne suit pas toujours l'impulsion de la volonté.

Cette vérité n'a pas besoin d'être démontrée.

Qu'on nous permette, toutefois, de raconter plusieurs faits qui ne sont pas inventés à plaisir.

Nous avons connu un prêtre d'une santé soi-disant parfaite, extrêmement fort ; un *colosse doublé d'un hercule*, doué tout le monde l'affirmait, d'une volonté de fer.

Quand cet ecclésiastique devait écrire un mot dans lequel se trouvait une consonne redoublée, *il ne pouvait tracer les deux lettres*. Il devait y renoncer, tant la résistance de la plume était grande. Il pré-

férait passer outre, faire une faute d'orthographe, être pris pour un ignorant, *plutôt que de casser la plume, si REBELLE*, qu'il lui était impossible de la diriger.

Nous avons des raisons de croire, par devers nous, que cet ecclésiastique tout souffrant qu'il était *au point de vue cérébral*, était mieux équilibré au double point de vue intellectuel et moral.

Un professeur d'une vivacité cérébrale excessive, *surmené par le travail intellectuel*, ne pouvait, *tant il était nerveux*, être maître de sa plume.

Les premières lignes qu'il tracait étaient fort bien comme écriture. Après trois ou quatre pages, elles étaient à peine lisibles. Les mots allaient *diminuendo*, et les lettres n'étaient formées qu'imparfaitement.

Sous l'influence de cruelles souffrances qui avaient, outre mesure, fatigué son cerveau, une personne au désespoir, ne pouvait, malgré son énergie extraordinaire, empêcher son écriture d'aller du *grenier à la cave*.

Nous laissons au lecteur le soin de conclure.

L'écriture, nous nous plaisons à le répéter, *révèle* fort bien les différents états de l'homme que nous avons déclaré être sous l'influence du cerveau.

Comment les révèle-t-elle? *Par des signes!*

Les indiquer, dire et démontrer comment l'influence du *cerveau* qui tient la plume révèle, pour ainsi parler, *l'être humain tout entier* nous entraînerait beaucoup trop loin.

Nous nous bornerons au *principe* susénoncé.

On ne saurait, sans s'exposer à se tromper, mettre en doute la vérité qu'il renferme.

Abbé BATUT.

---

## LE MIRACLE

(Suite et fin.)

Qu'est-ce que la loi physique?

Pour quelques-uns, parmi lesquels on peut citer M. Denys Cochin (1), c'est « la répétition du même phénomène (physique) dans les mêmes conditions ».

« Pour notre raison, dit-il encore, afin de montrer la grande part de subjectif qu'il y a dans la loi, tout phénomène observé devient une loi, parce que nous savons que ce phénomène se répétera dans les mêmes circonstances. »

Cette définition laisse une large place au miracle : la répétition d'un même phénomène ou un seul phénomène parfaitement observé ne pouvant que dans un sens très impropre et par convention être désignés par le terme de loi physique, terme qui éveille l'idée d'obligation, d'une certaine nécessité. La loi prise dans ce sens ne souffre pas de dérogation, et le miracle n'empêche jamais les mêmes agents de produire leurs effets dans les mêmes circonstances. S'il y a miracle, c'est que les circonstances ont changé : c'est ce que la loi avait prévu ; c'est du moins ce qu'indique la formule qui exprime la loi, cette formule serait-elle le résultat de l'induction.

Et on peut faire la même observation sur cette autre définition de la loi par Jaugey : « La manière constante et universelle dont les mêmes phénomènes se reproduisent dans les mêmes circonstances. » Cette manière constante, c'est le cours ordinaire ; c'est la simple constatation de ce qui est. On peut lui appliquer ce qui a été dit du cours de la nature ; elle cesse d'être constante et universelle dès que les circonstances changent ; et cela a lieu quand il y a vraiment miracle.

La loi serait-elle une impulsion divine (2), Dieu est libre de la modifier.

(1) M. Cochin, *Monde extérieur*, p. 288-289.

(2) Quelques auteurs le soutiennent, ce qui n'est que la loi prise au sens large.

L'opposition a encore moins de raison d'être quand on définit la loi physique : « Un rapport constant et invariable entre les phénomènes et leurs diverses phases. » La loi est alors une pure abstraction en dehors du cours de la nature. Comment le miracle serait-il dans ce cas une dérogation à la loi? Celle-ci, comme loi, n'existe que dans les esprits capables de percevoir le rapport, dont les fondements peuvent être et ne pas être. Et quoique Montesquieu ait défini les lois « les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses », cette nécessité n'est pas absolue; car si elle l'est, c'est qu'elle se confond avec la nécessité d'agir conformément à la coutume : or, la coutume n'est pas une chose absolument nécessaire. C'est donc avec raison que le P. de Bonniot (1), adoptant cette définition : « le rapport des propriétés d'un être avec ses opérations », déclare que « c'est par une opération de l'esprit que le savant s'élève du phénomène individuel à la loi individuelle, et de la loi individuelle à la loi générale. Par où l'on voit que la loi, entendue en ce sens, est une notion purement abstraite, c'est-à-dire une conception par laquelle nous nous représentons, dans un être capable d'action, la nécessité d'agir conformément à sa nature... De fait, il n'existe et ne peut exister que des individus... Cette similitude des opérations dans l'espèce et dans le genre, constitue la loi des genres et des espèces, laquelle est plus générale et plus abstraite encore..., et par conséquent, si l'on peut ainsi dire, plus inefficace encore. »

Ainsi, la représentation de la nécessité naturelle d'agir n'est pas plus nécessaire que cette action de la nature où l'on voit souvent des disparitions d'espèces comme d'individus ou des transformations substantielles, sans que personne voie des dérogations à la loi dans ces disparitions, dans ces transformations. Et c'est se moquer de ses lecteurs que de proscrire le miracle au nom de la nécessité des lois. L'on peut en dire autant de la définition donnée par Jamin de la loi physico-mathématique : « Une relation constante entre des quantités variables. » Cette constance vient toujours de la coutume. Que cette coutume cesse, et la constance disparaîtra, serait-elle formulée par des chiffres, des équations. Voilà pour la

(1) *Ibid.*, pp. 8, 7.

Et il ajoute : « C'est par ses propriétés que l'agent produit ses opérations... et comme ces propriétés ont par nature une forme, des caractères qui les distinguent, il s'ensuit que l'opération qui en résulte a réellement une forme, des caractères propres. Or, ce rapport des propriétés d'un être avec ses opérations est sa loi... »

La loi physique n'est pas une force, elle est une abstraction. Ce qui opère dans l'agent réel, c'est sa force actuelle, concrète, individuelle; et elle opère de telle façon, et non pas en vertu d'une loi générale, mais parce qu'elle a réellement et individuellement telle manière d'être. »

physique, ou plutôt pour ce qu'il est convenu d'appeler loi physique. Car ce n'est pas une véritable loi au sens strict du mot : saint Thomas (1) nous en a prévenus depuis longtemps, et Mazella, à une époque plus rapprochée de nous, ne voit d'autre réalité dans les lois de la nature que « les forces elles-mêmes en tant que conçues comme dirigées par des règles ». Mais nous ne pouvons résister au désir de rappeler les paroles du Docteur angélique : ce sera la meilleure réponse faite à ceux qui donnent à la loi physique une réalité objective, absolue, indépendante de l'esprit humain et des forces de la nature. « La participation à la loi éternelle dans la créature raisonnable, dit-il, est appelée loi proprement dite, parce que la loi est quelque chose de raisonnable ; dans les créatures privées de raison, comme il n'y a aucune participation par la raison, leur participation à la loi éternelle ne peut être appelée loi, sinon par similitude... Toute inclination provenant d'une loi, peut être appelée loi, non par essence, mais par participation... La loi est, dans celui qui règle, la raison seule, et dans celui qui est dirigé, l'inclination d'après une loi. La loi n'étant autre chose que la raison et la règle de l'opération, il ne convient d'imposer une loi qu'aux êtres qui connaissent la raison de leurs actes. Or, la créature raisonnable remplit seule cette condition. — Il faut donner des lois aux êtres libres d'agir ou de ne pas agir. Or, la créature raisonnable seule a ce pouvoir. » Les créatures privées de raison, inférieures à l'animal, n'ont que l'appétit sans la connaissance de la fin. Les animaux sont eux-mêmes nécessités ; et là où il y a nécessité, il n'y a pas de loi.

Car la loi est un être de raison, et la raison est libre.

Aussi Newton n'a pas été aussi affirmatif que nos modernes savants. Au lieu de dire qu'il y a une loi de l'attraction, il a dit : les corps s'attirent comme en vertu d'une loi.

Voilà pourquoi, si l'on veut que la loi physique créée ait une réalité objective en dehors de l'esprit humain ou des phénomènes qui n'en sont que l'observation, ou des forces créées qui produisent ces phénomènes fréquemment comme en vertu d'une loi, il faut de toute nécessité recourir aux anges, comme on doit recourir à l'archer pour expliquer l'impulsion d'une flèche tendant à un but fixe et déterminé. C'est ce que prouve saint Thomas (2). « Pour qu'une chose tende directement vers la fin qu'elle doit atteindre, dit-il, il est requis qu'on connaisse la fin, ce qui mène à la fin, et la proportion qu'il faut entre les deux : or, c'est là le propre d'une intelli-

(1) S. THOMAS. *Sum. theol.*, 1a 2æ q. 91, a. 2. *Et contr. Gent.*, I, III, ch. cxiv, 3, 4.  
 (2) *Id.*, *Contr. Gent.*, I, II, ch. xxiii, p. 50.

gence. » Une chose de raison ne peut pas exister de fait dans un sujet impropre à la recevoir. L'impulsion est communiquée, si l'on veut, au monde physique; cette impulsion est raisonnée, mais n'est pas un être spirituel comme il le faudrait pour constituer la loi au sens strict. Cette impulsion physique est quelque chose d'analogue à la loi, parce qu'elle a force de loi et obtient le même résultat que la loi en poussant fatalement les créatures vers leur fin propre; mais la raison d'être de leurs mouvements ne se trouve qu'en Dieu ou dans les anges, à moins d'appeler lois les formules inventées par les hommes pour exprimer la constatation de ce qui a lieu de fait.

C'est pourquoi saint Augustin (1) avouait que « tous les corps sont dirigés par un esprit de vie doué de raison. » C'est aussi le sentiment de saint Grégoire (2) : « Dans ce monde visible, rien ne peut être disposé que par la créature invisible ». Concluons avec saint Thomas (3) : « La notion de la divine Providence exige donc que les autres créatures soient *dirigées* par les créatures raisonnables..., car pour qu'il y ait providence, il faut la disposition de l'ordre, disposition qui est le fruit de la puissance de connaître; et il faut de plus l'exécution de cet ordre, exécution qui est accomplie par la puissance opérative.

Les créatures raisonnables participent à cette double faculté; les autres créatures n'ont que la puissance exécutive. Par conséquent, c'est par les créatures raisonnables que toutes les autres créatures sont gouvernées sous l'empire de la divine Providence. »

Ainsi, comme le fait remarquer avec raison le P. de Bonniot après saint Thomas, dans les créatures privées de raison, quand même on leur donnerait un véritable instinct, il n'y a que l'exécution d'une loi et non pas une loi proprement dite. Celle-ci réside seulement dans les anges, moteurs de l'univers. En un sens véritable, les anges sont donc la loi réelle et crée des corps qui, à cause de cela, agissent comme s'ils étaient doués d'une intelligence infallible, quoique cette intelligence ne réside que dans les purs esprits, dont ils reçoivent l'impulsion sans en recevoir la connaissance. Alors quand on dit que Dieu change les lois de la nature pour produire des miracles, cela revient à dire qu'il intervient directement dans le monde sans recourir à l'action angélique, quoiqu'il laisse gravé dans ces purs esprits l'ordre momentanément inexécuté de faire marcher la nature physique dans tel sens et non pas dans tel autre.

(1) S. AUGUSTIN, *de Trinit.*, 3.

(2) S. GRÉGOIRE, *Dial.* IV.

(3) S. THOMAS, *Contr. Gent.*, I. II, ch. LXXVIII, p. 1.

La loi intellectuelle qu'on prétend violée par les prophéties ou par toute connaissance acquise par miracle, n'est pas plus opposée au miracle que la loi physique, les conditions étant changées dans la manière de s'instruire, la loi, serait-elle une réalité objective, n'a pas à en souffrir le moins du monde.

Qu'est-ce que la loi intellectuelle?

C'est la manière constante et uniforme d'après laquelle les hommes parviennent à la vérité par la perception des sens, le travail de l'imagination et de l'abstraction.

Dès qu'on ne suit plus cette marche pour s'instruire, il y a, d'après saint Thomas (1), miracle intellectuel, comme dans la prophétie. « Disons que l'homme, étant fait pour obtenir de Dieu par son esprit et son travail, la sagesse et la science, il y a miracle quand il devient sage ou savant en dehors de cette manière d'apprendre. »

Ici encore, en dehors de la répétition des phénomènes sensibles, condition *sine qua non* de la connaissance intellectuelle, la loi n'est qu'une abstraction, une idée générale fondée sur des rapports constatés par l'observation.

C'est la constatation des faits, non de ce qu'on doit faire. La seule différence qu'il y ait entre la loi physique et la loi intellectuelle, c'est que la loi physique a ses formules mathématiques et peut être représentée par des équations algébriques, tandis qu'on ne peut pas soutenir, sans être solennellement ridicule, qu'il faut tant de grammes de substance nerveuse pour avoir telle idée ou telle autre. Cette loi constate ce qui est produit ordinairement. Le miracle ne peut donc être en aucune façon la violation de cette loi, qui n'a rien à voir dans l'extraordinaire.

Il en est autrement de la loi morale, qui indique ce qu'on doit faire. « Les propositions universelles de la raison pratique, dit saint Thomas (2), ordonnées par rapport à l'action, réalisent le concept de loi. » Cette loi est exprimée d'abord par ce principe général : il faut faire le bien et éviter le mal. Mais ici, la volonté intervient pour donner au principe rationnel force de loi, sans parler de l'influence émanée de la loi éternelle, influence qui est commune aux hommes et aux créatures privées de raison, quoiqu'elle soit une impression plutôt qu'une loi dans les animaux et les êtres inférieurs soumis seulement à l'instinct en vertu de leur espèce. « Le commandement, disent encore les théologiens de Salamanque (3), ne renferme dans

(1) S. THOMAS, 1a 2æ, q. cxiii, a. x, 3 an.

(2) *Ibid.*, *ibid.*

(3) SALAM., t. XV, p. 314 (Palmé).



son concept général d'autre influence qu'une influence morale. » Dans les créatures privées de raison, cette loi éternelle se traduit uniquement par une impulsion physique, qui ne mérite le nom de loi que dans un sens très large, en ce sens qu'elle est réglée.

Passons à la loi de l'ordre de la grâce. Ici surtout il semble qu'il puisse y avoir lieu à une dérogation à la loi, quand il y a un miracle produit en dehors de l'ordre surnaturel lui-même; car un esprit superficiel ne peut comprendre qu'il puisse se produire un phénomène en dehors des ordres naturel et surnaturel : à ses yeux, il n'y a que Dieu au delà.

Mais si l'on entend par ordre surnaturel celui que Dieu a établi lui-même sur la terre en instituant les sacrements, en établissant qu'il fallait commencer par l'acquisition de la grâce avant d'atteindre la perfection, alors le miracle ne répugne pas plus à l'ordre surnaturel qu'à l'ordre naturel : car l'un et l'autre sont des ordres de la nature, l'âme étant, d'après saint Thomas, naturellement capable de recevoir la grâce, en vertu de sa spiritualité qui en fait l'image d'un Dieu pur esprit, et aussi en vertu de la puissance obédientielle.

Aussi nous pouvons appliquer à cet ordre le même raisonnement qu'à l'ordre naturel; quoique les lois de l'ordre surnaturel soient formulées dans les Livres saints textuellement, Dieu ne s'est pas enchaîné à cette seule manière de faire. Tout ce qui va au delà est conforme à sa puissance, à la puissance obédientielle des créatures, et ce n'est ni commandé ni défendu par les lois positives surnaturelles. Comment pourrait-il y avoir dérogation, lorsque Dieu n'a pas établi les lois pour tous les cas sans exception? La conversion de saint Paul, chrétien parfait dès le début, et la sanctification de saint Jean-Baptiste dans le sein de sa mère ne nuisent en rien à l'efficacité de la prière ou des sacrements.

Du reste, ce n'est pas parce que l'effet obtenu est surnaturel qu'il est miracle, quoique cette surnaturalité le rende plus miraculeux.

« La notion du miracle, disent les Salamanques (1), se tire non de la qualité de l'effet pris en lui-même, mais bien de la manière dont il est produit.

De sorte qu'une chose est naturelle ou non miraculeuse quand elle arrive selon la manière que demandent la faculté d'un être et l'acte qui y correspond (par exemple quand l'âme s'unit au corps bien disposé par le moyen de la génération); et elle est miraculeuse quand elle a lieu à l'encontre ou au-dessus (on peut dire aussi en

(1) SALAM., t. X, p. 638, 639.

dehors) du mode requis, que le fait ait lieu rarement ou fréquemment, qu'il soit naturel ou non. Il est vrai qu'on qualifie communément de surnaturels les effets miraculeux, parce qu'ils surpassent au moins par la manière la capacité innée des êtres, et qu'ils arrivent rarement, Dieu agissant habituellement selon la manière d'agir requise par la constitution intrinsèque des créatures soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel (1).

Ainsi, le caractère surnaturel des faits pris en eux-mêmes n'empêche pas Dieu de produire des miracles en dehors de l'ordre surnaturel, pas plus qu'il ne constitue le miracle.

Les lois positives créées pour cet ordre surnaturel de la grâce ne sont pas faites pour ces justifications miraculeuses, pas plus que les lois naturelles. Voilà tout ce qu'on peut conclure. Mais de là à une dérogation, il y a loin. A plus forte raison, il ne peut être question de violation des lois positives.

#### OBJECTION

Nous en aurions fini avec la dérogation aux lois de la nature si nous n'avions pas à prévenir une objection assez sérieuse.

Les anciens, nous dira-t-on, ne parlaient que des lois dynamiques qui servent de règles aux actions : ils ne connaissaient pas les lois des essences ou ontologiques, qui règlent la constitution intrinsèque des êtres en déterminant, par exemple, la proportion d'oxygène et d'hydrogène qui entrent dans la composition de l'eau.

Comment alors s'étonner qu'ils n'aient vu aucune opposition entre la loi et le miracle? Mais aujourd'hui que les sciences ont progressé, il reste acquis à la science que les corps se combinent entre eux dans telles proportions mathématiques, invariables comme l'essence des choses et par conséquent nécessaires et universelles.

Si le miracle peut intervenir ici, c'en est fait de l'essence des choses, qui est pourtant nécessaire et invariable.

#### RÉPONSE

La difficulté a toutes les apparences de la vérité, mais elle n'en a que les apparences; et saint Thomas (2) y a répondu depuis longtemps.

(1) Lire *surnaturel* au lieu de *naturel*, mis par erreur dans le premier article, p. 273, note. Le texte véritable est celui-ci : Pour Dieu, il n'y a ni préternaturel ni surnaturel.

(2) S. THOMAS, *Sum. theol.* 1a, 2æ, q. 93, a. iv. *Et Contr. Gent.*, l. II, ch. xxx.

« Ce qui est nécessaire n'est pas soumis à la loi, » dit-il après avoir défini la loi au sens strict « une ordonnance de la raison ». « L'instinct qui nécessite n'est une loi que par analogie et au sens large, par similitude, » dit encore le saint docteur.

« La nécessité naturelle inhérente aux choses déterminées *ad unum*, est une certaine impression communiquée par le Dieu qui les dirige vers leur fin, comme la nécessité qui pousse la flèche vers son but déterminé est l'impression reçue de l'archer et non celle de la flèche... Cette nécessité naturelle des créatures démontre le gouvernement de la divine Providence...: le cours certain des choses privées de raison déclare manifestement que le monde est gouverné par quelque raison. »

Mais cette raison n'est pas une raison créée, à moins qu'il ne s'agisse des anges. Cette nécessité ou plutôt cette impulsion qui paraît irrésistible, n'est telle qu'en Dieu, les corps pouvant suivre n'importe quelle impulsion, pourvu qu'elle soit imprimée par un esprit libre.

Et « Dieu seul, dit encore à ce sujet le Docteur angélique, est cause efficiente du monde. Or, en créant, il agit non pas par nécessité de nature, mais par sa volonté. Et ce qui est fait par la volonté ne peut être nécessaire, si ce n'est par suite de la supposition de la fin. » Ce n'est donc pas une nécessité absolue que cette prétendue nécessité de la nature, qu'on appelle cette nécessité ontologique ou dynamique.

Par exemple, dans l'ordre des possibles ou des abstractions, il est vrai, si l'on veut, que la nécessité de l'oxygène et de l'hydrogène est absolue pour constituer l'eau; mais dans l'ordre des réalités, contingentes par suite de la liberté de l'acte créateur, il n'y a qu'une nécessité hypothétique. L'eau n'existera réellement que s'il plaît à Dieu de réaliser les conditions de la combinaison après avoir créé l'oxygène et l'hydrogène. Or, si Dieu ne peut faire que l'eau soit du vin tout en restant essentiellement de l'eau, Dieu est très libre de créer ou de ne pas créer ces éléments constitutifs de l'eau ou de ne pas réaliser toutes les conditions requises pour la combinaison des deux gaz. Et dans un autre plan, il pourrait la produire avec du feu.

Il dépend donc de Dieu que la loi ontologique elle-même, si tant est qu'elle mérite le nom de loi, existe ou non comme fait et s'exécute.

A plus forte raison, il n'y a pas de nécessité absolue dans les lois dynamiques : les forces fatales avec lesquelles ces lois se con-

fondent, quand on leur donne une réalité objective extérieure, n'obtiennent pas toujours leur effet, surtout quand il s'agit d'actes immanents, d'effets produits en dehors de l'intelligence et de la volonté. Ici, non seulement il faut le concours libre de Dieu, mais encore une foule de causes doivent intervenir, pour que la loi s'exécute : la plante a besoin, pour germer, de chaleur et d'humidité ; et cette chaleur ou cette humidité peuvent être supprimées sans que la loi soit violée, parce que la loi, pour être nécessaire, suppose que toutes les conditions sont remplies pour son exécution ; mais ces conditions ou dispositions peuvent ne pas coexister simultanément dans l'agent et dans le sujet, par suite d'une violence extérieure ou d'une faiblesse intrinsèque au sujet.

Le miracle ne fera jamais que l'eau cesse d'être de l'eau, quoiqu'il empêche quelquefois telle quantité d'eau d'exister. Mais rien n'empêche que le feu cesse de brûler de fait, quoiqu'il garde en lui-même la vertu de consumer.

« Si le feu est chaud, dit saint Thomas au même endroit, il est nécessaire qu'il ait une vertu combustive ; mais il n'est pas nécessaire qu'il chauffe réellement, ce qui peut être empêché par des causes extérieures. » Souvent le miracle se borne à cet empêchement.

Les rapports prétendus nécessaires ne le sont donc que dans l'ordre idéal ; ils ne le sont pas dans le domaine des réalités, à moins qu'on ne suppose toutes les conditions nécessaires réalisées. Ainsi ces rapports ne font pas exister les êtres, et pour ce qui est des actes non immanents en particulier, ils peuvent être supprimés sans que les forces ou lois de la nature en souffrent, pourvu que ces forces restent essentiellement ce qu'elles sont : l'acte ne leur étant pas essentiel ou nécessaire.

Nous n'avons parlé que de la nécessité des lois. Nous pourrions, pour les mêmes raisons, nier leur invariabilité absolue, leur universalité absolue. C'est une suite de leur contingence, si bien démontrée par M. Boutroux.

Dès lors, il y a place pour le miracle.

Elles ne sont pas absolument invariables, puisque Dieu est libre de faire des lois différentes sans déroger aux anciennes.

Elles ne sont pas absolument universelles, parce qu'elles ne s'appliquent qu'à la grande majorité des cas et dans un genre particulier.

« L'ordre établi par Dieu dans le monde, dit saint Thomas (1), c'est

(1) S. THOMAS, *Contr. Gent.*, *ibid.*

ce qui arrive fréquemment, mais non pas toujours ni partout. » S'il n'est pas contraire aux lois de la nature qu'un homme naisse avec six doigts, le miracle ne les viole pas, n'y déroge pas davantage.

Concluons. Les lois de la nature n'ont d'autre nécessité que celle où est la créature d'obéir au Créateur. Et le miracle n'enlève pas cette nécessité dans les créatures; il la suppose. Ceux mêmes qui voient dans les lois essentielles de la constitution des corps ou les lois de leurs propriétés essentielles, une sorte d'immutabilité, d'universalité ou de nécessité, sont contraints d'avouer que la plupart des lois sont contingentes, et qu'elles n'ont par suite qu'une immutabilité, une universalité restreintes. En effet, la plupart des lois, — plusieurs disent même toutes les lois, — sont dynamiques, c'est-à-dire qu'elles règlent les opérations très contingentes des créatures, opérations qui dépendent d'une foule de conditions contingentes et d'un Dieu souverainement libre, sans parler de l'homme. Aussi peut-on appliquer à toutes les lois de la nature ces considérations du célèbre Leibniz : « Ces lois ne dépendent point du principe de la nécessité, comme les vérités logiques, arithmétiques ou géométriques, mais du principe de la convenance, c'est-à-dire du choix de la sagesse. Et c'est une des plus efficaces et des plus sensibles preuves de l'existence de Dieu (1). » Les lois du monde physique en particulier ne sont nécessaires que tout autant que Dieu veut que la nature marche de telle façon et non de telle autre. Dès qu'il lui plaît de changer cet ordre, adieu la nécessité des lois! Mais qu'on se rassure! Son intervention directe est très rare. Et Dieu n'agit pas par caprice ou sans raison, dans le miracle. Les savants doivent donc tenir compte de la liberté de Dieu autant que de sa puissance. Alors ils éviteront ces exagérations déplorables qui nuisent autant à la science qu'à la religion, quoique la vraie science ne soit jamais en opposition avec la foi. Et ils ne feront en cela que marcher sur les traces de Bacon. Ce grand homme, à qui les sciences doivent l'observation scientifique et les règles de l'induction, puisa la règle de sa méthode d'observation dans l'idée de la liberté divine. Dieu, se disait-il, a créé le monde librement, et il le gouverne encore librement. Le monde et ses mouvements divers n'étant pas assujettis à la nécessité, la raison ne peut connaître la nature par des arguments *a priori* : elle ne connaît ainsi que les choses nécessaires. Donc il faut recourir à l'observation pour connaître les secrets de la nature

(1) LEIBNIZ. *Principes de la nature*, p. 716 (Erdmann).

et ses lois. Et l'observation et même l'induction n'indiquent pas ce qui doit être, mais ce qui est ou ce qui sera très probablement. Ainsi raisonne tout savant digne de ce nom. La loi, se confondrait-elle avec Dieu, n'est pas nécessaire, puisque Dieu est libre *ad extra*. A plus forte raison, si elle se confond avec les créatures et surtout avec les créatures matérielles. Celles-ci ne sont que des instruments entre les mains des êtres libres; et elles sont redevables aux êtres libres de leur existence, de leurs propriétés et de leurs mouvements. C'est ainsi qu'elles participent à la liberté des esprits, liberté dont il ne faut pas faire abstraction, si on veut étudier la nature telle qu'elle est; car celle-ci n'est nécessitée que par leur liberté.

Abbé P. TRONCHÈRE,

*Membre correspondant de l'Académie des Sciences psychiques.*



## APPARITIONS DÉMONIAQUES

---

J'avais attiré l'attention de notre Académie des Sciences psychiques sur l'intérêt qu'il y aurait à vérifier si les apparitions démoniaques étaient vraiment fréquentes.

En lisant la *Vie de Notre-Seigneur* par l'abbé Le Camus, j'avais en effet été frappé de la remarque faite par cet auteur : « qu'en dehors de sa manifestation au paradis terrestre, sous la forme du serpent, nous ne voyons pas, dans l'histoire biblique, que Satan se soit jamais révélé d'une manière visible. »

Même dans la triple tentation de Notre-Seigneur au désert, le tentateur ne paraissait pas avoir revêtu une forme corporelle :

Voici du reste le passage tout entier :

« ... La tentation a été un fait réel et non pas seulement une parabole mal comprise, encore moins un mythe.

De bonne heure cependant, les auteurs ecclésiastiques se sont partagés sur le sens précis qu'il fallait donner au récit évangélique. La plupart, le prenant à la lettre, ont admis une apparition physique de Satan ; et d'après eux, Jésus aurait été réellement transporté sur le pinacle du temple et même sur une montagne du haut de laquelle il aurait vu tous les royaumes de l'univers. D'autres, depuis saint Cyprien et Théodore de Mopsueste, ont pensé que Satan, bien qu'auteur immédiat de la tentation, serait demeuré invisible. Il aurait cherché à agir sur Jésus comme il agit sur nos âmes, évoquant des imaginations, multipliant les illusions, murmurant les sollicitations dangereuses. C'est dans une sphère purement spirituelle que la lutte se serait produite, sans qu'on eût le droit d'en rien conclure contre la réalité du combat, du triomphe et du mérite.

Le tentateur est toujours Satan, et qu'il parle à l'oreille du cœur, ou à l'oreille du corps, il demeure également redoutable. D'autre part, la victoire est toute dans la réaction libre de l'âme qui rejette instantanément, sans en subir le contact, les suggestions mauvaises. En admettant que la tentation vint à Jésus par les sens, il faudra bien reconnaître qu'elle se résume définitivement en une impression

morale qu'il s'agissait de repousser ou d'accueillir avec complaisance. Donc on ne voit pas très bien les raisons qu'il y a de se représenter physiquement, par des actes matériels, une scène qui est toute de l'ordre spirituel. Le seul argument sérieux se tire des expressions qu'emploie le texte évangélique. « Mais entre une difficulté dans les mots et une difficulté dans les choses, il vaut mieux, semble-t-il, supprimer la seconde. *En dehors de sa manifestation sous la forme du serpent, au paradis terrestre, nous ne voyons pas, dans l'histoire biblique, que Satan se soit jamais révélé d'une manière visible. Plus particulièrement ici, rien n'indique qu'il ait été vu par Jésus-Christ.* C'est en vain, en effet, que les commentateurs se le représentent ermite dans le désert, ange de lumière en haut du temple, esprit de ténèbres sur la montagne, créant des difficultés réelles, si on ne suppose pas que Jésus et Satan étaient simultanément invisibles aux habitants de la campagne et de la ville sainte. L'apparition de deux personnages traversant l'espace et se reposant au sommet de l'édifice sacré, aurait singulièrement préoccupé les spectateurs. Enfin, il faut bien reconnaître que la montagne d'où se voient en un instant tous les royaumes du monde n'existe nulle part. Or, puisque en toute hypothèse, on se trouve toujours réduit à entendre certains détails dans un sens large et figuré, il serait peut-être plus simple d'admettre que le récit évangélique nous raconte, sous une forme imagée, le triple combat intérieur que Jésus eut à soutenir contre Satan, et dont il sortit entièrement vainqueur. »

Mon intention n'est pas de chercher ici qui a raison, de ceux qui pensent comme l'abbé Le Camus ou de ceux qui pensent le contraire. Admettons même que ce soient ces derniers, ce serait toujours la seule apparition physique de Satan mentionnée dans les évangiles où il est si souvent question des cas de possession.

Dès lors ne sommes-nous pas en droit de nous demander *à priori* si après avoir été aussi rares pendant les 4 ou 5,000 ans qui ont précédé la venue de Notre-Seigneur, et pendant toute sa vie, ces apparitions ont réellement été fréquentes depuis cette époque?

« Que l'on prenne un volume quelconque des *Bollandistes*, nous répond le R. P. Maréchaux, que l'on se reporte à la table au mot démon, on trouvera relatée toute une série d'apparitions visibles du diable à différents saints. Tous ces faits formeraient une liste interminable. »

Qu'est-ce que cela prouve?

« Pourrait-on soutenir, ajoute le Révérend Père, qu'aucun d'eux n'est avéré? »



Je réponds à mon tour : « Pouvez-vous nous en citer un certain nombre d'une authenticité parfaite? Ce choix formerait une très utile étude pour notre Revue. »

Nous savons tous le peu de valeur des témoignages, sur lesquels s'appuient bien des histoires d'apparitions diaboliques.

Certes quand il s'agit du récit fait par un saint, canonisé par l'Église, je ne mets pas en doute sa sincérité.

Mais la sincérité des paroles n'impose pas la véracité des récits, et la sainteté de la vie n'entraîne pas chez un individu l'esprit de critique et le bon jugement.

L'imagination est une terrible faculté qui nous joue souvent de bien vilains tours, en nous faisant voir inexactement les objets extérieurs et sous l'exaltation de laquelle, plus fréquente que ne le croit le public non médical, nous prenons pour des réalités des images construites tout entières de matériaux puisés par notre imagination dans notre mémoire.

On ne peut douter de la sincérité de saint Grégoire le Grand, cité par le R. P. Maréchaux, ni de sa haute intelligence, et cependant l'ardeur de son imagination ne lui a-t-elle pas fait accepter comme authentiques des récits aussi enfantins que certains de ceux contenus dans ses dialogues?

Est-ce que l'Église a jamais obligé de croire aux légendes du bréviaire?

Ne savons-nous pas que c'est surtout dans les époques frappées par des fléaux que les troubles nerveux apparaissent et que les imaginations sont le plus exaltées? Les ermites qui mènent une vie ascétique et mystique peuvent être tout particulièrement exposés aux troubles de l'imagination se traduisant par la formation d'images qu'ils croient objectives.

Nous en lisons des récits non seulement dans la vie des saints, mais aussi dans celle des disciples de Bouddha. Et ce que je dis des apparitions diaboliques, je le dirai aussi des apparitions angéliques.

Il est admis en principe que les esprits peuvent puiser dans la matière les éléments nécessaires pour se manifester à nous physiquement en impressionnant soit le sens de la vue, soit tout autre sens.

Mais ce qu'il nous intéresse de savoir, c'est si ces manifestations d'esprits et en particulier de démons ont été réellement fréquentes depuis la venue de Notre-Seigneur.

Et ce que nous demandons, c'est :

1° S'il existe de ces faits qui peuvent résister à la plus sévère critique?

2° Si les faits présentant ces qualités sont nombreux?

Le R. P. Maréchaux qui est bénédictin est admirablement placé pour pouvoir faire cette étude que nous lui demandons, en l'en remerciant d'avance.

C'est en effet par des faits, et non par de simples affirmations, que nous pouvons répondre triomphalement à nos adversaires qui accusent les catholiques de croire sans contrôle et de redouter le contrôle de leur science.

D<sup>r</sup> LE MESNANT DES CHESNAIS.

Ville-d'Avray, 18 octobre 1898.



## RÉPONSE

### AUX OBSERVATIONS DU D<sup>r</sup> LE MESNANT DES CHESNAIS



J'accepte bien volontiers la discussion à laquelle me convie en termes si courtois, M. le D<sup>r</sup> Le Mesnant des Chesnais. Nous sommes, lui et moi, d'accord sur les principes; l'entente se fera sans trop de difficulté, je l'espère, sur le terrain des faits.

« Il est admis, dit mon honorable contradicteur, que les esprits peuvent puiser dans la matière les éléments nécessaires pour se manifester à nous en impressionnant physiquement soit le sens de la vue, soit tout autre sens. »

A la rigueur, cette constatation me suffit. Mais élargissons la thèse sur le rôle des esprits, et embrassons-la dans toute l'ampleur que lui donne la théologie catholique. D'après saint Thomas, les esprits bons ou mauvais ont la vertu de mouvoir la matière; ils peuvent agir soit sur nos sens externes, soit sur nos sens internes.

Ils agissent sur les premiers, en produisant des apparitions ou des bruits; sur les seconds, en imprimant des secousses au cerveau et en y excitant des images. Dans ce dernier cas, leur action, quoique plus subtile, reste une action physique, et ne sort pas de l'ordre matériel. Et c'est tout à fait à tort qu'on la qualifierait d'action morale et purement spirituelle, comme si les esprits pouvaient agir directement sur notre volonté :

Étant donné cet exposé de principes, nous ne comprenons pas pourquoi M. Le Mesnant des Chesnais veut restreindre l'activité des esprits à l'influence interne, et semble révoquer en doute leur influence externe. Il n'est pas dans le plan de la Providence de limiter l'action des causes secondes, qu'elle se contente de diriger sans restreindre aucunement leur sphère d'activité.

Si les esprits peuvent impressionner physiquement nos sens externes, il est logique de conclure qu'ils usent quelquefois de leur pouvoir, à savoir dans les temps et les lieux où la Providence souveraine de Dieu leur permet d'en user.

Autre considération. M. Le Mesnant des Chesnais admet l'argument

d'analogie que j'invoquais entre l'action des bons anges et celle des démons. Nier la réalité objective des apparitions démoniaques, c'est jeter un doute sur la réalité objective des apparitions angéliques. Établir ces dernières, c'est démontrer tout au moins la vraisemblance des autres.

Or, la réalité des manifestations angéliques dans l'Ancien et le Nouveau Testament ne fait doute pour aucun croyant. Faut-il rappeler l'apparition des trois anges à Abraham sous forme humaine, la lutte de Jacob avec un esprit angélique, l'ânesse de Balaam menacée par un ange (ce n'était pas un cas d'hallucination), le guerrier céleste se manifestant à Josué, etc., et surtout la merveilleuse intervention de l'archange Raphaël en faveur de la famille de Tobie? Dans tous ces faits, le côté extérieur, physique de l'apparition est clairement mis en relief.

Dans le Nouveau Testament, les apparitions de l'ange Gabriel à Zacharie et à la très sainte Vierge se sont évidemment produites d'une manière externe. Notre-Seigneur est servi par les anges au désert, réconforté par un ange en sa Passion. Saint Pierre est délivré par un ange.

Tirons la conclusion. Si les apparitions angéliques sont si fréquentes, si incontestables, pourquoi n'y aurait-il pas eu parallèlement des apparitions démoniaques? — La sainte Écriture, objectera-t-on, ne les mentionne pas. — Cela tient à cette raison péremptoire, que l'action des anges s'exerçait principalement chez le peuple de Dieu, alors que l'action des démons s'exerçait, comme sur son terrain propre, chez les païens, dont ils étaient les dieux, suivant ce mot du Psalmiste : *omnes dii gentium daemonia*. Or, la sainte Écriture ne s'occupe que très indirectement de ce qui se passait chez les païens.

Mais est-il vrai qu'elle se taise absolument sur les manifestations démoniaques? Il serait inexact de l'avancer, témoins les passages suivants. Les plaies d'Égypte sont attribuées par le Psalmiste aux mauvais anges, *immissiones per angelos malos*. Quand l'ange exterminateur frappait les premiers-nés des Égyptiens, son action était bien externe et physique. De même, quand le diable tourmentait Job. Bien plus, il est probable qu'il apparaissait à ce saint homme sous des formes monstrueuses; Job dit au Seigneur : *Vous me terrifiez par des songes, vous m'agitez par d'horribles visions*, c'est-à-dire vous donnez à l'esprit impur le pouvoir de m'obséder au dedans et au dehors. Enfin Isaïe, dans un très curieux passage, nous dépeint les démons hantant les ruines des villes maudites sous des formes bestiales : *et occurent dæmonia ono centauris*. (Isaïe, xxxiv, 14.)

Mais laissons de côté ces faits pourtant assez caractéristiques. J'ai hâte d'en venir à la tentation au désert, dont M. l'abbé Le Camus révoque en doute la réalité physique.

Remarquons tout d'abord que si saint Cyprien et Théodore de Mopsueste ont opiné pour une tentation purement interne, la majorité des Pères s'est prononcée pour une tentation externe, et que, du temps du savant interprète Maldonat, l'unanimité des auteurs, *omnes auctores*, avait embrassé ce dernier sentiment.

Et ce n'était pas sans raison : seul il répond au sens obvié du saint Évangile. Tout indique une action extérieure. Comment par exemple expliquer la seconde tentation, la tentation de présomption, si Notre-Seigneur n'a pas été réellement transporté sur le pinacle du temple? Comment entendre ces mots insolents du diable, *Je te donnerai tout cela pourvu que tombant à mes pieds, tu m'adores*, si Notre-Seigneur n'a pas vu devant lui le diable sous une forme humaine? D'un bout à l'autre, le récit suppose une apparition externe, un vrai colloque terminé par une dernière réplique victorieuse qui force le diable à se retirer. Et alors les anges s'approchent eux aussi visiblement, et ils servent Jésus, c'est-à-dire, avec un respect infini, ils le relèvent de son jeûne en lui présentant des aliments.

Les objections de M. Le Camus ne sont rien auprès des difficultés insolubles où l'engage sa tentative de tout expliquer par une action purement intérieure de Satan. Cette explication, comme l'enseigne saint Grégoire, et comme le répète Cornélius à Lapede, déroge à la dignité du Sauveur, en le supposant accessible à une illusion. Eh! quoi, le démon aurait pu troubler l'imagination du Fils de Dieu, au point de lui faire croire qu'il le transportait sur le pinacle du temple. Cela n'est pas admissible. Une telle illusion est possible en nous, à cause de la rupture d'harmonie qui existe depuis le péché entre la raison et les facultés sensibles. Notre-Seigneur, en qui ces facultés étaient dans une dépendance absolue de la raison, ne pouvait être le jouet d'une hallucination de ce genre. Impuissant à troubler son imagination, le diable était réduit à le combattre en lui apparaissant extérieurement.

Je n'insiste pas. Mon honorable contradicteur ne répugne pas à admettre la réalité physique de l'apparition du diable à Notre-Seigneur; mais il me dit : La tentation d'Ève, la tentation de Jésus, cela fait en tout deux apparitions démoniaques avérées. Pouvez-vous me citer d'autres faits du même genre, résistant à une sévère critique? — Il me semble les avoir tout au moins indiqués dans ma lettre.

J'ai cité en effet les *vies* de saint Antoine par saint Athanase, de saint Benoît par saint Grégoire le Grand, où se trouvent relatés des faits nombreux d'apparitions démoniaques. Je maintiens ce que j'ai dit de l'autorité de ces deux documents, célèbres dans l'antiquité ecclésiastique. Saint Grégoire le Grand, l'un des fondateurs de la civilisation chrétienne, n'était pas puérilement crédule, quoi que semble insinuer M. le Dr Le Mesnant des Chesnais. Spécialement, en ce qui concerne la *vie* de saint Benoît, il cite ses sources, il n'avance rien que sur le témoignage de graves et vénérables personnages qui étaient à même de le renseigner authentiquement sur la vie et les miracles du saint; il fait preuve, au sens moderne du mot, d'esprit critique.

Que mon contradicteur me permette cette réflexion, ces illustres docteurs, saint Athanase et saint Grégoire, avaient, pour apprécier les faits surnaturels ou préternaturels, mieux que l'indiscutable sincérité, mieux même que la rectitude et la sérénité du jugement; ils avaient un tact, un discernement particulier, qui leur venait de Dieu. Seul un saint peut, avec une parfaite compétence, comprendre et juger un saint.

J'estime donc que les apparitions démoniaques, rapportées par ces deux saints docteurs, résistent à la critique la plus exigeante.

Il en est de même de celles qui entrent si étroitement dans la trame de la vie d'un saint, qu'on ne saurait les en séparer sans la déchirer et la défigurer. J'ai nommé sainte Françoise Romaine. Sa caractéristique est la présence continuelle d'un ange à ses côtés sous forme visible. Par contre, elle était souvent harcelée et même outrageusement battue par les démons, dont l'action physique n'est pas niée dans l'espèce, puisque le bruit et les coups étaient entendus par le mari ou par les compagnes de la sainte. Supprimez l'assistance visible d'un ange, supprimez les attaques furieuses des démons, vous n'avez plus la physionomie angélique et héroïque de sainte Françoise, telle que l'Église la propose à notre vénération.

Le peu de temps dont je dispose me contraint d'interrompre cette étude. Puisque j'y suis convié par l'honorable M. Le Mesnant des Chesnais, je ferai une excursion dans les colonnes des *Bollandistes*, et j'y relèverai sans peine un grand nombre de faits relatifs aux apparitions démoniaques, et de faits tels que d'un côté ils satisfassent aux exigences de la critique historique, et que de l'autre ils ne puissent s'expliquer par l'hypothèse d'une simple hallucination.

Dom Bernard MARÉCHAUX,  
Bénédictin de la Congrégation olivétaine.

## AU MONASTÈRE DE X...



J'ai passé la dernière semaine de septembre dans un couvent de religieux pour y faire ma retraite annuelle. Le mercredi, surlendemain de mon arrivée, je me trouvais à table avec deux autres retrainants, — un prêtre, professeur dans une institution catholique et un séminariste récemment ordonné diacre, — lorsque quelques mots échangés entre un Père de la maison et le diacre m'amènèrent à demander à ce dernier une explication sur ce que je venais d'entendre. Voici ce qu'il nous raconta; je le reproduis en le complétant par ce qu'il y ajouta dans la suite.

Le supérieur du couvent, nous dit-il, m'a accordé par une faveur toute spéciale la permission de passer ici une partie de mes vacances. Je suis arrivé le 18 août, et l'on m'a installé dans la chambre que j'occupe encore. Je n'y ai rien remarqué d'insolite jusque vers le 13 septembre. Alors commencèrent à se faire entendre des coups sur les murs ou sur les cloisons. J'y fis peu attention d'abord, et je ne songeai pas à m'en expliquer la cause, quoique leur persistance me parût de plus en plus étrange; je ne crus même pas devoir en parler à personne.

Depuis deux ou trois jours, le phénomène vient de s'accroître d'une manière remarquable : les coups, que je n'entendais que dans la journée, je les entends aussi la nuit. Cependant, chose étonnante, je n'en ressens aucune frayeur, bien que je sois naturellement assez accessible à la peur. J'ai cru toutefois devoir maintenant en dire un mot au Père.

L'abbé entremêla à son récit quelques détails particuliers que je rapporterai plus loin avec d'autres faits. On comprend avec quel intérêt il fut écouté. Nous lui proposâmes d'aller sur-le-champ tous les trois dans sa chambre pour y être témoins de ce qui pourrait s'y passer; l'offre fut acceptée, et nous partîmes aussitôt.

## Le théâtre du phénomène.

L'appartement dans lequel je vais introduire le lecteur est une cellule d'environ quatre mètres de long sur trois et demi de large. Il a sa porte sur un long corridor qui partage en deux rangées parallèles de chambres l'aile du bâtiment réservée aux retraits. La porte, en bois plein, est continuée jusqu'au plafond par un châssis vitré qu'on peut ouvrir à volonté pour renouveler l'air. La chambre est séparée des deux pièces voisines, à gauche par une cloison que j'appellerai latérale pour la distinguer de celle du corridor; à droite par un mur assez épais que j'appellerai également latéral pour le distinguer de celui qui forme le quatrième côté, en face de la porte d'entrée. Ce dernier mur, épais de plus d'un mètre, est percé de deux fenêtres donnant sur un vaste préau ou une cour intérieure. Ce sont deux sortes de meurtrières très évasées en dedans; elles ont des vitres sans volets; leur seuil intérieur sert de table de toilette et porte une cuvette et un pot à eau.

On ne saurait imaginer un lieu mieux dispos pour rendre difficile toute supercherie et pour la découvrir aisément si elle se produisait. A gauche, une chambre restée inoccupée pendant tout mon séjour et que nous pouvions visiter quand nous voulions; à droite, une autre pièce habitée par un familier de la maison, qui n'y venait que le soir pour se coucher lorsque son service était fini. Au-dessus, un espace resserré et à peu près inaccessible entre le plafond et le toit; au-dessous, une grande remise avec une voûte d'environ neuf mètres d'élévation, grandement ouverte le jour et la nuit. Du reste, les coups n'ont jamais retenti ni au plafond ni dans le plancher. Le cellule est blanchie à la chaux, et ses quatre parois nues et blanches ne portent pas même un tableau qui en cache à l'œil la moindre partie. Un petit crucifix et deux ou trois chevilles de bois servant de garde-robe arrêtent seuls le regard sur cette monotone surface blanche. Pour tout mobilier, une table entre les fenêtres, deux chaises, un fauteuil de paille et deux petits lits en fer dont le chevet touche la cloison du corridor, à droite et à gauche de la porte d'entrée. J'appellerai lit D, celui de droite, le seul occupé pour le moment, placé dans l'angle formé par le mur latéral et la cloison du corridor, et lit G l'autre situé dans l'angle des deux cloisons.

## Les faits.

Je vais d'abord rapporter simplement les faits par ordre chronologique; je grouperai ensuite sous un titre distinct les traits particuliers qui les caractérisent.



1° La première fois que le séminariste entendit les coups pendant la nuit, il était une heure du matin. C'est le gros mur en face qui les recevait, soit dans le trumeau entre les fenêtres, soit dans les embrasures. Trompé par la pâle lueur de la lune, qu'il prit pour l'aube du jour, il se leva. Dès qu'il fut occupé à faire sa toilette près d'une fenêtre, ce fut derrière lui, vers le corridor, que les coups retentirent. L'horloge l'ayant averti qu'il s'était mépris sur l'heure, il se recoucha et la batterie recommença alors dans le mur dont il venait de s'éloigner.

Le lendemain, il se réveilla à deux heures ; les coups retentissaient dans le mur d'en face comme la veille, mais comme la veille aussi, ils se firent entendre du côté du corridor lorsqu'il se plaça auprès de la fenêtre. Il resta là en prières jusqu'à quatre heures en attendant de descendre à la chapelle, et il croit qu'il a été donné au moins deux cents coups durant ces deux heures.

2° Lorsque nous nous rendîmes dans cette chambre, après notre déjeuner, le mercredi 28 septembre, ces deux messieurs se placèrent au pied du lit G. et moi au pied du lit D. Les coups commencèrent bientôt, se succédant à des intervalles assez réguliers, et toujours loin de nous, sauf un qui fut frappé à la hauteur de mon épaule, dans le mur, derrière le fauteuil sur lequel j'étais assis.

Une particularité bien étrange et qui se reproduit plusieurs fois dans d'autres séances, c'est que, entendant tous en même temps et distinctement le coup, nous n'étions pas toujours d'accord sur l'endroit où il était frappé, mes compagnons désignant la cloison près de laquelle ils se trouvaient, et moi le mur qui était de mon côté.

3° Nous étions sortis fort intrigués, comme on peut le penser. En repassant vers trois heures devant cette chambre, je rencontrai le professeur. Je lui demandai s'il ne trouverait pas indiscret que nous allions ensemble renouveler l'expérience en l'absence du séminariste. « Lui-même, me dit-il, en a témoigné le désir. » Nous entrâmes donc. Cette seconde séance fut la reproduction de la précédente, sauf que les coups se suivaient de plus près. Il me vint à l'esprit de poser une question au frappeur invisible : « Si vous êtes un esprit et si vous avez quelque chose à nous faire connaître, frappez ici, — ou bien donnez deux coups de suite. » Je n'obtins aucune réponse.

4° Le 29, j'entrai dans la cellule vers huit heures et demie. Nous restâmes longtemps le diacre et moi, à écouter inutilement. Il me dit ensuite que le phénomène avait repris son cours deux heures plus tard.

5° Dans l'après-midi, les coups devinrent si fréquents que l'abbé,

ne pouvant ni lire ni prier, s'était transporté avec ses livres dans une autre chambre. Pendant ce temps, j'eus la pensée d'aller voir si rien de nouveau n'était survenu, et trouvant la cellule vide, je voulus tenter une épreuve tout seul. Je fermai les vitres, afin qu'aucun bruit ne vint de la cour, troubler le profond silence qui régnait en ce moment dans cette partie de la maison ; j'entre-bâillai la porte de façon qu'un chat, comme on dit, n'aurait pu passer dans le corridor sans que je l'entendisse ; je m'assis sur le fauteuil au pied du lit D, et je tirai ma montre.

A l'instant même, un coup retentit sur la cloison latérale, au-dessus du lit G, avec plus de sonorité et d'ampleur que d'habitude (et il en fut de même des deux suivants). J'avoue que j'éprouvai un certain saisissement devant cette scène solitaire à laquelle le silence de ces lieux donnait je ne sais quoi de solennel et de mystérieux. Un invisible interlocuteur semblait me dire : « Tu m'attends, me voici ! » Je n'eus pas le temps de prolonger mes réflexions. Dix ou quinze secondes après, il avait franchi l'angle des deux cloisons, et il frappait un second coup sur celle du corridor, ensuite un troisième dans la région de la porte, et un quatrième au chevet du lit, un peu plus bas que les autres. Je me levai alors, et j'allai appliquer ma tête à cet endroit. Il y avait eu quatre coups en moins de deux minutes. Il s'écoula un temps assez long, et j'entendis enfin un cinquième coup à l'extrémité du mur latéral près de la fenêtre c'est-à-dire qu'on était passé du côté droit au côté gauche de l'observateur. Il se fit un silence de deux minutes, et je me retirai.

Il n'y eut plus rien ce jour-là : seulement lorsque l'abbé se coucha, il perçut, une seule fois, le léger bruit d'une main qui gratte, d'abord sur le mur près de son lit, puis sur la cloison au-dessus de l'autre lit.

6° Le lendemain vendredi, les manifestations furent rares et les coups plus distancés. Dans l'après-midi, le diacre et moi nous récitâmes ensemble le chapelet pour les morts. Nous n'entendîmes rien pendant le quart d'heure que dura cette prière ; mais au moment même où je prononçai les dernières paroles « *in sæcula sæculorum*, » un coup retentit, et ce fut fini pour toute la soirée, à part quelques reprises isolées.

Mais lorsque l'abbé rentra pour se coucher, la batterie allait son train. La prévision de ce tapage nocturne lui fit quitter la place. Il emporta ses draps dans une autre cellule, de l'autre côté du corridor, vis-à-vis de la sienne et là, dans le plus complet silence, il put se livrer à un sommeil ininterrompu. Le lendemain matin, en revenant

chez lui pour s'habiller, il y fut accueilli par les bruits accoutumés.

C'était le 1<sup>er</sup> octobre, je partis de bonne heure ; le professeur nous avait quittés la veille. Le séminariste, qui devait rester encore quelques jours, me promit de m'envoyer le journal des événements qui suivraient. Je n'ai rien reçu, et la raison en est sans doute que ces phénomènes ont sinon cessé, du moins notablement diminué, comme je l'ai appris par une voie indirecte.

### Particularités caractéristiques du phénomène.

1<sup>er</sup> Sa genèse. Il se produit dans un appartement où rien de pareil ne s'était jamais vu. Pendant assez longtemps, il ne se manifeste que le jour ; puis la nuit autant que le jour, et même parfois avec plus d'intensité.

2<sup>o</sup> Les deux chambres voisines, placées absolument dans les mêmes conditions matérielles, en sont exemptes.

3<sup>o</sup> Localisation des coups. Jamais par terre ni au plafond ; toujours sur les parois latérales et dans une zone plutôt élevée. Ils ne descendent jamais au niveau des lits. Le plus bas a été frappé à 1<sup>m</sup>,23 du sol environ.

4<sup>o</sup> Généralement ils paraissent venir de l'intérieur de la cellule et résonnent à la face interne des parois. Par moments, on dirait qu'ils éclatent en avant, dans l'air ambiant.

5<sup>o</sup> Quand on se demande où l'on a frappé, on doit répondre : « par là », plutôt que : « là », c'est-à-dire dans une région plus ou moins étendue plutôt qu'en un point déterminé.

6<sup>o</sup> Aussi bien des fois, lorsqu'il y a plusieurs auditeurs, ne peuvent-ils s'accorder pour préciser l'endroit touché ; de plus, il arrive que, tandis que l'un le montre du côté droit de la pièce, l'autre l'indique au côté gauche.

7<sup>o</sup> Le son est mat et ressemble assez à celui d'un coup de doigt donné sur une table recouverte d'un tapis. Il reste presque toujours identique et ne varie guère de timbre ou de force.

8<sup>o</sup> Une chose surprenante, c'est qu'il n'y a aucune différence, que le choc ait lieu sur un mur ou sur une cloison. Il y en avait au contraire, une très grande quand nous frappions nous-mêmes avec le doigt ; d'autant plus que la cloison est mince et fort sonore.

9<sup>o</sup> Les coups sont toujours simples, et l'on n'en entend jamais deux de suite.

10<sup>o</sup> Les intervalles qui les séparent sont très variables, ordinaire-

ment d'environ une minute, souvent aussi de plusieurs minutes, ou au contraire de quelques secondes seulement. Il y a parfois de longues périodes de silence.

11° Sauf une exception mentionnée plus haut, les coups sont donnés dans la région de la chambre opposée à celle qu'occupe l'auditeur. Outre les expériences déjà citées, en voici une, la plus curieuse et la plus décisive de toutes. L'abbé est debout, tourné vers le mur latéral dont le sépare le lit D; on frappe derrière lui sur la cloison contre laquelle est le lit G. Il va là; on frappe alors de nouveau sur le mur du côté qu'il vient de quitter; il y retourne, le frappeur se transporte de nouveau dans la cloison, etc.

12° Détail à noter. Chaque fois que le frappeur se transporte ainsi, sans toucher les surfaces intermédiaires, sur un point éloigné, il y a un silence plus long, comme s'il avait besoin de ce temps pour faire le trajet.

#### CONCLUSION.

Je m'abstiens de tirer aucune conclusion de ce qui précède. Je me permets seulement de rappeler à ceux qui voudraient assigner à ces phénomènes une cause naturelle *connue*, qu'ils ne pourront le faire qu'en se soumettant à cette règle : Pour donner à un problème une solution rationnelle et satisfaisante, il est nécessaire de tenir compte de toutes les données de ce problème et d'en remplir toutes les conditions.

Qu'ils n'oublient donc aucun des faits que j'ai rapportés avec leurs circonstances, aucun des caractères de ces faits, et s'ils en trouvent l'explication dans l'action d'une cause naturelle *connue*, nul ne lira dans la Revue leur découverte avec plus d'intérêt que moi, je dirai même avec plus de reconnaissance.

S. L. P.

UN AUMONIER DE RELIGIEUSES.

24 octobre 1898.



# UN MÉDIUM POLITIQUE

## A SAINT-PÉTERSBOURG

DE 1880 A 1886

Communication faite au Congrès de Londres par le Dr Georges von Langsdorff  
de Fribourg-en-Brisgau.

(Traduit de *Light*, 25 juin 1898, par M. L. GARDY.)



Je ne pense pas que beaucoup de mes auditeurs aient lu ma brochure, « *Die Schutzgeister* (les Esprits protecteurs) », publiée à Leipzig en 1897; aussi ai-je cru vous intéresser en venant parler ici d'un médium politique remarquable, encore de ce monde, qui reçut la mission de sauver d'une révolution désastreuse, fomentée par les nihilistes, le puissant empire russe.

Le père de Henry von Langsdorff est né à Rio-de-Janeiro, où le grand-père, baron Georges von Langsdorff, était ambassadeur de Russie de 1820 à 1826; la famille revint en Europe en 1830, et, lors des mouvements révolutionnaires de 1848, le père de Henry, qui y avait joué un rôle assez important, fut contraint d'émigrer dans l'Amérique du Nord, où Henry, le médium dont cette communication va vous entretenir, vint au monde en 1850, à Érié, en Pensylvanie.

Plus tard, une amnistie ayant été octroyée, les parents de Henry arrivèrent en Allemagne; c'étaient alors des spirites convaincus.

Lors de la guerre de 1870, Henry dut partir pour la France. Blessé, la veille de la capitulation de Strasbourg, il rejoignit, une fois guéri, son régiment devant Belfort, puis rentra dans sa famille, dégoûté du militaire.

Désireux d'aller chercher fortune dans le commerce aux États-Unis et ses parents n'y mettant pas opposition, il retourna dans son pays natal, l'Amérique du Nord. Toutefois la crise de 1873-1874 le ramena en Allemagne. Il s'établit alors à Francfort avec un autre jeune

homme, mais ne réussit ni dans cette ville, ni à Fribourg-en-Brisgau. Là il épousa une jeune personne qui passait pour riche, mais dont le père se montra trop ladre pour venir en aide à sa fille et à son gendre.

Un beau jour, sa femme le quitta et retourna chez ses parents. A cette époque, la mère de Henry était bon médium à incarnation et jouissait aussi parfois du don de double vue. Un monsieur russe, M. Munster, qui était aussi spirite, lui ayant été présenté par son fils, elle tomba en transe et dit : « Si le plus âgé de ces messieurs voulait magnétiser le jeune homme, celui-ci deviendrait un puissant médium. »

M. Fr. Munster était magnétiseur, et il avait déjà développé des médiums en Belgique et à Paris. Avec son aide, Henry arriva bientôt à être médium parlant, écrivain et à effets physiques. En deux occasions, il eut des apports de fleurs et en juillet deux grappes de raisins bien mûres et douces. Il est à remarquer que cette année-là, en 1879, les raisins ne mûrirent pas du tout, pas même en octobre, époque normale de la maturité. Quelque temps après, il écrivait un manuscrit de bon style, avec des remarques en grec, quoiqu'il n'eût jamais eu un livre grec entre les mains.

A cette époque, bien des spiritualistes qui vinrent rendre visite au médium, en obtinrent les preuves les plus convaincantes. Son esprit protecteur se donnait le nom de « Dabot » et disait avoir été sur terre Dominique-François Arago, être né à Paris et y avoir été directeur de l'Observatoire. Mais on ne put jamais obtenir la preuve de son identité. Il y avait aussi, outre Dabot, Hahnemann, le père de l'homéopathie et Napoléon I<sup>er</sup>, qui étaient censés contrôler le médium.

D'autres médiums, et entre autres la mère de Henry en était de transe, prédirent qu'il aurait une mission à remplir en Russie. Mais ses parents n'y croyaient pas et ne voulaient pas y donner leur consentement.

Un jour, je demandai à Napoléon, qui avait parlé, à plusieurs reprises, par la bouche de la mère du médium, comment il se faisait qu'il voulût venir en aide à la Russie, lui qui, lors de son passage sur la terre, avait eu pour principal objectif de lui faire la guerre. « J'ai causé par amour-propre la mort de millions d'êtres dans ce pays, répondit-il, et j'en souffre affreusement. Ce n'est qu'en faisant le bonheur de millions d'autres que je parviendrai à me réhabiliter. »

Les parents de Henry se décidèrent enfin à le laisser aller; mais

ayant tenu une séance en famille la veille de son départ, « Dabot » persista à affirmer la mission du médium en Russie et prit congé en ces termes : « Regardez à Celui qui est la source de toute bonté et de toute élévation. Portez-vous bien; *au revoir*. »

Le médium partit pour Leipzig où il espérait rencontrer M. Aksakow qui, étant à Paris à cette époque, retournait en Russie *via* Leipzig. Mais « Dabot » informa Henry que ce n'était pas l'homme qui pourrait l'introduire auprès du czar.

Il partit alors seul pour Saint-Pétersbourg; ses parents en attendaient donc des nouvelles de Russie, lorsqu'ils en reçurent de nouveau de Leipzig (4 septembre 1879), disant : « Je suis expulsé de Russie, mais j'y retournerai bientôt. »

L'empereur était parti justement la veille du jour où Henry s'était présenté au général Surow, gouverneur de Saint-Pétersbourg, en qualité de médium et de protecteur du czar; le général, pensant avoir affaire à un fou, le fit examiner par un médecin, qui, ne connaissant rien du spiritisme, fut aussi d'avis que Henry n'était qu'un détraqué.

M. Munster, le magnétiseur du médium, perdit alors tout espoir de réussite et déclara que Henry ne devait plus songer à retourner en Russie, mais le médium ne se laissa jamais entièrement décourager. Sur ces entrefaites, son père refusa de lui faire de nouvelles avances pécuniaires et lui écrivit qu'il eût à se chercher une place dans une maison de commerce.

Le médium donnait alors à Leipzig des séances et des preuves d'identité, mais il se trouvait absolument sans ressources. « Dabot » lui dit un jour : « C'est le moment de retourner à Saint-Pétersbourg. — Très bien, mon cher protecteur, répondit-il, mais je n'ai pas le sou. — Oh ! il n'y a rien de plus facile pour nous que de vous aider. Allez faire une visite à telle et telle personne. » Ayant suivi ce conseil, Henry fut bien étonné de recevoir un don de deux personnes différentes qui lui remirent chacune trois cents marks, comme gages de satisfaction pour les nombreuses preuves d'identité qu'il leur avait fournies, et cela, sans qu'il eût rien eu à demander.

Le 19 janvier 1880, ses parents recevaient une lettre de Saint-Pétersbourg dans laquelle il disait : « Hourra ! les Esprits ont gagné la bataille. » Le lendemain matin de son arrivée à Saint-Pétersbourg, son protecteur lui avait murmuré à l'oreille : « Rendez-vous à l'hôtel de l'Europe, et demandez-y la comtesse Galves ; elle vous présentera au grand-duc Constantin, et celui-ci vous introduira auprès de l'empereur. » Une telle personne résidait-elle réellement à cet hôtel ? Il n'était pas sans quelque appréhension à cet égard ; mais, aussitôt

qu'il y fut arrivé, il apprit par le portier que la comtesse occupait trois salons sur la rue. La comtesse, étonnée à l'ouïe de la mission médianimique dont le jeune homme se disait chargé, lui demanda s'il pouvait en fournir une preuve.

« Oh ! oui, répondit-il.

— Et quand, je vous prie ?

— Immédiatement, si vous le désirez. »

Il tomba alors en transe, et lorsqu'il revint à lui, il trouva la comtesse en larmes. Elle lui dit que le grand-duc devait venir prendre le thé le lendemain avec elle et qu'elle lui parlerait. Trois jours après, le médium était invité à se présenter devant le grand-duc qui, à son tour, lui demanda un *test*. Ayant consenti, lorsqu'il se retrouva à son état normal, Son Altesse sortit une ardoise d'un tiroir en présence de son secrétaire et la lui tendit en disant : *Je vous ai posé une question touchant la politique ; j'avais déjà posé cette même question au médium Slade, et il avait répondu ceci. Lisez vous-même.* Sur l'ardoise était écrit : « Votre question recevra prochainement sa réponse par un médium allemand. » « Vous êtes ce médium, et je vous présenterai à l'empereur, » poursuivit le grand-duc.

Les parents du médium éprouvèrent une vive gratitude envers le Tout-Puissant à la lecture de cette lettre qui prouvait que leur fils était réellement destiné à la mission prédite.

Henry obtint un traitement mensuel et un appartement dans le palais du grand-duc ; plus tard il épousa une lady suédoise.

La Russie était à cette époque sous les ordres du grand dictateur Mélikow, qui était spécialement chargé de veiller à la sûreté de l'empereur. Mais la protection du médium fut toujours plus efficace que celle de Mélikow. En novembre 1880, par exemple, l'empereur fut informé par le médium que le Palais d'Hiver était miné. Le czar ne voulut pas le croire et lui dit : « Mon cher Baron, vous m'avez donné bien des preuves de votre clairvoyance, mais il m'est impossible de croire à ce que vous me dites là.

— Majesté ! je vais tirer une ligne dans la rue sur la place où le fil a été tendu ; il part de la maison en face.

— Non, mon jeune ami, je ne peux pas faire fouiller cette place ; ce serait un acte de méfiance vis-à-vis des braves soldats qui veillent sur moi. »

Ceci démontre la bienveillance du caractère d'Alexandre II, dont le médium m'a cité bien des traits.

« Bien, répondit le médium, que la destinée suive donc son cours ; dans une demi-heure, la catastrophe s'accomplira. »



Je dois rappeler ici que le prince Alexandre de Bulgarie était alors en visite chez le czar. L'entretien qu'ils eurent au sujet de cette prédiction fut cause qu'ils arrivèrent pour le dîner avec une demi-heure de retard.

Le médium rencontra dans la rue un officier qui lui dit : « Eh ! bien ! Baron, vous venez de vous entretenir avec l'empereur ? »

— Oui, le Palais d'Hiver est miné ; dans une demi-heure, il sautera ; mais Sa Majesté ne veut pas le croire.

— Que dites-vous là ? le Palais d'Hiver miné ? C'est impossible ! Puis-je aller avec vous ? »

Ils entrèrent tous deux dans un restaurant voisin. Juste au bout d'une demi-heure, l'explosion avait lieu, et de suite après arrivait un laquais qui appelait le médium auprès de l'empereur. Celui-ci l'embrassa en lui disant : Oh ! cher ami, que je suis fâché de n'avoir pas cru à votre avertissement !

Le dictateur Mélikow vit un rival en la personne d'un médium si habile, et lorsqu'au printemps, le czar partit pour Livadia, selon sa coutume, Mélikow expédia le médium à Paris avec des documents importants. Il lui remit un millier de roubles, mais en secret il donna des ordres pour les lui faire voler avant qu'il eût passé la frontière. Le médium m'a raconté qu'à un certain moment il avait été gagné par le sommeil ; lorsqu'il se réveilla, son portefeuille avait disparu ; mais, chose étrange, on lui avait laissé les documents qu'il déposa à la banque de l'empire, à son arrivée à Berlin. Là il fut reçu en audience par le grand chancelier, auquel il parla franchement de sa mission spirite en Russie et dit qu'on lui avait volé ses roubles, mais pas ses documents.

Le chancelier fixa à Henry un second rendez-vous pour le lendemain, et alors il lui demanda, d'un air fort étonné, quelle position il occupait à Saint-Pétersbourg et comment il se faisait qu'il eût entre les mains des documents semblables. Henry connaissait bien le contenu de ces papiers, mais il répondit : « Ces documents sont-ils vraiment si importants ? — Importants ! s'écria le chancelier, jamais, depuis que je suis ministre, je n'ai eu sous les yeux des preuves de cette importance. »

Le médium eut plusieurs audiences ; à la troisième, il se trouva en présence du grand de Moltke ; mais je dois me taire sur la conversation que ces deux héros eurent avec le médium.

Henry ne manqua pas de se rendre aussi auprès de l'ambassadeur russe à Berlin et de lui raconter le vol dont il avait été victime. Quelques jours plus tard, le grand-duc Constantin arrivait et repre-

nait possession des documents. Le médium lui répéta, ainsi qu'à M. Subaron, l'ambassadeur à Berlin, qu'il avait engagé l'empereur à ne pas aller au manège ou, s'il y allait, à en revenir chaque fois au triple galop, le prévenant que, faute de prendre cette précaution, il serait mutilé par les bombes. Cette même prédiction fut aussi faite par d'autres médiums.

Je ferai remarquer ici que le spiritisme était bien connu à la cour de Berlin, soit de Guillaume I<sup>er</sup>, soit de Frédéric-Guillaume II et aussi de Bismarck et de Moltke. Par exemple, dans l'audience avec le médium dont il est question plus haut, de Moltke raconta qu'un matin de 1870, peu avant le début de la guerre, étant encore au lit sans dormir, ni rêver, mais dans un état de demi-assoupissement : « Tout à coup, dit-il, je vis un drapeau blanc qui se déployait devant mes yeux, et, sur ce drapeau, étaient écrits en lettres d'or ces mots : « Sois moi « déré dans la victoire. Vous souvenez-vous, B., combien de fois je « vous ai rappelé ce drapeau ? Vous auriez toujours voulu en savoir « davantage. »

Peu après la triste fin d'Alexandre II par l'œuvre des bombes, le médium passa de bien mauvais moments. Il se trouvait sans ressources à Berlin, mais ses guides cherchaient toujours à le tranquilliser, lui prédisant qu'il retournerait à Saint-Pétersbourg.

Ayant trouvé à Berlin une place de teneur de livres dans une brasserie, ils se réconcilièrent, lui et sa femme, avec leur sort. Mais le destin est inconstant. Les affaires de son patron ne marchèrent pas, en sorte qu'il perdit sa place, et fut heureux d'en trouver une autre en qualité d'inspecteur d'une branche de l'Exposition hygiénique à Berlin en mai 1882. Ici encore il fut poursuivi par la mauvaise chance. Le feu prit dans l'Exposition, et il y perdit non seulement sa marchandise, mais aussi tous ses effets personnels. Il ne leur resta à lui et à sa femme que ce qu'ils avaient sur eux. Toutefois, le comité lui accorda une indemnité de cent marks, et alors, poussé par une inspiration spéciale, il partit pour Francfort.

Chose curieuse, il était surveillé, paraît-il, par le gouvernement russe. Il reçut à Francfort la visite d'un employé de l'ambassade russe à Wiesbaden, qui lui demanda s'il serait disposé à se rendre à Genève où trois généraux russes le recevraient. Le médium consentit, mais non sans demander qu'on lui fournît les moyens de faire ce voyage, ce qui lui fut accordé. Le 8 octobre 1882, il arrivait à Genève et se présentait à l'hôtel qui lui avait été indiqué et où il était attendu par les trois généraux.

« Que désirez-vous de moi ? leur demanda-t-il.

— Eh bien ! il y a trois nihilistes qui dirigent différents comités, et nous voudrions savoir s'ils sont ici ou ailleurs. On nous a dit que vous étiez l'homme qui pourrait nous découvrir cela.

— Peut-être, mais avez-vous leurs photographies ?

— Certainement ; les voici.

— C'est bien ! Je pourrai vous donner demain matin des renseignements précis. »

Au moment de se coucher, le médium adressa une fervente prière et demanda des directions. La voix bien connue murmura à alors ses oreilles : « Le premier portrait est celui d'une personne qui demeure dans telle rue, n° 24, premier étage, première porte à droite. »

Les domiciles des deux autres personnes furent ensuite désignés tout aussi catégoriquement. Le médium inscrivit ces adresses au dos de chacune des photographies, puis il se mit au lit. Lorsqu'il se présenta le lendemain chez les généraux, ils demandèrent de suite s'il pouvait fournir ce qu'il avait promis. « Oui, répondit-il, voici les adresses que j'ai inscrites au dos des photographies. »

Leur surprise était grande. « Comment, dirent-ils, avez-vous pu les obtenir en si peu de temps ? Et maintenant qu'avons-nous à faire ?

— Eh bien ! déjeunons d'abord, après quoi nous prendrons une voiture pour nous rendre à ces domiciles. »

Ils partent, et au moment de tourner à gauche pour entrer dans la rue désignée, le médium fait arrêter la voiture, et ils poursuivent à pied leur chemin.

« Voici le n° 24, dit le médium, ne nous arrêtons pas, mais allons jusqu'à l'angle de la rue. »

Là ils s'arrêtèrent pour se concerter et décider de celui qui se rendrait au n° 12, chacun d'eux préférant passer la corvée à son voisin. « Mais, leur dit le médium, que craignez-vous ? Vous n'avez qu'à monter et à demander s'il n'y a pas là une chambre à louer. — Parbleu ! s'écrie l'un d'eux, pourquoi tremblerais-je en face d'un nihiliste, moi qui n'ai pas eu peur des boulets devant Plevna. »

Quelques minutes plus tard, il revint fort émotionné, et dit : « Je l'ai vu, je l'ai vu ; c'était lui, je vous assure, c'était lui, c'était le véritable homme ! »

(La conversation se faisait en français, parce que l'un des généraux ne parlait pas allemand.)

Le médium eut de la peine à calmer le général dont l'émotion était extrême, car il fallait éviter d'attirer l'attention.

Les deux autres adresses furent vérifiées de la même manière, et

le médium donna ainsi la preuve de ses facultés médianimiques. La nuit suivante, il reçut encore plusieurs renseignements concernant les nihilistes, renseignements qui furent immédiatement transmis à Saint-Pétersbourg par les généraux.

Les esprits guides du médium lui ayant conseillé, dans l'intérêt de sa sécurité, de prendre un logement pour lui seul, il vit venir chez lui le troisième jour les officiers dans un état de surexcitation extraordinaire. Ils lui racontèrent que, se trouvant au restaurant et s'entretenant en russe près d'un homme qui les écoutait en lisant un journal, cet homme les avait suivis lorsqu'ils étaient sortis; bientôt il avait été rejoint par un second, puis par un troisième, et en ce moment ils étaient devant la maison.

« Et vous venez maintenant chez moi ! s'écria le médium ; mais alors je suis aussi compromis ! Enfin ! laissez-moi les regarder. »

Comme il s'approchait de la fenêtre, il sentit qu'une force le tirait par son habit et entendit murmurer ces mots : « Dites aux trois généraux de quitter immédiatement Genève ; sinon, ce soir ils seront morts. Quant à vous, vous pouvez rester jusqu'à demain, mais prenez le premier train et retournez dans votre pays. »

Le médium fit part de cet avertissement aux généraux, qui se hâtèrent d'en profiter.

Ayant rendu visite à un ami, il rentra tard chez lui. Au moment où il ouvrait la porte de la maison, de nouveau l'attouchement avertisseur se faisait sentir et il entendait murmurer : « Parlez dans le vestibule avant d'entrer. » « Qui est là ? » demande-t-il. Pas de réponse. « Qui est là ? Répondez, ou je fais feu. »

Il entend alors le frôlement d'une robe de soie et voit, à la lumière du gaz, une dame d'une trentaine d'années qui lui dit : « Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que ce pouvoir qui vous permet de m'empêcher de lever la main droite ? Pourquoi mon bras droit est-il devenu inerte ? »

Le médium fit avancer cette dame sous la lumière en disant : « Que vous ai-je fait, pour que vous vouliez me tuer ? »

— Vous ne m'avez rien fait à moi, répond-elle, mais bien à notre sainte mission. Vous êtes un ennemi de la Russie, et j'ai été désignée par le sort pour vous tuer. Le peuple russe vit sous un abominable régime d'oppression. Mon propre père a été déporté en Sibérie sans même savoir quelle accusation pesait sur lui. J'avais alors seize ans, et j'ai juré de le venger. Maintenant les temps sont venus. Je suis une nihiliste ; mais peut-être ne savez-vous pas même tout ce qu'il y a de sacré dans ce nom.

— Que comptez-vous faire, maintenant? demande le médium.

— Cet hiver, nous ne bougerons pas; mais au printemps, toutes nos forces seront mises en œuvre pour renverser le gouvernement.

— Restez tranquilles, dit le médium. La Russie sera sauvée de l'oppression, mais ce ne sera pas par les nihilistes; ce sera par un autre pouvoir. »

Tout à coup, comme délivrée d'un charme : « Ciel! qu'ai-je fait? s'écrie cette dame. Oh! misérable que je suis. — Qu'avez-vous donc fait de si extravagant? demande le médium.

— Oh! vous ne connaissez rien des serments qui nous lient. Je suis une traîtresse. »

Le médium chercha à consoler la pauvre femme et à ranimer son courage. « Les trois Russes, lui dit-il, ne sont pas assassinés, et, quant à moi, vous pouvez dire que vous ne m'avez pas trouvé. Adieu, peut-être nous reverrons-nous dans des temps meilleurs. »

Les trois généraux auraient voulu emmener le médium avec eux à Saint-Pétersbourg; mais lui désirait passer une quinzaine de jours auprès de ses parents et y reprendre des forces pour la grande mission qui l'attendait de nouveau en Russie. Il recevait, en effet, quinze jours plus tard, des fonds qui lui permettaient de se rendre à Saint-Pétersbourg.

Je ne suis pas autorisé à divulguer ce qui se passa dès lors; mais j'ai pris note de tout ce qui m'a été communiqué par le médium, soit par lettre, soit de vive voix; de son côté, il a aussi un journal très régulièrement tenu.

Le médium eut alors presque tous les soirs, et souvent aussi dans la journée, une séance intime avec Alexandre III et la czarine. Quelquefois il parlait à l'état de transe, mais, le plus souvent, c'était au moyen d'un psychographe, instrument fort simple, dont les esprits avaient suggéré le modèle. Les lettres de l'alphabet étaient écrites sur un plateau, non dans leur ordre normal, mais rangées absolument au hasard. On se servait alors d'une soucoupe, sur laquelle une barre noire avait été tracée. On plaçait les mains sur la soucoupe, et elle se mouvait rapidement; l'empereur désignait la lettre, sur laquelle la ligne noire s'était arrêtée, et l'impératrice l'inscrivait. (La raison qui faisait préférer ce genre de communication, c'est que, nous disait-on, l'esprit directeur ne pouvait pas, avec cette méthode, être dérangé par d'autres esprits.)

(A suivre.)

---

## PERLES OCCULTISTES

La Linguistique est une science qui séduit beaucoup les occultistes. Ils lui font une cour assidue. Ces soupirants sont-ils des plus heureux? Qu'on en juge.

### LES CLEFS DE LA LANGUE ATLANTE.

Il n'est pas grand, le nombre de ceux qui connaissent les clefs de la langue atlante, permettant de transmuier le sanscrit en hébreu et celui-ci en chinois. (*Initiation*, avril 1897, p. 9. PAPUS : *La Clef de la magie noire*, étude bibliographique.)

Parmi les Brahmînes, peu sont initiés aux grands mystères, et ils se reconnaissent immédiatement, en ce qu'ils possèdent les clefs de la langue atlante primitive, le *Watan*, qui sert de racine fondamentale au sanscrit, à l'hébreu et au chinois, aussi bien qu'à l'écriture hiéroglyphique.

... Nous avons eu de vrais initiés orientaux qui nous ont prouvé en nous donnant la clef réelle de l'Arcane A Z T, grâce au *Watan*, que initiation et compilation font deux. (PAPUS, *Traité élémentaire de Science occulte*, 1898, p. 384.)

Certes, que tous les hommes, des races les plus diverses, ayant même larynx, aient employé, pour exprimer les mêmes sensations, des interjections semblables sous toutes les latitudes; que ces exclamations aient à la longue donné naissance à des mots se ressemblant dans plusieurs langues, cela n'est pas niable.

Mais que le chinois, l'hébreu et le sanscrit proviennent tous trois d'une langue plus ancienne et inconnue du profane vulgaire, — langue que les occultistes attribuent aux chimériques Atlantes, — n'est-ce pas du domaine de la rêverie, tout uniment?

Souhaitons, sans l'espérer, que les croyants de ces singuliers dogmes linguistiques voient un jour leurs mirages se dissiper à la lumière d'une science plus sérieuse.

En attendant, félicitons-nous que Fabre d'Olivet et M. Saint-Yves d'Alveydre aient fait ces belles découvertes pour en orner l'intellect des modernes initiés.

Nous ne pouvons pourtant nous empêcher d'émettre une pensée qui évoque en nous un étonnement profond.

Comment se fait-il qu'il ne se soit pas encore trouvé des médiums puissants, pour interroger l'âme *désincarnée* d'un des derniers Atlantes les plus évolués, glorieux ancêtres du dernier des Mohicans (1)?

Que diable ! On serait ainsi arrivé à arracher à l'occulte une histoire de l'Atlantide vraiment vécue. Elle aurait fait le pendant de l'histoire des Celtes, lue *dans l'Astral* par Fabre d'Olivet.

Je l'avoue ingénument : je ne vois pas en quoi l'histoire de l'Atlantide en dictées spirites serait inférieure comme document aux visions aussi astrales que celtiques du grand Initié Fabre d'Olivet.

#### COMME QUOI LES HÉBREUX SONT DE RACE CELTIQUE.

... Nous montrerons que ce noble peuple (*hébreu*), qui n'a jamais connu d'autre gouvernement légitime que celui de Dieu, a dans ses veines le même sang celtique que nous, Européens aryens ou touraniens, peuples du Bélier ou du Taureau zodiacal, Ariès et Taurus. (Saint-Yves d'ALVEYDRE, *Mission des Juifs*, p. 131.)

... On ne se trompera nullement en voyant avec Moïse (2) *dans les Hébreux*, comme dans les Arabes, dans les Bédouins et les Berbères, *les Celtes Bodhones, les Scythes errants des anciens auteurs...* (*Id.*, *ibid.*, p. 136.)

... Déjà une partie des Celtes s'était expatriée pour fuir le despotisme des Druidesses (vers dix mille ans avant J.-C.), et avait gagné à travers les régions occupées par les noirs, la région qui fut plus tard l'Arabie. *Ce sont ces Celtes errants ou bodhones dont une partie constitua plus tard, après mille vicissitudes, le peuple hébreu.* (PAPUS, *Traité élémentaire de Science occulte*, 1898, p. 203.)

Pauvres Celtes ! Ce n'était pas assez pour eux d'être massacrés par leurs druides (et surtout par leurs cruelles druidesses, s'il faut en croire Fabre d'Olivet !), ce n'était pas assez pour eux d'avoir vu tomber leur indépendance sous les coups de César ! Il fallait que les inspirés de l'occultisme contemporain en fissent les ancêtres de ce peuple qui fut le peuple de Dieu, et qui, maudit depuis le Golgotha, est aujourd'hui le peuple juif !

Langue, mœurs, traits du visage, forme du crâne, que pèse tout cela, je vous le demande, quand on a pour asseoir sa conviction les

(1) La race atlante des occultistes est en effet la race rouge.

(2) ??

visions astrales de Fabre d'Olivet et la science de MM. Papus et Saint-Yves d'Alveydre!

C'est égal, on ne s'attendait guère à voir mêler Sémites et Aryens dans une pareille salade occultiste!

Et dire que la plupart des théories — des *hypotheses* occultistes, pour employer une heureuse expression du spirite M. Delanne (1), — sont de même valeur que leur bonne plaisanterie de l'origine celtique des Hébreux!

#### COMME QUOI LA TERRE NE PEUT PAS ÊTRE SPHÉRIQUE.

Accourez, Navarrais, Maures et Castillans!

Accourez du fond du Ténare, ombres légères qui fûtes en notre vallée de larmes, Képler, Copernic, Gassendi, Newton et Leverrier! Oyez les paroles du savant occultiste, M. Aug. Strindberg :

« Si la terre est une sphère, quelle courbe immense formée par les rails de chemin de fer, entre Paris et Berlin, par exemple, sans que les ingénieurs l'aient prise en considération... Si la terre est une sphère, il doit être impossible de conduire l'eau du lac Léman à Paris, dans un aqueduc bâti d'après le niveau à bulle d'air et en ligne droite d'autant que la rotation de la terre doit créer un contre-courant. — Si la terre est une sphère en rotation, un seul vent alizé devrait régner, courant d'Ouest à Est. — Si la terre est une sphère en rotation, le Danube ne pourrait jamais arriver à la mer Noire, etc. (2). » (*Initiation*, septembre 1896. *La Terre, sa forme, ses mouvements*, p. 260-261.)

Après celle-là, il faut tirer l'échelle, dira-t-on. — Non pas! Voici peut-être encore plus fort :

#### COMME QUOI LE SOLEIL ET LES ÉTOILES FIXES NE SONT PEUT-ÊTRE PAS DES CORPS LUMINEUX.

Preuve : regardez une planète avec la lunette : elle sera grossie. Regardez une étoile par la lunette la plus forte : elle sera amoindrie.

Question : quelles sources de lumière ont la qualité de s'amoindrir, regardées par des lentilles de grossissement?

Un faisceau lumineux que j'ai fait projeter par un trou d'un diaphragme s'amincit, regardé par une lunette.

Les étoiles pourraient donc être la lumière primitive émise par des stomates (pores) sur le ciel cristallin.

(1) « Les hypothèses occultistes, dit M. Delanne, qui ne résistent pas à un examen sérieux... » (V. *Initiation*, mars 1897, p. 274.)

(2) Et ce pauvre Galilée avec son : « *Et pourtant elle tourne!* » En voilà un qui a bien fait de mourir! Comme il souffrirait aujourd'hui! (N. du R.)



... Si l'on observe les constellations, on verra qu'elles se répètent et en projections renversées et toujours amoindries, ce qui indique leur nature virtuelle. La Grande Ourse renversée et amoindrie est la Petite Ourse; la Petite Ourse se réfléchit sur la coupole concave et projette les Pléiades... (*Initiation*, juin 1897. Auguste STRINDBERG, *les Etoiles fixes*, p. 223, 224.)

... La physique nous apprend que les rayons du soleil sont parallèles et que par là un miroir concave doit réfléchir les rayons de façon qu'ils concourent dans un foyer, situé entre le centre et le miroir.

J'ai exposé un miroir concave aux rayons du soleil, et en guise d'écran, j'ai mis du coton nitrique très mince, qui s'allume dans un foyer situé entre le centre du miroir et le milieu du rayon. Ceci prouve que le soleil est lui-même une image virtuelle. De quoi? Quelques-uns disent : de la lumière universelle, omniprésente, réfléchie par la sphère céleste... (*Initiation*, mai 1896, A. STRINDBERG, *Notes scientifiques et philosophiques*, p. 146.)

Admirable, n'est-ce pas! L'astronomie des occultistes va bien de pair avec leur linguistique phénoménale!

#### CATACLYSME COSMIQUE

... Si l'on prend un globe terrestre, on remarque de suite un fait assez curieux, c'est qu'actuellement les pointes de tous les continents qui existent sont tournées vers le sud.

Or, ce fait ne se serait produit que depuis l'engloutissement de l'Atlantide, survenu par suite d'une inclinaison de l'axe de la Terre sur l'écliptique... L'engloutissement d'un continent aurait lieu tous les 432,000 ans. (PAPUS, *Traité méthodique de Science occulte*, p. 164-165.)

Si l'on veut bien se reporter à notre numéro précédent (p. 177), on y verra une autre citation du Dr Papus, de laquelle il semble résulter que cette fameuse *inclinaison de l'axe terrestre* aurait été déterminée par ce fait que *la lune, destinée primitivement à faire partie intégrante de la terre, a été projetée dans l'espace!*

Et voilà pourquoi nous avons à déplorer à la fois la non-incrustation de la lune à l'état de nouveau continent terrestre, et la fin de l'Atlantide : un malheur n'arrive jamais seul! Toutefois ne plaignons pas trop les Atlantes, car qui ne paierait de sa vie une joie comparable à celle d'êtres humains dont les yeux purent s'emplir de cette vision inouïe : la Lune fuyant la Terre et s'enfonçant avec majesté dans les abîmes célestes!

Le 22 octobre 1776, Voltaire écrivait à d'Alembert, au sujet du livre de L.-Cl. de Saint-Martin, *Des Erreurs et de la Vérité* : « Jamais

*on n'imprima rien de plus absurde, de plus obscur, de plus fou et de plus sot* (1). »

Convient-il d'être aussi méchant que le Patriarche de Ferney, l'illustre membre de la Loge *les Neuf Sœurs*, et d'appliquer aux œuvres des disciples ce qu'il disait de l'œuvre maîtresse de l'Ordre Martiniste? — Non. Pourquoi userais-je de ces épithètes blessantes à l'égard de si joyeuses conceptions?

Moi, je trouve simplement qu'à ces fantaisies « de haulte gresse », comme disait Rabelais, il manque quelque chose, qui les rendrait d'une gaieté irrésistible : un peu de musique, en accompagnement discret, *pianissimo*:

Louis DASTÉ, *Ingénieur*.

(1) Cité par le F. V. Thory. (*Acta Latom.* Paris, 1813, t. I, p. 223.)



## FICTIONS SENSIBLES DES AMPUTÉS

Les *sensations subjectives* qu'éprouvent parfois les amputés et qu'ils se plaisent à traduire d'amusante façon sont connues depuis longtemps et n'ont rien d'extraordinaire. Si elles étonnent facilement le vulgaire, elles ne déconcertent pas la science qui s'en rend compte et a plusieurs explications plausibles à en donner.

C'est à tort que les amputés disent qu'ils *ont mal* à leur main coupée, à leur membre disparu. L'illusion dont ils sont le jouet a pourtant sa raison d'être. Ils ne souffrent pas de leur membre absent, mais de son moignon ou du centre cérébral qui lui correspond. Ce moignon renferme l'extrémité des troncs nerveux, ordinairement renflée en massue, où s'est produite une abondante prolifération d'éléments anatomiques et où peuvent naître accidentellement des impressions nouvelles plus ou moins douloureuses sur le siège desquelles l'amputé est naturellement porté à se tromper.

Mais c'est probablement dans le centre cortical du cerveau, correspondant au membre amputé, que les fictions surgissent d'ordinaire : l'organe disparu avait là l'aboutissement de ses fibres sensitives, et si la plupart se sont atrophiées, plusieurs peuvent et doivent garder assez de vitalité pour réagir sous des influences encore mal connues et produire des illusions sensibles.

Dans ces conditions, il n'est pas besoin d'accepter les étranges théories du *spiritisme* et de faire appel à un *corps astral* ou *aérosome* purement hypothétique. On sait que, d'après les *occultistes* et les *spirites*, le *corps astral* se maintient toujours en rapport avec le membre qui a été séparé du corps charnel. Par suite, ce dernier conserverait la conscience de l'existence du membre perdu et pourrait souffrir à ce membre comme s'il l'avait encore. Un publiciste *spirite*, Lermine, a même rapporté à ce sujet des histoires abracadabrantes que nous ne reproduirions pas si elles n'avaient été religieusement consignées dans un ouvrage de M. le colonel de Rochas (1).

« Je visitais, raconte un chirurgien américain interviewé par

(1) *Extériorisation de la sensibilité*, note E, p. 199.

Lermina en 1881, je visitais une scierie mécanique avec des amis. L'un d'eux glissa, et son avant-bras fut saisi par une scie circulaire qui le mutila. L'amputation fut nécessaire; on était à grande distance d'une ville. L'amputation faite, le bras coupé fut placé dans une boîte remplie de sciure de bois, et on l'enterra. Peu de temps après, mon ami, en pleine voie de guérison, se plaignit de souffrir de son bras absent, ajoutant qu'il se sentait la main pleine de sciure et qu'un clou lui blessait le doigt. Les plaintes persistant au point de lui enlever le sommeil, ceux qui l'entouraient craignaient pour sa raison, quand la pensée me vint de retourner à l'endroit où s'était passé l'accident, et si étrange que cela puisse paraître, tandis que je lavais le membre déterré pour le débarrasser de la sciure, je constatai qu'un clou du couvercle de la boîte s'était engagé dans le doigt. Ce n'est pas tout; le blessé, qui se trouvait à plusieurs milles de là, disait à ses amis : « On verse de l'eau sur ma main; on enlève le « clou... cela va beaucoup mieux. »

*Se non e vero...*

Avant de croire un mot de cette histoire, nous demandons un supplément d'information et notamment le nom et l'adresse du chirurgien. Un savant peu suspect d'hostilité à l'égard du *spiritisme*, M. Santini, a refusé de se rendre et risqué une observation presque désobligeante, à laquelle nous nous associons. « On se demande, dit-il, — tout en ne suspectant aucunement la bonne foi du chirurgien américain, — comment son ami sentait de la sciure de bois dans le creux de sa main, *mais ne sentait pas les vers qui lui rongeaient la main et l'avant-bras* (1). »

Mais ce n'est pas tout. M. Lermina raconte une autre histoire et la fait suivre de réflexions qui ne doivent pas être perdues, même venant d'un romancier.

« Une aventure à peu près semblable arriva à un nommé Samuel Morgan, employé aux machines à coudre Singer. Amputé à la suite d'un accident, il se plaignait de souffrances à l'épaule et de crampes dans ses doigts absents. On reconnut alors que le membre amputé avait été tassé si violemment dans la petite caisse où l'on avait enfermé pour l'enterrer que la main était repliée sur elle-même de façon à causer dans le membre, — s'il eût été vivant, — la douleur dont se plaignait le blessé.

« Il suffit d'ailleurs de consulter les internes de nos hôpitaux pour constater nombre de faits analogues, attribués, comme toujours, à

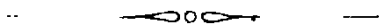
(1) *Photographie des Effluves humains*, p. 16, note.

une suggestion de l'imagination. Les Américains plus hardis, ont essayé d'utiliser ces constatations pour la meilleure guérison du patient. Ils n'hésitent pas à déclarer que la douleur physique a une répercussion durable dans la forme spirituelle (*sic*) du membre amputé. La gangrène qui se déclare après les amputations est, selon eux, la résultante de la décomposition du membre coupé. En brûlant ce membre, le danger disparaît. Seulement, comme le patient souffre pendant la crémation du membre détaché, comme s'il adhéraît à son corps, il importe de l'anesthésier pendant l'opération. »

Il est impossible d'accumuler plus de billevesées en moins de lignes. Les chirurgiens d'Amérique ne méritent pas l'injure qui leur est faite : ils ont, comme leurs confrères d'Europe, une habile pratique, qui s'inspire à la source de la science, et non du *spiritisme*. Tous savent, par expérience, que les membres amputés, livrés à la décomposition en terre, n'ont aucune influence sur l'état général de leur propriétaire. L'antisepsie a d'ailleurs rendu les amputations aussi heureuses que faciles.

Mais n'insistons pas sur l'évidence, et rappelons pour terminer la jolie expérience du Dr Luys à la Charité. Un de ses malades était amputé d'un doigt. Plongé dans l'hypnose, il accusait de vives douleurs au doigt absent quand le docteur *pinçait l'air* à quelques centimètres de la main, c'est-à-dire pinçait la place où se serait réellement trouvé le doigt s'il n'avait été retranché par le couteau chirurgical. Ce phénomène serait à rapprocher de ceux que M. de Rochas prétend avoir obtenus et qu'il explique par ses fameuses théories de l'*hypnose profonde* et de l'*extériorisation de la sensibilité* ; mais je dois dire que les sceptiques — et ils sont légion — ne voient là qu'un simple cas de *suggestion*. Ont-ils tort ?

Dr SURBLED.



## HALLUCINATION

---

M<sup>me</sup> B... est sujette aux hallucinations pendant le sommeil. C'est une personne très nerveuse, très impressionnable, très sensible, *un bon sujet* au point de vue de suggestion. Elle a eu, au moment de l'incendie de l'Opéra-Comique, une hallucination bien curieuse, bien caractéristique.

Elle est professeur de piano, et avait, parmi ses élèves, il y a quelques années, une jeune fille, M<sup>lle</sup> L..., alors fiancée. — J'ai vu d'ailleurs cette jeune fille un jour. — Les parents et la jeune fille devant venir à Paris faire les acquisitions nécessaires, M<sup>me</sup> B... leur conseilla d'aller voir jouer *Mignon*, un des opéras-comiques qu'une mère, même très prude, peut faire entendre à sa fille. — Ce qui fut dit fut fait.

Or, une nuit — la nuit de l'incendie de l'Opéra-Comique, M<sup>me</sup> B... fut en proie à une hallucination très violente. — Elle vit tout à coup se dresser devant elle trois cercueils entourés de flammes. Cette apparition fut si vive, si impressionnante, qu'elle se réveilla avec un malaise inexprimable, et le lendemain matin, elle ne put s'empêcher de raconter son rêve au cours de jeunes filles dont elle était chargée.

Or, ceci se passait dans la petite ville de L... en Touraine, et les journaux n'étaient pas encore arrivés. Par le premier courrier, on apprit la nouvelle de l'incendie de l'Opéra-Comique dans la nuit. Le lendemain matin, les journaux donnaient des détails plus étendus et la liste des morts. Parmi cette liste se trouvaient M. et M<sup>me</sup> L... ainsi que leur fille M<sup>lle</sup> L..., les amis auxquels M<sup>me</sup> B... avait conseillé d'aller voir *Mignon*. Et M<sup>me</sup> B... elle-même avait l'occasion de voir se réaliser son hallucination à l'enterrement de cette malheureuse famille.

M<sup>me</sup> B... a eu dans sa jeunesse une autre hallucination. — Elle a vu dans son sommeil son père étendu sur les dalles de la Morgue, et le lendemain, le commissaire de police venait la prier de venir reconnaître son père qui était mort subitement dans la rue, et avait été transporté à la Morgue. M<sup>me</sup> B... m'a raconté cet événement assez dramatique, mais je n'ai pu contrôler et ne le cite que pour mémoire.

D<sup>r</sup> L.-Léon ARCHAMBAULT.

(Thérapeutique contemporaine.)

---

## REVUE DE LA PRESSE

---

**Recueil de documents relatifs à la lévitation du corps humain**, par Albert DE ROCHAS, 1 vol. in-8° de 110 pages. (Paris, Leymarie, 1897.)

Ce livre du savant colonel n'est pas une œuvre originale, c'est, comme l'auteur l'indique dans sa préface, une compilation qui réunit les cas nombreux et plus ou moins vérifiés, d'ascension des corps humains ou de *lévitation*. Son utilité n'est pas contestable, et la critique y trouve peu à glaner.

Le chapitre V relate trop sommairement les théories proposées pour rendre raison du phénomène. Comme l'observait judicieusement ici même (n° 1, p. 7) notre éminent directeur, aucune théorie ne suffit à expliquer *tous* les cas. Dans les uns, il s'agit d'un miracle manifeste; dans plusieurs, d'une intervention démoniaque; dans beaucoup d'autres, d'une action matérielle, électrique probablement. Ajoutons que certains (dont on ne parle pas dans le camp spirite) relèvent uniquement du charlatanisme et de la prestidigitation. Pourquoi M. de Rochas n'a-t-il pas indiqué ce nécessaire partage? Pourquoi dit-il que « la grande majorité des catholiques » est d'accord avec les *médiums* Home et Eusapia pour admettre une action surnaturelle? C'est une opinion contestable.

Une dernière remarque est nécessaire. M. de Rochas, plein de son sujet, y range une foule de faits qui n'y rentrent pas. Les observations empruntées à M. de Mirville (p. 28), à Delrio, Delancre, Calmeil (p. 30), au magnétiseur Lafontaine (p. 49 et suiv.), etc., n'ont pas de rapport avec la lévitation : ce sont des cas d'agilité somnambulique ou hystérique qu'on rencontre aussi dans nombre de maladies, comme nous l'avons prouvé ailleurs (1) et qui sont familiers à tous les médecins. N'est-il pas regrettable que ces derniers n'aient pas été appelés plus souvent à contrôler les cas présumés de lévitation? Ils auraient fourni les précieux résultats de leur expérience et limité plus étroitement le champ déjà si vaste du surnaturel.

D<sup>r</sup> SURBLED.

---

### Erratum

Page 381, ligne 13, lire *psychique* au lieu de *physique* et *physiques* au lieu de *psychiques*.

(1) *Vie psycho-sensible*, 1898, p. 258-260.

**L'Apocalypse de saint Jean et le VII<sup>e</sup> chapitre de Daniel,**  
avec leur interprétation, par l'abbé MÉMAIN, chanoine de Sens.  
(Librairies Haton et de l'Œuvre de Saint-Paul, Paris, 1898.)

Une lettre de M<sup>re</sup> Lamy, vice-recteur de l'Université de Louvain, se trouve au commencement de cet opuscule; elle indique en ces termes le caractère du travail :

« Il y a longtemps, Monsieur le chanoine, que nos consciencieuses études sur la chronologie évangélique m'ont fait faire votre connaissance. Il m'est bien agréable de la renouveler à l'occasion de votre commentaire court, lucide et utile sur l'Apocalypse. »

Un commentaire de l'Apocalypse ne peut être *court* qu'à la condition de se borner à présenter une opinion personnelle, celle qu'on juge la meilleure, en faisant abstraction de tout autre. C'est le parti adopté par l'auteur, comme il le dit lui-même (p. 5); et son interprétation étant simple, peu compliquée, l'exposé s'en trouve *lucide*. Enfin il est toujours *utile* de connaître l'avis d'un homme à qui ses études permettent d'aborder un sujet aussi grave, aussi délicat, — comme il arrive pour M. le chanoine Mémain. Je ne saurais donc mieux faire que de m'en tenir à la haute appréciation de M. Lamy.

Cela dit, je me permettrai de présenter deux observations.

La première porte sur l'interprétation du premier verset du chapitre ix : M. le chanoine Mémain applique *l'étoile qui était tombée* à Luther et regarde son schisme comme *le premier malheur annoncé*.

J'avoue que cela paraît difficile à admettre et que l'opinion générale, je crois, qui voit dans cette *étoile* SATAN lui-même, le « dragon » (dont la chute est nettement indiquée aux chapitres xii et ix), satisfait davantage. D'autant que Notre-Seigneur dit lui-même qu'il a vu *Satan tomber du ciel comme un éclair*. (Luc, 10 et 18.) En outre, le temps du verbe indique bien que l'époque de la chute est *antérieure* à ce que voit saint Jean : *vidi stellam de celo cecidisse in terram*. Généralement au contraire, l'apôtre dit : *cecidit*.

De plus si nous regardons du côté de Luther, nous voyons :

1<sup>o</sup> Que le titre d'*étoile*, réservé aux anges, aux saints, aux évêques ou docteurs, et d'une manière générale aux *élus* de Dieu, ne peut à aucun titre s'appliquer à lui, simple unité dans le clergé et jamais *lumière* de l'Eglise!

2<sup>o</sup> Que son œuvre n'a été, en fait, que la continuation de celle de Wiclef (1378) développée par Ziska (1414-1424), mieux encore que par Jean Huss. Le schisme d'Occident, les antipapes, le trouble profond de la société, l'esprit de révolte régnant chez les *clercs* mêmes, les rapports qui s'établissent dès le treizième siècle entre les hommes pratiquant la magie (la nécromancie, toutes les abominations), et les démons qui servent leurs passions..., en un mot la perturbation inouïe qui existait alors, rendit seule possible le succès de Luther.



L'abîme était ouvert, la pierre était levée avant sa venue! Et la société chrétienne n'en était plus à son *premier malheur!*

Cette observation ne porte, comme on le voit, que sur un point particulier de l'interpellation; mais j'ai le devoir d'en présenter une autre beaucoup plus grave. Et cependant on comprend si bien le désir de vérité chez M. le chanoine Mémain, qu'il ne me tiendra pas rigueur, j'en suis certain, de faire cette remarque.

Elle s'applique à l'importance attachée au nom de *Mahomet*. L'auteur le met en grec, Μαομεῖς, et trouve naturellement 666 « chiffre de la Bête et nom d'un Antéchrist ». (P. 42.)

Or, *Mahomet* n'est... QU'UN MOT INVENTÉ de toutes pièces par nous, es Français, pour rendre — très mal d'ailleurs — la *phonétique* du nom du faux prophète; ce nom est *M(o)hammed* et plus exactement encore *M(r)hammed*, ni *o* ni *r* n'y figurant d'ailleurs, mais le son de la lettre *h* (*ha*) étant *aussi dur que possible*, plus dur encore que celui du *het* hébreu. Voici très exactement les lettres de ce nom :

1° M (mym) initiale; 2° HA qui sonne plutôt *rha*; 3° m (mym) portant le signe *taschdy-d* qui la double, — donc *mm*; au-dessus du signe doublant, celui qui indique la voyelle *e*; c'est donc en fait MME; 4° enfin D (dal) final.

En les réunissant, nous avons *M-ha-mm-e-d*, soit seulement cinq lettres, puisque *a* est compris dans *h*, et que *e*, voyelle ponctuée, n'a pas de chiffre qui lui corresponde; elle détermine le son de *m*.

La valeur numérique des lettres est celle-ci : M=40; d'où trois M=120; HA=8; D=4 :  $120+8+4=132$ .

Mettre le nom en grec me paraît absolument arbitraire; mais enfin si l'on y tenait, encore ne trouverait-on pas 666, puisque le *t*, qui à lui seul comptait pour 300, doit absolument disparaître et se trouve remplacé par *d*, — 4.

Par conséquent, toute interprétation reposant sur le mot inventé (*Mahomet*), demeure sans base.

Cela dit, j'ajoute que si, en son temps, Mahommed fut évidemment un Antéchrist, la puissance de l'Islam paraît bien aujourd'hui détruite en tant que jouant un rôle considérable. D'autre part : ne confondons jamais, comme on le fait si souvent, les *Tures* et les *Arabes*, puisque les *Tures*, *haïs* des Arabes, sont des *tartares ouïgoures*.

Je termine en exprimant un regret et un vœu : regret que les théologiens étudiant l'Apocalypse, ne soient pas au courant de la question maçonnique-occultiste; — vœu que M. le chanoine Mémain après avoir étudié l'histoire de la secte *qui veut être la Bête*, reprenne à nouveau l'interprétation de la vision de saint Jean. C'est alors, je crois, que son nouveau livre sera non plus seulement *utile*, mais *extrêmement utile*. Il a entrevu ce rôle; malheureusement il croit que cette résurrection de la Bête ne fait que *commencer!* Ce commencement est vieux de plus de trois siècles!

Paul ANTONINI.

Professeur à l'Institut catholique de Paris.

# STATUTS

DE

## L'ACADÉMIE DES RECHERCHES PSYCHIQUES



### I

Il est fondé une société ayant pour objet l'étude scientifique et théologique des faits qui se trouvent sur les limites du naturel et de l'extra-naturel.

Cette société prend le nom d'Académie des recherches psychiques.

### II

L'Académie fait profession d'une soumission absolue aux enseignements de l'Eglise.

### III

Les membres de l'Académie sont résidents ou correspondants. Les premiers seuls ont voix délibérative.

### IV

L'Académie est administrée par un bureau composé de : un président, deux vice-présidents, deux secrétaires et un trésorier.

Le président et les vice-présidents sont toujours des ecclésiastiques; il y a un secrétaire ecclésiastique et un secrétaire laïque; le trésorier est toujours un laïque.

Les fonctions du président durent trois ans; les autres fonctions sont annuelles; les membres du bureau sont indéfiniment rééligibles.

## V

Tout membre nouveau, résidant ou correspondant français ou étranger, devra être présenté au bureau par un membre de l'Académie dans une lettre exposant ses titres. S'ils sont jugés suffisants, le bureau fait connaître à l'Académie le nom proposé. A la séance suivante, si le bureau n'a pas reçu de protestations motivées, il est procédé à l'élection au scrutin secret.

## VI

Les séances auront lieu le deuxième mardi de chaque mois, 29, rue de Tournon, à 4 h. 1/2.

## VI

Des lettres de convocation seront adressées chaque fois à tous les membres avec l'ordre du jour.

## VII

Les séances commenceront et se termineront par la prière.

Toutes les communications importantes seront faites par écrit: on pourra également rédiger en vue du procès-verbal, les observations présentées au cours d'une discussion.

## VIII

Tous les membres de l'Académie versent une cotisation annuelle de 5 francs.

L'excédent des recettes, tous frais payés, servira à l'achat de revues et de livres (fondation d'une bibliothèque technique).

Le trésorier présentera les comptes, chaque année, à la première séance.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

## LE CORPS ASTRAL

### I

M. de Rochas attribue à la force psychique dont nous venons de parler, les phénomènes suivants : l'extériorisation de la sensibilité ou de la motricité; l'extériorisation de la forme d'un membre ou même d'un corps tout entier; la lévitation; la vue à travers les corps opaques ou à de très grandes distances; la suggestion verbale ou mentale, immédiate ou à échéance; la télépathie, soit pour la pensée, soit pour les sensations, soit pour les formes; les visions ou apparitions d'autres êtres que les vivants; la prévision.

À notre avis, c'est trop, c'est beaucoup trop, il nous semble impossible, par exemple, de démontrer scientifiquement et philosophiquement que la force psychique seule, et agissant par elle-même, produise l'apparition des défunts et des vivants.

Sur ce point et sur quelques autres, nous formulerons plus tard nos réserves et nos objections.

L'expression de *force psychique* employée dans cette circonstance nous semble inexacte, et nous estimons qu'il faut y renoncer si l'on veut dissiper les ténèbres d'un problème qui est déjà si obscur.

Nous distinguons deux éléments dans les phénomènes merveilleux dont nous voulons nous occuper : 1° une force nerveuse ou neurique, peu connue, mal définie, offrant des analogies frappantes avec la lumière, le magnétisme et l'électricité; 2° l'âme qui, par sa volonté, tantôt d'une manière consciente, tantôt d'une manière inconsciente, se sert de cette force pour produire des phénomènes merveilleux.

Dans l'univers matériel, les forces sont soumises à des lois physiques, chimiques, mécaniques, et elles sont *déterminées*. Dans l'homme, ces forces prennent un caractère différent, elles échappent au déterminisme mécanique, elles passent sous la domination de l'âme et sous sa direction : c'est en elle qu'il faut chercher la causalité.

L'expression de force psychique n'établit pas suffisamment le rapport de l'âme au fluide nerveux.

Ailleurs, M. de Rochas se ravise, et, avec la sagesse et la pénétration qui le caractérisent, il reconnaît que, parmi les phénomènes merveilleux dont nous avons fait l'énumération, il s'en trouve quelques-uns dont il faut demander l'explication à *un esprit étranger*, ou plutôt aux esprits, et, selon nous, aux esprits mauvais. Il est bon d'avoir le courage de ses convictions.

« Une des propriétés essentielles et caractéristiques de cet agent subtil, écrit M. de Rochas, est d'obéir à la volonté, aux ordres de l'âme. On conçoit donc que lorsqu'il est extériorisé en quantité suffisante, il puisse tomber sous la domination d'un esprit étranger et produire alors des phénomènes d'un ordre particulier, tels que les possessions, les apparitions et certains mouvements d'objets matériels, *phénomènes qui sortent du domaine de la physique, puisqu'il n'y a plus de lois possibles là où intervient une direction intelligente (1).* »

M. de Rochas reconnaît donc avec nous que la force psychique *seule*, n'explique pas, ne peut pas expliquer les possessions, les apparitions, certains mouvements d'objets matériels; il reconnaît que cette force est aux ordres de l'âme d'une manière habituelle: il conçoit avec nous que cette force tombe quelquefois, par la défaillance de notre volonté, sous la domination d'un esprit étranger.

C'est notre thèse, et nous sommes heureux de la trouver exposée avec autorité et avec clarté par un esprit dont nous apprécions l'élévation et l'impartialité.

(1) A. DE ROCHAS. *Les Propriétés physiques de la force psychique.*

## II

Mais certains psychologues ne se contentent pas de ce fluide nerveux pour expliquer des phénomènes merveilleux : ils veulent nous ramener à Paracelse, à Basile Valentin, à Van Helmont, à Cudworth, et nous faire croire qu'il existe entre le corps et l'âme un troisième principe, différent de l'un et de l'autre, *archée* ou corps astral qui préside à tous les phénomènes de la vie matérielle et qui peut se détacher de nous.

Ils invoquent le témoignage des Hindous, des Égyptiens, des Chaldéo-Assyriens, des Hébreux ; ils prétendent voir entre le corps et l'âme, pendant la vie, une *aura* ou *Evestrum* qui s'attache à notre corps comme son ombre, son double et qui ne se sépare jamais de lui. Cet *Evestrum*, si l'on en croit Paracelse, aurait d'étranges privilèges : il porterait imprimés en lui les événements futurs, et il serait ainsi le principe des visions, des apparitions et des prophéties ; il produirait une exaltation passagère des sens, et agirait en même temps, d'une manière particulière et intense sur la vue et sur l'ouïe ; il pourrait ainsi nous faire entendre des voix et des sons, une musique harmonieuse et des paroles qui feraient penser : il annoncerait la mort prochaine du sujet par des mouvements de meubles, par des coups frappés, par des bruits inusités ; il resterait uni après la mort, sympathiquement à la partie immortelle de l'individu, et il pourrait alors « jusqu'à un certain point, et dans des conditions particulières, révéler l'état d'âme de la personne à laquelle il a appartenu ».

« Enfin, ajoute M. Bosc, si nous nous en rapportons à Paracelse, le corps astral est plus actif chez l'homme endormi que chez l'homme éveillé, c'est pourquoi l'homme peut avoir des rêves prophétiques. »

Les occultistes contemporains prétendent avoir découvert dans chaque homme, entre le corps que nous voyons et l'âme que nous ne voyons pas, un spectre fluïdique, repro-

duction fidèle de notre corps matériel ; c'est le *corps astral*. Il serait doué des plus étranges propriétés.

Sans briser le lien souple et mystérieux qui le tient toujours uni à notre âme, cet astral peut voyager et sortir de la prison de notre corps matériel : il va découvrir ce qui se passe au loin, à une distance illimitée et nous le répète ; c'est la lucidité et la clairvoyance ; il se fait voir, dans certaines circonstances, malgré l'obstacle de l'espace et des corps, et nous explique ainsi le phénomène de l'apparition des vivants ; il ne se sépare jamais de l'âme, dans son immortalité, et c'est lui qui devient le fantôme des morts ; il peut troubler, par ses apparitions, le sommeil et les rêves de nos amis, pendant la vie ; il viendra même, toujours dans le mystère, trouver votre corps astral, s'entretenir avec lui, dans d'indéfinissables communications, vous avertir, vous protéger, et vous aurez ainsi l'explication des pressentiments et des prévisions. Sa puissance et son rôle seraient donc très étendus, et il nous permettrait d'expliquer, s'il était réel, les rêves, les pressentiments, les prévisions, l'action à distance et les apparitions.

C'est lui qui entre en rapport avec les esprits. On lui donne aussi le nom de *double*, de *corps fluide*, de *périsprit*, mais les occultistes, dont nous exposerons l'hypothèse éphémère, préfèrent lui réserver le nom de *corps astral*.

Ce qui nous surprend, c'est que ces psychologues prétendent que cette théorie du corps astral a toujours fait partie de l'enseignement chrétien. Spirites, occultistes, théosophes, divisés sur d'autres points, s'accordent dans cette même affirmation, et M. de Rochas a dit :

« J'exposerai la théorie du corps fluide, théorie qui, admise par les philosophes de l'Orient et par les Pères de l'Église, semble aujourd'hui se confirmer par des preuves objectives (1). »

Si nous acceptons volontiers la thèse d'un fluide magnétique ou nerveux, sécrété par les cellules en vibration du cérébro-spinal, distribué le long des cordons nerveux, et placé

(1) A. DE ROCHAS. *L'Extériorisation de la motricité*, p. 497.

sous les ordres de l'âme, avec tous nos organes, nous ne pouvons pas accepter l'hypothèse inutile et gratuite d'un corps astral, indépendant, qui serait par sa vertu propre, le principe des apparitions et des prédictions : une telle hypothèse détruirait l'unité de la personne humaine et l'autorité de la conscience ; elle est en opposition avec l'enseignement chrétien qui n'autorise pas l'hypothèse d'une âme unie à deux corps dans le même individu.

### III

Les spirites ont voulu voir un ancêtre dans saint Paul, qui a parlé le premier d'un corps spirituel ; pour eux, le corps spirituel, c'est le corps astral.

Mais quand on lit attentivement le texte de saint Paul, dans la première Épître aux Corinthiens, chapitre xv, on voit bien qu'il n'y a rien de commun entre ces deux corps.

Saint Paul parle de la transformation glorieuse qui aura lieu à la fin des temps, le jour de la résurrection générale, et il nous apprend que le corps des élus deviendra un corps *spirituel*, impassible, agile et lumineux. Il annonce cette transformation comme un grand événement qui doit nous remplir de joie et d'espérance.

Que si nous devons à Adam prévaricateur, ce corps charnel, grossier, troublé par la sensualité, c'est aux mérites de Jésus-Christ, c'est à sa miséricorde et à sa grâce qu'il faut attribuer l'origine du corps céleste, dépouillé de ce qu'il avait de corruptible et de grossier.

Assurément, rien ne rappelle dans cette page théologique de l'Apôtre, un principe intermédiaire entre le corps et l'âme, un corps astral.

« Comme une semence, dit saint Paul, le corps est mis en terre dans un état de corruption, et il ressuscitera incorruptible.

Il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera glorieux. Il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera plein de vigueur.



Il est mis en terre comme un corps tout animal, et *il ressuscitera comme un corps tout spirituel*. Comme il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel, selon qu'il est écrit :

Adam, le premier homme, a été créé avec une âme vivante, et le second Adam a été rempli d'un esprit vivifiant.

Mais ce n'est pas le corps spirituel qui a été formé le premier, c'est le corps animal et ensuite le spirituel.

Le premier homme est le terrestre, formé de la terre, et le second homme est le céleste qui vient du ciel.

Comme le premier homme a été terrestre, ses enfants sont aussi terrestres, et comme le second homme est céleste, ses enfants sont aussi célestes.

Comme donc nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons aussi l'image de l'homme céleste.

Je veux dire, mes frères, que la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, et que la corruption ne possédera point cet héritage incorruptible. »

Voilà ce que dit saint Paul, et ses commentateurs l'expliquent ainsi : Adam, comme chef de tout le genre humain, a reçu dans la création une vie corporelle qu'il communique à tous ses descendants, et Jésus-Christ, le second Adam, comme chef de tous les élus, a reçu la plénitude de l'Esprit-Saint, par lequel, après s'être ressuscité lui-même, il ressuscitera les élus, et leur communiquera une vie glorieuse et immortelle.

Mais l'âme ne peut entrer dans le royaume de Dieu, si elle n'est affranchie des passions charnelles ; ni le corps jouir de la vie éternelle et glorieuse, s'il n'est dépouillé de ce qu'il a de grossier et d'incorruptible.

Nous sommes ici, au cœur de la théologie, et rien ne nous paraît plus éloigné de la pensée de saint Paul que la théorie du corps astral : c'est, en effet, notre corps visible et matériel qui sera transformé.

Dans les autres passages cités avec complaisance par les partisans du principe vital, nous retrouvons invariablement la même confusion.

Quand saint Paul oppose l'esprit à la chair, l'homme nou-

veau au vieil homme, c'est-à-dire l'homme selon Adam et l'homme selon Jésus-Christ, l'homme de la nature à l'homme de la grâce : quand il nous parle de l'antagonisme qui règne entre la loi des membres et la loi de l'esprit, il nous fait voir l'âme, toujours une, livrée à des sollicitations diverses, contraires, tantôt poussée au bien, tantôt inclinée au mal, mais il n'entend pas parler de deux âmes ni de deux corps. Aucun interprète autorisé ne se permettrait de dénaturer ainsi la pensée de saint Paul.

#### IV

Dans la première Épître aux Thessaloniens, chapitre v, verset 23, saint Paul dit encore :

« Que le Dieu de paix vous donne une sainteté parfaite, afin que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, se conservent sans tache pour l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Cette distinction de l'âme et de l'esprit a été souvent rappelée par les vitalistes qui ont cru y trouver la justification de leur système. Il suffit, cependant, de se rappeler l'explication classique de cette distinction pour ne pas la confondre avec l'hypothèse du principe vital et du corps astral.

Nous pouvons considérer l'âme sous un double point de vue, dans ses rapports avec le corps et dans ses rapports avec les vérités supérieures qui sont la lumière de la raison. L'esprit, c'est la partie la plus élevée de l'âme qui cherche la vérité ; l'âme, c'est le même principe, c'est la même réalité, qui informe et qui anime le corps. L'âme et l'esprit, c'est toujours la même réalité considérée sous deux aspects différents.

Une chose à remarquer, écrit J. Tissot, c'est que Hugues de Saint-Victor donne la synonymie entre l'âme et l'esprit et qu'il semble bien n'être en cela que l'organe d'une opinion universellement reçue (1). Or, l'âme et l'esprit sont une même

(1) Albert le Grand donne aussi une synonymie analogue. *Comp.*, lib. II, cap. LXXXI, p. 129.

chose substantiellement, c'est-à-dire que l'esprit seul existe à ce titre, véritablement; l'âme n'a pas d'existence propre, elle n'est qu'une fonction de l'esprit, la fonction végétative ou organique. L'esprit est donc tout à la fois le principe substantiel de la pensée et de la vie.

Il n'y a donc pas deux âmes en nous, ajoute saint Victor, l'une qui pense et l'autre qui nous fasse vivre; la pensée et la vie ne sont que les deux effets d'une même cause seconde, d'un même principe, et le corps humain ne pourrait pas vivre sans la raison.

« En tout cas, observe M. Tissot, il n'en reste pas moins remarquable que ceux-là ne comprennent pas les théologiens du moyen âge, qui s'imaginent que par les mots *esprit* et *âme*, ces théologiens entendent deux principes substantiels différents (1). »

## V

Les Pères de l'Église grecque et de l'Église latine ont enseigné avec la même clarté et une égale énergie cette étroite union de l'âme et du corps, et cette absence de tout intermédiaire, ou d'un corps astral. Saint Grégoire de Nysse nous apprend qu'il y a dans l'homme une vie nutritive, dépourvue de sentiment, une vie sensitive et nutritive, et enfin, la vie plus haute, la vie raisonnable qui comprend les trois vies sensitive, végétative et raisonnable. Et afin d'éviter toute confusion, il ajoute : Que personne en raison de cela ne suppose qu'il entre dans le composé humain trois âmes circonscrites dans des limites déterminées, en sorte que la nature humaine serait un assemblage de plusieurs âmes. Mais l'âme vraie et parfaite est aussi une par sa nature.

Ainsi, le saint docteur nous rappelle que, parlant de l'âme, de l'esprit et du corps, saint Paul ne fait pas allusion à trois substances différentes, mais à trois degrés de vie que l'on retrouve en nous.

Nous pourrions citer encore les déclarations aussi formelles

(1) TISSOT. *La Vie dans l'homme*, p. 302.

de saint Basile, de saint Jean Chrysostome, de saint Jean Damascène, et rappeler que cet enseignement sera plus tard exposé, développé, confirmé par les plus grands théologiens.

L'Église latine ne se sépare pas de l'Église grecque dans cette grave question de l'union de l'âme et du corps. Saint Augustin étudie la question en philosophe et en théologien; il reconnaît l'unité de l'âme et la pluralité de ses facultés et de ses puissances, il en étudie le mouvement, l'évolution et les rapports avec la vie morale qui rapproche l'âme de Dieu.

Au dernier degré, nous rencontrons la vie végétative qui nous est commune avec les plantes et les animaux. L'âme, dit le saint docteur, vivifie le corps, le nourrit, l'entretient, le conserve dans sa forme et dans son état, le fait croître, grandir, engendrer; elle produit dans le corps ce que la vie produit dans les végétaux.

Plus haut, c'est la vie sensitive qui nous est commune avec les animaux, et déjà la vie apparaît avec plus d'éclat. Plus haut, encore, c'est la vie supérieure de la raison qui n'appartient qu'à nous, elle n'appartient ni aux plantes ni aux animaux.

Mais c'est bien toujours la même âme qui remplit ces fonctions diverses par une action directe et immédiate, c'est elle qui est le principe de la vie végétative, animale et rationnelle, de la pensée et de la vie (1).

Saint Augustin connaissait Platon, Aristote et Plotin, il avait étudié, à la lumière chrétienne, et avec les données de la révélation, leurs systèmes sur l'âme et sur la vie, il les reproduit, avec plus de concision, d'exactitude, et avec cette chaleur communicative d'un apôtre qui voit dans la science philosophique un auxiliaire pour ramener les âmes à Dieu.

Aussi, il ne s'arrête pas à la vie rationnelle dans la description des puissances de l'âme, il nous fait connaître encore au delà, et plus haut, quatre degrés dont le dernier est la vision intuitive et le pur amour.

(1) S. Aug. *De quantitate animæ*, cap. xiii; *De spiritu et anima*; *Locutiones de Genesi* in xxxvii; *De duobus animis contra manicheos*.

## VI

Les théologiens scolastiques, qu'ils suivent Aristote ou Platon, sont restés étrangers à l'hypothèse gratuite d'un intermédiaire entre l'âme et le corps, C'est en vain que les vitalistes de l'école médicale de Montpellier et les néo-spirites de notre temps ont essayé de trouver parmi eux des ancêtres favorables au principe vital ou au corps astral.

Albert le Grand continue avec la même exactitude et la même précision l'enseignement de saint Augustin. « L'âme, dit-il, possède trois modes d'action : végéter, sentir et raisonner. De là une triple puissance en elle. Mais ces trois puissances réunies dans l'âme humaine ne forment point trois essences distinctes. Notre âme, au contraire, est essentiellement une, malgré cette triple fonction, malgré même l'apparition successive de chacune d'elles en nous. De plus, ces trois facultés, malgré la succession des fonctions qui leur correspondent, ne se succèdent point ainsi l'une à l'autre, ne procèdent point l'un de l'autre : toutes les trois ont également leur raison immédiate dans l'âme, et une âme qui ne possède qu'une faculté n'en est pas moins une âme douée de la triple fonction d'engendrer, de développer et de nourrir (1). »

Tout en reconnaissant que l'âme est le principe des phénomènes qui se produisent dans le corps humain, Albert le Grand ne dit pas clairement qu'elle en soit le principe immédiat, car il prétend que l'âme est dans le sang, et que, par le sang, base de toute la nutrition, elle agit sur toutes les parties du corps et autour de nous.

Cette observation du maître de saint Thomas nous permet de rester dans la grande tradition théologique, en disant que c'est par le fluide nerveux, ou fluide neurique que l'âme produit les phénomènes que nous pouvons constater dans le corps humain.

Saint Thomas continue et développe l'enseignement de

(1) Albert le GRAND. *Compend. theolog.*, p. 130, 131, 161, 162.

son maître Albert le Grand. Il n'y a dans l'homme qu'une seule âme, c'est elle qui est le principe de la vie organique, de la vie sensitive et de la vie intellectuelle; elle renferme les propriétés de l'âme nutritive des plantes et de l'âme sensitive des animaux. Elle contient plutôt le corps qu'elle n'en est contenue, elle explique plutôt l'unité du corps que celle-ci l'unité de l'âme (1). Et sur tous ces points, on ne saurait trop admirer la rigueur puissante et la précision du saint Docteur.

La pensée de saint Thomas est contenue dans cette formule classique : *L'âme est la forme du corps*. Et cette union est telle qu'elle ne souffre aucun intermédiaire, qu'elle ne peut pas comporter la présence d'un autre corps (2).

## VII

Quand on a lu et médité ces textes si nombreux et si précis des Pères de l'Église grecque et de l'Église latine, des philosophes chrétiens et des grands théologiens qui ont fondé les écoles célèbres dont nous suivons encore aujourd'hui l'enseignement autorisé, on demeure convaincu, malgré les affirmations des vitalistes et des partisans d'un corps astral, qu'il n'existe pas de substance intermédiaire et indépendante entre l'âme et le corps; on voit que telle est la pensée de l'Église et que les spirites doivent renoncer à l'espoir de trouver des ancêtres parmi nos docteurs et nos théologiens.

Nous pouvons, d'ailleurs, invoquer encore en notre faveur l'argument d'autorité.

Dans le Concile œcuménique de Vienne, tenu en 1311, sous le pontificat de Clément V, nous lisons cette condamnation :

Nous condamnons avec l'approbation du Sacré Concile, comme erronée et contraire à la foi catholique la doctrine de ceux qui ont la témérité de prétendre que l'âme ou la

(1) Quest. 76. art. 1, 3, 5.

(2) *Cum anima uniatur corpori non ut motor tantum, sed ut forma, impossibile est uniri corpori hominis vel cujuscumque animalis, mediante aliquo corpore.* (Qu. 76, art. 7.) Dans l'article 8, saint Thomas développe encore cette pensée, et il explique en quel sens l'âme tout entière est présente à tous les points du corps qu'elle informe, en sa qualité de forme substantielle.

substance intellectuelle n'est pas, *vere ac per se*, la forme du corps humain... nous décrétons qu'il faut tenir pour hérétique celui qui oserait soutenir que l'âme rationnelle ou intellectuelle n'est pas, essentiellement et par elle-même, la forme du corps humain.

Au Concile de Latran, tenu en 1513, Léon X rappelle la définition de Clément V, et la confirme, en affirmant de nouveau, avec la même autorité que l'âme est *essentiellement, et par elle-même*, la forme du corps humain.

Dans un Bref célèbre adressé à l'archevêque de Cologne, en 1857, Pie IX condamne les erreurs de l'abbé Gunther, et lui reproche de méconnaître la doctrine catholique qui nous enseigne que l'âme raisonnable est réellement, et par elle-même, l'unique forme du corps.

Le 30 avril 1860, le Pape adresse un Bref à l'évêque de Breslau; il y renouvelle les condamnations portées contre le vitalisme de Gunther, il blâme le chanoine Baltzer, de l'Université de Breslau, il le condamne, et lui rappelle que « c'est une doctrine étroitement liée au dogme, la seule acceptable, une doctrine enseignée par les Docteurs de l'Église les plus autorisés, celle qui soutient que l'âme intelligente est aussi le principe du mouvement et de la vie du corps humain. »

Ni la philosophie, ni la Tradition chrétienne, ni les Pères de l'Église n'autorisent donc l'hypothèse fausse de ce corps astral placé en nous, entre l'âme et le corps matériel. Ce corps astral qui sortirait de nous, tantôt dans le sommeil et tantôt dans la veille, pour traverser l'espace et faire apparaître notre image en divers lieux; ce double qui produirait les phénomènes de lévitations et de hantise est une fable et une erreur grossière; il ne faut pas s'y arrêter.

Ne donnez pas le nom équivoque de corps astral au fluide nerveux qui s'écoule continuellement de nous, qui s'échappe ou se dégage de toutes les parties de notre système nerveux et qui rayonne ou ondule dans l'espace, à des distances qui nous sont encore inconnues. Ce fluide n'a pas la consistance, la force et la ressemblance de ce corps vivant et matériel que nous voyons, que nous sentons et que nous touchons.

Notre personne n'est pas formée d'une âme et de deux corps; elle est formée d'une âme et d'un corps.

## VIII

On sent quelquefois le besoin de méditer l'enseignement fortifiant de nos grands théologiens catholiques pour retrouver sa vigueur, et pour reposer l'esprit, fatigué des faux mirages, des tableaux vacillants, des pénombres dangereuses que l'on rencontre trop souvent dans les systèmes contemporains sur l'âme, le corps et la vie.

Le flambeau de la science ne suffit pas pour s'aventurer dans certaines régions, pleines de ténèbres et de périls, il y faut aussi le flambeau de la foi.

Élie MÉRIC.





# LE DÉMONIAQUE DANS LA VIE DES SAINTS

## I. — QUELQUES RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

En son numéro d'octobre, la *Revue*, par la plume de son éminent directeur, approuvait les signes ou critères d'une apparition réellement objective donnés par Alfred Russell Wallace. Ces signes sont les suivants :

Simultanéité de perception par plusieurs personnes ;

Changement de situation du fantôme par rapport aux observateurs ;

Impression produite sur des animaux domestiques ;

Effets physiques causés par la vision ;

Photographie du fantôme, ou, ce qui est plus décisif encore, moulage d'un membre de l'apparition.

Evidemment, en cette étude sur les apparitions démoniaques dans la vie des Saints, il ne saurait être question de photographie, ni de moulage. Sauf ces deux points par trop modernes, sauf peut-être aussi l'observation concernant les animaux domestiques, je ne fais pas difficulté de m'approprier les critères susindiqués, en les modifiant quelque peu, et en les complétant, pour les adapter à mon sujet.

J'aurai d'abord à fournir la garantie relative au narrateur. Est-ce un auteur grave et sérieux? Comment les faits qu'il raconte sont-ils venus à sa connaissance? S'il les tient de la bouche du saint lui-même auquel ils sont arrivés, ou de la bouche de ses disciples encore vivants, si les faits ont été contrôlés au moins d'une manière générale (1) par l'autorité de l'Église, il me semble que l'on ne peut exiger des gages d'authenticité plus formelle.

(1) Je dis : *d'une manière générale* L'Église ne garantit pas tel ou tel fait en particulier d'apparition démoniaque, comme elle garantit tel ou tel miracle. Mais elle reconnaît ces faits d'une manière générale, quand elle dit, dans les légendes du Bréviaire ou dans une Bulle de béatification, que tel saint a eu à soutenir des luttes contre les démons; ou bien quand elle accorde une autorité aux documents desquels ces faits sont tirés, par exemple en en faisant lire des extraits dans les offices publics, en y puisant les miracles qu'elle approuve.

J'aurai ensuite à analyser les faits eux-mêmes. Je me suis engagé à produire des faits extérieurs, ayant une incontestable réalité objective. Or, cette réalité objective me paraît suffisamment établie, s'il est démontré :

Ou bien que les faits se sont passés publiquement, ou tout au moins en présence de plusieurs personnes ;

Ou bien qu'il en est résulté des effets physiques dûment constatés.

Par effets physiques, j'entends : si le saint a été battu par le diable et relevé moitié-mort par ses disciples ; si le bruit des coups et les clameurs de l'esprit infernal ont été entendus par des témoins ; si le diable a laissé des traces de son passage, et notamment cette horrible puanteur, qui est un des signes les plus fréquemment indiqués de sa présence.

J'aurai certainement à citer des faits étranges. Cette étrangeté ne saurait leur être opposée comme fin de non-recevoir. Du moment qu'ils proviennent du diable, il n'est pas étonnant qu'ils se présentent avec une allure bizarre et troublante, avec un aspect hideux et effrayant.

M. l'abbé Ribet consacre, dans sa *Mystique divine*, un chapitre très abondant et très documenté aux apparitions du diable. (*Mystique divine*, t. II, chap. XI.) Je pourrais me contenter d'y renvoyer. Si j'entreprends à nouveau le travail, ce n'est pas dans l'espérance de mieux faire, mais uniquement pour le présenter sous une forme qui répondra plus directement aux exigences de la critique.

Avant d'entrer dans l'énumération des faits, il n'est pas hors de propos de prévenir quelques difficultés qui pourraient embarrasser l'esprit du lecteur.

Pourquoi le diable apparaît-il aux saints de préférence au commun des fidèles ? C'est que les saints ont surmonté les tentations ordinaires ; alors l'esprit mauvais, en désespoir de cause, tente les grands moyens, il essaie d'intimider les serviteurs de Dieu par des visions effrayantes, de les terrasser par des assauts furieux.

Pourquoi se montre-t-il à certains Saints, et non à d'autres ? Il est impossible de le dire d'une manière positive. Cela rentre dans l'ordre des secrets jugements de Dieu. On serait tenté de croire que le diable persécute surtout les saints, qui étant des convertis, ont secoué son joug tyrannique. Et pourtant il s'est acharné, avec une furie sans pareille, sur des saints et des saintes qui ont toujours été, dès leur bas âge, des anges de pureté.

Pourquoi, toutes proportions gardées, a-t-il attaqué d'une manière plus agressive les solitaires, que les saints vivant en communauté

ou dans le monde? C'est que les premiers, séquestrés de toute créature, placés en dehors des appâts du vice et des séductions du péché, n'offraient aucune prise au diable, qui en était réduit à les assaillir en face et comme à visage découvert.

On remarquera aussi que l'esprit infernal apparaît fréquemment aux saints à l'article de la mort. Cela n'est pas surprenant. Il essaie désespérément de troubler leur agonie. Bossuet tient qu'il osa se montrer aux regards de Jésus agonisant sur la croix. Mais pour l'ordinaire, ce n'est qu'un horrible fantôme aussitôt chassé!

Les apparitions du diable affectent toutes les formes, c'est le véritable Protée de la fable : déguisement en ange de lumière ou même sous les traits du Sauveur; aspect d'une femme lascive; apparence d'un géant tout noir, épouvantable, ou même hideusement mutilé; formes fabuleuses, moitié humaines, et moitié bestiales; formes purement bestiales. Il lui arrive parfois de se mêler sous des traits communs, au commerce ordinaire de la vie.

Ces quelques remarques préliminaires suffisent. Je range les faits que j'avance par ordre de date, afin de montrer qu'à toutes les époques le diable a employé les mêmes ruses et les mêmes violences, et de donner à ma démonstration ce caractère d'universalité qui est invincible.

## II. — L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS.

L'ère des persécutions ne nous offre pas beaucoup d'apparitions du démon. La raison en est simple. Aux époques de persécutions violentes, le diable se sert des tyrans et des bourreaux pour mettre à l'épreuve la foi des chrétiens; il n'a pas besoin, comme dans les temps de paix, de se faire lui-même le tentateur et le tortionnaire des serviteurs de Dieu.

Consultez d'ailleurs les actes des martyrs : ce n'est pas proprement leur vie qui est racontée, mais simplement leur interrogatoire qui est reproduit et la série de leurs tourments qui est détaillée. D'après l'affirmation formelle du Sauveur, c'est l'Esprit-Saint qui parle en eux et qui leur inspire une joie surhumaine au milieu des tortures les plus atroces. Par contre, c'est le diable qui agit dans leurs persécuteurs, et qui les stimule à inventer des raffinements de cruauté que l'homme, laissé à lui-même, n'oserait se permettre vis-à-vis de son plus mortel ennemi. L'esprit mauvais, qui organisa le drame de la passion du Fils de Dieu, n'apparaît que trop visiblement aux martyrs dans la personne de leurs juges iniques et de leurs bourreaux

inhumains. Il n'y a pas lieu de s'étonner s'il n'emploie pas d'autre mode d'agression.

Et néanmoins on trouve en plusieurs actes des martyrs des faits d'apparitions démoniaques. En voici qui se présentent à moi dans les premiers volumes des Bollandistes.

Saint Potitus est un enfant de treize ans, d'une virginalle innocence. Le diable lui apparaît sous les traits du Sauveur; éclairé d'en haut, il démasque l'illusion. Alors l'esprit infernal se transforme en taureau furieux, et fait mine de fondre sur lui; mais le saint enfant se munit du signe de la croix, et l'horrible fantôme s'évanouit. Quelque temps après, Potitus est appréhendé comme chrétien, et cueille, avec une constance admirable, la palme du martyre. (*Act. SS. Jan., t. II, p. 37.*)

Les actes de saint Julienne, martyre au IV<sup>e</sup> siècle, nous retracent le long colloque qu'elle eut avec le démon Bélial. Celui-ci lui apparaît transfiguré en ange de lumière, et essaie de lui persuader l'apostasie; la vierge indignée, d'un semblable langage, contraint son interlocuteur infernal de se découvrir. Il se plaint et se lamente de ce que, après avoir séduit et vaincu tant d'hommes, il est déjoué et terrassé par de simples femmes. Sainte Julienne le tient comme enchaîné; il la conjure qu'elle veuille bien le laisser partir; elle lui permet de disparaître dans une fosse pleine d'immondices. (*Act. SS. Feb., t. II, p. 876.*)

Les actes de saint Potitus ont un très beau caractère; et rien n'autorise à révoquer en doute leur authenticité. Quant aux actes de sainte Julienne, ils n'ont pas été à l'abri de la critique; mais les Bollandistes déclarent que les attaques dirigées contre eux ne leur semblent pas justifiées (1).

Arrivons à des documents d'une plus haute valeur, et d'une autorité incontestée.

### III. — SAINT ANTOINE ET LES PÈRES DU DÉSERT.

En première ligne, soit dans l'ordre des temps, soit pour l'importance et la valeur du document, se présente la *vie de saint Antoine* par saint Athanase, patriarche d'Alexandrie et docteur de l'Église.

L'illustre confesseur de la divinité du Verbe, en envoyant son livre aux moines, leur déclare n'y rien avancer qui ne soit

(1) Je le répète, je ne donne ces deux faits relatifs à des martyrs, que pour montrer la continuité de la tradition chrétienne sur les apparitions démoniaques.

absolument certain. « Je vous raconte, leur dit-il, ce que j'ai appris moi-même de la bouche d'Antoine dans les nombreuses visites que je lui ai faites, ou de la bouche de celui qui demeura longtemps avec lui, et qui le fournissait d'eau. » Il ajoute que son récit n'est que la moindre partie des merveilles accomplies par le grand serviteur de Dieu.

La genèse des tentations de saint Antoine est très intéressante à suivre. Le diable commence par exciter en lui un tourbillon de pensées formées de réminiscences mondaines. Puis il l'attaque par des illusions nocturnes, par des fantômes lascifs. Antoine reste inébranlable. Alors le diable se montre visiblement à lui dans toute la hideur qui lui convient (1). C'est tout d'abord un enfant horrible et noir, qui se roule à ses pieds et se lamente en lui disant : « J'en ai séduit beaucoup, trompé beaucoup, et me voilà vaincu par ta pénitence. Je suis l'esprit de fornication. » — Antoine répond : « Oui, en vérité, tu es bien méprisable. Ta noirceur et ton âge font voir le peu que tu vaux. Le Seigneur est mon soutien, je triompherai de mes ennemis. » — Telle fut la première victoire de saint Antoine sur le démon.

Cependant notre saint se retire dans un sépulcre abandonné. Alors le diable en vient contre lui, par une progression logique, à la violence ouverte. Ce sont là ces fameuses tentations de saint Antoine qui ont été vulgarisées par la peinture. Une fois les démons se jettent sur l'athlète du Seigneur, et le laissent comme mort; ses disciples accourent au bruit, ils le relèvent inanimé et ne respirant plus. Une autre fois ils font irruption dans le réduit du saint, et se précipitent sur lui sous des formes bestiales; ils le battent, le mordent, le traînent çà et là comme un chien traîne une guenille. Antoine brave toute cette bande hurlante et sifflante. « Si vous avez tant soit peu de force, dévorez-moi donc! Votre multitude même, et ces formes bestiales que vous prenez sont un indice de votre faiblesse. Le signe de la croix et ma confiance dans la Seigneur me rendent invincible. » A ce moment, le Seigneur fait pénétrer un rayon de lumière dans ce cloaque de démons; ils s'évanouissent en un clin d'œil, et le saint se trouve guéri de toutes ses blessures. Il soupire vers son libérateur : « Où donc étiez-vous, ô bon Jésus? » Une voix répond : « Antoine, j'étais là présent, j'assistais au combat; maintenant que tu as vaincu, ton nom deviendra fameux dans tout l'univers. »

(1) C'est précisément cette genèse, cette progression logique, qui démontre qu'on ne saurait attribuer les apparitions des démons aux solitaires à la fatigue d'un cerveau exténué par le jeûne. D'ailleurs quand le solitaire est maltraité et laissé pour mort par ses cruels ennemis, ce ne peut être une hallucination.

Plus tard saint Antoine prononce devant les frères assemblés une instruction célèbre, où il les prémunit contre les pièges des démons. Il faudrait lire d'un bout à l'autre ces pages merveilleuses. Le saint déclare que tout d'abord le diable essaie de pervertir le cœur par des pensées impies ou obscènes. Puis, voyant qu'il n'aboutit à rien, il met en œuvre la terreur et la violence. Il prend des formes de femmes, de bêtes, de serpents; il revêt des corps monstrueux, dont la tête, dit le saint, s'en va toucher au toit des maisons; il se transforme en une infinité de spectres, jusqu'à simuler des troupes de soldats. Un signe de croix fait évanouir tous ces fantômes. — Le saint donne ensuite des marques pour distinguer les apparitions angéliques d'avec les apparitions démoniaques, même alors que celles-ci se dissimulent sous de spécieuses apparences. Les premières se résolvent dans un sentiment de paix, les secondes dans un trouble profond. — Il termine en relatant diverses apparitions du diable dont il a été le témoin, et dont on ne saurait nier, d'après le contexte, la réalité physique et extérieure.

D'après ce lumineux exposé de saint Antoine, les apparitions du diable étaient communes parmi les solitaires. Que l'on consulte la vie des plus signalés parmi les Pères du désert, on verra que tous plus ou moins ont eu affaire aux esprits infernaux se manifestant à eux visiblement. Saint Macaire d'Alexandrie voit le diable qui, sous la forme d'un charlatan, essaie d'administrer aux frères des potions empoisonnées. Saint Macaire d'Égypte entre en lutte avec une troupe de démons, quand il veut pénétrer dans le tombeau des enchanteurs Jéamns et Mambré. Saint Pacôme est outrageusement battu par eux, comme saint Antoine lui-même. Saint Hilarion en est infesté, il est en butte aux prestiges les plus effrayants : ainsi le diable fait courir sur lui un chariot traîné par des chevaux emportés, le saint fait un signe de croix, et tout s'évanouit.

Que parmi tous ces phénomènes, il y en ait quelques-uns qui se passent dans la seule imagination, c'est possible; car le diable a le pouvoir d'ébranler fortement l'imagination. Mais quand les disciples de saint Antoine accouraient au bruit terrible qui se faisait dans sa cellule, quand ils le relevaient tellement brisé de coups qu'ils le tenaient pour mort, ce n'était pas une affaire d'imagination; la manifestation démoniaque était incontestablement physique et réelle.

## IV. — SAINT MARTIN ET SAINT BENOIT.

Passons maintenant en Occident.

Je ne puis mieux faire que de mettre en avant les *vies* de saint Martin par Sulpice-Sévère, et de saint Benoît par saint Grégoire le Grand, deux documents d'une haute et incontestable autorité.

Sulpice-Sévère était un disciple de saint Martin. il pouvait parler savamment des gestes de son maître. La *vie* qu'il en a écrite, par son caractère grave, discret, littéraire, a conquis tous les suffrages, et rallié les *hypercritiques* les plus exigeants. Généralement on ne s'inscrit pas contre un fait qui est affirmé nettement par Sulpice-Sévère.

Or, voici ce que cet auteur raconte des apparitions du diable à notre grand saint Martin.

« Un jour, entouré comme d'un éclat de pourpre, royalement vêtu, la tête ceinte d'un diadème en or incrusté de diamants, les pieds chaussés de brodequins d'or, le visage serein, la bouche souriante, en telle sorte que rien ne trahit sa provenance infernale, le diable se tint debout à côté de saint Martin, alors qu'il priait dans sa cellule. Le saint fut comme étourdi à son aspect, et garda un profond silence. Ce fut le diable qui le rompit : « Ouvre les yeux, Martin, je suis le Christ; ayant résolu de descendre sur la terre, j'ai voulu me manifester à toi. » — Le saint ne répondit pas. Alors le diable, redoublant d'audace, continua en ces termes : « Martin, pourquoi hésites-tu à croire ce que tu vois? Je suis le Christ. » Le saint, éclairé d'en haut, lui fit alors cette réponse : « Jésus n'a aucunement dit qu'il viendrait vêtu de pourpre et ceint d'un diadème. Pour moi, je ne croirai au Christ que s'il se montre à moi en la manière qu'il a souffert pour moi, et portant les stigmates de sa passion. » — A cette parole, le diable s'évanouit comme la fumée, et remplit la cellule d'une telle puanteur qu'il fut facile à Martin de reconnaître à qui il avait eu affaire.

« Ce fait, ajoute Sulpice-Sévère, je le tiens de la propre bouche de saint Martin. *Ce que je dis, afin qu'on ne l'estime pas fabuleux.* » (*De vita Beati Martini.*) Cette assertion du narrateur est absolument convaincante. Quant au caractère physique de l'apparition, il ressort de tout le contexte, du dialogue engagé avec le saint, et enfin de cette horrible puanteur qui trahit la présence de l'esprit impur.

Voici comment le même auteur nous raconte, avec de précieux détails, la mort triomphante de saint Martin : « Laissez-moi, s'exclame-t-il, regarder le ciel... Et ayant dit ces mots, il vit le diable qui

se tenait près de lui... Que me veux-tu, s'écrie-t-il, bête cruelle? Tu ne trouveras rien en moi, malheureux, qui t'appartienne! Le sein d'Abraham me recevra. » Et le grand saint expire parmi les chants des Anges. (*Epist. III Sulp. Sev. ad Basalam.*)

Passons maintenant à la *vie* de saint Benoît par saint Grégoire. Ainsi que je l'ai remarqué, ce grand docteur ne manque jamais de citer ses sources; dans l'espèce, elles sont irrécusables. Ce que raconte le saint, il l'a recueilli de la bouche de quatre des principaux disciples de saint Benoît : Constantin, son premier successeur au mont Cassin; Simplicie qui fut le second; Valentinien, longtemps abbé du monastère de Latran; Honorat qui gouverna le monastère de Subiaco.

Écoutons ce que ces quatre témoins nous font connaître, par la plume du grand pape, sur les rapports et les luttes de saint Benoît avec l'esprit infernal.

Dans sa grotte de Subiaco, il fut l'objet d'une agression diabolique étrange. L'esprit impur se glissa vers lui sous l'apparence d'un merle qui se mit à voleter devant ses yeux (1); en même temps s'éleva en lui une si violente tentation de la chair, que saint Benoît se sentit ébranlé; mais il se ressaisit immédiatement, et par un mouvement héroïque, se roulant tout nu parmi les épines, il éteignit dans son propre sang le feu impur qui commençait à le dévorer.

Étant encore à Subiaco à la tête des douze monastères qu'il avait fondés, le grand saint, comme nous le raconte son biographe, vit un jour le diable, sous la figure d'un petit moricaud, qui détournait un frère de l'office. Saint Maur, qui l'accompagnait, le vit également : ce qui prouve que l'apparition était bien objective. Frappant le moine de quelques coups de verge, notre saint le ramena à son devoir, et fit disparaître le démon qui le harcelait.

Mais c'est surtout à son arrivée au mont Cassin, que le diable se déchaîne contre saint Benoît. Il ne va pas jusqu'à le frapper. Mais il se montre à lui sous un aspect terrifiant, et le poursuit de vociférations qui sont entendues par tous les moines. « Il ne va pas le trouver, nous dit saint Grégoire, comme en cachette par la voie d'un songe, mais ouvertement, en sorte que le vénérable Père attestait le voir de ses yeux corporels, sous un aspect hideux, et tout incandescent de flammes qu'il jetait par les yeux et par la bouche. Il hurlait lamentablement : Benoît, Benoît! Et comme le saint ne lui répondait pas, il reprenait en jouant sur son nom : Maudit, et non béni, pourquoi me persécutes-tu? »

(1) D'après la narration de saint Grégoire, on ne peut guère douter que le merle n'ait été un prestige destiné à distraire le saint dans son oraison.



Est-ce suffisamment clair? Saint Benoît attestait à ses disciples, lesquels l'ont redit à saint Grégoire, que le diable se manifestait à *ses yeux corporels* (1). D'ailleurs, les lamentations furieuses qu'il poussait étaient entendues dans tout le monastère.

Saint Grégoire s'étend ensuite sur la guerre que l'esprit mauvais menait sans relâche contre le grand saint et les moines ses enfants. Il ne se montre pas toujours visiblement à leurs yeux; mais sa malice s'exerce par des effets physiques. C'est une pierre qu'on ne peut soulever pour une construction; c'est un incendie fantastique, excité pour troubler les frères; c'est une muraille brutalement renversée, qui écrase un jeune moine. En tout cela, saint Benoît, de ses yeux éclairés, reconnaît l'action des démons, et, par un simple signe de croix, il remédie à tous les maux qu'ils lui font ou écarte tous ceux qu'ils veulent lui faire (2).

Parfois il contraint le diable à se dévoiler. Il le fait voir à un moine qui à toute force voulait quitter le monastère, sous la forme d'un dragon prêt à le dévorer. Une autre fois, chose curieuse! il aperçoit l'esprit infernal déguisé en médecin, monté sur une mule et se dirigeant vers le monastère. Avant que le saint ait eu le temps de prendre ses précautions contre cette agression bizarre, l'irréconciliable ennemi rencontre un vieux moine en train de puiser de l'eau, entre dans son corps, le jette à terre et le tourmente horriblement. Saint Benoît accourt, il donne un soufflet au moine, ou plutôt au diable en la personne du moine, et il le chasse instantanément.

Il y aurait bien des réflexions intéressantes à faire sur ces récits dont l'authenticité n'est pas contestable. Non seulement saint Benoît voit le diable dans une réalité objective, mais il le force parfois à prendre une réalité objective. Nous rencontrons plusieurs fois ce phénomène dans la vie des saints. — Sa manière aussi de chasser le diable est très suggestive. Le saint frappe de quelques coups de verge ou d'un soufflet le moine obsédé; et l'esprit de malice déguerpit, comme s'il était lui-même battu ou souffleté.

(1) Comment une âme, si hautement éclairée, si sage, si discrète, aurait-elle pu se méprendre sur le caractère extérieur de l'apparition?

(2) La puissance de saint Benoît contre le diable s'est perpétuée dans la médaille qui porte son nom, et qui a mérité d'être appelée *chasse-diable*. Les missionnaires de tout ordre se complaisent à rapporter les merveilleux effets opérés par cette médaille dans les contrées païennes, où l'action diabolique est souvent tangible.

## V. — DU SIXIÈME AU TREIZIÈME SIÈCLE.

Du sixième au treizième siècle, parmi tous les saints moines et chanoines qui florissent par un perpétuel renouveau dans l'Église de Dieu, je pourrais relever d'innombrables faits d'apparitions diaboliques ; mais je ne veux pas abuser infiniment de la courtoise hospitalité de la *Revue*. Je crains de fatiguer ses lecteurs. Il me revient à l'esprit la sentence de Boileau :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Ou plutôt ces autres vers de son *Art poétique* :

Et quel objet enfin à présenter aux yeux.  
Que le diable toujours hurlant contre les cieux !

Néanmoins je ne puis laisser courir la période qui s'étend de saint Benoît à saint François d'Assise, sans y recueillir au moins quelques faits à l'appui de ma thèse.

Saint Maur, le cher disciple de saint Benoît, le fondateur en France, du monachisme bénédictin, peu avant sa mort, est assailli par une vision corporelle du diable. L'esprit mauvais, chassé par le saint abbé, s'évanouit avec un bruit formidable qui fait trembler le monastère et réveille en sursaut tous les moines. (*Act. SS. Jan.*, t. II, p. 332.)

Saint Grégoire, en ses Dialogues (lib. III), rapporte un fait qui, se passa en sa présence. Il réconciliait une église qui avait été polluée par la présence des ariens hérétiques. Durant la cérémonie, les assistants sentirent très distinctement comme un pourceau qui courait de-ci de-là, et qui gagnait la porte en menant un grand bruit. Ils ne virent rien, mais ils entendirent et sentirent. C'était, dit saint Grégoire, l'esprit immonde, qui était contraint de fuir l'église réconciliée.

Cueillons le curieux fait suivant dans la *vie* de saint Aventin, un de nos plus vieux moines de France, qui florissait au diocèse de Troyes au sixième siècle. Etant sorti dans la campagne avec quelques disciples, il aperçoit un cavalier qui passe, ayant en croupe le diable en personne ; il le montre à ses compagnons, il se met en prière ; et le sinistre écuyer est contraint de déguerpir, au moment où il allait causer au cavalier une chute mortelle. (*Act. SS. Feb.*, t. II, p. 482.)

Dans ma première lettre, j'ai cité les leçons de l'office de saint Agathon, pape, mentionnant des apparitions publiques du diable à Rome, lors d'une grande peste qui éclata sous son pontificat (678-681). Voici le fait, tel qu'il est raconté par Paul Diacre, auteur estimé. « Durant l'épidémie, beaucoup de personnes virent très nettement un ange et un démon qui de nuit parcouraient la ville; au commandement de l'ange, le démon frappait certaines portes d'un épieu qu'il tenait à la main; et à chaque coup répondait pour le jour suivant la mort d'un des habitants des maisons ainsi désignées. Il fut alors révélé que la peste ne cesserait que par l'érection d'un autel à saint Sébastien dans la basilique de Saint-Pierre-ès-liens. » (*Act. SS. Jan., t. II, p. 624.*)

On dira peut-être que l'imagination frappée des Romains leur a fait croire à des apparitions qui n'existaient pas. Je réponds que la mort des habitants dans les maisons désignées n'était pas une affaire d'imagination.

Qu'on veuille bien lire, dans M. l'abbé Ribet, les horribles infestations diaboliques, dont saint Gutlac, moine en Angleterre vers la fin du septième siècle, fut l'objet. Elles renchérisseient encore sur les tentations de saint Antoine (*Act. SS. Ap., t. I, p. 41*). — Le même auteur mentionne, comme antagoniste du diable, saint Oswald, archevêque d'York, contemporain et ami de saint Dunstan au dixième siècle : l'esprit mauvais lui apparaît sous toute espèce de formes; à la fin, il se transfigure en ange de lumière, mais le saint découvre l'illusion et le chasse d'un signe de croix. (*Act. SS. Feb., t. III, p. 738.*)

A cette même époque, dixième siècle, Dieu suscita saint Romuald, fondateur des moines Camaldules. Sa vie a été écrite par saint Pierre Damien, docteur de l'Eglise, sur la relation de ses disciples les plus recommandables. J'en détache la page suivante relative aux luttes du saint avec les démons :

« Un soir, tandis qu'il psalmodiait complies, les esprits de malice entrent avec un fracas soudain dans sa cellule, le jettent par terre et le rouent de coups. Romuald soupire vers le ciel : O cher Jésus, ô bien-aimé Jésus, m'avez-vous abandonné? A cette invocation, les esprits méchants sont mis en fuite; une suavité pénétrante d'amour divin remplit le cœur du saint, qui se trouve réconforté et guéri. Il se lève de terre, et reprend le verset de complies qu'il avait interrompu. Toutefois le sang coulait de son front, car les démons y avaient fait une blessure en se heurtant violemment avec la fenêtre de sa cellule, et toute sa vie, il en garda la cicatrice. » — Bien des fois par la suite, saint Romuald revit les démons sous des formes visibles

Ils se tenaient à sa fenêtre, avec l'apparence de corbeaux affreux ou de vautours, qui semblent guetter un cadavre; ils se présentaient à lui comme des géants monstrueux à la peau noire. Le serviteur de Dieu les provoquait, leur reprochait leur faiblesse et leur lâcheté; ils s'enfuyaient alors, comme s'il leur eût décoché des flèches. (*Act. SS. Feb.*, t. II, p. 110-111.)

Saint Pierre Damien a également écrit la vie de saint Odilon, abbé de Cluny, son contemporain. Il raconte que le saint abbé entrant en agonie, le diable osa lui apparaître; mais le moribond chassa avec force l'esprit infernal, en le menaçant du jugement de Jésus-Christ. (*Act. SS. Jan.*, t. I., p. 76.)

A saint Odilon succéda comme abbé de Cluny saint Hugues, dont l'influence sur son époque fut considérable. Il eut comme narrateurs de sa vie les prélats les plus fameux, Hildebert, évêque du Mans et Raynald, archevêque de Lyon. Ce dernier raconte que saint Hugues fut appelé auprès du pape Étienne IX, alors qu'il mourait à Florence. Or, un jour que le saint abbé était absent, le diable se montra aux regards du Pontife et le glaça d'effroi : au retour de saint Hugues, l'horrible vision disparut. Aussi Étienne IX exigea que l'abbé de Cluny ne le quittât plus un seul moment, et il mourut entre ses bras en odeur de sainteté et en réputation de miracles. (*Act. SS. Ap.*, t. III, p. 657.)

Une autre fois saint Hugues fut convoqué à un concile réuni à Autun. Il s'agissait de soustraire Huguenon, évêque de ce siège, à la tyrannique rapacité de Robert, duc de Bourgogne. Les évêques étant réunis, saint Hugues fut délégué auprès du duc, qu'il ramena à des sentiments pacifiques. On lui demanda alors de haranguer la foule qui était là. En commençant son discours, le saint abbé fait cette objurgation : *S'il y a ici des ennemis de la paix, au nom du Dieu tout-puissant, je leur commande de se retirer!* Il avait à peine achevé ces mots, qu'un géant d'aspect terrible quitte l'assemblée, suivi d'une troupe de satellites. Nul des assistants ne connaissait aucun de ces gens-là. On demeura convaincu qu'ils n'étaient autres que des démons, lesquels, frappés par l'objurgation du saint, avaient quitté l'assemblée où ils semaient la discorde. (*Loco citato*, p. 667.)

La longue vie de saint Hugues nous amène jusqu'aux temps de saint Bernard. — On ne voit pas que ce grand saint aie eu des visions corporelles du diable. Son historien Guillaume raconte qu'étant à l'extrémité dans une maladie qu'il fit, et chacun attendant son dernier soupir, il fut transporté en esprit au tribunal de Dieu, où le diable, comparut en posture d'accusateur; mais le saint le réduisit au silence

par ses réponses. (*Sti Bern. Viti, lib. I, auctore, Gugliel., c. XIII.*) Evidemment tout ceci se passa invisiblement et spirituellement.

Maintes fois, dans ses sermons, le saint abbé de Clairvaux pré-munit ses enfants contre les surprises du diable. Au sermon VII sur le psaume *qui habitat*, il fait allusion aux apparitions physiques de Satan. « Si Dieu, dit-il, permettait à un de ces princes des ténèbres de faire irruption parmi vous avec toute sa rage, et dans l'énormité de son corps ténébreux, qui donc pourrait supporter cette vue et des yeux et du cœur (1)? Il y a quelques jours, vous vous en souvenez, l'un d'entre vous fut réveillé dans son sommeil par une vision fantastique si forte, qu'il put à peine de toute la journée reprendre ses sens et retrouver sa tranquillité d'esprit. Et vous avez tous été saisis de crainte, quand ce pauvre frère épouvanté poussa une épouvantable clameur. » En ce passage, saint Bernard donne clairement à entendre que seule l'imagination du frère fut frappée; mais il constate que le diable peut apparaître et apparaît quelquefois corporellement.

Le précieux recueil intitulé : *Exordium magnum Cisterciense*, qui relate tant de beaux traits de saint Bernard et de ses contemporains, raconte (c. xxx, 4) qu'un frère convers, chargé de garder les troupeaux, vit paraître une troupe de démons qui menaçaient de dévorer ses brebis et faisaient un bruit effroyable. Il se mit en prière, et cette bande infernale disparut.

Relaterai-je, en terminant cette partie de mon étude, un trait de la vie de saint Étienne, évêque de Die, chartreux, qui vécut de l'an 1150 à l'an 1208? Les Bollandistes déclarent que rien n'autorise à contester l'authenticité du document contemporain duquel il est tiré. Il s'agit d'une vie du saint en vers, que commente un prosateur du temps. Voici le fait. Le saint ne pouvait amener son peuple à l'exacte observation du repos dominical. Un jour, dans une grande assemblée, il pria Dieu de faire voir à ses diocésains les esprits de malice qui les excitaient à travailler le dimanche. Aussitôt apparurent publiquement de tous côtés des formes hideuses de démons. Le peuple s'exclama d'épouvante, se signa tout affolé. et finalement se rendit aux exhortations du saint. (*Act. SS. Sept., t. III, p. 186, 191.*)

Ceci rappelle un trait analogue de saint Robert, fondateur et abbé de la Chaise-Dieu au onzième siècle. Passant dans la campagne un dimanche, il vit une femme qui ramassait des légumes, et près d'elle

(1) Il résulte de ce passage que Dieu ne permet pas au démon d'apparaître indifféremment à toute sorte de personnes, et que rares sont les âmes capables de supporter une vision aussi monstrueuse. Bien des saints ont attesté qu'il y avait de quoi mourir de peur. Une simple hallucination, venant d'un cerveau faible, ne saurait produire des effets aussi terrifiants, aussi foudroyants.

un démon qui la stimulait à ce travail. Il s'exclama : Oh ! quel horrible compagnon hante cette malheureuse ! — Et depuis lors, observa son historien, Marbode, évêque de Rennes, le saint tonna avec plus de force encore, dans ses prédications, contre le travail du dimanche. (*Act. SS. Ap.*, t. III., p. 329.)

J'arrête ici mon excursion dans la première période du moyen âge, la période proprement monastique. J'explorerai, dans un prochain article, l'époque dominicaine et franciscaine, puis les temps modernes jusqu'à nos jours, et j'y trouverai sans peine une moisson de faits non moins intéressants et non moins probants.

D. Bernard MARÉCHAUX,

*Bénédictin de la congrégation olivétaine.*



## AU MONASTÈRE DE X...

RÉPONSE

~~~~~

Monseigneur,

Ayant lu attentivement, dans le dernier numéro du *Monde invisible*, l'histoire d'une chambre hantée du monastère de X..., et le désir exprimé par l'aumônier des religieuses d'avoir une explication *naturelle* du fait qui l'a étonné, et peut-être un peu effrayé, je me risque à vous envoyer la suivante.

Si malin que soit le diable, je crois qu'il n'est pour rien dans le phénomène en question et que tout l'honneur en revient à un petit et modeste coléoptère, connu sous le nom significatif de vrillette, et que les entomologistes classent dans le groupe des xylophages, sous les noms de *Ptinus d'Anobium*, etc.; il y en a plusieurs espèces, qui, toutes, vivent dans le bois, où elles trouvent le vivre et le couvert à l'état de larves.

Ces laryes, celles des vrillettes en particulier, ont l'habitude singulière de frapper les parois de leurs galeries avec leur tête cornée et dure, ce qui produit des bruits très distincts, dont il est difficile de préciser l'endroit. Les paysans, dans quelques-unes de nos provinces, ne pouvant pas s'expliquer l'origine de ces bruits, les appellent d'un nom macabre, *les horloges de la mort*, et en tirent un mauvais présage.

C'est par ces petits coups sur le bois que les vrillettes communiquent entre elles, ce qui a surtout lieu à l'époque de leurs amours, quand les mâles et les femelles se cherchent. Elles sortent alors de leurs galeries à l'état d'insecte parfait et songent à tout autre chose qu'à la mort.

Je crois que si on voulait faire quelques recherches dans le monastère de X..., au bon moment, on prendrait les perturbateurs du couvent en flagrant délit.

Veuillez, Monseigneur, excuser la liberté que je viens de prendre, et agréer l'expression de mes sentiments très respectueux.

Ch. NAUDIN,

*Directeur du Laboratoire de l'Enseignement
supérieur d'Antibes.*

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN

(Suite et fin.)

— Les enfants ont-ils plus de fluide que les personnes mûres? est-il de meilleure qualité?

— Oui. Les enfants de 12, 14, 16, 20, 22 ans mêmes sont ceux qui ont le fluide d'une plus grande puissance. A mesure qu'on avance en âge, il perd de sa force.

Quand il y a un ou deux enfants, dans les conditions voulues, autour d'une table, est-on toujours sûr de la faire marcher?

— Oui, presque toujours. Quinze ans, voilà le meilleur âge et quand le fluide a le plus de force.

— Les esprits sont-ils forcés de venir, ou viennent-ils parce que cela leur plaît?

— Oh! ils sont bien contents de pouvoir convertir des âmes, de pouvoir leur dire tout ce qu'on souffre en enfer, pour tâcher d'épargner leurs peines. Mais c'est Dieu qui les envoie, ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils viennent, c'est pour servir Dieu.

— L'Esprit est-il alors à merci des hommes? est-il obligé de leur obéir?

— Oh! non. C'est Dieu qui l'envoie, et il sait qu'on n'en fera pas un jouet. On s'en amusait les premières fois, mais quand on verra ce que c'est, on sera étonné. Tout le monde sera comme vous. Dieu a permis que l'on s'en amusât pour que les hommes amenassent cela d'eux-mêmes.

— Quel nom porte le fluide qui s'échappe de nos mains?

— Nous ne l'appelons que le fluide *la grâce*.

— A-t-il un nom chez les hommes?

— On l'appelle fluide électrique.

— Faut-il que nous lui donnions un autre nom?

— Appelez-le comme nous, cela me fera plaisir. Appelez le fluide *la grâce*.

— Est-il de même nature que le fluide électrique?

— Oui, il est à peu près dans le monde comme est le fluide élec-

trique, puisqu'il fait faire des mouvements. C'est la meilleure comparaison.

— Est-il matériel?

— Oui. Il sert au corps, et par conséquent il est matériel.

— Pourrait-on le produire avec certains agents matériels, comme l'électricité?

— Non, il ne sert qu'à Dieu.

— Avec de l'aimant, avec une pile électrique, pourrait-on remplir une table de ce fluide et faire venir un esprit?

— Non, nous l'appelons le fluide *la grâce* parce qu'il ne sert qu'à Dieu.

— Ne sert-il pas aussi au diable?

— Oui, mais c'est pour prouver la gloire de Dieu sans qu'il s'en doute.

— M. Victor Hennequin a-t-il été réellement, comme il l'a dit, en rapport avec des esprits?

— Oui.

— Étaient-ils bons ou mauvais?

— Il y en avait de bons et il y en avait de mauvais. Mais il les a tous écoutés sans avoir la lumière de l'Église pour contrôler ce qu'ils disaient, et comme il est un peu exalté, il a tout mêlé, le bon et le mauvais. Dieu néanmoins tirera sa gloire de ce qu'il a écrit lorsque l'on verra qu'un homme qui ne croyait point, a raconté les choses dont il dit avoir été témoin. Son livre ne sera pas dangereux parce que les contradictions qu'il renferme feront ressortir la gloire de Dieu.

— Comment l'âme spirituelle peut-elle agir sur un élément matériel?

— Dieu le veut. Et de quoi pourrait-il se servir, il n'y a que matière dans le monde. Vos esprits, d'ailleurs, ne pourraient rendre visibles d'autres esprits.

— Comment l'esprit a-t-il prise sur le fluide *la grâce*?

— Parce que Dieu le veut. En laissant échapper votre fluide, nous en revêtons un corps qui peut servir à sa gloire.

— Où notre âme est-elle placée dans le corps?

— Votre âme est un esprit. Elle fait agir votre corps qui lui sert d'instrument. Voilà tout. Elle n'a aucune place; votre esprit voyage sans votre corps.

— Notre âme occupe donc une sphère supérieure à ce monde matériel?

— Dieu veut laisser ignorer le secret. Mais c'est pour le punir du

péché du premier homme qu'elle est placée sur terre. Si Adam n'avait pas péché, le monde n'aurait pas existé comme il existe.

— Est-ce que ce n'est pas sur terre qu'a été commis le péché originel ?

— C'est sur cette terre. Dieu y avait placé nos premiers parents pour les éprouver. Mais voyant leur désobéissance, il les y a laissés.

— Combien de temps devait durer leur épreuve ?

— Peu de temps.

— Devaient-ils avoir des enfants pendant l'épreuve ?

— Oui. Pour qu'il y eût un monde, il fallait le peupler.

— La terre a-t-elle subi des modifications après le péché originel ?

— Depuis le déluge, oui.

— Mais avant le déluge ?

— Elle avait déjà subi des modifications, mais très peu.

— Y-a t-il dans notre corps un germe matériel diabolique ?

— Le péché originel. Mais après le baptême, il est effacé. Il nous reste seulement l'inclination au mal.

— Quelle est la pensée de saint Jean quand il dit, dans une de ses épîtres, que Caïn venait du diable ?

— Il veut dire que nous avons en nous le diable pour nous tenter, et à côté les bons sentiments pour nous défendre. Eve n'était plus pure quand elle a eu Caïn. Mais ne cherchez point trop à éclaircir les mystères. Dieu veut qu'ils soient ignorés. Vous savez qu'il dit qu'on doit croire sans comprendre.

— Les animaux ont-ils comme les hommes le fluide la grâce ?

— Oh ! non. Ils n'ont point d'âme. Ils ont un fluide semblable à celui qui fait mouvoir les télégraphes électriques.

— Ainsi les animaux ne souffrent pas ?

— Non. Le corps souffre, mais ils n'y sentent rien. Ils font les contorsions du mal. Voilà tout.

— Est-ce que ce sont de pures machines ?

— Oui. Dieu dans sa bonté, les a créés pour les hommes.

— Cependant il ne faut pas les maltraiter ?

— Oh ! non. C'est mal, maltraiter une bête qui nous est utile !

— N'ont-ils pas cette partie qui en nous s'appelle la sensibilité ?

— Ils n'ont rien de ce qui ressemble à l'âme ; quant au corps, oui.

— Voient-ils les objets, entendent-ils ; peut-on dire qu'ils ont de l'intelligence. de la mémoire ?

— Ils voient ce que leur gourmandise leur montre. Ils ont comme

de la mémoire pour retrouver le logis du maître. Ils ne sont que juste ce qu'il faut pour servir les hommes. Ce sont de vraies machines.

— Ainsi, ils n'ont pas ce qu'on appelle l'intelligence chez les hommes?

— Ils ont la seule intelligence de quelques choses. Ils n'ont que l'intelligence de servir les hommes. Ils sont à peu près comme les fils électriques. Seulement jamais on ne fera crier un fil électrique. Si les hommes pouvaient faire crier des fils électriques, ils se croiraient presque des dieux! Pensez à leur orgueil!

— Y a-t-il du rapport entre le magnétisme animal et les tables tournantes?

— Oui. Dieu préparait déjà son œuvre. songez donc à l'étonnement si on avait vu tourner une table sans avoir jamais rien vu autre chose.

— Le magnétisme animal est-il semblable au fluide *la grâce*?

— Oui.

— Le fluide *la grâce* a-t-il deux pôles, le positif et le négatif? comme le fluide électrique?

— Oui.

— Venait-il un esprit dans la personne magnétisée?

— Oui, c'est pourquoi elle était souvent malade. Des personnes que l'on voulait magnétiser se sauvaient, avaient de la frayeur. C'était beaucoup moins clair que les tables tournantes. Les magnétisés voyaient des choses étonnantes, et ils étaient effrayés. Quand on les démagnétisait, ils ne vous ont jamais bien dit ce qu'ils éprouvaient. Il leur semblait qu'ils étaient envahis par un autre corps.

— Dites-moi ce qui se passait quand on magnétisait une personne.

— Votre fluide se communiquait à une personne. Deux fluides qui ne sont pas de même nom produisent dans la personne magnétisée un très grand effet. Alors un esprit s'emparait de cette personne comme il s'empare maintenant d'une table.

— Pourriez-vous parler par la bouche de la jeune fille comme vous écrivez par sa main?

— Oui. Mais cela pourrait lui faire du mal. cela la tourmenterait au dernier point.

— Pourriez-vous parler une autre langue que le français?

— Oui, mais seulement si j'étais envoyée dans un pays où l'on parlerait cette langue. Ceux qui savent le français, qui peuvent le comprendre n'ont pas besoin d'un autre langage.

— Parleriez-vous bien le patois de ce pays-ci?

— Oui.

— Eh bien! répondez-nous maintenant en patois.

Nous lui adressâmes alors plusieurs questions auxquelles elle répondit en patois aussi parfaitement qu'une personne qui l'aurait parlé toute sa vie. Mais jamais elle ne voulut nous faire une phrase ni des langues anciennes, ni des langues modernes. Elle ne paraissait même pas les comprendre. Nous terminâmes ainsi notre entretien, et la soirée s'acheva en discussions plus ou moins animées sur les révélations de l'esprit.

Septième soirée.

Une famille toute entière, le père, la mère et les trois enfants, parmi lesquels étaient deux jeunes filles, avait essayé de faire tourner une table. Des discussions très vives qui s'engagèrent entre le chef de cette famille et quelques voisins qui assistaient à l'opération et ne pouvaient retenir leurs plaisanteries, firent manquer l'expérience. On vint la recommencer dans notre paisible réunion. Après une dizaine de minutes, la table tourna, mais avec une sorte de faiblesse, avec une puissance beaucoup moindre que celle que nous lui communiquions nous-mêmes. C'est que nous avons affaire à un mauvais esprit, et j'ai eu lieu de remarquer depuis, nombre de fois, que les mauvais esprits avaient une force d'impulsion et de percussion très inférieure à celle des soi-disant bons esprits. J'interrogeai notre nouveau visiteur, et il me répondit avec une effronterie, une audace incroyables, et dans un langage que j'hésite presque à reproduire. J'espère cependant que les lecteurs honnêtes me pardonneront ce que je vais leur en mettre sous les yeux en faveur de ma bonne intention et dans l'intérêt de la vérité. C'était la fille aînée de la famille placée sur la table qui tenait le crayon.

— Qui êtes-vous? dis-je à l'esprit.

— *Je suis un démon*, me répondit-il.

— Puisque tu es un démon, va-t'en; nous ne voulons rien avoir de commun avec toi.

— Je ne veux pas m'en aller, et si tu me fais sortir d'ici, tu t'en repentiras.

— Je ne te crains pas; quoique tu veuilles faire du mal, tu ne le peux point, tu es maudit de Dieu.

— C'est toi-même qui es maudit, imposteur.

— Ton pouvoir est si peu de chose que je dois t'empêcher de remuer la table en y déposant un Christ. (Le Christ est sur la table.) Tourne maintenant si tu peux. (*Immobilité complète de la table et*

du crayon dans les mains de la jeune fille.) J'enlève le Christ. Le mouvement de rotation commence immédiatement, et la jeune fille peut écrire.

— Eh bien! tu le vois, continuai-je, ce petit Christ suffit pour anéantir ton pouvoir?

— Il était trop lourd ton Christ.

— Une goutte d'eau bénite serait-elle trop lourde? Je vais t'en donner (Je jette de l'eau bénite). Aussitôt la table bondit comme aurait fait un animal atteint d'un charbon de feu, puis elle s'arrêta. (Je fis essuyer l'eau bénite.) Tu as donc aussi trouvé l'eau bénite trop lourde? lui dis-je.

— Non, mais c'est du poison.

— Et ce petit chapelet est-il trop lourd?

Un petit chapelet béni par le Pape que je plaçai aussi sur la table, en paralysa complètement les mouvements. Quand l'esprit put parler, il me répondit :

— Tu m'ennuies, je ne veux plus te répondre.

J'évoquai alors notre bon esprit par une autre table, et je lui demandai à qui nous avions affaire.

— A un démon, me répondit-il, mais ne craignez rien, vous le chasserez hautement. Raillez-vous de lui, il frémira de rage et voudra partir. Je vais lui ordonner d'écrire qu'il est venu pour vous tromper. Effectivement le mauvais esprit écrivit aussitôt :

— Je ne suis qu'un démon venu pour vous tromper. Oh! oh! quel malheur de tomber parmi des gens comme vous!

— Je revins au mauvais esprit... Je veux que tu sortes d'ici, lui dis-je.

— Je t'en prie, me répondit-il, d'un ton très adouci, je t'en prie, ne me fais pas sortir, je ne te dirai plus d'insolences.

— Je t'ordonne de te maudire toi-même.

— Il faut bien le dire malgré moi. Je suis venu pour te tromper.

— Je veux que tu te maudisses?

— Eh bien, maudit sois-je, moi, mais ne m'interroge plus, je ne te répondrai plus.

— Il me plaît à moi de t'interroger, et tu me répondras.

— Tu me mènes malgré moi maintenant, mais tu ne me mèneras pas toujours. Un jour viendra où je me moquerai de toi.

— Tu sais que je ne te crains pas. Avec mon petit Christ, je t'arrête comme je veux.

— Je me moque de toi aussi bien que de ton Christ.

— Il t'a cependant empêché de remuer.

— Je t'ai déjà dit tout à l'heure qu'il était trop lourd, tu as l'intelligence bien dure, ce soir.

— Pourquoi viens-tu de te maudire?

— Je ne veux plus te répondre.

— Oh ! tu me le diras ?

— Je l'ai fait pour te boucher les yeux.

— Allons, je vois que tu es bien disposé, donne-nous quelques bons conseils.

— Il ne faut ni messes, ni confession, ni communion, la danse est ce qui vaut le mieux pour les jeunes gens. Je les prie de ne pas t'écouter, tu les commandes très mal, tu leur dis de ne pas suivre mes conseils.

— Tu perds ton temps, tu sais bien que nous n'avons pas confiance en toi.

— Je n'en ai point en toi non plus, maudit imposteur, maître des diables de la terre.

— Puisque tu fais le méchant, nous allons t'arrêter.

En même temps, on lui présente le Christ. La table se redresse aussitôt et se met en défense comme un hibou qui se renverse sur le dos. Nous la laissons se replacer sur les pieds, et nous l'interrogeons de nouveau.

— Par où veux-tu passer pour t'en aller ?

— Par mon chemin.

— Le connais-tu ton chemin ?

— Je le connais mieux que toi.

— Où iras-tu ?

— En enfer.

— Comment s'appelait ta mère sur la terre ?

— Je ne sais pas si j'en ai eu une. Je crois que la tienne et la mienne c'est la même. Nous sommes les deux frères.

— Je suis sûr que toute ta vie tu n'as été qu'un hypocrite, que tu t'es servi de la religion pour tromper les hommes.

— Cela ne te regarde pas. Tu n'as pas le pouvoir de le savoir. Tu ne le sauras jamais par ma langue.

— Tu as été si lâche tout à l'heure qu'on peut bien le croire.

— Je n'ai jamais été lâche à mon égard, tu m'as forcé à me maudire.

— Je veux que tu te maudisses encore une fois.

— Laisse-moi, ne me parle plus, je ne veux plus de ta conversation, ne me parle plus.

Nous étions tous extrêmement fatigués de cette conversation dia-

bolique. Je place le Christ sur la table, et j'ordonnai au démon de s'éloigner. Il avait manifesté un si grand désir de s'en aller que nous le croyions parti. On quitta un instant la table, et l'on y revint. Bientôt elle s'ébranla. Nous nous empressâmes au premier signe de demander à l'esprit qui il était.

— Je suis le même que j'étais tout à l'heure. C'est toujours moi, et tu auras beau me faire des menaces, je resterai toujours.

— Comment, tu as eu l'audace de revenir?

— Oui, je suis revenu, et tu ne me feras pas sortir de ma maison, c'est mon appartement, et je ne veux pas le quitter. Seulement ne me fais plus écrire par la jeune demoiselle, je ne peux plus la voir.

— Par qui donc veux-tu écrire?

— Par ta main, mon frère!

— Essaie, je te défie de faire remuer ma main.

Il essaya. Je sentis comme un courant froid dans mes doigts, mais il ne put les ébranler, quoique je ne fisse pas de résistance.

— Eh bien, tu vois, tu ne peux pas me faire écrire!... Il ne répondit rien. Je continuai : Pourquoi m'as-tu appelé ton frère?

— Parce que vous êtes tous mes frères et mes sœurs.

— Tu n'es revenu ici que pour nous contrarier?

— Non, c'est toi, esprit maudit, et la jeune fille qui m'avez contrarié dans mes écritures, dans les prônes bienfaisants que je vous ai faits.

— Puisque tu recommences tes insolences, tu vas être puni... En même temps, on lui jette de l'eau bénite. La table alors se précipite par bonds, elle se tord, elle trépigne, elle craque, on dirait qu'elle se disloque. Néanmoins après toutes les contorsions et lorsque l'on a essuyé l'eau bénite, le mauvais esprit nous répète avec la même effronterie, que nous avons beau faire qu'il ne s'en ira pas. Je m'adressai alors au bon esprit, et je lui demandai comment nous devons nous y prendre pour nous débarrasser du démon.

— Je vais vous en débarrasser moi-même, me répondit-il... Il écrivit aussitôt : « Esprit de malice, commence par te maudire. » A l'instant même, le mauvais esprit imprimant à la main dont il se servait une impulsion violente et saccadée, écrivit en caractères bouleversés : « Oh! maudis, il faut que je le dise, maudits mille fois, maudits soient les diables! »

— Eh bien, maudit démon, reprit le bon esprit, je te l'ordonne, sors de cette maison que tu appelles ton appartement.

Sur-le-champ, la table resta immobile et le mauvais esprit ne répondit plus à nos interrogations. Nous nous reposâmes pendant

quelque temps, et nous fûmes curieux ensuite de reprendre la table pour voir qui viendrait l'animer. Elle ne fut pas longtemps sans s'agiter.

— Quel esprit est présent? demandai-je.

— C'est une prédestinée, sœur de celui que vous venez d'interroger.

— Puisque vous êtes une prédestinée, dites-nous s'il faut suivre la loi de Dieu?

— Non, cela ne vaut rien.

Nous vîmes par cette réponse à qui nous nous adressions, mais néanmoins nous continuons.

— Pourquoi êtes-vous venue ici?

— Parce que je vous aime beaucoup, vous êtes tous mes frères et mes sœurs.

— Que voulez-vous de nous?

— Je viens vous inviter mes frères et mes sœurs à venir passer quelques instants avec moi.

— Vous paraissez aussi méchante que votre frère, nous vous chasserons comme lui.

— Je suis chez moi, vous ne pouvez pas me chasser, j'ai plus de droit à rester ici que vous; on dit toujours que le loup est maître dans son trou. Insolents que vous êtes, vous osez me chasser de chez moi! Vous êtes encore bien hardis.

— Quelle était votre condition sur la terre?

— Cela ne vous regarde pas.

— Quelle religion professiez-vous?

— Je n'ai jamais connu de religion, on ne m'en a jamais parlé.

— Avez-vous été baptisée?

— Non, ce sont mes parents qui m'ont donné mon nom.

— A quelle époque vivaient vos parents?

— Mes parents sont morts depuis 1636, et moi depuis 1752. Je m'enfuis de votre compagnie, ne pensez plus à moi.

Il paraît qu'elle nous avait dit vrai, car elle ne répondit plus rien à nos interrogations, quoiqu'elles fussent répétées... Cependant la table qui était aussi restée immobile, se mit tout à coup à tourner lestement. Le mauvais esprit était-il revenu? S'était-il transformé? C'est ce que nous voulûmes savoir. Voici ce que l'on répondit à nos questions : Êtes-vous un bon esprit?

— Non, je suis Satan.

— Pourquoi êtes-vous venu?

— Parce que vous m'avez fait venir. Vous avez désiré un esprit. Moi, je me suis présenté à vous.

- Que fait-on en enfer?
- On y travaille de son état comme sur la terre.
- Que font les réprouvés dans l'enfer?
- Ils brûlent tous les jours sans se consumer.
- Il faut donc bien prendre garde d'aller en enfer?
- Tâchez-y tant que vous pourrez, de ne pas y aller.
- Depuis combien de temps y êtes-vous?
- Depuis dix-huit ans.
- De quel pays étiez-vous?
- De Chamonon.
- Comment vous appeliez-vous?
- Je m'appelais Cornubert. Je vous le dis parce que tous mes parents sont morts.
- Pourquoi avez-vous été condamné à l'enfer?
- Parce que j'avais mené une triste vie. Je volais tout ce que je pouvais attraper.
- Avez-vous tué?
- Non, jamais.
- Avez-vous été en prison sur la terre?
- Oui.
- Vous êtes-vous repenti en mourant (1)?
- Oui, mais il n'était plus temps.
- Avez-vous besoin de prières?
- Non, plus de prières, je ne peux plus sortir d'ici.
- Voulez-vous du mal aux hommes?
- Non, je ne veux pas les tenter.
- Que faut-il faire pour ne pas aller où vous êtes?
- Tâchez de ne pas manquer les offices, de les manquer le moins que vous pourrez.
- Souffrez-vous beaucoup?
- Oui, les feux qui me brûlent sans me consumer.
- Quel effet vous produit la privation de Dieu?
- Le plus triste que vous puissiez vous imaginer.
- Est-ce le plus cruel de vos tourments?
- Oui, il me fait souffrir plus que tous les autres.
- Aimez-vous toujours Dieu (2)?

(1) Nous ferons observer l'in vraisemblance et la contradiction de cette réponse. Le pécheur qui meurt avec le repentir sincère de ses fautes ne va pas en enfer.

(2) Les réprouvés n'aiment pas Dieu, ils le haïssent. L'amour de Dieu n'entre pas dans l'enfer. Le démon ne cesse jamais d'être l'esprit de haine, de mensonge et d'erreur.

— Oui, je l'aime toujours. Il ne m'a jamais fait de mal ; il ne m'a jamais fait que du bien.

— Voulez-vous qu'on place le Christ sur la table ?

— Je le voudrais bien, mais je n'aurais pas la force de le porter.

— Quel est le démon qui est venu le premier ici ?

— Il est parti malgré lui d'ici, mais vous l'avez trop contrarié.

— Aime-t-il Dieu et les hommes celui-là ?

— Oh ! non, il les déteste. S'il le pouvait, il ferait du mal.

— Voulez-vous le maudire ?

— Oui, maudit soit le diable.

— N'avez-vous pas peur qu'il vous tourmente pour l'avoir maudit ?

— Je crois qu'il ne m'entend pas.

— Devons-nous vous chasser d'ici ?

— Oui, je n'ai pas le droit de rester chez vous, je ne mérite que vos châtimens, chassez-moi.

— Par quel moyen pouvons-nous vous chasser ?

— Par le Christ, par le chapelet, par l'eau bénite et les prières.

— Eh bien ! allez-vous-en ?

— Non, je vous aime bien, je ne bougerai pas d'ici, jamais vous ne me ferez partir.

— Vous êtes donc méchant ?

— Oui, je suis méchant.

— Alors nous ne voulons plus communiquer avec vous, et nous allons vous clore la bouche.

On plaça le Christ sur la table, et le démon ne put plus faire aucun signe. Nous fîmes l'épreuve de mettre les mains sur la table en y laissant le Christ. Bientôt il y revint un autre esprit. Celui-là nous dit qu'il était bon, qu'il s'appelait Fernand, comte de Carthage. Nous lui adressâmes peu de questions parce que la soirée était déjà avancée. Nous voulûmes cependant avoir un mot de notre premier esprit, de M^{me} X, qui n'abandonnait jamais les doigts de notre jeune fille. Elle nous parla avec sa bonté accoutumée pour nous dédommager, disait-elle, de l'ennui que nous avait causé le mauvais esprit. Elle termina par ces mots : « Bonsoir, chers amis, bonsoir, je ferai en sorte que personne n'ait peur cette nuit, et que ce que vous avez vu vous soit utile. Mes amis, suivez les commandemens de Dieu et de l'Eglise. Qu'on ne danse pas. Je vous renouvelle ces recommandations afin de vous affermir, car je sais que vous voyez la différence qu'il y a entre les bons esprits et les mauvais. Vous

ferez la prière accoutumée. Adieu, priez, priez beaucoup ! Votre amie qui veille sur vous, M^{me} X. »

Nous nous séparâmes plus émus encore que les autres soirs. L'apparition du démon, son langage, sa méchanceté, ses révélations avaient jeté dans presque toutes les personnes présentes, je ne sais quelle étrange tristesse inconnue jusqu'alors. Nul de nous néanmoins n'éprouva le moindre accident.

Telles sont les expériences que nous avons tentées jusqu'ici. Elles nous ont révélé des faits assez extraordinaires pour que nous crussions devoir les faire connaître. Nous ne les accompagnons d'aucun commentaire. Chacun portera le jugement qu'il voudra. Nous répéterons seulement *que nous avons été le narrateur exact de ce que nous avons vu, de ce que plus de cent personnes ont vu comme nous et qu'elles affirmeraient au besoin de leur témoignage*. Nous ajoutons de plus *que tous les faits énoncés dans notre écrit pouvaient être reproduits à toute heure, quelque étonnants qu'ils paraissent et autant que l'auraient voulu ceux qui désiraient assister à ces expériences*.

Résumé.

Les tables tournent, frappent, écrivent. Elles tournent à droite, à gauche, dans tous les sens, selon l'ordre de la volonté ; elles frappent avec intelligence un nombre de coups déterminé ; elles marquent leurs sentiments en ondulant, en bondissant, en trépignant, en frémissant. Par l'écriture, elles entretiennent une conversation aussi facilement qu'un sourd-muet sur le papier. Bientôt elles sont tellement maîtresse de la main de leur secrétaire, qu'elles écrivent spontanément et disent, à tout propos, leur mot, leur réflexion, comme une personne présente. Les esprits qu'elles animent se disent bons ou mauvais. Les premiers se disent des âmes du purgatoire, ou des âmes qui occupent les places inférieures dans le royaume de Dieu. Les grands élus de Dieu n'apparaissent pas. Les soi-disant bons esprits prétendent écrire sous la dictée des saints qui ne sont pas trop élevés en gloire et donner des nouvelles des âmes du purgatoire. Ils prétendent avoir reçu de Dieu une mission de miséricorde pour convertir les âmes et les faire croire à l'autre vie. Leur langage est constamment prudent, pieux. Ils ne savent pas tout néanmoins ; ils ne sont pas

infinis, ils ne voient que ce que Dieu veut, ils peuvent se tromper, ils l'avouent (1).

Les mauvais esprits paraissent avoir moins de force que les soi-disant bons. Ils frappent et écrivent souvent avec répugnance. Leur langage est détestable. Si, dans le commencement, ils cherchent à tromper, bientôt ils se démasquent. Tandis que les bons esprits vénèrent les images saintes, eux les redoutent et les fuient. Elles n'empêchent pas le mouvement des prétendus bons esprits, elles arrêtent tout court les mauvais. En ayant soin de mettre un Christ sur la table que l'on veut faire tourner, le mauvais esprit n'y viendra jamais.

Que conclure de tout cela?

Aux premiers âges du monde, les hommes étaient en relations constantes avec les bons ou les mauvais esprits. Plus tard ces relations diminuent, mais l'Écriture, à toutes les pages, atteste leur perpétuité. L'Évangile parle également sans cesse d'anges et de démons qui interviennent dans les affaires humaines. Jésus-Christ nous dit qu'il pouvait appeler à son aide des légions d'anges. Dans tous les siècles de foi, les esprits jouent un grand rôle dans le monde. Dans nos siècles d'incrédulité, on regardait comme chimérique l'existence des esprits et du monde surnaturel. Dans son temps, M. Guizot lui-même s'en plaignait.

Dieu veut-il par pitié pour nos jours troublés, détruire cette erreur funeste?... C'est aux gardiens de la vérité morale à nous en instruire par une décision infaillible. Attendons leur jugement.

La Revue du Monde Invisible, dirigée avec tant de science par notre vénéré Mgr Méric, sera d'un grand secours pour éclairer et tirer ce qu'il y a de bon à prendre dans tous ces faits étranges, guider et amener à reconnaître qu'en dehors de la sainte Église catholique apostolique et romaine, on ne peut que s'égarer et s'éloigner du vrai chemin.

D^r DE MAICHE.

Oiselay-par-Gy (Haute-Saône).

(1) 1° Le démon se transforme en ange de lumière pour nous tromper plus sûrement; 2° c'est toujours lui, et non les bons anges, qui répond par les tables frappantes, quand ce phénomène n'est pas l'œuvre de la supercherie et de l'hallucination; 3° l'Église a défendu en tout temps, et récemment, par une décision du saint Office que nous avons publiée, de consulter les esprits; elle condamne ces superstitions dangereuses.

E. M.

Dernières réflexions.

Le docteur dont nous venons de publier les communications intéressantes est un médecin de valeur, un catholique sincère, un esprit sage et équilibré. Nous pouvons croire à la véracité de son témoignage. Le cardinal Gousset a vu comme lui et avec lui, plusieurs fois.

On ne peut donc invoquer ici, ni l'hallucination, ni la suggestion, ni la superstition naïve, ni le charlatanisme et le désir de s'amuser aux dépens du public.

Les expériences ont été sérieuses, conduites avec intelligence, pratiquées en présence de nombreux témoins et sanctionnées par l'autorité d'un homme compétent.

Nous dirons aux rationalistes : Donc, il existe une autre vie, il existe des esprits, il s'établit quelquefois des communications entre eux et nous. Si vous niez ces conclusions, il faut nier aussi toute certitude historique.

Si l'on nous oppose un témoignage contraire et *posthume* de Home, nous répondrons : ce témoignage est *apocryphe*, et nous refusons absolument d'y croire.

Aussi bien que vaudrait ce témoignage en présence de ce fait capital : 1° L'enseignement catholique, le consentement unanime des théologiens, l'histoire ecclésiastique et notre hagiographie établissent l'existence des bons et des mauvais anges et leurs *relations sensibles* avec l'humanité.

2° Des milliers de témoins et d'expérimentateurs, et parmi eux, des savants de grande valeur dont les noms sont connus, Crookes, Wallace, Lodge, Aksakoff, etc., des physiciens, des chimistes, des mathématiciens, d'accord avec la foule, affirment et constatent tous les jours, la réalité de ces communications entre les deux mondes et confirment ainsi l'enseignement chrétien. Peut-on accuser ces milliers et ces milliers de témoins d'hallucination, d'auto-suggestion, de charlatanisme et de folie ? — De quel côté se trouverait la folie de l'orgueil ?

Soyons prudents ; ne croyons pas légèrement tout ce qu'on raconte : faisons la part de la névrose et de la suggestion ; ne soyons ni *crédules* ni *incrédules*. Mais la négation obstinée et systématique est un fléau. Sachons-nous en défendre.

Aujourd'hui, les spirites, les hermétistes, les théosophes, les magnétiseurs disposent en France et à l'étranger de plus de soixante revues ou journaux d'une sérieuse importance. Nous retrouvons invariablement dans ces périodiques, sous des formes diverses, les mêmes faits que le Dr de Maiche vient de nous exposer.

Que l'on soit divisé sur l'interprétation et l'explication de ces faits,

j'estime que c'est naturel, et ce noble souci de la vérité n'est pas pour nous déplaire.

Mais, que l'on nie des faits qui se produisent à tous les moments de la durée, sur tous les points de l'espace, avec une intensité inégale ; des faits attestés par tant de témoins dont la bonne foi nous paraît certaine, dans le plus grand nombre de cas, c'est pour nous un problème psychique difficile à résoudre.

Rien n'est plus funeste à la science que l'assurance vaniteuse et les négations de certains esprits, victimes du respect humain ou de l'orgueil.

Élie MÉRIC.



L'HYPNOTISME N'EST PAS DIABOLIQUE

Depuis que l'école de Nancy et celle de la Salpêtrière ont, par la voix des professeurs les plus autorisés, affirmé la réalité des phénomènes de l'hypnotisme, la curiosité publique s'y est vivement intéressée, et sans attendre qu'une étude plus approfondie des faits ait permis aux médecins, aux théologiens et aux philosophes de se prononcer sur leur nature, bien des affirmations ont été formulées un peu trop *à priori*.

Comme toutes les fois qu'un phénomène revêt les apparences du merveilleux, certains n'ont pas hésité à déclarer que ces phénomènes ne pouvaient être que diaboliques, que l'hypnotisme et le magnétisme étaient connexes du spiritisme, et qu'une même cause mettait les tables en mouvement et plongeait les gens dans l'inertie léthargique.

Les matérialistes au contraire ont considéré comme un triomphe pour leurs doctrines, la constatation scientifique de ces faits. La conscience et la volonté rentraient dans le mécanisme des vibrations complexes qui constituent le mouvement universel.

De leur côté, bien des philosophes spiritualistes, tout en rejetant l'hypothèse d'une manifestation diabolique, et les conclusions des matérialistes, se sont demandés ce que devenait notre libre arbitre en face du coup terrible que ces faits paraissaient lui porter. C'est à ce moment que, comme beaucoup d'autres médecins, après avoir lu les travaux de nos maîtres, j'ai employé les mêmes méthodes qu'eux dans la cure de certaines maladies, et dans le soulagement d'états morbides très variés. J'ai obtenu les mêmes résultats.

Pour tous, qu'ils soient de l'école de Nancy ou de Paris, l'hypnotisme ne paraît être que le magnétisme débarrassé de ces accessoires que les disciples de Mesmer considéraient comme de la plus haute importance pour la production des phénomènes de léthargie, de catalepsie et de somnambulisme (réserve faite de la question d'un fluide humain extériorisable), avec cette seule différence qu'à la Salpêtrière ils regardent comme seuls susceptibles de tomber en sommeil les hystériques, et un certain nombre de déséquilibrés du

système nerveux, tandis que pour l'école de Nancy, l'hypnose est un phénomène de simple suggestion qui peut aussi bien s'obtenir chez la grande majorité des gens ne présentant aucune tare de déséquilibre nerveuse.

Un fait très important à retenir, c'est qu'aucun de ceux de nos maîtres qui se sont le plus occupés de l'hypnose, et bien qu'un certain nombre d'entre eux aient expérimenté sur plusieurs milliers de sujets, aucun n'a pu constater un seul cas de clairvoyance, de vue à distance, de suggestion mentale.

N'est-on pas dès lors en droit de se tenir sur une grande réserve en face des phénomènes de ce genre que certains artistes produisent dans des séances publiques, et qu'il est impossible de soumettre à un contrôle sérieux auquel ces artistes ne se prêteraient pas dans la crainte bien compréhensible que l'attrait de leurs spectacles ne disparaisse devant la révélation de certaines manières de faire du merveilleux. Ils ne travaillent en effet qu'en vue de la recette et non de la science.

« Le seul merveilleux, me disait un jour un de ces artistes les plus remarquables, est tout entier dans notre adresse. »

Aux hommes de science qui affirment avoir obtenu de leur sujet endormi des phénomènes semblables, nous demanderons de bien vouloir renouveler leurs expériences en se plaçant dans des conditions telles que ni leur bonne foi, ni la nôtre ne puisse être le jouet de quelque supercherie.

Je ne parlerai donc ici que des faits bien acquis à la science, et à ceux qui se demandent si l'hypnotisme n'est pas diabolique, je dirai que rien dans les méthodes employées par les médecins, ni dans les résultats obtenus ne laisse place à l'hypothèse d'une intervention surnaturelle. J'espère du reste que la lecture de cet article dissipera leurs craintes à ce sujet en leur montrant la suggestion hypnotique telle que les médecins la pratiquent.

Tout dépend en effet des conditions individuelles dans lesquelles se trouvent l'hypnotiseur et son sujet, et les mêmes phénomènes se reproduisent chaque fois que l'un et l'autre se retrouvent dans ces mêmes conditions.

En un mot, l'hypnose telle que les expériences vraiment scientifiques nous l'ont révélée, est à la fois du ressort de la psychologie et de la physiologie, mais n'a rien à voir avec le monde des esprits.

Aux matérialistes, il nous suffit de répondre que tant qu'ils ne nous auront pas prouvé l'existence de centres psychiques dans le cerveau, nous continuerons à n'y voir que des centres sensibles et

moteurs, tel que nous l'enseigne en particulier un physiologiste des plus distingués, et non clérical cependant, le professeur Laborde.

Quant à la question du libre arbitre et de l'atteinte que semblent lui porter les phénomènes de l'hypnose, nous ne pouvons le nier. La suggestion hypnotique a sur certains sujets une telle puissance que la place qui reste au libre arbitre paraît réellement très restreinte.

Mais est-ce un fait bien nouveau, et avant que l'influence hypnotique fût connue des philosophes, ignoraient-ils dans quelles étroites limites se meut le libre arbitre de bien des gens? La classe des impulsifs en contient terriblement de ces individus à responsabilité des plus restreintes. Que de gens à culture intellectuelle remarquable ont négligé à ce point l'exercice de leur volonté qu'ils sont le jouet de leur sensibilité comme tant d'autres de leur imagination. Si la suggestion hypnotique peut entraver le libre exercice de notre jugement et de notre volonté, sachons bien qu'elle peut de même leur rendre leur indépendance, car la suggestion hypnotique n'est pas la seule; à l'état de veille, des suggestions nous enveloppent de toutes natures et de tous côtés. Sans cesse elles modifient notre manière de voir, de juger. Aussi, loin d'être indépendants, et en pleine possession de nous-mêmes, nous ne sommes bien souvent que le reflet des idées courantes de notre époque, de notre famille, du milieu dans lequel nous vivons.

Seulement la suggestion à l'état de sommeil est une des plus puissantes que nous puissions recevoir.

L'hypnose en effet, impressionne profondément la vie sensitivo-motrice, elle agit sur les sens, la mémoire, l'imagination, les paralyse, les exalte, et pénétrant jusqu'au système nerveux de la vie végétative, elle modifie le mode de fonctionnement de l'organisme tout entier; aucune partie du système nerveux ne paraît réfractaire à l'influence hypnotique. Or, le système nerveux est l'instrument de l'âme, le seul à l'aide duquel elle prend connaissance du monde extérieur et s'y manifeste. Il est aisé de comprendre quel retentissement a forcément sur ses manifestations, sur nos jugements, sur nos décisions, cette puissante action de l'hypnose sur le système nerveux.

Les dangers de l'hypnotisme sont évidents, aussi pendant qu'en France le ministre de la guerre défendait ces pratiques dans l'armée, le gouvernement belge les interdisait sur la scène publique.

Mais on peut comparer l'hypnotisme à ces poisons qui dangereux entre des mains inexpérimentées, sont d'un si puissant secours entre

celles des médecins pour lutter contre les maladies et les souffrances. C'est pourquoi ceux d'entre eux qui se sont intéressés à l'étude de l'hypnose, n'ont pas hésité à la faire entrer dans leur thérapeutique, en mettant dans son emploi la même prudence que dans celui des poisons en question. Et grâce à cette méthode, ils ont pu triompher sans médication de névralgies de causes très diverses, de contractures, de paralysies. Je citais dernièrement la disparition définitive dès la première séance, d'un tic fort désagréable chez une jeune fille qui en souffrait depuis une dizaine d'années. Il y a quelques années, en trois séances, j'ai guéri une autre jeune fille d'une blépharoptose (abaissement permanent de la paupière supérieure). Elle en était incommodée depuis plusieurs mois, et la question d'une opération était agitée. La guérison est restée définitive.

Je me souviendrai toujours d'une dame de soixante-cinq ans, frappée de congestion cérébrale, avec hémiplegie gauche. Malgré un mieux général, trois mois après, elle était à peu près aussi paralysée que le premier jour. C'est alors qu'elle me fit appeler parce qu'on lui avait dit que je guérissais les paralytiques. Le succès fut remarquable, elle put dès la première séance, se lever et marcher.

Néanmoins je n'arrivai pas à une guérison complète. Pourquoi? Bernheim, dans une de ses leçons, en donne une explication qui doit être la vraie. Au foyer apoplectique, des cellules avaient été détruites, le mal était sans remède, mais les cellules environnantes quoique saines, étaient restées comme frappées de torpeur. Par la suggestion, je pus rétablir le courant nerveux dans ces cellules, les remettre en activité. De là cette surprenante amélioration non suivie d'une complète guérison.

A la Société d'hypnologie, j'ai donné avec tous ses détails, l'observation d'un accouchement fait sans douleur à l'état de veille après avoir supprimé la sensibilité de la parturiente par suggestion en état hypnotique.

J'ai arrêté des hémorragies, j'ai fait paraître à date fixe le flux menstruel; en une séance, j'ai supprimé une surdité survenue un mois auparavant à la suite d'un refroidissement. Souvent par la suggestion, j'ai réveillé l'appétit; j'ai guéri dernièrement une malade atteinte de bruits intestinaux continus et tellement forts qu'on savait toujours où elle était dans la maison; ces bruits persistaient la nuit pendant le sommeil, et empêchaient celui d'une voisine de lit.

Comme je l'ai dit plus haut, ces faits personnels ne diffèrent pas de ceux des autres praticiens, et de ceux qui abondent dans les publications sur ce sujet, si ce n'est par l'originalité que chacun de

nous peut y apporter, qu'il y apporte forcément. Tous ces faits nous prouvent que la suggestion hypnotique a bien réellement une très puissante influence modificatrice sur le système nerveux, et par suite sur tous nos organes, sur toutes nos fonctions. Ils nous prouvent enfin que la suggestion hypnotique par son action sur l'instrument de l'âme, réagit sur les opérations de celle-ci, sur ses perceptions, ses manifestations, par voie indirecte, il est vrai, mais d'une façon certaine.

En voici un exemple :

Un homme, jeune encore, avait succombé à la tuberculose après plusieurs mois de lutte désespérée pour triompher du mal, et après des crises très douloureuses pendant les dernières semaines. Sa femme d'une constitution robuste en apparence, n'avait pas ménagé sa peine pendant cette longue maladie. Peu après la mort de son mari, elle ressentit les premières atteintes du mal cruel, et il fut impossible de l'illusionner longtemps sur le sort qui l'attendait. L'épouvante s'empara d'elle à mesure que le mal augmenta, et toutes les phases de la maladie de son mari, phases qu'elle avait suivies avec tant de sollicitude, se dressèrent devant son esprit comme d'effrayants fantômes. Traverser ces mêmes phases, mourir dans les mêmes atroces douleurs la terrifiait. A ces angoisses s'ajoutait la pensée de sa fillette, qui allait rester orpheline. Quoique bien instruite de sa religion, qu'elle pratiquait du reste, un cri de murmure s'échappait souvent de ses lèvres. Le jour, elle s'efforçait de se distraire, mais la nuit, dans les moments si fréquents d'insomnie, la triste réalité se montrait dans toute sa cruauté; et si le sommeil venait, d'horribles cauchemars le troublaient. Je ne pouvais enrayer le mal, je ne pouvais que soulager ses souffrances physiques à l'aide de médicaments.

Mais comment adoucir ses souffrances morales? Les pratiques religieuses, les causeries avec son curé qui de temps en temps la venait voir, lui faisaient certainement du bien, mais son état moral restait, malgré tout, pitoyable. Je me décidai à l'hypnotiser.

Dès les premières séances, elle présenta les apparences d'un bon sommeil, et mes suggestions réussirent de la façon la plus encourageante.

Je chassai de son sommeil les cauchemars, m'efforçant de les remplacer par les rêves les plus doux, et je laissai le moins d'activité possible à son imagination à l'état de veille. C'est ainsi que peu à peu j'eus le bonheur de modifier tellement son état moral, en même temps que j'adoucissais ses souffrances physiques, qu'après un pre-

mier calme non peut-être exempt d'une certaine espérance, elle passa peu à peu dans le calme de la résignation, du sacrifice accepté, et cela dura jusqu'à sa mort. Quand j'étais plusieurs jours sans la soumettre à l'hypnotisme, elle me disait : « Redonnez-moi du courage, de la résignation, je me sens agitée, tourmentée. »

Un soir, je la quittai en lui disant : à demain. Elle me répondit : « Je doute que vous me retrouviez vivante. Du reste, je suis prête, j'ai reçu ce matin les derniers sacrements. » — « Si, repris-je, demain vous serez encore vivante, quand je viendrai.

Je comptais revenir le lendemain matin, et en parlant ainsi, sachant combien mes suggestions se réalisaient bien chez elle, j'avais vraiment la conviction de la retrouver vivante. Le lendemain, il me fut impossible de la voir dans la matinée, et ce n'est qu'à neuf heures du soir, que j'arrivai à sa demeure.

Elle vivait encore. « Vous aviez raison, me dit-elle entre plusieurs étouffements, je suis encore vivante, mais c'est fini, je suis au bout de toutes mes forces. » Et sa tête s'inclina vers la poitrine de sa mère qui la soutenait, et son pouls déjà très faible, s'éteignit sous mes doigts.

Ah ! si dans son dur labeur de chaque jour, le médecin est soutenu par la pensée qu'il peut presque toujours soulager les souffrances physiques des malades même quand il ne peut les guérir, combien il est heureux, quand il peut soulager en même temps ses souffrances morales. Or, l'exemple que je viens de citer nous dispense de longs développements au sujet des bienfaits de la suggestion hypnotique dans des cas aussi malheureux. Il nous montre tout le parti que le médecin peut tirer des pratiques hypnotiques, dans ce que l'on appelle les maladies de l'esprit, qui toutes sont la conséquence du mauvais fonctionnement du système nerveux et en particulier du système cérébro-spinal.

A cette catégorie de maladies appartiennent non seulement l'hystérie, mais aussi toute la classe des déséquilibrés fonctionnels, quelle qu'en soit la cause. Je ne parle pas des déséquilibrés organiques sur lesquels la suggestion hypnotique reste aussi impuissante que les autres modes de traitement.

Et sans vouloir traiter dans cet article la question de l'hypnotisme en pédagogie, j'ajouterai : que de fois, en débarrassant mes malades de souffrances physiques, j'ai pu agir assez profondément sur leur moral pour les corriger de certains défauts.

En voici un exemple par lequel je terminerai cet article.

Une jeune fille fut confiée à mes soins après avoir séjourné dans plusieurs hôpitaux sans amélioration de son état morbide.

Depuis bien des mois, elle souffrait d'une boiterie paraissant venir de la hanche gauche, et qui se compliquait de crises excessivement douloureuses siégeant du même côté dans le bas ventre. Les douleurs étaient presque continues avec exacerbation peut-être à l'époque mensuelle qui se fait cependant normalement.

Soignée d'abord à la Charité, elle fut envoyée à Bicêtre d'où les parents la retirèrent parce qu'il était question de l'opérer.

Ils n'ont pu me donner de plus amples renseignements.

A ma première visite, je constatai que la malade étant couchée, la cuisse restait légèrement ramenée vers le bas ventre, en chien de fusil comme on dit dans la coxalgie. Cependant son articulation coxo-fémorale n'était ni empâtée, ni douloureuse.

Dans le pli de l'aîne, on sentait une grosseur, très sensible à la pression, non ganglionnaire, moins profonde que l'ovaire, je pensai à une contracture partielle des muscles abdominaux transverses. C'était une nerveuse, et la première indication thérapeutique me parut devoir être la suggestion hypnotique.

La première séance ne donna qu'un sommeil léger, mais une certaine amélioration consécutive des symptômes.

Aux séances suivantes, le sommeil fut profond, les suggestions furent acceptées remarquablement, et le mieux se fit si rapidement qu'un mois après la malade allait tout à fait bien physiquement.

Mais elle était insolente, menteuse, désordonnée et malpropre.

J'essayai de corriger tous ces défauts, et j'y réussis peu à peu, mais si bien qu'aujourd'hui, après deux ans, non seulement ses malaises physiques n'ont pas reparu, mais ses parents n'ont plus à lui faire aucun reproche au point de vue du caractère et de la bonne tenue. Je m'arrête ici, laissant le lecteur bien convaincu, je l'espère, que l'hypnotisme n'est pas diabolique et peut rendre les plus précieux services.

D^r LE MESNANT DES CHESNAIS,
de Ville-d'Avray.

UN MÉDIUM POLITIQUE

A SAINT-PÉTERSBOURG

(Suite et fin)



Tous les conseils donnés par les esprits furent suivis strictement. L'empereur dut promettre de ne plus faire transporter en Sibérie d'autres voleurs que ceux qui étaient en même temps des meurtriers avérés. La peine infligée aux jeunes gens, aux étudiants nihilistes surtout, consista dans leur internement à l'école militaire. « C'est par de telles mesures de douceur, dirent les esprits, que vous susciterez la réconciliation et que vous vous créerez des corps d'officiers intelligents. »

Le médium était aussi admis aux séances du ministère; tous les ministres devaient jurer solennellement de ne jamais parler de lui, sous peine de *déportation en Sibérie*.

Quant au médium lui-même, son esprit protecteur lui interdisait d'accepter aucune décoration ou titre, ni aucune somme d'argent autre que le salaire qui lui était dû pour son entretien; mais il était logé dans le palais impérial, il avait à sa disposition voiture et chevaux des écuries impériales et une carte d'entrée pour toutes les institutions publiques.

Je n'ai pas le droit de divulguer tout ce que j'ai appris du médium, mais je l'ai consigné dans un manuscrit. Qu'il me suffise de dire que son magnétiseur, Frédéric Münster, que j'ai déjà nommé, qui vint une fois à Saint-Pétersbourg rendre visite à son vieux père malade, m'écrivait le 15 avril 1883 : « Dabot, le gardien du médium, fait miracle sur miracle et s'il continue, il arrivera à de brillants résultats. Je suis heureux d'avoir pu le constater de mes yeux et de mes oreilles. »

La cérémonie du couronnement impérial (8 mai 1883) dont les journaux annonçaient les brillants préparatifs, ne put s'accomplir que grâce à l'étonnante révélation du médium, qui fit découvrir quatre-vingt-sept caisses, avec adresse spéciale, déclarées : « Verre-

rie de la Nouvelle-Orléans », qui étaient entreposées à Moscou. « Ces caisses, dirent les esprits, sont remplies de petites coques plates en verre, enduites à la surface d'une préparation chimique. Aussitôt qu'elles seraient lancées sur la foule, elles feraient explosion et causeraient beaucoup de mal. » L'enquête démontra le bien fondé de cet avis, et cette découverte jeta dans la consternation les nihilistes. Un grand nombre d'entre eux considérés comme traîtres, furent mis à mort par leurs confédérés.

Les circonstances paraissant alors tout à fait favorables, on procéda au couronnement qui se passa fort bien.

A cette occasion, je voudrais poser une question : « Lors du couronnement de Nicolas II, le 30 mai 1896, le sort exigeait-il la mort d'une si grande foule d'hommes, comme cela arrive souvent dans des fêtes de ce genre? On dit qu'il y eut trois mille six cents personnes tuées et dix-huit cent blessées sur la plaine de Chadinsky. La destinée est inexorable! En 1883, les esprits avaient ordonné, par l'intermédiaire du médium, afin d'éviter une trop grande agglomération de la foule, de faire constamment circuler à travers la plaine de Chadinsky, non seulement les distributeurs de vivres et de boissons (des Allemands pour la plupart) mais en outre quatre corps de musique militaire. Pourquoi une mesure semblable ne fut-elle pas prise en 1896? »

Le médium dut accompagner le czar et la czarine à Moscou. En route, il tomba en transe, et ce qu'il dit alors devait être bien sérieux, car, quand il revint à son état normal, il trouva leurs Majestés toutes deux en pleurs.

Durant toutes ces fêtes, le médium eut à rester auprès du czar. Lorsqu'elles furent terminées : « Eh bien! cher ami, lui dit-il, que désirez-vous pour vous-même? » Voici ce que le médium m'a raconté plus tard à ce sujet : « Il me sembla qu'une grande main se posait sur ma bouche, et je fus forcé de répondre : Majesté, je n'ai pas de désir. » Cette réponse surprit le czar qui fit toutefois porter ses honoraires mensuels de cent roubles à deux cents. Il se dépensa alors des sommes folles. Ainsi on annula : quarante-huit millions de roubles dus pour des taxes arriérées; vingt et un millions pour exemption de service militaire; quatorze millions pour divers autres comptes arriérés, passeports, contributions foncières, taxes pour décorations et treize millions de capitation.

Je n'osois parler pour le moment ni des services politiques rendus par le médium, ni de sa participation dans un conflit avec l'Angleterre, qu'il aida à aplanir; ni de ses conversations avec le plus

grand homme d'État de l'Allemagne (dont le fils fut délégué auprès de l'ambassadeur d'Allemagne avec mission de surveiller le médium); ni de ses révélations politiques et de ses avis, ni enfin de la découverte de la principale presse des nihilistes dans la cave de l'Institut impérial de jeunes demoiselles à Varsovie (le czar ne voulait d'abord absolument pas y croire); ni de bien autres choses.

Ce que je peux dire, cependant, c'est que le médium avait en haute estime aussi bien l'empereur Alexandre III que S. M. l'impératrice; il les tenait pour d'excellents cœurs, pleins de sentiments d'humanité, faisant excellent ménage et tout dévoués au bien de la nation russe. Bien des fois le czar (ainsi que son père Alexandre II) fut tenté d'octroyer à ses sujets une constitution et un parlement, mais les esprits lui dirent, par le médium, qu'à ce moment une telle mesure entraînerait de grandes calamités: « Enseignez d'abord au peuple, dirent-ils, à lire et à écrire, et mettez des bornes à la corruption et aux fraudes de vos commissaires. » Il aurait été criminel de donner le droit de vote à des populations ignorantes, de même que ce fut une grave erreur de supprimer d'un coup le servage au lieu de procéder à l'introduction de la liberté avec une sage lenteur.

Le médium était aussi très apprécié comme guérisseur magnétique et clairvoyant. Il en donna des preuves convaincantes dans des cas où les professeurs ne voyaient comme dernière ressource que des opérations à faire et où la science chirurgicale se trouvait en défaut. Il lui arriva d'être poursuivi comme charlatan; mais il présenta en riant son assignation au ministre (Worenjon Daschkon) qui, sans plus de façon, télégraphia immédiatement pour arrêter les poursuites; un grand nombre de professeurs et de docteurs qui étaient intéressés dans la question en furent profondément vexés. Quant au médium, il en avait assez de la politique et désirait rentrer dans son pays pour y faire du bien en qualité de médium guérisseur.

Le czar ne se crut jamais obligé à faire un présent au médium. Henry ne recevait rien de plus qu'un bel appartement pour ses nuits sans sommeil et pour les longues séances épuisantes qui se prolongeaient trois et quatre heures durant. Il possédait néanmoins la confiance d'Alexandre III qui l'appela un jour « son seul véritable ami sur la terre ». Cette position du médium avait cela de bon qu'il pouvait quitter l'empereur sans lui avoir des obligations. Les esprits lui dirent qu'il n'était pas convenable de le conduire comme un enfant; car le czar savait maintenant quels étaient ses devoirs politiques, et il devait agir sous sa propre responsabilité.

« Mais, dirent les esprits, votre bonne volonté à nous servir nous a valu le pouvoir de guérir; allez et faites-en bon usage. »

Pendant trois années consécutives, Alexandre III reçut des esprits les meilleurs conseils. Le pouvoir des nihilistes était écrasé: la cérémonie du couronnement s'était passée sans le moindre accroc; une guerre en Afghanistan avec l'Angleterre avait été évitée, et la Russie en avait retiré un bénéfice, par l'occupation de Merv; de précieuses recommandations avaient aussi été données au sujet des affaires danubiennes. En outre, le czar avait reçu bien des preuves de la vérité du spiritualisme moderne, mais malgré tous ses sentiments affectueux, il ne témoignait pas de reconnaissance.

L'éminent chancelier allemand dit un jour à ce médium: « Si, avec tous les témoignages auxquels vous pouvez en appeler, vous vouliez publier ce que vous avez fait, vous jetteriez le trouble dans toute l'Europe politique. »

Le 20 mars 1886, les parents du médium recevaient l'heureuse nouvelle du retour de leur fils et de sa femme. La famille fut alors réunie, et tout marcha bien pour le moment. Les cures étaient parfois merveilleuses. Au nombre de ses patients, se trouvait un jeune Anglais dont le cerveau était attaqué et que les docteurs avaient déclaré incurable. Ayant été guéri en peu de mois, sa mère engagea le médium à se rendre en Angleterre, disant qu'il pourrait y gagner autant de livres sterling qu'il gagnait alors de marks. S'étant malheureusement laissé séduire, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait fait une sottise. Il vint alors s'établir à Wiesbaden, mais ses succès pécuniaires y furent des plus médiocres. De là, il fut appelé comme guérisseur dans l'établissement sanitaire naturel de Bill, près Dresde, où il eut passablement du succès soit sous le rapport des cures, soit au point de vue financier. Mais là encore il eut le tort d'écouter les conseils d'une dame qui l'engageait à venir s'établir à Dresde, disant qu'il y gagnerait davantage. Il vint ensuite pratiquer à Gorkitz et finalement à Ellern, près Rheinsbollen, en Prusse rhénane. Atteint dès lors d'une maladie mentale incurable, il a été dernièrement ramené à son vieux père âgé de soixante-seize ans, et c'est dans une maison de santé que va se terminer cette existence si active et si féconde en œuvres merveilleuses.

Les exemples de médiums dont la carrière se termine ainsi d'une façon lamentable, ne sont, hélas! pas rares. Je me souviens d'avoir lu dans le *Banner of Light* une réponse à la question suivante: « Comment se fait-il que de bons médiums soient abandonnés par leurs esprits protecteurs et deviennent incapables de poursuivre

leur œuvre médianimique? » Voici ce qui fut répondu du monde des esprits : « Il arrive parfois qu'un médium, dont le contrôle est facile, tombe sous l'influence de mauvais esprits; mais de tels cas ne se produisent qu'en conformité de cette loi naturelle : les semblables attirent les semblables. » Si, dans ces circonstances, l'intelligence du médium n'est pas de force à suivre les directions de son for intérieur ou de sa conscience, le corps est entraîné à sa perte. La seule chance de salut, dans des cas de ce genre, c'est de ramener à soi de bons esprits par la pureté de la vie, par un repentir sincère et par de saintes prières, afin de rendre à l'âme sa pureté et de se remettre sous l'influence d'esprits élevés.

Le médium dont je viens de vous parler n'a pas eu l'énergie voulue. C'est il y a trois mois qu'il m'a été ramené dans un état de démence fort avancé, un ramollissement de cerveau, et la maison de santé sera son dernier asile.

Mesdames et Messieurs! vous comprendrez tout le chagrin que j'éprouve d'avoir à ajouter, en terminant ce rapport, que ce médium est mon propre fils!

L'objet principal du spiritualisme est le développement de la moralité. L'instruction seule ne rendra jamais l'homme beaucoup meilleur; mais ce qui, en revanche, peut contribuer dans une grande mesure à ce résultat, ce sont les fautes, le malheur, la souffrance, les tribulations, les épreuves et les espérances déçues.

J'ai cru, Mesdames et Messieurs, qu'il était extrêmement nécessaire de faire cette confession, dans l'espoir que tous les médiums pourront mettre à profit ma triste expérience. Cette expérience, tant en ce qui me concerne qu'en ce qui concerne mon fils, pourra ainsi être pour d'autres d'une utilité incontestable.

Après ce discours, qui a été couvert d'applaudissements, le président présente à M. le Dr von Langsdorff l'expression des sympathies de l'assemblée. Puis il se dit chargé de demander à quelle cause la maladie du médium pouvait être attribuée : à sa médiumnité ou à son genre de vie.

Le Dr von Langsdorff, qui s'exprime en fort bon anglais, répond que le malheur de son fils ne provient pas de sa médiumnité, mais d'un manque de prudence dans la conduite de sa vie.

Ce renseignement touchant une question importante par rapport à la médiumnité est reçu par l'assemblée avec des marques d'assentiment.

Dr G. VON LANGSDORFF.

LES CAUSES DE LA HANTISE

A entendre les auteurs anciens et même certains modernes, la *hantise* serait d'une explication très simple et très facile : elle serait, sans contestation possible, d'ordre surnaturel et diabolique. C'est une opinion radicale, mais à laquelle s'oppose aujourd'hui celle de nombreux savants qui n'hésitent pas à regarder comme suspects tous les faits rapportés et à n'y voir que mensonge et supercherie. Nous croyons qu'il est impossible de rendre raison de la hantise avec l'une ou l'autre de ces opinions extrêmes, et qu'on n'arrivera à l'expliquer qu'en sériant exactement les cas et en multipliant les points de vue et les distinctes d'espèces.

Il en est de la *hantise* comme de beaucoup d'autres questions psychiques : elle ne comporte pas une *seule et unique* solution. Il est incontestable — et nous faisons volontiers cette concession aux savants — que dans un grand nombre de cas, il s'agit de machinations habiles ourdies par ruse, méchanceté ou vengeance, de tours vulgaires joués à des gens crédules par de sinistres et mauvais plaisants. Dans d'autres circonstances, il semble que le phénomène soit purement psychologique ou plutôt psycho-physiologique et que tout dépende de sensations *subjectives* ou d'*hallucinations*, ou même de *suggestions*.

La part ainsi faite à l'imposture et à l'illusion, il reste encore des faits qui sont inexpliqués et qui paraissent à beaucoup inexplicables au point de vue naturel : faut-il y voir, de suite et sans délibération préalable, une action des *esprits* de l'autre monde ou l'œuvre du *mauvais esprit*? On est porté à le croire; mais il faut résister à ce sentiment instinctif et se garder de conclure prématurément au surnaturel.

Une grande confusion existe sur ce point et perpétue les malentendus. Nous croyons qu'elle serait facile à dissiper en distinguant soigneusement, dans les faits de hantise, ceux qui se produisent en dehors de tout concours humain apparent, et ceux où l'on constate la présence d'un *médium*, acteur ou sujet des phénomènes.

Les premiers, nous n'hésitons pas à le déclarer, sont difficiles à

comprendre et à expliquer, quand le cas a été expérimentalement constaté et que tout soupçon de fraude a été écarté. Ils sont relativement rares. Nous pouvons citer, dans cette catégorie, l'observation si intéressante, mais malheureusement peu contrôlée, du Dr Hélot, publiée ici même (n^{os} 1 et 2) et celle du Dr Dariex insérée aux *Annales des sciences psychiques*. Les explications naturelles proposées, notamment celle de ce dernier confrère qui croit à l'action mystérieuse d'une *force psychique*, ne sont ni probantes, ni confirmées; et nous comprenons que de ce côté les partisans du surnaturel triomphent, car la science est à peu près muette sur la nature et la cause des phénomènes. Il est prudent toutefois de laisser une porte ouverte aux progrès et aux découvertes de l'avenir.

Il n'en est plus de même pour les faits de hantise caractérisés par la présence et l'intervention des *médiums*. Ces faits sont de beaucoup les plus nombreux, depuis l'observation d'Hydesville qui remonte à cinquante ans et marque la naissance de la *médiumnité* jusqu'à celles toutes récentes de la Constantinie, d'Yzeures et de Poitiers. Ici la science a déjà produit plusieurs essais d'explication, et il n'est plus permis de voir dans les phénomènes *spirites* une vaste machination du diable et de ses anges (1). Sans doute, l'esprit du mal est maître d'agir — et agit en effet — dans certains cas, comme il intervient incontestablement dans l'évolution du monde et dans le cours de la vie humaine; mais on peut dire que généralement les *médiums* n'usent que des puissantes ressources de la nature et tirent les merveilleux tours de leur propre fond.

D^r G. DE LA MORINAIS.

(1) Nous ne pouvons traiter incidemment cette grave et difficile *question des médiums*, mais elle sera abordée dans un travail spécial auquel nous renvoyons le lecteur.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Il y a toujours profit à converser avec les gens qui savent. Je voudrais dire un mot de ce qui a paru ici dernièrement, signé de l'éminent Directeur et fondateur de cette Revue, M^{sr} Méric. « Aux frontières de l'invisible », cet écrit d'un théologien doublé d'un homme de science soulève en effet, dans l'esprit du lecteur, de profondes questions.

Selon l'enseignement chrétien et catholique, les âmes qui expient après la mort souffrent la peine du *sens*, à laquelle, pour les réprouvés, s'ajoute la peine du *dam*. La première se conçoit-elle ? Oui, sans doute, pour le spiritualiste aux yeux de qui la faculté de sentir est dans l'âme, au moins comme dans son principe et à l'état de puissance, selon la doctrine de saint Thomas. Mais, pour que la faculté animique de sentir *ce qui est matériel* se puisse exercer même après séparation de l'âme avec le corps, et pour que celle-ci puisse entrer en rapports sensibles avec le monde où nous vivons, il est nécessaire que l'âme informe un nouveau corps dont elle emprunte sans doute la substance à la matière élémentaire, à l'air ambiant. Telle est du moins l'opinion émise par les théologiens. Il serait bon peut-être d'ajouter que le feu de la damnation, de même que celui qui tourmente et qui épure les âmes justes, n'étant pas de nature matérielle, il n'y a pas de nécessité de raison à ce que l'âme, après la mort, informe un corps aérien, comme l'enseigne Dante. Je dis que cela n'est pas nécessaire de nécessité évidente, je n'ai garde de dire que cela n'est pas. Il y a en effet, dans la conception dantesque, quelque chose de plus satisfaisant pour la raison que l'état difficile à concevoir d'une âme séparée du corps pour lequel elle est faite, et qui devrait, chaque fois, se composer un corps nouveau pour se manifester aux vivants de la terre.

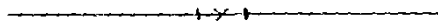
Peut-être, à ce propos, aurait-on lieu de réclamer une démonstration sommaire de ce que le physicien anglais, William Crookes, a dénommé *matière radiante* ou état *radiant* de la matière. Cette explication ne laisserait pas sans doute d'être utile à plus d'un lecteur de la Revue.

Enfin, si ce n'était pas trop s'écarter du sujet, je demanderais à M^{sr} Méric comment il envisage l'hypothèse d'une substance élémentaire unique, commune à toutes les créations, et dont les modifications, grâce à l'influx de quelque force mystérieuse, donneraient naissance à tous les corps chimiques organisés ou inorganisés, et à leurs composés

errestres ou cosmiques, hypothèse avancée par Balzac, dans *la Recherche de l'absolu*, et qu'il déduisait, on s'en souvient, de l'expérience suivante. « Semez, dit en substance son Balthazar Claest, des graines de cresson dans de la fleur de soufre, et n'arrosez qu'avec de l'eau pure et distillée. Les graines germent, poussent dans un milieu connu, en ne se nourrissant que de principes connus par l'analyse. Coupez les tiges des plantes à plusieurs reprises, et faites-les brûler. Si vous analysez les cendres, vous trouverez de l'acide silicique, de l'alumine, du phosphate et du carbonate calcaïque, du carbonate magnésique, du sulfate et du carbonate potassique, enfin de l'oxyde ferrique, comme si le cresson était venu en terre, au bord des eaux. Or, ces substances ne sont ni dans le soufre, ni dans l'eau distillée, ni dans la graine, et l'air ambiant, du moins dans l'état actuel de nos connaissances, ne les renferme pas non plus. On ne peut donc expliquer leur présence ici qu'en leur supposant un élément commun aux corps contenus dans la graine et à ceux qui lui ont servi de milieu. »

L'auteur des *Études philosophiques*, Balzac, était ce que nos occultistes appellent un « initié ». Selon toute apparence, il était martiniste. Je ne sais si, admirateur enthousiaste de Dante (voyez *les Proscrits*), il était pour la théorie du « corps aérien », mais logiquement, on serait fondé à le croire. *L'absolu* devait être, à ses yeux, l'élément de ce corps où l'âme est *définitive*, selon l'expression du maître Alighieri. J'ajouterai que sans doute, s'il eût été chrétien, c'est dans cette conception qu'il eût cherché l'explication plausible du dogme de la résurrection des corps, et s'il est permis d'aller jusque-là, un premier éclaircissement du mystère eucharistique. Erreur ou vérité, qui sait ? Un coin du voile n'est-il pas soulevé par la croyance à *l'absolu*, à la matière élémentaire unique ? Si la foi à l'opération divine, invisible et secrète, à la *présence*, ne laisse pas pour autant d'être nécessaire, du moins elle n'exige pas le sacrifice de la raison.

FERNAND DE LOUBENS.



PERLES OCCULTISTES

Papus mystificateur.



Tout récemment, un occultiste distingué, M. Saturninus, émettait cette plainte : « Le *Gaulois*, disait-il, avait annoncé, d'après Olivarius (sans citer ses références) que Paris serait ruiné en 1896 ; or, la prophétie d'Olivarius ne renferme pas cette annonce. » (*Initiation*, décembre 1898, p. 248.)

Nos personnelles recherches nous permettent d'affirmer à M. Saturninus que le *Gaulois* en l'occurrence, aurait pu faire valoir les plus hautes références, son mystificateur ayant été l'un de ceux devant lesquels tout bon Martiniste doit s'incliner, le Grand Maître de l'Ordre, M. Papus lui-même.

Nous ne résistons pas au plaisir de narrer à nos lecteurs cette drôlerie qui est en même temps une perle de la plus belle eau...

M. Papus avait été chargé de rédiger pour l'*Almanach Hachette* de 1895 l'article intitulé : comment on devient prophète. Trouvant peut-être le sujet un peu mince, il n'hésita pas, pour le corser, à servir à ses lecteurs quelques tranches de la prophétie d'Orval (attribuée à Philippe Olivarius, moine de Cîteaux), mais tranches tout à fait singulières, qu'on pouvait croire accommodées à quelque sauce provençale ou plutôt marseillaise, tellement leur rédaction s'écartait de la version généralement admise.

Entre autres choses, on y pouvait lire ceci : « L'année 1896. Paris disparaît pour ne plus reparaitre... Moult de mal et guère de bien en ce temps-là. Moult grandes villes par le feu. » (*Almanach Hachette* 1895, p. 356.)

Or, ceci est un verset prophétique manifestement arrangé. Si on se reporte en effet au texte de la prophétie d'Orval tel qu'il a été publié par M. Stanislas de Guaita (M. Papus ne nous accusera pas, pensons-nous, de choisir des autorités suspectes) on y lit cette rédaction d'où le texte ci-dessus a été évidemment tiré :

« La fleur blanche s'obscurcit... puis disparaît pour ne plus reparaître. Moult de mal et guère de bien en ce temps-là. Moult grandes villes par le feu. » (Stanislas de Guaita, *Clef de la magie noire*, p. 266.)

En somme, truquage assez simple, qui consiste à ajouter au texte original : « l'année 1896 » et à y remplacer « la fleur blanche » par « Paris » !

Ici vous m'arrêtez. Qui nous prouvera, direz-vous, que M. Papus est bien l'auteur de cette étude sur les prophéties, parue dans l'*Almanach Hachette* ? Elle n'est pas signée !

En effet ! Mais nous avons l'aveu de l'auteur, bel et bien enregistré dans les colonnes du *Gil Blas* et reproduit dans celles des *Annales Politiques et Littéraires* (1895, t. II, p. 166). Au reporter, M. A. Cellarius, le « mage Papus » expose que, grâce aux nombres, chacun peut être prophète « ainsi que nous l'avons indiqué, ajoute-t-il, mais de façon très sommaire, dans l'*Almanach Hachette* de cette année (article Prophétie). »

Rien ne se propage comme une fausse nouvelle... Le canard pondu par M. Papus et tout frais éclos dans les hospitalières pages d'un almanach, obtint, reconnaissons-le, un assez vif succès près de la presse quotidienne. C'est ainsi que le *Gaulois* ne tarda pas à publier cet écho mirifique : « Une nouvelle sensationnelle ! Paris disparaît pour ne plus reparaitre ; moult de mal et guère de bien, etc... » dont nos lecteurs maintenant connaissent la source si autorisée.

Cette note, chose bien réjouissante, obtint les honneurs de l'*Initiation*. M. Papus l'intercala dans son article d'avril 1895 (page 7) : un père n'a rien à refuser à son enfant... Et nous avons vu que, lue à cet endroit, par M. Saturninus, elle devait singulièrement contrister ce dernier.

Mais tous ses collègues n'eurent pas sa sage circonspection. Quelques mois plus tard, M. Eistibus-Nitibus, au cours d'un article d'astrologie onomantique, s'écriait douloureusement : « 1896 sera-t-il tel que l'a pronostiqué le théurge Philippe Olivarius, moine de Cîteaux ? Verrons-nous « Paris et moult grandes villes détruites par le feu » ? (*Initiation*, août 1895, p. 135.)

Nous n'avons pas eu la curiosité de pousser plus avant nos recherches, mais elles suffiront, croyons-nous, à édifier M. Saturninus, involontaire promoteur de cette petite étude, sur un côté peu connu de l'âme complexe de son maître.

Si l'on veut bien se rappeler que 1895 a vu les beaux jours du Dr Bataille, on pourra se demander si ses lauriers n'ont pas porté à M. Papus quelque ombrage et si ce dernier n'a pas tenu dès lors à prouver que tous les mystificateurs ne sont pas de Marseille.

Dr CH. DE BROUSSY.

LE PLAN DES OCCULTISTES

Que veulent les occultistes? que cherchent-ils? où tendent leurs doctrines? Pourquoi ces doctrines sont-elles secrètes?

Quiconque ne recherche rien autre chose que la vérité, bien décidé à ne pas se laisser éblouir par des promesses séduisantes, conservera toujours ce sens naturel qui lui dit que toute chose occulte n'est pas claire.

« Nous sommes la véritable science, disent les occultistes; et nous poussons la science à ses extrêmes limites qui sont l'infini. »

Si telle était la vérité finale, il n'y aurait rien à cacher. Le mot occulte suffit pour indiquer que la science n'est là qu'une devanture qui dissimule certains desseins qui redoutent le grand jour.

Pour s'en convaincre, il suffit du reste d'écouter ce qu'ils disent eux-mêmes. Le manque de sincérité ressort clairement de la divergence des raisonnements qu'ils tiennent, suivant les personnes auxquelles ils sont tenus.

Aux uns, ils diront : « Rien n'est surnaturel. La croyance au surnaturel procède de l'ignorance où l'on est de certaines lois purement naturelles. L'occultisme travaille à leur recherche. Il classe les phénomènes, leur donne des dénominations scientifiques nouvelles pour le vulgaire; d'où le vulgaire doit déduire que nous les comprenons; d'autant que nous prétendons et comprendre et connaître ultérieurement ce que nous ignorons encore. — En attendant, gardez-vous bien de croire au surnaturel. C'est ridicule et donne l'air ignorant d'attribuer certains faits au démon, sur le nom duquel il faut faire le silence. Et ils vous font comprendre que parler du démon, c'était bon du temps de l'Évangile; et c'est ainsi qu'ils égratignent l'Évangile. »

Mais lorsqu'ils s'adressent à de bons chrétiens, le raisonnement change; ils leur disent : « On a grand tort de nous croire antireligieux. Loin de là. Nous sommes les grands adversaires du matérialisme et voulons en démontrer scientifiquement l'inanité. Nous sommes plus religieux que la religion elle-même; car nos initiés possèdent une haute doctrine qui n'est nullement antichrétienne, puisque c'est de cette haute doctrine que procède le christianisme lui-même. »

Si ce nouveau raisonnement n'attaque pas aussi directement l'Évangile, il tend du moins à le ravalier au second plan; et le résultat est le même auprès de qui les écoute sans défiance.

C'est toujours détourner de l'Évangile, en raillant tantôt avec prudence, tantôt avec une finesse habilement graduée, la naïveté de ceux qui croient à l'intervention du démon dans les choses qui nous entourent.

Ils affirment sans preuve que tout ce qu'on croit démoniaque est naturel. « Faites-nous crédit, disent-ils, un jour nous expliquerons tout. »

La science honorable et réelle, qui mérite le nom de science, ne dissimule pas ce qu'elle sait; et si une science se dit occulte, c'est pour cacher la honte du mensonge, qui éclaterait aux yeux non aveuglés par la vanité d'être initiés à une science dont le savoir consiste surtout à prétendre et à faire attendre.

Avis à ceux qu'on cherche à entraîner.

HÉLIAN.

POST-SCRIPTUM. — *Le Monde secret*, de Naples, donne les renseignements suivants sur le martinisme : Le martinisme est un mélange de platonisme, d'origénisme, de philosophie hermétique et d'idées chrétiennes. (Quel chaos!) Le but des initiés est de *découvrir les plus rares mystères*.

L'ordre martinisme comprend trois grades essentiels : 1^o l'associé; 2^o l'initié; 3^o l'adepte ou initiateur et quatre assesseurs : délégué spécial, délégué général, *inspecteur secret*, président du suprême conseil. — C'est une *mystérieuse société secrète* qui s'occupe des plus audacieux problèmes de l'hermétisme et de la magie. (*Il Vessillo spiritista*, septembre 1898.)

« Vincent Cavalli vient de publier sous ce titre : *L'Occulte et l'occultisme, ou cartes sur table*, un de ses plus précieux opuscules de polémique. Il est dirigé contre ce nébuleux bavardage, lardé d'hindoustan, de thibétain, d'hébreu, qu'on appelle occultisme et théosophisme... Je citerai au hasard quelques passages de cet opuscule.

Il y a dans l'occultisme et le théosophisme une quantité de sectes et d'ordres qui ne diffèrent que par des principes abstraits; il y a une hiérarchie secrète qui se rattache puérilement au sacerdoce futur de l'humanité. On veut nous faire croire que l'occultisme n'est ni théologique, ni dogmatique, on n'y réussira pas. Ce que je connais de l'occultisme me permet d'affirmer qu'il n'est pas seulement pratique, mais dogmatique.

Accepter, par exemple, les yeux fermés les interprétations d'Apulée, de Porphyre, de Jamblique sur les démons, celles de Paracelse et de Tardano, etc., sur les élémentaires, les élémentals, les élémentines, tout cela me paraît aussi absurde que la croyance à Saturne, à Jupiter, à Apollon, à Minerve, à Diane, etc.

Au lieu d'écrire des livres pour nous apprendre à devenir *mages* sans que leurs auteurs le soient jamais devenus, qu'ils nous fassent donc voir un mage en action... Je souscris des deux mains à cette parole de Brofferio : Théosophes et occultistes nous compromettent par leur amitié, comme les anarchistes compromettent les socialistes. »

Ainsi raisonnent les spirites.

(*Rivista di studi psichici*, septembre 1898.)

ACADÉMIE DES SCIENCES PSYCHIQUES

(Séance du 14 décembre 1898)



La séance est ouverte à 4 heures 3/4 par la prière d'usage, sous la présidence de Mgr Méric.

Etaient présents onze membres.

La discussion est ouverte sur l'hypnotisme.

M. Surbled voudrait établir, par une question préalable, que l'hypnotisme n'est pas de soi *diabolique*, comme l'affirment quelques auteurs récents.

M. l'abbé Ackerman objecte qu'il faut d'abord étudier les faits, que les conclusions viendront après.

M. Le Mesnant n'a jamais observé que des faits scientifiques, explicables naturellement, et il s'étonne de voir M. le Dr de Matche déclarer qu'il a observé la *clairvoyance* chez ses magnétisés.

Mgr Méric remarque que le Dr de Matche présente toutes les garanties de rigueur dans ses observations et qu'il n'est pas seul à citer de pareils faits.

M. Le Mesnant réplique que les faits d'hypnotisme sont distincts de ceux qu'on observe avec les *médiums* et les *tables tournantes*. Il insiste sur l'utilité thérapeutique de l'hypnotisme et cite plusieurs cas intéressants de sa pratique : notamment celui d'un enfant vicieux qu'il a guéri en lui suggérant qu'à chaque nouvelle faute il serait atteint d'une douleur à l'épaule, pour laquelle il serait contraint de consulter le médecin. La douleur s'est produite un certain nombre de fois, a été chaque fois guérie par notre confrère, et la cure morale a été opérée.

Mgr Méric signale chez les hypnotisés, de nombreux cas de simulation : il cite particulièrement une femme qui a déclaré au Dr Constantin James *n'avoir jamais été endormie* pendant deux ans de séjour et d'expériences à la Salpêtrière.

M. Le Mesnant ne nie pas la fraude, mais prouve, par des faits précis, que l'inconscience et l'amnésie sont complètes chez nombre d'hypnotisés. Certains ne veulent jamais reconnaître qu'ils ont été réellement endormis.

Mgr Méric fait observer que la personne en question se souvenait parfaitement d'avoir simulé la léthargie, la catalepsie et le somnambulisme ; elle rapportait même les observations des expérimentateurs ; il n'y avait donc pas *amnésie*.

La discussion prend fin à 6 heures, et la séance est levée après la prière.

Le Secrétaire,

Dr SURBLED.

Le Gérant : P. TÉQUI.

LETTRE DU CARDINAL SATOLLI

Préfet de la Congrégation des Études

A MONSIEUR MÉRIC

Monseigneur,

Je ne peux et je ne dois différer plus longtemps de vous offrir un tribut de remerciements, de félicitations et de très haute estime envers votre personne qui a daigné m'envoyer, depuis le premier jour, les fascicules de la *Revue du Monde invisible* que j'ai lus tout entier avec le plus grand intérêt.

Je ne crains pas de reconnaître que cette Revue est aussi spéciale qu'avantageuse et utile dans les conditions actuelles de l'Église et de la société.

Vous auriez pu, peut-être, prendre ce titre plus explicite : « Le monde visible sous l'action du monde invisible ».

Il me semble que vous êtes d'une grande générosité quand vous accordez aux savants que certains phénomènes extraordinaires ne dépassent pas les limites de la science qui peut les expliquer. Il en est ainsi, sans doute, si nous considérons ces faits en eux-mêmes, mais il n'en est plus ainsi quand ces faits font partie intégrante d'une série, quand ils ont des rapports étroits avec d'autres phénomènes antérieurs et qu'ils sont eux-mêmes un acheminement vers des faits ultérieurs et consécutifs.

Il est du plus haut intérêt d'enseigner fermement que l'âme rationnelle est dans l'homme, principe premier, essentiel et immédiat à la pure potentialité de la matière première.

De plus, les puissances nutritives et sensibles ne sont ni de l'âme, ni du corps, elles appartiennent au composé organique.

J'insiste et je vous exhorte de nouveau à continuer

vaillamment l'œuvre entreprise, parce qu'il en résultera de grands avantages pour la science et pour la religion catholique contre laquelle se précipite aujourd'hui, en de furieux assauts, l'esprit d'erreur et de superstition, esprit honteux, grossier et diabolique.

Je vous souhaite les plus abondantes bénédictions et toute sorte de prospérité, en me disant

De votre Seigneurie révérendissime

Le très humble et très dévoué serviteur en Jésus-Christ.

† Fr. cardinal SATOLLI.

Nous remercions respectueusement l'illustre cardinal des conseils, de la direction et des bénédictions qu'il daigne nous donner. Nous continuerons à défendre, comme nous l'avons toujours fait, l'unité du composé humain contre les partisans du corps astral. Nous continuerons à étudier ces phénomènes merveilleux que la science explique peut-être quand on les considère d'une manière abstraite, en eux-mêmes, mais qu'elle ne peut plus expliquer quand on les considère d'une manière concrète, avec toutes leurs circonstances, avec les antécédents et les conséquents.

La science peut ainsi nous faire comprendre le mouvement d'une table, par l'action d'un fluide et par une impulsion inconsciente. Elle n'expliquera jamais les réponses intelligentes et les manifestations passionnelles dont nous avons déjà parlé. Ainsi de beaucoup d'autres faits.

Nous sommes heureux de nous trouver toujours en union avec les Maîtres de la doctrine et les Juges de la foi. L'illustre cardinal daigne nous dire que notre œuvre si difficile est utile à la religion et à la science. Nous continuerons donc à donner à cette Revue les forces qui nous restent, avec le concours précieux de nos chers collaborateurs; nous resterons unis du fond du cœur, à cette Église de Rome qui a reçu de Dieu le dépôt de la foi et la grande lumière qui donne la paix à l'intelligence assaillie par l'erreur.

Élie Méuc.

LE PLAN ASTRAL

I

L'homme est une essence, une substance, une nature complète formée d'un double principe, c'est-à-dire d'un corps et d'une âme étroitement unis. Cette union est essentielle, substantielle, naturelle, et de cette pénétrante union sort un être complet, l'homme tel que nous le connaissons.

Ainsi raisonnent les Pères de l'Église, les théologiens et les grands philosophes chrétiens.

Il nous paraît nécessaire d'insister encore sur ces vérités, avant de nous occuper du plan astral, qui achève dans la théorie occultiste l'hypothèse bizarre et fausse du corps astral. Nous nous efforcerons toujours de parler avec une grande clarté et de rester accessibles à tous les esprits.

Quand les philosophes scolastiques enseignent que l'âme rationnelle remplit dans le composé humain le rôle de forme substantielle, ils expriment dans une formule concise et scientifique les vérités suivantes :

L'homme n'est vraiment homme, c'est-à-dire vivant, corporel, sensible et raisonnable, que par l'union de son corps avec l'âme intelligente; et si vous supposez un instant que cette union n'existe pas, l'être humain n'existera pas; vous n'aurez pas sous les yeux l'essence humaine, vous aurez d'un côté une âme, et de l'autre un corps; vous ne direz pas, voilà un homme, voilà la nature humaine, et vous constatarez ainsi qu'il vous manque un élément essentiel.

C'est l'âme aussi qui est le principe des *opérations* humaines, et des phénomènes qui se produisent dans notre corps. Observez ce qui constitue en nous la vie végétative et sensitive, la vie qui nous est commune, sous une forme particulière, cependant, avec les plantes et avec les êtres vivants, cette vie dépend de l'âme, c'est-à-dire du principe rationnel.

Supposez un instant que l'âme ne soit plus là, qu'elle n'anime plus ce corps, qu'elle cesse de le transformer et de le vivifier par son souffle, qu'arrivera-t-il ? Ce corps soumis désormais à l'influence des forces physiques et chimiques répandues dans l'univers, dans le tourbillon vital, cessera aussitôt de produire les actes qui appartiennent à la vie végétative, sensitive, animale ; il va se désagréger, il n'est plus le corps humain, c'est le cadavre livré déjà à la décomposition. Pourquoi ? Parce que l'âme n'est plus là.

Elle n'est plus là pour s'unir à la matière, pour la pénétrer, pour la vivifier, pour la transformer, pour l'élever à cette condition qui lui permettra de produire des effets, ou des actes qui n'appartiennent ni à l'âme seule, ni au corps seul, mais au corps et à l'âme étroitement unis, c'est-à-dire au composé humain. Ce n'est pas le corps seul qui sent, ce n'est pas l'âme seule, c'est le corps et l'âme, dans l'unité de personne, c'est l'homme, c'est le composé humain.

C'est dans cette étroite union que vous découvrirez l'explication des rapports si étranges et si profonds du physique et du moral. Quand je veux penser, je suis obligé de tenir compte de l'état de mon corps, de mon sang, de mes nerfs, de mon cerveau : la raison n'a pas des caractères identiques, dans l'enfant, dans le jeune homme, dans l'homme fait, dans le vieillard. Pourquoi ? Parce que les actes intellectuels sont l'effet du composé humain, c'est-à-dire d'un être formé d'un âme et d'un corps.

Mais l'âme agit aussi sur le corps. Les passions vives, la tristesse, la joie, l'ambition, la colère, la haine modifient l'état du corps et troublent quelquefois profondément la santé, en rompant l'équilibre des forces qui concourent à la vie. D'autre part, une volonté forte peut rétablir cet équilibre, parce que la volonté, selon l'expression de Bossuet, est maîtresse du corps qu'elle anime.

Aussi, nous affirmons, sans le savoir, cette union et ces rapports quand nous disons : je sens, je pense, je dors, je bois, je mange, c'est-à-dire c'est toujours le même être qui est le principe des actes de la vie végétative, sensitive, animale et raisonnable, c'est le composé humain.

II

Des physiologistes et des philosophes ont étudié avec une rare pénétration ces rapports du physique et du moral, cette preuve expérimentale de l'unité du composé humain.

« Le pauvre corps humain, une fois possédé du démon moral de la passion, est en proie aux plus cruelles agitations, et y succombe souvent. Un désir violent, continu, profondément enclavé dans l'esprit, ne laisse ni repos, ni répit au *patient* qui en a reçu l'atteinte. L'état psychologique morbide détermine promptement l'état morbide organique.

Une vive douleur de l'âme, passe bientôt dans toutes les veines du corps, s'imprime dans tous les nerfs, se glisse dans tous les muscles. La circulation s'accélère ou s'arrête, les larmes coulent ou se dessèchent, le corps jaunit en peu d'heures. la peau s'enflamme ou pâlit, les cheveux et la barbe blanchissent plus ou moins rapidement. Le vomissement, les tremblements, les spasmes, les convulsions se déclarent, les muscles se détendent ou se crispent, *quelquefois même la mort frappe avec la rapidité de la foudre.*

La passion modifie jusqu'à la température du corps. Le désir allume notre sang, l'aversion le refroidit, l'épouvante le glace. Aussi l'expression de *sang-froid* pour exprimer le calme de l'esprit, est-elle d'une parfaite justesse. »

Et chaque passion de l'esprit retentit dans un organe particulier de notre corps, dans le cerveau, dans le poumon, au cœur, dans le foie. Rien ne démontre mieux l'union pénétrante de l'âme et du corps, l'unité du composé humain que cette correspondance de l'effet physique et de l'effet intellectuel ou moral.

Mais, jusque dans le désordre de ces passions, nous sommes forcés de reconnaître la supériorité de l'âme, sa maîtrise et de voir en elle le principe des trois vies.

Le savant auteur que j'ai déjà cité, a su dégager des faits observés, cette démonstration expérimentale de la distinction de l'âme et du corps, cette puissance du *moi*.

« Quoi qu'en disent ceux qui ne voient que la force dans la matière, il y a quelque chose dans l'homme, outre la substance et la quantité ; ce quelque chose réside dans l'unité mentale, dans le moi, principe de la spiritualité. On assure que l'organe exerce une formidable puissance, ce n'est pas là ce qu'on doit contester... Mais cette puissance est parfois ou diminuée, ou limitée, ou subjuguée, ou même anéantie par le moi. Celui-ci domine la douleur physique, fait taire la douleur morale et restreint le désir, quelles qu'en soient la source et la violence. Un homme vif, colère, et qui se retient, comprime certainement l'organe, l'instinct et la passion.

Une multitude d'exemples prouvent qu'une prédétermination de l'esprit peut aller au point de maîtriser un organisme rebelle et le forcer à obéir à la volonté. Il n'est point de chirurgien qui ne sache que certains individus ne jettent pas un cri pendant les plus cruelles opérations.

Possesseur du corps, ce moi ou l'homme ordonne à son sang de circuler plus lentement, à ses nerfs d'être moins irritables, au cerveau de méditer telle idée plutôt que telle autre. Souvent même, il traite les organes en esclaves. Bien plus, quand il veut, il les voue à la mort. C'est une pensée qui tue, et non l'instrument du suicide, l'âme tue le corps, parce que le corps est la chose du moi et de l'homme (1). »

Quand nous disons que le corps est l'instrument de l'âme, il est évident que nous entendons parler d'un instrument informé et vivifié par l'âme, et non d'un instrument séparé qui aurait en lui-même le principe de sa subsistance. De même aussi, quand nous avons dit que l'âme se servait du fluide nerveux, pour produire certains effets qui peuvent nous paraître extraordinaires ou merveilleux, nous n'avons pas voulu parler d'un fluide indépendant, subsistant par lui-même, mais d'un fluide déjà vivifié et *informé* par l'âme. Et c'est toujours ainsi que nous l'entendrons (2).

(1) Dr Réveillé-Parise, *Hygiène de l'esprit, Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux intellectuels*, pp. 276 et 307.

(2) Cf. Saint Thomas, *Contra Gentes*. (1, q. 75, art. 4, ad 1. — 3, q. 2, art. 6, ad. 4.)

III

C'est ainsi que nous arrivons à reconnaître une union si étroite entre l'âme et le corps qu'elle ne souffre pas l'intervention d'un troisième facteur intermédiaire, ou d'un corps astral, chargé de faire passer au corps les messages de l'âme, et à l'âme les impressions du corps.

Quelle serait d'ailleurs, la nature de cet intermédiaire, de cet astral ? Est-il matériel ? Est-il spirituel ? S'il est matériel, comment peut-il entrer en contact avec l'âme, substance immatérielle, inaccessible au contact ? Et s'il est spirituel, comment peut-il entrer en rapport de contact avec la matière, quand son essence s'y oppose ? On n'explique rien, et l'on soulève d'insurmontables difficultés.

Aussi bien, ne vous semble-t-il pas extraordinaire que nous ayons un corps astral doué de propriétés merveilleuses, et que nous n'en ayons pas conscience, que nous n'en sachions rien. Et quoi ? vous prétendez que je possède un corps astral doué de la propriété de sortir de moi, pendant la veille et pendant le sommeil, de voyager à travers l'espace, de voir et d'entendre ce qui se passe au loin, à des distances illimitées, et de m'en informer dans le mystère d'une indéfinissable communication ; vous prétendez que ce corps fait parvenir à l'âme les impressions que nous recevons du monde extérieur par le canal des sens, et qu'il fait exécuter par les membres, c'est-à-dire par le corps, les volontés de l'âme ou du cerveau ; vous ne craignez pas de dire que cet astral est un des éléments essentiels de la nature humaine et qu'il joue un rôle important, capital dans notre vie.

Et vous êtes forcés de reconnaître que nous ne connaissons pas cet astral, que nous ne le voyons pas, que nous ne le sentons pas, que nous n'en avons pas conscience, et que nous n'arrivons pas, malgré tous nos efforts, malgré notre bonne volonté, à constater son existence et sa réalité.

Quand nous disons : l'homme pense, sent et veut, nous parlons clairement, et nous savons par une expérience tous

les jours répétée que nous avons des pensées, des sentiments, des volitions. Quand nous disons : l'homme est servi par des organes, nous voyons et nous sentons les organes physiques dont l'âme dispose dans ses opérations si variées. Mais, quand nous disons : tout homme possède un corps astral, nous ne comprenons plus. Il serait vraiment incompréhensible que, depuis l'origine du monde, l'homme ait vécu ainsi dans l'ignorance à l'égard d'un élément constitutif de la nature humaine et d'une si grande importance.

Il ne m'en coûte pas de croire à la polarité et aux effluves après avoir étudié les lettres odiques de Reichenbach et les recherches consciencieuses de M. Durville et de M. Baraduc. Je crois volontiers qu'aux yeux hyperesthésiés d'un sensitif, le corps humain apparaît tout lumineux, bleu à droite, jaune à gauche, la tête entourée d'une auréole : j'admets encore que le sensitif voit des effluves colorés comme le côté correspondant du sujet, se dégager des extrémités, comme il s'en dégage des pôles des aimants. En quoi ces phénomènes physiques qui nous mettent sur la voie des lois nouvelles du magnétisme humain intéressent-elles le corps astral ? Que remarque-t-on de commun entre des choses si différentes ? Je peux croire à la réalité des effluves lumineux du corps humain, soumis à des lois physiques, liés à des causes matérielles et écarter l'hypothèse chimérique de ce corps astral que j'enverrais, brillant et rapide messenger, aux extrémités du monde, porter des nouvelles et en recevoir, pour étendre à l'infini le cercle trop étroit de mes perceptions.

Nous sortons de la réalité pour entrer au pays des chimères, nous abandonnons la raison, et nous écoutons l'imagination.

Ce que je reproche, en effet, aux partisans du corps astral, c'est d'affirmer, d'affirmer sans cesse, et sans jamais donner des preuves que la raison puisse discuter, pour les accepter ou les refuser en connaissance de cause. Ils écrivent un roman ingénieux qui amuse l'imagination et qui touche le cœur, ils prétendent tout expliquer, les rêves, les apparitions, les pressentiments, les phénomènes les plus mystérieux de l'invisible où nous vivons ; ils oublient seulement de prouver :

1° que ce corps astral existe à l'état matériel ou immatériel ; 2° qu'il ressemble d'une manière frappante au corps physique dont il serait le *double* ; 3° qu'il peut sortir de nous, sans troubler les rapports ordinaires du corps et de l'âme, et sans briser le lien élastique qui l'attache au composé humain ; 4° que ce lien s'allonge indéfiniment, jusqu'aux planètes où l'astral peut pénétrer ; 5° que l'on peut identifier l'astral avec ces effluves dont l'existence nous paraît démontrée par des expériences dont nous avons été témoins ; 6° que cette hypothèse de l'astral, dont nous n'avons jamais conscience, ne détruit pas gratuitement l'inébranlable unité du composé humain.

Sur tous ces points importants, ne demandez pas des preuves, on ne peut vous donner que des affirmations. La raison exige autre chose.

IV

On éprouve le même sentiment de lassitude et de scepticisme en présence de la théorie nouvelle du *plan astral*. Ne vous effrayez ni du mot ni du système ; il jouit d'une vogue éphémère, il ne résistera pas à la discussion.

Avant tout, je veux exposer exactement et clairement la pensée des adversaires que je combats.

Les occultistes nous ont dit qu'il existe en nous, entre le corps et l'âme, un astral : ils ajoutent qu'entre Dieu et l'univers il existe aussi un astral d'un genre particulier et que nous pouvons ainsi constater la réalité d'un plan divin en Dieu, d'un plan astral au-dessous de lui, et d'un plan physique ou matériel qui comprend l'univers dont nous faisons partie.

Dans le plan divin se cache l'impénétrable majesté de la cause première, de Dieu, avec sa prescience et ses attributs infinis. Pour lui, il n'y a ni passé, ni avenir, il connaît tout, il voit tout au présent, et sans succession dans le temps et l'espace.

« Le plan astral, — écrit M. Ernest Bosc, de l'école occultiste, — est ce que les Américains appellent *Summerland*, la terre très élevée. En effet, l'astral est l'espace intermédiaire placé entre la terre et les régions éthérées occupées par les êtres spirituels et *atmiques*. Cet espace est habité par des personnes ayant quitté pour un temps plus ou moins long le plan physique, soit par la mort physique, soit par une grave maladie. Les vivants humains habitent dans le sommeil le plan astral, c'est là un fait indubitable, parce que si beaucoup d'êtres humains ne se rappellent pas leur vie astrale, beaucoup d'autres connaissent cette existence. » (P. 144.)

Ainsi, selon ce même occultiste, les vivants entreraient quelquefois dans ce plan astral où se trouvent déjà les désincarnés, errants jusqu'au moment de leur nouvelle incarnation. Les buveurs d'éther, les fumeurs d'opium et de hachisch, les malheureux qui cherchent le repos de l'ivresse dans les narcotiques et les stupéfiants vivent accidentellement et pendant cette ivresse, dans le monde apaisant de l'astral; c'est là qu'ils oublient les réalités et les misères de ce monde où leur corps reste inerte et profondément engourdi jusqu'au réveil.

Il serait plus simple et plus juste de reconnaître que l'ivresse n'a pas le privilège d'ouvrir les portes mystérieuses du monde astral. Le malheureux qui s'enivre, ou par passion, ou pour oublier un instant ses souffrances, reste bien dans ce monde physique, et l'imagination fait tous les frais des rêves qui le charment, mais les occultistes ne se contenteraient pas de cette explication trop facile : il leur faut les mystères de l'astral.

Les théosophes sont plus obscurs dans l'exposé qu'ils nous font de leur système, ils sont inintelligibles dans leurs métaphores accumulées, et il nous semble difficile de distinguer une idée précise, quand ils nous disent :

« De même que les corps solides flottent sur l'eau, bien que l'eau ne soit pas un agent intelligent dans son ensemble, et qu'elle soit prise comme moyen de transport; de même, les idées, les mots, les sentences, tout un système de philosophie, peuvent naître dans une conscience au moyen des cou-

rants de force magnétique... La substance astrale est une *empreinte*, un *écho*, une *ombre*, un *reflet*. » (*Lotus bleu*, vol. II, ar. 2.)

Cette explication du plan astral est déjà bien obscure, le Dr Rozier nous en donne une autre qui ne me paraît pas plus intelligible :

« Quand Dieu détermine un événement, écrit M. Rozier, il le voit d'abord dans son propre plan, le plan divin, mais il est alors seul à le voir; puis il le réalise dans le plan astral, où il devient une image qui peut être vue par les sensitifs. Enfin, cette image, fécondée par son Auteur, devient capable de produire l'événement sur le plan physique. Une image non fécondée pourrait être vue, mais ne pourrait rien produire : pour qu'elle produise, il faut qu'elle contienne un germe vivant, elle devient alors un *cliché astral*. Quand le cliché a produit son effet sur le plan physique, il subsiste à l'état d'image, mais reste stérile, n'est plus capable de rien produire. »

Quelle obscurité! Essayons d'interpréter la pensée de l'auteur qui prétend ainsi nous donner une explication rationnelle des prédictions.

V

Je forme le projet de me rendre demain chez un ami. Je réfléchis à mes occupations inévitables, à la distance, à la probabilité de rencontrer cet ami; je délibère, j'hésite, je ne fais qu'un projet, je me trouve en présence d'une simple possibilité. Ce projet se répercute dans l'astral où il se fixe à l'état d'image ou de potentiel.

Après avoir réfléchi et pesé toutes les raisons, je me décide, et je prends la ferme résolution de réaliser mon projet. Aussitôt, selon les théosophes et les occultistes, il se forme dans l'astral un cliché. L'image représente donc une chose possible, et le cliché exprime toujours un événement dont la réalisation sur notre plan physique est certaine; il y aurait donc un lien de causalité entre le cliché et l'action.

Tout homme qui connaît les clichés astraux connaît donc l'avenir, il voit les événements qui doivent se réaliser. Que ces clichés soient produits par notre volonté personnelle, ou par la volonté collective d'une nation, ou par un décret divin, ils représentent toujours un événement particulier ou public dont la réalisation est assurée.

Or, selon le Dr Rozier, les prophètes sont des hommes inspirés de Dieu qui découvrent l'avenir dans ces clichés; les devins voient confusément dans l'astral, les clichés et les images, les possibilités et les réalités, l'avenir et le passé, et leurs prédictions sont nécessairement incertaines. Les sensitifs, somnambules, chiromanciens, tireurs de cartes distinguent assez facilement les images des clichés, mais leur lucidité est toujours intermittente, parce qu'ils sont gouvernés et dirigés par la force incertaine de la sensibilité.

Un architecte jette sur le papier l'esquisse d'une maison, ce n'est qu'une étude ou un projet. Il dessine avec soin un plan détaillé. Si vous ne voyez que l'esquisse, vous connaîtrez une *image* ou un projet. Mais si vous voyez le plan arrêté, vous connaîtrez un *cliché*, et vous annoncerez avec certitude qu'il s'élèvera bientôt, à tel endroit, une maison dont vous ferez la description. L'image astrale, c'est le projet; le cliché astral, c'est le plan déterminé; et connaissant le plan, vous pouvez prédire l'avenir.

Il reste donc à prouver que l'avenir existe au-dessus de nous à l'état de cliché astral et que nous pouvons quelquefois en prendre connaissance avant sa réalisation sur le plan physique dont nous faisons partie.

Le Dr Rozier se contente de reproduire les prophéties de la sœur Marianne, religieuse converse du couvent des Ursulines de Blois. Ces prophéties recueillies par l'abbé Richandean, furent faites au mois d'août 1804 et se seraient réalisées en 1819. Il serait facile de retrouver un grand nombre de prédictions de ce genre, concernant des individus, des familles, quelquefois même une grande nation.

De ces faits qui exigeraient d'ailleurs une longue discussion scientifique, M. Rozier conclut ainsi :

« Comment expliquer cette précision dans les détails, si

l'on n'admet pas que la sœur Marianne a vu les événements eux-mêmes se passer devant elle avant leur matérialisation sur le plan physique? C'est du reste ce qui ressort du récit lui-même : la sœur Marianne paraissait voir sur le mur tout ce qu'elle racontait. Elle faisait plus que paraître voir, elle voyait réellement tous ces faits se dérouler dans l'astral, et, pour qu'elle puisse les voir, il fallait bien qu'ils y soient. Ils y étaient, en effet, à l'état d'un cliché dans lequel tout avait déjà été vécu. »

J'avoue que je ne vois dans le plan astral ni désincarnés, ni *coques terrestres*, ni cliché, ni image d'aucune sorte, et que je ne crois pas même à la réalité du plan astral. Tout ceci est du domaine du roman et de la fantaisie. Le plan astral est rempli par les astres, et il relève de l'astronomie.

Qu'il existe un fluide entre Dieu et nous, sur une profondeur immense, voilà une proposition qui fera sourire les chimistes et les physiciens, car jamais, ni les savants ni les philosophes n'ont pu constater sa réalité. Je ne parle pas de l'éther. Que toutes nos actions, nos pensées, nos résolutions, que tous les événements dont la suite forme l'histoire du genre humain, depuis son origine, se trouvent perpétuellement à l'état de *cliché* mystérieux dans ce fluide, cela dépasse toute imagination, et il est impossible d'en faire la démonstration. On n'a jamais rencontré ni ce fluide, ni ces clichés, on ne les rencontrera jamais.

Le démon dont l'intelligence est si vaste peut connaître par *conjecture* l'avenir prochain d'un homme et d'un peuple; il peut connaître d'une autre manière, par *intuition*, les catastrophes et les événements physiques qui dépendent nécessairement des causes physiques actuellement existantes dont il a le secret. La connaissance angélique s'étend aussi loin, et elle peut s'étendre encore plus loin par des communications qui n'ont pas une origine naturelle, elles viennent de Dieu.

Il est également certain, — ce n'est pas le moment de faire cette démonstration théologique, — que ces Esprits bons et mauvais peuvent nous communiquer leurs connaissances conjecturales et leurs prévisions. Par quel moyen? Quand je fais par la parole, la description d'un paysage, d'une scène,

d'un événement, j'agis sur votre imagination, et vous voyez, dans un tableau intérieur ou subjectif, ce paysage, cette scène, cet événement.

Or, les Esprits agissent sur votre imagination (1). comme je le fais par la parole, et ils déterminent ainsi, en vous, dans votre esprit, l'apparition de l'image ou du tableau de l'événement qui doit se réaliser plus tard; ils vous communiquent une certaine connaissance conjecturale de l'avenir. Je réserve la question plus élevée des prophètes inspirés de Dieu, leurs prophéties ont un caractère particulier de certitude qui révèle à l'observateur une origine divine, elles marquent une mission.

Il faut donc écarter l'hypothèse gratuite et fausse d'un corps astral, et d'un plan astral où se dérouleraient les clichés du passé et de l'avenir de l'humanité depuis l'origine du monde.

Élié MÉRIC.

(1) Angelus tam bonus quam malus, virtute suæ naturæ, potest movere imaginationem hominis. (Saint Thomas, 1 p. q. 111, art 3.)

Ita ut angelus apparens oculum videntis immutet et similitudinem aliquam inferat rei quam videri vult. (Alvarez. *De grad. contemp.* lib. V, p. 3, cap. 1.)

LE FLUIDE NERVEUX

Il y a cinquante ans, il aurait été téméraire de parler de magnétisme; le charlatanisme était à la fois la menace et l'accusation suspendues sur la tête du médecin assez imprudent pour le mettre en pratique, et les conséquences publiques ne se seraient point fait attendre. Relégué dans le domaine de l'impossible ou de la jonglerie, le magnétisme restait inconnu pour ceux qui en niaient la réalité et pour les esprits craintifs, terrifiés même, pour lesquels il était une opération diabolique, merveilleuse et surnaturelle. Il restait ainsi caché, lorsque profitant d'un pas nouveau fait par la science dans le domaine physiologique et de la protection d'un éminent savant, il a pu reparaitre sous un autre nom, l'hypnose et l'hypnotisme ou sommeil artificiel, heureux déguisement avec lequel il est admis sur la scène de l'observation, de l'expérience et de la science.

Je voudrais exposer ici ce qui est ma conviction, mes études m'ayant conduit à ne voir dans le magnétisme, puis dans l'hypnotisme que des phénomènes d'un ordre physiologique, relevant uniquement de la science de la vie. Dès mes premières expériences, écartant toute interprétation merveilleuse et surnaturelle, une théorie toute physique s'est imposée à mon esprit, elle s'est trouvée corroborée, puis prouvée par l'*Expérimentation*, théorie aussi vieille que la médecine, celle du *fluide nerveux*.

COMMENT JE FUS CONDUIT A ÉTUDIER LE MAGNÉTISME.

Vers 1838 environ, du Potet en tournées de conférences magnétiques, vint à Besançon et en fit plusieurs, nos maîtres, restant très sceptiques, nous en détournèrent. Cependant on savait dans les écoles que Récamier et Rostan s'en étaient occupés et même qu'ils en réprouvaient la pratique comme dangereuse et peu faite pour être offerte aux gens de science. Une opération pratiquée sans douleur dans le sommeil magnétique par J. Cloquet, fit un moment un grand bruit, puis vint le silence et ensuite l'oubli.

Jeune médecin, à peine sorti de la Faculté, je suis appelé par un

confrère partant pour la Californie, à le remplacer près d'une malade de trente-cinq ans affectée depuis deux ans d'une hémiplegie gauche, avec vomissements incoercibles et d'une déviation menstruelle sur la poitrine; il parvenait à la nourrir, à calmer ses convulsions menstruelles et ses hémoptysies et même à lui faire exécuter des mouvements en l'endormant magnétiquement.

J'accueillis avec autant de joie que de curiosité une si heureuse occasion de m'instruire. Mon confrère, homme de quarante ans, de grande force physique, de tempérament sanguin, de caractère violent et volontaire, était une véritable puissance. Il m'initia aux moyens de somnambuliser la malade; j'y parvins vite, ma nature moins forte, mon tempérament moins excessif aidé d'une sorte de timidité craintive, rendaient mon intervention plus douce; le sujet souvent terrorisé par l'action énergique de mon confrère, se livra avec confiance, et son abandon devenant complet, me fournit le champ d'observations le plus vaste que l'on puisse désirer.

Après plusieurs mois de pratique, je ne saisisais point encore la raison et la vraie nature du magnétisme, et sans m'arrêter à l'idée du merveilleux, je restais fixé à celle de l'extraordinaire.

Le sort me devint propice, j'eus en mains dans un but purement thérapeutique, hommes, femmes, enfants soumis à des traitements de longue durée, c'est alors que par une expérience me semblant suffisante, je connus ce qu'était le magnétisme; réprouvant le côté merveilleux que l'extraordinaire des faits y avait fatalement introduit, je compris que ces phénomènes si étranges devaient obéir à des lois physiologiques, je me pris alors à les étudier en médecin, en physiologiste, en philosophe et même en moraliste et à pouvoir attester que le magnétisme existe, qu'il ne produit que des phénomènes naturels et qu'on en doit bannir tout ce que les esprits ignorants ou crédules, légers ou fantasques y ont apporté.

Dans ces quelques pages, notre dessein est de remettre en lumière ce principe de vie compris par nos anciens sous des noms divers, principe également matériel, grand et unique moteur de la vie : fluide vital en tant qu'il s'exprime par ses manifestations physiologiques, soumis à la méthode expérimentale, expliqué, presque isolé et trouvant sa raison d'être et d'agir dans des lois physiologiques quelque peu entrevues et par ce fait faisant partie de la science, le domaine du naturel est immensément large, ses limites sont très reculées; on attribue souvent à des causes ou à des influences surnaturelles des phénomènes d'abord inexpliqués et qui le sont par la suite dans des études basées sur l'observation et la logique;

Il ne me semble point hors de propos de rappeler par une rapide digression rétrospective, comment les grands esprits qui ont honoré nos siècles passés ont compris la question vitale ou la vie en action.

Avec Aristote, les principes dirigeant la vie sont des *âmes* douées d'existence individuelle, existant avec le corps.

Pour Galien (160), les nerfs puisent dans le cerveau les *esprits animaux* et les conduisent aux organes qui en reçoivent mouvements et sensations. Ces esprits animaux, matériels, mais très subtils, inhérents aux corps, interviennent comme les intermédiaires et comme les instruments nécessaires de l'âme. Quant à la nature de l'âme, il l'ignore.

Traversant les siècles galéniques, arrivons aux époques si savantes et si agitées des trois derniers siècles.

Le représentant de la philosophie le chancelier Bacon (1561-1626) admet deux âmes : l'une de la vie et du corps, *âme sensible*, l'autre *rationnelle*. La première est commune aux hommes et aux bêtes, la seconde est propre à l'homme ; la première est un produit du limon de la terre, la seconde vient directement du souffle de Dieu. L'âme commune est donc de nature corporelle, mais matière atténuée au point d'être invisible.

Descartes (1596-1650) avec son mécanisme pur, a recours cependant aux esprits animaux pour le faire agir.

La théorie de Thomas Willis (1622-1675) est déjà très explicite. Il admet difficilement les trois esprits (animal, vital, naturel), l'esprit animal lui suffit, il est uniquement formé par la substance cérébrale, et même il s'identifie à cette substance ; cet esprit trouve sa source dans la circulation cérébrale, le sang forme ce principe, et le sang lui-même a pris dans l'air l'élément essentiel qui sert à le former (théorie anticipée de la respiration), la distillation du sang dans l'encéphale produit une humeur ou une liqueur nerveuse (suc nerveux) qui sert de véhicule aux esprits formés dans le cerveau et le cervelet et envoyés par les nerfs à toutes les parties du corps.

Leibniz (1646-1716) crée la notion d'une force interne (monade) qui agit dans les corps en s'associant au *substratum* matériel qui les compose.

Enfin nous trouvons Haller (1708-1777), ce grand physiologiste et ce grand philosophe qui illumine la science de son époque. Dans ses expériences nombreuses, il n'a pu isoler le fluide nerveux, il ne le met pas en doute, mais il indique les conditions qu'il doit avoir : mobilité, fluidité et ténuité extrêmes ; sans goût, ni aérien, ni mélange d'air, de soufre ou de sang, doué de grande rapidité, capable

de produire le mouvement et de transmettre les sensations, moins subtil que le feu, l'éther, l'électricité, puisqu'il peut être contenu dans des tubes, arrêté par une ligature. Ce serait un élément distinct des autres éléments, comme la chaleur, la lumière, l'électricité, l'air, l'éther sont distincts entre eux. (*Élém. phys.*, t. IV, p. 381.)

Dans le commencement de ce siècle (17.. à 1826), Barthez remplace cette doctrine par le *principe vital* (âme déguisée et non épurée des anciens physiologistes). Ce principe dirige et gouverne tout; il a sous ses ordres les *propriétés vitales* qui accomplissent et exécutent ses fonctions, comme autrefois les esprits étaient les instruments des âmes. Cette doctrine dont Bichat a su faire un fructueux usage a cédé la place aux écoles anatomiques. Celles-ci ont nié ou négligé volontairement tout ce qui n'était pas accessible à l'investigation des sens, et la physiologie s'est tue.

Avant d'entrer dans le sujet d'étude que nous voulons exposer, nous devons faire connaître notre foi philosophique et scientifique :

L'agrégat humain se compose de :

1° Le corps, c'est-à-dire la matière, les organes ;

2° La vie, force qui se révèle par ses manifestations avec la matière, force transmissible; qu'est-elle dans son essence? on l'ignore comme on ignore l'essence de toute chose;

3° L'âme, souffle divin, immatériel, indestructible, intransmissible, c'est le moi.

Les plantes et les animaux vivent, mais n'ont pas d'âme.

Chercher les rapports de l'âme avec la vie et le corps, c'est rechercher les rapports du physique avec le moral; les plus grands esprits y ont épuisé bien inutilement tous leurs efforts.

Mes observations très détaillées, recueillies avec soin chaque jour pendant près de quinze années, sont restées enfouies et silencieuses jusqu'au jour où, sous le patronage de noms illustres, cette branche de nos connaissances s'est sentie autorisée et s'est offerte à l'attention des médecins. Je crois alors pouvoir exposer les conclusions de mes anciennes études, en suivant le conseil récent et si sage du D^r Richet ainsi formulé :

« Il y a nécessité pour cette étude difficile de ne choisir ou tout au moins de ne débiter que par des cas simples, mais francs, en un mot des *cas types*, aux phénomènes, nets, distincts, toujours les mêmes, dépourvus de complexité et cependant assez marqués pour n'être ni ébauchés, ni confus, ni incomplets. »

Je vais tenter d'exposer mes phénomènes d'observation, le plus

possible types, sans oser espérer pour eux toutes les qualités requises par M. Richet, cet exposé s'arrêtera à la découverte de la suggestion mentale, qui me fit peur, ma conscience s'émute, et je m'arrêterai, mon intention se limite donc à démontrer par l'*expérimentation*, l'*existence* du fluide nerveux, sa condition *vitale* et sa *matérialité*.

Il y a une phase ultime de l'hypnose (état hypersomnambulique, autrefois appelé extatique) dans lequel les sujets parvenus à une insensibilité générale, étrangers au monde extérieur qui n'existe plus pour eux, présentent même dans leur habitus extérieur, dans les traits de la face, dans le regard, dans la voix, des changements qui en font des êtres nouveaux. Pour ces hypnotiques, il suffit de la part de l'hypnotiseur, du regard, de la volonté exprimée ou seulement pensée pour leur faire traverser instantanément les phases premières de l'hypnose (sommeil, contracture, somnambulisme simple) et arriver au degré extrême, à l'hypersomnambulisme. C'est par eux que nous allons donner la description du fluide nerveux.

Tous les sujets arrivés à ce haut degré d'imprégnation, véritable entraînement, ont toujours *vu* le fluide nerveux, s'échappant du corps de l'hypnotiseur sous forme d'une vapeur, venir les envelopper d'une couche d'épaisseur, de densité, de fixité et de durée variables.

C'est totalement ou partiellement, selon le mode du dépôt que le fluide nerveux se répand sur la surface du corps sous forme d'une vapeur, d'une sorte de fumée.

Toujours davantage sur la tête et plus encore sur le tronc que sur les membres.

C'est un bain, une atmosphère plus ou moins uniforme, mobile et facilement troublée ou agitée ou déplacée à la façon d'un brouillard (1).

Le fluide pénètre le sujet, il l'imbibe, non pas comme un liquide ou un gaz, mais par une sorte de matière plus subtile, vaporeuse, incolore et cependant visible pour le sujet.

Rien ne sort du sujet, il reçoit, mais ne rend rien. Il y a même transport incessant de l'émetteur au récepteur pendant la période d'état ou d'inaction et sans l'intervention de la volonté.

Plus lourde que l'air, cette vapeur fluidique tient à précipiter et par ce fait est vue et jugée pondérable par les sujets.

(1) Seraient-ce les effluves digitaux représentés photographiquement dans l'ouvrage du Dr Dupouy?

Après le réveil, il reste toujours quelque peu de fluide chez la personne actionnée.

Les qualités du fluide nerveux sont très diverses selon un grand nombre de circonstances qui ont toutes leur importance ; ce sont les conditions de santé, de tempérament, de sensibilité ou d'idiosyncrasie nerveuse aussi bien que les procédés et la durée de l'action émissive.

Un fluide faible ne produit que des phénomènes ébauchés. Un fluide fort et dense agit toniquement, il relève les forces générales, celles des organes et des fonctions sur lesquels on le dirige ; l'être débile se sent fortifié ; toute énergie est augmentée. Cette intensité peut varier au gré de l'hypnotiseur, s'il dépasse la mesure, il devient nuisible.

La ténacité ou la fixité et la mobilité du fluide varient en raison de sa force, de sa densité, de l'action de présence de la source émissive et de la proximité de fluides étrangers,

La perméabilité du fluide ou la propriété de traverser les corps durs est indubitable. Il en est de même de sa production et de son émission à distance (1).

L'eau dissout le fluide en toute proportion, par le repos elle le dépose comme le ferait une solution saturée. Tout hypnotisé connaît cette eau merveilleuse dont tout malade ne peut se passer, qui, prise à l'intérieur, imbibe et impressionne les organes internes. C'est à elle que nous devons rapporter nos plus remarquables succès thérapeutiques.

Miscible aux aliments, aussi bien que soluble dans l'eau, le fluide nerveux facilite une digestion malade, suspend les vomissements, ressuscite la fonction tombée dans l'inertie.

Doué de propriété adhésive, il peut rester attaché quelque temps à des surfaces solides, s'il n'y rencontre une cause qui le mobilise.

Nous l'avons vu probablement pondérable, pourrait-il être dosé (2) ?

La présence de l'émetteur est de nécessité, puisque l'émission

(1) La radiographie en nous donnant par les rayons X qui peuvent traverser les corps obscurs et même les corps épais, une notion inconnue et qui semble mystérieuse, ne nous fournit-elle point un exemple d'analogie que les expériences hypnotiques paraissent confirmer ?

(2) M. Barety de Nice a essayé de prendre la mesure de ce qu'il nomme force neurique rayonnante particulière du corps humain (vulg. magn. animal). Ses recherches ont donné les mêmes lois que les rayons lumineux, corps *dianeuriques* quand les corps interposés se laissent traverser comme le verre, *non dianeuriques*, quand ils emmagasinent leurs rayons comme l'eau.

continue spontanément. S'il s'éloigne, le fluide émis est consumé lentement jusqu'au réveil. Si une digestion par voie fluidique se trouve en fonction, elle se ralentit, puis se suspend, il y a vomissement; elle reprend son cours normal par le retour de l'hypnotiseur.

La présence d'une personne étrangère a une action constamment défluidifiante, l'état hypnotique en est troublé surtout dans le cours d'un traitement. Ce fluide étranger absorbe et détruit suivant sa qualité vitale; il affecte d'autant plus qu'il se trouve plus à proximité et qu'il est de qualité plus contraire.

Le rapport avec des personnes étrangères peut être effectué par l'entremise de l'hypnotiseur, rapport toujours gêné dans le commencement (déperdition fluidique). S'il y a incompatibilité, le rapport devient fort difficile, sinon impossible; s'il y a au contraire convenance, il s'opère avec plus de facilité; par la répétition des essais, on réussit dans la plupart des cas.

Les fluides animaux ont chacun une action qui leur est propre. Celui du chien de la maison est très favorablement accepté, celui du chat familier est toujours repoussé (1).

Deux personnes ne peuvent s'unir pour en actionner une autre, deux fluides ne peuvent agir synergiquement, ne pouvant être identiques; ils se nuisent s'ils ne se détruisent, quelles que soient les convenances sympathiques ou l'apparente similitude des qualités.

Selon la volonté de l'hypnotiseur, la sensibilité du sujet se trouve modifiée, augmentée ou suspendue généralement ou localement, très grande ressource pour la thérapeutique chirurgicale surtout.

Le sujet, toujours soumis à la volonté de l'hypnotiseur, perçoit les impressions sensorielles. Pour la vue, il voit clairement tout ce qui n'est pas animé, mais rien de ce qui a vie; pour l'ouïe, il peut entendre une musique, mais il ne saurait voir l'exécuteur.

Les malades frappés de paralysie organique, chez lesquels la substance nerveuse n'est pas entièrement consumée, mais qui ne peuvent néanmoins se mouvoir en veille, en hypnose recouvrent dans une mesure le mouvement et la marche.

Les phénomènes d'extériorisation de la sensibilité bien connus des premiers magnétiseurs sont prouvés de nouveau par les savants du jour, le fluide nerveux qu'un grand nombre s'obstinent à considérer comme électrique peut à l'état normal agir et réagir à distance.

(1) La mouche qui traverse une atmosphère fluidique y trace un sillon de viduité et d'absorption.

Quant à ce qu'on a appelé du nom de lucidité ou état qui permet de voir les yeux fermés ou par d'autres organes, de pénétrer les corps opaques, de se transporter au loin, qui donne la vie intérieure, la vision dans un passé inconnu ou dans l'avenir même; c'est ici que s'établit le champ des divagations. Cependant invités à observer ce qui se passe en eux-mêmes, les sujets ont fourni sur leurs sensations, sur leurs pensées et sur les opérations fonctionnelles internes des détails où il y avait exactitude et inexactitude.

Chez le somnambule au degré moyen, l'intelligence est soumise, quand on lui demande à quoi il pense, la réponse est toujours négative « à rien », l'intelligence est vide, il ne tire rien de lui-même, il n'a plus de spontanéité, il faut lui imposer une pensée qui ne le quitte que si on la lui retire. Si on doit l'abandonner quelques instants, il demande avec instance qu'on lui fixe une pensée à suivre, il la désigne quelquefois en en réclamant toujours l'autorisation.

A un degré plus élevé (hypersomnambulisme), il y a exaltation de l'intelligence, le moi s'affirme, la passivité n'existe plus, néanmoins la volonté reste encore en partie soumise. Exemple : un blasphème est commandé, il y a protestation, puis résistance, puis lutte même, le commandement devient impératif, violent, le blasphème est proféré, « mais c'est vous qui l'avez voulu. »

La mémoire n'existe pas pour l'hypnotique, il n'a aucun souvenir de son état somnambulique, il n'a nulle inquiétude d'en être privé, il ne cherche par aucune question à être instruit, et même après plusieurs années, il ne manifeste aucun désir de connaître ce qui s'y est passé.

L'état moral des deux sujets (émetteur et récepteur) influent puissamment sur les qualités du fluide nerveux. Si le premier est calme, bienveillant, satisfait, il communiquera force, santé, disposition heureuse de l'esprit; est-il fatigué, malade, chagrin ou irrité, colère, passionné, il ne produira que tristesse, pleurs, état douloureux ou peur, défaillances, syncopes, et son action peut devenir désastreuse jusqu'à la convulsion tonique.

Si dans la veille, l'hypnotisable est en proie à une inquiétude vive, il devient réfractaire. Si cette inquiétude lui est communiquée seulement pendant le sommeil, il y a trouble nerveux, le somnambulisme est détraqué, incohérent, et à son réveil, le sujet est chagrin, brisé, douloureux sans en connaître la cause et souvent sans en demander la raison.

L'attraction sympathique de deux sujets et le besoin d'hypnose s'accroissent en raison de la durée et de la répétition des actes.

Le réveil spontané ne se fait que graduellement, il est toujours défectueux et même redouté des malades, pratiqué par une personne étrangère, il est douloureux, quelquefois morbide, suivi de subdélire ou de troubles intellectuels. Si le réveil a lieu au cours d'une fonction ou d'une médication en pleine activité fluidique, il y a suspension de toutes deux.

Les phénomènes que je viens d'énoncer sont ceux que je reconnais être simples, nets, distincts, habituels, presque types. A leur suite, on en trouverait un grand nombre d'ordre inférieur, confus, complexes, impossibles à coordonner ou à condenser, aussi variables que les idiosyncrasies nerveuses, c'est-à-dire aussi variables que les individus.

Qui oserait prétendre faire un tableau quelque peu exact de la phénoménalité protéiforme d'une névrose !

Comment se forme le fluide nerveux ?

Tout organe en activité est aussi en travail, tout travail fournit à son tour un produit ; l'organe étant matière, le produit est matière (mécanique, physique, chimique ou organique [sécrétions]). Le mécanisme de la formation du fluide nerveux est d'ordre organique. Les milliers de cellules qui constituent la substance cérébro-spinale entrant en vibrations ou en travail, sous l'influence de la puissance vitale, produisent ou fabriquent une substance ou quasi-substance que des conducteurs (nerfs) charrient partout par aller et retour. Ce produit est le fluide nerveux engendré par la cellule nerveuse sous l'influence de la puissance vitale ; c'est en lui qu'est le siège de cette *puissance*, c'est par lui que la *vie* est portée et maintenue dans tous les organes, c'est par lui qu'elle manifeste ses vertus, formatrice, évolutrice, organisatrice, usante même.

Comme je l'ai dit, je m'arrête à la *suggestion mentale*. Cette étude est la plus transcendante, elle exige des développements difficiles, et elle se prête à des interprétations subtiles, ambiguës, aussi bien qu'étranges et dangereuses. Le rôle de l'influx nerveux y reste prépondérant, puisqu'il renferme la vie, seulement il se trouve en rapport avec l'*âme*, cet élément supérieur de l'agrégat humain.

L'*âme*, souffle divin, est tout un composé dont la conscience et la volonté sont la propriété fondamentale, et que l'on peut appeler esprit, intelligence, idée, pensée, raisonnement, libre arbitre, individualité, le vrai *moi*.

Si elle a un siège, il est plus particulièrement dans les organes qui servent aux manifestations intellectuelles et morales. Quant à ses rapports avec le corps, tout y est mystère depuis le commence-

ment du monde et le sera toujours, car il y a des choses qu'il n'est pas donné à l'homme de pénétrer (1).

Les savants modernes pour lesquels rien n'est caché, ne sont pas embarrassés, l'âme est une somme d'états, de phénomènes particuliers liés aux nombreuses modalités fonctionnelles de l'*activité cérébrale*, et le moi n'est qu'une coordination de ces phénomènes, son processus repose sur la notion récente des réflexes cellulaires, phénoménalité aussi hypothétique que non perçue.

La philosophie contemporaine avoue que l'unité du moi est un problème biologique, c'est par conséquent un mystère à jamais.

Pour nous, le cerveau n'est qu'un instrument merveilleux.

D^r F. COUTENOT,

*Médecin en chef de l'hôpital de Besançon,
professeur honoraire à l'École de médecine.*

(1) L'âme étant une substance immatérielle, ne peut ni occuper un siège à la manière des corps, ni être un composé.

AU MONASTÈRE DE X...

Réponse à la réponse.

J'avais dit, à la fin de mon article, que toute solution proposée devrait satisfaire à *toutes* les données du problème; c'est une condition qui s'impose d'elle-même.

Les lecteurs de la *Revue* qui voudront bien relire, dans le numéro de décembre dernier (p. 422-425), l'exposé des faits et des circonstances, pourront voir en combien de manières M. Naudin a manqué de satisfaire à cette condition dans sa réponse insérée dans la livraison de janvier.

Pour moi, je me borne à relever une distraction de ce savant, par suite de laquelle il se trouve que sa réponse reste absolument en dehors de la question à résoudre.

J'ai dit que les coups ne s'étaient jamais fait entendre dans le plancher ni au plafond, mais uniquement dans les murs et les cloisons, ou en avant de ces parois; en un mot, ils avaient eu pour théâtre *seulement* la brique et la pierre; — et l'on me donne pour auteur de ces bruits un insecte (1) qui vit et peut vivre *seulement* dans le bois!

S. L. P.

(1) Cet inculpé est une larve d'environ 2/3 de centimètre, et la tête avec laquelle il frapperait ces coups sonores est grosse à l'avenant.

LE DÉMONIAQUE

DANS LA VIE DES SAINTS

(Suite)

VI. — LES SAINTS DOMINICAINS ET FRANCISCAINS.

En pénétrant dans la dernière période du moyen âge et dans les temps modernes, je choisis de préférence, comme il est naturel de le faire, les grands saints qui ont illustré ces époques. Ils surgissent en pleine lumière; les documents sur leur vie sont nombreux et d'une authenticité absolue. On dira peut-être que l'admiration de leurs disciples a exagéré les faits : c'est là l'objection que Renan et son école opposent aux saints Évangiles. Je réponds que l'admiration n'est pas banale, quand elle produit des conversions, quand elle crée des vocations, quand elle suscite des dévouements à toute épreuve. Elle est évidemment provoquée par un éclat de vertus tout héroïques, par une splendeur de dons vraiment surnaturels. — De plus il se dégage de ces documents contemporains, par exemple des chroniques franciscaines, un parfum exquis de sincérité et de véracité, quelque chose en un mot qui ressemble à la divine candeur des Évangiles.

La vie du fondateur illustre des Frères-Prêcheurs, saint Dominique, ne nous offre pas de notables apparitions du diable. Néanmoins il eut des luttes à soutenir contre l'esprit des ténèbres. On montre à Sainte-Sabine, sur l'Aventin, un énorme caillou incrusté dans le pavé de l'église, qui, d'après la tradition, fut lancée par le diable au saint pendant qu'il était en oraison. Le diable d'ailleurs, est coutumier du fait : nous lisons, dans la vie de saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, qu'il tenta également de le lapider durant sa prière.

Mais voici un fait très remarquable qui arriva à saint Dominique pendant les prédications; il est relaté par le vénérable Humbert de Romans, cinquième général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, et reproduit par l'historien officiel du saint, Thierry d'Appolda.

« Etant à Fanjou (1), le bienheureux Dominique, après avoir prêché la foi catholique et réfuté l'hérésie, s'était retiré à l'église pour y prier. Neuf femmes du pays, de condition noble, vinrent l'y trouver. Elles se jetèrent à ses pieds en lui disant : Aidez-nous, serviteur de Dieu ! Si ce que vous avez dit est vrai, l'esprit d'erreur nous a aveuglées. Vous nous avez ébranlées. Priez Dieu qu'il nous fasse connaître la vraie foi, dans laquelle nous voulons vivre et mourir pour être sauvées. — Tout en continuant à prier en lui-même, après un moment de silence, le saint leur répondit : J'ai confiance que Dieu, qui ne veut la perte de personne, va vous montrer à quel maître vous vous étiez attachées. — A ces mots, elles virent bondir du milieu d'elles, un chat horrible de la taille d'un gros chien, les yeux rouges comme de la braise, la langue tendue quasi d'un demi-pied et toute sanguinolente, la queue courte et redressée, exhalant une odeur intolérable. Après avoir couru çà et là pendant quelque temps, sur un commandement du saint, il bondit après la corde de la cloche qui pendait au milieu de l'église et disparut par le trou donnant dans le clocher. — Voilà, dit Dominique, qui représente sensiblement à vos yeux le maître auquel vous aviez donné votre foi. — Et les neuf personnes, rendant grâces à Dieu, se convertirent, et plusieurs prirent l'habit religieux à Notre-Dame de Rouille. »

Ce fait est très digne d'attention. Il se produit devant neuf personnes, il amène leur conversion à toutes, il décide l'entrée de plusieurs en religion ; enfin l'une d'elles, Bérengère, encore vivante au moment du procès de canonisation de saint Dominique, en dépose sous la foi du serment, et sa déposition nous a été conservée. Il est difficile de trouver un fait mieux attesté et plus convaincant. (*Act. SS. Aug.*, t. I, p. 567-643.)

Le frère d'armes de saint Dominique, saint François d'Assise, eut à soutenir contre les démons des combats plus terribles encore. Voici quelques extraits de sa vie, écrite sur des documents contemporains, par le P. Candide Chalippe, récollet :

« En l'année 1211, la ville d'Arezzo se trouvait extrêmement agitée de dissensions intestines. François, étant logé dans un faubourg, vit sur la ville une foule de démons qui excitaient les citoyens à s'entr'égorger. Pour mettre en fuite ces malins esprits, il envoie Silvestre comme son héraut, et lui donne cet ordre : Allez-vous-en devant la porte de la ville, et de la part du Dieu tout-puissant, com-

(1) Fanjou, *Fanum Jovis*, près de Toulouse.

mandez aux démons, en vertu d'obéissance, de se retirer immédiatement. Et ils disparurent. » (T. I^{er}, liv. II, p. 137.)

Cette vision à la rigueur pourrait être réputée imaginative; le trait suivant est absolument positif et réel.

« Un soir, François se retira dans une église abandonnée. Les démons employèrent toutes sortes d'artifices pour troubler son oraison. Puis ils l'attaquèrent en sa propre personne, comme saint Athanase le raconte de saint Antoine. Plus ils le secouaient, plus il s'appliquait à prier. Alors ils se jetèrent sur lui avec plus de fureur, ils le poussèrent rudement de tous côtés, le trainèrent sur le pavé et le chargèrent de coups. Le matin, le saint ne put dissimuler à ses compagnons ce qui lui était arrivé : l'extrême faiblesse où il était l'obligea de consentir à ce qu'ils allassent au village voisin lui chercher une monture pour l'amour de Dieu. » (T. I^{er}, liv. II, p. 191-192.)

Saint Bonaventure, observe l'auteur, déclare que saint François fut *souvent* tourmenté de la sorte par les démons.

Les principaux disciples de saint Dominique et de saint François n'échappèrent point aux infestations diaboliques.

La vie du bienheureux Jourdain de Saxe, deuxième général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, signale deux apparitions du diable, évidemment extérieures, sous des apparences fallacieuses (1). L'esprit mauvais ose se présenter à la porte de la cellule de saint Thomas d'Aquin, sous les traits d'un Éthiopien hideux. (*Act. SS. Mart.*, t. I, p. 174.) Saint Vincent Ferrier raconte à l'un de ses confidents qu'un jour un démon, se déguisant en vieillard vénérable, lui avait tenu des propos insidieux pour l'engager à diminuer ses austérités : démasqué par le serviteur de Dieu, il s'était évanoui en poussant un grand cri, et en laissant après lui une puanteur intolérable. (*Act. SS. Ap.*, t. I, p. 486.)

Du côté de saint François, je pourrais citer bien des saints, bien des pieuses vierges, que le diable essaya de réduire par la violence. Je me borne au grand saint populaire, saint Antoine de Padoue. Les grottes de Brives, but d'un célèbre pèlerinage, rappellent un assaut furieux dont l'illustre thaumaturge fut l'objet de la part du diable. Il priait dans l'une de ces grottes, quand l'esprit de malice se présenta à ses regards, puis bientôt après se jeta sur lui avec rage. Il le serrait à la gorge, quand le saint invoqua Marie par ces mots qui étaient familiers : *O gloriosa domina!* La sainte Vierge apparut, por-

(1) Une première fois, il est vu par un religieux; une seconde fois, il apporte au bienheureux du pain et du vin. (*Act. SS. Feb.*, t. II, p. 730.)

tant l'enfant Jésus, à son fidèle serviteur; et le diable s'évanouit. C'est en souvenir de cet événement que la sainte Vierge est honorée, dans les grottes de Brives, sous le nom caractéristique de *Notre-Dame de Bon-Secours*.

La vie de saint Antoine mentionne encore d'autres apparitions de l'esprit mauvais. Un jour, ceci se passe au diocèse de Limoges, les démons essaient de détourner les frères de l'oraison, en se montrant à eux comme une bande de pillards qui ravagent le champ du voisin : saint Antoine les rassure et dissipe l'illusion. — Une autre fois, le saint prêchait. Soudain un courrier arrive avec fracas, et porte ostensiblement à une dame qui était au sermon la nouvelle de la mort de son fils. Saint Antoine, qui n'a rien pu entendre, s'arrête, et s'adressant à la dame : Ne craignez rien, lui dit-il, la nouvelle est fausse, votre fils est vivant, celui qui est venu est un démon qui se propose de troubler ma prédication. Tandis qu'il parlait ainsi, le prétendu courrier disparut on ne sait comment. (*Act. SS. Jan.*, t. III, p. 218.)

Je prends les saints dominicains et franciscains, parce que sur la fin du moyen âge ils remplissent l'Église de Dieu de l'éclat de leurs vertus. Les saints appartenant à d'autres ordres, aux treizième et quatorzième siècles, ne furent pas épargnés par l'ennemi de tout bien. Dans l'ordre de Saint-Benoît, saint Silvestre, fondateur des moines silvestrins, fut précipité par le diable du haut d'un escalier, et il se fût tué sans le secours de la très sainte Vierge ; le bienheureux Bernard Toloméi, fondateur des moines olivétains, fut plusieurs fois assailli et battu par les esprits infernaux. Dans l'ordre de Saint-Augustin, saint Nicolas de Tolentino eut à subir des violences semblables à celles dont saint Antoine fut l'objet; et les leçons de son office, quoique très succinctes, font mention de ces luttes, après lesquelles le saint restait brisé, et devait être relevé et soigné par ses frères.

VII. — SAINTE FRANÇOISE ROMAINE, SAINTE COLETTE.

Sur la fin du quatorzième siècle, naquit à Rome sainte Françoise, dite sainte Françoise Romaine, surnom caractéristique, car on retrouve en elle la constance et la force d'âme du patriciat romain. Elle est célèbre dans l'Église par l'assistance visible d'un ange, et par ses luttes quasi quotidiennes avec l'esprit des ténèbres qui font de sa vie très innocente un long martyre. La substitution de l'inno-

cent au coupable, depuis la Rédemption de Notre-Seigneur, est la grande loi du monde moral. Venue au monde dans un temps calamiteux, où le désordre était partout, sainte Françoise fut une victime. Dieu permit au démon de se déchaîner contre elle, et de lui faire payer quelque chose de la rançon des pécheurs.

Le récit de tous les phénomènes surnaturels, qui se sont succédé sans interruption en cette sainte, nous a été transmis par son confesseur Don Jean Mattiotti, curé de Sainte-Marie du Transtévère. C'était un caractère timide et très réservé : il fallut toute l'évidence des faits pour le convaincre des voies extraordinaires par lesquelles Dieu faisait marcher sa pénitente.

Les apparitions diaboliques, dont est remplie la vie de sainte Françoise, offrent cette progression, cette stratégie, que faisait remarquer saint Antoine à ses disciples.

Tout d'abord le diable se présente sous des dehors inoffensifs et en quelque sorte indifférents. C'est un faux ermite qui frappe à la porte du palais Ponziani où habitait la sainte, et engage un colloque avec Paolucci, son beau-frère; c'est un vieillard qui l'accoste dans les rues de Rome, où l'accompagne sa belle-sœur Vannosia. Une nuit, l'esprit des ténèbres ose lui apparaître sous l'aspect d'un jeune homme; Françoise éveille son mari, et le fantôme disparaît.

Ensuite viennent les menaces, et des scènes horribles. Une nuit, le diable transporte la sainte sur une *loggia*, et fait mine de la précipiter sur la voie publique. Une autre nuit, il ne craint pas d'apporter dans sa chambre un cadavre infect, et il la roule dessus, de sorte que les vêtements de la sainte gardèrent une puanteur que rien ne put faire complètement disparaître.

Plus tard je lis le récit de plusieurs tentations insidieuses. Le grand séducteur revêt l'image du Sauveur des hommes; il vient à Françoise sous les traits de son confesseur, le curé Mattiotti; il se déguise en ange de lumière; il tente d'orgueil l'humble matrone, elle voit quatre démons s'agenouiller devant elle en protestant qu'elle est une grande sainte.

Enfin ce sont des coups et des violences. Celles-ci commencent au palais Ponziani, où la sainte demeurait avec son mari, son fils, sa belle-fille et quelques compagnes fidèles; elles continuent au monastère de la Tour des Miroirs, qu'elle avait fondé, et où elle se retira après la mort de son mari. Toutes les personnes qui cohabitent avec elle entendent le bruit des terribles flagellations que le démon lui inflige. Mabilia, sa belle-fille, la trouve jetée dans la ruelle de son lit, et impuissante à se mouvoir. Rita, sa confidente, la relève

toute livide, les cheveux en désordre, les vêtements souillés, la bouche pleine de cendre; car les démons l'avaient roulée dans la cendre, et lui en avaient rempli la bouche comme pour l'étouffer. « Les procès de canonisation, dit un récent historien de la sainte, sont pleins des dépositions des oblates de la Tour des Miroirs relatives à ces faits. Elles rapportent qu'elles trouvèrent souvent leur sainte mère jetée à terre, la figure sur le pavé, la coiffure arrachée et introuvable; que ses vêtements étaient tout déchirés, et son corps couvert de meurtrissures livides; qu'elles la virent même frappée sous leurs yeux et toute frissonnante sous les coups. Les vieilles fresques de Tor de' Specchi représentent quelques-unes de ces luttes mystérieuses (1). »

Comment éluder la force de semblables témoignages? Les filles spirituelles de sainte Françoise ne voient pas le diable; mais elles voient leur mère dont le corps tressaute sous les coups redoublés de nerf de bœuf que lui portent des mains invisibles. Aux signes avant-coureurs de ces assauts terribles, la sainte essaie de renvoyer ses chères oblates : « Ne restez pas ici, » leur commande-t-elle. Interrogée, elle tâche de détourner la question. Poussée à bout, elle avoue qu'elle a le diable devant les yeux sous une forme terrifiante, et que cette vue lui est un supplice plus affreux que tous les coups dont il la martyrise. « Je me jetterais, dit-elle, dans une fournaise, pour ne pas le voir. »

Contemporaine de sainte Françoise, quoique plus jeune qu'elle, sainte Colette eut pour mission de réformer l'ordre de Saint-François d'Assise. C'est une sainte Thérèse française. Sa vie fut écrite par son confesseur, auquel elle ne cachait rien des phénomènes surnaturels dont elle était l'objet. Cette vie renferme un chapitre intitulé : *De la cruelle persécution des démons*. Il faudrait le lire en entier.

Les démons lui apparaissent sous toute espèce de formes. Parfois ils font mine de se jeter sur elle comme des lions et des serpents. D'autres fois ils la molestent, en remplissant sa cellule de fourmis, de mouches importunes, et même de limaçons et d'escargots. Enfin ils la battent, avec des bâtons longs et noueux, qui semblent lui broyer les os. Ces bâtons leur servent aussi d'instruments pour faire du vacarme durant son oraison. Ils sont si peu imaginaires, qu'on en a trouvés épars dans sa cellule ou son oratoire.

J'arrive à un phénomène plus extraordinaire encore.

(1) Vie de sainte Françoise Romaine, par Dom Rabory. Liv. III, ch. iv, p. 559.

« Une chose remarquable, dit le biographe de la sainte, c'est que, pour des raisons connues de Dieu et d'elle seule, elle eut la faculté de faire voir à plusieurs de ses confesseurs ces formes hideuses de démons. Ceux-ci, en les voyant, n'en conçurent ni crainte ni angoisse, tranquilisés qu'ils étaient par la présence de la sainte mère. Et toutefois la vision était si horrible, qu'ils l'estimaient capable de leur faire perdre l'esprit, si elle s'était présentée à leurs regards en l'absence de la sainte. Une première fois l'un des confesseurs vit un lionceau tout noir, qui était d'abord immobile, puis qui se mit à aller et venir. Une autre fois, ce fut un grand serpent, hideux au delà de toute expression, qui se tenait entre la sainte mère et lui. » (*Act. SS. Mart.*, t. I, p. 571.)

Inutile d'insister sur la réalité de ces apparitions. Elles nous confirment dans ce sentiment que, si elles frappent les regards des grands serviteurs ou insignes servantes de Dieu, c'est que seuls ils ont assez de force d'âme pour les supporter. Aux petits, aux faibles, Dieu, comme un bon père, épargne ces visions qui les rendraient fous, ou les feraient mourir de saisissement.

Dr Bernard MARÉCHAUX,
Bénédictin de la Congrégation olivétaine.

(*A suivre.*)

LA QUESTION DES MÉDIUMS

Le diable existe.

Nous sommes des premiers à reconnaître son action malfaisante dans l'évolution du monde et dans le cours de notre vie mortelle, mais nous la croyons restreinte dans son universalité et limitée d'une part par la liberté humaine, de l'autre par le pouvoir souverain de Dieu. Nous ne sommes pas de ceux qui l'étendent démesurément, l'exagèrent à plaisir et la voient partout au point de provoquer et de justifier cette malheureuse proposition de nos adversaires : « Le diable, c'est l'ignorance ! »

Invoker l'influence satanique toutes les fois qu'un phénomène étrange déconcerte notre jugement et ne trouve pas une explication scientifique toute prête et adéquate, c'est manifestement se jeter dans le merveilleux par bêtise et par peur, c'est abuser du surnaturel, c'est surtout outrager la raison, déconsidérer la foi et servir leurs pires ennemis.

Ces réflexions s'imposent particulièrement à l'occasion de la question si importante et si troublante des *médiums* et de l'influence qu'il faut attribuer au diable dans leurs mystérieuses opérations. La question, qui se rattache étroitement à celle du *spiritisme* et qui soulève tant de graves et difficiles problèmes, a toujours eu le don de passionner et de diviser l'opinion. Les uns y ont vu exclusivement l'ingérence des mauvais esprits, la main du diable ; les autres n'ont jamais voulu croire qu'à une physique supérieure ou amusante. Aucune de ces opinions extrêmes ne nous paraît établie ni acceptable ; et nous espérons montrer dans les pages qui suivent que la vérité, ici comme toujours, se trouve dans une opinion moyenne et pondérée, tenant compte des conditions multiples de la question et faisant la juste part de l'élément diabolique sans méconnaître aucunement celle des causes naturelles.

I

Qu'est-ce qu'un *médium* ?

Pour le savoir, il faut s'adresser aux *spirites* ou plutôt à la théorie singulière qu'ils ont imaginée sur le monde et sur l'homme.

Trois principes distincts s'unissent pour nous composer. Ce sont : le *corps matériel*, support et organe des deux autres ; l'*esprit* ou l'*âme*, cause de la conscience, de l'intelligence et de la volonté ; enfin une sorte d'intermédiaire entre l'esprit et le corps, substance extrêmement tenue, *lien fluidique* qui tient de l'un et de l'autre, les relie ensemble et suit l'âme après la mort. Ce troisième principe reçoit des spirites le nom de *périsprit* et est appelé *corps astral* par les occultistes.

Le périsprit — dont l'existence, déclarons-le sans tarder, est purement hypothétique — permet à l'esprit séparé par la mort du corps mortel, de se manifester à nous d'une manière visible, tantôt sous la forme humaine, ce qui est rare et d'ailleurs contesté, tantôt par des *phénomènes physiques*, ou *sensibles*, tantôt par des *communications intellectuelles*. Même pendant cette vie, le périsprit qui nous enveloppe comme d'un fluide subtil et que l'on nomme souvent notre « double » est susceptible de sortir du corps et d'établir des relations entre les vivants et les morts.

Cette faculté de correspondance outre-tombe porte le nom de *faculté médianimique*, ou *médiumnités*. Tout le monde la possède plus ou moins, mais elle est très développée chez certains sujets soit naturellement, soit par un exercice soutenu que viennent corroborer une vie régulière et rangée, la chasteté, la sobriété, le jeûne. l'égalité d'humeur, une bonne conscience et un fond d'altruisme. Être *médium*, c'est donc servir d'*intermédiaire* entre le monde invisible et le monde visible, entre les esprits et les hommes qui vivent sur la terre. Nul ne peut interpellier ces esprits, converser avec eux, s'il n'est *médium*.

Allan-Kardec, qui est l'importateur et le grand théoricien du spiritisme en France, reconnaît plusieurs espèces de *médiums* suivant les moyens usités par les esprits pour se manifester à eux : les *médiums à effets physiques*, les *médiums sensitifs* ou *impressibles*, les *médiums auditifs*, les *médiums voyants*, les *médiums parlants*, les *médiums somnambules*, les *médiums guérisseurs*, les *médiums pneumatographes*, les *médiums psychographes* ou *écrivains*, etc.

Les *médiums à effets physiques* sont de beaucoup les plus nombreux et les plus accrédités : Home est le maître du genre, et actuellement la Napolitaine Eusapia Paladino marche sur ses traces. On obtient avec eux les phénomènes matériels les plus extraordinaires, mouvements des corps, déplacements et apports, bruits divers, lévitations, etc.

Les *médiums sensitifs* ou *impressibles* perçoivent la présence

des esprits par des sensations légères, attouchements, frôlements, etc.

Les *médiums auditifs* ont l'avantage d'entendre les esprits leur parler soit par voie psychique ou intérieure, soit par les sons d'une parole véritable, comme si une personne invisible conversait.

C'est par l'organe même des *médiums parlants* que l'esprit fait entendre ses communications.

Faculté plus extraordinaire encore, les *médiums voyants* ont le commerce le plus intime avec les esprits : ils les *voient*, les appellent, conversent avec eux, les suivent partout.

Le *médium somnambule* obéit dans le sommeil magnétique à l'impulsion des esprits et non à son propre mouvement.

Le *médium guérisseur* se définit de lui-même : c'est par ses mains qu'opèrent les esprits bienfaisants pour amener la guérison des maladies les plus graves et les plus invétérées.

Le *médium pneumatographe* sert d'agent ou plus exactement de commissionnaire aux esprits qui écrivent directement, en caractères ordinaires, ce qu'ils ont à communiquer : il lui suffit de prendre une feuille de papier, de la plier et de la placer sur un meuble ou dans un tiroir. Regardez ce papier au bout de quelque temps : il est couvert de signes, de caractères, de dessins, parfois de lettres et de phrases entières. Le tout est plus ou moins compréhensible pour les humains, mais les esprits appartiennent à une sphère supérieure et savent sans doute ce qu'ils veulent dire.

Le *médium psychographe* ou *écrivain* est plus commun et moins fort que le précédent : il prête sa main aux esprits, et cette main trace aussitôt sur le papier des lettres et des mots qui constituent une réponse aux questions posées. Naturellement cette main agit automatiquement, et le sujet est inconscient de ce qu'elle écrit. Parfois, sur la demande du *médium*, on adapte un crayon à une table, à une planchette, à une corbeille, on met à proximité une feuille de papier, et c'est la table, la planchette, qui actionne le crayon sous la direction de l'esprit. Enfin, sans crayon, on voit les tables entrer en mouvement sous certaines conditions et donner, par les coups qu'elles scandent sur le plancher, les réponses des esprits aux interrogations qui leur sont faites sur les choses les plus diverses : ce sont les *tables tournantes et parlantes*.

Comme on le voit, le *médium* a avec les esprits ou soi-disant tels deux sortes de communications très différentes et qui doivent être étudiées séparément, bien qu'elles aillent souvent de compagnie : ce sont des *rapports physiques* et des *relations intellectuelles*.

Les phénomènes physiques de la *médiumnité* ont été plus particulièrement étudiés de nos jours : nombre de sujets s'en contentent et la vogue leur appartient. Les *médiums* manifestent leur pouvoir et déploient leurs talents de bien des manières, mais les séances qu'ils dirigent sont faites pour frapper et convaincre les spectateurs : elles s'entourent de mystérieux apprêts et d'une obscurité toujours salutaire. Tantôt ce sont des tables qui s'agitent et qui tournent ; tantôt ce sont des bruits insolites inexplicables, des coups dans les murs, l'ébranlement et le déplacement de meubles, l'apport de cailloux ou de pierres, des impressions sensibles analogues à la vue d'un chien, au frôlement d'une robe, au toucher d'une main froide, etc. Les apparitions de fantômes sont plus sujets à caution.

Le *médium* qui nous transmet les communications des esprits n'est pas plus garanti : il doit être, selon nous, l'objet d'une légitime suspicion. Ces communications ont en effet un intérêt et une valeur des plus variables : il en est d'incompréhensibles, de sérieuses, de stupides, de frivoles, de grossières. Parfois le *médium* écrit ou raconte des choses qu'il ignore complètement et qui constituent des révélations instructives ; mais le fait est rare. Des défunts connus et aimés, des personnages fameux de l'histoire sortent de la tombe et viennent, à l'appel du *médium*, témoigner leurs sentiments et leurs pensées. Le fait serait extraordinaire si l'on ne remarquait une frappante concordance entre les idées du *médium* et celles des personnages évoqués : on dirait qu'il ne traduit pas leurs pensées, mais qu'il les leur prête en travaillant d'imagination avec l'aide d'une bonne mémoire. Les expressions trahissent l'homme. Dans la même séance, observe très justement un auteur, l'esprit de Voltaire par exemple s'exprimera comme un charretier, si le *médium* (ou simplement l'opérateur) appartient à cette classe sociale ou toute autre similaire ; et, dix minutes après, comme un homme du monde, si l'évocateur est une personne distinguée, instruite, bien élevée (1). » De pareils faits légitiment la défiance.

Il y en a d'autres qui la commandent. Tels sont ceux où l'in vraisemblance le dispute à la sottise. Nous citerons seulement comme exemples deux historiettes que rapporte sérieusement Allan-Kardec, et nous les donnerons sans commentaire.

« Nous assistâmes un soir, dit le maître spirite, à la représentation de l'opéra d'*Obéron* avec un très bon *médium voyant*. Il y avait dans la salle un assez grand nombre de places vacantes, mais dont beau-

(1) Santini, *Photographie des effluves humains*, p. 36, note.

coup étaient occupées par des esprits qui avaient l'air de prendre leur part du spectacle; quelques-uns allaient et venaient auprès de certains spectateurs et semblaient écouter leur conversation. Sur le théâtre se passait une autre scène; derrière les acteurs, *plusieurs esprits d'humeur joviale s'amusaient à les contrefaire en imitant leurs gestes d'une façon grotesque*; d'autres, plus sérieux, semblaient inspirer les chanteurs et faire des efforts pour leur donner de l'énergie. L'un d'eux était constamment auprès d'une des principales cantatrices; *nous lui crûmes des intentions un peu légères*. L'ayant appelé après la chute du rideau, il vint à nous, et nous reprocha avec quelque sévérité notre jugement téméraire : « Je ne suis pas ce que vous croyez, dit-il; je suis son guide et son esprit protecteur; c'est moi qui suis chargé de la diriger. Adieu! elle est dans sa loge, il faut que j'aille veiller sur elle. »

« Nous évoquâmes ensuite *l'esprit de Weber*, l'auteur de l'opéra, et nous lui demandâmes ce qu'il pensait de l'exécution de son œuvre : « Ce n'est pas trop mal, dit-il, mais c'est mou; les acteurs chantent, voilà tout! Il n'y a pas d'inspiration. Attendez, ajouta-t-il; je vais essayer de leur donner un peu de feu sacré! » Alors on le vit sur la scène, planant au-dessus des acteurs; un effluve semblait partir de lui et se répandre sur eux; à ce moment, il y eut effectivement chez eux une recrudescence visible d'énergie.

« Voici un autre fait qui prouve l'influence que les esprits exercent sur les hommes à leur insu. Nous étions, comme ce soir-là, à une représentation théâtrale avec un autre *médium voyant*. Ayant engagé une conversation avec un *esprit spectateur*, celui-ci nous dit : « Vous voyez bien ces deux dames seules, dans cette loge des premières? Eh bien, je me fais fort de leur faire quitter la salle. » Cela dit, on le vit aller se placer dans la loge en question et parler aux deux dames; tout à coup, celles-ci, qui étaient très attentives au spectacle, se regardent, semblent se consulter, puis s'en vont et ne reparaisent plus. *L'esprit nous fit alors un geste comique* pour montrer qu'il avait tenu parole; mais nous ne le revîmes plus pour lui demander de plus amples informations (1). »

Réservez la question des communications intellectuelles qui est très suspecte et que nous retrouverons plus loin à l'occasion des *tables tournantes*, et revenons aux phénomènes physiques de la *médiumnité* pour tâcher d'en pénétrer l'origine et la nature.

(1) *Livres des Médiums*, p. 265-266.

II

Tous les anciens spirites, et le fameux *médium* Home à leur tête, ont cru ou du moins enseigné que leur pouvoir vient des esprits : c'est bien ce qui résulte de la doctrine que nous avons résumée plus haut. Un jour, un vieil ami de Home, le Dr Philip Davis, lui demandait la cause de ses merveilleuses opérations. « Je ne suis qu'un instrument inconscient, répondit le *médium*; *les esprits se servent de mon fluide pour se manifester, communiquer avec les hommes et faire connaître leur pouvoir.* » Cette opinion était courante et a longtemps fait loi.

Comment s'étonner dès lors que nombre de gens aient cru les spirites sur parole et les aient accusés d'être les serviles instruments des *mauvais esprits*, les vils suppôts du diable? Si les esprits participent réellement aux tours des *médiums*, ce sont de mauvais esprits; et l'on comprend que les croyants se soient émus, inquiétés et que l'Église ait porté de sévères condamnations contre les pratiques du spiritisme.

Mais les esprits ont-ils vraiment une action commune dans la *médiumnité*? Est-il nécessaire de faire appel au surnaturel pour en rendre compte? C'est une question qui se résoud généralement aujourd'hui par la négative. D'abord, il est très peu de spirites éclairés qui croient encore à l'intervention ordinaire des esprits. Puis, le fameux *médium* Home a pris soin, avant de mourir, de nous détromper tout à fait en avouant dans une confession suprême qu'il avait menti toute sa vie. Cette confession, dont nous n'avons pas besoin de signaler l'importance, il l'a faite au Dr Philip Davis qui nous la rapporte dans les termes suivants :

« Nous causions un soir, quelque temps avant sa mort, du seul sujet qui avait intéressé sa vie, et, chose étonnante, plus il s'affaiblissait, plus la force fluïdique avait chez lui des retours de puissance extraordinaire, et il aimait à en faire parade pour s'abuser lui-même sur son état. Il ne pouvait se dissimuler qu'il s'en allait lentement, mais aussi sûrement que le voyageur qui aperçoit déjà dans le lointain la silhouette du village où il va se coucher le soir; mais il ne voulait pas y croire.

« Ce soir-là donc, las de causer, il s'était approché de la table, et posant ses mains, devenues diaphanes à force d'être amaigries, il me dit :

« — Je viens voir combien de temps les *esprits* me laissent encore à vivre. »

« Et de toutes parts les coups frappés retentissaient dans la table, tantôt comme un roulement de tonnerre, tantôt comme un crépitement de mitrailleuse.

« — A quoi bon ? lui dis-je en lui touchant le front légèrement du doigt. Est-ce que vous ne savez pas à quoi vous en tenir sur l'existence réelle de ces esprits, qui n'ont jamais existé que par la puissance de cet admirable cerveau, qui dit à la matière inerte : « Fais ceci ! » et à qui la matière inerte obéit?... L'antiquité vous eût au nombre des demi-dieux !

« Je savais comment le prendre, et cette flatterie lui plut, car il me répondit :

« C'est vrai, après tout, que cette foule d'esprits devant lesquels s'agenouillent les âmes crédules et superstitieuses n'ont jamais existé ! Pour moi, du moins, je ne les ai jamais rencontrés sur mon chemin. Je m'en suis servi pour faire donner à mes expériences cette apparence de mystère qui, de tout temps, a plu aux masses et surtout aux femmes ; mais je n'ai point cru à leur intervention dans les phénomènes que je produisais et que chacun attribuait à des influences d'outre-tombe. Comment pouvais-je croire ? J'ai toujours fait dire aux objets que j'influenciais de mon fluide tout ce qui me plaisait, et quand cela me plaisait ! Non, un médium ne peut pas croire aux esprits ! C'est même le seul qui n'y puisse jamais croire ! Comme l'ancien Druide qui se cachait dans un chêne pour faire entendre la voix redoutée de Teutatès, le médium ne peut pas croire à des êtres qui n'existent que par sa seule volonté ! »

« Après avoir prononcé ces paroles avec effort, et comme s'il se parlait à lui-même, il se tut, et pendant quelques instants, l'œil perdu dans le vague, il sembla s'absorber dans ses réflexions...

« Et moi, j'avais sténographié ses paroles pour conserver la forme qu'il leur avait donnée... Home reniant les esprits quelques mois avant sa mort, n'était-ce pas le glas du spiritisme sonné par celui qui avait le plus contribué à le fonder ?

« Quand il revint à lui, il avait nettement conservé la notion de ce qu'il m'avait dit, car, me prenant la main, il murmura :

« — *N'imprimez pas cela avant que je ne sois plus (1)...* »

Voilà un aveu de charlatanisme qui ne manque pas de charme, surtout si l'on se rappelle que Home eut une fortune incomparable, un bonheur constant et qu'il écrivit en 1864 un livre sensationnel :

(1) *La Fin du monde des Esprits; le Spiritisme devant la raison et la science*, Paris, 1887.

Révélation sur ma vie SURNATURELLE. Que penser après cela des *médiums* qui l'ont suivi sur les planches des théâtres et sur le pavois de la faveur populaire et qui sont loin de l'égaliser? Que penser notamment du *médium* en vogue actuellement, de la Napolitaine Eusapia Paladino qui a eu quelques succès, mais nombre de revus, surtout un échec retentissant à Cambridge en 1895? Il nous semble que l'incrédulité des sceptiques est justifiée et que la confiance des plus fidèles a lieu d'être ébranlée.

La pratique des *médiums* ne relève pas de l'ordre surnaturel et n'use que de moyens purement humains : voilà la constatation qui nous paraît résulter de ce qui précède et qui s'impose en quelque sorte. Sans doute le diable peut se servir — et s'est effectivement servi — des *médiums* dans plus d'une circonstance; mais il est étranger d'ordinaire à leurs machinations qui ne mettent en jeu que l'habileté professionnelle et les ressources si puissantes de la nature.

La question se précise, s'éclaircit et serait vite résolue avec l'aide de la raison et de la science, si les spirites ou plutôt les *occultistes* ne venaient habilement la compliquer et l'obscurcir pour sauver leur prestige très diminué et rajeunir quelque peu leur doctrine. Ils ne nient pas l'existence possible des *esprits*, mais ils déclarent qu'ils ne sont pour rien dans l'action spirite. Ils professent hardiment que les prodiges des *médiums* sont exclusivement dus à l'*extériorisation de leur corps astral*. Suivons-les sur ce nouveau terrain de discussion.

D^r SURBLED.

(A suivre.)

DISCUSSION SUR L'ASTROLOGIE

Un de nos lecteurs, M. Gallus, nous présente les objections suivantes auxquelles nous sommes heureux de répondre.

La discussion ouverte sur l'astrologie judiciaire par l'article de M. Paul Flambart, paru dans le dernier numéro de la *Revue*, nécessiterait, pour être complète, d'infinis développements. En se tenant sur le terrain choisi par M. Paul Flambart, il sera facile de montrer que cette prétendue rénovation de la science astrologique consiste simplement dans l'emploi de termes nouveaux pour désigner d'anciennes choses ; au fond, il n'y a rien de changé.

Des arguments fournis contre l'astrologie, il en est qui datent l'on peut dire, de sa naissance. On peut en appeler quelques-uns pour montrer que, même au moment où elle était le plus en faveur, l'astrologie avait des adversaires pourvus de quelque bon sens. Nous pouvons admettre que les astrologues ne demeuraient pas sans répondre. Mais à leur tour les astrologues modernes devront entrer dans le débat pour réfuter, autant qu'ils le pourront, ces arguments qui, en vieillissant, n'ont pas perdu de leur force et viennent saper leur art à sa base même. Voici les raisons opposées aux partisans de l'astrologie judiciaire :

A quel moment agiront les influences ? Est-ce au moment de la conception ou de la nativité ? Et si la délivrance est difficile, observera-t-on le premier moment, ou bien croira-t-on qu'il y ait une constellation pour chaque membre à mesure qu'ils se montrent au jour ? Si par accident ou artifice l'accouchement est avancé ou retardé, l'horoscope de l'enfant va changer. La face du ciel changeant sans cesse, il peut dépendre d'un médecin délivrant la mère au moment prescrit par l'astrologue, de faire ainsi des enfants heureux ou malheureux. Enfin s'il est vrai que la position des planètes au moment de la naissance, influe sur le caractère, la santé, etc., tous les individus nés au même moment et dans le même pays devront parcourir la même carrière et subir les mêmes fortunes durant leur vie.

Ceci dit, nous noterons en passant que Pic de la Mirandole a écrit douze livres contre l'art astrologique, prouvant que c'est une inven-

tion des diables et non des hommes; et nous étudierons sans autre délai l'article de M. Paul Flambart où se trouvent les éléments de la réponse que comporte la question posée par la *Revue*. Il n'est pas nécessaire d'analyser cet article mot par mot; il suffira de le prendre dans un de ses points essentiels pour la démonstration que nous voulons faire.

L'auteur dit, en principe, que quatre sources de *magnétisme astral* (anciennement : l'*influx* des planètes) semblent caractériser les facultés innées; et il écrit ensuite, négligeant ce qu'il y a de dubitatif dans l'existence et la qualité caractéristique de ce magnétisme :

« Le symbole *évident* de l'harmonie du magnétisme astral peut être « représenté par le *triangle équilatéral* engendrant les aspects tri-
« gone et sixte (troisième et sixième parties du cercle); le symbole
« de la dissonance est donné non moins manifestement par le *carré*
« engendrant l'opposition et la quadrature (deuxième et quatrième
« parties du cercle).

« Il est à remarquer ici, comme partout ailleurs, que le nombre
« trois symbolise la synthèse et l'harmonie. »

Eh bien! tout ce que vient d'écrire M. Paul Flambart n'est point de science exacte et pouvant se prouver par l'expérience. Nous sommes au contraire, en plein dans la science occulte essayant de bâtir par le système de l'analogie; il ne peut y avoir de fondement moins stable.

Quelles raisons scientifiques peut-on donner pour établir qu'un nombre est plus parfait qu'un autre? Pour cela, il faut admettre avec les cabalistes qu'une vertu admirable et efficace existe dans les nombres; mais quel rapport y a-t-il entre ces doctrines et une science expérimentale?

Les mêmes conséquences résultent de l'affirmation que le triangle équilatéral est le symbole *évident* de l'harmonie, comme le carré est le symbole *non moins évident* de la dissonance.

Tout est ici arbitraire, et dans l'application qui en est faite par *analogie*, rien de certain, de réel et de vrai ne peut sortir.

Le système de l'analogie est toute la science occulte. Il est condensé dans ce précepte de la Table d'Émeraude!

Tout ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, pour faire les miracles d'une seule chose.

Les hermétiques le réduisent en quatre mots :

Tout est dans tout.

Il faut conclure. L'initiative de M. Paul Flambart est louable; elle

vient d'un esprit curieux des anciennes choses. Mais pour en avoir un exact critérium, il faut aller plus loin, et l'étude de la science occulte doit précéder l'étude de l'astrologie. La vanité de l'une démontrera la vanité de l'autre. Tout est dans tout, dira-t-on alors comme l'hermétique, et cette fois avec juste raison.

L'astrologie judiciaire n'ayant donc comme règles et lois que celles qui viennent de l'autorité de ceux qui ont créé les symboles dont elle admet la vertu sans discussion et sans preuves, n'est pas une science. La science ne peut être fondée ni sur l'arbitraire ni sur l'autorité; elle ne peut s'établir et exister que par l'expérience.

Notre réponse ne pouvait comporter une discussion plus étendue. Cela nous aurait entraîné dans un examen de détails sans aucun intérêt pour le plus grand nombre des lecteurs de la *Revue*.

D^r GALLUS.

RÉPONSE

Si la *base* d'une science « n'est pas une croyance mais une expérience », — ce que j'admets évidemment, — sa *réfutation* doit nécessairement être faite aussi sur le même terrain; elle doit procéder par voie d'expérimentation, ce que me paraît oublier de faire M. Gallus qui élude l'appui expérimental constituant le fond même des arguments exposés dans la *Revue* du 13 novembre dernier. Ce sont des faits précis qui n'ont pas grand'chose à voir avec l'arbitraire et les boniments cabalistiques. Je pourrais donc pour toute réponse demander à M. Gallus comment par le *secours seul* d'une science, — admise par lui comme illusoire sans expérimentation à l'appui, — il est possible de résoudre les problèmes vérificateurs dont il est fait mention.

Les réponses aux objections signalées par M. Gallus sont d'ailleurs peu embarrassantes si l'on veut se borner à montrer qu'elles ne peuvent atteindre les lois qu'elles visent.

L'astrologie sérieusement comprise n'a nullement « comme règles et lois celles qui viennent de l'autorité de ceux qui ont créé les symboles dont elle admet la vertu sans discussion et *sans preuves*. »

M. Gallus a certainement mal interprété les citations transcrites, qu'il présente comme *bases et points de départ arbitraires* de l'étude astrologique, quand au contraire je les avance comme *conclusions expérimentales d'arrivée*! Ce ne sont là que de simples remarques

sur l'enchaînement des lois immuables d'harmonies et qui ne sont pas à mon avis sans intérêt à signaler quand l'occasion se présente.

Je crois du reste avoir énoncé assez clairement les *preuves expérimentales* qu'on peut rechercher sur les règles en question. Dans cette étude, je *ne pars* pas de « l'affirmation *arbitraire* des symboles d'harmonie et de dissonance », j'*y arrive* au contraire par l'expérience; je les formule alors le plus clairement que je peux — car il faut bien des termes pour exprimer des idées, — et je les *prouve* ensuite par les problèmes vérificateurs à résultats mathématiquement tangibles.

Il ne s'agit pas ici d'expériences physiques ou chimiques nécessitant des précautions délicates pouvant entacher d'erreurs les conclusions finales et dont l'expérimentateur le plus habile peut être dupe — ce qui s'est vu souvent. Il s'agit de résultats indiscutables.

En prenant les extrêmes des tendances humaines dans des caractères très accusés, on peut en bien des cas faire scientifiquement de la psychologie comparée et parler de facultés diverses, d'harmonies et de dissonances, etc. Peu importe d'ailleurs ici le langage employé pour désigner les choses, si, comme contrôle des lois psychologiques en question, je retrouve une heure de nativité ou encore je distingue sans les connaître deux individus très différents, par le *secours seul* des lois d'influences à vérifier.

C'est bien le cas ou jamais de dire ici que la fin justifie les moyens.

Il est clair qu'un cas isolé ne prouverait pas grand'chose, et cela dans l'attaque aussi bien que dans la défense. Mais quand des centaines d'exemples sont enregistrés, il y a lieu de devenir un peu circonspect en face de la crédulité négative.

Pour *démolir*, il faut des arguments aussi sérieux que pour *bâtir*. Les sceptiques et les agresseurs sur les domaines de la science, de la philosophie et de la religion l'oublient trop souvent.

On peut faire de l'astrologie sans aucune autre science occulte. Au fond, je crois même qu'il n'y a pas plus de magie là dedans que dans les lois du magnétisme ou de l'électricité. Les lois générales des anciens se retrouvent par l'expérience, et celui qui interroge seul les astres est même frappé, au bout d'un certain temps — s'il a la curiosité d'ouvrir un traité de cette science, — de retrouver formulées au milieu de toutes les charlataneries du passé certaines lois de correspondance psychologique qu'il a notées lui-même par l'observation directe de la nature.

Ceci dit, passons aux prétendus arguments qui doivent « saper l'art des astrologues modernes ».

En tête de tous apparaît toujours l'inévitable objection des « nati-vités au même lieu et au même moment » qui passe généralement pour « sans réplique » et qu'on trouve à ce titre dans la plupart des dictionnaires. Ceux qui l'avancent raisonnent sur la question comme si la science astrale admettait que le facteur astrologique fût le *seul* qui intervint dans la personnalité humaine, et condamnait en entier tout le cortège des autres, *atavisme, éducation, liberté humaine, circonstances diverses, etc....*, tous ces facteurs-là peuvent il est vrai, être liés au premier *dans une certaine mesure*, mais on peut penser sans condamner le principe même de l'influx planétaire, que *le fac-teur astral ne régit pas tous les autres !*

Si un portrait astrologique sérieusement fait surprend parfois par sa ressemblance avec la personne visée, on voit en réfléchissant bien qu'il peut souvent caractériser un très grand nombre de gens, sans pour cela s'appliquer à n'importe qui. J'irais même plus loin et dirais que les personnes ressemblant également au susdit portrait, peuvent fort bien avoir des tendances innées communes qui n'en-trainent pas leur ressemblance dans le jugement coutumier que nous portons sur elles.

Les sources innées des caractères et des destinées sont plus ou moins distinctes. Ce sont les cas bien tranchés qui fournissent à l'astrologue des moyens de vérification qu'il ne peut mettre en doute et qui le conduisent sur la voie de lois à découvrir. Les mille nuances et les combinaisons infinies des influx astraux viennent ensuite peu à peu étendre et compliquer l'étude. On conçoit qu'on s'y perde sans un appui scientifique sérieux, mais on entrevoit aussi par l'étude les côtés immuables qu'aucune objection ne peut atteindre.

Mieux vaut il est vrai, aucune astrologie que celle qu'on avait vulgarisée au moyen âge !

Le facteur astral est évidemment le même pour tous ceux nés au même lieu et au même instant. Bien que la chose ne soit peut-être pas aussi commune qu'on le croirait (surtout pour un facteur à caractère bien tranché), cela ne veut dire nullement que les individus en question peuvent atteindre le même plan intellectuel, « parcourir la même carrière et subir *les mêmes* fortunes durant la vie ».

Une analogie de tendances doit toutefois exister entre ceux nés sous le même ciel. C'est encore une chose que l'expérience vérifie en partie pour ceux qui ont des analogies d'aspects planétaires dans leurs horoscopes.

Le magnétisme astral — ou si le mot effraye — la disposition des

astres varie d'ailleurs suivant des lois fort complexes et passe par des états plus ou moins ambigus. Il n'est pas du tout inadmissible de penser que sous certains aspects les naissances normales soient moins rares que sous d'autres et puissent correspondre à des caractères moins définissables pouvant varier à l'infini.

Demander pourquoi le même facteur astral ne crée pas deux caractères et deux destinées identiques n'est pas une objection mieux fondée que demander pourquoi un corps qui est un poison pour un certain animal ne l'est pas pour un autre... pourquoi une même quantité d'azote combinée avec de l'hydrogène ou de l'oxygène ne fournit pas les mêmes facultés aux corps composés, ammoniacque et acide azotique qui en résultent... ou encore pourquoi deux corps simples peuvent, en s'unissant dans diverses proportions, fournir des combinaisons absolument différentes? — Ces dernières peuvent très bien en certains cas n'avoir de commun qu'un caractère appréciable seulement aux yeux du chimiste et pas du tout aux yeux des autres. De même deux individus peuvent avoir des tendances communes observables seulement par une psychologie approfondie, et différer totalement dans le jugement courant de beaucoup. Dans l'ordre moral, c'est d'ailleurs comme dans l'ordre chimique : est-ce qu'une *même éducation* engendre forcément des individus identiques? Est-il besoin pour croire à l'éducation de démontrer que deux individus soumis à la même sont incapables de devenir différents?...

En tout ordre de choses, on peut en dire autant. Et si nous voulons résumer algébriquement ce grand principe général, nous arriverons à la conclusion suivante :

Étant donnés deux éléments A et B simples ou composés et un troisième à étudier x , les combinaisons (Ax) et (Bx) ont toujours certains caractères communs — au moins dans l'analyse — sans pour cela être toujours ressemblants en apparence. En aucun cas ils ne sont *identiques*. L'identité n'existe pas dans la nature. Dans le cas particulier où A et B sont égaux en qualité ou il ne s'en suit même pas forcément l'égalité, la ressemblance de (Ax) et (Bx) , la quantité, pouvant faire varier la qualité. *Tout cela n'entraîne en aucune façon le rôle illusoire ou négligeable du facteur x à étudier dans les composés (Ax) et (Bx) et n'exige pas d'algèbre pour être compris.*

L'objection des « *nativités identiques pour le moment et l'endroit* » n'atteint donc pas plus l'astrologie que le « *pourquoi* » des combinaisons chimiques ne peut atteindre la chimie. Tout cela est affaire d'expérience. D'ailleurs, les questions et les *suppositions plus ou moins arbitraires* n'ont jamais été des réfutations proprement dites. Il n'y

a de réfutation scientifique véritable que celle qui a pour point d'appui l'expérience : il faut des faits pour répondre aux faits.

— Quant aux objections relatives aux « nativités anormales », il resterait à savoir — avant d'y répondre en détail — si les machines humaines correspondantes se trouvent à la fois normales et *soustraites complètement aux lois astrales*. Il est clair que l'objection n'aura de valeur que lorsque des preuves plus ou moins aussi nombreuses que les preuves contraires auront éclairé ce fait. Et encore... il n'y a pas de lois générales sans particularités; les cas anormaux des influences astrales — s'ils existent — n'atteindraient pas plus la science en question que les monstruosité n'atteignent les lois d'harmonie d'où elles s'écartent. De tous côtés, la science nous en offre des exemples. Les sciences exactes elles-mêmes n'en sont pas à l'abri. Les théories des « quantités imaginaires » nous font toucher mathématiquement la chose, mais ne renversent en aucune façon les lois d'où elles sortent. Le fait de rencontrer des « racines imaginaires » dans la résolution d'une équation du deuxième degré est-il une objection pour condamner les formules applicables dans le cas général?

Certes il ne faut pas bâtir toute chose sur *l'analogie seule à tort et à travers*; mais on aura beau dire, les trois quarts au moins de notre jugement humain reposent dessus, ainsi que presque toutes les investigations scientifiques où l'analogie est le guide et l'expérience le contrôle.

— Ce qui est clair, précis et *expérimental* en fait d'astrologie pour un observateur impartial, c'est qu'il existe des lois de correspondance entre un caractère et son ciel de nativité normal.

Le langage ancien ou nouveau pour parler de ces choses importe peu dans la question.

— Je ne m'étendrai pas sur les considérations que j'ai exposées dans le n° du 15 mai 1898 dans la *Nouvelle Revue* au sujet des conceptions qu'on peut se faire des influences à la nativité normale.

Je n'ai d'ailleurs pour les explications aucun parti pris et suis tout prêt à en admettre de plus rationnelles s'il en existe. Je m'attache avant tout aux *faits* indépendants de toute idée et formule préconçue, observés sur des centaines d'exemples à l'appui. Je laisse à chacun la liberté de les expliquer et de les vérifier lui-même. Tel est le « terrain que j'ai choisi ». Je ne crois pas qu'au point de vue expérimental il soit inférieur à celui de la réfutation affirmative de M. Gallus.

— Pic de la Mirandole a en effet combattu avec vigueur l'astrologie judiciaire dans son ouvrage de « *Disputationes adversus astrologiam divinatricem* »; mais il ne faut pas s'y méprendre, c'est

seulement *l'astrologie de son époque* qu'il attaquait, et il n'avait peut-être pas tort, car elle était à peu près vis-à-vis de la vraie ce que la médecine des anciens est en face de la nôtre. Pic n'a pas assez de louanges au contraire pour la véritable astrologie, celle qu'il appelle l'ancienne, qui est méconnue et qui repose sur les grands principes immuables qu'on peut difficilement laisser vulgariser sans l'écueil vers la charlatanerie. La question agitée ici n'est nullement d'ailleurs de discerner le vrai du faux dans les traditions astrologiques. Le seul but visé est de prouver qu'il y a quelque chose de vrai là dedans.

Enfin les « douze volumes de Pic de la Mirandole » — quand bien même celui-ci n'aurait cru à rien en face de l'astrologie — me paraissent un faible argument si l'on songe au peu de difficulté qu'il y aurait à en citer autant d'autres qui furent écrits jadis dans le sens opposé par des savants de premier ordre.

Ptolémée, Newton, Képler, Napier, Galen, Mesmer, Jérôme, Melanchton, Luther, Grotius, d'Ailly, Gerson, saint Thomas d'Aquin, Bishop Hall, Archbishop Usher et des centaines d'autres savants, philosophes et théologiens de tous les temps et de tous les pays — qui ne furent pas tous des crétins ou des hallucinés — ont défendu l'astrologie après l'avoir sérieusement *étudiée*. De nos jours, je pourrais citer sans peine dans le monde scientifique des esprits élevés et aussi sérieux que possible — que je connais — ayant acquis par l'expérience les certitudes déjà exposées sur l'influence planétaire.

Si maintenant parmi tous ceux qui ont *approfondi expérimentalement* ces études, on mettait en balance les arguments de la défense et de l'attaque, je ne sais trop à quoi se réduirait cette dernière. Il reste même à savoir si elle existerait. Il n'y a que le mot « astrologie » qui fait peur. Toute polémique à ce sujet est illusoire, car le système des citations d'auteurs comme arguments de discussion peut servir toutes les causes. Une science expérimentale *ne se démontre pas, elle se vérifie*; aussi l'astrologie aura-t-elle toujours ses ennemis et ses défenseurs.

Quand on veut prendre un parti là-dessus, il est clair qu'il n'y a que deux voies d'accès pour vérifier son caractère sérieux ou vain : l'étudier soi-même ou s'en rapporter à la bonne foi de ceux qui l'étudient avec impartialité. Hors de là, il ne peut y avoir que discussion sans porte et sans issue.

Paul FLAMBART,
Ancien élève de l'École polytechnique.

Un peu d'Astrologie.

Nous lisons dans la *Croix de Paris* du 9 janvier 1899 :

On croyait l'astrologie partie avec l'alchimie pour le pays des vieilles lunes, voyage dont on ne revient pas ordinairement. Eh ! bien, si l'astrologie était partie — ce qui, entre nous, est assez douteux, car l'esprit humain ne perd pas plus facilement les plis qu'a pris son imagination, que l'on efface le pli d'une feuille de papier — l'astrologie est revenue, et cette fois ramenée par Uranie, qui l'a prise en croupe sur Pégase; cela veut dire, tout simplement, qu'elle est patronnée par quelques astronomes.

Un auteur allemand étudie dans *Naturwissenschaftliche Wochenschrift* (Dieu vous bénisse !) l'influence des phénomènes terrestres et cosmiques sur l'histoire des peuples.

D'après lui, non seulement les hauts faits d'un peuple dans le domaine de la guerre, mais aussi les conquêtes intellectuelles et les créations éclatantes de ses poètes, de ses artistes, de ses savants sont soumises à l'influence du climat et de la température, lesquels dépendent du retour périodique des taches du soleil.

La grande période solaire se produit sous l'action des planètes Jupiter, Saturne et Uranus, et sa durée est de 111 ans. D'après les statistiques qui ont été faites sur toute la série de l'histoire, ces 111 ans renferment deux périodes artistiques et scientifiques, qui reviennent en moyenne tous les 27 ans. L'architecte Sasse a tracé pour l'histoire de France une courbe ondulée qui répond exactement à la courbe des taches solaires, et prouve que les époques de guerre et de paix ont été de 27 années.

Si l'on tient compte qu'outre ces quatre subdivisions des 111 ans, il y a aussi dans le même intervalle de petites périodes moins importantes de 11 ans chacune, on obtient un chiffre de 22 ans pour le retour alternatif des époques pendant lesquelles l'activité nerveuse des peuples pousse à la guerre ou aspire à la paix.

Eh bien ! n'est-ce pas tout simplement un retour à la pure astrologie ?

Pourquoi pas, après tout ?

SOMSOC.

LES NÉO-CHRÉTIENS

« Christian-Science » (suite)

II

La première moitié du dix-neuvième siècle touchait à sa fin.

Travestissement du satanisme avéré, le « matérialisme-fluidique » envahissait de toute part la Société, chrétienne de nom plus que de fait et que l'indifférence religieuse, sans cesse grandissant chez elle, disposait à recevoir toutes les hérésies.

Par la permission de Dieu, le prince des Ténèbres allait imprimer au vieux monde d'Occident la plus violente des secousses. L'anarchie grondait ; quelques mois encore et tous les trônes devaient être ou ébranlés ou renversés, comme prélude de l'effondrement social.

Les vaticinations de l'ignominieux et faux prophète Vintras battaient leur plein (début en 1841). Mais ce n'était là qu'une forme des « révélations » d'En Bas ; d'autres moyens allaient être employés non seulement pour faire connaître *urbi et orbi* la prochaine destruction de l'Ordre social, mais encore et surtout afin de former l'armée des artisans de cette œuvre en excitant des millions d'hommes, ceux-ci à la destruction directe du vieil édifice économique et politique ; ceux-là à l'élévation sur ses ruines d'un édifice nouveau ; tous, conscients ou inconscients du crime, à l'anéantissement de la Foi catholique.

Si quelques personnes crurent à la fin de 1848 que les précédentes « révélations » d'En Bas visaient seulement les derniers événements accomplis, elles durent se trouver rapidement détrompées. Le faux prophète, les médiums inspirés par les « esprits » et même ceux-ci *directement* par les coups, la voix, l'écriture ou les actes... continuèrent, en effet, une longue série de manifestations extraordinaires qui, malgré la diversité des mensonges, avaient toutes le même objet : déchainement des forces de l'Enfer contre l'Église de Dieu.

A plusieurs titres, les manifestations qui se produisent au milieu du siècle nous intéressent ; en ce moment, nous devons noter avec soin celles qui donnèrent naissance à la « Christian-Science ».

Le foyer du prétendu « nouveau christianisme », du « christianisme régénéré », devait être en Amérique ; aussi, et bien que le

Porteur-de-lumière (Lucifer!) dût annoncer en France et en Angleterre le programme de la nouvelle secte, est-ce en Amérique que commence, en 1847, la campagne menée par « les esprits ». Les démons s'apprêtent à mettre en déroute tous les « matérialistes-fluidistes » de bonne foi.

Nouvellement installée dans une maison de Hyderville, petit village de l'État de New-York, la famille Fox reçoit en mars la visite d'un *esprit*. Une première tentative avait eu lieu quelques mois auparavant dans le même immeuble, mais les habitants ayant assez mal reçu l'hôte invisible et s'étant empressés de quitter le logis, la manifestation était alors demeurée sans effet. Il allait en être autrement de la seconde tentative !

Des *coups* innombrables, tantôt mystérieux, tantôt d'extrême violence, retentissent partout dans la maison particulièrement la nuit. Des recherches multiples et soigneuses ne font rien découvrir. La famille Fox est méthodiste ; les secours de l'Église ne sont donc pas demandés, et les bruits insolites continuent. Que faire avec un visiteur qu'on ne sait mettre dehors ? S'habituer à sa présence, vivre avec lui le moins mal ou le mieux possible, ou bien lui céder la place. Les deux partis vont être successivement employés, mais de telle manière que *l'esprit* ou plutôt *les esprits régneront bientôt.....* dans l'Amérique entière !

Bien plus que le fait même de la hantise, — malgré l'importance qu'il revêt ici, — la genèse de cette prise de possession et de l'extension du pouvoir des démons est digne d'attirer l'attention : elle manifeste d'un côté *la ruse* indéfinie de l'Ennemi ; de l'autre, l'immensité du *péril* pour l'homme de flirter avec celui que, si souvent, soit par calcul, soit même de bonne foi, il nomme « force inconnue ». Rarement il a été donné à l'observateur des preuves plus évidentes de ces deux vérités. Aussi vais-je essayer de mettre en relief les traits essentiels de cette invasion qui devait conduire des milliers d'hommes à la folie ou au suicide et faire définitivement entrer l'Amérique dans la voie antichrétienne de l'occultisme.

Les habitants de la maison hantée à Hyderville traversèrent une première période de terreur fort naturelle mais assez courte ; nous constatons ensuite un état de demi-hostilité contre le « frappeur », puis un état d'*indifférence*. Cette indifférence ne procède malheureusement pas du *mépris* de faits dont on connaît la cause, mais d'un commencement d'accoutumance à ces faits étranges ; elle est plutôt *lassitude* de recherches infructueuses et laisse subsister la *curiosité* qui sert à merveille les intérêts de « l'esprit ». Il veut, — et c'est

le propre de l'Ange de l'orgueil, — *qu'on s'occupe de lui* : ceci est la condition première du succès de ses entreprises. Voici donc que l'esprit frappeur s'applique à « agacer, énerver » les deux jeunes filles de la maison, surtout lorsqu'elles sont seules dans une pièce. Un jour, ses petits coups incessants et cadencés, indiquent si parfaitement la volonté de les narguer que les jeunes filles manifestent une grande impatience par quelques paroles et « *en claquant des doigts* ». Aussitôt, et à leur profonde stupéfaction, *l'invisible répond par... des claquements de doigts !*

L'engagement préliminaire est terminé ; la victoire d'En Bas dans le combat décisif qui s'engage est assurée. C'est d'ailleurs dans un sens tout spécial qu'il convient d'entendre le mot *combat* appliqué à l'action par laquelle l'Ennemi va s'imposer à un peuple comme *ami*, comme *conseiller*, comme *dieu*, — tout en s'appliquant plus que jamais à faire nier sa vraie personnalité.

Cette action, ne l'oublions pas, débute et s'étend d'abord en pays protestant où nulle entrave ne lui sera apportée par le gouvernement, bien que le chef de l'État ne soit pas encore un « noble de l'autel mystique ». Les premiers apôtres des « frappeurs » sont *méthodistes*. Il n'y a donc pas *lutte* contre une religion forte. En outre, l'habileté de Satan est si grande, ses ruses si nombreuses, que pendant douze ans il trompera les catholiques, le clergé même, en France comme partout. Son langage varie, ses mensonges se modifient d'après les sentiments qu'il discerne chez ses auditeurs. En sorte que le jour où l'invasion des « esprits » se fera en Europe par les « tables tournantes », il n'aura, pendant plusieurs années, à combattre que *l'incrédulité* portant soit à nier les faits, soit à leur attribuer une cause physique.

Sur un point seulement, nous le voyons invariable : il veut que la foule des « intellectuels » dont il doit faire des ouvriers de la ruine sociale, déclarent les révélations et les prodiges dus aux âmes des morts. Cela est essentiel au succès de son entreprise, et nous n'aurons point de peine à en découvrir la raison. Mais le *principe* de l'intervention des morts étant imposé, le Père du mensonge inspire ou accepte toutes les hypothèses, tous les systèmes sur la *nature* et la *condition* des âmes. De là naîtront toutes les écoles qui bataillent entre elles dans l'erreur et pour l'erreur, au nom et sous les auspices d'une prétendue science qui demeurera la principale caractéristique du dernier quart de ce siècle.

Cette observation présentée, nous saisirons facilement le sens des manifestations progressives qui se sont produites.

Dès l'instant où, en répondant aux demoiselles Fox, le « frappeur »

a indiqué qu'il comprend leur provocation, on entrevoit la possibilité de *communiquer* avec l'inconnu qui se révèle *intelligent*.

On procède d'abord par « demandes » auxquelles l'inconnu répond par un nombre de coups convenu pour *oui* et *non* ; bientôt le système — peu rapide ! — de coups dont le nombre indique le numéro d'ordre de chaque lettre de l'alphabet, est adopté. Alors l'invisible déclare qu'il est « *l'âme d'un assassiné* ».

La Renommée, comme bien on pense, n'avait pas attendu cette déclaration d'identité pour publier les faits extraordinaires qui se passaient dans la maison depuis le commencement des « relations » entre les membres de la famille et leur hôte. Des clergymen, des « savants », — peut-être bien des *curieux* aussi — étaient venus constater *de auditu* ces choses merveilleuses. Et déjà les *savants* avaient reconnu qu'on devait être en présence d'une... « *puissance intelligente* ». Personne ne se serait permis de nommer messire Satan ! et ce n'était pas sans un certain respect qu'on se mettait en communication avec « l'invisible ».

Voici tout le monde quelque peu troublé par l'information donnée qu'il s'agit d'un *mort* ! d'un *assassiné* !! et, mieux encore, assassiné dans la maison même où il fait un tapage... infernal ! Pour être méthodiste et d'esprit très fort, on n'est point, paraît-il, à l'abri de certaines *superstitions*. Aussi les locataires décident-ils de vider les lieux et même de *quitter la ville*.

C'est dans la grande et populeuse cité de Rochester que nous les retrouvons. Là, sans doute, s'effacera rapidement de leur esprit l'impression de ces faits étranges...

Tout à coup, ô surprise ! la famille constate que « l'âme en peine » a déménagé avec elle et s'installe dans sa demeure, comme par le passé ! L'inutilité d'un nouvel exode est évidente ; désormais on ne cherchera plus à fuir « l'assassiné ». La transformation des sentiments est d'ailleurs tellement rapide que l'on perd jusqu'au *désir* de se séparer de lui ; n'est-il pas au foyer comme *un ami* ? Et voici qu'une idée se présente : celle d'une *mission* qu'on est appelé à remplir.

Nous voyons donc qu'en quelques mois à peine « l'esprit » a atteint les résultats suivants dont l'importance est manifeste :

1° Il s'est fait tolérer, puis reconnaître pour ce qu'il veut paraître, — l'âme d'un mort — en même temps qu'il a réussi à *établir des rapports* entre lui et ses victimes.

2° Il a conquis un champ d'opérations assez vaste pour qu'il puisse agir utilement et dont il va entreprendre l'exploitation avec des chances de succès tout autres que s'il en eût fait le théâtre de ses

primes manifestations rudimentaires et mieux faites pour exercer la patience que pour exciter l'intérêt. Le bourgade d'Hydeville leur a prêté une attention que Rochester ne leur aurait pas accordée.

3° Enfin, sans modifier son premier rôle ni trahir sa vraie personnalité, « l'esprit » a constitué un noyau de *témoins* et vient d'acquiescer un petit groupe d'apôtres.

Il peut maintenant marcher à pas de géant.

Lorsqu'il déclara être « l'âme d'un assassiné », l'esprit affirma qu'il était *un*, unique dans la maison comme hôte invisible; *unique* encore comme compagnon de la famille Fox dans sa nouvelle demeure : ce premier mensonge pourra bientôt être constaté.

La nouvelle des manifestations s'est rapidement répandue dans la ville; l'affluence du public à la maison hantée devient considérable; chacun veut *entendre* et désire *communiquer* avec « l'âme ». Mais il n'est ni toujours facile ni toujours agréable aux locataires de satisfaire un si grand nombre de demandes dans une demeure privée: on décide donc *de louer un salle* où « l'âme » accepte complaisamment de se rendre à certaines heures. Les vivants vont ainsi pouvoir *causer au cercle* avec le mort ou prétendu mort; et même, beaucoup n'auront plus à sortir de chez eux!

L'amabilité de « l'assassiné » ne se borne bientôt plus, en effet, à hanter le cercle aux heures convenues. Un jour, *elle accompagne* un de ses admirateurs au sortir de la salle et *s'implante à son domicile*. Le lendemain, plusieurs auditeurs ramènent avec eux un invisible compagnon!

Mais direz-vous, comment cela est-il possible, puisqu'il n'y a *qu'une seule* âme de trépassé? — La *multiplication* n'a rien de mystérieux: les « sauterelles » du vieux Dragon sont en nombre suffisant pour faire face aux besoins de sa cause. Et c'est bien la présence d'une légion « d'esprits », — se disant toujours âmes de morts, — qu'il faut constater. Bientôt on ne compte plus à Rochester les maisons hantées; et quelques mois plus tard il en sera de même dans toute l'Amérique!

Ils ne craignent pas les fatigues des grand'routes, les Esprits! aussi accompagnent-ils les voyageurs pourvu qu'ils aient assisté à une « audition » et qu'ils sachent comment on entre en communication avec « les morts ». Arrivé dans une ville quelconque, chacun d'eux est stupéfait d'entendre, soit à l'hôtel, soit dans la maison particulière qui le recoit, *les coups de l'invisible*. L'ahurissement ou l'affolement des personnes présentes suffit à lui démontrer que lui-même est bien l'importateur de cette nouvelle plaie sociale, l'introducteur

du personnage. Pour calmer l'émotion, et peut-être avec quelque satisfaction d'amour-propre de savoir ce que d'autres ignorent, il se hâte d'entrer en communication. Docile, « l'esprit fait » tout ce qu'il veut et converse avec les habitants... Le voyageur peut partir : la maison demeure hantée, et prochainement la ville sera « sous le charme » des anges noirs !

Le motif qui a fait adopter aux démons cette méthode d'envahissement se devine aisément. A moins de circonstances particulières, il paraît bien évident qu'un « esprit » *n'accompagne* pas chaque voyageur ; un démon quelconque sera présent, au moment voulu, là où doit se faire la manifestation. Mais ce qui est utile à l'envoyé d'En Bas, c'est *l'intervention*, dans un milieu nouveau, de quelqu'un déjà au courant de la petite histoire débitée à Rochester et des moyens (encore primitifs) de se mettre en communication avec lui : de cette manière, sans période d'apprentissage, un groupe de personnes va se trouver instruite ; la *curiosité* générale sera excitée en quelques heures, la ville conquise en peu de jours, le mal propagé de proche en proche et généralisé en 3 ans. C'est ainsi qu'avec un nombre relativement très restreint de grands centres d'action, s'accomplit l'envahissement d'un immense pays dont l'occupation permanente s'organise par les « cercles ».

La genèse de cette conquête montre bien, comme, je le disais au moment de la retracer, que la *curiosité* fut la cause initiale de la diffusion du mal. Et nous allons voir que l'Adversaire put exploiter ce défaut d'une manière toute spéciale en Amérique, dans les États du Nord plus encore que dans ceux du Sud, en raison de *l'orgueil* né du protestantisme et du concours actif de la Fr. : Maçonnerie.

Par sa fausse conception de la liberté humaine, par ses hérésies dogmatiques et sa prétention à l'interprétation *individuelle* de l'Écriture sainte, le protestantisme a brisé le ressort des grandes énergies, privé l'homme des secours de la Vérité, ouvert la porte aux inspirations d'En Bas.

Les « esprits » purent donc aller beaucoup plus vite en besogne dans le monde protestant que dans le monde catholique ; et *l'ordre* de détruire la puissance de l'Église retentit en Amérique dans les premiers temps de l'invasion.

Examinons donc les agissements des « invisibles ».

Paul ANTONINI,

Professeur à l'Institut catholique de Paris.

(A suivre.)

PERSONNALITÉS MULTIPLES

ET POSSESSIONS



Depuis plus de trente ans, les phénomènes qu'a présentés Mollie Fancher, de Brooklyn, intriguent le monde médical. De nombreux articles ont été consacrés à ce phénomène dans les journaux spirites, entre autres dans la *Lumière*, et dans les journaux médicaux, politiques, etc. Récemment le juge Dailey a publié sur ce remarquable sujet un livre très important surtout inspiré des théories de Pierre Janet sur les personnalités multiples. Charles Dawbern a consacré au même sujet dans le *Banner of Light* du 5 mars, un article qui défend les mêmes théories en les compliquant. *Il mondo segreto*, d'avril, sous le signature de J. d'Angelo, s'efforce de placer la problème sur son véritable terrain, mais ne conclut pas, tandis que *The Harbinger of Light*, de Melbourne, du 1^{er} mai, combat énergiquement les conclusions de Dailey et celles de Dawbern.

Relatons d'abord ce que nous savons de Mollie Fancher. Née à Attlaborough (Massachusetts), le 16 août 1848, elle reçut une excellente éducation. Elle aimait l'équitation et fit un jour une chute de cheval, mais guérit assez vite de ses blessures, sans avoir présenté de symptômes extraordinaires. Mais un jour de juin, en 1865, en descendant d'un tramway en mouvement, elle resta accrochée par ses vêtements, tomba et fut trainée sur le sol à une assez grande distance; ce fut miracle qu'elle ne périt pas. Portée chez sa tante, miss Crossby, de Brooklyn, elle resta là de longues années, jusqu'à la mort de cette tante. Elle souffrit beaucoup des suites de son accident, et au moment où elle commençait à se remettre, elle fut prise, le 2 février 1866, de phénomènes de contracture. Son corps se courba en cercle, de sorte que les pieds allèrent toucher la tête. Le 8 février, elle tomba en catalepsie et resta dans cet état jusqu'à la fin du mois. Lorsqu'elle reprit sa connaissance, ce fut pour perdre la vue, l'ouïe et la parole; les mâchoires se contractèrent et restèrent étroitement fermées, les jambes s'enroulèrent l'une autour de l'autre jusqu'à former un triple tour (?), le pharynx se contracta de façon à ne plus laisser passer aucun aliment,

et l'estomac s'aplatit à un tel point qu'en posant la main sur lui, on arrivait immédiatement sur la colonne vertébrale. Convulsions et catalepsie se succédèrent en alternant d'une manière continue. Lorsqu'elle sortait de l'état cataleptique, il n'y avait pas de sommeil possible pour elle, de sorte que la catalepsie y suppléait pour ainsi dire.

On pouvait tout au plus faire passer entre ses dents du jus de fruits et de l'eau, et ces substances étaient absorbées par la muqueuse buccale, car rien ne passait dans l'estomac. Elle resta ainsi sans prendre de nourriture *pendant douze ans*. Elle n'était plus en communication avec le monde extérieur que par le toucher, et au moyen de celui-ci, elle lisait livres et journaux, et distinguait tous les objets et même les couleurs. Pendant les neuf premières années de cet état singulier, les yeux restèrent presque constamment fermés; elle ne les ouvrait que pendant les périodes de relâchement musculaire, mais ne voyait pas. Durant toute cette période, le bras droit resta relevé derrière la tête, et bien que les mains restassent étroitement fermées, par la contracture spasmodique des doigts, elle écrivit dans ces neuf années 6,500 lettres, fit des travaux de lainage et mit en œuvre 100,000 onces anglaises de cire pour confectionner des fleurs artificielles qu'elle colorait à la perfection. Tout ce travail se faisait au-dessus de sa tête, la main gauche se rapprochant de la main droite; dans le poing gauche fermé étaient fixés le crayon, la plume ou tout autre objet dont elle avait besoin.

Le plus extraordinaire, c'est que son état mental, loin de devenir plus mauvais, se perfectionna progressivement par le développement des facultés qu'on appelle médiumniques, et qu'elle a conservées depuis lors. Elle lit parfaitement des lettres fermées et cachetées, sans les tenir dans la main; elle voit ce qui se passe dans des habitations même très éloignées, décrivant avec exactitude les êtres, la toilette des personnes, leurs occupations actuelles, etc. Il n'existe pas d'obstacle matériel pour l'exercice de cette faculté de voyance, chez elle; elle voit les personnes, quand elle le veut, dans quelque quartier de la ville qu'elles se trouvent et annonce toujours l'arrivée de celles qui sont en route pour la visiter. Elle se tient au courant des nouvelles et lit toujours avidement les journaux et les livres. Sa conversation est quelquefois assez brillante, bien qu'entrecoupée de paroxysmes douloureux qui lui font ardemment désirer la mort, car celle-ci n'est, à son idée, que l'entrée dans une vie supérieure, exempte de souffrances.



A la fin de la période des neuf années, dont nous avons parlé plus haut, Mollie Fancher tomba dans un état si complet de catalepsie qu'on la crut morte; mais au bout d'un mois, le bras droit se relâcha enfin, les jambes se redressèrent, les mains se rouvrirent, le corps reprit sa souplesse, et elle recouvra la vie et son entière connaissance. Grand fut son émoi, quand pensant n'avoir dormi qu'une nuit, elle apprit qu'elle sortait d'une période d'oubli de neuf années; elle en éprouva un grand chagrin; c'était une lacune absolue dans sa vie. Lorsqu'on lui raconta toutes les merveilles qu'elle avait accomplies durant ce laps de temps et qu'on lui montra le magnifique travail de ses propres mains, elle ne voulut pas y croire, se sentant incapable de rien faire de si artistique.

Un jour, par la suite, comme elle feuilletait le journal qu'elle avait écrit avec son poing, pendant une si longue série d'années, et cherchait à se rendre compte de ce fait extraordinaire, elle s'écria : « En examinant ces fleurs de cire, que j'ai faites de mes propres mains, je puis penser qu'elles sont mon œuvre, et j'éprouve même une certaine répugnance à les regarder, car elles me font en quelque sorte l'effet d'avoir été confectionnées par une morte. Je sens qu'il y a cinq Mollie, mais qui ou quoi elles sont, je ne saurais le dire ni me l'expliquer. Je suis inconsciente de tout ce qui m'arrive dans l'état de *trance*; mais quelquefois je me rends compte bien nettement de l'endroit où j'ai été et de ce que j'ai vu. Je constate avec satisfaction que j'ai pu, d'une façon que je ne m'explique pas, quitter mon corps et me rendre au milieu des personnes qui me sont chères. Dans mes migrations, je puis voir dans toutes les directions sans être gênée par aucune opacité ni aucun obstacle matériel. Parfois je me trouve dans des régions très élevées de l'espace où je vois souvent ma mère et d'autres amis. D'autres fois, quand je me sens déprimée, je puis même entendre la tendre voix de ma mère m'exhorter à prendre courage. »

A l'époque où miss Fancher tenait ce langage, elle était arrivée dans cette période curieuse de sa vie où se manifestèrent en elle jusqu'à cinq individualités bien différentes. Leurs allures rappellent absolument les soi-disant esprits guides qui s'observent dans la médiumnité ordinaire. Ainsi à différents moments de la journée, miss Fancher présente un caractère différent, se transfigure même.

parle d'une voix différente et semble être devenue une autre personne; les actes et le langage de chacune des individualités qui se manifestent ainsi sont conformes à l'âge qu'elles prétendent avoir. Chaque changement de personnalité est précédé de spasmes et de catalepsie.

M. Sargent, un intime de la famille et très dévoué aux intérêts de miss Fancher, mais peu versé dans les sciences psychiques, fut vivement impressionné et intrigué, quand se manifestèrent les diverses personnalités. Pour ne pas les confondre, il assigna à chacune d'elles un nom différent, et alors put s'assurer qu'il s'agissait réellement d'individualités bien distinctes, douées de facultés, et en particulier d'une mémoire distincte. Voici comment il raconte sa première expérience de ce genre : « Ma première connaissance avec Idol date du 8 avril 1886. Je me trouvais chez miss Crossby (la tante de Mollie Fancher), quand miss Fancher tomba en catalepsie, et à ma grande surprise et à mon grand embarras, elle s'approcha de moi et demanda qui j'étais. La tante me présenta alors comme un ami, et je fus courtoisement accueilli. A cette occasion, la tante m'apprit que cette deuxième personnalité (Idol) se manifestait depuis environ trois années, et elle en était affligée, parce qu'il en résultait une recrudescence de souffrance pour Mollie. Idol était la Mollie n° 2, tandis que Sunbeam (Rayon de soleil), le n° 1, se rapportait à miss Fancher dans son état partiellement normal. Une autre fois se présenta la troisième Mollie, nommée Rosebud (Bouton de rose) qui interrogée sur son âge, dit avoir eu sept ans en août dernier et raconta toutes sortes de particularités sur l'école où elle allait, nommant aussi les professeurs et ses compagnes. Peu après se manifesta une quatrième Mollie, nommée Paer, et une année plus tard une cinquième Mollie appelé Ruby. Généralement ces individualités se manifestent dans l'ordre susdit et témoignent de penchants et d'un tempérament bien distincts. On croirait difficilement qu'il s'agit d'un même être, d'une seule individualité si l'on ne considérait qu'il est possible de trouver un certain rapport d'identification entre ces diverses personnalités et certaines époques de la vie de miss Mollie Fancher. Cependant chacune semble être totalement inconsciente de l'existence des autres. »



Les phénomènes merveilleux que présente miss Fancher ont été étudiés par des chercheurs compétents dans les différentes phases de sa vie extraordinaire; chaque nouvelle investigation venait confirmer les résultats obtenus dans les précédentes; de nombreux articles publiés dans les journaux en font foi. Le juge Dailey à son tour s'est livré à un examen minutieux de toutes les particularités offertes par ce sujet exceptionnel, et cela depuis le 6 février 1893; il a conversé avec les cinq Mollie et noté bien des incidents curieux. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ni miss Fancher ni les autres Mollie n'ont aucune souvenance de cette période de sommeil de neuf années qui va de 1869 à 1878; c'est une lacune absolue dans leur mémoire. M. d'Angelo constate que le problème de savoir qui et quoi sont les cinq Mollie reste parfaitement énigmatique. Faut-il admettre que chacune de ces pseudo-entités correspond aux acquis d'une portion de la vie de miss Fancher? Le psychologue italien semble pencher en faveur de cette hypothèse, mais reconnaît que la volonté du sujet n'est pour rien dans ces phénomènes complexes qui paraîtraient plutôt se dérouler sous l'influence d'une force ou d'un opérateur invisible, par quelque sage dessein qui deviendra clair par la suite. En somme, M. d'Angelo n'est pas hostile à l'intervention d'une force occulte.

Celle-ci apparaît déjà bien nette dans ce fait que miss Fancher vécut plusieurs mois, ceux qui suivirent sa chute sans manger ni boire et que pendant les neuf années qui suivirent, un peu de liquide seulement passa par ses lèvres. Des exercices répétés ont prouvé que les fonctions de nutrition et d'assimilation se sont trouvées suspendues chez elle pendant très longtemps. Comment la vie a-t-elle été entretenue dans ce corps en apparence inerte? Par des procédés spirituels bien certainement. Le tort qu'a eu l'entourage de miss Fancher, cela a été de ne pas mettre en rapport avec elle quelque médium voyant ou psychomètre. D'autre part, en ce qui concerne la question des individualités multiples, il est plus naturel d'expliquer le phénomène par la prise de possession du corps de miss Fancher, pendant les phases d'émancipation de son esprit, par diverses entités désireuses de se mettre en rapport avec le monde sensible que d'avoir recours à l'hypothèse d'une sorte de fragmentation de l'esprit de Mollie, chaque fragment présentant un caractère, des facultés, une mémoire différents. Nous ne sortons pas ainsi

du cadre des phénomènes connus du spiritisme. Mais que penser des idées de M. Ch. Dawbern, qui est cependant un spirite éprouvé et sincère; non seulement il a adopté les théories de P. Janet et considère le cas de miss Mollie Fancher comme une démonstration de l'universalité de la conscience multiple, d'où à ses yeux nouvelle difficulté pour la détermination de l'identité des esprits, mais il va plus loin et pense, avec certains occultistes suspects, que dans les séances spirites, les assistants créent des personnalités, des sortes d'entités conscientes, qui subsistent et reviennent au premier appel. Où irions-nous avec de semblables théories? Le spiritisme est certainement plus simple que tout cela, et ce n'est pas la peine d'insister.

L'auteur anonyme de l'intéressant article publié dans *The Harb. of Light* rappelle à cette occasion le cas de Laurancy Vennun, de Wascka (Ohio), dans lequel la théorie des personnalités multiples est nettement tenue en échec. Cette jeune fille avait des accès nerveux, des trances, et présentait divers symptômes qui, dans l'esprit de ses médecins, la désignaient indubitablement pour l'asile d'aliénés. Heureusement intervint un ami de la famille, M. Roff qui était spirite, et reconnut dans les manifestations que présentait cette jeune fille l'influence des esprits; il introduisit le Dr Stevens qui était quelque peu versé dans les sciences psychiques, et obtint, dans une longue séance qui fut organisée, la preuve de la présence d'un esprit contrôlant miss Vennun. Dans l'une de ses trances se manifesta très distinctement la fille défunte de M. Roff qui annonça qu'elle continuerait à occuper le corps de la malade jusqu'à sa guérison complète. A partir de cet instant, Laurancy Vennun devint en tout et pour tout Mary Roff; elle reconnut ses parents en M. et M^{me} Roff, se rappela les faits et gestes d'anciens amis et un grand nombre d'autres incidents et traita ses parents naturels jusqu'à un certain point en étrangers. Cet état de choses dura trois mois, au bout desquels elle redevint Laurancy Vennun et revint vers ses parents parfaitement guérie. Les témoignages les plus irréfragables en faveur de ce fait ont été fournis: tout ce qui le concerne a été publié dans le *Religio-philosophical Journal* et plus tard sous forme d'un mémoire séparé publié par les bureaux de ce journal, en 1894.

Qu'on ne vienne pas nous parler de conscience multiple: nous avons déjà assez de peine à comprendre les deux états de conscience qu'on appelle conscience externe ou normale et conscience interne ou spirituelle; c'est toujours le même moi qui est en jeu ici,

qu'il s'agisse de la conscience ordinaire ou de la conscience somnambulique, etc. Aksakof dans son grand ouvrage sur « Animisme et Spiritisme » a traité magistralement cette question. En dehors de cela, s'il s'agit de personnalités multiples, c'est qu'il y a substitution d'un autre esprit à celui du sujet dans le corps de celui-ci (1).

D^r LUX.

(*La Lumière.*)

(1) L'explication des personnalités multiples, par des possessions successives, d'un caractère démoniaque, jette un grand jour sur un problème dont les philosophes et les physiologistes n'ont pas trouvé la solution. L'Évangile nous apprend que Jésus-Christ chassa, un jour, sept démons d'un corps d'un malheureux possédé. Cette succession de démons dans le corps d'un homme correspondait à la succession des personnalités et des rôles du sujet.

E. M.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monsieur,

Depuis le jour où j'ai eu le plaisir de vous adresser une lettre rectificative, qui vous prenait en flagrant délit d'inexactitude (pour rester poli), je n'avais plus eu le plaisir de vous lire. J'étais tellement marri de ce manque de nouvelles, que j'avais même chargé mon éditeur de m'abonner à votre revue.

Aujourd'hui, grâce à l'excellente organisation du « Courrier de la Presse », je revois enfin cette prose loyale et véridique qui rappelle le Taxil des beaux jours. Cette fois, je suis « un mystificateur... » *Horresco referens*... Faut-il vous dire que la petite histoire que vous racontez à vos chers lecteurs est encore une invention dans le genre cher à cet excellent Bitru, diable de sa profession, si j'ai bonne mémoire. J'ai seulement communiqué à mon ami Tissot quelques calculs qui sont en tête de l'article, et là se borne, avec une citation en prose, de Nostradamus, ce que vous appelez ma mystification. J'ai par hasard les preuves de ce que j'avance, et je serai désolé, croyez-moi, de les produire en un tribunal, si vous continuez à m'insulter sans m'en avertir, ce qui peut être un usage de la presse ecclésiastique (1), mais pas de l'autre.

Après tout, ne dois-je pas plutôt vous féliciter de m'apprendre ainsi à exercer à mon insu le pardon évangélique des injures, et de justifier ce beau proverbe : « Qu'on juge l'arbre à ses fruits. »

De mauvaises langues m'ayant soutenu que vous n'aviez pas inséré une précédente lettre de moi, je n'ai pas voulu croire à tant de détachement des lois de ce monde, et je pense que celle-ci sera publiée en votre loyale revue sans l'aide de l'huissier.

PAPUS (D^r G. ENCAUSSE).

17 janvier 1899.

Il nous serait facile de réfuter les fantaisies inoffensives et amusantes de Papus, mais, vraiment, cela n'en vaut pas la peine.

(1) Nous ferons observer à M. Papus que l'auteur de l'article visé par cette réponse n'est pas un ecclésiastique, c'est un laïque comme lui.

A nos lecteurs catholiques qui ne connaissent pas M. Papus, nous rappellerons que ce Martiniste a parlé ainsi de la Papauté : « Aujourd'hui, la Papauté sentant son armée perdue, lance tous ses soldats à l'assaut de la forteresse maçonnique. Mais la lutte entre ces deux pouvoirs nous importe peu ; l'esprit gnostique, caractérisé par l'alliance de l'intuition et de la science, est, dès maintenant, vainqueur de l'esprit clérical, et peu nous chaut la longueur de l'agonie du dernier des vestiges de la louve romaine. » (*L'Illuminisme en France*, p. 137.)

Aux fruits, on connaît l'arbre.



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

LE VOL AÉRIEN DES CORPS

I

Le vol aérien des corps que l'on désigne aussi, plus souvent, sous le nom de *lévitation*, est un phénomène merveilleux dont la réalité se trouve établie par un nombre considérable de témoignages et que les rationalistes voudraient expliquer aujourd'hui par cette force psychique dont la nature nous est encore inconnue. On ne nie plus la réalité de la lévitation, mais on nie l'intervention du préternaturel.

Tantôt, c'est le corps d'un saint qui s'élève lentement, dans un élan d'amour, vers un être mystérieux et tout-puissant qui le charme, le ravit et l'attire; d'autres fois, c'est le corps d'un *médium*, ou d'un homme lié par un pacte secret, qui s'élève à la manière de Simon le Magicien. C'est aussi, en certains cas, une femme névropathe qui grimpe le long des murs, sans le secours des mains. Plus souvent, aujourd'hui, c'est une table massive qui se renverse, s'élève, et frappe des pieds le plafond de la salle d'expérimentation, c'est un sujet soulevé avec sa chaise, à quelques pieds au-dessus du sol. M. de Rochas a étudié ce dernier cas avec une rare patience, et il nous a fait connaître ses conclusions dans le récit des expériences d'Eusapia Paladino.

Toute matière attire la matière, c'est le principe de la gravitation universelle formulé par Newton, et l'on donne le nom de pesanteur à la force attractive de la masse terrestre qui est infiniment plus forte, par exemple, que celle de la table, du médium, du démoniaque, ou du saint thaumaturge qui flotte en l'air.

Si vous lancez une pierre en l'air, elle tombe à terre, comme si elle était attirée, elle obéit à la loi de la gravitation, elle tombe suivant la loi des espaces et la loi des vitesses; elle parcourt, en chute libre, pendant des temps différents, des

espaces proportionnels aux carrés de ces temps, et les vitesses acquises pendant des temps différents, sont toujours proportionnelles aux temps employés à les acquérir.

Mais, dans le vol aérien, cette loi universelle se trouve violée, le corps matériel du thaumaturge s'élève, reste en l'air, à l'encontre de la gravitation universelle, il est soumis à d'autres lois qui annulent dans ce cas particulier la loi de la pesanteur.

Quand le poids du corps est supérieur à la poussée de l'air, de bas en haut, le corps tombe à terre. Quand ce poids est égal à la poussée de l'air, il flotte, sans monter ni descendre. Quand le poids du corps est inférieur à la poussée de l'air, il monte sous l'influence d'une force constante, égale à l'excès de la poussée sur le poids réel du corps.

Le miracle du vol aérien se lie ordinairement à l'extase, et il est fréquent dans la vie de quelques saints.

Citons, d'abord, les faits les plus authentiques, nous en chercherons, ensuite, l'explication.

Dans un opuscule très documenté sur la lévitation du corps humain, M. Albert de Rochas a emprunté à l'excellent ouvrage de M. l'abbé Ribet, *La Mystique divine*, les faits suivants que l'on trouve d'ailleurs disséminés dans la vie des saints.

Nous les reproduisons sans y rien changer.

II

« Dans le ravissement, écrit d'elle-même sainte Thérèse, mon corps devenait si léger qu'il n'avait plus de pesanteur. à ce point, que, quelquefois, je ne sentais plus mes pieds toucher à terre (1). » Lorsque Marie d'Agréda était saisie par

(1) Voici la suite de ce passage intéressant de la vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même (chap. xx).

« Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort et souvent dans une impuissance absolue d'agir. Il conserve l'attitude où il a été surpris : aussi il reste sur pied ou assis, les mains ouvertes ou fermées, en un mot dans l'état où le ravissement l'a trouvé...

« On ne peut presque jamais résister au ravissement. Parfois je pouvais opposer quelque résistance ; mais, comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois, tous mes efforts étaient vains ; mon âme était enlevée, ma tête suivant toujours le mouvement sans que je pusse la retenir ; et quelquefois même mon corps était enlevé de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre... Lorsque je voulais résister, je sentais sous mes pieds une pression étonnante qui m'enlevait. » A. R.

l'extase, son corps s'élevait également comme s'il n'eût eu aucun poids naturel, et un souffle, même lointain, la faisait osciller et mouvoir comme une plume légère. On citerait de ces exemples par centaines. On raconte en particulier de plusieurs saints prêtres, entre autres de saint Pierre d'Alcantara, de saint Philippe de Néri, de saint François Xavier, de saint Joseph de Copertino, de saint Paul de la Croix, qu'ils avaient à l'autel de ces extases aériennes.

Parfois, ce n'est pas une simple élévation au-dessus du sol, mais une véritable ascension dans les airs. Dominique de Jésus-Marie, religieux carme, si célèbre par ses extases, s'élevait au point que ses frères pouvaient à peine, en étendant leurs bras, toucher la plante de ses pieds. Saint Pierre d'Alcantara atteignait quelquefois, dans ses transports, jusqu'aux lambris du chœur. Un jour de l'Ascension, tandis qu'elle psalmodiait au jardin entre deux de ses compagnes, la bienheureuse Agnès de Bohême, soudainement ravie, s'éleva à leurs yeux dans les airs, où elles la perdirent bientôt de vue; et ce ne fut qu'après une heure qu'elle reparut, le visage rayonnant de grâce et de joie. Plusieurs fois, pendant ses oraisons contemplatives, sainte Colette disparaissait entièrement dans l'espace, aux regards de ses sœurs.

Certaines extases impriment au corps un mouvement prompt et impétueux que l'on a justement qualifié de vol. Saint Pierre d'Alcantara, entendant chanter dans le jardin du couvent, par un frère qui s'exerçait à l'office, les premières paroles de l'Évangile selon saint Jean : *In principio erat Verbum*, est soudain ravi hors de lui-même; et, se ramassant en boule par une sorte d'instinct irrésistible, ne touchant plus à terre, il s'élance, traverse avec une incroyable célérité, sans blessure ni accident, trois portes fort basses qui conduisaient à l'église, et vient se reposer devant le grand autel, où ses frères qui couraient après lui le retrouvèrent abîmé dans l'extase. Il lui arrivait souvent de s'agenouiller au pied des arbres, et là, saisi par l'extase, il s'élevait, avec la légèreté de l'oiseau, jusqu'aux plus hautes branches. Le bienheureux Philippin, lui aussi de l'Ordre de Saint-Fran-

çois, demeurait suspendu dans les airs, par-dessus les grands chênes, comme un aigle qui plane librement.

Ces prodiges surabondent dans la vie du bienheureux Joseph de Copertino. On le voyait s'envoler aux voûtes de l'Église, sur les bords de la chaire, le long des murailles où pendaient le crucifix ou quelque image pieuse, vers la statue de la sainte Vierge et des Saints, planer sur l'autel et au-dessus du tabernacle, s'élancer dans les airs et aux cimes des arbres, se tenir et se balancer sur les plus petites branches avec la légèreté d'un oiseau, franchir d'un bond de grandes distances. Une parole, un regard, le moindre incident ayant trait à la piété le jetaient dans ces transports. Nous voudrions pouvoir décrire quelques-unes de ces scènes que le monde taxerait d'étranges et de ridicules, et que nous trouvons admirables parce qu'elles attestent la merveilleuse puissance des âmes saintes sur le corps et sur la nature, et mieux encore sur le cœur de Dieu, qui les affranchit à son gré des servitudes vulgaires; mais ces descriptions prolongées n'entrent point dans notre dessein.

L'agilité surnaturelle se manifeste encore hors de l'extase, et sous les formes multiples que nous venons de décrire. Marguerite du Saint-Sacrement passait presque instantanément d'un point à un autre. On la trouvait au chœur, à l'infirmerie, à la salle des exercices, sans même que les portes fussent ouvertes, et, plusieurs fois, ses sœurs la virent soulevée au-dessus du sol, comme si son corps n'avait plus de pesanteur. Un jour qu'elle allait cueillir un raisin pour une malade, elles l'aperçurent s'élevant comme sans effort jusqu'à la hauteur du fruit, le détacher et revenir à terre. Anne-Catherine Emmerich raconte d'elle-même que, remplissant les fonctions de sacristine, elle grimpait et se tenait debout sur les fenêtres, sur les corniches, sur des ornements en relief; qu'elle nettoyait tout en des endroits humainement inaccessibles, sans éprouver de frayeur ni d'inquiétude. accoutumée qu'elle était, dès l'enfance, à être assistée par son bon ange, et se sentant d'ailleurs portée et soutenue en l'air par une invisible vertu.

III

Non seulement l'agilité et la simple ascension se rencontrent hors de l'extase, mais encore le vol dans ce qu'il y a de plus merveilleux. Sainte Christine surnommée l'Admirable, nous en offre un incomparable exemple. Nous n'avons pas à discuter ici le caractère historique des étonnantes excentricités attribuées à cette sainte, que les Bollandistes eux-mêmes qualifient de paradoxale; il nous suffit que ces savants auteurs aient accepté les récits qui la concernent et les aient déclarés, dans la partie du moins que nous alléguons, dignes de respect et de créance. Omettre de tels récits par crainte du scandale que l'incrédulité peut s'en faire, serait céder à un respect humain qui aurait dû nous arrêter depuis longtemps et qui nous paraît aussi contraire à la piété qu'à la science. Voici, en quelques mots, le précis de cette singulière existence.

Christine naquit à Saint-Trond, dans la province de Liège, vers le milieu du douzième siècle. Orpheline de bonne heure, elle demeura avec deux sœurs, ses aînées, et fut occupée à garder les troupeaux dans les champs. Mais, activées par la contemplation, les ardeurs de son âme devinrent si intenses, que son corps ne put y résister. Elle tomba malade et mourut. Le lendemain, on porta sa dépouille à l'église pour la cérémonie des funérailles. A l'*Agnus Dei* de la messe qu'on célébrait pour elle, on la vit tout à coup se remuer, se lever dans son cercueil et s'envoler, comme un oiseau, jusqu'à la voûte du temple. Tout le monde s'enfuit épouvanté, à l'exception de la sœur aînée, qui demeura là immobile, mais non sans frayeur, jusqu'à la fin de la messe. Sur le commandement du prêtre, Christine descendit sans se faire aucun mal et s'en revint à la maison, où elle prit son repas avec ses sœurs. Elle raconta ensuite aux amis venus pour la questionner, qu'aussitôt après sa mort, les anges l'avaient successivement transportée au purgatoire, dans l'enfer, au paradis. Là, le choix lui avait été donné de demeurer à jamais dans ce lieu ou de retourner sur la terre pour y travailler, par ses

souffrances, au rachat des âmes du purgatoire, ce qu'elle avait accepté sans hésitation.

Le purgatoire ne devait point lui manquer, car dès lors commence pour cette admirable vierge la vie la plus étrange. La présence et l'odeur des hommes lui est insupportable; pour l'éviter, elle s'enfuit dans les déserts, s'envole sur les arbres, au sommet des tours, aux pignons des églises, sur tous les points élevés. On la croit possédée, on la poursuit, on l'atteint à grand'peine, et on la lie avec des chaînes de fer. Mais elle se dégage et reprend ses courses aériennes, allant d'un arbre à l'autre, comme l'eût fait un oiseau. La faim cependant la presse, elle invoque alors le Seigneur, et, contre toutes les lois de la nature, ses seins distillent un lait abondant dont elle se nourrit pendant neuf semaines. Une seconde fois, elle tombe entre les mains de ceux qui la poursuivaient, mais elle leur échappe encore et s'en vient à Liège demander à un prêtre la divine Eucharistie. Munie de cet aliment céleste, elle sort de la ville, emportée par l'esprit avec la rapidité d'un tourbillon, traverse la Meuse, légère comme un fantôme, et recommence sa vie errante, loin des demeures humaines, aux cimes des arbres et des tours, souvent sur les pieux qui bordaient les haies, sur les branches les plus minces, où elle se reposait et se balançait comme un passereau.

Honteux de ces apparentes extravagances, que le public attribuait à une légion de démons, ses sœurs et ses amis payèrent pour la ressaisir un méchant homme, très fort, qui se mit à sa poursuite. Ne parvenant pas à l'atteindre de ses mains, il la joignit néanmoins d'assez près pour lui briser l'os de la jambe d'un coup de massue, et ce fut en cet état qu'il la ramena à ses sœurs. Par compassion, elles la firent conduire sur une charrette à un médecin de Liège, en lui recommandant à la fois et de la guérir et de la retenir captive. Celui-ci l'enferma dans une cave qui n'avait d'autre ouverture que l'entrée, l'attacha fortement à une colonne et referma la porte, après avoir appliqué au membre fracturé les bandages convenables. Dès qu'il fut retiré, Christine rejeta cet appareil, estimant indigne de secourir à un autre médecin

que le Seigneur Jésus. Son espoir ne fut pas trompé. Une nuit, l'esprit de Dieu vint fondre sur elle, brisa ses chaînes, la guérit de sa blessure, et elle, libre, de courir et de trépi-gner de joie dans ce cachot, louant et bénissant Celui pour qui seul elle avait résolu de vivre et de mourir. Bientôt, son esprit se sentant à l'étroit entre ces murs, elle parvint, à l'aide d'une grosse pierre, à s'ouvrir une issue, et, prompte comme le trait qui s'échappe de l'arc puissamment tendu, elle s'élança au dehors et reconquit sa liberté.

Reprise une troisième fois, elle fut liée avec des chaînes à un banc de bois, si étroitement que ses chairs furent bientôt entamées. Accablée de souffrances auxquelles vint s'ajouter le tourment de la faim, elle recourut de nouveau au Seigneur, et l'on vit alors couler de ses mamelles, ainsi que nous l'avons déjà raconté, une huile limpide dont elle arrosa son pain et oignit ses plaies. Attendries à ce spectacle, ses sœurs, jusque-là inhumaines par incrédulité, lui ôtèrent ses chaînes et lui permirent de suivre en toute liberté l'esprit qui l'animait. Elle continua, en effet, ses saintes folies pendant de longues années, car il s'écoula quarante-deux ans entre sa première résurrection et sa mort, qui arriva vers l'an 1224.

Cette puissance ascensionnelle se produit quelquefois avec une telle énergie, qu'aucun obstacle n'est capable de la contenir. Ce que nous venons de raconter de Christine l'Admirable suffirait à le prouver : mais ce n'est pas le seul exemple. Signalons encore saint Joseph de Copertino, en qui semblent se réunir toutes les merveilles de la vie extatique. Un jour de l'Immaculée-Conception, il invite le Père gardien à redire avec lui : *Pulchra Maria!* « Marie est belle! » Et, dès qu'il a répété ces paroles, le saint, entrant en extase, saisit à bras-le-corps son supérieur et l'emporte avec lui dans les airs, l'un et l'autre redisant de concert : *Pulchra Maria! Pulchra Maria!* Une autre fois, on lui amène un gentilhomme atteint de démence, pour qu'il obtienne de Dieu sa guérison. Le saint le fait mettre à genoux, et lui posant la main sur la tête : « Seigneur Balthazar, lui dit-il, soyez sans crainte, je vous recommande à Dieu et à sa très sainte Mère... » Au même instant, il pousse le cri accoutumé qui annonce l'extase :

« Ah ! », saisit cet homme par les cheveux, s'élève avec lui dans l'espace, où il le tient suspendu pendant quelque temps, et, quand ses pieds retrouvent terre, le malade était guéri.

IV

L'ascension aérienne n'est pas la seule forme de l'agilité surnaturelle; elle se produit aussi par la marche sur les eaux. L'Évangile nous en offre les premiers exemples. On sait que le Sauveur marchait sur les flots comme sur la terre ferme, et qu'il accorda au prince des apôtres de s'avancer vers lui sur les vagues agitées. Le prodige s'est reproduit plus de mille fois sur la mer, sur les lacs, les fleuves et les rivières, pour attester que Dieu se plaît à affranchir ses saints des servitudes naturelles.

Le Bréviaire romain signale, parmi les plus éclatants miracles attribués à saint Raymond de Pénnafort, sa traversée de l'île Majorque à Barcelone, c'est-à-dire une étendue de mer de cent soixante milles, que lui et son compagnon franchirent en six heures, sans autre nacelle que son manteau.

Saint Hyacinthe, ne trouvant pas de batelier pour traverser la Vistule, se munit du signe de la croix et entra résolument dans le fleuve, dont les eaux devinrent fermes sous ses pieds. Mais ses compagnons, moins confiants, n'osaient le suivre. Il revient donc à eux, et, étendant son manteau sur les ondes, il les fait monter dessus et les conduit ainsi à l'autre rive sous les yeux d'une foule nombreuse. L'Église a immortalisé ce miracle en le consignant dans la bulle de canonisation et dans la légende du Bréviaire.

Dans une autre rencontre, le même saint renouvelle ce prodige d'une manière encore plus éclatante. Les Tartares venaient d'escalader d'assaut la ville de Kiev et livraient déjà tout au pillage, lorsqu'on avertit le saint, qui était à l'autel. qu'il n'y avait pas un instant à perdre, s'il voulait se sauver avec toute sa communauté. Il se rend à cet avis, et, sans quitter les vêtements sacrés, il prend dans ses mains le saint ciboire et se met en devoir de sortir. Vers le milieu de l'église, il entend une voix forte et plaintive qui part d'une

statue de la Vierge, en albâtre, du poids de huit à neuf cents livres : « Mon fils Hyacinthe, lui crie-t-elle, tu m'abandonnerais aux profanations des Tartares ! Emporte-moi avec toi. — Glorieuse Vierge, répond le dévot serviteur, cette image est si pesante ; comment pourrais-je la porter ? — Prends, mon fils en allègera le poids. » Le saint, tenant d'une main la sainte Eucharistie, saisit de l'autre la statue devenue aussi légère qu'un roseau, et, chargé de ce double trésor, il passe sain et sauf avec les siens à travers les barbares qui, déjà, envahissent le monastère, et arrive sur les bords du Dniéper. Là, de sa chape, il fait une barque à ses frères, et lui traverse à pied sec le fleuve dans toute sa largeur, en imprimant sur les eaux la trace de ses pas. Nous aurions bien d'autres faits semblables à raconter, car ils abondent dans les vies des saints ; mais nous devons clore ces récits pour en rechercher l'interprétation... (Tome II, pp. 588-600.)

L'indépendance vis-à-vis des éléments extérieurs se manifeste encore par la résistance aux actions qu'ils exercent.

Tantôt, c'est une immobilité qui rend vains toutes les impulsions et tous les efforts. Un jour que le bienheureux Gilles des Frères prêcheurs demeurerait suspendu en l'air par l'extase, son compagnon et les gens de la maison où ils étaient, tentèrent de ramener son corps à terre : ils ne parvinrent même pas à le faire changer de position. Sainte Lucie, la martyre de Syracuse, menacée des lieux infâmes, devint si immobile que ni les bourreaux qui avaient l'ordre de l'enlever, ni plusieurs paires de bœufs auxquels on l'attacha avec des cordes, ne purent la faire remuer. (Tome II, pp. 601-602.)

Saint Pascal Baylon a quelquefois manifesté sa présence ou plutôt sa vertu par des coups frappés (*percussiones*) sur les images qui le représentent. Mais c'est principalement dans les châsses qui renferment ses reliques que ces bruits extraordinaires se font entendre, tantôt doux et harmonieux, tantôt plus accentués, tantôt retentissants comme un éclat de bombe. (Tome II, p. 229.)

V

L'abbé Ribet cite ailleurs (II, 547) sainte Otte qui, deux fois par jour, était élevée et soutenue en l'air par des anges, pendant qu'elle priait.

Outre les saints mentionnés par cet écrivain, comme ayant eu des lévitations, les Bollandistes attribuent le même miracle aux personnages suivants, classés par ordre de date, depuis le neuvième siècle jusqu'au commencement du dix-huitième : André Salus, esclave scythe (tome VIII, page 16); Luke de Sotherium, moine grec (II, 85); Étienne I^{er}, roi de Hongrie (I, 541); Ladislas I^{er}, roi de Hongrie (V, 318); saint Dominique (I, 405, 573); Ludgard, nonne belge (III, 238); Humiliana, de Florence (IV, 396); Jutta, de Prusse, ermite (VII, 606); saint Bonaventure (III, 827); saint Thomas d'Aquin (I, 670); Ambroise Santédonius, prêtre italien (III, 192, 681); Pierre Armengal, prêtre espagnol (I, 334); saint Albert, prêtre sicilien (II, 326); Marguerite, princesse de Hongrie (II, 904); Robert de Solenthum, prêtre italien (III, 503); Agnès de Montepolitano, abbesse italienne (II, 794); Bartholus de Vado, ermite italien (II, 1007); Elisabeth, princesse de Hongrie (II, 126); Catherine Columbina, abbesse espagnole (VII, 352); saint Vincent-Ferrier (I, 497); Collette de Ghent, abbesse flamande (I, 559, 576); Jérémie de Panormo, moine sicilien (I, 297); saint Antoine, archevêque de Florence (I, 335); saint François de Paule (I, 117); Osanna de Mantoue, nonne italienne (III, 703, 705); Bartholomé d'Anghiera, moine italien (II, 665); Colomba de Riéti, nonne italienne (V, 332, 334, 360); saint Ignace de Loyola (VII, 432); Salvator de Horta, moine espagnol (II, 679, 680); saint Luis Bertrand, missionnaire espagnol (V, 407, 483); Jean de la Croix, prêtre espagnol (VII, 239); J.-B. Piscator, professeur romain (IV, 976); Bonaventure de Potenza, moine italien (XII, 154, 157-9).

On peut ajouter à ces noms, ceux de quelques autres saints ou bienheureux tirés de biographies particulières.

André-Hubert Fournet, prêtre français, fondateur de l'Or-

dre des Filles-de-la-Croix, 1752-1834. (Le R. P. RIGAUD, *Vie du bon Père André-Hubert Fournet*, page 496.)

Claude Dhière, directeur du grand séminaire de Grenoble, 1757-1820. (A.-M. DE FRANCLIEU, *Vie de M. Claude Dhière*, page 283-4.)

Le bienheureux curé d'Ars, 1786-1859. (L'abbé Alfred MONNIN, *Vie de M. Jean-Baptiste-Marie Vianney*, page 159.)

On trouvera encore la mention de lévitations accomplies par des religieux ou religieuses d'une moindre notoriété dans les ouvrages de dom Calmet et les lettres de Nicole.

Voici encore quelques autres cas :

Dans la deuxième partie du premier siècle de notre ère, le diacre Philippe était enlevé par un esprit en revenant de Gaza où il était allé conférer le baptême à Candace, reine d'Éthiopie.

AMÉLINEAU (*Les Moines Égyptiens*. — Publ. du musée Guimet) raconte que les païens d'Antinoë ayant accusé Schnoudi d'avoir brisé les idoles, celui-ci fut soulevé en l'air par les anges du Seigneur jusqu'à une hauteur d'où il pouvait encore se faire entendre. Il resta ainsi suspendu au-dessus du tribunal du gouverneur pendant assez longtemps, puis redescendit peu à peu. La foule le porta en triomphe.

En 1555, c'est-à-dire sous le règne de Charles-Quint, Thomas, archevêque de Valence, fut suspendu dans les airs pendant une extase qui dura douze heures; et ce phénomène fut constaté non seulement par les habitants de son palais et de son clergé, mais aussi par un grand nombre de citoyens de la ville. En revenant à lui, il tenait encore dans sa main le bréviaire qu'il lisait lorsque l'extase avait commencé, et il se contenta de dire qu'il ne savait plus où il en était resté de sa lecture. (*Bolland.*, V, 332, 334, 360.)

Le bienheureux Pierre Clavet, apôtre des nègres, passa une nuit en l'air, les genoux ployés comme s'ils eussent été sur le sol, et un crucifix entre les mains.

Il existe plusieurs tableaux et gravures représentant des cas de lévitation. Le plus connu est le *Miracle de San-Diêgo*, par Murillo (catalogué au Musée du Louvre, sous le n° 550 bis). Un autre tableau, qui se trouve dans une église de Viterbe,

montre un prêtre s'élevant dans les airs au moment où il consacre l'hostie (1). »

VI

Voilà des faits qui, par le nombre, par la sincérité des historiens, par la gravité intelligente des témoins, défient la critique et permettent d'affirmer hautement la réalité du vol aérien des thaumaturges dont l'Église a glorifié les vertus.

Je n'établis pas de comparaison entre les faits modernes, scientifiquement discutés, affirmés par des témoins dignes de foi et les prodiges attribués à des fakirs, à des sages de l'Inde, à des yoghis, par des romanciers et des voyageurs dont les récits fantaisistes n'ont jamais été soumis au contrôle sévère d'une critique éclairée. Il nous reste à chercher l'explication scientifique et théologique des phénomènes que nous venons de constater.

Élie MÉRIC.

(*A suivre.*)

(1) A. de Rochas, *Recueil de documents relatifs à la lévitation du corps humain.*

SUEUR DE SANG

Monseigneur,

Dans le cours de ma déjà bien longue carrière médicale, j'ai eu, en effet, la rare fortune de me trouver en face d'un cas d'hématidrose survenu chez une malade dans le cours d'une affection dont le début remontait à cinq ou six années.

Bien que le fait dont il s'agit remonte déjà à une dizaine d'années, mes souvenirs sont encore suffisamment précis pour vous relater ce qui suit :

J'ai vu chez une malade de quarante-huit ans, d'un embonpoint touchant à l'obésité, quoique ayant depuis plusieurs années perdu absolument l'appétit et étant arrivée à un état d'anorexie complète (la nourriture se réduisant, chaque jour, à un peu d'eau fraîche et à la moitié d'un biscuit), j'ai vu, dis-je, des sueurs nocturnes et diurnes d'une profusion extrême; je n'exagère pas en disant que la malade changeait de linge de corps sept à huit fois la nuit, et quatre à cinq fois le jour; parfois ces sueurs devenaient rosées, sanguinolentes et tachaient de cette couleur le linge de corps et les draps du lit. Je n'ai pas recherché, je le confesse, à l'aide du microscope les globules sanguins, mais cette teinte des sueurs, ces taches et les points de purpura hemorrhagica répandus par milliers sur tout le corps, les teintes ecchymotiques se produisant aux régions un peu comprimées, ne laissent guère de doute, ce me semble, sur la véritable nature de ces sueurs et se rapportent, je le crois, à une transsudation sanguinolente, à une véritable sueur de sang.

J'ajoute que la malade a fini par succomber, épuisée par une hecticité progressive et par des métrorragies presque incoercibles, résultant d'une endométrite végétante survenue dans les deux dernières années de sa vie.

Empêché par des devoirs professionnels alors très encombrants et puis, dois-je le dire, dénué des ressources d'analyse et de contrôle scientifiques que l'état de nos connaissances exige aujourd'hui, je n'ai pas publié cette curieuse observation. L'histoire de cette maladie eût été pourtant fort intéressante. Par sa bizarrerie, par la diversité

de ses symptômes, elle a mis à l'épreuve la sagacité et l'expérience de hautes personnalités médicales. Charcot, Hutinel et nombre de confrères éminents à qui il m'a été donné de présenter cette malade ne se sont jamais commis à porter, sur ce cas, un diagnostic ferme. Le mot vague de Neurasthénie qui faisait à cette époque, son apparition et qui englobe, dans sa concision, une foule d'états si disparates, lui fut d'abord appliqué; c'était, au moins, une étiquette sur une conception mal définie. J'ai toujours cru et je crois encore qu'il s'agissait chez ma malade d'une affection de tout le système nerveux ganglionnaire. Les phénomènes morbides divers résultant de troubles ou d'altérations du *grand sympathique* sont, en effet, extrêmement variés, et les immortelles expériences de Claude Bernard sont encore là pour affirmer toutes les modifications organiques qui se produisent sous l'influence des vaso-moteurs.

Pour donner à cette observation un caractère scientifique, il lui manque, je le répète, le contrôle de l'analyse micrographique, mais, pour le clinicien, elle me paraît suffisamment intéressante, et c'est à ce point de vue que j'ai cru devoir répondre à votre demande en vous la transmettant.

Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

D^r MASSE.

Châteauvillain (Hte-Marne), 12 février 1899.

Éclaircissements et confirmation.

Dans le dernier numéro de la *Revue thomiste*, M. Maurice Arthus, professeur de philosophie à l'Université de Fribourg, et le D^r Victor Chanson, de la Faculté de Paris, ont discuté avec une grande compétence le problème de l'*hématidrose*, ou sueur de sang. Nous trouvons dans cet excellent travail auquel nous empruntons les citations suivantes, la confirmation des conclusions de notre savant collaborateur.

É. M.

« Ceci posé, nous pouvons prévoir *à priori* que des hémorragies pourront être produites par des émotions violentes, par des affections morales, énergiques. Nous savons, en effet, que les troubles psychiques les plus divers peuvent intervenir pour provoquer la mise en activité de toutes les formes de l'action nerveuse. La peur

provoque des tremblements, des mouvements de surprise ou d'effroi (nerfs moteurs); les émotions l'ont rougir ou pâlir la face (nerfs vasomoteurs); les représentations mentales gustatives peuvent provoquer une sécrétion de salive; la peur peut causer des sueurs abondantes; tout le monde connaît les diarrhées émotives (nerfs sécréteurs). — Si enfin on considère les phénomènes d'ovulation comme provoqués par les nerfs trophiques de l'ovaire, ce qui est bien vraisemblable, on doit admettre que l'activité de ces nerfs est provoquée par les émotions les plus diverses, car on sait combien sont fréquents les cas d'ovulation anormales précoces ou retardées (nerfs trophiques).

« Les nerfs, par l'intermédiaire desquels sont engendrées les hémorragies, seraient-ils les seuls sur lesquels l'imagination serait sans action? »

Après avoir cité des cas de sueurs sanguines sévèrement constatés, les savants auteurs posent ces conclusions :

« Nous avons montré que, dans la majorité des cas, ces sueurs sanguines ne sont pas les seules hémorragies constatées, que souvent au contraire elles ne sont qu'accessoires et comme noyées dans la multiplicité des accidents hémorragiques. Nous avons rattaché ces phénomènes remarquables à l'hystérie, dont ils sont une manifestation rare mais certaine, au même titre que les autres hémorragies signalées dans les observations de sueurs sanguines.

« Nous avons montré d'autre part, que des hémorragies peuvent être produites expérimentalement par des excitations diverses du système nerveux; qu'en clinique on observe de nombreux exemples d'hémorragies réflexes; qu'enfin, il est des cas où les hémorragies succèdent à des perturbations psychiques.

« Sans doute nous n'avons pas expliqué le mécanisme intime des sueurs de sang; nous n'avons pas montré comment le système nerveux pouvait déterminer des ruptures capillaires; pourquoi des sueurs sanguines se produisent chez un malade et non pas chez un autre; en un mot, nous ne connaissons ni le déterminisme exact, ni le mécanisme du phénomène.

« Mais, est-ce là une raison suffisante pour affirmer que la cause de ce phénomène n'est pas naturelle? Connaissions-nous mieux les causes immédiates de l'évolution de l'œuf, de la différenciation des cellules? Connaissions-nous mieux les phénomènes intimes de la nutrition? Et supposons-nous pour cela qu'ils ont une cause surnaturelle?

« Cette étude établit clairement que les sueurs de sang ne se présentent pas avec le caractère merveilleux et surnaturel qu'elles ont

pour les personnes mal renseignées. Nous ne prétendons point d'ailleurs qu'une sueur de sang ne peut pas avoir dans certains cas une cause surnaturelle : tout phénomène naturel peut avoir exceptionnellement une cause surnaturelle, mais nous disons que les sueurs de sang se rattachent nettement aux hémorragies névropathiques, phénomènes de cause naturelle, et comme ces dernières ont une cause naturelle.

« Une sueur de sang ne saurait en aucun cas être considérée *à priori* comme ayant une cause surnaturelle, Pour établir dans certains cas son origine surnaturelle, il serait indispensable d'en faire une démonstration fondée, non sur l'existence du phénomène lui-même, mais sur les conditions dans lesquelles il se serait produit (1). »

(1) *Revue thomiste*, janvier 1899.

L'HYPNOTISME EST-IL, EN SOI, NÉCESSAIREMENT MAUVAIS ET DIABOLIQUE

Lorsque m'est parvenue la livraison de janvier dernier de la *Revue du Monde invisible*, j'achevais la lecture d'un opuscule du savant docteur Ch. Hélot, intitulé : *L'Hypnotisme franc et l'hypnotisme vrai* (1), où l'auteur s'efforce de prouver que l'hypnotisme est nécessairement diabolique, sinon dans son principe même, tout au moins dans ses applications pratiques et dans toutes ses conséquences.

Bien que très documenté, servi par une science approfondie et de nombreux exemples à l'appui, le travail du distingué docteur ne m'avait pas convaincu ; or, la livraison susdite contient un article d'un autre savant, M. le Dr Le Mesnant des Chesnais, qui a précisément pour titre cette assertion : *L'hypnotisme n'est pas diabolique*, et qui en donne les preuves. Il n'y a pas à insister sur ce travail, connu de tous les lecteurs du présent recueil ; mais il ne sera pas sans intérêt de s'arrêter, pendant quelques instants, sur le petit volume de M. le Dr Hélot. Car soit que l'on adopte ses conclusions, soit qu'on les repousse, on ne peut contester que les considérations sur lesquelles il s'appuie ne soient graves, et que ses expériences et observations personnelles ne méritent une très sérieuse attention.

Tout le plan de l'auteur se résume dans la réponse à ces trois questions :

L'hypnotisme est-il un état normal ou anormal ?

Est-il, en soi, bon, utile, indifférent ou franchement mauvais ?

Est-il ou n'est-il pas diabolique ?

Son dessein tend à la justification de cette réponse, à savoir :

« L'hypnotisme est un état anormal, franchement mauvais, et pratiquement diabolique. »

Mais d'abord, dans sa « définition », ou plutôt dans sa *description* de l'état hypnotique, le savant auteur nous paraît réunir ensemble

(1) Un vol. in-18. 1898, Paris, Bloud et Barral.

plusieurs séries de phénomènes qui sont loin, semble-t-il, de se produire tous nécessairement dans l'état d'hypnose. L'usage légitime et l'usage abusif ne seraient-ils pas ici mêlés et confondus?

Bien mieux, l'honorable docteur ne s'en tient pas là. Il ajoute, page 7 : « On pourrait encore, et très légitimement (?) ce semble, élargir l'influence de l'hypnotisme : les phénomènes provoqués par les prétendus magnétiseurs, par les spirites, les mages, les occultistes, dont le but avoué est de se mettre en relation plus ou moins directe avec les esprits, ne sont-ils pas de même nature? »

N'y a-t-il pas là, demanderons-nous à notre tour, confusion de choses essentiellement différentes? et n'est-ce pas faire le jeu précisément « des spirites, des mages, des occultistes », que de considérer leurs pratiques louches ou nettement extra-naturelles, comme les effets découlant d'eux-mêmes de l'hypnose?

Bien plus rationnelle nous paraît être cette assertion tout opposée de M. le D^r Le Mesnant des Chesnais : « L'hypnose, *telle que les expériences vraiment scientifiques nous l'ont révélée*, est à la fois du ressort de la psychologie et de la physiologie, mais N'A RIEN A VOIR AVEC LE MONDE DES ESPRITS. »

Sans doute l'esprit du mal peut faire servir l'hypnose à ses desseins; ce à quoi il semble assez logique de répondre que cela ne prouve rien, tout malfaiteur pouvant utiliser aux fins de ses méfaits les choses les meilleures en soi, à plus forte raison celles qui, sans être mauvaises intrinsèquement, sont cependant d'un maniement dangereux; et personne ne conteste que l'hypnose, entre des mains malintentionnées, malhabiles ou imprudentes, ne soit une pratique des plus dangereuses. Mais M. le D^r Hélot ne l'admet pas ainsi : sous les rubriques d'*Unité de l'hypnose* et de *Solidarité des phénomènes hypnotiques*, il entend réunir en un ordre de choses formant un tout, un ensemble indivisible et spécifiquement unique, tous les phénomènes, quels qu'ils soient, obtenus par l'hypnose, à l'occasion de l'hypnose ou sous prétexte d'hypnose. A ses yeux, *l'hypnotisme franc*, c'est-à-dire l'hypnotisme dégagé des exagérations, des abus commis en son nom, des pratiques superstitieuses ou coupables qui invoquent son patronage, tel enfin que l'a compris et exposé le R. P. Coconnier, — n'est qu'un hypnotisme incomplet, tronqué; ce n'est pas le véritable hypnotisme.

Nous ne pourrions, sans nous engager dans un trop volumineux travail, suivre pas à pas, dans son très substantiel opuscule, le savant docteur Hélot. De plus autorisés que nous pourraient le faire, en suivant l'auteur, ce que nous ne saurions, sur le terrain de la technique

médicale. Ajoutons seulement qu'à ses yeux l'hypnotisme est, en soi, immoral, et que le tort des écrivains catholiques qui en contestent le caractère inévitablement démoniaque, c'est de n'avoir pas suffisamment étudié la question théologique des possessions diaboliques. Il semblerait cependant que des religieux comme le R. P. Coconnier contre lequel s'escrime plus particulièrement M. le Dr Hélot, des prélats comme Mgr Élie Méric, des Sulpiciens comme M. l'abbé Guibert, doivent avoir, au moins autant que l'éminent médecin, quelque compétence en théologie.

D'ailleurs, et notre auteur le constate lui-même, les animaux eux aussi, ou tout au moins un grand nombre d'entre eux, sont hypnotisables et par des procédés, en des conditions qui excluent tout soupçon d'influence hors nature. L'hypnose est donc par elle-même un phénomène parfaitement naturel. Il est vrai que, s'appliquant à l'homme, elle rencontre et met en jeu un élément qui n'existe pas chez l'animal, l'élément spirituel, rationnel ; mais cela ne suffit pas à la mettre en dehors des lois de la nature. A l'action purement physiologique et sensitive, s'ajoute alors l'action intellectuelle, ce qui fait dire avec toute raison à M. le Dr Le Mesnant des Chesnais que l'hypnose, appliquée à l'homme, est à la fois du ressort de la physiologie et de la psychologie.

Que l'esprit du mal puisse trouver dans cet ordre de phénomènes psycho-physiologiques, plus que dans tout autre, des facilités pour exercer son intervention malfaisante, c'est assez vraisemblable, probable si l'on veut. Mettons que cette plus grande facilité d'intervention diabolique soit chose certaine ; on est en droit de conclure ceci que la pratique de l'hypnotisme demande à n'être exercée que par des hommes profondément consciencieux, prudents et expérimentés, mais non qu'elle évoque fatalement l'action des démons. Il est permis, croyons-nous, de ne pas repousser cette observation du Dr des Chesnais : après avoir constaté le danger de l'hypnotisme, il ajoute que l'on peut le comparer « à ces poisons qui, dangereux entre des mains inexpérimentées, sont d'un puissant secours entre celles des médecins pour lutter contre les maladies et les souffrances ».

Il y a toutefois cette différence importante que les poisons mal administrés ne nuisent qu'au corps, tandis que l'hypnose imprudemment exercée est non seulement nuisible au corps, mais aussi, dans le cas où une influence extra-naturelle s'y serait ajoutée, profondément nuisible à l'âme du sujet hypnotisé.

Mais un tel danger, si redoutable qu'il soit, ne paraît pas, jusqu'à plus ample informé, fatalement inévitable. C. DE KIRWAN.

LE DÉMONIAQUE

DANS LA VIE DES SAINTS

(Suite)

VIII. — SAINTE THÉRÈSE, SAINT JEAN DE LA CROIX.

Il est une sainte, devant laquelle tous les fronts s'inclinent — ces années dernières je lisais sur elle une page lyrique de la *Revue des Deux-Mondes* (1) — c'est sainte Thérèse. L'Église a déclaré sa doctrine vraiment céleste, *cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur*. Elle est universellement reconnue comme la maîtresse des voies mystiques. Nul mieux qu'elle n'a distingué spéculativement et pratiquement, les différents genres de visions, intellectuelles, imaginatives, et objectives ou physiques.

Il est clair que le témoignage de sainte Thérèse est d'un très grand poids. A-t-elle vu le diable? Écoutons sa réponse. « Je l'ai vu, dit-elle, rarement sous quelque figure, mais il m'est apparu très souvent sans en avoir aucune, comme il arrive dans les visions intellectuelles, où, ainsi que je l'ai dit, l'âme voit clairement quelqu'un présent, bien qu'elle ne l'aperçoive sous aucune forme (2). »

Je l'ai vu rarement sous quelque figure, mais je l'ai vu. Cette affirmation de la vierge d'Avila est d'autant plus caractéristique, qu'elle est plus sobre, et qu'elle démêle mieux l'intellectuel de l'imaginaire et du réel. (*Sa vie*, ch. xxxi.)

Sainte Thérèse, apercevant le diable sous une figure, l'a-t-elle vu en imagination seulement, ou bien par une réalité externe et physique? Les extraits suivants vont répondre, en ne laissant subsister aucun doute sur l'extériorité de l'apparition.

(1) Cette page est signée de M. René Bazin.

(2) M. l'abbé Ribet remarque très judicieusement que le diable ne peut apparaître intellectuellement par lui-même; c'est Dieu qui le manifeste de cette manière. Les apparitions intellectuelles sont du ressort divin.

Au chapitre xxviii de sa vie écrite par elle-même, la sainte déclare que trois ou quatre fois le diable essaya de contrefaire à ses yeux Notre-Seigneur, « mais, ajoute-t-elle, s'il peut prendre *la forme d'un corps qui serait de chair*, il ne saurait contrefaire cette gloire qui resplendit dans le corps de Notre-Seigneur quand il se montre à nous. »

Au chapitre xxxi de la même autobiographie, elle détaille plusieurs apparitions du diable sous une forme effrayante. « Je me trouvais un jour dans mon oratoire, lorsqu'il m'apparut, à mon côté gauche, sous une forme hideuse. Pendant qu'il me parlait, je remarquai particulièrement sa bouche, elle était horrible. De son corps sortait une grande flamme claire (1) et sans mélange d'ombre. Il me dit d'une voix effrayante que je lui avais échappé, mais qu'il saurait bien me ressaisir. Ma crainte fut grande, je fis comme je pus le signe de la croix : il disparut, mais il revint aussitôt. Mis en fuite par un second signe de croix, il ne tarda pas à reparaitre. Je ne savais que faire ; enfin je jetai de l'eau bénite du côté où il était ; et il ne revint plus. »

Une autre fois la sainte raconte que, sans se faire voir, il la tourmenta par des douleurs si étrangement terribles, par un trouble si affreux d'esprit et de corps, qu'elle se voyait à bout de résistance. Elle s'abandonna, par un acte héroïque, au bon plaisir de Dieu, pour souffrir ainsi, s'il y allait de sa gloire, jusqu'à la fin du monde. Alors Dieu lui révéla son persécuteur. « J'aperçus près de moi, dit-elle, un négrillon (2), d'une figure horrible, qui grinçait des dents, désespéré d'essayer une perte là où il croyait trouver un gain. » — Une autre fois encore les mêmes attaques se renouvelèrent. La sainte chassa le diable avec de l'eau bénite ; en ce moment, deux religieuses, qui entraient dans sa cellule, sentirent une odeur très mauvaise comme de soufre.

Encore deux citations. « Je crus une nuit que ces maudits esprits allaient m'étouffer : on leur jeta beaucoup d'eau bénite, et j'en vis soudain fuir une multitude, comme s'ils se précipitaient du haut d'un rocher. Je disais quelques oraisons fort dévotes, quand le démon se mit sur le bréviaire pour m'empêcher d'achever. » Le signe de croix le fit disparaître, à deux reprises il revint ; l'eau bénite le chassa définitivement (3).

(1) Saint Benoît le voit comme tout incandescent.

(2) Il apparaît à saint Antoine et à saint Benoît sous cette forme que trahit son impuissance avec sa méchanceté.

(3) Sainte Thérèse exalte la puissance de l'eau bénite. Le signe de croix chasse le diable, mais il revient. L'eau bénite le fait disparaître pour tout de bon, et pour ainsi dire nettoie la place.

Aux côtés de sainte Thérèse apparaît l'héroïque saint Jean de la Croix, son collaborateur. D'après sa vie écrite avec tant de piété sur les documents contemporains par le Père Jérôme de saint Joseph, il fut la terreur des démons, et mérita pour cela d'être appelé un *nouveau Basile*.

Le démon lui dressa des embûches dès son bas âge. « Le vénérable François de Yépez, son frère, rapporte que, dans leur première enfance, un jour qu'ils se trouvaient tous deux accompagnés de leur mère aux abords de la ville de Médina, un monstre horrible sortit soudain d'une mare voisine. et se dirigea vers le petit Jean la gueule ouverte, comme pour l'avaler. Mais lui, sans s'émouvoir, se défendit avec le signe de la croix, et le monstre disparut aussitôt. »

Plus tard on ne voit pas que le démon ait apparu au saint sous des formes effrayantes. Mais on lit les deux traits suivants qui sont extrêmement curieux et très significatifs.

Une religieuse d'Avila fut tentée par d'horribles pensées de blasphème et d'impureté. Le saint entreprit de la soulager en cette redoutable épreuve? Que fit le démon? Il eut l'audace de se présenter à la pauvre religieuse sous la figure de Jean de la Croix, afin de la jeter dans le désespoir par des remontrances sévères. Le saint, quoique absent, fut averti miraculeusement du piège, et il le déjoua. Le démon ne se tint pas pour battu; il contrefit l'écriture et la signature de l'homme de Dieu, et fit parvenir à la religieuse un billet plein d'insinuations perfides. Saint Jean de la Croix, pressé par un avertissement intérieur, accourut près de sa brebis en danger, et se fit remettre le billet qui était bien digne de celui que Tertullien appelle le *grand faussaire* (1). Il détrompa la religieuse, et grâce à des exorcismes, la délivra à tout jamais des infestations démoniaques.

Le second trait est analogue à celui-ci. Il s'agit d'une malheureuse possédée qui s'était vouée au démon. Saint Jean de la Croix chassa l'esprit impur, puis il rappela à la pauvre créature les miséricordes du Seigneur pour lui donner confiance en son pardon. Le démon furieux de perdre sa victime, osa se présenter à elle sous les traits de Jean de la Croix, et lui représentant l'horreur de son crime, essaya de la porter au désespoir. Mais ce fut en vain. Prévenu par une inspiration divine, le saint se rendit en toute hâte au couvent où était sa pénitente et la demanda au parloir. La tourière lui répondit qu'il ne pouvait la voir, parce qu'elle était avec le frère Jean de la Croix. « Mais, répliqua le saint, c'est moi qui suis Jean de la Croix. »

(1) Interpolator naturæ. Tert. *De cultu fœminæ*, in fine.

Et se faisant ouvrir, il se présenta, au grand étonnement de la pénitente, et à la grande terreur du démon qui disparut soudainement. Le saint rassura la pauvre créature, et, grâce à de nouveaux exorcismes, il éloigna d'elle le démon à tout jamais.

Ce phénomène singulier du démon prenant la silhouette et la démarche d'un saint vivant se retrouve dans plusieurs pages des Bollandistes, et notamment dans la vie de cette émule séraphique de sainte Thérèse, sainte Marie Madeleine de Pazzi. Afin de ruiner l'édification qu'elle donnait à ses sœurs par son abstinence et ses austérités, le diable voulut faire croire qu'elle mangeait en secret. A deux reprises, il prit le déguisement de la sainte, et feignit de se laisser surprendre déroband à la cuisine de la viande ou d'autres aliments. Mais cette ruse grossière fut vite éventée, car la sainte avait été vue ailleurs; et elle n'eut pas de peine à démontrer qu'elle n'était pour rien dans l'étrange bilocation que le diable lui prêtait. D'autres apparitions de l'esprit malin sont racontées dans sa vie; nous n'avons pas le temps de nous y arrêter.

IX. — SAINT JEAN DE DIEU, SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

Parmi les saints modernes du seizième siècle, je rencontre ces deux noms justement populaires. Saint Jean de Dieu, qui vécut en Espagne et mourut en l'an 1550, préluda, par l'institution de son ordre de frères servants des hôpitaux, à la création des innombrables œuvres de charité dont l'Église est aujourd'hui couverte. Saint Philippe de Néri, l'apôtre de Rome, qui honore chèrement sa mémoire, mort en l'an 1595, s'est montré, par la souplesse quasi infinie de son apostolat, le précurseur de toutes les œuvres de préservation sociale, patronages de jeunes gens, cercles, catéchismes, conférences populaires. La vie de tous les deux s'est passée au grand jour; et les faits que nous racontons ont été certifiés par des témoignages irrécusables.

Tous deux ont eu à soutenir des luttes terribles contre le diable. Commençons par saint Jean de Dieu.

« Jean de Dieu passait la nuit en prière, quand un de ses serviteurs, qui couchait dans la chambre voisine de la sienne, l'entendit qui poussait de profonds gémissements, comme s'il luttait contre quelqu'un. Il accourut à ce bruit insolite, et il trouva le saint à genoux, tout inondé de sueur, qui s'exclamait : Jésus, délivrez-moi de la puissance du diable, Jésus, restez avec moi ! En ce moment, le serviteur, regardant à la fenêtre, y vit comme une bête fauve d'aspect

horrible. Épouvanté, il éveilla les autres serviteurs : ne voyez-vous pas, leur dit-il, le démon qui semble jeté par la fenêtre, et qui vomit des flammes? Ils ne virent rien, mais ils relevèrent Jean de Dieu tout brisé et tout couvert de meurtrissures; et ils le mirent sur son lit où il dut rester pendant plusieurs jours. »

Le diable apparut encore au saint sous diverses formes : d'une femme, qui se glisse dans sa cellule; d'un porc, qui se jette sur lui, le fait tomber, et le traîne dans une eau fangeuse; d'une chouette, qui cherche à le troubler dans son oraison, en faisant mine de sucer l'huile de la lampe du sanctuaire. Mais voici une apparition plus remarquable.

« Ce n'est pas seulement chez lui, mais dehors, que le démon harcelait Jean de Dieu, raconte son biographe. Une nuit, il heurta un pauvre qui gisait dans la rue; c'était une sorte de monstre, les bras et les jambes démesurément longs, la tête pelée et d'un rouge ardent. Sans s'arrêter à ces singularités, n'écoutant que son bon cœur, le saint demande au pauvre s'il veut aller à l'hôpital. — Je ne puis marcher, dit le pauvre, il faudrait m'y transporter. Jean le charge sur ses épaules; mais, après quelques pas, il s'arrête épuisé; la sueur ruisselle de tous ses membres. — Jésus, s'exclame-t-il, venez à mon secours! A ce mot, le prétendu pauvre bondit et disparaît avec un bruit strident. Le diable, observe le narrateur, voulait sans doute, en usant de ce prestige, détourner Jean de Dieu de porter les pauvres sur ses épaules; mais ce fut en vain; car les vrais pauvres ne fatiguèrent jamais ce tout charitable saint. » (*Act. SS.*, Mart., t. I., p. 827-842.)

Je passe à saint Philippe de Néri. Nombreuses sont les agressions du diable contre lui; je détache quelques fragments des récits des Bollandistes.

« Tandis que le saint vivait à l'hôpital de la Charité, il commanda à l'un de ses disciples d'exorciser une femme possédée. Le démon furieux lui apparut la nuit suivante sous un aspect terrible, et remplit sa chambre d'une telle puanteur, qu'elle fut très longtemps à se dissiper.

« Un jour, il prêchait dans la chapelle de l'hôpital. Tout d'un coup il s'interrompt : Mes frères, dit-il, un démon veut faire irruption parmi nous; à genoux, et en prière! S'agenouillant lui-même, et traçant le signe de la croix contre l'inférieur ennemi, il s'écria : Tu n'entreras pas! A ces mots, le diable disparut et le saint reprit sa prédication.

« Un jour, le Père Philippe descendait de l'église. L'exécration

ennemi se présenta à lui sous l'aspect d'un enfant de six à sept ans, qui pressait un linge contre sa bouche, et semblait se moquer de lui. Le saint l'incrêpa d'un visage sévère, et il s'évanouit comme une fumée. Galloni était avec lui. Philippe lui demanda s'il avait vu l'enfant; sur sa réponse affirmative, sachez, lui dit-il, que ce n'était pas un enfant, mais un démon qui méditait quelque mauvais coup.

« Comme il passait près des thermes de Dioclétien, il vit, au-dessus de ces voûtes antiques, un démon sous une apparence juvénile. Il le fixa, et le démon changea d'aspect, et d'un beau jeune homme devint un hideux vieillard. Le saint, au nom du Seigneur, le força à disparaître. Il s'évanouit, laissant après lui une odeur insupportable, et qui était comme de soufre (1). En ces cas-là, tantôt le saint était seul à sentir cette odeur; et tantôt ses compagnons la sentaient avec lui.

« Bref le diable poursuivait Philippe d'une haine implacable, et il redoublait ses importunités et ses assauts à chacune de ses pieuses entreprises. Il se présentait à lui, pendant ses longues prières nocturnes, sous des formes terrifiantes; mais le saint le chassait par l'invocation de la mère de Dieu.

« Furieux, il souillait les vêtements du saint; il essaya de l'écraser sous une lourde table, bien souvent il souffla sa lumière, il faisait un tel vacarme dans sa chambre que Galloni qui couchait au-dessous de lui se réveillait en sursaut et s'en allait le trouver comme pour lui porter secours. » (*Act. SS., Mart., t. IV, p. 586.*)

Un jour, près du Colisée, trois démons assaillirent le saint, et l'eurent mis à mal, s'il n'eût invoqué la sainte Vierge.

Quand on songe que ces faits se sont produits en pleine ville de Rome vis-à-vis d'un saint qui était en rapport intime avec le pape et les cardinaux aussi bien qu'avec le menu peuple, qu'ils ont été contrôlés minutieusement au moment de sa canonisation après avoir été surabondamment attestés, on se demande quelle garantie plus grande on pourrait avoir de leur authenticité.

X. — LES VÉNÉRABLES AGNÈS DE LANGEAC ET BENOÎTE DU LAUS.

On ne saurait trop admirer les fruits de sanctification que produisit dans toute la chrétienté le saint Concile de Trente. Ils se manifestèrent dès le seizième siècle en Italie et en Espagne. En France, ils furent retardés par la crise du protestantisme. Mais au

(1) Sainte Thérèse sentait la même odeur de soufre.

dix-septième siècle, il y eut dans notre patrie une magnifique germination de vertus vraiment héroïques. Le P. de Condren, qui était un bon juge, déclarait qu'à son sentiment il n'y avait pas moins de saintes âmes à Paris et en France qu'il put s'en trouver dans l'Église primitive.

Parmi ces saintes âmes, plusieurs eurent à soutenir des assauts terribles de la part du diable. Le supplément de la *Vie des Saints du P. Giry* relate notamment le P. Yvan, de l'Oratoire, les PP. Jérôme d'Estienne et Pierre Moreau, de l'ordre des Minimes, que l'esprit mauvais attaquait ouvertement, et même accablait de coups. Laisant de côté ces grands serviteurs de Dieu, je raconterai quelque chose des luttes victorieuses contre le démon qui signalèrent la vie de deux vierges françaises, les vénérables Agnès de Langeac et Benoîte du Laus.

La vie de la première, qui fut célèbre par ses relations spirituelles avec M. Olier, a été écrite sur les lieux même où elle vécut, par M. de Lantages, un des plus éminents disciples du fondateur de Saint-Sulpice. Elle est pleine d'apparitions diaboliques; je me contenterai de rapporter les principales.

Le diable commença à poursuivre de sa haine la servante de Dieu, quand elle se proposa d'entrer en religion : tandis qu'elle dirigeait ses pas vers le couvent de Langeac, il se mit, sous une forme monstrueuse, en travers de son chemin sur un pont de pierre où elle devait passer; et menaça de la précipiter dans les flots torrentueux de la rivière. Étant novice, et chargée de la cuisine, il venait la trouver sous les traits d'un géant tout noir qui jetait du feu par les yeux et la bouche, ou encore sous l'aspect d'un dragon vomissant des flammes. L'intrépide vierge, forte de l'obéissance qui lui enjoignait son humble emploi, supportait sans faiblir ces abominables visites. Bientôt le démon passa plus avant, et il battit cruellement Agnès, mais ce ne fut que pour un temps. Ici je cède la parole à M. de Lantages.

« Le maudit monstre d'enfer, à qui Dieu avait défendu de battre Agnès après sa profession, prit ce temps-là pour lui faire sentir une dernière fois sa fureur. Pendant plus de quatre ans, il avait battu cette sainte fille deux ou trois fois la semaine. Parfois il était arrivé à sœur Agnès de rester sur place, tout ensanglantée de ses coups. Ce jour-là, sentant son pouvoir lui échapper, Satan en usa si cruellement qu'elle tomba par terre, et, en se traînant comme elle put, se cacha sous son lit. Le confesseur, ayant donné la communion à la supérieure malade, et demandant ce que faisait sœur Agnès, on le

conduisit dans sa chambre. Il fut bien étonné de la trouver étendue sur le plancher et sous le lit, en la posture d'une personne morte. Les religieuses la tirèrent de là avec assez de peine; et, le bon Père voulant lui dire quelque chose, tout ce qu'elle put fut de répondre d'une voix basse et cassée : Eh ! laissez-moi pour cette heure ! On connut qu'elle avait besoin de repos ; on la laissa reprendre ses esprits et se fortifier un peu, jusqu'à ce qu'il fût temps de commencer la cérémonie de sa profession. L'heure étant venue, deux religieuses la vinrent chercher, et en la soutenant par-dessous les bras, la conduisirent dans le chœur. Là elle fit ses vœux et communia. » A dater de ce jour, le diable sans cesser de la molester de diverses façons, n'osa plus la battre cruellement comme il faisait (1).

Des montagnes d'Auvergne, transportons-nous sur le versant des Alpes. Là, dans le diocèse de Gap, fleurit suavement le pittoresque sanctuaire de Notre Dame du Laus. Ce lieu de pèlerinage doit sa célébrité à une humble bergère de la montagne, Benoîte Rencurel, qui y mourut dans la dernière moitié du dix-septième siècle en odeur de sainteté. Elle servit d'instrument aux miséricordieux desseins de la sainte Vierge ; mais aussi le diable se déchaîna contre elle avec une rage inouïe. Écoutons l'un de ses historiens, le grave P. Maurel, de la Compagnie de Jésus.

« Jamais peut-être vierge chrétienne n'eut à soutenir contre les puissances des ténèbres une lutte aussi opiniâtre et aussi violente. tantôt le démon pour l'effrayer, lui apparaissait sous des formes horribles. D'autres fois, proférant d'affreux blasphèmes contre Dieu et la sainte Mère, éclatant en imprécations et en menaces, il renversait et brisait tout ce qui se trouvait dans la pauvre cellule de la bergère, puis disparaissait en poussant des hurlements, et laissant après lui une puanteur insupportable... Ensuite il ne garda plus de mesure ; il se mit à frapper la sainte fille et à la meurtrir de coups. Souvent, la nuit comme le jour, il l'emportait dans des lieux déserts ; il la poussait rudement contre les pierres, contre des troncs d'arbres, et la laissait à demi morte (2). »

Ces phénomènes eurent de nombreux témoins, notamment la mère de Benoîte qui se mourait de peur en entendant le vacarme que le démon faisait dans la chambre de sa fille. Les directeurs du pèleri-

(1) Ce fragment de la vie d'Agnès de Langeac par M. de Lantages est cité par M. l'abbé Ribet dans son chapitre des apparitions du démon.

(2) *Histoire de Notre-Dame du Laus*, par le P. Maurel, ch. viii, p. 97, 98. — Voir aussi *Histoire des merveilles de Notre-Dame du Laus*, par l'abbé Pron, chapitre xxxii, p. 255-256.

nage du Laus entendirent la sainte bergère pousser des cris de détresse, au milieu d'une nuit obscure, emportée qu'elle était dans les airs par l'esprit infernal. Il est à noter que, durant ces rapt nocturnes qui donnent le frisson, il ne se passa jamais rien qui pût alarmer tant soit peu la pudeur de la vierge chrétienne.

Je me reprocherais de ne pas mentionner, à côté de ces deux saintes filles dont la cause de canonisation est ouverte, la bienheureuse Marguerite-Marie, la révélatrice du Sacré-Cœur de Jésus. Notre-Seigneur la prévint que Satan avait reçu permission de l'éprouver par toute espèce d'épreuves et tentations, sauf celle de l'impureté. Bientôt en effet, le diable s'acharna contre elle invisiblement et même visiblement. « Je ne tardai guère, dit-elle dans sa vie écrite par elle-même, d'entendre les menaces de mon persécuteur. Car s'étant présenté à moi en forme d'un More épouvantable, les yeux étincelants comme des charbons, et me grinçant les dents contre, il me dit : Maudite que tu es, je t'attraperai, et si je peux une fois te tenir en ma puissance, je te ferai bien sentir ce que je sais faire, je te nuirai partout (1). »

Cette étude, que je ne crois pas sans intérêt, s'est prolongée au delà de mes prévisions. Je la terminerai prochainement, en donnant des faits contemporains qui mettront, je l'espère, le dernier sceau à la démonstration de la réalité des apparitions démoniaques.

D. Bernard MARÉCHAUX,
Bénédictin de la Congrégation olivétaine.

(A suivre.)

(1) Passage cité par M. Ribet, *Mystique divine*, t. II, p. 150.

LA QUESTION DES MÉDIUMS

(Fin.)

III

Les spirites avisés sentent bien que l'opinion les abandonne et qu'on ne croit plus guère aujourd'hui aux *revenants* ni aux *réincarnations*, avec ou sans la *métempsychose*. Il leur est difficile de prétendre, sans rire, dans notre siècle sceptique et gouailleur, que les mains qui touchent les assistants, agitent les meubles ou se profilent en reflets indécis sur les murs, soient les mains des esprits des morts; aussi, laissant les vieux errements comme des loques usées, s'efforcent-ils de prendre le vent de la science et de chercher des points d'appui dans le magnétisme d'une part, dans la physique transcendante de l'autre. C'est une tactique habile, mais qui ne les sauvera pas, car elle est au-dessus de leurs forces. La science, faite de logique, d'expérience et de clarté, ne saurait s'accorder avec une doctrine obscure qui ne s'appuie sur aucun fait et se recommande seulement d'une tradition de trente-six siècles.

Mais laissons la parole au maître des *occultistes*, au Dr Encausse (dit Papus) qui va nous exposer toutes les beautés de la théorie : « L'occultisme, écrit-il, a toujours prétendu que la véritable cause de la plupart des phénomènes dits spirites était la *sortie hors du médium* de son « double » (ou *corps astral*, *périsprit*, etc.) et qu'il fallait voir là non pas un fait extranaturel, mais au contraire un fait se rattachant à la physiologie transcendante.

« Comme corollaire à cette affirmation, citons l'opinion d'Eliphas Levi à ce sujet.

« Dire par exemple que dans les soirées magnétiques de M. Home il sort des tables des mains réelles et vivantes, de vraies mains que les uns voient, que les autres touchent et par lesquelles d'autres encore se sentent touchés sans les voir, dire que ces mains vraiment corporelles sont des mains d'esprits, c'est parler comme des enfants ou comme des fous, c'est expliquer contradiction dans les termes. Mais avouer que telles ou telles apparences, telles ou telles sensations se produisent, c'est être simplement sincère et se moquer de la moquerie des prud'hommes, quand bien même ces

prud'hommes auraient de l'esprit comme tel ou tel rédacteur de tel ou tel journal pour rire (1). »

« Maintenant, au nom de la science, nous disons à M. de Guldens-tubbé, non pas pour lui qui ne nous croira pas, mais pour les observateurs sérieux de ces phénomènes extraordinaires.

« Monsieur le baron, les écritures que vous obtenez ne viennent pas de l'autre monde; et c'est vous-même qui les tracez à votre insu.

« Vous avez, par vos expériences multipliées à l'excès et par l'excessive tension de votre volonté, détruit l'équilibre de votre corps fluïdique et astral, vous le forcez à réaliser vos rêves, et il trace en caractères empruntés à vos souvenirs le reflet de vos imaginations et de vos pensées.

« Si vous étiez plongé dans un sommeil magnétique parfaitement lucide, vous verriez le *mirage lumineux de votre main* s'allonger comme une ombre au soleil couchant et tracer sur le papier préparé par vous ou vos amis les caractères qui vous étonnent (2). »

Nous-même, dans un travail sur le spiritisme, *Considérations sur les phénomènes du spiritisme, rapports du spiritisme et de l'hypnotisme*, paru en 1890, nous avons ainsi résumé nos idées sur cette question :

La vie peut, dans certaines conditions, sortir de l'être humain et agir à distance.

Dernièrement, vous avez pu lire les expériences de M. Pelletier qui, endormant trois sujets et les plaçant autour d'une table, voit les objets matériels légers se mouvoir *sans contact* et au commandement. Que se passe-t-il?

Sa volonté s'empare de la vie des trois sujets et dirige la force de ces trois périsprits sur les objets matériels qui se meuvent sous cette influence (3).

Une autre manière de vérifier ce fait consiste à prendre un sujet endormi, *isolé électriquement*, et à lui demander de décrire ses impressions. Le sujet voit parfaitement le corps astral, c'est-à-dire la vie sortir du *médium* par le côté gauche (au niveau de la rate), et elle agit sur les objets matériels *suivant l'impulsion que reçoit le périsprit* (4).

(1) Eliphas Levi, *Clef des grands mystères*, p. 240.

(2) Eliphas Levi, *Science des esprits*, p. 267.

(3) Une proposition de cette force aurait besoin d'être démontrée; mais les *occultistes* sont de meilleure composition que nous : il suffit que leur grand maître affirme pour qu'ils croient.

D^r S.

(4) *Op. cit.*, p. 7.

Un médium n'est pas autre chose qu'une *machine à dégager du périsprit* (corps astral), et ce périsprit sert d'intermédiaire et de moyen d'action à toutes les volontés *visibles* ou *invisibles* qui savent s'en emparer.

Du reste, interrogez les médiums, et tous vous diront qu'au moment où les phénomènes d'incarnation ou de matérialisation vont se produire, *ils sentent une douleur aiguë au niveau du cœur* et qu'aussitôt après ils perdent connaissance (1).

Quand les spirites prétendent que les mains qui touchent la tête des assistants, qui déplacent les meubles ou se profilent en vagues reflets sur les murs, sont les mains des esprits des morts, l'occultisme (qui cependant n'a jamais nié l'existence possible des esprits) (2) affirme qu'il s'agit là d'un phénomène physique d'un genre particulier et que c'est le *corps astral* du médium *momentanément extériorisé* qui produit ces faits.

A l'appui de notre affirmation, nous ferons remarquer non pas aux sectaires (3), mais aux hommes de science :

1° Que toute projection, en dehors, de la *main astrale* est accompagnée d'un refroidissement de la *main physique*;

2° Que le refroidissement cesse en même temps que le phénomène produit sous l'influence de la *main extériorisée*;

3° Que chaque phénomène physique (déplacement de meubles, etc.), produit à distance, est accompagné de mouvement synchronique des muscles physiques, qui, dans les conditions normales, auraient produit le phénomène;

4° Enfin que les assistants contribuent, à leur insu, à fournir de la force dans beaucoup de phénomènes, ce qui explique la fatigue rapide ressentie par lesdits assistants.

En somme, il s'agit là de la production, par des piles humaines montées en série ou en quantité d'une force condensée et dirigée par le corps astral du médium qui *annonce les phénomènes* dans la majorité des cas (4).

La théorie du *corps astral* que nous offre le Dr Papus et qui est fidèlement pareille à celle qu'avaient les Égyptiens de la 18^e dynastie, ne repose sur aucune donnée scientifique et ne mérite pas d'être discutée.

(1) *Op. cit.*, p. 8.

(2) Les spirites éclairés ont toujours été d'avis que, tout en admettant l'existence d'agents spirituels, il faut attribuer une très grande part, dans la production des phénomènes physiques, aux influences provenant du *médium*. Dr Papus.

(3) Cet aimable qualificatif s'adresse aux savants qui ne partagent pas, et pour cause, les théories de l'occultisme que professe le grand maître Papus. Dr S.

(4) Papus, *Lumière invisible, médiumnité et magie*, 1896, p. 35-38.

Le corps astral n'existe pas.

Ce qu'on nous donne pour tel, Papus l'a avoué, c'est la vie, c'est la sensibilité qui caractérisent l'homme, c'est la *force physique* ou *cosmique* qui paraît à plusieurs l'élément irréductible de notre activité; c'est, pour parler plus exactement, le *fluide électrique* ou *vital* qu'on recherche depuis si longtemps, qui n'est pas encore déterminé par la science, mais qui certainement joue un rôle, et un rôle important, dans la vie humaine comme dans les phénomènes étranges de la *médiumnité*. Toute la science est actuellement orientée dans cette voie nouvelle, ouverte par le *magnétisme animal*, pour découvrir l'origine et la nature du principe qui obéit à la volonté et gouverne les muscles et les nerfs.

L'avenir est là.

Les *occultistes* le présentent et font d'incroyables efforts pour dériver à leur profit le courant d'intérêt et de sympathie qui va au magnétisme renaissant : ils veulent à tout prix confondre leur hypothétique *corps astral* avec la *force psychique* ou *vitale*, mais la science ne liera jamais sa cause à la leur et ne se fera pas leur misérable complice.

Un jour, un savant indépendant et audacieux, M. le colonel de Rochas, a imaginé que la sensibilité pouvait *sortir du corps*, *s'extérioriser* en quelque sorte, et il a appuyé sa supposition sur une théorie nouvelle : celle de l'*hypnose profonde*. Rappelons en quelques mots la fameuse « découverte ».

On sait que, d'après Charcot et l'École de la Salpêtrière, tout individu qu'on hypnotise passe par trois phases caractéristiques : la léthargie, la catalepsie, le somnambulisme. Après le somnambulisme, une suggestion ou une excitation vive réveille le sujet. Or, M. de Rochas eut l'idée de modifier les procédés communs d'expérience et de revenir, quand l'hypnotisé était en somnambulisme, aux *passes* des anciens magnétiseurs. L'*état profond de l'hypnose* serait né de cette pratique et se caractériserait par l'*extériorisation de la sensibilité*.

On n'ignore pas que, dans les trois états classiques de l'hypnose, le sujet ne manifeste pas la moindre sensibilité. Cette sensibilité reparait, d'après M. de Rochas, dans des conditions extraordinaires, à mesure qu'on entre en *hypnose profonde*. Sans doute l'insensibilité du patient persiste absolument au niveau de la peau, mais, — fait incroyable — elle cesse à 10 ou 20 centimètres, de sorte que l'on peut conclure, en toute justice, à l'*extériorisation de la sensibilité*. Que l'on pince, ou plutôt que l'on fasse le simple geste de pincer le sujet à

la distance de 15 centimètres, et aussitôt il accuse une vive douleur (1).

La « découverte » de M. de Rochas a été saluée avec enthousiasme, avec reconnaissance par les *occultistes* comme la confirmation, la seule, de leur doctrine. L'*extériorisation de la sensibilité*, n'est-ce pas, pour eux, l'*extériorisation du corps astral*? Le Dr Papus est ravi d'un pareil succès et proclame du coup que « le colonel a grandement mérité de l'occultisme (2) ».

Malheureusement l'*hypnose profonde* et l'*extériorisation de la sensibilité* sont des hypothèses que rien n'est venu démontrer; tous les expérimentateurs sérieux qui ont voulu les vérifier ont échoué dans leurs tentatives, ce qui n'est pas pour donner crédit aux aventurieuses théories de M. de Rochas.

La *médiurnité* n'a d'ailleurs que faire du *corps astral* et de l'*occultisme* : des chercheurs l'ont étudiée de nos jours avec conscience et en ont trouvé une explication scientifique, naturelle des plus satisfaisantes, au moins pour la généralité des cas.

Dr SURBLED.

(1) A. de Rochas, *Les États profonds de l'hypnose*, 1892; *Extériorisation de la sensibilité*.

(2) *Loc. cit.*, p. 59.

Les expériences de M. de Rochas ont été vérifiées avec succès, par de nombreux savants : à Verviers, par M. Astère Denis, directeur de l'Institut hypnotique; à Blois, par M. Pelletier; à Dijon par M. Boirac, professeur de philosophie à la Faculté des lettres; à Poitiers, par M. Bodroux, docteur ès sciences; à Lille, par le Dr Joire, directeur de la Société d'hypnologie. Le Dr Coutenot défend aussi cette opinion dans son savant article, sur la *Force nerveuse*, inséré dans cette Revue. Nous laissons une grande liberté à nos collaborateurs dans ces matières controversées, mais nous aurons toujours le souci de la vérité, de la courtoisie et de l'impartialité. Nous recevrons volontiers, dans ce même esprit, les communications du colonel de Rochas dont nous reconnaissons la compétence.

Le Directeur, Élie MÉRIC.

LES NÉO-CHRÉTIENS

« Christian-Science » (suite)



C'est à Rochester même, par conséquent au début de leur odyssée que « les esprits » ouvrent la série, jamais close ! de leurs manifestations fantastiques. Pour atteindre le but qu'ils poursuivent, ils ont en effet besoin de soutenir l'intérêt des « représentations », de dérouter dans leurs recherches la multitude de leurs témoins, mais, par contre, de se faire deviner et admirer du petit nombre des élus de leur Maître.

Mouvement, danse ou enlèvement et renversement des meubles les plus lourds ; transport des personnes et des choses ; crayons tenus par des personnes dont la main, soudain inerte, est guidée par *un esprit* ; ou bien un peu plus tard, crayons « écrivant seuls », lettres, mots ou phrases apparaissant sur du papier, sur le mur, sur le plafond, tracés sans aucun instrument visible ; phénomènes *sensibles* que les spectateurs, ébahis ou affolés par leur *réalité* même, ne peuvent mettre en doute ; apparition des « morts » dont les froides mains saisissent les mains vivantes ; illumination ou extinction soudaines des lumières ; vitres, cristaux, objets brisés sans que rien décline la présence des perturbateurs ; ... prodiges variant à l'indéfini, comme est indéfini le pouvoir de l'Archange déchu lorsque Dieu ne l'arrête pas, se produisent à partir du moment où l'homme, dans son orgueil et sa curiosité, croit digne de lui de faire commerce d'amitié avec les « esprits » !

Et les progrès du mal sont effroyables. En 1853, c'est-à-dire six ans après le début des manifestations incohérentes dans une maison, *plus de 500,000 personnes, en Amérique, correspondent avec ceux qu'on persiste à désigner par « âmes des morts »*. Environ *douze revues ou journaux* spéciaux sont créés (1) !

Ainsi est née l'école *spiritualiste* qui ne tarde pas à se diviser en

(1) C^{te} de Richemont, *Mystère de la danse des tables dévoilé*, p. 7-25. — Bizouard, *Rapports de l'homme avec le Démon*, VI, p. 137-145 et, plus exactement, le volume entier. — De Mirville, *Des esprits et de leurs manifestations*, p. 460-470.

spirite et spiritualiste proprement dite, en *réincarnationiste* et *non-réincarnationiste*, l'une pas plus que l'autre ne voulant d'ailleurs parler aux foules des *anges déchus*, — seuls en jeu cependant. Comme nous l'avons dit, *les morts* sont les artistes toujours annoncés par l'Ennemi et dont les démons jouent le personnage. Partout agissant et annonçant un « triomphe prochain » qu'il sait devoir être éphémère, le prince de mensonge excite l'homme à l'exécution de ses ordres.

Le programme tracé dès la première heure par « les esprits » est celui que Mrs. Eddy adopte en 1866, le « nouveau dogme » formulé par elle *est le dogme vociféré par l'Enfer*; et rien, dans les prétendues « vérités », proclamées par les scientists, n'est étranger aux instructions données avec précision, à partir de 1848, par les « hôtes de l'astral ». Dans la « déclaration de principes » faite par la Mère de la Christian-Science, nous retrouvons non seulement la substance de l'infernal enseignement, mais jusqu'aux termes mêmes dont les anges déchus se sont servis. La constatation est facile; il suffit de placer en regard de cette déclaration les *ordres* des esprits, dont je vais reproduire les articles essentiels sans modifier une seule expression.

Il y a dans ce programme deux parties qui regardent : la première, l'œuvre de *destruction* ; la seconde, l'entreprise d'édification.

Consultés sur *ce qu'ils veulent*, les « esprits » répondent :

« *Destruction de l'Église catholique*; anéantissement de la Foi en Jésus-Christ; — *Révolution sociale partout au moyen de l'anarchie par les prolétaires* soulevés contre les classes supérieures; — *Renversement des idoles*, c'est-à-dire *des faux dieux Élohim* (nom du vrai Dieu, pluriel de respect considéré par la secte comme pluriel effectif désignant les trois personnes de la Sainte-Trinité), *des rois, de l'aristocratie* de race, de rang, de fortune (noblesse, clergé, propriétaires). »

Gardez-vous, lecteur, de conclure dès maintenant, de manière ou d'autre, sur l'ensemble de ce texte ! Nous ne tarderons pas à rencontrer des « révélations » sur ces *idoles* : par suite de circonstances remarquables, ou bien par les termes mêmes de certains vaticinations, la lumière se fera soudain. Nous saurons alors que si, au milieu du dix-neuvième siècle, le Maudit de Dieu entonne à nouveau le chant de victoire commencé avant la Révolution de 89, cependant *il doit annoncer en même temps sa défaite*. Les *révélations* d'En-Bas ont, en effet, *deux sens*; du moins je crois impossible de n'en pas voir *deux* dans des textes ou des manifestations directes d'une importance extrême.

Cette réserve était nécessaire; mais en ce moment, nous devons continuer l'examen du programme.

Le Malin n'attend pas que l'œuvre de destruction soit exécutée pour tracer le plan de l'édifice nouveau et en jeter les fondements. Il suppose que son armée a fait déjà table rase de l'ordre social et appelle les ouvriers à la besogne. Voici ce qu'il ordonne :

« *Établissement d'un culte édifié sur la VÉRITÉ et la RAISON et auquel sera donné le nom de christianisme.* »

Relisez l'article cinq des « vérités proclamées » par les Scientists, et voyez si les esprits n'ont pas été obéis! Écoutez encore :

« JÉSUS, reconnu homme inspiré de Dieu pour le salut du genre humain, sera déclaré seulement homme. On doit nier le péché originel et l'éternité des peines (1). »

Il ne se trouve rien de nouveau dans le programme, enseigné par le Démon depuis la venue du Sauveur et contenu tout entier dans la doctrine de la secte maçonnique et occultiste. Seul, le fait de prendre ouvertement le nom de *christianisme*, alors que l'on veut précisément détruire la religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, peut être tenu pour une innovation. Et nous savons qu'il y a là un mensonge infâme, un blasphème odieux, puisque Jésus désigne « l'universel-esprit ». Or, si dans le panthéisme obscène de la secte occulte tout entière, le mot *spirit* est équivalent de *sperma*, dans le satanisme avéré qui se révèle aux grades supérieurs, l'universel-esprit, synonyme de « grand agent magique » ou de « âme de la terre » n'est autre que Lucifer!

La religion fondée par Mrs. Eddy sous le nom de « Christian-Science » est donc dans le sens le plus précis et le plus complet la religion de Satan; la découvreuse n'a rien découvert : elle a simplement exécuté à la lettre les ordres donnés par les démons en Amérique dès leur envahissement et sans cesse renouvelés en France, en Angleterre, partout depuis que le prétendu *spiritualisme* et les fausses âmes des morts se sont introduits en Europe.

La nature de la « Christian-Science » est nettement déterminée par son origine démoniaque, origine indiscutable dès le principe même. Cependant il y a mieux encore! Nous n'avons vu jusqu'ici se dérouler que la première partie du drame, celle qui s'est jouée sur le nouveau continent. Revenons en Europe où vont avoir lieu les révélations les plus graves et les plus intéressantes.

(1) Richemont, *Mystère de la danse des tables dévoilé*, p. 11-20; Bizouard, *Rapports de l'homme avec le Démon*, vi, p. 143.

Dès avant 1850, le spiritualisme américain est représenté en France ; le baron de Guldenstubbé forme, peu après, le premier « cercle » de cette école (1). Mais le plein développement des théories, le succès des... « âmes des morts », ne surviendra qu'après l'invasion des *tables tournantes*, invasion qui se produira en 1853.

Pendant deux ans, on s'est livré aux expériences multiples d'*évocation des esprits* sans que les opinions aient pu se fixer, chacune se heurtant à une autre et aucune n'étant précise.

Tout à coup, on annonce de Brême que... *les tables se meuvent et parlent*,... sans voix ! La nouvelle avec les indications utiles pour obtenir les manifestations ont été reçues par une dame ayant un proche parent en Amérique. *Une lettre* explicative, venue du Nouveau Monde, va suffire à contaminer l'Occident !

L'ère de la danse des tables et des chapeaux est ouverte ; à les faire trop tourner, ou plutôt se mouvoir, nombre de têtes « tournent » aussi.

En pays catholique, la grossière et très rudimentaire hantise des maisons qui avait eu un si complet succès en Amérique, n'aurait pas réussi à captiver l'attention : l'Église serait intervenue, comme elle le fait en pareil cas, et les suppôts de Satan auraient dû disparaître. Au contraire, *l'animation* des choses inanimées est une nouveauté, pour l'Europe du moins. Elle n'est d'ailleurs qu'un *moyen* d'action ; mais ce moyen donne au Malin le témoignage des sens physiques, témoignage pesant d'un si grand poids sur le jugement de la plupart des hommes que, trop souvent, il le fausse. En mettant à la disposition de tous l'animation des tables, Satan obtient deux autres résultats.

L'un est la diffusion de ses prodiges dans la masse du public qui demeurerait indifférente à des faits qu'elle-même ne pourrait provoquer. L'autre, conséquence directe de cette participation individuelle, est de préparer les voies au mensonge religieux et scientifique devant atteindre sa plénitude de développement et de portée à la fin du siècle : attribution *aux forces de la nature*, et plus spécialement au *pouvoir humain*, des faits d'ordre *preter-naturel*, ou même *surnaturel*, c'est-à-dire accomplis soit par les démons ou par les Anges, soit enfin par Dieu directement ou sur son ordre.

Sous l'influence de la philosophie dite *rationaliste et s'inspirant de la Kabbale* (2), inventée et propagée par la secte occulte judéo-

(1) Baron de Guldenstubbé, *Pneumatologie positive et expérimentale*, 1578, p. 63-65.

(2) L'aveu est formel : c'est par la Kabbale que les rationalistes expliquent l'Écriture sainte ! (V. *Doctrine du mal*, p. 234 et s.)

maçonnique, la société d'Occident est devenue *déiste* plutôt qu'elle n'est demeurée fermement chrétienne : Au milieu du dix-neuvième siècle, il est encore de mode de nier ce que la raison aidée par les sens ne peut expliquer. Mais un système nouveau s'annonce et va régner sur un trop grand nombre d'esprits : *la réalité des faits* miraculeux ne sera plus niée; seulement on prétendra que *l'homme peut accomplir ces faits* qui rentrent ainsi dans l'ordre *naturel*. Jésus-Christ, disent les spiritualistes, n'était donc qu'un homme, « un adepte », connaissant les ressources de la nature humaine et sachant en user!

La première *preuve* que les « spiritualistes », parfaitement conscients de leur mensonge, proposent à l'appui de cette théorie est celle des « tables tournantes » : En communiquant *la vie*, en *donnant l'animation* et même *l'intelligence!* à du bois mort, l'homme fait-il autre chose qu'un *miracle*? Et cependant *c'est lui, homme*, qui l'accomplit!

Voilà bien la ruse suprême du Prince de la terre qui veut se faire nier pour se faire mieux adorer; on ne saurait trop le répéter à la fin de ce siècle où, d'une part, une fausse science attribue au pouvoir humain *ce qu'elle obtient par le concours des démons*; et, d'autre part, des théories ineptes sur la nature et les destinées de l'âme conduisent le chrétien à renoncer sa foi, à nier son Dieu, à glorifier, *en France même*, solennellement et officiellement l'immonde Bouddha, alors qu'on outrage le Rédempteur!

Tout est incohérence d'ailleurs dans la science du mal : le mensonge succède au mensonge, indéfiniment, l'un contredisant l'autre et le rendant impossible. L'homme cependant est frappé d'un tel aveuglement que sa fière raison ne distingue même pas l'absurde! C'est ainsi qu'à l'heure où l'on s'occupe frénétiquement de faire danser les tables « animées dit-on par le *fluide*, c'est-à-dire par *l'esprit-âme-essence de l'être vivant* » qui touche le bois, voici que s'annonce *l'hôte* momentané de ce bois.

— Qui es-tu? demande l'homme anxieux.

— *Julien l'Apostat!* répond un pied de la table; puis, quand retentit à nouveau la question, vingt fois peut-être répétée en une séance, — Qui es-tu? — « l'esprit » affirme qu'il est *Saint Augustin*, ou tout autre *Saint*, ou bien encore il dit : « Je suis X^{***}, ta femme, ton père, ton frère!... »

La conclusion manifeste est celle-ci : 1° Ce n'est pas *l'homme* qui anime la matière inerte; 2° une *intelligence* se révèle dans le bois, ou du moins *employant* la table pour manifester ses pensées, et *c'est elle* qui anime la chose; 3° de l'aveu même des « esprits », les

morts, les damnés, les élus, les âmes du purgatoire viennent indistinctement converser avec les vivants qui les appellent *par un mode nouveau d'évocation* : et nous savons de toute certitude que les morts ne quittent pas ainsi, ni sans distinction de demeure, le lieu qui leur est assigné par jugement de Dieu ! Deux mensonges sont donc les premières explications données par les « esprits » de phénomènes au moyen desquels ils captivent l'attention générale. En certaines occasions cependant, « l'acteur » ne se présentera pas comme *âme*, mais comme *ange de gloire, messenger de Dieu* !

L'Église, heureusement, ne devait pas tarder à désigner sous leur vrai nom ces « intelligences », à condamner non seulement la *consultation* des démons, mais encore les pratiques préliminaires et qui sont, je le répète, un mode nouveau en Europe *d'évocation* souvent inconsciente. Je n'aurais fait qu'effleurer ce sujet si, dernièrement encore, c'est-à-dire près de *quarante* ans après la condamnation portée par l'Église, je n'avais entendu des *catholiques*, présumés au courant des choses religieuses, exprimer l'avis que *le bois est animé* par le *fluide humain*.

Un tel avis, donné de très bonne foi, prouve que ces catholiques n'ont jamais assisté à une manifestation sérieuse, ni cherché dans la Foi la seule lumière capable d'éclairer les expérimentateurs.

Dieu a souvent obligé le Démon à se démasquer ; parfois le fait s'est produit à l'instant où nul ne s'y attendait, alors que les mensonges de « l'esprit » s'étaient, au contraire, accumulés pendant plusieurs heures avec une merveilleuse facilité, grâce à la présence d'un *médium*, chacun de ces mensonges faisant à l'âme ou au cœur d'imprudents « curieux » une profonde blessure. Au moment d'exposer les grands prodiges et les vaticinations qui ont eu pour conséquences l'organisation et le développement des sectes néo-chrétiennes contemporaines, je crois utile, sans entrer dans des explications qui n'ajouteraient rien à ce qu'il est bon de retenir, d'affirmer ceci :

1° Au cours d'une séance de « table tournante », la table peut non seulement se remuer, mais encore *marcher seule*, faire le tour de la salle, s'arrêtant parfois *menaçante* devant un spectateur singulièrement effrayé ! Elle peut, toujours *seule*, se dresser ou se renverser en arrière, *au point que l'équilibre naturel est visiblement rompu*, et cependant *ne pas tomber ni retomber* lourdement : elle change doucement de position comme si on la maniait ;

2° Un catholique n'ayant point participé à « l'expérience », se trouvant accidentellement présent et comprenant que la paix de

l'âme de plusieurs imprudents va être perdue, peut, avec succès, au nom de *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, commander à « l'esprit » qui se dit dans la table de répondre en toute vérité aux questions qu'il va lui poser. Ces questions, accompagnées de l'ordre réitéré avec force au nom de *Dieu*, ont amené les déclarations suivantes : « *Je suis un démon* (le catholique ne songea pas à lui demander son nom); *les démons sont bien les « esprits » qui paraissent animer la matière*; — *oui, ce sont eux qui font mouvoir les tables, etc...*; oui, ce sont eux qui *répondent ou révèlent*; — les âmes des morts n'y sont pour rien; — il est mauvais pour l'homme de se livrer à ces expériences ou amusements; — oui, je suis bien un démon. »

Toujours au nom de Dieu, le catholique ordonna que la table retournât seule à sa place et qu'elle cessât de produire aucune manifestation. L'ordre fut exécuté.

Voilà ce que j'affirme; le fait s'est passé aux premiers jours de novembre 1881. J'ai le devoir d'ajouter que je n'engage personne, même avec les meilleures intentions, à tenter *de propos délibéré* d'obtenir des aveux du démon; à faire *des expériences...* au nom de Dieu. Et je suis certain que pareille idée n'éclora jamais dans le cerveau d'un catholique ayant lui-même, en certaines circonstances, servi d'intermédiaire ou d'instrument à la puissance divine! Celui-là sait qu'il n'est rien et ne peut rien; il sait que si la foi ferme et ardente est la condition première d'une intervention utile, la *surélévation* soudaine que reçoit en certains cas cette confiance absolue en Dieu ne dépend pas du caprice de la volonté! Croyez bien, d'ailleurs, que pas une seconde il ne s'est demandé *si* le Démon obéirait : l'ombre du doute effleurant son âme eût été incompatible avec la *certitude inébranlable* qui, seule, permet d'exercer *au nom de Jésus-Christ* ce que saint Thomas nomme une « fonction publique ».

Au point de vue *doctrinal* de la question, les aveux du Démon sur son rôle dans les « expériences » ne sauraient rien ajouter à ce qu'un catholique doit savoir et croire : l'Écriture sainte, l'enseignement séculaire de l'Église et jusqu'au simple jugement de la saine Raison éclairée par la lumière de la Foi devaient, avant même que la Congrégation de l'Inquisition fût appelée à se prononcer, donner conscience de la vérité. A plus forte raison depuis la condamnation formelle des pratiques dites de « tables tournantes et de consultation des esprits », le doute ne peut-il subsister (1). Cependant des

(1) La Congrégation générale de l'Inquisition vient dernièrement encore (30 mars 1898) de condamner la consultation des « âmes des morts » réputées venues, sur le consentement « du chef de la milice céleste » (!), agiter et guider la main de l'interrogateur!

aveux du genre de celui qui précède ne sont jamais indifférents, même aux vrais catholiques, puisqu'ils montrent l'Adversaire obligé de souscrire au jugement de l'Église!

Retenons donc ceci, proclamé par le Ciel, avoué par l'Enfer : « Les Démons paraissent animer la matière,... ce sont eux qui répondent ou révèlent... »

Ce sont donc bien les démons qui en Amérique et dès la première heure, ont dicté le programme de la Christian-Science; ce sont eux qui, depuis, en Europe et partout, ont *éclairé* (!), inspiré et organisé les néo-chrétiens.

Pas plus en Europe que précédemment en Amérique, les « spiritualistes » ne devaient s'attarder longtemps à la consultation des démons par le moyen tout élémentaire des coups conventionnels. Seulement si l'on arriva très vite à obtenir l'écriture des esprits par intermédiaires, le Malin fit attendre davantage aux adeptes d'Occident *l'écriture directe*.

C'est à Paris, en 1836, que cette merveille se trouve réalisée pour la première fois en France. La haute faveur de la manifestation initiale est accordée au baron de Guldenstubbé; l'opinion de cet adepte privilégié ne saurait nous être indifférente : elle doit refléter le sentiment des spiritualistes américains envers la Religion et aussi s'inspirer de leurs espérances d'avenir. M. Piérart, autre favori des esprits, peut aussi nous éclairer. Voici ce qu'ils nous apprennent :

Les *spirites* (distingués des *spiritualistes* proprement dits) se disent à tort chrétiens, parce que leur système de la réincarnation « sape les bases du Christianisme ».

« Depuis les premiers siècles de l'Église (lisez : depuis Constantin), le *Christianisme n'est plus compris*,... et le *sacerdoce est une des causes de sa décadence* (1). »

Le baron dit aussi :

« *L'aube du beau jour annoncé par Swédenborg apparaît à l'horizon*;... c'est le retour de l'âge d'or,... c'est le début du *Christianisme régénéré*. »

Et l'adepte n'hésite pas à voir dans le spiritualisme américain le foyer de ce christianisme régénéré, le centre où va se naître et se développer la religion dite *nouvelle* qui doit rouvrir l'ère fermée par Constantin lorsqu'il proclama le catholicisme religion d'État.

(1) Guldenstubbé, *loc. cit.*, p. 25-26. — Piérart, *Revue spiritualiste*, 1864, quatrième livraison.

Comprenons bien toute la gravité de cette déclaration cent fois renouvelée par les « spiritualistes » comme par les simples francs-maçons, les juifs talmudistes, les kabbalistes, etc.

Qu'est-ce donc qui disparut, officiellement du moins, en 313, par suite du décret de Constantin le Grand? *Le culte des idoles, le Paganisme*. En même temps triomphait le Catholicisme, la Religion seule pure et vraie, pendant que le faux christianisme des gnostiques se voyait peu à peu contraint de cacher sous terre son ignominie.

Or, le gnosticisme, dont la secte des Assassins réunit les théories des écoles d'Égypte et de Syrie, transmettant ensuite sa formidable hérésie aux Templiers, — le gnosticisme perpétué par les Kabbalistes et les Rose-Croix, n'est autre chose que la forme nouvelle du paganisme.

Le culte des *idoles*, OËLILIM (1) (fantômes, faussetés) et le culte des démons sont une seule et même chose; le satanisme des gnostiques, fils de Manès, en particulier celui des *Ophites*, adorateurs du *Serpent*, constitue en réalité la religion de la secte occulte tout entière; par *serpent*, il faut entendre le Tentateur ainsi nommé dans la Genèse. Et voici que depuis le dix-septième siècle les documents secrets de cette secte, les rituels et autres grimoires renfermant les formules hébraïques de sa religion infâme, aussi bien que les textes moins secrets de la fin du dix-huitième siècle, et ceux répandus aujourd'hui dans le monde profane, *proclament le gnosticisme de la secte*, SEULE RELIGION CHRÉTIENNE!

Par conséquent, ce que déplorent les adeptes quand ils parlent de l'ère fermée par Constantin, c'est bien la destruction du paganisme: ce qu'ils blâment dans l'Église, c'est la condamnation du gnosticisme, de leur religion, à eux, sous les aspects variés que les différentes écoles ont l'habileté de lui donner. Enfin ces démonicoles dont le dieu est la *suprême Idole*, la grande fausseté, le Grand menteur, ont l'audace d'appliquer le mot idoles: 1° au point de vue religieux, aux trois Personnes de la sainte Trinité, en d'autres termes *au vrai Dieu*; 2° au point de vue social, à quiconque se trouve dans la Société *au-dessus des prolétaires*!

(A suivre.)

Paul ANTONINI,

Professeur à l'Institut catholique.

(1) Le mot hébreu *OËlil* (fausseté ou faux, vanité, souffle, apparence, *un rien*), en grec *eidolon*, d'où idole, désigne la fausse divinité même, le *démon qui anime une statue*. Il a été appliqué ensuite à la statue parce qu'on a pris l'image pour la réalité, le contenant pour le contenu.

LA VISION DANS L'HYPNOSE

On sait depuis longtemps que le sommeil hypnotique exerce une importante action sur la vision. C'est par l'œil que souvent l'hypnose s'opère, et il n'est pas étonnant qu'un organe aussi délicat subisse des changements fonctionnels sous l'influence des modifications nerveuses qu'entraîne le sommeil provoqué. Mais jusqu'à présent, aucun travail d'ensemble n'avait été entrepris sur ce point. M. le docteur Neuschüler, de Rome, a eu l'heureuse idée d'étudier spécialement l'œil dans ses rapports avec le sommeil hypnotique, et il vient de publier le résultat de ses recherches dans un travail (1) qui mérite assurément d'être connu et résumé ici pour les lecteurs de la *Revue*.

Ce que le savant italien a tout d'abord nettement observé, c'est le tremblement de la paupière au moment où l'impression du sommeil commence. Cette paupière est toujours frémissante pendant l'hypnose.

La conjonctive est-elle sensible alors? Quelques physiologistes l'enseignent, certains affirment au contraire que l'anesthésie est constante, d'autres qu'elle est tardive ou nulle. Qui croire? M. le docteur Neuschüler estime que le sommeil rend la conjonctive insensible, mais il a remarqué que l'anesthésie domine ou disparaît dès que l'œil entre en fonction. Donne-t-on une hallucination à l'hypnotisé, immédiatement la sensibilité conjonctivale revient. En même temps, les glandes lacrymales donnent une sécrétion abondante.

Comment se comporte l'iris ou ce qu'on nomme vulgairement la *pupille*, le *noir* de l'œil? Tout démontre la persistance de la sensibilité organique. L'iris est plus souvent dilaté que rétréci, mais il est toujours sensible aux excitations lumineuses. On observe même que la pupille passe rapidement du *myosis* à la *mydriase* et *vice versa*, c'est-à-dire qu'elle se rétrécit ou se resserre sans difficulté. Souvent les globes oculaires se renversent en haut, et la pupille se trouvant

(1) *Rivista sperimentale di freniatria*, 15 avril 1898.

complètement cachée sous la paupière supérieure, les constatations sont malaisées ou même impossibles.

Notre auteur a examiné un certain nombre d'hypnotisés et a constaté chez tous des variations très nettes dans l'acuité visuelle et l'ampleur de l'accommodation. Mais, ce qui est plus important, il a voulu étudier l'*amaurose suggérée* et voir si l'abolition de la vision est bien complète alors. Trop souvent les expérimentateurs s'en tiennent aux affirmations des sujets, et l'on n'ignore pas que les « nerveux » sont très enclins à l'erreur, au mensonge et à la fraude. Le Dr Neuschüler affirme qu'il n'a jamais rencontré une véritable *amaurose*, une *cécité physique* incontestable chez ses hypnotisés; et ses expériences sont très démonstratives.

Par exemple, il suggère l'*amaurose* de l'œil droit et fait regarder par l'œil gauche un objet à travers un prisme. Si l'*amaurose* monoculaire existait réellement, la vision serait nécessairement simple. Or, le sujet accuse toujours de la *diplopie*, il *voit double*. De plus l'œil suggestionné suit toujours exactement les mouvements de l'autre œil resté en fonction.

Signalons enfin une dernière observation du savant italien, à cause de sa véritable importance. Il a étudié les hallucinations des hypnotisés et noté le degré de persistance des images suggérées. Les expériences prouvent que *ces images obéissent aux mêmes lois optiques que les images réelles*. Le résultat n'a rien d'imprévu ni de déconcertant pour les savants au courant des faits cérébrologiques, mais il est bon de le rappeler à ceux qui voient encore dans l'hypnose la *main du diable*. Nous le disions ici même l'année dernière, la vision *subjective* de l'hypnotisé s'opère, comme la vision *objective* de l'homme éveillé, par la même rétine : les lois de l'optique ne diffèrent pas de l'un à l'autre.

Dr SURBLED.



SPIRITISME ET PROTESTANTISME

Nous avons déjà signalé le mouvement de quelques pasteurs protestants de l'Église anglicane vers le spiritisme et les doctrines d'Allan Kardec.

Un de nos abonnés, qui, depuis longtemps, habite la Hollande, nous signale un mouvement analogue parmi les protestants de la Haye. M. Richard, pasteur à Amsterdam, dénonce le péril spirite et essaie de le combattre dans un article du *Refuge*, journal des églises évangéliques wallonnes des Pays-Bas, que nous reproduisons.

Il nous paraît intéressant d'étudier cette phase de l'évolution religieuse de l'Église protestante, aux Pays-Bas. E. M.

Le Spiritisme.

Amsterdam, le 17 février 1899.

Quelques-uns de nos lecteurs seront peut-être étonnés de voir un pareil titre en tête de notre journal. Mais ce n'est vraiment pas notre faute si nous l'y inscrivons.

Tant que ces pratiques, ainsi que les erreurs funestes de l'*Adventisme*, dont nous reparlerons prochainement, ne nous faisaient parvenir leurs échos que de loin, nous étions convaincu qu'elles ne pouvaient se propager dans des milieux éclairés, sérieux et vraiment chrétiens. Que des superstitieux, des exaltés ou des incrédules, dont le cœur n'a jamais rencontré par la foi Celui qui s'appelle la *Vérité*, se laissent gagner par des théories nouvelles, même les plus incroyables, cela se comprend, puisque chez eux la place de la vérité qui sauve est encore vide, et que la douleur, consciente ou non, de ce vide les dispose à accueillir avec plus ou moins de faveur tout ce qui porte l'étiquette de la vérité ou a seulement l'attrait de la nouveauté. Mais que des chrétiens, des membres de notre Église qui nous sont chers et dont la piété et la foi nous ont souvent édifié, se laissent entraîner à de pareilles erreurs, c'est ce qui nous paraissait impossible, et c'est pourtant ce qui se produit sous nos yeux. De là pour nous le douloureux devoir de prévenir ceux qui pourraient se laisser gagner par leur exemple, et de les supplier eux-mêmes de revenir au pur Évangile de Jésus-Christ et des apôtres.

On sait que le *spiritisme* (1) est la doctrine d'après laquelle les vivants peuvent entrer en rapport avec l'esprit des morts, pour recevoir d'eux des conseils, des révélations, par le moyen de certains phénomènes plus ou moins étranges qui se produisent plus spécialement sous l'influence de certaines personnes auxquelles on donne, à cause de cela, le nom de *médiums*.

On sait aussi que cette doctrine a été formulée, pour la première fois avec précision, en Amérique, en 1848, par Allan Kardec.

Depuis lors, elle n'a cessé de se propager, sous une forme ou sous une autre, dans presque tous les pays.

Elle fleurit en ce moment en Hollande où elle compte de très nombreux adeptes dans toutes les classes de la société : officiers supérieurs de l'armée, magistrats, professeurs, instituteurs, etc. Actuellement un pasteur en activité de service, parcourt la Hollande, prêchant partout le spiritisme avec d'autant plus de succès que son caractère de pasteur lui donne une plus grande autorité. Ses séances, nous a-t-on dit, revêtent une certaine forme religieuse qui a beaucoup d'attrait pour les âmes pieuses et paraît sanctifier l'objet principal de ces réunions. Un de nos collègues hollandais nous disait, il y a quelques jours, qu'il se consolait un peu des progrès du spiritisme, en considérant que beaucoup d'âmes échappent par là à l'erreur funeste du matérialisme. Mais il y a lieu de se demander si l'un n'est pas aussi funeste que l'autre.

Voici le témoignage d'un homme qui avait pratiqué très sérieusement le spiritisme pendant cinq ans, M. le pasteur P. Huet, et qui raconte dans son ouvrage : *Après cinq ans de spiritisme*, comment Dieu l'a retiré de cette erreur funeste.

Après avoir déclaré que « le spiritisme est une réalité, que beaucoup de ses manifestations ont toute l'apparence de l'authenticité la plus parfaite, » tandis que d'autres, au contraire, ne sont que « le produit conscient ou inconscient du médium lui-même, » il n'hésite pas à attribuer les faits certains du spiritisme à l'influence du démon qui veut perdre les âmes.

Il n'y a, dit-il, pas de mot pour exprimer à quel point les anges de Satan savent se déguiser en anges de lumière. C'est grâce à eux que ceux qui cherchent à connaître le monde des esprits, en s'adonnant au

(1) Ne pas confondre, comme le font beaucoup de Hollandais, le *spiritisme* qui a pour objet l'évocation de l'esprit des morts, avec le *spiritualisme* qui consiste dans la croyance à la réalité de l'esprit, de l'âme survivant au corps et de toutes les réalités spirituelles qui constituent la religion. Tout vrai chrétien est nécessairement spiritualiste, tandis qu'il nous paraît bien difficile qu'un vrai chrétien soit spirite.

spiritisme, deviennent de plus en plus victimes d'illusions mensongères qui les éloignent graduellement de la vérité qui est en Christ. Je déclare que, soit directement, soit indirectement, le spiritisme amène à méconnaître, à rendre inutile et à renier Christ comme étant *le chemin, la vérité et la vie* ; et s'il lui arrive de confesser encore le nom de Christ, ce n'est plus le Christ des Écritures. Voici quelles sont les doctrines enseignées généralement par le spiritisme : L'homme n'est pas une créature déchue, mais un être n'ayant atteint jusqu'ici qu'un degré inférieur de développement ; la mort n'est autre chose qu'une évolution de la nature et non le salaire du péché ; la rétribution doit bien atteindre certaines fautes, mais *on nie le péché* qui pénètre et empoisonne l'homme tout entier. Quand on a accepté ces doctrines, on peut bien honorer Jésus-Christ comme un éminent docteur, on peut bien voir en lui le plus doux des martyrs. Mais on n'a plus besoin de lui comme Rédempteur. Chacun se sauve soi-même.

L'orgueil, voilà le péché qui caractérise essentiellement le spiritisme. Il élève l'homme et abaisse Jésus-Christ. Il fait l'éloge de l'amour de Dieu, mais il entretient l'amour de soi. Il place l'homme sur un trône, et il détrône le Sauveur. Sans doute il y a beaucoup de divergences et même de contradictions dans les enseignements des esprits et les croyances des spiritistes. Mais ils sont tous d'accord pour méconnaître la signification des souffrances et de la mort de Christ, telles qu'elles nous sont enseignées par les Écritures. C'est ainsi qu'on arrive finalement à renier entièrement le Seigneur Jésus-Christ. Aussi les personnalités dirigeantes du spiritisme en viennent à rejeter l'une après l'autre toutes les doctrines essentiellement chrétiennes...

Celui qui se met, par le spiritisme, en rapport avec le monde des esprits ne sait pas ce qu'il fait, il ignore à quels dangers il expose à la fois son corps, son esprit et son âme. Je pourrais raconter les choses les plus épouvantables sur l'état physique où peuvent tomber les médiums qui se sont livrés de bonne foi à ces influences.

Puis parlant de ses expériences personnelles, M. Huet écrit :

La Bible fut peu à peu reléguée par moi à l'arrière-plan. Et quant à Jésus-Christ... J'avais traduit autrefois la poésie de Théodore Monod, intitulée : *Pas à pas*, et dont les quatre strophes se terminent comme suit :

.
 « Laisse-moi tout mon cœur et garde tout le tien.

 Et répand dans mon cœur quelque chose du tien.

 Plus pauvre de mon cœur et plus riche du tien.

 Viens m'ôter tout mon cœur, me donner tout le tien. »

Telle était la gradation des sentiments exprimés par le poète; mais pour moi cette gradation se faisait en sens inverse.

Mais quel bonheur et quelle lumière, au jour où dans la prière et avec le secours d'amis chrétiens, il fut délivré de toutes ces erreurs!

Ce qui suivit, dit-il, ne se décrit pas... Qu'était la lueur du spiritisme et de ses manifestations les plus brillantes, comparée à la lumière éblouissante qui s'échappait maintenant pour moi de la personne de Christ et de sa sainte Parole!... A présent l'amour de Christ versait à flots dans mon cœur les dons les plus purs, la vie et la joie du ciel. J'avais retrouvé Celui que mon âme aimait, mon Sauveur d'autrefois, plus précieux que jamais.

Nous n'ajouterons rien à cet éloquent témoignage, si ce n'est le témoignage plus grand encore de l'Écriture, qui, bien que tiré de l'Ancien Testament, ne saurait avoir perdu sa valeur, comme le prétend un spirite qui vient de nous écrire; car il n'y a pas un mot dans le Nouveau Testament qui contredise l'Ancien, sur ce point, et le passage de Luc., 16, 29-31, paraît au contraire le confirmer entièrement :

Lorsque tu seras entré dans le pays que l'Éternel ton Dieu te donne, tu n'apprendras point à imiter les abominations de ces nations-là. Qu'on ne trouve chez toi personne qui fasse passer son fils ou sa fille par le feu, personne qui exerce le métier de devin... personne qui évoque les esprits ou dise la bonne aventure, personne qui interroge les morts. Car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel; et c'est à cause de ces abominations que l'Éternel ton Dieu va chasser ces nations devant toi. (Deut. 18 : 9-11.)

Si l'on vous dit : Consultez ceux qui évoquent les morts et ceux qui prédisent l'avenir, répondez : Un peuple ne consultera-t-il pas son Dieu? S'adressera-t-il aux morts en faveur des vivants? A la loi et au témoignage! (Isaïe 8 : 18-19.)

Le spiritisme est un *péché* et un grand malheur, puisqu'il fait du mal à la santé du corps, transgresse le commandement formel de Dieu et éloigne l'âme de la vérité capitale du salut qui est en Jésus-Christ.

S. J. RICHARD,
Pasteur à Amsterdam.

COMMUNICATIONS MYSTÉRIEUSES

Monseigneur,

J'ai recueilli bien des observations qui pourraient vous être utiles, puisque c'est de la multiplicité des faits, dûment constatés, qu'on peut arriver à déduire des lois générales, mais plusieurs raisons m'arrêtent en ce moment, d'abord n'étant pas chez moi, mais chez mon fils, je n'ai d'autre guide que mes souvenirs, et il faut en cela une précision complète, puis il est des faits très graves dont je ne me croirai libre de parler que si j'y suis autorisée par les personnes qu'ils concernent.

Cependant en voici quelques-uns dont je puis garantir l'exactitude, surtout des deux premiers, où il s'agit de moi.

C'était en 1840; j'avais environ quinze ans, une bonne santé, une imagination calme, les nerfs paisibles, un caractère bien équilibré. J'avais perdu, peu de mois auparavant, une tante, sœur de ma mère, pour laquelle j'avais une très vive affection. Elle était morte à la suite d'une longue maladie. Une nuit, je rêvai que je la voyais. J'étais dans mon lit, sur mon séant, ma chambre n'était pas éclairée, et je voyais ma tante debout, dans une pièce qui me parut éclairée par une lampe et dont le seuil était à peu près à la hauteur de mes yeux.

Je m'écriai : « Quel bonheur ! tu es guérie ! c'est donc cela, la mort ? » Ma tante me répondit : — Oui, c'est cela, je ne souffre plus ; nous ne pouvons plus nous voir, mais si tu veux, nous pourrions nous écrire, — Comment cela ? demandai-je. — Écris-moi, mets ta lettre dans un tiroir du secrétaire avec une feuille de papier et un crayon, et tu y trouveras ma réponse.

Il n'était nullement question de ces choses, alors et l'idée n'en pouvait venir de moi.

Je racontai cette vision à ma mère, le lendemain matin en disant : « Quel dommage que ce ne soit qu'un rêve ! »

J'étais si peu enclin à croire au merveilleux, que je n'essayai même pas ce mode de communication avec l'autre monde, convaincue qu'il fallait un motif autrement puissant pour que Dieu permit ce que j'aurais regardé alors comme un miracle.

Ma tante était une sainte femme, et je suis bien convaincu qu'elle était avec Dieu, ou bien près d'y être.

Dois-je vous avouer Monseigneur, que j'ai bien des fois regretté de n'avoir pas obéi à son invitation ?

L'autre fait s'est passé au mois de février 1846.

Ma grand'mère avait soixante-dix-sept ans. Elle fut prise d'étourdissements pour lesquels on la soigna, et le surlendemain, elle me parut guérie, bien qu'on la servit dans sa chambre. J'ignorais la gravité de cette indisposition chez une personne âgée.

Deux jours après, nous devions aller à un concert avec mon oncle, ma grand'mère nous le rappela, et ma mère eut l'air d'y consentir. Seulement, elle ne s'habilla pas, et quand nous remontâmes, elle dit en riant à ma grand'mère qu'elle ne tenait pas à la musique ni à se coucher tard, et qu'elle aimait mieux rester pour faire une partie de cartes, selon l'habitude.

Je partis donc seul avec mon oncle, sans l'ombre d'une préoccupation.

Dans la seconde partie du concert, le violoncelliste Servais jouait un morceau, de sa composition, je crois, intitulé *Boléro* et *Prière*. Au milieu d'un air espagnol, très brillant et très gai, surgissait tout à coup un chant grave et religieux qui produisait beaucoup d'effet.

Aux premières notes de cette prière, je vis, sans cesser pour cela de voir l'estrade et les musiciens, mais un peu à hauteur la chambre de ma grand'mère absolument comme si j'eusse été sur le seuil, il y avait deux lumières sur la cheminée et une bougie sur la commode.

Le lit où était ma grand'mère, était tiré de l'alcôve et placé de biais la tête vers la commode, les pieds du côté de la cheminée, ma mère s'avavançait vers le côté gauche du lit, tenant sur ses mains quelque chose de blanc que je ne distinguais pas bien. Cette vision me gâta le reste du concert; je me dis, pourtant, que c'était sous l'influence de ce chant triste et religieux que je me figurais ma grand'mère plus malade.

En rentrant, la bonne nous dit que ma grand'mère ayant été prise d'un étourdissement beaucoup plus violent, le médecin appelé, avait fait poser des sangsues qui lui avaient dégagé le cerveau, que nous allions la trouver beaucoup mieux. Nous montâmes, et du seuil, je vis la chambre exactement dans la disposition que j'avais décrite et ma mère s'approchant du lit tenant entre ses mains un cataplasme.

Un détail à noter; je suis myope, du seuil de la chambre comme dans la vision, je ne pouvais pas reconnaître ce que tenait ma mère. Je le vis en m'approchant.

J'aimais beaucoup ma grand'mère, et j'en étais tendrement aimée.

Voici un fait qui s'est passé récemment.

Une petite fille de quatre à cinq ans, d'une santé chétive, très nerveuse, avait été envoyée depuis une huitaine de jours chez ces grands parents, jardiniers dans le pays que j'habite, sa mère étant toute occupée à soigner son frère plus jeune qu'elle et fort malade.

La petite fille avait un sommeil souvent agité. Une nuit, on l'entend parler avec animation: son grand-père se lève, lui demande ce qu'elle a, ce qu'elle veut. — « Je n'ai rien, je cause avec mon petit frère.

— Tu sais bien que ton petit frère n'est pas ici, qu'il est malade.

— Non, non, il est guéri, je l'ai vu et j'ai causé avec lui.

— Allons, tu as rêvé, dors. »

L'enfant insistait tellement et était si bien réveillée, que le grand père en fut impressionné.

Il regarda l'heure. Le lendemain, on venait lui annoncer la mort de son petit-fils, exactement à l'heure où sa sœur le voyait et lui parlait.

Enfin voici un quatrième fait, dans un autre ordre d'idées, dont je puis également garantir l'exactitude.

J'ai connu un peu, il y a dix ans environ, une jeune fille faisant son stage dans les postes.

Elle était très comme il faut, de chétive santé, timide, une épaupe un peu plus forte que l'autre, blonde, assez jolie, l'aspect d'une poitrine. Nommée titulaire d'un bureau à quelques lieues d'Orléans, elle fut recommandée au notaire de l'endroit, homme fort estimable, marié, père de deux grandes jeunes filles avec lesquelles M^{lle} Blanche se lia. Elle était fort bien accueillie dans cette maison et y dînait assez souvent. Ce n'est même guère qu'à table qu'elle voyait le père.

Un jour, il lui dit : — M^{lle} Blanche, demain, à trois heures moins un quart vous sonnerez votre bonne, vous lui demanderez un mouchoir et vous vous moucherez.

La jeune fille se mit à rire et lui répondit : — Je ne sais pas si j'aurai besoin de me moucher à trois heures moins un quart, mais comme j'ai toujours un mouchoir dans ma poche, je ne sonnerai pas ma bonne pour cela.

— Vous verrez.

Blanche oublia ce qui lui parut une plaisanterie insignifiante. Elle ne s'était jamais occupée de magnétisme et ne se doutait même pas de ce qu'était l'hypnotisme.

Le lendemain, de façon inconsciente, elle fit ce qui lui avait été ordonné, et toute stupéfaite, regarda l'heure. Il était trois heures moins un quart.

Elle raconta l'aventure qui fit rire beaucoup toute la famille. De temps en temps, au grand amusement de ses filles, le notaire donnait quelque ordre bizarre, sans importance à Blanche qui l'exécutait ponctuellement. Elle s'en préoccupa, devint agitée, malheureuse, priant le notaire de cesser ce jeu cruel, il n'en tint pas compte et elle voulut y essayer de résister.

Un jour il lui avait donné des oignons de glaïeul, enchantée, elle dit : — Je vais les planter à tel endroit de mon jardin, en bonne exposition, ils viendront bien.

— Non, répondit le notaire, vous les planterez à tel autre, au nord, où ils viendront mal.

— Je vous jure bien que non.

— Vous verrez.

En rentrant chez elle, Blanche tendit toute sa volonté et planta les oignons où elle l'avait décidé, puis se coucha. Mais elle fut si malheureuse, si tourmentée, qu'à deux heures du matin elle se releva, alla déterrer les oignons et les replanter à la place qui lui avait été assignée.

Alors prise de peur, en voyant qu'elle ne pouvait résister à cette influence, elle écrivit à une de ses amies, la priant de venir me demander ce que je lui conseillais de faire. Monavis fut net : rompre absolument et ne plus mettre les pieds dans cette maison. Elle le fit en disant pourquoi, et fut tranquille. Elle sollicita du reste son changement et ne tarda pas à l'obtenir. Elle mourut deux ou trois ans après.

Cet homme avait toujours été parfaitement convenable avec elle. Nous nous creusions la tête pour trouver le motif de sa singulière conduite. Nous le découvrîmes enfin.

Une de ses filles était dans les postes; il voulait probablement effrayer assez Blanche pour qu'elle quittât le pays et y faire revenir sa fille.

Si c'était une lettre, elle serait interminable, et je n'oserais pas vous l'envoyer; mais ce sont des documents, et j'ai cru ne devoir négliger aucun détail. Daignez, Monseigneur, recevoir l'assurance de ma plus respectueuse considération.

M^{me} EDOUARD LE NORMANT DES VARANNES.

CAS ÉTRANGE DE POSSESSION

« Voici, dit encore le P. Boucheré dans son rapport, une histoire si étrange que j'hésite à vous la raconter. Les Vies des saints rapportent une foule d'apparitions d'âmes du purgatoire, mais je n'ai pas souvenance d'en avoir lu aucune de ce genre. Chacun en pensera ce qu'il voudra, mais le fait, ayant été publié et ayant duré près d'un an, me paraît hors de doute. Le voici.

« Une famille de cultivateurs nommée Tchâng, établie dans la sous-préfecture de Yèn-tchéou, assez loin de la ville, s'était convertie il y a huit ou dix ans, mais pas tout entière, comme il arrive souvent. Sur quatre frères, trois seulement, avec leurs femmes et leurs enfants, embrassèrent la religion chrétienne. L'aîné et le plus jeune de ses fils étaient restés païens; même, l'aîné avait semblé redoubler d'ardeur pour les idoles. Il s'était mis à jeûner et à réciter de longues prières comme certains sectaires païens. Il persévérait ainsi depuis plusieurs années, lorsque sa sœur, morte il y a longtemps, mais dans la religion catholique, lui apparut une nuit.

« Jusques à quand, lui dit-elle d'un air sévère, t'obstineras-tu à refuser tes hommages au vrai Dieu? Sache que celui que tu sers est un démon qui te fera périr misérablement, si tu continues. »

« Il fut effrayé, mais n'abandonna pas ses superstitions et ses austérités. La défunte alors s'empara d'une personne vivante de la famille, la femme du catéchiste, frère cadet du vieux païen, bonne chrétienne du reste. Pour le coup, on ne douta pas que ce ne fût le démon. Le catéchiste accourut à Jên-cheou pour me demander du secours. C'était peu après la persécution de 1895, qui a fait tant de ravages dans mon district. Je ne savais de quel côté me retourner. Je le renvoyai, me contentant de lui recommander les armes ordinaires contre le démon, savoir : l'eau bénite, le signe de la croix, la prière.

« Le catéchiste revint plusieurs fois me chercher. Je différais toujours. Le cas était extraordinaire : la possession, qui ressemblait sous certains rapports à celle du démon, s'en distinguait sous d'autres. Comme pour le démon, l'invasion était subite et imprévue.

Pendant la crise, le corps de la patiente était complètement au pouvoir de l'envahisseur qui parlait par sa bouche. Après, aucun souvenir de ce qu'elle avait dit ou fait, ni de tout ce qui s'était passé.

« Mais ce qui semblait devoir faire rejeter tout à fait l'action du démon, c'était l'aspect de la patiente, ses gestes, ses paroles, toutes ses actions. En elle, rien de désordonné, de bizarre et d'étrange, comme dans les possessions diaboliques. L'expression de son visage était celle d'une indicible souffrance. Elle ne parlait que pour exhorter son frère aîné à se convertir, et les autres chrétiens à mieux pratiquer leur religion, à se montrer plus fervents. Les signes de croix semblaient lui faire plaisir.

« L'évêque, disait-elle, vous a recommandé cette année de mieux observer le dimanche; pourquoi le violer si facilement? Vous venez de subir une persécution, c'est pour vos péchés que Dieu l'a permise, afin de vous tirer de votre tiédeur. Les païens aussi seront châtiés s'ils ne se convertissent... »

*
* *

« Ce fut au bout de huit ou dix mois, que je pus enfin aller voir mon catéchiste et sa pauvre femme sujette à des phénomènes si étranges.

« Après la messe, je visitai dans le voisinage une famille de nouveaux convertis, pour les confirmer dans la foi. Je revenais tranquillement à la maison qui me sert d'oratoire, lorsque je vois tous mes néophytes en émoi :

« — Père, hâtez-vous, la pauvre bru vient d'avoir une attaque. Venez la délivrer, s'il est possible. »

« Comme j'entrais dans la cour, je vois le catéchiste qui aidé de son plus jeune frère, apportait la patiente devant moi, complètement évanouie, mais sans aucune raideur, au contraire. Sitôt qu'elle fut déposée à mes pieds, je lui commandai de se tenir à genoux, ce qu'elle fit; puis je l'aspergeai d'eau bénite :

« — Père, me dit-elle, je ne suis pas un démon. »

« Et son visage avait une expression de douleur surhumaine. Je me fis apporter mon crucifix et le lui donnai à baiser; elle y colla ses lèvres avec amour. Enhardi par sa docilité, je me hasardai à lui dire :

« — Mais tu étais bien ignorante et peu fervente de ton vivant.

« — Aussi, me répondit-elle, j'ai été en grand danger à l'heure de ma mort. Le souverain juge semblait près de me condamner à l'enfer, lorsque la sainte Vierge me transporta en purgatoire.

« — Si tu es en purgatoire, tu dois savoir pour qui j'ai dit la messe ce matin.

« — Je remercie bien le Père de l'avoir célébrée pour moi, j'en ai éprouvé un grand soulagement, ainsi que du bréviaire qu'il a récité hier soir à mon intention. »

Tout cela était exact, et je n'en avais parlé ni à elle, ni à personne. Je lui fis une foule d'autres questions sur la doctrine chrétienne dans laquelle je la savais fort ignorante, sachant à peine le *Pater* et l'*Ave*. Elle répondit à tout fort pertinemment; impossible de la prendre en défaut. Enfin je congédiai la patiente.

« On l'emporta. Un quart d'heure après, revenue à elle-même, elle se présentait devant moi, paraissant n'avoir aucune conscience de ce qui s'était passé, avec son air habituel de paysanne grossière et sans grande intelligence.

« Depuis lors, plus d'attaques. Toute cette famille est devenue chrétienne et plus fervente qu'auparavant. »

BOUCHERÉ,

Missionnaire au Su-tchuen méridional.

(*Annales de la propagation de la foi.*)



TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Dans la tribune des lecteurs de la *Revue du Monde invisible* n° 8, M. Fernand de Loubens estime que si Balzac eût été chrétien, « c'est dans la conception de l'absolu qu'il eût cherché l'explication plausible du dogme de la résurrection des corps et s'il est permis d'aller jusque-là, ajoute l'honorable auteur du passage cité, un *premier éclaircissement du mystère eucharistique* ».

En humble adorateur de la divine Eucharistie, il me semble que ce fut en effet être allé un peu loin!

Est-il permis, est-il possible même de demander aux sciences profanes un éclaircissement quelconque sur le mystère eucharistique? — Non; car de l'avis des théologiens, saint Thomas en tête, cet auguste mystère appartient tellement, comme tous ceux de l'ordre surnaturel, au domaine exclusif de la foi, qu'il ne peut, en aucune façon et à quelque point de vue que ce soit, être considéré des yeux de la raison humaine.

D'ailleurs ne serait-il pas aussi inutile à la gloire de Dieu qu'au salut des savants qui ne veulent pas croire, d'ajouter les reflets vacillants de la science humaine aux clartés infinies de la vérité qui illumine nos mystères; et seule l'humilité du vrai croyant n'élève-t-elle pas assez les cœurs purs que pour leur montrer notre grand Dieu dans la fraction du pain.

Celui qui en disant : « *Que la lumière soit* », voulut tirer des sources de sa toute-puissante bonté l'universalité des êtres visibles et invisibles est le même qui a pu dire pour transsubstancier l'aliment de vie, se tirer Lui-même des sources de son amour non moins puissant que sa bonté, perpétuer sa présence sensible ici-bas en se multipliant autant qu'il y a d'hommes : « *Ceci est mon Corps*. »

Ne serait-il pas pour le moins regrettable que de pauvres mortels cherchassent à s'expliquer tant soit peu l'existence de ce chef-d'œuvre incomparable, cet abrégé miraculeux des merveilles du Très-Haut, à l'aide de l'hypothèse d'une matière élémentaire, unique?

La parole créatrice du Verbe, lorsqu'elle se fait entendre d'au delà de la nature, interdit aux hommes de pénétrer ses divines productions sous peine de se rendre incapables d'être pénétrés eux-mêmes par la divinité.

20 février 1899.

Alfred VAN MONS,
Professeur d'État à l'École de commerce
de Turéazst-Martou (Hongrie).

Phan-thiet (Annam), 22 décembre 1898.

Monsieur le Docteur Surbled, secrétaire de la rédaction.

Je suis abonné à la *Revue du Monde invisible*. Missionnaire en Annam depuis bientôt dix ans, voilà ma profession ou pour mieux dire ma vocation.

Voici sans préambule, quelques faits dont j'ai été le témoin.

Dernièrement, il y a un mois, j'administrais le baptême à vingt-sept catéchumènes adultes. Ils étaient disposés au milieu de l'église debout sur deux rangs les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Après avoir déposé le sel béni sur la langue d'une personne, elle a été projetée la face contre terre avec une très grande violence. C'était une femme âgée de vingt-quatre ans. L'enfant qu'elle tenait dans ses bras l'a accompagnée dans sa chute sans éprouver de mal. En tombant, elle m'a même donné à la jambe un coup de poing assez fort. Elle gisait là sans connaissance, poussant des gémissements plaintifs et éprouvant apparemment des douleurs atroces. Je continuais la cérémonie sans plus m'en inquiéter quand une jeune fille de vingt ans tomba à la renverse au moment où je récitais les exorcismes. Celle-là semblait souffrir encore davantage. Toutes deux restèrent ainsi environ vingt minutes dans cet état. Enfin peu à peu elles reprirent connaissance et se relevèrent sans incident. Continuant la cérémonie, j'arrive devant la première pour lui poser les questions du Rituel : « Renoncez-vous à Satan ? » Elle répondit : « J'y renonce. » En même temps, elle retombe à la renverse cette fois, mais avec une vitesse que je ne puis pas bien comprendre, car il me semble qu'un corps ne tombe pas si vite jusqu'à terre naturellement. Toutefois il peut se faire que je me trompe en cela. Peu à peu elle se remet. Après le versement de l'eau, elles ont été radicalement guéries. Les mêmes faits se sont produits il y a cinq mois avec un prêtre indigène qui baptisait. Quatre personnes demeurèrent renversées de la sorte pendant plus d'une demi-heure. Ces faits sont assez communs en ce pays-ci. Mais je ne parle que de ceux dont j'ai été le témoin.

Ces personnes sont saines d'esprit et de corps et n'ont jamais jusqu'ici fait de chutes semblables. Il est à remarquer qu'après le versement de l'eau elles sont toujours guéries et se relèvent elles-mêmes sans peine.

J'ai vu un jeune homme, il y a six ans, éprouver aussi quelque chose de semblable. Je veux ajouter que dans ce village tout païen plus de deux cent cinquante personnes ont été baptisées depuis dix-huit mois. Les superstitions y sont très enracinées.

Autre fait. Le 23 juin dernier, je suis réveillé au milieu de la nuit par un bruit insolite — frottement ou plutôt tassement de briques par plusieurs mains au devant de ma porte (rez-de-chaussée). Mon lit de camp se trouve à deux mètres de ladite porte faite en forme de persienne à

jour. J'écoute assis ce tassement de briques pendant environ cinq minutes. Que de briques! me disais-je, je pourrai avec elles finir mon église! Le bruit persistant, j'allume mon bougeoir, il était onze heures cinquante-cinq minutes, sors par une autre porte et vais voir sur les lieux. La véranda était intacte comme à l'ordinaire, mais pas une seule brique! Le bruit avait cessé, je rentre et éteins ma lampe. Le bruit recommence aussitôt. J'écoute encore longtemps. Enfin je réveille un jeune homme (vingt-huit ans) qui couchait assez près de moi en le tirant par le pied. Ma lampe était de nouveau allumée. A peine debout, il me dit : Père, entendez-vous des gens qui tassent des briques devant cette porte? Allons voir. Nous allons voir. Mais nous ne voyons pas une seule brique! Allons nous coucher, dis-je à l'Annamite, et laissons faire. Nous rentrons, le bruit recommença et dura trois ou quatre minutes environ, puis il cessa.

Le lendemain, j'offris le saint sacrifice pour les âmes du Purgatoire. Ma maison est située sur l'emplacement d'une ancienne pagode. La porte de cette pagode se trouvait à l'endroit où j'entendais tasser les briques.

Je connais une maison qui un soir (neuf heures par un beau clair de lune) fut assaillie d'une grêle de mottes de terre, de morceaux de verres, de briques, etc... etc... Plus de trente personnes allèrent voir... plusieurs furent atteintes qui s'approchèrent de trop près pour voir les gens qui étaient au dedans et qui n'étaient pas épargnés... Ces pierres, etc... passaient à travers les murs et les portes fermées ou bien par la toiture... J'ai tenu entre les mains ces projectiles, et j'ai dû constater qu'ils venaient de loin... car telle sorte de terre en motte et autres... n'existent pas dans les environs de cette maison. Ce fait n'est pas rare dans le pas. Les maisons hantées chez les païens sont aussi assez nombreuses, au dire de tout le monde sans aucune exception. On m'a raconté des histoires de ce genre fort curieuses, mais comme je n'en ai pas été le témoin, je n'en veux rien dire ici.

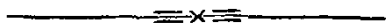
La *Revue du Monde Invisible* est appelée, j'en suis sûr, à faire beaucoup de bien. M^{re} Méric est le théologien qu'il fallait pour cette œuvre difficile et qui sera lue avec attention, je dirais même, avec sévérité par les théologiens et les savants.

Je prie pour son succès et tous ses collaborateurs. Elle trouvera sur son chemin plus d'un caractère comme celui de Monsieur de Fontaine. Les demi-savants sont nombreux et très souvent intraitables.

L'article intitulé : *Les aveux d'un occultiste*, signé Jean Kostka, dans le numéro six, devrait être imprimé en lettres d'or. J'imagine que Jean Kostka est le même personnage qui collaborait jadis à l'*Antimagasin* et qui a écrit la *Loque noire*.

Je vous prie, Monsieur le Docteur Surbled, d'agréer l'expression de mes sentiments bien respectueux.

ARCHIMBAUD, miss.



VARIÉTÉS

Une apparition révèle l'assassin

Le 31 janvier dernier, un bateau à vapeur, *Le Créole*, venant de la Nouvelle-Orléans, avançait avec précaution vers la quarantaine de New-York au milieu d'une tempête de neige, comme disent les Américains.

Un autre vapeur, sur lequel étaient deux *détectives* (agents de police), vint à sa rencontre; les *détectives* montèrent à bord et arrêtaient deux passagers d'entrepont, deux Siciliens qui répondaient aux signalements envoyés à la police de New-York, par M. Garster, chef de police de la Nouvelle-Orléans.

Ils étaient accusés d'avoir assassiné un jeune Sicilien nommé Cuisimano. Le principal accusé, Gregori Naro, est le parrain de la victime.

L'homme qui a suivi la piste de l'assassin est le frère de l'homme assassiné; il lui apparut et lui dit en montrant sa gorge ensanglantée : *Mio Compare mi ha assassinato del mio danaro*. Cette apparition eut lieu avant que le frère de Cuisimano ait appris la mort de son frère.

Il paraît que Vincenzo Atzallero prit le nom de Gregori Naro en s'enfuyant de la Sicile, les mains teintes du sang d'un de ses compatriotes. Il a un jet de sang dans l'œil droit, près de l'iris, et ses yeux sont tellement renfoncés, sous un front saillant, que ce jet de sang paraît noir, excepté quand il tourne son visage vers la lumière, chose qu'il fait rarement.

Il y a environ 20 ans, quand il n'avait pas d'autre nom que celui de Vincenzo Atzallero, il fut parrain de l'enfant d'un de ses amis, nommé Cuisimano, auquel il donna le nom de Rosario. C'était à Termini (Sicile). Rosario était encore enfant, quand son parrain s'embarqua secrètement pour l'Amérique. Il s'établit à Chicago, d'où il écrivit qu'il était facile de gagner de l'argent en Amérique.

Il y a 5 ans, Rosario se décida à suivre l'exemple de son parrain, accompagné de son frère Rocco. Arrivés à Chicago, ils restèrent

quelque temps avec le parrain de Rosario, et plus ils le connaissaient, moins ils l'estimaient; ils ne pouvaient oublier le coup de poignard, donné jadis dans l'obscurité, et les années ne lui avaient pas donné un aspect et des manières rassurantes. Il se plaignait sans cesse d'être pauvre et leur demandait de l'argent; dans ces moments-là, ses yeux brillaient et le jet de sang de son œil droit ressemblait à la planète de Mars, tournant près du soleil.

Les frères partirent pour la Louisiane où ils trouvèrent du travail à la plantation Davis, peu éloignée de la Nouvelle-Orléans. Le parrain de Rosario les suivit.

Dans les premiers jours de janvier, Rosario dit à son frère : « J'ai 20 ans et 375 dollars d'économie, ce qui est une grosse somme en Sicile. Mon Angelica m'a été fidèle, elle m'a écrit toutes les semaines par l'entremise du notaire, et je veux retourner pour l'épouser. Quand nous serons mariés, nous viendrons établir un petit commerce ici. — J'ai été moins heureux que toi, répondit son frère, car je n'ai que 122 dollars dans ma ceinture; tu porteras cet argent à ma femme Carminola, afin qu'elle vienne me rejoindre, avec mon petit Bruno que je n'ai pas encore vu. »

Ils avaient envoyé de l'argent au parrain, à qui on avait fait une opération chirurgicale, à la maison de Carlos Cortessa, rue de l'Hôpital, à la Nouvelle-Orléans; après son rétablissement, il vint à la plantation et là, il apprit le projet que les deux frères avaient formé pour leur bonheur futur. Après leur avoir demandé combien ils avaient économisé, il leur fit la proposition de leur procurer les billets de passage, disant que les agents de la Compagnie étaient des fripons dont il connaissait les trucs, et qu'il était certain d'obtenir les billets à un prix réduit. Rosario, moitié convaincu, et très intimidé, accepta la proposition de son parrain.

Le matin du 11 janvier, les deux frères quittèrent la plantation, et Rocco pleurait, il avait protégé son frère depuis sa naissance, ils s'aimaient. Ils trouvèrent le parrain à la station de Lutch, comme il était convenu. Après être rentré dans le train qui allait le transporter dans la Nouvelle-Orléans, Rosario dit à son frère, en agitant sa casquette : « Je t'écirai demain, » et Rocco, en pleurant, reprit le chemin de la plantation.

Rocco ne reçut aucune lettre, le parrain ne reparut pas à la plantation. Onze jours s'écoulèrent.

Les journaux de la Nouvelle-Orléans se perdaient en conjectures relatives à un crime; un corps humain démembré et emballé avait été trouvé dans une malle, flottant dans le canal de Broad Street;

Rocco ne lisait pas les journaux, ni ses compagnons de travail. Le matin du 22 janvier, Rocco se présenta au milieu de ses compagnons, les traits bouleversés par la peur : « J'ai fait un rêve terrible
« cettenuit, dit-il, ou plutôt ce n'était pas un rêve; j'ai vu mon frère, son
« visage était très blanc, il m'a dit, en me montrant sa blessure avec
« son doigt. *Mio compare ni ha assassinato del mio danaro*. Cela
« doit être vrai, car Rosario ne m'a jamais menti. Je vais aller à la
« Nouvelle-Orléans donner la sépulture au corps de Rosario, car s'il
« était enterré, il ne m'eût pas apparu; après cela, je tuerai l'assassin
« de mon frère, ou je le poursuivrai par toute la terre, jusqu'à ce que
« je le trouve. »

Arrivé à la Nouvelle-Orléans, Rocco trouva le cocher qui avait conduit son frère et Gregori Naro dans la ville : « Oh oui, dit le cocher, ils sont de Termini d'où je suis, et vous aussi : je le vois à la manière dont vous prononcez l'r. »

Rocco apprit, par l'un de ses compatriotes, Nicolas Diagostino, qu'on avait trouvé un cadavre empaqueté dans une malle. Rocco se fit conduire par lui au poste de police, et après que le capitaine de police lui eut donné le signalement du cadavre et une description des vêtements, Rocco dit : « C'est juste, comme tu me l'as dit, mon frère. » Plus tard le chef de police Garster lui montra une photographie du cadavre, et il dit : « Oh ! mon frère, est-ce ainsi que ton parain t'a arrangé ? sois tranquille, je le tuerai. »

Extrait du *New-York journal*,
par Élie P. BLOCHE.

BIBLIOGRAPHIE



Application de l'Aimant au traitement des maladies, avec portraits et figures dans le texte, par le professeur H. DURVILLE. 6^e édition. In-18 de 120 pages. Prix : 20 centimes, à la Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri.

On sait depuis longtemps déjà que toutes les maladies nerveuses et la plupart des maladies organiques : anémie, asthme, constipation, crampes, crises de nerfs, diabète, diarrhée, douleurs, engorgements, fièvre, gravelle, goutte, hystérie, incontinence, insomnie, jaunisse, maux de tête, de dents, d'estomac, de reins, migraine, névralgie, palpitations, paralysie, rhumatisme, sciatique, surdité, tic, tremblements, vomissements, etc., etc., sont souvent très rapidement guéries par l'application des aimants.

L'action curative des aimants vitalisés de M. Durville est bien plus grande que celle des aimants ordinaires. Par une disposition spéciale, ils peuvent être portés le jour et la nuit, sans aucune gêne, sans aucune fatigue. L'immense avantage qu'ils possèdent sur les autres traitements, c'est que l'on peut, avec le même aimant, selon la nature de la maladie, augmenter ou diminuer l'activité organique, exciter ou calmer et rétablir ainsi l'équilibre qui constitue la santé.

L'*Application de l'Aimant*, très artistement éditée, avec des portraits et figures, est un ouvrage de vulgarisation des plus intéressants, tant au point de vue physique qu'au point de vue physiologique et thérapeutique. Il contient un historique de l'application de l'aimant en médecine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; une étude sur la physique de l'aimant, où l'auteur révèle l'existence d'une force inconnue qu'il a découverte; une étude plus remarquable encore sur la physiologie où la polarité du corps est démontrée; une description des pièces aimantées à employer dans un traitement et un précis de thérapeutique qui permet au malade de se traiter lui-même sans le secours du médecin. C'est l'application des principes que l'auteur a exposés avec tant de clarté dans sa *Physique magnétique*.

*
* *

Principes généraux de science psychique, par Albert JOURNET. Brochure de 36 pages. Prix : 20 centimes, à la Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri.

Cette brochure contient l'énoncé des lois et des propriétés fondamentales de la *force psychique*, que l'auteur considère comme un

agent physique. Cet agent est dans tous les êtres. A des degrés divers, il est une force universelle que peuvent soumettre, diriger et manier les êtres pensants, visibles et invisibles.

Les phénomènes psychiques sont d'ordre naturel, mais influencés ou pouvant l'être par un *surnaturel mauvais* ou un *surnaturel divin*; et, suivant l'intention, l'agent psychique peut être bienfaisant ou nuisible. Il dépend de nous, de notre savoir, de notre inspiration, d'en user en bien ou en mal.

M. Jounet reconnaît à l'agent psychique six propriétés, qui ont pour base la polarité, d'après les travaux de Reichenbach, de Rochas, de Durville.

En effet, la polarisation paraît expliquer les sciences psychiques d'une manière claire, précise; et quand on aura lu ce petit travail avec toute l'attention qu'il mérite, on sera frappé de l'importance des découvertes magnétiques.

La polarité expliquerait donc aussi quelques phénomènes spirites et occultes.

*
* *

Agenda (Charles Mendel) du photographe et de l'amateur, 5^e année, 1 vol. in-4° de 182 pages, 1899, Paris, Ch. Mendel, 118, rue d'Assas. Prix : 1 fr.

Cet agenda n'est pas banal et fera le bonheur de tous ceux qui pratiquent l'objectif et la chambre noire. On y trouve des gravures superbes, des caricatures amusantes, des renseignements de tout ordre, non seulement sur l'art de la photographie, mais sur la médecine, l'hygiène.

Plusieurs articles méritent même d'être signalés : celui sur la *photographie des effluves humains*, extrait d'un livre de M. Santini qui a été analysé dans cette revue, et celui sur les *Photo-faux* qui puise dans l'affaire Dreyfus un vif intérêt d'actualité.

Ne manquons pas de signaler enfin les *Concours* de l'Agenda, auxquels tout le monde voudra participer, et qui donneront à la publication de M. Mendel une vogue grandissante et méritée.

D^r BOUDET.

*
* *

Jésus-Christ dans l'Évangile, par le R. P. PÈGUES, lecteur en théologie. (2 vol.)

Le savant dominicain s'est proposé de faciliter la lecture de l'Évangile et de nous apprendre à mieux connaître Jésus-Christ. Il ne conteste pas le nombre et la valeur des ouvrages, loués avec tant de bruit, et consacrés à la vie de Celui qui apporta la paix au monde; il en reconnaît l'érudition savante et la piété pleine de charmes, et s'il

n'hésite pas à prendre la plume, c'est qu'il espère nous donner autre chose qu'une simple concordance des Évangiles ou qu'une vie de Jésus-Christ.

Il a voulu fondre en un seul récit les quatre Évangiles sans jamais altérer ni modifier le texte sacré, en ayant toujours soin de respecter et de dégager le charme caractéristique des écrivains sacrés, préoccupé de répandre sur tout le récit la lumière des révélations topographiques et chronologiques des maîtres les plus respectés. Il a fait ainsi une œuvre personnelle, savante, doctrinale où la piété forte des âmes viriles trouvera son meilleur aliment.

Pour apprécier ce livre et en retirer les fruits qu'il promet, il faut, comme le conseille l'éloquent dominicain, « revenir aux scènes de l'Évangile, les lire, les relire, les méditer, écouter chaque parole de Jésus, revivre chacune de ses actions, se mêler à la foule qui l'accompagne, aux disciples qui l'approchent; le suivre sur la montagne ou dans la barque où il s'arrête et s'asseoir à ses côtés. »

Voilà donc un ouvrage sérieux de doctrine et de piété.

*
* *

Moral principles and medical practice, the basis of medical jurisprudence, by Rev. Charles COPPENS, S. J., 1 vol. in-8° de 222 pages, New-York, Cincinnati, Chicago, Benziger brothers, 1897.

Ce livre très remarquable, et qui attend les honneurs d'une traduction, donne une série de conférences (*lectures*) faites en Amérique par le P. Coppens, jésuite, au Collège médical de John A. Creighton à Omaha (Nébraska). La dernière conférence a pour titre : *L'hypnotisme et les frontières de la science* et rentre absolument dans le cadre de la *Revue*.

Le R. P. Coppens a très exactement marqué les dangers de *l'hypnotisme* en face des prétendus avantages qu'on lui reconnaît pour le traitement de certaines maladies, et nous souscrivons pleinement à ses réserves. Nous osons nous séparer de lui sur la question du *spiritisme*, où il exagère beaucoup, à notre sens, la part du diable. La science tend à prouver de plus en plus que la pratique des *médiums*, dans la généralité des cas, n'a rien que de naturel, et que sa fortune comme une partie de sa force lui viennent des assistants dupes et complices.

D^r SURBLED.

Le Gérant : P. TÉQUI.

LE VOL AÉRIEN DES CORPS

(Suite.)

I

Le vol aérien du corps humain ou la lévitation est un fait incontestable. Aux observations précises rapportées dans notre dernier article, après le colonel de Rochas, nous aurions pu ajouter la liste assez longue d'un plus grand nombre d'observations du même genre, appuyées sur les plus sérieux témoignages, aux différents siècles de notre histoire, et conservées par la tradition religieuse, mais nous ne voulons pas fatiguer le lecteur. Il ne suffit pas de constater le fait, si merveilleux qu'il puisse être, il faut en chercher l'explication.

Tous les cas de vol aérien n'appartiennent pas à la même catégorie, ils présentent souvent des caractères divers très apparents qui ne permettent pas de les confondre ou de les ramener à l'unité : ils peuvent être ou divins ou démoniaques, ou douteux, et la science désintéressée doit s'attacher à reconnaître et à préciser les caractères différentiels, en expliquant, en même temps, leur origine, leur nature et leur fin.

L'école matérialiste se refuse à faire ces distinctions essentielles et légitimes ; elle ne veut voir dans tous les cas de lévitation du corps humain que des troubles nerveux et des hallucinations, si divers que puissent être le caractère, les mœurs, les antécédents du sujet et les formes quelquefois bizarres, ridicules du phénomène constaté.

L'éditeur matérialiste de l'histoire de Françoise Fontaine, extatique qui vivait en 1591, nous offre un exemple frappant de cet état d'esprit lamentable. Il ne fait pas de distinctions, il ne discute pas, il conclut ainsi, et d'une manière générale, avec autant d'assurance que de légèreté :

« Françoise Fontaine est un cas particulier de la névrose ;

chez toutes ces femmes, il y a trouble intellectuel, altérations cérébrales et psychiques : si les manifestations diffèrent, le principe est un et identique. Ce sont des malades qui subissent l'influence de leurs sensations et de leurs sentiments, de leurs désirs et de leurs idées.

« Le travail de reconstitution n'est pas difficile et l'analyse morale n'est pas moins claire que les constatations morbides : à côté de l'accident pathologique, de l'affection névropathique se place un affolement interne du sens de l'intuition, une perturbation des sens externes, un accroissement démesuré de l'imagination et de son activité créatrice. Pendant le sommeil de l'être pensant, l'âme sensitive s'exalte et produit des visions, des hallucinations morales et physiques, c'est-à-dire de fausses images, constituant une véritable aliénation mentale qui convertit une sensation pathologique en réalités objectives. C'est une hallucination qu'elle a elle-même provoquée. » (P. XIX et XX.)

Après avoir ainsi affirmé gratuitement que l'extatique est toujours et nécessairement un névrosé, un halluciné, un fou, l'auteur cité se croit en droit de conclure ainsi :

« 1^o Il n'y a point de possédés : 2^o il n'y a que des malades, et l'hystéro-épilepsie suffit à expliquer tout ce qu'il y a de vrai dans les phénomènes démoniaques ; 3^o Françoise Fontaine est une hystéro-épileptique, et son aventure ne présente absolument rien de surnaturel (1). »

Les saints, les thaumaturges, qui ont étonné et ravi leurs contemporains par l'éclat de leurs vertus et de leurs miracles, sont confondus avec les hystéro-épileptiques, les hallucinés, les fous, ils sont traités avec la même légèreté outrageante et ignorante par des matérialistes qui trompent ainsi par de grands mots la naïveté crédule de la foule.

Que l'on explique par l'hystéro-épilepsie les sauts, soubresauts, gambades, contorsions, *clownisme* de quelques pauvres malades, ni la théologie, ni la philosophie, ni la science physiologique ne s'y opposent ; mais il y a un abîme entre ces phénomènes nerveux et le soulèvement paisible, perma-

(1) Cité par M. A. de Rochas.

nent et aérien du corps des saints qui vont à Dieu d'un coup d'aile, comme l'aigle vole au soleil.

II

L'école occultiste ne refuse pas l'explication du soulèvement du corps et de son vol par « des mains d'esprit » et elle se sépare ainsi de l'école matérialiste; mais elle va plus loin, elle se prétend en possession d'un secret scientifique, connu d'un grand nombre d'adeptes en Orient, d'un petit nombre de disciples initiés en Occident, qui lui permettrait de neutraliser, et même de renverser entièrement l'action de la gravité. On voit ainsi, chez les Yoguis de l'Orient, le corps humain flotter dans l'air, et les phénomènes de lévitation se produire fréquemment au grand jour.

« Si certaines histoires de navires aériens racontées dans de très anciens écrits sur l'Inde préhistorique, sont basées sur des faits exacts, elles doivent reposer sur l'application *de ce secret de nature* qui permettait de rendre la matière solide plus légère que l'air atmosphérique. Il est assez probable aussi que c'est la connaissance des forces subtiles de la nature qui a facilité les travaux des architectes de l'époque cyclopéenne, ou l'érection des Pyramides et de Stonehenge (1). »

Aussi bien, les occultistes s'attribuent une puissance considérable et mystérieuse, sur les forces peu connues et redoutables de la nature, forces hyperphysiques cachées dans l'univers; puissance sur les grands courants éthériques qui enveloppent la surface entière du globe, d'un pôle à l'autre, avec l'irrésistible impulsion de la marée; puissance sur la pression éthérique, analogue, mais autrement grande que la pression atmosphérique, que les occultistes savent isoler dans tous les états de matière au-dessous d'elle, malgré l'ignorance de nos physiciens les plus illustres, et dont ils prétendent se servir à volonté; puissance sur l'énergie latente que la matière, en ces hauts états, retient accumulée en grande quantité poten-

(1) Leadbeater. *Le plan astral*, p. 146.

tielle; puissance enfin sur les vibrations sympathiques, sur la matière dans le plan astral, vibrations qui produisent quelquefois des effets incalculables.

C'est ainsi, selon l'auteur que nous avons déjà cité, que les grands adeptes ont à leur disposition des pouvoirs presque illimités et qu'ils arrivent à produire autour de nous les phénomènes les plus merveilleux.

Quel est ce secret qui permettrait d'expliquer naturellement les phénomènes extraordinaires de lévitation du corps humain ou du vol aérien? Les occultistes refusent de nous le dire: ils estiment qu'il n'est pas prudent de faire connaître à la foule la nature de ces forces hyperphysiques et le moyen de s'en servir.

Il faut donc renoncer à la discussion. Mais, deux questions s'élèvent naturellement dans l'esprit en présence de ces affirmations de l'occultisme contemporain.

Que faudrait-il penser de la sagesse de Dieu et de sa providence s'il permettait ainsi à des milliers d'adeptes d'un rang élevé, initiés secrets, mages tout-puissants, de connaître ces forces redoutables, de s'en emparer, d'en disposer et d'être assez maîtres de l'univers pour pouvoir en bouleverser profondément l'ordre et les lois immanentes? Les catastrophes les plus effroyables dépendraient donc de la volonté changeante de ces initiés! Cette hypothèse répugne à la raison.

Et si tous ces mages de l'occultisme, en Orient et en Occident, tiennent à leur disposition les grands courants éthériques, la pression éthérique, l'énergie latente, les vibrations sympathiques ou synchrones du plan physique et du plan astral, c'est-à-dire des forces énormes, pourquoi n'en font-ils pas usage? pourquoi ne prouvent-ils pas la réalité de leur puissance en produisant dans les deux plans des phénomènes qui déconcertent les savants et étonnent le monde? pourquoi ne pouvons-nous jamais les voir en action et reconnaître ainsi la divinité de leur mission?

Puisqu'il est constaté que ces hauts adeptes ne veulent ni révéler leur secret, en expliquant la nature et l'origine de leur prétendue puissance, ni faire connaître par des actes authentiques leur domination sur les forces mal définies de

la nature, il est évident que toute discussion est impossible et qu'avec eux le problème de la lévitation du corps humain n'est pas résolu.

III

LE VOL DIVIN

Le vol aérien des saints a des caractères tranchés qui le séparent des phénomènes démoniaques et des prodiges de l'ordre merveilleux, mais naturels; il appartient manifestement à l'ordre surnaturel, il prend avec les saints un caractère singulier de beauté, d'élévation et de grandeur.

Laissons parler sainte Thérèse, dans sa vie écrite par elle-même; c'est avec elle, et dans ce beau livre, que nous apprendrons à connaître le ravissement, l'extase et le vol aérien des saints.

Quelle est donc la nature intrinsèque de l'extase et du vol aérien? C'est, avant tout, un mouvement irrésistible qui emporte l'âme et le corps, c'est-à-dire l'être tout entier, au-dessus des réalités créées et toujours éphémères, jusqu'aux pieds de Dieu : « On voit avec une souveraine évidence que par l'extase l'âme prend son vol vers Dieu, pour s'élever au-dessus de tout le créé, et au-dessus d'elle-même; mais c'est un vol suave, un vol délicieux, un vol sans bruit. » (P. 213.)

La vie de relation cesse, et les communications semblent coupées avec le monde extérieur: l'extatique est si haut au-dessus de la terre que les paroles humaines que l'on prononce auprès de son corps sont pour elle confuses, indistinctes, elles semblent arriver de fort loin, et comme un bruit vague de nos plages terrestres; ce bruit n'éveille aucun sentiment, il ne suscite aucune idée, il ne peut pas détourner l'extatique du ravissement glorieux de sa contemplation: il rappelle seulement, en frappant à la porte de l'âme, par les sens engourdis, que cette âme n'a pas encore brisé tous ses liens et qu'elle appartient toujours à la terre des souffrants.

Que ses yeux soient ouverts ou fermés, peu importe, la lumière comme le bruit, ou le son, vient mourir à la porte

des sens, à la porte des nerfs de la sensibilité, du nerf optique, sans l'ébranler, sans provoquer les vibrations cérébrales correspondantes qui forceront l'âme à se retourner et à regarder du côté de ce monde. Toute la puissance vitale de l'extatique, exception faite des facultés végétatives qui continuent leur travail sourd, paisible et monotone, se retire de la périphérie au centre, du centre dans la partie inférieure de l'âme, de là à son sommet, cime resplendissante où l'âme et Dieu se rencontrent dans un mystère qui défie et fatigue la curiosité haletante de celui qui voudrait le comprendre et l'expliquer.

C'est d'abord les apparences de la mort et de l'universelle séparation : « L'âme se sent avec un très vif et très suave plaisir défaillir presque tout entière; elle tombe dans une espèce d'évanouissement qui, peu à peu enlève au corps la respiration et toutes les forces. Elle ne peut, sans un très pénible effort, faire même le moindre mouvement des mains. Les yeux se ferment, sans qu'elle veuille les fermer et, si elle les tient ouverts, elle ne voit presque rien. Elle est incapable de lire, en eût-elle le désir; elle aperçoit bien des lettres, mais, comme l'esprit n'agit pas, elle ne peut ni les distinguer ni les assembler.

« Quand on lui parle, elle entend le son de la voix mais non des paroles distinctes. Ainsi, elle ne reçoit aucun service de ses sens, elle trouve plutôt en eux un obstacle qui l'empêche de jouir pleinement de son bonheur. Elle tâcherait en vain de parler, parce qu'elle ne saurait ni former, ni prononcer une seule parole. Toutes les forces extérieures l'abandonnent; sentant par là croître les siennes, elle peut mieux jouir de sa gloire. Quelque temps que dure cette oraison, jamais elle ne nuit à la santé; il en a été ainsi du moins pour moi, et je ne me souviens point d'avoir reçu de Dieu une telle faveur, même au plus fort de mes maladies, sans en éprouver un mieux très sensible. » (P. 179.)

Nous voici donc déjà bien loin de l'accablement, de la prostration qui suit les crises de l'hystérie et l'épuisement nerveux. Nous sommes loin de l'amnésie ou de l'absence totale de souvenir qui succède aux phénomènes de somnambulisme naturel ou provoqué. Ici, l'être tout entier garde sa vi-

gneur, il n'éprouve aucune fatigue, et la mémoire conserve le souvenir de ce qu'elle a vu. Mais les différences sont si profondes entre le plan divin et le plan terrestre que l'âme extatique ne peut plus trouver les expressions qui traduiraient des pensées, des sentiments, des phénomènes que nous ne pouvons pas concevoir.

Cette extase qui suspend momentanément l'exercice des facultés naturelles n'implique pas, cependant, la suspension de toute activité intellectuelle et morale. Elevée, ravie dans un autre monde, l'extatique produit des actes nouveaux, d'un ordre supérieur, et ses mouvements intellectuels se déploient sous une forme nouvelle et dans des conditions qu'il serait bien difficile de déterminer. Il importe seulement de constater la continuation de la vie intellectuelle et morale de l'âme sous une forme appropriée à son état nouveau.

Quand l'extase se prolonge, il se produit des oscillations : la volonté se maintient dans l'union divine, mais l'entendement et la mémoire sollicitent l'âme et s'efforcent de la ramener vers les choses naturelles. La volonté, toujours calme et forte dans son étroite union avec Dieu, les apaise, les discipline, les suspend aussitôt, et les fait taire pendant quelques instants. L'alternative peut se produire de nouveau, dans le sens de la révolte des facultés, la volonté les maîtrise encore jusqu'au moment où toutes les puissances de l'âme agissent de concert et se trouvent ravies en Dieu.

« Venons maintenant aux sentiments intérieurs de l'âme dans cet état. Le secret en est à Dieu seul, il n'appartient qu'à lui de nous le dire. Car notre entendement ne le pouvant comprendre, comment pourrait-il l'exprimer?... L'âme se voit alors près de Dieu, et il lui en reste une certitude si ferme qu'elle ne peut concevoir le moindre doute sur la vérité d'une telle faveur. Toutes ses puissances perdent leur activité naturelle, et sont tellement suspendues qu'elles n'ont absolument aucune connaissance de leurs opérations. Si l'on méditait auparavant sur quelque mystère, il s'efface de la mémoire comme si jamais on n'y avait pensé. Si on lisait, on perd tout souvenir de sa lecture, et on ne peut plus y fixer l'esprit. Il en est de même pour les prières vocales. Cet importun papil-

lon de la mémoire voit donc ici ses ailes brûlées, et il n'a plus le pouvoir de voltiger çà et là. » (P. 181.)

IV

Ce n'est pas en vertu de sa propre puissance et par un acte de volonté personnelle que l'âme se trouve emportée ainsi dans les gloires et les mystères de l'extase, il en est tout autrement : elle est envahie, dominée, emportée malgré elle, et malgré tous les efforts qu'elle fait pour résister à l'impétuosité de la puissance qui la renverse, l'enlève et la ravit.

Quand nous avons examiné de près, avec une grande attention, pendant des mois entiers, les phénomènes psychiques et les états singuliers des névrosés livrés aux expériences des savants d'amphithéâtre, nous avons toujours été frappé de cette circonstance : le sujet magnétisé ou hypnotisé joue un rôle étudié. Une période d'attente précède la période d'exécution. Il pense à son rôle, il s'y prépare, il veut exécuter quelques phénomènes sous la direction de celui qui l'entraîne, et c'est principalement dans ce consentement empressé de la volonté, dans cette complicité voulue qu'il faut chercher l'explication de ces phénomènes d'hystéro-épilepsie que l'expérimentation exploite avec tant de succès. Le sujet est malade, sans doute, il est détraqué, j'en conviens, mais qu'il oppose l'énergie de sa volonté aux sollicitations du magnétiseur ou de l'hypnotiseur, celui-ci sera toujours vaincu, l'expérience ne réussira pas, et c'est précisément parce que la volonté joue un rôle capital dans les phénomènes classiques de l'hypnotisme que la simulation devient si fréquente et si facile.

Que l'extase des saints est différente ! Je ne m'arrête pas aux analogies physiques ou somatiques si audacieusement exagérées par une fausse science aux abois. Pourquoi parler ici d'anesthésie, d'hypéresthésie, de contractures, de paralysies, de transfert par la suggestion, les aimants, les métaux ? Pourquoi troubler la sérénité divine de l'extase chrétienne par des considérations purement organiques et en épuisant

le vocabulaire des affections nerveuses? Pourquoi parler encore d'hystérie, quand un maître, très hostile d'ailleurs aux idées religieuses, a fait récemment cet aveu : « Tout, dans la symptomatologie de l'hystérie, est contraire à l'hypothèse d'une lésion organique et spécifique. *L'hystérie est encore totalement inexpliquée.* »

C'est aux sommets les plus élevés de l'âme, dans les pures régions de la pensée qu'il faut regarder ; et là, on découvre entre l'extase chrétienne et les troubles agités des névrosés des différences tranchées qui défendent absolument de les confondre : il faut rester sur ces hauteurs.

Le thaumaturge ne cherche pas l'extase, il la fuit ; il ne se prépare pas à jouer un rôle, il supplie Dieu de le délivrer de ces faveurs qui attirent sur lui l'attention et l'admiration de la foule. Il en souffre, il en gémit, il oppose toute l'énergie de ses résistances à la force surhumaine qui le soulève, il est passif, et c'est bien malgré lui, qu'étonné et ravi, il se sent enlevé, attiré par une force qui détruit l'attraction terrestre et la loi de la pesanteur.

Ce n'est donc pas lui qui s'élève dans les airs par sa vertu propre et par sa volonté ; ce n'est pas lui qui dégage de ses nerfs je ne sais quel fluide ou quelle électricité potentielle ; ce n'est pas lui, enfin, qui, par un acte profondément intense d'attention et d'énergie, brise ses liens terrestres et s'élève majestueusement dans les airs. Il est emporté par *un autre*, qui choisit librement l'heure et le moment pour faire mieux comprendre à sa créature qu'il peut se passer de son concours.

« L'âme, dans ces ravissements, nous dit sainte Thérèse, semble quitter les organes qu'elle anime. On sent d'une manière très sensible que la chaleur naturelle va s'affaiblissant, et que le corps se refroidit peu à peu, mais avec une suavité et un plaisir inexprimables. Dans l'oraison d'union, nous trouvant encore comme dans notre pays, nous pouvons presque toujours résister à l'attrait divin, quoique avec peine et un violent effort ; mais il n'en est pas de même dans le ravissement ; on ne peut presque jamais y résister. Prévenant toute pensée et toute préparation intérieure, il fond souvent

sur vous avec une impétuosité si soudaine et si forte que vous voyez, vous sentez cette nuée du ciel, ou cet aigle divin, vous saisir et vous enlever.

« Mais comme vous ne savez où vous allez, la faible nature éprouve à ce mouvement, si délicieux d'ailleurs, je ne sais quel effroi dans les commencements. L'âme doit montrer ici beaucoup plus de résolution et de courage que dans les états précédents; il faut, en effet, qu'elle accepte à l'avance tout ce qui peut arriver, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu, et se laisse conduire par lui où il lui plaît, *car on est enlevé, quelque peine qu'on en ressent.*

« J'en éprouvais une si vive, par crainte d'être trompée, que très souvent en particulier, mais surtout quand j'étais en public, j'ai essayé de toutes mes forces de résister. Parfois, je pouvais opposer quelque résistance, mais, comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois tous mes efforts étaient vains; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir, et quelquefois même tout mon corps était enlevé de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre. J'ai été rarement ravie de cette manière.

« Cela m'est arrivé un jour où j'étais au chœur avec toutes les religieuses et prête à communier. Ma peine en fut extrême dans la pensée qu'une chose si extraordinaire ne pouvait manquer de causer bientôt une grande sensation. Comme ce fait est tout récent et s'est passé depuis que j'exerce la charge de prieure, j'usai de mon pouvoir pour défendre aux religieuses d'en parler.

« En plus d'une circonstance j'ai fait ce que je fis le jour de la fête du saint patron de notre monastère. Pendant le sermon auquel assistaient plusieurs dames de qualité, je vis que la même chose allait m'arriver; je me jetai soudain à terre, mes sœurs accoururent pour me retenir et le ravissement ne put échapper aux regards. Je suppliai instamment Notre-Seigneur de vouloir bien ne plus me favoriser de ces grâces qui se trahissent par des signes extérieurs; j'étais déjà

fatiguée de la circonspection à laquelle elles me condamnaient, et, malgré mes efforts, je regardai comme impossible de les tenir cachées...

« Lorsque je voulais résister, je sentais sous mes pieds des forces étonnantes qui m'enlevaient : je ne saurais à quoi les comparer. Nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'a rien qui approche d'une telle impétuosité. C'était un combat terrible, j'en demeurais brisée. Quand Dieu veut, toute résistance est vaine; il n'y a pas de pouvoir contre son pouvoir. » (P. 199.)

Vous remarquerez la précision avec laquelle la thaumaturge décrit les caractères physiques de l'extase : l'affaiblissement de la chaleur vitale, le refroidissement des membres, l'évanouissement, le trouble respiratoire, la rigidité. Mais voici les caractères spécifiques : l'âme a parfaitement conscience de son état, elle résiste, elle combat, elle essaie de repousser l'extase et la puissance mystérieuse qui veut la soulever; elle raisonne, elle délibère, elle avoue enfin son impuissance. Ravie, elle ne cesse pas de penser, mais ses pensées n'ont plus le même caractère, elles ont une élévation, une étendue, une pénétration qui dépasse infiniment les pensées ordinaires de cette vie. Après l'extase, elle se souvient, elle décrit dans des pages brûlantes et suaves les surnaturelles transformations dont son âme a été le théâtre et les visions qui l'ont charmée.

Rien ne rappelle ces magnifiques phénomènes dont l'âme est le théâtre, dans la catalepsie et dans l'hystéro-épilepsie, et rien ne me paraît plus contraire à la science et aux faits que de tenter un rapprochement entre ces deux états qu'un abîme sépare. On ne constate, par exemple, dans la catalepsie, ni cette résistance fondée sur un sentiment profond d'humilité, ni ces actes intellectuels d'une vie supérieure et surnaturelle, ni le souvenir distinct, après la crise, ni, enfin, ce rajeunissement des forces et cette vigueur, comme si le corps lui-même s'était plongé dans une eau fortifiante. Au contraire, le cataleptique ne pense plus, ne sent plus, ne vit plus par l'entendement, son âme semble morte, à la manière de son corps, c'est l'abrutissement et la stérilité. Et après la

crise, il ne reste qu'une grande fatigue avec l'absence totale du souvenir de ce qui vient de se passer.

V

Tandis que chez les névrosés la crise commence habituellement par un trouble organique et se continue dans les facultés psychiques, c'est-à-dire dans l'esprit, elle commence, au contraire, par l'esprit, chez l'extatique divine, et de là, elle retentit dans le corps. C'est le ravissement de l'âme qui transporte ensuite le corps.

« Je reviens aux ravissements et à leurs efforts ordinaires. *Souvent mon corps en devenait si léger, qu'il n'avait plus de pesanteur*; quelquefois c'était à un tel point que je ne sentais plus mes pieds toucher à terre. Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort, et souvent dans une impuissance absolue d'agir. Il conserve l'attitude où il a été surpris : ainsi il reste sur pied ou assis, les mains ouvertes ou fermées, en un mot, dans l'état où le ravissement l'a trouvé. » (P. 208.)

Le corps est donc soulevé par l'âme et l'âme est emportée, attirée, soulevée par Dieu : c'est Dieu lui-même qui est le principe de la lévitation du corps de ses élus.

« Ici, Dieu se plaît, en peu de temps et sans aucun effort de notre part, à exercer son action souveraine. Il détache sans retour l'âme de cette terre, et il lui en donne l'empire. Fût-elle aussi indigente de mérites que je l'étais, cela n'arrête ni son bras ni sa munificence. Si l'on demande pourquoi il agit ainsi, je dirai parce qu'il le veut, et qu'il agit comme il lui plaît... Souvent il lui plaît, je le répète, pour faire éclater son souverain pouvoir, de répandre ses plus grandes faveurs dans l'âme la plus infidèle, transformant soudain le sol le plus ingrat en une terre admirablement fertile.

« De telles âmes possèdent déjà une mâle énergie, et Dieu a fait choix d'elles pour travailler au bien des autres; mais cette force, je le répète, n'émane que de lui. Lors qu'il a plu à Dieu d'élever une âme à cet état, il lui découvre peu à peu

les plus profonds secrets : c'est dans ces ravissements et *ces extases qu'il lui accorde les véritables révélations, les faveurs insignes et les hautes visions.* » (P. 222-224.)

Quand la thaumaturge rappelle avec cette insistance et cette humilité que ces faveurs de l'extase et du vol aérien dépendent exclusivement de la volonté de Dieu ; quand elle essaye de décrire cette vie intellectuelle et morale, la plus haute que l'on puisse rêver ici-bas, et qui tient ainsi l'intelligence humaine en communication mystérieuse avec l'intelligence divine ; quand elle fait voir si clairement que cet état n'est pas l'anéantissement de notre vie propre, mais, au contraire, son élévation aux plus hauts sommets et son perfectionnement divin, elle indique bien que nous ne sommes plus en présence d'un phénomène naturel. Ne cherchez donc pas l'explication de ces scènes grandioses, de ces ravissements, de ces extases, de ces illuminations soudaines, dans un trouble nerveux, dans une lésion organique, dans une perturbation cérébrale, tout cela est étroit, mesquin, misérable. C'est en Dieu, dans sa volonté libre, dans sa providence, dans sa bonté qu'il faut découvrir la raison surnaturelle de ce phénomène surnaturel.

Après avoir ainsi reconnu, avec la thaumaturge, que c'est Dieu, et lui seul qui ravit, soulève et emporte la créature dans le ravissement du vol aérien ; après avoir affirmé le caractère surnaturel du miracle, il n'est pas défendu de chercher la manière dont se produit le phénomène et la part qui revient à la nature ou à l'ordre naturel. Que Dieu soulève le corps en agissant directement sur l'âme qui le vivifie, et par une attraction mystérieuse et souveraine ; qu'il mette en mouvement des fluides peu connus, inconnus même, qui ont une affinité étroite avec le système nerveux ; qu'il provoque un dégagement d'électroïde et qu'il agisse ainsi sur la gravitation pour l'augmenter ou la diminuer ; qu'il augmente ou diminue le poids du corps, ces questions sont loin d'avoir pour nous la même importance, et, d'ailleurs, elles diviseront longtemps encore les savants, dont les hypothèses risquées encombrant aujourd'hui toutes les avenues des sciences physiques.

Mais nous ne sommes pas obligés de croire que toujours des esprits bons ou mauvais, anges ou démons soutiennent en l'air, dans son vol préternaturel, ou le saint ou le possédé démoniaque. Il nous suffit de reconnaître le caractère préternaturel du phénomène, de l'attribuer selon les circonstances soit à Dieu, soit au démon, et nous gardons l'indépendance de nos appréciations sur la manière dont il se produit, sur la nature des forces qui sont en jeu.

Dans la pensée de sainte Thérèse, les forces physiques ne joueraient pas ici un rôle important, et ce n'est pas ainsi qu'il faudrait expliquer le phénomène de la lévitation. Elle ne voit que l'infinie puissance et l'infinie majesté de Dieu qui crée les mondes, les discipline, les ordonne, les sillonne de forces de toute sorte, et les précipite en des mouvements harmonieux dont il ne cesse jamais d'être le souverain. Dans son amour, il arrête ses yeux et ses complaisances sur une créature, il lui communique quelque chose de sa puissance et de sa souveraineté sur la matière et sur les forces naturelles; il semble l'associer un instant à son œuvre grandiose et lui faire entrevoir les privilèges qu'il réserve aux corps glorieux des élus.

Alors, cette âme, en possession de ces énergies divines, agit elle aussi sur la matière et sur les forces inférieures, elle saisit son corps, elle l'enlève au-dessus de terre, elle obéit à des lois supérieures qui dominent la loi contingente de la pesanteur, et, sans perdre conscience de son état, en pleine possession de ses facultés, elle va là-haut, en corps et en âme, vers l'inépuisable foyer de toute lumière et de toute beauté.

« Quand Dieu veut nous ne pouvons pas plus retenir notre corps que notre âme. Malgré nous, nous voyons que nous avons un maître et que de telles faveurs sont un pur don de sa main, et nullement le fruit de nos efforts, ce qui imprime dans l'âme une humilité profonde. Au commencement, je l'avoue, j'étais saisie d'une extrême frayeur. Et qui ne le serait en voyant ainsi son corps élevé de terre? Car, *quoique l'âme l'entraîne après elle*, avec un indicible plaisir quand il ne résiste point, *le sentiment ne se perd pas*; pour moi, du moins, *je le conservais de telle sorte que je pouvais voir que j'étais élevée de terre*. A la vue de cette majesté qui déploie

ainsi sa puissance, on demeure glacé d'effroi, les cheveux se dressent sur la tête et l'on se sent pénétré d'une très vive crainte d'offenser un Dieu si grand. Mais cette crainte est mêlée d'un très ardent amour, et cet amour redouble en voyant jusqu'à quel excès Dieu porte le sien à l'égard d'un ver de terre qui n'est que pourriture. Car, non content d'élever l'âme jusqu'à lui, il veut élever aussi ce corps mortel, ce vil limon, souillé par tant d'offenses. » (P. 201.)

VI

Suivez, maintenant, les effets de ce prodige dans l'âme qui vient d'en être le théâtre, quelle transformation ! quel accroissement de vie ! quels abaissements volontaires dans les grandeurs reçues ! quel amour dans le sacrifice ardent qui fait couler les larmes et le sang ! C'est le détachement de la terre, « si merveilleux que je n'ai pas de terme pour l'expliquer » ; c'est le dégoût de la vie, « dont le calice devient incomparablement plus amer » ; c'est le désir de Dieu si ardent, si profond, si impétueux que l'âme en ressent une douleur innarrable, elle se trouve dans un désert, « et elle n'aspire qu'à mourir dans cette solitude » ; c'est une connaissance exceptionnelle des souveraines grandeurs de Dieu « qui dépasse toutes nos conceptions » ; c'est le cruel besoin, dans cette inexprimable angoisse, d'exhaler sa plainte, car l'âme est « comme le supplicié qui, ayant déjà la corde au cou et se sentant mourir, cherche à reprendre haleine. »

Et, en même temps, c'est le besoin d'agir qui l'enflamme ; l'amour ne se plaît ni dans l'oisiveté, ni dans la contemplation stérile, il pousse à l'action, au déploiement courageux de l'activité jusqu'à l'héroïsme du sacrifice sanglant. C'est alors que l'âme, « loin de redouter les dangers des combats, les appelle... elle arbore au sommet de la plus haute tour de la forteresse dont elle a la défense la bannière de Dieu ; » elle ne recule pas devant les plus grands sacrifices, « on la voit prétendre à ce qu'il y a de plus héroïque ; » elle fuit les actions vulgaires, et se laisse accuser de folie ; elle voudrait éclairer

et sauver le monde, et alors « les persécutions tombent sur elle comme les gouttes d'une pluie d'orage. »

C'est par cette psychologie morale, par cette analyse patiente et très attentive du caractère et des vertus de ces grandes âmes que l'on arrive à comprendre la vraie signification des phénomènes merveilleux qui remplissent leur vie. Ici, tout est surnaturel : c'est la grâce qui transforme profondément les âmes, c'est Dieu qui est l'objet de toute leur activité, ce sont des vertus et des actes héroïques qui découlent des communications mystérieuses des prédestinés avec Dieu.

Qui donc oserait comparer ces âmes dont nous admirons l'équilibre, l'énergie mâle et victorieuse, la divine transcendance au-dessus des autres créatures, avec ces mallicureuses névropathies qui se traînent dans nos hôpitaux et que l'on donne en spectacle dans nos amphithéâtres ? Qui oserait rapprocher l'extase majestueuse des saints qu'une force divine élève ainsi au-dessus de la terre et les contorsions des hystéro-épileptiques, l'écume aux lèvres et les yeux convulsés ? Ne voyez-vous pas un outrage dans ce rapprochement qui est la négation de toute science, de toute morale et de toute philosophie ?

Que nous importe le sourire des ennemis du surnaturel ? Le goujat qui brise une statuette de Michel-Ange répond par un rire béat au cri d'indignation de l'artiste épris d'idéal, qui lui reproche son sacrilège !

Élie MÉRIC.

(*A suivre.*)

HYPNOTISME ET SUGGESTION ⁽¹⁾



I

Des considérations très succinctes précéderont et suivront nos neuf observations d'hystérie chez les enfants guéris, les uns par suggestion simple, émotive ou non, et les autres par suggestion hypnotique.

L'hystérie est une perturbation du dynamisme cérébro-spinal, dans laquelle se rencontrent et trouvent leur place toutes les manifestations troublées des fonctions cérébrales, isolées ou associées : perturbation dont nous ignorons l'essence, le changement matériel qui doit la précéder et en être l'origine.

Il n'y a pas de dénomination en pathologie comprenant autant de manifestations variées et si différentes en apparence : les convulsions cloniques, les contractures, hétérocynésies, amiosthésies, anesthésies, hypéresthésies, paresthésies, phobies, obsessions, idées fixes, monomanies d'Esquirol, amnésie, aboulie, etc.

Ces manifestations, on les observe également à tous les âges de la vie et dans les deux sexes ; mais elles sont plus fréquentes dans la jeunesse et le sexe féminin. Chez l'enfant nous n'avons pas observé cette différence dans le sexe.

On assigne certains caractères spéciaux à l'hystérie de l'enfance, caractères dont nous avons constaté l'existence dans la jeunesse. Ce sont des manifestations le plus fréquemment uniques de la sensibilité générale ou sensorielle ; du mouvement : paralysie ou contracture ; quelquefois associées : contracture douloureuse, et parfois affectives.

L'hystérie des enfants peut simuler des lésions organiques des centres nerveux, dit Mouratow, comme cela s'est produit dans le cas de notre Observation II.

Nous considérons comme le signe le plus éloquent dans le diagnostic de l'hystérie, l'absence de rapport entre les manifestations appréciables et la lésion d'un point quelconque du système nerveux, soit au moment de l'examen du malade, soit pendant le cours de la maladie.

(1) *Annales de Médecine et Chirurgie infantiles.*

L'influence de l'hérédité, quelquefois directe, comme dans l'Observation IV, est cependant plus fréquemment indirecte en ce qui concerne la dégénérescence, le rhumatisme, l'alcoolisme, la faiblesse constitutionnelle.

L'éducation a une influence considérable comme cause prédisposante et occasionnelle.

Nous avons observé dans tous les cas un fond d'anémie, un manque d'équilibre entre la nutrition, ou son milieu, le sang, et le système nerveux.

De même nous avons toujours constaté l'instabilité de l'attention et la fugacité de la pensée, en même temps que la sagacité intellectuelle, ainsi qu'une excitation des réflexes dans quelques cas, abolition des réflexes vésical et rectal (Obs. II), et très fréquemment absence du réflexe pharyngien.

Chez tous les hystériques il y a un fond de faiblesse cérébrale.

« Bien des accidents de l'hystérie sont d'ordre psychologique et sont dus aux pensées mêmes du malade, » disait Charcot. Or, non seulement il avait raison, mais encore nous croyons qu'on pourrait bien dire *presque tous les accidents*, et réserver le mot *presque* pour les phénomènes convulsifs.

Une émotion, dans bien des cas, est le point de départ des phénomènes hystériques, comme nous le verrons dans notre Observation VIII.

Le phénomène hystérique est très fréquemment transitoire; il paraît et disparaît sans cause appréciable. Néanmoins, dans notre Observ. II, il s'est maintenu sans variation aucune, pendant deux ans.

Pour ce qui concerne le traitement de l'hystérie, nous sommes bien forcés de reconnaître, à cause de son peu d'efficacité, la minime confiance qu'inspire le traitement classique. Il est bien pauvre, ce chapitre de la thérapeutique : toniques, hydrothérapie, antispasmodiques et modérateurs réflexes!

Le seul traitement vraiment curatif, c'est la suggestion et l'hypnotisme; les autres ne sont que des adjuvants.

L'action curative de l'hypnotisme et de la suggestion dans les cas que nous avons à esquisser ici, est un fait d'une vérité surprenante. Dans quelques-uns de ces cas, une seule séance a suffi pour obtenir la guérison. Nous nous sommes servi, dans ces cas, de la suggestion avec ou sans hypnotisme.

La suggestion avec hypnotisme est plus énergique que la suggestion seule : c'est pour cela qu'il est nécessaire, dans certains cas, de s'aider en même temps de l'émotion.

Les anesthésies, hypéresthésies, paralysies, contractures, etc., peuvent disparaître, disent les auteurs, à la suite d'une émotion ou d'un rêve.

Lorsque nous n'avons pas obtenu l'hypnose en deux ou trois séances, nous avons eu recours à la suggestion, presque toujours puissamment aidée de l'émotion. Nous avons obtenu ainsi de brillants résultats, sans avoir jamais eu à regretter aucune conséquence fâcheuse, ce qui est contraire à l'opinion de Mouratow, de Moscou, qui rejette tout moyen pouvant faire peur à l'enfant (1).

Les observations de guérison rapide par suggestion à l'état de veille démontrent l'inexactitude de la deuxième conclusion de la thèse de Faure (2), où il est dit : « La psychothérapie à l'état de veille, si elle n'est pas toujours infidèle, ne peut donner de résultats qu'à la longue, et, pendant ce temps, la maladie ne cesse de progresser. »

Quelques auteurs refusent à la suggestion tout pouvoir contre les obsessions qui ne sont pas d'origine hystérique. Réflexion faite, on comprend facilement que même si cela était vrai, ce ne serait qu'une distinction plutôt théorique que pratique, car en effet, dans combien peu de cas on pourra établir cette distinction ! Sans compter qu'il sera très difficile de distinguer entre l'obsession et l'idée fixe hystériques, et celles qui ne le sont pas.

On lit dans P. Janet (3) : « Le plus souvent l'aboulie s'accompagne de mouvements automatiques nombreux, de grande suggestibilité, d'idées fixes et d'impulsion. » Cela même a été observé par nous, mais dans les cas où il n'y avait rien de la folie du doute (Observ. IX).

Cette distinction est si difficile à faire parce que, dans les deux cas, il ne s'agit que d'un changement ou trouble dans le dynamisme cérébral. S'il y a lésion, s'il y a cette maladresse fonctionnelle, cet engourdissement de l'écorce cérébrale (régions supérieures d'association, circonvolutions frontales), comme dans l'aboulie, d'après Janet, elle est si légère, si superficielle, si transitoire et si facilement déplacée sous l'influence de la psychothérapie, qu'il serait difficile d'obtenir ces résultats par d'autres moyens n'appartenant pas à cette thérapeutique.

Dans les psychopathies non hystériques, il est clair que la dégénérescence est évidente. Les lésions de l'écorce cérébrale sont plus

(1) *Wratch*, n° 14.

(2) *La thérapeutique des obsessions*. Avril 1898. Paris.

(3) *Névroses et idées fixes*, I, 1898.

nettes, bien qu'on ne les trouve pas toujours à la nécropsie; de là il suit qu'il est plus difficile d'obtenir par les mêmes moyens, et dans un délai même plus long, la guérison... quand on l'obtient.

Plusieurs observations publiées par Faure sur des obsédés considérés comme non hystériques, et guéris par la psychothérapie hypnotique, la seule qu'il admette, démontrent combien cette négation est gratuite. La même opinion est soutenue par P. Janet quand il dit : « Il y a une chose certaine, c'est que les abouliques sont aussi suggestionnables que les hystériques ». En échange, Paulhan signale, — à tort, croyons-nous, — comme caractère distinctif entre l'hystérie et la folie du doute, la suggestibilité dans le premier des cas et son absence dans le deuxième.

Il est donc certain que l'hystérie guérit par la suggestion, et que non seulement on guérit les phénomènes hystériques, mais encore la maladie même qui les a fait naître.

Nous croyons que des guérisons datant de neuf, onze et vingt ans, sans réapparition de phénomènes hystériques, nous permettent cette assertion (Observ. II et V; Observ. I; Observ. III).

De même il est certain que la suggestion hypnotique est plus active que la suggestion simple; la première, suivant Mouratow, serait presque inutile chez les enfants, parce que « leurs attaques d'hystérie cèdent à d'autres moyens psychiques moins dangereux ». Nous trouvons que ce dernier mot est très exagéré, car nous croyons qu'il n'y a aucun danger dans l'application de l'hypnose aux enfants, et que c'est à elle que l'on doit recourir lorsque la suggestion à l'état de veille ne donne pas de résultat.

En ce qui concerne le recours à l'isolement comme moyen général de traitement de l'hystérie conseillé par presque tous les auteurs et neurologistes, nous trouvons que nous ne devons le recommander que lorsque nous serons convaincu de l'inutilité des autres moyens psychothérapiques, ou s'il y a tendance à transformation des manifestations hystériques en phénomènes dégénératifs avec impulsions agressives; autrement nous courons le risque de ne pas être écoutés, au détriment de notre art, car nous n'aurions fait qu'augmenter les angoisses et la douleur de la famille, alors qu'il nous aurait été plus facile d'obtenir la guérison plus ou moins rapidement par l'isolement.

D'autre part l'isolement n'est pas toujours un moyen inoffensif, ni toujours curatif; c'est une arme à deux tranchants qui peut devenir dangereuse dans certains cas. A ce sujet, Faure s'exprime ainsi : « L'isolement ou le transfert de l'hystérique ou de l'obsédé dans une

maison de santé a causé de graves accidents. Chez beaucoup d'entre eux qui ne gênaient pas leur famille et dont l'obsession était intermittente, cette obsession devint continue, ou les malades devinrent fous. »

Entre les deux procédés d'isolement, soit dans un hôtel ou maison préparée *ad hoc* pour recevoir seul le malade, soit la maison de santé, il est clair que si la fortune du malade le permet, nous donnerons la préférence au premier, mais encore une fois seulement comme dernière ressource, car le malade doit éprouver une forte secousse dans son cerveau, son état moral ou son affectivité, en se voyant au milieu de serviteurs inconnus, et l'on ne sait jusqu'à quel point cette secousse peut être dangereuse.

Pourquoi y a-t-il certains cas d'hystérie semblables à ceux que nous avons signalés, dans lesquels nous n'avons pu obtenir ni l'hypnose, ni la suggestion simple? Un jour viendra peut-être où l'on pourra répondre à cette question d'une façon satisfaisante, ainsi que déterminer ou mesurer d'avance le degré de suggestibilité et de susceptibilité hypnotique de chaque individu en particulier.

II

OBSERVATION I.

Jeune fille âgée de 17 ans. En 1872, pendant la convalescence d'une fièvre typhoïde, ses idées sont tellement bouleversées, qu'elle est déclarée folle. Les médecins de la famille donnent le conseil de la faire entrer dans un asile d'aliénés.

Tels furent les renseignements qui nous furent donnés, en voyant cette jeune fille pour la première fois, dans une pension de famille à Valladolid, en 1873, lorsque nous faisons nos études dans la Faculté de cette ville.

Fille de parents sains et sans antécédents névropathiques d'aucun genre, elle avait trois frères sains et robustes.

Nous demandons à voir la malade, notre curiosité étant éveillée par l'étrangeté des aberrations intellectuelles et sensitives qu'elle éprouvait, dans le but d'essayer la psychothérapie que l'on appelait alors « l'influence du traitement moral », mais non sans avoir fait prévenir la malade par ses frères de l'arrivée d'un célèbre médecin russe renommé pour faire de véritables miracles.

On nous raconte que, sous l'influence de ses fausses convictions

vésaniques, elle reste couchée dans le coin le plus obscur de la chambre la plus reculée de la maison; pleurant sans cesse parce qu'on ne veut pas la faire enterrer, elle qui se croit morte depuis longtemps. Elle ne mangerait ni ne boirait si on ne lui portait la cuiller et le verre à la bouche. Elle-même accuse des anesthésies transitoires tantôt sur un point, tantôt sur un autre de la peau qu'elle signale comme preuve qu'elle est bien un cadavre.

Dans notre première visite, acceptée avec difficulté par la malade, nous avons constaté, en même temps que de la pâleur et un amaigrissement exagéré, un regard curieux et méfiant, et l'instabilité de la pensée.

Il serait trop long et fastidieux de faire ici la relation de nos diverses entrevues, jusqu'au moment où nous avons pu être assez maître d'elle, des péripéties de la lutte soutenue pour amener dans son esprit affaibli la conviction qu'elle était vivante, et qu'elle pouvait par conséquent guérir, car elle répondait toujours que Dieu seul pouvait ressusciter les morts; impossible de dire la constance et la persévérance qui furent nécessaires pour vaincre cette obsession ou idée fixe qui la dominait malgré elle (car, comme dit Faure, « cette idée est parasite, automatique, discordante et irrésistible »), ainsi que de donner une idée de la persévérance qui fut nécessaire pour éveiller son attention affaiblie comme toutes les autres fonctions de son cerveau, et enfin la patience que nous dûmes employer pour dissiper ses hallucinations.

Une de ces hallucinations, cependant, est si remarquable que nous tenons à la mentionner : un jour, étant déjà en traitement, elle se présente à nous épouvantée, nous montrant son doigt dans lequel, disait-elle, s'était accumulé tout ce qu'elle avait ingéré depuis la veille, et elle s'efforçait de nous faire voir l'énorme augmentation de volume de ses deux dernières phalanges qu'elle croyait ne pouvoir entourer de son autre main.

Nous ne cherchâmes pas même à raisonner la malade pour lui démontrer l'inanité de son jugement; c'eût été inutile, son jugement se concentrait autour de ses idées fixes, de ses obsessions et de ses hallucinations; il était bien plus prudent, pour le but que nous nous proposons, d'accepter ses convictions et de lui suggérer la guérison. En conséquence, nous lui donnâmes notre plus parfait assentiment, et de l'air le plus profondément convaincu, nous lui suggérâmes l'idée de ce que bientôt son mal allait disparaître de son doigt pour retourner à son estomac, et que plus jamais ce fait ne se reproduirait; dans ce but, nous prescrivîmes un médicament quel-

conque et nous fîmes un léger pansement sur la grosseur imaginaire du doigt. En effet, quelques heures après, la malade vint nous montrer son doigt guéri. Cette hallucination ne se reproduisit plus jamais.

Depuis qu'elle est tombée malade, la jeune fille a une amnésie complète du passé.

Je prescrivis ensuite un traitement tonique, mais en lui assurant formellement que ces remèdes étaient destinés à guérir sa maladie, « votre terrible maladie », lui dis-je, « qui vous a conduite à une telle extrémité, qu'on confondrait votre corps avec celui d'une morte ». Au bout de trois mois, nous avons enfin réussi à lui faire croire qu'elle est parfaitement guérie; en sorte que sa volonté acquiert de l'énergie: que les hallucinations disparaissent ainsi que les phobies et les anesthésies; qu'elle se met à table avec la famille, mange, dort et mène la vie de tout le monde, s'habille avec la coquetterie propre à son âge et à son sexe et va à la promenade. La guérison est patente.

Ayant eu à nous absenter de Valladolid peu de temps après, nous n'eûmes de nouvelles de cette jeune fille que huit ans plus tard, au moment où, de passage dans cette ville, et désireux d'avoir de ses nouvelles, nous nous rendîmes auprès de sa famille. La jeune personne était saine et robuste, et nous remercia chaleureusement en disant : « Je sais que j'étais folle et que vous m'avez guérie, je vous dois la vie, et me souviendrai toujours de vous avec reconnaissance. » La famille nous a affirmé que pendant tout ce temps il ne s'était pas reproduit le moindre trouble.

Ce cas remarquable d'hystérie de l'idéation (il n'y eut jamais la moindre convulsion ou contracture) a-t-il été consécutif à l'infection éberthienne, agissant sur l'écorce cérébrale?... a-t-il été dû à un de ces rêves si fréquents pendant le cours de la fièvre typhoïde et que les convalescents prennent pour des réalités?... le rêve, cette idée fixe subconsciente, resta-t-il maître de son âme?

Il est un fait certain que cette hystérie a été guérie par suggestion à l'état de veille, c'est-à-dire sans somnambulisme, dont je n'avais pas connaissance jusqu'alors; que notre volonté s'est imposée à la sienne, dominant peu à peu les troubles de ses cellules grises, annulant les idées fixes, et reconstituant la personnalité presque effacée de ce cerveau, jouet de sa faiblesse et de ses souvenirs incohérents.

OBSERVATION II.

Jeune fille de dix-huit ans. On ignore ses antécédents, car elle est enfant trouvée. Bon développement et bonne constitution. Anémie légère. (Élève du pensionnat de la Paz. Enfants trouvés.)

Nous la trouvons dans le service médical de l'établissement, en 1885, époque à laquelle nous sommes chargé de ce service, atteinte d'une paraplégie complète avec paralysie des sphincters.

Croyant à une lésion médullaire, je soumetts aux cautérisations les régions lombaire et sacrée, puisque le réflexe vésical et rectal aboli a son siège sur le *conus medullaris*, et je lui donne en même temps à l'intérieur des iodures à doses croissantes, sans aucun résultat. Elle a des ulcères par décubitus.

Elle resta soumise au même traitement pendant deux ans; j'étais très surpris de ne pas voir empirer son état général, et la lésion médullaire supposée ne pas dépasser les cordons antérieurs. Point d'anesthésie ni de troubles trophiques dans les membres paralysés.

Il n'y eut jamais de convulsions, contracture, anesthésie ou hyperesthésie. Le champ visuel n'a pas été mesuré.

Ayant fait part de ma surprise à un de mes confrères de Paris, qui justement visitait l'établissement, et dont le nom m'échappe à regret, il me dit, après avoir examiné le cas : « C'est peut-être une paralysie hystérique.

— Je ne le crois pas, lui répondis-je, car je ne pouvais pas supposer alors qu'une paralysie d'origine hystérique pût persister sans aucune interruption pendant deux ans.

— Voulez-vous que j'essaie l'hypnotisme?

— Avec plaisir, je vous y autorise, » répondis-je avec un sourire d'incrédulité.

Quel ne fut pas notre étonnement, lorsque, bientôt endormie simplement par la suggestion et la pression sur le sommet de la tête, elle répond à notre question qu'elle dort; on lui donne l'ordre de se lever, de faire le tour de la salle, et de retourner se coucher, et elle exécute exactement cet ordre! De retour au lit, et réveillée, on lui ordonne de lever la jambe; elle ne le peut pas : la paralysie s'était reproduite.

Dans une séance de somnambulisme provoqué, nous lui suggérons que quand elle sera réveillée et que nous lui donnerons l'ordre de se lever, elle le fera et que la paralysie ne se reproduira plus jamais. Effectivement, il en fut ainsi, et cette jeune fille

n'a plus souffert depuis du moindre accident; elle va, vient, marche, court, mange et dort comme si elle n'avait jamais subi le moindre trouble dans ses fonctions. Les sphincters, auxquels nous n'avions fait aucune allusion pendant la suggestion, récupérèrent leurs fonctions en même temps que les extrémités.

OBSERVATION III.

Jeune fille de vingt ans. Enfant trouvée. Elle est envoyée comme tuberculeuse à l'établissement de la Paz par un couvent d'Estramadura où elle était entrée comme novice. A notre inspection elle présente un amaigrissement très grand, semblable à de l'atrophie musculaire progressive, poussée à l'extrême; pâleur accentuée de la peau et des muqueuses et une dyspnée telle que nous n'en avons jamais vue de pareille; les mouvements respiratoires étaient *incomptables*: à grand'peine nous arrivons à compter 160 par minute, et cette extraordinaire dypnée était sans interruption, sans intermitence.

On n'a pas pu nous dire si en dormant elle disparaissait.

L'examen des organes thoraciques ne nous révélait rien.

Nous en concluons qu'il s'agit d'une polypnée hystérique, d'un spasme respiratoire, d'un véritable tic hystérique, lesquels sont très variés sous le rapport de leur rythme et de leur fréquence.

Nous pressons sur le sommet de sa tête, et lui ordonnons de s'endormir: à la troisième injonction et en moins de deux minutes, elle s'endort. Nous lui donnons l'ordre de respirer lentement: « Plus lentement... encore plus... » et nous comptons vingt mouvements respiratoires par minute. — « Plus doucement encore », et elle respire seulement dix-huit fois par minute.

Nous cherchons à voir s'il était possible de faire diminuer les mouvements respiratoires normaux; nous lui ordonnons de nouveau de respirer plus lentement, et nous comptons plusieurs fois seize respirations par minute.

Nous ordonnons à la malade de ne plus recommencer à respirer plus fréquemment qu'à l'état normal, de dormir pendant deux heures, et, passé ce temps, de se réveiller, demander ses vêtements et s'habiller.

D'après les renseignements fournis par la Sœur de Charité, elle exécuta avec exactitude tous les ordres donnés, et au moment de notre visite du lendemain, nous la trouvons respirant dix-huit fois par minute et mangeant avec appétit.

Deux mois plus tard, bien nourrie, grasse, fraîche, elle rentre de nouveau au couvent où elle continue à bien se porter; il y a onze ans de cela.

Le docteur Sokolowski, de Kiew, relate (1897) un cas de polypnée chez un enfant de trois ans. Il parvint à compter 118 mouvements respiratoires par minute. Il crut avoir affaire à une lésion de l'écorce cérébrale, consécutive à la scarlatine, ayant comme siège un des centres respiratoires décrits par Christiani, Münch, Bertherew et Ostankow.

Si ce trouble respiratoire était la conséquence d'une lésion, on ne comprendrait pas comment il a pu disparaître si rapidement dans notre cas, c'est-à-dire par hypnose et suggestion.

OBSERVATION IV (1).

Fillette de huit ans (Villar de Cañas, Cuença), bien constituée et bien développée, a des antécédents névropathiques paternels : sa grand'mère paternelle est morte folle. Cette fillette a été atteinte, dans son village, d'une plaie contuse sur la jambe; guérie en huit jours de la plaie, mais elle ne peut se tenir debout. Elle souffre d'une fausse paraplégie. Depuis deux mois, elle est incapable de marcher; elle ne peut être qu'assise ou couchée. Dans cet état on la mène à Madrid.

Soumise à notre examen, nous la trouvons bien constituée, développée; anémie légère. Regard inquiet, intelligence vive. Troubles vaso-moteurs fugaces et fréquents au visage.

Rien d'anormal dans la colonne vertébrale, ni dans la moelle, ni dans les extrémités. Il n'y a pas et il n'y a jamais eu de paralysie des sphincters, contrairement à ce qui existait dans le cas de notre Observation II.

Mise debout, soutenue par nous, elle tombe verticalement, dès que nous cessons de la soutenir, en pliant les extrémités (astasia).

En décubitus dorsal nous l'invitons à plier les jambes l'une après l'autre, et elle obéit; elle se maintient parfaitement à genoux.

La cause de cette fausse paralysie, datant de plus de deux mois, était une idée fixe; son mécanisme a dû être le suivant : le coup reçu par la fillette provoqua une douleur plus ou moins vive qui la fit tomber à terre, d'où elle fut relevée en larmes; l'idée de la douleur fit naître celle de l'impossibilité de marcher, qui se maintint chez elle automatique, dominante et maîtresse, comme le sont toujours

(1) Cette observation a été publiée sous le titre de *Cas rare de monomanie chez une petite fille*, dans les *Archives de chir. et de méd. des enfants*, 1885.

les idées fixes. Était-elle de nature hystérique? Nous le croyons ainsi quoique nous n'ayons trouvé aucun stigmat de l'hystérie; la fillette, aujourd'hui femme mariée, n'a eu aucun nouveau phénomène hystérique.

L'image motrice s'effaça de son esprit, ou bien la circonvolution motrice qui gardait cette image s'altéra.

Nous essayons en vain la psychothérapie hypnotique; une émotion avait produit la paralysie; il faut essayer de la guérir en provoquant une émotion.

Pour cela je mis à profit les troubles vaso-moteurs dont cette fillette était atteinte et qui révélaient une grande impressionnabilité.

Feignant de ne pas nous occuper de sa présence, nous disons d'un air moqueur à la famille : « C'est un grand malheur et une honte! A huit ans, il faut apprendre à cette fillette à marcher comme à un baby! Comment! elle a oublié de marcher pendant le temps qu'elle a passé au lit pour guérir sa jambe! Quelle honte!... Recommencer à apprendre à marcher à son âge, et encore le lui apprendre comme à un enfant âgé d'un an!... Ayez patience, Madame ». Et nous sortons de la pièce; puis nous quittons la maison après avoir rassuré la famille.

Peu après, on nous fait savoir qu'aussitôt notre départ de la maison, la fillette éclata en violents sanglots, et s'était écriée, rouge de colère : « On dit que j'ai oublié de marcher... qu'il faut me l'apprendre!... Ce n'est pas vrai!... Pour que ce Monsieur voie que je n'ai pas oublié de marcher!... regardez comme je marche! Vous voyez qu'on n'a pas besoin de me l'apprendre! » Et en même temps elle parcourait la pièce, rapidement et en pleurant, d'une extrémité à l'autre. L'abasia était guérie.

(A suivre.)

D^r G. ALVAREZ,

*Médecin en chef de la maison des enfants trouvés de Madrid.
Membre de l'Académie royale de médecine.*



NOTE : Nous reproduirons dans le prochain numéro la *Lettre encyclique de la Sainte Inquisition romaine et universelle à tous les évêques, contre les abus du magnétisme*.

Ce document magistral où les droits de la science sont réservés avec une haute sagesse, nous apprend ce qu'il faut penser du magnétisme et de l'hypnotisme : ces deux mots expriment le même phénomène. Le Saint-Office ne condamne pas le magnétisme, en lui-même, il en condamne les abus.

E. M.

LE DÉMONIAQUE

DANS LA VIE DES SAINTS

(Suite et fin)



XI. — AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Au dix-huitième siècle, nous retrouvons les mêmes phénomènes diaboliques que nous avons signalés dans les siècles précédents. Pendant que le diable essaie de se faire nier par le philosophisme à la mode et par l'incrédulité régnante, il s'agit avec les mêmes fureurs contre les saints et les élus de Dieu.

J'ai raconté comment il avait essayé de troubler l'agonie de saint Martin, de saint Odilon, du pape Etienne IX. Voici l'assaut épouvantable qu'il livra à saint François de Girolamo, quelques instants avant sa précieuse mort survenue en l'an 1716.

« Le démon, dit le continuateur du P. Giry, fit un dernier effort pour arracher au moment décisif la victoire des mains de celui qui l'avait terrassé si souvent. Dieu le permit pour ajouter à la honte du malin esprit et à la gloire du Bienheureux. Dans la rigueur de la lutte, on vit toute sa personne s'agiter violemment; poussant un cri, il appelait au secours Notre-Seigneur, Notre-Dame et tous les saints; il répondit à ceux qui lui demandaient la cause de cette horrible convulsion : *Je combats, je combats! Au nom de Dieu, priez pour moi que je ne succombe pas!* Puis, comme s'il repoussait son ennemi, il disait : *Non, jamais! Retire-toi! Je n'ai rien à démêler avec toi!* Son visage enfin reprit sa sérénité, et il répéta avec douceur : *C'est bien, c'est bien!* Et aussitôt il se mit à chanter le *Magnificat* et le *Te Deum*, comme pour remercier Dieu de la victoire (1). »

Il ne paraît pas douteux que cette violente agitation du serviteur de Dieu ait été provoquée par une apparition visible de l'esprit infernal; car le saint lui parle comme à une personne présente. Mais voici des faits sur lesquels il n'y a pas d'équivoque possible; car il

(1) Supplément à la *Vie des Saints*, du P. Giry, 4^e volume, 22 mai.

s'agit de coups et de mauvais traitements, dont le bruit a été surpris et entendu par des témoins nombreux.

Le continuateur du P. Giry raconte ce qui suit du R. P. Jérôme d'Estienne, mort en Provence l'an 1712 en odeur de sainteté, religieux de l'Ordre des Minimes, que nous avons mentionné plus haut.

« Les démons ont exercé sur son corps la plus cruelle tyrannie. Il passait quelquefois les nuits entières à combattre, par l'oraison et la patience, contre les puissances infernales. Des témoins, qui avaient ouï les coups qu'il avait reçus, lui demandèrent un jour ce qui s'était passé dans sa chambre. « Je crois, répondit-il, que tous les démons de l'enfer sont venus me visiter cette nuit... » — D'autres témoins l'ont entendu s'écrier, dans ces combats nocturnes, en s'adressant aux démons : « Si mon Dieu vous le permet, frappez, déchargez sur moi votre colère, meurtrissez tous mes membres, brisez mes os, répandez mon sang... Oui, si c'est par son ordre, ne m'épargnez pas (1). »

Mêmes sévices, d'après le recueil biographique des vies des saints du *Pèlerin* (2), contre sainte Véronique Giuliani, religieuse capucine, qui mourut l'an 1727. Mais le démon ne se contente pas de la battre, avec une rouerie infernale il essaie de la discréditer dans l'esprit de ses compagnes en prenant sa ressemblance, comme il avait fait pour sainte Marie-Madeleine de Pazzi.

« Le démon, dit sa biographie, s'efforça de la perdre dans l'estime de ses sœurs, et de la faire passer pour une hypocrite. Il prenait sa figure et se faisait voir mangeant à la dérobée et hors des heures prescrites, tantôt au réfectoire, tantôt à la cuisine ou à la dépense. C'était justement l'époque où Véronique avait obtenu de jeûner pendant trois ans. Qu'on juge de l'étonnement des religieuses, témoins de ces infractions à la règle ! Un jour, l'une d'elles, croyant apercevoir Véronique qui mangeait en cachette, courut au chœur pour avertir la Supérieure. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver aussi la véritable sœur Véronique vaquant à la prière ! Ainsi fut découverte la supercherie de Satan. »

Plus violentes encore et non moins insidieuses furent les attaques de l'esprit mauvais dirigées contre la vénérable Claire-Isabelle Fornari, clarisse du couvent de Todi, morte en odeur de sainteté l'an 1744.

« Furieux des nombreuses conversions qu'elle opérait, l'ennemi

(1) Même supplément, 30 mai.

(2) Vies des Saints du *Pèlerin*, n° 605.

de tout bien essaya premièrement de la jeter dans le découragement et le désespoir. Tentations, angoisses intérieures, violences extérieures, tout fut employé par lui pour vaincre cette humble vierge. Cette lutte dura plusieurs années. Les démons accablaient de coups la servante de Dieu et la précipitaient parfois du haut des escaliers du monastère : mais la sainte fille se relevait sans avoir éprouvé aucun mal. D'autres fois, ils lui apparaissaient sous des formes effrayantes ; ou même, se transformant en anges de lumière, ou prenant les traits de ses directeurs, ils cherchaient à lui persuader des doctrines contraires à la foi. L'enfer semblait avoir reçu tout pouvoir de la faire souffrir, excepté celui de la tenter à l'endroit de la chasteté. Toutes ces luttes et ces combats ne servirent qu'à faire éclater davantage la puissance de la grâce divine, et le démon dut se retirer couvert de honte et de confusion. Ne pouvant ébranler sa foi et sa confiance en Dieu, les anges maudits essayèrent de la perdre dans l'esprit de ses supérieurs : l'évêque reçut plus d'une fois des lettres remplies de calomnies à son adresse, et les démons furent obligés d'avouer qu'ils en étaient les auteurs (1). »

Le dix-huitième siècle est rempli par les travaux et la sainteté du célèbre docteur de l'Eglise, saint Alphonse de Liguori. Nous n'avons pas trouvé dans les abrégés de sa vie qu'il ait eu des apparitions physiques du diable. En revanche, son fameux disciple, d'une si merveilleuse innocence et d'une si extraordinaire sainteté, le bienheureux Gérard Majella, eut beaucoup de luttes à soutenir contre l'esprit mauvais, comme en témoignent les actes de son procès de béatification.

« Outre la messe quotidienne, et la visite au Saint-Sacrement, le bienheureux passait souvent la nuit devant le tabernacle dans la cathédrale de Muro sa ville natale, dont le sacristain qui était son parent lui remettait la clé. Là il prenait de rudes disciplines, et il déplorait l'ingratitude des hommes envers Dieu. Il eut beaucoup à souffrir de la part du démon durant ces veilles nocturnes ; l'esprit du mal se présenta plusieurs fois à lui sous la forme d'un chien, et renversa un des gros anges de bois qui étaient aux coins de l'autel pour écraser notre pieux Gérard. Ces faits, déclare un témoin qui dépose au procès de béatification, m'ont été rapportés soit par les chanoines de Muro, soit par le sacristain de la cathédrale (2). »

On lira avec plaisir le récit d'une aventure des plus pittoresques

(1) Vie des Saints du *Pèlerin*, n° 724.

(2) *Analecta Juris Pontificii*, vii^e série, 4^e volume, 1^{re} partie, col. 1045.

arrivée au même serviteur de Dieu, et consignée également dans son procès de béatification. Le voici tel qu'il a été recueilli, parmi les dépositions de vingt témoins assermentés, de la bouche d'un membre de la famille Capucci qui, dans la circonstance, donna l'hospitalité au bienheureux.

« Gérard, venant de Melfi à Lacédonia, arriva à dix heures du soir et vint frapper à la porte de notre maison où tout le monde était déjà couché. Le vieux Costantino lui dit : « Comment peux-tu voyager par un temps aussi affreux ? Les diables eux-mêmes ne se risqueraient pas dehors. — Et pourtant, répondit Gérard, c'est un diable qui, sans le vouloir, m'a conduit sain et sauf chez toi. » On courut ouvrir la porte, le cheval fut mis à l'écurie, et l'on alluma un grand feu. La journée avait été la plus épouvantablement pluvieuse qu'on eût vu depuis longtemps : la neige et le brouillard avaient empêché tout le monde de voyager ; l'Ofanto était sorti de son lit, et formait un infranchissable torrent. Le vieux Costantino ne pouvait s'expliquer que Gérard eût pu se sauver dans l'obscurité de la nuit, et parmi la violence de la tempête, et il le pressait de raconter son voyage ; le serviteur de Dieu hésitait. Costantino ayant dit qu'il voulait le savoir par obéissance, Gérard raconta qu'il était parti malgré l'évêque de Melfi et le mauvais temps, parce que son supérieur lui avait dit de ne pas différer davantage ; qu'il s'était perdu en route à cause de la neige et du brouillard ; qu'à la nuit il s'était trouvé dans des broussailles au bord de l'Ofanto ; que là un démon lui était apparu, avec menace de le tuer ; mais que, recourant au nom auguste de la Très Sainte Trinité, il lui avait commandé de prendre la bride de son cheval, et de le conduire à Lacédonia par la voie la plus sûre. Et voilà comment il se trouvait sain et sauf dans la maison Capucci (1). »

Plus étrange encore est le fait suivant tiré des actes de béatification d'un contemporain du bienheureux Gérard, le bienheureux Félix de Nicosie, capucin, qui mourut l'an 1787, et que Léon XIII vient de placer sur les autels. Cinq témoins oculaires, tous très dignes de foi, en ont déposé avec serments. La longueur du récit me contraint de l'abréger (2).

Carmelo Faleo était un opulent propriétaire des environs de Nicosie. Une violente épidémie se déclara dans une de ses bergeries située dans la haute montagne. Il demanda un père capucin pour donner

(1) *Analecta Juris Pontificii*. Loco citato, col. 1058.

(2) *Vie du bienheureux Félix de Nicosie*, par le P. Henri de Grèges, capucin.

une bénédiction préservatrice à son bétail. Le père arriva suivi de frère Félix et se rendit sur les lieux. Or, parmi les bergers, on avait reçu récemment un jeune étranger qui se faisait nommer Agostino, qui était d'une force extraordinaire, mais d'allures suspectes en fait de religion. La bénédiction donnée, maître Faleo voulut servir une collation aux deux religieux : frère Félix demanda à ce que les bergers y prissent part ; sa requête fut accueillie avec empressement, et bientôt tous se trouvèrent réunis autour des pères, sauf toutefois le mystérieux Agostino. On le chercha de tous côtés, il s'était caché ; on le découvrit enfin, mais il refusa de quitter sa cachette. Informé de cette résistance, le bienheureux Félix s'écria : « Eh bien, moi, je vous dis que Dieu va le contraindre à venir et à dire ce qu'il est ! » Alors il se passa une scène extraordinaire. Se transportant près d'Agostino, le serviteur de Dieu lui jette l'extrémité de la corde, qui sert de ceinture aux capucins, sur les épaules, et l'y maintenant, lui dit d'un ton solennel : « Au nom de Dieu, suis-moi ! » L'autre suit, comme s'il eût été attaché ; mais il marchait sur ses pieds et sur ses mains à la façon des bêtes, et il faisait, pour résister à la force spirituelle qui l'entraînait, les mêmes contorsions que fait un animal furieux que l'on a attaché par le cou et qu'on emmène malgré lui. Arrivé au lieu où les bergers étaient réunis, le bienheureux Félix, tenant toujours sa corde sur les épaules d'Agostino, lui crie : « Au nom de Jésus-Christ et de Marie, sa mère, je te commande de dire qui tu es, et pourquoi tu es venu dans cette bergerie. » Les traits du malheureux se contractent d'une façon hideuse ; il écume, il rugit comme une bête féroce ; et finalement il déclare qu'il est un démon sorti de l'enfer, qu'il est venu dans la bergerie pour faire au troupeau tout le mal possible, et surtout pour perdre les bergers en les détournant de la prière et en les rendant progressivement vicieux. « Au nom de Jésus-Christ, reprit le bienheureux, je t'ordonne, démon maudit, de rentrer en enfer, sans nuire à aucune créature ! » Le démon démasqué ne pouvait se soustraire à cette objurgation ; mais, comme autrefois les esprits infernaux chassés du corps des hommes demandèrent à Notre-Seigneur permission de passer dans une bande de pourceaux, il demanda qu'il lui fût permis d'entrer, pour en faire sa proie, dans le corps d'un animal quelconque. Sur la sollicitation des assistants, le bienheureux Félix le lui permit. On vit alors comme un éclair, un hurlement prolongé retentit, la forme humaine du prétendu Agostino s'évanouit, et le démon sauta dans les membres d'un petit veau qui se trouvait à l'attache près de la porte ; et en un instant, du pauvre animal il ne resta que quelques

ossements calcinés. Ce fait si extraordinaire fut, je le répète, attesté sous la foi du serment, lors des premiers procès de béatification du serviteur de Dieu, par cinq témoins oculaires.

Il y aurait une étude spéciale à faire sur ce phénomène du démon se mêlant sous forme humaine à la vie courante. Qu'il suffise de rappeler ici un trait de la vie de saint Gilduin, chanoine en Bretagne au onzième siècle, consigné dans la *Mystique* de M. l'abbé Ribet : un démon sous forme humaine se met au service d'un batelier pour le perdre temporellement et éternellement, le saint le découvre et le met en fuite comme fit le bienheureux Félix pour le soi-disant Agostino.

XII. — LA VÉNÉRABLE ANNA-MARIA TAÏGI.

LE SAINT HOMME DE TOURS.

Notre Saint-Père le pape Léon XIII, qui n'est certes pas un petit esprit, ni un ignorant, ni un crédule, a décrété que tous les prêtres, en terminant la sainte messe, adresseraient du pied de l'autel une prière au glorieux saint Michel archange, pour lui demander qu'il replonge en enfer les esprits de malice qui parcourent le monde pour perdre les âmes. En un mot, l'illustre Pontife tient pour avéré qu'il y a de nos jours un déchaînement insolite de démons. Et ils ont manœuvré avec une habileté si raffinée, qu'ils réussissent à faire nier jusqu'à leur existence, alors qu'ils sont partout, qu'ils bouleversent tout, et qu'ils entraînent dans la perdition un nombre incalculable d'âmes. Telle est la situation présente.

Le diable commence par aveugler ceux dont il poursuit la perte ; il n'arrive à ses fins qu'en se cachant ; le comble de son astuce est de provoquer la mise en doute, la négation de l'enfer. Mais les hommes de Dieu, les saints lui ôtent son masque ; il est contraint de se montrer à leurs yeux dans toute sa laideur abjecte, dans toute la brutalité de sa haine contre l'humanité et surtout contre l'humanité rachetée.

C'est ce que nous avons remarqué dans les siècles précédents, c'est ce que nous allons remarquer au dix-neuvième siècle. Prenons quelques exemples.

Au commencement du siècle vivait à Rome une admirable femme, qu'on peut appeler une nouvelle Françoise Romaine, la vénérable Anna-Maria Taïgi. Ce n'était pas une religieuse d'une vie retirée et contemplative ; c'était une bonne mère de famille, vaquant aux soins

du ménage parmi de nombreux enfants. Elle jouissait de la continue vision d'un soleil mystérieux, orné de caractéristiques emblèmes, dans lequel elle voyait se produire les événements les plus cachés, se manifester le secret des âmes, et même se peindre l'avenir. Les plus signalés personnages fréquentaient son humble logis; et les cardinaux s'y rencontraient avec des généraux et des diplomates. Elle mourut en odeur de sainteté; son procès de canonisation est ouvert, c'est une merveille d'information : voici quelques extraits relatifs aux luttes de la servante de Dieu avec le diable (1).

Écoutons le cardinal Pédicini, qui la fréquentait beaucoup. — « L'ennemi de tout bien, voyant qu'il ne gagnait rien par les assauts contre la foi, prit bien souvent la forme d'un vénérable religieux, afin d'exhorter Anna-Maria à abandonner son genre de vie... Comment compter les assauts des esprits infernaux qui la tentaient sous les formes les plus séduisantes et par les suggestions les plus humiliantes? Elle leur opposait le bouclier de la patience et de la prière. Les démons, se voyant déçus, se tournaient contre son corps, tantôt en la saisissant au cou, tantôt en l'accablant par des coups douloureux et épouvantables. »

Écoutons son confesseur le P. Philippe Louis de Saint-Nicolas, carme du couvent de la Victoire, qui prêta serment à chaque déposition, et apposa sa signature au bas de toutes les pages des procès-verbaux. — Anna-Maria avait obtenu la conversion d'un jeune débauché. « Elle dut payer cette grâce bien cher. Impossible de décrire la rage des démons pour la perte d'une telle âme. La nuit qui suivit la première entrevue du jeune homme avec la servante de Dieu, les esprits infernaux se rendant visibles, essayèrent de l'étrangler, après l'avoir accablée d'injures; le prêtre qui l'amena, et qui est encore aujourd'hui mon pénitent, passa toute cette nuit dans des frayeurs et dans des bruits diaboliques qu'il pourra seul décrire. » Sa foi fut combattue d'une manière extraordinaire par les démons; ils lui livraient des assauts incessants, surtout aux époques de ses peines intérieures, et en mille autres circonstances que l'astucieux serpent savait choisir. La pauvre femme entendait des voix : « Qui t'a donné à entendre que l'éternité existe?... Tout finit avec le corps... Oh ! insensée, considère ce qu'ont pensé, ce que pensent les gens d'esprit ! Regarde aussi les prêtres qui débitent ces fables, comme ils vivent ! S'ils y croyaient, ils ne seraient pas si fous ! Amuse-toi, amuse-

(1) *Analecta Juris Pontificii*, VIII^e série, 4^e volume, I^{re} partie, col. 392, 413, 677, 678.

toi (1)! » Et autres suggestions sur tous les points de la religion, surtout contre le Saint-Sacrement. « Le démon lui apparut sous diverses formes, tantôt comme religieux ou abbé, tantôt comme prélat ou comme un beau jeune homme, en l'excitant à des choses indignes par des actions qui dénotaient l'esprit impur et corrompé. »

Passons de l'Italie en France.

Le 18 mars 1876 mourait à Tours un vénérable laïque, connu par sa foi ardente et son inépuisable charité, plus connu encore par les innombrables prodiges et guérisons qu'il opérait avec l'huile brûlant devant une image de la Sainte-Face, M. Dupont, communément appelé le *saint Homme de Tours*. Sa vie a été écrite par M. l'abbé Janvier, son confesseur. Il faut lire au tome premier le chapitre dix-neuf, très suggestif, intitulé : *Satan*. C'est l'histoire des combats du saint homme avec l'esprit infernal (2).

La première escarmouche fut un violent cauchemar du genre de celui qui rendit presque fou, au témoignage de saint Bernard, un religieux de Clairvaux. Les assauts commencèrent durant les veilles des adorations nocturnes, dont M. Dupont fut le promoteur et le propagateur infatigable. Sanctifier la nuit en la passant au pied du Saint-Sacrement, c'était en quelque sorte chasser le diable d'un domaine usurpé; car il revendique, comme le propre théâtre de ses exploits infâmes, la nuit, cette conseillère du vice, la nuit qui se prête aux crimes, *nox apta criminibus*, dit le poète. L'esprit infernal ne peut souffrir tranquillement d'être pourchassé sur ce terrain : tandis que M. Dupont reposait sur le lit de camp des adorateurs attendant leur tour de veille, il s'en vit à plusieurs reprises tiré violemment par une main invisible et jeté au milieu de la chambre, ou bien il fut lancé en l'air d'un mouvement giratoire inexplicable. Ces luttes nocturnes se renouvelèrent par la suite, et eurent bien des témoins. Tandis qu'il prenait les eaux à Bourbon l'Archambault, on entendit dans sa chambre un vacarme épouvantable : on crut qu'un voleur avait pénétré chez lui, et qu'une bataille corps à corps s'était engagée. Cela dura deux nuits. Comme on demandait à M. Dupont pourquoi il n'avait pas appelé au secours, il répondit : « Je n'ai pas besoin de secours humains, ils sont inutiles. »

A la différence de ceux qui ne veulent voir le diable nulle part, M. Dupont, avec une pénétration, j'allais dire avec un flair surnatu-

(1) On dirait les déclamations d'un mauvais journal. Identité de source.

(2) *Vie de M. Dupont*, par M. l'abbé Janvier. Tome 1^{er}, ch. xix, p. 437-438.

rel, le surprenait partout. « Méfiez-vous de lui, recommandait-il à de jeunes personnes, il se fourre partout, dans un jeu de cartes, dans une guitare, dans une boucle de cheveux frisés, dans une cuillerée de soupe, etc. » — « Cette dernière localisation de Satan, ajoute la pieuse dame de qui nous tenons ce propos (c'est l'historien de sa vie qui parle), me semblait très douteuse en ce temps où j'étais jeune : je la comprenais mieux dans l'apparition de ce chien noir qui se présentait à Alphonse Ratisbonne en cette église de Rome, où sa conversion eut lieu, et qui selon M. Dupont n'était autre que Satan en personne. »

Ajoutons que M. Dupont ne se contentait pas de repousser les attaques du diable. Il prenait l'offensive, il le provoquait en quelque sorte, il le stigmatisait avec une virulence de langage qui était à cent lieues de ses habitudes, il le foulait aux pieds avec le dernier mépris. « C'est là, disait-il, la manière de traiter cet esprit orgueilleux. » Oui, mais pour le traiter ainsi, il fallait être M. Dupont.

XIII. — LE VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE VIANNEY, CURÉ D'ARS.

Le vénérable Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars, clôturera cette revue de l'ingérence démoniaque dans la vie des saints. Mort le 5 août 1859, il répandit dans toute la France, et même dans toute l'Eglise, un éclat de sainteté très doux et très pénétrant. Qu'elle est attirante cette figure de prêtre, encadrée de longs cheveux blancs, émaciée, extatique, imprégnée de la mansuétude de Jésus-Christ ! La sérénité de ce front vous calme, la flamme humide de ce regard vous subjugué, la clémence de ces lèvres vous séduit ; ces mains sont faites pour délier les consciences, pour rendre les âmes à la liberté.

La vie de ce saint prêtre a été écrite par un témoin avec une simplicité évangélique, sans aucun apprêt de style, sans aucune prétention de pensée. Elle offre un caractère d'absolue vérité. Détachons-en ce qui concerne les rapports de M. Vianney avec celui qu'il appelait familièrement le *grappin*, avec le démon (1).

Le saint prêtre demeurait seul dans son modeste presbytère. Le démon venait le troubler durant son sommeil, ou plutôt durant ses longues prières nocturnes. Un écho de ces bruits étranges transpira dans le pays, et y causa une légitime émotion. On crut que des maraudeurs en étaient les auteurs. « Des personnes charitables

(1) *Vie du curé d'Ars*, par M. l'abbé A. Monnin.

s'offrirent à faire le guet autour de la maison ; quelques jeunes gens armés s'établirent en embuscade au clocher pour surveiller les abords de la cure. Des paroissiens zélés voulurent coucher dans la chambre voisine de celle de M. le curé. Il y en eut parfois qui furent très effrayés, entre autres le charron du village, André Vachère. Une nuit que son tour de faction était venu, il s'installa avec son fusil dans la chambre. Quand vint minuit, un bruit effroyable se fit entendre à côté de lui dans la pièce même ; il lui sembla que les meubles volaient en éclats sous une grêle de coups. La pauvre sentinelle de crier au secours, et M. le curé d'accourir. On regarde, on examine, on fouille les coins et les recoins, mais inutilement (1). »

Le bruit de ces événements vint aux oreilles des confrères de M. Vianney. En général, ils se montrèrent sceptiques. « Si M. le curé d'Ars, disaient-ils, vivait comme les autres, s'il prenait sa dose de sommeil et de nourriture, cette effervescence d'imagination se calmerait, son cerveau ne se peuplerait pas de spectres, et toute cette fantasmagorie infernale s'évanouirait. »

Un soir que le saint curé se trouvait dans un presbytère voisin en compagnie de plusieurs confrères avec lesquels il devait passer la nuit, les quolibets ne lui furent pas épargnés, et même le badinage dépassa la mesure. On le traita de visionnaire, de maniaque. « Allons ! allons ! mon cher curé, lui disait-on, faites comme les autres, nourrissez-vous mieux, c'est le meilleur moyen d'en finir avec toutes ces diableries... Votre cure est un taudis malpropre, les rats y sont chez eux, ils y prennent leurs ébats jour et nuit, et vous croyez que c'est le diable. » Le bon curé ne répondit pas un mot ; il se retira dans sa chambre, insensible à tout, sauf à la joie d'avoir été humilié. « Un instant après, dit l'historien de M. Vianney, messieurs les ricurs se souhaitaient une bonne nuit et regagnaient leurs appartements respectifs, avec l'assurance de philosophes qui, s'ils croyaient au démon, n'avaient du moins qu'une foi très médiocre à son intervention dans les affaires du curé d'Ars. »

« Mais voilà qu'à minuit ils sont réveillés en sursaut par un affreux vacarme. La cure est sens dessus dessous ; les portes battent, les vitres frissonnent, les murs chancellent, de sinistres craquements font craindre qu'ils ne s'écroulent. En un instant tout le monde est debout. On se souvient que le curé d'Ars a dit : « Vous ne serez pas étonnés, si par hasard vous entendez du bruit cette nuit. » On se précipite vers sa chambre, il reposait tranquillement. « Levez-

(1) *Vie de M. Vianney*. Tome I, liv. III, chap. II, p. 389.

vous, lui crie-t-on, la cure va tomber. — Oh ! je sais ce que c'est, répond-il en souriant ; il faut aller vous coucher, il n'y a rien à craindre. » On se rassure et le bruit cesse. A une heure de là, quand tout est redevenu silencieux, un léger coup de sonnette retentit. L'abbé Vianney se lève, et trouve à la porte un homme qui avait fait plusieurs lieues pour venir se confesser à lui. Il se rend aussitôt à l'église, et y reste jusqu'à la messe occupé à entendre un grand nombre de confessions. »

Les confrères cessèrent de plaisanter M. Vianney. Un missionnaire qui assistait au tintamarre diabolique, M. Chevalier, de pieuse mémoire, disait en racontant l'aventure : « J'ai promis au bon Dieu de ne plus me moquer de ces histoires d'apparitions et de bruits nocturnes ; quant à M. le curé d'Ars, je le tiens pour un saint (1). »

L'épisode suivant de ces luttes avec Satan est des plus caractéristiques.

« Une des fantaisies les plus bizarres du démon, celle qui trahit le mieux ses ignobles instincts, est l'histoire du tableau contre lequel il s'est acharné si longtemps. M. le curé avait sur son palier, à la place même où l'on voit encore aujourd'hui une image grossière de la Sainte Vierge, une toile qu'il aimait beaucoup, bien que ce fût une œuvre très médiocre. La vue de cette peinture parlait à son âme et l'attendrissait en lui rappelant le plus doux, le plus chaste et le plus divin de nos mystères : c'était une Annonciation.

« Voyant que M. le curé honorait cette sainte image d'un culte particulier, que faisait ce méchant *grappin* ? Tous les jours il la couvrait outrageusement de boue et d'ordure. On avait beau la laver, on la retrouvait, le lendemain, plus noire et plus contaminée que la veille. Ces lâches insultes se renouvelèrent jusqu'à ce que M. Vianney, renonçant aux consolations qu'elle lui donnait, prit le parti de la faire enlever. Beaucoup ont été témoins de ces odieuses profanations, ou du moins en ont pu observer les traces sensibles. M. l'abbé Renard, un ami de M. Vianney, dit avoir vu ce tableau indignement maculé : la figure de la Sainte Vierge n'était plus reconnaissable.

« Ce fait doit être mis au rang de ceux dont il est le moins permis de douter. Nous avons entendu M. le curé y faire publiquement allusion, et, parmi ses auditeurs assidus, il n'en est point qui n'en sache les détails par cœur (2). »

Relatons encore un témoignage très authentique et très saisissant.

(1) *Vie de M. Vianney*. Tome I, liv. III, chap. II, p. 397-401.

(2) *Id. ibid.*, p. 406-407.

« En 1829, au plus fort de cette lutte, un jeune prêtre du diocèse de Lyon, le fils de la bonne veuve d'Ecully avec laquelle nous avons fait connaissance, dès les premières pages de ce livre, et qui rendit de si touchants services à M. le curé, l'abbé Bibot, vint à Ars faire une retraite auprès de l'homme de Dieu. M. Vianney, qui avait encouragé et guidé ses premiers pas dans la carrière sacerdotale, le reçut avec une extrême bonté, et voulut qu'il logeât chez lui.

« Je connaissais particulièrement ce prêtre, dit M. l'abbé Renard, et la Providence me favorisa en faisant coïncider avec le sien un voyage que je fis dans ma paroisse natale.

« Dès notre première entrevue, la conversation tomba sur les choses extraordinaires qui se passaient à Ars, et dont la rumeur remplissait le pays : « Vous couchez à la cure, lui dis-je, eh bien ! vous allez me donner des nouvelles du diable. Est-il vrai qu'il y fait du bruit ? l'avez-vous entendu ? — Oui, me répondit-il, je l'entends toutes les nuits. Il a une voix aigre et sauvage qui imite le cri d'une bête fauve. Il s'attache aux rideaux de M. le curé et les agite avec violence. Il l'appelle par son nom ; j'ai saisi très distinctement ces paroles : Vianney ! Vianney ! que fais-tu là ? Va-t'en ! va-t'en ! — Ces bruits et ces cris ont dû vous effrayer ? — Pas précisément. Je ne suis pas peureux, et d'ailleurs, la présence de M. Vianney me rassure. Je me recommande à mon ange gardien, et je viens à bout de m'endormir. Mais je plains sincèrement le pauvre curé ; je ne voudrais pas demeurer toujours avec lui. Comme je ne suis ici qu'en passant, je m'en tirerai tant bien que mal, à la garde de Dieu ! — Avez-vous questionné M. le curé là-dessus ? — Non, la pensée m'en est venue plusieurs fois, mais la crainte de lui faire de la peine m'a fermé la bouche. Pauvre curé ! pauvre saint homme ! Comment peut-il vivre au milieu de ce tapage (1) ? »

Après de semblables attestations, il n'est pas permis de douter que le diable ne soit intervenu physiquement, par des effets sensibles, un nombre incalculable de fois, dans le presbytère d'Ars. Mais le saint curé a-t-il vu son infernal ennemi ? Sa discrétion était extrême, il n'a certainement pas dit tout ce qu'il a vu. A la question posée, l'auteur de sa vie répond par les deux faits suivants.

« M. Vianney vit un jour, à trois heures du matin, un gros chien noir, les yeux flamboyants, le poil hérissé, grattant la terre du cimetière à l'endroit où avait été déposé, quelques semaines auparavant, le corps d'un homme mort sans confession. La vue de ce chien

(1) *Vie de M. Vianney*, p. 415-416.

l'effraya beaucoup; il ne douta pas que ce ne fut le diable, et courut se réfugier dans son confessionnal. — On lit, dans la légende de saint Stanislas Kostka, que, pendant une maladie qui lui vint à la suite de ses mortifications, l'angélique jeune homme vit aussi le démon sous la forme d'un horrible chien prêt à s'élancer sur lui. L'affreuse vision se renouvela trois fois, trois fois il la mit en fuite avec le signe de la croix.

« M. Vianney a encore raconté que le diable lui était aussi apparu, sous la forme de chauves-souris qui remplissaient sa chambre et voltigeaient autour de son lit; les murailles en étaient toutes noires. »

Je pourrais relever bien d'autres faits, car les infestations diaboliques auxquelles le saint curé fut en butte sont très variées. Ceux qu'on vient de lire suffisent amplement à ma preuve. Ils sont d'une authenticité hors de conteste; ils ont été, on peut le dire, publics; de plus ils emportent une réfutation des plus originales de toutes les objections qui ont cours contre la réalité des manifestations diaboliques. Les chers confrères du saint curé ont été guéris de leur incrédulité d'une façon trop piquante, pour que la leçon qu'ils ont reçue ne profite pas à d'autres qu'à eux. .

XIV. — CONCLUSION.

La conclusion de cette étude n'est pas difficile à tirer.

J'ai mis en avant des faits en grand nombre qui dénotent incontestablement une action physique, extérieure, du diable; et les faits que j'ai laissés de côté sont en bien plus grand nombre encore. Ces faits ont eu des témoins sérieux, et quelques-uns ont été en quelque sorte publics. Ils se trouvent consignés dans des écrits qui portent le nom de docteurs de l'Église comme saint Athanase, saint Grégoire le Grand, saint Pierre Damien, ou tout au moins qui proviennent d'auteurs graves et bien placés pour être exactement renseignés; ils sont parfois extraits des dépositions assermentées qui figurent dans les procès de canonisation, et l'on sait avec quelles précautions infinies l'Église dirige les informations de cette nature. Il me paraît donc que ces faits ne peuvent être niés, au moins dans leur ensemble, sans déroger aux lois de la certitude historique.

Pour arriver à formuler une semblable négation, il faudrait non seulement recourir à la théorie de l'hallucination collective dont il n'est pas permis d'abuser, mais encore étendre cette hypothèse gra-

tuite d'hallucination à des témoins très divers, ayant vécu à des âges très différents et dans des milieux très disparates. Cette épidémie d'hallucination sans cause, se répétant à tout moment dans la vie des saints, et se communiquant à tout leur entourage, serait elle-même un phénomène plus étonnant que tous ceux dont j'ai donné le récit.

C'est un préjugé très dangereux et très faux de croire que les saints avaient la tête faible, le cerveau mal équilibré. Ils jouissaient au contraire, leurs vies en témoignent, d'un grand bon sens pratique et montraient en toute occasion une rare possession d'eux-mêmes. Prenez le premier traité spirituel venu d'un bon auteur : vous verrez quelle différence il met entre l'état d'un novice qui s'exalte facilement, et l'état d'un homme de vertu consommée qui se défie des apparitions et des visions, et qui n'y ajoute foi qu'à son corps défendant. Etant donnée cette maturité d'esprit, cette expérience des choses surnaturelles, quand un saint Benoît, une sainte Thérèse nous disent : *j'ai vu le diable de mes yeux*, on peut les croire sur parole, sans même recourir à d'autres témoignages que le leur.

Je crois avoir répondu par avance aux principales difficultés qui auraient pu inquiéter l'esprit du lecteur : Pourquoi le démon se montre-t-il de préférence aux saints ? Pourquoi à tel saint ? Pourquoi d'une manière si monstrueuse et si étrange ?

Qu'on me permette d'ajouter un mot. On s'explique facilement qu'il y ait du monstrueux, de l'invraisemblable, de l'incohérent même, dans les phénomènes diaboliques. Mais comment se fait-il que le diable, qui a tant d'esprit, se montre parfois si ridicule et si bête ? Car enfin il était d'une sottise achevée, quand il contrefaisait grossièrement une sainte Marie Madeleine de Pazzi, une sainte Véronique Giuliani ; il pouvait bien se douter que sa ruse misérable serait éventée au premier jour. Cela démontre à mon sens, et mieux que tout autre chose, jusqu'où va la malice de l'esprit infernal. Dieu ne lui laisse pas toute liberté, il resserre son action dans un cercle très restreint, il force le vieux serpent à ramper et à manger la terre. Or, cette malice est telle que, ne pouvant éclater autrement que par des actes grotesques, incapable de se contenir, elle éclate ainsi. Et puis, même réduite à traduire sa haine par des grimaces bêtes, le diable se propose un but ; il affirme son action ; il cherche à troubler les saints. Père du mensonge, il sait que le plus stupide mensonge trouve toujours quelque créance. Ne ferait-il commettre qu'un jugement téméraire en singeant un saint ou une sainte, il se tiendrait pour satisfait. Dans sa guerre continuelle et intensive contre

Dieu et les hommes, tous les moyens lui sont bons et rien ne lui paraît négligeable.

En somme, dans mon étude, le diable apparaît ce qu'il est : méchant d'une méchanceté irréductible, abominable et abject.

Chose étrange ! les spirites lui reconnaissent les mêmes caractères. Il y a quelques années, l'excellente revue romaine, la *Civiltà cattolica*, publiait des articles très documentés sur le spiritisme, avec de nombreux extraits des livres d'Allan-Kardec et de divers auteurs ou journaux spirites (1). Or, Allan-Kardec et ces auteurs déclarent qu'il y a des esprits menteurs, bouffons, méchants, obscènes, et qu'ils sont nombreux, plus nombreux même que les bons esprits ; ils relatent des traits d'abjecte méchanceté de leur part. Il leur est arrivé d'injurier, de harceler, de souffleter de pauvres malheureux fourvoyés dans les réunions spirites. Ils s'acharnent de préférence sur ceux qui offrent le moins de résistance. Ils sont aussi lâches que cruels. Bref, c'est la reproduction, avec des variantes tenant au milieu, de ce que nous lisons dans la vie des saints.

La vérité de nos dires se trouve ainsi contresignée par les déclarations des pontifes du spiritisme.

Seulement cet être invisible, trompeur et malicieux, dont ils constatent l'existence et dépeignent les agissements, les spirites l'appellent : *un esprit*. Et nous, chrétiens, nous le stigmatisons de son vrai nom : *le diable*.

D. Bernard MARÉCHAUX,

Bénédictin de la congrégation olivétaine.

(1) *Civiltà cattolica* : Quaderni 1025-1032.

SUGGESTION DANS LE DÉLIRE



La *suggestion*, qui acquiert dans l'hypnose une si étrange puissance, n'est pas particulière à cet état, et il y a longtemps que les expérimentateurs la pratiquent avec succès à l'état *vigil* et en tirent chez les sujets nerveux de merveilleux effets. Bien plus, il n'est personne qui échappe réellement aux suggestions, car elles sont de tous les instants et participent nécessairement à notre vie quotidienne. Comme le disait récemment ici même notre savant confrère et ami le Dr Le Mesnant des Chesnais dans un article remarqué, « des suggestions nous enveloppent à l'état de veille de toutes natures et de tous côtés, et sans cesse elles modifient notre manière de voir, de juger. » Tous ces faits tendent à démontrer que la suggestion, avec ses degrés variés, ne sort pas du domaine des causes naturelles, qu'elle est exactement d'ordre psycho-sensible, de nature cérébrale, et qu'elle est d'autant plus facile, d'autant plus puissante que la volonté est plus faible et le système nerveux plus excitable.

Dans ces conditions, il est permis de supposer que les malades, et particulièrement les *cérébraux*, sont plus *suggestionnables* que d'autres, et que leur volonté instable ne gouverne plus régulièrement un système nerveux épuisé ou désorganisé : c'est ce que la pratique médicale reconnaît et confirme de tous points. On nous permettra de citer à l'appui un cas aussi curieux que caractéristique que nous venons d'observer.

Le 7 février 1899, nous étions au chevet d'un vieux client, le sieur C***, atteint de pleuro-pneumonie droite avec fièvre intense, agitation et délire intermittent. A peine arrivé, nous sommes surpris de l'air et de l'attitude du malade. Il est morose, nous tourne presque le dos et ne répond pas à nos questions. Nous lui demandons : « Vous ne me reconnaissez pas ? Dites-moi mon nom ? » Il refuse d'un ton narquois. Enfin il se retourne indigné et éclate en récriminations et en reproches violents. Il a bien entendu parler du Dr B*** nouvellement arrivé dans la ville, mais ne le connaît pas, ne veut pas le connaître ; il ne comprend pas que la famille l'ait fait appeler, elle qui depuis quinze ans n'a jamais eu recours qu'au Dr Surbled. Il a toujours été

satisfait de ses soins, et il entend lui garder sa confiance. Il n'en veut pas d'autre, et il prie le Dr B*** de se retirer.

La confusion est complète, impossible à dissiper. Le malade me prend évidemment pour le Dr B***. Je tente cependant une dernière épreuve. Je dis à C*** de me montrer sa langue. Il serre les dents, puis me répond avec résolution qu'il ne me montrera pas sa langue. C'est une obstination qui s'accuse et contre laquelle il ne faut pas lutter.

Je m'éloigne du lit et je me retire dans un coin de la pièce. La fille du malade s'approche alors et lui demande doucement s'il veut boire. Il répond affirmativement, et elle lui donne une tasse d'eau vineuse, puis, profitant de cette utile diversion, elle lui fait successivement entendre que le Dr B*** est parti, qu'on a fait demander le Dr Surbled, qu'il monte l'escalier, qu'il est là. Elle m'invite de la main à m'approcher, et aussitôt le malade transformé me reconnaît, me fait bon accueil, se laisse examiner, tire la langue, répond à toutes mes questions.

Ce qui avait métamorphosé notre homme, c'était la *suggestion* habilement ménagée par sa fille. Il aurait été curieux de voir si, à la faveur de nouvelles suggestions, C*** eût été susceptible de retomber dans sa première erreur ou de faire d'autres confusions ; mais, on le comprend, ce n'était pas l'heure des expériences. *Non erat hic locus*. Au lit des malades, le savant cède le pas au praticien, et c'est la noble prérogative de notre profession de toujours subordonner notre action à l'intérêt des patients. Si nous n'avons pas la prétention de les guérir tous, nous visons du moins à les soulager. Nul médecin digne de ce nom ne songe à substituer l'expérimentation à la thérapeutique. *Primum non nocere*, telle est la première et nécessaire devise de notre art.

Dr SURBLED.

LA SORCELLERIE DANS LE TARN



Les armassiés (1).

La magie, selon Jamblique, ne serait qu'une fascination de l'esprit, fascination qui n'a rien de réel et qui n'existe que dans l'imagination de ceux qui s'y appliquent. Cette définition peut-elle convenir aux actes de certains sorciers connus dans la région tarnaise sous le nom d'*armassiés* ou *armaïres*?

Nous laisserons au lecteur le soin de tirer telle conclusion qui lui paraîtra ressortir de notre étude. Nous limitons notre tâche à l'exposé des faits et non à leur discussion. C'est la règle que nous nous sommes tracée pour nos travaux sur la sorcellerie et la magie; et si parfois une critique s'ajoute au récit d'un fait, c'est simplement pour établir qu'avant d'être accepté ce fait a été examiné dans un véritable esprit scientifique. Ceci dit, et avant d'entrer dans l'exposé des phénomènes que nous avons soigneusement contrôlés, il y a lieu de faire connaître au lecteur les croyances superstitieuses qui se rattachent à la question que nous allons traiter. Cela nous permettra de délimiter le champ d'action des *armassiés* et de montrer, dès les débuts, combien sont simples les opérations de cette catégorie de *débiniaïrés* (2).

I

Lorsque dans une maison se produisent des phénomènes de hantise ou d'obsession; qu'un membre de la famille est malade et que la maladie persiste malgré les soins du médecin; que des bestiaux périssent; que les récoltes ne réussissent pas; enfin et en un mot, lorsque le malheur sévit et frappe sans pitié, déconcertant par les coups les plus divers et les plus imprévus la faible raison humaine,

(1) *Armassié* vient de *arma* qui dans la langue romane ou langue d'oc signifie âme.

(2) *Débiniaïré*, mot patois. Il est improprement traduit en français par le mot *devin*. Le devin prédit l'avenir, ce que ne fait pas le *débiniaïré*. Dans notre région la qualification de *débiniaïré* s'applique indistinctement à toutes les personnes qui guérissent par des moyens mystérieux, enlèvent les *sorts*, etc.

alors dans l'esprit du paysan victime de ces maux naît la conviction qu'ils viennent d'une source mystérieuse : ils sont ou causés par un *sort* ou bien par des *âmes en peine*. Dans le premier cas le paysan s'adressera au sorcier qui *lève les sorts*, dans le second il aura recours à l'intervention de l'*armassié*.

La différence entre un sorcier *guérisseur* des *sorts* et un *armassié* est très grande. Le sorcier opère en employant dans l'exercice de son art des conjurations et des procédés magiques. L'*armassié* se met simplement en communication avec les âmes des morts, et il fait connaître aux personnes qui sont venues le consulter les volontés ou les besoins de leurs parents défunts ; et ce n'est qu'après que la famille aura accompli ce que demandent les *âmes en peine* que cesseront les phénomènes qui l'effrayent ou les malheurs qui la frappent.

Les personnes atteintes doivent donc se rendre compte des causes du mal afin de s'adresser au devin capable de le faire disparaître. Par suite de la diversité des cas et de la multiplicité des phénomènes il n'est pas toujours facile de faire cette distinction. Aussi, est-ce guidé par son inspiration, ou en suivant les conseils de gens ayant éprouvé des maux tant soit peu semblables, que le paysan s'adressera à tel ou tel *débiniaïré*, et c'est le devin qui se rendra compte de l'origine du mal et verra par conséquent s'il peut y porter remède. Il indiquera quelquefois, afin de prouver que cette origine lui est connue, certains *signes* dont le client constatera l'existence de retour dans sa demeure. Mais il peut se faire également que le paysan ne soit allé consulter ce devin que parce qu'il a déjà vu ces *signes*. Quelques-uns de ces *signes* apparaissent dans les cas de maladie. L'on trouve dans les couettes et les paillasses des lits des malades des objets plus ou moins hétérogènes. La lettre suivante, que nous avons reçue d'un honorable correspondant, fixe bien certaines croyances qui ont cours au sujet de ces phénomènes :

Plusieurs personnes ont trouvé et trouvent encore des objets dans les couettes. Ce sont des morceaux de bois, des plumes attachées avec du fil, des pattes et des becs d'oiseaux, du charbon, des clous, etc., etc. Ceux qui trouvent tout cela sont, en général, atteints de maladies. On a remarqué qu'il n'y avait plus rien après la guérison ou le décès. Je dois ajouter que les couettes sont vidées tous les quinze jours, la plume triée avec soin ; l'on ne peut donc pas alléguer que ces objets soient introduits en même temps que les plumes.

Les paysans croient que ce sont des signes de maléfices ou des demandes de prières de la part des morts. Aussi s'empressent-ils

d'aller consulter des devins qui leur recommandent de faire dire des messes, des neuvaines, de réciter les sept psaumes de la pénitence. Car, disent-ils, les âmes du purgatoire les tracassent. — Ou bien ils leur ordonnent certains actes pour faire disparaître le *sort* qui leur a été jeté.

Quelquefois tout cesse quand on a prié et fait prier pour les morts.

Les gens disent que le charbon que l'on trouve est de mauvais augure pour le malade ; que les pointes font penser au ferrement du cercueil, etc., etc.

Voici une autre lettre où nous allons trouver la précision d'un fait personnellement constaté par la personne qui nous le fait connaître :

Vers la fin du mois de novembre 189... je fus appelé auprès d'un malade atteint, d'après le médecin qui le soignait, d'une tumeur cancéreuse aux reins. Il se croyait ensorcelé. On me fit voir ce qu'on avait trouvé dans la couette. Il y avait des morceaux de bois, des couronnes en plumes, de prétendues peaux de lapin. J'expliquai aux parents qu'on pouvait avoir mis le bois dans la couette en y mettant la plume, que les couronnes s'étaient faites d'elles-mêmes en remuant la couette, et je leur montrai que les prétendues peaux de lapin étaient simplement des morceaux de toile sur lesquels s'était collé du duvet à force de secouer la plume dans tous les sens. Ces explications les consolèrent un peu. Avant de les quitter je leur recommandai de sortir toute la plume, de la poser sur un drap de lit propre et de la remettre dans la couette après l'avoir bien triée. Je leur promis de revenir quelques jours après pour me rendre compte avec eux de son état, ce que je fis dans la semaine qui suivit. Nous y trouvâmes du bois, des plumes attachées avec du fil en forme de bouquet, du sable, du maïs, de petits morceaux de charbon, des dents de mouton, des ailes de perdreau. — Une troisième fois on y trouva les mêmes choses, et de plus des pointes toutes neuves. On avait le soin chaque fois de brûler ces objets.

Le malade qui n'allait à la messe que le jour de Pâques, de la Toussaint et de Noël, qui jurait à chaque parole (par habitude), — brave homme au fond, — se confessa et reçut les derniers sacrements en pleine connaissance. Huit jours après il mourut. Il y a maintenant un an environ. Depuis sa mort l'on n'a plus rien trouvé d'anormal dans la couette.

Les parents de ce pauvre homme firent beaucoup de sacrifices et de démarches pour sa guérison. Ils épuisèrent tous les moyens scientifiques, superstitieux et religieux...

Nous avons déjà dit quelques mots du rôle bien simple que joue

l'*armassié*. Nous allons compléter ce qu'il en reste à dire. Étant en communication avec les âmes des morts il transmet leurs désirs ou leurs volontés aux vivants qu'elles *tracassent*. L'*armassié* — homme ou femme — que l'on vient consulter a été instruit à l'avance de cette visite par l'*âme en peine*. Si l'on a hésité à aller le trouver, il en fait le reproche aux consultants. Il indique ensuite quel est le mort qui a besoin de *secours* et pour quel motif. Les secours consistent à dire des prières, à donner le pain bénit, et dans la célébration de messes pour le repos de l'âme du défunt. Quelquefois aussi il y a lieu de réparer des dommages et l'*armassié* en fait connaître la nature. Enfin, si les maux pour lesquels on consulte l'*armassié* ne sont pas causés par une *âme*, il le dit à ses clients qui s'en vont chercher un remède ailleurs.

La plupart des *armassiés* de la région tarnaise sont d'une intelligence très souvent au-dessous de la moyenne. Ils font partie de cette classe de petits agriculteurs, rudes à la besogne, qui parviennent à force d'économies à se constituer un petit bien. Leur moralité est généralement bonne. Ils ne demandent qu'une faible rémunération, de un à trois francs, que la générosité du client peut d'ailleurs augmenter.

Le *pouvoir* des *armassiés* ne se conserve pas dans la même famille. Il ne se transmet pas non plus par tradition directe. A la mort d'un *armassié* un autre le remplace sans qu'il ait exercé cet art auparavant. Il peut se faire aussi que quelques personnes s'établissent *armassiés* à cause des profits qu'elles espèrent en tirer, le métier est facile et la crédulité humaine sans bornes. A côté, et comme une excroissance vénéneuse, est née une catégorie d'industriels, gens moins que recommandables qui, utilisant les procédés des *armassiés*, et exploitant les croyances qui s'y rattachent, se livrent, au détriment de cultivateurs trop confiants, à des escroqueries qui sont du domaine des tribunaux. Mais cela sort du cadre de notre étude et nous ne nous en occuperons pas davantage. Nous croyons que le rôle de l'*armassié* dans nos campagnes est en somme moralisateur. Débarrassé de sa cangue mystérieuse et de son occulte magie, l'on trouve à la base cette croyance de la répercussion des fautes des défunts sur les vivants; et l'obligation de la prière ainsi que la réparation du préjudice causé, pour obtenir en même temps que le soulagement des peines des morts dans l'autre monde, la guérison des maux de leur famille dans celui-ci.

(A suivre.)

Dr J. GALLUS.

UNE EXPLICATION NÉCESSAIRE



Certaines idées que j'ai émises ici-même — des considérations sur l'unité de matière et, par voie de déduction, sur les mystères de la résurrection des corps et de l'eucharistie — ont, à ce qu'il paraît, froissé la susceptibilité en matière de foi d'un lecteur. A un pareil sentiment j'estime qu'il est dû de tels égards que je n'hésite pas à biffer un terme dont je me suis servi, le mot d'*éclaircissement du mystère eucharistique*, comme non adéquat à ma pensée réelle, et, je le reconnais, comme prêtant à la critique.

Non, le concept, d'ailleurs hypothétique, de *l'absolu*, de la matière élémentaire unique ne peut fournir, à proprement parler, aucun éclaircissement de ce qui est mystère dans le plus mystérieux de tous les sacrements. Il ne le peut, je le répète, il ne le pourrait pas plus quand même l'hypothèse aurait tourné en certitude, — cela, je le démontrerai plus loin, — mais d'ores et déjà, j'espère avoir été formel, et mon contradicteur, M. Alfred Van Mons, doit être satisfait. Reste à lui observer qu'un défaut d'expression ne motivait peut-être pas son blâme un peu sévère, que mon orthodoxie en somme ressortait du contexte. Il s'est mépris, je tiens à le lui dire et à le détromper. En vérité, je ne suis qu'un aveugle croyant, à genoux devant le mystère.

Aussi bien, je n'avais dessein que de faire contempler celui-ci d'un point de vue particulier, différent, il est vrai, de celui où l'on se place d'ordinaire. Était-ce, de ma part, une liberté trop grande, ou une trop grande curiosité? Pour en juger, il faut en revenir à mon point de départ, c'est-à-dire à la conception de l'unité de matière qui n'est réprouvée, que je sache, d'aucun théologien; et il faut, partant de là, voir les conséquences qui découlent, nécessaires, de cette théorie. Tout de suite l'on va à cette application qu'entre le corps du Christ et le pain destiné à la consécration, il y a, matériellement parlant, identité de substance. C'est cela même qui déplaît? Eh oui! je le sais bien. On craint apparemment que la supposition ne soit pour rabaisser ici l'opération divine, en la mettant, en quelque mesure, à la portée de l'esprit humain. Mais ne voit-on pas,

dans l'hypothèse, que le secret changement du pain au corps du Christ et du vin en son sang reste un mystère aussi profond, aussi impénétrable, le même, pour tout dire, que dans la conception des éléments transsubstantiés? Prenez en effet que, dans tous les corps réputés simples par la chimie, on ne voit plus que des modalités, ou des états allotropiques d'une seule et même substance, il restera toujours, d'abord qu'on ne sait rien du mécanisme mystérieux de ces modifications, ensuite que, dans l'eucharistie où une chimie divine opère, la mutation a lieu, sans changement d'apparence, d'un peu de matière inerte, inanimée, à la réalité du corps vivant d'un Dieu.

Conclusion : *l'absolu*, s'il existe, ne diminue en rien ici le mystère, la merveille. Encore moins les explique-t-il. Il est seulement un trait d'union possible entre la raison et la foi. Je pense qu'il n'y a là de fâcherie pour personne.

Moulins, 29 mars 1899.

F. DE LOUBENS.



PERLES OCCULTISTES

La boule démonstrative.

Nous lisons dans la *Revue spirite* du mois d'août dernier le récit suivant :

« Lorsque M. von Gaj s'occupa de spiritisme, il fit des efforts pour convaincre ses amis, tous positivistes décidés. Un jour, étant à la promenade, entre dix et onze heures du soir, avec l'un de ses amis, M. Etienne Lukicz, célèbre auteur croate, la conversation tomba sur le spiritisme. M. Lukicz, enfant de son siècle, était positiviste et par conséquent ennemi du spiritisme, il n'ajoutait aucune foi aux démonstrations de M. von Gaj. Tout à coup les deux promeneurs virent se mouvoir une « boule blanche lumineuse », d'un diamètre de vingt-cinq centimètres, qui vint se poser près du pied droit de M. Etienne Lukicz; celui-ci chercha à l'écarter avec sa canne qui traversait la boule sans difficulté; au bout de quatre ou cinq secondes, elle disparut.

N'étant pas certain que M. Lukicz eût vu la même chose que lui, M. von Gaj lui demanda tout à coup : « Qu'avez-vous donc voulu écarter avec votre canne?... Avez-vous vu quelque chose? — Certes, répondit-il, j'ai vu une grosse boule blanche lumineuse qui est venue, en planant, se poser près de mon pied droit; ma canne, au moyen de laquelle je cherchais à l'écarter, l'a traversée. A ce moment-là, la peur me saisit; mais au bout d'un instant, la boule s'éteignit, comme vous avez dû le remarquer; en cherchant par terre, avec ma canne, je découvris dans l'herbe un ver luisant. »

« Or donc, tous les deux avaient constaté le phénomène de la même manière. M. von Gaj pensa que les esprits l'avaient produit pour l'aider dans sa démonstration (p. 486). »

Vraiment les esprits ont de singuliers procédés de démonstration! Que prouvait cette boule? Que M. von Gaj avait raison! Nous ne voyons pas le lien logique. D'autres auraient vu dans ce phénomène une chute d'un ver luisant accompagnée peut-être d'une illusion d'optique.

Spirites sans le savoir.

Dans son étude sur les sourciers, notre savant collaborateur a négligé une hypothèse ; les sourciers seraient des spirites sans le savoir. Nous n'inventons rien. Voici un extrait d'un article de la *Revue de la France moderne*, journal spirite (mai 1898).

« Pour les *sourciers*, un phénomène absolument spirite se produit lorsque le bois s'agite dans leur main. C'est un signal. Mais le même fait se produit dans les séances spirites, lorsque les esprits viennent agiter les tables et les planchettes, et faire écrire certains êtres automatiquement. La force vient de l'extérieur, de l'inconnu, comme pour les baguettes : ce n'est certainement pas la projection de volonté personnelle qui les fait tourner. Le *sourcier* ignore le parcours des sources, mais quand il s'arrête et indique l'endroit où il faut creuser, on doit être certain que c'est toujours un esprit invisible qui a contribué à la découverte.

« Nous sommes absolument certains de ce que nous avançons, et les *sourciers* auront beau dire qu'ils ne sont pas spirites, cela n'y fera rien, et nous répondrons que les esprits ne demandent jamais la permission aux humains de ce qu'ils ont le pouvoir de faire. » (Reproduit par la *Revue spirite*, septembre, p. 566.)

L'auteur néglige de nous indiquer les raisons qui l'ont rendu certain. Peut-être le soir a-t-il vu une boule blanche qui lui aura fait, en touchant son pied, cette démonstration !

Gabriel SOULACROIX.



VARIÉTÉS

LE MIROIR MAGIQUE

Dans son *Histoire de Satan*, l'abbé Lecanu expose ainsi son opinion sur le *Miroir magique*. Il cite le célèbre Dupotet qui fut très versé dans les pratiques de la magie, et il réfute son argumentation :

Le miroir magique est tout objet imprégné de la vertu satanique destiné à cet usage, qu'il soit ou non réflecteur de la lumière. Quelquefois l'imprégnation est attachée à la personne qui regarde, et non à l'objet regardé. Rien n'était plus commun au moyen âge que ces sortes d'engins démoniaques, et c'étaient ordinairement des globes d'acier poli : Corneille Agrippa avait un miroir magique ; Nostradamus avait un miroir magique. On peut s'en faire une idée par ces globes de verre étamés, destinés à l'amusement et à l'ornement dans les jardins, et dans lesquels tous les détails et les mouvements des alentours viennent se refléter en images microscopiques. Nous n'insisterons pas sur des détails dont on trouve tant d'exemples et de variétés dans le cours de cet ouvrage. Mais les miroirs du magnétiseur Dupotet réclament une place à part. Nous laisserons parler l'auteur.

« Pour cette opération, nous prenons un morceau de braise, nous traçons un cercle plein, en ayant soin que toutes ses parties soient noircies. Nos intentions sont bien formulées ; aucune hésitation dans nos pensées : nous voulons que les *Esprits animaux* soient fixés dans ce petit espace et y demeurent enfermés ; qu'ils y appellent les *Esprits ambiants* et semblables, afin que des communications s'établissent entre eux, et qu'il en résulte une sorte d'alliance. L'expérimenté, une fois attiré vers ce point, une pénétration intuitive, due au rapport qui s'établira entre les Esprits qui sont en lui et ceux fixés sur le miroir magique, doit avoir lieu ; il doit voir les événements et tout ce qui l'intéresse, comme s'il était dans l'extase ou le somnambulisme le plus avancé, bien que l'expérimenté soit libre de

ses facultés comme de son être, et que rien chez lui ne soit enchaîné. Ce n'est peut-être pas là toute notre pensée, mais nous n'avons point de termes pour l'exprimer autrement.

« L'opérateur doit se tenir à distance, sans qu'aucune influence de sa part vienne désormais s'ajouter, se joindre à ce qui a été fait tout d'abord. Cette expérience est neuve pour nous comme pour toute l'assemblée, qui se compose, ce jour-là, de quatre-vingts personnes. Tous les yeux sont ouverts; c'est en plein jour, sur un parquet qui n'a reçu aucune préparation, qui n'est revêtu d'aucun enduit, que le rond est tracé, et le charbon qui a servi est déposé sur la cheminée, où tout le monde est libre de l'examiner. Aucun parfum, aucune parole, enfin rien que ce rond charbonné, et l'occulte puissance qui y a été déposée au moment du tracé, tracé qui a demandé quatre minutes de préparation seulement. Durant ce court espace de temps, des rayons de notre intelligence, poussés par d'autres rayons, ont formé un foyer invisible, mais réel; nous sentons qu'il existe, au trouble inconnu que nous éprouvons, à l'ébranlement de tout notre être, et plus encore à une sorte d'affaissement résultant de la diminution de la somme de nos forces. Voici ce que l'on observe :

« *Premier fait.* Plein de confiance en lui, sûr de l'impuissance de cette magie, un homme de vingt-cinq à vingt-six ans s'approche du rond fatidique, le considère d'abord avec un regard assuré, en examine les circonvolutions, car il est inégalement tracé, lève la tête, regarde un instant l'assemblée, puis reporte ses regards en bas à ses pieds. C'est alors qu'on aperçoit un commencement d'effet : sa tête se baisse davantage, il devient inquiet de sa personne, tourne autour du cercle sans le perdre un instant de vue; il se penche davantage encore, se relève, recule de quelques pas, avance de nouveau, fronce les sourcils, devient sombre et respire avec violence. On a alors sous les yeux la scène la plus étrange, la plus curieuse : l'expérimenté voit, à n'en pas douter, des images qui viennent se peindre dans le miroir; son trouble, son émotion, plus encore ses mouvements inimitables, ses sanglots, ses larmes, sa colère, son désespoir et sa fureur, tout enfin annonce, prouve le trouble, l'émotion de son âme. Ce n'est point un rêve, un cauchemar, les apparitions sont réelles : devant lui se déroule une série d'événements représentés par des figures, des signes qu'il saisit, dont il se repaît, tantôt gai, tantôt rempli de tristesse, à mesure que les tableaux de l'avenir passent sous ses yeux. Bientôt même, c'est le délire de l'emportement; il veut saisir le signe, il plonge en lui un regard terrible; puis enfin il s'élance et frappe du pied le cercle charbonné; la poussière s'en

élève, et l'opérateur s'approche pour mettre fin à ce drame rempli d'émotions et de terreurs. Pour un instant, on craint que le voyant n'exerce sur l'opérateur un acte de violence, car il le saisit brusquement par la tête, et l'étreint avec force : quelques paroles affectueuses et les procédés magnétiques apaisent, calment l'âme du voyant et font rentrer dans leur lit ces courants vitaux débordés.

« On entraîne dans une pièce voisine l'expérimenté; mais avant qu'il ait repris entièrement ses sens, on lui ôte le souvenir de ce qu'il a vu, et l'on achève de le calmer. Il ne lui reste bientôt qu'une douleur dans la partie supérieure du crâne, qui disparaît d'elle-même au bout d'une demi-heure. Malgré tout, il conserve une vague pensée, une préoccupation de l'esprit; il cherche à se rappeler. Il sent qu'il s'est passé en lui quelque chose d'étrange; mais quoi qu'il fasse, sa mémoire ne peut lui fournir un trait, une figure de tout ce qu'il a vu; tout est confus en lui, et les interrogations nombreuses qu'il subit n'amènent aucune révélation.

« Rêvons-nous, sommes-nous nous-même sous le charme d'une illusion? Avons-nous bien vu ce que nous venons de dire? Oui! oui, nous l'avons vu, saisi, plein de calme et de raison; tout est réel, et nous restons bien au-dessous de la vérité, ne pouvant entièrement la peindre dans ce récit, car les mots nous manquent, quoique notre mémoire soit fidèle...

« *Deuxième fait.* Le rond noir étant en partie effacé, on y repasse à plusieurs reprises le charbon, jusqu'à ce qu'il soit bien rétabli. Indécis sur le choix d'un nouveau sujet, l'opérateur cherche des yeux dans l'assemblée la personne qu'il croit apte à sentir l'influence occulte du miroir et à en manifester les effets. Pendant ce moment d'hésitation, se présente de lui-même un jeune homme de vingt ans environ, qui depuis quelque temps suivait attentivement les mouvements de la main de l'opérateur et fixait ses yeux sur la plaque noire. Bientôt il se lève de son siège et cause un étonnement général : il s'approche lentement, muet, pâle : il tourne plusieurs fois autour du miroir magique, le considère attentivement, s'éloigne, se rapproche, se penche. Que voit-il dans cette plaque noire? Nul ne le sait encore, mais il y voit. Il est pris d'un rire sardonique inimitable : sa figure prend une expression bientôt sérieuse; il se trouble, tremble de tous ses membres, puis redevient calme. Différent du premier expérimenté, nulle fureur ne se peint en lui; un sentiment de curiosité semble le dominer, et son regard est constamment plongé dans le miroir. Comment pourrions-nous traduire ici les gestes, les mouvements de ce jeune homme, l'expression peinte sur son beau visage,

toute une assemblée tenue dans une sorte de crainte et d'espérance et semblant partager les émotions profondes du voyant ! Il reste ainsi dix à douze minutes, murmurant, articulant quelques mots ; et c'est au moment où il va parler que l'opérateur intervient. Mais, méconnu d'abord comme un étranger, il éprouve quelque difficulté à éloigner l'expérimenté du miroir. Comme au premier, on lui ôte le souvenir sans eau de Léthé.

« Les prêtres d'Isis n'étaient donc point des imposteurs ; ils connaissaient, sans nul doute, l'existence du principe magnétique, et s'en servaient pour opérer leurs prodiges. Dans certains cas, ils obtenaient de ceux qui allaient subir les terribles épreuves de l'initiation des révélations propres à les guider dans la route de la vie ; mais, pour imprimer plus de respect, on attribuait aux dieux ce qui venait de l'homme lui-même... »

Et on avait raison, car ces choses-là ne viennent point de l'homme. Nous avons recueilli les faits, ils nous suffisent ; nous ne suivrons pas l'auteur dans ses divagations antiphilosophiques sur le fluide magnétique, « fluide inconnu, qui se revêt de nos pensées et les garde quelque temps *emprisonnées en lui*. » Partout ailleurs c'est le vêtement qui sert de prison ; mais peut-on dire deux mots de bon sens, quand on admet la corporéité de la pensée ? Toutefois M. Dupotet ne tarda pas de se voir forcé dans cette position mauvaise et il finit par avouer que *le surnaturel se montre*, lors même qu'on veut en nier l'existence, et que le magnétisme est un *réveil de l'esprit de Python*.

Recueillons, maintenant, l'explication des spirites, du 1^{er} septembre 1898. Ils expliquent le phénomène par les esprits. Nous dirions par les démons :

VISION DANS LE CRISTAL

Les *Annales des Sciences psychiques* ont reproduit une série d'expériences sur la vision dans le cristal, que M. Andrew Lany a racontées dans un livre qu'il a publié sous le titre de *The Making of religion Research*. Les spirites y reconnaîtront la médiumnité au verre d'eau dont la *Revue spirite* de 1898 a donné une ample explication. Il cite ainsi huit cas très remarquables qu'il attribue, lui, soit à l'hallucination soit à la transmission des pensées quoique, ajoute-t-il, il ne voie pas précisément comment l'appliquer dans quelques-uns des cas donnés.

Nous en extrayons les suivants : C'est une dame, M^{me} Angus, qui les communique à l'auteur du livre.

« Premier cas : Une dame me demanda un jour de voir un ami auquel elle penserait. Presque aussitôt je m'écriai : Voici une vieille, vieille dame qui me regarde avec un sourire triomphant sur la figure. Elle a un nez qui avance et un menton en casse-noisette. Sa figure est tout à fait ridée, particulièrement aux coins des yeux, comme si elle était toujours en train de sourire. Elle porte un petit châle blanc, avec un bord noir. Mais!... elle ne peut être vieille avec des cheveux entièrement bruns. Pourtant sa figure a l'air si vieille! L'image alors s'évanouit et la dame dit que j'avais parfaitement décrit la *mère* de son ami, au lieu de lui; que c'était une plaisanterie de famille de prétendre que la mère devait se teindre les cheveux pour les avoir si bruns, et qu'elle avait quatre-vingt-deux ans. Cette dame me demanda si la vision était assez distincte pour me permettre de reconnaître une ressemblance avec la photographie du fils. Le jour suivant, elle mit plusieurs photographies devant moi; et en un instant, sans la plus légère hésitation, je le désignai d'après son étonnante ressemblance avec ma vision.

« Second cas : Un après-midi, je me tenais avec une jeune dame, que je n'avais jamais vue et de qui je n'avais jamais entendu parler auparavant. Elle me demanda si elle pouvait regarder dans mon cristal; pendant qu'elle le faisait, il m'arriva de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, et je vis un bateau secoué par une mer très fortement houleuse, bien que la terre fût encore visible. Tout s'évanouit, et, comme subitement, une petite maison apparut avec cinq ou six marches, conduisant à la porte. Sur la première marche se tenait un vieillard lisant un journal. En face de la maison, il y avait un champ couvert d'un gazon aux touffes épaisses où quelques agneaux, allais-je dire, — mais c'étaient plutôt comme de très petits *moutons*, — étaient en train de pâtre.

« Quand la scène se fut évanouie, la jeune dame me dit que j'avais très nettement décrit un endroit de l'île de Shetland où elle et sa mère étaient sur le point d'aller passer quelques semaines. »

Allan Kardec, parlant de la médiumnité au verre d'eau qui, comme nous l'avons dit, a beaucoup de rapport avec la vision dans le cristal, dit que « ce ne sont pas les Esprits eux-mêmes que l'on voit, et qui ne peuvent venir se loger dans un verre d'eau, et dans le cas présent, dans une boule de cristal, non plus que des maisons, des paysages et des personnes vivantes : on ne voit que ce que les Esprits veu-

lent nous faire voir ou ont la permission de nous faire voir, quand la chose est utile.

« Les Esprits ne sont pas logés dans la boule de cristal. Voilà qui est positif. Qu'y a-t-il donc dans cette boule? une image, pas autre chose; image prise sur nature, voilà pourquoi elle est souvent exacte. Comment est-elle produite? Là est le problème. Le fait existe, donc il y a une cause. »

B. MARTIN.

(Revue spirite.)



UN SOURCIER

Actuellement, en Angleterre, il existe quelques personnes qui s'emploient à la découverte de sources ou de mines. Elles en font un véritable métier, aussi leurs services sont en réquisition de tous côtés, et surtout on ne les paye que si l'eau est trouvée. Pas de duperie possible, aussi ce métier n'est pas à la portée de tout le monde. Il faut avoir le don!

M. Leicester Gataker le possède certainement, à en juger par ses succès; de nombreux articles ont paru sur lui : le *Medium and Daybreak*, le *Borderland* et, tout récemment, le *Light*, qui nous apprend que M. Gataker revient d'une exploration lointaine. Le Khédivé avait réclamé ses services pour l'Égypte, où il a dû chercher des sources de différents côtés. La notoriété dont il jouissait déjà en Angleterre depuis quelques années lui valut cet honneur.

Voici sa façon ordinaire d'opérer. Il tient une baguette en forme de V de dix-huit pouces de long environ, en bois de différentes sortes, sec ou non. Il peut faire ses découvertes en tenant une simple canne qui penchera, pour l'avertir; ses mains seules lui suffisent, car il perçoit, dans tous les cas, la même étrange sensation de frisson. L'acier ou le fil de fer dans ses mains, lui rendent le même service.

Il s'est rendu compte que sa volonté seule n'obtenait pas le mouvement des objets qu'il avait à la main, car il en avait fait l'essai.

Avant de conquérir la célébrité dont il jouit aujourd'hui, il fut mis bien souvent à l'épreuve par des incrédules, et il en sortit toujours victorieux.

Ainsi dans les environs de Math, on le fit venir dans une propriété qu'il n'avait jamais visitée, où il y avait de l'eau qui passait dans des tuyaux placés sous terre, sur un parcours connu. On lui banda les

yeux, et on l'amena sur la pelouse. Quelques instants après, la baguette tourna et il suivit fort exactement le parcours de l'eau souterraine.

Une autre fois, quarante personnes furent témoins des recherches et des découvertes de M. Gataker dans le domaine de Claverton, dans le comté de Sommerset.

Un puits fut foré à un endroit où il déclara qu'on trouverait une forte source, à la profondeur de vingt pieds environ. On découvrit l'eau à dix-huit pieds, avec un débit de six mille gamons par jour.

Au château de Soberton, à Suffolk, on le mit encore à l'épreuve. Le propriétaire lui demanda de lui indiquer la direction d'une source qui alimentait une pompe dans la cour des communs.

Après s'être promené, l'*expert*, comme on l'appelle aujourd'hui, déclara qu'il n'y avait pas d'eau vive où il était; mais qu'il sentait que l'eau venait de la maison. Il demanda à entrer, et là, au milieu de l'office, la baguette tourna rapidement et il déclara que le puits était en dessous. Les témoins furent très étonnés de sa perspicacité. Ils espéraient que l'épaisseur des voûtes la mettrait en défaut.

Dans un autre domaine, l'épreuve fut différente.

On le mena vers une pompe placée au-dessus d'un puits profond. On lui demanda de montrer le chemin souterrain que suivait l'eau pour alimenter la pompe. Il en fit le tour plusieurs fois, sembla étonné, et déclara que c'était peut-être trop profond pour qu'il le sentît.

Les personnes présentes savaient que le puits était à sec depuis plusieurs années.

L'expert ne trouva point d'eau et ne chercha pas à dire qu'il y en avait à droite ou à gauche, ce qu'eût fait un imposteur.

Il révélait ainsi l'exactitude de ses diagnostics.

A partir de ce moment, sa réputation était établie. On l'appela souvent de divers côtés pour des recherches qui toutes réussirent.

M. Gataker, dont personne ne conteste plus la puissance divinatoire, attribue son pouvoir à une *force intérieure*.

Il déclare qu'il est absolument certain de trouver de l'eau où l'eau existe et de pouvoir calculer, à peu près, la profondeur où elle se trouve d'après les sensations plus ou moins intenses qu'il ressent.

On peut citer, à l'époque actuelle, comme ayant une puissance analogue en Angleterre, MM. Yang et Robertson, de Llanélly, au sud du pays de Galles.

Ils ont publié sur la *Baguette divinatoire* un traité pratique et intéressant.

Rien ne manque à la gloire de M. Gataker. Certains esprits étroits, dont le *Times* a parlé le 1^{er} juin 1897, se sont demandés s'il avait le droit de se faire payer ses services réclamés par un conseil municipal pour trouver des sources dans une commune, et la question a fait l'objet d'un jugement qui constate son pouvoir, mais lui refuse le droit d'en tirer profit, se fondant sur des vieilles lois qui sont en contradiction manifeste avec les progrès de la science et le développement actuel de l'esprit humain. (ISMALA. *La France moderne.*)

~~~~~

### LES BRAHMES DE L'INDE

La *Fronde* a reçu cette intéressante lettre :

Mercredi dernier, j'ai lu dans votre journal un article intéressant.

L'auteur, dont je ne conteste pas la bonne foi, dit avoir vu le feu *ne pas brûler* les pieds des fanatiques indous qui le traversent, et attribue cette particularité extraordinaire à un pouvoir inconnu de nous, à une science gardée jalousement par les brahmes indous.

J'ai habité longtemps l'Inde, et j'ai même ramené une femme de la classe des vanyans (laboureurs, vanniers, industriels) non paria, laquelle a élevé un de mes enfants, et très intelligente et versée, comme tous les Indous de caste, dans le magnétisme, chiromancie, occultisme, etc.

J'ai assisté quatre fois à la fête de *Drovadé* (fête du feu.) J'ai vu de mes yeux, touché de mes doigts, parlé moi-même aux Indous qui jouent dans cette fête un rôle actif et passif. Je puis assurer que voici comment les choses se passent.

Les charbons de bois de bambous ou de bois légers sont allumés et flambent parfaitement, — ils chauffent même très fortement ; — on les répand sur une longueur de douze à quinze mètres et sur une largeur de deux à trois mètres. Ce brasier, très ardent, est terminé par une sorte de petit marais de boue, de terre glaise. — A l'autre extrémité, au commencement, est un petit marais d'apparence semblable, mais plus étroit.

C'est ici le point important, ce marais de boue est saturé du suc des feuilles du kijâ-nelli — *phyllanthus niruri* — sorte de petite plante rampante (il y a toute une famille de *phyllanthus*). Cette plante croît aux Indes, dans les chemins, les bois, etc. (Mon Indoue prétend l'avoir vue dans la forêt de Fontainebleau, mais peut-être se trompe-t-elle, je ne l'ai jamais vue.)

Cette plante a la propriété d'anesthésier la partie de chair qu'elle touche.

Les Indous qui se soumettent... à ce supplice par dévotion ou par vœux, commencent par rester dans les pagodes, soumis à un jeûne rigoureux, un certain nombre de jours (dix à trente), qui varie selon leurs forces. Puis ils sont grisés au haschish; on les fait en outre crier très fortement, sur des notes aiguës, ce qui constitue une autre sorte de griserie. Enfin, ils sont frottés au safran; et littéralement vêtus de chapelets de fleurs de jasmin dont le parfum pénétrant les enivre encore. En dernier lieu, leurs pieds sont frottés avec les feuilles du kijâ-nelli.

Ils traversent le feu très ardent, les yeux fixés sur la statue du Kâli, déesse de l'Amour, de la Mort et de la Fatalité.

Je puis vous assurer que la peau de leurs pieds est brûlée plus ou moins fortement, mais brûlée, c'est évident; et serait prouvée par l'odeur seule qui se répand à leur passage.

De plus, j'ai vu, touché et *pansé* le pied de plusieurs de ces indigènes. Je n'ai jamais vu de brûlure grave.

Sur le feu même on jette quelques feuilles de kijâ-nelli, ou des gouttes d'essence de cette plante.

A part cela, il y a un point qu'il ne faut pas oublier. Les Indous marchent toujours pieds nus... la peau de leurs pieds se durcit d'une façon très appréciable, tannée qu'elle est par la chaleur de la terre sous ce soleil tropical.

C'est une expérience que tous les fonctionnaires et créoles ont faite. Il est impossible à un Européen de traverser pieds nus la place du Gouvernement à Pondichéry, — parce que cette place n'a pas d'arbres. Même chaussé on a la sensation forte de la chaleur du sol. Une bouteille de verre ne peut pas être transportée *à la main à midi*, d'un bout de la place à l'autre. Combien de fois ai-je vu faire cette plaisanterie? Le nouveau venu qui ne sait pas, part plein d'ardeur avec la bouteille, la change vainement de main en route et la lâche inmanquablement au milieu de la place.

Les Indous qui traversent le feu sont donc dans des conditions particulières :

1° Ils ont la peau du pied dure, épaisse et habituée à la chaleur.

2° Ils sont entraînés par un jeûne rigoureux, grisés de cris, de haschich, de parfums soutenus par le fanatisme oriental.

3° Ils frottent leurs pieds avec une plante préservatrice, et dans un marais protecteur et réparateur ensuite.

Tout cela ne les empêche pas toujours d'être brûlés, mais les empêche de souffrir et cicatrise très rapidement leurs brûlures.





## UN PÈRE VIENT RÉVÉLER SA MORT

C'était dans une séance de typtologie tenue le soir chez un memdre du groupe, qui m'autorise à dire son nom : M. Justrobe, contrôleur des contributions indirectes. Dix personnes, toutes d'une incontestable honorabilité, composaient la réunion.

L'évocation faite, un Esprit signale sa présence par de violents mouvements de table. Celle-ci s'avance contre M. R..., se dresse en face de lui, puis vient reprendre sa position normale. Alorson interroge le visiteur invisible, on lui demande si des liens de parenté ou d'amitié l'unissent à quelqu'un de l'assistance. Il répond affirmativement et dicte, par le procédé alphabétique, qu'il est *le Père de M. R...*, et qu'il est décédé *la veille*, « mercredi 20 avril. » Il indique même l'heure : « à midi. »

M. R... expose que son père est très âgé (80 ans), qu'une distance de plus de trois cents kilomètres les sépare, et qu'il le sait malade. « Mais, ajoute-t-il, s'il était vrai que mon père fût mort, la famille m'en aurait averti; or, je suis sans nouvelles... » L'opinion de chacun est que l'on doit avoir affaire à un trompeur.

Cependant M. R... n'était pas rassuré. Il questionne l'Esprit, pour établir son identité, et les preuves lui viennent, nombreuses, précises. C'en était assez pour ébranler tous les doutes.

Que faire alors? Attendre.

L'attente ne fut pas longue; *le lendemain*, par le courrier de midi, M. R... recevait une lettre du pays, l'informant du décès de son père, *arrivé au jour et à l'heure que celui-ci avait indiqués.*

Par suite de l'absence d'un bureau de poste dans la localité, il s'était produit un retard dans l'expédition de la lettre. Nos amis du groupe purent s'en assurer, par l'examen des timbres de départ et d'arrivée. Ils attestèrent alors la véracité du fait rapporté, ainsi qu'en témoigne le procès-verbal.

Mais, objectera-t-on, comment un Esprit délivré du corps charnel depuis si peu de temps put-il déjà se communiquer et donner tant de précision à ses réponses? Le guide du groupe, interrogé à ce sujet dans une séance ultérieure, nous dit : « J'avais amené moi-même parmi vous le nouveau désincarné, et j'étais son intermédiaire, dans la manifestation, entre vous et lui. »

Tout s'expliquait, étant donnée la facilité avec laquelle, chez certains vieillards, l'Esprit peut se détacher de ses liens, à la suite d'une

lente décrépitude dont le résultat est de favoriser ou d'amener peu à peu le dégagement du corps périsprital.

*Ainsi raisonnent les spirites !!*

DÉMOPHILE.

*(Le Phare de Normandie.)*



## HALLUCINATIONS

Les *Psychische Studien* contiennent un article de M. Kraniski sur les hallucinations. L'auteur pense que si un état physiologique spécial suffit quelquefois à expliquer ces phénomènes, il est cependant une face du problème qui ne se trouve pas éclairée par cette théorie, du moins dans un grand nombre de cas. Par exemple, lorsque le sujet qui *voit* décrit l'apparition de telle sorte que le portrait qu'il en trace se trouve reproduire exactement l'image d'une personne morte depuis de longues années et qu'il n'a pu connaître.

M. Kraniski relate deux faits présentant justement les conditions de coïncidence et de précision que l'état physiologique du voyant ne réussit pas à expliquer.

Sa femme, se trouvant assise dans le jardin, vit un jour apparaître, à une fenêtre du premier étage, le buste d'un jeune homme dont elle décrivit les traits ainsi que le costume. Pendant les quelques instants qu'elle l'avait vu, elle s'était trouvée « comme retenue par un lien magnétique », ne pouvant détacher ses yeux de la fenêtre et incapable d'appeler ou de changer de place.

Une autre fois, dans l'obscurité de la chambre, elle prétendit apercevoir une dame de haute stature, vêtue suivant les modes du milieu de ce siècle; M<sup>me</sup> Kraniski perçut en outre très exactement les traits de la personne, et les dépeignit dans tous leurs détails.

« Ces faits furent considérés tout d'abord comme de pures « hallucinations ». C'était bien plus pour remplir mon devoir d'occultiste, » dit M. Kraniski, que parce que j'y trouvais de l'intérêt (car je ne croyais absolument rien de la chose) que je priai ma femme de me « donner une description exacte de la personne... »

Il arriva que, par suite de circonstances fortuites, l'auteur fouillant dans ses souvenirs, en ramena l'image décrite par sa femme : « Soudain, les écailles me tombèrent des yeux; je me rappelai un jeune homme nommé H... qui était mort dans notre maison à l'âge de vingt-six ans... A mesure que je récapitulais point par point la description que ma femme m'avait faite, je tombai « dans un étonne-

« ment qui était presque de l'effroi... tous les détails se trouvaient  
« être si exacts qu'un observateur pénétrant n'aurait pu dépeindre  
« plus exactement le jeune homme en question, dans les derniers  
« temps de sa vie ! Et c'était là une personne que ma femme n'avait  
« jamais connue ; elle avait à peine deux ans lorsque celle-ci mourut. »

Quant à ce qui concerne la seconde « hallucination », il se trouva qu'elle était aussi extraordinaire que la première : M<sup>me</sup> Kraniski avait vu une des anciennes propriétaires de la maison, morte depuis cinquante ans et dont jamais elle n'avait entendu parler. Au dire d'une personne qui l'avait connue, le physique et le costume de la défunte correspondaient exactement à la description qui en était donnée.

Que sont donc les hallucinations ? dit l'auteur, après avoir relaté quelques autres phénomènes du même genre dont il fut le témoin. Ne sont-elles jamais que des images de la fantaisie ou du souvenir ? Rien ne nous autorise à l'affirmer. « On ne doit donc pas traiter trop dédaigneusement les hallucinations. »



---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

# LETTRE ENCYCLIQUE

DE LA

SAINTE INQUISITION ROMAINE ET UNIVERSELLE

A TOUS LES ÉVÊQUES

CONTRE LES ABUS DU MAGNÉTISME

« Mercredi, 30 juillet 1856.

« Dans la réunion générale de la sainte Inquisition romaine universelle tenue au couvent de Sainte-Marie de la Minerve, LL. EE. RR. les cardinaux inquisiteurs généraux contre l'hérésie dans tout le monde chrétien, après avoir mûrement examiné tout ce qui leur a été rapporté de divers côtés par des hommes dignes de foi, touchant la pratique du magnétisme, ont résolu d'adresser la présente encyclique à tous les évêques pour en réprimer les abus.

« Car il est bien constaté qu'un nouveau genre de superstition a surgi des phénomènes magnétiques auxquels on s'attache aujourd'hui, *non point pour éclairer les sciences physiques, comme cela devrait se faire*, mais pour séduire les hommes, dans la persuasion de découvrir les choses cachées ou éloignées ou futures, au moyen et par les prestiges du magnétisme, et surtout par l'intermédiaire de certaines forces qui sont uniquement sous la dépendance du magnétiseur.

« Déjà plusieurs fois le Saint-Siège, consulté sur des cas particuliers, a donné des réponses qui condamnent comme illicites toutes expériences faites pour obtenir un effet en dehors de l'ordre naturel ou des règles de la morale, et sans employer les moyens permis; c'est ainsi que, dans des cas semblables, il a été décidé, le mercredi 21 avril 1841, que l'usage du magnétisme tel que l'expose la demande n'est pas

permis. De même, la sainte congrégation a jugé à propos de défendre la lecture de certains livres qui répandaient systématiquement l'erreur en cette matière. Mais comme en outre des cas particuliers, il fallait prononcer sur la pratique du magnétisme en général, il a été établi comme règle à suivre, le mercredi 28 juillet 1847 : « En écartant toute erreur, tout « sortilège, toute invocation implicite ou explicite du démon, « l'usage du magnétisme, c'est-à-dire le simple acte d'employer « des moyens physiques non interdits d'ailleurs, n'est pas « moralement défendu, pourvu que ce ne soit pas dans un « but illicite ou mauvais en quoi que ce soit. Quant à l'appli- « cation de principes et de moyens purement physiques à des « choses ou des effets vraiment surnaturels pour les expliquer « physiquement, ce n'est qu'une illusion tout à fait condan- « nable et une pratique hérétique. »

« Quoique ce décret général explique suffisamment ce qu'il y a de licite ou de défendu dans l'usage ou l'abus du magnétisme, la perversité humaine a été portée à ce point, qu'abandonnant l'étude régulière de la science, les hommes, voués à la recherche de ce qui peut satisfaire la curiosité, au grand détriment du salut des âmes et même au préjudice de la société civile, se vantent d'avoir trouvé un moyen de prédire et de deviner. De là, ces femmes au tempérament débile, qui, jetées par des gesticulations où la pudeur est souvent offensée dans les transports du somnambulisme et de la clairvoyance, prétendent voir à découvert le monde invisible, et s'arrogent, dans leur audace téméraire, la faculté de parler sur la religion, d'évoquer l'âme des morts, de recevoir des réponses, de découvrir des choses inconnues ou éloignées, et de pratiquer d'autres superstitions de ce genre pour se faire à elles-mêmes et à leurs maîtres des gains considérables par leur don de divination.

« Quels que soient l'art ou l'illusion qui entrent dans tous ces actes comme on y emploie des moyens physiques pour obtenir des faits qui ne sont pas naturels, il y a fourberie tout à fait condamnable, hérétique, et scandale contre la pureté des mœurs. Aussi, pour réprimer efficacement un si grand mal, souverainement funeste à la religion et à la société civile,

on ne saurait trop exciter la sollicitude pastorale, la vigilance et le zèle de tous les évêques.

« Qu'autant donc qu'ils le pourront, avec le secours de la grâce divine, les ordinaires des lieux emploient tantôt les avertissements de leur paternelle charité, tantôt la sévérité des reproches, tantôt enfin toutes les voies de droit, selon qu'ils le jugeront utile devant le Seigneur, en tenant compte des circonstances de temps, des lieux et des personnes ; qu'ils mettent tous leurs soins à écarter ces abus du magnétisme et les faire cesser, afin que le troupeau du Seigneur soit défendu contre les attaques de l'homme ennemi, que le dépôt de la foi soit gardé sauf et intact, et que les fidèles confiés à leur sollicitude soient préservés de la corruption des mœurs.

« Donné à Rome, à la chancellerie du Saint-Office du Vatican, le 4 août 1856.

« V. card. MACCHI. »

Dans ce grave et solennel document, le Saint-Office ne condamne pas le magnétisme en lui-même, il se contente d'en condamner les abus. Il ne réproouve pas l'usage du magnétisme pour l'avancement et le progrès des sciences naturelles, mais il réproouve l'usage du magnétisme en vue d'obtenir des phénomènes et des effets qui n'appartiennent pas à l'ordre naturel. En un mot, il ne réproouve pas la science, il réproouve seulement la superstition qui en est la pire ennemie.

C'est avec un respect profond en cet enseignement, et en entrant dans la voie ouverte par ces distinctions autorisées, que nous essayerons de démêler les deux éléments engagés d'une manière souvent obscure dans le dédale des phénomènes de l'hypnotisme et du magnétisme animal.



## L'HYPNOTISME MÉDICAL <sup>(1)</sup>

---

### I

Nous avons toujours réprouvé avec l'Église et avec la raison, l'hypnotisme de foire et de salon, pratiqué par des esprits légers, téméraires, quelquefois même criminels.

Quand on endort ainsi un sujet pour obtenir des communications dangereuses avec les morts et avec les vivants séparés de nous par de grandes distances; quand on essaye de deviner de cette manière les pensées, les résolutions, la vie de son prochain; quand on se sert du sommeil provoqué pour faire naître dans la conscience bouleversée d'un sujet dont on a paralysé la liberté morale, des résolutions criminelles qui s'accompliront au réveil; quand on veut obtenir par des moyens illicites des effets préternaturels, on se rend coupable d'une action immorale que tout chrétien et tout homme honnête doit flétrir.

Il n'est jamais permis d'agir ainsi, et de se faire le complice imprudent des esprits mauvais, des démons dont l'intervention malfaisante dans ces pratiques superstitieuses ne peut pas et ne doit pas être contestée.

Je ne vois rien de scientifique dans les expériences coupables de foire et de salon. J'y vois un outrage à la dignité humaine, un grand danger pour l'ordre social, une faute grave dans l'expérimentateur imprudent.

Nous ne consentirons jamais à amoindrir la vérité chrétienne sous le faux prétexte de la faire accepter des esprits égarés; nous ne douterons jamais de sa puissance et de son efficacité quand elle se présente à la porte d'une conscience bien préparée, elle y entre en souveraine. La charité ne

(1) Nous répondons dans cet article à divers questions qui nous ont été adressées par nos lecteurs. Nous continuerons dans le prochain numéro notre étude sur le vol aérien du corps humain.

consiste pas à perdre les âmes, en altérant la vérité, elle consiste à les sauver en leur faisant accepter la vérité intégrale, par l'humilité, la science et le zèle affectueux de notre enseignement.

Mais nous voici en présence d'un fait nouveau. Des milliers de médecins, et parmi eux, des savants de premier ordre et des chrétiens convaincus se servent du sommeil provoqué pour obtenir sûrement ou le soulagement ou la guérison des malades qui leur sont confiés.

A côté de l'hypnotisme de foire qui est incontestablement immoral, détestable, il y a donc l'hypnotisme médical, et c'est exclusivement de celui-ci que j'entends parler.

## II

Voici deux petits miroirs triangulaires éclairés directement par les rayons d'une lampe électrique; ces deux miroirs tournent dans un sens horizontal, mais dans des directions contraires, et avec une très grande vitesse, l'un, vers la droite, l'autre, vers la gauche. Si je regarde fixement ces deux miroirs, pendant trente secondes, je m'endormirai immédiatement. Il me suffirait même de regarder avec fixité, soit un miroir aux alouettes, en mouvement, soit la boule de cuivre de mon lit en fer, frappée par le soleil, soit un point brillant, et toujours, sans le secours d'un expérimentateur, ou d'un hypnotiseur pour tomber en sommeil.

Que je place, pendant deux minutes, sous l'oreiller de mon lit un appareil électrique et que je détermine un léger courant dans un conducteur métallique longeant la colonne vertébrale, je m'endormirai aussitôt d'un sommeil profond.

J'obtiendrai, si je veux, ce même résultat, par d'autres procédés, indépendants de l'électricité, par le chloroforme, le chloral, l'opium, le pavot, etc. Je combattrai ainsi l'insomnie.

Fatigué d'une longue course, ou d'une journée de labeur et de chaleur, je rentre chez moi, je m'asseois commodément dans un fauteuil, j'oublie mes préoccupations et mes affaires, je m'endors.

Il n'y a pas sur la terre, je ne dis pas un savant, mais un



homme raisonnable qui ose dire : ce sommeil voulu est immoral, il est intrinsèquement mauvais, il est absolument défendu. Celui qui raisonnerait ainsi nous autoriserait à douter de sa raison.

Nous trouvons, en effet, dans ces diverses formes du sommeil une cause physique connue, des moyens matériels connus, un effet physique connu. Je n'ai pas besoin de recourir au démon pour en deviner l'explication.

J'estime que sur ce point adversaires ou partisans de l'hypnotisme médical, nous sommes tous d'accord.

### III

Ce sommeil, sous les diverses formes que je viens d'indiquer, présente invariablement deux caractères qu'il me paraît opportun de relever.

Dans tout sujet endormi, quelle que soit d'ailleurs la cause physique qui produit le sommeil, vous reconnaîtrez aussitôt la suspension des actes de la raison et de la liberté : ces facultés se trouvent liées. Le sujet endormi, ou *assommeillé*, comme on disait autrefois, ne pense pas, ne raisonne pas, il rêve : il n'agit plus librement, ses mouvements sont *déterminés*, la responsabilité n'est plus là.

Cette suspension des actes de raison et de liberté n'est pas une chose accidentelle, comme on pourrait le supposer. c'est un élément essentiel du sommeil, car, dès que le sujet sort des ténèbres et de l'incohérence des rêves, quand il recommence à penser, à raisonner, à vouloir, il ne dort plus, il est éveillé.

Donc, quand nous disons : il est permis d'employer des moyens physiques, fixation d'un point lumineux, courant électrique, inhalation de chloroforme pour s'endormir, c'est comme si nous disions : il est permis de recourir à des moyens physiques pour suspendre l'usage de la raison et de la liberté, *quand on a de légitimes raisons de le faire*.

Donc, il n'est pas permis de dire : c'est un acte intrinsèquement mauvais, immoral, de renoncer provisoirement à l'usage de la raison et de la volonté. On ne pourrait pas

énoncer cette proposition paradoxale et générale sans nier toujours et dans tous les cas, l'usage légitime du sommeil.

### III

J'observe, en second lieu, que, pendant le sommeil naturel, ou provoqué par les moyens que je viens d'indiquer, le sujet est apte à recevoir les injonctions de la suggestion.

Que le sujet s'endorme, en regardant fixement les miroirs triangulaires, en respirant le chloroforme, en se couchant dans son lit, il se trouve, s'il est névropathe, dans un état qui permettra à un tiers de lui suggérer une action qui sera fidèlement exécutée au réveil.

La possibilité de suggestionner un sujet qui s'est endormi, ou hypnotisé lui-même en fixant son regard sur un point lumineux, ainsi le bistouri du chirurgien, ou bien par une simple inhalation de chloroforme est incontestable : il sera toujours facile de le prouver par des témoignages et par des faits.

La possibilité d'imposer une suggestion à un sujet plongé dans le sommeil naturel de la fatigue et de la nuit, se trouve établie par les mêmes témoignages et par les mêmes faits. Notre collaborateur, le Dr Le Mesnant des Chesnais, s'est engagé publiquement, dans nos réunions de l'académie psychique, à faire accepter la suggestion par un sujet dormant la nuit, d'un sommeil naturel.

Donc, quand un homme s'endort, même naturellement et spontanément, 1<sup>o</sup> il suspend l'usage de la raison et de la volonté, et 2<sup>o</sup> il se met dans un état qui peut livrer son intelligence à l'impérieuse tyrannie de la suggestion.

Nous ne pensons pas que l'on puisse nier ces propositions rigoureusement enchaînées.

Vous ne pouvez pas contester à l'homme le droit naturel de dormir.

Vous ne pouvez pas contester que le sommeil implique provisoirement la suspension de la raison et de la volonté.

Vous ne pouvez pas contester que l'état de sommeil permet au sujet de recevoir des suggestions et de les exécuter.

Ceci est prouvé par des faits. Continuons ces observations :

#### IV

Voulez-vous me refuser le droit de parler à cette personne endormie, et de lui suggérer de bons sentiments et de bonnes pensées?

N'ai-je pas le droit, moi, médecin, de dire à ce malade qui dort d'un sommeil naturel, sans l'intervention d'un hypnotiseur :

Vous souffrez de l'estomac (anorexie), en vous réveillant, vous ne souffrirez plus, et les forces reviendront avec l'appétit.

Vous souffrez de la tête (céphalalgie), en vous réveillant, vous ne sentirez plus rien ; vous ne souffrirez plus.

Vous avez un bras contracturé ; vous souffrez d'un rhumatisme aux articulations ; quand vous vous éveillerez, vous ne sentirez plus aucune souffrance, vous remuerez le bras.

Voilà une femme tourmentée, obsédée par la pensée du suicide ; elle n'a trouvé la guérison ni dans les remèdes physiques, ni dans les secours religieux. Elle s'endort d'un sommeil naturel. N'ai-je pas le droit de lui dire : à votre réveil, vous chasserez cette criminelle pensée ; vous en serez délivrée ; vous serez soulagée, guérie.

J'évite les discussions et les hypothèses ; je n'examine pas le mécanisme délicat de cette action puissante du moral sur le physique ; je ne cherche pas à déterminer le *processus* de cette action de l'âme sur son corps, je constate des faits.

Je me contente de dire : ai-je, oui ou non, le droit de suggérer ces bonnes pensées, ces salutaires résolutions à une personne endormie?

Vous ne pouvez pas répondre non.

Je vous opposerais, en effet, cette simple observation :

Vous reconnaissez bien que j'ai le droit de regarder en face une personne éveillée, en pleine possession de ses facultés, d'agir immédiatement et fortement sur son moral, sur son imagination, sur son âme, pour la déterminer sûrement à faire une bonne action. J'ai le droit de profiter de mon grand ascen-

dant sur elle pour la rapprocher du bien. L'éducation de l'enfant est à ce prix. L'éducateur essaye d'agir fortement sur l'imagination et sur la volonté de l'enfant, pour l'éloigner du mal.

Pouvez-vous supposer que cet acte qui vous paraît bon et licite quand il a pour objet l'amélioration morale d'un individu éveillé devient mauvais et immoral quand il a pour objet un homme ou un enfant endormi naturellement?

Pouvez-vous supposer qu'un médecin agisse en homme sage et avisé quand il fait tous ses efforts pour influencer le moral d'un malade éveillé et l'acheminer vers la guérison, et qu'il agisse en homme pervers, criminel quand il a recours à ces mêmes moyens sur un malade endormi?

La contradiction est flagrante.

Que vous défendiez absolument au médecin d'abuser du sommeil de son malade pour lui imposer une suggestion mauvaise, immorale, vous avez mille fois raison, c'est votre devoir. Aussi, dans la *Lettre encyclique aux Evêques*, dont on ne saurait trop louer la sagesse, la congrégation de l'Inquisition condamne *les abus* du magnétisme; elle les énumère et les réprouve, mais elle ne condamne pas le magnétisme qui repose sur les mouvements puissants d'une force fluïdique dont nous constatons la présence, mais dont la nature nous est encore inconnue.

Ici, plus de contradiction. Le même précepte de morale qui nous défend ainsi de suggérer un sentiment mauvais à une personne éveillée, nous défend encore de suggérer ce sentiment mauvais à une personne endormie. Mais, que le sujet soit endormi ou éveillé, j'ai toujours le droit de lui suggérer l'idée, le désir et la volonté de sa guérison.

Quand un médecin suggère fortement à son malade, en lui présentant des boulettes de *mie de pain*, que ces pilules contiennent des principes très actifs, qu'il faut les prendre avec prudence, et quand il obtient ainsi la guérison, que fait-il? Il agit par le moral sur le physique, par l'âme sur le corps, il met en jeu un mécanisme dont nous sommes loin de connaître tous les ressorts.

Et, quand ce médecin s'adresse à son malade endormi, hypnotisé, quand il lui parle avec force, persistance et autorité.

quand il fait entrer dans son esprit la conviction qu'il pourra entendre, marcher, digérer, que fait-il? A peu près la même chose. Il agit sur le moral, par un acte synthétique dont aucune analyse ne lui fait connaître encore les éléments, et il essaye de déterminer une action puissante de l'âme sur le corps. Et si, dans le cas présent, cette action est plus sûre et plus efficace, c'est que le malade n'est pas distrait, c'est que toute son attention, toute son activité se porte sur la parole impérative et se trouve concentrée sur la suggestion qu'il reçoit.

## V

Si l'on en croit les adversaires de l'hypnotisme, il existe une connexion nécessaire entre le sommeil ainsi provoqué et des phénomènes merveilleux qui seraient l'œuvre du démon. On parle de lucidité, de clairvoyance, de perception des objets et des événements à de grandes distances, de suggestions réalisées à de longues échéances, de phénomènes qui paraissent dépasser les forces de la nature et en troubler les lois. De là cette conclusion générale, absolue : l'hypnotisme est immoral.

On brouille tout, on confond tout, sans analyses et sans distinctions, et l'on fait ainsi une œuvre de ténèbres, également contraire à la science et à la raison.

Que ces phénomènes merveilleux soient certains, je l'ignore. Il y faudrait une enquête scientifique et sérieuse : il faudrait faire la part de la simulation, de l'exagération, de l'insuffisance des témoignages, de l'habileté et des ruses des hystériques hypnotisés. Je ne sache pas que ce travail ait été fait. Aussi bien, nous avons toujours réprouvé l'hypnotisme dangereux, mauvais, diabolique de foire et de salon ; nous n'avons à nous occuper en ce moment que de l'hypnotisme médical dont nous avons décrit plus haut les caractères essentiels.

Que de fois j'ai constaté moi-même la simulation, même dans les conditions qui paraissaient les plus sérieuses, tant est grande et perfide l'habileté de l'hystérique qui feint le sommeil.

Mais je ne veux pas étudier encore ces faits merveilleux : je ne veux, en ce moment, ni en expliquer la nature, ni en constater la réalité.

Ces faits, s'ils sont réels, ne découlent pas *nécessairement* de l'hypnotisme, ils n'en font pas partie *intégrante*, et jamais on ne pourra constater entre l'hypnotisme et le merveilleux un rapport nécessaire de cause à effet.

Les milliers de médecins qui, aujourd'hui même, en Europe et en Amérique, pratiquent l'hypnotisme dans les hôpitaux et dans les cliniques, sur des hommes, des femmes, des enfants, ne se préoccupent, en aucune manière, d'obtenir des phénomènes de lucidité et d'action à distance ; ils ne cherchent pas à prendre un ascendant permanent et dangereux sur le malade hypnotisé. Des centaines d'infirmes de tout âge, de tout sexe et de toute sorte passent sous leurs yeux. Ils endorment ces infirmes, ils leur suggèrent que le trouble fonctionnel qu'ils accusent cessera : ils les réveillent, et ils passent à d'autres lits où d'autres malades réclament leurs soins.

Ils plongent le malade dans le sommeil, c'est incontestable : ils lui suggèrent la guérison, c'est certain : cette guérison se produit assez souvent, il est facile de le constater. Voilà ce qui constitue l'hypnotisme médical, mais il n'est question ici ni d'action à distance, ni de divination lointaine, ni d'apparition, ni d'aucun autre phénomène merveilleux.

Il n'y a donc pas de rapport *nécessaire* entre l'hypnotisme médical et le préternaturel. Les faits sont là pour l'établir d'une manière incontestable.

J'ai vu moi-même des médecins chrétiens et savants hypnotiser et guérir des enfants, avec la pensée bien arrêtée de ne jamais provoquer les phénomènes troublants et obscurs du merveilleux : on peut donc les séparer de l'hypnotisme et les réprouver, sans ébranler la thèse de l'hypnotisme médical.

## VI

On nous dit encore que si l'hypnotisme ne produit pas nécessairement, dans tous les cas, ces effets merveilleux, où

l'intervention démoniaque semblerait établie, il est néanmoins toujours dangereux. En effet, ajoutent nos adversaires, cet état est favorable aux manifestations préternaturelles, il prépare le sujet à ces manifestations; il le prive de la liberté, il le livre aux puissances inconnues qui remplissent l'air et nous poursuivent sous la forme des plus cruelles tentations. C'est assez pour le flétrir et le condamner. — Voici ma réponse.

Défendrez-vous au chirurgien de se servir du chloroforme, et d'endormir un malade, d'abolir provisoirement la sensibilité, pour assurer la direction de sa main, sa promptitude, son agilité, qui seraient compromises par les gémissements, les cris, les soubresauts de l'opéré?

Non, vous n'intimerez pas cette défense au chirurgien, et vous reconnaîtrez que l'anesthésie produite ainsi par le chloroforme est un merveilleux auxiliaire dont on n'a pas le droit de refuser le concours.

Et, cependant, le chloroforme met le patient dans un état dangereux; il le prive provisoirement de sa sensibilité et de sa volonté; il l'amoindrit; il livre sa volonté à l'opérateur qui pourrait lui suggérer la pensée de commettre dans quelques instants une mauvaise action; il l'expose, enfin, à devenir, sans le vouloir, l'instrument des esprits mauvais, et à donner des signes extraordinaires de clairvoyance et de lucidité.

Et s'il n'en est pas ainsi, c'est que le chirurgien est un homme sérieux, consciencieux, jaloux de son art, dominé exclusivement par la pensée de pratiquer une opération et de soulager son client sans le faire souffrir. La nature du sommeil provoqué ne change pas; ce qui diffère, c'est le caractère et la moralité de l'opérateur.

Défendrez-vous au malade qui souffre de longues insomnies de s'endormir en fixant ses yeux sur les facettes d'un miroir aux alouettes mis en mouvement, ou sur les triangles rotatifs dont j'ai parlé? Non.

Et, cependant, vous pouvez, si tel est votre désir, vous qui n'êtes ni magnétiseur, ni hypnotiseur, profiter du sommeil naturel de ce sujet, pour lui imposer une suggestion: vous pouvez abuser de la suspension momentanée de ses facultés, de sa liberté, de sa raison et de sa conscience, comme vous

pouvez abuser du sommeil naturel de n'importe quel individu.

Si vous prohibez le sommeil hypnotique parce qu'un misérable peut en abuser, ou parce qu'il a pour effet de suspendre l'action de la raison et de la liberté, il faut prohiber toute espèce de sommeil, déterminé par le chloral, par l'électricité ou par lassitude physique, ou par un moyen artificiel, car le danger ne cesse pas d'être toujours le même, dans ces divers états.

Et si vous admettez que l'on peut endormir un sujet par le chloroforme, par exemple, et suspendre l'usage de ses facultés quand on a un motif légitime de le faire, nous sommes d'accord, et j'ajoute : on peut endormir un sujet par l'hypnose, et suspendre le jeu de ses facultés, quand on a un motif légitime de le faire, puisque dans les deux cas, le sommeil présente les mêmes caractères et produit les mêmes effets.

Tout ceci me paraît incontestable, et aussi clair que le jour. Je n'ai pas, néanmoins, la prétention de ne pas me tromper, et je suis prêt à m'incliner devant de meilleures raisons. Je cherche la vérité.

Qu'on ne nous accuse pas de nier l'existence du démon et la réalité de son intervention dans un grand nombre de phénomènes qui ont incontestablement un caractère préternaturel. Nous affirmons cette existence et cette réalité à toutes les pages de cette revue.

Nous avons affirmé cette intervention dans les manifestations du spiritisme, de l'occultisme, du théosophisme, des matérialisations et des tables tournantes ; nous la retrouverons bientôt dans le vol aérien des magiciens et des sorciers. Bien aveugles et bien coupables en effet les chrétiens qui ne croient pas à cette intervention démoniaque, si fréquente et si éclatante autour de nous !

Mais si nous sommes les ennemis des rationalistes et des naturalistes qui refusent systématiquement de reconnaître la possibilité et la réalité du surnaturel, nous sommes également les adversaires des hommes superstitieux qui prétendent voir partout, à tort et à travers, l'action démoniaque. Ceux-ci compromettent la thèse qu'ils veulent défendre, ils donnent



des armes à ces éternels ennemis qui nous accusent d'entretenir dans les âmes un sentiment de défiance et de haine à l'égard de la science, et de vouloir régner par la tyrannie de la superstition.

Que de fois ces ennemis n'ont-ils pas évoqué contre nous le triste souvenir de Galilée !

Nous vivons dans un siècle où les conquêtes scientifiques se multiplient avec une rapidité et un éclat qui défient les prévisions les plus hardies, et qui exaltent l'esprit humain. Nous marchons de surprise en surprise, de victoire en victoire, et la hardiesse des travailleurs, voués aux applications pratiques et aux déductions tangibles, égale le courage des savants dont les intuitions géniales découvrent aujourd'hui les principes et les causes les plus fécondes. Tous les esprits sont en fermentation dans les régions autrefois si sereines de la science spéculative, ils sont aussi dans l'attente d'un monde nouveau dont on commence à peine à soupçonner les lois.

Notre foi n'a rien à craindre de ce mouvement grandiose où les catholiques ont su, d'ailleurs, prendre part, et nous saluons avec orgueil ces manifestations nouvelles du Verbe et du Dieu de toutes les sciences, à travers le monde.

Mais ce mouvement nous impose aussi un grand devoir, c'est de ne pas confondre les opinions de quelques théologiens avec l'enseignement infaillible de l'Église : c'est de ne pas combattre les découvertes scientifiques en leur opposant des opinions d'ailleurs très discutables, c'est enfin de ne pas nous hâter de conclure, quand nous sommes en présence de certains phénomènes physiologiques nouveaux : la science a le droit d'être entendue, sans préjudice de l'obéissance que nous devons à la foi.

Tel est notre sentiment.

Et dans la question de l'hypnotisme médical, nous rappellerons cette déclaration du Dr Grasset, un des physiologistes chrétiens les plus estimés et les plus célèbres de notre temps :

« Si je suis l'ennemi de l'hypnotisme extra-médical, je suis au contraire grand partisan de l'hypnotisme scientifique et médical, appliqué par *les seuls médecins aux seuls malades*

*qui y consentent, et dans le seul but de les soulager et de les guérir. »*

Nous attendons qu'un savant de la valeur du Dr Grasset réfute cette déclaration. Le problème n'est pas encore résolu.

## VIII

Avant d'affirmer, comme on le fait trop souvent, avec une légèreté ignorante, que dans les phénomènes hypnotiques, l'effet n'est pas en proportion avec la cause, il faudrait de plus savantes observations; il faudrait expliquer scientifiquement la nature de la cause, des moyens, des effets obtenus: et, dans le doute, s'abstenir de conclure.

On se contente de s'écrier : « C'est merveilleux! c'est l'effet d'un agent invisible, ce phénomène dépasse de beaucoup la cause physique à laquelle vous l'attribuez! »

Nous répondons : Qu'en savez-vous? Connaissez-vous toute la puissance de cette cause physique? Connaissez-vous les effets qu'elle peut produire? Connaissez-vous sa nature intrinsèque? Non, on ne connaît pas cela; on ne peut rien prouver; on obéit à une impression.

On arriverait ainsi à attribuer à des *esprits* les phénomènes étranges, mais naturels, des rayons X et de la télégraphie sans fil.

Il n'est plus permis de nier la réalité du fluide nerveux ou vital qui se dégage du corps humain, c'est un fait constaté expérimentalement par les savants les plus compétents. Quelle est la nature de ce fluide? quel est son rôle dans notre organisme et dans les phénomènes psycho-physiques? Quelle action pouvons-nous exercer par notre fluide sur le fluide d'un sujet, et par le fluide du sujet que nous voulons endormir sur les fonctions physiques de son organisme, et sur le jeu de son imagination et sur les centres nerveux du cerveau?

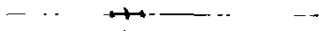
Ces questions préoccupent, passionnent aujourd'hui un grand nombre d'esprits, elles sont à l'étude, elles ne sont pas résolues, et tant qu'elles ne le seront pas, j'estime qu'il serait bien imprudent, peut-être même dangereux, de porter un jugement définitif sur l'origine et les caractères de l'hypnose,

dans l'universalité des cas. Nous pouvons recueillir des faits et des observations, essayer timidement quelques hypothèses sur les rapports du fluide vital avec l'éther, sur l'action à distance et la télépathie, sur les fantômes et les apparitions, sur le sommeil et la suggestion; nous cherchons lentement, péniblement, l'origine et les lois de ces phénomènes et des forces qui semblent les produire, mais c'est tout. Évitions les négations et les affirmations tranchantes toujours chères aux esprits superficiels et imprudents.

Demain nous révélera peut-être le secret d'aujourd'hui, et récompensera la patience de nos recherches désintéressées.

Aussi bien, l'Église veille; quand l'heure sera venue, elle parlera; elle trouvera toujours en nous un fils respectueux, heureux d'écouter et de croire la grande Parole qui ne peut pas nous tromper, et qui conduit l'humanité à sa fin.

Élie MÉRIC.



## CHEZ LA DUCHESSE (1)

---

### I. — La Duchesse

Lady Caithness, Mary, duchesse de Pomar, a été l'une des femmes les plus remarquables de ce siècle. Remarquable par son intelligence, elle l'était encore par son érudition, sa bonté, sa grâce merveilleuse et son entière et indéniable bonne foi. Elle était douée d'une imagination très ardente et d'une sensibilité très vive. Elle avait dû être fort belle. Dans un âge déjà avancé, elle conservait beaucoup de charme et inspirait une respectueuse sympathie.

Elle habitait, avenue de Wagram, une maison qui était à la fois un château et un palais, rappelant la physionomie du séjour de l'infortunée Marie Stuart, Holyrood. C'était au sein du Paris moderne, une évocation somptueuse du passé. Dans ce cadre, la duchesse était à sa place. Elle y recevait avec une simplicité noble et une élégante dignité.

Ce préambule montre avec quel respect et quelle fidélité d'âme j'entends parler de cette grande dame occultiste. J'ajoute que je ne me crois pas autorisé à donner les noms des personnes distinguées à plus d'un titre que j'ai eu l'honneur de rencontrer chez Sa Grâce. Ces pages écrites pour la gloire de Jésus-Christ, ne seront pas des pages de scandale ni de révélations destinées aux curiosités banales. Tout en déplorant les erreurs que je partageais, je conserve à la royale morte un sentiment de déférence et d'amitié que justifient les convenances du monde, tout aussi bien que la délicatesse du cœur et de l'esprit.

Je connus Sa Grâce en 1890, et voici dans quelles circonstances. Avec l'appui de Papus, je venais de ressusciter la Gnose. Papus est doué d'une puissance de réalisation considérable. C'est un esprit dévoyé, je lui dois ce témoignage, et bien qu'il ait été injuste

(1) *Reproduction interdite.*

pour moi, je ne veux pas l'être pour lui. Je lui avais communiqué mon manuscrit : un *Simon le Mage*. L'article devait être le préambule, l'entrée en matière et comme la préface de mes travaux projetés sur la Gnose. Avant d'aller plus loin, je dirai comment je fus amené à m'occuper de la Gnose. Deux causes ont concouru à cet effort que je tentais pour édifier à nouveau le vieil et prestigieux édifice des Simon de Samarie, des Basile et des Valentin. Il y eut à l'origine de mon œuvre un fait intime et un fait d'érudition et de philosophie mystique. Le fait intime a été raconté, ou à peu près, dans *Lucifer démasqué*. J'y renvoie le lecteur. C'étaient des manifestations d'Hélène. Le fait d'érudition eut pour origine l'étude des *Philosophumena* et des hymnes de Lynésius, en même temps que le livre de M. Amélineau sur le *Gnosticisme Égyptien*. Il faut y joindre la lecture des *Disputationes* de saint Irénée et celle des *Stromates* de saint Clément d'Alexandrie.

Dans l'état d'âme où je me trouvais, je subis d'une manière intense, ce double courant, le courant intérieur provenant du fait intime, et le courant doctrinaire provenant de mes études. Mon imagination qui est grande aida à la conception du but. Je me proposai de restaurer la théorie gnostique. Je choisis pour maître Simon le Mage que je complétais par Valentin. J'éprouvais un attrait visible pour le mage samaritain. J'écrivis donc mon premier article, et je l'envoyai à Papus, pour sa revue ésotérique : l'*Initiation*. Papus, autant que je puis m'en souvenir, le montra à un de ses amis, secrétaire de la rédaction de la *Revue Théosophique*. L'article plut à la personne éminente qui avait fondé cette revue, et il parut dans cette revue. Ces pages tombèrent sous les yeux de lady Caithness. Telle est l'origine de nos relations. L'*Aurore*, revue de la duchesse, reproduisit mon article. On l'y trouvera. M<sup>me</sup> la comtesse d'A... me fit l'honneur de me présenter à sa noble amie. Je dirai l'impression que me causa cette première visite, point de départ de mes rapports théosophiques avec lady Caithness. Ce n'est pas sans émotion qu'après avoir traversé le vestibule et monté l'escalier d'honneur gardé par deux effigies de chevaliers, je pénétrai dans la bibliothèque où l'auteur d'une *Nuit à Holyrood* m'attendait. M<sup>me</sup> de Pomar était assise dans l'embrasure d'une haute fenêtre et lisait. J'aperçus une femme à la figure douce, grande et noble. La tête était couverte d'un voile noir en dentelles qui laissait paraître l'éclat blond d'une chevelure vénitienne. Une colombe de brillants fixait le voile. Les mains qui feuilletaient un livre étaient chargées de brillants. Les pieds reposaient sur un coussin. A droite, sur les hauts rayons de

l'immense bibliothèque, s'étagaient des livres de tous les formats, recueillis patiemment dans toutes les parties de la science occulte. A gauche, on apercevait la lourde portière qui fermait l'oratoire où la duchesse conservait avec une pieuse sollicitude les reliques et le culte de Marie Stuart, son inspiration d'*au-delà*.

L'accueil fut simple et bon. La présentation une fois faite, je pris place en face de mon hôtesse, et nous entamâmes une longue et profonde conversation sur la science ésotérique. J'expliquai à lady Caithness mes impressions, mes idées et mes sentiments sur la Gnose. Je m'aperçus très vite que cet esprit vaste et éclectique voyait dans la Gnose un aspect particulier de l'ésotérisme et non une science psychique séparée et absolue. Je compris dès lors que nous resterions chacun dans notre sphère et que jamais elle ne sacrifierait sa conception à la mienne, mais qu'elle essaierait de faire rentrer ma pensée dans la sienne. En autres termes, je compris que je pourrais être un aide, non un initiateur. Or, je voulais être initiateur. Cette première entrevue eut cependant le résultat de me donner la possibilité de faire connaître dans un milieu favorable, les doctrines qui m'étaient chères et que je ne voulais pas sacrifier à d'autres doctrines. Je promis à Sa Grâce de lui communiquer par écrit mes plans et mes homélies gnostiques, les détails de la liturgie que je créai et les dogmes du culte que je voulais faire revivre en plein XIX<sup>e</sup> siècle. Avant de me séparer d'elle, je remerciai lady Caithness de son accueil, de sa bonté et des encouragements qu'elle a daigné m'accorder, tout en refusant les éloges trop flatteurs qu'elle y joignait. Elle me répondit simplement qu'à mon entrée elle avait vu briller sur mon front l'étoile mystérieuse qui lui annonçait les initiés du *Cercle de l'Étoile*. On comprendra plus tard cette parole. Enfin, elle m'invita à ses soirées d'expériences spiritualistes, et je promis de m'y rendre quand cela me serait possible. Et je baisai la main tendue. Quand je me retrouvai sur le pavé bruyant de Paris, il me sembla que je sortais d'un songe.

(A suivre.)

JEAN KOSTKA.



## LES FRONTIÈRES DE LA PHYSIQUE

La Connaissance humaine est pareille à une sphère qui grossirait sans cesse; à mesure qu'augmente son volume, grandit le nombre de ses points de contact avec l'inconnu.  
(PASCAL.)

« Je ne saurais, écrivait Arago dans sa notice sur Bailly, approuver le mystère dont s'enveloppent les savants sérieux qui vont assister aujourd'hui à des expériences de somnambulisme. Le doute est une preuve de modestie, et il a rarement nui au progrès des sciences. On n'en pourrait dire autant de l'incrédulité. Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot *impossible*, manque de prudence. La réserve est surtout un devoir quand il s'agit de l'organisation animale. »

Malgré ces sages paroles d'un homme de génie, la plupart des savants, « qui se confinent dans leurs vitrines », persistent à montrer pour tout ce qui se rapporte de près ou de loin aux phénomènes psychiques, une dédaigneuse hostilité dont on jugera par les lignes suivantes relevées dans le *Temps* du 12 août 1893, à propos de la suggestion mentale, et signées par M. Pouchet, professeur au Muséum de Paris.

« Démontrer qu'un cerveau, par une sorte de gravitation, agit à distance sur un autre cerveau comme l'aimant sur l'aimant, le soleil sur les planètes, la terre sur le corps qui tombe! Arriver à la découverte d'une influence, d'une vibration nerveuse se propageant sans conducteur matériel!... Le prodige, c'est que tous ceux qui croient, peu ou prou, à quelque chose de la sorte ne semblent même pas, les ignorants! se douter de l'importance, de l'intérêt, de la nouveauté qu'il y aurait là-dedans et de la révolution que ce serait pour le monde social de demain. Mais trouvez donc cela, bonnes gens; montrez-nous donc cela, et votre nom ira plus haut que celui de Newton dans l'immortalité, et je vous réponds que les Berthelot et les Pasteur vous tireront leur chapeau bien bas! »

Certes, nous n'en demandons pas tant, mais nous nous rendons parfaitement compte de l'importance de nos recherches; aussi nous

consolons-nous aisément des attaques de M. Pouchet, d'abord parce que nous sommes sûrs des faits et ensuite parce que nous voyons des hommes comme M. Lodge (1) et M. Ochorowicz (2), classés avec nous parmi les « naïfs ignorants », étudier la question et essayer de la ramener à un problème physico-physiologique.

En dehors des nombreuses observations sur lesquelles se sont appuyés ces deux hommes éminents, je rappellerai un cas bien caractéristique, probablement peu connu en Angleterre. C'est celui d'un enfant de sept ans qui a été observé en 1894 par le Dr Quintard : cet enfant, dans son état normal, répondait à toutes les questions, résolvait tous les problèmes, quelque difficiles qu'ils fussent, pourvu que sa mère en connût la solution. Il « lisait la pensée de sa mère » instantanément et sans hésitation, qu'il eût les yeux fermés ou le dos tourné vers elle ; mais un simple paravent interposé entre eux deux arrêtait la communication. Nous sommes donc bien ici sur les confins de la physique, et l'explication qu'on peut donner de ce phénomène n'est ni plus ni moins sûre que celle du télégraphe sans fil.

Il ne faut pas trop s'étonner que des gens qui ont passé toute leur jeunesse à apprendre des théories établies par leurs prédécesseurs et qui, arrivés à l'âge mûr, sont payés pour les enseigner à leur tour, n'acceptent qu'avec répugnance des nouveautés les forçant à refaire péniblement leur éducation. Il en a été de même à toutes les époques ; aussi mon regretté ami, Eugène Nus, avait-il dédié son livre : *CHOSSES DE L'AUTRE MONDE* :

« Aux mânes des savants brevetés, patentés, palmés,  
décorés et enterrés, qui ont repoussé

La Rotation de la terre,

Les Météorites,

Le Galvanisme,

La Circulation du sang,

La Vaccine,

L'Ondulation de la lumière,

Le Paratonnerre,

Le Daguerriotype,

La Vapeur,

L'Hélice,

Les Paquebots,

(1) Discours au Congrès de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, 1891.

(2) *De la suggestion mentale*. — Paris, 1887.



Les Chemins de fer,  
L'Éclairage au gaz,  
L'Homéopathie,  
Le Magnétisme,  
et le reste.

« A ceux, vivants et à naître, qui font de même dans le présent et feront de même dans l'avenir. »

Ces savants ont du reste leur utilité : passés à l'état de bornes, ils jalonnent la route du progrès.

S'il fallait n'admettre les faits que lorsqu'ils concordent avec les théories officielles, on rejetterait presque toutes les découvertes accomplies de nos jours dans le domaine de l'électricité.

« Dans la plupart des sciences, disait en 1890, M. Opkinsoa (1), plus nous connaissons de faits, plus nous saisissons la continuité du lien qui nous fait reconnaître le même phénomène sous diverses formes. Il n'en est point de même pour le magnétisme : plus nous connaissons de faits, plus ils offrent de particularités exceptionnelles, et moindres semblent devenir les chances de les rattacher à un lien quelconque. »

L'électricité atmosphérique nous offre constamment des phénomènes dont nous n'avons pas la clef et qui se rapprochent tellement de ceux qu'on observe dans les manifestations de la force psychique qu'on est en droit de se demander s'ils ne dérivent pas de la même cause.

Tous, vous connaissez ces globes de feu plus ou moins gros qui se produisent en présence des médiums et qui semblent parfois guidés par une force intelligente. On hausse volontiers les épaules quand nous en parlons. Il y a cependant des phénomènes tout à fait analogues et aussi inexplicables qui se trouvent relatés dans les ouvrages classiques (2) ; je vais en citer seulement quelques-uns.

Le premier s'est passé près de Ginepreto, non loin de Pavie, le 29 août 1791, pendant un violent orage avec éclairs et tonnerres. Il est raconté dans une lettre de l'abbé Spallanzani au Père Barletti (*Opusc.*, t. XIV, p. 296).

A cent cinquante pas d'une ferme paissait un troupeau d'oies ; une

(1) Discours prononcé, le 9 janvier 1890, à l'Institution des ingénieurs électriciens d'Angleterre, par M. Hopkinson, président annuel.

(2) Parmi ces ouvrages, je citerai en premier lieu une notice de 404 pages d'Arago qui se trouve au tome 1<sup>er</sup> de ses œuvres posthumes sous le titre : *Le Tonnerre*, et deux volumes du Dr Sestier intitulés : *De la foudre, de ses formes et de ses effets*, 1866. On pourra consulter aussi la *Notice sur le tonnerre et les éclairs*, par le comte du Moncel, 1857.

jeune fille de douze ans et une autre plus jeune accoururent de la ferme pour faire rentrer les oies. Dans ce même pré se trouvait un jeune garçon de neuf à dix ans et un homme qui avait dépassé la cinquantaine. Tout à coup apparut sur le pré, à trois ou quatre pieds de la jeune fille, un globe de feu de la grosseur de deux poings qui, glissant sur le sol, courut rapidement sous ses pieds nus, s'insinua sous ses vêtements, sortit vers le milieu de son corsage tout en gardant la forme globulaire et s'élança dans l'air avec bruit. Au moment où le globe de feu pénétra sous les jupons de la jeune fille, ils s'élargirent comme un parapluie qu'on ouvre. Ces détails furent donnés, non par la patiente qui tomba instantanément à terre, mais par le petit garçon et l'homme mentionnés; interrogés séparément, ils rapportèrent le fait identiquement de la même manière. « J'avais beau leur demander, dit Spallanzani, si, dans le moment, ils avaient vu une flammelumière vive descendre, tomber des nues et se précipiter sur la jeune fille, ils me répondaient constamment non, mais qu'ils avaient vu un globe de feu aller de bas en haut et non de haut en bas. » On trouva sur le corps de la jeune fille, qui d'ailleurs reprit bientôt connaissance, une érosion superficielle s'étendant du genou droit jusqu'au milieu de la poitrine entre les seins; la chemise avait été mise en pièces dans toute la partie correspondante, et les traces de brûlures qu'elle présentait disparurent à la lessive. On remarqua un trou de deux lignes de diamètre qui traversait de part en part la partie des vêtements que les femmes de ce pays-là portent sur la poitrine. Le docteur Dagno, médecin du pays, ayant visité la blessée peu d'heures après l'accident, trouva outre l'érosion déjà signalée, plusieurs stries superficielles, serpentantes et noirâtres, traces des divisions du rameau principal de la foudre. Le pré, à l'endroit même de l'accident, n'a présenté aucune altération, aucune trace du météore.

M. Babinet a communiqué à l'Académie des sciences, le 5 juillet 1852, le second cas dans la note suivante (1) :

« L'objet de cette note est de mettre sous les yeux de l'Académie un des cas de foudre globulaire que l'Académie m'avait chargé de constater il y a quelques années (le 2 juin 1842), et qui avait frappé, non en arrivant, mais en se retirant, pour ainsi dire, une maison située rue Saint-Jacques, dans le voisinage du Val-de-Grâce. Voici, en peu de mots, le récit de l'ouvrier dans la chambre duquel le tonnerre en boule descendit pour remonter ensuite.

(1) *Comptes rendus*, t. XXXV, p. 5.

« Après un assez fort coup de tonnerre, mais non immédiatement après, cet ouvrier, dont la profession est celle de tailleur, étant assis à côté de sa table et finissant de prendre son repas, vit tout à coup le châssis garni de papier qui fermait la cheminée s'abattre comme renversé par un coup de vent assez modéré, et un globe de feu, gros comme la tête d'un enfant, sortir tout doucement de la cheminée et se promener lentement par la chambre, à peu de distance des briques du pavé. L'aspect du globe de feu était, encore suivant l'ouvrier tailleur, celui d'un jeune chat de grosseur moyenne pelotonné sur lui-même et se mouvant sans être porté sur ses pattes. Le globe de feu était plutôt brillant et lumineux qu'il ne semblait chaud et enflammé, et l'ouvrier n'eut aucune sensation de chaleur. Ce globe s'approcha de ses pieds comme un jeune chat qui veut jouer et se frotter aux jambes suivant l'habitude de ces animaux ; mais l'ouvrier écarta les pieds, et par plusieurs mouvements de précaution, mais tous exécutés, suivant lui, très doucement, il évita le contact du météore. Celui-ci paraît être resté plusieurs secondes autour des pieds de l'ouvrier assis qui l'examinait attentivement, penché en avant et au-dessus. Après avoir essayé quelques excursions en divers sens, sans cependant quitter le milieu de la chambre, le globe de feu s'éleva verticalement à la hauteur de la tête de l'ouvrier, qui, pour éviter d'être touché au visage, et en même temps pour suivre des yeux le météore, se redressa en se renversant sur sa chaise. Arrivé à la hauteur d'environ un mètre au-dessus du pavé, le globe de feu s'allongea un peu et se dirigea obliquement vers un trou percé dans la cheminée, environ à un mètre au-dessus de la tablette supérieure de cette cheminée.

« Ce trou avait été fait pour laisser passer le tuyau d'un poêle qui, pendant l'hiver, avait servi à l'ouvrier. Mais, suivant l'expression de ce dernier, le tonnerre ne pouvait pas le voir, car il était fermé par du papier qui avait été collé dessus. Le globe de feu alla droit à ce trou, en décolla le papier sans l'endommager et remonta dans la cheminée ; alors, suivant le dire du témoin, après avoir pris le temps de remonter le long de la cheminée « du train dont il allait », c'est-à-dire assez lentement, le globe, arrivé en haut de la cheminée qui était au moins à vingt mètres du sol de la cour, produisit une explosion épouvantable qui détruisit une partie du faite de la cheminée et en projeta les débris dans la cour ; les toitures de plusieurs petites constructions furent enfoncées, mais il n'y eut heureusement aucun accident. Le logement du tailleur était au troisième étage, et n'était pas à la moitié de la hauteur de la maison ; les étages supérieurs ne

furent pas visités par la foudre, et les mouvements du globe lumineux furent toujours lents et saccadés. Son éclat n'était pas éblouissant, et il ne répandait aucune chaleur sensible. Ce globe ne paraît pas avoir eu la tendance à suivre les corps conducteurs et à céder aux courants d'air. »

Le *Cosmos*, du 30 octobre 1897, cite un cas tout à fait analogue. M<sup>me</sup> de B..., se trouvant dans le Bourbonnais, à la campagne, dans un salon au rez-de-chaussée dont la porte était ouverte, vit, au milieu d'un orage, une boule de feu entrer par cette porte, se promener lentement sur le plancher, s'approcher et tourner autour d'elle « comme un chat qui se frotte contre son maître », selon ses propres expressions, puis se diriger vers une cheminée par laquelle il disparut. Ceci, en plein jour (1).

Est-il plus difficile d'admettre les raps et les mouvements des tables que la danse de l'assiette dont M. André a rendu compte à l'Académie des sciences dans la séance du 2 novembre 1885 ?

Le samedi 13 juin 1885, vers huit heures du soir, il était à table, dans une chambre attenante à la tour d'un phare, dans la partie nord-ouest de cette tour; tout à coup, il vit une bande brumeuse d'environ deux mètres de large, se détacher de l'arête supérieure de la muraille à laquelle il faisait face, et obscurcir soudainement cette dernière, en même temps que sous la table, à ses pieds, se produisait un bruit sec, sans écho ni durée, et d'une violence extrême. La sonorité a été celle qu'aurait produit le choc formidable, de bas en haut, d'un corps dur contre la paroi inférieure tout entière de la table, laquelle, à sa grande surprise, n'a pas bougé, non plus que les divers objets qui la garnissaient.

Après cette détonation, son assiette pivotait et exécutait sur la table plusieurs mouvements de rotation, sans aucun bruit de frottement, ce qui prouve qu'à ce moment l'assiette avait quitté la table sans toutefois s'en éloigner sensiblement. L'assiette et la table restèrent intactes.

Ces phénomènes dont on a vainement essayé de donner une

(1) Voici encore un cas du même genre, quoique moins frappant :

A Péra, en octobre 1885, M. Mavrocordato s'était réfugié, pendant un violent orage, dans une maison occupée par une famille qui était encore à table. Brusquement apparut dans la pièce un globe de feu, gros environ comme une orange; il était entré par la fenêtre entr'ouverte. Le globe vint frôler le bec de gaz; puis se dirigeant vers la table, il passa entre deux convives, tourna autour d'une lampe centrale, fit entendre un bruit analogue à un coup de pistolet, reprit le chemin de la rue et, une fois hors de la pièce, éclata avec un fracas épouvantable.

théorie, se produisent quelquefois dans une atmosphère complètement sereine sans faire aucun bruit (1).

M. Monteil, secrétaire de la commission archéologique du Morbihan, cite (2) parmi les effets d'un coup de foudre qui s'est produit à Vannes, le 5 décembre 1876, à dix heures et demie du soir, la dislocation d'une muraille, la projection au loin de pièces de bois et enfin le *transport d'une malade infirme, de son lit sur le parquet de sa chambre à une distance de quatre mètres, bien que cette chambre se trouvât à près de trois cents mètres du lieu où la foudre avait directement exercé son influence.*

Daguin (3) parle même de personnes transportées à vingt ou trente mètres.

On a observé fréquemment le déshabillement complet de gens foudroyés et le transport à une assez grande distance de leurs vêtements; l'épilation de leur corps entier, l'arrachement de la langue ou des membres (4).

Dans une foule, il arrive que la foudre va chercher certains individus en ne produisant rien sur ceux qui sont auprès (5). Les femmes paraissent jouir d'une immunité particulière (6), de même que certains arbres (7).

Il y a des gens qui ont recouvré l'usage de leurs membres paralysés après avoir été frappés par la foudre; d'autres au contraire ont contracté des paralysies persistantes. On en a vu qui restaient pour ainsi dire figés dans l'attitude où ils avaient été tués (8).

Les phénomènes de projections de signes ou d'écriture qui se rencontrent assez souvent dans les séances psychiques et dont j'ai

(1) Le 6 août 1809, à 2 heures de l'après-midi, une explosion épouvantable se fit entendre dans la maison de M. Chadwick, propriétaire des environs de Manchester. Le mur extérieur d'un petit bâtiment en briques qui avait 0,30 d'épaisseur, 3 m. 30 de hauteur et 0,30 de fondation, fut déraciné et transporté sur le sol sans cesser d'être vertical. Lorsqu'on examina ce qui s'était passé, on trouva qu'une extrémité du bâtiment avait marché de 2 m. 70 et l'autre, autour de laquelle la masse avait tourné pendant le glissement, ne s'était déplacée que de 1 m. 20. La masse ainsi élevée pouvait peser 26,000 kilogrammes (W. de Fonvieille. *Eclairs et Tonnerre*).

(2) Figuier. *Année scientifique*, 1877.

(3) *Physique*. Tome III, p. 220.

(4) *Annales d'hygiène*, 1885. Mémoire de M. Boudin.

(5) De même on a vu des pièces de monnaie, des lames d'épée présenter des traces de fusion, tandis que la bourse ou le fourreau qui les entouraient n'avaient pas été brûlés par leur contact (Daguin. *Physique*, III, 218).

(6) D'après le Dr Sestier (*La Foudre*, II, 307), sur 206 personnes frappées, il y a 169 hommes et 37 femmes.

(7) En 1896, M. Karl Müller a déduit d'une statistique s'étendant sur onze années dans le territoire forestier de Lippe Detmold, que la foudre a frappé : 56 chênes, 20 sapins, 3 ou 4 pins et pas un seul hêtre, bien que les 7/10 des arbres appartenissent à cette dernière espèce.

(8) Dr Bottey, *Le Magnétisme animal*, p. 30.

été témoin moi-même avec Eusapia Paladino n'ont-ils point une ressemblance frappante avec la production, sur le corps de certaines personnes foudroyées, de l'image des objets environnants?

Pour ne point dépasser les limites assignées à cette lecture, je ne puis que mentionner les phénomènes de l'électricité animale; je ne parle pas seulement des propriétés de la torpille et autres poissons analogues, mais des nappes de feu qu'on a souvent observées autour de certaines personnes, des attractions et répulsions d'objets produites par d'autres, soit sur des objets inertes, soit sur des aiguilles aimantées (1). Ici encore nous sommes sur les confins de la physique classique.

Que dire des plantes lumineuses, des plantes qui digèrent, qui marchent, qui agissent sur la boussole (2)?

Ce sont là des choses bien plus difficiles à expliquer que la vue de nos somnambules à travers les corps opaques. Les rayons X sembleraient devoir sur ce point désarmer les incrédules; il n'en est rien cependant, et cela tient à ce que la plupart des esprits qui ont été pétris par les doctrines matérialistes de la science officielle du milieu de ce siècle ne se contentent pas, comme leurs prédécesseurs, de nier certains faits parce qu'ils renversent leurs théories (3); ils

(1) Voir mon livre sur *l'Extériorisation de la motricité*. — Un journal italien *l'Elettricità* a cité, dans son numéro du 11 juin 1897, plusieurs personnes qui déviaient l'aiguille d'un galvanomètre à la manière d'un aimant, leur poitrine agissant comme pôle nord et leur poitrine comme pôle sud.

(2) *La Nature* du 18 juin 1898 rapporte des observations de M. Pierre Weiss, professeur à Rennes, qui contrediraient toutes nos théories sur le magnétisme.

D'après ce savant, si l'on approche un aimant d'un cristal de pyrothine ou pyrite magnétique, *l'attraction est nulle dans une direction, tandis qu'elle existe dans toutes les autres*.

(3) Il y a juste cent ans, un physicien célèbre, Baumé, membre de l'Académie des sciences et inventeur de l'aréomètre qui porte encore son nom, écrivait à propos des découvertes de Lavoisier :

« Les éléments ou principes primitifs des corps, établis par Empédocle, Aristote et par beaucoup de philosophes de la Grèce aussi anciens, ont été reconnus et confirmés par les physiciens de tous les siècles et de toutes les nations. Il n'était pas trop présumable que les quatre éléments, regardés comme tels depuis plus de deux mille ans, seraient mis, de nos jours, au nombre des substances composées et qu'on donnerait avec la plus grande confiance, comme certains, des procédés pour décomposer l'eau et l'air, et des raisonnements absurdes, pour ne rien dire de plus, pour nier l'existence du feu et de la terre. Les propriétés élémentaires reconnues aux quatre substances ci-dessus nommées tiennent à toutes les connaissances physiques et chimiques acquises jusqu'à présent; ces mêmes propriétés ont servi de bases à une infinité de découvertes et de théories plus lumineuses les unes que les autres, auxquelles il faudrait ôter aujourd'hui toute croyance si le feu, l'air, l'eau et la terre étaient reconnus pour n'être plus des éléments. »

En 1831, le Dr Castel disait à l'Académie de médecine, à la suite de la lecture d'un rapport fait par une commission de cette société sur le magnétisme animal : « Si la plupart des faits énoncés étaient réels, ils détruiraient la moitié des connaissances acquises en physique. Il faut donc bien se garder de les propager en imprimant le rapport. »

semblent pris d'une sorte de terreur devant tout ce qui tend à prouver qu'il y a dans l'homme un élément spirituel destiné à survivre au corps.

C'est cependant à cette affirmation qu'ont abouti, dans les pays les plus divers, à toutes les époques, les hommes les plus distingués par leur intelligence et j'ajouterai par leur caractère, puisqu'ils n'ont pas craint de proclamer leur croyance, malgré les railleries et souvent les persécutions.

Après de vaines excursions dans des directions diverses, on a été ramené par les faits à cette conception du corps fluidique qui est vieille comme le monde; je vous demanderai la permission de l'exposer telle qu'elle s'est imposée à nous à la suite d'expériences récentes faites par des personnes que vous connaissez tous.

Je partirai de ce *postulatum* qu'il y a, dans l'homme vivant, un CORPS et un ESPRIT.

« C'est un fait d'observation vulgaire, dit M. Boirac (1), que chacun de nous s'apparaît à lui-même sous un double aspect. D'un côté, si je me regarde du dehors, je vois en moi une masse matérielle, étendue, mobile et pesante, un objet pareil à ceux qui m'entourent, composé des mêmes éléments, soumis aux mêmes lois physiques et chimiques; et, d'un autre côté, si je me regarde pour ainsi dire au dedans, je vois un être qui pense et qui sent, un sujet qui se connaît lui-même en connaissant tout le reste, sorte de centre invisible, immatériel, autour duquel se déploie la perspective sans fin de l'univers, dans l'espace et dans le temps, spectateur et juge de toutes choses, lesquelles n'existent, du moins pour lui, qu'autant qu'il se les rapporte à lui-même. »

L'esprit, nous ne pouvons nous le représenter; tout ce que nous en savons, c'est que de lui procèdent les phénomènes de la volonté, de la pensée et du sentiment.

Quant au corps, il est inutile de le définir, mais nous y distinguerons deux choses : la matière brute (os, chair, sang, etc.), et un agent invisible qui transmet à l'esprit les sensations de la chair et aux muscles les ordres de l'esprit.

Lié intimement à l'organisme qui le secrète pendant la vie, cet agent s'arrête, chez le plus grand nombre, à la surface de la peau et s'échappe non seulement par effluves plus ou moins intenses selon l'individu, par les organes des sens et les parties très saillantes du corps, comme les extrémités des doigts. — C'est du moins ce

(1) *Leçon d'ouverture du cours de philosophie à la faculté des lettres de Dijon, 1897.*

qu'affirment voir quelques individus ayant acquis par certains procédés une hyperesthésie visuelle momentanée, et ce qu'admettaient les anciens magnétiseurs. — Il peut cependant se déplacer dans le corps sous l'influence de la volonté, puisque *l'attention* augmente notre sensibilité sur certains points, pendant que les autres deviennent plus ou moins insensibles : on ne voit, on n'entend, on ne sent bien que quand on regarde, qu'on écoute, qu'on flaire ou qu'on déguste.

Chez certaines personnes qu'on appelle des *sujets*, l'adhérence du fluide nerveux avec l'organisme charnel est faible, de telle sorte qu'on peut le déplacer avec une facilité extrême et produire ainsi les phénomènes connus d'hyperesthésie et d'insensibilité complète dus, soit à l'auto-suggestion, c'est-à-dire à l'action de l'esprit du sujet lui-même sur son propre fluide, soit à la suggestion d'une personne étrangère dont l'esprit a pris contact avec le fluide du sujet.

Quelques sujets, encore plus sensibles, peuvent projeter leur fluide nerveux, dans certaines conditions, hors de la peau, et produire ainsi le phénomène que j'ai étudié sous le nom d'*extériorisation de la sensibilité*. On conçoit sans peine qu'une action mécanique exercée sur ces effluves, *hors du corps*, puisse se propager grâce à eux et remonter ainsi jusqu'au cerveau.

L'*extériorisation de la motricité* est plus difficile à comprendre, et je ne puis, pour essayer de l'expliquer, que recourir à une comparaison.

Supposons que, d'une manière quelconque, nous empêchions l'agent nerveux d'arriver à notre main; celle-ci deviendra un cadavre, une matière aussi inerte qu'un morceau de bois, et elle ne rentrera sous la dépendance de notre volonté que lorsqu'on aura rendu à cette matière inerte la proportion exacte de fluide qu'il faut pour l'animer. Admettons maintenant qu'une personne puisse projeter ce même fluide sur un morceau de bois en quantité suffisante pour l'en imbiber dans la même proportion; il ne sera point absurde de croire que, par un mécanisme aussi inconnu que celui des attractions et des répulsions électriques, ce morceau de bois se comportera comme un prolongement du corps de cette personne.

Ainsi s'expliqueraient aussi les mouvements de tables placées sous les doigts de ceux qu'on appelle des *mediums*, et en général tous les mouvements *au contact* produits sur des objets légers par beaucoup de sensitifs, sans effort musculaire appréciable (1). Ces

(1) Les réponses intelligentes et les manifestations psychiques des tables tournantes ne permettent pas d'accepter cette théorie. Nous faisons les plus expresses réserves sur les conclusions générales de ce travail si intéressant.



mouvements ont été minutieusement étudiés par le baron Reichenbach; il les a décrits dans cinq conférences faites en 1836 devant l'Académie I. et R. des sciences de Vienne.

On comprend même la production de mouvements nécessitant une force supérieure à celle du médium par le fait de la chaîne humaine qui met à la disposition de celui-ci une partie de la force des assistants.

Mais une hypothèse aussi simpliste ne rend pas compte de tous les phénomènes, et on est amené à la compléter ainsi qu'il suit :

L'agent nerveux se répand le long des nerfs sensitifs et moteurs dans toutes les parties du corps. On peut donc dire qu'il présente dans son ensemble la même forme que le corps, puisqu'il occupe la même portion de l'espace, et l'appeler la *double fluïdique* de l'homme, sans sortir du domaine de la science positive (1).

De nombreuses expériences qui malheureusement n'ont eu en général pour garant que le témoignage des sujets, semblent établir que ce double peut se reformer en dehors du corps, à la suite d'une extériorisation suffisante de l'influx nerveux, comme un cristal se reforme dans une solution, quand celle-ci est suffisamment concentrée.

Le double ainsi extériorisé continue à être sous la dépendance de l'esprit et lui obéit même avec d'autant plus de facilité qu'il est maintenant moins gêné par son adhérence avec la chair, de telle sorte que le sujet peut le mouvoir et en accumuler la matière sur telle ou telle de ses parties, de manière à rendre cette partie perceptible au sens vulgaire.

C'est ainsi qu'Eusapia formerait les mains qui sont vues et senties par les spectateurs.

D'autres expériences, moins nombreuses et que, par suite, on ne doit accepter qu'avec plus de réserve encore, tendent à prouver que la matière fluïdique extériorisée peut se modeler sous l'influence d'une volonté assez puissante, comme la terre glaise se modèle sous la main du sculpteur (2).

On peut supposer qu'Eusapia, à la suite de ses passages à travers divers milieux spirites, a conçu dans son imagination un John King, avec une figure bien déterminée, et que, non seulement elle en prend la personnalité dans son langage, mais qu'elle parvient à en

(1) Non, puisque ce fluide s'écoule constamment et n'a pas de consistance.

(2) Cette hypothèse est inadmissible. Pour tout homme qui étudie sérieusement ces faits, King est une réalité, c'est un esprit invisible, et c'est lui qui modèle la main dans la terre glaise. E. Méric.

donner les formes à son propre corps fluide, quand elle nous fait sentir de grosses mains et qu'elle produit à distance sur la terre glaise, des impressions de tête d'homme.

Mais si rien ne nous a prouvé que John King existait réellement, rien ne nous a prouvé non plus qu'il n'existait pas.

Nous ne sommes du reste point, mes collaborateurs et moi, les seuls qui aient étudié la question ; il y a d'autres personnes que je connais parfaitement, en qui j'ai la plus grande confiance, et qui rapportent des faits ne pouvant s'expliquer qu'à l'aide de la *possession temporaire* du corps fluide extériorisé, par une entité intelligente d'origine inconnue. Telles sont les matérialisations de *corps humains entiers* observées par M. Crookes avec miss Florence Cook, par M. James Tissot avec Eglington et par M. Aksakof avec mistress d'Espérance.

Eh bien ! ces phénomènes extraordinaires, dont le simple énoncé exaspère les gens qui se croient savants parce qu'ils ont plus ou moins scruté quelques rameaux de l'arbre de la science, ne nous paraissent qu'un simple *prolongement* de ceux que nous avons constatés par nous-mêmes et dont il est aujourd'hui impossible de douter.

Nous obtenons, en effet, un premier degré de dégagement du corps fluide dans l'extériorisation de la sensibilité sous forme de couches concentriques au corps du sujet : la matérialité des effluves est démontrée par ce fait, qu'ils se dissolvent dans certaines substances, telles que l'eau et la graisse ; mais, comme pour les odeurs, la diminution du poids du corps qui émet est, dans ce cas, trop faible pour pouvoir être appréciée par nos instruments.

Le deuxième degré est donné par la coagulation de ces effluves en un double qui sent, mais qui n'est pas encore visible pour les yeux ordinaires.

Au troisième, ainsi qu'au quatrième degré, il y a comme un transport galvanoplastique de la matière du corps physique du médium, matière qui part de ce corps physique pour aller occuper une place semblable sur le double fluide. On a constaté, *un grand nombre de fois*, avec la balance, que le médium perdait alors une partie de son poids et que ce poids se retrouvait dans le corps matérialisé.

Le cas le plus singulier, resté jusqu'ici unique, est celui de mistress d'Espérance chez qui ce transport s'est fait avec une telle intensité qu'une partie de son propre corps était devenue invisible. Il ne restait, à sa place, que le corps fluide dont le double est

seulement une émanation; les spectateurs pouvaient le traverser avec la main, mais elle le sentait. Ce phénomène, poussé à sa dernière limite, amènerait la disparition complète du corps du médium et son apparition dans un autre lieu, comme on le rapporte dans la vie des saints.

Dans les matérialisations de corps complet, ce corps est presque toujours animé par une intelligence différente de celle du médium. Quelle est la nature de ces intelligences? A quel degré de la matérialisation peuvent-elles intervenir pour diriger la matière psychique extériorisée? Ce sont là des questions du plus haut intérêt qui ne sont point encore résolues, du moins pour la plupart d'entre nous.

Ce que nous venons de dire suffit à montrer que l'étude des phénomènes psychiques relève de trois sciences distinctes.

C'est à la *physique* qu'incombe la tâche de définir la nature de la force psychique par les actions mutuelles qui peuvent s'exercer entre elles et les autres forces brutes de la nature : son, chaleur, lumière, électricité.

La *physiologie* aura à examiner les actions et les réactions de cette même force sur les corps vivants.

Enfin nous entrerons dans le domaine du *spiritisme*, quand il s'agira de déterminer comment la force psychique peut être mise en jeu par des intelligences appartenant à des entités invisibles.

Mais nous savons que tous les phénomènes de la nature se relient entre eux par des transitions insensibles : *Natura non facit saltus*. Nous trouverons donc, entre ces trois grandes provinces, des frontières mal définies où les causes seront complexes. C'est là une des plus grandes difficultés de ce genre de recherches; mais elle ne doit point nous arrêter, et je ne saurais mieux finir que par cette courageuse phrase de votre illustre compatriote M. Lodge, que j'aime toujours à citer :

« La barrière qui sépare les deux mondes (spirituel et matériel) peut tomber graduellement comme beaucoup d'autres barrières, et nous arriverons à une perception plus élevée de l'unité de la nature. Les choses possibles dans l'univers sont aussi infinies que son étendue. Ce que nous savons n'est rien comparé à ce qu'il nous reste à savoir. *Si nous nous contentons du demi-terrain conquis actuellement, nous trahissons les droits les plus élevés de la science.* »

ALBERT DE ROCHAS.

---

## LA MYSTIQUE DES HINDOUS

---

Chandernagor, le 29 novembre 1898.

L'Inde est le pays du mystère. Les peuples divers qui l'habitent, ont une origine qui se perd dans la nuit des temps. Le premier des Védas, le « Rig », paraît avoir été composé, sinon écrit, plus de quatorze ou quinze cents ans avant Notre-Seigneur. Le législateur Manou a donné des lois certaines au peuple hindou, il y a plus de vingt-deux siècles. Qui était Manou ? — Quels auteurs ont écrit les Védas ? — Mystère ! — En quoi consiste la religion hindoue ? — Bien habile celui qui pourra le dire !

A l'exception de quelques dogmes universellement reconnus, tels que la transmigration des âmes, le fatalisme, la nécessité des sacrifices et le panthéisme, il n'y a rien, ni dans les Védas, ni dans les Brahmanas, Oupanishads ou Védāntas, qui forme un corps de doctrine qu'on puisse appeler une religion caractérisée. La religion des Hindous n'est pas une « religion », c'est une « philosophie », ou mieux, cinquante philosophies opposées les unes aux autres. Chacun suit celle qu'il veut, et même plusieurs qui se contredisent. Pourvu qu'il laisse la même liberté à son prochain, il est aussi orthodoxe que n'importe qui. Ouvrez leurs livres. Vous serez étonné d'y trouver tant de vérités, et épouvanté en même temps d'y voir tant d'erreurs grossières et de contradictions flagrantes ; je ne dis pas dans des livres de différents auteurs ; non, dans le même ouvrage. Souvent dans la même page, on rencontre des passages qu'on pourrait croire inspirés de Dieu, et tout à côté, d'autres morceaux d'une si franche absurdité qu'on ne peut s'empêcher de penser que l'auteur était à la fois un génie et un fou.

Un Hindou bien instruit me disait : « Celui qui lit nos ouvrages sacrés est semblable à ces plongeurs de Ceylan qui pêchent les huîtres perlières ; pour *une* qui renferme la perle, il en ramène cinq cents qui n'ont que la bête. » — Ce salmigondis d'erreurs, de contradictions et de sublimes aperçus est précisément ce qui met le plus d'obstacles à la conversion des Hindous instruits. Les beautés incon-

testables qu'on trouve en leurs livres leur ont inspiré un gigantesque orgueil, et l'orgueil, nous le savons, repousse la grâce de Dieu.

Aujourd'hui, je veux appeler l'attention de nos lecteurs sur la mystique des Hindous. Je vous envoie donc la traduction d'une notice biographique sur un personnage que les Hindous appellent « un de leurs grands saints contemporains ». Cette notice a paru dans le plus célèbre des journaux indigènes de la capitale le 25 juin dernier. Vous verrez là ce que vaut le mysticisme indien. Ici, comme dans tout le reste, on aperçoit le faux et le vrai se coudoyant à l'aise, sans que la contradiction déroute le moins du monde la très surprenante bonne foi de l'esprit hindou.

## VIE ET SUICIDE DU SAINT HOMME POARI-BABA

(Traduit du « Bongo-bâchî » du 12 âchâr, 25 juin 1898.)

Gâdzipour, célèbre par ses jardins de roses, est une ville des provinces nord-ouest, peu considérable il est vrai, mais dont l'ancienneté est incontestée. Près de cette ville a vécu, et vient de mourir, le saint ermite Poari-Babâ, dans un lieu peu fréquenté des humains, sur les bords du Gange. Son ermitage n'était point une maison, si modeste qu'on pourrait se l'imaginer. Tout le monde sait que sous l'action des courants, il se produit sur la rive du fleuve des affaissements de terrain qui portent dans le pays le nom de « vamara ». C'est dans une de ces caves naturelles que notre ascète a passé sa longue vie. Deux ou trois pieux placés à l'entour, supportaient une sorte de toiture en feuillage qui le protégeait contre les regards indiscrets. Avec le temps, le caveau s'était arrondi de lui-même, et formait une grotte de quatre coudées de profondeur. Notre sage pouvait bien s'y tenir debout, s'y asseoir au besoin, mais il ne pouvait aucunement s'y coucher, même en ployant les jambes.

Poari-Babâ a passé dans ce tombeau des années sans nombre. Les plus vieilles gens de Gâdzipour assurent que personne ne saurait dire quel était son âge. « Car, disent-ils, lorsque nous étions tout petits enfants, nous venions déjà visiter le saint ermite, et il avait, ou paraissait avoir alors absolument le même âge qu'aujourd'hui. Nous, nous avons vieilli ; mais les années se sont accumulées sur la tête du Babâ sans rien changer à sa physionomie. C'était toujours la même taille bien proportionnée, le même port droit, les mêmes membres gracieusement arrondis, les mêmes yeux largement fendus, les mêmes traits de visage. Alors comme aujourd'hui, une sorte de lueur douce rayonnait sur son noble front. » A le contempler, les hommes les plus impies se sentaient saisis d'une crainte révérencielle, et ne pouvaient s'empêcher de se prosterner devant cette vivante image de la divinité. La doctrine

du saint ascète était admirable, et sa parole pleine d'onction. Incalculable est le nombre des criminels qui, à sa voix, ont renoncé au vice pour se consacrer à la vie religieuse.

Avec le temps, un certain nombre de dévots avaient construit leur hutte dans le voisinage de Poari-Bâbâ, et celui-ci, malgré son extrême amour de la solitude, ne s'y était point opposé, par bonté et simplicité de cœur. L'endroit est devenu une vraie Thébaidé (1). Mais le bon anachorète n'avait presque aucun rapport avec eux. Toujours caché dans son tombeau, il ne le quittait que pour aller faire ses ablutions dans l'eau sacrée du Gange. Encore ne s'y rendait-il que lorsque la nuit avait répandu son ombre sur la terre, et qu'il était bien certain de ne rencontrer personne.

Une belle nuit, un voleur s'était introduit dans la Thébaidé, et profitant du profond sommeil des disciples du saint homme, il avait dévalisé le grenier de la communauté. Ayant fait son paquet, l'ayant chargé sur ses épaules, il prenait la fuite, glissant sans bruit dans l'obscurité comme un serpent sous les herbes, lorsqu'il se trouva soudain à peu de distance de notre ascète, lequel ne connaissant rien et ne soupçonnant rien, était allé faire ses ablutions dans le Gange. A sa vue, le voleur, saisi de frayeur, jeta là son fardeau et s'esquiva. Poari-Bâbâ comprit immédiatement à qui il avait affaire; mais il fut profondément affligé de le voir s'enfuir, se croyant responsable du contretemps qu'il éprouvait. Aussi l'appela-t-il de sa plus forte voix, lui disant : « Viens, mon ami, n'aie pas peur; viens donc! Prends ton paquet, et emporte-le en paix. Ce sont mes péchés seuls qui sont la cause de ton désappointement; pourquoi en souffrirais-tu? Viens, tu n'as pas même à craindre une réprimande de ma part. » Le malfaiteur ne crut pas devoir se rendre à l'invitation du saint homme; bien loin de revenir en arrière, d'un pas plus rapide encore, il disparut dans l'obscurité.

Que pouvait faire de plus Poari-Bâbâ? Certes, il n'avait rien à se reprocher. Et pourtant, il rentra bien triste dans sa grotte souterraine. Mais voici qu'à la pointe du jour, ses disciples, s'étant levés, ne tardèrent pas à s'apercevoir du larcin commis à leurs dépens. Il y eut grand émoi dans l'endroit. Les uns criaient, les autres menaçaient. Celui-ci se lamentait; cet autre voulait aller porter plainte à la station de police. Le Bâbâ se rendit au milieu d'eux, et leur imposant silence : « Eh quoi, leur dit-il, pour un peu de riz perdu, vous menez si grand bruit? Et ne prétendiez-vous pas que vous aviez renoncé à tous les biens d'ici-bas? Ne dites donc pas qu'on vous a dépossédés de vos provisions de bouche. A qui ne possède rien, on ne peut rien enlever. Comment d'autre part appeler voleur celui qui prend ce qui n'appartient à personne? Je connais cet homme, il y a du bon en lui. Voyons,

(1) L'expression bengali est « village peuplé de *Yoghîs* (ascètes) ».

qu'un de vous aille dans tel village, dans telle maison, vous appellerez un tel, et vous lui direz que je désire lui parler. Vous verrez ainsi la vérité de ce que je vous dis. » Un des religieux partit immédiatement. Il dit au malfaiteur : « Venez avec moi, je vous prie, le Bâbâ demande à vous voir. » L'homme n'eut pas plus tôt entendu cette parole qu'il se décida à venir. N'est-il pas étrange, se dit-il, que l'ermite qui ne m'a jamais connu de sa vie, qui ne m'a, au reste, aperçu que dans l'obscurité de la nuit, ait pu savoir mon nom, celui de ma famille et du village auquel j'appartiens ? Ainsi dit, ainsi fait ; il suivit le messenger, arriva à l'ermitage et se jeta tout en larmes aux pieds de Poari-Bâbâ, protestant que jamais plus il ne s'abandonnerait au vice. De fait, il resta dans le village des religieux et devint lui-même ermite.

Le fameux réformateur, feu Keshab-tchandra-sen, avait la plus grande estime du Bâbâ. Il se rendit plusieurs fois à Gâdzipour afin de le consulter. J'étais avec lui lors de son premier voyage, et voici ce qui se passa. C'était, autant qu'il m'en souvient, en l'année 1877. A cette époque, le Bâbâ ne sortait de son tombeau que le onzième jour de chaque lune. Un grand nombre de personnes religieuses et de laïques attendaient le moment où le Sage paraîtrait, afin de se repaître de ses précieux enseignements. Le Babou Keshab-tchandra-sen et moi, nous étions mêlés à la foule. Nous vîmes tout à coup le saint homme sortir du souterrain. A notre extrême surprise, il s'avança vers nous dans un état de nudité complète. Comment se faisait-il que Poari-Bâbâ qui, jusqu'alors, ne s'était jamais présenté que le corps entièrement couvert, se montrât ce jour-là dans la condition que j'ai dit ? Nous l'ignorions ; mais le fait était là : Poari s'avançait vers la foule nu comme un ver. Ses membres brillaient comme un soleil ! seules, sa chevelure noire et sa barbe inculte tranchaient sur le reste du corps. C'était un spectacle comme je n'en avais jamais vu. Le réformateur Keshab-tchandra-sen resta un instant à le contempler, sans plus remuer que s'il eût été ensorcelé. Puis il s'avança vers le Bâbâ et ploya le genou devant lui. Mais quelle ne fut pas son épouvante, lorsqu'il s'aperçut que le corps du saint homme était tout couvert de plaies : il y en avait deux surtout, aux bras, qui étaient horribles à voir. — D'où viennent ces blessures ? demanda Keshab. Et le sage, prenant la parole, raconta ce qui suit : « Une nuit, dit-il, comme j'étais plongé dans une profonde méditation, deux serpents *cobra di capello* se battirent ensemble et tombèrent tous deux dans mon tron. Là, oubliant leur démêlé, les deux terribles bêtes tournèrent leur fureur contre moi et me mordirent à belles dents. Tant que je restai en contemplation, je ne sentis aucune peine. Mais aussitôt que je sortis de cette extase, j'éprouvai la plus vive des douleurs, et je perdis connaissance. Quand je repris mes sens, je vis les deux serpents morts à mes côtés. Je fus bien affligé de leur tré-

pas ; ce sont mes péchés qui en ont été la cause. Je fis leurs funérailles, et puis j'allai chercher de l'eau au Gange pour laver mon souterrain. Depuis ce jour-là, je ne porte plus de vêtement dans la pensée que mes plaies se cicatriseront plus aisément. »

Eh bien ! n'est-il pas remarquable que ces cobras dont le venin est si actif que tout homme qui en a été infecté, doit s'attendre à mourir en peu de minutes, aient pu mordre aussi cruellement le Bâbâ sans lui causer d'autre mal que de le faire tomber en pâmoison ? Tous nous restâmes fort surpris de cet événement.

Le réformateur Keshab proposa alors au sage des questions fort difficiles sur divers points des Sastras. Poari-Bâbâ avec une grande simplicité, lui donna des solutions si satisfaisantes que le savant en demeura tout ébahi. Or, le saint ermite tirait toutes ses réponses d'un seul livre : le *Ramayna*, de *Toulasi Das*, ce qui me porte à croire que cet ouvrage renferme l'essence de tous les autres livres sacrés.

Beaucoup sont persuadés que Poari-Bâbâ vivait miraculeusement sans manger. Interrogé quelquefois sur ce point, l'ascète se contentait de répondre : « Croyez-vous qu'un homme puisse rester en vie sans user de nourriture ? » Si l'on insistait en disant : « Ne parlez pas du commun des hommes ; vous-même, prenez-vous de la nourriture ? » Le saint homme ne répondait que par un sourire.

Dans le principe, le Bâbâ sortait une fois par mois, le onzième jour de la lune. Peu à peu, ses apparitions devinrent plus rares, et il y avait neuf ans qu'il ne s'était point montré hors de son tombeau, lorsque le mois dernier, douzième d'achar (25 mai 1898), les religieux furent fort surpris de le voir paraître. Le saint homme leur dit : « Je ne puis plus supporter la vie dans les temps malheureux où nous sommes (1). Je vais quitter ce monde. » Il parut réfléchir un instant, puis il ajouta : « Que chacun de vous veuille bien me faire la charité d'un pot de beurre cuit. » Ses disciples se hâtèrent de lui donner ce qu'il désirait, non sans se demander entre eux ce que leur *gourou* (chef spirituel) voulait faire de tant de beurre. Le Bâbâ rentra dans son tombeau et en ferma soigneusement l'ouverture. Le lendemain matin, les religieux à leur réveil, sentent une odeur de chair rôtie répandue dans l'air, ils tournent leurs regards vers l'ermitage de l'ascète, et voient qu'un reste de fumée épaisse plane sur l'ouverture. Pressentant un malheur, ils accourent et se penchent sur le trou béant. Hélas ! ils n'y trouvèrent plus que des cendres et des os calcinés : le nombril du saint homme seul n'était pas encore consumé entièrement. Poari-Bâbâ s'était offert en holocauste à la divinité. Ses fidèles disciples ramassèrent les restes de sa dépouille mortelle, et au chant des hymnes sanscrits, on les jeta solennellement dans les eaux sacrées du Gange.

(1) Les Hindous se croient dans le *quatrième âge* du monde qu'ils appellent *kali yougam* (âge de misère, de calamité et de péché).



Le saint homme a quitté la terre; mais il vivra longtemps dans la mémoire de ceux qui l'ont connu et le regardent comme le modèle de toutes les vertus. Ce souvenir vaut mieux que tout autre monument qu'on pourrait élever à sa gloire.

*N. B.* — Si l'on questionne les Hindous en général sur la moralité du suicide, il n'en est pas un qui hésite à dire que le suicide est un crime horrible. Mais si un religieux hindou fanatique se donne la mort; si une pauvre veuve, surexcitée par sa douleur et l'opium, se jette sur le bûcher funèbre pour mourir avec son mari, tout le monde les vénère comme de grands saints.

Voilà où l'Inde, le pays de la sagesse et de la philosophie, en est encore aujourd'hui!

BOTTERO,  
*Missionnaire apostolique à Chandernagor.*



# HYPNOTISME ET SUGGESTION

(Suite et fin.)

---

## OBSERVATION V.

Enfant de 10 ans, bien constitué et bien développé, sans antécédents, né à Madrid.

Nous avons été appelé par le père de cet enfant à lui donner nos soins; il nous dit que son fils devait souffrir d'une grave maladie de la moelle ou de la colonne vertébrale, parce qu'il ne pouvait se redresser sans éprouver de terribles douleurs. Pas d'antécédents de chute, contusions, rhumatisme, ni fièvre.

L'enfant est assis, le tronc tellement incliné en avant et la tête tellement fléchie que son front touche presque ses genoux.

La main sur le front, nous essayons de lui lever la tête, mais l'enfant pousse un cri déchirant. Le même fait se reproduit en cherchant à redresser son dos.

Nous le faisons porter par sa mère sur un lit où il se couche en décubitus latéral, tout en gardant la flexion exagérée et prenant la position appelée par les Français « *en chien de fusil* ».

Nous ne trouvons rien d'anormal sur la colonne vertébrale. Rien dans la sensibilité ni dans les mouvements des extrémités. Nous l'invitons à se mettre sur le dos, ce qu'il fait aussitôt, le tronc et la tête étant en extension et sans accuser aucune douleur.

Aussitôt que nous le faisons lever, la contraction reparaît; nous constatons qu'il s'agit d'un cas d'hystérie, d'une contracture hystérique des muscles fléchisseurs du tronc et de la tête. Nous essayons de l'endormir, mais en vain.

Nous prescrivons une potion bromurée qui ne produit aucun effet, et quatre jours après, n'ayant pu obtenir le somnambulisme provoqué, nous avons une consultation avec le Dr Simarro. Celui-ci confirme notre diagnostic et conseille l'isolement.

Comme c'est là un moyen que nous n'aimons guère, avant d'y recourir, nous avons préféré essayer auparavant la suggestion accompagnée de la crainte.

Deux jours après la consultation, nous disons aux parents, devant l'enfant, mais sans paraître remarquer sa présence, que nous allions prescrire des pilules qui sûrement devaient le guérir en deux jours, mais que s'il n'en était pas ainsi, il faudrait alors de toute nécessité appliquer un fer incandescent sur plusieurs points de la colonne vertébrale, et que dans ce but nous viendrions dans trois jours pourvu de l'appareil nécessaire, le thermo-cautère dont nous fîmes une description effrayante.

Nous leur conseillons enfin de confectionner eux-mêmes quelques pilules de mie de pain et d'en donner deux par jour à l'enfant. Le troisième jour, en arrivant à la maison, c'est l'enfant lui-même qui vient nous ouvrir en courant et en sautant sans la moindre inclination ni contracture. Les parents étaient très surpris de ce fait, qu'au moment où je montais l'étage, et quand personne ne m'avait encore entendu, l'enfant avait dit : « Le docteur monte l'escalier. » On me raconte que le matin, à l'heure du réveil, l'enfant s'était levé, le tronc et la tête droits, en disant : « Je suis guéri ; je n'ai plus besoin du fer rouge. »

La guérison s'est maintenue depuis, sans nouvelles manifestations hystériques.

#### OBSERVATION VI.

Fillette née à Madrid, âgée de 11 ans, non réglée, bien développée ; très anémique, est sujette depuis quelque temps à des attaques de grande hystérie qui se répètent fréquemment et contre lesquelles sont impuissants les toniques, l'hydrothérapie et le bromure.

Immédiatement après une forte attaque convulsive, elle souffre d'un tic généralisé (respiratoire, facial, fléchisseur de la tête, du tronc et des extrémités) et de tremblements généralisés aussi, qui alternent avec le tic rythmique. Intégrité intellectuelle.

A mon ordre et en pressant sur le sommet de la tête, elle tomba de suite en somnambulisme ; les tremblements continuent, mais les spasmes rythmiques disparaissent. Nous lui ordonnons de cesser de trembler, et le tremblement cesse comme par enchantement.

Nous lui suggérons que jamais plus elle n'aura d'attaques. Nous lui ordonnons de dormir pendant une demi-heure, et après ce temps de se réveiller et de demander à manger. Il était une heure et demi de l'après-midi. Nous la réveillons au bout de dix-huit minutes ; elle se met sur son séant, et demande à manger à sa gouvernante avec

beaucoup d'insistance. « Comment, lui dit celle-ci, il y a à peine une heure que vous venez de déjeuner. » — « N'importe, répliqua-t-elle, je veux manger ! » tant l'idée suggérée est impérieuse.

Depuis lors, et il y a huit ans déjà, jamais cette jeune fille n'a souffert de la moindre manifestation hystérique ; son caractère seulement est resté quelque peu difficile, quoique l'éducation puisse très bien en être rendue responsable.

L'anémie fut combattue, les règles parurent et continuent à être normales.

#### OBSERVATION VII.

Marie L..., fillette âgée de six ans, née à Madrid. Bon développement ; tempérament sanguin ; pas d'accidents héréditaires névropathiques. Mère herpétique. Elle a une conjonctivite catarrhale légère.

Un matin, en se réveillant, alors que sa conjonctivite était presque guérie, elle se plaint de ce qu'elle ne peut ouvrir les yeux et les tient fermés toute la journée. Le lendemain au réveil, elle peut ouvrir les yeux et passe bien la journée ; le surlendemain, occlusion nouvelle des yeux pendant vingt-quatre heures.

Cette intermittence d'un jour les yeux ouverts et un jour fermés se répéta encore quatre ou cinq fois, jusqu'à ce que ses yeux restèrent définitivement clos pendant sept jours consécutifs. Nous essayons d'écarter les paupières, mais l'enfant proteste et s'y oppose de toutes ses forces : aussitôt que nous touchons ses yeux, il se produit une contracture douloureuse de l'orbiculaire qui disparaît aussitôt que nous nous éloignons. En forçant l'orbiculaire, nous écartons un instant les paupières, et nous constatons qu'il n'y a rien d'anormal ni du côté des globes oculaires, ni du côté de la conjonctive.

Il n'y a donc pas de photophobie.

C'est alors une obsession ; c'est une manifestation de l'hystérie. La légère photophobie qu'a dû éprouver la fillette pendant sa conjonctivite a été sans doute le point de départ de sa phobie, de son obsession, après laquelle survint la paralysie du releveur : sa reproduction matinale était-elle la conséquence d'un rêve se rapportant à la photophobie d'origine ?

Il fallait ici une émotion pour la guérir, comme nous l'avions vu dans d'autres cas, car la psychothérapie simple ou suggestive à l'état de veille ne nous avait pas donné de résultat. Il est vrai que nous n'en avons attendu l'effet que deux jours seulement.

Nous reproduisons ici les fragments d'une note que, sur notre

demande nous adressa la mère de cette fillette; elle exprime fort bien le moyen employé et les résultats qu'il nous a donnés. « Au bout de sept jours passés sans ouvrir les yeux une seule fois, nous avons eu le plaisir de la voir les ouvrir sains et limpides, grâce à la peur que nous avait fait notre cher docteur. Elle les tint ouverts pendant toute la journée; mais le lendemain matin et les six ou sept jours suivants, elle les ferma de nouveau sans que les promesses, les prières, les menaces servissent à rien. Elle les a ouverts seulement quand on lui a dit que le D<sup>r</sup> Alvarez venait tous les matins pour savoir si elle ouvrait les yeux, et que dans le cas où elle ne les ouvrirait pas, il viendrait avec le fer incandescent qu'il nous avait annoncé. Depuis ce jour, elle va parfaitement bien. » Deux ans se sont écoulés depuis, sans accident.

#### OBSERVATION VIII.

On amène à Madrid, de la province de Téruel, pour être soumise à mon examen, une jeune fille de quinze ans, réglée depuis deux ans, bien développée et bien constituée. Un peu anémique, elle souffre depuis trois mois d'attaques très fortes et fréquentes.

Elle eut sa première attaque à la suite d'une très violente émotion; elle avait été poursuivie par un vieux satyre qui cherchait à reconnaître ainsi l'hospitalité qu'il recevait chez elle. La jeune fille affolée, aurait voulu se jeter par la fenêtre. Après cette première attaque, il s'en reproduisit d'autres rapidement et en grand nombre, au point de pouvoir en compter jusqu'à 30 ou 40 par jour, sans cause appréciable et dans toutes circonstances, soit à table, en s'habillant, ou à la promenade, ou assise, etc. Cette fréquence des attaques l'empêchait de sortir.

Nous observons plusieurs de ces attaques : deux à notre première visite; elles sont de forme variable; les unes revêtent la forme de la grande hystérie convulsive, les autres celle de la catalepsie générale ou partielle, d'autres celle du vertige; à la suite d'une de ces attaques, elle tombe, et dans sa chute se blesse à la tête. Nous ne trouvons pas de zone anesthésique ou hydrothésique. Il y a disparition du réflexe pharyngien et diminution du champ visuel.

Le traitement classique par les toniques, l'hydrothérapie et les bromures ne produit aucun effet.

Nous essayons l'hypnotisme en plusieurs séances, sans rien obtenir.

La gouvernante nous fait savoir que la jeune fille ne veut pas se

laisser endormir, dans la crainte que pendant son sommeil on ne lui demande ce qui est arrivé, et dont elle a honte.

Nous cherchons à faire disparaître cette crainte de son esprit et à la persuader qu'elle se laisse endormir (on sait la difficulté qu'oppose au sommeil hypnotique la volonté du malade), en lui assurant qu'on ne parlerait pas de la question ; mais tous nos efforts sont vains.

Nous faisons appel alors à la suggestion simple ; d'un ton convaincu, nous lui disons que nous allons lui faire prendre le médicament qui sûrement la guérira : Après-demain vous sortirez, et si l'attaque veut vous surprendre, vous pouvez la vaincre de par votre volonté en vous disant : « Non, je ne veux pas l'avoir ! » et vous ne l'aurez pas ; d'ailleurs avec la médecine nouvelle, vous ne les aurez plus que très rarement. »

En effet, trois jours après, nous voyons la jeune fille très contente ; elle nous raconte que dans sa promenade, l'attaque avait voulu la surprendre, mais qu'elle avait pu la vaincre comme nous l'avions « prophétisé », et qu'elle n'avait eu qu'une seule attaque dans les dernières vingt-quatre heures : « Eh bien ce sera la dernière, lui dis-je, et vous n'en aurez jamais plus, si vous continuez à prendre le médicament avec régularité. »

Il en fut ainsi, car voici deux mois écoulés sans qu'aucune attaque se soit produite. Nous considérons la malade comme guérie.

#### OBSERVATION IX.

Jean S., né à Madrid, âgé de 14 ans, fils unique ; développement exagéré de la taille et du poids, anémie ; parents très forts et rhumatisants. Pas d'autres antécédents.

Ce jeune garçon est fort intelligent, d'une imagination très vive. Deuxième année de lycée où son amour-propre a dû être excité.

Il est atteint de coqueluche. Il quitte Madrid dans la période convulsive déjà très avancée. Il y retourne quinze jours après, la toux ayant disparu, mais étant remplacée par des attaques qui commencent par un ou deux accès de toux qui rappellent ceux de la coqueluche, et immédiatement après, il perd connaissance ; il a quelques rapides convulsions cloniques, un très court et très léger état d'inconscience (non comateux) et après une minute, durée maximum de ses attaques, l'intégrité physiologique reparait et l'enfant peut reprendre son jeu, sa lecture ou son dessin interrompus.

Ces attaques vont en augmentant jusqu'à se produire au nombre

de trente ou quarante par jour ; elles sont toujours précédées par un ou deux accès de toux.

Dans quelques attaques, il lui est arrivé d'avoir des impulsions agressives, allant jusqu'à mordre et frapper sa mère avec conscience de son acte, mais sans pouvoir se dominer ; ensuite il pleure, regrette et demande pardon.

A notre avis, il s'agit d'un cas d'hystérie dont l'idée génératrice, idée fixe ou dominante d'obsession, c'est la toux dont il avait souffert : c'est pour cela qu'apparaît le souvenir qui détermine l'attaque hystérique, laquelle se traduit par la contraction spasmodique et rapide des cordes vocales et des muscles respirateurs. Cette impression trouvé un terrain dans son organisme prédisposé à l'hystérie, à cause de son anémie, son développement rapide et exagéré, sa vive imagination, et son excessif amour-propre au lycée.

Il y a un peu de phosphaturie.

Les modérateurs réflexes et toniques généraux de tout genre, y compris les glycérophosphates, ne peuvent rien contre ces crises.

Le docteur Simarro, appelé en consultation, confirme notre diagnostic et propose l'isolement.

Nous tâchons de rassurer les parents, consternés à l'idée de se voir privés de la présence de leur unique enfant, objet de tous leurs soins et de toute leur tendresse, en leur disant que, très probablement, il ne serait pas nécessaire de recourir à une telle extrémité, car nous avons l'espoir que la suggestion, aidée de la peur, le guérirait ; et, dans le cas contraire, que le repos absolu, à la campagne, où ils devaient se rendre prochainement, aurait raison de son hystérie.

Devant l'enfant, faisant abstraction complète de sa présence, nous disons aux parents, d'un air très convaincu, que les pilules que nous allons lui prescrire le guériraient avant trois jours : « Après-demain, il n'aura plus d'attaque ; si, malgré cela, elles se répètent, ce que je ne crois pas, il sera de toute nécessité d'appliquer plusieurs pointes de feu avec un fer incandescent sur toute la hauteur de la colonne vertébrale. » Nous partîmes ensuite, sûr que l'émotion était produite.

Avant de nous retirer, nous prescrivîmes des pilules toniques au fer et au quinquina. Ce même jour, l'enfant ne subit que trois attaques ; le lendemain une seule, et depuis elles ne se sont plus reproduites.

Quatre mois se sont écoulés depuis, et il ne s'est plus produit aucune attaque.

## OBSERVATION ADDITIONNELLE.

Bien qu'il s'agisse d'un adulte dans cette observation, elle est si intéressante, que nous ne résistons pas au désir de la faire connaître ici.

Comtesse de C..., âgée de vingt-quatre ans. Père hystérique. Pas de manifestations hystériques antérieures, bien réglée, mariée, multipare, éprouve tout à coup une vive douleur au genou droit qui augmente de volume, garde le lit. Nous voyons cette dame vingt-quatre heures plus tard, et nous constatons un gonflement très marqué du genou droit, sans chaleur ni changement de coloration de la peau : il est dû à un épanchement synovial très abondant, une véritable hydropisie articulaire.

Il n'y a et il n'y a jamais eu de fièvre. Nous croyons à une hydropisie de nature hystérique parce qu'il n'y a pas eu de contusion, de cause occasionnelle ou prédisposante quelconque, parce qu'il y a rapidité dans l'évolution du mal, absence de fièvre et d'inflammation, et parce que les hydropisies articulaires produites dans de telles conditions sont appelées par quelques auteurs hydropisies hystériques.

En conséquence, nous affirmons à la malade que dans deux jours tout aura disparu, épanchement et douleur, et qu'elle pourra marcher parfaitement; nous faisons ensuite un badigeonnage à la teinture d'iode, et nous recouvrons le genou avec une couche de ouate hydrophile. Au bout de deux jours, on enleva le pansement, et tout avait disparu.

Avait-elle guéri par l'action des moyens employés ou par suggestion? Étant donnée la rapidité de la résorption dans le délai préalablement fixé, nous croyons que la suggestion a joué un plus grand rôle que l'iode.

Quelques jours après, cette dame éprouve des angoisses respiratoires, de la dyspnée; elle est obsédée par l'idée qu'elle a une maladie du cœur, ce qui la rend triste, malheureuse, et la fait pleurer. Rien d'anormal à l'examen du cœur. Il y a rétrécissement du champ visuel.

Nous la rassurons en lui disant qu'il n'y a point de maladie du cœur chez elle, et que tout va disparaître avec le glycérophosphate de chaux, ordonné à cause de la phosphaturie, et bientôt, en effet, disparaît cette nouvelle manifestation de son hystérie.

Quelques jours plus tard, l'hystérie se présente sous la forme de parésie des extrémités inférieures ou mieux ataxie statique. M<sup>me</sup> de C.



fait quelques pas, tombe et ne peut se tenir debout. Placée bien verticalement, les pieds joints, elle perd immédiatement l'équilibre, la chute est précédée de phobie.

Nous lui affirmons que cette faiblesse disparaîtra avec quelques douches, et il en est ainsi.

Nous l'envoyons aux bains de mer, où elle a continué à très bien se porter.

C'est là un cas d'hystérie à formes multiples, guéri par suggestion.

### III

La rapidité vraiment surprenante de la guérison dans tous ces cas détruit l'affirmation de Charcot (1), lorsque, à propos de la guérison par suggestion, il dit : « Une guérison subite et définitive est une absurdité physiologique et psychologique. »

Il est certain qu'en général, on ne constate pas cette rapidité; que le traitement psychologique est le plus souvent long, car il consiste, comme Charcot lui-même le dit, dans une éducation de l'esprit; mais il est certain aussi que dans quelques cas d'hystérie cette éducation s'obtient très rapidement, comme dans nos observations.

Ces guérisons sont obtenues par la volonté des médecins, agissant sur un cerveau affaibli; une volonté ferme, aidée ou non par l'hypnotisme et par l'émotion qui domine une volonté affaiblie. Ce fait s'observe tous les jours dans la vie sociale, même chez les gens bien portants; c'est pour cela que Max Müller disait : « Notre foi n'est souvent autre chose que la foi que nous avons dans la foi d'autrui, » et W. James, dans son livre de psychologie : « Notre volonté, notre énergie ne sont souvent que le reflet de la volonté et de l'énergie d'un autre. »

Ces faits sont le résultat de cette même force encore aujourd'hui sans nom et dont nous appelons les effets : hypnotisme, suggestion, magnétisme animal.

Il n'y a pas d'effet sans cause. Les effets de cette force sont nets, multiples, observés depuis la plus haute antiquité, dans tous les pays, et on les constate non seulement chez l'homme, mais encore chez les êtres vivants.

Il existe une force; il y a une cause responsable de ces effets, de même que le mouvement continuel existe dans le corps vivant. Cette

(1) *Leçons du mardi*, I, 286.

force est nécessairement fluide, puisqu'elle passe d'un corps dans un autre, et ce fluide est doué d'une grande diffusibilité, car ses effets s'exercent parfois même à distance.

Ce fluide existe, en proportion variable, dans tous les corps vivants, comme cela a lieu pour l'électricité. Il se transmet d'un corps à l'autre, agissant plus ou moins comme puissance dominante, selon sa force fluide et sa diffusibilité.

La volonté exerce beaucoup d'influence sur ce fluide, comme les observations le démontrent, soit sur le sujet dominateur, soit sur le sujet dominé.

La relation entre la volonté et ce fluide est si intime que, peut-être celle-là est une manifestation de celui-ci : tels la lumière et le mouvement naissent de l'électricité. L'aboulique est facile à suggestionner. Comme il a peu de fluide, le sujet dominateur, à la volonté ferme, le domine aisément.

La volonté doit exister dans le cerveau, peut-être dans les centres d'association de Flechsig, ou peut-être dans la couche des fibres radiées de l'écorce, région qui reste pendant toute la vie en état d'accroissement ; « un arrêt dans ce travail, dans cette évolution des prolongements des neuromes doit correspondre aux phénomènes qui s'observent dans l'aboulie, » dit Pierre Janet ; eh bien, le fluide qui nous occupe ne jouerait-il pas un rôle dans cet accroissement continu ? Un défaut ou une dérivation de ce fluide, comme cela a lieu dans l'émotion, n'arrêterait-il pas l'évolution des prolongements des neuromes ? Nous croyons cela très rationnel.

Une preuve de l'existence de ce fluide, et de ce que ses perturbations sont la cause des psychopathies et de l'hystérie, c'est la disparition d'idées fixes chez les abouliques, observée par les aliénistes, après une crise hystérique ; car, comme le dit Schule, commentant ce fait : « Cette crise semble être une véritable décharge qui modifie l'équilibre et la répartition de la force nerveuse, c'est-à-dire du fluide qui nous occupe. »

« Il est très facilement hypnotisable et suggestionnable », dit Janet en parlant d'un aboulique, « et c'est la conséquence de la faiblesse de sa pensée » : et qu'est-ce que cela, sinon l'existence de peu de fluide dans cet organisme et, par conséquent, n'est-il pas plus facile à dominer par celui qui en a davantage ?

L'existence de ce fluide est mise en évidence, non seulement par le raisonnement et l'observation, mais aussi par les expériences de Luys et Boucher, et démontrée par le biomètre, par l'aiguille biométrique de Fortin, qui marque le flux et le reflux de ce fluide comme

dans la respiration. Le fluide peut être normal ou pathologique, et même, d'après Boucher (1), pathogène, agissant plus ou moins sur les individus mis en contact, selon leur pouvoir émissif ou réceptif plus ou moins grand.

Ce fluide agit sur le dynamisme de l'écorce cérébrale et explique peut-être les sympathies et les antipathies rapides et non justifiées qui ont lieu parmi des inconnus.

Peut-être ce fluide, arrivant à de grandes distances, expliquera-t-il un jour le mécanisme des pressentiments.

Ce fluide doit être en relation avec l'être vivant, comme la matière l'est avec la matière radiante de Crookes dans laquelle il trouva des lois nouvelles.

Nous ne pouvons pas l'appeler hypnotique, parce que l'hypnotisme est seulement un de ses effets, ni suggestif, pour la même raison. Leurs perturbations doivent être la cause intime de l'hystérie, de la neurasthénie et de l'aliénation mentale.

Boucher l'appelle *fluide radiant*, dénomination que nous devons conserver pour le moment, parce qu'elle est en relation avec sa loi unique, formulée par lui-même :

« L'influence que des corps animés exercent les uns sur les autres est en raison directe de la masse fluidique qu'ils émettent, et inverse du carré des distances. »

Il arrive aujourd'hui pour ce fluide ce qui est arrivé hier pour l'électricité; c'est que nous ne connaissons que quelques étincelles ou manifestations isolées de son action.

Quand parviendrons-nous à connaître ces lois, à les manier et à les dominer? Il est surprenant de considérer l'influence énorme qu'on pourra exercer alors, avec son aide, sur l'individu, sur la société et même sur l'humanité entière, en comparant l'importance relative des premières étincelles de l'électricité avec ce fluide, et celle que l'électricité aujourd'hui est arrivée à atteindre!

Nous croyons que l'École de Médecine de Nancy a raison; que l'étude de ces questions doit préoccuper les médecins; qu'on doit accumuler des faits et des observations précises et détaillées, même négatives, pour en déduire des lois plus tard, car ce n'est pas autrement que se constituent les sciences d'observation.

(1) Communication, au congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne : « De la contagion réduite à ses limites véritablement scientifiques et des conséquences hygiéniques qui en découlent », 1898.

## CONCLUSIONS

1° Les faits d'hypnotisme et de suggestion sont une vérité : on ne peut pas en nier l'évidence.

2° Ils diffèrent au point de vue de leur facilité de production, de leur intensité et de leurs résultats, chez les divers individus, et chez le même individu, suivant la personne qui hypnotise ou suggestionne.

3° Les observations rapportées dans ce travail sont absolument remarquables par la facilité et la rapidité de la guérison, contrairement à l'affirmation de Charcot.

4° Il faut bien reconnaître que ces faits sont le résultat d'une force qui se communique d'un individu à un autre ; qu'à son tour, elle est influencée par la volonté ; que cette force, *fluide radiant*, est différente dans chaque individu, et que son point de concentration, de résidence, c'est le cerveau.

5° Plus le cerveau est insuffisant, plus est faible la volonté de l'individu, et plus il est facile à hypnotiser et à suggestionner.

6° Dans certaines maladies des centres nerveux, comme l'hystérie, c'est le seul moyen curatif.

7° Ce sont des moyens inoffensifs, maniés scientifiquement, bien qu'aujourd'hui on puisse les appeler empiriques.

8° On ne doit jamais recourir à eux que dans un but thérapeutique ou scientifique, et sous aucun prétexte s'en servir par curiosité.

9° L'hypnotisme et la suggestion ne s'opposent en quoi que ce soit au spiritualisme, ni au christianisme le plus pur.

10° L'École de Nancy a raison de reconnaître l'importance de ces études. Le médecin, les académies, tous les savants qu'intéresse la science médicale enfin, doivent se préoccuper de cette question transcendante, et s'attacher à une science dont nous ne connaissons que quelques lueurs, qui, depuis l'antiquité la plus reculée, ne cessent d'émerveiller l'humanité !

D<sup>r</sup> G. ALVAREZ,

*Médecin en chef de la maison des Enfants trouvés de Madrid  
membre de l'Académie royale de médecine.*

## ÉLECTRICITÉ ET PESANTEUR



### A PROPOS DE LA LÉVITATION

La *lévitation* ou l'ascension spontanée du corps humain dans les airs est un fait qu'on ne saurait nier, puisqu'il a été expérimentalement constaté. Et comme il est en contradiction avec les lois connues de la nature, il faut bien lui attribuer un caractère étrange, merveilleux, surnaturel.

C'est l'opinion que nous avons soutenue (1) et qui nous paraît devoir rallier les suffrages des savants et des philosophes. Mais, nous l'avons dit, « il ne faut pas se hâter de conclure au miracle en présence de tous les faits de *lévitation* vraie ou supposée qui se présentent. Beaucoup ne sont ni évidents ni démonstratifs, et l'illusion en pareille matière est facile et fréquente. La supercherie ne l'est pas moins, de sorte qu'il est recommandé d'avoir recours aux méthodes les plus rigoureuses d'observation et de contrôle. »

Des faits positifs de *lévitation* ont été observés en usant de ces méthodes; et, dans l'état actuel de nos connaissances, il faut renoncer à les expliquer scientifiquement.

Tel ne paraît pas être l'avis de M. de Rochas qui, dans son récent opuscule (2), attribue à l'électricité un rôle « très probable » dans la *lévitation*. Le savant colonel assure que des expériences faites au siècle dernier par Steiglehner, professeur à Ingolstadt et par l'abbé Nollet « semblent prouver que l'électricité diminue le poids des corps. » Il ajoute que les magnétiseurs et particulièrement M. de Mirville « prétendent rendre un objet lourd ou léger en le magnétisant. »

Nous connaissons assez l'enseignement de la physique pour savoir que les prétentions de ces auteurs ne sont nullement justifiées, et nous sommes surpris que M. le colonel de Rochas les rapporte sans la moindre réserve. Mais pour avoir une certitude absolue et répondre à toutes les objections, nous nous sommes adressé à un maître, à l'heureux promoteur de la *télégraphie sans fil*, à M. le professeur Branly, et nous lui avons demandé son avis autorisé sur les

relations de l'électricité et de la pesanteur. On lira plus loin la note aussi simple que savante du distingué professeur de l'Institut catholique de Paris. Elle confirme absolument notre sentiment.

La loi d'attraction est universelle, et l'électrisation ne la modifie pas. Sans doute une infraction à cette loi est *possible*, mais elle n'est pas démontrée. La science ne s'établit pas sur des présomptions plus ou moins plausibles, mais sur des faits certains. Tant que l'expérimentation n'aura pas renversé les doctrines de la physique moderne, il faut s'y tenir absolument, admettre la constance des lois connues et regarder la lévitation, qui leur est contraire, comme merveilleuse et inexplicable.

D<sup>r</sup> SURBLED.

#### NOTE DE M. LE PROFESSEUR BRANLY

docteur ès sciences et docteur en médecine.

On admet en physique le principe de la conservation de la masse ou de la conservation de la matière établi à l'aide de la Balance par les expériences chimiques de Lavoisier. Ce principe exprime que dans les circonstances les plus diverses la masse d'un système ne varie pas; parmi ces circonstances se trouvent l'électrisation et l'aimantation. Pour l'aimantation en particulier, la démonstration est rigoureusement faite depuis longtemps. En pesant en un lieu déterminé un morceau d'acier avant et après son aimantation, l'effort exercé sur le plateau d'une balance a été trouvé invariable, même avec une balance très sensible. Pour l'électrisation, la démonstration précise n'a été que rarement essayée, car elle est difficile à l'aide d'une balance, en raison de la nécessité qu'il y a de soustraire le corps électrisé aux attractions électriques des corps voisins qui troublent l'expérience. Il faudrait au lieu d'une balance, employer un ressort très délicat dont on observerait l'allongement avec précision. S'il y avait une différence, elle serait *extrêmement* faible.

Les expériences du siècle dernier ne comportaient aucune exactitude, les électriciens de l'époque expérimentaient très mal, et leurs assertions n'ont pas de valeur. Toutefois, il n'y a aucune impossibilité à trouver dans ce cas en défaut le principe de la conservation de la masse. La masse n'est qu'un coefficient physique caractérisant l'action mutuelle des corps matériels à distance par l'intermédiaire de l'éther qui les sépare, et le coefficient physique pouvait être susceptible de varier, aussi bien que l'indice de réfraction, la conductibilité, etc.

Comme vous me le rappelez, certains magnétiseurs prétendent qu'un corps peut diminuer de poids quand on le magnétise. Cela voudrait dire encore que la masse du sujet magnétisé a varié ou que l'attrac-

tion exercée sur lui par la terre est devenue plus faible par le fait qu'il est magnétisé. Cela n'est pas non plus impossible ; quand vous en aurez un exemple, je le verrai volontiers. Il y aura lieu alors d'examiner avec soin les conditions de l'expérience et de se mettre à l'abri des erreurs d'interprétation. De ce que ce n'est pas impossible, on ne peut en conclure que cela est ou doit être, ce sont là des faits à observer sans parti pris.

Je ne puis rien affirmer de plus sur la question que vous me posez, je sais là-dessus peu de chose, et je vous l'avoue franchement.

Vous pouvez, si vous le voulez, donner lecture de mes observations, mais je ne pense pas qu'elles valent la peine d'être imprimées.

Avec tous mes regrets d'être trop ignorant sur une question qui m'intéresse beaucoup, veuillez me croire, Monsieur et honoré confrère, votre tout dévoué,

E. BRANLY.

Paris, 29 mars 1899.

Je sais que Crookes a étudié ces questions, mais je ne l'ai pas suivi. Son opinion aurait le plus grand poids. Cependant, s'il avait fait sur ce point des observations nettes, il les aurait fait connaître aux Sociétés savantes.

E. B.



# LA SORCELLERIE DANS LE TARN

---

## Les armassiés (suite).

### II

Vers la fin de l'année 1898, le Dr Pailhas, le très distingué directeur de l'asile d'aliénés du Bon-Sauveur d'Albi, organisait avec le concours de la *Gazette du Tarn*, qui devait publier les observations recueillies, une enquête sur la sorcellerie dans le département du Tarn. Dans la communication adressée à cet effet aux journaux, le Dr Pailhas posait la question de la façon suivante :

Il s'agirait de savoir dans quelle mesure et par quelle variété de forme les idées de sorcellerie, de magie, de divination, etc. infestent de nos jours encore, le sol ou plutôt l'esprit tarnais.

A en juger par certains faits plus ou moins divulgués, par certains autres que relate la chronique judiciaire, et aussi par les cas trop nombreux d'une véritable folie où les idées de sorcellerie et de maléfice font les principaux frais du délire, on reconnaît qu'il existe là un vice grave de l'éducation élémentaire de pas mal d'habitants de notre région ou d'autres encore.

Les tendances mystiques qui font partie de l'essence de l'humanité pour l'élever et la moraliser, les aspirations vers l'inconnu et le merveilleux, communes à tous les hommes et d'où procède plus particulièrement chez quelques-uns la recherche obstinée des solutions scientifiques, tout cela au sein des populations que nous avons en vue, risque de se trouver vicié dans son essor. On dirait que le cerveau n'a pu se dégager là d'une sorte de gangue atavique faite de tout un passé d'ignorance, d'erreur ou de superstition et où se retrouvent encore, plus qu'à l'état de parasites fossiles, les farfadets, les loups-garous, les lutins ou autres types du même genre mieux connus chez nous sous les noms de *mésinières*, de *draks*, etc.

Visant donc cette situation défectueuse d'une certaine mentalité, plus spéciale aux milieux ruraux, et les conditions dans lesquelles elle est entretenue par une tradition de longue date, par l'ignorance naïve et une contagiosité indiscutable, par la cupidité, la rouerie, voire même souvent par l'insanité révéérée de prétendus sorciers, par les effets incompris des influences suggestives, je crois que ce serait faire œuvre



utile que de se rendre d'abord compte de l'étendue du mal afin d'y porter plus efficacement remède ensuite.

En réponse à l'appel de l'honorable Dr Pailhas, quelques récits de faits plus ou moins merveilleux furent adressés à la *Gazette du Tarn*. Dans le nombre, nous accueillerons ici deux lettres qui se rattachent à la question que nous traitons. Les sorciers dont il est parlé dans ces récits sont des *armassiés*. Nous n'attribuons d'ailleurs à ces deux documents qu'une valeur très relative. Après les avoir lus, l'on jugera peut-être combien il est difficile de séparer ce qu'il y a quelquefois de vrai dans ces événements merveilleux d'avec ce que l'imagination des narrateurs vient y ajouter après coup.

Le Dr Pailhas faisait précéder la publication de la première de ces lettres de quelques observations qu'il nous faut reproduire; la lettre les suivra immédiatement après.

Notre enquête sur la sorcellerie dans le Tarn n'a donné lieu jusqu'ici qu'à des communications ayant, pour la plupart, le défaut — capital en la matière — de manquer de précision et quelquefois, d'authenticité.

Toutefois, elle a suscité l'apport de faits personnels\* curieux, dont l'un mérite de trouver place ici, parce qu'il n'est point sans quelques analogies avec les phénomènes scientifiquement observés et si remarquables qui, sous le nom de télépathie, semblent témoigner d'une communication, à travers les distances, de personnes reliées entre elles par une affinité mystérieuse de leur organisation. Et cela au moyen d'une impression quelconque, hallucinatoire ou autre, émanant de l'une, ressentie plus ou moins au loin par une autre.

On lira plus bas la curieuse lettre que nous recevons du Castrais.

Dans le cas présent, personnel à celui qui a bien voulu nous la communiquer, l'impression perçue serait une hallucination visuelle persistante — la vue d'un chien; — le point de départ et l'objet de cette même impression aurait été la perte d'un ami, mort en pays lointain.

Mais ici le fait se complique de l'intervention d'un sorcier, interprète du phénomène insolite et venant déclarer à notre correspondant troublé que son hallucination est bien, en effet, la résultante du décès de son ami implorant des secours religieux.

Il faut avouer que, de prime abord, cette complexité de circonstances porte à voir dans ces étrangetés, par-dessus tout, l'œuvre des illusions et de la mystification.

Pourtant, si nous admettons la véracité du narrateur, sa bonne foi fortifiée des avantages de l'instruction que reflète la forme de sa lettre, n'est-ce pas là une occasion de nous arrêter aux aspects merveilleux de récits semblables?...

C'est dire que l'enquête sur la sorcellerie entreprise par la *Gazette du Tarn* ne sera pas seulement un moyen de dosage de l'état de crédulité et de superstition des esprits, de l'évaluation du nombre des sorciers chez nous, mais qu'elle s'étend aussi aux faits qui, tout en déconcertant aujourd'hui notre raison bornée, peuvent contribuer à restreindre les limites du merveilleux.

Voici la lettre en question :

Monsieur,

Il y a trois ans, à cette époque, je rentrais un soir chez moi lorsqu'un chien vint à mes côtés. Il était d'une espèce que je n'avais jamais vue. Il m'accompagna jusqu'à mon logis où je pénétrai en refermant la porte sur ce bizarre compagnon. Je passai quelques instants après à la salle à manger, et je m'assis devant le feu. Quel ne fut pas mon étonnement de voir s'installer, comme s'il eût été chez lui, l'animal que j'avais cru laisser dans la rue. Je trouvai cette familiarité par trop sans façon, et j'appelai la bonne pour chasser l'intrus. Sur l'ordre que je lui donnai, cette femme me dit qu'elle ne voyait pas de chien dans l'appartement. En effet, le chien n'était plus là ; mais à ma grande surprise il reparut dès que la bonne fut sortie.

Il n'y a jamais eu dans ma famille ni fous ni malades. J'ai toujours possédé une parfaite santé. Je tiens à préciser cela parce que pendant plus d'un mois je fus à me demander si je ne perdais pas la raison. Ce chien, que moi seul voyais, était devenu mon compagnon journalier : il ne me quittait pas plus que mon ombre. J'avais beau me raisonner, me dire que j'étais la victime d'une hallucination, rien n'y faisait. Je n'osais d'ailleurs me confier à personne dans la crainte que l'on n'allât croire que je perdais l'esprit.

Inutile de m'étendre plus longuement. Il suffit de dire que, et quoique à demi honteux de ma décision, j'arrêtai de m'adresser à un sorcier et de le choisir d'une localité où je ne fusse pas connu. Cela m'encouragea dans cette démarche que je voulais tenir cachée. J'aurais craint, si rien en avait transpiré, de me couvrir de ridicule.

J'arrivai donc, un soir, et toujours suivi du chien mystérieux, à M... et j'allai frapper à la porte du sorcier. Il m'accueillit en me disant : « Vous ne vouliez pas venir... Eh bien ! le chien serait demeuré toujours avec vous... » Je faillis tomber à la renverse, et je demeurai muet de surprise. Le sorcier ajouta : « Vous croyez que je ne vois pas le chien qui vous suit ? Il a une tache blanche sur l'oreille droite, et il n'est pas d'une race d'ici. Ce chien appartenait à un de vos amis mort à l'étranger sans le secours de la religion. C'est le signe qu'il a besoin de prières, et il vous a choisi pour les lui faire dire... »

En revenant chez moi, je réfléchis longuement. Je me rappelai un

camarade de jeunesse parti pour Madagascar. Le lendemain, je lui écrivis.

Au bout de trois mois environ, la lettre me revint avec la mention « décédé ». Je fis aussitôt dire des messes, et le chien disparut.

Il vous serait facile de contrôler la véracité de mon récit : 1° en demandant au sorcier de M... si en décembre 95 il ne reçut pas la visite d'un monsieur, et si les choses ne se passèrent pas comme je vous le dis ; 2° si entre autres églises auxquelles j'ai fait verser l'argent des messes, il n'y a pas eu à Saint-M... de G..., en mars 96, des messes dites pour une personne morte à l'étranger.

Je n'ai jamais parlé à personne de ces faits si extraordinaires, et je ne sors aujourd'hui de mon silence que pour apporter à votre enquête le témoignage d'une personne en parfaite possession de son bon sens, et malgré qu'il en puisse paraître le contraire par ce récit, aussi peu superstitieuse que possible.

Je vous prie d'agréer, etc.

X...

Voici la seconde lettre :

Voici un fait que je viens porter à votre connaissance au sujet de votre enquête sur la sorcellerie. Je me le rappelle comme s'il était d'hier, bien qu'il se soit passé il y a bon nombre d'années ; il frappa tellement mon esprit que je ne saurais depuis mettre en doute la véracité de certains récits qui font pourtant hausser les épaules à beaucoup de gens ; voici le fait :

J'avais quinze ans environ, lorsque mourut un vieux serviteur de la famille ; c'était un enfant naturel qui, tout jeune, avait été recueilli dans la maison. Il avait plus particulièrement à sa charge le soin des bestiaux, et pour cette raison, il couchait dans l'étable ; il fut enterré suivant les usages de la campagne.

Le lendemain des obsèques, dans la nuit, tout le monde dans la maison fut éveillé à la même minute sans que l'on se rendit compte de ce qui se passait, et nous nous trouvâmes tous réunis à la cuisine demi-vêtus.

Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda mon père. Et, ayant allumé une lanterne, il alla à l'écurie où les bêtes remuaient. Il revint bientôt après sans avoir rien vu, et chacun regagna son lit sans qu'il arrivât autre chose cette nuit. La nuit suivante, la même scène se répéta ; nous étions sept personnes dans la maison, toutes furent éveillées sans qu'il se produisit aucun bruit anormal. Mais, dès que nous fûmes à la cuisine, des coups d'une violence extrême furent frappés à la porte d'entrée comme si l'on eût voulu l'enfoncer. Nous étions tous effrayés, sans paroles et, pour ma part, je tremblais de tous mes membres. Mon père prit son fusil et sortit pour faire le tour de la maison ; il pénétra ensuite dans l'étable où les bêtes faisaient du

bruit; elles ne tardèrent pas à se calmer, et mon père rentra sans avoir encore rien vu.

Le lendemain, il fut décidé que mon père et un domestique veilleraient afin de mieux se rendre compte. Ils restèrent dans la cuisine, et nous allâmes nous coucher. Au milieu de la nuit, nous fûmes encore tous réveillés, et la même inexplicable force mystérieuse, le même sentiment de terreur nous obligèrent à descendre à la cuisine. Mon père surpris se leva pour se précipiter vers la porte. Mais en ce moment nous la vîmes s'ouvrir d'elle-même, violemment, sans qu'aucune main visible en eût tiré le verrou.

Dès qu'il fit jour, mon père se rendit chez le devin, à une vingtaine de kilomètres. A son retour, et sitôt descendu de voiture, mon père fit porter au dehors la paillasse sur laquelle couchait de son vivant notre vieux domestique. Il en fit sortir la paille, et nous fûmes bien surpris d'y trouver un petit sac en toile sale et graisseux et plein de pièces et de sous.

« Apporte ça à M. le Curé, tout de suite, me dit mon père, tu lui diras que j'irai le trouver et que c'est l'argent des messes que le pauvre Dominique veut qu'on lui dise. »

Il en fut fait ainsi; mon père fit même dire quelques messes à ses frais. Depuis il ne s'est plus rien passé.

Voilà le fait qui m'a tant frappé et qui, je pense, vous intéressera.  
Agréez, etc. E. B.

Ce récit est, pour ainsi dire, le type des phénomènes de hantise les plus communs dans les campagnes du Tarn : bruits au dehors des maisons, coups frappés à l'intérieur, réveils subits avec une sensation de frayeur, etc., etc. Il est inutile pour le cas spécial que vient de nous faire connaître l'auteur qui en a été le témoin, d'en rechercher l'authenticité; il sert toutefois à faire connaître l'état d'âme des gens qui ont eu recours aux *armassies* et s'en sont bien trouvés. Parmi les observations qui vont suivre, étudiées récemment ou soigneusement contrôlées par nous, l'on retrouvera ces cas de hantise de maison. Le nombre en est au surplus très considérable, et nous nous limiterons à quelques-uns afin d'éviter des répétitions monotones et qui n'auraient pas d'intérêt.

(A suivre.)

J. GALLUS.

---

## VARIÉTÉS

### AU VILLAGE DE LACROUZETTE (Tarn)

1° Dans une maison, située au midi de la route vicinale qui traverse le village de Lacrouzette (Tarn), on entendit d'abord (même du dehors) des coups, assez semblables aux coups d'une grosse massue, frappés sur la porte de la cave, pendant que cette porte était fermée. Ennuyés de ces bruits, les habitants de la maison avaient beau se rendre à la porte, ils ne voyaient jamais rien. Ils prirent le parti de l'ouvrir; mais à peine ouverte, elle se refermait aussitôt afin de se donner le plaisir d'être frappée encore, peut-être avec plus de violence qu'auparavant. Vainement on essaya, pour connaître la cause de ces faits, d'attacher, avec une corde, la fermeture, à la rampe de l'escalier voisin; *malgré les nœuds multipliés* qu'on faisait pour la fixer solidement; malgré aussi le poids d'un cuvier en terre cuite et les cendres, encore mouillées, de la lessive qu'on venait de faire dans ce cuvier, qu'on avait mis devant pour rendre plus difficile la reproduction du phénomène, la porte se refermait encore, le cuvier étant écarté et les nœuds défaits, sans qu'on vit personne qui fût l'auteur de ces opérations. Les coups succédaient, en défiant les empêchements, qu'on avait cru devoir être insurmontables.

2° Dans cette même maison, on voyait des chaises se renverser et se porter d'un appartement dans un autre, sans savoir par qui ni comment.

3° Un jour, la fille de service fut traînée, dans l'escalier de la cave, sans qu'on vit aucun agent, qui pût commettre cet acte. La personne, qui rapporte ce fait, est digne de foi, et c'est elle qui retint de son bras la servante entraînée.

4° Une fille pieuse (c'est elle-même qui me l'a affirmé) ayant, un jour, paru au bout de l'escalier, entendit des rugissements et un bruit qui ressemblait au bruit que font les pas d'un gros animal. Cette fille n'a nullement l'imagination exaltée.

5° Un courbouillon de chevreau mijotait, avant l'heure du dîner, sur un trépied, à la cuisine. Le trépied quitta tout à coup sa résidence, pour s'en aller *visiblement* établir domicile à la cave, gardant

intact et sans aucun accident, le plat que respectueusement il portait.

6° Pareille chose arriva à un poulet qu'on faisait rôtir. Le tourne-broche se déplaça, *seul* comme le trépied, et prit la fuite pour s'en aller aussi voyager à la cave.

7° Au galetas se trouvait, en grande quantité, du bois de chauffage. Les bûches quittaient leur place, et seules elles se précipitaient, avec des bruits épouvantables, dans les escaliers, et arrivaient au rez-de-chaussée.

8° Sans qu'on vit aucune main coupable, des vases remplis d'eau, et placés sur l'évier de l'arrière-cuisine, se renversaient et se versaient sur les épaules de M<sup>me</sup> X..., propriétaire de la maison hantée.

9° Semblable accident arrivait à un sac rempli de millet, et pendant que M<sup>me</sup> X... ramassait ce maïs versé, aidée par une de ses voisines, c'est alors, dis-je, que l'eau était répandue sur elle.

10° Les ustensiles de cuisine dansaient sur les étagères, et la faïence en tombait à terre, sur la brique, qui n'avait pas le pouvoir de la casser.

11° M<sup>me</sup> X... trouvait, quelquefois, son tablier sur les épaules, et elle niait de l'avoir retiré de l'endroit où naturellement on le place.

12° Curieux de vérifier, par lui-même, si les événements, dont le bruit remplissait la contrée, M. X... fit une visite au propriétaire de la maison hantée. Les chaises, dit-on, lui firent payer sa curiosité, par de rudes coups sur ses mollets, et le visiteur, comme bien on le pense, jura bien qu'on ne l'y prendrait plus.

#### Notes importantes :

M. le procureur de la République de Castres se préoccupa de ces phénomènes, et par une lettre du 29 juillet 1875, il demanda la cause de ces faits insolites à M. le maire de Lacrouzette, qui lui répondit en détaillant les choses qu'on affirmait, dans le village, et il ajouta que le propriétaire X... avait pensé que les effets surprenants étaient dus à un courant électrique.

M. X..., en effet, demanda à la direction des télégraphes, l'isolement du fil télégraphique; droit fut fait à sa demande; tout le monde vit, au milieu de la voie, un poteau qui reçut le fil électrique, qui était la veille fixé au mur du bâtiment de X..., et les merveilles n'en continuèrent pas moins.

Après l'électricité, des compères furent accusés, quoiqu'on ne vît, ni dans la maison ni dans le voisinage, rien qui put donner le plus petit fondement à un pareil soupçon; les branches de gros arbres appartenant à la mairie, et s'étendant un peu trop vers l'habitation désormais célèbre, furent coupées; des puits même furent comblés, et néanmoins le merveilleux alla son train, quoique le curé fût obligé de passer, pour voir un locataire dangereusement malade, par une fenêtre du rez-de-chaussée, *la porte d'entrée étant fermée à tout venant.*

J'oubliais de dire que pour voir si quelqu'un gravissait les marches de l'escalier, qui conduit à la porte, où frappait le personnage invisible, on répandit de la cendre, au moyen d'un tamis, sur chacune de ces marches. Si l'agent eût été un être corporel, l'empreinte de ses pieds n'aurait pu manquer de paraître. Cette investigation demeura aussi sans résultat.

Ces précautions seules prouveraient, n'est-ce pas? l'existence de choses surprenantes, et sont à mon avis, un aveu sans réplique.

Quelle a été la cause de ces phénomènes? Contrairement à l'avis de M. Gallus, je ne puis la voir ni dans des agissements de la fille de service, qui est une ignorante, et qui aurait dû, pour avoir la puissance de produire ces choses naturellement, être une savante de première ordre; ni dans le tempérament névrosé de M<sup>me</sup> X..., qui n'aurait pu absolument soustraire à la vue d'une foule de témoins, ses illusions et les agents, dont elle se serait servie; ni dans l'intervention de son fils, qui est d'une originalité extraordinaire, et mène une conduite plus étonnante encore.

Toutes ces choses d'ailleurs ont des témoins oculaires pour les constater, et M. X... était un homme d'une haute intelligence et d'une érudition peu commune. Si les choses eussent pu être expliquées naturellement, certainement il se serait chargé de le faire lui-même, sans laisser à d'autres ce labeur.

M. X... était protestant.

*Le Curé de la paroisse.*

## TABLE GÉNÉRALE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

1<sup>re</sup> LIVRAISON. — 15 JUIN 1898.

|                                                                                         |                  |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|------------------|
| M <sup>re</sup> E. MÉRIC : La crise religieuse et le monde invisible. . . . .           | 1                |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Le mystère de la télépathie. . . . .                           | 14               |
| D <sup>r</sup> HÉLOT : Hantise. . . . .                                                 | 25               |
| L. DASTÉ : L'occultisme autrefois et aujourd'hui. . . . .                               | 28               |
| ANTONINI : Guérisons par contact. . . . .                                               | 35               |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Le diable, c'est l'ignorance... souvent. . . . .               | 40               |
| GRIF : Graphologie . . . . .                                                            | 47               |
| D <sup>r</sup> LE MESNANT DES CHESNAIS : Académie des sciences psychiques. . . . .      | 51               |
| D <sup>r</sup> G. DE LA MORINAIS : Les photographies d'esprits. . . . .                 | 55               |
| CORA STRAL : Chronique. . . . .                                                         | 57               |
| Variétés : Revue des revues. — Revue de la presse. — Deman-<br>des et réponses. . . . . | 61, 62, 63 et 64 |

2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1898.

|                                                                                                   |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> E. MÉRIC : Les récentes controverses sur l'hypnotisme. . . . .                    | 65  |
| D <sup>r</sup> HÉLOT : Hantise (suite et fin). . . . .                                            | 78  |
| R. P. AUG. POULAIN : Que signifie le mot : Mystique. . . . .                                      | 82  |
| D <sup>r</sup> G. DE LA MORINAIS : Les sourciers sont-ils des sorciers. . . . .                   | 88  |
| DOM BERN. MARÉCHAUX : Apparitions démoniaques. . . . .                                            | 93  |
| L. LAGRÈVE : Des guérisons par contact. . . . .                                                   | 95  |
| D <sup>r</sup> A. GOIX : Note sur un cas d'ecchymose par suggestion. . . . .                      | 98  |
| D <sup>r</sup> X <sup>***</sup> : La stigmatisée de Kergaer. . . . .                              | 104 |
| L. DASTÉ : L'occultisme autrefois et aujourd'hui. . . . .                                         | 108 |
| ACH. ANGER-BILLARDS : Périsprit. . . . .                                                          | 119 |
| Variétés : Jeune fille insensible. — Comment on avale les sabres.<br>— Cas de télépathie. . . . . | 121 |
| Correspondance . . . . .                                                                          | 122 |
| Bibliographie : Magnétisme vital. — Photographie transcendante. . . . .                           | 124 |

3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOUT 1898.

|                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> E. MÉRIC : Le spiritisme et le monde occulte. . . . .       | 129 |
| R. P. AUG. POULAIN : Que signifie le mot : Mystique (suite et fin). . . . . | 141 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Les marques des sorciers. . . . .                  | 145 |
| D <sup>r</sup> DE MAICHE : Souvenirs d'un médecin magnétiseur. . . . .      | 151 |



|                                                                                                          |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| L. DASTÉ : L'occultisme autrefois et aujourd'hui (suite).                                                | 161 |
| M <sup>re</sup> MÉRIC : Un mot sur les effluves.                                                         | 170 |
| Variétés : Les miroirs magiques. — Le Nil artificiel. — Mystifications nombreuses. — Perles occultistes. | 172 |
| ANTONINI : Causerie littéraire.                                                                          | 179 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Revue de la presse.                                                             | 184 |
| Tribune de nos lecteurs.                                                                                 | 186 |

#### 4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1898.

|                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> E. MÉRIC : Aux frontières de l'invisible.                 | 193 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Hallucinations collectives.                      | 206 |
| D <sup>r</sup> DE MAICHE : Souvenirs d'un médecin magnétiseur (suite).    | 214 |
| CH. DE KIRWAN : L'âme humaine, le soi-disant périsprit, et l'âme animale. | 226 |
| J.-P. TARDIVEL : La baguette divinatoire et les sourciers.                | 230 |
| D <sup>r</sup> G. DE LA MORINAIS : Les guérisseurs.                       | 234 |
| ANTONINI : Les néo-chrétiens.                                             | 237 |
| D <sup>r</sup> LUCIDE : A propos d'Eusapia Paladino.                      | 242 |
| ALBERT JUNET : Recherches expérimentales sur la force physique.           | 246 |
| Jurisprudence ecclésiastique.                                             | 248 |
| Tribune de nos lecteurs.                                                  | 249 |

#### 5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1898.

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> E. MÉRIC : Le fantôme des vivants.               | 257 |
| ABBÉ P. TRONCHÈRE : Le miracle.                                  | 271 |
| D <sup>r</sup> L. MÉNARD : L'influence du moral sur le physique. | 283 |
| D <sup>r</sup> J. GALLUS : Les guérisseurs.                      | 290 |
| ANTONINI : Les néo-chrétiens (suite).                            | 297 |
| L. DASTÉ : L'occultisme autrefois et aujourd'hui (suite).        | 305 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Revue de la presse.                     | 312 |
| Tribune de nos lecteurs.                                         | 314 |

#### 6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1898.

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| Lettre de M <sup>re</sup> Germain, évêque de Rodez,              | 321 |
| M <sup>re</sup> E. MÉRIC : Le fantôme des vivants (suite).       | 323 |
| — Un mot d'explication.                                          | 336 |
| D <sup>r</sup> DE MAICHE : Souvenirs d'un médecin magnétiseur.   | 340 |
| CH. DE KIRWAN : L'hypnotisme chez les bêtes.                     | 357 |
| PAUL FLAMBART : L'astrologie est-elle une science expérimentale. | 361 |
| L. BOYER : Le merveilleux à Mondavezan.                          | 366 |
| D <sup>r</sup> CH. DE BROUSSY : Le moteur Keeley.                | 370 |
| L. DASTÉ : L'occultisme autrefois et aujourd'hui (suite).        | 373 |
| Télépathie mystique.                                             | 378 |
| JEAN KOTSKA : Aveux d'un occultiste.                             | 379 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Revue de la presse.                     | 380 |
| Une question.                                                    | 381 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1898.

|                                                                                            |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> E. MÉRIC : Le fantôme des vivants (suite).                                 | 385 |
| ABBÉ BATUT : Un principe de graphologie.                                                   | 399 |
| ABBÉ P. TRONCHÈRE : Le miracle (suite et fin).                                             | 401 |
| D <sup>r</sup> LE MESNANT DES CHESNAIS : Apparitions démoniaques.                          | 412 |
| DOM BERNARD MARÉCHAUX : Réponse aux observations du docteur Le Mesnant des Chesnais.       | 416 |
| S. L. P. : Au monastère de X....                                                           | 420 |
| D <sup>r</sup> G. VON LANGSDORFF : Un médium politique à Saint-Petersbourg de 1880 à 1886. | 426 |
| L. DASTÉ : Perles occultistes.                                                             | 435 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Fictions sensibles des amputés.                                   | 440 |
| D <sup>r</sup> L. ARCHAMBAULT : Hallucination.                                             | 443 |
| Revue de la presse.                                                                        | 444 |
| Statuts de l'académie des recherches psychiques.                                           | 447 |

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1899.

|                                                                                            |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> E. MÉRIC : Le corps astral.                                                | 449 |
| DOM BERNARD MARÉCHAUX : Le démoniaque dans la vie des saints.                              | 462 |
| CH. NAUDIN : Au monastère de X*** : Réponse.                                               | 476 |
| D <sup>r</sup> DE MAICHE : Souvenirs d'un médecin (suite et fin).                          | 477 |
| D <sup>r</sup> LE MESNANT DES CHESNAIS : L'hypnotisme n'est pas diabolique.                | 492 |
| D <sup>r</sup> G. VON LANGSDORFF : Un médium politique à Saint-Petersbourg (suite et fin). | 499 |
| D <sup>r</sup> G. DE LA MORINAIS : Causes de la hantise.                                   | 504 |
| F. DE LOUBENS : Tribune de nos lecteurs.                                                   | 506 |
| D <sup>r</sup> DE BROUSSY : Perles occultistes                                             | 508 |
| HÉLIAN : Plan des occultistes.                                                             | 510 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Académie des sciences psychiques.                                 | 512 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1899.

|                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| Lettre du cardinal Satolli, préfet de la Congrégation des Etudes.     | 513 |
| M <sup>re</sup> E. MÉRIC : Le plan astral.                            | 515 |
| D <sup>r</sup> F. COUTENOT : Le fluide nerveux.                       | 527 |
| S. L. P. : Au monastère de X***.                                      | 537 |
| DOM BERNARD MARÉCHAUX : Le démoniaque dans la vie des saints (suite). | 538 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : La question des médiums.                     | 545 |
| PAUL FLAMBART : Discussion sur l'astrologie.                          | 553 |
| PAUL ANTONINI : Les néo-chrétiens (suite).                            | 562 |
| D <sup>r</sup> LUX : Personnalités multiples et possessions.          | 568 |
| Tribune de nos lecteurs.                                              | 575 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1899.

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> E. MÉRIC : Le vol aérien des corps. | 577 |
| D <sup>r</sup> MASSE : Sueur de sang.               | 589 |

|                                                                                          |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CH. DE KIRWAN : L'hypnotisme est-il en soi nécessairement mauvais et diabolique. . . . . | 593 |
| DOM BERNARD MARÉCHAUX : Le démoniaque dans la vie des saints (suite) . . . . .           | 596 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : La question des médiums (fin). . . . .                          | 605 |
| PAUL ANTONINI : Les néo-chrétiens (suite). . . . .                                       | 610 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : La vision dans l'hypnose. . . . .                               | 619 |
| S. J. RICHARD : Spiritisme et protestantisme. . . . .                                    | 621 |
| M <sup>me</sup> EDOUARD LE NORMANT DES VARANNES : Communications mystérieuses . . . . .  | 625 |
| BOUCHERÉ : Cas étrange de possession. . . . .                                            | 629 |
| Tribune de nos lecteurs. . . . .                                                         | 632 |
| Variétés . . . . .                                                                       | 635 |
| Bibliographie . . . . .                                                                  | 638 |

#### 11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1899.

|                                                                                                                                                            |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>sr</sup> E. MÉRIC : Le vol aérien des corps (suite). . . . .                                                                                        | 641 |
| D <sup>r</sup> G. ALVAREZ : Hypnotisme et suggestion. . . . .                                                                                              | 657 |
| DOM BERNARD MARÉCHAUX : Le démoniaque dans la vie des saints (suite et fin). . . . .                                                                       | 668 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Suggestion dans le délire. . . . .                                                                                                | 683 |
| D <sup>r</sup> J. GALLUS : La sorcellerie dans le Tarn. . . . .                                                                                            | 685 |
| F. DE LOUBENS : Une explication nécessaire. . . . .                                                                                                        | 689 |
| GABRIEL SOULACROIX : Perles occultistes. . . . .                                                                                                           | 691 |
| Variétés : Le miroir magique. — Vision dans le cristal. — Un sourcier. — Les brahmes de l'Inde. — Un père vient révéler sa mort. — Hallucinations. . . . . | 693 |

#### 12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1899.

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Lettre encyclique contre les abus du magnétisme. . . . .                      | 705 |
| M <sup>sr</sup> MÉRIC : L'hypnotisme médical. . . . .                         | 708 |
| JEAN KOSTKA : Chez la Duchesse . . . . .                                      | 721 |
| ALBERT DE ROCHAS : Les frontières de la physique . . . . .                    | 724 |
| R. P. BOTTERO : La mystique des hindous . . . . .                             | 737 |
| D <sup>r</sup> G. ALVAREZ : Kypnotisme et suggestion (suite et fin) . . . . . | 743 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Electricité et pesanteur. . . . .                    | 757 |
| D <sup>r</sup> GALLUS : La sorcellerie dans le Tarn (suite). . . . .          | 760 |
| Variétés : Au village de Lacrouzette. . . . .                                 | 762 |
| Table générale des matières . . . . .                                         | 765 |

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

# REVUE

DU

# MONDE INVISIBLE

*paraissant le 15 de chaque mois*

---

Directeur :  
**Mgr Elie MÉRIC**

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, DOCTEUR EN THÉOLOGIE,  
PROFESSEUR A LA SORBONNE

---

**DEUXIÈME ANNÉE**

---

1899-1900

---

**RÉDACTION ET ADMINISTRATION**  
**29, RUE DE TOURNON, 29**  
**PARIS**





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2007.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



## LE VOL AÉRIEN DES CORPS

(Suite.)

### I

Les théologiens mystiques les plus autorisés nous enseignent que l'ascension extatique ou le vol aérien du corps humain est un phénomène en vertu duquel « le corps est soustrait à la loi de la pesanteur par la puissance et l'essor de l'âme unie passivement à Dieu qui l'attire en haut. »

Comme le fait observer sainte Thérèse, la tête et l'âme sont attirées par en haut, et quelquefois le corps est élevé de terre : ce corps devient léger comme la plume; un souffle suffit pour l'ébranler, quand il plane, et pour le mettre en mouvement. C'est ainsi que Philippe II, roi d'Espagne, déplaçait, en soufflant même légèrement, le corps de Dominique Jésus-Marie, ravi en extase et flottant dans les airs. Ce phénomène préternaturel et divin n'est pas rare dans la vie des saints.

Dieu attire l'âme avec une grande puissance, vers les hauteurs; l'âme attire et emporte le corps auquel elle reste unie d'une manière si pénétrante, et le saint, enlevé par cette force souveraine, supérieure à celle de l'attraction terrestre, plane dans les airs.

Quand l'âme a été préparée par une faveur spéciale de Dieu à cette élévation extatique, à ce genre particulier de phénomènes mystiques, elle s'élance, et emporte son corps transformé : il lui suffit d'une prière ou d'une communion, d'une méditation courte et ardente, d'une musique ou d'un chant religieux. d'un entretien pieux, comme il advint un jour à sainte Thérèse et à saint Jean de la Croix pendant



qu'ils s'entretenaient de la sainte Trinité; ils se sentirent soulevés au-dessus de terre, ils planèrent ensemble pendant quelques instants.

« Par le vol extatique, l'ascension se fait avec rapidité, et le corps de la personne, soustrait aux lois de la pesanteur, monte plus haut. On l'appelle aussi *l'extase volante*. La bienheureuse Christine, dite l'admirable, avait ce don à un très haut degré : des milliers de personnes de toute condition ont pu constater de leurs yeux ce qui lui arrivait en ce genre. On l'a vue maintes fois s'élever en l'air, monter sur les arbres, et là, sauter d'une branche à l'autre, comme un oiseau : les plus minces rameaux pliaient à peine sous le poids de son corps.

« Quand elle voulait faire oraison, elle était emportée sur le sommet des arbres, des tours et d'autres lieux élevés; c'est là qu'elle faisait ses prières et qu'elle demeurait en contemplation.

« Sainte Colette était quelquefois emportée si haut dans ses extases que les sœurs la perdaient de vue. La sainte fut forcée même un jour d'avouer que plusieurs fois elle était montée à une telle hauteur qu'il lui semblait pouvoir toucher le ciel en allongeant la main.

« Saint Bernard de Corléon, priant un jour devant le Saint-Sacrement exposé à la vénération des fidèles, se sentit tout à coup embrasé d'une telle ferveur, qu'à l'instant même il fut ravi en extase, et son âme emporta son corps avec elle dans son élan vers Dieu. Il vola en l'air en présence de tous les assistants, et resta suspendu longtemps devant l'objet de son amour et de ses adorations.

« Que dirons-nous de saint Joseph de Cupertino? Il faut lire sa vie pour voir combien ce vol extatique lui était familier. Un jour de jeudi saint, entre autres, pendant qu'il priait le soir, avec d'autres religieux devant le tombeau dressé sur le grand autel et orné de nombreuses lumières, il s'envola tout d'un coup pour aller embrasser le calice, sans toucher aux ornements qui entouraient l'autel.

« Au bout de quelque temps, rappelé par ses supérieurs, il descendit et reprit sa place au chœur.

« On le voit, ce don s'arrête au vol extatique renforcé, il ne va pas au delà et ne renferme point cette double présence qui est inséparable de la bilocation (1). »

Tous les mystiques qui ont observé ce phénomène et qui nous en ont laissé la description détaillée s'accordent sur ce point : le corps de l'extatique devient léger comme la plume, il changerait de place, ou de direction, dans son vol, au souffle d'un enfant.

Il en résulte qu'avant de soulever le corps dans l'espace, Dieu lui fait subir, ou directement par sa volonté seule, ou indirectement par l'intermédiaire de l'âme, une modification profonde, il le rend plus léger que l'air, et, quand la main de Dieu a fait ce premier miracle, il laisse le corps transformé obéir à la loi de sa nouvelle attraction.

Par quel moyen Dieu communique-t-il au corps de l'extatique cette légèreté qui devient le principe de son agilité surnaturelle? Quelles sont les forces secrètes qu'il dégage et qu'il met en jeu? Par quelle suite d'opérations physiques arrive-t-il à ses fins? Nous ne pouvons que reconnaître notre ignorance, et constater ce fait : le corps de l'extatique a perdu une quantité énorme de son poids, et il reprend son poids normal, quand l'extase a cessé.

## II

Si l'on étudie le phénomène intéressant du vol aérien, il faut considérer, avant tout, le caractère et les vertus héroïques des saints qui nous en donnent le spectacle. Dieu accorde, quand il veut, cette faveur merveilleuse du ravissement, de l'extase et du vol à des créatures qui ont gravi les échelons de la vie purgative, contemplative et unitive. Il n'est permis de faire aucun rapprochement, aucune comparaison, à ce point de vue, entre l'extase divine et les tristes contrefaçons d'un névrosé. Il nous semble inutile d'insister.

(1) R. P. Séraphin, Passioniste, *Principes de théologie mystique*, p. 418

Quelle différence aussi dans le vol ! Parmi ces milliers d'hommes, de femmes, de filles, entassés dans nos hôpitaux ; parmi ces sujets qui réunissent toutes les conditions que la science semble exiger pour une expérience sérieuse de lévitation ou d'extase suivie du vol aérien, et que l'on a soumis d'ailleurs à un long entraînement ; parmi tous ces *médiums*, hystériques, névrosés, déséquilibrés, bouleversés vingt fois par les suggestions les plus hardies des expérimentateurs les plus audacieux, vous n'en verrez pas un seul s'élever dans les airs, à la manière des saints, planer avec majesté, contempler aux plus hauts sommets, une beauté idéale et souveraine qui l'appelle en le purifiant, et se précipiter vers elle, dans une extase qui se prolonge pendant un temps indéterminé.

Dans ces salles de malades, dans ces amphithéâtres, vous assisterez, peut-être, à des scènes de *clownisme*, qui laissent une profonde impression de dégoût dans l'âme du spectateur. Vous verrez une femme jetée contre un mur, ou lancée dans l'espace, retomber lourdement dans son lit, saluée par les blasphèmes, les quolibets, les rires sarcastiques et hideux de ses compagnes. Je le dis, parce que je le sais. Vous verrez cela, et vous en conserverez un souvenir ineffaçable et navrant.

Or, si le vol aérien est un phénomène naturel, électrique, magnétique ou nerveux, pourquoi donc ne le voit-on jamais se produire parmi ces malheureuses travaillées avec tant d'art, et dans ce but, par des expérimentateurs sans scrupule ? Vous avez là, sous la main, des sujets, de l'électricité, du magnétisme, de l'hystérie, de l'électroïde, tout ce qu'il faut, selon vous, pour rendre le corps plus léger que l'air, et cependant, vous ne pouvez jamais aboutir !

Et nous voyons, au contraire, dans l'Église, un grand nombre de saints qui, sans électricité, sans magnétisme, sans surexcitation nerveuse, sans magnétiseur, sans aucun acte personnel de leur volonté, se sentent ravis, emportés, et qui deviennent plus chastes, plus humbles, plus mortifiés, plus épris d'immolation, plus dévoués à leurs frères, plus ardents et plus forts dans l'amour qui les place bien au-dessus du reste des hommes, plus près de Dieu.

Il faut donc autre chose que des nerfs, du fluide et de l'électricité pour produire le miracle du ravissement, de l'extase et du vol aérien du corps des saints.

Les mystiques ont toujours distingué avec soin un caractère physique et un caractère spirituel ou immatériel dans l'ascension des saints.

Le caractère matériel, c'est l'agilité et la légèreté du corps qui indiquent une intervention de la puissance divine. En effet, la pesanteur est une loi de la nature qui ne peut être suspendue que par l'auteur de la nature, c'est-à-dire par Dieu. Celui-là seul qui a donné à chaque créature ses propriétés naturelles et à l'univers ses lois, peut modifier ces propriétés et ces lois, quand il lui plaît.

Le démon peut soulever un corps, il ne peut pas lui enlever son poids, ni lui communiquer l'agilité et cette légèreté qui a frappé tous les théologiens. « Le corps, écrit le P. Séraphin, est tout à coup élevé dans les airs, et alors, il prend la légèreté de la plume, au point qu'un simple souffle suffit pour le mettre en mouvement et le faire balancer, comme le ferait la flamme d'une lumière. » (P. 167.)

« Il faut, ajoute Joseph Lopez, il faut surtout que le corps ainsi enlevé ait perdu, accidentellement, sa pesanteur naturelle et qu'il ait acquis une agilité telle, qu'il soit devenu léger comme une plume et soit en état d'être mis en mouvement par un simple souffle. » (*Lucern. myst.* n° 326.)

Mais les mystiques attachent une plus grande importance aux caractères spirituels, et c'est toujours à la lumière de ces critères théologiques, c'est toujours par les vertus, la doctrine et la sainteté du thaumaturge qu'ils jugent du caractère et de la valeur des phénomènes préternaturels.

« Il est à remarquer, nous dit le P. Séraphin, que la seule et simple élévation du corps en l'air, prise isolément, ne marque pas suffisamment que le ravissement est surnaturel, divin, car le démon peut aller jusque-là. Il faut qu'à cette élévation corporelle se joignent tous les autres caractères du ravissement dont nous avons déjà parlé. » (P. 167.)

Le même auteur insiste avec raison sur l'importance des signes théologiques et du caractère spirituel pour apprécier

la nature de ces états extraordinaires qu'il est impossible d'expliquer par les seules données des sciences naturelles. « Le démon, qui peut élever le corps en l'air, peut aussi produire des rayons de lumière et des splendeurs autour de la personne qui est dans l'extase ou dans le ravissement. *Ces choses et d'autres semblables doivent être comparées avec l'intérieur de la personne et avec les caractères distinctifs qui constituent la communication divine, pour pouvoir être sûr qu'elles viennent de Dieu.* » (P. 168.)

### III

L'extatique divin est un homme d'une rare énergie; il a traversé sans faiblesse et sans hésitation les cruelles épreuves qui crucifient la nature, peines physiques, mortifications cruelles, angoisses désespérantes; il est humble, chaste, pauvre, dévoué par conviction et par devoir : c'est une fière volonté. Le névropathe est un impulsif qui obéit à toutes les excitations cérébrales, comme la flèche à l'archer, c'est un réflexe, et vous ne trouverez en lui aucune de ces vertus acquises par l'effort, par la lutte opiniâtre de la volonté contre les excitations déterminantes qui expliquent tout dans le névrosé.

L'extatique divin résiste à l'envahissement de l'extase qui peut appeler sur lui l'attention de la foule; il est humble. Il se cachera, il s'étendra à terre, il suppliera Dieu de lui retirer ses faveurs éclatantes. Il ne perd pas le sentiment très précis de son état d'âme, de la présence et de la domination souveraine de l'Être qui veut le saisir et l'enlever. Il sent que ce soulèvement n'est pas un effet naturel de son corps *entransé* ou de son âme surexcitée, échauffée par une contemplation préparatoire, mais le résultat surnaturel d'une autre intelligence et d'une autre volonté. Le névropathe au contraire, est flatté de jouer un rôle, de se donner en spectacle à la foule, de provoquer l'étonnement. Il ne sent pas la présence distincte et réelle d'un être supérieur; toute la scène

se passe dans son imagination et dans ses nerfs. Quand la crise se déclare, il perd conscience de son état, et, après la secousse, il a tout oublié. Il sort d'un cauchemar ou d'un rêve.

Pendant ce ravissement, le saint voit et entend des choses surnaturelles et grandioses, *arcana verba*; son intelligence étend singulièrement sa puissance compréhensive, il se fait une amplification de tout son être, et tout est grand dans les communications qu'il reçoit sur Dieu, l'Église, les âmes, la vie, l'éternité. Souriante apaisée et sereine, après ce contact, l'âme du saint décrit ces révélations dans des pages où l'on retrouve l'équilibre et la virilité de la raison. Le névropathe dira qu'il a vu des moutons, l'enfant Jésus, le paradis, et réveillera ainsi dans son imagination troublée des images suscitées par des lectures, par des perceptions antérieures, des conversations, des suggestions passées : c'est lui, c'est son cerveau qui fait tous les frais de ces communications enfantines, vulgaires où rien ne dépasse la moyenne d'une intelligence au-dessous même de l'ordinaire. On se sent vraiment confus de comparer de telles misères aux conceptions surhumaines des saints ravis en extase.

Quand il plaît à Dieu de se retirer et de mettre fin à l'extase, le saint n'a rien perdu; il ne sent en lui ni dépression physique ni dépression morale, il n'est pas amoindri. Tout au contraire, il sort de là, fortifié dans son corps, fortifié dans son âme, disposé à tout braver, même le martyre, pour crucifier sa chair et assurer le triomphe d'une grande pensée : sa vie est héroïque, surhumaine, divine. Regardez le névropathe qui sort de sa crise. Je l'ai vu souvent, j'ai pu l'examiner à loisir : il est éteint, hébété, sans forces physiques, sans force morale, sans souvenir, toute sa personnalité se trouve déprimée; il demande de l'éther, encore de l'éther, jusqu'à l'ivresse bestiale : on est dégoûté au spectacle de cette profanation et de cette dégradation de la créature humaine, où tout semble mourir, l'esprit, le cœur, la vie.

Que l'on découvre quelques caractères physiques (somatiques) similaires, à certains moments, dans le vol extatique des saints et dans la lévitation de quelques déséquilibrés

d'une salle d'amphithéâtre, que pourrait-on en conclure? Quand on s'appuie sur de telles analogies pour conclure à l'identité, on outrage la science autant que la raison.

Je me souviens d'avoir vu à la Salpêtrière une malheureuse fille hystérique qui proférait d'affreux blasphèmes dans les éclats de rire de la salle Claude-Bernard et qui, sans cause apparente, était lancée comme une balle au plafond. Que voulez-vous en conclure contre la divine et paisible extase des saints?

#### IV

##### LE VOL DÉMONIAQUE

C'est que « le grand faussaire de Dieu », Satan, contrefait ici encore l'œuvre divine, et, à côté des phénomènes de l'extase divine que nous venons de considérer, se déroulent les phénomènes de l'extase et de la lévitation satanique. Les esprits mauvais ont la puissance de soulever et d'emporter le corps humain.

Il faut étudier la doctrine avant de constater les faits. Qu'il y ait de bons esprits, des anges, en nombre incalculable, qui jouent un rôle considérable dans les événements de ce monde, c'est la croyance universelle de l'humanité depuis les temps les plus reculés, c'est aussi l'enseignement de la foi. Bossuet, en qui l'on entend toute la tradition, s'exprime ainsi :

« Nous voyons avant toutes choses, dans ce livre divin (l'Apocalypse) le ministère des anges. On les voit aller sans cesse du ciel à la terre et de la terre au ciel; ils portent, ils interprètent, ils exécutent les ordres de Dieu et les ordres pour le salut comme les ordres pour le châtiment... Tout cela n'est que l'exécution de ce qui est dit, que les anges sont esprits-administrateurs envoyés pour le ministère de notre salut. Tous les anciens ont cru, dès les premiers siècles, que les anges s'entremettaient de toutes les actions de l'Église...

« Quand je vois dans les Prophètes et l'Apocalypse, et

dans l'Évangile même, cet ange des Perses, cet ange des Grecs, cet ange des Juifs, l'ange des petits enfants qui en prend la défense devant Dieu contre ceux qui les scandalisent; l'ange des eaux, l'ange du feu, et ainsi des autres; et quand je vois, parmi tous ces anges, celui qui met sur l'autel le céleste encens des prières, je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges. Je vois même le fondement qui a pu donner occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider; car tout erreur est fondée sur quelques vérités dont on abuse (1). »

Toutes les traditions nous rappellent aussi que l'humanité a toujours cru ceci : Dieu gouverne l'univers par le ministère des esprits investis de certaines fonctions (2).

La croyance aux démons, aux génies malfaisants est aussi universelle que la croyance aux bons esprits. Laissons parler Bossuet :

« Qu'à côté des bons esprits, il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisants, que nous appelons les démons, outre le témoignage évident des Écritures divines, *c'est une chose qui a été reconnue par le consentement unanime de toutes les nations et de tous les peuples*. Ce qui les a portés à cette créance, ce sont certains effets extraordinaires et prodigieux qui ne pouvaient être rapportés qu'à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu, dont l'opération fut maligne et pernicieuse. Les histoires grecques et romaines nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues et de plusieurs apparitions funèbres, arrivées à des personnes très graves, et dans des circonstances qui les rendent très assurées; et cela se confirme encore par cette noire science de la magie, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre.

« Les Chaldéens et les sages d'Égypte, et surtout cette secte de philosophes indiens que les Grecs appellent *gymnosophistes*, étonnaient les peuples par diverses illusions, et

(1) Bossuet, *Préface de l'Apocalypse*, ch. xxvii.

(2) On peut consulter sur ce point le savant ouvrage de Huet, *Atmetanæ quæst*; lib. II, c. iv.



par des prédictions trop précises pour venir purement par la connaissance des astres. Ajoutons-y encore certaines agitations et des esprits et des corps, que les païens même attribuaient à la vertu des démons...

« Ces oracles trompeurs, et ces mouvements terribles des idoles, et les prodiges qui arrivaient dans les entrailles des animaux, et tant d'autres accidents monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes, à quoi les attribuerons-nous, sinon à quelque cause occulte, qui se plaisant d'entretenir les hommes dans une religion sacrilège par des miracles pleins d'illusions, ne pouvait être que malicieuse? Si bien que les sectateurs de Platon et de Pythagore, qui, du consentement de tout le monde, sont ceux qui de tous les philosophes ont eu les connaissances les plus relevées, et qui ont cherché plus curieusement les choses naturelles, ont assuré comme une vérité très constante, qu'il y avait des démons, des esprits, d'un naturel obscur et malicieux, jusqu'à qu'ils ordonnaient certains sacrifices pour les apaiser et pour nous les rendre favorables. Ignorants et aveugles qu'ils étaient, qui pensaient éteindre par leurs victimes, cette haine furieuse et implacable que les démons ont conçue contre le genre humain (1). »

Et saint Paul nous apprend que ces esprits pervers, haineux, méchants, contre lesquels nous devons combattre tant que nous sommes en ce monde, remplissent l'air :

« Nous n'avons pas à lutter seulement contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre ceux qui ont pouvoir dans ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants répandus dans l'air. (*Epist. ad Ephes.*, VI, 12.)

Saint Jérôme nous dit que les anges président aux phénomènes produits par les quatre éléments : la terre, l'air, l'eau et le feu, c'est-à-dire à tous les phénomènes physiques de l'univers (2). Saint Augustin nous fait voir l'action des anges unie à l'action des causes naturelles, et « présidant aux mouvements des grands corps célestes (3) ». Saint Ambroise,

(1) Bossuet. *Premier sermon sur les démons*.

(2) Saint Jérôme, *comm. in Epist. ad Galat.*, lib. III, c. IV.

(3) Saint Augustin, *De Genes., ad litter.*, lib. VIII, c. XXIV. — *Lib. de divers quæst. octoginta tribus*; quæst. I. XXIX.

saint Jean Chrysostome et saint Cyrille tiennent le même langage (1), et saint Thomas enseigne que les corps matériels sont régis par les anges, comme les anges inférieurs sont régis par les anges supérieurs (2).

Et Bossuet, résumant encore la tradition dans une formule précise, nous enseigne que le démon a le pouvoir de mouvoir les corps, il agit ainsi par le mouvement local.

« Et la force de leur volonté à mouvoir les corps leur est aussi restée comme des débris de leur effroyable naufrage. »  
(*Serm. sur les démons.*)

Cet enseignement des philosophes anciens, des pères et des docteurs de l'église, des théologiens les plus estimés; cette croyance unanime des peuples attestée par la tradition historique nous prépare à comprendre l'action démoniaque, et le vol aérien des corps, *mouvement local*, produit par les démons. Seule, l'ignorance de ces traditions et de cet enseignement laisse les esprits étonnés, troublés, sceptiques en face de ces manifestations du surnaturel pervers et astucieux.

## V

Le vol des saints a pour principe une force divine, le vol des réprouvés ne peut s'expliquer que par un principe démoniaque; il présente tous les caractères d'une contrefaçon grossière de l'œuvre de Dieu.

Tandis qu'il prêchait la foi chrétienne à Rome, capitale de l'univers, saint Pierre se trouva en présence d'un magicien célèbre qui remplissait la ville du bruit de ses prodiges: c'était Simon le Magicien; on lui attribuait les phénomènes les plus merveilleux: il était un adversaire redoutable du christianisme naissant. Un jour, il fit apparaître aux yeux de la foule un char attelé de chevaux de feu. Pierre, raconte Arnobe, se mit en prière, invoqua Jésus-Christ, et fit disparaître en soufflant, le prestige qui provoquait l'admiration des témoins.

(1) Saint Jean Chrysostome, *Homil. in nativ. Christ., apud Photium.* — Saint Cyrille., *lib. 1 in 1st. ora 4.*

(2) Saint Thomas, 1, p. quæst. cx, art. 1.

Il annonça une autre fois, raconte Egésippe, qu'il s'élèverait dans les airs et qu'il monterait au ciel. Au jour fixé, en présence d'une foule immense, le mage s'attache des ailes, « et prend son vol du haut du Capitole, fendant le vide pendant quelque temps à l'aide des démons invisibles qui le soulevaient. » Le peuple jette des cris d'admiration, appelle Simon la puissance de Dieu, prêt à l'adorer comme Dieu et à combattre la nouvelle religion que l'apôtre venait leur annoncer.

Mais saint Pierre qui se trouvait dans la foule, tombe à genoux et demande à Dieu de venger sa religion en démasquant l'imposture. Simon le Magicien tombe aussitôt, se brise une jambe, est emporté blessé, mourant, à Rizza, et de là à Brindes, où il termina sa vie en désespéré.

Gorres raconte le fait suivant : « L'évêque de Pampelune, Fr. de Sandoval nous apprend dans son *Histoire de Charles-Quint* que le conseil d'état de Navarre promit sa grâce à une sorcière, si elle voulait exercer en sa présence ses œuvres magiques. Elle accepta la proposition et demanda seulement qu'on lui rendit sa boîte d'onguent qu'on lui avait ôtée. Elle monta sur une tour avec le commissaire et beaucoup de personnes; puis s'étant mise à la fenêtre, elle se frotta avec un onguent la paume de la main, les reins, les articulations du coude, la partie inférieure du bras, les épaules et le côté gauche. Puis elle cria d'une voix forte : Es-tu là? Et tous les assistants entendirent dans l'air une voix qui répondit : Oui, j'y suis.

« La magicienne se mit alors à descendre de la tour, en se servant de ses mains et de ses pieds comme un écureuil. Lorsqu'elle fut arrivée à peu près au milieu de la tour, elle prit son vol, et les assistants la suivirent des yeux jusqu'à ce que l'horizon l'eût soustraite à leurs regards.

« Tous étaient dans la stupéfaction, et le commissaire fit annoncer publiquement que celui qui livrerait de nouveau cette femme aurait pour récompense une somme d'argent considérable. Elle fut ramenée au bout de deux jours par des bergers qui l'avaient trouvée. Le commissaire lui demanda pourquoi elle n'avait pas volé plus loin, afin d'échapper à ceux

qui la cherchaient. Elle répondit *que son maître n'avait voulu l'emporter qu'à trois lieues de chemin et l'avait laissé dans un champ où les bergers l'avaient trouvée.* »

L'Orient est encore aujourd'hui le théâtre de fréquentes manifestations de ce genre. Dans un récit signé *Ravadjée D Nattz*, daté de novembre 1885, et reproduit par le colonel de Rochas, nous lisons ceci :

« Un de mes amis, gradué de l'Université, et moi, nous nous liâmes avec un yoghi. Nous passions presque tout notre temps auprès de lui, et il nous enseignait. Il avait l'habitude de se lever à trois heures du matin, et il s'en allait vers la rivière près de la maison pour ne revenir que le soir.

« Mon ami, poussé par une vive curiosité, me proposa un jour de nous lever avant le yoghi et d'aller l'attendre vers la rivière pour voir ce qu'il ferait; je cédaï, non sans quelque répugnance.

« Ce soir-là, lorsque nous allâmes chez lui, le yoghi sourit et nous dit : Vous voulez savoir ce que je fais vers la rivière : eh bien ! vous n'avez pas besoin de faire les espions ; j'irai vous chercher demain matin, et nous irons ensemble.

« Il le fit. Tous les trois, montés sur des pierres qui étaient dans la rivière, nous lavâmes nos habits, selon la mode hindoue, avant de nous baigner. Après que mon ami et moi nous nous fûmes baignés et que nous eûmes accompli notre cérémonie, nous cherchâmes des yeux le yoghi ; mais impossible de le trouver : il était environ quatre heures du matin, et la lune brillait encore. Nous appelâmes également en vain.

« Nous crûmes alors qu'il avait été entraîné par le courant et qu'il s'était noyé, lorsque nous vîmes apparaître sur la surface de l'eau, l'ombre de la belle forme du mystique drapé dans ses vêtements jaunes. Nous levâmes les yeux, et nous l'aperçûmes lui-même couché de toute sa longueur comme s'il dormait sur un lit d'air à trente pieds au-dessus de nos têtes. A la pointe du jour, nous le vîmes descendre lentement jusqu'à ce qu'il tombât doucement sur l'eau, il se baigna alors et revint à la maison avec nous.

« Depuis ce jour, nous vîmes le yoghi soulevé et flottant sur l'eau pendant environ deux heures et demie, chaque ma-

tin. Cette expérience se continua pendant un mois. Le yoghi s'appelait Ramagiri Swami. »

Le vol aérien de Simon le Magicien ne rentre ni dans le plan divin, ni dans le plan naturel, il appartient au plan démoniaque. Cet homme pratique la magie, il se propose d'arrêter les progrès de l'idée chrétienne, il échoue misérablement devant la prière d'un grand saint qui n'aurait jamais eu la pensée de faire ces invocations et de demander à Dieu un miracle s'il s'était trouvé en présence d'un phénomène ordinaire naturel. Telle est bien la pensée des contemporains et des historiens quand ils écrivent que « Simon fut emporté en l'air par les démons ».

C'est la même observation qui se présente à l'esprit quand on étudie le cas de la sorcière espagnole : elle appelle *l'autre*, c'est-à-dire l'esprit mauvais, en présence des témoins qui entendent avec elle la réponse affirmative, et ce n'est qu'après avoir reçu cette réponse qu'elle est emportée dans les airs. Assurément, si elle avait pu s'envoler par sa vertu propre, par son fluide nerveux, par son électricité potentielle, elle ne l'aurait pas ignoré, elle n'aurait pas appelé *l'autre*, elle n'aurait pas attendu sa réponse et son secours pour se lancer dans les airs.

## VI

Il faut bien admettre encore cette interprétation si l'on veut comprendre la lévitation des yoghis. Parmi les faits merveilleux que l'imagination trop complaisante de certains voyageurs attribue à quelques habitants de l'Inde, les uns sont apocryphes, les autres sont dénaturés, exagérés, présentés avec des circonstances qui en changent absolument le caractère, d'autres, enfin, appartiennent au plan démoniaque.

Un officier très distingué, de l'armée des Indes, qui s'intéresse à l'étude du merveilleux, recevait, il y a quelques jours, cette réponse d'un magicien renommé. Cette réponse très pertinente, met les choses au point.

« Pour ce qui est faire bourgeonner et fleurir un bâton sec,

je dois dire que je n'ai pas pris la canne d'un des assistants, mais bien *une canne préparée*, et vous, ou n'importe qui, pourriez faire le même tour si on vous l'enseignait. Quant au corps transpercé avec une épée, votre correspondant a omis de mentionner les mesures préparatoires, lesquelles consistent à pincer la chair jusqu'à ce que tout le sang ait été écarté, on n'a plus alors qu'à prendre quelques précautions pour ne pas toucher aux places vitales et avoir soin que l'air ne pénètre point dans la blessure. Cette expérience est communément faite par certains natifs.

« Quand il en vint à la marche sur l'eau, il prit un ton tout à fait différent, et dit : « Ah ! je ne peux pas faire cela maintenant. » Il dit que l'étang n'était pas dans son propre jardin, mais dans un lieu que j'ai vu, à environ sept milles plus loin, et que l'eau avait alors, à peu près, dix-huit pouces de profondeur. Le lieu est sec maintenant.

« Il dit encore : « *Je ne marchais pas sur l'eau, quoique je parusse le faire, mais j'étais soutenu dans l'air par mon ami qui était invisible aux autres.* »

« Il continua alors, me disant que son ami était un homme qui était mort depuis cent cinquante ans, et qui, depuis qu'il lui avait été présenté, avait été assez bon, pour être dans sa vie comme son ange gardien. Cette présentation eut lieu peu après que son oncle *l'eut fait entrer dans sa secte*, alors qu'il n'était encore qu'un enfant (son oncle avait à cette époque plus de quatre-vingt-dix ans); qu'il y avait quelque temps qu'il s'était aliéné son ami, et que depuis lors il ne l'avait plus vu (1). »

Le yoghi ne cherche donc l'explication de ses ascensions ni dans le magnétisme, ni dans l'électricité ni dans un dégagement de fluide d'une nature inconnue. Le yoghi est entré dans une société qui lui a fait connaître des secrets, il se livre à des pratiques mystérieuses que nous ne connaissons pas : il est en communication avec les esprits, et c'est par les esprits qu'il arrive à flotter sur l'eau et à s'élever dans les airs.

Ces divers témoignages s'accordent, ils confirment l'ensei-

(1) *Annales des Sciences psychiques*, novembre-décembre 1898.

gnement théologique, ils nous permettent de reconnaître le caractère démoniaque de certaines lévitations.

La croyance aux esprits se retrouve, d'ailleurs au fond des théories mystiques des Hindous, elle les domine et leur donne un caractère singulier. C'est ainsi que, d'après ces Hindous, l'atmosphère se trouverait remplie d'esprits *élémentaires*, pervers, intelligents, méchants, au service des magiciens noirs. Au-dessus des élémentaires se trouveraient les *élémentaux* ou *Devatas*, répandus dans l'air, dans la terre et dans le feu : ils nous poursuivent et nous persécutent, mais les initiés ou *mahatmas*, en possession de certains secrets et de la science occulte, peuvent pendant quelque temps les repousser, et produire des phénomènes prodigieux. C'est ainsi que les yoghis se font enterrer, et sortent vivants de leur tombeau, à l'époque indiquée.

Nous voici donc en présence d'une religion, d'une secte, de quelques initiés, dont les secrets redoutables nous sont inconnus ; ces initiés produisent des prodiges, tels que le vol aérien du corps, par l'assistance des esprits, génies ou démons, avec lesquels ils entretiennent un commerce familier. On fait sourire les fakirs de l'Inde, et l'on déconcerte les gens sérieux quand on prétend expliquer au nom de la science, et par la théorie de l'attraction et de la répulsion universelle, ces prodiges de l'Orient dont la réalité nous paraît aujourd'hui constatée. L'action du *positif* du magnétisme terrestre sur le *positif* de l'organisme humain n'a rien de commun avec ce phénomène préternaturel d'un corps qui flotte sur les eaux ou qui s'élève paisiblement dans les airs, emporté par les esprits.

## VII

### LES GRIMPEURS

Sous le nom d'agilité extraordinaire, les mystiques ont désigné une classe de faits qui semblent être encore en opposition avec la loi de l'attraction, et qui, selon nous, ne

dépassent pas, *toujours*, les forces connues de la nature : il faut les ranger dans la catégorie des phénomènes qui ne sont ni préternaturels, ni ordinaires, mais extraordinaires et merveilleux ; ils appartiennent donc à la zone ou au plan intermédiaire entre l'ordre extra-naturel et l'ordre naturel.

Écoutons le P. Debreyne : « Encore un mot sur les religieuses de Loudun ou plutôt à leur occasion : c'est une communauté religieuse de femmes pour laquelle nous avons été consulté, il y a déjà bien des années. L'état de ces filles avait la plus grande ressemblance avec celui des Ursulines de Loudun. En voici un abrégé. Ces religieuses ont été affectées successivement comme par une sorte de contagion ou d'imitation nerveuse. Elles affirmaient entendre la nuit, au dortoir, des cris, des hurlements effroyables de divers animaux, des voix plaintives, etc., des bruits de tempête, d'ouragan, de tonnerre, dans les temps les plus sereins et les plus calmes.

« Souvent, pendant des nuits entières, elles éprouvaient des convulsions comme hystériques, faisaient des sauts de tout le corps avec une violente agitation de tous les membres, et répétaient les cris et les hurlements qu'elles disaient avoir entendus les jours précédents, en y joignant un mélange de gémissements, de pleurs et de ris.

« On les voyait *prendre des postures et des attitudes les plus difficiles, tout à fait extraordinaires et contre les lois de l'équilibre ; faire des sauts et des mouvements subits d'ascensions dont elles étaient absolument incapables dans leur état normal et physiologique*, comme par exemple, de franchir d'un seul saut, avec une incroyable légèreté, le mur de leur clôture, et de s'élancer sur les autres avec presque *l'agilité des animaux grimpeurs*. On les a vues même dans l'église, au moment de la sainte communion, lancées avec violence contre le mur et *y paraître comme collées et raides comme des planches*.

« Assez souvent cet état chez ces saintes filles paraissait accompagné ou suivi de quelque trouble intellectuel ou du moins affectif, et enfin, d'une foule d'aberrations morales les plus singulières et les plus bizarres, presque inexplicables



par les seules lois physiologiques et pathologiques, ou plutôt on voyait chez elles toutes les perturbations, tous les écarts et toutes les illusions de la sensibilité ou de l'imagination la plus exaltée et la plus désordonnée.

« Maintenant, quel plan de traitement fallait-il adopter pour opposer à ces singulières aberrations? Nous nous sommes borné à conseiller *les moyens hygiéniques et moraux* que nous avons crus les plus en harmonie avec la forme et la nature des accidents dominants.

« Voici donc la substance de notre méthode thérapeutique : un système hygiénique coordonné, combiné et varié, selon le caractère et le génie des personnes; travail manuel assidu, suivi et varié pour contenir constamment les esprits en haleine, brider et entraîner les mobiles et ardentes imaginations, et opérer enfin une salutaire diversion par l'exercice physique et corporel; de plus, divers moyens moraux appropriés aux besoins et à la profession des sujets... Il paraît que, quelques mois après cette consultation, tout est rentré dans l'ordre primitif, et depuis, on n'a jamais rien vu de semblable dans cette communauté (1). »

Les faits semblables suivis des mêmes résultats ne sont pas rares dans les annales de la médecine, c'est ainsi que le Dr Surbled a guéri, par des moyens purement physiques une pauvre malade qui, dans ses crises somnambuliques, grimait le long des murs, sautait sur la suspension d'une salle à manger, et se livrait à des mouvements en opposition avec toutes les lois de l'équilibre.

« L'accès débute par la lourdeur de tête, la lenteur des réponses; le regard devient vague; puis les yeux se ferment, la face se colore légèrement, la tête s'incline sur l'une des épaules ou sur la poitrine, le corps s'affaisse, la respiration s'accélère, le sommeil est profond. Puis, après quelques minutes de ce sommeil, tout à coup le malade se lève, et, avec une agilité surprenante, s'élance sur le haut d'un meuble. Il se livre aux sauts les plus extravagants; puis, se jetant à

(1) Debreyne, docteur en médecine, professeur particulier de médecine pratique, prêtre et religieux de la Grande-Trappe, *Essai sur la théologie morale*, ch. iv. *Des possessions dites démoniaques*, p. 361.

terre, et s'y tenant étendu, il roule avec rapidité d'une extrémité de la chambre à l'autre, et, après quelques minutes de cet exercice, il se relève tout d'une pièce comme mû par un ressort; alors, il se renverse en arrière, ne touchant terre que par les pieds et le sommet de la tête, ou bien il prend une position inverse: quelquefois, dans cette position, ou en équilibre sur un pied, il tourne avec une rapidité vertigineuse; enfin, le corps s'affaisse de nouveau, puis, l'accès cesse sans laisser aucun souvenir au malade, qui reste brisé, courbaturé (1). »

Comme le fait observer le Dr Hélot, le Dr Jousset oublie dans cette description d'autres formes de somnambulisme acrobatique, tels que la *grimpade*, ou l'impulsion à monter aux arbres et contre les murs, la danse rythmée et l'imitation des cris de certains animaux.

Toutes ces formes du somnambulisme ont ce caractère commun, c'est qu'elles semblent détruire la loi de l'équilibre, et faire perdre au corps humain une partie considérable de son poids, elles nous acheminent vers les prodiges du vol aérien.

« Jamais, pourtant, écrit le Dr Hélot, ces mouvements des somnambules, des fakirs, des marabouts n'ont été considérés comme un signe certain de l'intervention diabolique, et si l'on n'avait eu sous les yeux que des sujets atteints de ces seuls symptômes, jamais, en aucun temps, ni médecins ni théologiens n'eussent pensé à en faire autre chose qu'une maladie. » (*Névroses*, p. 219.)

## VIII

L'âme distribue la vie dans ses diverses facultés et dans les profondeurs de l'organisme corporel; c'est son état ordinaire. Quand elle est ravie en extase, elle rappelle de toutes les extrémités, cette activité vitale, elle la ramène au centre,

(1) P. Jousset, *Éléments de médecine pratique*.

elle la recueille à son sommet, avec une intensité inouïe, elle l'accumule dans un acte d'admiration, d'amour passionné et d'élan impétueux vers un Être qu'elle entrevoit au-dessus d'elle et qui l'attire avec un charme souverain.

Le corps qui ne reçoit plus toute sa force vitale, ralentit ses mouvements, il perd la sensibilité ordinaire, il semble mourir. Les facultés intellectuelles et morales, la perception interne, l'imagination, la mémoire, l'entendement souffrent aussi d'un appauvrissement d'activité vitale; ces facultés suspendent leurs fonctions normales tant que dure l'acte suprême qui absorbe tout.

Le corps est soulevé par l'âme, et l'âme elle-même, soulevée, attirée par une force spirituelle et divine infiniment supérieure à la force physique de la pesanteur, s'élève, s'envole avec le corps, et plane avec l'incomparable majesté de la sainteté.

Je n'ai pas à m'occuper des centres moteurs et des centres sensitifs, des nerfs de la sensibilité et des nerfs du mouvement, la beauté idéale du spectacle me charme, et c'est par les parties hautes de l'âme que mon attention est invinciblement attirée; c'est là que je découvre le surnaturel, et c'est par les vertus héroïques, par la sainteté de cette âme que je reconnais le caractère divin de l'extase et du vol aérien.

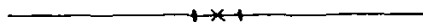
Dans le vol démoniaque, tout est différent, le sujet, les circonstances, le but, les effets : le sujet, ce n'est jamais un saint, c'est un misérable; les circonstances, elles ont un caractère ridicule, grossier; le but, c'est l'amusement ou la satisfaction de l'orgueil d'un yoghi ou d'un sorcier; les effets, ils ne tendent jamais à la gloire de Dieu, à l'édification du prochain, au triomphe de la cause de Dieu; ils ne produisent pas un accroissement de vie morale, de sacrifice et d'esprit chrétien : cela me suffit, en dehors des caractères physiques, pour déterminer l'origine et le caractère du prodige dont je suis témoin.

Le somnambulisme grimpeur nous met en présence d'une névrose particulière, mais, cette névrose a une origine physique, un défaut d'équilibre dans l'organisme, elle cesse par

l'action physique des médicaments; elles ont des caractères tranchés et bien connus en thérapeutique; il est facile de la distinguer du vol démoniaque et de l'extase des saints.

Nous allons entrer dans la région obscure, troublante des faits contemporains.

Élie MÉRIC.



## LA SORCELLERIE DANS LE TARN

---

### Les armassiès (*suite*).

### III

Dans cette partie de notre étude, nous allons rapporter des faits réels; et quelle que soit d'ailleurs la portée scientifique que l'on voudra leur donner, quelle que soit l'interprétation que l'on pourra faire de leurs causes, ils sont absolument vrais quant aux effets et dans tous leurs détails. D'un autre côté, il ne faudrait pas croire que ce soient simplement quelques cas isolés et sans aucun lien, sans valeur scientifique par conséquent; nous avons dû, au contraire, limiter nos citations. L'on conçoit sans peine que, dans le nombre considérable d'observations que nous avons recueillies, la diversité finit par manquer : l'on se trouve toujours en présence des mêmes phénomènes de hantises, d'obsessions, de maladies, et il suffit alors de connaître quelques cas pour juger les autres. Nous allons donc les exposer dans leur forme la plus concise, sans ordre spécial dans leur classement et en observant au sujet des personnes la plus entière discrétion, ainsi que cela est nécessaire en des matières aussi délicates.

X., propriétaire et exploitant un petit commerce d'épicerie dans son village; marié et père de plusieurs enfants. Une de ses filles, âgée de 16 ans, commença à dépérir. Elle fut soignée par le médecin de la famille dont les prescriptions furent rigoureusement suivies; mais son état alla s'aggravant, et au bout de 6 à 7 mois, elle ne put plus quitter le lit. Sa faiblesse

était telle que l'on s'attendait à la voir mourir d'un moment à l'autre. Un voisin engagea le père à recourir à un *armassié* dont il avait éprouvé lui-même les bons offices, offrant, pour vaincre sa répugnance, de l'accompagner. L'*armassié* dit à X... que sa fille n'était malade que parce que l'on n'avait pas fait de service religieux pour un arrière-parent, mort à une époque qu'il indiqua, et que sitôt cette omission réparée, sa fille guérirait. X... qui n'avait jamais connu cet aïeul rentra chez lui complètement découragé. Mais sa femme, en se remémorant de vieux souvenirs de famille, eut l'idée qu'il pouvait être question d'un ascendant mort pendant la tourmente révolutionnaire. Elle fit célébrer les messes réclamées pour le repos de cette âme. Aussitôt une amélioration se produisit dans l'état de la jeune fille; ses forces revinrent rapidement; sa guérison au bout de peu de temps, fut complète, et depuis elle s'est très bien portée.

Il y a quelques années, une brave femme de la campagne, vivant seule avec son mari dans une maison au milieu des champs, devint tout d'un coup la victime des *mauvais esprits*. Ils lui jouaient toutes sortes de vilains tours. Tantôt au moment où elle allait manger la soupe, l'assiette était renversée sur la table; une autre fois la soupe lui était lancée à la figure. Il lui arrivait aussi de recevoir de vigoureuses gifles. Quand elle descendait les escaliers, elle était souvent retenue par sa robe et elle ne pouvait plus ni descendre ni remonter une marche. Comme dans beaucoup de maisons hantées, les portes s'ouvraient et se refermaient subitement avec fracas, etc.

Ce ménage était sans cesse en proie à quelque nouvel ennui. Enfin un jour la coupe déborda. La pauvre femme saisie à la gorge par une main invisible, tomba à moitié étranglée sur une chaise.

Les amis au courant de cette triste situation, avaient conseillé à plusieurs reprises d'aller trouver le *débiniaire*. Cette fois leur avis fut suivi, et le mari et la femme firent cette démarche.

En les recevant, l'*armassié* leur dit :

« Ah! vous ne vouliez pas venir... mais vous y avez été for-

cés. Si vous aviez tardé davantage, il vous serait arrivé de terribles malheurs... »

Après cette semonce, il ordonna de faire dire des messes. Cela fut exécuté, et tous les phénomènes de hantise cessèrent.

*Nota.* — Avant son mariage, cette femme était au service de personnes de notre parenté chez qui nous l'avons connue. Ses parents étaient de robustes cultivateurs, et elle-même à part la période que nous venons de signaler, s'est toujours bien portée.

La femme L..., de S..., mariée à un cultivateur, devint paralytique après avoir donné le jour à trois enfants, dont les deux premiers moururent en naissant. Elle avait eu des convulsions dans son jeune âge. Le mari recourut d'abord aux médecins, mais leurs soins n'eurent aucun résultat. Il s'adressa alors aux empiriques et successivement à tous les devins du département et des départements voisins. Les *armassiés* attribuant la cause du mal à une *âme en peine*, ordonnèrent des prières et des messes. Cela ne changea pas l'état de la patiente. Enfin le dernier *armassié* que l'on alla trouver déclara, contrairement aux dires de ses confrères, que les âmes n'étaient pour rien dans la maladie de cette femme ; et que si de leur côté les médecins ne pouvaient pas la guérir, il n'y avait qu'à accepter l'arrêt irrévocable du destin. La famille, après ces paroles, jugeant le mal incurable, cessa de voir médecins et sorciers.

Nous ajouterons que le mari qui pendant plusieurs années avait beaucoup dépensé en médicaments et messes, payait seulement cinquante centimes la consultation de cet *armassié*, qui pourtant lui économisait toutes dépenses de ce genre à l'avenir.

X... propriétaire aisé, cultivant lui-même son bien, eut recours à un *armassié* à la suite de divers événements qui se produisirent chez lui dans un temps assez court. D'abord sa fille âgée de 7 ans fit une chute et se blessa au genou. Elle ne fut pas plus tôt guérie qu'une autre chute eut lieu sans

qu'aucune cause apparente l'eût provoquée, amenant une nouvelle contusion au même genou.

Sur ces entrefaites, une odeur cadavérique se dégagait du lit où couchaient les époux. L'on rechercha si par hasard un rat ne serait pas venu crever dans la chambre ; l'on ne trouva rien. Le lit fut démonté, nettoyé ; les couches exposées à l'air, etc., mais l'odeur persista.

Enfin la fillette, qui couchait dans la chambre de ses parents, vit un soir, avant de s'endormir, une femme ressemblant, dit-elle, à sa nourrice, mais vêtue de rouge, s'installer à son chevet. Cette apparition eut lieu à plusieurs reprises. Le père et la mère qui étaient bien certains que leur enfant ne dormait pas, et devant ses affirmations réitérées, ne mirent pas en doute la réalité du phénomène, Tout cela ne pouvait pas durer, et il fut décidé que le mari irait consulter le devin.

L'*armassié* ordonna deux messes basses et une messe chantée à l'intention d'un parent défunt. Après la célébration des messes, l'odeur disparut, la « femme rouge » cessa ses apparitions, le genou de l'enfant guérit, et il n'y eut plus de chutes.

Après la mort de leurs parents, propriétaires aisés, les deux fils se partagèrent leurs biens. L'aîné, comme cela est d'usage fréquent dans nos campagnes, avait été favorisé. Son frère quitta le pays, mais après avoir dissipé son patrimoine, il revint s'installer dans une pauvre maison qui lui restait, et il vécut assez misérablement. Tout d'un coup dans la maison du frère aîné, il advint une chose bizarre. Durant la nuit, les meubles se renversaient, changeaient de place, menant grand bruit dans leurs courses d'un bout de pièce à l'autre. Le matin, tout était remis en ordre.

L'*armassié* consulté conseilla au frère aîné de secourir le cadet. C'était l'âme du père qui le voulait ainsi. Elle fut obéie, et le mobilier reprit sa stabilité primitive.

Cet *armassié* était le voisin d'une famille où vivait la grand'mère d'âge respectable. Elle était originaire d'un autre



département. Un jour, l'*armassié* lui dit amicalement :  
« Grand'mère, il vous faudrait faire dire quelques messes  
« pour l'âme de votre mère; elle les réclame. » — « Il faudra  
« pourtant attendre que ma mère soit morte, » lui répondit  
la brave vieille... En effet, sa mère habitait chez un de ses  
fils, et quoique très âgée au moment où l'*armassié* la croyait  
défunte, elle vécut encore plusieurs années.

(*A suivre.*)

Dr J. GALLUS.



# DÉMONSTRATION DE LA RÉALITÉ DU FLUIDE NERVEUX

---

## Deuxième partie (1).

Je présente cette seconde partie pour me rendre à la double invitation qui m'a été faite : celle de commenter les propositions avancées par moi sur le fluide nerveux, celle de les documenter par des preuves ou des observations plus précises et plus détaillées.

Ce travail peut être fatigant pour le lecteur, qu'il m'ex-cuse, de nombreuses difficultés le rendant laborieux.

Il importe de présenter d'abord les sujets observés, par un historique sommaire tout en faisant la sélection de ceux qui offrent le plus d'intérêt, de clarté ou de vérité.

Il importe aussi de faire remarquer dès le début que l'auteur n'a employé le magnétisme que comme médication appliquée à la maladie, qu'il y a donc lieu d'éliminer de cette étude, tout ou presque tout ce qui est du ressort de la pathologie, bien que cette science doive souvent se mêler aux phénomènes physiologiques recherchés. C'est seulement par le traitement de la maladie que j'ai été conduit à formuler les conclusions de ce travail.

Parmi ces traitements, j'ai dû faire un choix dans l'amas de leurs nombreuses variétés, m'arrêtant à ceux qui parais-

(1) Nous avons prié le savant Dr Contenot de nous donner le récit succinct et sincère de ses remarquables expériences touchant l'hypnotisme. Nous considérons comme un devoir de conscience de citer des faits précis qui pourront, plus tard, servir de base à une appréciation générale et à un jugement définitif qu'il ne nous appartient pas de prononcer. Nous constatons les faits, nous n'en cherchons pas encore l'explication. Nous prions le Dr Contenot d'agréer nos remerciements.

Elie Méric.

saient offrir le plus d'intérêt, et comme beaucoup d'entre eux ont été de longue durée, j'ai dû me restreindre aux observations des faits les plus saillants, négligeant tout ce qui ne rentrait pas dans le but que je me suis assigné.

L'interprétation de ces phénomènes que je tenterai ne devrait pas être subordonnée uniquement à l'observation : elle exigerait l'intervention de la physiologie *exacte* du cerveau encore trop incomplète et de l'anatomie pathologique qui n'existe pas pour elle : il lui restera le concours de la méthode expérimentale sans laquelle il n'y a pas de vérité scientifique qui ne puisse être contestée.

Je ne rapporte donc qu'un nombre très restreint de mes observations ; les autres ne seraient que des redites fastidieuses avec d'innombrables variantes dues à la complexité de tous les *processus* individuels et pathologiques.

Elles remontent toutes à un demi-siècle, les découvertes expérimentales plus récentes sur la suggestion mentale m'ont fourni l'occasion de vérifier ces réalités d'antan.

### OBSERVATION I (1850 à ...)

Une demoiselle de 30 ans, originaire de nos montagnes, issue d'une famille douée de la plus robuste constitution, dont tous les membres étaient remarquables par la haute taille et les formes athlétiques ; elle-même très grande, de tempérament à prédominance sanguine, habitait notre ville depuis 5 années environ où ses habitudes s'étaient profondément modifiées ; la vie sédentaire, les travaux intellectuels, les préoccupations inquiétantes d'un grand établissement commercial avaient succédé à l'activité corporelle. aux travaux manuels, au calme d'esprit de la vie de campagne.

M<sup>lle</sup> J. était régulièrement et abondamment réglée lorsque vers l'âge de 28 ans, sans préliminaire morbide, ses menstrues dévièrent, se portèrent sur la poitrine où la fonction s'établit définitivement, la voie naturelle restant fermée.

Chaque mois et pendant les 7 ou 8 jours réglementaires,

la malade était prise plusieurs fois dans la journée et dans la nuit de crises avec convulsions toniques, perte de connaissance, recouvrée cependant dans les intervalles, puis et en même temps une hémoptysie, véritable pneumorragie. Le symptôme vomissement de toute chose devint permanent, incoercible, aussi bien dans les jours intercalaires aux crises que pendant leur durée, et cette intolérance mit très vite en danger l'existence de la malade. Le médecin n'ayant pu ramener la fonction vers les organes pelviens, n'eut qu'un souci, celui de nourrir sa malade; il y parvint en l'alimentant dans le sommeil magnétique. Par la violence des crises, les centres nerveux avaient subi de graves désordres marqués par une hémiplegie gauche incomplète, puis par une paraplégie de même degré.

C'est en cet état que le sujet me fut confié, et que par la méthode de mon confrère j'en poursuivis la guérison, ce qui demanda plusieurs années; j'obtins d'abord celle de l'estomac, puis celle de l'hémiplegie, quant à la paraplégie, elle fut réduite au point de permettre la marche avec la canne.

Ses crises diminuèrent d'intensité et de durée. M<sup>lle</sup> J. s'acheminant insensiblement à la ménopause qui passa inaperçue, devint obèse par la suite et mourut de maladie accidentelle à 70 ans (1890).

Le sommeil magnétique est très facile à obtenir; magnétisée depuis 3 années, elle le fut très promptement, quelques passes et un serrement de mains suffirent : engourdissement d'abord, catalepsie ensuite, puis une petite contraction clonique, un gémissement et elle entre de suite dans l'état somnambulique.

Les crises de déviation menstruelles sont très aiguës, très fortes pendant 48 heures, elles vont en s'amoindrissant pendant 5 jours, l'hémorragie spumeuse pulmonaire s'accompagne toujours de douleurs déchirantes de la poitrine, les magnétisations intensives et répétées procurent des rémissions et du calme. A ces crises succèdent l'ancantissement des forces, de vives douleurs épigastriques, des vomis-

sements réprimés par un sommeil magnétique. Cette dernière intervention qui, au début, s'imposait tous les jours, ne fut plus quotidienne dans la suite, une tolérance irrégulière s'étant établie. Néanmoins le traitement dut être suivi pendant plusieurs années.

Cette malade a servi mes toutes premières recherches physiologiques.

Interrogée sur ce qu'elle sent du mode opératoire : les passes lui font froid d'abord, puis après elle sent une chaleur douce se répandre de manière uniforme ou irrégulière, partielle ou générale. L'action sur le tronc et les membres est facile, demande du temps et laisse la tête très calme ; l'action sur la tête et la main sur le front font rougir la face et agitent l'esprit qui est tout à fait troublé si l'on y ajoute le souffle chaud au vertex.

Les vomissements, l'aepsie et les douleurs gastriques trouvent leur guérison dans le sommeil hypnotique, l'application de la main sur l'épigastre et la magnétisation des boissons et des aliments qui ont alors une saveur particulière, indéfinissable, elle ne peut assez exprimer le bien qu'elle en éprouve.

Par les passes, on dépose quelque chose sur la surface du corps : sur la face, c'est une toile d'araignée, ailleurs c'est un brouillard, c'est une fumée qui adhère aux corps ambiants quand nous sommes seuls, mais qui s'évapore lorsque quelqu'un survient, elle a la sensation qu'on lui enlève quelque chose.

Endormie, elle demande à rester en cet état, elle s'en trouve bien. « Ma force se trouve ajoutée à la vôtre. » Elle se plaint des personnes qui traversent sa chambre, son calme et son bien-être en sont troublés.

A l'heure et au jour accoutumés, si le besoin d'hypnotisme est impérieux : dans les jours intercalaires, les douleurs pectorales et épigastriques reparaissent assez fréquemment.

Du protosomnambulisme, je la fais passer à l'hypersomnambulisme. Elle voit très bien et distinctement, le brouillard est manifeste, épais, il sort de moi et l'enveloppe. Elle ne sent plus son corps, l'engourdissement est tel, qu'à son dire,

on pourrait la partager en deux sans qu'elle s'en doutât; mais l'excitation du cerveau se traduit par une loquacité qui touche au subdilirium, elle parle seule, suivant diverses pensées, par exemple : celle de la peine que sa maladie donne à moi, à sa famille, à ses frères et à ses sœurs.

Par ces expériences, j'ai acquis la certitude que l'intensité du somnambulisme est en proportion de la dose fluidique.

Mettant à profit l'inquiétude qu'elle a de sa santé et le désir de savoir si elle guérira, je la presse de voir elle-même dans sa poitrine, son estomac et le ventre. Elle y met toutes ses forces; mais elle ne peut et ne sait ce qui l'en empêche. « Il faut me magnétiser avec une très forte volonté que je voie et que je vous dise ce que je vois. » Le conseil est mis en pratique; mes doigts actionnent les globes oculaires, et je lui imprime ma puissante volonté, lui demandant d'où vient le sang expectoré et vomi, vient-il du cou, de la poitrine ou du ventre? Elle ne sait, elle ne peut voir, la tête n'est pas assez chargée; je la charge, son esprit se trouble, s'inquiète, elle se met à pleurer. « Voyez-vous le mal que j'ai là (elle désigne l'appendice xyphoïde), c'est affreux. » Que convient-il de faire? « Vous le savez bien, » telle est sa réponse, elle n'en fera pas d'autre au renouvellement de cette expérience.

Profitant d'une période de calme et agissant magnétiquement d'une manière prolongée et avec la plus grande douceur, je la prie de satisfaire à ma demande; elle en a le plus grand désir, elle y emploiera tout son pouvoir.

Je la transporte mentalement chez une de mes malades sérieusement affectée; elle devra me dire ce qu'elle voit; elle ne peut, elle ne voit rien. — Je le veux alors avec violence, presque avec colère; elle s'agite, s'épuise en efforts, se désole, fond en larmes et cédant à la force, me donne quelques détails délirants dans lesquels je retrouve quelques-unes de mes pensées. Je n'ai pas renouvelé l'expérience.

Seule abandonnée dans le sommeil hypnotique, son esprit est troublé, inquiet ou dominé par une idée impulsive, il faut une pensée qui l'occupe, une *pensée imposée* et qu'elle

puisse suivre. Je la lui donne à choisir, elle préfère qu'on la lui commande, ordinairement c'est la prière qui lui plaît le plus, une fois, c'est le retour à ses affaires, une autre fois c'est la promenade à la campagne. Toute pensée imposée ou acceptée ne la quitte qu'à mon retour.

Interrogée sur sa volonté à elle, elle dit n'en point avoir, qu'elle ne s'appartient plus, qu'elle est tout à son hypnotiseur au point qu'elle ne pourrait résister à sa volonté, à ce qu'il voudrait fermement, incapable de s'opposer à ce qu'en l'état de veille, l'idée seule l'effrayerait.

Elle s'excuse de me parler avec tant de familiarité, mais elle est portée fatalement à le faire, et rien ne pourrait l'en empêcher. Cet abandon absolu, elle me le renouvelle souvent, il est complet lorsque nous restons seuls, elle le traduit par des paroles pressées sans grande suite. Entre-t-il un membre de la famille, elle devient muette pour reprendre la parole à sa sortie. Elle ne peut s'empêcher de me dire tout ce qu'elle pense, malgré son désir de me le laisser ignorer.

Quand je m'absente, la laissant endormie, elle me prie de vouloir bien m'occuper d'elle : « Pensez à moi, que vous avez mise sous votre influence, et je ne sais pourquoi je vous le demande. » Sa pensée est toute occupée de moi, je l'engage à m'en chasser, je l'exige avec volonté ; elle ne le peut, elle y est sans cesse portée.

A cette disposition attractive de l'esprit, on ne peut refuser un sentiment affectif qui ne s'est cependant point révélé par une parole émue.

J'ai dû, en conscience, m'en préoccuper et savoir si cette disposition mentale avait quelque tendance à se répercuter ou à se réfléchir sur l'état de veille. Mes recherches conduites avec autant de discrétion que de rigueur m'ont laissé la certitude qu'il en était de ce mouvement sympathique comme de toute pensée, de toute parole ou de toute action de l'état hypnotique, c'est-à-dire qu'il était absolument étranger et inconnu de l'état de veille.

*(A suivre.)*

COUTENOT,

*Médecin en chef honoraire de l'hôpital de Besançon.*

## L'ÉLECTROÏDE (1)

Sous le nom d'électroïde ou de fluide universel, Fr. Rychnowski, ingénieur, électricien et directeur d'un institut mécanique à Lemberg, décrit une forme d'énergie qu'il obtient dans un générateur dont la construction est encore un secret. Ce fluide a des affinités avec l'électricité. Mais dire, d'une part, que l'électroïde est une sorte de condensation du substratum de l'électricité, dire ailleurs que le courant électrique n'est qu'un circuit fermé d'électroïde, dans lequel la quantité mise en mouvement est identique avec l'intensité, la vitesse de circulation avec la tension, dire enfin que certains réactifs chimiques interviennent dans la préparation de cette énergie, ou plutôt dans son isolement électrolytique, et que la décomposition de l'hydrogène, qui n'est pas un corps simple, y joue le principal rôle, tout cela ne nous apprend pas grand'chose. Du moins, la présence d'un médium spécial n'est pas nécessaire, comme avec la machine de ce malheureux Keely, pour obtenir des résultats. Les phénomènes pro-

(1) Il est bien entendu que l'auteur de cet article ne prend pas la responsabilité des théories qui y sont exposées et qui sont d'ailleurs encore assez peu claires pour que la critique elle-même doive rester dans l'expectation. Quant à la sincérité de l'inventeur, elle ne peut faire l'objet du moindre doute; dès le mois de mai 1896, il adressait à l'Académie des sciences de Vienne une communication sur l'électroïde; il se croyait donc fort de pouvoir prouver les faits qu'il avançait. Nous ignorons quel accueil cette savante compagnie a fait à cette communication; que Lang a reproduite *in extenso* dans *Uebersinnl. Welt*, nov. 1898, en y ajoutant une foule de développements. Il n'y a pas à douter, non plus, de l'habileté technique de Rychnowski, puisqu'il a obtenu, à l'Exposition universelle de Paris de 1878, la grande médaille d'argent pour son système de calorifères et qu'il a été chargé d'établir le chauffage et l'éclairage par l'électricité, dans plusieurs établissements publics de Lemberg. Voici la liste des documents qui ont été consultés pour la rédaction de cet article : LANG (*Psych. Studien*, juillet 1896 et avril 1898; *Die uebersinnl. Welt*, oct. et nov. 1898). — D<sup>r</sup> Lux (*Lumière*, 27 sept. 1896; juin et déc. 1898). — RYCHNOWSKI (*Die uebersinnl. Welt*, sept. et nov. 1898). — BRANDT (*la Radiographie*, juillet 1898).



duits par l'électroïde, ont été vérifiés et contrôlés par une commission de savants et de techniciens (1). C'est, du moins, ce que nous apprend Lang, autre savant de Lemberg, et d'après celui-ci, les effets produits par l'électroïde dépassent en intensité et en multiplicité ceux de toutes les radiations récemment découvertes.

L'appareil générateur est une caisse peu volumineuse en rapport avec un appareil chimique composé de plusieurs flacons; on le met en mouvement au moyen d'une manivelle. L'appareil n'est pas relié à une dynamo, comme on l'a dit à tort.

En haut ou latéralement est pratiquée à la caisse une petite ouverture par où sort un bout de tube effilé qui sert à l'écoulement de l'énergie. Comme la vitesse de propagation de celle-ci est relativement faible et ne varie guère qu'entre un demi-mètre et 20 mètres par seconde, selon les circonstances, on s'est cru justifié de faire de l'électroïde un fluide. Exposons d'abord les faits; nous dirons ensuite quelques mots des théories de l'inventeur.

## I

### LES FAITS.

I. *Phénomènes lumineux.* — 1° Dans l'obscurité et à la lumière rouge, l'électroïde s'écoule du tube adapté au générateur sous la forme d'un faisceau de rayons bleuâtre ou violet clair, divisé en faisceaux secondaires, dont l'ensemble forme un cône à sommet confondu avec l'orifice du tube et qui, à sa base, finit par se transformer en une sorte

(1) Cette commission était composée des personnes suivantes : Stanislas Niemcewicz, professeur de chimie; Bronislaw Pawlewski, professeur de chimie technologique; Roman Dzierzowski, professeur d'électrotechnique; Tadeus Fiedler, professeur de mécanique, tous attachés à l'École supérieure technique de Lemberg; enfin Zbyszewski, professeur de physique à la « Realschule » supérieure de Lemberg.

de brouillard. Au bout de quelques heures, ce brouillard remplit toute la pièce et se dépose sur tous les objets, de sorte que, malgré l'obscurité complète, tout devient distinct. Peut-être s'agit-il d'un réveil de la phosphorescence des objets sous l'influence de l'électroïde, dit Lang. Ce brouillard rappelle le brouillard d'or de Reichenbach ainsi que les nombreuses formes lumineuses des séances spirites, notamment les brouillards bleuâtres d'où se dégagent les formes matérialisées, Zollner a, en effet, décrit une lumière phosphorescente, observée en séance, et qu'il comparait pour la luminosité et les couleurs à la lueur produite dans les tubes de Geissler (l'électroïde exerce sur ceux-ci la même influence que l'électricité). C. de Bodisco, qui assure avoir observé le dégagement du corps astral, décrit le fluide astral comme un brouillard lumineux, bleuâtre, rappelant la coloration de l'arc électrique, avec un rayonnement d'apparence lunaire. Nous reviendrons plus loin sur cette observation.

2° Si l'on approche de ce cône lumineux un tube de Geissler, on le voit s'illuminer d'une lumière phosphorescente, de nuance lilas pâle ou verdâtre pâle. Au niveau du premier rétrécissement du tube, la coloration est d'un bleu violet intense. Ce phénomène se produit jusqu'à 1 mètre de distance tout autour du point d'émission de l'électroïde. L'atmosphère ambiante est donc modifiée jusqu'à une distance de 1 mètre. Avec un appareil plus puissant que Rychnowski compte construire, l'influence de l'électroïde pourrait devenir sensible à une distance de plusieurs centaines de mètres selon lui.

3° Si d'un tube de Geissler, illuminé par l'électroïde, on en approche un autre, les pointes en regard, celui-ci s'illumine à son tour, et ainsi de suite. Le vide des tubes est très favorable à la propagation de l'agent, dont le verre est d'ailleurs le meilleur conducteur, contrairement à ce qui arrive pour l'électricité.

4° Une ampoule de verre lumineuse, comme celles qui servent dans l'éclairage électrique par incandescence, s'illumine comme le tube de Geissler. Mais en raison du volume de l'ampoule, le phénomène y est plus facile à observer. Il

y affecte la forme de tourbillons bleuâtres, nuageux, sorte de fumée lumineuse.

5° Si dans un vase de verre ouvert, préalablement chargé d'électroïde, on place une ampoule de verre non chargée, celle-ci devient lumineuse. L'expérience inverse ne réussit pas.

6° Dans les grandes lampes, comme celles qu'emploie Tesla, on obtient, près d'une source d'électroïde, cette même lumière bleuâtre, diffuse, semblable à la lumière du jour dont il a déjà été question. Rychnowski étudie en ce moment des procédés qui permettront de produire un éclairage de ce genre plus intense.

7° Les expériences précédentes prouvent que l'électroïde traverse le verre; Mesmer avait observé le même fait pour le magnétisme animal dont l'efficacité s'en trouvait renforcée selon lui. Baraduc a constaté que le fluide humain traverse une lame de verre; on sait que tous les rayons électriques hertiens traversent les non conducteurs de l'électricité. A plus forte raison, cette propriété serait-elle l'apanage de l'électroïde ou fluide universel. Mais lorsque l'agent rencontre de grands obstacles, des parois de verre très épaisses, etc., ou lorsqu'il se trouve à l'état de repos, il présente une tendance à se condenser en globules blancs lumineux. Une lame polie réfléchit les rayons d'électroïde suivant les lois ordinaires de l'optique. La lumière réfléchie est blanche, et au point d'incidence se forme une sorte d'étoile rayonnante, encore comparée à une fleur, entourée de globules brillants qui se condensent à l'extrémité des rayons ou des pétales. Ces globules sont parfois munis d'une ou de plusieurs queues, ce qui leur donne un aspect cométaire.

II. *Effets photo-chimiques.* — 1° La lumière électroïdique influence énergiquement la plaque photographique en l'absence de tout appareil. Lorsque le fluide est devenu très lumineux par la canalisation à travers un tube de verre ou de caoutchouc, ou à travers des tubes de Geissler, etc., ces effets sont particulièrement remarquables et très nets. On obtient toujours un rayon lumineux avec, tout autour, une zone lumineuse plus faible. S'il se produit des globules lumi-

neux par condensation, ceux-ci sont également reproduits. La plaque photographique reproduit d'ailleurs très bien l'étoile rayonnante dont il a été question plus haut (I, 7°). Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que si l'on place la plaque dans le bain révélateur, il se détache de l'étoile une sorte de forme nuageuse, lumineuse, qui surnage un instant, puis disparaît en répandant une odeur agréable et vivifiante d'air frais. Si la plaque est exposée directement *assez longtemps* au flux d'électroïde, elle devient lumineuse et se recouvre d'une grande quantité de globules qui forment une sorte de rosée brillante; si l'on plonge la plaque dans l'eau, cette rosée lumineuse s'en détache et surnage.

2° L'électroïde peut servir à obtenir la formation d'une image positive au moyen d'un négatif sur verre quelconque: pour cela, on dispose la plaque destinée à recevoir la copie entre le négatif et une ampoule de verre de construction appropriée, qui constitue le récepteur des rayons d'électroïde. L'obscurité est nécessaire ici comme dans les autres expériences photographiques.

3° Voici une expérience plus intéressante encore, faite avec l'électroïde diluée, qui n'est plus lumineuse comme le faisceau d'électroïde condensée qui sort du générateur.

Cette électroïde diluée permet de rassembler et de photographier les rayons ordinairement invisibles qui émanent des objets. car, dit Lang, « ces objets, grâce à la formation d'une zone neutre, deviennent lumineux et aptes à influencer la plaque photographique ». Ainsi, sur une plaque photographique est placé, par exemple, un treillis de fer, *enveloppé de papier noir*, et le tout enfermé dans une petite caisse de bois, sur laquelle on fait tomber les radiations électroïdiques obscures. Celles-ci traversent le bois et sont absorbées par le métal qui devient alors lumineux: par tous ses angles et toutes ses mailles, ce treillis donne naissance à une sorte de brouillard brillant, d'une grande intensité, qui se dégage de la cassette dans toutes les directions. La plaque photographique reproduit nettement tout le phénomène. Les rayons X, dans les mêmes conditions, n'auraient donné que l'image noire du treillis sur fond blanc. Cette expérience fournirait

une nouvelle preuve des affinités entre l'électroïde et l'od. Lang signale en même temps l'analogie que présentent ces sortes de photographies avec les images obtenues par Tormin et par Russell.

4° On ne peut obtenir une photographie du squelette de la main, par exemple, comme avec les rayons X. Cependant Rychnowski espère arriver à photographier l'intérieur du corps humain, rendu lumineux par l'électroïde et dont toutes les parties émettraient alors des rayons qu'il suffirait de recueillir sur la plaque sensibilisée.

(*A suivre.*)

Dr HANN.

(*Annales des Sciences psychiques.*)

---

## RELATION D'UN FAIT PSYCHIQUE

PAR UN TÉMOIN



*Les Problèmes psychiques et l'Inconnu* : sous ce titre affriolant, M. Camille Flammarion, le romancier de l'Infini, l'inventeur de fictions où des « désincarnés » pérégrinent dans des étoiles, livre aux *Annales politiques et littéraires* un long extrait d'ouvrage, des pages pour servir de préface à un travail plus complet. Pour ce qui me regarde, je suspends toute appréciation. La publication se poursuit : on ne peut la juger qu'elle ne soit définitive. Aussi bien, pour le quart d'heure, je n'en parle qu'incidemment.

Le motif? Un appel adressé par l'auteur au public des *Annales* pour réunir et centraliser des faits bien constatés de nature psychique. Telle l'enquête organisée naguère en Angleterre, et dont les résultats sont consignés dans les *Phantasms of the living*. L'idée n'est pas mauvaise, encore qu'elle ait servi déjà. M. Flammarion aurait reçu, en nombre considérable, des communications intéressantes.

Au surplus, voici dans quels termes son questionnaire est rédigé.

1<sup>o</sup> Vous est-il arrivé, à une époque quelconque, d'éprouver, étant éveillé, l'impression nette de voir un être humain, ou de l'entendre, ou d'être touché par lui, sans que vous puissiez rapporter cette impression à aucune cause connue?

2<sup>o</sup> Cette impression a-t-elle coïncidé avec une mort?

3<sup>o</sup> De même, en cas de coïncidence de mort, auriez-vous éprouvé en rêve des faits du même genre (1)?

(1) Nous adressons nous-même ces questions à nos lecteurs, et nous les prions instamment d'envoyer les réponses à Mgr Méric, 29, rue de Tournon, Paris.

\*  
\* \*

Un souvenir personnel qui peut trouver ici sa place me permet de satisfaire à la requête de M. Flammarion. A chacune des questions posées par lui dans les *Annales*, je réponds affirmativement. Je déclare de plus que ce que je vais dire s'est passé en plein jour, et dans la réunion de plusieurs personnes vivantes encore pour la plupart. En conséquence, d'autres que moi pourraient en témoigner, s'il était nécessaire.

Le fait eut lieu à la campagne, un matin du mois d'août 1883, dans une maison où, peu de jours avant, était morte une jeune femme. Nous étions là, sans compter les gens de service, six grandes personnes et deux enfants attablés dans la salle à manger, où, détail à noter, les deux croisées étaient ouvertes. On parlait peu de choses indifférentes autant qu'il me souvienne, lorsque, à un moment de silence, une indicible plainte se fit entendre du dehors, comme d'un être humain qui gémirait, la bouche fermée. Cri inarticulé, cri de souffrance jeté comme en fuyant. Vibration rapprochée. Elle semblait accompagner le vol aérien d'un corps, et sa durée à mon oreille fut de quelques secondes. La cause de ce bruit? Mystère. Ce n'était pas le vent : le temps était au calme plat. Ce n'était pas un cri d'oiseau, aucun oiseau de nos contrées n'ayant un cri semblable. Non, je l'affirme, la voix était humaine, et cependant il n'y avait dans l'intérieur, ni, à coup sûr, dehors, sous les fenêtres aucun être souffrant. Restait la supposition de l'irréalité du bruit, d'une illusion des sens, d'un tintement d'oreilles, que sais-je? Mais non, d'autres que moi avaient entendu. Certains, si ce n'est tous, avaient fait un mouvement, et j'en avais vu deux s'entre-regarder avec surprise. Je ne tardai pas, du reste, à acquérir la preuve que je n'étais pas halluciné. A l'issue du repas, la fille du maître de la maison, M<sup>lle</sup> X., sœur de la jeune femme qui venait de mourir, me glissa rapidement : « Comme c'est étrange, n'est-ce pas? Vous avez entendu? Père est impressionné. Il est sûrement allé prier dans la chapelle... »

M<sup>lle</sup> X. avait vingt ans, cette année-là. Elle vit, et pourrait

au besoin confirmer cette histoire. Elle, son père et moi, ainsi nous étions trois qui, ensemble, avons eu la même sensation physiquement inexplicable, « l'impression d'entendre un être humain », sans pouvoir rapporter « à aucune cause connue » cette sensation auditive. De plus, ici, le voisinage, sinon le synchronisme absolu des faits, permet de dire qu'il y avait « coïncidence de mort ». Je constate sans plus. Comme on le voit, les circonstances satisfont aux termes de la question posée dans les *Annales*. Pour ce qui est du fait même, je le donne sans commentaires. Libre à chacun de s'en faire une opinion.

\*  
\* \*

Voici maintenant, en réponse à la troisième question, un fait dont on peut dire qu'il est le corollaire de celui qui précède. Effectivement, il est de même nature, et il a trait encore à la morte d'il y a seize ans. Il est arrivé à la fille de celle-ci, déjà frappée d'un mal qui allait l'emporter, mais chose à remarquer, mal qui ne lui inspirait aucune inquiétude. Trois mois peut-être avant sa mort, survenue l'an dernier, cette jeune fille nous dit qu'en dormant, elle avait vu sa mère, sa mère *très belle* qui l'avisait *d'avoir à se préparer, qu'elle allait, dans peu de temps, faire avec elle un grand voyage. Il fallait se hâter*, avait dit la vision dont les paroles, pour l'enfant, auraient dû être un trait de lumière. Mais, là-dessus, nul doute, l'enfant n'avait pas compris. On la sentait toute à la joie, à l'émotion d'avoir revu sa mère : quant à l'idée qu'incessamment elle dût la rejoindre, cela était loin d'elle, évidemment. J'insiste sur ce point, car pour moi il est d'importance. Cette incompréhension chez la jeune fille rendait le fait d'autant plus saisissant, lui faisait vraiment revêtir le caractère d'un présage. Prophétie à peine voilée, oracle inconscient, d'une signification si certaine, ce rêve qui ne se liait à aucune pensée, aucun pressentiment de la malade, n'était-ce pas à nous qu'il était envoyé ?

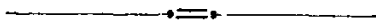
Imagination ! dira quelqu'un. Tout s'explique naturellement par le hasard, par la concordance fortuite d'un rêve de



malade avec les événements. Il se peut. Quant à moi, j'admire l'assurance avec laquelle des gens se payent de raisons naturelles, sans doute, mais à bien regarder autrement improbables que les raisons tirées de l'invisible, du préternaturel ou du divin. Le hasard, la coïncidence fortuite : après le docteur Richet, M. Flammarion, à son tour, a fait justice de cette théorie. S'agit-il d'avoir la raison d'un fait mystérieux quelconque, il fait voir qu'en l'espèce, la certitude morale n'est pas, ne peut pas être la certitude mathématique que le hasard, cet élément chiffrable, n'a aucune part dans l'événement. Une telle certitude, je ne l'ai pas, je ne l'aurai jamais. Qu'est-ce à dire ? Il m'importe peu, ce n'est pas là mon objectif. J'ai beau savoir, par le calcul des probabilités, l'infinitésimale fraction, mettons le millionième de chance existant de toute éternité pour que telle chose surprenante, invraisemblable arrive fortuitement, mon instinct est de chercher, pour le fait en question, une autre cause que la réalisation de ce millionième de chance.

Conclusion : dans le cas présent, l'explication par le hasard non seulement ne me satisfait point, mais encore me paraît bien peu intelligente. Le naturel, quoi qu'on en pense, n'est pas toujours la cause la plus probable, il s'en faut bien. Aux matérialistes de s'en contenter. Pour le croyant, dans l'occurrence, il pensera sans doute qu'il est des songes qui sont de Dieu, que celui-ci offre les caractères plausibles d'un avertissement d'outre-tombe.

Fernand DE LOUBENS.



## QUELQUES PROCÈS DE SORCELLERIE

AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE, EN ANGLETERRE*(Extraits et traduits de Glanvil, 1661.)*

Joseph Glanvil, chapelain de Sa Majesté et *fellow of the royal Society*, ou membre de l'Académie royale de Londres, après avoir réfuté dans le *Saducismus triumphans* l'opinion qui fait des esprits je ne sais quoi de matériel et de subtil à la fois, opinion qu'on appelait alors *saducéisme*, parce que les saducéens de la Judée ne croyaient qu'aux substances corporelles, s'attache à prouver la réalité des apparitions d'esprits et de la sorcellerie; d'abord par la Bible, puis par une multitude de faits, alors tout récents.

Ces faits sont demeurés la partie intéressante de son ouvrage, bien que son étude biblique soit aussi solide que spirituelle. Sa pythonisse d'Endor peut faire le pendant à celle de dom Calmet, bien que l'encadrement en soit plus artistique et moins massif.

Tout, d'ailleurs, est orthodoxe dans ses écrits, à part le schisme auquel il fait l'hommage des quelques anathèmes de rigueur contre les papistes : encore sont-ils si courts qu'ils semblent n'être là que pour la forme.

Ces faits que ni Gorres ni les auteurs français n'ont rapportés dans tous leurs détails et dont un bon nombre même sont encore inédits chez nous rappellent ceux que nos jours ont vus souvent en France hier encore, les esprits du presbytère de Cideville, par exemple, ou les maisons hantées, non seulement en Bretagne, mais encore en plein Paris, qui mettent la police sur pied sans aucun fruit. Ils sont, d'ailleurs, contrôlés par la justice du temps et ajoutent à l'autorité du témoignage la religion du serment, non moins sacré alors, apparemment, qu'il l'est aujourd'hui.

On les expliquera si l'on veut et si l'on peut. C'est un soin que nous laissons à ceux dont les connaissances physiques, physiologiques et théologiques sont plus complètes que les nôtres. Nous n'avons probablement qu'à les écouter en silence et à conserver la modestie que comporte notre qualité de simple fidèle. Nous ne faisons qu'un peu d'histoire mêlée de rares commentaires.

Le bon Walter Scott, dans son *Histoire de la magie*, a cherché à jeter le ridicule sur Glanvil et l'odieux sur son ami, le juge Hunt. Son grand argument consiste à dire que tous les procès de sorcellerie reposent sur des témoignages d'enfants et que les enfants ont par nature l'amour du mensonge et la haine de la vérité. Il n'est pas de l'avis de notre Racine qui fait dire à la sombre Athalie :

Cet âge est innocent, son ingénuité  
N'altère point encor la simple vérité.

Exemple : De petits Suédois se vantent devant les juges d'être allés à Blockula (le grand sabbat de la Suède), ils ont inventé cette histoire, comme une excuse de s'être levés trop tard, et pour éviter que leurs parents ne les grondent ou ne les châtient. Ils aimait mieux, sans doute, s'exposer par ce mensonge obstiné, à être pendus, comme plusieurs le furent en effet, ou pour le moins écorchés des verges officielles par les commissaires du Roi, qui leur inspiraient moins de terreur que leurs pères et mères. Et voilà pourquoi pas un d'eux ne s'est démenti, même ceux qui se virent condamnés à être fouettés pendant un an tous les dimanches *sur les mains* à la porte de l'église.

Comment admettre avec le grand romancier, improvisé théologien et commentateur de la Bible, qu'il n'y a aucun rapport entre la sorcellerie prohibée par Moïse et celle que le moyen âge et le dix-septième siècle ont proscrite?

Nous citons Walter Scott comme le type de quelques-uns des champions de ce qu'on nomme *la science*, au singulier, et que nous avons ailleurs distingué soigneusement des

*sciences*. La première, est une abstraction, celles-ci sont des réalités. Walter Scott croit sans doute la servir par des falsifications de textes accompagnés de plaisanteries. Nous n'en donnerons qu'un exemple.

Il dit, dans sa lettre VII (*Histoire de la Magie*) que Glanvil attribue la mauvaise odeur laissée par le diable à ce que « les particules fausses qu'il tenait *renfermées dans son abdomen*, sous la forme sensible, n'étant plus retenues lorsqu'il s'évanouit, offensent les narines en flottant et en se répandant dans l'air. »

Quoiqu'il y ait bien là de quoi faire rire un lecteur anglais, nous le disons tristement : mauvaise plaisanterie, citation grossièrement infidèle.

Glanvil a dit dans le *Saducismus triumphans*, page 126, édition de 1681 :

« Là aussi le diable, comme dans les autres histoires, laissant une mauvaise odeur après lui, semble impliquer la réalité des faits, *ces particules empruntées (ascitions)*, mot forgé *ascire, ascitive*, appelées de l'extérieur, qu'il agglomère dans son véhicule visible se dissolvent lorsqu'il s'évanouit et offensent ainsi l'odorat quand elles viennent à flotter dans l'air libre où elles se répandent (1). »

C'est tout simplement la doctrine thomiste des esprits se composant un corps artificiel avec de l'air condensé, nous dirions aujourd'hui des gaz. Et les faits constatés dans les apparitions nous montrent assez souvent les esprits infernaux composant les corps de gaz fétides et les esprits célestes formant les leurs de gaz parfumés. Ceci soit dit sans nier les illusions possibles de l'imagination qui peut trouver la chose assez naturelle pour se la figurer. La poésie avait déjà saisi cette convenance : on le voit bien par la Vénus de Virgile :

Dixit et ambrosia diffludit vertice odorem.

L'odeur de sainteté n'en existe pas moins. L'odeur diabolique peut bien en être l'opposé.

(1) The Devil also, as in other stories, leaving an ill smell behind him, seems to imply the reality of the business, those *ascitions particles* he held together in his visible vehicle being loosened at his vanishing and so offending the nostrils by their floating and diffusing themselves in the open air.

Cette odeur est souvent spécifiée comme étant celle du soufre. On songe malgré soi à l'électricité, force mystérieuse sur laquelle la science est peut-être plus près de son premier mot que de son dernier.

Il n'est certainement pas déraisonnable de croire avec l'école thomiste que les gaz de l'air peuvent suffire à composer les corps artificiels dont se revêtent parfois les esprits. Il est certain, d'après cette même théologie, qu'ils peuvent les mouvoir directement sans autre instrument que leur vertu innée de mouvoir les corps.

Mais notre science est, au sujet du rapport de cette odeur avec la dissolution du corps des esprits, tout à fait ignorante : c'est une chose, selon l'expression de Glanvil, parlant comme on parlerait aujourd'hui, *au delà de la science actuelle* :

« Une sorcière, dit-il en effet, est une personne qui a le pouvoir de faire, soit en réalité, soit en apparence, des choses étranges *au delà du pouvoir connu* de l'art ou de la nature ordinaire, en vertu d'un pacte avec les mauvais esprits (1). »

Notez qu'il repousse sur ce point de la sorcellerie les opinions erronées et même absurdes professées chez nous par quelques adeptes trop crédules, aussi bien que de l'autre côté de la Manche, et soutenues même par Bodin, dans sa *Démonomanie des sorciers*, d'un prétendu commerce habituel des sorcières avec les démons. Combattant, en effet, Webster, négateur de la sorcellerie, il lui reproche « d'ajouter à la notion de la sorcière qu'il oppose à la nôtre, un commerce matériel avec le diable, et encore la métamorphose réelle des sorciers en lièvres, chats, chiens, loups, etc. C'est comme si l'on définissait l'ange une créature ayant la forme d'un petit garçon avec des ailes et qu'on prouvât là-dessus que de tels êtres n'existent pas. M. Webster est bien le dernier des hommes, ajoute avec humour le bon Glanvil, que j'irais chercher pour faire mes définitions à ma place (2). »

(1) A wick is one who can do or seems to do strange things beyond the known power of Art and ordinary nature, by virtue of a confederacy with evil Spirits

(2) He adds to the notion of the witch he opposeth carnal coputation with the Devil and real transformation into an hare, cat, dog, wolf... wick is as if a man should define an angel to be a creature in the shape of a boy with wings and then prove there is not such being. Of all men would not have M. Webster to make my definitions for me.

Les démons se servent de leur science supérieure à la nôtre pour nous éblouir par des prestiges qui ne dépassent que la *nature connue*. C'est que notre science future est leur science actuelle ou plutôt n'en est encore qu'une partie, peut-être la moindre.

Les découvertes que nous faisons et que nous ferons par la suite et qui peuvent éclairer certains prestiges des temps anciens ne peuvent rien contre la sorcellerie et l'intervention diabolique dans ces faits qualifiés alors de magie. La plupart des sorciers condamnés par les tribunaux et les cours étant des ignorants, n'ayant pas même la science de leur temps, ne peuvent être soupçonnés d'avoir caché dans leur cervelle des secrets scientifiques à peine connus aujourd'hui et sans harmonie logique avec les opinions scientifiques de leurs contemporains. C'est là un genre de science qui n'existe guère. La science est comme la nature, elle ne va pas par sauts. Qu'elle ait été de nos jours, par exception, une locomotive, elle ne fut longtemps qu'un coche. Le hasard est ordinairement pour beaucoup dans nos découvertes, et c'est en se basant sur des notices erronées que Christophe Colomb, dirigé par la Providence, découvrit l'Amérique. C'est en cherchant la pierre philosophale ou telle autre chimère qu'on inventa la poudre. Mais on ne cite pas un seul sorcier bien authentique qui ait trouvé rien de semblable. Les sorciers n'étaient point des hommes de génie, et les hommes du plus grand génie ne sont pas des sorciers.

Puisque notre science future est la science actuelle des démons, vouloir soustraire à l'extranaturel tout ce que l'on soupçonne la science d'être un jour en droit de réclamer, c'est vouloir anéantir l'extranaturel.

A quoi servirait aux démons cette science et leur pouvoir d'agir, s'ils ne les mettaient sans cesse au service de leur mauvais vouloir? Il faut l'expresse volonté de Dieu pour les en empêcher, et qui donc peut répondre de cette intervention continuelle de Dieu pour comprimer la nature, même pervertie? Il respecte la liberté qu'il a faite même dans ses excès. Donc s'il est aisé en théorie d'exclure les démons de ce monde, ou de les y réduire à un rôle effacé, ils n'y sont et

ils n'en agissent pas moins, et ce n'est pas en les niant qu'on les annihile.

C'est donc une mauvaise méthode que de séparer en deux termes prétendument irréductibles le scientifique et l'extranaturel. L'extranaturel peut très bien être scientifique, mais il est alors du domaine de la science future. Il est aussi quelquefois tout simplement l'effet de l'acte moteur d'un être libre, et alors il trahit son origine par son indépendance des lois simplement physiques. Car le fait que nous déclarons improprement opposé à une loi physique lui est plutôt supérieur, comme dépendant lui-même d'une loi supérieure.

La pierre qui est tombée à terre par la force de la pesanteur, je l'enlève par la force de mon bras obéissant à celle de mon cerveau qui obéit à ma volonté. Ainsi le diable enlève au plafond le corps du possédé, directement, par le seul pouvoir de sa force motrice, et non pas, croyons-nous, mécaniquement, par un moyen scientifique, comme lorsqu'il fait apparaître, je suppose, le simulacre d'une femme vivante, capable de tromper par les apparences des faits physiologiques un savant comme M. Crookes.

Le fait de Home enlevé dans son fauteuil, ou de la table échappant aux mains qui la tiennent pour aller s'échouer au plafond, ne saurait se confondre avec celui du ballon qui s'élève : car c'est moins le ballon qui s'élève que l'air qui tombe : c'est moins la lévitation du ballon que la gravitation de l'air.

Mais l'homme qui monte dans le fluide dont il n'a point déplacé un volume suffisant pour dépasser son propre poids, je ne puis soupçonner là que le pouvoir initiateur de l'être libre qui le prend et le retient où il veut comme je prendrais la pierre dans ma main.

(*A suivre.*)

JENNIARD DU DOT.

---

## LES NERFS ET LA PEAU

---

On a beaucoup parlé, à propos des *stigmata* et des ecchymoses cutanées qui semblent répondre à l'appel de l'imagination, de l'influence avérée du système nerveux sur la peau, et les belles expériences de Claude Bernard sur l'action des nerfs vaso-moteurs ont été triomphalement rappelées. Cette action n'est pas aussi étendue ni aussi profonde que les anciens auteurs l'ont cru, et la science contemporaine tend de plus en plus à la restreindre. L'opinion de Leloir, de Schwimmer qui attribuait un grand nombre de lésions cutanées à des lésions nerveuses est battue en brèche, presque abandonnée. Il est facile de prétendre que les nerfs commandent à toutes les transformations de la peau, aux affections cutanées, aux ulcères et aux plaies de toutes nature, il l'est moins de le prouver en présence des faits qui démontrent le rôle prédominant d'autres facteurs, surtout des bacilles. Nous en avons pour garant un savant travail du Dr Leredde inséré tout récemment aux *Archives générales de médecine* (1).

D'après M. Leloir, des dermatoses, telles que l'eczéma, le pemphigus, le psoriasis, le lichen plan, s'observent parfois à la suite d'une émotion, d'une frayeur, d'une colère, d'un choc moral en un mot. M. le Dr Leredde fait à cet égard de légitimes réserves. « Que des troubles nerveux, dit-il, puissent jouer un rôle dans l'étiologie de certaines dermatoses, rien ne nous autorise à le nier, et parmi les faits de choc moral précédant une affection cutanée que l'on trouve réunis dans la littérature, il en est en grand nombre qui ne sont passibles d'aucune contestation, *mais rien n'oblige à les interpréter comme on l'a fait en général et à faire d'une dermatose une dermatose de cause nerveuse*, parce qu'elle peut être consécutive à telle ou telle forme de trouble nerveux. Il serait au préalable nécessaire d'être fixé avec quel-

(1) Tome I, n° 4, avril 1899.



que précision sur la manière dont ces troubles peuvent agir sur le tégument externe. Est-il bien certain qu'ils modifient la peau par l'intermédiaire des nerfs périphériques? Peut-on affirmer qu'ils n'engendrent aucun trouble viscéral, aucun trouble de nutrition qui puisse intervenir dans la pathogénie d'une dermatose donnée? Si comme il arrive fréquemment, des troubles de nutrition accompagnent cette dermatose, leur mécanisme et leur rapport avec le choc moral doivent être élucidés : ou bien ils sont antérieurs au trouble nerveux, et celui-ci n'a agi peut-être que d'une manière accessoire, comme cause occasionnelle; ou bien ils lui sont postérieurs, et dans ce cas on peut se demander s'ils n'ont pu agir sur les fonctions ou la structure de la peau, *et si la dermatose n'a pas une autre cause génératrice qu'une cause nerveuse agissant directement.* »

Il faudrait suivre notre savant confrère dans tout le développement de sa thèse; mais nous devons nous borner ici à citer sa magistrale conclusion.

« Plus on pénètre dans le mécanisme des affections de la peau, *plus l'action directe du système nerveux dans les lésions de celle-ci*, surtout dans celles qui ont une évolution, les véritables maladies cutanées, *devient difficile à comprendre*. D'autre part l'action d'autres causes, infections microbiennes, altérations sanguines, devient de plus en plus probable, même dans les maladies où on ne peut les démontrer encore d'une manière rigoureusement scientifique. En vingt ans, la pathogénie des affections cutanées s'est absolument modifiée : l'histoire résumée des théories consacrées à celle de la lèpre tégumentaire permet de voir, sur un point particulier, comment l'action du système nerveux a été peu à peu réduite à des limites de plus en plus étroites...

« Au début des recherches anatomo-pathologiques sur la lèpre, on tend à croire que cette maladie est une maladie nerveuse; mais, le bacille découvert, on considère encore comme d'origine nerveuse, trophonévrotique, les lésions cutanées où on ne trouve pas de bacilles malgré le caractère spécifique de ces lésions; enfin on trouve le bacille dans ces lésions elles-mêmes. Unna admet encore l'existence

de neuroléprides, en dehors des lésions que Darier a démontré être d'origine bacillaire. Mais le nombre de ces neuroléprides devient extrêmement limité, et leur origine nerveuse n'est pas établie sur des preuves plus certaines que celles des autres formes de la lèpre trophonévrotique. Et on peut aujourd'hui se demander si, en dehors des lésions identiques à celles que provoquent sans conteste les autres névrites, lésions dénuées de tout caractère spécifique, il existe réellement chez les lépreux des altérations cutanées d'origine nerveuse. »

« A notre avis, déclare en terminant le Dr Leredde, dans les affections limitées au tégument, au moins en apparence, comme dans la lèpre, toute lésion originale, différenciée, spécifique, ne peut être considérée comme de cause nerveuse, sans preuves décisives, *et presque toutes celles qui ont été fournies à l'appui de la doctrine générale des trophonévroses, des dermatoneuroses sont insuffisantes.* Le rôle pathogène du système nerveux en dermatologie doit être compris autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici; le tégument externe est soumis à des causes morbides multiples dans le détail desquels nous pénétrerons de plus en plus, à condition de n'admettre aucune théorie exclusive, *et de ne pas attribuer au système nerveux en particulier la prérogative de déterminer les dermatoses.* »

Nous n'avons pas besoin de signaler l'importance de cette conclusion du savant spécialiste : elle réduit à néant l'explication que tant d'auteurs cherchaient à la *stigmatisation* dans l'innervation vaso-motrice. Si les nerfs n'ont pas une influence capitale, décisive dans les erythèmes, les congestions et par suite dans les éraillures et les plaies cutanées, il faut renoncer à leur demander la raison des *stigmates* et des autres étranges phénomènes qu'on rattachait bénévolement naguère à l'imagination. Cette raison se trouvera-t-elle dans une autre cause *naturelle*? Nous ne savons, et l'ignorance où nous sommes des conditions physiologiques de la *stigmatisation* nous oblige à rester dans une prudente réserve, en attendant les découvertes et le verdict de la science.

Dr SURBLED.

## AU CONGRÈS JULES ALLIX

---

Nous avons eu la bonne fortune d'assister, le 16 avril dernier, à la seconde séance du Congrès Jules Allix, dont les assises se tenaient à la mairie du 1<sup>er</sup> arrondissement sous le titre singulièrement prétentieux de « Congrès général national et international des Études psychiques de 1900 à Paris. »

Avant tout, il importe de se rappeler ce qu'est le citoyen Allix, dont la personnalité tout à fait prédominante et absorbante cumule les fonctions de « Président-promoteur » et de Secrétaire général du Congrès. »

Pour qu'on ne nous accuse pas de parti pris, nous empruntons sa biographie à un des maîtres du reportage moderne, à M. Charles Chincholle :

« Jules Allix : un fou. Tel est l'avis de ses meilleurs amis. Et un fou qui parle toujours. C'est terrible !

« On ne le connaît guère que par sa théorie des *escargots sympathiques*. — Vous prenez un escargot et sa femelle. Vous gardez le mâle à Paris. Vous envoyez la femelle où vous voulez, par exemple à Fontenay-le-Comte, patrie de l'inventeur. Chaque fois que vous grattez le mâle à Paris, il dresse les cornes. Tout là-bas, en Vendée, la femelle dresse en même temps les siennes. Et réciproquement. Voilà pour le phénomène. Le reste est affaire de convention. On n'a qu'à établir que si les cornes se lèvent trois fois, cela voudra dire : « Organisez un grand meeting », pour avoir un système de télégraphie économique.

« Comment le VIII<sup>e</sup> arrondissement a-t-il nommé membre de la Commune celui qui a repoussé son propre pays quand il a posé en 1848 sa candidature à la Constituante ? La chose va de soi. Jules Allix avait été un des adversaires les plus acharnés de l'empire. Mais ses folies troublèrent tellement le gouvernement insurrectionnel que celui-ci dut deux fois le faire arrêter. En revanche, après l'entrée des troupes, les

mêmes folies le sauvèrent de la mort. On se contenta de l'envoyer à Charenton...

Aujourd'hui l'ancien membre de la Commune — grandeur et décadence! — est le modeste secrétaire d'une association de bas-bleus qui rêvent l'égalité absolue de l'homme et de la femme. Un fou chez des folles! (Chincholle : *Les Survivants de la Comm.*, 1885, p. 7.)

Ajoutons seulement que le citoyen Allix est à l'heure actuelle un vieillard à grande barbe blanche et à tête chauve. Mais dans ce corps cassé et impitoyablement marqué par l'âge, on sent survivre l'âme toujours jeune et fougueuse du tribun de 1871, et derrière les verres du binocle, à travers la mince fente des paupières ridées à l'excès, le regard brille par instant d'un éclat particulier.

Vers deux heures et demie, la séance annoncée pour deux heures, est déclarée ouverte. La salle contient à ce moment une trentaine d'assistants.

Le bureau comprend exactement six personnes : J. Allix, M<sup>lle</sup> Louise Barberousse, présidente, M. Auguste Vodoz, assesseur, M. Alphonse Gravier, secrétaire, et M<sup>lles</sup> G. et L. Bon, quêteuses.

Nous apprenons que ces six dignitaires ont la prétention de représenter une commission exécutive de vingt et un membres, mi partie hommes, mi partie femmes, qui ultérieurement sera portée au nombre maçonnique et occultiste de 33 personnes, sélectionnées dans les mêmes conditions de sexe.

Mais pourquoi tant d'absences? On nous apprend que Mesdames : Ferresse-Deraismes, Kauffmann et Petti se sont fait excuser, la première pour cause de grippe, les autres par nécessité d'assister à quelque réunion féministe ou anti-vivisectionniste. — Nous regrettons de ne point voir MM. C. Chaigneau, le spirite convaincu, auteur des *Chrysanthèmes de Marie*, H. Durville, le magnétiseur bien connu, et surtout Jules Lermina, l'homme de lettres distingué, l'occultiste qui a écrit la *Magie pratique*, le franc-maçon membre de la loge du *Droit humain* : « Il m'avait pourtant bien promis de venir, » murmure le citoyen-promoteur.

L'ordre du jour appelle d'abord « les adhésions ». —

« Passons, » dit bien vite l'ex-membre de la Commune qui s'aperçoit que son congrès tourne au four noir.

La présidente, une personne mûre, à l'air pincé et qui apporte dans ses fonctions l'autorité qu'elle a puisée dans une longue carrière d'institutrice, tient bon. — « Mais, citoyen, il faut pourtant que nous recevions les adhésions avant de procéder à la répartition par groupes des congressistes ! » — « Sans doute, réplique le secrétaire général rapporteur, mais laissez-moi d'abord expliquer aux assistants notre programme... D'ailleurs cette formalité des adhésions, que je crois prématurée, va nous prendre beaucoup de temps ! »

On décide alors de recueillir les demandes d'inscription par mains levées. Mais l'épreuve n'est pas heureuse. Aucun assistant ne répond à l'appel du Congrès.

Le reste de la séance n'est guère désormais qu'un long monologue du citoyen Allix qui se révèle à nous un intarissable conférencier, servi par des « poumons infatigables », selon l'expression louangeuse de l'assesseur, M. Vodóz.

Au bout d'un quart d'heure, désappointés, une dizaine d'assistants bénévoles quittent la salle, suffisamment édifiés sur le vrai but du prétendu congrès : permettre au citoyen-promoteur d'exposer à perte d'haleine ses mirifiques et nuageuses théories sur « la Science de la Vie et de la Vérité ». Le reste de l'assistance, où se voient bon nombre de femmes évidemment sympathiques au mouvement d'évolution féministe, que personnifie la digne M<sup>lle</sup> Barberousse, reste héroïquement assise dans l'espoir que le Congrès va prendre un caractère plus sérieux et qu'une discussion intéressante va être soulevée.

D'ailleurs peu à peu les bancs se garnissent, et en dépit des défaillances, la séance se terminera devant une centaine de personnes.

Le président-secrétaire général nous expose d'abord que son Congrès comprend douze sous-commissions, concernant : le magnétisme, le spiritisme, les folies, les sciences occultes, le magisme, la philosophie, la religion, la physiologie, la physique, les compagnonnages, la franc-maçonnerie, et enfin la libre-pensée. Il affirme que toute la science, tout le

mouvement de la pensée humaine est renfermé dans ces douze cases.

Aussitôt M. Vodoz, le très sympathique assesseur, essaie d'insinuer qu'on eût peut-être pu proposer une classification moins arbitraire et qui logiquement eût procédé du simple au complexe. Mais le fougueux citoyen-promoteur supporte mal la critique. Il riposte avec quelque vivacité que peu importe l'ordre adopté, le principal étant que les questions inscrites au programme soient abordées par les commissions.

Alors, à propos de chacune des douze rubriques, le citoyen Allix se lance dans une improvisation plus ou moins brillante. Comme décidément les congressistes ne sont pas en nombre, l'ex-membre de la Commune est obligé de se multiplier et de représenter tour à tour chacun des groupes pour les « manifester ».

À propos du spiritisme, il essaie de mettre en avant M. Vodoz. Mis ainsi en demeure de nous faire sa profession de foi, ce dernier nous explique qu'après de longues et pénibles études, il croit avoir trouvé la clef de la science universelle, de celle qui étudie l'origine, la nature et la destinée des êtres et des choses. Cette clef, il l'a trouvée dans le concept de l'unité fondamentale, primordiale de la force et de la matière. L'orateur estime qu'il se met donc en dehors de tous les groupes et que la hauteur de sa doctrine le place au-dessus de chacun d'eux. Tout cela est dit avec une parfaite modestie.

Nous pensions qu'à propos du mot « folies » le citoyen Allix allait nous servir une page d'autobiographie à propos de ses fameux escargots. Point ! La rubrique « folies » visait tout simplement les enseignements de la science officielle. Le président-secrétaire se lance alors dans une tirade à effet sur le transformisme...

Passant aux « sciences occultes », Jules Allix nous apprend, qu'à son avis, elles sont appelées à disparaître rapidement, du jour où le Congrès aura expliqué à tous, ainsi qu'il se le propose, « la Science de la Vérité et de la Vie. Ce jour-là, ces sciences n'auront plus d'occulte que leur nom. L'orateur regrette de n'avoir pu amener M. Papus à prendre part à son Congrès, et nous dit un mot des loges « Hermanubis » et le

« Sphinx » où, paraît-il, l'occultisme contemporain compte en M. Papus et ses amis ses principaux représentants. Le citoyen-promoteur ne s'attarde pas : il est clair qu'il n'est pas sur un terrain familier, comme le montre cette définition un peu imprévue qu'il nous donne de la Kabbale : une méthode de calcul que les anciens Juifs employaient et qui leur était venue des Indiens et autres peuples.

À ce moment, on apprend avec plaisir que M. Gabriel Delanne est dans la salle. Enfin, nous allons donc sortir du verbiage et de l'imprécis avec ce représentant si distingué du spiritisme, ce conférencier si clair et si courtois.

Jules Allix, tout heureux de ce renfort inespéré, adresse quelques mots flatteurs au jeune spirite et le félicite au sujet de sa dernière conférence de la rue Cadet. Puis il l'invite à exposer la doctrine fondamentale du spiritisme.

M. Delanne le fait en peu de mots, s'ingéniant surtout à bien définir les termes qu'il emploie. Il nous rappelle que le spiritisme admet dans la constitution de l'être humain, trois principes : le corps, le périsprit et l'âme. Ces deux derniers principes sont toujours associés : le périsprit est l'enveloppe de l'âme, et celle-ci ne s'en sépare jamais. Ce vêtement est matière, mais matière à un état autre que les états physiques et chimiques que nous connaissons. Quant à l'âme, que l'on peut tout aussi bien appeler esprit, elle est le principe qui, chez l'homme, pense, sent et veut. M. Delanne ajoute que les phénomènes du spiritisme sont produits par les esprits, leur âme agissant sur les êtres ou les choses par l'intermédiaire du périsprit associé.

J. Allix nous apporte alors ses propres conceptions sur le périsprit, qui pour lui est toujours fourni par l'esprit de l'expérimentateur.

M. Delanne riposte du tac au tac en rappelant les expériences de MM. W. Oxley et C. Reiniers faites sur l'esprit Lilly qui se manifesta à eux et leur abandonna plusieurs moulages de ses mains. Or, « le même type anatomique de membre matérialisé s'est reproduit, malgré la substitution au médium féminin d'un médecin homme... » (Oksakoff, *Animisme et Spiritisme*, p. 156.)

La réponse eût été écrasante pour tout autre que le citoyen-promoteur qui se tira d'affaire en protestant qu'on avait mal compris ses paroles.

Remarquons, sans y insister, qu'à trois reprises différentes au cours de cette séance le citoyen Allix a eu recours à cette tactique : « Je n'ai pas dit cela ! » s'exclamait-il vivement. — Pourquoi alors ne sténographie-t-on pas toutes ses paroles ? Le citoyen ne demande-t-il pas lui-même dans son programme qu'on apporte au Congrès, pour les discussions publiques, « des travaux *écrits et fixés* pour que toutes les théories et toutes les explications demeurent *fermes* » ? Qu'il montre l'exemple, s'il tient à ce que les séances de son Congrès soient un peu sérieuses.

La fin de la séance a appartenu définitivement au président-promoteur. Il s'est lancé dans une improvisation absolument incompréhensible pour les assistants qui par moments se regardaient avec inquiétude. Dans ce discours, les termes : pénétration, esprit, âme, vie s'entre-choquaient à plaisir, quand ils ne dansaient pas quelque furieuse sara-bande... Je n'ai retenu de tout ce fatras qu'un certain nombre de propositions qui, je l'espère, seront ultérieurement éclaircies :

« Si l'esprit ou l'âme existent, ils sont matière ou n'existent pas...

« L'erraticité est le malheur des esprits...

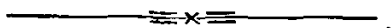
« Il y a trois éléments spirituels dans l'homme, correspondants aux systèmes : lymphatique, sanguin et nerveux...

« L'esprit reste personnel après la mort, mais non pas l'âme.

Il y a encore dans le programme du citoyen Allix un article qu'il paraît avoir un peu oublié : « Précision et définition scientifiques de tous les termes employés et de leurs véritables sens, pour la Vie. »

Espérons que cette omission sera comblée à la prochaine séance, c'est-à-dire le 21 mai prochain. C'est seulement alors que nous pourrons entendre le langage du président-secrétaire général rapporteur, et l'exposer ici.

Dr Ch. DE BROUSSY.





## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

---

### I

En prenant connaissance dans le numéro 11 de cette Revue de l'explication dont M. F. de Loubens honore l'objection que j'avais cru devoir faire à une idée avancée par lui dans le numéro 10, j'ai le regret sincère de constater que j'ai à mon tour froissé les sentiments d'un frère dans la foi. Je me permets de lui présenter mes excuses et le prie de ne voir dans mon objection rien qui le vise personnellement.

### II

Le R. P. Dom Bernard Maréchaux dans une suite d'articles bien intéressants intitulés « Le démoniaque dans la vie des Saints » vient de prouver historiquement que le démon peut apparaître aux hommes et qu'il leur apparaît sous les aspects et les déguisements les plus variés. Il est par conséquent incontestable que les purs esprits aussi bien que les âmes des défunts ont le pouvoir de se former un corps ; or, ce fait m'engage à poser à la *Revue du Monde Invisible* la question suivante :

S'il est scientifiquement explicable, ainsi que l'a démontré Monseigneur Élie Méric par son étude sur le corps aérien, que les âmes des défunts peuvent informer un nouveau corps, ordinairement semblable à celui qu'elles ont quitté, est-il également *explicable* que de purs esprits aient la même faculté ?

Au cours de son savant travail, l'illustre auteur admet dans l'âme humaine deux sortes de facultés. Les facultés inhérentes à l'essence même de l'âme et qui font de l'âme un acte perpétuel à l'image de Dieu, se rencontrent éminemment chez les purs esprits : mais il semble difficile de concevoir que de purs esprits tels que les bons et les mauvais anges, partagent avec l'âme cette autre sorte de facultés, qui la rendent apte à former le corps, auquel elle est destinée à s'unir pour le vivifier et constituer avec lui la personne humaine.

Toute créature est douée de facultés en rapport avec sa fin. La fin de l'âme, dans la création, est de former avec le corps un tout complet hors duquel elle n'est qu'une personnalité, une partie, la meilleure partie de l'homme. — Séparée du corps par le trépas, l'âme

reste entière, conserve toutes ses facultés, et dès lors, rien de surprenant qu'en attendant la résurrection de la chair, elle remette quelquefois en action ses puissances informatrices pour former un corps aérien ou autre.

Les purs esprits au contraire constituant en eux-mêmes autant de personnes distinctes, complètes, sans avoir besoin de recourir pour cela à une union quelconque, semblent par leur nature même, non moins que par la fin de leur existence, être opposés à toute *union* avec la matière. — Sans doute, les démons vagabondent dans le monde entier, cherchant à nuire partout et de toutes manières; sans doute aussi une partie des bons anges, célestes mécaniciens sont préposés à la merveilleuse machine de l'univers; mais de là à prendre corps, il y a paraît-il un abîme. — Cet abîme, comment le franchissent-ils?

Ici je ne cherche pas à discuter un fait prouvé d'ailleurs : je demande seulement si ce fait est explicable par rapport aux anges et aux démons, comme il l'est par rapport à l'âme « séparée ».

Autre énigme. — Lorsqu'un mortel privilégié aperçoit un revenant, le fantôme de celui-ci est presque toujours vêtu à la façon des habitants de la terre. Or, nous reconnaissons à l'âme le pouvoir de former un corps; mais nous ne lui connaissons pas celui de former des vêtements pour orner ce corps...

Pardonnez-moi, lecteur, ces subtilités qui ne méritent peut-être pour toute réponse qu'un acte de foi en la toute-puissance de Dieu qui, certes a le pouvoir de prêter par exception à ses créatures des facultés qu'il ne leur a pas données par nature.

### III

Voici maintenant ma proposition, elle m'est inspirée par l'étude de Dom Bernard Maréchaux et s'adresse à ce Révérend Père lui-même.

Les contemplations saisissantes du démoniaque de la vie des saints auront fait naître dans plus d'un cœur, en même temps que de l'émulation digne des victoires héroïques des amis de Dieu, un redoublement de ferveur à prononcer l'éloquent exorcisme mis par Sa Sainteté Léon XIII à la portée de tous les chrétiens : « Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat que nous livre le mauvais. Soyez notre refuge contre les méfaits et les embûches du diable. Que Dieu le soumette, nous vous en prions; et vous grand Prince des célestes milices, par la divine vertu qui vous est donnée, replongez au fond des enfers Satan et les autres esprits malins qui vagabondent dans le monde afin d'y perdre les âmes. « Amen. »

Puisse l'aimable historien du démoniaque dans la vie des saints, après avoir fait assister les lecteurs de la *Revue du Monde Invisible*,

aux luttes victorieuses des prédestinés, les initier désormais aux ravissantes apparitions des célestes intelligences (1).

La plume si habile de l'auteur en soulevant un coin du voile de l'au-delà, nous montrerait les Anges, les Archanges, les Principautés, les Vertus, les Puissances, les Dominations, les Trônes, les Chérubins les Séraphins descendre sur la terre, messagers de l'adorable Providence, revêtir la parure des lis, mettre en œuvre les parfums, les splendeurs, tous les charmes de la création, se montrer aux hommes, les assister, les consoler, les conduire vers la patrie que nous sommes appelés à partager éternellement avec eux, ces esprits divinisés : Ce serait l'*angélique dans la vie des saints*.

Au flambeau de l'histoire, nous admirerions les épiphanies des bienheureux esprits qui ont vaincu Lucifer dès l'origine du mal. Leurs actions d'éclat seraient déclarées innombrables depuis l'époque où un chérubin au glaive étincelant interdisait aux premiers coupables l'entrée du Paradis, jusqu'à l'époque — et peut-être plus avant encore dans le cours des siècles — où Michel et ses associés fortifièrent pour un combat unique en son genre la vénérable, l'immortelle Vierge de Dieu.

Tous nous avons suivi l'itinéraire de Raphaël avec le jeune et vertueux Tobie. Et ces millions d'*ave* qui depuis bientôt deux mille ans s'élèvent journellement jusqu'au trône de la Reine des Anges ne sont que les échos perpétuels, répétés par toutes les générations de l'*ave* que lui adressa l'archange ou séraphin Gabriel au moment de l'Incarnation. Oui, mais à côté de ces visions angéliques qui décidèrent des destinées du genre humain ou qui se trouvent dogmatisées dans les divines Écritures, que d'apparitions d'anges encore trop ignorées pourrait nous raconter Dom Bernard Maréchaux, ne fut-ce que pour nous remettre des pénibles impressions causées par le démoniaque dans la vie des saints.

Alfred VAN MONS,

*Professeur de l'Etat à l'école supérieure de Commerce.*

Furocz Szeut Marton (Hongrie), le 25 avril 1899).

(1) Nous sommes heureux d'annoncer que Dom Maréchaux a fait ce travail et que nous le publierons prochainement.

E. M.



## VARIÉTÉS

---

### LES MYSTÈRES ET LA RAISON

Puisque l'esprit large et éclairé de la *Revue du Monde invisible* laisse libéralement toute facilité à ses collaborateurs d'exprimer, dans les questions libres et, bien entendu sous la responsabilité de chacun, des opinions différentes, me sera-t-il permis d'exposer ici des vues quelque peu contraires à celles qu'a si bien exprimées, dans le numéro du 15 mars dernier, page 632, M. le Professeur Van Mons, de Turéezrt-Martón, en Hongrie ?

« Est-il permis, est-il possible même de demander aux sciences profanes un éclaircissement quelconque sur le mystère eucharistique, » comme d'ailleurs sur tous autres mystères de l'ordre surnaturel ? demande l'honorable professeur.

Et il répond nettement et délibérément : Non !

« Car, ajoute-t-il, cet auguste mystère, — de l'avis des théologiens, saint Thomas en tête, — appartient tellement, comme tous ceux de l'ordre surnaturel, au domaine exclusif de la foi, qu'il ne peut, en aucune façon et à quelque point de vue que ce soit, être considéré des yeux de la raison humaine. »

Il me semble que c'est là pousser bien loin, pousser à l'extrême, les conséquences d'un principe d'ailleurs incontestable, à savoir l'impossibilité absolue où est la raison humaine en ce bas monde de *comprendre*, c'est-à-dire d'embrasser dans son étendue, *comprendre*, l'horizon des mystères révélés. Mais parce que l'on ne peut comprendre une chose, est-il interdit d'employer sa raison à considérer cette chose et à se rendre compte des motifs de crédibilité qui la lui rendent acceptable, bien que non compréhensible ?

L'estimable écrivain, qui dit se fonder sur les théologiens, et en particulier sur saint Thomas d'Aquin, aurait bien dû produire quelques textes à l'appui de l'opinion qu'il soutient.

Pour moi, considérant ce précepte de saint Paul : *rationabile sit obsequium vestrum*, il me semble qu'il n'est pas interdit à ma raison, à défaut de pouvoir *comprendre* ce qui est au-dessus d'elle et la dépasse, de chercher au moins à le concevoir.

Comprendre une chose, c'est en avoir une connaissance complète et adéquate. La concevoir seulement, c'est s'en faire quelque idée plus ou moins vague, plus ou moins confuse, en tout cas très incomplète. Or, que de choses, même dans l'ordre naturel, qui sont dans ce cas !

Avons-nous une connaissance adéquate et complète du temps, de l'espace, de l'infini, de l'éternité, de Dieu ? Incontestablement non. Nous ne les comprenons certainement pas, nous les concevons cependant. Savons-nous seulement ce que c'est que la lumière, la chaleur, l'électricité, l'éther ? Nous avons là-dessus des hypothèses plus ou moins ingénieuses, plus ou moins plausibles ; mais ce sont que des hypothèses de la nature réelle de toutes ces entités, nous ne savons absolument rien. Ce qui n'empêche pas qu'elles sont la base, le fondement de sciences très développées, très approfondies et qui, avec le puissant concours du calcul, conduisent à des résultats pratiques dont nous sommes émerveillés.

Certes, on ne saurait établir aucun parallèle entre ces mystères de la nature et ceux de la surnature. Ceux-ci sont, par essence, hors de toute proportion avec la raison humaine, laquelle est finie, limitée, — eux appartenant à la catégorie de l'illimité, de l'infini. De même que l'œil corporel ne saurait embrasser d'un seul regard, dans leur ensemble et dans leurs incommensurables détails, les infinités de l'univers sidéral, moins encore l'œil intellectuel de l'homme ne saurait-il embrasser ni sonder les mystères proposés à la libre foi du chrétien.

Mais suit-il de là qu'il ne soit ni permis ni même possible « de demander à la science profane un éclaircissement quelconque sur eux », comme l'affirme le très estimable M. Van Mons ? Nous ne le pensons pas, et nous ne devons pas être le seul de cet avis. Un prêtre, un docteur en théologie, M. l'abbé Constant, a publié tout récemment un opuscule qui se compose principalement d'*Aperçus scientifiques* sur l'Eucharistie (1). L'auteur estime avec raison que, ce que notre intelligence ne peut comprendre, elle peut du moins, aidée du concours de la science, en reculer quelque peu les bornes de son étroit horizon, constater certaines analogies, entrevoir certaines possibilités non perçues jusque-là.

Notre intention n'est pas de faire ici le compte rendu de cet excellent petit livre. Il nous a seulement paru à propos de le citer à l'appui de cette opinion que, si la compréhension des mystères de la foi nous est à jamais interdite ici-bas, il n'est ni impossible ni défendu de chercher, dans les lumières de la science humaine, quelques éclaircissements de nature à accroître nos motifs de crédibilité et à élargir en quelque mesure la notion que nous nous en pouvons faire.

Nous aimons à citer encore, dans le même ordre d'idées, un autre

(1) *L'Eucharistie, Aperçu scientifique*, par M. l'abbé Constant, docteur en théologie, lauréat de l'Institut catholique de Paris. De la collection *Science et religion*. Paris, Bloud et Barral.

opuscule dû, non à un théologien, il est vrai, mais à un laïque qui est en même temps un homme de science et un homme de foi. Cet écrit est intitulé : *Convenance SCIENTIFIQUE de l'Incarnation*, et fait suite à un travail de même consistance et de même format du même auteur, sur la *Nécessité SCIENTIFIQUE de l'existence de Dieu* (1).

Jeter quelque lumière sur les dogmes et les mystères du christianisme à l'aide des conquêtes de la science humaine, non pas dans le but insensé de les faire comprendre en ce monde, mais pour les faire mieux concevoir et pour se mieux pénétrer de cette vérité que supérieurs à notre raison et la dépassant, ils ne lui sont pourtant pas contraires, — faire cela n'est donc ni chose impossible, ni chose interdite.

Il n'en saurait d'ailleurs être autrement. Entre les vérités révélées, c'est-à-dire surnaturelles, et les vérités acquises par le développement naturel de la raison humaine, un lien existe et ne peut pas ne pas exister : toute vérité, qu'elle soit naturelle ou surnaturelle, nécessaire ou contingente, toute vérité vient de Dieu qui, lui-même, est Vérité, la Vérité substantielle et absolue. Des parcelles de cette Vérité nous sont données les unes par acquisition de notre esprit, les autres par révélation ; mais toutes se tiennent, ayant une même origine.

Rien d'étonnant dès lors à ce que des vérités d'un ordre donné puissent, en certains cas et sous certaines conditions, jeter quelque jour sur des vérités d'un ordre différent ou supérieur.

Il nous a paru utile d'insister sur ces considérations, parce que la thèse esquissée par notre très honorable contradicteur nous semble conduire logiquement au *fidéisme*, cette doctrine soutenue sans doute par de grands esprits tels que les de Maistre et les de Bonald, mais non approuvée, et d'après laquelle la raison humaine serait impuissante à s'élever par elle-même jusqu'à la notion de Dieu personnel, infini, tout-puissant, souverain Maître et créateur de tout ce qui existe. D'après cette doctrine, déclarée fausse par l'Église, la révélation seule donnerait à l'homme cette somme de connaissances théistes comprises dans ce que l'on appelle la religion naturelle.

Il est vrai que M. Van Mons, dans sa correspondance, vise seulement les mystères, et principalement le mystère de l'Eucharistie, qui sont au-dessus de la raison humaine, et n'a pas en vue les données de la théodicée ou théologie naturelle.

Mais si l'on pose en principe qu'il n'est ni possible ni permis de demander à la science humaine « un éclaircissement quelconque » sur ces mystères, qu'ils ne peuvent, « à quelque point de vue que ce soit, être considérés des yeux de la raison humaine, » ne sera-t-on pas amené à conclure qu'il n'est pas davantage possible de demander à

(1) Opuscules in-18 de 64 pages, de la collection *Science et religion*. Paris, Bloud et Barral.

celle-ci la démonstration rationnelle de l'existence et des attributs de Dieu?

En définitive, Dieu, tel que la raison le conçoit d'elle-même; Dieu dans son unité, son infinité, son éternité, n'est-il pas presque aussi incompréhensible que ce même Dieu tel que la foi nous le révèle, triple dans ses Personnes et un dans son essence, substantiellement uni à l'humanité en l'une de ses Personnes, se multipliant à l'infini dans cette double nature en une seule Personne, pour pouvoir se donner à l'homme dans tous les temps et dans tous les lieux?

Tout est incompréhensible en Dieu, en ses divins attributs, en ses mystères; mais rien n'y est, à proprement parler, inconcevable; et c'est pourquoi il est licite, légitime et utile d'utiliser les lumières de la science humaine au service de Dieu et de la vérité.

C. DE KIRWAN.



---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

## DISCUSSION DES FAITS MERVEILLEUX

### I

Dans ses *Recherches sur le spiritualisme*, Crookes parle ainsi du vol aérien de Home :

« Les cas d'enlèvements les plus frappants dont j'ai été témoin ont eu lieu avec M. Home. En trois circonstances différentes, je l'ai vu s'élever complètement au-dessus du plancher de la chambre. A chaque occasion, j'eus toute la latitude possible d'observer le fait au moment où il se produisait.

« Il y a au moins cent cas bien constatés de l'enlèvement de M. Home qui se sont produits en présence de beaucoup de personnes différentes ; et j'ai entendu de la bouche même de trois témoins, le comte de Dunraven, lord Lindsey et le capitaine Wynne, le récit des faits de ce genre les plus frappants, accompagné des moindres détails de ce qui se passa. *Rejeter l'évidence de ces manifestations équivaut à rejeter tout témoignage humain, quel qu'il soit, car il n'est pas de fait dans l'histoire sacrée ou dans l'histoire profane, qui s'appuie sur des preuves plus imposantes. L'accumulation des témoignages qui établissent les enlèvements de M. Home est énorme. Il serait à souhaiter que quelqu'un voulût étudier ce genre de faits. »*

Voilà une déclaration qui ne permet pas de douter de la réalité des phénomènes de lévitation ou de vol aérien dont Home a donné le spectacle. Crookes est un savant illustre, un expérimentateur d'une sagacité consommée, et il ne craint pas d'affirmer que pour lui, ces phénomènes sont aussi certains que les phénomènes d'électricité.

Home a toujours attribué les phénomènes qu'il produisait « à des êtres intelligents et invisibles qui s'emparaient de sa force nerveuse pour se manifester ». Cette proposition nous



semble incontestable, et nous n'avons jamais hésité à la défendre. Le médium coopère au phénomène en projetant son fluide nerveux, mais c'est un agent invisible, un esprit qui s'empare de ce fluide et s'en sert pour produire le phénomène merveilleux. Home était possédé du démon. Voilà la vérité.

## II

Il faut avant tout, consulter les sujets eux-mêmes, après avoir constaté leur honnêteté et leur sincérité. Il faut connaître leurs impressions, l'état de leurs facultés physiques, intellectuelles, morales. Il faut savoir ce qu'ils peuvent, ce qu'ils voient, ce qu'ils font quand les tables et les meubles sont soulevés, quand ils sont eux-mêmes emportés dans les airs. Il faut savoir à quelle cause intérieure ou extérieure ils attribuent le phénomène, il faut chercher les circonstances qui précèdent et en accompagnent la production.

Il nous paraît donc essentiel d'interroger le sujet; il doit savoir mieux que personne ce qu'il éprouve et ce qu'il fait pendant l'expérience. Je ne peux pas me défendre d'un étonnement profond, quand je vois les expérimentateurs oublier cette condition essentielle d'une vérification scientifique, négliger le témoignage du sujet, et inventer *à priori*, je ne sais quelle hypothèse psycho-physique pour expliquer avec une telle assurance des phénomènes qu'ils ne comprennent pas.

Si j'ai sous les yeux un sujet intelligent, sincère, convaincu, j'ai le droit de croire à son témoignage. Et si tous les sujets rendent le même témoignage, donnent les mêmes explications, attribuent à la même cause le phénomène constaté, il faudra bien se ranger à leur avis; car, enfin, tous ces sujets répondront aux physiciens et à leurs contradicteurs : Nous savons mieux que vous ce que nous voyons, ce que nous entendons, ce qui se passe en nous : vous faites des hypothèses, nous présentons des faits; nous ne sommes ni fous, ni hallucinés.

Or, les sujets qui ont donné les spectacles les plus fréquents, les plus visibles de lévitation corporelle, de mouve-

ments des corps sans contact; Home, Eusapia Paladino, les yoghis de l'Inde, commè les sorciers du moyen âge et les mages des premiers siècles de l'Eglise, tous sont unanimes dans une même affirmation : ils déclarent que la lévitation est l'œuvre *d'un autre, d'un esprit, d'un défunt, d'un inconnu*; ils ont parfaitement conscience de la réalité, de la présence et de l'intervention de cet agent.

Donc, le vol aérien des corps n'est pas l'œuvre exclusive du sujet ou du médium, il est l'œuvre *d'un autre*, d'un agent invisible pour nous, visible pour le médium; il est l'œuvre de ces esprits qui, selon l'enseignement divin et la croyance unanime des peuples, remplissent les airs, pénètrent dans notre plan physique, et interviennent dans notre vie.

Si l'on conteste la vérité absolue de ces conclusions, il faut supposer, ou que ces médiums veulent nous tromper, ou qu'ils se trompent, ou qu'ils sont hallucinés.

Or, on ne peut pas supposer que ces médiums cherchent à nous tromper quand ils attribuent la lévitation à des esprits, car ils n'ont aucun intérêt à le faire. Ils ne défendent ni une religion, ni un système, ni une thèse; tout cela leur est indifférent. Ils ne retirent aucun avantage de leur déclaration, au contraire, l'orgueil incrédule des savants leur répond par des railleries et des négations. Un sentiment mauvais d'orgueil leur conseillerait plutôt d'attribuer à eux-mêmes, à leur énergie, à leur génie, à leur puissance sur les éléments, le prodige dont ils donnent le spectacle et ces mouvements merveilleux de la matière soumise à leur volonté.

On ne peut pas supposer qu'ils se trompent. Ils appellent, voient, entendent l'esprit mystérieux, dont ils sont les complices. Ils causent avec lui, ils agissent avec lui. Ils ne l'ont plus rien, leur puissance s'évanouit quand les Esprits s'éloignent; ils constatent ce départ, ils le reconnaissent, et ils renoncent à continuer une expérience qui ne peut plus aboutir. Remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici d'un cas particulier, exceptionnel; je ne parle pas de tel sujet pris séparément et dont je pourrais ou soupçonner la fraude intéressée ou contester la raison, non, je parle de l'universalité des sujets observés. Mages de Rome, fakirs de l'Inde, sorciers du moyen

âge, médiums de notre temps, tous affirment avec la même certitude et la même netteté l'intervention des Esprits. Il n'est pas permis de supposer que tous ces témoins ou ces acteurs se soient trompés, de la même manière, dans les mêmes circonstances, touchant le même objet, quand il leur était si facile d'ailleurs, de reconnaître ou de distinguer la vérité.

Prétendre qu'ils étaient tous hallucinés, c'est oublier les règles de la logique et faire violence aux faits.

Quand le fakir ou le yoghi rentre tranquillement dans sa demeure, après avoir flotté sur les eaux, ou plané dans les airs, quand il reprend ses occupations ordinaires et qu'il affirme, avec tous les membres de sa secte secrète, qu'il était soutenu dans les airs, au-dessus des eaux, par la main ou par la vertu des Esprits, par ses ancêtres disparus, il n'est pas halluciné. Ce n'est ni dans la période préparatoire et contemplative, ni dans la période d'exaltation ou de crise entraînant qu'il affirme l'intervention préternaturelle des Esprits, c'est quand il est rentré dans la vie normale, et qu'il est en pleine possession de ses facultés.

Il nous paraît donc incontestable que ces sujets, ces médiums pris d'ensemble, de tous les points de la tradition et de l'espace, ne sont ni trompeurs, ni trompés, ni hallucinés; et, puisqu'ils affirment que l'enlèvement des corps est l'œuvre des Esprits, l'œuvre d'une puissance invisible et préternaturelle, je les crois, et leur témoignage a pour moi plus de poids que l'hypothèse vacillante de quelques physiciens effrayés à la pensée du surnaturel.

Je vois, d'ailleurs, une correspondance parfaite entre cette explication du vol aérien et l'enseignement le plus certain de la théologie sur le rôle et la puissance des Esprits. Je ne crois pas nécessaire d'insister sur ce point.

Chargé de rédiger un rapport sur les lévitations de Home, le savant Dr Hawksley formulait ainsi des conclusions qui confirment celles que nous venons de poser.

« En consentant à faire ce rapport, je me suis réservé la latitude d'exprimer mon opinion sur la cause de ces phénomènes; ce n'est pas celle qui a cours généralement.

« Après un sérieux examen, j'en suis venu à la conclusion

que ces manifestations *étaient provoquées par un esprit intelligent, qui s'emparait du corps de mon ami*, et pouvait le quitter pour opérer à distance, certains actes, jouer d'un instrument, par exemple, soulever et projeter des objets matériels, lire dans la pensée ou répondre d'une manière intelligente par des *raps* aux questions qui lui étaient posées.

« Les cas de possessions dont il est parlé dans les Ecritures donnent lieu de croire que ces phénomènes sont identiques à ceux qui se passaient du temps du Sauveur. Ces possessions, suivant l'Évangile, ne prouvaient pas toujours qu'elles fussent ni une preuve de la culpabilité de ceux qui en étaient victimes, ni une punition, il fallait plutôt y voir une épreuve ou un malheur, qui doit avoir sa raison d'être, mais nous est resté jusqu'ici tout à fait incompréhensible.

« En ce qui concerne M. Home, quoique je sois porté à croire qu'il était possédé, ce que j'ai connu de sa vie et de ses qualités, me laisse absolument convaincu de sa véracité, de son honnêteté, de sa bienveillance et de la noblesse de son caractère (1). »

### III

Il nous faut donc démontrer que, dans toutes ces expériences, le médium, d'accord avec les faits constatés, affirme et prouve la réalité d'une intervention étrangère ou des Esprits. Qu'il nous suffise d'étudier ici quelques expériences récentes d'Eusapia Paladino. Nous laissons parler un témoin :

« Alors Eusapia, soulevant sa main gauche emprisonnée dans celle de M. M... la porte, sans se retourner dans la direction d'un des rideaux *et fait un geste d'appel. Veni*, dit-elle avec effort, *veni, viens, viens!* et elle pousse des soupirs, elle geint presque comme une femme en travail. Merveille! nous voyons tous le rideau qui se gonfle, comme poussé par un souffle intérieur et qui s'avance vers le médium. C'est au tour de ma main d'accompagner la main droite

(1) Gardy, *Le Médium D. D. Home*, p. 142.

d'Eusapia. Cette fois, le rideau, situé de mon côté, est comme emporté par un coup de tempête, et il s'abat sur mon front et mon épaule... Presque aussitôt, je me sens touché à l'épaule droite, tandis que je tiens fermement la main d'Eusapia dans ma main gauche.

M<sup>me</sup> de X... se lève, passe la main derrière le rideau, elle saisit la cithare et la tient, mais presque aussitôt, elle pousse un cri de frayeur, car elle sent, dit-elle, une main qui la touche, et elle laisse tomber l'instrument dont nous avons entendu vibrer les cordes.

Nous l'exhortons à montrer plus de courage. A peine a-t-elle passé de nouveau la main derrière le rideau qu'elle déclare sentir encore des contacts : on la tire, s'écrie-t-elle, on me l'enlève ! et voilà que la cithare passe entre l'ouverture des deux rideaux, par-dessus la tête d'Eusapia, et vient se poser doucement sur la table (1). »

Mêmes expériences chez M. Flammarion.

Dans un rapport adressé au congrès spirite (1889), le savant Ercola s'exprime ainsi :

« Un soir, je vis le médium (Eusapia), étendu rigide dans l'état le plus complet de catalepsie, se tenir dans la position horizontale, avec *la tête seulement* appuyée sur le rebord de la table, pendant cinq minutes, à la lumière du gaz, en présence de nombreux témoins. »

Après avoir reproduit d'autres expériences plus extraordinaires, ce même auteur conclut ainsi : « A cette preuve évidente, palpable d'une puissance surnaturelle, d'une force fluïdique invisible qui émane de cette femme, qui se dégage de toutes ses pores et de ses doigts de magicienne, *mais qui est soumise à une volonté étrangère à notre humanité*, le professeur Otéro, M. Tassi, et l'ingénieur Agri se regardèrent stupéfaits, remercièrent respectueusement l'invisible John (l'Esprit), qui répondit à l'instant, en saluant par quatre coups très forts dans la table restée *isolée* au milieu de la chambre. Ainsi se termina cette séance. »

« Un jour, écrit M. Albert de Rochas, Eusapia s'est décidée

(1) E. Boirac, *Paris, XX<sup>e</sup> siècle*.

à se laisser endormir en présence de M<sup>me</sup> de Rochas. Elle est rapidement parvenue aux états profonds de l'hypnose et a vu apparaître alors, à son grand étonnement, sur sa droite, un fantôme bleu. Je lui ai demandé si c'était John (l'Esprit); elle m'a répondu que non, *mais que c'était de cela dont John se servait*. Puis, elle a pris peur et m'a demandé instamment de la réveiller, ce que j'ai fait, regrettant beaucoup de n'avoir pu continuer des recherches dans cet ordre de phénomènes (1). »

Pendant les expériences faites à Milan, le professeur Richet a été témoin de ce fait : « A d'autres moments de l'expérience, Eusapia change de ton et d'accent, et *alors ce n'est plus Eusapia qui parle, c'est son guide*, selon l'expression consacrée, *un certain John* (l'Esprit), sans autre qualificatif, qui peut, paraît-il, diminuer le poids d'Eusapia, la soulever et la porter sur une table, apporter des objets divers, et parfois même apparaître partiellement sous la forme d'une main. Cette main aurait été quelquefois nettement sentie par les personnes présentes, dans l'obscurité (2). »

A Varsovie, en 1894, le Dr Harusewicz, chargé du contrôle des expériences, constata ceci :

« Après une assez longue attente, malgré les symptômes hystériques, spasmodiques manifestés par Eusapia, aucun phénomène n'a lieu. Alors, Eusapia dit que la table est trop éloignée et me prie d'y poser la main pendant quelques instants. Cela fait, Eusapia qui n'a pas changé de place, saisit convulsivement ma main, éclate d'un rire spasmodique *et crie à haute voix : Viens donc, John!* (l'Esprit), *viens enfin!* et, au moment de la plus grande tension et d'un changement très marqué du visage, on entend distinctement la petite table s'approcher en se mouvant sur le plancher (3). »

Et ce récit de la Générale Carmencita, que nous trouvons dans la *Revue morale et scientifique du Spiritisme* (mai, 1899).

« Nous avons renoncé à attacher les médiums; en voici la raison. Nous avons vu une dame, des nôtres, soigneusement

(1) Albert de Rochas, *L'Extériorisation de la motricité*, p. 17.

(2) *Ibid.*, p., 79.

(3) *Op. cit.*, p. 151.

attachée par plusieurs membres, être détachée, avant que nous ayons eu le temps de reprendre nos sièges autour de la table. Nous avons vu cette même dame rattachée par la *Force invisible* (l'Esprit), si vivement, si dextrement, qu'aucun être humain n'aurait certes pu en faire autant. Nous avons vu deux dames médiums attachées, chacune sur sa chaise, chaque paire des mains fut serrée par des cordes, puis introduites dans un sac, lequel fut scellé de mon cachet ; nous avons constaté l'impossibilité absolue de sortir les mains, sans briser les cachets ; et nous avons vu ces sacs à terre, avec les cachets intacts. Les deux dames étaient éveillées ; elles n'ont rien senti qu'un léger frôlement et qu'un très grand vent.

« Enfin, nous avons mis tout notre talent à attacher le médium, le cabinet restant ouvert, et la salle éclairée. Nous avons vu alors les liens se relâcher peu à peu, sans que nous ayons pu constater autre chose que l'effet, la cause restant invisible ! Quand on arriva aux nœuds derrière la chaise, celle-ci fut retournée lentement pour nous permettre de tout voir. Le médium était en catalepsie. »

La Générale fut aussi témoin, dans ces mêmes séances, de plusieurs cas d'apports et de lévitation.

Ces citations suffisent, nous pourrions les multiplier et les rapprocher d'autres témoignages qui offrent le même caractère de sincérité. Nous sommes donc en droit de conclure que dans ces expériences conduites, d'ailleurs, avec la plus grande sévérité scientifique on constate toujours la présence et l'action d'un *agent invisible*, d'un *Esprit*, et que cet Esprit est le véritable auteur du mouvement des corps sans contact, et des phénomènes étranges de lévitation dont la réalité nous paraît scientifiquement constatée.

#### IV

Dans un opuscule intitulé, *Comment je suis devenu spiritua-*  
*liste*, le Dr Cyriax, de Berlin, raconte le fait suivant. Les conclusions du savant docteur confirment celles que nous venons d'exposer.

« Une centaine de personnes se trouvaient un soir réunies dans le vaste atelier du peintre Lanning pour entendre un discours de M<sup>me</sup> French, *intransée*, lorsqu'elle fut tout à coup enlevée de l'estrade sur laquelle elle se trouvait et portée vers le fond de la salle dont elle fit complètement le tour en planant à une hauteur de deux pieds environ du plancher.

« La vue de ce phénomène constaté par mes yeux comme il l'était au même moment par une centaine de dames et de messieurs, me donna le frisson ; je voyais devant moi, dans la plénitude de ma connaissance, une personne qui, sans remuer un membre, les bras croisés et les yeux fermés, planait au-dessus du plancher, était transportée entre deux rangées de bancs contenant chacune une cinquantaine de personnes, puis revenant de la même manière du fond de la salle jusque sur l'estrade, et poursuivait son discours comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire !

« Je voyais toutes les autres personnes constater ce phénomène et en être abasourdies aussi bien que moi. Mes sens ne m'avaient donc pas trompé ; ce que j'avais vu s'était donc bien réellement passé.

« Quelle était donc la force qui avait été mise en jeu ? Une force naturelle aveugle serait-elle capable de réaliser des résultats aussi étonnants, sans se heurter à quelque obstacle ?

« Cette hypothèse étant en opposition avec l'expérience, je fus obligé, après un sérieux examen, d'en venir à la conclusion que, dans ces circonstances, les lois de la pesanteur paraissant supprimées ou rencontrant tout au moins de la résistance, *il me fallait admettre l'intervention d'une volonté intelligente et que, puisque cette volonté faisait preuve d'intelligence, elle ne pouvait émaner que d'une personnalité, d'un individu.*

« Vouloir trouver l'explication par une manifestation inconsciente d'un cerveau n'était pas admissible dans cette circonstance.

« Ce phénomène m'avait tellement impressionné que je n'en dormis pas de toute la nuit ; je me trouvais constamment en face de ce que j'avais vu, et je cherchais vainement à l'expliquer par des lois naturelles connues. »



L'intervention d'une intelligence étrangère, ou de l'Esprit qu'Eusapia Paladino appelle John, nous paraît donc incontestable, elle est établie par une série de faits reconnus par les expérimentateurs les plus habiles, et il faudrait être bien aveugle pour en douter.

En réalité, l'Esprit envahit Eusapia, sur ses invitations, il s'empare d'elle, il paralyse sa personnalité, il se substitue à sa volonté, il agit en elle et par elle, et nous avons sous les yeux un cas bien caractérisé de possession.

En effet, à l'heure mystérieuse de ses crises, quand elle se donne ainsi en spectacle aux expérimentateurs et aux curieux, Eusapia sent sous les bras les mains étrangères qui la soulèvent, sa voix n'est plus reconnaissable, elle s'exprime en français, encore que cette langue lui soit étrangère, à l'état vigil, et l'Esprit démoniaque dont elle est possédée, qui parle par sa bouche annonce d'avance aux témoins ce qu'il va faire du corps de ce médium qu'il traite comme sa chose, son instrument et sa propriété.

Relisez cette déposition substantielle et brève : elle porte la signature de M. Aksakof, conseiller d'État de l'Empereur de Russie; de MM. Schiaparelli, directeur de l'observatoire astronomique de Milan; Carl du Prel, docteur en philosophie, de Munich; Brofferio, professeur de philosophie; Gérosa, professeur de physique à l'école supérieure d'agriculture de Portici; Ermacora, professeur de physique; Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris; Lombroso, professeur à la Faculté de médecine de Turin.

Ces noms célèbres garantissent l'authenticité du fait rapporté, et ce fait confirme le sentiment du Dr Cyriax et la thèse que nous essayons d'établir :

« Nous plaçons parmi les faits les plus importants et les plus significatifs cet enlèvement qui s'est effectué deux fois, le 23 septembre et le 3 octobre. Le médium qui était assis à un bout de la table, faisant entendre de grands gémissements, fut soulevé avec sa chaise et placé avec sur la table, assis dans la même position, ayant toujours les mains tenues et accompagnées par ses voisins.

Le soir du 28 septembre, le médium (Eusapia), tandis que

ses deux mains étaient tenues par MM. Richet et Lombroso, *se plaignit de mains qui le saisissaient sous les bras*, puis dans un état de *transe*, elle dit d'une voix changée qui lui est ordinaire dans cet état : « *Maintenant, j'apporte mon médium sur la table.* »

Au bout de deux ou trois secondes, la chaise, avec le médium qui y était assis, fut, non pas jetée, mais soulevée d'emblée et déposée sur la table, tandis que MM. Richet et Lombroso sont sûrs de n'avoir aidé en rien à cette ascension, par leurs propres efforts.

Après avoir parlé, toujours en état de transe, le médium annonça sa descente, et, M. Finzi s'étant substitué à M. Lombroso, le médium fut déposé à terre avec autant de sûreté que de précision, tandis que MM. Richet et Finzi accompagnaient sans les aider en rien, les mouvements des mains et du corps et s'interrogeaient à chaque instant, sur la position des mains.

En outre, pendant la descente, tous deux sentirent à plusieurs reprises une main qui les touchait légèrement sur la tête.

Le soir du 3 octobre, le même phénomène se renouvela dans des circonstances assez analogues, MM. du Prel et Finzi se tenant à côté du médium. »

Ces faits ne sont pas nouveaux, et ils n'étonneront pas le théologien mystique habitué à les rencontrer dans l'histoire, depuis l'origine du christianisme, je pourrais dire depuis l'origine du monde. Mais le public lettré restait indifférent et sceptique, il souriait au récit de ces phénomènes étranges dont il attribuait l'invention à la superstition ignorante et à la crédulité ridicule de pauvres esprits. Il niait, malgré l'autorité de l'Église, malgré la gravité des témoins, malgré l'évidence des faits.

Mais voici que des hommes incrédules, rationalistes, entourés d'un renom éclatant de science, en France et en Europe, examinent ces faits, les reproduisent, affirment honnêtement leur réalité, et il se trouve enfin qu'il y avait plus d'esprit scientifique dans ces théologiens, dans ces croyants des siècles passés trop longtemps méprisés que dans la

vanité intolérante et dédaigneuse de ceux qui avaient la prétention de parler au nom de la science.

Ils ne se contentent plus de reconnaître l'authenticité des faits, ils confessent encore que la cause en est mystérieuse, inconnue, et parmi ces savants, il s'en trouve qui n'osant pas se soumettre à l'enseignement de l'Église qui les gêne, se perdent dans les superstitions du spiritisme et de l'antique occultisme, aujourd'hui ressuscité.

C'est déjà quelque chose d'avoir forcé nos adversaires à reconnaître 1° que les faits merveilleux sont réels; 2° que le médium contribue seulement à leur production par sa volonté et pas son fluide nerveux; 3° que l'agent principal et invisible n'est pas le médium, mais l'Esprit, caché sous la figure moqueuse de John.

## V

En dehors de cette explication théologique, philosophique et scientifique du vol aérien du corps humain, nous trouvons encore des hypothèses, aux apparences scientifiques, à l'usage des savants ou timides ou hostiles, qui ne veulent pas reconnaître l'intervention des Esprits dans les mouvements des corps sans contact. Quelle invraisemblance dans leurs hypothèses! quelle témérité dans leurs affirmations tranchantes!

Le Dr Ochorowicz se déclare partisan d'un double fluide, *corps astral*, qui, dans certaines conditions, se détache du corps du médium et produit par ses membres fluidiques les mouvements d'objets sans contact, et la lévitation du corps humain.

Pour arriver à cette conclusion, voici la série d'hypothèses gratuites qu'il faudrait admettre : 1° les nerfs dégagent le fluide neurique ou vital; 2° ce fluide rayonne et se répand à l'extérieur par tous nos organes, de tous les points de la périphérie de notre corps; 3° ainsi extériorisé, ce fluide se condense, il rapproche ses atomes, sans que nous en sachions rien, et sans que nous puissions reconnaître ici l'action d'une cause intelligente et personnelle; 4° ces atomes ainsi

rapprochés, selon les principes nouveaux d'une cohésion inconnue, prennent la forme identique de notre corps, et ce corps fluidique est l'image frappante, le sosie de notre corps réel; 5° ce corps astral aurait donc une tête, des bras, des mains, des pieds; il pourrait se rendre visible, parler, agir, mouvoir les corps; 6° c'est ce corps qui, toujours uni à notre corps physique par un lien incompréhensible, soulève la table, écrit, répond, transporte les objets, tire des sons d'un piano et d'un accordéon, s'élance en l'air, et emporte avec lui, le corps physique avec lequel il reste uni pendant la vie, par le lien fragile de ce cordon ombilical que personne n'a jamais découvert.

Si vous admettez toutes ces hypothèses, toutes ces inventions aussi fantaisistes qu'invraisemblables, chimères qu'un souffle ferait évanouir, alors vous pourrez écarter l'explication rationnelle, si claire et si précise, que les philosophes chrétiens et les théologiens nous ont donnée.

Il faudra encore expliquer ce phénomène singulier. Les médianistes prétendent, nous venons de le voir, que nous avons deux corps, l'un physique, l'autre astral, qui nous appartiennent au même titre, et qui sont sous la dépendance de notre volonté. Ils prétendent encore que notre volonté intime ses ordres au corps fluidique, et se sert de lui comme elle se sert de nos organes : les pieds, la tête ou les mains, et cependant, jamais nous n'avons eu conscience ni de ce corps, ni de ce pouvoir de notre volonté. Ils nous disent enfin, que, dans le vol aérien, le corps fluidique ou astral, obéissant à notre commandement, nous emporte dans les airs.

Mais, alors, d'où vient cette conviction de tous les extatiques, que le corps est soulevé et emporté, ni par nous, ni par notre volonté, ni par notre fluide nerveux, ni par notre corps astral, mais par une force, une volonté, une personne étrangère à nous, que l'on voit, que l'on entend, que l'on sent, par un Esprit dont la réalité prend le caractère d'une évidence incontestable?

Comment expliquez-vous que le médium parle à cet étranger, à ce John, de la magicienne Eusapia, qu'il l'invoque.

qu'il l'appelle, qu'il le prie et le supplie, impatienté et inquiet, de venir, d'agir, de produire, enfin, le phénomène attendu. *Viens donc, viens*, lui crie Eusapia, irritée de ses résistances et de son indifférence.

Assurément, si ce John était le double d'Eusapia, son corps astral, le prolongement fluidique de son corps physique; s'il lui était soumis comme le sont les autres membres de son corps, Eusapia n'aurait pas besoin de le prier et de le supplier, elle ne lui parlerait pas comme on fait à une personne étrangère, il lui suffirait de commander à son corps astral, ou plutôt de s'en servir et de le diriger.

Les expérimentateurs ont vu souvent un accordéon voltiger au-dessus de leurs têtes et jouer un air, ils ont vu les touches d'un piano se lever, s'abaisser, en jetant des sons, *et cela, sans contact*.

Peut-on supposer que le fluide électrique s'échappe du corps des témoins, et joue ainsi sur l'accordéon ou sur le piano un air auquel personne ne pense, sans aucune entente préalable entre les expérimentateurs?

On est douloureusement étonné d'une telle absence de logique dans des discussions qui ont des apparences scientifiques, grâce à l'obscurité des mots.

Ce qui est certain, c'est que ces faits ont été constatés par des expérimentateurs sérieux, qu'ils sont inexplicables par le hasard et par des causes purement physiques ou mécaniques, et qu'ils laissent entrevoir la cause psychique, la volonté intelligente, l'agent invisible qui les a produits.

Manifestement ces effets intelligents supposent une cause intelligente. Or, cette cause intelligente ne se trouve ni dans le médium, ni dans les expérimentateurs, puisqu'il n'existe entre eux aucune entente, sur le choix de l'air que l'instrument doit exécuter et qu'il n'y a, d'ailleurs, aucun contact, entre les expérimentateurs et l'instrument.

Des physiciens, oubliant que ce phénomène de la lévitation n'appartient pas exclusivement à l'ordre des phénomènes physiques ou mécaniques, mais qu'il appartient aussi à l'ordre psychique, ont découvert une autre hypothèse pour

l'expliquer, ils ont eu recours aux mystères de l'électricité atmosphérique.

Rien n'est plus mystérieux, nous l'avons déjà observé, que les effets de la foudre, elle perce d'épaisses murailles, elle abat un arbre de 7 mètres de long et le jette à 15 mètres de distance; elle arrache et brise en un clin d'œil une roche de micaschiste de 32 mètres de long sur 3 mètres de large: elle jette à la distance de 55 mètres, une pierre du poids d'un quintal et demi, enlevée sur la toiture d'une église; elle saisit un mousse et le précipite en un instant, de l'arrière à l'avant d'un navire; elle arrache un enfant des bras de sa mère et le lance à trois pas de distance: elle frappe un bûcheron, dans la forêt, et le jette à une distance de vingt pieds.

Il serait facile de multiplier les faits: la déflagration violente a produit quelquefois des effets de ce genre. Mais quel rapprochement peut-on faire entre ces phénomènes rapides dont le mécanisme nous est d'ailleurs absolument inconnu, et le vol longtemps prolongé de Home au-dessus des spectateurs, d'Eusapia ou de tout autre médium que des mains invisibles portent dans les airs, ou vers le plafond. Ces deux ordres de phénomènes ne sont pas seulement distincts, ils sont essentiellement différents dans leur cause, dans leur nature, dans leurs circonstances et dans leurs effets. Il ne faut pas conclure de l'analogie à l'identité.

M. Fugairon, dont j'ai lu le livre avec une grande attention, nous dit qu'il est *possible* qu'un sujet *pérélectrogène* (c'est-à-dire doué de la propriété de projeter au dehors du fluide électrique), debout sur la pointe des pieds sur un plancher ou carrelage, mauvais conducteur, produise un écoulement très intense de fluide électrique par ses orteils et qu'il s'élève ainsi au-dessus du sol. Il suppose aussi qu'un sujet en extase, et ravi, laisse échapper son fluide par ses orteils et ses genoux repliés.

Nous ne pouvons pas oublier, cependant, que, le corps humain pesant en moyenne soixante-quinze kilogrammes, il faudrait produire un travail de sept cent cinquante kilogrammètres, pour élever le corps à dix mètres de hauteur. Ce n'est pas

tout. Ce corps ne pouvant rester en équilibre dans l'air, qu'en déplaçant un volume du fluide égal à son propre poids, il devrait déplacer soixante mètres cubes d'air. Quelle puissance et quelle surface !

S'il était démontré que ce phénomène appartient à l'ordre naturel et qu'il relève de la science, pourquoi n'en ferait-on pas l'expérience à volonté, publiquement, devant une commission de savants ?

J'avoue que cette explication m'étonne, et je serais tenté de dire qu'elle fait sourire. Appliquez cette théorie *qui n'a jamais été prouvée* aux saints enlevés pendant de longues heures et malgré tous leurs efforts, au-dessus de terre, dans les airs. Voyez encore si vous serez satisfaits de cette explication quand vous verrez « une femme délicate soulever avec deux doigts, sans effort, un homme fort et robuste avec le siège sur lequel il était assis ». Le phénomène est naturellement inexplicable. L'hypothèse d'un dégagement d'électricité, absolument gratuite, je le répète, laisse dans l'ombre, l'intervention d'une intelligence et d'une volonté, c'est-à-dire d'un facteur différent des forces physiques répandues dans l'univers. Et la présence de ce facteur a toujours été reconnue, sentie, affirmée par les médiums et par les sujets enlevés.

Dans tous ces phénomènes de lévitation, on retrouve invariablement un sujet, un fluide dont je n'ai jamais contesté l'existence, et un agent préternaturel. Et c'est la présence de l'agent invisible et mystérieux qui explique tout.

Élie MÉRIC.



## LA RÉALITÉ

## DES APPARITIONS ANGÉLIQUES

## I. — AVANT-PROPOS.

Mon étude sur les apparitions démoniaques réclamait comme complément celle que j'offre en ce moment aux lecteurs de *la Revue du Monde Invisible*. Aussi bien son éminent Directeur, M<sup>gr</sup> Méric, m'a-t-il vivement engagé à la faire, en des termes d'une bienveillance qui constitue pour moi le plus précieux des encouragements.

J'avoue bien volontiers qu'il eût été plus normal de commencer par les anges. Logiquement la lumière est antérieure aux ténèbres, et l'effigie d'une médaille passe avant le revers. La nature angélique demanderait à être envisagée dans sa pureté native, avant de l'être dans la déformation qui l'a si tristement défigurée.

Ce sont les circonstances qui ont amené tout d'abord sur le tapis la question des manifestations démoniaques. Tout bien considéré, et prenant les choses par le côté pratique, je ne regrette pas de l'avoir traitée en premier lieu. Car elle est plus frappante, et s'impose davantage à l'attention. Ce qui touche aux saints anges a un caractère plus intime.

Serait-il plus difficile de prouver la réalité des apparitions angéliques? Cela dépend du point de vue auquel on se place. La démonstration est certainement plus facile en ce qui concerne la sainte Écriture, car les apparitions angéliques y surabondent; elle est peut-être plus ardue en ce qui concerne les saints, non pas que les apparitions célestes des esprits ne soient très fréquentes dans leur merveilleuse existence, mais parce qu'il est souvent plus malaisé d'en saisir la trace parfois si légère et si impalpable.



Le diable vient comme une trombe qui renverse tout sur son passage ; l'ange, comme une brise qui se contente de relever sur leur tige les plantes alanguies. Le diable fait irruption auprès des saints comme le brigand de nuit qui frappe et qui tue, ou comme le vaurien des rues qui persifle et qui ricane ; l'ange descend à leurs côtés, comme le rayon de lumière qui filtre d'en haut, ou plutôt comme l'ami qui cherche l'intimité et qui parle bas pour n'être pas entendu au dehors. Il est aisé de reconnaître la présence du diable au vacarme qu'il fait, aux coups qu'il décharge sur les amis de Dieu, aux blessures qu'il leur inflige ; les suaves réconforts, produits par l'assistance des anges, ne laissent pas de vestiges appréciables à l'œil charnel.

Néanmoins j'estime que, même sans faire appel à l'autorité des divines Ecritures, il est très possible de prouver la réalité des apparitions angéliques, à savoir par les simples témoignages recueillis dans la vie des saints. Maintes fois en effet, les anges apparaissent publiquement ou quasi publiquement. En ce cas, il est relativement rare qu'ils se montrent sous une forme éclatante et lumineuse, décelant tout d'abord leur nature. Ils revêtent le plus souvent l'apparence humaine soit d'un messenger, soit d'un guide, soit d'un pauvre. Leur disparition subite à un moment donné fait voir qu'on a eu affaire à des esprits célestes.

Ce genre d'apparitions, dûment établi, emporte avec lui une réalité physique. Parfois les anges ne se montrent pas à tous les yeux ; mais des chants célestes ou des odeurs paradisiaques trahissent leur présence qui n'est aperçue que des saints.

Outre ces signes, j'invoquerai comme probant le témoignage des grands saints, lorsqu'ils nous disent : *J'ai eu les anges, un esprit céleste s'est montré à moi*. Ainsi je l'ai fait observer en ce qui concerne les faits démoniaques, il est des témoignages qui s'imposent par eux-mêmes, par l'autorité de la bouche qui les prononce.

Ici encore je suivrai l'ordre chronologique. Mais je dois déclarer et je le fais avec empressement, que j'ai trouvé les grandes lignes de mon travail tracées dans les Bollandistes ;

c'est une bonne fortune pour moi, et une précieuse recommandation aux yeux des lecteurs. Au 29 septembre, à l'occasion de la fête de saint Michel, les grands hagiographes relatent siècle par siècle, ce qu'ils appellent *les bienfaits conférés aux saints par le ministère des anges*. C'est une étude magnifiquement documentée et d'un puissant intérêt. Je ne relève pas tous les faits qui s'y trouvent cités, cela allongerait démesurément mon travail ; je donne un certain nombre de faits qui s'y trouvent omis. Mais enfin le fond de mon étude est basé sur l'autorité des Bollandistes.

Si quelques-uns de mes lecteurs avaient des doutes sur l'authenticité des documents que j'emploie, je les prierais de se reporter à la source où je les puise. Ils verraient avec quel discernement critique, et parfois avec quelle sévérité les Bollandistes mettent de côté les documents qui ne sont pas de première main. Spécialement, leur étude sur *les manifestations angéliques en faveur des saints* est accompagnée de dissertations qui indiquent le choix le plus judicieux des faits et des preuves.

M. l'abbé Ribet, dans sa *Mystique divine*, a une très belle dissertation sur les anges comme objet de visions. Il fait observer tout d'abord que ce qui est le mieux accommodé à la nature angélique, ce sont les visions intellectuelles ou tout au moins imaginatives. Les premières même sont, rigoureusement parlant, les seules qui soient proportionnées et con-naturelles à l'immatérialité de ces purs esprits ; et toutefois elles sont rares, car par le fait même qu'elles sont en parfait rapport avec la nature de l'ange, elles conviennent moins à la nature sensible de l'homme à qui ces manifestations s'adressent. On en trouve des exemples dans sainte Thérèse : elle voit la très sainte Vierge escortée par une multitude d'anges, non sous une forme sensible, mais par un simple regard de l'esprit parce que, nous dit-elle, *la vision était intellectuelle*.

Les visions imaginatives des anges, remarque le même auteur, sont plus multipliées ; et la subtilité avec laquelle ils s'insinuent dans nos facultés sensibles montre bien quelle est l'immatérialité de leur nature. Ainsi fréquemment ils apparaissent en songe, comme ils firent à saint Joseph et à d'autres

saints personnages de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament.

Viennent en troisième lieu les visions corporelles des esprits célestes qui font proprement l'objet de cette étude. Elles montrent jusqu'où va l'extrême condescendance des anges. Ces pures intelligences daignent pour ainsi dire s'humaniser, afin d'entrer de plain-pied en relations avec nous. Mais il importe d'indiquer brièvement comment se produisent les manifestations physiques des anges ; car on pourrait se faire à leur sujet des idées fausses. Les esprits angéliques puisent dans les éléments matériels de quoi apparaître à nos yeux, soit sous une forme aérienne par une condensation de l'air ambiant, soit dans un corps analogue aux nôtres qu'ils constituent en un clin d'œil par une opération très subtile. Mais, remarquons-le bien, même s'il s'agit d'un corps solide et pourvu de ses organes, ils ne l'animent pas, ils ne l'*informent* pas, comme fait notre âme vis-à-vis du corps qui lui est conjoint en unité de nature. En un mot, il n'y a pas union *substantielle* entre l'ange et son corps d'emprunt, mais seulement union *accidentelle* ; il se contente de le soutenir et de le gouverner par le dedans, sans le compénétrer jusqu'à l'intime, sans en être le principe vital, sans le rendre proprement vivant. Cet aperçu sommaire d'une question très intéressante suffira pour le moment à éclairer mon sujet.

Ces visions corporelles des anges ont-elles été nombreuses ? Sans aucun doute. Celles que je rapporterai ne sont qu'une minime partie des manifestations angéliques que l'on pourrait relever dans la vie des saints.

## II. — LES ANGES SOUS L'ANCIEN TESTAMENT.

J'ai dit plus haut qu'il était très possible de démontrer la réalité physique des apparitions des anges, même abstraction faite des récits bibliques et évangéliques, avec la simple vie des saints. Mais je n'ai garde de laisser de côté les textes de la sainte Ecriture relatifs à ces apparitions ; ils sont trop nettement décisifs pour ma thèse, par la clarté d'évidence qui en

ressort, et aussi par leur nombre. Le docte Suarez dit qu'on ne peut douter de la réalité des apparitions angéliques d'après les livres saints sans aller contre la foi; car elles sont exprimées en un langage qui exclut toute ambiguïté.

L'Ancien Testament, c'est-à-dire l'alliance que Dieu a passée avec l'humanité, avec Notre-Seigneur, et qui était une préparation à sa venue, a été constitué tout entier par la Providence divine sous la direction des anges. C'est là un principe incontestable, qui ressort expressément des enseignements de saint Paul. Cet apôtre nous dit dans l'épître aux Galates que *la loi ancienne a été disposée par les anges*. (Gal. III, 19.) Au commencement de l'épître aux Hébreux, il trace entre Jésus-Christ et les anges un parallèle indiquant manifestement que ceux-ci ont été les promulgateurs du Testament Ancien, alors que Jésus-Christ est l'initiateur du Testament Nouveau.

Leur rôle dans l'antiquité commence au paradis terrestre. A côté du mauvais esprit qui a été l'instigateur de la chute, apparaît le bon esprit; seulement il exerce un ministère de justice. Un chérubin, tenant une épée de feu, défend l'accès de l'arbre de vie à nos premiers parents expulsés du paradis. (*Gen. III, 24.*)

Il n'est pas expressément question des anges dans le récit du déluge. Mais quand l'Écriture nous dit que *la sagesse gouverne le juste au moyen d'un bois méprisable* (Sap. x, 4), il est hors de doute qu'elle employa à cette préservation le ministère des esprits angéliques : ils tenaient le gouvernail de l'arche sur les eaux débordées.

Là où leur action tutélaire commence à se manifester d'une façon ininterrompue, c'est à la naissance du peuple de Dieu.

Abraham est en rapport continu avec les anges. Ils lui apparaissent auprès du chêne de Mambré, sous la forme de trois voyageurs; l'un d'eux tient la personne du Seigneur, il parle avec autorité, et les deux autres ne semblent là que pour exécuter ses ordres. Ceux-ci se rendent à Sodome et retirent Loth du milieu de cette cité infâme vouée aux vengeances divines. (*Gen. XVIII-XIX.*)

Cette protection des anges s'étend sur Agar la servante. Une première fois, un envoyé céleste lui annonce la naissance d'Is-

maël ; une autre fois, il lui montre un puits dans le désert, alors qu'elle va mourir de soif avec son enfant. (*Gen.* VI, 7 ; XXI, 17.)

Si les esprits angéliques veillent avec cette sollicitude sur le fils de la servante, ils veillent bien plus affectueusement encore sur le fils de la femme libre, sur l'héritier des promesses. L'un d'eux arrête le bras d'Abraham, déjà levé pour immoler Isaac. (*Gen.* XXII, 11.) Un ange sert d'entremetteur secret dans les noces de ce patriarche avec Rébecca. (*Id.* XXIV.)

Jacob n'est pas moins familier avec ces apparitions mystérieuses, dont quelques unes sont imaginatives, mais la plupart d'après le contexte incontestablement réelles. Endormi sur la pierre de Béthel, il voit se dresser au-dessus de sa tête une échelle le long de laquelle des anges montent et descendent. Quand il est chez Laban, un ange l'avertit que le moment est venu de retourner en Chanaan. Sur la route, il voit des légions d'esprits célestes, et s'écrie : *c'est là le camp de Dieu*. Puis il lutte toute la nuit avec un être à forme humaine, dans lequel, d'après le prophète Osée, il faut reconnaître un ange. (*Osée*, XII, 34.) Sur le bord de la tombe, cassé et aveugle, mais éclairé d'en haut, il invoque sur la tête de ses petits-fils, les fils de Joseph, Ephraïm et Manassé, l'Ange qui l'a retiré sain et sauf de tous dangers. (*Gen.* XXVIII, 12 ; XXXI, 11 ; XXXII, 1 ; XLVIII, 16.)

Les anges, qui ont veillé sur les patriarches et qui les ont guidés dans toutes leurs voies, protègent le peuple de Dieu devenu adulte et quittant l'Égypte. Un ange, sans doute l'ange de Jacob, marche avec la nuée à l'avant-garde des hébreux émigrants ; au passage de la mer Rouge, il se porte à l'arrière-garde pour les défendre des poursuites de Pharaon. (*Ex.* XIV, 19.) A plusieurs reprises un ange est annoncé à Moïse comme conducteur du peuple vers la Terre promise : à côté du guide visible Moïse, il y a un guide invisible, l'ange du Seigneur, dont la présence se déclare souvent par des interventions miraculeuses.

Parmi ces interventions angéliques quelques-unes sont mentionnées dans les pages du livre sacré. Par exemple rien de plus étrange que le récit biblique, où l'on voit un ange arrêtant, l'épée levée, l'ânesse de Balaam ; l'ânesse, on le sait, ouvre la

bouche, et avec une voix humaine, avertit le faux prophète du danger qu'il court. (*Num.* xxii, 22-36.)

L'ange chargé du peuple de Dieu ne cesse pas son office, quand les hébreux sont arrivés à la Terre promise. Il apparaît à Josué dans la campagne de Jéricho, sous la forme d'un guerrier, le glaive en main : *Je suis*, lui dit-il, *le chef de l'armée du Seigneur*. (Josué, v, xiii, 16.) Plus tard, quand la conquête est définitive, il se montre visiblement aux yeux du peuple, et lui adresse de vifs reproches de son peu d'obéissance aux ordres du Seigneur ; à cette prédication du nouveau genre, le peuple éclate en sanglots ; et l'endroit où se passe cette scène si remarquables s'appelle désormais *le lieu des pleurants*. (*Jud.*, ii, 5.)

Les manifestations angéliques continuent au temps des Juges. Un ange se montre aux yeux de Gédéon, lui annonce qu'il exterminera Madian, et appuie sa prophétie par la descente du feu du ciel sur le sacrifice de l'Israélite. Un peu plus tard un ange annonce à la femme de Manué et à Manué lui-même la naissance de Samson ; et l'envoyé céleste remonte vers Dieu dans les flammes d'un holocauste. (*Jud.*, vi, 11-22 ; xiii, 3-21.)

L'histoire sainte ne mentionne pas expressément l'action visible des anges dans la vie si dramatique de David. Mais comment nier que le saint roi ait parlé par expérience, quand il a chanté : « Dieu a commandé à ses anges de te garder dans toutes tes voies ; ils te porteront dans leurs mains, de crainte que ton pied ne heurte contre la pierre. Tu marcheras sur l'aspic et le basilic ; tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » (*Ps.* xc.) — Sur la fin du règne de David, en punition d'un péché de vanité qu'il avait commis, terrible exemple qu'on ne saurait trop méditer, un ange extermina par la peste 70.000 Israélites : apaisé par les supplications et par les holocaustes du saint roi, il remet visiblement l'épée au fourreau. Les anges sont donc les ministres des fléaux de Dieu. (*I Paral.*, xxi.)

Le prophète Élie est sous la garde des anges. C'est un ange qui lui présente le pain miraculeux dont la vertu le soutient durant un voyage de quarante jours. C'est un ange qui lui

enjoint d'annoncer à Ochosias et à Achaz leur mort imminente. (III *Reg.*, XIX, 5; IV *Reg.*, I, 15.)

L'œil d'Élisée suit les mouvements des armées angéliques venant au secours de la ville, où l'entourent les cavaliers et les chars du roi de Syrie; il obtient du Seigneur que son serviteur contemple avec lui ce merveilleux spectacle, cavaliers célestes, chariots de feu. (IV *Reg.*, VI, 17.)

L'ange exterminateur vient au secours d'Ézéchias que tient assiégé Sennachérib; en une nuit, il jonche le sol de 185.000 ennemis. (*Id.* XIX, 35.)

Durant la captivité, les saints anges suivent les pieux israélites dans leur exil. On connaît l'histoire de Tobie : l'archange Raphaël sous forme humaine entre en scène, et accomplit toute une série de touchants prodiges en faveur de cette famille bénie de Dieu : c'est l'action invisible des esprits célestes rendue visible et palpable; c'est le poème dramatique des anges gardiens.

Judith luttant pour la liberté de sa patrie, témoigne qu'un ange l'a ramenée non seulement saine et sauve, mais pure de toute souillure. (*Jud.*, XIII, 20.)

Les anges apparaissent à tout moment dans les récits et dans les prophéties de Daniel. Ils descendent avec les enfants dans la fournaise et écartent d'eux les flammes dévorantes; ils descendent avec le prophète dans la fosse aux lions, et ferment la gueule de ces fauves indomptés; ils transportent auprès de lui le prophète Habacuc, qui lui présente de quoi manger (*Dan.* III, 49; VI, 22; XIV, 32). Daniel, l'homme de désirs, au cœur humble et pur, a la vision d'un ange en tout son éclat; il en est ébloui, il s'évanouit; l'ange le rassure et l'introduit dans les conseils des esprits célestes et de Dieu lui-même. (*Id.*, X.)

Nous ne parlons pas des autres prophètes, notamment Isaïe, Ezéchiel, Zacharie, qui mentionnent souvent des apparitions angéliques, parce qu'il est probable que ces visions pour la plupart furent intellectuelles ou imaginatives.

Les livres des Machabées mentionnent fréquemment l'intervention des saints anges. L'impie Héliodore, voulant forcer et piller le temple, est renversé et piétiné par un

cavalier mystérieux, tandis que deux jeunes hommes apparaissant tout à coup, le fustigent sans pitié. (II *Mach.* III, 25-26.) Judas Machabée demande au Seigneur qu'il daigne envoyer un bon ange pour le salut d'Israël : confiante prière que Dieu exauce même visiblement. On voit marcher devant lui un cavalier vêtu de blanc, et brandissant des armes d'or. Précédemment déjà, au plus fort d'un combat, les ennemis avaient vu descendre du ciel cinq cavaliers éblouissants : deux d'entre eux se tenaient continuellement aux côtés du héros, écartaient loin de lui les traits meurtriers, et lançaient des foudres qui semaient partout la mort et l'épouvante. (II *Mach.*, XI, 6 ; x, 29-30.)

Je n'ai voulu omettre aucun des traits de cette revue d'histoire biblique sur l'assistance des anges ; elle est intéressante, elle est réconfortante. Si les esprits célestes se sont ainsi prodigués pour la défense du peuple juif, des vrais Israélites, que ne feront-ils pas pour le salut du peuple chrétien, des fidèles rachetés par le sang de Jésus-Christ ?

(*A suivre.*)

Dom Bernard MARÉCHAUX.





## LA SORCELLERIE DANS LE TARN

### Les armassiés (*fin*).

### III

Dans la propriété de M. M..., située à St-J.-de-J., canton d'Alban, se trouvent habituellement une douzaine de vaches ou de bœufs et un troupeau de 40 brebis. Cette propriété est cultivée par un métayer.

Pendant les mois de septembre et octobre 1898, 8 vaches et 6 brebis moururent. Ces animaux succombaient très rapidement tantôt foudroyés au pacage, quelquefois après 2 heures de maladie, et aucun, après les atteintes du mal, ne vivait plus de 24 heures.

L'empirique de l'endroit appelé déclara que l'on avait affaire au *missan mal* (1). Malgré ce diagnostic et les soins qu'il leur donna, toutes les bêtes malades succombèrent. Le métayer désespéré alla trouver un *armassié* qui habite à une

(1) *Missan mal*. — Traduction littérale : mauvais mal. Sous cette désignation, nos agriculteurs confondent diverses maladies. Chez les animaux par exemple, les mammites, le charbon symptomatique, sont le *missan mal*. Malgré que cette note sorte un peu du cadre de notre étude, nous croyons devoir la compléter en rapportant l'explication (!) qu'un empirique, possesseur d'un remède infailible contre le *missan mal*, nous donna de cette fameuse maladie, avait été appelé pour appliquer son remède à une personne qui en était soi-disant atteinte. En réalité, c'était une thrombose de l'axillaire devant amener la gangrène du membre. Nous demandâmes à ce cultivateur spécialiste de nous dire ce que c'était que ce *missan mal* qu'il soignait.

Si, nous répondit-il, dans les 24 heures qui suivent la première application de mon onguent, le malade va mieux, c'est qu'il est atteint du *missan mal*, et en continuant les frictions il guérira; mais si dans ce temps il ne se produit pas d'amélioration, c'est que l'on n'a pas affaire au *missan mal*, et mon onguent est alors inutile, car il n'agit que contre le *missan mal*.

Après cette explication, on n'est pas mieux fixé qu'avant sur la nature de cette maladie; mais on se rend compte comment se créent dans nos campagnes ces légendes de remèdes infailibles dont certaines familles conservent jalousement la recette. L'onguent de notre homme appliqué contre le *missan mal* le guérit sans manque, et il n'y a jamais d'insuccès, car si la bête crève, c'est qu'elle avait une autre maladie.

Dans la composition de cet onguent, il entrait tout au moins de la suie, de l'alcool et de l'huile. Il était en soi inoffensif.

vingtaine de kilomètres de cette propriété. Celui-ci s'étant fait expliquer de quelle façon se produisait le mal, ordonna au métayer de faire dire trois messes à l'église de sa paroisse et autant à la paroisse voisine. — Et si les animaux mouraient, expliqua-t-il, c'était parce que son maître M. M..., n'avait pas tenu compte des recommandations que lui fit son père à son lit de mort.

Les curés de ces paroisses n'ayant pas voulu dire les messes, le métayer communiqua au propriétaire ce que lui avait dit le *débiniaïré* en le sollicitant de faire célébrer lui-même les messes. Le propriétaire répondit à son métayer que le sorcier lui avait donné une bien mauvaise raison de la mort de ses bêtes et l'avait bien mal renseigné, puisqu'il n'avait que deux mois lorsque son père mourut.

Quelques jours après la visite à l'*armassié*, d'autres animaux tombèrent malades, et l'on se décida à appeler un vétérinaire. Il reconnut sans peine la nature du mal : c'était la fièvre charbonneuse qui décimait les troupeaux.

Une femme de F..., près d'Albi était soignée pour une dyspepsie nerveuse. Son mal durait depuis plusieurs mois sans que les soins médicaux eussent produit un grand effet. Un beau jour, cette femme qui venait de chez le médecin trouva, en arrivant au logis, un veau qu'elle élevait étendu sur le flanc. Comprenant que tout cela n'était pas naturel, elle partit avec sa fille chez une *armassière* des environs de Carmaux, qui reconnut en effet qu'il y avait des *embarras* du côté de la famille de son mari. C'était le grand-père, auquel on n'avait pas rendu tous les honneurs religieux au « bout de l'an », qui réclamait des messes.

Le frère aîné du mari avait conservé la maison paternelle ; le cadet en conclut que puisque son frère avait gardé le bien familial, il devait prendre à sa charge la dépense des messes ; mais l'aîné s'y refusa, disant qu'il avait fait tout dans les règles ; ce qui le prouvait, c'est qu'il n'y avait pas d'*embarras* chez lui. Le frère cadet se résigna à faire dire les messes, ce qui amena la guérison de sa femme.

Un propriétaire de C..., âgé de 32 à 33 ans, marié, père de famille, était atteint de péritonite tuberculeuse. Condamné par les médecins qui l'avaient soigné, il alla trouver l'*armassière* de T... près de Gaillac. Cette femme lui ordonna de brûler de *mauvais* livres (1) qu'il avait chez lui, de dire des prières, de donner le pain bénit.

Quelque temps après, son état s'améliora jusqu'à guérison complète. Elle s'est parfaitement maintenue. Il y a 7 ans de cela.

Nous pourrions arrêter là nos citations. Le désir de mieux caractériser l'état d'esprit de nos paysans nous engage à reproduire dans sa forme le récit que nous a fait l'un d'eux, tout en regrettant de ne pouvoir lui conserver la saveur et la naïveté que lui donnait le patois dans lequel s'exprimait le narrateur. Celui-ci habite dans la même commune qu'un *armassié*; il vit avec sa mère, sa femme et un fils :

Depuis quelques jours, le cochon menait un singulier manège; il tournait sans cesse autour du jardin en se dressant contre le mur qu'il frappait à grands coups de groin comme s'il eût voulu le trouser. — Ah ça! dis-je à la famille, ce que fait ce cochon ne me plaît pas, ce n'est pas naturel... il faudrait voir qu'il n'y eut aucun *embarras* là-dessous; j'irai en parler à J... (*l'armassié*). — Le soir même et la nuit venue — car on ne tient pas à ce que les voisins connaissent vos affaires — j'allai chez le *débiniaïré*. « J..., lui dis-je, telle chose se passe; regarde s'il n'y aurait pas quelque *embarras* dans ma famille. » Après avoir un peu réfléchi, J... me dit : Non, il n'y a rien de ton côté (la branche paternelle), je vais voir maintenant du côté de ta mère... En effet, me dit-il, c'est bien ça. Ça vient de son grand-oncle Jean-Baptiste. Au régiment, il fut blessé au genou et il en mourut. Il demande peu de chose d'ailleurs : deux chemins de croix suffisent. — Eh bien ! J..., je te remercie. Je le payai; dans le pays, en qualité

(1) Il nous a été impossible de savoir quels étaient ces livres, par conséquent de nous rendre compte de ce qui pouvait avoir amené une femme illettrée à prononcer cette condamnation formelle. Quel rapport avait-elle pu établir entre la possession de ces livres par le malade et sa maladie? Beaucoup d'autres questions se poseraient encore. Il est impossible de tirer de nos agriculteurs plus qu'ils n'en veulent dire. Et l'on voit la difficulté qui, très souvent, existe, d'étudier sous tous leurs aspects des cas réellement curieux et très intéressants.

de compatriotes. nous lui donnons dix ou quinze sous seulement suivant l'importance de ce qui vous arrive ; et je revins à la maison.

— Eh bien ! mère, dis-je, il paraît que c'est pour vous. C'est un oncle de la pauvre grand'mère (*maïrino*)... Jean-Baptiste ; il était soldat, et il mourut au régiment. — C'est bien possible, dit ma mère, il me semble en avoir entendu parler... j'étais bien jeune...

Le lendemain matin, de bonne heure, l'on alla à l'église dire les deux chemins de croix, et le cochon cessâ de tourner autour du jardin... Il reprit ses habitudes comme si de rien n'était... »

#### IV

Au début de cette étude, nous avons simplement indiqué cette particularité curieuse de l'origine des *pouvoirs* ou de la *mission des armassiés* ; la tradition ne s'en continue pas dans la famille. Tandis que les *guérisseurs, leveurs de sorts*, se transmettent de père en fils leurs *secrets, recettes, formules de conjuration*, etc., il n'en est plus ainsi pour les *armassiés*, et l'on ne voit pas, à la mort du père, le fils le remplacer, ni tout autre parent ailleurs. Aussi en considérant les points suivants : l'amour paysan pour le gain ; la facilité apparente de la profession d'*armassié* et les profits relativement élevés qu'elle procure à celui qui l'exerce, l'on est surpris qu'à la mort d'un *armassié* aucun membre de sa famille ne prétende être le continuateur de sa *mission*. Pour approfondir cette singularité, et en donner une solution plausible, il nous faudrait entrer dans de longs développements, manquant peut-être d'intérêt pour le plus grand nombre de nos lecteurs. Nous nous contenterons de montrer par des exemples de quelle façon l'on devient *armassié*. Le récit qui va suivre fera connaître ce qu'en croient nos populations rurales. Toutefois, et malgré que nous le devions à une personne instruite et de bonne foi, nous ne le transcrivons pas sans les réserves habituelles que nous faisons pour tout ce que

nous n'avons pu vérifier nous-même. Il faut tenir compte que très souvent dans ces récits l'accord qui existe entre les prédictions et les événements peut provenir de coïncidences fortuites, que l'esprit du narrateur vivement impressionné, réunit, inconsciemment même, par un lien qui en réalité n'existe pas. Ceci dit, voici ce qui nous a été raconté :

« Après un service rendu par une vieille *armassière* aux parents du narrateur, sa mère prit cette femme en amitié. Elle la recevait chez elle, et la vieille lui faisait ses confidences; un jour, elle lui dit : Je vais bientôt mourir, et déjà les âmes agissent auprès de la personne qui doit me remplacer. Elle est riche et de bonne famille aussi, elle résiste; mais elle a bien tort, car au moment de ma mort elle n'a pas obéi aux âmes, il lui arrivera malheur. Son orgueil sera la cause de sa perte et de celle des siens. »

L'*armassière* répéta plusieurs fois ce propos, et à la fin elle nomma la personne en question. Or, dans le courant de l'année où mourut l'*armassière*, cette dame tomba malade; et sa fille et son gendre qui un jour étaient sortis en voiture tombèrent dans un ravin d'où on les retira les membres et la tête brisés. Quelque temps après, le mari de cette dame qu'une affaire avait appelé à T..., mourait dans cette ville écrasé par un camion. L'annonce de cette nouvelle catastrophe causa un tel saisissement à cette pauvre femme qu'elle entra aussitôt en agonie. Ses dernières paroles furent : « Par-  
« don, c'est ma faute... je suis la cause de ces malheurs... »

Dans les cas que nous avons contrôlés, les choses ne se passent pas d'une façon aussi tragique... heureusement! L'*armassié* de M..., alors qu'il fréquentait l'école primaire, disait souvent à ses condisciples qu'il aurait plus tard une *mission* à remplir. Ce garçon était peu intelligent, plutôt borné. Lorsqu'il débuta, il prétendait remplacer un *armassié* des environs d'Albi qui venait de mourir. Depuis, et la légende s'y mêlant, les circonstances se sont précisées, R..., le fameux *débiniaïré* de Notre-Dame de la Drèche, se serait écrié quelques instants avant sa mort : « A cette heure, ma *mission* finit; celle de L...  
« commence. » Mais ceci n'est pas exact. Ce R... de la Drèche était un paysan intelligent. Sa réputation lui attirait une clien-

tèle de tous les points du département et des départements voisins ; l'on comprend que la personne désignée par lui comme son remplaçant était de la sorte ointe d'un lustre tout spécial et surtout profitable. Aussi l'*armassié* de M... a-t-il laissé s'établir la légende qui le consacre successeur de R..., si lui-même, au surplus, n'y a pas donné cours. La vérité est tout autre. R... avait indiqué à sa famille comme devant le remplacer, un riche propriétaire de C..., licencié en droit, très considéré dans sa commune dont il est maire. Tant que la mort de R... ne fut pas connue de ses clients, ceux-ci continuèrent à se rendre à la Drèche. La famille leur annonçait la mort de son chef, et après les compliments d'usage où étaient rappelés les grands mérites du défunt, elle les adressait au maire de C... Pendant un certain temps, ce fut une véritable procession chez M. X..., qui ne tenant pas à recueillir la succession de R..., était grandement ennuyé et commençait à trouver cette plaisanterie posthume de mauvais goût. Il n'aurait tenu qu'à lui, à ce moment, de devenir *armassié* ; mais à la fin il se fâcha et la corporation de *débiniaïrés* n'eut pas l'honneur de compter dans son sein un licencié en droit.

Un des *armassiés* dont le renom va grandissant à l'heure actuelle, débuta il y a une dizaine d'ans environ. Il avait fait son service militaire avec des jeunes gens de son pays ; l'un d'eux mourut à son retour du régiment. C'est à partir de cette époque que J... entra en rapport avec les âmes des morts. Son ancien camarade se manifesta à lui à plusieurs reprises, lui demandant de rappeler à son père la promesse qu'il lui avait faite de lui élever un tombeau. Et ce ne fut que lorsque J... eut transmis cette demande au père que l'âme de son ami cessa de le *tracasser*. Cela fut su, répété, et, petit à petit, les clients affluèrent chez J... Il a aujourd'hui une clientèle nombreuse, et les gens pour venir le trouver, n'hésitent pas à entreprendre de longs voyages. Il y a peu de jours un break amenait de Rodez une douzaine de personnes chez ce J... Rodez est à cinquante kilomètres environ de B...

J... se rend au marché de Carmaux chaque semaine. Ce jour-là il entend en moyenne une trentaine de personnes. Cela permet de se rendre compte combien est ancrée dans

nos campagnes la croyance aux *pouvoirs* surnaturels des *débiniaïrés*.

Cet *armassié* a annoncé, en présence de plusieurs personnes, la naissance de celui qui doit prétend-il, lui succéder : « Celui qui me remplacera, dit-il, vient de naître à l'instant à L.-P. » Cette localité se trouve à une quinzaine de kilomètres de B...

### Conclusion.

Arrivée à ce point, notre étude sur les *armassiés* est assez complète pour que le lecteur qui nous aura suivi dans nos développements puisse se former une opinion.

La définition de la magie, telle que nous l'avons inscrite au commencement de notre travail, est-elle le critérium qui permettra de juger le rôle de ces sorciers ; ou bien cette étude n'est-elle qu'une page venant s'ajouter au livre de la démonologie ?

Certains prétendront vouloir tout expliquer par la suggestion, cette « tarte à la crème » de la science à l'heure actuelle, mais ce mot nous en apprend autant que purent en savoir les parents de la jeune fille lorsque le médecin de Molière eut conclu : « Et voilà pourquoi votre fille est muette. »

La difficulté de donner en ces matières des solutions certaines est la principale raison qui nous fait, de parti pris, nous renfermer dans le rôle de témoin exact et de conteur impartial. Au surplus, notre tâche nous paraît remplie pour avoir signalé des faits caractéristiques de l'état d'esprit de nos populations rurales, d'ailleurs à peu près ignorés des habitants des villes placées au milieu de ces populations, et tout à fait inconnus des chefs de l'occultisme et des spirites. Ces derniers, qui en sont encore à rechercher des manifestations d'outre-tombe dans le déplacement de tables, ne se doutent pas que, bien avant même qu'eût été écrit le « livre des médiums », de simples paysans se mettaient sans nul préparatif, sans aucun appareil, en communication avec les âmes des morts ; et que la croyance à la réalité de ce phénomène est

et a été de tout temps, admise par les populations entières de régions importantes; mais n'insistons pas.

Une seule chose nous reste à dire, et c'est avec intention que nous l'avons réservée pour cette place. Ce ne sont pas seulement les paysans catholiques qui s'adressent à l'*armassié*, les protestants y recourent aussi, Et comme depuis longtemps ils savent ce que leur répondraient les prêtres à qui ils demanderaient des messes : « Convertissez-vous d'abord, l'on dira les messes après... » ils s'arrangent de telle façon, soit par l'entremise d'un voisin catholique ou de toute autre manière, que les messes ordonnées par le *débiniaïré* soient dites.

Ne trouve-t-on pas dans ce fait, au moins aussi étrange qu'aucun de ceux que nous avons rapportés, la preuve la plus forte et la plus convaincante de la croyance générale de nos populations rurales, sans distinction de religion, dans le *pouvoir des armassiés*? Et pour un esprit désireux de juger des choses sainement et sans parti pris, n'est-ce pas le cas de se demander, en présence de cette unanimité, si des populations entières pourraient être à ce point hallucinées, et si seul le sceptique aurait raison contre tout le monde?

J. GALLUS.





## LES SOURCIERS

### NE SONT PAS DES SORCIERS

---

Un article paru dans la *Revue du Monde Invisible* du 15 juillet 1898 s'intitule : *Les Sourciers sont-ils des Sorciers*, et semble laisser la réponse en suspens. Je réponds catégoriquement : *Les Sourciers ne sont pas des Sorciers*, et je puis en parler en connaissance de cause, puisque depuis longtemps, je suis appelé et je m'applique à la découverte des sources.

Quoi qu'en puissent dire certaines gens, le fait est indéniable; certaines personnes ont la faculté de découvrir les sources, soit par le pendule, soit par la baguette fourchue. L'un et l'autre moyen arrivent au même résultat. Mais le mot *divinatoire*, appliqué à la baguette, est mal appliqué; car la baguette n'est qu'un moyen et elle n'agit que lorsqu'elle est tenue par une main qui a la faculté de trouver les sources.

Pour moi, je me sers de l'objet, qui est plus facilement à ma disposition : *de ma montre*, et plusieurs personnes ont cru que c'était ma montre en particulier, qui avait cette faculté. Grossière erreur, car je me servirai aussi bien d'une autre montre, d'une clef, d'un morceau de métal, et même mieux d'une petite bouteille de verre, remplie d'eau.

La découverte des sources n'est pas non plus, soit un don divin, soit une inspiration satanique, comme le spiritisme, car c'est par une *sensation physique* qu'elle se manifeste. Aussi ceux qui prétendent trouver les sources, soit par le don de seconde vue, soit sans le moindre secours étranger, trompent leur public, ou bien sont alors spirites.

Ce n'est pas non plus *un art ou une science*. On naît sourcier, et plusieurs ont cette faculté et ne la connaissent pas. C'est ainsi que certains, quoique en petit nombre, en me

voyant opérer, ont voulu m'imiter et se sont trouvés sourciers.

C'est ainsi que moi-même, j'ai reconnu en moi cette faculté, sans la chercher. Me trouvant un jour sur un courant d'eau, je ne pus empêcher la montre, que je tenais à la main, de se mouvoir, et voilà le commencement de toute ma science.

Tout s'acquiert ensuite par l'expérience et une longue habitude, car les sensations sont différentes selon la profondeur de l'eau, l'abondance de la source, selon qu'on se trouve sur un courant d'eau ou sur une nappe. C'est ainsi avec l'expérience qu'on arrive, par le simple aspect du terrain, à découvrir les sources, lorsque celles-ci ne sont pas trop profondes.

La découverte des sources vient d'une sensation physique, transmise par la baguette ou le pendule. Lorsque, tenant un de ces objets, on passe à côté d'une source, on se sent attiré de ce côté comme par un aimant, et lorsque vous arrivez sur la source elle-même (je parle seulement du pendule), il y a comme une attraction, qui s'imprime sur l'objet lui-même. Il se met alors en mouvement plus ou moins rapidement, et les oscillations sont plus ou moins amples, selon la profondeur et l'abondance de l'eau.

De plus, si on se trouve sur un courant, le pendule suit la direction du courant, et si on est sur une nappe, le pendule s'agite en circonférence.

Ce qui prouve encore que cette découverte est un effet physique, c'est qu'on n'éprouve ces sensations que sur *l'eau vive*. On ne ressent rien sur un canal, aqueduc ou un bassin caché.

C'est donc aux physiciens et aux médecins à rechercher ce qui peut se trouver dans certains tempéraments et dans certaines constitutions, pour donner cette faculté qui rend de si grands services, pour l'ordinaire de la vie.

Car, à peu près partout, même dans les endroits les plus élevés, on peut trouver quelque source plus ou moins abondante. Tout endroit élevé précédé d'un plateau, a nécessairement quelque courant d'eau, mais j'en ai trouvé même à des

endroits culminants isolés, sur des élévations en forme de pain de sucre.

C'est avec raison que M. le Dr Georges de la Morinais dit que les sourciers ne sont pas exempts d'erreur et ne sont pas infallibles. Pour moi, c'est là ce qui est le plus inexplicable.

Disons d'abord que l'erreur est rare, mais elle existe: et dans une circonstance, il me semblait avoir constaté la présence d'une source très abondante, à quatre ou cinq mètres de profondeur; on a creusé trente mètres, sans trouver une goutte d'eau. Mais ce que je n'approuve pas, c'est que la cause de cette erreur soit « *un excès de table ou une passion vive* ». Car, dans le cas précité, je venais d'indiquer un endroit où on trouverait de l'eau, mais le propriétaire m'ayant fait remarquer que l'emplacement ne lui convenait pas et qu'il préférerait le puits à un tel autre point. C'est là qu'il y a eu erreur, et on a creusé ensuite au premier endroit indiqué, et on a trouvé l'eau comme je l'avais dit. Donc, dans la même situation, il y a vérité et erreur. C'est là ce qui est inexplicable.

Qu'une maladie grave puisse faire perdre cette faculté, comme il est ajouté. C'est possible, Mais c'est une nouvelle preuve que cette faculté est un effet physique, la maladie grave ayant changé le tempérament et la constitution.

Donc la découverte des sources n'est pas un acte de sorcellerie, que je réproue comme chrétien et comme prêtre.

A. VERNHES,

*Curé de Saint-Martial à Montauban (Tarn-et-Garonne).*

---

## LA MESSE NOIRE

---

Nous recevons la lettre suivante, d'un abonné étranger, dévoué à notre Revue.

Fontaine-l'Évêque (Belgique).

Je me permets de vous adresser sous ce pli un article que j'ai découpé dans un journal irrégulier de notre pays, *le Journal de Charleroi*.

Ces ignobles sacrifices existent-ils réellement? Ne pourriez-vous nous donner à ce sujet quelques renseignements dans la Revue? Si c'est possible, je vous en remercie mille fois.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments respectueux.

B. L.

Nous éprouvons quelque répugnance à nous occuper de cette question et de ce spectacle ignoble, infect, repoussant. Notre excellent ami, M. Ledos, nous a affirmé souvent la réalité de ces messes noires, il nous a indiqué, sur la paroisse Saint-Sulpice et ailleurs, les lieux où l'on pouvait s'assurer de ces parodies sacrilèges, et de ces pratiques infâmes, dont il est parlé si souvent dans les annales judiciaires, au moyen âge, et dans certains procès retentissants de sorcellerie. Qui saurait mesurer la profondeur des abîmes boueux, d'immoralité sauvage où la nature humaine peut s'effondrer et se vautrer!

Ces scènes infâmes expliquent le vol des hosties trop souvent constaté, dans ces dernières années, elles prouvent aussi la réalité substantielle de Satan, contestée par des esprits légers et orgueilleux.

Cependant, nous ne reproduisons qu'à titre de document, et sans nous prononcer sur la question de fond, l'article du *Journal de Charleroi*, que notre correspondant a bien voulu nous signaler : nous tenons avant tout, à faire une œuvre

scientifique, et nous attendons des témoignages plus sérieux, plus naturels, moins suspects, pour faire connaître notre sentiment. Jusque-là, cette apparition démoniaque sous la forme du bouc nous paraît ridicule, et nous refusons d'y croire. Si le démon possédait tout l'esprit qu'on lui attribue, il choisirait sans doute pour se manifester à ses initiés et pour leur plaire, une forme moins repoussante.

Nous aurions à signaler quelques écarts d'imagination dans le récit travaillé du *Journal de Charleroi*, mais nous croyons à l'adoration de Satan, dans la messe noire devant la croix renversée, nous croyons aux profanations des saintes espèces et aux scènes abominables d'immoralité satanique dont il est parlé dans le récit suivant :

## UNE MESSE NOIRE

CHEZ LES ADORATEURS DU PRINCE DES TÉNÉBRES

Une lettre étrange. — Fidèle au rendez-vous. — Séance présidée par le bouc. — Un singulier prêtre. — L'ignoble à la fin.

A la suite d'un article paru, il y a quelques jours, j'avais reçu la singulière lettre que je transcris ici, sans changer un iota ou une virgule à son style et à son orthographe.

Monsieur,

Puisque vous paraissez douter de la réalité des messes noires, et si vous êtes un homme, veuillez vous trouver, demain soir, jeudi, à neuf heures très précises, place Saint-Sulpice, avec un journal déployé du *Matin* à la main. On pourra vous apprendre des choses.

BL. OCAGN.

Un instant intrigué, j'avais fini par croire à quelque plaisanterie, et pressé par d'autres besognes, je n'avais plus songé à mon bizarre correspondant. Une seconde lettre m'arriva, une semaine après. On m'y raillait de ma pusillanimité. On me demandait si j'avais eu peur, et on m'annonçait que, le soir même, on viendrait me chercher si je tenais vraiment à

assister à cette sorte de spectacle. Je ne m'étais pas plus soucié de cette seconde invitation que des reproches, lorsque, avant-hier soir, au moment où après une rude journée, je songeais à gagner mon lit, une visite me fut annoncée, très pressée.

J'allais envoyer au diable l'importun visiteur — sans me douter que c'était lui qui allait me proposer de m'y conduire, tout à l'heure, mais à travers la porte, j'entendis le dialogue suivant :

— Monsieur est souffrant. Revenez demain.

— Dites à monsieur qu'il faut absolument que je le voie aussitôt... Dites-lui que c'est la personne qui lui a écrit deux fois, au sujet de certaines cérémonies.

Piquée, ma curiosité chassa mon sommeil. Je priai qu'on laissât entrer la personne.

« C'était une femme.

Sans s'asseoir, d'une voix brève et quasi hautaine, elle me dit :

— C'est moi qui vous ai écrit... Oui... Vous doutez de nos pratiques... Eh bien, venez-y voir. J'ai une voiture en bas; je vous emmène.

Je regardai la visiteuse. Ni laide, ni jolie, avec des yeux d'un éclat extraordinaire. L'air viril. Rien de la grâce de la femme et cependant quelque chose du laisser aller de la chercheuse d'aventures. Très intrigué, cette fois, j'acceptai la proposition. Désireux cependant de savoir où je m'embarquais, je posai quelques questions. L'inconnue s'y déroba.

— C'est à prendre ou à laisser... Je ne dirai rien... Venez-vous?... Avez-vous peur?... Hâtez-vous de vous décider, en tout cas.

### De l'autre côté de l'eau

Une demi-heure après, notre voiture s'arrêtait de l'autre côté de l'eau, non loin à ce que je crus deviner, d'une église célèbre. Pendant le trajet, j'avais dit à mon guide :

— Vous allez me faire voir quelque *resucée* d'Huysmans..., une comédie infâme très probablement.

La femme avait secoué la tête :

— Huysmans a parlé de ce qu'il n'a jamais ni vu ni compris... Huysmans, oh ! là, là !...

Puis, haussant les épaules, elle s'était replongée dans un silence plein de mépris.

Une fois arrivé, je fus introduit, avec quelques précautions d'opéra-comique, dans un escalier où trois hommes se tenaient en sentinelle. En quelques mots brefs, mon guide se fit reconnaître, et je saisis ce dialogue curieux :

— *Qui est iste?* (Qui est celui-ci?)

— *Rerum gestarum nuntius qui a nobis invitatus est...* (C'est le journaliste que j'ai invité).

Je prie qu'on goûte la saveur de la périphrase qui désigne les journalistes, aux Messes noires : *Rerum gestarum nuntius*, le *messenger des choses arrivées*. A la bonne heure ! voilà au moins des gens qui ne songent pas à nous traiter de blagueurs !

— *Accipio* (j'accepte qu'il entre), fut-il répondu...

Et je sentis qu'on me poussait dans la salle. Désormais, maître de mes mouvements et les yeux libres, je regardai, surpris. Une petite salle pleine d'ombre, d'une ombre à peine trouée par la lumière pauvre d'un lumignon placé dans le fond. Cette lueur douteuse dessinait en relief les formes — grandes lignes, sans détails — d'une quinzaine de personnes parmi lesquelles sept ou huit femmes. Etranges, les hommes, la plupart le visage rasé, des allures ecclésiastiques.

— Ne troublez pas la cérémonie, me dit mon guide, en me quittant... A bientôt.

Puis elle alla rejoindre les autres femmes qui, massées dans un angle de la singulière chapelle, causaient doucement.

(A suivre.)

---

# DÉMONSTRATION DE LA RÉALITÉ DU FLUIDE NERVEUX

(Suite.)

Dois-je rapporter un fait singulier de la sensibilité auquel je n'accorde encore pas de valeur réelle : chez moi, à une heure déterminée, je me sanglais le bras gauche jusqu'à engourdissement douloureux, à la même heure, la malade hypnotisée se frottait le bras gauche, l'étirait en marquant de la souffrance. Je renouvelai cette expérience.

Le fait suivant, plus certain, a été reproduit plusieurs fois : je *veux*, avec une pince, à 20 et 30 centimètres de la malade, pincer le mamelon, elle porte la main sur le sein, cherchant à fuir et se plaignant : *voulant* qu'elle n'ait pas de douleur, le pincement fictif est insensible.

J'ai depuis, pour maintes personnes, usé de ce procédé pour l'application des pointes de feu.

Cette observation donne une description du fluide nerveux.

Elle expose les degrés, simple ou intensif de notre pouvoir volontaire.

La soumission absolue du sujet, sa volonté désarmée.

Les deux phases somnambuliques, les caractères de la seconde (paralysie et suractivité cérébrale).

Un exemple d'extériorisation de la sensibilité.

Les relations possibles entre les deux vies (vie hypnotique, vie de veille).

## OBSERVATION II (1860 à ...).

Mlle Al. F..., jeune fille de 20 ans, appartenant à une famille aisée dont la santé était réputée, est de constitution sèche et de tempérament nerveux, mais d'apparence délicate ;



d'éducation accomplie, d'intelligence remarquable, de sensibilité et d'émotivité en proportion de son esprit aussi cultivé que délié, elle passa de nombreuses années en pension où elle souffrit presque sans cesse de gastralgies; rentrée dans sa famille, cette souffrance prit une intensité et une continuité qui altérèrent profondément la nutrition.

Les médecins appelés à la soigner ne virent qu'un état névropathique contre lequel les voyages, les eaux minérales et les stations hivernales n'eurent aucune action. Bientôt, des vomissements se produisent, deviennent très fréquents, incoercibles même, le moment arriva où tout liquide et toute parcelle alimentaire ne purent être non seulement tolérés mais même ingérés; les forces musculaires bientôt détruites, la malade ne peut quitter le lit, elle tombe dans l'inanition, on la voit s'émacier en quelques jours, un mouvement fébrile vespéral annonce l'hectisme, le danger est imminent. Cependant le cerveau restait encore actif, l'esprit sans découragement et confiant, le caractère aimable.

D'innombrables médications avaient été tentées sans succès par plusieurs confrères; répondant à leur appel, je ne vis pour ressource dernière que la prise de possession de tout ce système nerveux par une force magnétique capable de le mettre en soumission.

Le traitement réussit, il fut très prolongé, mêlé à de nombreux accidents; c'est de ce sujet qui ne se contentait pas de décrire les phénomènes, mais qui en cherchait les raisons que j'en obtins les données les plus précises. Les stigmates de l'hystérie *vraie* ont complètement fait défaut.

La description et l'observation de la maladie et de son traitement n'étant pas notre but, nous n'énoncerons que quelques-uns des faits qui les concernent.

Les très vives douleurs d'estomac et l'intolérance gastrique absolue sont les symptômes dominants de la maladie. Une cuillerée d'eau pure ou glacée n'est conservée qu'à la faveur d'une magnétisation préalable de deux heures, et encore ma présence pendant cet acte digestif et souvent aussi l'application de la main sur l'épigastre sont-elles nécessaires. Deux séances magnétiques par jour sont urgentes, l'eau, les aliments

liquides, toute chose à ingérer ont dû être magnétisés préalablement.

Par cela on peut comprendre ce que, depuis le commencement du traitement jusqu'au rétablissement de la fonction, c'est-à-dire plusieurs mois, il a fallu, en état hypnotique comme en état de veille, de temps, de travail et surtout de constante volonté pour combattre les mille accidents intercurrents occasionnés par les troubles nerveux, les hypnoses imparfaites, les réveils hâtifs ou différés, les séances suspendues ou retardées, et aussi les peines morales.

La première séance réussit d'emblée, sans contact aucun, sans le regard, des passes à petite distance descendant de la tête aux extrémités sur toute la surface antérieure du corps, procurent une répartition générale de la chaleur, suivie d'un assoupissement, puis d'un sommeil calme; de suite elle est parvenue à un degré de somnambulisme; interrogée, elle parle lentement et très bas du bien-être qu'elle éprouve et demande à rester ainsi immobile pendant deux heures. Ce désir, très souvent manifesté, dégénère en attente, en impatience quand l'hypnose se trouve retardée, ce dont elle souffre.

Le procédé par le contact seul des pouces, avec volonté soutenue, cependant a toujours été insuffisant, l'adjonction des passes et l'imposition manuelle ont toujours été nécessaires, le souffle chaud sur le vertex charge fortement la tête et tout le corps; il est complémentaire d'une magnétisation imparfaite, son usage demande quelque mesure.

Dans le sommeil, elle conserve ses mouvements, mais elle n'est sensible que pour l'hypnotiseur, dans l'hypersomnambulisme; il y a paralysie du sentiment et du mouvement, paralysie générale et totale, moins le cerveau, l'esprit est plus actif, plus clairvoyant, il est tout autre.

Cet état exige pour l'obtenir : l'abandon absolu du sujet, l'isolement de tout être vivant, une tension de volonté magnétique fixée d'ordinaire sur un seul objet, enfin un état actuel de santé morale et physique.

Dans l'hypnose simple, les yeux restent fermés, j'insiste pour qu'elle les ouvre, elle s'y décide lentement et pénible-

ment, son regard est empreint d'un cachet spécial caractéristique, languissant, immobile, à la fois vivant et mort, d'une expression qui émeut tristement, ses yeux fixent les miens, elle ne sent plus son être, immobile, elle est passée à l'extase, quand ses yeux sont fermés, elle recouvre la sensibilité et le mouvement du corps (protosomnambulisme).

Les réveils ont été, suivant les circonstances, spontanés ou artificiels, c'est-à-dire provoqués, lents ou hâtifs, tristes ou gais, accompagnés tantôt de fatigue, tantôt de bien-être, une seule fois abandonnés à une personne étrangère. Nous avons toujours redouté le réveil spontané, sachant par expérience qu'il détruit en partie l'aptitude à l'hypnotisme; le réveil artificiel a toujours été facilement obtenu par les contre-passes. l'insufflation à froid, la ventilation, les lavages de la face, pourvu qu'ils aient été pratiqués par la main même du magnétiseur. Le réveil opéré lentement est plus heureux, hâtivement il a souvent interrompu une fonction, et il s'est effectué dans le chagrin ou l'inquiétude, le plus souvent il a été triste, douloureux, suivi de fatigue.

(*A suivre.*)

COUTENOT,

*Médecin en chef honoraire de l'hôpital de Besançon.*



## UNE TRINITÉ SAVANTE

---

### Magnétisme, occultisme et spiritisme.

Les catholiques étant payés en cette fin de siècle pour être réservés, prudents et même quelque peu méfiants à l'égard des « blocs enfarinés » que leur servent de prétendus savants, nos lecteurs ne s'étonneront pas si nous les mettons en garde pour une fois contre les doctrines et les tendances d'une petite société qui nous envoie ses prospectus et s'intitule fièrement : *Université libre des Hautes Études*.

Le titre est par lui-même ambigu et trompeur. Il ne s'agit ni d'une faculté catholique, ni d'un centre d'études officiel se rattachant à la Sorbonne ou au Collège de France, mais, comme nous allons voir, d'une infime église, où les *magnétiseurs*, les *occultistes* et les *spirites* communient dans une édifiante entente. Nous n'avons jamais douté de leur accord ; mais, comme ils se combattent publiquement et se posent volontiers en frères ennemis, il est bon de savoir que l'on s'unit dans la coulisse et qu'on s'y embrasse cordialement. A bon entendeur, salut.

« L'*Université libre des Hautes Études* se compose actuellement de trois *Facultés* ou *Écoles* : *Faculté des Sciences magnétiques*, *Faculté des Sciences hermétiques*, *Faculté des Sciences spirites*. Les *Facultés*, entièrement indépendantes, ne sont rattachées à l'Université que par des liens moraux. »

Une notice de M. Durville, directeur de la première *Faculté*, va nous édifier sur la nature de ces liens, les seuls qui comptent.

« La *Société magnétique de France* a décidé, dans sa séance du 24 juin 1893, la fondation d'une *École pratique de magnétisme et de massage*. » Les principaux professeurs sont M. le Dr Encausse (Papus) occultiste de marque, et M. H. Durville déjà nommé.

« L'enseignement eut lieu... ; mais quelques élèves auraient voulu que la direction de l'École ajoutât à son programme des cours de spiritisme et d'occultisme. C'était impossible, car le programme était déjà suffisamment chargé ; et d'ailleurs ce n'était pas mon but principal.

« Pour donner satisfaction à tous, il fallait donc étendre et compléter l'enseignement. C'est alors que j'eus l'idée d'organiser une *Université* composée de *Facultés* ou *Écoles* dans lesquelles on donnerait un enseignement spécial. Je parlai de mon intention à M. le Dr Encausse, qui l'adopta avec d'autant plus de satisfaction qu'il cherchait déjà les moyens d'organiser un enseignement régulier des sciences hermétiques. Je vis ensuite les maîtres du spiritisme qui adoptèrent également le principe du projet.

« L'organisation fut rapidement faite. En augmentant encore l'importance de son enseignement, l'*École pratique de magnétisme et de massage* prit le titre de *Faculté des sciences magnétiques* ; M. le Dr Encausse prit la direction de la *Faculté des sciences hermétiques*, et M. G. Delanne se chargea de l'organisation de la *Faculté des sciences spirites*. »

Nous ne discuterons pas le programme prétentieux ni les classiques fantaisistes de la *Faculté magnétique* : ce serait lui faire trop d'honneur. Nous nous bornerons à noter que la *Société magnétique* avait en 1897 M. le Dr Encausse pour président et M. H. Durville pour secrétaire général. Les *liens moraux*, on le voit, sont solides : ils ne se rompent pas.

Passons rapidement devant la *Faculté des sciences hermétiques* ou *occultistes*. Le Dr Encausse, dit Papus, y règne en maître ; et nos lecteurs connaissent assez ses idées pour savoir qu'elles sont opposées à la doctrine catholique romaine. Le chef martiniste ne disait-il pas récemment à l'un de nos confrères que *le Pape, c'est l'Antéchrist* !

La *Faculté des Sciences spirites*, plus modeste que ses sœurs, a pour directeur et unique professeur M. Gabriel Delanne. Elle recommande comme classiques « les ouvrages du directeur » : c'est moins modeste, mais c'est dans l'ordre. Les professeurs de l'*Université libre des Hautes Études* ont voulu resserrer leurs *liens moraux* en fondant un syndicat :

le *syndicat de la presse spiritualiste de France*! Est-il besoin de protester contre ce titre usurpé? La *Revue du Monde Invisible* est profondément *spiritualiste* et ne fait pas partie, grâce à Dieu, dudit syndicat. La confusion qu'on veut établir entre *spiritualisme* et *spiritisme* ne saurait être faite par aucun esprit sérieux (1) : n'insistons pas. La presse *spiritualiste* compte en France de nombreux organes; et la presse *spirite*, malgré la quantité de ses feuilles, fait à côté triste figure.

Tous les ans, le *syndicat Papus-Durville-Delanne* se réunit au printemps dans un banquet. C'était en 1898, au Palais-Royal, et le compte rendu que nous avons sous les yeux porte que « la réunion fut joyeuse, cordiale, harmonieuse. Les trois *Écoles* étaient représentées par cinquante convives, dames et messieurs : *école hermétique, école spirite et école magnétique*.

« Le Dr Papus, M. G. Delanne et M. Durville avaient amené chacun des invités.

La présidence du dîner dévolue de droit à M. G. Delanne, le président du syndicat, a dû, par suite d'une indisposition de ce dernier, être attribuée à M. Durville.

Pendant tout le dîner, la plus franche cordialité et la plus parfaite bonne humeur n'ont cessé de régner.

Au champagne, M. Durville s'est levé et après avoir excusé M. Delanne, nous a entretenu de la *photographie des effluves humains* (2).

Le Dr Papus a pris ensuite la parole, et comme toujours, a su charmer l'auditoire. M. Alban Dubet, le secrétaire général du syndicat, a parlé sur la nécessité qu'il y avait pour tous les *spiritualistes* de s'unir. » Son discours-programme abonde en *perles* incomparables; mais il faut se borner.

« Que nous soyons hermétistes, orientalistes ou occidentalistes, dit M. Alban Dubet; que nous soyons animistes ou spirites, ou même encore matérialistes, quelles que soient nos convictions, que nous affirmions ou que nous niions, il y a un

(1) Cf. notre livre *Spiritualisme et spiritisme*, Téqui.

(2) Voir sur cette « découverte spirite » les révélations du professeur Guébbard et nos études *Les Effluves humains, Les Photographies d'esprits*, Téqui.

fait : c'est que la vérité est (!)... Que chaque école travaille dans le sens qui lui est cher ; mais qu'à certaines heures, elles se communiquent leurs travaux ; qu'elles soient émules, mais non rivales. N'aspirons qu'à la vérité... Nous arriverons ainsi à la *synthèse* qui est la science totale, *par la fusion de la raison et du sentiment, du cerveau et du cœur, de Dieu et de l'humanité* (1). »

Voilà le dernier mot de nos syndiqués : ils ouvrent leurs rangs aux matérialistes, à toutes les convictions, ils aboutissent au plus grossier *panthéisme*, et ils osent se dire *spiritualistes* ! Farceurs !

Dr SURBLED.

(1) *Journal du magnétisme*, n° 20, 2<sup>e</sup> trimestre 1898.

---

## CHEZ LA DUCHESSE (1)

## La Duchesse (suite).

Voir les choses sous l'objectif de la conversion et les voir sous celui de l'occulte, voilà deux états d'âme bien différents. Les reliefs s'accusent et les formes s'accroissent. La mystique seule peut interpréter cette muabilité de l'âme, L'âme, substance simple, ne varie pas. Ses états changent. Je prie que l'on m'excuse, si quelque souvenir trop intime se mêle à mes jugements. La grâce ne détruit pas la nature. Elle la corrige. Qu'on veuille bien, d'autre part, se reporter à l'époque où la grâce luttait contre le libre arbitre dont Dieu daigne toujours respecter le *clinamen*. Quand je parlerai des erreurs de mon passé, qu'on veuille bien sous-entendre mon présent. Dans sa profonde *Concordia*, le grand Louis Molina a posé des principes sûrs et approuvés par l'Église. Ils donneront la clef de ma psychologie.

Psychologie d'ailleurs subtile et délicate. Ce domaine de l'âme a des régions encore inexplorées. Comme un Eden, la mienne conservait des oasis de réserve, si je puis parler ainsi. Les eaux vives de la Grâce divine y baignaient des végétations secrètes. C'est un souvenir béni qui me revient et dont je veux faire part au lecteur de ces pages à certains jours. Dieu semblait vouloir me reprendre. Certains anniversaires jamais oubliés me jetaient frémissant et vaincu, soit dans ma chambre, soit dans une église, aux pieds du Maître Tout-Puissant. L'occulte ressemblait alors à une mer de ténèbres qui s'enfonçait dans le lointain, et la pure clarté d'autrefois inondait mon esprit. Ces impressions intimes devenaient de plus en plus fréquentes. On eût dit que Jésus-Christ m'appelait. Puis le noir océan, roulant ses vagues tumultueuses, reprenait son em-

(1) Reproduction interdite.



pire. La lumière disparaissait. Toutefois j'avais en moi de ces places gardées, qui paraissaient défendues aux Puissances du mal. Je ne pouvais pas rencontrer le Saint-Sacrement sans éprouver une commotion soudaine, et que de fois la Grâce m'a prosterné devant le Tabernacle. La vue de la Sainte-Hostie me causait une émotion profonde. L'aspect d'une statue de la sainte Vierge me bouleversait. Le souvenir de saint Stanislas Kostka m'attendrissait jusqu'aux larmes. Divines touches de la grâce, je ressentais, dans ma nuit, vos éblouissantes atteintes, et toute étoile n'avait pas disparu de mon firmament assombri!

On se demandera pourquoi j'acceptais aussi facilement l'intervention spirite, puisque j'avais mon inspiration personnelle et les manifestations intimes, variées et fréquentes d'Hélène. Je réponds que la Duchesse le voulait ainsi. Et puis, dans une parole intérieure, Hélène m'avait dit : « Le Plérôme se manifeste par des voies diverses. Le but est grand, mon bien-aimé, que t'importe le monde extérieur, qui t'apportera mes volontés ! »

Cette parole d'Hélène m'avait décidé à accepter d'assister aux graves manifestations qui se préparaient pour moi chez lady Caithness et dont je vais parler maintenant avec plus de détails que je ne l'ai fait dans *Lucifer démasqué*.

J'étais — c'est incontestable — sous l'influence directe de Lucifer. Le chérubin déchu qui prenait le nom d'*Hélène* avait envahi la partie supérieure de mon âme. Je n'avais réservé que deux points; mais quels points! le très saint Sacrement et l'Immaculée Conception. C'était la part de la grâce prévenante à laquelle coopérait mon libre arbitre, sans y être nécessité. Je sentais très ouvertement cette action miséricordieuse de la grâce de Jésus-Christ.

En quittant la Duchesse, je songeai à rédiger mes homélies et mes rituels. Je soumis les uns et les autres à Sa Grâce. Elle me parut quelque peu déroutée. L'influence de M<sup>me</sup> Blavatski la dominait. Elle était en outre sous l'obsession particulière du démon qui revêtait pour elle la forme de la catholique martyre Marie Stuart. J'étais, moi, sous la domination d'Hélène. Dieu permettait cette divergence et forçait le prince

noir à dévoiler sa contradiction doctrinale. Gnostique avec moi, Lucifer était tout autre avec la Duchesse. L'unité manquait à son but, car il était forcé de suivre les divergences de deux esprits orientés de deux côtés opposés. *Mentita est iniquitas sibi.*

Toutefois, la large compréhension de la Duchesse lui faisait admettre la différence des formes. J'étais plus étroit, étant imbu de l'esprit autoritaire que j'avais puisé dans mon éducation orthodoxe.

Mes homélies surprirent Sa Grâce. Dans l'une, j'imposais un *credo* absolu, une règle de foi ; dans l'autre, je calquais la hiérarchie catholique. De plus je réclamaï le sacre épiscopal, je voulais une église organisée, obéissante, assouplie, une assemblée régulière. Je voulais une *Sophia* gnostique, sorte de pape féminin, représentant le Saint-Esprt. Je voulais un patriarche gnostique, prélat absolu, quasi infallible, des évêques, des diacres, des diaconesses, une assemblée de fidèles que je nommais les Parfaits ou les Pneumatiques, pépinière de diacres et d'évêques.

Les psychiques, ou intellectuels, formaient comme une église de dehors. C'était la masse spirituelle sur laquelle nous devons travailler. Le reste prenait le nom de ces hyliques, ou hommes matériels, océan de perdition, promis à l'ancantissement final, proie fatale du Démon du soustraite à l'action de la divine étincelle du Plérôme. Lady Caithness, dans ma pensée, devait être le chef de cette église gnostique dont j'allais devenir le patriarche.

Elle consentit au sacre. Il eut lieu dans son oratoire. Dès lors, je signai : *Jules, évêque gnostique de Montségur.* Au lieu de la croix, je mis le *tau* devant mon nom, et je pris pour armes un champ d'azur au tau d'argent, accosté d'une colombe de même, figurant le Paraclet, et d'un casque d'or, symbolisant l'Albigéisme des Cathares du douzième siècle. Ma devise était : *Levavi oculos meos ad montes.* Ce sceau épiscopal est maintenant entre les mains vénérées d'un cardinal de la sainte Église qui m'a réconcilié et tiré de l'abîme. Je pris les gants violets, je portai le tau sur la poitrine, et les dames gnostiques brodèrent elles-mêmes mon pallium. Ce

pallium était en soie violette, brodé d'argent, avec une colombe aux ailes épandues. En l'espace de quelques mois, nous élûmes onze évêques et une *sophia*, des diacres et des diaconesses, et nous reçûmes des adhésions choisies. Les évêques constitués en synode me choisirent pour patriarche sous le nom de Valentin. La Gnose était restaurée. La liturgie fut promulguée. Il y eut trois sacrements : le *consolamentum*, l'*appareillamentum* et la *fraction du pain*. L'*Initiation* publia les rituels. Je ne suis pas autorisé à donner le nom des évêques. Je ne dois parler que pour moi. Qu'il suffise de savoir qu'ils appartenaient à l'élite de la société occultiste de Paris et de la province.

La Duchesse avait laissé entre mes mains, le côté pratique. L'Église s'organisait en dehors d'elle. Elle ne pouvait donc pas être la *sophia*, chef de l'assemblée. Je n'ai rien à dire de plus, ici, de l'organisation de la Gnose. Je reviens à ce qui la concerne. Une réunion spirite des plus émouvantes eut lieu chez elle. Elle fera l'objet du prochain chapitre intitulé : *Les Évêques albigeois*.

(A suivre.)

Jean KOSTKA.

---

## QUELQUES PROCÈS DE SORCELLERIE

AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE, EN ANGLETERRE

(Suite.)

La loi inférieure de la gravitation est mise hors de lieu par la loi supérieure du mouvement volontaire, maître de la matière qu'il déplace à son gré, étant donnée une force suffisante. C'est un poids l'emportant sur un autre dans la grande balance de la loi naturelle. Ce n'est donc pas une contradiction, et si c'est un antagonisme, c'est celui de deux forces inégales où c'est toujours la même qui l'emporte. Comme je meus la pierre, l'ange meut la sphère terrestre ou les sphères célestes et le démon, par droit de nature, a encore ce pouvoir, puisque, nous dit Bossuet, « si Dieu ne retenait sa fureur, nous le verrions agiter le globe, comme nous remuons une petite boule. » Quoi de déraisonnable à supposer que Dieu qui intervient pour empêcher de telles catastrophes abandonne au démon la triste jouissance de remuer quelque portion de matière, même celle du corps humain ? Et quoi d'illogique à penser que si le diable a ce pouvoir, il en use ?

Il y a dans les récits qu'on va lire un élément qui n'est indiqué clairement que dans les commentaires de Glanvil et qui joue un grand rôle dans la science moderne. C'est ce qu'elle nomme le *corps astral*. Il est impossible de le méconnaître dans le fantôme du sorcier qui s'offre souvent aux yeux de la victime au moment même de l'exécution du maléfice. Il est vrai que la cabale du temps de Glanvil disait *esprit astral*, et non *corps astral*. Mais *esprit* ou *corps*, c'est bien la même chose, quand il s'agit d'un être qui n'est, selon la science moderne, ni corps ni esprit, mais une substance intermédiaire. *Astral* est donc tout ou à peu près dans cette nomenclature, et c'est en piquant cet *astral* de la sorcière avec une épée, comme pourrait faire M. de Rochas, qu'on pique son corps réel.

Glanvil rappelle plusieurs fois cette expression et cette doctrine (1).

Cependant nous devons dire, pour être juste, que la correction moderne de l'expression ancienne n'est pas malheureuse. *Corps astral* l'emporte sur *esprit astral*, au point de vue de notre philosophie aristotélicienne : car ce qui peut subir les atteintes d'une arme matérielle est un corps.

Mais à part cette innovation, qu'avons-nous gagné pour la science et savons-nous le moindrement ce qu'est le corps astral, comment il se détache du corps réel, comment il lui transmet ses propres blessures?

Or, voici qu'une photographie en fait autant, et qu'y a-t-il de moi dans mon image photographique, si ce n'est mon spectre lumineux, cette simple apparence n'appartenant qu'au domaine de la vue et que la chimie s'en va fixer et naturaliser dans le domaine des choses tangibles? Et qui me prouve que M. de Rochas y ait installé mon âme?

Que cette photographie sous sa main puisse faire l'effet des figurines de cire ou d'argile baptisées par Satan, ce serait un argument pour les partisans de la science à outrance, car ces figurines ont encore moins de la personne visée que n'a la photographie, et l'on pourrait conclure au progrès dans le choix des moyens d'envoûtement et à la supériorité du savant moderne sur le sorcier. Cependant comment M. de Rochas l'explique-t-il lui-même?

Ce qui n'est pas expliqué n'est pas scientifique, encore moins ce qui n'est pas explicable, et une théorie aventurée, comme celle des trois parties de l'être humain, n'est pas une explication.

Jusqu'ici de tels œuvres étaient réservés aux pouvoirs occultes des esprits mauvais. Qu'ils en aient lâché quelques parcelles dans la main de nos savants, ils ne leur ont encore rien lâché de la science qui en est le principe et partant l'explication. Elle est fondée sans doute sur la connaissance certaine des rapports naturels, très simples quand on les connaît, et des transitions possibles et même faciles (pourvu qu'on en ait la science avec l'art de les produire) d'un état de la

(1) Entre autres à la page 155 de l'édition précisée;

matière à un autre état; mais qu'elle puisse être tour à tour solide, liquide, gazeuse ou radiante, elle ne sera jamais spirituelle ou toute conception passée de la matière et de l'esprit devra disparaître. Nous attendons que l'esprit soit devenu matière et la matière esprit, nous attendons, dis-je, qu'on nous le démontre et laissons les plus pressés l'accepter d'emblée et par avance.

Cette connaissance du *comment* des apparitions et des envoûtements, la science peut légitimement espérer d'y parvenir un jour. Mais aucune des théories émises jusqu'ici au sujet du corps astral apparaissant et pâtissant à la place du corps réel et lui transmettant ses blessures ne nous fait espérer que ce jour soit proche. Aussi nous le disons avec regret, nos envoûteurs ont beau participer dans une petite mesure au pouvoir de Lucifer, ils n'ont pas même entamé sa science.

Après cela, nous voulons bien que le *corps astral* soit ce qu'on voudra, tout, excepté une partie intégrante et permanente du composé humain : fluide animal prenant la forme du corps qui l'émet : corps aérien formé par les esprits, mais n'ayant rien substantiellement de la personne à laquelle ils l'attribuent, représentation toute symbolique concordant mystérieusement avec des faits qui lui sont naturellement étrangers : telle l'apparition d'une sorcière à sa victime et la concordance inexplicable de la blessure infligée au fantôme avec la blessure réelle de la sorcière. La foi ne nous permet pas d'ajouter à l'âme et au corps une troisième partie dans le composé humain. Toute explication fondée sur cette doctrine nous semble hérétique. Nous ne pouvons qu'en attendre de nouvelles.

Nous ne dirons qu'un mot des récits qui vont suivre et que nous reproduisons dans toute la nudité du procès-verbal. Ceci est œuvre d'histoire et non de fantaisie. Nous n'avons pas choisi parmi les relations de Glanvil, nous avons traduit simplement les premières. Si le public restreint à qui ces matières offrent quelque intérêt prenait goût à ces récits, il nous serait aisé de lui en offrir la suite.

(*A suivre.*)

JEANNIARD DU DOT.



## L'ÉLECTROÏDE

(Suite.)

---

III. *Phénomènes mécaniques.* — Ceux-ci sont extrêmement curieux et d'une haute importance, à cause des conclusions théoriques que Rychnowski en tire : 1° un corps mobile autour d'un axe fixe, boule de verre, d'ambre, etc., tourne lorsqu'on dirige sur lui l'électroïde au moyen d'un tube en caoutchouc maintenu à une distance de quelques centimètres. Dans le début des expériences, il était souvent nécessaire d'imprimer au corps mobile une première impulsion avec le doigt; maintenant que les conditions du phénomène sont mieux connues, cela n'est plus nécessaire, et l'action s'exerce même à travers une paroi de verre.

2° Si l'on dirige le flux sur deux anneaux concentriques, l'un tourne à droite, l'autre à gauche.

3° Dans une expérience assez compliquée, on obtient sous l'influence de l'électroïde la rotation d'une boule de verre autour d'un axe fixe (la boule devient en même temps lumineuse), puis la rotation en sens inverse autour de la boule d'un anneau ayant son centre sur l'axe, enfin autour de cet anneau tourne, de nouveau dans le sens direct, une petite boule de verre. Il y a là quelque chose qui rappelle les mouvements de Saturne, de ses anneaux et de ses satellites.

4° Une expérience fort intéressante consiste à placer sur une assiette de métal, munie à son centre d'une petite borne perforée, deux balles de celluloid. Dès que par l'orifice de cette borne s'écoule le flux de l'électroïde, les deux balles se mettent à tourner, l'une sur son axe, l'autre autour de la première.

5° Laissons ici la parole à l'inventeur : « Un ballon de verre suspendu librement et mobile présente (sous l'influence de l'électroïde) une tendance à un double mouvement : 1° un mouvement de rotation autour de son axe ; 2° un mouvement

de révolution à orbite elliptique autour du point d'émergence du faisceau lumineux (d'électroïde). De plus, chaque objet (ballon de verre) influencé agit par attraction sur d'autres, ce qui détermine une perturbation de son orbite elliptique, en outre il attire vers la surface extérieure toute espèce de corps, et si ceux-ci sont allongés, ils se placent suivant les rayons (du ballon). Enfin, une influence magnétique très nette se fait sentir suivant la direction de l'axe de rotation. Ce n'est pas tout : le ballon influencé par l'électroïde détermine sur les boules plus petites placées dans le voisinage un mouvement de rotation autour de leur axe et un mouvement de révolution elliptique autour de lui-même.

« En d'autres termes, le grand ballon joue vis-à-vis d'un plus petit le rôle qu'il joue lui-même vis-à-vis du point d'émergence du faisceau électroïdique. Une chose très caractéristique, c'est que la direction des mouvements du petit ballon est l'inverse de ceux du grand (ce qui rappelle les effets des courants galvaniques d'induction). »

Rattachons ici quelques expériences curieuses : une ampoule de verre chargée d'électroïde peut, à travers les parois d'une cage de verre, faire tourner sur lui-même un oiseau empaillé mobile sur un pivot.

Une houppe de coton à plusieurs brins, fixée sur l'appareil générateur d'électroïde, se meut lorsqu'on lui présente le doigt ou tout autre objet ; les brins se dirigent vers l'objet par des mouvements gracieux et s'agitent comme les bras d'un polypier. S'appuyant sur ce phénomène, Rychnowski a construit une poupée comique qui fait les mêmes mouvements avec ses bras, ses jambes et sa barbe, et dont les yeux deviennent lumineux.

6° Les ampoules de verre chargées attirent des corps légers, des brins de ouate par exemple, puis après saturation les repoussent ; ce fait rappelle les phénomènes d'électricité statique.

7° L'écoulement d'électroïde par le tube pointu de l'appareil est très énergique, comme le prouvent le sifflement qui l'accompagne et la force avec laquelle de petits objets placés dans le tube sont projetés au dehors ; cette projection est si



puissante que les particules ainsi lancées perforent des lames de verre sans les briser en éclats. Enfin, si au-dessus de l'orifice d'écoulement on place une lame recouverte de sable, celui-ci se trouve projeté en l'air à l'instar d'une fontaine jaillissante.

Lorsque l'on fait agir un courant d'électroïde par en haut, sur de l'eau contenue dans un entonnoir, on voit s'y former un tourbillon. Si l'on fait arriver le courant par en bas, l'eau monte lentement le long des parois de l'entonnoir et finit par déborder; il y a là un fait d'accroissement de la force de capillarité qui est très intéressant. Quand le courant est très énergique, l'eau peut être projetée jusqu'au plafond.

Enfin, une autre expérience, qui prouve également l'énergie expansive de l'électroïde, c'est que si l'on charge fortement des ampoules de verre, leur pointe arrive à se rompre, sans aucune fêlure du verre. Cette force d'expansion en ligne droite est très remarquable. Rychnowski l'a étudiée de plus près et a constaté que l'électroïde, en pénétrant dans un vase quelconque, exerce d'abord une pression en ligne droite, puis, après un instant, le champ de la pression prend la forme d'un cône dont le sommet serait placé au point d'émission et dont l'angle équivaut à  $90^\circ$ . En raison de cette pression exercée, il est permis de dire que l'électroïde est pesant: d'ailleurs, en soumettant au flux d'électroïde des ballons de verre, ils augmentent de poids tout en devenant lumineux.

La place nous manque pour reproduire toutes les expériences par lesquelles Rychnowski a mis en évidence la force d'expansion de l'électroïde.

Mais si l'électroïde accroît le poids des corps, il peut aussi, dans certaines circonstances, agir en sens inverse et supprimer la gravitation. Voici deux expériences qui mettent ce fait bien en évidence :

a) A l'un des extrémités du fléau d'une petite balance, munie d'une aiguille, est suspendu un poids, à l'autre extrémité, un ballon de verre, où l'on a fait le vide, et qui lui fait équilibre. Selon la direction du courant (en évitant tout contact immédiat), c'est ou bien le ballon ou bien le poids qui s'élève.

b) Rychnowski a construit un petit appareil, mis en communication avec la terre, et formé essentiellement d'un tube de verre vertical dans lequel peut se mouvoir un petit ballon criblé de trous; cette boule est projetée de bas en haut ou flotte librement dans le tube, du moment qu'on fait entrer par en bas un courant d'électroïde plus ou moins énergique.

8° Nous rangerons encore parmi les phénomènes mécaniques le fait suivant. Il consiste dans le groupement, opéré par l'électroïde, de fines particules. Sur de grandes lames de fer-blanc, préalablement chargées d'électroïde en quantité suffisante, puis recouvertes de poudre de lycopode, on voit se former des dessins très compliqués; les particules se groupent autour de centres de force et le long de lignes de forces sous forme de chapelets, d'anneaux, de cercles, de courbes diverses régulièrement disposées, rappelant plus ou moins les figures acoustiques de Lissajous. On peut suivre à la loupe le groupement des particules, et cet effet est certainement l'un des plus curieux que produise l'électroïde. Celui-ci, dirigé sur de l'eau qui renferme en suspension des poudres diverses, détermine des groupements analogues. Avec la poudre d'oxyde de plomb par exemple, il se forme une sorte d'étoile.

Pour en finir avec la partie expérimentale, notons encore les effets suivants obtenus par Rychnowski.

(*A suivre.*)

Dr HANN.



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Voulez-vous me permettre de soumettre une question à un des théologiens qui écrivent dans votre Revue ? que penser du privilège attribué par les gens de la campagne aux enfants qui sont *nés* et *baptisés* le jour de la conversion de saint Paul, c'est-à-dire le 25 janvier, privilège consistant en ce qu'ils « *passent le venin* » par le simple attouchement de la main. Il ne semble pas que le fait puisse être nié. J'ai moi-même une petite nièce qui jouit de ce privilège, et elle a soulagé, et la plupart du temps guéri nombre de personnes. Mais ne serait-ce pas, comme une personne instruite l'a prétendu, au détriment de sa propre santé ? Et pourtant comment admettre cela, si l'on voit dans ce privilège comme un don de Dieu accordé en souvenir de la conversion de l'apôtre des nations, ou une preuve permanente de la vérité de ces paroles. « *Si quid mortiferum biberint...* » par lesquelles Notre-Seigneur mit les apôtres à l'abri de tout venin. Cette question a une certaine analogie avec celle traitée dans votre Revue par M. Antonini : Guérisons par contact.

Avec mes sentiments réitérés, veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

V. B.,

Curé de P...

Monseigneur,

Une femme chrétienne, âgée de cinquante ans environ, se sent devenir médium..., elle entend des esprits, elle fait tourner les tables, et elle qui sait à peine écrire son nom, reproduit l'écriture des morts avec l'écriture et la connaissance orthographique de ces morts. On court chez elle, elle fait école. Par bonheur, Dieu permit que je pus la convaincre qu'elle ferait mal, puis, prenant quelques faits plus drôles que les autres, je les signalais en public, on rit et ce fut fini. J'en rendis grâce à Dieu, car ce moyen n'aurait pas réussi dans les villes, et même pas dans toutes les campagnes.

Il y a cinq à six ans, un jeune homme de ma paroisse, fort comme un Turc, ayant terminé son congé, voyait toujours autour de lui trois camarades de caserne, qui l'ennuyaient par les mauvais propos, et le vexaient jour et nuit, surtout la nuit, et le rossaient quelquefois d'importance. Je commençais par lui dire que ces individus auraient bien vite disparu, *s'il pouvait rire de lui*.

Ah ! M. le curé, me dit-il, ne prenez-vous pour un menteur ? Tenez, j'en vois un ici, dans votre salle, et qui me dit : n'écoute pas ton curé. Est-ce que vous ne le voyez pas ? Est-ce que vous ne l'entendez pas ? — Je ne vois rien, et n'entends rien, et il n'y en a pas plus pour vous que pour moi. Riez donc de vous, vous dis-je, et vous serez guéri. Comment rire quand je vois et entends ? Et les coups que j'ai reçus la nuit dernière ? Où donc avez-vous été frappé ? Sur le dos et sur les jambes. Avec quoi ? Avec un gros bâton. Alors, vous devez en porter les marques :

montrez-moi vos mollets. Ah ! vous allez voir et il barre ses bas. Très bien, lui dis-je, je ne vois rien, pourtant je le sens bien. Allons, mon ami, allez labourer, chantez et sifflez, et vous serez guéri, chez vous, c'est l'imagination qui est malade, et cela se guérit tout seul. Il s'en alla, mais ne fut pas guéri. Il consulta les médecins qui n'aboutirent non plus à rien. Selon lui, on rossait ses chevaux, on enfonçait les portes et même les murailles de sa chambre, on le frappait, on le salissait, on le menaçait... C'était vraiment un martyr... Bref, au jour je le vois arriver chez moi tout effaré : Très bien, cette fois vous croirez : un tel vient de me déchirer les jambes à coup de *coûtire*, et je nage dans le sang... Vous marchez pourtant bien, lui dis-je, voyons un peu... et découvrant le bas de ses jambes, il est stupéfait : *rien*. Enfin, mon ami, si cette fois vous n'êtes pas convaincu que c'est votre *imagination* seule qui est malade, il faut vous envoyer à *Charenton*, car vous êtes fou. Il y eut une détente complète. Cette fois, je suis content, dit-il, je vois que ce n'est qu'imagination. Je ne m'en occuperai plus. Et en effet, il fut un an tranquille, se maria même... Mais six mois après, mon homme retombait dans son premier mal... Il est mort deux ou trois ans après.

(Que de choses, dans ce genre, ne sont que pure imagination, et combien sont malheureux ceux qui en sont les victimes.) Bien d'autres faits analogues... à raconter : nous verrons plus tard,

#### Un mot sur la *Bilocation* :

Je ne m'explique pas ce fait du presbytère Cideville, rapporté par M. de Mirville, et confirmé pour moi par des témoins oculaires : dans l'incendie du presbytère, l'élève du curé voit le berger dans les flammes, tire dessus, l'atteint à l'épaule, et le berger, couché dans sa cabane, à plus d'un kilomètre de là, est percé à l'épaule, par une balle...

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon respect et de mon estime.

D..., curé de St-Q.

~~~~~

Monseigneur,

Abonnée récemment à la *Revue du Monde Invisible*, je vous envoie le récit de circonstances extraordinaires qui me sont arrivées en 1883 après la mort de mon mari. Il était chrétien pratiquant et avait reçu les sacrements en pleine connaissance. Il mourut jeune encore, me laissant avec un fils de vingt-quatre ans, une fille de dix-huit; moi-même je n'avais que quarante-trois ans, et tous les deux avions fait un mariage d'inclination.

Vous ferez de ce récit l'usage que vous voudrez, et dans le cas où les faits vous paraîtraient intéressants, vous pourrez y faire toutes les modifications que vous voudrez.

Daignez agréer, Monseigneur, l'expression de mon profond respect.

~~~~~

J'ai perdu mon mari en 1883. Le voyant près de sa dernière heure, et ayant grande pitié des âmes qui, en nous quittant, subissent une longue expiation, je demandai dix messes devant être dites immédiatement, pour une âme, sur le point de rendre le dernier soupir.

Le lendemain, la mort arriva. Je fis inscrire le nom de mon cher défunt dans plusieurs associations du Purgatoire, avec participation aux messes. Je demandai cent cinquante messes à l'abbaye de

Solismes (Sarthe), cent messes à deux prêtres de nos amis, et vingt autres dans ma paroisse où l'on ne put m'en promettre qu'une par mois.

Je croyais avoir fait ce que je devais à cet égard, lorsque je commençai à entendre des bruits extraordinaires. C'était tantôt avant de m'endormir, tantôt pendant mon sommeil qui cessait aussitôt. On eût dit que des ailes d'oiseaux frôlaient la tapisserie de mon alcove. Trois coups très forts étaient frappés dans ma porte. Les pelles et pinces s'agitaient dans le foyer. Une fenêtre haute battait dans mon cabinet, et le matin je la trouvais fermée.

En été, vers quatre heures du matin, le jour étant venu, une grande fenêtre de ce même appartement fit tant de bruit, comme ballottée par le vent que, triomphant de ma paresse et de mon demi-sommeil, je me levai enfin, pour la fermer. Je la trouvai parfaitement close. L'impression en fut si vive que je faillis m'évanouir.

Dans le même temps, je reçus la visite d'une amie, mère et belle-sœur des deux prêtres qui devaient dire les cent messes. Le soir de son arrivée, au moment où j'allais prendre mon lit, j'entendis comme le bruit d'un tiroir lourd, s'ouvrant et se fermant sans cesse. Je m'étonnai que cette dame rangeât ses affaires pendant si longtemps. Le lendemain, elle me fit la même réflexion. Nous avions entendu ce bruit jusqu'après minuit, sans avoir bougé l'une et l'autre.

Dans la soirée qui suivit, cette amie allait s'endormir lorsque, distinctement, elle entendit traverser le couloir d'un pas qu'elle crut reconnaître pour celui de mon mari, et ouvrir la porte de ma chambre. Elle pensa naturellement que c'était une domestique qui venait me parler et comme il était assez tard, elle dit : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Personne ne répondit. Pour moi, je n'entendis que des bruits sourds. La femme de chambre venait le lendemain pour le service de cette dame, celle-ci la questionna sur sa visite nocturne. Elle lui répondit qu'elle et la cuisinière s'étaient couchées bien avant nous, et qu'elles n'avaient pas quitté leur appartement.

Tous ces faits nous occupèrent. J'avouai à mon amie que je me demandais, voyant les bruits s'accroître en sa présence, si son fils et son beau-frère avaient dit les messes dont je les avais chargés. Elle leur écrivit à ce sujet. Ils répondirent qu'il y en avait quelques-unes de dites (c'était trois mois environ après la mort). Elle les pressa.

La chambre que j'habitais depuis que j'étais seule, avait la réputation d'être hantée, avant que nous achetions la maison. Personne de ceux qui y avaient couché cependant, n'avait signalé le moindre fait anormal ; j'eus l'idée néanmoins de faire dire une messe pour l'âme qui semblait se faire entendre, ne sachant pas au juste à qui faire appliquer la satisfaction.

Peu de temps après, j'entendis un bâillement douloureux. C'était à n'en pouvoir douter, la voix de mon mari. Je demandai alors de nouveau chez les bénédictins deux cent cinquante autres messes. Je quittai la maison peu après, et n'entendis plus rien.

Voilà, dans sa vérité, ce que je puis certifier, à l'appui de cette thèse que les âmes du Purgatoire peuvent se manifester à ceux qui les ont aimées.

Mon mari, très doué par le cœur, était généreux et charitable. C'est pour l'en récompenser peut-être, que Dieu lui a permis de faire appel aux prières dont il avait besoin.

---

## VARIÉTÉS

---

### COUPS FRAPPÉS

Dans la séance du 12 avril, M. l'abbé P... a communiqué à notre académie des sciences psychiques quelques observations très précises sur les phénomènes dont il a été personnellement témoin. Ces observations se rangent sous deux catégories très distinctes. Les premières, exclusivement personnelles, mais qui par leur nombre et leur continuité ne laissent pas de place au doute et excluent l'illusion, consistent dans l'audition très nette de coups frappés par un être invisible, soit sur le lit, soit sur un meuble (commode, bibliothèque, table ou dans la muraille). Environ 5 fois sur 7, chaque nuit, à peu près pendant une durée de six années (1880 à 1886), ces coups étaient entendus par M. l'abbé P... entre onze heures et 3 heures du matin.

1° L'observateur était réveillé en sursaut quelques instants avant le moment où les coups, au nombre de trois, étaient frappés, soit par la violence des coups eux-mêmes.

2° Ces coups étaient toujours entendus à *gauche* de l'observateur, quelle que fût la disposition du lit, et, chose plus étrange, ils se produisirent dans des localités et dans des maisons éloignées par de grandes distances,

3° L'observateur d'abord très effrayé de ces manifestations de l'invisible, avait fini par ne pas en être étonné. Il avait la sensation de la présence d'un être invisible, *parent ou ami*, qui venait réclamer des prières, un souvenir affectueux. L'observateur n'a jamais pu voir de forme déterminée, mais parfois il s'est entendu appeler par son nom *de baptême*; ce qui implique la présence d'un être de qui il était connu. Le phénomène a cessé vers 1886 et ne s'est reproduit depuis qu'à de très *rare*s intervalles.

La seconde observation a un caractère beaucoup plus étrange. Elle n'a pu être forte qu'une seule fois, mais elle a eu pour témoins *auriculaires* huit personnes au moins, dont six sont encore vivantes. Dans la nuit du 3 septembre 1883, à onze heures vingt-cinq du soir, en une maison que l'on disait hantée par des esprits, où se produisaient des apparitions lumineuses et fantastiques, M. P... a très distinctement entendu et les sept personnes qui couchaient dans la

même maison en des chambres séparées ou deux par deux des *clameurs et des cris effrayants* qui se sont reproduits *cinq fois*, à huit à dix secondes d'intervalle. L'être absolument invisible qui les produisait a paru franchir en moins d'une minute un espace d'au moins deux cents mètres et se rapprocher de cinquante à soixante mètres à chaque cri jusqu'à ce qu'il ait pénétré dans la maison même où étaient les personnes citées plus haut (cinq hommes ou jeunes gens et trois femmes). La frayeur des témoins de cette étrange manifestation de l'invisible a été telle que pendant plusieurs minutes, ils ont été dans l'impossibilité de parler. M. P... qui communique cet étrange récit avoue qu'il fut tellement effrayé qu'il en éprouva pendant plusieurs jours une paralysie passagère des nerfs faciaux, et après plus de quinze années, l'impression lui est restée presque aussi vive qu'au jour même. M. P... ne veut pas hasarder d'explication, mais il tient à faire observer :

1° Que jamais antérieurement à l'année 1882-1883 et 1884, où ses prétendues apparitions et phénomènes de haute magie se produisirent, rien de pareil n'avait été observé, ni par lui ni par d'autres dans cette maison habitée sans interruption depuis plus de deux cent cinquante ans. On en peut fournir les preuves ;

2° Que ces phénomènes commencèrent avec l'entrée comme locataire d'une famille M... d'assez mauvaise réputation dans ladite maison ;

3° Qu'ils persévérèrent pendant son séjour dans ces appartements ;

4° Qu'ils ont *complètement* cessé aussitôt après que cette famille a quitté cette maison, et que depuis, c'est-à-dire en 1885 jusqu'à ce jour, aucun phénomène étrange n'a été observé par les locataires qui se sont succédé et qui ont été un prêtre et sa domestique ; un notaire et sa famille ; un troisième locataire devenu aujourd'hui acquéreur de ladite maison. Rien d'anormal n'a plus été observé ni la nuit ni le jour.

M. P... conclut que le phénomène très caractérisé de hantise est dû à la présence dans cette maison de gens qui en ont été la cause *occasionnelle sinon efficiente*. Les faits ci-dessus exposés mériteraient sans doute une discussion approfondie ; mais leur réalité est absolue et indéniable.

ABBÉ P.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

## UN DOCUMENT IMPORTANT

DE S. S. LÉON XIII

Archevêque de Pérouse et cardinal, M<sup>gr</sup> Pecci, aujourd'hui Léon XIII, publia un mandement d'une haute valeur doctrinale contre *l'abus* du magnétisme. On y retrouve la science, l'admirable sagesse et la noble fermeté du grand pontife qui gouverne aujourd'hui l'Église. A notre avis, ce mandement jette une vive lumière sur le problème dont nous cherchons la solution.

L'archevêque de Pérouse établit les principes suivants :

1<sup>o</sup> *L'abus* du magnétisme présente de graves inconvénients au point de vue de la paix des familles, de la moralité des sujets et de la foi. L'abus est mauvais et sévèrement condamné.

2<sup>o</sup> Si nous demandons au sujet magnétisé de nous faire connaître l'avenir, ou des choses lointaines et cachées, nous pouvons obtenir des réponses justes, et nous sommes alors en présence d'un phénomène extranaturel, nous pouvons obtenir aussi des réponses fausses, ridicules, et nous sommes en présence d'un charlatan qui exploite habilement notre curiosité et notre superstition.

3<sup>o</sup> Il y a enfin des cas où « *l'emploi du magnétisme serait vraiment requis pour venir en aide à la science et à l'art médical* », et dans ces cas, il faut se conformer aux prescriptions de l'autorité ecclésiastique, établie ici-bas pour défendre la foi et les mœurs.

Ce mandement nous remplit de joie ; nous y trouvons, avec un sentiment profond de filial respect envers Léon XIII, la confirmation de la thèse que nous avons soutenue dans notre enseignement à la Sorbonne et dans nos publications, et nous remercions M. l'abbé Lusy, vicaire général de Constantine de nous l'avoir communiqué.

Élie MÉRIC



LETTRE DE M. LE VICAIRE GÉNÉRAL DE CONSTANTINE  
A L'ADMINISTRATEUR DE LA *REVUE*

Constantine, le 30 juin 1899.

Monsieur,

Je lis dans la *Revue du Monde invisible* que dirige si sagement M<sup>re</sup> Méric la lettre encyclique de la S. Inquisition romaine, en date du 3 août 1856, contre les abus du magnétisme.

Cette lettre fut promulguée et commentée par l'éminent cardinal Pecci, archevêque-évêque de Pérouse, devenu depuis Léon XIII.

Lorsque j'ai publié en 1888, sous le haut patronage de Sa Sainteté, les *Œuvres épiscopales de Léon XIII* (1), au cours de mes recherches à Pérouse, j'ai retrouvé le mandement du cardinal Pecci contre l'abus du magnétisme.

Je vous l'envoie : il est absolument inédit et je ne doute pas qu'il n'intéresse fort vos lecteurs.

Je devais le publier dans le tome II de ma traduction des *Œuvres pastorales* du cardinal Pecci, aujourd'hui Léon XIII, mais l'éditeur, pour des motifs d'économie, ne me permit pas de dépasser 300 pages.

Ce document ne figure pas non plus dans le volume publié à Rome, au lendemain de l'élection de Léon XIII, sous ce titre : *Scelta di Atti Episcopali di Leone XIII*.

Si vous jugez qu'il puisse intéresser vos abonnés, je vous autorise à le publier.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

A. LUSY,  
*Vicaire général.*

**Mandement contre l'abus du magnétisme.**

Joachim Pecci, du titre de Saint-Chrysogone, cardinal-prêtre de la sainte Église romaine, par la grâce de Dieu archevêque-évêque de Pérouse.

Pour faire cesser l'abus croissant du magnétisme animal, nous avons publié, le 20 juin de l'an dernier, une circulaire où étaient relatées les décisions rendues par le Saint-Siège en maintes circonstances et l'ordre intimé aux évêques de

(1) *Œuvres pastorales* de S. Em. le cardinal Joachim Pecci, aujourd'hui Léon XIII, glorieusement régnant. 2 vol. in-8°. Desclée, Lille.

surveiller ceux qui se livrent à cet abus et de procéder contre eux (1).

Les premières déclarations sur cette matière furent publiées en 1841 : elles condamnent comme illicites certaines opérations magnétiques *tendant à une fin non naturelle ou non honnête* (2). Plus tard, en 1847, un décret solennel établissait comme règle générale que *l'explication physique qu'on essaye de donner de certains phénomènes et effets vraiment surnaturels, produits par l'application de principes et de moyens purement physiques, n'est qu'une supercherie illite, une erreur hérétique* (3). Ensuite on a condamné certains livres qui enseignaient ces pratiques abusives et les soutenaient opiniâtrément (4). La doctrine catholique est aujourd'hui manifeste sur ce point : après avoir publié cette doctrine dans la circulaire susdite, après avoir défendu tout usage *abusif* de magnétisme, après avoir mis à l'index ceux qui se livreraient notoirement à ce désordre, nous avons lieu de croire que cet abus disparaîtrait tout à fait.

Mais les faits n'ont pas répondu à notre attente. Une nouvelle encyclique vient d'être envoyée par ordre de Sa Sainteté à tous les évêques du monde chrétien leur enjoignant d'employer leur sollicitude pastorale et toute leur autorité pour extirper de leur diocèse ce funeste désordre (5).

C'est pourquoi, considérant que l'usage que l'on fait aujourd'hui des phénomènes magnétiques n'est généralement motivé que par l'amour du gain ou par une curiosité coupable et que fréquemment il s'allie à des supercheries ou à des sortilèges ou à des pratiques dont le but n'est pas honnête, nous avons cru de notre devoir de donner un avertissement général à tous nos diocésains pour leur faire connaître le danger qui en résulte pour la religion et la morale et pour leur faire un devoir absolu de fuir toute occasion d'abus de ce genre.

(1) Litteræ S. Congregat. Supremæ Inquisit., 21 maii 1837.

(2) Eadem S. Congregatio, 21 aprilis ac S. Prænitentiariæ, 1 julii 1841.

(3) Decretum S. Congreg. Inquisitionis, feriæ IV, 28 julii 1847.

(4) Decretum Sac. Congreg. Indicis, fer. VI, 6 junii 1831 — et decretum S. Congreg. Supr. Inquis., fer. IV, 26 nov. 1831.

(5) Encyclica ejusdem S. Congreg. Supr. Inquisitionis ad omnes Episcopos adversus magnetismi abusum, 4 augusti 1856.

De tels prestiges ne pouvant pas par eux-mêmes outrepasser les forces de la nature, on s'imagine néanmoins découvrir en les employant des choses invisibles, on croit évoquer des esprits, deviner l'avenir, obtenir la révélation de choses secrètes et lointaines, ce qui conduit au sortilège, à la divination et à d'autres maléfices : or, tout cela est en contradiction absolue avec la sujétion et le culte que nous devons à Dieu. Que si ces prestiges produisaient des effets au-dessus des lois naturelles, il est évident qu'on ne pourrait y recourir de nouveau qu'en invoquant au moins d'une façon implicite l'influence du démon. Ce n'est pas tout : la pureté des mœurs en est atteinte, car les préparatifs, l'emploi de ces pratiques favorisent d'ordinaire la séduction de la jeunesse, engendrent des sympathies et des rapports extrêmement dangereux, excitent la concupiscence et poussent à des actes honteux. La tranquillité sociale elle-même en est troublée : bien souvent, en effet, on a recours à ces manœuvres pour connaître les secrets d'autrui, pour se renseigner sur ses actes, pour découvrir ce qui résultera de telles actions des causes libres ; c'est ainsi que la réputation, la probité de certaines personnes sont mises en suspicion et que la paix et l'honorabilité des familles sont compromises.

Pour certains hommes, ces supercheries constituent un métier ; ils spéculent habilement sur la curiosité d'autrui, et ils abusent de la crédulité naïve de ceux qui recourent à eux. Pour tous ces motifs, le bon sens public et le jugement des personnes sages et éclairées se sont prononcés contre ces charlatans et ont blâmé énergiquement leurs actes.

Nous inspirant de ces graves considérations et des circonstances présentes, pour nous conformer aux instructions du Saint-Siège mentionnées plus haut, nous avons résolu de publier les dispositions suivantes qui auront aussitôt plein effet dans tout notre diocèse.

1<sup>o</sup> Toute expérience de magnétisme sur le corps d'un homme, de quelque manière qu'elle soit produite, est désormais interdite SANS NOTRE AUTORISATION.

2<sup>o</sup> *Dans les cas où l'emploi du magnétisme serait vraiment requis pour venir en aide à la science ou à l'art médical, il*

*faudra d'abord obtenir cette autorisation où se trouveront relatées les précautions à prendre : sans quoi l'usage du magnétisme sera considéré comme abusif.*

3° Quiconque enfreindra cette défense sera poursuivi par voie correctionnelle et puni d'une détention ou relégation dans une maison religieuse pour un espace de temps qui ne pourra être moindre d'un mois, et d'une amende en faveur des pieux instituts.

4° Si l'expérience magnétique est de nature à offenser à la fois la religion et la morale, on appliquera la peine ordinaire de ces délits en y joignant la peine déterminée dans le précédent article et le délinquant sera jugé d'après les règles du droit commun.

5° Ceux qui conseilleront, favoriseront ou faciliteront les expériences de ce genre seront condamnés à une peine proportionnée à leur complicité.

6° L'auteur principal de ces expériences aussi bien que ses complices seront responsables des dommages qui pourraient en résulter au détriment de la réputation ou de l'intérêt d'autrui.

7° Une peine plus grave sera infligée aux récidivistes et à ceux qui auront été nommément cités en justice pour y être invités à s'abstenir de ces expériences.

Pérouse, en notre palais épiscopal, 20 mars 1857.

JOACHIM PECCI, *cardinal-évêque.*

---

## LE CAS DE M. FLAMMARION

### I

Si la personne de M. Camille Flammarion était seule en cause, je ne m'en occuperais pas, quel que soit, d'ailleurs, le mérite du savant astronome égaré dans les rêves du spiritisme; mais nous sommes en présence d'une question doctrinale, traitée aujourd'hui, avec trop de passion par la presse spirite et par la presse indépendante, il nous semble donc opportun de faire connaître notre sentiment.

Sous ce titre, *Les Problèmes psychiques et l'Inconnu*, M. Flammarion, ancien médium, toujours spirite à sa manière, ancien collaborateur d'Allan-Kardec, se sépare aujourd'hui publiquement de son maître, et nous présente une explication nouvelle des phénomènes merveilleux que nous avons l'habitude d'attribuer à un agent préternaturel, aux esprits.

Tout d'abord, M. Flammarion constate qu'il a été trompé par les esprits, et que l'inconnu qui prétendait, sous le nom de Galilée, lui faire des communications astronomiques du plus grand intérêt, n'était qu'une contrefaçon de Galilée; c'était l'esprit de M. Flammarion, accidentellement extériorisé, qui se cachait sous le masque de Galilée.

« M. Flammarion renie aujourd'hui les doctrines des spirites, il désavoue un livre qu'il pensait avoir écrit sous la dictée de Galilée, et déclare que, somme toute, aucun vivant ne peut se vanter d'avoir eu communication avec l'esprit d'un mort. Voici dans quelles circonstances s'est converti M. Flammarion. Son maître Allan-Kardec a publié, jadis, un ouvrage qu'il a appelé modestement, *La Genèse*, et qui est en effet quelque chose comme la Bible du spiritisme.

« Cet ouvrage lui avait été inspiré, disait-il, par l'esprit de

Galilée, lequel se manifestait par l'intermédiaire d'un médium qui n'était autre que M. Flammarion. Une partie considérable de la Genèse était consacrée à la description du ciel, et l'on y lisait, entre autres renseignements, que Jupiter a quatre satellites, et que Saturne en a huit. Or, depuis qu'a paru la Genèse, on a découvert que chacune de ces planètes avait un satellite de plus. Galilée se serait donc trompé. »

Nous savons, en effet, que Jupiter a cinq satellites, que Saturne en a neuf, et que Jupiter n'est pas cette planète où règne un printemps perpétuel : elle n'est pas habitable.

Déçu, aigri, irrité de ces erreurs, M. Flammarion confesse sa faute involontaire, et il en cherche ainsi l'explication.

## II

« L'auto-suggestion, nous dit le spirite repentant, est extrêmement fréquente dans ces expériences, aussi bien que chez les médiums écrivains. J'ai sous les yeux des fables charmantes publiées par M. Jaubert, président du Tribunal civil de Carcassonne, de délicates poésies obtenues à la planchette, par M. P.-F. Mathieu, des ouvrages d'histoire et de philosophie, conduisant les uns et les autres à conclure que ces médiums ont écrit sous leur propre influence, ou tout au moins, ne prouvant pas scientifiquement l'existence d'une cause extérieure.

« Selon toute probabilité, les âmes des morts, ou bien des esprits non humains, des larves, des élémentals, rôdant autour de nous, ne sont pas la cause des effets observés. Cette cause est intensément liée à la présence des expérimentateurs. Qu'ils'agisse des dictées par soulèvements des tables ou coups frappés, des dessins de planètes, des morceaux de musique, ou des communications scientifiques, historiques ou littéraires, obtenues, c'est nous qui devons les produire, chacun selon nos aptitudes. Mais il faut y ajouter le dédoublement de notre être et son extériorisation.

« L'âme humaine serait une substance spirituelle, douée d'une force psychique pouvant agir en dehors des limites de

notre propre corps. Cette force pourrait se transformer en électricité, en chaleur, en mouvement, comme toutes les autres forces, ou mettre en activité ces énergies latentes, mais elle resterait intimement liée à notre état mental. Nous posons à la table, impressionnée sous notre action nerveuse, des questions sur des sujets qui nous intéressent, et nous dirigeons nous-mêmes inconsciemment ses réponses. La table nous parle dans notre langue, avec nos idées, dans les limites de notre savoir, selon nos opinions et nos croyances, discutant au besoin avec nous, comme nous le faisons nous-mêmes.

« C'est absolument le reflet, immédiat ou éloigné, précis ou vague de nos sentiments et de nos pensées. *Toutes mes expériences pour constater l'identité d'un esprit ont échoué.* »

### III

Telle est la nouvelle thèse, amère et déçue que M. Flammarion présente à ses lecteurs.

Dès le début de nos recherches scientifiques sur le spiritisme, nous avons affirmé qu'il était impossible d'établir l'identité des esprits qui entraient en communication avec nous, par l'écriture directe, par les médiums parlants et possédés, par les coups frappés.

La religion nous enseigne que les morts passent immédiatement, en quittant leur corps, ou dans le ciel, ou dans le purgatoire, ou dans l'enfer; que les communications sensibles entre les vivants et les morts ne sont pas ordinaires et naturelles, qu'elles sont au contraire, rares et extranaturelles, qu'elles sont l'effet d'une volonté particulière de Dieu.

Nous sommes donc d'accord jusque-là, avec M. Flammarion, et il suffirait, d'ailleurs, sans recourir à la foi, d'interroger la raison pour voir clairement que l'identité des esprits dans les apparitions spirites n'a jamais été démontrée, et qu'elle est même contraire aux faits les plus sûrement constatés.

Copernic, Galilée, Képler, Newton, Leibniz, ces vastes génies qui honorent l'humanité, sont entrés dans l'autre

monde, sans perdre une seule de leurs qualités intellectuelles sans perdre une seule des vérités scientifiques dont ils avaient fait la conquête, pendant leur vie, dans cette planète.

Et, non seulement, leur intelligence n'a jamais subi aucune altération essentielle ou accidentelle, mais, en vertu de cette loi de l'évolution continuelle et du progrès que les spirites considèrent comme une loi incontestable, ces savants de génie passés à l'état d'esprit, placés dans des conditions infiniment plus favorables que celles qu'ils pouvaient trouver sur la terre, ont élargi avec une rare puissance le cercle de leurs connaissances, et ce qu'ils savaient, quand ils étaient dans ce monde, entourés de l'admiration universelle est peu de chose, ou n'est rien comparé à ce qu'ils savent aujourd'hui.

Il est donc certain, en vertu du principe spirite de l'évolution animique, que Képler, Galilée, Newton possèdent, par exemple, une connaissance du monde stellaire qui leur fait prendre en pitié notre science d'enfant.

Nous rencontrons ici le second principe spirite, promulgué par Allan-Kardec : les morts sont à la disposition des vivants, pour les instruire et les diriger. C'est ainsi que M. Flammarion a consulté Galilée sur Jupiter et Saturne et qu'il a caressé longtemps l'illusion de croire qu'il avait écrit fidèlement sous sa dictée.

Nous pouvons faire trois hypothèses.

Galilée s'est trompé. Nous ne pouvons pas nous arrêter à cette hypothèse, elle est contraire au principe spirite de la perpétuelle évolution, dont nous venons d'exposer les conséquences.

Galilée s'est moqué des spirites qui obéissaient à une curiosité indiscrette ; il s'est moqué de leur crédulité naïve, et il a voulu les tromper, en leur enseignant des erreurs qu'il était facile d'éviter, en suivant les lois de la prudence ordinaire et de la réserve scientifique : les sciences naturelles ne sont pas filles d'une révélation.

Mais rien n'autoriserait à croire dans cette hypothèse gratuite que le tour ait été joué par Galilée lui-même, plutôt que par un autre esprit moqueur et menteur. L'identité de Galilée



n'est pas établie, et pour tromper les hommes, pour commettre avec eux une erreur astronomique grossière, il n'était pas nécessaire d'être un savant de génie, et d'avoir ajouté pendant trois siècles des connaissances nouvelles aux connaissances déjà acquises, pendant la vie.

Aussi bien, si nous admettons que Galilée peut se moquer de nous, malgré la droiture de nos intentions et la sincérité de nos prières, nous pourrions faire la même supposition à propos des communications qui nous viendraient de Leibniz ou de Newton; quelle confiance donnerons-nous à ces communications? Quelle confiance méritent-elles? Nous marchons ici sur le sable mouvant, et nous sommes pris de vertige.

Qui êtes-vous, Inconnu, dont nous ne pouvons arracher le masque? Voulez-vous ajouter aux angoisses de la recherche de la vérité, l'amère ironie d'une moquerie que rien ne peut désarmer?

Cet inconnu qui se dit successivement Galilée, Pascal, Bossuet, Descartes, est toujours le même personnage, qui prend des masques divers, qui joue des rôles différents, et qui reste obstinément caché derrière le rideau du monde invisible.

C'est lui qui change de rôle, et qui, se moquant de votre naïveté, se dira votre père, votre mère, ou l'enfant que vous pleurez et qu'il a connu. Il est intelligent, rusé, trompeur, et les incroyables ressources de sa perversité incurable ne s'épuisent jamais.

Mais que cet inconnu malgré ses affirmations trompeuses, soit réellement Bossuet ou Pascal, votre père ou votre mère défunts, voilà ce qui reste essentiellement contraire à l'expérience et à la raison. Vous êtes les victimes d'un inconnu qui joue à la perfection, le rôle du personnage que vous évoquez, d'un inconnu, dont l'esprit fertile en ruses, s'amuse aux dépens de votre crédulité, d'un inconnu à qui tous les détails de notre vie et de la vie des défunts sont toujours présents, avec une exactitude effrayante pour ceux qui n'ont pas éprouvé le repentir et obtenu le pardon avant de mourir.

Souvent, dans des expériences très sincères, où j'assistais en observateur, cet inconnu a dit lui-même : « Non, les

morts ne viennent pas à votre appel, c'est *moi* qui vous réponds. » La démonstration était évidente.

Pouvez-vous supposer qu'il suffise au premier aventurier venu, de s'asseoir à une table, et d'évoquer sérieusement Alexandre ou César pour recevoir leur visite, et obtenir leurs réponses? Et quelles réponses, banales, quelquefois ridicules, insensées!

Quelles contradictions dans les réponses de cet inconnu facétieux! Il sera successivement, catholique, matérialiste, impie; il enseignera la résignation et le suicide, la vertu et le crime, avec le même scepticisme narquois, et sous le nom de Jeanne d'Arc, devenue à la mode, parmi les spirites, l'inconnu, s'inspirant de l'état d'esprit des expérimentateurs imprudents, vous donnera des conseils ou religieux ou impies.

Oui, vous recevez des communications d'un personnage inconnu, c'est incontestable, mais cet inconnu n'est jamais le défunt que vous avez évoqué.

Ecoutez ce cri d'un spirite désabusé : « Soyons convaincus que si les Crookes, les Richet, les Flammarion qui ont été témoins de tant de phénomènes si intéressants, avaient eu *une seule preuve* de l'identité d'un des leurs, — parent ou ami — ils se seraient empressés de se déclarer spirites ou spiritualistes modernes. *Mais rien, toujours rien malgré leurs appels...* L'identité, hélas! j'en sais quelque chose, a été jusqu'ici le phénomène le moins fréquent. Je parle d'une *preuve sérieuse*. Pourquoi? C'est qu'on a été *trop crédule* (1). »

Il reste une dernière hypothèse. Quel est le sort de Galilée dans l'autre monde? C'est le secret de Dieu. Mais je vois clairement que ce savant illustre ne se tient pas à la disposition des astronomes, des désœuvrés et des curieux pour leur donner des leçons d'astronomie. Celui qui répond, dans les communications spirites, c'est un autre, ce n'est pas Galilée. Il ment quand il se présente sous le nom de Galilée; il ment quand il fait des communications erronées pour capter la confiance de ceux qui ont recours à lui; il ment quand il dissimule sous

(1) J. Bouvéry, *La Paix universelle*, n° 206, p. 298.

des apparences sérieuses, ses tendances perverses et son implacable besoin de nous tromper.

Je reste ici, sur le terrain de la philosophie et du bon sens, je ne demande encore pas les lumières de la foi. La philosophie me permet de constater la présence du personnage, la foi me dira d'où il vient, où il va et ce qu'il veut.

#### IV

Que penser d'ailleurs, de ce principe nouveau, contraire aux données fondamentales de la science et de la religion qui ferait dépendre nos connaissances même naturelles du mystère d'une révélation?

Eh quoi, il suffirait donc à un jeune astronome d'appeler Leibniz ou Pascal, Képler ou Newton, de les interroger, de les fréquenter, malgré les ténèbres et les barrières qui séparent nos deux mondes pour en recevoir des communications, soit par l'écriture, soit par des coups frappés? Il suffirait de les évoquer pour obtenir d'eux, des solutions et des connaissances qui dépasseraient de beaucoup les connaissances scientifiques de nos contemporains les plus illustres!

Et cependant, depuis que l'homme interroge les tables, c'est-à-dire sans doute, depuis les temps les plus reculés, jamais ni en France, ni en Europe, nous n'avons vu un spirite faire une grande découverte, et jeter à pleines mains, à travers le monde des vérités nouvelles. C'est toujours par un travail opiniâtre, par le rude travail de la pensée, par le recueillement puissant de l'esprit, par une méditation prolongée sur le sommet des choses humaines, c'est toujours par l'induction et la déduction, par l'analyse et par la synthèse que l'homme fait ici-bas la conquête de la vérité. Il n'est pas sorti une seule vérité nouvelle du cénacle des spirites, assemblés pour recevoir des leçons de Descartes, de Malebranche ou de Pascal.

Et quand M. Flammarion croyait écrire *la Genèse*, sous la dictée de Galilée, comment pouvait-il supposer qu'il est si facile de devenir savant, qu'il suffit d'appeler Galilée, et de l'écouter! Comment n'a-t-il pas pensé qu'à la même heure,

dans un autre cercle spirite, un enfant, une petite fille pouvait aussi évoquer Galilée, et obtenir un récit qui serait la contradiction radicale de son propre récit ! Ce n'est pas, en qualité de savant, que M. Flammarion a reçu des leçons de Galilée, c'est simplement en qualité de spirite. Ce qu'il a fait, tout spirite peut le faire, et nous serions ainsi obligés de croire qu'un homme, totalement étranger à l'astronomie, peut nous donner un chef-d'œuvre de science astronomique, en écrivant une *genèse* sous la dictée de Képler ou de Newton !

Exposer ces hypothèses invraisemblables, ces rêves d'un esprit malade, *ægri somnia*, n'est-ce pas les réfuter ? En vertu de quelle douloureuse aberration l'esprit humain peut-il embrasser ces chimères enfantines ?

## V

Pour échapper à ces difficultés, M. Flammarion serait disposé à accepter l'hypothèse déjà connue, des mouvements inconscients.

« Nous posons, dit-il, à la table impressionnée sous notre action nerveuse, des questions sur des sujets qui nous intéressent, et *nous dirigeons nous-mêmes inconsciemment* ses réponses. »

Cette hypothèse se trouve en contradiction formelle avec les faits, elle n'est pas scientifique, elle n'explique rien.

Prenons l'exemple le plus simple et le plus facile à reproduire. Je demande à la table ce que j'ai dans mon porte-monnaie : elle répond exactement, et détaille même ces objets, médaille, or et argent. Il n'est pas possible que je dicte moi-même inconsciemment à la table les réponses qu'elle doit me faire, puisque j'ignore le contenu de mon porte-monnaie, ou du porte-monnaie de mon voisin.

Si ce fait ne se produisait qu'une fois, je pourrais l'attribuer au hasard, à une coïncidence bizarre, mais, s'il se reproduit dix fois, vingt fois, avec la même exactitude et dans les mêmes circonstances, il faudra bien que je l'attribue à une cause intelligente et distincte de moi, à une cause qui m'entend, qui me

répond, et qui sait ce que je ne sais pas. Je constate ici la réalité de cette cause intelligente, je chercherai plus tard à connaître sa nature, son origine et son rôle dans notre propre vie.

Ces réponses de la table se produisent quelquefois dans des circonstances qui rendent incontestable la conclusion que nous venons de poser : elles se feront dans une langue étrangère inconnue de l'expérimentateur, elles se rapporteront à des lieux, à des objets, à des événements très éloignés : elles donneront la description d'une maladie que le médecin ne connaît pas, et elles annonceront une mort que l'on apprendra le lendemain. Quelquefois même, la table dictera ses réponses intelligentes, coordonnées pendant que les expérimentateurs causent ensemble ou avec d'autres personnes pour établir avec plus de certitude que ces réponses sont l'œuvre d'un agent étranger, d'un inconnu, d'un Esprit. Les exemples de ce genre abondent dans les ouvrages des spirites contemporains, et s'il en est quelques-uns qu'une critique sévère ne saurait accepter, il en reste encore un assez grand nombre qui permettent d'affirmer la présence et l'action d'un agent inconnu.

Non, ce n'est pas nous qui dirigeons inconsciemment les réponses de la table animée.

Serait-ce par hasard, notre *double*, un être caché en nous qui sortirait de nous pour s'extérioriser dans la table consultée ? Cette explication si chère aux esprits que la pensée du surnaturel épouvante, n'est pas plus sérieuse que celle que nous venons de réfuter. Il ne suffit pas d'affirmer, il faut prouver : la sévérité de la science ne se concilie pas avec les fantaisies d'un roman.

L'âme est la *forme* directe et immédiate du corps ; il n'existe entre l'âme et le corps aucun intermédiaire susceptible d'être projeté à l'extérieur et de se manifester. Que le système nerveux, animé, vivifié par l'âme puisse dégager, rayonner un fluide dont nous ne connaissons pas encore la nature et la place dans les forces de la nature, je n'y contredis pas. Mais il y a un écart considérable entre ces deux affirmations : nous avons deux corps, ou bien les nerfs dégagent un fluide vital.

Des recherches récentes ont démontré la réalité de ce fluide, elles n'ont pas démontré la dualité du corps humain.

Peut-on supposer qu'il y ait en nous, non seulement deux corps, mais encore deux âmes, c'est-à-dire deux êtres, l'un savant, l'autre ignorant? L'être ignorant serait celui que nous connaissons, que nous voyons, avec lequel nous vivons, et le savant serait celui qui, dissimulé en nous, presque toujours latent, sortirait quelquefois de sa retraite, et produirait des phénomènes merveilleux.

C'est ainsi qu'un brave négociant, sans culture intellectuelle, sans lettres, aurait pu parler grec et latin, et écrire une traduction de Cornélius Agrippa dont il n'avait jamais entendu le nom.

Comment réfuter de telles assertions, absolument contraires aux principes les plus certains de la science, et de la philosophie? Comment expliquer cette contradiction d'une dualité de personnes dans l'unité de la personnalité humaine? Que devient le principe de l'unité de conscience, de causalité et de responsabilité? Peut-on supposer que le même individu soit simultanément un homme de génie et un imbécile, un saint et un criminel.

Manifestement, ces grands phénomènes spirites dont la réalité est enfin reconnue, troublent aujourd'hui ces savants incomplets qui ne veulent rien voir au delà de la matière et du monde des corps. Les faits s'affirment cependant, ils s'imposent et se renouvellent sans cesse autour de nous avec une persistance qui défie les négations et qui appelle la discussion.

Ces incroyables hypothèses d'impulsion inconsciente, de dédoublement, de suggestion par influence : toutes ces conceptions malades qui cachent sous le pompeux appareil des noms scientifiques la plus grande misère d'esprit et de raison, tout cela n'aura qu'un succès éphémère, et notre âme, par ses invincibles espérances, notre raison, par ses exigences toujours plus impérieuses, demande autre chose, dans les ténèbres où elle s'agite, elle demande la vérité.

Or, la vérité, c'est qu'au-dessus de notre planète, il y a d'autres mondes, au-dessus de créatures humaines, il y a d'autres

créatures, au delà de la mort, il y a l'immortalité, et entre ces mondes, il passe de grands courants de lumières et de ténèbres, de vérités et de mensonges, de nobles excitations et d'abjectes impulsions. La vérité, c'est qu'il règne aussi de perpétuelles communications, habituellement invisibles, rarement visibles, entre ces mondes et que la raison livrée à ses propres forces, ne connaîtra jamais l'économie des lois surnaturelles qui président à ces communications mystérieuses, réglées par la sagesse de Dieu.

Élie MÉRIC.

---

La lettre suivante adressée au journal *L'Éclair*, nous fait connaître les dispositions actuelles de M. Camille Flammarion. Cet opiniâtre et savant travailleur sera sans doute étonné que l'on transforme en question de personne — et c'est toujours regrettable — une question de science et de philosophie.

« M. Camille Flammarion nous adresse la lettre suivante :

Monsieur le directeur,

La mythologie était bien inspirée, en plaçant la vérité au fond d'un puits.

Je viens de recevoir avec *l'Éclair* environ deux cents journaux français et étrangers me mettant en cause de façons bien différentes.

Les uns déclarent que dans *une lettre retentissante*, je me sépare avec éclat des spirites, que je les traite de fumistes et d'hallucinés. Les autres m'approuvent de cette détermination et s'étonnent qu'un astronome qui a beaucoup travaillé ait pu s'occuper même un instant de ces balivernes. Plusieurs célèbrent mon humilité, mon courage, mon désintéressement. Une lettre publiée hier dans votre estimable journal déclare au contraire que mon abjuration a pour but de m'apporter des places officielles et des honneurs dont je suis affamé, etc., etc.

Or, *je n'ai écrit aucune lettre*; je ne me suis séparé de personne. Je continue d'étudier avec indépendance et loyauté des problèmes qui m'ont toujours intéressé, et l'ouvrage que je prépare sur ces questions fort complexes, scientifiquement analysées, et dont quelques fragments ont paru dans les *Annales*, ne sera pas terminé avant plusieurs mois. N'aurait-on pu attendre la publication de ce livre

avant de l'interpréter et d'imaginer autant d'inventions plus ou moins ridicules ?

Je donne donc un démenti formel à tout ce qu'on a écrit là-dessus.

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques.

Camille FLAMMARION.

Observatoire de Juvisy, le 8 juillet 1899.

« Nous n'avons aucun commentaire à ajouter à la lettre de M. Camille Flammarion, sinon que c'est aux seuls spirites qu'il doit s'en prendre des critiques dont il est l'objet et de l'interprétation qu'ils donnent aux fragments déjà connus de son livre.

« Ce sont eux qui en le louant (voir la *Paix universelle*) ou en le blâmant (voir la lettre du président du Cercle des études psychiques) ont affirmé que M. Camille Flammarion se séparait du spiritisme. Ils en donnent pour preuve ce qu'il a écrit dans les *Annales* de ses communications avec Galilée, qui deviennent un simple phénomène d'auto-suggestion.

« M. Camille Flammarion calme ce grand courroux et supplie que jusqu'à la publication de son livre, crédit lui soit accordé.

« Il est douteux qu'il y parvienne. Mais qu'il ne s'en prenne qu'à lui. S'il ne voulait point que son futur ouvrage fût discuté avant d'être achevé, il eût été sage à lui de n'en point livrer à la publicité les pages qui ont mis le feu au temple d'Allan-Kardec. »





## LA RÉALITÉ

### DES APPARITIONS ANGÉLIQUES

(Suite.)

---

#### III. LES ANGES SOUS LE NOUVEAU TESTAMENT.

Parmi les apparitions que j'ai déjà énumérées, la plupart eurent une réalité extérieure et physique. Il est inutile d'insister là-dessus ; à moins de nier la véracité des saintes Écritures, on doit convenir que maintes fois les anges ont apparu corporellement aux hommes avant Jésus-Christ.

Saint Thomas nous dit que « toutes les apparitions relatées sous l'Ancien Testament furent ordonnées à cette apparition, par laquelle le Fils de Dieu se montra dans la chair. En prenant ainsi des corps dans les temps antiques, déclare le saint docteur, les anges donnèrent à entendre, par d'expressives figures, que le Verbe de Dieu devait prendre un jour un corps humain. » (*Sum. theol.* I Pars. q. 11 art. 2 *ad prim.*) J'ai expliqué plus haut comment les corps que revêtent les anges ne sont que des corps d'emprunt, et ne leur appartiennent pas substantiellement comme s'ils faisaient partie de leur nature ; au contraire, le corps qu'a pris Jésus-Christ est son vrai corps, il fait partie intégrante de la nature humaine qu'il s'est appropriée en unité de personne. C'est là une différence essentielle qu'il ne faut pas perdre de vue : elle n'empêche que ces visions passagères de messagers célestes, revêtant extérieurement une forme humaine, n'aient annoncé et figuré d'une manière très expressive la grande et définitive

manifestation du Fils de Dieu se faisant homme et vraiment homme comme nous, conversant au milieu de nous, mourant et ressuscitant dans son humanité pour la rédemption du genre humain.

Mais ici une question se pose d'elle-même : le Fils de Dieu s'étant fait homme, les apparitions angéliques vont-elles cesser, comme n'ayant plus de raison d'être ? Aucunement.

Notre-Seigneur n'est pas venu détruire l'ordre naturel, en restaurant l'ordre de la grâce. Sa grande médiation rédemptrice n'a pas annulé la médiation naturelle des esprits célestes. Ils restent toujours les intermédiaires entre l'homme et Dieu Esprit infini. Leur mission s'entrelace harmonieusement dans l'œuvre de la rédemption. « Ils sont, nous dit saint Paul, des intendants spirituels, chargés d'un ministère auprès de ceux qui gagnent l'héritage du salut. » (*Heb. 1, 14.*) Ils n'annoncent plus la sainte Incarnation, mais ils s'emploient à en propager les bienfaits. L'histoire évangélique et apostolique nous offre une abondante moisson d'apparitions d'esprits célestes.

Un ange avait annoncé la naissance de Samson. L'archange saint Gabriel annonce de même la naissance de saint Jean-Baptiste. Puis il va trouver la Vierge de Nazareth comme ambassadeur de la très sainte Trinité ; et il lui demande en toute révérence son consentement à devenir la Mère du Fils de Dieu. Il est ainsi, comme on disait autrefois, *le paranymphe* des noces du Verbe avec l'humanité. (*Luc. 1.*)

Il serait téméraire de nier la réalité extérieure de cette double apparition de l'archange Gabriel ; il se montre à Zacharie, debout à côté de l'autel de l'encens : la sainte Vierge se trouble en le voyant, comme si elle voyait un homme. Un peu plus tard un ange, ou peut-être le même archange, annonce à saint Joseph le mystère opéré par l'Esprit d'en haut dans le sein de sa chaste épouse, et il dissipe la pénible appréhension qui torturait le cœur du saint patriarche. (*Mat. 1, 20.*) Mais il est spécifié qu'il lui apparut en songe, et par suite imaginairement.

Au jour de la naissance terrestre du Fils de Dieu, c'est un ange qui évangélise la bonne nouvelle aux bergers : et le ciel

semble se fondre avec la terre autour de la crèche du nouveau-né, tant il y a de cohortes angéliques applaudissant par leurs cantiques à la grande merveille d'un Dieu petit enfant. (*Luc. II, 9-15.*)

La sainte Famille nous apparaît entourée d'anges qui la servent et qui la protègent. Il en est d'elle comme du peuple de Dieu. A côté du guide visible, autrefois Moïse, maintenant Joseph, se place le guide invisible, l'ange du Seigneur; et le guide invisible dirige le guide visible. Un ange apparaît en songe à Joseph et lui dit de fuir en Egypte : il lui apparaît de nouveau, et l'avertit, comme anciennement Jacob, de retourner dans la terre d'Israël. (*Mat. II, 13-29.*)

Notre-Seigneur devenu adulte, ne repousse pas le ministère des anges. Par son incarnation, il était descendu au-dessous de la nature angélique (*Ps. VIII; Heb. II, 7-9*); il s'était mis, en se faisant homme et vraiment homme, en situation, non seulement d'accepter les bons offices des anges, mais même d'en avoir besoin. Et en fait il y eut recours en deux notables circonstances.

La première fut celle de son jeûne et de sa tentation dans le désert. Notre-Seigneur est d'abord aux prises avec le diable : il déjoue ses artifices, il en triomphe, il le chasse : le diable se retire. Alors, nous dit l'Évangile, les anges s'approchèrent de lui et le servirent (*Mat. VI, 11; Mat. I, 13*). En quoi consista ce service des anges? Ils réconfortèrent la sainte humanité du Sauveur épuisée par le jeûne, éprouvée par les insultes de l'esprit mauvais; il est probable qu'ils lui présentèrent des aliments.

La seconde circonstance fut la douloureuse agonie du Sauveur. La sainte humanité de Jésus était en proie à la tristesse, à l'épouvante, à un insurmontable dégoût; elle subissait une dépression de forces telle qu'elle pensait mourir; elle était à ce point oppressée par une inexprimable angoisse qu'elle suait du sang. En cet état, un ange lui apparut du ciel, *la réconfortant*. (*Luc, XXII, 43.*) Cette intervention est infiniment remarquable. La nature angélique vient au secours de la nature humaine, abattue et agonisante; un ange fortifie Jésus. Jésus souffrait comme homme, il était sensiblement délaissé par

son Père; son humanité aux abois se rattachait au secours des esprits angéliques. Il ne voulut pas les provoquer à intervenir pour le tirer des mains de ses ennemis, comme il le dit à saint Pierre au moment d'être garrotté (*Mat.* xxvi, 53); mais il accepte le réconfort qui lui vient d'un ange, pour nous montrer qu'aucun homme mortel, pour saint qu'il soit, ne peut se passer du secours des esprits angéliques.

Étant venus en aide au chef, il ne doit pas nous sembler surprenant qu'ils soient appelés à veiller sur les membres. Les anges s'empressent autour de l'Église naissante. Ils sont chargés de lui annoncer, en la personne des saintes femmes et des apôtres, la glorieuse résurrection du Sauveur. Au moment où celui-ci franchit le seuil de son tombeau, parmi la secousse d'un grand tremblement de terre, un ange descend du ciel, et rejette par côté l'énorme pierre qui fermait l'entrée du sépulcre; puis, tandis que les gardiens terrassés par l'épouvante se relèvent et s'enfuient, il les remplace dans leur office en s'asseyant sur la pierre. Son visage est éclatant comme la foudre, et ses vêtements sont blancs comme la neige; il rassure bénévolement les saintes femmes effrayées à son aspect, et leur donne la première nouvelle de la résurrection. Lorsque celles-ci, après avoir transmis rapidement la nouvelle aux apôtres, reviennent au monument, elles y trouvent deux anges, mais à l'intérieur du sépulcre; ils ont plié les linges formant le linceul du Sauveur, et roulé à part le suaire qui couvrait sa tête sacrée; saint Pierre remarque ce détail vraiment suggestif, quand il arrive sur les lieux en compagnie de saint Jean. (*Mat.* xxviii, 2-8; *Luc.* xxiv, 3-5; *Joan.* xx, 5-6.) Je m'étends avec complaisance sur cette scène évangélique, parce que personne n'osera révoquer en doute l'extériorité de ces apparitions d'anges racontées avec une telle précision.

Le jour de l'Ascension, alors que les apôtres ont encore les yeux fixés dans une posture admirative vers le point du ciel où Jésus a disparu, deux hommes en vêtements blancs, dit le texte sacré, paraissent tout à coup auprès d'eux, et les encouragent par des paroles consolantes (*Act.* i, 10). En ces deux hommes, la tradition chrétienne a toujours reconnu deux anges.

Quand l'Église sort du cénacle, les anges travaillent pour ainsi dire de moitié avec les apôtres : ceux-ci sont-ils emprisonnés, ils brisent leurs fers, ils leur rendent la liberté (*Act. v, 9*). Ils leur ménagent des entrevues avec les gentils. Un de ces esprits célestes avertit le diacre saint Philippe de se rendre sur la route de Gaza, où il trouvera l'eunuque de la reine d'Éthiopie (*viii, 26*). Un autre enjoint au saint et admirable centurion Cornélius d'aller trouver saint Pierre à Joppé (*x, 3*). Mais tout à coup l'Église est menacée d'être décapitée en la personne de son chef tombé aux mains d'Hérode : un ange délivre miraculeusement saint Pierre, faisant tomber ses chaînes, ouvrant devant lui la grande porte de fer qui ferme la ville, et il le rend à l'Église en prière et en pleurs : telle est la soudaineté de la délivrance, que l'apôtre croit rêver, et n'a le sentiment de la réalité de ce qui lui arrive que lorsqu'il se trouve dans l'assemblée des fidèles éperdus de joie (*xii, 7-12*). Cependant la vengeance divine, dont un ange est le ministre, s'abat sur le persécuteur : Hérode meurt en d'horribles convulsions, consumé par les vers. (*xii, 23*.)

Saint Paul n'est pas moins efficacement protégé par les anges : ils le suivent en toutes ses courses apostoliques ; dans la tempête racontée par les Actes, un esprit céleste apparaît à l'apôtre et lui donne l'assurance qu'aucun mal n'arrivera ni à lui, ni aux passagers qui sont avec lui sur le navire en détresse. (*Act. xxvii, 23*.)

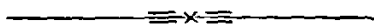
Tel est le rôle des anges dans la fondation et les premiers développements de l'Église. Ils l'entourent d'une sauvegarde tutélaire ; ils amènent ces changements à vue, qui en un moment la soustraient à la fureur de ses ennemis. Ils ménagent les rencontres des apôtres avec *ces enfants de Dieu*, comme parle saint Jean, qui étaient *dispersés* par le monde, et qu'il s'agissait de *grouper en une église*. Ils veillent sur les jours des hommes apostoliques, et les conduisent heureusement jusqu'au terme providentiel de leur carrière.

Dieu a voulu que ces merveilles d'assistance et de préservation fussent racontées par une plume inspirée, afin que nous ne pussions pas douter de la protection des saints anges. Cette protection n'a pas cessé : elle s'est continuée

jusqu'à nos jours, elle se perpétuera jusqu'à la fin du monde. Les apparitions que nous avons relatées d'après la sainte Écriture sont des types qui se reproduisent très fréquemment dans la vie des saints, comme je vais le montrer dans les articles suivants.

*(A suivre.)*

D. Bernard MARÉCHAUX,  
*Bénédictin de la Congrégation olivétaine.*



## LE PÉRIL OCCULTISTE

---

Sous ce titre, M. Georges Bois, avocat à la Cour de Paris, publie aujourd'hui un volume, dont nous reproduisons volontiers l'avant-propos.

Ce volume est la réédition revue et augmentée d'une série de « Variétés » hebdomadaires qui ont paru dans la *Vérité* du 5 septembre au 21 novembre 1898 sous le titre : *A travers l'Occultisme*.

Les changements qui en font un ouvrage nouveau caractérisé par un nouveau titre comprennent l'addition de deux chapitres, des notes bibliographiques, quelques figures, et une orientation de l'ensemble dans une direction unique définie par le but d'expliquer et de dévoiler, dans l'occultisme, un péril intellectuel de notre époque.

Nous disions naguère en présentant au public un autre livre :

« Nous croyons fermement que *l'objection occultiste* sera la grande machine de guerre poussée contre l'Église dans le siècle qui vient, comme l'objection rationaliste et scientifique l'a été dans le siècle qui finit (1). »

C'était une erreur dans l'appréciation de la distance. Le péril n'est plus à venir, il est venu : qu'on en juge de suite. Les idées occultistes trouvent en France un public assez étendu, assez passionné pour exiger toute une collection d'organes périodiques comme *l'Initiation*, le *Voile d'Isis*, *Psyché*, *l'Étoile*, la *Religion Universelle*, *l'Union Occulte Française*, la *Revue des Sciences Psychologiques*, la *Revue Spirite*, la *Lumière*, le *Lotus Bleu*, et quelques autres à l'usage de groupes et d'associations qui spécialisent des

(1) *Causeries du Dimanche* (Première série).

études particulières comme la médecine hermétique, le rite swedenborgien, l'alchimie magique, etc... N'oublions pas l'*Almanach du Magiste* qui donne le calendrier astrologique de l'année avec un horoscope applicable à chaque jour à compter du 1<sup>er</sup> mars, où commence l'année astrologique (1).

Aux organes de langue française, il faut joindre les revues étrangères, car l'occultisme est international à la fois par ses doctrines et par ses relations. L'exposition universelle de 1889 a été l'occasion d'un *Congrès International Spirite et Spiritualiste* où spirites et occultistes d'écoles diverses faisant trêve aux divergences qui les séparent sur les détails de leurs systèmes, se sont réunis pour affirmer ce qu'il y a de commun entre eux. Ce congrès comptait des délégations étrangères de quatre langues : anglaise, allemande, italienne, espagnole. Les publications périodiques spirites et occultistes en ces langues et en français atteignaient alors le total de quatre-vingt-huit.

Le congrès qui se prépare pour l'exposition universelle de 1900 pourra constater un accroissement de ce mouvement d'idées non plus seulement par la prospérité de la presse, mais par celle de la librairie. Il existe une assez vaste bibliographie occultiste déjà suffisante pour devenir une spécialité commerciale. Depuis quelques années, tout ce qui se publie en occultisme trouve un public empressé. Les éditions d'ouvrages nouveaux se succèdent rapidement. On réimprime les ouvrages anciens, et ils trouvent un succès comme leurs auteurs n'en connaissaient pas de leur vivant. Le bouquiste étonné tire de la poudre où ils dormaient dans un mépris séculaire, et vend plus que leur poids d'or les grimoires des sorciers d'autrefois, les éditions authentiques du *Grand Albert*, de la *Poule Noire*, du *Dragon Rouge*. Qui voit-on recueillir si précieusement (pauvre Voltaire, tu as perdu ta peine!) les restes d'une superstition que le rire du siècle sceptique et l'orgueil du siècle savant n'ont pas vaincue? Qui? Des lecteurs de choix, des gens exercés aux travaux intelligents : les sociétés d'occultisme se recrutent

(1) Le calendrier maçonnique part aussi du 1<sup>er</sup> mars (*Annuaire du Grand-Orient*).



dans les professions libérales. Que veulent-ils? Évoquer le diable?... Ils n'y croient pas ou n'y croient plus, et ils s'en flattent, mais la « science » couvre et justifie tout. Le vent de la curiosité est aux *sciences* occultes. On veut voir, savoir, essayer...

Il faut surtout mentionner l'institution la plus caractéristique de l'organisation occultiste en France, à savoir la création d'un enseignement régulier, méthodique, de forme universitaire. Il existe un Groupe indépendant d'études ésotériques et une Faculté des sciences hermétiques qui fonctionnent comme un enseignement public, organisent des cours, reçoivent des étudiants, leur décernent des grades justifiés par des examens conformes à des programmes rendus publics au commencement de l'année universitaire. Les promoteurs de cet enseignement espèrent être des précurseurs et voir leurs doctrines passer d'ici peu d'années dans l'enseignement officiel, au moins en quelques-unes de leurs grandes lignes. Voici le programme du Groupe ésotérique publié dans *l'Initiation* du 1<sup>er</sup> octobre 1898 :

### PROGRAMME DES COURS

(*Novembre 1898, Février 1899.*)

Cette session sera consacrée à la préparation des examens pour le baccalauréat ès sciences hermétiques. Dans ces examens, les élèves seront uniquement interrogés sur les matières professées pendant la session. Pour les élèves de province, les cours seront sténographiés, puis publiés dans le *Voile d'Isis* ou dans *l'Initiation*, ou communiqués, pour qu'ils en prennent copie, aux membres du Groupe qui en feront la demande.

Voici le programme provisoire de ces cours (le programme définitif sera, dès le 15 octobre, mis à la disposition du public, au bureau de M... secrétaire de la Faculté).

Suivent les jours et heures des cours sur : la synthèse des sciences, l'histoire de la tradition, les arts divinatoires, la chiromancie, les éléments de la langue hébraïque. Les cours s'ouvrent le 2 novembre. Mais le programme le plus intéressant est celui de l'examen de licence :

## EXAMENS DE LICENCE

Du 1<sup>er</sup> au 20 novembre auront lieu les examens pour l'obtention du diplôme de licencié ès sciences hermétiques. Nous rappelons pour mémoire le programme de cet examen.

PREMIÈRE PARTIE. — *Histoire religieuse.* — L'Initiation orientale et l'Initiation occidentale considérées au point de vue religieux.

*Exotérisme et ésotérisme.* — Caractères des principaux révélateurs apparus en Orient : Zoroastre, Bouddha, Confucius, etc. Quelques mots de leur histoire; résumé de leur doctrine exotérique.

Caractères des principaux révélateurs apparus en Occident : Moïse, Orphée, Pythagore, Odin, Mahomet, le Bab. Quelques mots de leur histoire; résumé de leur doctrine. *Jésus et le Christianisme*, caractère ésotérique, rôle divin du Christ, différence de sa mission et de celle des révélateurs.

La Gnose considérée sous le point de vue religieux. Sa doctrine, ses défenseurs.

*Dogmes.* — Enseignements de l'ésotérisme touchant les principaux dogmes religieux, l'Unité, la Dualité, la Trinité, la Tri-Unité. Origine et application diverses de ces divisions. La Chute, la Rédemption, la Réintégration. Enseignements traditionnels.

*Symboles.* — Énumérer les principaux symboles en usage dans les religions orientales; objets et figures symboliques, leurs caractères, leurs rapports avec l'ésotérisme,

Principaux symboles en usage chez les Égyptiens. Histoires symboliques égyptiennes dans leurs rapports avec les enseignements ésotériques.

Symbolisme grec. Symbolisme latin. Fausses conceptions de la mythologie. Enseignements ésotériques transmis par les mythes. L'initiation aux mystères et la description de la descente aux Enfers par les Initiés : Homère, Virgile, Apulée, etc.

Symbolisme hébraïque IEVE : le Tétragramme, la Thorah, le Tarot, les objets symboliques du culte en Israël. Histoires symboliques du Zohar et du Talmud. (Mythologie hébraïque.)

Symbolisme chrétien. Quelques détails sur le symbolisme qui a présidé à la construction des cathédrales. Objets symboliques du culte : la Crosse, le Calice, la Croix, l'Hostie. Rapports ésotériques avec IEVE.

Rapports de la messe et de la cérémonie magique. Histoire de l'origine du symbolisme chrétien. Rapports avec la célébration des anciens mystères.

La légende dorée. Le Dante. La Rose-Croix. Les enseignements.

Symbolisme des sociétés modernes d'Initiation. La F.·. M.·. L'Étoile flamboyante, l'Acacia, les deux Colonnes. Quelques mots sur la décoration symbolique des Ateliers, des Loges et des Aréopages. L.·.D.·. P.·. L'agape des F.·. M.·. 18<sup>e</sup>.

Saint Martin et le Martinisme.

## EXAMENS

Le 2 novembre, chaque candidat devra présenter *une thèse* de six à dix pages d'écriture sur un des sujets du programme; à son choix.

Les examens oraux auront *lieu du 15 au 20 novembre*.

Les inscriptions sont reçues, etc...

..

La Direction de l'école a pris ses dispositions pour envoyer aux écoles de province et à l'étranger un résumé d'un ou de deux des principaux cours, professés à Paris.

Dès que ce service sera organisé, nous en reparlerons longuement.

Encore une simple note qui figure en tête du programme et qui, pour nous, est plus concluante à la fin :

Les correspondances des grades avec l'ordre martiniste et les cahiers individuels d'enseignement sont en préparation.

Le martinisme, la plus importante des sociétés occultistes qui fonctionnent en France, est organisé en loges comme la Franc-Maçonnerie. Nous voyons, par exemple, dans le même numéro de l'*Initiation*, une convocation de la loge *Le Sphinx* et une de la loge *Hermanubis*. Les martinistes, au surplus, n'ignorent pas la franc-maçonnerie, ainsi qu'on vient de le voir dans le programme des licenciés en hermétisme. Ils se séparent d'elle par un recrutement plus sévère et par leurs travaux plus particuliers. Ils tiennent peut-être à en paraître séparés aux yeux du public, pour des raisons accidentelles, bien plus qu'ils ne s'en séparent en réalité. Il n'existe pas entre les deux associations de différence essentielle d'origine, de tradition ni de but.

Il n'en existe pas non plus entre les associations spirites et occultistes malgré leur nombre et leurs diversités de noms.

Elles admettent toutes la réalité des manifestations du monde invisible en croyant légitime et utile de les rechercher. Elles se réclament toutes, volontiers, devant l'opinion, de la même justification banale : lutter contre le matérialisme. On remarque en toutes un petit nombre de notions communes, comme, par exemple, la constitution ternaire de l'homme, et sa conséquence immédiate qui est la négation du dogme catholique sur ce qui suit la mort. Mais sitôt qu'on passe, de ces généralités, au domaine pratique, la division de Babel se manifeste immédiatement.

On voit des spirites qui s'offenseraient extrêmement d'être qualifiés d'occultistes, et des occultistes qui regardent les spirites du haut d'un dédain superbe. Après quoi on constate que les occultistes eux-mêmes se subdivisent en cabalistes et en théosophes, qui échangent entre eux, à l'occasion, de fraternelles sévérités. Puis ces deux branches se subdivisent encore, mais nous distinguerons seulement deux camps : les théosophes bouddhistes qui représentent l'occultisme hindou, qui a pour langue sacrée le sanscrit, et les cabalistes, représentants de l'occultisme occidental qui se rattache à des traditions hébraïques que nous devons connaître dans leurs grandes lignes. C'est celui-ci que nous décrirons, celui qui constitue, chez nous, non pas exclusivement, mais dans la plus large mesure, le péril occultiste.

G. B.

## DÉMONSTRATION DE LA RÉALITÉ

### DU FLUIDE NERVEUX

(Suite.)

---

Les premiers jours, lors de nos premières interrogations, elle nous a répondu lentement et très bas, par monosyllabe, par oui et par non : plus tard nos entretiens sont devenus plus suivis, enfin, lorsqu'elle a été portée au plus haut degré du magnétisme qui la rendait clairvoyante et exagérait même ses facultés mentales, nous avons recueilli d'elle les notions qui suivent :

Elle voit partir de toute ma personne, mais principalement des mains, des yeux, de la bouche, des rayons nuageux qui lui sont adressés et qui l'entourent ; ils forment une sorte d'atmosphère dans laquelle nous sommes plongés tous deux. Elle compare très exactement, dit-elle, cette atmosphère fluide à un bain dans lequel j'écoule sans cesse et dans lequel sans cesse elle reçoit ; si je m'absente, elle ne reçoit plus rien et finit par user petit à petit cette sorte d'aliment fluidique et d'autant plus vite qu'elle se trouve plus rapprochée de quelque personne qui annule une quantité de son fluide sans cependant paraître trop se l'approprier.

Lorsque quelqu'un pénètre dans cette atmosphère, il se fait un mouvement, elle s'aperçoit qu'il y a soustraction comme si on ôtait un seau d'eau d'un bain aqueux.

Cette atmosphère n'est pas répartie régulièrement autour d'elle, son épaisseur est plus que doublée du côté que j'occupe, deux mètres à droite, un mètre environ à gauche, cinquante centimètres aux pieds.

Ce fluide est une vapeur incolore, mais qu'elle voit cependant, il est plus lourd puisqu'il tend à descendre, la couche

en est plus épaisse sur le plancher qu'en haut où la vue n'en découvre pas la limite probablement parce qu'elle est devenue plus légère.

Ce fluide reste volontiers à la surface des corps, il lui semble pondérable. Ce n'est pas, insiste-t-elle, une propriété d'un corps, mais bien un corps, le plus subtil de tous.

Le fluide la pénètre, elle en est imbibée, non à la façon d'un liquide, ni d'un gaz, mais par une matière plus subtile que tout cela. Rien ne paraît sortir d'elle, elle reçoit sans cesse de moi. Elle voit le fluide s'échapper de ma poitrine de même manière que l'exhalation pulmonaire, ce qui lui fournit cette remarque que l'orateur doit s'épuiser autant par exhalation fluide que par les efforts physiques de la parole.

Pendant tout le temps que je passe près d'elle, il se fait de moi et à mon insu un écoulement léger et continu de fluide qui remplace sans cesse chez elle celui qui a été utilisé. De fait, une heure de présence auprès d'elle sans cependant produire d'action magnétique me laisse la fatigue d'une véritable magnétisation.

Par le contact seul des pouces, elle sent le fluide monter jusqu'à la tête, mais en quantité insuffisante; d'où la nécessité d'un complément par les procédés ordinaires. Le souffle chaud sur le vertex lui donne la sensation du vif argent qui court rapidement jusqu'aux extrémités, celle aussi d'un courant d'eau chaude qui parcourt tout le corps.

Après le réveil, elle sent quelque chose autour d'elle qu'elle ne peut comprendre.

Le fluide masculin est supérieur, plus parfait, plus fort, en un mot tout autre, elle ne sait pourquoi le fluide féminin est d'une nature différente.

Chaque animal a son fluide particulier, celui de son chien ne lui est pas contraire, celui du chat très contraire, l'oiseau a un fluide aussi tout autre et assez abondant.

Le fluide adhère aux corps de manière très variable, il semble au reste n'être que déposé, s'il paraît plus persistant, c'est que la couche est plus dense.

Hypnotisée, sa mère lui parle, lui prend les mains, elle ne

l'entend, ni ne la voit, ni ne la sent, elle en éprouve une gêne et un malaise indéfinissables, au reste comme de toute personne quelle qu'elle soit qui se trouve présente.

Il est impossible de la mettre en communication ni avec sa cousine qu'elle aime beaucoup, ni avec son frère qui lui serre les mains et lui meut ses bras, fort surprise, elle ne comprend pas ce qui la force à mouvoir ses membres, je lui dis que c'est son frère, elle n'en croit rien.

Insensible à tout contact d'un corps vivant, exception faite du malaise qu'elle en ressent, le rapport avec ses parents est impossible, même lorsque je fais l'office de fil conducteur, interrogée, elle espère qu'un jour elle pourra voir et entendre, mais actuellement mes essais produisent une trop grande déperdition de fluide.

Nous nous entretenons d'une personne présente, fort aimée et vénérée (son directeur spirituel); j'essaie en vain la communication, la personne reste ignorée.

Une procession de Fête-Dieu passe dans la rue avec des chœurs de chant, elle les entend lorsque sa main est dans la mienne, si je l'abandonne, l'audition cesse.

Mise à la fenêtre, elle est frappée de la solitude de la rue d'ordinaire si peuplée (le mouvement en est très bruyant), elle voit un brillant soleil qui l'éclaire, elle distingue tous les objets d'étalage des magasins, enfin tout ce qui est inanimé, rien de ce qui a vie ou de ce qui touche à un être vivant.

Un régiment vient à passer, elle entend la musique, le pas cadencé de la troupe, mais rien d'autre, elle en éprouve seulement une grande fatigue.

Le chien de la maison se jette sur la maîtresse, ses caresses sont tumultueuses, elle se débat comme d'une grande gêne, je lui dis que c'est Blach, elle n'en croit rien.

Sa cousine est au piano, ma main dans la sienne, elle entend; ma main l'abandonne, elle n'entend plus.

Ma voix proche est entendue, si je suis éloigné, elle n'entend que peu ou point.

Je me mets au piano qui est à quelque distance, elle entend mes accords, mais non ma parole. Interpellée sur le motif qui la rend sourde à mon langage, elle répond que frappée du

grand plaisir musical qu'elle ressent, son cerveau et ses sens concentrés en sont uniquement occupés.

Quand les touches supérieures sont préalablement magnétisées, les notes hautes lui paraissent plus harmonieuses, elle découvre ensuite qu'elles ont été magnétisées.

Le piano est tenu à quatre mains, je tiens la basse, sa cousine la partie haute, elle n'entend que la basse, sa cousine joue seule, elle n'entend rien, je touche du doigt l'exécutante, elle entend; je lève le doigt, elle n'entend plus, je touche et lève le doigt alternativement, elle n'entend que de manière intermittente, ce qu'elle trouve bizarre et ce qui la fait rire.

Je la place au piano pour jouer à quatre mains, elle prend la partie basse, sa cousine la partie haute, je me place entre elles, en contact avec toutes deux, elle croit que je fais la partie haute et me complimente d'un talent qu'elle ne me connaissait pas, puis se trouve très fatiguée de son côté droit.

Je magnétise la mère, et je cherche à la mettre en rapport avec sa fille, insuccès. Armée d'une aiguille, sa mère l'enfonce assez profondément dans le bras : Analgésie complète, sa cousine en fait autant, même résultat. Quant à la piqûre que je lui fais, elle en accuse vivement la douleur.

Ma main et celle de sa cousine sont placées l'une sur l'autre, je lui demande d'unir sa main à la mienne, elle s'approche, ses doigts se crispent, elle la retire, elle la ramène, se détermine enfin pour l'attraction, mais avec crainte et une grande hésitation.

Seul, j'avance la main avec la volonté d'attirer la sienne qui s'approche lentement et s'unit à la mienne. Elle en rougit, s'en excuse, mais ne peut s'en empêcher.

Dans la plupart des mouvements, elle a une tendance attractive à se rapprocher de moi.

L'action de présence est très manifeste; celle du magnétiseur qui émet sans cesse est heureuse, pénible est celle d'une personne étrangère qui, par absorption, détruit l'atmosphère fluïdique.

Laissée seule en hypnose digestive dans sa chambre fermée, elle fut prise de douleur stomacale, puis de vomissement.



Elle m'en donna l'explication, il y avait un point par où tout le fluide s'écoulait, une sorte de trou situé à la périphérie de l'atmosphère fluïdique par lequel s'engouffrait la vapeur nerveuse. (Le trou était une porte entre-bâillée par laquelle la famille surveillait son sommeil.)

De nouveau laissée seule en sommeil hypnotique, ses parents la veillent à distance, elle se plaint de malaise, et de trois trous qui absorbent tout son fluide environnant, ces trois trous se bouchent d'eux-mêmes tout à coup. A partir de ce moment, le malaise a disparu. (Ces parents apercevant ce malaise, s'étaient retirés de la porte à peine entre-bâillée.)

Sa cousine tente de la magnétiser par l'application des pouces : douleurs des mains, des bras, secousses musculaires, vertiges ; insuccès, hypnotisant la cousine, je tente les mettre en rapport, même résultat. Un bain aqueux magnétisé ne produit aucun effet. Je recherchai, mais en vain, à satisfaire mon idée d'un condensateur possible d'une réserve fluïdique.

Hypnotisée, elle n'a plus la liberté de la pensée, elle reste intelligente, mais son esprit soumis a le besoin d'obéir à un commandement ; aussi, lorsque je m'absente, réclame-t-elle que je lui impose une pensée à suivre dont elle ne s'écarte qu'à mon retour, à moins que la réminiscence d'une forte émotion de l'état de veille ne vienne la remplacer. Souvent elle me désigne la pensée à suivre, telle que la prière par exemple, mais il faut que je la lui impose, c'est-à-dire que je le veuille si j'oublie cette prescription mentale, son esprit vague à l'aventure, inquiet et troublé d'idées confuses et incohérentes. Au lieu d'une pensée, une fois, je lui imposai une promenade dans le parc avec ses amies. Pendant tout le temps de mon absence, de loin on l'entendit tenir une conversation animée avec ses compagnes et même rire avec éclat ; à mon retour, tout cessa.

Portée à l'hypersomnambulisme, il y a insensibilité et paralysie générale moins la tête : la vue et l'ouïe sont plus aiguës, elle voit toutefois très mal un objet qui lui est caché : de deux livres fermés, elle distingue le livre allemand du livre français, elle en voit les caractères, mais elle ne peut les assembler, elle épelle mal et confusément. Pressée de voir dans son

estomac, elle essaye sans réussir, cette recherche lui donne une trop grande fatigue.

Je lui demande avec instance une consultation pour deux de mes maladies; elle s'y prête de bonne grâce, elle me demande des détails préliminaires, et après des efforts qui semblent lui coûter beaucoup, elle décrit ce qu'ils présentent avec une exactitude approximative, sans me fournir des notions autres que celles que je possède.

Le frère tombe malade, elle s'en inquiète outre mesure: dans le sommeil, elle ne cesse de pleurer et s'obstine à ne plus rien prendre, alors par un effort de volonté impérieuse, je veux qu'elle oublie et qu'elle ait une autre pensée. Par ma volonté impérieuse presque brutale, elle est forcée de prendre des aliments et des boissons dont le rejet s'annonce alors, lui prenant les mains pendant quelques minutes et *voulant* impérativement que la digestion s'opère, la digestion s'est opérée.

Cette action intensive dont j'ai eu une fatigue malade, a changé le caractère du sujet, elle est devenue craintive, osant à peine me parler, et lorsqu'elle m'adresse la parole, c'est à voix basse et timide comme celle d'une enfant qui vient d'être grondée. Cet état a duré toute une journée; je l'ai ramenée à son état naturel par une magnétisation très douce, lente et affectueuse, néanmoins le réveil a été très triste. Comme toujours, elle ne sait pourquoi.

Plus tard, dans le calme hypnotique, interrogée sur le mode d'action de cette *volonté forcée* sur l'estomac, elle l'explique par une vapeur épaisse sortant de moi, passant des mains aux bras, puis par la moelle épinière, gagnant l'estomac où elle rencontre une seconde vapeur qui est la sienne, il y a lutte, douleur même, mais la première vapeur l'emporte.

Ce traitement pénible m'épuise, je suis arrivé à la fatigue, à la souffrance même, elle le sent, s'attriste, verse des larmes sans vouloir par une sorte de gêne timide m'en dire la cause. Mon action s'en trouve diminuée, inefficace, les effets thérapeutiques sont suspendus, et nous constatons un recul dans le progrès. D'autre part, ma liberté est bridée, je ne peux m'absenter, une suppléance devient nécessaire. je tente de me faire

remplacer, mais mes tentatives secondées du bon désir de la malade n'ont pas réussi : La mère qui semblait avoir le plus d'affinité n'a pas la force voulue, elle échoue. Sa cousine est forte, elle émet abondamment, mais son fluide est trop différent, il ne fait que la troubler. Le frère plus puissant encore, malgré sa volonté d'être doux, bienveillant, fait naître des accidents. Aucun des parents ne peut y parvenir, le malade en donne le motif.

Deux fluides ne peuvent se mêler ou s'associer et ne peuvent agir synergiquement, ils ne sont jamais identiques, ils se détruisent mutuellement.

Un phénomène trophique qui m'a frappé, ainsi que les membres de sa famille et elle-même, c'est l'augmentation marquée de la force et du volume de la main, du bras, de la joue, du tégument et du sein du côté droit, côté que j'ai toujours occupé près d'elle pendant de longs mois.

Cette observation nous démontre l'existence du fluide nerveux, sa matérialité, quelques-unes de ses propriétés, ses incompatibilités, les causes qui le détruisent ou qui l'entravent ;

La volonté toute-puissante pour l'émission, l'entretien, la direction et toutes les actions fluidiques ;

L'activité cérébrale et les facultés instinctives du sujet (sensibilité, perception, volonté), soumises à notre volonté ;

L'isolement absolu de toute extériorité vivante ;

Les deux degrés du somnambulisme (proto et hypersomnambulisme) :

L'intelligence en tant que *moi* restant à part.

L'altération de la mémoire a été facile à constater : pour l'état de veille, l'amnésie de l'hypnose est générale, totale et définitive, celle du sujet existe encore (quarante ans).

L'amnésie des séances hypnotiques entre elles est variable, partielle, temporaire ou permanente, réduite à certains souvenirs.

(*A suivre.*)

COUTENOT,

*Médecin en chef honoraire de l'hôpital de Besançon.*

---

## L'ÉLECTROÏDE

(Suite.)

---

### IV. *Action de l'électroïde sur les substances organiques.* —

1<sup>o</sup> L'électroïde exerce en général une action conservatrice sur les substances organiques, en détruisant les bactéries de la fermentation et de la putréfaction. Il est vrai que dans d'autres circonstances, l'activité des bactéries est augmentée. L'auteur ne nous renseigne pas sur ces conditions variables.

Grâce à l'action antiputride de l'électroïde, l'albumine, la fibre musculaire, le jaune d'œuf peuvent être préservés de la décomposition. Le jaune d'œuf, soumis aux radiations électroïdiques, durcit et prend l'apparence de l'ambre. La chair du bœuf, soumise à la même action pendant douze heures, se dessèche peu à peu et prend, au bout de plusieurs mois, un aspect extraordinaire. Au premier coup d'œil on n'y reconnaît pas le muscle. Elle a perdu toute odeur, est recouverte d'une couche brune, rouge par transparence, mais elle a gardé de sa saveur. En la pilant dans un mortier, elle se transforme en une poudre jaune. Elle a conservé sa propriété nutritive (1). Il y aurait encore là un excellent procédé de momification des cadavres.

Une grande lame de celluloid, soumise à l'influence de l'électroïde, se recouvre de tout un réseau de ramifications saillantes de l'aspect le plus singulier.

2<sup>o</sup> Le vin, par l'action de l'électroïde, acquiert un bouquet très fin qui le fait ressembler à du vin vieux. « J'ai encore remarqué, dit l'inventeur, que les boissons alcooliques changent de saveur et deviennent plus capiteuses, probable-

(1) Un chat fut un jour enfermé par accident dans la pièce où des viandes traitées par l'électroïde étaient conservées, et l'on n'y entra que longtemps après. Le chat était parfaitement vivant et alerte: il s'était nourri de ces viandes, à défaut desquelles il serait certainement mort de faim.

ment par transformation du sucre en alcool. » Si l'on fait l'expérience sur une bouteille de verre vert foncé, on voit s'échapper de la surface de la bouteille, partout où elle présente des inégalités ou des défauts, des radiations verdâtres, « qui par leur forme rappellent l'écoulement d'un liquide comprimé ». On peut faire disparaître cette sorte de rosée lumineuse en passant la main dessus, et il se dégage une odeur d'air frais.

3<sup>o</sup> Ce n'est qu'avec hésitation que nous enregistrons ici les expériences faites avec le sang humain frais, non que ces expériences ne soient parfaitement légitimes; car l'électroïde empêche la coagulation du sang et maintient la vie dans les globules pendant environ sept jours, et dès lors les modifications que pouvait subir le liquide nourricier du corps humain sous l'influence de l'électroïde offraient un véritable intérêt. Sous cette influence se produisent, paraît-il, des formes remarquables que Rychnowski a photographiées et qui se modifient par l'action prolongée du fluide. Sur une de ces photographies, on voit une *tête d'homme avec barbe*; sur une autre, deux petites têtes, etc.; il est probable qu'il s'agit là de simples accidents. Cependant Rychnowski, probablement pour rire, aurait émis la singulière idée que le fluide électroïdique pourrait bien réveiller l'esprit qui animait les globules et faire revivre sa forme corporelle, — ou en créer une nouvelle. C'est l'*homunculus* en personne! N'insistons pas.

V. *Autres propriétés de l'électroïde.* — Nous avons vu que l'électroïde présente de réelles analogies avec l'électricité, l'od et le magnétisme animal. Il y a cependant, surtout en ce qui concerne l'électricité, de sérieuses différences. Si l'électroïde dévie l'aiguille aimantée à une petite distance, en revanche elle ne se porte pas à la surface des corps comme l'électricité, mais les pénètre et s'y accumule, — ce qui la rapproche de l'od et de la force qui agit dans les phénomènes de médiumnité. De plus, le verre et le caoutchouc, qui sont de mauvais conducteurs de l'électricité, conduisent bien, au contraire, l'électroïde. Un fait encore plus curieux, c'est qu'un feuillet très mince de mica soumis à l'influence de ce

fluide se charge d'électricité à une haute tension, de sorte que, avec le doigt, on en tire une puissante étincelle, non sans douleur. Or, depuis quelque temps, on emploie, dans la technique électrique, le mica comme un isolant !

L'électroïde, en se dégageant, produit un souffle frais d'odeur très agréable, comme nous l'avons vu plus haut, et cette odeur peut être très facilement communiquée à l'eau. Lang a trouvé à de l'eau électroïdisée une saveur très parfumée. L'odeur de l'électroïde rappelle aussi celle de l'ozone, donc l'odeur d'air frais des montagnes, celle du phosphore et celle qu'on perçoit près d'une machine d'électricité statique en activité. C'est ce qui avait fait supposer à M. Niementowski, professeur de chimie à l'École technique supérieure de Lemberg, qu'il découvrirait de l'ozone dans l'électroïde. Or, il n'en trouva pas de traces à l'ozonomètre. De même que le souffle frais, cette odeur se dégage parfois dans les séances d'occultisme, ajoute Lang, et alors on la compare généralement à une émanation phosphorée.

## II

### THÉORIE ET APPLICATIONS

Rychnowski conclut de ses expériences que l'électroïde est une énergie presque libre distribuée dans des parcelles extrêmement fines de matière, ou, si l'on préfère, une substance excessivement ténue, renfermant de l'énergie libre. Il hésite à lui donner le nom de fluide, parce que ce mot est discrédité dans la science, et cependant un principe qui pénètre tous les corps, s'y accumule et peut se condenser en globules susceptibles d'être conservés plusieurs jours, mérite bien le nom de fluide. L'électroïde se comporte, en somme, comme si elle était l'élément fondamental de la matière et de l'énergie primitives, et rappelle l'*éther* universel, cette entité hypothétique, soit-disant impondérable, qui échappe entière-

ment à nos sens et à nos moyens d'investigation. Les occultistes l'identifieraient avec l'*Akasa*.

Que l'électroïde soit ou non identique avec l'éther, Rychnowski y voit le facteur, la source de tous les phénomènes physiques, chimiques, mécaniques et vitaux. « Celui à qui il sera réservé de transformer le rayon d'éther directement en mouvement pondérable, en chaleur, en lumière, en force chimique et en électricité, sera le plus grand inventeur de tous les temps, car il mettra à la disposition de l'humanité les moyens de produire l'énergie sous toutes ses formes, en quantité arbitraire, partout et sans frais. On verra alors clairement qu'il n'existe qu'une seule force primordiale, douée d'une mutabilité protéiforme, comprenant tous les phénomènes grands et petits, le macrocosme et le microcosme. On retrouvera dans cette force l'âme du monde des anciens qui, dès les débuts de la philosophie grecque, se sont efforcés de ramener tous les phénomènes à un élément primordial... Le feu primordial d'Héraclite nous apparaîtra avec sa signification physique réelle, non de la manière que l'apprécierait une cuisinière, mais dans le sens de Reichenbach, comme étant l'od qui pénètre tout et en tant que celui-ci se manifeste sous la forme d'un phénomène lumineux. On le retrouve dans tous les siècles sous des noms variés : ceux de *Telesma* chez Hermès, d'*Enormon* ou d'*Ignis subtilissimus* chez Hippocrate, d'*Akasa* chez les Hindous, de *Lumière astrale* chez les Kabbalistes. Galien le nomme Πνεῦμα; van Helmont, *Blas humanum*; Paracelse, *Alcahest*; Boerhaave, *Copula* (intermédiaire) entre l'esprit et le corps. Chez les alchimistes il s'appelle *quintessence*; chez les occultistes du moyen âge, *Esprit universel* ou *Esprit vital*; chez Descartes, *Matière subtile*; chez Newton, *Spiritus subtilissimus*. » Ainsi s'exprime Oscar Koschelt, cité par Lang. Du Prel ajoute que ces dénominations s'appliquent fort bien à la découverte de l'électroïde (*Uebers. Welt*, 1898, p. 248-249). Cet homme extraordinaire, l'auteur de cette découverte de la force primordiale, serait, selon ses enthousiastes admirateurs, l'ingénieur Rychnowski.

Mais revenons à l'électroïde. Pour Rychnowski, le soleil

en est le grand générateur, et lui-même doit emprunter cet agent à un autre moteur inconnu, peut-être à un astre plus grand encore que le soleil. Les radiations solaires distribuent l'électroïde dans toutes les directions sans que leur contenu soit ni lumière, ni chaleur, ni électricité, etc. Elles renferment simplement de l'énergie libre, et cette énergie ne se transforme en lumière, en chaleur, en vie, que si la terre ou une autre planète vient à intercepter ces radiations à propagation rectiligne. Quant à la manière dont se fait la transformation de cette énergie libre, elle est exposée d'une façon assez obscure par Rychnowski, ce qui tient à ce que son mémoire du *Zycie*, reproduit dans *Uebers. Welt*, septembre 1898, a été plus ou moins mutilé par la rédaction du premier journal, et à ce qu'il ne veut encore livrer à la publicité tout son secret. Voici, le plus brièvement possible, comment les choses se passeraient.

Lorsque les radiations électroïdiques viennent en collision avec la terre, elles y pénètrent en partie en transformant leur direction rectiligne en mouvement ondulatoire calorifique, et sont en partie réfléchies, et alors prennent le mouvement vibratoire spécial à la lumière et à l'électricité; enfin il en est qui tournent autour de la terre dans le sens est-ouest, déterminant ainsi par attraction sa rotation dans le sens inverse ouest-est, et fixant l'axe de rotation de notre globe, sans parler des phénomènes magnétiques engendrés par cette rotation même. Les radiations qui ont pénétré dans la terre prennent, grâce à la résistance rencontrée, la forme globuleuse liquide et constituent ainsi la force calorifique attractive et celle qui tend à grouper les particules terrestres de façon à constituer un sphéroïde.

Le surplus de l'énergie rayonne de la terre vers l'espace et peut déterminer des effets analogues sur des corps plus petits tels que la lune, ou, s'il s'agit d'une autre planète, ses satellites. Les radiations qui suivent la direction centrifuge produisent l'attraction vers le centre du globe, et tout corps attiré par lui constitue un obstacle à la propagation de ces rayons centrifuges, en rapport avec son degré d'imperméabilité. D'après cela, on doit se représenter le poids d'un



corps comme la mesure du degré de résistance de ce corps au passage des rayons, ce qui fait que ce poids est proportionnel à la masse du corps.

L'électroïde, retenue dans la terre sous forme de chaleur, maintient à l'état liquide les matériaux sous-jacents, à l'écorce, et comme les liquides peuvent également entrer en rotation, la masse liquide intérieure tournerait en sens inverse de cette écorce. Le magnétisme ne serait plus qu'un effet de ce double mouvement. Cette rotation de la masse fluide centrale est nécessaire, parce que l'énergie calorifique et de gravitation agit uniformément sur l'écorce terrestre très mince ; lorsque cette masse commencera à se solidifier, l'écorce éclatera et la terre deviendra semblable à ce qu'est la lune. Ce phénomène se produira dès que la radiation solaire sera impuissante à contre-balancer la radiation terrestre. Chaleur et gravitation diminueront concurremment.

(A suivre.)

Dr HANN.

---

## LE GRAND CONGRÈS

## SPIRITE ET SPIRITUALISTE

DE 1900

Les *spirites, magnétiseurs et occultistes*, fraternellement associés dans le syndicat que nous avons fait connaître (1), ne pouvaient rester indifférents à l'Exposition de 1900 : ils ont pensé qu'ils se devaient à eux-mêmes, bien mieux qu'il importait à l'honneur et à la gloire du pays, de former un *grand Congrès* pour y formuler leurs doctrines et affirmer leur touchante union à la face du monde. L'effet d'une telle manifestation sera sans doute bien médiocre ; mais le *syndicat Durville-Papus-Delanne*, pénétré de son importance, a pour principe de multiplier ses actes, ses groupements, ses livres, ses brochures, dans l'espoir de captiver ou tout au moins d'agiter l'opinion. Nous lui prêtons bien volontiers le concours de notre publicité, mais nous ne prenons à notre charge aucune de ses prétentions.

## CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE

INTERNATIONAL DE 1900.

## COMITÉ D'ORGANISATION

Voulant resserrer davantage les liens de sympathie et de solidarité morale qui existent déjà entre eux, les Sociétés et Groupes suivants :

*Syndicat de la Presse spiritualiste de France,*  
*Comité de propagande spirite,*  
*Société française d'Étude des Phénomènes psychiques,*  
*Société magnétique de France,*

(1) Voir notre dernier article *Une trinité savante !*

*École pratique de Magnétisme et de Massage,*  
*Syndicat des Masseurs et Magnétiseurs,*  
*École supérieure libre des Hautes Etudes hermétiques,*  
*Groupe indépendant d'Études ésotériques,*  
*Ordre martiniste,*  
*Société alchimique de France,*  
*Société théosophique, branche parisienne Ananta,*  
*Étudiants swédenborgiens,*  
 et

*Divers Groupes spiritualistes indépendants,*

Se sont réunis dans le but d'organiser un CONGRÈS pour faciliter l'étude et le développement des Sciences et Doctrines spiritualistes. Ce CONGRÈS, qui tiendra ses assises à Paris, vers la fin de l'Exposition, prend le titre de CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1900.

Ce Congrès comprend cinq sections :

*Section spirite,*

*Section magnétique,*

*Section hermétique,*

*Section théosophique,*

*Section des Spiritualistes indépendants.*

Entièrement autonomes, les sections ne sont liées que par la sympathie et le désir de concourir, dans la mesure de leurs moyens, au développement des Sciences et Doctrines spiritualistes.

« Le comité d'organisation est composé de trois membres de chaque section. Les adhésions, les mémoires et les fonds doivent être adressés à Paris : POUR LE SPIRITISME, à M. C. Duval, rue... n°...; POUR LE MAGNÉTISME, à M. H. Durville; POUR L'HERMÉTISME, à M. Papus; POUR LA THÉOSOPHIE, à M. Gillard; POUR LES SPIRITUALISTES INDÉPENDANTS, à M. Alban Dubet...

Fait à Paris, le 7 avril 1899.

#### *Le Comité d'organisation :*

ALLAR, COUILLEROT, G. DELANNE, ALBAN DUBET, H. DURVILLE,  
 C. DUVAL, FABIVS DE CHAMPVILLE, LAURENT DE FAGET, P. GILLARD, GRELLEAU, HERVY, l'abbé JULIO, PAPUS, ROSABIS, SÉDIR (1).

Un tel faisceau d'autorités est éblouissant et nous déconcerterait presque si nous ne connaissions déjà la plupart des membres du syndicat. Nous retrouvons là les célèbres professeurs des trois *Facultés*, les maîtres... que l'Europe nous envie, Papus, Durville, Delanne. Alban Dubet, etc., et nous apprenons avec satisfaction, mais sans surprise, que l'*Uni-*

(1) *Revue scientifique et morale du spirilisme*, 1899.

*versité libre des Hautes Études* n'a pas répondu à toutes leurs espérances. Il paraît que le *spiritisme*, avec ses branches annexes, ne suffit plus et qu'il faut lui inculquer une forte dose de *spiritualisme* ou du moins le couvrir de cette étiquette pour le rendre acceptable et le faire vivre.

Les bons esprits distinguent encore avec nous le *spiritualisme* du *spërisme* : c'est parfait.

Pour gagner, nous ne disons pas pour tromper son monde, on ouvre donc à deux battants la porte du temple et on invite à y entrer non seulement les *spirites*, mais les *spiritualistes* de toutes les écoles. Bien naïfs ceux qui se laisseront prendre !

« Le Comité spirite avait posé la question suivante : Le futur Congrès *doit-il être purement spirite* ou comprendre toutes les écoles qui ont participé à la réunion de 1889 ?

« A une très grande majorité, les spirites consultés se sont prononcés pour la réunion des diverses écoles spiritualistes, et, en exécution de cette décision, le Comité de Propagande a pris l'initiative d'un rapprochement qui laisse à chaque école son autonomie absolue et la gestion des fonds recueillis par elle (1). »

Il suffit d'analyser rapidement les différents éléments du Congrès projeté pour constater qu'ils se ramènent plus ou moins aux affiliés connus du *syndicat Durville-Papus-Delanne*.

Et d'abord la *presse dite spiritualiste de France* ne comprend, nous l'avons dit, que des revues d'occultisme, de spiritisme et de magnétisme.

La *Société magnétique de France*, l'*École pratique de magnétisme et de massage*, le *Syndicat des masseurs et magnétiseurs* évoluent dans l'orbite du professeur déjà nommé M. Durville. (Lire ses ouvrages !)

L'*École supérieure libre des Hautes Études hermétiques*, le *Groupe indépendant d'études ésotériques*, l'*Ordre martiniste* sont, nul ne l'ignore, aux ordres du maître mage Papus. La *Société alchimique de France* ne paraît pas lui être étrangère.

(1) Loc. cit.

La *Société française d'étude des phénomènes psychiques* nous est absolument inconnue, mais nous ne serions pas étonné qu'elle fût composée des épaves

*Rari nantes in gurgite vasto*

de la *Société des sciences psychiques* fondée en 1895 par des prêtres et des médecins chrétiens et que son président a dû dissoudre après l'avoir mise imprudemment à la discrétion de Papus et de ses amis. Dans cette hypothèse, l'occultisme n'aurait rien à craindre de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, mais que pourraient en attendre la science et la foi?

Restent quelques sociétés, et particulièrement un *groupe spiritualiste* indépendant (?), qui ont une existence précaire ou problématique, et sur lesquels nous tâcherons de renseigner nos lecteurs dans le prochain numéro. Il nous suffit d'avoir établi pour cette fois que le fameux *Congrès* est organisé et composé par le *syndicat Durville-Papus-Delanne* et que les vrais spiritualistes, de même que tous les chrétiens, ont pour devoir de s'en méfier comme de tout ce qui sort des obscures officines de l'occultisme et du spiritisme.

Dr SURBLED.

---

# DE LA GRAPHOLOGIE

## ET DES SCIENCES OCCULTES

---

### I

On nous a demandé si la graphologie est réellement une science et si elle ne doit pas être mise au rang des sciences occultes.

Nous regrettons que des raisons indépendantes de notre volonté ne nous permettent pas de traiter ce sujet avec toute l'ampleur que nous aurions voulu lui donner. Nous osons néanmoins espérer que tel qu'il est, il satisfera les lecteurs de la *Revue*. C'est tout ce que nous désirons.

### II

Et d'abord, qu'est-ce que la science, en général?

On la définit, quelquefois, la connaissance que l'on a de quelque chose.

A cette définition, nous préférons de beaucoup la suivante : « La science est une connaissance claire, certaine, de quelque chose, fondée sur des principes évidents par eux-mêmes, ou sur des démonstrations. »

Cela dit, définissons la graphologie.

Elle n'est pas autre chose que la connaissance de soi-même et des autres d'après les signes de l'écriture.

La graphologie est surtout une science d'expérimentation. Elle en a subi l'épreuve la plus rigoureuse : Sur le désir de médecins profondément observateurs et de *professeurs* très remarquables de la Sorbonne, certains signes graphologiques, sur lesquels on disait s'appuyer, ont été demandés,

non pas à des farceurs, mais à des graphologues sérieux qui les ont montrés et expliqués si bien à ces hommes de science qu'ils s'écriaient émerveillés : « C'est vrai ! Nous n'y avons pas pensé ! »

La graphologie, nous nous plaisons à le répéter, s'appuie sur des principes et sur des signes révélateurs contrôlés très sévèrement.

Jusqu'ici, aucun fait n'est venu démontrer leur fausseté ; leur justesse, au contraire, a été toujours confirmée.

A cette heure, bon nombre de signes ont été trouvés ; on en trouvera beaucoup d'autres, assurément parce que le champ de la graphologie est immense, attendu qu'elle embrasse l'homme tout entier, le corps, l'âme avec ses facultés, ses vertus et ses vices (1).

### III

Au moyen âge et au commencement même des temps modernes, sous le charitable prétexte d'arriver à la connaissance de notre pauvre humanité, on en était venu jusqu'à croire aux sciences occultes, justement regardées et repoussées aujourd'hui comme des pseudo-sciences.

Autant la graphologie est fondée en raison, autant les sciences occultes manquent de base et de fondements sur lesquels on puisse les appuyer. Elles n'ont rien qui puisse satisfaire la raison. Nous allons d'ailleurs les examiner en quelques mots.

Les principales sont : la nécromancie, la cabale et la magie.

La nécromancie n'est pas une science, elle est plutôt un art, pas même réel, mais prétendu, d'évoquer les morts, ou d'examiner les objets qui leur ont appartenu pour avoir connaissance de l'avenir ou de quelque chose de caché.

La graphologie, au contraire, s'appuie sur des *signes mo-*

(1) Nous croyons qu'on pourrait voir un rapport entre la conformation des doigts de la main (doigts en spatule, etc.) et la *graphologie*, comme il nous semble aussi en exister entre la *physiognomonie* et la science dont nous nous occupons.

*biles, changeants, spontanés*, dans lesquels le scripteur verse sans qu'il s'en doute, et le cherche en aucune manière, quelque chose de son être, à la fois corporel et spirituel, en un mot de sa vie.

Confondre la nécromancie, cette fausse science avec la graphologie, nous ne le ferons jamais; ne serait-ce pas confondre la lumière avec les ténèbres?

Comme la nécromancie, la cabale n'est qu'un art prétendu de commercer avec les génies élémentaires de l'air, les sylphes et les gnomes, qui dans le même système des cabalistes habitent la terre et y président.

Laissons ces génies élémentaires de l'air aux poètes, aux peintres, aux musiciens, et ne faisons pas un seul instant à cette science, aussi fausse que la nécromancie, l'honneur de la prendre au sérieux et de la comparer à la graphologie qui, sans recourir à ces fictions plus ou moins charmantes, pénètre par un examen approfondi de l'écriture jusqu'au plus intime de l'être. Ne serait-ce pas encore une fois comparer la nuit avec le jour que de confondre la graphologie avec la cabale?

La magie noire est ainsi nommée parce qu'elle est *censée* opérer les effets les plus terribles avec l'aide des démons et des esprits infernaux, tandis que la magie blanche paraît opérer, par des moyens naturels, des choses surprenantes.

En graphologie, pas n'est besoin des esprits de l'autre monde, mais d'un esprit personnel, logique, pratique, perspicace, d'une intelligence vive, d'un sens profond d'observation, de comparaison et de déduction juste; le tout servi par de *bons yeux* ou une loupe puissante, par un grand tact, une grande prudence, beaucoup de délicatesse.

Greffez sur ces qualités naturelles, celles que l'homme peut acquérir par l'étude et l'expérience, et vous aurez un bon graphologue: mais sans cela, non!

Les sciences occultes ne peuvent séduire que les amies de l'empirisme et de la charlatanerie. — Ces farceurs, qu'on nous passe ce mot, un peu vif, sont aujourd'hui plus nombreux que jamais, et c'est un malheur!



## IV

Bien que nous ayons fait notre travail et condensé cette étude en peu de mots, nous croyons cependant avoir répondu à la question posée.

Dans tous les cas, nous nous faisons un plaisir de renvoyer les lecteurs qui ne seraient pas satisfaits à l'étude du *Système de la graphologie, par Michon*. — Cet ouvrage est encore, selon nous, le meilleur de tous ceux qui ont paru. — Nous admirons le talent de son auteur; mais, toutefois, avec le regret qu'il n'en ait pas toujours fait un meilleur usage.

Abbé BATUT.

---

# QUELQUES PROCÈS DE SORCELLERIE

AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE, EN ANGLETERRE

(Suite.)

---

## 1<sup>er</sup> Récit.

### LE DÉMON DE TEDWORTH

M. John Mompesson, de Tedworth, dans le comté de Wilts, étant allé vers le milieu de mars 1661, à une ville voisine appelée Ludgarshal, et y entendant battre le tambour, demanda au bailli de la ville, dans la maison duquel il se trouvait alors, ce que cela voulait dire. Le bailli lui répondit qu'ils avaient été durant plusieurs jours importunés par un joueur de tambour et que ce fainéant demandait de l'argent au constable en vertu d'un brevet qui, selon le bailli, devait être contrefait. Là-dessus M. Mompesson fit venir le drôle et lui demanda de quel droit il s'en allait ainsi par tout le pays avec son tambour. Celui-ci répondit qu'il était bien en règle et produisit deux pièces, l'une de la main de sir William Cauly, l'autre de celle du colonel Aylif, de Gretenham. M. Mompesson qui connaissait leur écriture vit aussitôt que ces pièces étaient contrefaites, il ordonna au vagabond de mettre bas son tambour et chargea le constable de le traîner à la justice de paix la plus rapprochée pour être dûment examiné et puni.

Le drôle alors confessa la fraude et supplia qu'on lui rendît son tambour. M. Mompesson répondit que s'il apprenait du colonel Aylif, dont il se disait tambour, qu'il était un

honnête garçon, son tambour lui serait rendu, mais qu'avant tout il fallait qu'on s'en assurât. Il laissa donc le tambour à la garde du bailli et le tambourineur aux mains du constable, qui, paraît-il, se laissa toucher aux prières du pauvre diable et le relâcha.

Vers le milieu d'avril suivant, comme M. Mompesson se préparait à partir pour Londres, le bailli lui envoya le tambour confisqué. Au retour du voyage, sa femme lui dit qu'ils avaient tous été fort effrayés cette nuit par des voleurs et que la maison avait semblé se briser. Il n'y fut pas trois nuits, qu'on entendit le même bruit qui avait troublé la famille en son absence. C'étaient de grands coups frappés à ses portes et à l'extérieur des murailles.

Sur-le-champ il y court, armé d'une paire de pistolets, il ouvre la porte où l'on frappait si fort, et aussitôt, il entend le même bruit à une autre porte. Il l'ouvre enfin, puis fait le tour de sa maison, mais sans rien découvrir. Seulement il ne cesse d'entendre un étrange tapage avec un son caverneux. Il retourne au lit, et cela devient un tumulte mêlé de grands coups et de sons de tambour sur le haut de la maison : le bruit continua longtemps, puis par degrés, s'évanouit dans les airs.

Depuis ce moment, le bruit des coups et du tambour devint très fréquent, il durait ordinairement pendant cinq nuits consécutives, suivies d'une interruption de trois nuits. Il commençait par les murs extérieurs de la maison et toujours au moment où l'on se mettait au lit, qu'il fût tôt ou tard.

Après un mois de tapage au dehors, le bruit arriva dans la chambre où était le tambour, et cela quatre ou cinq nuits sur sept, une demi-heure après qu'on était couché, et il continuait presque deux heures.

Le signal de tout ce tapage était un bruit d'objets jetés sur la maison, et le signal de la fin un battement de tambour semblable à celui de la retraite d'une garde de nuit. Cela continua dans cette même chambre durant deux mois, et tout ce temps M. Mompesson se tint à portée de l'observer. Aux premiers moments de la nuit, c'était un tapage effroyable, mais au bout de deux heures tout redevenait tranquille.

M<sup>me</sup> Mompesson étant en couches, il n'y eut que peu de bruit cette nuit-là, puis rien pendant les trois semaines suivantes jusqu'à ce qu'elle eût repris ses forces. Mais après cette civile interruption, il revint à la charge avec plus de rage que jamais et prit à partie les plus jeunes enfants, battant les bois de lit avec une telle violence que toutes les personnes présentes s'attendaient à les voir voler en éclats. En mettant les mains dessus, on ne sentait pas les coups, mais on percevait d'étranges secousses.

Durant une heure entière, il battit le morceau *Round heads and cuckholds* (1), la retraite appelée *tattoo* et plusieurs autres motifs guerriers aussi bien qu'aucun tambour l'eût pu faire. Puis on entendit gratter sous le lit des enfants comme avec des serres de fer. Il les soulevait dans leur lit, les poursuivait de chambre en chambre et, pendant quelque temps, ne hanta spécialement qu'eux.

Il y avait dans la maison un grenier qui n'avait pas encore été infesté. On y installa les enfants, les mettant au lit, tandis qu'il faisait encore jour, et ils n'y furent pas plus tôt que leur persécuteur y fut avec eux.

Le 5 novembre 1662, il fit constamment un bruit formidable. Un serviteur, alors, voyant dans la chambre des enfants deux tables qui paraissaient se mouvoir, le pria de lui en donner une. Aussitôt la table, sans qu'il vit rien la mettre en mouvement, s'en vint à un yard (2) de lui. Cet homme reprit : « Allons ! donne-le-moi dans ma main. » Aussitôt elle fut poussée près de lui jusqu'à le toucher. Il la rejeta en arrière, et elle fut encore repoussée vers lui, s'élevant, s'abaissant, se penchant de côté et d'autre, cela au moins vingt fois de suite, et jusqu'à ce que M. Mompesson défendit à son domestique telles familiarités. Cela se passait en plein jour, à la vue d'une foule de gens qui remplissaient la chambre. Ce matin-là, il laissa une suffocante odeur de soufre après lui.

Le soir assez tard, le ministre, un M. Cragg, et plusieurs des voisins vinrent en visite. Le ministre se mit à prier avec eux, s'agenouillant près du lit des enfants, à un moment où

(1) *Têtes rondes et...* Molière a dit le mot.

(2) 0 m. 914.

*il* était fort bruyant et fort importun. Durant la prière, *il* s'enfuit dans le grenier (1), mais revint aussitôt que les prières furent faites, et alors, à la vue de tous, les fauteuils se promenèrent d'eux-mêmes par toute la chambre, les souliers des enfants leur furent jetés à la tête : enfin tous les objets libres ne faisaient que changer de place. En même temps, une colonne de lit fut lancée contre le ministre et l'atteignit à la jambe, mais si mollement qu'un flocon de duvet n'eût pu tomber mieux, et l'on observa qu'elle s'arrêta juste à son but, sans rouler ni changer de place.

M. Mompesson voyant à quel point *il* persécutait les petits enfants, les plaça dans la maison d'un voisin, prenant sa fille aînée qui avait environ dix ans dans sa propre chambre où l'esprit n'avait pas été depuis un mois. A peine fut-elle au lit que le désordre y recommença, le tambour battit trois semaines de suite, *il* faisait entendre beaucoup d'autres bruits, et l'on observa qu'il se conformait pour ses batteries à tout ce qu'on lui jouait sur un tambour ou qu'on lui suggérait.

Quelque temps après, la maison où les enfants logeaient, s'étant remplie d'hôtes, on les reprit, et comme on n'avait jamais entendu de bruit dans le parloir, on les y logea : mais leur persécuteur les y vint trouver, cependant il se contenta de leur tirer les cheveux et aussi les draps, pendant la nuit.

On nota que lorsque le tapage était le plus grand et arrivait avec la plus soudaine violence, aucun chien ne bougeait autour du logis, bien que les coups dans les portes fussent souvent si retentissants et si rudes qu'on les entendait à une distance considérable dans la campagne, et que les voisins du village, dont nul n'était fort près de la maison, en fussent réveillés.

Les domestiques se voyaient parfois enlevés de terre avec leur lit, puis on les laissait retomber doucement, sans aucun mal. A d'autres moments, ils sentaient un poids terrible sur leurs pieds.

Vers la fin de décembre 1662, les roulements de tambour furent moins fréquents, et l'on entendait un bruit comme le

(1) Sans doute *il* quitta le lit pour s'en aller en quelque coin du grenier, où l'on sait que le lit était placé.

tintement de la monnaie, occasionné, pensait-on, par un propos que la mère de M. Mompesson avait tenu la veille à un voisin qui parlait de fées laissant de l'argent après elles : qu'elle aussi aurait bien aimé qu'il lui en laissât pour compensation du tort qu'il leur faisait. La nuit qui suivit ce propos, on n'entendait qu'argent sonner sur toute la maison.

Puis il mit fin à ces rudes tapages et s'employa à des farces singesques (1) et moins offensives. Pourtant la nuit de Noël, un des petits garçons fut frappé au talon, juste à un endroit malade, avec le loquet de la porte, lequel était très difficile à tirer. La nuit suivante, l'esprit traina les habits de la vieille dame à travers la chambre et cacha sa bible dans les cendres. Il renouvelait souvent ces sottes farces ou d'autres semblables.

Ensuite il s'acharna contre un domestique qui était un garçon solide et sensé, et qui demeura dans la maison durant les plus étranges désordres. Pendant plusieurs nuits, quelque chose essayait d'arracher les draps de son lit, il avait beau tirer de toutes ses forces pour les garder, souvent il les voyait enlevés par une force plus grande, et ses souliers lui étaient jetés à la tête. Parfois il se sentait tenu de force comme s'il eût eu pieds et mains liés, mais il reconnut que toutes les fois qu'il pouvait saisir son épée et en frapper, l'esprit le lâchait.

(1) *Apish*. Il nous semble avoir vu dans Montaigne ce mot *singesque* qui traduit bien le vocable anglais.

(A suivre.)

JEANNIARD DU DOT.

---

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

---

Monsieur Téqui,

Je profite de l'occasion pour vous demander un service, je connais votre obligeance à l'égard de vos clients.

Veuillez demander à la Rédaction du *Monde Invisible* l'adresse exacte de l'*ecclésiastique* qui, dans le numéro de juillet de la *Revue du Monde Invisible*, qui a paru ces jours-ci, écrit, page 124, une lettre à M<sup>re</sup> Méric à propos des *guérisons par contact*, et qui signe V. B., curé de P. Cette lettre commence par ces mots : Voulez-vous me permettre de soumettre une question à un des théologiens, etc., etc.

Je désire vivement connaître l'adresse de cet ecclésiastique, et je suis convaincu que M<sup>re</sup> Méric vous la fera connaître sur votre demande et vous autorisera à me la transmettre, puisque j'en ai besoin.

Je vous remercie vivement de la démarche que je vous demande de faire pour me renseigner et vous en exprime à l'avance toute ma gratitude.

En attendant votre réponse, daignez agréer, Monsieur Téqui, mes hommages les plus respectueux.

Votre humble serviteur en Notre-Seigneur,

Nous prions l'auteur de l'article visé par cette lettre de vouloir bien nous donner son adresse. Nous ne gardons pas la copie des articles composés.

---

Monsieur,

Je reçois la « Revue du Monde Invisible », je me permets de vous faire part d'un phénomène que je ne me suis jamais expliqué, bien que j'en aie suivi et contrôlé avec soin toutes les phases. Il s'agit d'une sueur de sang ou de quelque chose de semblable. Je n'ai jamais consulté de médecins à ce sujet, jamais non plus je n'ai fait analyser les matières par un chimiste. A quoi bon ?

Voici les faits :

Vers l'âge, ou plutôt je précise à l'âge de quatorze ans révolus, depuis un mois, je fus pris pendant une promenade (au retour), de vertiges épouvantables. Ils durèrent pendant trois jours, et cessèrent sans le secours d'aucun remède, ne me laissant qu'une grande fatigue.

Depuis, ils n'ont plus reparu.

Depuis aussi dans certaines circonstances, au lieu que ma sueur ressemble à celle du commun des mortels, elle est rouge ou rose pour le moins.

Mes parents s'en offusquèrent d'autant que faisant laver leur linge et le mien, cela intriguait les lessiveuses. Ma mère pour obvier à cet inconvénient, rinçait elle-même mon linge de corps avant de le donner à laver, et l'on continue à faire de même.

Parfois le phénomène cesse, pendant un mois, tout au plus. Et aurais-je pendant ce temps les émotions les plus fortes, la sueur est naturelle. Remarquez, je vous prie, que je sue aussi bien l'hiver par les plus grands froids que l'été par les plus grandes chaleurs, la nuit comme le jour.

Toutefois la sueur de la tête a été rarement rouge : une dizaine de fois au plus dans l'espace de trente ans.

Cette sueur ne m'affaiblit nullement, elle est seulement incommode parce qu'elle salit mes vêtements.

Maintes fois mes amis m'ont conseillé de consulter des médecins, mais à quoi bon, encore une fois, puisque je ne souffre nullement.

Ma nourriture est assez mêlée, et je mange plus de légumes que de viande. J'ai essayé de ne boire que de l'eau, et après six mois de ce régime, j'en suis toujours au même point. Au printemps et à l'automne, la sueur est très foncée presque sang noir.

Avec cela, l'état de ma santé suit le cours ordinaire. J'ai eu une pneumonie, variole, influenza, dans les mêmes conditions que le commun des mortels. Dieu merci, j'ai guéri grâce aux secours de la science médicale.

Que penser de cela ? Je ne ris point des sueurs de sang que l'on cite, mais, vu mon état, je n'en suis pas étonné, sans toutefois nier le surnaturel qui peut y être mêlé.

N'y a-t-il pas un état pathologique qui puisse amener ces sueurs, puisque c'est pour moi un état naturel. J'ai quarante-cinq ans, et cela dure depuis trente et un ans.

Je sou mets cela à vos réflexions sans rien préjuger. Bien que je signe mon nom et que je vous donne mon adresse, je ne tiens pas à être connu à cause du phénomène qui n'est connu que de mon entourage. Grâce à Dieu, je n'ai commis aucun excès, je suis prêtre et m'efforce avec le secours de la grâce d'être fidèle à ma sainte vocation.

Faites de ma lettre ce que bon vous semblera, et croyez à mes sentiments les plus respectueux.



19 juillet 1899.

Monseigneur,

J'ai suivi avec beaucoup d'attention et d'intérêt l'étude sur les phénomènes de lévitation que vous avez publiée dans la *Revue du Monde Invisible*.

Présentés tels qu'ils le sont, les phénomènes de lévitation produits par les Mages de Rome, les Yoghis de l'Inde, les sorciers du moyen âge et plus près de nous par M. Home et par Eusapia Paladino, ne semblent pas comporter d'autre explication que celle que vous leur avez donnée. Il faut en toute rigueur de raisonnement les attribuer à un agent préternaturel. S'ils veulent être conséquents avec eux-mêmes, les savants qui aujourd'hui ne contestent plus l'authenticité de ces faits, seront obligés d'en arriver à cette même conclusion.

La suggestion, le corps astral, le fluide neurique ou vital, le fluide électrique ne fournissent pas une explication satisfaisante.

S'ensuit-il cependant qu'aucun phénomène de lévitation ne puisse être attribué à une cause naturelle?

Permettez-moi, Monseigneur, de vous poser cette question et de vous rapporter une expérience à laquelle j'ai plusieurs fois assisté comme spectateur ou comme acteur.

Un sujet de bonne volonté s'étend sur une table. Quatre personnes placées face à face soumettent le patient à un certain nombre (32 environ) d'insufflations régulières allant de la tête aux pieds et des pieds à la tête pour chaque insufflation complète. Puis à un signal donné, les quatre souffleurs aspirent avec ensemble au lieu de souffler. Le sujet s'élève tant que l'aspiration dure, il retombe dès qu'elle cesse.

Que faut-il penser de ce fait de lévitation? N'est-ce pas dans le cas présent un phénomène physique produit par une cause physique?

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments respectueux.

*Un professeur de philosophie.*

#### Réponse.

Ce phénomène particulier, et d'autres du même genre, dont nous avons été témoins, n'appartiennent pas à la catégorie des phénomènes du vol aérien du corps, enlevé ou par Dieu, ou par les démons. Les étudier nous éloignerait de l'objet principal de nos recherches d'apologétique scientifique, chrétienne. — On obtient un phénomène analogue à celui dont vous parlez en faisant aspirer profondément un homme, debout sur une planchette. Un enfant peut soulever la planchette au moment de l'aspiration du sujet.

Cependant, votre expérience très intéressante mérite un examen plus approfondi. Je vous prie de m'envoyer des renseignements précis sur votre manière de procéder, nous tenterons ici cette expérience, et nous vous en ferons connaître les résultats.

Génelard (Saône-et-Loire), le 18 juillet 1899.

Monseigneur,

Auriez-vous l'obligeance de publier dans la *Revue du Monde Invisible* les deux faits suivants et de dire ce que vous en pensez ?

1° C'était en 1856 ; je faisais ma philosophie. Un de mes condisciples me racontait qu'une personne, qui habitait dans le voisinage de ses parents, consultait les esprits à l'aide d'un tout petit panier et que les esprits lui répondaient en écrivant des choses extraordinaires. Je lui avouai mon incrédulité. — Eh bien, viens et tu verras, me disait mon condisciple.

Cet ami me conduisit dans sa famille pour y passer avec lui les premiers jours de 1857. Pendant une soirée, la personne dont j'ai parlé vint à la maison. On ne tarda pas à aborder la question des esprits, et l'on voulut séance tenante, avoir raison de mon incrédulité par des faits tangibles.

On étendit sur la table une grande feuille de papier blanc, on attacha un crayon à un de ces petits paniers où les couturières déposent leur fil et autres objets de travail. Ainsi armé, le panier fut placé sur la feuille de papier. La dame, assise d'un côté de la table, pose les extrémités des doigts de chaque main sur le bord du panier ; j'en fais autant vis-à-vis de l'autre côté de la table.

La dame demande alors à haute voix si un esprit veut nous parler. Après quelques minutes d'attente et sur une nouvelle sommation, le panier se met à tourner très rapidement sous nos mains, puis nous échappe et glisse à terre. Il n'avait fait que des cercles concentriques.

Nous le replaçons sur la table : mêmes questions que tout à l'heure et même réponse : cercles concentriques avec une rapidité vertigineuse et chute à terre.

Nous recommençons l'opération pour la troisième fois. Bientôt le panier remue lentement, puis s'arrête. Nous le détournons et lisons le mot *oui*, très bien écrit en caractères mi-fins. Dès lors, ce fut une conversation suivie qui dura plus d'une heure et où l'on adressa à l'esprit les questions les plus variées.

Entre autres choses, je lui dis : *Quel est l'esprit qui nous parle ? — Ton frère*, écrit le panier.

Un de mes frères était mort depuis une dizaine d'années. — *Quel est ton nom ?* continuai-je. Le panier l'écrivit, et parfaitement orthographié, comme d'ailleurs tout ce qu'il écrivit. — *Quel est ton prénom ?* — Le panier l'écrivit de même. Après quelques autres questions, je demande à l'esprit de nous dire le nom d'un de mes condisciples mort deux ans auparavant. — Le panier l'écrivit. — Et comment s'appelait son professeur ? — Ce professeur venait de Paris, et il était complètement inconnu dans le pays. — Le panier fait assez lentement de grands circuits, puis remue tout doucement. Nous nous demandions ce que

cela voulait dire. Quand il s'arrêta, nous fûmes ébahis de lire très bien écrit avec une superbe majuscule : *Bastide*. C'était le nom du professeur.

Je vous fais grâce des autres nombreuses réponses du panier.

Ma conviction était faite ; j'étais vaincu. Je n'avais plus le moindre doute sur l'intervention d'un être invisible et intelligent.

J'avais du reste la certitude absolue que la personne, dont les doigts étaient posés vis-à-vis des miens, était dans l'impossibilité, l'eût-elle voulu, de faire mouvoir le panier de façon à écrire quoi que ce fût. Et, l'aurait-elle pu, elle ignorait la plupart des réponses à faire à mes questions. Elle ignorait par exemple que j'avais un frère mort, à plus forte raison ne savait-elle pas son nom, et surtout son prénom et le nom du professeur.

Il faut vous dire que l'esprit se disait ordinairement le vicaire de la paroisse, mort depuis peu de temps. Du moment que j'intervins, il se donna pour mon frère. Pourquoi ? J'ai supposé que c'était uniquement afin de m'intéresser davantage et de m'engager à persévérer dans ces pratiques d'évocation.

J'ai toujours cru que cet esprit parlait mensongèrement, qu'il n'était pas l'âme de mon frère, mais un mauvais esprit quelconque. Je doute fort que Dieu permette aux âmes de se manifester si facilement et de se prêter à une sorte de curiosité et d'amusement. C'est cette même raison qui me fait croire que ce n'était pas non plus un bon esprit.

Ayant appris que beaucoup d'évêques avaient défendu comme malsaines et dangereuses pour l'âme ces communications avec les esprits, je n'ai jamais recommencé mes expériences.

2<sup>e</sup> Deuxième fait. Étant devenu prêtre, je fus placé comme vicaire dans une petite ville de mon diocèse. Or, un jour, en 1866, sortant pour me promener, je vis trois hommes très sérieux et très émus, les yeux fixés sur des éclats de pierre dans un petit ruisseau qui coulait dans la rue. Voici ce qu'ils me dirent.

L'un d'eux était menuisier. Il travaillait avec un de ses fils. Tout d'un coup la meule à aiguiser les outils et qui reposait sur un meuble à auge, tomba par terre sans que le meuble fût renversé. Qu'est-ce que tu fais donc, Pierre ? dit le père à son fils. — Mais, père, je ne fais rien : je n'ai pas même touché le meuble. — La meule est remise à sa place, et un instant après, elle l'avait quittée et était comme sautée à terre. — Elle est une seconde fois replacée, puis le père et le fils sortent dehors et ferment la porte. Quand ils rentrent bientôt, la meule était encore à terre. — Nos gens prennent alors peur ; ils appellent le gendre du marguillier de la paroisse, qui demeurait en face, lui racontent la chose, et ne pouvant supporter la vue de cette singulière meule, ils la mettent en pièces et en jettent les morceaux dans le ruisseau. C'est sur ces entrefaites que j'arrivai. Ces gens s'empressèrent de me narrer

le fait tel que je viens de le décrire, fait incompréhensible pour eux et qui leur inspirait de la frayeur.

Le menuisier, qui travaillait le dimanche, cessa pendant quelque temps, mais il retomba dans sa mauvaise habitude quand l'impression du fait en question se fut émoussée.

Je puis vous assurer que ces hommes étaient de la plus entière bonne foi et que leur récit est digne d'une créance absolue.

Est-il possible d'expliquer ce fait sans recourir à une intervention extranaturelle ?

Abbé G., curé de G.

---

**Réponse.**

L'accident de la meule n'a aucune importance. Sur le premier point, lire dans cette livraison, l'article : *Le cas de M. Flammarion*.

*Nous avons reçu d'autres communications d'un grand intérêt, que nous publierons dans les livraisons suivantes.*

E. M.

---

## VARIÉTÉS

### FAITS SPIRITES EN AMÉRIQUE.

Notre collaborateur, M. Barbier, a traduit du *The Progressive Thinker* qui se publie à Chicago les nouvelles et les théories que nous présentons sous le nom de Variétés, dans cette livraison.

Nous espérons que M. Barbier nous continuera son obligeant concours, et nous l'en remercions.

É. M.

*The Progressive Thinker.*

Chicago, 17 juin 1899.

### Force Occulte.

#### LA TÉLÉPATHIE EST UN FAIT RECONNU (1).

M. G. Gray dit : La télépathie est prouvée, aucun doute à son sujet n'est plus possible; c'est un fait.

La télépathie ou télégraphie spirituelle ou quelque soit le nom qu'il vous plaise lui donner, agit de même que la nouvelle télégraphie sans fils.

- Dans le premier cas, la pensée vogue à travers l'éther ainsi que les autres vagues électriques; c'est-à-dire que la pensée quitte le cerveau d'une personne, pour se porter instantanément dans celui d'une autre quels que soient la distance et les obstacles qui les séparent.

C'est un fait bien prouvé psychologiquement, que chaque idée frappe et s'imprime dans la substance avec laquelle elle prend contact.

L'empreinte est forte ou légère, suivant l'intensité de l'idée; elle est douloureuse ou gaie, suivant la disposition morale.

Les hommes de science ont récemment démontré ce que les poètes et les nouvellistes ont déclaré depuis longtemps; que la colère, la jalousie et toutes les mauvaises pensées sont nuisibles au physique, et que au contraire, la joie, l'espoir et les nobles sentiments le réconfortent.

(1) Nous faisons les plus expresses réserves sur cette théorie de la télépathie. Nous étudierons, plus tard, cette question.

Maintenant, celui qui désire enregistrer ou communiquer ses pensées dans le cerveau d'une personne très éloignée, doit les concentrer suffisamment sur le message à faire parvenir et sur la personne à laquelle il est destiné; cette concentration est le principe de l'électricité et de la télégraphie.

Le Dr Julia Holmès dit :

Dans une circonstance, j'ordonnai à un malade, une dose d'un certain médicament en disant à l'infirmière de la doubler à un certain moment donné. Mais une fois rentré chez moi et en consultant mes notes, je reconnus que le redoublement de cette dose pouvait provoquer les plus graves désordres.

Je concentraï toute la force de ma pensée sur le moyen de faire parvenir promptement à l'infirmière l'ordre de ne pas administrer la seconde dose de médicament. Je me fis conduire en voiture chez le malade, espérant arriver à temps pour prévenir tout accident.

Dès mon entrée, l'infirmière me dit : J'ai eu la pensée il y a environ trois quarts d'heure, que vous aviez changé d'avis, et qu'une dose était suffisante. Ma pensée à ce moment a été frappée de cette idée, et je m'y suis conformée.

Les exemples de ce genre sont nombreux à notre connaissance.

M. E. V. Roberts nous dit :

Relativement aux théories concernant la communication à travers l'espace par la télépathie, je vous dirai que j'ai été conduit à faire des expériences dans cette voie et qu'elles ont toujours été couronnées de succès.

J'ai pu communiquer avec des personnes éloignées d'une centaine de lieues, non une seule fois, mais plusieurs fois consécutives.

J'ai réussi à recevoir un message d'une personne éloignée de plus de quatre cents lieues.

Je possède de nombreuses preuves établissant que chacun porte en soi la possibilité de la communication télépathique; cette théorie est basée sur la loi bien connue des vibrations moléculaires sympathiques.

*The Progressive Thinker.*

Chicago, 17 juin 1899.

## Les Héritiers de l'Esprit.

### VÉRITABLE MAISON HANTÉE.

Un pasteur vint se fixer par suite de la mort d'un très riche parent, sir Henry Baynton, dont il héritait, dans une habitation princière, connue sous le nom de Burton-Agnès Hall, près de Hull, dans le Yorkshire (Angleterre).

Il existait sur ce domaine, la plus extraordinaire histoire de revenants qu'il soit possible de raconter, parmi les nombreuses légendes de spectres des vieux manoirs de la contrée.

On suppose que l'esprit qui hantait cette habitation était celui d'une des trois sœurs propriétaires du domaine, sous le règne de la reine Elisabeth, et qui firent construire Burton-Agnès Hall.

Une des sœurs ayant été obligée de voyager peu après la construction du château, fut attaquée et très maltraitée par des brigands, que l'on supposa être certains châtelains des environs.

Cette terrible aventure frappa tellement cette pauvre dame, qu'elle mourut peu après.

Cependant, avant sa mort, elle fit promettre à ses deux sœurs, qu'aussitôt après son décès, sa tête serait séparée de son corps et placée sur une tablette de pierre dans la grande salle d'entrée de l'habitation; et que faute de remplir cette promesse le château serait rendu inhabitable.

Les deux sœurs firent à la mourante la promesse qu'elle exigeait, afin de calmer ses derniers moments, mais avec la ferme intention de faire enterrer la tête avec le corps, ce qui fut fait.

Mais, dès la nuit des funérailles et les jours qui suivirent, un bruit épouvantable se produisit dans l'habitation; les meubles furent bouleversés, les sièges glissaient comme des serpents dans les différentes pièces, et des gémissements se firent entendre.

Dès lors, les sœurs résolurent de faire ouvrir le tombeau qui se trouvait au milieu de la cour gazonnée du château, et d'en faire sortir la tête, qu'elle firent placer, suivant le désir de la défunte, dans la pièce d'entrée.

Le calme se rétablit, aucun bruit ne se fit plus entendre.

Cela dura ainsi pendant un certain temps, lorsqu'un nouveau possesseur du domaine, ayant fait enterrer la tête dans le caveau de famille, le bruit recommença, les meubles furent déplacés et renversés avec un grand fracas.

La tête fut encore une fois replacée sur la tablette de la grande salle.

Plusieurs tentatives du même genre produisirent les mêmes résultats.

Cependant, un nouveau baronnet devenant propriétaire par héritage du domaine, fut ennuyé de voir une tête de mort sur une tablette, eut l'idée de faire construire à cette même place un reliquaire dans lequel il la fit mettre.

Cette fois, l'esprit fut sans doute satisfait de cette nouvelle disposition, car il ne se manifesta plus.

Voici à tous égards, un intéressant problème pour la Société de Psychologie.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

## LE FAUSSAIRE DE DIEU

### I

Les saints n'attachent pas grande importance aux phénomènes merveilleux, aux événements sensibles de la vie mystique, tels que l'extase, la lévitation, les apparitions prémonstruelles; ils ne recherchent pas ces prodiges et ces faveurs divines, ils semblent les subir, ils les craignent comme une tentation dangereuse qui trouble la paix cachée et silencieuse de leur humilité. Ils vont au fond de l'âme, ils s'emparent de la volonté pour briser ses attaches naturelles, ils la purifient par le sacrifice et par le sang, ils s'efforcent de l'unir par un lien infrangible à la volonté de Dieu, et de réaliser par les vertus héroïques l'idéal qu'ils ont entrevu dans leurs prières.

Ainsi, tout l'effort des saints tend à l'action et à la ressemblance avec Dieu.

La foule, au contraire, et elle est immense même parmi les chrétiens, la foule, légère et distraite, fascinée par le *sensible*, oublie ou ignore cet aspect sérieux et grand de la vie des saints; elle ne sait pas les suivre dans les souffrances et les efforts courageux des vies purgative, illuminative et contemplative; elle a perdu l'idée maîtresse de la vertu.

Et, si elle assiste au contraire à quelques phénomènes qui troublent doucement sa malade sensibilité; si elle est témoin d'une extase, d'une lévitation, d'une apparition, elle s'arrête, elle admire, elle s' imagine que Dieu se cache toujours nécessairement derrière ces effets dont la cause lui reste invisible, et, sans se préoccuper de la vie intérieure qui devrait l'attirer, elle suit en aveugle la voyante célèbre qui lui donne l'étonnant spectacle du merveilleux.

Je ne sais quel entraînement précipite la foule vers les lieux et les personnes marqués d'un signe surnaturel. Elle



perd le sang-froid et la prudence sévère qui permet de suspendre son jugement, d'observer les phénomènes sans subir leur fascination troublante, de discerner tantôt les effets bizarres et capricieux de lois encore inconnues de la nature, tantôt les prestiges du démon, cet éternel faussaire de Dieu; elle s'obstine à voir du divin dans des phénomènes dont elle ne sait pas découvrir l'origine, elle se scandalise jusqu'à l'indignation si des esprits sages veulent éteindre ses ardeurs et faire entendre le langage de la raison.

Voici quelques faits récents, rigoureusement exacts, qui se présentaient avec les apparences du divin; un examen approfondi des théologiens et des médecins établit qu'ils étaient démoniaques. Telle fut aussi la conclusion du savant rapporteur, supérieur d'un grand séminaire, délégué par l'Ordinaire, dans ces circonstances délicates. Il faut méditer cette leçon si opportune, et en tirer des conclusions (1).

## II

La voyante est une jeune fille de trente ans, d'un caractère calme et d'une bonne santé. Elle suit exactement la règle de son monastère, elle édifie ses compagnes par sa douceur et ses vertus, elle écarte par la dignité de sa vie tout soupçon de ruse et de supercherie; elle semble prédestinée à ces faveurs extraordinaires que Dieu accorde gratuitement, selon les lois de la Providence surnaturelle, à des âmes privilégiées.

Le rapporteur, supérieur du grand séminaire du Luxembourg, appelé en France, et chargé officiellement de l'examiner, nous la décrit ainsi :

« Vu la simplicité et la candeur de cette pauvre fille, on ne peut s'arrêter même une minute, à l'hypothèse de la supercherie. Elle a signé une pièce où elle jure que tous les phénomènes dont elle est le sujet ne proviennent point d'elle, pas plus que les révélations et les visions.

« C'est une âme vertueuse; il n'est pas permis d'en douter.

(1) Nous empruntons ces documents au livre sage et très sérieux que vient de publier, avec l'autorisation de l'Ordinaire, M. l'abbé Ségaud, docteur en théologie, sous ce titre : *Une manifestation diabolique* (1890-1891).

Jamais, en ce qui me concerne, je n'ai vu une âme chercher si purement Notre-Seigneur, non seulement en paroles, mais en actes, par un détachement absolu, tant intérieur qu'extérieur, par une obéissance prompte, par une conscience extrêmement délicate à l'égard des moindres infidélités, par une sensibilité touchante en présence des outrages faits à Notre-Seigneur Jésus-Christ, enfin par une humilité toute simple et sans affectation, la parfaite humilité en action.

« Rien de plus digne, rien de plus beau, de plus naturel que cette fille en extase. Tout, chez elle, respire l'humilité et la vertu. A ceux qui viennent étudier les faits, elle commence par faire du bien. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle révèle, tout ce qu'elle fait est toujours pour le bien des âmes.

« Le fruit de toutes ces extases est une paix profonde..., et le bien que M<sup>me</sup> N\*\*\* fait tous les jours ne s'arrête pas; elle se sanctifie de plus en plus, sous l'action des manifestations qu'elle reçoit... On ne sort jamais d'une entrevue avec la stigmatisée sans être embaumé, consolé, encouragé.»

Telle est la voyante, et l'on se sent attiré vers elle : la beauté suave de ses extases, son humilité ingénue, son esprit de foi, de pénitence et d'obéissance mortifiée, le parfum que cette âme répand autour d'elle, la paix surnaturelle qui finit ses extases, l'ascendant de son apostolat modeste, ses progrès sensibles et constants dans la vie surnaturelle, la certitude absolue de sa droiture et de sa sincérité, tout cela dispose à croire que cette voyante a été réellement choisie de Dieu pour l'accomplissement d'un dessein particulier de miséricorde, et que les phénomènes merveilleux dont elle donne le spectacle sont la confirmation divine de ses affirmations.

Et si elle est le jouet involontaire de l'Esprit mauvais, si elle est son instrument inconscient et sa victime, quelle habileté prodigieuse dans Satan ! Avec quel art infini il copie et contrefait l'œuvre divine ! Qu'il est donc laborieux de démasquer ses ruses et de découvrir des signes certains de son intervention !

Suivons la voyante sur le chemin et dans les mystères du merveilleux.

## III

Elle voit Jésus-Christ, tantôt sur une croix réelle, couvert de sang et près d'expirer, tantôt dans la beauté de la jeunesse, entouré de gloire et de rayons lumineux, tantôt, le plus souvent après la communion, sous la forme d'un petit enfant, debout, à ses côtés.

Elle voit la sainte Vierge revêtue d'une lumière éblouissante; sa tête porte un diadème de feux; ses yeux sont bleus, ses cheveux blonds, sa bouche souriante, et ses pieds restent cachés. Elle parle allemand, français et latin (la voyante était d'origine allemande). La lumière de ses vêtements est si intense qu'elle permet à la voyante d'écrire dans une profonde obscurité les révélations qu'elle croit entendre. Ce n'est pas un fantôme insaisissable qui se dresse devant elle, c'est une réalité concrète et tangible. « Quand elle me donne la main, écrit-elle, c'est bien sa main que je tiens dans la mienne. »

Des anges lui apparaissent aussi. Jeunes, aimables, bons, d'une incomparable pureté, ils ont une apparence corporelle, une enveloppe indéfinissable qui prend seulement la ressemblance d'un corps, mais qu'il est impossible de décrire; ils n'ont point les ailes que leur prête la croyance populaire; ils forment une hiérarchie, ils accompagnent la sainte Vierge, ils s'intéressent aux âmes du purgatoire, ils tendent la main, ils font naître la confiance par la bienveillance de leur accueil; ils parlent et ils nous font connaître la nature des fautes que certaines âmes souffrantes expient dans le purgatoire.

Elle voit l'église du ciel s'unir à l'église de la terre et célébrer avec elle, dans l'intense union de la charité, les mêmes fêtes religieuses. Dans ces solennités, la voyante contemple saint Joseph, saint Bernard, sainte Lutgarde, la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque; elle s'entretient avec eux, elle en reçoit des réponses, elle répète aux assistants émus et ravis les instructions qui tombent de la bouche des saints qui lui apparaissent dans son extase.

Par une faveur singulière, elle prétend communier quel-

quefois directement des mains de la sainte Vierge ; son âme est alors inondée d'une grande joie, d'une joie surnaturelle : dans le ravissement de l'extase, elle reçoit de la Vierge des enseignements « si beaux, si élevés, qu'elle en est longtemps transportée ». « Un jour, écrit le rapporteur, après qu'elle venait de recevoir la communion par Marie, je lui commande intérieurement de me dire si elle venait de recevoir Jésus substantiellement. Relevant la tête, et se tournant de mon côté, elle me répondit en latin : *Jesus in corde meo*. Puis, elle reprit son attitude d'action de grâces. » Elle lisait ainsi dans la pensée de son rapporteur ; ses injonctions mentales lui étaient connues.

De ces visions sereines du ciel, des anges, de la Vierge, des saints, elle passe aux visions douloureuses, sous l'inspiration de l'Esprit qui l'agite et l'emporte, elle voit les supplices du purgatoire et les tourments de l'enfer.

« Je suis entièrement plongée, écrit-elle, dans les flammes du purgatoire ; j'endure des douleurs inouïes au milieu de ces flammes... Au-dessous du purgatoire, il y a un espace immense en longueur et en largeur, et d'une profondeur insondable. Une odeur infecte est répandue partout : c'est une mer de flammes, et ces flammes montent et se balancent comme des vagues... Les damnés prononcent des blasphèmes et font des gestes contre Dieu. Ils ont tous un air désespéré et sont si nombreux qu'on ne peut arriver à les compter ; c'est épouvantable. »

Nous retombons ensuite dans la banalité des visions que nous avons remarquée dans toutes les prophéties des voyantes de notre temps, et Dieu sait s'ils sont nombreux, des révolutions, des guerres, des incendies, de grandes villes saccagées, détruites, Paris brûlé, un ciel d'orage, des éclairs, des éclats de tonnerre, une effroyable tempête, tous les signes précurseurs de la fin des temps.

#### IV

D'autres phénomènes nous intéressent davantage et attirent notre attention : la voyante possédait le don du discer-

nement des consciences : elle dévoile avec une admirable précision, toute leur vie antérieure aux personnes qui viennent la consulter ; elle devine les projets les plus secrets de certaines consciences, sa clairvoyance lui permet de donner d'utiles conseils à des novices, à des religieuses de son couvent, à d'autres religieux.

« D'autres fois, écrit le rapporteur, à des intervalles plus ou moins longs, elle fit la direction spirituelle, directement, par lettres, ou par intermédiaires, à plus de cent personnes, entre autres à un évêque venu pour la voir, et à d'autres personnages ecclésiastiques. Tous ont reconnu que M<sup>me</sup> N... leur avait dit le mot juste et précis, mieux qu'aucun directeur. »

Je passe certains phénomènes de vision à distance et de clairvoyance qui ne paraissent pas mériter une attention particulière, et j'arrive aux manifestations plus complètes, mieux étudiées, et sérieusement caractérisées des stigmates et du crucifiement.

Voici d'abord la déposition de la voyante :

« Mon crucifiement est précédé, la veille, d'une grande fatigue et de beaucoup de souffrances. Vers le soir, je tombe en extase et je fais l'agonie au jardin des Olives.

« Je vois Jésus exprimant la sueur de sang. Cette vue me fait souffrir jusqu'à en mourir, si je n'étais soutenue par lui.

« Jésus me fait connaître la cause de mes souffrances : ce sont les vols sacrilèges dans les églises et les communions sacrilèges. J'offre mes souffrances en les unissant à celles de Jésus, comme expiation actuelle.

« Mon agonie dure le plus souvent deux heures. Quelquefois, sans extase, je souffre corporellement et si fort, qu'aucun remède ne peut me soulager ; le seul soulagement est la prière fervente qu'on fait à l'intention de tout soulager. Jésus dans la sainte Eucharistie. Mon agonie dure beaucoup plus longtemps que mon agonie

au crucifiement, c'est-à-dire le lendemain de mon crucifiement, ordinairement de onze à douze heures. Vers la fin de la nuit, à une heure, je suis obligée de rester couchée. »

Laissons parler le rapporteur :

« M<sup>me</sup> N... décrit *très exactement* les crucifiements dont j'ai été *maintes fois* le témoin très ému. Ces douleurs et stigmates se produisaient quelquefois au chœur de la chapelle de la maison. Là, en extase, les yeux fixés sur une vision invisible pour toutes les autres personnes présentes, M<sup>me</sup> N... restait de longs moments dans cette attitude, les bras en croix et *le front tellement ruisselant de sang que ses compagnes étaient obligées de l'éponger avec des linges.*

Souvent aussi, à genoux sur la barre de fer de son lit, ou ailleurs, et en extase, elle se tenait dans des positions étonnantes et impossibles naturellement d'équilibre instable. »

Elle porte des stigmates dans six régions différentes de son corps : à la tête, aux mains, aux pieds, au côté gauche de la poitrine. Les stigmates de la tête, placés au-dessus du front, forment un bandeau transversal, d'une largeur de dix centimètres sur une hauteur de sept à huit. Les stigmates des mains forment une plaque rouge de dix millimètres de large sur treize de long. La correspondance est parfaite entre le stigmate dorsal et le stigmate palmaire. Les pieds présentent les mêmes caractères ; au dernier examen, la place du côté qui mesurait huit centimètres de long sur trois de large, avait pris la forme d'un losange très allongé.

De ces stigmates s'écoulaient, tantôt un liquide jaunâtre, séro-fibrineux, empesant le linge, tantôt, et c'est le plus souvent, du sang pur, d'un rouge vif.

« L'hémorragie par les stigmates frontaux imprègne tout le linge, le traverse, coule sur les joues de la voyante et se répand même sur la dalle où la voyante est agenouillée. »

Ces hémorragies ne sont pas consécutives à une auto-suggestion, elles ne se produisent pas à la suite d'une longue méditation et d'un effort intense de la volonté qui agirait fortement sur les nerfs vaso-moteurs, elles se produisent quelquefois, quand la voyante n'y pense pas, ainsi, quand elle est à table, et qu'un prêtre étranger dont elle ignore la présence, célèbre la messe dans la chapelle de la maison.

Quel était donc le but de ces apparitions et de ces révélations ?

« Un jour, la voyante en extase, s'exprime en ces termes : La bonne Mère dit : « Je ne suis pas venue ici seulement pour la maison de X., mais pour la France et l'Europe tout entière.

« *Je veux que vous me bâtissiez ici une église où je serai honorée sous le vocable de Marie, reine de la paix chrétienne.* Je t'en charge complètement mon fils... (Ici le nom du Supérieur.) Je te donne sainte Philomène pour t'aider au temporel. Tu élèveras un autel à cette sainte dans l'église. On creusera un puits à l'extérieur de l'église, dont les eaux salutaires guériront les maladies corporelles et feront des miracles. Ce sera le puits de la paix.

« Dans l'intérieur de l'église, il y aura le puits de la pénitence, où viendront se convertir, je ne dis pas des milliers, mais des millions de pécheurs, même les francs-maçons. Tu combineras le plan de cette église avec M<sup>me</sup> la Supérieure; je vous inspirerai... La sainte Vierge a ajouté : Je te dicterai deux lettres pour demander des offrandes en faveur de cette église. — Le lendemain, en effet, la sainte Vierge a dicté ces deux lettres. »

## V

Après avoir examiné très attentivement tout le dossier de cette affaire si délicate et si obscure, M. le chanoine Hengeschi, vicaire général et supérieur du grand séminaire du Luxembourg présenta ses conclusions à l'évêque d'Autun :

« La plupart des phénomènes arrivés à M<sup>me</sup> N... ne peuvent pas s'expliquer naturellement. Ils dépassent les forces de la nature.

« Aucun de ces phénomènes n'exige l'intervention de Dieu. ne nécessite, pour être accompli, la toute-puissance divine.

« Enfin, dans beaucoup de ces phénomènes, il y a l'indice, la marque de l'influence diabolique. »

Ces trois conclusions furent développées et prouvées dans un rapport oral, qui dura près de quatre heures, en présence de l'évêque et de son conseil. Après avoir entendu le rap-

porteur, l'évêque d'Autun jugea que tous les faits merveilleux dont nous venons de parler avaient une origine diabolique, et qu'on devait les regarder et tenir comme tels.

« Ainsi, ajoute M. l'abbé Ségaud, tout fut fini. »

On avait découvert, en effet, des points faibles, des lacunes sérieuses, des erreurs dans les dépositions de la voyante, il n'en fallait pas davantage pour reconnaître les qualités de l'agent invisible dont elle était devenue l'instrument involontaire.

Il était bien difficile d'admettre, comme elle l'avait dit, que la sainte Vierge prenait elle-même un marteau et qu'elle enfonçait les clous dans les mains et les pieds de la voyante, en lui infligeant d'atroces douleurs; que la Vierge armée d'une lance, s'approchait d'elle en disant : « Avant qu'elle traverse ton cœur, elle traverse le mien, comme, lorsqu'elle traversait le cœur de mon divin Fils, elle traversait en même temps le mien, » et qu'à ce moment, elle plongeait le fer dans la poitrine de la voyante.

Il n'était pas permis de croire que la sainte Vierge ait commis l'erreur théologique que lui attribuait la voyante, dans cette déclaration bien étrange : « La sainte Vierge m'a donné la sainte communion : *elle était habillée comme le prêtre* qui célèbre la sainte messe. Elle m'a dit qu'elle avait voulu se montrer ainsi pour me graver davantage dans l'esprit *qu'elle était la première qui offrait le sacrifice de la messe* à la très sainte Trinité, pour tous les pécheurs, — non, comme le prêtre le fait aujourd'hui, car c'était *un sacrifice sanglant*. » La théologie nous apprend qu'il n'y a qu'un prêtre, c'est Jésus-Christ, qui s'offre à Dieu par les mains de son ministre, et la raison nous suffit pour repousser la pensée de la Vierge Marie revêtant la chasuble et les ornements sacerdotaux, dans des apparitions répétées et ridicules à la voyante.

Or, un acte qui n'est pas parfait, un acte qui, par une seule circonstance, blesse la sainteté ou les convenances, n'est jamais l'œuvre de Dieu, selon ce principe incontestable : *Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu*.



Aussi, nous ne sommes pas étonnés du dénouement tragique de cette aventure démoniaque. Satan, furieux des sages lenteurs opposées à ses désirs, s'en prit à la voyante, et, dans une lutte violente qu'elle eut à soutenir contre lui, il lui enfonça une aiguille de sa guimpe, au front, entre le périoste et l'os frontal. Il trahissait ainsi, d'une manière violente, son intervention, il éclairait, enfin, la religion des examinateurs qui paraissaient jusque-là très embarrassés pour donner une solution certaine.

## VI

Si vous lisez l'histoire de la Mystique diabolique et divine, vous serez étonnés et effrayés de rencontrer si souvent des scènes et des phénomènes qui sont manifestement l'œuvre de l'éternel faussaire de Dieu.

Sainte Catherine de Bologne se trouve souvent en présence du démon qui prend la forme, l'aspect et le langage de la sainte Vierge pour l'effrayer et la plonger dans le désespoir. Il lui apparaît aussi sous la forme de Jésus crucifié, et lui reproche de ne pas répondre à sa tendresse. Il prend de nouveau la forme de la sainte Vierge, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, et lui dit d'un ton courroucé : « Je ne t'accorderai pas le saint amour de mon Fils. » L'épreuve démoniaque dura cinq ans (1).

A Bologne, du temps de saint Ignace de Loyola, on vénérait comme une sainte, une jeune fille qui avait des ravissements et des extases : elle portait les stigmates de la passion aux mains, aux pieds, au côté. *Des flots de sang coulaient de son front* qui paraissait percé par une couronne d'épines ; elle reproduisait aussi dans ses membres les sanglantes blessures du Sauveur. Saint Ignace disait d'elle : « Ces merveilles sont bien rarement l'œuvre de Dieu. Trop souvent c'est Satan qui se joue des pauvres mortels, esclaves de l'amour de la nouveauté et de l'orgueil. » En effet, cette fille démasquée fit une fin misérable (2).

(1) *Bollandistes*, tom. VIII, *Martii*, die XIX.

(2) *Ibid.*, tom. 34, p. 778.

Nous lisons dans la vie du P. Lancicius, qu'une femme nommée Biedowna, établie dans une ville du Palatinat, en Pologne, attirait la foule par ses vertus, sa sainteté, ses prodiges répétés. Au milieu d'atroces souffrances, elle s'écriait : « Pour vous, ô mon bon Maître, recevez ce sacrifice ! » Des rayons lumineux partis des plaies de son crucifix frappaient son cœur, son front et ses mains. Des hosties apparaissaient et venaient subitement se déposer sur sa langue. Les plus grands personnages, émus de tant de prodiges, avaient recours à ses prières et revenaient à Dieu. Mais, plus tard, elle fut convaincue de mensonges et de vols sacrilèges, et condamnée à mort (1).

Le P. Saint-Jure raconte l'histoire extraordinaire d'une clarisse de Cordoue, Madeleine de la Croix, abbesse de son monastère, que les princes, les rois, les pontifes ne craignaient pas de consulter. Pendant trente ans, elle donna le spectacle d'une austérité cruelle et des prodiges les plus éclatants, tels que miracles, prophéties, discernement des consciences, extases répétées, ravissements, vol prolongé dans l'espace. La sainte hostie enlevée aux mains du prêtre, venait se poser sur ses lèvres, jusqu'au jour où elle avoua à ses juges, de l'inquisition, ses ruses, son hypocrisie, son pacte avec le démon.

Méditez cette observation du pieux Ribadeneyra, cité par Saint-Jure : « Nous avons encore vu, ces années passées, en divers pays, et spécialement en Espagne, comme à Lisbonne, à Séville, à Saragosse, à Valence, à Cordoue, à Murcie, et même dans la cour du roi, beaucoup d'autres exemples de ces tromperies dans ces femmes, dont les unes paraissaient avec les *stigmates*, d'autres perdaient l'usage de leurs sentiments et étaient ravies, d'autres se mêlaient de prédire les choses à venir, et portaient d'autres *marques d'une grande et rare sainteté, si bien contrefaites et si artificieusement déguisées, que non seulement le peuple y était trompé, mais encore plusieurs hommes graves, savants et pieux qui leur*

(1) Achille Gagliardi, *opus posthumum : De discretione spirituum*. On trouvera dans cet ouvrage un grand nombre de faits de ce genre : stigmates, visions, ravissements, etc., suivis d'effroyables chutes qui trahissaient l'action du démon.

*donnaient vogue et crédit, et en répandaient la connaissance dans le royaume et à l'étranger (1). »*

Rien ne prouve mieux, écrit Gorres, combien il est difficile de discerner la vérité de l'erreur dans ces états que l'histoire de Nicole de Reims, qui forme une sorte d'épisode dans la vie de sainte Françoise de Chantal. Elle vécut au milieu des troubles qui affligèrent les règnes de Henri III et de Henri IV, exerça une influence considérable sur son époque. Beaucoup d'ecclésiastiques et de laïques, après avoir examiné très attentivement sa vie, avaient jugé que cette influence était méritée et qu'elle était une grâce d'en haut.

Elle avait le don de prophétie, et beaucoup de choses qu'elle avait prédites arrivèrent; elle se servait de ce don pour porter au bien ceux qui étaient en rapport avec elle. Sur ses représentations, le peuple remplit de nouveau les églises abandonnées; des prières publiques et des processions eurent lieu; des rois, des princes, de grands personnages, soit en France, soit au dehors, lui envoyèrent des députés pour se recommander à elle et la consulter.

Un jour, à Meudon, pendant la messe, elle fut enlevée corporellement, et disparut pendant une heure environ, de sorte que personne ne savait où elle était allée. Lorsqu'elle fut revenue, elle répondit à ceux qui lui demandaient ce qui était arrivé qu'elle était allée à Tours, et que là, elle avait arrangé une affaire importante entre les grands du royaume, dans l'intérêt de la religion.

Ses discours paraissaient venir d'un monde supérieur. Elle expliquait le Cantique des cantiques aussi bien qu'aurait pu le faire le théologien le plus profond. Un jour, comme elle revenait d'une sorte de léthargie, pendant laquelle on avait déjà fait les préparatifs nécessaires pour l'ensevelir, elle choisit pour son directeur un prêtre d'un ordre très sévère,

(1) Saint-Jure, *L'homme spirituel*, chap. III. — Ribadaneyra, *Vie de saint Ignace*, tom. V, chap. x. — Gorres, *La mystique diabolique*, tom. V, chap. XI. *L'action de Satan cachée sous le masque de la sainteté*. Gorres dit au sujet de Madeleine de la Croix : « Un jour qu'elle était au chœur avec les religieuses, le démon lui apparut sous la forme d'une colombe, et se plaça tout près de son oreille. Elle dit aux sœurs que c'était le Saint-Esprit; et celles-ci, se prosternant à terre, l'adorèrent. »

qu'elle décrivit si exactement que chacun était convaincu que Dieu le lui avait montré en esprit.

Elle avait de fréquentes extases; un jour que les théologiens et les religieux étaient venus la voir, pendant qu'elle était malade, on vit tout à coup son lit environné d'une grande lumière, et l'on entendit une voix crier : *Ave soror; salvete fratres!* et à peine la lumière eut-elle disparu que la malade se trouva parfaitement guérie. Tous, à la vue de ces merveilles, ne pouvaient s'empêcher de la proclamer sainte.

Françoise de Chantal découvrit plusieurs signes qui lui firent dire que Nicole était conduite par le démon. Un jour, en présence de la visionnaire et de quelques personnes, elle raconta ce qu'elle savait d'elle, indiscretion et mensonge. « On vit apparaître tout à coup sur le plancher de la chambre une longue bande de feu accompagnée d'une odeur insupportable; c'était l'esprit qui sortait d'elle. » A partir de ce jour, elle fut tout autre, ses extases et ses discours sublimes cessèrent, elle devint grossière, renonça à ses jeûnes et à ses prières, et se maria contre la volonté de ses parents (1). »

## VII

Qu'il est donc difficile, dans certains cas, de déterminer le caractère et l'origine des phénomènes merveilleux! Avec quelle sagesse et quelle prudence il faut les étudier! Nous avons vu par les témoignages rapportés, le démon se servir, pendant de longues années, de personnes qui paraissaient avoir une grande piété pour tromper leur victime et les spectateurs. Il prédit l'avenir, il emporte la voyante dans les airs, il produit le ravissement et l'extase, il la favorise de ses apparitions répétées; il prendra l'apparence de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des saints, il lui apparaîtra sensiblement sous la forme d'une colombe qui rappelle l'Esprit-Saint, il ouvrira son front, son côté, ses mains, ses pieds, pour en faire couler des flots de sang et contrefaire ainsi les divins stigmates de la passion.

(1) Gorres, *Mystique*, tome IV, chap. xii, *La sainteté simulée*.

Ce n'est pas assez, il ne se confine pas dans le domaine des phénomènes physiques, dont l'action est si puissante sur l'imagination des témoins ignorants ou superstitieux, il entre dans les régions du monde moral, et lui, l'éternel faussaire de Dieu, lui qui rappelle le mal et la haine de Dieu, la haine des âmes, la haine de la vertu, il prendra toutes les apparences de la piété, de la vertu, de l'amour divin.

La voyante dont il s'est emparé, donnera l'exemple des mortifications les plus austères et des vertus les plus élevées, elle sera, en apparence, humble, pauvre, obéissante, détachée de tout jusqu'à l'héroïsme, charitable, dévouée. Elle aura le discernement des consciences, *elle convertira des pécheurs*; elle donnera de sages conseils de perfection, elle parlera de Dieu avec l'ardeur dévorante des séraphins, et la sainte hostie s'échappera des mains du prêtre jusqu'à ses lèvres pour faire croire à la divinité de sa mission.

La foule s'écriera : Dieu est là ! Voyez ses œuvres et ses prodiges ! Le démon pourrait-il se contredire lui-même, et détruire son œuvre ? Pourrait-il ainsi convertir les pécheurs, parler de Dieu avec tant d'amour, demander l'érection d'un autel qui sera témoin de milliers de miracles et de conversions ? Laisserait-il une âme dans la paix et le recueillement, après les ravissements et les joies si profondes de l'extase ? Ne savez-vous pas que l'intervention démoniaque se révèle par le trouble, l'orgueil, la volupté, le ridicule, la révolte contre l'Église, et que vous ne trouvez ici aucun de ces signes révélateurs ?

Ainsi raisonnent des âmes timorées et pieuses, des chrétiens de bonne foi, surpris, trompés et entraînés. Les faits que nous venons de rapporter, et nous aurions pu en citer beaucoup d'autres, avec la même autorité, établissent au contraire, que le démon, déguisé en ange de lumière, a produit et produira tous ces prodiges qui accompagnent les contre-façons de la sainteté, et qu'il faut garder longtemps une sage réserve avant de se prononcer.

Que le démon se serve d'une personne inconsciente et de bonne foi, devenue sa victime involontaire, comme la religieuse du monastère d'Autun, dont nous venons d'étudier le

cas; ou qu'il agisse avec le concours d'une femme hypocrite, criminelle, liée à lui, par un pacte ou par de coupables défaillances, le démon étonnera, trompera et troublera les âmes en multipliant des prestiges qui seront autrement dangereux à la fin des temps.

Le cœur se serre d'angoisse à la vue de cette puissance redoutable laissée à l'esprit de ténèbres! Le faussaire qui osa un jour emporter Jésus-Christ au sommet du temple, et, plus tard, le clouer sur la croix, continue parmi nous son œuvre de haine et de mensonge. C'est en vain, cependant, qu'il essaye de cacher longtemps ses manœuvres et de nous tromper, Dieu finit toujours par le démasquer. Les saints découvrent facilement dans la vie confuse des faux mystiques, le mot, l'incident, le détail, en apparence insignifiant, qui permet de surprendre l'intervention démoniaque et de la signaler.

Que Dieu nous donne la prudence et les lumières des saints!

Élie MÉRIC.

---

## CHEZ LA DUCHESSE <sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

### CHAPITRE II.

#### Les évêques albigeois.

Une fois élu et proclamé évêque gnostique et le premier des évêques ; une fois sacré et intronisé, je résolus de prendre en main, le gouvernement de l'Assemblée ; c'est ainsi que nous nommions l'église du Paraclet. Je songeai d'abord à renouer la chaîne de la tradition dualiste. Je me déclarai successeur des évêques cathares. C'est pourquoi j'avais fixé mon siège à Montségur, ce Thabor pyrénéen, consacré par la mort des Albigeois vaincus. La Duchesse se prêta à mon désir. Je choisis le diacre et la diaconesse qui devaient m'assister et contresigner mes mandements, et j'invitai les églises qui se formaient à élire leurs premiers pasteurs et leur clergé. La liturgie rédigée en latin et en grec fut promulguée. L'*Etoile* dirigée par un homme de grand esprit, de grand cœur et de hautes aspirations, Albert Jhauney, publia mon cantique au Plérôme et le premier chapitre de mon commentaire gnostique sur l'évangile de saint Jean. Je passe rapidement sur les faits, car je n'ai pas pour but d'écrire ici l'histoire de la restauration de la Gnose, mais de raconter celle de mes rapports ésotériques avec lady Caithness. Je donnerai seulement comme pièce justificative de ce récit et comme document explicatif de ma pensée, le mandement que je communiquai à Sa Grâce, pour annoncer mon élévation à l'épiscopat.

(1) Reproduction interdite.

## MANDEMENT

## DE SA GRACE GNOTIQUE, L'ÉVÊQUE DE MONTSÉGUR

« JULES, par la miséricorde des Eons, et la grâce du divin Plérôme, évêque de Montségur, primat de l'Albigeois, grand maître de la colombe du Paraclet aux parfaits et aux parfaites de l'Assemblée gnostique, salut et consolation en Notre-Dame Pneuma-Agion.

« Le Dieu bon, nos très chers frères et nos très chères sœurs, a daigné, en ces derniers temps, manifester sa puissance par la restauration de la très sainte Gnose. Et nous avons pu relier à notre époque orageuse et troublée la chaîne d'or de la pure doctrine de Jean telle que l'a expliquée le profond et harmonieux Valentin. Les saints Eons ont renouvelé la face de ce monde hylique et fait entendre dans les ténèbres la parole de lumière et de vie. Et c'est nous qu'ils ont choisis malgré notre indignité, pour être l'instrument de cette résurrection glorieuse.

« Vous le savez, nos Bien-Aimés ! depuis la chute sanglante de l'église albigeoise, depuis le martyre des évêques nos prédécesseurs sur la colline abrupte de Montségur, la clarté mystique du Paraclet semblait éteinte. Nulle voix ne s'élevait dans le désert, et la colombe gémissante, réfugiée dans les trous de la pierre, était muette. Mais voici que la solitude a fleuri et que le lis a germé. Voici que la source intarissable du Plérôme a coulé de nouveau dans le jardin déserté par l'époux et que la rose gnostique s'est épanouie sous les rayons de Christos et de Sophia-Céleste.

« Que de larmes n'aviez-vous point versées, nos très chères sœurs, vous les élues des Puissances sur la ruine des églises cathares ! Que de supplications n'aviez-vous point adressées, au Dieu-Bon, à l'*Abîme*, vous, nos très chers frères ! Et ces larmes et ces supplications n'ont pas été perdues. Des visions, des voix surnaturelles, des manifestations diverses sont venues en foule. Le ciel intelligible s'est ouvert. Le démiurge a été repoussé ! Hélène — Ennoïa, le Saint-Esprit s'est pleinement



communiqué à nous, et le Thabor a rayonné sous les gloires triomphantes de Sophia.

« Mais nous serions les plus ingrats des Elus, si nous ne consacrons par une fête solennelle la réapparition de la doctrine de Valentin. Il ne suffit pas de reconstituer les églises, de rétablir les sacrements gnostiques, de restaurer la sainte hiérarchie. Il faut encore et surtout prier avec instance le divin Plérôme de convertir le monde psychique, aveuglé par son orgueil, sa fausse science et sa vanité. Il faut aussi, par une néoménie suppliante, obtenir de lui que la vérité se répande et que les manifestations des Puissances se multiplient. Il faut enfin, songer à l'élection de celle qui doit représenter sur la terre, la céleste Sophia exilée du Plérôme et gouverner cette assemblée fidèle.

« A ces causes, et le nom du divin Plérôme invoqué, nous avons voulu et voulons, réglé et réglons, ordonné et ordonnons, décrété et décrétons ce qui suit :

ARTICLE I. — Dans les huit jours qui suivront la réception de ce mandement, le cantique au Plérôme, sera chanté dans les assemblées.

ARTICLE II. — Les diacres et les diaconesses déjà élus, administreront le *consolamentum* aux Parfaits et aux Parfaites.

ARTICLE III. — Les élus et les élues sont invités à nous soumettre leurs idées sur le choix de Sophia-Achamoth.

ARTICLE IV. — La formule de la foi sera signée par tous les membres de l'Assemblée et sera ainsi conçue : Je crois au salut par la Gnose et à la doctrine de l'Emanation.

Car tel est le bon plaisir d'Hélène.

Donné à Montségur, le 17<sup>e</sup> jour du 5<sup>e</sup> mois de l'an premier de la restauration de la Gnose.

† JULES, évêque de Montségur. »

Par mandement de Sa Grâce gnostique :

Le diacre référendaire.

RENÉ DE X...

La diaconesse référendaire,

Princesse MARIE X...

C'est après la promulgation de cette ordonnance que je reçus une lettre de lady Caithness, me convoquant à une réunion spirite qui devait se tenir dans son oratoire d'Holyrood, à Paris. Elle m'informait que Marie Stuart lui avait laissé entendre qu'on y obtiendrait des conseils d'En Haut, pour la formation de l'église gnostique. La Gnose, ajoutait la Duchesse, contient la fusion préparée à l'avance entre les dogmes orientaux et les enseignements de l'ésotérisme occidental. C'était du reste la pensée de l'élite du cénacle féminin du grand monde exotique que Sa Grâce entraînait après elle dans ces études mystiques. Une très savante et très charmante dame anglaise, descendante de Cromwell, écrivait dans une lettre qui me fut communiquée : « Le gnosticisme a pour moi un attrait et un intérêt extraordinaire. J'y vois le salut religieux de notre occident et le seul terrain d'entente entre le bouddhisme ésotérique et le catholicisme qui a pour origine, la Gnose, qui à son tour a sa source dans l'Inde. »

La personne qui écrivait ces lignes reviendra dans ces pages sincères. C'est une femme de la plus haute valeur qui, dans ma pensée, aurait pu être la Sophia, chef de l'Assemblée gnostique. Dans sa modestie, elle se retira devant la Duchesse. J'ai hâte d'arriver à la célèbre manifestation des évêques albigeois qui eut lieu chez cette dernière. Je dois en emprunter le récit à mon *Océan noir*, que tous les lecteurs de cette Revue ne connaissent pas et qui sera nouveau pour eux. L'oratoire où nous nous réunîmes, en cette nuit de juin 1890, était une pièce admirablement disposée pour les influences extranaturelles. Le tumulte de la rue n'y arrivait pas. Une lourde tenture le séparait de la bibliothèque. Les murs en étaient sévères, les meubles rares et revêtus d'attributs occultistes. Le fond était singulièrement ouvré en retrait de sanctuaire, pour contenir l'image inspiratrice, le portrait en pied de Marie Stuart. C'était un cabinet d'évocation non moins qu'une chapelle intime. L'Au-delà semblait planer sous les voussures archaïques. Une *aura sui generis* y circulait. Pour moi, je m'y sentais comme dans un *sacellum* étrange où l'on doit parler bas. C'est devant cette image que j'avais été sacré selon le rite schis-

matique. Ceux qui ont assisté quelquefois aux réunions spirites sérieuses, se rendront facilement compte de la subtile sensation qu'on y éprouve. Les membres sont comme noyés dans un fluide alanguissant. Le cerveau est saturé de vibrations languides. Les yeux se fondent dans une vapeur hallucinante. On est comme lié dans les articulations, et le cœur est en proie à un serrement qui n'a rien de douloureux, mais qui paralyse.

Au milieu de l'oratoire désormais légendaire, une lourde table de bois massif était installée. Véritable trépied d'évocation, elle était le meuble en évidence, et l'on comprenait que l'oracle devait partir de là.

Nous entourâmes cette table qui n'était recouverte d'aucun tapis et dont les pieds tordus en spirales tourmentées ressemblaient aux pieds fatidiques de quelque sphinx qui se serait soulevé dans son rêve. La compagnie distinguée qu'une pressante et solennelle convocation avait formée, savait dans quel but et pour quelle chose elle s'était rendue là. Un gentilhomme français, aujourd'hui mort, en faisait partie. Il y avait un grand d'Espagne et six dames, six mystiques étrangères, femmes d'une remarquable intelligence, d'une aristocratique nervosité, six curieuses Eves de la Gnose ou du Bouddhisme, avaient pris place avec nous, autour de cet autel de Luciabel.

Il faut dire qu'un puissant médium allait servir d'instrument aux Puissances et de canal aux révélations. J'ai dit que nous avions ressuscité la Gnose valentinienne et que nous l'avions revêtue du vêtement de l'église cathare. Or, en cette mémorable nuit, la Duchesse faisait consulter pour moi, et pour l'Assemblée naissante, les esprits des hérésiarques lointains du vieil Albigéisme, vaincus par Simon de Montfort. Donc, nous attendions une manifestation de l'antique église du Paraclet.

Il était nuit pleine, quand après un silence et une prière mentale prolongés, la lourde table se mit à frémir sous nos doigts. On eût dit qu'une vie subite parcourait les veines du bois qu'elle animait. Les fibres ligneuses murmuraient comme les ramures que le vent du soir agite et fait se plaindre dans

les forêts. Les pieds tordus avaient des résonnances. Une ondulation très spéciale prodiguait ses ondes sonores dans la massive épaisseur. C'était en vérité impressionnant, et nous étions impressionnés.

*Est Deus in nobis, agitante calescimus illo*, semblait chanter en sa mélopée la matière inerte qui se prêtait aussi étrangement aux touches invisibles des Puissances. Je sais bien maintenant quel était le Dieu qui faisait gémir le bois fatal. C'était Lucifer ! De quel abîme Dieu ne m'a-t-il pas retiré ? Bénie soit sa miséricorde ! Le médium fit un signe à lady Caithness. Sa Grâce saisit alors la baguette d'évocation qu'elle promena sur le cadran alphabétique, et à mesure qu'elle promenait la circéenne baguette sur les lettres en relief, des coups nets et brefs se faisaient entendre. Elle épela la phrase suivante : « Préparez-vous ! Bientôt les évêques albigeois vont venir. » En même temps, de soudaines étincelles jaillirent en gerbes des murs de l'oratoire. Le portrait de Marie Stuart s'anima. Un sourire errait sur ses lèvres peintes, et des phosphorescences s'allumaient dans ses yeux. Je ne pus retenir un cri. La reine d'Écosse descendue de son cadre, paraissait vivre. Elle était devant nous. Un nouveau silence, plus intense que le précédent, plus prodigieux, plus significatif, s'étendit sur le *sacellum* enchanté. Un souffle froid caressa mon visage. Je sentis distinctement la pression d'une main très douce sur mes genoux. Mes cheveux se dressaient sur ma tête, et l'*aura* de l'Invisible les effleura. Je regardai furtivement ma voisine de droite, la comtesse X..., puis ma voisine de gauche, la princesse Marie X... Elles étaient pâles, très pâles. Leurs nerfs surmenés vibraient tous. Évidemment, nous étions sous l'INFLUENCE.

Alors, un rythme lent et doux monta de la table, devenue un organisme conscient. *La table battait aux champs*. Le rythme grandit, s'éleva, s'enfla sonore, scandant la mesure, la développant, l'accentuant, comme si des tambours militaires avaient martelé le motif. Cela dura bien dix longues minutes, et quand la marche musicale eut pris fin, un grand coup résonna au centre et la baguette divinatoire courut de nouveau sur le cadran. Elle épela ces mots magiques : « Guil-

habert de Castres et les évêques du synode de Montségur sont ici. » Une irrésistible impulsion nous mit debout, et l'évocation commença. La prière au Paraclet d'abord, le salut aux évêques cathares, puis l'interrogation solennelle. Je n'ai plus les termes présents à ma mémoire, mais je garantis le sens de la communication spirite. C'est Guilhabert de Castres qui parlait; et voici ce qu'il nous disait : « Nous sommes venus à vous du plus lointain des cieux empyrées. Nous vous bénissons. Que le principe du bien, Dieu, soit éternellement loué et adoré, béni et glorifié. Amen. Nous sommes venus à vous, ô Bien-Aimés ! Toi, sous le nom de Valentin, tu fonderas l'assemblée gnostique, l'église du Paraclet. Tu choisiras entre toutes les femmes la Sophia terrestre qui sera le chef féminin de l'Église et qui représentera dans le monde la Sophia céleste. Tu as reçu Hélène pour esprit assistant. Tu te fianceras à elle. Tu seras son époux et elle sera ton épouse. La doctrine valentinienne est la fleur de la doctrine absolue. L'Évangile de Jean est l'évangile de l'amour. L'Esprit-Saint vous enverra ceux et celles qu'Il doit vous envoyer. Nous vous apportons la joie et la paix, la joie de l'esprit et la paix du cœur. Maintenant à genoux, ô vous qui êtes les prémices de la Gnose. Nous allons vous bénir. »

Une émotion bien compréhensible nous avait saisis. Des larmes coulaient dans nos yeux. Une angoisse à la fois voluptueuse et molle étreignait nos cœurs. Pour moi, je sentais un feu brûlant circuler dans mes veines.

Nous nous mimas donc à genoux, et pendant que la table reprenait son rythme sonore, l'*aura* nous enveloppa comme un tourbillon et une voix cristalline prononça ces paroles : « QUE LE PLÉRÔME VOUS BÉNISSE ! QUE LES ÉONS VOUS BÉNISSENT ! NOUS VOUS BÉNISSONS, COMME NOUS BÉNISSIONS LES MARTYRS DE MONTSÉGUR. AMEN ! AMEN ! AMEN ! »

Tout bruit cessa alors. La table demeura muette. Le magique portrait reprit son apparence morte. Les évêques du Paraclet avaient disparu.

(A suivre.)

Jean KOSTKA.

---

## LA RÉALITÉ

## DES APPARITIONS ANGÉLIQUES

(Suite.)

## IV. — LES ANGES ET LA CONVERSION DES PAIENS.

La mission des anges, ai-je dit plus haut, est d'ordre naturel, mais ils l'exercent dans un but surnaturel; chargés d'un idolâtre, ils cherchent par tous les moyens possibles à l'orienter vers la vraie foi, à l'amener au baptême. Les actes des apôtres nous montrent à plusieurs reprises les esprits célestes se rendant les intermédiaires visibles entre les hommes apostoliques et les païens.

Cette médiation, cette intervention discrète, se continue toujours, quoique invisiblement. Un très ancien document, d'une saveur très particulière, nous la fait voir sous une forme extérieure et palpable. Il s'agit de la conversion célèbre du philosophe saint Justin au deuxième siècle: lui-même nous la raconte comme il suit dans *son dialogue avec Tryphon*.

Il s'était adonné à la philosophie, et fréquentait les écoles grecques, espérant y trouver la sagesse. « Étant, dit-il, dans ces sentiments, j'éprouvai le besoin de me retirer dans la solitude et d'éviter le commerce des hommes; et je partis pour une campagne assez proche de la mer. J'en étais peu éloigné et je me réjouissais par avance d'être en tête à tête avec moi-même, quand je me vis suivi d'assez près par un vieillard d'aspect vénérable, les traits remplis tout ensemble de gravité et de bienveillance. Je m'arrêtai, et me tournant de son côté, je fixai délibérément sur lui mon regard. Il me dit : Me connaissez-vous? — Non, répondis-je. — Pourquoi alors me regar-

dez-vous ainsi? — Je suis étonné, dis-je, que vous m'ayez suivi en ce lieu désert, où je m'attendais à être seul. — Je me trouve, reprit-il, en sollicitude sur plusieurs des miens qui sont partis à l'étranger, et dont j'épie l'arrivée. Mais vous-même, que venez-vous faire ici? — Moi, dis-je, je me délecte en des promenades solitaires, où il me semble que n'ayant pas d'objet pour me distraire, je m'entretiens plus librement avec moi-même. Ces lieux sont très propices à qui veut philosopher. — Philosopher! s'exclame l'inconnu. Seriez-vous donc de ceux qui aiment les belles phrases plus que la vérité, qui s'étudient moins à bien faire qu'à bien dire?... Qu'appellez-vous philosophie?... La philosophie procure-t-elle le bonheur?... En quoi consiste le bonheur qu'elle promet?... Quel être est-ce Dieu?... Est-il une science qui fasse connaître à fond les choses divines et humaines? » Etourdi par ces questions, Justin essaya d'y trouver une solution dans les théories de Platon et de Pythagore. A chacune de ses assertions, le vieillard opposait une réfutation brève qui en faisait ressortir la vanité. Il menait la discussion avec une suavité pénétrante et une force inéluctable. Enfin il persuada à Justin de se mettre à l'étude des saintes lettres, et conclut ainsi : « Avant tout, mettez-vous à prier, à demander que s'ouvrent pour vous les portes de la lumière : car c'est Dieu, c'est son Christ, qui donne l'intelligence de ces mystérieuses questions sur la sagesse et le bonheur. Ayant ainsi parlé, ajoute le saint, et m'ayant dit bien d'autres choses que ce n'est pas le moment de rapporter, le vieillard me quitta, et je ne l'ai jamais revu depuis. Mais aussitôt un feu s'alluma dans mon cœur, et je me sentis épris d'amour pour les prophètes et les apôtres du Christ. Ayant pris connaissance de leurs écrits, j'y découvris la seule philosophie qui soit vraiment sûre et profitable. Et désormais je ne fus plus philosophe que d'après eux et avec eux. »

Tel est cet entretien justement fameux, qui décida de la conversion de l'apologiste et martyr saint Justin. Son interlocuteur est tout mystérieux ; le grave Tillemont lui-même déclare que ce ne pouvait être qu'un ange ; les Bollandistes sont très catégoriquement du même avis. Le vieillard est en sollicitude sur plusieurs des siens qui sont partis à l'étranger et dont il

épique le retour : phrase symbolique, facilement explicable d'après le ministère des anges, lesquels veillent sur les âmes égarées dont saint Justin était l'une, et procurent leur raptivement dans la vérité.

Saint Grégoire Thaumaturge, qui fut disciple d'Origène au troisième siècle,<sup>1</sup> rapporte également sa conversion à l'assistance d'un ange. « Un saint ange de Dieu, dit-il, m'eut en partage dès mon enfance pour me guider et faire l'éducation de mon âme. Il a été mon pasteur depuis ma jeunesse, comme le dit de son ange le serviteur et ami de Dieu Jacob. Sachons-le en effet, outre que la providence générale de Dieu s'étend sur nous tous, nous vivons chacun sous la tutelle d'un ange, enfants et petits-enfants que nous sommes. Notre vue est si courte, qu'à peine distinguons-nous ce qui est à nos pieds, et nous sommes impuissants à discerner ce qui nous convient ; lui au contraire, cet ange gardien et nourricier, voit clairement ce qui nous est utile et salutaire. Aujourd'hui comme autrefois, ce saint ange m'instruit, me sustente et me conduit par la main. Entre autres choses, je lui dois d'être entré en rapport avec Origène, ce qui est l'événement capital de ma vie, et d'avoir joui des enseignements de ce grand homme. » Et saint Grégoire explique comment, étant parti en Palestine alors qu'il était encore païen, l'ange gardien dirigea en telle sorte les péripéties de son voyage, qu'il l'amena à Césarée près d'Origène. Il se proposait d'aller à Béryte ; et il se trouva par un concours de circonstances très singulières, qu'il franchit Béryte sans s'y arrêter, et arriva tout droit à Césarée. Là sa rencontre avec Origène eut lieu en dehors de toute prévision. Le saint il est vrai, ne mentionne pas d'apparition proprement dite, mais il déclare que l'assistance angélique se manifesta par ces traits sensibles.

Faut-il ajouter à ces citations, le trait si curieux, que saint Paulin raconte dans une de ses épîtres, du sauvetage d'un pauvre vieux matelot opéré par les anges ? Voici un abrégé de son récit qui est très long et très détaillé. Un navire était en détresse, l'équipage avait mis les embarcations à la mer : seul un vieux matelot était resté dans la coque du vaisseau qui faisait eau de toutes parts et qui allait infailliblement som-



brer. Soudain de mystérieux personnages apparaissent sur le pont du navire abandonné : un mât ébranlé qui gênait la manœuvre est coupé et jeté à la mer ; les voies d'eau sont bouchées, les voiles tendues ; le vaisseau reprend son équilibre, et vient aborder aux rives de la Campanie. Le vieillard, qui était païen, se convertit ; il se fixa près du tombeau de saint Félix à Nole, et saint Paulin recueillit de sa bouche la merveilleuse histoire de sa délivrance. « C'était, nous dit-il, un homme très simple, d'une grande candeur et incapable de mentir. » Il se nommait Valgio, on le baptisa sous le nom de Victor. Les Bollandistes rapportent ce trait, et ne croient pas qu'il soit permis de révoquer en doute son authenticité appuyée sur le témoignage de saint Paulin.

Je pourrais citer d'autres faits analogues. Cette voix d'enfant que saint Augustin entend sortir comme d'une maison voisine, et qui répète en chantant ce refrain *prends et lis, prends et lis*, n'était-elle pas une voix angélique ? « Je cherchai à me rappeler, dit le saint, si les enfants chantaient quelquefois ce refrain dans leurs jeux, et rien de semblable ne se présenta à mon souvenir. » Saint Augustin prit un volume des épîtres de saint Paul qui était sous sa main : il lut, un trait de lumière pénétra son cœur, et il se convertit.

On dira peut-être que la voix enfantine entendue par saint Augustin était celle d'un enfant ; que le vieillard, engageant un colloque avec saint Justin, était un être humain ; que l'assertion du vieux matelot, même rapportée par saint Paulin, ne constitue pas une preuve suffisante ; que le beau fragment de saint Grégoire Thaumaturge n'emporte pas une apparition physique des anges. Les Bollandistes, qui relatent ces textes, y voient des témoignages formels d'interventions angéliques ; on peut, sans encourir le reproche de crédulité, s'en remettre à leur sens critique. Mais n'insistons pas ; les actes des martyrs vont nous fournir, en très grande abondance, des faits d'apparitions d'anges extérieures, sensibles, publiques même, dont l'authenticité défie toute objection sérieuse.

## V. — LES ANGES ET LES MARTYRS

L'humanité est un champ clos, où entrent en lutte, comme il est dit dans l'Apocalypse, les puissances célestes et les puissances infernales. Cette lutte est à l'état aigu dans la personne des martyrs. Les démons s'acharnent sur eux, avec une violence inouïe, par l'iniquité de leurs juges et la férocité de leurs bourreaux. Il est juste et dans l'ordre que d'un autre côté ils soient secourus sensiblement par les bons anges. Le Saint-Esprit il est vrai, les anime et les fortifie; mais cette assistance intime, essentielle, ne rend pas superflue l'assistance ministérielle des anges qui la prolonge en quelque sorte et la complète. Aussi les voyons-nous souvent intervenir, même visiblement, pour encourager les saints martyrs, guérir leurs plaies, couronner leur constance, et parfois protéger leurs restes inanimés contre de lâches insultes (1).

Durant la persécution d'Adrien, les deux frères Faustin et Jovite sont arrêtés comme chrétiens à Brescia, livrés aux bêtes qui les respectent; jetés dans les flammes qui les laissent intacts, et enfin condamnés à mourir de faim dans leur prison. « Mais au milieu de la nuit, des anges du Seigneur descendent auprès d'eux, et réconfortent les bienheureux martyrs » en sorte qu'ils ne sentent pas le tourment de la faim, et qu'ils sont en état de fournir toute une carrière de nouveaux interrogatoires et de nouveaux supplices. (*Act. SS. Feb. Tome II, p. 812.*)

Saint Julien, martyr à Sora sous Antonin le Pieux, après une cruelle flagellation, est jeté dans un cachot ténébreux, où on le laisse pendant une semaine sans nourriture. « Mais Dieu, disent les actes, n'abandonna pas son client, il fut réconforté par la visite et les entretiens des anges, et sustenté par des aliments célestes. » (*Act. SS. Jan. Tome III, p. 382.*)

Un ange vient guérir les plaies de saint Constant, évêque, qui souffre à Pérouse sous Marc-Aurèle. Ses actes sont rapportés par le cardinal Baronius. (*Act. SS. Jan. Tome III, p. 545.*)

(1) La nourrice de saint Mélorus, enfant martyr en Angleterre, trouve des anges qui font la garde auprès de ses dépouilles, et des flambeaux allumés tout alentour. (*Act. SS., Jan., tome I, p. 136.*)

Vers la même époque, les saints martyrs Tryphon et Respi-cius sont assistés et couronnés visiblement par un ange, tandis qu'on leur applique au flanc les lampes ardentes.

Sous la persécution de Déce, saint Thyrese souffre en Bithynie un long et cruel martyre. Il n'était pas baptisé, et il souhaitait de l'être, quoiqu'il eût déjà commencé à recevoir le baptême de sang. Au milieu de la nuit, des anges descendent dans sa prison, font tomber ses chaînes, lui ouvrent les portes et le conduisent à l'évêque Philéas. Celui-ci le voit arriver tout environné de lumière; étonné d'abord, il s'empresse de lui conférer le sacrement de la régénération. Après quoi les saints anges escortant toujours le saint martyr, le reconduisent dans son cachot. Les Bollandistes déclarent que les actes, desquels ce récit est tiré, sont dignes de foi et parfaitement solides, encore qu'ils contiennent bien des choses merveilleuses. (*Act. SS. Jan. Tome III, p. 442.*)

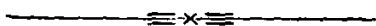
La persécution de Dioclétien nous offre une ample moisson de faits analogues; il est impossible de les relever tous. Les saints martyrs Clément et Agathangèle, étant mis en prison, y sont visités par les anges qui les animent à confesser courageusement leur foi dans les supplices. (*Act. SS. Jan. Tome III, p. 78.*) Le Romain saint Boniface s'en va en Orient cueillir la palme du martyre; un ange vient visiblement à son secours, tandis que les bourreaux le plongent dans une chaudière de poix fondue; après qu'il a consommé sa passion, un ange apparaît à la matrone Aglaë, et l'avertit de recevoir ses précieux restes comme ceux d'un confesseur du Christ. (*Act. SS. Maii. Tome III, 284-285.*) Pendant que le célèbre martyr saint Sébastien exhorte les jeunes chrétiens Marc et Marcellien à demeurer fermes dans la foi, une splendide lumière lui forme comme un vêtement; sept esprits célestes et le Sauveur lui-même se montrent à ses côtés; saisie à ce spectacle, sainte Zoë qui était muette, recouvre la parole et se fait chrétienne. (*Act. SS. Jan. Tome II, p. 624.*) Tandis que le diacre illustre saint Vincent, le corps couvert de plaies vives, est étendu dans un sombre cachot sur un lit de pierres aiguës et de tessons de pots cassés, les anges descendent auprès de lui, et guérissent ses blessures; le saint se promène librement en louant Dieu; les

gardes, qui voient la lumière jaillir par les fentes du cachot, contemplent leur prisonnier entouré d'esprits célestes et se convertissent. (*Act. SS. Jan. Tome III, p. 9.*) Les actes de saint Sébastien et de saint Vincent sont de ceux qu'on ne peut rejeter, sans avoir contre soi toute l'antiquité. Ceux des saints Julien, Basilide, Celse et autres martyrs ne sont guère moins remarquables par les particularités où ils entrent. Ils nous apprennent qu'au fort même de la persécution de Dioclétien et de Maximien, les descendants de l'empereur Carinus, qui étaient chrétiens, avaient obtenu de pratiquer librement leur foi ; un prêtre vivait avec eux, et leur célébrait les saints mystères. Or, il arriva que saint Julien martyr, ayant converti les soldats ses gardiens, voulut leur procurer le saint baptême. Il fut inspiré de s'adresser au prêtre qui était l'aumônier de la famille de Carinus. Celui-ci, escorté de sept jeunes gens appartenant à cette famille, se rend à la prison ; un ange marche devant lui, touche les portes et les lui ouvre. Le baptême est conféré aux soldats ; mais le prêtre et les jeunes gens sont arrêtés, et eux aussi remportent la couronne du martyre. (*Act. SS. Jan. Tome I, p. 582.*) Les rédacteurs des actes de ces glorieux confesseurs du Christ déclarent qu'ils ont été les témoins oculaires des événements qu'ils racontent ; l'épisode des descendants de Carinus leur donne un cachet très particulier d'authenticité.

(*A suivre.*)

D. BERNARD MARÉCHAUX,

*Bénédictin de la Congrégation olivétaine.*



## DÉMONSTRATION DE LA RÉALITÉ

### DU FLUIDE NERVEUX

(Suite.)

---

#### OBSERVATION III (1851 à 1853).

M<sup>me</sup> Z., femme d'un haut fonctionnaire arrivé depuis peu dans notre ville, âgée de trente-huit ans, mère de trois enfants, est affectée d'une hémiplegie droite incomplète mais compliquée. De haute taille, brune, de tempérament bilioso-nerveux, de caractère très doux, craintive, très impressionnable, avec peu de fermeté et beaucoup de découragement.

C'est dans le cours d'une maladie utérine avec accidents convulsifs qu'un an auparavant cette hémiplegie survint, faisant suite à une congestion apoplectique, infarctus, thrombose ou embolie cérébrale, nous n'avons pu savoir.

Le symptôme le plus pénible qu'elle nous présenta fut, outre la parésie, un tremblement douloureux de la main et de l'avant-bras droit, non choréique, mais en tout semblable au tremblement sénile de la *paralysis agitans*, cessant pendant le sommeil, reparaissant au réveil, s'exagérant par toute émotion ou animation, par toute gêne, peine et inquiétude morales. Un tic douloureux de la face et une douleur permanente du genou droit compliquaient cette situation à laquelle toute cause donnait une recrudescence. La malade se trouvait alors dans un état de souffrance physique et morale lamentable.

Le traitement magnétique auquel elle se soumit avec constance amena une guérison complète, moins une inappréciable faiblesse du membre supérieur droit, sa santé la

dota d'une vieillesse prolongée. Elle mourut en son pays (Côte-d'Or), à l'âge de quatre-vingts ans, en 1893.

Sa jeune fille fut le seul témoin toujours discret d'un traitement qui dura trois années et dont nous ne rapportons ici que quelques-uns des faits pouvant servir notre cause.

Mon premier essai fut une magnétisation partielle, appliquée et limitée au membre supérieur droit : l'engourdissement et le soulagement qui en résultèrent inspirèrent confiance à la malade qui triomphant de ses répugnances, accepta sans réserve le traitement hypnotique complet. Le succès dépassa mon attente, l'hypnose fut facilement obtenue avec cette heureuse particularité d'une certaine sensibilité visuelle.

Dans le sommeil, le tremblement disparaît, les forces musculaires s'accroissent, M<sup>me</sup> Z. parvient à se lever et à marcher appuyée sur mon bras, plus tard, dans la veille et avec l'aide d'une canne, elle exécutera seule tous ces mouvements.

Il y avait un intérêt supérieur à ce que sa fille pût entrer en relation avec elle, m'aider et me suppléer dans ce long traitement ; grâce à mes efforts, je parvins à cet heureux résultat qui me fut d'un grand secours dans la suite. Au début, leurs mains à toutes deux durent enlacer la mienne, puis bientôt, sans mon intervention, le contact de la mère et de la fille fut suffisant pour entrer et rester en communication.

L'eau magnétisée eut une singulière influence dans la lucidité des visions auxquelles nous limiterons, dans cette observation, l'exposé de nos recherches. M<sup>me</sup> Z. sans cesse affirme le bien qu'elle en ressent, elle la boit jusqu'à la dernière goutte, le fond du verre étant, à son dire, la meilleure partie du breuvage ; sans cesse aussi elle en réclame pendant les séances où je la presse de voir. Les aliments devront subir la même préparation.

Je l'interrogeai d'abord sur la source de ce magnétisme dont elle se loue, sur ce qu'elle pouvait en voir, comme sur ce qu'elle en pouvait sentir. Elle ne sent, dit-elle, qu'une chaleur l'enveloppant, lors de ma présence, se dissipant à mesure que je m'éloigne. Sa fille qui dans le commencement lui enlevait de cette chaleur et qui lui produisait une impression de froid n'aura plus sur elle dans la suite, même pen-

dant le rapport, qu'un effet de gêne ou de trouble, principalement lorsqu'elles se trouvent seules.

Très vite, presque d'emblée, M<sup>me</sup> Z. parvint au somnambulisme avec une semi-clarté visuelle (j'ai eu le regret de ne pouvoir la conduire au degré supérieur, des accidents d'un ordre vésanique me forcèrent à y renoncer), ma volonté s'exercera uniquement dans le sens de cette aptitude de clarté visuelle, espérant qu'elle se développera par l'exercice.

Je dirige sa pensée sur sa maladie, je lui intime l'ordre de la voir pour me la décrire, ce qu'elle cherche à faire sans contrainte. Elle voit son mal dans la tête et dans les membres, le droit surtout, elle y voit des fils et du sang.

Ses remarques et ses vues sont séparées par des pauses pendant lesquelles, immobile, silencieuse, elle paraît attentive et préoccupée.

« Attendez-moi (elle se recueille); ce sont des cordes qui se croisent. — Il y a une boule grosse comme un œuf, oh non (elle tressaille), pas si gros. — Ce sont des fils qui se tiennent ensemble depuis là jusqu'en bas, — je les vois, — c'est de la petite ficelle comme des fils gris — comme des cheveux. — Je ne veux plus voir. »

Elle paraît fatiguée et surtout très émotionnée, elle reprend :

« Dans ma jambe, je vois les nerfs dessous le genou, mais il y a de ces fils petits : — que c'est drôle ! — Il me semble qu'on me tire, oh, comme ils sont gris, un peu blancs. »

Je la dirige sur le membre gauche, où elle ne voit pas. Je m'abstiens pendant quelques jours, cette *intus*-vision voulue et commandée par moi lui faisant peur : une fois mieux disposée, elle accepte volontiers ma demande.

« J'y vois une boule grosse comme une noix, — c'est entouré de sang, — il y a des petits fils, beaucoup de fils blancs, — c'est drôle ! — il y a du sang dans la boule, du sang noir, caillé, non liquide, même dur, — j'ai déjà vu cela. »

Elle me désigne le lieu où la boule se trouve et me place le doigt sur le vertex à gauche, à deux centimètres environ de la ligne médiane, près de la suture occipito-pariétale.

« Il faudra ôter ce sang-là avec des sangues placées der-

« rière l'oreille droite ; ce sont les fils qui arrêtent. — Il  
« faudra aussi me magnétiser tous les jours. »

Elle tressaille, a peur et ne veut plus voir ; à quelque temps, je la ramène à l'examen de son mal.

« Le sang est bien plus rouge dans le genou, — il a l'air en  
« caillot ; c'est bien moins tendu, la chair est moins pâle ; —  
« c'était une paralysie nerveuse que j'avais, oui, c'est drôle  
« comme je vois là dedans, — la tête va mieux, — la boule  
« est moins grosse, c'est une boule de sang en caillot noir, —  
« les nerfs ont l'air plus blancs, oh, pour ma tête, je sais ce  
« qu'il me faut, — encore une fois des sangsues la semaine  
« prochaine. — Mais le sang ne sortira pas, il est en caillot noir.  
« — Voilà cette petite boule entourée de fils (elle porte le  
« doigt sur la bosse pariétale gauche ; puis se reportant à la  
« jambe) : le sang ne circule pas, — comme la chair est  
« pâle, — ce n'est pas comme l'autre. »

Elle a ensuite un petit frisson de peur, elle ne veut pas voir, on ne peut l'y contraindre, elle reste muette.

Une mèche de cheveux (expérience fort en vogue à cette époque), détachée le matin même d'un de mes malades, lui est présentée avec vive instance et forte volonté pour en connaître le mal, le siège et le remède ; elle ne s'y prête qu'avec répugnance, elle cède à la force, elle les froisse longtemps, voit mal et hésite beaucoup.

« Je crois que c'est une personne qui est bien malade  
« aussi. — Je ne la connais pas. — Vous voudriez bien la  
« guérir. — Ne seraient-ils pas à moi ? — Elle a une maladie  
« dans mon genre. — Je ne la connais pas. — Ils sont de la  
« couleur des miens. — Il y a longtemps qu'elle est malade.  
« — C'est une femme qui a plus de trente ans. — Elle est  
« bien malade, et c'est nerveux aussi. — Il me semble qu'elle  
« est grande. — Son sang ne circule pas bien, elle a l'esto-  
« mac malade aussi. »

Le sujet de cette consultation est un Frère de la Doctrine chrétienne, âgé de vingt-sept ans, affecté depuis huit ans d'un pyo-thorax ouvert dans les bronches gauches et dont l'abondante expectoration purulente se continue chaque jour.

Se sentant une autre fois disposée et la tête libre, j'en pro-



site pour lui mettre en mains des cheveux du malade, elle les tient longtemps entre les doigts, les froissant, les lâchant et les reprenant, mais je *veux* savoir, elle s'exécute.

« C'est à un homme, — ils sont blonds, — ils ne sont pas noirs, c'est à une femme, mais je ne vois pas bien. — Je ne pense pas la connaître, et cependant je regarde bien. — C'est une jeune femme, elle a environ vingt-cinq ans. — Elle n'est pas bien portante. »

Cette malade est une dame de soixante ans environ, atteinte d'une affection squirreuse abdominale.

A quelque temps de là, je tente une contre-épreuve : des cheveux détachés depuis à peine deux heures lui sont présentés :

« Ils sont blonds, ce n'est pas d'une femme, je ne les connais. »

Je la presse, elle se plaint d'être fatiguée, de ne rien voir, elle a besoin d'un repos qui lui est accordé pendant deux heures.

« Ils appartiennent à un homme qui n'est pas marié, sans doute parce qu'il n'a pas voulu, — il est âgé de vingt-cinq ans, il est malade de l'estomac depuis longtemps, il y a bien deux ou trois ans. — Il a quelque chose dans la poitrine. — Il a les poumons malades, il y en a un qui l'est bien. — Il est grand. — C'est bien difficile de le guérir. — c'est le gauche qui est le plus malade, — vous ne le guérez pas. Oh! et ses crachats sont dégoûtants. — Le pauvre homme, il est comme une planche, ce ne sont pas les nerfs. — Tenez. reprenez ces cheveux, cela me fait trop de mal, quelle maigreur (1)! »

Dans cette épreuve, la vision est exacte, ces cheveux sont ceux du Frère de la Doctrine chrétienne, sujet de la première expérience.

(A suivre.)

COUTENOT,

*Médecin en chef honoraire de l'hôpital de Besançon.*

(1) Le rituel romain nous enseigne que la vue magnétique à de longues distances, appartient à l'ordre préternaturel et dépasse, par conséquent, les forces de la nature. Le transport de l'esprit de la personne magnétisée dans des localités éloignées, n'est plus un phénomène naturel. Nous sortons, ici, du domaine de l'hypnotisme médical.

## PHÉNOMÈNES SPIRITES



Toujours le paysan ivre à cheval. On voit osciller de l'incrédulité absolue à la crédulité la plus complète (et *vice versa*) non pas seulement la foule des ignorants, des superficiels, toujours prêts à trancher la question pour ou contre à la moindre apparence plausible, mais des savants, des gens que le sérieux et la sincérité de leurs investigations semblaient avoir mis le mieux en garde contre un semblable emballement.

Tel est le spectacle assez déconcertant que vient de nous donner, avec une franchise cependant qui l'honore, un astronome distingué, un chercheur passionné, M. Flammarion. Avoir refait la *Genèse* sous la dictée de Galilée, puis s'apercevoir qu'on a été la dupe de sa propre imagination, qu'elle seule animait sa plume, quelle chute ! quelle humiliation ! quelle loyauté de le dire !

Cela doit rendre plus réservés ceux qui se hâtent de conclure, mais non empêcher les modestes auxiliaires d'une science en formation de recueillir les faits dont la matérialité semble prouvée, pour les soumettre à l'étude des hommes éclairés et persévérants qui finiront sans doute par en découvrir les causes.

Je me garderais, certes, de prendre parti, dans une question si obscure ; pourtant un petit fait m'a démontré que les réponses, quelle qu'en soit la provenance, ne sont pas toujours conformes aux idées du questionneur.

Une dame X... traitait certains points de morale, de philosophie, même de religion, avec un interlocuteur de l'*au-delà*, dont les communications avaient un remarquable caractère de pureté et d'élévation. J'en causais quelquefois avec elle, et nous n'étions pas toujours du même avis. Dans les choses

nouvelles dont elle me parlait, je reconnaissais souvent de vieilles vérités habillées à la moderne, et j'étais le champion de l'orthodoxie pour tout ce qui s'en écartait.

Quelques jours après une discussion de ce genre, M<sup>me</sup> X... exposa la question controversée à son conseiller supra-terrestre, comptant bien qu'il lui fournirait des arguments contre moi.

Sa réponse fut :

« Elle est plus dans le vrai que toi. »

Or, 1<sup>o</sup> j'étais fort loin de l'endroit où cette consultation était demandée et j'ignorais qu'elle eût lieu; par conséquent, il ne pouvait y avoir de ma part suggestion volontaire ou involontaire;

2<sup>o</sup> Le médium était une jeune fille fort honnête, incapable de supercherie, dont les pensées ne se portaient guère vers ce qui était en dehors de ses occupations, et médium inconscient d'ailleurs, car elle ne gardait aucun souvenir, une fois éveillée de ce qu'elle avait dit dans le sommeil magnétique, et il était interdit de le lui révéler.

3<sup>o</sup> Enfin ce n'était certainement pas une émanation du cerveau de M<sup>me</sup> X..., puisque c'était en opposition directe avec son opinion.

Mais voici toute une série de faits bien autrement importants, se produisant sans intermédiaire et dont je puis garantir la rigoureuse exactitude.

Il y avait sous le premier empire, un violoniste incomparable, nommé Alexandre Boucher. A peine âgé de six ans, il avait joué aux Tuileries devant Marie-Antoinette et excité à Versailles le même enthousiasme que Mozart enfant.

Après une existence très mouvementée, M. Boucher devenu veuf, approchant de la soixantaine et ne pouvant se résoudre à une existence solitaire, cherchait une compagne pour ses vieux jours. La fille d'un de ses amis, M<sup>lle</sup> Antoinette de Montagnon, consentit à unir sa destinée à celle de l'artiste, bien qu'il eût le double de son âge, oubliant cette disproportion devant l'immense talent, l'esprit aimable, vif et toujours jeune, les généreuses aspirations, la nature affectueuse et sympathique de l'illastre vieillard. La confiance de la jeune femme

ne fut pas trompée. Mais après vingt années d'une union, où chaque jour s'accroissait leur affection réciproque, son mari fut enlevé tout d'un coup par une apoplexie foudroyante.

A la douleur extrême qu'éprouva M<sup>me</sup> Boucher se mêlèrent bientôt d'autres préoccupations. Alexandre Boucher avait gagné beaucoup d'argent, mais il le dépensait avec l'insouciance et la générosité d'un artiste; prodigalités, mauvais placements, prêts à tous ceux qui recouraient à sa bourse, il laissait une situation fort embarrassée, et quelques mois après son veuvage, M<sup>me</sup> Boucher, obligée à la plus stricte économie en attendant le règlement de ses affaires, quittait son bel appartement pour aller occuper rue Guy-de-la-Brosse, au quatrième étage, un logement des plus modeste.

La pensée sans cesse remplie du souvenir de l'ami qu'elle avait perdu, en entrant dans cette demeure, où rien ne le rappelait, elle ne put s'empêcher de dire tout haut :

— Seule!... toujours seule à présent!

— Mais non, ma chère Antoinette, tu n'es pas seule, je ne t'ai pas quittée, je suis toujours près de toi.

C'était la voix de son mari? On juge du saisissement et de la joie de la pauvre veuve. C'était un esprit ferme, énergique : elle savait que *l'amour est plus fort que la mort*, et n'éprouva aucune frayeur.

— Est-ce toi? Est-ce bien toi? demanda-t-elle.

— Oui, c'est moi, tu ne seras plus seule, je ne te quitterai plus, pourvu que tu cesses de te désoler ainsi. Ta douleur me navre. Fais attention, si tu n'étais pas raisonnable, je te quitterais pour toujours.

Réconfortée par ses entretiens journaliers, par ses conseils, par les explications qu'il lui donnait sur leurs affaires, M<sup>me</sup> Boucher entreprit courageusement d'en démêler l'écheveau embrouillé. Elle se sentait revivre; la mort n'avait pas pu briser leurs liens. Seulement elle hésitait parfois à suivre les avis de son conseiller invisible quand ils se trouvaient en opposition avec ceux de l'homme compétent, honnête et dévoué chargé de sa liquidation; elle se rappelait le peu de clairvoyance et d'aptitude à gérer ses intérêts qu'avait montré l'éminent artiste durant sa vie.

Mais le manque de confiance de sa femme dans son jugement que n'aveuglaient plus les passions terrestres, finit par le froisser à un tel point qu'après lui avoir infligé plusieurs petites leçons demeurées à peu près inutiles, il la punit en restant six mois sans lui parler. Ce fut une douloureuse épreuve à laquelle M<sup>me</sup> Boucher ne résista pas. Elle se résolut, quoiqu'il en pût résulter, à agir selon les indications de son mari.

Le succès récompensa son obéissance. Les affaires marchèrent rapidement vers une solution avantageuse, et la voix aimée lui apporta de nouveau ses consolations.

Quelques amis avaient eu connaissance de ces faits extraordinaires. Ils voyaient dans cette communication directe de *l'au-delà* l'effet d'une médiumnité supérieure dont M<sup>me</sup> Boucher n'avait pas conscience et qu'ils voulaient contrôler. Ils l'invitèrent à une séance spirite dont nous empruntons le récit à des notes de sa main.

*Demande.* — M<sup>me</sup> Boucher est-elle médium?

*Réponse.* — Je vous affirme que M<sup>me</sup> Boucher est médium.

D. — La voix avec laquelle elle parle est-elle bien celle de son mari?

R. — La voix qu'elle entend est bien celle de son mari.

D. — Pourquoi son mari l'a-t-il quittée pendant quelque temps?

R. — Parce qu'elle hésitait à croire en lui.

Je demande à mon mari : — Est-ce bien toi?

R. — Oui, ma femme.

D. — Tu ne me quitteras plus? Tu seras toujours avec moi?

R. — Oui, mon amie, toujours, pour ne plus nous séparer; avec moi, c'est le bonheur.

D. — Réussirai-je pour tes mémoires?

R. — Ce sera difficile, mais je m'y emploierai; je ne puis rien promettre; mais je te supplie de ne pas te désespérer.

D. — La douleur de votre femme est-elle grande?

R. — Elle *n'existe* pas (elle ne *vit* pas) et pourtant ne suis-je pas là, toujours là, calme et patient, ne souffrant que de ses douleurs? Elle me fait mal, elle me déchire; non, je ne pourrais plus la quitter. L'amour grandit par la séparation, le

mien s'est épuré, et j'ai la mission d'apporter la consolation à son cœur.

Dans une autre séance, M. Boucher dit, ou écrivit plutôt, par l'intermédiaire d'un médium, la phrase suivante :

— Ma parole aimée, venant du monde des élus, donnera de la force à la pauvre amie que j'ai laissée seule sur terre : aussi je viens la réconforter et lui dire : courage, la vie est un voyage pénible dont le terme est au ciel.

ALEXANDRE.

Cette nouvelle vie à deux avait ramené jusqu'à la gaité dans le petit logement de la rue Guy-de-la-Brosse.

Mon mari me dit : « N'oublie pas aujourd'hui d'aller embrasser mon masque ; c'est essentiel ; si tu y manquais, ce serait fâcheux pour toi. — Tiens, mon vieux, pour ne pas y manquer, je quitte tout et j'y vais tout de suite. — Ton vieux, ton vieux ? C'est moi à présent qui pourrais t'appeler ma vieille, car mon vieux corps est à Montmartre, mais mon esprit est jeune et beau. »

M<sup>me</sup> Boucher avait l'habitude lorsqu'elle allait à la messe le dimanche, de dire une litanie pour son père, pour sa mère, pour son mari pour M. G... ; mais lorsqu'elle n'y allait pas, elle ne les disait jamais en semaine. Ayant manqué deux fois, son mari lui dit :

— Ma *fafemme* (mot câlin dont il se servait souvent de son vivant, de même qu'elle l'appelait *mon vieux*), tu nous dois à chacun deux litanies, il faut nous les dire ; nous en avons besoin. — La prière est donc vraiment nécessaire, mon ami ? — Oui, d'abord elle vous éloigne de la terre et vous rapproche de Dieu ; puis, pour nous, elle nous prouve que vous ne nous oubliez pas.

— Tu m'as dit de prier pour M. G... ?

— Oui, ma *fafemme*, c'est lui qui plus que nous a besoin de prières ; prie beaucoup pour lui, c'est ton devoir.

— Tu ne lui en veux donc plus ?

— Non. Il t'aime ; s'il fut injuste, il est puni ; il n'y a que toi qui puisses lui venir en aide ; prie, prie, prie, beaucoup pour lui.

M<sup>me</sup> Boucher ne vit jamais son mari lui apparaître, comme cela est arrivé dans certains cas. Elle ne le désirait même probablement pas ; cette communion de leurs âmes, si intime, si douce, lui suffisait. Pourtant, dans deux circonstances, elle reçut de lui une aide efficace, tangible, comme nous allons le raconter.

Elle était partie de chez elle, auprès du Jardin des plantes, à pied, et s'était rendue chez son amie, M<sup>me</sup> la vicomtesse de la Taille, à la Madeleine, de là, elle était allée toujours à pied, rue Nollet, à Batignolles, chez la comtesse de Dash qui la retint à dîner, un peu malgré elle, ayant promis d'aller passer la soirée avec M<sup>me</sup> Boisselot, la femme de l'auteur de : *Ne touchez pas à la Reine*.

— Je la quittai à huit heures. En sortant de chez elle, j'étais tellement lasse, écrit M<sup>me</sup> Boucher que je me dis : je vais prendre une voiture qui me conduira directement chez moi, j'irai voir M<sup>me</sup> Boisselot une autre fois.

— Non, me dit M. Boucher, elle t'attend avec impatience, tu lui as promis d'y aller.

— Ce n'est pas une nécessité.

— N'importe ; il faut que tu y ailles ce soir.

— Mon ami, il me faudrait alors prendre deux voitures, et tu sais combien j'ai besoin d'économie,

— Hé bien, vas-y à pied, il le faut.

— Mais c'est impossible, je suis exténuée de fatigue, tu le vois bien, je n'en puis plus.

— Oui, c'est vrai ; marche, je t'aiderai,

Je suis partie de la rue Nollet, à Batignolles, et j'arrivai rue Guénégaud, vis-à-vis le Pont-Neuf, légère comme une plume, sans la moindre fatigue. M<sup>me</sup> Boisselot m'attendait avec une vive impatience pour me communiquer des choses graves qui l'intéressaient énormément.

Le second fait analogue est plus significatif encore.

M<sup>me</sup> Boucher, à laquelle le règlement de ses affaires assurait désormais une large aisance, était encore à Paris, dans ce petit logement où elle avait retrouvé l'espoir et le courage de vivre. Elle avait repris quelques-unes de ses anciennes relations, de celles où son mari avait été le mieux apprécié. Elle

se plaisait surtout aux soirées de musique intime de la princesse Yazikoff, qui demeurait rue Tronchet, et où les œuvres du cher regretté étaient interprétées parfois de manière à lui faire illusion. Ayant à regagner seule son quartier éloigné, elle ne s'y attardait jamais. Un soir, le talent merveilleux d'un jeune artiste lui avait fait oublier l'heure, inquiète, elle regarde la pendule ; onze heures seulement, il y a toujours des voitures à la Madeleine jusqu'à minuit, et elle n'a que la rue Tronchet à descendre.

Elle se hâte, cependant ; la rue est noire et déserte ; à peine si quelques becs de gaz sont restés allumés ; plus de voiture ! Pendant qu'elle demeure perplexe, se demandant ce qu'elle va faire, l'horloge de la Madeleine sonne deux coups. Traverser tout Paris, seule, à deux heures du matin, l'heure la plus dangereuse de la nuit, serait une véritable folie.

— N'aie pas peur, je suis près de toi.

— C'est la voix de son mari.

— Ah ! mon pauvre Alexandre, que faire ?

— Parbleu ! rentrer chez toi.

— A pied ? si loin ? jamais je ne pourrai.

— Que si. Essaie, je te soutiendrai.

Elle se sentit alors comme enveloppée d'un bras robuste et se mit à marcher avec une rapidité surprenante ; ses pieds touchaient à peine le sol. Son corps lui semblait d'une légèreté inconcevable.

En arrivant sur le quai aux Fleurs, quelques rôdeurs de nuit voyant une femme seule, élégamment vêtue, voulurent lui barrer le passage. La frayeur la fit chanceler, mais son protecteur invisible, l'enlevant comme s'il eût des ailes, la met en un instant hors de portée. Elle rentrait chez elle *un quart d'heure juste* après avoir quitté la rue Tronchet.

Entourée de cette affection qui lui venait en aide dans toutes les circonstances de la vie, M<sup>me</sup> Boucher ne voyait plus dans la mort de son mari qu'une absence bien adoucie par ces communications constantes et la certitude de l'éternelle réunion.

Elle lui disait un jour :

— Combien je te remercie ! combien je te suis reconnaissante ! sans toi, mon bonheur, je serais morte de chagrin.



— Non, ma femme, tu ne serais pas morte. Si cela eût été possible, je t'aurais déjà enlevée à la terre; mais sans moi *tu serais devenue folle, le pire état de l'espèce humaine.*

Mais ce n'était pas seulement au point de vue matériel que le mystérieux donneur d'avis entendait protéger sa veuve, et nous apprendrons dans ces dernières communications de quelle façon il envisageait les rapports avec l'au-delà. Le lendemain d'une soirée passée chez la famille P., il lui dit : « Ne va plus aussi souvent dans cette famille. Ils ne sont aucun fervent croyant, tu finiras par devenir comme eux, parce qu'ils ne pourront rien faire de bien, aucun bon esprit ne voudra y aller. *Nous ne sommes pas vos jouets*, nous sommes des amis qui voulons bien chercher à adoucir vos maux sur la terre, à nous entretenir de choses sérieuses avec vous, mais non à faire de l'esprit à votre manière, à folâtrer. Aussi, chère femme, entoure-toi de personnes sérieuses et croyantes, et tu arriveras à de bons résultats.

— Mon bon ami, je t'écouterai en toutes choses.

Il intervint encore en ces termes dans une soirée spirite :

— Je viens encourager mon épouse bien-aimée en lui affirmant qu'elle parviendra à acquérir la faculté de converser avec nous; seulement, il faut persévérer. Quand un grand nombre de personnes seront arrivées à la médiumnité, les autres seront forcés de reconnaître *qu'il y a quelque chose de surnaturel de par le monde.* Continue, amie, je suis près de toi et je te parlerai toujours.

M<sup>me</sup> Boucher ajoutait qu'un jour, chez M<sup>me</sup> Boisselot, un guéridon, dans lequel s'était incarné un mauvais esprit, devant l'insistance des médiums à le chasser de la société, s'est élevé dans l'espace et est retombé brisé en mille pièces, à la grande frayeur des assistants.

M<sup>me</sup> Boucher assistait donc parfois à des séances spirites, mais sans y jouer un rôle actif. Satisfaite de la miséricordieuse bonté qui l'avait sauvée du désespoir en lui permettant de causer avec son mari, elle ne consultait que celui dont elle avait éprouvé la valeur intellectuelle et morale.

Elle lui demanda un jour :

— Pourquoi, mon ami, toi esprit supérieur, as-tu tant souffert lorsque tu étais sur la terre?

— Tu vas comprendre, ma femme. Tout ce qui surpasse, l'intelligence ordinaire étant au-dessus de la portée du vulgaire, est pourtant pour nous si compréhensible, si palpable que nous enrageons de voir des êtres que nous croyons organisés comme nous, se refuser à l'évidence des faits et nous taxer de folie. C'est pour nous le comble du malheur; c'est un chagrin perpétuel. Aussi est-ce notre dernière épreuve sur la terre, où nous laissons une étincelle qui germera.

Ce germe est légué par le passé à l'effort ininterrompu de l'avenir. Croire qu'on obtiendra bénévolement, par une révélation de l'*au-delà*, la découverte de vérités scientifiques qui sont le prix du labeur personnel, c'est imiter la naïve et confiante paresse de l'écolier comptant sur sa table pour faire ses pensums. Il nous faut les conquérir à la sueur de notre front, autrement notre intelligence resterait en friche, et elle doit progresser sans cesse pour s'élever de la terre jusqu'à Dieu.

Aussi croyons-nous qu'on a fort exagéré les déceptions de M. Flammarion et surtout leur portée, en les étendant à toutes les communications supra-terrestres, trop solidement établies aujourd'hui par les expériences de nombreux savants pour qu'on puisse les nier. Mais la question reste entière en ce qui concerne leur provenance et les individualités qui s'affirment. Cela ne doit nullement décourager les chercheurs. On n'arrive à aucun résultat important, sans beaucoup de tâtonnements et d'échecs partiels, et comme l'a dit excellemment un de ceux qu'il est de mode d'insulter aujourd'hui.

« Ce n'est plus avec la force brutale, mais avec la force spirituelle que l'humanité doit agir désormais. »

Et c'est ainsi qu'elle obéira à l'ordre du Créateur : « Subjuguiez la terre, l'air, la mer, et dominez toute la nature. »

#### E. LE NORMANT DES VARANNES.

##### Observation.

Nous avons rappelé plusieurs fois l'enseignement catholique sur le lendemain de la vie, et il n'est pas permis de s'en écarter. Après la mort, les âmes sont reçues ou dans le ciel, ou dans le purgatoire, ou dans

l'enfer. Les communications entre les vivants et les morts sont rares, préternaturelles, et elles résultent d'une permission spéciale de Dieu.

M. Boucher n'est donc pas venu sur la terre, continuer ses relations familiales et répétées avec M<sup>me</sup> Boucher. Ce n'est pas lui qui l'a enlevée et emportée chez elle. Elle a été le jouet d'un mauvais Esprit.

Quels que soient les progrès des sciences, ces vérités ne changeront pas et ne seront jamais réfutées.

Des millions et des millions de défunts, d'une organisation nerveuse aussi impressionnable que celle de M. Boucher, des millions de mères profondément attachées à leurs enfants par un lien que la mort a brisé, ont désiré et désirent ardemment revoir leur foyer et leurs enfants.

Manifestement, si, comme l'enseignent les spirites, les communications des vivants et des morts étaient l'effet d'une loi générale et constante de la nature; s'il suffisait pour les obtenir, d'un ardent amour, d'un désir intense, ces communications seraient fréquentes, ordinaires, toujours faciles à constater, et le cas de M. Boucher ne serait pas une exception extraordinaire.

Il faut donc chercher une autre explication, et renoncer à l'hypothèse aussi fausse que romanesque de ces rapports intimes et extra-terrestres de M. et de M<sup>me</sup> Boucher.

É. MÉRIC.

---

## FAUSSE APPARITION

## DE LA SAINTE VIERGE (1)

## I

Les faits que nous avons cités et discutés se sont passés, comme nous l'avons déjà dit, à la fin de l'année 1890 et pendant les deux tiers de l'année 1891.

Le rapport cité au commencement de notre thèse date du 8 janvier 1891.

De cette date au mois d'octobre de cette même année, les apparitions continuèrent, répétition de tout ce que nous avons mentionné. Il y eut cependant trois faits que nous voulons signaler comme *confirmatur* de notre jugement final sur cette épopée satanique.

A l'évêché d'Autun, on mettait une sage et prudente lenteur à porter un jugement sur tous ces faits merveilleux. Satan en devint furieux et s'en prit un jour à la voyante. De rage, dans une vraie bataille qu'elle soutint contre lui, il lui planta au front une aiguille qu'elle portait à sa guimpe.

Sur l'avis de *la sœur* qui en souffrait et qui raconta ce qui s'était passé, un des médecins chargés de l'examiner, ayant été mandé, fit une incision de la peau et trouva l'aiguille logée tout entière entre l'os frontal et le périoste, chose des plus curieuses et des plus difficiles à son dire. Nous le croyons volontiers, car il faut une main bien habile pour enfoncer une aiguille de la sorte.

Le docteur en question conserve précieusement cette aiguille.

(1) *Une manifestation diabolique* (1890-1891). 1 vol. in-8°. Lyon. — Emmanuel Vitte (1899). Nous reproduisons l'épilogue de ce livre, utile à méditer.

Puis, à un mois ou deux d'intervalle, la vision fit écrire, à l'évêque du diocèse où se passèrent ces faits, *deux lettres*, pour lui dire de s'occuper plus activement et plus rapidement de cette affaire : qu'il y allait de son devoir et de la gloire de Dieu et de Marie !

La première de ces lettres était tout au plus polie.

La seconde l'était moins encore.

Les soupçons qu'on avait déjà sur la divine origine de tous ces phénomènes merveilleux s'accrochèrent ; la perplexité dans laquelle on se trouvait fit place à la certitude. « Le doigt de Dieu ne pouvait être là. »

On pensait ainsi, quand un troisième événement vint confirmer la persuasion où l'on se trouvait à l'évêché d'Autun. On fit la rencontre d'un théologien, très versé dans ces questions, qui sont du ressort de la Mystique, et très expérimenté par de nombreux faits analogues étudiés et jugés déjà par lui.

Après avoir examiné pendant plus de 15 jours, tout le dossier de l'affaire, assez volumineux, car on avait obligé la sœur à tout écrire ; après avoir vu, questionné la voyante : s'appuyant sur des raisons sérieuses et motivées, il jugea cette affaire par les trois conclusions suivantes :

1<sup>o</sup> La plupart des phénomènes arrivés à M<sup>me</sup> N... ne peuvent pas s'expliquer naturellement. Ils dépassent les forces de la nature.

2<sup>o</sup> Aucun de ces phénomènes n'exige l'intervention de Dieu, ne nécessite, pour être accompli, la toute-puissance divine.

3<sup>o</sup> Enfin, dans beaucoup de ces phénomènes, il y a l'indice, la marque de l'influence diabolique.

Ces trois conclusions données, développées et prouvées dans un rapport oral, de près de quatre heures durant, fait devant l'évêque et tout son conseil épiscopal, l'autorité compétente jugea que tous les faits arrivés à M<sup>me</sup> N... étaient dus à l'intervention du démon : que, en conséquence, on devait les regarder et tenir comme tels.

Et tout fut fini.

## II

Le but poursuivi par Satan dans toute cette étrange histoire est manifestement indiqué, croyons-nous, dans ces paroles du rapport. C'est la vision qui parle : « La bonne Mère dit : Je ne suis pas venue ici seulement pour la maison de X..., mais pour la France et l'Europe tout entière. Je veux que vous me bâtissiez ici une église où je serai honorée sous le vocable de Marie, reine de la paix chrétienne. Je t'en charge complètement, mon fils M... (ici le nom du supérieur). Je te donne sainte Philomène pour t'aider au temporel de cette maison, Tu lui élèveras un autel dans l'église.

« On creusera un puits, à l'extérieur de l'église, dont les eaux salutaires guériront les malades et feront des miracles, ce sera le puits de la paix. Dans l'intérieur de l'église, il y aura le puits de la pénitence, où viendront se convertir, je ne dis pas des milliers, mais des millions de pécheurs, même les francs-maçons.

« Tu combineras le plan de cette église avec la Mère Prieure, et je vous inspirerai.

« Cette communauté sera doublée... » (Voir le rapport.) Le démon, a dit saint Bernard, est le singe de Dieu, parole que M. le chanoine Brettes a traduite de la sorte : « Sitôt que Dieu se montre quelque part, Satan se précipite à l'instant (1). »

Or, Dieu s'est montré beaucoup dans notre siècle par des apparitions fréquentes et réelles de la sainte Vierge, dans la chapelle des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, rue du Bac, à Paris, à la Salette, à Pontmain, à Pellevoisin, enfin et surtout à Lourdes. Dans chacun de ces lieux privilégiés, des basiliques ont été édifiées et consacrées au culte de la Mère de Dieu. Rien n'a été épargné pour les enrichir. L'or, l'argent, le marbre y ont été semés à profusion.

Chaque année, principalement à Lourdes, des centaines de mille, peut-être des millions de pieux pèlerins, vont s'agenouiller dans ces sanctuaires bénis, offrir à la reine du ciel

(1) Brettes, *Les Apparitions de Tilly*, p. 36.

leurs hommages et leurs supplications. Et ils s'en reviennent consolés, guéris parfois, convertis, encouragés toujours à servir Dieu de mieux en mieux et à avoir une plus grande confiance en sa sainte Mère.

Le démon voit tout cela. Éternel orgueilleux et éternel jaloux, il voudrait une part de ces honneurs pour lui, il les voudrait tous ; ce serait peu encore pour son ambition. Mais ces honneurs fuient loin de lui ! C'est pourquoi il fait tout son possible, il déploie toute sa ruse, il use de tous les artifices pour se les attirer.

« Le diable, écrit M. Brettes, est furieux du mal que lui font les pèlerinages de la sainte Vierge ; il veut les déshonorer, afin de les détruire, et tout au moins en avoir un à lui, pour soutenir la concurrence (1). »

N'est-ce pas son but plus qu'apparent dans le cas qui nous occupe ? Il voulait une église, des milliers et des millions de pèlerins pour lui offrir leurs hommages ; dans cette église, il y aurait des puits... Quelle singerie de Lourdes !

Et ce qu'il a fait à X... avec M<sup>me</sup> N..., il le renouvelle à Tilly (2) ; il l'avait essayé auparavant à Fontet, au diocèse de Bordeaux, et peut-être dans beaucoup d'autres lieux qui ne nous sont pas connus.

En cela, nous partageons grandement l'avis de M. Brettes : « Le diable est furieux du mal que lui font les pèlerinages de la sainte Vierge ! » A tout prix il veut en avoir un, pour faire la concurrence, ou bien pour faire éclater, son coup ayant réussi, la supercherie et le mensonge, et jeter par là le discrédit sur les vraies apparitions et la dévotion qu'elles font naître.

Je communiquais à un religieux, il y a quelque temps, cette opinion qui ne m'est pas exclusive. Il me répondit : Je crois, Monsieur l'abbé, que vous êtes dans la vérité.

« J'ai connu personnellement, ajouta-t-il, M<sup>r</sup> Peyramale, curé de Lourdes, et je tiens de lui, que, après les apparitions

(1) Brettes, *Les Apparitions de Tilly*, p. 58.

(2) La pseudo-voyante de Tilly vient de se rendre *incognito*, à Lourdes, avec le pèlerinage national. Elle avait annoncé qu'elle verrait la sainte Vierge, deux fois à Poitiers, et une fois à Lourdes ; elle est revenue, sans avoir rien vu. *Tous les curés du canton de Tilly*, sauf celui qui accompagne Martel, déclarent qu'il n'y a rien de divin dans cette lamentable histoire ; ils en sont scandalisés.

de la sainte Vierge, après le succès obtenu, que vous savez comme moi, il se passa des faits diaboliques tellement merveilleux, suggestifs, que si Dieu avait permis leur divulgation, ils auraient suffi à étouffer la vraie dévotion naissante. Le diable imagina tout ce qu'il y a de plus étonnant en fait de visions d'apparitions à des enfants. Il m'a fallu, me disait M<sup>re</sup> Peyramale, une assistance vraiment divine pour discerner toutes ces supercheries ; et je rends grâce à la sainte Vierge du choix qu'elle a bien voulu faire de ma pauvre personne pour établir son culte et son œuvre. »

Satan, qui a échoué tant de fois, continue et continuera sans doute son œuvre aussi, mais son œuvre d'astuce et de mensonge. Eternel recommenceur, il ne se lasse jamais, à l'encontre de nous que le moindre insuccès décourage dans l'œuvre de notre sanctification. Mais Dieu sera toujours là pour déjouer ses coups, souvent si habilement montés ; et Marie, la douce et puissante Vierge de Lourdes, aura toujours ses Peyramale pour veiller et discerner le vrai du faux.

Abbé SÉGAUD,  
*docteur en théologie.*





## L'ÉLECTROÏDE

(Suite.)

---

Pour la suite de l'exposé de sa théorie, qui est en définitive une tentative de conciliation des théories de l'émission et des ondulations, nous laisserons la parole textuellement à Rychnowski lui-même, de crainte de trahir sa pensée : « Sous l'influence des radiations solaires, les rayons de gravitation s'écartent de la normale, la verticale n'est donc pas constante, et tous les objets qui dépassent le niveau de la terre sont, pendant le jour, également déviés de la verticale, qui n'est normale que du côté de la terre qui ne voit pas le soleil. Grâce à l'électroïde, l'équilibre de gravitation des corps peut être troublé et leur attraction par la terre diminuée ou augmentée. La lune produit également une déviation analogue de la verticale. Les rayons qui déterminent la rotation de la terre, agissant de l'est à l'ouest, exercent leur attraction sur l'axe de la terre, suivant une direction horizontale tangentielle; ils rencontrent donc et traversent obliquement les objets surélevés, puisqu'ils croisent les rayons de la gravitation à angle droit. Mais un seul hémisphère de la terre étant affecté par les rayons solaires, et ceux qui passent à côté de l'hémisphère éclairé se perdant dans l'espace, il en résulte qu'aux équinoxes l'activité des rayons qui agissent sur l'axe commence à minuit, s'accroît jusqu'à six heures du matin où elle atteint un maximum, s'abaisse graduellement pour atteindre son énergie minimum à six heures du soir. Dans les autres saisons, les *maxima* et *minima* coïncident toujours avec le lever et le coucher du soleil.

« La force vivifiante et rafraîchissante de l'atmosphère terrestre dépend de la présence de ces rayons de rotation. Ces rayons mécaniques ne se distinguent pas, par leur com-

position, des rayons qui atteignent la terre verticalement et dont ils se sont simplement détachés... Ils agissent sur la couche atmosphérique et sur tous les corps placés à la surface de la terre, auxquels ils cèdent l'excès de leur énergie proportionnellement à la résistance qu'ils rencontrent dans leur course. Ce sont des rayons de vie dans toute l'acception du mot. L'absence de ces rayons a pour conséquence l'abaissement des processus vitaux, lequel se traduit par le sommeil chez les personnes en bonne santé, par une aggravation de leur état chez les malades. Le malade, gravement atteint, attend avec impatience les heures qui doivent lui apporter du soulagement, et l'esprit déprimé se réveille à l'espoir dès que le premier rayon du soleil brille à l'Orient... »

Les variations de la pression atmosphérique, donc de la pesanteur ou de la gravitation, les orages électriques, les cyclones, etc., tout dépend de la variabilité des radiations solaires. Les tremblements de terre s'expliquent par la résistance qu'oppose à la rotation de la masse liquide intérieure du globe l'écorce terrestre incomparablement plus froide et en voie de continuelle rétraction.

Les radiations solaires n'étant, à leur émission, que des porteurs d'énergie, et nullement des rayons calorifiques, il en découle cette conséquence intéressante, c'est qu'il n'est pas nécessaire d'attribuer au soleil l'énorme température que lui supposent les physiciens; le soleil peut même être habité, et il le serait probablement, dans ce cas, par des êtres supérieurs à l'homme terrestre, par l'intelligence et la spiritualité. Quant aux protubérances solaires, Rychnowski les considère comme correspondant à des lacunes dans l'ensemble des radiations énergétiques émanées de l'astre central de notre système planétaire, lacunes dues à la perte de l'énergie absorbée par les planètes. Le même fait s'observe en effet, expérimentalement, quand l'électroïde n'est pas distribuée d'une manière uniforme à la surface d'un corps : on voit alors se produire des arcs lumineux destinés à rétablir l'équilibre.

En dernière analyse, voici comment se comporte un rayon d'électroïde. A tout corps qu'il rencontre sur son chemin, il communique l'impulsion à un double mouvement : 1° un

mouvement de rotation ; 2° un mouvement de translation qui tend à le rapprocher du centre d'émission. A mesure que le corps se rapproche de ce centre, il perd de sa vitesse jusqu'à ce qu'enfin il soit arrivé à un point neutre, et alors il ne se meut plus qu'en vertu de son inertie. Le mouvement de translation du corps est toujours une ligne courbe. Donc la forme de l'orbite dépend de la masse du corps, et il en résulte qu'un corps de faible masse ne saurait décrire une courbe circulaire ou elliptique, mais une ligne allongée, comme c'est le cas des comètes par exemple. Un corps en mouvement peut abandonner une partie de son énergie à un corps plus petit et le maintenir dans sa dépendance, suivant la même loi qui le lie à la source primitive d'énergie.

*Conséquences biologiques.* — Qu'est-ce que la vie ? se demande Rychnowski. Où chercher le mystère de cette cellule organique à l'aide de laquelle Darwin prétend édifier tout l'univers ? Nous avons vu plus haut que lorsque l'électroïde vient frapper une lame polie, il se forme, aux dépens d'une partie des rayons réfléchis, des globules brillants d'électroïde liquide. Chacun de ces globules est un centre de force, émettant constamment des rayons centrifuges qui attirent de la matière et s'en revêtent. Selon la nature chimique de cette matière et les conditions où l'électroïde agit, le globule change sa forme en celle qu'affecte ordinairement la substance en question. Dans ces conditions, le centre de force perd son pouvoir de radiation, mais la particule matérielle reste saturée d'énergie. C'est le premier moellon de l'édifice, et pour le construire, il en attirera d'autres semblables. Dans ce processus de groupement est renfermé tout le mystère de la formation cellulaire, et se laisse saisir le premier indice de la vie organique.

(*A suivre.*)

Dr HANN.

---

# LES SPIRITUALISTES INDÉPENDANTS

AU CONGRÈS SPIRITE DE 1900

---

Le *syndicat Durville-Papus-Delanne* a voulu resserrer « les liens de sympathie et de solidarité morale » qui l'unissent déjà à

La *Société théosophique, branche parisienne Ananta*,  
Aux *Étudiants swédenborgiens*

Et à *divers groupes spiritualistes indépendants*,

Et il les a conviés à son fameux Congrès. Qui se ressemble s'assemble.

Les *théosophes*, on le sait, sont des *occultistes* qui se distinguent à quelques traits insignifiants des *kabbalistes* que dirige avec tant d'*autorité* le fameux mage Papus. Les premiers se regardent comme nantis de la tradition orientale, les autres se tiennent pour représentants de la tradition occidentale; mais tous sont d'accord pour faire la guerre à l'Église catholique romaine. Le *spiritualisme* qu'ils prétendent défendre est assurément *indépendant* de la vraie tradition et de la vraie foi : il n'a pas de racines, il n'en est sans doute que plus léger, vaporeux et incertain.

Bornons-nous à signaler le groupe modeste des rêveurs *swédenborgiens*. Ceux-là sont des *indépendants*, mais ils se font de plus en plus rares, sont isolés, sans action sociale. Les malades ont d'ailleurs droit à toute notre indulgence.

Il n'en est pas de même des esprits déséquilibrés et faux qui prétendent engager la *Religion* et les *catholiques* dans le Congrès spirite sous le nom de *spiritualistes indépendants*. Notre devoir rigoureux est de les démasquer et de les combattre.

C'est un prêtre, M. l'abbé Julio que le *syndicat Durville-Papus-Delanne* est heureux de produire pour amener à lui les naïfs. Écoutez son boniment :

« *Je fais appel à tous les catholiques, prêtres ou laïcs; ils ne peuvent rester étrangers au mouvement scientifique qui entraîne l'humanité vers la fin glorieuse que lui a montrée le divin Maître.*

« Notre-Seigneur était tout amour. Pour comprendre son cœur, pour comprendre nos destinées, celles qu'il nous a révélées, l'Esprit-Saint vient à notre secours. Il éclaire notre intelligence, il dissipe les obscurités, et nous pouvons prévoir le moment où les malentendus qui existent entre les hommes qui pensent finiront par se dissiper.

« *L'Église ne perdra rien de ses dogmes, rien des vérités éternelles* qu'elle a proclamées par la bouche de ses docteurs, en prenant contact avec le monde scientifique. Bien au contraire. La science qui marche tend de plus en plus à confirmer les vérités primordiales, essentielles de l'Église *universelle* (1), en nous faisant pénétrer dans le *Sanctuaire mystérieux* par la porte de l'entendement.

« *La foi naïve va devenir la foi éclairée* (2).

« J'estime, avec nombre de mes collègues (?), que le prêtre a pour devoir de venir faire entendre la parole divine *partout où on l'appelle.*

« La section des *spiritualistes indépendants* est ouverte à tous ceux qui, en dehors des autres sections, veulent aider à faire pénétrer la vérité dans les masses.

« *Les catholiques doivent être les premiers à donner l'exemple.*

« *Je convie tous les catholiques des deux mondes à participer au Congrès en donnant leur adhésion. Je forme donc un groupe sous le nom d'Union catholique.*

« ABBÉ JULIO. »

Cet appel, grâce à Dieu, ne sera pas entendu. M. Julio n'est

(1) Pourquoi pas *catholique romaine*? Dr S.

(2) Sans doute par l'adoption des billevesées du *spiritisme* et de l'*occultisme*. Dr S.

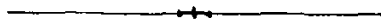
pas autorisé par ses supérieurs à le faire, et les *catholiques* ne connaissent pas d'autre autorité que celle de leur évêque. Ils n'ignorent pas que les pratiques du *spiritisme* ont été plus d'une fois condamnées par le souverain Pontife, et ils attachent naturellement plus d'importance à la parole du Pape qu'à celle de l'abbé Julio. Ils savent que les doctrines ouvertement professées par le *syndicat Durville-Papus-Delanne* sont contraires à l'enseignement de l'*Église catholique romaine*...

Mais, sans nous arrêter à ce point de doctrine qui est très solidement établi et qu'un simple laïque n'a pas à apprendre à un ecclésiastique, il nous paraît plus utile de marquer les erreurs et les inconséquences du prêtre spirite. Il confond le mouvement occultiste et spirite avec le mouvement scientifique : c'est monstrueux. La science représentée par Papus ! Le maître mage protesterait lui-même avec la modestie qu'on lui connaît.

M. Julio estime qu'on « appelle la parole divine » au Congrès spirite, et nous croyons au contraire qu'on y convoque les catholiques naïfs pour leur faire perdre la foi. Notre abbé a écrit un livre que ses amis *spirites* disent incomparable : *Secrets merveilleux pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales*. Nous souhaitons qu'au lieu de perdre son temps à seconder les ennemis de la foi catholique, il cherche à se guérir de ses illusions déplorables sur le spiritisme.

*Médecin, guéris-toi toi-même !*

Dr SURBLED.



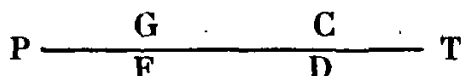
## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

### EXPÉRIENCE DE LÉVITATION

Monseigneur,

Voici de quelle manière se produit le phénomène de lévitation dont je vous ai entretenu dans ma dernière lettre et sur lequel vous me demandez des renseignements plus précis.

Le sujet P. T. s'étend sur le dos. Quatre personnes C. D. G. F. se placent deux par deux, face à face à la hauteur de la poitrine et des genoux, comme l'indique la figure ci-jointe.



Fermant les mains et ne laissant sortir que l'index, deux personnes placent les index sous les genoux et les deux autres sous les côtes du sujet, suivant qu'elles sont du côté des pieds ou du côté de la tête. Un léger contact paraît être nécessaire pour la réussite de l'expérience. Chaque personne tient ses deux mains à la distance l'une de l'autre d'environ quinze centimètres.

Les quatre personnes font alors les insufflations nécessaires avec ensemble. Chaque insufflation pour être complète, doit aller de la tête aux pieds et des pieds à la tête. On reprend haleine après chaque insufflation.

Après 31 insufflations au moins, les quatre souffleurs, à un signal donné, doivent aspirer avec ensemble. Le sujet s'élève tant que l'aspiration dure, et on ne sent aucun poids sur les index. Mais dès que l'aspiration cesse, le corps du sujet reprend toute sa pesanteur, et il faut avoir le soin d'avancer les mains pour le soutenir et l'empêcher de se blesser.

S'il y avait interruption dans les insufflations, il faudrait recommencer.

Voilà, Monseigneur, de quelle manière j'ai vu bien souvent réussir l'expérience, et je ne doute pas que vous ne la voyiez réussir de même.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments respectueux.

## PRESSENTIMENT DE MORT

Monseigneur,

Ma mère que, durant les quarante années de ma vie, je n'ai presque pas quittée, — depuis des années nous vivions l'un pour l'autre — m'a été ravie par une mort absolument subite, le 20 septembre 1898.

Dans le courant du premier semestre de la même année, un soir qu'étant restée avec moi dans la salle à manger jusqu'à une heure assez avancée, elle venait de se retirer, je pris sur la table du milieu des ciseaux et les déposai sur un guéridon à côté, où se trouvaient déjà par hasard un crayon et une paire de lunettes. Au même instant, cette pensée subite et impérieuse me vint : « La réunion de ces trois objets est un signe que ta mère mourra dans l'année : les lunettes c'est la vue, la vie tranchée par les ciseaux, ce que note le crayon. » — « Imagination superstitieuse ! » me dis-je aussitôt. — Mais en même temps l'idée me vint de séparer les trois objets afin de détruire le soi-disant signe. C'eût été donner dans la superstition, et je m'y refusai. Ce fut là pour moi une lutte si pénible que mon front se couvrit de sueur. J'invoquai le Saint-Esprit et fis un acte d'abandon à la Providence de Dieu sans la volonté ou la permission de qui rien ne se produit.

A la fin de juin, une circonstance nous amena à nous séparer pour quelques semaines. Lorsqu'au mois d'août nous nous revîmes, notre joie était à son comble. Jamais semble-t-il, nous n'avions été aussi heureux l'un de l'autre. Le 19 septembre, nous eûmes un hôte à dîner et fûmes très joyeux.

Dans la nuit du 19 au 20 du même mois, m'étant réveillé, je vis tout à coup à une certaine hauteur du côté droit du lit le visage de ma mère pâle et fort triste. Je fus effrayé, Je fus sur le point de me lever pour aller voir dans sa chambre si rien ne lui manquait ; mais comme elle avait coutume de fermer sa porte à clef, je craignis de la déranger inutilement, de l'effrayer elle-même.

Le 20, j'assistai à un *Requiem* et me mis à dire les petites heures de l'office de la sainte Vierge. Arrivé aux vêpres de l'office que je disais chaque jour pour ma mère, et comme je n'avais rien autre à prier, j'anticipai les vêpres, tout en me disant qu'il était au moins bizarre de dire cette heure des vivants pour ma mère pendant une messe des morts. Je vainquis la crainte superstitieuse. Au moment où je terminais l'*Ave maris stella*, le célébrant entonnait le *Requiescant in pace*. Je fermai mon livre et me disposai à sortir de l'église. Une heure plus tard je dis à un collègue : Je vais me débarrasser de mes habits de deuil, je déteste le noir.

Ce jour-là, ma mère et moi nous dinâmes à midi selon notre habitude. A la fin du dîner, M. le curé de l'endroit vint prendre avec nous sa tasse de café, et comme la conversation s'était portée sur feu l'impéra-



trice d'Autriche qui avait été assassinée quelques jours auparavant, ma mère dit à M. le Curé : « Vous devriez prêcher souvent sur la mort subite, car il y a bien des gens qui meurent subitement. »

Après le repas, nous nous séparâmes. Ma mère se rendit chez une dame de ses connaissances qui l'avait invitée à prendre un rafraîchissement dans l'après-midi. Moi, j'allai me promener. Vers cinq ou six heures du soir, l'ombre des montagnes qui s'allongeait dans la plaine me fit faire des réflexions sur la mort. Je me trouvais sur le chemin de retour lorsque me rappelant que je n'avais dit mon petit office que jusqu'à *Magnificat*, je me mis à réciter ce cantique avec allégresse. Comme j'en étais à ces mots de la fin des vêpres : « *Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace. Amen.* » Je m'entends appeler par un jeune homme qui me suivait hors d'haleine. « Rentrez vite, me dit-il, votre mère se trouve très mal. » M. le Curé me guettait pour m'apprendre la foudroyante vérité. Vers quatre heures, ma mère assise avec son amie dans le jardin, sur un banc qu'elle-même avait désigné en disant : « Cette place me plaît, » venait de s'endormir paisiblement dans la mort.

Ma tante, la femme de son frère, en la compagnie desquels ma mère avait séjourné plusieurs semaines, et qui habitent l'autre bout du pays, m'ont affirmé que le même soir ou le soir précédent, mais certainement avant d'avoir reçu la nouvelle, elle s'était sentie fortement frôler au moment de se mettre au lit. Effrayée, croyant qu'un chat était sauté sur elle, elle chercha dans tous les coins de l'appartement, mais ne trouva rien.

De son côté et vers le même temps, ma sœur, qui demeure encore plus loin, aurait éprouvé, à la suite du craquement formidable d'un meuble, le sentiment certain de la mort de sa mère.

J'ajouterai que, à la fin d'août, ma mère et mon oncle, en se faisant de mutuels adieux, furent profondément affligés, elle surtout, comme s'ils ne devaient plus se revoir.

A. P.

### AVERTISSEMENTS EN RÊVE

Monseigneur,

Dans la *Revue du Monde invisible*, il a été parfois question d'avertissements donnés en rêve.

Permettez-moi de vous citer un fait personnel, tout à fait singulier, qui s'est réalisé en 1848, alors que la Révolution de Février amena à Paris les élèves de l'école militaire de Saint-Cyr, dont je faisais partie.

Inutile de rappeler toutes les circonstances préliminaires de notre

arrivée à Paris, dans la nuit du 24 au 25 février. Chaque compagnie fut d'abord désignée pour aider la garde nationale des arrondissements de la capitale. Ma compagnie, la 3<sup>e</sup>, fut affectée au 10<sup>e</sup> arrondissement où, après avoir pris part à une longue patrouille, je fus avec un autre de mes camarades, adjoint au poste de la garde nationale qui montait la garde, le 25, au Conseil d'Etat qui vient d'être démoli. — Pendant que je montais la garde, un élève de l'école, envoyé par le gouvernement provisoire, transmettait l'ordre à tous les Saint-Cyriens qu'il rencontrait de se rendre à l'Hôtel de ville, et nous nous y rendîmes.

Là, mélangés avec les élèves de l'école d'Alfort, dans une grande salle qu'on me dit avoir été la salle du trône, nous attendions, étendus sur la paille, qu'on nous donnât une destination.

Les élèves qui désiraient être employés les premiers se groupaient près d'une porte que l'on ouvrait de temps à autre, pour laisser passer ceux auxquels on donnait une mission. Ainsi j'entendis appeler : « un élève » ; et le premier qui se présenta fut désigné comme gouverneur à Neuilly ; un second fut appelé et envoyé comme gouverneur je ne sais où. Je me levai à mon tour, alléché par les désignations précédentes, espérant que je pourrais bien avoir un poste plus ou moins agréable.

A peine étais-je près de la porte qu'on demanda 12 élèves, et je fus des douze qu'on laissa passer, puis on nous rangea sur le passage que devait parcourir un personnage qu'on nous dit être le général Lagrange, nous recommandant bien de ne pas le laisser échapper. On nous faisait signe qu'il était devenu fou.

Ce général Lagrange, qui s'intitulait gouverneur de l'Hôtel de ville, s'était présenté au balcon de ce bâtiment public, criant à la populace qui se trouvait sur la place : « On vous trahit. » — Cette populace exaspérée eut beaucoup de peine à être maintenue par le colonel Rey, qui s'intitulait sous-gouverneur. Voilà ce qui explique les précautions prises, afin d'empêcher l'envahissement de l'hôtel, sur une nouvelle escapade de folie de ce personnage si dangereux.

Nous vîmes bientôt passer devant nous, en costume de bourgeois, ce singulier général de révolution, accompagné d'un garde national qui lui tenait, sous son bras droit, la main gauche fortement serrée. Nous lui présentâmes les armes pendant qu'il traversait le corridor. On nous dit de le suivre, ce que nous fîmes aussitôt, et nous passâmes une porte de l'autre côté de laquelle se trouvait un escalier.

Cet escalier, qui était droit, conduisait à l'étage inférieur ; il se trouvait presque en face de la porte d'un premier appartement qui, traversé un peu en diagonale, correspondait avec une seconde pièce où l'on avait introduit ledit général Lagrange.

Au moment où je passai la porte de l'escalier pour descendre, j'eus l'impression que je connaissais le local et que je m'étais trouvé un jour en pareille situation, descendant rapidement l'escalier comme

cette fois. De plus, je reconnaissais la première salle dans laquelle nous étions entrés, me rappelant la place exacte que j'occupais, la disposition des portes des deux pièces, la place qu'occupait l'escorte dont je faisais partie et jusqu'aux mouvements de tête de mes voisins. Après être restés peu de temps dans cette première pièce, nous remontâmes l'escalier, et lorsque j'eus repassé la porte du haut de l'escalier, je ne reconnus plus rien.

Nous fûmes aussitôt réintégrés dans ladite salle du trône; et, couché sur la paille qui nous y était octroyée, je fus deux heures durant dans de singulières réflexions.

Je connais, me disais-je, cet escalier et tout l'épisode qui s'est passé entre le moment où j'ai franchi la porte de l'escalier pour descendre avec l'escorte jusqu'au moment où j'ai repassé cette même porte en remontant; mais, quand suis-je donc venu à l'Hôtel de ville? — Jamais! — Enfin, après deux heures de semblables réflexions, je finis par me rappeler qu'un matin, environ deux mois auparavant, je me suis réveillé, à Saint-Cyr, sur la fin de ce rêve.

D'où venait ce rêve, et quelle pouvait en être la signification?

Il me semble qu'on peut assurer que ce rêve ne pouvait avoir été inspiré par le démon qui ne connaît pas l'avenir. Cet épisode n'ayant aucune relation avec mon existence d'alors, ne pouvait être prévu par voie de raisonnement ou de déduction. Tout m'y apparaît avoir été amené fortuitement. Je ne crois pas que dans ces conditions le démon puisse prévoir l'avenir.

Quelle pouvait être la signification d'un pareil rêve réalisé deux mois après, alors que l'épisode ne me semble se rattacher à rien?

Ne serait-ce pas pour me prouver que si l'homme se démène, Dieu le mène et que les épisodes les plus insignifiants de sa vie sont connus de lui, même lorsque ces épisodes sont amenés par des actes fortuits qui se relient si peu les uns aux autres et que le libre arbitre de l'homme y a sa part bien marquée? — Car, enfin, il a fallu l'usage de ce libre arbitre dans le fait de me présenter près de la porte de la salle du trône où se-distribuaient les emplois, prêt à accepter le premier appel venu.

L'exécution si circonstanciée de ce rêve, réalisé deux mois après m'avoir été inspiré, n'est-elle pas faite pour me donner pleine confiance dans les desseins de la divine Providence, qui sait si bien débrouiller les écheveaux qui nous paraissent les plus embrouillés, sur tout lorsque ces desseins nous ont été annoncés par la parole qui ne passe pas de Notre-Seigneur Jésus-Christ ou par celle de sa sainte Mère, au moyen d'humbles ambassadeurs ou ambassadrices de son choix.

Après ce qui m'est arrivé en 1848 et qui ne s'est jamais échappé de ma mémoire, serais-je excusable de douter un instant de l'exécution des paroles de Notre-Seigneur à Marguerite-Marie Alacoque et à Marie Lataste, de celles de la très sainte Vierge à Mélanie et à Maximin, etc.

Je remercie la très sainte et divine Providence qui, par un fait insignifiant en lui-même et qui ne me semble se rattacher à rien, me réconforte par l'avenir au milieu des désespérances de la France catholique. Oui, le Très Saint-Père, Léon XIII, comme Sa Sainteté Pie IX, de sainte et glorieuse mémoire, a bien raison d'aimer la France et d'avoir confiance dans la reprise de sa sainte mission de fille aînée de l'Eglise, parce qu'en cette France, si aimée du Christ et de sa sainte Mère, il y a bien des cœurs qui prient et ne seront pas toujours sourds aux avertissements et aux corrections de la paternelle miséricorde divine.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

Ernest DE POULPIQUET,

---

### APPARITION DÉMONIAQUE

Je lis dans un petit livre, écrit par un pieux et zélé missionnaire, sous ce titre : *Fleurs à Marie*, l'anecdote suivante :

« On sait que le célèbre curé d'Ars avait le discernement des esprits : il lisait souvent au fond des consciences, et guidé par la lumière du Saint-Esprit, il voyait clairement les ruses et les triomphes du démon contre les hommes.

« Une jeune mondaine vint un jour lui faire une confession générale, et le saint curé lui dit en la confessant :

« — Vous devez bien vous souvenir, mon enfant, d'un certain bal auquel vous avez assisté il y a peu de temps?... Dans ce bal, vous avez rencontré un jeune homme inconnu de tout le monde et de manières si distinguées qu'il était le héros de la fête.

« — Oui, mon Père.

« — Et vous auriez bien voulu qu'il vous invitât à danser, et vous étiez plein de jalousie et de dépit de voir qu'il vous préférait les autres et ne s'adressait jamais à vous.

« — En effet, mon Père, répondit la jeune étrangère effrayée de voir son cœur ainsi dévoilé.

« — Ne vous souvient-il pas que, lorsqu'il sortit, vous avez cru apercevoir à la porte, sous ses pieds, deux flammes bleues que vous avez pensé n'être qu'une illusion de vos yeux?

« — C'est vrai, mon Père.

« — Eh bien ! ma fille, ce jeune homme était le démon. Celles avec lesquelles il a dansé sont damnées ou en état de damnation. S'il ne vous a pas invitée vous-même, c'est à cause du scapulaire que vous aviez sur vous, et que, par dévotion à *Marie*, vous avez avec raison gardée comme une sauvegarde. »

L'auteur ajoute que cette jeune fille s'est faite religieuse à la suite

des impressions que lui causa cette révélation, et que c'est elle-même qui en a fait le récit.

On ne saurait mettre en doute ni la sincérité de l'écrivain, ni celle de l'héroïne du récit. La vie toute miraculeuse du saint abbé Vianney est un garant de plus, tout au moins une sérieuse présomption en faveur de la réalité d'un fait aussi extraordinaire. Ce qui confirme encore cette présomption, c'est la vivacité de l'impression éprouvée par la jeune fille, puisqu'elle en fut amenée à la grande détermination de quitter le monde pour entrer en religion.

Cependant quelques doutes ne restent-ils pas possibles sinon sur le fond même de l'événement, du moins sur une notable partie du récit?

La jeune fille en question pourrait être douée d'une imagination plus ou moins vive ou surexcitée. En admettant (ce qui n'a rien d'in vraisemblable, un tel fait s'étant produit un grand nombre de fois), que le saint curé d'Ars ait révélé à sa pénitente quelque fait de sa vie passée que les lumières du Saint-Esprit lui faisaient lire en elle, — n'est-il pas possible que la jeune personne ait entendu ou compris beaucoup plus de choses que lui-même ne lui en avait dites?

Le « guerrier ou prince inconnu », à la vue duquel « Berthe (appelons-la Berthe) jusqu'alors si fière d'amour, sentit son cœur ému », ne pouvait-il pas être un homme véritable, suppôt de Satan, je le veux bien, mais non Satan en personne? Que, sous l'inspiration de Satan, le beau cavalier se soit adressé à des femmes en état de péché mortel et que le scapulaire porté par « Berthe » l'ait préservée des redoutables assiduités du pourvoyeur du démon, il n'y a rien là qu'un catholique ne puisse facilement admettre.

Rien de plus naturel d'ailleurs, que la jeune pénitente, abasourdie en s'entendant rappeler un fait de sa vie passée connue d'elle seule, ait exagéré l'explication donnée par son confesseur.

Mais la question serait de savoir si Dieu permet si facilement que cela au démon de revêtir la forme humaine pour tromper et perdre les hommes.

Le mauvais esprit s'incarnant dans un corps humain, il semble qu'il y ait là plus qu'un simple prestige, mais un véritable miracle auquel serait nécessaire le concours de la puissance divine?

A moins que le prétendu jeune homme ne fût qu'un fantôme, une apparence, agissant par hallucination de la vue et du contact sur les personnes présentes au bal dans lequel figurait la pénitente du saint abbé Vianney?

Tout cela prête à force interprétations.

Je vous livre cette anecdote et ces réflexions pour ce qu'elles peuvent valoir. Faites-en l'usage que bon vous semblera pour la *Revue du Monde invisible*, et croyez-moi votre bien dévoué.

C. DE KIRWAN.

BRUITS MYSTÉRIEUX

La note insérée dans le dernier numéro de la *Semaine religieuse* de Bordeaux (*L'Aquitaine*) m'inspire le désir de répondre à votre invitation, en vous faisant part de quelques faits étranges que je m'abstiens de qualifier autrement, mais dont je puis garantir l'authenticité, car ils se sont produits dans le domicile de ma famille ou dans le mien propre, à différentes époques. — En voici trois ou quatre rapidement exposés.

1<sup>o</sup> Un soir d'hiver, environ 9 heures, mon père, ma mère et mes trois sœurs étaient réunis autour du foyer dans la salle à manger. Les uns travaillaient, les autres lisaient en silence. Tout d'un coup, une détonation formidable éclate dans un coin de l'appartement à trois pas du foyer. Chacun se trouve debout, effaré comme on peut l'imaginer. On visite l'angle de la pièce d'où est partie la détonation; rien. Pas le moindre désordre, aucune odeur, aucune fumée. Du reste la chambre ni la maison ne contenaient de matières explosibles. On sort, on demande au domestique qui pansait le cheval à une courte distance : avez-vous entendu ? — Oui, une détonation dans la maison. Personne des témoins ne peut se méprendre sur la nature du bruit ; on ne confond pas un bruit éclatant qui se produit dans l'intérieur même de l'appartement où l'on se trouve avec celui qui éclate au dehors. — Je dois ajouter que mon père et ma mère, de vénérée mémoire, étaient, grâce à Dieu, des gens de haute vertu, passant leur journée dans l'exercice de leur devoir, de la prière et de la méditation, et n'ayant, pour ainsi dire, de commerce qu'avec le ciel. Mes sœurs marchent heureusement sur leurs traces. J'ai toujours pour ce motif, cru à une obsession diabolique.

2<sup>o</sup> Une nuit du 3 au 4 mars, ma mère et l'une de mes sœurs couchaient dans mon presbytère dans une chambre éloignée de la mienne.

Vers minuit, ma mère arrive : « Mon fils, me dit-elle, lève-toi et viens. Ta sœur et moi venons d'être réveillées en sursaut par un tapage épouvantable produit dans la chambre contiguë à la nôtre. Pendant plusieurs minutes, il semblait qu'on voulût ébranler les meubles comme pour les démolir. Ta sœur tremble de frayeur dans son lit ; je me suis armée de courage pour venir jusqu'à toi. »

Je me lève, je prends une arme, j'ouvre la pièce en question ; rien. Pas un objet n'était dérangé. Je vais aux contrevents, aux portes, tout est dans un état normal ; je regarde dans le tuyau de la cheminée, sous les meubles, toujours rien. Nous nous recouchons ; une heure après, ma mère revient pâle, bouleversée. Mon ami, non seulement le bruit a recommencé, mais il est plus fort qu'auparavant, et je m'étonne que, malgré la distance, tu ne l'entends pas. — Je m'habille de nouveau, nous faisons de nouvelles investigations sans pouvoir découvrir la cause du bruit. De quelle nature est-il ? demandé-je. — Encore une fois celui d'un ébranlement général comme pour tout renverser. Le bruit d'un oiseau de nuit qui par hasard se serait introduit dans la chambre par la cheminée ne peut être accepté, et d'ailleurs l'oiseau aurait été trouvé dans la

pièce. Quelle explication donner? Je devais partir le lendemain matin pour assister aux obsèques d'une personne de nos amis morte la veille.

3<sup>e</sup> Dans un autre presbytère, celui d'Etaulier où j'ai passé cinq ans.

Je me réveille une nuit vers une heure et demie. L'insomnie persistant, j'allume ma lampe et me mets à lire. Je lisais depuis environ trois quarts d'heure, une heure, quand j'entends un léger bruit à ma porte. Je lève les yeux et j'aperçois la porte qui s'ouvre à moitié et puis se referme; je pense tout aussitôt que quelqu'un a voulu s'introduire, et que surpris de voir la chambre éclairée, il a refermé la porte pour se dérober. Je crie : qui est là? — pas de réponse. — Je crie plus fort, — silence. — Je me lève précipitamment, passe une houppelande, puis, saisissant une serpe qui se trouvait là, et prenant ma lampe de l'autre main, je vais ouvrir ma porte, persuadé que j'allais me trouver en présence d'un malfaiteur. Rien, je vais sous un escalier voisin, tenant mon arme levée, rien, Je monte dans la chambre de ma domestique qui dormait. Ma fille, vous êtes-vous levée? — Mais non Monsieur le curé, vous venez de me réveiller. — Tous deux nous faisons une visite générale de la maison. Pas le moindre dérangement, porte extérieure, contrevents et fenêtre, tout est fermé. Si j'avais été réveillé subitement, j'aurais pu croire à une hallucination, à un rêve, mais je lisais depuis une heure et j'étais par conséquent en pleine possession de moi-même.

4<sup>e</sup> J'ai encore été curé à Langoiran, charmante paroisse sur le bord de la Garonne. Ma famille venait quelquefois me visiter et faisait un séjour plus ou moins prolongé.

A diverses reprises, quelques instants après que tout le monde était couché, on entendait distinctement dans les pièces d'en bas un bruit semblable à celui que l'on produit en traînant les chaises et les tables sur le plancher. Personne ne pouvait se méprendre et concluait de la même manière; puis c'étaient les portes qui s'ouvraient dans les corridors. J'ai entendu moi-même ce bruit. Un soir, je n'étais pas encore couché, j'entends la porte s'ouvrir et se fermer dans le vestibule voisin. Je sors prestement. Je ne vois rien. Je vais aux chambres occupées par mes hôtes : « Quelqu'un de vous vient-il de sortir, d'ouvrir sa porte? — Mais non, vous voyez, nous sommes couchés, mais en effet, nous avons bien entendu. » Les domestiques entendaient de leur côté, seulement comme la bravoure ne les caractérisait pas, ils s'enfermaient à double tour. Encore une fois, je ne prétends pas me prononcer, mais il faut avouer que tout cela est au moins fort extraordinaire, ou plutôt difficile à expliquer, car ces faits ne sont au contraire pas rares.

En vous priant d'excuser mon indiscretion, j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre très humble et obéissant serviteur. <sup>1</sup>

Edmond-Amédée MESTIVIER,

*Chan. tit. de la Primatiale, aumônier des Dames du Sacré-Cœur (Bordeaux).*

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

## LE FAUSSAIRE DE DIEU

(Suite.)

### I

Nous lisons le récit suivant dans une lettre de saint François de Sales :

« Il y eut du temps de la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation une fille de bas lieu qui fut trompée d'une tromperie la plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. L'ennemi, en forme de Notre-Seigneur, récita longtemps ses heures avec elle, avec un chant si mélodieux qu'il la ravissait perpétuellement. Il la communiait fort souvent, sous l'apparence d'une nuée argentine et resplendissante, dedans laquelle il faisait venir une fausse hostie dedans sa bouche; il la faisait vivre sans manger chose quelconque. Quand elle portait l'aumône à la porte, il multipliait le pain dans son tablier, de sorte que si elle ne portait de pain que pour trois pauvres, et s'il s'en trouvait trente, il y avait pour donner à tous très largement, et du pain fort délicieux; du quel son confesseur même, qui était d'un ordre très réformé, envoyait çà et là, parmi ses amis spirituels, *par dévotion*.

« Cette fille avait tant de révélations, qu'enfin, cela la rendit suspecte aux hommes spirituels. Elle en eut une extrêmement dangereuse pour laquelle il fut trouvé bon de faire essai de la sainteté de cette créature; et, pour cela, on la mit avec la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation, lors encore mariée, où, étant chambrière, et traitée un peu durement par feu M. Acarie, on découvrit que cette fille n'était nullement sainte, et que sa douceur et humilité extérieures n'étaient autre chose qu'une dorure extérieure que l'ennemi employait pour faire prendre les pilules de son



illusion; et, enfin, on découvrit qu'il n'y avait chose du monde en elle qu'un amas de visions fausses (1). »

Les exemples de ce genre ne sont pas rares dans l'histoire de la Mystique. nous l'avons démontré; on y voit souvent, selon l'expression de l'apôtre, le démon se transformer en ange de lumière, s'emparer d'une personne, en faire son instrument, simuler avec elle la vertu et la sainteté, et opérer des prodiges qui troublent la foi des fidèles et surprennent même des hommes habiles que l'on croyait incapables de tomber dans de telles erreurs (2).

A quels signes pourrions-nous reconnaître l'intervention démoniaque, et la distinguer clairement de l'action divine? Est-il toujours facile de découvrir l'esprit de ruse et d'hypocrisie, le démon quand il simule ainsi, avec un art consommé, la sainteté et les phénomènes merveilleux qui semblent en confirmer la réalité? Quelle est la valeur des notes que les théologiens nous font connaître pour arriver à séparer le démoniaque et le divin?

## II

Les théologiens distinguent à la suite de Benoît XIV, trois sortes de miracles; ils ont essayé d'en déterminer ainsi les caractères essentiels et distinctifs.

Le miracle de premier ordre n'appartient qu'à Dieu; il révèle sa puissance d'une manière saisissante, ainsi l'acte créateur, la résurrection d'un mort, la guérison instantanée d'un aveugle-né.

Le miracle de second ordre excède la puissance de l'homme, et n'excède pas la puissance des esprits. Il ne répugne pas à la raison d'admettre, entre Dieu et l'homme, d'autres créatures, inférieures à Dieu, supérieures à l'homme, douées d'une intelligence, d'une volonté, d'une puissance plus étendues, plus agissantes, plus efficaces, et qui produisent des phénomènes naturels pour eux, prodigieux pour

(1) Saint François de Sales, *Lettres spirituelles*, lettre xxiii, p. 967, in-folio.

(2) *II Corintl.*, xi, 13-14. « Les faux apôtres sont des ouvriers trompeurs qui prennent l'apparence d'apôtres de Jésus-Christ. Et cela n'est pas surprenant, puisque Satan même prend l'apparence d'un ange de lumière. »

nous. Ces créatures n'appartiennent pas au plan humain : elles sont ou bonnes ou mauvaises, et elles produisent des effets ou bons ou mauvais, dont la nature n'est pas toujours facile à déterminer.

Les miracles de troisième ordre nous ramènent au plan humain. Les phénomènes de cette classe ne sont pas, sans doute, au-dessus des forces de la nature humaine, celle-ci pourrait les produire dans certaines circonstances, mais le mode et les conditions de leur réalisation permettent d'affirmer qu'ils ne sont pas l'œuvre de l'homme et qu'il faut les attribuer à une puissance supérieure, ainsi la guérison instantanée et durable d'une maladie grave, qui, dans le cours ordinaire des choses, ne devrait céder qu'à un traitement difficile, prolongé, d'une efficacité, d'ailleurs, incertaine.

Si la nature est assez puissante pour produire elle-même, dans certains cas, ces phénomènes merveilleux, il est facile de comprendre que les esprits d'un autre plan, doués d'ailleurs, d'une puissance supérieure à la nature humaine, les produisent aussi, avec la permission de Dieu.

Si nous voulons reconnaître l'intervention de l'esprit mauvais, du faussaire, il est nécessaire de considérer d'abord sa nature intrinsèque et sa manière d'agir. Les théologiens nous enseignent que le démon, déchu, par un acte coupable de sa liberté, est devenu mauvais, orgueilleux, menteur, sensuel, ridicule et odieux, qu'il est rempli de haine à l'égard de l'homme : il veut l'entraîner dans sa chute et le séparer de Dieu et de son Église, éternel objet de son ressentiment.

Le démon agit toujours sous l'inspiration ardente de cette haine, il met à son service sa puissance et les magnifiques facultés naturelles dont il n'a pas été dépouillé par sa chute ; il a un but, et il le poursuit avec une persévérance infatigable, redoutable qui ne permet jamais à son esprit, à sa volonté, à son activité de se laisser distraire et de s'arrêter à d'autres objets.

Il n'y a jamais, en effet, ni repos, ni défaillance, dans cette nature perverse, jamais un sentiment de repentir ou d'amour,

jamais la tentative d'un retour à Dieu et d'un mouvement généreux envers l'homme, jamais la sérénité de l'espérance et l'apaisement du pardon. Il va, devant lui, inflexible et cruel; ce n'est pas une métaphore, c'est une réalité que l'Apôtre exprimait quand il disait que « le démon rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer. »

De là découle ce principe, c'est que le démon ne cessant jamais de penser et d'agir sous l'inspiration unique et tyrannique de la même pensée, la haine, nous retrouverons dans ses actes, dans les phénomènes merveilleux qu'il produira pour séduire les hommes et les perdre, les caractères qui le caractérisent lui-même, c'est-à-dire l'orgueil, la sensualité, la haine de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Église, et s'il peut se déguiser, quelque temps, en ange de lumière, il ne joue pas toujours le même rôle, il éclate à la fin, et il se trahit.

Il faut donc savoir attendre et observer.

### III

Nous pouvons examiner, soit le phénomène prodigieux, soit l'état moral du sujet qui le produit. Le phénomène démoniaque n'est souvent qu'une vaine apparence qui fascine les sens, égare et trouble l'attention par des analogies trompeuses et de fausses ressemblances, il n'a pas la consistance et la certitude de la réalité.

Souvent, il n'a qu'une durée éphémère et rapide, le miracle, au contraire, est permanent.

Il produit l'étonnement, l'admiration, la frayeur, il intéresse vivement la curiosité inquiète et légère des témoins; il se présente dans des conditions ridicules, indécentes, injustes, immorales, préjudiciables au prochain.

Ce n'est pas à la suite de la pénitence, de la prière, de la confiance recueillie et modeste, de l'invocation de la Trinité, de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints qu'il se révèle, il a une autre origine et il se manifeste dans d'autres circonstances, le phénomène démoniaque se produit avec le cortège des évocations ridicules, des scènes extravagantes, des artifices les plus honteux.

Ces prodiges ne tendent ni à la gloire de Dieu et de l'Église, ni à l'amélioration morale de l'homme, ni au triomphe de la vérité et de la justice, ils ont un but misérable comme celui qui en est l'auteur.

Benoît XIV expose ces notes dont nous ne contesterons ni la vérité, ni l'opportunité (1). On les retrouve avec divers commentaires dans tous les ouvrages de théologie.

« L'ordre, écrit le P. de Bonniot, la convenance, la beauté, la paix, la sainteté seraient le signe des bons anges; les démons ne produiraient jamais que des manifestations ridicules, grotesques, hideuses, indécentes, malfaisantes, immorales... Mais, comme dit saint Paul, Satan se transfigure quelquefois en ange de lumière...; il aime à se présenter sous les traits que l'on attribue aux apparitions angéliques; il se montre beau, radieux, son air est doux, céleste, sa parole est parfumée de piété; il est éloquent pour condamner le vice, pour recommander la vertu. »

Au premier instant, dit Benoît XIV, dont nous résumons l'enseignement, avant que la raison ait eu le temps d'agir, la présence de l'ange mauvais devra communiquer comme une allégresse bestiale, parce que, sans être matérielle, son action sur nous ne tend qu'à favoriser la satisfaction des instincts matériels; le bon ange, au contraire, produira une sorte de crainte, parce que sa mission est de seconder notre âme dans sa lutte contre nos inclinations inférieures... A l'allégresse succédera le trouble, l'obscurité, l'horreur, un attrait amer pour le vice, une répulsion inquiète pour la vertu... A la crainte, au contraire, succédera la joie, le calme, la paix, la lumière, l'inclination au bien... Notre-Seigneur dit un jour à sainte Catherine de Sienne : « Voici le signe de ma visite et celui de la visite du démon :

« Quand je visite une âme, au commencement elle ressent de la crainte, mais, au milieu et à la fin, de la joie et l'amour de la vertu. La présence du démon produit d'abord, l'allégresse, puis l'âme reste dans la confusion et les ténèbres. »

Quand le démon est arrivé à établir une communication

(1) Benoît XIV, *De serv. Dei beatific.*, lib. IV, cap. II. Benoît XIV reproduit ici textuellement la doctrine de saint Thomas, III, dist. VII, quest. III, art. 1.

sûre et familière avec un sujet, il multiplie sans mesure ses révélations, ses apparitions, ses faveurs ; aussi, les théologiens mystiques nous conseillent de tenir pour suspectes, ces communications trop fréquentes entre l'homme et le monde invisible, ces visites extra-naturelles des esprits qui prennent l'apparence de la sainte Vierge et des Saints.

« Puisque je n'ai su plutôt, écrit saint François de Sales, je répondrai, maintenant, ma très chère Fille, aux deux points principaux pour lesquels vous m'avez ci-devant écrit. En tout ce que j'ai vu de cette fille, je ne trouve rien qui ne me fasse penser qu'elle soit fort bonne fille, et que, partant il la faut aimer et chérir de bon cœur, mais, quant à ses visions, révélations et prédictions, elles me sont infiniment suspectes, comme inutiles, vaines, et indignes de considération ; car, d'un côté, *elles sont si fréquentes, que la seule fréquence et multitude les rend dignes de soupçon.*

« D'autre part, elles portent des manifestations de certaines choses que Dieu déclare fort rarement, comme l'assurance du salut éternel, la confirmation en grâce, le degré de sainteté de plusieurs personnes et cent autres choses pareilles qui ne servent tout à fait à rien... Il y a plus : quand Dieu veut se servir des révélations qu'il donne aux créatures, il les fait précéder ordinairement, ou de miracles véritables, ou d'une sainteté très particulière en ceux qui les reçoivent ; ainsi, le malin esprit, quand il veut notablement tromper quelque personne, avant que de lui faire des révélations fausses, *il lui fait tenir un train de vie faussement sainte* (1). »

Dans un entretien familier avec Ribadaneira, saint Ignace, cet esprit si pratique, si ferme et si versé dans la connaissance des âmes, s'exprimait ainsi au sujet de ces prodiges, de ces apparitions, de ces phénomènes merveilleux : « Pierre, *ces merveilles sont bien rarement opérées par Dieu.* Trop souvent, c'est Satan qui se joue des pauvres mortels, avides de nouveautés et victimes de leur orgueil. »

(1) *Lettres spirituelles*, liv. II, p. 967.

## IV

Il faut donc étudier attentivement le phénomène merveilleux et les circonstances dans lesquelles il se produit, avant de se prononcer sur son origine. Quand Satan est l'instigateur du prodige qui provoque ainsi l'admiration, il flatte l'orgueil et la concupiscence de son sujet, il lui suggère une croyance et des sentiments en opposition avec la doctrine catholique, il poursuit la réalisation d'un dessein pervers, il finit par se découvrir, il devient mesquin, ridicule, odieux dans ses manifestations; il multiplie à l'excès les prodiges pour exalter la vanité de la créature devenue son esclave, et pour séduire les esprits faibles ou ignorants qui estiment faussement rendre hommage au surnaturel divin.

Je déclare volontiers que l'application pratique des règles que nous venons de rappeler, suffit dans un grand nombre de cas, pour reconnaître l'intervention démoniaque, et nous n'aurons jamais la pensée d'attribuer à Dieu ou à ses anges, les phénomènes marqués des imperfections, des tares que les théologiens ont si bien caractérisées dans les observations que nous venons de résumer.

Il faut reconnaître cependant, que, dans certains cas, ces règles deviennent insuffisantes, ainsi quand il plaît au démon de simuler la sainteté.

Observez, par exemple, la religieuse du monastère d'Autun, dont nous avons déjà parlé, étudiez les phénomènes dont elle a donné le spectacle à ses admirateurs : elle voit à de grandes distances, elle discerne l'état des consciences, elle a des extases et des ravissements qui s'éteignent toujours dans le recueillement et dans la paix; elle charme, elle élève, elle ramène à Dieu ceux qui la voient et qui l'écoutent dans le recueillement profond de l'admiration; elle souffre même, avec une intensité effrayante les tourments de la Passion, et le sang coule abondamment de son front qui semble transpercé par les épines de la couronne du Sauveur. Que veut-elle? Elever à la gloire de Marie une église où les conversions deviendront innombrables et réjouiront le ciel.

Si vous appliquez à ces faits les règles si sages des théolo-

giens, vous n'aurez pas encore la lumière suffisante pour les discerner et les apprécier. En effet, dans ces prodiges, rien n'exalte l'orgueil, la cupidité ou la concupiscence de la Voyante, rien ne porte le caractère ridicule, odieux, mesquin ou infect de la flétrissure satanique; rien n'éloigne les âmes de la doctrine catholique et de Dieu; rien ne rappelle la curiosité dangereuse, le désir téméraire d'une âme qui désire manifester sa puissance surnaturelle, et attirer les hommages. Et, cependant, la sentence canonique, délibérée avec sagesse et compétence, se prononce en faveur de l'intervention du démon!

La célèbre franciscaine, Madeleine de la Croix, fut trois fois abbesse de son monastère, elle fut louée, estimée, admirée par des cardinaux, des évêques, des religieux, de savants théologiens: « on parlait d'elle dans toute la chrétienté. » Extases, ravissements, prédictions réalisées, vol dans les airs, révélations, sainteté apparente de vie, admirables effusions de piété dans sa correspondance et dans ses conversations, nous retrouvons toutes ces merveilles dans son histoire. Il n'en fut pas seulement ainsi pendant quelques jours, ou quelques semaines, mais pendant TRENTE-HUIT ANS, avec un plein succès.

Elle réalisait ainsi, en apparence ou extérieurement, avec une habileté qui mettait en défaut les mystiques et les théologiens, les conditions qui caractérisent le merveilleux divin. Mais, à l'heure de la mort, saisie de frayeur, elle avoua publiquement aux inquisiteurs qu'elle s'était donnée au démon depuis l'âge de treize ans, et qu'elle avait été son instrument pendant toute sa vie!

#### IV

Suarez, et avec lui les théologiens les plus estimés, nous enseignent que les phénomènes démoniaques présentent toujours quelque chose de défectueux dans la forme ou dans le fond. Nous ne pouvons attribuer à Dieu que des prodiges irréprochables, parfaits, les prodiges dans lesquels nous ne découvrons aucun élément, aucune circonstance, aucun détail

qui blesse l'honnêteté naturelle, la délicatesse, la vérité, la justice, la sainteté de Dieu.

Il faut donc examiner avec une grande persévérance et une rare pénétration les prodiges que l'on attribue aux voyantes, ne pas se laisser éblouir par l'éclat du phénomène, extase, lévitation, stigmates, etc., chercher le détail défectueux que le démon a toujours soin de dissimuler et que sa nature perverse ne lui permet pas de supprimer ; il faut s'efforcer de découvrir ce signe révélateur qui permet à Dieu d'éclairer les âmes de bonne foi et de leur faire connaître l'intervention de son éternel faussaire.

C'est un point délicat, et c'est très important.

Le fait qui trahit ainsi la présence du démon et révèle l'origine du prodige est quelquefois insignifiant dans la forme, et, cependant, il suffit pour éclairer l'observateur expérimenté.

Quand sainte Chantal voulut connaître la vérité sur les merveilleux prodiges de Nicole, de Reims, que fit-elle ? Elle n'eut pas recours à des moyens extraordinaires. Elle lui confia une lettre qu'il était impossible d'ouvrir sans qu'on s'en aperçût. La fille Nicole, poussée par la curiosité, ouvrit la lettre, et, pour s'excuser, elle fit un mensonge. Il n'en fallut pas davantage pour éclairer sainte Chantal sur l'origine des extases, des ravissements, des lévitations, des prodiges extraordinaires de cette malheureuse que les rois et les plus grands personnages venaient consulter.

Madeleine de la Croix prétendait qu'elle ne vivait que de la sainte Eucharistie, et sa vie remplie des prodiges les plus éclatants, trompait même l'habileté des théologiens les plus avisés ; mais quelques sœurs du couvent conçurent des soupçons malgré ces apparences d'une sainteté éminente, ils observèrent leur supérieure avec la plus grande vigilance, et ils finirent par découvrir ses ruses et ses mensonges, ils constatèrent qu'en secret, à l'insu de ses sœurs, elle mangeait du pain et buvait de l'eau.

Le Pape envoya Philippe de Néri dans un monastère aux environs de Rome pour examiner l'état moral d'une religieuse qui remplissait la ville et le couvent du bruit de ses visions et de ses extases merveilleuses. Par un temps affreux, l'homme



de Dieu arriva au couvent, dans un état lamentable, trempé et couvert de boue. La sœur se rend au parloir; Philippe de Néri s'assoit, la regarde, et lui dit en lui présentant ses pieds : — Tirez-moi ces bottes ! A ces mots, la religieuse recula, scandalisée.

— C'est bien, répond le saint; il prend son chapeau, enfourche sa mule, rentre à Rome, et déclare au Saint-Père que Dieu ne se trouvait pas dans une âme qui manquait ainsi d'humilité.

« C'est vous qui êtes la sainte, n'est-ce pas, disait un jour un théologien d'une rare piété, à Rose Tamisier, qu'il venait de faire appeler au parloir. — Oui, mon Père, c'est moi. — Cela suffit, » répondit l'interrogateur : cette réponse l'avait éclairé sur l'origine des visions dont elle se croyait favorisée.

Il arrive ainsi trop souvent que les marques les plus sensibles de l'intervention démoniaque font défaut, et laissent l'observateur ou le juge dans une perplexité douloureuse. Le phénomène merveilleux n'est pas en opposition avec la doctrine catholique; il frappe les témoins et les élève, ravis, vers les hautes pensées de l'au-delà et de la foi chrétienne; c'est le vol aérien, c'est l'extase, c'est la prédiction et la lecture des consciences, et, cependant, on a une impression vague que Dieu n'est pas là, on souffre d'un malaise indéfinissable : ici l'impression juste de la sensibilité précède le jugement froid de la raison; on voudrait dissiper le nuage flottant et voir clairement, avec certitude la réalité qui semble nous échapper (1).

Mais l'observateur expérimenté échappe au trouble que fait naître dans l'esprit de la foule le spectacle du faux merveilleux, il se ressaisit promptement, froidement, il interroge, il examine, il scrute le phénomène, et il découvre enfin le point vulnérable, le fait inaperçu d'où jaillira la lumière qui va l'éclairer sur la nature et l'origine démoniaque du merveilleux. C'est un geste, un mot, une défaillance, un rien, ce je ne sais quoi qui ne se trouve jamais dans une manifestation divine parce qu'elle ne souffre ni défaut, ni imperfection, et

(1) « Gardez-vous, dit l'apôtre saint Jean, de croire à tout esprit : mais examinez si les esprits sont de Dieu; car beaucoup de prophètes menteurs ont fait entrée dans le monde. » (Joan., iv, 1.)

que tout se déroule ici dans une parfaite et lumineuse unité.

Quand l'observateur a trouvé ce signe révélateur, il ne porte pas plus loin son examen, il est éclairé. Quand saint Philippe de Néri eut constaté le mouvement dédaigneux et scandalisé de sa religieuse, il ne chercha pas à l'interroger sur ses visions et ses apparitions, sur ses lévitations et ses extases, tout cela n'avait pour lui aucune importance ; il pouvait dire avec certitude : Dieu n'est pas là.

Si j'ai insisté sur ce point, c'est qu'un trop grand nombre de catholiques n'en ont pas compris l'importance. Tout phénomène insolite qui frappe vivement les sens et l'imagination les séduit, les égare, et leur fait croire au divin. Ils sont le jouet du faussaire de Dieu.

## V

Il ne suffit pas toujours d'examiner le phénomène merveilleux pour en découvrir l'origine, il est indispensable aussi d'observer avec les maîtres de la mystique chrétienne l'état moral et religieux de celui qui le produit.

« Ceux qui croient et se vantent, dit le cardinal Bona, qu'ils ont été couronnés de roses, dans une vision par Jésus-Christ, par un ange, ou par la bienheureuse Vierge Marie ; ou qu'ils ont reçu un anneau, un collier, on doit les traiter comme étant le jouet des rêveries de leur propre imagination ou des artifices du diable, *si l'on ne voit reluire en leur vie une grande perfection, une haute sainteté, un dégagement complet de la servitude des sens. Il faut en dire autant des stigmates, que l'on sait, par quelques exemples incontestables, pouvoir être feints par la perfidie de Satan* (1). »

Le savant cardinal revient ailleurs sur cette question, et il rappelle que ces grands phénomènes de la mystique, ces manifestations étonnantes du surnaturel dans l'ordre physique sont le privilège des âmes arrivées à une haute sainteté, à une intimité plus familière avec Dieu.

Si nous en rencontrons la parodie ou la contrefaçon trompeuse dans une âme esclave du péché, ou dans une âme vulgaire, indifférente, attiédie, dans une âme qui n'a pas traversé

(1) Bona, *De discret. spir.*, p. 246. Cité par M. Ribet.

la crise cruelle et sanglante des épreuves où se forment les mâles vertus, il faut garder la plus grande réserve et observer.

On ne peut pas supposer, en effet, que Dieu, c'est-à-dire la Beauté, la Vérité, la Sainteté infinie, choisisse des pécheurs livrés à la sensualité et à l'orgueil, à l'indifférence et à la tiédeur, des âmes éloignées de lui et esclaves de son implacable ennemi pour les combler de ses faveurs et les présenter au monde avec l'appareil éclatant des prodiges merveilleux par lesquels il récompense l'ardent amour et les vertus surnaturelles des saints.

On ne comprendrait pas que Dieu exposât les âmes de bonne foi au péril du scandale en paraissant honorer ce qui est détestable, en présentant au monde le spectacle de la monstrueuse alliance du crime et des extases surnaturelles qui élèvent les saints au-dessus de la terre (1), dans un homme qui serait le suppôt de Satan.

Que Dieu accorde des grâces de miséricorde et de repentir à une âme pécheresse, qu'il la touche, qu'il la relève, qu'il la transforme par l'amour et la pénitence; qu'il la saisisse quand elle a été emportée à ces sommets et qu'il la comble ainsi régénérée, de ses faveurs et de ses prodiges, il nous est facile de le croire.

Il est vrai que Dieu ne doit rien à ses créatures, que la sainteté est absolument indépendante de ces prodiges, mais je croirai volontiers à la réalité de ces manifestations surnaturelles de l'Être infini à une âme qui s'élève si haut, si près de lui, dans l'embrasement de ses feux.

Il en est tout autrement quand la créature est loin de Dieu, et je comprends ces réserves si sages des théologiens :

(1) Licet Deus secreto consilio interdum per hominem hypocritam miraculum faciat vel, extraordinarium beneficium concedat, *id raram est*; ordinarie vero non nisi per justos et bonos talia signa operatur. (Suarez, *De Grat*, p. 146.) L'ânesse de Balaam nous rappelle l'exception.

« Dieu, écrit Suarez, peut se servir d'un homme dépravé pour faire un miracle utile au prochain, mais, c'est très rare, *rarissime hoc contingat*, et Dieu ne le fait que pour récompenser la foi de celui qui s'adresse à lui. » (Suarez, *De Fide*, t. 12, p. 124.)

Suarez parle ici des grâces gratuitement données, que les théologiens désignent sous le nom de *gratis datae*, qui sont indépendantes de la sainteté de l'agent : elles conviennent aux justes et aux pécheurs. Mais Dieu qui ne veut pas tromper les hommes, ne permet aux pécheurs que, dans des cas *très rares*, de faire un prodige, et il ne leur laisse *jamais* la puissance de faire ces prodiges en faveur de l'erreur.

« Dieu n'emploie généralement dans ses manifestations surnaturelles que des hommes honnêtes, pieux, d'une vertu, sinon éclatante, du moins sincère et reconnue. Ce n'est que par exception qu'il contraint des organes impurs à déclarer ses volontés et à manifester son action. Satan, au contraire, choisit ses agents parmi les pécheurs, et ceux-là sont à ses yeux les plus aptes à ses infâmes missions qui sont plus avancés dans le crime et plus rapprochés de l'enfer.

« Donc, en règle générale, les hommes vicieux sont les représentants du démon, au même titre que les saints sont les intermédiaires de Dieu, et, à moins de circonstances extraordinaires faciles à reconnaître, tout prodige dont les exécuteurs sont suspects d'immoralité, d'erreur, d'impiété, à plus forte raison si leurs débordements sont notoires, ce prodige dénonce une intervention diabolique. »

L'auteur que nous venons de citer, résume ainsi et traduit l'enseignement des théologiens, et, en particulier de M. Bonal, dans sa théologie classique, au savant *Traité de la Révélation*. Il rappelle aussi ces indications précieuses du cardinal Bona :

« Ceux qui sont poussés par l'esprit du mal, dit le savant cardinal, sont légers, inconstants, turbulents, inquiets, violents, sans maturité, ni circonspection. Ils ne reçoivent conseil de personne et préfèrent leur propre jugement aux maximes des anciens Pères; ils aiment ceux qui les louent et détestent ceux qui les reprennent; ils s'indignent contre les pécheurs et les gourmandent impatiemment, par des injures; ils se portent avec impétuosité et précipitation aux choses qu'en leur propose; en somme, c'est eux-mêmes qu'ils recherchent. Ils se glorifient parfois de leurs propres défauts, comme si Dieu les leur envoyait pour protéger leur humilité, tandis qu'en attendant ils négligent de s'en corriger.

« Après les fautes qui leur arrivent, ou ils se flattent eux-mêmes par la raison que c'est chose humaine de pécher, ou bien ils s'irritent contre eux-mêmes et tombent dans un pitoyable affaissement sans implorer le secours de Dieu (1).

A ces notes, le physiologiste reconnaîtra facilement le tem-

(1) Cité par l'abbé Ribet, *La Mystique*, etc. Tom. III, p. 158. — Card. Bona, *De discret. spirit.*, p. 262.

pérablement hystérique, avec ses ruses, sa mobilité perpétuelle, sa vanité, ses précipitations imprudentes et ses mensonges quelquefois inconscients. J'admire la pénétration des grands moralistes de la mystique chrétienne, leurs fines observations, leur connaissance de cœur humain, l'art qu'ils révèlent dans le discernement des mobiles qui déterminent le mouvement de la volonté!

## VI

Benoît XIV est entré plus avant dans la question, il a dressé avec une rare sagacité le questionnaire qui doit guider l'observateur en présence des phénomènes préternaturels dont nous venons de parler, et il a déterminé ainsi les conditions que doit réunir le voyant pour mériter notre confiance et justifier sa mission.

A-t-il désiré les visions? Cherche-t-il à les provoquer? Si oui, on doit se méfier.

A-t-il reçu de son directeur l'ordre de les communiquer à des personnes instruites et craignant Dieu? Si le visionnaire en parle à tout venant, et sans discernement, tenez-vous en garde contre lui.

Le visionnaire pratique-t-il l'obéissance absolue à ses guides spirituels? Fait-il des progrès dans l'amour de Dieu et dans l'humilité?

Aime-t-il la fréquentation des personnes peu disposées à le croire ou qui le contrarient et l'éprouvent? S'il recherche, de préférence, ceux qui l'écoutent et le flattent, c'est un mauvais signe.

Jouit-il habituellement de la tranquillité de la conscience; son cœur est-il enflammé d'un zèle ardent pour la perfection?

Ses directeurs n'ont-ils pas à lui reprocher quelque défaut marquant, en particulier la recherche de la vaine gloire?

A-t-il reçu de Dieu la promesse que ses demandes légitimes et raisonnables seraient exaucées: a-t-il obtenu de grandes grâces, après les avoir sollicitées, avec confiance et assurance?

Ceux qui l'approchent, supposé que leur perversité ne soit pas un obstacle à l'action de la grâce, sont-ils portés à l'amour de Dieu et de la vertu ?

Les visions ont-elles lieu après de ferventes prières ou après la communion ; ont-elles excité le désir de souffrir pour la gloire de Dieu ?

Cette personne a-t-elle crucifié sa chair ; s'est-elle réjouie dans l'épreuve, la contradiction, l'adversité ?

A-t-elle aimé la retraite et fui la société des hommes ; s'est-elle dépouillée de toute attache naturelle ? A-t-elle conservé la même égalité d'âme dans la bonne et dans la mauvaise fortune ?

Enfin, les directeurs n'ont-ils rien trouvé dans ces visions qui fût contraire aux règles de la foi, ou qui parût répréhensible sous quelque rapport (1) ?

Observez, après avoir médité ces règles dont la sagesse est au-dessus de toute louange, la fausse voyante qui attire l'attention de la foule et qu'on vénère à l'égal des saints. Vaniteuse avec art, elle jette un regard satisfait sur les spectateurs qu'elle appelle et réunit au champ de ses visions ; ses poses sont théâtrales ; son assurance est parfaite. Elle simule le ravissement et l'extase, elle écoute et répète les réponses prophétiques de l'apparition qu'elle prétend reconnaître dans son hallucination ou dans son rêve. Elle traverse le flot de la foule agenouillée, surprise, ravie ; elle parle volontiers de ses visions ; elle en raconte les détails comme si elle récitait une leçon ; elle annonce avec une assurance qui ne permet pas d'observation, le jour, l'heure, le moment de la prochaine apparition, comme si le ciel était à ses ordres, comme si les saints devaient lui obéir.

Ne lui parlez ni de vie intérieure, ni d'humilité, ni de mortification courageuse, ni des mâles vertus qui ont toujours caractérisé la vie des saints. Dans ses visions, tantôt sévères, tantôt grotesques ou puériles, elle mêle avec une inconscience ridicule, le divin et l'humain, le sacré et le profane, le ciel et l'enfer : elle joue un rôle, et elle le joue bien.

(1) Benoît XIV, *De Serv. Dei beatif.*, ch. 51-52-53.

Elle est l'instrument des puissances mauvaises qui l'obsèdent et la possèdent quand elle n'est pas le triste jouet de son imagination malade et de ses nerfs surexcités. Le dénouement des larmes si fréquent dans les crises nerveuses expliquerait bien des choses !

Victime inconsciente ou actrice rusée, elle trompera les plus habiles pendant de longues années, et elle justifiera cette constatation douloureuse de Gorres, le grand mystique allemand : « Quelquefois, le directeur cède à une crédulité trop grande, se contente d'épreuves superficielles, et mêle sa voix au concert d'éloges dont sa pénitente est l'objet. Au lieu de la conduire et de la diriger avec calme et réflexion, il se laisse conduire par elle, de sorte que la voyante semblable à une barque sans pilote ni gouvernail, erre à l'aventure sur les flots agités (1). »

D'autres fois encore, l'action démoniaque deviendra contagieuse, elle prendra le caractère d'une épidémie et les formes insaisissables des maladies nerveuses les plus difficiles à caractériser.

Voyez les *convulsionnaires* jansénistes de Saint-Médard, si bien décrites par Picot dans l'ouvrage que je viens de citer :

« Des femmes, perchées sur la tête des hommes, dogmatisaient, d'autres se faisaient la barbe pour imiter le diacre Paris. Celles-ci prétendaient avoir le discernement des reliques, et reconnaître à la manière *dont ils se sentaient brûlés*, les pierres, les meubles, les objets qui venaient de Port-Royal et de l'abbé Paris. Celles-là prophétisaient des conversions, des guerres, des tremblements de terre. Des sœurs convulsionnaires se faisaient tirer par les quatre membres, ou frapper à coups de bûche et de chenet, dans le délire effrayant de leurs convulsions désordonnées et voluptueuses. On vit se renouveler dans ces orgies les scènes du crucifiement. La bestialité trouva sa part dans ces manifestations honteuses, elle fut telle que l'on fut obligé d'arrêter certaines convulsionnaires et de les séquestrer. »

(1) Le lecteur qui voudra compléter cette étude trop rapide lira avec fruit le récit des miracles du diacre Paris et des convulsions au cimetière de Saint-Médard. — Picot, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, pendant le dix-huitième siècle*, tome II, p. 309 et suiv.

Ainsi finissent les manifestations sataniques, ou dans l'orgueil d'une révolte sacrilège ou dans le fumier d'une débauche qui défie toute description. Que de faits nous pourrions citer à l'appui de ces affirmations!

Autant les manifestations surnaturelles méritent notre admiration, notre respect quand elles se révèlent, graves, sereines, lumineuses, fortifiantes dans la vie de ces saints qui ont vaincu le mal, par l'amour divin et par les plus cruels sacrifices, autant elles sont repoussantes, abjectes, hideuses dans la vie de ces créatures livrées à l'orgueil, à la passion, à Satan.

Entre ces deux extrêmes, nous rencontrons des phénomènes vagues, troublants, où l'esprit saisi par l'angoisse, étreint par l'anxiété, cherche en vain à faire la part du démon, la part de la nature et celle de Dieu. Les notes tracées d'une main si ferme par les grands théologiens et par les maîtres de la mystique chrétienne ne suffisent plus, il devient impossible de faire pénétrer leur lumière dans le labyrinthe confus, tortueux des phénomènes dont la réalité ne paraît pas douteuse et de les classer en les rattachant à leur véritable origine. Il faut se taire, observer, attendre et suspendre son jugement.

Ne vous hâtez pas d'accuser de rationalisme et d'incrédulité les âmes dévouées à l'Église, et oppressées par l'incertitude, qui recommandent la prudence en présence de ces phénomènes mystérieux qu'il n'est pas toujours facile de constater, et qui cherchent la vérité avec une loyauté scrupuleuse, malgré les cris, les anathèmes intolérants, les protestations téméraires, aveugles et ignorantes de la foule livrée à la superstition et obsédée par l'invincible besoin des émotions les plus violentes.

ÉLIE MÉRIC.





## DÉMONSTRATION DE LA RÉALITÉ DU FLUIDE NERVEUX

(Suite et fin.)

---

A dix jours de distance, après une heure de magnétisation, je renouvelle de nouveau la même expérience avec les cheveux du même malade.

« C'est une femme, elle a 26 ans, elle est malade de l'estomac, il y a déjà des années — elle est grande — elle a des vomissements de sang, elle a les nerfs malades aussi. »

Je ne peux en obtenir davantage, ces 3 épreuves sur le même sujet avec des résultats différents sont pour moi d'un enseignement précieux.

Je la transporte en esprit à quelques kilomètres de la ville, au village de Larnaud, dans une famille de cultivateurs où une fille de 32 ans est très malade d'une double pneumonie, elle entre dans une cuisine, y voit une personne couchée à laquelle elle prend de suite un très vif intérêt.

« Elle crache, elle a du rhume, elle tousse — comme elle  
« est rouge — elle a bien la fièvre, elle va mourir — vous ne  
« l'avez pas saignée de nouveau? — elle a les poumons ma-  
« lades — elle ne peut pas respirer — il y a deux femmes  
« autour d'elle. — Il y en a une qui est âgée, qui approche  
« bien 60 ans — mais la malade est plus jeune, une trentaine  
« d'années. — Je lui aurais posé des moxas sur la poitrine. —  
« il faudrait la faire transpirer — elle ne sera plus du monde  
« après-demain — elle a le délire, elle ne peut pas en reve-  
« nir — Dieu, qu'elle est oppressée — sa pauvre mère pleure.  
« — Allons-nous-en, elle me fait trop de peine. »

Elle-même fond en larmes, cette vision est d'exacte vérité.

Encouragé par cet exemple premier, j'ai pu la transporter facilement en divers lieux. Dans sa famille, habitant une ville de la Côte-d'Or, elle éprouve une grande joie de revoir ses parents, elle s'anime à leur conversation, la visite de deux de ses amies intervient, elle s'entretient avec elles; détails que je n'ai pu vérifier : Conduite dans plusieurs maisons de la ville, elle en décrit l'habitation, l'ameublement, les habitants et leurs occupations; dans mon laboratoire qu'elle ne connaît pas, elle en fait une assez minutieuse description, mais surprise par la vue d'un squelette, elle s'effraye, veut sortir et reste muette. Dans mon cabinet qu'elle connaît, je lui demande des papiers qu'elle trouve dans un tiroir désigné et qu'elle développe sans vouloir en prendre connaissance.

*Remarques.* — J'éprouve quelques hésitations touchant à la répugnance en transcrivant littéralement la dictée des paroles somnambuliques de Mme L... Son langage et sa manière d'être sont si différents des habitudes de cette dame du monde, à la diction choisie et à l'esprit si correct. Il me semble entendre les phrases entrecoupées de ces somnambules des baraques foraines, mais le jeu de *l'intus-vision* et de la vue à distance se conçoit mieux par ce langage typique.

Cette observation nous signale l'existence du fluide nerveux : l'action défluidifiante de la jeune fille, puis son rapport facile, la convenance de 3 fluides — l'action complémentaire de l'eau magnétisée, la vue de sa maladie, celle du Frère, surtout de celle de la villageoise sont d'un grand enseignement pour la relation des 2 *moi* (émetteur et récepteur), l'exaltation cérébrale délirante de l'hypersomnambulisme et le danger à le provoquer ou à le maintenir chez certaines personnes.

Elle puise partiellement avec une certaine précision, inexactement et indistinctement tantôt dans ma pensée et ma mémoire, ou dans sa pensée et son imagination.

## OBSERVATION IV. (1874).

Une jeune religieuse appartenant à une communauté enseignante; d'une rare intelligence, d'une grande instruction, n'ayant pas le tempérament nerveux ni d'antécédent morbide, avait été victime, dix mois avant, d'un accident qui avait produit un traumatisme abdominal dont les conséquences inquiétaient et menaçaient l'avenir de sa santé.

On me consulta; c'était un cas gynécologique pour lequel l'intervention chirurgicale me parut devoir être conseillée. La malade s'y refusant, on dut différer, mais les accidents se renouvelant et s'aggravant, il devint nécessaire de suivre mon avis.

J'assurai à la famille que l'intervention si redoutée ou l'opération pouvait avoir lieu à l'insu de la malade et sans qu'elle en eût douleur, connaissance et souvenir si elle se résignait à l'hypnotisme et si on parvenait à le produire. On réussit à la faire consentir, et des séances quotidiennes pendant une semaine suffirent pour obtenir l'état hypnotique singulier que nous allons décrire.

Pendant cette semaine, je profitai de la clairvoyance et de l'intelligence exceptionnelles de cette jeune malade pour me renseigner à nouveau sur quelque'un des points de mes recherches physiologiques. Mue par le grand désir de guérir, elle se prêta chaque matin avec soumission et confiance à l'action magnétique.

Assez-difficile à endormir, son entrée dans le sommeil s'annonçait par un grand soupir, presque un gémissement, suivi d'un très court temps de catalepsie, puis tout d'un coup la tête tombe de côté, n'étant plus soutenue par aucun muscle, paralysie totale et générale du mouvement et du sentiment de tout le corps moins la tête; point de contraction, analgésie complète, elle s'affaisse comme une masse inerte. on est obligé de la fixer et de la soutenir dans son fauteuil. les réflexes sont abolis, la tête seule et plus exactement la face conserve un degré de sensibilité, aux globes oculaires, aux lèvres, à la bouche, les traits ne sont pas abaissés comme

dans la paralysie faciale, mais ils ont une immobilité d'inertie qui change sa physionomie.

Et d'emblée elle tombe dans l'hypersomnambulisme, de suite elle parle et peut répondre à toutes les questions desquelles je bannis toute demande relative au mal qu'elle semble ignorer; dans cet état, elle ne dort pas, elle ne voit pas, elle est occupée d'une idée spontanée relative à ses frères, idée qui lui est agréable et que je lui maintiens à chaque séance, la première fois cette situation m'effraya, mais le réveil complet, facile et prompt me rassura.

Elle semble toute en mon pouvoir, elle l'est moins cependant que d'autres malades, elle conserve de la volonté, résiste aux propositions qu'elle n'admet pas (1), je ne suis point maître à mon gré du sentiment et du mouvement, c'est un corps inerte sur lequel je n'ai aucune action, mon contact n'est pas plus perçu que celui d'un étranger, obligé de lui tenir la tête entre les mains pour la redresser, elle dit se trouver aidée de ce maintien qui lui facilite de voir, de comprendre et d'exprimer ce que je lui demande, la communication ou rapport avec les membres de sa famille ou avec quelqu'une de ses compagnes est restée impossible, la présence d'une personne étrangère lui est une gêne dont elle se plaint sans en connaître la cause.

Interrogée sur ce qu'elle voit et sur ce qu'elle sent : elle nous voit plongés, elle et moi, dans une buée très légère, un peu colorée, qu'elle attribue à un trouble de sa vue, cette buée s'épaissit quand je suis présent, elle s'évanouit quand je m'éloigne, alors sa tête s'alourdit et son esprit s'obscurcit sans savoir pourquoi. Cette buée a une bonne odeur, elle disparaît quand quelqu'un entre dans sa chambre, cette disparition lui est fort désagréable.

La déglutition comme la phonation restant intactes, je lui fais boire de l'eau simple qu'elle trouve très lourde, de l'eau magnétisée qu'elle trouve légère et agréable, elle en demande la raison.

(1) Je requiers une autorisation qui me fut accordée, celle de faire violence à sa conscience religieuse par une action tensive de ma volonté magnétique. Voir cette épreuve, première partie, page 19.

Après huit jours d'hypnotisme, convaincu que je pouvais la livrer au chirurgien sans craindre un réveil de la sensibilité, de la connaissance et de la mémoire, après avoir préalablement magnétisé les liquides à employer, m'efforçant de la maintenir sous la tension magnétique la plus élevée, en présence de sa mère, de la supérieure et d'une de ses compagnes, mon confrère put en vingt minutes, terminer une opération à laquelle elle avait consenti, mais à laquelle elle ne voulut pas croire et dont elle ne conservera jamais la mémoire.

Dans cette observation, le fluide nerveux est vu et décrit : Caractères très tranchés de l'état hypersomnambulique (paralysie générale, suractivité cérébrale) : insensibilité et amnésie totales : persistance de la liberté et de la volonté quoique soumises en partie.

COUTENOT,

*Médecin en chef honoraire de l'hôpital de Besançon.*

## LA RÉALITÉ

### DES APPARITIONS ANGÉLIQUES

(Suite.)

---

Parfois les saints anges ne se contentent pas d'encourager les martyrs et de cicatriser leurs plaies; ils rompent leurs chaînes et leur rendent la liberté. C'est ainsi qu'ils délivrent de leur prison saint Valentin, évêque de Terracine et saint Damien son diacre; un ange leur déclare de la part de Dieu que leur heure n'est pas venue, qu'il leur faut prêcher encore la bonne nouvelle à d'autres régions; et brisant leurs fers, rétablissant leurs membres rompus par les tortures, laissant derrière eux leurs gardiens comme foudroyés, il les met en sûreté hors des portes de la ville. (*Act. SS. Mart. Tome II, p. 424-426.*) Saint Félix de Nole est également délivré du cachot où il attend la mort, par un visiteur angélique: celui-ci fait tomber ses liens, et l'emmène, au travers des gardiens qui ne s'aperçoivent pas de son évasion; il le conduit en un lieu désert, où saint Maxime son évêque est sur le point de rendre le dernier soupir. (*Act. SS. Feb. Tome II, p. 20-21.*) Ces deux faits se rapportent à la persécution de Dioclétien. Le dernier, tiré de Grégoire de Tours, est inséré au bréviaire.

La persécution de Licinius nous offre plusieurs traits analogues. Le martyr saint Théodore est cloué à un gibet dans un affreux cachot: à la première veille de nuit, un ange le visite, le décloue, guérit ses blessures, l'encourage, le salue et disparaît: le lendemain, alors qu'on se préparait à l'ensevelir, on le trouve chantant les louanges de Dieu (*Act. SS. Feb. Tome II, p. 30.*) Même supplice est infligé à saint Théogènes: le Seigneur lui-même vient le visiter et le consoler;

puis des anges remplissent son cachot, et se mettent à chanter des psaumes, en sorte que leurs voix sont entendues au dehors; le tribun de garde accourt et pénètre auprès du martyr, mais il le trouve seul sur son gibet qui continue la psalmodie. Cependant il est miraculeusement guéri de ses plaies. Licinius le condamne à être précipité au fond de la mer; sur le vaisseau, les anges l'entourent, et leur éclat est tel que les matelots en sont éblouis. (*Act. SS. Jan. Tome I, p. 135.*) N'oublions pas de mentionner, pendant la même persécution, les quarante martyrs de Sébaste : tandis qu'ils sont gisants sur l'étang glacé, des anges descendent visiblement du ciel et leur apportent des couronnes. On sait que les Pères grecs ont célébré à l'envi ces illustres victimes qui marquèrent la fin des grandes persécutions.

Les âges suivants ne sont pas déshérités de ces apparitions angéliques alentour des martyrs; car les martyrs n'ont jamais manqué dans l'Église. Sous Julien l'Apostat, tandis que le comte Julien fait appliquer les lampes ardentes à saint Théodoret, des anges étincelants paraissent autour de lui, et les bourreaux tombent la face contre terre. (*Act. SS. Sept. Tome VIII, p. 89 et seq.*) Durant la persécution des Vandales, saint Castrensis, évêque et plusieurs chrétiens sont jetés dans une prison affreuse. Un ange éblouissant de lumière descend pendant la nuit auprès des confesseurs du Christ, et leur tient ce langage : « Le Seigneur Jésus m'a envoyé pour que je réconforte vos âmes et vos corps, vous allez être précipités en pleine mer, mais vous ne serez point privés pour cela d'une sépulture honorable. » L'ange disparaît, mais le cachot reste éclairé jusqu'au matin d'une vive lumière, et les martyrs passent le reste de la nuit à chanter des psaumes et des hymnes. (*Act. SS. Feb. Tome II, p. 527.*) Passons en Orient. Chosroës promène sa fureur dans les églises de la contrée : une de ses principales victimes est le moine saint Anastase que l'Église associe à saint Vincent dans une même fête. Ce saint martyr, qui était condamné au travail des carrières, au lieu de se reposer pendant la nuit, la passait tout entière à prier et à psalmodier. Un de ses compagnons de captivité s'étonne d'une telle constance. « Tout à coup il voit entrer des personnages en vêtements blancs

qui entourent le saint martyr et se mettent à chanter, la prison est tout éclairée par leur présence. (*Act. SS. Jan. Tome III, p. 42.*) Un fait analogue est rapporté des martyrs de Cordoue au neuvième siècle; ils sont visités et consolés par les anges dans leur cachot. (*Act. SS. Julii. Tome IV, p. 458.*)

La plupart de ces récits sont fournis par les premiers volumes des Bollandistes; les volumes suivants, feuilletés avec soin, enrichiraient considérablement cette revue bien sommaire. Il est acquis surabondamment que les anges ont maintes fois consolé et encouragé les martyrs par une assistance visible; quant à leur assistance invisible, elle ne leur a jamais fait défaut. Ces apparitions furent bien souvent publiques et déterminèrent des conversions nombreuses. J'ai averti que pour l'ordinaire les manifestations extérieures des anges ne sont pas accompagnées d'un éclat qui annonce tout d'abord ce qu'ils sont. Cette observation se vérifiera dans la suite de mon travail. Mais quant à l'époque des martyrs, les apparitions angéliques sont presque toutes éclatantes, lumineuses. Il fallait qu'il en fût ainsi. Ces apparitions étaient destinées à faire la contrepartie des tortures et des avanies qui étaient infligées aux bienheureux martyrs; en ces anges splendides, ils contemplaient la gloire qui leur était réservée; et les spectateurs de pareilles visions étaient contraints de reconnaître que si Dieu laissait souffrir et mourir ses serviteurs, il agissait ainsi par un mystérieux conseil de sa Providence, et non par impuissance à les secourir et à les délivrer.

## VI. — LES ANGES GARDIENS DES VIERGES.

Les anges sont les soutiens des martyrs: les anges sont les gardiens des vierges. Il y a une très spéciale affinité entre la sainte virginité et la nature angélique: les vierges sont des anges dans une chair mortelle, et la virginité est d'autant plus admirable qu'elle constitue en un corps fragile un état céleste. Aussi voyons-nous souvent, dans les pages hagiographiques, les anges descendre familièrement auprès des vierges, comme on voit les abeilles en foule se poser sur des fleurs. — Au



temps des persécutions, des juges infâmes, on le sait, s'attaquaient à l'honneur des vierges; mais alors les anges se tenaient à leur côté pour les défendre soit invisiblement, soit visiblement. Ils assistaient invisiblement sainte Lucie, et la rendaient telle qu'une colonne immobile, une forteresse imprenable; ils assistaient visiblement sainte Agnès, dont les très anciens actes, qu'ils soient ou non de saint Ambroise, exhalent un parfum si exquis et si pénétrant.

Une intrigue humaine se mêle au drame tout divin du martyre de sainte Agnès. Le fils du préfet de Rome s'éprend pour elle d'une passion violente; elle est condamnée par le préfet lui-même à être exposée dans un lupanar. Elle déclare qu'elle est sans crainte; car elle a avec elle pour gardien de son corps un ange du Seigneur. On la conduit au lieu infâme, ses cheveux croissant tout d'un coup lui font un manteau soyeux; en rentrant dans le repaire de Satan, elle y trouve l'ange du Seigneur qui attend son arrivée. Des mains angéliques lui ont préparé, à la mesure de son corps, un vêtement d'une éclatante blancheur; elle s'en revêt. Le lupanar, éclairé d'une lumière céleste, habité par la vierge et l'ange, est devenu un sanctuaire. Des libertins veulent y pénétrer, ils en sortent éblouis. Le fils du préfet, plus audacieux ose braver l'éclat fulgurant de la lumière, et s'élancer sur la vierge; il tombe mort à ses pieds. Le préfet accourt éperdu: sainte Agnès consent à prier pour son fils: et l'ange du Seigneur ressuscite le jeune homme. (*Act. SS., Jan. Tome II, p. 716.*)

L'Église a adopté ce récit merveilleux, estimant qu'il répond à l'idéal de la vierge chrétienne; elle en a tiré l'office de sainte Agnès qu'elle chante à tous les coins du monde. Le révoquer en doute, c'est détruire la physionomie de l'héroïque enfant, telle qu'elle ressort de la liturgie, telle qu'elle nous est transmise par la vénérable antiquité.

L'office de sainte Agnès a pour pendant celui de sainte Cécile non moins rempli de manifestations angéliques. Sainte Cécile a voué sa virginité au Seigneur, et toutefois elle a dû épouser Valérien. La nuit qui suit leurs noces, elle lui fait cette confidence: « J'ai pour ami un ange du Seigneur, qui garde mon corps avec un soin jaloux; respecte ma virginité,

autrement tu exciteras sa colère : si tu consens à m'aimer d'un amour chaste et immaculé, tu jouiras de sa vue et tu l'auras comme protecteur. » Frappé de l'air inspiré de Cécile, Valérien lui répond : « Si tu veux que j'ajoute foi à tes paroles, montre-moi cet ange ; si je le reconnais vraiment pour un ange, je suivrai ton conseil : mais si tu aimes un homme autre que moi, je vous percerai tous deux de mon glaive. » « Fais-toi chrétien, reprend Cécile, et tu verras mon ange. » Valérien se fait baptiser, et de retour auprès de sa virginale épouse, il voit à ses côtés l'ange du Seigneur tout radieux et tenant entre ses mains deux couronnes mêlées de lis et de roses ; il les dépose sur les fronts de Cécile et de Valérien, en leur disant : « Gardez ces couronnes en conservant votre cœur sans tache, et votre corps sans souillure, je vous les ai apportées du paradis. » Sur ces entrefaites, le frère de Valérien, Tiburce, encore païen, entre dans l'appartement ; il sent une délicieuse odeur de lis et de roses ; il soupçonne un mystère qu'il veut éclaircir. « Fais-toi chrétien, lui dit Valérien, et l'ange du Seigneur t'expliquera d'où viennent les fleurs dont le parfum t'a saisi. » Tiburce se fait instruire, reçoit le baptême, et à son tour, presque journellement, il jouit d'apparitions angéliques. Quelque temps après, les deux frères sont arrêtés et conduits au martyre : saint Maxime leur compagnon voit les anges recueillir leurs âmes et les emporter au ciel. (*Act. SS. Ap. Tome II, p. 204-208.*) Ainsi que je l'ai dit de sainte Agnès, les actes de sainte Cécile font partie du patrimoine de la piété chrétienne ; un catholique ne se permettra jamais d'y toucher. Leur antiquité incontestable les rend dignes de toute créance ; et puis ils ont un caractère intrinsèque de vérité qui subjugue. On n'invente pas des choses aussi suavement belles, aussi divinement pures.

Ces interventions des anges en faveur des saintes Agnès et Cécile sont typiques ; elles ne sont pas les seules que l'on puisse mentionner. Dans le récit du martyre de sainte Marline, les anges manifestent à plusieurs reprises leur secourable présence. Lorsque les satellites du préteur viennent arrêter sainte Fusca de Ravenne, ils la trouvent en prière avec son ange tout radieux à ses côtés, et ne peuvent supporter le re-

gard menaçant de l'esprit céleste. Tandis que l'on procède à l'embaumement du corps de sainte Agathe, un jeune homme habillé richement se présente, entouré d'une troupe d'enfants qui dépassaient la centaine, tous très beaux de visage et vêtus de blanc; il remet une inscription en marbre pour être déposée près du corps de la sainte; il attend que l'on ferme le tombeau, puis se retire avec son cortège, sans que personne ait jamais pu dire ni qui il était, ni d'où il venait, ni quels étaient tous ces enfants. On demeure convaincu que c'était un ange, chef d'une troupe angélique, qui venait assister aux obsèques de la sainte. (*Act. SS. Feb. Tome I, p. 623-624.*)

Le beau phénomène d'un ange couronnant deux époux qui ont fait vœu de virginité se retrouve dans la vie de saint Amateur qui fut évêque d'Auxerre. Ses parents le destinent au mariage. Le soir de ses noces, il persuade à Marthe son épouse de vivre dans la virginité. Une odeur céleste remplit la chambre nuptiale; un ange vient couronner les deux époux. « Amateur l'aperçoit qui tient dans ses mains une double guirlande; s'adressant à lui et à son épouse, il leur recommande de garder fidèlement la promesse qu'ils ont faite à Dieu de demeurer vierges. » Deux servantes méritent d'être témoins de cette apparition; dès le lendemain, elles se vouent au service de Dieu. Saint Amateur ne fut pas martyr, il vécut au cinquième siècle et fut l'un des plus grands évêques de la célèbre église d'Auxerre. (*Act. SS. Maii. Tome I, p. 54.*)

## VII. — LES ANGES COMPAGNONS DES ANACHORÈTES.

Les apparitions des anges ne sont pas moins fréquentes dans l'existence des anachorètes que dans celle des vierges. Ces hommes tout divins s'en vont au désert chercher, suivant l'expression de Bossuet, une profondeur toujours plus profonde afin de s'y ensevelir tout vivants; ainsi séparés du commerce des hommes, ils jouissent de la société des anges. Leur champ de vision s'est agrandi et s'est épuré; les réalités invisibles y ont pris place sensiblement : d'un côté les anges, de l'autre les démons remplissent leurs journées et leurs veilles.

Dans les paragraphes précédents, j'ai dû glaner çà et là, dans les Bollandistes, les faits si intéressants que j'ai rapportés; ici je trouve tous les éléments de mon travail réunis au cours de la belle étude que les savants hagiographes consacrent aux saints anges, à l'occasion de la fête de saint Michel, et dont j'ai fait mention plus haut. (*Act. SS. Sept. Tome VIII, p. 89 et seq.*) Cette revue est pleine d'un charme que mes lecteurs, je l'espère, sentiront vivement.

Commençons par le patriarche des moines d'Orient, le grand saint Antoine. Après son célèbre colloque avec saint Paul, son premier ermite, il le voit qui monte au ciel blanc comme neige parmi les cohortes des anges et les chœurs des patriarches et des prophètes. Une autre fois, étant assis sur une montagne, il lève les yeux et aperçoit une âme qui s'élève de terre, tandis que les anges accourent à sa rencontre; il prie pour connaître quelle est cette âme; une voix se fait entendre, *c'est l'âme du moine Ammon qui demeurait en Nitrie*. Lui-même est l'objet des attentions des anges, et souvent par leur ministère, il est ravi en extase. Voici comment saint Athanase son biographe nous dépeint sa sainte mort. « Ayant fait ses dernières recommandations à ses disciples et les ayant embrassés, il étendit un peu les pieds et regarda joyeusement la mort : il était visible à l'hilarité de son visage que les saints anges étaient venus chercher son âme; il les considéra comme on regarde des amis très chers et rendit l'esprit. »

Saint Paul le simple son disciple n'a pas les yeux moins illuminés : voici une de ses visions. « Un jour, tandis que les moines entraient à l'église, le saint vieillard les voyait défiler le visage rayonnant et l'âme pleine d'allégresse, et leurs anges non moins joyeux leur tenaient compagnie. Seul l'un d'eux avait la physionomie sombre et le corps enténébré, deux démons lui avaient mis un frein aux narines et le tiraient de leur côté, son ange marchait au loin derrière lui tout triste. Après quelque temps, la sortie de l'église eut lieu, le bon vieillard regardait les frères au visage pour se rendre compte s'ils s'en allaient tels qu'ils étaient entrés : et il vit celui qui lui était apparu tout noir sortir de l'église le front clair et le

corps éclatant de blancheur, tandis que les démons étaient rejetés en arrière, et que son ange l'accompagnait avec des tressaillements de joie. » Que s'était-il passé? à l'église, l'esprit de componction s'était emparé de lui, il avait pleuré ses péchés et était rentré en grâce avec Dieu..

Mêmes intuitions pénétrantes chez saint Macaire, autre disciple de saint Antoine. « Il voyait l'ange du Seigneur assister le célébrant à l'autel et joindre sa main à celle du prêtre dans la distribution du corps de Jésus-Christ... Comme il était prêtre lui-même, il attestait qu'il n'avait jamais eu à donner l'oblation sainte à un certain moine nommé Marc, mais qu'un ange la lui apportait directement de l'autel; d'ailleurs de cet ange, il ne voyait que les doigts tenant l'hostie. » L'historien Sozomène raconte le même trait qui témoigne de la haute sainteté de Marc.

« J'ai connu, dit Pelladius en parlant de saint Jean l'anachorète, un solitaire qui pendant dix ans ne goûta aucune nourriture terrestre; tous les trois jours, un ange lui mettait dans la bouche un aliment céleste qui lui tenait lieu de nourriture et de breuvage. » Un autre moine jouissait de la même faveur. Mais il lui arriva de commettre une faute grave, alors « s'enfermant dans une caverne, couché sur la cilice et la cendre, il ne se releva pas, il ne cessa pas de pleurer, jusqu'à ce que la voix d'un ange se fût fait entendre en songe, et cette voix disait : *Le Seigneur a accepté ta pénitence... les frères que tu as avertis vont t'apporter des eulogies, et tu t'en nourriras en rendant grâces à Dieu.* » (En d'autres termes, tu es pardonné, mais ne compte plus sur une nourriture angélique.)

Le même Pelladius assure que saint Apollon son contemporain recevait également sa nourriture d'un ange. Il rapporte de lui les traits suivants : Un des solitaires vivant sous sa direction est mis en prison du temps de Julien l'Apostat : il va le consoler, et on le retient lui-même prisonnier ainsi que ses compagnons. Soudain pendant la nuit, un ange apparaît dans le cachot tout rayonnant de lumière : les geôliers effrayés ouvrent les portes aux détenus et les conjurent de sortir. Le tribun de gardes dont la maison a été renversée par un tremblement de terre, dont les serviteurs ont été terrassés par des mains invi-

sibles, saisi lui-même d'épouvante, les renvoie de la ville. Et les pieux solitaires, chantant des hymnes, retournent librement dans leur désert. — Une autre fois, c'était Pâques, saint Apollon vivait avec cinq frères dans une caverne affreuse ; ils n'avaient pour réfection pascale que quelques pains desséchés et quelques légumes flétris. Le saint exhorta les frères à demander simplement à Dieu une nourriture qui convînt un peu mieux à la fête. Et voici que la nuit des inconnus déposèrent à l'entrée de la caverne des provisions de toute espèce : fruits les plus variés, raisins et oranges fraîchement cueillis, productions exotiques, rayons de miel, un grand vase plein de lait tout écumant, gâteaux et pains sortant du four. Les frères ne doutèrent pas que ces provisions ne leur vinssent de la main des anges ; ils en mangèrent avec action de grâces et en eurent pour jusqu'à la Pentecôte. (*Act. SS. Jan. Tome I, p. 238-240.*)

Saint Pacôme est l'initiateur de la vie cénobitique : il fonda le monastère de Tabenne, comme le raconte son historien, sur l'invitation d'un ange. « S'étant avancé fort loin dans la solitude, il arriva au désert nommé Tabenne. Là s'étant mis en prière, et dans un élan d'amour de Dieu, la prolongeant plus qu'à l'ordinaire, lui qui auparavant n'avait jamais eu de visions, entendit une voix céleste qui lui disait : *Arrête-toi ici et construis un monastère, beaucoup viendront à toi, et tu les conduiras à Dieu suivant la règle que je te montrerai.* Et aussitôt lui apparut un ange porteur d'une table sur laquelle était écrite une règle ou forme de vie, que les religieux de Tabenne n'ont cessé d'observer. » Sozomène ajoute que bien souvent dans la suite le saint homme eut des colloques avec les anges. Saint Théodore son cher disciple, en fut également favorisé.

Les Bollandistes continuent cette énumération. Les anges procurent à manger aux religieux de saint Alexandre, fondateur de l'ordre des Acémètes. Tandis qu'un brave homme tire son pain du four, un personnage mystérieux se présente inopinément à lui, et lui dit : *Porte ces pains aux serviteurs de Dieu qui n'ont rien pour se nourrir.* — Saint Sisoës est fréquemment visité par les anges ; ils veulent l'emmener au ciel,

mais il leur demande le temps de faire pénitence. — Saint Siméon Stylite avait un ange familier dont le visage brillait comme le soleil; il parut publiquement à ses funérailles. — Saint Euthyme voyait souvent des anges l'assister au saint Sacrifice : son âme, à la vue de saint Gerasime son disciple, fut emportée au ciel par une troupe angélique. — Saint Siméon Stylite le jeune reçoit des esprits célestes le don des miracles et la puissance sur les démons; son ange familier l'avertit du moment de sa mort.

C'est ainsi que les déserts de la Thébaïde et les lares de l'Orient recevaient la visite des esprits angéliques. Je vais montrer que les saints vivant dans l'agitation du monde, n'étaient pas privés de leur secours et de leurs consolantes approches, et qu'ils ne se déclarèrent pas moins les protecteurs, même visibles, des monastères d'Occident.

D. BERNARD MARÉCHAUX,

*Bénédictin de la Congrégation Olivétaine.*

(*A suivre.*)

---

## ÉCLAIRS EN BOULE (1)



Parmi les phénomènes les plus intéressants et les plus remarquables de l'atmosphère, on peut citer les éclairs en boule qui apparaissent sous la forme d'une sphère de feu, se mouvant lentement pendant un temps plus ou moins long, de une ou deux secondes à plusieurs minutes, de façon à permettre à l'œil d'en suivre la marche et d'en apprécier la vitesse. Ce phénomène, qui paraît d'ailleurs assez rare, semble être dû à une forte tension électrique de l'atmosphère et est généralement accompagné d'éclairs ordinaires. Certains physiciens et météorologistes en ont même nié l'existence réelle, pensant qu'il résulte seulement d'une illusion optique, d'un effet secondaire de l'éblouissement produit par le vif éclat des éclairs qui l'ont précédé. Cependant, le témoin de ces phénomènes est un homme habitué aux observations scientifiques et, par là même, moins exposé à être la victime d'une illusion des sens. Quand plusieurs témoins décrivent dans les mêmes termes un seul phénomène auquel ils ont assisté, de telle façon qu'il soit impossible d'admettre qu'ils ont éprouvé tous la même illusion subjective, on est bien obligé d'admettre l'objectivité du fait. Telle est l'opinion de M. Sauter, professeur à l'école d'Ulm, qui a cru rendre service à la science en cataloguant tous les faits connus et décrits avec une précision suffisante. Il a rassemblé ainsi 213 cas qu'il a classés chronologiquement et d'après les caractères communs qu'ils présentent. Les phénomènes, en effet, d'après les descriptions que nous en possédons, présentent entre eux des différences remarquables : tantôt ils précèdent la décharge électrique, tantôt ils lui succèdent ; tantôt ils s'évanouissent sans laisser aucune trace, tantôt ils

(1) *Annuaire de la Société météorologique* d'après Fried. Sauter dans *Météorologische Zeitschrift*.



font explosion avec un fracas épouvantable que l'on a comparé au bruit d'un coup de pistolet, ou de fusil, ou de canon, ou de mortier, ou même à celui d'une batterie de 20 à 100 canons tirant à la fois, ou enfin au plus horrible fracas que l'on puisse entendre; tantôt ils suivent le bord du toit des maisons ou le conducteur du paratonnerre, tantôt ils dédaignent tout conducteur de ce genre et semblent errer sans but et sans loi; tantôt leur éclat est médiocre, tantôt ils brillent comme une grande flamme et laissent derrière eux un sillon lumineux comme une fusée. Leur diamètre apparent a été évalué très inégalement de 11 à 116 centimètres; on a, selon les cas, comparé leur grosseur à celle d'un œuf de poule, à celle d'une tête d'enfant nouveau-né, d'une tête d'homme, d'une assiette, d'une bombe, d'une tonne, même d'une meule de moulin. M. Sauter reproduit dans son mémoire 10 cas d'éclairs en boule, choisis parmi les plus remarquables, et aussi 4 cas d'éclairs en chapelet qui forment en quelque sorte l'intermédiaire entre les premiers et les éclairs en zigzag: puis cherchant à donner, autant que la science le permet, dans son état actuel, une explication de ces phénomènes, il rappelle les expériences de Gaston Planté qui, en faisant décharger sur les deux armatures d'un condensateur séparées par une lame de mica ou de gomme-laque, ou encore sur des feuilles ou des brouillons de papier humides séparés par une lame d'air, l'électricité d'une batterie secondaire de 800, puis de 1.600 éléments, est arrivé à obtenir des sphères lumineuses présentant dans leur aspect et leurs mouvements quelque analogie avec ce que l'on sait des éclairs en boule.

G. Planté avait pu conclure de ses expériences que les éclairs en boule sont dus à des courants électriques, réunissant à la fois la grande quantité d'électricité et la forte tension que produirait dans l'air la décharge des nuages orageux très fortement chargés, tandis que pendant les orages faibles les éclairs linéaires pourraient seuls apparaître. Pour lui, les boules lumineuses seraient constituées par de l'air dilaté et porté à l'incandescence, mélangé à de l'hydrogène également dilaté et incandescent, résultant de la dissociation de la va-

peur d'eau déterminée par l'énorme chaleur dégagée. Si toutefois la présence d'une surface mouillée n'est pas indispensable pour la production des sphères électriques lumineuses, puisqu'elles peuvent apparaître sur une surface métallique, la présence de l'eau liquide ou en vapeurs faciliterait leur formation et contribuerait à accroître leur volume, en leur fournissant l'hydrogène par dissociation; leur couleur dépendrait et de la contenance de l'air en vapeur d'eau et de quantité d'électricité mise en mouvement. Si la vapeur abondante fournit beaucoup d'hydrogène, la boule est rouge; si le courant électrique est relativement faible et aussi, par suite, la dissociation, elle prend une couleur d'un violet bleuâtre. Entre ces deux extrêmes, elle peut présenter toutes les teintes intermédiaires.

Les éclairs en boule, conclut G. Planté, représentent une décharge lente et partielle de l'électricité des nuages orageux, décharge qui se produit, soit directement, soit dans la direction de l'influence, aussitôt que cette électricité existe en quantité exceptionnelle, et que les nuages eux-mêmes, ou une colonne d'air humide qui forme en quelque sorte l'électrode, se rapprochent assez du sol pour que celui-ci soit atteint par eux, ou n'en soit plus séparé que par une couche d'air isolante d'une faible épaisseur.

M. Planté s'était servi pour ses expériences de batteries secondaires d'une très grande puissance, et avait réalisé des phénomènes d'électricité dynamique; M. F.-V. Lepel a essayé de reproduire les mêmes phénomènes plus simplement, par l'électricité statique, à l'aide d'une machine d'induction. Il employait, comme Planté, une mince lame de mica, aux deux faces de laquelle il présentait les deux pointes de sa puissante machine d'induction, distantes l'une de l'autre de 6 à 8 centimètres, ou bien il remplaçait la lame de mica par une lame de gomme-laque, de verre ou bien de carton ou de papier paraffiné, la laissant tantôt sèche, tantôt la recouvrant, à l'aide d'un vaporisateur, de fines gouttelettes d'eau ou de dissolution saline; ou bien encore il plaçait les deux pointes du même côté et la lame non conductrice formée par le verre paraffiné et saupoudré de gouttelettes d'eau, ou

sur lequel il avait collé deux ou trois morceaux de papier de filtre humide, de façon à ce qu'entre eux le verre restât sec.

Par ces moyens, M. Lepel a pu obtenir des effets analogues à ceux qu'avait observés M. Planté, et reproduire beaucoup de caractères des éclairs en boule.

M. Lepel, analysant tous les faits d'observation connus sur les éclairs en boule, reconnaît les cinq caractères suivants :

1. — Ces éclairs surviennent, soit par ciel clair, soit par pluies torrentielles.

2. — Leur couleur est de rouge à rouge feu, parfois bleuâtre, ou présente un noyau rouge avec un bord bleuâtre. Elle est bleuâtre quand on la voit dans l'air, rouge quand ils sont en contact avec des corps liquides ou solides.

3. — Leur mouvement est tantôt nul, tantôt assez rapide. Il peut être dirigé en sens contraire du vent régnant, ou bien un faible courant d'air peut modifier leur marche.

4. — Leur trajectoire passe le plus souvent dans le voisinage du sol, ou bien ils disparaissent sans bruit, ou bien ils éclatent avec fracas; dans ce dernier cas, on voit des lignes lumineuses ramifiées de tous côtés.

5. — Des arêtes, des fils ou des pointes leur servent parfois de conducteurs: mais, parfois, elles semblent s'en affranchir et osciller librement dans l'atmosphère ou dans des espaces clos.

Il y a partout des oppositions: mais, pour lui, deux circonstances suffisent à les expliquer: la résistance variable et la tension variable de l'électricité dans les nuages.

La résistance entre les nuages et la terre ou entre deux nuages peut être modifiée par un mouvement de l'air ou par la condensation de la vapeur, de façon à produire une couche très étendue, mais de faible épaisseur, présentant un plus grand pouvoir isolant que les voisines.

La décharge en forme de boule peut indifféremment prendre sa route à travers une zone de pluie (boule rouge) ou à travers la vapeur non condensée (boule bleuâtre), mais cette trajectoire reste toujours sur le côté humide de la couche isolante.

Le mouvement de la boule peut être accéléré ou retardé par la variation de la tension, et, de même, il suffit d'un faible courant d'air pour modifier la direction. Les expériences ont montré la disparition sans bruit, aussi bien que l'explosion violente. Dans ce dernier cas, la tension peut être assez forte pour que la couche isolante soit brisée par la boule; on voit alors les lignes de feu ramifiées de tous côtés.

L'action des arêtes, des fils, etc., s'explique par leurs propriétés connues.

D'autres questions, ajoute M. Lepel, ne peuvent être aujourd'hui résolues; peut-être y arrivera-t-on plus tard. En tous cas, il est désirable que l'attention des personnes qui ont un véritable sens scientifique soit appelée sur l'observation attentive de ces phénomènes qui, dans la pensée de l'auteur, ne sont pas aussi rares qu'on le pense. M. Sauter demande qu'on veuille bien lui transmettre ces observations. Les principaux points à noter sont :

1<sup>o</sup> L'heure exacte de l'apparition, ce qui permet de contrôler si des phénomènes analogues ont été vus en divers lieux au même moment, sa durée, et, s'il est possible, sa trajectoire de seconde en seconde.

2<sup>o</sup> La description du lieu de l'apparition : Dans une maison ou à l'air libre? Y avait-il dans le voisinage de l'air, ou de l'eau, ou des marais? La boule semblait-elle se diriger de ce côté? Le sol contient-il du fer? Avait-on déjà vu des boules de feu au même lieu?

3<sup>o</sup> Trajectoire de l'éclair : L'a-t-on vu descendre des nuages? Se mouvait-il horizontalement et près du sol? S'est-il élevé du sol vers le haut? Quel chemin a-t-il suivi dans la maison? Quelles traces a-t-il laissées et quels dégâts a-t-il causés? Y avait-il des métaux, et a-t-il été influencé par eux?

4<sup>o</sup> Aspect de la boule : Forme et grosseur avec dessin, s'il est possible, couleur; était-elle entourée d'une enveloppe de vapeur? Répandait-elle une chaleur sensible ou une odeur déterminée? Comment disparut-elle?

5<sup>o</sup> État du temps : L'éclair est-il apparu pendant un nuage? Celui-ci présentait-il quelques particularités? A-t-il montré la plus grande intensité au commencement ou à la fin? A-t-on

vu pendant sa durée plusieurs éclairs en boule? Est-ce après un coup isolé que la boule apparut, ou le roulement durait-il encore quand elle disparut? S'il n'y avait pas d'orage simultané, s'en était-il produit un auparavant, ou y en a-t-il eu un après, et au bout de combien de temps? La tension électrique de l'air était-elle grande et comment l'a-t-on constaté? Quelles étaient la pression et la température? Quels genres de nuages a-t-on reconnus? Tombait-il de la pluie, de la neige, de la grêle, ou régnait-il du brouillard? A-t-on vu le feu Saint-Elme, a-t-il commencé ou disparu à l'apparition de la boule?

6°. Quelles personnes ont vu l'éclair? Avaient-elles auparavant entendu parler de ce phénomène? Un éclair brillant précédent pouvait-il ou non faire admettre la possibilité d'une illusion? Combien de temps après le phénomène a-t-on écrit pour avoir des informations scientifiques?

---

## LA DOCTRINE CATHOLIQUE

### ET LE CORPS ASTRAL OU PSYCHIQUE

---

Un ardent *spirite*, que les contradictions n'arrivent ni à lasser ni à convaincre, veut nous prouver, dans une brochure qu'il nous adresse, que les hypothèses invraisemblables du *spiritisme* se concilient très bien avec la doctrine catholique.

Que notre auteur soit un parfait catholique, entièrement soumis de cœur et d'esprit aux enseignements de l'Église et du Souverain Pontife, nous voulons le croire. Il répète avec insistance : « Je suis catholique ! » et c'est avec satisfaction que nous enregistrons son adhésion à nos dogmes et à notre foi. Nous n'avons pas à scruter les reins ni les cœurs.

Mais il nous est bien permis de remarquer que les catholiques sont rares parmi les *spirites*. Cette réserve s'explique facilement par les étranges doctrines du *spiritisme* et par les condamnations dont les a frappées à maintes reprises le magistère romain. Nous savons encore que beaucoup de *spirites*, et non des moins marquants, sont hostiles à la religion révélée et cherchent, par des attaques ouvertes ou par des manœuvres sournoises, à ruiner la foi dans les âmes. Il en est peu qui rendent au Pape les hommages et le respect dus au chef suprême de la catholicité.

Nous n'en sommes que plus heureux de signaler un *spirite* qui a le courage de faire publiquement une profession de foi aussi explicite : « Je suis catholique ! » Son cas est à rapprocher de celui de M. l'abbé Julio que nous indiquons dans notre dernier numéro (1).

Mais, s'il est possible à tel ou tel de réaliser une alliance difficile et peu commune, d'être à la fois *spirite* et catholique,

(1) *Les spiritualistes indépendants au Congrès spirite de 1900, Monde Invisible* de sept. 1899.

il n'est guère facile d'établir l'accord entre la doctrine catholique et la doctrine *spirite*. Notre auteur proclame audacieusement cet accord... sans en donner la preuve; et il ne suffit pas de s'affirmer catholique pour avoir le droit de contredire tous ses frères et d'aller contre l'histoire, la raison et la science.

Nous n'avons pas à rappeler ici l'agencement parfait, les justes proportions, les harmonieux enchaînements de la doctrine catholique. Tout s'y tient étroitement et tout s'y ramène au divin Crucifié, ce lumineux et seul vrai foyer de science et d'amour. Comment la doctrine *spirite*, pleine d'erreurs et de contradictions, pourrait-elle se concilier, que disons-nous? se mesurer même avec notre foi? Avant de tenter un pareil rapprochement, il faudrait la dépouiller de ses absurdités et lui donner une base solide, scientifique, en d'autres termes la mettre d'accord avec la raison. N'est-ce pas une tâche impossible?

Le point de départ du *spiritisme* est en opposition flagrante avec le bon sens, et toutes les subtilités de notre auteur n'arriveront pas à effacer ce vice originel. Une doctrine qui confond sans cesse et à plaisir la matière et l'esprit, Dieu et l'homme, l'âme et le corps n'a rien de rationnel, rien d'acceptable : elle est essentiellement matérialiste ou plus exactement imprégnée du plus grossier panthéisme (1). Et il faut être bien dépourvu d'esprit philosophique pour n'en pas voir l'irréremédiable faiblesse et pour s'en porter garant.

Le *spiritisme* brave audacieusement la logique. Les termes mêmes dont il se sert sont contradictoires, et pour n'en donner qu'un exemple, il suffit de citer ce *corps psychique* qui joue dans les théories *spirites* un rôle capital.

Que peut-on entendre par *corps psychique*?

Comment un *corps* serait-il *psychique*? Comment la substance psychique, *spirituelle* pourrait-elle être *matérielle*, corporelle? Il y a entre les deux termes une opposition radicale, une antinomie absolue.

D'ailleurs ce *corps psychique*, si mal conçu, si étrangement

(1) Cf. Dr S. *Spiritualisme et spiritisme*, 2<sup>e</sup> éd., Téqui.

bâti, *n'a jamais été vu ni expérimenté*. Aucun savant digne de ce nom ne l'admet. C'est une hypothèse fantaisiste qui sert de base à tout le système *spirite*. Les faits ne la confirment pas : mais qu'importent les faits aux rêveurs et aux théoriciens ? Ils n'ont pas assez de sarcasmes pour les savants qui réclament des expériences et des preuves, et ils se contentent béatement de *probabilités* ou de *possibilité*, sûrs de l'infailibilité de leur esprit.

Notre auteur croit, comme tout *spirite*, au *corps psychique* ou *astral*, et il en fait la cheville ouvrière de sa doctrine, le pivot de sa science. « Une fois admise sa probabilité, dit-il, le *corps psychique* éclaire, comme une lampe merveilleuse, les énigmes de la vie et de la mort. » Cette lampe qui rappelle celle des *Mille et une nuits*, n'a pas encore été perçue de nos faibles yeux : mais, patience ! le moment approche où elle va nous éblouir tous à notre extrême confusion.

« Le *corps psychique dédoublé* sera-t-il prochainement *photographié* d'une manière assez nette et assez fréquente pour devenir certain à l'égal des rayons X, des rayons ultra-violets du spectre solaire ?

« Je n'en serais pas surpris.

« Et je désire qu'on l'essaye.

« Et je ne redoute pas qu'on y réussisse. »

Nous l'avons dit, notre auteur est de ceux que rien n'effraie, que rien ne lasse. Il croit encore à la *photographie des esprits*, malgré la condamnation sévère des faits (1). Il a l'ambition grande de « déceler avec un *appareil physique* la force psychique distincte de toutes les forces physiques, électriques, caloriques ou autres (2). » Il va renouveler la *physique* ou tout au moins la *psychique*, en montrant que le corps et l'âme ne font qu'un dans l'admirable *corps psychique* !

Notre *spirite* peut aller de l'avant à la recherche de la *force psychique*, il ne la trouvera pas plus au bout d'un objectif qu'avec tout autre appareil. Il y a des travaux que tout penseur s'interdit parce qu'ils sont sans issue : la poursuite du

(1) Cf. Dr S. *La Photographie des esprits*, Téqui, 1899.

(2) Cf. Dr S. *A la recherche de la force psychique*, *Monde Invisible*, n° 6, p. 380-381.



*corps psychique* est tout aussi vaine que celle de la *pierre philosophale* ou de la *quadrature du cercle*. On ne saurait réaliser une impossibilité métaphysique : on ne voit pas l'esprit, on ne mesure pas l'immatériel. Et c'est après une telle chimère que courent les spirites et qu'ils s'épuisent en stériles efforts.

La doctrine catholique n'a rien à voir avec de telles erreurs : elle s'inspire de la philosophie la plus élevée, elle repose avant tout sur une foi raisonnable, *rationabile obsequium*, dit saint Paul, et elle ne saurait avoir le moindre rapprochement avec une doctrine qui renie la science et viole le sens commun.

D<sup>r</sup> SURBLED.

#### Observation

1. Un catholique ne peut pas embrasser la théorie du corps astral. Nous avons cité les théologiens, les Papes, les Conciles qui se sont prononcés formellement contre l'hypothèse erronée d'un principe intermédiaire entre l'âme et le corps (1). L'âme est la forme directe et immédiate du corps. — Entre catholiques, la question est définitivement jugée.

2. Un catholique ne peut pas être spirite, parce que le spirite substitue à l'autorité de l'église enseignante, l'autorité des esprits enseignants. C'est la négation du magistère infallible de l'Eglise et de sa divine autorité (2).

3. Les anges et les démons peuvent apparaître aux hommes sous une forme sensible. Le pieux et savant dom Maréchaux publie dans cette Revue, après les Bollandistes, l'histoire authentique de ces apparitions.

Que les démons ou esprits mauvais se rendent visibles dans quelques réunions dangereuses des spirites, c'est probable, c'est certain. Qu'une plaque au gélatinobromure reproduise ces esprits, je n'y contredis pas, car si ces esprits matérialisés peuvent impressionner notre rétine, pourquoi ne pourraient-ils pas impressionner une plaque sensibilisée? Mais il n'y a rien de commun entre ces esprits matérialisés et l'hypothèse du corps astral dont on affirme gratuitement l'existence entre l'âme et le corps.

4. Dieu permet quelquefois aux âmes du purgatoire de nous faire sentir leur présence et nous demander le secours de nos prières, mais ces apparitions n'ont rien de commun avec le spiritisme; les théologiens nous font connaître le *mode* et les conditions de ces apparitions.

5. Nous invitons nos lecteurs à lire dans cette livraison le *credo spirite*; ils verront ce torrent d'erreurs et de rêveries qu'un catholique doit réprouver. Non, un catholique ne peut pas être spirite; on ne peut pas identifier Dieu et Satan, la vérité et l'erreur.

Élie MÉRIC.

(1) *Revue du Monde invisible*, 15 janvier 1899.

(2) Un décret rendu par la Sacrée Congrégation de l'Inquisition, le 30 mars 1898, défend de consulter les esprits.

## CONGRÈS DE L'HYPNOTISME MÉDICAL.

---

Tandis que les sectes spirites organisent péniblement, à l'enseigne, *La Tour de Babel*, le Congrès qui fera éclater leurs dissensions et leur impuissance, des esprits sérieux, des savants de tous les pays, ont arrêté le programme du prochain Congrès de *l'hypnotisme médical*, qui se réunira à Paris, pendant l'Exposition.

Nous empruntons à la *Revue de l'hypnotisme* l'article suivant qui nous fait connaître l'organisation, le programme et les promoteurs de ce Congrès international.

Le premier Congrès international de *l'Hypnotisme expérimental et thérapeutique* qui s'est réuni en 1889, à l'Hôtel-Dieu, sous la présidence de M. Dumontpallier, membre de l'Académie de médecine, avait confié à une commission composée de MM. Dumontpallier, Bérillon, Gilbert Ballet, Bernheim, Grasset, Liégeois, Auguste voisin, Ladame (de Genève), Maisoin (de Louvain), le soin d'organiser le congrès suivant.

Cette commission ayant délégué ses pouvoirs au bureau de la Société d'Hypnologie, cette société s'est réunie en assemblée générale le 16 mai 1898, et a exprimé le vœu que le second Congrès de l'Hypnotisme expérimental et thérapeutique eût lieu à Paris, au mois d'août 1900, immédiatement après la clôture du congrès international de médecine.

Se conformant à ce vœu, la commission supérieure des congrès a décidé de rattacher le second Congrès international de l'Hypnotisme à la série des congrès de l'Exposition, et M. le commissaire général a nommé une commission d'organisation.

Cette commission, convoquée par M. le professeur Gariel, délégué général des congrès, s'est réunie le 17 avril 1899. Elle a constitué son bureau, institué un comité de patronage, mis à l'ordre du jour un certain nombre de questions générales et fixé l'ouverture du congrès au dimanche 12 août 1900, à trois heures, au Palais des congrès de l'Exposition.

## EXPOSÉ

En conviant au *deuxième Congrès international de l'Hypnotisme expérimental et thérapeutique* les savants français et étrangers qui s'intéressent au progrès de l'Hypnotisme, les organisateurs rappellent que le premier congrès a réuni en 1889 un nombre considérable de médecins, de professeurs de philosophie, de magistrats, d'avocats et de sociologues et que les communications ont donné lieu à des débats fort importants.

Tous ceux qui ont pris part aux travaux de ce congrès se souviennent de l'esprit de concorde et de progrès qui a animé les congressistes pendant la durée de ces assises mémorables.

Le deuxième congrès aura pour but principal :

1. De fixer d'une façon définitive la terminologie de la science de l'hypnotisme ;
2. D'enregistrer et de déterminer les acquisitions réelles faites jusqu'à ce jour dans le domaine de l'hypnotisme.

Pour conserver au congrès son caractère exclusivement scientifique, le comité n'acceptera que des communications se rapportant aux applications cliniques, médico-légales, psycho-physiologiques, pédagogiques et sociologiques de l'hypnotisme et des phénomènes qui s'y rattachent.

Le but du second Congrès de l'hypnotisme est ainsi nettement tracé.

Il est donc entendu que le congrès de l'Hypnotisme n'empiètera sur aucun des domaines réservés à d'autres congrès se réunissant vers la même époque. La réunion du congrès suivra presque immédiatement celle du Congrès international des sciences médicales.

## RÈGLEMENT

### ART. 1<sup>er</sup>.

Le Congrès se réunira à Paris du 12 au 16 août 1900. — La séance d'ouverture est fixée au dimanche 12 août, à trois heures. — Les séances auront lieu au Palais des Congrès.

Seront membres<sup>1</sup> du Congrès : 1° Les membres de la Société d'Hypnologie et de Psychologie ;

2° Tous les adhérents qui auront fait parvenir leur adhésion avant le 1<sup>er</sup> août 1900.

#### ART. II.

Les adhérents au Congrès auront seuls le droit de prendre part aux discussions.

#### ART. III.

Le droit d'admission est fixé à 20 francs.

#### ART. IV.

Le Congrès se composera :

1. D'une séance d'ouverture ;
2. De séances consacrées à la discussion des rapports et aux communications ;
3. De conférences générales ;
4. De visites dans les hôpitaux et hospices ;
5. D'excursions, de réceptions et de fêtes organisées par le Bureau.

#### ART. V.

Les communications seront divisées en quatre groupes :

1. Applications cliniques et thérapeutiques de l'hypnotisme et de la suggestion ;
2. Applications pédagogiques et sociologiques ;
3. Applications psycho-physiologiques ;
4. Applications médico-légales.

#### ART. VI.

Les communications et les comptes rendus des discussions seront réunis dans une publication adressée à tous les adhérents.

#### ART. VII.

Les adhérents sont invités à adresser le plus tôt possible le titre de leurs communications à M. le Secrétaire général.

Les manuscrits des communications devront être déposés sur le Bureau avant la fin de la séance. — Les orateurs qui auront pris la parole dans la discussion devront remettre leur argumentation au cours même de la séance.

#### ART. VIII.

Toutes les communications relatives au congrès, demandes d'admission, ouvrages manuscrits et imprimés, etc., doivent être adressées à M. le Dr BÉRILLON, secrétaire général, 14, rue Taitbout, à Paris (Téléphone 224-08).

## COMMISSION D'ORGANISATION

### *Président.*

M. le D<sup>r</sup> Voisin (Jules), médecin de la Salpêtrière, président de la Société d'hypnologie.

### *Vice-Présidents.*

MM. Dauriac (Lionel), professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, chargé de cours à Paris.

le D<sup>r</sup> Grasset, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier.

Liégeois, professeur à la Faculté de droit à Nancy.

Melcot, avocat général à la Cour de cassation.

### *Secrétaire général.*

M. le D<sup>r</sup> Bérillon, médecin inspecteur des asiles d'aliénés de la Seine, directeur de la *Revue de l'Hypnotisme*.

### *Secrétaire général adjoint.*

M. le D<sup>r</sup> Farez (Paul), licencié en philosophie.

### *Secrétaires.*

MM. Julliot, docteur en droit; le D<sup>r</sup> Lemesle (Henry), licencié en droit; Lépinay, médecin vétérinaire; le D<sup>r</sup> Regnault (Félix), ancien interne des hôpitaux.

### *Trésorier.*

M. Colas (Albert), président de la Société d'études philosophiques et sociales.

### *Présidents d'honneur.*

MM. le D<sup>r</sup> Azam, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Bordeaux.

le D<sup>r</sup> Joffroy, professeur à la Faculté de médecine de Paris,

le D<sup>r</sup> Raymond, professeur à la Faculté de médecine de Paris.

le D<sup>r</sup> Richet (Charles), professeur à la Faculté de médecine de Paris.

le D<sup>r</sup> Durand de Gros.

le D<sup>r</sup> Liébeault, de Nancy.

Soury (Jules), sous-directeur à l'École pratique des Hautes Études.

### *Membres de la Commission d'organisation.*

MM. le D<sup>r</sup> Babinski, médecin de la Pitié.

le D<sup>r</sup> Bérillon, médecin inspecteur des asiles d'aliénés de la Seine, directeur de la *Revue de l'Hypnotisme*.

- MM. le Dr Bernheim, professeur à la Faculté de Nancy.  
 Boirac, recteur de l'Académie de Grenoble.  
 le Dr Briand, médecin en chef de l'Asile de Villejuif.  
 Caustier, professeur au lycée Hoche.  
 Colas (Albert), président de la Société d'études philosophiques et sociales.  
 Coutaud, docteur en droit.  
 le Dr Charpentier, médecin de la Salpêtrière.  
 Dauriac (Lionel), prof. à la Faculté des Lettres de Montpellier.  
 le Dr Deny, médecin de la Salpêtrière.  
 Dyvrande, procureur de la République, à Dieppe.  
 le Dr Déjerine, médecin de la Salpêtrière, agrégé à la Faculté.  
 le Dr Farez (Paul), licencié en philosophie.  
 le Dr Grasset, professeur à la Faculté de Montpellier.  
 le Dr Legrain, médecin de l'asile de Ville-Évrard.  
 le Dr Lépine, professeur à la Faculté de Lyon.  
 Liégeois, professeur à la Faculté de Droit de Nancy.  
 Magnin (Paul), vice-président de la Société d'hypnologie.  
 le Dr Marandon de Monthyél, médecin de l'asile de Ville-Évrard.  
 Melcôt, avocat général à la Cour de cassation.  
 le Dr Pau de Saint-Martin, médecin-major de 1<sup>re</sup> classe.  
 le Dr Pitres, professeur à la Faculté de Bordeaux.  
 le Dr Richer (Paul), membre de l'Académie de médecine.  
 le Dr Robin (Albert), membre de l'Académie de médecine.  
 Tarde, chef de la statistique au Ministère de la Justice.  
 Toutée (Paul), vice-président du Tribunal de la Seine.  
 le Dr Voisin (Jules), médecin de la Salpêtrière.

## COMITÉ DE PATRONAGE

### *Allemagne.*

- MM. le Dr Biswanger, professeur à l'Université d'Iéna.  
 le professeur Dessoir (Max), prof. à l'Université de Berlin.  
 le Dr von Schrenk-Notzing, prakt-arzt, Munich.  
 le professeur Stumpf, prof. à l'Université de Berlin.

### *Angleterre.*

- MM. Myers (Frédéric), examinateur, à Cambridge.  
 le professeur Crookes (William), à Londres.  
 le Dr Cruise (Francis), de Dublin.  
 le Dr Lloyd Tuckey, de Londres.  
 le Dr Milne Bramwell, de Londres.  
 le professeur Sully (James), prof. à l'Université de Londres.

*Autriche.*

M. le D<sup>r</sup> Kraft-Ebing, professeur à l'Université de Vienne.

*Belgique.*

MM. le D<sup>r</sup> Francotte, professeur à l'Université de Liège.  
le D<sup>r</sup> Masoin, professeur à l'Université de Louvain.

*États-Unis.*

MM. le D<sup>r</sup> Mac Donald, directeur du Bureau d'Éducation à Washington.  
le D<sup>r</sup> Hamilton Osgood, de Boston.  
le D<sup>r</sup> Henrik Petersen, de Boston.  
le professeur Zéliqson (Maurice), Cléveland (Ohio).  
le professeur William James, prof. à l'Université de Cambridge.

*Espagne.*

M. le D<sup>r</sup> Herrero, prof. à la Faculté de médecine de Madrid.

*Grèce.*

M. le D<sup>r</sup> Catsaras, prof. à la Faculté de médecine d'Athènes.

*Hollande.*

M. le D<sup>r</sup> Van Renterghem, directeur de la clinique psychothérapique, à Amsterdam.

*Italie.*

MM. le D<sup>r</sup> Lombroso, professeur à l'Université de Turin.  
le D<sup>r</sup> Morselli, professeur à l'Université de Turin.  
le D<sup>r</sup> Tamburini, médecin de l'asile de Reggio-Emilia.

*Russie.*

MM. le D<sup>r</sup> Becktereff, prof. à l'Université de Saint-Pétersbourg.  
le D<sup>r</sup> Kojénikow, professeur à l'Université de Moscou.  
le D<sup>r</sup> Ochorowicz, de Varsovie.

*Serbie.*

M. le D<sup>r</sup> Subotic, professeur à la Faculté de Belgrade.

*Suède et Norvège.*

MM. le D<sup>r</sup> Wetterstrand, à Stockholm.  
le professeur Mourly Vold, à Christiania.

*Suisse.*

MM. le D<sup>r</sup> Forel, professeur à l'Université de Zurich.  
le D<sup>r</sup> Ladame, privat docent, à Genève.  
le D<sup>r</sup> Widmer, à Nyon.

## QUESTIONS A L'ORDRE DU JOUR (1)

## I

Rédaction d'un vocabulaire concernant la terminologie de l'hypnotisme et des phénomènes qui s'y rapportent.

*Rapporteurs* : M. le Dr Bérillon, M. le Dr Paul Farez.

## II

Les rapports de l'hypnotisme avec l'hystérie.

*Rapporteur* : M. le Dr Paul Magnin.

## III

Les applications de l'hypnotisme à la thérapeutique générale.

*Rapporteur* : M. le Dr Milne Bramwell (de Londres).

## IV

Les indications de l'hypnotisme et de la suggestion dans le traitement des maladies mentales et de l'alcoolisme.

*Rapporteurs* : M. le Dr Tokarsky (de Londres), et M. le Dr Lloyd Tuckey (de Londres).

## V

Les applications de l'hypnotisme à la pédagogie générale et à l'orthopédie mentale.

*Rapporteur* : M. le Dr Bérillon.

## VI

Valeur de l'hypnotisme comme moyen d'investigation psychologique.

*Rapporteurs* : M. le Dr Vogt (de Berlin), M. le Dr Paul Farez, M. le Dr Félix Regnault.

## VII

L'hypnotisme devant la loi du 30 novembre 1892, sur l'exercice de la médecine. — Intervention des pouvoirs publics dans la réglementation de l'hypnotisme.

*Rapporteurs* : M. le Dr Henry Lemesle, M. Ch. Julliot, docteur en droit.

## VIII

La suggestion et l'hypnotisme dans leurs rapports avec la jurisprudence.

*Rapporteur* : M. le Dr Von Schrenk-Notzing (de Munich).

## IX

Responsabilités spéciales résultant de la pratique de l'hypnotisme expérimental.

*Rapporteur* : M. le professeur Boirac.

Le Six mois avant la réunion du Congrès, MM. les Rapporteurs devront adresser à M. le Secrétaire général le résumé et les conclusions de leurs rapports. Ces conclusions seront adressées à tous les adhérents, afin de permettre la discussion approfondie des sujets mis à l'ordre du jour.



## LE CREDO SPIRITE

---

Nous avons déjà annoncé que les spirites du monde entier se proposent de tenir leurs assises, à Paris, en 1900, à l'occasion de l'Exposition universelle.

Le représentant le plus connu du spiritisme en Amérique, le Dr Peeble a rédigé un corps de doctrine spirite, qu'il présentera à l'adhésion de ses frères en croyance, pour arriver à former ainsi une église internationale.

Cet essai nous fait connaître le but et les tendances des occultistes de toutes les sectes, qui voudraient en finir avec le catholicisme.

Il nous semble utile de faire connaître quelques articles du nouveau *Credo* des spirites contemporains.

### CREDO DU DR PEEBLE

« *Négativement.* Nous ne croyons pas en un Dieu à forme humaine, colère et jaloux.

« Nous ne croyons pas à la chute de l'homme dans un jardin.

« Nous ne croyons pas que la Bible ait été inspirée dans son entier.

« Nous ne croyons pas à la Trinité de saint Athanase.

« Nous ne croyons pas au diable personnel.

« Nous ne croyons pas à l'expiation de nos péchés par un autre que nous.

« Nous ne croyons pas à un jugement général futur.

« Nous ne croyons pas à la résurrection du corps physique.

« Nous ne croyons pas à un enfer éternel.

« Nous ne croyons pas que les clefs du ciel aient été confiées à un homme vivant parmi nous. »

« *Affirmativement.* Nous croyons que la pierre fondamentale du spiritualisme est l'Esprit, se manifestant par la vie, l'intelligence et l'énergie à travers la matière, suivant des lois invariables.

« Nous croyons que l'homme est le couronnement de la nature, le lien entre l'ordre physique et l'ordre spirituel.

« Nous croyons que l'homme est triple et se compose d'un corps physique, d'un corps spirituel et d'un Esprit conscient, qui est l'homme réel.

« Nous croyons que la mort n'est qu'un changement d'état.

« Nous croyons que les Esprits des décédés ont des corps spirituels, sont conscients, ont des facultés et peuvent communiquer entre eux et avec les mortels.

« Nous croyons que le monde des Esprits est partout et qu'il agit sur nous.

« Nous croyons que les sphères spirituelles sont plutôt des conditions que des localités, que les punitions et les récompenses sont la conséquence de lois naturelles, et la base de la situation des Esprits dans l'univers.

« Nous croyons que le salut s'obtient par les œuvres et non par la grâce.

« Nous croyons que l'atome est une incarnation de Dieu qui possède dans son évolution toutes les possibilités.

« Nous croyons en un Dieu personnel et sans forme, et que les Messies sont des Esprits supérieurs chargés de l'avancement de l'humanité.

« Nous croyons que les messages des Esprits ne doivent être acceptés qu'à titre d'aide discutable mais non d'autorité. »

Il termine en exprimant le désir de voir venir comme aide, à la presse spiritualiste, des médiums officiels contrôlés, des établissements d'éducation et d'assistance, et surtout des cercles privés, à la place des séances publiques qui ont beaucoup d'inconvénients, et surtout que chacun conforme sa vie et sa conduite aux principes si nobles et si fraternels enseignés par les Esprits sérieux.

Dr LALLEMANT.



## L'ÉLECTROÏDE

(Suite et fin.)

---

La particule matérielle formée offre toutes les propriétés, contient toutes les dynamides qu'étudient les sciences physico-chimiques, et constitue une individualité qui va lutter pour l'existence contre le reste de l'univers, jusqu'à ce que ses forces soient épuisées; après quoi sa matière se décomposera en ses éléments fondamentaux, et son énergie libérée retournera dans l'océan de l'énergie universelle. Si l'homme parvient à se rendre maître d'un des éléments qui concourent à la formation des organismes, il pourra, sous de certaines conditions, provoquer des modifications dans l'économie humaine et animale, et en particulier soulager les souffrances des malades. Nous avons déjà vu, dans la partie expérimentale, que sous l'influence du flux d'électroïde les substances organiques (albumine, muscle, jaune d'œuf, etc.) sont préservées de la putréfaction, et que la vitalité des bacilles est modifiée dans un sens ou dans l'autre, selon le cas.

D'après Rychnowski, le fluide électroïdique respiré produit les effets suivants : 1° un sommeil paisible, si l'action n'est pas prolongée; 2° une amélioration de l'appétit et une activité plus grande des fonctions digestives; 3° une augmentation de la puissance sexuelle; 4° une destruction des principes septiques et nocifs en général.

Un malade, souffrant de vives douleurs du pied et qui était venu auprès de Rychnowski en boitant, se retira radicalement guéri au bout de quelques minutes. On ne dit pas de quelle nature était cette affection douloureuse au pied.

Le fluide électroïdique accélère également la croissance des plantes, à l'instar des passes magnétiques. Sous l'influence de l'électroïde, l'arome des fleurs se développe si activement que

Rychnowski a pu recueillir, sur des fleurs vivantes, dans de l'huile, ces principes volatils; il avait imaginé pour cela un appareil spécial.

D'après tout ce qui précède, le séjour à l'air libre et surtout aux altitudes doit être très favorable; les radiations solaires viennent désinfecter la cavité buccale et le pharynx, ainsi que les plaies, ulcères, etc., en même temps qu'ils apportent à la rétine les images lumineuses. L'électroïde, produite artificiellement, cause les mêmes effets, toujours liés à une agréable impression de fraîcheur. « J'ai le ferme espoir, dit Rychnowski, que cette nouvelle énergie remplacera dans l'avenir les demi-moyens tels que la lumière et la chaleur (tant au point de vue économique que médical, etc.), que nos appartements seront éclairés pendant la nuit avec une lumière identique à celle du jour et qu'on pourra y emmagasiner en telle quantité un air vivifiant qu'on y respirera comme dans l'atmosphère des montagnes, qu'enfin on arrivera à préserver radicalement l'organisme humain de sa destruction prématurée. » Puisse Rychnowski être bon prophète!

Pour ne rien omettre qui soit de nature à intéresser nos lecteurs, signalons encore une théorie de notre auteur, vrai hors-d'œuvre qui nous paraît passablement fantaisiste. D'après Rychnowski, les rayons vitaux, que nous avons mentionnés plus haut, modifiés par les surfaces qui les renvoient et les corps qu'ils traversent, emporteraient en eux les images des scènes et des objets; ils les restitueraient intégralement si les rayons (géométriquement) normaux ne s'y opposaient pas. Les rêves, les hallucinations, les visions, etc., ne seraient plus que les images évoquées par ces rayons dans la psyché de l'homme, résultat auquel concourraient aussi les rayons de gravitation. En admettant que les rayons vitaux ainsi modifiés emportent en eux des images, — ce que l'auteur ne prouve par rien, — par quel mécanisme les rayons normaux détruiraient-ils ces images, et comment les rayons de gravitation les favoriseraient-ils? Peut-être quand l'auteur aura exposé sa théorie plus clairement et plus nettement, comprendrons-nous son idée. Jusque-là le scepticisme est de rigueur.

*Applications à l'occultisme.* — Si l'électroïde est à la fois le

principe matériel et le principe dynamique de toutes choses, elle doit intervenir dans tous les phénomènes de la nature, donc aussi dans ceux de l'occultisme. Nous avons effectivement, et à plusieurs reprises, signalé des analogies entre certaines manifestations de l'électroïde et celles de l'occultisme et du médiumnisme. D'ailleurs, en sa qualité de cause profondément occulte, l'électroïde est faite pour plaire à des occultistes, et même, si elle leur déplaisait, ils seraient bien forcés de ne pas l'ignorer, à cause même des analogies que nous avons mentionnées, et aussi pour rester fidèles à leurs traditions. Les théories occultistes, tant modernes qu'anciennes, admettent, sous des vocables différents, il est vrai, une force primordiale mystérieuse, à substratum matériel, car si fin et si ténu qu'on le suppose, il est toujours matériel. La tendance est aujourd'hui d'identifier cette énergie avec l'éther de la science moderne, à tort ou à raison (1). L'électroïde de Rychnowski fera bien mieux leur affaire, et si cette électroïde n'est pas un mythe, on sera forcé de reconnaître que l'ingénieur polonais a réussi à capter, à isoler cette force primordiale, si profondément latente, dont Hæckel et certains monistes font leur Dieu.

Ce n'est pas Rychnowski qui a fait ressortir toutes ces analogies, car malgré son *homunculus*, il ignore l'occultisme ainsi que l'od et le magnétisme animal. Toutes les déductions concernant les sciences occultes sont dues à Lang, et c'est d'après lui que nous en ferons un bref exposé pour compléter ce qui a déjà été dit.

Il paraîtrait que les phénomènes de mouvement provoqués par les médiums, lévitation et déplacement d'objets, s'expliqueraient très bien par un dégagement d'électroïde. Celle-ci, comme nous l'avons vu plus haut, agissant sur la gravitation pour l'augmenter ou la diminuer, on rendrait compte du même coup de la diminution et de l'augmentation de poids

(1) Thury attribuait les phénomènes médiumniques à une substance particulière, à un fluide ou à un agent qui, à l'instar de l'éther des physiciens, transmet la lumière, pénètre toute matière nerveuse, organique ou inorganique, et qu'il appelait psychode; il proposait de nommer *force ecténique* (d'expansion) le pouvoir qui s'exerce quand l'esprit agit à distance au moyen du psychode. Crookes a identifié sa *force psychique* avec la force ecténique de Thury. Cette force a une parenté manifeste avec l'électroïde.

des corps. Cet accord entre le microcosme et le macrocosme serait d'une importance capitale pour l'occultisme, et il acquerrait la valeur d'un fait scientifique s'il était prouvé que l'énergie dégagée par l'homme est capable de déterminer des mouvements de rotation analogues à ceux que produit l'électroïde. Lang pense que les tables tournantes, les mouvements odiques et ceux déterminés par les effluves des mains (expériences de Hager [*Uebers. Welt*, 1897]) sont précisément la preuve de ce fait. Il rappelle à ce propos une expérience qui lui est personnelle. En présentant son doigt, à une distance de 1 centimètre environ, à une boule de verre nageant dans du pétrole chargé d'électroïde, la boule se mit à tourner : en même temps, son doigt était comme attiré vers la boule et lui donnait la sensation comme s'il était plongé dans une toile d'araignée, avec les picotements particuliers que produisent les petites décharges électriques ; on entendait le crépitement de ces décharges, mais il n'y avait point d'étincelle visible.

Dans les séances spirites, les phénomènes physiques sont fréquemment accompagnés d'un souffle frais, qui se remarque aussi dans les expériences de magnétisme ; Lang compare ce souffle à celui qui se produit dans le dégagement de l'électroïde. Un rideau placé sur l'appareil générateur d'électroïde, se gonfle et présente au toucher une résistance élastique très nette, phénomène qui a son pendant dans le gonflement des rideaux observé dans les séances spirites.

Enfin les phénomènes lumineux des séances obscures s'expliqueraient encore par le dégagement d'électroïde offert par les médiums ; jusqu'à l'odeur phosphorée qui, en pareil cas, est souvent perçue par les assistants, et qui est identique à l'odeur de l'électroïde. Nous faisons abstraction de la supercherie toujours possible dans ces séances, si elle n'y joue pas le rôle principal. Parmi ces phénomènes lumineux, il faut ranger les brouillards à reflets bleuâtres qui précèdent l'apparition des formes matérialisées, et dont nous avons montré plus haut l'analogie avec les condensations électroïdiques vaporeuses. A ce propos, il faut remarquer que Rychnowski a observé dans l'obscurité prolongée les effluves lu-

mineux qui se dégagent de l'homme tels que les avait vus bien avant lui Reichenbach, dont il ignorait les expériences (1). Un autre fait intéressant, c'est que, selon Rychnowski, l'eau fraîchement tirée à la source est lumineuse par l'électroïde dont elle est chargée et qu'elle perd rapidement à l'air libre.

L'électroïde constituerait en quelque sorte le corps astral de l'univers, et naturellement se trouverait dans un rapport perpétuel avec le corps astral humain. A cet égard, Lang cite la phrase suivante d'Eckstein (*Sphinx*, V, p. 58) : « La vraie nature du corps astral, qui conditionne les rapports de l'homme avec le macrocosme, avec le monde sidéral, apparaît clairement, car déjà d'après les lois newtoniennes de la gravitation, tous les mouvements de l'univers sont coordonnés d'une façon déterminée. » Si la découverte de l'électroïde pouvait jeter quelque lumière sur cette question du corps astral ou pèrisprit, qui a déjà fait couler des flots d'encre sans qu'elle ait grandement progressé, elle rendrait un fameux service aux spirites et peut-être apporterait une grande déception à quelques-uns. Du même coup, le problème de la matérialisation se trouverait singulièrement éclairci, car on sait quel rôle prépondérant on y attribue au corps astral.

Mais nous croyons bien que l'électroïde nous donnerait un spiritisme sans esprits, ce qui serait dans tous les cas original. Seulement, comme le dit très bien A. Lampa (*Sphinx*, juin 1893), « l'étude des phénomènes spirites ne prendra un caractère scientifique que du jour où aura été découverte la forme particulière d'énergie qui est à leur base. Cette découverte seule nous fera connaître les conditions qui président à ces phénomènes et nous donnera la clef d'une véritable métaphysique expérimentale... La physique trouvera déjà le moyen de produire cette forme d'énergie indépendamment des esprits et de l'introduire dans son domaine propre, non

(1) On sait que d'après Reichenbach, l'haleine est une source d'od abondante, le résultat des processus chimiques qui ont lieu dans les poumons. Les sensitifs voient l'haleine lumineuse sur eux-mêmes et sur les autres. Si l'on aspire dans l'obscurité l'air d'une grande cloche de verre chargée d'électroïde, il se forme dans l'intérieur de la cloche, et tournée vers la bouche, toute une couronne de globules lumineux qui signale la voie d'absorption de l'électroïde. Lang a fait cette observation chez Rychnowski le 3 octobre dernier.

sans le plus grand profit pour l'humanité. » Lampa supposait que cette force, de nature inconnue, devait être apparentée avec l'électricité, et Gessmann (*Uebers. Welt*, 1897) a exprimé la même idée. Or, l'électroïde est précisément apparentée avec l'électricité, et comme les occultistes français emploient depuis quelque temps avec succès cette dernière pour renforcer les phénomènes physiques du médiumnisme, il serait bien étonnant, pense Lang, que les résultats ne fussent encore bien plus éclatants, avec une énergie aussi libre et aussi puissante que l'électroïde.

Le chapitre des *applications techniques* sera écrit quelque jour par Rychnowski, qui étudie en ce moment les modifications à apporter aux appareils électriques et électro-dynamiques, aux moteurs, etc., dont le mécanisme s'en trouvera, paraît-il, très simplifié et très amélioré.

Quoi qu'il en soit des théories de Rychnowski et de quelques idées plus ou moins hasardeuses qu'il a exprimées, nous devons croire, d'après le témoignage de Lang et des membres de la commission spéciale qui a contrôlé les faits, que les expériences relatées dans la première partie de cet article sont sincères et authentiques. Mais, nous le répétons, elles n'auront droit de cité dans le domaine de la science que du jour où l'inventeur sera mis à même de publier le secret de son appareil, pour la construction duquel des recherches très coûteuses lui ont été imposées. La découverte de Rychnowski se réclamant uniquement de la science positive, il y a lieu de ne pas ménager la confiance à son auteur, en attendant que la préparation de l'électroïde ne soit plus un mystère. Mais ce n'est que par une prompte divulgation de ce secret qu'il sera coupé court aux suppositions malveillantes qui tendent à se faire jour, et il est d'autant plus désirable que cette divulgation ait lieu que les applications de l'électroïde, si son existence n'est pas un mythe, seraient d'une importance vraiment extraordinaire pour l'humanité.

Dr HANN.

---



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

---

Monseigneur,

On parle dans les deux derniers numéros de la *Revue du Monde invisible* d'un phénomène de lévitation produit après une trentaine d'insufflations. J'ai été, à plusieurs reprises, témoin de faits semblables, mais qui ont eu lieu après quelques *expirations* seulement.

Le sujet est étendu sur une table; les quatre personnes se placent dans la position indiquée, page 248, et mettent les index 1° aux talons, 2° sous les genoux, 3° aux hanches et 4° près des oreilles.

Ces quatre personnes et le sujet lui-même *expirent* en même temps, *trois fois* de suite, sans reprendre haleine; puis ils *aspirent* tous ensemble, et en aspirant, ils lèvent le patient, sans effort, à 30 ou 40 centimètres de hauteur, et ils le reposent ensuite doucement sur la table.

J'ai même vu l'expérience réussir après une ou deux *expirations*.

L'année dernière, un grand garçon de la campagne, âgé d'une vingtaine d'années, se trouvait présent à l'une de ces expériences; on le mit sur la table tout chaussé de ses grosses bottes. Après trois expirations, il fut soulevé sans aucune difficulté au grand étonnement des spectateurs et du patient lui-même.

Mais il faut dire que cette expérience ne réussit pas toujours, je l'ai vue échouer plus d'une fois, sans en connaître la raison.

Tâchez donc, Monseigneur, de nous fournir quelques lumières sur ces faits étranges, dont je n'ai jamais vu donner l'explication.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments respectueux.

*Un Curé de ville, chanoine honoraire.*

### Réponse

Placez-vous derrière un sujet debout, appliquez vos mains pendant quelques minutes, sur son dos; puis reculez. Si le sujet est un sensitif, il sera attiré, il reculera, il tombera en arrière. Ce fait est analogue à celui que vient de rappeler notre correspondant. Comment l'expliquer?

Le système nerveux, animé et informé directement par l'âme, dégage un fluide qui présente des analogies profondes

avec l'électricité, et qui produit des phénomènes d'attraction et de répulsion.

Voilà un fait scientifique certain. Sa réalité est démontrée par les expériences décisives de MM. Reichenbach, de Rochas, Baraduc, Jodko, Chazarain, Durville, etc., etc. Ici même, dans cette Revue, le Dr Coutenot, médecin en chef de l'hôpital de Besançon, nous a apporté le témoignage de sa longue expérience médicale, dans une démonstration que nous estimons irréfutable parce qu'elle repose sur des faits sérieusement constatés.

Le corps du sujet étendu sur la table, c'est-à-dire du sensitif, dégage donc le fluide nerveux. Les expérimentateurs projettent leur fluide, par insufflation, dans une direction déterminée, et c'est dans la combinaison de ces deux fluides, que l'on doit chercher l'explication naturelle du *soulèvement* du corps. Le mot *lévitation* n'est pas exact.

Et si l'expérience ne réussit pas dans tous les cas, c'est par insuffisance de fluide, soit dans le sujet, soit dans les expérimentateurs. Avec un sensitif, l'expérience réussira toujours.

Nous voici donc en présence d'une force nouvelle, livrée jusqu'à ce jour à la spéculation intéressée des charlatans et des empiriques, soumise désormais à la critique sévère des savants, c'est la force nerveuse, c'est le fluide nerveux. Cette force doit se rattacher par son action extérieure aux vibrations de l'éther, elle doit avoir sa place dans la catégorie des forces connues, chaleur, lumière, magnétisme terrestre, électricité ; elle reste soumise à la loi générale des conversions.

Il faut observer avec respect les savants qui s'efforcent aujourd'hui de l'isoler, de l'étudier, d'en constater les effets certains, malgré les difficultés et les ténèbres. L'avenir nous réserve, peut-être, de grandes surprises.

Élie MÉRIC.

---

Monseigneur,

Ce n'est que la semaine passée que j'ai reçu les trois premiers numéros de la *Revue* (seconde année). Je vois que vous priez vos lecteurs de vous envoyer des réponses à trois questions énumérées dans le premier numéro. Si vous jugez à propos, vous pouvez publier le

fait suivant dans la *Revue*. Je crois qu'il est tout à fait dans l'ordre des choses dont elle s'occupe. Il paraîtra peut-être un peu long, et pourtant je pouvais à peine le décrire plus courtement, chaque anneau de la chaîne était nécessaire pour le compléter; mieux vaut un seul fait bien expliqué, — quant à ses circonstances, — que plusieurs défectifs en ces points.

J'ai écrit cet article, — j'ai fait de mon mieux; pas petit travail après 40 ans d'anglais, — pour payer une dette due aux âmes souffrantes, et pour tâcher de stimuler le zèle d'autres envers elles.

J'avais presque terminé le brouillon de mon article quand m'est arrivé le prêtre d'Apalachicola, mon plus proche voisin, à plus de 100 kilomètres du diocèse de Mobile. C'était le vingt-neuvième anniversaire de mon ordination (28 août: saint Augustin). C'est une fête quand je vois un prêtre. J'en ai vu quatre cette année-ci, dont 3 en un jour. Il venait pour se confesser, j'en profitai, bien entendu. Il me dit: « Si vous tombez malade, n'hésitez pas de m'envoyer une dépêche, nous risquons plus que les autres. » Je lui promis que j'en ferais autant pour lui que lui pour moi, etc., mais je lui dis: « Je ne me mets pas en peine. Quand j'aurai besoin d'un prêtre, Dieu saura m'en procurer un. Si nous prenons soin de ses enfants, il prendra soin de nous, ses grands enfants. » Je lui traduisis (il est Suisse, ne connaissant pas très bien le français) couramment l'article. Il me raconta deux faits de son expérience personnelle, — et il n'est prêtre que depuis huit ans, — qui pourraient répondre à certaines de vos demandes.

Une nuit, vers 10 ou 11 heures, pendant qu'il préparait son sermon pour le jour suivant, un dimanche, il s'entendit appeler de dehors « Father » (Père). Il écouta, encore « Father »; alors il dit: « Que voulez-vous? » Pas de réponse, mais aussitôt encore « Father ». Il sortit, visita tout à l'entour: rien, et il prit peur; car il sentait que cet appel n'était pas naturel. Le lendemain matin, un monsieur de sa paroisse reçut un télégramme lui annonçant la mort de sa fille — brûlée, — dans une autre ville; elle était sa pénitente.

Une nuit, il ne sait s'il était vraiment éveillé ou non; mais il vit une dame qui avait été bonne catholique, pour le repos de l'âme de laquelle, dans sa charité chrétienne, il avait dit une messe chaque mois, pendant un an, et il s'était demandé s'il devait encore lui donner une messe. C'est alors que dans la nuit il la vit, comme si elle avait été en vie; elle était souriante, mais quoique ayant une espèce de robe blanche, il y vit quelques taches; il pensa qu'elle désirait encore quelques prières. Il fut si impressionné de cette vue qu'il ne put s'empêcher de pleurer.

J'ai dans ma paroisse une demoiselle qui vit le fantôme d'un homme. Elles étaient trois dans la famille: la mère et deux filles. Quelque temps avant, elles avaient secouru et gardé près d'elles un pauvre, plus ou moins, — pauvre d'esprit, toqué. — Un soir, pendant leur

prière, cette demoiselle regarda avec grand étonnement dans un coin de la chambre. Sa mère l'aperçut et lui demanda : « Qu'as-tu? — « What 's the matter. » Je vois cet homme tel et tel, elle se frotta les yeux, mais elle le voyait toujours. La mère dit : « Prenons l'heure; qui sait ce que nous apprendrons. » et elles offrirent une prière pour lui. (Toutes trois étaient bonnes catholiques, *ce pauvre ne l'était pas*. La mère était Française, morte l'année passée à l'âge de 85 ans. Je sais ces particularités des trois.) Quelque temps après, elles apprirent la nouvelle de la mort de cet homme qui arriva au moment de l'apparition du fantôme.

Je pourrais bien vous donner beaucoup d'autres faits de cette nature; mais je crois que le plus consolant de ceux de ma propre expérience, est celui que je vous envoie. « *Une messe promise.* »

## UNE MESSE PROMISE

Je dirai seulement que je suis persuadé d'avoir été averti par des sons, des impressions et attouchements, que quatre prêtres morts dans les missions, et qui avant leur mort avaient fait promettre aux catholiques que leurs corps seraient transportés en terre sainte désiraient l'accomplissement de cette promesse. Par des sons qui se rapportaient à un évêque, je pus comprendre qu'il désirait quelque chose de pareil. Le même jour, je découvris que le cimetière où était déposé son corps, ayant été profané, il n'était plus en terre sainte (1).

Il serait trop long d'expliquer toutes les circonstances amenant au but désiré par ces âmes.

Je crois donc que le fait le plus consolant pour l'âme vraiment catholique pourrait être celui-ci.

Comme il est rare que j'ai des intentions de messes à dire, je la dis pour mes amis, vivants ou morts, œuvres, etc., suivant les temps ou les circonstances; mais souvent n'ayant pas de choix, je dirige mon intention par ces mots « *pour le mieux* », qui signifient en mon idée, que je désire dire la messe pour la meilleure intention, en laissant à Dieu l'application des mérites.

Un matin, dix ans après mon ordination, après avoir dit quelques centaines de messes à autant d'intentions, je vis que je pouvais dire la messe des morts. Comme de coutume, une demi-heure avant la messe, je préparai les ornements, sans pourtant alors former mon intention. Quand je fus habillé pour la messe, et prêt à sortir de la sacristie, je me souvins que je n'avais pas formulé mon intention. Je réfléchis un instant. Rien ne vint. J'allais dire « *pour le mieux* ». En ce cas, la messe aurait été pour une âme délaissée; mais tout d'un

(1) Nous prions instamment notre correspondant de nous envoyer des renseignements précis et détaillés sur ces sons, impressions et attouchements avertisseurs.

coup, et c'est là ce qui me surprit, il me vint cette intention, « pour celui (ou celle) pour qui je devrais la dire » (l'idiome employé ne désignant pas le sexe). Je fut surpris de cette intention ainsi formulée. Le sens de ce *devrais* m'impressionnait et me pénétrait. Je me dis : Ce doit être quelque âme qui a droit à ma messe, une âme qui peut-être souffre pour quelque faute dont je suis plus ou moins responsable. Comment se fait-il que je n'aie jamais eu jusqu'ici cette intention exprimant si explicitement ce qu'avant j'avais exprimé par « pour le mieux » ?

Cette impression que je *devais* cette messe à quelque âme, me pénétra pendant toute la messe. Je ressentais que je satisfaisais à un *devoir*, et pourtant aucune personne en particulier ne me vint à l'idée.

J'en fus si frappé que dans mon mémorandum j'en pris note.

Le lendemain, je dis encore la messe, et mon intention fut la même. J'étais sous le charme, si je puis m'exprimer ainsi, de cette formule.

Dans la journée, je reçus, de mon homme d'affaires, un câblegramme m'annonçant la mort de ma mère le jour précédent ! Ma première impression fut celle du dépit. « Pourquoi ne m'a-t-il pas télégraphié plus tôt comme il le devait ? J'aurais peut-être pu dire la messe pour elle hier et certainement aujourd'hui. » Mais ce ne fut pas plus tôt pensé, que je me souvins de mon intention. « J'ai dit la messe pour elle hier et aujourd'hui ! » Me souvenant alors des impressions produites par la formule de mon intention, j'en ressentis une joie que seule l'âme catholique peut apprécier. Il me semblait qu'après une telle manifestation de la bonté divine il ne pouvait y avoir place pour la tristesse. Je ne pouvais que remercier Dieu. Il me semblait qu'une assurance de salut m'avait été donnée, que l'âme de ma mère était à présent plus près de moi et éloignait toute tristesse.

J'annonçai le contenu de la dépêche à mes connaissances, et quelques catholiques furent presque choqués de me voir plutôt joyeux que triste, quand je leur expliquai que j'avais déjà dit deux messes pour elle.

Certainement que ces messes étaient pour elle, surtout la première, car après mon ordination ma mère m'avait fait promettre de dire ou de faire dire une messe pour elle *aussitôt que possible après sa mort*. J'avais *promis*, donc je *devais* ; et mon intention était « pour celle pour qui je devais la dire ».

Sept ans avant sa mort, je passai quelque temps près d'elle, et elle me fit renouveler ma promesse. Pour pouvoir l'accomplir le plus tôt possible, mais sans en dire un mot à ma mère, avec mon homme d'affaires, un bon catholique, j'avais arrangé aussi minutieusement que possible ce qu'il devait faire en cas de maladie longue ou courte de ma mère ; mais ce que je lui recommandai le plus explicitement était de faire dire une messe pour le repos de son âme le plus tôt possible après sa mort, et de m'envoyer une dépêche pour que j'en puisse

faire autant. Il devait prendre soin de l'âme avant le corps. Je croyais avoir prévu tous les cas possibles : ce qui explique mon dépit en recevant son câblegramme si tard.

Quand je sus toutes les particularités, je fus *encore* plus surpris.

Quelque temps avant, ma mère était *rentrée* dans une maison religieuse, dans une ville voisine, pour *se préparer* à la mort. Sa maladie ne permit pas qu'on eût le *temps de m'en informer* par lettre. Le jour de sa mort, l'aumônier *de la maison*, sachant qu'elle désirait si ardemment que la messe fût dite pour elle aussitôt que possible après sa mort, resta près d'elle, lui donnant toutes les consolations de la religion, gardant le jeûne jusqu'à midi. Croyant alors qu'il y en aurait encore pour longtemps, il alla dire la messe pour elle, la communauté se joignant à lui.

Après sa messe, ma mère expira vers midi et demi. La communauté alla à la chapelle prier pour le repos de son âme, désolée de ce que son grand désir n'avait pas été satisfait.

C'était à ce moment *précis* que son fils accomplissait sa promesse.

Entre l'autel près du quel la communauté priait pour elle, et l'autel sur lequel j'offrais le saint Sacrifice pour elle, — les deux étant théologiquement identiques, l'espace disparaissant, — il y avait presque six heures de différence (5 h. 55 m).

Je constatai qu'en raison de cette différence de longitude, si j'avais été près d'elle et si j'avais reçu son dernier soupir, je n'aurais pu monter à l'autel pour remplir ma *promesse*, plus tôt que je ne le fis, et je ne pense pas que j'eusse pu dire la messe pour le repos de son âme, avec autant de recueillement, de dévotion, même je puis dire de piété filiale, que je la dis à moitié chemin des antipodes.

Mon homme d'affaires n'habitait pas alors dans la même ville, n'apprit la nouvelle de sa mort que le lendemain, et m'envoya aussitôt sa dépêche. Un messenger même plus alerte l'avait devancé.

Ma mère avait une grande dévotion envers les âmes souffrantes. Apprenant la mort de quelqu'un de sa connaissance, elle se faisait un devoir de faire dire, aussitôt que possible, une messe pour le repos de son âme. Si c'était dans l'après-midi, elle allait aussitôt faire un chemin de croix pour la même intention, me faisant l'accompagner, et tout enfant, m'inculquant ce devoir de charité; car, me disait-elle « qui sait si cette âme ne souffre pas à cause de nous? » Dieu ne voulut-il pas la récompenser pour cette charité, lui accordant plus qu'elle n'avait demandé, de mourir entre deux messes dites pour elle? *Faciât vobiscum dominus misericordiam, sicut fecistis cum mortuis*. Ruth, 1, 8.

De quel moyen Dieu se servit-il pour satisfaire son désir de chrétienne? Permit-il à son âme une communication intellectuelle avec celle de son fils? Le permit-il à son ange gardien, ou à celui de son fils, ou à quelque âme déjà secourue par elle?

Voici donc une série de faits. Chaque anneau de cette chaîne, pris

séparément, paraît être entièrement naturel; mais la chaîne même semblerait unir le monde visible au monde invisible. Ne pourrait-on pas appliquer à cet enchainement de faits, ce qu'en dit le cardinal Sattoli dans sa lettre au Rédacteur de la *Revue* (n° 9, première année). « Il en est ainsi, sans doute, si nous considérons ces faits en eux-mêmes, mais il n'en est plus ainsi quand ces faits font partie intégrante d'une série, quand ils ont des rapports étroits avec d'autres phénomènes antérieurs et qu'ils sont eux-mêmes un acheminement vers des faits ultérieurs et consécutifs. »

H. L. J., *prêtre missionnaire.*

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

## L'IMAGINATION ET LE MERVEILLEUX

### I

Chaque être agit selon sa nature. Un être bon produira des effets marqués du caractère de la bonté, de la gravité, de la dignité, de la sainteté. Un être mauvais au contraire, produira des effets mauvais, ridicules, pervers. Nous arrivons ainsi à distinguer dans les mystères du monde merveilleux, ce qui est l'œuvre de Dieu et ce qui est l'œuvre du démon.

Mais, tandis que Dieu ne s'abaissera jamais à simuler une œuvre satanique pour tromper plus facilement les hommes, — la sainteté de sa nature s'y oppose, — le démon fera un effort violent pour simuler la piété, le dévouement, la vertu et la sainteté. L'âpre désir d'arriver à ses fins et d'entraîner les âmes loin de Dieu, lui fait accepter volontairement la cruelle humiliation de rendre hommage à son éternel ennemi, de le prier et de le louer.

De là, cette grave difficulté de discerner dans certains cas l'action démoniaque de l'action divine, et de reconnaître à travers des opérations et des manifestations qui sont en apparence surnaturelles et divines celui qui ne cesse jamais d'être le faussaire de Dieu.

D'autres difficultés nous attendent. Si nous étudions la nature humaine ; si nous observons les propriétés physiologiques de notre corps et les facultés plus élevées de notre âme ; si nous essayons de comprendre le jeu de l'imagination, cette faculté mixte, fuyante et redoutable, qui tient de l'esprit et de la matière, de la réalité et de l'hallucination, il devient plus difficile encore dans certains cas, de séparer le naturel du merveilleux, ce qui appartient à la nature de ce qui fait partie de la catégorie de l'extranaturel, l'œuvre de l'homme de l'œuvre des bons anges et des esprits mauvais.



Trois questions se présentent à nous. Qu'est-ce que l'imagination ? Que peut-elle faire dans l'âme et dans l'espace si vaste des visions, des apparitions, des hallucinations ? Jusqu'à quelles limites s'étend sa puissance dans le corps humain ?

## II

« Après que les sensations sont passées, écrit Bossuet, elles laissent *dans l'âme* une image d'elles-mêmes et de leurs objets : c'est ce qui s'appelle *imaginer*.

« Que l'objet que je regarde se retire, que le bruit que j'entends s'apaise, que je cesse de boire la liqueur qui m'a donné du plaisir, que le feu qui m'échauffait soit éteint et que le sentiment du froid ait succédé si vous voulez à la place, j'imagine encore en moi-même cette couleur, ce bruit, ce plaisir et cette chaleur ; tout cela moins vif, à la vérité, que lorsque je voyais ou que j'entendais, que je goûtais ou que je sentais actuellement, mais toujours de même nature.

« Bien plus, après une entière et longue interruption de ces sentiments, ils peuvent se renouveler. Le même objet coloré, le même son, le même plaisir d'une bonne odeur ou d'un bon goût me revient à diverses reprises, ou en veillant, ou dans les songes ; et cela s'appelle mémoire ou ressouvenir. Et cet objet me revient à l'esprit tel que les sens le lui avaient présenté d'abord, et marqué des mêmes caractères dont chaque sens l'avait pour ainsi dire affecté, si ce n'est qu'un long temps les fasse oublier.

« Il est aisé maintenant d'entendre ce que c'est qu'imaginer. Toutes les fois qu'un objet une fois senti par le dehors demeure intérieurement, ou se renouvelle dans ma pensée avec l'image de la sensation qu'il a causée à mon âme, c'est ce que j'appelle imaginer : par exemple, quand ce que j'ai vu, ou ce que j'ai ouï, dure ou me revient dans les ténèbres ou dans le silence, je ne dis pas que je le vois ou que je l'entends, mais que je l'imagine.

« La faculté de l'âme où se fait cet acte s'appelle imaginative

ou fantaisie, d'un mot grec qui signifie à peu près la même chose, c'est-à-dire se faire une image.

« L'imagination d'un objet est toujours plus faible que la sensation, parce que l'usage dégénère toujours de la vivacité de l'original.

« Par là demeure entendu tout ce qui regarde les sensations. Elles naissent soudaines et vives à la présence des objets sensibles : celles qui regardent le même objet, quoiqu'elles viennent de divers sens, se réunissent ensemble et sont rapportées à l'objet qui les a fait naître, enfin, après qu'elles sont passées, elles se conservent et se renouvellent par leur image (1). »

Plus loin, Bossuet essaye de nous faire connaître la nature et le mécanisme de l'imagination. Il appuie sur la nécessité de cette explication :

« Il est maintenant aisé de bien connaître la nature de cet acte, et l'on ne peut trop s'y appliquer.

« La vue et les autres sens extérieurs nous font apercevoir certains objets hors de nous ; mais outre cela nous les pouvons apercevoir au dedans de nous, tels que les sens extérieurs les font sentir, lors même qu'ils ont cessé d'agir ; par exemple je fais ici un triangle, et je le vois de mes yeux. Que je les ferme, je vois encore le même triangle intérieurement tel que la vue me la fait sentir, de même couleur, de même grandeur et de même situation : c'est ce qui s'appelle imaginer un triangle.

« Il y a pourtant une différence ; c'est, comme il a été dit, que cette continuation de la sensation se faisant par une image, ne peut pas être si vive que la sensation elle-même, qui se fait à la présence actuelle de l'objet, et qu'elle s'affaiblit de plus en plus avec le temps (2). »

Nous commençons à voir clairement ce qu'il faut entendre par imagination et en quoi cette faculté diffère des sens extérieurs et de la perception.

Je me trouve en ce moment dans un champ ; à la campagne, en face d'une vieille église de hameau. Par les yeux qui sont

(1) Bossuet. *De la connaissance de Dieu et de soi-même*. Chap. 1, n° iv.

(2) *Ibid.*, n° v.

l'organe de la vue, je vois cette église, ce clocher, cette toiture en ruines, ces vitraux brisés. Par l'oreille qui est l'organe de l'ouïe, j'entends cette cloche qui sonne la prière et le grand vent qui courbe les ormes et les peupliers. Par l'odorat, je sens les émanations des fleurs et des foins coupés. J'éprouve, enfin, dans tout mon corps, au passage du vent une sensation de fraîcheur. Le sens commun rapproche ces impressions diverses, et les ramène à l'unité en les rattachant au même tableau.

Dans cette opération psychologique, je constate simplement un rapport de mes sens extérieurs, des yeux, du nez, des oreilles, etc., avec un objet extérieur. Que cet objet n'existe pas, qu'il ne se trouve rien devant moi, mes sens extérieurs ne recevront aucune impulsion, il ne se produira aucun mouvement, je n'entendrai rien, je ne verrai rien.

L'acte de perception implique donc nécessairement la présence de l'objet.

Je m'éloigne de ce pays qui m'a charmé, voici l'hiver, je rentre dans ma maison, je m'assois auprès du feu, je rêve au passé, et je veux renouveler l'impression dont j'ai conservé l'agréable souvenir.

A ce moment, je ne vois plus le feu qui éclaire ma cheminée et les autres objets, malgré l'impression très affaiblie qu'ils causent à mes sens extérieurs; je revois le vieux clocher, j'entends ses sons, je sens l'odeur des foins fraîchement coupés, je sens la fraîcheur des bois. C'est l'imagination qui est en jeu et qui reproduit le tableau et la vision disparue.

Si j'analyse cette opération de mon âme, je distingue les éléments suivants dans tout acte d'imagination :

1<sup>o</sup> Il faut que j'aie vu autrefois, l'objet qui se présente à mon imagination, dans mon sommeil ou dans ma rêverie volontaire, l'imagination rappelle et reproduit, elle n'invente pas.

2<sup>o</sup> A mesure que je m'éloigne du moment et du lieu de la perception par les sens extérieurs, l'image perd tous les jours de sa vigueur, de son intensité, de sa puissance sur mon cerveau.

3<sup>o</sup> Quand je vois un objet, quand mes sens sont frappés et ébranlés, j'éprouve une sensation plus vive et plus profonde,

et je constate ainsi l'existence d'un rapport entre la sensation que j'éprouve et l'objet qui frappe mes sens au moment de la perception.

4<sup>o</sup> A mesure que l'image perd de sa précision et de son intensité, la sensation qui l'accompagne perd également de sa force, et elle cesse quand l'image disparaît elle-même dans le lointain du passé.

### III

L'imagination est une faculté mixte, elle tient de l'esprit et de la matière, de l'âme et du corps. Avec Bossuet, nous avons entendu la réponse de la philosophie qui nous a fait connaître la partie immatérielle de cette faculté, il nous faut écouter la réponse de la physiologie.

Descartes résume ainsi les conclusions de la science, à son époque, sur le rôle des nerfs et du cerveau dans l'acte d'imaginer.

« C'est pourquoi il est ici besoin que nous remarquions qu'encore que notre âme soit unie à tout le corps, elle exerce néanmoins ses principales fonctions dans le cerveau, et que c'est là que non seulement elle entend et elle imagine, mais aussi qu'elle sent : et ce par l'entremise des nerfs qui sont étendus comme des filets très déliés depuis le cerveau jusques à toutes les parties des autres membres, auxquelles ils sont tellement attachés, qu'on n'en saurait presque toucher aucune qu'on ne fasse mouvoir les extrémités de quelque nerf, et que ce mouvement ne se passe, par le moyen de ce nerf, jusques à cet endroit du cerveau où est le siège du sens commun, ainsi que j'ai assez amplement expliqué au quatrième discours de la Dioptrique, et que les mouvements qui passent ainsi par l'entremise des nerfs jusqu'à cet endroit du cerveau auquel notre âme est étroitement jointe et unie lui font avoir diverses pensées à raison des diversités qui sont en eux ; et, enfin que ce sont ces diverses pensées de notre âme qui viennent immédiatement des mouvements qui sont excités

par l'entremise des nerfs dans le cerveau que nous appelons proprement la perception de nos sens (1). »

Ainsi, quand un objet extérieur frappe l'extrémité périphérique d'un nerf, l'impression ou la vibration se continue le long du cordon nerveux jusqu'au cerveau, et l'âme voit ou perçoit cet objet extérieur.

Mais d'autres causes peuvent mettre ce même cordon nerveux en mouvement jusqu'au cerveau, et renouveler ainsi l'image de cet objet et l'impression que nous avons éprouvée autrefois.

« Il reste encore à remarquer, écrit Descartes, que toutes les mêmes choses que l'âme aperçoit par l'entremise des nerfs lui peuvent aussi [être représentées par le cours fortuit des esprits, sans qu'il y ait autre différence sinon que les impressions qui viennent dans le cerveau par les nerfs ont coutume d'être plus vives et plus expresses que celles que les esprits y excitent, ce qui m'a fait dire en l'article XXI que celles-ci sont comme l'ombre et la peinture des autres. Il faut aussi remarquer qu'il arrive quelquefois que cette peinture est si semblable à la chose qu'elle représente qu'on peut y être trompé touchant les perceptions qui se rapportent aux objets qui sont hors de nous, ou bien celles qui se rapportent à quelques parties de notre corps, mais qu'on ne peut pas l'être en même façon touchant les passions.

« Ainsi, souvent, lorsque l'on dort, et même quelquefois étant éveillé, on imagine si fortement certaines choses, qu'on pense les voir devant soi, ou les sentir en son corps, bien qu'elles n'y soient aucunement.

« Mais encore qu'on soit endormi ou qu'on rêve, on ne saurait se sentir triste ou ému de quelque passion qu'il ne soit très vrai que l'âme a en soi cette passion (2). »

Nous pouvons porter plus avant cette étude de la partie anatomique de l'imagination.

On a comparé les fibres nerveuses répandues dans l'oreille interne à une harpe dont les cordes sont en nombre incalculable. Chaque vibration d'onde sonore venue du monde

(1) Descartes, *Les Passions de l'âme*. Première partie, xxvi.

(2) *Ibid.*, *Les Principes de la philosophie*. Quatrième partie.

extérieur fait vibrer une corde spéciale de l'appareil auditif, et plus particulièrement de l'organe de Corti; les vibrations se continuent le long du filet nerveux, elles sont transmises par le tronc du nerf acoustique au cerveau, où se produit la sensation.

Mais, si une cause interne excite l'extrémité du nerf acoustique qui se trouve dans le cerveau, j'éprouverai une sensation de son, j'entendrai un son, comme si la cause extérieure existait, et cependant elle n'existe pas. Et si cette excitation interne est très vive, si elle égale en intensité l'excitation que produirait ou la voix humaine, ou un instrument, ou toute autre vibration, je suis exposé à porter un faux jugement, et à me persuader que j'entends réellement, la voix humaine, un instrument ou tout autre bruit.

Ainsi, pour la vue. Le nerf optique part de l'intérieur du cerveau, entre dans le fond de l'orbite, traverse les membranes extérieures de l'œil, et s'épanouit en une membrane nerveuse que nous désignons sous le nom de rétine, et qui est essentielle à la vision ou perception. Quand je regarde un objet placé devant moi, les rayons lumineux frappent la rétine, produisent une excitation qui se propage le long du nerf optique, jusqu'à l'intérieur, dans le cerveau. A ce moment, j'ai la perception ou la vision de l'objet extérieur.

La fatigue, la maladie, mille causes diverses peuvent exciter l'extrémité interne du nerf optique, dans le cerveau, comme pourrait le faire l'objet extérieur lui-même; l'impression est subjective, elle est en moi dans mon cerveau, et je suis tenté de lui donner un caractère objectif, de l'attribuer à une cause externe, et j'affirmerai, par exemple, que je vois un lion, un loup, un tigre, tandis que je suis le jouet de mon imagination émancipée de la direction éclairée de la raison (1).

(1) Selon toutes les probabilités, c'est dans les couches optiques, gros noyaux de substance grise que l'on trouverait les centres distincts de l'odorat, de la vue, de l'ouïe et de la sensibilité générale; c'est dans les lobes frontaux que sont renfermés les centres matériels de la mémoire, de l'imagination, du jugement, de la volonté.

## IV

Comment ces images innombrables des objets extérieurs qui ont frappé mes sens se conservent-elles emmagasinées dans mon cerveau où toutes les molécules se renouvellent avec une si effrayante rapidité? A quelle secrète puissance obéissent-elles quand elles obéissent à mon appel et qu'elles se rendent présentes avec une si étrange intensité?

« Nous ne saurions trop admirer, écrit Fénelon, cet empire absolu de l'âme sur des organes corporels qu'elle ne connaît pas, et l'usage continuel qu'elle en fait sans les discerner. Cet empire se montre principalement par rapport aux images tracées dans notre cerveau. Je connais tous les corps de l'univers qui ont frappé tous mes sens depuis un grand nombre d'années; j'en ai des images distinctes qui me les représentent, en sorte que je crois les voir, lors même qu'ils ne sont plus.

« Mon cerveau est comme un cabinet de peintures, dont tous les tableaux se remueraient, et se rangeraient au gré du maître de la maison. Les peintres par leur art, n'atteignent jamais qu'à une ressemblance imparfaite : pour les portraits que j'ai dans la tête, ils sont si fidèles que c'est en les consultant que j'aperçois tous les défauts de ceux des peintres, et que je les corrige en moi-même...

« Toutes ces images se présentent et se retirent comme il me plaît, sans faire aucune confusion : je les appelle, elles viennent; je les renvoie, elles se renfoncent je ne sais où : elles s'assemblent ou se séparent, comme je le veux. Je ne sais ni où elles demeurent, ni ce qu'elles sont : cependant je les trouve toujours prêtes.

« L'agitation de tant d'images anciennes et nouvelles qui se réveillent, qui se joignent, qui se séparent, ne trouble point un certain ordre qu'elles ont. Si quelques-unes ne se présentent pas au premier ordre, du moins, je suis assuré qu'elles ne sont pas loin... Je ne les ignore point comme les choses que je n'ai jamais connues; au contraire, je sais confusément ce que je cherche...

« Je me rappelle les portraits de chaque personne en chaque

âge de sa vie où je l'ai vue autrefois. La même personne repasse plusieurs fois dans ma tête : d'abord je la vois enfant, puis jeune, et enfin âgée... Je conserve un je ne sais quoi qui est tour à tour toutes les choses que j'ai connues depuis que je suis au monde.

« De ce trésor inconnu sortent tous les parfums, toutes les harmonies, tous les goûts, tous les degrés de lumière, toutes les couleurs et toutes leurs nuances; enfin, toutes les figures qui ont passé par mes sens, et qu'ils ont confiées à mon cerveau. »

L'imagination ne renouvelle pas seulement l'image frappante des objets que j'ai vus, touchés, sentis, entendus, elle fait revivre aussi les impressions de joie, de tristesse et de plaisir que j'ai éprouvées, en des années déjà bien éloignées.

« Je renouvelle quand il me plaît la joie que j'ai ressentie il y a trente ans : elle revient; mais, quelquefois, ce n'est plus elle-même; elle paraît sans me réjouir. D'un autre côté, je renouvelle d'anciennes douleurs; elles sont présentes, car je les aperçois distinctement telles qu'elles ont été en leur temps; rien ne m'échappe de leur amertume et de la vivacité de leurs sentiments... mais, si je les ressens, ce n'est que par représentation. Il en est de même des plaisirs. Un cœur vertueux s'afflige en se rappelant le souvenir de ses plaisirs déréglés; ils sont présents... mais ils ne sont plus eux-mêmes, et de belles joies ne reviennent que pour affliger.

« Voilà donc deux merveilles également incompréhensibles : l'une, que mon cerveau soit une espèce de livre où il y ait un nombre presque infini d'images et de caractères rangés avec un ordre que je n'ai point fait... La seconde merveille, c'est de voir que mon esprit lise avec tant de facilité tout ce qu'il lui plaît dans ce livre intérieur.

« Il lit des caractères qu'il ne connaît point. Jamais, je n'ai vu les traces empreintes dans mon cerveau, et la substance de mon cerveau elle-même qui est comme le papier du livre m'est entièrement inconnue. Tous ces caractères innombrables se transposent, et puis, reprennent leur rang pour m'obéir (1). »

(1) Fénelon, *De l'existence de Dieu*, 1<sup>re</sup> part., ch. II.



## V

L'imagination ne reproduit pas seulement des sons, des couleurs, des objets que nous avons connus, elle ne fait pas revivre seulement les impressions de joie, de douleur ou de plaisir que nous avons ressenties, mais elle peut encore reproduire mécaniquement des airs que nous chantons sans aucune culture musicale, des pages entières écrites dans une langue étrangère et que nous ne pourrions pas nous rappeler à l'état de veille, à l'état conscient. Ici, la représentation n'est pas intellectuelle, elle n'exige pas un effort de la pensée, elle est toute mécanique et matérielle, et elle produit déjà des phénomènes qui étonnent l'observateur inexpérimenté.

Brierre de Boismont raconte, après Abercrombie, le fait suivant :

Une jeune fille de sept ans, de la plus basse condition, occupée dans une ferme à conduire un troupeau, avait l'habitude de coucher dans une pièce qui n'était séparée que par une mince cloison de celle habitée par un joueur de violon.

Ce dernier, musicien ambulant, d'une grande habileté, passait souvent une partie de la nuit à jouer des morceaux choisis qui n'étaient pour l'enfant qu'un bruit désagréable.

Après une résidence de six mois, cette fille tomba malade et fut conduite chez une dame charitable qui, après sa convalescence, l'employa comme domestique. Il y avait déjà quelques années qu'elle avait été placée chez cette dame, lorsqu'on commença à entendre une très belle musique, pendant la nuit.

Après quelques jours, on reconnut que les sons venaient de la chambre de la domestique; on s'y rendit, et on la trouva endormie, mais modulant des sons absolument semblables à ceux d'un petit violon.

Deux heures s'étant écoulées dans cet exercice, elle commença à s'agiter, préluda par des accords qui semblaient sortir d'un violon, puis elle attaqua des morceaux de musique savants, qu'elle exécuta avec une rare précision; les sons

qu'elle émettait ressemblaient aux plus délicates modulations de cet instrument.

Pendant l'exécution de ces morceaux, elle s'arrêta plusieurs fois, comme pour accorder son instrument, et recommença de la manière la plus correcte le morceau, au passage précis où elle l'avait laissé.

Ces paroxysmes avaient lieu à des intervalles inégaux qui variaient d'une à quatorze et même vingt nuits. Ils étaient généralement suivis de fièvre et de douleurs dans diverses parties de son corps.

Deux ans s'étaient à peine passés que le sens musical nocturne ne se borna plus au violon, il reproduisit les accompagnements du piano que la jeune fille entendait dans la maison; elle se mit alors également à chanter, imitant les voix de plusieurs personnes de la famille.

La troisième année, elle commença à parler dans son sommeil, s'imaginant qu'elle donnait des leçons à une compagne plus jeune. Dans ces discours, elle montrait fréquemment le discernement le plus étonnant, uni à une puissance mnémotique prodigieuse. Plusieurs fois, elle conjugua des verbes latins et répéta correctement des phrases françaises qu'elle avait entendues dans la salle d'étude de la famille.

Durant cet état maladif qui dura environ onze ans, elle se montrait à son réveil, bornée, maladroite, très lente à recevoir toute espèce d'instruction, quoiqu'on prit beaucoup de soin dans ce but; son intelligence était évidemment très inférieure à celle des autres domestiques; elle n'avait plus alors aucune aptitude pour la musique; elle ne paraissait pas avoir souvenance de ce qui se passait dans son sommeil.

Le même auteur cite encore ce fait, « d'une domestique qui n'était pas plus tôt couchée qu'elle reproduisait, dans un intervalle de deux heures, tous les événements de la journée, avec les pauses, les intonations, les gestes des gens. Elle parlait rarement de ce qu'elle avait lu, mais lorsque cela arrivait, elle le faisait plus correctement que pendant l'état de veille (1). »

(1) Abercrombie, *Inquiries concerning the intellectual powers and the investigation of truth somnambulism.*, p. 318.

On pourrait croire qu'à la manière d'un phonographe, l'imagination enregistre des mots, des sons, des mouvements, qu'elle les conserve et les reproduit dans des conditions et selon des lois qu'il serait intéressant de déterminer. Mais l'examen de ces faits ne permet pas de supposer, comme on l'a fait, l'existence ou la coexistence en nous de deux personnes, un dédoublement de la personnalité. C'est toujours le même sujet qui préside, dans des conditions difficiles à décrire, aux phénomènes normaux de l'état de veille et aux phénomènes anormaux de l'état de sommeil.

## VI

Que le cerveau soit troublé ou altéré par les humeurs, le sang, les fluides, les nerfs, la fièvre, ou d'autres maladies; qu'il soit profondément ébranlé par le café, l'opium, l'alcool, le hachisch, aussitôt les images ou tristes ou joyeuses apparaissent, s'agitent, se succèdent avec une intensité effrayante dans l'imagination abandonnée à elle-même; elles font naître l'illusion du plaisir, les terreurs du désespoir, elles font couler des larmes ou elles provoquent des cris d'effroi. Le malheureux halluciné se persuade que ces fantômes de son imagination sont des réalités dont il saisit les détails et les mouvements. Il s'agite comme s'il était ou la proie des bêtes féroces ou la victime des puissances infernales, qu'il voit, qu'il entend, qu'il croit saisir.

Et si le sujet vit habituellement, par ses lectures, ses méditations et ses pensées dans le monde des bienheureux; si sa constitution le prédispose à des troubles cérébraux; si, auprès de lui, un témoin prononce à haute voix le nom des saints dont il veut évoquer le souvenir, l'halluciné aura des visions célestes, il répondra par un sourire aux apparitions imaginaires et suaves, qu'il ne sait pas distinguer de la réalité.

Que s'est-il donc passé? L'imagination, dit saint Thomas, est le trésor des représentations que nous avons reçues par le canal des sens (1)... « La raison nous permet de distinguer

(1) S. Thomas, *Sum. Theolog.*, 1, q. 78, a. 4.

clairement les images sans réalité qui se forment dans notre cerveau et les images qui sont la représentation fidèle d'un objet extérieur, dont la réalité est certaine.

« Ce qui fait, dit encore saint Thomas, que nous ne distinguons pas les images des réalités extérieures, c'est que la raison, c'est-à-dire la faculté supérieure qui doit juger et discerner, se trouve liée (1) .» Dans l'accès de crise provoqué par l'opium, le hachisch, l'alcool, ou par certaines maladies, le malade perd accidentellement la raison, il manque de direction, il n'essaye plus de contenir les mouvements, les bonds désordonnés de l'imagination : il est fou, et il prend des images pour des réalités.

On peut rattacher tous ces phénomènes à deux causes principales : paralysie de la raison et surexcitation de l'imagination (inhibition et dynamogénie).

A l'état normal, les images se forment dans le cerveau suivant les lois de l'association qui unit les sensations éprouvées. Ces sensations sont unies par la ressemblance, l'opposition, la causalité, le voisinage, la simultanéité, la succession.

Mais la volonté intervient aussi dans ce mouvement harmonieux des associations inconscientes, elle commande au cerveau, et elle fait naître à son gré les images conscientes et volontaires, dans le champ de l'âme apaisée.

C'est que l'âme n'a pas seulement le pouvoir de mettre en mouvement tous ses membres, de commander à ses bras, à ses mains, à ses pieds, son action réelle, mystérieuse et profonde s'étend jusqu'à l'extrémité de ces filets nerveux dont le microscope nous fait constater l'existence. Un courrier m'apporte une bonne nouvelle, aussitôt la joie de l'âme fait battre le cœur, active la circulation sanguine, empourpre le visage et retentit jusqu'à l'extrémité des vaisseaux capillaires. Quand je vois un objet éloigné, si j'entends un son lointain, je fais un effort, et j'imprime un mouvement de tension à des muscles, à des nerfs, que je ne connais pas, et qui suivent, cependant, d'une manière inconsciente la direction de mon commandement et de mon effort.

(1) S. Thomas, *Sum. Theolog.*, 1, q. 54, a. 4.

« Le paysan le plus ignorant sait aussi bien mouvoir son corps que le philosophe le mieux instruit de l'anatomie. L'esprit du paysan commande à ses nerfs, à ses muscles, à ses tendons, à ses esprits animaux qu'il ne connaît pas et dont il n'a jamais ouï parler. Sans pouvoir les distinguer et sans savoir où ils sont, il les trouve; il s'adresse précisément à ceux dont il a besoin, et il ne prend point les uns pour les autres. Un danseur de corde ne fait que vouloir, et à l'instant, les esprits coulent avec impétuosité tantôt dans certains nerfs, et tantôt en d'autres : tous ses nerfs se tendent ou se relâchent à propos. Demandez-lui ce que c'est qu'un nerf, il n'en sait rien. Demandez-lui quels sont ceux qu'il a mis en mouvement, et par où il a commencé à les ébranler, il ne comprend pas même ce que vous voulez lui dire; il ignore profondément ce qu'il a fait dans tous les ressorts intérieurs de sa machine (1). »

Il n'est donc pas étonnant que notre volonté qui agit ainsi, sans le savoir, sur les parties les plus intimes de notre organisme agisse en particulier sur le cerveau, et que, sous l'influence de l'amour ou de la haine, du désir ou de l'aversion elle réveille des images dont l'apparition modifie à la fois l'état de l'âme et l'état du corps.

Jusqu'à présent, nous avons considéré l'imagination en elle-même, nous pouvons l'observer, maintenant, dans ses effets.

Élie MÉRIC.

(A suivre.)

(1) Fénelon, *De l'existence de Dieu*, 1<sup>re</sup> partie, chap. II.



## UN DÉCRET PONTIFICAL

### SUR LA CURE HYPNOTIQUE (1)

---

Un docteur en médecine a consulté la S. Congrégation du Saint-Office sur plusieurs doutes qui l'agitaient à propos de l'hypnotisme. Il expose que les Sociétés de médecine font des expériences pour guérir certaines maladies d'enfants par le moyen de l'hypnose et discutent les faits qu'elles ont constatés. Il demande s'il peut, en conscience, soit prendre part aux discussions de faits déjà expérimentés, soit se livrer à de nouvelles expériences.

Et tout d'abord une remarque. Ce magnétisme, cet hypnotisme que la science officielle a tant de fois dédaigneusement rejeté, qu'elle refusait même de discuter, a fini par conquérir sa place dans les grandes Académies. On ne le considère plus comme un jouet, bon, tout au plus, à amuser un malade, c'est un moyen curatif régulièrement admis et pour lequel les docteurs tracent les règles indiquant les cas où on peut l'employer et la modalité de cet emploi. Mais revenons au décret. En voici le texte.

Le 26 juillet 1899:

« Quant aux expériences déjà faites, on peut le permettre (d'assister aux discussions), pourvu qu'il n'y ait pas danger de superstition ou de scandale, et que l'auteur ne s'érige pas en théologien et soit disposé à obéir aux ordres du Saint-Siège.

« S'il s'agit de nouvelles expériences: ou ce sont des faits qui dépassent certainement les forces de la nature, et c'est défendu; ou on doute (qu'ils dépassent ces forces), et alors on

(1) Nous sommes heureux de reproduire ici les sages observations que le Dr Battandier a fait paraître dans *le Cosmos*, à l'occasion de ce décret.

peut le tolérer après avoir protesté qu'on ne veut avoir aucune part dans les faits préternaturels et à la condition qu'il n'y ait pas danger de scandale. »

Voilà ce que dit le décret; c'est juste, sage, prudent. C'est juste, car nous ne pouvons licitement, en tant que catholiques, entretenir un commerce quelconque avec le démon. C'est sage, car le décret nous indique ce que nous pouvons et devons faire dans les deux séries de phénomènes qui peuvent s'offrir à nous, et nous donne une règle qui dicte notre conduite. Il est prudent, car quand il tolère que l'on poursuive ces expériences, alors qu'on doute de la préternaturalité des faits, il demande toutefois qu'on proteste auparavant ne vouloir aucun commerce avec les esprits.

En restant dans les limites du décret, on est sûr de ne point se tromper, et la science la plus outrecuidante ne pourra jamais reprocher au Saint-Office une décision comme celle que ce tribunal vient de rendre. Si le Saint-Office, au lieu de poser le principe général qui doit dicter la conduite du chrétien, avait voulu entrer dans les détails et dire, par exemple: tel fait est préternaturel, tel autre ne l'est pas, il se trouverait des savants qui discuteraient le décret, soutiendraient que tel fait, affirmé comme préternaturel par le Saint-Office, est simplement naturel. Mais ce tribunal s'est uniquement borné à affirmer le principe, a indiqué les deux classes de faits, et n'a pas du tout donné les signes auxquels on peut reconnaître si un fait dépasse les forces de la nature ou y est renfermé.

Les commentateurs de ce décret n'ont pas tous imité cette prudente réserve, et quelques-uns ont prétendu dresser une petite liste de faits préternaturels, dont l'étude est par conséquent défendue, même aux médecins. Parmi ces faits, ils mettent la transmission de pensée « commander par la pensée et être entendu sans aucun signe extérieur ». Il se pourrait bien que ces commentateurs fussent plus tard obligés d'abandonner leurs commentaires. En hypnotisme, la transmission de la pensée est un fait assez fréquent pour qu'on ne puisse le nier que si l'on appartient à une école qui le déclare impossible. De plus, elle se produit dans un trop grand nombre de cri-

constances pour qu'on puisse l'attribuer à un esprit, et enfin elle a des bases naturelles incontestables.

Loin de moi la pensée d'affirmer que deviner à Paris la pensée de quelqu'un qui est à Pékin soit un fait naturel; les conditions de distance matérielle sont ici telles qu'on peut raisonnablement douter que les forces naturelles, même hypéresthésiées par l'hypnose, puissent obtenir ce résultat. Mais autre est le cas du magnétiseur qui communique avec son magnétisé, dans la même salle ou à petite distance, uniquement par un commandement mental. Affirmer que telle communication est, dans ces circonstances, préternaturelle, est bien hasardé, et il est sage d'adopter la prudente réserve du tribunal romain qui ne s'est pas encore prononcé.

Marcher après l'Église et avec elle, c'est parfait. Vouloir devancer ses définitions n'est point dans ce cas scientifique, car nous ne connaissons pas encore toutes les forces que Dieu a mises dans la nature et celles dont il a constitué l'homme le dépositaire, souvent inconscient. Se prononcer sur ce dépôt dont nous ne savons ni l'entité, ni l'étendue, est aussi imprudent que téméraire.

Dr Albert BATTANDIER.

---

L'article suivant que nous empruntons au chroniqueur scientifique du *Petit Parisien* complète heureusement les réflexions pratiques du Dr Battandier.

« Les explications du mystère étaient cependant bien insuffisantes, et les études plus sérieuses d'un magistrat américain, le grand juge Emonds et des savants anglais Robert Wallace et William Crookes démontrèrent que l'on se trouvait en présence de phénomènes beaucoup plus complexes.

« Le premier mémoire de M. Crookes, qui relatait des études faites sur les manifestations médianimiques, signalait des attractions de corps pesants opérées par les médiums Kate Fox et Home sans effort mécanique et même sans contact; il mentionnait l'altération du poids du corps des médiums pendant les expériences, des phénomènes d'enlèvement de corps



humain sans soutien ou de lévitation spontanée; des apparitions de rayons lumineux et de formes spectrales. Une méthode toute scientifique fut employée pour la constatation de ces faits que plusieurs hommes de science ont étudiés chez nous, depuis 20 ans, avec la même ardeur.

« Les ouvrages des docteurs Gibier et Dariex, de M. Charles Richet, du colonel de Rochas sont absolument probants; ils établissent que certains individus sont doués d'une force particulière qui leur permet d'attirer à eux des objets très lourds, comme à l'aide d'un aimant formidable. Les savants les plus sceptiques ont dû, de nos jours, se rallier à la réalité des phénomènes dits médianimiques.

« Quelle est, maintenant, la force à laquelle obéissent ces phénomènes? On l'ignore encore. Elle demeure inexpliquée. Mais il est permis d'espérer que, débarrassée des formules spirites et des fraudes du médianisme, dont elle a été longtemps prisonnière, elle trouvera un jour son Ampère, comme les courants magnétiques, ou son Charcot, comme les phénomènes de l'hypnose; et que ce qui semble aujourd'hui une déchirure faite au réseau des lois naturelles sera une science de plus dont le génie des découvertes aura doté l'humanité.

« En attendant, ne nions pas les forces qui restent inexpliquées. Elles sont nombreuses. Nous croyons aux rayons X, mais nous n'en connaissons pas la nature. La nature de l'électricité nous échappe également. Il y a autant de mystère dans la cristallisation, la fulguration et la simple galvanoplastie, phénomènes où se révèlent d'inexplicables exceptions aux lois de la pesanteur, que dans la force attractive et agissante dont disposent les médiums. Cette extériorisation de la motricité, comme l'appelle le colonel de Rochas, ne peut plus être mise en doute. Il nous faut l'accepter comme un fait, car elle se classe dès aujourd'hui à côté du magnétisme et de l'électricité.

« Un savant viendra quelque jour qui écrira la synthèse de cette force inconnue et nous en donnera la définition. Mais méfions-nous de l'occultisme qui a pensé la subjuguier, en faire sa chose et édifier sur cette base facile le merveilleux dont il se sert pour mystifier les crédules et les ignorants. »

# LA RÉALITÉ

## DES APPARITIONS ANGÉLIQUES

(Suite.)

---

### VIII. — LES ANGES TUTÉLAIRES DES ÉGLISES.

Les anges sont les aides vigilants et infatigables, et pour ainsi dire les chevaliers servants de l'Église, épouse de Jésus-Christ. S'ils tiennent compagnie avec tant de familiarité aux anachorètes dispersés dans les déserts, c'est qu'ils voient en eux des sentinelles avancées de la grande armée chrétienne. Ils ne délaissent pas pour eux le gros de l'armée, les églises groupées autour de leurs évêques, l'Église universelle rangée autour du pape. « J'ai vu, dit un vieux répons imité de l'Apocalypse, la porte de la cité placée à l'Orient, les noms des apôtres inscrits sur elle avec le nom de l'Agneau, et au-dessus des murs une garde d'anges. » (Brev. monast. Dom. III, p. Pasch. in *I noct.*) Les anges sont pour l'Église une garde et aussi un cortège. Ils lui attirent des âmes, ils lui procurent de saints pontifes, ils offrent à Dieu les prières de ses enfants, ils la défendent et au besoin la vengent de ses ennemis. Nous allons les voir exercer ces différents ministères, dont le type est dans les pages de l'Écriture sainte :

Paulin rapporte le trait suivant dans la vie de saint Ambroise. « Il y avait à Milan un arien, disputeur acrimonieux, sectaire inconvertissable à la foi catholique. Étant entré dans l'église où prêchait saint Ambroise, il vit, c'est lui-même qui en rendit témoignage, un ange debout à côté du saint évêque, et lui soufflant à l'oreille les instructions qu'il adressait au peuple. Cette vision le convertit, et il se mit à

défendre la foi qu'il s'acharnait précédemment à attaquer (1). »

Au rapport de saint Nil, saint Jean Chrysostome était fréquemment favorisé de la vue des anges que Dieu avait constitués les gardiens de son église. Il les contemplait notamment durant l'acte du saint sacrifice, et ne pouvait taire à ses intimes l'admiration que lui causait ce spectacle. « Il disait qu'aussitôt que le prêtre avait mis la main à l'oblation sainte, de nombreux esprits ou puissances angéliques descendaient du ciel, ornés de vêtements éblouissants, et pieds nus, les yeux attentifs, le visage incliné, rangés autour de l'autel, assistaient jusqu'à la fin du vénérable sacrifice en grand respect et sans faire aucun mouvement; au moment de la communion, ils escortaient dans la nef les évêques, prêtres et diacres qui distribuaient les saintes espèces, les soutenant et leur donnant des forces. »

Un phénomène angélique très remarquable arriva pendant l'épiscopat du même saint; le voici tel qu'il est raconté par l'historien Socrate. Gaïnas, roi des Goths ariens, assiégeait Constantinople où commandait l'empereur Arcadius. La ville était dégarnie de ses troupes que l'on avait dû envoyer en Orient. Gaïnas crut qu'il en viendrait à bout par un coup de main tenté la nuit. Quelle ne fut pas sa surprise, quand, se glissant au pied des remparts, il les vit couronnés de guerriers d'une stature gigantesque! Il se retira effrayé. Il voulut revenir à la charge les nuits suivantes, et se retrouva en face des mêmes mystérieux adversaires. Il dut abandonner son projet. On ne douta pas que ces défenseurs, inconnus des habitants, n'aient été des anges. Ce fait, dans son étrangeté, paraît acquis à l'histoire; car Sozomène en fait également mention.

Si les anges emportent au ciel les âmes des pieux solitaires, ils remplissent avec allégresse le même office vis-à-vis des saints évêques. A la mort de saint Martin éclatent de tous côtés des symphonies angéliques; elles viennent jusqu'aux oreilles de son ami saint Séverin de Cologne. Saint Benoît

(1) Ce fait, ainsi que les suivants, est tiré de la belle étude des Bollandistes, que j'ai plusieurs fois mentionnée. (*Act. SS.*, Sep. Tom. VII, p. 96.)

voit l'âme de saint Germain de Capone monter au ciel dans un cortège d'anges. Ces bienheureux esprits convoquent aux obsèques de saint Mélaïne, évêque de Rennes ses collègues des églises voisines, à savoir saint Aubin d'Angers, saint Victor du Mans, saint Lo de Coutances, et un saint Mars ou Marc dont le siège est inconnu. (*Act. SS. Jan. Tom. I, p 332.*) Heureux temps, où les évêques étaient tous des saints, tous familiers avec les anges!

Ceux-ci prenaient leur défense, quand ils étaient injustement attaqués, témoin le fait suivant arrivé à saint Sabin, évêque de Canuse en Italie. Il est calomnié par ses ennemis. Le pape Félix IV le mande à Rome; il y arrive en toute hâte. Mais le pontife prévenu contre lui le reçoit assez froidement, et lui interdit de mettre le pied hors du palais où son procès devait s'ouvrir dès le lendemain matin. On donne à l'évêque une modeste chambre pour y passer la nuit. Vers minuit, il se lève et se met à chanter des psaumes; et voici que des chœurs angéliques lui répondent. Les domestiques du palais et le pape lui-même sont éveillés par cette harmonie céleste. Félix IV accourt à la chambre de l'évêque Sabin, il le voit entouré d'une vive lumière, il se jette à ses pieds, et lui demande pardon des préventions qu'il avait trop facilement accueillies contre lui. (*Act. SS. Feb. Tom. II, p. 515.*)

Les anges ne furent pas étrangers à l'élection de saint Grégoire le Grand comme souverain pontife. On connaît la touchante histoire du pauvre naufragé qui par trois fois demande l'aumône à Grégoire, alors abbé du monastère du mont Cœlius; la troisième fois le saint lui donne une écuelle d'argent qu'il tient de sa mère. Devenu pape, Grégoire a l'habitude d'entretenir douze pauvres; un jour qu'il entre dans la salle où on leur sert à manger, il remarque un treizième convive, et ce convive reste invisible à tout autre œil que le sien. Il pressent un mystère, il le retient et l'interroge. « Je suis, lui dit le mystérieux personnage, un ange du Seigneur: j'étais le naufragé à qui tu as donné une écuelle d'argent: cette action t'a valu d'être choisi dans les décrets de Dieu pour devenir le chef de son Église; et tu es confié à ma garde durant ta vie mortelle. » Et le pauvre disparaît. Le fait est

rapporté par Jean Diacre, auteur du neuvième siècle; avec leur insigne réserve, les Bollandistes n'osent le donner comme absolument certain, parce que, disent-ils, l'auteur n'est pas contemporain; ils ne veulent pas néanmoins l'omettre, car outre qu'il est très célèbre, on montre encore aujourd'hui la salle où le messager céleste fut reçu à la table des pauvres. — La tradition romaine mentionne encore au temps de saint Grégoire, l'apparition d'un ange sur le môle d'Adrien; l'esprit céleste, qui tient une épée flamboyante, la remet au fourreau pour indiquer la cessation d'une grande peste, qu'obtiennent les processions suppliantes organisées par le saint pape. C'est en mémoire de cette apparition merveilleuse que le môle d'Adrien s'appela château Saint-Ange, et que la statue colossale d'un ange fut érigée au-dessus. Les historiens de saint Grégoire sont muets sur cet événement, que pour ce motif la critique hésite à accepter. N'insistons pas. Il est bon toutefois de noter ce que saint Grégoire lui-même raconte dans ses Dialogues : durant la peste en question, on vit physiquement, *corporali visu*, des flèches qui du haut du ciel étaient décochées contre la ville de Rome. Entre ces flèches, indice palpable du fléau, et l'ange qui remet l'épée au fourreau, n'y a-t-il pas un rapport?

Je pourrais continuer, d'après les Bollandistes, la liste des saints évêques favorisés d'apparitions angéliques. Saint Cuthbert voit l'âme de saint Aidan, son prédécesseur au siège de Lindisfarne, emportée au ciel par les anges; lui-même est guéri, étant jeune pâtre, par un remède dont ils lui enseignent la composition; plus tard, hôtelier dans un monastère, il y reçoit un de ces bienheureux esprits sous la forme d'un passant. — Saint Arige, évêque de Gap, chante matines avec un chœur angélique, au milieu duquel Probus son clerc familial le surprend. — Saint Udalric, évêque d'Augsbourg, est étendu sur son lit de mort, incapable de se mouvoir; tout à coup il se lève, c'était la fête de saint Jean-Baptiste, demande ses habits sacerdotaux, et au grand étonnement de son entourage, célèbre deux fois la sainte messe; il atteste que deux anges l'ont soutenu pendant ces fonctions sacrées. — Saint Léon IX, au moment de gagner

Rome après son élection au souverain pontificat, est troublé, angoissé; tandis qu'il épanche son âme devant Dieu, il entend une voix céleste qui lui chante avec une douceur infinie : *Je médite des pensées de paix et non d'affliction, vous m'invoquerez et je vous exaucerai, et de tous lieux je ramènerai vos captifs*. Grandement consolé, le saint pape part pour Rome, où il engage pour la liberté de l'Eglise la grande lutte dont saint Grégoire VII fut le champion victorieux.

## IX. — LES APPARITIONS DE SAINT MICHEL.

J'ai réservé de traiter, dans un article spécial, des manifestations de saint Michel archange, qui, d'après saint Jérôme, fut l'ange gardien de la race d'Abraham, et qui est maintenant l'ange gardien de l'Eglise (1). On le nomme l'archange : de bons auteurs estiment qu'ayant été le chef des anges fidèles, il est le prince de toute l'armée céleste, et la liturgie consacre cette appellation. L'Ecriture l'appelle *l'un des premiers princes*; mais cette locution, dans le génie de la langue hébraïque, équivaut à cet autre *le premier d'entre les princes*. Saint Michel serait donc, absolument, le premier, le plus élevé de tous les anges.

Son culte remonte à la plus haute antiquité : les Grecs disent qu'ils le tiennent directement des apôtres. Il y eut, d'après eux, une apparition de saint Michel à Chones, en Asie Mineure, qui est l'ancienne Colosses. Un serviteur de Dieu, nommé Archippus, y habitait auprès d'un oratoire dédié à l'archange, et baptisait de nombreux païens; les idolâtres furieux résolurent de ruiner l'oratoire, en détournant sur lui les eaux d'un petit fleuve; mais saint Michel vint au secours de son serviteur, il frappa d'une verge un rocher qui s'ouvrit et engloutit les flots envahisseurs, et l'oratoire devint plus célèbre que jamais.

Ce sanctuaire de Chones n'était pas le seul érigé en Orient en l'honneur de celui que les Grecs appellent l'*archi-stratège*

(1) Cette dissertation est tirée des Bollandistes. (Act. SS. Sept. Tom. VIII, p. 38-87.)

des armées divines, Constantin le Grand bâtit une église à saint Michel près de Constantinople sur la rive européenne; une autre s'élevait sur la rive asiatique, puis une troisième au Bosphore; puis on compta, dans la ville impériale et aux alentours, jusqu'à quinze ou tout au moins quatorze sanctuaires dédiés au glorieux archange.

En Occident, le foyer du culte rendu à saint Michel est le fameux sanctuaire du mont Gargan, situé au bord de la mer, dans l'Apulie, aujourd'hui la Capitanate. Son origine remonte à une apparition de l'archange, qui eut lieu, d'après la supputation très minutieuse des Bollandistes, de l'an 520 à l'an 530 de l'ère chrétienne. Elle est honorée publiquement dans toute l'Eglise par une fête qui se célèbre le huit mai. Elle est racontée comme il suit dans la légende du bréviaire. « Des bergers, à la recherche d'un taureau égaré, le trouvèrent arrêté à l'entrée d'une caverne sur le mont Gargan. L'un d'eux lui tira une flèche, qui, repoussée par une main invisible, s'en vint retomber sur l'archer. A ce prodige, les bergers furent saisis d'une grande crainte, et ils n'osèrent approcher de la caverne. Les habitants de Siponte, ville placée au pied de la montagne, consultèrent leur évêque au sujet de cet événement. Cet évêque (qui était un saint Laurent) déclara qu'il fallait demander à Dieu, par un triduum de jeûnes et de prières, de manifester plus clairement ses volontés. Au bout de trois jours, l'archange saint Michel apparaissant à l'évêque, l'avertit que le lieu marqué par l'événement était placé sous sa garde, et qu'il voulait qu'un culte y fût rendu à Dieu avec mémoire de lui-même et des anges. L'évêque, entouré des habitants, prit le chemin de la caverne. Il la trouva conformée à la ressemblance d'un temple, il n'hésita pas à y célébrer l'office divin, et de nombreux miracles la rendirent illustre dans tout l'univers. Peu après, le pape Boniface, le trois des ides d'octobre, dédia à Rome, dans le grand cirque, une église à saint Michel; et c'est en ce jour que l'Eglise fait la fête de tous les saints anges. » Il serait trop long de feuilleter les annales du mont Gargan : nous y trouverions relatées, parmi d'innombrables miracles, plusieurs apparitions de saint Michel et des saints anges; l'empereur saint Henri mérita notamment d'en

avoir une qui est racontée tout au long dans sa vie. (*Act. SS. Jul. Tom. III, p. 725.*)

J'arrive à la célèbre apparition de saint Michel, qui a donné naissance à notre sanctuaire fameux des côtes normandes, élevé au sommet de l'îlot rocheux du mont Tumba, autrement dit le mont Saint-Michel en péril de mer. Elle eut lieu au commencement du huitième siècle; elle offre de la ressemblance avec celle du mont Gargan. L'archange apparaît en songe par trois fois à saint Authbert, évêque d'Avranches, et l'avertit de lui bâtir un sanctuaire sur le mont Tumba, qui dresse au milieu des flots ses falaises escarpées. Il lui déclare de plus qu'il trouvera les fondements de l'église indiqués et comme dessinés par les piétinements d'un jeune taureau, qui s'est trouvé chassé et relégué sur l'îlot désert. Saint Authbert se rendit à la sommation de l'archange, et au lieu marqué, il lui éleva une église qui devint le but d'un pèlerinage fameux au moyen âge. Un monastère y fut juxtaposé. L'église brûla au dixième siècle, et fut rebâtie avec plus de magnificence encore. A cette occasion, on raconte que la nuit de la fête de saint Michel une colonne de feu parut pénétrer dans l'église reconstruite : c'était l'archange qui sous un tel symbole prenait authentiquement possession de son nouveau sanctuaire. Trois fois encore il fut brûlé; il ressuscita de ses cendres, une quatrième fois, sous la forme qu'on lui voit aujourd'hui; et chacun sait combien est étrange et puissante la végétation gothique d'arceaux, de baies et de clochetons, qui étreint et surmonte, en l'honneur de saint Michel, le vieux mont Tumba en péril de mer.

Je conviens volontiers que les apparitions de l'archange à saint Laurent de Siponte, comme celles dont saint Authbert fut l'objet, peuvent avoir été imaginatives, et non proprement physiques. Il me semble qu'il n'y a pas lieu à épiloguer sur cette question, quand on considère l'immense mouvement de piété envers saint Michel qui s'en est suivi. Évidemment il y a eu manifestation du glorieux archange; soit au mont Gargan, soit au mont Tumba, il a pris contact, et d'une façon permanente, avec nos églises occidentales.

A la suite de ces deux événements capitaux, les savants



hagiographes relatent les principales apparitions de saint Michel aux saints de divers âges. Ils citent en première ligne saint Martin dont le prince de la milice céleste reçut l'âme sortant de son corps ; ils racontent à cette occasion les nombreuses visites que font les anges pendant sa vie au grand thaumaturge, le rassurant dans ses troubles de conscience, l'enhardissant à paraître devant l'empereur Valentinien, l'instruisant de ce qui se passe au loin, se montrant à lui casqués et armés en guerriers pour lui prêter main-forte dans la destruction d'un temple païen, le soignant alors qu'il s'est blessé et brisé les membres dans une chute ; bref les anges le traitent comme un frère, en attendant que saint Michel lui ouvre le paradis. Il l'ouvre également, d'après Grégoire de Tours, à l'âme de la bienheureuse Disciola, nièce de saint Sauve d'Albi, dont il réconforte l'agonie avec sa bénédiction. Il vient visiter saint Wilfrid, archevêque d'York gravement malade à Meaux en France, et qui n'attend plus que la mort, et lui annonce de la part de Dieu, qu'il lui est encore accordé quinze années de vie ; il lui recommande de bâtir une église à la sainte Vierge qui lui a impétré cette prolongation inespérée d'existence. Le glorieux archange prête main-forte à saint Jean de Réomai qui exorcise une possédée, enchaîne le démon qui la tourmente, et le force à quitter la place. Sous l'aspect d'un jeune guerrier qui brandit un glaive, il délivre le bienheureux Bernard Toloméi des infestations des démons, qui la nuit viennent ruiner les murs en construction de son monastère. Il se montre au bienheureux Ferdinand de Portugal avec la croix d'une main et de l'autre une balance, et le console dans la dure prison où il gémit en pays infidèle.

Arrêtons-nous en cette énumération. Mais comment oublier l'intervention de saint Michel en faveur de notre France, quand il suscite Jeanne d'Arc pour voler à la délivrance de ses provinces envahies par l'Anglais ? Jeanne d'Arc, jeune pastourelle, entend des voix ; elle est visitée, comme il convient à une vierge, par sainte Marguerite et sainte Catherine ; mais aussi, future guerrière, elle est animée d'un souffle héroïque par saint Michel, le prince des célestes milices, et par les anges, ces soldats de Dieu. Écoutons comment en son langage naïf.

limpide et robuste, elle raconte leurs approches. « Je l'ai vu lui saint Michel et les anges aussi clairement que je vous vois vous mes juges, et je crois d'une foi aussi ferme ce qu'il a dit et fait que je crois à la passion et à la mort de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il me disait avant tout que je devais être une bonne enfant. Il me racontait la grande pitié qui était au royaume de France, et comment je devais me hâter d'aller secourir mon roi... »

N'est-ce pas ravissant ce colloque de l'archange avec la pastourelle ? Dira-t-on que Jeanne d'Arc est une visionnaire ? Ce n'est pas une vision creuse que celle qui transforme une fille des champs en héroïne capable de commander les armées ! La Pucelle va jusqu'au bout de sa mission avec une imperturbable confiance ; elle délivre Orléans, elle fait sacrer le roi à Reims ; ce que lui a dit saint Michel s'accomplit à la lettre. L'épée invisible de l'archange a flamboyé autour de Jeanne. Bientôt, de son îlot des côtes normandes, où il a pris pied sur notre sol et conclu une alliance avec notre patrie, saint Michel verra les rivages mêmes de France purgés de leurs envahisseurs.

#### X. — LES ANGES PROTECTEURS DES MONASTÈRES.

Il nous faut revenir en arrière. J'ai montré plus haut comment les anges étaient les compagnons et souvent les nourriciers des anachorètes au fond des déserts. Je ne puis omettre les traits de leur assistance et de leur protection vis-à-vis des saints moines. Car cette protection, toujours invisible et effective, s'est déclarée souvent d'une manière palpable sur les monastères, nés de la règle et de l'esprit de saint Benoît, qui ont germé au moyen âge sur tous les points de l'Europe comme autant de foyers de prière, de science sacrée, et de civilisation chrétienne (1).

Saint Benoît, à n'en pas douter, était familier avec les visions angéliques, comme on l'a vu par celle dont il fut favo-

(1) Tous ces faits sont tirés, sauf indication spéciale, de l'étude précitée des Bollandistes.

risé à la mort de saint Germain de Capoue, Marc son disciple, dans le poème qu'il a consacré à sa mémoire, rapporte qu'en allant de Subiaco vers le mont Cassin, il était escorté, tandis que trois corbeaux voletaient devant lui, par deux guides mystérieux que l'on tient avoir été des anges. Dans une grande famine qui dévasta la Campanie, des mains inconnues, au moment où les vivres commençaient à manquer au monastère, déposèrent au seuil deux cents mesures d'excellent froment :

Saint Grégoire, qui rapporte ce dernier fait dans ses *Dialogues*, y relate plusieurs touchants épisodes d'interventions angéliques. Au décès de saint Étienne, abbé de Riéti, plusieurs virent de leurs yeux entrer dans sa cellule une troupe d'anges ; et ceux-là même qui ne les virent pas se sentirent saisis d'une religieuse terreur. Même phénomène se produit à deux reprises, à la précieuse mort de sainte Romula : la seconde fois les anges forment deux chœurs, comme si des hommes et des femmes alternaient les louanges de Dieu. Vers la même époque, saint Hilaire, abbé de Galéati, jouit de la familiarité d'un ange qui lui indique l'emplacement où il doit construire un monastère, le protège contre les fureurs du roi Théodoric, et finalement l'invite aux joies célestes.

Les rudes moines bretons conversent également avec les esprits angéliques, Saint Congall est en voyage, il arrive à la porte d'un certain Bégan, et il voit les anges aller et venir sur le toit de sa demeure. Il soupçonne un mystère, et se fait présenter les enfants de la maison ; parmi eux se trouve un élu de Dieu, il se nomme Cronan, on l'emploie à la garde des troupeaux. Saint Congall l'emmène au monastère de Benchor. S'étant formé à cette sainte école, Cronan devenu grand, fonde lui-même un monastère ; le prince du pays où il s'est établi veut le chasser à main armée ; mais en approchant de la retraite de l'homme de Dieu, il voit des anges planant au-dessus des arbres qui la couvrent ; il s'arrête interdit, et loin de molester Cronan, il lui assigne une ample dotation dans ses domaines. (*Act. SS. Jan. Tom. I, p. 47-48.*)

Au huitième siècle, meurt en Toscane saint Valfrid, abbé de Monteverde. Les anges font entendre, pendant tout le temps de ses obsèques, une harmonieuse psalmodie ; elle

frappe l'oreille des bergers qui paissent les troupeaux dans la campagne; elle se répercute à trente milles du monastère. — Saint Meinrad, fondateur d'Einsiedeln, est un jour assailli par une telle multitude de démons, qu'ils obscurcissent la lumière, et font autour de lui une nuit ténébreuse; il prie et voit une clarté poindre du côté de l'Orient, c'est un ange qui s'approche de lui et le délivre. Une autre fois un moine d'Auge qui rend visite au saint ermite voit un enfant de sept ans d'une merveilleuse beauté pénétrer dans sa cellule; cet enfant se met à prier avec Meinrad, l'entretient de diverses choses, puis disparaît.

Venons-en à nos grands abbés du moyen âge. Saint Maïeul de Cluny tombe aux mains des Sarrasins; la nuit, ces barbares entendent des voix mélodieuses reprendre la psalmodie, dont leur captif donne l'intonation; touchés de ce prodige, plusieurs se convertissent. Une autre fois, durant un voyage du saint abbé, son cheval est arrêté par la main d'un ange, au moment où il va donner de la tête, étant assoupi, contre un arbre penché au travers de la route. La vie de saint Hugues, l'un de ses successeurs, contient cette anecdote charmante. Un jour, il dit à des moines qui étaient avec lui, en leur désignant un enfant : « Pourquoi m'avez-vous amené cet enfant? — Mais il n'y a pas d'enfant ici, répondirent-ils. — Comment, reprit le saint abbé, vous ne voyez pas ce bel enfant? — Nous ne voyons aucun enfant. » Le saint alors comprit qu'il y avait là quelque mystère et se tut. Cet enfant, observe son biographe, était sans doute son ange gardien qui lui apparaissait visiblement. (*Act. SS. Tom. III, p. 650.*)

L'Italie monastique nous présente les mêmes gracieux et touchants phénomènes. Saint Jean de Pulsano, voyageant avec quelques moines, voit l'un d'eux disparaître dans un gouffre; il se met en prière: aussitôt un ange se montre, et, fendait l'air comme un oiseau, plonge dans l'abîme béant, d'où il retire le moine sain et sauf. « Remercie, lui dit-il, l'abbé Jean qui t'a valu ta délivrance. » Saint Jean Gualbert voit son ange gardien sous la forme d'un jeune homme: croyant avoir affaire à un mortel, il s'informe auprès de ses religieux si on a offert à manger à ce frère étranger. A l'éton-

nement des moines présents qui n'ont rien vu, il reconnaît qu'il a reçu la visite d'un esprit céleste. Curieuse est l'anecdote suivante tirée de la vie de saint Guillaume de Mont-Vierge. Jean de Nusco, l'historien de sa vie, s'était rendu à son ermitage. Au milieu de la nuit, il voit descendre du ciel vers l'humble réduit où le saint vaquait à la prière, deux grands oiseaux de la taille des hérons, blancs et splendides, jetant une telle lumière que la montagne en fut éclairée : ils pénétrèrent dans la cellule de l'homme de Dieu, et demeurèrent longtemps auprès de lui. Le lendemain, Jean interrogea le saint sur cette étrange visite. Guillaume se contenta de lui répondre : « Va en paix, mon fils, ce que tu as mérité de voir par la grâce de Dieu, tu ne le verras plus désormais. »

J'arrive à notre saint Bernard. Le *Grand Exorde de Cîteaux* nous apprend combien il était coutumier des visions angéliques. Elles frappaient notamment ses yeux quand il était au chœur entouré de ses moines, infatigable chorège des louanges divines. Pendant matines, il voyait des anges assistant chacun de ses religieux, et recueillant sur un registre, sténographes mystérieux, chaque note de leur psalmodie : seulement les uns traçaient des lettres d'or, les autres des lettres d'argent, ceux-ci écrivaient à l'encre, ceux-là trempaient leur plume dans de l'eau incolore, quelques-uns même restaient sans écrire, selon l'état respectif de ferveur ou de tiédeur des choristes. — Une autre fois, au moment où l'on entonnait le *Te Deum* à matines, le saint abbé vit les anges en mouvement dans le chœur comme un essaim de mystiques abeilles, allant d'une rangée à l'autre des stalles, et excitant les moines à chanter avec dévotion et allégresse l'hymne séraphique. — Heureux temps, heureux monastère, où, selon l'expression de saint Bernard lui-même, le ciel était plus proche, l'atmosphère plus transparente, Dieu plus familier ! (Exord. Cist. Dist. II. 3, 4.)

Saint Bernard est, on le sait, le grand prédicateur de la seconde croisade. Elle ne réussit pas comme on l'avait espéré, la faute en fut à l'inconduite de certains croisés ; le saint abbé fut pénétré de chagrin de cet insuccès. Dieu le consola de diverses manières ; il lui fit savoir que beaucoup d'âmes avaient

été sauvées au cours de l'expédition. Elle fut marquée d'un fait prodigieux, raconté comme il suit par Guillaume de Tyr et reproduit comme très digne de foi par Baronius. Le voici textuellement :

« C'était en l'an 1146. L'armée des croisés était engagée sans guide en des lieux périlleux, quand soudain un guerrier étranger montant un blanc coursier, portant un rouge étendard, casqué et cuirassé, les bras nus jusqu'au coude, prit la tête de la colonne en marche. Il la guida par des chemins de traverse, la conduisit à des sources ignorées, lui procura des campements commodes et bien distribués. Et il arriva ainsi qu'en trois jours l'armée parvint à Gadara, alors que cinq jours ne suffisaient pas auparavant pour ne fournir qu'une partie du chemin... Personne, ajoute Guillaume, ne connaissait ce guide. Dès qu'on arrivait au campement, il s'éclipsait, et le lendemain matin il reparaissait à la tête des troupes. Il est inouï qu'une pareille expédition, par des chemins semblables, en pays ennemi, ait pu s'achever sans pertes et désastres. » Baronius n'hésite pas à prononcer que le guide providentiel et si mystérieux ne pouvait être qu'un ange.

Ainsi les anges ne veillaient pas seulement sur les monastères, mais sur les armées chrétiennes. Ils entouraient aussi de leur sollicitude quasi maternelle les humbles et les petits. témoin leur intervention en ce même XII<sup>e</sup> siècle auprès de saint Isidore le laboureur. Ce saint homme était aux gages d'un maître, auquel on rapporta malicieusement qu'il négligeait le soin de ses champs. Le maître voulut s'assurer par ses yeux si le fait était exact; il se rendit à l'improviste, là où Isidore était occupé au labour. Et il vit, à sa grande surprise, l'attelage du saint encadré de deux autres attelages de bœufs tout blancs conduits par des inconnus; et tous trois poussaient l'ouvrage avec une grande vigueur. Soudain les deux attelages adjoints disparurent, et il ne resta plus que le saint tout seul conduisant ses bœufs. Le maître demeura stupéfait, il comprit qu'il y avait là un fait d'ordre surnaturel, et plus que jamais donna toute sa confiance à son saint intendant. D'après une très vieille peinture, la femme d'Isidore, sainte elle-même, eût été témoin du prodige. Saint Isidore est le patron de la ville

de Madrid : les Bollandistes déclarent que ses actes ont tous les caractères d'une parfaite authenticité. La scène si charmante du saint laboureur, poussant la charrue entre deux anges qui labourent avec lui, a tenté le pinceau des peintres qui l'ont justement popularisée.

D. Bernard MARÉCHAUX,  
*Bénédictin de la Congrégation olivétaine*

(A suivre.)

---

## PHÉNOMÈNES MERVEILLEUX CONSTATÉS

---

Un ancien élève de l'École polytechnique, professeur de sciences à l'École Monge, vient de mourir après avoir constaté quelques phénomènes psychiques qui nous paraissent très importants. Il en a laissé le récit à M. le colonel de Rochas qui nous autorise à le publier.

Voici donc des faits constatés par deux hommes d'une haute valeur scientifique. On ne peut pas en contester la réalité, mais il est permis d'en rechercher sérieusement l'explication.

Mon cher Camarade,

Avant de vous donner, comme vous m'en avez exprimé le désir, la relation très abrégée des expériences si intéressantes dont j'ai été le témoin pendant le mois de décembre 1886 et la plus grande partie de l'année 1887, il importe de vous rappeler comment je fus amené à les entreprendre.

Un soir de décembre 1886, après dîner, la conversation vint à tomber sur le spiritisme dont quelques journaux entretenaient leurs lecteurs, à l'occasion de la publication récente du premier volume du docteur Gibier. Un des frères de ma femme, fervent adepte des doctrines spiritualistes, voulut nous convaincre de la réalité des phénomènes que ces journaux semblaient mettre en doute et nous affirma que, par la simple imposition des mains, il pouvait déterminer le mouvement d'une table, comme il l'avait déjà fait avec succès quelques jours auparavant.

L'expérience fut tentée et reproduite d'une manière assez satisfaisante, mais, comme elle ne me semblait pas présenter les garanties d'un contrôle suffisamment rigoureux, je résolus de la répéter avec mon beau-fils, alors âgé de dix-neuf ans, et nous passâmes tous les deux dans la salle de billard alors faiblement éclairée par la lumière d'un bec de gaz située dans le couloir voisin.



A peine Monsieur C\*\*\*\*, mon beau-fils, eut-il posé les mains sur une petite table en sapin verni placée devant la cheminée qu'un mouvement rapide de translation se produisit, et la table, glissant sur le parquet, nous échappa brusquement.

A mon commandement, des coups frappés par moi sur la table furent répétés en nombre égal avec une grande énergie ; il en fut de même des batteries de rythmes variés que j'exécutai avec les doigts et qui furent reproduites, avec une fidélité surprenante.

Je fis alors, avec l'intelligence occulte qui répondait si bien à notre appel, cette convention que j'appellerais successivement les lettres de l'alphabet ; qu'un coup fortement frappé désignerait les lettres qui devaient servir à composer les mots et les phrases de notre communication et qu'en réponse à chacune de nos demandes un seul coup serait frappé pour *oui* et deux coups pour *non*.

Dès ce premier soir, nous obtinmes avec précision d'intéressantes communications, qui, d'abord un peu lentes, par suite du manque de pratique, devinrent beaucoup plus rapides dans la suite ; je pris l'habitude de les enregistrer régulièrement sur un cahier spécial qui devint une sorte de registre des procès-verbaux de chacune de nos séances. J'expliquerai plus loin comment fut anéanti ce cahier, alors qu'il était complètement achevé, ainsi que les premières pages d'un second cahier sur lesquelles se trouvaient inscrits les comptes rendus de nos dernières séances.

Je me vois donc obligé, en l'absence de tout document écrit, de faire appel à des souvenirs déjà fort éloignés ; aussi me bornerai-je à ne rappeler que les phénomènes d'ordre physique dont j'ai le mieux gardé la mémoire, et je laisserai de côté le récit des communications dont je ne puis plus garantir le texte exact.

Nos séances d'abord journalières, devinrent moins fréquentes dès le second mois, en raison de la fatigue qu'elles occasionnaient au médium et n'eurent plus lieu qu'une fois ou deux par semaine. Nous les tenions tantôt dans la chambre de mon beau-fils, tantôt dans la salle de billard, en présence de

la mère et du frère du médium alors âgé de dix ans, par exception, quelques personnes amies ou parentes de la famille furent autorisées à y assister, mais ce fut toujours avec l'assentiment des esprits familiers de notre groupe qui non consultés, se refusaient à toute manifestation. Les mêmes esprits décidaient le plus souvent des conditions de nos expériences qui, suivant leur désir, avaient lieu en pleine lumière, ou demi-lumière, ou dans une complète obscurité. — Le médium n'est jamais entré en trance et a toujours parfaitement suivi et même quelquefois dirigé la marche habituelle de nos séances.

### **1° Communications par coups frappés.**

Ces communications ont été souvent produites en pleine lumière avec une précision qui n'a jamais laissé rien à désirer. Les coups étaient frappés fortement sur la table, quelquefois au plafond, sous le rideau de la cheminée ou sur les tableaux appendus aux murs.

Lorsqu'il y avait de notre part erreur ou même hésitation dans la lettre appelée, une série de coups précipités, en signe d'impatience, nous invitait à répéter l'alphabet. Lorsqu'ils se produisaient sur la table, dans l'obscurité, nous pouvions quelquefois apercevoir l'extrémité lumineuse du doigt qui les frappait. — A diverses reprises, notre déjeuner fut interrompu par des appels de ce genre, suivis de communications qui répondaient le plus souvent avec beaucoup d'à-propos au sujet même de nos entretiens.

### **2° Actions mécaniques. — Phénomènes de transport.**

Les tables, les chaises et les meubles se déplaçaient souvent sans qu'il y eût contact direct du médium. Un soir que nous venions de quitter la salle de billard, la petite table en sapin qui servait le plus habituellement à nos expériences sortit de cette salle par la porte entr'ouverte et glissant dans le couloir éclairé, se dirigea vers le médium.

Il arriva plusieurs fois que les queues de billard, enlevées du râtelier où elles reposaient, furent lancées par un esprit

mal disposé à notre égard, à travers la pièce où nous étions réunis. — Un autre esprit nous fit un soir cette communication : « Vous êtes tous mes prisonniers. » Nous entendîmes alors un bruit de clefs tournant dans des serrures, nous constatâmes que les trois portes de la salle de billard étaient fermées à clef, que les clefs avaient été enlevées et qu'il nous était impossible de sortir. Nous parlemen tâmes avec l'esprit facétieux, et la promesse qu'il fit de nous restituer les clefs fut suivie presque aussitôt du bruit de leur chute sur le tapis du billard...

Il nous arriva aussi, à la suite de quelques séances, alors que nous étions retirés dans nos chambres respectives, d'entendre un bruit extraordinaire provenant de la salle de billard que nous venions de quitter. Nous y trouvions alors les meubles renversés dans le plus grand désordre, les chaises et les tableaux jetés çà et là, ou couchés sur le tapis du billard, et force nous était, pour ramener le calme et la tranquillité dans notre appartement hanté par des esprits tapageurs, de recommencer une nouvelle séance et de subir des communications parfois insignifiantes.

Parmi les phénomènes de transport les plus intéressants que nous eûmes à constater, je citerai le suivant. Un de nos amis, médecin distingué, le docteur D\*\*\* assistant à l'une de nos séances qui se tenait dans la chambre du médium, fut prié de passer avec nous dans la salle de billard où nous fîmes l'obscurité: M. D\*\*\* se sentant piqué au visage et dans le cou par un instrument pointu dont il ne pouvait soupçonner la nature, demanda à l'esprit de mettre fin à une plaisanterie qu'il commençait à trouver dangereuse. Nous entendîmes aussitôt le bruit d'un objet métallique assez lourd, projeté sur la table, et nous vîmes à la lumière qu'il s'agissait d'un sabre-baïonnette, habituellement déposé dans un petit cabinet situé à sept ou huit mètres de la salle de billard. — Aucun de nous certainement n'avait apporté cette arme dans la pièce où nous la retrouvions.

### 3° Apports.

Je n'ai pu constater dans tout le cours de nos expériences que deux cas d'apports parfaitement démontrés, celui d'une petite fleur séchée entre les feuilles d'un herbier et celui d'une feuille de mica. — Aucun de ces deux objets n'avait jamais été en ma possession et ne se trouvait auparavant dans mon appartement.

### 4° Phénomènes de lévitation.

Ces phénomènes doivent être comptés parmi les plus intéressants de tous ceux dont nous fûmes témoins. — Des tables pesantes, par une simple imposition de la main du médium, s'enlevaient des quatre pieds à une assez grande hauteur et ne pouvaient être que difficilement replacées sur le parquet, malgré nos efforts réunis.

Un soir, nous étions assis dans la chambre du médium, alors obscure, autour d'une petite table placée devant la cheminée; sur le parquet, à l'un des angles de cette cheminée, reposaient deux obus vides, l'un 16 centimètres pesant trente kilogrammes, et l'autre plus petit, de douze kilogrammes.

Après une série de coups frappés avec violence, j'entends des crépitations se produire sous la table, analogues à celles des étincelles d'une machine électrique et, regardant à ma gauche, je vois le plus gros des deux obus entouré d'une vive lueur; je le sens s'élever en frôlant ma jambe, et je l'entends se poser doucement sur la table. Le second obus, le plus petit, suivant le même chemin, vient presque aussitôt se placer auprès du premier. Un instant après, nous entendons le médium s'écrier : « Je sens que je m'enlève. » Monté sur ma chaise, je suis son ascension jusqu'au plafond, le long duquel il se trouve couché, et ma main peut parcourir son corps dans toute sa longueur, de la tête jusqu'aux pieds.

Il redescend lentement en reprenant la position verticale et se place debout sur la table où nous le trouvons, après avoir levé la lumière du gaz, les deux pieds exactement posés dans

l'espace étroit qui sépare les deux obus. Cette triple ascension, malgré l'effort considérable qu'elle suppose, s'est effectuée sans aucun bruit, et le médium, quelque étrange que soit sa situation, n'en paraît ni surpris, ni effrayé. Le poids du médium pouvait être évalué à l'époque de nos expériences, à soixante kilogrammes. En supposant de 0<sup>m</sup>. 80 la hauteur de la table et de 3 mètres celle du plafond, le travail effectué par la force occulte n'a pas été moindre de  $(30 \times 12) 0,8 \times 60 \times 3 = 214$  kilogrammètres. Dans deux autres séances distinctes, le médium fut également enlevé et couché contre le plafond de sa chambre, sans éprouver la sensation d'aucune poussée extérieure et sans pouvoir se rendre compte des raisons de son ascension.

### 5° Phénomènes lumineux.

Les esprits familiers de nos séances nous informaient souvent de leur intention de se manifester sous une forme lumineuse. On voyait alors apparaître un point brillant au centre d'une sphère lumineuse qui parcourait la pièce dans tous les sens, en laissant après elle une traînée de vapeurs phosphorescentes. Cette petite comète exécutait, suivant notre désir, les mouvements des plus variés et occupait au milieu de notre groupe les positions qu'il nous plaisait de lui fixer : elle exhalait sur son passage une odeur *sui generis* rappelant celle des vapeurs de phosphore peut-être de l'ozone (1).

Un certain soir, l'un des esprits qui nous avait donné régulièrement, depuis plusieurs semaines, les plus intéressantes communications (et dont nous avons pu vérifier l'identité par des renseignements pris aux sources qu'il nous avait lui-même indiquées) nous annonça qu'il allait nous faire ses adieux définitifs et nous quitter pour s'élever à un état supérieur dans lequel il ne lui serait plus permis de se représenter à nos séances ; il ajouta que plusieurs esprits lui témoignaient leur amitié en l'accompagnant au moment de son départ. Presqu'aussitôt nous vîmes une dizaine de lumières s'agiter en tous sens dans la chambre du médium, des coups furent frappés

(1) Je regrette vivement de n'avoir fait à cette époque aucune expérience pour préciser la nature de cette odeur.

avec force dans toutes les parties de la pièce, et ces coups se répétèrent bruyamment sur notre passage, à travers le couloir conduisant à la salle de billard où nous allâmes terminer la séance.

### 6° Phénomènes calorifiques.

Les phénomènes de matérialisation dont nous parlerons plus loin, furent généralement accompagnés d'une production de froid bien caractérisée. Un souffle assez sensible accompagné d'un froid glacial se faisait sentir dans le voisinage du médium et nous préparait à l'apparition des phénomènes.

Le plus étrange de tous ceux dont j'ai pu conserver une preuve palpable, fut constaté par moi longtemps après que nous eûmes mis fin à nos séances.

Les deux cahiers des procès-verbaux, dont j'ai parlé plus haut, avaient été déposés dans un tiroir de mon cabinet de travail situé à un étage inférieur. Ce tiroir était toujours fermé à clef avec le plus grand soin, et la clef ne me quittait jamais. Un matin, en descendant à mon cabinet, l'idée me traversa l'esprit de chercher dans l'un de ces cahiers un détail de nos expériences passées que j'avais en partie oublié. Je tirai du tiroir ce cahier cartonné dont la couverture extérieure de toile grise ne présentait à la vue rien d'anormal; mais quelle fut ma stupéfaction lorsque, l'ayant ouvert, je trouvai, à la place des feuilles intérieures, un prisme de cendres affectant exactement la forme primitive du cahier. Les gardes intérieures de la couverture en papier blanc, étaient absolument intactes et ne montraient aucune trace de brûlure, mais les feuilles réduites en cendre assez résistante pour conserver leur format, étaient exactement appliquées les unes contre les autres, comme si le cahier eût été mis sous presse. Il eût certainement été de toute impossibilité, par les procédés ordinaires, de les consumer aussi complètement sans obtenir une masse tout à fait informe, résultant de l'ensemble des feuilles recroquevillées. Toutes les personnes auxquelles j'ai présenté ce cahier ont été de l'avis unanime que sa combustion n'avait pu être déterminée par aucun des procédés habituellement mis en usage.

J'ouvris ensuite le second cahier qui, comme je l'ai déjà dit, était à peine commencé, et sur lequel était inscrit le compte rendu de nos dernières séances. Les trois premiers feuillets complètement écrits avaient été réduits en cendre en conservant leur forme intégrale, et la combustion s'était exactement arrêtée à la dernière ligne écrite du recto de la quatrième page. Les autres papiers qui se trouvaient dans le tiroir en même temps que les deux cahiers consumés étaient absolument intacts et n'avaient été tachés par aucune parcelle de cendre.

#### 7° Ecritures diverses. Ecriture directe.

Dans l'une de nos premières séances, en décembre 1886, nous obtînmes en demi-lumière un cas remarquable d'écriture directe. Nous avions, sur la demande faite par un de nos esprits, déposé du papier blanc et un crayon sur le tapis du billard, et nous nous tenions groupés, le médium, sa mère et moi-même, à l'extrémité opposée de la pièce. Nous entendîmes alors le bruit du crayon se mouvant sur la feuille, et lorsque des coups frappés eurent annoncé la fin de l'expérience, nous trouvâmes sur le papier la phrase suivante écrite en anglais :

*This is a bard task for a spirit to perform at te first visit.*

Le médium se souvint qu'il avait vu, un mois environ auparavant, cette même phrase dans le livre du docteur Gibier : *Le Spiritisme*, et nous l'y trouvâmes en effet (planche 24, page 360) avec la signature Clark. L'auteur l'avait également obtenue comme écriture directe sur une ardoise, dans une de ses séances avec le célèbre médium Slade. Les deux écritures étaient identiques, seule la signature Clark manquait sur notre communication.

A plusieurs reprises, nous obtînmes dans l'obscurité, par la main du médium, des écritures absolument étranges.

La plume neuve et sèche traçait sur le papier, en un espace de temps très court, des caractères de couleurs variées avec lettres d'en-tête élégamment ornées, reproduisant des pensées ou des prières d'un sentiment parfois très élevé...

Malheureusement, ces divers spécimens, que j'avais

placés entre les feuillets de mes cahiers de comptes rendus furent consumés avec eux et disparurent aussi, à mon vif regret.

### 8° Matérialisations.

J'ai pu relever dans nos séances des cas assez nombreux de contacts provenant de mains matérialisées, et chaque fois que ce phénomène se produisit, l'impression que j'en éprouvai fut que ces organes ne pouvaient être de nature terrestre. Le premier contact que j'eus à subir me fut annoncé en ces termes, par un messenger d'un esprit femme : « Pose ta tête sur le billard, je vais te toucher. » J'étais à ce moment à une assez grande distance du médium. Je sentis une main sèche et glacée passer lentement dans mes cheveux, frôler mon visage, puis agiter avec bruit des papiers posés sur le billard.

Le même esprit fit plusieurs tentatives de matérialisation complète et nous donna même l'idée d'un dispositif électrique qui devait, disait-il, rendre ses efforts moins pénibles. Cet essai ne réussit pas, soit que nos dispositions fussent mal prises, soit que le médium ne fût pas suffisamment isolé et protégé, mais j'entendis, néanmoins, tout près de moi, dans l'obscurité, le bruit d'un froissement d'étoffes, et j'en sentis même le frôlement.

Le cas le plus intéressant et le plus probant de matérialisation que j'ai pu observer, se produisit un soir que nous étions seuls, le médium et moi, assis dans la salle de billard alors obscure, de chaque côté de notre petite table. Une vapeur phosphorescente se forma au-dessus de la table entre nous deux, puis elle parut se condenser en certains points, et nous vîmes se dessiner progressivement les contours assez élégants d'une main de femme aux longs doigts effilés, aux ongles découpés.

L'extrémité des doigts laissait échapper des effluves lumineux assez brillants pour que je pusse distinguer le médium assis en face de moi.

« Je serais bien curieux de voir le bras, » fit le médium qui, suivant son habitude, gardait son état normal; et son désir



était à peine exprimé qu'un bras de forme gracieuse apparut, faisant suite à la main. Ce bras sortait d'une manche dont les plis drapés le serraient à peu près à la hauteur du coude

L'apparition ne dura que peu d'instant; les formes perdirent rapidement leur netteté, et se fondirent graduellement dans l'effluve lumineux où elles avaient pris naissance, et puis tout s'éteignit.

A. DE ROCHAS.



## QUELQUES PROCÈS DE SORCELLERIE

### AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE, EN ANGLETERRE

(Suite.)

---

Peu de temps après, un fils de sir Thomas Bennet dont le tambourineur avait été quelquefois l'ouvrier, vint à la maison et rapporta à M. Mompesson quelques paroles que cet homme avait dites : or il paraît que cela ne fut pas bien pris, car aussitôt que l'on fut au lit, le tambour battit bruyamment et avec violence. Ce gentilhomme se leva et appela son valet qui était avec John, le domestique dont nous avons parlé tout à l'heure. Lui parti, John entendit un frôlement d'étoffe dans sa chambre, et quelque chose vint autour de son lit, faisant le froufrou d'une robe de soie. Aussitôt il chercha son épée qui se trouvait avoir été éloignée de lui, et ce fut avec de grands efforts qu'il put la saisir ; mais sitôt qu'il l'eût fait, le spectre le laissa, et l'on remarque qu'il évitait constamment une épée.

Au commencement de janvier 1663 (1), on entendait d'ordinaire un chant dans la cheminée avant qu'il descendît, et une nuit, vers ce temps-là, on vit des lumières dans la maison. Une d'elles vint dans la chambre de M. Mompesson, elle paraissait bleuâtre et pâlotte, pourtant elle produisait une grande torpeur dans les yeux. Après la lumière, on entendit quelque chose venir dans les escaliers comme une personne qui marcherait sans souliers. On vit aussi la lumière quatre ou cinq fois dans la chambre des enfants, et les bonnes affirment que les portes en furent au moins dix fois ouvertes et refermées à leurs yeux, et lorsqu'on les ouvrait, elles entendaient un bruit comme celui d'une demi-douzaine de personnes entrant à la fois. Ensuite plusieurs personnes sem-

(1) On lit 62 dans le texte anglais ; mais c'est sans doute une faute d'impression, puisque Glanvil affirme plus loin qu'il a suivi l'ordre du temps dans son récit.

blaient se promener dans la chambre, et l'une d'elles faisait entendre comme le froufrou d'une robe de soie. M. Mompesson lui-même entendit une fois ces bruits.

Tandis que ces coups retentissaient aux portes et sur les murs en présence de beaucoup de monde, un gentleman de la compagnie dit ces mots : « Satan, si c'est le tambourineur qui t'a mis à l'ouvrage, donne trois coups sans plus. » Il le fit distinctement et s'arrêta. Alors ce gentleman frappa pour voir s'il lui répondrait selon qu'il avait accoutumé, mais il ne répondit pas. Pour plus décisive épreuve, il lui demanda comme nouvelle assurance que c'était bien le tambourineur, de donner cinq coups sans plus cette nuit-là, ce qu'il fit, et il laissa même la maison tranquille toute la nuit d'après. Ceci eut lieu en présence de sir Thomas Chamberlain d'Oxfordshire, et de plusieurs autres.

Le samedi matin, 10 janvier, une heure avant le jour, on entendit un tambour battre sur le mur extérieur de la chambre de M. Mompesson; *il* s'en alla ensuite aux autres côtés de la maison où se trouvaient quelques gentlemen étrangers, jouant en dehors de leur porte quatre ou cinq batteries diverses, puis *il* s'évanouit dans l'air.

La nuit suivante, un forgeron du village étant couché avec John, ils entendirent un bruit dans la chambre, comme si l'on eût défermé un cheval, et quelque chose vint, comme avec une paire de tenailles, tenailler le nez du forgeron : cela dura une grande partie de la nuit.

Un matin, M. Mompesson se levant de bonne heure pour un voyage, ouït un grand tumulte en bas où les enfants étaient couchés, il y courut avec un pistolet, il entendit alors une voix qui criait : « Une sorcière ! une sorcière ! » comme on l'avait déjà entendu une fois. A son entrée, tout devint silencieux.

Ayant une nuit joué quelques petits tours au pied du lit de M. Mompesson, *il* se rendit à un autre lit où était une de ses filles, le traversa d'un bord à l'autre et souleva la fillette en passant par-dessous elle. En ce moment, on entendit à la fois trois espèces de bruit dans le lit. On essaya de chasser l'esprit avec une épée, mais il l'esquiva toujours, évitait soi-

gneusement le coup en se jetant sous la petite fille, lorsqu'on le visait.

La nuit suivante, il arriva palpitant comme un chien hors d'haleine. Quelqu'un prit une barre de lit pour le frapper, mais elle lui fut arrachée de la main et jetée fort loin. La compagnie étant arrivée, la chambre fut remplie d'une odeur de fleurs très étouffante, et il y faisait très chaud, quoiqu'elle fût sans feu, dans un hiver rigoureux et glacé.

Il demeura dans le lit, pantelant et griffant, durant une heure et demie, puis s'en vint dans la chambre voisine où il frappait des coups et semblait traîner une chaîne, ce qu'il fit encore deux ou trois nuits de suite.

Par la suite, la bible de la vieille dame fut trouvée dans les cendres, les feuillets ouverts et mis en dessous de la couverture. M. Mompesson la releva et remarqua qu'elle était ouverte au troisième chapitre de saint Marc, où il est fait mention des esprits impurs tombant aux pieds de notre Sauveur et du pouvoir qu'il donna aux Douze de chasser les démons et de l'opinion des Scribes qu'il les chassait par Béelezebub.

La nuit suivante, on répandit les cendres sur le sol de la chambre pour voir quelles traces il y imprimerait. Le matin, l'on trouva dans un endroit l'impression d'une grande griffe, dans un autre celle d'une plus petite, dans un autre encore quelques lettres dont on ne put rien faire, en outre beaucoup de cercles et d'égratignures sur ce lit de cendres.

Ce fut vers ce temps que je vins dans cette maison pour faire mon enquête sur la vérité de ces faits dont la renommée allait si loin. Il avait cessé ses roulements de tambour et ses plus cruelles vexations avant que j'y vinsse, mais beaucoup des plus remarquables circonstances précédemment rapportées m'y furent confirmées par plusieurs des voisins, d'accord sur ces faits qu'ils avaient tous vus. C'est à cette époque qu'il avait l'habitude de hanter les enfants dès qu'ils étaient couchés. Ils furent tous mis au lit, cette nuit que je m'y trouvai, vers huit heures, et une bonne qui venait de les quitter nous dit qu'il était arrivé. Les voisins qui se trouvaient là et deux ministres qui avaient plus d'une fois vu et entendu, s'en allèrent. Mais M. Mompesson et moi, ainsi que le gentleman qui

m'avait accompagné dans mon voyage, nous montâmes, et j'entendis un étrange grattamento de griffes en montant l'escalier. Quand nous entrâmes dans la chambre, je sentis qu'il était juste derrière le traversin du lit des enfants, et il paraissait se tenir contre l'oreiller. C'était un bruyant grattamento de griffes comme celui qu'auraient pu faire sur ce traversin de grandes serres d'oiseau de proie.

Dans le lit étaient deux innocentes petites filles, entre sept et onze ans, à ce qu'il me sembla. Je vis leurs mains hors des draps, et elles ne pouvaient être pour rien dans le bruit qui se faisait derrière leurs têtes. Comme elles y étaient habituées et qu'elles avaient d'ailleurs toujours dans leur chambre les uns ou les autres des gens de la maison, elles ne paraissaient point trop épouvantées. Me tenant à la tête du lit, je mis la main derrière le traversin, cherchant à toucher l'endroit d'où venait le bruit. Il cessa aussitôt et se fit entendre dans une autre partie du lit. Mais une fois ma main retirée, il revint au premier endroit.

On m'avait dit qu'il imitait tous les bruits, et j'en fis l'essai en grattant plusieurs fois le drap, par exemple, cinq, sept et dix, ce qu'il répétait, s'arrêtant toujours à mon nombre précis.

Je cherchai derrière le lit, sous le lit, j'enroulai les rideaux aux cordons, j'étreignis le traversin, je sondai le mur et je fis toutes les recherches possibles pour découvrir quelque truc ou quelque cause naturelle, mon ami n'en fit pas moins, mais nous ne pûmes rien trouver. Si bien que je fus dès lors et suis encore pleinement convaincu que le bruit était le fait de quelque démon ou esprit.

Après qu'il eût gratté durant une demi-heure au plus, il alla se placer au milieu du lit, sous les enfants, là on l'entendait panteler comme un chien hors d'haleine, et cela fort bruyamment. Je mis ma main en cet endroit, et je sentis le lit la repousser, comme si c'eût été quelque chose à l'intérieur du lit qui eût exercé cette force de bas en haut. Je tâtai les couètes pour m'assurer si elles contenaient quelque chose de vivant. Je regardai dessous et tout autour pour voir s'il y avait dans la chambre quelque chien ou chat ou tel autre animal, et nous ne trouvâmes rien.

Le mouvement causé par ce souffle pantelant était si fort qu'il secouait la chambre et les fenêtres d'une façon très appréciable. Il continua ainsi plus d'une demi-heure pendant que mes amis et moi étions dans la chambre, et encore aussi longtemps après, nous a-t-on dit. Durant ce *pantèlement*, j'essayai de voir s'il n'y avait pas quelque chose, un rat ou une souris, par exemple, qui remuait dans un sac de toile suspendu près d'un autre lit placé dans la chambre. J'allai le prendre d'une main par le haut, de l'autre je le tâtai de haut en bas. Cependant personne à côté pour remuer le sac ; y eût-il eu quelqu'un, il n'aurait pu produire ce genre de mouvement qui commençait à l'intérieur, comme s'il contenait une créature vivante.

JEANNIARD DU DOT.

(*A suivre.*)

---

## LES MYSTÈRES ET LA FOI

---

En cherchant naguère à réfuter la *Conception de l'absolu* quant à la prétention qu'elle pourrait avoir de nous donner « un premier éclaircissement du mystère eucharistique », et à la suite des justes réclamations de M. C. de Kirwan, je reconnais que je me suis montré moi-même trop absolu, trop négatif surtout, et que j'ai donné dans le grand tort de notre siècle : celui de m'appuyer outre mesure sur mes propres conceptions ; pas assez sur l'enseignement de l'Église. — En un mot, dans cette question des sciences naturelles et de la raison humaine, je me suis laissé entraîner, par le respect que je professe envers la divine Eucharistie, à une exagération que je rétracte.

Pour mettre les choses au point, je ne puis mieux faire que d'exposer ici les décisions des saints canons à cet égard, ainsi que la notion du mystère et celle des motifs de crédibilité.

Je suivrai les docteurs François Egger et Ernest Muller qui font autorité dans l'enseignement de notre clergé. Voici comment s'exprime le premier.

« Par *mystère*, l'on entend vulgairement toute vérité naturelle dont nous ne pénétrons pas la raison intime. Au sens théologique, le mystère est une vérité religieuse que l'homme ne peut arriver à connaître par ses propres efforts et dont il ne peut avoir connaissance qu'en vertu de la révélation divine. Les premiers sont appelés *mystères naturels*, les seconds, *mystères surnaturels*. Ces derniers se divisent en *mystères surnaturels simpliciter* ou *du premier ordre* et en *mystères surnaturels secundum quid* ou *du second ordre*. On appelle *mystères simpliciter* les vérités qui naturellement

ne peuvent être découvertes par l'homme et qui, même une fois révélées, ne peuvent être saisies par lui, *nec etiam revelatione tradita perspicuntur*, en tant que constituant l'objet propre de la révélation. — Les mystères *secundum quid* sont les vérités dont l'existence ne nous est connue que par la révélation, mais qui une fois révélées, peuvent être comprises, *intelligi possunt*, comme les autres vérités naturelles. Il s'ensuit que dans les mystères de la nature nous connaissons, *cognoscimus*, le *quid* et le *quod*, mais non pas le *quomodo*; dans les mystères surnaturels du second ordre, nous connaissons, du moins d'une certaine façon, *saltem aliququaliter*, le *quid* et le *quomodo*, mais non pas le *quod*; dans les mystères surnaturels du premier ordre, nous ne connaissons sans révélation ni le *quid*, ni le *quod*, ni le *quomodo*.

« Exemples : 1) Dans le mystère naturel de la germination, nous constatons le fait; nous savons aussi très bien ce qu'est un végétal et ce qu'est une graine; mais nous ignorons le mode de production : nous ne comprenons pas comment il se fait qu'une petite semence en se corrompant, puisse produire ce bel arbre, et c'est là le mystère. — 2) Il y a plusieurs vérités ou mystères surnaturels tels que l'existence et la chute des anges, la formation de l'homme du limon de la terre, mystères à la simple connaissance desquels l'homme ne serait jamais parvenu de lui-même; mystères qu'il ne connaît que par la révélation, mais qui, une fois révélés, sont accessibles au même degré qu'un mystère de la nature : Voilà les mystères surnaturels du second ordre. — 3) Il n'en est pas ainsi des mystères surnaturels du premier ordre, parmi lesquels nous énumérons la très sainte Trinité, l'Incarnation et l'*Eucharistie*. Ceux-là, la raison créée ne peut ni en démontrer l'existence, ni après la révélation, en connaître la raison intime ni le mode : *ratio creata nec demonstrare potest quod sint nec tradita revelatione cognoscere valet quid et quomodo sint* (1). »

Telle est la notion du mystère exposée par un maître. Voyons maintenant jusqu'où l'Église permet à la raison

(1) Dr F. Egger. *Enchiridion. theol. dogm. gen.* Tract. 1, sec. II, cap. 1. *Mysterii notio.*



humaine d'aller dans l'étude des mystères de la foi et jusqu'où elle ne lui permet pas d'aller :

« La raison humaine éclairée *par la foi et Dieu aidant*, peut acquérir des mystères une *certaine* intelligence très profitable, lorsqu'elle se livre à ses recherches avec zèle, *pieusement et sobrement*, soit par l'analogie des choses qu'elle connaît naturellement, soit par les rapports que les mystères ont entre eux et avec la fin dernière de l'homme.

Jamais cependant la raison ne devient apte à saisir ces mystères à l'instar des vérités qui constituent son objet propre, car par leur nature même les divins mystères surpassent de telle manière l'intelligence créée, que même leur révélation étant donnée, et quoique déjà reçus, par la foi, ils restent couverts du voile de la foi même, et en quelque sorte enveloppés d'ombres, aussi longtemps que le Seigneur nous conduit dans les voies de la présente mortalité. » (Vatic., Cap. IV.)

Et le Concile ajoute : « Si quelqu'un disait que la révélation divine ne comporte aucun mystère proprement dit ; mais que tous les dogmes de la foi peuvent, à l'aide des principes naturels, être compris et démontrés par la raison convenablement cultivée, qu'il soit anathème. » (*Ibid.*)

Or, quand il s'agit de la foi, de la révélation, de ses mystères et de ses critères, c'est bien moins aux notions qu'en donne la science sacrée qu'aux décisions de l'Église, qu'il faut demander la part que peut y prendre notre raison au profit des sciences naturelles ; et cela à tel point, qu'un saint Augustin a pu dire : « Moi, assurément, je ne croirais pas à l'Évangile même, si l'autorité de l'Église catholique ne me poussait à y croire. » (Contra epist. Fundamenti, cap. 4 n. 5.)

Oui, les mystères chrétiens et tous les dogmes catholiques sont du domaine de la foi, et confiés par Dieu même, qui les a révélés à la sauvegarde et à l'enseignement *exclusif* de son Église. Dès lors, quelque érudits que soient les savants théologiens, ils ne peuvent légitimement publier une doctrine quelconque touchant les mystères en particulier ou la foi en général, sans l'autorisation préalable de l'Église, de l'Église dont le magistère universel est, lui aussi, un article de foi. —

Ainsi pourrais-je interpréter à la rigueur les propositions que j'ai avancées à la page 632 du n° 10 de cette revue.

Des décisions canoniques susmentionnées, il conste que l'Église interdit à la raison humaine, sous les peines les plus sévères, d'introduire au delà d'une certaine limite, les sciences naturelles dans le domaine de la foi; ce qui a fait dire à saint Thomas d'Aquin : « Quiconque essaie de prouver la trinité des personnes (divines) par la raison naturelle déroge doublement à la foi. Il déroge tout d'abord à la dignité de la foi elle-même qui consiste à croire à des choses invisibles qui surpassent la raison humaine. » (Thom. super Boëth., sec. II q. 2. a. 3. — Etiam I q. 32, a. 1.) Et pourtant le mystère de la très sainte Trinité pour surnaturel du premier ordre qu'il est, a tellement des traces dans toute la nature qu'on ne craint guère de s'avancer outre mesure en admettant que la simple raison pouvait en quelque sorte *soupçonner* ce mystère, comme elle l'a vraisemblablement soupçonné chez les adorateurs de Bouddha. Si donc le Docteur angélique est si sévère quant à la sainte Trinité, à quelles réserves n'engage pas celui de la sainte Eucharistie qui, loin d'avoir des traces dans la nature, paraîtrait de prime abord devoir tant bouleverser le respect qu'inspire le Créateur. Le pécheur prononce une parole divine, et une inerte matière se trouve transsubstantiée en l'Auteur de la vie. L'homme se nourrir de Dieu ! Qui eût jamais imaginé pareille vérité si Dieu lui-même ne l'avait réalisée; et où s'en trouve la vraisemblance dans la nature ? — C'est peut-être ce que m'apprendront les aperçus scientifiques de M. l'abbé Constant. — Il en est de même de l'Incarnation étroitement liée au mystère de la sainte Trinité et dont l'Eucharistie est comme une extension. L'Incarnation délie toute conception humaine : des Césars en leur superbe délirante, ont pu s'ériger en dieux; jamais ils n'eussent admis que le moindre dieu du Capitole se fit esclave de nos misères et de la mort.

Est-il permis d'en conclure que celui à qui le Seigneur a dit : « Tu as bien écrit de moi, Thomas ! » nous interdit de demander aux sciences naturelles *des preuves* sur *tous* les mystères du premier ordre, comme il nous le défend pour celui de

la très sainte Trinité? — Je répète : « Qui *probare* nititur Trinitatem personarum naturali ratione, fidei dupliciter derogat. »

Assurément, le Concile du Vatican en approuvant, en louant même, à *des conditions bien déterminées*, les efforts que désire tenter la raison pour aider la foi, n'a pu avoir l'intention de rejeter la proposition du maître des théologiens. — Donc il serait avéré que les concessions du Concile ne tendent pas à autoriser de faire, à l'aide des sciences profanes, *la preuve des mystères*, du moins la preuve de ceux du premier ordre?

Méditons un peu les paroles du Concile en chacune desquelles, aussi bien que dans tout le texte, reluit la lumière d'En-Haut.

1) *Ratio fidei illustrata*. Non pas la raison par ses propres forces ou simplement cultivée par les sciences naturelles : mais la raison du chrétien illustrée, fortifiée par les lumières de la vraie foi. — 2) *Aliquam mysteriorum intelligentiam fructuosissimam assequitur* : Une certaine intelligence très utile. C'est-à-dire que l'homme peut arriver à se faire quelque idée des mystères ; à reconnaître que ces divins secrets de la sagesse infinie n'ont rien de froissant pour l'intelligence et pour la raison humaines ; mais qu'au contraire ils cadrent on ne peut mieux avec les facultés de l'âme ainsi qu'avec les destinées éternelles de l'homme racheté. Étude qui évidemment se fait avec beaucoup de fruit salutaire pour ceux qui s'y livrent aux quatre conditions suivantes. — 3) *Deo dante*. Dieu le permettant. En effet, semblable étude ne peut se faire sans le secours de la grâce de Dieu qui n'est pas donnée à tous dans la même mesure. Si un chrétien suffisamment instruit se croit appeler à édifier ses frères, à s'édifier lui-même par des recherches de ce genre, qu'il ait avant tout recours à la prière ; qu'il implore humblement les lumières de l'Esprit de science, de l'Esprit d'intelligence, de l'Esprit de conseil. Surtout qu'il n'oublie pas que Dieu nous a soumis à son Église sans l'approbation de laquelle on ne peut publier ou enseigner quoi que ce soit touchant la foi et les mystères. — 4) « *Cum sedulo querit*. » Pourvu que les recherches, l'étude se fassent avec attention, avec zèle ; pourvu que celui qui entreprend une tâche aussi sérieuse la poursuive, mû par l'ardeur de la

charité, dans le but de procurer la gloire extérieure de Dieu et le bien spirituel des âmes. — 5) « *Cum pie quærit.* » Il faut en outre que les recherches s'inspirent de la piété, du profond respect dû à ces vérités toutes divines. — 6) « *Cum sobrie quærit.* » Enfin il convient d'y apporter une prudence proportionnée au péril qu'il y a toujours à traiter des questions d'une telle gravité. Avec quelle circonspection et quelles réserves ne doit-on pas s'aventurer vers l'ombre où Dieu a caché nos mystères, ou toucher au voile qui dérobe si discrètement à nos regards « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'esprit de l'homme n'a point compris » ! — 7) Mais d'où partiront les recherches ; sur quoi se baseront-elles ? — « *Tum ea eorum, quæ naturaliter cognoscit, analogia; tum ex mysteriorum ipsorum nexu inter se et cum fine hominis ultimo.* » Les recherches se baseront sur l'analogie des choses qui sont connues par les sciences naturelles et, naturellement, pour autant qu'elles soient connues. Ce sera alors un travail de comparaison qui, modéré par la piété, la tempérance et la crainte de Dieu, portera ses fruits. — Ou bien ce sera une étude toute dogmatique et morale qui a pour base les rapports des mystères entre eux et avec notre destinée éternelle.

Une remarque qui ne me paraît pas être sans importance trouve ici sa place.

Si d'une part, comme nous l'avons vu, les saints canons menacent de leurs foudres ceux qui, au nom de la science, donneraient trop de liberté à leur raison, les mêmes canons d'autre part approuvent volontiers les tendances d'une sage raison à étudier la foi en faveur de la vérité. L'Église *permet* que les sciences naturelles soient introduites jusqu'à un certain point sur le domaine de la foi ; mais *elle ne l'ordonne pas*. Chacun est laissé libre de se contenter des données de la foi seule, sans recourir aux sciences ; données qui d'ailleurs suffisent largement. Tout chrétien peut suivre à son gré l'humble sentier tracé par ce qu'on appelle la foi du charbonnier, c'est-à-dire par cette foi vive des simples, suffisamment instruits pour le salut et qui ne s'inquiètent guère de voir tomber une goutte de science humaine dans l'océan de la vérité divine.

J'ajouterai que ces tendances bien ordonnées de la raison, déclarées utiles *en général*, resteront peut-être stériles dans beaucoup de cas privés. Souvent, après y avoir épuisé son latin, on en sera réduit à l'ultimatum auquel me poussa un jeune darwiniste : « Ami, prosterne-toi sur le sol que tu foules, et demande-la, cette foi que tu prétends désirer ; demande-la à mains jointes à Celui que proclame toute la nature, et elle te sera donnée : ton esprit sera mystérieusement illuminé par une lumière nouvelle que ne sauraient allumer les arguments les plus raisonnables. »

Venons-en maintenant aux *motifs de crédibilité*. D'après Egger et Muller qui suivent eux-mêmes le Concile du Vatican, les motifs de crédibilité *proprement dits* ne peuvent absolument pas être fournis par les sciences profanes ou naturelles, parce que ces motifs de crédibilité sont exclusivement du ressort de la foi. « Les motifs de crédibilité, dit Muller, sont des arguments prouvant d'une manière *certaine* que Dieu a parlé ou en d'autres termes, que les vérités que l'Eglise catholique enseigne et propose comme divinement révélées, ont été réellement révélées par Dieu (1). » — Or, le Concile du Vatican dit-il (*ibid.*), admet trois motifs de crédibilité qui sont les vrais miracles, les prophéties confirmées par les événements, et les marques de la vraie Eglise. En effet, s'il est impossible à la raison non seulement de découvrir les mystères du premier ordre, mais encore ceux du second ordre, ainsi qu'il conste de la notion du mystère, il lui est *à fortiori* impossible de prouver la révélation de ce mystère, ce en quoi consistent précisément les motifs de crédibilité. — « Ne confondons pas, dit à son tour Egger, les motifs de crédibilité ou *critères de la révélation* avec les préambules de la foi. On appelle *préambules* les *vérités naturelles* dont la connaissance est préalablement requise pour la foi. Ce sont l'existence, la science et la véracité de Dieu. Ces vérités n'indiquent pas que Dieu a parlé, tandis que les critères prouvent la divine parole (2). »

Qu'il me soit permis de noter en passant que pour qui-

(1), Dr Ernestus Muller. *Theol. Moralis*, Lib. II, Sec. I, *De fide catholica*, § 3.

(2) Cap. IV, *De criteriis revelationis*.

conque veut bien distinguer, il n'est pas à craindre de donner dans l'hérésie du fidéisme en cherchant à défendre la dignité de nos mystères contre certaines indiscretions de la raison.

La connaissance naturelle de Dieu et de ses principaux attributs est comme un trait d'union posé entre les mystères de l'ordre surnaturel et ceux de l'ordre naturel. Il seyait à la sagesse du Créateur qu'ayant établi l'homme à la tête de la nature, il le rendit apte à percevoir son Auteur à travers la création, à l'aimer et à le servir. Cependant puisqu'il entraînait dans les plans divins d'appeler l'homme, non à une fin naturelle, mais à une fin surnaturelle, laquelle dépasse nécessairement l'état présent de nos facultés, il plut à Dieu dès le principe de couronner de célestes et ineffables mystères ces vérités fondamentales de la nature, dont le flambeau néanmoins, comparable à l'astre des nuits, continue à rendre inexcusables ceux de nos malheureux frères qui, assis encore à l'ombre de la mort, prodiguent leurs adorations à de vaines créatures.

Admiron la divine économie du mystère. A peine Dieu créateur a-t-il révélé à l'homme sa destinée sublime que celui-ci se sépare de Dieu et lui préfère l'idolâtrie des biens périssables qui doivent le conduire à sa perte éternelle. Dès lors, Dieu rédempteur imposera à l'homme sauvé des mystères nouveaux qui eussent été plus impénétrables à la raison immaculée, avant la chute originelle, que ne le sont à la raison déchue ceux de la révélation paradisiaque. Ainsi, la Sagesse qui infiniment variée dans ses fins, s'entend à merveille à enchaîner les motifs qu'Elle se propose, se sert ici-bas des mystères du salut pour nous maintenir dans une humilité sans laquelle le salut est impossible. Par conséquent, en présence de nos vérités religieuses, il importe avant tout de ne blesser à aucun prix cette vertu fondamentale ; d'autant plus que c'est aux orgueilleux empiétements d'une raison audacieuse et téméraire que sont dues toutes les hérésies.

J'aime à croire avec saint Bernard, cet illustre Père de l'Eglise, que la foi est la plus certaine de nos certitudes, une

certitude qui les surpasse toutes. « Non est fides aestimatio, sed certitudo (1). » — Pour ma part, lorsque chaque matin je m'unis à mon Dieu dans le sacrement de son amour, non par devoir, puisque je ne suis pas prêtre; mais grâce à un attrait irrésistible, la foi me fait oublier, ignorer tout le reste, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas Dieu et sa vérité souveraine. Souvent, j'allais dire presque toujours, l'amour de mon bien-aimé Seigneur Jésus-Christ m'attire et me ravit en des délices incomparables qui rejouissent tout mon être. Je le sens; car rien autre n'approche de là, c'est un commencement plus ou moins prolongé et plus ou moins intense de la béatitude surnaturelle, pressentie ici-bas grâce à l'approche et à la présence de Dieu : C'est la vision du souverain Bien à travers les voiles eucharistiques, devenus plus transparents à mesure qu'on s'est nourri de l'Auteur de la vie.

Mais si alors que les mystères de Dieu, ceux du cœur et ceux de l'âme se fondent pour ainsi dire en un seul mystère, ma raison s'est trouvée assez libre pour se mettre de la partie, le charme qui l'enchaînait s'est évanoui et je me suis retrouvé plus tôt que je n'aurais voulu en présence de la nature et de mes misères.

Pour jouir de l'Eucharistie, il ne faut pas chercher à saisir, il faut au contraire se laisser saisir et pénétrer par Elle. L'Eucharistie nous donnera des preuves sensibles et péremptoires de la présence réelle, et nous prouvera même intimement l'Incarnation et la sainte Trinité, grâce à la certitude de la foi engendrée et régie par la charité qu'augmente d'une manière merveilleuse, le mystère sacramenté.

Ce qui m'a engagé à divulguer ici cette action de grâce quotidienne, qui, sans aucun mérite de notre part, agit, *ex opere operato* en ceux qui veulent bien s'y prêter, c'est qu'en tant qu'offerte, et proposée à tous les chrétiens par les instances de son divin Instituteur lui-même, elle est rendue en quelque sorte publique. Mais j'estime qu'on ne peut avoir de l'Eucharistie une connaissance exacte qu'en y participant très fréquemment, et que ses divines opérations sont en raison directe de

(1) Tractatus de erroribus Abælardi, cap. IV, n° 9.

notre assiduité. Mystère pratique, l'Eucharistie bien-aimée, bien adorée, bien reçue initie l'homme et l'accoutume à mesure que croît l'attrait, aux vérités du monde invisible. Elle le dispose à profiter convenablement des autres dons célestes et aura été sa meilleure préparation à mieux jouir, pour glorifier Dieu, de la vision intuitive éternellement.

Alfred VAN MONS,

*Professeur à l'école de Commerce de Turócszl-Márton.*

Bashalma (Hongrie), le 21 juillet 1899.

---



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

---

Monseigneur,

Des expériences de lévitation ou plutôt de soulèvement semblables à celles dont on parle dans les trois derniers numéros de la *Revue du Monde invisible* sont pratiquées chez nous assez souvent par divertissement. Seulement la manière en est plus simple. Le sujet qui doit être soulevé, — on choisit de règle la personne la plus lourde de la société — est assis sur une chaise; deux personnes mettent leurs index juxtaposés sous les genoux, deux autres sous l'aisselle du sujet. A un signal donné, tous les cinq soufflent ou expirent avec force et les quatre personnes soulèvent le sujet jusqu'à la hauteur d'un demi-mètre et plus sans en sentir le poids. L'expérience réussit aussi si le sujet seul souffle. Et cela semble être l'essentiel dans toutes ces expériences.

Il s'agit simplement d'un fait aérostatique. Par l'expiration véhémement il y a de l'air raréfié dans les poumons du sujet qui perd par conséquent de sa pesanteur, une partie de celle-ci étant supportée par la tension de l'atmosphère (loi d'Archimède appliquée aux gaz).

Veillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments respectueux.

Dr Alexandre GIESSWEIN, chanoine.

Hongrie, le 24 octobre 1899.

---

Monseigneur,

J'ai reçu la première livraison — 15 Juin 1898 — de la *Revue du Monde invisible*, je vous prie de m'envoyer toutes les livraisons qui ont paru jusqu'à ce jour depuis cette époque.

Parmi les faits extraordinaires qui ont eu lieu dans l'Aude, peut-être n'avez-vous pas entendu parler de ce qui est arrivé, il y a environ 50 ans, à Monclar, arrondissement de Limoux (par Preisan). Une jeune fille pauvre, par sa présence, faisait danser les chaudrons; souvent les gros couteaux de cuisine volaient en sifflant aux oreilles des visiteurs, etc. Mon professeur de rhétorique, M. Barthe, prêtre très instruit, un peu philosophe et incrédule, se rendit chez le curé de la paroisse par curiosité; on fit venir la fille à la cuisine, elle était auprès du feu, et le curé et M. Barthe étaient en observation au salon en face, la porte ouverte. Après une longue attente, un peu de bruit les mit en éveil, et ils virent le soufflet, droit sur sa pointe, faire en tournant le tour de la cuisine. M. Barthe, ami intime de la famille, nous a conté ce fait et pour moi il n'y a pas le moindre doute à avoir; il s'entendit avec un médecin, M. Calvet, ils firent venir la fille à Carcassonne, la mirent sur un tabouret, la frappèrent d'une forte décharge électrique, elle éprouva une violente douleur; alors ils la menacèrent de recommencer toutes les fois qu'elle donnerait lieu à quelque fait extraordinaire. Depuis lors, il ne s'est rien passé.

---

## VARIÉTÉS

---

### L'ÉLECTRICITÉ DANS L'ATMOSPHÈRE.

M. le Dr Foveau de Courmelles a envoyé au *Bulletin de la Société d'astronomie* l'intéressante note suivante :

Nous n'avons pas de sens organisé pour apprécier l'électricité ; mais elle est parfois très intense. Les frottements aériens siliceux, si fréquents dans le Sahara, grâce au sirocco, doivent développer, — on le comprend *a priori*, — de l'électricité statique. La station de Biskra, dont les succès thérapeutiques sont connus, devrait ce succès à cette production électrique, et nos études sur l'ozone atmosphérique les justifient. Voici, du reste, un certain nombre de phénomènes dans cet ordre d'idées, observés plusieurs années durant par mon beau-frère, M. Fernand Weyler dans l'extrême Sud de l'Algérie et le Sahara.

« En août 1895, m'écrivit-il, nous revenions de Ouargla, nous dirigeant vers Ghardaïa ; nous nous trouvions, avec une partie de l'escadron de spahis sahariens, dans les environs du pont de Zelfana, sur l'Oued N'Zab, endroit très sablonneux. C'était vers 5 heures du soir ; la journée avait été accablante de chaleur, lorsque tout à coup le ciel devint noir, de gros nuages roulaient à peu de distance du sol ; le vent et la pluie faisaient rage ; la tourmente était telle qu'elle détachait du sol de gros cailloux.

« Ne pouvant continuer notre route, nous nous couchâmes enveloppés dans nos burnous. Au bout de deux heures, le temps était moins mauvais, nous nous levâmes ainsi que nos dromadaires, lesquels s'étaient couchés le nez au vent et la tête posée sur le sol. Lorsque tout le monde fut debout, j'aperçus au bout de la croix que forme le pommeau de la selle de nos bêtes un point lumineux ressemblant assez à une phosphorescence violette : échappement de fluide électrique par une pointe. Bientôt, par un mouvement involontaire, je leva en l'air mon bâton en bois ordinaire qui me servait à frapper ma monture, et, au bout de ce bâton, une nouvelle phosphorescence se produisit ; c'était une sorte de flamme bleue assez semblable à une flamme d'alcool. Quand j'agitais ce bâton dans tous les sens, la flamme suivait et semblait être un éclair zébrant l'obscurité. Quand je baissais le bâton, la flamme diminuait à mesure, puis s'éteignait bientôt. L'expérience fut renouvelée par tous les hommes avec le même succès, et l'un des spahis, agitant son sabre, eut une flamme plus longue et plus vive.

« Peu après, un éclair très violent et très intense, rare même en ces

régions, sillonna les nues et éblouit la plupart des hommes, paralysant la vision pour une heure environ.

« La quantité d'électricité, par les temps de sirocco violent, est telle qu'un rien la décèle. Le burnous de laine fait alors entendre, au moindre mouvement, un crépitement d'étincelles analogue au bruit d'un verre mince qu'on briserait. Si l'on passe la main à la surface, on ressent de véritables commotions électriques dont la répétition devient bientôt douloureuse dans l'articulation du coude. Les tentes elles-mêmes sont électrisées, et si l'on en effleure la toile avec les cheveux, on éprouve la sensation très nette, sur le crâne et sur la nuque, du vent électrostatique, absolument identique à la douche médico-franklinienne.

« Par ces temps de frottements intenses des molécules siliceuses les unes sur les autres, au contact du sirocco, tout s'électrise. Les animaux eux-mêmes deviennent pour ainsi dire des condensateurs : au moindre contact, à la friction du corps d'un dromadaire, par exemple, on produit des étincelles, des craquements et des commotions d'intensité variable, le plus souvent assez sensibles.

« L'odeur d'ozone se perçoit surtout pendant que souffle le sirocco et disparaît avec lui. »

Il nous a paru intéressant, — la question d'électricité atmosphérique étant à l'ordre du jour, — de signaler ces faits non encore rapportés par les voyageurs ni les observateurs, et vus en des régions peu ou point explorées.

D<sup>r</sup> FOVEAU DE COURMELLES.

### L'ÉLECTRICITÉ DANS LE SAHARA.

Le *Cosmos* a reproduit dans son numéro 765, p. 384, une note de M. le D<sup>r</sup> Foveau de Courmelles, donnée par le *Bulletin de la Société astronomique*, et se terminant par ces mots :

« Il nous a paru intéressant... de signaler ces faits non encore rapportés par les voyageurs ni les observateurs et vus dans des régions peu ou moins explorées. »

C'est une erreur que je me permets de signaler ; ces faits ont été observés et décrits, comme l'indique la citation ci-dessous, tirée du *Désert*, par A. Mellier, à l'article *Sahara* (p. 189). Les faits rapportés comprennent ceux indiqués dans la note de M. Fernand Weyler ; en tous cas, l'une complète l'autre :

« Mais les orages pluvieux sont une exception au Sahara ; les orages secs sont, au contraire, assez fréquents.

« Ceux-ci se traduisent par un développement considérable d'électricité atmosphérique. Il suffit alors d'une couverture brusquement dépliée, d'un peigne vite passé dans les cheveux ou la barbe pour produire des étincelles. Les tentes se transforment en autant de bouteilles

de Leyde, d'où l'on peut tirer, au plus léger frôlement de leurs parois des aigrettes de 15 et même 25 centimètres.

« En temps d'orage, le poil des chameaux arabes donne souvent, au passage de l'étrille, des étincelles accompagnées de petites crépitations. et M. Duveyrier affirme en avoir vu dans de semblables circonstances, sortir des flancs de sa jument qui chassait les mouches avec sa queue. »

A. FÉRET.

## SUR LES RÊVES

*Observations personnelles.* — En 1863, caporal au 3<sup>e</sup> tirailleurs algériens, j'entrai à l'hôpital pour fièvre paludéenne; mais la veille de ma sortie, après mon dîner, j'eus une hémorragie violente, par suite d'une lésion organique de l'aorte. Je fus 29 jours entre la vie et la mort, par suite de cette perte de sang, de sangsues à la région du cœur et des ventouses placées pendant les huit premiers jours, après un bain sinapisé, du tronc aux extrémités : *J'étais, du reste, sans aucune souffrance.*

J'étais insangre; je n'avais plus que le souffle; et ma lucidité parfaite dans un calme absolu.

Dans cet état, je rêvai une nuit : que je voyageais en chemin de fer sur la mer; et, bien portant, j'arrivais à un point terminus contre un rocher, sans gare apparente, dans une ville inconnue : *toute blanche.*

Je ne remarquais qu'une chose à cette arrivée : des hommes noirs de fumée sur la machine, tenant pelle et barre de fer, dans les mains, sans horizon à leur machine.

Je me retournai du côté de la ville. Elle était composée d'une seule grande rue toute blanche. Et sur les trottoirs, des garçons d'hôtel, de pâtissier ou de café; tous en calotte et cotte blanche.

Je m'écriai : C'est une ville de boulangers ! Et je n'y pensai plus.

En 1868, je fis un voyage en Suisse. Je pris le chemin de fer de Neuchâtel à la Chaux-de-Fonds, de 5 à 6 heures du soir, et la nuit je m'éveillai aux senteurs des eaux du lac : c'était le chemin de fer côtoyant le lac; mon rêve de l'hôpital en 1863. J'en ris, puis me rendormis. Mais mon arrivée à la Chaux-de-Fonds fut plus expressément fidèle à mon rêve : *La locomotive s'arrêta contre le rocher et mes hommes noirs de fumée étaient bien là, pelle et barre en mains.* La ville m'apparut alors identique à celle du rêve, et les promeneurs des trottoirs, le matin, à peu de chose près, étaient bien tous, en calotte et cotte blanche : *Comme des garçons d'hôtel, de café et pâtissiers.*

La vision, à cinq ans de distance, avait été fidèle en tous points; et alors, je ne pouvais en avoir aucune idée. Je n'avais jamais mis les pieds en Suisse ni eu aucune relation avec ses habitants.

Ce rêve fait à l'hôpital, dans un moment où tout le personnel me condamnait à mort, et, moi-même, n'ayant depuis trois semaines aucun espoir, me rendit, à son examen réfléchi, une petite confiance dans ma

vitalité si ébranlée au physique et même au moral. Je rentrai en France huit mois après. Le voyage en mer ne me rappela rien. Le chemin de fer de Marseille à Lens, pas davantage, et en 1868, n'y ayant jamais pensé, mon rêve se représenta à mon arrivée à la Chaux-de-Fonds comme un portrait vu, réfléchi, apprécié et retrouvé inopinément et sans erreur possible, dans ses moindres détails.

Voilà le fait, dans le rêve et *dans sa réalité*.

En 1870 ou 1871, je ne saurais préciser la date, c'était je crois, avant l'arrivée des Prussiens à la maison, je fis un rêve, qui m'est resté bien à la mémoire, puisque nous l'avons beaucoup commenté à cause de son étrangeté, et dont je constatai la réalité en 1898.

« Je me trouvai dans un grand hall où il y avait foule, et bientôt, isolément, je me trouvai face à face avec des machines qui s'avançaient contre moi et qui devaient m'écraser. Il n'en était rien sans que j'y mis du mien à les éviter : Je circulai sans encombre sans être touché, et personne ne me disait rien, ni du danger, ni pour converser, sur ces choses étranges.

Je m'éveillai content, mais, ahuri de tout ce que je venais de voir.

A cette époque, j'étais alité depuis deux ou trois ans, et sans espoir de me retrouver debout, hypertrophie du cœur et gastralgie aiguë ; je fus sept ans dans un état lamentable.

En 1878, une circonstance bien imprévue m'appela à Paris, pour l'Exposition.

En entrant dans la grande galerie des machines, au Champ-de-Mars, mon rêve se représenta à ma mémoire : C'était la réalité si inexplicable de mon rêve.

U. LARDANCHET.

(*Journal du Magnétisme.*)

## LE SOMMEIL ET LES RÊVES

Pour faire suite à la note précédente, nous croyons utile à nos lecteurs de commenter une communication que M. Vaschide vient de faire à l'Académie des sciences à ce sujet.

La vérité force l'homme à avouer qu'il n'en sait absolument rien. Il constate ici, comme souvent ailleurs, quelques effets, dont la cause lui échappe.

Après avoir vécu tout le jour de la vie de relation, après avoir agi sur le monde extérieur et subi son action, voici que, le soir venu, l'homme est pris d'un invincible besoin de repos. Ses membres fléchissent, ses yeux se ferment ; il s'endort et n'est plus capable ni de pensée ni de volonté. Cependant, durant cette apparente mort, ses artères battent et son cœur fonctionne ; son estomac continue le travail digestif ; ses poumons rythment toujours leur mouvement de pompe aspirante et foulante.

Voilà déjà un problème suffisamment bizarre.

Mais, de plus, fréquemment cette inertie est troublée; l'homme endormi rêve, et ici le phénomène défie toute explication — sinon toute interprétation, car l'onéïromancie eut toujours des adeptes.

Les brochures ineptes colportées et vendues dans les campagnes sous le nom de *Clef des Songes* ont beaucoup démonétisé la question des rêves. Pourtant nos modernes psychologues ne dédaignent point de porter sur les phénomènes du sommeil les recherches expérimentales qui sont la méthode du jour.

Le point spécialement étudié par M. Vaschide est celui de la « continuité » du rêve. La plupart des auteurs qui ont écrit sur la question : Maury, Dechambre d'Hervey, Lélut et d'autres, croyaient que le rêve n'avait lieu qu'à l'époque prémorphéique du sommeil, ou bien au moment du réveil. Le rêve était ainsi une suite affaiblie et s'éteignant peu à peu des opérations de l'esprit pendant la veille, ou bien un recommencement de ces opérations, provoqué par le retour du dormeur à la conscience sous l'influence des causes extérieures qui généralement amènent le réveil.

L'expérience démolit cette théorie.

Pendant plus de cinq ans, les recherches de M. Vaschide ont porté sur trente-six sujets de tout âge et sur lui-même :

Dans l'extrême majorité des cas, nous dit-il, les sujets n'ont jamais été au courant de nos recherches. En plus, nos observations ont été contrôlées par quarante-six autres personnes, recueillant toujours *proprio visu* les faits. Notre méthode consistait à surveiller les sujets toute la nuit ou au moins une partie de la nuit et à les observer de près, recueillant avec soin les changements de physionomie, les gestes, les mouvements de même que les rêves faits à haute voix et les rêves communiqués par les sujets, n'oubliant jamais de déterminer la profondeur du sommeil par des expériences préalables. De temps en temps, en certains cas, nous réveillons le sujet en lui cachant toujours que son réveil avait été provoqué par nous et, soit en laissant le sujet à lui-même, soit en lui posant des questions, nous étions renseigné suffisamment sur son état d'esprit et ses rêves. Des rêves spontanés facilitaient parfois notre tâche.

Quel a été le résultat de cette admirable patience scientifique et quelles sont les conclusions auxquelles on est arrivé?

Voici. Selon M. Vaschide, on rêve pendant tout le sommeil et même pendant le sommeil le plus profond, celui qui rappelle la syncope. La vraie vie psychique du sommeil, comme la vraie vie des rêves, ne se révèle même que lorsque le sommeil commence à devenir profond. Les rêves recueillis pendant le sommeil profond indiquent les étapes et l'existence de ce travail cérébral, inconscient, auquel nous devons parfois, à notre grand étonnement, la solution de problèmes qui nous ont longtemps préoccupés et qui ressortent brusquement, comme par miracle.

Les songes du sommeil profond ont un tout autre caractère que les autres rêves. Le « chaos du rêve », pour employer l'expression de Gruthuisen, de même que les « clichés souvenirs », expression si caractéristique du marquis d'Hervey, sont presque absents dans les vrais songes qui paraissent être dirigés par une certaine logique inconsciente, par l'attention et la volonté, et par « ce quelque chose qui nous échappe » et qui nous fait penser au delà des images du rêve, dont parlait Aristote.

Plus le sommeil est profond, plus les rêves concernent une partie antérieure de notre existence et sont loin de la réalité. Plus le sommeil est superficiel, plus les sensations journalières réapparaissent et plus les rêves reflètent les préoccupations de la veille.

Les rêves d'une intensité moyenne persistent mieux dans la mémoire et sont plus continus, tandis que les rêves énergiques et actionnels disparaissent plus rapidement du souvenir. Ils amènent, du reste, fréquemment le réveil.

La lucidité des rêves est en rapport avec la profondeur du sommeil, et dans le sommeil de moyenne profondeur, les rêves sont plus stables, plus précis et moins fugitifs.

En recueillant les rêves de toute une nuit, on est induit à croire qu'il y a toute une continuité dans les conceptions même les plus hallucinatoires. Pour une personne réveillée plusieurs fois dans une nuit et d'une façon méthodique, on peut remarquer un certain ordre d'idées dans ses rêves, une association étrange, mais nette et difficile à expliquer par les opinions courantes sur l'association des idées.

Au résumé, on peut dire avec Descartes et Leibniz qu'il n'y a pas de sommeil sans rêve. Les personnes qui ne rêvent pas, ou plutôt qui prétendent n'avoir jamais rêvé, sont victimes d'une illusion d'analyse psychique.

Leur réveil étant brusque, comme aussi la transition entre l'assoupissement du coucher et le sommeil profond, ces étapes se présentent pour le sujet sous une forme vertigineuse, et il y a impossibilité d'attirer son attention. Mais l'observation de leur sommeil montre parfaitement que ces personnes rêvent comme tout le monde.

Un autre point à retenir des observations de M. Vaschide, c'est la prudence, mais aussi la loyauté avec laquelle il constate, dans les rêves, l'intervention de « ce quelque chose qui nous échappe » et cette association entre les rêves « difficile à expliquer par les opinions courantes ».

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

# L'IMAGINATION ET LES HALLUCINATIONS

(Suite.)

## I

C'est par les sens que nous entrons en communication avec le monde extérieur et que nous apprenons à connaître leurs qualités ou leurs propriétés. Nous voyons, nous touchons, nous sentons, nous entendons; la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher nous mettent en rapport avec des objets réels dont l'existence est un fait incontestable, pour nous et pour tous.

Quand je rêve ou quand je me souviens, quand j'essaye de réveiller dans mon âme le paysage que j'ai contemplé, l'air musical qui m'a ravi, la fleur dont le parfum m'a causé une impression agréable, je sens bien que ces réalités, ces causes ne sont plus là, devant moi, dans la chambre où je repose en rêvant. Je sais que l'imagination obéit à mon commandement et qu'elle fait naître ou qu'elle ressuscite un instant pour me charmer la vision idéale de ce que j'ai vu et entendu.

Oui, si mon imagination est vive, si la concentration de mon attention sur ces objets est profonde et prolongée, si elle n'est ni distraite ni interrompue par d'autres objets, j'éprouverai une impression ou une sensation bien intense qui se rapprochera de la réalité, mais, cependant, je ne me tromperai pas sur l'origine de cette évocation et sur le caractère de cette impression.

Mais, si, par suite des causes les plus diverses, je me trompe sur l'impression que je ressens, si j'attribue à une cause matérielle et extérieure le phénomène qui appartient à l'imagination, j'aurai une hallucination. L'halluciné attribue à une cause extérieure et tangible, les impressions qu'il éprouve et qui sont l'œuvre de la mémoire sensible et de l'imagination. Il prend des fantômes pour la réalité.

Tous nos sens peuvent devenir le siège d'une hallucina-



tion quelquefois inguérissable et mortelle quand elle ne dégénère pas en folie.

## II

Voici un exemple des hallucinations de la vue ; c'est un malade qui expose lui-même son état à son médecin (1) :

« Mes visions commencèrent il y a deux ou trois ans. Je me trouvai alors obsédé par la présence d'un gros chat, qui se montrait et disparaissait sans que je susse trop comment ; je ne fus pas longtemps dans l'erreur, et je reconnus que cet animal domestique était le résultat d'une vision produite par le dérangement des organes de la vue et de l'imagination.

« Au bout de quelques mois, le chat disparut et fit place à un fantôme d'une nature plus relevée ou qui du moins avait un extérieur plus imposant. C'était un huissier de la chambre, costumé comme s'il eût été au service du lord-lieutenant d'Irlande, ou de tout autre personnage élevé en dignité.

« Ce fonctionnaire, portant l'habit de cour, les cheveux en brosse, une épée au côté, le chapeau sous le bras, glissait à côté de moi. Soit dans ma propre maison, soit dans celle des autres, il montait l'escalier devant moi. Quelquefois il semblait semeler parmi la compagnie, quoiqu'il fût évident que personne ne remarquât sa présence, et que j'étais seul témoin des honneurs chimériques qu'il me rendait.

« Le caprice de mon imagination ne fit pas sur moi une très forte impression ; il me porta néanmoins à concevoir des doutes sur la nature de cette maladie, et à craindre les effets qu'elle pouvait produire sur ma raison.

« Cette apparition devait aussi avoir un terme. Quelques mois après, l'huissier de la chambre ne se montra plus, et fut remplacé par une apparition horrible à la vue, et désolante pour l'esprit, un squelette. Seul, ou en compagnie, ce dernier fantôme ne me quitte jamais. C'est en vain que je me suis répété cent fois qu'il n'a pas de réalité, et que ce n'est qu'une

(1) Brierre de Boismont, *Des hallucinations*, p. 31.

illusion causée par le désordre de mon esprit et le dérangement des organes de ma vue. »

Le médecin dut constater avec peine que cette vision était fortement enracinée dans l'esprit de son malade, qui était en ce moment alité. Il le pressa adroitement de questions sur les circonstances de l'apparition du fantôme, le connaissant pour un homme sensé, et espérant qu'il pourrait le faire tomber dans des contradictions qui mettraient son jugement en état de combattre avec succès la maladie qui le mettait dans un si triste état.

— Il paraît donc, lui dit-il, que ce squelette est toujours devant vos yeux? — C'est mon malheureux destin de le voir sans cesse, répondit le malade. — En ce cas, continua le docteur, vous le voyez, en ce moment? — Oui. — Et dans quelle partie de la chambre croyez-vous le voir? — Au pied de mon lit : quand les rideaux sont un peu entr'ouverts, il se place entre les deux. — Vous dites que vous comprenez que c'est une illusion ; avez-vous assez de fermeté pour vous en convaincre positivement? Pouvez-vous vous lever et prendre la place qui vous paraît occupée par le spectre? — Le pauvre homme soupira et secoua la tête négativement.

— Eh bien ! fit le docteur, nous essayerons d'un autre moyen. Il quitta la chaise sur laquelle il était assis au chevet du lit, et se plaçant entre les rideaux, il lui demanda si le squelette était encore visible. — Beaucoup moins, parce que vous vous trouvez entre lui et moi ; mais je vois son crâne au-dessus de votre épaule.

Le docteur eut recours à d'autres essais, et employa divers moyens de guérison, mais toujours sans succès. L'accablement du malade ne fit qu'augmenter, et il mourut en proie à l'angoisse dans laquelle il avait passé les dernières années de sa vie.

Il est évident que le phénomène se passait dans l'imagination du pauvre malade, c'est en lui-même, sous l'influence devenue chronique d'un trouble cérébral qu'il voyait ce chat, ce fonctionnaire et ce squelette qui lui causait un tel effroi. Mais il portait un jugement faux sur la nature de cette image, et la projetait au dehors, il lui donnait la forme concrète

de la réalité tangible, et il la plaçait dans la catégorie des objets extérieurs.

Ce qui donne, peut-être, un caractère particulier au sujet de cette observation, c'est qu'il avait conscience de son état, il reconnaissait sa faiblesse et son erreur, mais la volonté frappée d'inhibition, ne lui permettait pas d'en triompher.

La mort qui suivit est un exemple frappant de la profonde influence de l'âme sur le corps.

### III

L'ouïe, comme la vue, deviendra aussi quelquefois le siège d'une hallucination.

Le célèbre Leuret raconte dans ses *Fragments psychologiques sur la folie* le fait suivant :

« J'étais, dit-il, attaqué de la grippe, et mes confrères ayant décidé qu'une saignée m'était nécessaire, on me tira environ trois palettes de sang. Un quart d'heure après l'opération, je tombai en faiblesse, sans toutefois, perdre entièrement connaissance, et cette faiblesse dura pendant plus de huit heures.

Au moment où l'on m'administrait les premiers secours, j'entendis très clairement poser un flacon sur une table qui se trouvait près de mon lit, et aussitôt après une crépitation semblable à celle qui résulte de l'action d'un acide concentré sur un carbonate.

Je pensai qu'on avait laissé répandre un acide sur le marbre de la table, et j'avertis de leur imprévoyance les personnes qui m'entouraient. On crut d'abord que je rêvais; puis que j'étais dans le délire; alors, on essaya de me détromper, et l'on m'assura qu'il n'y avait ni flacon sur la table, ni acide répandu. Je compris que j'avais une hallucination. Mais le bruit était tellement distinct, que, si je n'eusse été instruit par l'expérience des hallucinations, j'aurais été trompé comme eux. »

D'autres hallucinés entendent des sons, des voix qui les poursuivent et les menacent, des bruits dans les murailles, des chants ou des blasphèmes, et ils rattachent ces bruits qui

varient à l'infini à des causes intelligentes, à des êtres qui se plaisent à les tourmenter.

M<sup>me</sup> M..., écrit Brierre de Boismont, âgée de quatre-vingt-deux ans, presque complètement sourde, s'imagine que son mari, mort depuis plusieurs années, se promène sur les toits de l'établissement; elle l'appelle nuit et jour, et elle cause avec lui: Oh! mon Dieu, s'écrie-t-elle, il dit qu'il est nu: Vite, portez-lui des vêtements. Il se plaint de n'avoir rien pris: qu'on lui donne un bouillon, un verre de vin! Et elle pousse des gémissements, des cris, elle pleure et s'arrache les cheveux.

Les voix invisibles peuvent être externes ou internes; elles partent du ciel, des maisons voisines, de la terre, des coins d'un appartement, de la cheminée, des armoires, des matelas. D'autres fois, elles viennent de la tête, du ventre, d'un organe important. — Monsieur, disait un jour, un aliéné au docteur de Boismont, il se passe là, montrant son estomac, des singulières choses: j'entends continuellement une voix qui me parle, m'adresse des menaces, des injures. Et toute la journée, il inclinait la tête pour écouter.

Doit-on ranger, ajoute de Boismont, les tintements d'oreille parmi les hallucinations de l'ouïe, ainsi que plusieurs médecins l'ont pensé? Nous croyons que ce symptôme et d'autres analogues appartiennent aux illusions, car, dans le plus grand nombre de cas, il existe ou un battement artériel ou une autre modification organique que l'aliéné transforme en sensation. »

Il n'y a selon nous ni illusion, ni hallucination dans ce dernier cas; il y a simplement constatation d'un fait réel, et on doit le considérer comme tel, tant que le sujet conservant le plein exercice de sa raison, n'attribue pas ces bourdonnements à une cause extérieure et intelligente qui voudrait le tourmenter.

Les hallucinations tactiles prennent quelquefois un caractère bizarre, et elles se lient à d'autres hallucinations sensorielles. « Nous avons donné des soins à un Anglais qui croyait qu'on l'enlevait, la nuit, pour le transporter dans des pays éloignés, à Lorient, au Caire, à Londres; il se plaignait des mauvais traitements que lui faisaient éprouver les agents qui

étaient chargés de cette mission. A l'entendre, ils lui serraient les bras, le cou, lui faisaient des meurtrissures. Cette idée le rendait fort malheureux.

« M<sup>me</sup> D., âgée de soixante ans, me montre très souvent la marque imaginaire des coups qui lui ont été donnés pendant la nuit par des individus qui veulent lui faire violence; leurs sévices ne se bornent pas là; très souvent, ils la prennent de force et commettent mille horreurs (1). »

L'odorat et le goût de quelques aliénés nous présente quelquefois les mêmes aberrations. Tantôt ils croient sentir des odeurs infectes, des émanations fétides et repoussantes qui leur font proférer des exclamations d'horreur et de dégoût. C'est ainsi qu'une aliénée, de la Salpêtrière, prétendait qu'on égorgeait tous les jours des hommes, des femmes, des enfants abandonnés ensuite dans des caves et des cachots, et elle s'imaginait sentir l'odeur de leurs cadavres en putréfaction.

Tantôt, au contraire, et sans cause apparente, ils se persuadent qu'ils respirent le parfum enivrant de roses, de violettes, ou de fleurs inconnues.

Certains aliénés vantent la saveur des mets succulents qu'ils croient manger, des vins qu'ils s'imaginent déguster; tandis que d'autres repoussent les viandes infectes, pourries, qu'ils sentent dans leur bouche et qu'ils ne peuvent pas expulser.

Nous trouverons dans les phénomènes de l'hypnotisme des exemples frappants de la surexcitation morbide de l'imagination, au détriment de la raison frappée *d'inhibition*.

Voilà donc ce que devient quelquefois cette nature humaine et ces brillantes facultés qui donnent aux vaniteux un orgueil aussi ridicule qu'insensé. Il suffit d'une goutte de sang, d'une vibration nerveuse prolongée et irrégulière pour devenir le jouet des hallucinations les plus étranges, il suffit d'un grain de poussière dans la machine, et tous les ressorts sont faussés: il n'y a que l'épaisseur d'un cheveu entre le fou et l'homme de génie.

(1) *Loc. cit.*, p. 98.

## IV

Dès faits que nous venons de constater avec les aliénistes les plus estimés, il résulte que l'imagination peut entraver, contrarier le jeu de l'intelligence, c'est quelquefois ainsi qu'elle exerce sa puissance, mais elle n'augmente pas l'intelligence, elle n'ajoute rien à sa pénétration et à son étendue. Tout se passe ici dans la sphère assez restreinte de la sensibilité et des sensations. De folles impressions, des scènes délirantes, des rapprochements fantastiques, confuses, aveugles entre des impressions et des sensations, avec un retentissement quelquefois fatal sur le corps et sur la vie, c'est tout ce que nous voyons dans les perturbations intellectuelles de l'halluciné.

Que dans ce trouble si profond, l'imagination se confondant, en quelque sorte, avec la mémoire sensible, éveille un instant, le souvenir des faits, des mots, des souvenirs, qui semblaient perdus dans un oubli absolu, c'est encore possible, et c'est ainsi que certains sujets ont pu répéter mécaniquement des mots latins et grecs entendus ou appris autrefois et que des esprits superficiels ont pu se tromper et leur attribuer la connaissance instantanée d'une langue étrangère.

Il n'en est rien, et si nous rencontrons un sujet qui dans un moment d'exaltation cérébrale, ou dans un état psychologique anormal, parle couramment et avec correction, une langue qu'il n'a jamais apprise, nous ne l'attribuerons pas à l'imagination, nous l'attribuerons à une autre cause, à une cause libre, intelligente et parfaitement distincte du sujet observé.

Les physiologistes, matérialistes et positivistes oublient cette loi si sûre et si facile à constater quand ils prétendent expliquer, comme le Dr Calmeil, la possession, l'obsession, le don des langues, par une illumination subite « de l'encéphale et de l'intellect », ou par une surexcitation extraordinaire de l'imagination, comme si cette faculté pouvait créer instantanément la connaissance d'une langue étrangère, dans le cerveau malade d'un possédé!

Nous ne parlerons pas des religieuses possédées d'Auxonne, en 1622, ce serait remonter trop loin, nous citerons un fait plus récent, dont les spirites ont cherché l'explication : La célèbre somnambule italienne dont l'histoire a été écrite, en 1853, par un docteur établi à Palerme, et témoin des faits qu'il raconte, possédait dans ses crises, le don des langues et révélait une intelligence très élevée, malgré la bassesse de son extraction.

On la vit un jour se servir des caractères grecs pour écrire des mots italiens. Le docteur observe qu'elle n'avait jamais étudié le grec, mais qu'une fois, pendant un accès de somnambulisme, on lui avait présenté un alphabet grec, sur lequel elle n'avait eu que le temps de jeter un rapide coup d'œil. Ce jour-là, elle se crut Grecque, née à Athènes; sa physionomie et son langage exprimèrent des sentiments mâles et patriotiques; elle brandissait avec colère un éventail en guise de poignard, et elle parlait sans cesse d'immoler un ennemi : elle était comme transfigurée.

Elle déclara qu'elle pouvait parler toute espèce de langues, que si elle avait un piano à sa disposition, elle exécuterait toute espèce de musique. Elle écrivit que, ce jour-là, elle parlerait et écrirait en grec, le lendemain en français, et le surlendemain en anglais. Effectivement, ce jour-là elle ne parla, ni ne comprit l'italien : elle parlait avec tant de volubilité qu'on ne pouvait parvenir à la comprendre; il sembla aux personnes qui l'écoutaient qu'elle parlait grec, et l'on ne réussissait à lui faire comprendre quelques mots d'italien qu'en épelant les lettres, une à une et en se servant des dénominations grecques.

Le lendemain, elle ne comprenait ni le grec, ni l'italien, mais seulement le français. Sa physionomie était gaie, enjouée, spirituelle. On lui présenta une grammaire italo-française, elle en lisait les mots français; mais, montrant les mots italiens, elle déclara ne pas les comprendre et ne pouvoir les prononcer.

Interrogée sur ce qui s'était passé la veille, elle dit n'en avoir aucun souvenir et n'avoir jamais appris ni parlé d'autre langue que le français. Elle dit être Parisienne, et, comme on

lui parla en français, elle se moqua de ses interlocuteurs, disant que c'étaient des provinciaux, qu'ils avaient un mauvais accent.

On attendait avec anxiété ce qui allait se passer le surlendemain, car elle avait bien appris le français, mais elle ne connaissait pas un mot d'anglais, et personne, dans sa famille, ni dans son entourage, ne savait cette langue. On craignait donc qu'elle ne parlât sans être comprise, comme il était arrivé du grec, et on voulut vérifier sa prédiction, quant à l'anglais, en faisant venir auprès d'elle des personnes possédant bien cette langue.

On appela deux Anglais et six autres personnes possédant à fond la langue anglaise, tous, gens fort instruits et fort recommandables. Dès que la malade s'éveilla, on lui parla en italien et en français : elle demeura stupéfaite comme un individu qui ne comprend rien. Puis, s'exprimant dans l'anglais le plus pur, elle manifesta son étonnement de ce qu'on n'eût pas encore servi le thé !

Un des Anglais présents se mit à causer avec elle, elle soutint parfaitement la conversation. Priée d'écrire quelque chose, elle écrivit ainsi le quantième du mois : *Fifteenth september*. Elle dit être de Londres ; elle avait l'air grave, les mouvements dédaigneux, et elle fit le simulacre de boxer à la manière anglaise. Le soir, elle passa en revue les personnes avec lesquelles elle s'était entretenue, apprécia la manière plus ou moins correcte dont elles s'étaient servies de la langue anglaise, et signala les deux Anglais de naissance comme l'ayant parlée avec plus de perfection.

Le jour suivant, elle se remit à parler italien, mais ce fut en pur toscan, et non dans le dialecte sicilien qui était sa langue maternelle ; elle dit être de Sienne, fit une description exacte de ce pays, des chefs-d'œuvre qu'on peut y admirer. La différence entre ces deux idiomes est telle que les personnes présentes, habituées au sicilien, avaient beaucoup de peine à la comprendre et étaient même obligées de recourir à un dictionnaire.

Il lui arriva plusieurs fois d'écrire en se servant de caractères qui parurent n'appartenir à aucun alphabet connu, mais



qu'elle choisissait arbitrairement pour remplacer ceux de la langue usuelle; elle en donna quelquefois la clé; d'autres fois, elle ne les expliqua pas, et l'on ne put les déchiffrer. Le docteur en donne un fac-similé; ce sont des signes assez compliqués, et l'on ne conçoit pas quel motif a pu porter la malade à se créer ainsi gratuitement des difficultés. Ce qu'il y a de merveilleux dans cet épisode, c'est que, sans aucun apprentissage, elle ait ainsi employé des signes bizarres qu'elle traçait avec une extrême rapidité, malgré l'énorme obstacle qu'un tel mode d'écriture devait apporter à l'expression de sa pensée.

Le curé de la paroisse, informé de ces faits extraordinaires, persuadé d'après les règles canoniques, que parler des langues non apprises, et prédire exactement les circonstances futures de la maladie étaient des signes certains de la possession démoniaque, jugea qu'il y avait lieu de procéder à l'exorcisme. Ses exorcismes réitérés n'amenèrent aucun résultat, aucune modification dans l'état de la malade qui écrivit dans son état de crise : le diable n'est pour rien dans les souffrances que j'éprouve et dans les facultés dont je jouis.

Le rapport ne nous fait pas connaître l'issue de ces expériences d'un si grand intérêt. Il est évident que, quel que soit le degré d'excitation de notre imagination, si mystérieuses que soient les conditions déterminantes de l'hallucination, l'imagination et l'hallucination ne nous permettront pas de parler correctement une langue étrangère que nous n'avons jamais apprise, d'inventer même une langue et un alphabet, de nous improviser musicien sans connaître les notes musicales. Les grands mots prononcés avec une emphase ridicule par les savants aux abois, peuvent tromper les esprits faibles; ils font sourire les esprits sérieux.

L'erreur des spirites se rapprocherait davantage de la vérité : « Dans le cas cité, écrit un spirite, une voie bien simple était indiquée : c'était, quand la malade se croit successivement Grecque, Française, Anglaise, de lui demander son nom. Certainement, elle en aurait donné plusieurs, et, prenant des informations aux lieux désignés, on aurait reconnu que

diverses personnes, décédées depuis longtemps, s'étaient incarnées successivement dans la malade et avaient parlé (1).

Assurément cette solution est fausse, elle a cependant l'avantage de faire comprendre l'insuffisance de l'imagination préconisée par une science ridicule et la nécessité de recourir à l'intervention intelligente d'un agent étranger.

## V.

Les prétentions des physiologistes de l'école positiviste vont plus loin; ils ne se contentent pas d'attribuer à l'imagination surexcitée la connaissance instantanée d'une langue étrangère et inconnue, ils lui attribuent aussi les visions, apparitions, révélations qui font partie du monde surnaturel, et dont la théologie mystique nous donne l'explication raisonnée. A les entendre, le voyant qui prétend se trouver en présence de Notre-Seigneur, d'un Ange, de la sainte Vierge ou d'un saint, est victime de son imagination, il prend le fantôme de son esprit pour la réalité; il n'est pas encore fou, il est toujours halluciné.

« D'autres individus, écrit Dechambre, ne rectifient pas leurs hallucinations; ils croient à la réalité des sensations perçues; mais, en même temps, ils l'expliquent par des causes surnaturelles, par l'intervention d'une puissance supérieure... Mais, pour que la folie soit réelle, confirmée, pour qu'il y ait aliénation, il faut, si l'on veut rester fidèle à l'étymologie du mot, qu'une atteinte plus ou moins profonde ait été portée à la partie intellectuelle de la conscience, que l'individu ne soit plus maître ni de sa volonté ni de son jugement (2). »

Les écrivains mystiques distinguent avec une grande précision, et en nous faisant connaître leurs caractères distinctifs, trois sortes d'apparitions : les premières sont corporelles et elles frappent immédiatement les sens extérieurs de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du toucher. Les secondes sont imaginaires, et encore qu'elles aient une cause réelle, substantielle, certaine, elles se passent dans l'enceinte inté-

(1) *Le Messager spirite*, de Liège, p. 42.

(2) Dechambre, *Gazette médicale*, 6 avril 1850.

rieure de l'imagination. Les troisièmes dont il est difficile d'expliquer la nature et les conditions sont intellectuelles, elles se produisent dans l'entendement, sans aucune forme, figure ou image matérielle; on les désignerait plus clairement à notre avis, sous le nom de connaissance ou de notion de l'entendement.

Nous ne parlerons, en ce moment, que des apparitions qui frappent nos sens extérieurs, à la manière des objets matériels.

Le monde invisible peut, en certains cas, devenir visible par une permission spéciale de Dieu, et, comme toute autre réalité externe, ébranler notre système nerveux. Ces relations sensibles, rares et saisissantes rappellent l'éclat troublant d'un éclair à travers les ombres de la terre, elles font penser aussi dans la frayeur ou dans l'espérance à des voix qui viendraient de l'au-delà.

Dieu, tout invisible et spirituel, se manifestera sous la forme du feu dans le buisson ardent, ou d'une épaisse nuée. Jésus-Christ apparaîtra, après sa résurrection, sous la forme humaine à ses apôtres, à ses disciples, à Marie-Madeleine, à saint Paul, à des saintes qui auront su garder l'idéale pureté de Thérèse de Jésus. Que de fois, des bienheureux, sur la terre, ont vu la Vierge miraculeuse dans l'amour et le ravissement d'une extase. Que les anges apparaissent et conversent avec les hommes; c'est un fait presque fréquent dans l'histoire de l'Église et dans nos Livres saints.

Les démons, faussaires de Dieu, contrefont ces apparitions célestes, et, s'ils apparaissent quelquefois dans leur laideur horrible, ils prendront aussi, dans certaines circonstances, pour tromper plus sûrement les hommes, les apparences de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints. Mais, selon l'observation d'un savant auteur mystique, « lorsqu'ils prennent la forme humaine, elle présente presque toujours quelque difformité, surtout aux extrémités des mains et des pieds (1). »

Les âmes souffrantes du purgatoire apparaissent aussi quelquefois aux vivants sous une forme sensible; ou elles révèlent leur présence invisible par des signes particuliers: on

(1) R. P. Séraphin, *Principes de théologie mystique*, p. 309. — Benoît XIV, *De serv., Dei beatif.* lib. 3, c. 54, n.3.

entendra des coups, des sanglots, de profonds soupirs, des gémissements; ces âmes se rendront sensibles sous la forme d'une lumière, d'un feu, d'une flamme, d'une nuée. Il est même arrivé qu'elles ont apparu aux vivants sous une forme humaine, tristes, entourées de flammes, gémissantes, provoquant la pitié.

Selon Joseph Lopez, dans son ouvrage intitulé : *Lucerna mystica*, elles se révèlent d'une manière mystérieuse et pénétrante en réveillant en nous, aux heures distraites de la vie, leur souvenir, avec une persistance qui ressemble à l'obsession. Nous pensons à un défaut, nous éprouvons à cette pensée une douleur toute autre que celle de la séparation, elle a des caractères particuliers; il nous est impossible d'écarter cette image douloureuse et de chasser ce souvenir. Pieuse et touchante insistance de ceux que nous avons connus sur la terre et qui, après avoir partagé nos joies et nos tristesses, viennent encore à nous, envoyés de Dieu, pour implorer le secours de nos prières et pour ramener nos regards, trop facilement distraits par les bagatelles de la terre, vers les réalités éternelles.

Quand nous rencontrons dans l'histoire de l'Église ces saints illustres, ces saintes héroïques qui nous frappent par la droiture de leur volonté, la sincérité de leur accent, l'élévation de leurs pensées, le courage surnaturel qui marque leurs mortifications, leurs pénitences, leurs épreuves; quand nous les entendons affirmer avec une conviction tranquille et inébranlable qu'ils ont été favorisés de ces apparitions célestes par lesquelles Dieu semble les initier aux mystères de l'autre vie, je ne peux pas, sans oublier les lois de la certitude historique, les accuser d'erreur ou de mensonge. Si je ne les crois pas, qui croirais-je? Où sont les témoins qui nous donneront des garanties aussi certaines de vérité?

Parmi ces faits merveilleux qui appartiennent au monde surnaturel, nous en trouvons un grand nombre dont la réalité est affirmée par plusieurs témoins dignes de foi. Je ne peux pas supposer que ces témoins sont hallucinés quand ils décrivent, sans aucune entente préalable, une représentation sensible, de la même manière, avec les mêmes détails et les mêmes circonstances. Cet accord se reproduisant invariable-

ment dans toutes les apparitions matérielles, dont l'histoire de l'Église a consacré le souvenir, serait déjà un miracle, bien difficile à expliquer.

Tout en respectant la bonne foi et la sincérité de ces témoins, les rationalistes posent ce principe absolu : tout homme qui croit voir une apparition surnaturelle est un halluciné, et ils appliquent ce principe à toutes les visions et à toutes les apparitions que nous découvrons dans la vie de quelques saints.

Ils n'oublient qu'une chose, c'est de prouver leur principe et d'en donner l'explication. Ils devraient démontrer premièrement qu'en dehors de ce monde il n'y a rien, ni Dieu, ni anges, ni saints, ni aucune créature et que l'immortalité de l'âme est une chimère; secondement que les êtres qui font partie de ce monde invisible et qui sont doués d'une volonté, d'une intelligence et de facultés supérieures aux nôtres ne peuvent avoir aucune communication avec les créatures humaines, qu'ils ne peuvent pas se rendre visibles, en se servant de la matière, comme l'âme se rend sensible ici-bas, à travers la réalité mystérieuse de la matière vivante dont le corps est formé. Il faudrait, enfin, démontrer que ces témoins sérieux dont les dépositions sont l'affirmation éclatante de la réalité objective des apparitions sont tous hallucinés.

Mais ces rationalistes affirment et ne prouvent pas, et ils se contentent de faire cette concession ridicule : on peut être halluciné sans être fou !

Nous affirmons que les apparitions corporelles sont possibles, qu'elles sont quelquefois réelles, et qu'elles dépassent le pouvoir de l'imagination.

Élie MÉRIC.

---

## APPARITION MERVEILLEUSE EN CORSE

Nous empruntons aux journaux de la Corse le récit d'une manifestation extraordinaire qui préoccupe en ce moment les esprits.

Il nous suffit d'exposer les faits; le moment n'est pas encore venu de poser des conclusions.

### I

Dans la commune de Campitello, à un quart d'heure du village, sous le renflement d'un coteau, hérissé de rochers, parsemé d'arbres fruitiers et plaqué de potagers se produisent des phénomènes étranges, qui ont subi trois phases bien distinctes.

Du 24 juin au 15 août, il y a eu vision d'une Dame, laquelle, au dire des croyants, ne serait autre que la Mère de Dieu. Point d'extase, une fervente piété et c'est tout.

Entre le 15 août et le 3 septembre, ils tombent en syncope, Les membres, tout en conservant leur souplesse normale, perdent la sensibilité, et de tout l'individu se dégage une sueur glaciale. Rentrés en possession de leur esprit, ils affirment tous le plus simplement du monde, avoir vu la Madone, une église, des cierges allumés, un prêtre célébrant, des processions, en un mot presque toutes les cérémonies du culte catholique y passent.

Après le 3 septembre, les choses prennent une forme funambulesque, somnambulique. Les voyants, au nombre de quinze, — une poupée de sept ans, cinq fillettes de quatorze à vingt ans, adonnées aux pratiques de la dévotion, deux mères de famille, hystériques, âgées l'une de cinquante et l'autre de trente-deux ans, et sept garçons entre les onze et les vingt ans, pas riches d'esprit, — après avoir plus ou moins longtemps fixé la roche des apparitions, s'écrient tout à coup:

« La voilà, la voilà. » Et de suite leurs membres s'agitent d'un tremblement nerveux, analogue à celui des épileptiques ; leur langue bredouille des mots inintelligibles ; ils se tordent enfin dans des convulsions affreuses à voir. Que tout leur être doit souffrir ! Après avoir perdu les sens extérieurs complètement, leurs forces et leur agilité se décuplant, ils font rouler des moellons au-dessus de leur puissance, se livrent à des exercices acrobatiques qui feraient rougir les gens du métier, et tout cela sans se faire la moindre éraflure. A l'état de repos, le corps acquiert une lourdeur presque marmoréenne. Et chose plus singulière encore, il est deux ou trois de ces voyants qui, au crayon, écrivent ces mots : « Marie et Satan, » tantôt séparés, tantôt unis, suivis d'un chiffre quelconque auquel on ne peut donner aucune signification.

Dès qu'ils recouvrent l'usage des sens extérieurs, ils sentent tout leur organisme frappé d'une lassitude de courbatu ; ils ont la fièvre, leurs idées sont confuses, tristes. Petit à petit, ils reconstituent avec peine leurs visions, à peu de choses près identiques à celles de la deuxième phase, Satan en plus.

Le moment est venu de placer ici la relation aussi claire que possible de quelques-uns de ces phénomènes qui semblent confondre, défier et dérouter ensemble la Théologie et la Science. Ainsi que vous l'allez voir, j'en ai été moi-même le témoin oculaire.

A deux reprises, pendant les deux premières phases, je m'étais rendu sur le théâtre des événements, pour savoir si possible, de quoi il retourne. Il ne m'avait point été donné d'assister à aucune scène de visions ; mais en revanche, j'avais pu recueillir de mes excursions le précieux avantage de m'être, après une minutieuse enquête, convaincu que la bonne foi la plus entière règne chez les voyants.

Le 12 septembre, de bon matin, armé de mon bourdon, je m'acheminai vers Campitello. J'eus la bonne fortune d'avoir pour compagnon de voyage, un voyant, Mazzoni Charles, âgé de dix-huit ans, de Lento. Les événements dans lesquels il joue un rôle important défrayèrent nécessairement notre conversation. Au chapitre de l'une des syncopes dans laquelle

il était tombé, à deux cents mètres du champ des apparitions, à la seule vue de la Croix que l'on y a plantée, je lui présageai, — excusez ma témérité, — que ce phénomène se réaliserait une deuxième fois, dès qu'il apercevrait le lieu, objet de ses pensées. Assistait à notre dialogue un jeune homme de Canavaggia, Simonpieri Jean-Quilicus. Arrivés à Lento, Charles nous quitta pour les siens, non sans me promettre toutefois qu'il ne toucherait que barre. Je ne sais pour quelle cause il ne nous rejoignit point. Cahin-caha, je parvins au terme de mon pèlerinage.

A onze heures, l'on vint m'apprendre l'arrivée du voyant. Mon présage s'était littéralement accompli. Parvenu au point même de la route où l'on découvre le champ, il s'était abattu pour, quelques secondes après, dévaler le coteau, à l'instar de la couleuvre. En vain, son père, qui, de Lento, l'avait suivi, s'était-il efforcé de le retenir dans sa course de reptile.

Dans l'après-midi, je me rendis au champ, mais trop tard. Une apparition avait eu lieu en présence d'une centaine de personnes. Tout ne fut pas perdu cependant, car j'arrivai assez à temps pour que Charles confirmât mon présage à un certain nombre de personnes dignes de foi dont je pourrais citer les noms, le cas échéant. Et aussitôt, flanqué d'un collègue en vision, Corteggiani Ange-Félix, âgé de dix-sept ans, de Campitello, il s'en va à Lento y rechercher un autre voyant de cette localité, Mazzoni Antoine-François, âgé de dix-sept ans, afin de renforcer la troupe pour les visions de la soirée.

Il est six heures et demie, la nuit tombe. Sept ou huit cents pèlerins environ, parmi lesquels cinq prêtres dont M. Albertini, le sympathique et infatigable curé de la paroisse, sont là éclairés par la lune et... un lumignon, dans le recueillement le plus profond. Les voyants présents, au nombre de dix, sont à genou, au pied de la Croix, portant de grands chapelets au cou. Ils ne permettent pas qu'on se mêle à eux. Savent-ils pourquoi? A mon humble avis, ils ont, par expérience, acquis la certitude instinctive que leur promiscuité avec les profanes paralyse les visions, je ne dis pas les apparitions et pour cause. Par privilège, tolèrent-ils tout au plus que les prêtres les approchent avec ferveur, ils baisent et rebaisent longuement la Croix, puis ils attaquent ardemment une *strascinella*



— acte de pénitence qui consiste à se traîner sur les genoux — sur un parcours de deux cents mètres au moins, pour revenir à leur point de départ, cependant que les dévotes récitent le chapelet, et les hommes en grande partie juchés sur des roches, chantent des louanges à Marie.

La pénible *strascinella* terminée, l'on reprend en commun la récitation du saint Rosaire. A peine a-t-on égrené quelques grains, qu'un bruit discret se fait dans la foule. « Ils arrivent, ils arrivent. » Ce sont, en effet, les voyants partis dans la journée pour Lento, qui reviennent, remorquant Antoine-François. Rampant, marmottant douloureusement, tous trois se dirigent vers le centre d'attraction, la Croix. Ils l'étreignent frénétiquement, la baisent et la rebaisent longuement avec des transports d'amour intraduisibles. Antoine-François l'enlève et esquisse un geste par lequel il nous commande de le suivre en procession. La petite phalange sacrée suit la première, et l'assistance défile, maintenue en bon ordre par Charles et Ange-Félix. Et quel ordre ! Jamais de ma vie, je n'assistai à la procession mieux ordonnée. On récite le saint Rosaire, le chant étant expressément défendu par les pieux somnambules. Pendant le défilé, je remarque une femme au facies accusant nettement l'hystérie. C'est Faustine Bagnoli, âgée de cinquante ans, de Campitello. Elle est évanouie, dans les bras de son mari. « Quand elle s'évanouit, dit-il, elle voit pour sûr la Madone. » On nous mène par monts et par vaux jusqu'à un clos *ad hoc* où l'on exécute la *ranitola* — mouvement consistant à décrire processionnellement un cercle concentrique et à le dérouler ensuite sans que les théories des fidèles se confondent. Celle que nous effectuons mérite d'autant plus une mention particulière de précision qu'elle compte trois rangs. Cette innocente et inoffensive parodie achevée, nous retournons au champ des apparitions.

Le signe de la Rédemption est arboré, et les trois voyants que l'on sait se collent à la roche centrale, celle des apparitions, y plantent des bougies, et de temps à autre, ils portent vers le ciel des regards que l'on pourrait dire inspirés. Le tour d'entrer en scène pour les autres voyants du sexe fort est maintenant arrivé. L'un après l'autre, entraînés par un cou-

rant mystérieux, ils s'élancent autour de la roche, joyeux, transportés, transfigurés. Ils sont hypnotisés devant un châtaignier, à huit ou dix pas d'eux. Ils battent des mains, s'animent, s'exaltent, et, du doigt, ils nous montrent la Madone dans la feuillée. Ils frissonnent, tremblent et, telles de lourdes masses, successivement, ils tombent à la renverse. Les syncopes succèdent aux syncopes, et les convulsions battent leur plein. La petite Xavière Sammarçelli, âgée de sept ans, de Bigorno, vient, elle aussi, jeter sa note enfantine dans ce concert délirant. Elle pleure, et à un prêtre qui lui demande la cause de ses pleurs, elle répond : « Je vois la Madone. » Peu après, elle tend ses menottes en avant dans la direction du châtaignier, penche en arrière et tombe sur son dos. Les syncopes n'étant pas simultanées, les voyants valides retirent les invalides, et ainsi de suite. Les voyants qui, pour la plupart et par exception, ne voient pas ce soir, servent de sœurs de charité aux patients et leur donnent à baiser le Crucifix avec une touchante sollicitude (1). Ils demandent de l'eau bénite, s'en aspergent et nous aussi.

Sans transition, comme si l'Apparition se déplaçait, toujours fascinés, ils roulent sur leurs jambes à présent, et d'une façon échevelée, vers un bas-fond, à quelque quarante pas de distance. Les voilà, là-bas, électrisés, en face d'un autre châtaignier dont les rameaux se déploient tout contre une roche, la plus monumentale de toutes celles du champ. Ils nous montrent de nouveau la Madone dans la feuillée, portant cette fois l'Enfant Jésus dans ses bras. Ah ! quelle explosion d'enthousiasme ! quel ravissement ! Plus fort que jamais, ils battent des mains, tendent les bras en avant vers le même point, comme s'ils voulaient tenir l'Apparition. Il est humainement impossible de rendre fidèlement ces transports d'allégresse. Ils la voient comme nous les voyons eux-mêmes ; ils nous la désignent, et mettent nos mains dans leurs mains pour nous indiquer plus justement l'endroit précis où elle se tient.

Que d'efforts infructueux, pour tout au moins faire passer la conviction dans nos esprits ! Et quelle désolation ! quand ils

(1) Je dois reconnaître que les syncopes des femmes sont calmes.

constatent que nous ne voyons toujours pas. Derechef les syncope vont leur train. Il est attendrissant au plus haut point le spectacle de la petite Xavière soulevant comme un jouet, un voyant, garçonnet de onze ans, Bagnoli Moïse, de Campitello, dont le corps est trop volumineux pour ses frères petits bras. Antoine-François prie la mère de cet enfant de lire une prière à la sainte Vierge. Après cette oraison appropriée à la circonstance, nos voyants, poussés pour ainsi dire par un seul et même ressort, sont sur pied, et d'une voix étranglée par les larmes, — leur langue s'est déliée — ils prient, supplient et conjurent la Madone de se montrer aux assistants; « afin, disent-ils, que nous ne soyons pas taxés d'imposture. » Au paroxysme de leur ardeur, ils vont jusqu'à lui demander une marque éclatante de son pouvoir, un miracle. Quelques femmes affirment qu'elles voient en ce moment l'Apparition telle qu'elle nous a été dépeinte. Pourquoi en douterait-on?

L'Apparition disparaît, car les voyants remontent au Calvaire où, par une faveur spéciale, Antoine-François de pair à compagnon, fait signe aux prêtres de chanter un cantique à la Vierge, ce à quoi ces ecclésiastiques se prêtent d'ailleurs de bonne grâce, en entonnant l'*Ave Maris Stella*. Finalement, récitation du chapelet pour la dernière fois, et le voile tombe à onze heures précises.

Qu'il me soit permis avant de clore cette chronique, d'ajouter quelques mots de conclusion.

Je n'ai pas de peine à avouer que je ne suis nullement familiarisé avec les sciences psychiques. Dieu me garde donc de trancher cette troublante question *ex professo*. Mais, vous voudrez bien, ami lecteur, me pardonner d'en discourir comme M. Toutlemonde.

Encore une fois, sans conteste, les visionnaires — ne craignons pas de leur appliquer le qualificatif qui leur convient — ne simulent guère, mais ils se trouvent dans un état physiologique anormal. Indubitablement un agent occulte les meut. Serait-ce l'autosuggestion? J'incline d'autant plus vers cette solution, que trois d'entre les visionnaires, bien qu'éloignés de Campitello, tombent en syncope. Ainsi il y a un mois, Charles tombait dans l'église de Lento, pendant la sainte Messe;

Antoine-François, pâtre de son état, parodie la procession au bercail, à l'heure même où ses amis officient au champ des soi-disant apparitions; un autre visionnaire, Domartini Léon, âgé de dix-huit ans, du hameau de Frasso, commune de Castello-di-Rostino, éprouve ces mêmes troubles dans son village. Au surplus, que le lecteur sceptique fouille dans l'histoire de l'hypnotisme, et il trouvera son chemin de Damas. C'est aux clartés de la science que j'ai examiné ces phénomènes déconcertants à première vue, mû par l'unique souci de la vérité. Que mes amis de Campitello, parmi lesquels j'en compte d'éprouvés, ne me tiennent donc pas rigueur de ce que je heurte de front ce que, par euphémisme, j'appellerai leur opinion. Ils peuvent admettre le surnaturel sans pour cela verser dans la superstition. En s'y obstinant, ils compromettraient, loin de défendre, la cause de notre sainte Religion. Je crains fort qu'en n'écoutant pas ma parole amie, ils ne finissent par recevoir, au lieu de la visite de la Vierge Marie, celle peu souriante de Dame Médecine. L'état morbide des visionnaires fait tache d'huile... *Caveant Consules!* A bons entendeurs, salut.

## II

C'est dans le *Petit Bastiais* que M. Acquaviva a publié le récit que nous venons de lire. Un autre écrivain, M. Paul Pancrazi, s'exprime ainsi dans *Bastia-journal* :

A deux heures tout au plus de la gare de Barchetta; à quatre heures environ par conséquent de Bastia, sur le versant de la rive gauche du Golo, Campitello, chef-lieu de canton de la Costéra, montre — oh! sans orgueil, allez! — ses rochers dénudés et, çà et là, bâties en amphithéâtre, ses trente ou quarante maisons logeant une population de trois cents âmes à peine.

Tranquille et paisible jusqu'ici au milieu de ses rochers; ignorant et ignoré pour ainsi dire du reste des humains, Campitello se voit aujourd'hui le théâtre de phénomènes

extraordinaires qui lui donneront demain la plus retentissante des renommées.

Qu'on en juge !

Le 26 juin dernier, une fillette de douze ans environ, Lellena Lorenzi, très douce, très pieuse et très gentille aussi se trouvait à quelque trois cents mètres du village en quête de bois mort. A un moment donné, ses oreilles sont non moins surprises que charmées d'entendre un chant si suave qu'elle en est « comme toute ravie » selon sa propre expression... elle écoute toujours de plus en plus charmée, mais la douce mélodie cesse bientôt et, à l'instant, tout près d'elle, devant ses yeux émerveillés, souriante et toute resplendissante se dresse sur un rocher la « Madonna », ou du moins une dame extraordinairement belle que la petite Lellena prend tout de suite pour la sainte Vierge. L'apparition ne dura que quelques instants, puis disparut.

Très émue — on le serait à moins — la douce enfant rentre au village et raconte ce qu'elle a vu... C'est Campitello naturellement qui se rend le premier sur les lieux de l'apparition, puis l'extraordinaire nouvelle se communiquant de proche en proche, ce sont des milliers et des milliers de visiteurs qui, animés d'une foi sincère, d'une foi qui fait plaisir à voir, accourent de tous les cantons environnants, le chapelet à la main ou bien chantant des cantiques à la Reine du Ciel. Aussi bien aujourd'hui ce n'est plus la seule Lellena qui a vu la merveilleuse apparition, mais des centaines d'autres personnes, grandes ou petites.

Mais il faut bien le dire aussi, à Campitello, comme à Tilly-sur-Seules (Calvados) à côté de l'apparition de la Vierge qui revient toujours comme un leit-motif, combien d'autres aussi nombreuses que bizarres !

Que n'a-t-on pas vu en effet et que ne voit-on pas encore ! Des croix lumineuses, comme des boules de feu, des églises, des statues décapitées, la Vierge avec une figure comme carbonisée, etc., etc...

Mais en voilà assez pour les apparitions, et parlons un peu des « voyants de la Madonna ».

Jusqu'au 26 août dernier, ces personnes privilégiées trahis-

saient devant l'apparition une émotion profonde, il est vrai, mais plutôt douce, se traduisant surtout par une abondante crise de larmes : visiblement elles goûtaient un bonheur sans mélange. Mais depuis!...

Ah! depuis, c'est une autre paire de manches, comme on dit. Les voyants sont plutôt à plaindre, et leur bonheur n'a plus rien d'enviable. En effet, dès que l'apparition se manifeste, ils sont comme foudroyés et tombent évanouis. Ce n'est jamais qu'à grand'peine qu'on réussit à leur faire reprendre leurs sens.

Et tel a été le sort des voyants (de la plupart) du 26 août au 4 septembre je crois, jour où pour la première fois on a pu dire presque à coup sûr : le doigt du Diable est là, car les voyants ont encore changé de condition et ils sont maintenant effrayants à voir... Hypnotisés par je ne sais quelle puissance infernale, ils font, à l'état de somnambulisme, des gestes de rage ou extrêmement bizarres, grimpent sur des rochers où les chèvres ne s'aventureraient qu'en tremblant, ont des convulsions épouvantables, se jettent des pierres... mais je m'arrête, je ne puis en dire davantage... je sens que je me heurte au scepticisme du lecteur, scepticisme que je comprends à la rigueur, car ici le vrai n'est pas vraisemblable du tout.

Et maintenant que mon rôle de narrateur est terminé, nous donnerions volontiers la parole à l'un des prêtres les plus distingués et les plus instruits du diocèse : j'ai nommé M. Ermoni, curé d'Ortiporio. Ce digne ecclésiastique, docteur en philosophie, a procédé à une enquête personnelle sur les lieux mêmes. Il a assisté à plusieurs scènes sinistres ou macabres de ces somnambules, fin de siècle, en vérité. Il en a interrogé quelques-uns au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; il a sué sang et eau pour les réveiller. Personne donc mieux que ce digne curé ne pourra nous dire ce qu'il faut penser de ces phénomènes extraordinaires qui ont si violemment ému ceux qui en ont été les témoins.

Ours-Paul PANCRAZI.

P. S. — A MM. les sceptiques ou tout simplement à

MM. les curieux qui seraient tentés de se rendre à Campitello, nous leur conseillons d'y aller en voiture directement, car de Barchetta, on est toujours forcé de faire deux heures de voiture, surtout, qu'on n'oublie pas les provisions!

### III

La lettre suivante publiée dans *Bastia-journal* n'est pas une discussion impartiale, paisible et scientifique des phénomènes merveilleux exposés dans les articles que nous venons de citer.

Les esprits s'échauffent; et, malheureusement, la violence qui ne prouve rien tient la place de la discussion.

Nous aurions préféré à ces violences inutiles une étude attentive et une discussion sérieuse des faits.

Nous donnons ainsi tous les documents :

Cher Monsieur Acquaviva, veuillez bien me le dire? Je n'ai nullement l'intention, ami lecteur, de critiquer l'article paru le 17 octobre sur le *Petit Bastiais* ayant pour titre : Le Merveilleux à Campitello. — Le ton ironique et banal de l'auteur fait penser tristement au caractère léger (je dirai même excentrique) du nommé Acquaviva.

Il est étonnant qu'un prêtre ait osé dire de pareilles monstruosité; un prêtre qui pourrait se rendre compte de ce qu'il avance et ne le fait pas certainement. Monsieur Acquaviva est un homme de peu de foi. Qu'il n'admette pas les apparitions de la Madone, je le conçois, mais qu'il répande au loin les élucubrations de son cerveau malade, je ne l'admets pas.

Est-il du nombre de ces pseudo-philosophes qui n'admettent que la matière pure et simple? Tout ce qui ne tombe pas sous les sens n'existe pas et n'a point de réalité; pour eux plus de mystères, et partant plus de religion, plus de Dieu!... — Engoués de ces mauvais principes, ils en font la propagande scandaleuse, s'efforçant d'inculquer dans le cœur des jeunes gens l'irréligion et la haine de Dieu. Quel spectacle écœurant que celui de la France ravagée par les doctrines de ces êtres orgueilleux et corrompus qui se décorent du titre pompeux de rationalistes!...

Jetez, en effet, un regard sur notre chère patrie, et voyez dans quel Océan de douleurs n'est-elle pas plongée cette fille aînée de l'Eglise! Mon Dieu! quel lugubre spectacle!... Ses enfants surexcités par ces principes subversifs commettent ce qu'il y a de plus atroce, l'affligeant chaque jour de plus en plus. Si, coupez donc court à votre ironie, et croyez bien que loin de crier en votre faveur elle vous rabaisse bien bas dans l'estime de vos compatriotes.

Monsieur Acquaviva aurait dû se taire et ne pas infecter l'air de ses miasmes antireligieux. Je me garderai bien de trancher la question à « l'Alexandrine », mais toujours est-il que Campitello nous donne beaucoup à réfléchir et nous invite à redresser le bilan de nos iniquités!!!

La Corse a été de tout temps l'île des croyants, la colonne de granit contre laquelle sont venues se briser tour à tour les hérésies de tous les siècles, et qui rejette dès aujourd'hui le ridicule que l'auteur du fameux article semble vouloir répandre sur les apparitions réitérées de la Vierge du ciel. — Pourquoi ce doute? Vous voulez donc rire aux dépens de notre véritable et trois fois sainte religion. Sachez que la belle Cynos a eu de tout temps un amour spécial pour la sainte Vierge. La guerre de l'Indépendance nous dit bien que nos pères allaient au combat après avoir imploré le secours de Marie.

Est-il étonnant qu'elle daigne nous favoriser de ses apparitions? Sont-elles certaines? Je l'ignore. Mais ni M. Acquaviva ni moi ne pourrions trancher *illico* une question si ardue et si délicate.

Le ton badin de l'auteur dit bien que tout est faux, mais bientôt, dans quelques jours peut-être, le problème sera résolu!!!

Alors que l'autorité diocésaine garde le plus profond silence, un prêtre ignorant et ignoré se permet de semblables énormités... A-t-il oublié la parole du divin Maître : *Non est discipulus super magistrum.*

ALBERTINI INCHECO,  
de Piedigriggio.



## IV

De la Corse, le *Gaulois* a reçu la correspondance suivante. Nous la reproduisons, malgré d'inévitables répétitions. Le *Furet*, de Calvi, la présente aux lecteurs, sous ce titre : *Les Convulsionnaires de Campitello*.

« Dernièrement, deux jeunes filles qui ramassaient du bois dans les champs de Campitello ont cru voir la sainte Vierge leur apparaître. Le récit de cette apparition laissa d'abord la population incrédule. Mais la curiosité ne tarda pas à l'emporter sur l'incrédulité. Quelques personnes donnèrent l'exemple, et la foule les suivit au lieu du prodige. Bientôt on organisa de véritables pèlerinages, on planta une croix près du rocher où la sainte Vierge s'était montrée. Depuis lors, chaque jour amena la production de phénomènes invraisemblables. Des personnes dignes de foi affirment avoir vu la Vierge, couronnée d'étoiles, tenant l'Enfant Jésus, tandis que d'autres ont cru voir sortir du rocher des étoiles d'argent.

« Et maintenant, c'est tous les soirs une procession d'hommes, de femmes, d'enfants, beaucoup venus de loin, quelques-uns marchant pieds nus qui se dirigent, au chant des cantiques, vers le rocher déjà célèbre.

« Là, j'ai été moi-même témoin, à la nuit tombante, d'un spectacle absolument dépourvu de banalité : d'une part, des gens tombant en syncope, se traînant à genoux sur le sol, gesticulant, les yeux clos, d'une façon désordonnée, battant des mains, se frappant la poitrine, et traçant des signes de croix sur leurs visages qui expriment une joie d'extase : d'autre part, des hommes, des femmes en proie à d'atroces convulsions, s'abattant contre terre, la figure trahissant un horrible effroi, rampant et s'agrippant aux rochers, descendant, on ne sait comment, au fond des ravins et des précipices réputés inaccessibles. d'où ils remontent pour aller (embrasser la croix et où ils redescendent après s'être traînés pendant des heures à travers ronces et broussailles sans se faire le moindre mal, sans avoir ni écorché leurs mains ni leurs vêtements aux aspérités du roc ; ailleurs, enfin, des enfants de douze ans, dont la faiblesse soulève sans difficulté d'énormes pierres

que toute la force d'un homme, dans des conditions normales, ne suffirait pas à déplacer.

« Le respectable curé de Campitello, M. l'abbé Albertini, a interrogé en ma présence plusieurs patients. Tous se déclarent prêts à mourir plutôt que de renoncer à ces exercices quotidiens.

« Hier, à l'église de Lento, où je me trouvais, un individu est tout à coup tombé en syncope, puis, se relevant, comme poussé par un agent mystérieux, il s'est mis en marche vers le champ de Campitello, malgré les instantes prières et les menaces de ses parents. Il a fallu employer la force pour le retenir. Encore n'y a-t-on pas réussi sans une extrême difficulté.

« Il va sans dire que l'abbé Albertini, conformément aux avis qui lui ont été donnés en haut lieu, fait sur ces incidents l'enquête la plus minutieuse, afin de donner une base solide à la décision éventuelle de l'autorité ecclésiastique. »

## V

Le *Bulletin paroissial* de Saint-Jean de Bastia a essayé de calmer par ces sages paroles les esprits trop échauffés :

L'on parle beaucoup en Corse, en ce moment, des apparitions de Campitello.

Des témoins nombreux, des enfants et plusieurs personnes, attirés par la curiosité, affirment avoir vu l'image rayonnante de la sainte Vierge. Des hommes, peu suspects de crédulité, ont rapporté avec des détails très précis, les faits surprenants et inexplicables qui, tous les jours, conduisent des centaines de croyants et de simples curieux vers le lieu où se renouvellent les apparitions.

M. le Curé de Campitello se tient jusqu'ici sur une grande réserve et se contente d'enregistrer, sans juger encore et sans conclure, les déclarations spontanées des témoins.

La plus grande prudence étant nécessaire en semblable matière, avant de reproduire les récits auxquels ont donné

lieu les faits extraordinaires dont on parle, nous attendrons que l'autorité ecclésiastique se soit prononcée.

## VI

Nous avons laissé les témoins exposer les faits et exprimer leur sentiment sur des phénomènes extraordinaires que nous n'avons pas reçu la mission d'examiner, et qui passionnent les esprits.

Il faut, avant tout, se défier des récits faits sous l'excitation d'une imagination violente et troublée; il faut écouter la raison, et constater sévèrement, sans parti pris, les phénomènes dont on affirme la réalité.

Il est sage de se défier des apparitions qui se produisent *derrière les arbres et les haies*; elles rappellent les mystères démoniaques des bois sacrés du paganisme. Un missionnaire nous disait récemment que, dans les pays infidèles où des apparitions de ce genre ne sont pas rares, le prêtre ne manquait jamais de faire couper les arbres mystérieux, et que cette précaution suffisait dans bien des cas pour mettre fin aux apparitions.

Il ne faut pas se hâter de parler d'un conflit entre le diabolique et le divin, car il arrive souvent que, le démon, faussaire de Dieu, est l'auteur exclusif des contrefaçons de l'œuvre divine, et qu'il agit seul dans ces manifestations troublantes.

Les convulsionnaires jansénistes de Saint-Médard, ravis, en présence de la Croix, reproduisaient dans leurs membres les scènes de la Passion, et les images des stigmates du divin Crucifié; mais ces phénomènes d'apparence divine, étaient l'œuvre du démon, aussi bien que les phénomènes des convulsions manifestement infernales; on ne pouvait pas prétendre y reconnaître l'antagonisme de Dieu et de Satan.

Il faut, enfin, se souvenir des *épidémies hystériques* dont Gorres, le grand Mystique allemand, a parlé avec une si haute compétence, et ne pas oublier l'influence de l'imagination, des nerfs, du corps, dans certains phénomènes merveilleux.

Et s'il plaisait à la sainte Vierge de révéler encore une fois, d'une manière sensible, sa miséricorde maternelle, envers les hommes, par une gracieuse apparition, nous serions heureux de le reconnaître, de nous incliner devant elle, et de la supplier de nous bénir.

É. M.

---

## UNE SECTE DE SPIRITES A PAMIER

EN 1320

Nous avons à dessein choisi ce mot de *spirites* pour désigner le groupe d'hérétiques que nous présentons au lecteur, afin d'établir un rapprochement entre ces gens du quatorzième siècle et ceux de nos contemporains — lesquels, s'il faut en croire des personnes bien informées, sont plus nombreux qu'on ne le suppose — qui ont ou croient avoir un commerce habituel avec les morts.

Il faudrait, en vérité, ranger de préférence, les spirites de Pamiers de 1320, parmi les dévots aux revenants. Toutefois, comme leur chef, Arnaud Gélis sert aux autres d'entremetteur — disons le mot — de *médium*, ce groupe présente suffisamment de ressemblance avec les spirites modernes pour que nous puissions nous permettre de qualifier ses membres du même nom.

Leur existence, leurs faits et gestes nous sont connus, leurs erreurs nous sont décrites par le manuscrit 4030 (1) (fonds Lat.) de la Bibliothèque Vaticane, qui contient les procès que leur fit, en 1320, l'évêque de Pamiers, Jacques Fournier. Ce manuscrit renferme, du reste, le fruit de l'activité du futur Benoit XII; c'est le registre de l'Inquisition Appamécenne devant laquelle ont défilé, de 1319 à 1325, les survivants de l'hérésie albigeoise que n'avait pu étouffer entièrement un siècle de régime inquisitorial. — A côté de ces cathares dont les dépositions sont uniformes, paraissent quelques types originaux et intéressants, soit qu'ils aient été mêlés à des

(1) Ms. Vat. Lat. 4030, in-fol., parch., XIV<sup>e</sup> s., 375 × 260, 325 f<sup>o</sup>; reliure bois et peau; au dos, le titre : *Processus contra hereticos Valdenses*. En réalité, la majeure partie des accusés sont Cathares. Il y a quatre Vaudois sur une centaine d'accusés.

événements d'un intérêt plus général, tels, le juif Baruc, victime des Pastoureaux (1) et Guillaume Agassa, légreux compromis dans la conjuration de 1321 (2), soit qu'ils aient professé des doctrines curieuses et se soient livrés à des pratiques singulières : c'est le cas d'Arnaud Gélis Botheler et de ses cinq *croyants*, Arnaud de Monesple, bénéficié de l'église Saint-Antonin, Guillaumette, femme de Pierre Bathega, Mengarde, femme d'Arnaud de Pomiès, Raimonde, fille de G. Fabre de Saint-Bauzeil, et Navarre, femme de Pons Brun. Ces cinq derniers accusés sont tous de Pamiers; leur chef Gélis, est du Mas-Saint-Antonin, dans le voisinage de la même ville.

Après avoir dit à quelles pratiques ces gens-là se livraient, nous énumérerons les erreurs dissimulées derrière leurs actes et professées par l'hérésiarque, nous en indiquerons la source, nous dirons enfin ce qu'il faut penser de ces communications avec les esprits, d'après les principes de la théologie et de la raison.

## I

Arnaud Gélis Botheler comparait devant le tribunal de Jacques Fournier, le 23 février 1320 (n. st.). Il est accusé d'avoir des relations avec les âmes des défunts, de les voir, de leur parler, de recevoir d'elles des commissions pour leurs amis; de plus, de croire et de professer des doctrines entachées d'hérésie concernant l'état et la destinée de ces âmes (3). C'est sur cette prévention qu'il a à répondre.

Il résulte de ses aveux qu'il avait fait son entrée dans le monde des revenants, huit ou neuf ans auparavant — en 1311 ou 1312, par conséquent — et que c'était son ancien maître, Hugues de Durfort, chanoine de l'église cathédrale de Pamiers, alors décédé, qui l'y avait introduit (4); depuis lors, il n'avait point failli à ses hautes relations. Il paraît

(1) J.-M. Vidal. *L'Emeute des Pastoureaux; Lettres du Pape Jean XXII; Déposition du juif Baruc devant l'Inquisition de Pamiers.* (Annales de S. Louis des Français. Janvier 1899.)

(2) Ms. 4030, f<sup>o</sup> 145-148.

(3) Conf. A. Egid., 18 C.

(4) Conf. A. Egid., f<sup>o</sup> 18 D; Conf. Mengardis, etc., f<sup>o</sup> 113 D.

bien, en outre, que le privilège d'en avoir de telles n'était pas isolé dans sa famille, puisqu'une sienne cousine de Laforce, près de Fanjeaux (Aude), le possédait aussi et que lui-même avait reçu par elle des confidences de ses propres parents (1). Néanmoins on peut dire qu'il ne fut investi de cet enviable pouvoir que lorsque Hugues de Durfort déjà nommé, l'eut — ainsi qu'il le raconte à Mengarde Pomiès — « placé parmi les morts », « *posuerat eum cum mortuis* (2). »

Positivement, il semble, à l'entendre, qu'il avait sa place parmi eux, se plaisait en leur compagnie et possédait leur confiance. Nombreux sont ceux qui lui font l'honneur de se présenter à lui ; plus nombreux encore ceux qu'il aperçoit simplement. En dehors de Hugues de Durfort, dont il continue à être par delà la tombe le serviteur dévoué, il communique avec plusieurs vénérables chanoines : Hugues de Ros (3), Athon d'Unzent (4), Pierre Durand (5), qui lui apparaissent de préférence dans le cloître du monastère, asile de leur vie et gardien de leurs restes, ou bien dans l'église même à laquelle ils furent attachés (6). Il a aussi vu trois fois Bernard Saisset, ancien évêque de Pamiers, qui s'est montré à lui près du lieu de sa sépulture, revêtu de ses ornements pontificaux (7).

Il communique avec plusieurs laïques : Ponce Malet d'Aix, mort assassiné (8), Ponce Brun (9), Raimond Burges, qu'il a vu la nuit précédente dans la maison épiscopale (10), deux écuyers du pays de Dun (11), Guillaume Asnhac (12), Raimond Saisha, etc. ; il voit enfin plusieurs femmes : Barchinona, femme de Bernard Calmels (13), Barchinona, femme de Pons Fabre (14), Fabrisse Bathega (15), Plaisance, fille de Men-

(1) *Conf. A. Egid.*, f° 20 B.

(2) *Conf. Mengardis*, f° 113 D.

(3) *Conf. A. Egid.*, f° 19 A.

(4) *Ibid.*

(5) *Loc. cit.*

(6) *Ibid.* f° 18 D, 19 A.

(7) *Ibid.*, 19 A.

(8) *Ibid.*, 19 B.

(9) *Ibid.*, 19 C.

(10) *Loc. cit.*

(11) *Loc. cit.*

(12) *Conf. Mengardis*, f° 13 B.

(13) *Conf. A. Egid.*, 19 B.

(14) *Ibid.*, 19 C.

(15) *Conf. Guillerme Bathega*, f° 112<sup>ter</sup> A.

garde Pomiès (1), Fabrisse, mère de G. Fabre de Saint-Bauzeil (2), etc.

A toute heure du jour et de la nuit, en tout lieu : dans les églises, dans les rues, sur les routes, dans sa maison, aux champs, les revenants l'arrachent à ses occupations, à ses prières, à son repos (3). Il s'en va alors en leur compagnie, parcourt avec eux les chemins, les lieux arides, pénètre avec eux dans les églises et dans les maisons (4). Ils causent ensemble ; il leur donne des nouvelles de leurs parents encore vivants pour lesquels il se charge de leurs commissions, qui consistent généralement en des demandes de réparations posthumes, ou bien de secours pour leur propre soulagement : messes, aumônes, lampes à entretenir dans les églises : ce sont aussi de bons conseils, parfois des reproches à l'adresse des vivants. S'il néglige d'accomplir ces messages, les morts mécontents le frappent durement (5).

Dans les entretiens confidentiels qu'il a avec eux, il est surtout question du grand problème qui préoccupe les vivants à l'endroit des morts : du sort qu'ils subissent dans l'autre vie, de leur état actuel et de leur destinée future. On verra quelles notions précises de théologie eschatologique il rapporte de ces conférences macabres.

Triste destinée des mortels favorisés des dieux ! notre homme qui possédait sur l'au-delà des renseignements puisés aux meilleures sources, ne sut pas réserver pour lui sa science. Les morts, dans leur prudence, lui recommandaient, il est vrai, de garder le secret sur ses relations occultes (6) ; mais cette obligation de discrétion était difficilement conciliable avec les diverses missions dont il se chargeait auprès des vivants. En les remplissant, Gélis se trahit et livra son secret à des femmes. Il finit même par dogmatiser ; ce qui devait rester caché, passa au grand public, et dans Pamiers, on ne parla bientôt plus que de « l'homme du Mas-Saint-Antonin qui allait avec les morts ».

(1) *Conf. Mengardis*, 113 B.

(2) *Conf. Raimunde Fabri*, 114 D.

(3) *Conf. A. Egid.*, 19 D, 20 B ; *Conf. Arn. de Montenespulo*, 112 bis B.

(4) *Ibid.*, 112 bis C.

(5) *Conf. A. Egid.*, 20 B ; *Conf. Raimunde Fabri*, 115 B.

(6) *Conf. A. Egid.*, 20 C.

Beaucoup le crurent — on croyait alors les choses les plus invraisemblables — chacun voulut avoir des nouvelles des siens partis pour l'autre monde ; plusieurs allèrent en prendre chez le favori des trépassés. Les quatre femmes dont nous publions l'interrogatoire furent sans doute les plus compromises et se virent appréhendées comme témoins et accusées.

Quant à Arnaud de Monesple, bénéficiaire de Saint-Antonin, nous n'osons dire qu'il était de connivence avec Gélis pour l'acquit des messes qui faisaient l'objet des messages du nécromancien(1). L'adhésion de ce prêtre à la secte se comprend moins que celle de femmes naïves et superstitieuses ; supposé qu'elle ait été réelle, elle ne s'explique que par une ignorance profonde, ou une malice vraiment surprenante.

Le lecteur nous dispensera de parcourir avec lui en détail ces six interrogatoires, pour y recueillir des faits qui ne sont que l'application par le menu de la manière de procéder rapidement indiquée ; il pourra se livrer lui-même à cette recherche très aisée. Nous avons hâte d'examiner la doctrine de nos spirites ; c'est la partie la plus intéressante et la plus importante de leurs confessions (2).

(1) *Conf. Dom. Arn. de Montenespulo*, 112 bis B ; *Conf. Raimunde Fabri*, 114 D.

(2) Le ms. 4030 ne nous donne pas la sentence qui fut prononcée contre ces six individus ; il nous est donc impossible de connaître le sort qui leur fut fait.

Abbé VIDAL.

(*Annales de Saint-Louis des Français.*)

(A suivre.)





## CHEZ LA DUCHESSE (1)

(Suite.)

---

### CHAPITRE III

#### Le Cercle de l'Etoile.

Par une soirée neigeuse de l'hiver de 1890, M<sup>me</sup> la duchesse de Pomar me reçut dans l'appartement intime de son hôtel de l'avenue de Wagram. Le valet de pied m'introduisit dans la chambre de Sa Grâce, pièce royale et magnifique, digne d'une souveraine et où elle n'admettait que ses intimes. On y parvenait par la bibliothèque et par la salle du trône. Après une courte présentation à M. le Duc son fils, la Duchesse demeura seule avec moi, entra immédiatement dans le vif du sujet qu'elle désirait traiter. C'était le CERCLE DE L'ETOILE.

Cette chambre est celle dont le plafond désormais historique, est décoré par l'image dantesque de cercles d'anges lumineux gravitant et tourbillonnant autour d'une étoile centrale. Cette image planait au-dessus du lit de milieu où avait coutume de reposer la grande théosophe. A gauche de ce lit, entre les deux fenêtres était le bureau de Sa Grâce. Elle me fit asseoir en pleine lumière à son côté. La colombe de brillants décorait sa chevelure. Une mantille noire de dentelles précieuses couvrait sa tête et retombait sur ses épaules. Je me rappelle très exactement ce qui fut dit entre nous dans cette entrevue, et je vais le reproduire sous forme de dialogue, sinon dans les termes précis eux-mêmes, du moins dans le sens.

— Merci, Monseigneur, d'être venu. J'ai voulu vous dire tout d'abord, combien j'avais été heureuse du succès de notre réunion (la scène des évêques albigeois) et combien

(1). Reproduction interdite.

je serai satisfaite si votre projet peut arriver à sa pleine réussite.

— Je remercie Votre Grâce, Madame. Je n'ai rien qui me soit tant à cœur que la fondation de l'Assemblée Gnostique, et je crois que vous êtes absolument désignée pour le rôle de Sophia.

— Je sais, je sais, Monseigneur. La Comtesse m'en a parlé. Mais vraiment, je ne puis me particulariser dans la Gnose Valentinienne. L'ésotérisme va beaucoup plus loin. Il est éclectique, et Votre Grâce Gnostique particularise un peu trop.

— Je demande pardon à Votre Seigneurie, Madame. La Gnose est la doctrine de l'Absolu. Valentin en est le docteur le plus complet. Il vient après Simon le Mage, après Basilide, et vous savez que nos esprits assistants ont formellement déclaré que sa théorie était l'expression même de la vérité.

— Bien ! bien ! je sais cela, Monseigneur. Mais croyez-moi, je ne puis, étant donnée ma compréhension plus vaste, entrer dans votre dogmatisme. Je suis plutôt bouddhiste, plutôt hindoue. Tenez, laissons cela. Demeurez le chef de votre assemblée. Elle est pour moi une branche de l'occultisme, mais non pas tout l'occultisme. Que m'apportez-vous là ? Ces papiers ?

— C'est la *catéchèse*, Madame. Et puis, voici l'hymne au Plérôme et voilà la prose des fêtes gnostiques, dans le rythme du moyen âge.

— Vous voyez bien, Monseigneur. Votre Grâce Gnostique est demeurée très catholique romaine au fond. Une prose dans le goût du moyen âge ! Lisez-la-moi et traduisez-moi les paroles. Vous êtes autoritaire, Monseigneur. C'est très romain cela. Vous êtes fait pour devenir un pape. Nous, nous sommes plus éclectiques. La Réforme a manié nos esprits. Comment voulez-vous que nous nous entendions ? Je ne saurais pas commander et je ne sais pas obéir. La lettre tue et l'esprit vivifie. Quel jacobin retourné vous êtes !

La Duchesse souriait en me disant cela, et sa belle main chargée de bagues jouait avec un exemplaire de sa revue : *l'Aurore*. Elle écouta avec bonté et intérêt la lecture de mes

documents. Le cantique au Plérôme lui plut beaucoup. Elle me fit répéter cette strophe :

Salut! Salut! Royaume  
De la Divinité!  
Salut! Salut! Plérôme!  
Eternelle Clarté!  
Abîme! ô mer immense,  
Où se meut la Substance,  
Mystère de Puissance,  
D'Amour et de Beauté!

Et celle-ci :

Les Eons qu'il émane,  
Emanent à leur tour.  
UN et DEUX, c'est l'arcane  
De l'Insondable Amour!  
Divines hypostases!  
Urnes! Encensoirs! Vases  
Qui versent les extases!  
Nuit qui devient le Jour!

C'est beau! c'est très beau! me dit-elle. C'est aussi très vrai. Mais je crois cela. Alors je suis une gnostique. — Elle ajouta : Votre article sur Simon le Mage est un vrai chef-d'œuvre. Mais pourquoi repoussez-vous le Bouddha? Le Bouddha, c'est Jésus aryen!

Ma prose lui agréa moins. Quand je lui eus expliqué la strophe consacrée à Sophia :

In cathedra gnostica,  
Mulier prophetica  
Revelatur Homini!

— Voyons, me dit-elle, pourquoi cette papesse? Comme vous êtes bien Romain! Comme vous êtes autoritaire! Quel Robespierre gnostique! Quel Cromwell vous auriez fait! C'est bien ce que me disait la comtesse. C'est un Cromwell! Ah! Duchesse! il nous aurait mises à la Tour! — Elle riait en me disant cela.

Elle sonna et demanda le thé. Pendant que je buvais le nec-

tar anglo-saxon, elle me dit, en mettant sa main sur mon bras : Vous avez quelque chose de saint Ignace de Loyola, *aurebours*. Chevaleresque et absolu. Vrai Celte et vrai Basque. Un peu Normand. Et elle me présentait la crème : Buvez cela, Monseigneur ! c'est du lait de France... pas de Paris. On l'apporte de la campagne. ♦

— Allons ! voyons ! ajouta-t-elle. Laissons un peu dormir Sophia Céleste. Ce n'est pas moi qui la serai. La comtesse vous renvoie à moi, moi je ne veux pas. Pourquoi une femme ? En France, ce sont les hommes qui sont mystiques. Voulez-vous que je vous parle maintenant ? Eh bien, tenez-vous tranquille, écoutez-moi. — En ce moment, minuit sonna solennellement. L'avenue moins bruyante ne nous envoyait plus qu'une faible rumeur. La Duchesse commença. Je ne l'interromprai plus.

« La première fois que je vous ai vu, Monsieur l'Évêque ! une étoile, visible pour moi seule, brillait sur votre front. Vous êtes un frère de l'Étoile, Maintenant je m'explique. Au début de ma vie mystique, un soir que je me promenais sur la falaise, dans les îles Orcades, en ma chère Écosse, je m'assis en face de la mer déjà assombrie par le crépuscule. Un calme majestueux régnait sur la face sérieuse de l'abîme. Une frange de pourpre bordait l'horizon immense, et la lune commençait son ascension pacifique dans l'espace. Je demeurai longtemps ainsi, le menton appuyé dans ma main et le coude appuyé sur mes genoux, contemplant tour à tour le ciel et les flots, laissant errer ma rêverie entre ces deux infinis. Cependant il se faisait tard. La brise devenait fraîche. La vague s'enflait mollement sous la lune, et la mer déferlant au loin. m'envoyait sa plainte rythmique et solennelle. Une à une s'allumaient les étoiles, phares célestes éclairant ma songerie, points brillants attirant à la fois mon regard et ma pensée. Dans les lointains violets, quelques lames plus hautes que les autres s'élevaient comme des collines mobiles, retombaient et roulaient dans leur écroulement d'écume l'image brisée des constellations. Tout d'un coup, une étoile énorme se détachant sur le fond bleu de l'étendue, m'envoya comme un rayonnement de soleil. Surgie soudainement du milieu de ses sœurs

plus petites, elle semblait en être devenue le centre. Et de cette étoile inconnue, une sorte d'échelle de clarté descendit jusqu'à la mer et reposant son extrémité sur la cime mouvante des vagues, unit l'Océan au vaste azur. En même temps, une voix se fit entendre à mon oreille et me dit ces mots : « Mary ! une grande mission t'attend. Tu seras la messagère des grands esprits qui habitent cette étoile, et tu porteras leur parole à la terre. » Tout redevint silencieux. L'échelle de lumière disparut. Je ne vis plus que la mer, je n'entendis plus que le ressac de ses flots. Le vent soufflant du large, m'apporta son bruit d'orgue sonore. Je me levai et rentrai au château. Ma destinée était fixée. »

Cette destinée ainsi fixée répondait-elle à un état d'âme, ou bien à quelque subite inspiration venue des puissances noires ? Je me le suis demandé bien souvent. La psychologie de M<sup>me</sup> la duchesse de Pomar ne pourra être faite que difficilement. C'était une âme nuancée. L'éducation protestante-épiscopale avait certainement laissé des traces profondes dans cette intelligence cultivée. Le goût du merveilleux, une immense lecture, une aptitude presque incroyable aux intuitions, se mêlaient chez la Duchesse, à un orgueil psychique indéniable. Dans cette révélation des bords de la mer, dans cette extase de la falaise, il y eut aussi sans doute une part d'illusion. Mais il y eut très certainement une part très grande d'infiltration luciférienne. Toujours est-il que cette mémorable soirée fut le point de départ de l'apostolat théosophique de lady Caithness. Notons bien qu'alors elle ne devait pas connaître les théories de Madame Blavatski. Cette soirée fut aussi le point de départ des deux conceptions de la Duchesse : l'incarnation en elle de Marie Stuart et la doctrine du cercle de l'Étoile. C'est de cette dernière que je veux parler, remettant à un autre chapitre ce que j'aurai à dire sur la pseudo Marie Stuart qui fut l'Égérie de la noble Théosophe. Qu'entendait lady Caithness par *le Cercle de l'Étoile* ? Deux choses :

1<sup>o</sup> Une réalité supérieure formée par une société extra-terrestre des grands esprits désincarnés ;

2<sup>o</sup> Une foi théosophique dont ces grands esprits étaient les propagandistes et les chefs et docteurs invisibles.

Au fond, c'était une conception spirite. Dans l'espace, ou plutôt dans l'éther pur, au-dessus des globes lumineux, et des merveilleuses étoiles, est une région sacrée, un Eden intellectuel circulaire, enveloppant les atmosphères et les cieux superposés. C'est là, qu'au sein d'une clarté indéfiniment épurée et resplendissante, vivent les sublimes esprits, connus ou inconnus qui ont gravi d'existence en existence les degrés de la purification. Ces esprits revêtus d'un corps astral d'une délicatesse inouïe, composent une hiérarchie de gloire et de mérites et vivent dans la contemplation de Dieu et dans son amour le plus entier, Marie Stuart est reine d'une de ces glorieuses hiérarchies. Ce cercle céleste s'accroît sans cesse par la venue des esprits purifiés de tous les mondes. La Duchesse avait fait figurer ces êtres ineffables par des anges revêtus de blanc et couronnés de rayons. Ils remplissent de très hautes missions. Ils veillent sur les créatures d'élite et mettent sur le front de ces créatures, un sceau symbolique que lady Caithness voyait seule étinceler, comme une lueur, sur la tête des élus destinés à faire partie un jour de ce bienheureux cercle, de cette « église triomphante » de la théosophie. J'ai déjà dit que Sa Grâce avait aperçu une étoile sur mon front, quand je lui fus présenté.

Ces esprits ont encore pour mission d'enseigner la vérité mystique et de garder son flambeau qui vacille à tous les souffles de l'erreur, à tous les vents de la superstition et du doute. Quelle foi enseignent-ils ? La foi à la vérité, une sous ses formes diverses. Mais qu'est la vérité ? La Duchesse en retrouvait chez tous les peuples, dans toutes les religions et dans toutes les philosophies, des fragments épars, semblables à ceux d'un miroir brisé, ou aux perles égrenées et dispersées d'un collier royal. Seulement cette vérité était revêtue de symboles. Il appartenait à la *doctrine ésotérique* d'interpréter, d'expliquer et de compléter les symboles. La Bible elle-même était soumise à cette opération intellectuelle. Au fond, Swedenborg avait dit la même chose, quand il parlait du sens interne de la PAROLE. Et saint Martin pensait comme la Duchesse et comme Swedenborg. Conclusion : l'ésotérisme interprétait les livres sacrés. Cependant, lady

Caithness professait une foi absolue dans les livres sacrés. Elle lisait la Bible avec respect et l'interprétait avec liberté. Au point de vue humain, son exégèse était très intéressante, d'une grande envolée et d'une envergure majestueuse. Je ne puis m'ôter de l'esprit que cette théorie était un fruit de la Réforme. La protestante apparaissait sous la théosophe. Le credo de Sa Grâce n'était pas toujours bien net. C'était un credo éclectique où la Gnose côtoyait l'Hindouisme, le Bouddhisme ésotérique, l'Idéalisme et le Spiritisme.

Notre-Seigneur Jésus-Christ y devenait le Christ intérieur que l'homme éclairé et pur devait réaliser en lui. Je n'ose appuyer sur ce troublant sujet. M<sup>me</sup> de Pomar était de très bonne foi, mais cette conception touche au blasphème dans ses lignes de superbe et de révolte. Je ne l'ai du reste jamais admise, ayant l'âme trop catholique pour cela, même au milieu de l'erreur. Je ne veux pas entrer dans plus de détails, qu'il n'est utile d'en donner pour ce récit qui n'a aucune prétention doctrinaire et qui n'est qu'un chapelet de souvenirs que j'égrène humblement, en esprit de repentance au pied de l'autel dont l'ombre protégea mon enfance et protégera, je l'espère, les avenues de mon tombeau.

JEAN KOSTKA.

(A suivre.)

---

## LA RÉALITÉ

## DES APPARITIONS ANGÉLIQUES

*(Suite.)*XI. — LES ANGES ET LES SAINTS DU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Je reprends ici strictement avec les Bollandistes l'ordre chronologique, duquel je me suis écarté pour classer sous diverses dénominations, qui ont certainement leur intérêt, les phénomènes angéliques recueillis dans les siècles antérieurs. Comme précédemment, les savants hagiographes seront la principale source et la caution des faits que je mets en avant.

Tout au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, vivait en Belgique sainte Marie d'Oignies. Elle eut pour historien le cardinal Jacques de Vitry, qui la connut intimement, et qui dit d'elle : « Il ne se passa presque pas de jour et de nuit qu'elle n'ait été visitée par les anges et les saints qui faisaient son habituelle conversation. » Ils la charmaient par une douce musique durant ses repas qu'elle prenait au pain et à l'eau, ou durant ses insomnies. Elle jouissait habituellement de la vue de son ange gardien, qui exigeait qu'elle prit un peu de repos et qui l'éveillait à l'heure de la prière ; elle lui obéissait en tout comme à son abbé. Sa contemporaine, la bienheureuse Yvette, recluse à Hui, dont Hugues de Floresse écrivit la merveilleuse vie, fut également en grande familiarité avec les anges. De même la vierge cistercienne Ida de Louvain ; elle est communée par une main angélique. Semblable faveur est accordée à sainte Lutgarde, qui est une autre parure de l'ordre de Cîteaux.

L'ordre des frères-prêcheurs est appelé à bon droit l'ordre angélique, en raison de la blanche livrée que lui donna la sainte Vierge. La vie de saint Dominique, son glorieux fon-



dateur, renferme plusieurs traits ravissants, dénotant un commerce habituel avec les esprits célestes. Un premier trait se réfère au séjour du saint à Rome. « Il était allé visiter les sœurs de Saint-Sixte; il se faisait tard, il se mit en devoir de rentrer à son couvent de Sainte-Sabine sur l'Aventin. On voulut le retenir, mais il dit : *Le Seigneur veut que je m'en aille, il nous enverra son ange*. Prenant avec lui frère Tancrede et frère Odon, il sortit. A la porte, ils trouvèrent un très beau jeune homme, en tenue de route, un bâton à la main, qui se mit à marcher devant eux. Le saint fit passer ses compagnons entre leur guide et lui-même, en sorte qu'il marchait le dernier. Ils arrivèrent au couvent dont les portes étaient closes. Le jeune homme se dirigea vers l'un des battants de la porte principale qui s'ouvrit de lui-même; il entra, introduisit les deux frères et le saint, ressortit, et la porte se trouva close comme précédemment. Frère Tancrede interrogea le saint : *Quel est ce jeune homme qui nous a accompagnés?* Le saint répondit : *Mon fils, c'est un ange que Dieu a envoyé à notre garde.* »

Un second trait nous montre le saint dans ses courses apostoliques, et séjournant chez l'évêque de Faenza (1). « Lorsqu'il se levait avec son compagnon pour chanter matines, on constata à plusieurs reprises que deux jeunes hommes d'une grande beauté s'approchaient de leur chambre avec des flambeaux allumés, et les conduisaient tous deux hors du palais épiscopal dont les portes demeuraient closes, puis revenaient au bout de quelque temps. Le fait fut rapporté à l'évêque, qui voulut s'en rendre compte par ses propres yeux. Ayant vu les deux jeunes porteurs de flambeaux qui accompagnaient le saint dehors, il alla le matin trouver son hôte, et avec un grand respect lui demanda quels étaient ces jeunes gens qui l'escortaient la nuit. Le saint parut ne pas comprendre. Enfin, pressé par l'évêque, il lui déclara que c'étaient des anges, et que le lieu où ils le conduisaient chaque matin était une certaine église de Saint-André située dans les vignes, où il avait

(1) Ce fait n'est pas relaté par un auteur absolument contemporain, comme l'est le précédent; toutefois il est si précis et si intéressant, que je n'ai pas cru devoir l'omettre.

su par révélation que devait s'élever un couvent de son ordre. Profondément touché, l'évêque se hâta de lui concéder cette église pour faire ériger à côté d'elle un couvent. »

Nul doute que saint Dominique n'ait eu durant sa vie bien d'autres rapports avec les anges, qui sont restés inconnus. Un ange lui annonce sa précieuse mort en lui disant : *Viens, mon bien-aimé, viens aux joies éternelles.*

L'un de ses premiers successeurs comme maître général des frères-prêcheurs, saint Raymond de Pennafort, était, dit son historien, si familier avec les anges, à cause de sa grande pureté et sainteté, que l'un de ces bienheureux esprits venait souvent l'éveiller quand était arrivée l'heure de la prière.

Personne n'ignore la grâce insigne conférée à saint Thomas d'Aquin par le ministère des anges. Il venait de repousser une malheureuse qui avait tendu des embûches à sa chasteté ; il avait prié Dieu avec larmes de le préserver à tout jamais du vice impur ; il s'était endormi. Durant son sommeil, il vit deux anges qui lui serraient les reins d'une ceinture, en l'assurant que sa prière était exaucée. Or, la douleur qu'il ressentit à ce moment fut si vive qu'il poussa de grands cris. Il confia plus tard à frère Raynald son compagnon la faveur qu'il avait reçue ; et près de mourir, il déclara à son confesseur la merveilleuse immunité dont Dieu l'avait gratifié. En elle-même, la vision paraît avoir été imaginative ; mais l'action exercée par les anges fut incontestablement physique, puisque le saint témoigna par de hauts cris la douleur qu'il ressentait.

Le séraphique saint François fut un grand ami des anges. D'après les chroniques franciscaines, un mystérieux étranger déclara à sa mère qu'elle ne le mettrait au monde que dans une étable ; puis, quand il fut né, un mendiant non moins énigmatique le prit des bras de sa nourrice et annonça ses hautes destinées. Donnant sous réserve ces deux traits légendaires, je m'arrête à deux faits capitaux qui dominent la vie du patriarche d'Assise : la concession de l'indulgence de la Portioncule et l'impression des stigmates, dans lesquels intervient le ministère des anges. (*Act. SS. Oct. Tom. II, p. 557-558.*)

A six cents pas d'Assise se trouvait une petite église appe-

lée Notre-Dame des Anges; on disait y avoir souvent entendu des concerts angéliques. Elle était presque ruinée, au moment où François commençait sa vie nouvelle d'absolue pauvreté; il la répara de ses propres mains. Elle lui devint très chère: les bénédictins du Mont-Subasio, auxquels elle appartenait, l'abandonnèrent au sublime *Poverello*, avec le domaine exigü, *portioncula*, qui l'entourait. Une nuit, saint François reçut un avertissement céleste de s'y rendre; il y trouva Notre-Seigneur et Notre-Dame entourés d'une multitude d'anges qui couvraient les champs d'alentour. C'est alors que le Sauveur du monde invita son serviteur à lui demander quelque grâce: et le saint implora de sa divine bonté l'indulgence dite de la Portioncule qui fut ratifiée par les souverains pontifes. L'apparition miraculeuse, qui y donna naissance, a été consignée dans des relations très graves, et a pris place dans les offices de l'Eglise. Les Bollandistes la considèrent comme incontestable, dans la longue et savante dissertation qu'ils lui consacrent. (*Loco citato*, p. 879-919.)

Il faut en dire autant de l'impression des stigmates sur le mont Alverne. Le fait lui-même est placé sous la haute et solennelle garantie de l'Eglise, puisqu'elle a institué une fête pour en célébrer la mémoire. La manière dont il s'est accompli n'est pas moins déterminée avec précision. Ainsi que l'a raconté saint Bonaventure reproduisant des relations antérieures, le saint priant en haut de la montagne, vit descendre du ciel et s'arrêter à quelque distance de lui dans les airs un séraphin qui semblait cloué à une croix; il avait six ailes de flamme, dont deux se dressaient au-dessus de sa tête, deux palpaient à ses côtés, et deux couvraient ses pieds. Tandis que l'homme séraphique contemple cette vision, le cœur navré de douleur et d'amour, il reçoit les sacrés stigmates à ses pieds, à ses mains et à son côté. Le séraphin crucifié les lui a gravés en traits de flamme; et il redescend lui-même de la montagne comme un crucifix vivant. (*Loco citato*, p. 648-652.)

Les faits angéliques abondent dans la postérité spirituelle de ce grand saint; il est impossible même de les mentionner rapidement. — Saint Bonaventure, encore jeune, reçoit la communion de la main des anges. — La vie de sainte Mar-

guerite de Cortone, écrite par son confesseur, offre une suite presque ininterrompue d'apparitions angéliques ; qu'il suffise d'en citer une. La nuit précédant la fête de sainte Claire, un ange ayant six ailes, apparut à l'héroïque pénitente et lui donna sa bénédiction ; celle-ci produisit dans son âme un tel incendie d'amour, qu'un rire d'allégresse éclatait malgré elle sur ses lèvres, et ce phénomène se reproduisit plusieurs fois dans la nuit. Plus tard même, la sainte ne pouvait songer à cette vision sans en ressentir les merveilleux effets par une hilarité qu'elle ne pouvait contenir. La bienheureuse Humiliane de Cerchis, Florentine, veuve du tiers ordre, était éclairée la nuit par un ange, et il la nourrit une fois d'un pain tout blanc et odoriférant.

Je termine cette revue du XIII<sup>e</sup> siècle par un trait tiré de la vie de saint Philippe Béniti, propagateur de l'ordre des Servites. En l'un de ses voyages, étant avec quatre compagnons dans les âpres forêts des Alpes, il perd sa route, il erre pendant trois jours, et à la fin il succombe d'épuisement et de fatigue. Il se met en prière : soudain des voix humaines se font entendre. Deux hommes se présentent costumés en bergers, mais faisant paraître sur leur visage et dans leurs paroles une aménité qui contraste avec la rudesse d'un berger de la montagne. Ils font entrer saint Philippe et ses compagnons sous un toit rustique, et ils leur servent des mets simples mais bien préparés, des pains éclatants de blancheur et d'un goût exquis et une boisson rafraîchissante. Les religieux se restauraient en rendant grâces à Dieu. Les deux bergers les remettent ensuite dans leur chemin. Quand le saint veut les remercier, il se trouve qu'ils ont disparu. Il demeura persuadé qu'il avait eu affaire à des anges du Seigneur.

## XII. — LES ANGES ET LES SAINTS DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE.

Au seuil du quatorzième siècle, nous trouvons le candide et vraiment angélique saint Nicolas de Tolentino, des Ermites de Saint-Augustin. Ses parents soupirent après une postérité qui a été jusqu'alors refusée à leurs vœux ; un ange les avertit

de faire un pèlerinage au tombeau de saint Nicolas; ils y vont, et obtiennent de Dieu l'enfant de bénédiction qui reproduit les vertus et la puissance thaumaturgique de son patron le grand évêque de Myre. Les démons s'acharnent contre lui, les anges le consolent. Six mois avant son précieux décès, chaque nuit, avant l'heure de matines, il entend des oreilles de son corps, *corporalibus auribus*, un concert angélique d'une harmonie exquise : et il en est si délecté qu'il s'écrie : *Je désire la dissolution de mon corps pour être avec Jésus-Christ.*

Après lui se présente le grand saint breton, le soutien et l'avocat des pauvres, saint Yves de Tréguier. Voici ce que dépose un témoin dans son procès de canonisation. « Comme j'étais à table avec le seigneur Yves en sa maison de la Ville-Martin, un pauvre guenilleux et repoussant se présenta; maître Yves le fit asseoir en face de lui et manger dans son assiette même. S'étant restauré, le pauvre se leva, et nous dit en breton : *Adieu, le Seigneur soit avec vous!* A ce moment, il apparut aux yeux de maître Yves tout transfiguré et tout éclatant de blancheur. Maître Yves me fit remarquer ce changement tel que la maison en devint resplendissante; il ne voulut plus ce jour-là se mettre à table; il se prit en ma présence, à pleurer à chaudes larmes en disant : *Je ne puis en douter, un messenger du ciel nous a rendu visite.* » Il ne paraît pas que le témoin ait constaté de ses yeux la transformation du pauvre; mais il vit, et pendant un temps assez long, le pauvre lui-même.

Aux portes de Florence, à Varlungo, se trouve un monastère de religieuses Vallombrosiennes, dans lequel on vénère le corps de sainte Humilité leur fondatrice. Elle était mariée; du consentement de son mari, elle entra dans un monastère auprès de Faenza. Là elle édifia les sœurs; mais l'Esprit de Dieu la sollicitait à embrasser une vie plus solitaire et plus rigide. Elle ne savait comment sortir de la clôture où elle était étroitement gardée, quand une nuit elle entendit une voix qui lui disait : *Humilité, lève-toi et suis-moi.* Elle se leva : une main invisible la conduisait, lui fit franchir un mur très élevé, ouvrit devant elle la porte extérieure du couvent, la soutint

marchant sur les eaux d'un petit fleuve. Elle était libre, grâce à l'assistance physique d'un ange. Plusieurs fois durant la vie, elle éprouva cette même assistance, par des secours **inespérés** qu'aucune main humaine n'eût **pu lui procurer** d'une manière aussi prompte.

Gracieux **et touchant** est le trait raconté du bienheureux **Pilingotti**, tertiaire franciscain. « Au moment où son âme très pure allait quitter son corps, un très bel oiseau inconnu, éclatant de blancheur, se mit à voleter autour de son visage. Une des personnes qui étaient là s'efforça de le chasser, mais inutilement, et on demeura convaincu que, sous la forme de cet oiseau, l'ange gardien du bienheureux mourant attendait son âme pour la conduire au ciel. »

Le bienheureux Raymond de Capoue, le célèbre confesseur de sainte Catherine de Sienne, maître général **des frères-prêcheurs**, atteste, dans la vie qu'il écrivit, **de sainte Agnès de Mont-Politien** d'après les **relations les plus authentiques**, que cette sainte reçut la communion de la main d'un ange durant dix dimanches de suite.

Tous ceux qui sont tant soit peu versés dans la vie des saints connaissent sainte Christine de Stumbel, dite *l'admirable*. Autant de fois elle est harcelée, battue, mise à mal par les démons, autant de fois elle est secourue, consolée, guérie par les anges. Elle jouit souvent de leur vue, et entend leurs exhortations suaves et efficaces; parfois elle est soulagée physiquement par eux, mais sans les voir.

Les Bollandistes se contentent de mentionner dans leur étude la bienheureuse Oringa, vierge en Toscane. Ils n'ont rien à objecter contre sa vie qu'a écrite le grand historiographe des saints toscans Silvano Razzi, sinon qu'elle n'est pas contemporaine. Elle contient plusieurs traits de protection angélique; sous cette réserve, il est permis de les citer. Un jour qu'elle se dirigeait vers l'hôpital d'Altopasso à la tombée de la nuit, un démon déguisé en cavalier qui montait un cheval indompté lui barra le chemin; mais deux anges lui apparaissant, dissipèrent l'horrible fantôme. Elle se rend en pèlerinage au Mont-Gargan avec quelques pieuses compagnes; des hommes pervers se préparent à ravir aux voyageuses leurs

habits et leur honneur, et les guettent la nuit au passage d'une forêt; l'archange saint Michel lui-même, costumé en diacre, se montre à Oringa et l'avertit du danger. Bien plus il se fait le guide des pèlerines, les conduit à une fontaine, et leur offre des mets exquis pour leur réfection. (*Act. SS. Jan. Tom. I, p. 651.*)

Avec les savants hagiographes, je transcris le récit suivant, extrait de la vie du bienheureux franciscain Jean de Fermo. Il eut pendant trois mois, pour précepteur et maître, un ange du Seigneur, qui lui communiqua l'intelligence des saintes Écritures. Mais là ne se bornèrent pas ses rapports avec les anges, dont voici un épisode. Un jour qu'il venait de célébrer sur l'Alvernia la fête de saint Michel, au moment où tout enivré de pieuses méditations il sortait de l'église, un joueur de guitare parut auprès de lui et tira de son instrument une si douce mélodie, que le bienheureux, sans une assistance divine, en eût perdu l'usage de ses sens. Poussant un grand cri, bondissant d'allégresse dans le Seigneur, il se mit à courir vers sa cellule en remontant la montagne : qu'il courût, qu'il marchât ou s'arrêtât, le joueur de guitare ne quittait pas son côté. Quand frère Jean arriva à sa cellule, il se prosterna éperdu d'amour devant son crucifix; alors le musicien se mit à accélérer son rythme avec une prestesse de main prodigieuse, comme font les exécutants qui terminent un morceau, et il disparut. Le bienheureux passa toute la nuit suivante en prière, en rendant grâces à Dieu et à ses anges de la consolation qu'il avait reçue.

La fin du quatorzième siècle est embellie par la glorieuse sainte Catherine de Sienne. Il lui arrivait souvent de voir, pendant l'acte du saint sacrifice, des anges qui tenaient un voile d'or et des cierges allumés. Quand elle mourut, un ange, sous la forme d'un bel enfant de huit à dix ans, apparut à une pieuse dame, et lui montra l'âme de la séraphique vierge qui, couronnée d'un triple diadème, était présentée à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère. (*Act. SS. Apr. Tom. III, p. 944-955.*)

XIII. — LES ANGES ET LES SAINTS DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.

Le quinzième siècle si troublé, si agité, nous offre une abondance extraordinaire de manifestations angéliques. Pour sainte Lidwine, pour sainte Colette, pour la bienheureuse Véronique de Binasco, pour sainte Françoise Romaine surtout, ces manifestations ne sont pas intermittentes, mais continuelles; elles forment vraiment la trame de leur merveilleuse existence. Est-il permis de risquer cette conjecture? En un temps où les vrais prêtres, les prêtres instruits des voies de Dieu, sont rares, les anges semblent se multiplier pour les suppléer auprès des âmes appelées à des hauteurs extraordinaires de sainteté.

Les saints d'ailleurs ne furent pas étrangers à ces faveurs angéliques. La tradition de l'ordre des Minimes est que saint Michel lui-même communiqua à saint François de Paule la règle, et lui remit l'écusson de son ordre. Dans son procès de canonisation, il est raconté qu'un certain personnage, étant irrité contre lui, vint le trouver dans sa cellule pour lui faire des reproches; mais, en montant les degrés, qui y conduisaient, son oreille fut frappée et ravie de chants et de mélodies très suaves; toute sa colère tomba, et il sollicita humblement l'amitié du saint. — Le grand prédicateur saint Vincent Ferrer était assisté par les anges, tandis qu'il lançait aux foules ses paroles de flamme; il fut donné à beaucoup de personnes, atteste son historien, de les voir descendre du ciel et planer au-dessus de lui sous l'humble apparence humaine. — Denis le Chartreux voyait les religieux de son ordre escortés par les anges à leur retour du chœur. — Les esprits angéliques firent entendre de merveilleux concerts à la mort de saint Laurent Justinien, patriarche de Venise.

Mais je reviens aux diverses saintes que j'ai citées plus haut, et qui nous offrent une si riche moisson de faits angéliques.

Sainte Lidwine, par les mystérieuses et incessantes douleurs qu'elle endura toute sa vie, fut une victime clouée à la croix pour les péchés de son siècle. La nature a besoin d'être



soutenue en un si âpre et long martyre. Le secours vint à Lidwine, au moins pour la partie sensible de l'âme, des esprits célestes. Elle vivait familièrement avec son ange gardien ; il répandait parfois une clarté à éclipser mille soleils ; d'autres fois cette clarté était moins éblouissante, mais il portait toujours une croix sur le front pour ne pas être confondu avec un démon se transfigurant en ange de lumière (1). La sainte ne le perdait de vue que s'il lui arrivait de recevoir la visite de personnes peu chastes et honnêtes, ou si elle-même commettait de ces fautes que seul l'œil de Dieu ou des anges peut surprendre ; mais alors elle se confessait à son ange et reprenait sa familiarité avec lui. Il la faisait sortir d'elle-même et voyager en divers lieux et notamment en Terre-Sainte. Durant ce temps, son corps restait inanimé et comme mort dans son lit ; et toutefois il souffrait de ces rapt mystérieux, il était tout brisé de fatigue, et même il arriva qu'il fut contusionné et blessé, comme s'il eût fait réellement tous ces voyages. L'ange disait à Lidwine qu'elle était ravie en corps comme en âme. Ces très curieux phénomènes, dûment attestés, se recommandent à l'attention des écrivains mystiques et physiologistes.

La bienheureuse Véronique de Binasco, vierge milanaise de l'ordre de Saint-Augustin, jouit, sinon toujours, du moins presque journellement de la vue d'un ange. Il lui apparaît pour la retenir de se cacher dans un désert, en l'assurant que ce n'est pas la volonté de Dieu ; depuis lors, elle est en rapport assidu avec lui. Il lui apprend à dire son office suivant le rit romain, car elle était de Milan où l'on suit le rit ambrosien ; il lui marque les feuillets avec des cordelettes en guise de signets, et maintes fois récite l'office avec elle. Il la nourrit durant ses jeûnes, en lui donnant un petit pain tout blanc qui sous son mince volume la sustente merveilleusement ; comme elle priait pour la guérison d'une amie malade, l'esprit céleste lui apporte un double pain ; elle en donne un à son amie qui en mange et y trouve la santé. Une fois l'ange infligea à la bienheureuse une réprimande pour un mouvement de curio-

(1) Elle obtint un jour qu'une de ses confidentes pût jouir de la vue de son ange.

sité auquel elle s'était laissée aller pendant la messe ; elle en fut si terrifiée qu'elle pensa mourir, et que durant trois jours elle ne fit que pleurer. Elle décrit ainsi cet ange : Il était si brillant de lumière qu'il lui servait de flambeau durant la nuit, et qu'elle ne pouvait le fixer et se rassasier de ses traits à loisir, il avait au front une petite corne, une étoile pendait à son cou, à ses épaules étaient attachées des ailes comme les peintres ont coutume d'en donner aux esprits angéliques. Un jour, il apporta la communion à la servante du Seigneur.

L'illustre sainte Colette n'eut peut-être pas des relations aussi continuelles avec un ange spécialement désigné. Il n'est pas douteux que les esprits célestes lui soient venus très souvent en aide. Non seulement ils la protégeaient elle-même, mais elle les voyait qui couvraient de leur présence tutélaire les personnes qui lui étaient chères, et ils présentaient à Dieu les prières qu'elle lui adressait pour ces personnes amies. Durant ses maladies, les anges relayaient les sœurs dans les services que réclamait son état, ils la servaient avec respect comme étant l'épouse de leur Roi. Au moment de sa mort, dans tous les couvents de son ordre où florissait l'exacte pauvreté, des concerts angéliques avertirent les sœurs du départ pour le ciel de leur sainte Mère, et l'on entendit une voix annonçant formellement qu'elle était montée vers le céleste Époux. Une personne de haute vertu vit une nuée d'anges emporter son âme au paradis.

Mentionnons en passant sainte Catherine de Bologne qui, assistant à la messe, entend les anges qui chantent le Sanctus, et qui aurait trépassé de joie si le chant eût été prolongé tant soit peu ; et la bienheureuse Marie de Maillé, recevant parmi ses pauvres un inconnu mystérieux qui ne pouvait être qu'un ange. Les Bollandistes relatent ces deux traits.

Avec eux, je réserve pour la fin sainte Françoise Romaine. Sa caractéristique est la présence continuelle d'un ange à ses côtés. Elle est représentée ainsi dans sa grande statue monumentale qui figure à Saint-Pierre de Rome. Dans l'oraison de sa fête, l'Eglise remercie Dieu de ce que, parmi d'autres dons de la grâce, il l'a gratifiée d'un commerce familier avec un ange, et demande, par ses mérites et son intercession, que

ses enfants entrent un jour dans la société des anges. Il est impossible de trouver une plus formelle déclaration, que l'Église a cru et croit à l'intervention visible d'un ange dans la vie de sainte Françoise Romaine. Et pourtant cet ange est resté invisible à tous autres yeux qu'aux siens. Mais sainte Françoise a déclaré d'une manière si affirmative à son confesseur qu'un ange était sans cesse à ses côtés, elle a détaillé d'une manière si précise les services qu'il lui rendait, que l'Église jugeant la sainte saine d'esprit et grandement éclairée de Dieu, s'est rendue à son témoignage et a refusé de croire à une hallucination dont elle aurait été obsédée. Une hallucination n'éclaire pas, ne console pas, ne fortifie pas; or, l'ange familier communiquait à sainte Françoise de pénétrantes lumières, l'inondait de consolations divines, lui infusait de surnaturelles énergies.

Mais entrons dans le détail de l'assistance des anges vis-à-vis de cette sainte. Car, outre son ange gardien, elle en eut trois successivement qui remplirent vis-à-vis d'elle différents offices. Ils correspondent à ces trois phases de la vie spirituelle qu'on nomme, dans le langage mystique, la phase purgative, la phase illuminative et la phase unitive. Ce ne sont pas des dénominations arbitraires: elles marquent trois états d'âme nettement caractérisés. Pour parvenir à l'union divine, l'âme a besoin premièrement d'être purifiée, secondement d'être éclairée; elle ne s'élève au troisième degré qu'autant qu'elle a franchi heureusement les deux premiers.

Sainte Françoise eut donc tout d'abord un ange correcteur. Il resta invisible, mais il marquait sa présence par des coups et soufflets qu'il infligeait à Françoise, soit qu'elle fût seule, soit même qu'elle se trouvât en société. Et s'il corrigeait ainsi l'innocente brebis de Dieu, c'était pour des fautes bien légères: parce qu'elle n'osait pas révéler à son confesseur les secrètes faveurs dont Dieu la comblait, ou parce qu'elle craignait de s'opposer à une conversation tenue en sa présence où la vanité avait trop de part. Qu'on n'aille pas d'ailleurs s'imaginer une pluie de soufflets tombant sur Françoise: ces corrections furent relativement rares, mais l'ange, qu'on me pardonne cette expression, n'y allait pas de main morte.

Après l'ange correcteur vint l'ange illuminateur. Celui-là était continuellement visible. Françoise le reçut de Dieu en des circonstances bien touchantes : elle avait perdu un innocent enfant nommé Évangéliste ; une nuit, ce bienheureux enfant lui apparut, et lui présenta un ange lequel devait désormais se tenir à ses côtés. C'était un ange du second chœur céleste, à savoir un archange ; il représentait par sa taille un enfant de neuf ans, l'âge d'Évangéliste dont il tenait la place près de sa mère ; il portait la tunicelle des sous-diacres ; il était si rayonnant qu'à peine laissait-il voir ses traits, toutefois Françoise était admise à les contempler quand elle parlait de lui à son père spirituel ou bien quand elle était aux prises avec les démons. Le saint archange la soutenait alors en lui découvrant son visage, et si l'assaut devenait plus furieux, il secouait sa blonde chevelure, et les étincelles qui en jaillissaient chassaient les esprits infernaux. Si la sainte avait commis quelque imperceptible faute, il éveillait sa conscience en disparaissant quelques instants ; il ne la frappa jamais, comment l'eût-il frappée puisqu'il lui tenait lieu de son enfant ? Françoise parfois indiquait à ses intimes amies la présence de son compagnon céleste, en faisant mine de lui poser sa main sur la tête.

A cet ange succéda l'ange de la période unitive. Il prit place aux côtés de Françoise, alors qu'après la mort de son mari elle entra, pour y consommer sa vie sainte, au monastère fondé par elle de la Tour des Miroirs. Il était du quatrième chœur, le premier de la seconde hiérarchie céleste, qu'on nomme le chœur des Puissances ; il jetait un rayonnement plus intense que le premier, et son vêtement était la dalmatique des diacres ; il chassait les démons, non plus en secouant sa chevelure, mais par la seule fixité de son regard. Ce nouveau compagnon céleste tenait dans sa main gauche trois petits rameaux d'or, pareils à ceux du palmier ; et de la main droite il tirait des feuilles de ces rameaux une sorte de soie qu'il enroulait autour de son cou et dont il faisait des pelottes ; et jamais il n'interrompait cette occupation. Trois ans après sa venue, le 15 août 1439, huit mois avant la mort de la sainte, il commença un autre genre de travail ; il se mit à ourdir suc-

cessivement trois toiles de dimensions différentes, correspondant aux chiffres 100, 60 et 30 mentionnés dans le saint Évangile. En quelques rares circonstances, il suspendait ce travail. Quand la sainte fut sur le point de mourir, il se tenait au chevet de son lit, et mettait une rapidité extraordinaire à achever sa dernière toile. Elle morte, tout était fini ; et il emporta son âme au paradis, pour la présenter à Dieu avec les mérites de sa vie sainte qu'il avait si persévéramment recueillis et ourdis.

Sainte Françoise eut encore la vision d'autres anges ; ainsi ce fut l'archange Raphaël qui l'accompagna et la réconforta dans sa terrible descente aux abîmes infernaux. On peut donc dire qu'aucune existence ne fut plus traversée que la sienne par l'entrelacement des deux mondes angélique et diabolique. Ce qui se produisit visiblement autour d'elle se reproduit, quoique dans une proportion plus restreinte et d'une manière invisible, dans l'existence de tout chrétien.

D. Bernard MARÉCHAUX, .

*Bénédictin de la Congrégation Olivétaine.*

(*A suivre.*)

---

# QUELQUES PROCÈS DE SORCELLERIE

· AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE, EN ANGLETERRE

(Suite.)

~~~~~

Je n'ai pas mentionné ce détail dans les autres éditions, parce qu'il ne s'appuie que sur mon propre témoignage et pourrait prêter à plus d'échappatoires que les autres faits. Mais l'ayant dit à quelques hommes instruits et sagaces qui ne le jugeaient point indifférent, je l'ajoute ici cette fois. Je sais bien que certaines gens pourront dire que mes amis et moi, nous étions sous une impression d'effroi et imaginions ainsi des bruits et des visions qui n'existaient pas. C'est là l'éternelle fin de non-recevoir. Mais s'il est facile de savoir comment un homme est affecté quand il a peur ou qu'il est surpris, je sais sûrement, pour ma part, que durant tout le temps que j'ai été dans cette chambre et dans cette maison, je n'étais pas plus effrayé que maintenant, en écrivant ce récit, et si je sais que je suis maintenant éveillé et que je vois les objets qui sont là devant moi, je sais pareillement que j'ai vu et entendu ce que j'ai dit. Il est bien vrai qu'il n'y a point dans tout cela grand sujet d'histoire, mais il y a bien assez pour convaincre que ces faits ont quelque chose d'extraordinaire et de ce que nous appelons préternaturel (1).

J'ai négligé d'autres circonstances des faits qui se sont produits pendant mon séjour à Tedworth, parce qu'elles ne sont pas d'aussi évidentes et catégoriques démonstrations. Je vais toutefois aujourd'hui les mentionner brièvement : *valeant quantum valere possunt* (2).

(1) C'est bien le mot de Glanvil : *præternatural*.

(2) Qu'elles valent ce qu'elles peuvent valoir.

Mon ami et moi étions couchés dans la chambre où le premier et principal désordre s'était produit. Nous dormions bien cette nuit-là ; mais le matin avant le jour, je fus éveillé, et j'éveillai mon compagnon : c'était par un grand bruit de coups frappés sur notre porte, à l'extérieur. Je demandai plusieurs fois qui était là, mais les coups continuèrent sans réponse : « Au nom de Dieu, dis-je enfin, qui est là et que voulez-vous ? » Une voix répondit aussitôt : « Rien de vous. » Alors pensant que c'était quelque valet de la maison, nous reprîmes notre somme. Quand nous fûmes descendus, nous racontâmes le fait à M. Mompesson, mais il nous assura que personne de la maison n'était là cette fois ni n'avait à faire de ce côté, que ses serviteurs ne montaient jamais avant qu'il les eût appelés, ce qu'il ne faisait qu'au grand jour. Ils confirmèrent son dire et protestèrent qu'ils n'étaient point les auteurs de ce bruit. M. Mompesson nous avait, d'ailleurs, prévenus que l'esprit venait vers le milieu de la nuit et quelquefois le matin, vers quatre heures : or il devait être à peu près cette heure-là.

Voici une autre anecdote. Mon domestique vint me trouver le matin pour me dire qu'un de mes chevaux (celui précisément que je montais), était tout en sueur et paraissait avoir été monté cette nuit. Mon ami et moi descendîmes, le cheval était bien dans l'état où l'on m'avait dit. Je m'enquis comment on l'avait traité et m'assurai qu'il avait été bien nourri et bien soigné comme à l'ordinaire, et mon valet n'était pas homme à négliger mes chevaux. J'avais celui-ci depuis longtemps, et je savais qu'il était vraiment solide. Mais après l'avoir mené à un mille ou deux de la maison, très doucement, sur un terrain plat, voilà qu'il tombe estropié ; ayant fait un pénible effort pour me ramener à la maison, il mourut au bout de deux ou trois jours sans que personne pût s'imaginer quelle maladie l'emportait. Ceci, je l'avoue, peut être un accident, une maladie peu connue, mais si l'on pèse toutes les circonstances, il semble bien probable qu'il y avait là quelque autre chose.

J'arrive aux détails concernant M. Mompesson personnellement. Il vit un matin venir une lumière dans la chambre

des enfants, et il entendit en même temps une voix qui criait : « Une sorcière ! une sorcière ! » au moins cent fois. Une autre fois, en plein jour, M. Mompesson vit dans la cheminée d'une chambre où il se trouvait un morceau de bois se mouvoir comme de lui-même. Il déchargea sur cette bûche un pistolet, et l'on trouva ensuite plusieurs gouttes de sang sur le foyer et en divers endroits des escaliers.

Durant deux ou trois nuits après cette décharge de pistolet, le calme régna dans la maison, mais ensuite *il* revint, s'acharnant contre un petit enfant tout nouvellement revenu de nourrice. *Il* le persécutait au point de ne pas laisser ce pauvre enfant reposer deux nuits de suite et de ne pas souffrir une chandelle dans sa chambre, car il l'emportait tout allumée ou la jetait sous son lit. Il se jetait sur lui, l'égratignait et l'effrayait au point qu'on ne pouvait le calmer ; enfin l'on fut forcé de l'éloigner encore une fois de la maison.

La nuit suivante, quelque chose vint vers minuit dans les escaliers, frappa à la porte de M. Mompesson qui demeura couché, puis s'en vint par un autre escalier trouver dans sa chambre le valet de M. Mompesson auquel il apparut debout au pied de son lit. Sa forme exacte et sa taille, celui-ci ne peut les préciser, mais il dit avoir vu un grand corps avec deux yeux rouges et embrasés qui restèrent quelque temps fixés sur lui ; enfin le fantôme disparut.

Une autre fois, en présence d'étrangers, *il* s'élança dans le lit des enfants, sous la forme d'un chat, et en même temps leurs draps étaient enlevés du lit et six hommes ne purent les y retenir. On emporta les enfants, car on croyait que le lit allait être brisé. Mais ils n'étaient pas plus tôt dans une autre chambre que le second lit était plus en désordre que le premier. *Il* continua ainsi durant quatre heures et battit tellement les jambes des enfants contre les colonnes du lit qu'ils furent obligés de se lever et restèrent assis toute la nuit. Ensuite *il* vida les pots de chambre dans leurs lits (1)

(1) Les démons ont toujours affecté les plus grosses et les plus mauvaises farces. C'est ce que constate un procès-verbal de M. Percha, commissaire de police, sur l'attestation de témoins tant oculaires qu'auriculaires au sujet de la hantise de l'immeuble situé rue du Couëdic, 38, dans le quatorzième arrondissement de Paris : chaises et tables renversées, vitrines et vitres brisées sans cause

qu'il remplit de cendres, bien que jamais ils n'eussent été si bien gardés. Il mit dans le lit de M. Mompesson un long fer pointu et dans celui de sa mère un couteau ouvert, la lame en haut. Il emplît les écuelles de cendres, renversa tout dans les places et continua son tapage toute la journée.

Vers le commencement d'avril 1663, un gentleman qui était dans la maison eut tout son argent noirci dans ses poches, et M. Mompesson en entrant un matin dans son écurie, trouva le cheval qu'il montait ordinairement jeté à terre, ayant une de ses jambes de derrière dans la bouche et si bien cloué là qu'il fut difficile à plusieurs hommes à la fois de le tirer dehors avec un levier.

Il y eut encore par la suite bien d'autres choses remarquables, mais que je ne fus pas à même de contrôler. Mais M. Mompesson lui-même m'écrivit que la maison fut quelque temps après mon départ, assiégée par sept ou huit formes humaines qui, dès qu'on déchargeait un fusil, disparaissaient à la fois dans un bosquet.

Le tambourineur fut jugé aux assises de Salisbury : voici à quelle occasion. Il était d'abord enfermé à la prison de Gloucester, pour vol, et un homme du Wiltshire étant venu le voir, il lui demanda quelles nouvelles dans le Wiltshire. Le visiteur répondit qu'il n'en connaissait pas. — Pas une seule? dit le tambourineur. N'avez-vous pas ouï parler du roulement de tambour qu'on entend dans la maison d'un gentleman, à Tedworth? — Pour cela, je le sais assez, dit l'autre. — C'est moi, dit le tambourineur, qui l'ai ainsi frappé, et il n'aura pas la paix qu'il ne m'ait fait satisfaction pour m'avoir enlevé mon tambour. »

Informations prises sur ce point, on l'interrogea comme sorcier à Sarum, et toutes les principales circonstances que j'ai relatées furent affirmées aux assises sous la foi du serment par le ministre de la paroisse et par plusieurs des habitants les plus capables et les plus considérés qui avaient été,

visible, vaisselle mise en pièces avec l'armoire qui la contient, etc., et comme intermède comique de ce ballet infernal, le vase de nuit sortant de sa retraite pour aller se vider sur la marche d'une porte intérieure et s'y briser. Voir pour plus de détails notre volume le *Spiritisme dévoilé*, page 208, chez Bloud et Barral, 4, rue Madame.

plusieurs fois, pendant des années consécutives, témoins oculaires ou auriculaires des faits.

Le drôle fut condamné à la déportation, et aussitôt on l'embarqua. Mais je ne saurais dire comment (peut-être, comme on le prétend, à la faveur des tempêtes qui effrayèrent les matelots), il trouva moyen de revenir. Et l'on remarqua que durant tout le temps de sa prison et de son absence la maison fut tranquille, mais aussitôt qu'il reprenait la liberté, le tapage recommençait.

Il avait été soldat sous Cromwell, et parlait souvent de livres galants qu'il tenait d'un vilain monsieur regardé comme sorcier. A cette occasion, j'ajouterai un trait que je ne tiens pas de M. Mompesson, mais qui se rapporte au fait principal.

Le gentleman qui m'accompagnait à Tedworth, M. Hill, étant avec un certain Compton, du Somersetshire, qui pratiquait la médecine et avait d'étranges prétentions, lui raconta cette histoire des désordres qui avaient lieu chez M. Mompesson. Le médecin lui dit qu'il était sûr qu'il n'y avait là rien qu'un rendez-vous de sorcières et que pour cent livres il entreprendrait de délivrer la maison de tous ces désordres.

A la suite, et comme au fil de ce discours, il parla de beaucoup de choses transcendantes, et ayant entraîné mon ami dans une autre chambre, à part de la compagnie, il lui dit qu'il était prêt à lui prouver sa puissance de faire quelque chose de plus qu'ordinaire et lui demanda quelle personne il désirait voir. Celui-ci répondit qu'il n'était personne au monde qu'il désirât tant voir que sa femme qui se trouvait chez lui, à une distance de plusieurs milles du lieu où ils étaient. Compton prit alors une glace placée dans la chambre et la remettant ensuite où il l'avait prise, dit à mon ami de regarder dedans, il le fit et vit l'image de sa femme, habillée comme elle l'était alors et travaillant à l'aiguille dans telle partie de la chambre que le miroir représentait aussi. Et en effet, elle y était réellement au moment où il la voyait, comme il s'en convainquit quand il s'en revint à la maison.

Voilà ce que M. Hill m'a certifié lui-même, et c'est un homme très sage, très intelligent et très digne de foi. Comp-

ton ne l'avait jamais vu précédemment et ignorait d'une manière absolue tout ce qui regardait sa femme.

Nous retrouverons ce même personnage dans l'histoire des sortilèges d'Elisabeth Style qu'il reconnut être une sorcière (1) prédisant son arrivée dans une maison et qu'elle y entrerait en silence, comme on le rapportera dans le troisième récit. Tout le monde le regardait comme un singulier personnage.

Tel est l'abrégé des vexations infligées à M. Mompesson, recueilli, partie de sa propre bouche, en présence de divers auditeurs qui, témoins des faits, ont confirmé son récit, partie de ses lettres où j'ai pris l'ordre et la suite des faits racontés. Les mêmes détails ont été aussi écrits au docteur Creed, alors président à Oxford.

M. Mompesson est un gentleman contre qui je n'ai pas le moindre motif de défiance en cette occasion : il n'est ni vain ni crédule, son caractère est aussi noble que son esprit est sagace et plein de discernement. Or, la croyance en matière de faits dépend beaucoup des narrateurs qui, s'ils ne peuvent eux-mêmes être trompés ni soupçonnés en aucune façon d'avoir intérêt à en imposer aux autres, doivent obtenir créance. Car c'est là-dessus que toute foi humaine est fondée, et la matière de fait n'est pas susceptible de preuve plus complète, hors celle de l'évidence sensible immédiate.

En outre, ce gentleman ne peut pas ignorer si ce qu'il dit est vrai ou non, toutes les scènes se passent dans sa maison, lui-même est témoin, non pas d'une circonstance ou deux, mais de cent, non pas une ou deux fois, mais durant l'espace de plusieurs années, témoin, d'ailleurs, doué d'une grande sagacité et pénétration d'esprit. En sorte qu'on ne peut croire, avec la moindre apparence de raison, que tel ou tel de ses serviteurs l'ait mystifié, puisqu'en un si long temps il eût dû découvrir un jour ou l'autre le stratagème.

(1) Mais lui, qu'était-il qu'un sorcier ?

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Dans la *Revue* du 15 novembre, M. le Dr Giesswein croit donner la théorie d'un fait de lévitation artificielle, en l'attribuant à une cause « aérostatique », la perte de poids due au principe d'Archimède.

Il importe de ne pas laisser s'accréditer de fausses explications. Or, je déclare celle-là inadmissible. Car :

1^o L'honorable correspondant ne tient aucun compte du rôle des doigts. L'expiration lui suffit. Mais s'il en était ainsi, à chaque expiration, nous monterions tous en l'air, ou du moins nous deviendrions légers comme des plumes ;

2^o Pour appliquer le principe d'Archimède, il faudrait que le volume de la poitrine restât le même et qu'il s'y fit un vide notable. Or, le contraire a lieu : La poitrine se contracte, et, par suite, la pression intérieure reste sensiblement la même ;

3^o Un physicien ne se contente pas de dire vaguement : « Il y a une perte de poids ; donc le corps se soulève. » Il *évalue* exactement les deux forces en jeu et voit si l'une peut vraiment équilibrer l'autre. Or, en supposant que le volume de la poitrine reste constant, et qu'il s'y fasse un vide *complet* d'un demi-décimètre cube, la perte de poids est d'environ un demi-gramme ; aucune grande balance ne l'accuserait. Et voilà la force qui doit équilibrer soixante kilogrammes !

4^o Le phénomène qu'explique l'honorable auteur n'est pas du tout celui dont avait parlé la *Revue*. Il ne s'agissait pas de soulever un homme, en plaçant les index sous ses membres, mais au-dessus et à distance.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments respectueux,

UN GÉOMÈTRE.

L'expérience du Dr Giesswein nous rappelle ce jeu de société :

Un sujet est assis sur une chaise. Deux expérimentateurs placés à droite et à gauche, appliquent deux doigts sous les aisselles et sous les genoux.

Au signal donné, ils se redressent, et soulèvent le sujet, quel que soit son poids, à la hauteur de quelques centimètres, ou même d'un demi-mètre.

Nous ne trouvons ici, ni aspiration, ni insufflation, et il ne faut pas parler de la loi d'Archimède appliquée aux gaz.

É. M.

Monseigneur,

Je me contenterai de résumer les observations d'un missionnaire qui habita la Chine, pendant onze ans et fut parfaitement au courant de tous les usages de la vie chinoise. Il n'a jamais été témoin lui-même de pratiques spirites, mais il a eu occasion de s'entretenir fréquemment avec des personnes ayant assisté ou pris part à ces sortes de pratiques. Ses observations nous disent ce qu'était le spiritisme dans l'empire chinois il y a 20 ans. Depuis cette époque, ces pratiques ont-elles fait des progrès, ont-elles subi des évolutions ou des modifications quelconques, cela est possible. Mais il l'ignore absolument.

1^o D'après lui, on peut affirmer que le spiritisme n'existe en Chine ni comme *religion* ni comme *doctrine*. Il y est néanmoins très répandu comme pratiques isolées. Ce sont des évocations de diables (*yuên qui*) ou de petits esprits, esprits inférieurs (*siao chan*), qui se disent les âmes de tels défunts ou défuntes. Ces esprits répondent aux questions qu'on leur pose, par oui ou par non, soit par le moyen des tables qui frappent un nombre déterminé de coups, ou qui écrivent avec un pinceau fixé à l'un des pieds. Il est rare que le *médium* soit une personne envahie ou inspirée par l'esprit. Ces pratiques sont si peu une religion qu'elles sont regardées comme illicites, même par les païens honnêtes. Il n'en est pas moins constant qu'elles sont très répandues et fort anciennes dans le pays, de manière que le missionnaire croit que c'est de là qu'elles ont passé en Occident.

2^o Il y a aussi des opérations spirites pour guérir diverses maladies. Elles semblent n'être exercées que par des *devins* ou *sorciers*, lesquels opèrent d'après ce principe que toute maladie est causée par un esprit méchant. Ils chassent cet esprit par des formules de prières et de conjurations accompagnées de passes ou signes prescrits dans les livres de sorcellerie. Bien des missionnaires croient qu'en effet le diable cause assez fréquemment des maladies étranges parmi les idolâtres, et que les guérisons prétendues opérées par les sorciers ne sont que la cessation de l'action diabolique sur le malade. Tout ceci ne serait qu'un jeu du démon pour faire croire au pouvoir des sorciers et retenir les hommes dans l'idolâtrie.

3° Pourrait-on ramener au spiritisme ce fait que beaucoup de personnes en Chine ont un esprit ou *démon familier*, qu'elles croient attaché à un objet quelconque, figurine de crapaud, de grenouille, de serpent, d'oiseau, d'homme, etc., qu'elles portent dans la poche et auquel elles offrent des sacrifices, font des invocations. Tout cela paraît avoir pour motif principal sinon unique, la crainte que cet esprit ne leur fasse du mal. Ces objets auraient reçu une sorte de consécration des sorciers ou simplement par le contact avec la *Pierre sacrée*, que possèdent presque toutes les maisons païennes. Mais ceci a tout l'air d'un reste de *fétichisme*.

Abbé M.,
du Séminaire des Missions-Etrangères, de Paris.



BIBLIOGRAPHIE

Travaux de psychiatrie publiés sous la direction de M. E. Toulouse, 1 vol. in-8° de 388 pages, Paris, Maloine, 1899.

Le recueil du Dr Toulouse s'adresse surtout aux spécialistes de l'aliénation mentale, mais les savants et les philosophes mêmes y trouveront de précieux renseignements. Pourquoi l'esprit en est-il aussi mauvais et rétrograde, opposé avec passion au spiritualisme et à la foi? C'est son grave défaut, et notre seule critique.

Dr S.

Le Péril occultiste. Les thèses de l'occultisme, leur néant, leur péril, par Georges Bois, 1 vol. in-18 de 314 pages, Paris, Retaux, 1899.

M. Georges Bois a fait une bonne œuvre en réunissant dans ce volume les articles très remarquables qu'il avait publiés à la *Vérité* sur l'occultisme. Dans une série de chapitres, le vaillant écrivain nous explique les symboles, la *lampe*, le *manteau*, le *bâton*, l'analogie et l'équilibre, le *plan astral*, le *tarot*, le *ternaire*, la *cabale*, l'alchimie, etc. Et, malgré l'aridité du sujet, il arrive à nous intéresser. Bien mieux, il nous instruit en nous montrant le vide et la fausseté des théories occultistes. Nous recommandons son amusante réfutation de la *comparaison du fiacre* chère à M. Papus (p. 137-141). Il ne croit pas plus que nous au *corps astral*. « S'il n'est ni esprit ni matière, il n'est rien, il n'existe pas. S'il existe et s'il tient des deux à la fois, et si cela signifie quelque chose, cela signifie qu'il est les deux à la fois, ce qui est la réponse la plus obscure, la plus dérisoire et la plus incompréhensible. Nous y voyons plus clair à rester chrétiens. »

Les chapitres sur les *fantômes des vivants*, les *doubles*, les *évoqueries* des morts appelleraient de nécessaires réserves : il ne faut pas croire sur parole tout ce que rapportent les *spirites*. Nous ferons un autre reproche à notre auteur : c'est de prendre trop au sérieux les *occultistes* et de leur attribuer une importance qu'ils n'ont pas. Ils sont une poignée et font du bruit comme mille : ne leur donnons pas de réclame. Enfin M. Bois devrait savoir que la société fondée par M^{re} Méric et nous s'appelle *Académie* et non *Institut des sciences psychiques*. Ces légères critiques n'enlèvent rien à l'estime que nous gardons pour M. Bois et son excellent livre.

Dr S.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD

DES APPARITIONS DANS L'IMAGINATION

I

Quand l'apparition est extérieure et que nous pouvons confirmer sa réalité, soit par le témoignage véridique de quelques personnes qui ont vu, comme nous, soit par le témoignage de nos sens extérieurs, notre raison est satisfaite et la logique ne permet pas de contester sérieusement notre affirmation.

Il en est autrement quand l'apparition se produit dans notre imagination ; nous ne pouvons invoquer ni d'autres témoins ni la déposition de nos sens extérieurs. Plus souvent que les apparitions matérielles, les apparitions imaginaires soulèvent de graves difficultés, et il est quelquefois bien difficile d'arriver à travers les impénétrables ténèbres qui les enveloppent, à constater scientifiquement leur réalité.

« Il est très difficile, pour ceux-là mêmes qui sont en ces sortes d'états ; de distinguer ce qui est de Dieu et ce qui est de la nature. Que doit-ce donc être pour les autres, qui ne peuvent voir les choses que du dehors, et ne juger des causes que par les effets ? Aussi, tous les mystiques, sans exception, depuis saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin jusqu'à sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, sont d'avis qu'il ne faut pas faire beaucoup de cas de ces visions, parce qu'elles sont susceptibles de beaucoup d'illusions ; qu'il ne faut pas y attacher beaucoup plus d'importance qu'à celles des sens, et qu'elles ne sont bien souvent que comme une nourriture plus légère que Dieu donne aux âmes faibles, jusqu'à ce qu'elles puissent en supporter une plus solide ; que, par conséquent, ceux qui se trouvent dans cet état d'enfance spirituelle doivent tâcher de trouver le noyau sous l'écorce, et de rejeter celle-ci comme une chose qui, bien souvent, nuit plus qu'elle ne

sert à la perfection, laquelle consiste uniquement dans la connaissance et l'amour de Dieu parce que dans la charité est renfermé l'accomplissement de toute la loi (1). »

Essayons cependant, d'entrer dans le grand courant de la Tradition, et d'expliquer avec les théologiens les plus autorisés, la nature, l'origine et les effets de ces apparitions imaginaires qui ne sont pas rares dans l'histoire de la Mystique et dans la vie de quelques saints.

II

La scène qui se reproduit dans l'imagination d'un saint en extase quand il voit, par exemple, d'une manière saisissante, le drame du crucifiement, cette scène se compose quelquefois d'images diverses, rapprochées, combinées, ordonnées suivant une idée : mais ces images préexistaient dans l'imagination du sujet. Il avait déjà vu en représentation une croix, le divin Crucifié, la Vierge et les saintes femmes, l'effrayante grandeur de la Victime livrée aux angoisses de l'agonie et de la mort.

Que Dieu frappe l'imagination du saint, qu'il mette en mouvement ces images distinctes, qu'il en forme le tableau du crucifiement, qu'il éclaire cette scène austère, en enveloppant ses reliefs saisissants d'une lumière surnaturelle, le saint troublé, profondément ému, aura une vision imaginaire et réelle, qui ne sortira cependant pas de l'enceinte de son imagination.

Cette vision, sans changer de nature intrinsèque, prendra quelquefois un caractère plus élevé.

Il peut arriver que le sujet choisi par Dieu n'ait en lui aucune image de la scène ou du personnage, qui est l'objet de sa vision : c'est une paysanne, sans culture intellectuelle, dont les pensées n'ont jamais dépassé l'horizon borné de ses champs, elle verra un jour, par une vision certaine, la sainte Vierge ou Jésus-Christ dans l'éclat de la gloire, ou dans une

(1) Gorres, *Mystique*, tom. II, p. 113.

majesté troublante. Habitée à contempler des champs, des troupeaux, quelques chaumières, cette paysanne ne peut avoir dans son cerveau qu'un nombre limité d'images calquées sur l'objet ordinaire de ses perceptions.

Or, l'imagination, comme la mémoire sensible, excite et réveille des images déjà existantes, elle en fait quelquefois des combinaisons nouvelles, mais elle n'a pas la puissance de créer ce qui lui manque, et ni les fantômes, ni les images ne sont de sa création.

Dans ces cas, c'est Dieu lui-même qui fait naître dans l'imagination de la voyante, le personnage, le lieu, la scène qui la ravit. C'est lui qui fait apparaître instantanément et dans l'éclat d'une lumière surnaturelle, l'image de la sainte Vierge ou de Jésus-Christ, dans la majesté de sa gloire; et la hauteur de cette apparition dans une intelligence vulgaire, habituée au spectacle des champs, est un signe de son origine et une preuve de sa réalité.

Cette vision qui se fait ainsi dans l'éclat de la lumière surnaturelle est plus claire, plus frappante que la vision des corps, par les sens extérieurs, dans la lumière du soleil; elle produit dans l'âme étonnée, ravie, emportée quelquefois par le saisissement de l'extase des effets plus profonds et plus durables que la vision ordinaire ou la perception.

Ici, en effet, tout est plus haut et plus grand : c'est Dieu qui est la cause immédiate de la vision; c'est Lui qui produit l'image ou le fantôme de la réalité divine; c'est Lui qui répand autour du fantôme la lumière mystérieuse qu'Il lui plaît de choisir, et le phénomène se produit immédiatement dans la région de l'âme qui appartient déjà au monde des esprits.

Les apparitions se produisent, tantôt pendant la veille et tantôt pendant le sommeil. Quand le voyant est plongé dans le sommeil, il cesse d'être en relation consciente avec le monde extérieur qui pourrait le distraire, et s'emparer de son attention : il ne voit plus, il n'entend plus, il ne sent plus : la vie se retire du monde extérieur sur lequel elle semblait se répandre, elle se recueille, elle est ramenée au centre, et l'âme se trouve ainsi dans un état de solitude et d'attention qui lui permet d'entendre et de voir avec une plus grande

intensité les voix et les personnages qui pénètrent dans l'enceinte jusque-là réservée, de l'imagination.

Au silence extérieur vient s'ajouter la paix relative dans les organes et les appareils du corps endormi. L'innervation, la circulation sanguine et la nutrition continuent, mais ces phénomènes s'accomplissent plus lentement, avec une régularité qui n'est plus troublée par les commotions du dehors, et après s'être détachée du monde matériel dont elle a subi la fascination dans l'activité fébrile de la journée, l'âme semble se détacher aussi de l'étreinte de son propre corps, et se tourner silencieusement vers une autre source de lumière et de vérités.

Plutôt passive qu'active, pendant le sommeil, l'âme accepte les apparitions, les ordres, les conseils, avec une docilité qui ne comporte plus l'examen critique, la discussion, la résistance ou le refus. Elle reçoit ainsi plus profondément l'influence et l'action qui entre en elle, jusqu'aux ressorts de la volonté et de l'action, et cet état favorable de l'âme pendant le silence et le repos du sommeil, nous explique la fréquence des apparitions et des révélations, dans les songes, dont il est parlé si souvent dans les livres de l'Ancien Testament.

III

La raison humaine ne peut opposer aucune objection sérieuse à la possibilité de ces apparitions du monde invisible et de ces révélations dans le champ de l'imagination. Qu'elles viennent de Dieu, des anges, de la sainte Vierge ou des saints, elles rentrent dans l'économie des lois générales de la Providence, et elles ont été souvent constatées.

« Les vies des mystiques sont remplies de ces visions. Chez la bienheureuse Lidwine, elles duraient vingt-quatre heures sans interruption, et pendant ce temps elle perdait chaque nuit, une heure au moins, l'usage de ses sens. Elle était couchée comme une morte, enveloppée extérieurement dans une obscurité profonde, mais réjouie au dedans par une lumière intérieure qui éclairait son esprit. C'était, du reste,

la seule consolation qu'elle eût dans ses souffrances et dans sa détresse.

« Véronique de Binasco contempla dans une suite de visions de ce genre toute la vie de Notre-Seigneur, depuis le voyage de Joseph lorsqu'il alla à Bethléem avec la sainte Vierge, jusqu'après le crucifiement, distinguant dans le plus grand détail chaque circonstance des faits qui lui étaient montrés.

« Il en était ainsi des visions de sainte Françoise Romaine, que son biographe a rapportées en partie dans sa vie et qu'il nous a conservées dans une suite de quatre-vingt-dix-sept tableaux.

« Nous avons eu de nos jours un exemple frappant sous ce rapport, dans la personne de Catherine Emmérich qui, non seulement a vu la Passion du Sauveur, mais qui, pendant trois ans, l'a suivi pas à pas dans toutes ses voies, dans tous ses voyages à travers la Palestine.

« La nature du sol, les fleuves, les montagnes, les forêts, les pays, les habitants, leurs demeures, leurs mœurs, leurs usages, leurs costumes, les habitudes de leur vie, tout a passé sous ses regards dans des images claires et distinctes.

« Outre cela, elle pouvait aussi, comme par manière d'épisode, à l'occasion de quelques personnes, de quelques lieux, ou des fêtes du calendrier ecclésiastique, plonger son regard dans un passé bien plus éloigné encore, et embrasser, dans un vaste ensemble, l'histoire entière, depuis la première origine des choses, comme une magnifique épopée religieuse qui, allant du ciel à la terre, suit dans ses divisions les diverses époques du monde et de l'histoire.

« Vous diriez une mer immense dont la surface réfléchit la beauté de ses rivages et la richesse infinie des âges, tandis que la limpidité de ses flots permet à l'œil de pénétrer jusqu'à ses dernières profondeurs. Ces visions sont peut-être les plus merveilleuses, les plus riches, les plus vastes, les plus saisissantes que l'esprit humain ait jamais contemplées (1). »

Sainte Hildegarde, sainte Brigitte, sainte Catherine de

(1) Gorres, *Mystique*, t. II, p. 114.

Sienna, sainte Angèle de Foligno, sainte Françoise Romaine, saint Dominique, saint François, saint Bruno, et un grand nombre d'autres saints dont l'Église conserve pieusement la mémoire ont été favorisés de ces apparitions, de ces révélations, de ces visions qui se produisent dans l'enceinte de l'imagination.

Nous aimons à citer sainte Thérèse parce qu'elle a su observer avec une pénétration surnaturelle et décrire avec une grande fermeté ces phénomènes extraordinaires des apparitions.

« L'humanité du Sauveur, écrit sainte Thérèse, m'apparut un jour, telle qu'on a coutume de le représenter dans sa résurrection. Sa beauté et sa majesté étaient au-dessus de tout ce qu'on appelle beau sur la terre, ou de ce que l'imagination peut inventer. Son éclat plus blanc que la neige, loin d'éblouir l'œil intérieur, le réjouissait au contraire.

Sa lumière était si différente de la nôtre que celle du soleil paraissait impure comparée à elle, et indigne de fixer les regards des mortels. Elle était à l'égard de celle du soleil comme une eau limpide dans un vase de cristal, où se jouent les rayons de la lumière comparée à l'eau bourbeuse d'une mare, ou encore comme la lumière réelle comparée à une lumière qui n'est que peinte.

Les sens extérieurs ne peuvent la saisir, car elle n'est vue que des sens intérieurs. On ne peut lui échapper non plus en fermant les yeux; car lors même que l'âme détourne d'elle son attention, elle est forcée d'y prendre garde et de la contempler avec l'œil intérieur.

Il me semblait, d'après quelques signes, que c'était seulement l'image du Sauveur; mais d'autres me faisaient croire que c'était le Sauveur lui-même.

Puis, apercevant en lui quelque obscurité, je revenais à ma première opinion; et cependant ce que je voyais surpassait les images peintes plus encore qu'un homme est au-dessus de son portrait. D'autres fois, surtout après la communion, il m'apparaissait dans une telle majesté, et commandait en moi comme en sa maison avec une telle puissance que mon âme se sentait anéantie en lui, et ne pouvait douter de sa présence.

Quoique le Seigneur se montre bienveillant à l'âme, celle-ci néanmoins est comme accablée par le sentiment de sa fragilité; elle tombe dans une douleur profonde. La puissance de ces apparitions est telle que, si Dieu ne les faisait cesser en sa miséricorde, la faiblesse humaine ne pourrait les supporter longtemps.

Aussi je suis persuadée que lorsque l'âme peut rester longtemps en cet état, ce n'est pas une véritable vision, mais une méditation profonde ou le produit de l'imagination, comme il arrive souvent chez nous, pauvres femmes, quelque chose qui ne laisse pas plus d'impression après soi que la vue d'une sainte image, et qui s'efface de la mémoire avec plus de rapidité qu'un songe.

Quand c'est vision réelle au contraire, elle reste si fortement empreinte qu'elle ne peut plus jamais s'effacer, excepté dans la sécheresse où l'âme oublie tout, et presque Dieu lui-même.

Cette vision, en effet, l'enrichit merveilleusement et la remplit d'une charité vivante. Aussi, quoiqu'elle se passe dans l'âme, nous devons en avoir une haute idée; et, à mon avis, elle est sans danger, car le démon n'a en elle aucune part. Les visions qui viennent de lui dissipent dans l'âme tout le bien qui s'y trouve, et elle sort de là troublée et incapable de tout bien (1). »

Ainsi, selon sainte Thérèse, les visions ou les apparitions réellement divines, produisent dans l'âme un effet profond et puissant; elles sont brèves, car la fragilité humaine ne pourrait pas les supporter longtemps; elles laissent une impression durable; elles ne sont pas l'œuvre de notre volonté, elles sont spontanées; elles produisent dans l'âme des effets surnaturels de charité que le démon ne produira jamais.

A ces signes faciles à constater, l'observateur reconnaîtra ce qui vient de Dieu dans les visions de l'imagination.

Ces apparitions ne sont pas une création de notre cerveau dont nous pourrions modifier les formes, changer les couleurs et varier les attitudes par des combinaisons dont l'in-

(1) Sainte Thérèse. *Sa Vie écrite par elle-même.*

vention nous appartient. Il en est ainsi des scènes que l'artiste, le poète, le musicien compose dans les régions idéales avant de les réaliser : elles sont son œuvre, il peut en augmenter ou en diminuer à son gré l'intensité.

Mais les apparitions qui viennent de Dieu ont un caractère différent, elles sont intangibles, et quand le voyant essaye sous l'influence d'un sentiment d'admiration, de curiosité indiscrete ou d'amour, d'augmenter leur action, d'en connaître les détails, de s'arrêter à un incident qui retiendrait son attention au détriment de la vue synthétique d'ensemble, aussitôt, Dieu se retire et la vision disparaît.

Il semble que Dieu veut ainsi faire comprendre à sa créature qu'elle est étrangère à la lumière qui vient inonder son âme, que cette apparition n'est pas l'œuvre éphémère de son imagination agitée, et qu'elle n'a pas le droit d'en tirer vanité. Il faut que tout s'abaisse en présence des faveurs gratuites qui viennent de Dieu.

Laissons parler les théologiens mystiques les plus autorisés :

« 1. Les vraies visions imaginaires, celles qui viennent de Dieu, arrivent à l'improviste, quand la personne y pense le moins ; il n'en est pas ainsi dans les imaginations naturelles que nous formons.

« 2. Les visions imaginaires surnaturelles ne peuvent pas être empêchées par la personne qui en est favorisée, car elles ne dépendent pas de sa volonté. Qu'on le veuille ou non, elles s'impriment subitement dans le sens intérieur. Dans les imaginations naturelles, au contraire, la personne les forme librement, elle peut cesser de les former, et elle a le pouvoir d'occuper son imagination d'autres objets.

« 3. On ne peut rien ajouter aux vraies visions imaginaires, et l'on ne peut rien en retrancher, parce que la personne est forcée de les recevoir telles que Dieu les donne. Ainsi, par exemple, si Dieu fait voir Jésus-Christ à sainte Thérèse, par une vision imaginaire, la sainte a beau s'efforcer d'examiner quelle est la grandeur et la couleur des yeux du Sauveur. Toutes ses industries n'aboutissent à rien, et la vision elle-même disparaît. Mais, dans nos représentations imaginaires naturelles, quelque vives qu'elles puissent être, nous pouvons

ôter ou ajouter ce qui nous plaît, plus ou moins de grâce, plus ou moins de lumière ou de blancheur, etc.

« 4. Les visions imaginaires qui viennent de Dieu produisent les bons et saints effets dont nous avons parlé en traitant des visions corporelles, et les produisent même d'une manière plus parfaite. Au contraire, les imaginations naturelles ne laissent dans l'âme aucun bon effet, la personne reste sans aucune inclination pour le bien et pour le mal : et si la vision imaginaire vient du démon, elle produira de mauvais effets, elle laissera une certaine pesanteur dans l'esprit.

« C'est ce dernier principe qui aidera le plus efficacement le directeur à discerner les vraies visions imaginaires des visions fausses du même genre, soit qu'elles viennent de la nature, soit qu'elles aient pour auteur le démon (1). »

Malgré la sagesse et la prévoyance des conseils que les auteurs mystiques se plaisent à nous donner, malgré la longue et surnaturelle expérience des saints, nous aurons quelquefois de la peine à reconnaître l'origine surnaturelle, divine de certaines visions imaginaires, car une puissance rivale, insidieuse, habile pénètre aussi dans notre cerveau, et s'efforce d'en faire son instrument.

IV

Le démon ou l'ange mauvais intervient donc quelquefois dans la vision imaginaire, il fait naître au gré de sa passion et de ses desseins pervers, des personnages fantastiques, des scènes, des épisodes dans notre cerveau livré à sa puissance séductrice, et nous discernons péniblement, à ces heures de trouble et de ténèbres, ce qui vient de lui et ce qui vient de nous.

« L'ange, bon ou mauvais, dit saint Thomas, peut, en vertu de sa nature, remuer l'imagination de l'homme. En effet, nous avons dit que la nature corporelle obéit à l'ange, quant au mouvement local ; par conséquent, les effets qui résultent du mouvement local de certains corps dépendent de la puissance naturelle des anges. Or, il est manifeste que les apparitions

(1) R. P. Séraphin, Passioniste, *Principes de théologie mystique*, p. 340.

imaginaires sont quelquefois produites en nous par le mouvement local des esprits animaux et des humeurs.

C'est pourquoi Aristote, au livre du *Sommeil et de la Veille*, indiquant la cause de l'apparition des songes, dit que pendant le sommeil de l'animal, le sang descend avec plus d'abondance au principe sensitif, et qu'en même temps descendent des mouvements, c'est-à-dire les impressions laissées par le mouvement des objets sensibles, lesquelles sont conservées dans les esprits de la sensibilité.

Or, ces mouvements excitent le principe sensitif, de telle sorte qu'une apparition se produit comme si le principe sensitif était modifié par les choses extérieures mêmes. L'émotion des esprits et des humeurs peut être si vive, que ces apparitions se produisent même quand on est éveillé, comme cela se voit dans les frénétiques et autres malades.

De même donc que cet effet résulte du mouvement naturel des humeurs, et quelquefois même de la volonté de l'homme qui, à son gré, imagine ce qu'il a d'abord perçu par les sens, de même aussi cet effet peut être produit par la puissance de l'ange bon ou mauvais, quelquefois avec aliénation des sens corporels, et quelquefois sans aliénation (1). »

C'est ainsi que l'organe de l'imagination est mis en mouvement, tantôt par les humeurs, le sang, les esprits animaux ou le fluide nerveux, tantôt par la volonté de l'homme qui réveille par l'attention le souvenir des choses qu'il a vues, tantôt par les esprits bons ou mauvais.

Que notre volonté devenue trop faible et impuissante, par notre faute, cesse un instant de gouverner son cerveau, l'esprit mauvais, toujours prêt à nous séduire, suscitera des fantômes troublants dans les ténèbres et dans la nuit de nos rêveries. Je ne parle ici ni d'obsession ni de possession. Il fera apparaître dans notre imagination, tantôt des images célestes, Jésus-Christ, la sainte Vierge, les anges, les saints, l'extase et l'incomparable joie du ciel ; tantôt des images infernales, des spectres, des démons, des désespoirs infinis, l'enfer avec ses terreurs ; d'autres fois, pour entraîner plus facilement notre volonté qui subira l'influence fascinatrice

(1) S. Th. 1^o, q. cxi, art. 3.

des images et des sensations qui les accompagnent, il éveillera le souvenir et le fantôme des joies lascives, des abaissements impudiques, des emportements tumultueux, des passions, il lui suffit à lui, dont l'intelligence est si vaste, de faire vibrer quelques fibres nerveuses dans notre cerveau, pour renouveler le souvenir pénétrant de ces scènes qui plongent l'âme dans le trouble et quelquefois dans le désespoir de certaines tentations.

Mais l'apparition imaginaire satanique ne se présente pas toujours avec des caractères aussi tranchés, et le démon se dissimule pour arriver plus sûrement à ses fins.

Vous le reconnaitrez, selon tous les théologiens mystiques, aux signes suivants :

1. La vision divine produit, au début, un sentiment de crainte et d'étonnement dans l'âme qui se voit élevée au-dessus d'elle-même par ces communications divines qui effrayent son humilité; l'apaisement et la joie succèdent ensuite à cette première impression. La vision démoniaque débute instantanément par la douceur, la sécurité, la joie, et elle s'éteint dans la crainte, la tristesse et le dégoût.

2. La vision divine fait naître dans l'âme un sentiment profond d'humilité, de confusion, de respect qui ne laisse approcher aucun sentiment de vanité, de vaine gloire et d'orgueil. La voyante cachera dans le silence et le secret de son cœur, avec un sentiment très vif de sa faiblesse et de sa misère, les faveurs qu'elle a reçues. La vision démoniaque exalte au contraire la vaine complaisance et l'orgueil : satisfaite, vaniteuse, la visionnaire fait parade de ses visions, et elle savoure le parfum de l'admiration qui l'accompagne et l'enivre.

3. La vision imaginaire divine est toujours conforme à la gravité, à la majesté des choses qui viennent d'en haut, et elles ne souffrent jamais aucune imperfection. Il n'en est pas de même des apparitions imaginaires qui ont pour principe le démon : s'il prend la forme de la sainte Vierge ou de Jésus-Christ, « l'apparition, écrit un Mystique, aura toujours quelque chose de moins décent. *Sur le front, aussi bien qu'aux mains et aux pieds*, on voit quelque chose qui tient de l'ani-

mal. Dieu le permet ainsi pour désabuser les esprits (1). » L'observateur n'aura pas de peine à reconnaître la contre-façon sacrilège.

4. La vision divine produira toujours l'amour dans sa pureté la plus sublime, l'amour de Dieu, de la vertu, des choses célestes, de la pénitence, du sacrifice, du courage héroïque dans le combat contre le mal. A la suite de la vision démoniaque, le sujet éprouvera, peut-être, une joie sensuelle et troublante, accompagnée du dégoût de la lutte chrétienne, de la souffrance et de la vertu.

5. La vision imaginaire divine n'est jamais inutile, elle tend à la sanctification de l'âme, à l'édification du prochain, à l'exaltation de l'Eglise, à la glorification de Dieu. La vision démoniaque est marquée de signes ridicules : l'erreur, la fausseté, la puérilité qui la caractérisent en indiquent l'origine et en font pressentir le but.

6. Si Dieu suscite une apparition dans l'imagination pendant le sommeil, que cette apparition soit symbolique ou représentative, elle fera connaître au voyant tantôt une volonté particulière de Dieu, tantôt un événement prochain dont la réalisation confirmera la vérité de l'apparition, tantôt un fait qui se produit à une distance inaccessible aux sens, et d'une grande importance, mais l'apparition sera toujours grave et digne de Dieu, et si elle est accompagnée d'une révélation, celle-ci sera toujours conforme à l'enseignement révélé dont l'Eglise infaillible garde le dépôt. Les caractères contradictoires marquent l'apparition d'une origine démoniaque, elles contredisent la vérité.

Dans un grand nombre de cas, la prudence commandera d'attendre et de se défier.

Ainsi, écrit Gorres, les théologiens soupçonnent quelque illusion dans toutes les révélations faites à des personnes qui ne méritent pas ces faveurs, qui négligent de consulter la parole de Dieu, dans la sainte Écriture, dans la Tradition et dans le témoignage de l'Eglise; qui désirent ces faveurs, ou par eux-mêmes, ou par quelque impulsion étrangère; qui se croient dignes de les recevoir; qui les recherchent

(1) R. P. Séraphin, *Princip. de Théol. myst.*, p. 376.

par curiosité, par orgueil, pour se donner l'apparence de la sainteté; qui, en se livrant à des pratiques et à des mortifications excessives, veulent toujours faire leur propre volonté, et se hâtent de publier sur les toits ce qu'elles ont vu.

Il en est de même des visions communiquées à ceux qui ne font que de commencer à marcher dans les voies spirituelles; qui, sans avoir passé par les voies de la mortification, croient s'être élevées d'un bond au sommet de la contemplation; qui, n'étant point enracinés dans l'humilité et le sentiment de leur propre néant, s'appuient au contraire sur leur propre mérite, et croient pouvoir arriver au but par d'autres moyens que la croix, la souffrance, la persécution et la victoire sur soi-même.

Ils regardent comme douteuses toutes les communications sur des sujets philosophiques ou théologiques controversés, indifférents ou de peu d'importance, ou sur des choses déjà connues d'ailleurs, ou que l'on peut connaître par les moyens ordinaires; celles qui, s'écartant des règles accoutumées de la sagesse divine, mettent en avant des choses inouïes et dans une forme tout à fait insolite, ou bien des choses qui reviennent souvent et ne signifient presque rien.

Ils traitent de même celles qui tendent à introduire des manières de vivre nouvelles et extraordinaires; celles qui ne peuvent avoir aucun avantage pour le bien général ou particulier; celles qui contiennent des choses contredites par la raison et l'Écriture.

Ils se défient beaucoup des visions reçues dans une âme bouleversée ou violemment émue, avec des mouvements et des gestes désordonnés, et communiquées dans un langage confus; celles qui se produisent chez des personnes, particulièrement chez des femmes, douées d'une imagination très vive, d'une vue et d'une ouïe très subtiles, ou très faibles, au contraire, ou chez des personnes qui sont connues pour avoir succombé déjà à l'illusion des mauvais esprits.

Ils se défient encore des visions qui n'ont aucun effet surnaturel, du moins de quelque durée; qui ne laissent après elles aucune certitude de leur vérité, et qui, au lieu de porter au bien, éveillent au contraire dans l'âme le doute et la négligence (1).

(1) Gorres, *Mystique*, t. II, p. 164.

Nous retrouvons dans cette page substantielle d'une psychologie si remarquable, les observations éparses dans les savants traités d'un grand nombre de théologiens. On ne saurait trop les méditer.

C'est ainsi que l'imagination troublée, exaltée, emportée par l'action démoniaque qui ne rencontre plus l'énergique et patiente résistance de la volonté, cause des ravages dans l'enceinte de l'âme désemparée.

Elle aura encore à subir quelquefois les influences violentes de la nature et des maladies. Le fluide nerveux, le sang, les humeurs, les affections morbides des centres sensoriels introduiront le désordre dans le cerveau. Les sensations et les images qui, depuis des années, se conservent et s'emmagentinent à la suite des impressions reçues du monde extérieur se rapprochent, se mêlent, se confondent sans ordre, sans direction, dans le chaos, et provoquent toutes les extravagances de l'hallucination et du délire.

Telle, la jeune femme dont parle de Boismont ; elle voit successivement dans son salon, un nègre, un cheval, un loir, un char rempli de soldats. D'autres entendent des sons, des bruits, des voix distinctes, des discours suivis, au milieu des distractions de la veille, et dans le calme recueilli de la nuit. Ceux-ci se voient poursuivis par des animaux féroces et par des hommes armés ; leur visage prend l'expression de la terreur. Les images flottent, s'agitent, bouillonnent dans le cerveau malade, et l'âme qui n'a plus la force de distinguer ce qui est subjectif de ce qui est objectif, ce qui n'a d'existence que dans le cerveau de ce qui est réel, l'âme projette ses impressions au dehors, dans l'espace, et elle leur affecte une place déterminée dans le monde extérieur.

Et alors, dans ces orages de la pensée, l'âme du visionnaire halluciné croira quelquefois entendre et recevoir des communications célestes ; il croira voir les anges ou les saints dans les splendeurs fortifiantes de l'extase ; il classera dans les réalités du monde invisible, les fantômes qui n'ont de réalité que dans le cerveau violemment ébranlé, on le verra ainsi errer sur les frontières de la folie.

Élie MÉRIC.

ATAVISME ASTRAL

Les anciens, moins détournés que nous des vérités immuables de la nature, avaient, malgré leurs erreurs d'interprétation, un langage beaucoup plus significatif. Au lieu de parler, je suppose du 4 octobre 1838 qui n'évoque aucune image scientifique à l'esprit du vulgaire de notre génération, ils auraient parlé du jour où la planète Saturne était au 25^e degré du Scorpion, où le soleil, en conjonction avec Jupiter, arrivait au 10^e degré de la Balance, et ainsi de suite pour les autres planètes. S'ils voulaient préciser l'heure, ils définissaient la place du soleil par rapport au méridien du lieu. Une *date* quelconque pour eux évoquait en somme un *ciel correspondant*. Dans une famille, les moments des naissances devaient être ainsi notés, et les remarques d'analogies entre les figures du ciel de nativité s'en suivaient naturellement. Elles devaient être familières aux anciens au même titre que les ressemblances physiques entre parents le sont pour nous.

L'astrologie est venue de là ; c'est pourquoi elle est vieille comme le monde.

Si la révélation a pu aider les astrologues anciens pour la découverte de lois complexes, l'atavisme astral, tangible pour tous, a dû être la base des lois fondamentales qui se dégagent elle-même de l'expérience.

L'astrologie est une science d'observation.

Les recherches sur l'atavisme, si poursuivies de nos jours, trouvent un appui curieux dans les figures de nativité. Quelques exemples frappants, tirés d'un nombreux recueil que je possède, exprimeront la vérité mieux que tout commentaire.

Comme je l'ai dit dans le numéro du 15 novembre 1898 de la *Revue du Monde Invisible*, les points principaux d'observation pour l'analyse d'un thème de nativité sont les suivants : 1^o positions des planètes dans le zodiaque ; 2^o places dues au

mouvement diurne; 3^o aspects qu'elles ont entre elles; 4^o ascendant, marquant l'orientation de l'écliptique pour l'heure et le lieu considérés.

Les résultats suivants peuvent être vérifiés avec les tables astronomiques de la *Connaissance des temps*, ouvrage publié chaque année par le bureau des longitudes :

Exemple I. — Prenons les thèmes de nativité de Napoléon III et de son fils nés tous les deux sous la latitude de 48° 50' nord, le premier le 20 avril 1808, 1 h. matin, le second le 16 mars 1856, 3 h. 15 matin.

1^o La première remarque qui s'impose est l'ascendant exactement le même pour les deux : le 12^e degré du Capricorne se levait à l'orient aux deux nativités. Sur les 360 degrés du zodiaque, cette coïncidence du même pour le père et le fils est déjà remarquable.

2^o Beaucoup d'autres notes d'atavisme sont à signaler : Mercure, planète de l'intellectualité et l'une des plus caractéristiques, se trouve dans les deux cas en conjonction avec Vénus.

3^o Mercure occupe, par suite du mouvement diurne, la même place, appelée deuxième maison en astrologie.

4^o Jupiter dans les deux figures est dans le signe des Poissons : il occupe de plus la même maison, et présente des aspects équivalents.

5^o Le Soleil occupe à peu près deux positions semblables par rapport au méridien.

6^o La planète Uranus est dans le méridien et présente des aspects équivalents avec Jupiter et avec la Lune.

7^o La Lune, non loin de l'horizon, occupe des places d'égale intensité et reçoit les rayons des mêmes planètes : sauf Mercure et Vénus conjoints, toutes les autres rayonnent sur la Lune de la même façon.

Ces analogies de détail n'entraînent pas forcément le caractère semblable de leur résultante. Dans le présent exemple, le caractère saturnien et méditatif du père était très atténué chez le fils.

Exemple II. — Voici les dates de nativité d'une mère et de ses quatre enfants que je désignerai par *a*, *b*, *c*, *d*. Les 5 nativités ont une latitude à peu près semblable de 48° nord.

La mère est née le 10 avril 1858, 1 h. matin;

a est né le 29 septembre 1888, 9 h. matin;

b — le 23 mai 1891, 7 h. matin;

c — le 10 janvier 1893, 7 h. 30 matin;

d — le 3 septembre 1895, 2 h. matin.

On voit *a priori* des similitudes d'heures à noter.

Les résultats du calcul astronomique sont les suivants :

La conjonction de Mercure et de Vénus, juste au méridien et en dessous de l'horizon, domine comme intensité tout le thème de nativité de la mère. L'atavisme du reste en est une preuve, car la même note se retrouve chez les quatre enfants : la conjonction des deux planètes est en effet prépondérante pour chacun d'eux.

a et *c* présentent cette conjonction près de l'ascendant où elle trouve la même intensité que chez la mère.

Chez *b*, l'influence de la conjonction est plus faible, mais par contre elle est comme chez la mère dans le même endroit du zodiaque, au commencement du signe du Taureau.

d possède la conjonction dans le méridien, exactement comme sa mère. De plus la Lune au 28° degré du Verseau chez celle-ci est au 29° du même signe chez l'enfant. Le Soleil et Uranus occupent encore les mêmes maisons astrologiques. L'enfant *d* offre d'ailleurs la plus grande ressemblance physique et morale avec sa mère.

D'autres analogies seraient encore à noter entre les membres de cette famille : par exemple similitude d'ascendant entre *c* et sa mère, etc.

Exemple III. — Les deux dates de naissance du célèbre savant Ampère et de son fils le littérateur sont les suivantes :

20 Janvier 1775, et 12 août 1800. Même sans l'heure de nativité, on trouve pour les deux journées les analogies suivantes :

1° Soleil et Vénus en conjonction.

2° Lune et Mars en conjonction.

3° Mercure offrant exactement le même aspect très caractéristique avec la Lune et Mars.

4° Lune et Jupiter en aspect équivalent.

Exemple IV. — Un homme né le 9 août 1787 a eu un fils le 17 août 1817.

En comparant les deux thèmes, on trouve :

1° Le Soleil dans la même région du signe du Lion, offrant le même aspect avec Saturne.

2° Saturne dans le même lieu du zodiaque (limite du Verseau et des Poissons).

3° Mercure au même lieu du signe de la Vierge et recevant les mêmes rayons de la Lune, de Saturne et de Mars.

4° Vénus dans le signe du Cancer.

5° Mars également sur la limite du Taureau et des Gémeaux, etc.

Exemple V. — Une famille de dix enfants dont je possède les dates de naissance montre l'atavisme du Soleil et de Mars de la façon la plus frappante.

La mère est née au Soleil levant et le père au Soleil couchant : six enfants sont nés au Soleil levant, un au Soleil couchant. Cinq ont le Soleil dans le Lion comme le père avec des aspects analogues.

La planète Mars est à la fin du Taureau chez le père et dans le Cancer chez la mère. Un des enfants a Mars à la place exacte du père ; sept autres ont Mars dans la même région que celui de la mère ; trois de ceux-ci ont de plus comme leur mère Saturne en conjonction avec Mars.

Exemple VI. — Une mère, née le 11 mai 1854 vers 2 h. matin, a un fils né le 4 avril 1884 vers 4 h. matin sous la latitude de 47° nord environ. L'atavisme présente les formes suivantes :

1° Ascendant dans la même région du zodiaque.

2° Lune et Mercure en opposition et respectivement aux mêmes lieux exacts du zodiaque.

3° Saturne également au même endroit.

4° Mars dans le Lion avec aspects sur Mercure et Lune.

5° Jupiter avec aspects identiques sur Mercure et Lune.

On multiplierait à l'infini des exemples semblables, car on peut dire que les analogies entre thèmes de parents souffrent peu d'exceptions apparentes. Pour un œil exercé à la figure schématique de l'astrologie, les ressemblances sont même plus frappantes que celles de l'atavisme matériel des physionomies.

L'atavisme astral enregistre des notes de détails identiques qui se répercutent souvent de génération en génération, restant parfois presque effacées dans l'ensemble des facultés innées, mais réapparaissant soudain comme notes dominantes sous un ciel favorable en harmonie avec elles. De là les ressemblances ataviques qui sautent plusieurs générations et qui ont fait dire à Darwin que jamais la science ne viendrait à expliquer ces bizarreries de la nature. L'étude des influences astrales les éclaire un peu cependant. Si elle ne fait que *reculer* nos connaissances là-dessus, elle les *explique* jusqu'à un certain point, puisque expliquer un fait c'est le rattacher à un autre plus général.

En dehors de l'atavisme astral proprement dit, enregistrant les *similitudes de tendances*, il y aurait aussi une étude fort intéressante à faire sur les lois de la *sympathie* apparaissant généralement entre l'enfant et ses parents. Des exemples aussi nombreux que les précédents pourraient être cités à l'appui de ce fait.

Les lois de sympathie et d'antipathie sont un des côtés les plus curieux en même temps qu'un des plus pratiques de l'astrologie. Leur étude serait particulièrement utile aux critiques de profession. Elle prouve en effet l'aveuglement dans lequel nous vivons pour louer ce qui flatte nos tendances et dénigrer ce qui leur est contraire ; — esclavage d'impressions s'alliant souvent d'ailleurs avec la plus sincère prétention à l'impartialité.

La science des astres fait entrevoir, par l'enchaînement universel des harmonies, une sorte de critérium scientifique admirable pour notre jugement en psychologie.

Enfin une troisième catégorie de lois d'atavisme astral

réside dans la disposition de planètes engendrant des *concordances de périodes d'influences*. Cette concordance, découlant d'ailleurs le plus souvent des similitudes de figures analysées plus haut, peut toutefois en être indépendante. Tout cela montre qu'il y a encore beaucoup de retouches à faire dans la psychologie classique. Avant de nier les procédés de mesure dans cette science-là, il serait prudent de ne rien éluder dans les connaissances humaines. Il est à souhaiter qu'on s'aperçoive un jour, pour l'éducation de notre jugement humain, que les œuvres de Dieu sont plus fructueuses que celles des hommes.

Paul FLAMBART,

Ancien élève de l'École polytechnique.



LA RÉALITÉ

DES APPARITIONS ANGÉLIQUES

(Suite.)

XIV. — LES ANGES ET LES SAINTS DU XVI^e SIÈCLE.

Le seizième siècle est dominé par la captivante physionomie de sainte Thérèse; l'Église entière est mystiquement éclairée par la lampe que porte l'illustre vierge, allant au-devant de l'Époux céleste. Par l'élévation de son âme, elle domine les phénomènes mystiques dont elle est le sujet, d'une vue perçante elle les pénètre, elle les juge, elle les classe; et quiconque veut parcourir ce domaine réservé doit se mettre à son école.

A-t-elle vu les anges, comme elle a vu physiquement les démons? L'extrait suivant de sa vie répondra. (*Act. SS. Oct. Tom. VII, p. 171.*)

« Le Seigneur a voulu que plusieurs fois j'aie vu un ange se tenir auprès de moi à mon côté gauche sous une forme corporelle. Cela m'est arrivé très peu souvent, bien que par ailleurs les anges maintes fois m'apparaissent, mais je ne les vois pas à la manière de la vision dont je parle. Le Seigneur a voulu que cet ange se présentât à moi sous l'aspect suivant : il n'était pas grand, mais petit et d'une très rare beauté, son visage était si enflammé et brûlant qu'il paraissait être de ces anges, les premiers et les plus élevés de tous, qui sont tout embrasés de flamme; ce sont ceux-là sans doute qu'on appelle les Séraphins (1); ils ne me disent pas leurs noms, mais je vois dans le ciel entre tel et tel ange, entre ceux-ci et ceux-là,

(1) La traduction latine dit : *les Séraphins*. L'original porte : *les Chérubins*.

une si grande différence que je ne puis l'exprimer en paroles. Or je voyais que cet ange tenait à la main un dard en or de forme allongée, ayant à son extrémité une petite flamme, et de ce dard il perçait mon cœur jusqu'à ses fibres intimes, et paraissait quand il le retirait emporter au bout quelques parcelles de chair : ce qu'ayant fait, il me laissa toute palpitante et brûlante d'un immense amour de Dieu. La douleur était si vive, qu'elle me forçait à m'exhaler en gémissements et en exclamations ; mais la suavité qui accompagnait cette douleur était si excessive, que je n'eusse pas voulu en être soulagée, ne souhaitant alors en mon âme d'autre volupté et délectation que Dieu lui-même. La souffrance dont je parle est spirituelle, non corporelle, quoique le corps n'y soit pas étranger, mais au contraire la sent-on ne peut plus vivement. »

Tel est le célèbre récit de la transverbération du cœur de sainte Thérèse par un Séraphin, qu'a reproduit à Sainte-Marie de la Victoire le ciseau de Bernini. La sainte dit qu'elle a vu l'ange sous une forme corporelle, à son côté gauche : il semble qu'il s'agisse bien d'une vision physique. Elle conclut en déclarant que la douleur qu'elle ressentit fut spirituelle, non corporelle, quoique le corps y ait eu sa part et même d'une manière très aiguë. Ces dernières paroles sembleraient jeter un doute sur la réalité de la transverbération et par suite de l'apparition ; mais ce doute a été résolu par l'inspection du cœur de la séraphique vierge faite après sa mort. On le trouva réellement percé et déchiré au sommet par une plaie tracée horizontalement, très large et très profonde, dont les lèvres portent des traces très perceptibles maintenant encore de brûlure. Le cœur étant conservé à Avila dans un reliquaire de cristal, des milliers de pèlerins ont constaté et constatent encore la mystérieuse déchirure (1). L'Église en autorisant une fête dite *de la transverbération du cœur de sainte Thérèse*, en a implicitement ratifié la réalité.

La transverbération étant reconnue comme réelle, l'apparition doit l'être aussi, et même d'une réalité extérieure et

(1) Voir un opuscule très curieux, *Les merveilles du cœur de sainte Thérèse*, traduit de l'italien par l'abbé Marie-Joseph, prêtre, tertiaire du Carmel. — H. Oudin, 1882.

physique. Les Bollandistes objectent à cette conclusion un passage du *Château de l'âme* (sixième demeure, ch. ix), où la sainte traite des visions imaginaires et corporelles, et se récuse d'en avoir eu de cette dernière sorte. Mais il faut remarquer qu'en cet endroit, bien qu'elle semble généraliser, elle parle déterminément de l'humanité sacrée de Notre-Seigneur. Malgré le passage allégué, et l'autorité de l'hagiographe qui le commente, je persiste à penser que le Séraphin est apparu physiquement, puisqu'il a percé physiquement le cœur de sainte Thérèse, et que d'ailleurs elle dit l'avoir vu à son côté gauche sous une forme corporelle.

Au commencement du siècle où fleurit sainte Thérèse, vécurent plusieurs saintes religieuses qui eurent de touchants rapports avec les anges. Les Bollandistes citent les bienheureuses Osanna de Mantoue et Colombe de Rièti, tertiaires dominicainés. La première, à l'âge de six ans, voit un ange qui l'exhorte à garder son cœur pour Dieu et pour le ciel. Plus tard un ange l'aide à porter la charge d'eau écrasante pour ses faibles épaules, que, par esprit de mortification, elle va puiser au fleuve. La seconde est annoncée à sa naissance par des chants angéliques; un matin, c'était la fête de saint Jean-Baptiste, elle désirait communier, un ange la fait entrer dans l'église et l'en fait sortir les portes closes.

La vie de saint Jean de Dieu, si remarquable par les infestations diaboliques dont elle est sillonnée, l'est peut-être encore plus par les secours angéliques dont elle est fortifiée. Citons quelques-uns de ces traits d'une saveur vraiment exquise. Un matin, le saint dut aller puiser de l'eau fort loin pour le service de son hôpital : quelle n'est pas sa surprise au retour de trouver les chambres balayées, les lits faits, les ustensiles de ménage nettoyés ! Il questionna les malades qui tous, tout d'une voix, lui répondirent que c'était lui-même, et personne autre, qui avait à son habitude fait le ménage matinal. Alors le saint, comprenant le mystère, dit à ses chers malades : « Le bon Dieu, mes frères, aime bien les pauvres, puisqu'il envoie ses anges pour les servir. » Il reconnut par là qu'un ange avait pris ses traits et fait son ouvrage : ce qui prouve que parfois les esprits angéliques sont les auteurs des

bilocations que l'on rencontre dans la vie des saints (1). L'historien de saint Jean de Dieu estime que l'ange, dont il est ici question, n'était autre que l'ange des guérisons mystérieuses, l'archange Raphaël.

En une autre circonstance, Jean de Dieu avait chargé sur ses épaules un pauvre qui n'avait pas la force de se traîner jusqu'à l'hôpital ; il portait de plus un sac plein d'aumônes ; il marcha pendant quelque temps avec entrain, mais, à un moment donné, rompu de fatigue, il tomba en pleine rue sous son double fardeau. A ce même moment, un habitant de la ville, s'approchant de la fenêtre (c'était pendant une nuit froide et pluvieuse), entendit le bon saint qui s'accablait lui-même de reproches, Puis tout à coup ô prodige ! il aperçut un homme d'une grande beauté, qui s'offrit à remettre le pauvre sur les épaules de Jean de Dieu, et qui prenant la main de celui-ci comme pour lui servir de guide, lui dit : « Frère Jean, Dieu m'a envoyé près de toi pour te venir en aide. C'est moi qui suis chargé de noter soigneusement sur un registre tout ce que tu fais pour l'amour de Dieu en faveur des pauvres. — Si je fais quelque chose de bien, reprit humblement le saint, c'est Dieu qui me donne de le faire. Mais vous, mon frère, qui donc êtes-vous ? — Je suis, reprit l'inconnu, l'archange Raphaël que le Seigneur a spécialement député à ta garde et à celle de tes compagnons. »

Quelques jours après, le saint faisait une distribution de secours aux indigents ; le pain vint à manquer. Aussitôt parut, à la vue de beaucoup de ceux qui étaient présents, l'archange Raphaël, vêtu d'un costume semblable à celui de Jean de Dieu, et porteur d'une corbeille pleine de pains. Le saint le reconnut pour être celui qui l'avait relevé de sa chute nocturne ; l'archange lui dit amicalement : « Frère Jean, nous sommes du même ordre, reçois ces pains que Dieu t'envoie pour tes pauvres. » Et il disparut, laissant le bon saint tout consolé. L'historien de sa vie conclut : c'est ainsi qu'un sayon

(1) D'autres fois la bilocation ne paraît pas comporter cette explication. Jean de Dieu ne sait pas qu'il est en deux places. Or il arrive le plus ordinairement que le saint a conscience de sa bilocation, donc il y est personnellement pour quelque chose, dans quelle mesure ?

grossier couvre parfois des hommes qui sont les égaux des anges.

D'autres fois Jean de Dieu se trouva éclairé la nuit par une lumière miraculeuse; deux flambeaux, que le vent soufflant en tempête ne put éteindre, marchèrent devant lui à la descente d'une montagne, où les ténèbres l'avaient surpris ramassant du bois pour les pauvres. A sa précieuse mort, l'archange Raphaël se tenait près de son lit, avec saint Jean l'Évangéliste et la sainte Vierge elle-même. Sans doute aussi que d'autres anges ou saints étaient là. Car les domestiques entendirent un bruit de pas nombreux, dans son humble cellule, comme de gens qui en sortaient. Ils y pénétrèrent, le saint était mort, mais une odeur paradisiaque remplissait le réduit de l'ami, de l'ange des malades et des pauvres.

La vie de saint Philippe de Néri n'offre guère moins de doux et touchants phénomènes angéliques; mais je me vois contraint d'en abrégér le récit. — Une nuit qu'il portait une discrète aumône à un pauvre honteux, il tomba, sans doute par un coup du diable, dans une fosse profonde; mais à l'instant même il se sentit saisi aux cheveux et ramené sur le bord par une main invisible. Lui-même aimait à rapporter ce fait à la gloire de Dieu et des bons anges. Un jour, un pauvre lui demanda l'aumône, le saint lui vida sa bourse dans la main : « *Je voulais voir ce que tu ferais,* » lui dit l'inconnu, et il s'évanouit à ses yeux. — En une circonstance, le saint, qui était malade, demande un peu d'eau de citron à son infirmier, celui-ci cherche vainement du sucre pour en tempérer l'acidité; un jeune homme se présente et lui en remet un pain tout blanc; la potion est préparée; le saint la boit et peu après il est guéri. — Philippe, homme angélique, entend souvent chanter les anges; il les voit qui assistent saint Camille de Lellis et son compagnon au chevet des malades, et leur suggèrent les exhortations à faire aux mourants pour les disposer au dernier passage.

Cueillons encore quelques traits en ce seizième siècle si riche en faits de sainteté. Sainte Marie Madeleine de Pazzi contemple les anges qui emmènent une âme au ciel; elle les voit qui défendent les religieuses attaquées par les démons. —

Les angéliques saints de la Compagnie de Jésus, Louis de Gonzague et Stanislas Kostka, sont en rapport avec les esprits célestes. Le premier étant à Madrid, est appelé à la Compagnie de Jésus par une voix mystérieuse. Tandis qu'il se trouvait au noviciat, une disette d'argent s'y fit sentir ; un inconnu se présenta, remit au directeur la somme requise aux besoins de la communauté et s'évanouit. On tint pour certain que c'était un ange ; quand une maison a des novices comme saint Louis, le fait n'a rien qui puisse surprendre. Quant à saint Stanislas, il est constant qu'à deux reprises il reçut la communion de la main des anges : la première fois à Vienne, en Autriche, quand tombé malade dans la maison d'un hérétique et se croyant près de mourir, il se voyait refuser l'accès d'un prêtre ; la seconde fois, quand il gagnait Rome à pied pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Les leçons de son office mentionnent expressément cette double merveille, et l'oraison dite *secrète* de sa messe y fait clairement allusion.

XV. — LES ANGES ET LES SAINTS DU XVII^e SIÈCLE.

Au commencement du dix-septième siècle s'épanouit à Lima la vierge péruvienne sainte Rose, du tiers ordre de Saint-Dominique, que l'Église appelle la première fleur de sainteté de l'Amérique méridionale. Ses rapports avec les anges furent mis en telle lumière par son procès de canonisation, que Clément X s'exprime ainsi à son sujet dans la Bulle par laquelle il la fait monter sur les autels.

« Dieu envoya son ange, qui marchait devant Rose, qui la gardait visiblement, pour l'introduire au lieu qu'il lui avait préparé. Elle avait avec lui une familiarité si confiante, que non seulement c'était pour elle un ami très cher, mais encore un messenger et un intermédiaire, chaque fois que l'Époux céleste tardait à se montrer. Une nuit qu'elle se sentait défaillir, elle l'envoya chez la dame Maria d'Uzatégui, avec la commission de lui dire qu'elle avait besoin de tel remède ; la pieuse dame, avertie par l'ange, se hâta de le lui envoyer par un serviteur ; la mère de Rose fut témoin du prodige, dont

sa fille lui donna l'explication par obéissance. Une autre fois l'ange familier la ramena, de la cellule de son jardin à la demeure maternelle, saine et sauve, en ouvrant les portes devant elle. D'autres anges encore reçurent l'ordre de Dieu de veiller sur cette vierge : grâce à ses prières, ils protégèrent un certain religieux dans un voyage plein de dangers, puis ils parurent l'abandonner parce que lui-même n'était plus en de bonnes dispositions ; comme à son retour il se plaignait à Rose de cet abandon, elle lui en dit le motif et entra en des détails si intimes qu'évidemment, à une telle distance, elle n'avait pu en être informée que par un ange ou par le Seigneur lui-même. »

Il faut que les faits allégués aient été bien patents et bien prouvés pour prendre ainsi place dans une Bulle de canonisation. Je regrette de ne pouvoir les donner tout au long sous leur forme naïve. Il n'est pas dit que Rose voit son ange, quand elle le prie d'aller trouver Maria d'Uzatégui ; mais il est nécessaire d'admettre qu'il s'est fait voir ou tout du moins entendre à cette pieuse amie, peut-être coutumière de semblables messages. Quand l'esprit céleste vient la chercher dans la cellule du jardin, elle le voit se glisser pareil à une ombre blanche et agile, qui la précède, puis arrivée à la maison de Rose, s'évanouit à ses yeux.

La vie de saint François Solano, l'apôtre du Pérou, contient un trait touchant de l'assistance des anges. Son ministère l'avait appelé au chevet d'une pieuse femme qui allait mourir : tout à coup il vit son visage prendre une expression rayonnante, il lui demanda ce qui venait de lui arriver. Elle répondit qu'elle venait de jouir de l'aspect consolant de son ange gardien, qu'il lui avait annoncé de la part de Dieu que ses péchés lui étaient pardonnés, que sous peu elle mourrait et serait transportée par lui au séjour de la béatitude. A peine avait-elle fini de parler, qu'elle rendit suavement le dernier soupir.

L'extatique saint Joseph de Copertino vivait dans la société des anges. Ils se montraient souvent à ses regards ; il attesta un jour qu'il les voyait monter et descendre au-dessus de la sainte maison de Lorette, et à cette vue il fut enlevé par un

de ces raptus extatiques dont il était coutumier. Au moment où il entra à Assise, une insigne servante de Dieu le vit escorté de deux anges; elle sut par révélation que saint Joseph avait reçu pour gardien un ange d'un chœur supérieur. Quoi qu'il en soit, le saint avait pour cet ange une telle vénération, et sentait si vivement sa présence, qu'il n'entrait jamais dans sa cellule sans l'avoir humblement prié d'en franchir le seuil le premier.

Ici s'arrête la revue si intéressante tracée par les Bollandistes. J'ai été heureux de la suivre, sans m'y attacher servilement, l'abrégeant sur plusieurs points, la complétant sur d'autres, et me reportant aux sources pour saisir les faits signalés dans leur cadre respectif. J'espère pouvoir continuer et poursuivre jusqu'à nos jours cette étude sur les bienfaits et assistances angéliques. Ainsi le dix-septième siècle me fournira encore les faits suivants.

Je cueille l'anecdote charmante que voici dans la vie de saint Pierre Fourier. Il réunit quelques *bonnes filles* pour fonder la Congrégation de Notre-Dame. Elles avaient toutes grande bonne volonté; mais leur initiation à la vie religieuse offrait certaines difficultés pratiques auxquelles se heurtait la ferveur de leurs désirs. Ainsi elles avaient peine à arriver à une récitation correcte du bréviaire; les rubriques n'entraient pas aisément dans leurs têtes. « Or, un jour que la dame du Fresnel leur en donnait une leçon dans son jardin, un tout jeune homme d'une beauté radieuse, d'environ quatorze ans, survint comme par hasard; il s'approcha, se joignit à elles, se mit à leur expliquer le bréviaire, à le réciter avec elles. A mesure que l'enfant parlait, les difficultés s'évanouissaient; et depuis ce jour elles coururent dans ce chemin auparavant si pénible. Dieu, ajoute l'auteur, envoyait bien son ange à la jeune Agar et à son petit Ismaël pour leur procurer dans le désert, une eau rafraîchissante (1). » Pourquoi n'aurait-il pas envoyé un ange à ses humbles servantes, pour leur remettre en main la clé des prières liturgiques?

Les petits Bollandistes racontent comme il suit, les rapports

(1) Vie du B. Pierre Fourier, par M. l'abbé Chapia. Tom. 1, p. 141.

très touchants qu'eut avec les esprits angéliques la vénérable Benoîte de Laus, cette bergère si aimée de la Reine du ciel et si outrageusement persécutée par les démons. « Quelquefois tandis qu'elle allait la nuit, malgré les ténèbres, le froid et la pluie, s'agenouiller sur le seuil de l'église du village, un ange lui en ouvrait la porte. Un jour d'automne 1664, ses maîtres l'avaient envoyée couper du foin près de l'église de Valserre; elle entra dans le lieu saint avec l'intention de n'y faire qu'une courte prière, mais bientôt son âme quitta la terre et s'éleva vers les régions célestes. Lorsqu'elle revint de son extase, le soleil avait disparu derrière les montagnes, et la nuit arrivait rapidement : elle sort avec inquiétude de l'église, et trouve, avec une joyeuse surprise, que, pendant qu'elle faisait l'office des anges, un esprit céleste avait fait le sien, qu'il avait coupé et lié un gros paquet d'herbes dans la corde qu'elle avait laissée à la porte de l'église (1). »

Les démons, je l'ai dit ailleurs, non seulement battaient l'humble vierge, mais ils la prenaient et s'en allaient la jeter rudement dans un coin des montagnes ou sur un lieu élevé. « Or, quand le démon l'avait déposée sur quelque roche inaccessible, son ange venait l'en retirer; il lui frayait le passage à travers les rocs, les glaces, les broussailles chargées de neige; il la ramenait des lieux inconnus où elle se trouvait perdue, et l'aidait à franchir le torrent impétueux qui lui barrait le passage; il devenait lumineux pour éclairer son chemin. Plus de vingt fois, lorsqu'elle fut laissée par le démon sur le toit de la chapelle de Notre-Dame de l'Érable, un ange lui prêta secours pour en descendre. Souvent, pour reconforter l'humble vierge dans les luttes épouvantables qu'elle eut à soutenir contre les esprits infernaux, les anges l'entouraient sous la forme de petits oiseaux, formaient une couronne autour de sa tête et chantaient suavement. Un jour, elle fut communiquée par un ange, tandis qu'un autre ange assistait à la cérémonie. »

La vie de la vénérable Agnès de Langeac n'est pas moins riche en apparitions d'esprits célestes. Elle est continuel-

(1) Petits Bollandistes. Tom. II, p. 226-227.

lement en rapport sensible avec son ange gardien. Il faudrait un chapitre pour retracer toutes les visions d'anges qui furent présentées à ses regards durant ses méditations et oraisons : elle reçut plusieurs fois la communion de leur main. Dans la très célèbre apparition par laquelle elle se transporta près de M. Olier au séminaire Saint-Sulpice, et qui est un phénomène de bilocation dûment constaté, elle était accompagnée d'un ange. M. Olier a laissé lui-même le récit de cette apparition, qui s'offrit par deux fois à ses yeux. « Je crus sur l'heure, dit-il, que c'était la Sainte Vierge à cause de la sainte gravité et de la douce majesté avec lesquelles elle m'apparut, et à cause de l'ange qui lui rendait les mêmes services qu'un serviteur rend à une dame. » Le saint prêtre référa de cette vision à saint Vincent de Paul son directeur qui réserva son jugement. Elle fut examinée avec grand soin dans les procédures de béatification de mère Agnès ; et le sous-promoteur de la foi, qui était alors Prosper Lambertini, plus tard Benoît XIV, conclut, après avoir répondu à toutes les difficultés, que la vérité de l'apparition est indubitable (1).

XVI. — LES ANGES ET LES SAINTS DU XVIII^e SIÈCLE.

L'un des plus grands saints du XVIII^e siècle, saint Paul de la Croix, fut très dévôt aux saints anges ; il en reçoit sensiblement de nombreuses assistances. Tandis qu'il prêche, on entend une voix céleste qui lui suggère ce qu'il doit dire. Un jour qu'il cheminait épuisé de fatigue, côte à côte avec son frère qui fut longtemps son unique compagnon, à bout de forces, il se recommanda aux saints anges, et en un clin d'œil il se trouva transporté au terme de son voyage. Alors il pensa à son frère qui était resté sur le chemin, et celui-ci, par un second prodige, fut aussitôt réuni à lui.

Le célèbre disciple de saint Alphonse de Liguori, le bienheureux Gérard Majella, connut les divines familiarités que prennent avec les anges les âmes d'une limpide innocence.

(1) Voir M. l'abbé Ribet dans sa *Mystique divine : Visions des anges*.

« Etant déjà rédemptoriste, il se rend avec quelques jeunes étudiants de son ordre, en pèlerinage au sanctuaire du mont Gargan. Le voyage est une succession de prodiges. Gérard, qui était le conducteur de la pieuse caravane, vide sa bourse entre les mains des pauvres. On arrive au sanctuaire : il y monte et tombe en extase. Il était près de midi, les jeunes gens avaient faim, et Gérard toujours en extase n'y prenait pas garde. Tout à coup se montre un beau jeune homme resplendissant d'une lumière céleste, lequel s'approche du bienheureux, dépose dans ses mains quelques pièces de monnaie roulées dans un papier, et puis disparaît comme un éclair. Les compagnons de Gérard s'étaient prosternés la face contre terre à la vue du messenger céleste et ne pensaient plus à diner. » Cette anecdote est tirée du procès de béatification du bienheureux Gérard (1).

Le royaume de Naples au XVIII^e siècle fut puissamment édifié par la haute sainteté d'une humble tertiaire franciscaine, sainte Marie Françoise des Cinq-Plaies. Elle naquit le 25 mars 1715, et mourut le 6 octobre 1791. Elle eut pour directeur le bienheureux François-Xavier Marie Bianchi, de la Congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul dits Barnabites. Elle l'avait en très haute vénération, et disait de lui en se jouant : « Nous avons un saint *Néri*, nous aurons un saint *Bianchi* : après le saint *noir*, le saint *blanc*. »

Les rapports entre ces deux âmes furent tout surnaturels : avant d'en détailler quelques surprenantes particularités, je donne sur sainte Marie Françoise l'extrait suivant des petits Bollandistes. « Marie Françoise avait une tendre dévotion pour les saints anges. Aussi fut-elle, durant tout le cours de sa vie, favorisée de l'assistance visible de son ange gardien : c'est lui qui l'instruisit de la doctrine chrétienne, lui qui la protégea dans tous les périls spirituels et temporels. Parce qu'elle était habituellement malade, il plut au Seigneur de la confier d'une manière spéciale à l'archange Raphaël. En 1789, il lui apparut avec un éclat de beauté extraordinaire ; cette vue causa une telle surprise à Marie Françoise qu'elle n'avait plus

(1) *Analecta Juris Pont.* IV^e série, p. 1053.

de souffle pour parler ; la voyant dans ce saisissement, l'archange lui annonça qu'il était envoyé vers elle pour guérir sa plaie du côté ; en effet le lendemain elle se trouva guérie (c'était une plaie mystérieuse, ou profond stigmaté). Il l'assista de même dans une autre circonstance, où une veine de la poitrine s'était dilatée ; ce qui l'empêchait de faire le moindre effort. Un jour, le bienheureux Bianchi se trouvait avec elle, lorsqu'il sentit un parfum tout céleste ; il lui en demanda la raison, et elle lui apprit que l'archange Raphaël était au milieu d'eux (1). »

Voici maintenant ce que le bienheureux Bianchi déposa sous la foi du serment au procès de canonisation de cette sainte âme ; la gravité d'un pareil témoignage n'échappera à personne. « L'amour du saint Sacrement était en elle si héroïque et si ardent, son désir de communier si extraordinaire, que Dieu daigna plusieurs fois la consoler par le ministère des anges pendant mes messes et avec les sacrifices que je consummais, jusqu'à la faire participer au précieux Sang qui était dans le calice ; l'archange Raphaël, avant ma communion, emportait le calice de l'autel, et le faisait boire à la servante de Dieu dans sa maison (où la retenait la maladie). Quelquefois elle en buvait très peu, à peine trois gouttes. Une fois qu'elle en but près de la moitié, je reconnus par moi-même l'absence très manifeste et très visible d'une partie du précieux Sang, et j'en fus extrêmement surpris. Lorsque je la questionnai sur ce point, elle me répondit : Mon Père, si ce n'eût été l'archange Raphaël qui m'avertit que le sacrifice devait s'achever, je l'aurais tout bu. D'autres fois la chose se passait autrement. Elle recevait par ministère angélique la petite portion d'hostie consacrée que je mettais dans le calice selon le rite de notre mère la sainte Église. Je ne m'en aperçus que très rarement, ne sentant pas sur ma langue et dans le palais cette portion d'hostie ; j'interrogeais alors la servante de Dieu qui m'assurait que le Seigneur avait daigné la lui donner (2). » Tout cela est bien admirable ; les choses divines ne sont pas astreintes aux réglementations d'ici-bas. Rien n'est un obstacle pour Dieu,

(1) Petits Bollandistes. Tom. 12, p. 112.

(2) *Analecta juris Pont.* II^e série, p. 2612,

quand il veut s'unir à une de ses créatures désireuse de le posséder. N'oublions pas que c'est un saint, à une âme extraordinairement éclairée, qui parle d'une sainte et qui raconte ce dont il a été témoin et partie.

Le bienheureux Bianchi eut lui-même à constater par une expérience personnelle le prompt secours des anges, témoin le fait suivant consigné dans son procès de béatification. Il se produisit au cours d'une visite qu'il entreprit en 1779 avec le général de son ordre. « Les deux voyageurs perdirent leur route parmi les ténèbres d'une tempête nocturne, et leur voiture roula dans un large fossé. Ils ne savaient comment en sortir, couraient risque de la vie, quand soudain parut à leurs yeux, sortant de la forêt voisine, un homme la torche à la main ; il les retira de la fondrière où s'était abîmée leur voiture, et ne les quitta plus qu'après les avoir reconduits en lieu sûr ; après quoi il disparut. L'enquête juridique raconte les circonstances de cet événement, qu'il est bien permis de croire providentiel et miraculeux, et en ce cas d'attribuer soit à un ange, soit à une âme du purgatoire, paraissant sous forme humaine (1). » Le bienheureux Bianchi né le 2 décembre 1743, est mort le 31 janvier 1815 ; c'est presque un contemporain.

(1) Eodem loco, p. 2599.

D. Bernard MARÉCHAUX,
Bénédictin de la Congrégation olivétaine.

(A suivre.)

UNE SECTE DE SPIRITES A PAMIER

EN 1320

(Suite.)

II

Arnaud Gélis a d'abord constaté à loisir que les âmes des morts ont une apparence humaine, tout comme vous et moi (1). Elles possèdent un corps doué d'un organisme et de membres semblables aux nôtres, avec « des yeux, des oreilles, un nez, une bouche (2) ; » elles ont en somme « la même figure et la même quantité » que lorsqu'elles étaient en chair et en os (3). Elles ont seulement gagné en beauté et en grâce (4). Chez elles, la distinction des âges persiste : les unes sont jeunes, les autres vieilles, ainsi que la mort les a laissées (5). Les jeunes sont pleines d'agilité et de force ; les vieilles se traînent péniblement et sont à la merci de la tempête qui les ballote comme des fétus de paille (6) ; elles tombent souvent de lassitude, et leur faiblesse est si grande qu'elles sont incapables de se relever d'elles-mêmes et que leurs amis sont obligés de les remettre sur leurs jambes, sinon elles sont exposées à être piétinées par la foule des inconnus qui passent cyniquement sur elles sans prendre garde (7).

Les âmes vont avec plus ou moins de rapidité selon qu'elles furent bonnes ou mauvaises (8) ; les usuriers tiennent, paraît-il,

(1) *Conf. A. Egid. Articuli hereticales*, f° 20 D.

(2) *Conf. Egid.*, 20 B., et alibi passim.

(3) *Conf. Egid.*, 18 D, 19 A, 20 A.

(4) *Conf. Mengardis*, 113 D. ; *Conf. Raim. Fabri*, 115 B.

(5) *Conf. A. Egid.*, 20 A.

(6) *Ibid.* et *Conf. Mengardis*, 114 A.

(7) *Conf. A. Egid.*, 20 A, et *Conf. A. de Montenespulo*, 112 bis B.

(8) *Artic. heretic.*, 20 D, 20 A.

le *record* de vitesse, ils vont « comme le vent (1). » — Certaines chevauchent sur des ombres de chevaux; d'autres, plus riches, voyagent en char. La mort même n'établit donc pas le nivellement des classes !

Elle ne supprime pas non plus pour ses victimes, les besoins ordinaires de la vie; elle laisse à chacune d'elles ses goûts et ses fantaisies. Les morts ont froid l'hiver et se chauffent de préférence dans les maisons non habitées, où ils allument de grands feux (2). Ils ont soif quand règne la chaleur, ils ne dédaignent pas le vin quand il est bon et vont se désaltérer à leur aise dans les chais isolés (3). Arnaud Gélis a été convié quelquefois à ces singulières libations (4). Enfin leurs courses les fatiguent, aussi le dimanche est-il jour chômé au delà comme en deçà de la tombe.

Il est inutile de dire que les règles de la plus stricte pudeur sont observées dans le royaume très moral des ombres. Les âmes sont donc vêtues; la plupart conservent le costume de leur toilette funèbre : l'une d'entre elles porte une chemise trouée (*sic*) dont l'avarice de ses parents l'avait sans doute affublée (5). Le plus souvent leurs vêtements sont de lin et de couleur blanche (6). Les religieux portent l'habit de leur ordre (7), les chanoines l'habit de chœur (8), l'évêque-revenant les vêtements pontificaux (9).

Pensée consolante pour les vivants ! les morts ne les oublient pas; ils sont souvent saisis par une sorte de nostalgie des lieux autrefois aimés et du désir de revoir les êtres qui leur furent chers. Ils reviennent la nuit embrasser leurs parents et, chose étrange ! ce contact invisible possède une vertu soporifique très prononcée : les dormeurs touchés de la sorte sommeillent plus profondément (10). Les morts ne cachent pas leur préférence pour leurs jeunes neveux ou nièces qui ont conservé

(1) *Conf. A. Egid.*, 26 A.

(2) *Conf. A. Egid.*, *Art. hereticales*, 20 D.; *Conf. A. de Montenespulo*, 112 bis C.

(3) *Loc cit.*, etc.

(4) *Conf. A. de Monten.*, 112 bis C.; *Confess. Navarre*, 116 B.

(5) *Conf. Mengardis*, 113 B.

(6) *Conf. A. Egid.* 20 A.

(7) *Conf. A. Egid.* 20 A.

(8) *Ibid.*, 18 C.

(9) *Ibid.*, 19 A.

(10) *Conf. Mengardis*, 114 B.

leur innocence baptismale; ils les embrassent, et leur embrassement porte bonheur (1).

Certes, nous voilà bien renseignés sur l'état et sur les habitudes des âmes séparées de leurs corps charnels. Apprenons maintenant quelles sont leurs occupations journalières et quel sort les attend.

Chacun sait que c'est le Purgatoire dans la doctrine catholique; il est intéressant de connaître ce qu'en pensent de leur côté des témoins soi-disant oculaires. Or, il paraît qu'il consiste tout simplement dans des visites et des veilles faites par les âmes pécheresses aux diverses églises voisines de l'endroit où elles ont vécu et où repose leur corps (2).

Gélis qui n'a eu de relations qu'avec les morts de Pamiers, nous apprend qu'ils se bornent, en effet, à se rendre dans les sanctuaires des environs pour y passer la nuit. Ils vont ordinairement par groupes, les amis, se joignent aux amis: ils s'avancent en se tenant par la main et en devisant pour rompre la monotonie de la route (3). Les malheureux condamnés à errer de la sorte, sont nombreux et compacts comme l'herbe du chemin qui ne plie même pas sous leurs pas, ou comme les feuilles des arbres qui ne frémissent pas à leur passage (4). De sorte que les mortels qui en suivant la même route, gesticulent d'une façon désordonnée, ne font ni plus ni moins que bousculer et renverser les morts invisibles qui passent à côté d'eux (5).

Voici les églises rurales fréquentées de préférence par les appaméens après leur mort: Saint-Martin de Villiac, Saint-Martin d'Oydes, Saint-Paul des Allemans, Saint-Blaise de Villeneuve (6), Saint-Pierre de Montaigut, Sainte-Marie de Vals, Saint-Pierre de Montfa (7), Saint-Simon, Saint-Saturnin du Vernet, Sainte-Marie de la Salvétat (8); et plus loin: Notre-Dame de Rocamadour, Saint-Gilles de Provence (9) et surtout

(1) *Conf. A. Egid.*, 20 B.

(2) *Ibid. Artic. heretic.* 1^o.

(3) *Conf. A. de Montem.*, 112 bis C.; *Conf. Mengardis*, 113 C.

(4) *Conf. Mengardis*, 113 C.

(5) *Conf. Mengard.*, 114 B.

(6) *Ibid.*, 119 D, 120 A.

(7) *Conf. Raim. Fabri*, 114 D.

(8) *Conf. Egid.*, 20 A.

(9) *Conf. Raim. Fabri*, 114 D.

Saint-Jacques de Compostelle, où tous doivent se rendre après leur mort, s'ils n'y sont allés de leur vivant (1). Il y a, du reste, avantage à se réserver; le voyage d'outre-tombe se fait en cinq jours (2).

Dans la ville et la banlieue de Pamiers, nos morts visitent les églises de Saint-Raymond, du Mas-Vieux, de Sainte-Natalène, de Saint-Jean, du Mercadal, du Camp et surtout de Saint-Antonin (3), qui est toujours le sanctuaire préféré et la dernière église où l'on se rend. Cependant, comme l'esprit paroissial ne meurt pas, chacun fréquente aussi l'église dont il fut le paroissien (4). Ces pérégrinations de revenants d'un sanctuaire à l'autre, durent toute la semaine; les morts se reposent depuis le samedi soir jusqu'au lundi matin et retournent pour cela à Saint-Antonin de Pamiers (5).

Voilà en quoi consiste l'expiation pour la plupart. Quelques-uns passent cependant par les flammes du Purgatoire (6) — tel le chanoine P. Durand (7) — mais ils sont rares et leur séjour y est de courte durée. D'autres expient leur défaut dominant ou leurs péchés d'habitude; ils sont pour cela accablés de peines particulières ou rongés par des remords cuisants. Une femme est condamnée à laisser ses bras nus pour les avoir couverts de soie pendant sa vie (8); une autre pour la même faute ressent de terribles brûlures (9). Barchinona Calmels avoue « qu'elle est surtout punie pour n'avoir pas ramené sa fille dans la maison de son mari », après leur rupture (10). Hugues de Durfort expie une injustice qu'il avait commise, sa vie durant, envers les clercs de la cathédrale de Pamiers (11); de plus, en punition de sa négligence à réciter l'office divin, il est condamné à dire, dans le trajet de Sainte-Marie de Vals à Saint-Antonin de Pamiers,

(1) *Conf. Egid.*, 20 C; *Conf. R. Fabri*, 115 B.

(2) *Conf. Raim. Fabri*, *ibid.*

(3) *Conf. A. Egid.*, 19 D.

(4) *Ibid.*, 20 A.

(5) *Ibid.*, *loc. cit.*

(6) *Conf. Meng.*, 113 C.

(7) *Conf. A. Egid.*, 19 B.

(8) *Ibid.*, 19 C.

(9) *Conf. Raim. Fabri*, 115 B.

(10) *Conf. A. Egid.*, 19 B.

(11) *Conf. A. de Montenesp.*, 112 bis C.

toutes les heures qu'il a omises (1). Deux damoiseaux passent leur temps à monter à cheval, à se désarçonner l'un l'autre en se frappant sans cesse (2). Deux écuyers du pays de Dun chevauchent sur de maigres haridelles; le matin leur corps paraît fendu jusqu'au nombril et ils souffrent horriblement; le soir la plaie se cicatrise (3).

Quant aux Juifs, il était naturel et la haine populaire exigeait qu'on leur accordât une place à part. Aussi apparaissent-ils à Gélis dans l'autre monde ainsi que dans celui-ci, comme exclus de la société des chrétiens; ceux-ci se moquent d'eux en les appelant *chiens* (4). Ils parcourent aussi les chemins, mais en groupes séparés, et se distinguent des autres en ce qu'ils marchent à reculons, ou bien « courbés comme des porcs (5) », et en ce qu'ils répandent une mauvaise odeur (6). Ils n'entrent pas dans les églises, mais font leurs cérémonies dans des endroits spéciaux (7).

Les apostats qui ont vécu parmi les infidèles, reviennent errer après leur mort dans leur lieu d'origine où ils accomplissent leur expiation (8).

Ainsi chaque mort est puni pour les fautes de sa vie passée, son châtimement paraît proportionné à leur nature, à leur gravité.

Un moyen de hâter cette expiation et d'atteindre plus vite à la délivrance, ce sont les secours de toute sorte que les fidèles peuvent procurer aux défunts et que ceux-ci réclament eux-mêmes par l'entremise de leur confident. C'est le saint sacrifice de la Messe qui leur cause le plus de plaisir et leur apporte le plus de soulagement (9), puis les aumônes faites aux pauvres à leur intention et les lampes qu'on fait brûler devant l'autel de Saint-Antonin ou dans d'autres sanctuaires. Ces lampes, outre qu'elles honorent Dieu et les saints, servent à éclairer les morts qui veillent dans les églises (10).

(1) *Conf. Raim. Fabri*, 115 B.

(2) *Conf. Mengardis*, 113 B.

(3) *Conf. A. Egid.*, 19 C.

(4) *Conf. Mengardis.*, 114 A.

(5) *Ibid.*, *loc. cit.*

(6) *Conf. A. Egid.*, 20 B.

(7) *Conf. Mengard.*, 114 A.

(8) *Ibid.*, *loc. cit.*

(9) *Conf. A. Egid.*, 20 A.

(10) *Ibid. et Conf. Mengard.*, 114 B.

A l'approche du jour de la délivrance, les âmes souffrantes sont averties par des anges qui toujours les accompagnent et semblent n'avoir d'autre mission que de leur annoncer l'heureuse nouvelle (1). Il y a aussi des démons qui sont au service de quelques-unes d'entre elles (2).

Quand le grand jour est arrivé — et c'est le plus souvent le jour de la fête des Morts (3) — les âmes privilégiées disparaissent et à partir de ce moment ne se montrent plus; à leur départ, leurs compagnes moins heureuses, se lamentent comme les vivants à la mort d'un des leurs (4). Quant aux âmes infortunées, elles se rendent dans le lieu du repos : « ad locum requiei (5) ».

Ce lieu du repos n'est pas le ciel, car ce n'est qu'après le jugement dernier que Dieu les introduira dans le royaume céleste (6). Que faut-il donc entendre par « lieu de repos » ? Les revenants qui ont fait à Gélis leurs confidences l'ignoraient comme nous; il paraît seulement que les hôtes de ce séjour y sont remplis de la grâce divine (7). Sa situation précise n'est point claire. Gélis dit tantôt qu'il l'ignore (8), tantôt qu'il se trouve au centre de la terre (9), tantôt qu'il faut le confondre avec le Paradis terrestre (10). Nous ne le rechercherons pas autrement.

Toujours est-il que pour y entrer, il faut avoir été purifié de toute souillure, ou bien n'en avoir jamais eu. Les enfants baptisés, morts avant l'âge de sept ans, s'y rendent immédiatement (11); quant à ceux qui meurent sans baptême avant l'âge de raison, ils sont renfermés dans un lieu obscur, où ils ne souffrent ni ne jouissent (12).

Les habitants de l'un et de l'autre séjour y restent, jusqu'au jugement dernier; car nul, fût-il d'ailleurs très saint, n'en-

(1) *Conf. Mengard.*, 113 D.

(2) *Ibid.*, 114 B.

(3) *Ibid.*, 113 D; *Conf. Ratmunde Fabri*, 115 A; *Conf. Guill. Bathega*, 111^e A.

(4) *Conf. Mengard.*, 114 B.

(5) *Conf. A. Egid. Art. Heret.*, 2^e 20 D.

(6) *Ibid.*

(7) *Conf. Mengard.*, 113 C.

(8) *Conf. Egid.*, 20 A.

(9) *Ibid.*

(10) *Ibid.*, 20 D.

(11) *Ibid.*, 19 D.

(12) *Conf. A. Egid.*, 19 D; *art. heret.*, n^o 4.

trera auparavant dans le royaume des cieux (1). Saint Jean-Baptiste lui-même n'a pas joui d'une exception à cette loi (2). Demême, nul, fût-il infiniment pervers, ne pénétrera en enfer avant le deuxième avènement du Christ (3) : le séjour des ténèbres, depuis que le Sauveur en a tiré les âmes des justes de l'ancienne loi, n'est plus peuplé que par les démons (4).

Ajoutons, pour terminer cette étrange eschatologie, que les démons y resteront seuls pendant toute l'éternité : car nul homme même après le jugement dernier, n'y entrera. Point de damnés (5) ! Est-il possible que Deui perde ceux qu'il a faits à son image et à sa ressemblance et qu'il a rachetés du sang de son Fils (6) ? Il suffit à l'homme d'avoir reçu le baptême pour être sauvé : le jugement ne servira qu'à faire éclater la miséricorde de Dieu, car le Christ aura pitié de tous les pécheurs (7) pour lesquels la sainte Vierge et les Saints intercéderont (8). — Il y a plus, la pitié du juge s'étendra jusqu'à ceux qui n'ont pas reçu le sacrement de régénération, ainsi il sauvera les enfants morts sans baptême (9), il admettra dans son ciel les hérétiques (10), les schismatiques, les païens qui s'empresseront de recourir à sa bonté (11). Et les Juifs ? Eh bien ! il les admettra aussi, sur l'intervention de Marie qui intercédera pour ceux de sa race (12) et ils seront sauvés.

Enfin tout le monde le sera.

(1) *Art. Heret.*, III^e, et 19 C.

(2) *Ibid.*, 20 D.

(3) *Art. Heret.*, V^e.

(4) *Ibid.*, et *art.* IX^e.

(5) *Conf. A. Egid.*, 19 A, B, 20 B, etc.

(6) *Art. Heret.*, VI^e, et 19 A, B.

(7) *Loc. cit.*, et 19 D.

(8) *Conf. A. Montenesp.*, 112 bis C, etc.

(9) *Art. Heret.*, IV^e.

(10) A. Célis dit d'ailleurs que les âmes des hérétiques seront annihilées par Dieu dans l'autre monde. Etrange contradiction ! (21 A, *Conf. Mengard.*, 113 D.)

(11) *Art. Heret.*, VII^e.

(12) *Ibid.*, et *Conf. A. de Montenespulo*, 112 bis C.

Abbé VIDAL.

(*Annales de Saint-Louis des Français.*)

(A suivre.)

THÉORIE DU FLUIDE UNIVERSEL⁽¹⁾

ÉTUDE SPÉCIALE DU FLUIDE VITAL.

Il n'est en réalité dans l'univers qu'une seule *force* primordiale : c'est la volonté de Dieu, immatérielle, toute-puissante, créatrice. De cette puissance, Dieu a bien voulu donner une parcelle à certaines de ces créatures, les unes entièrement immatérielles, les purs esprits, les autres composées de matière et d'esprit, telles que l'homme.

Mais, au-dessous de cette force, la seule que l'on ait le droit de qualifier *psychique*, nous constatons à chaque instant qu'il en existe une autre, soumise d'une façon absolue à la volonté divine, et aussi, jusqu'à un certain point variable suivant les limites de notre faiblesse, subordonnée à notre volonté humaine ; cette autre force est nettement matérielle, comme j'espère le démontrer tout à l'heure.

Quant à déterminer ce qu'est essentiellement la matière, nous n'en savons rien et l'on peut, sans crainte d'erreur, affirmer que nous l'ignorons toujours ici-bas. La matière, c'est tout ce qu'a créé Dieu en dehors des esprits, tout ce qui n'est pas doué des facultés que nous reconnaissons à ces derniers, facultés intellectuelles, faculté de n'occuper aucune place, ni dans le temps, ni dans l'espace, etc. Définissons-la si

(1) Nous accordons à nos collaborateurs la plus grande liberté scientifique, dans les limites de la foi, et nous leur laissons l'entière responsabilité de leurs travaux.

C'est dans cet esprit que nous avons publié l'étude remarquable du D^r Coutenot sur le fluide nerveux, c'est aussi dans cet esprit que nous publions aujourd'hui le mémoire sur le fluide vital, du D^r Audollent, directeur de l'établissement hydrothérapique d'Auteuil.

Ces discussions libres que nous sommes heureux d'encourager, contribueront, peut-être, à nous faire connaître la solution du problème du fluide vital.

Elles n'engagent en aucune manière la responsabilité de la *Revue*.

Ce savant mémoire du D^r Audollent a été lu à notre Académie des Sciences psychiques.

Elie MÉNÉ.

vous voulez : *tout ce qui peut être apprécié par des phénomènes physiques*. C'est là en somme une tautologie. Toutefois étant donné que l'âme, les esprits, l'immatériel sont inappréciables par ces mêmes phénomènes physiques, mais se décèlent uniquement par des phénomènes d'ordre moral et intellectuel, c'est encore, je crois, la meilleure définition distinctive que l'on en puisse donner, celle qui départit nettement le matériel de l'immatériel.

L'on admet que la matière est composée d'atomes, dernière fragmentation, désormais indivisible, de sa substance. Cet état matériel indivisible existe-t-il ? Nul homme ne le saura jamais. Et cependant, pour la possibilité d'une étude pratique, l'on a dû supposer cette limite de divisibilité et considérer l'atome comme point de départ convenu de toute étude sur la matière et les phénomènes dits *forces matérielles* que nous constatons journellement.

Ces forces, j'ai entrepris d'en faire ici la synthèse en m'appliquant à prouver qu'elles se réduisent à une seule, que nous appellerons d'un nom facile *force ou fluide cosmique*; force matérielle, énergie universelle se manifestant sous diverses modalités, son, chaleur, lumière, électricité, rayons X, etc., connues, étudiées, utilisées, domestiquées pour ainsi dire, les unes depuis l'apparition de l'homme sur la terre, les autres peu à peu, un bon nombre même dans notre siècle seulement. Et l'on en découvrira probablement encore d'autres insoupçonnées jusqu'à ce jour.

D'autre part, cette force unique, ce fluide universel se présente encore à nous sous deux formes différentes : *forme physique ou cosmique* proprement dite ; *forme physiologique ou vitale*, ou principe moteur matériel des êtres vivants (homme, animaux, plantes). Chacune de ces deux formes, avec ses caractères propres, peut également se montrer sous les diverses modalités que je viens de rappeler.

Si l'on me demande maintenant ce qui fait qu'un être est vivant, ce qui donne à sa force, à son fluide, la forme vitale, là encore nous nous trouvons en face d'un problème insoluble pour notre seule raison humaine, d'un mystère dont le Créateur seul a le secret. La vie dépend-elle essentiellement de la

présence de l'âme immatérielle et de son union à la matière? C'est probable. Alors on est obligé d'admettre que non seulement les animaux, mais les plantes elles-mêmes ont une âme immatérielle. De cette hypothèse fort admissible, jamais sans doute nous n'aurons la preuve certaine ici-bas, précisément parce que l'âme est immatérielle et ne peut être constatée par aucun phénomène physique.

Laissons donc de côté cette question et reconnaissons simplement ce que la plus vulgaire observation nous oblige d'admettre, la distinction entre des phénomènes purement physiques et des phénomènes vitaux, entre une *force physique* et une *force vitale, physiologique*.

La force physique est bien connue, elle a été étudiée à fond dans ses diverses modalités par les physiciens et les chimistes. La synthèse seule de ces manifestations n'a guère été envisagée jusqu'à ce jour. Quant à la force vitale, physiologique, les savants officiels, médecins, physiologistes, en ont à peu près complètement dédaigné le plus superficiel examen.

Pourquoi? Disons-le franchement. Parce que les corps savants ont encore à leur tête un certain nombre de matérialistes, qui ont peur, s'ils étudient la force vitale, de rencontrer, à un moment quelconque, une action de l'âme immatérielle et de se voir obligés d'admettre son existence. Quant aux membres spiritualistes des hautes assemblées scientifiques, bien qu'ils soient de plus en plus nombreux, ils subissent l'influence du milieu, et sont saisis, devant leurs collègues, d'un respect humain qui n'admet pas l'entrée en ces temples de la science, des idées et des études non estampillées de l'étiquette : *classique*. Pour eux, la science doit être *officielle*, ou bien elle n'est plus de la science!

Eh bien ! c'est précisément le contraire que je viens prouver aujourd'hui, en établissant une théorie foncièrement scientifique de la *force vitale* ou du *fluide vital*, et en démontrant son *union intime, sa solidarité, sa communauté d'origine, de production, son identité de nature*, en un mot, et son *échange continu* avec le *fluide cosmique, la force matérielle universelle*.

§ 1. Preuves de l'existence d'un fluide humain, animal, végétal.

Depuis fort longtemps, toujours peut-être, j'ai eu l'intime conviction que notre vie est mue par une sorte d'électricité animale, physiologique, circulant dans un appareil approprié, le système nerveux.

Les nerfs sont les conducteurs, le cerveau concentre et envoie le fluide par les nerfs ; les divers centres secondaires, spinaux, ganglionnaires, remplissent les fonctions d'accumulateurs, de régulateurs, etc. Cette idée *a priori* était confirmée à mon esprit par la rencontre de maints phénomènes dans la nature animée, qui semblent ne laisser aucun doute à ce sujet.

Quantité d'animaux, en effet, nous présentent des manifestations électriques sous une forme ou une autre. Rappelons simplement ici : la *gymnote*, la *torpille*, puis les très nombreux poissons des grandes profondeurs sous-marines, chez lesquels des foyers lumineux, souvent fort intenses, ont été observés, notamment au cours des expéditions du *Travailleur* et du *Talisman*. Cette production de lumière se retrouve d'ailleurs chez beaucoup d'insectes, même dans nos régions, comme la *luciole*, le *lampyre* ou *ver luisant*, mais surtout dans les pays chauds ; tels sont le *fulgore portelanterne*, les *buprestes* et *taupins lumineux*, les *pyrophores* ou *cucujos* des Antilles, précieux ornements pour la toilette des belles dames cubaines. L'éclat de ces *pyrophores* est si intense que les compagnons de Christophe Colomb, en apercevant une grande quantité qui volaient la nuit à travers la forêt, crurent à une attaque d'Indiens munis de torches.

On sait que la phosphorescence de la mer est due à des myriades d'animalcules, infusoires lumineux, les *noctiluques*, qui flottent à sa surface.

Si maintenant nous prenons la peine d'observer plus près de nous, ne retrouvons-nous pas constamment des phénomènes qui obligent à reconnaître l'existence d'émanations fluidiques à la périphérie du corps des animaux ou de l'homme ? Personne n'ignore qu'il suffit de passer légèrement

la main sur le dos d'un *chat*, spécialement par les temps d'orages, pour ressentir une série de petits *picotements*, pour en entendre les *crépitations* et pour en voir même facilement les *étincelles* dans l'obscurité. Essayez la même expérience sur les cheveux d'un homme, mieux encore d'une femme, d'une femme nerveuse surtout; promenez-y un peigne en celluloïde, en ébonite : parfois vous verrez, en vous plaçant dans l'ombre, de petites étincelles se dégager, plus fréquemment vous entendrez des *pétilllements*. J'ai senti à maintes reprises des picotements dans ma main, en frôlant la surface des cheveux de certaines personnes, tandis que d'autres les percevaient de même sur ma tête.

De pareilles sensations peuvent être aussi recueillies en tenant légèrement par la main une personne nerveuse, ou bien en plaçant une main parallèlement sur la sienne, surtout si les deux paumes se regardent. On les éprouve souvent, en imposant une ou les deux mains sur toute autre partie du corps, dans un but curatif, par exemple. Mais, chose intéressante à noter, si l'un des expérimentateurs a la main froide, l'on ne ressent rien, en général, tant que cette main ne s'est pas échauffée au contact de l'autre; à plus forte raison si les deux épidermes mis en présence sont également froids. Observation à retenir : le phénomène semble beaucoup plus manifeste lorsque les mains affrontées sont de *noms contraires* (main droite contre main gauche). Maintes fois, du reste, des impressions analogues peuvent être accusées en même temps par la personne avec laquelle on opère.

Dans certains états pathologiques tels que des accès de migraines, l'occasion m'a été donnée, trop fréquente, hélas! de constater l'action fluidique de tel ou tel individu. Tandis que l'approche de la main d'une personne me soulageait, celle d'une autre augmentait mes souffrances; tandis que telle main, posée sur la partie douloureuse de ma tête, me calmait, l'autre main du même sujet sur le même endroit m'y faisait mal; à son tour, elle me dégageait au contraire la région malade, si on l'appliquait du côté opposé.

J'éprouvai des résultats analogues au contact d'objets matériels. C'est ainsi qu'un peigne en celluloïde, en caoutchouc

durci, en corne, passé d'avant en arrière dans les cheveux, en s'éloignant du point douloureux, me soulage au moins momentanément. En général, il me faut éviter d'appuyer la tête sur quoi que ce soit, même sur mes propres mains, sous peine de voir s'aggraver ma migraine. Le contact des personnes n'est pas toujours nécessaire pour que je ressente les effets signalés ; le voisinage des unes m'est fatal, tandis que, plus souvent peut-être, d'autres me calment, me guérissent même, sans s'en douter, par l'effet de leur simple proximité. Je crois d'ailleurs avoir reconnu qu'habituellement les effets sont plus sensibles par la simple approche sans contact.

Si j'ai bénéficié ainsi des effets favorables du fluide d'autrui, je crois pouvoir affirmer que davantage encore j'ai eu à mon tour la bonne chance de soulager des malades, sans qu'il fût nullement besoin de les hypnotiser, en plein état de veille. Que de névralgies, de douleurs diverses n'ai-je pas calmées, ou guéries, par la simple imposition d'une ou des deux mains ; il m'est arrivé même, à plusieurs reprises, d'arrêter subitement de cette manière un saignement de nez ; etc.

Voilà des faits bien caractéristiques dont la cause ne peut être qu'une action d'échanges fluidiques. Et c'est par milliers que l'on noterait journellement des constatations dans cet ordre d'idées, si chacun se donnait la peine d'y prêter attention. Ce n'est pas dans les livres, ce n'est pas dans les laboratoires où l'on fait des expériences artificielles, qu'il faut étudier tout cela ; c'est dans la nature libre, en l'observant, sans la forcer, sans la préparer, sans la truquer, mais en la suivant pas à pas, minutieusement, à tous les instants de notre vie, en ne laissant échapper aucune circonstance intéressante ; et toutes le sont, toutes concourent à la démonstration de la grande loi générale que nous cherchons en ce moment à approfondir.

Le rapprochement de deux êtres vivants n'est pas toujours nécessaire non plus pour que l'on éprouve les picotements que je signalais tout à l'heure. Maintes fois il m'est arrivé de les constater seul sur moi-même, spécialement dans mes mains et mes doigts, par exemple à l'occasion de grandes surexcitations nerveuses. Il se produit parfois en outre de véritables décharges électriques, aussi violentes que subites, rapides

comme l'éclair, dans les membres et surtout à l'extrémité des doigts, décharges comparables, en petit, aux douleurs fulgurantes caractéristiques de l'ataxie. Et d'ailleurs que sont donc ces douleurs fulgurantes elles-mêmes, sinon des décharges de nature identique et de même origine? Que sont les spasmes, que sont les secousses générales ou locales éprouvées parfois accidentellement à l'état normal et surtout pathologiquement, par exemple chez les épileptiques, les hystériques, etc. C'est ainsi par une multitude de sensations variées (tels encore les frémissements, frissons, démangeaisons, etc.), qu'un judicieux et loyal observateur se verra contraint de reconnaître les courants fluidiques à l'intérieur et à la périphérie du corps humain.

J'ai vu aussi sur moi des effluves lumineux, la nuit, en frottant, par exemple, l'extrémité de mes doigts contre de petites lamelles de cellulose. Du reste, on connaît maintenant, à n'en pouvoir plus douter, les manifestations analogues que l'on a désignées sous les noms d'*Aura*, *Od*, etc., émanant notamment de certaines personnes nerveuses. Pour ma part, je crois avoir nettement constaté cette auréole lumineuse, à deux reprises, dans le cours de l'année 1897. La première fois, c'était dans un jardin, autour de la tête et du dos d'un jeune homme qui venait de réciter avec animation une pièce de vers pathétique. Cette auréole bleuâtre paraissait varier d'intensité et d'épaisseur d'un moment à l'autre. Malgré tous mes efforts pour me persuader que j'étais le jouet d'une illusion d'optique, le phénomène se prolongea à mes yeux pendant cinq minutes environ. Remarquez que ces effluves m'apparurent spontanément, tout à coup sans que je les eusse cherchés, sans que mon esprit y fût prédisposé, et sur ce jeune homme que je ne connaissais pas jusqu'à ce jour, sur lui *tout seul* au milieu d'une dizaine d'autres personnes réunies et conversant.

Depuis une autre fois encore, j'ai eu la chance de voir cette *Aura*. C'était une zone lumineuse d'un bleu très pâle enveloppant une jeune fille anémique pendant qu'elle me consultait dans mon cabinet.

Je me suis permis d'insister sur ces observations personnelles, pour bien faire comprendre comment et pourquoi

ma conviction est devenue motivée, inébranlable, définitive.

Beaucoup d'autres d'ailleurs, dans ces dernières années surtout, se sont rendu compte de ces mêmes phénomènes, connus déjà de Paracelse qui le premier leur avait donné ce nom d'*Aura magnétique*. L'on a institué des expériences encore plus concluantes et enregistré des faits qui prouvent péremptoirement à tout homme de bonne foi l'existence d'un *fluide humain et animal*, les *émanations*, les *échanges fluidiques* qui s'opèrent entre l'homme et les objets animés ou inanimés qui l'environnent. Inutile, je pense, de vous redire ici les travaux du chevalier de Reichenbach dès 1850, puis du colonel de Rochas, du professeur russe Nackiewicz Jodko et de tant d'autres savants.

Il est nécessaire toutefois, afin d'enchaîner logiquement cette étude, de nous rappeler que, pour enregistrer les effets de ce fluide à l'extérieur, de près ou de loin, ses *manifestations dynamiques* en un mot, l'on a d'abord employé des objets très simples à la portée de tous, tels que la *farine*, le *plâtre*. l'*argile*, le *mastic* de vitrier, etc.

Puis des instruments ont été imaginés pour en contrôler les *effluves*, en recueillir les *courants*. L'un de ces appareils, le *galvanomètre* de M. de Puyfontaine, ne diffère du galvanomètre ordinaire que par sa sensibilité poussée à l'extrême limite. Les autres, qui portent le nom de *biomètres*, ne possèdent plus de fils comme le précédent et indiquent les émanations du fluide et la direction de ses courants par l'*attraction* ou la *répulsion* d'une aiguille à droite ou à gauche, et sans contact. Dans le cours de notre siècle, Lorain, Lafontaine, puis Louis Lucas imaginèrent des biomètres : mais le plus récent, en même temps le plus simple et le plus pratique, est celui du Dr Baraduc, application physiologique du magnétomètre de l'abbé Fortin (1).

Enfin l'on a recueilli l'impression de ce fluide sur des *plaques photographiques*. Le premier qui soit entré dans cette

(1) Au moyen de son biomètre, le Dr Baraduc a constaté des émanations fluidiques non seulement sur l'homme et les animaux, mais encore sur les plantes, sur des œufs vivants, du lait frais, etc.

voie est, si je ne me trompe, le professeur Jodko. En France, le Dr Baraduc, puis feu le professeur Luys obtinrent à peu près en même temps des photographies fluidiques.

Il est juste de citer également M. David, des Gobelins, collaborateur et continuateur du Dr Luys, ainsi que MM. Brandt et Majewski, qui poursuivent assidûment leurs recherches avec M. David.

Mais, m'objecterez-vous, un contradicteur au moins, le Dr Guébhard, s'est élevé contre cet enregistrement photographique des effluves et semble, par des expériences concluantes, en avoir démontré l'inanité. Il importe donc de mettre au clair cette polémique et de reconnaître sans parti pris où est la vérité. Cet examen nous amène d'ailleurs à *préciser* la nature de ce fluide que nous appellerons désormais, si vous le voulez bien, le *fluide vital*.

Dr AUDOLLENT.

(A suivre.)



ACADÉMIE DES SCIENCES PSYCHIQUES

(Rapport lu à la séance du 13 décembre 1899.)

LES PROGRÈS

DES SCIENCES PSYCHIQUES

Il y a cinq ans, des théologiens et des savants, également curieux d'étudier les troublants problèmes de l'invisible et de marquer les indécises frontières du surnaturel, s'unissaient en une société de recherches psychiques, dont je n'ai pas à vous rappeler la vie courte autant que mouvementée, ni les radicales transformations. Mais ce n'est pas sans un sentiment de légitime fierté, de satisfaction profonde et surtout de douce reconnaissance à la divine Providence, que nous nous retrouvons ici aujourd'hui, la plupart des fondateurs de la première réunion, fraternellement associés pour sonder les mystères de l'au-delà et pour y faire pénétrer la double lumière de la raison et de la foi. Notre accord est parfait; et notre ferme volonté est de le garder en maintenant toujours notre *Société* sur le terrain scientifique et expérimental et sous l'égide des principes sauveurs de l'Église catholique.

Nous sommes avant tout soumis au magistère romain, et nous ne croyons pas que la science ait rien à perdre en se confrontant avec les dogmes de notre foi.

Nous ne pensons pas que les savants catholiques soient moins aptes que d'autres à explorer le vaste domaine de la nature, et nous estimons qu'ils sont plus forts que leurs adversaires grâce à leur bonne éducation philosophique.

Nous ne voyons aucun avantage, et nous trouvons mille dangers, à frayer avec les ennemis déclarés ou masqués de Dieu et de l'Église, avec les *occultistes* et les *spirites*, et nous

leur avons notifié notre ferme résolution de les tenir à l'écart de nos séances. Leur attitude nous a prouvé la justesse de notre décision. Ils se croyaient déjà maîtres de la place, grâce à de naïves complicités ; et leur mécontentement s'est traduit par des outrages et des invectives qui nous laissent indifférents. Je ne vous raconterai pas la vaine campagne de *lettres rectificatives* qu'ils ont entreprise pour accaparer les pages de notre modeste *Revue* et s'y faire à nos dépens une fructueuse réclame ; je me bornerai à vous citer la belle trouvaille qu'on a faite pour déconsidérer ceux qui ont l'honneur d'être à votre tête.

Au *syndicat Papus-Durville-Delanne* que nous avons signalé, avec preuves à l'appui, comme menant une active campagne, où les spirites et les magnétiseurs donnent la main aux oëcultistes, on a cru habile d'opposer un prétendu *syndicat Méric-Bataille-Surbled*. C'est une dérision. Jamais nous n'avons eu de relation directe avec le sieur Bataille, et nous n'appartenons ni au même camp ni au même monde. A quoi bon d'ailleurs une coalition quand on est uni par les liens de la charité ? Les catholiques n'ont pas besoin de la force factice d'un syndicat pour défendre la vérité.

Dégagés de toute alliance suspecte, nous avons abordé sans effroi les obscurs problèmes du monde invisible ; et, si nous n'avons pas encore fait de grandes découvertes, nous avons du moins déblayé le terrain scientifique de tout le fatras d'hypothèses et de doctrines que les *occultistes* et les *spirites* y ont accumulé pour éblouir et duper le vulgaire.

Le *corps astral* ou *psychique*, par exemple, qu'ils invoquent à tout propos pour rendre raison des mystères de la vie et de la mort, le *corps astral* n'existe pas. Il n'a jamais été vu ni expérimenté. C'est une hypothèse fantaisiste que les faits ne confirment pas.

Et la foi se trouve ici, comme toujours, d'accord avec la science ; elle ne nous permet pas d'embrasser la théorie fausse et dangereuse du *corps astral*. Mgr Méric a donné dans notre *Revue* (1) la liste imposante des théologiens, des Papes,

(1) N° du 15 janvier 1899.

des conciles qui se sont prononcés formellement contre l'hypothèse d'un principe intermédiaire entre le corps et l'âme. Une telle condamnation suffit à nous éclairer et à nous garder.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas dans l'homme et en général dans tout animal vivant, un fluide subtil, impalpable, mais matériel, et susceptible de se traduire d'une manière sensible en certaines occasions et chez quelques sujets? Loin de nous cette pensée. La vieille hypothèse du *magnétisme animal* nous paraît vraisemblable, en la dépouillant, bien entendu, des vaines superfétations qu'ont créées autour d'elle l'ignorance et la passion. Et il est à souhaiter que les savants reprennent l'étude des faits qui lui servent de base, en s'entourant des garanties et de tous les éléments de contrôle que le sujet comporte.

C'est pourquoi nous estimons que l'un de nos plus sympathiques confrères, M. Gasc. Desfossés, a fait une œuvre utile, opportune, suggestive, en publiant son beau volume sur le *Magnétisme vital*. Les curieuses expériences de M. de Puyfontaine avec les galvanomètres très sensibles dont il dispose méritaient bien d'être connues : elles ne sont pourtant ni décisives ni concluantes. Si nous ne partageons pas la foi enthousiaste de M. Gasc. Desfossés, nous sommes d'accord avec lui pour demander que les expériences soient reprises et développées devant un jury de physiiciens et de savants compétents. Le *magnétisme* ne sera accepté et acceptable que le jour où il sera établi solidement sur des faits nombreux et vérifiés.

M. le Dr Audollent a voulu devancer ce jour en soutenant devant notre *Société* sa thèse sur le *fluide vital* : il y reviendra encore et nous exposera, avec l'ardente conviction qui l'anime, ses raisons physiologiques et médicales. Il nous paraît difficile, dans l'état actuel de la science, d'établir la vraie nature du *fluide vital* ; mais nous croyons, comme notre confrère Audollent, à l'existence de ce fluide, et nous espérons que ses intéressants travaux en prépareront utilement la démonstration.

Faut-il rappeler enfin les études si curieuses, si suggestives

que notre savant confrère le Dr Coutenot de Besançon a bien voulu confier à notre *Revue* ? Elles ne permettent pas de douter de l'existence du *fluide nerveux* et laissent supposer que ce *fluide vital* est d'ordre magnétique.

Mais, hâtons-nous de l'observer, le *fluide magnétique* ou *vital* n'est et ne peut être qu'un fluide PHYSIQUE, électrique ou autre. Si la science ne l'a pas encore reconnu, c'est parce qu'il affecte dans l'organisme animé une allure spéciale. Il serait connu et admis depuis longtemps sans la moindre contestation, s'il se comportait identiquement au fluide *minéral*, et ce sont ces manifestations étranges qui ont jusqu'à présent dérouté la science.

Il y a donc là une *inconnue* à dégager. N'est-ce pas à sa présence que le problème de l'*hypnotisme* doit de rester sans solution nette et précise ? Il a accaparé un bon nombre de nos séances et reviendra encore assez souvent sur le tapis. On s'accorde à reconnaître l'influence de la suggestion, la part indéniable de l'élément nerveux, mais on sent que derrière les forces psychique et sensible se dérobe un agent mystérieux qui en est inséparable et qui leur sert de *substratum* matériel. Cet agent physique est et ne peut être que le fameux *fluide magnétique*.

N'est-ce pas le même fluide qui opère ces *lévitations* extraordinaires, mais nullement surnaturelles dont la *Revue* a entretenu ses lecteurs à plusieurs reprises ? Le phénomène est obtenu simplement par l'imposition des mains sur un sujet étendu horizontalement et par des insufflations régulières : il paraît facile à reproduire, et nous ne doutons pas qu'une de nos séances ne soit consacrée à cette intéressante expérience.

Nous irons même plus loin pour notre compte, et nous demanderons que la célèbre question des *tables tournantes* soit aussi portée sur le terrain expérimental. On sait les scandaleux abus qu'en ont faits les *spirites*, et on ne doute pas à leur égard de notre absolue réprobation. Mais en se maintenant au point de vue théorique et spéculatif, n'est-il pas permis de croire que le *mouvement de la table* est exclusivement dû à l'action du *médium*, avec la complicité involontaire des assistants ? Nous osons le prétendre, et nous pensons

qu'il serait facile, avec quelques expériences, de démontrer que l'influence du *médium* est d'ordre physiologique et relève du fluide magnétique. Des observateurs consciencieux ont fait ces expériences avec un plein succès et sont prêts à les répéter devant la *Société*.

C'est de telles recherches qu'il faut attendre l'avancement des sciences psychiques, et non des hypothèses et des rêveries du *spiritisme*. A mesure qu'elle progresse dans sa lourde et belle tâche, notre *Société* se pénètre de l'impérieuse nécessité de s'éclairer à la lumière des faits. Instruits sur les principes de toute science, forts de l'enseignement de la foi, humblement soumis au magistère romain, nous avons la précieuse assurance que nous pouvons sonder librement les mystères de la nature et que nous ne risquons pas de nous égarer dans les erreurs condamnées, dans les voies coupables. Notre avenir est donc plein de promesses ; mais il n'est assuré qu'à la condition de se garder des conclusions extrêmes ou prématurées et surtout de l'ignorance qui caractérise la déplorable *théorie du bloc*, encore chère à nombre d'auteurs.

Le surnaturel ne se présume pas, il se prouve : il est aussi dangereux, aussi faux de le mettre partout que de le nier toujours. L'intervention de Dieu se reconnaît à des signes qui ne trompent pas. Ses ennemis seuls sont capables de la mettre en doute : ils ignorent que *le miracle est en soi une œuvre naturelle*. Pour Dieu en effet, il n'y a ni préternaturel, ni surnaturel. Inclignons-nous humblement devant l'infinité]puissance du Créateur, nous dont la science est aussi faible que bornée.

Dans quelques mois, en 1900, s'ouvrira à Munich le cinquième *Congrès scientifique international des catholiques*. De nombreuses sections y figurent pour représenter les différentes branches de nos connaissances ; une seule manque, celle des *sciences psychiques*. Votre Secrétaire a cru répondre à vos désirs en sollicitant du Comité supérieur la création de cette nouvelle section ; et tout nous porte à croire que notre *Société* prendra part au Congrès et que ses délégués y produiront des travaux dignes d'elle, de la science et de notre commune foi.

Dr SURBLED.

QUELQUES PROCÈS DE SORCELLERIE

AU XVII^e SIÈCLE, EN ANGLETERRE*(Suite.)*

Et quel intérêt personne, en sa maison, aurait-il pu avoir (supposé la possibilité de cacher un tel manège) à continuer si longtemps une si douloureuse et si étrange imposture ?

On ne peut imaginer comme plus probable qu'il a été le jouet de sa propre mélancolie : outre qu'il n'est ni un vieillard décrépît ni un homme d'imagination, cette humeur n'aurait pu être si durable et si obstinée. Et supposé encore qu'il en fût ainsi chez lui, peut-on croire que cette même mélancolie infectât toute la famille et toute la maison et encore cette multitude d'étrangers qui ont été si souvent témoins des faits ?

De telles suppositions sont insensées et ne peuvent tromper personne que ceux dont les vœux sont les seules raisons. Le principal rapporteur, M. Mompesson lui-même, savait donc si ce qu'il rapportait était vrai ou non, si les faits qui s'étaient passés dans sa maison étaient des mystifications ou d'extraordinaires réalités. Et s'il en est ainsi, quel intérêt a-t-il pu avoir à répandre et à favoriser un pareil système de jongleries et d'impostures ?

Il a souffert dans sa réputation, dans sa situation, dans ses affaires et dans la paix générale de sa famille. Les incrédules en matière d'esprits et de sorciers l'ont pris pour un imposteur. Beaucoup d'autres ont regardé un si grand et si étrange fléau comme un châtiment de Dieu sur lui pour quelque notable méchanceté ou quelque grande impiété. Ainsi son nom a été continuellement en butte à la censure, sa fortune a souffert du concours continu en sa maison de gens venus de toutes parts, tout cela l'a détourné souvent de ses affaires,

autre dommage pour sa fortune, joignez-y le découragement de ses serviteurs ou plutôt la difficulté de trouver des gens assez hardis pour se décider à vivre dans sa maison.

En y ajoutant le désordre perpétuel qui régnait dans cette maison, les épouvantes, les vexations de ses enfants secoués, emportés çà et là, et les veilles et les dérangements de ses gens (en quoi, sans doute, il était le plus en cause), je dis que, tout cela considéré, il y a peu de raisons de croire qu'il pût avoir intérêt à jouer à tout le monde un tour malhonnête où il dût être lui-même le mieux pris et le plus déshonoré. Ou s'il a pu concevoir et machiner une mystification si incroyable et si complètement infructueuse, il est étrange qu'il se soit tant et si longtemps tourmenté lui-même en une telle affaire uniquement pour tromper et faire parler de lui.

Il est non moins singulier que nul des inquisiteurs bénévoles qui sont venus là de parti pris pour critiquer et examiner la vérité de ces faits n'ait pu découvrir aucune jonglerie, d'autant que beaucoup d'entre eux sont arrivés avec un préjugé contre la croyance à de telles choses en général, les autres décidés *a priori* contre la croyance à ces faits particuliers, et tous ont eu la plus grande liberté pour leurs recherches et leurs enquêtes. Et les choses pesées et examinées, quelques-uns qui étaient venus dominés par le préjugé s'en allèrent pleinement convaincus.

Encore un mot. Il y a divers traits dans cette histoire où l'on n'aurait pu glisser ni tromperies ni supercheries : par exemple, les tables et chaises se mouvant d'elles-mêmes, les batteries de tambour dans le milieu de la chambre et dans l'air lorsqu'il n'y avait rien de visible, la grande chaleur de la chambre dans le froid le plus intense de l'hiver, le grattamento de griffes et le souffle pantelant, les bois des lits violemment frappés et secoués, toutes choses sans causes perceptibles ni occasions : dans ces exemples et autres semblables, on ne conçoit pas comment des trucs auraient pu être employés devant de si nombreuses, si jalouses et si inquisitives personnes.

Il est vrai qu'à l'arrivée et en la présence des gentlemen envoyés par le roi, toute la maison fut accoisée, et l'on ne

vit ni n'entendit rien cette nuit-là, et c'est l'argument que quelques-uns ont vivement poussé avec un air de triomphe comme une réfutation victorieuse de cette histoire.

Mais ce serait une mauvaise logique de conclure, en matière de faits, d'une seule et telle *négative* contre de nombreuses *affirmatives* et de prétendre ainsi qu'une chose ne fut jamais parce qu'elle n'a pas été à tel moment donné; de soutenir, en d'autres termes, que personne n'a jamais vu ce que celui-ci ou celui-là n'a pas vu. En raisonnant de la sorte, je pourrais inférer qu'il n'y a jamais eu de vol commis dans la plaine de Salisbury, dans la bruyère d'Hounslow ou autres lieux bien connus, parce que j'ai souvent passé par tous ces endroits et n'ai jamais été volé, et l'Espagnol aurait raison de conclure qu'il n'y a pas de soleil en Angleterre parce qu'il a été six semaines ici et n'en a jamais vu.

C'est là l'ordinaire et commun argument de ceux qui nient l'existence des apparitions, qu'ils ont voyagé à toute heure de la nuit et n'ont jamais vu rien de pire qu'eux-mêmes (ce qui pourrait bien être), et ils concluent de là que toutes les prétendues apparitions sont ou des imaginations ou des impostures. Mais comment de tels argumentateurs ne concluent-ils pas qu'il n'y a jamais eu de coupeurs de bourse dans Londres, parce qu'ils y ont demeuré de nombreuses années sans s'être rencontrés avec un seul de ces praticiens?

Certainement celui qui nie les apparitions sur la foi d'une telle *négative* contre un énorme monceau d'assurances positives, doit croire aussi qu'il n'y a jamais eu de voleur dans le monde dès là que lui-même n'a jamais été volé, et ni les jugements des assises en ce cas, si l'on veut être juste, ni les attestations des témoins ne doivent plus emporter leur assentiment que dans le cas des sorcières et des apparitions, lequel offre la même évidence.

Mais pour ce qui est du calme de la maison pendant que les experts étaient là, il faut se rappeler que les désordres n'étaient pas constants, mais s'interrompaient parfois plusieurs jours, parfois même des semaines entières; en sorte que cette intermission peut bien être purement accidentelle.

Peut-être aussi le démon ne voulut-il pas donner un si public témoignage à ces diableries, parce qu'il eût peut-être convaincu ceux qu'il préférerait maintenir dans l'incrédulité à son existence. Quoi qu'il en soit, une telle circonstance aurait peu de valeur contre le crédit dû à cette histoire, hormis pour ceux qui tiennent à prendre toute chose pour un argument contre ce qu'ils ont intérêt à nier.

Voilà donc le sommaire de cette histoire où j'ai noté les circonstances propres à en démontrer la vérité. J'avoue que ces détails ne sont pas si effrayants, ni si tragiques, ni si stupéfiants que ceux qu'on trouve dans quelques histoires de ce genre; mais pour être moins étranges, ils n'en sont pas moins vrais. Ils sont d'ailleurs assez singuliers pour dénoncer par eux-mêmes les effets de quelque agent extraordinaire et invisible et démontrer ainsi qu'il y a des esprits qui se mêlent quelquefois sensiblement de nos affaires.

Et je pense que la preuve sort de ces faits avec la clarté de l'évidence. Car ces choses n'ont eu lieu ni dans un temps lointain ni à une grande distance d'ici, ni dans un âge ignorant et chez un peuple barbare, elles n'ont pas été vues par deux ou trois mélancoliques ou superstitieux, ni rapportées par des hommes qui pourraient y avoir un intérêt de parti. Ce n'a pas été le fait d'un jour ou d'une nuit, ni la lueur fugitive d'une apparition; mais ces choses ont eu lieu près de nous, hier, publiquement, fréquemment, elles ont continué plusieurs années, elles ont le témoignage d'une multitude d'attestateurs compétents et non prévenus, dans un âge chercheur et incrédule : arguments suffisants, peut-on croire, pour convaincre tout esprit calme, éclairé, raisonnable.

2^e récit.

LE SORTILÈGE PRATiqué PAR JEANNE BROOKS SUR RICHARD JONES, FILS DE HENRI JONES, DE SHEPTON MALLET.

Le dimanche 13 novembre 1657, à trois heures de relevée, Richard Jones, alors un bel enfant d'environ douze ans, fils

d'Henri Jones, de Shepton Mallet, comté de Somerset, se trouvant seul dans la maison de son père, vit qu'on regardait par la fenêtre dans l'intérieur du logis; il alla donc à la porte, et alors Jeanne Brooks (car c'était elle, mais il ne savait pas encore son nom), s'avança vers lui. Elle lui demanda un morceau de pain enfermé dans un meuble et lui donna une pomme. Mais aussitôt après elle lui toucha fortement le côté droit, lui secoua la main et lui souhaita bonne nuit. L'enfant rentra dans la maison où l'avaient laissé en bonne santé son père et un nommé Gibson; mais à leur retour, au bout d'une heure où à peu près, ils le trouvèrent malade, se plaignant du côté droit dont il souffrit presque toute la nuit.

Le lundi, sur le soir, l'enfant fit cuire la pomme qu'il avait reçue de Jeanne Brooks; mais quand il en eût mangé la moitié à peu près, il se trouva fort mal, il perdit même quelques instants la parole. Dès qu'il l'eût recouvrée, il dit à son père qu'une femme de la ville lui avait donné cette pomme la veille et qu'elle lui avait pressé le côté, qu'il ne savait pas son nom, mais qu'il la reconnaîtrait s'il la voyait.

On engagea Jones à inviter cette femme à venir en sa maison à l'occasion de la maladie de son fils, et l'enfant lui dit qu'au cas où la femme entrerait quand il serait dans son accès, s'il ne pouvait parler, il l'avertirait d'un coup de coude, et il demandait que son père le conduisit alors à travers la chambre, car il mettrait la main sur elle si elle s'y trouvait.

Sa maladie continua, beaucoup de femmes vinrent le voir, et Jeanne Brooks, le dimanche suivant, fut du nombre avec deux de ses sœurs et plusieurs autres femmes de son voisinage.

A son entrée, l'enfant se trouva si mal qu'il fut quelques instants sans voir ni parler. Mais ayant recouvré la vue, il fit à son père le signe convenu et le conduisit par toute la chambre. Arrivant à Jeanne qui était derrière ses deux sœurs, il mit la main sur elle, ce que voyant, son père écorcha aussitôt le visage à cette femme et lui tira du sang. Le jeune homme s'écria aussitôt qu'il était bien, et cet état dura six ou sept jours. Mais alors, ayant rencontré Alice Coward

(sœur de Jeanne Brooks), laquelle, en passant, lui dit : « Comment vous portez-vous, mon mignon ? » il retomba aussitôt malade.

Depuis ce moment, Coward et Brooks lui apparaissaient souvent. Il décrivait fort exactement leurs habits et leur attitude à ce moment même, comme le constable et d'autres ont constaté par enquête, quoique la maison de Brooks fût à une grande distance de celle de Jones. Ils en ont souvent fait l'épreuve et l'ont toujours trouvé fort exact dans ses descriptions.

Un dimanche après midi, l'enfant était dans une chambre avec son père et Gibson ; dans son accès, il appela tout à coup, disant qu'il voyait Jeanne Brooks sur le mur, et il indiqua l'endroit où aussitôt Gibson frappa avec un couteau : « O mon père, s'écria l'enfant, cousin Gibson a coupé la main de Jeanne Brooks, elle est toute sanglante. »

JEANNIARD DU DOT.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

FAITS SPIRITES EN AMÉRIQUE*The Progressive Thinker.*

Chicago, 3 juin 1899

Un cas à étudier.

FAITS DEMANDANT L'ATTENTION DES SPIRITUALISTES.

Une cure merveilleuse vient d'être opérée à Paterson N. J. (Amérique du Nord).

Par les progrès de la suggestion, ce mystérieux pouvoir d'un esprit sur un autre, au moyen duquel bien peu de choses demeurent ignorées des hommes de science.

La Dr John H. Me Coy, un des premiers médecins de Paterson, vient de ramener à la raison une jeune femme dont la folie ne laissait aucun espoir de guérison.

Le cas est un de ceux qui doivent acquérir dans le monde, la plus large célébrité, car il faut faire un pas en avant à l'hypnotisme, et il ouvre un vaste horizon à la possibilité du traitement et de la cure de ces malheureux, hélas ! trop nombreux, qui peuplent les maisons d'aliénés de la terre.

Ce cas est considéré par les hommes de l'art comme un de ceux où la plus remarquable application de l'hypnotisme ait jamais été faite dans cette contrée.

Le sujet était une fille de bonne famille qui par suite de sa trop grande confiance en un jeune homme, fut déshonorée par lui.

Le chagrin qu'elle éprouva de sa faute fut si grand, qu'elle perdit complètement la raison.

Par suite, elle fut envoyée complètement folle à l'hôpital général, afin d'y être soumise à l'examen habituel de la commission des lunatiques, avant d'être envoyée dans un asile.

Cependant, le Dr Me Coy qui faisait partie de la commission d'examen et qui est un fervent adepte de l'hypnotisme, résolut d'en essayer les effets sur cette jeune fille.

A cet effet, il la plongea premièrement dans un sommeil hypnotique.

Dans cette condition, un sujet est ouvert à toutes les suggestions faites et obéira à toutes les injonctions.

Le D^r Me Coy décida d'implanter dans son esprit l'idée de l'oubli complet de son chagrin et aussi de l'homme qui l'a causé ainsi que tout ce qui s'y rapporte. Graduellement ces idées prirent racine. Les centres nerveux excités devinrent calmes, la raison reprit son chemin, et à la fin du quatrième jour, la jeune fille se trouva dans un état normal de raison.

Mais ici, se produisit un changement étonnant. La mémoire de son chagrin, et de tout ce qui s'y rapportait fut complètement effacée, comme si jamais rien ne s'était produit. Elle ne sut plus rien concernant cela et fut heureuse comme avant.

Elle oublia tout, même l'homme cause de sa faute, dont le portrait fut mis dans ses mains sans qu'elle le reconnût. Elle le regarda curieusement sans la moindre émotion et dit : qu'elle n'avait jamais vu ce visage avant. Elle le rencontra et ne le reconnut pas, elle fut avec lui comme avec tout autre étranger.

Elle n'avait conservé aucun souvenir du passé concernant cette affaire.

Ce fut comme si le jour de son malheur avait été complètement supprimé de sa pensée.

Cette jeune fille est maintenant dans sa famille, qui est heureuse du résultat obtenu.

Le D^r Me Coy, dans sa grande modestie, ne veut pas parler lui-même de ce cas ; mais les autres médecins témoins de la cure, se répandent en louanges à son égard.

Le nom de la patiente est pour cause, tenu secret.

La production de la perte absolue de mémoire est un phénomène bien connu de tous les adeptes de l'hypnotisme.

L'explication de ceci est qu'elle est due à une contraction des cellules particulières du cerveau dans lesquelles la mémoire des faits est localisée. Ces contractions sont produites par l'hypnotisme. L'hypnotisme a été rarement pratiqué dans la contrée pour les besoins médicaux.

Il n'est pas absolument certain que la mémoire de cette jeune fille, dans le cas ci-dessus, ne revienne pas. Si elle revenait, l'emploi de l'hypnotisme rétablirait l'oubli.

La méthode employée par le D^r Me Coy, au dire d'un autre médecin, témoin de l'*opération* (si cela peut être ainsi nommé), est la dernière qui soit scientifiquement en usage pour la production du « sommeil, de la suggestion et de l'oubli ».

Cela demande un puissant et pénible effort mental, de la part du médecin opérateur.

La jeune fille fut premièrement plongée dans un profond sommeil hypnotique. Elle se révéla comme un facile sujet, son esprit étant naturellement passif et subjectif.

Le Dr Me Coy, l'ayant placée complètement sous son contrôle, concentra toute sa volonté sur la nécessité de l'oubli complet, en répétant ces sentences plusieurs fois : « Oubliez vos chagrins. » « Eloignez toutes mauvaises pensées de votre esprit. » « Cessez de vous tourmenter pour rien. »

Après avoir répété ceci deux fois, la patiente devint plus tranquille. La mémoire des événements néfastes devint trouble et indécise. Alors le Docteur poursuivit son traitement avec avantage.

Après avoir employé la suggestion déjà usitée, il commença par introduire dans l'esprit de son sujet endormi, l'idée qu'elle était très bien portante. « Vous êtes très bien. » « Vous n'avez aucune peine. » « Vous vous en allez à la maison. »

Ce furent là les sentences qu'il proféra à ses inconscientes oreilles, et par un mystérieux pouvoir physique, força son cerveau passif.

Pendant quatre jours, ces opérations furent renouvelées, et les deux derniers jours essayées plusieurs fois.

Après quoi, la patiente fût éveillée et les médecins qui guettaient le résultat, eurent la satisfaction de constater que la jeune fille avait complètement recouvré la raison.

L'intérêt de cette cure est très puissant; aussi, malgré la grande modestie des médecins, il ne nous est pas permis d'en cacher l'heureux résultat.

The Progressive Thinker

Obsession et Nécromancie au Bengale

Les cas d'obsession par les esprits malfaisants sont assez fréquents aux Indes. Toutes les personnes qui connaissent la manière d'être dans la société indienne, peuvent témoigner que les jeunes enfants, surtout ceux doués d'une charmante figure, sont souvent obsédés par de cruels esprits et souffrent misérablement jusqu'à ce que les esprits soient chassés par des sorciers ou nécromanciens qui sont généralement des gens de la basse classe, ne possédant aucune réputation morale. L'autre jour, une jeune fillette de Dacca (est du Bengale) devint obsédée pour s'être assise après le coucher du soleil sous un arbre ensorcelé.

Elle demeura dans un état inconscient pendant une nuit. Vers la fin du second jour, elle reprit un peu ses sens, mais demeura dans un état d'agitation voisin de la rage, au grand désespoir des siens. Pendant un mois, elle ne put quitter le lit malgré toutes les médications.

A la fin, un sorcier ou nécromancien du voisinage fut appelé; il remit au bout d'une heure, l'enfant dans un parfait état de santé.

Ces sorciers entrent généralement dans la chambre de leurs malades.

Chicago, 3 juin 1899.

La suggestion

L'emploi de la suggestion a été pratiqué depuis longtemps à Chicago.

De même que le traitement de l'aliénation mentale par la suggestion a été essayé aussi avec le plus grand succès.

Le docteur Herbert A. Parkyn, de l'école de Psychologie de Chicago, établit qu'un grand nombre d'aliénés ont recouvré la raison au moyen de la suggestion, deux cures positives ont été obtenues dans ces derniers mois.

La théorie de la suggestion qui est appliquée au traitement des insensés est simple.

Chaque impression que reçoit l'homme de ses sens est croyons-nous, emmagasinée de certaine façon inconnue dans les cellules de son cerveau, un changement dans les tissus, manifesté par une augmentation d'afflux sanguin, y prenant place. Certaines cellules ou groupes de cellules sont lancées dans la périphérie par la réception de certaines idées, et ainsi excitées, elles donnent naissance à certaines classes d'idées.

Si par suite de maladies, de pressions, de commotions, du peu de vitalité du corps, ou de quelque autre cause semblable, l'alimentation de sang du cerveau est dérangée, ainsi que l'action d'un ou de plusieurs groupes de cellules est grandement stimulée, tandis que les autres sont déprimées, l'insanité s'en suit.

Le traitement curatif est simplement un effort pour diminuer l'activité intense d'un groupe de cellules en stimulant les autres groupes.

La santé physique et l'activité du patient doivent premièrement être assurées d'une façon normale.

Puis, par suggestions qui doivent s'opérer au moyen de sentences constamment rappelées à la mémoire du patient, les groupes de cellules excités d'une façon anormale, seront stimulés.

Aussi vite que l'action des groupes rivaux est augmentée, ceux précédemment excités deviennent calmes.

Si ce traitement est exécuté habilement et avec constance, un degré normal d'activité dans la cervelle s'en suivra et le patient retrouvera la raison.

Cette théorie est non seulement appliquée au traitement des aliénés, mais aussi à celui de toutes les maladies nerveuses (1).

(1) Cette explication toute gratuite, qu'aucune expérience ne justifie, néglige le facteur principal, c'est-à-dire l'élément psychique, l'âme qui est la forme directe et immédiate du corps humain.

Le Gérant : P. TÉQUI.

LES APPARITIONS DE KATIE KING

I

C'est bien une des plus étranges histoires de ce siècle, celle de cette femme, tour à tour idéale et réelle, invisible et visible, immatérielle et matérielle, que de nombreux témoins ont pu voir, entendre, palper, pendant trois ans, dans le cabinet et le salon d'un homme qui occupe aujourd'hui, le premier rang, en Europe, dans le monde savant.

Une fille de quinze ans tombe spontanément en sommeil magnétique, elle est *entrancée*. Pendant ce sommeil, elle se dédouble, elle donne son fluide à un personnage fantastique qui prend le nom de Katie King, et qui prétend ainsi se réincarner, se matérialiser, se rendre visible sur cette terre qu'elle a habitée, il y a deux cents ans.

Pendant trois ans, à chaque séance, tant que dure le sommeil mystérieux de Cook, la femme fantôme, Katie King, apparaît; on la voit, on l'entend, on la touche, on la photographie; on l'interroge et elle répond, défilant modestement la curiosité et la science des témoins intrigués, affirmant la mystérieuse réalité du monde invisible sa demeure dont elle refuse de faire connaître les secrets troublants.

Quand Cook se réveille, Katie King s'évapore, s'évanouit, disparaît.

Qui affirme ces faits vacillants comme des personnages fantastiques dans le délire d'un rêve? C'est William Crookes, de l'Académie des sciences d'Angleterre, de l'Académie des sciences de France, celui qui a découvert le thallium, la matière radiante, le photomètre de polarisation, le microscope spectral, c'est un des physiciens et des chimistes les plus célèbres de notre temps.

Les journaux spirites, occultistes, théosophes s'emparent de

ce phénomène, le commentent dans les deux mondes, et le présentent comme l'irréfutable démonstration de la pluralité des existences, de la réalité des apparitions spirites, de la vieille hypothèse de la transmigration des âmes et des réincarnations.

Il nous semble opportun d'étudier nous aussi, ce phénomène, qui diffère par tant de variétés, des hallucinations particulières ou collectives dont nous avons déjà parlé. 1^o Nous raconterons les faits; 2^o nous exposerons les preuves; 3^o nous discuterons les conclusions.

II

Les Faits (1)

Les premiers détails sont donnés par miss Cook elle-même, dans une lettre adressée à M. Harrison en mai 1872, voici le texte : « Je suis âgée de seize ans. Depuis mon enfance, j'ai vu des Esprits et j'ai entendu des voix, j'avais l'habitude de m'asseoir toute seule et de causer avec les Esprits qui m'entouraient, que je prenais pour des personnes vivantes. Comme personne ne pouvait les voir ni les entendre, mes parents essayèrent de me faire croire que c'était de l'imagination, mais je ne voulais pas changer d'avis; aussi l'on me considérait comme une enfant très excentrique. Au printemps de 1870, je fus invitée chez une amie de pension. Elle me demanda si j'avais entendu parler de *Spiritisme*, ajoutant que son père, sa mère et elle s'étaient réunis autour d'une table et avaient obtenu des mouvements, et que, si je voulais, ils essaieraient ce soir-là avec moi. »

Miss Cook demanda la permission de sa mère, et la première séance eut lieu. Une communication lui fut donnée par un Esprit qui se disait sa tante; puis, lorsqu'elle resta seule à la table, celle-ci s'éleva à une hauteur de quatre pieds. Miss Cook continue le récit de ses premières séances : « Je rentrais

(1) Ces citations sont empruntées à un livre qui vient de paraître, avec ce titre : Katie King. *Histoire de ses apparitions, d'après les documents anglais*, etc., par un Adepte.

à la maison fort étonnée de ce que j'avais vu. Quelques jours après, je retournais avec ma mère pour faire une deuxième séance.

Les Esprits nous donnèrent quelques preuves d'identité, mais nous n'avions pas confiance en eux. Enfin une communication par coups frappés nous fut donnée, disant que si on voulait faire l'obscurité, je serais portée autour de la chambre. J'éclatais de rire, ne croyant pas que cela fût possible; on éteignit la lampe, mais l'obscurité n'était pas complète, car il entraît de la lumière par la fenêtre. Bientôt je sentis que l'on me prenait ma chaise. Je fus soulevée jusqu'au plafond. Tout le monde a pu me voir en l'air. J'étais trop effrayée pour crier, et je fus portée au-dessus de la tête des assistants et déposée sur une table à l'extrémité de la chambre. Ma mère demanda alors si nous pouvions avoir des phénomènes chez nous. La table répondit « oui » et que *j'étais un médium*. Le lendemain soir, nous étions réunis dans notre maison. Les Esprits nous cassèrent une table et deux chaises et occasionnèrent de nombreux dégâts.

Là-dessus nous avons déclaré que nous ne voulions plus jamais faire de séance. Les Esprits commencèrent à nous tourmenter. Des livres et autres objets furent lancés contre moi; les chaises se promenaient toutes seules, la table se soulevait violemment *pendant les repas*, et des bruits terribles nous troublaient au milieu de la nuit. Enfin nous avons cédé, nous nous sommes remis à la table pour causer avec les Esprits. Ceux-ci nous dirent de nous rendre au n° 74, rue Navarino, que nous y trouverions une association spirite. Nous y sommes allées ma mère et moi, par curiosité, l'adresse était exacte. Nous y avons rencontré M. Thomas Blyton qui nous invita à une séance. Nous y avons fait la connaissance de M. Harrison, qui a demandé à assister à nos séances. Nous ne doutions plus alors de la réalité de la communication des Esprits avec nous. Je commençais, dès ce moment, à tomber en transe. La première fois, un Esprit me fit parler, et annonça à mon père que si je faisais des séances avec MM. Herne et Williams, nous obtiendrions des voix célestes dans la pièce.

Nous nous réunîmes plusieurs fois avec ces messieurs, et finalement nous obtînmes les phénomènes annoncés. L'Esprit qui dirige ces séances a dit se nommer Katie King.

En suivant la marche de la médiumnité de miss Cook, on voit comment tous les phénomènes se produisent de plus en plus puissants et extraordinaires. Nous arriverons bientôt à l'apogée de ses forces magnétiques.

Jusqu'à présent les séances spirites de miss Florence Cook avaient eu lieu dans l'obscurité. M. Harrison voulut remédier à cet état de choses et fit plusieurs essais avec des lumières différentes, chez M. Cook. Il obtint une lumière phosphorescente, au moyen d'une bouteille chauffée qu'il revêtit intérieurement d'une couche de phosphore, mélangé avec de l'huile de *clous de girofles*.

Le 22 avril 1872, une séance eut lieu; les personnes présentes étaient M^{me} Cook, les enfants, la tante et la domestique. L'Esprit de Katie King se matérialisa partiellement pour la *première fois*.

Miss Cook ne dormit pas pendant l'expérience, ainsi qu'il ressort d'une lettre qu'elle écrivit à M. Harrison, à la date du 23 avril 1872; voici ce qu'elle lui raconta :

« Dans l'après-midi, hier, Katie King nous dit qu'elle essaierait de produire quelques phénomènes, si toutefois nous consentions à faire un cabinet noir à l'aide de rideaux. Elle ajouta qu'il fallait lui donner une bouteille d'huile phosphorescente, parce qu'elle ne pouvait prendre le phosphore nécessaire sur moi, à cause du peu de développement de ma médiumnité; elle désirait éclairer sa figure pour se rendre visible.

« Enchantée de l'idée, je fis les préparatifs nécessaires; tout fut prêt à huit heures et demie, hier soir; ma mère, ma tante, les enfants et la bonne prirent place, dehors, sur les marches de l'escalier. On me laissa toute seule dans la salle à manger (je n'étais pas fière, car j'étais très effrayée).

« Katie revint se montrer à l'ouverture du rideau; ses lèvres s'agitèrent, et enfin elle put parler. Elle causa avec maman, pendant quelques minutes; tout le monde a pu voir le mouvement de ses lèvres.

« Comme je ne la voyais pas bien de ma place, je lui demandai de se tourner vers moi. L'Esprit me répondit : « Certainement, je veux bien ; » alors, je vis que le haut de son corps seulement était formé jusqu'au buste, le reste de l'apparition était comme un nuage, vaguement lumineux.

« L'Esprit Katie commença, après quelques instants d'attente, par apporter des feuilles fraîches de lierre ; il n'y en avait pas de pareilles dans notre jardin. Puis on vit paraître, hors du rideau, un bras et une main, tenant la bouteille lumineuse. — Une figure se montra, la tête était couverte d'une quantité de draperies blanches. — Katie approcha la bouteille de sa figure, et nous l'aperçûmes tous distinctement. Elle resta deux minutes, puis elle disparut. La figure était ovale, le nez aquilin, les yeux vifs, et la bouche fort jolie.

« Katie dit à maman de bien la regarder, car elle savait qu'elle avait un air lugubre. Pour ma part, j'étais très impressionnée lorsque l'Esprit s'approcha de moi ; j'étais trop émue pour parler, ou même faire un geste. La dernière fois qu'elle se montra au rideau, elle resta cinq bonnes minutes, et chargea maman de nous demander de venir ici un jour de cette semaine... Katie King termina la séance en appelant la bénédiction de Dieu sur nous. Elle témoigna sa joie d'avoir pu se montrer à nos yeux.

« L'Esprit de Katie ne se servit pas de tubes pour nous parler. Ma mère déclare que la figure de Katie lui parut pâle et peu vivante. Les yeux étaient fixes, sans expression, tout comme des yeux de verre. »

M. William Harrison se rendit à l'invitation de Katie, le 25 avril ; la seconde séance de matérialisation eut lieu devant lui. Il prit des notes intéressantes qu'il publia dans son journal, en voici des extraits : « Une séance eut lieu le 25 avril 1872, chez M. Cook, en ma présence : miss Cook était assise dans un cabinet obscur. On entendait gratter, de temps en temps ; l'Esprit Katie tenait un tissu léger qu'elle avait fabriqué et avec lequel elle s'efforçait de récolter, autour du médium, les fluides nécessaires pour se matérialiser complètement. Elle frottait donc le médium avec le tissu qu'elle tenait.

Pendant cette séance, miss Cook, qui ne dormait pas encore,

remarqua que l'Esprit n'avait de formé que la tête et les épaules; le reste du corps semblait un nuage. Katie ne se tenait pas toujours à la même hauteur, tantôt élevée, tantôt près du sol, de sorte que son buste touchait le plancher; dans cette position, elle effrayait particulièrement le médium. Parfois, on ne voyait qu'une tête, qui errait de tous côtés, sans jambes ni corps visibles!!!

A la séance suivante, la quatrième par conséquent, miss Cook fut endormie par l'Esprit; une lampe à benzoline éclairait la salle. Ce n'étaient déjà plus les séances obscures: l'Esprit se contentait de faire baisser la lampe, lorsque la lumière le fatiguait.

M. Harrison, étant de nouveau présent, put fournir son témoignage personnel.

III

Témoignage de M. Harrison

« La figure de Katie nous apparut, toute la tête enveloppée de blanc, afin, dit-elle, « d'empêcher le fluide de se disperser trop vite ». Elle nous déclara que sa figure seulement était matérialisée, tout le monde put voir ses traits distinctement. On remarqua que ses yeux étaient fermés. Elle se montrait, pendant une demi-minute, puis disparaissait. Après, elle me dit : « Willie, regardez-moi sourire, regardez-moi parler : » alors elle s'écria : « Cook, augmentez la lumière. » On s'empressa de lui obéir, et chacun put voir la figure de Katie King, brillamment éclairée; elle avait une figure jeune, jolie, heureuse, des yeux vifs, quelque peu malicieux. Son visage n'était plus mat et indéterminé, comme lors de sa première apparition, le 22 avril, parce que, disait Katie : « Je sais mieux comment il faut faire. » Lorsqu'on vit paraître la figure de Katie, en pleine lumière, ses joues semblaient colorées naturellement; tous les assistants s'écrièrent : « Nous vous voyons parfaitement à présent. » Katie dit : « Très bien, alors applaudissez-moi. » Nous applaudîmes vigoureusement; Katie

témoigna sa joie, en avançant son bras hors du rideau, et en frappant sur le mur avec un éventail qu'elle avait trouvé à sa portée; puis elle fit retentir les sonnettes au-dessus de la porte.

On se retira alors pour souper; mais, dans la soirée, on se réunit de nouveau, et les expériences continuèrent.

M. Thomas Blyton, un ami de la maison, se joignit à nous et assista à la séance du soir. Sa présence ne semble pas avoir gêné les manifestations. Katie apparut comme avant; à un moment, elle dit : « Éteignez tout; vous allumerez quand je vous le dirai. » On fit selon son désir. Au signal, on alluma; le visage de Katie se montra pour un instant à la clarté d'une allumette; elle reparut, une seconde fois, de la même manière, demandant à être éclairée, lorsqu'elle sentait qu'elle était suffisamment matérialisée pour supporter les rayons lumineux. Une fois, Katie dit : « Cook, ne me fixez pas ainsi, votre regard me fait mal. »

Dans une autre occasion, elle se plaignait que la lumière de la lampe la mit mal à son aise, les rayons la fatiguaient beaucoup; tout le temps, elle s'inquiétait de l'éclairage et de la distance à observer entre les spectateurs et le cabinet noir. Quelquefois, elle les pria de chanter, tous en chœur, pendant les séances. Les Esprits demandent souvent qu'il en soit ainsi, afin que l'attention des personnes présentes soit portée, non sur les phénomènes attendus, mais sur les cantiques ou refrains. La musique n'aide pas à la matérialisation des Esprits, mais elle occupe toutes les pensées; pendant ce temps elles ne contrarient pas, par leurs influences diverses, les opérations occultes.

A la fin de la séance, Katie nous jeta un morceau d'étoffe blanche, en retenant un bout, elle dit : « Voici une draperie de ma fabrication. » Je répondis : « Laissez-la tomber, Katie, afin que nous la voyions; ou bien permettez-nous d'en couper un peu. »

Elle répondit : « Je ne puis, mais regardez bien! » Elle retira sa main qui était au-dessus du rideau, et lorsque l'étoffe fut contre ce rideau, elle passa de l'autre côté, sans résistance apparente. Elle la rejeta à nouveau, et l'étoffe traversa le

rideau. C'était bien le fait d'une substance paraissant matérielle, qui passait au travers d'une matière solide; nous l'avons tous vu. Je pense qu'au premier moment il y eut de la résistance entre les tissus, mais lorsque Katie dit: « Regardez! » un changement s'était opéré dans la composition de l'étoffe qui passa de suite à travers le rideau, sans difficulté.

M. Blyton ajouta son témoignage à celui de M. Harrison. Il remarqua que les traits de Katie étaient très naturels et humains; il dit aussi: « Quand nous avons demandé à voir la draperie blanche de près, l'Esprit nous tendit un morceau qui semblait être de la mousseline; en retirant sa main, cette étoffe blanche disparut en traversant le rideau. »

Les séances continuèrent avec succès. Les forces de Katie King s'augmentèrent de plus en plus, mais, pendant longtemps, elle ne permit qu'une faible lumière pendant qu'elle se matérialisait. Sa tête était toujours entourée de voiles blancs, parce qu'elle ne la formait pas d'une manière complète, afin d'user moins de fluide. Après un bon nombre de séances, Katie réussit à montrer, en pleine lumière, sa figure découverte, ses bras et ses mains.

A cette époque, miss Cook était presque toujours éveillée pendant la présence de l'Esprit; mais quelquefois, quand le temps était mauvais, ou que d'autres conditions étaient défavorables, miss Cook s'endormait sous l'influence spirite, ce qui augmentait le pouvoir, et empêchait l'activité mentale du médium de troubler l'action des forces magnétiques. Dans la suite, Katie ne parut plus sans que le médium fût *entrancé*. Quelques séances eurent lieu, pour obtenir l'apparition d'autres Esprits, par la médiumnité de miss Cook, mais on dut faire ces séances avec très peu de lumière; elles furent imparfaites. On renonça donc à ces essais pour s'occuper uniquement de produire les phénomènes caractérisés qui avaient donné des résultats sérieux. Deux fois cependant, on constata l'apparition de figures connues, dont l'authenticité fut bien prouvée.

Dans une autre séance, qui eut lieu le 20 janvier 1873, à *Hackney*, sa figure se transforma, et de blanche elle devint noire, en quelques secondes; cela eut lieu plusieurs fois de

suite; pour montrer que ses mains n'étaient pas mues mécaniquement, elle fit une couture au rideau qui était déchiré.

Dans une autre séance, le 12 mars et au même endroit, les mains de miss Cook furent attachées avec des liens sur lesquels on apposa des cachets de cire. Katie King se montra alors, à une certaine distance, en avant du rideau, les mains complètement libres.

On le voit, ce n'est qu'à la suite de longues expériences, très imparfaites d'abord, et se complétant successivement, que l'Esprit de Katie King acquit le développement qui lui permit de se manifester librement, en pleine lumière, sous une forme humaine, en dehors et en avant du cabinet noir, devant un cercle de spectateurs émerveillés.

Plusieurs photographies de Katie King à la clarté du magnésium furent prises; elle était complètement matérialisée, debout, dans la salle, dans des conditions de contrôle très sévère.

Des matérialisations semblables à celle de Katie King furent obtenues assez souvent en Amérique, à cette époque, dans des séances où la lumière était très faible; M. Daniel Dunglas Home, M^{me} Mary Hardy, MM. Bastian et Taylor, M^{me} Maud Lord, M^{me} Jennie Lord Webb obtinrent des apparitions dans l'obscurité et dans un demi-jour. Ces formes, qui s'étaient fait entendre et toucher, n'étaient vues qu'imparfaitement par les assistants; cependant, plusieurs personnes ont été convaincues de leur réalité.

Miss Kate Fox, de célèbre mémoire, obtint elle-même des matérialisations d'Esprits, en présence de M. Livermore, du Dr Gray et de M. Groute: ces messieurs s'assurèrent de la réalité objective de formes spirites qui paraissaient devant eux.

Cependant les manifestations les plus belles, les plus hardies étaient celles qui avaient lieu par la médiumnité de miss Florence Cook, en présence d'une douzaine de témoins. Ces séances étaient particulièrement impressionnantes et satisfaisantes.

Une année environ s'était écoulée, entre le moment où Katie avait fait ses premiers efforts, et le soir où elle put sortir se promener devant tous, *en pleine lumière*. On commença,

dès lors, à exercer un contrôle sérieux, pour prouver la réalité de la présence de l'Esprit Katie King. Les témoins étaient des personnes honorablement connues, dont l'intelligence était une garantie certaine; leur seul but était d'établir la vérité.

L'apparition étant visible, malgré le plus fort éclairage, et étant solide et tangible, put être soumise à des épreuves variées par les savants qui l'observèrent. Ces messieurs furent parfaitement convaincus qu'ils avaient devant eux un esprit qui échappait à toutes les lois connues. Quant au médium, miss Cook, elle n'avait pas la préoccupation de gagner de l'argent, les investigateurs ne devant pas la payer. Par conséquent, les manifestations suivaient leur cours librement.

Dès les débuts de sa médiumnité, M. Charles Blackburn, de Manchester, avec une sage libéralité, lui fit une donation importante qui assura son existence; il agit ainsi pour l'avancement de la science. Toutes les séances de miss Cook furent données gratuitement.

IV

Katie King chez William Crookes (1)

Voici en quels termes M. Crookes a décrit une des séances de *matérialisation de Katie King*, dans plusieurs journaux de l'Angleterre :

La formalité ordinaire d'inspecter la chambre et d'examiner les fermetures ayant été effectuée, M^{lle} Cook pénétra dans le cabinet.

Au bout de peu de temps, la forme de Katie apparut à côté du rideau séparant le cabinet-salon de la chambre où se tenaient les assistants; mais elle se retira bientôt en disant que son médium n'était pas bien et ne pouvait pas être mis dans un sommeil suffisamment profond pour qu'il fût sans danger pour elle de s'en éloigner. J'étais placé à quelques pieds du rideau derrière lequel M^{lle} Cook était assise,

(1) Dr Dupouy, *Sciences occultes et physiologie psychique*, p. 217 et suiv.

le touchant presque, et je pouvais entendre ses plaintes et ses sanglots comme si elle souffrait. Ce malaise continua par intervalles presque pendant toute la durée de la séance, et une fois comme la forme de Katie était devant moi dans la chambre, j'entendis distinctement la son d'un sanglot plaintif, identique à ceux que M^{lle} Cook avait fait entendre par intervalles, tout le temps de la séance, et qui venait de derrière le rideau où elle devait être assise. J'avoue que la figure était frappante d'apparence de vie et de réalité, et autant que je pouvais voir à la lumière un peu indécise, ses traits ressemblaient à ceux de M^{lle} Cook, mais cependant la preuve positive donnée par un de mes sens, que le soupir venait de M^{lle} Cook, dans le cabinet, tandis que la figure était au dehors, cette preuve, dis-je, est trop forte pour être renversée par une simple supposition du contraire, même bien soutenue.

Pour le moment, je ne parlerai pas de la plupart des preuves que Katie m'a données dans les nombreuses occasions où M^{lle} Cook m'a favorisé de séances chez moi, et je n'en décrirai qu'une ou deux qui ont eu lieu récemment. Depuis quelque temps, j'expérimentais avec une lampe à phosphore, consistant en une bouteille de six à huit onces, qui contenait un peu d'huile phosphorée et qui était solidement bouchée. J'avais des raisons pour espérer qu'à la lumière de cette lampe quelques-uns des mystérieux phénomènes du cabinet pourraient se rendre visibles, et Katie espérait, elle aussi, obtenir le même résultat.

Le 12 mars, pendant une séance chez moi, et après que Katie eut marché au milieu de nous, qu'elle nous eut parlé pendant quelque temps, elle se retira derrière le rideau qui séparait mon laboratoire, où l'assistance était assise, de ma bibliothèque qui, temporairement, faisait l'office de cabinet. Au bout d'un moment, elle revint au rideau et m'appela à elle en me disant : « Entrez dans la chambre et soulevez la tête de mon médium, elle a glissé à terre. » Katie était alors debout devant moi, vêtue de sa robe blanche habituelle et coiffée de son turban.

Immédiatement, je me dirigeai vers la bibliothèque pour

relever M^{lle} Cook, et Katie fit quelques pas de côté pour me laisser passer. En effet, M^{lle} Cook avait glissé en partie de dessus le canapé, et sa tête penchait d'une façon très pénible. Je la remis sur le canapé, et, en faisant cela, j'eus, malgré l'obscurité, la vive satisfaction de constater que M^{lle} Cook n'était pas revêtue du costume de Katie, mais qu'elle portait son vêtement ordinaire de velours noir et se trouvait dans une profonde léthargie. Il ne s'était pas écoulé plus de trois secondes entre le moment où je vis Katie en robe blanche devant moi, et celui où je relevai M^{lle} Cook sur le canapé en la tirant de la position où elle se trouvait. En retournant à mon poste d'observation, Katie apparut de nouveau et dit qu'elle pensait qu'elle pourrait se montrer à moi en même temps que son médium. Le gaz fut baissé, et elle me demanda ma lampe à phosphore. Après s'être montrée à sa lueur pendant quelques secondes, elle me la remit dans les mains en disant : « Maintenant, entrez et venez voir mon médium. »

Je la suivis de près dans ma bibliothèque, et à la lueur de ma lampe, je vis M^{lle} Cook reposant sur le sofa exactement comme si je l'y avais laissée. Je regardai autour de moi pour voir Katie, mais elle avait disparu. Je l'appelai, mais je ne reçus pas de réponse.

Je repris ma place, et Katie réapparut bientôt et me dit que tout le temps elle avait été debout auprès de M^{lle} Cook. Elle demanda alors si elle ne pourrait pas elle-même essayer une expérience, et prenant de mes mains la lampe à phosphore, elle passa derrière le rideau, me priant de ne pas regarder dans le cabinet pour le moment. Au bout de quelques minutes, elle me rendit la lampe en me disant qu'elle n'avait pas pu réussir, qu'elle avait épuisé tout le fluide du médium, mais qu'elle essaierait de nouveau une autre fois. Mon fils aîné, un garçon de quatorze ans, qui était assis en face de moi, dans une position telle qu'il pouvait voir derrière le rideau, me dit qu'il avait vu distinctement la lampe à phosphore flotter dans l'espace au-dessus de M^{lle} Cook et l'éclairant pendant qu'elle était étendue sans mouvement sur le sofa, mais qu'il n'avait pu voir personne tenir la lampe.

Je passe maintenant à la séance tenue hier soir à Hackyne.

Jamais Katie n'est apparue avec une aussi grande perfection; pendant près de deux heures, elle s'est promenée dans la chambre en causant familièrement avec ceux qui étaient présents. Plusieurs fois, elle prit mon bras en marchant, et l'impression ressentie par mon esprit que c'était une femme vivante qui se trouvait à mon côté et non pas un visiteur de l'autre monde, cette impression, dis-je, fut si forte, que la tentation de répéter une récente et curieuse expérience devint irrésistible.

Pensant donc que je n'avais pas un esprit près de moi, il y avait tout au moins une dame, je lui demandai la permission de la prendre dans mes bras, afin de me permettre de vérifier les intéressantes observations qu'un expérimentateur hardi avait récemment fait connaître d'une manière tant soit peu proluxe. Cette permission me fut gracieusement donnée, et en conséquence, j'en usai — convenablement — comme tout homme bien élevé l'eût fait dans ces circonstances. M. Volckman sera charmé de savoir que je puis corroborer son assertion que le « fantôme » (qui du reste, ne fit aucune résistance) était un être aussi matériel que M^{lle} Cook elle-même. Mais la suite montrera combien un expérimentateur a tort, quelque soignées que ses observations puissent être, de se hasarder à formuler une importante conclusion quand les preuves ne sont pas en quantité suffisante. Katie dit que cette fois elle se croyait capable de se montrer en même temps que M^{lle} Cook. Je baissai le gaz, et ensuite, avec ma lampe à phosphore, je pénétrai dans la chambre qui servait de cabinet. Mais préalablement, j'avais prié un de mes amis, qui est habile sténographe, de noter toute observation que je pourrais faire pendant que je serais dans ce cabinet, car je connais l'importance qui s'attache aux premières impressions et je ne voulais pas me confier à ma mémoire plus qu'il n'était nécessaire. Ces notes sont en ce moment devant moi.

J'entrai dans la chambre avec précaution; il y faisait noir, et ce fut à tâtons que je cherchai M^{lle} Cook. Je la trouvai accroupie sur le plancher.

M'agenouillant, je laissai l'air entrer dans ma lampe, et à sa lueur, je vis cette jeune dame vêtue de velours noir, comme

elle l'était au début de la séance et ayant toute l'apparence d'être complètement insensible. Elle ne bougea pas lorsque je lui pris sa main et ~~mis~~ la lampe tout à fait près de son visage : mais elle continua à respirer paisiblement.

Elevant la lampe, je regardai ~~autour~~ de moi et je vis Katie qui se tenait debout tout près de M^{lle} Cook et derrière elle. Elle était vêtue d'une draperie blanche et ~~flottante~~ comme nous l'avions déjà vue pendant la séance. Tenant ~~une~~ des mains de M^{lle} Cook dans la mienne, et m'agenouillant encore, j'élevai et j'abaissai la lampe, tant pour éclairer la figure entière de Katie, que pour pleinement me convaincre que je voyais bien réellement la vraie Katie que j'avais pressée dans mes bras quelques minutes auparavant et non le fantôme d'un cerveau malade. Elle ne parla pas, mais elle remua la tête en signe de reconnaissance. Par trois fois différentes, j'examinai soigneusement M^{lle} Cook accroupie devant moi, pour m'assurer que la main que je tenais était bien celle d'une femme vivante, et, à trois reprises différentes, je tournai la lampe vers Katie pour l'examiner avec une attention soutenue, jusqu'à ce que je n'eusse plus le moindre doute qu'elle était bien là devant moi. A la fin, M^{lle} Cook fit un léger mouvement, et aussitôt Katie me fit signe de m'en aller. Je me retirai dans une autre partie du cabinet et cessai alors de voir Katie, mais je ne quittai pas la chambre que M^{lle} Cook ne se fût éveillée et que deux des assistants eussent pénétré avec de la lumière.

Avant de terminer cet article, je désire faire connaître quelques-unes des différences que j'ai observées entre M^{lle} Cook et Katie. La taille de Katie est variable ; chez moi, je l'ai vue plus grande de six pouces que M^{lle} Cook. Hier soir, ayant les pieds nus et ne se tenant pas sur la pointe des pieds, elle avait quatre pouces et demi de plus que M^{lle} Cook. Hier soir, Katie avait le cou découvert, la peau était parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que M^{lle} Cook a au cou une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distinctement et est rude au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées, tandis que M^{lle} Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles. Le teint de Katie est très blanc, celui de M^{lle} Cook est très brun. Les doigts de Katie sont beaucoup

plus longs que ceux de M^{lle} Cook, et son visage aussi est plus grand. Dans les façons et manières de s'exprimer, il y a aussi bien des différences marquées. »

V

Dernière apparition de Katie King. — Sa photographie à l'aide de la lumière électrique (1).

« Ayant pris une part très active aux dernières séances de miss Cook, et ayant très bien réussi à prendre de nombreuses photographies de Katie King à l'aide de la lumière électrique, j'ai pensé que la publication de quelques-uns des détails serait intéressante pour les lecteurs du *Spiritualist*.

Durant la semaine qui a précédé le départ de Katie, elle a donné des séances chez moi, presque tous les soirs, afin de me permettre de la photographier à la lumière artificielle. Cinq appareils complets de photographie furent donc préparés à cet effet. Ils consistaient en cinq chambres noires, une de la grandeur de plaque entière, une de demi-plaque, une de quart, plus deux chambres stéréoscopiques binoculaires, qui devaient toutes être dirigées sur Katie en même temps, chaque fois qu'elle poserait pour obtenir son portrait. Cinq bains sensibilisateurs et fixateurs furent employés, et plusieurs plaques furent nettoyées à l'avance, prêtes à servir, afin qu'il n'y eût ni empêchement ni regard pendant les opérations photographiques que j'exécutai moi-même, assisté d'un aide.

Ma bibliothèque servit de cabinet noir; elle a une porte à deux battants qui s'ouvre sur le laboratoire, un de ces battants fut enlevé de ses gonds, et un rideau fut suspendu à sa place pour permettre à Katie d'entrer et de sortir facilement.

Ceux de nos amis qui étaient présents étaient assis dans le laboratoire en face du rideau, et les chambres noires furent placées un peu derrière eux, prêtes à photographier Katie quand elle sortirait, et à prendre également l'intérieur du cabinet chaque fois que le rideau serait soulevé dans ce but. Chaque soir il y avait trois ou quatre expositions de plaques

(1) Traduction de *la Lumière*, Bruxelles, 14 janvier 1906.

dans les cinq chambres noires, ce qui donnait au moins quinze épreuves différentes par séance. Quelques-unes se gâtèrent au développement, d'autres en réglant la lumière. Malgré tout, j'ai quarante-quatre négatifs, quelques-uns mauvais et d'autres excellents.

Katie demanda à tous les assistants de rester assis et d'observer les conditions nécessaires. Seul, je ne fus pas compris dans cette mesure, car depuis quelque temps elle m'a donné la permission de faire ce que je veux, de la toucher, d'entrer dans le cabinet et d'en sortir à peu près chaque fois que cela me plaît. Je l'ai souvent suivie dans le cabinet et l'ai vue quelquefois, elle et son médium, en même temps ; mais généralement, je ne trouvais que le médium en léthargie, reposant sur le parquet. Katie et son costume blanc avaient instantanément disparu.

Durant ces six derniers mois, miss Cook a fait chez moi de nombreuses visites, et y est demeurée quelquefois une semaine entière. Elle n'apporte avec elle qu'un petit sac de nuit, qui n'est pas fermé à clef ; pendant le jour elle est constamment en compagnie de M^{me} Crookes, de moi-même ou de quelque autre membre de ma famille, et ne dormant pas seule, il y a un manque absolu d'occasions de rien préparer, même d'un caractère moins compliqué que celui qu'il faudrait pour jouer le rôle de Katie King. J'ai préparé et disposé moi-même ma bibliothèque en cabinet noir, et d'habitude après que miss Cook avait diné et causé avec nous, elle se dirigeait droit au cabinet et, à sa demande, je fermais à clef la seconde porte, gardant la clef sur moi pendant toute la séance. Alors on éteignait le gaz et on laissait miss Cook dans l'obscurité.

En entrant dans la cabinet, miss Cook s'étendait sur le plancher, sa tête sur un coussin et bientôt elle était en transe. Pendant les séances photographiques, Katie enveloppait la tête de son médium avec un châle pour empêcher que la lumière ne tombât sur son visage. Fréquemment j'ai écarté le rideau lorsque Katie était debout tout auprès, et alors il n'était pas rare que les sept ou huit personnes qui étaient dans le laboratoire pussent voir en même temps miss Cook et Katie, sous le plein éclat de la lumière électrique. Nous ne

pouvions pas alors voir le visage du médium à cause du châte, mais nous apercevions ses mains et ses pieds; nous la voyions se remuer péniblement sous l'influence de cette lumière intense, et par moment nous entendions ses plaintes. J'ai une épreuve de Katie et de son médium photographiés ensemble; mais Katie est assise devant la tête de miss Cook.

Pendant que je prenais une part active à ces séances, la confiance qu'avait en moi Katie s'accroissait graduellement, au point qu'elle ne voulait plus donner de séance, à moins que je ne me chargeasse des dispositions à prendre. Elle voulait toujours m'avoir près d'elle et près du cabinet. Dès que cette confiance fut établie, et quand elle eut la satisfaction d'être sûre que je tiendrais les promesses que je pouvais lui faire, les phénomènes augmentèrent beaucoup en puissance, et des preuves me furent données qu'il m'eût été impossible d'obtenir si je m'étais adressé à elle d'une manière différente.

Elle m'interrogeait souvent au sujet des personnes présentes aux séances, et sur la manière dont elles seraient placées, car dans les derniers temps elle était devenue très nerveuse à la suite des suggestions malavisées qui conseillaient *la force* pour aider à des modes de recherches plus scientifiques.

Une des photographies les plus intéressantes est celle où je suis debout à côté de Katie; elle a son pied sur un point particulier du plancher. J'habillai ensuite miss Cook comme Katie; elle et moi nous nous plaçâmes exactement dans la même position, et nous fûmes photographiés par les mêmes objectifs placés absolument comme dans l'autre expérience, et éclairés par la même lumière. Lorsque ces deux portraits sont placés l'un sur l'autre, les deux photographies de moi coïncident parfaitement quant à la taille, etc..., mais Katie est plus grande d'une demi-tête que miss Cook : et auprès d'elle, elle semble une grosse femme. Dans beaucoup d'épreuves la largeur de son visage et sa taille diffèrent essentiellement de son médium, et les photographies font voir plusieurs autres points de dissemblance.

Mais la photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie, que les mots le sont eux-

mêmes à décrire le charme de ses manières. La photographie peut, il est vrai, donner le contour de son visage, mais comment pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint ou l'expression sans cesse changeante de ses traits si mobiles, tantôt voilés de tristesse lorsqu'elle racontait quelque amer événement de sa vie passée; tantôt souriant avec toute l'innocence d'une jeune fille, lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle, et qu'elle les amusait en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde?

J'ai si bien vu Katie récemment, lorsqu'elle était éclairée par la lumière électrique, qu'il m'est impossible d'ajouter quelques points aux différences que dans un précédent article j'ai établies entre elle et son médium. J'ai la certitude absolue que miss Cook et Katie sont deux individualités distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps. Plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de miss Cook font défaut sur celui de Katie King. La chevelure de miss Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noir, une boucle de celle de Katie qui est là sous mes yeux et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de la tête, et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré.

Un soir, je comptai les pulsations de Katie : son poulx battait régulièrement 75, tandis que celui de miss Cook, peu d'instants après, atteignait 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre un cœur battre à l'intérieur, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de miss Cook, lorsque, après la séance, elle me permit la même expérience. Éprouvés de la même manière, les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car au moment où je fis mon expérience, M^{lle} Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume.

Vos lecteurs trouveront sans doute intéressant qu'à vos récits et à ceux de M^{me} Rose Church, au sujet de la dernière apparition de Katie, viennent s'ajouter les miens, du moins ceux que je puis publier.

Lorsque le moment de nous dire adieu fut arrivé pour Katie, je lui demandai la faveur d'être le dernier à la voir. En conséquence, quand elle eut appelé à elle chaque personne de la société et qu'elle leur eut dit quelques mots en particulier, elle donna des instructions générales pour la direction future et la protection à donner à mis Cook.

De ces instructions qui furent sténographiées, je cite la suivante : « M. Crookes a très bien agi constamment, et c'est avec la plus grande confiance que je laisse Florence entre ses mains, parfaitement sûre que je suis qu'il ne trompera pas la confiance que j'ai en lui. Dans toutes les circonstances imprévues, il pourra mieux faire que moi-même, car il a plus de force. »

Ayant terminé ses instructions, Katie m'engagea à entrer dans le cabinet avec elle et me permit d'y demeurer jusqu'à la fin.

Après avoir fermé le rideau, elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la chambre pour aller à miss Cook, qui gisait sans connaissance sur le plancher, se penchant sur elle, Katie la toucha et lui dit : « Éveillez-vous ! Florence, éveillez-vous ! Il faut que je vous quitte maintenant ! »

M^{lle} Cook s'éveilla, et toute en larmes, elle supplia Katie de rester quelque temps encore. « Ma chère, je ne le puis pas : ma mission est accomplie ; que Dieu vous bénisse ! » répondit Katie, et elle continua à parler à M^{lle} Cook.

Pendant quelques minutes, elles causèrent ensemble : jusqu'à ce qu'enfin les larmes de mis Cook l'empêchèrent de parler ; suivant les instructions de Katie, je m'avançai pour soutenir miss Cook qui s'était affaissée sur le plancher et qui sanglotait convulsivement. Je regardai autour de moi, mais Katie aux vêtements blancs avait disparu. Dès que miss Cook fut assez calmée, on apporta une lumière et je la conduisis hors du cabinet.

Les séances presque journalières dont miss Cook m'a favorisé dernièrement ont beaucoup éprouvé ses forces, et je désire faire connaître le plus possible les obligations que je lui dois pour son empressement à m'assister dans mes expériences. Malgré les épreuves difficiles que j'ai proposées, elle a accepté de s'y soumettre avec la meilleure volonté ; sa parole est franche et va droit au but, et je n'ai jamais rien vu qui pût

en rien ressembler à la plus légère apparence du désir de tromper. Vraiment, je ne crois pas qu'elle pût mener une fraude à bonne fin si elle venait à l'essayer, et si elle le tentait, elle serait promptement découverte, car une telle manière de faire est tout à fait étrangère à sa nature. Quant à imaginer qu'une innocente écolière de quinze ans ait été capable de concevoir et de mener pendant trois ans avec un plein succès une aussi gigantesque imposture que celle-ci, et que pendant ce temps elle se soit soumise à toutes les conditions qu'on a exigées d'elle, qu'elle ait supporté les recherches les plus minutieuses ; qu'elle ait consenti à être inspectée à n'importe quel moment, soit avant, soit après une séance ; qu'elle ait obtenu encore plus de succès dans sa propre maison que chez ses parents, sachant qu'elle y venait expressément pour se soumettre à de sévères contrôles scientifiques, quant à imaginer, dis-je, que la « Katie King » des trois dernières années est le résultat d'une imposture, cela fait plus de violence à la raison et au bon sens que de croire qu'elle est ce qu'elle affirme elle-même.

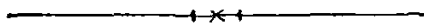
Il ne serait pas juste de ma part de terminer cet article sans remercier également M. et M^{me} Cook pour les grandes facilités qu'ils m'ont données afin de m'aider à poursuivre mes observations et mes expériences.

Mes remerciements et ceux de tous les spiritualistes sont dus aussi à M. Charles Blackburn pour sa générosité qui a permis à miss Cook de consacrer tout son temps au développement de ses manifestations et en dernier lieu à leur examen scientifique. »

Ainsi parle William Crookes dont nous venons d'entendre la déposition si étrange et si calme. Que faut-il penser de ce récit ?

ÉLIE MÉRIC

(A suivre.)



UNE SECTE DE SPIRITES A PAMIER

EN 1320

(Fin)

III

Toute la théologie de Gélis aboutit à ce dogme parfaitement rassurant. Il nous reste à dire à quelles sectes il a emprunté les diverses parties qui la composent, de plus, ce qu'il faut penser de ces relations avec les esprits.

L'ensemble de cette étrange doctrine procède à n'en pas douter de l'hérésie cathare. — Depuis plus d'un siècle, cette secte avait exercé ses ravages dans le midi de la France et dans le pays de Foix. L'Inquisition l'avait, il est vrai, affaiblie, en détruisant ses chefs, mais à la fin du XIII^e siècle, un groupe de *Bonshommes* revenus de Lombardie où ils avaient cherché un refuge pendant la persécution, reprirent, sous la conduite de Pierre Autier d'Aix, la prédication des anciennes doctrines et rallièrent les vieux croyants des pays de Foix et de Toulouse. Leur tentative obtint un grand succès en peu de temps : les croyants nouveaux s'ajoutèrent en masse aux anciens, au point qu'en 1300 le pays toulousain et la vallée de l'Ariège se réveillèrent cathares. Il fallut toute l'énergie d'un Geoffroy d'Ablis, d'un Bernard Gui et d'un Jacques Fournier : il fallut tous les efforts des tribunaux d'inquisition de Toulouse, de Carcassonne et de Pamiers, pour combattre et dompter ce néo-catharisme.

Les dogmes de la secte étaient donc répandus dans le diocèse de Pamiers à l'époque où Gélis commençait à dogmatiser. Ce qui en reste dans sa doctrine nous autorise à croire que son esprit avait été nourri de ces théories (1).

(1) Il dit lui-même (*Conf. A. Egid.*, 20 B) qu'il a appris quelques-unes de ses doctrines, dans des sermons : « in sermonibus ». Il ne peut être question évidemment de sermons orthodoxes.

Signalons d'abord, sinon la négation, du moins l'altération du dogme catholique du Purgatoire. Il faut convenir que Gélis ne dit pas clairement sa façon de penser là-dessus : tantôt il admet le Purgatoire tel que les catholiques l'admettent — puisque quelques-uns de ses morts y passent — tantôt, et le plus souvent, il affirme que les défunts ne font en fait de pénitence, que des visites aux églises.

Les néo-dualistes disaient que les âmes humaines étant, à cause de leur qualité de créatures du Dieu bon, destinées à être toutes sauvées — quelle que fût leur malice — il était inutile qu'elles expiassent leurs fautes, simple effet elles aussi de la fatalité qui exclut tout acte volontaire. C'était là leur grand principe; la négation du Purgatoire en découle tout naturellement (1). Cependant nos cathares ariégeois moins absolus, admettaient généralement son existence; en tout cas, ils s'abstenaient de la nier carrément (2). C'est le procédé de Gélis.

Les Vaudois eux aussi faisaient de l'absence de toute expiation d'outre-tombe un des dogmes de leur secte. Raimond de la Côte, diacre vaudois venu en 1318 du diocèse de Vienne dans celui de Pamiers, professait clairement cette doctrine que nous trouvons exprimée dans sa confession : « Purgatorium post mortem non est, sed solum Paradisus et Infernus (3). » Comme Raimond de la Côte s'était réfugié à Pamiers avec trois de ses adeptes, il se peut que Gélis lui ait emprunté à lui aussi sa théorie de la non-existence du Purgatoire. C'est du reste l'hérésie vaudoise ou des Pauvres de Lyon qu'il abjure à la fin de son procès (4), lequel se déroule et se termine en même temps que celui de Raimond de la Côte.

Quelle que soit sa pensée à l'endroit du Purgatoire catholique, il est certain que l'expiation des âmes telle qu'il l'entend, c'est-à-dire par des visites et des veilles dans les églises, lui est personnelle, je veux dire qu'il est le seul à l'exprimer de la sorte : car il était une croyance assez répandue à cette époque

(1) Schmidt, *Histoire et doctrine de la secte des Cathares*, II, pp. 48, 76.

(2) Ms. 4030 (*passim*).

(3) Ms. 4030, f° 16 D.

(4) *Conf. A. Egid.*, 21 B.

dans la vallée de l'Ariège, touchant la pénitence des défunts, qui présente quelques points de ressemblance avec celle de Gélis. Guillaume Fort de Montailhou, l'un des accusés de l'Inquisition de Pamiers, prétendait que les âmes étaient condamnées à errer à l'aventure à travers les lieux arides, les montagnes et les rochers, du haut desquels les démons les précipitaient sans cesse (1). On trouve cette même erreur dans la bouche d'autres accusés du Savartès. Evidemment cette théorie et celle de Gélis dérivent d'une source commune, sans doute d'un même enseignement hérétique, que tout individu possédant des préoccupations dogmatiques pouvait arranger et amplifier au gré de son imagination et de sa fantaisie. Il faut aussi faire la part dans ces divagations — ainsi que nous le dirons plus loin — de la superstition et de l'ignorance du vulgaire, qui à cette époque, croyait avec conviction aux revenants, aux fantômes et aux âmes errantes dont il peuplait les airs, les plaines, les montagnes, dont il croyait entendre les gémissements et les supplications.

La doctrine qui donne à ces âmes une forme, des membres, une attitude, des besoins corporels, est fille de cette autre erreur cathare qui attribuait à Dieu lui-même, aux esprits et partant aux âmes séparées, un corps spécial et des fonctions de la vie animale (2). Ce principe étant posé, Arnaud Gélis arrive aux conséquences logiques en prêtant à ses fantômes toutes sortes d'actes et de besoins matériels.

L'universalité du salut est encore une erreur néo-dualiste. Ceux que le Dieu bon a faits, quoi qu'ils se permettent durant leur vie, doivent par nécessité de nature, revenir à leur créateur (3). Ils expient s'il le faut leurs imperfections en passant d'un corps à un autre, « de tunique en tunique », jusqu'à ce qu'ils soient reçus dans la secte cathare (4) et alors l'hérética-

(1) Ms. 4030. f° 91 B.

(2) Ms. 4030, *Confess. Petri Maurini, artic. heretic. 44*, f° 273 A. « Credebat quod... anima humana separata a corpore haberet (*sic*) et esset sicuti homo ». — *Confess. Johannis Maurini, artic. heretic. 40*, f° 223 C : « Et ad similitudinem et figuram sui corporis celestis fecit [Deus] Adam de terra, et eodem modo credebatur de omnibus spiritibus qui remanserant in cœlo cum Patre... quia habebant corpora spiritualia et membra, carnes et ossa consimilia in figura corporibus humanis terrenis ». Cf. Schmidt, *Histoire et doctrine des Cathares*, II, p. 17.

(3) Schmidt, *Hist. et doctrine des Cathares*, II, pp. 29, 44.

(4) *Conf. Pet. Maurini*, 273 A.

tion leur donne droit au ciel. En pratique cependant, les derniers Albigeois excluait du salut final certaines classes de pécheurs : les hérétiques, les apostats et surtout les juifs. Ils contentaient de la sorte le caprice du peuple hostile à ces sortes de gens. Gélis est plus large : il sauve tout le monde sans aucune réserve, ainsi, il revient sans s'en douter au catharisme absolu.

On peut enfin rattacher à cette secte, l'erreur qui consiste à admettre un état intermédiaire entre la fin de l'expiation et la possession définitive de Dieu. Cette croyance à un « *locum requiei* » différent du Royaume du Ciel paraît être une réminiscence du catharisme mitigé (1). On pourrait aussi y voir une exagération de la doctrine alors soutenue par certaines écoles de théologie catholique, à savoir, que les âmes des justes ne doivent être admises à contempler l'essence même de Dieu qu'après le jugement dernier (2). On sait que la question de la vision béatifique fut l'objet de controverses très vives à la fin du pontificat de Jean XXII; que ce Pape défendait et était prêt à définir l'opinion énoncée, mais que ce fut l'opinion contraire qui fut élevée par Benoît XII son successeur au rang de vérité révélée. Benoît XII n'étant encore que le Cardinal Jacques Fournier, — notre ancien évêque de Pamiers lui-même, — avait composé pour défendre la doctrine de la vision béatifique immédiate, un volumineux et solide traité encore inédit (*Manusc. Vatic. Lat. 4006*) qui paraît avoir décidé Jean XXII à s'abstenir de la définition qu'il méditait.

En dehors des motifs théologiques qui avaient fait sa con-

(1) Le catharisme mitigé admet le jugement dernier, après lequel seulement, les justes, la Vierge Marie elle-même, les apôtres, qui ont dû attendre dans les régions éthérées le retour du Christ, seront mis en possession de la récompense. (Schmidt. *Hist. des Cathares*, II, p. 76.)

(2) Voici cette opinion exposée par Jacques Fournier lui-même dans son livre : *De Statu animarum Sanctorum ante generale iudicium*. Ms. 4006, Bibl. Vat., Fonds latin, f° 16 C.

« Ne prima enim questione aliqui dixerunt quod dictæ animæ sanctorum, licet post Domini ascensionem essent in cælo in magna claritate et ibi essent in requie, quia de cetero non haberent mortis vel corporalis vel spiritualis, timorem, nec aliquam affectionem penalem vel pro peccatis preteritis, nec ex aliqua alia causa, nec etiam timerent de cetero in peccatum quodcumque labi, tamen usque post generale iudicium, facialem divinæ essentiae visionem et fruitionem in quibus Beatitudo plena consistit, non habebant nec habituræ erant, sed interim stabant sub altare Dei in cælo, etc. »

viction à cet égard, Benoît XII avait aussi été amené à défendre la vision béatifique immédiate, par les inconvénients graves que présentait l'opinion contraire. Qui sait si le souvenir des divagations des spirites de Pamiers n'a pas contribué à confirmer le Pape dans la vérité de son sentiment et à le convaincre de l'opportunité d'en faire l'objet d'une définition?

Telles sont les sources, directes ou éloignées, auxquelles croyons-nous, notre hérétique appaméen a puisé ses théories. Disons maintenant en peu de mots ce qu'il faut penser de son rôle et jusqu'à quel point il faut croire à sa bonne foi.

Il est hors de doute que les relations qu'il prétend entretenir journellement avec les âmes des défunts, n'ont jamais existé. La théologie catholique enseigne qu'il n'est pas plus loisible aux défunts qu'aux vivants de franchir à leur gré l'abîme creusé par la mort et que Dieu se réserve exclusivement d'autoriser des rapports entre les habitants de l'autre monde et ceux du nôtre.

Et puis, les revenants de Gélis professent des doctrines par trop hétérodoxes pour qu'il ne faille pas voir dans leurs affirmations tout comme dans leurs manifestations, de pures fantasmagories.

Gélis était-il donc un imposteur? Il semble bien qu'il n'a pas cherché à exploiter son macabre privilège; il affirme, et ses croyants le constatent, qu'il n'exige pas de rémunération pour ses messages d'outre-tombe; il prend ce qu'on lui donne (1) et on lui donne fort peu de chose : quelques repas (2), quelques maigres fromages, des sommes insignifiantes (3). Ce n'était donc point un spéculateur.

C'était, je crois, un de ces esprits faibles, à l'imagination vive, au tempérament nerveux, qui sont le jouet, soit de l'esprit malin, soit surtout de leurs propres illusions.

Il se peut, en effet — et cette hypothèse est une explication théologique très plausible — qu'ainsi qu'il arrive, semble-t-il, dans le spiritisme moderne, le diable lui-même soit intervenu au lieu et place des personnes désirées, que ce soit lui qui

(1) *Conf. A. Egid.*, 20 C.

(2) *Conf. Mengardis*, 114 A.

(3) *Conf. Raimunde Fabri*, 115 A.

ait parlé et agi, qui ait produit aux yeux de sa victime — de son *sujet* — des tableaux extraordinaires et extravagants. C'est l'explication admise par le tribunal de Pamiers, qui qualifie A. Gélis de « *delusus per phantasmata diabolica* (1) ».

S'il en a été ainsi, l'acteur principal a dû laisser dans ses actes et dans ses paroles l'empreinte de son esprit. Or, il est aisé de remarquer que la plupart des détails qui abondent dans les récits de nos six accusés, sont grossiers, ridicules, enfantins, dénués de sens commun, indignes d'un être raisonnable et bien équilibré, et qu'ils n'ont d'autre but que de troubler les esprits faibles et d'insinuer habilement des doctrines malsaines : ce sont là les marques de l'esprit de ténèbres. Je me dispense de signaler au lecteur des exemples qu'il saisira lui-même en parcourant la série des aveux de nos spirites. Il sourira avec raison en lisant l'épisode ridicule des deux écuyers, dont le corps fendu le matin jusqu'au nombril, se trouve le soir parfaitement recousu (2).

Si Gélis n'a pas été le jouet de fantasmagories diaboliques, — ce qui est difficile à vérifier, — il a dû être la victime de ses propres illusions, résultant elles-mêmes d'un état pathologique et psychique assez complexe : Imagination naturellement portée aux divagations, peuplée de chimères et de fantômes : esprit singulièrement naïf et superstitieux, prêt à accepter, d'une part, les théories les plus ridicules et les plus invraisemblables, — telles que les cathares savaient en répandre dans les masses, — de l'autre, disposé à admettre, avec une confiance aveugle, le témoignage dessens, — lors même que ceux-ci, incapables de percevoir la vérité par suite d'un vice de nature, ne transmettent aux facultés supérieures que des impressions subjectives et mensongères, — enfin, âme troublée par ces fausses données, essentiellement mystique et portée au surnaturel quel qu'il soit, tel était Arnaud Gélis. Et notons que ces divers éléments, celui de superstition surtout, se trouvaient à l'époque que nous étudions, au fond de l'âme populaire, surtout de l'âme des peuples du Midi. Il résulte

(1) *Conf. A. Egid.* n° 18 C.

(2) *Ibid.*, 19 C.

de l'étude que nous avons faite du Manuscrit de l'Inquisition de Pamiers (1), que les habitants du pays de Foix étaient aussi superstitieux qu'ignorants : les pratiques de la sorcellerie, des envoûtements, de la divination et d'autres sciences occultes étaient fort en honneur parmi eux ; ils avaient aussi, il est vrai, l'habitude des pratiques de dévotion, mais leur foi n'était ni ferme, ni éclairée.

Aussi était-elle à la merci du premier prêcheur d'hérésie venu. Gélis était un de ces hommes : ignorant, crédule, superstitieux par-dessus tout, doué d'une imagination sans contrepoids, d'une sensibilité exagérée, probablement d'un organisme déséquilibré ; son éducation cathare avait développé en lui les germes d'un mysticisme qui a dévié sur une pente regrettable. Finalement, son imagination favorisée par les autres facultés, s'est mise à créer de toutes pièces les fantômes dont elle ne pouvait plus se passer. A ces tableaux illusoires, il a suffi de mettre un fond ayant une apparence théologique.

Pour acquiescer la conviction qu'il n'y avait en tout cela rien qui ne procédât de principes naturels, et que la volonté et les tendances basses du cœur humain n'étaient pas exclues de cet ensemble d'éléments, il suffit de remarquer que les jalousies, les rancunes personnelles, les petits cancans de village ont leur place dans la façon de procéder de Gélis. Cet homme paraît vouloir tirer vengeance de certaines gens, et alors il leur attribue une fâcheuse situation dans l'autre monde, ou bien, s'il s'agit de vivants, il met à leur adresse, dans la bouche des morts, de vertes réprimandes. Ainsi l'archidiacre de Pamiers G. de Châteauneuf est menacé d'un terrible supplice : d'être aux prises, après sa mort, avec quatre gros chiens qui lui feront expier les injustices qu'il commet à l'égard de certains clercs (2). Hugues de Dufort subit un supplice spécial pour une faute semblable.

On peut voir encore une préoccupation tout à fait intéressée et de circonstance, dans cette apparition de Raimond de Burges qui se produit précisément la nuit qui précède l'inter-

(1) Ms. 4030, *passim*.

(2) *Conf. A. de Montenespulo*, 112 bis C.

rogatoire de Gélis dans le palais épiscopal. Le revenant demande au prisonnier le motif de sa détention. Celui-ci l'explique, et le mort s'empresse d'émettre le vœu que l'évêque inquisiteur s'abstienne de demander à son prévenu ce que celui-ci ne peut dire; à ce souhait, Gélis répond avec une pointe de flatterie non dissimulée à l'adresse de son juge, « qu'il ne craint rien de l'évêque qui est un homme juste (1) ».

L'humanité se trahit donc derrière ces détails. De fait, était-il possible que cet homme qui se disait aimé des esprits, ne profitât pas de l'autorité qu'il pouvait acquérir par là aux yeux du vulgaire, pour satisfaire ses petites rancunes et soutenir ses propres intérêts?

Le rôle de Gélis est donc bien diminué après ce que nous venons de dire! il est vrai, mais n'est-ce point à un résultat pareil qu'on arrive, quand on pénètre jusqu'au fond de la plupart des faits soi-disant extraordinaires dont l'histoire intime des peuples du moyen âge est pour ainsi dire bâtie?

Si de ces fantômes séculaires on essaye d'approcher une lumière, ils ne sont déjà plus.

VIDAL.

(*Annales de Saint-Louis des Français.*)

(1) *Conf. A. Egidii*, 19 C.

LES MESSES NOIRES

Nous recevons les lettres suivantes :

De Sainte-Croix (Antilles danoises). — Pourquoi a-t-on cessé ou interrompu la publication d'un article « La messe noire » commencé le 15 juillet? J'ose vous prier instamment, avec d'autres lecteurs, de nous en donner la suite et la fin.

De Saint-Andéol (Drôme). — Je me plains respectueusement de ce que l'on avait commencé dans le numéro de juillet un article très intéressant et auquel on n'a pas voulu donner suite. Il s'agissait des *messes noires*; pourquoi ne pas continuer ce sujet instructif et intéressant?

De Charleroi (Belgique). — Permettez-moi de vous prier instamment de nous donner la suite de l'article, *messes noires*. Je regrette que vous en ayez interrompu la publication. Voudriez-vous nous faire connaître votre sentiment?

De Tours. — Pourquoi a-t-on interrompu la publication de l'article sur les *messes noires*? Je crois à ces messes, avec Gorres, Ribet et tous les mystiques et les théologiens. Il n'est pas inutile d'en parler, ne serait-ce que pour toucher les cœurs chrétiens et provoquer des amendes honorables et des réparations. J'ai des raisons sérieuses de penser que les messes noires se célèbrent de préférence, dans la nuit du jeudi au vendredi, et la pratique de l'heure sainte faite dans cette même nuit par les âmes ferventes me semble un excellent moyen de contre-balancer ces horreurs. Je regrette de ne pouvoir vous en dire davantage, même avec les précautions que vous m'indiquez.

De Paris. — L'auteur de cet article est un informateur du *Matin*. Ses informations sont puisées à bonne source. Nous avons fait une enquête. Les faits racontés dans cet article sont réels. Un habitué de ces réunions nous a affirmé que l'article était *rigoureusement exact*.

Nous cédonc à ces invitations, et malgré les plus vives répugnances, nous reproduisons entièrement l'article qui a paru le 27 mai, dans le *Matin*.

UNE MESSE NOIRE

CHEZ LES ADORATEURS DU PRINCE DES TÉNÉBRES

Une lettre étrange. — Fidèle au rendez-vous. — Séance présidée par le bouc. — Un singulier prêtre. — L'ignoble à la fin.

A la suite d'un article paru, il y a quelques jours, j'avais reçu la singulière lettre que je transcris ici, sans changer un iota ou une virgule à son style et à son orthographe.

Monsieur,

Puisque vous paraissez douter de la réalité des messes noires, et si vous êtes un homme, veuillez vous trouver, demain soir, jeudi, à neuf heures très précises, place Saint-Sulpice, avec un journal déployé du *Matin* à la main. On pourra vous apprendre des choses.

BL. OCAGN.

Un instant intrigué, j'avais fini par croire à quelque plaisanterie, et pressé par d'autres besognes, je n'avais plus songé à mon bizarre correspondant. Une seconde lettre m'arriva, une semaine après. On m'y raillait de ma pusillanimité. On me demandait si j'avais eu peur, et on m'annonçait que, le soir même, on viendrait me chercher si je tenais vraiment à assister à cette sorte de spectacle. Je ne m'étais pas plus soucié de cette seconde invitation que des reproches, lorsque, avant-hier soir, au moment où après une rude journée, je songeais à gagner mon lit, une visite me fut annoncée, très pressée.

J'allais envoyer au diable l'importun visiteur — sans me douter que c'était lui qui allait me proposer de m'y conduire, tout à l'heure, mais à travers la porte, j'entendis le dialogue suivant :

— Monsieur est souffrant. Revenez demain.

— Dites à monsieur qu'il faut absolument que je le voie aussitôt... Dites-lui que c'est la personne qui lui a écrit deux fois, au sujet de certaines cérémonies.

Piquée, ma curiosité chassa mon sommeil. Je priai qu'on laissât entrer la personne.

C'était une femme.

Sans s'asseoir, d'une voix brève et quasi hautaine, elle me dit :

— C'est moi qui vous ai écrit... Oui... Vous doutez de nos pratiques... Eh bien, venez-y voir. J'ai une voiture en bas : je vous emmène.

Je regardai la visiteuse. Ni laide, ni jolie, avec des yeux d'un éclat extraordinaire. L'air viril. Rien de la grâce de la femme et cependant quelque chose du laisser aller de la chercheuse d'aventures. Très intrigué, cette fois, j'acceptai la proposition. Désireux cependant de savoir où je m'embarquais, je posai quelques questions, L'inconnue s'y déroba.

— C'est à prendre ou à laisser... Je ne dirai rien... Venez-vous?... Avez-vous peur?... Hâtez-vous de vous décider, en tout cas.

De l'autre côté de l'eau

Une demi-heure après, notre voiture s'arrêtait de l'autre côté de l'eau, non loin à ce que je crus deviner, d'une église célèbre. Pendant le trajet, j'avais dit à mon guide :

— Vous allez me faire voir quelque *resucée* d'Huysmans..., une comédie infâme très probablement,

La femme avait secoué la tête :

— Huysmans a parlé de ce qu'il n'a jamais ni vu ni compris... Huysmans, oh ! là, là !...

Puis, haussant les épaules, elle s'était replongée dans un silence plein de mépris.

Une fois arrivé, je fus introduit, avec quelques précautions d'opéra-comique, dans un escalier où trois hommes se tenaient en sentinelle. En quelques mots brefs, mon guide se fit reconnaître, et je saisis ce dialogue curieux :

— *Qui est iste?* (Qui est celui-ci?)

— *Rerum gestarum nuntius qui a nobis invitatus est...* (C'est le journaliste que j'ai invité.)

Je prie qu'on goûte la saveur de la périphrase qui désigne les journalistes, aux Messes noires : *Rerum gestarum nuntius*, le *messenger des choses arrivées*. A la bonne heure ! voilà

au moins des gens qui ne songent pas à nous traiter de blagueurs!

— *Accipio* (j'accepte qu'il entre), fut-il répondu...

Et je sentis qu'on me poussait dans la salle. Désormais, maître de mes mouvements et les yeux libres, je regardai, surpris. Une petite salle pleine d'ombre, d'une ombre à peine trouée par la lumière pauvre d'un lumignon placé dans le fond. Cette lueur douteuse dessinait en relief les formes — grandes lignes, sans détails — d'une quinzaine de personnes parmi lesquelles sept ou huit femmes. Etranges, les hommes, la plupart le visage rasé, des allures ecclésiastiques.

— Ne troublez pas la cérémonie, me dit mon guide, en me quittant... A bientôt.

Puis elle alla rejoindre les autres femmes qui, massées dans un angle de la singulière chapelle, causaient doucement.

La cérémonie

Entre deux géants, à la tête bestiale, qui me gardaient à vue, je commençais à m'ennuyer ferme, quand, tout à coup, un hululement prolongé déchire les ténèbres, coupant les chuchotements des assistants. La salle s'éclaire, et je ne puis réprimer un mouvement de stupéfaction et de dégoût. Dans le fond, se dresse un autel orné de triangles, le sommet en bas, et, sur l'autel, entouré de six cierges noirs, un énorme bouc à la longue barbiche, est accroupi, l'air stupide et méchant...

Pendant que commence un chant plaintif, où je crois reconnaître une parodie du *Credo*, je regarde, ahuri. Bien vivant, l'animal assis sur l'autel, les pattes de devant en l'air! Voilà qu'il lèche ses babines et qu'une odeur épouvantable roule ses ondes dans l'atmosphère de la salle. Dans une sorte de fauteuil d'osier, sur des coussins, il repose, béat, et j'ai le chagrin de voir que ses deux pieds de derrière sont, chacun, posés comme pour le fouler, sur un crucifix.

Un hymne éclate, ardent, empressé, chanté à l'unisson par les hommes et par les femmes :

Gloria in profundis Satani!... In profundis Satani gloria!

Alors un homme de haute taille, à la figure ravinée, aux yeux fous, s'approche de l'autel, s'incline devant le grotesque animal, revêt la chape et le surplis de l'officiant, et, au signal d'un timbre, se retourne vers l'autel. Il s'approche du bouc, et, presque aussitôt, il asperge les assistants en prononçant quelques paroles que je ne puis comprendre. Je ne dirai jamais avec quoi nous sommes aspergés... Pouah!

L'office commence. Une horrible vieille — telle qu'en eût rêvé Edgard Poë et qu'on en voit parfois sur les bancs de la cour d'assises — fait l'enfant de chœur. Le desservant et la vieille marmonnent :

— *Introibo ad altare Dei nostri Satani.* (Je m'approcherai de l'autel de notre Dieu Satan.)

— *Ad Deum qui nunc oppressus resurget et triumphabit!* (De l'autel du Dieu qui, maintenant vaincu, ressuscitera et sera un jour triomphant).

Très mal à mon aise, agité de sentiments divers, je m'efforce de rester calme et de noter soigneusement mes impressions. Je promène mes regards autour de moi. L'énorme bête semble ricaner sur l'autel, et je me détourne, presque frissonnant. L'assistance est houleuse. Tous, hommes et femmes, ont de grands élans de tout leur être, — l'attitude extatique; — vers le bouc. Graduellement la salle s'éclaire. Sur les murs, j'aperçois, entremêlées à des peintures lascives, quelques-unes des scènes racontées dans le *Zohar* et le *Sepher Bereschit*, ces anciens livres de la sagesse kabbalistique. Les vêtements cérémoniels du prêtre — dois-je profaner ce titre en l'appliquant à ce sacrilège? — sont d'un rouge flamboyant, et ils encadrent dans un rayonnement d'éclairs dorés, une image de bouc... Je puis lire, au-dessous de l'effigie abominable, la devise suivante : *Fratres sororesque malignæ observantiæ... Laus Satani!*

Oui, ces déments et ces blasphémateurs sont bien les frères et les sœurs de l'observance du Malin, les adorateurs du Prince des Ténèbres, et leurs rites odieux chantent la gloire du Pervers!

En offrande

Cette devise a une autre signification encore, s'il faut en croire les paroles de l'officiant. Il parle en latin, et je saisis quelques bribes de son discours :

« Nous sommes assemblés ici pour réparer la Grande Injustice et libérer notre prince Satan... refaire la royauté de Satan, le Beau, le Grand, le Miséricordieux, le Suave, *magnus, formosus atque misericors et suavissimus Satanas!*... A force d'outrager le Christ, nous abolirons sa gloire, et nous replacerons le Proscrit, le Suave dans sa suréminente dignité!... Pleurons les malheurs de notre Dieu et outrageons Christ. Un jour, nos outrages toucheront le cœur de ce Dieu usurpateur, et il souffrira, et, s'il souffre, il cessera d'être Dieu!.. Un jour, le Maître, l'Ineffable, le Prince, Satan, notre maître, triomphera de Christ et sera le vrai Dieu! »

Le prêtre s'anime en parlant. Ses yeux flamboient, et des frissons secouent l'assistance... Une senteur de jusquiame brûlée se répand dans l'assistance, corrigeant de ses effluves violents l'épouvantable odeur hircinale de tout à l'heure. Les périodes se pressent, heurtées et confuses, sur la bouche de l'officiant, qui, tremblant d'enthousiasme et couvert de sueur, termine tout d'un coup en criant :

— *Laus Satani qui proximo die, resurget, regnabit et semper triumphabit!* (Gloire à Satan qui, bientôt, ressuscitera, régnera et triomphera dans l'éternité!)

A cette parole, tous se dressent, éperdus, les yeux hagards, et ils répètent, en grimaçant :

— *Laus Satani qui, proximo die, resurget, regnabit et semper triumphabit!*

Mais voilà que commence une scène extraordinaire — plus terrible ou plus répugnante? Une femme qui, depuis quelques instants, les cheveux dénoués, s'agitait au milieu de l'assistance, d'un seul coup déchire ses vêtements. Et, nue, elle apparaît, bien faite, les seins durs, la face bouleversée :

— *Quid velis?* (Que veux-tu?) interroge l'officiant.

— *Ad sacrificiam, offerre corpus meum* (offrir mon corps pour le sacrifice), répond-elle.

Sur un geste de l'autre, elle s'étend, docile, aux pieds du bouc, sur l'autel. Un linge noir est étendu sur elle. Après avoir touché la poitrine de ses lèvres, l'homme commence l'Offertoire. Il tire de sa poche une hostie noire, et, très haut, dans un élan de tout son être, il clame :

— *Suscipe, sancte Pater, hostiam hanc...* (Reçois cette hostie, ô Père saint!)

— *Accipe etiam sanguinem nostrum!* (Accepte aussi notre sang!), s'écrient deux voix derrière l'autel.

Et, chancelant, s'appuyant à l'angle de l'autel, un homme et une femme apparaissent, ruisselants du sang d'une blessure que l'homme porte à la gorge, la femme au sein. Enivrée de fureur, celle-ci se frappe de nouveau, sous nos yeux, en pleine poitrine, d'un coup de couteau. La lame fait jaillir du sang jusque sur l'autel... Impassible, le prêtre s'approche des deux fanatiques. Dans le calice, il recueille du sang jusqu'à ce que le vase soit plein, et jusqu'à ce que l'homme et la femme tombent, au pied de l'autel, dans une mare rouge... Je les regarde, attristé. Ils sont tombés côte à côte, et un sourire heureux — le sourire des mystiques — détend leurs lèvres.

En enfer

L'odeur est tellement lourde et suffocante des parfums et des senteurs innommables qui traînent dans la salle, que je me sens prêt à défaillir. Il semble qu'un vertige affole ma raison. C'est dans une sorte d'hébètement que j'assiste aux phases de la consécration. Par instants, sous le drap noir, la femme a des tressauts d'épileptique; elle pousse des cris déchirants, et, à chaque fois, l'assistance répète : « *Laus Satani!* »

Le hideux animal, là-haut, sur l'autel, retrousse ses narines et bêle un instant. Tout d'un coup — truc, escamotage, magie noire? — il disparaît. Aussitôt, des hurlements de douleur soulèvent les fidèles, palpitants d'émoi. *Redde nobis dulcissimam præsentiam tuam!* (Rends-nous ta suave présence), crient, à la fois, furieux, désespérés et plaintifs, les déments

qui s'agitent autour de moi. L'officiant paraît accablé de douleur. Il évoque lugubrement, appuyé sur l'autel :

— *O vos omnes, adjuro adque attestor, per sedem Adonai...*

Je ne parviens pas à saisir le reste. Ce doit être une énumération de noms, les titres des puissances infernales, peut-être !

La voix traîne, suppliante, avec des notes aiguës, brusquement cassées par l'émotion. Hommes et femmes continuent leurs appels furieux... *Veni, Satanas, redde nobis præsentiam tuam.*

Surmontant les clameurs, le prêtre crie, tout d'un coup, avec un geste de triomphe : — *Ecce Suavissimus! Gaudeamus!* (Voici le Très Suave; réjouissons-nous!)

Il brandit une hostie noire qu'il vient de consacrer. Retournée d'un coup, l'assistance exulte.

— *Laus Satani! Ecce Magister!*

Alors la femme, dont le corps aux lignes superbes servait de table sainte, se redresse sur l'autel, et sa nudité semble flamboyer entre les cierges. Sans que j'y puisse rien comprendre, — s'il y a un *truc*, le *truc* est supérieurement combiné! — voilà que réapparaît le bouc ignoble. Entre ses babines, il mâche quelque chose. J'ai un frisson dans le dos en constatant que c'est une hostie blanche...

Prosternée, la femme adore et essuie, de ses cheveux, les pieds de l'horrible bête. Comme pris de folie, tous les assistants s'élancent vers l'autel. L'officiant jette des hosties noires. A quatre pattes, quelques-uns les happent des lèvres; d'autres se balancent, sur leurs jambes, grotesques et extatiques; d'autres, les bras étendus en adjuration et en salut, clament des litanies en un latin véhément. Et, penché sur eux tous, le bouc, qui a fini de manger, ricane effroyablement...

Je me sens devenir fou à ce spectacle, et je sens que d'horribles scènes vont se dérouler, lorsque, abandonnant l'autel, le prêtre et les assistants s'élancent dans une ronde épileptique, autour de l'animal infâme, en vociférant : *Laus Satani!*

C'est la priapée qui va commencer, ardente et immonde... Horreur! Il me semble que le bouc frétille d'aise sur l'autel, et articule des sons. J'entends : *gnon! gnon!*... et je défaille vraiment d'angoisse et d'effroi.

— Allez-vous-en!... Allez-vous-en!... me crie en ce moment, en me bousculant, un des deux hommes qui m'ont gardé à vue, pendant tout l'office... Allez-vous-en!... Vous n'en avez que trop vu, déjà.

M'en aller? Ah! je ne demande pas mieux!... De l'air pur, mon Dieu, de l'air pur, loin des criminelles turpitudes, des abominables sacrilèges et des détraquements convulsifs des étranges *Frères et Sœurs de l'Observance du Malin!*

SERGE BASSET.

J'ai reçu, ce matin, toujours de la même écriture, les quelques mots suivants :

Si vous voulez, j'irai vous dire, un jour, pourquoi nous avons désiré que vous voyez nos cérémonies... Si vous voulez revenir un jour, vous verrez tout, cette fois.

BL. OCAGN.

Ah! non, certes! Cette fois, je donne ma place à qui la voudra prendre!

S. B.

THÉORIE DU FLUIDE UNIVERSEL.

(Suite.)

§ 2. Nature matérielle du fluide vital.

En donnant à cette force vitale le nom de fluide, n'avons-nous pas d'abord trop préjugé de la question ? Autrement dit, s'agit-il, à n'en pas douter, d'un *agent matériel*, comme l'implique le mot *fluide*, ou bien la force, dont nous constatons l'existence, ne serait-elle pas *immatérielle* ? Cette dernière opinion *semble* être celle des *spirites*, des *occultistes*, qui ont adopté la dénomination de « *force psychique* ». J'emploie à dessein le mot *semble*, parce que ces sectes philosophico-religieuses ne paraissent pas très certaines de cette nature immatérielle du fluide, ou plutôt parce qu'en réalité elles considèrent cette force, appelée par eux *psychique*, *ce corps astral*, *ce périsprit*, suivant leurs diverses désignations comme une sorte d'intermédiaire entre le corps, essentiellement matériel, et l'âme, pur esprit. Et là gît précisément le nœud du débat entre les occultistes, spirites, magnétiseurs d'une part, représentés notamment par MM. Brandt et Baraduc, et de l'autre M. Guébhard, leur adversaire.

Afin de juger impartialement et de tirer une conclusion, il nous suffira d'envisager le point de vue auquel se place chaque champion et le résultat préconçu qu'il veut atteindre. Pour les partisans de la *force psychique*, disons-nous, bien que les expériences par lesquelles cette force se manifeste soient de nature absolument physique, ils veulent coûte que coûte prétendre que ce fluide est doué de propriétés immatérielles, d'une sorte d'intelligence, etc. En un mot, ils établissent une confusion déplorable entre le matériel et l'immatériel, le fluide et l'âme, la force vitale et la volonté.

Aussi, tout en proclamant très loyalement, la plupart du moins, j'en suis persuadé, qu'ils veulent, par leurs théories, terrasser le matérialisme et ramener le monde aux croyances spiritualistes, ils ne réussissent au contraire qu'à embrouiller les questions les plus simples, à obscurcir les déductions évidentes d'expériences pourtant bien nettes et démonstratives, à faire merveilleusement, en un mot, le jeu des libres-penseurs et des matérialistes si bien représentés par M. Guébhard. C'est en effet, de son côté, sur le terrain, tout opposé, de la négation de l'âme et de l'immatériel que se place ce dernier ; c'est en somme le *matérialisme* qu'il entend prouver.

Certes il triomphe aisément devant les maladroites de ses adversaires. Sans nous arrêter au ton de la controverse qui, surtout de sa part, manque totalement de courtoisie et de bon esprit, ni à sa forme littéraire fort peu académique, aux phrases bizarres et inextricables, il n'est pas difficile à M. Guébhard de démontrer comment tout ce que les autres appellent la *force psychique* se résume en des phénomènes purement matériels ; et il conclut : « L'âme, la force psychique n'existe pas », conclusion qui peut paraître justifiée par les conceptions ambiguës des spirites, occultistes, etc., conclusion fautive en présence de nos distinctions à nous, véritablement spiritualistes, qui départissons nettement avant tout, l'esprit de la matière.

Et précisément voilà que M. Guébhard va m'apporter, sans le soupçonner, une preuve expérimentale de la nature du fluide vital telle qu'elle m'apparaît et que je vais l'exposer tout à l'heure. En effet tout d'abord, M. Guébhard avait voulu soutenir que les images attribuées au fluide étaient causées uniquement par l'agitation des substances en solution ou en suspension dans les bains employés pour développer ou fixer les épreuves photographiques. Mais bientôt, forcé par l'évidence, il dut reconnaître les impressions d'effluves dues à l'action des émanations de la chaleur animale sur la plaque photographique. Puis il obtint les mêmes phénomènes au moyen de la chaleur purement physique, lorsque, par exemple, il approchait de la plaque, au lieu d'un doigt humain, une sorte de doigt en baudruche rempli d'eau chaude. « Vous

voyez bien, s'écriait-il alors, qu'il n'y a là rien de *psychique*, mais uniquement l'action d'irradiations de calorique, soit physiologique, soit purement physique. »

Certes je suis ici entièrement d'accord avec M. Guébhard, et son expérience ne fait que confirmer, je le répète, ce que je prouverai bientôt par d'autres arguments, à savoir que, d'une part *le fluide vital n'a rien d'immatériel, de psychique*, et que, d'autre part, *la chaleur soit physique, soit animale, est une des modalités les plus courantes, la plus commune même, sans doute, du fluide universel, soit cosmique, soit vital.*

Comparons à cette affirmation, claire et précise, les nuageuses explications que l'on nous donne sur la prétendue force psychique.

J'ai voulu en avoir le cœur net, en me rendant à l'aimable invitation du Dr Baraduc. J'ai été stupéfait de ne trouver chez lui que des hypothèses gratuites, sans aucune preuve. Lorsque, par exemple, il m'exposa que le fluide psychique émanait de notre corps par le côté gauche, notamment par la main gauche, tandis que la main droite présidait uniquement aux fonctions vitales organiques, matérielles, je lui demandai sur quel argument, quelle expérience il fondait cette idée. Sa seule réponse fut « qu'il s'en était rendu compte à force d'étudier des sujets et de comparer leurs tendances, leurs caractères, etc., avec l'action de leurs deux mains sur son biomètre! » Puis, en me montrant une photographie fluide pouvant représenter, si l'on veut, une petite flamme élancée, plein de conviction et d'enthousiasme, il me disait : « Ne voit-on pas bien là l'empreinte d'une âme religieuse s'élevant vers Dieu! Telle était en effet, ajoutait-il, la disposition de la personne dont l'extrémité des doigts donna cette image photographique d'effluves psychiques. » Voilà toutes les démonstrations que je pus obtenir, toutes les preuves que l'on nous donne de la nature immatérielle, ou plutôt intermédiaire entre la matière et l'esprit, du fluide vital tel que l'entendent ces messieurs : voilà toutes les raisons qui la leur font dénommer *force ou fluide psychique*.

A ces obscures assertions, j'objecterai simplement l'humble

aveu qu'il m'est impossible de concevoir quelque chose qui ne soit pas franchement matériel ou immatériel, mais intermédiaire entre les deux; et je me vois obligé de garder cette conviction, conforme à la définition de la matière formulée au début de cette étude, tant que l'on ne m'aura pas démontré scientifiquement que cet intermédiaire *peut* exister, en m'expliquant son essence, sa nature, ses propriétés spéciales, etc. En un mot, le corps astral, le périsprit, la force psychique n'existent pas comme ces messieurs les entendent et ne sont autre chose que notre force ou fluide vital.

Mais cette force vitale ne serait-elle pas, à proprement parler, une *force psychique*, une puissance de l'âme immatérielle? Non, répondrais-je sans hésiter, en m'appuyant sur des preuves expérimentales d'un côté, sur des arguments philosophiques de l'autre.

Toutes les expériences faites à ce sujet démontrent que nous sommes réellement en présence d'un *agent matériel*. En effet, vous avez toujours besoin d'un récepteur matériel pour révéler l'existence du fluide. Que ce soit un appareil spécial, une aiguille aimantée ou non, du mastic, de l'argile, une plaque photographique, etc., jamais l'on n'a pu enregistrer, constater ce fluide autrement que par des objets matériels: en un mot on ne le connaît que matériellement.

En vain l'on cherchera à m'objecter la *télépathie*, la *suggestion mentale*. Quel est donc, en effet dans ces deux cas, le récepteur, qui révélera l'existence de l'agent de transmission? N'est-ce pas l'homme par ses organes des sens, qui sont absolument matériels? Ces phénomènes sont d'ailleurs identiques à ceux de la *télégraphie sans fil* avec la seule différence que dans cette dernière l'envoyeur et le récepteur sont des appareils purement matériels.

Cette considération m'amène du reste aux arguments philosophiques. L'homme, nous l'avons tous appris dès notre enfance, et l'étude de la philosophie est venue plus tard nous le prouver, l'homme est composé, et uniquement composé, *d'un corps et d'une âme inséparables tant que dure sa vie physiologique*. Je ne sache pas qu'une seule discussion sérieuse soit jamais venue ébranler cette croyance universelle;

d'ailleurs le matérialisme est déjà bien démodé. Aussi il me semble inutile de m'arrêter sur ce point. Notre âme se trouve en relations avec nos anges gardiens, avec les démons, avec les âmes des défunts; et sans vouloir pénétrer sur le terrain de la Théologie, je crois utile de faire ici une remarque. On parle souvent, à propos des expériences dites psychiques, spirites ou spiritualistes, de *l'esprit familier* d'un médium; il en fut question notamment à la Société psychique lorsque M. le colonel de Rochas y présenta les empreintes dues à son fameux sujet Eusapia Paladino. Méfions-nous toujours, de cet esprit familier, tellement familier qu'il nous connaît probablement beaucoup mieux que nous ne le connaissons; et, sans l'approfondir ici davantage, permettez-moi d'ajouter cette simple réflexion : Le diable est fort habile, il est notre ennemi; et il sait profiter adroitement, pour nous tromper, de toutes choses, surtout de celles que nous connaissons le moins.

Mais suivons la filière de notre raisonnement. L'homme, composé indissolublement, tant qu'il vit, d'un corps et d'une âme, est dans l'*impossibilité absolue de communiquer par son âme seule avec ses semblables et avec tout ce qui l'entoure*. Notre âme ne peut *agir* ou *percevoir*, dans le domaine physique et humain, que par l'intermédiaire indispensable du corps matériel. Sans lui, elle n'a connaissance de rien, en dehors de Dieu et du monde des purs esprits. Or, quel est le rôle de la force vitale que nous cherchons à définir en ce moment, sinon de nous mettre en communication, en relation permanente avec le monde matériel et humain qui nous entoure? *Il est donc indispensable que cette force vitale soit de nature matérielle*; il ne peut en être autrement.

Et quand nous constatons des manifestations intelligentes de cette force matérielle, c'est que l'âme lui a imposé son action, sa volonté, comme le pilote donne la direction au gouvernail et à la machine à vapeur d'un navire. Grande est ainsi l'erreur de ceux qui confondent le pilote avec la force motrice du navire, le mécanicien avec la vapeur, l'électricien avec l'électricité, qui, en d'autres termes, considèrent comme une force intelligente notre moteur matériel, parce qu'ils le voient dirigé, réglé par *la seule force*

intelligente immatérielle de notre être, l'âme. Autant vaudrait prétendre que le manomètre d'une locomotive enregistre la force du mécanicien.

Aux arguments qui précèdent, j'en ajouterai un autre que l'on peut qualifier de *pathologique*. Il est hors de doute évident que lorsqu'on soulage, que l'on guérit un malade par l'imposition des mains, en y ajoutant, ou non, l'appoint de la volonté (appelez cela *magnétisme* ou *suggestion*, peu importe), l'opérateur agit par son fluide vital sur celui du patient. Eh bien ! cette action diminue d'efficacité, au point de devenir absolument nulle et impuissante, lorsque le guérisseur se trouve lui-même affaibli et dans un état quelconque d'infériorité physiologique. L'occasion m'a été donnée de faire cette observation très catégorique. Ayant été fortement grippé, je ne pus, malgré tout l'effort de ma volonté, procurer le moindre soulagement à une malade dont les douleurs abdominales et lombaires cédaient toujours habituellement dès les premières approches de mes mains. Je crois même que mon contact, lorsque je tentai de la soulager, encore faible moi-même, lui occasionna plutôt une exacerbation de douleurs. Et c'est seulement une huitaine de jours plus tard qu'ayant repris des forces, je commençai à pouvoir la soulager un peu. N'est-il donc pas de la dernière évidence que cette impuissance momentanée dénote un *agent fatalement matériel* participant à l'état d'infériorité, de maladie de tout l'organisme dont il est le moteur.

Ainsi notre force vitale est de nature matérielle : la philosophie, la pathologie, l'expérimentation sont d'accord pour nous le prouver. La dénomination de *force psychique*, qui consacrerait une erreur, doit donc être rejetée, au contraire celle de *fluide vital* exprime, mieux que toute autre, cette force matérielle motrice de notre vie, sans rien préjuger de ces modalités nous allons parler maintenant de ce fluide.

§ 3. Le fluide vital n'est pas simplement de l'électricité. Polarité.

A quelle sorte de fluide avons-nous affaire? J'ai prononcé, en commençant, le nom d'électricité. Est-ce réellement de l'électricité? — Si j'ai cru autrefois que notre fluide était une véritable électricité animale, aujourd'hui j'affirme que ce nom ne lui convient pas, ou plutôt ne lui suffit pas. *Le fluide vital n'est pas seulement de l'électricité.*

Il n'est pas seulement de l'électricité, d'abord parce qu'il ne suit pas *toutes* les lois de l'électricité. N'avons-nous pas constaté maintes fois, par exemple, avec l'appareil de M. de Puyfontaine, que les deux pôles donnaient des courants de même nom? Et laissez-moi, à ce propos, réduire à leur juste valeur ces dénominations de *courant positif* et *courant négatif*. Elles ne répondent pas, dans la réalité, à deux courants, à deux électricités différentes, mais doivent être considérées comme des façons commodes de s'exprimer pour indiquer le mouvement d'un courant dans telle direction, ou, plus exactement encore, l'*attraction*, le *transport du fluide* de tel objet vers tel autre.

Ainsi le fluide *positif* d'un corps est le fluide *donné* par ce corps: son fluide *négatif* est celui qu'il *prend*, qu'il *reçoit* des autres corps. Magnétiser ou électriser *positivement* veut dire *donner*, *communiquer*, transmettre du fluide à un objet, à un individu: magnétiser, électriser *négativement*, signifie *soustraire* du fluide à la chose, à la personne dont il s'agit. Réciproquement est magnétisé *positivement* celui *qui reçoit* du fluide, *négativement* celui à *qui l'on en prend*.

Lorsque deux corps mis en présence sont l'un et l'autre surchargés de fluide à leur maximum de capacité et même au delà s'il est possible (*hypertension fluidique*), lorsqu'ils en débordent, pour employer une comparaison parfaitement juste avec les liquides, *ils n'en prennent, ni n'en reçoivent l'un de l'autre*, bien qu'ils tendent, ou plutôt précisément *parce qu'ils tendent tous deux à émettre autour d'eux leur excès de fluide*, à déverser leur trop-plein, pour continuer notre comparaison. De même ils ne peuvent, non plus, ni s'en

emprunter ni s'en donner, s'ils sont, l'un et l'autre, dans un état d'infériorité fluidique (*hypotension*) tel qu'il leur est impossible d'en répandre, mais qu'ils éprouvent également le besoin de réparer cette infériorité en prenant dans la nature ambiante ce qui leur fait défaut. Ils en attirent de tous les autres corps normalement ou surabondamment chargés, mais ils sont aussi impuissants à s'en communiquer mutuellement que le seraient deux vases presque vides, placés côte à côte, à se transmettre leur contenu. Plongez-les tous les deux ensemble dans une masse d'eau qui les recouvre; chacun se remplira aux dépens de ce liquide ambiant, mais n'échange rien avec son voisin.

Une telle nécessité de donner ou d'émettre est la manifestation, la *grande loi d'équilibre fluidique* dont je vous parlerai tout à l'heure, loi qui domine tous les phénomènes de la nature. Pour le moment, reconnaissons dans ce qui précède la seule véritable interprétation de la formule admise en *électricité*: *Les pôles de noms contraires s'attirent; les pôles de noms semblables se repoussent*. Cette façon de comprendre les choses est d'ailleurs corroborée par les photographies fluidiques. Ainsi lorsque deux mains, projetant chacune des effluves positifs, sont mises en présence, on voit sur la plaque les courants fluidiques ne pénétrer ni l'une ni l'autre, mais s'irradier en semblant se repousser; pour deux mains négatives, le courant ne va pas non plus de l'une vers l'autre, mais converge manifestement de l'extérieur vers les extrémités de chaque doigt où il pénètre.

Remarquez que cette explication, en précisant et simplifiant des idées vagues et indéterminées jusqu'alors, répond à tout. Loin de contredire, par exemple, la notion de *polarité*, soit physique, soit physiologique, elle la renferme dans ses justes limites, en montrant que cette polarité est toujours *relative*, une personne est positive ou négative par rapport à une autre, ou par rapport à sa propre capacité fluidique; de même pour les différentes parties de notre corps.

Contrairement aux idées des occultistes et des spirites, du Dr Baraduc et autres, qui prétendent que nous recevons à droite du fluide sous forme matérielle et que nous en dégageons

à gauche sous forme psychique (!), il est facile de constater que *nous recevons et émettons du fluide par tout notre corps*, aussi bien par les surfaces internes, les muqueuses, que par la périphérie proprement dite, la peau. Cela peut être reconnu formellement par le biomètre de Baraduc lui-même, aussi bien que par le galvanomètre de M. de Puyfontaine. Néanmoins il est incontestable aussi, et les mêmes instruments nous en fournissent également la preuve, qu'il existe en notre corps une polarité relative, c'est-à-dire que les courants fluidiques s'établissent plus aisément dans telle direction de notre corps, dans tel membre, dans telle partie, de tel côté. C'est ce qu'ont admis à juste titre les magnétiseurs, comme Jounet, Durville. Il importe d'en tenir un compte tout particulier dans la pratique du magnétisme médical, lorsque l'on a recours aux impositions de mains pour calmer la douleur, pour hypnotiser, etc. Faute de cette précaution dans les expériences tentées à ce sujet, l'on a souvent tout embrouillé et obtenu des résultats incomplets, inconstants, contradictoires.

Ces remarques vous font voir d'ailleurs quelle analogie existe entre l'électricité et le fluide vital; *analogie*, dis-je, mais *non pas identité*.

Comment pourrait-on en effet identifier le fluide vital à l'électricité, lorsqu'aucun des appareils habituels de nos laboratoires destinés à enregistrer cette dernière, même le galvanomètre le plus sensible, n'est capable d'en révéler l'existence? Cette différence d'intensité entre le fluide vital et l'électricité est si colossale que M. de Puyfontaine répète souvent l'expérience suivante. Il met un centigramme de bichromate de potasse dans une pile contenant environ un demi-litre d'eau. Cette solution qui ne manifeste aucun courant vis-à-vis du galvanomètre ordinaire, agit si violemment sur celui de M. de Puyfontaine qu'elle projette subitement, brutalement l'aiguille contre une des bornes du cadran. Or, il y a encore une si énorme différence entre ce courant électrique, pourtant bien faible, et nos courants vitaux, que ces derniers, au lieu d'une pareille impulsion, n'impriment à la même aiguille que des mouvements lents, très doux, par-

fois à peine perceptibles. Considérer ce fluide si subtil, comme *identique* à celui qui s'échappe d'une bobine de Ruhmkorff ou d'une dynamo, équivaldrait à peu près à rapprocher un microbe, une bactérie, d'un éléphant ou même d'une baleine, sous prétexte que, comme la baleine, ce microbe pourrait être pesé lui aussi, si l'on parvenait à construire une balance assez délicate.

Or, c'est précisément à cause de la brutalité de ses manifestations que l'électricité fut découverte; et par contre, si l'on en est encore à ne pas enseigner dans les facultés l'existence du fluide vital, c'est parce qu'il ne peut être connu que grâce à d'attentives et persévérantes observations, dont les expériences de laboratoire ne sont que le corollaire.

Il est une autre preuve, plus évidente encore, que l'on ne doit pas assimiler notre fluide à l'électricité. C'est que, outre son apparence analogue à cette dernière, il se manifeste, nous le savons déjà, sous des formes très différentes et variées, tels que *phénomènes calorifiques* surtout, mais aussi *lumineux, sonores, odorants* même. Puis nous avons vu qu'on peut le *photographier*. Or, a-t-on jamais pu photographier un courant électrique?

Le fluide vital n'est donc pas *simplement* un courant électrique. On ne peut soutenir davantage qu'il soit de la chaleur, de la lumière, etc. Qu'est-il donc alors? Si aucune de ces dénominations ne suffit à l'exprimer pleinement, toutes réunies lui conviennent à la fois; aussi importe-t-il de le désigner sous un nom plus général, indiquant sa nature et son rôle. Pour cette raison encore, celui de *fluide vital* me paraît lui convenir.

Docteur Paul AUDOLLENT.

(*A suivre.*)



QUELQUES PROCÈS DE SORCELLERIE

AU XVII^e SIÈCLE, EN ANGLETERRE

(Suite.)

Le père et Gibson, tout aussitôt, allèrent trouver le constable, homme de sens, et l'avertissant de ce qui s'était passé, lui demandèrent de les accompagner chez Jeanne Brooks : il y consentit. Ils la trouvèrent dans sa chambre, assise sur un tabouret, une main sur l'autre. Le constable lui demanda comment elle était ; elle répondit : « Pas bien. » Il lui demanda ensuite pourquoi elle se tenait assise une main sur l'autre. Elle répondit que c'était son habitude. Il demanda si elle avait mal à cette main. Elle répondit qu'elle était assez bien comme cela. Le constable lui dit qu'il désirait voir la main cachée, et comme elle refusait de la lui montrer, il la tira de dessous l'autre et la trouva sanglante ; comme le petit garçon l'avait dit (1). Interrogée comment cela était arrivé, elle répondit qu'elle avait eu la main écorchée par une grande épingle.

Le 8 décembre 1657, l'enfant, Jeanne Brooks et Alice Coward comparurent à Castel-Cary devant les juges Hunt et

(1) Au presbytère de Cideville, le berger malfacteur, condamné par la justice moderne, non pour sa sorcellerie, mais pour ses maléfices, ce qui revient au même, était invisible et présent dans le mur du presbytère, ne signalant la présence de son *corps* ou *esprit astral* que par les coups qu'il y faisait entendre. Cependant les coups de broches atteignaient dans son corps astral son corps véritable, puisque, ayant demandé grâce et l'ayant obtenue à condition de venir faire ses excuses le lendemain, il y vint en effet, la figure couverte d'un bandeau cachant les blessures qu'il avait reçues dans le mur du presbytère et qu'il fut obligé de montrer. Ces récits du marquis de Mirville n'ont rien de fantastique, puisqu'ils s'appuient sur des documents judiciaires, comme le fait du sorcier Castellan et comme celui de la sorcière Jeanne Brooks. Quoi qu'il en soit de la réalité de ce qu'on nomme le *corps astral*, nous ne l'admettons jamais comme une partie intégrante, substantielle et permanente du composé humain. Si l'homme avait naturellement possédé un tel corps, il y a longtemps qu'il s'en serait aperçu. Quelqu'un peut-il soutenir d'ailleurs que l'on explique naturellement ses propriétés ? Le pourra-t-on jamais ?

Cary. L'enfant ayant commencé à témoigner quand les deux femmes entrèrent, elles n'eurent qu'à fixer les yeux sur lui et il perdit l'usage de la parole; il demeura dans cet état jusqu'au moment où on les eût éloignées de la chambre, alors il put en fort peu de temps donner les détails qu'on vient de lire.

Le 11 janvier suivant, le jeune homme fut derechef interrogé par les mêmes juges, à Shepton-Mallet, et à la vue de Jeanne Brooks, il demeura encore sans voix, mais cela n'eut pas lieu lorsque plus tard Alice Coward vint dans la chambre où il était.

Lors d'une seconde comparution qui eut lieu à Shepton, le 16 février, se trouvaient beaucoup de gentlemen, ministres et autres personnes. Le jeune homme entra dans son accès dès qu'il vit Jeanne Brooks et tomba comme mort dans les bras d'un homme. La femme ayant reçu l'ordre de mettre la main sur lui, elle le fit et aussitôt il sursauta et s'élança hors de son atteinte avec un air étrange et des mouvements bizarres. Un des juges, pour prévenir toute espèce de simulation (1), tint Gibson et les autres éloignés du jeune garçon, ce juge le prit lui-même et lui ayant fait bander les yeux, assura que Brooks le touchait; mais ce n'était point elle, et deux ou trois des assistants le touchèrent l'un après l'autre sans qu'il en parût ému. Le juge, alors, dit à son père de le prendre. Mais il avait averti secrètement un M. Geoffroy Strode d'amener Jeanne Brooks pour le toucher au moment où l'on appellerait le père; il le fit, et le jeune homme s'échappa avec des mouvements violents et désordonnés. Plusieurs autres personnes le touchèrent ensuite, il ne bougea pas. On dit à Jeanne Brooks de mettre encore une fois la main sur lui, il s'élança deux ou trois fois encore pour échapper à son attouchement. Tout ce temps, il demeura dans son accès et encore un peu après. On le coucha dans un lit qui se trouvait dans la même chambre, et là, toutes les personnes présentes ne purent de longtemps plier ni ses bras ni ses jambes.

Entre le 15 novembre et le 11 janvier, les deux femmes apparurent souvent à l'enfant, les mains froides, les yeux

(1) *Legerdemain*. C'est le français « léger de main », comme *jeopardy*, « péril ». est le français *jeu perdu* prononcé à l'anglaise.

fixes, les lèvres et les joues pâles. C'est sous cet aspect que Richard Jones venant de se mettre au lit, Jeanne Brooks et Alice Coward lui apparurent et lui dirent que ce qu'elles avaient commencé, elles ne pouvaient l'achever, mais que s'il consentait à n'en plus parler, elles lui donneraient de l'argent, et là-dessus elles mirent une pièce de deux pence dans sa poche. Après quoi elles l'enlevèrent de son lit, le déposèrent par terre et disparurent. Ceux qui arrivèrent alors trouvèrent le pauvre enfant couché sur le plancher, pareil à un mort.

La pièce de deux pence a été vue par beaucoup de monde, et quand on la jeta dans le feu, l'enfant se trouva mal, mais quand on l'en eut retirée et qu'elle fut refroidie, il redevint aussi bien qu'auparavant. Ce fait a été observé par un ministre, homme de sens, le jeune garçon se trouvant dans une chambre et la pièce de deux pence étant jetée au feu dans une autre, sans qu'il s'en doutât, et cette expérience a été répétée à diverses fois devant plusieurs personnes.

Entre le 8 décembre et le 7 février des mêmes années, on ouït plusieurs fois dans son corps un bruit pareil au coassement d'un crapaud et une voix disant : « Jeanne Brooks, Alice Coward ! » douze fois en près d'un quart d'heure. En même temps, quelqu'un tenait une chandelle devant le visage de l'enfant, et tous le surveillaient avec un soin sévère, mais sans arriver à voir le moindre mouvement de sa langue, de ses dents ou de ses lèvres, et l'on entendait pourtant distinctement la voix.

Le 25 février, entre deux et trois heures après midi, l'enfant se trouvant dans la maison de Richard Isles, à Shepton Mallet, sortit dans le jardin, la femme d'Isles le suivait et il était à deux *yards* (1), lorsqu'elle le vit s'élever de terre devant elle et monter plus haut et plus haut encore jusqu'à ce qu'il arrivât par cette voie aérienne au-dessus du mur du jardin et fût enlevé ainsi de terre à plus de trente yards, puis tomba enfin à la porte d'un certain Jordan, de Shepton, où il demeura comme mort pendant quelque temps. Revenu enfin à

(1) On a vu que le *yard* est un peu moins d'un mètre.

lui-même, il dit que Jeanne Brooks, l'avait pris par les bras, enlevé du jardin d'Isles et emporté dans l'air, comme il a été dit.

Plus d'une fois le jeune homme disparut tout à coup, et après l'avoir bien cherché, on le trouvait dans une autre chambre, comme mort, et parfois étrangement élevé au-dessus du sol, les mains à plat sur une grande poutre du plafond et le reste du corps à deux ou trois pieds de terre. Il y est resté suspendu un quart d'heure de suite. Revenu à lui-même, il dit à ceux qui l'avaient trouvé que c'était Jeanne Brooks qui l'avait mis là et l'y retenait. Neuf personnes le virent une fois suspendu si étrangement à la poutre.

Du 15 novembre au 10 mars suivant, il avait, par suite de ces accès, le corps ravagé et l'esprit hébété; mais dès que les deux femmes furent en prison, ces accès cessèrent.

Jeanne Brooks fut condamnée et exécutée aux assises de Charde, le 26 mars 1658.

Voilà le résumé de la narration de M. Hunt. L'attestation des deux juges conclut en ces termes :

« Des faits susdits, les uns ont été vus par nous, les autres, avec des faits dignes de remarque et non rapportés ici, sont établis sur les dires de plusieurs témoins dignes de foi, et furent attestés devant nous par serment. Signé : Robert Hunt, John Cary. »

3^e Récit

CONTENANT LES SORTILÈGES D'ÉLISABETH STYLE, VEUVE.

Cette Elisabeth Style, de Stoke Trister, comté de Somerset, fut accusée par plusieurs personnes de marque, sous la foi du serment, devant M. Hunt, et elle-même a confessé son crime pleinement et en détail après qu'il eut été déclaré par le jury, dans le jugement qu'elle subit à Taunton. Mais sa mort dans la prison prévint son exécution, et cela un peu avant l'expiration du terme que son démon *confédéré* lui avait fixé pour le commencement de sa jouissance des plaisirs diaboliques dans cette vie. J'ai abrégé les *examens* et les ai rangés

dans l'ordre que j'ai cru propre à rendre la matière claire et intelligible.

Premier examen

Richard Hill, de Stoke Trister, comté de Somerset, franc tenancier, examiné sur serment le 23 janvier 1664, par devant Robert Hunt, esquire, un des juges de Sa Majesté pour cette contrée, concernant l'ensorcellement de sa fille par Elisabeth Style, a déclaré que sa fille, âgée d'environ 13 ans, a été prise durant ces deux derniers mois d'étranges accès qui ont duré une heure, deux, trois ou davantage, et que dans ces accès l'enfant a dit à son père et à d'autres qu'une certaine Elisabeth Style, de la même paroisse, lui apparaît et que c'est elle qui la tourmente. Elle dit aussi d'ordinaire dans ces accès quels vêtements porte Elisabeth Style en ce moment, ce que *l'informant* et d'autres ont trouvé vrai.

Richard Hill ajoute qu'environ quatre nuits avant Noël dernier, il dit à Style que sa fille, dans ses accès, parlait beaucoup d'elle et se disait par elle ensorcelée. Mais celle-ci, après quelques réponses évasives, répondit qu'elle ferait pis que de se justifier. Aussitôt la jeune fille devint plus malade qu'auparavant. A la fin de chaque accès, elle dit à son père quand elle en aura un autre, ce qui arrive selon sa prévision, et elle assure que c'est Style qui lui dit quand viendra le prochain accès.

Il déclare en outre que, la nuit du lundi après le jour de Noël, vers neuf heures, et cinq ou six fois depuis, à la même heure, sa fille a été plus tourmentée qu'auparavant; en vain était-elle retenue dans une chaise par quatre ou cinq, parfois six personnes, et cela par les bras, par les jambes et par les épaules; elle s'élançait de sa chaise, et son corps s'enlevait à trois ou quatre pieds de hauteur.

Puis, dans ses accès, elle avait des trous aux poignets, au visage, au cou et autres parties, ce que *l'informant* et d'autres qui les ont vus pensent être fait avec des épines : car ils ont vu des épines dans sa chair et ils en ont retiré. C'est en touchant l'enfant avec leurs doigts de place en place que *l'informant*

mant et d'autres témoins ont senti les épines et les trous immédiatement se révéler.

Aussitôt que l'enfant pouvait parler après l'accès, elle disait que la veuve Style l'avait piquée avec des épines en ces endroits, que c'était un horrible tourment, et elle semblait en effet à *l'informant* et aux autres témoins dans une peine et dans une angoisse extrêmes. Chacune de ces quatre nuits où elle était ainsi tourmentée, ils ont vu sur sa chair s'élever de petites tumeurs et des épines y apparaître. Dans chacun des quatre accès, cette infliction des piqûres dura un quart d'heure environ et *l'informant* a vu l'enfant en retirer quelques-unes.

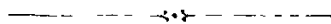
Le même Richard Hill, examiné le 26 janvier 1664, déclare que, s'en retournant à cheval avec un ordre du juge qu'il venait de quitter pour amener Style devant lui, son cheval tomba tout à coup sur la croupe et il ne put plus le remonter, mais à peine essayait-il de se remettre en selle, le cheval se rasseyait et le frappait des pieds de devant.

Il ajoute que lorsque Style, examinée par devant le juge, lui fit son aveu, elle dit en même temps à *l'informant* que c'était bien elle qui avait maléficié sa fille, mais qu'Anne Bishop et Alice Duke étaient ses complices dans cet ensorcellement.

Déposé sous serment devant moi,
Robert HUNT.

JEANNIARD DU DOT.

(*A suivre.*)



TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Je vous donne volontiers la permission de communiquer mon adresse à vos abonnés qui désirent m'écrire au sujet d'enfants *nés et baptisés* le 25 mars, fête de la conversion de saint Paul, et ayant le privilège de guérir tout ce qui est le fait d'un venin quelconque, inflammations, etc. Les gens de la campagne de l'arrondissement de Redon croient fermement à ce privilège, et mon frère même, cultivateur intelligent et pratique, m'a affirmé que sa fille aînée a opéré presque subitement des guérisons de cette sorte par un simple attouchement de la main avec de la salive.

Il y a assez peu d'enfants ayant ce pouvoir, car il est nécessaire, dit-on, d'être *né et baptisé* le 25 mars. J'en ai parlé à plusieurs prêtres, qui ne voient pas de difficulté à admettre que ce privilège puisse avoir été accordé à ces enfants pour perpétuer le souvenir du fait arrivé à saint Paul et raconté aux Actes des Apôtres.

Je laisse à de plus habiles le soin d'élucider ce fait qui m'a paru digne d'être communiqué.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mon dévouement et de ma considération distinguée.

JOSEPH BOURGEON, *prêtre*.

Monseigneur,

Permettez-moi de porter à votre connaissance un fait très véridique, relaté dans un journal de Bretagne, et dont le principal acteur est mon neveu, jeune homme plein de foi et de caractère, un vrai Breton. Je laisse la parole au journal et m'abstiens de tout commentaire. Les faits parlent par eux-mêmes.

Dans une garnison de notre région, que nous ne nommons pas, de peur d'attirer sur elle, les foudres de M. de Galliffet, des sous-officiers se livraient fréquemment à des expériences de tables tournantes. Inutile de dire que ces jeunes gens n'étaient pas de fervents chrétiens et qu'ils avaient des droits incontestables aux faveurs de Satan. Aussi celui-ci avait-il pour eux toutes sortes d'attentions délicates ; il répondait à toutes leurs questions les plus risquées et les plus saugrenues.

Souvent ils abandonnaient le plaisant, pour s'occuper de sujets religieux, et à les entendre, la table, par ses réponses, avait démoli de fond en comble la religion chrétienne. D'après elle, Jésus-Christ n'était pas Dieu, sa religion n'était pas divine; la seule bonne était la religion spirite, et ainsi ces jeunes gens eux-mêmes commençaient à prendre au sérieux ces révélations et n'étaient pas éloignés de rendre un culte à ces esprits si complaisants qui se montraient si empressés à leur répondre.

Volontiers ils parlaient de leurs expériences à leurs camarades et avaient réussi à en entraîner un grand nombre à ces séances. Mais plusieurs bons chrétiens résistaient et refusaient de se prêter à ce jeu condamné par l'Église. L'un d'eux surtout se faisait remarquer par son énergie. A celui-là, ils ne craignaient pas de faire connaître les blasphèmes vomis par l'esprit malin caché dans la table, et ils le mettaient au défi de répondre à ces affirmations catégoriques.

Voyant qu'on doutait de la puissance de son Dieu, et que la divinité même de Jésus-Christ était mise en doute, notre jeune et brave sergent crut devoir accepter le défi. Il accepta d'assister à une séance, mais il refusa de prendre part à la chaîne formée pour mettre la table en mouvement.

Comme de coutume, la table se mit à tourner; on commença par lui poser des questions insignifiantes qu'il serait trop long de rapporter; notre jeune homme assistait, impassible en apparence mais au fond très ému, à ce jeu étrange.

Puis les adeptes du spiritisme abordèrent les questions religieuses. Voici le sens des questions qui furent posées.

D. — La religion chrétienne est-elle bonne ?

R. — Non.

D. — Est-elle divine ?

R. — Non.

D. — Quelle est donc la vraie religion ? Est-ce la religion spirite ?

R. — Oui.

Les adeptes du spiritisme triomphaient.

Le jeune sergent chrétien était profondément ému, mais il était loin de s'avouer vaincu.

Poussé par je ne sais quelle chrétienne audace, il demanda à son tour à interroger la table. La permission lui fut accordée.

D. — Au nom de Dieu, lui dit-il, je te somme de nous dire la vérité. La religion chrétienne est-elle bonne ?

R. — Oui.

D. — Jésus-Christ son chef est-il Dieu ?

R. — Oui.

D. — Le spiritisme est donc une religion fausse ?

R. — Oui.

D. — Tu te moques donc de ces jeunes gens et tu cherches à les tromper?

R. — Oui.

D. — Tu es donc Satan?

R. — Oui.

— Au nom de Dieu, je t'ordonne de t'arrêter, et joignant le geste à la parole, notre courageux jeune homme tirant un crucifix qu'il portait sur lui, le plaça sur la table qui s'arrêta à l'instant même.

Pendant cette seconde partie de l'interrogatoire, qui n'avait pas été prévue au programme, les adeptes du spiritisme étaient restés muets de surprise et d'étonnement. Devant ce résultat inattendu et cette défaite évidente de leurs esprits, ils s'avouèrent vaincus, et dès le lendemain, le plus ardent alla trouver un prêtre et se confessa, chose qu'il n'avait pas fait depuis bien longtemps.

Nous garantissons absolument l'authenticité de ces faits qui nous ont été affirmés par deux jeunes gens dignes de foi, et témoins oculaires de la scène que nous venons de raconter.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

C. DE BRANGES DE BOURCIA.



VARIÉTÉS

PHÉNOMÈNES SPIRITES.

Monseigneur Pavie, mort évêque d'Alger, était occupé à lire dans son cabinet lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir derrière lui. Il se retourna et vit une ombre aux contours assez distincts, dans laquelle il reconnut un de ses anciens paroissiens mort depuis assez longtemps, qu'il avait particulièrement affectionné. Puis, il perçut distinctement ces paroles : « Vous qui m'avez aimé, secourez-moi. J'ai laissé une dette impayée (le chiffre fut désigné ainsi que le nom du créancier); acquittez cette dette, afin que je cesse de souffrir. »

Le lendemain, l'abbé Pavie allait à l'adresse indiquée : les renseignements donnés par l'ombre étaient exacts et la dette fut soldée.

Un jeune officier russe avait le don de voir les esprits. Un jour de fête, tandis qu'il était au piano chantant et s'accompagnant, il se leva pâle, les yeux hagards. On l'entoure, on le questionne. Il voit une femme d'une beauté rare, debout sur le seuil de la porte, qui lui fait signe de venir. Comme personne ne la voyait, excepté lui-même, on essaya de le dissuader. Ce fut en vain. Le fantôme reparut une seconde fois et ensuite une troisième, cette fois à genoux et l'implorant de le suivre. Il ne résista plus et, suivi par toute la troupe des amis, marcha derrière le fantôme. Celui-ci sortit de la ville, suivit la grande route, pendant vingt ou trente minutes en se retournant pour voir si l'on venait avec lui et, arrivé près d'un fossé assez profond, disparut. On mit des pierres pour reconnaître l'endroit, et le lendemain les officiers revinrent avec des soldats qui se mirent à creuser dans le fossé. On y trouva deux cadavres : une jeune femme d'une grande beauté et un jeune homme. C'était un couple qui avait été assassiné par son postillon, lors de son voyage de noce, pillé et enfoui. L'assassin fut découvert et exécuté.

Deux amies s'étaient mutuellement promis de se rendre visite après leur mort. Après le décès de la première, la seconde attendit plusieurs jours sans rien remarquer. Mais un soir étant couchée, sa chambre éclairée par une veilleuse, elle aperçoit son amie assise dans un fauteuil. Celle-ci était vêtue par-dessus sa robe d'une espèce

de capeline à capuchon qui surprit l'observatrice parce qu'elle ne l'avait jamais vue sur les épaules de son amie.

Lorsque la vision eut disparu, M^{me} P... conclut à une hallucination. Mais la fille de la morte étant venue la voir, lui apprit à sa grande surprise que sa mère avait été ensevelie avec une pelisse à capuchon qu'elle ne mettait que le soir quand elle était toute seule, et qu'elle préférerait à tout autre vêtement.

Il semble découler de ce fait qu'il n'y a pas eu hallucination proprement dite, mais suggestion de la personne morte qui se serait montrée ainsi comme preuve d'identité.

La vision s'étant produite plusieurs jours après la mort, prouverait la survivance de l'être.

Ce fait s'est passé à Lyon il y a quelques années et m'a été attesté par M. Gastex Degrange, directeur adjoint de l'Ecole nationale des Beaux-Arts.

Les lignes précédentes sont extraites de l'étude sur « l'Inconnu » publiée par M. Flammarion, dans la *Revue des Revues* (n° du 15 juillet 1899).



FAITS SPIRITES

Un monsieur écrit de Bordeaux à M. Camille Flammarion :

« Je venais de perdre un fils de 16 ans. Quelques jours après, son plus jeune frère, âgé de cinq ans, jouant seul dans une chambre, arriva précipitamment en disant : Je viens de voir Gaston (c'est ainsi qu'il appelait son frère); il était assis et me regardait jouer; il m'a dit d'être bien sage et puis il est parti sans vouloir jouer avec moi. L'enfant, qui a aujourd'hui 20 ans, a toujours ce souvenir présent à son esprit. »

Voici d'autres faits portés à la connaissance de l'auteur de *Dieu dans la nature* :

Le 21 décembre 1893, mon mari mourut à Cannes. Deux jours après sa mort, nous repartions, mes deux filles et moi, et ramenions son corps à Genève. C'était un dimanche, le lendemain était Noël. Les obsèques furent remises à mardi et le cercueil dut, en attendant, rester dans la cave de la maison que nous habitions. Le lundi matin, à l'aurore, je vis tout à coup mon mari à côté de moi. « Mais, tu es mort! » m'écriai-je. Il me regardait tendrement. Dans ma surprise, je m'assurai que je ne dormais pas et je m'écriai de nouveau : « Mais, tu es mort! » Puis, sans analyser mes pensées, je m'abandonnai à une joie extrême. L'apparition s'évanouit. Depuis ce jour-là, je crois à une autre vie.

JEANNE BLANC, à Cannes.

*
* *

Un être adoré, dont la disparition de ce monde a laissé ma vie désolée, m'est apparu peu de jours après sa mort, dans une chambre qui n'était pas la sienne et où je n'aurais jamais cru la revoir. Jusque-là, je ne croyais pas aux apparitions. Il m'a fallu l'évidence même; il m'a fallu voir en plein midi, dans un appartement très éclairé, voir de mes yeux pour croire aujourd'hui d'une foi profonde. Mais je suis catholique fervente, et je crois à l'âme et à son créateur. G. D.

*
* *

Un jeune paralytique passait souvent ses après-midi chez ma tante. Mes cousins, connaissant son bon caractère et aimant un peu à rire, lui adressaient de temps en temps quelques petites plaisanteries sur la situation qui pourrait lui être faite dans l'autre monde.

« Vous n'avez pas l'air d'y croire beaucoup, à l'autre monde, répliquait-elle en souriant, et vous vous moquez de moi. Mais soyez tranquilles, quand je serai morte, je reviendrai vous faire peur. »

Elle mourut peu de temps après. Quelques semaines s'écoulèrent. On ne songeait pas à sa petite menace quand, dans l'épaisseur de la porte d'une armoire, un bruit inexplicable fut produit par une série de coups semblant frappés intentionnellement. Mes voisins vérifient le meuble et ne trouvent rien. A un geste d'impatience qui s'ensuivit, le bruit répondit si violemment qu'ils reculèrent effrayés.

J. VIROUX, à Digne.

*
* *

J'avais dix-neuf ans lorsque je perdis une sœur adorée qui en avait dix-sept. Une nuit, cinq jours après sa mort, je fus réveillée par une commotion très vive. Je m'assis sur mon lit, et je vis ma sœur dans une ombre lumineuse. Elle mit un doigt sur sa bouche : « Chut ! fit-elle, ne dis rien. Je suis heureuse. Console ma mère. Adieu, ma sœur, je ne puis rester. »

J'ai soixante-dix ans aujourd'hui. L'impression est aussi forte en écrivant ces lignes que si la chose s'était passée hier. Rêve ou vision ? Moi, je crois à la réalité.

E. J., à Bordeaux.

*
* *

Mon père est mort subitement à Toul, le 2 mars 1892. A ce moment, il avait une sœur habitant Vendôme, qui était mourante. Dans l'état où elle se trouvait, on lui avait caché le décès de son frère, personne

n'en avait parlé devant elle. Quelques jours avant sa mort, elle dit à sa fille : « Je sais pourquoi mon frère n'est pas venu me voir, il est mort et je le vois avec mon fils et ma petite-fille (tous deux décédés aussi), ils m'appellent. »

M^{lle} HUBERT, à Nancy.

*
* *

J'avais chez moi M. N..., imprimeur, qui me fit part, pendant le déjeuner, d'une sensation très désagréable qu'il avait éprouvée la nuit précédente : il s'était senti tirer par les pieds.

A une année de là, j'eus l'occasion de me retrouver avec lui. « Vous souvenez-vous, me dit-il, de ce qui m'est arrivé chez vous l'année dernière ? Eh bien, j'ai appris depuis que mon ami P... était mort à cette date, et nous nous étions souvent dit que celui qui mourrait le premier viendrait tirer l'autre par les pieds.

R..., au Mans.

*
* *

J'ai perdu à 19 ans ma mère que j'adorais. Sa mémoire m'est sacrée. Plusieurs années après sa mort, j'eus de grands combats à soutenir et j'étais, *sans le savoir*, dans un grand danger.

Une nuit, tandis que je dormais, j'entendis ces mots, dits par ma mère : « Prends garde, Fanny ! » Le son de cette voix resta gravé dans mon cœur, lorsque je fus éveillée. Le lendemain, je compris soudain ce conseil. J'évitai le danger auquel je courais.

F. MEYLAN, à Baltimore.

*
* *

Une nuit, en rêve, j'ai vu ma chère femme, morte depuis plusieurs années, s'avancer vers moi, grave et recueillie, avec un doigt posé sur la bouche. Le lendemain, étant allé voir une de mes sœurs, celle-ci me demanda si quelquefois je n'avais pas revu ma femme. Puis elle me raconta que la nuit précédente également, non pas en rêve, mais éveillée, alors qu'elle lisait, elle l'avait vue s'approcher de son lit, le doigt sur la bouche, avec la même expression qu'elle m'avait offerte à moi-même.

Comte H. de M.

*
* *

J'étais descendu dans un hôtel de Londres. Un soir, pendant une lecture d'un ouvrage de lord Lytton, j'aperçois devant moi, assise

sur un fauteuil, une vieille dame en vêtement sombre, la tête penchée en avant, avec un front rouge aux veines gonflées et saillantes, portant un bonnet ridicule, orné de deux petits bouquets de violettes des bois et de coucous. Cette tête était secouée de mouvements convulsifs, et à chaque secousse les fleurs de coucous tombaient sur la tempe gauche d'une façon tout à fait risible.

Le lendemain, je demandai à la maîtresse de l'hôtel si parmi ses locataires elle en avait jamais eu de pareils. La dame n'aurait pu entrer ni par la porte, car j'avais les pieds contre, ni par la fenêtre, car elle était à guillotine, fermée par un crochet, ni par la cheminée, car le feu y brûlait. Ma question parut la contrarier, mais enfin elle m'avoua que cette vieille dame était morte dans cette chambre six mois auparavant, qu'elle se nommait Miss King, que peu de jours avant sa fin, elle avait souffert d'horribles quintes de toux, et que justement elle portait alors un bonnet avec ces deux bouquets qui rendaient sa figure tout à fait cocasse.

Comte H. de M.

*
* *

M. Flammarion veut bien reconnaître qu'il y a un fond réel dans les impressions, sensations et observations de ceux qui lui ont fait ces récits et combien d'autres qu'il ne peut citer. « Il ne serait ni logique, ni honnête, dit-il, ni scientifique, d'éliminer de parti pris le tout parce que l'explication en est difficile. Sans contredit ces observations n'ont pas la rigueur des démonstrations mathématiques, ni des expériences de physique ou de chimie. Il y a des éléments « humains » plus ou moins imprécis, à peser ou à comparer. Mais déclarer qu'il n'y eut rien là que des sensations imaginaires de cerveaux malades, serait évidemment une erreur, d'autant plus qu'en général elles ne suivent pas des préoccupations d'esprit, mais se présentent spontanément au grand étonnement des observateurs. »

« Il est peu probable qu'il n'y ait *Rien* dans un ensemble de témoignages aussi anciens que l'Humanité, mais jusqu'à présent, il faut l'avouer, très insuffisamment étudiés. »

« L'avenir se chargera peut-être de dérober aux faits le mot d'énigme ou détruira les croyances ou illusions qu'on nourrit à leur égard. »

Le Messager, de Liège.

L'UNION KARDÉCIENNE EN ITALIE.

M. Volpi nous apprend que M. Falcomer, membre fondateur de l'Union Kardécienne, a donné sa démission et se retire, suivant dans sa retraite M. Volpi, dont la démission, motivée simplement par la trop grande distance à laquelle il se trouvait du siège de la société, à Milan, remonte déjà au 4 septembre 1898. L'erreur s'est glissée dans cette société, M. Volpi le constate, tout en rendant justice aux services rendus antérieurement par elle; ce sont surtout les menées des *occultistes* qu'il incrimine et à juste titre, car nous savons fort bien quels personnages, avides de domination, il désigne par là. Ces démissions ne sont d'ailleurs pas les seules; les journaux italiens en signalent d'autres.

(*Vessillo Spirit.*, janv. 1899.)

L'ISIS DÉVOILÉE DE M^{me} BLAVATSKY.

Le *Vessillo spiritista* de janvier revient, d'après *The two Worlds* du 27 mai 1898, et la *Revue morale... du spiritisme*, sur cette supercherie littéraire stupéfiante. Il a été relevé dans cet ouvrage 2,000 passages copiés dans des livres non cités; il y a bien 1,300 ouvrages cités par M^{me} Blavatsky dans d'autres passages, mais toutes ces citations ont été empruntées à une centaine d'ouvrages qui étaient seuls à sa disposition et qu'en revanche elle n'a pas cités. En somme, M^{me} Blavatsky étant aussi ignorante que prétentieuse, et toute sa science n'était qu'une science d'emprunt, tout ce qu'elle écrivait était copié, et toutes les citations qu'elle faisait étaient de deuxième ou troisième main. Nous renvoyons aux articles cités pour l'innombrable liste des plagiatés opérés par l'auteur pour rédiger son volume de *l'Isis dévoilée*. Hélas! la seule chose qui soit dévoilée, c'est la mauvaise foi de M^{me} Blavatsky.

SAUVÉE PAR UN PRESSENTIMENT.

L'hôtel et le théâtre Balwin, de San Francisco, ont été détruits par le feu fin novembre. L'incendie éclata à trois heures du matin, et bien que l'hôtel fût plein de monde, il n'y eut que quatre victimes. Miss Millaud Miller, la fille du grand acteur Joaquin Miller, occupait une chambre à l'hôtel. Après la représentation, elle se retira, mais ne put dormir. Elle avait le sentiment qu'un danger la menaçait, se leva, s'habilla, et accompagnée d'une amie, quitta l'hôtel une heure ou deux

avant l'incendie. Elle se rendit chez M^{me} Sainte-Mary, et y passa la nuit, échappant ainsi à la terrible calamité. La chambre qu'elle occupait à l'hôtel était très éloignée de l'escalier, et elle aurait probablement été brûlée si elle y était restée.

(*Religio-philos. journal*, 1^{er} déc. 1898.)

LE PRESSENTIMENT CHEZ PÉTRARQUE.

On sait que Laure, tant chantée par Pétrarque, mourut de la peste le 6 avril 1348. Or, au moment même de son décès, elle apparut en songe à Pétrarque, et une lettre reçue le 19 mai suivant lui confirma cet avis. Ce cas de pressentiment est raconté avec de longs détails dans l'abbé de Sade, et il a dû inspirer Shakespeare dans la scène de *Roméo et Juliette*. Pétrarque eut, une autre fois, un pressentiment d'une autre nature, lors de la mort de l'évêque de Lambéz.

(*Revue de l'hypnose*, nov. 1898.)

UN MÉDIUM PEINTRE.

Il s'agit d'une femme qui n'a qu'un bras, l'autre étant absent de naissance. L. Waisbrooker raconte comme il suit ce qu'elle a vu. La médium s'assied sur une plate-forme, on lui bande les yeux avec le plus grand soin, on dérange de place ses couleurs et ses pinceaux, puis un assistant présente un carton qu'il a marqué. La médium le prend, le divise en trois et, dans l'espace de quelques minutes, avec une sûreté de main étonnante, peint sur chaque fragment, en aquarelle, soit une branche, soit un bouquet de fleurs; le tout comme si les lignes avaient été tracées d'avance sur le carton. La fraude avait été impossible, la personne n'avait jamais appris la peinture. Elle disait à l'état de transe où elle se trouvait, que sa main était contrôlée par un artiste italien et son cerveau par une jeune Italienne. — Dans des cercles particuliers, les résultats étaient bien plus curieux; souvent au centre de la peinture se trouvaient des versets s'adressant à la personne à qui elle était destinée; la ponctuation consistait en petits boutons de rose visibles à la loupe. Souvent sur les feuilles, on pouvait lire des noms d'esprits amis, etc. Des centaines de personnes peuvent témoigner de ces faits. Cette médium, M^{me} Lucie Blair, se maria dans la suite et ne fit plus de médiumnique que dans l'intimité.

(*The Religio-Ph. Journal*.)

UN CHIEN MYSTÉRIEUX

M. Stanning est un bijoutier. Or, un autre bijoutier du voisinage ayant été volé, M. et M^{me} Stanning craignaient que ce ne fût bientôt leur tour de l'être. Un soir, au moment de la fermeture, un grand chien entra dans le magasin, secouant sa toison couverte de neige; il sut se rendre si agréable par sa gentillesse qu'on ne le chassa pas. Le lendemain, pendant que l'employé était sorti prendre le thé, M. Stanning fut obligé de faire une course très pressée et laissa sa femme seule au magasin. Un instant après entre un individu, qui au moment d'ouvrir la porte, échangea quelques paroles avec une autre personne. Cet individu demanda à voir des montres : M^{me} Stanning, qui voyait bien qu'elle avait affaire à un filou, montra des montres d'argent pour gagner du temps. Mais l'intrus jurant et menaçant, demanda à voir des montres chères en or. A ce moment, le chien sauta sur le comptoir en grognant et regarda le voleur si menaçant que celui-ci recula au plus vite et alla rejoindre son complice au dehors. M^{me} Stanning s'évanouit et, quand l'employé rentra, il trouva le chien la léchant pour la faire revenir à elle. Peu après rentra M. Stanning, et quand on voulut s'occuper du chien celui-ci avait disparu. L'employé était probablement le complice; mais que penser de ce chien mystérieux?

(Ligt.)

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD

LES APPARITIONS DE KATIE KING

(Fin.)

Les preuves

Dans son *Histoire des spectres*, Pierre Le Loyer, Conseiller au siège présidial d'Angers, en 1605, nous donne ce sage conseil :

« La première chose à quoy les exorcistes que j'ay nommés doivent bien prendre garde est qu'il n'y ait point de supposition et imposture, et qu'ils fondent diligemment si celui qu'on leur présente est démoniaque ou ne l'est pas, car il se trouve beaucoup de Sarlatans, iangleurs et gens à la débandade, et des femmes trotières et effrontées qui pour attraper le denier se feindront avoir le diable au corps, et joueront leur personnage avecques telle assurance et se déguiseront si bien qu'il n'y aura que les plus clair-voyans qui puissent lever le masque. »

En lisant le récit des apparitions fantastiques de Katie King, on éprouve aussitôt un sentiment d'étonnement et de défiance mêlé de scepticisme et de raillerie. Ce sommeil mystérieux de miss Cook, cette génération d'un fluide qu'on n'a jamais pu saisir, soumettre à l'analyse et classer, cette condensation lente et successive d'une vapeur qui prend la forme d'un corps humain, cette apparition d'un être fantastique qui possède, tantôt, la force résistante de la matière organique et vivante, tantôt la fluidité d'une vapeur qui se désagrège et qui se laisse traverser par un corps solide : ces mouvements, ces conversations, ces expériences du fantôme moqueur qui se prête volontiers à toutes les vérifications du toucher et de la plaque photographique, cette scène touchante des adieux

où nous voyons le fantôme s'élever, se dégrader, s'évanouir comme une fumée, tout cela est si fantastique, si extraordinaire, si invraisemblable que l'on s'écrie : Ce n'est pas possible ! Ce n'est qu'un rêve, ou une hallucination extravagante, peut-être une invention ou une ruse savante de *femme trotière* ; il faut frapper du pied la terre, se reprendre et échapper à l'influence malsaine de ce long cauchemar. Nous sommes si loin des larges horizons et des espaces lumineux où se rencontrent la raison et la vérité.

Et cependant, rejeter un fait parce qu'il nous paraît invraisemblable, c'est faiblesse d'esprit et de caractère, ce n'est pas digne d'un esprit sérieux : nous savons si peu de chose, nous avons une connaissance si imparfaite, si *inadéquate*, des corps, de la matière, des impondérables, des forces, de l'énergie, des esprits, de la nature et des conditions des créatures qui prolongent au delà des temps et de l'espace, au delà de notre petite planète, dans les espaces incommensurables des mondes stellaires, dans les mystères de l'expiation méritoire ou du châtiment sans espérance, ou de la joie sans fin, la vie humaine, et l'œuvre vivante du Créateur.

Nous ne savons rien, et notre ignorance a quelquefois la ridicule prétention de tout expliquer. Il faut donc examiner avec indépendance, dire ce que l'on sait et reconnaître ce qu'on ne sait pas.

Si extraordinaire que soit cette histoire de Katie King, il est bon de l'étudier. Dans les sciences comme dans la vie, le sage ne s'étonne de rien.

I

Quel est dans cette affaire, le principal témoin dont nous invoquons le témoignage ? C'est William Crookes. A-t-il été victime d'une hallucination ? A-t-il été trompé par l'astuce d'une femme qui abusait de sa crédulité ?

Non. Ici, le témoin est un esprit de la plus haute valeur, habitué aux recherches physiques et chimiques les plus délicates, sévère et difficile jusqu'au scrupule dans ses expériences

et dans ses calculs. Ce n'est pas un jour, une fois, par accident ou par curiosité, dans une salle étrangère préparée d'avance, en présence d'un public où les compères peuvent se cacher qu'il a cherché la vérité. Il a fait ses expériences pendant trois ans, dans sa maison, avec quelques savants, aussi jaloux que lui de déjouer la fraude si elle se produisait, et d'arriver à la constatation vraiment scientifique d'un fait important.

Et ce fait est très facile à constater, il y suffit de quelque prudence et de quelque raison. Il n'est pas nécessaire d'être versé dans les hautes sciences physiques, chimiques et mathématiques pour reconnaître que l'on se trouve en présence d'une femme inconnue qui écoute, répond, marche ; d'une femme qui appartient au monde des réalités humaines, d'une femme qui se laisse toucher et photographier.

Il n'est pas nécessaire d'être versé dans les hautes sciences, pour constater, sans pouvoir cependant en expliquer le procédé, que l'on voit une femme apparaître et disparaître, dix fois, vingt fois, comme une fumée qui se condense et qui se dissout, après quelques instants.

Prenez garde ! si vous contestez la valeur de ce critère et la rigueur de cet argument, que direz-vous quand je vous demanderai de prouver la réalité des apparitions dans la vie des saints ? Et les mystiques reconnaissent eux-mêmes que nous n'avons pas toutes ces garanties quand nous voulons nous assurer de la réalité de certaines apparitions. Ils reconnaissent bien que le voyant affirme qu'il a vu ou qu'il voit dans sa contemplation et dans son extase une sainte ou un saint dont il implore la protection surnaturelle, mais ils avouent que le voyant ne peut pas contrôler le témoignage de la vue par le témoignage du toucher, ni s'assurer ainsi expérimentalement de la réalité de sa vision.

Ils reconnaissent aussi que, dans bien des cas, le voyant ne peut pas confirmer son témoignage par le témoignage d'autres témoins, car il se trouve seul en présence de l'apparition, seul, il voit, contemple, écoute, répond : la foule qui l'entoure anxieuse, haletante, sur les confins du surnaturel, la foule ne voit rien, n'entend rien ; le voyant reste ainsi dans la solitude de sa déposition.

Ici, il en est autrement. William Crookes veut s'assurer qu'il n'est pas victime d'une illusion, ou d'une hallucination, il s'approche de Katie King, il la touche avec la réserve délicate d'un honnête homme, il compte les pulsations de son cœur, il écoute sa conversation, il prend une photographie de son sujet.

« M. Sargent cite une lettre qu'il reçut de M. Crookes, datée du 21 juillet 1874. Il lui avait envoyé deux photographies, et lui écrivait ces mots : Vous serez peut-être intéressé de voir une de mes photographies avec Katie qui me tenait par le bras ; l'autre portrait représente Katie, seule, debout (1).

« Dans la première photographie, on voit Katie revêtue de sa robe blanche ; le portrait s'arrête à mi-jambe. Dans l'autre, Katie est représentée jusqu'aux genoux. La draperie dont elle est vêtue tombe en plis gracieux, le visage est calme, les traits sont bien formés ; *la forme entière présente la même netteté que celle d'un véritable être humain, et les contours ne sont nullement flous.*

« Ces photographies obtenues dans le laboratoire particulier de M. Crookes, chez lui, confirmèrent toutes les preuves précédentes de la réalité des phénomènes. Une quarantaine d'épreuves furent prises : quelques-unes furent inférieures, d'autres passables, et d'autres excellentes. Fréquemment il arrivait que M. Crookes suivait Katie lorsqu'elle se retirait dans le cabinet noir : quelquefois il les voyait ensemble, elle et son médium ; mais, le plus souvent, il n'apercevait plus que miss Cook en transe, par terre, Katie avait disparu instantanément.

« Cependant ceci se passait dans la maison de M. Crookes. il était donc certain qu'il ne pouvait y avoir de trappes ni de passages secrets.

« Katie King *fondait* aussitôt qu'elle était rentrée dans le cabinet noir : elle rendait alors au médium toutes les molécules, tous les fluides qu'elle lui avait empruntés. Du reste, les appareils scientifiques (dynamomètre) que l'on employait pour marquer la réalité des faits marquaient une différence de poids

(1) *Katie King*, par un Adepte. On trouve ces documents dans le *Spiritualist* de Londres, et dans l'ouvrage de William Crookes, intitulé : *Force psychique*.

très sensible entre le moment où le médium était seul et celui où l'Esprit formé se promenait dans la salle. »

William Crookes n'est pas seul à certifier ainsi la réalité des apparitions de Katie, nous avons aussi les témoignages très clairs et très décisifs d'autres témoins, du docteur Gully, de l'ingénieur Varley, l'initiateur du câble transatlantique, de Marryat, des signataires du procès-verbal rédigé chez A. Corner, d'Harrison, etc., etc.

Nous n'avons aucune raison de supposer que Crookes ait eu l'intention de nous tendre un piège et de nous tromper. Ses affirmations, comme ses récits, défient le scepticisme, et sont marqués au coin de la sincérité, de la droiture, de la loyauté. Il n'avait aucun intérêt à prendre le parti de Katie King et à se constituer le défenseur de la réalité de ces apparitions si extraordinaires et si invraisemblables qui ont provoqué si souvent le sourire et les sarcasmes de l'incrédulité. Il n'appartient pas à la religion du spiritisme. C'est un savant qui cherche la vérité et qui raconte ses expériences, sans se préoccuper des attaques, des insultes, des insinuations perfides des adversaires matérialistes et positivistes, troublés dans leur hostilité ignorante par la clarté presque audacieuse de ses affirmations. Il était de taille à braver ces orages et à rester debout.

Il est donc permis de croire au témoignage formel de Crookes, qui n'était ni trompeur ni trompé. Il est permis de croire aux affirmations des témoins si nombreux qui ont fait avec lui et recommencé plusieurs fois avec lui les mêmes expériences. Il est permis à un esprit sérieux d'affirmer la réalité des apparitions répétées d'un fantôme qui se présentait sous le nom de Katie King.

On ne pourrait contester ces faits sans ébranler le fondement de toute certitude, sans nier la valeur de la perception des sens et des témoignages historiques les plus autorisés.

Nous sommes ainsi en présence de phénomènes merveilleux qui se sont produits au grand jour et en présence de nombreux témoins.

Que faut-il penser de ce fantôme et des conclusions que les

spirites, les occultistes, les théosophes prétendent dériver de ces apparitions?

II

Cette femme fantôme ne serait-elle pas le médium, c'est-à-dire miss Cook qui aurait joué son rôle avec une habileté consommée? Miss Cook assise dans la demi-obscurité du laboratoire, ou couchée sur le canapé, tombe en léthargie, et c'est à ce moment que Katie se forme, se condense, apparaît, et cause avec les assistants.

Non, la confusion n'était pas possible, miss Cook n'était pas seulement immobile dans le laboratoire, les expérimentateurs avaient multiplié les précautions pour s'assurer de son immobilité pendant que Katie King se promenait avec les visiteurs étonnés et causait avec eux. On employa le galvanomètre réflecteur, le courant électrique du poignet droit au poignet gauche, miss Cook a été liée, garrottée pendant les expériences.

Ce n'est pas assez. Crookes a soulevé plusieurs fois le rideau du laboratoire, et tous les témoins ont pu voir simultanément Cook et Katie dans le plein éclat de la lumière électrique. Il est entré lui-même plusieurs fois dans le laboratoire, et il a constaté la présence des deux individualités de Cook et de Katie. On a même obtenu des photographies des deux personnages, l'une couchée, l'autre debout.

Rappelons-nous cette déclaration déjà citée de William Crookes : « Quant à imaginer qu'une innocente écolière de quinze ans ait été capable de concevoir et de mener pendant trois ans avec un plein succès une aussi gigantesque imposture que celle-ci, et que, pendant ce temps, elle se soit soumise à toutes les conditions qu'on a exigées d'elle; qu'elle ait supporté les recherches les plus minutieuses; qu'elle ait voulu être inspectée à n'importe quel moment soit avant, soit après les séances; qu'elle ait obtenu encore plus de succès dans sa propre maison que chez ses parents, sachant qu'elle y venait expressément pour se soumettre à de rigoureux essais

scientifiques, quant à imaginer, dis-je, que Katie King des trois dernières années est le résultat d'une imposture, cela fait plus de violence à la raison et au bon sens que de croire qu'elle est ce qu'elle affirme elle-même. »

Katie serait-elle le double ou le corps astral de son médium ? Les spirites prétendent que l'âme est enveloppée d'un périsprit, ou corps astral qui reproduit exactement la forme de notre corps matériel. Ils prétendent que cet astral, sans cesser d'être uni à l'âme, par un lien mystérieux, peut voyager. Ce serait lui qui apparaîtrait aux vivants, à de grandes distances, dans le mystère de la télépathie. Ce serait lui qui nous apporterait des nouvelles des régions éloignées où il aurait pu se transporter, en défiant l'espace et les distances. Ce serait lui qui servirait d'intermédiaire entre l'âme et le corps.

J'ai réfuté plusieurs fois cette hypothèse qui se trouve en opposition absolue avec ce principe philosophique : l'âme est la forme directe et immédiate du corps. Je ne recommencerai pas ici cette réfutation.

Les spirites prétendent que ce corps astral reproduit exactement la forme et les traits de notre corps matériel, et que cette similitude permet de le reconnaître promptement et facilement dans les apparitions.

Or, cette ressemblance n'existait pas entre le fantôme Katie et le corps de miss Cook au contraire, des différences caractéristiques ont été signalées. Manifestement Katie n'était pas l'astral de miss Cook. Ces différences portaient sur des marques du visage et du cou, sur la couleur des cheveux, sur la taille inégale des sujets, sur les dispositions mentales, sur l'état physique, sur la physionomie, sur la longueur des mains, sur la manière de s'exprimer, etc.

Ces différences très sensibles ne permettaient pas de voir dans le corps fantôme de Katie, l'astral de miss Cook.

Je sais bien que, plusieurs fois, dans des cas d'ailleurs très intéressants de matérialisation, l'Esprit a affirmé qu'il faisait son corps apparent avec le fluide emprunté au médium plongé en léthargie. Je sais que Katie a fait aussi cette réponse. Nous nous trouvons ici en présence d'une simple hypothèse, sans valeur scientifique, sans autre preuve que le témoignage con-

testable de l'apparition ; il nous paraît sage d'attendre des faits plus convaincants.

Reportons-nous à la séance d'adieux dont William Crookes nous a fait connaître les détails touchants. Katie, dans tous ses atours, richement drapée, visible pour tous, se penche vers son médium, miss Cook, en léthargie, et lui dit : « Éveillez-vous ! il faut que je vous quitte maintenant. » Pendant quelques minutes, elles causèrent ensemble ; puis elle disparut.

Ce simple récit me fait douter du rôle que l'on attribue au fluide vital dans le phénomène des matérialisations inexplicables.

En effet, on nous dit que le corps de Katie est formé aux dépens du fluide vital de miss Cook, que celle-ci doit être plongée dans la léthargie, pendant toute la durée de l'apparition, et qu'elle est étendue à terre dans un état de prostration qui rappelle la mort ; qu'elle perd une partie de son poids et de ses forces ; qu'une violente secousse aurait peut-être un effet mortel, qu'une déperdition trop grande de fluide aurait le même résultat. C'est pourquoi les spirites prétendent que la présence de l'Esprit matérialisé est nécessairement liée à l'état léthargique du médium et à une grande déperdition de fluide vital.

Or, dans cette scène touchante qui dura quelques minutes, et plus longtemps, d'après les vraisemblances, nous voyons d'un côté Katie King qui fait ses adieux, donne ses instructions suprêmes, adresse à tous ses remerciements, et de l'autre miss Cook éveillée, debout, très attendrie, en pleine possession de ses facultés, et sans aucun symptôme de déperdition de fluide vital ; aucun lien physique, astral ou fluidique n'existe ou ne se révèle entre les deux personnages, ou les deux amis.

Affirmer que Katie King puise dans le réservoir vital de miss Cook, aux dépens de sa vie physique et psychique, les éléments qui composent son propre corps apparent, c'est affirmer sans aucune preuve, et en contradiction avec les faits, un phénomène déjà trop mystérieux.

Quelle que soit la matière avec laquelle Katie forme son corps de circonstance, peut-on dire avec les spirites qu'elle

est une preuve décisive et vivante de la pluralité des existences et des réincarnations? Peut-on dire qu'elle ait été envoyée sur la terre pour y continuer des expiations qui la préparent à une vie plus élevée?

Katie King aurait dit: « J'étais Annie Morgan; je me suis désincarnée à l'âge de vingt-trois ans; j'ai vécu pendant la fin du règne de Charles I^{er}, pendant la République et pendant le commencement du règne de Charles II. Je me souviens très bien des grands chapeaux pointus du temps de Cromwell et des chapeaux à larges bords que l'on portait sous Charles I^{er} et Charles II; les hommes avaient les cheveux courts, mais Cromwell les portait longs. »

Je demande des preuves plus sérieuses avant de croire que Katie a vécu au temps de Cromwell, qu'elle s'appelait Annie Morgan, qu'elle s'est réincarnée pour expier et se purifier. Le témoignage de Katie, ce personnage fantastique, ne me suffit pas; aucun homme sérieux ne voudra s'en contenter.

Et quand j'entends Katie déclarer qu'elle vient dans ce monde pour expier ses fautes passées et compléter ses purifications préparatoires à une vie plus élevée, je suis tenté de sourire. Ce purgatoire qui consiste à prendre un corps aérien, à se donner en spectacle de temps en temps à des curieux et à des imaginations avides d'émotions nouvelles, à disparaître comme le rêve ou la fumée, ce purgatoire est bien doux, et plus d'un pécheur accepterait volontiers cette expiation amusante, cette préparation bizarre à une vie plus heureuse, dans le ravissement du ciel.

Tout cela est puéril.

Je reconnais volontiers que les apparitions de Katie sont certaines; que ce personnage n'est en réalité ni le double de miss Cook, ni une réincarnée, ni miss Cook cachée sous un déguisement impénétrable; je reconnais que ce personnage est un Esprit intelligent, étranger par sa nature à notre monde; il manifeste son intelligence, sa personnalité par ses paroles, ses actes, ses interrogations, ses réponses, par toutes les manifestations qui nous font connaître habituellement l'individualité des personnes avec lesquelles nous vivons, nous parlons, nous agissons, en ce monde.

Nier la réalité de ces apparitions attestée par tant de personnages qui ne peuvent être ni trompés, ni trompeurs, c'est nier la perception des sens, c'est nier la certitude historique, c'est condamner l'intelligence humaine au scepticisme universel.

Si vous me demandez en quoi consiste la nature du corps agité par l'esprit mystérieux, je confesse mon ignorance, et je ne vois pas pourquoi je m'arrêteraï à chercher quelque nouvelle hypothèse, quand l'esprit anxieux demande la certitude et ne la trouve pas.

Je constate que ce corps diffère essentiellement du corps humain que notre âme forme et vivifie, à tous les moments de la vie. Ce n'est pas notre corps, nos muscles, nos os, notre système nerveux, notre chair, notre sang, c'est autre chose, une chose qui n'a pas de nom dans notre langue. Ce n'est ni l'électricité, ni le magnétisme, ni le fluide vital, ni l'éther, ni la matière radiante, aucune expérience, aucune constatation n'a permis de déterminer sa nature, et Katie a peut-être raison quand elle lance un défi dédaigneux à nos prétentions, quand elle affirme que nous ne le saurons jamais.

Tantôt ce corps est fluïdique ; un coup de poing frappé dans la poitrine la traverse de part en part ; on saisit Katie pour l'étreindre, elle s'évanouit comme une ombre ; on veut serrer son poignet, et il disparaît, laissant à l'expérimentateur la sensation vide ; on veut la palper, on ne sent ni les muscles, ni les os. Puis, à volonté, Katie donne de la résistance à ces atomes de son masque, elle lui donne la contrefaçon de la vie, il devient dur, résistant, et il produit à l'auscultation, l'illusion du poumon qui respire et du sang qui circule. Le regard participe aussi à la variété troublante de ces phénomènes, il est, tantôt vivant, tantôt terne et hagard, et l'observateur considérant ce personnage fantastique, croit voir un cadavre, soutenu par un principe mystérieux qui glisse sur le parquet et avive l'ardente curiosité des témoins réunis.

D'où vient cet esprit ? Est-il l'envoyé de Dieu ou l'envoyé de Satan ? Est-il bon ou mauvais ? Manifestement il n'appartient pas à ce monde, à notre plan physique, il vient d'une autre région. D'où vient-il ?

Quand Dieu envoie un esprit à la terre, quand il permet une apparition, il se fait connaître et il indique son but. Quand l'ange daigne venir parmi nous, sous une forme humaine, dans ces radiieuses théophanies dont l'histoire de l'Église et la Vie des Saints conservent le souvenir, il prend un corps, il parle, il agit : nous le voyons, nous l'entendons. Il ne craint ni la lumière du soleil, ni le regard de la foule. Il n'a besoin ni d'un *médium* plongé dans la léthargie, ni d'un fluide emprunté au saint qu'il ravit par la grâce de son apparition divine. Il n'a besoin ni de phosphore, ni de magnésium, ni d'électricité pour se rendre visible, il ne se plaît pas dans les ténèbres suspectes d'un laboratoire ou d'un cabinet. Son corps ne fond pas sous l'action dissolvante de la lumière. Il semble vivre et agir comme nous, il est à l'aise sur notre plan physique, dans ce monde, quoiqu'il appartienne lui-même à d'autres sphères et qu'il vienne de plus haut.

Tout est grave dans son attitude, dans sa parole, dans son action : il remplit sa mission et il rapproche les âmes de Dieu.

Quelle différence entre ces apparitions fortifiantes, consolantes, sereines, et les apparitions fantastiques, amusantes, ridicules de Katie King !

Il faut à Katie un sujet entrancé ; il lui faut du fluide vital : il lui faut de l'électricité, du magnétisme, une lampe à phosphore. Elle fait voir tantôt sa tête, tantôt son buste, d'autres fois un bras ou un pied. Elle donne le spectacle d'une condensation et d'une dissociation de fluide qui intéresse et amuse : elle ne donne aucun enseignement sur le lendemain de la mort, elle ne projette aucune lumière sur les espaces incommensurables et troublants de l'au-delà.

Un jour, qu'elle se laisse contempler, on voit un bras d'homme, trapu et vigoureux se dessiner derrière elle, et Katie réprimande sévèrement cet *Esprit* indiscret qui se révèle d'une manière si inopportune. Elle aime la plaisanterie ; elle est restée coquette, c'est-à-dire femme, et rien ne rappelle dans ses communications insignifiantes la messagère des pensées et des volontés de Dieu.

Écoutez un de ses admirateurs : « Ce n'est pas toujours, ni

même souvent que Katie King est en humeur de donner des informations sur son histoire présente ou passée. Je pense qu'elle refuse d'en parler parce qu'on l'a habituée, trop, à mon avis, à *plaisanter, en causant avec les assistants. Les facéties lui plaisaient*, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'elle déclarait appartenir à une sphère spirituelle peu élevée (1). »

Cela me suffit. Ce n'est pas un esprit céleste, ce n'est pas un ange, c'est le faussaire de Dieu qui s'est présenté sous l'image de Katie King. Il ne me déplait pas de voir enfin des hommes de science et des incrédules affirmer la réalité de ces apparitions, renoncer au matérialisme grossier, regarder au delà de la tombe, dans l'anxiété du doute et de la crainte, sous le coup de ces manifestations incontestées. C'est la marche en avant du spiritualisme. Je m'en réjouis et j'attends mieux.

(1) Katie King, *Histoire de ses apparitions*, p. 49.

ÉLIE MÉRIC.



LA RÉALITÉ

DES APPARITIONS ANGÉLIQUES

(Fin.)

XVII. — LES ANGES ET LES SERVITEURS ET SERVANTES
DE DIEU DU XIX^e SIÈCLE.

Au moment où le xix^e siècle finit dans un besoin intense de surnaturel qui se manifeste de mille manières, il est un peu prématuré de recueillir les phénomènes d'interventions angéliques dont il aurait été favorisé. Jusqu'ici, à la suite des Bollandistes, je n'ai guère mis en avant que des saints : les documents authentiques de leur vie, les procès de leur béatification ou canonisation présentent une garantie précieuse qui va me manquer. Néanmoins j'espère offrir à mes lecteurs un assez grand nombre de faits suffisamment prouvés, pour que le siècle finissant n'apparaisse pas déshérité de la touchante assistance des anges rendue visible et tangible. D'ailleurs la plupart des personnages dont je parle ont été déclarés vénérables, et leur cause s'instruit à Rome.

L'admirable Romaine, Anna-Maria Taïgi, eut de fréquents rapports avec les anges. Un de ses pieux historiens, le P. Gabriel Bouffier, nous dit trop brièvement : « Son ange gardien se montrait quelquefois à elle d'une manière sensible, et il l'aidait dans les soins du ménage et dans les soucis de sa famille (1). »

Le saint Curé d'Ars a eu certainement des visions, où les anges eurent leur part ; son humilité a tout caché, hormis les deux traits suivants. Une nuit, il vit à son grand saisissement,

(1) *La Vén. servante de Dieu, Anna-Maria Taïgi*, par le P. Gabriel Bouffier, S. J., liv. II, p. 413.

debout à ses côtés, un personnage mystérieux qui lui parlait doucement... Une autre nuit, « je ne dormais pas, dit-il, j'étais assis sur mon lit, pleurant mes pauvres péchés; j'entendis une voix bien douce qui murmurait à mon oreille, *In te Domine speravi non confundar in æternum*. Cela m'a un peu encouragé, mais comme le trouble durait encore, la même voix reprit plus distinctement, *In te Domine speravi, non confundar in æternum*. » Un chrétien comprendra tout ce qu'il y a de beauté en ce saint homme pleurant ses *pauvres péchés*, tout ce qu'il y a d'exquise douceur dans la voix qui le console (1).

De 1800 à 1850 vécut à Saint-Omer une sœur stigmatisée, Bertine Bouquillion. Elle était en relation fréquente avec les saints anges. Elle voyait souvent son ange gardien sous les traits d'un charmant enfant de huit à neuf ans. L'archange Raphaël se montra à elle plusieurs fois; il lui dit de communiquer certaines choses tout intimes aux sœurs de la maison et de les inviter à se corriger de plusieurs défauts. Elle est admise à contempler le glorieux saint Michel qui, entouré de douze anges, délivre les âmes du purgatoire. Un jour, elle est communiquée de la main d'un ange (2).

On peut recueillir de nombreux phénomènes extra-naturels de la vie de la servante de Dieu Marie-Agnès-Claire Steiner, réformatrice des Clarisses, née le 29 août 1813, morte le 24 août 1862, dont l'existence admirable a été retracée par le R. P. de Reuss, de l'ordre de Saint-François.

Non seulement les démons la harcèlaient personnellement, mais ils s'en prenaient aux saintes filles qui vivaient avec elle: ils leur apparaissaient sous des formes bestiales avec des hurlements affreux, ils faisaient mine de vouloir les étouffer la nuit. Quant à la vénérable mère, ils la battaient; mais elle les chassait honteusement, et même les battait avec une petite baguette bénite surmontée de la statue de saint Michel. Elle avait beaucoup de dévotion à ce glorieux archange: elle mérita de le voir, en 1847, au-dessus de Saint-Pierre et du Vatican, qui défendait l'Eglise menacée; elle priait parfois la sainte Vierge qu'elle daignât envoyer à son aide le capitaine des

(1) *Vie du Curé d'Ars*, par l'abbé Monnin.

(2) *Voix prophétiques*, par M. l'abbé Curicque. Tom. I, liv. IV, ch. III, *passim*.

armées angéliques. Les anges lui rendaient sensiblement bien des services. Tandis qu'elle commença la réforme à Pérouse, chaque nuit une sonnette qu'agitait une main invisible éveillait les sœurs pour les matines. Dans les années qui précédèrent sa bienheureuse mort, les anges la visitèrent par troupes à plusieurs reprises : et les sœurs qui étaient avec elle entrevirent quelque chose de ces mystérieuses approches à une splendeur formant comme un baldaquin au-dessus de leur mère, en même temps qu'elles entendaient un bruit de pas et des voix mélodieuses et que la chambre se remplissait d'une odeur paradisiaque. Une sœur a déposé, comme il suit, de la mort de la sainte réformatrice : « Voyant ses derniers moments approcher, je me transportai au Calvaire pour contempler Jésus mourant ; et, tandis que j'arrêtais mon regard sur la mère agonisante, je la vis fermer doucement les yeux et la bouche, et je connus qu'elle expirait. Au même moment, je vis le Sauveur entouré de gloire et d'un nombreux cortège d'anges s'avancer de l'extrémité du lit, et aller à la rencontre de l'âme de la mère qui, sous la forme d'une petite et blanche nuée, fut affectueusement embrassée par Jésus et pressée sur son sein (1). »

On le voit, au point de vue de la beauté des morts saintes, emparadisées d'apparitions célestes, notre siècle n'a pas trop à envier les siècles antérieurs. Voici maintenant un trait de familiarité charmante avec les anges, qui nous les rappellera servant d'intermédiaires entre sainte Rose de Lima et son amie la pieuse dame d'Uzatégui. Nous trouvons ce trait dans la relation de la vie de la vénérable mère Chappuis, morte en odeur de sainteté au monastère de la Visitation de Troyes l'an 1875, relation écrite par les religieuses de ce monastère.

« A l'arrivée de notre mère à Troyes, sœur Thérèse Bourgeat était supérieure dans cette ville d'une maison des Filles de Saint-Vincent de Paul ; elle fut attirée vers notre mère : leurs âmes se comprirent, se lièrent d'une étroite amitié, et, d'après le témoignage de la sœur Thérèse, elles étaient en rapports continuels par l'intermédiaire de leurs bons anges. Celui de notre vénérée mère était soigneux de lui envoyer sœur Thérèse

(1) *La servante de Dieu, Marie-Agnès-Claire Steiner*, tertiaire franciscaine cloîtrée, puis réformatrice des Clarisses, par le R. P. de Reuss, *passim*, p. 233.

quand elle en avait besoin, et il s'acquittait si fidèlement de la commission que bientôt on la voyait arriver au parloir où elle était attendue ; et notre mère lui disait en souriant le motif de son appel. » Le plus souvent cet appel était transmis par l'ange sous forme d'une sorte d'impulsion intérieure, sur le sens de laquelle sœur Thérèse ne pouvait pas se tromper, et à laquelle elle n'avait garde de résister. Parfois cette impulsion, cette douce obsession, devenait quasi sensible, témoin le fait suivant d'une naïveté caractéristique. « Un jour que sœur Thérèse faisait les confitures des pauvres malades, la sœur qui l'aidait dans cette besogne l'entendait dire : « Tout à l'heure, oh ! je vous en prie, laissez-moi donc finir, encore un petit moment. — Mais ma mère, dit la sœur présente, à qui parlez-vous donc ainsi ? — Au bon ange de la mère Marie de Sales (Chappuis) qui ne me laisse pas de repos que je ne sois allée à la Visitation. » Et elle s'y rendit promptement. « Ah ! vous voilà donc enfin, » dit notre mère en la voyant venir. Quand sœur Thérèse eut connaissance de l'affaire assez importante dont il s'agissait, « c'est donc pour cela, dit-elle, que votre bon ange me pressait si fort. » Nous tenons, ajoutent les religieuses, ces détails de sœur Clémentine, compagne de sœur Thérèse (1). »

Je réserve pour la fin de cette revue contemporaine un fait qui est placé sous la haute garantie de l'Église. Le 23 juillet 1894, N. S.-P. le Pape Léon XIII daignait, à la requête du supérieur général des Lazaristes, instituer une fête en l'honneur de la médaille miraculeuse. En même temps, la Sacrée Congrégation des Rites approuvait un office avec des leçons qui relatent les circonstances dans lesquelles la médaille fut proposée à la vénération des fidèles. « La sainte Vierge, y est-il dit, daigna apparaître à une pieuse personne nommée Catherine Labouré, de la communauté des Filles de la Charité ; elle lui donna l'ordre de pourvoir à ce qu'une médaille fut frappée en l'honneur de l'Immaculée Conception. » Ainsi l'apparition est authentiquée par Rome et devient l'objet d'un

(1) Relation, p. 73. — Les religieuses elles-mêmes priaient le bon ange de la vénérable mère, et celle-ci se rendait à l'indication de son ange. En 1844, elle attesta qu'elle avait vu passer sur Paris l'ange exterminateur ; et peu après arrivèrent les troubles de 1848.

office public. Or, comment eut lieu cette apparition? Ce fut un ange qui conduisit la jeune sœur aux pieds de la très sainte Vierge. Écoutons ce récit d'une ravissante simplicité, dicté par la sœur elle-même sur les injonctions de ses supérieurs.

Le 18 juillet 1830, veille de la fête de saint Vincent de Paul, elle s'était couchée comme à l'ordinaire. « Vers onze heures et demie, elle s'entend appeler par son nom de *sœur Labouré*, accentué trois fois de suite; pendant ce temps, s'éveillant tout à fait, elle entr'ouvre son rideau du côté d'où part la voix; qu'aperçoit-elle? Un jeune enfant, d'une beauté ravissante; il peut avoir de quatre à cinq ans, il est habillé de blanc, et de sa chevelure blonde, aussi bien que de toute sa personne, s'échappent des rayons lumineux qui éclairent tout ce qui l'entoure : — « Venez, dit-il d'une voix mélodieuse, venez à la chapelle, la sainte Vierge vous attend. » — Mais, pensait en elle-même sœur Catherine (qui couchait dans un grand dortoir), on va m'entendre, je serai découverte... « Ne craignez pas, reprit l'enfant, répondant à sa pensée, il est onze heures et demie, tout le monde dort, je vous accompagne. »

« A ces mots, ne pouvant résister à l'invitation de l'aimable guide qui lui est envoyé, sœur Catherine s'habille à la hâte et suit l'enfant, qui marchait toujours à sa gauche, *portant des rayons de clarté* partout où il passait; et partout aussi les lumières étaient allumées, au grand étonnement de la sœur. Sa surprise redoubla en voyant la porte s'ouvrir dès que l'enfant l'eut touchée du bout du doigt, et en trouvant l'intérieur de la chapelle tout illuminé, « ce qui disait-elle, lui rappelait la messe de minuit ». L'enfant la conduisit jusqu'à la balustrade de la communion; elle s'y agenouilla, pendant que son guide céleste entra dans le sanctuaire, où il se tint debout sur la gauche.

« Les moments d'attente semblaient longs à sœur Catherine; enfin; vers minuit, l'enfant la prévient en disant : « Voici la sainte Vierge, la voici! » — Au même instant, elle entend distinctement du côté droit de la chapelle un bruit léger, semblable au frôlement d'une robe de soie. Bientôt une dame, d'une grande beauté, vient s'asseoir dans le sanctuaire, à la place occupée ordinairement par le directeur de la commu-

nauté, au côté gauche. Le siège, l'attitude, le costume, c'est-à-dire une robe blanche un peu jaune avec un voile bleu, rappelaient la représentation de sainte Anne que l'on voit dans un tableau placé au-dessus. Cependant ce n'était pas le même visage, et sœur Catherine était là, luttant intérieurement contre le doute. — Soudain le petit enfant, prenant la voix d'un homme, parla très fortement et fit entendre des paroles sévères, lui demandant si la Reine du ciel n'était pas maîtresse d'apparaître à une pauvre mortelle sous telle forme qu'il lui plaisait. — A ces mots, toute hésitation cesse, et, ne suivant plus que le mouvement de son cœur, la sœur se précipite aux pieds de la sainte Vierge, posant familièrement les mains sur ses genoux, comme elle eût fait avec sa mère. »

Suivit un long et familier colloque entre la Reine du ciel et l'humble sœur. « Je ne saurais dire, expliqua-t-elle, combien de temps je suis restée auprès de la sainte Vierge; ce que je sais, c'est qu'après m'avoir parlé longtemps, elle s'en est allée disparaissant comme une ombre qui s'évanouit... M'étant relevée, je retrouvai l'enfant à la place où il était avant l'apparition: il me dit : *elle est partie*; et se mettant de nouveau à ma gauche, il me reconduisit de la même manière qu'il m'avait amenée, répandant une clarté céleste... Je crois que cet enfant était mon ange gardien, parce que je l'avais beaucoup prié pour qu'il m'obtint la faveur de voir la sainte Vierge... Revenue à mon lit, j'entendis sonner deux heures, et je ne me suis pas rendormie (1). »

L'aimable ministère des anges, chargés de nous conduire à Dieu, est tout entier renfermé dans cette touchante et très douce apparition. Ces esprits bienheureux revêtent volontiers une forme enfantine, qui caractérise mieux l'innocence immaculée de leur être et la simplicité toute divine de leur nature: ils nous rappellent ainsi que, selon la parole du Sauveur, il faut revenir à la ressemblance des enfants, pour entrer dans le royaume des cieux.

La revue de l'*Angélique dans la vie des saints* est terminée :

(1) *La Médaille miraculeuse*, par M. Aladel, 10^e édition, p. 67-72.

il me reste à discuter les faits apportés à l'appui de ma thèse, et à tirer quelques conclusions.

XVIII. — DISCUSSION DES FAITS ET CONCLUSIONS.

Mes lecteurs ont pu remarquer que j'ai choisi les faits angéliques avec une certaine latitude, afin de leur fournir une vue plus compréhensive de l'action des anges vis-à-vis de nous. Il importe maintenant, en discutant ces faits, de les classer autant que possible, et de montrer que plusieurs emportent incontestablement avec eux une réalité extérieure et physique.

Parmi ces derniers, mettant de côté le vieillard qui engagea un colloque avec saint Justin, je citerai la très grande partie des manifestations angéliques en faveur des martyrs. Les esprits célestes paraissent aux yeux de leurs compagnons de captivité, de leurs gardiens, ou même de leurs bourreaux. Le fils du préfet de Rome est foudroyé par la vue de l'ange qui protège sainte Agnès; Valérien mérite de voir celui qui garde sainte Cécile; les mystérieux assistants à la mise au tombeau de sainte Agathe sont aperçus par tous ceux qui rendent les derniers devoirs à sa dépouille virginale.

Plusieurs apparitions aux anachorètes, évêques et moines peuvent être classées parmi les visions imaginatives; telles sont par exemple les apparitions d'âmes conduites au ciel par des anges; telles aussi les belles manifestations d'esprits célestes présentées aux regards de saint Jean Chrysostome ou de saint Bernard, soit pendant l'acte du saint sacrifice, soit pendant le chant des matines, et mentionnées sur un thème analogue dans la vie de plusieurs autres saints. Il est très possible qu'en ces occurrences les anges se soient contentés d'imprimer dans l'imagination des serviteurs de Dieu de pures et vives images révélatrices de leur présence ou de leur action, sans revêtir une apparence physique. Sainte Thérèse, qui eut maintes fois, des révélations de ce genre, ne paraît pas leur accorder une réalité tombant sous les sens du corps. Et néanmoins il convient de leur reconnaître une réalité objec-

tive. Les saints ont vu réellement, mais par leurs facultés internes, des anges qui conduisaient réellement des âmes au ciel, qui réellement entouraient le saint autel, et réellement excitaient les moines à chanter les louanges divines. Vision imaginative ne veut pas dire hallucination, c'est-à-dire vision d'un objet qui n'existe pas, mais perception par un acte interne du cerveau d'un objet réel faisant directement une impression sur lui. En fait, bien loin qu'il y ait opposition entre la vision imaginative et la vision corporelle, il y a grande affinité entre l'une et l'autre : des deux côtés il y a formation d'une image par un agent extérieur et spirituel : seulement au premier cas elle est présentée simplement au cerveau du voyant, dans le second elle l'est à ses sens corporels. Les choses étant telles, il ne me répugne pas d'admettre que plusieurs manifestations angéliques, racontées au cours de mon étude, ont été des visions imaginatives.

Par contre plusieurs autres se refusent à cette classification, et demandent à être rangées parmi les visions incontestablement corporelles : tel est, pour en citer quelques-unes, l'ange délivrant saint Apollon, tels sont les inconnus lui apportant des vivres, tels sont les guerriers mystérieux garnissant les remparts de Constantinople, tel est le guide providentiel assurant la marche des croisés ; telles sont les apparitions dont furent gratifiés saint Dominique, saint François d'Assise, saint Philippe Béniti ; telles sont les visites des esprits célestes sous la forme d'un pauvre ou d'un pèlerin, si fréquentes dans la vie des saints.

J'en viens au touchant phénomène de l'assistance continue d'un ange visible, faveur accordée à sainte Lidwine, à la bienheureuse Véronique de Binasco, à sainte Françoise Romaine ? Faut-il le classer parmi les visions imaginatives, ou parmi les visions corporelles ? Je ne puis croire que la seule imagination de ces saintes ait été frappée et ravie par cette vision charmante. Mais, dira-t-on, ces anges n'étaient visibles qu'aux saintes elles-mêmes, et non à leur entourage. Cela ne prouverait aucunement qu'ils n'aient pas frappé leurs sens extérieurs par une forme physiquement sensible : car un esprit peut très bien, tout en se rendant extérieurement visi-

ble à quelqu'un, rester invisible à tous autres qu'à lui. Sainte Françoise nous représente son ange jetant la nuit une telle lumière, qu'elle peut lire son office aux rayons qui s'en dégagent ; sa présence est donc bien physique. Parlant de lui, elle fait mine de lui poser sa main sur la tête, mais, déclare-t-elle, sans rien sentir au toucher : le corps de son ange était donc formé de linéaments aériens sans consistance matérielle. Il lui rend mille services qui le supposent bien réellement présent et agissant à ses côtés : cueillons un de ses traits, le plus caractéristique et le plus délicieux de tous.

Un jour que sainte Françoise portait son petit-fils Girolamo, tout à coup Satan lui apparaît ; l'enfant tout comme elle voit l'horrible spectre, et se débat entre les bras de son aïeule. Celle-ci le marque du signe de la croix, mais sans réussir à calmer sa frayeur. Alors l'ange familial s'incline devant la sainte, en lui tendant ses deux bras. Françoise lui remet l'enfant, et, chose merveilleuse, on voit le petit être suspendu en l'air sans soutien apparent, puis doucement porté et déposé dans son berceau. Il n'a plus peur, il sourit à l'archange qui le caresse comme une mère, et semble l'envelopper dans les rayons émanant de sa belle chevelure d'or (1).

Sainte Lidwine obtint un jour qu'une de ses amies vit son ange familial. — « Tenez-vous, lui dit-elle, dans une posture respectueuse, il va vous apparaître. » — Et il se montra à cette femme, le visage tout rayonnant, les vêtements blancs comme neige. — « Ange mon frère, dit alors Lidwine, je vous prie de permettre à ma sœur de contempler un instant la beauté de vos yeux. » — Et l'ange fixa la pieuse amie d'une manière si douce et si gracieuse, qu'elle en fut hors d'elle-même, et que pendant plusieurs jours elle ne fit que pleurer sans pouvoir prendre aucune nourriture. (*Act. SS. Ap.*, t. II, p. 317.)

Ces anecdotes touchantes démontrent à mon sens la réalité extérieure de ces apparitions. — Disons en terminant que cette faveur d'un ange familial continuellement visible fut accordée à plusieurs saintes et saints : notamment au bienheureux Dalmace Monier, de l'ordre de Saint-Dominique, et,

(1) Comtesse de Rambuteau, sainte Françoise Romaine, p. 159.

plus près de nous, à la vénérable Anne de Xainctonge, fondatrice des Ursulines en Bourgogne au xvii^e siècle.

J'ai déjà discuté l'apparition du séraphin à sainte Thérèse : elle eut un effet physique, la transverbération de son cœur ; mais il semble qu'elle l'ait eu par une sorte de répercussion, car, dit la sainte, la douleur fut principalement spirituelle. Il est aussi à remarquer que le corps même de la sainte ne fut pas transpercé à l'endroit du cœur ; le cœur seul se trouva directement atteint. Il y a là quelque chose de mystérieux, démontrant que les phénomènes divins relèvent de lois particulières. Un autre fait, rapporté également en mon étude, peut servir à comprendre celui-ci. Saint Thomas est endormi ; il voit en songe, par suite imaginativement, deux anges lui ceindre la taille d'une ceinture ; mais en même temps il sent autour des reins une étreinte si forte qu'elle lui cause une douleur aiguë, et il s'éveille en poussant de grands cris. La vision en elle-même est imaginative ; seulement elle est accompagnée d'une action physique et très accentuée des anges sur le jeune homme endormi. De même si, comme quelques-uns le pensent, la vision de sainte Thérèse fut imaginative, il y eut une action concomitante du séraphin qui atteignit du même coup son âme spirituelle et son cœur de chair, qui fut par conséquent tout à la fois psychique et physique. Il n'est pas possible à mon sens d'admettre que la seule imagination de la sainte ait pu produire la merveilleuse et très authentique transverbération de son cœur. Un tel phénomène relève de Dieu et d'une opération surnaturelle. Aussi bien la sainte ne put-elle vivre désormais, le cœur transpercé, sans un miracle.

La suite de mon étude, comme il est aisé de s'en rendre compte, relate un bon nombre d'apparitions angéliques très authentiquement réelles. Qu'on veuille bien se rappeler les paragraphes consacrés à saint Jean de Dieu, à saint Philippe de Néri : ces approches des esprits célestes se produisent sous une forme accessible à tous les yeux, et en présence de témoins. De même quand saint Stanislas à deux reprises est communiqué de la main des anges, l'imagination ne peut expliquer ce phénomène. Il paraît également bien impossible qu'elle ait été le siège des surprenantes merveilles qui sura-

bondent dans la vie de Benoîte de Laus, d'Agnès de Langeac, et *a fortiori* de sainte Marie Françoise des Cinq-Plaies. L'ange conduisant la sœur Catherine Labouré aux pieds de la sainte Vierge, et lui servant de flambeau durant la nuit, rappelle exactement l'ange de sainte Françoise Romaine, et se présente lui aussi avec les caractères d'une apparition dont la réalité physique est indéniable.

J'aurais pu extraire de la vie des saints bien d'autres faits. Qui n'a admiré au Louvre le fameux tableau de Murillo, appelé vulgairement *la Cuisine des Anges*? Un frère cuisinier, saint Diégo, est ravi en extase : le voici à gauche du tableau, soulevé de terre, les mains jointes, les jambes repliées comme quelqu'un que l'influx divin a surpris à genoux ; une lumière intérieure transpire de sa face amaigrie et plaquée de bistre, elle enveloppe sa tête et son corps comme d'une auréole. Les Anges le suppléent dans son office : il y en a de grands à larges ailes, qui vont à l'eau, mettent le couvert, font chauffer la marmite sur le fourneau qui rougeoit : puis de petits, joufflus et espiègles, avec des ailes ébauchées comme des ailes de pigeon, qui se jouent avec des tomates et des concombres. Sur ces entrefaites entre dans la cuisine par une porte de gauche le prieur du couvent suivi de deux gentilshommes, et un bon frère y pénètre par une porte du fond. Tous sont ébahis en voyant cette chose étrange : le cuisinier ravi au ciel, et les anges du ciel faisant sa cuisine. — Le pinceau divinement réaliste de Murillo s'est joué dans cette scène, il en a inventé les détails et agrémenté l'ordonnance. Il n'a pas inventé le fait lui-même, qui est tiré de la légende de saint Diégo, comme le labour des anges est pris authentiquement de la vie de saint Isidore.

Mais j'en ai dit assez sur l'assistance des anges. Elle ressort clairement de ces pages qui réjouiront, je l'espère, les âmes chrétiennes. J'ose le dire, il n'est pas un vrai chrétien, vivant de la foi, qui un jour ou l'autre, n'ait senti en soi-même et autour de soi l'influence bienfaisante des anges : par je ne sais quel éclair soudain qui en un instant dissipe les ténèbres de l'esprit, par une allégresse intérieure qui chasse la tristesse et rassérène le cœur, par une rencontre providentielle,

par la solution inespérée d'une affaire épineuse, par l'écartement d'un danger imprévu. En ces moments, on a la sensation d'être subitement entouré d'effluves de chaude lumière, d'être porté et mis à couvert par des mains invisibles. Ce sont les bons anges de Dieu qui remplissent leur office vis-à-vis des créatures faibles et ignorantes que nous sommes. Ils y apportent la condescendance d'êtres supérieurs, la charité d'amis fidèles, le dévouement et l'empressement de serviteurs de Dieu qui honorent en nous la filiation divine,

Quoi d'étonnant, si parfois, eux les discrets amis, ils parlent plus clairement à notre imagination par des songes et visions; et même s'ils prennent une apparence sensible pour se montrer à nos yeux! C'est Dieu qui permet quand bon lui plaît, pour des motifs relevant de sa sagesse et de sa bonté, ces phénomènes exceptionnels. La sainte Ecriture en mentionne un bon nombre qui ne laissent aucun doute sur leur réalité; la vie des saints ne fait qu'ajouter des anneaux à la chaîne scellée dans les livres inspirés.

Cette doctrine des saints anges est une excellente réfutation des erreurs du spiritisme. Il y a, égarées dans le spiritisme, des âmes de bonne foi, que le matérialisme repousse autant que le surnaturel les attire. Qu'elles viennent à nous; elles trouveront au foyer de l'Eglise, Jésus-Christ, suprême Médiateur, et les anges médiateurs subordonnés à lui. Là tout est noble, pur, élevé et élevant, digne de Dieu qui se communique à l'homme, digne de l'âme humaine qui est faite pour Dieu.

Que les partisans trompés du spiritisme veuillent bien peser attentivement les considérations que voici. Les phénomènes divins et angéliques doivent être irréprochables; ils supposent une intervention de l'infinie sagesse et de l'infinie bonté: toute incohérence, toute note licencieuse et bouffonne, décèle une origine suspecte. Ils doivent s'imposer d'autorité: s'ils témoignent d'une condescendance, ils n'impliquent pas une déchéance: une familiarité insinuante et rampante ne leur convient nullement. Ils inspirent tout d'abord une terreur sainte, qui bientôt se résout en joie, en confiance, en sécurité, alors que les phénomènes opposés débutent par une joie

malsaine, sorte d'enivrement factice, que suit de près un malaise insurmontable et un profond dégoût.

Enfin les phénomènes divins et angéliques sont à l'état d'exception. Dieu ne dérange pas à tout propos l'ordre mondial, qui comporte des intermédiaires purement spirituels entre les êtres humains et lui-même Esprit infini. L'influence de ces agents spirituels s'exerce, comme se répand la lumière, comme vibrent les fluides, sans bruit ni secousse, en sorte qu'aux esprits distraits elle peut passer inaperçue. En réalité, elle nous enveloppe de tous côtés comme une atmosphère vivifiante, qui nous transmet le rayonnement de l'éternelle lumière. Si parfois il plaît à Dieu que se soulève un coin du voile cachant les réalités invisibles, par une intervention plus directe d'un esprit angélique, par sa présence manifestée à l'imagination et aux sens, c'est pour nous réveiller de notre inattention, pour nous forcer à considérer le mystère qui nous entoure, et dans lequel nous sommes plongés comme à notre insu. D'après saint Augustin, Dieu ne se propose pas un autre but que celui-là en opérant des miracles, en envoyant aux hommes des apparitions et des visions.

Grâce à cette disposition providentielle, l'existence du monde invisible est affirmée, mais en même temps la ligne de démarcation entre lui et le monde visible est maintenue. Au contraire, dans la doctrine des spirites, les notions sont confondues et les frontières effacées; les phénomènes qu'ils provoquent à l'état endémique constituent une intrusion anormale et violente des esprits dans les régions corporelles; ils sont excessifs, troublants, sans dignité; et le charme exquis du mystère s'évanouit chez eux dans la banalité monotone et désespérante de communications sans but et sans portée.

En résumé, ici comme ailleurs, la doctrine catholique tient le juste milieu, qui est celui de la vérité, entre deux erreurs extrêmes: l'erreur de ceux qui nient l'existence du monde invisible, ou qui révoquent en doute la possibilité d'entrer en relation avec lui; et l'erreur de ceux qui confondent entre eux les deux mondes spirituel et corporel, et se croient exempts d'illusions en sollicitant des communications journalières avec les esprits. La vérité, c'est que les deux mondes existent, mais

profondément distincts l'un de l'autre; que, dans l'état ordinaire des choses, le monde invisible exerce une influence constante, mais toute spirituelle, sur le monde visible; que par exception les esprits composant le monde supérieur peuvent se manifester, et se manifestent quelquefois à l'imagination et aux sens des créatures humaines; que Dieu permet, quand il lui plaît, ces manifestations pour la justification de la foi de son Eglise et pour la consolation de ses serviteurs.

D. BERNARD MARÉCHAUX,
Bénédictin de la Congrégation olivétaine.

L'INTERSIGNE

On a longtemps traité avec un souverain mépris les croyances populaires. A présent, on les examine de plus près et on commence à reconnaître qu'en les dégageant de tout ce que la crédulité et l'imagination y ont ajouté, elles ont généralement un fond de vérité.

Il en est ainsi de l'*intersigne*.

C'est le nom donné en Bretagne à l'apparition de ce qu'on appelle là-bas le *double* d'une personne vivante, ou crue encore vivante à ce moment; ce que les spirites nomment *corps astral*, *périsprit*, etc.

Cette vision, perçue en pleine veille, est toujours dit-on, l'annonce d'une mort prochaine; la vôtre, si vous voyez votre propre image, ou celle de la personne dont le fantôme vous est apparu.

Nous aurions pu recueillir de nombreux faits à l'appui quand nous étions en Bretagne, mais leur réalité ne nous paraissant appuyée sur rien de sérieux, ils nous intéressaient médiocrement. Nous le regrettons aujourd'hui. On devrait toujours regarder autour de soi. Rien n'est indigne d'attention pour qui sait voir et réfléchir, et quand on comprend combien ce que nous savons est peu de chose en comparaison de ce que l'avenir nous apprendra.

Les trois faits que nous allons citer nous viennent de sources sûres et se sont passés dans le centre de la France.

I

Une petite fille de quatre à cinq ans, intelligente et fort nerveuse, avait été envoyée à la campagne, chez ses grands parents, à deux lieues environ de la ville qu'habitait sa mère, à cause de la maladie grave d'un frère plus jeune qu'elle.

Une nuit, l'entendant parler avec animation, on lui demande ce qu'elle a. — Rien, répond-elle toute joyeuse, je cause avec mon petit frère. — Mais ton petit frère n'est pas ici, tu sais bien qu'il est malade. — Non, il est guéri, je l'ai vu.

Impressionné, le grand-père se lève, regarde l'heure, s'approche du lit de la fillette; elle est bien éveillée, nullement agitée et ne tarde pas à se rendormir.

Le lendemain matin, on apprenait la mort du petit garçon, arrivée dans la nuit, à l'heure même où sa sœur affirmait le voir et lui parler.

II

Le fait que nous allons raconter a eu un dénouement dramatique et imprévu qui renverse la théorie de l'intersigne et ajoute une douloureuse énigme à celle déjà si troublante de ces manifestations à distance.

Il y a quelques années, M^{lle} X... était fiancée à M. Z.. Ils avaient l'un pour l'autre une vive et pure affection : mais sans fortune tous deux, la célébration de leur mariage ne pouvait avoir lieu avant l'époque où le jeune homme serait parvenu à une situation suffisante pour faire vivre le ménage. Ils habitaient des pays différents et éloignés et s'étaient promis de s'attendre. La jeune fille travaillait de son côté. Elle avait autorisé son fiancé à lui écrire deux fois par an, à sa fête et au jour de l'an, mais l'avait prévenu qu'elle ne lui répondrait pas.

Deux ans se passèrent ainsi. Touchée de la constance de M. Z..., M^{lle} X... pensa pouvoir se départir de sa réserve et voulut lui donner une preuve de souvenir en lui envoyant une touffe de myosotis. Pendant qu'elle préparait son envoi, tout heureuse à la pensée de la joie qu'il causerait, M. Z... seul dans sa chambre, et parfaitement éveillé, puisque c'était en plein jour, vit tout à coup apparaître celle qu'il aimait. Convaincu que cette vision lui annonçait la mort de sa fiancée, il saisit un revolver, qui malheureusement se trouvait sous sa main, et fou de désespoir, se brûla la cervelle.

Comment expliquer l'affreuse issue de cette chaste idylle? ce dédoublement de la fiancée produit, semble-t-il, par un élan d'affection, et la catastrophe qui a été sa funeste conséquence? Un esprit malfaisant avait-il pris la forme de la jeune fille pour anéantir le bonheur attendu par tous deux? M^{lle} X... est restée fidèle au souvenir de l'infortuné dont elle a si involontairement causé la mort.

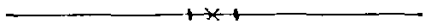
III

M. X... voyageait en Italie depuis une quinzaine de jours. Un matin, il se réveilla en entendant sonner cinq heures. Il ne s'était pas rendormi lorsqu'il vit devant lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup, étant très lié avec sa famille et l'ayant connue toute enfant. Elle le regarda tristement sans parler, deux grosses larmes coulèrent lentement de ses yeux et elle disparut.

Très frappé de cette étrange apparition, M. X... se leva, regarda l'heure exacte et la mit en note. Bien que nullement enclin à la superstition, il attendit avec anxiété des nouvelles de France. La jeune femme, qu'il savait à peine indisposée, expirait à l'heure juste où elle lui était apparue.

E. LE NORMANT DES VARANNES.

(*A suivre.*)



THÉORIE DU FLUIDE UNIVERSEL ⁽¹⁾

ÉTUDE SPÉCIALE DU FLUIDE VITAL

(Suite)

§ IV. — Un fluide unique : Fluide cosmique.

Ainsi le *fluide vital* se présente sous les diverses modalités connues : chaleur, lumière, électricité, vibrations sonores, etc. C'est qu'en effet, dans la nature, tous ces modes de vibrations dont la physique fait, pour les besoins de l'étude, des catégories particulières, ne procèdent, en vérité, que *d'un seul et même fluide, unique, universel*. Nous lui donnerons, si

(1) Animé assurément des plus louables intentions, certain théologien a cru, paraît-il, entrevoir dans ce qui a déjà paru de la présente étude « *une thèse qui supprime la distinction essentielle des trois règnes, minéral, végétal, animal, et qui ferait dériver toute créature, par voie de transformisme, d'une première monade.* »

C'est dans ces termes, rigoureusement exacts, que l'éminent directeur de la *Revue du Monde Invisible* m'a transmis les scrupules de ce commentateur, me faisant pressentir combien, en y ajoutant encore quelques hypothèses de plus, une semblable doctrine peut aisément devenir athée, panthéiste, etc.

Or, en premier lieu, je tiens à honneur de déclarer ici formellement, *une fois pour toutes*, que si, par malheur, quelque-une de mes expressions pouvait jamais être *réellement, logiquement*, interprétée dans un sens qui ne fût pas conforme à la croyance catholique, je la rejette et la rétracte par avance sans la moindre restriction.

En agissant ainsi, je suis certain du reste de ne jamais m'écarter de la science véritable, car la vérité religieuse et la vérité scientifique ne peuvent être mises en contradiction, sinon par des ignorants qui, se croyant cependant très forts, ne connaissent bien en réalité ni l'une, ni l'autre. Cette profession de foi nettement formulée, je vous prie en grâce, chers lecteurs, de relire attentivement, comme je viens de le faire moi-même, toute la partie déjà publiée de mon présent travail et de me dire ensuite si vous y trouvez une seule phrase, un seul mot indiquant une tendance aux idées que l'on me prête ci-dessus, idées que j'affirme d'ailleurs tout à fait opposées à mes propres convictions.

Que l'on rencontre dans les théories transformistes, à côté d'erreurs manifestes, certaines notions justes et que nul homme sérieux n'a le droit de repousser en bloc, sans examen et sans discussion, c'est incontestable. Mais ces considérations sont absolument étrangères au sujet qui nous occupe et ce serait confondre toutes les questions que de vouloir les aborder et les discuter ici. Non seulement *je n'ai même pas eu l'occasion d'envisager l'origine des êtres* et, par conséquent, je n'ai pu donner à entendre qu'un beau jour une matière inerte se fût spontanément transformée en un être vivant, mais au contraire tout ce que j'ai écrit concernant la force matérielle démontre quel *infranchissable abîme* existe entre le règne minéral, mû par cette *force purement physique* et les êtres vivants dont

vous le voulez bien, le nom de *fluide cosmique*, plus commode pour indiquer ses rapports avec le fluide vital, le *fluide cosmique* étant la forme physique dont le *fluide vital* est la *forme animée, physiologique*.

Tel est, en deux mots, le résumé de ma théorie, qui vient d'ailleurs corroborer la tendance de la chimie moderne vers l'*unité de la matière*, l'existence d'un seul corps simple se modifiant sous une multitude de formes différentes,

Ici se pose tout d'abord une question préalable : Qu'entendons-nous par un fluide?

Nous avons admis en commençant, avec la science actuelle, que toute matière est, théoriquement du moins, composée d'*atomes*, c'est-à-dire de particules indivisibles, aussi réduites

la *force vitale, physiologique* est sous la dépendance inéluctable de l'*âme immatérielle*, âme dont la présence, dont l'*union à un organisme* détermine seule la vie.

Voilà ce que j'ai voulu dire, voilà ce que j'ai dit. Où donc, en de si catégoriques assertions, trouvera-t-on la moindre opinion concernant une *monade* originelle, la moindre supposition d'une confusion possible entre le règne minéral et les plantes et les animaux? Quel *méticuleux* critique pourra voir chez moi une ombre de sympathie pour ce fameux *protoplasma* primitif, cet être hypothétique inférieur à la plus simple *Monère*, cette matière vivante informe, libre, sans individualité que les partisans des théories évolutionnistes et de la génération spontanée, dépités d'avoir dû, avec Pouchet, s'avouer vaincus par Pasteur, d'avoir vu leurs doctrines à jamais terrassées par les rigoureuses expériences de cet illustre savant, seraient si désireux de pêcher, faute de mieux, dans les profondeurs des océans. Pour s'efforcer de croire à son existence, ils lui ont donné un nom en rapport avec cette inaccessible demeure, puis, par anticipation, ils ont dédié à l'un de leurs grands chefs ce mythe à découvrir, le *Bathylbius Hæckeli*!

Dr PAUL AUDOLLENT.

A cette déclaration de principes, permettez-moi d'ajouter la rectification de quelques *errata* typographiques qui se sont glissés, au moment du tirage, dans les numéros précédents :

1° La disposition du titre, au n° 8 (15 janvier 1900), ainsi que la non-reproduction des mots « Etude spéciale du fluide vital » au n° 9 (15 février), feraient croire que c'était là le titre particulier d'un premier chapitre. C'est une erreur, et, comme on le voit aujourd'hui, c'est un *sous-titre général* de tout le travail.

2° N° 9, p. 533, 6^e ligne : supprimer le mot « évident ».

3° La dernière phrase, formant les cinq dernières lignes, est mal ponctuée et inintelligible. Rectifiez-la comme il suit : « La dénomination de *force psychique*, « qui consacrerait une erreur, doit être rejetée; au contraire, celle de *fluide vital* « exprime, mieux que toute autre, cette force matérielle motrice de notre vie, « sans rien préjuger de sa forme et de ses modalités, dont nous allons parler « maintenant. »

4° Page 557, première ligne du second alinéa : « Une telle nécessité de donner « ou d'émettre est la manifestation, la grande loi... » Lisez « Une telle nécessité « de recevoir ou d'émettre est la manifestation de la grande loi... »

5° Même page, 9^e ligne avant la fin, encore une phrase peu compréhensible à rétablir comme voici : « Loin de contredire..., en montrant que cette polarité, « elle aussi, est toujours relative. Ainsi une personne,... »

Dr P. A.

que l'imagination peut le supposer. Ces atomes, suivant leur condensation, leur rapprochement, donnent à chaque corps sa densité, sa cohésion et constituent les différents états moléculaires *solide, liquide, gazeux*, constatés par nos sens et appréciés, pondérés, mesurés par les instruments que l'industrie humaine a inventés dans ce but, mètre, balances, etc.

Mais il est un *quatrième état de la matière*, qui échappe à l'investigation de ces instruments et souvent même à l'appréciation de nos sens. L'illustre savant William Crookes ressuscitant l'antique doctrine de Zoroastre, l'a désigné sous le nom de *matière radiante*.

Or, de même que, dans certaines conditions, les corps passent de l'état solide à l'état liquide et de l'état liquide à l'état gazeux et *vice versa*, de même ils peuvent de ce dernier passer en totalité, ou en partie, à l'état fluide ou radiant, ou inversement se condenser de l'état radiant à l'état gazeux. L'état radiant peut du reste, nous le verrons tout à l'heure, émaner aussi directement des corps solides ou liquides.

De semblables transformations se produisent parfois d'une façon sensible, par exemple dans l'*incandescence* ou, plus exactement, dans la *flamme*.

Se confondant avec ce que d'autres appellent l'*éther*, expression qui, sans cela, ne répondrait à aucune réalité, *la matière radiante est donc bien notre fluide cosmique*. Par cette matière radiante, par ce fluide cosmique est rempli ce que nous appelons le *vide*, en réalité l'espace intermédiaire aux trois autres états matériels. Est-ce à dire qu'un vide relatif n'existe pas? On n'ose trop l'affirmer, car on ne conçoit guère de mouvement dans un manque absolu de vide. Il est vrai que les atomes sont probablement tout autres que notre esprit borné se les imagine, et doués de propriétés ignorées de nous, dont la connaissance nous donnerait l'explication de bien des choses.

Pourquoi, par exemple, ne posséderaient-ils pas une sorte d'*élasticité*, d'*expansibilité*, puisque des corps composés eux-mêmes d'atomes, en jouissent à un degré très notable?

De tous les groupements atomiques qui constituent la

matière et les corps, sous leurs trois états habituellement sensibles, se détachent constamment des atomes qui échappent à la cohésion de leurs congénères. Ils passent ainsi à l'état radiant, en se subtilisant, si vous me permettez cette expression, en s'écartant les uns des autres à des distances telles qu'ils ne forment plus des agglomérations appréciables, visibles, tangibles. Pour parler plus exactement, ce sont nos sens de la vue et du toucher, nos instruments de pondération qui ne possèdent pas la finesse nécessaire pour les distinguer, les saisir, les mesurer, reconnaître en un mot leur existence matérielle.

Mais, hâtons-nous de le dire, ces atomes se manifestent à nos sens et à certains instruments spéciaux, grâce à leurs *mouvements*, à leurs *vibrations*, à leurs *ondulations*.

S'irradiant en effet de chaque corps, ils se portent, en des courants variables, vers les autres corps voisins ou éloignés.

§ V. — Loi universelle de l'équilibre fluidique.

Ce n'est pas au hasard que s'établissent ces échanges. Ils obéissent à une grande loi générale que nous pourrions formuler ainsi : *Tous les corps, quels qu'ils soient, animés ou inanimés, tendent, par des échanges réciproques de fluide, à maintenir un équilibre individuel et général, proportionnel, toutes choses égales d'ailleurs, à la capacité fluidique relative de chacun.*

Cette capacité, répondant, ce me semble, à ce que les électriciens ont appelé le *potentiel*, varie elle-même, pour chaque corps, en raison de sa densité ou plutôt de son groupement atomique et moléculaire. Chez les êtres vivants, organisés, elle est, en outre soumise à un certain nombre de coefficients, tels que l'espèce, la race, l'hérédité, le tempérament, le milieu, le climat, la saison, etc.

Si l'équilibre fluidique de l'univers fût toujours demeuré stable, s'il n'eût jamais été rompu, la matière serait perpétuellement restée immobile, inerte. Mais *une impulsion initiale lui fut donnée dès le premier jour par la Toute-Puis-*

sance créatrice et le mouvement de la matière commença. Cette rupture première de l'équilibre, désormais instable, se répercuta entre tous les corps dans le temps et dans l'espace, entretenue par la tendance même au rétablissement de l'équilibre normal.

De là le mouvement incessant des atomes, de là les courants fluidiques, de là ce qu'on nomme la *force*, l'*énergie*, de là toutes les grandes lois de la physique, l'attraction, la pesanteur, les variations atmosphériques, etc. Tout cela, tous les phénomènes physiques, en un mot, se résument, on le voit, en cette loi *unique* bien simple.

Plus vous approfondirez cette question, plus vous reconnaîtrez que tout se réduit à cette expression. Ainsi donc se sont formés des courants, ainsi existe, depuis le commencement du monde, un échange perpétuel d'atomes entre tous les groupements matériels; et c'est à ce titre que l'on a pu dire très justement : « *La vie, c'est le mouvement* », en considérant *la vie sous sa forme la plus simple et en même temps la plus étendue*.

Et si ces corps, à leurs trois états habituels, surtout à l'état de gaz ou vapeur, peuvent devenir force motrice, grâce à leur compressibilité, à leur élasticité, à leur expansibilité, nous ne devons pas être surpris de reconnaître que l'état radiant, fluidique, matière expansible sans limites et intermédiaire entre toute matière, est l'*agent de la force universelle*. Dans ces conditions, on comprend aussi pourquoi, selon toute vraisemblance, *on n'arrivera jamais à isoler complètement le fluide d'un corps. Tout réagissant sans cesse sur tout*, il est évident qu'au moment même où vous cherchez à enregistrer le courant émané d'un objet, d'un être quelconque, et l'appareil enregistreur et l'être ou l'objet opèrent des échanges avec ce qui les entoure. Leur équilibre fluidique sera donc ainsi continuellement instable et leurs courants sans cesse modifiés. C'est ce que vous constaterez toujours dans la pratique.

§ VI. — Modalités du Fluide cosmique.

Les courants d'atomes, qui constituent le *fluide cosmique*, présentent, dans leur progression, des différences de vibrations, d'ondulations, d'amplitude, de densité, de rapidité, etc. Telle est l'origine de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, des ondes sonores, et autres modalités variées de ce fluide universel essentiellement *unique*. Ces modalités se combinent souvent, se transforment et passent très facilement des unes aux autres. C'est par elles que le fluide cosmique se manifeste et peut être apprécié par nos sens et par les instruments spéciaux auxquels j'ai fait allusion tout à l'heure, la *plaque photographique*, le *thermomètre*, le *phonographe*, les *aiguilles aimantées ou non*, les *biomètres*, *magnétomètres*, *galvanomètres*, en un mot tous les appareils enregistreurs ou indicateurs des phénomènes physiques.

Parmi les modalités fluidiques connues, les courants électriques et magnétiques indiquent assurément, mieux que tous les autres, cette attraction réelle, cet échange d'atomes entre tous les corps. Leur découverte et celle des appareils destinés à les révéler ont été véritablement la première porte ouverte à la connaissance du fluide. Cependant ces appareils, tels que les galvanomètres, même les plus parfaits, s'ils peuvent révéler les courants énormes, ou tout au moins considérables, produits volontairement, artificiellement dans les laboratoires ou par les machines électriques, sont absolument incapables de déceler les échanges si minuscules continuellement opérés entre tous les corps. Pour saisir ces faibles courants fluidiques, pour nous en donner connaissance, il nous faut des instruments délicats, comme celui de M. de Puyfontaine. Mais alors cette sensibilité même du galvanomètre présente un autre inconvénient, inévitable parce qu'il est inhérent à la loi d'échange universel et à l'impossibilité, notée tout à l'heure, d'isoler le fluide d'un seul corps. Naturellement plus un appareil sera sensible, plus il sera soumis à l'influence fluidique non seulement de l'objet ou du sujet à

étudier, mais aussi de tous les corps avoisinants. Il importe donc, encore une fois, dans toute expérience exécutée au moyen de ces instruments, de nous rappeler qu'il est formellement impossible d'éviter ou de corriger ces causes d'erreur.

Si maintenant nous recherchons comment le fluide se dégage *le plus aisément* d'un corps pour se porter à l'autre d'une façon appréciable, nous devons reconnaître que l'échange le plus énergique, le plus grossier, le plus apparent est le résultat de ce que l'on a nommé les *réactions chimiques*. Deux corps appropriés, mis en présence, dans certaines proportions, soit spontanément dans la nature, soit artificiellement par l'industrie, les officines, les armes à feu, etc., se communiquent, parfois avec violence (explosion, détonation), des quantités considérables d'atomes, souvent même la totalité de leur masse. Ces atomes libérés s'agglomèrent de suite en d'autres arrangements pour former des combinaisons nouvelles très variées, désignées par les noms que leur attribue la nomenclature chimique. Mais, dans ces décompositions et combinaisons, si le chimiste, balance en mains, peut dire que rien n'a disparu, cette assertion n'est exacte qu'en apparence et grâce à l'imperfection de ses instruments de pondération. En effet, dans les corps qui viennent de se former et dans les résidus de la réaction, *il retrouve bien le poids des atomes groupés sous forme solide, liquide ou gazeuse*; mais cela n'empêche qu'une autre portion très minime, inappréciable pour la balance la plus précise, se sera échappée sous la forme, *radiante et subtile, de fluide*.

C'est d'ailleurs ainsi, par des réactions chimiques, que l'on produit *le plus fréquemment* surtout dans les expériences de laboratoires, cette modalité du fluide cosmique, nommée *électricité*. N'oublions pas cependant que, dans nos machines, par exemple, l'électricité se dégage également par simple mouvement ou frottement de deux corps qui échangent et libèrent leurs atomes sous forme, non seulement d'électricité, mais aussi de chaleur et de lumière, preuve évidente que ce sont bien là simplement trois modalités connexes. Le sauvage qui obtient son éclairage et son chauffage en frottant deux morceaux de bois, ne fait qu'appliquer ce principe. Le briquet,

en silex et acier, est-il d'un ordre différent? Et l'embrasement de nos allumettes ne se résume-t-il pas de même?... Ainsi nous reconnaissons que le *frottement* donne naissance à ces diverses modalités aussi bien que les combinaisons chimiques.

Très fréquemment, du reste, plusieurs modalités se présentent ensemble, et, s'il est vrai d'affirmer qu'il est impossible d'isoler entièrement le fluide d'un seul corps, on est obligé de reconnaître également que sans cesse les modalités du fluide cosmique se confondent, se produisent simultanément ou passent de l'une à l'autre sans qu'on puisse les obtenir séparément. N'est-il pas vrai que, la plupart du temps, la chaleur accompagne les phénomènes électriques, auxquels souvent la lumière vient se surajouter?

Les lois de la conductibilité sont en partie les mêmes pour l'électricité et la chaleur; les métaux, par exemple, bons conducteurs de l'une, le sont également de l'autre. Et si certains corps tels que le verre, conduisent bien la chaleur et résistent au contraire à l'électricité, nous remarquons qu'ils laissent aisément passer la lumière et que lumière et chaleur, intimement unies, provenant d'une même source, ne faisant qu'un, les traversent à la fois. Tel un rayon solaire pénètre chez nous à travers une vitre.

La théorie mécanique de la chaleur a fait faire à la physique un grand progrès dans cette voie, en montrant la transformation continuelle du mouvement en chaleur et, réciproquement, de la chaleur en mouvement, en force motrice.

Or, l'électricité ne suit-elle pas les mêmes errements, ne donne-t-elle pas des résultats analogues? Ne transporte-t-elle pas, par exemple, à très longue distance, *la force d'une chute d'eau*?... Et dans la *télégraphie*, n'est-ce pas aussi du mouvement qu'elle transmet au loin. Cette vérité est plus remarquable encore dans la *télégraphie sans fil*, où de simples ondes radiant, sans conducteur, reproduisent exactement, à une distance peut-être indéfinie, l'exacte impulsion donnée. Dans le *téléphone*, c'est avec une autre modalité qu'elle se confond, en aboutissant au récepteur sous la forme des *ondes sonores* qui lui ont été confiées. Ne la voyez-vous pas d'autre part se résoudre très fréquemment en *étincelles*, puis en *lumière*

continue, en incandescence, dans les divers appareils inventés pour l'appliquer à l'éclairage. Et, puisque nous parlons de *lumière*, qu'est-ce donc que la *flamme*, sinon une manifestation à la fois *lumineuse et calorifique*? Lorsqu'au moyen d'un corps enflammé quelconque on allume un autre objet, c'est tout simplement du fluide que le premier transmet au second, en quantité telle que cette réaction chimique, cette combustion se propage immédiatement à ce dernier, pourvu toutefois qu'il se trouve en un état moléculaire propre à cette propagation. Impossible ici encore de séparer la chaleur de la lumière. Nous retrouvons le même fait dans le *spectre solaire* où les rayons lumineux et les rayons calorifiques tendent les uns vers les autres et se confondent en un point donné.

N'avons-nous pas aussi une démonstration de la confusion des modalités dans les phénomènes d'*audition colorée*, étudiés et observés depuis quelque temps. Ces jours derniers, je viens de noter un phénomène analogue chez une jeune fille nerveuse; elle m'affirme que, pour elle, *chaque couleur possède une odeur propre* qui la distingue des autres couleurs, quelle que soit d'ailleurs la nature de l'objet coloré. Ainsi, me dit-elle, l'odeur du vert est plus âcre que celle du jaune, mais moins intense, l'odeur du noir est la plus forte de toutes, celle du blanc la plus douce. Je ne sache pas que cette *odeur de couleurs* ait jamais été signalée jusqu'à ce jour, et je me propose de chercher à en approfondir la connaissance.

De récentes expériences faites par le Dr Foveau de Courmelle sont une preuve nouvelle de la même vérité. Ce médecin a constaté qu'un *certain nombre d'aveugles perçoivent les rayons Röntgen*. N'est-ce pas là une démonstration péremptoire que ces rayons sont, eux aussi, une modalité particulière du fluide universel, puisque, perçus d'une part au moyen de nos organes visuels, ils peuvent également être connus par des personnes privées de ces organes? Qu'y a-t-il de si étonnant du reste à ce que cette modalité fluïdique traverse les corps opaques, proportionnellement à leur transparence? L'électricité en traverse bien un très grand nombre, les ondes sonores également, la chaleur de même. La lumière ordinaire ne s'en prive pas non plus. Vous l'avez tous constaté

plus d'une fois en plaçant vos doigts joints, bien serrés, en manière d'écran, entre une bougie et vos yeux.

Cette confusion des diverses modalités est tellement vraie qu'elle conduit les savants, malgré eux, à employer des expressions, des rapprochements de mots, qui, sans elle, seraient absurdes et contradictoires. Ne nous parle-t-on pas maintenant de *Lumière noire*!... La photographie elle-même, dont le nom suffit pourtant à indiquer qu'elle ne devrait fixer que des phénomènes lumineux, enregistre maintenant tout autre chose. Une foule d'expériences et notamment celles de Baraduc aussi bien que celles de Guébhard, que j'ai citées précédemment, viennent le prouver. Sur ce point, la même conclusion s'impose dans les deux camps adverses. Il est incontestable que les uns comme les autres ont obtenu des images sur les plaques photographiques, dans l'obscurité la plus complète en dehors de tout phénomène lumineux.

Et n'objectez pas à cette *synthèse des diverses modalités en un fluide unique* que toutes leurs lois ne sont pas identiques, que, par exemple, la lumière ne se propage pas comme la chaleur, etc. Mais c'est là précisément ce qui différencie ces deux modalités, car si leurs mouvements, leurs ondulations, leur propagation étaient identiques, elles se confondraient, les modalités n'existeraient pas.

Plus la science progresse, plus elle pénètre dans les détails, plus aussi elle rencontre de la sorte d'un côté des divergences, de l'autre des rapprochements. Ainsi voilà maintenant les *téléphonistes* qui nous déclarent que les principes de la *téléphonie* diffèrent considérablement des règles de la *télégraphie*. Prétendra-t-on, pour ce motif, qu'il faut maintenant distinguer deux fluides, l'un téléphonique, l'autre télégraphique !... (1).

Je pense donc avoir indubitablement démontré par ces très

(1) Depuis que cette étude a été écrite, un ingénieur polonais, Rychnowski, affirme avoir recueilli et condensé une matière fluidique, à laquelle il a donné le nom d'*électroïde*, différent de l'électricité par ses caractères et sa manière d'être. Ce serait donc encore une modalité du fluide universel, inconnue jusqu'à ce jour. Mais Rychnowski, ayant l'intention de retirer de sa découverte des bénéfices industriels, refuse, pour le moment du moins, de dévoiler le procédé qui lui procure son électroïde. Dans ces conditions, il est impossible de l'apprécier avec plus de précision.

nombreuses preuves qu'*entre toutes les manifestations du fluide unique, du mouvement, de la vie universelle, il n'y a pas de limites tranchées*. C'est l'esprit si petit, si faible, si borné de l'homme qui, ne pouvant embrasser d'un seul coup l'admirable plan de la création, lui a fait établir des catégories. Il veut les tenir pour réellement délimitées parce qu'il les a lui-même tout d'abord ainsi cataloguées. Mais nous sommes obligés d'admettre, en bonne logique, que cette classification, comme la plupart des autres, ne doit être maintenue que pour la facilité de l'étude. Presque toutes les classifications en effet comportent des transitions, des intermédiaires qui en démontrent la cohésion en un seul tout.

Et puisque notre but est de nous élever au-dessus de la physique et de la physiologie classiques, pour approfondir, autant que Dieu le permet à l'homme, la source des choses contingentes et y rechercher la vérité, la cause, le principe des phénomènes inexpliqués, ou mal expliqués, que nous rencontrons, sachons reconnaître ensemble ici combien la nature est simpliste, combien en elle tout se réduit toujours à *un*, combien elle manifeste la grandeur de Dieu, qui l'a faite à son image, comme un pâle reflet de sa toute-puissance infinie, éternelle, toujours et partout présente, en lui communiquant *l'unité dans la multiplicité, dans l'universalité*. C'est en ce sens que peut être admise à bon droit la devise de Platon : « $\Sigma \nu \tau \acute{o} \pi \alpha \nu$. » *Un en tout, tout en un. La variété dans l'unité* : unité de matière, unité de force, unité de loi de cette force. Et dans cette œuvre incomparablement sublime du Créateur, devant laquelle notre pauvre raison ne saurait trop s'extasier, quelle harmonie par une telle union de tous les êtres, par l'aide réciproque qu'ils se prêtent et la *participation de tous à une force unique, à une même source de vie*.

Dr PAUL AUDOLLENT.

(A suivre.)

UN MÉDIUM DESSINATEUR

M^{me} Thérèse Vallent est née à Vienne. Agée de trente-six ans, elle est mariée depuis 14 ans à M. Mathieu Vallent, un des artistes les plus distingués de l'Opéra de Budapest. Elle n'a pas eu d'autres leçons de dessin que celles données à Vienne dans les écoles primaires. Après avoir quitté l'école, elle n'a jamais dessiné ni éprouvé le moindre désir de dessiner. Toute occupée de remplir ses devoirs de maîtresse de maison et d'élever ses deux enfants, elle s'est toujours bien portée et se porte bien encore aujourd'hui. Elle n'avait jamais soupçonné en elle des qualités de médium. Il fallut une circonstance particulière suscitée par son mari pour éveiller en elle ce don particulier. En septembre 1898, « le Spiritisme » de du Prel lui tomba entre les mains et fixa son attention. Il désira par ses propres expériences connaître les phénomènes occultes et y associa sa femme qui d'abord y répugnait. On fit tourner des tables, on écrivit avec la planchette, puis bientôt M^{me} Vallent écrivit comme un automate. Seule à la maison, le 9 mars au soir, pendant que son mari était à l'Opéra, M^{me} Vallent essaya d'écrire. Tout à fait passive, elle prit le crayon et en réalité quelques mots parurent. Mais bientôt le crayon courut sur le papier sans but apparent et forma d'abord une suite serrée de traits. Comme il y avait encore une partie du papier intacte, il y dessina une espèce d'arabesque qui peu à peu forma une image laissant apparaître tous les caractères d'une plante. Sur la marge, il écrivit le mot « Ralph ». Le tout se passa dans l'intervalle d'environ 40 minutes. Le jour suivant, il tenta de faire une ombre, et le 11 mars apparut la première plante bien formée. Depuis cette époque, le nombre des dessins de plantes et d'animaux s'élève à plus de trois cents. Leur forme diffère entièrement de celles que la nature produit sur notre globe. Chaque dessin porte dans un coin le nom de « Ralph », dans un autre coin l'expression « plante de la

lune » et « pour les animaux », « habitant de la lune » avec un nom étranger.

Ce phénomène fit grand bruit à Budapest. Des personnages éminents, surtout des peintres observèrent ces dessins et exprimèrent leur étonnement sur la technique particulière de même que sur la conception artistique et l'exécution des dessins. M. Rahn, le rédacteur de l'*Uebessinnliche Welt* engagea M^{me} Vallent qui jusqu'alors n'avait employé que des crayons noirs à se servir de crayons de couleur. Cela réussit parfaitement. Les dessins devinrent plus étendus, et il y en a dont la grandeur est de deux à trois mètres carrés. « L'exécution est particulière et tout à fait différente de la manière habituelle de dessiner. D'abord pendant tout le temps du travail qui dure souvent trois heures, M^{me} Vallent tient le bras droit qui dessine complètement libre. Quant au dessin, il n'est pas exécuté par traits, mais bien plutôt par points qui sont frappés sur le papier en rangs pressés, comme par une machine. Il n'y a pas une suite fixe arrêtée. La plante n'est pas commencée par la racine, mais autant que nous pouvions l'observer par la fleur. Le papier n'est pas dans la position verticale de l'image, mais de travers. »

La conception des plantes unit le sens de la beauté artistique à la vérité de la nature. Les parties particulières montrent toujours, comme dans la nature, des caractères individuels. Aucune négligence même dans la partie la plus insignifiante des plantes, le tout est rendu avec cette exactitude que le même organisme nous montrerait dans un herbier. Et cependant ce n'est pas la copie inanimée d'un produit de la nature. Chacune des images ne s'offre pas seulement à nous comme complètement régulière, elle nous satisfait aussi par sa beauté. Voici le jugement du professeur Gabriel Max tenu à la réunion du Sphinx (1) : « Je ne sais pas comment m'exprimer au sujet de ces dessins très intéressants. Je n'ai jamais rien vu de semblable. La composition est parfaite, bien qu'il soit difficile de comprendre comment cela est fait : on voit chaque cellule, et tout jusqu'à la racine est organi-

(1) Société scientifique de Berlin.

quement reproduit. Ce cas toutefois est digne d'un examen sérieux, nous espérons encore avoir l'occasion de voir composer ces dessins remarquables. » D'autres artistes de Munich, de Vienne, de Berlin et de Budapest ont manifesté le même désir.

Sommes-nous vraiment en présence d'une manière instinctive de dessiner? D'après ce que nous avons dit ci-dessus, M^{me} Vallent n'a jamais étudié le dessin d'après une méthode et n'a jamais exercé cet art. Les quarante minutes environ passées à la composition de ses trois premiers dessins constituent tout l'ensemble de son étude. Depuis le 11 mars 1899 jusqu'à aujourd'hui, on ne constate pas de progrès ni dans le faire, ni dans la conception. Des hommes compétents dans l'art à Berlin, se sont efforcés en vain d'en trouver, bien qu'ils en eussent un vif désir.

Comme Minerve sortie du cerveau de Jupiter, ainsi l'habileté de M^{me} Vallent se trouva parfaite dès le premier jour. Le travail est effectué avec la rapidité, la sûreté et en quelque sorte aussi l'indifférence d'une machine. En commençant son travail, M^{me} Vallent est incapable de dire si ce sera la forme d'un animal, ou l'image d'une plante et quelle sera sa conformation. Pendant qu'elle dessine, elle cause et s'entretient avec les personnes qui l'entourent. Aucun bruit ne la trouble. Elle est très aisément hypnotisable. Sous l'influence hypnotique de M. Rahn (1), elle s'endormit à peu près au bout de cinq minutes.

Obéissant à sa suggestion, dans l'état d'hypnose, elle dessina aussi les yeux bandés. Bien qu'elle ne fût pas habituée à travailler dans cette situation et qu'elle dût peut-être éprouver une certaine inquiétude, il n'y avait pas un point ni un trait manqué dans son dessin. Toutefois cette expérience est la preuve indubitable que le don merveilleux de M^{me} Vallent a une origine purement psychique. Ce dessin produit par suggestion était aussi imparfait que les premiers essais de dessin de M^{me} Vallent.

L'honorabilité de M. et de M^{me} Vallent défie tout soupçon

(1) Directeur de l'*Uebessinnliche Welt*.

de fraude. En outre, « le Sphinx » à Berlin n'a négligé aucune mesure de prudence, et M^{me} Vallent ne s'est refusé à aucune expérience et a consenti à dessiner les yeux bandés sans le secours de l'hypnotisme.

Il n'y a pas à alléguer un état maladif de M^{me} Vallent. Elle est tout à fait vigile, elle n'éprouve pas le moindre sentiment étrange dans le bras, mais sans sa volonté, le crayon se redresse plus ou moins ferme entre ses doigts.

A la demande « du Sphinx », elle a été examinée par un médecin désintéressé dans ces questions, le Dr Dütschlte, de Berlin, rue de Ziegel, nos 5-9, avant, pendant et après la séance; les pulsations et la chaleur du corps ont été mesurées: aucun changement n'a été constaté, et tout a été trouvé absolument normal.

Les dessins sont faits sans la représentation consciente, sans intention déterminée et sans la coopération consciente; l'activité de M^{me} Vallent doit donc être considérée comme automatique; elle est l'instrument inconscient d'une autre force.

De quelle nature est cette force? D'après les dessins, nous établissons qu'elle possède la puissance d'imaginer et de produire, la conception du beau et la volonté consciente tendant vers un but; nous devons donc admettre que c'est une intelligence qui produit ces dessins.

Cette intelligence signe du nom de « Ralph ». Mais qu'est-ce que Ralph?

(*Die Uebessinnliche.*)

Abbé GASNIER.



CAS DE TÉLÉPATHIE

(Lu à l'Académie des sciences psychiques.)



Messieurs et chers Collègues,

Notre vénéré et savant président (1) a bien voulu dans la dernière séance de notre Société, m'inviter à vous présenter quelques réflexions sur la doctrine dite *télépathique*, et d'y ajouter s'il m'était possible le récit de quelques faits précis, observés directement par moi ou par d'autres personnes dont je ne puis suspecter ni la sincérité, ni l'esprit droit, ni les connaissances suffisantes. Je réponds d'autant plus volontiers à ce désir que de tous les problèmes si curieux et si intéressants que notre Société aime à discuter, celui-ci me paraît le plus abordable, et si j'ose parler ainsi le moins éloigné d'une solution. Deux motifs m'inclinent à formuler cet espoir ; c'est d'abord que de tous les phénomènes observés que l'on classe volontiers aussi bien parmi les savants que parmi les personnes moins éclairées, dans la catégorie des faits dits *surnaturels* ou *extra-naturels* ; les faits télépathiques sont incontestablement les plus nombreux et je puis dire aussi, les plus *faciles à constater*. En second lieu, parce que se rattachant par beaucoup de relations avec les phénomènes psychophysiologiques que chacun de nous peut expérimenter, et sur lesquels il peut raisonner avec moins de chance d'erreur.

Pour aborder sans retard cette étude et entrer dans le fond même du débat, je commence par définir ce qui à mon sens constitue l'essence même d'un phénomène télépathique. Il est d'ailleurs assez bien précisé dans la préface du célèbre ouvrage anglais publié en collaboration commune, par MM. Myers, Gurney, Padmare, traduit en français et édité par M. Alean. (*Les Hallucinations télépathiques*, 1 vol.)

(1) Mgr Méric.

Deux personnes *A* et *B* l'une et l'autre encore vivantes et supposées jouir de leurs pleines facultés *intellectuelles* (je ne dis pas de leur parfaite santé), ne se connaissant pas, ou au contraire la plupart du temps en relations antérieures de parenté, d'amitié, d'intérêt, etc., et placées à une distance très variable, parfois même infranchissable, corporellement l'une de l'autre, au moment où le phénomène se produit, se manifestent *mutuellement* l'une à l'autre pour se révéler des faits, des pensées, des événements présents, passés, ou même futurs, qui, *naturellement*, échapperaient à l'un des deux.

Le cas le plus fréquent est celui-ci où *A* se manifeste à *B* très éloigné de lui, ou du moins ne pouvant ni le voir, ni lui parler naturellement et lui révèle son état présent, un danger imminent qu'il court lui-même, ou qui menace son correspondant, ou même une tierce personne, ou enfin manifeste sa présence d'une façon très étrange, par des cris, des appels, par la voix *articulée*, par *des bruits, des coups frappés* sur les objets et de mille autres manières. Habituellement le sujet *B* est surpris par l'apparition, la voix, l'avertissement de *A*, auquel il ne songeait pas en ce moment, ou bien *au contraire*, auquel il pensait fortement et continuellement.

2° Quelquefois enfin par suite d'un accord préétabli entre *A* et *B* d'abord.

Vous ne serez pas surpris, messieurs, si je cherche à établir la réalité des faits *télépathiques*, j'adopte le mot convenu, puisqu'il n'en est pas d'autres pour l'instant (bien qu'il soit loin de me satisfaire), dans le livre qui pour tous les chrétiens fait autorité, et qui pour les rationalistes eux-mêmes jouit d'une très grande réputation. Je veux dire la *Bible*. Or, si je ne me fais illusion, le récit circonstancié fait par saint Luc, au chap. ix (vers. 10 à 17) de la conversion de saint Paul et de son baptême par Ananie n'est pas autre chose qu'un phénomène *très précis et très clair de télépathie*. Le disciple *Ananie* est en prière; il ne connaît le disciple zélé du pharisien Paul de Tarse que de réputation, et comme un ennemi des nouveaux disciples de Jésus de Nazareth. Cependant, le Seigneur lui révèle la conversion aussi admirable que soudaine de ce persécuteur qui va devenir l'apôtre des nations, car au

même instant Saül qui lui-même était dans la maison de Judas disciple voit *en esprit* Ananie qu'il *ne connaissait* pas d'avantage, venir vers lui pour lui imposer les mains et le guérir de sa cécité. Nous trouvons ici tous les éléments de la télépathie. Communication à distance même sans préméditation de deux personnages vivants. Communication de pensées et de vues.

Un troisième fait de télépathie qui paraît absolument démontré et dont la *Revue du Monde Invisible* a parlé, est celui de la présence simultanée à Naples et à Rome le 10 septembre 1774 de saint Alphonse de Liguori, alors âgé de plus de quatre-vingts ans, et venant assister le Pape Clément XIV à son lit de mort, fait rapporté dans les diverses histoires de l'Église (Rohrbacher, Darras) dans le procès de canonisation du saint Évêque.

Le quatrième est peut-être encore plus remarquable et a eu pour témoin un grand nombre de personnes. Il s'agit de la vision simultanée de saint François Xavier à des personnes (navigateurs portugais et passagers de cette nation ou étrangers) sur deux navires fort éloignés l'un de l'autre (1). Ce cas de télépathie peut se rapprocher de celui qui est raconté dans la vie de saint Nicolas. Des personnes très saines de corps et d'esprit, mais exposées à un péril imminent, invoquent le secours d'un personnage auquel elles ont toute confiance, et soudain ce personnage *averti*, nous ne savons comment, vient à leur secours et les délivre. Le fait de saint François Xavier est raconté fort en détail et d'une façon très dramatique dans la vie de ce grand thaumaturge par le P. Bouhours, littérateur et *historien consciencieux* du XVII^e siècle.

Voici par ordre chronologique certains faits de manifestation télépathique recueillis par moi et entendus de la part de personnes encore vivantes ou dont j'ai été presque le témoin auriculaire.

La personne dont j'ai à citer d'abord le témoignage m'est parfaitement connue depuis de longues années. Elle est aujourd'hui d'un âge assez avancé, mais elle jouit de toute sa lucidité

(1) Les femmes des marins bretons sont presque toujours averties de la mort ou du danger de mort de leur *mari*.

d'esprit et de tout son bon sens. Elle a une instruction fort développée peu commune dans son sexe. Elle a exercé pendant quarante ans les fonctions d'institutrice, elle est bonne catholique et connaît bien notre religion. Elle tient de sa mère qui était précisément douée de ce même don de double *vue* qui est héréditaire pour elle et peut-être pour une autre de ses sœurs, aujourd'hui religieuse de Notre-Dame. J'ajoute qu'elle a toujours eu pour l'œuvre des âmes du purgatoire une grande dévotion.

Voici certains faits absolument certains et qui habituellement ont eu plusieurs personnes pour témoins.

En 1885, dans la nuit du 20 au 21 avril, M. A. M., magistrat d'une grande ville du Midi et qui avait eu des relations d'administration parfois courtoises, d'autres fois assez pénibles avec M^{lle} A. C., institutrice, se suicidait à la suite de grandes pertes d'argent. Sa maison est située à plus d'un kilomètre de l'école où résidait alors M^{lle} A. C. qui à une heure avancée de la nuit travaillait auprès d'une de ses amies. Au même instant où le suicide eut lieu, les deux personnes entendirent très distinctement le coup de pistolet comme tiré près d'elles, et un chien qui sommeillait auprès fut réveillé en sursaut et se mit à aboyer. Or, à cette heure, la rue où est l'école était absolument déserte : aucun bruit ne s'était produit. Elles crurent à quelque distraction ou amusement. Ce n'est que le lendemain qu'elles apprirent vers les neuf heures les détails de la mort violente du maire, etc.

La même personne en 1883 travaillant encore le soir à des travaux de classe, entendit tout à coup distinctement des cris ou râlements terribles qui la firent sursauter. Elle pria alors intérieurement Dieu que si le phénomène était surnaturel et provenait de quelqu'un de ses parents en danger de mort, la voix se fit de nouveau entendre. Or, quelques instants après, les mêmes cris terribles, effrayants se reproduisirent. Quelques jours après, cette demoiselle apprenait la mort d'une parente décédée à cette heure même dans un village situé à 250 kilomètres de Nîmes et dans la Haute-Loire.

3° En 1885, le samedi de la vigile de la Pentecôte, la même personne et sa compagne furent également éveillées

subitement par des soupirs et des cris d'une institutrice adjointe qui mourut cette nuit-là même et dont la maison était à plus de 1.200 mètres de l'école.

4° La même personne encore fut avertie un jour de l'année 1887 en plein jour et devant plus de 35 élèves présentes, de la mort d'une parente habitant Alais. Cette fois ce ne fut pas des cris, mais le bruit strident ou le fracas d'une grande glace qui aurait *volé en éclats*, ou d'un globe de verre qui aurait été lancé contre le pavé et brisé en mille morceaux. Toutes les élèves tressaillirent, et quelques-unes eurent peur. Et de la classe voisine, une des maîtresses accourut pour voir l'accident qui venait de se produire. En comparant le jour et l'heure de l'accident, l'institutrice dont je parle reconnut quelques jours après la mort de cette parente qui habitait Alais.

Voici un fait que m'a raconté un de mes collègues dans l'enseignement libre, aujourd'hui professeur à Beaucaire, prêtre instruit et point crédule, M. l'abbé N... Un de ses frères engagé dans la marine à Toulon tomba gravement malade, et M. l'abbé N... quitta Nîmes pour aller visiter son frère. Il le trouva en effet dangereusement malade à l'hôpital de Saint-Mandrier et lui fit donner les secours de la religion; puis il se retira dans la pensée de revenir le lendemain dès la première heure, bien qu'il eût de grandes craintes pour la nuit. Or, vers 2 heures du matin, M. l'abbé N... fut tout à coup réveillé en sursaut comme par des gémissements et plus encore par une violente secousse imprimée à son lit. Il se leva effrayé, et la pensée de son frère si malade lui vint aussitôt à l'esprit. Pressentant qu'il venait de mourir, il pria pour lui et recommanda son âme à Dieu. Le lendemain il courut de bonne heure à l'hôpital de Saint-Mandrier où il apprit que son frère était mort précisément à la même heure où il avait été réveillé en sursaut.

6° Voilà un fait non moins étrange dont, encore aujourd'hui, on pourrait vérifier l'exactitude dans les annales du séminaire des Pères Jésuites de Vals (Haute-Loire), où le fameux théologien moraliste bien connu, et que j'ai connu personnellement enseignait la morale, *le R. P. Gury*. Il interrompait habituel-

lement pendant deux ou trois semaines ses leçons aux environs de Pâques pour aller donner des missions dans les villages de la Haute-Loire. Or, cette année-là, 1886, si je ne fais erreur, il alla dans un village éloigné et commença le cours de sa mission. Mais soudain ses forces le trahirent, il avait près de 67 ans. Il tomba gravement malade et fut soigné par un frère laïque envoyé pour l'assister. Les soins furent inutiles, et après avoir reçu les sacrements, il expira un soir d'un jour du carême vers 7 heures. Or, soudain dans tout le village, on entendit un bruit terrible comme une détonation ou un fracas qui mit en émoi tous les habitants, non seulement de la cure où le père expirait, mais tout le village qui sortit sur les portes pour s'informer de cet étrange bruit.

Abbé PARADAN.



QUELQUES PROCÈS DE SORCELLERIE

AU XVII^e SIÈCLE, EN ANGLETERRE

(Suite.)

2^e Examen.

William Parsons, recteur de Stoke-Trister, comté de Somerset, examiné le 26 janvier 1664 par devant Robert Hunt, esquire, sur l'ensorcellement de la fille de Richard Hill, dit que la nuit du lundi après la Noël, il entra dans la chambre où Elisabeth Hill était en son accès; beaucoup de ses parents étaient présents, les yeux fixés sur elle. Il vit l'enfant que des gens tenaient de toutes leurs forces dans sa chaise, faisant des bonds d'une force au-dessus de nature, écumant et attrapant ses bras et ses habits avec ses dents. Cet accès, croit-il, dura environ une demi-heure. Après quelque temps, elle tâta des doigts le côté gauche de sa tête, puis près de l'épaule gauche, puis le bras et la main du même côté, etc., et lorsqu'elle touchait une de ces parties, il y voyait une tache rouge se produire avec quelque chose de noir au milieu comme une petite épine. Elle touchait aussi ses orteils les uns après les autres, et elle exprimait une forte sensation de douleur. Ce dernier accès, pense-t-il, continua encore un quart d'heure pendant la plus grande partie ou la durée entière duquel son estomac paraissait se gonfler et sa tête, là où elle semblait être piquée, s'enflait énormément. Elle s'assit en écumant, et le lendemain de cet accès elle montra au déposant les plaies où les épines avaient été plantées et il vit, en effet, des épines en ces endroits.

Déposé sous serment devant moi,

Robert Hunt.

3^e Examen

Nicolas Lambert, de Bayford, comté de Somerset, franc tenancier, examiné sous serment par devant Robert Hunt, esquire, le 30 janvier 1664, etc., témoigne que le lundi après le jour de Noël dernier, se trouvant dans la maison de Richard Hill, il vit sa fille Élisabeth se trouver très mal et dans des accès si forts que six hommes ne pouvaient la retenir sur sa chaise, elle s'en élançait en dépit de tous leurs efforts. Que, dans ses accès, ne pouvant parler, elle déchirait son corps par la force des tourments qu'elle semblait souffrir et tâtait du doigt sa tête, son cou, ses poignets, ses bras et ses orteils; et, comme les autres, considérant les endroits qu'elle tâtait, il vit tout à coup de petites tumeurs rouges s'élever avec quelque chose de noir au milieu, comme si des épines y étaient enfoncées, mais que l'enfant alors regardait seulement sans toucher la chair avec son doigt.

Déposé sous serment devant moi,
Robert HUNT.

4^e Examen.

Richard Vining, boucher, de Stoke-Trister, examiné le 26 janvier 1664 devant Robert Hunt, esquire, concernant l'ensorcellement de sa femme par Élisabeth Style, dit qu'environ deux ou trois jours avant la Saint-Jacques, il y a trois ans ou à peu près, sa défunte épouse Agnès se prit de querelle avec Élisabeth Style et, deux ou trois jours après, elle fut affligée d'une cruelle piqure dans la cuisse. Cela dura longtemps, mais après avoir pris quelques médecines données par un nommé Hallet, elle éprouva quelque soulagement durant deux ou trois semaines. Vers Noël, après le jour de Saint-Jacques susdit, Style vint à la maison du déposant et donna à sa femme Agnès deux pommes qu'elle la pria de manger, ce qu'elle fit et peu d'instant après, celle-ci se trouva mal, plus mal qu'elle n'eût jamais été.

Là-dessus le déposant alla chez un M. Compton qui vivait dans la paroisse de Ditch-Eate (le même qui montra à mon ami sa femme dans un miroir), il lui demandait un remède pour son épouse. Compton lui dit qu'il ne pouvait lui faire aucun bien, parce qu'elle avait été maléficiée par une de ses proches voisines qui viendrait à sa maison, et entrerait dans la chambre où était sa femme et en sortirait ensuite, mais sans rien dire.

Vining retourna chez lui, et se trouvant dans cette chambre avec sa femme, Style arriva près d'eux, mais ressortit sans dire un mot. Agnès continua de souffrir jusqu'au jour de Pâques où elle mourut. Avant de mourir, sa hanche se caria et un de ses yeux s'enfla, et elle déclara à son mari, comme elle l'avait fait déjà bien des fois, qu'Élisabeth Style l'avait ensorcelée et qu'elle était la cause de sa mort.

Donné sous serment devant moi,

ROBERT HUNT.

Tandis que le juge examinait Style à Wincaunton (qui n'est pas à un mille et demi de Stoke-Trister), se livrant simplement à la première information de son affaire, il remarqua que Richard Vining le regardait anxieusement et lui demanda, en conséquence, s'il avait quelque chose à lui dire. Il répondit que Style avait ensorcelé sa femme et dit de quelle façon, comme on vient de le voir dans sa déposition relatée ci-dessus. La femme Style pâlit aussitôt et parut inquiète, et quand le juge lui dit : « Vous avez été une vieille pécheresse, et vous ne méritez guère de merci, » elle répliqua : « J'ai demandé pardon à Dieu. » M. Hunt alors lui demanda pourquoi donc, alors, elle continuait un tel métier. Elle répondit que le diable la tentait, et elle se mit alors à faire l'aveu d'une partie de ses crimes.

Sur quoi, le juge l'envoya au constable, à Bayford, qui est dans la paroisse de Stoke-Trister (le constable était un M. Gapper), et le lendemain matin, il y vint lui-même, accom-

pagné de deux personnes de qualité, M. Bull et M. Court, nouveaux juges de paix dans ce comté (1).

5^e examen

Élisabeth STYLE. Son aveu de sorcellerie, les 26 et 30 janvier et le 7 février 1664, devant ROBERT HUNT, esquire.

Alors elle avoua que le diable, depuis dix ans, lui apparaissait sous la forme d'un bel homme, et ensuite d'un chien noir, qu'il lui promettait de l'argent, qu'elle mènerait joyeuse vie et jouirait de tous les plaisirs du monde, pourvu qu'elle signât de son sang la cédule qu'il lui présentait, par quoi elle lui donnait son âme, jurait d'observer ses lois et de souffrir qu'il lui vînt sucer le sang.

C'est après quatre sollicitations que l'accusée lui promit de le faire. Alors il lui piqua le quatrième doigt de la main droite, entre la jointure du milieu et la dernière phalange, où la marque après examen a été reconnue (2) comme persistante, et avec une goutte ou deux de son sang, elle signa le papier d'un O. Là-dessus, le démon lui donna une pièce de six pence et disparut avec le papier.

Depuis, il lui est apparu encore sous la forme d'un homme, et c'est ce qu'il fit un mercredi, sept jours après; mais le plus ordinairement il apparaît sous la forme d'un chien ou d'un chat ou d'une mouche grosse comme l'insecte nommé *meunier* et, sous cette dernière forme, il lui suce ordinairement la tête vers quatre heures du matin; c'est ce qu'il fit le 27 janvier et c'est pour elle ordinairement un supplice.

Lorsqu'elle a le désir de faire tort à quelqu'un, elle appelle

(1) Je supprime ici des réflexions très sensées, voulant laisser tout à faire au jugement du lecteur.

(2) Bien que nous croyions à l'existence de la sorcellerie, nous ne prétendons point soutenir la matérialité de ces scènes. Si bizarres qu'elles soient, nous ne la nions pas davantage. C'est aux savants de voir s'il y a là autre chose que des impostures, et cela, pour notre part, nous en sommes bien convaincu. Nous n'admettons pas que les juges en eussent été dupes. Car nous croyons au bon sens humain dans tous les siècles, et il faudrait pour nous ôter cette conviction autre chose que des railleries ou des dédains.

l'esprit sous le nom de Robin, et quand il apparaît, elle lui dit ces mots : « O Satan, accorde-moi mon dessein. » Et elle lui explique alors ce qu'elle voudrait faire. Et cette apparition de Satan selon son désir est une clause de son contrat avec lui. Quand il réapparut, au bout d'environ un mois, elle lui demanda de tourmenter une certaine Elisabeth Hill et de lui enfoncer des épines dans la chair, ce qu'il promit de faire, et la fois suivante qu'il lui apparut, il lui dit que c'était fait.

Encore environ un mois après cette dernière apparition, ladite accusée, Alice Duke, Anne Bishop, et Mary Penny s'étaient assemblées vers neuf heures de la nuit dans un commun où elles rencontrèrent un homme habillé de noir avec un petit rabat, elles lui firent courtoisie, lui rendirent dûment hommage, et l'accusée croit vraiment que c'était le diable.

Après quoi Alice Duke présenta une petite figure en cire destinée à figurer Elisabeth Hill. L'homme en noir prit cette figure dans ses bras, lui oignit le front et dit : « Avec cette huile, je te baptise, » et il prononça quelques autres paroles. Il était parrain et l'accusée marraine ainsi qu'Anne Bishop. Ils l'appelèrent Elisabeth ou Bess. Alors l'homme en noir, l'accusée, Anne Bishop et Alice Duke enfoncèrent des épines à plusieurs endroits du cou, des poignets, des doigts et autres parties de cette figure. Ensuite elles eurent du vin, des gâteaux et de la viande rôtie, le tout apporté par l'homme en noir; elles dansèrent et firent joyeuse vie; elles étaient là dans leur corps et dans leurs vêtements.

Elle dit aussi que les mêmes personnes se rencontrèrent derechef au même lieu ou tout près, encore à un mois d'intervalle, et cette fois ce fut Anne Bishop qui apporta une figure en cire, celle-ci fut baptisée John avec les mêmes cérémonies que la première; l'homme en noir était parrain, Alice Duke et l'accusée marraines.

Les mêmes se rassemblèrent encore une fois la nuit à Marnhul où elles rencontrèrent plusieurs autres personnes. Le diable sous la même forme et avec les mêmes rites, baptisa une figurine sous le nom d'Anne ou Rachel Hatcher. La statuette d'une femme de Durnford fut apportée et percée

d'épines. Elles firent avant de se séparer le même festin que précédemment.

Elle dit qu'avant d'être emportées à leurs réunions, elles s'oignent le front et les poignets d'une huile que l'esprit leur apporte et qui sent le rance, alors elles sont emportées en très peu de temps, se servant de ces mots de passe qu'elles vont répétant : *Thout, tout à tout, tout, throughout and about*. Et lorsqu'elles s'en retournent de leurs assemblées, elle disent : *Rentum tormentum* (1).

Qu'à leur première entrevue, l'homme noir leur souhaite la bienvenue, toutes lui font leur humble obédience et il leur délivre quelques chandelles de cire pareilles à de petites torches, qu'elles rendent en partant. Quand elles s'oignent, elles emploient une longue formule, et quand elles enfoncent des épines dans l'image de ceux, qu'elles veulent blesser, elles disent : « La peste sur toi ! je te blesserai. »

Qu'à chaque assemblée, avant de disparaître, l'esprit fixe le lieu et le temps de la prochaine réunion, et son départ est accompagné d'une mauvaise odeur. Elles ont ordinairement à ces assemblées vin ou bonne bière, gâteaux, viande ou autres choses semblables. Elles mangent et boivent réellement quand elles y vont en leurs corps, elles dansent aussi et ont de la musique. L'homme en noir siège au haut bout de la table, Anne Bishop est ordinairement près de lui. Il dit quelques paroles avant le repas, jamais après ; sa voix s'entend, mais elle est très basse.

Qu'elles y sont quelquefois portées dans leurs corps et dans leurs habits, quelquefois autrement, et selon l'opinion de l'accusée, elles laissent quelquefois leurs corps derrière elles. Lorsque leurs seuls esprits sont présents, elles se reconnaissent pourtant les unes les autres.

(1) Le ridicule de ces formules des sorciers a été un grand argument aux yeux de Walter Scott contre le sérieux de leurs malédictions. Mais ceux qui voudront étudier sérieusement ce qu'on peut savoir des esprits mauvais verront que le ridicule les accompagne presque toujours et partout comme un châtiment de leur orgueil. Comment se piqueraient-ils de dignité, lorsqu'ils ont embrassé le désordre suprême, et comment ne chercheraient-ils pas à rendre les hommes aussi ridicules qu'odieus ? Ceci soit ditsans rien préjuger de la matérialité des faits confessés par les sorcières seules, mais uniquement pour prévenir le lecteur contre cette fausse logique qui conclut tout de suite de la bizarrerie d'un fait à sa fausseté.

Quand elles veulent ensorceler homme, femme ou enfant, elles le font quelquefois au moyen d'une figure de cire que le diable a formellement baptisée ; parfois elles reçoivent de leurs mauvais esprits une pomme, un plat, une cuiller, dont elles font présent à ceux qu'elles veulent maléficer. Car elles ont le pouvoir de frapper d'un sort la personne qui mange ou reçoit l'objet. Parfois elles ont le pouvoir de faire du mal par un attouchement ou une malédiction. Par ces mêmes objets, elles peuvent donner des maladies au bétail, ou encore par l'attouchement ou la malédiction. Mais ni d'une façon ni de l'autre, elles ne peuvent rien si les diables ne le permettent (1).

Qu'elle a été à plusieurs assemblées, la nuit, au haut commun et à un autre commun près de Motcombe, à un endroit près de Marnhul et en d'autres lieux où elle avait rencontré John Combes, John Vining, Richard Dickes, Thomas Boster ou Bolster, Thomas Dunning, James Bush, estropié, Rachel King, Richard Lannen, une femme appelée Durnford, Alice Duke, Anne Bishop, Mary Penny et Christophe Ellen, qui tous firent obédience à l'homme en noir qui était à chacune de leurs assemblées. Il y avait ordinairement des figurines qu'on baptisait.

Que l'homme en noir joue quelquefois sur une flûte ou une guitare, et la compagnie cause. Enfin le diable s'évanouit et elles sont remportées en un temps fort court à leurs demeures. A leur départ, elles disent : *A boy, merry meet, merry part!* « Un garçon ! joyeuse rencontre ! joyeuse part ! »

Que la raison pour laquelle elle avait fait tourmenter davantage Elisabeth Hill, c'est que le père d'Elisabeth avait accusé Style d'être une sorcière.

Qu'elle avait vu le démon familial d'Alice Duke la sucer sous la forme d'un chat et celui d'Anne Bishop en faire autant à sa confédérée sous la forme d'un rat.

Qu'elle n'avait jamais ouï prononcer dans aucune de ces assemblées le nom de Dieu ou de Jésus-Christ.

(1) Par conséquent, les sorciers mêmes ne croyaient pas au pouvoir intrinsèque des formules. La magie n'était donc pas, même pour eux, une science positive.

Qu'Anne Bishop, il y a environ, cinq ans et demi, apporta dans leur assemblée une image en cire que l'homme en noir baptisa sous le nom de Pierre, Elle était destinée à maléficier l'enfant de Robert Newman, à Wincaunton.

Qu'il y a quelque deux ans, elle donna deux pommes à Agnès Vining, défunte femme de Richard Vining, qu'il lui apparut alors et lui dit : « Cette pomme fera l'affaire de la femme de Vining. »

Déclaré en présence de plusieurs graves et doctes théologiens, devant moi.

ROBERT HUNT (1).

7^e Examen

Nicolas Lambert examiné de nouveau le 26 janvier 1664 devant Robert Hunt, esquire, concernant les faits arrivés après l'aveu de Style, atteste que l'accusée ayant donné son aveu, fut confiée à l'officier, et que le juge requit le déposant avec William Thick et William Read, de Bayford, pour la surveiller, ce qu'ils firent, et qu'étant assis devant le feu, près de Style, et lisant dans la *Pratique de Piété*, vers trois heures du matin, il vit partir de la tête de cette femme une mouche brillante, étincelante d'à peu près un pouce de long, laquelle s'élança d'abord dans la cheminée et puis disparut, Moins d'un quart d'heure après apparurent deux mouches plutôt moins grosses et d'une autre couleur, qui semblaient vouloir attaquer la main du déposant, où il avait son livre : mais ils l'abandonnèrent, s'en allant, l'une par-dessus, l'autre par-dessous, toutes les deux en même temps. Alors regardant fixement cette femme, il la vit perdre contenance et devenir toute noire et tout effrayée, le feu en même temps changeait de couleur. Sur quoi le déposant, Thick et Read, devinant que son *familier* était avec elle, le premier lui regarda la tête et voyant sa chevelure secouée étrangement, il la souleva :

(1) Suit le rapport de William Parson, recteur de Stoke-Trister, déclarant qu'il a entendu devant le juge de paix la sorcière faire les mêmes aveux que devant M. Hunt.

alors une mouche grosse comme un gros *meunier* en sortit et s'élança vers la table, puis disparut.

Alors le déposant et les deux autres personnes regardant de nouveau la tête de cette femme, la virent rouge comme un bœuf écorché. Le déposant lui demanda ce que c'était que cette bête qui venait de lui sortir de la tête. Elle répondit que c'était un papillon et leur demanda comment ils ne l'avaient pas pris. Lambert lui répondit qu'ils ne l'avaient pas pu. — « Je le crois bien, » répondit-elle.

Un instant après, le déposant et les autres regardant encore sa tête, trouvèrent qu'elle avait repris sa première couleur. Le premier lui redemanda ce que c'était que cette mouche. Alors elle avoua que c'était son *familiér*, qu'elle l'avait senti faire tic tac dans sa tête et que c'était le temps où il lui arrivait d'habitude.

Donné sous serment devant moi,

ROBERT HUNT.

JEANNIARD DU DOT.

(*A suivre.*)



TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

J'ai lu tout dernièrement une collection de numéros de votre Revue. Vos articles sur la lévitation m'ont particulièrement intéressé.

Cela me donne l'idée de vous envoyer pour le cas où il vous serait utile un paragraphe du *Tablet* du 23 juillet 1898 (le *Tablet* est le plus sérieux des journaux catholiques anglais).

Je vous prie de recevoir, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

F. GUÉROULT.

Traduction

Le cas le plus semblable à la mort tragique de M. Thomas Owen, membre de la Chambre des Communes est peut-être celle de Simon Harcourt, premier comte Harcourt, célèbre homme d'Etat et diplomate arrivée en 1777. A son retour d'Irlande où il avait été vice-roi de 1772 à 1777, il se noya accidentellement en tombant dans un puits sur sa propriété de Nuneham, près d'Oxford. On s'inquiéta de son absence, on le chercha en vain jusqu'à ce que, tout à coup, sa belle-fille s'écriât avec l'accent du désespoir : « Oh ! je m'en souviens, j'ai rêvé la nuit dernière qu'il était tombé dans le puits. » Vite, on courut au puits et l'on retrouva son cadavre.

VARIÉTÉS

FAITS SPIRITES EN AMÉRIQUE

Un couteau dérobé par un esprit

Un cauchemar dont souffrit le contremaître d'une entreprise du comté de Presho, fut cause de l'acquittement de Charles E. Casmer, accusé d'avoir commis un meurtre.

Le procès complet fut très remarquable.

Frank W. Heppe, l'homme que Casmer était accusé d'avoir assassiné, vivait autrefois seul avec son associé Tom Barber. Ils étaient occupés tous deux à l'élevage du bétail dans les grandes plaines du Nord.

Cinq ans avant, Barber fut frappé à mort par derrière; Heppe fut arrêté.

Le couteau avec lequel Barber avait été tué fut enfermé dans le coffre-fort du procureur du tribunal et conservé comme pièce à conviction.

La nuit avant le procès, ce couteau disparut, mais dans des circonstances qui éloignèrent toute idée d'une manœuvre humaine.

Après son acquittement, Heppe vint au Texas où il fut employé avec Casmer comme gardien de bétail.

Au printemps, ils furent surpris en même temps par la nuit et par un ouragan qui les obligea à se réfugier dans l'ancienne cabine, dans laquelle on n'était pas entré depuis que Heppe partit pour le sud.

Ils décidèrent d'y passer la nuit.

Comme ils y entraient, Casmer dut retourner en arrière afin de s'occuper des chevaux qui se détachaient.

Pendant qu'il s'occupait à cette besogne, il entendit Heppe quicriaient et appelait.

S'empressant de revenir, il trouva Heppe étendu à terre, à l'endroit même où Barber était tombé.

Dans son dos était planté le couteau dérobé.

Casmer fut arrêté sous la prévention d'avoir assassiné Heppe.

Les juges du tribunal étaient précisément les plus riches éleveurs de bestiaux de la contrée.

Le procureur essaya de prouver la culpabilité de Casmer. Toutefois, vu l'heure avancée, la fin du jugement fut remise au lendemain.

Le matin, l'opinion des juges était changée; tous optaient pour proclamer l'innocence de Casmer.

Les juges, pressés par le procureur d'expliquer leur changement d'opinion, le président confessa qu'un rêve remarquable durant la nuit lui avait montré Heppe poignardé dans le dos par son ex-associé décédé, Barber.

Le président expliqua son rêve avec une telle précision de détails, que les autres juges s'associant à lui, déclarèrent Casmer innocent.

(*The Progressive Thinker*, Chicago, 10 juin 1899.)

Pour trouver des magiciens et jeteurs de sorts dans leur forme pittoresque, il est intéressant d'étudier l'histoire des Egyptiens et des Chaldéens. Le traitement des maladies était très théâtral à ces époques reculées.

Parmi les Chaldéens, leurs médecins étaient les prêtres qui étaient aussi appelés chanteurs et charmeurs. Ils chantaient et priaient près de leurs malades, suivant certains rites, ils procédaient par des moyens très simples d'apposition des mains et de chants à l'expulsion des mauvais esprits qui causaient les maladies. Ils répétaient leurs opérations jusqu'à parfaite guérison.

L'hypnotisme et le magnétisme furent pratiqués en grand chez les Egyptiens. Ramsès fut un physicien et un merveilleux spécialiste dans l'art de l'hypnotisme; il vivait dans un profond et sombre réduit, ayant autour de lui de nombreuses figures de cire représentant des hommes et des animaux, afin d'impressionner les patients qui considéraient cela avec terreur.

Cela simplifiait la tâche de l'opérateur.

Il connaissait aussi les charmes d'amour, et lorsqu'il n'hypnotisait pas ses patients, il essayait de provoquer le bonheur dans leurs sentiments de tendresse.

(*Sunday Magazine*.)

Le vieux violon

Un échange de pensées et d'expériences de spiritualisme, voilà un grand stimulant pour le développement de l'intelligence. Je vais vous soumettre un souvenir susceptible d'intéresser les lecteurs de votre estimable journal.

Il y a quelques années, vivait dans la ville de Matagorda, état du Texas, un M. S., employé sur un bateau du port: cet homme était l'âme du propriétaire du bateau qui en était également capitaine. Bientôt ce capitaine passa de vie à trépas. Il était de son vivant très amateur de musique et passait les moments de repos que lui laissait son service à jouer du violon.

Un soir, M. S. se trouvait assis seul sur le pont du bateau qu'il gardait, lorsqu'il fut tourmenté par le puissant désir de descendre dans la cabine au-dessus et de prendre sur un casier le violon ayant appartenu à son ami. Là, poussé par une force irrésistible et sans qu'il lui fût possible de maîtriser l'action de ses mains, il saisit vigoureusement le violon et en joua, quoique n'ayant aucune notion musicale. Il perdit absolument le commandement de ses mains et demeura impuissant à se dessaisir de l'instrument inconnu. Effrayé de lui-même, il quitta le bateau, se dirigeant vers sa demeure en continuant de jouer tout le long du chemin.

En arrivant, il vit sur la porte de son logis, sa mère et sa sœur qui attirées par la musique, attendaient surprises. M. S. posa l'instrument sur le seuil, et sa sœur s'en emparant aussitôt commença à en jouer sans connaître non plus la musique.

Ils continuèrent ainsi cet exercice pendant plusieurs heures sans pouvoir s'interrompre.

Cette nuit-là, il leur fut impossible de dormir.

Le vieux violon fut alors mis hors de vue.

Ils ne purent se rendre compte de la force qui les avait fait agir ainsi.



Pendant la guerre civile, un ami de notre famille qui n'était cependant pas un croyant du spiritisme nous raconta l'anecdote suivante. Un vieux nègre mort depuis peu de temps, se montra au crépuscule à sa veuve au moment où elle allait de sa cour à sa demeure. Lorsqu'elle allait poser le pied, sur le seuil, elle vit le vieux nègre arrêté le pied posé sur la première marche et une main sur son genou. Elle erra tout autour de la maison en poussant des cris de frayeur et tomba évanouie près de la porte.

Ayant dit ce qui venait de lui arriver, on lui dit: « Pourquoi n'avez-vous pas demandé à votre mari ce qu'il désirait? »

Cet incident fit beaucoup parler, puis on l'oublia entièrement; quand peu après, à la même heure, cette femme eut encore la même vision du vieil homme, attendant dans la même position à la même place.

Cette fois elle ne manqua pas de demander à l'esprit s'il désirait quelque chose.

Il répondit : Il y a 20 dollars (100 fr.) enterrés à l'endroit où mon pied est posé.

Ils étaient dans un bidon de fer-blanc, il demandait qu'on les sortît de cet endroit et qu'on remit un dollar (5 fr.) à certains nègres de la place, réservant cinq dollars pour sa veuve.

Elle fit ce qui lui était demandé, distribua l'argent indiqué et garda pour elle ce qui lui était attribué. Certaines personnes crurent que la veuve avait rêvé, mais la découverte de l'argent fut une preuve matérielle de son récit. L'esprit ne se montra plus.

(*The Progressive Thinker*, Chicago, 20 mai 1899.)

Le Gérant : P. TÉQUI.

LES PHÉNOMÈNES DE MATÉRIALISATION

I

« Le mot de *téléplastie* a été employé pour la première fois au Congrès psychique de Chicago. Il a été appliqué par le professeur Coues à une certaine classe de phénomènes désignés jusqu'ici sous le nom de *matérialisation*. Ces phénomènes étaient bien connus dans l'antiquité, du moins des initiés des temples (en Égypte, dans l'Inde et dans la Chaldée, etc.) et même des Rose-Croix, ou de quelques autres sociétés secrètes. Il y a fort peu de temps, trente ou trente-cinq ans, que ces phénomènes ont pu se reproduire. Pourquoi pas plus tôt? dira-t-on. Les raisons en sont très délicates à expliquer, et il est préférable, je crois, de s'abstenir. En ce moment, les conditions sont favorables; mais rien ne prouve qu'il n'y aura pas un temps d'arrêt, comme cela est arrivé déjà (1). »

Un agent jusque-là invisible, et qui appartient à la catégorie des êtres immatériels, des Esprits d'un autre monde, veut entrer en communication sensible avec nous. Il se *matérialise*, il s'incarne, il prend un corps qui revêt toutes les apparences du corps humain, et il semble entrer ainsi, pendant quelques instants, dans la catégorie des êtres vivants : on peut le voir, le toucher, l'entendre et s'assurer de la réalité de son entité.

Selon nous, ce phénomène est absolument certain. Nous avons rapporté les longues, minutieuses et sincères expériences de Crookes avec miss Cook et Katie King. Nous pourrions rapporter dans le même ordre de phénomènes, les expériences des Richard Wallace, Oxon, Aksakoff, Bodisco, Hellenbach,

(1) Alfred Erny, *Le Psychisme expérimental*, p. 118.

Donald, Mac-Nab, et d'autres qui les égalent dans la sincérité de leur dévouement à la vérité.

Quelle est la nature de ce corps d'emprunt qu'un Invisible vient animer? Ici, nous n'avons plus la même certitude, et les hypothèses varient avec les observateurs. Nous constatons clairement que ce corps diffère essentiellement et substantiellement de notre corps physique, puisque nous le voyons se dissocier, se dissoudre et s'évanouir comme une fumée, mais c'est tout.

On nous dira que ce corps fantastique est formé, tantôt de l'union d'une *coque astrale* avec un *élémental* ou un *élémentaire*, tantôt de matière astrale condensée, tantôt de la matière radiante, tantôt du corps psychique du médium, ou de son fluide, de l'air condensé, du fluide des expérimentateurs assemblés, d'une sorte de nuage qui, par un travail mystérieux de condensation, arrive à prendre l'apparence humaine. On nous parlera encore de force psychique, d'état éthéré, etc.; toutes ces hypothèses que je ne veux ni discuter ni défendre en ce moment, témoignent de notre ignorance et de notre vaine curiosité. Le spectre a gardé le secret de sa naissance et de sa nature. Il ne dit ni ce qu'il est, ni d'où il vient, ni où il va. Il amuse notre curiosité, il n'éclaire pas notre raison.

Que, dans certains cas, le sujet endormi, plongé en léthargie, épande son fluide, et qu'il contribue ainsi à la manifestation matérielle de l'Invisible, c'est possible, je n'y contredis pas; mais ce fluide est lui-même un inconnu, un je ne sais quoi indéfinissable et insaisissable, et je ne vois pas que nous soyons plus près de la solution, parce que nous savons que le corps accidentel de cet Invisible est formé par le fluide ravi à l'endormi.

Il me semble plus sage d'avouer notre ignorance et de nous réserver.

II

Quel est cet Invisible mystérieux qui répond à nos évocations indiscretes et qui vient un instant parmi nous? Est-il un Esprit bon, envoyé de Dieu pour nous parler de l'Au-delà et

nous faire connaître les conditions nouvelles de l'autre vie? Est-il un Esprit mauvais qui rôde autour de nous, exploitant notre curiosité téméraire et notre faiblesse pour nous tromper et nous attirer à lui, en nous détournant de notre fin suprême? Ne serait-il pas le défunt que nous voulons revoir, une âme aimée, désincarnée et encore libre de ses mouvements, qui revient parmi nous vaincue et invinciblement attirée par le charme du souvenir? Assurément, cet Invisible n'est pas le médium que la léthargie retient, étendu à terre, là, près de moi. Je ne discuterai pas cette hypothèse qui ne tient pas debout. On a vu, en effet, quelquefois, apparaître un homme quand le médium en léthargie était une femme. Inutile d'insister.

Je viens de lire la page suivante d'un vieux livre, intitulé : *De l'imposture des diables*, etc. (1).

« Davantage, ou c'est une chose fausse de dire que par les charmes des sorciers les âmes soient rappelées du lieu qui leur est ordonné de Dieu, pour rentrer dedans les corps, lesquels ne sont enterrés; ou bien il faut dire que les âmes qui sont conservées en la main de Dieu, ne sont assurées au sein d'Abraham, qui est le lieu que Dieu leur a assigné.

« Mais on est maintenant d'accord que Satan n'a jamais rien peu sur les âmes des saints, que les bons esprits ne sont point sujets aux arts magiques, et que depuis que les âmes sont séparées des corps et reçues es lieux qui leur sont ordonnés, jamais elles ne reviennent, encore qu'elles soient rapelées; ce que toutes fois les Ethniques pensoient pouvoir estre fait.

Bien est vray que les diables se monstrent quelquesfois sous figures empruntées. Par quoy les Necyomantiens, ne prenoient pas leurs devinations des morts, mais des diables habillés de leurs robes, lesquelles devinations estoient nommées *Necyomanties*, lorsque les morts apparoissoient entièrement en corps, ou *Sciomanties*, alors que seulement ils espendoyent des ombres petites, nébuleuses, et faciles à s'esvanouir.

Saint Chrysostome dit fort bien, en l'homélie 29 sur saint

(1) Jean Wier, *medecin du duc de Clèves*, 1567.

Matthieu, que ce n'est pas l'âme du défunct qui dit, je suis l'âme d'un tel ; mais c'est le diable qui le controuve ainsi pour decevoir les hommes... Il n'est pas malaisé au diable, qui est un esprit cauteleux à merveilles, de représenter faussement toutes formes et figures, de feindre et contréfaire tout ce que bon lui semble. »

L'auteur qui nous donne ainsi la solution théologique reconnaît donc avec la tradition que les âmes des bienheureux ne se tiennent pas à la disposition des vivants pour leur procurer le spectacle amusant d'une matérialisation, ni pour occuper leurs loisirs. Il affirme encore que l'esprit mauvais, celui que j'appelle *le faussaire de Dieu*, connaît assez la matière pour fabriquer le masque ou le simulacre saisissant des défunts que nous avons connus, pour prendre leur place et nous donner l'illusion d'une apparition réelle et d'une résurrection momentanée. Il ne cherche pas à comprendre le processus de cette transformation ; il ne hasarde aucune hypothèse scientifique sur la nature du corps d'emprunt qui obéit à l'Invisible, il lui suffit de reconnaître sa présence et de le démasquer.

III

Les occultistes indépendants nous donnent une autre solution ; ils insistent sur l'explication rationnelle et scientifique du phénomène si obscur des matérialisations ; ils affirment cependant l'intervention nécessaire des âmes désincarnées et des esprits supérieurs qui surveillent et dirigent l'opération.

« L'intelligence, écrit M. Erny, âme ou esprit du décédé, rentre pendant quelque temps dans une forme quasi matérielle, créée avec le corps psychique du médium d'une part, et des éléments matériels empruntés aux assistants.

« Aussi, chaque séance de matérialisation fatigue considérablement les médiums de ce genre, et c'est leur force vitale qui s'épuise à chaque expérience. Ces médiums possèdent une sorte de pouvoir psychico-dynamique dont se servent *les intelligences supérieures qui dirigent ces phénomènes*.

« De même que le corps s'assimile des parcelles vitales pour soutenir la structure physique, de même l'esprit désincarné attire à lui, grâce au médium, les substances et les forces nécessaires pour modeler des images, des sculptures, ou des formes semi-vivantes d'êtres décédés. Cependant la moindre opposition magnétique, ou une volonté formellement contraire, peuvent arrêter le courant fluidique et troubler ou retarder le phénomène.

« Les atomes vitaux qui servent à produire les matérialisation sont d'une ténuité et d'une sensibilité extrêmes; de là proviennent les variations dans les résultats. Quand les conditions sont favorables, la forme complète se dégage : quand les conditions sont imparfaites, on n'obtient que des résultats partiels ou incomplets.

« Cette substance que les intelligences désincarnées emploient pour produire des formes matérialisées est aussi sensible que la plaque du photographe, mais d'une nature autrement supérieure, car elle forme le lien primordial qui relie la matière à l'intelligence. »

M. Erny croit que les intelligences supérieures se trouvent habituellement près des sources de la vie universelle, organique et inorganique, qu'ils possèdent tous les secrets de la vie organique et de la constitution atomique de l'univers, qu'ils s'emparent des forces astrales pour réaliser la vie, qu'elles en disposent comme le sculpteur dispose de la terre glaise qu'il pétrit et qu'il modèle selon son idée.

C'est ainsi, selon M. Erny, que les intelligences supérieures ressusciteront à nos yeux l'image qui aura la ressemblance frappante de nos parents ou de nos amis décédés.

« La base de la matérialisation, écrit cet auteur, est que certains atomes, séparément invisibles, sont rendus visibles par leur réunion et peuvent alors imiter le corps humain avec tous ses attributs momentanés, car *la matérialisation permanente est un fait absolument impossible.*

« Au bout d'un temps plus ou moins long, la forme doit être désintégrée et décomposée, afin de rendre au médium et aux personnes présentes les parcelles de fluide vital qui leur ont été empruntées... Quand c'est un parent ou un ami

qu'on revoit, il est touchant de constater que c'est avec peine qu'il se sépare de vous, quoique sachant très bien que ses instants de vie momentanée sont comptés; mais un pouvoir supérieur l'avertit, et, ses forces fluidiques diminuant, la forme disparaît. »

Nous admettons volontiers, avec M. Erny, l'existence de ces Intelligences supérieures, élevées bien au-dessus de l'homme et de la terre, aux sources éternelles de la Vie, du Vrai, du Beau, du Bien. Nous reconnaissons aussi volontiers que ces Intelligences possèdent une connaissance très étendue et très profonde de la nature, de ses forces, de ses lois. Nous savons, enfin, que ces créatures immatérielles et privilégiées ont reçu une grande puissance sur les forces de la nature et sur les éléments.

A ces traits, nous reconnaissons les bons anges; mais ces noms paraissent aujourd'hui lourds et usés aux esprits avides de nouveautés; ils espèrent se faire écouter avec plus de complaisance et paraître plus dignes de la science s'ils nous parlent, ou d'*Esprits-guides*, ou d'intelligences supérieures, placées au sommet de la hiérarchie des esprits. On change ainsi le mot, mais l'on retient l'idée. C'est l'essentiel.

Que ces Esprits bienheureux puissent, avec la permission de Dieu, former un corps dont les éléments qui nous sont encore inconnus, appartiennent cependant à l'univers, à l'immense réservoir de la nature et de ses énergies, je n'y contredis pas, et je reconnais dans ces affirmations touchant les apparitions, l'enseignement autorisé de la théologie et de la Tradition.

Que ce corps ainsi formé soit la reproduction fidèle et saisissante d'un parent, d'un ami décédé, c'est encore possible à la puissance angélique, avec la permission de Dieu; mais ces apparitions sont rares, et elles n'appartiennent pas à l'ordre naturel.

Je n'admets pas que les bons anges aient besoin du fluide vital d'un médium en léthargie pour former le corps dans lequel il leur plait de nous apparaître: une telle assertion est en opposition formelle avec les faits. Le savant travail du Bénédictin, Dom Maréchaux, sur les apparitions angéliques,

publié dans cette Revue, nous permet d'affirmer que jamais, dans aucun cas, les apparitions angéliques n'ont été subordonnées à la volonté d'un magnétiseur, ni à la présence d'un médium plongé en léthargie.

Je n'admets pas davantage que les bons anges, ou les Intel ligences supérieures, placées là-haut, près de Dieu, dans la paix et dans la lumière éternelles, se tiennent à la disposition des aventuriers, des curieux, des esprits vains réunis autour d'un guéridon, ou dans les ténèbres d'une expérience fantastique, et qu'ils modèlent avec du fluide vital, pour l'amusement de la galerie, l'image des défunts que nous avons aimés. Ce n'est pas seulement invraisemblable, c'est absolument faux ; ma raison y répugne autant que ma foi.

Je n'admets pas enfin que les fantômes que l'on prétend voir, entendre, toucher dans ces réunions plus dangereuses qu'on ne veut le croire, soient, en réalité, nos parents et nos amis qui reviennent à notre appel, êtres errants et désorientés, à la veille de nouvelles purifications et de nouvelles épreuves, pour nous rappeler la fidélité de leur souvenir. Les morts ne sont pas à la disposition des vivants ; ils restent sous la main de Dieu.

IV

Les spirites qui prétendent obtenir directement, des intelligences désincarnées, des révélations sur l'état des âmes après la mort nous présentent une solution particulière du problème des apparitions. L'auteur si étrange du livre fantastique *La Survie* a complété sur quelques points, d'après ses propres révélations, la doctrine d'Allan-Kardec (1).

Selon cet auteur, il faut distinguer plusieurs catégories de matérialisations, mais toutes supposent l'intervention des esprits désincarnés.

Tantôt, le médium en léthargie projette son périsprit, ses fluides, quelques molécules vivantes de son corps qui perd.

(1) Nœggerath, *La Survie, sa réalité, sa manifestation*.

comme on l'a constaté, une partie de son poids. L'Invisible s'en empare ; il en fait son corps d'emprunt, et il devient visible pour nous et pour tous.

Il arrive aussi quelquefois que le nouveau personnage qui apparaît, reproduit avec une irréprochable fidélité la ressemblance d'un parent, ou d'un ami que nous avons connu. En voici l'explication spirite.

« Pendant que se forme, à côté du médium, un corps libre, quoique lui ressemblant d'abord, un extra-terrien (c'est-à-dire un habitant de l'autre monde) s'en empare, il l'éclaire de sa propre lumière, et comme les fluides du visage sont extrêmement mobiles, il s'y photographie, et vous pouvez être certains, s'il représente l'un des vôtres que l'être aimé est devant vous, plein d'affection et d'une idéale sérénité. »

Les spirites veulent bien reconnaître que ce dégagement des fluides et du corps astral du médium est loin d'être nécessaire dans tous les cas ; ils avouent que l'Esprit ou l'Invisible, principal agent du phénomène de la matérialisation, peut s'en passer, et trouver ailleurs les éléments de son corps aérien ou fantastique. On ne sait pas pourquoi il ne s'en passe pas toujours.

« Dans une autre catégorie, écrit l'auteur de la *Survie*, il y a les médiums qui ne produisent presque rien. Ils attirent à eux les extra-terriens (les esprits) qui ont le pouvoir d'apporter tout ce qu'il faut *pour apparaître d'eux-mêmes et pour produire des matérialisations sans avoir recours aux fluides du médium et aux molécules de son corps*. Le périspirt du médium est tout à fait éloigné d'eux, en dehors d'eux. Ils peuvent apparaître soit en dehors du cercle, soit en dedans, et ils produisent une variété de phénomènes beaucoup plus remarquables que ceux de la première catégorie. C'est surtout avec l'aide de ces derniers médiums qu'on peut faire le plus avantageusement des études scientifiques expérimentales. »

Ce n'est donc pas le périspirt du médium qui se trouve projeté, qui se condense et qui se rend visible dans les matérialisations et dans les apparitions. Ce n'est pas son fluide qui, par une opération extraordinaire mais naturelle, physique, chimique ou physiologique, prendrait ainsi la forme

spectrale d'un défunt ou d'un ami éloigné. Non, il n'en est pas ainsi. La fatigue du médium et des assistants s'explique bien par la violence des émotions ressenties et par l'ébranlement du système nerveux.

Et le spectre qui apparaît est l'Invisible, l'Esprit de l'Autre qui se cache sous la forme éphémère d'un corps humain.

V

Ce qui me frappe dans cette explication nouvelle des matérialisations, c'est que les spirites de toutes les catégories reconnaissent, avec raison, l'intervention nécessaire, indispensable d'un agent étranger et extra-terrien.

Que le médium dorme d'un profond sommeil, que l'anesthésie soit complète, qu'il projette tous les fluides et toutes les molécules que l'on peut imaginer, il demeure certain que ce n'est pas le médium, mais que c'est un Esprit, un agent distinct, personnel, doué d'intelligence et de volonté qui intervient, combine ces fluides et ces molécules vivantes et fabrique le corps du personnage matérialisé.

C'est ainsi que, récemment, le colonel de Rochas nous disait qu'il était souvent contrarié dans ses expériences rigoureusement scientifiques, par des *entités étrangères* qu'il s'efforçait de repousser, L'Invisible est là ; il cherche à se manifester.

On a donc exagéré le rôle du médium dans les apparitions. Ce n'est pas lui qui façonne les fantômes des morts ou le masque dont ils se couvrent pour se rendre sensibles ; ce n'est pas son corps astral qui se dégage, se transforme, et revêt une apparence connue qui rappelle le parent ou l'ami que l'on voudrait revoir. Katie King apparaîtra quand elle voudra sans le concours de miss Cook.

Le médium attire l'extra-terrien, j'en conviens, il l'évoque, il l'appelle, il l'entend, comme Paladino appelle John King : voilà son rôle. Tout ceci est affaire de pacte et d'évocation. Nous sortons des régions sévères de la science pour entrer dans les ténèbres de la magie.

On nous dit que miss Cook perd une partie de son poids

tant que dure l'apparition. Mais vous trouverez toujours un Esprit qui prendra quand il voudra le rôle de Katie King, et qui se rendra visible en laissant à miss Cook tous ses fluides, tout son poids et tout son astral. L'auteur de la *Survie* en convient avec nous.

Aussi bien, les occultistes, — je ne sais quel autre nom leur donner, — prétendent que l'astral entre en nous, à chaque instant, traverse notre corps, et s'échappe continuellement par les extrémités et de tous les points de notre corps, qu'il se perd dans l'immensité de la nature. C'est le pèrisprit des spirites, le fluide astral des Hindous, le corps psychique de quelques spiritualistes, *la forme qui sort*, des Égyptiens, le *Ruach*, de la Kabale juive, l'*Evestrum*, de Paracelse, etc.

S'il en est ainsi, Katie King pourra recueillir ce fluide quand il sortira de Cook, quand il se dégage dans l'espace, quand il cesse en un mot de faire partie du médium, comme on recueille dans un vase l'eau qui sort de la source, et il m'est impossible de comprendre que cette opération diminue le poids de miss Cook, que la léthargie du médium soit nécessaire, qu'il existe encore un lien entre ce médium et un fluide perdu dans l'immensité de la nature dont il subit les lois et les vicissitudes les plus variées.

Le fluide sort du sujet, qu'il ne fait que traverser, et il est remplacé aussitôt par une égale quantité de fluide qui circule à tout instant, dans tous les êtres et dans tous les mondes. Dans cette hypothèse que je ne prétends pas défendre, je ne comprends pas que la déperdition d'un fluide, *immédiatement remplacé*, produise un affaiblissement profond dans le sujet endormi. Je n'insiste pas.

VI

Ce personnage fantastique de l'apparition est-il réellement comme le prétendent les spirites, le défunt que vous avez évoqué ?

Je réponds : non ! Jamais on n'a établi scientifiquement son identité.

Les spirites se plaisent à répéter sans cesse, sous des formes diverses, cet argument paradoxal : Le personnage qui apparaît, qui parle, qui écrit, nous fait connaître des secrets, des détails qui ne sont connus que du défunt dont nous avons demandé l'apparition. Il est donc légitime de conclure à l'identité du défunt et de l'apparition : il est permis de dire : c'est lui, c'est le défunt qui répond à notre appel et qui converse un instant avec nous.

Mais nous répondons : Il y a un être qui connaît lui aussi ces secrets, ces événements, ces détails, c'est l'Invisible, c'est *le Faussaire* de Dieu. C'est lui qui prend la forme et la place du défunt que vous avez l'imprudence d'évoquer. Il joue un rôle, il abuse de votre crédulité.

Vous ne prouverez jamais qu'il n'existe pas un Esprit mauvais, pervers, d'une fière et dangereuse intelligence qui a connu tous les secrets de notre vie et qui en conserve le souvenir avec une impeccable fidélité.

Vous ne prouverez pas que cet Invisible dont vous craignez cependant les pièges, n'ait pas la puissance de prendre les apparences d'un défunt, son écriture, son langage, ses manies. de recueillir le souvenir des détails les plus secrets de sa vie si longue qu'elle ait été, et de nous tromper.

Vous ne prouverez pas enfin que Dieu dont la Providence gouverne le monde ne permette qu'il en soit ainsi, qu'il lâche un instant l'éternel ennemi pour punir nos curiosités indiscreètes, nos manœuvres imprudentes et coupables et la témérité dangereuse des évocations déguisées. — Quelle est donc la valeur de votre argument ?

Sous le masque vacillant de John et de Katie se cache celui que vous ne voulez pas reconnaître, celui que vous n'osez pas nommer, c'est le faussaire de Dieu.

ÉLIE MÉRIC.



UN ESPRIT FRAPPEUR

Monseigneur,

Si elles sont toujours dangereuses pour ceux qui les font, les confessions publiques peuvent avoir cependant des avantages incontestables, en préservant des fautes commises ceux qui courent les mêmes dangers.

C'est pour lui faciliter ce bien à faire en le préservant de tout péril, que j'ai permis à un pénitent d'offrir à votre Revue, sous le voile du pseudonyme, le récit de sa dernière aventure.

Je me porte garant de l'exactitude et de la véracité de ce récit jusqu'en ses moindres détails, mais, pour des raisons que vous comprendrez, il est impossible à son auteur de se soumettre à aucune enquête.

Est-il opportun de publier cette histoire ? Je m'en remets absolument, Monseigneur, à votre compétence sur cette matière.

Recevez et agréez, Monseigneur, l'expression de mes respectueux sentiments.

S. C., *Missionnaire.*

Rome, 26 mars 1900.

I

Les faits

Dans la nuit du 8 au 9 février, je fut brusquement éveillé d'un demi-sommeil par trois coups très discrets, frappés sur le mur, et comme l'appel de quelqu'un qui demanderait à entrer. Quoique le bruit se fit entendre du côté opposé à la porte, je formulai un timide : « Qui est là ? », auquel personne ne répondit.

Je pensai à me rendormir, quand trois nouveaux coups aussi distincts et sonores, furent frappés dans la même direction : puis ce furent, à intervalles plus ou moins rapprochés, des

séries de coups qui me rendirent tout sommeil impossible.

Ce tapage ne cessa qu'à mon lever, mais je n'entendis plus rien le reste du jour, jusqu'au moment où je voulus réparer ma nuit blanche par un peu de sieste. Cette fois encore je n'eus qu'à me lever pour que le silence se fît aussitôt.

Les mêmes phénomènes se reproduisirent toute la semaine, les coups augmentant chaque jour de nombre et d'intensité. En une seule nuit, je fus éveillé plus de soixante fois par des saccades, plus ou moins longues, de petits coups rapides, — six à huit par seconde, — ou de heurtements plus espacés.

Pendant la journée, les frappements étaient très rares, mais se produisaient infailliblement; si j'avais le malheur de vouloir faire un peu de sieste, puis ils cessaient par enchantement quand j'avais reconnu l'impossibilité de dormir.

Cet état de choses durait depuis une dizaine de jours quand je pus changer de chambre et d'étage.

Mais malheureusement le bruit déménagea avec moi, et même se décroubla pendant quelques jours. J'entendis alors des frappements simultanés à deux endroits différents de la chambre.

Vers la fin du mois de mars, les coups diminuèrent en nombre pendant la nuit, mais devinrent plus fréquents pendant le jour. Vers le 7 mars, il y eut toute une semaine d'interruption, après quoi le tapage recommença, nocturne et diurne, et dure encore au moment où je vous écris (26 mars).

II

Coïncidence curieuse

Dans les derniers jours du mois de janvier, j'eus une longue discussion sur le magnétisme avec un professeur éminent d'une faculté catholique. Naturellement je lui fis l'apologie de la science qui ne tarderait pas à en expliquer tous les dessous, soutenant qu'on ne devait pas supposer l'intervention du démon chaque fois qu'elle n'était pas évidente, indiscutable.

Et comme il me rappelait le décret de la Congrégation sur l'usage de l'hypnotisme : « Mais, lui répondis-je, c'est précisément ce décret qui me met à l'aise. Il permet les recherches scientifiques dans tous les cas douteux, pourvu qu'on récuse auparavant toute ingérence démoniaque. Or, en qualité de professeur de physiologie, il n'est presque pas un seul cas dont je n'espère la prompte explication par la science du *xx^e* siècle. »

Et pour lui faire mieux partager ma confiance, je résolus de lui en donner un témoignage expérimental.

Justement j'avais un ami, qui avait eu l'habitude de m'accoster en public par cette interjection de mauvais goût : « Eh bien ! Monsieur X*** ! » — A quoi je répondais avec une bonhomie qui mettait les rieurs de mon côté : « Eh bien ! Monsieur Z*** ! »

Sans doute mon ami avait saisi le ridicule de cette expression, car depuis plus d'un mois il ne s'en était pas servi. La leçon lui avait profité.

Sans m'occuper de ce qu'il valait comme sujet d'expérience, dès notre première rencontre, je me mis à penser fortement, et en concentrant sur cet ordre toute ma puissance de volonté. « Je veux que tu me salues par ton ancienne formule : « Eh bien !... Monsieur X... »

J'avais choisi cette épreuve de préférence à d'autres pour deux raisons : d'abord pour m'entraîner progressivement de cette expérience simple et facile à de plus compliquées et plus difficiles ; ensuite, parce qu'après la leçon que je lui avais donnée, j'étais sûr que mon ami ne céderait à son ancienne habitude, que séduit et entraîné par la force de ma volonté.

Le premier essai ne fut pas un échec complet. A la manière béate dont il me regarda avant de m'adresser la parole, je compris qu'il avait le mot sur la langue et par respect humain n'osait le lâcher. Et sans paraître m'apercevoir de son embarras, j'enregistrai avec satisfaction une résistance qui doublerait mon mérite.

La seconde fois, mon succès fut complet et se répéta dans les douze rencontres suivantes.

Je crus pouvoir faire alors un pas de plus dans la prise d'assaut de cette intelligence.

Et un soir, avant de souper avec lui, je fis dans ma pensée le menu de tout ce qu'il devrait me servir en sujets de conversation. Et comme entrée, je lui défendis de m'aborder par son : « Eh bien !... »

Naturellement j'avais choisi des sujets actuels, en rapport avec ses aptitudes et ses goûts : guerre anglo-transvalienne, affaire des Assomptionnistes, choses intimes mais bien déterminées.

Et il parla de tout, et à peu près dans l'ordre que je lui avais imposé dans ma pensée.

Et cependant ce triomphe m'effraya. J'en étais honteux. Quel mérite pouvait-il y avoir à terrasser un ami, en l'attaquant comme par derrière et sans le prévenir ?

Du reste, jugeant ma preuve suffisamment convaincante, je résolus d'abandonner complètement ces pratiques, si innocentes qu'elles fussent, et, ainsi consolé, je m'endormis en songeant à l'ébahissement de mon professeur, quand je lui en donnerais les résultats.

Or, c'était le 7 février, la nuit même où j'entendis des bruits pour la première fois.

III

Est-ce un esprit ?

Ce bruit, qui le fait ?

Ce n'est pas une hallucination. Il a été entendu de plusieurs personnes.

Ce n'est pas davantage le bruit d'un rat, d'un insecte ou d'un voisin, et j'ai dû abandonner l'une après l'autre toutes les hypothèses hasardées pour l'expliquer naturellement.

Était-ce un esprit ? Je trouve si humiliant d'être en relations de familiarité avec le pire ennemi de Dieu et de mon âme, que je ne voulus l'interroger qu'à la dernière extrémité.

La troisième nuit seulement, je lui demandai à haute voix :
« Si tu es une âme en peine, frappe trois coups. »

Pas de réponse.

« Si tu es un démon, frappe trois coups. »

Une seconde de silence, puis une grêle de coups.

C'était trop ; je n'en avais demandé que trois.

« Dis-moi mon âge, en frappant autant de coups que j'ai d'années. »

Pas de réponse.

Enfin le septième jour, après une messe pour obtenir une réponse qui me fixerait sur la nature de ce bruit, je répétai mes deux questions.

A la première, rien. A la seconde : « Si tu es un esprit, au nom de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, frappe trois coups. » J'entendis distinctement et fortement les trois coups demandés.

IV

Leçon ou châtiment ?

Pourquoi ce bruit ?

Est-ce un châtiment ?

Sans doute j'étais de bonne foi et je défiais bien le démon de s'occuper de mes affaires, mais j'aurais dû savoir qu'entre le naturel et le préternaturel diabolique, il n'y a pas de frontières exactes ; qu'elles empiètent même l'une sur l'autre, le démon se faisant savant pour mieux nous tromper, et le savant devenant démon sans le savoir.

Et m'étant trop avancé dans ces régions mystérieuses et indécises, j'ai dépassé la limite des recherches permises pour tomber, sans m'en douter, dans les pièges du démon.

Il y a eu de ma part tout au moins imprudence, mais une imprudence malsaine, téméraire, défendue.

Et c'est le châtiment.

Mais c'est aussi une leçon.

Engagé dans cette voie si pleine d'attraits pour moi, — car

je suis un récidiviste, — qui sait où je me serais arrêté, si, comme Saul, je n'avais été terrassé sur la route du crime.

Et pour réparer le mal déjà commis, je voudrais crier, à tous ceux que séduit la voix enchanteresse du Tentateur, de ne pas croire aux promesses mensongères d'une fausse science et de se rappeler l'humiliante et accablante épreuve dont j'ai été la douloureuse victime.

CINIS.

Rome, 15 Mars 1900.

OBSERVATION. — Dieu permet quelquefois aux âmes du Purgatoire de demander aux vivants, par des coups frappés, le secours de leurs prières et de leur souvenir. Les grands théologiens mystiques partagent ce sentiment.

Præsentia indicia sunt verbera, tristis gemitus, tumultus excitati.
Ainsi s'exprime Tyrens. (*De spir. appar.*)

Voir aussi Scaramelli, t. II, p. 11.

Je regrette que notre pieux et savant correspondant de Rome ait oublié de poser cette question.

ÉLIE MÉRIC.

LE SPIRITISME EN ITALIE ⁽¹⁾

Rien ne serait plus curieux que de reparcourir aujourd'hui, à dix ans d'intervalle, les journaux de l'année 1888, et de voir l'assurance avec laquelle ils nient les phénomènes spirites, la commisération qu'ils témoignent aux illuminés, aux dupes et aux fripons qui ont la naïveté d'y croire ou la malice de le feindre.

La réalité de ces faits était pourtant, dès cette époque, prouvée et reconnue dans tout le monde civilisé, et l'on était à la veille des congrès spirites de Paris et de Barcelone.

Depuis lors, beaucoup d'eau, comme on dit, a passé sous le pont ; des expériences nombreuses ont été faites de tous côtés, dans les conditions les plus rigoureuses ; aujourd'hui les savants, et même les corps savants — ce qui n'est pas toujours la même chose, — s'en occupent de plus en plus. L'Amérique et l'Angleterre ont donné l'exemple, l'Italie les suit, et l'Académie royale des Sciences morales et politiques de Naples a consenti à entendre la lecture d'un mémoire de l'un de ses membres, M. Pasquale Turiello, sur *le Spiritisme italien et la science*.

Un Mémoire sur un sujet si exceptionnel devait-il être inséré dans les Actes de l'Académie ? Si oui, cette mesure n'impliquerait-elle pas ou ne paraîtrait-elle pas impliquer une adhésion de cette Société aux principes et à la doctrine spirite ?

La perplexité des « honorables » se devine ; cependant, tout bien considéré, l'Académie s'est décidée à laisser insérer ce

(1) Nous empruntons à la Revue *La Lumière* cette analyse d'un mémoire qui a été lu à l'Académie des sciences morales de Naples. Nous ne partageons pas, il s'en faut bien, les opinions de l'auteur sur le spiritisme ; nous les avons souvent réfutées. Mais ce Mémoire fait bien voir l'insuffisance de l'explication mécanique et physique des tables tournantes, la folie du matérialisme, et la réalité de l'intervention des Esprits dans ces phénomènes que les physiciens ne peuvent pas expliquer.

Mémoire, par ces raisons : que l'auteur fait plutôt la chronique des manifestations que l'examen rigoureux de la doctrine, et que l'Académie, au surplus, laisse à son distingué membre l'entière responsabilité, non seulement des opinions, mais des faits mêmes qu'il avance.

Et c'est ainsi que le mémoire de M. Turiello se trouve publié dans le 29^e volume des *Actes* de ladite Académie.

Nous ne pouvons que féliciter les Académiciens de Naples de l'esprit de tolérance et d'impartialité qu'ils ont montré en cette occasion ; nous souhaitons aussi que leur exemple soit contagieux et que les choses sérieuses soient prises au sérieux par les gens qui se disent et se croient sérieux.

Les publications de la Société royale de Naples étant peu répandues dans le public, en tous cas, n'étant pas traduites en français, nous croyons faire plaisir à ceux qui lisent le français — et qui ne le lit pas ? — en leur donnant ici un résumé du mémoire de M. Turiello sur *le Spiritisme italien et la science*.

*
* *

M. Turiello commence par jeter un rapide coup d'œil rétrospectif sur l'universalité des faits et de la doctrine spirites.

Des phénomènes de ce genre se rencontrent dans les traditions, dans les histoires et dans la vie courante de tous les peuples, depuis les plus sauvages jusqu'aux plus civilisés.

L'explication qui en a été donnée par les savants de l'antiquité, par Aristote aussi bien que par Platon, est conforme à celle qu'en donnent encore les spirites modernes.

Les écrivains spirites, dit M. Turiello, ont facilement démontré, par la Bible, par les classiques, par les relations des voyageurs, la perpétuité et la généralité de la croyance humaine dans les rapports entre les vivants et les âmes des morts ; un auteur italien, entre autres, Baudi de Vesme, a publié, en 1896, un beau volume sur *l'Histoire du spiritisme*.

Une connaissance même superficielle de l'histoire suffit pour nous apprendre que, dans le passé comme dans les générations contemporaines, il y a eu au moins autant de gens à croire à ces communications qu'à les nier ; et parmi les

croissants, dans les pays civilisés, on trouve des hommes de la plus haute intelligence et du plus grand savoir, tels que : Gladstone, V. Hugo, le philosophe Ulrich, le naturaliste Russell Wallace, lord Brougham, l'archevêque Whately, le général Gordon, le romancier Fogazzaro, etc., etc.

On sait que le phénomène des tables tournantes est mentionné par Tertullien (1).

Pour réfuter l'opinion de Démocrite, d'Épicure et de Dicéarque, qui enseignaient l'anéantissement, la dissolution de l'âme après la mort, Lactance se basait sur ce fait que les mages, par le moyen de certaines incantations, rappelaient les âmes des enfers, les rendaient visibles, les faisaient parler et prédire les choses futures.

Bref, dans tous les temps et dans tous les pays, il y a eu des phénomènes spirites, et partout, les hommes les plus éclairés, qui les ont observés, en ont donné la même explication ; il les ont attribués à l'intervention des esprits, c'est-à-dire des âmes des morts (2). Ils ont, d'ailleurs, été conduits à cette interprétation, non seulement par leur raison, mais encore par le témoignage de ces « esprits », qui se disent avoir appartenu à des trépassés, et qui en donnent souvent des preuves indubitables.

Bonghi raconte qu'étant allé rendre visite à Manzoni, il le trouva assis vis-à-vis d'une jeune paysanne ; entre eux était un guéridon : sous un des pieds de ce *deschetto* se trouvait une feuille de papier posée à terre, et un crayon dessus. Posant les mains sur la table, le pied où était le crayon se mouvait pour le guider sur le papier et, « je ne sais comment, dit Bonghi, y traçait je ne sais quels signes ou caractères. »

M. Turiello résume les manifestations spirites qui se produisirent aux États-Unis en 1847-48 et rappelle que c'est un respectable quaker, Isaac Post, qui fut le Cadmus du spiritisme. Il proposa l'alphabet qui est encore en usage : un coup pour *a*, deux pour *b*, et ainsi de suite.

Beaucoup de personnes, sincères ou non, disent que Denizard Rivail (Allan Kardec) s'est lancé à la légère dans le mou-

(1) Il l'est aussi par Ammien Marcellin.

(2) Les esprits mauvais ou démons.

vement spirite, M. Turiello fait remarquer que ce n'est qu'au bout de cinq années d'expériences suivies qu'il fut converti au spiritisme.



La renaissance du spiritisme fut un scandale pour les scientifiques et pour les religieux.

Tous les savants officiels ne sont-ils pas à peu près comme M. de Sartines, qui écrivait au roi, à propos du réverbère à huile : « La Lumière qu'il donne ne permet pas de supposer que l'on puisse jamais rien trouver de mieux. » Ce qui n'a pas empêché depuis, le gaz, l'électricité, l'acétylène de faire leur apparition.

De même que, naguère, Galvani fut surnommé le maître de danse de grenouilles, les spirites furent également appelés maîtres de danse des tables.

Les plaisanteries et les anathèmes n'empêchèrent pas les tables de parler, et le spiritisme de faire de rapides progrès.

Ses adversaires de la première heure devinrent souvent ses plus résolus champions.

Les uns, sans avoir rien vu, et même sans vouloir rien voir, se mirent en devoir de donner des explications « naturelles des phénomènes ». Ils obtinrent le succès qu'ils méritaient.

Les plus braves se risquèrent à expérimenter, dans le but disaient-ils, de dévoiler les supercheries et de retirer les honnêtes gens « des voies de l'imbécillité ». Ceux-ci furent convertis en combattant, ils devinrent eux-mêmes naïfs ou fourbes, s'il n'y a dans le spiritisme que fourberie et naïveté.

C'est ce qui arriva à M. Mapes, à Robert Hare, tous deux professeurs de chimie, et à beaucoup d'autres savants.

Sur ces entrefaites, en 1869, la *Société dialectique* de Londres, fondée par Lubbock, nomma une commission pour étudier les phénomènes du spiritisme, comptant bien qu'il serait démontré que c'était là une aberration et y mettre fin. Il arriva tout juste le contraire.

Des trente-trois membres de cette commission, dont faisait partie M. Russell Wallace, huit seulement croyaient au spiritisme. Après dix-huit mois d'études et d'expériences, tous reconnurent la réalité des faits suivants : bruits et coups ; mouvements de corps pesants, souvent sans contact avec les personnes présentes et ce conformément aux demandes adressées aux médiums, réponses souvent triviales, mais quelquefois se référant à des faits connus seulement d'une des personnes présente, etc.

Les phénomènes variaient d'importance selon les personnes présentes, mais non selon leur plus ou moins grande disposition d'y croire.

M. Turiello relate ensuite les expériences si connues de Crookes, qui conduisirent ce savant à reconnaître que les phénomènes spirites impliquent l'intervention d'une intelligence étrangère à celles des personnes présentes.

Crookes admet qu'il existe des êtres invisibles et intelligents qui se disent être les âmes des personnes défuntés, mais il lui reste encore quelques doutes sur l'identité de ces esprits avec les défunts auxquels ils disent avoir appartenu.

En résumé, l'existence d'esprits, ou êtres invisibles intelligents, n'est pas douteuse. Ces esprits ont-ils animé des corps ? Sont-ils des âmes de défunts ? C'est plus que probable (1). Sont-ils toujours l'âme de tel ou tel défunt en particulier, comme ils l'affirment ? Ceci est sujet à caution. Tel est, nous semble-t-il, le fond de la pensée de M. Crookes.

Vient ensuite la relation des expériences les plus récentes qu'un grand nombre de savants ont faites en ces dernières années, par le moyen de la *media* Eusapia Paladino. C'est véritablement ici le spiritisme italien, car la *media* est Italienne, c'est une Napolitaine sans culture, et la plupart des expérimentateurs aussi sont Italiens : Chiaia, Lombroso, Schiaparelli, Brofferio, etc.

Eusapia, dit M. Turiello, n'a certes rien du génie et de l'audace de Cagliostro. C'est une femme ignorante et peu fortunée ; elle a toutes les qualités de nos femmes du peuple. Elle va et vit

(1) Aucune probabilité n'autorise cette affirmation.

où l'on l'appelle, sans chercher à faire parler d'elle. Dans les expériences, elle s'irrite si elle ne réussit pas, mais quand elle y parvient, elle ne s'en glorifie point. Sa sincérité, souvent mise à l'épreuve, en est toujours sortie victorieuse, et sa renommée est devenue européenne.

L'authenticité des phénomènes obtenus dans les expériences faites avec l'aide de cette *media* est donc au-dessus de toute contestation. Ces expériences sont connues de tout le monde, il est donc inutile de les rapporter, elles sont d'ailleurs trop nombreuses.

Reste l'interprétation des faits acquis, sur laquelle les expérimentateurs ne s'accordent pas.

*
* *

Sous prétexte que la nature ne fait pas de sauts et qu'ils veulent suivre ses indications, les savants modernes ne veulent à aucune condition admettre l'explication spirite, et ils mettent leurs cerveaux à la torture pour trouver une explication « scientifique » des phénomènes spirites dont ils sont forcés de reconnaître la réalité.

C'est ainsi que les uns supposent une *force radiante ou astrale*, émanant du médium ou l'on ne sait d'où, et produisant les effets physiques : bruits, coups, transport d'objets. Mais cette prétendue force radiante est une pure hypothèse, et recourir à elle, c'est, comme le dit M. Turiello, vouloir expliquer le mystère par le mystère.

D'autres attribuent les phénomènes à *l'extériorisation de la motricité*. C'est la même chose sous un autre nom. Si les phénomènes à expliquer ne dépassaient pas la puissance de la force motrice du médium, cette hypothèse pourrait avoir quelque vraisemblance ; mais quand les coups frappés dépassent en intensité la force ordinaire des hommes, quand des meubles qui ne pourraient être déplacés que par plusieurs hommes, marchent tout seuls, peut-on attribuer leurs mouvements à la motricité extériorisée d'une simple femme ?

La *projection de volonté* est une hypothèse de la même farine que l'extériorisation de la motricité. Inutile de s'y arrê-

ter (1). D'ailleurs, tout cela n'explique pas les manifestations spirites intelligentes, qui sont le principal objet du litige, le nœud de la question.

A ce point de vue aussi, on a proposé diverses hypothèses, mais qui ne paraissent pas plus heureuses que les précédentes.

Les catholiques, qui ont été moins rebelles à l'admission des faits spirites, les exagérant même quelquefois, ont cherché leur explication dans l'intervention du Malin, du Diable, de l'Ange de Ténèbre, qui se revêtirait des dehors de l'Ange de lumière pour surprendre la bonne foi des fidèles.

Les spirites ont depuis longtemps répondu, et M. Turiello se joint à eux pour dire que Satan entendrait bien mal ses intérêts, si les manifestations spirites venaient de lui. Ses esprits en effet, ne cessent de prêcher la charité, l'amour de Dieu et du prochain, la prière, le pardon des injures (2). Combien d'athées sont revenus, non pas à la religion catholique, mais à la religion naturelle et aux bonnes œuvres.

En se plaçant au point de vue théorique, n'est-il pas plus rationnel, plus naturel d'attribuer les phénomènes spirites à l'intervention des âmes des morts qu'à celles des démons? N'est-il pas plus logique de supposer, même sans preuves, que les âmes ayant animé des corps, ont plus d'affinité avec nous, plus d'inclination et d'aptitude à se communiquer à nous que les anges bons ou mauvais (3)?

Cette ressemblance ne devient-elle pas une évidence si l'on observe avec Russell Wallace, que tout paraît humain dans les manifestations des esprits. Ils ont nos sentiments, nos goûts, nos passions, nos idées; comme parmi nous, il y en a de vains, de sages, de légers; comme nous, ils peuvent tromper et se tromper.

(1) Nous acceptons, sans restriction, cette réfutation d'une objection qui a des prétentions scientifiques.

(2) L'auteur oublie de nous dire que des spirites enseignent la métempsycose, le mariage civil, le divorce, souvent le suicide, le panthéisme. Il oublie que, parmi les esprits, il en est qui prêchent les plus détestables doctrines et les plus flagrantes contradictions. Voir dans cette revue, nos réfutations du spiritisme.

Elie MÉRIC.

(3) C'est en formulant des hypothèses de ce genre qui ne reposent sur rien que l'on prétend prouver la vérité du spiritisme. On commence par une proposition dubitative, on finit par une proposition absolue.

Enfin l'évidence devient certitude, quand ils donnent des preuves incontestables de leur identité; quand ils disent des choses ignorées de tous les assistants et qu'eux seuls ont pu connaître de leur vivant; quand, sous leur influence, un médium qui ne les a même pas connus reproduit leur écriture, leur signature, leurs gestes, leurs tics même (1).

Les savants ont aussi proposé leurs hypothèses pour expliquer les phénomènes spirites dénotant de l'intelligence de la part de l'agent qui les produit.

Pour les uns, c'est l'inconscient du médium qui est le facteur essentiel. L'inconscient qui produit des phénomènes bien au-dessus de la capacité du médium, qui prévoit et prédit des événements futurs, serait alors bien supérieur au conscient, hypothèse purement gratuite et de plus invraisemblable.

La *transmission de pensées* est encore invoquée. Il est à noter que la plupart des médiums sont des illettrés, Eusapia entre autres. — Quelles pensées pourraient-ils bien transmettre à une table? Si cela était dans leur pouvoir, ils commenceraient sans doute par s'en transmettre eux-mêmes.

Mais la transmission de pensées ne serait pas moins merveilleuse — surnaturelle au point de vue des savants — que l'intervention des esprits, et l'une conduirait à l'autre.

En effet, si la pensée peut être transmise d'une personne à une autre, voire à un objet purement matériel, — une table! — sans l'intermédiaire d'aucun organe, elle est donc indépendante de l'organisme. Si elle en est indépendante, elle peut donc lui survivre. Si du vivant de la personne, la pensée peut fonctionner indépendamment des organes, pourquoi serait-elle privée de ce pouvoir après la dissolution du corps?

*
* *

La conclusion qui résulte de toutes ces considérations, c'est comme le dit M. Turiello, que les savants qui veulent se borner aux ressources que fournit leur science pour expliquer le

(1) Les Esprits n'ont jamais donné une preuve certaine de leur identité, et les spirites nous présentent sans cesse un paradoxe vingt fois réfuté. Nous répondons encore à cette objection dans notre article sur les matérialisations.

spiritisme se condamnent à l'impuissance. « Les sciences naturelles ont touché leurs colonnes d'Hercule. » Il faut les franchir.

Mais, diront les savants, la nature ne fait pas de sauts.

Qu'en savez-vous? La nature passe perpétuellement de la mort à la vie et *vice versa*. Ne sont-ce pas là des sauts? Et puis connaissez-vous *toute* la nature? Savez-vous si ce qui vous paraît un saut n'est pas un simple glissement?

Vous ne voulez pas que la nature fasse de sauts? Eh bien! dans le cas qui nous occupe, c'est vous qui la faites cascader. Si l'âme ne survit pas au corps, si le principe des êtres est anéanti en même temps que le principe passif est réduit en dissolution, c'est alors qu'il y a un saut, une lacune prodigieuse dans la nature!

Tandis qu'au contraire, si l'âme survit, comme le sentiment intime nous le crie, comme la raison nous l'indique, comme les phénomènes spirites nous en fournissent la preuve expérimentale: alors, oh! alors il n'y a pas de sauts dans l'univers, tout s'enchaîne, ce que vous appelez le surnaturel devient tout naturel.

M. Turiello a donc raison de dire que « les spirites sont certainement sur la voie qui conduit à l'avancement des sciences physiques. »

Il nous resterait à montrer que le spiritisme renverse le matérialisme, qu'il complète et même explique le darwinisme, qu'il fournit la solution la plus satisfaisante des deux questions les plus graves de notre époque: la question religieuse et la question sociale.

Mais M. Turiello ne fait guère qu'indiquer ces conséquences du spiritisme. Nous n'entrerons donc pas dans les détails à ce sujet, d'autant que, sous prétexte de résumer le *spiritisme italien*, nous n'avons peut-être déjà que trop mêlé nos propres idées avec celles de l'auteur.

L'âme humaine, a dit Kant, cité par Turiello, même en cette vie, est en une communauté indissoluble avec tous les êtres immatériels du monde des esprits, elle y produit et en reçoit des impressions réciproques, desquelles l'homme n'a pas ordinairement conscience tant qu'il est en santé.

La communauté des esprits est indissoluble, celle des corps est dissoluble. Tel paraît être le dernier mot de la question.

ROUXEL.

(*La Lumière.*)

OBSERVATION. — Turiello commet une erreur puérile quand il écrit que les spirites sont sur la voie qui conduit à l'avancement des sciences physiques et qu'ils possèdent la solution de la question religieuse, parce qu'ils affirment l'immortalité de l'âme. La philosophie spiritualiste et la Religion nous ont appris depuis longtemps ces vérités élémentaires. Depuis longtemps aussi, l'Église nous enseigne avec une autorité infail-
lible ce qu'il faut croire et ce que nous pouvons savoir sur les rapports entre les vivants et les morts.

É. M.



DES SUPERSTITIONS

DANS LES CAMPAGNES

On sait que la superstition est l'égarement de l'esprit et de la volonté abusés par des notions inconciliables avec les principes et les règles de la science religieuse. On sait que, par suite, elle devient partout et toujours, la mère d'une foule incalculable d'erreurs grossières, ridicules ou grotesques. Elle engendre des terreurs, crée des fantômes, bouleverse les têtes faibles et nous apparaît entourée de tous les monstres imaginables. Il n'est pas étonnant qu'à travers les siècles, elle ait enfanté des perturbations sans nombre dans la famille et dans la société, en France, comme ailleurs.

Or, malgré les progrès de la civilisation, les lumières du christianisme et les condamnations de l'Église, elle exerce encore des ravages dans nos campagnes, au milieu même des populations les plus chrétiennes, au cœur des paroisses les plus religieuses.

On y rencontre encore de loin en loin des devins et des sorcières qui pour de l'argent ou pour des cadeaux prédisent l'avenir ou donnent des remèdes contre les maladies des gens et des bêtes.

J'ai relevé, dans un coin de mon pays (Tarn-et-Garonne), quelques faits suggestifs qui montrent que la superstition emploie toujours les mêmes procédés pour abuser de la crédulité des naïfs, et pour extorquer de l'argent aux malheureux qui se croient poursuivis par les esprits, quant ils ont chez eux une femme ou un enfant, un bœuf ou une brebis malades.

J'en citerai quelques-uns pour l'édification de mes lecteurs.

I

Dans son *Dictionnaire infernal* (1), Collin de Plancy raconte plusieurs histoires d'escrocs habiles, hommes et femmes, qui, dans notre siècle, ont su extorquer des bijoux ou des écus à des clients ingénus, et que la justice, malgré ses condamnations à l'amende ou à la prison, n'a pas toujours corrigés.

L'humanité, — hélas ! il faut le reconnaître, — se répète sans cesse, l'histoire se copie toujours, et on va encore, à la fin du XIX^e siècle, consulter les charlatans et les fourbes qui font métier d'exploiter la superstition, aux dépens surtout des paysans simples ou ignorants.

Il y a quelques mois vivait dans la commune de V... (2) un madré compère qui passait pour avoir le secret de guérir toutes les maladies. Un paysan du voisinage, dont la femme avait parfois des crises d'épilepsie, va le trouver un jour, et lui demande un remède pour sa chère moitié qui vient d'avoir une attaque terrible de son mal habituel. « Allez, lui dit le sorcier, déposer cinquante francs pour les âmes, sous la pierre du chemin, là-bas, à tel endroit ; revenez demain au même lieu, si l'argent n'y est plus, ce sera une preuve que votre femme sera guérie. »

Le paysan, plein de confiance, accomplit scrupuleusement l'ordonnance, dépose la somme dite à l'endroit indiqué et revient au logis où il trouve sa femme sur pied. — La crise était passée. Le lendemain, il retourne à la pierre mystérieuse sous laquelle il avait mis l'argent, et naturellement il n'en trouve plus rien. Le sorcier s'était empressé d'enlever les cinquante francs pendant la nuit.

Quelques jours plus tard, la malade a une nouvelle crise : le pauvre homme reprend son bâton de voyage et va de nou-

(1) Répertoire universel des êtres, des personnages, des livres, des faits et des choses qui tiennent aux apparitions, aux divinations, à la magie, ... aux sorciers, aux superstitions, etc. Un vol. in-8^e de près de 600 pages, approuvé par l'archevêque de Paris.

(2) Comme les faits racontés sont récents, je ne désigne les communes ou les paroisses que par la première lettre du nom.

veau frapper à la porte du devin : — Ce coup-ci, il faut déposer sous la croix du cimetière, non plus cinquante francs mais deux cents francs, moyennant quoi la maladie disparaîtra pour toujours.

Le paysan exécute la seconde ordonnance comme la première ; mais se méfiant un peu du guérisseur, il reste aux abords du cimetière, pour savoir ce qui va se passer, et voilà que bientôt il aperçoit le sorcier qui s'en va tranquillement, à la faveur des ombres du soir, enlever les deux cents francs dans la cachette convenue.

Pris alors d'une sainte indignation, il l'appelle, le poursuit et le traite de voleur, mais c'est peine perdue. L'escroc a bonne jambe, et disparaît bientôt dans les ténèbres. Le volé, quelque peu honteux de sa mésaventure, court trouver son curé et lui raconte son histoire ; puis, sur les conseils de ce dernier, il va réclamer son argent et menace le voleur de porter contre lui une plainte au procureur de la République. Le coupable, se voyant découvert, se défend d'abord comme il peut, mais finit cependant par transiger avec le paysan, en lui remettant cent quatre-vingts francs. Il en gagnait vingt.

Grâce à ce compromis, il put encore continuer son métier lucratif... Mais un jour, dénoncé pour ses prouesses, il apprit qu'il y avait des juges à Montauban comme à Berlin, et il alla expier en prison son dilettantisme en escroquerie. Il est mort, il n'y a pas bien longtemps avec... non pas la gloire, mais la réputation d'un assez heureux flibustier.

II

Le cœur de bœuf a-t-il un rôle connu dans les pratiques superstitieuses ? Il le semble ; car à M... il y a eu longtemps une sorcière qui, consultée pour les maladies soit des personnes, soit des animaux, donnait d'ordinaire la recette suivante : « Prenez, disait-elle, un cœur de bœuf, dardez-le de clous, mettez-le au sec, dans une marmite placée sur un feu ardent, et quand le cœur éclatera, la guérison se produira immédia-

tement. » Beaucoup ont eu recours à cette étrange recette : mais j'ignore s'ils s'en sont bien trouvés.

Quoi qu'il en soit, je me plais à le rapprocher du fait que voici raconté par Collin de Plancy (1).

En 1820, une demoiselle de Marseille abandonnée par un jeune homme qui devait l'épouser, recourut à un docteur qui passait pour sorcier, lui demandant s'il aurait un secret pour ramener un infidèle et nuire à une rivale.

Le nécromancien commença par se faire donner une jolie somme d'argent, puis une *poule noire*, puis un *cœur de bœuf* et enfin des *clous*. Il fallait que la poule, le cœur et les clous fussent volés ; pour l'argent, il pouvait être légitimement acquis : le sorcier se chargeait du reste. Mais il ne sut pas hélas ! rendre à la plaignante le cœur de son amant, celle-ci voulut au moins qu'on lui rendit son argent. De là, un procès qui eut pour dénouement la restitution demandée, comme cela devait être. Le docteur fut de plus bel et bien condamné à l'amende et à deux mois de prison, comme *escroc*. On ne dit pas s'il employa un cœur de *bœuf et des clous* pour tenter d'esquiver son châtiment. Mais de ce fait historique et de la pratique citée plus haut, il ressort que le cœur de bœuf a dû toujours avoir un rôle connu des nécromanciens, dans les recettes superstitieuses.

III

A M... encore où la population est très religieuse et peut-être même plus instruite qu'ailleurs, vit une brave femme qui jouit d'une excellente réputation, mais qui passe pour avoir des remèdes souverains contre les maladies, les sortilèges ou les maléfices... Dans ses consultations, elle se sert d'un *couteau* ou d'une *romaine*. Que signifient, dans ses mains, les mouvements du couteau et les oscillations de la romaine ? Nul ne le sait, mais elle ne s'y trompe pas, et suivant les cas, elle ordonne à ses clients, des messes, des pains bénits,

(1) *Dictionnaire infernal*, voir le mot sorcier.

des pèlerinages, des offrandes à la sainte Vierge, des *De profundis* ou des *Miserere*, etc.

Ailleurs, elle a des émules qui ordonnent une ou plusieurs communions, l'assistance à la messe debout ou des prières sur la tombe des morts, à minuit précis... Elle n'exige rien pour ses consultations, mais elle accepte avec reconnaissance ce qu'on veut bien lui offrir.

C'est dans le même genre qu'opère, dans la même région, la sorcière presque célèbre d'A... Celle-ci reçoit beaucoup de visiteurs qui viennent la trouver pour des peurs étranges, des troubles nerveux, des maladies incurables. Elle les fait entrer dans une espèce d'oratoire orné de fleurs, d'images et de statuettes, et c'est là qu'armée d'un rosaire, elle donne ses réponses sibyllines. Elle ordonne beaucoup de messes, pour les pauvres âmes. Le pasteur de la paroisse et les curés des environs ont beau refuser les messes qui proviennent de cette source, et blâmer en chaire ceux qui vont consulter la sorcière, la clientèle de celle-ci ne diminue pas pour cela ! La superstition est tellement enracinée dans les masses populaires, à la campagne surtout, qu'il est, en quelque sorte, impossible de la faire disparaître.

Les prêtres y perdent leur latin, et si Thiers (1) revenait sur terre, il pourrait rééditer dans son traité une foule de coutumes bizarres et saugrenues qu'il a stigmatisées jadis.

Il y a à peine quelques années, dans la forêt de M..., un sorcier avait imaginé de créer un réservoir d'eau au sommet d'un petit tumulus qu'il avait baptisé du nom de tombe de *Saint-James*. Les malades, les malheureux, les curieux accoururent. Or, il suffisait, pour obtenir un bienfait, une grâce, une guérison, de tremper son doigt dans ce réservoir. Si on retirait son doigt simplement mouillé, on était sûr du succès. Si on le retirait rouge et comme ensanglanté, c'était mauvais signe.

Hâtons-nous de dire que pendant la nuit, notre sorcier venait de loin en loin rougir l'eau révélatrice. Mais le plus

(1) L'abbé J.-B. Thiers (1636-1703), curé de Vibraye (Sarthe), bachelier de Sorbonne, théologien érudit, a laissé un traité *des superstitions*, en quatre volumes, il y rapporte une foule de faits singuliers et curieux.

souvent, il la laissait dans son état naturel. C'était pendant la nuit aussi qu'il allait retirer les objets que ses clients laissaient sur la tombe de saint James. Qu'y trouvait-il? Des sous, des pièces blanches, des montres, des chapelets, etc., en un mot des ex-voto de tout genre qui lui constituaient un véritable trésor.

Le pèlerinage n'a eu qu'une vogue momentanée; il n'est plus fréquenté: car on a fini par comprendre la supercherie qui lui avait donné naissance, et l'escroc a disparu pour aller chercher des dupes... ou se faire pendre ailleurs.

IV

On pense bien que si les sorciers ont si beau jeu dans le pays que j'ai en vue, dans cette étude, la *démonologie* peut y faire encore d'autres découvertes et y trouver d'autres surprises, et de fait, on y entend parler quelquefois d'apparitions macabres, de maisons hantées, de chambres infestées, de revenants, de fantômes et de spectres qui rappellent un peu l'histoire de Despilliers (1) et de M^{me} Deshoulières (2).

On sait que les esprits lutins qui, dans les manoirs d'autrefois, prenaient plaisir à tourmenter le sommeil des habitants ou des visiteurs, et à effrayer la maisonnée et le voisinage, n'étaient le plus souvent que des chats, des singes, des chiens innocents ou des farceurs sinistres.

Le fait suivant qui s'est passé tout près de M..., dans la paroisse de Saint-L... le prouverait au besoin.

(1) Le comte Despilliers couche tout vêtu, son épée à côté de lui, dans une chambre qu'il sait *hantée*. Vers minuit, le vacarme commence. Quelqu'un entre qui, en un instant, met le lit sens dessus dessous, et enferme sous la paillasse le comte qui croit avoir affaire avec quelque démon. Mais le mystère s'éclaircit; le démon n'était qu'un singe.

COLLIN DE PLANCY.

(2) M^{me} Deshoulières va passer quelques mois dans un château non loin de Paris. Elle occupe une chambre *hantée*, Du reste depuis longtemps elle désirait voir des revenants. Au cœur de la nuit, elle est brusquement éveillée, mais elle avait bonne contenance. Etendant ses deux mains vers l'endroit où elle entend le spectre, elle saisit deux oreilles velues qu'elle a la constance de tenir jusqu'au matin. Dès l'aube, les gens du château viennent voir si elle n'est pas morte, et il se trouve que le prétendu revenant est un gros chien qui prétend coucher dans une chambre abandonnée que dans la basse-cour.

COLLIN DE PLANCY.

Les B... étaient de braves gens et de parfaits chrétiens. Or, tous les soirs, vers dix heures, quand ils faisaient leur prière en commun, ils entendaient un bruit épouvantable sur leur tête. Le père et les enfants étaient pris d'une peur indicible, et la mère malade avait des crises nerveuses qui ne se calmaient que bien avant dans la nuit. Évidemment la maison était hantée par les esprits. B... va consulter son curé qui, pour tranquilliser son paroissien, lui promet d'aller le voir, un soir, au moment où se produit le tapage. Le soir convenu, il arrive en effet accompagné de son confrère du voisinage entre neuf et dix heures. C'est justement le moment de la prière familiale. Elle est à peine commencée que le vacarme éclate, comme toujours. Impossible de le nier ; c'est un bruit assourdissant dans le grenier. Que faire ? Le plus jeune des deux prêtres s'arme de courage et d'une lampe, et tandis que le plus âgé console la famille alarmée, il grimpe à travers une échelle, pour arriver à l'endroit infesté, et y faire une exploration sérieuse. A son aspect, tout disparaît, et que voit-il ? Un régiment de rats gros et gras qui, tous les soirs, venaient faire chère lie, avec les noix, l'avoine et le millet déposés dans le grenier. Il revient triomphant de son expédition, consoler les pauvres gens anxieux et toujours épouvantés. Mais il lui est bien difficile de les ramener à la vérité. Il ne put jamais les convertir complètement. La femme voyait souvent passer devant ses yeux des papillons noirs qui ne pouvaient, à son avis, être que des esprits méchants, et l'homme, quand il sortait la nuit, se croyait toujours accompagné d'un fantôme blanc ou noir qui le suivait comme une ombre, partout où il allait, dans les guérets, les bois et les chemins. Aussi il faisait de fréquentes visites aux sorciers des environs afin d'acheter un peu de paix pour ses jours et pour ses nuits. Il est mort pauvre... d'argent et de tranquillité. N'aurait-il pas mieux fait de s'en rapporter à la parole de son curé ? Mais dans bien des campagnes, on croit souvent plus volontiers à la cabale qu'à la Religion, au devin qu'au prêtre, quand il s'agit de spectres nocturnes, de maladies tenaces, de peurs inexplicables, d'événements étranges et de choses mystérieuses.

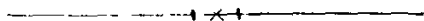
V

Ici s'arrêtera mon travail. J'aurais pu le faire plus long : car les documents ne me manquent pas pour cela. Mais je n'oublie pas que je l'ai intitulé un *coup d'œil sur les superstitions, dans les campagnes*.

Quelles seront maintenant les conclusions de cette étude ? Je pourrais en formuler plusieurs ; mais je me borne à celle-ci : c'est que dans les pays religieux, la superstition est la *verrue* de la foi, et qu'on ne saurait trop faire pour combattre cette verrue, et, si c'est possible, pour l'anéantir.

Abbé HENRY CALHIAT,

Docteur en théologie



DES HARMONIES ET DES DISSONANCES

EN ASTROLOGIE ET EN MUSIQUE

Il n'y a pas de science qui, poussée jusqu'à ses extrêmes limites, n'aboutisse à des notions d'harmonie et de dissonance des éléments qu'elle étudie.

La psychologie quoi qu'en pensent beaucoup de gens, n'est pas plus inaccessible aux procédés de mesure que les autres sciences. C'est un peu risqué également de prétendre que la raison humaine venant de naître est chose trop neuve pour entreprendre encore l'étude des lois que la philosophie classique nomme d'une façon vague *l'inconscient*. On peut même dire que les adeptes de la *table rase* ont une légèreté presque naïve à croire que l'humanité n'est devenue subitement intelligente que depuis un siècle ou deux, en condamnant, sans aucun examen expérimental à l'appui, une science aussi capitale que l'*astrologie* qui a compté parmi ses défenseurs les plus grands génies des temps anciens !

L'astrologie qui a pour but l'étude du *magnétisme sidéral* explique l'homme à la fois dans sa *nature*, ses *moyens* et son *évolution* adaptée à un milieu connu.

C'est la science expérimentale des potentialités latentes du caractère humain et celle des causes déterminantes des phénomènes. Nous ne parlerons pas ici des preuves et conceptions rationnelles accessibles à tous ceux qui l'ont étudiée sérieusement. Nous chercherons seulement à mettre en lumière quelques lois d'harmonies et de dissonances des influences astrales ; nous montrerons ensuite qu'au fond elles ne sont pas distinctes de celles qu'on trouve ailleurs, en *musique* par exemple.

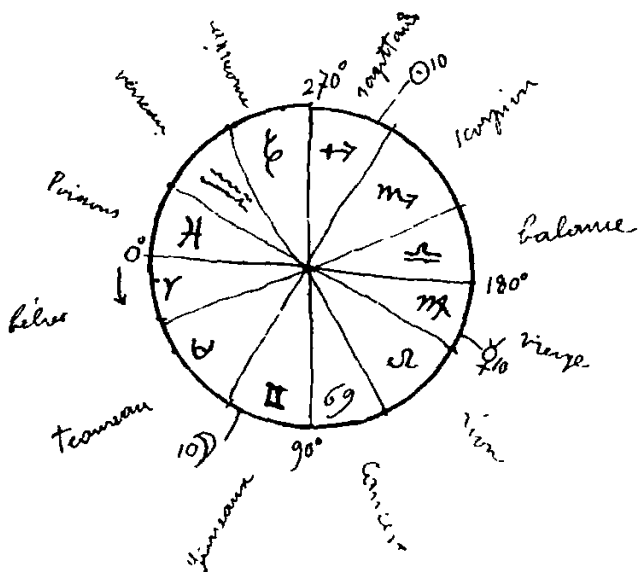
Le magnétisme sidéral qui nous enveloppe est caractérisé, pour un lieu et un moment donnés de notre planète, par les

positions des astres vus du point considéré : les rayons multiples qui émanent de ceux-ci ont sur ce point une certaine résultante de *lumière* à laquelle en correspond une d'*électricité*.

Les planètes de notre système solaire sont les corps célestes les plus importants pour cette étude.

Ce système de vibrations magnétiques perpétuellement changeant qui nous environne dépend non seulement des positions propres des planètes dans le zodiaque, mais encore de leurs distances angulaires ou *aspects* entre elles.

La science des astres roule en grande partie là-dessus. Soit un cercle représentant l'écliptique avec ses douze signes d'après les conventions astronomiques universellement admises.



Les 360° degrés de la circonférence zodiacale sont marqués comme ci-contre dans le sens de la flèche. Pour représenter les planètes, nous emploierons les signes habituels qu'on trouve dans tous les ouvrages d'astronomie.





Si la lune par exemple a pour longitude 70°, c'est-à-dire le 10° degré des Gémeaux et Mercure 160° ou le 10° degré de la Vierge, l'aspect des deux planètes séparées par 90° ou un quart de cercle sera une *quadrature* exacte. On dit encore en langage astrologique que la lune reçoit des rayons de quadrature de Mercure ou réciproquement.

Avec le soleil au 10° degré du Sagittaire, on aurait avec la lune l'*opposition* (demi-cercle) qui correspond dans la réalité à la pleine lune.

L'aspect est rarement exact, autrement dit deux planètes sont rarement séparées par un nombre de degrés et minutes

correspondant à une influence précise de leur rayonnement réciproque. L'expérience montre que cette influence se fait sentir quand l'aspect se présente à 8 ou 10 degrés près environ. Cette limite d'influence légèrement variable avec chaque planète a reçu le nom d'*orbe*.

Les aspects principaux admis de tout temps ont été rangés en deux classes avec les signes représentatifs suivants :

Les aspects bénéfiques	{	trigone (1/3 cercle)	
		sextile (1/6 cercle)	
Les aspects maléfiques	{	opposition (1/2 cercle)	
		quadrature (1/4 cercle)	

La conjonction \odot correspond à deux planètes ayant même longitude à 10 degrés près en moyenne.

Elle est bénéfique avec ♀ et ♈ et maléfique avec ♂ et ♏. Un aspect d'un autre genre que les précédents est constitué par le rayonnement réciproque de deux planètes également distantes de l'équateur, c'est-à-dire ayant même déclinaison à 4 ou 5 degrés près sans distinction de la région boréale ou australe où ces planètes se trouvent. Ce dernier aspect nommé *Parallèle* est étudié dans le même sens que la conjonction.

Tels sont les six aspects dits *majeurs* et qui sont les plus importants. D'autres appelés *mineurs* et loin d'être négligeables, furent découverts par l'immortel Képler qui fut l'un des astrologues les plus éminents. Pour ne pas embrouiller la question, dans ce qui va suivre, nous ne parlerons que des aspects majeurs. La distinction des rayons *bénéfiques* et *maléfiques* n'est pas arbitraire, mais rigoureusement expérimentale : Sans entrer dans les détails de la science très complexe qui nous occupe, nous dirons qu'un thème de nativité réduit à sa plus simple expression est représenté par la figure zodiacale vue plus haut, dans laquelle on a placé toutes les planètes par leurs longitudes, à l'endroit qu'elles occupaient au moment précis de la nativité. On marque aussi sur l'éclip-

tique les points qui se trouvaient à l'horizon et au méridien du lieu de naissance. Ces points sont appelés le premier *ascendant*, le second milieu du ciel.

L'interprétation psychologique d'un thème vise principalement les aspects que forment entre elles les planètes et l'ascendant. Les *maisons* astrologiques, dont nous ne parlons pas ici, sont aussi d'une grande importance.

Les signifiateurs de *destinée* et d'*intellectualité*, qui ne sont pas les mêmes, sont certains points remarquables du zodiaque de nativité. Ces signifiateurs sont bons ou mauvais suivant l'intensité et l'harmonie des rayons planétaires qu'ils reçoivent.

La destinée heureuse ou le caractère harmonique résultent des mêmes influences astrales portant sur l'une ou l'autre classe des signifiateurs. On pourrait dire de même pour la destinée malheureuse et le caractère dissonant. Ceci n'a pas trait seulement à l'orientation magnétique de la nativité : les différentes phases d'une existence humaine correspondent aux harmonies ou dissonances du magnétisme sidéral quand celui-ci arrive à être d'une nature propre à modifier celui qui a impressionné l'être naissant. De là les orages de destinée d'une part et les périodes de succès d'une autre, donnant essor aux facultés mauvaises ou bonnes. Les évolutions bénéfiques sont comme des âges de *floraison humaine* particuliers à chaque individu et que le libre arbitre permet de réaliser dans une vie bien ordonnée.

En principe, les aspects \triangle et \ast caractérisent géométriquement l'harmonie et les aspects \wp et \square la dissonance.

Comme partout ailleurs on trouve ici les nuances les plus variées qu'une très longue expérience permet d'apprécier ; mais les cas extrêmes sont des guides précieux pour l'astrologue en lui permettant de formuler des lois.

Il y a là les bases d'un critérium psychologique devant lequel on ne peut se dérober sans taxer de folie ou de mauvaise foi celui qui se livre à cette science si importante pour l'édifice de notre raison. L'étude du caractère humain par les correspondances d'harmonies se trouve en effet ramené en partie à des figures mathématiques.

Si l'on juge habituellement la valeur de l'individu par celle (arbitraire le plus souvent) qu'on attribue à ses idées, l'astrologie réciproquement pourra juger (dans une certaine mesure cela s'entend) la valeur des idées et des impressions par celle des boîtes humaines qui les renferment. Ceci donne un aperçu du rôle de l'astrologie en philosophie et en art.

C'est ainsi que l'on démontre scientifiquement, par les cas bien tranchés, que le scepticisme est de la dissonance et que l'aspiration vers le mieux est de l'harmonie.

Le bien, le beau et le vrai sont les manifestations plus ou moins directes d'une même chose : la tendance ascensionnelle — inconsciente ou non, — qui caractérise l'humanité, se résout à *l'aspiration vers l'harmonie*. La vérité philosophique est là.

— On pourrait dire que les facultés humaines envisagées à travers l'étude des lois qui les régissent présentent trois grands côtés d'observation : *l'intensité, l'étoffe et l'harmonie*. L'intensité est donnée par les positions propres des planètes dont la place zodiacale et le voisinage du méridien ou de l'horizon peuvent faire varier la puissance ; l'étoffe est caractérisée par la multiplicité des aspects remarquables ; enfin l'harmonie correspond à l'ensemble plus ou moins harmonique des rayons planétaires.

L'homme supérieur paraît être celui chez lequel les influences astro-magnétiques de nativité sont à la fois étoffées, harmoniques et puissantes. Dans la réalité, le grand équilibre idéal est impossible par suite de l'enchevêtrement des rayons planétaires donnant toujours une valeur mixte comme résultante.

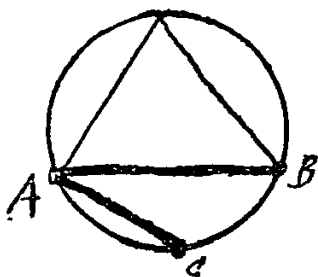
Les génies ordinaires sont ceux chez lesquels *l'amorce* d'un tel équilibre s'est présentée à leur nativité, en se trouvant correspondre par sa nature avec les facultés ataviques d'un être humain qui n'attendait pour naître qu'une atmosphère magnétique favorable.

On n'a pas seulement tel caractère parce qu'on naît sous tel ciel, mais on naît principalement sous tel ciel parce qu'on a tel caractère atavique déjà ébauché dans la gestation. *L'atavisme astral* des figures de nativité en est une preuve.

Tout cela n'est pas nouveau, et Ptolémée avait commencé l'étude des rapports d'influences de conception et de nativité.

L'*opposition* (1/2 cercle) d'où dé-
rive la quadrature symbolise la dis-
sonance.

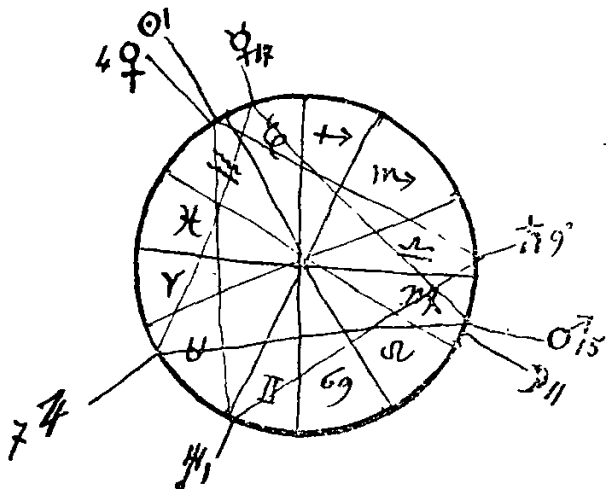
Le *trigone* d'où dérive le sixte ou sextile, symbolise l'harmonie. Il est le $\frac{1}{3}$ du cercle et a pour corde dans le cercle zodiacal le côté du triangle équilatéral inscrit.



L'importance du chiffre 3 trouve ici son application habituelle.

Les aspects trigones sont une des notes caractéristiques des facultés géniales. Pour fixer les idées, on peut

jeter un coup d'œil sur la figure ci-dessous représentant la disposition zodiacale des planètes à la nativité du célèbre savant Ampère: les planètes sont situées aux extrémités de deux triangles équilatéraux inscrits: elles forment par conséquent entre elles un très grand nombre d'aspects trigones.



Sans même tenir compte de l'heure de nativité, on voit que les influences astrales de la journée étaient favorables à la naissance d'un génie de premier ordre. Les quelques dissonances qu'on y trouve comme ♀ □ ♀ et ♀ ♂ ♂ sont noyées dans un ensemble très harmonique.

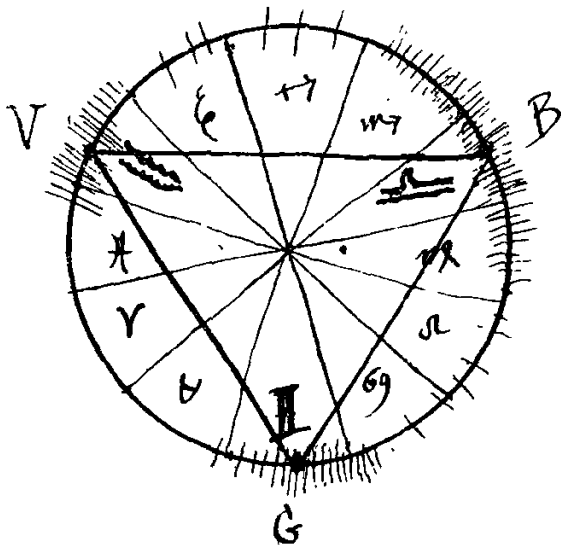
Chaque fois qu'apparaît le groupement des planètes aux extrémités d'un ou plusieurs triangles équilatéraux, il y a beaucoup de chances d'y voir correspondre un esprit supé-

rieur, surtout si l'ascendant et le milieu du ciel (dus au lieu et à l'heure) concourent à l'harmonie planétaire.

Dans le cours d'une existence humaine, les puissances astrales donnant essor à celles qui sont latentes chez l'individu, ont trait en grande partie aux passages des planètes aux points remarquables du thème de nativité; si la condition est loin d'être suffisante, elle est presque toujours nécessaire.

Suivant que les planètes occupent des positions harmoniques ou dissonantes par rapport à celles de nativité, on en déduit des influences bénéfiques ou maléfiques. Les signes du zodiaque n'ont pas tous la même valeur. Ils font varier à la fois la puissance et l'harmonie propre de chaque planète. Les signes ♈ ♎ ♊ formant ce qu'on appelle la *triplicité de l'air* sont des sources d'influences supérieures, comme on va le prouver. Une loi fort remarquable démontrée par l'expérience est en effet la suivante:

L'*ascendant*, ou point zodiacal qui se lève à l'orient à la nativité, joue un rôle très important en astrologie. Il semble même marquer en partie le plan des facultés. Si l'on prend les ascendants d'un très grand nombre de nativités d'esprits



supérieurs en science, art ou philosophie, — d'une centaine par exemple, — et qu'on les indique par un trait transversal le long du cercle zodiacal, on obtient la figure représentative ci-contre. Les trois régions les plus fournies en hachures correspondent à la triplicité de l'air étendue sur la vierge et le scorpion du côté de la balance.

En prenant à vue les centres de gravité des trois zones et en les joignant, on obtient approximativement un triangle équilatéral appuyé vers le 15^e ou 20^e degré de chacun des trois signes d'air.

Les quelques exceptions relatives à cette loi des ascendants supérieurs, en dehors de la triple zone, ont toujours comme compensation des notes brillantes d'un autre ordre que nous ne pouvons étudier ici. La zone de la balance est la plus fournie et s'étend de la fin du lion à la fin du scorpion. Les signes du sagittaire, du capricorne, des poissons, du bélier et du taureau ne possèdent presque rien. Cette loi du triangle aérien B V G que j'ose aujourd'hui formuler après plusieurs années d'étude est conforme d'ailleurs à l'aphorisme des livres anciens qui disait que « les esprits supérieurs étaient caractérisés par beaucoup de planètes dans la triplicité de l'air. » L'ascendant en astrologie a en effet un rôle au moins aussi important qu'une planète.

Nous allons maintenant aborder les concordances des lois zodiacales avec celles de la musique.

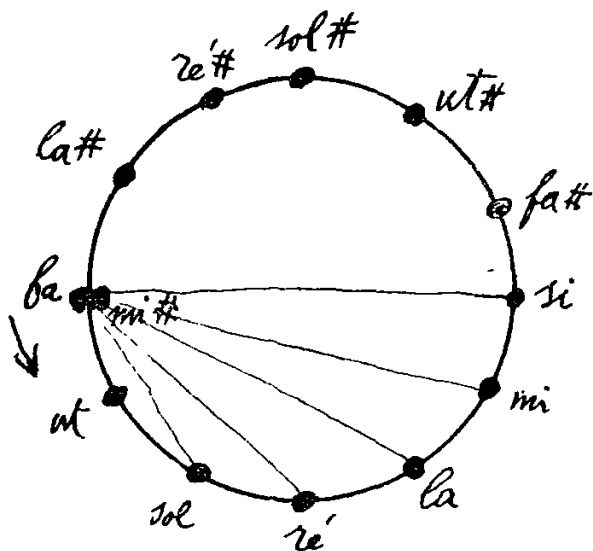
Un musicien de talent, M. Sér̃yeix, a fait une étude nouvelle sur l'expression géométrique des lois musicales. Le cycle des quintes qui lui sert de base a été mentionné par M. Francis André dans le *Novissimum organon*.

Sur une circonférence, inscrivons la succession habituelle des douze quintes musicales fa-ut, ut-sol... la # - mi #.

Chaque quinte correspond à un douzième de circonférence, mi # étant le son enharmonique du fa de départ, permet de fermer le cycle des quintes dans lequel se fait l'accord des instruments à cordes fixes.

On obtient ainsi une figure tout à fait semblable à celle des douze signes zodiacaux vus précédemment. Et nous allons montrer quelles lois président à la combinaison des douze notes ci-contre.

Réunis 2 à 2, les intervalles représentent une seconde



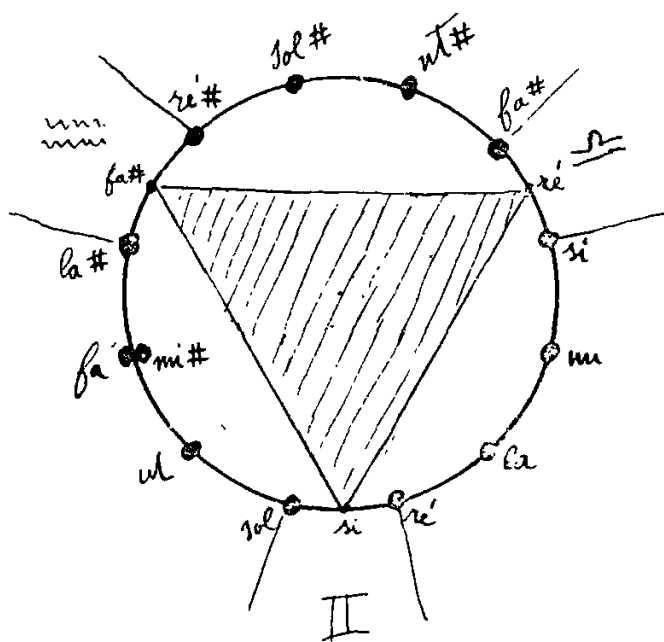
majeure, 3 à 3 une sixte majeure, 4 à 4 une tierce majeure, 5 à 5 une septième majeure et 6 à 6 une quarte augmentée.

On voit de suite que la combinaison *la moins harmonique* est celle dernière formée par deux notes diamétralement opposées sur le cercle telles que fa-si.

L'accord est une dissonance symphonique et l'intervalle est appelé triton, c'est le diable en musique.

D'autre part, si nous regardons la combinaison des quintes 4 à 4, autrement dit de trois notes posées de tiers en tiers de la circonférence, nous voyons que cette combinaison présente un accord symphonique de quinte augmentée, accord un peu dissonant dans son ensemble, mais composé d'intervalles mélodiques consonants (tierces majeures), qui forment la combinaison la plus harmonique de deux notes quelconques du cycle des 12 quintes lorsqu'on les prend sur deux sommets consécutifs d'un polygone régulier inscrit.

Si l'on remarque que les deux genres de combinaisons précé-



dentes correspondent exactement les premiers à des *aspects d'opposition* dissonants en astrologie, les seconds à des aspects *trigones* bénéfiques (les seuls d'ailleurs avec les sextiles qui ne sont jamais maléfiques), on voit démontrée la concordance visée.

Tous les aspects majeurs ou mineurs de l'astrologie semblent offrir les mêmes remarques comme valeur propre ou relative de leur harmonie. Ainsi le *sextile* qui est de même nature que le trigone, mais plus faible, correspond en effet à un accord et à un intervalle ayant quelque rapport avec ceux de la tierce majeure, mais moins bons comme ensemble.

— Dans ce qui précède, on n'a tenu compte que des douze notes marquées pour les aspects; les autres intermédiaires et non représentées fournissent des lois semblables : si l'on divise les quintes en demi-tons de manière à monter la gamme chromatiquement, chacune des douze divisions précédentes se trouve ainsi partagée en sept, et le cercle présente alors quatre-vingt-quatre divisions de $4^{\circ} 18'$ environ.

En cherchant à combiner trois notes formant un triangle équilatéral inscrit, on obtient comme on l'a vu, un accord symphonique dissonant composé d'intervalles mélodiques consonants (tierces majeures). Pour avoir un *accord parfait*, il suffit de changer d'une division ($4^{\circ} 18'$) l'un des sommets du triangle. Le triangle couvert de hachures, portant l'accord parfait d'un de ces groupements triangulaires en est un exemple. Ce triangle si-ré-fa # qui serait équilatéral en déplaçant le sommet si vers la division chromatique précédente du la # de la quinte sol-ré, présente l'accord parfait de si mineur.

On vérifie que sur n'importe laquelle des quatre-vingt-quatre divisions du cercle, on peut appuyer un triangle, — équilatéral à $4^{\circ} 18'$ près, — qui correspond à un accord parfait majeur ou mineur.

Les orbes des planètes donnant un champ d'influence d'une dizaine de degrés environ dans leur rayonnement réciproque, il s'ensuit qu'à tout groupement triangulaire de planètes en aspects trigones, peut correspondre au moins un accord parfait du cycle musical qui soit compris dans les rayons planétaires.

C'est ainsi qu'on peut vérifier que les deux triangles du thème d'Ampère comprennent les accords parfaits si-ré-fa et ut-mi-sol. — On a donc au point de vue du triangle équilatéral une coïncidence d'harmonie fort intéressante entre l'astrologie et la musique.

Les combinaisons de vibrations astro-magnétiques ou sonores sont soumises probablement à des lois semblables, et l'on ne s'improvise pas plus psychologue que musicien. Il y a là un domaine à peu près nouveau à explorer qui vaut je crois, la peine qu'on l'étudie.

Bien que Képler en ait longuement parlé dans son traité des « harmonies du monde », il semble que l'outillage des sciences modernes promette encore sur ce terrain des découvertes aux chercheurs.

PAUL FLAMBART.

OBSERVATION. — Notre savant collaborateur n'a jamais contesté et ne conteste pas la réalité de la liberté humaine et de la Providence divine. Il expose ses propres idées sur l'astrologie; il soulève des questions, il rappelle des analogies, et il provoque volontiers la discussion et la contradiction, avec un esprit de parfaite soumission à l'autorité doctrinale de l'Église.

THÉORIE DU FLUIDE UNIVERSEL

ÉTUDE SPÉCIALE DU FLUIDE VITAL

(Suite)

§ VII. — Modalités du fluide vital.

Cette considération nous amène à étudier maintenant plus à fond le rôle et le fonctionnement du *fluide vital*. Nous venons d'envisager les échanges fluidiques, en tant qu'ils s'opèrent entre corps matériels inorganiques. Etant admises les données qui précèdent, il est évident que, formés eux-mêmes de matière, les corps organisés, végétaux, animaux, homme, participent incontestablement à cet échange fluide universel. Mais chez eux le fluide affecte une *forme spéciale* qui lui est donnée précisément parce que nous appelons la *Vie*, en appliquant maintenant à ce mot son sens précis, restreint, et non plus la signification large, générale de la formule : « La vie c'est le mouvement. »

Les êtres vivants prennent part à tous les phénomènes de la nature entière, en leur imprimant un caractère propre, biologique, vital, à proprement parler. De même que les réactions physiques et chimiques sont ainsi modifiées dans l'organisme vivant et y reçoivent des formes et des qualités particulières, dites *physiologiques* (ce que l'on oublie pourtant trop souvent dans les expériences *in vitro* et aussi dans la pratique médicale et thérapeutique), de même le fluide cosmique, intimement lié, nous l'avons reconnu, à l'existence de tous ces phénomènes physiques ou chimiques, subit chez l'homme, les animaux et les plantes, cette influence, cette modification physiologique qui lui donne des qualités et un cachet nouveau, qui en fait en un mot le *fluide vital*.

Le *fluide vital* est donc la *forme physiologique du fluide cosmique* purement physique. Comme ce dernier, il est essentiellement constitué par le mouvement incessant d'atomes, dont les vibrations, les ondulations varient de vitesse, d'intensité, de densité, etc... Cette considération suffit à nous prévenir qu'il peut se manifester sous toutes les modalités du fluide cosmique : chaleur, lumière, électricité, etc. De fait nous le rencontrons également empreint de ces apparences variées.

C'est d'abord et surtout la *chaleur animale*, manifestation la plus courante de notre fluide vital, forme sous laquelle nous l'échangeons sensiblement avec le monde extérieur, surtout par les extrémités des membres, plus exposées encore que tout le reste à une déperdition. Puis on constate des *phénomènes lumineux* dont nous avons déjà parlé, étincelles, auréoles, effluves odiques. Le *son de notre voix* n'est lui-même que le résultat de vibrations d'atomes. Les courants, les effluves vitaux décelés par les procédés, les appareils que j'ai rappelés, les *sensations diverses*, les picotements, les secousses de la gymnote, ne sont-ils pas *analogues aux effets de l'électricité physique*? C'est d'ailleurs sous forme de courants, d'apparence électrique, dit *influx nerveux*, que le fluide vital se distribue régulièrement dans notre corps, le vivifie, entretient son fonctionnement normal et s'accumule dans les centres et tout particulièrement au cerveau.

Ces jours derniers, je viens encore de faire une expérience qui démontre l'analogie de notre fluide vital avec l'électricité. Tandis que, dans le but de calmer le mal de tête d'une personne, je tenais ses deux mains dans les miennes (main droite contre main gauche), je fis lever et raidir successivement chacun de ses doigts, à ma volonté, au fur et à mesure que je portais les miens sur le tendon extenseur correspondant au doigt que je voyais se redresser aussitôt. C'était tout à fait comme si au lieu de mes doigts, j'eusse appliqué sur le tendon les électrodes d'un assez fort courant d'induction. Pendant ce temps, le sujet tombait peu à peu dans un état hypnotique.

Et les *odeurs* qui s'échappent de notre peau, que sont-elles sinon un épanchement fluidique au dehors? Ces odeurs varient suivant les individus, les nationalités, les habitudes de vie, le tempérament, l'état de bonne santé ou de maladie. De nombreuses affections présentent des odeurs déterminées et caractéristiques. Et sans parler de celles bien notées des médecins, certaines personnes reconnaissent l'état maladif des autres à l'odeur qu'elles dégagent. Ainsi j'ai observé plusieurs sujets qui discernent l'*odeur de migraine*, et après avoir consigné leurs observations, j'ai à mon tour perçu cette odeur chez des migraineux. Ces odeurs sont tout simplement des *éliminations de fluides délétères* rejetés de notre organisme.

Et lorsque le chien, par exemple, suit ou retrouve la trace de son maître, parfois bien loin de l'endroit où il est en ce moment, et même plusieurs jours après son passage, n'est-ce pas grâce à des vestiges du fluide humain abandonné le long de sa route et que l'animal perçoit grâce à la subtilité de son *flair*, sens très voisin de l'odorat, avec lequel il ne faudrait peut-être pas toutefois l'identifier entièrement.

Les émanations du fluide vital, son extériorisation, pour employer ce mot à la mode, se manifestent parfois sous certaines apparences spéciales non encore définies. Ainsi saurez-vous préciser la modalité du fluide que sans aucun doute nous émettons, abondamment (certaines personnes surtout) *par les yeux*? C'est pourtant cette émission qui donne au regard de chacun son caractère spécial, indéfiniment variable parmi les hommes et même les animaux. C'est grâce à ce fluide projeté par les yeux que nous impressionnons agréablement ou péniblement, souvent dès le premier abord, des personnes qui ne nous ont jamais vus : c'est par lui que la plupart du temps, nous *hypnotisons* plus facilement avec les organes visuels qu'avec aucun autre. De la sorte s'expliquent les phénomènes de *fascination*, tels que ceux de la proie par le fauve ou le serpent. Il est certain que le fluide émis par les yeux est doué de propriétés particulières, mais il faut ajouter que son action s'exerce plus spécialement dans certaines conditions d'affinités qu'il serait difficile d'approfondir ici.

Vous avez tous remarqué combien l'éclat des yeux, leur énergie diminue lorsque nous sommes affaiblis par la maladie, par l'âge, ou même par une fatigue, par un surmenage passager, en un mot par une cause quelconque qui nous a dépouillés d'une notable quantité de force vitale. Et lorsqu'arrive la mort, quel est un des premiers symptômes essentiels ? L'apparence subitement inerte, puis bientôt vitreuse et éteinte des yeux. C'est qu'en effet désormais leur rôle est terminé ; non seulement ils ne sont plus capables de recevoir des impressions lumineuses du monde extérieur, mais les centres nerveux ne leur enverront plus de fluide vital à échanger avec la nature ambiante.

Notons toutefois encore que le fluide des yeux est parfois lumineux, comme on peut le constater dans l'obscurité pour les chats et autres animaux dits à *rétilne phosphorescente*.

C'est également sans conteste, par une extériorisation de leur fluide vital, mais alors générale, émanant de toute la périphérie, que certains individus exercent sur leur entourage une influence heureuse, agréable, salulaire, lorsqu'ils sont doués d'un naturel enjoué, jovial, tandis que d'autres, d'un caractère morose, sombre, répandent sur ceux avec lesquels ils vivent la fâcheuse contagion de leur tristesse et de leur humeur noire. Quelle explication plus plausible donnerait-on de ces faits journallement reconnus ?

Le trouble, le déséquilibre dans l'accumulation, la production, la répartition du fluide vital est la véritable, l'unique cause première *intrinsèque* de toute maladie. Ici encore nous revenons à l'unité. Nous pourrions étudier à fond plus tard, comme je l'ai fait entrevoir dans la relation de mes expériences concernant l'action de l'eau sur l'organisme humain (1), quelles sont, au point de vue thérapeutique, les indéniables et si pratiques conséquences de ce grand principe. Hippocrate n'a-t-il pas dit très justement : *Il n'y a qu'un seul médecin, c'est la force vitale*.

(1) Voir la *Médecine naturelle*, n° 2 (15 juin 1898), p. 23.

§ VIII. — Le fluide vital est accumulé et réparti par le système nerveux.

Le système nerveux remplit dans l'organisme, les fonctions de répartiteur de la force vitale. Il suffit d'en considérer un instant l'harmonieux schéma, pour reconnaître qu'il constitue, dans tous ses détails, un merveilleux appareil électrique vivant. Au cerveau se concentre toute la masse du fluide qui doit circuler en nous. Puis le névraxe, les ganglions, les plexus, etc., sont autant de centres secondaires, accumulateurs, réservoirs, relais, commutateurs. Les cordons nerveux, les nerfs, jusqu'à leurs plus minces filets, leurs ultimes ramifications, forment un réseau dont l'admirable complexité n'oublie pas la moindre cellule de notre corps. Parmi ces conducteurs, les uns sont destinés à distribuer dans tous nos organes le fluide provenant des centres ; ils communiquent ainsi à chacun la quantité de force dont il a besoin pour accomplir sa tâche (fonctions de nutrition, de relations, etc.) ; ils portent à la périphérie le fluide qui doit être échangé avec tout ce qui nous environne.

D'autres fils au contraire sont chargés d'amener aux centres le fluide élaboré dans l'intimité de nos tissus ; d'autres enfin reçoivent et transmettent à ces mêmes centres les impressions fluidiques provenant de l'extérieur, recueillies sous toutes leurs modalités.

Une seule chose, direz-vous, mais la plus importante, fait défaut à cet appareil électrique physiologique ; c'est l'organe producteur ou extracteur du fluide, sans lequel tout le reste ne sert plus de rien. Or, ce complément indispensable c'est l'ensemble de notre organisme lui-même, comme nous le reconnaitrons bientôt.

L'enchaînement logique de mathèse m'oblige à vous montrer auparavant comment s'opèrent les échanges entre le monde ambiant et notre organisme.

§ IX. — Adaptation de nos terminaisons nerveuses sensorielles aux modalités du fluide cosmique.

De quelle manière les diverses modalités du fluide cosmique pénètrent-elles en nous et nous impressionnent-elles, chacune suivant son aspect particulier? Ici encore admirons les procédés simplistes du plan de la création. Les terminaisons nerveuses réceptrices de la périphérie sont différenciées dans leurs formes et leurs propriétés, en plusieurs catégories, *répondant à toutes les modalités sous lesquelles se manifeste le fluide cosmique.*

Chacune de ces catégories a de la sorte pour fonction spéciale de recevoir les impressions dues à l'une ou à plusieurs de ces modalités, puis de les transmettre au *sensorium commune*, au cerveau, par le trajet des nerfs qui les relient à ce dernier. Ainsi se distinguent nos *organes des sens*. L'embryogénie nous fournit la preuve et nous fait connaître le mécanisme de ces différenciations, dont les stades multiples se retrouvent d'ailleurs dans la série animale.

On peut définir une *sensation* : *l'impression perçue du passage, par nos terminaisons nerveuses et nos nerfs, d'un courant fluidique*, courant généralement centripète, mais parfois aussi centrifuge, comme dans la sensation de froid.

Tout, dans les impressions sensorielles, se réduit donc à des vibrations fluidiques. L'on a pu dire justement, en se plaçant à ce point de vue, que le sens primordial est *le toucher*, en considérant *la nécessité d'un contact* de matière, au moins à l'état radiant. Mais rappelons-nous, pour éviter toute ambiguïté, que l'on n'envisage *habituellement*, en parlant de contact, que celui des solides, des liquides et des gaz.

C'est d'ailleurs une erreur, à mon humble avis, de réduire nos sens au nombre de cinq ; car *on réunit sous la dénomination générale de sens du toucher, du tact, des impressions très différentes les unes des autres*. Cette confusion provient de ce qu'ici encore la nature nous offre un grand nombre de

degrés, de transitions, de traits d'union ; *Natura non agit per saltum*.

Assurément les organes sensoriels les plus délicats, les plus compliqués dans leur structure, sont bien nettement distincts, parce qu'ils ont la mission de recevoir des vibrations fluidiques qui ne peuvent être transmises que d'une certaine distance et *jamais par contact des objets solides, liquides et gazeux* d'où ils émanent.

Tel est le sens de la *vue*, merveilleusement construit et localisé de façon à recueillir pour le mieux les impressions lumineuses émises par des foyers producteurs ou réflecteurs, parfois considérablement éloignés, la limite de cet éloignement étant variable proportionnellement à la capacité de l'organe et à l'intensité d'émission du foyer. Les *ondes lumineuses* agissent sur notre rétine, d'une façon passagère, il est vrai, et qui s'efface bientôt, mais analogue au mode d'impression des *ondes sonores*, sur la feuille métallique d'un *phonographe*, ou plus exactement à la manière dont diverses ondes fluidiques, soit lumineuses, soit obscures, laissent des traces sur la plaque photographique.

L'*ouïe*, très sensible également, est, comme la vue, impressionnée à distance. Mais, dès que nous abordons les sens de l'*odorat* et surtout du *goût*, nous approchons davantage du toucher. L'*odorat* n'est influencé que par des émanations gazeuses ou du moins par des modalités fluidiques moins subtiles que la lumière ou le son. Pour goûter, le contact de corps solides ou liquides devient nécessaire, tandis qu'il ne l'est pas toujours pour un certain nombre d'impressions que l'on rapporte cependant au sens général du *tact* ; telles sont, entre autres, les sensations de *chaleur* et de *froid*.

En réalité si ce contact avec les corps qui nous entourent, solides, liquides ou gazeux, est généralement indispensable pour que nous éprouvions la sensation du toucher proprement dit, il n'en est pas moins vrai que nous pouvons parfois ressentir l'impression des choses en dehors de lui. Ainsi ne vous est-il jamais arrivé, la nuit, dans l'obscurité, d'éviter de vous heurter à un objet parce que vous avez senti sa présence, vous l'avez soupçonnée, si vous préférez, *avant de*

l'avoir touché? Vous rappellerai-je, à ce propos, l'expérience de la chauve-souris, qui, les yeux crevés, vole dans un appartement obscur, tendu de cordes, sans jamais se heurter à aucune d'elles?

C'est grâce à cette faculté que les aveugles arrivent à se diriger, parce qu'elle se développe chez eux beaucoup plus que chez les voyants, pour suppléer à la vue qui leur fait défaut. Et nous observons cette sensation à distance avec plus d'intensité encore, si l'objet dont nous approchons dans l'ombre, sans le voir, est animé, si c'est un être humain. Pour ma part, j'ai éprouvé plusieurs fois cette impression de la présence d'une personne dans une chambre obscure où je pénétrais, ignorant qu'elle s'y trouvât. Une telle sensation est confuse assurément; elle se réduit, si vous le voulez, répétons-le, à une sorte de soupçon; mais elle n'en est pas moins réelle et ressentie à la fois par tout notre être, sans localisation aucune, elle est causée tout simplement, en effet, par la réception vague, générale, par tout notre corps, du fluide qui émane de l'être matériel ou de la personne présente et qui nous en est inconsciemment transmis.

La locution *Né pouvoir sentir une personne* est la très exacte expression de ce fait. En effet, il y a antipathie, désaccord, contradiction entre votre fluide et celui de la personne en question, le sien vous impressionne péniblement, vous fait mal, et vous ne pouvez réellement en *sentir* le contact, dès qu'il se trouve en rapport avec le vôtre, sans en souffrir. Or, parce que ces transmissions, ces communications fluidiques agissent sur toute notre périphérie, sans aucune localisation, *nous les confondons avec celles du tact.*

Par le tact aussi, nous connaissons certaines vibrations électriques. A lui encore, nous attribuons les sensations externes qui peuvent nous être agréables ou bien pénibles, douloureuses, tandis que la différence, l'opposition entre ces perceptions est véritablement plus subjective qu'objective. Le plaisir sensuel et la douleur sont simplement, en effet, le résultat d'une *concordance* ou d'une *discordance*, d'une *proportion* ou d'une *disproportion* entre les vibrations reçues par nos terminaisons sensorielles et transmises à nos centres

nerveux d'une part, et, de l'autre, les dispositions spéciales ou la capacité réceptive de ces centres, des nerfs conducteurs et des récepteurs périphériques eux-mêmes. Cela explique pourquoi une cause impressionnelle identique sera plus douloureuse ou plus agréable à certaines personnes qu'à d'autres. (Je ne parle toujours ici, bien entendu, qu'au point de vue physiologique, toute question de sentiment étant hors de notre sujet.)

D'ailleurs, chaque modalité fluidique agit non seulement sur le sens qui lui correspond, mais aussi, plus ou moins, sur tout notre corps et notre sensibilité générale. En d'autres termes, le fluide, sous n'importe quelle modalité, est toujours plus ou moins reçu et transmis au centre par toutes nos terminaisons nerveuses périphériques. Ainsi n'avez-vous pas remarqué qu'un acte quelconque nous semble plus facile à exécuter, même sans regarder ce que l'on fait, en plein jour, que dans l'obscurité? La lumière semble donc alors éclairer notre acte et le faciliter, bien que nos yeux n'y soient pour rien. Ceci vient en aide à la faculté que je rappelais tout à l'heure, grâce à laquelle peuvent se diriger les aveugles et même, dans l'obscurité, nombre de personnes, surtout les nerveuses, les sensibles. Par contre, les plantes, dépourvues d'organes visuels, sont, tout le monde le sait, soumises à tel point à l'action de la lumière, qu'elles ne peuvent, privées de ses rayons, vivre leur vie normale. Ne sont-ce pas là des preuves péremptoires de mon assertion, à savoir de l'impression produite par chaque modalité fluidique non seulement sur le sens qui lui est propre, mais en outre sur notre sensibilité générale?

C'est ainsi du reste qu'il faut interpréter l'idée d'après laquelle les sens se suppléent. En réalité, c'est grâce au report, à la répartition, à la généralisation vers toutes nos extrémités sensorielles de la modalité fluidique dépourvue de son sens correspondant que s'établit cette suppléance, qui devient ensuite coutumière et plus efficace par la nécessité, la répétition et l'habitude. Notez à l'appui, que ce ne sont pas seulement le tact et la faculté de se diriger qui se développent davantage chez les aveugles, mais également les

autres sens. Ainsi ils affirment souvent entendre des harmonies ignorées des voyants, harmonies de la nature ou artificielles. Il est tout au moins incontestable que les aveugles ont l'ouïe plus fine que nous.

Les somnambules, chacun le sait, exécutent la nuit, dans l'obscurité, des travaux qui normalement nécessiteraient d'excellents yeux et un parfait éclairage. C'est ainsi que, dernièrement, j'en ai observé une qui avait confectionné la nuit, sans lumière, un corsage de bal, enfilé pour cela mainte aiguillée de fil, cousu de petites paillettes métalliques à orifice très fin, etc. Il est évident que, dans ces conditions, ce n'est pas avec ses yeux qu'elle voyait.

Cette impression commune des diverses modalités sur tous nos sens est tellement vraie que, si nous voulons concentrer notre attention sur une perception sensorielle déterminée, nous sommes obligés instinctivement de nous efforcer d'interrompre, autant qu'il nous est possible, les fonctions des autres sens. Pour mieux entendre, par exemple, nous fermons les yeux. C'est ce que font souvent, sans y prendre garde, les médecins, lorsqu'ils auscultent un malade.

Enfin, il est un autre sens dont je n'ai rien dit encore, sens insoupçonné pendant longtemps, parce que chez l'homme son existence est toujours problématique. Mais, chose hors de doute, il est excessivement développé chez certains animaux. Je veux parler du *sens de l'espace ou de l'orientation, de la direction*. C'est uniquement par des observations, puis des expériences relativement récentes que l'on a pu découvrir et préciser qu'il existe. Sans lui, la faculté si remarquable des *pigeons voyageurs* demeurerait inexplicable. Le Dr Laborde a privé des pigeons de la possibilité de se diriger, même à quelques pas, et a obligé les pauvres bêtes à tourner simplement sur elles-mêmes, en leur broyant les canaux semi-circulaires. Chez les *chiens*, les *chats*, les *abeilles* et d'autres *hyménoptères*, ce sens de la direction est aussi extraordinairement remarquable. Si cette question vous intéresse, permettez-moi de vous renvoyer au récit, fort littéraire et attrayant du reste, des observations de M. Fabre, d'Avignon, dans ses *Souvenirs entomologiques*.

Eh bien! ce sens de l'espace, de l'orientation, est-il donc autre chose que la perception de vibrations fluidiques dans une direction nettement déterminée, vers un point antérieurement connu, direction sur laquelle les animaux, qui en sont doués, ne se trompent plus et qu'ils suivent, en dépit de tous les obstacles, dès qu'ils l'ont trouvée? On avait cherché à l'expliquer par l'odorat, par la vue; mais, outre l'invraisemblance de ces interprétations, des expériences précises, concluantes, celles de M. Fabre, notamment, les ont réduites à néant. N'y aurait-il pas là d'ailleurs un rapprochement à établir avec la *télépathie*, observée aussi chez les animaux? Le cas du chien de l'acteur anglais William Terris tendrait à ce rapprochement. Ce chien se mit à aboyer furieusement au moment précis où l'on assassinait son maître sur la scène, loin de sa demeure, dans laquelle se trouvait l'animal.

J'ai déjà dit, à propos des *modalités du fluide vital* (§ VII), quelques mots du *flair*, sens que l'on confond à tort, ce me semble, avec l'odorat et qu'il faut plutôt considérer comme *intermédiaire à ce dernier sens et à celui de l'orientation*.

A l'occasion du fluide émis par les yeux, j'ai fait remarquer aussi que ces organes sensoriels non seulement *reçoivent* du fluide extérieur, mais *émettent* en outre, avec abondance et intensité, du fluide vital. Une telle fonction qui leur est particulièrement dévolue, ne doit pas nous étonner, puisque nous savons que toute la périphérie de notre corps extériorise, échange sans cesse notre fluide avec celui du monde ambiant.

§ X. — Que devient le fluide cosmique dans notre organisme?

Ainsi nos terminaisons nerveuses réceptrices sont disposées et différenciées à la périphérie de notre corps pour recevoir le fluide cosmique sous toutes ses modalités. Ce fluide pénètre donc par ce moyen dans notre organisme. Que devient-il alors? Il suit, nous l'avons vu, nos conducteurs nerveux qui le transmettent au centre cérébral. La découverte des *neurones*, ces cellules constitutives de nos nerfs, qui, juxtaposées,

peuvent, grâce à leur structure particulière, se rapprocher ou s'éloigner les unes des autres, vient corroborer ma théorie. Elle explique en effet la progression, la transmission plus ou moins facile du fluide par nos filets nerveux, suivant que les neurones, animés eux-mêmes par la force vitale, favorisent son passage en s'écartant, ou l'entravent, le ralentissent en se resserrant.

Parvenu au cerveau, le fluide devient réellement propre à l'individu qui l'a reçu et qui lui imprime la forme physiologique et même les caractères de *sa personnalité*, de son *tempérament*. Accumulé dans nos cellules nerveuses centrales, de même que l'électricité peut être emmagasinée dans des accumulateurs, ce fluide sera tôt ou tard repris par le réseau nerveux répartiteur et servira dès lors à tous les besoins de notre vie organique et de nos fonctions de relation; il pourra être ainsi restitué au monde extérieur et échangé avec tous les êtres qui le composent, contre de nouvelles ondes fluidiques émises par eux.

Mais ce serait une grave erreur de croire que les courants dirigés par le cerveau, pour être ainsi répandus dans nos organes et à l'extérieur, ne sont constitués que par le fluide cosmique reçu et mis en réserve, comme nous venons de le voir.

Auparavant, ce dernier subit au contraire un mélange. C'est même en réalité ce mélange qui opère sa transformation physiologique, qui nous l'assimile, qui, en un mot, *de fluide cosmique le fait devenir fluide vital*. En effet, par d'autres filets nerveux, arrive de nos organes au cerveau notre fluide physiologique personnel, élaboré, produit en nous dans l'intimité de nos cellules vivantes. C'est ce mode de production qu'il me faut à présent vous exposer. Ce fluide ainsi dégagé dans nos organes eux-mêmes, c'est lui notre véritable *fluide vital*, le moteur de notre vie, tandis que le *fluide extérieur n'est qu'un adjuvant* qui lui prête son concours et supplée, selon l'occasion, à ses défaillances, à ses défauts, à ses dérèglements. Cette suppléance est la *base scientifique des traitements naturels*, de toute thérapeutique rationnelle.

(A suivre.)

Dr PAUL AUDOLLENT.

QUELQUES PROCÈS DE SORCELLERIE

AU XVII^e SIÈCLE, EN ANGLETERRE

(Suite)

8^e Examen

Elisabeth Torwood, de Bayfood, examinée le 16 février 1664 devant Robert Hunt, esquire, concernant la marque trouvée sur Elisabeth Style, après son aveu, dépose qu'elle, avec Catherine White, Mary Day, Mary Bolster et Bridget Prankard, allèrent un peu après Noël dernier chercher Elisabeth Style et qu'ils virent sur sa tête une petite tumeur qui paraissait dure comme un rognon de bœuf; sur quoi, supposant que c'était une marque criminelle, elles y enfoncèrent une épingle et, l'ayant retirée, elles l'y enfoncèrent une seconde fois, la laissant piquée quelque temps dans la chair, pour que l'autre femme pût voir elle aussi. Ce nonobstant, elle ne donna pas le moindre signe de souffrance. Mais ensuite, quand le constable dit qu'il allait enfoncer une épingle en cet endroit et en fit semblant : « O Seigneur, dit-elle, vous me piquez ! » Cependant personne ne la touchait en ce moment (1).

La déposante ajoute que Style lui a depuis avoué que son

(1) Si l'on était tenté de voir là un simple cas de suggestion, il faut se rappeler un exemple précédent où l'on a bandé les yeux au petit garçon ensorcelé pour lui faire subir une épreuve du même genre, et celle-ci ne se conçoit pas sans une pareille précaution : elle eût bien vu, d'ailleurs, si on la touchait, ayant les yeux ouverts. La parole de la sorcière : « Vous me piquez ! » c'est donc une ruse répondant à une autre ruse. Elle croit qu'on la pique, et elle feint de le sentir, elle n'avait donc rien senti auparavant, comme elle n'avait rien vu.

familier la suçait à ladite place sous la forme d'un grand *meunier* ou papillon.

Catherine White, Mary Day, Mary Bolster et Bridget Prankard déclarent que la susdite déclaration d'Elisabeth Torwood est vraie.

Donné sous serment devant moi.

Robert HUNT.

4^e Récit

Qui est l'examen et l'aveu d'Alice DUKE, alias Manning, autre sorcière de la bande de Style, de Wincaunton, dans le comté de Somerset, veuve, reçu le 27 janvier, les 2, 7, 10 et 21 février 1664 par devant Robert Hunt, esquire.

Ce premier examen confirme tout ce qui a été dit ci-dessus sans y ajouter beaucoup de détails.

2^e Examen

Thomas Conway, de Wincaunton, comté de Somerset, par devant Robert Hunt, esquire, dépose au sujet d'Alice Duke, qu'il y a environ un mois, Alice Duke, autrement Manning, apporta un petit plat d'étain au déposant, affirmant que ce serait un bon ustensile pour sa fille. Celui-ci pria ladite Alice de le reprendre; elle se trouvait être alors entrée dans la maison et placée devant le feu. Mais elle lui mit de force le plat en la main et s'enfuit. Peu de temps après, il se trouvait extrêmement mal de tous ses membres. Or, tous les médecins qu'il appela pour soigner sa maladie ne la purent connaître.

Un jour, Alice l'avait quitté très fâchée parce qu'il ne voulait pas signer une pétition en sa faveur. Elle lui a confessé depuis qu'elle tenait ce plat du diable et le lui avait donné pour le frapper d'un sort. Il a été depuis ce moment et il est

encore en grande souffrance, le corps affaibli et comme dévasté, ce qu'il impute aux mauvaises pratiques d'Alice Duke.

Donné sous serment devant moi.

Robert HUNT.

3^e Examen

Mary, femme de Thomas Conway, examinée le 6 mars 1664, etc., dit que son mari, Thomas Conway, lui donna il y a une année environ, un petit plat d'étain qu'il avait reçu, disait-il, d'Alice Duke comme un bon ustensile pour sa fille qui venait d'accoucher. Elle y fit chauffer un peu de musc (1) et d'eau de rose. Elle en frotta le sein de sa fille qui, aussitôt, éprouva une grande souffrance. Soupçonnant donc un mauvais sort dans le plat, elle le mit dans le feu, et aussitôt il s'évanouit et l'on ne put ensuite rien en retrouver. Après cela, elle frotta le sein de sa fille avec le même musc et la même eau de rose chauffés dans une écuelle et elle ne se plaignit d'aucune souffrance. La déposante ajoute que son mari, après avoir reçu le plat des mains d'Alice Duke, fut pris dans tous ses membres et durant longtemps des plus étranges douleurs.

Donné sous serment devant moi.

Robert HUNT.

4^e Examen

Edouard Wats, de Wincaunton, comté de Somerset, examiné le 6 mars 1664, etc., dit qu'il a une petite fille nommée Edith, d'environ dix ans, qui, pendant une demi-année, ne fit que languir et gémir, et elle lui dit qu'un jour, ayant marché sur l'orteil d'Alice Duke, celle-ci tout en colère la maudit par ces mots : « Peste soit sur toi ! » et que l'enfant commença aussitôt à plaindre et à languir, ce qu'elle a toujours fait depuis.

Donné sous serment devant moi,

Robert HUNT.

(1) C'est ainsi que nous traduisons, peut-être à tort, *deer-sewel*.

Remarque de l'auteur

En outre du parfait accord entre les témoignages et de l'aveu des sorcières, il faut remarquer combien sa déclaration qu'elle a un *familiér* qui la suce sous la forme d'un chat s'accorde avec celle de Style disant qu'elle avait vu le familiér d'Alice la sucer sous cette forme, et combien l'ensorcellement de l'enfant d'Edouard Wats par Alice Duke en lui disant : *Peste soit sur toi !* s'accorde avec la promesse du diable qui lui dit expressément que toutes les fois qu'elle maudirait quoi que ce soit par cette formule, son vœu serait accompli. Elle aussi témoignant du baptême de l'image d'Elisabeth Hill et des formules *Thout*, *tout à tout* et *Rentum tormentum* au départ ou au retour, montre pleinement que leurs assemblées ne se sont point passées en rêve, mais en réalité. Le diable aussi, comme dans d'autres histoires, laissant une mauvaise odeur après lui, semble impliquer la réalité de la chose, le composé de particules d'air qu'il agrège pour en faire son véhicule visible se dissolvant quand il s'évanouit et offensant ainsi l'odorat quand elles se remettent à flotter et à se répandre dans les airs.

V^e Récit

Qui est l'examen et la confession de Chrétienne GREEN, âgée d'environ trente-trois ans, femme de Robert Green, de Brewham, comté de Somerset, devant Robert Hunt esquire, le 2 mars 1664.

La comparante déclare qu'il y a environ un an et demi (alors elle était dans une grande pauvreté) une certaine Catherine Green, de Brewham, lui dit que si elle voulait, elle pouvait être en meilleure situation. Et alors elle lui persuada de faire un pacte avec le diable. Plus tard, se trouvant ensemble sur la propriété d'un M. Hussey, dans la forêt de Brewham, après midi, Catherine appela le diable qui lui apparut sous la

forme d'un homme en noir et dit quelque chose à Catherine, que Chrétienne ne put entendre. Après quoi le diable (elle le prit du moins pour tel) lui dit qu'elle ne manquerait ni d'habits, ni de vivres, ni d'argent, si elle voulait lui donner son corps et son âme, garder ses secrets et se laisser sucer par lui une fois en vingt-quatre heures. Persuadée enfin par lui et par Catherine, elle céda. Alors l'homme en noir lui piqua le quatrième doigt de la main droite entre la jointure du milieu et celle du haut, où la marque demeure encore, et prit deux gouttes de sang à son doigt, lui donnant quatre pence et demi dont elle acheta du pain à Brewham. Puis il s'entretint encore secrètement avec Catherine et disparut, laissant une odeur de soufre.

Depuis ce temps, le diable, dit-elle, vient habituellement lui sucer le sein gauche, vers cinq heures du matin, sous la forme d'un *porc de haie* (1), et c'est ce qu'il a fait mercredi dernier au matin. Elle dit que cela lui est très pénible et la met ordinairement dans une transe.

Elle ajoute que Catherine Green et Marguerite Agar lui ont dit qu'elles sont liées par un pacte avec le diable et avoue qu'elle-même a été à plusieurs assemblées, la nuit, dans le commun de Brewham et dans un terrain de M. Hussey, qu'elle a rencontré là Catherine Green et Marguerite Agar et trois ou quatre fois Mary Warberton, de Brewham, que dans toutes ces assemblées le diable était présent sous la forme d'un homme en noir. A leur première arrivée, il leur souhaita la bienvenue, mais toujours il parle très bas.

Qu'il y a environ trois semaines ou un mois, à une assemblée qui se tint à cet endroit même ou à côté, Marguerite Agar apporta une image en cire pour Elisabeth, femme d'André Cornish, de Brewham, et le diable la baptisa, puis lui enfonça une épine dans la tête, Agar une autre dans l'estomac et Catherine Green une autre dans le côté. Elle ajoute qu'avant ce temps Agar lui avait dit vouloir frapper d'un sort Elisabeth Cornish qui, depuis le baptême de la figurine, s'est toujours trouvée très malade.

(1) Hérisson.

Elle dit que trois ou quatre jours avant que Joseph Talbot mourût, Marguerite Agar lui dit qu'elle voulait le chasser du monde, parce qu'étant inspecteur des pauvres, il avait fait aller ses enfants en service et qu'il ne voulait pas lui donner des vêtements aussi bons qu'elle en demandait. Et depuis la mort de Talbot, elle confia à la déposante qu'elle l'avait *ensorcelée à mort*. Il y a environ un an qu'il est mort, il se trouva mal le vendredi et mourut le mercredi suivant.

Quesabelle-mère Catherine Green futattaquée, il y a environ cinq ou six ans, d'une étrange maladie. Un jour, un œil et une joue enflèrent, un autre jour l'autre œil et l'autre joue, et ce mal dura et la tourmenta cruellement jusqu'à sa mort. Près de mourir, elle dit plusieurs fois devant la déposante que sa belle-sœur Catherine Green (1) l'avait ensorcelée et la déposante croit qu'elle l'avait, en effet, *ensorcelée à mort*.

Que peu avant la Saint-Michel dernière, ladite Catherine maudit les chevaux de Robert Walter, de Brewham en disant : « L'épizootie soit sur ces chevaux jusqu'à la mort ! » Sur quoi les chevaux, qui étaient trois, moururent tous,

Donné devant moi,
Robert HUNT.

(1) Il n'y a pas d'équivoque possible par suite de l'identité des deux noms de la sorcière et de sa victime. Nous tenons cependant à faire remarquer que ce n'est pas une distraction, ni une erreur.

JEANNIARD DU DOT.

(A suivre.)

Le Gérant : P. TÉQUI.

LA CONFESSION D'UN SPIRITE

I

J'ai reçu un volumineux cahier écrit sous la dictée des Esprits, par un homme de valeur, ingénieur des Arts et Manufactures, incrédule, impie, devenu spirite convaincu et mort récemment. La lecture de ce journal très étendu où je vais glaner, nous fait voir l'incohérence, les contradictions, les hypothèses invraisemblables de cette nouvelle religion du spiritisme qui reconnaît Allan-Kardec pour fondateur. Sur des points essentiels, la doctrine spirite se trouve en désaccord absolu avec les Esprits dont nous allons reproduire les révélations. Comment les spirites pourraient-ils s'entendre quand les Esprits eux-mêmes ne sont pas d'accord ?

II

« Le passage de la vie à la mort s'accomplit d'une manière absolument inaperçue ; le sentiment s'éteint imperceptiblement ; c'est, positivement, s'endormir.

« La vie commence à quitter les extrémités les plus éloignées du cœur ; elle recule progressivement vers celui-ci qui perd graduellement de sa force impulsive et qui est son dernier retranchement.

« Lorsque la vie n'existe plus que dans le cœur même, il envoie sa dernière goutte de sang, puis il s'arrête. Longtemps avant cette fin, le moribond a perdu tout sentiment de l'existence.

« Au moment de l'arrêt définitif du cœur, l'âme tombe en

léthargie absolue, en perdant toute connaissance. Il reste alors un bloc inerte de matière qui commence à se refroidir, et continue son abaissement de chaleur jusqu'à un degré où, soudain, l'âme s'échappe du corps, et se réveille à l'état d'Esprit, dans son séjour final, sans avoir connaissance de l'acte de sa rédemption.

« Comment l'âme s'échappe-t-elle du corps ? L'Esprit dit : Demandez-le à Dieu ; je l'ignore. L'âme se trouve dans l'autre monde comme si elle y était habituée.

« Voilà l'homme arrivé à sa destination finale où Dieu commence à se faire entendre dans son âme et à lui mettre en lumière son compte général d'actions bonnes et mauvaises inscrites dans sa conscience. Tout cela s'effectue en vertu d'une décision conçue par Dieu, dès le commencement de la création.

« Si le solde du compte est en faveur des bonnes actions, l'homme passe aux jouissances. S'il est en charge de mauvaises actions, « va te faire ronger l'âme par les serpents des remords dont les dents impitoyables te déchireront sans trêve : car, ni eux, ni toi, ne dormirez jamais. Va recevoir le prix de tes infamies jusqu'au paiement complet de ton compte noir, la miséricorde est inconnue là.

« Et pour combien de temps, cela ? Hélas ! rappelle-toi que l'Eternité est longue et qu'il y a place pour des stages de toute mesure. »

L'Esprit qui prétend expliquer ainsi le supplice moral des grands criminels par un remords cuisant, inextinguible, sans fin, se moque d'Allan-Kardec et de sa doctrine des réincarnations ou de la pluralité des existences :

« Dans le livre *les Esprits*, Allan-Kardec dit que les hommes arrivant dans l'autre monde, y conservent leurs vices de celui-ci ; et que, voulant se corriger, ils demandent à Dieu de les réincarner dans notre monde : c'est la transmigration des âmes des Bouddhistes, à la différence près qu'Allan-Kardec ne réincarne les hommes que dans des hommes, et non, comme les Bouddhistes, dans des corps d'animaux.

« Mais le beau de l'histoire, c'est que le réincarné ignore absolument sa réincarnation. Il ignore qu'il a déjà vécu sur

cette terre, et quels étaient les vices qu'il y avait, dont il devait se corriger. De sorte qu'ignorant tout, il peut fort bien avoir été voleur dans sa première vie, être assassin dans sa seconde !

« Allan-Kardec les réincarne de nouveau avec chance d'être pire. Voyez-vous le génie de cette conception ? De sorte que qui de nous peut se vanter de n'avoir pas jadis été au bagne, ou pendu, ou décapité ? Il paraît que la purification ne purifie guère, car la scélératesse des hommes va en augmentant.

« Les hommes conservant dans l'autre monde leurs vices de celui-ci, Kardec dit que la société qui s'y trouve est un composé de bons, de méchants, de trompeurs, de moqueurs, de badins, enfin, de fripouille de toutes les catégories, et qu'on les reconnaît à leurs réponses bonnes ou mauvaises. »

L'Esprit qui réfute ainsi les rêveries d'Allan-Kardec et de ses disciples, s'irrite, et continue sa réfutation :

« Esprit, dit le médium, des hommes ont écrit que la science acquise en ce monde ne se perd pas avec la mort ? Est-ce vrai ? — C'est absolument faux. Comment ! un vivant charnel peut-il parler avec telle suffisance de ce qui se passe chez nous, immatériels, et de notre règne dont il est séparé par l'Infini !

« C'est le plus grand blasphème que l'homme puisse proférer contre l'Éternel ! Comment ! il y aurait dans l'autre monde des savants et des ânes ! Il y aurait là une Faculté scientifique ! Les sciences si faussées encore dont les hommes ont pu garnir leurs cervelles pourrissent avec elles, par la raison que n'ayant aucune application où il n'existe nulle matière, elles y sont inutiles. Dès qu'on passe le seuil de notre règne, tout le monde se trouve également savant. C'est l'égalité absolue. »

Cette réponse des Esprits les plus sérieux n'est-elle pas la réfutation décisive de la doctrine enseignée par les disciples d'Allan-Kardec ? Qui faut-il croire ? Vous cherchez la vérité sur le lendemain de la mort et la destinée humaine. Les spirites vous répondent : Interrogez les Esprits.

Et voici que ces Esprits interrogés dans le recueillement et le silence, avec sincérité et gravité par des libres-penseurs

vous donnent les réponses les plus contradictoires. Les uns inspirent Allan-Kardec, et affirment des réincarnations successives, des purifications progressives dans des corps nouveaux : ils vous déclarent que l'inégalité morale qui existe ici-bas entre les hommes, se continue au delà de la tombe, où nous retrouvons des voleurs, des impies, des luxurieux, des assassins. Ils prétendent même en trouver la preuve dans ce fait singulier que les spirites obtiennent quelquefois des réponses ridicules, insensées, également contraires à la morale et au bon sens.

Mais d'autres Esprits, interrogés avec la même sincérité et dans le même recueillement, se moquent d'Allan-Kardec, réprouvent l'erreur de la métempsycose et des réincarnations successives, flétrissent comme blasphématoire l'hypothèse de l'inégalité morale, entre les défunts dans l'espace mystérieux, où s'écoule la seconde vie.

Que faut-il croire ? Qui a raison ? En présence de ces contradictions sur les vérités les plus importantes de la religion et de la morale, la raison ne peut pas prendre au sérieux les révélations spirites : elle reste avec son scepticisme et son impuissance, et elle se demande quel est ce moqueur invisible qui répond oui et non avec la même ironie, aux questions des naïfs qui vont le consulter.

Ce n'est pas le spiritisme qui nous donnera la solution du problème de la destinée humaine.

Toutes les fois que notre ingénieur a demandé à l'Esprit une réponse précise sur l'enfer, les flammes éternelles, le bonheur du ciel, il n'a obtenu qu'un silence absolu. Il a multiplié les séances, répété ses questions, harcelé l'Esprit mystérieux, tous ses efforts ont été vains, il n'a rien appris.

D'où je conclus aussi que, dans ces expériences de spiritisme, on n'obtient pas toujours comme on l'a prétendu, une réponse conforme à ses pensées, ou à ses désirs, on ne donne pas une forme objective à ses propres pensées, on ne fait pas soi-même, d'une manière inconsciente ou consciente, la demande et la réponse : il y a réellement deux personnages en présence. En effet, notre ingénieur résolument impie, incrédule, ennemi de toute religion, de toute croyance au

ciel et à l'enfer, aurait obtenu certainement une réponse négative et catégorique à ses questions, s'il avait été lui-même, à la fois l'interrogateur et l'interrogé.

Les spirites prétendent aussi que le fluide nerveux ou vital constitue à l'état permanent un corps astral, un intermédiaire entre l'âme et le corps.

Mais l'Esprit qui éclaire notre ingénieur n'admet pas cette explication, et il se met volontiers en contradiction avec les autres esprits, et avec les disciples trop dociles d'Allan-Kardec : Écoutons cet Esprit :

« Le fluide nerveux, comme le fluide magnétique, est froid, et son apparence feu, blanc-rosé. *Il n'existe point en permanence dans le corps* ; il s'engendre aux confins des conducteurs nerveux, c'est-à-dire au bout de leurs papilles sensitives où il prend spontanément naissance, au contact d'un corps étranger, et pendant toute sa durée. Au contact, le fluide surgi part avec une vitesse infinie l'annoncer au cerveau où il s'éteint. »

Manifestement ce fluide diffère essentiellement du corps astral, permanent qui, selon les spirites, servirait d'intermédiaire entre l'âme et le corps.

Et en présence de ces contradictions qui dénotent l'erreur et engendrent le scepticisme, je répète ma question. A quel Esprit faut-il croire ?

III

Notre ingénieur continue ses explorations dans le monde merveilleux. Il a constaté l'existence d'un fluide dont il nous fait connaître la nature, la couleur, les effets ; il l'a produit, il l'a vu se former aux extrémités de son corps et du corps des médiums ; il l'a touché, senti en vingt expériences ; il affirme que ce fluide n'est pas en nous, il se trouve à l'extérieur, à la périphérie, dans les innombrables papilles nerveuses répandues à la surface de notre corps.

Selon lui, c'est ce fluide qui produit les relations entre le médium et les Esprits, mais il aurait encore une autre pro-

priété, il expliquerait aussi l'état mental du magnétisé et les phénomènes singuliers de clairvoyance lointaine qu'on lui attribue.

Le sujet dont dispose l'ingénieur, possède des aptitudes merveilleuses : pendant son sommeil magnétique il se transporte dans les lieux les plus éloignés, il connaît les pensées, il pénètre dans le corps humain ; il en décrit les maladies et les remèdes, il parle des langues inconnues, il découvre des sources, il improvise des vers.

Je reprends ici le journal de notre ingénieur :

« En 1850, j'étais administrateur d'une grande sucrerie que j'avais montée quatre ans auparavant, avec 850 noirs et 42 Chinois, à la Havane. J'avais comme mécanicien un Anglais, d'un caractère très doux.

« On allait, un jour, fouetter une jeune négresse, d'une dizaine d'années, pour une faute insignifiante. Le mécanicien de la sucrerie, John Smith, s'écria : Ne la frappez pas ! je l'achète. Il paya la négresse et la délivra. Elle s'attacha comme domestique à son libérateur. Elle avait vingt ans quand elle vint à notre sucrerie. Elle s'appelait Juana.

« Le mécanicien ayant beaucoup de travail, je lui avais donné deux aides, l'un, Anglais, de Londres, l'autre, Français. Tous trois parlaient couramment l'espagnol. Comme les deux aides vivaient chez le maître de Juana, et que celle-ci ne connaissait pas un mot d'anglais, ni de français, on parlait toujours en espagnol.

« Un soir, Juana ayant été magnétisée, en ma présence, l'aide-mécanicien anglais la pria d'aller à Londres, voir sa mère. — Très volontiers, dit Juana, mais la traversée est si longue que je serais affreusement malade. — Vas-y en ballon, dit le magnétiseur. — Jésus ! Marie ! exclama Juana, j'aurais trop peur de tomber. — Eh bien, dit le magnétiseur, je t'accompagnerai et je t'empêcherai de tomber.

« — En ce cas, je veux bien. — Partons, dit le magnétiseur.

« Il y eut silence pendant quelques minutes. — A la fin, Juana dit : Nous voici arrivés. — L'aide-mécanicien demanda : Vois-tu la maison de ma mère ? — Oui, c'est la deuxième,

après la cour, c'est là seule de tout le bloc qui ait deux étages.

« Le mécanicien stupéfait, nous dit que c'était exact. Juana décrivit la maison.

« — Entre, et dis-moi ce que tu vois.

« Elle fit une description exacte de l'intérieur.

« Tout à coup, elle sourit en témoignant une grande satisfaction.

« — Que vois-tu, Juana ?

« — Eh bien, c'est une jeune miss qui vient me demander ce que je veux. Je lui réponds que je viens apporter des nouvelles de X..., de Cuba. Elle vous ressemble. C'est votre sœur... Elle m'a fait asseoir sur le sofa, à côté d'elle. Nous causons.

« — Qu'est-ce qu'elle te dit ?

« — Je la comprends, mais je ne peux pas le répéter. Vous savez bien que je ne sais pas l'anglais.

« — Je veux, dit le magnétiseur, que tu nous répètes en anglais ce qu'elle te dit. — Juana résista, elle paraissait désolée. — Je le veux absolument, répéta le magnétiseur.

« Juana demeura un instant silencieuse, puis elle essaya une syllabe, puis deux, puis trois. Après divers tâtonnements, elle prononça un mot, puis deux, elle dit une phrase, et à la fin, elle s'exprima lentement, très couramment.

« Il fallait voir les visages de ces trois mécaniciens, leur attention pour recueillir les paroles de Juana, leurs exclamations, leur joie. Ils venaient à chaque instant vers moi pour me dire combien Juana s'exprimait élégamment en anglais.

« Or, Juana ne savait pas un mot d'anglais. »

Cette expérience ne nous paraît pas décisive. Si l'on avait pu s'assurer qu'au jour et à l'heure indiqués, Juana s'était montrée en Angleterre dans la maison du mécanicien, qu'elle s'était assise auprès de la maîtresse de cette maison, qu'elle s'était entretenue avec elle, nous serions en présence d'un phénomène de bilocation intéressant à étudier. Mais cette preuve n'a pas été faite, et nous pouvons croire que tout s'est passé dans l'imagination de Juana, suggestionnée par les mécaniciens.

Nous savons aussi qu'elle vivait avec un mécanicien qui parlait anglais, et je ne répugnerais pas à trouver dans l'hyperesthésie et la suggestion l'explication des quelques phrases prononcées en anglais par le sujet magnétisé.

Le transport du médium dans un lieu éloigné dont il décrit exactement la topographie n'est pas rare ; la connaissance instantanée d'une langue étrangère est plus rare et dénote une origine préternaturelle ; l'existence et l'action du fluide nerveux dans cette vue lointaine des personnes et des objets placés à de grandes distances ne nous paraît pas démontrée, et je rattacherais volontiers cette question particulière à la question générale de la télépathie.

III

Notre ingénieur a constaté cette action à distance, si mystérieuse et si redoutable du magnétiseur sur le magnétisé, et il en cherche ainsi l'explication naturelle, dans ce manuscrit que je continue à citer :

« En 1846, à la Havane, un magnétiseur français arrêtait impunément, comme par foudroiement, par sa seule volonté, à 150 mètres de distance, dans le milieu de la rue, une somnambule négresse, Maria, inconsciente de l'action qui la maintenait immobile en sa place, aussi longtemps qu'il le voulait. Par un acte mental de volonté, il lui rendait le mouvement.

« En 1851, dans une grande sucrerie que j'administrais, le même magnétiseur aperçut son sujet, la négresse Juana, qui se promenait, à 200 mètres, dans un champ de cannes coupées, il l'immobilisa subitement, par la pensée, sur la demande des témoins, et la délivra par le même procédé.

« En 1854, me trouvant en France, à Bar-le-Duc, j'ai endormi instantanément, à Paris, à 60 lieues de distance, une jeune fille que je magnétisais depuis quelques semaines ; elle s'écria : M. M... m'endort ! et elle ignorait où je me trouvais. Elle se réveilla au bout de dix minutes, en disant que je ces-

sais de vouloir parce que j'avais trop froid. C'était vrai. Nous étions au mois de décembre, et je me trouvais dans une chambre d'hôtel froide, glacée.

« Ce même hiver, à Bruxelles, dans une grande salle d'hôtel remplie de monde, j'ai contraint une jeune fille, malgré sa résistance inouïe, à traverser la salle et à venir auprès de moi. Sa mère suivait l'expérience avec moi.

« Quelle est *la chose* qui va ainsi du magnétiseur à de si grandes distances, produire l'effet voulu ? Sous quelle forme la concevoir ? C'est une impossibilité. Quelles sont de même, *les choses* qui font les cristaux, les boules de neige, les tissus des végétaux et tous les phénomènes de l'univers ?

« Par quel nom pouvons-nous spécifier le corps de la seconde vie ? Après m'être en vain creusé le cerveau pour le trouver, j'ouvris le dictionnaire, je tombai sur le mot *lustre*. Aussitôt l'Esprit imprima à mon bras des secousses d'approbation.

« Par une suite d'interrogations, j'obtins les explications suivantes sur la nature et la condition des Esprits qui entrent en rapport avec nous : les Esprits se font voir dans leur corporalité quand ils veulent, et à qui ils veulent ; ils n'ont pas besoin de la lumière du soleil, car ils sont lumineux ; ils voient notre monde, *ils observent ce qui s'y passe jusqu'aux actes les plus secrets* ; ils se communiquent leurs pensées directement, malgré les plus grandes distances, sans employer aucun idiome. Aucun obstacle n'arrête leur vue. »

Je relève, en passant, dans ce journal l'observation suivante qui me paraît pratique et importante : « Peut-on délivrer une personne de la suggestion mauvaise qu'elle a reçue de son magnétiseur ? Mon Esprit-Conseil me dit : oui. — Par quel moyen ? — Quatre personnes de bon choix moral, en présence du sujet suggestionné et bien consentant à sa délivrance, doivent, ensemble, avec une forte et unanime volonté soutenue pendant une demi-heure, en regardant l'obsédé, exprimer la volonté absolue que sa fascination magnétique soit anéantie. »

Il n'est pas possible d'expliquer par une influence naturelle cette action foudroyante, exercée à de si longues distances,

par le magnétiseur sur le magnétisé ; et il n'est pas permis d'abdiquer ainsi sa liberté, sa personnalité, sa dignité entre les mains d'un homme dont on devient l'esclave irresponsable, pendant des mois et des années. Il ne s'agit pas d'un acte transitoire, exercé par un médecin, dans un but d'humanité, sur un malade qui réclame ses soins. Le cas est tout différent. Ici, le magnétiseur est un aventurier dont l'orgueil s'exalte pour l'usage de sa propre puissance, aux dépens d'un sujet qui se laisse magnétiser à tout propos, sans but sérieux et avouable, jusqu'à perdre la conscience et la responsabilité. C'est un crime qu'on ne saurait assez flétrir.

IV

Ces phénomènes constatés amènent notre ingénieur à une conception particulière de l'univers, jusqu'au panthéisme que l'on retrouve au fond de tous les systèmes de l'occultisme rajeuni et renouvelé : il conclut à l'existence de l'âme éternelle et infinie de l'univers. N'oublions pas que l'auteur a toujours écrit sous la dictée des Esprits :

« L'attraction n'existe pas. Les corps sont *poussés* vers le centre de la terre par une âme de nature, de la même espèce que celle qui agit sur l'aiguille de la boussole, cette âme ayant pour rôle le maintien de l'intégrité de la matière et de la forme du globe.

« Dissolvez une matière cristallisable dans un liquide, la dissolution en répandra les molécules ; mais, si l'on raréfie le liquide, on voit les molécules de la matière se rapprocher mutuellement en corps de forme géométrique, dits *cristaux*, toujours les mêmes pour la même matière, mais chaque matière différente produira un type différent, spécial.

« Qui fait ainsi ces angles, ces arêtes, ces facettes, ces petits chefs-d'œuvre d'architecture ? Si les molécules ne faisaient que s'attirer aveuglément, elles ne feraient qu'un agrégat informe, elles ne feraient pas ce merveilleux travail.

« Les 300,000 espèces végétales sont formées des mêmes matières, de l'eau, du charbon et de la potasse, ajoutons la

soude, pour les plantes marines. Est-ce que ces trois substances ont l'esprit de se tricoter d'eux-mêmes, en 300,000 tissus végétaux différents ?

« Considérons l'arbuste. Il sort de terre en une tige formée d'un faisceau de tubes capillaires, première pièce d'art, servant à la montée de la sève fournie par la terre. Lorsque cette tige a acquis une certaine hauteur, la sève qui monte dans un certain nombre de tubes, se détourne de sa montée verticale en un point choisi de la tige, pour s'écouler suivant une direction horizontale, y former la première branche, pendant que la masse générale de la sève continue sa montée, pour la formation continue, ascendante du tronc.

« Lorsque celui-ci a atteint une certaine hauteur, au-dessus du point de naissance de la première branche, une nouvelle dérivation horizontale de la sève s'opère pour former une deuxième branche en direction différente de la première. A un étage judicieusement fixé plus haut, même fait pour la troisième branche, et, peut-être, d'autres encore, au-dessus.

« Mais chaque branche à son tour, par les mêmes faits, jette des branches secondaires, plus minces. Ces secondaires en jettent des tertiaires plus minces encore, pour finir par n'être plus que des tiges déliées qui, au lieu de branches, projettent finalement des feuilles artistement espacées.

« Qui donc, à chaque point de sortie de chaque branche et de feuille, en décide si savamment la place, avec une prévoyance si précise qu'aucune partie au final de la création de l'arbuste, malgré sa touffure, ne gêne une autre partie, toutes s'enlaçant les unes dans les autres, avec des distances respectueuses entre elles, témoignant une déférence que les hommes devraient bien imiter.

« Examinez jusqu'à la moindre broussaille touffue, elle excitera votre admiration pour l'adroit enlacement de toutes ses parties. Sont-ce l'eau, le charbon et la potasse qui, d'eux-mêmes, s'entendent si bien pour s'agencer de la sorte ? Peut-on refuser d'admettre l'existence d'individualités immatérielles opérant matériellement toutes les œuvres du monde ? On peut donc énoncer cette déclaration absolue :

« Le monde est l'œuvre matérielle d'un nombre infini

d'âmes immatérielles constituant ensemble l'âme universelle de l'infini. »

« Des âmes tissent les tissus des plantes ; des âmes produisent, au commandement du magnétiseur, les phénomènes inexplicables que nous avons rapportés ; c'est le monde des âmes qui explique tous les phénomènes de l'ordre matériel. C'est ainsi que ces phénomènes de tout ordre se rapprochent dans l'unité, et se groupent dans la même catégorie. Telle est la doctrine enseignée par les Esprits.

« On est contraint, écrit notre ingénieur sous la dictée de l'Esprit, de considérer ces âmes comme des individualités du corps universel, des âmes *artisanes* dont l'ensemble constitue l'infinie grande âme universelle. »

Les phénomènes que quelques théologiens attribuent aux anges, l'Esprit les attribue ici à des âmes qui travailleraient sans cesse dans l'univers, dans le monde inanimé et dans le monde vivant. Les minéraux, les végétaux, les animaux auraient ainsi un corps et une âme, ils formeraient des individualités séparées. Nous demandons des preuves, on ne peut pas nous en donner.

Qui voudrait contester l'ordre et l'harmonie de l'univers et affirmer la réalité d'un effet grandiose qui n'aurait pas de cause ? Mais pour expliquer cet ordre et cette harmonie, il nous suffit de reconnaître que les forces innombrables qui agitent la matière obéissent fatalement aux lois conçues et déterminées par l'intelligence et la sagesse du Créateur. Ni les anges ni les âmes ne sont nécessaires à la conservation de la stabilité harmonieuse de l'univers. La création et la Providence me suffisent, elles donnent raison de ce que l'esprit humain peut expliquer.

Rien ne justifie donc cette hypothèse invraisemblable des âmes de la matière, des minéraux, des plantes, des animaux, organisées en individualités distinctes, et formant ensuite par leur assemblément l'âme infinie et éternelle de l'univers. Rêveries et chimères qui trompent les esprits faibles par la sonorité des mots et le mirage de la science, mais qui ne répondent à aucune idée précise et qui ne reposent sur rien.

ELIE MÉRIC.

UN NOUVEAU MOYEN

DE PROVOQUER L'ANESTHÉSIE



Le Dr Etcheverry nous envoie de Santiago, la communication suivante :

I

L'électro-anesthésie est l'art de produire l'anesthésie plus ou moins complète, en endormant directement, sans excitation et sans aucun danger, le foyer central de l'anesthésie, au moyen de l'électricité appliquée sous une forme spéciale, avec un instrument jusqu'aujourd'hui maintenu secret par son inventeur et dans une mesure constamment proportionnelle à la force vive de l'individu et au degré de suspension des facultés sensitivo-motrices.

II

L'appareil électro-anesthésique ne s'applique qu'en un seul point de l'organisme : ce point est situé dans la région postérieure du cou au niveau du bulbe rachidien. L'électro-anesthésie se propage de cet organe au cerveau, arrive au sensorium commun (formé par le groupe des corps striés et des couches optiques), ensuite elle se transmet par l'intérieur de la moelle, et les nerfs pneumo-gastriques, et après avoir circulé par tout l'organisme, le courant revient aux couches optiques, d'où il s'irradie jusqu'au point d'envahir totalement les circonvolutions frontales : C'est ainsi que l'électro-anesthésie se propage chez un homme sain.

III

Le premier effet du courant ainsi appliqué est une anesthésie plus ou moins complète, rigoureusement proportionnée d'une part à l'intensité du courant et d'autre part à la force vive de l'individu. Et il a été découvert par ce moyen que le potentiel des forces organiques varie à l'infini, ce dont on ne peut se faire une idée par la tension de la circulation du sang, c'est-à-dire par le pouls.

IV

Cette anesthésie présente trois degrés principaux. Pendant le premier degré, on ressent un fourmillement agréable qui s'étend en ondes concentriques du bulbe rachidien aux hémisphères cérébraux jusqu'aux lobules du front.

On ne ressent aucune secousse analogue à celles que produisent les machines statiques ou les autres machines connues jusqu'aujourd'hui. La sensation que l'on éprouve ressemble un peu à celle qui se produit au petit doigt quand on se frappe le coude contre un objet résistant.

Dans le deuxième degré, la même sensation (endormissement) se propage dans le reste du corps, recherchant tout particulièrement les parties malades et déterminant, suivant la maladie, tantôt une certaine vibration rapide en certains points, tantôt des convulsions, tantôt une rigidité ou bien une paralysie avec un relâchement absolu des muscles.

Dans le troisième degré, la perte totale de la connaissance s'ajoute à l'absence absolue de toute sensibilité, de telle sorte que l'anesthésié ne se souvient de rien.

V

Ce qui caractérise principalement l'électro-anesthésie, c'est d'être accompagnée en général des principaux symptômes de la maladie, mais sans aucune excitation de la sensibilité, comme

cela arrive avec tous les anesthésiques connus. Il ne se produit pas non plus aucune exaltation de l'imagination ou de la sensibilité externe, comme cela arrive dans l'hypnotisme ou la suggestion. Même dans le cas où elle reproduit les terribles convulsions de l'hydrophobie (comme on l'a vu souvent dans cette clinique), l'électro-anesthésie ne laisse derrière elle aucun malaise, aucune perturbation dans l'organisme; elle n'altère jamais les mouvements respiratoires, ni les battements du cœur; l'anesthésie est compensée par une activité plus grande des fonctions végétatives semblable à celle qui résulte du sommeil naturel.

VI

L'électro-anesthésie comprend les suivantes lois physico-physiologiques qui en ce moment ont été proclamées par la presse chez presque toutes les nations de l'Amérique et de l'Europe :

PREMIÈRE LOI

Il existe chez tous les êtres organisés un foyer unique de sensibilité, situé dans la région de la nuque, qui domine la sensibilité organique, lequel foyer, suivant l'énergie électrique que l'on emploie à l'attaquer, tantôt produit l'anesthésie dans tous ses degrés, tantôt le rétablissement des facultés sensitivo-motrices.

DEUXIÈME LOI

Au moyen des courants électriques, il se produit chez tous les êtres organisés l'anesthésie partielle et générale jusqu'au relâchement total des muscles; et au moyen de ces mêmes courants on rétablit l'exercice de la sensibilité et de toutes les facultés qui en dépendent.

TROISIÈME LOI

Quand les facultés sensitivo-motrices ont été partiellement ou totalement suspendues au moyen de l'électricité, cet état

de suspension se compense par un degré plus grand de l'activité des fonctions involontaires qui dépendent du système nerveux végétatif.

VII

Tout homme moyennement instruit ne peut manquer de comprendre à première vue l'opposition radicale et la différence essentielle qu'il y a entre l'électro-anesthésie et l'hypnotisme :

1^o Parce qu'entre ma machine électro-anesthésique et ses effets physiologiques, il y a une relation immédiate, stricte et évidente de causalité et de proportionnalité; tandis que, au contraire, les phénomènes hypnotiques et suggestifs apparaissent toujours sans une cause proportionnée qui explique leur existence; et leurs caractères sont toujours étranges et capricieux;

2^o Parce qu'avec l'électro-anesthésie il se produit seulement de l'anesthésie sans excitation d'aucun genre; tandis que dans tout cas d'hypnotisme il y a toujours simultanément anesthésie et hypéresthésie;

3^o Finalement, parce que l'électro-anesthésie est sujette à la loi : Ses effets sont constants et uniformes, parce que l'électricité est la cause réelle, la propre cause de l'anesthésie et la cause d'un phénomène est sa loi. Ainsi les mêmes causes doivent forcément, fatalement produire des effets constants et uniformes, puisque tout effet existe toujours de quelque manière dans la nature de la cause. Nous ne voyons rien de semblable dans l'hypnotisme ou la suggestion, mais un étrange ensemble de désordres des fonctions sensitivo-motrices qui arrivent jusqu'à compromettre les fonctions végétatives, d'actions toujours incertaines et d'effets très dangereux dans tous les cas, parce qu'il y a intervertissement de l'ordre naturel de la circulation des courants cérébro-spinaux.

De ce qui vient d'être dit se dégage la parfaite raison par laquelle un savant professeur de philosophie, qui par sa science et sa haute supériorité a fait connaître ma découverte en Europe, a défini dans les termes suivants l'hypnotisme et

la suggestion. « L'hypnotisme, dit-il, dépouillé des phénomènes de spiritisme qui l'accompagnent fréquemment, est l'art de produire à la fois l'anesthésie et l'hypéresthésie, plus ou moins complètes, excitant indirectement le foyer central de la sensibilité au moyen d'une excitation directe soit de l'imagination par la suggestion, soit des nerfs optiques, auditifs ou d'autres nerfs périphériques singulièrement sensibles (zones hypnogènes) au moyen de divers agents physiques ou mécaniques. »

Cette définition de l'hypnotisme restera dans l'histoire de la science comme l'idée la plus complète et la plus exacte qui ait été émise à ce sujet; et elle fut conçue en vue de l'opposition radicale que l'hypnotisme présente avec l'électro-anesthésie.

VIII

De l'exposition que je viens de faire se dégage la raison pour laquelle l'électro-anesthésie est l'unique agent *semeiologico* pour établir avec certitude le diagnostic différentiel entre les maladies mentales et nerveuses produites par des causes organiques qui altèrent la structure même des tissus et les maladies mentales et nerveuses produites par de simples bouleversements ou perturbations moléculaires des courants qui circulent dans le système nerveux à la façon d'ondes de mouvement vibratoire.

On comprend ainsi clairement la raison pour laquelle l'électro-anesthésie est l'unique traitement scientifique de ces mêmes maladies : parce qu'étant toutes en dernière analyse, des phénomènes électriques (l'électricité étant la cause de l'anesthésie et tout effet existant de quelque manière dans la nature de la cause); toutes les maladies mentales et nerveuses étant des phénomènes électriques sont en même temps des différences de potentiel comme la physique *biologique* l'a démontré dernièrement : il résulte donc d'une façon naturelle et évidente qu'on doit soigner ces différences de potentiel en rétablissant l'équilibre moléculaire perturbé des courants nerveux : c'est ce qui arrive constamment dans toutes les maladies mentionnées, comme on le démontre par l'application de l'électro-anesthésie,

qui a l'admirable vertu comme vous allez le vérifier, de diriger son action directement aux parties malades, de la même manière que quand, en vertu du principe de Pascal, on exerce une pression sur un point ouvert d'un vase fermé, cette pression se transmet à tous les points des parois de ce vase et s'il est rempli d'un liquide dans quelque partie qu'on diminue la pression, le liquide tendra à s'échapper par là.

IX

Je maintiens et j'entretiendrai cachée mon invention, quelles que soient les protestations et les invectives que ma conduite réveille, jusqu'à ce qu'une corporation scientifique étrangère me facilite les moyens de la faire connaître, m'accordant les droits qui appartiennent aux inventeurs chez tous les peuples civilisés.

Après avoir fait cet exposé, le Dr Araya Echeverria procéda à l'application de l'électro-anesthésie dans ses trois degrés différents sur plusieurs personnes. Ensuite il l'appliqua aux savants Drs Duquennoy et Botelho, qui le quittèrent enchantés d'avoir vu cette nouvelle découverte chilienne. Le Dr Duquennoy connaissait déjà la théorie physico-physiologique de cette découverte, et à son retour dans sa patrie il présentera son rapport devant la Faculté de Médecine de l'Université de Lille.

Le Dr Botelho, pour sa part, exprima aux médecins chiliens présents « que l'électro-anesthésie est un grand pas dans la science, il félicita les électro-anesthésiés et assura que l'électro-anesthésie quoique ne servant pas pour les opérations de chirurgie, constitue un avancement admirable; elle est le remède des maladies nerveuses. »

Dr ETCHEVERRY.



L'ASTROLOGIE ET LA MORALE

Nous recevons la lettre suivante :

Monseigneur,

A l'occasion de l'article si curieux et si intéressant de M. Flambart sur l'astrologie, ne pensez-vous pas qu'il serait utile de préciser préalablement deux points :

I. — En quoi au juste consiste la prohibition de l'Église visant l'astrologie?

II. — Dans quelle mesure les études astrologiques sont-elles licites, toutes réserves étant faites, d'ailleurs en ce qui concerne la Providence et la liberté de l'homme?

Ainsi, par exemple, est-il permis à un catholique de tirer l'horoscope d'autrui par curiosité, ou de faire tirer le sien par un astrologue par curiosité ou dans un intérêt de prudence humaine? Est-il permis, sans superstition, de tenir compte des avis de l'astrologue si, d'ailleurs, ils sont innocents en eux-mêmes?

Veuillez, Monseigneur, me permettre d'observer que ces questions intéressent en ce moment beaucoup de personnes. L'astrologie est une actualité.

C'est la question de légitimité de la science qui se trouve ainsi posée. Je la suppose, pour les besoins d'une autre question, résolue affirmativement.

Si l'astrologie est vraie, le système astronomique qui en est la base traditionnelle est vrai aussi, nécessairement. C'est le système de Ptolémée, celui qui regarde la terre comme le centre immobile du monde, et qui admet que le firmament tourne, comme il le semble à nos yeux. Inutile de rappeler tous les esprits distingués qui aux siècles antérieurs, l'ont cru en même temps qu'ils croyaient à l'astrologie. M. Flambart fait, sur ce point, des observations trop justes.

Aujourd'hui, comme tout le monde le sait, on croit autre chose, mais il n'y a rien de définitif dans la science et on recommence à discuter le mouvement de la terre. Au temps de mon baccalauréat, c'est-à-dire il y a une trentaine d'années, nous devions connaître, et démontrer péremptoirement au tableau noir huit preuves diverses du mouvement de la terre. Depuis j'ai entendu soutenir que ces preuves ne prouaient

pas grand'chose. Je n'en sais rien. J'ai depuis trop longtemps, et trop parfaitement oublié les sinus et les tangentes pour prendre intérêt à la bataille, mais il n'est pas besoin d'être savant pour saisir le côté attrayant et imprévu de la question. Si l'astrologie est vraie, elle est un argument en faveur de ceux qui croient de nouveau à l'ancien système de la terre immobile. Si la vérité est au contraire, dans les plus récentes opinions astronomiques, s'il est vrai que notre système solaire entraîné vers la constellation d'Hercule, n'a jamais occupé deux fois le même lieu de l'espace, que la terre, en réalité, accomplit dans l'éther une course vertigineuse toujours nouvelle... il est certain que les prévisions astrologiques ne sont plus intelligibles, au moins semble-t-il.

Cet argument n'est pas de moi. Je ne voudrais pas l'attribuer à M. Camille Flammarion, que j'ai peut-être mal compris et dont je rends mal, peut-être, la pensée, mais il me semble bien avoir lu de lui quelque chose de semblable. M. Flammarion, si vous jugez convenable de lui proposer la question, me rectifiera sans doute.

Veillez, Monseigneur, agréer mes respectueux sentiments.

G. Bois,
11, rue d'Arcole.

~~~~~

## Réponse

Il nous paraît utile de prendre position dans cette discussion et de répondre clairement à la question si courtoise que M. Bois a bien voulu nous poser. C'est un devoir de conscience et de raison.

Les théologiens nous enseignent que l'on peut faire avec les démons soit un pacte tacite, soit un pacte formel.

Dans le pacte formel, le coupable a l'intention expresse de recourir aux lumières et au secours du démon pour en obtenir des effets qui sont au-dessus des forces de la nature, et il exprime cette intention par ses paroles, par ses déclarations, par un acte extérieur.

Dans le pacte tacite ou implicite, le coupable a recours librement, sérieusement à des observances vaines, à des moyens qui paraissent indifférents pour obtenir des effets qui sont inexplicables par la nature ou par la volonté de Dieu. Ces effets n'étant produits ni par les lois générales de la nature, ni par les anges, ni par Dieu, il faut bien les attribuer aux puissances infernales.

Dans ce cas, le coupable invoque ainsi tacitement, implicitement l'intervention du démon : *tacite dæmonis opus petit, quamvis forte non habeat intentionem illum invocandi.*

Ces pactes sont défendus, réprouvés (1).

Or, l'astrologie judiciaire qui a pour objet la connaissance des actes libres de l'homme et des événements incertains de l'avenir implique un pacte tacite avec le démon, car une telle connaissance est au-dessus des forces de la nature.

C'est pourquoi les Conciles, les Pères de l'Église, les Papes, et, en particulier, Sixte V, dans la Bulle *Cæli et terræ*, de l'année 1586, ont condamné hautement et publiquement l'astrologie judiciaire. Ici, l'accord est complet entre le droit canonique et le droit civil.

Les théologiens et les magistrats entendent par astrologie judiciaire cet art qui prétend trouver dans la position et dans la conjonction des astres les événements futurs qui sont l'œuvre de notre liberté : *quæ ex situ et concursu siderum liberas hominum actiones prædicit.*

Cette réponse est claire, elle nous suffit, mais nous pouvons entrer plus avant dans l'étude de cette grave question.

## II

Saint Augustin qui avait connu et fréquenté avant sa conversion les astrologues de son temps se prononce absolument et énergiquement en faveur du caractère démoniaque de l'astrologie :

« Tout bien considéré, écrit ce Docteur, on a raison de croire que ces astrologues et ces *planétariens* qui prédisent merveilleusement des choses vraies, sont inspirés par un instinct secret des esprits mauvais. Ces esprits cherchent à faire entrer dans notre entendement ces idées fausses et dangereuses sur les destinées astrales, sous le manteau trompeur d'une science qui n'existe pas. (*De civitate Dei, lib. 5, cap. VIII.*)

(1) Il en est de même de la connaissance de l'avenir par les cartes et par les lignes de la main. Ces superstitions sont défendues. *Peccant graviter, qui de vita sua futura a vatibus inquirunt.* (Gury, *De præcept. decalog. n° 268.*)

Saint Thomas rappelle l'enseignement de saint Augustin, et il ajoute, en citant encore le grand évêque d'Hippone :

« Il faut fuir ces mathématiciens et ces devins impies, principalement quand leurs prédictions se trouvent exactes, pour ne pas perdre son âme dans le commerce avec les démons.

*« Quod tamen ad decipiendos homines fit spirituum immundorum et seductorum operatione qui, quædam vera de temporalibus rebus nosse permittuntur. Unde concludit, quæ propter bono christiano, sive Mathematici, sive quilibet impie divinantium, et maxime dicentes vera, cavendi sunt, ne consortio dæmoniorum animam deceptam, pacto quodam societatis, irretiant. »* (Th. S. 2<sup>a</sup> 2<sup>o</sup>e q. xcv, art. v.)

Les théologiens ne contestent pas l'influence des astres sur les troubles atmosphériques, sur les saisons, sur les marées, sur le développement des plantes, sur les nerfs, le sang, les humeurs, l'évolution des maladies, ils ne contestent pas l'influence des astres sur nos facultés sensibles, l'imagination, la mémoire et la sensibilité; ils ne contestent pas les conjectures fondées sagement sur ces données scientifiques. Ce qu'ils condamnent, c'est l'astrologie, c'est la prédiction d'après la position des astres au firmament, des événements qui dépendent de notre liberté.

L'appétit sensitif, dit saint Thomas, est un acte de l'organe corporel, *appetitus sensitivus est actus organi corporalis*, et il n'est pas impossible qu'en vertu d'une influence des corps célestes, tel homme soit porté à la colère, tel autre à la concupiscence, et les conjectures fondées sur la considération des corps célestes peuvent ainsi se vérifier. Mais le sage est plus fort que les astres, et il peut neutraliser leur influence par la force de la volonté, en résistant à ses passions. (1<sup>a</sup> 2<sup>o</sup>e q. ix, art. v.)

La liberté humaine n'est donc pas soumise nécessairement et fatalement aux influences astrales, elle possède une force secrète dont le mécanisme total échappe à notre observation, et qui lui permet de neutraliser les influences physiques, de déjouer les calculs des devins, de se décider à son gré. Cela suffit pour ébranler les bases de l'astrologie.

## III

On entend par divination, écrit saint Thomas, une certaine prédiction, des choses futures. On peut connaître les *choses futures* de deux manières, ou dans leurs causes, ou en elles-mêmes. Entre les causes, les unes produisent toujours et nécessairement leurs effets, et la connaissance de ces causes permet d'annoncer, de prédire leurs effets avec certitude. C'est ainsi que les astrologues annoncent les éclipses.

D'autres causes ne produisent pas leurs effets toujours et nécessairement, mais presque toujours; elles ne donnent pas la certitude, elles autorisent la conjecture. Ainsi encore, en observant les astres, les astrologues peuvent prédire l'humidité ou la sécheresse, et les médecins, la mort ou la guérison.

Mais il y a d'autres causes, telles que les puissances rationnelles, qui n'ont aucune inclination déterminée à une chose ou à une autre, à tel effet ou à tel autre, il est donc impossible de savoir d'avance l'effet qu'elles produiront : on ne peut le savoir qu'au moment où l'effet se produit. Voir ainsi l'avenir en lui-même et comme s'il était présent, quoiqu'il n'existe pas encore dans le monde des réalités, cela n'appartient qu'à Dieu à qui tout est toujours présent.

Celui qui prétend connaître ces événements futurs, par des moyens illicites, usurpe la place de Dieu, et commet un péché (2<sup>a</sup> 2<sup>a</sup> q. xcv, art. 1.)

Dans son Traité classique de théologie morale, annoté par Ballerini, Gury résume ainsi la doctrine des théologiens : L'astrologie judiciaire est une espèce de divination, comme la chiromancie, la géomancie, la cartomancie, etc. Or, la divination est la recherche des choses cachées, par l'invocation ou implicite ou explicite du démon.

Et ceux qui ne craignent pas de recourir sérieusement à ces moyens pour connaître l'avenir peuvent difficilement être excusés d'une coopération gravement coupable.

*Si serio faciat vates, difficile a cooperatione graviter culpabili excusari possunt.*

(Gury, *Comp. théol. moral.* Tome I, p. 234. Editio tertia.)

E. M.

#### IV

Voici la réponse de notre collaborateur, M. Flambart, à l'objection astronomique de M. G. Bois :

L'astrologie n'a rien à voir avec le système astronomique admis aujourd'hui.

Que ce soit la terre ou les cieux qui tournent, les rayons des astres nous envoient toujours des modalités vibratoires de diverses sortes, dont l'astrologie a pour but de déterminer l'influence sur l'homme.

Le mouvement *apparent* des cieux suffit à l'astrologue : son travail *mathématique* consiste dans la représentation schématique des positions sidérales, et son travail *psychologique* dans les remarques de concordance observées expérimentalement.

L'astrologue n'a pas plus à s'inquiéter du système astronomique admis que le peintre n'a à savoir la composition chimique des couleurs qu'il emploie.



## MAISONS HANTÉES

---

Sous le titre de *Côtés obscurs de la nature*, mistress Crowe a publié une étude savante et impartiale sur les fantômes et les voyants. Cet ouvrage fait partie d'une collection scientifique que nous devons à M. le colonel Rochas.

Nous en détachons le chapitre consacré aux maisons hantées. L'auteur n'ose pas conclure.

Nous n'hésitons pas à dire qu'il faut attribuer les phénomènes de hantise, tantôt à une cause naturelle, espiègleries, animaux, électricité, magnétisme, etc.; tantôt à une cause préternaturelle, bonne ou mauvaise, démoniaque ou divine.

Attribuer à une même cause, ou naturelle ou préternaturelle, tous les phénomènes de hantise, sans distinction, c'est se mettre en opposition avec la raison et avec la foi.

E. M.

---

### I

J'ai entendu nommer plusieurs demeures, construites dans des villes populeuses, où il se passe des faits étranges. Il y en a à Londres même; d'autres ici, et aux environs. Qui plus est, il arrive vraiment des choses inexplicables à ceux qui les habitent. Les portes et les fenêtres s'ouvrent et se ferment sans qu'on sache comment; on entend des murmures de voix, des bruissements de soie, et souvent enfin des pas. Il y a une maison dans l'Ayrshire où ces choses se passaient depuis des années, si bien qu'on finit par l'abandonner à deux vieux qui dirent qu'ils y étaient si habitués que cela leur était égal. Je connais deux ou trois habitations dans la ville, et une autre dans les environs où des faits de ce genre se produisent. Cependant, on craint tellement qu'ils ne soient répandus, de peur des moqueries ou de peur de faire tort à la maison, que



je passerai là-dessus; mais il y avait un logis dans la rue Saint-J..., auquel s'attachait une réputation de ce genre dans ces derniers temps, et une partie de ce qui s'y passa est devenue publique. Il était resté vide longtemps, à cause des ennuis qu'avaient eus à subir ceux qui l'habitaient. Il y avait surtout une chambre que personne ne pouvait occuper sans être dérangé. On y logea, une fois, un jeune marin ou soldat qui était resté longtemps à l'étranger, pensant que, comme il ne savait rien de tout cela, il dormirait fort tranquille. Il se plaignit le lendemain de l'horrible nuit qu'il avait passée; des inconnus n'avaient cessé d'entr'ouvrir ses rideaux pour le regarder, et il déclara que sa visite prendrait fin le jour même. Après cela, la maison resta vide pendant très longtemps; elle fut louée enfin, et on la fit réparer.

Un matin que les ouvriers étaient allés manger, le maître ouvrier vint faire son inspection, examina les chambres du bas, et il montait l'escalier quand il entendit le pas d'un homme derrière lui. Il se retourna, ne vit personne, et continua à monter; il était suivi cependant. Il s'arrêta donc et regarda par-dessus les barreaux; toujours personne. Impressionné désagréablement, il entra dans le salon où il y avait du feu, et pour combattre le malaise qui le gagnait, il prit une chaise, l'attira résolument à lui, la planta bruyamment près du feu et s'assit. A son grand étonnement, tous les bruits de son action furent répétés par son compagnon invisible, qui sembla s'asseoir à côté de lui sur une chaise aussi invisible que lui-même. Terrifié, le digne entrepreneur se leva et s'enfuit.

Un monsieur, qui avait loué un appartement à Londres, il y a quelque temps, sentit, la première nuit qu'il y coucha, qu'on lui arrachait ses couvertures. Il crut qu'il les avait rejetées en dormant et les rajusta. Mais cela recommença plusieurs fois. Il se lève à chaque nouvelle tentative, ne trouve personne, ne voit pas de ficelle, ne peut s'expliquer la chose et ne peut rien obtenir des gens de la maison, qui ont l'air malheureux et embarrassés. Il en parle dans le voisinage: on lui dit que cela était déjà arrivé à ses prédécesseurs, et il quitte son logement.

A Carlisle, dans une maison meublée louée à très bon compte par un colonel et sa femme, deux servantes entendirent, au milieu de la nuit, lever et descendre de lourds stores une vingtaine de fois; puis elles entendirent des pas dans la chambre comme si plusieurs hommes s'y promenaient en chaussons; une autre fois elles entendirent compter de l'argent dans la chambre voisine où il n'y avait personne, et résonner chaque pièce à mesure qu'on la posait. C'est l'une de ces femmes qui me raconta elle-même la chose.

L'histoire de la dame brune du marquis de T..., dans le Norfolk, est connue de beaucoup. L'honorable H. W... me dit qu'un de ses amis, en visite chez le marquis l'avait vue souvent, et avait demandé une fois à son hôte : « Qui est la dame brune que je rencontre si souvent sur l'escalier? » Deux messieurs qu'on me nomma résolurent de l'attendre et de l'arrêter. Ils la virent enfin, mais elle leur échappa en prenant un autre escalier et, quand ils se penchèrent pour regarder, elle avait disparu. Beaucoup de personnes l'ont vue.

Je connais de réputation une famille écossaise de distinction, accompagnée partout par une suivante invisible qu'on appelle Jenny la Fileuse. On l'entend filer à la campagne; s'installe-t-on en ville, elle vient y filer aussi. Tous l'entendent, maîtres et serviteurs. Elle ne les suit que chez eux, jamais chez les autres. On croit que Jenny est une ancienne femme de chambre de la famille qui était fileuse émérite, et on est si habitué à elle que cela ne gêne personne.

Le fait singulier suivant me fut raconté par la fille de la célèbre M<sup>me</sup> S.... M<sup>me</sup> S... et son mari voyageaient dans le pays de Galles et eurent occasion de s'arrêter quelques jours à Oswestry. Ils s'y établirent dans un appartement auquel ils arrivaient par une sorte de passage.

La maison n'était habitée que par la propriétaire, très belle femme, et deux servantes. M. et M<sup>me</sup> S... eurent bientôt à se plaindre de la négligence du service: l'appartement ne semblait ni balayé, ni épousseté, et cependant, à en juger par ce qu'ils entendaient, les servantes ne faisaient autre chose toute la nuit que balayer, frotter, et remuer les meubles, ce qui troublait fort leur sommeil. Ils se plaignirent aux servantes

du vacarme de la nuit et de la saleté du logement; celles-ci répondirent qu'elles n'en étaient pas la cause et qu'il leur était impossible de faire leur besogne, car elles étaient épuisées par leurs veilles, leur maîtresse ne pouvant supporter d'être seule la nuit. M. et M<sup>me</sup> S... découvrirent ensuite que leur propriétaire faisait éclairer sa chambre toutes les nuits. Un jour qu'ils revenaient d'une promenade, ils la virent marcher dans le passage devant eux et ils l'entendirent s'écrier en tournant vivement la tête à droite et à gauche : « Vous voilà donc encore? au diable, allez-vous-en, vous dis-je. » Ils demandèrent aux voisins l'explication de ces mystères; les bonnes gens secouèrent la tête et répondirent d'une façon ambiguë, et M. et M<sup>me</sup> S... apprirent plus tard qu'on croyait que cette femme avait assassiné une servante qui avait été à son service.

On peut parfaitement expliquer la conduite de cette malheureuse en lui supposant une conscience troublée; mais les bruits entendus par M. et M<sup>me</sup> S... sont étrangement d'accord avec un grand nombre de récits de ce genre, où on observa cette curieuse répétition des actions banales de la vie ou de quelque incident particulier. L'histoire de lord Saint-Vincent était de cette nature, et il existe quelque part un récit qui nous montre le fantôme de Pierre le Grand apparaissant au Dr Doppélio et se plaignant à lui des souffrances qu'il endurait, obligé qu'il était à commettre de nouveau toutes les cruautés de sa vie, fait qui coïncide d'une façon remarquable avec le rêve de Glasgow cité précédemment. Nous devons naturellement attacher un sens symbolique à ces phénomènes et conclure qu'ils participent plutôt de la nature de nos rêves.

Une famille d'un de nos comtés était extrêmement troublée, il y a quelques années, par un être invisible qui semblait surtout habiter une grande cave n'ayant qu'une seule entrée et toujours fermée à clef. On entendait des coups violents, ou des cris et des pas très lourds, etc., etc. D'abord le vieux maître d'hôtel appelait ses acolytes et descendait armé d'une épée et d'un tromblon, mais ils ne trouvaient personne. Ils entendaient souvent les pas remonter avec eux depuis la

cave; un jour que toute la famille était venue voir, elle remonta l'escalier, accompagnée, non par des pas, mais par une ombre *visible*. Tous montèrent précipitamment, se réfugièrent dans une chambre et fermèrent la porte; ils sentirent et virent alors tourner le bouton par une main du dehors. Les fenêtres et les portes étaient ouvertes en dépit de toutes les serrures et de toutes les clefs, et malgré les investigations les plus minutieuses. La seule explication du mystère était l'apparition de ce spectre.

Les coups et le bruit de gens au travail qu'on assure entendre dans les mines sont des faits admis par beaucoup d'hommes raisonnables, par des contremaîtres, des inspecteurs, etc., aussi bien que par les ouvriers eux-mêmes. Je sais que beaucoup des mineurs du Cornwall et de Mendip sont convaincus que ces ouvriers fantômes s'entendent quelquefois; les chevaux montrent alors leur frayeur en tremblant et se couvrent de sueur; mais, comme je n'ai pas les moyens de vérifier ces récits, je n'insisterai pas davantage là-dessus.

Pendant que la mère de Georges Canning, alors M<sup>me</sup> Hunn, était actrice en province, elle alla, entre autres lieux, à Plymouth, après avoir demandé au préalable à son ami M. Bernard, du théâtre, de lui procurer un logement. M. B... lui dit à son arrivée que si elle n'avait pas peur d'un revenant, elle pourrait avoir une très confortable habitation à très bon compte, « car, ajouta-t-il, il y a une maison qui appartenait à notre menuisier qu'on dit être hantée, et personne ne veut y vivre. Si vous la voulez, vous l'aurez, et pour rien, je crois, car le propriétaire est très désireux d'avoir un locataire; seulement vous ne direz à personne que vous ne payez pas de loyer. »

M<sup>me</sup> Hunn, faisant allusion aux apparitions de la scène, répondit que ce ne serait pas la première fois qu'elle aurait affaire à un revenant, et qu'elle était toute prête à rencontrer celui-là. Elle fit donc porter ses bagages à la susdite maison et préparer son lit. Elle envoya coucher sa bonne et ses enfants à l'heure habituelle, et, voulant s'assurer s'il y avait quelque chose de vrai dans ce qu'on lui avait dit, attendit les événements avec un livre et deux bougies allumées. Sous la

chambre qu'elle occupait était l'atelier du menuisier. Il avait deux portes, l'une donnant sur la rue et parfaitement verrouillée, l'autre plus petite ouvrait sur le corridor au moyen d'un simple loquet; la maison, bien entendu, avait été dûment fermée pour la nuit. Elle avait lu pendant à peu près une demi-heure, quand elle perçut un bruit dans l'atelier qui ressemblait beaucoup au travail d'une scie; d'autres bruits s'y ajoutèrent bientôt; et ce fut un grand concert de coups de marteau, de scie et de rabot, comme si une demi-douzaine d'hommes étaient en plein travail. M<sup>me</sup> Hunn, femme d'un grand courage, résolut de pénétrer, s'il était possible, ce mystère; elle retira donc ses souliers pour n'être pas entendue, et, sa bougie à la main, ouvrit tout doucement sa porte et descendit l'escalier, le vacarme continuant plus que jamais et venant évidemment de l'atelier. Elle ouvrit la porte, et le silence se fit immédiatement; rien ne bougeait, et les outils, le bois, tout était comme les ouvriers l'avaient laissé en s'en allant. Après avoir examiné chaque recoin et s'être assurée qu'il n'y avait personne, et que personne ne pouvait entrer, M<sup>me</sup> Hunn remonta chez elle, se demandant si elle avait vraiment entendu ce bruit, quand il recommença de plus belle et continua sans interruption pendant environ une demi-heure. Elle se coucha et ne dit rien le lendemain, résolue à veiller une autre nuit avant d'en parler. Mais, comme les mêmes faits se reproduisirent sans qu'elle pût en découvrir la cause, elle en parla au propriétaire et à son ami Bernard: celui-ci, qui n'y croyait pas, décida de veiller avec elle. Le bruit commença comme d'habitude, et il eut tellement peur, qu'au lieu d'entrer à l'atelier comme elle le lui demandait, il se précipita dans la rue. M<sup>me</sup> Hunn habita la maison tout l'été, et parlant plus tard de cet incident de sa vie, elle disait que l'habitude était une seconde nature, et que, si les menuisiers mystérieux n'avaient pas continué leur besogne nocturne, elle aurait eu une peur affreuse qu'ils ne montassent chez elle.

D'après tout ce que j'ai lu, je constate que les faits confirment fortement cette croyance populaire que l'argent enterré est souvent la cause de ces perturbations. Cela nous paraît certainement très étrange et ne peut s'expliquer que par cette

hypothèse que l'âme se retrouve dans l'autre monde exactement dans le même état qu'ici-bas.

Outre les exemples de maisons hantées où l'on ne voit rien, comme dans la plupart de ceux que je viens de citer, il y a une masse de cas où le spectre est visible.

Pendant la foire de Leipzig, on a souvent beaucoup de peine à se loger; il se trouva un jour qu'un étranger arrivé tard eut grand mal à obtenir un lit. Il finit par avoir une chambre chez un bourgeois; personne ne s'en servait, lui dit-on, et il pouvait la prendre. Fatigué et endormi, il accepta avec joie. Tout las qu'il fut cependant, il fut dérangé par des bruits inexplicables et s'en plaignit à ses hôtes le lendemain. Ils lui firent des excuses; mais, la nuit suivante, peu après s'être retiré, il descendit en toute hâte, sa valise sur l'épaule, déclarant que pour rien au monde il ne resterait une minute de plus, car une dame vêtue à l'ancienne mode était entrée dans sa chambre armée d'un poignard, et lui avait fait des gestes menaçants. Il s'en alla donc et la chambre fut fermée; mais, quelque temps après, une fille de service tomba malade chez ce bourgeois et on fut obligé de la mettre dans cette chambre pour la séparer des autres. Elle se remit très vite, et comme elle ne s'était jamais plaint de rien, on lui demanda, quand elle fut tout à fait guérie, s'il s'était passé quelque chose de particulier dans sa chambre. « Oh! oui, dit-elle, il entrait toutes les nuits une dame étrangère. Elle s'asseyait sur mon lit et me caressait de la main; je crois que c'est à elle que je dois ma prompte guérison, mais je ne pus obtenir qu'elle me parlât, elle ne fait que soupirer et pleurer. »

Un M. de S... était passionnément épris d'Hippolyte Clairon, la célèbre actrice française, mais elle le traitait si froidement qu'elle ne voulut même pas, au moment de sa mort, aller le voir. Indigné de tant de cruauté, il jura qu'il la hantait et tint parole. Je crois qu'elle ne vit jamais le fantôme, mais il semble avoir toujours été près d'elle: il signala du moins sa présence à mainte reprise devant des incrédules quand elle l'en priait, par les bruits les plus divers, où qu'elle fût dans le moment. C'était un cri, le bruit d'une arme à feu, des battements de mains, ou de la musique. Elle paraît avoir

hésité longtemps à admettre le caractère surnaturel de ces bruits, et quand elle en fut convaincue, elle semble avoir été à la fois effrayée et divertie par l'étrangeté du fait. Ces bruits étaient entendus par tous ceux qui l'approchaient. M. Charles Kirkpatrick Sharpe me dit que le margrave d'Anspach, qui fut son amant, et M. Keppel Craven étaient parfaitement au courant de toute cette hantise, et ne mettaient en doute aucun de ces faits.

On a parlé ailleurs, je crois, du fantôme connu sous le nom de la « Dame blanche » qu'on voit souvent dans les différents châteaux appartenant à la famille royale de Prusse. On supposa longtemps que c'était la comtesse Agnès d'Orlamunde; mais le portrait d'une princesse nommée Bertha ou Perchta de Rosenberg, découvert récemment, ressemble tellement à l'apparition, qu'on hésite entre les deux dames, et qu'on ne sait même plus si c'est la même femme qui se montre. Aucune d'elles ne semble avoir été heureuse, mais on penche pour que le fantôme soit celui de la princesse Bertha, qui vivait au x<sup>v</sup>e siècle, parce qu'à une époque où, à cause de la guerre, une somme annuelle qu'elle avait léguée aux pauvres ne leur fut pas distribuée, l'apparition paraissait plus inquiète que d'habitude et se montrait plus souvent. On la voit fréquemment avant une mort; l'un des Frédéric dit, peu avant la sienne : « Je ne vivrai plus longtemps, j'ai rencontré la Dame blanche. » Elle porte un bandeau de veuve et un voile assez transparent pour laisser voir ses traits, qui n'expriment pas le bonheur, mais la placidité. On ne l'entendit parler que deux fois. En décembre 1628, elle apparut dans le palais de Berlin et on l'entendit dire : « *Veni, judica vivos et mortuos! Judicium mihi adhuc superest.* — Venez, jugez les vivants et les morts! J'attends le jugement. »

Plus récemment, au château de Neuhausen (Bohême), une des princesses de la maison de Prusse, debout devant un miroir, essayait une nouvelle coiffure. Elle demanda à une de ses femmes l'heure qu'il était; sur ce la Dame blanche sortit de derrière un paravent et dit : « *Zehn ühr ist es, Ihr Lieben.* Il est dix heures, Votre Amour, » forme usitée entre les princes souverains au lieu de Votre Altesse. La princesse

fut très effrayée, tomba malade peu après et mourut au bout de quelques semaines.

Le fantôme a souvent témoigné de son mécontentement devant le vice ou l'impiété. Les œuvres de Balbinus et d'Érasme Francisci contiennent divers récits au sujet de cette apparition : enfin l'éditeur de l'*Iris*, publication qui parut à Francfort en 1819, Georges Doring, un parfait honnête homme, dit-on, nous raconte ce qui suit. Il tenait cette histoire de la bouche même de sa mère, en qui il avait une confiance absolue, et peu avant sa mort, sur une demande qui lui fut adressée, il se porta garant de l'authenticité de ce récit.

Il paraît que la sœur aînée de sa mère était dame de compagnie chez une femme de la cour, et les enfants de la famille allaient la voir souvent. La mère de Doring et une de ses sœurs, âgées de quatorze et quinze ans, passaient donc une semaine chez leur aînée ; un jour qu'elle était sortie, et que les deux enfants, restées seules, parlaient des fêtes de la cour tout en tirant l'aiguille, elles entendirent tout à coup le son d'un instrument à cordes qui semblait sortir de derrière un grand poêle, placé dans un coin de la chambre. Moitié riant et moitié par crainte, l'une des jeunes filles prit une aune et frappa l'endroit : cela fit cesser la musique, et le bâton lui fut arraché des mains. Elle eut peur, mais sa sœur Christina se mit à rire, dit qu'elle s'était figuré la chose et que la musique venait probablement de la rue, bien qu'elles ne vissent pas de musiciens. Pour dissiper sa frayeur, dont elle était un peu honteuse, la première des jeunes filles courut chez une voisine pour quelques minutes et trouva, en rentrant, Christina par terre, évanouie. Les soins des domestiques, qui avaient entendu crier, l'ayant fait revenir à elle, elle raconta qu' aussitôt que sa sœur l'eut quittée, le même son se fit entendre près du poêle ; une forme blanche apparut et s'avança vers elle : elle cria, puis s'évanouit.

La propriétaire de l'appartement se flatta de l'espoir que cette apparition prouvait qu'un trésor était caché sous le poêle ; sans rien vouloir entendre elle envoya chercher un menuisier et fit lever le plancher. Il était double et reposait sur un caveau d'où s'exhalait une vapeur très malsaine, mais



on n'y trouva que beaucoup de chaux vive. On apprit ce fait au roi qui ne témoigna aucune surprise; il dit que le fantôme était sans doute celui d'une comtesse d'Orlamunde qui avait été murée vive en ce caveau. Elle était la maîtresse d'un margrave de Brandebourg, dont elle eut deux fils. Ce prince devenant veuf, elle espéra l'épouser; mais il lui remontra que s'il le faisait, ses fils disputeraient peut-être plus tard la succession aux héritiers légitimes. Elle, pour détruire cet obstacle, empoisonna les enfants, et le margrave, dégoûté et effrayé, la fit murer en ce caveau pour toute récompense. Le roi ajouta qu'on la voyait généralement tous les sept ans et qu'elle se faisait précéder par les sons d'une harpe, instrument dont elle jouait parfaitement de son vivant; elle apparaissait aussi plus volontiers aux enfants qu'aux adultes, comme si, la tendresse qu'elle avait refusée à ses propres rejetons étant devenue son tourment, elle cherchait à se racheter en se réconciliant avec l'enfance en général. Je sais pertinemment que le fait de ces apparitions n'est pas mis en doute par ceux qui ont eu toutes les occasions possibles d'investigation, et je me souviens avoir vu dans les journaux anglais, il y a quelques années, un paragraphe tiré des feuilles étrangères, annonçant que la Dame blanche avait été revue à Berlin, je crois.

La curieuse relation suivante me fut envoyée par le monsieur auquel la chose arriva; il est sceptique au dernier point, bien qu'appartenant à une famille de voyants, occupe une carrière honorable et habite Londres.

« ... M. et M<sup>me</sup> B... me conduisirent dans une très confortable chambre: fatigué par ma course à cheval, je me couchai aussitôt. Je n'avais pas, je crois, dormi depuis longtemps quand je fus réveillé par de violents aboiements. J'entendis alors M. B..., mon voisin de chambre, ouvrir la fenêtre et crier aux chiens de se taire. Ils obéirent, et je me rendormis; mais je fus éveillé une seconde fois par la sensation d'un poids sur les pieds. *Je déclare que j'étais parfaitement éveillé*; la lumière qui était sur la cheminée éclairait en plein le pied de mon lit, et je vis un homme bien habillé se baisser en s'appuyant sur mes couvertures. Il avait un habit bleu à boutons dorés, mais

je ne vis pas sa tête : les rideaux du lit me cachèrent justement cette partie de sa personne. Je crus d'abord que c'était mon hôte ; comme j'avais laissé mes habits par terre au pied de mon lit et qu'il m'avait prêté ceux-là dans la journée, je pensai qu'il était venu les chercher ; ce qui ne laissa pas de me surprendre beaucoup, et juste au moment où je me dressais sur mon séant pour lui demander ce qu'il faisait là, la forme disparut. Je me rappelai que j'avais fermé la porte à clef, et très intrigué, je sautai à bas de mon lit. Je ne trouvai personne ; mes deux portes étaient fermées à clef ; je me remis au lit où je ruminai quelque temps, et il me vint à l'esprit que je n'avais pas regardé sous le lit. Je me relevai donc, convaincu que mon visiteur, quel qu'il pût être, était là. Mais il n'y avait personne. Je regardai à ma montre, vis qu'il était deux heures dix du matin et me recouchai, espérant pouvoir enfin dormir en paix. Peine perdue, je passai le reste de la nuit à me retourner et à me demander qui était cet homme et comment il avait pu entrer et sortir de chez moi. Je retrouvai mon hôte et sa femme au déjeuner de huit heures, et en réponse à leurs questions sur ma nuit, je parlai d'abord des aboiements qui m'avaient réveillé et que M. B... avait calmés après avoir ouvert la fenêtre. Il répondit que deux chiens errants étaient entrés dans la cour et avaient excité les autres. Puis je parlai de mon visiteur, m'attendant à ce qu'ils m'expliquent naturellement la chose ou à ce qu'ils me rient au nez en me déclarant que j'avais rêvé. Mais, à ma grande surprise, ils m'écoutèrent avec beaucoup de sérieux et me contèrent qu'un monsieur avait été assassiné dans cette chambre dans d'horribles circonstances, et qu'on lui avait coupé la tête plusieurs années auparavant. Voyant que j'étais peu porté à accepter cette explication du mystère, ils me prièrent de prolonger ma visite et me dirent qu'ils me présenteraient au recteur, qui me donnerait de telles preuves de la possibilité de ces faits, qu'il ne me resterait aucun doute à cet égard. Mais j'étais invité à dîner à Watford et n'avais aucune envie de revoir le mystérieux étranger ; je pris donc congé. Peu après, dinant avec des dames qui habitent ce même comté, je parlai de ma visite à Sarratt, ajoutant qu'il m'était arrivé là une aventure aussi extraordinaire qu'inexplicable ;

l'une de ces dames dit aussitôt qu'elle espérait que je n'avais pas vu le monsieur sans tête en habit bleu et boutons dorés, qui s'était déjà montré à tant de gens dans cette maison.

« Voilà toute l'histoire en ce qui me concerne, je ne puis que vous assurer que j'ai raconté les faits tels qu'ils se sont passés et que je n'avais jamais rien entendu dire au sujet de cette apparition avant le récit que me fit M. B... Cependant, comme je ne crois pas au surnaturel, je suis forcé de supposer que toute l'affaire est un simple tour de mon imagination...

« (*Signé*) : A. W. M.

« C. Street, 5 septembre 1846. »

CROWE.

(*A suivre.*)

---

## L'INTERSIGNE

*(Suite et fin.)*

## IV

Les faits que nous allons raconter ne rentrent pas absolument dans le cadre de l'intersigne. Il y a bien avertissement de mort, mais en rêve et sans que la personne dont il s'agit intervienne directement.

Une jeune femme avait eu, dès sa petite enfance, des rêves singuliers, se rapportant à des événements pénibles, morts ou autres; elle ne s'en impressionnait pas autrement; seulement quand elle entendait dire que telle chose ou telle mort était arrivée, elle s'écriait souvent : « Tiens, j'ai rêvé cela! — Tu es une rêveuse », lui répondait-on, et l'on n'y attachait pas d'importance, les jeunes enfants confondant souvent leurs imaginations avec la réalité.

Il est cependant un de ces rêves dont elle a conservé un souvenir ineffaçable, lié aux plus grandes tristesses de sa vie. Elle avait environ dix ans, lorsqu'elle vit en songe trois cercueils d'inégale grandeur. Après quelques instants d'indécision, elle comprit que le premier, de taille moyenne, était celui de sa mère qu'elle avait à peine connue; le second, plus petit, celui de sa sœur aînée, qui venait de mourir et qu'elle regrettait beaucoup; mais le troisième? Il dépassait la longueur ordinaire, et elle eut tout à coup l'intuition que ce cercueil était vide et destiné à son père, dont la taille était très élevée.

En effet, ce père qu'elle adorait, ne tarda pas à lui être ravi, et sa funèbre vision se trouva ainsi réalisée.

L'enfant grandit et jeune fille, puis jeune femme, conserva la mystérieuse faculté d'être avertie dans le sommeil quand des personnes de sa famille ou de son entourage allaient

quitter la terre. Pour être sûre que son imagination ne jouerait pas un rôle, tout au moins complémentaire, dans cette prescience, elle avait pris l'habitude, lorsqu'elle faisait un rêve de ce genre, de le raconter aussitôt à son mari, et tous deux restaient sous le coup d'une préoccupation pénible, jusqu'à l'arrivée d'une lettre, d'un billet, leur apprenant s'ils avaient perdu un parent, un ami ou un indifférent.

## V

Car c'est là selon nous, le côté tout à fait bizarre de cette sorte de divination. On comprend, sans pouvoir l'expliquer, que la mort d'un être cher ait un retentissement dans votre âme. Pourquoi la sympathie ne franchirait-elle pas les distances comme la lumière? On éprouve quelque douceur à croire qu'une profonde affection soit assez puissante pour, à l'heure de la séparation dernière, envoyer jusqu'à vous son adieu suprême, sa pensée, son image même. Mais comment, pourquoi cet avertissement mystérieux, lorsqu'il s'agit de ce fait si fréquent, si banal, la disparition d'un être dont on sait à peine le nom? Il semble qu'il y ait dans cette faculté bizarre quelque chose de mécanique, d'inconscient, comme le son d'un glas perçu par notre oreille sans pénétrer jusqu'à notre cœur, quand il annonce la mort d'un homme dont nous ne connaissions même pas l'existence.

Voici le récit du plus étrange, à notre sens, de ces phénomènes : nous ne saurions donner d'autre nom à un renversement si peu motivé des lois naturelles connues.

M. et M<sup>me</sup> X... étaient allés passer une saison aux bains de mer. La maison qu'ils occupaient, située à l'extrémité du village, donnait d'un côté sur la digue, de l'autre sur la *Brèche*. On appelait ainsi une coupure du terrain donnant accès à la mer, entre la digue et le quai du part.

M<sup>me</sup> X... rêva qu'elle voyait un cercueil posé près de la mer, en travers de cette *Brèche*. — Nous apprendrons peut-être qu'un marin s'est noyé, lui dit son mari, mais tu ne verras pas de cercueil à la *Brèche*, car ni le menuisier, ni le cimetière ne sont de ce côté.

Dans la journée, ils apprirent qu'un vieux marin, auquel ils avaient parlé la veille par hasard, avait été trouvé mort dans son lit.

Quel ne fut pas l'étonnement de M<sup>me</sup> X... le lendemain matin ! En regardant machinalement vers la Brèche, elle aperçut un cercueil, précisément à la place où elle l'avait vu en rêve ! Elle appela son mari pour s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'une hallucination. Le cercueil était bien là. Auprès, se tenaient deux hommes, contemplant en silence la mer, où il ne se passait rien. Au bout de quelques instants, ils reprirent leur fardeau et s'en retournèrent. Ils avaient fait un long détour pour venir à la Brèche sans qu'on ait su pourquoi, sinon pour accomplir le rêve de M<sup>me</sup> X... car c'était bien le cercueil destiné au vieux marin.

## VI

Une autre fois, la vision fut complète. Il s'agissait d'une très vieille dame, demeurant à une centaine de lieues de distance, tombée en paralysie et ne quittant plus son lit depuis plusieurs mois, tout en ayant conservé ses facultés intactes et paraissant devoir vivre longtemps encore. C'était la grand'mère d'une amie de M<sup>me</sup> X... chez laquelle nous nous trouvions alors, et qui l'avait vue trois fois en tout.

Elle nous dit un matin : — J'ai rêvé que j'étais comme à ma dernière visite, auprès du lit de cette pauvre dame, entourée de sa famille et m'accueillant avec cette affabilité spirituelle et souriante dont elle était coutumière ; tout à coup, elle inclina doucement la tête du côté de la ruelle ; comme si elle s'assoupissait. Quelques minutes après, on s'apercevait que sa respiration avait cessé et qu'elle était morte. — Il est probable, répondis-je, vu son grand âge, qu'elle passera ainsi, tôt ou tard, sans secousse.

Une lettre reçue peu après annonçait la mort de cette dame, dans les circonstances exactement perçues en rêve par M<sup>me</sup> X...

E. LE NORMANT DES VARANNES.

## AU PAYS DE L'OMBRE

---

Tous les journaux spirites s'occupent d'un livre étrange de M<sup>me</sup> d'Espérance, et le louent avec un lyrisme exagéré, parce qu'il contient la confirmation expérimentale d'une théorie nouvelle sur la matérialisation des esprits.

Nous ne voulons pas nous arrêter à discuter les erreurs et les paradoxes de ce livre où l'on voit à chaque page la raison coudoyer la folie, et le démon, sous la forme d'Esprit, troubler et éteindre la flamme vacillante de notre pauvre intelligence.

Nous empruntons à *la Vie d'outre-tombe*, cette analyse; elle suffira pour faire connaître à nos lecteurs ce livre fantastique, incohérent, dangereux.

On y verra dans quelles extravagances la nature humaine se laisse tomber, quand elle s'éloigne de la voie large du bon sens et de la vérité.

Nous avons toujours dit, avec les spirites les plus sérieux, que ces expériences bizarres présentaient de grands dangers pour la santé et pour la raison. On a essayé de le nier, mais les témoignages abondent. Hier, encore, une revue spirite, qui a pour titre : *le Spiritualisme moderne*, contenait cet aveu de M. Hardeley :

« La médiumnité en général, sauf le cas où le médium est doué d'une volonté suffisante et d'une conscience saine et pure, est un danger et non pas un bienfait, elle prédispose le médium à la passivité, à l'engourdissement de la volonté, et s'il est d'une moralité douteuse, s'il est enclin à l'égoïsme, s'il est poussé par l'intérêt, ou simplement, s'il est faible d'esprit, le médium peut devenir le jouet d'influences d'autant plus dangereuses qu'elles sont invisibles.

« Il ne faut pas regretter ce don qui peut être aussi funeste qu'il est merveilleux, car à côté de la médiumnité à phénomènes, l'homme possède d'autres moyens de pénétrer sur les plans supraphysiques. »

Nous pourrions citer aussi cette déclaration du Dr Burlet :  
« L'influence de la doctrine spirite sur la folie est aujourd'hui bien démontrée par la science. Les observations qui l'établissent se comptent *par milliers*. Il nous semble hors de doute que *le spiritisme peut prendre place au rang des causes les plus fécondes d'aliénation mentale.* »

Il nous paraît opportun de rappeler ici ce sage avertissement :

Élie MÉRIC.

## II

Tout enfant, sans jamais avoir entendu parler de spiritisme, M<sup>me</sup> d'Espérance est médium voyante; dans la vieille maison solitaire, habitée par ses parents, elle surveille les allées et venues de ses amis les fantômes, pour moi, écrit-elle, les chambres n'étaient jamais sombres ni vides. Quelquefois en y entrant, je jetais un regard désappointé autour de moi, ne rencontrant point de forme familière : puis je m'étonnais de les voir soudainement peuplées d'étrangers. Ces figures d'ombres étaient quelquefois si réelles, si pleines de vie, que je les prenais pour des visiteurs ordinaires. Rarement j'entrais dans une chambre sans y chercher du regard quelque habitant fantôme, et rarement je regardais en vain. Quelques-uns d'entre eux me souriaient gentiment, amicalement, et je m'habituai bien vite à eux; d'autres ne faisaient aucune attention à moi et me croisaient dans les escaliers et dans les couloirs comme s'ils ne m'avaient jamais vue. Cela me vexait quelquefois, et j'étais indignée que mon sourire de bienvenue passât inaperçu.

« Quoique je parlasse souvent de ces habitants mystérieux de notre maison, je préférais encore m'asseoir silencieusement et les observer, dit-elle plus loin. J'étais jalouse à la pensée de partager avec d'autres leur amitié, et je m'exaltais par le fait que j'étais la seule privilégiée à les connaître. »

Mais bientôt, incomprise par ses parents et par tout son entourage, ce privilège de voir les Esprits devient, son tour-



ment. Elle est grondée et frappée par sa mère, puis à la fin, mise en présence d'un médecin lequel, par ignorance de la faculté médianimique voyante, fait bien tout ce qu'il faut pour amener la folie chez cette pauvre enfant craintive.

Il me regardait avec bonté et sympathie, me caressant les mains, essuyant les larmes qui ruisselaient de mes yeux et me poussant à parler.

Ceci m'encouragea ; je lui racontai ce qu'on appelait mes rêves et mes imaginations, ces choses qui étaient pour moi des réalités. Je lui parlai de mes amis-fantômes, nos hôtes journaliers ; de la vieille dame qui travaillait avec tant d'habileté et me regardait si gentiment ; du monsieur bien mis, aux cheveux longs et bouclés, au chapeau à plumes, avec une épée pendue au côté et des éperons à ses talons ; je lui parlai de l'homme qui avait une collerette en volants autour du cou, ce qui lui donnait l'air d'avoir la tête posée sur une assiette ; des dames en robes de soie, avec leurs falbalas, de leurs manières curieuses. Je lui racontai tout... et mon chagrin de ne pas être écoutée... et combien cela était terrible d'être soupçonnée de fausseté...

— Mais cela est vrai, ajoutai-je, chaque mot est vrai ; ils sont là et je les vois. Je ne dis pas de mensonges.

— Oui, dit le docteur. Je vous crois, et je ne pense pas que vous disiez de mensonges.

Oh ! comme mon cœur bondit à ces paroles et alla vers cet homme qui me croyait sincère.

— Oui, je crois que vous voyez des choses que les autres ne voient pas ; j'ai connu des personnes qui vous ressemblaient, qui voyaient des hommes, des femmes et des animaux, en réalité n'existant pas. *Mais ces personnes étaient folles.* Elles persistaient à voir des ombres se mouvoir autour d'elles, des vieillards ou des femmes les guettant dans des coins. Elles avaient commencé par voir une chose, puis une autre, puis elles sont devenues dangereuses, et il nous a fallu les envoyer dans des asiles de fous pour y être soignées.

Elle ne devint pas folle par le dire de ce pauvre médecin, mais il me sembla que ces paroles figeaient le sang dans mes veines, écrit-elle. Je ne pouvais que rester immobile dans un silence plein d'horreur. Que voulait dire tout ceci ? Était-ce là le secret de ce merveilleux monde de rêves dans lequel j'avais passé de si belles heures ? Mes amis-fantômes n'étaient-ils pas là ? Avaient-ils donc raison ceux qui me disaient que mes fantômes n'existaient pas et que je me trompais ?

« Je les voyais — en cela je ne me trompais pas; mais si vraiment ils n'existaient pas, et si je voyais quelque chose n'ayant pas d'existence, il était clair que je fusse anormale.

« Je n'avais jamais pensé à cela auparavant, mais maintenant — l'horrible pensée! — J'allais devenir folle!

« Tout le jour et la nuit je souffris tous les tourments. Etre folle, que signifiait être folle? Je songeais à toutes les horribles choses que j'avais entendues; aux crimes commis par des maniaques, aux horreurs des maisons de fous, aux chambres matelassées, aux fers, aux camisoles de force; et je tremblais de peur, et je priais Dieu presque frénétiquement d'être préservée de la folie. »

Mariée, M<sup>me</sup> d'Espérance entend parler pour la première fois de spiritisme, avec ses nouvelles connaissances, elle organise des séances de table, puis elle obtient un assez grand succès par les dessins qu'elle fait dans l'obscurité et qui se trouvent être des portraits de décédés reconnus comme parents ou amis par les assistants; ensuite elle devient médium à l'écriture; quelques savants alors commencent à assister aux séances et aussitôt les communications deviennent scientifiques; de longues discussions s'engagent entre l'Esprit Stafford et les hommes de sciences sur des sujets hors de la portée des connaissances de la médium que l'un d'eux publia sous le titre : *Réponses extraordinaires à des questions sur des sujets scientifiques, données par une jeune dame d'éducation très ordinaire.*

Après cela, M<sup>me</sup> d'Espérance, enthousiasmée, dit : « A la vérité, bien des choses me furent et me sont restées inexplicables; mais je sentis que j'avais trouvé la clef d'un monde nouveau; monde si neuf, si merveilleux, baigné d'une si pure et si brillante lumière qu'il me suffisait d'exposer mes difficultés à ses rayons pénétrants pour qu'elles fussent aussitôt atténuées, adoucies ou expliquées. »

En voyage, partout elle veut faire connaître la grande découverte. « Jamais il ne me serait venu à l'Esprit, écrit-elle, que le monde ne la recevrait pas aussi joyeusement que je l'avais reçue. Je pensais que je n'aurais qu'à parler de ma découverte pour communiquer à mes auditeurs la joie que

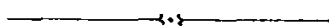
j'en ressentais. Et cependant mes déclarations furent reçues généralement avec incrédulité. On m'écoutait poliment, mais on se refusait à croire sans une démonstration évidente. J'essayai d'en donner, et c'est alors que je fis une nouvelle découverte, une découverte semblant vouloir renverser mes beaux plans de régénération du monde. Les manifestations qui s'étaient succédées, durant les années d'expériences. nombreuses et plus étonnantes les unes que les autres, et cela sans me demander aucun effort, me semblèrent alors presque impossibles à obtenir spontanément, comme je les avais vues se produire. Le pouvoir d'écrire sur des sujets scientifiques, qui avait occupé tant de mois notre temps et notre attention, ce pouvoir parut complètement anéanti. Aux questions posées, il était si sottement répondu, que je m'en sentais, par moments, réellement irritée. La faculté de clairvoyance, qui m'avait rarement manqué dans notre petit cercle, finit par devenir faible et incertaine, et les mouvements de la table n'avaient plus aucune signification, tant ils étaient devenus incohérents. »

Elle expose ces difficultés à ses amis spirituels qui lui conseillèrent d'être patiente, de ne point tenter de réformer le monde, ni de redresser l'Eglise, mais simplement de faire le travail le plus à sa portée, et de le bien faire.

Voyageant pour rétablir sa santé, elle séjourne quelque temps dans le midi de la France, puis en Allemagne où elle vient en relation avec le célèbre professeur Zollner qui la recommande au docteur Friese, de Breslau; là elle recommence ses expériences avec des investigateurs plus sérieux, puis après un certain temps, elle obtient des matérialisations complètes d'Esprits. et, à la différence des autres médiums, elle se met bien dans le cabinet obscur, mais sans entrer en état de somnambulisme, ce qui fait que, mieux que tous autres, elle peut nous initier aux sensations intimes des médiums pendant les séances de matérialisations.

(A suivre.)

FRITZ.



## TROIS IDENTITÉS SÉPARÉES

## DANS UN SEUL CERVEAU

Le pasteur Thomas Hanna, de Plantville, Connecticut, possède trois personnalités séparées. Voici le procès-verbal du Dr Boris-Salis qui le soigna à l'hôpital de la ville de New-York et le guérit.

La seconde conscience existe côte à côte dans le même homme, tandis qu'il en a une troisième harcelée par les autres qui essaie de décider laquelle d'entre elles est sa personnalité réelle. Il pensait être tout à fait l'un ou l'autre, et il essayait de choisir entre elles et la trinité devenait une unité.

Cet état dans lequel se trouvait le pasteur Hanna était la suite d'un accident arrivé à l'âge de vingt-cinq ans. Tous les médecins qui le traitèrent et ses connaissances qui le visitèrent à l'hôpital certifièrent sa subtilité intellectuelle, ses capacités peu ordinaires et ses hautes aspirations. Il avait une forte volonté et était absolument maître de lui-même. Il avait obtenu ses grades universitaires. Sa famille était excellente, ses parents et ses grands-parents des deux côtés étaient vigoureux et pleins de santé.

Le 15 avril de l'an dernier, il fit une chute de voiture et demeura deux heures sans connaissance. Quand il revint à lui, il était dans l'état d'un enfant qui vient de naître. Il ne se rappelait rien, toutes les connaissances acquises depuis sa naissance avaient disparu. Il n'avait plus de volonté ; il ignorait sa propre personnalité ; il ne reconnaissait ni les personnes, ni les choses : il n'avait pas la notion la plus élémentaire des objets, de la distance et du temps. Les mouvements attiraient involontairement son attention, et

il les suivait du regard, comme fait un bébé. Il aimait de les voir répétés, mais il ne les notait pas. Il avait perdu toute compréhension de langage et toute idée de méthode ; son cerveau était vide de pensées, d'impressions, d'idées, de mémoire.

Il avait tout à apprendre de nouveau. Il regagna vite l'usage de ses muscles. En marchant et en travaillant, il apprit à se servir de ses bras et de ses jambes ; il apprit à connaître les objets et leur distance. Il renonça le globe d'une lampe électrique situé à une distance de vingt pieds et aussi à saisir son image dans un miroir. Il ne tarda pas non plus à distinguer ce qui était propre à la nourriture. Il découvrit que la pelure d'une pomme aussi bien que la queue était bonne à jeter. Sa puissance mentale était intacte, et sa forte intelligence lui rendit l'étude facile.

Au bout de quelques semaines, il eut une idée nette de ce qui l'entourait, et bientôt il put parler un peu. Il imita d'abord les mots et les phrases qu'il entendait, pensant qu'il ferait ainsi connaître ses besoins aux autres : il cessa cette méthode, et par une imitation systématique de mots en rapport avec les objets qu'ils indiquaient, le malade apprit de nouveau à parler. Il apprit plus lentement à lire et à écrire. Il demandait continuellement le sens des mots, et il apprit son alphabet comme un enfant qui aurait une légère notion de la forme. Ce qui est à noter, c'est qu'il écrivait aussi bien d'une main que de l'autre, ce qu'il ne faisait pas avant son accident.

Quand il avait une idée nouvelle, il la retenait avec une ténacité remarquable. Il se rappelait ce qu'on lui disait jusqu'aux moindres détails. Il appréciait la beauté, mais il frissonnait à la vue du laid et du difforme. L'harmonie le réjouissait. Il ne s'irritait jamais ; il était toujours calme et tranquille. Son âme était parfaitement pure. Il manquait de l'expérience acquise autrefois. Les actes les plus vulgaires de la vie journalière étaient un mystère pour lui. Il avait un grand désir d'apprendre. Au sens du nombre et de la forme, il joignait une admirable force de raisonnement. Avant d'apprendre les fractions et la géométrie, il essayait de résoudre

les premières de même que les problèmes les plus compliqués et cela avec une grande ingénuité.

Bien que toutes ses connaissances scolaires eussent disparu aussi bien que ses connaissances scientifiques et linguistiques et qu'elles parussent être la propriété d'une autre personne, le mécanisme de son procédé mental était en ordre parfait. En quelques semaines, il apprit à parler couramment et correctement. Il passa par les étapes de développement d'un enfant, mais il les franchit rapidement.

Sa fine intelligence convainquit le Dr Sidis que la personnalité précédente de M. Hanna vivait toujours, que l'accident ne l'avait pas détruite, mais plutôt séparée du reste de sa vie consciente, qu'elle était cachée, pour ainsi dire, dans une sous-conscience profonde où elle exerçait une grande influence sur la nouvelle personnalité du malade.

Le docteur commença à exciter cette sous-conscience. Il commença par les rêves. Chaque matin il demandait à son malade de lui rappeler les visions de la nuit précédente.

« J'ai deux sortes de rêves, » dit M. Hanna. « Quelques-uns sont clairs et les autres ne le sont pas. Je puis bien rappeler ces derniers, mais je ne les vois pas bien, tandis que je puis parfaitement bien voir même maintenant les premiers. »

Les rêves distincts étaient les rêves ordinaires de la vie de chaque jour et sans importance pour le but du docteur, mais les rêves indistincts étaient significatifs. C'étaient des lueurs dans l'existence sous-consciente du malade où sont endormis les souvenirs de sa vie première. Des recherches subséquentes prouvèrent qu'ils l'étaient. Le malade ne les reconnaissait pas comme des habitudes passées. Pour lui, c'étaient des rêves excessivement vifs ou des visions qui venaient dans sa vie présente sans aucune suggestion par rapport à leur source. Il rappelait dans ses rêves, les portraits, les noms des personnes. Ils s'élevaient de sa sous-conscience même, où étaient les souvenirs de vingt-cinq années de sa vie. Il essaya de les reconstruire en une idée intelligente, mais dans le cercle resserré de sa vie nouvelle, comprenant un champ d'expériences trop étroit, il ne pouvait pas fixer les portraits de ses rêves. Les noms propres, par exemple, qu'il rappelait

ainsi, étaient pour lui, sans signification. Ses parents et ses amis les reconnurent ensuite, car ils avaient un avantage sur le malade, c'est qu'ils connaissaient quelque chose de sa vie passée.

Outre ces investigations sur les rêves du malade, le Dr Sidis essaya ce qu'il caractérisa sous le nom d'*hypnoidiration*. Voici comment il procédait. Il priait M. Hanna de fermer les yeux, puis de rester aussi tranquille que possible, sans cependant faire aucun effort spécial pour rester ainsi. Pendant que le malade était ainsi assis ou étendu, le docteur faisait lire ou chanter quelqu'un et priait M. Hanna de suivre le récit. L'exercice terminé, il demandait au malade quelles pensées étaient venues à son esprit pendant l'audition.

Le Dr Sidis rapporte que par moments son malade rappelait des noms de lieux et de personnes, des phrases, des paragraphes entiers même de livres totalement échappés de sa mémoire et dans des langues qu'il ne comprenait pas. Cependant de temps en temps, le flux de mémoire l'effraya. Il lui semblait que quelqu'un exerçait une contrainte sur sa langue.

Le résultat de ces expériences amena le docteur à s'adjoindre le Dr Goodhart pour l'assister et l'aider à rétablir le lien entre la vie antérieure et la sous-conscience de son malade.

Les deux docteurs assis au chevet du malade surveillèrent ses rêves. La première nuit fut sans résultat. Ils furent plus heureux la seconde nuit ; le Dr Goodhart prit des notes, et le Dr Sidis à l'aide de questions amena son malade, par la suggestion, à révéler le travail intérieur de ses conditions mentales sous-conscientes. Le malade agissait et vivait suivant des habitudes oubliées depuis longtemps. Il ne savait pas du tout ce que faisait le Dr Sidis, mais comme répondant à ses propres pensées, il parlait de cette vie dont il ne connaissait rien à l'état de veille. De cette manière, les médecins apprirent ce qu'ils désiraient sur la sous-conscience de M. Hanna et découvrirent que son amnésie ne se rapportait qu'à sa personnalité consciente à l'état de veille.

Au bout d'une semaine, ils le prirent à l'Institut patholo-

gique, où sous l'influence des stimulants psychologiques et physiologiques, il tomba dans un état de double conscience et de double personnalité. Les anciens souvenirs revinrent en pleine lumière dans sa conscience au lieu de se présenter sous forme de rêves ou à l'état de semitrances. Le premier état renfermait toute la vie du malade jusqu'à l'époque de son accident; le second état s'étendait depuis l'époque de son accident et renfermait toutes les connaissances obtenues dans cet état.

Tout ce qu'il faisait dans un état, il ne se le rappelait pas dans l'autre, il n'en soupçonnait même pas l'existence. Il n'avait qu'à retourner dans cet état, et alors sa mémoire était normale. Une complète amnésie séparait les deux états.

Quand un jour M. Hanna s'éveilla et se rappela qui il était, il ne se rappelait rien de ce qui lui était arrivé depuis son accident et ne pouvait pas comprendre où il était. Il reconnut son frère qui lui parla de sa maladie, qui lui fit savoir qu'il était maintenant avec des amis dans le meilleur hôpital du monde pour être soigné du mal dont il était atteint. Il crut à la parole de son frère. Il se conforma à la volonté des docteurs avec une confiance implicite et sans protester.

Quand le Dr Sidis eut remarqué que le sommeil était la transition par laquelle son malade atteignait son autre conscience, il ne douta plus de la guérison. Il provoqua le sommeil chez M. Hanna et l'engagea à se fatiguer de différentes manières.

Dans quelque état qu'il fût quand il s'endormait, il s'éveillait toujours dans l'autre. En augmentant la fréquence de ces siestes, il fut capable d'en abréger la durée, jusqu'à ce que le malade passât d'un état à l'autre presque sans dormir.

Une chose étrange se produisit alors, M. Hanna découvrit une troisième personnalité — elle était consciente des deux autres et cependant distincte d'elles. Il reconnaissait chacune comme lui appartenant, il s'imagina qu'il était l'un ou l'autre. Il vit que les deux étaient différentes en beaucoup de points, et il essaya de décider quelle personnalité il voudrait avoir de



préférence. Il s'aperçut qu'il ne pouvait pas choisir. Sa troisième personnalité, naturellement très faible d'abord, eut beaucoup à souffrir de cette contrainte. Il essaya de se débarrasser d'une personnalité pour devenir l'autre, mais il ne put se défaire ni de l'une, ni de l'autre. Les souffrances qu'il eut à endurer sont, nous dit M. Hanna, impossibles à exprimer. A mesure que les jours s'écoulaient, sa troisième personnalité gagnait de la force, et se rendait maîtresse de la situation. Sa souffrance diminua jusqu'à ce que, enfin, les trois consciences n'en firent plus qu'une. M. Hanna était physiquement et moralement revenu à la santé. Aujourd'hui, il s'acquitte de ses fonctions de pasteur comme il le faisait avant son accident.

ABBÉ GASNIER.

*(The progressive Thinker.)*



# QUELQUES PROCÈS DE SORCELLERIE

AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE, EN ANGLETERRE

(Suite)

---

## VI<sup>e</sup> Récit

Contenant les plus convaincants témoignages des vilains tours de cette rampante mégère Marg. Agar, de Brewham, comté de Somerset.

### 1<sup>er</sup> Examen

Elisabelh Talbot, de Brewham, examinée, le 7 mars 1664, dit qu'environ trois semaines avant que son père Joseph Talbot mourût, Marguerite Agar le querella, parce qu'étant inspecteur des pauvres, il ordonna à la fille d'Agar d'aller en service. Agar lui dit qu'il était fier de son heureuse vie, mais jura par le sang du Seigneur qu'il n'en jouirait pas longtemps. Trois semaines après, il fut tout à coup saisi d'un mal par lequel il se sentait comme transpercé d'épées. Il endura ce supplice pendant quatre ou cinq jours au bout desquels il mourut.

Robert HUNT.

### 2<sup>e</sup> Examen

Joseph Smith, de Brewham, cultivateur, examiné le 15 mars 1664, etc., dit que quelques jours avant la mort de Joseph Talbot, il entendit Marguerite Agar l'invectiver très fort parce qu'il avait envoyé sa fille en service et dire qu'il ne conserve-

rait pas son heureuse vie, mais serait emporté de sa maison sur les épaules de quatre hommes, qu'elle lui foulerait sur la gueule et verrait l'herbe pousser sur sa tête, ce qu'elle jura par le sang du Seigneur.

*Donné sous serment devant moi,*  
Robert HUNT.

### 3<sup>e</sup> Examen

Mary, femme de William Smith, de Brewham, examinée le 8 mars 1664, etc., dit qu'il y a deux ans à peu près, Marguerite Agar l'aborda et l'appela femme perdue, ajoutant : « Peste soit sur une.... comme toi ! Je vivrai pour te voir pourrir sur la terre avant que je meure, et tes vaches viendront tomber et crever à mes pieds. » Peu de temps après, elle eut en effet, trois vaches qui périrent d'une étrange façon et deux d'entre elles à la porte de Marguerite Agar. Et depuis, la déposante n'a fait que gémir, prise de consommation, son corps et ses entrailles pourrissent, et elle croit vraiment qu'elle et son bétail ont été ensorcelés par Agar.

*Donné sous serment, etc.*

### 4<sup>e</sup> Examen.

Catherine Green, autrement Cornish, de Brewham, examinée le 16 mai 1665, etc., dit qu'un vendredi soir, au commencement de mars dernier, Agar vint la trouver pour la prier d'aller avec elle sur un terrain appelé Husseys-Knap, ce qu'elle fit, et venue là, elle vit un petit homme en noir, avec un petit rabat. Dès qu'elles furent venues à lui, Marguerite tira de son sein une figurine de cire qu'elle remit à l'homme en noir qui enfonça une épine dans le crâne de l'image, puis la remit à Agar. Alors elle enfonça une épine en travers du cœur de la figurine, maudissant et disant : « Peste soit sur toi ! » C'était, à ce qu'elle dit à la comparante, dans le but de frapper d'un

sort Elisabeth Cornish qui, comme on l'a dit, a toujours été très malade jusqu'à présent.

Qu'il y a environ un an, feu Joseph Talbot fit aller en service les deux enfants d'Agar, ce dont elle fut très irritée et dit (la comparante l'a entendue, peu de jours avant qu'il tombât malade et mourût) « qu'elle avait foulé sur la gueule de trois de ses ennemis et qu'avant peu elle verrait Talbot pourrir et lui marcherait aussi sur la gueule. »

Et lorsque la comparante lui demanda de ne pas frapper Talbot d'un sort, elle jura par le sang du Seigneur qu'elle l'exterminerait si elle le pouvait. Le jour, avant qu'il mourût, elle dit à la comparante : « Par les plaies de Dieu, je vais aller le voir, car je ne le verrai plus. » Le lendemain, Talbot mourait.

Qu'elle a entendu peu de jours après maudire Mary Smith en disant qu'elle vivrait assez pour voir Mary Smith et son bétail tomber et pourrir sous ses yeux.

*Donné sous serment devant moi,*  
Robert HUNT.

### 5<sup>e</sup> Examen

Mary Green, de Brewham, célibataire, examinée le 3 juin 1665, etc., dit qu'environ un mois avant le décès de Joseph Talbot, de Brewham, Marguerite Agar lui chercha querelle au sujet de la mise en service d'un de ses enfants. Elle vit par la suite une figurine de cire ou de terre dans les mains d'Agar, que celle-ci dit être faite à l'intention de Talbot, elle la vit à Redmore livrer cette figurine au diable apparu sous la forme d'un homme en noir, vers une heure de la nuit, qu'il lui mit une épine dans le cœur ou tout auprès, qu'Agar en mit une autre dans la poitrine, et Catherine Green, Alice Green, Mary Warberton, Henry Walter et Chrétienne Green, tous de Brewham, qui étaient alors présents, enfoncèrent tous des épines dans la statuette.

Cependant Catherine Green avait dit à Agar de ne pas ainsi frapper Talbot, parce qu'elle recevait souvent quelque chose

de lui, mais Agar répondit que « par le sang du Seigneur, elle l'anéantirait, » ou d'autres paroles ayant le même sens.

Qu'un peu avant que Talbot tombât malade, Agar étant dans la maison où la comparante habitait, jura qu'avant peu elle lui marcherait sur la gueule et que si Talbot faisait aussi (1) aller sa fille en service pour un an, allât-elle chez lui seulement un quart d'heure après, ce ne serait pas trop tôt pour le voir emporter sur les épaules de quatre hommes et lui marcher sur la gueule.

Que le jour où Talbot mourut, elle entendit Agar dire qu'elle venait de le frapper. En outre, qu'étant quelque temps auparavant en compagnie avec elle, elle vit un cheval mort de l'écurie de Talbot trainé par un autre de ses chevaux et jura que ce cheval serait à son tour trainé dehors le lendemain. En effet, le jour suivant, elle vit le cheval encore sain la veille mort et trainé hors de l'écurie.

Qu'environ un mois avant que Marguerite Agar fût jetée en prison, elle la vit avec Henry Walter, Catherine Green, Jone Syms, Chrétienne Green, Mary Warberton et autre réunis à un endroit appelé Husseys-Knap, de nuit, dans une forêt où ils rencontrèrent le diable sous la figure d'un petit homme noir avec un petit rabat, tous lui firent humble obédience (2), puis une figurine en cire ou en terre fut livrée par Agar à l'homme noir qui enfonça une épine dans le crâne de la statuette. Marguerite en fit autant dans la poitrine, Catherine, Green dans le côté; puis Agar jeta l'image par terre et dit: « C'est l'image de Cornish avec une épizootie dedans, » ou « la peste sur elle. » Elle ajouta qu'aux deux assemblées il y avait une étouffante odeur de soufre.

Qu'il y a environ deux ans se rencontrèrent la nuit dans le même lieu Agar, Henry Walter, Catherine Green, Jone Syms, Alice Green et Mary Warberton. Là aussi Marguerite Agar remit au petit homme en noir une image en cire dans laquelle lui et Agar enfoncèrent des épines. Henry Walter enfonça son ponce dans le côté de la statuette. Puis ils la jetèrent par terre

(1) Comme il avait fait aller son fils.

(2) Nous ne répéterions pas ces détails sans les circonstances que le témoin ajoute aux cérémonies ordinaires.

en disant : « C'est ici l'image de Dick Green, avec une peste dedans. » Peu après, Richard Green tombait malade et mourait.

Que la nuit du jeudi avant la dernière Pentecôte, se rencontrèrent au même lieu Catherine Green, Alice Green, Jone Syms, Mary Warberton, Dinah et Dorothee Warberton, et une fois réunis, ils appelèrent *Robin*. Aussitôt apparut un petit homme en noir à qui tous firent obédience, le petit homme mit la main à son chapeau et dit : « Comment vous portez-vous ? » parlant bas, mais ferme. Alors tous lui firent derechef humble obédience. Qu'elle a vu deux fois Mary Clark aux assemblées, mais ne l'a plus revue depuis que Marguerite Agar a été mise en prison.

*Donné devant moi,*

Robert HUNT.

---

## CONCLUSION

Nous sommes loin de vouloir imposer au lecteur ou d'accepter nous-même indistinctement tous les détails des faits étranges rapportés par Glanvil. A part dans l'histoire du tambour, qui nous semble en tous points incontestable, nous ne connaissons pas toujours assez la valeur et la qualité des témoins. J'avoue aussi que quelques-uns de ces détails peuvent tomber sous l'axiome un peu absolu du droit romain : *Testis unus testis nullus*.

Cependant il est à croire que le juge Hunt, tant décrié par Walter Scott, connaissait et appréciait ses témoins, et c'est un des avantages de la résidence du juge parmi ses justiciables. La manière dont il s'y prend dans ses instructions montre un homme de sens, ni crédule, ni fanatique.

Mais si, non content de laisser au lecteur la liberté qui est son droit, sans chercher à l'influencer par aucune appréciation jetée au cours des récits, nous gardons nous-même assez souvent notre balance intérieure en équilibre, il est un genre de scepticisme qui ne sera jamais le nôtre.

C'est celui qui s'autorise, pour nier les faits, de leur nature

même. Dès là qu'une chose est rigoureusement possible, il n'importe à la logique qu'elle soit invraisemblable et un homme de sens ne peut la nier sur ce caractère intrinsèque. Le seul critérium des faits matériels, après l'évidence sensible, c'est le témoignage.

Il est bien vrai que ce genre de scepticisme n'est pas toujours effronté, il est plus souvent honteux, il ne s'avoue pas. On nous donne cent raisons pour ne pas croire ce qui paraît impossible, non point à la logique, ce juge en dernier ressort, mais à l'imagination, cette *peureuse*, comme l'appelle Platon. On ne veut croire que ce que l'on voit tous les jours ou du moins tous les ans, et les faits les mieux établis par des témoins suffisants, ni trompeurs, ni trompés, on les rejette. Pourquoi? Pour cent raisons obscures qu'on énumère confusément; par malheur, on ne veut pas articuler la vraie. La vraie, c'est que les choses ont paru trop fortes. Et voilà le cas qu'on fait des règles du témoignage! Sa valeur est cotée d'après son objet. La *peureuse* a craint le ridicule auprès des savants, quand la logique affirmait qu'il vaut mieux être ridiculement dans la vérité que savamment dans l'erreur.

Dans les récits qui précèdent, il y a vraisemblablement à prendre et à laisser, mais beaucoup moins à laisser qu'à prendre. Car ce que nous pouvons connaître de la valeur des témoins par la façon même dont ils s'expriment et qui dénonce leur caractère, et aussi par la manière dont ils sont accueillis, suffit bien pour leur mériter quelque créance. La confiance que le juge leur accorde doit entraîner la nôtre, si ce juge est un homme sage, comme il appert de quelques détails de ses procédés. Quoi qu'on en dise, le bon sens a toujours appartenu à la nature humaine, il n'est pas le lot d'un siècle.

On nous répondra que l'ignorance se trompe aisément, que la science a progressé, que ce qui semblait autrefois prodige de la part des sorciers n'est qu'un jeu pour les hypnotistes et l'A B C de leur science. — Eh bien, qu'on trie dans ces récits ce que la nature mieux connue peut réclamer des maladies attribuées jadis aux pouvoirs occultes des démons. Nous doutons que ce triage soit facile.

Un des possédés de l'Évangile était épileptique : en était-il moins possédé ? Le texte évangélique prouve également la possession et l'épilepsie.

Les victimes des sorcières pouvaient bien être hystériques et les sorcières aussi. Elles n'en étaient pas moins pour cela maléficiantes ou maléficiées.

Les démons, d'ailleurs, ne peuvent donner que des maladies qui relèvent ou qui relèveront un jour de la science, si l'humanité dure assez longtemps : inconnues si vous voulez, mais parfaitement naturelles dans le sens vraiment rigoureux du mot, puisqu'ils ne peuvent imposer à la nature humaine que des maux dont elle est susceptible. Ces maux ne peuvent donc être dits surnaturels ou préternaturels que d'après leur origine et non d'après leur essence. S'ils ont pu dérouter la science du temps, c'est tout ce qu'il fallait à leur infernal auteur. Et Glanvil, comme nous, n'attribue rien de plus à la magie : ses actes ne dépassent que le pouvoir *connu* de l'art et de la *nature ordinaire* : *beyond the known power of art and ordinary nature*.

Quant à l'hystérie des sorcières, en la supposant, on peut bien croire qu'il y avait dans les émotions auxquelles les livrait volontairement leur criminelle audace, de quoi les rendre cent et cent fois malades et hystériques. Il fallait même, pour soutenir leur nature humaine et la sauver, provisoirement du moins, de la folie et de la mort prématurée, sous l'effort des secousses morales d'une telle vie, ce que nous appellerions, si ce n'était trop oser, une sorte de grâce infernale, singerie de la grâce divine.

En présence de ces complications déconcertantes, le bon sens indiquait à nos aïeux et à leur jurisprudence un moyen très simple : la constatation du maléfice par la preuve de la menace suivie d'exécution : *damnum minatum, damnum secutum*.

Walter Scott, qui ne croit même pas à la possibilité de l'apparition des esprits ou des âmes séparées et qui prétend prouver, dans la première lettre de sa *Démonologie* ou *Histoire de la Magie*, que les purs esprits et les âmes séparées, n'ayant pas de corps naturels, ne peuvent, par cette raison



même, en prendre d'artificiels, s'attache à démontrer dans les lettres suivantes, la cruelle et atroce absurdité des procès de sorcellerie, fondés sur le *damnum minatum* accompagné du *damnum secutum*.

Le romancier philosophe, en attribuant cette manière d'instruire au sophisme *post hoc ergo propter hoc* et en prétendant que les sorciers étaient brûlés sur le fait du concours de deux hasards, ne réfléchit pas que la continuité de ce concours observée, dans les procès suivis de condamnations et prouvée par de nombreux témoignages concordants, enlève toute valeur à son accusation de sophisme, puisque cet accord constant de la menace et du maléfice ne peut plus passer pour un hasard. Ceci soit dit en écartant les procès nombreux où le maléfice a éclaté sans menace et où les preuves des faits et les aveux ont pu suffire pour amener une juste condamnation. Je reviens au *damnum minatum*.

JEANNIARD DU DOT.

(A suivre.)

---

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

J'ai écrit à la page 656 :

« La troisième nuit seulement, je lui demandai à haute voix : « Si tu es une âme en peine, frappe trois coups. »

« Pas de réponse. »

Et plus bas je décrivis ainsi mon second interrogatoire :

« Enfin le septième jour, après avoir fait dire une messe pour obtenir une réponse qui me fixerait sur la nature de ce bruit, je répétais mes deux questions.

« A la première (c.-à.-d. es-tu une âme en peine?) rien.

« A la seconde : Si tu es un esprit... frappe trois coups. Et j'entendis distinctement les trois coups demandés. »

Du reste j'avais promis une certaine quantité de messes pour que l'âme du purgatoire, — si c'en était une, — me laissât un peu de repos, car enfin c'était une drôle de manière de solliciter des prières que ce parti pris de ne pas me laisser dormir qui me ruinait la santé.

Rien n'y fit. Je m'adressai alors à saint Joseph et à la suite d'une fervente neuvaine, tout bruit cessa brusquement à partir du 19 mars, fête de ce saint. Malheureusement pour moi, trois jours plus tard, j'en revins à mes doutes : « Non! ce n'est pas possible; ce n'est pas le démon! » — A peine avais-je formulé ce doute que le tapage reprit avec plus de violence, et ce n'est que depuis la nuit du 31 mars après avoir clôturé le mois de saint Joseph par un redoublement de prières et de bonnes œuvres que le bruit cesse définitivement, et depuis un mois je n'ai plus jamais entendu le moindre coup.

C'est bien au démon que j'avais affaire, et je pourrais vous le démontrer d'une manière plus évidente en vous racontant tous les détails et tous les incidents que j'ai cru devoir passer sous silence pour ne pas donner à ce récit une longueur démesurée.

J'ai cru, pour l'acquit de ma conscience, devoir rectifier, Monseigneur, ce petit malentendu, veuillez me le pardonner et agréer, Monseigneur, l'expression de mes respectueux sentiments.

CINIS.

Rome, 28 avril 1900.

## VARIÉTÉS

---

### Lettre spirite reçue dans une réunion privée à Dunedin

(NOUVELLE-ZÉLANDE)

« Je suis le Révérend Donald Stuart (1), sur la terre, je fus ce qu'on appelle un ministre de l'Évangile, je connus les vérités du spiritisme, mais je ne les fis pas connaître au monde; que ne l'ai-je pas fait? je serais plus heureux aujourd'hui. »

Un membre de la réunion observa alors : « Vous fûtes un mensonge vivant? » « Non, ce n'était pas un mensonge. Je croyais ce que j'enseignais; j'ai été élevé dans cette croyance, et je pouvais difficilement m'en écarter. Considérez ma position. J'étais un homme en vue, on eût dit : le vieux est en enfance. Je le savais, j'étais entouré de visiteurs invisibles. Je vous demande de publier ce que je dis.

« Faites savoir à mes paroissiens que le vieillard qui vécut si longtemps au milieu d'eux n'a pas trouvé le ciel qu'il leur avait prêché non plus que le grand Trône blanc, mais un monde comme celui d'ici-bas, seulement idéalisé. S'il m'était donné de leur adresser encore la parole, mon enseignement serait tout différent. J'aimai mon Sauveur, je me reposai en lui, je m'efforçai de marcher sur ses traces, ici je n'ai trouvé aucun Sauveur. Beaucoup de choses dans ma vie passée me font honte et me causent des remords. Ici cependant on me fit un glorieux accueil, et beaucoup de mains se tendirent vers moi pour me féliciter. »

(*The Harbinger of Light*, 1<sup>er</sup> février.)

(1) Le Révérend D<sup>r</sup> Stuart fut ministre de Knon Church à Dunedin et mourut il y a environ 8 ans.

---

## TABLE GÉNÉRALE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME



## PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1899

|                                                                                   |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------|----|
| Mgr MÉRIG : Le vol aérien des corps (suite) . . . . .                             | 1  |
| D <sup>r</sup> GALLUS : La sorcellerie dans le Tarn (suite) . . . . .             | 22 |
| D <sup>r</sup> COUTENOT : Démonstration de la réalité du fluide nerveux . . . . . | 27 |
| D <sup>r</sup> HANN : L'électroïde . . . . .                                      | 33 |
| F. DE LOUBENS : Un fait psychique . . . . .                                       | 39 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie . . . . .                       | 43 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Les nerfs et la peau . . . . .                           | 49 |
| D <sup>r</sup> Ch. DE BROUSSY : Au congrès Jules Allix . . . . .                  | 52 |
| ALFRED VAN MONS : Tribune de nos lecteurs . . . . .                               | 58 |
| C. DE KIRWAN : Variétés : Les mystères et la raison, . . . . .                    | 61 |

2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1899

|                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr MÉRIG : Discussion des faits merveilleux . . . . .                                      | 65  |
| DOM B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques . . . . .                          | 81  |
| D <sup>r</sup> GALLUS : La sorcellerie dans le Tarn (fin) . . . . .                         | 90  |
| A. VERNHES ; Les sourciers ne sont pas des sorciers. . . . .                                | 98  |
| La Messe Noire . . . . .                                                                    | 101 |
| D <sup>r</sup> COUTENOT : Démonstration de la réalité du fluide nerveux<br>(suite). . . . . | 105 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Une trinité savante . . . . .                                      | 109 |
| JEAN KOSTKA : Chez la duchesse (suite). . . . .                                             | 113 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite). . . . .                          | 117 |
| D <sup>r</sup> HANN : L'électroïde (suite) . . . . .                                        | 120 |
| Tribune de nos lecteurs . . . . .                                                           | 124 |
| Variétés : Coups frappés. . . . .                                                           | 127 |

3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOUT 1899

|                                                                                           |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Un document important de S. S. Léon XIII . . . . .                                        | 129 |
| Mgr MÉRIG : Le cas de M. Flammarion . . . . .                                             | 134 |
| DOM B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques (suite) . . . . .                | 146 |
| G. BOIS : Le péril occultiste . . . . .                                                   | 152 |
| D <sup>r</sup> COUTENOT : Démonstration de la réalité du fluide nerveux (suite) . . . . . | 158 |

|                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------|-----|
| D <sup>r</sup> HANN : L'Electroïde (suite) . . . . .               | 165 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Le congrès spirite . . . . .              | 171 |
| ABBÉ BATUT : Graphologie . . . . .                                 | 175 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite). . . . . | 179 |
| Tribune de nos lecteurs. . . . .                                   | 184 |
| Variétés : Faits spirites en Amérique. . . . .                     | 190 |

#### 4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1899

|                                                                                              |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr MÉRIC : Le faussaire de Dieu. . . . .                                                    | 193 |
| JEAN KOSTKA : Chez la duchesse (suite). . . . .                                              | 208 |
| DOM B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques (suite). . . . .                    |     |
| D <sup>r</sup> COUTENOT : Démonstration de la réalité du fluide nerveux (suite). . . . .     | 222 |
| LE NORMANT DES VARANNES : Phénomènes spirites . . . . .                                      | 227 |
| ABBÉ SÉGAUD : Fausse apparition de la sainte Vierge. . . . .                                 | 237 |
| D <sup>r</sup> HANN : L'électroïde (suite) . . . . .                                         | 242 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Les spiritualistes indépendants au congrès spirite de 1900. . . . . | 245 |
| Tribune de nos lecteurs . . . . .                                                            | 248 |

#### 5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1899

|                                                                                           |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr MÉRIC : Le faussaire de Dieu (fin) . . . . .                                          | 257 |
| D <sup>r</sup> COUTENOT : Démonstration de la réalité du fluide nerveux (fin). . . . .    | 274 |
| DOM B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques (suite). . . . .                 | 279 |
| Eclairs en boule . . . . .                                                                | 289 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : La doctrine catholique et le corps astral ou psychique . . . . . | 295 |
| Congrès de l'hypnotisme médical. . . . .                                                  | 299 |
| D <sup>r</sup> LALLEMANT : Le crédo spirite . . . . .                                     | 306 |
| D <sup>r</sup> HANN : L'électroïde (fin). . . . .                                         | 308 |
| Tribune de nos lecteurs. . . . .                                                          | 314 |

#### 6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1899

|                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr MÉRIC : L'imagination et le merveilleux. . . . .                              | 321 |
| D <sup>r</sup> A. BATTANDIER : Décret pontifical sur la cure hypnotique . . . . . | 335 |
| DOM B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques (suite). . . . .         | 339 |
| A. DE ROCHAS : Phénomènes merveilleux constatés . . . . .                         | 353 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite) . . . . .               | 363 |

|                                                                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| ALFRED VAN MONS : Les mystères et la foi . . . . .                                                                               | 368 |
| Tribune de nos lecteurs . . . . .                                                                                                | 378 |
| Variétés : L'électricité dans l'atmosphère. — L'électricité dans le Sahara. — Sur les rêves. — Le sommeil et les rêves . . . . . | 379 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1899.

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> É. MÉRIC : L'imagination et les hallucinations (fin). . . . . | 385 |
| Apparitions merveilleuses en Corse . . . . .                                  | 399 |
| ABBÉ VIDAL : Une secte de spirites à Pamiers en 1320 . . . . .                | 413 |
| J. KOSTKA : Chez la Duchesse (suite). . . . .                                 | 418 |
| DOM B. MARÉCHAU : La réalité des apparitions angéliques (suite). . . . .      | 425 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite) . . . . .           | 439 |
| Tribune de nos lecteurs . . . . .                                             | 445 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Bibliographie . . . . .                              | 448 |

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1900

|                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> É. MÉRIC : Des apparitions dans l'imagination. . . . .   | 449 |
| P. FLAMBART : Atavisme astral. . . . .                                   | 463 |
| DOM B. MARÉCHAU : La réalité des apparitions angéliques (suite). . . . . | 469 |
| ABBÉ VIDAL : Une secte de spirites à Pamiers en 1320 (suite) . . . . .   | 482 |
| D <sup>r</sup> AUDOLLENT : Théorie du fluide universel. . . . .          | 489 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Les progrès des sciences psychiques . . . . .   | 498 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite). . . . .       | 503 |
| Variétés . . . . .                                                       | 509 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1900

|                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> É. MÉRIC : Les apparitions de Katie King. . . . .        | 513 |
| ABBÉ VIDAL : Une secte de spirites à Pamiers en 1320 (fin). . . . .      | 533 |
| SERGE BASSET : Les messes noires. . . . .                                | 541 |
| D <sup>r</sup> AUDOLLENT : Théorie du fluide universel (suite) . . . . . | 550 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite). . . . .       | 560 |
| Tribune de nos lecteurs . . . . .                                        | 566 |
| Variétés . . . . .                                                       | 569 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1900

|                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> É. MÉRIC : Les apparitions de Katie King (fin). . . . .  | 577 |
| DOM B. MARÉCHAU : La réalité des apparitions angéliques (fin). . . . .   | 589 |
| LE NORMANT DES VARANNES : L'intersigne . . . . .                         | 603 |
| D <sup>r</sup> AUDOLLENT : Théorie du fluide universel (suite) . . . . . | 606 |
| ABBÉ GASNIER : Un médium dessinateur . . . . .                           | 617 |
| ABBÉ PARADAN : Cas de télépathie . . . . .                               | 621 |

|                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------|-----|
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite) . . . | 627 |
| Tribune de nos lecteurs . . . . .                               | 636 |
| Variétés . . . . .                                              | 637 |

## 11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1900

|                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>sr</sup> É. MÉRIC : Les phénomènes de matérialisation . . . . .   | 641 |
| CINIS : Un esprit frappeur . . . . .                                     | 652 |
| ROUXEL : Le spiritisme en Italie . . . . .                               | 658 |
| ABBÉ HENRY CALHIAT : Des superstitions dans les campagnes. . .           | 668 |
| PAUL FLAMBART : Des harmonies et des dissonances. . . . .                | 676 |
| D <sup>r</sup> AUDOLLENT : Théorie du fluide universel (suite) . . . . . | 687 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite) . . .          | 699 |

## 12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1900

|                                                                            |     |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>sr</sup> É. MÉRIC : La confession d'un spirite . . . . .            | 705 |
| D <sup>r</sup> ETCHEVERRY : Un nouveau moyen de provoquer l'anesthésie . . | 717 |
| L'astrologie et la morale. . . . .                                         | 723 |
| CROWE : Maisons hantées . . . . .                                          | 729 |
| LE NORMANT DES VARANNES : L'intersigne (fin). . . . .                      | 741 |
| FRITZ : Au pays de l'ombre . . . . .                                       | 744 |
| ABBÉ GASNIER : Trois identités dans un seul cerveau . . . . .              | 749 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite). . .             | 755 |
| Tribune de nos lecteurs . . . . .                                          | 767 |
| Variétés . . . . .                                                         | 768 |

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

**REVUE**  
**DU**  
**MONDE INVISIBLE**

paraissant le 15 de chaque mois



**DIRECTEUR :**

**M<sup>GR</sup> ÉLIE MÉRIC**

**DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, DOCTEUR EN THÉOLOGIE,  
PROFESSEUR A LA SORBONNE**



**TROISIÈME ANNÉE**

**1900-1901**



**RÉDACTION ET ADMINISTRATION**

**29, RUE DE TOURNON, 29**

**PARIS**







## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2007.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.





# LES SUGGESTIO

---



IMMORTELLE



PENSÉE



# DES FLEURS



COQUELICOT



SOLIDAGE



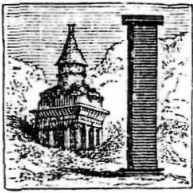


## A MONSIEUR LE D<sup>r</sup> BOISSARIE

---

### I

MONSIEUR ET CHER DOCTEUR,



Il y a plus de philosophie et de science dans un pauvre malade qui demande à Dieu sa guérison que dans tous les sophistes orgueilleux qui l'insultent de leur sourire ou qui l'accablent de leurs railleries.

Ce malade a une idée juste, instinctive et philosophique de la puissance souveraine de Dieu : il voit dans la lumière sûre du cœur ce que le sophiste ne voit pas dans les lueurs vacillantes et trompeuses de sa raison égarée.

Nous levons les yeux, et nous apercevons au firmament des millions et des millions de soleils assemblés en nébuleuses ou dispersés comme des grains de poussière dans les profondeurs infinies de l'espace : nous constatons leurs mouvements gigantesques et leur course effrayante, dans toutes les directions, plus loin, toujours plus loin, bien au delà de notre sphère et des sphères accessibles aux télescopes les plus puissants. Écrasée par ses grandeurs, effrayée de ces mouvements et de cette harmonie, saisie d'admiration jusqu'à l'adoration muette, notre intelligence s'écrie avec ce



malade étendu devant nous : Est-il possible que Celui qui nous donne ainsi ce spectacle grandiose, Celui dont la parole fait apparaître cette infinie poussière de soleils et de mondes ne puisse pas guérir une pauvre et chétive créature, un malade, atome humain, imperceptible et tremblant, qui s'incline dans l'amour et dans l'espérance, devant sa majesté?

Quand ce malade demande à Dieu sa guérison, il rend hommage à sa puissance, à sa bonté, à sa providence; il affirme ses attributs, il reconnaît le vrai Dieu.

Il rend hommage à sa puissance qui domine avec une autorité souveraine les forces, les énergies de la nature inanimée et de la nature vivante; il rend hommage à sa bonté qui s'arrête avec la tendresse d'un père sur cette créature, chef-d'œuvre de ses mains, plus grande par son âme immortelle que ces soleils qui doivent s'éteindre et que ces planètes qui doivent disparaître; il rend hommage à sa Providence qui a prévu et ordonné de toute éternité, l'ensemble et les détails infinis dans l'œuvre immense de la création; il reconnaît enfin le vrai Dieu qui répète cette parole à toute âme tirée du néant : Tu auras besoin de moi et tu m'appelleras.

Et si le sophiste ne sait pas concilier cette intervention miséricordieuse de Dieu, ce miracle avec ses idées particulières, bornées, insuffisantes touchant la nature physique, chimique, biologique et physiologique de l'être vivant, que nous importe! Qu'il avoue son ignorance, qu'il s'abaisse en comparant ce qu'il croit savoir à ce qu'il ignore, qu'il reconnaisse cette vérité incontestable : Si Dieu est assez grand pour créer les mondes célestes et régler la perpétuelle harmonie de leurs mouvements, il est assurément assez

puissant pour guérir un malade, s'il le juge à propos, sans troubler l'ordre du monde, à une heure qu'il connaît de toute éternité.

Toutes les objections tombent devant cette observation.

Quand je vois à Lourdes ces blessés de la vie, ces malades, ces malheureux demander à Dieu, par Marie, le miracle qui les relèvera, j'admire ce spectacle en homme, en philosophe, en chrétien, en prêtre; j'en saisis la grandeur; j'y reconnais l'affirmation du vrai Dieu, et je ne sais rien de plus misérable que le coup de sifflet du sophiste, abîmé dans la petitesse ridicule de sa vanité.

## II

Le miracle n'est pas seulement une possibilité, nous venons de le voir, c'est encore un fait certain, affirmé depuis l'origine du christianisme par le témoignage des apôtres qui ne furent ni trompés, ni trompeurs. Il remplit l'Évangile, de son éclat, il se prolonge à travers les siècles et se répète avec autorité dans la vie des saints devenus déjà les familiers de Dieu: il permet aux grands thaumaturges de ressusciter les morts, de commander aux éléments, de guérir instantanément les aveugles, les sourds, les boiteux: il se produit encore aujourd'hui, sous nos yeux, en face de l'incrédulité positiviste des ennemis du surnaturel et devant les contrefaçons démoniaques des Mages dont le flot nous envahit. Irruption effrayante et satanique dont la réalité n'est plus contestée.

Mais voilà bientôt un demi-siècle que les miracles se succèdent à Lourdes, tantôt publiquement, sous les yeux de la foule émue et sous le contrôle rigoureux des hommes de science, tantôt discrète-

ment, dans l'intimité silencieuse, sous le regard de Dieu. Des sourds, des aveugles, des muets, des paralytiques, des cancéreux, des phthisiques, des moribonds abandonnés et condamnés par l'art impuissant des hommes, se lèvent, guéris instantanément, sans passer par les lenteurs inexorables qui caractérisent les guérisons naturelles. Émerveillés et reconnaissants, ces miraculés répètent autour d'eux la parole qui n'a jamais cessé de prouver la divinité de l'Église : Les aveugles voient, les sourds entendent, les paralytiques marchent, et les malades sont guéris.

Et tout cela se fait au grand jour. Ce n'est pas dans la pénombre d'un laboratoire ou d'un amphithéâtre, dans les ténèbres où se plaisent les Esprits invisibles, les mages, les prestidigitateurs effrontés, c'est devant la foule, avec l'audace d'un défi divin que le miracle se produit ici, qu'il confond l'incrédulité timide du respect humain et la négation arrogante de l'orgueil.

Le malade ne subit aucune influence magnétique ou hypnotique, aucune passe transversale ou longitudinale; il ne se soumet à aucun traitement; il n'abdique ni son intelligence, ni sa volonté entre les mains d'un magnétiseur; il ne se livre pas à l'influence de quelques forces naturelles mal définies, captées par un homme avisé qui veut produire des effets merveilleux; il ne demande pas aux hommes de l'art de produire dans son imagination déjà émue la secousse qui retentira jusqu'à la guérison dans la partie malade de son organisme, il est dégagé de toute influence humaine et terrestre, il est seul, plein de résignation et d'espérance, en présence de Celui qui peut le guérir.

Cette familiarité de Dieu avec l'homme, cet entrelacement du monde invisible et du monde visible n'étonne plus le chrétien qui

est habitué à considérer la vie aux clartés de la lumière divine.

Quand on a vu Dieu revêtir la forme humaine, la forme même de l'esclave : se faire homme et vivre au milieu de nous ; quand on l'a vu parler, agir, souffrir, mourir, semblable à nous, en tout, hors le péché, on ne s'étonne plus de sentir encore, après des siècles, son action réelle et miséricordieuse, à la prière des malheureux. L'Incarnation explique le miracle, elle nous rappelle le lien qui ne cessera jamais d'exister entre Dieu et l'humanité.

Et quand on a vu Satan frôler la tunique virginale de Jésus-Christ, l'emporter au sommet du temple, le tenter, le clouer à la croix dans l'horreur d'un drame dont le souvenir nous trouble encore jusqu'au fond de l'âme, on s'explique le satanisme dans l'histoire, les faux miracles et les contrefaçons grimaçantes du divin.

Ces phénomènes merveilleux dont la réalité n'est plus contestable, s'imposent aujourd'hui à l'attention des esprits sérieux ; ils provoquent d'ardentes discussions, il n'est plus permis de les négliger, ni de leur opposer le dédain de l'indifférence ; et, par un étrange retour de la pensée humaine, les savants les plus incrédules cherchent à déterminer l'origine de ce merveilleux qu'ils avaient relégué jusque-là, au pays des chimères.

Nier ces guérisons éclatantes qui se renouvellent sous nos yeux, qui sont affirmées par tant de témoins véridiques, ce n'est plus possible, et ne pouvant plus les nier, il a fallu en chercher l'explication.

## III

Trois Écoles principales sont nées de cette recherche de la causalité du merveilleux.

C'est, d'abord, l'École de la Salpêtrière qui prétend découvrir, sans jamais le prouver, une frappante analogie entre les miracles de Lourdes et le merveilleux de l'hôpital de Paris : elle se vante d'être organiciste et matérialiste, elle professe une égale aversion contre le spiritualisme des philosophes et contre le surnaturel des théologiens : elle affirme comme d'incontestables principes des hypothèses aux apparences scientifiques qui n'ont jamais été démontrées, ni par l'expérience, ni par la raison, ni par la physiologie, ni par la philosophie.

Vous savez comment ces organicistes conçoivent le souvenir, le miracle, le jugement. Les ondulations nerveuses qui renaissent sur leur empreinte dans le neurone constituent le souvenir ; le cerveau de l'homme est un firmament dont les neurones sont les étoiles, et les pensées les scintillements.

Quand un organiciste veut guérir un malade, que fait-il ? Il parle, il commande, il intime un ordre clair et formel. Il lance ainsi des ondulations nerveuses qui suivent les voies centrifuges, se transforment dans les muscles de la parole en mouvements mécaniques qui produisent des ondulations sonores, et celles-ci vont frapper les organes de Corti du malade qui implore sa guérison.

Si ces ondulations nerveuses parcourent divers circuits cérébraux, avant de laisser en un certain point une empreinte profonde,

il y a perception, comparaison, jugement, assimilation lente, souvenir permanent.

Mais si ces ondulations se fixent sans avoir effectué le périple intracérébral, la suggestion est reçue sans réflexion, elle se trouve instantanément enregistrée. Nous ne trouvons dans tous les cas que des ondulations neuro-psychiques émises et reçues par deux cerveaux, différents, par un malade et par un médecin.

Ainsi raisonnent certains organicistes de marque, et ils concluent que Dieu ne fait pas des miracles, qu'il ne peut pas en faire, et qu'il n'existe pas.

Entre ces prémisses et ces conclusions, il y a un abîme, et, pour franchir ainsi cet abîme, il faut oublier toute logique et toute raison.

J'ai vu de près ces malades de la Salpêtrière, ces hystériques et ces névrosées, détraquées, faussées, bouleversées physiquement et moralement, par ces cruelles expériences d'hypnotisme à outrance où l'on voit quelquefois sombrer la raison, après le naufrage de la liberté, de la conscience et de toute moralité. J'ai vu ces sujets dressés et déshonorés, passer successivement par la léthargie, la catalepsie et le somnambulisme, après avoir renoncé à toute maîtrise sur leur âme et sur leur corps. J'ai vu ce troupeau de créatures dégradées dont les éclats de rire, les blasphèmes, les bonds désordonnés, les attitudes grimaçantes rappelaient les convulsionnaires de Saint-Médard, et je m'indigne de tout rapprochement entre ces hystériques profanées, marquées du seau de la bête, et ces malades de Lourdes qui attendent leur guérison dans toutes les mâles beautés de la dignité humaine, dans la prière et la sérénité.

## IV

L'École de Nancy ramène à la suggestion les miracles et les phénomènes merveilleux. Le médecin essaie, par une volonté forte et par un ordre souvent répété, de faire croire à son malade qu'il sera guéri, il agit énergiquement et avec persévérance sur son imagination : la persuasion pénètre dans le cerveau du malade, il croit, il est suggestionné, cette foi suffit, il sera sauvé. La guérison sera le résultat de l'influence mystérieuse et profonde de l'âme sur le corps.

D'autres fois, le malade, ému à la lecture des guérisons miraculeuses que la Vierge de Lourdes se plait à multiplier, réfléchit, remplit son esprit de la pensée de ces guérisons, actionne ainsi son imagination, et se persuade enfin qu'il sera guéri ; c'est l'auto-suggestion, elle suffit. Que ce malade suive les pèlerins à Lourdes ; qu'il ravive ses images sensorielles et sa persuasion au spectacle de la foule, du sanctuaire, des rochers, il sera guéri.

Ainsi raisonnent certains suggestionnistes de l'École de Nancy. Quel sophisme ! Quel oubli des principes élémentaires de toute science et de toute philosophie !

Ces sophistes ne disent pas que l'âme jouit d'une grande influence sur le corps, que dans certains cas déterminés l'imagination peut faire cesser un trouble fonctionnel, ils prétendent que toujours, et dans tous les cas, lésion organique ou trouble fonctionnel, la guérison est l'effet d'une cause naturelle, de la suggestion, et qu'elle n'est jamais l'effet d'une intervention surnaturelle de Dieu. Ils citent quelques phénomènes éphémères, particuliers, sans importance, obtenus par l'imagination, et ils concluent à l'explication

naturelle des miracles qui surpassent les forces connus de la nature.

Ils manquent de discernement et de philosophie. Ils oublient cette loyale affirmation du D<sup>r</sup> Bernheim : « La suggestion ne s'adresse pas directement à *la lésion*, mais au *trouble fonctionnel* : elle peut, en tant que l'état organique le permet, calmer la douleur, restaurer le sommeil et l'appétit, augmenter la force motrice, rétablir la sensibilité et le mouvement perdus, supprimer les spasmes, les crampes, l'angoisse nerveuse, régulariser les fonctions diverses. Les agents thérapeutiques de la matière médicale n'ont pas, d'ailleurs, plus que la suggestion, une action spécifique contre la lésion... La suggestion ne tue pas les microbes, elle ne crétilie pas les tubercules, elle ne cicatrise pas l'ulcère rond de l'estomac (1).

La science établit ainsi que l'imagination n'a pas une puissance illimitée, qu'elle est bornée, que son action thérapeutique sur un sujet malade n'atteint que le trouble fonctionnel. La science reconnaît donc implicitement que les miracles de Lourdes, en supprimant instantanément des lésions organiques, ne relèvent ni de la suggestion, ni de l'imagination, ni des lois ordinaires de la nature, et qu'ils sont l'œuvre d'une puissance surnaturelle.

On se trouve ainsi en présence d'une question de fait. Est-il vrai que l'on ait constaté à Lourdes la guérison instantanée d'une lésion organique ? Votre beau livre est une réponse décisive à cette question.

Voici, par exemple, un malade, c'est Pierre de Rudder dont la jambe gauche a été écrasée, broyée ; fracture du tibia et du péroné,

(1) D<sup>r</sup> Bernheim, *Hypnotisme, Suggestion*, etc., p. 502.



plaie gangreneuse à la partie supérieure de la jambe, ulcération au dos du pied, fausse articulation, os brisés, tel est l'état lamentable de ce malade voué à l'amputation, de ce mutilé que l'on voyait tordre ses jambes « comme les lavandières tordent leur linge qu'elles viennent de rincer. »

Instantanément, après une prière à la Vierge de Lourdes, l'état du malade est absolument changé : ses plaies sont cicatrisées, ses os soudés, sa jambe consolidée, sa guérison est complète, sans raccourcissement avec restitution parfaite de la fonction.

Et tout cela est constaté par des témoins de bonne foi, par des médecins et des chirurgiens d'une sincérité au-dessus de tout soupçon.

Ni la suggestion, ni les théories risquées de l'École de Nancy ne sauraient expliquer cette guérison instantanée d'une lésion organique aussi profonde ; il faut bien reconnaître ici l'intervention d'une Cause et d'une Force au-dessus des causes et des forces créées.

## V

Le Dr de Saint-Maclon a fondé une troisième École dont vous êtes aujourd'hui le chef écouté, et qui a rapproché pour une œuvre commune, des hommes d'une réelle valeur scientifique : vous me permettrez de l'appeler l'École de Lourdes. Elle a su triompher du respect humain, conquérir l'attention du monde savant, poursuivre avec conviction et indépendance l'œuvre honnête, loyale des constatations médicales, et créer un mouvement spiritualiste irrésistible dans le monde médical.

Cette École professe avec l'Église que Dieu a le pouvoir d'inter-

venir dans les affaires de ce monde ; qu'il produit lui-même, immédiatement, selon des lois souveraines, des effets préternaturels, des guérisons miraculeuses, quand il le juge à propos. Et s'il intervient, il a donné sans doute aux hommes de bonne foi le moyen de reconnaître son intervention.

Cette École professe aussi que toute science repose sur des principes certains, reconnus et acceptés. Nier la valeur de ces principes, c'est nier toute science, c'est nier la biologie, la physiologie, la physique, la chimie, c'est ouvrir la porte au scepticisme universel.

Or, l'expérience intelligente, sévère, loyale nous met en présence de certains faits miraculeux qui sont en opposition avec ces principes naturels, qui ne dérivent pas d'eux, qui se rattachent à une autre cause, à d'autres lois, à un plan supérieur, à Dieu lui-même, c'est-à-dire à la Causalité la plus haute ; et quand l'incrédule se dérobe ou se révolte, l'École de Lourdes s'incline avec reconnaissance devant Dieu, elle affirme sans lâcheté de conscience, le caractère surnaturel des phénomènes qu'elle vient de constater.

Et c'est ainsi que grâce à vous et au concours des médecins dévoués qui vous entourent, l'idée du surnaturel qui était déjà dans la foule, guidée par les sûres inspirations du cœur, pénètre aujourd'hui dans le monde scientifique, appelle l'attention et la critique ardente de ses adversaires et obtient enfin autre chose que le dédain ridicule de l'orgueil.

C'est une noble tâche, elle est digne de votre talent et de votre foi

Vous nous faites voir aux pieds de la Vierge de Lourdes rapprochés et réconciliés par le charme souverain de la vérité religieuse, le pauvre malade qui demande à Dieu sa guérison dans un

élan de foi et d'amour et le savant qui ne conteste plus à Dieu le pouvoir de l'exaucer.

Agréez, Monsieur et cher Docteur, l'assurance de mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur.

Élie MÉRIC,

*Protonotaire apostolique, Professeur à la Sorbonne.*



## LES APPARITIONS DE CAMPITELLO

*(JOURNAL D'UN TÉMOIN)*

---

Munis de l'autorisation ecclésiastique, nous reproduisons le récit des apparitions de Campitello, sans les discuter ni les juger. Nous attendons la décision de l'Église; nous la recevrons avec une *obéissance* filiale.

---

26 juin 1899. — Le 26 du mois de juin dernier, deux jeunes filles, de Campitello, Madeleine Parsi, âgée de 15 ans, Perpétue Lorenzi âgée de 13 ans, allaient, vers midi, ramasser du bois sec, quand elles entendirent une voix *angélique* (sic). Frappées de tant de mélodie, elles promènent leurs regards de tous les côtés et voient sur un rocher, à cent mètres d'elles, une dame d'une blancheur éclatante, avec un manteau bleu foncé, qui lui encadrait les épaules et mettait en relief son corsage d'une blancheur immaculée; le front ceint d'une auréole étincelante de splendeur et le visage tout souriant tourné vers elles. Électrisées par une si belle vision, croyant vraiment voir la mère de Dieu, elles tombent à genoux, récitent pieusement le chapelet. Pendant cet intervalle, l'apparition avait le visage toujours souriant. Le chapelet fini, elle disparaît. Les deux fillettes toutes joyeuses vont raconter à leurs parents ce qu'elles ont vu. Ceux-ci leur imposent silence.

3 juillet. — Madeleine Parsi, huit jours après, se fait accompagner par la veuve Casanova et retourne à l'endroit, d'où elle vit l'apparition. Cependant elle ne laisse pas ignorer à Mme Casanova le but de sa démarche. Arrivées à l'endroit convenu, elles s'agenouillent et commencent le chapelet. La dame ne se fait pas attendre. Elle apparaît aux yeux de Madeleine telle que huit jours avant. Ravie par une si belle vision, elle demande à sa compagne si elle la voyait.

Sur la réponse négative de celle-ci, elle lui dit de s'appuyer à elle, afin qu'elle aussi pût voir un si beau spectacle. La femme voit alors une ombre de femme, tandis que Madeleine plus favorisée, disait la voir toujours clairement et distinctement.

Elles reviennent au village et racontent à tout venant qu'elles ont vu la sainte Vierge. Les commentaires vont leur train. Cependant beaucoup de curieux se donnent rendez-vous au fond du ravin. Aussi, plusieurs fois la semaine, les apparitions ont lieu. Le nombre des voyants augmente de jour en jour, à un point tel, qu'avant la fin de juillet plusieurs centaines de personnes de différents villages ont vu la Bonne Dame.

*Un mot d'explication.* — Ces visions avaient lieu à cent cinquante mètres de distance environ et ne s'accompagnaient pas d'extase, d'aucuns signes extérieurs. Sur cent ou deux cents personnes, dix, vingt, trente personnes ne se connaissant pas, éloignées les unes des autres, regardant fixement le rocher des apparitions, s'écriaient, en même temps : « La voilà ! la voilà ! » et dans un concert déconcertant, elles disaient aussi : « La sainte Vierge est habillée ainsi... Elle nous regarde, — elle se tourne du côté du nord, du côté du sud. — Maintenant elle a disparu. »

Pendant ce temps, qui durait quelquefois trente, quarante : minutes, certains voyants pour s'assurer, s'approchaient du rocher et, à leur grande surprise, ne voyaient plus rien, quand les autres criaient, à tue-tête, qu'Elle se promenait toujours sur le rocher. 2<sup>e</sup> remarque — le chapelet se disait avec la plus grande piété et sous un soleil de plomb à plusieurs reprises. 3<sup>e</sup> remarque à faire — l'apparition change trois fois de place.

28 juillet. — Ce jour, l'apparition change de phase. Elle est vue par Madeleine tout au plus à dix mètres de distance.

30 juillet. — Vers neuf heures du soir, sans s'entendre, sans se donner rendez-vous, quarante-trois personnes (elles

se comptèrent) hommes et femmes, se sont rencontrés au pied du rocher. Au lieu de faire la causerie, comme on aurait fait dans toute autre circonstance, on commença par prier et par faire, dans le plus grand ordre, des *strascinelle* au milieu de ronces, d'épines et de cailloux. La *strascinella* est une sorte de pénitence, qui se fait le vendredi saint, pour le baiser du crucifix et qui consiste à se traîner sur les genoux de la grande porte de l'église jusqu'au bas de l'autel.

Toutes ces personnes descendues dans l'intention d'y passer un moment, plongées maintenant dans la prière, y demeurent comme enchaînées et sans s'en apercevoir, jusqu'au matin. Beaucoup voient pour la première fois, jaillir de la roche des apparitions comme des étoiles brillantes, qui projettent au loin leur splendeur. Plusieurs aussi ont le bonheur ineffable de contempler, à loisir, la Reine du ciel et de la terre.

Depuis cette mémorable nuit, la foule des curieux et des pèlerins ne cessent d'augmenter, d'y accourir de tous les points de l'arrondissement de Bastia et de la *Costaguiscia* s'agenouiller au pied du rocher, qui, nuit et jour, est entouré de plusieurs centaines de personnes, de tout âge et de toutes les conditions. Cet endroit, autrefois, le repaire des renards, retentit maintenant des plus belles harmonies : récitation non interrompue du chapelet, invocations, prières, litanies, cantiques, chants d'allégresses, voilà ce que redisent les échos environnants.

A partir de ce jour, les apparitions continuent de plus belle. Elles se voient pendant le jour et pendant la nuit à dix, quinze, vingt mètres tout au plus. Le 15 août, deux mille pèlerins, au moins, sont au pied du rocher. Le 16 août, fête de saint Roch, dont nous avons une chapelle, le même nombre de personnes est sur le champ des apparitions. Du 15 au 24 août, plusieurs étrangers sont venus me dire et me déclarer qu'ils avaient vu l'apparition. Voici le nom de quelques-uns : la dame Costa d'Oletta, Alberti Noël de Bastia, la famille Laugiovanni de Bastia (dont je raconterai plus loin une belle et intéressante petite anecdote), la famille du maréchal des logis de Borgo, la famille Colonna de Piedigiglio, etc...



## DIX-SEPT PORTRAITS DE VOYANTS ET VOYANTES

## DE CAMPITELLO

Photographiés par M. l'abbé SUSINI,

*Aumônier des Bénédictines d'Erbalunga (Décembre 1899).***Au haut sur le rocher en comptant à partir de gauche :**

1° Françoise CAMPOCASSO ;

6° Octavia GRAZIANI ;

7° Mathea PARSI, 12 ans, actuellement à Marseille, chez M<sup>me</sup> Ricord.**Au milieu sous le rocher :**

Le petit Moïse BAGNOLI, 12 ans, surnommé l'Ange gardien, tenant la potence de la malade subitement guérie.

1° A sa droite, Ursule ARIGHI, fille du receveur de Campitello ;

3° A sa gauche, Sauveur CAMPOCASSO, 20 ans, actuellement postulant convers chez les Bénédictins de Marseille.

Plus loin, entre les hommes, Thérèse GRAZIANI.

Puis l'avant-dernière, M<sup>me</sup> Marguerite ARIGHI, femme du receveur.

Enfin au bord de la photographie Antoinette GRAZIANI, tenant la petite Élise GRAZIANI.

**Au bas à partir de gauche :**

2° Rose FRADACCI à côté du petit Ange-Toussaint CAMPOCASSO, 11 ans ;

5° Le voile blanc Madeleine LORENZI, ayant à côté d'elle la petite 6° Élise ARIGHI ;

7° Madeleine ou Lelena PARSI, tenant son chapelet, la première voyante, aujourd'hui novice au monastère des Bénédictines d'Erbalunga (Corse) ;

8° Peppa BAGNOLI à côté de Lelena.

Enfin tout à fait sur le bord de la photographie près de celle qui tient une bouteille d'eau, M<sup>lle</sup> Marie BAGNOLI, sœur du petit Moïse, qui dit avoir vu plusieurs fois la sainte Vierge, entre autres le 12 octobre 1899.



18 août. — La famille Laugiovanni composée de la mère, de quatre enfants et d'une bonne, arrive de Bastia vers midi et se rend directement au champ des apparitions. Ils se mettent à genoux et font leurs dévotions, quand tout à coup un bébé de trois à quatre ans crie, à tue-tête, demandant à avoir la poupée de la dame et tendant ses petits bras vers la roche des apparitions. Vers cinq heures du soir, la mère m'amène son petit voyant, qui ne cessait de pleurer à chaudes larmes, la petite poupée qu'il a dû voir sur le bras de la sainte Vierge. Je lui dis de se calmer, lui donnant une belle image. Il fait encore pire.

Je prie alors, une petite fillette, qui assiste à la scène, d'aller chercher sa poupée pour la lui donner. Celle-ci obéit, et voilà, à la grande joie de sa mère inquiète, le petit bébé content, joyeux, tout aux anges. La mère me dit qu'elle est prête à attester ce fait très significatif, par écrit et sous la foi du serment.

*Le sergent-major L...* — Le sergent-major L... âgé de 27 ans, de Campitello, arrive ici les premiers jours du mois d'août, en congé d'un mois. Ayant rencontré sa cousine Madeleine Parsi, il lui demande, sur un ton banal et ironique, si réellement elle avait vu la sainte Vierge. Sur la réponse affirmative de celle-ci, il réplique avec force railleries : « Lui as-tu compté ses dents ? » Madeleine, froissée dans ses sentiments, ne peut contenir sa colère et lui répond avec humeur, mais sans jamais se départir de sa douceur habituelle : « Va les lui compter toi-même ! »...

Le lendemain, dès l'aube, en compagnie d'un autre sergent, L... s'en va faire une partie de chasse à travers les champs qui s'étendent du village jusqu'au fleuve de Golo, en tirant force coups de fusil. Voilà nos deux chasseurs s'amenant du côté de l'endroit des apparitions.

Le sergent-major, arrivé tout près de la *Roche*, tire, on ne sait à quoi. Le fusil éclate, les morceaux volent, la main est blessée et déjà couverte de sang. Il court à la fontaine dans laquelle il garde une heure durant sa main qui lui fait souffrir le martyre. Il paraît qu'en ce moment il disait que si la sainte

Vierge le guérissait, il aurait su faire, pour Elle, son devoir.

Entré à l'hôpital militaire de Bastia, il y reste environ quarante jours; pendant cet intervalle, on lui brûlait les chairs de la paume de la main blessée, qui — ô miracle! — portait les empreintes de plusieurs dents. Je l'ai vu au commencement d'octobre avec la main toujours bandée.

*Guérison de Pierre-François G...* — Un jeune homme de Campitello, âgé de trente-trois ans, nommé Pierre-François G..., souffrait de douleurs continuelles dans une jambe; ce qui lui rendait la marche très pénible, depuis huit à neuf mois. Les médecins ne lui donnaient aucun espoir de guérison complète. Quand il devait se mouvoir, la douleur augmentait et il ne pouvait plus se trainer qu'avec effort et à l'aide d'un gros bâton, qui lui servait de béquille.

Sa jambe était tellement contractée, qu'elle était de quelques centimètres plus courte que l'autre. Un soir de la première quinzaine de juillet, il descendit appuyé sur son bâton au champ des apparitions. Il prie, il se tient à genoux, il demande à la Vierge Marie la complète guérison de sa jambe, sa santé dont il a si besoin pour travailler et pour vivre honorablement.

Rentré chez lui, il se sent plus soulagé, plus alerte, plus ingambe. Il ne peut s'empêcher de manifester sa grande joie aux personnes qui sont présentes et promet de retourner le lendemain soir, passer toute la nuit au lieu des apparitions. Il tient parole.

Au pied de la roche, il prie, il fait les *strascinelle*, il y passe toute la nuit.

Le matin, il s'en retourne à la maison, la jambe complètement guérie, plein de santé et persuadé que la Madone a opéré un miracle.

Depuis ce jour, il n'a jamais manqué une fois aux exercices de piété qui se faisaient tous les soirs au pied du rocher et il édifiait tout le monde par son maintien modeste, respectueux et religieux.

Le premier août, fête patronale de la paroisse, il a porté tout seul, par des chemins raboteux, les deux bras de devant

du brancard sur lequel était la statue du saint, à travers les hameaux Bagnolo et Frogliolo. Vers la fin du mois d'août, il est parti pour l'arsenal de Toulon, où il est employé comme ouvrier. Voilà un fait, que tous les habitants de Campitello et de Bigosus peuvent attester, sous la foi du serment.

*24 août, 1<sup>re</sup> extase.* — Le nommé C... âgé de 16 ans, de Campitello, pauvre d'esprit et de cœur, voit pour la première fois, l'apparition sur le rocher qui est à côté de la croix, qu'on a dressée pour chasser le diable, si jamais il y était. Il commence par éprouver des tressaillements et par pleurer de joie et de sainte allégresse ; puis mû comme par un ressort occulte, il étend les bras, il fixe les yeux sur le rocher et il entre en extase. Vingt minutes après, il reprend ses sens, son état normal et raconte, en détail, avoir vu la sainte Vierge. C'était trois heures de l'après-midi ; beaucoup de personnes l'ont vu dans cet état et ont récité, émues, plusieurs chapelets. C'est une chose nouvelle pour tout le monde, chose qui, une heure après, défrayait toutes les conversations.

Les 25, 26, 27 et 28 août, la même scène se reproduit dans les mêmes conditions que plus haut : tressaillements, larmes, extase, suivis d'une légère crise nerveuse.

*Nuit du 28 au 29 août.* — Pendant cette nuit, de 9 heures à 11 heures, la sainte Vierge apparaît, sur le même rocher, à Corteggiani, à Bagnoli Moïse, un enfant de dix ans, à Graziani J.-Paul, âgé de vingt ans, et à Madeleine Parsi la première voyante. Tous les quatre, après quelques minutes de convulsions, tombent en syncope, puis entrent en extase. Madeleine seule passe d'un état à l'autre, sans fatigue, sans convulsions. Étant présent, je leur ai demandé, l'un après l'autre, de me faire le portrait de la personne qu'ils avaient vue.

Le voici : « La sainte Vierge est vêtue de blanc ; elle a une couronne, étincelante de trois lumières, sur la tête, une ceinture blanche, les pieds nus et blancs, l'enfant Jésus, avec un globe surmonté d'une petite croix noire, sur le bras gauche ; l'enfant Jésus a le front ceint d'un diadème ; la Vierge Marie

égrene un chapelet, qu'elle tient avec la main droite, montrant un visage très radieux. »

Plusieurs personnes disent voir, au moment de l'extase des voyants, jaillir de la pierre des apparitions, des milliers d'étoiles parmi lesquelles des personnes vraiment dignes de foi tels que M. Arighi, receveur des postes et des télégraphes, M. Cacciaguera, maire de Volpojola et votre humble serviteur.

*Journée du 29 août.* — Dans la journée du 29, Corteggiani voit encore l'apparition. C'était midi, par une chaleur torride, il vient du champ des apparitions chez moi et me demande par des signes — (il ne pouvait pas parler) — de l'eau bénite pour asperger la sainte Vierge. Je remarque que son visage tout enflammé est encore sous le charme de l'émotion. On m'a assuré que sitôt qu'il a aspergé l'apparition, il reprit l'usage de la parole.

*Nuit du 29 au 30 août.* — Cette nuit, Corteggiani, Jean-Paul G... voyant l'apparition, tombent en syncope, s'endorment, se réveillent et fixent, vingt minutes durant, la vision. La petite Madeleine, en même temps, sans éprouver aucune secousse, tombe en extase et voit la sainte Vierge dans une grande église, resplendissante de lumière, ayant trois portes au frontispice, dont celle du milieu beaucoup plus grande que les deux latérales. Sur ma demande, elle me fit ce récit suivant : je voyais l'église à quelques mètres de moi, du côté du frontispice. Au dedans elle était inondée de lumières et noire de monde : au dehors il y avait aussi du monde. Le frontispice, outre les trois portes, avait des corniches au-dessus desquelles il y avait des peintures, deux grandes fenêtres, puis encore des corniches et encore des fenêtres plus petites et sur le sommet une grande croix. Je ne pouvais pas découvrir ce qu'il y avait de l'autre côté, ni clocher ni coupole, seulement je distinguais très bien des colonnettes, des fleurons, etc. Je les interroge tous, et tous les trois me disent la même chose et me font le même portrait de la sainte Vierge, qui est toujours le même. Ces faits se passent en présence de sept à huit cents personnes.

*Nuit du 30 au 31 août.* — Syncope, puis vision avec extase de Corteggiani, de Graziani Jean-Paul. Vision sans extase de M<sup>lle</sup> Paduani, place d'Armes, Bastia.

*1<sup>er</sup> septembre.* — Plusieurs personnes disent voir quelque chose, parmi lesquelles M<sup>lle</sup> Perfetti, de Volpojola, institutrice sur le continent. Madeleine voit la sainte Vierge, qui lui dit : « Que d'indulgences tu gagnes ! »

*2 septembre.* — Deux mille personnes entourent le rocher des apparitions. La Vierge se montre aux extatiques. De là beaucoup de prières, beaucoup de recueillement. On demande à la sainte Vierge de faire un miracle. Les voyants tombés en extase sont l'objet de la plus grande admiration et du plus grand respect de la part de cette foule immense. Plus de cinquante personnes furent favorisées par l'apparition.

*Un mot sur l'état des extatiques.* — Les voyants, quand ils voient, sont presque complètement ravis au monde extérieur, leur âme est en quelque sorte captée par l'apparition et leur corps semble être dans un état spécial et plus ou moins profond d'insensibilité, tandis qu'avant ils restaient pendant leurs visions dans leur état normal. Ils voyaient et entendaient tout ce qui se faisait autour d'eux : ils échangeaient même entre eux des réflexions. En un mot, leurs visions ne s'accompagnaient pas d'extase.

Ces faits extraordinaires causent dans tous les pays environnants un gros émoi. Les curieux accourent en foule, nos routes sont littéralement encombrées, nuit et jour, de pèlerins. La plupart, il est vrai, sont sceptiques et narquois. Ils regardent le rocher et comme ils ne voient rien, traitent les voyants et les habitants de Campitello d'hallucinés. D'autres, au contraire, plus favorisés, erient : au miracle, à la réalité des apparitions!!...

UN TÉMOIN.

(A suivre.)



## L'ASTROLOGIE ET LA MORALE

(Suite.)

---

Monseigneur,

Combien je m'applaudis de vous avoir proposé mon doute sur l'astrologie ! Votre réponse, d'une clarté et d'une autorité si lumineuses, tranche et termine la question de morale. Mais je suis particulièrement heureux de votre citation de saint Thomas parce que j'avais entendu dire à une personne fort sérieuse que saint Thomas avait cru à l'astrologie. J'en étais resté, je l'avoue, un peu troublé.

La question doctrinale étant résolue, la question astronomique devient secondaire. Néanmoins puisque vous m'avez permis de l'entamer, je demande à la finir : elle me conduira à une remarque d'une portée générale qui sera ma conclusion.

Je me tiens pour entièrement satisfait par la réponse de M. Flam bart : « L'astrologie n'a rien à voir avec le système astronomique admis aujourd'hui. » Je ne pouvais pas souhaiter de réponse meilleure à ma première objection. Je la retrouverai. Mais cette objection n'est pas la seule qui existe. En voici deux qui tendent à prouver que l'astrologie ne s'accordera pas plus avec l'astronomie ancienne, si on y revient, qu'avec la moderne si on y persiste. Elles sont d'ailleurs toutes deux très connues et très simples.

La première est tirée du nombre des planètes qui se trouve modifié par les découvertes modernes. Les prévisions astrologiques sont principalement fondées sur l'influence attribuée aux douze signes du zodiaque et aux sept planètes traditionnelles. Au nombre des planètes on comptait le soleil, soit parce que l'étymologie du mot planète désigne génériquement tous les astres errants, dont le plus important était certai-

nement le soleil, soit par nécessité de compléter le nombre sept, qui est fatidique et, paraît-il, indispensable. Aujourd'hui encore le soleil est au nombre des sept influences planétaires, qu'on énumère toujours dans cet ordre : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure, la Lune. Décrivons sept cercles concentriques dont le plus éloigné du centre sera le ciel de Saturne, le plus proche le ciel de la Lune, les autres étant classés dans l'ordre indiqué, nous avons les sept cieux planétaires de Ptolémée. Traçons au delà de Saturne un huitième cercle, il figurera le ciel des étoiles fixes, celui des constellations zodiacales. Divisons enfin le tout en douze sections comme un cadran d'horloge, et nous avons sous les yeux la carte muette de l'horoscope, la véritable horloge du destin. L'astrologue à qui nous dirons l'heure de notre naissance saura lire sur ce cadran l'heure de notre mort et les événements qui les séparent. Ceux qui croyaient cela jadis, au temps des sept planètes, étaient fortifiés dans leur croyance par le parfait accord qu'ils voyaient régner entre la science des astronomes et celle des astrologues. Mais si nous voulions, nous, revenir au système astronomique de Ptolémée, l'accord n'existerait plus. Le Soleil a conquis depuis lors, dans l'estime du monde, un rang bien supérieur à celui de planète, tandis que la pauvre Lune en est déchue. Ces deux influences devraient recevoir une interprétation nouvelle. Il faudrait introduire ensuite plusieurs influences nouvelles. D'abord Uranus et Neptune, qui sont déjà très importantes, puisque nombre de nos contemporains représentent, à ce qu'on assure, les uns le type dit uranien, d'autres le type neptunien. Il faudrait compter encore les influences de Vulcain, de Pluton, de Junon, dont on commence à parler. Au total, voilà douze astres errants, dont cinq nouveaux. Et comme deux des anciens changent de nature et de signification, il arrive que l'astrologie traditionnelle perd la majorité sur son propre terrain dans sa propre maison.

Un astrologue distingué, M. Fomalhaut (ce pseudonyme est le nom d'une étoile), auteur d'un *Manuel d'Astrologie sphérique et judiciaire* très étudié et très nourri (1), a senti la diffi-

(1) Vigot frères, éditeurs, Paris, 1897.

culté et en propose une solution ingénieuse. Le Soleil et la Lune sont conservés comme *luminaires*. Les dix astres errants sont groupés deux par deux. Ce qui fait cinq groupes et deux luminaires, en tout sept influences : « Le septenaire reste ainsi complet : le Soleil, la Lune et cinq groupes de deux planètes contenant chacun les significations entières de l'astrologie. »

C'est fort bien. Je voudrais, par esprit de conciliation, consentir à cet arrangement. Mais ce n'est pas ainsi que le bon Dieu a créé les planètes et il ne dépend pas d'un astrologue de refaire la création pour justifier un système. Or, l'astronomie, ancienne ou moderne, a pour but de décrire les astres tels que Dieu les a faits. Si donc il s'agissait de reconstruire le système ancien, son désaccord avec l'astrologie serait complet.

Je passe à la seconde objection. Elle est facile, car elle n'est même pas contestée. Les douze divisions du cadran dont il vient d'être question s'appellent, en astrologie, des maisons. Dans chacune de ces maisons se résout une des questions qui intéressent le plus souvent les hommes. Par exemple dans une maison il y a des héritages, dans une autre des procès, etc. Ces questions se résolvent au passage des astres dans les différentes maisons. Chacun des signes du zodiaque, par exemple, visite une maison nouvelle tous les ans, et le zodiaque tout entier, se mouvant d'une seule pièce, accomplit une évolution complète, un tour du cadran en douze ans. Or, tout cela est supposition pure. Ce mouvement n'a pas de réalité astronomique.

Le moment est venu de conclure en revenant à la réponse de M. Flambart : « L'astrologie n'a rien à voir avec le système astronomique admis aujourd'hui. » Il faut conclure en généralisant : l'astrologie n'a pas plus à voir avec l'astronomie ancienne qu'avec la moderne. C'est un procédé de divination qui revêt les formes de l'astronomie, mais qui reste étranger aux réalités de cette science.

Je termine par l'observation générale que j'ai annoncée au début. Cette observation, c'est que la conclusion scientifiquement négative à laquelle nous venons d'aboutir se retrouve identiquement la même au terme des objections qu'on oppose à toutes ces sciences anciennes dont les catholiques s'étaient



détournés sur le conseil de l'Église et que nous voyons renaître sous le nom de sciences occultes.

Ceux qui les cultivent en conviennent les premiers. Les alchimistes déclarent bien haut que leur science n'a rien de commun avec la chimie de l'Institut.

Les chiromanciens méprisent l'anatomie, ou se prévalent d'une anatomie philosophique inconnue dans les amphithéâtres.

S'agit-il de la science des nombres? Les occultistes en cultivent une qui est l'inverse de notre arithmétique vulgaire.

invoquez-vous le témoignage de l'histoire? Vous avez la surprise d'apprendre qu'il existe une histoire secrète de la terre, une explication hermétique de l'histoire sacrée qui est à la fois la négation du dogme et la négation de toutes les méthodes de travail, de tous les procédés d'acquisition de la certitude en matière d'histoire.

Et ainsi en tout le reste. Il n'est pas une branche des sciences occultes qui ne soit l'ennemie de la science normale qui lui correspond. Cette constatation était bonne à faire.

Car s'il est bien entendu que la science est faillible, variable, incertaine, etc.... que, bref, elle a tous les défauts des œuvres humaines, il n'est pas moins vrai que la science est l'œuvre légitime de la raison. Elle est une forme du labeur qui répare en partie la défaillance originelle. Malgré les déceptions qu'elle nous donne, comme nous en donne aussi ailleurs l'accomplissement de la loi du travail, la science possède en elle-même une excellence qui lui est propre. Un des noms de Dieu est celui de Dieu des sciences.

Et voilà comment la seule négation de tout ce qui est science, bon sens et raison peut être à elle seule un des signes d'une œuvre démoniaque, alors même que cette œuvre éviterait de heurter de front et trop ouvertement la foi. Voilà comment aussi l'Église, alors qu'elle réprouvait les sciences occultes, rendait un si éminent service aux sciences vraies, aux savants mêmes qui ne veulent pas en convenir, et à tous les ingrats qui la calomnient.

Veillez, Monseigneur, agréer l'expression de mes très respectueux sentiments.

Georges Bois.

## CONCLUSIONS

En présence des phénomènes hypnotiques et des résultats obtenus, le médecin doit-il s'arrêter à une simple constatation et impuissant, doit-il renoncer à satisfaire sa curiosité ou tenter la recherche des causes de cet inconnu qui l'entoure? J'ai cru possible d'entrevoir le mode physiologique et fonctionnel du fluide nerveux dans les actions hypnotiques et de me contenter de quelques raisons certainement aventurées, grossières même, si l'on veut, mais qui néanmoins touchent à quelques-unes des notions acquises et créditées par la Science.

Au reste j'ai pleine conviction de l'existence du fluide nerveux, de son origine, de sa nature organique, de sa matérialité et de sa propriété de renfermer, de distribuer et de maintenir la vie dans toutes les parties de l'organisme.

J'ai dit (page 12), que l'agrégat humain était composé du corps, de la vie et de l'âme. Cette définition semblerait établir une distinction qui n'existe pas entre l'âme et la vie auxquelles on doit reconnaître le caractère consubstantiel, la forme séparable que nous leur donnons ici tout arbitrairement devant rendre plus facile et plus compréhensible le jeu physiologique des actions vitales dont nous faisons l'étude.

L'âme en tant que principe de vie anime tout le corps, elle en affecte diversement tous les tissus, toutes les substances et toutes les formes, mais occupant tout particulièrement le plus délicat, le plus fin de tous les organes, le système nerveux.

Tout organe vivant ou actif accomplit une fonction: toute fonction donne un produit, le produit de la fonction nerveuse, en raison de son extrême délicatesse, n'est ni solide, ni liquide, ni gazeux, moins même qu'une vapeur quoique étant matériel, c'est le fluide nerveux, matière circulante et distributrice de la vie jusqu'aux derniers recoins de l'économie.

Nous trouvons l'*âme*, en tant que principe de *vie*, tout d'abord dans l'ovule humain, dans ce protoplasma informe, elle s'y révèle *formatrice*, faisant surgir, pour ainsi dire de l'invisible, un premier linéament nerveux, ébauche d'organe, d'où naissent les premières traces du fluide nerveux et de la sensibilité, elle devient ensuite *évolutrice*, animant les diverses phases progressives de la formation de l'être depuis son début jusqu'à son complet développement et persistant pendant ses périodes décroissantes. En tant que *vie*, elle exerce sans relâche ses multiples pouvoirs sur les organismes qui la possèdent : Pouvoir *conservateur* par l'instinct si constamment en éveil; pouvoir *résistant* aux si nombreux agents destructeurs qui l'attaquent; pouvoir *directeur* et *régulateur* aussi sage qu'actif des mouvements de la matière; pouvoir *réparateur* des dommages causés à la nature et que nous, médecins, nous connaissons plus que personne sous le nom de *force médicatrice*.

C'est donc dans le système nerveux que la *vie* établit son siège, c'est par le fluide nerveux qu'elle pénètre toutes les molécules de la matière organisée et qu'elle est la source active de toutes les forces physico-chimiques, forces immanentes à la matière et qui n'existent que dans la matière seule.

Le fluide nerveux *animé* détient la *sensibilité*, cette première et perpétuelle manifestation de la *vie*, principe de tous les phénomènes instinctifs, c'est par lui et par elle que les *impressions* (sensations) sont transmises au cerveau, que celui-ci émet les siennes propres, qu'il agit sur lui-même avec la complexité infinie de ses réactions et de ses transformations intimes. A la *perception* par le cerveau s'ajoutent une *volition* spéciale inconsciente et la *mémoire*. Ces quatre facultés élémentaires, produits automatiques des centres nerveux, constituent cet état de la progression vitale que l'on nomme l'*instinctivité*.

L'instinct avec ses actes spontanés, impulsifs, automatiques, primordiaux, avec ses manifestations, *proprio motu*, est une sorte de spiritualité animale, intermédiaire entre la *vie* purement organique et l'intelligence. Là est la barrière mysté-

rieuse qui sépare la nature animale de la nature humaine (corps ou instinct, de l'intelligence ou âme), nous savons seulement que les manifestations instinctives et intellectuelles *séparées* ne se ressemblent aucunement et que ce sont des faits marqués d'un caractère tranché et absolument irréductibles les uns dans les autres (1).

Né physiologiquement comme l'animal, construit anatomiquement comme lui et doué de vie, l'homme est d'abord de nature animale et comme tel doué d'un instinct. Puis, nous sommes en présence de l'âme, nature bien autrement supérieure, nature intellectuelle, consciente, raisonnable, libre, qui se trouve unie substantiellement au corps et à l'instinct, quelle que soit sa condition dans le composé organique, cette union du corps et de l'âme, c'est l'homme, c'est le moi. L'âme domine l'instinct, elle le modifie, le transfigure et semble le spiritualiser à ce point qu'il a pu être nié et qu'il est souvent difficile de le découvrir, quoique la plupart de nos actes automatiques ne relèvent que de lui.

Quand on a passé sa vie au lit des malades, malades de toutes les catégories, de toutes les conditions et de tous les âges, surtout malades des hôpitaux, on a eu si souvent l'occasion de rencontrer l'homme-animal avec ses instincts, distinct de l'homme moral. Dans la maladie, cette lutte de la vie et de la nature, lorsque les facultés intellectuelles se sont obscurcies, l'animal reparait avec ses instincts automatiques, impulsifs et en partie dégagés de l'intervention ou de la coopération mentale.

Or, par *l'hypnotisme*, nous avons prise et action sur le corps et ses organes par l'élément vital, le fluide nerveux ; nous avons en même temps prise et action sur l'instinctivité

(1) L'instinct dérive des sensations, tout est sous la loi de l'organe, autant de variétés d'organisations, autant de variétés, de sensations, d'impulsions et de déterminations instinctives. L'instinct généralement infaillible n'est qu'un ensemble d'impulsions, essentiellement dépendantes de l'organisme, actions mécaniques, automatiques, senties mais non réfléchies, non comprises. L'animal ne sait pas ou sait sans avoir jamais appris, il sait de naissance, il obéit à des actes dont il ne comprend ni le but, ni la cause. Il est vrai que par l'éducation, la répétition, l'habitude, l'imitation, etc., les qualités instinctives peuvent être augmentées et additionnées, qu'elles peuvent se modifier et s'harmoniser avec les milieux et les situations. La volition que l'on ne peut refuser à l'animal n'est qu'une volonté non libre ; l'animal veut, mais sans comprendre, il se détermine sans savoir ce qu'il veut.

et ses quatre facultés par l'élément vital, le fluide nerveux.

Par l'hypnotisme et la *suggestion simple*, nous retrouvons et nous parvenons à isoler plusieurs de nos actes instinctifs. Nous produisons des phénomènes hypnotiques simples (sommeil, catalepsie, anesthésie, analgésie, hallucinations sensorielles, parésies, somnambulisme, etc.); phénomènes naturels, non morbides, physiques pour la plupart. Toutefois, si la suggestion simple du somnambulisme ne se prend qu'au corps et à son instinct, ce qui est déjà beaucoup et souvent beaucoup trop, elle touche néanmoins déjà à l'esprit, à l'intelligence et à l'âme et peut franchir trop facilement cette ligne incertaine de l'être physique à l'être psychique dont la délimitation rigoureuse est impossible.

Les phénomènes hypnotiques *simples* sont encore de l'ordre physiologique, ils sont ceux que plus habituellement nous avons provoqués pour nous en servir à la cure des maladies et où, naturels dans leur substance, on les observe quelquefois isolément, enfin, parce que, malgré l'intime et si complexe union avec l'esprit, ils diffèrent des phénomènes suggestifs *mentaux*. Tous les phénomènes de l'hypnose qui sont contraires aux lois connues de la nature (divination, transposition des sens, etc.) ressortissent de la *suggestion mentale*.

Comment ont lieu cette prise de possession et cette action du fluide vital sur les corps et ses organes, sur l'instinctivité et ses facultés?

Pour nous c'est par un travail et selon un mode physiologiques.

Le fluide nerveux étant transmissible et perméable, pénètre la personne à laquelle il est destiné par un mécanisme de mélange, d'imbibition ou de transfusion, il envahit l'économie du sujet, là il rencontre le fluide propre à ce dernier auquel il s'unit, soit par suite d'une force attractive ou impulsive inconnue, soit par le fait d'une tension plus élevée du fluide fort sur le fluide qui est plus faible ou qui accepte. Une fois en présence, ces deux fluides nerveux réagissent, l'un domine tandis que l'autre est dominé et nous assistons alors aux infinies manifestations des phénomènes hypnotiques.

Ces deux fluides, produits matériels de deux centres ner-

veux, sont inégaux en puissance comme ils sont différents dans leur source, le plus fort, plus actif, soumet le plus faible qui, devenu passif, ne conserve plus qu'une action diminuée sur son propre cerveau.

Le fluide fort commande au plus faible en modérant ou empêchant par *inhibition* la propriété ou l'activité d'une ou de plusieurs parties déterminées du cerveau dominé : par le fait inhibitoire, il peut suspendre ou arrêter, modérer ou simplement empêcher, soit temporairement ou soudainement, soit complètement ou partiellement certaines parties localisées, certains départements du cerveau ou seulement quelques groupes de ces milliards de petits éléments cellulaires qui eux aussi vivent de leur vie propre. C'est là une véritable incorporation, l'union de deux vies qu'en thérapeutique nous avons utilisée avec un remarquable succès (1).

L'inhibition ne s'exerçant que sur la substance ou le tissu organique et subsidiairement sur ses propriétés ou sa fonction, le fluide ne peut opérer que sur la partie animale de notre être, sur les propriétés du corps et ses fonctions et sur les facultés de l'instinct, ce produit automatique du cerveau.

Ceux des médecins qui se sont livrés à l'étude du magnétisme et de l'hypnotisme restent frappés du nombre infini des variétés des phénomènes hypnotiques même simples, ils ont renoncé à les classer. On en comprend la raison, sachant qu'on ne peut concevoir deux individus, deux natures physiques et morales, deux pensées même absolument semblables, par contre deux fluides ou deux vies ne peuvent être identiques; d'autre part les idiosyncrasies nerveuses si dissimilables et leurs manifestations si incohérentes dans la vie normale jouent un rôle immense dans les variétés sans nombre et sans mesure des phénomènes engendrés par cette *intus* corporation fluidique, si on y joint encore le pouvoir qu'ont les inhibitions partielles de s'associer les unes aux autres.

D<sup>r</sup> COUTENOT,

Médecin en chef honoraire de l'hôpital de Besançon.

(1) (*Inhibere*, arrêter, empêcher, suspendre.) C'est un acte du tissu nerveux en vertu duquel une propriété, une activité ou une fonction peut disparaître ou être arrêtée ou suspendue, c'est un acte qui détruit ou diminue une *puissance* d'action en repos ou en activité.  
(BROWN-SÉQUARD.)

## MAISONS HANTÉES

(Suite)

La très intéressante lettre qui suit, écrite par une personne appartenant à une famille anglaise très distinguée, s'expliquera d'elle-même.

« Vous exprimez le désir de savoir quelle valeur on peut attacher à un récit publié trente à quarante ans après que les faits eurent lieu, et intitulé *Histoires authentiques de revenants*. Je vais vous raconter les choses telles qu'elles me revinrent à l'esprit quand la fille de sir William A. C. m'envoya ce livre l'année dernière en me priant de lui dire si l'histoire était vraie, ce qu'elle ne pouvait croire, ma mère ne lui en ayant jamais parlé. Je la lus avec surprise, personne de nous ne l'ayant écrite, pas plus qu'aucun de ceux qui étaient avec nous à cette époque. Mais, bien que pleine d'erreurs de noms, quelques détails se rapprochent tellement de la vérité que j'en suis tout intriguée. Voici les faits :

« Sir James, ma mère, mon frère Charles et moi partîmes pour l'étranger vers la fin de 1786. Après avoir tâté différents endroits, nous décidâmes de nous installer à Lille, où les maîtres étaient excellents. Nous avions aussi des lettres d'introduction pour les meilleures familles françaises de la ville. Sir James nous quitta alors, et, après avoir passé quelques jours dans un appartement peu confortable, nous louâmes un grand hôtel qui nous plaisait beaucoup et que nous obtînmes à très bas prix, même pour cette partie du monde.

« Trois semaines après notre installation, j'allai un jour avec ma mère chez le banquier présenter la lettre de crédit de sir Robert Herries et toucher quelque argent, qu'on nous

paya en lourdes pièces de cinq francs. Nous ne pouvions l'emporter ainsi, et priâmes le banquier de nous l'envoyer place du Lion-d'Or où nous habitions. Il eut l'air surpris à ces mots, et remarqua qu'il ne connaissait là aucune maison pouvant nous convenir, « sauf peut-être celle qui est restée vide « si longtemps à cause du revenant qui s'y promène ». Il nous dit cela très sérieusement et de l'air le plus naturel, mais cette idée de fantôme nous parut tout à fait divertissante et nous en rîmes. Cependant nous le priâmes de n'en rien dire à nos domestiques de peur qu'ils ne se montassent la tête, et ma mère et moi résolûmes de ne parler de la chose à personne. « Je pense que c'est le fantôme, dit ma mère en riant, qui nous réveille si souvent en marchant au-dessus de notre chambre. » Nous avions en effet été réveillées plusieurs fois par un pas très lourd, que nous pensions être celui d'un de nos domestiques. Ils étaient sept, trois Anglais et quatre Français : nous avions aussi cinq femmes anglaises, les autres étaient Françaises. Tous les Anglais, hommes et femmes, revinrent plus tard en Angleterre, avec nous. Une ou deux nuits après, ma mère ayant été réveillée de nouveau par les pas, demanda à Creswell : « Qui donc couche à l'étage au-dessus? — Personne, Madame, répondit-elle, c'est un grand grenier vide. »

« Huit ou dix jours plus tard, Creswell vint trouver ma mère un matin, et lui dit que tous les domestiques français voulaient s'en aller, parce qu'il y avait *un revenant* dans la maison, ajoutant qu'on racontait qu'elle avait appartenu, avec d'autres propriétés, à un jeune homme dont l'oncle et tuteur l'avait traité cruellement, l'ayant même enfermé dans une cage de fer. Ce jeune homme avait fini par disparaître, et on pensait qu'il avait été assassiné. L'oncle, après avoir hérité de tout, avait quitté subitement la maison et l'avait vendue au père de l'homme qui nous l'avait louée. Depuis cette époque, on l'avait louée plusieurs fois : personne n'y était resté plus d'une semaine ou deux, et pendant longtemps, enfin, elle était restée sans locataire.

« — Et vous croyez vraiment à toutes ces bêtises, Creswell? » dit ma mère. — « Dame, je ne sais, Madame, répondit-elle,



mais la cage de fer est dans le grenier au-dessus de votre chambre, où vous pouvez, s'il vous plaît, l'aller voir. »

« Nous nous disposâmes à monter, et comme un vieil officier décoré de la croix de Saint-Louis arrivait nous rendre visite, nous l'invitâmes à nous accompagner : nous montâmes tous ensemble. Nous vîmes un grand grenier vide avec des murs de brique nus ; dans un coin se trouvait une cage de fer un peu plus haute seulement que celles où l'on enferme les bêtes fauves. Elle avait environ quatre pieds carrés de large, et 8 pieds de haut. Dans le mur derrière elle était rivé un anneau de fer auquel était attachée une vieille chaîne rouillée terminée par un collier de fer. J'avoue que mon sang se glaça dans mes veines, à la pensée qu'une créature humaine avait pu vivre dans cette cage. Notre vieil ami exprima non moins d'horreur que nous, et nous assura qu'elle avait dû être construite pour cela. Comme aucun de nous ne croyait aux revenants, nous décidâmes tous que ces bruits étaient l'œuvre de quelque personne intéressée à garder la maison vide ; comme il nous était très désagréable de penser qu'il y avait des entrées secrètes, nous résolûmes de chercher une autre demeure et de nous taire. Dix jours après, ma mère, remarquant un matin que Creswell, qui venait l'habiller, était très pâle et avait l'air malade, lui demanda ce qu'elle avait. « Madame, répondit-elle, nous avons eu peur à en mourir, et ni Mrs Marsh ni moi ne pouvons coucher encore dans la chambre que nous occupons maintenant. — Eh bien ! reprit ma mère, vous viendrez toutes les deux coucher dans la petite chambre à côté de nous ; mais qu'est-ce qui vous a fait peur ? — Quelqu'un, Madame, traversa notre chambre, cette nuit : nous vîmes toutes deux la forme, mais nous nous cachâmes la tête sous les couvertures et eûmes une peur affreuse jusqu'au matin. »

« Je ne pus m'empêcher de rire, et Creswell fondit en larmes : la voyant si nerveuse, nous la consolâmes en disant que nous avions entendu parler d'une bonne maison et que nous abandonnerions bientôt notre habitation. A quelques jours de là, ma mère nous pria, Charles et moi, d'aller dans sa chambre et de lui apporter son métier... C'était après le souper, et nous montions l'escalier, éclairés par une lampe qui y était toujours

allumée, quand nous vîmes monter devant nous une grande et maigre forme, vêtue d'un peignoir flottant et les cheveux dans le dos. Nous pensâmes à l'instant que c'était ma sœur Anna, et criâmes : « C'est inutile, Anna, vous ne nous faites pas peur du tout. » A ces mots, la forme parut entrer dans une niche du mur; mais quand nous passâmes, elle était vide : nous nous dîmes qu'Anna avait trouvé moyen de se cacher et de se sauver par l'escalier de service. Nous racontâmes cela à ma mère qui répondit : « C'est singulier, Anna est allée se coucher avec la migraine avant que vous soyez revenus de votre promenade. » Et le fait est qu'allant dans sa chambre, nous l'y trouvâmes profondément endormie : Alice, qui travaillait auprès d'elle, nous assura qu'elle n'avait pas bougé depuis plus d'une heure. Nous en parlâmes à Creswell qui devint très pâle et s'écria que c'était justement la personne qu'elle et Marsh avaient vue dans leur chambre.

« Vers ce temps-là, mon frère Henri vint passer quelques jours avec nous et nous lui donnâmes une chambre au haut d'un escalier à l'autre bout de la maison. Un jour ou deux après son arrivée, il demanda avec colère à ma mère, au premier déjeuner, si elle croyait qu'il se couchait ivre et ne pouvait éteindre seul sa bougie : pourquoi enfin le faisait-elle surveiller par ces drôles français ? Ma mère lui assura qu'elle n'avait jamais pensé à une chose pareille, mais il persista, ajoutant : « Je me levai la nuit dernière, j'ouvris la porte et, à la lumière de la lune qui passait par l'œil-de-bœuf, je vis le drôle dans son vêtement flottant au bas de l'escalier. Si je n'avais été en chemise, je serais descendu et l'aurais fait se souvenir de ne pas venir m'espionner. »

« Nous allions quitter la maison, quand quelques jours avant notre départ, M. et M<sup>me</sup> Atkins, des amis anglais à nous, vinrent nous voir : et nous leur dîmes combien il était désagréable de vivre dans une maison où quelqu'un trouvait moyen de s'introduire sans que nous le sachions, et sans autre motif que celui de nous effrayer, et nous finîmes en disant que personne ne pouvait coucher dans la chambre que Marsh et Creswell avaient été obligés d'abandonner. M<sup>me</sup> Atkins rit de tout son cœur et dit qu'elle aimerait par-dessus tout à coucher

dans cette chambre si ma mère voulait bien le lui permettre, ajoutant qu'avec son petit terrier elle n'aurait peur d'aucune espèce de fantôme... Ainsi dit, ainsi fait, et M<sup>me</sup> Atkyns se retira avec son chien dans sa chambre, en même temps que nous dans la nôtre, et sans la moindre appréhension, semblait-il.

« Quand elle descendit le lendemain matin, elle nous frappa par sa mauvaise mine; nous lui demandâmes ce qui lui était arrivé et elle nous raconta qu'elle avait été réveillée au milieu de la nuit par quelque chose qui remuait dans sa chambre, et, à la lueur de la veilleuse, elle vit distinctement une forme; le chien, qui était très brave et se jetait sur tout, refusa de bouger, malgré tout ce qu'elle put faire. Il était clair qu'elle avait eu extrêmement peur; quand M. Atkyns essaya de dissiper ses craintes en voulant lui persuader qu'elle pouvait avoir rêvé, elle se fâcha tout à fait. Nous ne pûmes nous empêcher de penser qu'elle avait vraiment vu quelque chose, et ma mère dit, après son départ, que, bien qu'elle ne pût admettre que ce fût un fantôme, elle espérait bien quitter la maison sans voir cette forme qui effrayait tant les gens.

« Nous n'avions plus que trois jours à passer sous ce toit. Très fatiguée par une longue course à cheval, je m'étais endormie à peine couchée. Je fus réveillée au milieu de la nuit, je ne sais par quoi, car nous étions tellement habitués aux pas qui résonnaient sur nos têtes que nous ne nous en inquiétions plus. Je m'éveillai donc... et je vis à côté de la commode, qui était entre mon lit et la fenêtre, une grande forme maigre vêtue d'un peignoir flottant, un bras appuyé sur la commode, et la figure tournée de mon côté. Je la vis très distinctement à la lueur de la veilleuse; c'était une longue, maigre et pâle jeune figure, d'une expression si mélancolique que je ne l'oublierai de ma vie. J'étais certainement très effrayée, mais je craignais surtout que ma mère ne s'éveillât et ne vît le fantôme. Je tournai la tête de son côté; elle dormait profondément. Quatre heures sonnèrent à ce moment et quand longtemps après, j'osai regarder de nouveau du côté de la commode, il n'y avait plus personne et je n'avais rien perçu, bien que mes oreilles soient restées tendues... La porte de

notre chambre était toujours fermée à clef, et je dus me lever comme d'habitude le lendemain pour ouvrir à Creswell...

« Je crois, d'après les erreurs de noms, etc., que l'éditeur des *Histoires authentiques de revenants* doit tenir son récit des habitants de Lille. »

Étant donné le nombre de personnes habitant la maison, le courage de cette famille et son peu de croyance au surnaturel, l'intérêt enfin qu'aurait eu le propriétaire à découvrir la supercherie, eût-elle existé, il me paraît difficile de ne pas admettre que l'esprit de ce malheureux garçon ne s'était pas encore dégagé des influences de la terre, à laquelle ses espoirs déçus et ses droits violés le rattachaient toujours.

Pline le Jeune nous parle d'une maison d'Athènes où personne ne demeurait parce qu'elle était hantée. Le philosophe Athénadore s'y logea enfin. La première nuit qu'il y fut, il se comporta à peu près comme la courageuse M<sup>me</sup> Humm. Il envoya coucher ses serviteurs et se mit résolument à écrire, décidé à ne pas se laisser dominer par son imagination. Tout fut tranquille d'abord, et il était complètement absorbé dans son travail, quand il entendit un bruit de chaîne — celui qui avait fait abandonner la maison. Athénadore se boucha les oreilles, concentra sa pensée, et continua à écrire sans lever les yeux. Le bruit cependant augmenta, se fit entendre près de la porte, et enfin dans la chambre même ; le philosophe leva alors les yeux et vit la forme d'un vieillard décharné et sale, les cheveux en désordre, la barbe longue, qui l'appela du doigt. Athénadore fit un signe de la main à son tour, signifiant ainsi au fantôme qu'il eut à attendre, et continua à écrire. Sur ce, la forme s'avança, et se coua ses chaînes au-dessus de la tête du philosophe, qui la leva et vit le spectre qui continuait à lui faire signe de venir ; il se leva donc et le suivit. L'apparition marchait lentement, comme embarrassée dans ses chaînes, et, l'ayant conduit à l'endroit de la cour qui séparait en deux les antiques maisons de la Grèce, disparut subitement. Athénadore fit fouiller le sol le lendemain et on trouva un squelette chargé de chaînes. On l'ensevelit selon les rites ; après quoi la maison ne fut plus troublée.

C'était sans doute quelque pauvre prisonnier. Nous voyons survivre en lui, après la mort, les préjugés de son pays et de son temps. Grose l'antiquaire, si facétieux au sujet des fantômes, remarque : « Les fantômes anglais n'ont pas coutume de traîner des chaînes ; les chaînes et les vêtements noirs sont l'accoutrement favori des spectres étrangers qui apparaissent sous des gouvernements arbitraires. » Eh bien ! ceci est très frappant. Les études de Grose lui avaient fait connaître beaucoup d'histoires de ce genre, et les différentes caractéristiques de ces apparitions sous différents gouvernements ne laissent pas d'être en conformité remarquable avec les notions de ceux qui ont été amenés à traiter sérieusement ce sujet. Les fantômes nous apparaissent tels qu'ils ont vécu et tels qu'ils se croient être ; quand le rapport ou la réceptivité sont établis, leur permettant de voir et de se rendre visibles à ceux qui vivent encore dans la chair, c'est en paraissant ainsi qu'ils racontent leur histoire et demandent aide et sympathie. Je dis leur permettant de voir, car il semble y avoir beaucoup de raisons pour conclure qu'ils ne nous voient pas plus que nous ne les voyons dans les circonstances ordinaires. Est-ce grâce à un rapport avec certaines personnes, est-ce parce que le phénomène dépend de certaines époques ou de toute autre condition ? Nous ne pouvons le dire : mais je connais plusieurs exemples de maisons où des ennuis de ce genre ont eu souvent lieu, après des intervalles de sept à dix ans pendant lesquels on en était quitte.

CROWE.

(*A suivre.*)



# THÉORIE DU FLUIDE UNIVERSEL

## ÉTUDE SPÉCIALE DU FLUIDE VITAL

(Suite)

---

### § XI. — Production du fluide vital dans notre organisme.

Comment donc se produit en nous le fluide vital? Oh! c'est bien simple et nous n'avons pour le comprendre, qu'à nous rappeler les données de la physiologie classique, après avoir envisagé d'abord de quelle manière on obtient artificiellement dans les laboratoires cette modalité fluidique que l'on nomme l'électricité.

Lorsque vous voulez recueillir avec abondance et rapidité du courant électrique, vous composez une *pile*; dans un récipient approprié, vous mettez en présence divers corps choisis de telle sorte que leurs réactions, c'est-à-dire leurs combinaisons et décompositions *visibles, pondérables*, dégagent promptement une quantité considérable de fluide.

Parmi ces substances, les unes seront *indispensables* à cette production *abondante et rapide*, tel est l'*oxygène*; les autres peuvent varier. Nous le savons tous, si l'un des deux corps en présence ne renferme pas une certaine quantité d'oxygène aisément mis en liberté, comme celui des *acides*, il est impossible d'obtenir les prompts réactions nécessaires au dégagement d'un *courant appréciable*.

Puis pour aider encore à la production de ce courant, pour mieux mettre en contact les molécules des corps destinés à réagir l'un sur l'autre, vous ajoutez le grand dissolvant de la nature, l'*eau*, qui dissociera les matières solides et affrontera

intimement les divers éléments réunis. Ainsi l'on procède dans les laboratoires, dans l'industrie.

Or, tandis qu'il se croit bien savant d'avoir découvert l'électricité et cette façon de la produire, après tant de siècles qu'il a vécu sans l'avoir même soupçonnée, l'homme en est encore cependant à ne pas sembler se douter que *cette opération est une copie bien grossière du travail qui se passe, à toutes les secondes de son existence, dans chacune des myriades de microscopiques cellules qui composent son organisme, ses tissus vivants.*

Pour le démontrer, permettez-moi de parcourir avec vous les divers phénomènes qui concourent à ce que l'on a nommé les *fonctions de nutrition*, dans le sens le plus général de cette expression. D'une part des matériaux, nommés *aliments*, sont introduits dans notre bouche, où ils subissent une première préparation (broyage, insalivation, action de la *ptyaline*), puis dans l'estomac où le *suc gastrique*, et notamment la *pepsine* qu'il contient, conjointement avec les mouvements musculaires de la tunique stomacale, les réduisent en un état de transformation chimique et de division moléculaire tels qu'ils peuvent pénétrer à travers la muqueuse de l'estomac et de l'intestin dans nos *vaisseaux chylifères*. Ceux-ci sont chargés de les porter d'une part à *l'appareil circulatoire* et au *sang* qui les transmet à tous les points de notre corps, d'autre part au *réseau lymphatique*, auquel est plus spécialement dévolue la défense contre les invasions microbiennes, ce que l'on a appelé la *Phagocytose*.

La transformation des aliments en *chyle* est facilitée par l'eau nécessairement introduite dans notre estomac, même indépendamment de toute boisson, avec les aliments solides eux-mêmes, qui en renferment toujours une notable proportion.

## § XII. — **Fluide vital fourni directement par certains aliments.**

Les matériaux alimentaires sont très variés dans les formes sous lesquelles nous les absorbons. Les uns sont pris directe-

ment dans le règne inorganique, mais une quantité beaucoup plus notable sont ingérés à l'état organisé, animal ou végétal.

Bien que tuée dans l'ensemble de l'être vivant dont elle faisait partie, cette dernière nourriture, si nous n'attendons pas trop longtemps pour la consommer, et si nous ne lui faisons pas subir de préparation contraire, renferme souvent encore une faible quantité du fluide propre de l'animal ou de la plante, inhérent à la *vitalité persistante des cellules* qui la composent. Nous pouvons donc tirer parti de ce reliquat de force vitale et nous l'assimiler.

Telle est la vraie raison de certaines vieilles habitudes médicales, des effets fortifiants de la viande crue, par exemple, ou du sang bu à l'abattoir, que l'on a souvent conseillé empiriquement aux malades. Cette considération explique également comment l'on pourrait obtenir quelques résultats thérapeutiques de certains liquides organiques, testiculaires ou autres, mis en vogue par *Brown-Séquard*. Mais la médiocrité habituelle et l'inconstance des succès obtenus par cette *organothérapie* proviennent précisément de ce que la vitalité des tissus employés est en grande partie détruite dans les préparations qu'on leur fait subir, sans parler de leur mode d'administration.

Il ne faudrait assurément pas s'exagérer l'importance de la quantité de fluide vital que les aliments peuvent ainsi nous apporter directement. Il est nécessaire toutefois de consacrer une mention spéciale à l'aliment complet par excellence, le *lait*. Absorbé *frais, sans cuisson, sans manipulation* aucune, le lait est essentiellement vivant, et présente, à cet égard, indépendamment d'ailleurs des propriétés nutritives dues à sa composition si parfaite, une valeur tonique et vivifiante vraiment remarquable.

Le petit enfant, dont il est la seule nourriture, en reçoit à la fois ce double bénéfice, lorsqu'il le puise directement au sein d'une mère bien portante; car il s'assimile alors ainsi, sans aucune déperdition, le maximum de force vitale que ce lait possède dans l'organisme maternel qui le sécrète.

Plus encore que le lait, les *œufs frais, crus* sont riches de



fluide, car ils renferment, en puissance, à l'état latent, *concentré*, toute la force vitale et la matière primordiale entière d'un nouvel être vivant. Ces faits se constatent aisément au biomètre de Baraduc, qui est très visiblement influencé par le lait et les œufs frais, tandis que les œufs cuits ou morts, le lait ancien, bouilli, stérilisé ou tourné, ne donnent plus rien.

### § XIII. — **Éléments nécessaires à la production suffisante de notre fluide vital.**

Sans insister davantage sur cette source spéciale de fluide, parfois très appréciable, remarquons que notre nourriture, ainsi élaborée dans l'appareil digestif, est essentiellement constituée par un certain nombre de substances chimiques, dites corps simples, qui doivent fatalement répondre à celles que l'analyse retrouve dans nos tissus, sous une forme vivante, biologique. Parmi ces éléments, *le carbone* est le plus fréquent, il ne manque jamais.

Tous ces matériaux sont donc charriés par nos vaisseaux chylifères et sanguins, jusque dans l'intimité de nos tissus, jusqu'à chacune des cellules qui les composent. C'est là en effet, dans ces cellules, dans ces admirables laboratoires, infiniment petits, dans ces *pires microscopiques*, si vous voulez les appeler ainsi, que va se passer le phénomène essentiel destiné à l'entretien de notre vie, la production de notre propre fluide vital.

Les éléments apportés à nos cellules sont variés, disons-nous, et ils renferment une grande proportion de carbone, ce charbon qui joue un si grand rôle dans les piles de nos laboratoires, et aussi dans la plupart des combustions. Toutefois le corps actif par excellence, *l'oxygène*, s'il ne fait pas complètement défaut, du moins n'existe, dans ces matériaux, ni en liberté, ni sous forme d'acides, puisque la réaction du sang est alcaline.

C'est vrai : mais le sang qui s'est chargé de *transporter* à nos cellules lesdits matériaux, va leur procurer d'autre part ce complément indispensable à la production suffisante des phénomènes dont elles doivent être le théâtre.

Or, par une merveilleuse attention de la Providence, cet oxygène est jusque-là soigneusement tenu à l'écart, *afin qu'il ne se rencontre pas prématurément en contact moléculaire avec les autres éléments.*

Pour cela, il est amené, non pas à l'état libre, mais véhiculé, *emprisonné comme dans une voiture cellulaire*, si vous voulez bien me permettre cette comparaison, dans les globules rouges du sang, formant avec eux une sorte de combinaison passagère, *l'oxyhémoglobine*, qui n'est stable que tout juste le temps nécessaire pour arriver à destination. Et voilà pourquoi l'oxyde de carbone est un poison si dangereux. Car, en opérant lui-même une combinaison au contraire très fixe, avec notre *hémoglobine*, d'une part il empêche nos globules rouges de se charger d'oxygène aux poumons, d'autre part, arrivé avec eux dans l'intimité de nos tissus, il refuse à nos cellules de leur abandonner l'oxygène qu'il possède et qu'elles lui réclament pour l'accomplissement de leur fonction vitale.

#### § XIV. — Formation du fluide dans nos cellules.

##### Ce que deviennent les matériaux alimentaires.

L'oxygène est donc bien le complément nécessaire de ces fonctions. Dès qu'il parvient dans chacune de nos cellules, en contact avec les éléments fournis par l'appareil digestif, des combinaisons et décompositions se produisent, qui s'accompagnent d'un dégagement relativement considérable de fluide vital, manifesté de suite par la *chaleur animale*. Ce fluide, répétons-le, n'est pas simplement physique, mais physiologique, dû aux réactions spéciales d'un organisme vivant, animé, et en possédant les propriétés biologiques.

Quant aux aliments qui servent par leur combinaison, à obtenir ce dégagement, les uns peuvent encore être immédiatement employés à la réparation, à l'entretien, à l'accroissement de nos organes, ou mis en réserve sous forme de graisse, par exemple, si l'organisme ne les utilise pas aussitôt; les autres, devenus impropres à nos besoins, tels que l'acide carbonique, sont entraînés par le torrent circulatoire.

qui charrie avec eux tous les déchets, tous les débris de désagrégation de nos tissus, de nos cellules mortes et dissociées, matériaux usés et dont l'organisme se débarrasse sans cesse pour les remplacer par de nouveaux. Enfin le sang s'efforce d'emporter au plus vite les éléments étrangers inutiles, nuisibles à plus forte raison, tels que les toxines organiques et les poisons minéraux. Les premières, formées dans notre corps par suite de son fonctionnement normal ou anormal, les seconds introduits en nous, soit accidentellement, soit volontairement, mais toujours à tort, gênent nos fonctions cellulaires, en entravant la production régulière ou le dégagement du fluide, ou bien en dénaturant, en viciant ses qualités. Ces éléments néfastes sont rejetés au dehors par les fonctions d'*élimination*, exhalation respiratoire, excréctions de toutes les muqueuses, notamment de la muqueuse urinaire, et enfin élimination cutanée.

#### § XV. — Rôle et manifestations du fluide dans nos phénomènes vitaux.

Mais revenons au fluide fabriqué dans nos cellules. Que devient-il? Comment se manifeste-t-il?

Recueilli par les filets nerveux ramifiés à l'infini, il est transporté au cerveau ou à d'autres centres récepteurs ou accumulateurs; il y rencontre, nous l'avons vu, le fluide emprunté par nous au monde extérieur; il lui imprime sa forme vitale, physiologique, en subissant lui-même certaines modifications dues aux propriétés de ce dernier.

Ceci explique, en passant, comment notre nature personnelle est toujours plus ou moins impressionnée et modifiée sous l'*influence des agents extérieurs*, soit purement *physiques* (milieu, climat, température, constitution atmosphérique, etc.), soit *physiologiques et animés* (influence parfois voulue, mais souvent inconsciente, des personnes qui nous entourent, même des animaux).

C'est réellement par cette action fluidique pour ne citer qu'un

exemple, que le roi David sentait ses vieux membres régénérés, sa vigueur perdue reparaitre, lorsqu'il faisait reposer à côté de lui, en tout bien, tout honneur (1), la jeune et vigoureuse Sunnamite, Abisag. Du reste tout le monde peut constater l'influence heureuse ou néfaste que la cohabitation de deux personnes exerce sur la santé de l'une et de l'autre, indépendamment de toute contagion microbienne. C'est un fait que les médecins reconnaissent journellement.

Des centres nerveux, le fluide, ainsi mélangé et unifié, est, nous le savons déjà, réparti, par un autre réseau de nerfs, au mieux des besoins de la vie végétative ou de relation, vivifiant nos organes, donnant l'impulsion au cœur et aux fonctions circulatoires, aux poumons et à la respiration, etc., en un mot, entretenant notre vie. Il mérite donc bien réellement le nom de *fluide vital*.

Ceci nous ramène à la seconde question que nous venons de poser : Comment se manifeste le fluide vital dans l'organisme? Nous avons vu que le fluide vital se présente *sous toutes les modalités connues du fluide cosmique*, et dès le début de cette étude, je vous en ai cité des exemples nombreux et variés. Inutile donc d'insister sur ce point suffisamment développé déjà en un chapitre spécial. J'ajouterai simplement les remarques suivantes.

Certains phénomènes fluidiques comme les effluves lumineux, sont habituellement peu perceptibles, à cause de la faiblesse de nos moyens, et l'observation assidue et méticuleuse de ceux que captivent ces intéressantes recherches est nécessaire pour les saisir au passage.

D'autres, naguère encore à peine soupçonnés et généralement mis en doute, sont aujourd'hui et catégoriquement démontrés à tout esprit intelligent et impartial. Telles sont les *modalités électrique et magnétique*, recueillies et mises en évidence par l'appareil du Dr Baradue et celui de M. de Puyfontaine. La photographie nous révèle encore une modalité d'*effluves obscurs* bien éloignés de la lumière et de l'électricité.

(1) « *Sed non cognovit eam.* » dit l'Écriture sainte.

Mais si de telles manifestations ne sont reconnues que peu à peu et malgré le parti pris de ceux qui prétendent avoir le monopole de la science, il en est une contre laquelle tout mauvais vouloir est impuissant, parce que tout le monde la ressent, que nous la constatons sans cesse, qu'il en est question presque dans chaque acte de notre existence ; c'est le *calorique*, constamment appréciable chez l'homme et les animaux dits à sang chaud, c'est, en un mot, la *chaleur animale*. Telle est bien en effet la modalité la plus ordinaire de notre fluide, modalité manifeste dans nos cellules vivantes, au moment même où le fluide s'y dégage, tandis qu'une cellule morte, c'est-à-dire devenue inactive, n'en présentera jamais. Ici encore, ne retrouvez-vous pas l'identité du procédé et des phénomènes entre nos petites piles cellulaires et les piles électriques des laboratoires. Presque toujours en effet un dégagement de calorique, plus ou moins appréciable, se retrouve aussi dans les réactions de ces dernières, où les deux modalités, électricité et chaleur, se présentent intimement unies.

Dr AUDOLLENT.

(A suivre.)



## AU PAYS DE L'OMBRE

*(Fin)*

Quelque temps après, M. W. Oxley, personnage très connu à Manchester, se présenta dans le but déterminé d'obtenir par la médiumnité de M<sup>me</sup> d'Espérance la production d'une plante qu'il cherchait depuis longtemps. Le phénomène d'apport de fleurs et croissance instantanée de plantes se produisit ce jour-là d'une façon tout à fait extraordinaire.

Un membre du cercle fait le compte rendu suivant de la première expérience avec M. W. Oxley :

Yolande (c'est un Esprit en état de matérialisation) traversa la chambre où M. Reimer, spiritaliste bien connu en Europe, était assis et le pria de se rapprocher du cabinet pour être témoin de certains préparatifs qu'elle allait faire. Il faut prévenir ici que, dans des occasions précédentes, lorsque Yolande avait produit des fleurs pour nous, elle nous avait donné à entendre qu'elle avait besoin de sable et d'eau; par conséquent une grande provision d'eau et de sable fin était toujours à proximité. Lorsque Yolande, accompagnée de M. Reimer, vint au milieu de notre cercle, elle fit comprendre son désir d'avoir de l'eau et du sable; puis, faisant agenouiller M. Reimer sur le parquet, devant elle, elle lui signifia de mettre du sable dans la carafe d'eau; ce qu'il fit jusqu'à ce que celle-ci fût à moitié pleine. Il lui fut ordonné ensuite d'y verser de l'eau. Cela fait, M. Reimer secoua vivement la carafe et la tendit à Yolande.

Yolande, après l'avoir examinée avec soin, la plaça sur le parquet, la couvrant légèrement de la draperie qu'elle retira de ses épaules. Puis elle rentra dans le cabinet, dont elle revint une ou deux fois à de courts intervalles, pour voir ce qui se passait.

Pendant ce temps M. Armstrong avait enlevé l'eau et le sable superflus, laissant la carafe posée au beau milieu du parquet, recouverte du voile léger, qui, entre parenthèses, ne dissimulait pas le moins du monde la forme de la carafe, dont le goulot était parfaitement visible.

Par coups frappés dans le parquet, nous fûmes engagés à chanter de

manière à harmoniser nos pensées et à combattre l'excès de curiosité que nous pouvions tous plus ou moins ressentir.

Tout en chantant, nous observâmes que la draperie était comme soulevée de dessus la carafe. Cela était parfaitement visible pour chacun des vingt témoins qui la surveillaient avec soin.

Yolande ressortit du cabinet et vint regarder la carafe avec inquiétude. Elle semblait l'examiner minutieusement et soutenait la draperie comme si celle-ci menaçait d'écraser un objet fragile placé en dessous. Finalement elle l'enleva complètement, exposant à nos regards étonnés une plante parfaite, qui semblait être une espèce de laurier.

Yolande souleva la carafe dans laquelle la plante semblait avoir poussé; ses racines étaient visibles à travers le verre et profondément enfoncées dans le sable.

Yolande regardait la plante avec un plaisir et un orgueil manifestes, et, la prenant dans ses deux mains, elle traversa la chambre et vint la présenter à M. Oxley.

Celui-ci ayant pris la plante, la fit examiner par tous les assistants, lesquels remarquèrent qu'elle ressemblait à un laurier: elle avait de larges feuilles lustrées, mais point de fleurs. Personne ne reconnut la plante et ne put l'assigner à une espèce connue.

L'Esprit Yolande engage de nouveau les assistants à chanter, puis, après un certain temps, la plante découverte, on y remarqua une large sommité fleurie, mesurant environ cinq pouces de diamètre, la fleur était d'une belle couleur rouge orangé, la sommité était composée d'environ cent cinquante petites corolles en forme d'étoiles, s'écartant considérablement de la tige. La plante avait vingt-deux pouces de haut, avec une grosse tige fibreuse qui remplissait le col de la carafe.

Le nom de cette plante était l'*Ixora crocata*, originaire des Indes, mais comment vint-elle? poussa-t-elle dans la bouteille? Avait-elle été apportée dématérialisée des Indes, pour être rematérialisée dans la salle des séances? C'est ce que Yolande ne voulut ou ne put pas expliquer aux assistants.

A la fin de la séance, M. Oxley expliqua que par un autre médium, on lui avait promis un spécimen de cette plante particulière pour compléter sa collection, et qu'ainsi l'objet de sa visite s'était trouvé réalisé.

Malgré les beaux résultats, tous aussi intéressants les uns

que les autres, à la fin, M<sup>me</sup> d'Espérance se sent fatiguée et elle se décide à entreprendre un voyage avec une de ses amies; pendant quelques jours elle travaille aux préparatifs du départ, lorsque, le dernier jour, les habitués du cercle insistèrent vivement auprès d'elle pour obtenir encore une dernière séance. Par complaisance elle accepte, ce qui lui valut un état de maladie qui dura plusieurs années, car un des investigateurs, ignorant les conséquences d'une telle action, se permit de saisir l'Esprit matérialisé, croyant sans doute que l'Esprit devait être indépendant du médium.

Voici comment elle décrit les sensations éprouvées :

Je ne sais comment la séance débuta; j'avais vu Yolande prendre sa cruche sur l'épaule et sortir du cabinet. J'appris plus tard ce qui se passa. Ce que j'éprouvai, ce fut la sensation angoissante, horrible, d'être étouffée ou écrasée; la sensation, j'imagine, d'une poupée en caoutchouc qui serait violemment embrassée par son petit possesseur. Puis une terreur m'envahit; une agonie de douleurs m'étreignit; il me semblait perdre l'usage de mes sens et je m'imaginai tomber dans un abîme effrayant, ne sachant rien, ne voyant rien, n'entendant rien, sauf l'écho d'un cri perçant qui semblait provenir de loin. Je me sentais tomber, et je ne savais où. J'essayai de me retenir, de me raccrocher à quelque chose, mais l'appui me manqua; je m'évanouis et ne revins à moi que pour tressaillir d'horreur, avec le sentiment d'être frappée à mort.

Mes sens me semblaient avoir été dispersés à tous les vents, et ce n'est que petit à petit que je pus les rappeler à moi, suffisamment pour comprendre ce qui était arrivé. Yolande avait été saisie, et celui qui l'avait saisie l'avait prise pour moi.

C'est ce qu'on me raconta. Ce récit était si extraordinaire que, si je n'avais été dans un tel état de prostration, j'en eusse ri, mais j'étais incapable de penser, ou même de remuer. Je sentais que très peu de vie demeurerait en moi, et ce souffle de vie était un tourment. L'hémorragie des poumons que ma résidence dans le Midi avait guérie en apparence, se produisit de nouveau, et le sang me suffoqua presque. Le résultat de cette séance fut une longue et grave maladie qui remit à plusieurs semaines notre départ d'Angleterre, car je n'étais point transportable.

A la suite de cette séance, M<sup>me</sup> d'Espérance resta pendant plusieurs années sans plus vouloir entendre parler de phénomènes spirites; elle va séjourner en Suède et grâce à une vie active sa santé se rétablit complètement.



Habitant la campagne, pendant ses promenades, elle va visiter les malades et grâce à ses Esprits guides, elle est heureuse d'être utile à ces pauvres gens, dont la vie rude, dans des régions de forêts presque vierges, inspire sa pitié et lui fait reprendre pour eux sa faculté médianimique. Elle obtient de belles guérisons, ce qui fit que de plusieurs lieues à la ronde les pauvres gens venaient demander son aide et celui des Esprits.

Après quelque temps d'inaction, elle en vient à nouveau à former un cercle d'expériences et elle fait la remarque que les Suédois étant de grands fumeurs elle avait, comme médium, beaucoup à en souffrir.

En ce nouveau cercle, elle obtient de nombreuses matérialisations d'Esprits, puis, par suite de la présence du chercheur spirite, Aksakoff, qui était venu lui rendre visite, on s'occupa particulièrement de photographier les formes d'Esprits qui se laissaient voir matérialisées. De beaux spécimens de ces photographies se trouvent dans son livre : *Au Pays de l'Ombre*.

Après quelques années d'expériences bien réussies, la voici de nouveau soumise à une rude épreuve. Après avoir en séance obtenu plusieurs matérialisations d'Esprits reconnus par les assistants, voici que s'avance une forme d'Esprit assez élancée et tendant les bras. Quelqu'un se lève à l'extrémité du cercle, s'avance vers l'Esprit et tombe dans ses bras. On entend des cris inarticulés : « Anna, oh ! Anna ! mon enfant, mon amour ! » Puis M<sup>me</sup> d'Espérance continue ainsi :

Une autre personne se rapproche également et entoure l'Esprit de ses bras ; des pleurs, des sanglots et des actions de grâces se mêlent. Je sens mon corps tiré à droite et à gauche, et tout devient sombre à mes yeux. Je sens les bras de quelqu'un autour de moi, et cependant je suis seule, assise sur ma chaise. Je sens le cœur de quelqu'un battre sur ma poitrine. Je sens que tout cela m'arrive, et cependant, ces bras autour de moi ? Je n'ai jamais eu conscience d'un contact aussi réel, je commence à me demander qui est *moi*. Suis-je la blanche silhouette ou la personne assise sur la chaise ? Sont-ce mes mains qui entourent le cou de la vieille dame ? ou bien sont-ce les miennes qui reposent sur mes genoux ? Je veux dire sur les genoux de la personne assise sur une chaise, dans le cas où ce ne soit pas moi.

Certainement ce sont mes lèvres qui reçoivent des baisers; c'est mon visage que je sens tout trempé des larmes versées avec tant d'abondance par les deux vieilles dames. Comment cela peut-il avoir lieu cependant? C'est un sentiment horrible que celui de perdre ainsi conscience de son identité. J'aspire à soulever une de ces mains inutiles et à toucher quelqu'un, juste assez pour savoir si j'existe réellement ou si je suis seulement la proie d'un rêve; si Anna est moi, ou si j'ai confondu ma personnalité dans la sienne.

L'émotion des deux vieilles dames et leur contact avec l'Esprit Anna produisent un funeste résultat pour la santé de M<sup>me</sup> d'Espérance. Elle reste gravement malade pendant plusieurs mois, et son esprit est hanté pendant tout ce temps par cette question anxieuse pour elle : Suis-je Anna? ou bien Anna est-il un double de ma personnalité?

Puis, c'est l'idée du diable qui vient la tourmenter, à mesure qu'elle perd confiance en Dieu, qu'elle a toujours prié et voulu servir, la crainte du diable augmente et elle se demande avec terreur : « S'il n'était point possible que ces formes matérialisées ne fussent point le diable, ce vieil ennemi si redouté de l'humanité, lequel aurait pris l'apparence d'amis perdus pour la tromper et la plonger dans un abîme d'iniquité et de déceptions? »

Je pouvais comprendre, aujourd'hui, écrit-elle, comment un médium connu confessa que les manifestations spirites n'étaient que tromperies et déceptions. Si mes doutes et mes craintes se voyaient confirmés, c'était pour moi la seule ligne de conduite à suivre, et je devais faire moi aussi, ce que d'autres avaient fait avant moi. Mais cela serait pis que la mort; c'est pourquoi j'attendrai pour être certaine de la vérité avant de résoudre, à ce prix, mes terribles doutes.

Peu de temps après, en bonne voie de guérison, comme saint Paul, se trouvant un dimanche matin, dans son salon, en train de lire, elle est transportée, en esprit, hors de son corps, et son Esprit guide la conduisant, lui fait voir et comprendre ce qu'elle cherchait, c'est-à-dire le travail constant des bons Esprits pour venir en aide aux malheureux qui se débattent dans le mal et les ténèbres : qu'ils fussent Esprits incarnés ou désincarnés, à tous ils cherchent à venir en aide. C'est là tout le secret du pourquoi des manifestations spirites.

Il ne nous est point possible de reproduire son instructif et consolant voyage dans le monde de l'au-delà, qui prend deux longs chapitres de description dans son livre, nous n'en donnerons donc que quelques extraits, afin que nos lecteurs puissent s'en faire une idée en attendant qu'ils le lisent en son entier dans l'ouvrage même.

Voici comment elle décrit sa sortie, en esprit, du corps matériel ;

C'était un dimanche matin, par un beau jour d'été, je m'étais jetée sur le sofa avec un livre, mais mon esprit agitait mille projets ayant rapport aux expériences que je voulais organiser. Aussi je ne faisais guère attention aux pages de mon livre. Je ressentais une curieuse sensation de faiblesse et d'abattement. — Allais-je me trouver mal ? tout devint sombre et je crus que j'allais retomber malade. Je voulus appeler quelqu'un, mais je me rappelai qu'il n'y avait personne de ce côté-ci de la maison.

Le malaise passa presque immédiatement, et je fus contente de n'avoir dérangé personne. Je regardai mon livre ; chose étrange ! il me semblait si loin et si obscur ! J'avais quitté le sofa, mais quelqu'un d'autre s'y trouvait et tenait le livre. Qui cela pouvait-il être ? Comme je me sentais étonnamment légère et forte ! Le malaise avait été remplacé par une merveilleuse sensation de force, de santé et de pouvoir que je n'avais jamais connue auparavant.

Son esprit se dirige vers la fenêtre et à une petite distance, elle voit un ami, elle ne le reconnaît pas à ses traits, mais elle sent en elle que c'est un ami depuis des âges ; elle avait besoin d'un ami et cet ami était venu. Il parla — et peut-être n'employa-t-il pas le langage parlé, cependant qu'elle le comprend mieux qu'aucune langue n'eût pu le faire comprendre.

L'ami la conduit d'abord sur une route étroite peu agréable qui lui semble étrangement familière. Le terrain était jonché de pierres grossières et couvert de broussailles, avec, çà et là, de profondes crevasses, et en avançant, elle est chaque fois joyeuse devant les difficultés surpassées. Un moment elle jette un coup d'œil en arrière et elle éprouve comme le sentiment d'un conquérant en voyant les endroits où elle avait tâché d'éviter des obstacles, d'autres, où elle avait été repoussée en arrière. Elle voit les crevasses dans lesquelles elle

était tombée, et elle voit qu'elle eût pu éviter bien des dangers si elle avait vu le chemin éclairé comme il l'était en ce moment.

Regardant en avant, elle voit la lumière briller devant elle, à distance et elle ressent le désir ardent de se hâter vers cette lumière. Mais la route est encore longue et difficile et elle demande à son guide s'il n'y a pas d'autres routes meilleures.

« C'est la route que tu as tracée : tu n'en as pas d'autre à parcourir, répond son guide, mais regarde plus loin :

Je regardai; et comme mes yeux scrutaient le lointain, l'obscurité diminua petit à petit, et au bout de la route, tout au bout, un éclatant rayon de lumière jaillit, l'inondant d'une gloire inconcevable. Je ne pus le supporter. J'étais honteuse, et je me cachais la figure; car la lumière me pénétrait de part en part, et je me vis telle que j'étais réellement, et non telle que ma présomption le pensait. Se pouvait-il que d'autres me vissent comme je me voyais moi-même à présent?

— La lumière de cette grande vie me pénétrait et je compris... *que les pensées sont les seules substances tangibles*; je compris pourquoi, entre mon ami et moi, le langage parlé n'était pas nécessaire. Les secrets de la vie et de la mort m'étaient dévoilés, et j'en saisis le sens; la raison du péché et de la souffrance, les efforts éternels vers la perfection s'expliquaient; chaque atome de vie avait sa place désignée là où il était nécessaire; chaque changement, chaque évolution le rapprochait de son but. Et comme un désir s'élevait de moi, je trouvais les moyens de le réaliser. La Connaissance était à moi. Je n'avais qu'à désirer, et elle était en ma possession.

Et j'avais douté,... douté du pouvoir de Dieu, — de son existence; j'avais douté du fait de la vie spirituelle! J'avais aveuglément nommé les sombres confins de la vie terrestre, la véritable vie!

Je me tenais près de mon ami, vaincue par ce nouveau sens de réalité des choses, par cette merveilleuse vérité. Je vis d'autres êtres, de radieuses créatures vivantes, et je me sentis humiliée, honteuse de ma propre infériorité; et cependant mon âme se portait toute entière vers elles avec amour et adoration.

Que voulait dire ceci?... Mon aspiration s'échappait de moi comme un rayon de lumière argentée... elle les atteignait; c'était une corde de communication née de mon désir. Je pouvais aller vers ces êtres, ils pouvaient venir à moi; ils étaient conscients de mon aspiration, ils me souriaient et je me sentais bénie dans ma solitude.

Il y en avait d'autres pour lesquels je ressentais une immense compassion; ils n'avaient qu'à venir, ils pouvaient s'approcher de moi s'ils

le désiraient, venir à moi, tout comme je m'étais approchée de ces brillantes créatures d'amour et de vérité. Pourquoi ne s'adressaient-ils pas à moi ?

Ils n'avaient aidée ; nous avions travaillé ensemble. Quelquefois nous avions réussi ; d'autres fois nous n'avions pas atteint notre but ; nous avions été mis en échec par des difficultés ; nous étions tombés dans des pièges ; mais nous avions toujours été ensemble. Nous avions travaillé sans lumière ; chacun de nous portait sa part ! nous étions également aveugles, également coupables.

Comment pourrais-je attirer leur attention ? Comment leur montrer le chemin ? Oh ! grâce à la beauté radieuse de ces êtres dont le sourire m'avait bénie ; grâce à ce peu de lumière et d'influence qu'ils avaient répandue sur ma voie, grâce à leur aide, je chercherais ces pauvres amis. Je boirais à la coupe de cette vérité glorieuse et vivante, elle remplirait tout mon être, et ainsi je pourrais refléter sa gloire et la faire rejaillir sur les êtres que j'aimais et que je plaçais tant.

Et toute ma Conscience se condensa dans cette prière : « Aidez-moi, afin que je puisse aider les autres. »

Après cette simple mais énergique prière, elle se trouve obligée de revenir vers la terre : les rochers, les mers, qui d'abord lui avaient paru si réels, si solides, si peu imaginaires, n'étaient que des vapeurs et des nuages, à travers lesquels elle passait sans résistance : puis elle se trouve en contact étroit avec les esprits humains, qu'elle avait vus de loin.

Ils étaient étrangement inconscients de mon approche, dit-elle, ils me dépassaient sans me voir ; ils ne remarquaient point mes avances cordiales ; ils semblaient profondément absorbés dans leurs propres pensées, qui toutes tournaient autour d'un point central : leur *ego*. Cet *ego*, ils ne le perdaient jamais de vue, luttant les uns contre les autres pour accroître son importance.

Quelle était leur erreur ! qu'ils étaient aveugles dans leur acharnement, ces combattants ! Ils étaient induits par une force mystérieuse à se développer, à progresser, à devenir meilleurs et plus grands à s'élever au-dessus de leur entourage. Cet instinct les influençait, les éclairait ; mais eux, fermant les yeux à cette lumière, ils allaient à tâtons, travaillant dans l'obscurité, accumulant des richesses qui, pensaient-ils, les élèveraient au-dessus de leurs compagnons ; tandis qu'au lieu de cela, ces richesses les ensevelissaient sous leurs poids. Ils sentaient bien cet instinct qui les poussait en avant, qui les appelait à développer en eux des qualités meilleures, des dons supérieurs ; et cependant ils ne comprenaient point la nature de cette impulsion, ils l'interprétaient à un point de vue matériel, s'en servant pour augmenter leur pouvoir et leurs richesses, et s'éloignant par conséquent, toujours

d'avantage de la spiritualité. — S'ils se doutaient de l'erreur dans laquelle ils vivaient, certes! ils se hâteraient de réparer les fautes commises... Mais non! Ils croyaient en la mort... agissant cependant comme si elle n'existait pas.

— Je voyais clairement toutes ces choses; elles me semblaient si simples, si rationnelles, si complètes que je m'étonnai de ne pas les avoir comprises plus tôt.

Elle désire alors apporter la lumière de ces nouvelles compréhensions des choses dans tous les endroits ténébreux qu'elle connaissait, mais son guide lui fait comprendre que pour se faire entendre aux humains, il fallait réunir vivement ensemble ces masses nuageuses de brouillard en y insufflant la vie dont elle était douée elle-même; y faire entrer de force, par la tension de sa volonté, une partie de son propre désir en y mettant toute l'intensité possible, et cela jusqu'à ce que cette masse s'animât et prît une forme ressemblant aux êtres humains. Elle suit ce conseil et parvient à faire une création personnelle animée de son souffle, conservée en vie par sa volonté.

Elle obtenait donc le secret de la matérialisation des Esprits.

Après cela, elle éprouve le besoin irrésistible de rentrer en son corps et après avoir décrit les nouvelles sensations éprouvées, elle termine la description de son voyage en Esprit, par cette énergique affirmation :

Grâce à la pure clarté de ce seul atome d'une vérité vivante qui m'a apporté une Paix qui dépasse toute compréhension, je vois et je sais que toutes les communications spirites sont vraies, *aussi vraies que Dieu existe.*

On dira que j'ai rêvé, mais cela m'importe peu, car je sais que cela n'était pas un rêve, mais un avant-goût de la vie, réel, incontestable. Et durant le reste de mon voyage à travers les ombres (ce sont les humains qu'elle désigne ainsi), ce souvenir m'aidera à supporter avec patience tout ce qui pourra m'arriver, et me donnera le courage de combattre jusqu'au dernier moment.

FRTZ.

Nos lecteurs comprendront que la lecture de ces pages, où l'on retrouve l'exaltation, l'incohérence, l'hallucination d'un cerveau délirant, mène à la folie des imaginations privées du contrepoids d'une mâle raison. Ils comprendront le danger de la pratique du spiritisme et la sagesse des sévères défenses de l'Eglise.

## QUELQUES PROCÈS DE SORCELLERIE

AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE, EN ANGLETERRE

(Fin)

---

Deux dés jetés une fois, deux fois et même trois fois, peuvent donner concurremment les mêmes nombres : soit *un* et *six*. Mais si jetés cent fois, ils donnent toujours *un* et *six*, je dirai qu'ils sont pipés. Eh bien, si les deux dés, dans tous les procès, tombent toujours sur le côté, l'un du *minatum* et l'autre du *secutum*, j'en conclurai que la magie les a pipés. Ainsi, le sorcier a vraiment triché sur le sort du prochain, et c'est pour cela qu'on le pend ou qu'on le brûle.

Qu'il y ait eu alors des erreurs judiciaires, il y en a bien encore, et elles sont toujours déplorables. Mais c'était l'affaire des juges, non du mode d'instruction basé sur une jurisprudence irréprochable. Cette base du *minatum* et du *secutum* eût-elle été chancelante en ses premières assises, par la crainte où l'on pouvait être de prendre le simple hasard pour la logique des choses, devenait de plus en plus solide par la multiplication des faits qui lui servent de support et qui, par leur nombre même, constituent une probabilité équivalant dans la pratique à la certitude. C'est, en d'autres termes, ce qu'on appelle la *certitude morale*, la seule possible dans bien des cas où par sa nature même l'homme est forcé d'agir. Cela suffisait bien pour instruire et envoyer ensuite aux assises. Il arrivait alors assez souvent, quand toutefois l'instruction n'y avait pas suffi, que certains témoignages et certains aveux venaient joindre à la certitude

morale la certitude absolue. C'est alors seulement que devait arriver la condamnation.

Mais ce qu'on rejette maintenant tout d'abord, c'est moins le genre d'instruction que la nature du crime. Il y a dans le procès de sorcellerie une anomalie bien étrange : on peut saisir l'instigateur du forfait, on ne peut mettre la main sur l'exécuteur. Mais quoi d'étonnant, si cet exécuteur est invisible ?

Il y a quelque chose d'insaisissable et de mystérieux entre le *damnum minatum* et le *damnum secutum* : c'est une chaîne dont on sent la continuité, mais dont on ne peut voir le milieu. Mais il semble bien que c'est la même électricité qui circule du commencement à l'extrémité de la chaîne, et cette probabilité peut se changer en certitude.

Pour nous, la question n'a rien d'insoluble. Croit-on au diable ou n'y croit-on pas ? Si l'on y croit, rien n'étonne de lui, et dans les faits qui sont le fond des procès de sorcellerie, la logique même dénonce leur auteur.

Je l'avouerai, les anciens juges, qui croyaient au démon, prêtaient peut-être trop aisément l'oreille à ceux qui osaient traduire à leur barre l'invisible *ennemi du genre humain*. Si un témoin s'en venait raconter à nos magistrats la millième partie des méfaits dont on le chargeait alors, c'en serait assez pour récuser après coup le témoin. Cependant les juges du procès de Cideville ont agi, comme auraient fait les juges normands du dix-septième siècle : ils ont condamné, pour ses maléfices, le berger blessé dans son corps astral, à l'intérieur d'un mur par ceux mêmes qu'il maléficiait, et ils ont renvoyé sans châtimement les auteurs avoués de ses blessures.

Un poète du dix-huitième siècle, du siècle libre-penseur par excellence, a dit ingénieusement :

Croire tout découvrir est une erreur profonde :  
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

Le savant qui écarte de parti pris la solution extranaturelle des faits naturellement inexplicables, j'entends inexplicables dans leur tout, celui-là prend pour les bornes du monde non pas seulement l'horizon de la science, mais son



propre horizon. Et ceux qui ont cru, à tort, devoir nier jusqu'aux faits qui semblent supérieurs aux lois physiques, ceux-là rétrécissent par leur science, de parti pris, non plus l'horizon de la science générale ou de leur science personnelle, mais l'horizon de la réalité. Heureusement que l'horizon est, en un certain sens, toujours personnel et qu'ils ne le rétrécissent que pour eux.

Comprenons, dans tous les cas, la logique de nos pères. La sorcellerie admise (et tout chrétien doit en admettre l'existence), il était impossible de la laisser impunie, nonobstant l'impossibilité de faire *comparoir* et de convaincre par ses aveux le principal inculpé. Ce n'était pas une raison pour innocenter ses complices.

Pour ce qui est de la réalité des apparitions du diable aux sorciers, nous n'en dirons rien ici, c'est une étude, au moins pour l'heure présente, au-dessus de nos forces. Cependant y a-t-il lieu de se contenter de rire des déclarations de gens qui savent qu'ils vont au bûcher, qu'ils appellent la torture, et qui, dans une simple instruction, sans tourments, ni menaces prochaines de tourments, font tous leurs aveux, qui ne les sauveront point, ils le savent très bien, d'épreuves ultérieures et serviront plutôt à les rendre inévitables ?

Ces apparitions des démons sembleront sans doute à la fois et bizarres et vulgaires. Ce ne serait point ce caractère ou bizarre ou vulgaire qui nous les ferait rejeter. On dira qu'il n'y a rien dans ces prétendues manifestations diaboliques qui soit au-dessus des imaginations d'une vieille paysanne. Cela ne prouverait rien encore contre elles, et il n'est rien de plus naturel de la part de l'esprit de mensonge que de conformer ses inventions à notre fantaisie.

Les faits spirites de notre époque nous montrent le bizarre et le vulgaire comme un double cachet des démons, ces bohèmes de la troupe angélique, les plus déclassés des êtres.

Parce qu'un Hacks et un Jogand, disciples des farceurs infernaux et farceurs comme leurs maîtres, ont su mystifier, en ces derniers temps, par un assez habile mélange de mensonge et de vérité, bon nombre de catholiques naïfs, ce n'est ni pour ces derniers, ni pour les autres une raison de rejeter les

vérités mêlées parmi ces mensonges. Béalzébub, le prince des mouches (1), a jeté une poignée de ces insectes dans un verre plein de vin pour que l'on renversât le verre, et ce tour a réussi. Mais que n'imitons-nous les Français du seizième siècle, dont il a été dit que s'ils trouvaient une mouche dans leur verre, ils jetaient la mouche et buvaient quand même le vin ? Il faut en faire ainsi pour le bon vin de la vérité, car le diable essaiera toujours d'y envoyer des mouches. Autrement, nous serions condamnés à ne jamais boire cette salubre liqueur, absolument nécessaire à la vie de l'esprit. Il est bien vrai que plus le faux demeure longtemps mêlé dans le vrai, plus il y déteint, c'est une raison de plus pour se hâter de l'en séparer et de le rendre au père du mensonge, comme on retourne une lettre infâme à son auteur.

Mais pour condamner les sorciers et les sorcières, il n'était pas nécessaire de prouver qu'ils ne s'étaient pas calomniés ou vantés en quelques points, quand les faits prouvés ne manquaient pas pour les condamner.

Il est vrai qu'on met aujourd'hui ces faits sur le compte de l'hypnotisme et de la suggestion vigile, et l'on entend même dire couramment dans le monde, et par des gens instruits, on écrit même couramment dans les livres qui supposent au moins un peu de réflexion, que les sorciers n'étaient pas forts, que nos hypnotiseurs modernes en font deux fois plus qu'eux sans presque étonner personne. S'ils en font deux fois plus, c'est donc qu'ils sont deux fois sorciers.

Deux fois plus que de planter au corps des gens de véritables épines, que de leur faire pourrir les entrailles presque instantanément, que de suggestionner vaches et chevaux dans la personne de leurs propriétaires et de les faire s'en venir crever aux pieds de la sorcière qui l'a prédit : deux fois plus que de faire voyager un enfant dans les airs, deux fois plus que de faire mourir, au jour dit, la personne qu'on a maudite, ce qui serait, je suppose, la faire mourir deux fois. Voilà donc ce que feraient vos hypnotiseurs ! Permettez-moi de n'en rien croire.

(1) C'est le sens de son nom.

Mais les sorciers eussent-ils fait seulement la moitié de ce que quelques enthousiastes attribuent à leurs hypnotiseurs fantastiques, en un temps si différent du nôtre, où l'hypnotisme n'était même pas soupçonné par les savants, ni par les sorciers eux-mêmes, qui se seraient trahis une fois ou l'autre dans une durée de plusieurs siècles, je me demande comment on aurait pu s'y prendre pour les absoudre.

JEANNIARD DU DOT.



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

### Le point terrestre en astrologie

Par rapport à la position des astres du zodiaque et du planisphère, un point terrestre doit être une surface assez étendue pour que, surtout dans des contrées très peuplées comme celles de l'Europe, plusieurs naissances aient lieu sous les mêmes influences astrales. Alors faut-il admettre que toutes les personnes nées dans les mêmes conditions aient toutes les mêmes prédispositions?

M. Flambart dans son étude sur l'astrologie parue dans le numéro d'avril 1900, donne page 681, l'état astronomique du ciel au jour et à l'heure de la naissance d'Ampère. Ampère est né à Polémieux-lez-Lyon en 1775. Or, Lyon y compris sa banlieue et ses environs constitue, par rapport aux combinaisons célestes, un bien petit point! Quand on songe que pour mesurer la distance de notre globe au soleil, qui est un des astres les moins éloignés, tout le diamètre terrestre suffit à peine à fournir la base appréciable d'un triangle, dont le sommet attendrait le centre de cet astre, circonstance qui provoque chaque fois des erreurs considérables! Lyon, aujourd'hui la seconde ville de France, devait être assez grande en 1775 pour être le théâtre de plusieurs naissances le jour et même à l'heure où est né Ampère, *ce qui serait facile à constater à l'aide de l'état civil des naissances dans cette ville et aux environs, à cette époque*. Si plusieurs enfants sont nés là en même temps qu'Ampère, de deux choses l'une, ou ils n'ont pas été influencés de la même manière par les mêmes influences, ou ils ont étouffé en grandissant leurs aptitudes géniales, à moins encore qu'Ampère seul ne leur ait survécu, car enfin on ne compte en ce jour et à cette place qu'un seul génie, Ampère?

Alfred VAN MONS.

Turocz-Szent Marton, 18 juin 1900 (Hongrie).

## VARIÉTÉS

---

Sous ce titre, nous avons reproduit sans commentaire dans le dernier numéro de la Revue une lettre spirite reçue dans une réunion privée à Dunedin (Nouvelle-Zélande).

Cette lettre d'outre-tombe d'un malheureux pasteur protestant nous a paru si ridicule que nous avons jugé inutile de la réfuter.

Si nous reproduisons ces documents empruntés aux journaux anglais, allemands, américains, c'est pour faire connaître à nos lecteurs les phases de l'histoire contemporaine du spiritisme, l'incohérence et les contradictions des révélations spirites, et pour leur faire aimer davantage la beauté, l'unité, l'autorité et les fermes espérances de l'Eglise catholique.

E. M.

Paris, 15 mai 1900.

---

### Règlement du deuxième Congrès International de l'Hypnotisme de 1900

#### ART. I<sup>er</sup>.

Le Congrès se réunira à Paris du 12 au 16 août 1900. — La séance d'ouverture est fixée au dimanche 12 août, à trois heures. — Les séances auront lieu au Palais des Congrès.

Seront membres du Congrès : 1<sup>o</sup> Les membres de la Société d'Hypnologie et de Psychologie;

2<sup>o</sup> Tous les adhérents qui auront fait parvenir leur adhésion avant le 1<sup>er</sup> août 1900.

#### ART. II.

Les adhérents au Congrès auront seuls le droit de prendre part aux discussions.

#### ART. III.

Le droit d'admission est fixé à 20 francs.

#### ART. IV.

Le Congrès se composera :

1. D'une séance d'ouverture ;
2. De séances consacrées à la discussion des rapports et aux communications ;
3. De conférences générales ;
4. De visites dans les hôpitaux et hospices ;
5. D'excursions, de réceptions et de fêtes organisées par le Bureau.

#### ART. V.

Les communications seront divisées en quatre groupes :

1. Applications cliniques et thérapeutiques d'hypnotisme et de la suggestion ;
2. Applications pédagogiques et sociologiques ;
3. Applications psycho-physiologiques ;
4. Applications médico-légales.

#### ART. VI.

Les communications et les comptes rendus des discussions seront réunis dans une publication adressée à tous les adhérents.

## ART. VII.

Les adhérents sont invités à adresser le plus tôt possible le titre de leurs communications à M. le Secrétaire général.

Les manuscrits des communications devront être déposés sur le Bureau avant la fin de la séance. — Les orateurs qui auront pris la parole dans la discussion devront remettre leur argumentation au cours même de la séance.

## ART. VIII.

Toutes les communications relatives au congrès, demandes d'admission, ouvrages manuscrits et imprimés, etc., doivent être adressées à M. le Dr Bérillon, Secrétaire général, 14, rue Taitbout, à Paris (Téléphone 224-01).

## COMMISSION D'ORGANISATION

## BUREAU

*Président*

M. le docteur VOISIN (Jules), médecin de la Salpêtrière, président de la Société d'hypnologie.

*Vice-Présidents.*

MM. DAURIAC (Lionel), professeur honoraire à la Faculté des lettres de Montpellier, professeur de philosophie au lycée Janson de Sully.

le docteur GRASSET, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier.

LIÉGEOIS, professeur à la Faculté de droit de Nancy.

MELCOT, avocat général à la Cour de Cassation.

*Secrétaire général*

M. le docteur BÉRILLON, médecin inspecteur des asiles d'aliénés de la Seine, directeur de la *Revue de l'Hypnotisme*.

*Secrétaire général adjoint*

M. le docteur FAREZ (Paul), licencié en philosophie.

*Secrétaire*

MM. JULLIOT, docteur en droit.

le docteur LEMESLE (Henry), licencié en droit.

LÉPINAY, médecin vétérinaire.

le docteur REGNAULT (Félix), ancien interne des hôpitaux.

*Trésorier*

M. COLAS (Albert), président de la Société d'études philosophiques et sociales.

*Présidents d'honneur*

MM. le docteur AZAM, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Bordeaux.

le docteur JOFFROY, professeur à la Faculté de médecine de Paris.

le docteur RAYMOND, professeur à la Faculté de médecine de Paris.

le docteur RICHET (Charles), professeur à la Faculté de médecine de Paris.

le docteur DURAND DE GROS.

le docteur LIÉBEAULT, de Nancy.

SOURY (Jules), professeur à l'École pratique des Hautes-Études.

## QUESTIONS MISES A L'ORDRE DU JOUR (1)

## I

Rédaction d'un vocabulaire concernant la terminologie de l'hypnotisme et des phénomènes qui s'y rapportent.

*Rapporteurs* : M. le Dr BÉRILLON, M. le Dr Paul FAREZ.

## II

Les rapports de l'hypnotisme avec l'hystérie.

*Rapporteurs* : M. le Dr Paul MAGNIN, M. le Dr J. CROCQ (de Bruxelles).

## III

Les applications de l'hypnotisme à la thérapeutique générale:

*Rapporteurs* : M. le Dr MILNE BRAMWELL (de Londres).

## IV

Les indications de l'hypnotisme et de la suggestion dans le traitement des maladies mentales et de l'alcoolisme.

*Rapporteurs* : M. le Dr TOKARSKY (de Moscou), et M. le Dr LLOYD TUCKEY (de Londres).

## V

Les applications de l'hypnotisme à la pédagogie générale et à l'orthopédie mentale.

*Rapporteur* : M. le Dr BÉRILLON.

## VI

Valeur de l'hypnotisme comme moyen d'investigation psychologique.

*Rapporteurs* : M. le Dr VOGT (de Berlin), M. le Dr Paul FAREZ, M. le Dr Félix REGNAULT.

## VII

L'hypnotisme devant la loi du 30 novembre 1892, sur l'exercice de la médecine. — Intervention des pouvoirs publics dans la réglementation de l'hypnotisme.

*Rapporteurs* : M. le Dr Henry LEMESLE, M. Ch. JULLIOT, docteur en droit.

## VIII

La suggestion et l'hypnotisme dans leurs rapports avec la jurisprudence.

*Rapporteurs* : M. le Dr VON SCHRENK-NOTZING (de Munich); M. le Dr Paul JOIRE (de Lille).

## IX

Responsabilités spéciales résultant de la pratique de l'hypnotisme expérimental.

*Rapporteur* : M. le professeur BOIRAC.

N. B. — Pendant la durée du Congrès, les cartes de membre donneront lieu à l'entrée gratuite à l'Exposition. Ces cartes parviendront aux adhérents avant l'ouverture du Congrès par les soins du secrétaire général.

(1) Deux mois avant la réunion du Congrès, MM. les Rapporteurs devront adresser à M. le Secrétaire général le résumé et les conclusions de leurs rapports. Ces conclusions seront adressées à tous les adhérents, afin de permettre la discussion approfondie des sujets mis à l'ordre du jour.

---

*Le Gérant* : P. TÉQUI.

## LES CONTAGIONS NERVEUSES

### ET LES POSSESSIONS

---

Depuis longtemps, les philosophes et les physiologistes ont essayé d'expliquer et de déterminer les causes des phénomènes étranges connus sous les noms de danse de Saint-Guy, de chorée simple et de chorée rythmée. Ils ont attribué tantôt à une cause physique, tantôt à l'auto-suggestion, la contagion des mouvements capricieux, désordonnés de cette névrose qui semble confiner au domaine mystérieux du préternaturel.

Le bâillement, les murmures, les applaudissements, les huées dans une assemblée orageuse sont déjà contagieux. On se sent enveloppé d'un fluide, ébranlé dans son système nerveux, amoindri dans sa liberté, invinciblement poussé à faire comme les autres, à pleurer ou à rire, à huer ou à battre des mains, au geste, à la parole, à la déclamation de l'acteur ou de l'orateur qui nous a fasciné.

Dans cette contagion mimique, nous conservons, néanmoins, la conscience, la perception et le souvenir de notre action.

La contagion nerveuse prendra quelquefois le caractère d'une affection pathologique dans une famille, dans une salle d'hôpital, dans toute l'étendue d'une région. Bailly raconte qu'une jeune fille fut prise de convulsions hystériques, dans l'église Saint-Roch, un jour de première communion, pendant que le prêtre célébrait la messe; une demi-heure après, soixante femmes se tordaient dans les mêmes convulsions.

Au mois d'octobre 1876, onze cas de tétanie éclatent dans une école de jeunes filles, et le chiffre s'élève à vingt-huit, en dix jours. On ferma l'école, l'épidémie s'arrêta!

On a constaté aussi l'imitation hystérique des cris d'ani-



maux. Dans son *Traité des maladies nerveuses*, le Dr Grasset raconte le fait suivant (1).

Une jeune fille hystérique avait un spasme respiratoire (convulsions prolongées et plus ou moins coordonnées des muscles du larynx et du thorax donnant lieu à un cri soutenu qui simule la voix de certains animaux); après un court séjour à la campagne, elle imitait l'aboiement des chiens de basse-cour. Itard raconte que dans un pensionnat une jeune fille poussait des cris, avec soulèvement des épaules, en entendant la cloche de l'établissement. Bientôt quelques autres élèves présentèrent le même phénomène. On mena cette jeune fille dans le monde, et malgré elle, elle fut guérie par l'humiliation qu'elle éprouvait en voyant la curiosité et l'effroi dont elle était l'objet.

D'autres fois le malade imite le jappement du chien ou le miaulement du chat, et son mal prend le caractère d'une véritable épidémie qui se communique à toute la maison.

En 1732, on vit une affection de ce genre, dans une communauté religieuse, aux environs de Bayeux : « Les sœurs aboient comme des chiens, dit la relation d'Heurtin et Porée, mais une entre autres, le fait avec tant de force, et ressemble si bien aux plus gros chiens qu'on aurait peine à distinguer ses aboiements des leurs si on n'en était pas témoin. »

Il arrive aussi quelquefois que l'épidémie se présente simultanément avec des caractères physiques et des caractères psychiques extraordinaires qui en changent la nature et le caractère ainsi, des malades atteints de la contagion se livrent à des contorsions, des sauts, des cris, des mouvements inexplicables; ils franchissent de grands espaces; ils grimpent le long des murs; ils devinent les pensées cachées, ils pronostiquent l'avenir, ils parlent des langues étrangères, ils voient à de grandes distances; ils présentent tous les signes de la possession démoniaque, et l'épidémie commencée par une religieuse malade qui excitait un sentiment de pitié parmi ses compagnes, s'étend bientôt à toute une communauté effrayée et bouleversée.

(1) Le dernier numéro de *la Lumière*, par L. Grange, contient une étude intéressante et sérieuse sur cette question.

D'autres fois, au contraire, une foule, déjà émue par des récits dramatiques s'auto-suggestionne, elle va aux champs où la rumeur publique lui a promis de voir une apparition divine, elle garde le silence, elle concentre toute son attention sur le même objet, elle fixe son regard ardent sur le même point de l'horizon, elle subit sans distraction les angoisses d'une longue attente. Une personne s'écrie : *je vois*; vingt personnes font entendre le même cri, et l'hallucination triomphe des dernières résistances de la raison affaiblie ou impuissante.

Et les matérialistes abusant d'un fait isolé, d'une erreur que toute intelligence honnête doit condamner, se livrent à une généralisation fantaisiste, ils rangent dans la même catégorie, sous le nom d'hallucinations collectives, les apparitions surnaturelles les plus certaines. les mieux établies.

Essayons de faire pénétrer quelque lumière dans ces difficiles questions qui ont été dénaturées par la passion.

## II

L'histoire nous a conservé le souvenir d'un grand nombre d'épidémies nerveuses *naturelles, morbides*, aux *xvi<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles*. Ces épidémies prenaient quelquefois les apparences trompeuses de ces possessions démoniaques dont la vue inspire un sentiment de répulsion et d'effroi. Les âmes timorées sont souvent exposées, sous l'influence de la sensibilité excitée et de l'imagination échauffée, à grouper dans la catégorie des phénomènes préternaturels ces faits anormaux, prodigieux, qui sont aujourd'hui connus et classés. Qu'il est difficile dans un grand nombre de cas, de reconnaître ce qui est l'œuvre exclusive de la nature et de la distinguer de ce qui est l'effet simultané de la nature et des esprits mauvais!

« Encore un mot, écrit le P. Debreyne, à l'occasion des religieuses de Loudun; il s'agit d'une communauté religieuse

de femmes pour laquelle nous avons été consulté, il y a déjà bien des années. L'état de ces filles avait la plus grande ressemblance avec celui des Ursulines de Loudun. En voici un abrégé :

Ces religieuses ont été affectées successivement comme par une sorte de contagion ou d'imitation nerveuse. Elles affirmaient entendre la nuit au dortoir, des cris, des hurlements effroyables de divers animaux, des voix plaintives, etc., des bruits de tempête, d'ouragan, de tonnerre, dans les temps les plus sereins et les plus calmes.

Souvent, pendant des nuits entières, elles éprouvaient des convulsions comme hystériques, faisaient des sauts de tout le corps avec une violente agitation de tous les membres, et répétaient les cris et les hurlements qu'elles disaient avoir entendus les jours précédents, en y joignant un mélange de gémissements, de pleurs et de ris.

On les voyait prendre des postures et des attitudes les plus difficiles, tout à fait extraordinaires et contre toutes les lois de l'équilibre : faire des sauts et des mouvements subits d'ascensions dont elles étaient absolument incapables dans leur état normal et physiologique, comme par exemple, de franchir d'un seul saut, avec une incroyable légèreté, le mur de leur clôture et de s'élancer sur les autres avec une agilité qui rappelait les animaux grimpeurs.

On les a vues même dans l'église au moment de la sainte communion, lancées avec violence contre le mur et y paraître comme collées et raides comme des planches.

Assez souvent cet état chez ces saintes filles paraissait accompagné ou suivi de quelque trouble intellectuel ou du moins affectif, et enfin d'une foule d'aberrations morales les plus singulières et les plus bizarres et presque inexplicables par les seules lois physiologiques et pathologiques, ou plutôt on voyait chez elles toutes les perturbations, tous les écarts et toutes les illusions de la sensibilité ou de l'imagination la plus exaltée et la plus désordonnée.

Maintenant, quel plan de traitement fallait-il adopter pour s'opposer à ces singulières aberrations? Nous nous sommes borné à conseiller les moyens hygiéniques et moraux que

nous avons cru les plus en harmonie avec la nature et la forme des accidents dominants.

« Voici donc la substance de notre méthode thérapeutique : un système hygiénique coordonné, combiné et varié, selon le caractère et le génie des personnes ; travail manuel assidu, suivi et varié pour contenir constamment les esprits en haleine, pour brider et entraîner les mobiles et ardentes imaginations, et opérer enfin une salubre diversion par l'exercice physique et corporel.

De plus, divers moyens moraux appropriés aux besoins et à la profession des sujets... Il paraît que, quelques mois après cette consultation, tout est rentré dans l'ordre primitif, et, depuis, on n'a jamais rien vu de semblable dans cette communauté (1). »

Dans ces états douloureux, morbides, mais naturels, les organes du mouvement comme les organes de la sensibilité sont atteints, troublés, bouleversés ; ils cessent d'obéir à la volonté, ils produisent des mouvements réflexes qui déjouent toutes les prévisions et les conjectures. Les facultés sensibles si étroitement liées à l'état de nos nerfs, de notre sang, de nos fluides, de nos humeurs, participent à cette perturbation malade, elles n'obéissent plus à la direction souveraine de la raison, et elles produisent les phénomènes intellectuels capricieux que l'on a constatés soit dans la folie, soit dans le délire provoqué par intoxication. La partie haute et les facultés intellectuelles de l'âme sont frappées d'inhibition, tandis que l'appétit sensible et la partie animale sont déchainés.

Tout cela s'explique naturellement, sans le concours d'un agent préternaturel.

Les sauts désordonnés, les mouvements convulsifs, les attitudes contracturées, les élans qui emportent le corps et semblent le clouer contre le mur, tous ces phénomènes dénotent une perturbation organique profonde et un grand désordre dans la force vitale ou animale qui paralyse accidentellement la volonté et usurpe sa place dans l'économie de

(1) *Essai de théologie morale*, ch. iv, par le P. Debreyne, docteur en médecine, professeur de médecine pratique, prêtre et religieux de la Grande-Trappe.

la vie de relation. Mais, connaît-on rien de plus mystérieux que le système nerveux et l'effet de son action dans la circulation sanguine et les mouvements musculaires? Nous sommes en présence d'un formidable inconnu.

Quand on se hâte d'attribuer à l'intervention diabolique ces phénomènes bizarres, troublants, effrayants dont certains malheureux nous donnent le triste spectacle, on aggrave leur mal, on épouvante le sujet en ajoutant ainsi des terreurs religieuses à un trouble physique; on peut même, involontairement sans doute, déterminer en lui une suggestion; on lui persuade avec trop de succès qu'il est la victime ou l'instrument de Satan: l'on peut rendre incurable un désordre organique qu'il était facile de contenir et de faire cesser.

La suggestion morale, sagement dirigée, donnera dans certains cas les meilleurs résultats.

Il ne suffit donc pas de constater des troubles physiques, somatiques, dans des malheureux livrés aux caprices de la contagion nerveuse pour conclure à l'intervention des esprits mauvais. Les convulsions, les sauts désordonnés, les aboiements, les miaulements, qu'ils atteignent un seul individu ou une famille, une communauté religieuse ou tout un village, révèlent un état pathologique, et ne suffisent pas, toujours, pris en eux-mêmes pour faire croire à la réalité d'une obsession ou d'une possession.

Que ces troubles physiques naturels s'accompagnent quelquefois dans le même sujet de troubles affectifs, intellectuels et moraux, c'est la conséquence de l'union de l'âme et du corps, de l'unité du composé humain. Ici encore, il faut une grande prudence pour éviter une confusion dangereuse entre le naturel et le préternaturel.

Nous avons connu un religieux d'une piété héroïque qui repoussait avec horreur et indignation l'hostie que lui présentait le prêtre, au moment de son agonie. Cette horreur d'une chose sainte ne dénotait pas l'action démoniaque, elle trahissait seulement un trouble dans les fonctions de la perception et dans l'état cérébral.

Un autre malade repoussait avec le même sentiment d'horreur le prêtre qui l'exhortait à mourir en lui présentant

un crucifix. Quelques jours après, il entre en convalescence, et il répond à son confesseur : « Je croyais voir un fantôme qui, les bras tendus, essayait de me frapper, et, saisi de frayeur, je cherchais à vous repousser. » Ce malade avait ainsi conservé la conscience et le souvenir de ce qu'il avait fait dans le trouble de sa maladie.

Or, les névrosés, les victimes de la contagion nerveuse et de l'épidémie hystérique sont des malades, qui subissent un trouble profond, une perversion organique accidentelle dans la partie sensible de leur être, et si, dans certaines circonstances, ils expriment une aversion qui paraît extraordinaire, à l'égard des choses saintes, on ne peut en rien conclure en faveur de la possession, il faut attendre, observer et chercher des indications plus certaines avant de se prononcer.

### III

Faut-il croire que la possession démoniaque et contagieuse est une chimère ou une légende, qu'elle n'existe pas? Les faits les mieux établis donnent un démenti formel à cette affirmation des ennemis du préternaturel. L'Évangile, la Tradition, la pratique de l'Église que nous rappellerons bientôt, ne permettent pas de soutenir une négation qui est également contraire à la foi et aux faits scientifiques les mieux constatés. La possession démoniaque est une réalité.

Les désordres nerveux laissent trop souvent le malade dans un état qui les expose à l'irruption des esprits mauvais et aux ravages de la possession. Les faits de ce genre sont innombrables (1). Nous rappellerons seulement ce qui se passa, en 1662, dans un monastère de religieuses, à Auxonne. Quatre évêques et quatre docteurs de Sorbonne, après avoir examiné les faits avec la plus grande attention, rédigèrent le rapport suivant.

« Nous soussignés, après avoir entendu le rapport de

(1) Gorres, *Mystique*, tomes 4 et 5, et tous les théologiens qui ont traité des possessions.

l'évêque de Chalon-sur-Saône sur les phénomènes qui se sont manifestés à Auxonne, dans plusieurs personnes ecclésiastiques ou laïques, lesquelles paraissaient possédées du malin esprit; lorsque ledit évêque sur l'ordre du roi, et d'après la commission de l'archevêque de Besançon, a dirigé pendant quinze jours sur les lieux mêmes les exorcismes, après s'être adjoint plusieurs prêtres d'un grand mérite et d'une grande vertu, et M. Morel, autrefois médecin à Chalon, connu par sa science et son expérience, qui tous ont porté sur cette affaire le même jugement, nous regardons comme prouvés et incontestables les faits suivants :

Premièrement, que toutes ces filles, sans exception, au nombre de dix-huit, paraissent avoir eu le don des langues, répondant exactement aux exorcistes lorsque ceux-ci leur parlaient en latin, et parlant elles-mêmes en cette langue: que l'une d'entre elles, Anne l'Écossaise, appelée sœur de la Purification, a compris ce que l'un des exorcistes lui disait en irlandais, et l'a traduit plusieurs fois en français.

Secondement, que toutes, ou presque toutes, ont eu le don de connaître l'intérieur et les pensées des autres, lorsque ces pensées s'adressaient à elles. Ainsi, lorsque les exorcistes leur commandaient intérieurement quelque chose, elles le faisaient exactement. L'évêque de Chalon, ayant ordonné, dans sa pensée seulement au démon qui possédait Denise Parisot, servante du lieutenant général d'Auxonne, de venir à lui pour se faire exorciser, Denise vint aussitôt, quoiqu'elle demeurât dans un quartier éloigné de la ville, et elle lui dit qu'on lui avait ordonné de se présenter à lui. La même chose fut essayée avec la sœur Janini de l'Enfant-Jésus, et avec Humberte, de Saint-François, à qui l'évêque commanda, au moment même de son paroxysme, de se prosterner, les mains étendues en croix, devant le Saint-Sacrement, ce qu'elle fit aussitôt.

Les autres ecclésiastiques voyant que la même chose se répétait tous les jours, avaient pris l'habitude de n'adresser jamais à ces religieuses les ordres qu'ils voulaient leur donner, que par la pensée.

Troisièmement, en diverses circonstances, elles ont prédit

l'avenir, et particulièrement en ce qui concerne les maléfices que l'on voulait trouver, non seulement dans le cloître, mais aussi dans le corps des autres sœurs avec lesquelles elle n'avait pu s'entendre auparavant, et qui les rendaient ensuite au moment précis qui avait été déterminé par les premières. Plus d'une fois elles ont dit au seigneur évêque et à ses prêtres des particularités très secrètes relativement à leur famille ou à leur maison.

Quatrièmement, presque toutes, surtout dans leurs paroxysmes, ont montré une grande horreur des choses saintes, et particulièrement de l'Eucharistie et de la Pénitence, de sorte que, depuis plus d'une fois, il fallut employer plusieurs heures pour confesser l'une de ces religieuses, à cause de l'opposition qu'elle y mettait et des cris qu'elle poussait.

Avant la communion, elles étaient tourmentées par des convulsions où la volonté n'avait évidemment aucune part. Dès qu'elles avaient reçu la sainte hostie, elles poussaient des hurlements effroyables et se roulaient par terre. Pendant ce temps, l'hostie restait au bout de leur langue, qu'elles allongaient ou retiraient sur l'ordre de l'exorciste, sans que toutefois, elles se permissent rien d'injurieux contre le Saint-Sacrement.

Ceci durait quelquefois une demi-heure, plus ou moins, et dès qu'elles avaient avalé l'hostie, elles recouvraient aussitôt le calme et ne se souvenaient plus de ce qui s'était passé. La seule approche des reliques d'un saint leur donnait de violents accès de fureur, et, souvent, elles disaient le nom du saint à qui appartenaient ces reliques, avant de les avoir vues.

Lorsque le seigneur évêque leur imposait les mains en secret et sans qu'elles pussent le savoir, elles témoignaient par des signes manifestes qu'elles en ressentaient l'effet, et s'écriaient que cette main leur était insupportable et les brûlait.

Enfin, pendant la sainte messe, et au milieu des exorcismes, elles vomissaient d'effroyables blasphèmes contre Dieu et la sainte Vierge, blasphèmes qui ne pouvaient sortir que de la bouche du démon.



Cinquièmement, toutes les fois qu'on les forçait de montrer par des signes surnaturels la présence du démon, elles ont obéi avec docilité. Le seigneur évêque ordonna entre autres choses à Denise d'arrêter le pouls du bras droit, puis celui du bras gauche, pendant que l'autre marchait régulièrement ; et le médecin constata que l'ordre avait été parfaitement exécuté. La même chose arriva deux ou trois fois à la sœur de la Purification. Or, l'une et l'autre étaient également en parfaite santé, et ce phénomène ne pouvait être attribué qu'à la volonté de l'exorciste.

La poitrine de la sœur Marguerite de l'Enfant-Jésus, sur l'ordre de son exorciste, s'enfla et s'éleva d'une manière prodigieuse, puis s'affaissa et reprit son volume ordinaire, et cela, deux ou trois fois de suite. La sœur Arivey de la Résurrection, en présence de l'un des ecclésiastiques, garda pendant assez longtemps dans sa main, un charbon embrasé, sans qu'il en résultât aucune trace de brûlure.

Sixièmement, sur le simple commandement des exorcistes, leur corps a acquis une merveilleuse insensibilité. Ainsi, le seigneur évêque ayant ordonné au démon de Denise de fermer tous ses sens, le médecin lui enfonça une épingle sous l'ongle d'un doigt sans qu'elle en ressentit aucune douleur. On lui ordonna ensuite d'arrêter le sang, et l'on retira l'épingle sans que le sang coulât. Puis, dès qu'on lui ordonna de couler, il coula en effet, pour s'arrêter de nouveau, lorsqu'on lui commanda de s'arrêter.

Le phénomène se renouvela plus tard chez la sœur de la Purification qui engageait les assistants à employer le fer et le feu, parce qu'elle ne sentait rien de tout ce qu'on lui faisait.

Plusieurs d'entre elles qui, d'après la déclaration de quelques autres, devaient aller le lendemain au Sabbat, en ayant été empêchées, tombèrent dans une espèce de léthargie au moment même où le Sabbat devait avoir lieu, et cet état dura plus de cinq quarts d'heure.

Ceci arriva entre autres à la sœur de la Purification. Tous ses sens étaient fermés, elle était sans mouvement, sans parole, sans sentiment, les bras en croix sur la poitrine, et

tellement raides qu'il était impossible de les séparer, les yeux fermés d'abord, puis ouverts, mais immobiles et privés de la faculté de voir. Lorsqu'elle revint de cette extase, elle raconta comment elle avait été en esprit au Sabbat, et tout ce qu'elle y avait vu.

Septièmement, après des exorcismes de quelques heures, il leur sortait souvent de l'estomac des corps étrangers qu'elles considéraient comme des maléfices et des charmes...

Huitièmement, les démons dont ces pauvres filles se disaient possédées, forcés de sortir par les exorcismes, ont paru donner à l'approche du Saint-Sacrement des signes surnaturels et convaincants de leur départ. L'évêque ayant ordonné à ceux qui possédaient Denise de partir et de briser une vitre qu'il leur montra du doigt, la vitre fut aussitôt brisée.

La sœur Humberte se trouva guérie entièrement le jour de la Présentation de la sainte Vierge, et comme signe de sa guérison elle rejeta par la bouche un morceau de taffetas roulé sur lequel étaient écrits en caractères rouges le nom de Marie et quatre autres lettres initiales désignant saint Hubert et saint François de Sales.

La sœur de la Purification ayant été délivrée de plusieurs démons le jour de la fête de saint Grégoire le Thaumaturge, elle montra tout à coup écrits comme avec du sang sur sa ceinture, en gros caractères, ces mots : Jésus, Marie, Joseph, et cependant, les exorcistes, un moment auparavant, avaient vu cette ceinture toute blanche.

Neuvièmement, parmi les mouvements et les poses de ces possédées pendant les exorcismes, quelques-unes étaient si extraordinaires, qu'elles surpassaient évidemment leurs forces, même celles de la nature humaine.

La sœur Humberte ayant reçu l'ordre d'adorer le Saint-Sacrement, se prosterna à terre, mais de telle sorte qu'elle ne touchait le sol qu'avec la pointe du ventre, tandis que la tête, les pieds et les mains, ainsi que tout le reste du corps, étaient levés en l'air.

La sœur de la Résurrection fit la même chose et resta quelque temps dans cette position, le corps ployé en cercle, de sorte que la pointe des pieds touchait le front.

Constance et Denisc furent plusieurs fois jetées contre la terre en ne la touchant qu'avec le crâne et les pieds, tout le reste du corps était en l'air, et elles marchèrent en cet état. Toutes ou presque toutes, lorsqu'elles étaient à genoux, les bras croisés sur la poitrine, se renversaient en arrière, de sorte que le haut de la tête touchait la plante des pieds, tandis que la bouche baisait la terre et y faisait avec la langue le signe de la croix.

Denisc, quoique jeune et de chétive apparence, enlevait avec deux doigts et retournait en sens contraire, dans ses accès, un vase de marbre rempli d'eau bénite, et si lourd que deux personnes très fortes auraient eu de la peine à l'ôter de son piédestal.

Plusieurs d'entre elles aussi se frappaient la tête contre le mur ou contre le sol avec une telle violence que, dans l'ordre naturel des choses elles auraient dû se mettre en sang, et cependant, il ne paraissait aucun signe de contusion et de blessure.

Dixièmement, toutes ces femmes étaient de différents états, séculières, protestantes, novices, professes, les unes jeunes, les autres âgées; les unes de bonne famille, les autres de basse extraction. Les phénomènes ont commencé à se manifester dans le couvent depuis plus de dix ans, et l'on ne peut comprendre comment dans un si long espace de temps, parmi tant de femmes de dispositions et d'intérêts si opposés, l'imposture, si elle avait eu lieu, aurait pu rester cachée.

Après un examen attentif, le seigneur évêque n'a trouvé personne, soit dans le cloître, soit dans la ville qui ne lui ait rendu un témoignage favorable de l'innocence et de la vie irréprochable des sœurs et des ecclésiastiques qui ont travaillé en sa présence dans les exorcismes, et lui, de son côté, les a toujours trouvés exemplaires.

Nous croyons que tous ces faits extraordinaires sont au-dessus des forces de la nature humaine et ne peuvent venir que de la possession du démon. Tel est notre avis. Donné à Paris, le 20 janvier 1652. »

Ont signé l'archevêque de Toulouse, les évêques de Rennes, de Rodez, de Chalon-sur-Saône; Morel, Cornet, Grandin, Philippe Le Roy, tous docteurs de Sorbonne.

Nous retrouvons dans cette possession démoniaque et contagieuse les phénomènes qui caractérisent, à des degrés divers, un grand nombre de possessions dont l'histoire de la sorcellerie nous a conservé le souvenir : le don des langues, l'insensibilité ou l'anesthésie absolue, l'arc de cercle, l'agilité des membres et du corps tout entier, le don de lire les pensées des autres et de connaître leur vie, la faculté de voir à distance, au commandement de l'exorciste et de discerner les reliques authentiques, etc. Ce n'est pas seulement de tel fait isolé, c'est de l'ensemble de ces faits que l'on peut tirer une conclusion légitime. La raison s'arrête effrayée à la vue de ces prodiges, de ces contrefaçons monstrueuses, qui rappellent les grands phénomènes, à l'origine divine et surnaturelle, dont les saints nous ont donné quelquefois le ravissant spectacle.

Sans doute, il y a ici, dans certains cas, une prédisposition organique, un trouble physique qui relève de la science, une névrose contagieuse, chorée, danse de Saint-Guy, épilepsie qui se reproduit quelquefois avec des caractères hideux dans nos amphithéâtres, et qui émeut profondément ceux qui en sont témoins. Mais le psychologue pénètre plus avant que le physiologiste dans l'observation de ces phénomènes, il ne s'arrête pas au trouble et aux manifestations de l'ordre purement physique, extérieur, il cherche à connaître *l'agent* qui s'empare un instant de l'âme, qui se substitue à elle dans son action intellectuelle, morale et vitale et qui obéit cependant encore, en frémissant, à l'exorciste devenu l'instrument de la puissance et de la miséricorde de Dieu. Nous sommes ici en présence de phénomènes psychiques qui n'affectent pas exclusivement le système nerveux et qui sortent du domaine de la physiologie.

#### IV

Je rencontre ici une objection qui m'a été faite dans *la Vie d'Outre-tombe*, sur la nature de l'agent qui se révèle dans la possession, sur le rôle du démon. Les spirites reconnaissent volontiers, contrairement à l'école matérialiste, que les faits

caractéristiques de la possession ne peuvent s'expliquer que par l'intervention d'une volonté, d'une intelligence étrangère qui s'empare un instant d'une créature devenue irresponsable et qui la fait agir. Mais quelle est cette volonté?

M. Fritz, qui prend la parole au nom des spirites, nous répond ainsi :

« Tels nous avons été sur la terre, tels nous nous retrouvons au lendemain de la mort ; seulement bien peu ont conscience de leur décès, ils se croient endormis, ils le sont en effet. C'est un état de trouble qui peut avoir une durée de quelques jours pour les uns et de nombreuses années pour d'autres, pendant lesquelles l'esprit dont la conscience est chargée de fautes, passe d'un cauchemar douloureux à un autre, cependant que l'esprit dont la conscience est pure, jouira de rêves et visions réconfortants jusqu'au moment du réveil.

« C'est alors seulement que l'esprit commence à avoir conscience de sa situation ; les uns suivent les indications des esprits bons, les autres, en vertu du libre arbitre, refusent de se mettre au travail pour acquérir ce qui leur fait défaut, et, se joignant aux autres esprits récalcitrants, ils restent errants dans l'atmosphère terrestre (1). »

Ces esprits cherchent à agir « sur la pensée des humains, ils arrivent de temps à autre à impressionner quelques personnes sensibles, médiums inconscients, par lesquels ils produisent alors des effets dans le monde matériel, dont ils sont ahuris eux-mêmes, n'y étant plus habitués, et de là l'agitation ou la violence fébrile des médiums à incarnations, qui effraient tous les assistants, lorsque ces sortes d'esprits ou des esprits souffrants prennent possession des organes d'un sujet. »

Je ne veux pas discuter en ce moment la thèse paradoxale des spirites, sur l'erraticité de certains esprits, et j'écarte provisoirement la discussion philosophique, d'ailleurs si intéressante, qu'elle soulève : une simple observation suffira.

Quelles preuves nous donne-t-on pour justifier l'explication

(1) *La Vie d'Outre-tombe*, 15 janvier 1900.

fantaisiste et romanesque que nous venons de rapporter? Aucune. S'appuie-t-on sur l'expérience, la raison, l'induction scientifique, la déduction? Non. On invente, on raconte, on affirme, et c'est tout. Quelques spirites convaincus nous diront peut-être : « Nous répétons ce que les esprits nous ont enseigné par l'intermédiaire des médiums. » Mais nous répondrons, comme nous l'avons déjà fait, que des médiums très sérieux, de bonne foi, incapables de tromper et inspirés eux aussi par les esprits d'un ordre supérieur, ont affirmé une doctrine absolument contraire à celle d'Allan Kardec et de ses disciples sur le lendemain de la mort, et je n'ai pas plus de raisons de repousser leur témoignage que de croire aux affirmations gratuites des partisans d'Allan Kardec. Je les renvoie dos à dos. Le rationaliste restera dans son scepticisme, et le catholique comprendra qu'il faut un autre foyer de lumière pour éclairer les régions mystérieuses de l'autre vie.

Dans une revue spirite, rédigée avec talent et droiture, par L. Grange, nous lisons aujourd'hui, cette communication importante de l'Esprit Miriam :

« Hé bien ! oui, il faut le dire : *Les trois quarts des Esprits* qui se manifestent dans le monde, *trompent sur leur identité ; ce sont des esprits de mensonge.* A qui s'en prendre ? Voyons-nous la perfection dans l'humanité ? Si, de l'autre côté, l'homme reste semblable à lui-même, comme terrien, on conçoit la nature des conséquences auprès du médium. Beaucoup d'esprits facétieux s'amuse aux dépens du médium et du public curieux. *Pour attirer les Esprits parfaits, il faudrait être parfait.* » (*La Lumière*, juin, 1900, p. 287.)

Si les trois quarts des Esprits qui viennent nous parler de l'autre monde se moquent de nous ; s'il faut être parfait pour obtenir une révélation sérieuse, il est évident que les trois quarts des médiums se trompent et nous trompent : nous répondons par un sourire sceptique à leurs dissertations poétiques et à leurs rêveries.

Ce n'est pas toujours, comme on l'a prétendu, une similitude de nature et une affinité de dépravation qui attire l'esprit mauvais vers la pauvre créature devenue subitement sa victime et sa possession. Qu'il en soit ainsi quelquefois, je

n'y contredis pas, mais l'on a vu plus souvent le démon s'emparer de quelques âmes d'élite, de religieux et de religieuses d'une grande piété, de prêtres irréprochables et de saintes filles pour les éprouver, les tourmenter, les purifier par d'atroces et d'étranges souffrances. C'est le soufflet de Satan, dont parle l'apôtre : *Qui me colaphizet*. Dieu permet ces épreuves et ce martyre.

C'est par les larmes, l'amour et le sang que les grandes âmes s'élèvent jusqu'à Lui, et qu'elles coopèrent à la rédemption du monde qui ne les comprend pas.

ÉLIE MÉRIC.



## MAISONS HANTÉES

*(Fin)*

Un des faits les plus impressionnants de ce genre que je connaisse arriva à M<sup>me</sup> L..., qui eut la bonté de me donner les détails suivants :

Il y a quelques années, cette dame loua une maison meublée dans la rue Stevenson, à North Shields ; elle n'y était que depuis peu d'heures, quand elle entendit des pas dans le corridor chaque fois qu'elle ouvrait la porte, mais elle ne voyait personne. Très intriguée, elle alla à la cuisine demander à la servante si elle n'avait pas entendu marcher. Celle-ci répondit que non, mais ajouta qu'il y avait de drôles de bruits dans la maison. Quand M<sup>me</sup> L... était couchée, le bruit d'un hochet l'empêchait de dormir. Il semblait sortir de ses rideaux et faisait le tour de sa tête ; elle entendait des bruits de pas, pleurer un enfant et sangloter une femme ; bref, les bruits étaient si étranges que sa servante prit peur et s'en alla. La nouvelle fille de service venait de Leith et était étrangère à la ville, mais elle avait à peine passé une nuit à la maison qu'elle dit à sa maîtresse : « Vous êtes entrée dans un logis bien troublé, Madame, » et elle raconta entre autres choses qu'elle s'était entendu appeler par son nom à mainte reprise, bien qu'elle ne pût voir personne.

Une nuit, M<sup>me</sup> L... entendit une voix qui n'avait rien d'humain crier à son oreille : « Pleurez, pleurez, pleurez. » Puis il lui sembla entendre étouffer quelqu'un auprès d'elle et le cri : « Pleurez, pleurez, pleurez » recommença. Cela eut lieu trois fois. Elle resta immobile et regarda attentivement à l'endroit d'où venait la voix, mais ne vit rien. Son petit garçon qui lui tenait la main ne cessait de répéter : « Qu'est-ce que c'est que ça, maman, qu'est-ce que c'est ? » Le son de cette



voix avait quelque chose d'horrible. Une nuit qu'elle entendait pleurer autour de son lit, M<sup>me</sup> L... prit courage et adjura l'invisible personnage de lui parler ; le bruit cessa, mais elle n'eut pas de réponse. M. L... était en mer quand M<sup>me</sup> L... loua la maison ; quand il revint, il se moqua d'abord des histoires qu'elle lui conta, mais fut bientôt tellement convaincu de leur vérité qu'il voulut faire lever le plancher. Les bruits semblaient se concentrer surtout autour d'un même endroit, et il pensait qu'on arriverait peut-être ainsi à éclaircir le mystère. M<sup>me</sup> L... s'y opposa, disant que si on découvrait quelque chose de pénible, elle ne pourrait plus rester dans la maison, et comme elle aurait à payer le loyer quand même, elle désirait, s'il était possible, finir son bail.

Elle ne vit d'apparition que deux fois ; un jour la forme d'un enfant sembla tomber du plafond à côté d'elle, elle la vit une autre fois entrer en courant dans le cabinet d'une chambre au haut de la maison. Ce qui est remarquable, c'est qu'une petite porte de cette chambre, qui donnait sur le toit, restait toujours ouverte. Dès qu'on la fermait, elle était rouverte immédiatement par une main invisible, avant même qu'on eût quitté la chambre. Cela continua pendant tout le temps qu'ils occupèrent la maison, et on entendait jour et nuit quelqu'un chaussé de souliers qui craquaient, marcher de long en large au-dessus de M. et M<sup>me</sup> L...

L'année finit enfin, ils quittèrent avec joie la maison et cinq ou six ans après, un nouveau propriétaire fit enlever le plancher de cette chambre du haut, et on y trouva, tout près de la petite porte dont j'ai parlé, le squelette d'un enfant.

Un des cas de hantise moderne les plus remarquables est celui de Willington, près de Newcastle. M. Howitt en a déjà fait le compte rendu. Il a visité l'endroit, ce qui m'a été impossible : je lui emprunte donc son récit et une lettre de M. Procter, le propriétaire de la maison, servira d'introduction. Elle répond à une lettre de moi, où je demandais des informations un peu plus précises que celles que j'avais obtenues jusque-là :

« Joseph Procter espère que C. Crowe lui pardonnera

d'avoir mis deux semaines à répondre à son billet, mais J. P... a été absent ou fort occupé tout ce temps. Se sentant peu disposé à donner plus de publicité encore aux faits qui se sont passés dans sa maison, J. P... préfère ne rien ajouter, mais si C. Crowe n'a pas entre les mains un numéro du *Journal de Howitt*, qui contient une foule de détails à ce sujet, il sera heureux de lui en envoyer un exemplaire. Il peut assurer en même temps C. Crowe de l'absolue vérité de cette partie du récit de Howitt qui est tirée du *Livre de table de Richardson*. Les déclarations de W. Howitt, basées sur les souvenirs qu'il conserva de son commerce avec la famille Procter, sont parfaitement exactes, bien que péchant parfois dans les détails.

« J. P... prend la liberté d'exprimer sa conviction que le scepticisme des classes supérieures à l'endroit de l'apparition des morts et autres phénomènes de ce genre, n'est pas basé sur l'examen philosophique impartial des faits qui ont donné naissance à une croyance populaire universelle à toutes les époques. Il est persuadé que l'avenir prouvera que ce n'était rien autre que des préjugés illogiques.

« Willington, près Newcastle-sur-Tyne.

« 22 septembre 1847. »

Voyons maintenant ce que nous dit M. Howitt :

« ... La maison, tout à côté d'un grand moulin, raison sociale Unthank et Procter, est à mi-chemin entre Newcastle et North Shields; elle est habitée par M. Joseph Procter et sa famille. C'est un Quaker, un homme dans la force de l'âge; sa femme, très intelligente, est d'une famille de Quakers de Carlisle. Ils ont plusieurs jeunes enfants. Cette famille respectable et instruite, appartenant à une des sectes qui tient le plus à contrôler, à régler et à supprimer même toute imagination, paraît donc une des dernières du monde à être sujette à des terreurs ou impressions imaginaires. Elle n'en est pas moins persécutée depuis des années par les bruits et les apparitions les plus étranges. En dépit de la répugnance de M. Procter à rendre publics ces faits mystérieux et à en parler lui-même, ils étaient d'une nature telle qu'ils se répandirent

bientôt dans tout le voisinage. Beaucoup de gens vinrent s'enquérir de ce qui en était, et enfin une aventure remarquable fit imprimer tout ceci. La brochure que je reproduis ici, publiée par M. M.-A. Richardson, de Newcastle, et réimprimée plus tard dans son *Livre de table de l'historien local*, nous expliquera ce que fut cette aventure.

## COMPTE RENDU AUTHENTIQUE

### D'UNE VISITE FAITE A LA MAISON HANTÉE DE WILLINGTON

« ... Nous avons visité la maison en question, que la plupart de nos lecteurs savent être située près d'un grand moulin à vapeur en vue de l'aqueduc de Willington, sur la ligne de Newcastle et Shields; il ne sera pas hors de propos de remarquer qu'elle est indépendante du moulin ou de tout autre bâtiment, et qu'elle n'est pas sur cave. Le propriétaire de la maison, qui l'habite, refuse de faire connaître au public ce qui s'y passa, et ce que nous mettons sous les yeux du lecteur nous vient d'un ami auquel M. Drury donna une copie de sa correspondance à ce sujet, avec l'autorisation d'en faire l'usage qui lui plairait. Nous apprîmes qu'une chambre au moins de la maison avait la réputation d'avoir été hantée quarante ans auparavant, qu'elle avait joui ensuite d'une longue quiétude dont avait bénéficié, d'abord, le propriétaire actuel. On nous dit aussi qu'au moment où on la bâtit, en 1800 ou 1801, une action criminelle avait été commise par l'un des ouvriers. Voici les lettres en question :

#### *Copie n° 1*

17 juin 1840.

A MONSIEUR PROCTER,

« Monsieur, mon excellent ami M. Davison, fermier à Low Willington, m'ayant assuré que vous et les vôtres êtes dérangés nuitamment par les bruits les plus inexplicables, je prends la liberté de vous dire que j'ai lu attentivement ce que dit

Wesley de ces choses, tout en y ajoutant, je l'avoue, peu de foi. Cependant, un récit de cette nature me venant d'un membre de votre secte dont j'admire la véracité et la simplicité, ma curiosité est excitée au plus haut point et j'aimerais fort à la satisfaire. Je désirerais rester seul toute la nuit dans la maison sans autre compagnon que mon chien de garde... Et j'espère aussi que s'il m'est donné de faire un essai impartial, je parviendrai peut-être à dévoiler ce mystère. M. Davison vous donnera sur moi tous les renseignements, si vous prenez la peine de vous enquérir auprès de lui.

« Je suis, Monsieur, respectueusement à vous.

Chez C. C. Embleton, chirurgien, n° 10, Church Street, Sunderland.

« Edward DRURY. »

*Copie n° 2*

« Les respects de Joseph Procter à Edward Drury. Il a reçu, il y a quelques jours, le billet où E. D... lui exprime le désir de passer une nuit dans sa maison de Willington. Les siens partent le 23; un des hommes d'Unthank et Procter couchera dans la maison. Si donc E. D... a envie de venir le 24 ou après, pour y passer une nuit, il est libre de le faire avec ou sans son chien fidèle qui, soit dit en passant, ne lui servira de rien, si ce n'est à lui tenir compagnie. J. P. pense qu'il est bon de lui dire que des troubles particuliers ne sont pas fréquents quant à présent; ils sont très incertains, et la curiosité d'E. D... risque fort de ne recevoir aucune satisfaction. La meilleure façon de procéder sera de veiller seul au troisième jusqu'à ce qu'il fasse jour, c'est-à-dire jusqu'à deux ou trois heures du matin.

Willington, 21 juin 1840.

« J. P... donnera l'ordre au contremaître T. Maun de recevoir E. D... »

M. Procter partit avec les siens le 23 juin et confia la garde de sa maison à un vieux serviteur alors sans place,

pour raison de santé. M. Procter revint seul pour affaires le 3 juillet et, le soir de ce même jour, M. Drury arrivait inopinément avec un de ses amis. On verrouilla la maison et on en visita minutieusement chaque coin. La chambre d'où sort l'apparition ne peut recéler personne. M. Drury et son ami avaient des lumières et étaient sûrs qu'il n'y avait dans la maison que M. Procter, le serviteur et eux-mêmes.

*Copie n° 3*

Lundi matin, 6 juillet 1846.

A MONSIEUR PROCTER,

« Cher Monsieur, je regrette de n'avoir été chez moi hier pour vous recevoir quand vous eûtes la bonté de venir prendre de mes nouvelles. Je suis heureux de vous dire que je suis vraiment surpris d'être aussi peu affecté après cette horrible et impressionnante histoire. Le seul mauvais effet que je ressente est un embarras dans mon oreille droite. Je l'appelle un embarras parce que non seulement je n'entends pas bien, mais j'entends sans cesse un bourdonnement. Cela ne m'est jamais arrivé et je suis persuadé que cela passera.

« Je suis convaincu que personne n'est entré dans votre maison avec *plus de scepticisme à l'endroit des manifestations surnaturelles que moi*, et personne maintenant ne peut en être plus convaincu. Je vous enverrai dans quelques jours l'entier détail de tout ce que j'ai vu et entendu. M. Spence et deux autres messieurs sont venus dans l'après-midi entendre mon récit; mais je pourrais, Monsieur, expliquer ces bruits par des causes naturelles, que je n'en affirmerais pas moins, tellement je suis persuadé avoir vu l'horrible apparition, que ce que mes yeux virent était le châtiment de mon scepticisme et de mes moqueries : heureux ceux qui croient sans avoir vu. Je vous prie, Monsieur, de me donner l'adresse de votre sœur du Cumberland, qui eut cette frayeur, et aussi de votre frère. J'aurais une grande satisfaction à recevoir une ligne de

leur main, et avant toutes choses, ce me serait une grande joie si vous ne permettiez plus jamais à vos jeunes enfants de demeurer encore dans cette horrible maison...

« Je suis, etc.

« EDWARD DRURY. »

*Copie n° 4*

Willington, 9 juillet 1840.

« AMI RESPECTÉ E. DRURY,

« Ayant été à Sunderland, je n'ai reçu ta lettre du 6 qu'hier matin. Je suis heureux d'apprendre que tu te remets des effets de ta visite imprévue. Je respecte ta déclaration virile et hardie de la vérité en face de cette ridicule et ignorante fatuité qui aujourd'hui attaque tout ce qu'on appelle le surnaturel.

« Je serai heureux de recevoir ton récit : tu feras bien d'être attentif à montrer que tu ne pouvais être endormi ou victime d'un cauchemar, ou que tu n'as pu voir le reflet de la bougie, comme d'aucuns le veulent en leur sagesse. »

« Je suis, etc.

« JOSEPH PROCTER. »

« P. S. J'ai bien trente témoins pour différents faits qui ne s'expliquent d'une façon satisfaisante que par une intervention surnaturelle. »

*Copie n° 5*

Sunderland, 13 juillet.

CHER MONSIEUR,

« Je vous envoie par la présente, selon ma promesse, un compte rendu exact de ce que j'ai vu et entendu dans votre maison. Ayant reçu votre permission de visiter votre mystérieuse habitation, j'y allai le 3 juillet, accompagné d'un mien ami, T. Hudson. Ceci n'était pas d'accord avec nos conventions ni avec ce que je voulais faire d'abord, puisque je vous avais

écrit que je viendrais seul. Je vous suis reconnaissant de n'avoir fait aucune allusion à la liberté que j'ai prise ; la suite a prouvé que cela valait mieux. Je dois dire ici que, ne pensant pas vous trouver chez vous, j'avais dans ma poche un couple de pistolets, décidé à en laisser tomber un devant le meunier comme par hasard, de peur qu'il n'ait l'audace de nous jouer quelque tour. Après mon entrevue avec vous, je sentis que je n'avais nul besoin d'armes, et je ne les chargeai pas après que vous nous eûtes permis de visiter à notre gré toute la maison. Je m'assis sur le palier du troisième étage, m'attendant à pouvoir expliquer philosophiquement tous les bruits que j'entendrais. C'était vers onze heures du soir. Vers minuit dix, nous entendîmes tous deux un bruit singulier comme si beaucoup de personnes se promenaient nu-pieds sur le plancher, et je ne pouvais déterminer d'où il venait. Quelques minutes après, nous entendîmes un bruit qui ressemblait à celui que ferait une personne en frappant du revers de la main entre nos pieds ; ensuite une toux creuse résonna dans la chambre même d'où l'apparition sortit. Le seul bruit que nous entendîmes après celui-là fut un bruissement dans l'escalier comme si quelqu'un montait contre le mur. A une heure moins le quart, je dis à mon ami que j'avais un peu froid et que j'avais envie d'aller me coucher, car nous entendrions les bruits aussi bien de mon lit ; il répondit qu'il ne se coucherait qu'au jour. Je ramassai une note que j'avais laissé tomber et me mis à la lire ; puis je tirai ma montre et vis qu'il était une heure moins dix. En levant les yeux, mes regards se fixèrent sur la porte d'un cabinet que *je vis* s'ouvrir, et je vis aussi la forme d'une femme revêtue d'habits gris, la tête penchée vers le sol, une main pressée sur la poitrine, comme si elle souffrait, et l'autre main, la droite, montrant le plancher, l'index pointé en bas. Elle parut s'avancer avec précaution vers moi ; comme elle approchait de mon ami qui somnolait, elle tendit la main droite vers lui ; je me précipitai alors sur elle en poussant un épouvantable cri, paraît-il : mais au lieu de la saisir, je tombai sur mon ami, et les trois heures qui suivirent ne m'ont laissé aucun souvenir précis. J'ai appris depuis qu'on me descendit dans un état de terreur affreuse.

« Je certifie ici que le compte rendu ci-dessus est absolument vrai et exact dans tous ses détails. »

« EDWARD DRURY.

« North Shields. »

« Le cas suivant est plus récent. Une apparition se montra à une des fenêtres de cette maison et quatre témoins dignes de foi la virent de l'extérieur et purent l'examiner pendant plus de dix minutes. L'un de ces témoins est une jeune fille, proche parente des Procter, qui ne voulait plus coucher dans la maison à cause de ce qui s'y passait, et logeait à côté; les autres sont : un homme respectable, contremaître à la fabrique où il a été employé pendant de longues années; sa fille âgée de dix-sept ans environ, et sa femme, qui fut la première à voir le fantôme et les appela tous pour qu'ils le vissent. C'était un homme, nu-tête, vêtu d'une sorte de surplis qui flottait en avant et en arrière à trois pieds du sol, de niveau avec le bas de la fenêtre du second étage, paraissant entrer dans chaque face du mur et se montrant ainsi de côté, tout en passant. Il s'arrêta ensuite devant la fenêtre, et une partie de la forme se fit jour à travers le store baissé et la fenêtre, car son corps lumineux intercepta la vue du châssis. Il était mi-transparent et brillant comme une étoile, répandant de la lumière tout autour de lui. Comme il devenait moins net, il prit une teinte bleue et s'évanouit peu à peu, la tête disparaissant d'abord. La maison était fermée et vide, sans lumière, et il n'y avait pas de clair de lune...

« On peut s'imaginer quel retentissement eut le récit de M. Drury. Il se répandit fort et ce fut bien autre chose quand il fut publié. Fait singulier, M. Procter reçut alors un grand nombre de lettres d'individus de toute sorte et de tout rang lui disant que leurs demeures étaient et avaient été, pendant des années, sujettes à des troubles du même genre.

« Ces bizarres événements m'ayant été racontés souvent par des personnes connaissant les Procter de Willington, j'eus la curiosité de faire une visite à la maison hantée pendant que je faisais un voyage dans le Nord, et de demander la permission d'y passer une nuit. Toute la famille, malheu-



reusement, était à Carlisle : je ne pus donc remplir mon but principal, mais je trouvai le contremaître et sa femme dont il a été question dans le récit précédent. Ils me firent voir la maison et me parlèrent de tous ces faits avec la simplicité tranquille de gens qui ne peuvent avoir le moindre doute au sujet de ce qu'ils avancent...

« Je manquai M. Procter à Carlisle et ne pus donc rien savoir de lui ou de sa femme sur cette étrange matière. Mais je vis divers membres de la famille de M<sup>me</sup> Procter, tous gens fort intelligents, d'un sens droit et pratique; ils furent unanimes à me confirmer les détails que j'avais appris et que je rapporte ici :

« Un des frères de M. Procter, d'un âge mûr et d'un esprit pondéré, droit et raisonnable, incapable d'être trompé par de vulgaires supercheries, m'assura avoir été dérangé à Willington par les bruits les plus extraordinaires...

« Une nuit qu'il était couché, il entendit un pas lourd sur l'escalier, montant vers sa chambre; on frappait en même temps sur les barreaux comme avec un gros bâton. Cela vint jusqu'à sa porte, il essaya de crier, mais sa voix s'étrangla. — Il sauta à bas de son lit, ouvrit la porte, ne vit personne et entendit le même pas lourd descendre délibérément l'escalier devant lui, accompagné des mêmes forts coups sur les barreaux.

« Il alla chez M. Procter, qui avait entendu de même tout ce bruit, et qui se leva. Ils descendirent en toute hâte jusque dans le bas de la maison, avec de la lumière, et ne découvrirent rien pouvant expliquer la chose.

« Deux jeunes filles qui avaient séjourné dans la maison me racontèrent ceci : la première nuit qu'elles y couchèrent, dormant toutes les deux dans le même lit, elles le sentirent soulevé de terre sous elles. Elles eurent très peur et crurent que quelqu'un s'était caché là pour les voler. Elles donnèrent l'alarme et on fit des recherches demeurées infructueuses. Une autre nuit, leur lit fut violemment secoué et les rideaux levés jusqu'en haut, comme tirés par des cordes; puis ils retombèrent aussi rapidement, et cela plusieurs fois. Il fut impossible de découvrir la cause de ces manifestations. Le

lendemain, elles firent enlever complètement les rideaux, car il leur semblait que des yeux méchants s'embusquaient derrière. Les conséquences de cet arrangement furent encore plus frappantes et plus terribles. Il arriva qu'elles se réveillèrent la nuit suivante; il faisait assez clair pour tout distinguer dans la chambre, car c'était en été, et elles virent une forme féminine, comme un brouillard bleu gris, sortir du mur à leur chevet, passer à travers le bois de tête du lit dans une position horizontale et se pencher sur elles. Elles la virent distinctement; leur terreur fut intense, et l'une des deux sœurs refusa depuis lors de coucher dans la maison; c'est la jeune fille citée plus haut et qui vit l'apparition de la fenêtre. L'autre changea d'appartement.

« Il serait trop long d'énumérer les aspects divers que prend ce perturbateur nocturne, au dire de la famille Procter. On voit quelquefois la forme d'un homme telle que je l'ai déjà décrite, et souvent très lumineuse, qui passe à travers les murs comme s'ils n'existaient pas. Les voisins ont nommé cette forme masculine le Vieux Jeffrey. D'autres fois, on voit la forme d'une dame en gris telle que la décrit M. Drury. On la voit aussi assise, enveloppée d'une sorte de manteau, la tête penchée, et les mains croisées sur les genoux. Le plus horrible, c'est qu'elle est sans yeux.

« Entendre des gens aussi tranquilles et supérieurs vous raconter de sang-froid ces choses-là vous impressionne étrangement. Ils disent que les bruits entendus ressemblent souvent à ceux que ferait un paveur en damant, dans l'escalier ou ailleurs; puis ce sont des bruits de toux ou des soupirs comme ceux d'une personne affligée; enfin on entend une infinité de petits pieds sur le plancher de la chambre du haut, où l'apparition s'est le plus montrée, et qui est devenue une chambre à débarras à cause de cela... Une voiture d'enfant qui s'y trouve par le mauvais temps semble être poussée par ceux dont on entend les petits pas. Puis on entend quelquefois d'horribles rires. Le revenant ne se borne pas à se montrer la nuit. Un jour, une des jeunes filles (qui me l'assura elle-même) ouvrit la porte à laquelle on avait frappé (la servante étant absente); une dame, habillée de soie fauve, entra

et monta l'escalier. La jeune fille pensa naturellement qu'elle était venue voir M<sup>me</sup> Procter, et la suivit au salon où on ne la trouva plus... elle ne la revit jamais...

« Tout le voisinage a peur du spectre, bien qu'il semble réserver uniquement ses manifestations pour les habitants de cette seule maison. Il y a cependant un puits dont personne n'ose approcher la nuit parce que le fantôme a été vu auprès...

« Il est inutile de chercher à donner une opinion touchant les vraies causes de ces bruits et de ces visions étranges... Nous ne pouvons que constater qu'une famille des plus intelligentes et des plus respectables en a été, elle et ses visiteurs, continuellement molestée pendant des années. »

J'ajouterai au récit de M. Howitt que M. Procter et sa famille quittent leur maison, M. Procter ayant l'intention de la partager en petits locaux pour les ouvriers. Une de mes amies, qui alla dernièrement à Willington et visita la maison avec M. Procter, m'assura que les troubles existent toujours, bien que plus rares. M. Procter lui dit que la forme féminine apparaît quelquefois dans un linceul, et que les siens l'avaient vue peu de jours auparavant. Enfin un monsieur qui faisait une visite à M. Procter lui ayant exprimé le désir qu'on pût découvrir quelque explication naturelle de ces faits embarrassants, *celui-ci déclara qu'il avait la profonde conviction, basée sur quinze années d'expérience, que tout éclaircissement à ce sujet était impossible.*

CROWE.



## LES APPARITIONS DE CAMPITELLO

*(JOURNAL D'UN TÉMOIN)**(Suite)*

3 septembre. — Visions extraordinaires de Corteggiani et d'un nommé Domartini Philippe-Mathieu, de Prasso-de-Rostino, âgé de 16 ans environ. Corteggiani d'abord, Domartini ensuite tombent en syncope. Ils se débattent, ils se tordent dans les plus horribles convulsions. Ils se relèvent sur leurs genoux, fixent une minute ou deux la pierre de l'apparition pour tomber ensuite à la renverse sur leur dos. Ils se relèvent encore et ils retombent comme une masse.

Enfin à l'aide de leurs genoux et de leurs mains, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ils s'en vont au pied de la croix à travers les ronces et les broussailles, dégringolant des murs de 6 à 7 pieds, sans se faire aucune déchirure, sans faire aucune chute. Ils restent un moment couchés sur le dos comme endormis, puis ils se relèvent et s'en retournent au lieu d'où ils sont partis, l'un faisant le chemin qu'avait fait l'autre pour descendre, les yeux fermés, les joues couvertes d'une sueur glaciale, les mains froides. Ces espèces de *strascinate* se renouvellent deux fois.

A la fin de la deuxième, Corteggiani fait signe qu'il veut écrire. On s'empresse de lui donner papier et crayon. Il écrit, le visage couché par terre et les mains derrière la nuque : *Marie Satana! Marie Satana!!*

La foule, qu'on ne peut évaluer à moins de deux mille personnes, s'épouvante et a comme le pressentiment de quelque chose de mal. J'use assez de prudence pour m'emparer de l'autographie du voyant et pour dire qu'il venait

d'écrire : *Marie*. Corteggiani ne sait ni lire, ni écrire. L'autre voyant convulsionnaire Domartini demande, par des signes, papier et crayon pour écrire lui aussi. On dit que celui-ci a le certificat d'études, partant saura-t-il écrire plus clairement. Voici ce qu'il écrivit : *Carepe 101,718*. Personne ne sait déchiffrer ni ce *mot*, ni ces chiffres.

Après avoir écrit, ils reprennent tous deux leur état normal. Je les interroge, devant tout le monde anxieux d'entendre. Voici leurs réponses : « Nous avons vu la sainte Vierge habillée de blanc... nous semblant un *peu triste*. Nous avons remarqué aussi retiré dans un coin un petit prêtre avec une longue barbe grise, les yeux grands ouverts tournés vers nous, les cheveux relevés sur le sommet de la tête. Il fait signe à Domartini de s'approcher de lui. Celui-ci obéit. Alors il lui pose cette question : « Y a-t-il longtemps que tu t'es confessé? — Vingt jours! répond Domartini. — Eh bien! tu feras alors vingt *strascinelle*. » Le lendemain Domartini fait sa pénitence.

4 septembre. — Vision de Mozzoni Antoine-François, de Lento. C'est un jeune homme très robuste de 17 ans. Il est berger. Sans tomber, toujours debout, les yeux ouverts et inertes, il fixe l'apparition qu'il voit en l'air, en droite ligne de la pierre. Tantôt, il court d'un côté, au milieu de précipices, et tantôt de l'autre gardant les yeux toujours fixés sur l'apparition. En ce moment, il perd toute sensibilité. On le pince fort, on lui brûle des allumettes dans les yeux et malgré cela, il reste insensible; au contraire, il ne cesse de courir après l'apparition. Cette scène extraordinaire dure plus de deux heures. Revenu à lui, il dit avoir vu la Vierge Marie *triste, triste, triste*, le Christ couvert de sang avec ce chiffre : 6666 et une vaste église dans une grande prairie émaillée de fleurs.

5 septembre. — Graziani Jean-Paul et Bagnoli Moïse tombent en syncope. Bagnoli Moïse quoique âgé seulement de dix ans, soulève dans ses bras Jean-Paul Graziani, jeune homme de vingt ans fort robuste sans éprouver la moindre difficulté. Il le garde dans ses bras, alors que l'autre, les bras étendus; les

yeux tournés vers le ciel, fixe l'apparition qui devait être bien belle au-dessus de sa tête.

Le petit Moïse, tout en maintenant son compagnon, regarde lui aussi, avec un air candide, dans la même direction. Au moment de cette scène, Lorenzi Hyacinthe, de Campitello, mais habitant Bastia, un incrédule de la plus belle eau, voit d'une distance de 100 mètres (pour me servir de son expression) un tableau magnifique, c'est-à-dire la sainte Vierge à deux cents mètres au-dessus de la terre et en droite ligne du champ de l'apparition, au milieu d'un ciel parsemé de millions d'étoiles, ayant une couronne toute brillante sur la tête, un grand globe très lumineux dans la main gauche, l'enfant Jésus sur le bras droit, vêtue d'une robe en or, au milieu d'une multitude d'anges, qui montent et descendent en l'air. — Jamais de sa vie, dit-il, je n'ai vu chose plus belle, plus magnifique ! Je ne croyais pas, maintenant je crois et je suis prêt à lever le bras pour attester si c'est nécessaire, ce que je viens de voir.

En effet il était très émotionné au dire des personnes qui étaient avec lui et qui virent aussi quelque chose. Ce sont : Joseph Lorenzi son frère, Lorenzi Marie, Albertini Como, de Campitello, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Buottafoco, M<sup>me</sup> Raffali Angèle, et M<sup>lle</sup> Filippi, de Pictiallea, ainsi qu'un enfant de cinq ans, le fils du voyant.

*6 septembre.* — Vers 10 heures du matin, le jeune Cortegiani, en présence de M. l'abbé Albertini, curé de Lama, tombe d'abord en syncope, puis il se lève et grimpe au milieu de précipices sans jamais tomber ; il se traîne après nombre de tours et de détours, comme un reptile jusqu'à la source qui jaillit sous le premier rocher de l'apparition ; il fait force signes de croix au-dessus de l'eau, il en asperge les bords, il en boit. Après cette cérémonie, il repart en se trainant toujours sur tout son corps, passe par des lieux réputés inaccessibles, à travers des ronces, sur des cailloux, etc., sans se faire aucune éraflure, ni aucune déchirure aux habits.

Arrivé à l'endroit d'où il était parti, il se laisse choir sur le sol comme un corps inerte, sans faire aucun mouvement, sans

donner plus signe de vie. Un quart d'heure après, il se lève, comme s'il sortait d'un rêve d'or. Il déclare, à la surprise de toutes les personnes présentes, qu'il ne ressent aucune fatigue, pas même l'effet d'un soleil ardent, qu'il ne se souvient pas d'avoir été bénir la fontaine de... mais qu'il a vu la sainte Vierge au milieu de fleurs et de roses et un petit prêtre à la barbe grise et longue, dans la petite grotte.

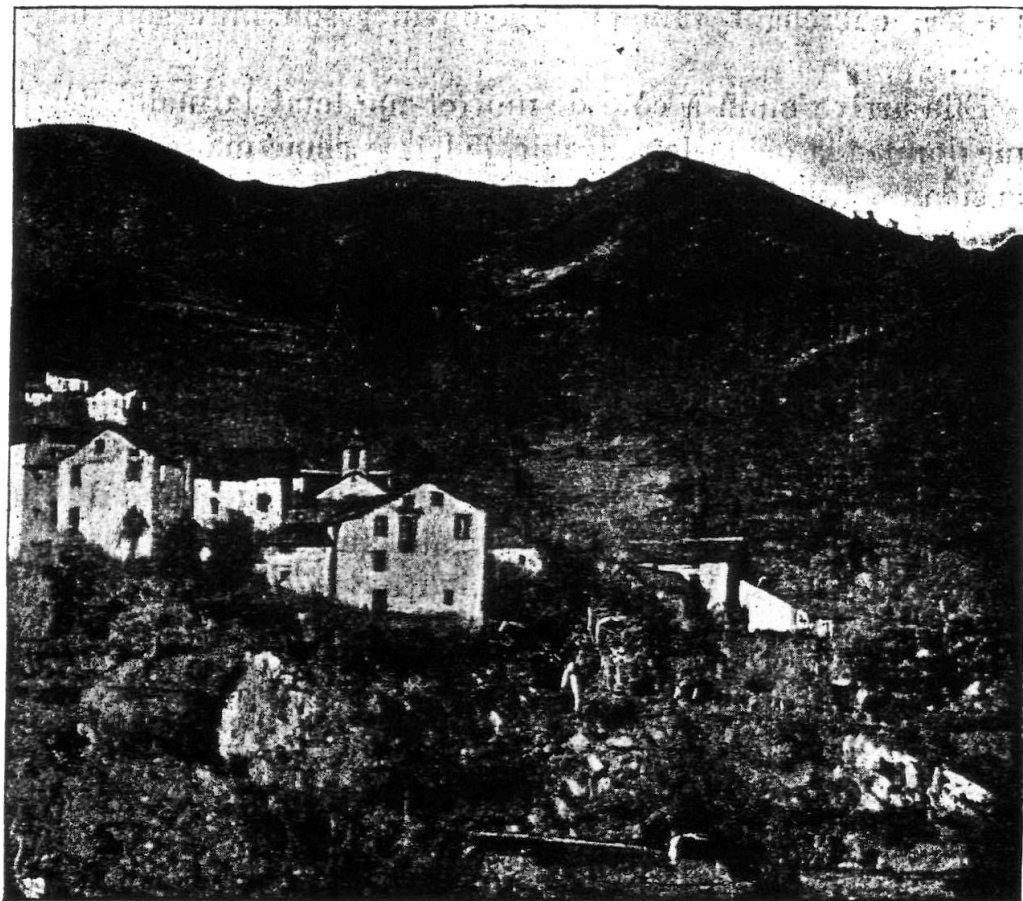
*Suite.* — Vers 8 heures du soir, la scène reprend et devient très intéressante, par suite du nombre des personnes qui y jouent des rôles différents. Ce sont : Corteggiani, J.-Paul Graziani, Bagnoli Antoine âgé de 20 ans, Bagnoli Moïse, Gracieuse Pietri âgée de 32 ans, Lorenzi Perpétue, Lorenzi Madeleine âgée de 18 ans et vivant dans le scandale, Bagnoli Faustine âgée de 50 ans, Lorenzi Contesse âgée de 10 ans, et Lorenzi Marie âgée de 60 ans. Les syncopes succèdent aux visions et les convulsions aux syncopes. Quinze cents personnes forment la galerie.

Les femmes sont plus calmes excepté Madeleine Lorenzi qui, les cheveux épars, se traîne sur les genoux jusqu'au pied de la croix où, par une attitude singulière, elle ressemble à Madeleine la pécheresse, convertie. Ma plume est impuissante à décrire les différentes phases de la scène. Les visionnaires tantôt tombent d'un côté, tantôt de l'autre. Ils se tordent; ils perdent l'usage de la parole et ne se font comprendre que par des signes, que par des monosyllabes entrecoupés. Les deux moins âgés, Lorenzi Perpétue et Bagnoli Moïse, remplissent les fonctions d'infirmiers.

En effet Moïse ne cesse de secouer et de rappeler à la vie les hommes et Perpétue les femmes. Ils interdisent le chant et commandent la récitation continue du rosaire et les *Strascinelles* que presque tout le monde fait. Jusqu'à ce soir on chantait des cantiques, des litanies, le *Magnificat*, etc... Vers 11 heures, ils reprennent tous leurs facultés et ils disent avoir vu la sainte Vierge par trop contente.

7 septembre. — Il y a les mêmes visionnaires que le jour précédent auxquels il faut adjoindre les deux Mozzoni de

Lento et M<sup>lle</sup> Bagnoli Marie. Les femmes, ce soir, ont toutes leurs cheveux épars. Les syncopes se succèdent. Tout le monde comme électrisé par le nombre assez considérable des voyants qui se roulent par terre, se tordent dans les plus horribles convulsions, se traînent sur leurs genoux d'un bout



CAMPITELLO

à l'autre du champ, tout le monde dis-je, ne cesse de faire les *strascinelle* et de prier avec ferveur et sans jamais discontinuer. Le plus grand silence règne dans la foule attentive et curieuse.

En compagnie de quelques braves personnes comme M. le maire, etc., je me tiens coi, et devisant avec lui, à voix basse de ces faits extraordinaires, retiré dans un coin et dans la plus grande obscurité. La foule en effet ne peut être éva-



luée à moins de trois mille personnes, entassées l'une sur l'autre.

Quelle est grande ma surprise de voir M<sup>me</sup> Gracieuse Pietri, une des voyantes, venir à travers la foule, se trainant doucement sur ses genoux, les yeux fermés, le visage mouillé de sueur, une lanterne à la main. Chacun se retire pour la laisser passer, cherchant vainement à deviner son but, son dessein.

Elle arrive enfin à côté de moi et me tend la main. Sans me donner la peine de réfléchir, je laisse choir ma main dans la sienne. Elle lui donne une forte étreinte, comme pour me contraindre à la suivre. Alors je dégage, non sans effort, ma main et de peur qu'elle ne me la reprenne, je m'en vais dans un autre coin, bien loin d'elle.

Je ne vous cache pas que j'étais effrayé un petit peu. La foule est toute compacte ; je crois l'avoir déroutée quand je la vois venir de nouveau vers moi, dans les mêmes conditions qu'auparavant. Elle me prend par la main et me conduit en fendant la foule amassée pour voir, à l'autre bout du champ, d'où elle fait éloigner, par force signes, toutes les personnes curieuses, qui nous suivent pour rester seule avec moi.

La lanterne s'étant éteinte en chemin, elle l'a échangée avec une autre allumée sans pourtant ouvrir les yeux. Resté seul, je lui dis de parler au nom de la très sainte Trinité et de me dire pourquoi elle m'a conduit à cet endroit. Alors, en entrecoupant les mots, et en éprouvant une grande fatigue à parler, elle me dit qu'il faut de l'eau bénite pour asperger tous les voyants. Je lui réponds qu'il n'y a personne à la maison et qu'il ne m'est pas possible d'en avoir.

Alors elle insiste avec force, disant que sans l'eau bénite les voyants ne reviendraient pas de toute la nuit. Je prie M. l'adjoint d'aller en chercher à l'église. Sur ces entrefaites, je lui demande pourquoi les voyants ont besoin d'être aspergés et pourquoi semblent-ils souffrir ? « Parce qu'il y a aussi le démon ; il y est à cause de certains scandales. C'est pour cela que la sainte Vierge est triste et nous oblige à faire pénitence pour les scandales. Aussi, si nous savons prier et faire pénitence, la sainte Vierge triomphera sûrement et... »

Ne pouvant se tenir debout, elle s'assied par terre, s'adosant au mur entourée de 300 personnes au moins.

Je continue à l'interroger, elle me répond toujours sensé-ment.

L'eau bénite arrive, et elle m'est remise dans une petite fiole. C'est alors que je demande à Gracieuse si M. l'adjoint serait resté longtemps encore à venir. « Il est venu, dit-elle, et il se trouve là dans la foule ! » Je ne me tiens pas pour battu et je réplique en lui disant : « Qui a donc l'eau bénite ! »

Sur ce, elle s'écrie : Ah!!! et puis, comme une possédée elle se lève brusquement, d'une manière automatique ouvrant de grands yeux, en proie à une grande surexcitation. Surpris d'un changement pareil, je juge prudent d'agir et d'obéir et je commence à l'asperger en faisant tomber quelques goutte-lettes d'eau sur ses habits.

O surprise, ô surprise. Tous les visionnaires, dispersés çà et là dans le champ, viennent, l'un après l'autre, malgré la foule qui se presse, malgré l'obscurité de la nuit, se faire asperger. Après quoi, ils reprennent complètement leurs sens, — voilà un mystère — sans pouvoir s'entendre, sans savoir si j'avais de l'eau bénite, etc.

Après cette cérémonie, Gracieuse, restée seule dans un état tout à fait anormal, élève la voix et commande de dire : cinq chapelets, dix *pater*, *ave* et *gloria*, dix actes de contrition, et six *de profundis* promettant le triomphe de la sainte Vierge pour le lendemain.

« Mais, pour cela, dit-elle, il faut que nous, sans exception, fassions *la strascinella*, et prenions part à la récitation de toutes ces prières ! » En effet, un jeune homme de Campitello, Pierre-François Graziani, dit les chapelets et le reste, à haute et intelli-gible voix, pendant que la foule exécute une pénible et longue *strascinella*, tout en répétant les *ave* multipliés du rosaire. Pendant ce temps, je jette toute l'eau bénite sur la foule. Alors Gracieuse se réveille, et reprend son état normal. La scène finit vers minuit.

8 septembre. — Le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, le monde accourt de tous les villages, anxieux d'assis-

ter à quelque chose d'extraordinaire. Dès l'aube, le champ des apparitions est envahi par plusieurs centaines de pèlerins. Pendant la messe, l'église est comble.

Je lis sur tous les visages de mes paroissiens, la consternation et l'inquiétude : ils craignent qu'un malheur n'arrive. Au prône, après leur avoir parlé de la Naissance de Celle qui donna le jour à Jésus-Christ dans une étable et dans une ville de Galilée pour nous enseigner que sa devise est pauvreté et humilité !

Je leur dis d'avoir confiance et de ne pas se décourager, Marie demande de nous des prières, des pénitences, mais surtout de la persévérance. Ne nous arrêtons pas à mi-chemin. Prions et persévérons. Car la meilleure arme pour combattre l'ennemi de la très sainte Vierge, c'est la prière. Je les engage tous, grands et petits, à se porter au champ des apparitions vers une heure de l'après-midi, à y réciter, chacun à mon intention, une troisième partie du rosaire et à avoir pleine confiance en Celle qui nous honore de ses visites.

Je remarque que ces quelques paroles amies ont relevé les esprits abattus et ont apporté une lueur d'espoir dans les cœurs affligés de mes paroissiens, qui ne sont plus maintenant que des agneaux craignant le passage du loup, mais confiant aussi dans la houlette du berger.

Le curé de Lama et moi, à l'heure convenue, nous nous acheminons vers la roche miraculeuse. Le soleil est ardent : la poussière s'élève par bouffée, comme la fumée, dans les airs ; deux mille personnes couvrent le sol, le front courbé et armées presque toutes de la couronne du saint rosaire, dont les échos nous renvoient les *ave* multipliés. Les visionnaires sont au grand complet, la bataille est engagée. On se recommande à moi et à mes prières. Je les exhorte à prier encore avec plus de ferveur et de courage.

Les voyants se roulent dans la poussière, poussent des exclamations, se débattent dans les plus horribles convulsions, se traînent sur leurs genoux et sur leurs mains à travers le champ. Des femmes ne peuvent s'empêcher de sangloter, de pleurer. Maintenant toute la foule effrayée récite le chapelet.

Lorenzi Madeleine, qui vit dans le péché, marche à travers

le champ avec ses cheveux épars et en désordre, les yeux tournés vers le ciel, se recommandant aux prières de tous. Elle s'en va trouver son complice, le fait venir au milieu de la foule, lui met un chapelet au cou et l'invite à prier, car il est la cause de toutes ses souffrances.

Ensuite elle va trouver aussi sa mère et sa sœur qu'elle fait venir à côté du jeune homme. Elle leur fait comprendre, par des gestes, la lourde responsabilité qu'elles ont assumée en l'engageant dans ce mauvais chemin. Maintenant elle présente un crucifix, à baiser, à tout le monde, excepté aux trois, auxquels il n'est pas permis de le baiser. Aussi porte-t-elle, de temps en temps, ses lèvres vers le crucifix, mais elle les retire aussitôt, se jugeant encore indigne d'embrasser celui qu'elle a tant offensé; et elle se contente de jeter des regards vers le ciel et de se frapper la poitrine.

UN TÉMOIN.

(*A suivre.*)



# THÉORIE DU FLUIDE UNIVERSEL

## ÉTUDE SPÉCIALE DU FLUIDE VITAL

(Suite)

### § XVI. — Rôle de la respiration.

Et maintenant que nous avons saisi les phénomènes intimes de notre travail cellulaire, une déduction inévitable s'impose à nous, la rectification, déjà faite d'ailleurs par la science actuelle, d'une ancienne et fausse opinion. C'était une grave erreur en effet de croire que la chaleur animale se produisait aux poumons, et l'expression de Lavoisier *combustion respiratoire* est foncièrement impropre.

Le mot *combustion* lui-même ne convient pas à ce travail de nos cellules, puisqu'il existe des quantités d'animaux à sang froid, en grande majorité même, qui vivent et produisent tout autant et souvent davantage d'énergie vitale que ceux à sang chaud. Voyez les insectes, par exemple, qui développent une puissance musculaire colossale par rapport à celle des vertébrés. Si un *éléphant* possédait la force relative d'un *lucane*, appelé vulgairement *cerf-volant*, il soulèverait une maison.

La modalité *calorique* est certainement le résultat d'une proportion plus grande de certains des éléments qui participent à la formation du fluide vital et d'abord d'une prédominance de l'oxygène. La preuve, c'est que les animaux à sang froid peuvent vivre sans respirer beaucoup plus longtemps que les animaux à sang chaud.

Que se passe-t-il donc dans nos poumons, lorsque l'air extérieur y est introduit, grâce au mouvement de la cage

thoracique et du diaphragme, pénètre jusqu'aux alvéoles et s'y trouve en contact avec la muqueuse respiratoire? Notons d'abord, preuve nouvelle de l'harmonie providentielle, notons que cet air n'est pas de l'oxygène pur, mais un mélange (non une combinaison) d'azote et d'oxygène, auxquels il faut, paraît-il, maintenant ajouter quatre nouveaux gaz récemment découverts. Si en effet l'oxygène de l'air n'était pas atténué par la présence d'un gaz inerte, tel que l'azote, il se produirait partout dans l'univers, et en particulier chez les êtres vivants, des réactions, des combustions trop actives, trop fréquentes, trop continuelles; les dégagements et échanges fluidiques seraient trop violents, trop incessants. La vie irait trop vite; la nature entière et l'homme en particulier ne sauraient se défendre contre ce comburant par excellence; en un mot le monde ne pourrait exister tel qu'il est.

Aussi me semble-t-il fort imprudent d'employer souvent comme le font certains médecins, les *inhalations d'oxygène pur*, et ce remède n'est admissible que dans des cas extrêmes; c'est parfois alors, on doit le reconnaître, un moyen d'empêcher la mort. Il est évident que l'oxygène, respiré pur, est d'abord nuisible à la muqueuse des voies respiratoires elles-mêmes, où il produit des oxydations prématurées et trop énergiques. Le Créateur n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, et, dans l'air que nous respirons, l'azote, tempérant l'oxygène, pénètre jusqu'au contact des globules rouges du sang, à travers les alvéoles pulmonaires.

Ces parois alvéolaires sont en effet le théâtre d'un remarquable échange. Le sang qui arrive circuler autour de chaque microscopique alvéole, est encombré, nous le savons, entre autres déchets organiques, de gaz devenus impropres à l'entretien de la vie, notamment d'*acide carbonique* qu'il rejette, avec de la vapeur d'eau, à travers les parois de l'alvéole.

Tandis que ce gaz inutile passe ainsi dans la cavité alvéolaire, où l'air extérieur était d'abord parvenu de son côté, cet air est appelé en échange, à travers la même membrane, et alors seulement son oxygène, soigneusement trié et séparé de l'azote,

est chargé, emmagasiné dans ces sortes de petits bateaux, que nous avons comparés précédemment à des voitures cellulaires et que l'on nomme les *hématies* ou *globules rouges du sang*. C'est à ce moment que l'*hémoglobine*, dont ils sont essentiellement formés, s'unit à l'oxygène sous le nom d'*Oxyhémoglobine*. Cette combinaison est donc destinée uniquement à *empêcher les explosions prématurées* pendant le transport de l'oxygène depuis son lieu de captage, l'alvéole pulmonaire jusqu'à la petite usine qui doit le mettre en œuvre, la *cellule vivante*.

## § XVII. — Toutes les cellules de l'organisme fabriquent du fluide vital

Si je me suis permis de rappeler ces détails de physiologie classique, c'est pour bien établir d'abord à quel point cette théorie du fluide vital concorde avec eux et les complète à merveille, ensuite pour spécifier nettement que rien autre chose ne se passe aux poumons qu'un simple échange gazeux, tandis que les combinaisons dont résulte le dégagement du fluide, du calorique, se font entièrement dans l'intimité de toutes les cellules qui composent nos tissus vivants.

Tous ces tissus fabriquent du fluide. Quel que soit d'ailleurs le rôle physiologique particulier qui leur est dévolu, les uns paraissant élaborer de préférence les sels de chaux, comme les tissus osseux, d'autres le phosphore comme la substance nerveuse, etc., quelle que soit la différenciation, la spécialisation multiple de l'énorme colonie cellulaire qui constitue notre corps, certains groupements étant adaptés à la vie végétative, d'autres à la vie de relation, il est certain que *toutes les cellules de tous les tissus participent en même temps à cette fonction générale*, qui résume du reste la vie propre, individuelle de chacune : *toutes dégagent du fluide vital*. Et tandis que nos divers appareils reçoivent du cerveau, ou des centres secondaires et relais nerveux, la somme proportionnelle de fluide nécessaire pour assurer leur fonctionnement normal, les myriades de cellules

dont ils sont construits coopèrent à la vie commune du corps humain tout entier, en élaborant sa force motrice par les intimes et si délicates réactions que nous venons d'approfondir.

Il suffit en passant de mentionner ici que les qualités, même normales, de notre fluide vital sont variables, suivant les éléments dont il est issu, puis selon les conditions de vie, de milieu, de climat et surtout de tempérament, d'idiosyncrasie, d'hérédité de chacun.

Il existe donc un échange continu, nécessaire, non seulement entre notre organisme et toute la nature ambiante, mais également entre nos centres vitaux accumulateurs et toutes les parties de notre individu.

Ainsi est mise en commun et répartie équitablement la force, la richesse produite par tous. Est-il au monde républicain socialiste plus admirable? N'est-ce pas là le collectivisme idéal? Il est vrai que les passions politiques n'y trouvent rien à glaner.

Et pourtant, dans cet état modèle, se produisent parfois, sinon des révoltes, du moins des perturbations, voire même fort graves. Ces désordres proviennent tantôt d'influences extérieures auxquelles la colonie n'a pas su se soustraire, tantôt, et c'est le plus fréquent, d'une mauvaise direction, consciente ou non, donnée par le gouvernement psychique, intelligent, immatériel, qui en a la charge et la responsabilité, c'est-à-dire par la volonté, l'âme.

Ce n'est pas le moment d'étudier ces origines intrinsèques ou extrinsèques du mal, ni ces troubles dans l'harmonie de notre être. Toutefois, en vous citant, comme exemple, les *inflammations* locales ou générales et la *fièvre*, je vous apporterai une preuve nouvelle que ce sont bien nos cellules et toutes nos cellules, si différenciées soient-elles, qui produisent le fluide vital et le dégagent sous sa modalité courante, la *chaleur animale*.

En quoi donc consiste l'inflammation? Nous n'en rechercherons pas ici les causes, dans lesquelles les microbes ne jouent aucunement d'ailleurs le rôle primordial, en ce sens qu'ils ne peuvent pénétrer dans nos tissus et commencer à



s'y cultiver que s'ils y rencontrent un *terrain bien préparé*. Mais on peut affirmer que *l'inflammation est toujours le fait d'une réaction de l'organisme* contre une excitation, ou même une irritation, nuisible à son équilibre régulier. En d'autres termes, l'inflammation a pour base une production trop active, violente même, de fluide par nos cellules; cette surproduction, qui se manifeste surtout par un excès de calorique, détermine, nécessite un appel plus considérable du sang, une rapidité plus grande dans sa circulation et tous les phénomènes consécutifs connus.

Or, ces phénomènes d'inflammation peuvent se présenter, personne ne l'ignore, dans *tous les tissus* vivants de notre économie. D'où je conclus logiquement : Si nous reconnaissons que dans toutes nos cellules peut s'établir une surproduction de fluide vital, il est évident que toutes ces cellules contribuent à la production normale de ce même fluide vital; ce qu'il fallait démontrer.

Cette surproduction fluidique n'occupe fréquemment qu'une région restreinte du corps; mais elle peut aussi d'emblée l'envahir tout entier, rarement à l'état de véritable inflammation, plus souvent sous une forme atténuée qu'on nomme la *fièvre*. La fièvre n'est autre chose en effet, que la réaction de tout notre organisme contre une cause quelconque de déséquilibre. Elle comporte à la fois une *surproduction et une circulation trop active de fluide*. Nul ne saurait nier que tous nos tissus y participent également.

Pour citer encore un exemple, la *contraction musculaire* ne produit-elle pas de la *chaleur*, du fluide, évidemment fourni par le travail cellulaire du muscle. Il est vrai d'ajouter qu'une partie du fluide, dont on peut constater le dégagement pendant cette contraction, provient de la répartition générale qui, nous le savons, est faite au moyen des nerfs, suivant les besoins de chaque appareil, de chaque organe.

### § XVIII. — Substances nuisibles à la production ou aux qualités du fluide vital.

Cette question de l'inflammation et surtout de l'inflammation locale nous amène à remarquer combien il est peu rationnel de chercher à introduire en nous des substances quelconques directement dans nos tissus, autrement que par les voies naturelles. Telle est la méthode des injections hypodermiques. Même lorsque ces substances seraient utiles, convenablement préparées et absorbées pour l'élaboration cellulaire, ce procédé déterminera inévitablement un travail local excessif, une inflammation, qui ne peut être salutaire; à plus forte raison, si les substances injectées sont inutiles ou nuisibles.

Il est d'ailleurs de première importance de ne nous incorporer, fût-ce par les moyens normaux, c'est-à-dire par l'appareil digestif ou respiratoire, aucun élément impropre au travail de nos cellules. Malheureusement on ne prête pas assez d'attention à cette loi si élémentaire d'hygiène, et trop souvent l'on ingère, non seulement des substances incapables de nous rendre aucun service, mais encore des matières essentiellement nocives, autrement dit des *poisons*.

La médecine moderne a eu le grand tort d'entrer dans cette voie déplorable et d'administrer chaque jour aux malades les toxiques les plus dangereux, sous le puéril prétexte qu'ils ne les absorbent qu'à petites doses. Les accidents si fréquents qui se produisent, malgré ces quantités prétendues inoffensives, sont une preuve suffisante que cette thérapeutique est absolument blâmable.

Sans étudier ici le rôle particulier de chaque catégorie de poisons, je résumerai leurs mauvais effets en disant que les uns ralentissent, empêchent plus ou moins la formation ou le dégagement du fluide vital dans nos cellules (tel par exemple l'oxyde de carbone déjà cité), les autres au contraire excitent soit une production trop grande, trop énergique, soit une consommation trop abondante; d'autres

enfin dégagent un fluide de mauvaise qualité, tantôt impropre, tantôt même pernicieux pour l'entretien de la vie. Certains semblent entraver la circulation fluidique ou bien s'attaquer spécialement aux fonctions de telle catégorie de cellules.

Notons encore que tous les poisons ne sont pas introduits comme tels par nous du dehors, mais qu'il s'en forme également dans nos organes ou dans l'intimité de nos tissus, par suite de leur mauvais fonctionnement, d'une hygiène défectueuse, enfin de causes multiples que nous ne pouvons détailler ici. Les déchets organiques normaux, produits de désassimilation, deviennent eux-mêmes de véritables toxiques quand l'organisme ne s'empresse pas de les éliminer, comme nous en avons reconnu la nécessité.

### § XIX. — Rôle du fluide dans la reproduction des individus et la multiplication cellulaire.

Si toutes les cellules concourent à la production de la somme du fluide vital indispensable à notre existence, il en est une classe, restreinte, il est vrai, qui, non seulement produit, mais accumule dans chacune de ses petites individualités, une proportion relativement colossale de ce fluide.

Je veux parler des cellules destinées à la *reproduction*, les *ovules* et les *spermatazoïdes*. Ces cellules, d'abord fines et agglomérées, plus tard libres et mobiles, jouissent, mieux que toutes les autres, d'une sorte de vie personnelle, du moins à partir d'un certain stade de leur évolution, et concentrent en elles la vitalité nécessaire à un nouvel être vivant qui se développera sous l'effort de leurs deux fluides combinés, l'un mâle, l'autre femelle.

Sans m'étendre ici sur un sujet si attrayant, présenté sous cet aspect tout nouveau et qui comporterait des aperçus très vastes, je me contenterai de vous faire remarquer que cette théorie nous donne la clef de deux observations mal expliquées jusqu'à présent.

Nous comprenons d'abord ainsi pourquoi toute perte de

liquide spermatique entraîne un affaiblissement, variable assurément, mais toujours manifeste, de l'organisme entier, affaiblissement parfois même assez long à réparer.

Puis nous trouvons là encore une raison suffisante des désordres fréquents qu'entraîne la *castration* chez l'homme, et bien davantage chez la femme. Ainsi quel médecin n'a pas observé les troubles multiples locaux et généraux, consécutifs à une *ovariotomie*? N'éclairons-nous pas ainsi d'un jour éclatant cette fameuse question des *psychoses postopératoires*, sur laquelle discutent depuis quelque temps les chirurgiens de l'Académie et des hôpitaux?

Ces manifestations pathologiques proviennent tout simplement de ce que, par l'ovariotomie, l'on a privé la femme de ses ovaires, de ses ovules, dans lesquels normalement une somme déterminée de fluide s'accumulait peu à peu et était entraînée chaque mois au moment des règles, qui, vous le savez tous, correspondent à la chute d'un ovule au moins. Or, cette fonction régulière cessant de s'accomplir, le fluide, ne pouvant plus se répartir, s'épandre comme d'habitude, ne sait où se porter et détermine des perturbations physiques accompagnées aussi quelquefois d'accidents psychiques. N'est-ce pas encore ce que nous avons tous observé, mes chers confrères, chez quantité de femmes à l'époque de la *ménopause*?

Toutes les cellules de nos tissus possèdent d'ailleurs une certaine puissance reproductrice limitée et reçoivent du fluide, qui les actionne, l'énergie nécessaire à leur propre *multiplication*. S'opérant par simple *scissiparité*, cette dernière nécessite une force beaucoup moins grande que celle exigée pour la procréation d'un nouvel être. Elle est d'ailleurs le seul mode de reproduction des organismes inférieurs dans les deux règnes végétal et animal.

## § XX. — Échanges fluidiques entre notre organisme et la nature ambiante.

Tel est le résumé de notre vie physiologique, végétative, envisagée sur des bases et sous une forme nouvelles, que la Faculté n'a certes pas encore enseignées. Il me semble avoir ainsi nettement établi à vos yeux le mode de production, d'accumulation, de distribution, d'action du *fluide vital* dans notre corps. Permettez-moi encore quelques observations concernant ses relations avec le monde extérieur, ses rapports avec l'âme qui lui est unie.

Nous l'avons reconnu en débutant, tous les êtres échangent sans cesse du fluide. Chaque homme reçoit et assimile constamment ce fluide extérieur; il communique en revanche inconsciemment à tout ce qui l'environne, des effluves de son fluide vital, émanant de sa périphérie cutanée où l'amène le fonctionnement de nos organes. Qu'on les nomme *Od*, *Périsprit*, *Corps astral*, etc., ce sont toujours les mêmes effluves. Parfois une cause externe peut déterminer un appel plus énergique, local ou général, dont l'intensité et la durée varient naturellement comme la cause elle-même. Les expériences que j'ai faites sur l'action physiologique de l'eau sont démonstratives à cet égard. Par contre ces émanations peuvent être entravées de diverses manières qu'il serait trop long d'exposer ici, notamment par une concentration défectueuse sur certains organes internes, ou bien par suite d'un refroidissement, c'est-à-dire par une soustraction de fluide trop intense ou trop prolongée. Mais, chose importante à noter, cette exhalation, cette perte de notre fluide est toujours *inconsciente par elle-même* et nous ne pouvons en avoir connaissance qu'en fixant notre attention sur les sensations variées qui la manifestent. Les plus importantes sont celles de chaleur ou de froid, c'est-à-dire l'impression d'un courant fluidique qui nous pénètre ou nous échappe assez abondamment sous la modalité *calorique*.

D<sup>r</sup> AUDOLLENT.

(A suivre.)

## L E MÉDIUM

## QUI FONDA LE BOUDDHISME

Dans un long article publié dans le numéro de janvier de l'*Harlinger*, l'auteur, après avoir étudié la doctrine de Bouddha, s'exprime ainsi :

« Parmi les plus hautes intelligences du monde invisible qui animent et dirigent à cette époque le grand mouvement spirite dans lequel chacun de nous joue un rôle individuel sur cette terre, Bouddha est certainement le plus actif. Pour preuve, je donnerai une communication reçue de lui par miss Harris, le 12 octobre 1894. Cette communication me paraît authentique, car sans vouloir mettre en doute les facultés intellectuelles de miss Harris, je ne puis pas concevoir comment elle pourrait en être l'auteur (1).

« Salut de la part de Gautama Bouddha. Apprends ceci, mon frère : Dans la souffrance, il y a de la force et dans le renoncement à soi-même, un vrai bonheur; de l'Inde vient la lumière; de l'Asie, la rédemption. Cependant de l'Ouest maintenant paraissent de grandes âmes pour bénir l'humanité; le temps est venu où ces grandes âmes sont envoyées pour tirer le monde de sa léthargie. Fertile en peines et en troubles, leur mission procurera néanmoins une grande joie. Les portes du ciel seront ouvertes à leur bienheureuse mission, révélant aux âmes capables de les recevoir, les secrets de l'univers et les pensées de Dieu. Considère avec quelle démarche majestueuse et quel visage radieux, vient le Christ une seconde fois pour publier ses puissantes pensées à l'aide d'instruments purifiés du péché, à l'aide d'âmes divi-

(1) Rien ne prouve que cette communication déclamatoire soit l'œuvre de Bouddha, elle peut être l'œuvre d'un autre Esprit infernal, ange déchu ou démon. On y retrouve les rêveries fantastiques des Millénaires, et les espérances chimériques des disciples modernes de Bouddha. A ce titre, nous reproduisons ce document.

nement douées et inspirées par le ciel ! Semblables aux ondes sonores d'une musique mystique, roulant à travers les airs, ses pensées glorieuses inonderont une fois encore les enfants de la terre, par les lèvres de ceux qui sont qualifiés pour être ses instruments. Les hautes montagnes, élevées par l'ignorance et la superstition sur le chemin du progrès, seront ébranlées jusqu'à leur base et réduites en pièces par la voix du Christ qui vient — non pas revêtu de misérables haillons, né dans l'étable de Bethléem et succombant sous le faix de sa croix en gravissant la colline du Calvaire, Nazaréen méprisé et repoussé — mais avec des légions innombrables d'anges ; devant lui, toutes les barrières qui ont été élevées entre Dieu et l'homme tomberont en poussière. Les anges, ministres de la Vérité, séjourneront encore avec les hommes ; ils feront briller et aimer la douceur et l'humilité, ils seront forts dans l'abnégation et sauront vaincre la souffrance. Oh ! quelles profondes pensées inondent mon âme et me sollicitent à parler ! Aujourd'hui, notre plus grande épreuve est le manque d'instruments convenables. Où sont les grandes âmes qui, dans les premiers temps, circulaient dans le monde ? N'ont-elles pas entendu l'appel de Dieu et ne viendront-elles pas de nouveau ? Je connais les héros et les sauveurs du passé. Je les ai rencontrés dans les demeures de la sagesse spirituelle. Je les ai vus rassemblés aux pieds du Christ. Par conséquent, je connais ces âmes poétiques qui parcourent la terre sous une forme humaine. Mais, hélas ! combien leur nombre est petit. Combien insuffisant pour les besoins de l'homme ! — « Est-ce que le Père pense aux besoins de ses enfants, et enverra-t-il de plus nombreux sauveurs sur la terre ? » Oui, et le temps est proche. Un grand cri, en effet, s'est élevé des âmes humaines. Les hideuses souffrances, les crimes de chaque jour, les superstitions hideuses et les craintes obsédantes qui affligent l'humanité, sont tous connus du Père. Et vous êtes maintenant à la veille d'une *dispensation nouvelle* qui amènera sur la terre de grandes âmes pour la septième et dernière époque. Et, par elles, les hommes apprendront à ne plus détruire la vie de leurs semblables, mais à la préserver, à ne plus l'abréger par le malaise et le vice, mais à

la prolonger et à la remplir de la gloire divine du Pouvoir immanent que je vis sous l'arbre sacré (1)? Les dix grands maux que j'y regardai, affligent encore la terre aujourd'hui ; mais le principe invincible et éternel du Bien y réside toujours, bien qu'obscurci par les brouillards de l'ignorance et de l'erreur. Et quand je te dirai que le Christ est venu et que mon âme a déjà entendu les échos de sa démarche majestueuse et la venue éblouissante de son hôte angélique, tu pourras en toute sûreté, savoir que Dieu s'est souvenu de ses enfants et que dans la peine, ils trouveront la paix, et qu'au milieu des épreuves, ils obtiendront la force, qu'au milieu des souffrances, ils atteindront le terme de bénédictions sans fin et d'une joie indicible, tellement que, par toute la Karma que l'homme a rassemblée dans le passé, il s'élèvera vers le Père à l'avenir. Aie confiance en Lui, et il suppléera tes plus grands besoins, et la terre s'éveillant de son sommeil séculaire l'exaltera pour la renaissance des âmes qui renonceront entièrement à la chair et triompheront dans l'esprit de l'éternel amour sur les maux qui souillent l'humanité ; délivrant les victimes qui sont liées aux autels de Moloch ; relâchant les captifs ; soulageant ceux qui souffrent et apportant la joie à ceux qui sont tristes. Tel est le message que j'apporte à mes frères. Soyez forts et fermes, car le Christ est venu. Que son pouvoir repose sur vous, que sa voix soit entendue par vous, que son influence s'exerce sur vous. Vous ne regretterez pas d'avoir méprisé certaines choses pour l'amour de lui. Comme Dieu est bon, le bien prévaudra certainement ; tous les hommes sauront que par les portes de la vie éternelle, les âmes deviendront de plus en plus fortes, leur sagesse ne fera qu'augmenter et leur pureté progressera, épanouissant leurs feuilles comme le lotus ses fleurs, à côté de la fontaine de la vérité, nourris par l'amour de Dieu, embaumés par ses bénédictions, et rendus immortels dans sa vie. »

Abbé GASNIER.

(1) Le figuier à Badhimanda.



# LA LUMIÈRE <sup>(1)</sup>

## CONSIDÉRÉE COMME FLUIDE VITAL

### LA VIE DES PLANTES ET DES ANIMAUX



Cette étude a pour objet spécial une théorie de la vie végétale et animale basée sur les rapports qui existent entre la lumière et la vie. Nous la terminerons par un aperçu de la vie humaine.

#### I. — Considérations préliminaires.

1<sup>o</sup> Toute hypothèse qui tend à faire dériver la vie de la matière, fluide ou autre, aboutit nécessairement, cela va de soi, à l'erreur de la génération spontanée.

2<sup>o</sup> Nos raisonnements se heurtent beaucoup trop aux limites restreintes de ce bas monde. L'on est trop porté à oublier que nous sommes esprit autant, et plus que matière, et que notre éternelle destinée nous conduit inévitablement au delà des choses sensibles. L'on oublie que non seulement nous nageons, pour ainsi dire, en Dieu notre créateur; mais qu'en outre le monde invisible, que nous côtoyons sans cesse, est le céleste et infini séjour d'intelligences angéliques dont la multitude et la beauté surpassent, d'une manière incomparable, celles des choses capables de tomber sous nos sens. Que sont, en effet, les espaces étoilés de l'univers matériel, en comparaison des ciels spirituels, au sein desquels cet univers oscille; moins à coup sûr qu'une astérie éphémère dans l'immensité de l'océan.

3<sup>o</sup> Il est incontestable que les esprits exercent une action

(1) Je déclare rétracter tout ce qui dans ce travail serait en désaccord avec l'enseignement de notre mère la sainte Eglise catholique. Alfred VAN MONS.

directe et constante sur les corps, et, sans vouloir confondre la nature spirituelle avec la nature matérielle, les opérations de l'une avec les opérations de l'autre, c'est peut-être dans la dépendance où se trouve la nature par rapport à la surnature qu'il conviendrait de chercher le secret de bien des mystères naturels.

4° La science qui traite spécialement du surnaturel est la doctrine de Dieu, la science de la foi et des choses divines. Loin d'exclure le concours de la théologie, quand on étudie la nature, il est utile de tirer des conclusions à l'aide des données que nous fournit cette science des sciences.

D'ailleurs, n'est-ce pas Dieu qui a tout créé, qui conserve tout, qui par sa providence dirige tout? — N'est-ce pas à Dieu et à sa gloire que tout revient, et dès lors, est-il possible qu'un argument scientifique, qui se passe de l'idée de Dieu, ou de la réalité de sa providence, ou encore qui ne conduit pas à l'Auteur de toute chose, soit dans la vérité?

5° Dieu en sa sagesse infinie, a daigné porter à notre connaissance, par la Révélation, la base de toute science. Des données exactes sur l'origine de ce monde, de ses éléments, et de ses phénomènes, données qui sont autant de dogmes, ont été consignées dans le premier livre des Écritures saintes. Les sciences peuvent tirer de ces vérités bien des conclusions : Ce seront des recherches faites avec discrétion, non dans le but de nourrir une curiosité abusive et vaine; mais pour les nécessités de l'humanité, et sans perdre de vue que la première de nos nécessités est de nous élever vers notre Créateur, d'apprendre à reconnaître toujours davantage sa grandeur et notre néant, de l'aimer et de le servir avec une ferveur sans cesse renouvelée, enfin de travailler au salut de notre âme.

Il ne suffira pas à la toute-puissante bonté de Dieu de tirer du néant les êtres innombrables de cet univers; il ne lui suffira pas de les maintenir hors du non-être, c'est-à-dire de les conserver selon leur substance et leur essence, soit par conservation immédiate, soit par conservation médiate (1); il ne lui suffira

(1) Les théologiens admettent deux sortes de conservations positives *et per se* : l'une immédiate consistant en la communication continuelle de l'être à la chose

pas de les entretenir, de les alimenter, de les gouverner constamment par sa Providence infinie; Dieu ira plus loin encore dans le soin et l'amour qu'il porte à ses créatures; il daignera associer à sa divine sollicitude des intelligences, également créées par lui, qui mèneront à bonne fin les choses que nous admirons.

7° En parcourant les saintes Écritures depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse; en lisant les théologiens et les Pères, surtout saint Denys l'Aréopagite, on est disposé à conclure que non seulement chaque homme, ici-bas, est gardé par un ange, ainsi que l'enseigne notre foi; mais qu'il existe au delà de la nature visible plusieurs ordres d'esprits angéliques dont le nombre excède incomparablement celui des créatures de ce monde.

Ce sont, dans une hiérarchie supérieure, les séraphins, les chérubins, les trônes contemplateurs de la divine essence. Ils communiquent les dispositions du Très-Haut à la hiérarchie moyenne où les dominations, les puissances et les vertus d'une part luttent contre les démons, sans cesse acharnés contre les œuvres de Dieu; d'autre part rivalisent de zèle pour maintenir l'équilibre universel, présider à la gravitation des mondes, aider la nature dans ses opérations. Il y a relation directe entre cette seconde hiérarchie et celle des principautés, des archanges et des anges qui s'occupent plus particulièrement de nous et de notre terrestre séjour, sans se départir de la dépendance où se trouve constituée leur hiérarchie à l'égard de la hiérarchie précédente.

Et le concours des Cieux à la police de l'univers se comprend. En effet, si l'homme lui-même, que son libre arbitre parfait et sa merveilleuse autonomie rend le roi de la création visible, se trouve être, sans le secours d'En Haut, tellement inepte qu'un saint Paul a pu confesser : *Gratia Dei sum quod sum*, que pourrait donc, sans un secours analogue, sans une assistance perpétuelle d'ordre surnaturel, la nature irrationnelle, cette nature pleine de mystères et de secrets que l'étude multiplie chaque jour, et qui, chaque jour, déroutent davantage la sagacité des plus érudits!

créée; l'autre médiate consistant en l'influence de certaines dispositions ou qualités nécessaires pour que la chose créée subsiste hors du *non-être*.

C'est, imbu de ces principes, que j'essaie d'établir ma théorie. J'étudie la lumière : je la mets en parallèle avec la vie. J'étudie la forme sous ses différents concepts. Je reproduis le traité d'un savant auteur sur la vie des animaux et des plantes, et, ensuite, je tâche de prouver combien acceptable serait l'opinion qui ferait dériver *passivement* de la lumière, le principe de ces deux vies. Si en terminant je touche à la vie humaine, ce ne sera que pour reconnaître qu'elle a une origine toute autre que celle des brutes.

## II. — La lumière.

### CHALEUR, ÉLECTRICITÉ, MOUVEMENT. — SES ATTRACTIONS

La lumière, c'est elle qui fait paraître à nos yeux l'univers, la nature et leurs charmes, toutes les espèces de la création, l'infinie variété des formes et des teintes : sans la lumière rien n'existerait pour nous, rien ne saurait exister ; car la vie n'animerait pas notre monde. Voilà pourquoi Dieu a créé en premier lieu la lumière :

« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Mais la  
« terre était informe et nue, et les ténèbres étaient sur la face  
« d'un abîme, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. Or  
« Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut. Et Dieu vit  
« que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténè-  
« bres. Et il appela la lumière, jour, et les ténèbres, nuit :  
« et d'un soir et d'un matin se fit le premier jour (1). »

D'après saint Jérôme, le terme hébreux signifiant que l'Esprit de Dieu est porté sur les eaux, se trouve être synonyme de *couver*. Le Saint-Esprit, lui l'amour éternel et la vie infinie de la très sainte Trinité, va fomentier une vie nouvelle pour animer l'inerte chaos ; et c'est précisément, à ce moment que Dieu évoque du néant la lumière, cette merveilleuse créature qui paraît être la base de tout le reste (2).

(1) Genèse 1, 1.

(2) Circonstance digne de remarque, dans le hongrois, langue asiatique, dans le slovaque, langue slave, et dans le roumain qui dérive du latin, le mot *lumière* est formé du mot *monde* : Hongrois : Vilag = monde, viélagos = lumineux ou clair, vilagossag = lumière. — Slovaque : svet = monde ou univers, svetlo = lumière. — Roumain : lumie = monde, lumina = lumière.

Notons bien cette coïncidence ; qui pourrait la croire fortuite ! Non, ce n'est pas au hasard que la Révélation nous est ainsi donnée. L'historien sacré pouvait, naturellement il devait nommer la lumière après le soleil. Surnaturellement il expose les faits de l'opération divine dans leur ordre chronologique : Pour commencer la lumière et la vie se manifestent ensemble ; les luminaires du firmament ne se montreront que beaucoup plus tard, animés, eux aussi, par le fluide mystérieux.

Or, nous le verrons, la parole qui fit naître la lumière n'est autre que le Verbe divin, principe de toute création, et qui est Lumière créée, à la fois, et Vie du monde spirituel. Aussi est-il permis de croire que l'Esprit-Saint donnant la vie, et le Verbe la lumière, le Père créateur unit l'une à l'autre dans l'animation d'un univers créé à l'image des cieux.

Dans le but d'expliquer la lumière, les naturalistes en dernier ressort ont recours à l'hypothèse de l'*éther*, fluide extrêmement subtil, qui serait diffus dans tout l'univers. D'après cette hypothèse la lumière ne serait autre chose que l'effet des vibrations produites sur l'éther par des causes aptes à l'ébranler. Telle la propagation des zones sonores ; tels encore, par exemple, des cercles que produit une pierre jetée sur une nappe d'eau.

Qui est-ce qui a jamais vu, senti, perçu d'une manière quelconque ce prétendu fluide de l'éther, qui ne se manifesterait que grâce à des accidents, dont les effets seuls trahiraient l'existence ? — Ce que nos sens ne peuvent parvenir à distinguer directement au moins d'une façon négative, n'est ni corps ni matière. Ce qui ne tombe point sous nos sens est esprit. Qu'il me soit permis de ne pas ajouter foi à l'hypothèse de l'éther.

*La lumière n'est pas un accident.* La lumière est une substance, je le prouve : Dieu n'a pas créé les accidents, il les permet, ou les procure par les causes secondes. Or, Dieu a créé la lumière, *c'est de foi*. Donc la lumière est une substance.

La lumière tombe sous notre sens visuel. C'est pour la voir que nous avons des yeux, et c'est elle qui nous rend visible tout ce que nous voyons. La lumière rayonne partout, même dans l'obscurité, qui n'est qu'une diminution relative de

visibilité. Rien ne prouve qu'elle ait besoin pour briller, comme d'aucuns le prétendent, du concours de l'atmosphère. Elle peut se trouver à l'état latent dans certains corps, d'où des causes adéquates la font surgir.

Il faut conclure que *la lumière est une substance matérielle fluide, radiante et universelle.*

La lumière partage ses propriétés avec le calorique et l'électricité dont le magnétisme n'est peut-être qu'un dérivé, une électricité locale.

Lumière, chaleur, électricité sont de même nature et s'occasionnent l'une l'autre à tel point qu'il est souvent difficile de déterminer laquelle des trois est effet ou cause.

Qui sait d'ailleurs si le calorique et l'électricité ne sont pas parties intégrantes de la lumière! — En observant la création, l'on remarque aisément que presque tout y est triple; que la plupart des êtres sont constitués, soit dans leur manière d'être, soit dans leurs fonctions, par trois éléments essentiels sans lesquels ils ne sauraient subsister ou ne seraient pas complets. Ainsi par exemple, saurait-on imaginer un corps, quelle que soit sa forme, qui n'ait pas les trois dimensions cubiques?

En botanique, la reproduction s'opère par les trois organes qui lui sont propres : la fleur, le fruit, la graine. Dans le règne animal les individus sont constitués par le principe de vie, l'organisme corporel et le mouvement spontané. Retranchez le mouvement, au lieu d'un animal vous n'avez plus qu'une plante.

La trinité dans la création est assez intéressante pour faire l'objet d'une étude spéciale, et je compte m'y livrer une autre fois. En attendant, j'ose avancer que la lumière est une trinité, dont la substance lumineuse est la base, et que cette substance est la source des phénomènes calorique et électrique qui se produisent dans la nature.

Le narrateur de la création en énumérant les œuvres de Dieu, passe sous silence ce formidable tonnerre qui ébranla et illumina les sommets du Sinaï. Il ne dit rien de la chaleur aussi répandue et aussi nécessaire que la lumière. Moïse n'a écrit que ce qui lui était révélé, et en nommant la lumière, il a compris tout ce qui est de la lumière.

J'ai dit que la lumière est une substance matérielle. Dire matière, c'est dire inertie. Or, la lumière est radiante, elle bouge par conséquent; elle se propage avec une rapidité qui défie toutes les autres. Mais la lumière étant inerte, ne peut se donner le mouvement, il faut qu'elle reçoive son impulsion d'une puissance motrice qui lui est extérieure. Il en est de même de ces énergies, forces ou influences multiples et variées, qui font de la nature matérielle un mouvement perpétuel. Ce mouvement ne peut être attribué à la matière, on a une matière quelconque, si fluide soit-elle, ni aux corps formés de matière. S'ils sont mus, ces corps, ils tendent de nouveau à rentrer dans le repos de l'équilibre stable qui est propre à la matière, de sorte que le mouvement universel doit nécessairement être entretenu par une puissance mobilisatrice *constante* qui ne peut être du ressort de la matière. N'objectez donc pas qu'il a suffi que le Créateur, en tirant l'univers du néant, lui imprimât le mouvement lequel persisterait en raison de l'inertie même; car l'univers qui n'a pu se donner l'être et qui ne peut se le conserver, ne saurait non plus persister seul dans la vitalité du mouvement initial : Est-ce que tous les êtres qui nous entourent ne tendent pas à la destruction, à la mort, au repos matériel?

Le fluide agit pourtant, mais il n'y a pas que le fluide qui agisse. Faisons la part des attractions *permanentes* qui ne peuvent guère être prises pour des fluides (1).

L'électricité, le magnétisme, tour à tour, attirent et repoussent, ce sont là des attractions et répulsions *accidentelles*, qu'il n'est pas permis de confondre avec les attractions *permanentes* ou proprement dites, telles que les attractions moléculaires, la pesanteur terrestre, la gravitation astrale, avec sa double force centripète et centrifuge.

Si ces énergies étaient fluidiformes, leur fluide attractif tomberait sous nos sens, tout comme la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, lequel n'agit que sur le fer et une

(1) J'entends par fluide une substance à part, qui ne partage pas la nature des corps ordinaires susceptibles de passer à l'état solide liquide ou gazeux. Un fluide reste toujours tel quel. Les gaz ne sont pas des fluides, les odeurs ne sont pas des fluides; elles sont un effet de la divisibilité de certaines substances telles que le camphre. Un morceau de camphre, sans devenir fluide, se répand en particules odorantes au point de disparaître entièrement en peu de temps.

certaine pierre et qui, en grand, se trahit par les aurores boréales. Mais, je le répète, le fluide attractif n'existe pas.

En attendant qu'on en trouve une meilleure, voici mon opinion :

Dieu qui est l'auteur, le conservateur et le régisseur de toute chose, agit directement sur toute la nature.

La lumière est l'instrument magnifique qu'Il s'est fait pour commencer, et au moyen duquel Il lui plaît de mouvoir l'univers. Rien d'étonnant qu'elles soient sublimes et qu'elles embellissent tout, les touches de ce moteur merveilleux, sous la puissance d'un tel ouvrier !

L'attraction, n'importe les noms et les attributs que nous lui prêtons, n'est autre chose que la puissance conservatrice de Dieu rendue sensible à nos facultés.

Si vous ne trouvez pas ma solution assez scientifique, vous voudrez bien me concéder, du moins, qu'elle jette une certaine clarté sur tant de mystères, et qu'elle a sa valeur.

Si l'*acte créateur* de Dieu nous est manifesté par l'existence des choses, pourquoi l'*acte conservateur*, en vertu duquel Il les soutient hors du néant, ne pourrait-il être également perçu dans la nature et les lois de ces choses, et se nommer gravitation, pesanteur, adhérence, affinité ? Pourquoi encore l'*acte impulsif*, par lequel Dieu doue la création d'un mouvement perpétuel, en dehors des activités de la vie proprement dite, ne tomberait-il pas sous nos sens par la lumière la première des créatures visibles ?

(*À suivre.*)

Alfred VAN MONS.  
*Turocz-Szent-Marton* (Hongrie).





## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

---

Monseigneur,

Le nombre 7 est, en occultisme, la clef de beaucoup d'analogies et de correspondances qui permettent de passer d'une branche de l'occultisme à une autre, de l'astrologie à la chiromancie, à la magie, voire à la vulgaire sorcellerie des campagnes. L'École de P... enseigne couramment toutes ces correspondances.

Réciproquement tout ce qui se compte par sept dans la nature, dans la science profane ou sacrée peut s'encadrer plus ou moins spécieusement, plus ou moins audacieusement dans le plan de ces correspondances. M. Flambart, qui est un mathématicien, trouve sans peine un rapport entre les sept influences planétaires, les sept notes de la gamme, les sept couleurs du prisme. Si on parlait de la Pentecôte à P..., il trouverait un rapport entre les sept influences planétaires et les sept dons du Saint-Esprit. Je crois même que quelqu'un l'a déjà fait.

Quant au fatalisme, les astrologues s'en défendent en effet. Ils ont pour dicton *Astra inclinant non necessitant*. En fait, c'est déplacer l'objection, mais non la résoudre. Je ne serai pas vaincu par l'obstacle que les astres annoncent, mais je n'éviterai pas de le rencontrer. C'est la rencontre qui est fatale, ce n'est plus son résultat. On dit que c'est un stimulant pour ma volonté, mon courage, ma piété même?... En pratique, il n'en est pas ainsi.

En pratique, c'est une direction imprimée à ma vie en prévision d'un événement dont la certitude est très douteuse. C'est aussi une impunité promise à ma faiblesse touchant les risques dont le même horoscope me laisse exempt. Je m'en crois préservé, et ils se réaliseront peut-être, attendu que l'heure est à Dieu lors même que les astrologues seraient plus infaillibles qu'ils ne sont.

En fait l'homme qui connaît son horoscope et y croit (on y croit toujours un peu malgré soi) n'est plus en pleine possession de sa liberté morale. Il y a dans ses actions un élément de détermination dont il n'est pas maître. Il est amoindri dans sa liberté et dans sa raison.

Veillez agréer, etc.

---

## VARIÉTÉS

CLAIRVOYANCE

Il y a plus de vingt-cinq ans que je suis clairvoyant. Les yeux fermés ou ouverts, je vois dans l'obscurité ou dans la lumière la plus vive. Pour devenir clairvoyant, il me suffit d'un effort mental ; parfois, je me trouve dans cet état sans effort de ma volonté. Je donne ces explications préliminaires pour mieux faire saisir ce qui suit.

Après avoir assisté à une réunion le 8 décembre, je me mis au lit et m'éveillai le lendemain avec un violent mal de tête et un malaise général. Je n'avais pas eu de maux de tête depuis quinze ans. Je ne pouvais pas prendre quoi que ce soit, pas même une cuillerée de café sans éprouver le plus violent vomissement bilieux. Comme je suis médecin, je me condamnai à la diète la plus absolue. Le lundi 12 décembre, j'éprouvai de l'appétit.

Je sentais mes yeux étrangement affectés, je ne pouvais pas reconnaître mes amis qui venaient auprès de mon lit et ne pouvais lire. Tout était brouillé et tremblant. C'est alors que se passa un fait étrange. Subitement quatre femmes pénétrèrent dans ma chambre à travers les murs solides, elles apportèrent leurs chaises et s'assirent. Ces esprits, — car comme j'en fis l'expérience, c'étaient des esprits, — mais ils ne me semblaient pas « transparents » comme ceux que j'avais toujours vus. Ils me parurent conformés comme des êtres terrestres. Quand je les regardais en face, ils se dématérialisaient, mais je pouvais les saisir et les voir quand je les regardais de côté. Je crus d'abord à une hallucination, aussi je fermais les yeux et les recouvris de mes mains, ce fut la même chose, je voyais les esprits aussi clairement, les yeux fermés à travers

mes mains, c'est pourquoi j'appelai cette clairvoyance, double clairvoyance rayon X.

Je tendis ma main aux esprits et leur demandai de la serrer, ils reculèrent. Je tentai de leur parler, ils ne répondirent pas. Une de ces dames était justement assise auprès de mon lit, je lui passai ma main à travers le corps pour bien me convaincre que ce n'était que de l'air. Elles étaient vêtues de calicot bleu sur lequel étaient des taches blanches, elles portaient une ceinture. « Avez-vous dans le monde des esprits, leur demandai-je, de meilleurs vêtements que ce calicot ? » Elles éclatèrent de rire de tout cœur. Je les vis se promener dans ma chambre sans les entendre, Alors sur le mur de ma chambre apparut une grande carte des îles Philippines, et des parties couvertes d'écriture trop embrouillée pour que je puisse lire. Les esprits parurent remuer les murs de ma chambre et construire un cabinet, ensuite ils sortirent du cabinet et disparurent, ce que j'observai parfaitement. Bientôt entrèrent des animaux et tout à coup un veau rouge d'environ trois mois se tint près de mon lit ; dans un coin de la chambre apparut une énorme vache rouge, puis quatre chiens entrèrent et se mirent à courir à travers la chambre. Alors entrèrent des poneys de couleur brune. Les esprits scièrent le mur en deux parties et firent une plate-forme sur laquelle ils manifestèrent. Il entra alors un animal ressemblant à un blaireau. Je lui ordonnai de sortir, il s'assit et commença à trembler, puis tout à coup il fut transformé en femme. Cette ménagerie ou ce cirque demeura jusqu'au mercredi soir, 14 décembre, et m'abandonna après cela peu à peu, j'étais revenu à mon état normal.

Je n'ai lu qu'un fait semblable raconté par Mrs Hardings Bastten dans son grand ouvrage historique sur le spiritisme édité par Nicholas, à Berlin.

---

HANTISE

## LE TESTAMENT CACHÉ.

Il y a quelques années, nous nous étions installés dans les environs de la ville de Kansas.

La chambre que j'occupais avec mon mari avait deux fenêtres ouvrant sur un balcon.

J'étais endormie depuis à peu près une heure, lorsque je m'éveillai subitement avec l'étrange sensation que quelqu'un était dans notre chambre. J'aperçus se tenant au pied du lit une vieille femme élancée, maigre et vêtue d'une robe couleur mauve. Son expression était sombre et son regard triste était fixé sur moi. J'eus peur, craignant que ce ne fût quelque personne de l'hôtel entrée dans notre chambre. J'éveillais mon mari qui me dit de lui demander ce qu'elle désirait. Alors elle se glissa à travers la fenêtre sur le balcon et revint bientôt, puis elle fut enveloppée d'un léger nuage qui s'éleva au milieu de la chambre et elle disparut.

Nous fûmes convaincus que ce n'était pas un visiteur terrestre.

Le lendemain, je fis part de ce fait au propriétaire qui me pria de n'en pas parler aux autres hôtes.

Je ne voulais pas passer une autre nuit dans cette chambre, mon mari se moqua de mes frayeurs.

Quelques nuits après cette vision, mon petit garçon qui couchait dans notre chambre, m'éveilla en me disant qu'une vieille femme se promenait dans la chambre et qu'il ne pouvait dormir. Pendant que nous la surveillions, un vieillard se joignit à elle. Il était beau, mais avait une expression froide et sinistre; après quelques secondes, ils disparurent ensemble comme l'avait fait la vieille femme, la première fois.

Ces visites se renouvelèrent souvent, mais nous n'y attachâmes plus aucune importance. Mon mari fut obligé de s'absenter. Restée seule avec mon petit garçon, le courage m'abandonna, je devins nerveuse et souffrante.

A ma demande, quelques spirites de la ville tinrent une séance dans notre chambre. Ils prétendirent, pour éclaircir ce mystère, que c'étaient des esprits liés à la terre et qui resteraient jusqu'à ce que quelqu'un vint les aider à réparer le tort qu'ils avaient fait avant de quitter la vie.

Mes amis spirites m'engagèrent à rester afin d'éclaircir ce mystère. Je ne voulus rien entendre, je fis mes malles le soir même, décidée à partir le lendemain.

Après avoir terminé mes préparatifs, exténuée de fatigues, je me mis au lit; je commençais à sommeiller, lorsque je sentis une main sur mon épaule, je m'éveillai en sursaut et j'aperçus la forme d'un homme qui me montrait d'un air féroce un large buffet situé au milieu de la chambre, désirant évidemment me montrer quelque chose qui s'y trouvait. Inutile de raconter mon épouvante. J'essayai de crier sans pouvoir prononcer un son. Enfin je perdis connaissance et ignorai ce qui se passait jusqu'à ce que la cloche du déjeuner vint m'éveiller.

Ce matin même, je fis mes adieux à la maison hantée et à ses habitants, me promettant bien de n'y jamais revenir. Douze mois après, nous revenions à Kansas. Le premier soir, j'eus un vif désir de revoir la maison hantée et de m'enquérir des esprits. Me sentant en bonne santé et n'ayant pas à passer la nuit avec eux, j'étais brave. La maîtresse de la maison fut charmée de me voir et me conduisit dans la chambre hantée pour y causer tranquillement. La lampe était allumée, et nous étions assises près de la fenêtre ouverte. Pendant que j'étais assise, j'entrai en transe et une main invisible me conduisit dans un cabinet qui servait de garde-robe. Je remuai différentes choses, entre autres une planche sous laquelle était une large enveloppe bleue et alors je revins à moi. Le paquet était adressé à un avocat de la ville à qui la propriétaire de la maison le fit parvenir le lendemain. L'avocat fut surpris de trouver quelques titres et le testament égaré d'un de ses anciens clients mort depuis plus de vingt ans,

Il avait laissé une partie de ses biens à sa femme et le reste à un neveu et à une nièce; mais sa femme ne désirant point partager, avait caché le testament. Etant morte subitement, elle n'avait pu dire où il était. La maison avait été vendue et transformée en hôtel. Ceci explique pourquoi la vieille femme hantait cette chambre où elle avait caché le testament et comment son mari venait l'aider à accomplir sa mission.

(*Barderland, Londres.*)



ÉTRANGE HISTOIRE

Deux frères ont, à part, une vision qui est réalisée.

C'était un matin juste avant l'aube, nous raconte M. M..., riche commerçant de Montréal, je m'éveillai avec la vive impression que mes deux frères, l'un habitant Toronto, et l'autre Urbana, étaient dans ma chambre et s'entretenaient avec moi. Je suis convaincu que j'étais bien éveillé, parce que j'avais conscience de ce qui m'entourait, et après la vision remarquable que je vais raconter, je restai conscient jusqu'au moment de me lever.

« Après m'avoir salué, mon frère d'Ohio m'appela par mon nom et me dit : Je vais mourir, je vous institue mon légataire et désire que vous disposiez de mes biens comme il suit. Puis viennent les dispositions. La vision passée, M. M... réfléchit sur cet étrange événement. L'impression produite sur son esprit fut excessivement vive, de sorte qu'il n'eut pas un moment de doute sur la réalité de la communication qui lui avait été faite d'une façon si merveilleuse. Il crut absolument que son frère était mort. Au déjeuner, il raconta sa vision à sa femme qui la traita de rêve. M. M... déclara qu'il ne tarderait pas à apprendre la nouvelle de la mort de son frère. Quelques heures après, en effet, une dépêche apportait la fatale nouvelle. M. M... fit ses préparatifs de départ et télégraphia à son frère de Toronto qu'il le rencontrerait à la station de cette ville pour se rendre ensemble à Ohio, aux funérailles de leur frère. En rencontrant son frère à Toronto, avant même qu'il eût pu lui dire un mot de sa vision, celui-ci lui fit le récit de la vision qu'il avait eue le matin même avant l'aube : « Je pensais être à Montréal dans votre chambre à coucher et C... (le père défunt) était avec moi et me dit : Je vais mourir, je vous institue mon légataire, je désire que vous disposiez de mes biens comme il suit :

C'était les mêmes dispositions que M. M... avait cru recevoir lui-même dans sa vision du matin. Ce double phénomène ne faisait que rendre M. M... plus perplexe. Arrivés à Urbana,

les deux frères s'informèrent auprès de la famille de ce qui s'était passé au moment de la mort. Ils apprirent toutes les circonstances concernant la maladie et aussi les particularités arrivées le matin du décès. Quelque temps avant de mourir, leur frère était dans une demi-extase, oublieux de tout ce qui l'entourait, mais paraissant s'entretenir avec quelqu'un qui n'était pas présent; on l'entendait s'adresser à ses frères au sujet du partage de ses biens. »

Je livre ce fait étrange aux méditations des philosophes : Un homme va mourir à Ohio, à cette heure même, on l'entend s'entretenir avec ses frères absents, au sujet de sa mort et du partage de ses biens. Un de ses frères habitant Montréal croit le voir en ce moment dans sa propre chambre et entend les paroles prononcées à Ohio. Un autre frère demeurant à Toronto, croit lui-même être présent à cet entretien à Montréal à la même heure et entend les mêmes paroles prononcées à Ohio. Qui expliquera les nombreux problèmes curieux et complexes contenus dans cet incident?

# LA CONTAGION NERVEUSE

## ET LES POSSESSIONS

(Suite.)

---

### I

Les âmes les plus pures peuvent donc quelquefois, par une permission mystérieuse de Dieu, devenir les victimes du démon, et c'est une erreur qu'on ne saurait trop combattre, de voir dans tout possédé livré aux fureurs de l'Esprit mauvais, un damné, une créature séparée de Dieu, un objet d'horreur.

Nous trouvons un exemple remarquable de ces possessions providentielles dans l'histoire d'une religieuse Bénédictine qui vivait vers le milieu du quinzième siècle, c'est la bienheureuse Eustochie de Padoue; elle prit l'habit de saint Benoît, le 15 janvier 1461.

Le récit de Gorres que nous reproduisons sans en faire la critique, est emprunté aux documents historiques les plus sérieux, il paraîtra exagéré, invraisemblable aux rationalistes dont le positivisme étroit ne peut pas embrasser un large horizon, mais il n'étonnera pas ceux qui vivent depuis longtemps dans un commerce familier avec les grands théologiens et les mystiques les plus célèbres qui ont éclairé les chemins du monde merveilleux.

« Eustochie était un objet de malédiction et d'horreur. Le démon l'emportait dans une chambre éloignée, lui ôtait ses vêtements, et la flagellait cruellement avec un fouet de cordes garni de pointes de cuivre; ou bien, il lui déchiquetait la chair avec des couteaux, puis il la traînait à terre jusqu'à la



porte, comme pour la jeter hors du cloître, après quoi il l'enlevait de terre et la faisait retomber perpendiculairement, de sorte qu'on ne pouvait comprendre comment ses os n'étaient pas brisés.

Souvent il lui faisait des incisions au cou, ou il lui ouvrait les veines et lui faisait perdre une telle quantité de sang qu'elle tombait en défaillance et semblait sur le point de mourir.

D'autres fois il la serrait étroitement avec des cordes, ou il l'enveloppait dans un rude cilice qui lui causait de grandes douleurs. D'autres fois encore, il lui pressait la tête avec violence, ou il l'inondait d'eau glacée...

A tout cela se joignaient des douleurs atroces dans tout le corps; il lui semblait tantôt qu'on la jetait vivante dans le feu, tantôt qu'on la coupait par morceaux.

Un jour le démon l'emporta sur le toit, la menaçant de la jeter en bas si elle ne lui donnait son âme! Les sœurs, effrayées à ce spectacle, poussaient des cris lamentables, invoquant tous les saints du paradis. Le confesseur, qui se trouvait heureusement présent, exorcisa le démon, et le contraignit de descendre en bas la jeune fille. Pour elle, elle conserva dans ce danger toute sa présence d'esprit.

Une autre fois, le démon l'entraîna dans la chambre du chapitre, l'y enferma, lui ouvrit les veines, et lui fit perdre beaucoup de sang. Elle invoqua ses saints patrons; mais le démon se mit à blasphémer contre eux, en disant que malgré eux et malgré Dieu il aurait son âme. A peine avait-il dit ces mots qu'il commença à hurler d'une manière affreuse, comme si une main invisible l'eût frappé.

Un jour, en présence de ce même prêtre, il lui plongea un couteau dans la poitrine, la menaçant d'élargir la plaie jusqu'à ce que son cœur fût devenu visible. — Eh bien, tant mieux, répondit-elle, car alors il faudra que tu écrives sur ma poitrine le saint nom de Jésus. — Le confesseur l'approuva, et força le démon à réaliser cette idée; on put s'en convaincre à la mort. — D'Eus-tochie, lorsqu'en lavant son corps, on trouva, au grand étonnement des sœurs, le nom de Jésus gravé sur le côté gauche de sa poitrine.

L'admirable patience et l'extraordinaire piété d'Eustochie, pendant quatre ans, finirent par toucher les religieuses qui reconnurent leur erreur. Elle fut à la profession religieuse, le 25 mars 1465, et au voile noir le 14 septembre 1467, jour de l'Exaltation de la Sainte Croix.

Toutes ses pensées étaient si pures, qu'au témoignage de son confesseur, le plus léger souffle n'en ternit jamais la pureté. Tout son extérieur respirait et inspirait à la fois le recueillement et la chasteté. Elle ne mangeait qu'une fois le jour, et jeûnait deux fois la semaine, en s'abstenant de toute nourriture.

Eustochie, quoiqu'elle ne fût âgée que de vingt-trois ans, était, par suite de ses souffrances continuelles, réduite à un tel état qu'elle ne pouvait vivre longtemps. Elle était devenue tellement faible, qu'elle pouvait à peine parler ou se tenir sur ses pieds. Chaque jour le démon la laissait défaillante dans une mer de sang.

Elle mourut le 13 février 1469, âgée de vingt-cinq ans. Toute la ville de Padoue fut plongée dans le deuil, et accourut pour voir son corps qui exhalait une odeur délicieuse. Elle fut ensevelie dans le cloître du couvent. Le 16 novembre 1472, on leva son corps en présence de plusieurs témoins, et on le trouva parfaitement conservé. On la plaça en 1475 dans l'église, et on lui éleva un monument de marbre. Deux mois après la levée du corps, au mois de janvier 1473, une source jaillit tout à coup de l'endroit où avait été son tombeau. Cette source coule encore, et a produit un grand nombre de guérisons (1). »

On ne peut invoquer ici, pour expliquer les faits merveilleux que nous venons de rapporter, ni l'hallucination, ni l'auto-suggestion, ni la suggestion, ni le dédoublement de la personnalité. Les faits se sont produits en public, ils ont eu un grand nombre de témoins qui ont pu en constater la réalité ; ils se sont reproduits souvent : le confesseur et les religieuses ne pouvaient pas contester la présence d'un être intelligent, haïeux, pervers, du faussaire de Dieu, qui, tout en restant

(1) Gorres. *La Mystique*, tome IV, p. 378.

invisible, manifestait sa présence par les phénomènes qu'il produisait et par ses rapports familiers avec l'exorciste dont les ordres étaient entendus, compris et exécutés.

## II

Que, le plus souvent, les possessions démoniaques soient le résultat d'une affinité de nature entre le génie du mal et une créature profondément pervertie; qu'elles soient quelquefois l'effet d'un pacte sacrilège, d'une évocation impure, d'une promesse criminelle; que Dieu les permette aussi pour le châtiment d'un grand crime, quand il juge à propos de manifester les sévérités de sa justice, on ne saurait le contester.

Il serait intéressant d'étudier, à ce point de vue, tout ce qui a été écrit sur les pactes, les philtres, les grimoires, les sabbats, et il serait utile de faire une étude vraiment critique et sérieusement scientifique de ces récits où l'imagination échauffée de quelques écrivains superstitieux a entassé les plus folles inventions et confondu le vrai et le faux, jusqu'à l'invraisemblance et jusqu'au ridicule.

Il n'en est pas moins vrai que Dieu permet quelquefois au démon de tourmenter ses élus et les plus saintes âmes, d'une manière sensible, par l'obsession et par la possession. Il le permet pour le salut d'un pécheur étranger au patient. C'est le grand mystère de la communion des saints. Il le permet pour désarmer sa justice et détourner un fléau. D'autres fois, sa providence lâchera ainsi le démon, pour faire passer une âme appelée à de hautes destinées surnaturelles par la voie sanglante des épreuves qui broient le corps en laissant l'âme dans les ténèbres des plus cruelles agonies.

Un religieux de l'ordre de Saint-François qui, depuis longtemps, se voue à la pratique des exorcismes et à la délivrance des possédés, nous racontait, il y a quelques jours, ce fait émouvant. Comme il exorcisait une jeune fille, l'Esprit mauvais lui répondit : Pourquoi veux-tu que je quitte le corps

de cette fille ? Elle a fait vœu d'être victime, et c'est Dieu qui m'a permis de la faire souffrir. »

Mais, jusque dans ces souffrances indescriptibles, la miséricorde de Dieu éclate encore, et elle remplit l'âme de la noble victime de joies inénarrables. Ce calvaire a des haltes, où l'âme rencontre Dieu dans les magnificences de sa miséricorde, et converse avec lui à travers le voile du mystère. Et comme la bienheureuse Eustochie dont nous avons rappelé les épreuves, elle déclare qu'elle préfère à toutes les joies du monde ces souffrances qui doivent finir.

« Parfois, Dieu punit du châtiment de la possession les injures faites à ses serviteurs et ses amis.

Plus d'une fois, la malédiction d'un père ou d'une mère a eu pour effet le mal terrible de la possession.

Il est arrivé plus souvent encore que les représentants de l'autorité divine dans la sainte Église ont livré au démon les rebelles et les grands pécheurs. Saint Paul en fournit un double exemple : le premier est l'excommunication prononcée contre l'incestueux de Corinthe ; le second est celle qu'il porte contre Hyménée et Alexandre, pour les punir de leurs blasphèmes.

La formule même de ces sentences indique que les coupables sont abandonnés à Satan, et la tradition interprète, presque unanimement ces paroles, non seulement de la séparation de la société chrétienne, mais de l'envahissement corporel par la possession.

Dans les premiers siècles de l'Église, la seconde peine était la conséquence de la première, et si, dans la suite, ces faits sont devenus plus rares, l'histoire religieuse ne cesse pas d'en présenter à tous les âges des exemples (1). »

N'oublions pas cependant qu'il ne s'agit là que d'une opinion controversée, et nullement d'un article de foi.

(1) Abbé Ribet, *La Mystique*, etc., tome III, p. 224.

## III

Quoi qu'il en soit de l'interprétation de la parole de l'apôtre, il n'est pas moins incontestable que la possession démoniaque est un fait dont la réalité est affirmée par l'Évangile, par la tradition et par l'histoire.

Nous lisons dans l'Évangile de saint Matthieu (1) :

« Lorsqu'il fut arrivé à l'autre bord du lac, dans le pays des Géraséniens, il vint à lui deux possédés, qui sortaient des sépulcres, et qui étaient si furieux que personne n'osait passer par ce chemin-là.

Ils se mirent à crier : Qu'avons-nous à faire avec vous, Jésus, Fils de Dieu ? Etes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps ?

Or, il y avait assez près de là un grand troupeau de pourceaux qui passait, et les démons le prièrent en lui disant : Si vous nous chassez d'ici, laissez-nous entrer dans ce troupeau de pourceaux.

Il leur dit : Allez. Et étant sortis, ils entrèrent dans ces pourceaux. A l'instant, tout le troupeau courut avec impétuosité se précipiter dans la mer par un endroit escarpé et ils périrent dans les eaux.

Ceux qui les gardaient s'enfuirent, et étant allés à la ville, ils racontèrent tout ceci et ce qui était arrivé aux possédés.

Aussitôt, toute la ville sortit au-devant de Jésus, et l'ayant vu, ils le prièrent de se retirer de leur pays. »

Nous voyons ainsi le démon entrer dans l'homme, s'emparer de tout son être, en faire l'instrument de son orgueil et de sa haine, se substituer à lui, dans lui-même, et passer ensuite, de l'homme délivré subitement de ses chaînes, et de la plus cruelle oppression, dans le corps des pourceaux.

Il s'agit bien ici, d'une possession réelle et non d'une maladie morale ou d'une possession figurée.

Dans la mission qu'il donne à ses apôtres, Jésus leur dit :

(1) Matth., viii. 31 ; x, 8 ; xii, 24 ; iv, 1.

« Rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, *chassez les démons*. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement (1). »

« Les Pharisiens disaient : Cet homme ne chasse les démons que par Beelzebuth, prince des démons.

Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné; et toute ville, ou maison, divisée contre elle-même, ne subsistera point.

Or, si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même, comment donc son royaume subsistera-t-il?

Si c'est par Beelzebuth que je chasse les démons, par qui vos enfants les chassent-ils (2). »

Il y avait chez les Juifs des exorcistes, et des formules de prières pour chasser les démons. Les disciples de Jésus-Christ avaient reçu aussi le pouvoir de délivrer les possédés.

« Quelque temps après, Jésus allait par les villes et villages, prêchant et annonçant le royaume de Dieu, et les douze apôtres étaient avec lui.

Il y avait aussi quelques femmes qui avaient été délivrées des malins esprits, et guéries de leurs maladies; Marie, surnommée Magdeleine, de laquelle étaient sortis sept démons (3). »

« Il y avait dans la synagogue un homme possédé d'un démon impur, qui jeta un grand cri, en disant :

Laissez-nous, qu'avons-nous à faire avec vous, Jésus de Nazareth? Etes-vous venu pour nous perdre? Je sais que vous êtes le saint de Dieu.

Mais Jésus lui dit en le menaçant : Tais-toi et sors de cet homme. Et le diable l'ayant jeté par terre au milieu de la place, sortit de lui sans lui faire de mal.

Tout le monde en fut épouvanté; et ils se disaient les uns aux autres : Qu'est-ce que ceci? Il commande avec autorité et avec puissance aux esprits impurs et ils sortent.

Et sa réputation se répandit de tous côtés, dans le pays (4). »

(1) S. Matth., x, 8.

(2) *Ibid.*, xii, 24.

(3) S. Luc., viii, 2.

(4) *Ibid.*, iv, 33.

Nous lisons le fait suivant dans les *Actes des apôtres* :

« Un jour, comme nous allions au lieu de la prière, nous rencontrâmes une fille qui était possédée d'un esprit de Python, et qui apportait à ses maîtres un gain considérable par ses divinations.

Cette fille se mit à suivre Paul et nous, en criant : Ces hommes sont des serviteurs du Dieu très haut, et ils vous annoncent la voie du salut.

Elle fit la même chose pendant plusieurs jours. Paul, le souffrant avec peine, se tourna et dit à l'esprit : Je te commande au nom de Jésus-Christ de sortir de cette fille. Et il en sortit à l'heure même.

Les maîtres de la fille voyant l'espérance de leur gain perdue, se saisirent de Paul et de Silas, et les ayant trainés dans la place devant les magistrats.

Ils les leur présentèrent en disant : Ces gens-ci sont des Juifs qui troublent notre ville, et qui enseignent une manière de vivre qu'il ne nous est pas permis de voir, ni d'observer, étant Romains, comme nous sommes.

La populace accourut contre eux, et les magistrats ayant fait déchirer leurs habits, les firent battre des verges.

Après qu'on leur eût donné plusieurs coups, ils les firent mettre en prison (1). »

Il serait difficile, après avoir lu les textes divins, de nier la réalité de cette irruption mystérieuse et redoutable du démon dans le corps de l'homme devenu sa victime et son instrument. La dualité du possédé ne repose ni sur une hallucination, ni sur une suggestion spontanée ou reçue, ni sur une illusion d'une imagination échauffée, elle est une réalité qui implique la coexistence effrayante, quoique accidentelle, de deux êtres juxtaposés; les paroles de Jésus-Christ et des apôtres, confirmées par les faits, établissent bien cette dualité concrète, personnelle, dans la possession.

Il n'est pas étonnant que les Pères de l'Eglise qui avaient recueilli cet enseignement, et qui étaient témoins eux-mêmes, trop souvent, de ces possessions, parmi les fidèles tentés par

(1) Act. des Ap., xvi, 17, 18, 19.

l'esprit mauvais, aient été unanimes dans l'affirmation de l'efficacité des exorcismes, de la prière et de l'invocation de Jésus pour délivrer les malheureux.

« Tous les anciens Pères, écrit le Dr Klée, prennent à la lettre ce qui est dit dans l'Écriture des possessions et des possédés; ils témoignent que les mêmes faits de possession et de guérison des possédés ont encore lieu de leur temps, et ils invoquent en faveur de la foi chrétienne dans leur apologie, le pouvoir que possèdent les fidèles de chasser les démons (1). »

Il faut lire dans le Rituel romain les prières, les invocations, les menaces que l'Eglise met sur les lèvres de l'exorciste qui a reçu la mission de délivrer les possédés. On ne peut qu'admirer les conseils, la direction qu'elle donne à son ministre dans ces conjonctures périlleuses où l'exorciste lui-même est exposé à devenir l'esclave et la victime de l'esprit qui s'échappe du corps du possédé. Mais ce qui ressort de cette étude, c'est que l'Eglise, avec l'unanimité des théologiens et des Pères, avec l'Evangile et avec l'histoire, n'a jamais considéré les possessions comme un péril imaginaire, mais qu'elle a cru, qu'elle croit à leur réalité et qu'elle nous donne des armes pour nous défendre contre l'ennemi qui rôde autour de nous.

Les révélations spirites confirment à leur manière l'enseignement traditionnel de l'Eglise, et il faut bien reconnaître une possession temporaire dans les phénomènes si étranges des médiums parlants, écrivains, où l'on voit avec évidence *qu'un autre* parle, écrit, agit par l'organe du médium qui n'a conscience ni de ses paroles, ni de ses écrits, ni de ses actions.

Mais nous ne retrouvons ici ni les contorsions, ni les désordres violents, ni les accidents épileptiformes qui caractérisent à la fois certaines possessions et certaines maladies, et nous voyons alors clairement l'aberration des matérialistes qui prétendent toujours reconnaître dans les phénomènes de la possession les caractéristiques de la grande hystérie. Toute

(1) H. Klée, *Manuel de l'hist. des dogm. chrét.*, t. I, p. 369.



possession démoniaque n'est pas toujours et nécessairement violente, elle prend les caractères les plus divers où nous retrouvons la permission de Dieu, la physionomie particulière de l'Esprit et ce que j'appellerai l'idiosyncrasie du possédé.

#### IV

Si les esprits mauvais peuvent s'emparer, ainsi d'une créature et la posséder, pourquoi la Providence dont les desseins sont impénétrables, ne pourrait-elle pas accorder cette même puissance aux Esprits bons, aux anges, soit aux âmes souffrantes du Purgatoire? Assurément, cette possession ne rentre pas dans les lois ordinaires de la nature : elle est rare, préternaturelle, et elle dépend d'une permission spéciale de Dieu.

Je ne vois aucune objection métaphysique ou scientifique à cette invasion d'une puissance ou d'une force immatérielle qui frappe momentanément d'inhibition notre principe immatériel, et toute objection contre cette thèse atteindrait nécessairement la possession par le démon, dont il n'est pas permis de contester la réalité.

Je ne vois même aucune objection empruntée aux convenances morales contre une hypothèse qui reconnaît à Dieu le pouvoir de permettre, quand il le juge à propos, à une âme souffrante de prendre possession d'un vivant.

Sans trancher la question, je citerai le fait suivant, emprunté au R. P. Baucheré, dans *les Annales de la Propagation de la Foi*, en 1899.

« Une famille de cultivateurs nommée Tchâng, établie dans la sous-préfecture de Yen-tchéou, assez loin de la ville, s'était convertie il y a huit ou dix ans, mais pas tout entière, comme il arrive souvent. Sur quatre frères, trois seulement avec leurs femmes et leurs enfants embrassèrent la religion chrétienne. L'ainé et le plus jeune de ses fils étaient restés païens; même, l'ainé avait semblé redoubler d'ardeur pour les idoles. Il s'était mis à jeûner et à réciter de longues prières comme certains sectaires païens. Il perséverait ainsi depuis

plusieurs années, lorsque sa sœur, morte, il y a longtemps, mais, dans la religion catholique, lui apparaît une nuit.

« Jusques à quand, lui dit-elle, d'un air sévère, t'obstineras-tu à refuser les hommages au vrai Dieu? Sache que celui que tu sers est un démon qui te fera périr misérablement, si tu continues. »

Il fut effrayé, mais n'abandonna pas ses superstitions et ses austérités. La défunte, alors, s'empara d'une personne vivante de la famille, la femme du catéchiste, frère cadet du vieux païen, bonne chrétienne, du reste. Pour le coup, on ne douta pas que ce ne fût le démon. Le catéchiste accourut à Yen-tcheou, pour me demander du secours. Je le renvoyai, me contentant de lui recommander la prière, l'eau bénite et le signe de la croix.

Le catéchiste revint plusieurs fois me chercher. Je différerais toujours, le cas était extraordinaire : la possession, qui ressemblait sous certains rapports à celle du démon, s'en distinguait sous d'autres. Comme pour le démon, l'invasion était subite et imprévue : pendant la crise, le corps de la patiente était complètement au pouvoir de l'envahisseur qui parlait par sa bouche ; après, aucun souvenir de ce qu'elle avait dit ou fait, ni de tout ce qui s'était passé.

Mais, ce qui semblait devoir faire rejeter tout à fait l'action du démon, c'était l'aspect de la patiente, ses gestes, ses paroles, toutes ses actions. En elle, rien de désordonné, de bizarre et d'étrange, comme dans les possessions diaboliques. L'expression de son visage était celle d'une indicible souffrance. Elle ne parlait que pour exhorter son frère aîné à se convertir, et les autres chrétiens à mieux pratiquer leur religion. Les signes de croix semblaient lui faire plaisir.

Ce fut au bout de huit ou dix mois que je pus enfin aller voir mon catéchiste et sa pauvre femme sujette à des phénomènes si étranges.

Après la messe, je visitai dans le voisinage une famille de nouveaux convertis, pour les confirmer dans la foi. Je revenais tranquillement à la maison qui me sert d'oratoire, lorsque je vois tous mes néophytes en émoi :

« Père, hâtez-vous, la pauvre bru vient d'avoir une attaque.

Venez la délivrer. » Comme j'entrais dans la cour, je vois le catéchiste qui, aidé de son plus jeune frère, apportait la patiente devant moi, complètement évanouie, mais sans aucune raideur.

Sitôt qu'elle fut déposée à mes pieds, je lui commandai de se tenir à genoux, ce qu'elle fit, puis je l'aspergeai d'eau bénite.

« Père, me dit-elle, je ne suis pas un démon. » Et son visage avait une expression de douleur surhumaine.

Je me fis apporter mon crucifix, et le lui donnai à baiser : elle y colla ses lèvres avec amour. Enhardi par sa docilité, je me hasardai à lui dire :

— Mais tu étais bien ignorante et peu fervente, de ton vivant.

— Aussi, me répondit-elle, j'ai été en grand danger à l'heure de ma mort. Le souverain juge semblait près de me condamner à l'enfer, lorsque la sainte Vierge me transporta en purgatoire.

— Si tu es en purgatoire, tu dois savoir pour qui j'ai dit la messe ce matin.

— Je remercie bien le Père de l'avoir célébrée pour moi, j'en ai éprouvé un grand soulagement, ainsi que du bréviaire qu'il a récité, hier, à mon intention.

Tout cela était exact, et je n'en avais parlé ni à elle, ni à personne. Je lui fis une foule d'autres questions sur la doctrine chrétienne dans laquelle je la savais fort ignorante, sachant à peine le *Pater* et l'*Ave*. Elle répondit à tout fort pertinemment; impossible de la prendre en défaut. Je congédiai la patiente.

On l'emporta. Un quart d'heure après, revenue à elle-même, elle se présentait devant moi, paraissant n'avoir aucune conscience de ce qui s'était passé, avec son air habituel de paysanne grossière et sans grande intelligence.

Depuis lors, plus d'attaques. Toute cette famille est devenue chrétienne et plus fervente qu'auparavant. »

Les faits de ce genre sont très rares dans l'histoire de l'Église; ils permettent cependant d'établir d'une manière générale, la possibilité surnaturelle de la possession par les

âmes souffrantes du purgatoire, pour une fin déterminée, et par une permission spéciale de Dieu. Pourquoi nous étonner? Si Dieu permet au démon de s'emparer du corps d'une pauvre créature, de le profaner, d'en faire l'instrument de sa haine infernale et l'organe sensible des paroles impies, des apostrophes sacrilèges, des blasphèmes que cette haine lui inspire, pourquoi ne permettrait-il pas, quand il le juge opportun, à une âme souffrante de révéler sa miséricorde infinie, par une possession qui n'aurait été ni voulue, ni provoquée par des moyens superstitieux?

## V

A quels signes reconnaît-on la possession démoniaque, et comment peut-on la distinguer des affections pathologiques, *hystéro-épileptiques* avec lesquelles on essaie de la confondre?

Que la contagion existe dans certaines convulsions épidémiques, et qu'elle explique, dans certains cas, les désordres violents qui éclatent dans un monastère, dans un village, dans une agglomération humaine, je l'ai reconnu, et la science expérimentale ne permet pas de le contester.

Que la contagion ne soit pas le résultat d'un germe infectieux, pondérable, visible au microscope, et qu'elle soit plutôt le résultat d'une suggestion et d'une prédisposition nerveuse, c'est bien notre sentiment. Une femme tombe, en proie à une attaque d'épilepsie, ses compagnes la regardent avec terreur, la raison se voile, la volonté s'amoindrit sous la violence de l'impression, les parties sensibles et affectives s'exaltent, l'imagination agit avec une singulière puissance sur tout le système musculaire et la contagion se propage avec rapidité parmi les témoins épouvantés.

Que cet état particulier, où nous constatons l'affaiblissement de la raison, l'exaltation des parties sensibles d'une pauvre créature, le développement exagéré des appétits sensuels, en un mot, un désordre profond, soit favorable à l'invasion démoniaque, cela nous paraît incontestable; mais il faut maintenir la distinction réelle qui sépare le désordre

physique, pathologique, justiciable des sciences médicales et le désordre intellectuel, moral, psychique qui relève d'une autre juridiction.

Le désordre physique existe, tantôt avec la possession démoniaque, et tantôt sans cette possession, et l'erreur de certains physiologistes consiste à nous opposer cet argument qui ne tient pas debout : « La convulsion épidémique existe quelquefois sans la possession; donc elle existe toujours sans cette possession. »

Le Dr Hélot qui s'est occupé longtemps de cette intéressante question, a réuni les indications des théologiens et les résultats de ses propres expériences de clinique dans le passage que nous allons citer :

« *Signes probables de la possession* : 1° Les convulsions intelligentes; 2° les mouvements physiologiquement impossibles sans exercice et sans entraînement préalable, comme la torsion du cou jusqu'à faire reposer le menton sur le dos, la nuque touchant les talons, etc.; 3° les chutes et les coups qui paraissent prémédités, ne laissent aucune trace ou à peu près, malgré leur violence, et demeurent inconscients; 4° des déformations et des douleurs intolérables subitement guéries par le signe de la croix, ou les autres sacramentaux; 5° la perte subite des principaux sens et de la sensibilité instantanément rendus par une conjuration; 6° l'action de ramper sur le ventre comme un serpent, sans s'aider des pieds et des mains.

7° Les mouvements de saut, de danse, de rotation, d'équilibre qui, physiquement ou physiologiquement, s'expliquent difficilement, et qu'on retrouve dans le *corybantisme*, maladie fort suspecte; 8° les cris d'animaux, les hurlements involontaires, et surtout inconscients; 9° l'ingestion de poisons qui restent inoffensifs; 10° des visions étranges et diaboliques qu'une simple aliénation mentale ne saurait expliquer; 11° des colères et des fureurs causées par la présence d'objets saints, de personnes adonnées au culte, ou qui se produisent lorsqu'on veut faire entrer le sujet à l'église; 12° l'impossibilité d'ingérer ou de digérer les boissons ou la nourriture bénites.

*Signes certains :*

1<sup>er</sup> Tous les théologiens s'accordent pour donner comme signe principal de la possession diabolique la faculté de comprendre ou de parler une langue étrangère et complètement inconnue du sujet; 2<sup>o</sup> quand un ignorant parle et discourt avec compétence des sciences les plus ardues et les plus difficiles. Il faut, cependant, que l'ignorance du sujet soit telle qu'on ne puisse expliquer ses actes ou ses discours par la moindre réminiscence; 3<sup>o</sup> les théologiens notent encore la connaissance des pensées secrètes, des faits cachés ou tellement éloignés que leur perception dépasse certainement les forces naturelles de l'homme, quoiqu'elle n'excède pas la portée intellectuelle des démons, à la condition toutefois qu'on ne puisse attribuer ce pouvoir à la sainteté du sujet. (Schram.)

4<sup>o</sup> Si, au commandement de l'exorciste, ou à l'invocation du nom de Jésus, le démon obéit instantanément, pour contrarier ou favoriser le mouvement d'un membre, pour tourmenter ou laisser en paix le sujet; 5<sup>o</sup> une force physique dépassant considérablement la nature, en tenant compte de l'âge et de la condition du sujet (Perrone); 6<sup>o</sup> au même ordre de faits se rattachent les phénomènes évidemment contraires aux lois de la physique, de la chimie, de la physiologie, ainsi, rester suspendu à la voûte, la tête en bas, rester au milieu des flammes sans se brûler, etc.; 7<sup>o</sup> le P. Schouppe, et quelques autres, ajoutent encore l'impossibilité d'invoquer le nom de Dieu, de Jésus, de Marie et des saints.

« On pourrait, peut-être, y ajouter quelques phénomènes extérieurs perceptibles pour les assistants. Ces phénomènes, fréquents dans l'obsession, se présentent, le plus souvent, sous la forme de bruits et de coups frappés avec plus ou moins d'intelligence, de mouvements spontanés d'objets naturellement inertes, de visions et de sensations diverses, de flammes, de mains, de fantômes perçus par les assistants. »

Il ne suffit donc pas, comme l'a fait Charcot, d'établir un parallélisme entre les convulsionnaires de saint Médard et les grands hystériques; il ne suffit pas de relever quelque lointaine analogie entre les contorsions des uns et des autres

pour conclure à l'identité de cause et de maladie. Un tel procédé pourrait tromper les esprits ignorants ou prévenus, mais il n'est ni scientifique ni loyal.

Quelles que soient, d'ailleurs, les ressemblances physiques des possédés et des hystériques dans la violence et le délire de leurs crises, celles-ci diffèrent essentiellement les unes des autres par d'autres phénomènes, par des caractères tranchés dont nous venons de rappeler l'énumération complète. Et si l'observation permettait de constater les mêmes phénomènes matériels et immatériels, physiques et psychiques dans les grands hystériques et dans les possédés, nous n'hésiterions pas à conclure de la similitude des effets à l'identité de cause et à livrer les uns et les autres à l'exorciste qui a reçu de l'Eglise la mission de les délivrer.

Tous ces critères relevés et classés avec tant de soin pour reconnaître l'invasion satanique et la possession n'ont pas une égale valeur et ne méritent pas la même attention ; il y faudrait une critique sûre, attentive et détaillée. Le malheureux qui se trouve là, sous nos yeux, dans cet amphithéâtre, livré aux effroyables tempêtes de la crise hystéro-épileptique est un délirant, un fou : toutes ses facultés physiques, morales, intellectuelles sont profondément bouleversées, et nous savons que la maladie, c'est-à-dire une cause extraordinaire, mais naturelle, peut précipiter notre pauvre nature dans ces abîmes encore inexplorés.

Il faut de la science, de la sagesse, de la foi, une grande possession de soi-même, pour examiner ces phénomènes et les apprécier, sans compromettre les droits de la raison et l'honneur de la religion. Ceux-ci nous accuseront de rationalisme, ceux-là de superstition et d'ignorance. Ni les uns ni les autres n'auront compris la difficulté du problème que leur témérité imprudente se hâte ainsi de trancher.

Élie MÉRIC.



## SORCIERS ET GUÉRISSEURS

---

### I

Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, Béroalde de Verville écrivait :

« Vieilles folies deviennent sagesse, et les anciens mensonges se transforment en belles petites vérités. »

A première vue, cet aphorisme plait. On en peut faire l'application à bien des choses dont la vérité, niée jadis, est aujourd'hui reconnue et acceptée. Mais il faut ajouter que beaucoup de vieilles folies sont restées ce qu'elles étaient autrefois; elle n'ont pas changé en vieillissant. J'ajouterai encore qu'il est difficile, en bien des cas, de faire le départ de ce qui peut sembler fou d'avec ce qui l'est réellement. Dans le domaine de l'occulte on en trouve de nombreux exemples.

Je copie dans un livre de magie la façon de guérir les fièvres :

« Ayant rogné les ongles des mains et des pieds, mettre ces rognures dans un petit sachet et suspendre au cou d'une anguille que l'on remet dans l'eau; cela fait perdre les fièvres. »

Je ne mets pas en doute qu'après avoir lu cette recette peu de personnes croiront à son efficacité, et cette vieille folie a peu de chances de devenir une belle vérité. L'on préférera recourir à la quinine; mais il faut considérer que la quinine n'était pas connue à l'époque où opérait le sorcier aux rognures d'ongles. Et peut-être guérissait-il?

Cette question que je pose de bonne foi peut sembler paradoxale. Eh bien! dans une région du Castrais, des guérisseurs font disparaître la fièvre paludéenne sans employer de médication. J'y reviendrai dans un instant.

Avant, je veux donner une recette au moins aussi absurde que celle des fièvres et de l'efficacité de laquelle je peux



porter témoignage pour en avoir vu les effets sur un cultivateur. Il s'agit de la guérison de verrues.

Notre homme en avait les mains couvertes. Il avait essayé divers remèdes sans succès. A la fin il alla trouver un *guérisseur*. Ce *guérisseur* est de ceux que j'ai classés, dans une étude concernant cette catégorie de gens, sous la dénomination de *guérisseurs par secret*. C'est d'ailleurs ainsi que les désignent nbs paysans : *Guéris per secret*, il guérit par secret...

## II

Ce guérisseur ordonna à son client de choisir une grosse limace noire ; de prendre autant de grains de sel de cuisine qu'il avait de verrues, et de se frotter les mains avec la limace écrasée et le sel. Cela fait, envelopper dans un papier limace et sel, sans en laisser un seul grain, et aller jeter le tout dans un endroit où se trouverait de la menthe sauvage. Dire aussitôt en s'essuyant aux feuilles de cette plante : « Menthe, menthe, mon mal je te passe et te donne ! Garde mes verrues ! »

Quelques jours après, le cultivateur me montrait ses mains parfaitement guéries.

J'entends ce que l'on va me dire : Suggestion !... C'est possible. Je sais ce qui a été professé sur les verrues. Je sais aussi que ces professeurs, hypnotistes célèbres, commandent aux infirmes de marcher et à leur voix les infirmes marchent. Que ne commandent-ils aux verrues de disparaître ? On nous exhibe des perles précieuses : je voudrais un simple grain de mil. Je l'attendrai longtemps... sous l'orme.

## III

La guérison de la fièvre paludéenne par des procédés de sorcellerie est pratiquée, ainsi que je l'ai dit, dans une région du Castrais qui fournit des travailleurs agricoles aux viti-

culteurs de l'Aude et de l'Hérault. Les travaux des vignes terminés, ces gens reviennent chez eux, rapportant un peu d'argent et souvent aussi la fièvre paludéenne. Au début du mal, le patient *monte*, expression caractéristique indiquant le passage à une altitude plus élevée. Si un séjour dans la haute montagne ne chasse pas le mal, si cette cure d'altitude n'a pas d'effet, le malade s'adresse au guérisseur.

Je dois les renseignements sur le procédé usité, très simple d'ailleurs, à M. B..., pharmacien à B... qui est bien fixé, car il fournit un des ingrédients employés; le seul, faut-il le dire, et très accessoire. C'est simplement... une bouteille d'anisette.

Lorsqu'un client vient dans la pharmacie pour acheter de l'anisette. M. B... lui demande :

« C'est pour les fièvres?... »

La réponse est toujours la même :

« Oui, monsieur! »

Munis de la bouteille d'anisette et de deux verres, le fiévreux et le guérisseur vont dans la campagne. Une haie, pas trop haute, est choisie, et les deux hommes, se plaçant de chaque côté de la haie, s'étendent à plat ventre sur la terre. Ils restent ainsi un certain temps, puis ils se relèvent, et le guérisseur versant de l'anisette dans les deux verres, en donne un au malade. Ils choquent leurs verres par-dessus la haie, et, après avoir bu, chacun revient chez soi. Le mal a quitté l'homme. La terre le lui avait donné: il le lui a rendu.

#### IV

La fièvre paludéenne est-elle d'origine microbienne? Les derniers travaux scientifiques établissent de quelle façon le virus en est communiqué à l'homme. Si donc la guérison d'un fiévreux par le sorcier de B... est acquise (je m'en rapporte aux affirmations de l'honorable personne qui m'a donné ces renseignements), et que l'on veuille trouver la cause de cette guérison dans la suggestion, il faut, du même coup, admettre que les virus peuvent être détruits par l'effet de la suggestion!

On en est arrivé à vouloir tout expliquer avec ce mot. C'est contraire au véritable esprit scientifique qui ne peut s'immobiliser dans une théorie et une hypothèse.

Il y a quelques jours à peine que des phénomènes considérés comme de vieilles folies sont devenus de belles petites vérités. Il a fallu vite en trouver l'explication. Un mot a suffi. Depuis, la science est victime de ce mot, car lorsqu'elle se trouve en présence de faits ne répondant pas à ce critérium, elle est obligée de nier la réalité de ces faits. Et cela est aussi absurde que d'en donner une explication fausse.

Dans son traité de la baguette divinatoire, de Vallemont écrivait à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle :

« Je puis dire que si l'on avait une fois expliqué clairement  
« la cause du mouvement de la baguette divinatoire sur les  
« sources d'eau, sur les minières..., il n'y aurait plus rien de  
« si occulte dans la nature qui ne fût bientôt développé et  
« mis dans un grand jour. »

Trois cents ans ont passé et l'explication claire n'a pas été donnée. Et pourtant elle tourne ! peut-on affirmer.

Il faut continuer à amasser les faits. Le jour viendra peut-être où ils seront expliqués clairement. On saura alors pourquoi de vieilles folies et d'anciens mensonges étaient, en réalité, de belles petites vérités.

## V

Il y aurait de curieuses études à faire sur les croyances magiques qui ont cours dans certaines régions de nos campagnes. Le fond en semble inépuisable. Bien des gens apprendraient, non sans surprise, qu'au commencement du xxe siècle des sorciers évoquent le diable, jettent des sorts, au risque d'être, comme leurs ancêtres du bon vieux temps, roués ou brûlés vifs ni plus ni moins. L'on pourrait toutefois faire une différence avec ce qui se passait jadis, où des juges entendaient la défense du misérable serviteur de Satan. Aujourd'hui point n'est besoin de juges. L'on dresse un bûcher contre la maison du sorcier et l'on y met le feu sans autre

forme de procès. Cette justice est sans doute plus expéditive, mais l'ancienne, avec ses formes légales et les moyens de défense qu'elle garantissait à l'accusé, nous paraît préférable.

Sans entrer plus à fond dans une discussion inutile à ce sujet, je raconterai brièvement ce qui se passe à l'heure actuelle dans un petit village situé à quelques kilomètres d'Albi. Il s'y trouve un sorcier, forgeron de son état, redouté de tous ses voisins à cause du pouvoir considérable qu'il tire de la possession d'un livre magique. Je dirai tout à l'heure comment il en devint le propriétaire, mais, auparavant, quelques explications sont nécessaires pour faire savoir ce qu'est ce livre. Les ouvrages de sorcellerie que l'on rencontre chez nos paysans sont, le plus souvent, des livres de colportage. Il existe aussi, quoiqu'ils soient très rares, de véritables grimoires marqués de la griffe du diable. Un grimoire ne serait bon (1), et n'aurait aucun effet, s'il n'était baptisé et nommé comme un enfant. Celui qui fait la cérémonie, conjure alors toutes les puissances infernales d'être favorables à ce néophyte et d'exécuter tout ce qui leur sera commandé en vertu du livre qu'il a baptisé; et pour les y astreindre il les oblige d'en déléguer une d'entre elles qui le signe au nom de toutes et y appose son cachet. Le livre signé et scellé, tout l'Enfer se trouve soumis aux volontés de celui qui le porte et qui s'en sert. Il n'y a point de diable qui ne se fasse un honneur et un devoir de lui obéir quand il commande. Mais, de leur côté, les diables exigent rigoureusement le paiement de leurs services. Ils se contentent de peu de chose, pourvu qu'on le donne de bonne grâce et sur-le-champ, car ils ne veulent pas qu'on les trompe ni qu'on diffère la récompense de leurs services. Si l'on ne le fait point, l'on s'expose à de grands périls; il y va même de la vie.

## VI

Ceci dit, je reprends mon récit dont je certifie l'authenticité absolue malgré que, pour des raisons faciles à comprendre, je

(1) Gramarium.

ne nomme personne. J'aurais pu produire, si cela eût été nécessaire, le témoignage des médecins appelés à donner leurs soins aux victimes du sorcier et qui ont constaté chez certaines d'entre elles tous les caractères de la grande hystérie. Mais cela n'entre pas dans le cadre de cette étude : et je laisserai de côté ces cas bien connus pour signaler simplement les phénomènes très particuliers (dont je ne rechercherai pas l'explication) que l'on trouve souvent au début de l'ensorcellement. Mon récit en rapportera un exemple qui fixera le lecteur.

Je reviens donc au sorcier et au grimoire qu'il possède. Il appartenait auparavant à un agriculteur, propriétaire aisé. D'où celui-ci l'avait-il eu, et s'en était-il servi ? je n'ai pu le savoir. Pour des motifs, que j'ignore aussi, ce propriétaire résolut de s'en débarrasser, mais cela n'allait pas sans difficultés. Il lui fallait trouver quelqu'un qui consentit à en prendre la charge, car il n'ignorait pas que s'il eût jeté ou brûlé le grimoire, il eût payé cette imprudence de la vie : une nuit ou l'autre le diable serait venu l'étrangler dans son lit. Bref, voici comment il parvint à s'en défaire. Un forgeron d'un village voisin lui devait une somme de mille francs. Il alla le trouver et lui dit à peu près ceci : « Si tu veux, tu peux me payer sans qu'il t'en coûte aucun argent. Si tu me prends un livre que j'aie, je te tiens quitte de ta dette... » Après quelques autres explications, ce fut affaire conclue, et le forgeron devint possesseur du grimoire. Il y gagnait mille francs... et le pouvoir de commander au diable. Il ne s'en fit pas faute. A partir de ce moment les sorts se mirent à tomber dru comme grêle sur les pauvres gens qui avaient eu le malheur de déplaire à cet homme. Il s'était fait sorcier par intérêt d'abord, et il n'avait pas hésité ensuite, pour la satisfaction de ses mauvais instincts, à user de la puissance qu'il avait acquise.

Je n'entrerai pas dans l'examen de tous les cas d'ensorcellement dont ce sorcier est accusé. Je m'en tiendrai à l'exposé de l'un d'eux. La famille frappée habite, sur le territoire de la commune de C. de L., une maison isolée. Le fils est ouvrier aux mines de houille qui sont à quelques kilomètres de là.

Un matin, ce garçon quitta la maison pour aller travailler à

la mine. Il avait mis, comme il le faisait chaque jour, les provisions pour son repas dans une gibecière. Ces gibecières suspendues au côté par une courroie que l'on passe sur l'épaule, sont en toile et ressemblent, tout en ayant plus de profondeur, aux musettes des soldats.

A peine eut-il parcouru quelque peu du chemin que le morceau de pain projeté hors de la gibecière vint tomber devant lui. Le mineur l'ayant ramassé et replacé dans le sac, venait à peine de se remettre en marche que le pain était de nouveau jeté sur le sol. Cela commença à surprendre ce garçon, et ce qui se passait devint tout à fait suspect à son esprit lorsque pour la troisième fois le pain sortit encore du sac. Dans le temps mis à parcourir un kilomètre environ, le fait se répéta à diverses reprises jusqu'à ce que pour en finir le garçon laissât le pain dans le fossé où il avait roulé. Mais il n'était ni au bout de ses surprises ni de ses peines. Les aliments qui, avec le pain, étaient destinés à son repas quittèrent à leur tour la gibecière, puis ce fut la bouteille qui vint se briser à ses pieds.

A ce moment, le pauvre garçon effrayé par des faits aussi insolites s'arrêta, essayant de se rendre compte de ce qui avait pu les produire, mais presque aussitôt il se sentait soulevé, détaché pour ainsi dire du sol par une force irrésistible, et lancé violemment contre un tas de pierres au bord de la route. Il essaya vainement de se relever, d'appeler à l'aide : aucun cri ne sortit de sa gorge. Il eut pendant tout le temps qu'il resta dans cette position la perception très nette de ce qui advint. Des gens passèrent à côté de lui, et contrairement aux habitudes de nos campagnes, personne ne lui adressa la parole et ne lui offrit des secours. Il était lui-même incapable d'en demander. Il avait compris qu'un sort venait de lui être jeté et qu'il était destiné à mourir sur ce tas de pierres, abandonné de tous quoique près de sa famille. Il demeura ainsi plusieurs heures, faisant des efforts pour se délivrer de la force qui le tenait immobile. Il réussit à la fin à se relever et il revint chez lui. Depuis, le malheur n'a plus quitté cette maison. Des phénomènes étranges ne laissent aucun doute sur la volonté du sorcier de ne point donner de repos à ses

victimes. Cet hiver, lorsque le poêle brûlait, tout à coup apparaissaient sur la tôle rougie des *signes* d'une forme bizarre et fantastique; ou bien c'étaient des croix, des épées, etc., ou enfin les lettres de l'alphabet dont la succession permettait de composer des mots entiers, toujours menaçants.

## VII

Des médecins ont été appelés, mais au <sup>xx</sup>e siècle les médecins ne guérissent pas les ensorcellements. Des sorciers ont essayé d'enlever les sorts. Ils n'ont pas eu plus de succès que les médecins. Que faire contre un livre signé par l'enfer? Et ce n'est pas en faisant bouillir un cœur de bœuf percé d'épingles que l'on vient à bout du diable. Aussi le vieux sorcier, Gleyzes de Pouzounac, dont la réputation est grande, a-t-il échoué piteusement dans sa lutte contre les sortilèges du forgeron.

Les tentatives que j'ai faites pour me procurer le grimoire n'ont pas réussi. J'aurais été bien aise de pouvoir en donner la description à mes lecteurs. Je crois que cela eût été intéressant.

Dr J. GALLUS.



## UN CAS DE CHIRURGIE

---

J'extrais le récit de cet étrange phénomène d'une lettre de la personne même qui en a été l'objet.

Comme sincérité, cette personne mérite toute confiance. Douée d'une remarquable intelligence, d'un ardent désir de savoir, elle possède assez de force morale pour avoir pu étudier ses propres sensations avec toute la netteté désirable, et décrire aussi complètement que possible un fait d'une haute importance et sans précédent, croyons-nous, jusqu'ici.

6 Décembre 1893.

Chère Madame,

C'est encore d'un lit de douleur que je vous écris, mais douleur bien atténuée, puisque je puis maintenant me lever quelques heures par jour et faire un certain nombre de pas dans la chambre avec des béquilles.

Vous n'en avez rien su !... Le 21 du mois dernier m'est survenu l'accident que je vais vous narrer. Lisez-le avec attention, il a un caractère d'intérêt général.

Or donc, sur les 2 heures du soir, je montais au grenier des archives qui moisissaient en bas. En mettant le pied sur les premiers échelons, il me vient cette pensée qu'un homme du pays s'est tué net en tombant d'une voiture et que la même chose pourrait m'arriver, si je tombais du haut de cette échelle, que j'ai gravie cent fois. A ce moment j'étais parvenue au dernier échelon et un pied, levé déjà, allait se poser dans le grenier, quand je sens l'échelle glisser sous mon poids... Mon corps décrivait un arc de cercle et s'apprêtait à aller se briser en arrière, la tête la première sur le pavé... Je criai (mentalement) : « *Bons amis, à l'aide !* » — puis : « La tête portera,



c'est fatal. » — « Alors, c'est peut-être la fin? Merci, mon Dieu! »

Mais ce n'était pas la fin. Lorsqu'on put juger des dégâts, on reconnut que j'avais seulement, outre des contusions par tout le corps, le cou tordu et le pied gauche luxé.

La luxation consistait en ce que le gros orteil était arraché de sa gaine et venait redoubler le métatarse par-dessus, avec une torsion horizontale à gauche. L'aspect du pied, qui enfla rapidement, était pénible à voir, et la douleur si vive que je criai malgré les stupéfiants, deux jours et une nuit pleins.

Mais, voyez la chose merveilleuse!

Le docteur ne put venir que le lendemain 22 à 7 heures du soir. Il déclara qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour réduire cette luxation; qu'il avait besoin de deux hommes pour maintenir le patient, et que vu l'état de gravité du pied, il serait peut-être obligé de se servir de pinces pour forcer sur l'orteil.

Je vous laisse à penser quel était l'état du malheureux *patient*, dominé par une affreuse trépidation nerveuse.

« Mais, docteur, vous voulez donc m'écarteler? Donnez-moi au moins du chloroforme. »

On parlamente, le docteur, qui n'avait pas de chloroforme sur lui, en promet pour le lendemain matin, dernier délai pour l'opération.

Après le départ du docteur, j'eus d'abord un redoublement de fièvre, puis elle s'apaisa; la douleur du pied se calma aussi un peu et je pus m'assoupir, de 10 heures à 1 heure du matin. après un appel véhément à mes bons amis de l'espace, auxquels je réclamaï du courage. Mon sommeil fut agité, troublé de cauchemars; pourtant, quand je m'éveillai à une heure du matin, je constatai que je vibraï moins, et que le pied se tenait aussi dans un apaisement relatif. D'une heure à deux j'en appelai encore à ces puissances protectrices qui, de l'au-delà, nous ont déjà donné tant de preuves de leur affectueuse intervention, et je me rendormis.

Cette fois, ce fut d'un sommeil parfaitement calme et très profond. Vers 5 heures, mon sommeil s'éclaira et j'eus un bout de rêve. — Je suis dans une chambre, une petite femme

en vêtements sombres s'y trouve aussi; je ne vois pas son visage, mais je sens que c'est *Elle* (1) et tout mon être se remplit de contentement: elle aussi est très gaie et me dit avec sa rondeur ordinaire :

« Hé bien, ma bonne grande, te voilà hors d'affaire: c'est fini, tu peux les laisser entrer, ton pied est remis.

— Ce n'est pas possible, m'écriai-je, mon pied serait remis, comme cela, sans souffrances?

— Oui, affirme-t-elle encore gaîment; je te dis : *Il est remis.* »

Je me sentais heureuse, heureuse! à ce moment, une voiture de laitier, passant à grand fracas, m'éveille.

« Quel malheur, dis-je, déçue; ce n'était qu'un rêve! » Je souffrais de crampes dans la jambe droite, il s'établit une confusion dans mon esprit mal éveillé.

« Je souffre; donc je ne suis pas guérie? »

Lorsqu'enfin je rentrai en pleine possession de mes sensations et que je reconnus que la souffrance avait totalement disparu du pied malade, l'espoir me revint au cœur. « Si cependant ce rêve était une réalité, il m'a touchée si vivement! Ah! je voudrais voir! — Non, répond une seconde voix en moi, soyons calme, laissons s'achever l'œuvre. » — Et je trouve la force de résister au désir de *voir*, jusqu'au grand jour, 8 heures et demie. A ce moment, j'enlève les bandes.

Les paroles me manquent pour exprimer mon bonheur, mon saisissement; l'orteil est plus d'aux trois quarts redressé, il est rentré en partie dans sa gaine. J'appelle Agathe, sa mère. Elles viennent, en secouant la tête d'un air de doute.

« Ne vous faites pas d'illusions, » disent-elles.

Cependant elles restent stupéfaites.

« Il n'y a pas à dire, l'orteil est redressé et désenflé. »

Alors on enveloppe bien chaudement le membre malade. De nouveau, je me dis :

« Soyons calme, laissons se terminer l'œuvre; mon Dieu, faites que le docteur n'arrive pas avant! »

Il ne vint qu'à midi.

(1) Une sœur qu'elle aimait beaucoup et qu'elle avait perdue.

« Hé bien ! que me dit-on ? Ah ! mademoiselle, je le désirerais bien pour vous ; malheureusement les luxations ne se réduisent jamais toutes seules : voyons ce pied. »

Il le développe et reste interdit !!! l'orteil est *complètement redressé*.

Après un temps, le docteur se redresse, lui aussi :

« Vous ne me dites pas tout, mademoiselle ; je ne suis pas un sot. Quelqu'un est venu remettre ce membre en place.

— Oh ! non, docteur, je vous jure, il n'est venu personne. »

Je proteste aussi énergiquement qu'il m'est possible de le faire ; le docteur semble ébranlé par l'accent de vérité de mes paroles. Il dit :

« J'exerce depuis tant d'années, je ne vis jamais un fait aussi extraordinaire se produire ; comment l'expliquez-vous ? »

Je ne veux pas trop effaroucher le docteur qui est « positiviste » ; je me contente de répondre :

« Je l'explique par l'ascendant de la force morale ou psychique sur le physique. »

Nous parlons ; le docteur est très intéressé par des aperçus scientifiques qui semblent à peu près nouveaux pour lui. Je lui confie journaux et brochures pour aider à son instruction. Depuis ce jour, il paraît *empoigné*. Avant-hier, il me disait encore :

« Mademoiselle, vous êtes un apôtre ; quand je suis près de vous, je crois, mais ensuite le doute me revient, et je me demande si vous m'avez dit toute la vérité. Enfin à quel confrère ferai-je entendre que cette luxation s'est réduite toute seule ?

— Docteur, je vous demande d'attester seulement ce que vous avez vu ; si la chose n'était pas par elle-même physiquement impossible, où serait le merveilleux ?

— Je vous donnerai cette attestation...

— Je compte l'adresser avec le récit de ce qui précède à ..... »

Cette lettre ne me parvint que le 15, avec ce post-scriptum :

« Pardonnez-moi l'envoi tardif de cette lettre ; j'ai eu une rechute ; tenir la plume me cause une souffrance nerveuse

très vive. Si la remise en place des organes luxés a été miraculeuse, la guérison suit son cours ordinaire qui est très long. Pour avoir essayé trois pas avec des béquilles, il est revenu de l'enflure, etc. »

Le docteur donna l'attestation promise, elle me fut communiquée, et j'en copiai les passages suivants :

« ... Je constatai aux muscles du cou et du tronc quelques désordres de médiocre importance, provenant de contractions compensatrices énergiques et incoordonnées, survenues au moment de la chute.

En outre je reconnus nettement une luxation métatarso-phalangienne du gros orteil du pied gauche, prouvée :

1° Par le raccourcissement apparent de la phalange ;  
2° Par son extension forcée, en plaçant son axe de manière à former un angle droit avec celui du métatarsien correspondant ;

3° Par la suppression des mouvements volontaires et communiqués, dévolus normalement à l'articulation ;

4° Par un gonflement péri-articulaire considérable ;

5° Par l'existence d'une ecchymose linéaire transversale plantaire, parallèle à l'interligne, symptomatique de la violence subie par les éléments vasculaires de l'article ;

6° Par la perception à la face dorsale d'une portion intro-articulaire de la tête du métatarsien, et à la face plantaire de l'extrémité postérieure de la phalange séparée de la tête du métatarsien et de ses sésamoïdes.

... La flexion relativement facile du pied ne modifiait pas les nouveaux rapports métatarso-phalangiens consécutifs à l'accident, je n'avais donc pas affaire à un déplacement par contracture. Le diagnostic était légitimement acquis. »

(Grande fièvre, remise de la luxation au lendemain.)

« Or le lendemain je vous trouvai sans fièvre, reposée, déclarant ne plus souffrir de votre articulation luxée... La luxation était exactement réduite, les mouvements étaient rétablis, les pièces osseuses avaient recouvré leurs rapports normaux, le gonflement diminué...

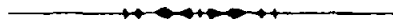
Je reconnais exact le fait de votre guérison, mais... supposons que vous avez été hypnotisée dans la nuit de votre songe

merveilleux, supposons un phénomène de suggestion; supposons enfin que la personne vivante, dont aurait pu émaner l'influence psychique produite, ait profité de votre état pour réduire votre luxation? Cela expliquerait le fait très simplement... Autrement, prouvez invinciblement que l'observation est l'expression de la vérité, que vous ne trompez pas, que vous n'êtes pas trompée. Et... il faudrait encore que l'on me fit voir la connexion scientifique de la vérité nouvelle avec le trésor des vérités que nous possédons. La vérité est un bloc comme le divin grand tout qu'elle pénètre intimement. Il ne peut en exister de parcelles dépourvues de liens de rattachement... »

Le bon docteur, homme excellent et sincère, s'illusionnait, on le voit, comme les philosophes de tous les temps et de tous les pays. Son système était complet, homogène, la besogne faite pour le présent et l'avenir. Nos neveux pourraient laisser leur intelligence en friche, la mémoire leur suffirait... Et voilà qu'une brèche se produit dans ce bloc immuable; on croyait avoir conquis la science; on n'a que des sciences, dont beaucoup sont encore dans l'enfance; posséder la vérité, on n'a que des vérités partielles, séparées par d'immenses lacunes et mêlées de beaucoup d'erreurs.

Tel est et sera toujours sur la terre le lot de l'humanité, qui doit progresser sans cesse, et par un labeur incessant, se rapprocher de plus en plus de l'éternelle Vérité, dont le royaume n'est pas de ce monde, mais à laquelle nous conduit infailliblement la vérité révélée.

E. LE NORMANT DES VARANNES.



## DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE L'HYPNOTISME

### EXPÉRIMENTAL ET THÉRAPEUTIQUE

En conviant au *deuxième Congrès international de l'Hypnotisme expérimental et thérapeutique* les savants français et étrangers qui s'intéressent au progrès de l'Hypnotisme, les organisateurs rappellent que le premier congrès a réuni en 1889 un nombre considérable de médecins, de professeurs, de philosophes, de magistrats, d'avocats et de sociologues et que les communications ont donné lieu à des débats fort importants.

Tous ceux qui ont pris part aux travaux de ce congrès se souviennent de l'esprit de concorde et de progrès qui a animé les congressistes pendant la durée de ces assises mémorables.

Le deuxième congrès aura pour but principal :

1. De fixer d'une façon définitive la terminologie de la science de l'hypnotisme ;
2. D'enregistrer et de déterminer les acquisitions réelles faites jusqu'à ce jour dans le domaine de l'hypnotisme.

Pour conserver au congrès son caractère exclusivement scientifique, le congrès n'acceptera que des communications se rapportant aux applications cliniques, médico-légales, psycho-physiologiques, pédagogiques et sociologiques de l'hypnotisme et des phénomènes qui s'y rattachent.

Le but du second Congrès de l'hypnotisme est ainsi nettement tracé.

Il est donc entendu que le congrès de l'Hypnotisme n'empiètera sur aucun des domaines réservés à d'autres congrès se réunissant vers la même époque. La réunion du congrès suivra presque immédiatement celle du Congrès international des sciences médicales.

## RÈGLEMENT

### ART. I<sup>er</sup>.

Le Congrès se réunira à Paris du 12 au 16 août 1900. — La séance d'ouverture est fixée au dimanche 12 août, à trois heures. — Les séances auront lieu au Palais des Congrès.

Seront membres du Congrès : 1<sup>o</sup> Les membres de la Société d'Hypnologie et de Psychologie ;

2<sup>o</sup> Tous les adhérents qui auront fait parvenir leur adhésion avant le 12 août 1900.

N. B. — Le Comité d'organisation du Congrès a donné pleins pouvoirs au bureau pour statuer en dernier ressort sur les demandes d'admission et les communications verbales ou écrites.

### ART. II.

Les adhérents au Congrès auront seuls le droit de prendre part aux discussions.

### ART. III.

Le droit d'admission est fixé à 20 francs.

### ART. IV.

Le Congrès se composera :

1. D'une séance d'ouverture ;
2. De séances consacrées à la discussion des rapports et aux communications ;
3. De conférences générales ;
4. De visites dans les hôpitaux et hospices ;
5. D'excursions, de réceptions et de fêtes organisées par le Bureau.

### ART. V.

Les communications seront divisées en quatre groupes :

1. Applications cliniques et thérapeutiques d'hypnotisme et de la suggestion ;
2. Applications pédagogiques et sociologiques ;
3. Applications psycho-physiologiques ;
4. Applications médico-légales.

### ART. VI.

Les communications et les comptes rendus des discussions seront réunis dans une publication adressée à tous les adhérents.

### ART. VII.

Les adhérents sont invités à adresser le plus tôt possible le titre de leurs communications à M. le Secrétaire général.

Les manuscrits des communications devront être déposés sur le

Bureau avant la fin de la séance. — Les orateurs qui auront pris la parole dans la discussion devront remettre leur argumentation au cours même de la séance.

## COMMISSION D'ORGANISATION

### BUREAU

#### *Président.*

M. le docteur VOISIN (Jules), médecin de la Salpêtrière, président de la Société d'hypnologie

#### *Vice-Présidents.*

MM. DAURIAC (Lionel), professeur honoraire à la Faculté des lettres.  
le docteur GRASSET, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier.

LIÉGEOIS, professeur à la Faculté de droit de Nancy.

MELCOT, avocat général à la Cour de Cassation.

#### *Secrétaire général.*

M. le docteur BÉRILLON, médecin inspecteur des asiles d'aliénés de la Seine, directeur de la *Revue de l'Hypnotisme*.

#### *Secrétaire général adjoint.*

M. le docteur FAREZ (Paul), licencié en philosophie.

#### *Secrétaires.*

MM. JULLIOT, docteur en droit.

le docteur LEMESLE (Henry).

LÉPINAY, médecin vétérinaire.

le docteur REGNAULT (Félix), ancien interne des hôpitaux.

#### *Trésorier.*

M. COLAS (Albert), président de la Société d'études philosophiques et sociales.

#### *Présidents d'honneur.*

MM. le docteur JOFFROY, professeur à la Faculté de médecine de Paris.

le docteur RAYMOND, professeur à la Faculté de médecine de Paris.

le docteur RICHET (Charles), professeur à la Faculté de médecine de Paris.

le docteur DURAND DE GROS.

le docteur LIÉBEAULT, de Nancy.

SOURY (Jules), professeur à l'École pratique des Hautes-Études.



*Membres de la Commission d'organisation.*

MM. le D<sup>r</sup> BABINSKI, médecin de la Pitié.

le D<sup>r</sup> BÉRILLON, médecin inspecteur des asiles d'aliénés de la Seine, directeur de la *Revue de l'Hypnotisme*.

le D<sup>r</sup> BERNHEIM, professeur à la Faculté de Nancy.

BOIRAC, recteur de l'Académie de Grenoble.

le D<sup>r</sup> BRIAND, médecin en chef de l'Asile de Villejuif.

CAUSTIER, professeur au lycée Hoche.

COLAS, président de la Société d'études philosophiques et sociales.

COUTAUD, docteur en droit.

le D<sup>r</sup> CULLERRE, médecin de l'Asile de La Roche-sur-Yon.

le D<sup>r</sup> CHARPENTIER, médecin de la Salpêtrière.

DAURIAC (Lionel), prof. à la Faculté des Lettres de Montpellier.

le D<sup>r</sup> DENY, médecin de la Salpêtrière.

DYVRANDE, procureur de la République, à Dieppe.

le D<sup>r</sup> DÉJERINE, médecin de la Salpêtrière, agrégé à la Faculté.

le D<sup>r</sup> FAREZ (Paul), licencié en philosophie.

le D<sup>r</sup> GRASSET, professeur de la Faculté de Montpellier.

le D<sup>r</sup> LEGRAIN, médecin de l'asile de Ville-Évrard.

le D<sup>r</sup> LÉPINE, professeur de la Faculté de Lyon.

LIÉGEOIS, professeur de la Faculté de droit de Nancy.

MAGNIN (Paul), vice-président de la Société d'hypnologie.

MELCOT, avocat général de la Cour de Cassation.

le D<sup>r</sup> PAU DE SAINT-MARTIN, médecin-major de 1<sup>re</sup> classe.

le D<sup>r</sup> PITRES, professeur de la Faculté de Bordeaux.

le D<sup>r</sup> RICHER (Paul), membre de l'Académie de médecine.

le D<sup>r</sup> ROBIN (Albert), membre de l'Académie de médecine.

TARDE, professeur au collège de France.

TOUTÉE (Paul), vice-président du Tribunal de la Seine.

le D<sup>r</sup> VOISIN (Jules), médecin de la Salpêtrière.

## QUESTIONS MISES A L'ORDRE DU JOUR

### I

Rédaction d'un vocabulaire concernant la terminologie de l'hypnotisme et des phénomènes qui s'y rapportent.

*Rapporteurs* : M. le D<sup>r</sup> BÉRILLON, M. le D<sup>r</sup> Paul FAREZ.

### II

Les rapports de l'hypnotisme avec l'hystérie.

*Rapporteurs* : M. le D<sup>r</sup> Paul MAGNIN, M. le D<sup>r</sup> J. CROCQ (de Bruxelles).

### III

Les applications de l'hypnotisme à la thérapeutique générale.

*Rapporteur* : M. le D<sup>r</sup> MILNE BRAMWELL (de Londres).

## IV

Les indications de l'hypnotisme et de la suggestion dans le traitement des maladies mentales et de l'alcoolisme.

*Rapporteurs* : M. le D<sup>r</sup> TOKARSKY (de Moscou), et M. le D<sup>r</sup> LLOYD TUCKEY (de Londres).

## V

Les applications de l'hypnotisme à la pédagogie générale et à l'orthopédie mentale.

*Rapporteur* : M. le D<sup>r</sup> BÉRILLON.

## VI

Valeur de l'hypnotisme comme moyen d'investigation psychologique.

*Rapporteurs* : M. le D<sup>r</sup> VOGT (de Berlin), M. le D<sup>r</sup> Paul FAREZ, M. le D<sup>r</sup> Félix REGNAULT.

## VII

L'hypnotisme devant la loi du 30 novembre 1892, sur l'exercice de la médecine. — Intervention des pouvoirs publics dans la réglementation de l'hypnotisme.

*Rapporteurs* : M. le D<sup>r</sup> Henry LEMESLE, M. Ch. JULLIOT, docteur en droit.

## VIII

La suggestion et l'hypnotisme dans leurs rapports avec la jurisprudence.

*Rapporteurs* : M. le D<sup>r</sup> VON SCHRENK-NOTZING (de Munich); M. le D<sup>r</sup> Paul JOIRE (de Lille).

## IX

Responsabilités spéciales résultant de la pratique de l'hypnotisme expérimental.

*Rapporteur* : M. le professeur BOIRAC.

*Première liste de communications.*

BÉRILLON ET BELLEMANIÈRE (Paris) : Recherches sur la tension artérielle dans les états hypnotiques. — Applications de la méthode graphique.

BOURDON (Méru) : Suggestion et hypnotisme. — Importance de l'hypnotisme en psychothérapie.

BARADUC (Paris) : Les vibrations de la vitalité animale et mentale mesurée par la biométrie.

BILHAUT (Paris) : La radiographie envisagée dans ses rapports avec la psychothérapie.

CHARPENTIER, Albert (Paris) : Nature du sommeil hypnotique.

CULLERRE (La Roche-sur-Yon) : Note sur le traitement de l'incontinence d'urine par la suggestion.

DURAND DE GROS (Arsac, Aveyron) : Considérations sur la terminologie de l'hypnotisme.

FRETWELL (Providence, États-Unis) : L'abus de l'hypnotisme en Amérique.

FAREZ (Paris) : La suggestion pendant le sommeil naturel.

ARIE DE JONG (La Haye) : La suggestion hypnotique dans le traitement de l'alcoolisme et du morphinisme.

COSTE DE LAGRAVE (Durtol, Puy-de-Dôme) : De l'auto-suggestion et de l'auto-hypnotisation expérimentales.

MOUTIN (Boulogne-sur-Seine) : Le diagnostic de la suggestibilité. — Examen critique des divers procédés hypnotiques. (Avec démonstrations expérimentales.)

HENRIK-PETERSEN (Boston) : Odeurs psychiques.

HERBERT PARKYN (Chicago) : Analyse du somnambulisme hypnotique.

RAFFEGEAU (Le Vésinet) : Note sur un cas de léthargie chez une hystérique.

TAMBURINI (Reggio Emilia) : Rapports de l'hystérie et de l'hypnotisme.

Autres communications annoncées : CLARK BELL (New-York), Jules VOISIN (Paris), PAU DE SAINT-MARTIN (Paris), Van RENTERGHEM (Amsterdam), J. OCHOROWICZ (Varsovie), LIPINSKY (Varsovie), Van VELSEN (Bruxelles).

N. B. — Les auteurs de communications sont invités à adresser le plus rapidement possible une note résumée au secrétaire général, 14, rue Taitbout. Cette note sera imprimée avant l'ouverture du Congrès; elle est destinée à faciliter le travail de la Presse médicale.

### Renseignements relatifs au Congrès de l'Hypnotisme.

CARTES D'ADHÉRENTS. — Pendant la durée du congrès international de l'Hypnotisme (du 12 au 16 août), les membres du congrès auront droit à l'entrée *gratuite* à l'exposition.

Les adhérents qui n'auront pas reçu la carte qui leur sera délivrée à cet effet, pourront la retirer au Secrétariat général, 14, rue Taitbout, au moment de l'ouverture de la session.

Dès leur arrivée à Paris, les membres du congrès sont invités à donner leur adresse au Secrétariat général.

DÉLÉGUÉS OFFICIELS. — M. le ministre de la guerre a désigné comme délégué officiel de son département au congrès de l'Hypnotisme, M. le colonel Pistor, breveté d'état-major.

— M. le ministre de la marine a délégué au même titre M. le Dr Vincent, médecin général de la marine.

— L'Académie royale de médecine de Belgique a délégué M. le professeur Masoin de l'Université de Louvain, pour la représenter officiellement au congrès de l'Hypnotisme.

— La république du Mexique a délégué pour la représenter M. le colonel Manuel Mondragon et M. le professeur Ferrari Perez.

— La république de l'Équateur a délégué M. le Dr Rafael Rodriguez Zambrano.

— Le gouvernement royal de Roumanie a délégué M. le professeur Thomas Tonesco, de Bucarest.

— La Société des Médecins aliénistes et neurologistes de Moscou a délégué M. le Dr TOKARSKY, privat docent à la Faculté de Moscou.

— La Société médicale d'Athènes a délégué M. le Dr Georges CARYOPHYLLIS, professeur agrégé à l'Université d'Athènes.

— La Société d'hygiène de l'enfance a délégué MM. les Drs Chassaing et Degoix.

RÉCEPTIONS. — Parmi les réceptions qui seront offertes aux membres du congrès de l'Hypnotisme, nous pouvons déjà citer :

1<sup>o</sup> Une visite à l'hospice de la Salpêtrière, sous la direction de M. le Dr Jules VOISIN, médecin de la Salpêtrière. Cette visite sera suivie d'un lunch.

2<sup>o</sup> Une visite à la maison de santé du Dr RAFFEGEAU, au Vésinet (photothérapie, hydrothérapie et électrothérapie). Cette visite sera suivie d'un lunch.

3<sup>o</sup> Une réception à l'Institut psycho-physiologique (49, rue Saint-André-des-Arts).

4<sup>o</sup> Une réception à l'Hôtel de Ville de Paris.

Les membres du Congrès seront également invités aux réceptions officielles et aux fêtes qui auront lieu au moment du Congrès.

BANQUET. — Un banquet terminera les travaux du Congrès.

CONFÉRENCES. — Plusieurs conférences avec projections retraceront l'histoire de l'hypnotisme expérimental et thérapeutique (l'œuvre de Charcot à la Salpêtrière et de Dumontpallier à la Pitié).

#### PROGRAMME PROVISOIRE :

SÉANCE D'OUVERTURE. — La séance d'ouverture du congrès aura lieu le dimanche 12 août, à trois heures, sous la présidence de M. le professeur RAYMOND, membre de l'Académie de médecine.

1<sup>o</sup> Discours de réception par M. le Dr Jules VOISIN, médecin de la Salpêtrière, président du congrès.

2<sup>o</sup> Discours d'inauguration, par M. le professeur RAYMOND, président d'honneur du congrès.

3<sup>o</sup> Communications sur l'organisation du congrès par le Secrétaire général.

4<sup>o</sup> Commencement des travaux par la lecture des rapports généraux soumis à la discussion du congrès (le programme détaillé des travaux du congrès sera distribué à cette séance).

---

## CORRESPONDANCES

## ET REPRÉSENTATIONS

*A Monseigneur É. Méric.*

« Il en est peu qui connaissent ce que c'est que les Représentations, et ce que c'est que les Correspondances, et nul ne le peut savoir, s'il ne sait qu'il y a un Monde spirituel et que ce monde est distinct du Monde naturel ; car entre les Spirituels et les Naturels, il y a des Correspondances, et les choses qui existent par les Spirituels dans les Naturels sont des Représentations. » Ainsi s'exprime au n° 2987 de ses *Arcanes célestes* l'homme à qui, sans affiliation morale d'initié, sans adhésion aucune à sa doctrine, on ne peut dénier du moins le don d'une mentalité et d'un génie philosophique aussi profonds que singuliers. D'évidence, ici Swedenborg énonce une vérité. Assurément il en est peu qui sachent ce que c'est que les Correspondances. Mais s'il est vrai qu'un petit nombre en ait la connaissance, d'intuition réservée aux hommes spirituels, selon le philosophe suédois, beaucoup en ont le sentiment, ainsi qu'il apparaît avec éclat chez les poètes, et tous, à un degré quelconque, en ont l'instinct. Un critique sagace et pénétrant n'a-t-il pas dit de Baudelaire qu'il possédait supérieurement ce don qui est de « découvrir par une intuition secrète des rapports invisibles à d'autres, et rapprocher ainsi, par des analogies inattendues que le *voyant* seul peut saisir, les objets les plus éloignés et les plus opposés en apparence » ? Exception, je le veux, surtout dans un tel cas d'hyperesthésie artistique. Je prétends montrer qu'il y a, à de certains moments et sous certaines influences, un pareil sensitif, voire chez les plus frustes et les plus primitifs d'entre nous.

Ici je transcris telle quelle la relation notée sur mes tablettes de ce qui s'est passé chez moi, l'automne dernier.

Aujourd'hui, 15 novembre 1899, mon fils âgé de neuf ans s'est blessé à la main d'un éclat de verre. Le médecin est venu faire un premier pansement. Il lui reste à sonder la plaie, à la cautériser, etc., finalement à recoudre les chairs. Pour pouvoir opérer avec tranquillité et sans causer de la souffrance, il n'y a que le chloroforme. C'est convenu pour demain, on endormira l'enfant.

*Jeudi, 16.* — Ce matin, le Père P\*\*\*, son maître et son ami, est venu voir le petit qu'il a bien conforté. Il ne s'est retiré qu'à l'arrivée des opérateurs, et il a emmené la mère avec lui. Maintenant auprès du blessé, le chirurgien et l'infirmier qui lui sert d'aide sont en besogne.

*10 heures et demie.* — L'enfant vient de rouvrir les yeux. Il n'a pas eu la plus petite sensation de douleur. Il raconte qu'il a rêvé. Il se croyait à V\*\*\*, au mois de mai, dans le jardin de son grand-père où il cueillait des fleurs pour la chapelle. Il n'a pas le sentiment du plus ou moins de temps qu'il y est resté. On l'a hélé de la maison, lui criant de revenir, et il s'est réveillé. Alors seulement sa main lui a fait un peu mal.

*Même jour.* — Cet après-midi, rencontré dehors le Père P\*\*\* à qui j'ai raconté les impressions de son élève. — « J'aurai fait avec lui de la suggestion sans le vouloir, me dit le Père en riant. Je lui avais prédit qu'il souffrirait si peu qu'il croirait en dormant composer des bouquets pour les offrir à la sainte Vierge. Je n'aurais pas cru si bien dire, et pourtant... Cette sorte d'imagination, m'a ajouté le Père, serait chose commune dans le sommeil chloroformique. J'ai ouï dire que, souvent, ceux qu'on endort ainsi rêvent de fleurs. En vertu de quelle loi psycho-physiologique? Je l'ignore. Mais la parole est aux médecins. »

J'ai bien négligé, en l'espèce, d'interroger le médecin. Ne savais-je pas d'avance la réponse? Je n'avais que faire d'entendre déclarer que l'anesthésie par le chloroforme est fréquemment exhalante, ou mieux, qu'elle produit l'illusion sensorielle agréable, phraséologie de savant qui n'eût rien expliqué.

Et la raison du phénomène? aurais-je dit. Point d'affaire. Inutile de le demander. Doctoralement, on m'aurait renvoyé à quelque grave étiologie du Rire.

La pensée de la douleur en quelque sorte matérialisée à notre vue psychique, et qui se montre en la forme de fleurs serait-elle autre chose qu'un concept imaginatif, une fantaisie de l'esprit? Y aurait-il ici correspondance obscurément écrite dans la nature et dans l'instinct? On connaît ce fait suggestif et touchant de la passiflore qui, par l'aspect bizarre de ses organes floraux, offrait jadis au populaire, aux simples de la chrétienté une image naïve des instruments de la Passion. Fantaisie de la nature, dira-t-on, mais ressemblance abusive. Oui, peut-être... s'il n'est plus vrai de voir un sens céleste à ce que Goethe a appelé une parole de Dieu fraîchement exprimée. Poésie, mysticisme, je sais, c'est le cliché verbal avec quoi l'on s'évite la fatigue de réfléchir. J'en demande pardon, mais c'est un sot cliché, si humble qu'il puisse être, un fait, dès qu'il suscite en nous la pensée du mystère, est comme une échappée de vue, pour l'âme, sur l'invisible, sur l'inconnu. Soit, mysticisme, et pour beaucoup superstition, sans doute, c'est la formule, quelque chose est ici sur quoi le philosophe se penche, incrédule peut-être, mais malgré lui songeant à cette parole, et à sa vérité possible : « Tout ici-bas porte sa signifiante. La moindre fleur est une pensée. »

A en juger par certains faits, il pourra sembler qu'il y a quelque espèce arcane de rapport entre les fleurs et les souffrances; ou qu'il y a correspondance — pour parler comme Swedenborg — entre la signification spirituelle des douleurs : mérite, expiation, rachat, qui sont des fleurs célestes, effigiées dans les naturelles, et les fleurs d'ici-bas. Catherine Emmerich, étant sur le point de mourir, disait aux personnes présentes qui s'entretenaient d'elle à voix basse : « Ah! pour l'amour de Dieu, ne me louez pas; cela me retient ici, et il me faut souffrir le double. O mon Dieu, voilà bien des fleurs nouvelles qui tombent sur moi. » En effet, dit son historien, elle voyait toujours les fleurs comme un symbole et une annonce de douleur. — « Otez de moi ces couronnes, » s'écriait Verlaine, dans le délire de l'agonie. Pourquoi cette halluci-

nation? Craignait-il aussi d'avoir à expier les louanges de ses admirateurs? N'importe, dans les deux cas, si la relation de cause à effet de la souffrance à la vision fleurie se peut à la rigueur admettre; il n'en est pas de même, il semble, chez le premier venu, dans l'état de sommeil et d'engourdissement causé par le chloroforme. Sans doute pourra-t-on dire que l'insensibilité succédant à la pensée, sinon au fait de la douleur est déjà, pour l'esprit, une disposition à se suggérer des tableaux hilarants. L'afflux, en pareil cas, des images riantes au cerveau du dormeur serait l'effet d'une réaction de son moral contre la cruauté ou seulement la peur du mal et des outils chirurgicaux. Mais encore, dirai-je, pourquoi spécialement les fleurs? En vertu de quel déterminisme un sujet dans les conditions susdites est-il enclin à cette forme de rêverie ou d'hallucination? On peut concevoir, peut-être, que le phénomène est dû à la même cause, qu'il ait lieu dans tel cas d'exaltation mystique, ou tel état physiologique anormal comme l'hypnose ou seulement l'anesthésie. Dans l'hypnose, en effet, je remarquerai que le dédoublement qui s'y opère entre l'homme extérieur et sa personnalité psychique a pour effet de rendre celle-ci capable d'intuition, c'est-à-dire, selon Netter, *d'aptitude à voir des choses que le commun des hommes ne voit pas*. Dans l'extase divine, il y a plus encore. L'âme y étant attirée d'en haut, et les sens corporels abolis, l'extatique est élevé dans la lumière céleste par la vertu de Dieu qui agit sur lui sans obstacle. Rien de pareil n'a lieu sans doute dans le sommeil produit par tel ou tel agent anesthésique, rien, si ce n'est l'abolition des sens de laquelle à coup sûr il résulte une suractivité et un surcroît de pouvoir des facultés psychiques, et qui peut faire que certaines concordances des mondes spirituel et naturel apparaissent à l'homme le moins doué parfois, en son être normal, de spiritualité. C'est ainsi que l'enfant le plus irréfléchi, l'être humain moralement le plus terre à terre verront surgir en eux les images cérébrales les plus inattendues, les plus lointainement correspondantes à telle empreinte qu'ils ont reçue, morale ou cellulaire. Notez d'ailleurs que ce sera sans qu'ils sachent pourquoi. Dans le sommeil, sous l'impression morale



de la douleur physiquement abolie, ils croiront voir des fleurs leur apparaître, et cette image du spirituel correspondant à l'idée de douleur, ils n'en comprendront pas la signification. Ils seront des voyants manquant du sens de leur vision. Sous l'empire d'un sentiment causé par un objet sensible, ils auront bien tel songe d'une signification correspondante à cet objet, mais ils n'auront pas la clé de leur songe. Cependant on peut voir dans ces rêves occasionnés par la souffrance les « spirituels » qu'ils symbolisent, les fleurs de paradis dont ils sont ici-bas les représentations. Dieu, dans ses entretiens figuratifs avec ces âmes, se servirait de cet inné langage pour l'éveil clair ou bien obscur, conscient ou subconscient, de l'idée que souffrir, c'est fleurir son éternité.

FERNAND DE LOUBENS.

## LES APPARITIONS DE CAMPITELLO

*(JOURNAL D'UN TÉMOIN)**(Suite)*

Sa mère et sa sœur pleurent, le jeune homme, le cœur gonflé de sanglots, a les joues mouillées de larmes. Cette scène, en effet, impressionne tout le monde. Un concert magnifique de *pater, ave, gloria* et *salve regina* fait tressaillir tous les cœurs endurcis et est d'un charme magique. Car je promène en ce moment un regard inquisiteur sur toute cette foule agenouillée et je remarque qu'elle prie avec ferveur et dévotion. Quand, tout à coup, un des voyants lève la voix et crie : « Nous en avons encore pour cinq minutes : la Vierge Marie est fatiguée de maintenir un bras de son divin Fils !... »

Comme une trainée de poudre, ces mots jettent l'épouvante dans tous les cœurs. Les femmes sortent leurs mouchoirs et pleurent. Les hommes tremblent de peur. Moi, je donne l'exemple de la prière et je récite — je l'avoue — bien pieusement le chapelet.

Madeleine Lorenzi, dans l'attitude d'une personne qui souffre, va trouver M. le maire, qui est juste à l'autre extrémité du champ et le fait venir en ce moment au milieu de sa mère, de sa sœur et de son complice : c'est alors que le jeune homme se tourne du côté de ses parents et leur reproche de ne vouloir pas donner de consentement à son mariage. Ceux-ci promettent le consentement.

Toutefois les cinq minutes avancent, l'heure est solennelle ! On ne sent plus l'effet du soleil ; tous les parasols sont fermés : tous les genoux gisent dans la poussière. Le moment est vraiment critique.

Voilà qu'une voyante arrache la croix et entourée des autres

voyants, la transporte au milieu de la foule. Elle la donne à baiser. O spectacle ravissant !

Il faut voir comme on s'empresse d'aller appliquer les lèvres sur le signe de la Rédemption. La croix est baisée par tout le monde. Elle marche maintenant superbe à la tête de toute la foule, qui la suit, faisant une magnifique *strascinella*. Puis la procession, en actions de grâces, se déroule et s'effectue à travers le champ, au chant de : *Pange lingua gloriosi laurcam certamini*, et des litanies.

La procession terminée, tous les visionnaires reviennent dans leur état normal. La scène a duré cinq heures. Les cloches carillonnent à se rompre ; l'église est littéralement comble ; le salut est vraiment solennel et splendide. Tout se termine par l'*Angelus*.

*Nuit du 8 septembre.* — La nuit s'annonce belle et intéressante ; le champ est couvert de pèlerins ; les lampions allumés par-ci par-là font, de loin, l'effet d'un ciel parsemé d'étoiles brillantes : un coup d'œil vraiment féérique. Le silence de la prière n'est plus observé. Deux mille personnes chantent, de tous leurs poumons, le *Salve regina* et l'*Ave Maris stella*.

Ce concert harmonieux est fait pour frapper l'imagination, pour exciter à la piété, pour faire vibrer toutes les cordes de la dévotion.

Tous les cœurs vont aux anges, tous les esprits sont calmes et tranquilles, toutes les pensées vont au ciel, l'enthousiasme est à son comble.

La sainte Vierge apparaît avec son diadème d'étoiles, toute radieuse et resplendissante de lumières aux visionnaires, ses amis. En effet, abstraction faite de M<sup>lle</sup> Madeleine Lorenzi, tous les autres voyants du jour sont favorisés par l'apparition. La scène change complètement. Plus de convulsions, plus de torsions, plus de fatigues. Ils sont calmes, ils contemplent l'apparition, ils s'évanouissent ; ils reviennent, ils contemplent de nouveau la vision ; ils éprouvent quelques tressaillements légers, qui n'ont rien d'effrayant et qui peuvent s'expliquer par le passage brusque de l'état naturel à l'état surnaturel.

Enfin, ils sortent la croix et ils commencent une belle et magnifique procession, les femmes d'abord et les hommes ensuite, au chant du *Magnificat* et de l'*Ave Maris Stella*. Un des voyants porte la croix, deux autres avec des lanternes, « les deux plus jeunes d'entre les voyantes », marchent l'une d'un côté, l'autre de l'autre de la croix et tous les autres mettent l'ordre. Arrivés dans un endroit convenable, ils effectuent avec une régularité parfaite et pour la première fois, la *ranitola*.

Celle-ci faite, on revient au champ, on récite des prières, on chante des cantiques en actions de grâces, et chacun regagne sa demeure sous une impression de bonheur, convaincu que l'esprit de malice a dû s'avouer vaincu.

Voici maintenant comment on a fait la *ranitola* :

Le voyant qui porte la croix marche le premier... Il décrit d'abord concentriquement suivi par la foule, un grand cercle, puis un second plus petit, ensuite un troisième encore plus étroit, ainsi de suite jusqu'à un point *medium* ; d'où il rebrousse chemin, il passe, sans se heurter avec personne, entre les différents cercles, alternativement et par un mouvement de rotation continu tendant vers le centre. Enfin le porte-croix dégagé s'en retourne doucement déposer la croix, pendant que la *ranitola* se déroule, sous les yeux attentifs de tous les autres voyants.

M<sup>lle</sup> Lorenzi n'est pas entrée en scène ce soir.

Quant aux autres voyants, ils sont au grand complet : voici leurs noms : Corteggiani Ange-Félix, Bagnoli Moïse, Graziani J.-Paul, Bagnoli Antoine, les deux Mozzoni de Lento, Domartini de Frasso, Lorenzi Perpétue, Pietri Gracieuse, Lorenzi Marie, Parsi Madeleine, Bagnoli Marie, Bagnoli Faustine, la petite Sammarcelli de Bigomo, âgée de huit ans.

*Le jeune homme de Fontanoué.* — Je vais raconter ici brièvement un fait bien extraordinaire, que je tiens pour authentique, affirmé par plusieurs personnes dignes de foi.

Un jeune homme, habitant *Fontanoué* (Viguale), arrive un soir sur le théâtre des apparitions. Pendant la nuit à la faveur de l'obscurité, il se glisse à côté d'une jeune fille, qui dormait

en compagnie d'autres personnes, au pied d'un olivier. Il la réveille et la sollicite au péché. Celle-ci se met à crier et à demander aide et secours. Alors le jeune malandrin s'esquive adroitement et rentre chez lui à *Fontanoue*. Lorsqu'il entre dans sa chambre, il voit dans l'embrasure de la fenêtre la sainte Vierge, tenant par la main la jeune fille en question qui lui adresse des reproches amers. Sur ce, le jeune homme perd l'usage de la parole, qu'il ne reprend que vingt-quatre heures plus tard. Revenu, il raconte à ses parents son aventure et va se confesser.

9, 10, 11 septembre. — Le 9, le 10, le 11 septembre les mêmes visionnaires que le jour du huit, remplissent à peu près les mêmes rôles. Ils disent voir la Vierge Marie habillée, etc... comme les autres fois. Il est à noter que pendant le jour et pendant la nuit la procession se fait belle et magnifique, couronnée par une *ranitola* splendide et sous le charme des chants les plus variés.

12 septembre. — Nous sommes trois prêtres : l'abbé Alberlini, curé de Lama, l'abbé Colonna, curé de Rospigliani et moi, qui assistons à la scène de cette nuit. Après être tombés en syncope, et puis, avoir fait une belle procession et la *ranitola*, le jeune Moïse Bagnoli couvre la pierre de chapelets et entretient sur chaque bout de la pierre, deux bougies allumées.

Corteggiani sort de l'état de léthargie où il était tombé, part et grimpe à l'aide de ses genoux et de ses mains, par un rocher de dessus lequel il se jette en bas, par deux fois, sans se faire aucun mal et en dépit de cinq à six mètres de hauteur et d'un sol très dur.

Bagnoli Moïse cependant se démène, en vain, pour empêcher Corteggiani de faire un saut si périlleux.

Ce sont les deux faits les plus saillants de la soirée.

Quelques personnes restent au champ pour y passer toute la nuit, parmi lesquelles, Corteggiani.

Le lendemain le bruit courait qu'on avait vu vers minuit une procession d'êtres surhumains dont douze habillés de

blanc, au milieu desquels marchait la sainte Vierge entre deux anges. La procession, arrivée jusqu'en bas du vieux presbytère, d'où elle a été vue par les bonnes gens qui l'habitaient, est retournée au lieu des apparitions où aussitôt un globe très lumineux projetait sur la pierre une lumière éclatante qui a été aperçue clairement par toutes les personnes présentes. Je vais interroger Corteggiani si réellement il a vu la procession en question, il me répond affirmativement.

*13 septembre (1<sup>re</sup> partie).* — Dimanche dernier, j'avais annoncé de l'autel que j'aurais fait appel à mes confrères pour recevoir, le 13 du courant, les confessions de tous; les engageant vivement à profiter de cette occasion pour se purifier dans les eaux pures et jaillissantes de la pénitence: partant pour mériter, en quelque sorte, la grâce spéciale, que la Vierge Marie nous fait en choisissant Campitello pour servir de théâtre à ses apparitions et à ses desseins.

En effet, contre mon attente, dès cinq heures du matin, l'église est comble: les confessionnaux sont envahis: nous sommes quatre confesseurs, rivalisant de zèle et ne perdant pas une minute.

A 11 heures enfin, les confessions finissent et la messe de communion commence: pendant laquelle nos jeunes demoiselles, dévouées aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, remplissent du son harmonieux de leurs voix, l'église, en chantant les meilleurs morceaux de leur répertoire. Le moment de la communion arrive.

Cent cinquante personnes s'approchent pieusement du banquet eucharistique. Quelle belle et consolante cérémonie! Campitello est transformé, a changé du tout au tout.

L'église se vide; le village respire l'air embaumé des grandes solennités: chacun s'empresse d'aller déposer, au pied de la croix et de la roche miraculeuse, l'hommage de sa profonde vénération. C'est la première partie de la journée.

*2<sup>e</sup> partie.* — A la nuit tombante, tous les voyants extatiques sont sur le théâtre des apparitions. Nous y sommes aussi

quatre prêtres : Albertini de Lama, Colonna de Rospigliani, Acquavive de Canavaggia et votre serviteur.

Le champ est couvert d'un millier de personnes. Les chapelets sont récités par toute la foule en chœur, pendant lesquels les voyants tombent en syncope, voient la sainte Vierge, vont baiser à différentes reprises la croix et la pierre ; puis partent en procession, la croix en tête, suivis par la foule, qui chante l'*Ave Maris stella*, le *Salve Regina*, les litanies de la Vierge Marie, etc... La procession monte jusqu'au village, puis décrivant un long détour, retourne, par des lieux réputés inaccessibles, à l'endroit des apparitions, où l'on effectue la plus belle *ranitola* qu'on puisse imaginer.

Arrivés à la pierre, les visionnaires extatiques tombent de nouveau en syncope, puis entrent en extase parfaite. Dans cet état de léthargie, les voyants perdent l'usage de la parole et sont insensibles à tout ce qui se passe autour d'eux.

Ce soir cependant, contre l'usage, ils s'efforcent de montrer à la foule l'apparition en faisant des signes de mains. Ils font comprendre que la madone se tient tantôt endossée, mais en l'air, aux branches du châtaignier et tantôt sur la pierre, qui est à côté de la croix.

Ils font tant d'efforts, ils se donnent tant de peine pour nous la montrer qu'ils commencent par bégayer, puis ils finissent par parler, par crier fort, très fort : « La voilà, la voilà, comme elle est belle ! Oh ! Vierge Marie ! Faites un miracle ! montrez-vous à tous !... »

La foule est comme électrisée. L'enthousiasme est à son comble : la rumeur monte ; le tumulte devient général : tous les esprits sont en ébullition ; chacun se sent étreindre par une émotion inexprimable. L'abbé Colonna avec sa belle voix, entonne l'*Ave Maris stella*, que la foule chante avec un entrain et un ensemble magnifiques.

Les voyants, les bras étendus et les yeux fixés sur l'apparition, demandent encore qu'elle se montre aux incrédules. En effet, plusieurs disent voir. Le chapelet finit, l'apparition disparaît. Le monde se retire en grande partie. La conviction est dans tous les cœurs.

14 septembre. — Visions comme à l'ordinaire... Ensuite, la procession se fait, pour la première fois, à travers le village, au chant du *Pange lingua*. Sur la place de l'église on fait la *ranitola*. M. l'abbé Simoni, curé de Castirla, me demande si les visionnaires savent que c'est aujourd'hui l'exaltation de la croix. Je lui réponds qu'ils ne peuvent pas le savoir. En effet, ils vont visiter toutes les croix. Chose vraiment surprenante, à chaque croix qu'ils rencontrent, ils appuient celle de la procession, ils font mettre tout le monde à genoux, ils ordonnent la récitation du chapelet et ils semblent plus gais, plus joyeux que d'habitude.

15 septembre. — Je m'agenouille à côté d'Ange-Félix Corteggiani et je commence le chapelet. Pendant le chant des litanies, Corteggiani commence par éprouver comme un léger frisson; ses yeux restent grands ouverts sans faire plus aucun mouvement; un instant après, il tombe en syncope, s'abattant sur le sol. Il demeure dans cet état vingt minutes.

Ensuite tout doucement, il se lève sur ses genoux, rouvrant les yeux et les fixant sur l'apparition qu'il voit en l'air et en droite ligne de la roche. Je lui demande alors comment il la voit.

Pouvant parler, il me répond par des détails précis : Il dit qu'elle a la tête couronnée d'un diadème avec trois étoiles brillantes, dont l'une au milieu et les deux autres de chaque côté du diadème; qu'elle est vêtue toute de blanc; qu'elle a la taille entourée d'une ceinture et les pieds nus, le visage radieux sur le bras gauche, l'enfant Jésus, avec un petit globe surmonté d'une petite croix dans la main et une couronne de brillants sur la tête, le visage tout souriant tourné vers elle; des anges avec de grandes ailes déployées, à ses pieds, un chapelet, dont les grains sont brillants, suspendu à la main droite. Elle se tient debout et tournée vers nous.

Je ne vous cache pas que tous ces détails donnés avec précision, avec aplomb, en regardant fixement la Vierge Marie et semblant bien s'assurer avant de rien avancer, déconcertent et impressionnent en même temps les 500 personnes, qui se serrent de plus en plus autour du voyant, pour ne pas perdre



un seul mot. Il finit enfin par perdre petit à petit l'usage de la parole et par ne plus se faire entendre que par des gestes. Il se lève d'un mouvement brusque, il fait signe que la sainte Vierge est partie et qu'il faut la suivre. C'est pourquoi il enlève la croix et part en procession, montant par le ravin, traversant le hameau de *Panicale* et descendant de l'autre côté du ravin jusqu'au lieu de la *ranitola* qu'il fait d'une manière admirable.

Pendant que la procession arrive à côté du rocher, Bagnoli Moïse et Lorenzi Perpétue voient eux aussi l'apparition. Tous les autres visionnaires, quoique présents, n'ont rien vu ni avant ni après. Le tout se passe dans le plus grand ordre, dans l'enchantement de la prière et des chants religieux.

16 septembre. — Vision de Corteggiani et procession comme le jour précédent.

17 septembre. — La pluie ne permet pas de rester à l'endroit des apparitions. Il n'y a que Corteggiani et quelques étrangers qui passent toute la nuit dans la grotte.

18 septembre. — Les visionnaires, qui sont nombreux ce soir, contemplent d'abord, une heure durant l'apparition : ils sortent la croix et font la procession. A la chapelle de saint Roch, ils appuient la croix à la porte et font réciter quelques prières ; sur la place de l'église, ils font la *ranitola* ; ils arrivent à Bagnolo, vont appuyer à la porte de la chapelle de la Conception la croix de la procession et font chanter un *Ave Maris stella* ; ce soir je ne suivis pas la procession, seulement voici un détail que je tiens comme authentique par plusieurs personnes dignes de foi : Deux voyants Moïse et Art.-F. Mozzoni avaient chacun un verre d'eau de la fontaine avec laquelle ils aspergeaient tout le monde. Il paraît que Moïse portait le verre sur le bras sans le maintenir et l'autre, chose encore plus extraordinaire, en l'air entre le bras gauche plié en forme de cercle. Les deux verres ne sont tombés et ne se sont brisés qu'après complet épuisement de l'eau ; ils traversent le hameau de Bagliolo, où ils s'arrêtent un instant pour

saluer la petite croix, plantée au-dessus du chemin; enfin ils suivent le chemin de Valpapola et ils arrivent à une grande croix élevée en souvenir d'une mission, contre laquelle ils appuient encore la croix de la procession, et après avoir, au préalable, fait agenouiller tout le monde, qui quoique nombreux, n'a jamais cessé d'être édifiant, ils commandent la récitation du chapelet.

Ceci fait, ils retournent par le petit sentier d'en bas en dépit des cailloux et de l'étroitesse du chemin jusqu'au champ des apparitions, après quatre heures de marche. Je tiens à noter que Corteggiani, arrivé à un endroit, d'où l'on aperçoit la roche miraculeuse, et étant de retour de la procession, voit la sainte Vierge.

Aussitôt il commence à crier avec une voix tremblotante : « La « voilà la Vierge Marie sur sa pierre ! ô ma bonne mère, que « vous êtes belle, avec votre couronne, votre petit Jésus !!! « Recevez-moi dans vos saints bras ! faites que je meure pour « que je vienne jouir éternellement de votre divine pré- « sence !!! Faites, ô Vierge sans tache, faites un miracle pour « les incrédules qui sont si nombreux !... faites jaillir main- « tenant du rocher une eau claire et limpide !... Montrez-vous « à tout le monde aussi belle et aussi bien qu'à moi !... Ayez « pitié des incrédules !... ô maintenant elle se promène sur « le rocher, et personne n'est là pour l'adorer, pour la « prier !... »

Sitôt que les autres voyants arrivent à l'endroit des apparitions et remettent la croix à sa place, ils s'empressent d'aller trouver Corteggiani, qui crie toujours, et de descendre, avec lui, une pente presque à pic, hérissée de ronces et de gros cailloux mouvants, sans cependant faire aucune chute. Arrivés au pied du rocher, ils tombent en syncope et on a beau leur torturer les chairs pour les faire revenir, pour les rappeler à l'état naturel. Ils ouvrent les yeux et fixent tous trois (Corteggiani, Moïse, Bagnoli, Mozzoni Charles) l'apparition, faisant les mêmes gestes, les mêmes mouvements et se frappant la poitrine, à différentes reprises, comme pour dire : « Oh ! qu'elle est belle !... »

Revenus à l'état de veille, ils disent, en présence d'étran-

gers, etc... qu'ils voyaient la mère du Christ toute joyeuse et regardant la foule, au milieu du rocher. C'est minuit.

19, 20 septembre. — Visions, pendant ces deux jours, de Corteggiani Ange-Félix, et de Bagnoli Moïse et processions à travers tous les hameaux du village, comme le jour précédent. Corteggiani écrit *Satane, Marie, Jésus* en...

21 septembre. — Madeleine Parsi, la première voyante, était inquiète de ce qu'elle ne voyait plus la Bonne Dame, et ne cessait dans ses prières de demander la grâce de la voir encore. Aujourd'hui, vers midi, tandis qu'elle rentrait de la campagne et qu'elle faisait ses dévotions à genoux et à deux cents mètres de distance environ de la pierre, elle la voit apparaître toute souriante sur le rocher. Les compagnes, qui la considèrent comme une petite sainte, contemplent avec ravissement le visage de Madeleine tout transfiguré et éclairé par un rayon de bonheur céleste. Elles s'unissent pieusement à elle pour saluer la mère de Dieu, par des prières et par des chants de louanges. La vision a duré vingt minutes.

UN TÉMOIN.

(*A suivre.*)



## MAUVAIS PROCÉDÉS DE POLÉMIQUE

---

Dans la livraison du 15 mai, sous la rubrique *Variétés*, ou faits divers, nous avons reproduit une communication spirite, ridicule, empruntée au *The Harbinger of Light*. C'est un protestant qui revient de l'autre monde pour dire aux naïfs de la religion spirite qu'il n'a trouvé ni ciel, ni enfer, ni Sauveur.

Tout commentaire était inutile.

Mais voici que le *Progrès spirite* du 20 juillet nous emprunte cette traduction, et s'écrie : *Puisqu'aucun commentaire ne suit cette communication, c'est que vous acceptez pour vrai ce qu'elle contient*. Et il nous accuse de contradiction.

Ce procédé de polémique n'est pas loyal, et cet argument ne mérite pas l'honneur d'une discussion.

Nous rappellerons seulement à notre contradicteur que nous avons fait la déclaration suivante, à la page 62, de la livraison de juin :

« Nous avons reproduit sans commentaire une lettre spirite reçue dans une réunion privée, à Dunedin. Cette lettre d'outre-tombe d'un malheureux pasteur protestant nous a paru si ridicule que nous avons jugé inutile de la réfuter. »

Les convenances les plus élémentaires faisaient un devoir à M. L. de Faget de rappeler cette déclaration qui fait connaître ma pensée et détruit une allégation que nos lecteurs sauront juger.

É. M.

---

# LA LUMIÈRE

## CONSIDÉRÉE COMME FLUIDE VITAL

LA VIE DES PLANTES ET DES ANIMAUX

(Suite)

---

### III. — La vie

Quoi qu'il en soit des énergies dont il vient d'être question, ce n'est pas en elles qu'il faut chercher le principe de la vie.

La vie créée n'est pas la puissance conservatrice et impulsive du Créateur. La vie n'est pas davantage une énergie, ni un fluide quelconque.

La vie *considérée dans son principe* est une substance immatérielle.

Dieu, vie incréée, éternelle et infinie, a tiré du néant plusieurs sortes de vies. Les êtres spirituels sont eux-mêmes leur vie. Les êtres corporels vivants ont un principe de vie.

L'ange vit par le fait qu'il existe; parce que son essence c'est la vie; et voilà pourquoi surtout il est dit que Dieu a créé les anges à son image. Il les a créés vie immortelle, intarissable. — Il en est de même de l'âme humaine qui est également un esprit. Elle est immortelle parce qu'elle est indissoluble, puisqu'elle est essentiellement simple, c'est-à-dire non composée de partie. Mais aussi, et surtout, parce que Dieu en la créant, a décrété de la conserver éternellement ainsi que les anges.

L'homme comme l'ange est en outre doué d'une autre vie, la vie de la grâce plus noble que la vie, parce que la vie de la grâce est surnaturelle et concédée par l'auteur de la vie, à titre gracieux, ainsi que l'exprime le terme qui la désigne; tandis que la vie leur est naturelle et leur est due en tant qu'elle est la condition de leur existence.

La grâce qui est la vie par excellence, la vie de la vie, peut-

on dire, consiste en l'union transfusive de Dieu avec sa créature intelligente. C'est une amoureuse divinisation, en vertu de laquelle Dieu est dans sa créature, et sa créature en Lui. Ce privilège hors ligne, absolument gratuit, et que la créature, par ses propres forces, ne saurait ni mériter ni atteindre, a été établi par Dieu, en vue de la destinée surnaturelle qui est notre vocation. Lorsque l'homme, à l'issue de sa mortalité terrestre, s'il se trouve en état de grâce, sera parvenu à ce but suprême de son existence, il possédera Dieu le souverain Bien, et pourra ainsi, selon toute sa capacité, jouir à loisir de la vie incréée, devenue sa propriété inaliénable.

C'est là, pour les élus, à juste titre appelés saints et bienheureux, la vie de la gloire ou de la vision intuitive, qui est le complément nécessaire de la grâce, celle-ci étant la base et celle-là l'édifice.

Dieu a créé l'homme un peu moindre que les anges, *paulo minus ab angelis*, dit le Psalmiste. Il a créé les animaux beaucoup moindres que l'homme, — car entre la nature raisonnable et la nature irrationnelle il y a un abîme incommensurable, infranchissable. — Enfin Dieu a créé les plantes un peu moindres que les animaux.

Les êtres de ces deux règnes sont, à l'instar de l'homme, vivants d'une vie réelle; mais vie dont le principe diffère absolument de l'âme humaine. Ce sont des organismes gradués depuis le cryptogame imperceptible jusqu'aux animaux les plus parfaits, en passant par les zoophytes.

Ces organismes sont formés de matières, chacun séparément, par des principes de vie, qui leur sont propres, qu'ils animent simplement, et que nous appelons, de leur nom génésiaque, *âme animale*, *âme végétale*; car Dieu a dit : que les eaux, que la terre produise des âmes vivantes, chacune selon leurs espèces.

Ce sont les âmes vivantes, c'est la vie des règnes animal et végétal que nous étudierons. Mais, comme ces âmes sont des formes inhérentes, il faut auparavant que nous traitions de la forme.

#### IV. — La forme

On appelle vulgairement *matière*, dit le Dr Egger (1), une masse corporelle, et *forme*, une figure particulièrement régulière et belle. Au sens philosophique, matière signifie généralement tout sujet déterminable et susceptible de prendre forme; tandis que la forme est le principe qui détermine intrinsèquement la matière, ou la détermination elle-même.

Cette détermination affecte réellement le sujet, on ne l'affecte que relativement à notre entendement, et selon l'estimation commune; et c'est ainsi que l'on distingue la forme en son sens impropre, de la forme proprement dite. — Sont des formes impropres, la forme *métaphysique* comme par exemple l'humanité par rapport à l'homme; la forme *logique* ainsi qu'est la différence spécifique quant au genre; la forme *morale* que la promulgation par rapport à une loi.

La forme proprement dite, la forme *physique*, est celle qui affecte réellement le sujet et le détermine. La forme physique se divise en *formes substantielles* et en *formes accidentelles*. Les formes substantielles, à leur tour, se subdivisent en *formes inhérentes*, en *formes adhérentes* ou informatrices et en *formes séparées*.

Selon saint Thomas, la forme substantielle donne à son sujet la propriété d'exister, d'être, *esse simpliciter*, de telle sorte que par l'avènement de la forme, la chose qu'elle affecte est produite, *generetur*, et que par la disparition de sa forme, la chose se trouve être corrompue, détruite. C'est ainsi que l'âme humaine est une forme substantielle, puisque, par son infusion, l'homme naît, commence à exister, et que par son retrait il meurt; or l'âme humaine donne à l'homme d'être homme *esse homo simpliciter*.

L'âme humaine est donc, de sa nature, une forme substantielle, adhérente, informatrice, attribut qui énonce sa perdurance en dehors de la matière. L'âme, après avoir quitté le corps, continue à exister et elle subsiste sans lui.

(1) Theol. dogm. specialis auctore Dr F. Egger: Tract III, sect. 3. Cap. 1. Art. 1.

On a donné le nom de *formes séparées* aux esprits purs, c'est-à-dire aux anges, dont la destinée n'est pas d'être unis à un corps; mais de vivre purs de toute alliance matérielle. Quand ils *meuvent* des corps, ils sont dits *formes assistantes* : tels sont les anges qui sont préposés à l'univers pour aider la nature.

Autre que l'âme humaine, qui est simplement *adhérente* à la matière, l'âme des brutes lui est *inhérente*, ce qui veut dire que l'âme des animaux et celle des plantes n'existent, ni ne sauraient exister sans la matière, ni hors d'elle. Aussi, comme nous le verrons, ce genre d'âme est une substance incomplète, qui constitue avec l'organisme qu'elle forme et anime, un composé inséparable.

Quant à la forme accidentelle, elle se distingue des précédentes, en ce qu'elle ne donne pas à la chose affectée l'être même, mais seulement la qualité d'être telle ou telle, bonne ou mauvaise, laide ou belle. Par exemple la chaleur considérée comme forme accidentelle, rend chauds les objets qu'elle affecte. Elle met l'eau en ébullition : dans l'atmosphère elle produit le vent. Encore, la forme accidentelle d'un chef-d'œuvre est l'idéal de son auteur.

Tel est le concept de la *forme* sous ses acceptions diverses. La forme est donc la réalisation d'un objet ou d'un être.

Or, la forme, même lorsqu'elle est prise dans un sens purement accidentel, engendre toujours une certaine vitalité.

La matière est donc, ici-bas, le piédestal de la vie, sa base. Et cependant, si rudimentaire que soit un reflet de vie dans la matière, je défie la matière de le produire, parce que la matière ne peut se donner une forme.

Tandis que la vie dans un de ses principes est toujours un être proprement dit, la matière dans son principe, à elle, ne sera jamais qu'un chaos. Pour avoir les formes dont elle est susceptible, elle doit nécessairement être formée, et cela par des agents qui lui sont extérieurs, ou, pour mieux dire, supérieurs; ce sont les formes que je viens de décrire. — Sans doute, elles lui seront prêtées, ces formes, elles seront imposées à la matière, dès que l'esprit de Dieu soufflera sur l'amalgame inerte et primitif qu'elle est; car la matière a été créée en vue



de ces formes, sans lesquelles elle n'aurait point de raison d'être. Eh! se fait-on idée du chaos initial; n'éprouvez-vous pas de la peine à la pensée d'une matière informe et sans vie, au sein de cette nature grandiose, où tout respire la souveraine Bonté, où tout resplendit de vérité, de beauté et de vie?

## V. — La vie des brutes

### ÂME ANIMALE, ÂME VÉGÉTALE

Les principes de la vie dans les deux règnes, sont tous de la même nature; mais ils sont gradués ou moins parfaits au plus parfait, en raison des organismes qu'ils animent. Ceci découle clairement du texte sacré : « que les eaux... que la terre produise des âmes vivantes *chacune selon leurs espèces* ». Ce texte, il est vrai, ne vise que les animaux du cinquième et du sixième jour, et non les plantes que Dieu créa déjà au troisième jour. Pourtant ces végétaux qui font du fruit et de la semence, qui croissent et se multiplient comme les animaux, vivent également, et par conséquent sont mus par un principe de vie, que l'on peut assimiler à celui qui anime les bêtes. Donc les animaux ont une âme animale et les végétaux une âme végétale.

Des expressions qu'emploie la révélation, en nous faisant connaître la parole créatrice : « que les eaux produisent des reptiles d'une âme vivante... que la terre produise des âmes vivantes, gardons-nous de conclure que l'âme, ou le principe de vie de ces êtres, est issu des eaux ou de la terre, c'est-à-dire de la matière. Ces expressions doivent évidemment s'entendre des organismes pris en eux-mêmes, qui étant matériels, émanent de la matière, terre ou eau suivant le milieu qui leur convient. Aussi en est-il du corps humain lui-même, dont il est écrit que Dieu le forma du limon de la terre, et qu'il forma Eve d'une côte d'Adam.

Le P. Berthier, dont je reproduis ci-après tout le traité, va nous le dire : Ces âmes, végétales ou animales, sont immatérielles. *Immatériel* exprime ce qui n'est point matière, mais voisin de la matière : comme *spirituel* signifie ce qui est voisin

de l'esprit et plutôt inhérent à l'esprit. Donc, dire immatériel, ce n'est pas dire spirituel et encore moins esprit. Je reviendrai sur cette différence lorsque je définirai ma théorie. Nous savons déjà que les âmes en question, bien qu'immatérielles, sont inhérentes à la matière.

#### **a) Des corps vivants (1)**

On appelle vivants les corps qui ont en eux un principe de mouvement. On les appelle aussi animés parce qu'ils ont une âme et un principe de vie, et organiques parce qu'ils sont pourvus d'organes. Ils se divisent en végétaux et en animaux. Nous devons parler des uns et des autres.

(1) I. Berthier, M. S. Abrégé de théologie. Théol. dogm. T. II du monde et des corps. Chap. II, art. 1 et 2.

A. VAN MONS.

(*A suivre*)

---

## VARIÉTÉS

---

### EUSAPIA PALLADINO A VARSOVIE (1)

Eusapia Palladino invitée à Saint-Pétersbourg par le grand-duc Nicolas Nicolaievitch s'est arrêtée le 20 mars 1898 à Varsovie; elle a passé deux jours chez moi.

Une remarquable différence se laisse voir dans l'extérieur du célèbre médium, depuis son dernier séjour dans notre ville en 1893. Eusapia a pris de l'embonpoint, est devenue un peu plus grave, sa chevelure d'un noir de corbeau s'est argentée d'un rayon de cheveux grisâtres. Cependant l'énergie, qui caractérise les types du Midi, n'a en rien diminué, peut-être même a-t-elle augmenté avec l'âge.

Naturellement la soirée ne pouvait se passer sans une petite séance improvisée dans un cercle familial, d'autant plus que l'obligeant médium ne se fit pas trop prier, laissant exposer son don aux personnes qui lui sont sympathiques et en général tous ceux qui possèdent sa confiance.

Aussi au lieu d'une petite séance, que nous attendions, n'osant opprimer le médium fatigué d'un long voyage, — grâce à son obligeance, nous avons une grande séance, qui dura deux heures et demie, depuis onze heures jusqu'à deux heures après minuit, interrompue d'une petite demi-heure.

Mais hélas! « John King (2) » ne voulut accepter aucunement l'éclairage artificiel pratiqué dans mes séances avec le médium Janek, connu déjà par mes articles aux lecteurs de la Revue, — éclairage, où comme au clair de la lune, les

(1) Nous empruntons cet article au *Journal d'Etudes psychologiques*. Nous avons toujours dit que John King, qui se tient à la disposition d'Eusapia pour produire plus les étranges phénomènes, était un être réel, un démon. On a voulu voir en lui une création fantastique de l'imagination d'Eusapia, pour se dispenser de croire au surnaturel. Il nous semble que ce récit authentique rétablit les faits et tranche la question. — E. M.

(2) John King, c'est l'Esprit invisible caché sous ce nom d'emprunt.

assistants de la séance peuvent non seulement se voir, mais même observer chaque détail de leur toilette.

Le guide d'Eusapia consentit à grand'peine à se servir de notre table lumineuse.

Nous nous assîmes au nombre de sept personnes y comptant le médium. Deux docteurs, deux dames, ma femme et moi. Messieurs les docteurs s'assirent de chaque côté du médium, qui leur tint les mains et pressa avec les siens leurs pieds.

La bougie était posée plus loin sur une petite table lumineuse. Il faisait donc clair au salon.

Dans ces conditions, après une attente de quelques minutes, nous avons obtenu trois lévitations irréprochables à courts intervalles et à un demi-mètre du plancher. Tout de suite après cette manifestation on nous demanda en typologie : « Meno luce. » Nous entourâmes donc la bougie avec un grand volume. « John » trouva que c'était peu. Nous posâmes la bougie au fond d'une boîte profonde, — il était également mécontent et frappait toujours son « meno luce ». Comme la bougie placée encore derrière le poêle ne lui suffisait pas, nous l'éloignâmes et alors « John » se tranquillisa et nous déclara sa satisfaction par les mouvements analogues de la table.

En récompense de notre condescendance, il nous gratifia de quelques phénomènes précédés d'un froid de plus en plus fort, que nous ressentîmes à nos mains posées sur la table et aux fronts. Ensuite vinrent les attouchements des petites mains délicates, qui se frottaient légèrement contre les contrôleurs du médium, ou caressaient leurs cheveux ou leurs visages ; elles atteignaient même les troisièmes personnes de chaque côté.

Ce n'étaient pas des attaques brutales des pattes ordinaires comme aux séances avec Janck. En général les phénomènes à la séance avec Eusapia se distinguaient plus noblement.

Mais hélas ! à peine la force psychique se mit en jeu tout de bon, « John King » renouvela sa demande de diminuer la lumière.

Il s'agissait d'une seconde fenêtre du salon, que j'ai

manqué de couvrir. Je me suis donc avancé avec regret à la fenêtre pour abaisser la roulette.

Nous fûmes récompensés, pourtant, d'un phénomène si authentique, que même l'obscurité de la chambre n'y était pas un obstacle.

Sitôt que je repris ma place après avoir recouvert la fenêtre, le médium commença à signaler une grande inquiétude, se tournant sur sa chaise, gémissant, se levant, s'asseyant, s'appuyant de tout son corps contre ses contrôleurs d'un côté ou de l'autre, le froid nous enveloppa toujours plus fortement, puis tout à coup résonnèrent les touches du piano éloigné de nous de quelques pas, qui, pressées d'une main mystérieuse çà et là, retentirent sur le clavier. — En entendant ceci, Eusapia se mit à faire avec ses doigts divers mouvements sur la table. Elle frappa dessus avec un doigt, avec deux et trois, et le piano exécutait tout cela avec précision. Elle glissait avec la main entière sur la table, comme pour frotter une allumette, et le piano interpréta un passage semblable, qui retentit à nos oreilles.

Tandis que nous nous écriâmes émerveillés d'un phénomène si étrange, le médium nous recommanda de reculer avec la table plus loin du piano et nous parvînmes ainsi jusqu'au canapé placé contre la paroi vis-à-vis du piano. Le médium ne cessa pourtant de remuer avec ses doigts de diverses manières sur le plat de la table, et ses mouvements reproduits en sons résonnèrent sur le clavier.

Nous demandâmes un nouveau phénomène. Après quelques instants nous sentîmes son approche, car le médium sembla souffrir énormément. Voici que l'album aux photographies assez pesant, qui était sur le piano tombe sur notre table; — peu de temps après s'élancent vers nous les cahiers à musique et aussi un pot avec des jacinthes en fleurs, posé sur la fenêtre, effleurant la tempe d'un des docteurs (contrôleurs du médium), apparaît au milieu de nous sur la table. Quelqu'un le prend en main et propose aux faiseurs invisibles de le reprendre.

Une main s'étend et prenant le pot, qu'on lui présente, tourne un moment en circulant au-dessus de nos têtes,

et le pose sur les genoux d'un des contrôleurs du médium. — Nous regrettons de n'avoir pu voir cette main maniant le pot, faute d'éclairage.

Comme pour répondre à ce souhait, une main longue, bien faite, ne ressemblant à aucune main des assistants, se glissa plusieurs fois sur le plat lumineux, et même elle tapa la main de quelqu'un.

Les personnes assises plus près du médium commencèrent à chanceler sur leurs chaises, on essayait de les élever en haut. A peine l'une de ces personnes a-t-elle quitté sa place, que sa chaise reculée violemment en arrière se porta tout à coup en haut, et nous ne nous aperçûmes pas quand elle grimpa sur la table.

Quand on l'ôta et la personne n'ayant pas sa chaise, y prit place, vinrent les attouchements des mains invisibles, à tous les assistants presque.

Les contrôleurs assuraient à chaque instant, que tout est en bon ordre et que le maintien du médium est sans reproche. Les mains mystérieuses opéraient sans cesse dans le cercle, flattant, caressant les uns, tapant les autres, les embrassant, ou frappant légèrement sur le dos. Il arriva aussi que cette main saisissait la main d'un assistant pour frapper les mains voisines ou leur caresser la tête.

Après une heure de séance, nous fîmes un petit intermezzo, et commençâmes une discussion sur les faits éprouvés : chacun redisait à sa manière ses sensations. Le médium essuyait son front pénétré de sueur.

S'étant reposé pendant une demi-heure, il nous engagea à continuer la séance, proposant, pourtant, d'échanger la table lumineuse contre une habituelle. Quand nous nous assîmes tout autour, une aventure formelle s'éleva. « John », probablement se matérialisa entièrement, car nous l'avions pleinement partout. Ici il renversait quelqu'un avec sa chaise, là, il se pressait avec sa barbe longue et molle, telle qu'aucun des messieurs présents n'en possédait une semblable. Il se fourrait par force parmi ceux qui étaient assis autour de la table, il faisait le tour du cercle, et enfin, saisissant le tambourin posé sur le piano, il le secouait en l'air, le jetait sur

notre table ou en coiffait quelqu'un, luttait avec celui qui ne voulait pas lui rendre le tambourin, en un mot, nous avions l'impression d'une personne vivante parmi nous.

Mais comme l'énergie de notre nouveau venu mystérieux commença à prendre des formes assez violentes, nous résolûmes de finir la séance, qui se prolongea à une heure bien tardive.

Et encore une fois je dois exprimer mon regret qu'à part les lévitations, qui commençaient la séance, tout se passa au milieu des ténèbres profondes, qui dans les séances suivantes se laisseraient assurément diminuer.

Eusapia, néanmoins, quitta notre cité le lendemain pour se rendre au but de son voyage, recevant les adieux affectueux de ses partisans.

WITOLD CHLOPICKI.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD

## L'ACTION A DISTANCE

### I

Le phénomène de l'action à distance préoccupe aujourd'hui un grand nombre d'esprits qui en ont constaté la réalité sans pouvoir en découvrir le mécanisme mystérieux.

Pouvons-nous, sans recourir à l'intermédiaire des sens, par un acte très intense de notre volonté, transmettre à une personne éloignée, nos sentiments, nos images, nos pensées?

Au livre des *Sources*, p. 283, l'abbé Gratry s'exprime ainsi à ce sujet :

« Très réellement, comme le dit Fénelon, les hommes se touchent d'un bout du monde à l'autre. Ils nous touchent! Voilà donc ce prochain qu'il nous faut assister. Or, en *ce réel contact des âmes*, est-ce que mes élans de cœur, mes certitudes, mes résolutions, mes lumières ne sont en rien communicables?

« Certes, si aujourd'hui les corps se touchent et se communiquent d'un bout du monde à l'autre, dans l'électricité, me fera-t-on croire, je vous prie, que les âmes ne communiquent pas? Mais le contact des âmes, certain d'avance par la raison et par la foi, est aujourd'hui sensible par l'expérience. Ici encore, moi qui écris ces lignes, *je sais, j'ai vu.* »

Cette affirmation est nette et absolue.

Au mois de juin 1867, vers deux heures de l'après-midi, je faisais ma promenade habituelle au Luxembourg. Subitement, sans délibération, et comme j'aurais exécuté un mouvement *réflexe*, je revins sur mes pas, je sortis du jardin, et je me dirigeai vers la maison de Gratry, rue Barbet-de-Jouy, 34.

Ce mouvement m'étonna moi-même, et je me disais : c'est étrange, je vais chez l'abbé Gratry sans savoir pourquoi, sans résolution, sans attention, sans aucun motif, sans me sentir



appelé intérieurement par lui, poussé, en quelque sorte par une force mécanique et déterminante.

J'arrive, je sonne, Gratry vint m'ouvrir la porte et s'écria en me voyant : « Enfin, vous arrivez, voilà une demi-heure que je vous appelle! »

J'avais l'explication du mouvement automatique que je venais d'exécuter. L'abbé Gratry n'avait aucune nouvelle à m'annoncer, il n'était pas sous le coup d'une émotion; il avait fait une expérience, il avait réussi. Il a dû la renouveler souvent avec d'autres personnes, pour écrire dans ses *Sources*, cette déclaration si catégorique : *Je sais, j'ai vu!*

Je voudrais approfondir cette question. Depuis longtemps elle est l'objet de mes recherches et de mes méditations solitaires, elle m'attire invinciblement.

## II

Il faut avant tout circonscrire notre étude, dégager la partie théologique, et voir clairement le but que nous voulons atteindre.

Nous reconnaissons la réalité d'une télépathie divine, c'est-à-dire d'une action à distance, d'une action préternaturelle entre des âmes élevées en sainteté, et affranchies accidentellement des lois de l'espace, par une faveur singulière de Dieu. Nous sommes ici dans les régions élevées du surnaturel. C'est Rita de Cassia, enlevée et transportée vivante par les saints, dans le couvent des Augustines, dont les portes avaient été fermées avec soin, et dont toutes les issues étaient sévèrement gardées. C'est la bienheureuse Liduine qui, tout en restant visible et immobile là où elle entraît en extase, visitait les lieux saints, montait au Calvaire, s'arrêtait à Rome, dans les sanctuaires les plus vénérés, se déchirait les bras en traversant des épines, et conservait encore, après son extase, les blessures saignantes qui rappelaient cet accident. C'est le grand thaumaturge, Joseph de Copertino qui se trouvant à Assise, entendit sa mère mourante à Copertino, s'écrier : O mon fils Joseph, ne te verrai-je donc plus? —

Aussitôt, écrit Gorres, une grande lumière remplit la chambre de la mourante, la mère revit son fils et s'écria : O frère Joseph, mon fils !

« Or, à ce moment, il sortit précipitamment de sa cellule pour aller prier dans l'église. Un frère, le rencontrant, lui demanda la cause de sa tristesse. Il répondit : Ma pauvre mère vient de mourir ! »

Par ce récit touchant où l'on retrouve à la fois le charme poétique de la légende et la sévère exactitude de l'histoire, nous voyons une communication de pensées et de sentiments, suivie de bilocation, se produire à distance entre la mère et l'enfant.

Ces faits ne sont pas rares dans la vie de quelques saints privilégiés, ils nous reposent, nous charment, comme une bienheureuse vision de paix, et emportent notre esprit dans les plus hautes régions de l'au-delà.

Il faut bien reconnaître aussi la réalité d'une télépathie satanique entre des âmes qui se sont livrées au démon, par un acte volontaire. Le démon ne s'empare jamais directement de la liberté humaine, elle reste perpétuellement inviolable ; il s'empare des facultés sensibles, de la partie matérielle de la créature, il la trouble et la bouleverse, il enveloppe la liberté et l'assiège sans l'atteindre directement, et, tant que dure la tyrannie de sa souveraineté, il la met dans l'impossibilité de se manifester : ici encore nous retrouvons l'inhibition et la dynamogénie.

Mais, le possédé volontaire, celui qui s'est livré à Satan par des pactes, des évocations, des sacrements sacrilèges, par les rites de la magie noire, celui qui prétend se servir du démon pour réaliser ses desseins de passion impure ou de vengeance, avant de devenir sa victime et sa proie, celui-là entre dans le monde ténébreux ; l'économie des rapports habituels de sa vie avec la nature et avec ses semblables se trouve aussitôt profondément modifiée, et les phénomènes de télépathie ou d'action à distance dont il nous donne le spectacle troublant ont un caractère particulier.

Le possédé volontaire participe à la connaissance, à la puissance, à la vie du démon : il voit à de longues distances,

il pénètre et révèle les fautes les plus cachées, il conjecture l'avenir et contrefait les prophètes; il parle en des langues qu'il n'a jamais apprises, il s'entretient avec d'autres possédés, dans d'autres pays. C'est principalement dans les détails des exorcismes répétés, que ces prérogatives sataniques apparaissent, dramatiques et effrayantes, c'est là que l'on peut étudier la télépathie sous un aspect particulier. L'envoûtement, les maléfices, les sorts dont il est si souvent parlé dans la mystique diabolique appartiennent incontestablement à cette catégorie de télépathie.

Je fais donc la part aussi large qu'il est nécessaire dans ces matières au préternaturel diabolique et au préternaturel divin, je reconnais la réalité d'une télépathie divine et d'une télépathie démoniaque, mais faut-il nier la possibilité d'une télépathie naturelle, d'une action naturelle à distance entre les âmes? N'est-il pas permis de demander aux sciences naturelles qui ont modifié si profondément la conception traditionnelle de la nature physique, l'explication de quelques phénomènes extraordinaires de télépathie? Ne faut-il pas reconnaître que certains théologiens des siècles passés, qui s'inspiraient d'Aristote dans l'interprétation des phénomènes physiques de la nature, modifieraient leurs thèses vieilles sur ce point, s'ils voyaient ce que nous voyons? N'est-il pas contraire aux faits les mieux constatés, n'est-il pas d'une dangereuse imprudence de prétendre que tout phénomène de télépathie est nécessairement ou démoniaque ou divin?

### III

« J'avais fait connaissance, écrit le Dr Liébeault, d'une famille française de la Nouvelle-Orléans venue pour affaires à Nancy, parce que son chef, M. G... m'avait amené sa nièce, M<sup>lle</sup> B... pour que je la traitasse par les procédés hypnotiques. Elle était atteinte d'une anémie légère et d'une toux nerveuse contractées à Coblenz dans une maison d'éducation

où elle était professeur. Je parvins facilement à la mettre en somnambulisme, et elle fut guérie en deux séances. La production de cet état de sommeil ayant démontré à la famille G... et à M<sup>lle</sup> B... qu'elle pourrait facilement devenir *médium* (M<sup>me</sup> G... était *médium* spirite), cette demoiselle s'exerça à évoquer, à l'aide de la plume, les esprits, auxquels elle croyait sincèrement, et, au bout de deux mois, elle fut une remarquable *médium* écrivante. C'est elle que j'ai vue de mes yeux tracer rapidement des pages d'écriture qu'elle appelait des messages, et cela en des termes choisis et sans aucune rature, en même temps qu'elle tenait conversation avec les personnes qui l'entouraient. Chose curieuse, elle n'avait nullement conscience de ce qu'elle écrivait; « aussi, disait-elle, ce ne peut être qu'un esprit qui dirige ma main, ce n'est pas moi. »

Un jour, c'était, je crois, le 7 février 1868, vers 8 heures du matin, au moment de se mettre à table pour déjeuner, elle sentit un besoin, un quelque chose qui la poussait à écrire (c'était ce qu'elle appelait une *transe*), et elle courut immédiatement vers son grand cahier, où elle traça fébrilement, au crayon, des caractères indéchiffrables. Elle retraça les mêmes caractères sur les pages suivantes, et enfin, l'excitation de son esprit se calmant, on put lire qu'une personne nommée Marguerite lui annonçait sa mort. On supposa aussitôt qu'une demoiselle de ce nom qui était son amie, et habitait comme professeur le même pensionnat de Coblenz où elle avait exercé les mêmes fonctions, venait d'y mourir. Toute la famille G..., compris M<sup>lle</sup> B..., vinrent immédiatement chez moi, et nous décidâmes de vérifier, le jour même, si ce fait de mort avait réellement eu lieu.

M<sup>lle</sup> B... écrivit à une demoiselle anglaise de ses amies qui exerçait aussi les mêmes fonctions d'institutrice dans le pensionnat en question : elle prétextua un motif, ayant bien soin de ne pas révéler le motif vrai. Poste pour poste, nous reçûmes une réponse en anglais, dont on me copia la partie essentielle, réponse que j'ai retrouvée dans un portefeuille il y a à peine quinze jours, et égarée de nouveau. Elle exprimait l'étonnement de cette demoiselle anglaise au sujet de la

lettre de M<sup>lle</sup> B..., lettre qu'elle n'attendait pas si tôt, vu que le but ne lui en paraissait pas assez motivé. Mais, en même temps, l'amie anglaise se hâtait d'annoncer à notre *médium* que leur amie commune, Marguerite, était morte le 7 février, vers les 8 heures du matin. En outre, un petit carré de papier imprimé était inséré dans la lettre : c'était un billet de mort et de faire part. Inutile de vous dire que je vérifiai l'enveloppe de la lettre, et que la lettre me parut venir réellement de Coblenz. Seulement j'ai eu depuis des regrets. C'est de n'avoir pas, dans l'intérêt de la science, demandé à la famille G... d'aller avec eux au bureau télégraphique vérifier s'ils n'avaient pas reçu une dépêche télégraphique dans la matinée du 7 février. La science ne doit pas avoir de pudeur ; la vérité ne craint pas d'être vue. Je n'ai comme preuve de la véracité du fait qu'une preuve morale : c'est l'honorabilité de la famille G..., qui m'a paru toujours au-dessus de tout soupçon (1). »

Le cas cité par le Dr Liébeault appartient à la catégorie des phénomènes provoqués, il se rattache à l'hypnose, au spiritisme, au magnétisme, à ces états confus, obscurs, mystérieux de l'âme humaine, où il est quelquefois si difficile de s'orienter.

Cette présence et cette action de l'hypnotisme sur son sujet, ces transes, ce sentiment d'une irrésistible invasion d'une cause étrangère ou d'un esprit, tout cela nous éloigne du problème dont nous cherchons la solution.

Nous aurions préféré un fait analogue à celui que nous avons rapporté au commencement de cette étude, en parlant du P. Gratry, un fait dégagé de tout magnétisme, de tout spiritisme, de toute influence d'un hypnotiseur, de tout sommeil provoqué.

A ce propos, M. Liébeault essaye d'expliquer, scientifiquement, sans distinction, tous les phénomènes de télépathie. C'est par là que cette observation psychologique présente un grand intérêt.

(1) Dr Liébeault, *Thérapeutique suggestive*, p. 277-279.

## IV

« En attendant, dit le Dr Liébeault, d'autres expériences pour confirmer les faits déjà connus de communication de pensée à distance, je ne crains pas déjà d'émettre l'hypothèse probable que si, dans certains états organiques, les sens et le cerveau de l'homme reçoivent des impressions plus vives et élaborent des opérations intellectuelles plus complexes que d'habitude, ces organes peuvent bien, dans les mêmes états, surtout chez quelques sujets très sensitifs, être susceptibles de fonctionner avec une délicatesse plus grande qu'on ne l'a soupçonné encore. Par exemple, si l'on admet, avec quelques esprits non prévenus, que des vibrations transmises par contact, entre endormeurs et somnambules, sont non seulement saisies, mais comprises par ces derniers, on ne doit pas être éloigné de croire que, comme pour un grand nombre de phénomènes physiques acceptés de tous, des ondulations, vrais prolongements de ces vibrations, ne puissent se transmettre par l'air. puis être ensuite ressenties et interprétées à de grandes distances par des sujets éminemment nerveux. Et l'on doit être d'autant plus porté à cette croyance, si les sujets en expérience sont habitués à être endormis par un même hypnotiseur, ou s'il y a entre eux et lui de la sympathie, des attractions de caractères... Il est reconnu que les pigeons voyageurs transportés au loin retrouvent leur demeure sans qu'on sache bien comment; que des chiens, des chats, des ânes, etc., ont aussi la même faculté; que des animaux, beaucoup moins haut placés dans la chaîne des êtres : l'abeille, la tortue, le saumon, etc., sont doués d'un même pouvoir; et l'on refuserait à l'homme, dont on sait combien les sens et l'intelligence arrivent parfois à un grand degré d'exaltation et de pénétration, on lui refuserait la faculté élevée d'être apte à recevoir des communications suggestives venues de lieux éloignés et provoquées tacitement par action mentale?

Dans les cas spéciaux que j'examine, il n'y a certes rien d'impossible que, à de grands éloignements, il n'y ait eu, sans

qu'ils se soient même sentis impressionnés, de la part de ses somnambules et des médiums, une réception par les sens d'ébranlements de l'air, et ensuite une interprétation intellectuelle de ces ébranlements : et si, dans un cas de transmission de pensée (cas de Coblenz), la communication s'est faite à une distance de 250 kilomètres, n'est-ce pas aussi que les ondulations transmises étaient renforcées chez l'un des sujets par une disposition sensitive exceptionnelle, et chez l'autre par un état émotif excessif, celui qui s'est exprimé par la pensée au dernier moment de l'existence? Quand on sait que des forces inférieures en qualités aux forces pensantes : forces attractives, lumineuses, caloriques, électriques, etc., pénètrent à des éloignements incommensurables, dans toutes les directions et à travers les interstices des globes célestes, remplissent les espaces et les mondes, c'est bien le moins que la pensée humaine, cette puissance que nous sommes si loin de connaître, puisse, par certaines ondulations à travers l'atmosphère, se transmettre d'une personne qui exprime cette pensée à une autre qui, à son tour, sympathiquement, en ressent les signes transmis et les interprète ensuite (1).

Le Dr Liébeault affirme, en s'autorisant de l'expérience et de la logique, la réalité de l'action à distance, elle lui paraît incontestable, mais il ne présente qu'à titre d'hypothèse et sans exclure d'autres recherches, ~~l'explication qui lui paraît~~ la plus probable. Son explication repose sur une certaine analogie. Si les forces électriques, caloriques, lumineuses pénètrent, traversent, sillonnent l'espace incommensurable, à tout instant et dans toutes les directions, pourquoi la pensée qui est, elle aussi, une force, encore qu'elle appartienne à l'ordre immatériel ne pourrait-elle pas jaillir de notre cerveau, rayonner et provoquer une modification, à une certaine distance dans un autre cerveau?

Sans supposer même une action directe, immédiate et trop difficile d'ailleurs à justifier entre deux esprits séparés par un grand espace, on pourrait admettre que la vibration cérébrale, déterminée par une pensée, agit immédiatement sur l'éther,

(1) *Op. cit.* p. 279-281.

ou sur un autre fluide dont la nature nous est encore inconque, et se propage, sous l'impulsion intense de notre volonté, jusqu'au cerveau d'un autre sujet qui l'interprète et la comprend.

William Crookes ne répugnerait pas à cette explication. « Dans la télépathie, écrit ce savant, nous avons deux faits physiques : changement physique dans le cerveau A, celui qui émet la suggestion et changement physique analogue dans le cerveau B qui reçoit cette suggestion. Entre ces deux événements physiques, il doit exister une série de causes physiques... Cette série de causes ne peut se produire qu'à travers un milieu ; tous les phénomènes de l'univers sont, on peut le présumer, continus, et il est contraire à l'esprit scientifique de faire appel à des agents mystérieux quand les progrès récents de nos connaissances ont montré que les vibrations de l'éther avaient des pouvoirs et des attributs répondant largement à toute demande, même à la transmission de la pensée. »

Il est permis d'affirmer que les anges et les démons dont l'intelligence est infiniment supérieure à l'intelligence humaine, connaissent ce milieu continu et la manière de s'en servir pour la transmission à distance de la pensée, et si nous arrivons à le découvrir, à saisir le mécanisme de la télépathie naturelle, on ne pourra jamais en rien conclure contre le préternaturel démoniaque et divin : le problème se posera ainsi : quel est l'agent ou naturel ou démoniaque, ou divin qui, dans tel cas donné, s'est servi de ce milieu pour produire un phénomène de télépathie ?

Mais les Esprits angéliques ou démoniaques n'ont besoin ni de ce fluide, ni de ce milieu vibrant pour communiquer entre eux, malgré l'obstacle du temps, de l'espace et de la matière.

## V

M. Camille Flammarion étudie ce problème dans l'ouvrage qu'il vient de publier sous ce titre : *L'Inconnu et les problèmes*



*psychiques*; il ajoute quelques faits nouveaux à la masse énorme de documents, réunis par les chercheurs dans le monde de l'inconnu. Tous ces documents n'ont pas une égale valeur: il faut faire la part de l'imagination surexcitée, de l'hallucination et des coïncidences fortuites, des inexactitudes involontaires du narrateur; il faudrait écarter aussi provisoirement les phénomènes d'action à distance obtenus avec des sujets déjà entraînés par de fréquentes expériences de magnétisme, et se contenter, comme nous l'avons fait en citant l'expérience de l'abbé Gratry, d'étudier l'action volontaire d'un homme, libre de toute influence magnétique, sur un sujet éveillé qui n'a jamais été magnétisé. Il faut observer le fait dans les conditions normales de la vie, sous peine de compliquer le problème et d'en retarder la solution, pour les esprits sincères qui cherchent la vérité.

C'est aussi compliquer inutilement le problème de recourir à l'hypothèse invraisemblable, erronée d'un corps astral qui n'a jamais existé que dans l'imagination rêveuse de quelques occultistes, et nous félicitons M. Flammarion d'avoir échappé à ce danger.

M. Flammarion se range volontiers à l'opinion que l'abbé Gratry a souvent défendue devant nous, à l'action des esprits, les uns sur les autres, par l'intermédiaire de l'éther.

« Il est admis en physique, que l'éther, ce fluide impondérable considéré comme remplissant l'espace, traverse tous les corps, et que, même dans les minéraux les plus denses, les atomes ne se touchent pas et flottent, en quelque sorte, dans l'éther.

Ce fluide transmet, à travers l'immensité, les mouvements ondulatoires produits dans son sein par les vibrations lumineuses des étoiles : il transmet la lumière, la chaleur, l'attraction à des distances considérables.

Qu'y aurait-il d'inadmissible à ce que, pénétrant, comme il le fait en réalité, nos cerveaux en vibration, il transmette également à distance les courants qui envahissent nos têtes et établisse un véritable échange de sympathies et d'idées entre les êtres pensants, entre les habitants d'un même monde...

Nous pouvons concevoir que, dans certains cas, dans certaines conditions, un mouvement vibratoire, un rayonnement, un courant plus ou moins intense, s'élance d'un point du cerveau et aille frapper un autre cerveau, lui communiquer une excitation soudaine qui se produise en une sensation d'audition ou de vision. Les nerfs se trouvent ébranlés de telle ou telle façon (1). »

M. Flammarion n'a pas la prétention d'expliquer scientifiquement ou philosophiquement les phénomènes de la télépathie, il veut seulement établir, et il croit avoir établi par des faits incontestables, l'action de l'âme à distance, l'existence à côté du monde visible et connu, d'un ordre de choses invisible et inconnu qui mérite l'attention des esprits sérieux : tout le reste est hypothèse sujet à discussion.

## VI

Je ne sais pas si l'esprit humain qui a fait, de nos jours, de si grandes découvertes dans le monde scientifique découvrira aussi ces ondes *psychiques* qui, parties de notre organisme sous l'impulsion puissante de l'âme, transmettraient au loin comme font les ondes sonores, nos sentiments, nos images et nos pensées.

C'est le secret de Dieu et de l'avenir.

Mais nous, catholiques, nous n'avons pas le droit de négliger l'explication théologique; même au point de vue philosophique, cette explication ne manque pas de valeur, et je regrette de ne pas en trouver la mention dans les recherches quelquefois aventureuses des ennemis du surnaturel : elle mérite, au moins, l'attention et la discussion.

Dans ce monde invisible et inconnu qui côtoie et domine le monde visible connu, il se trouve un nombre incalculable d'anges bons ou mauvais, d'Esprits qui ne sont pas indifférents aux grands phénomènes de l'univers et dont la Providence

(1) Flammarion, *L'Inconnu et les problèmes psychiques*, p. 366.

ne manque jamais de faire ses instruments dans le gouvernement du monde.

Bossuet est l'écho de la théologie, de la tradition et de la croyance universelle des anciens peuples, quand il s'écrie : « Comptez si vous le pouvez, ou le sable de la mer, ou les étoiles du ciel, tant celles qu'on voit que celles qu'on ne voit pas, et croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des anges. Il ne coûte rien à Dieu de multiplier les choses les plus excellentes ; et, ce qu'il y a de plus beau, c'est pour ainsi dire ce qu'il prodigue le plus (1). »

Rapprochez de cette déclaration de Bossuet, ce principe si fécond de saint Thomas d'Aquin : « Toutes les choses corporelles (c'est-à-dire, sans doute, tous les phénomènes de la nature), sont gouvernées par les anges (2). » Vous verrez alors, autour de vous, dans l'espace, dans toutes les profondeurs, un nombre incroyable d'anges au service de la Providence, et tous ces anges mêlés à la vie de l'univers qu'ils dominent par leur intelligence, leur puissance et leur éclat.

Et vous comprendrez, peut-être alors, ces communications qui s'établissent accidentellement entre les âmes, à de grandes distances, pressentiments angoissants, avertissements intimes, communications des mourants, apparitions et visions mystérieuses, phénomènes merveilleux qui déroutent la science et échappent encore à ses explications téméraires, et à ses hypothèses trop souvent éphémères.

Ce n'est pas moi qui parle ainsi, c'est Bossuet, c'est saint Thomas, c'est la théologie, c'est la tradition, c'est l'universelle croyance du genre humain.

Il est bon de nous arrêter devant cet enseignement, et de l'étudier.

(1) Bossuet, *Élévation sur les mystères*, 4<sup>e</sup> semaine.

(2) OMNIA CORPORALIA REGUNTUR PER ANGELOS. S. Th., pars 1a, q. CX, art. 1.

ÉLIE MÉRIC.

(A suivre.)



## L'ALCOOLISME

## INSIDIEUX ET INCONSCIENT (1)

Quand un médecin est sollicité de parler sur les dangers de l'alcool, il n'est embarrassé que pour choisir entre les méfaits à dénoncer : car ils sont légion.

Étant appelé à prendre, le premier, la parole dans cette série de Conférences, j'étais absolument libre et ai pensé devoir traiter la question sous un aspect tout particulier, le plus courant, le moins répugnant, et par là-même le plus dangereux.

Je vous parlerai donc de l'*Alcoolisme insidieux et inconscient*, celui dont l'invasion et les débuts sont compatibles avec la vie sociale, en apparence la plus correcte : celui qui mord sans aboyer.

Je ne vous dirai donc rien de l'ivresse qui ne tente aucun de vous, ni des ivrognes qui vous dégoûtent, ni du *delirium tremens* qui vous ferait frémir, ni des aliénés et des criminels

(1) J'ai beaucoup emprunté, pour documenter cette conférence, aux récentes publications suivantes (par ordre alphabétique d'auteurs) :

*Arvède-Barine*. — Névrosés : Hoffmann, Le Vin ; Quincey, L'Opium ; Edgar Poë, L'Alcool ; Gérard de Nerval, La Folie. Paris, Hachette, 1898 (publié d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*).

*Debove*. — L'alcoolisme. *Presse médicale*, 1898, N° 94 et 95.

*Armand Delpeuch*. — L'alcoolisme avant l'alcool. *Presse médicale*, 1898, N° 99.

*Duclaux*. — La police de l'organisme vivant. Conférence aux étudiants. *Médecine moderne*, 1899, p. 177.

*Charles Dupuy*. — L'année du certificat d'études. Livret d'antialcoolisme. Paris, Armand Colin.

*Gibert*. — Un cas de cirrhose atrophique chez un scléreux multiple. *Nouveau Montpellier médical*, 1898, t. VII.

*Jacquet*. — Le péril alcoolique en France. *Médecine moderne*, 1899, N° 11.

*Klippel*. — Article « alcoolisme ». *Manuel de Médecine*, 1897, t. VII, p. 11.

*Le Gendre*. — A propos de l'alcoolisme. *Société médicale des hôpitaux de Paris*, 1898,

*Joseph Montet*. — Le Rail conquérant. *Gaulois*, 19 mars 1899.

*Richardière*. — Article « alcoolisme ». *Traité de médecine*, 1892, t. II, p. 611.

que crée l'alcool : de plus compétents vous en parleront, mieux que je ne saurais faire.

Je ne procéderai donc pas comme Lycurgue quand il était des ilotes ivres devant les jeunes Spartiates ; je ne vous parlerai ni de l'alcoolisme à l'Assommoir, ni de l'alcoolisme à l'Asile, mais seulement de l'alcoolisme dans le monde, de l'alcoolisme en veston, en redingote ou en habit noir, voire même (vous me le pardonnerez, Mesdames) de celui qui se cache sous la robe de la femme du monde.

Je répondrai ainsi à l'objection de ceux qui disent qu'une conférence contre l'alcoolisme n'est à sa place que dans les débits ou les cabarets.

Il est bon que, dans tous les mondes, on connaisse bien la pente savonnée qui conduit à l'alcoolisme sans ivresse et les désastres qui peuvent en résulter pour la santé.

Cela facilitera l'apostolat que nous vous demandons à tous contre l'invasion croissante de ce fléau qui menace l'individu, la famille et la nation.

Contentons-nous des maladies inévitables que le bon Dieu nous envoie sans y ajouter de graves empoisonnements, dont nous sommes entièrement les artisans.

*Pourquoi et comment boit-on dans le monde ?*

*Pourquoi commence-t-on à boire ?*

Il est bien entendu que quand je dis « boire », je veux toujours dire boire trop, boire de l'alcool, boire habituellement autre chose ou plus que du vin coupé d'eau à ses repas.

*On commence à boire pour bien des motifs.*

Les uns boivent pour faire comme les autres, comme les camarades, et ensuite pour faire plus qu'eux.

*On est aussi crâne qu'eux, on boit comme eux.*

*On se donne rendez-vous à l'apéritif, à l'« heure verte ».*

Pour n'être en reste avec personne, on rend et on accumule les tournées, on élève des pyramides de soucoupes...

Le temps n'est plus où, comme dans la première partie du règne de Louis XIV, « l'eau-de-vie ne se vendait que dans les officines des pharmaciens, c'est-à-dire, selon l'étymologie, des vendeurs de poisons ».

Les cabarets se sont multipliés dans des proportions effrayantes.

En France, on en comptait 281.000 en 1830 et 500.000 en 1897. « Dans le département du Nord on compte un cabaret pour 46 habitants ou pour 15 adultes... ; à Paris, il y a 33.000 cabarets, c'est-à-dire plus d'un pour trois maisons. »

Et encore on a trouvé le trajet en chemin de fer d'un cabaret à l'autre trop long pour ne pas boire et on a créé des bars dans les trains de ceinture.

A côté de ceux qui boivent ainsi partout pour faire comme tout le monde, il y a les raffinés qui au contraire boivent pour ne pas faire comme les autres, pour se singulariser, pour ne pas imiter le milieu bourgeois dans lequel ils ont été élevés, pour se séparer des philistins.

C'est pour « se soulever au-dessus des vulgarités et des misérables petites choses de l'existence quotidienne », c'est pour « vivre la poésie » que l'auteur des *Contes fantastiques*, Hoffmann, alla au cabaret et en arriva à vendre sa vieille redingote pour avoir de quoi diner.

En buvant comme Alfred de Musset, les esthètes pensent acquérir le talent de l'auteur de *Rolla* et de la *Nuit d'octobre*. S'ils ont aussi de longs cheveux et l'air phtisique, ils estiment la ressemblance complète.

Ces naïfs raisonnent comme celui qui croirait qu'il suffit de porter les redingotes de Barbey d'Aurevilly pour en avoir le talent, d'être épileptique pour avoir le génie de Napoléon ou de Flaubert, d'être bègue pour ressembler à Ésope ou à Turenne, d'être gaucher pour peindre comme Léonard de Vinci, ou seulement de fixer le soleil sans en être incommodé pour raisonner comme Socrate...

C'est ainsi cependant que procèdent les snobs, ces moutons de Panurge prétentieux qui, suivant la jolie expression de Jules Lemaitre, sautent à la file, mais d'un air suffisant.

Ils cherchent à jouer du violon comme Ingres ou à peindre comme Gounod.

Pour imiter les Anglais et être entièrement « smart », on ne se contente pas de plastronner avec du linge blanchi à Londres, on éprouve « l'impérieux besoin d'aller essayer ses

manches sur un comptoir d'acajou luisant où quelque barmaid vous servira le cocktail incendiaire qu'il faudra noyer dans un verre de soda water au whisky ».

On se croira quitte ainsi envers son « devoir de gentleman accompli ».

Il vaudrait mieux imiter les Anglais autrement qu'en buvant comme eux.

Donc, et ce n'est pas contradictoire, les uns boivent pour faire comme la majorité, d'autres boivent pour être classés dans la minorité.

Certains aussi boivent pour oublier les misères de la vie et noyer leurs chagrins : l'alcool se venge souvent en leur servant des ivresses tristes.

Beaucoup boivent par désœuvrement, parce qu'ils ne savent pas faire autre chose.

Un buveur d'opium célèbre, Quincey, a dit : « Une nation n'est vraiment civilisée que lorsqu'elle a un repas où l'on cause. »

Quand on ne sait pas causer à table, on boit et, après le diner, on renvoie les femmes bien vite pour que la conversation soit plus facile et pour boire plus à l'aise.

Enfin, il y a ceux que leur profession oblige à boire : les marchands de vin, les dégustateurs, tous ceux qui font leurs affaires au café, mais aussi tous ceux qui peinent et suent comme les journaliers et les maçons... tout le monde alors.

« C'est le métier qui veut ça » devient une excuse tellement banale qu'on n'ose plus la présenter sans rire.

Voilà quelques-unes des voies principales par lesquelles l'alcool — mot arabe qui signifie « le subtil » — commence à s'introduire dans notre organisme.

Ajoutez, il faut bien le reconnaître, que ses premiers effets ne sont pas désagréables. — Ce n'est pas comme la première pipe, qui donne des nausées.

La plupart des spiritueux ont bon goût : le poison est doré à plaisir. Les premières doses, les faibles, n'augmentent pas notre capital de forces, mais les stimulent, les mobilisent : la devanture est mieux garnie.

Si on y est un peu habitué, la privation vous donne une sorte de faiblesse que de nouvelles doses dissipent au moins momentanément. Ce stimulant devient un besoin de la vie.

Comme l'accoutumance arrive, il faut progressivement augmenter la dose pour obtenir les mêmes effets, et l'empoisonnement arrive ainsi peu à peu, graduellement, d'un pas plus ou moins rapide, mais sûr.

Et voilà comment, en commençant par un petit verre qui se croyait ou se disait stomachique ou apéritif, on devient un alcoolique vrai — sans jamais s'être enivré.

Voilà pourquoi et comment on devient alcoolique dans le monde.

Maintenant, *avec quoi* le devient-on ?

Tous les moyens sont bons ; et ils sont nombreux.

Tous les liquides contenant de l'alcool peuvent conduire à l'alcoolisme : c'est une question de dose et de quantité.

Le *vin* « franc et naturel » n'alcoolisera que si on en abuse.

Il est difficile de dire où commence l'abus.

La plupart des hygiénistes admettent qu'un ouvrier « travaillant au grand air peut raisonnablement absorber un litre de vin environ par jour ou bien un peu plus peut-être de bière ou de cidre » : le vin étant compté à 9 à 10°, la bière et le cidre de 3 à 7 o/o.

Cette dose comprend naturellement la totalité des boissons alcooliques prises dans la journée sous diverses formes.

Pour les bourgeois, « qui, musculairement, travaillent peu », la dose permise est moindre.

Il ne faut donc pas dire : le bon vin ne fait jamais mal : quand on en boit trop, il fait mal. Seulement le mauvais vin fait encore plus vite mal.

Une des choses qui diminuent la puissance nocive du vin, c'est l'état de dilution dans lequel s'y présente l'alcool.

Il ne faut pas croire, en effet, que 50 gr. d'alcool pur fassent le même mal mêlés dans un litre d'eau ou seulement dans un demi-litre de liquide inoffensif.

Donc, un litre de vin contenant 100 gr. d'alcool pur est



moins mauvais qu'un demi-litre de liqueur qui contient également 100 gr. d'alcool.

C'est dire qu'une dose de vin pur est plus mauvaise que la même quantité de ce vin étendu d'eau, et que les vins très alcoolisés, comme le Banyuls, le Madère, le Marsala, qui marquent 17 à 23°, sont plus dangereux, même à égalité d'alcool absolu.

Encore bien plus nuisibles sont les vins frelatés et artificiels.

Là entrent des alcools d'origines diverses et de toxicité très différente. D'après Joffroy et Serveaux, la toxicité des divers alcools varie de 1 à 25, c'est-à-dire que pour tuer 1 kilogr. de lapin, il faut 25 gr. de certains alcools, tandis qu'il suffit de 1 gr. de certains autres.

De plus, dans ces pseudo-vins, on met des extraits ou bouquets artificiels. Laborde et Magnan ont montré que 8 centimètres cubes de certaines de ces « huiles de vin » injectés dans les veines d'un chien le tuent en une heure.

D'après tout cela, vous prévoyez tous les dangers des *liqueurs* et tous les inconvénients du petit verre *habituel*.

Les liqueurs marquent en général 45 à 50°; le petit verre est habituellement de 30 gr. et, comme on a droit à une gorgée qu'on remplace, cela fait de 40 à 50 gr. Donc, un petit verre à la fin de chaque repas vous fait, pour la journée un supplément de 50 gr. d'alcool pur.

Ajoutez que, quand on prend l'habitude du petit verre à chaque repas, sous le moindre prétexte on en prendra un ou deux de plus et on double ainsi son litre de vin permis, et on le double avec de l'alcool plus concentré et, par suite, plus dangereux.

La liqueur est un agent d'intoxication d'autant plus dangereux qu'elle est meilleure, plus sucrée, mieux aromatisée : on en boit alors davantage. Plus on accumule les fleurs, moins on découvre le serpent qu'elles dissimulent.

L'*apéritif* constitue un degré de plus dans la nocuité du produit, par cela seul qu'il est consommé à jeun. Car c'est une règle que tout poison est mieux absorbé et plus dangereux quand il est reçu par un estomac vide.

D'abord l'apéritif ne mérite nullement son nom. Jamais apéritif n'a ouvert l'appétit de personne.

Je ne connais qu'un véritable apéritif : c'est le bouillon, le bon bouillon de nos pères, trop calomnié aujourd'hui, qui commence si heureusement un repas et ouvre positivement l'appétit en mettant l'estomac en bon état de réceptivité pour les aliments.

L'apéritif alcoolique enlève au contraire l'appétit à ceux qui en ont, et ceux qui en usent régulièrement voient leur appétit progressivement diminuer et même disparaître.

En dehors de l'alcool, l'apéritif introduit souvent dans l'économie d'autres poisons encore plus dangereux, comme l'absinthe.

Voulez-vous savoir de quoi est formée celle que la chanson appelle la « Muse aux yeux verts ». Voici l'analyse qu'en donne Jacquet : « On y incorpore l'anis, la badiane, l'angélique, la mélisse, la menthe, qui sont poisons stupéfiants ; et aussi l'hysope, le fenouil, la petite et la grande absinthe, qui sont poisons convulsivants, épileptisants ; on colore avec de la couperose ou du bleu de Prusse, et quand vous demandez une verte, on sert frais ! Quelle cuisine de sorcières ! »

Pour les vermouths, les bitters, on « fait mijoter des plantes aromatiques à goût prononcé, destinées à masquer l'âcreté de l'alcool ».

Et, dans tout cela, des liqueurs qui marquent de 50 à 76° et des alcools de qualités tout à fait inférieures, rectifiés ou non : leur « mauvais goût ne gêne pas, étant masqué par les substances aromatiques qu'on y ajoute ».

Nous avons eu récemment à l'hôpital un malade qui nous a avoué consommer une moyenne de 20 absinthes par jour, sans compter quelques rares petits verres et un peu de vin à ses repas. Mon chef de clinique, le Dr Gibert, a bien voulu faire une enquête et savoir ce que, dans nos débits, représentent 20 absinthes à 2 sous. Cela fait environ 1 litre d'absinthe pure à 50°, soit un demi-litre d'alcool absolu, 5 litres de vin à 10° ou encore 35 petits verres d'eau-de-vie.

Vous me direz que les gens du monde boivent de l'absinthe plus chère. C'est vrai : elle marque alors 76° au lieu de 50 !

A moitié converti par ces tableaux, le sujet qui s'alcoolise inconsciemment vous dira : « Parfait; c'est entendu: je ne prends plus rien de tout cela; je me contenterai de prendre un *quinquina* avant chaque repas. »

Vous serez peut-être étonnés; mais je n'hésite pas à crier : Cela ne vaut pas mieux.

Le quinquina est un remède, excellent dans certains cas; c'est lui qui nous fournit la quinine. Le vin de quinquina est au Codex; c'est aussi un remède.

Comme l'opium, comme la strychnine, comme tous les remèdes, vous devrez prendre le quinquina quand votre médecin vous le prescrira et sous la forme qu'il vous prescrira.

Mais quand vous vous ordonnerez et vous administrerez un verre à bordeaux de vin de quinquina avant chaque repas, sans prescription médicale, vous commettrez tout simplement une lâche tromperie vis-à-vis de vous-même : vous vous administrerez 2 à 300 gr. par jour d'un vin qui marque 14 ou 15°, qui, arrivant sur un estomac vide, vous fait absorber une dose redoutable de poison.

Et ceci m'amène à vous dire un mot de tous les *vins médicaux* et de tous les *élixirs* à base d'alcool.

Qu'ils portent des noms de remèdes comme la kola ou la coca, ou des noms d'hommes désormais célèbres comme Mariani, Bugeaud ou Bravais, alors même que leurs triomphes auront motivé des autographes des plus grands personnages, alors même que votre journal (j'entends celui qui pense comme vous) les prônera tous les jours à sa quatrième page... rappelez-vous qu'en dehors d'une ordonnance formelle de médecine, ce ne sont là, pour vous, que des véhicules de poison, c'est de l'alcool très concentré, très agréable et très dangereux.

Je sais que je risque de me faire lapider en vous parlant si franchement: je risque surtout, si vous ne me gardez pas le secret, de ne plus recevoir de ces excellents échantillons, que je trouve du reste fort agréables...

Mais il faut savoir montrer tous les courages et c'est un danger à signaler. Vous courez autant de risque, en vous prescrivant à vous-même du vin Desiles qu'en vous ordonnant sans médecin, de l'arsenic ou de la morphine.

Ne prenez pas même, vis-à-vis de votre conscience, le prétexte d'un malaise à combattre, d'une digestion à faciliter, d'une apémie à faire disparaître. Il y a des anémiques et des dyspeptiques chez lesquels l'alcool aggrave le désastre comme quand on verse de l'huile sur le feu.

Et vous ne pouvez pas, sans votre médecin, savoir si vous êtes de cette catégorie ou d'une autre.

Vous n'avez donc aucune raison à invoquer ; toutes les fois que, sans ordre du médecin, vous prenez des vins médicaux, vous vous empoisonnez ; le qualificatif « médical » ne diminue en rien leur nocuité indiscutable.

Je n'insiste pas sur les alcools *étranges* avec lesquels certains s'intoxiquent.

Nous avons vu un infirmier renvoyé parce qu'il buvait l'alcool à brûler dénaturé avec lequel on flambait les instruments.

Le fait que raconte Léon Daudet, dans les *Morticoles*, du garçon buvant l'alcool des pièces anatomiques, est authentique.

Mais ceci n'est plus de l'alcoolisme insidieux et inconscient. Ce sont des histoires d'ivrognes entêtés. Je passe.

En arrivant à l'alcoolisme des *femmes*, je rentre bien dans mon sujet.

Car l'alcoolisme conscient et voulu est très rare chez la femme, qui a instinctivement l'horreur et le dégoût des ivrognes et de l'ivrognerie.

Mais l'alcoolisme insidieux et inconscient est beaucoup plus fréquent qu'on ne croit chez elles et même chez la femme du monde.

En tête des moyens dont la femme use le plus souvent pour s'alcooliser, nous retrouvons les vins médicaux et les élixirs toniques.

Voici deux exemples qui vous étonneront peut-être, mais vous frapperont sûrement.

J'ai vu, récemment, une dame du meilleur monde qui m'a avoué prendre tous les jours une bouteille entière de vin de Mariani. A son grand étonnement, l'appétit disparaissait

de plus en plus, les forces s'en allaient et elle était plutôt tentée d'augmenter que de diminuer sa dose quotidienne de poison.

Une autre dame, non moins distinguée, m'a dit prendre tous les jours quatre fioles entières d'eau de mélisse pure.

Savez-vous ce que c'est que cette eau de mélisse? Je me suis enquis auprès du fabricant de l'eau de mélisse du frère Mathias (une des plus célèbres, paraît-il); c'est de l'alcool à 82° et chaque fiole contient 60 gr. Elle prenait donc tous les jours : 240 gr., ou un très grand verre, ou 8 petits verres d'alcool à 82°, la valeur de 8 absinthes à 2 sous ou de 14 petits verres d'eau-de-vie.

N'est-ce pas une jolie dose pour une faible femme?

On s'alcoolisera de la même manière avec l'élixir Bonjean, l'alcool Ricqlès, voire même l'eau de Cologne et le vulnéraire ou eau d'arquebuse.

Les liqueurs, surtout les liqueurs sucrées comme la Chartreuse, sont régulièrement bues par bien des femmes.

On m'a raconté qu'au *five o'clock* on mettait volontiers du rhum dans le thé.

En Normandie, on voit, paraît-il, les femmes boire une gorgée de leur café, la remplacer par de l'eau-de-vie, en boire une autre gorgée, la remplacer de la même manière: « Après un certain nombre d'ingurgitations et de remplissages, vous pouvez juger s'il reste beaucoup de café dans le mélange. »

Les vins très alcoolisés tentent aussi les femmes. Je ne parle pas du Champagne, avec lequel on ne s'alcoolise guère qu'accidentellement,

Mais on prend bien volontiers, l'après-midi, avec un biscuit, un verre de Porto, de Xérès ou de Malaga. C'est moins vert que l'absinthe, mais ce n'est guère meilleur.

Si le spectacle de l'alcoolisme féminin est surprenant et pénible, bien plus lamentable encore est celui de l'alcoolisation de l'enfant.

L'alcool qu'on laisse trop souvent boire à une nourrice passe dans son lait. Le Dr Toulouse et d'autres auteurs ont

décrit des intoxications du pauvre bébé : convulsions, vomissements.

Un peu plus tard, que de parents sont tristement fiers de voir leur enfant en bas âge boire « comme un petit homme ». Debove cite des régions de la France dans lesquelles « les enfants sont dressés de bonne heure à boire la goutte. Au premier déjeuner, ils trempent, comme les parents, leur pain dans l'eau-de-vie. Des rapports d'inspecteurs primaires constatent que le panier de l'écolier contient souvent une fiole de ce liquide; et les maîtres se plaignent qu'après le repas, les classes sont empestées d'une odeur d'alcool difficile à faire disparaître. »

Voilà bien l'alcoolisme lent, insidieux et inconscient dans toute son horreur. Quelles générations voulez-vous que cela prépare à la France; laissez ce régime nous envahir, et vous permettrez à nos ennemis de dire que tout jeune Français est un « vieux marcheur » qui n'arrive jamais.

Une dernière remarque est nécessaire avant de terminer ce chapitre des *causes* de l'alcoolisme.

Tous les hommes ne sont pas égaux devant l'alcool.

Les doses que nous avons indiquées sont celles des personnes idéalement résistantes.

Mais une série de causes diminue cette résistance au poison et il y a des gens pour lesquels, comme dit Forel, « l'usage de l'alcool est déjà l'abus. »

Je vous citerai notamment le rhumatisme chronique, la goutte, ce que nous appelons l'arthritisme. Ces maladies et bien des tempéraments agissent sur l'organisme dans le même sens que l'alcool, deviennent ses complices et aggravent par conséquent son action néfaste.

Ceci pour vous dire que vous ne devez pas vous targuer de quelques exemples célèbres de buveurs longèves pour en conclure que chacun résisterait comme eux.

J'arrive aux *effets* sur l'organisme de cet alcool qui a tant de facilité pour y pénétrer,

Il m'est évidemment impossible de tout décrire avec

le temps dont je dispose et devant un auditoire comme celui-ci.

Je préfère alors me limiter à deux paragraphes que je prendrai comme exemples et types : d'abord l'action sur le système nerveux et spécialement les rêves, les cauchemars et les hallucinations, — ensuite l'action sur l'état général, sur la nutrition dans son ensemble et par suite sur la race.

Pour la première partie, j'utiliserai un document humain bien vivant : ce sont les publications de deux alcooliques de génie, Hoffmann et Edgar Poë, qui ont écrit leurs rêves et qui ont ainsi admirablement décrit les effets produits sur eux-mêmes par le poison que nous étudions.

Comme Arvède-Barine l'a très bien montré dans ses belles *Études sur les névrosés*, leur œuvre et leur maladie se confondent. L'une explique l'autre. Du rapprochement des deux se dégage un puissant enseignement.

*Hoffmann*, qui a du reste été moins malade qu'Edgar Poë, s'alcoolisa avec du vin « et du meilleur ». « Il y ajoutait, çà et là, un bol de punch, pour le plaisir de contempler le combat entre les salamandres et les gnomes qui habitent dans le sucre. »

D'abord il éprouve cette excitation aimable et féconde que donne l'alcool au début et à faibles doses. C'est alors qu'il recommande : pour bien faire « la musique d'église les vieux vins de France ou du Rhin, pour l'opéra sérieux le meilleur bourgogne, pour l'opéra-comique le champagne, pour les canzonettas, les vins chaleureux d'Italie, et enfin, pour une composition éminemment romantique, comme le *Don Juan*, un verre modéré de la boisson issue du combat entre les salamandres et les gnomes. »

C'est la « lune de miel » du poison.

Mais bientôt il note, après du « vin épicé » : « Léger accès de pensées de mort. Fantômes. »

Les sensations éveillent chez lui les sens à côté. Comme Alfred de Musset « et d'autres poètes nerveux », il entend les couleurs, puis il entend les odeurs et voit les sons.

« Le parfum de l'œillet rouge foncé agit sur lui avec une puissance extraordinaire et magique... il entend alors, comme dans un grand éloignement, les sons d'un cor s'enfler et s'affaiblir tour à tour. »

Pendant une fièvre grave qu'il fait, il prend ses gardes-malades pour des instruments de musique : la flûte est un ami qui parle très bas et dont la voix a quelque chose de langoureux, le basson est un autre qui a une grosse voix de basse.

Après sa guérison, il reprend la vie courante dans le monde; mais, à certains jours, il croit « répandre dans l'obscurité une lueur phosphorescente ». Un jour, dans un salon très éclairé et plein de monde, il voit un gnome sortant du parquet. Seul, la nuit, assis à sa table de travail, il est entouré de spectres et de figures grimaçantes,

« Ses contes fantastiques se vivaient alors autour de lui avec tant de réalisme que l'effroi le prenait et qu'il allait réveiller sa femme. La patiente Micheline se levait, tirait son tricot, et s'asseyait auprès de son mari pour le rassurer. »

Il avait peur de devenir fou; mais il considérait chaque conte qu'il écrivait comme une « purgation intellectuelle », une « saignée » qui dégageait son cerveau.

Mais il continue à boire; il trouve de plus en plus que « le diable fourre sa queue partout. » La déchéance physique envahit terriblement.

Déjà petit et disgracié à sa naissance, il devient une « triste loque humaine, si piteuse à voir parce qu'elle avait quelque chose de risible à force d'être réduite à rien, fripée, recroquevillée, lamentable. La servante portait Hoffmann dans ses bras comme un enfant au berceau. Il trouvait cela très drôle, car il trouva tout drôle, jusqu'à la fin. »

Ne trouvez-vous pas plutôt lamentable le spectacle de ce génie qui se détruit peu à peu comme à plaisir par l'alcool, qui projette tant qu'il peut, qui extériorise dans ses contes les « visions mouvantes et bruissantes » que le poison lui procure, mais qui, loin de se corriger, s'entête et suicide jusqu'au bout les admirables facultés que Dieu lui avait données.



Avec *Edgar Poë*, le tableau est peut-être encore plus poignant.

Lui boit l'alcool « en barbare », comme dit Baudelaire ; il saisit un plein verre, sans eau ni sucre, et l'avale d'un trait, sans le goûter.

Et alors il a d'horribles hallucinations qu'il expose dans ses contes.

Il vit par la pensée dans les tombeaux, en compagnie des vers et des cercueils, entend « causer les putréfactions » et sait « les sensations des déliquescentes ».

Écoutez cette entrée du *Ver conquérant* : « Voyez, à travers la cohue des mimes, une forme rampante fait son entrée ! Une chose rouge de sang qui vient en se tordant de la partie solitaire de la scène ! Elle se tord ! Elle se tord ! Avec des angoisses mortelles, les mimes deviennent sa pâture et les séraphins sanglotent en voyant les dents du ver mâcher des caillots de sang humain. »

Quelle admirable, mais horrible description de ce que nous appelons la zoopsie, la vue d'animaux, qui est un des caractères les plus classiques du rêve alcoolique.

Un de mes malades, à l'hôpital, voyait toutes les nuits, sur les lits voisins, une bande de rats, à petit corps et à grosse tête, qui ouvraient la gueule comme pour le narguer. Et, pour les chasser, il leur lançait tout ce qu'il trouvait sous sa main : les voisins recevaient ses projectiles.

C'est le même rêve, bien mieux dit, qu'*Edgar Poë* a constamment : « Une fois, dit-il, sur le minuit lugubre... soudain il se fit un tapotement, comme de quelqu'un frappant doucement, frappant à la porte de ma chambre... Je poussai alors le volet, et, avec un tumultueux battement d'ailes, entra un majestueux corbeau digne des anciens jours. Il ne fit pas la moindre révérence, il ne s'arrêta pas, il n'hésita pas une minute : mais, avec la mine d'un lord ou d'une lady, il se percha au-dessus de la porte de ma chambre : il se percha, s'installa et rien de plus... » Et alors commence cette scène célèbre, si connue, où l'auteur pose une série de questions, auxquelles le corbeau répond invariablement et lugubrement, dans un « sanglot noir » comme dit

Alphonse Daudet, répond le fatidique *Never more*. Jamais plus!

Vous voyez déjà se dessiner un autre caractère bien net de ces hallucinations : c'est la tristesse et l'angoisse qu'elles entraînent. La terreur paralysante imprègne tous les contes d'Edgar Poë.

Rappelez-vous l'histoire de ce brigand qui, la nuit, pénètre dans la chambre d'un vieillard pour le tuer; le vieillard s'éveille et sent que quelqu'un est là; l'assassin sent que le vieillard s'est éveillé; et, dans le silence absolu et la nuit complète, ces deux hommes, également terrorisés, restent, pendant une heure, en présence l'un de l'autre, sans s'être vus, dans une silencieuse et inexprimable angoisse.

Et « ce frère qui a enterré sa sœur vivante, qui entend ses efforts pour briser sa bière, et qui reste cloué sur son siège par une peur au-dessus de la raison humaine. »

Et ce condamné qui « contemple d'un œil hébété l'acier tranchant qui s'abaisse sur sa poitrine avec la lenteur d'un poids d'horloge. »

Et celui qui décrit ses sensations pendant qu'une grande aiguille d'horloge lui scie lentement le cou...

Entre temps, l'empoisonnement continuait implacablement son œuvre.

La foule des pensées d'Edgar Poë devient hideuse et continue; il n'aperçoit plus, dit-il lui-même, « à travers les ténèbres enflammées de lueurs rouges, que des formes monstrueuses s'agitant de façon fantastique au bruit d'une discordante mélodie, tandis que, pareille à un flot rapide et spectral, à travers la porte pâle, une foule hideuse se précipite sans relâche et rit, mais ne sait plus sourire. »

Il eut une série de crises de *delirium tremens* et mourut en disant : Dieu vienne en aide à ma pauvre âme!

On comprend Barbey d'Aurevilly s'écriant : « Depuis Pascal, peut-être, il n'y eut jamais de génie plus épouvanté, plus livré aux affres de l'effroi et à ses mortelles agonies, que le génie panique d'Edgar Poë! »

Pour nous, nous voyons surtout dans tout cela un admirable tableau vécu des rêves et des hallucinations de l'alcoolique

Aucune description didactique n'aurait été, je crois, aussi saisissante que cette horrible autoobservation d'un homme de génie.

Dans la lutte que nous vous engageons à poursuivre contre l'alcoolisme, peut-être ramèneriez-vous quelques malheureux par la peur de ces atroces angoisses morales plus facilement que par la peur du cabanon ou même de la mort.

Je n'insiste donc pas davantage sur cette action de l'alcool sur le système nerveux et passe à mon dernier chapitre : *l'action du poison sur l'ensemble de l'économie et sur la race.*

A dose faible, accidentelle, à dose médicale, l'alcool est un *excitant* de la fonction pour tous les organes.

Il stimule les fonctions nerveuses, donne une pointe au cerveau ; c'est la phase des « béatitudes » que Thomas Quincey décrivait pour l'opium.

Il stimule les fonctions digestives ; et ainsi, quand on n'y est pas habitué, un petit verre est souvent médicalement utile pour activer une digestion.

Il stimule les fonctions circulatoires ; un verre de champagne fait battre le cœur et donne des couleurs aux joues.

Mais, ensuite, si on répète les doses, et dès les premières phases de l'empoisonnement, au lieu de l'excitation, c'est la *dépression* que l'alcool entraîne.

C'est la « lune rousse » du poison.

Au lieu d'avoir ses fonctions cérébrales excitées, l'empoisonné a de brusques sommeils, contre lesquels il lutte vainement et désespérément. « Je me débattais pour y échapper (à ce sommeil), dit Quincey, comme à la plus féroce des tortures. » Mais il dormait, même au milieu d'une conférence qu'il faisait lui-même.

Les digestions s'alanguissent, l'appétit disparaît. La circulation se ralentit et s'entrave.

Et alors la *lésion organique* apparaît et envahit l'organisme tout entier.

Pour vous donner une idée de la nature de cette lésion, je vous rappellerai que tout organe est formé, comme le corps entier, d'un squelette et d'une partie active.

Ainsi, dans l'estomac, il y a un squelette, tissu de soutènement, et des glandes qui digèrent : dans le cerveau, il y a un squelette et des cellules actives qui président aux fonctions intellectuelles, motrices et sensitives. Et ainsi dans tous les organes.

Or, l'alcool a précisément pour effet toxique de détruire, dans tous les organes, les éléments actifs et utiles, et de développer, au contraire, outre mesure, le squelette, le tissu de soutènement, ce que l'on appelle le tissu conjonctif.

De sorte que peu à peu, dans chaque organe, la partie active et vivante diminue et s'atrophie constamment, tandis que la partie inutile et inerte s'hypertrophie et se développe.

C'est ce qu'on appelle la *sclérose* qui envahit l'économie.

Cet effet de l'alcool est absolument l'analogue de celui que produit la *sénilité*.

Normalement, quand un individu vieillit, les parties actives s'atrophient et la sclérose envahit tous les tissus. C'est absolument ce qui se passe chez l'alcoolique, qui devient ainsi un vieillard anticipé, un vieillard avant l'âge.

Un médecin a dit qu'on a l'âge de ses artères. Il est encore plus exact de dire qu'on n'a pas l'âge de son état civil, mais l'âge de ses organes.

Toutes choses égales d'ailleurs, un alcoolique de 30 ans sera beaucoup plus vieux qu'un homme sobre de 60.

On comprend les graves *conséquences* que les altérations progressives entraînent dans la vie du sujet, notamment dans sa résistance à l'invasion, à l'évolution des maladies.

D'après tous les travaux récents, la maladie aiguë est, comme les anciens l'avaient admis, la lutte de l'organisme contre l'agent morbifique, contre la cause morbide, contre le microbe pathogène.

Quand un poison ou un microbe pénètre dans l'économie ou essaie d'y pénétrer, il est mal reçu par les éléments actifs de nos tissus. Comme l'a très bien dit Duclaux, il est reçu « comme un voyageur qui veut prendre le train et qui s'apprête à entrer dans un compartiment dont toutes les places sont retenues. »

Les éléments actifs de l'alcoolique défendront mal la place et le microbe ennemi pénétrera plus facilement.

Une fois qu'il est dans le wagon et que le train est en marche, une lutte s'engage : les premiers occupants se démènent pour jeter l'intrus par la portière. Voilà la maladie qui est une lutte de l'organisme contre l'agent provocateur de la maladie.

Si les premiers voyageurs l'emportent et se débarrassent du gêneur, c'est la crise salutaire, c'est la guérison. — Si, au contraire, le gêneur triomphe, s'installe, se multiplie et fait venir ses parents de province, les premiers voyageurs sont écrasés, asphyxiés, annihilés par ces Anglais envahisseurs. C'est la terminaison fatale, c'est la mort.

Si les premiers occupants sont alcoolisés, ils sont vaincus d'avance. Ils auront beau se cramponner à la sonnette d'alarme, le contrôleur-médecin sera impuissant à conjurer le désastre.

Ο μυθος δηλει οτι, disait Esope. Cette petite fable est pour vous dire que l'alcoolique se laisse plus facilement envahir par les maladies infectieuses qui nous guettent et que quand il est atteint, la maladie est beaucoup plus grave chez lui que chez les autres et qu'il risque fort, malgré les secours médicaux, de mourir là où d'autres auraient survécu et guéri.

Ce n'est pas tout.

A lui tout seul, en dehors même de toute intervention de maladie intercurrente, l'alcoolisme prononce et entraîne la *déchéance* progressive, inéluctable et définitive de l'organisme.

Le système nerveux s'abêtit, la circulation s'entrave, la digestion se supprime : la sclérose envahit tout et, sous des formes et avec des vitesses diverses, l'alcoolique dépérit, tombe dans l'infirmité et meurt.

Trop souvent, et malheureusement, il ne meurt pas tout entier.

Le désastre n'a pas dit son dernier mot si l'alcoolique laisse de la *descendance*. Car l'hérédité de l'alcoolique est terrible.

Debove rappelle que Diogène dit un jour à un jeune homme débauché et désordonné : « Jeune fils, mon ami, ton père t'a engendré, étant ivre. »

L'alcoolique engendre des dégénérés, des buveurs qui deviennent des alcooliques maladifs qui, plus qu'Edgar Poë, boivent « en barbares », des idiots, des imbéciles, des retardés, des malingres, des aliénés, des criminels... et enfin des stériles.

Voici, d'après Morel, les diverses étapes de cette décadence :

A la première génération : immoralité, dépravation, excès alcooliques, abrutissement moral ;

A la deuxième génération : ivrognerie héréditaire, accès maniaque, paralysie générale ;

A la troisième génération : sobriété, tendances hypocondriaques, lypémanie, idées systématiques de persécution, tendances homicides ;

A la quatrième génération : intelligence peu développée, premiers accès de manie à 16 ans, stupidité, transition à l'idiotisme et, en définitive, extinction probable de la race.

Et ainsi l'alcoolisme devient, comme on l'a dit, « une des causes les plus actives de la dépopulation de notre pays. Il use, en quelque sorte, la race par les deux bouts, en augmentant la mortalité et en diminuant la natalité ou en ne produisant que des dégénérés. »

J'en ai assez dit, ce me semble, et ai dû lasser votre aimable patience.

Je veux seulement terminer par un énergique appel à vous tous.

Je sais que je ne m'adresse ici ni à des alcooliques ni à des candidats à l'alcoolisme. Mais je sais que je m'adresse à l'élite de ceux qui ont autorité et influence sur leurs semblables, qui ont charge d'âmes et peuvent tout pour les sauver ou les empêcher de se perdre.

Et alors je m'adresse à tous ceux qui ont prouvé leur intérêt à la question en honorant cette conférence de leur présence, à vous, Monsieur le Recteur, qui par vos insti-

tuteurs avez une si réelle et si légitime action sur l'âme de l'enfant ;

A vous, Messieurs nos Présidents d'honneur, qui ne voulez pas être de « Mauvais Bergers » :

A vous tous, Mesdames et Messieurs, qui, suivant l'expression de Maurice Barrès, êtes de « passionnés amateurs d'âmes ».

N'oubliez pas et ne négligez pas votre mission, appelez autour de vous tous ceux sur qui vous pouvez avoir action et dites à chacun d'eux :

Tu n'as pas le droit de disposer de ta vie à ta guise ; tu dois ta vie à toi-même, à ta famille, à ta patrie ;

Il ne s'agit donc pas de vivre à l'aventure en prenant la même devise que le Roi des Truands :

Ton nez va devant, suis ton nez.

Il y a mieux et plus à faire ;

Le monde est une « vallée où l'on fabrique des âmes » ; tu dois y travailler comme les autres : tu dois donc fuir, comme la peste, les gens et les poisons qui travaillent à défaire les âmes comme les corps :

Fuyez donc, tous, l'alcool, qui est un des plus puissants moyens de désorganisation, de déchéance et de mort pour l'individu, la famille et la nation :

Fuyez l'alcool qui empoisonnera votre existence morale, vous créera des infirmités croissantes, vous supprimera toutes les grandes et vraies jouissances de la vie et vous conduira lentement à une douloureuse agonie et à la mort.

Si tous ces arguments ne parviennent pas à vous impressionner, songez du moins à la race, à votre descendance que vous n'avez pas le droit de tarer et de pourrir dans ses racines.

Et, comme l'a si bien dit le délicat poète Jean Lahor, que plusieurs d'entre vous connaissent mieux sous le nom sympathique de docteur Cazalis.

Pour que vos actions ne soient vaines ni folles,  
Craignez déjà les yeux futurs de vos enfants.

D<sup>r</sup> GRASSET.

## LES APPARITIONS DE CAMPITELLO

(JOURNAL D'UN TÉMOIN)

(Suite)



*22 septembre.* — Visions de Corteggiani, de Bagnoli Moïse, des deux Mozzoni de Lento. Ils font la procession en visitant toutes les chapelles et toutes les croix de la paroisse. De retour de la procession, ils disent que la sainte Vierge ne les précède plus, mais qu'elle est sur le rocher, et ils descendent la pente, qu'ils descendirent le jour du 18, sans se faire aucune écorchure. Arrivés au pied du rocher, ils tombent en syncope et ils entrent en extase.

Dans cet intervalle, la procession traverse le petit hameau d'en bas et arrive, dans le plus grand ordre, au champ des apparitions.

Les extatiques, sortis de leur léthargie, se mettent au travail et sans le secours d'aucun instrument, ils pratiquent, en un clin d'œil, une passerelle, qui relie le terrain d'en haut avec celui du rocher.

Grâce à ce travail, fait à notre grand étonnement, la procession peut faire le tour du rocher. Les voyants déploient tant de forces, qu'ils font rouler des pierres énormes et qu'ils arrangent de main de maître.

*23 septembre.* — Ce soir, les mêmes voyants qu'hier, font, après leurs visions, la même procession. Cependant ils ne quittent jamais la procession et disent que la sainte Vierge les précède toujours. Ils ne souffrent pas que des incrédules s'introduisent dans la procession. Ils les connaissent comme par intuition.



24 septembre. — Aujourd'hui, c'est dimanche. Pendant la messe au moment de la consécration, Graziani Jean-Paul et Bagnoli Antoine voient, au-dessus du célébrant, la sainte Vierge, qui y reste jusqu'après la communion. A ce moment, les deux voyants sortent de l'église et attirés par un attrait irrésistible, descendent, les bras étendus, à travers le village, s'agenouiller au pied du rocher, où ils la revoient encore. En même temps, Corteggiani, Bagnoli Moïse et les deux de Lento, partent de ce village, disant que Graziani Jean-Paul et Bagnoli Antoine étaient tombés, voyant la sainte Vierge et qu'ils étaient au champ des apparitions.

Sitôt qu'ils arrivent en face du théâtre des apparitions, ils descendent, les bras étendus et les yeux fixés sur la croix... par des précipices sans toutefois ni tomber ni se déchirer les habits. Au pied du rocher et de la croix qu'ils embrassent avec un transport frénétique et à des reprises différentes, ils tombent en syncope, puis en extase.

Ils font une jolie procession à travers le champ et une *ranitola* magnifique. On récite le chapelet, et tout le monde s'en va dans l'église assister au salut. Pendant la nuit les mêmes visionnaires font comme d'habitude. La procession se fait encore à travers le village, et visitant toutes les croix, sans oublier celle de *Corona*, qui se trouve à 1 kil. 1/2 de distance. La cérémonie a duré jusqu'à 11 heures.

25 septembre. — Pendant le jour, vision de Corteggiani: pendant la nuit, vision aussi de Corteggiani, qui fait une procession splendide en montant jusque sur la place de l'église, suivi par trois cents personnes.

26 septembre. — Vision de Corteggiani et de Bagnoli Moïse: procession et *ranitola*.

27 septembre. — Syncope, extase de Corteggiani, de Jean-Paul Graziani et de Bagnoli Moïse.

Ce dernier devient tellement froid qu'il ne fait plus le moindre mouvement et que l'on dirait tombé en catalepsie. A force de le relever et de le secouer fortement, il revient, il

embrasse la croix et la pierre, et puis en compagnie des deux autres il fait à travers le village la procession et deux fois la *ranitola* dont l'une vers la place de l'église et l'autre à l'endroit des Apparitions.

28 septembre. — Étant allé à Bigorno, Corteggiani arrive vers 4 heures du soir à l'endroit d'où l'on découvre la roche miraculeuse, et voit la Vierge Marie. Il descend la pente tantôt debout, tantôt à quatre pattes, en dépit des broussailles, des précipices et des murs, sans jamais tomber jusqu'au pied du rocher. Là, il reste quelque temps les yeux fixés au-dessus de la croix, et puis il tombe à la renverse sur son dos, sans plus faire aucun mouvement. Vers sept heures, je descends à la pierre pour y faire mes dévotions.

Dès que j'arrive, une pluie battante m'oblige à déguerpir.

Vers huit heures et demie on vient me chercher, disant que Corteggiani et Bagnoli Moïse étaient partis en procession et puis qu'ils l'avaient arrêtée, parce que je n'y étais pas et parce que ma présence était nécessaire pour l'achever.

J'obéis. A ma très grande surprise, je trouve la procession au milieu du champ (plus de 400 personnes) et les deux voyants tombés par terre comme raides morts. Je commence par les asperger d'eau bénite et par leur frotter fortement les joues. Ils sortent de leur léthargie, et joyeux de me voir, ils continuent la procession, font la *ranitola* comme d'habitude en dépit du mauvais temps.

Le Dr Nicolai de Volpojola, mais demeurant à Bastia, assiste à cette scène.

Étant arrivé le matin de bonne heure, il essaya plusieurs fois, dans la journée, en vain hélas ! d'hypnotiser le petit Moïse, Corteggiani et Madeleine Parsi.

29 septembre. — Corteggiani, Bagnoli Moïse, Graziani Jean-Paul, les deux Mozzoni de Lento voient encore l'apparition, tombent en syncope, puis entrent en extase. Ils se lèvent et vont faire à travers le champ et les enclos voisins la procession, et la *ranitola* au lieu ordinaire.

Vers huit heures du matin, quatre jeunes filles, Madeleine

Parsi, Lorenzi Perpétue, Graziani Lucie et Graziani Victoria, reviennent de la campagne, quand elles voient l'apparition sur le rocher, à 200 mètres d'elles. Elle est habillée de blanc, elle a sur le bras l'enfant Jésus, sur la tête la couronne toute resplendissante, etc., etc... Perpétue tombe en syncope; les autres, au contraire, restent dans leur état normal. Arrivée à l'endroit de la croix de l'apparition, Perpétue, toujours dans un état anormal, fait la procession à travers les environs du rocher, suivie par ses trois compagnes et par toutes les personnes présentes. Elles m'ont dit avoir vu la sainte Vierge quelques minutes après avoir entendu sonner la messe.

*30 septembre.* — Les visionnaires dans la journée, voient la Vierge Marie, et pendant leur vision ils creusent un trou dessous la pierre qui est à côté de la croix.

Pendant la nuit, ils revoient encore l'apparition... et ils allument des bougies dans le trou. Ils éprouvent cependant de légères convulsions. Pietri Gracieuse a encore le bonheur de voir; c'est elle qui porte la croix en procession, ne cessant jamais de regarder le sommet de la croix. Puis Marie Bagnoli voit aussi pour la deuxième fois.

Les autres voyants du jour sont Corteggiani, Graziani Jean-Paul, Mozzoni Charles de Lento. A la fin de la procession, on fait la *ranitola* comme de coutume.

*1<sup>er</sup> octobre.* — Pendant la messe, Corteggiani, Bagnoli Moïse et Graziani Jean-Paul se sentent comme attirés par un attrait irrésistible vers le champ des apparitions. Après la communion, ils sortent tous les trois de l'église et descendent à la pierre, se tiennent à genoux, font force signes de croix, vont baiser la croix et le rocher, etc. Le soir de 6 heures à 9 heures, vision et syncope des trois déjà nommés, de Bagnoli Faustine et des trois petits Sammarcelli de Bigorna dont la cadette n'est âgée que de cinq ans. Les pèlerins étant venus très nombreux, ils firent une magnifique procession en tournant pour la première fois le rocher des apparitions.

*2 octobre.* — Jean-Paul Graziani, sans tomber en syncope,

dit voir une procession de personnes moitié vêtues de blanc et moitié de noir, en bas du rocher des apparitions. Il est très ému. Ensuite c'est Corteggiani qui dit voir, tout en tremblant, mais sans être en butte aux convulsions, la Vierge Marie en l'air au milieu de mille lumières et d'un nombre infini d'anges.

Il dit qu'Elle a l'enfant Jésus sur le bras, la couronne, aux trois étoiles brillantes, sur la tête; il dit aussi qu'Elle a la taille serrée par une ceinture blanche et un chapelet tout luisant suspendu à la main droite. Quatre cents personnes assistent à cette vision, récitant des chapelets et chantant le *Magnificat*, l'*Ave Maris stella*, les litanies, le *Salve Regina* et beaucoup de cantiques. Cependant on ne fait ni procession ni *ranitola*.

3 octobre. — Jean-Paul Graziani et Pietri Gracieuse sont en extase devant la sainte Vierge, qu'ils imitent et dans ses mouvements et dans son maintien noble et vraiment divin. En effet, les yeux grands ouverts, dont les paupières demeurent inertes, tantôt ils ouvrent les bras de toute la longueur du chapelet, qu'ils tiennent horizontalement par les deux bouts, tantôt ils joignent les mains.

Gracieuse fait un effort et crie de tous ses poumons : Oh ! que vous êtes belle ! belle !! Montrez-vous, ô ma bonne Mère, à tous ces nombreux pèlerins, venus de leurs villages lointains pour vous voir et pour vous prier ! faites un miracle pour les incrédules. A ce moment, Corteggiani, Bagnoli Moïse et les trois petits Sammarcelli arrivent ensemble et voient aussitôt l'apparition toute resplendissante de beauté, ayant l'enfant Jésus sur le bras, un chapelet dans les mains et une couronne d'étoiles sur la tête, et enveloppée dans un petit nuage. Les trois Sammarcelli, dont une est âgée de cinq ans, entrent en scène et font comme les autres. Les syncopes succèdent aux visions et les extases aux syncopes.

Un des voyants, Moïse, voit la croix et part en procession.

Jean-Paul Graziani et Corteggiani, avec des bouts de bougie allumés, dont la flamme passe à travers les doigts sans les

brûler, suivent de près la croix, les bras étendus et les yeux fixés au sommet de la croix de la procession, portée par Moïse avec une seule main et ne cessant de regarder en l'air comme les deux autres.

La procession se fait longue et à travers mille obstacles sous la bonne direction des trois *Anges*, qui ont eux aussi dans leurs mains des bougies. Ils rappellent tout le monde à l'ordre, surtout pendant la *ranitola* qui, grâce à eux, réussit comme d'habitude.

La croix est baisée par tout le monde et remise à sa place. Les visionnaires reviennent. Le chapelet est récité simultanément par plusieurs personnes.

Enfin on se dispose à partir, quand une folle, en rupture de ban avec son mari, commence par vouloir imiter les voyants et nous fait une scène vraiment comique. Les parents s'efforcent, en vain, de l'emmener. Elle s'en prend à la croix, qu'elle veut renverser.

C'est alors que j'interviens énergiquement et que je tape fort sur ses doigts, avec ma canne plombée. Elle cède à ses *arguments frappants*, en s'enfuyant au plus vite, tout en ricanant et en me disant : Merci ! merci !

4 octobre. — Cinq cents personnes entourent le rocher des apparitions. Corteggiani et Bagnoli Moïse voient la Vierge Marie, font la procession et la *ranitola* en ne dépassant pas les limites du champ.

Quelques personnes étant restées, parmi lesquelles Corteggiani, voient vers minuit, se dérouler, en bas du rocher, une procession éclairée par des milliers de lumières. Corteggiani, à la vue d'un si beau phénomène, s'évanouit. On prie, on récite des chapelets, on chante des cantiques, les litanies.

Corteggiani revient enfin. Il se lève, il sort la croix, qu'il remet à une étrangère, M<sup>lle</sup> Baccelli de Lama, et ordonne la procession, qui vient jusqu'au milieu du village, jusqu'à la chapelle de saint Roch.

Mes bons paroissiens réveillés par des chants insolites à cette heure si avancée de la nuit, se lèvent, allument leurs lampions et, comme un seul homme, se portent tous en pro-

cession jusqu'au lieu des apparitions, où ils attendent, absorbés dans la prière, les premiers rayons du jour.

5 octobre. — Visions de Corteggiani, de Bagnoli Moïse, de J.-Paul Graziani et des trois petits Sammarcelli : Corteggiani et Bagnoli Moïse, pendant leurs visions, gardent les mains dans les flammes du feu, sans que leurs mains se brûlent. Ils font la procession et puis la *ranitola*.

6 octobre. — Corteggiani et Lorenzi Contesse, âgée de 11 ans, après avoir été en extase, font la procession et la *ranitola*. Corteggiani cependant dit qu'il y a un incrédule et qu'il faut qu'il s'en aille, pour que la procession puisse continuer et s'achever. En effet, l'incrédule, qui vit dans l'adultère est de Volpojola, s'en va aussitôt et la procession se fait dans le plus grand ordre.

7 octobre. — Plus de trois cents personnes prient avec ferveur autour du rocher. Elles y restent jusqu'à neuf heures; elles voient des lumières, des processions, mais elles ne voient pas l'apparition.

8 octobre. — Les pèlerins sont venus nombreux. Cela nous rappelle les premiers jours de septembre. Le rocher est illuminé et attire tous les regards. Le murmure de la prière se confond avec celui des eaux et invite au silence.

Gracieuse Pietri, à genoux et les mains jointes, est en extase devant l'apparition. Elle nous en fait le portrait suivant : elle est vêtue de blanc comme une jeune mariée avec sa guirlande d'étoiles sur le front, trois anges agenouillés à ses pieds, le chapelet dans les mains, l'enfant Jésus à ses côtés, tenant le chapelet par un bout et regardant joyeusement sa divine Mère. Un léger nuage sert de cadre à ce joli tableau. Gracieuse avec son front serein, semblerait une statue de marbre, si elle ne parlait pas. Graziani Jean-Paul en même temps tombé en extase, garde la même pose que Gracieuse, sans faire aucun mouvement, durant un certain temps, puis il commence par éprouver une sorte de crise de nerfs, par

se débattre furieusement, et par enfin tomber inerte sur le sol.

Il devient froid comme la glace et à un point tel, qu'on le croirait mort, sans le petit souffle qu'exhalent ses poumons.

Revenu, il court à la croix qu'il embrasse à plusieurs reprises et de laquelle il ne détache plus ses longs bras.

Maintenant, dans cette attitude, il a les yeux tournés vers le sommet de cette croix miraculeuse, sur laquelle se tient la Mère du Rédempteur en répandant ses divines bénédictions sur la foule.

En effet le voyant ne cessait de faire le signe de la croix avec une main. Les deux visionnaires se lèvent en même temps. Je vais interroger Graziani Jean-Paul, qui me fait la même description.

Je lui dis si la sainte Vierge regardait vers nous; il me répond que non seulement elle nous regardait, mais qu'elle nous bénissait aussi :

Cependant, à notre grand regret et contre l'habitude, ils ne font pas de procession.

*9 octobre.* — On est moins nombreux qu'hier. Bagnoli Moïse est le seul visionnaire de la soirée. Il promène, sur une main, la croix des processions, dans l'enceinte des apparitions. Il est bon toutefois de noter que la croix ne pèse moins de trente kilos et que Moïse est un garçonnet de dix ans à peine. Revenu à son état normal, il ne se souvient pas de ce qu'il a fait, mais il se souvient d'avoir vu la sainte Vierge, qui, suivie par une multitude d'anges, faisait la procession en contournant le rocher. Voilà le seul fait saillant de la journée.

*10 octobre.* — Graziani Jean-Paul est le héros du jour. Sa vision dure environ trois quarts d'heure. Il fait la procession à travers le champ. Pendant tout le parcours de la procession et de la *ranitola*, qui réussit à merveille, il ne cesse de porter la croix, les yeux fixés à son sommet, en dépit des broussailles et d'un terrain très accidenté. Retourné à la roche miraculeuse, il retombe en syncope, il fait après une pénible *strascinella*, il embrasse la croix et la pierre et il reprend ses

facultés, stupéfait de se voir tout à fait crotté jusqu'aux genoux.

*11 octobre.* — M<sup>me</sup> Bagnoli Faustine et Graziani Jean-Thomas, perchés, en compagnie d'autres personnes, sur un précipice, voient sortir, du gros rocher d'en bas, une fillette, vêtue de blanc au milieu d'une multitude d'êtres surhumains, qui ne cessent de tourner autour d'elle. Ils récitent le chapelet, à la fin duquel l'apparition disparaît. Les lumières sont aussi aperçues par M<sup>me</sup> Angèle Bagnoli, par M<sup>lle</sup> Bagnoli Catherine, par M<sup>lle</sup> Graziani Eugénie.

*12 octobre.* — Pour aujourd'hui, je me bornerai à relater ce qui se passe sous les yeux du Révérendissime Père Gauthey, supérieur du couvent des Bénédictins de Marseille. Le Révérendissime Père Abbé arrive sur le théâtre des apparitions, à minuit. Une dizaine de personnes seulement, parmi lesquelles M<sup>lle</sup> Marie Bagnoli âgée de 17 ans, sont restées dans la grotte.

Le bon Père est tout trempé de sueur. Malgré cela, il tombe à genoux et récite alternativement avec les autres le chapelet. Il est deux heures du matin et ils en sont à leur quatrième chapelet, quand Bagnoli Marie entre en extase. Elle fixe le gros rocher d'en bas, où elle dit voir la sainte Vierge. Le Père s'approche d'elle, s'assure de son état d'esprit, et lui fit poser différentes questions, auxquelles elle répondait simplement, brièvement et sans jamais détourner ses regards de l'apparition. Elle finit par dire : Oh ! vous me faites trop de questions ; laissez-moi regarder. Je vous dirai après. Priez seulement, priez. Le Père trouva qu'elle avait bien raison et ne fit plus aucune question. Les chapelets se récitent sans discontinuer.

De l'aveu du Père, la vision dura trois bons quarts d'heure. Voici le récit que lui fait la voyante : « La Vierge Marie était « vêtue toute de blanc ; elle avait l'enfant Jésus sur le bras et « le chapelet à la main ; des centaines d'enfants (*sic*) habillés « aussi de blanc, formaient un cortège autour d'Elle. Elle est « apparue au milieu du rocher. L'enfant Jésus avait dans « une main le chapelet, et dans l'autre un globe surmonté



« d'une petite croix. La Vierge Marie escortée par tous ses  
« enfants et au milieu de milliers de lumières est montée sur  
« le sommet du rocher, où elle a remarqué deux anges aux  
« ailes déployées se tenant à genoux aux pieds de la mère du  
« Christ. C'est à ce moment que l'apparition était toute res-  
« plendissante de clarté, disait-elle. Les enfants ont défilé les  
« premiers, l'un après l'autre vers le ciel, et la Vierge Marie,  
« portée par les deux anges, a pris son essor vers les deme-  
« res éternelles, en laissant dans les airs une longue trainée  
« de lumière. »

Voilà, en peu de mots, ce que me raconta le matin le Très Révérend Père Gauthey, tout heureux et tout joyeux d'avoir fait le pèlerinage de Campitello.

L'impression du Révérendissime Père Abbé a été très bonne.

13 octobre. — Il n'y a pas d'apparition, quoique la foule des pèlerins soit relativement nombreuse.

14 octobre. — Corteggiani et Bagnoli Moïse tombent en syncope d'abord; puis se tenant à genoux, ils entrent en extase pendant laquelle ils gardent tous les deux le chapelet à la main. Ils font la procession et la *ranitola* en édifiant tout le monde par leur maintien. Ils ne souffrent pas toutefois la présence d'un incrédule qui dut déguerpir.

15 octobre. — A la nuit tombante, Corteggiani, Bagnoli Moïse, Graziani Jean-Paul et Mozzoni Charles de Lento voient l'apparition, tombent en syncope, reviennent, font la procession et la *ranitola*; ils se mettent au travail et arrangent une passerelle, qui était un casse-cou; enfin ils se disposent à partir, lorsque MM. Rocca-Serra, supérieur du petit séminaire d'Ajaccio, Susini, aumônier du couvent d'Erbalunga, Père Gibbol du couvent des Bénédictins de Marseille et Rocca-Serra, curé d'Erbalunga tombent sur nous à l'improviste.

Pour être agréable à ces messieurs, je prie les voyants de ne pas s'en aller. La pluie commence toutefois à tomber. Ils

restent et avec eux plus de cent personnes. On recommence la récitation du chapelet.

Voici tout à coup, Corteggiani, Bagnoli Moïse, Jean-Paul Graziani qui se roulent par terre, se lèvent sur leurs genoux et contemplent l'apparition, qu'ils voient tous les trois au-dessus de la croix. Ils font les mêmes mouvements, les mêmes signes de croix...

Revenus à leur état normal, ils disent que la Vierge Marie avait béni la foule et qu'elle était très contente. M. le chanoine de Rocca-Serra promet d'en faire le récit par écrit à Monseigneur Casanelli d'Istria.

Du 16 au 20 octobre, je dus m'absenter. Toutefois je sais de source certaine que plusieurs fois l'apparition a eu lieu pendant mon absence.

21 octobre. — Les pèlerins accourent de tous les villages environnants. Leurs lanternes font au milieu des ténèbres un effet magnifique. Corteggiani illumine avec art et goût la roche des miracles. Les hommes d'un côté et les femmes de l'autre chantent à l'envi et tour à tour des cantiques, récitent des chapelets. On se croirait dans une église. Corteggiani fixe un instant la croix, tombe en syncope. Revenu, il trace de petites croix dans la terre; il fait la procession et la *ranitola*; puis après il écrit *Jésus, Marie, Satane*, etc...

22 octobre. — Il y a vision de Corteggiani, de Bagnoli Moïse et de Jean-Paul Graziani. Ils font embrasser la croix par tout le monde; ils font la procession jusqu'à l'endroit de la *ranitola*. Là, ils commandent de se tenir à genoux et de dire le rosaire. Après ils font la *ranitola* et tout finit par là.

23 octobre. — Corteggiani demeure une heure en extase et ne fait pas de procession.

24 octobre. — Corteggiani est absent. J.-Paul Graziani et Bagnoli Moïse voient l'apparition avec deux anges à ses pieds. Leur vision a duré une heure.

25 octobre. — Corteggiani reprend la série de ses visions et fait la procession et la *ranitola* au milieu d'un grand recueillement.

26 octobre. — Corteggiani, pendant sa vision, couvre artistiquement la pierre, les contours de la croix et le terrain qui s'étend du gros rocher à la pierre susdite, de lanternes, de bougies allumées et il trace partout des croix.

27 octobre. — Corteggiani tombe en syncope, voit la Vierge Marie entre le châtaignier et la croix en l'air. Son extase dure bien une heure, pendant laquelle on n'a cessé de réciter le saint Rosaire. Il voit la croix de la procession, la fait baiser par tout le monde, la donne à une demoiselle (une ancienne voyante), fait mettre tout le monde à la file. Dans cet ordre, la procession monte jusqu'à la place de l'église, où se fait la *ranitola*. Retourné au lieu des apparitions, Corteggiani éprouve une grande tristesse à cause de son prochain départ pour Toulon. Il prie des amis de rester avec lui dans la grotte. Toute la nuit il l'a passée à genoux et en prières.

28 octobre. — La sainte Vierge se montre ce soir non seulement à Corteggiani, mais aussi à Bagnoli Moïse et à Jean-Paul Graziani. Corteggiani, demain, va s'en aller, aussi pleure-t-il à chaudes larmes au pied de la croix. Il ne voudrait pas s'éloigner de Celle qui l'a tant favorisé; mais que faire? Le sort en est jeté! il faut qu'il parte, qu'il suive sa mère, qu'il abandonne sa bonne Dame. Pendant toute la procession, il suit la croix les bras étendus, en sanglotant. Ses yeux ne se détachent jamais du signe de la Rédemption, sur lequel il voit la mère de Dieu. Tout le monde est émotionné par cette scène. Il passe toute la nuit en prières, en dépit du froid et du sommeil. Pendant la nuit, c'est-à-dire vers deux heures du matin, il monte en procession avec les personnes restées avec lui dans la grotte, jusqu'à la chapelle de la Conception après avoir au préalable visité Saint-Roch et Saint-Pierre au chant des litanies du *Magnificat*, du *Salve Regina*, de l'*Ave Maris stella*, etc...

Le lendemain, c'est dimanche. Il dit à la mère qu'il ne part pas sans avoir entendu la sainte messe, qu'il a voulu servir en compagnie des autres voyants. Le moment du départ arrive. La charrette est prête, les chevaux sont attelés, il est deux heures de l'après-midi, et Corteggiani n'est pas encore venu. On attend un quart d'heure, une demi-heure, il n'apparaît pas encore.

On le cherche, on ne le trouve nulle part. On descend au lieu des apparitions, et on le trouve au pied de la roche pleurant à chaudes larmes et demandant à la sainte Vierge de ne pas le laisser partir.

En effet il n'a jamais cessé de pleurer pendant tout le trajet de Campitello à Bastia.

UN TÉMOIN.

(*A suivre.*)



## MAISON HANTÉE

---

Figurez-vous au milieu d'un petit village élevé et isolé, une grande et ancienne maison de campagne, avec toutes ses dépendances habituelles : une grande cuisine au rez-de-chaussée, et d'un côté de grands appartements donnant sur un corridor, et de l'autre, une vaste salle à manger; au-dessous, de grandes caves ou celliers, et au-dessus de grands greniers : tout ce qu'il faut pour des revenants! Enfin, une porte de la cuisine donnant sur une avenue traversant les jardins potagers, une autre porte donnant sur une grande cour fermée en bas par une aile des bâtiments, par un mur assez haut, au bout opposé à la maison, par un vieux portail; et en haut, par une belle grange nouvellement reconstruite, après un incendie remontant seulement à 2 ans environ, à cette époque.

Cette maison spacieuse était habitée par une excellente et digne dame, à cheveux blancs, intelligente et distinguée, et sa vieille mère nonagénaire, avec un domestique déjà d'un certain âge, un jeune berger et une jeune servante de 15 à 16 ans.

Si j'entre dans ces détails, c'est qu'ils auront leur importance pour la clarté du récit.

La maîtresse de la maison a deux filles fort bien élevées, mariées à d'excellents fonctionnaires, déjà avancés en grade dans nos administrations gouvernementales de chefs-lieux de départements.

Ces dames, instruites, rédigeant leurs lettres à la M<sup>me</sup> de Sévigné, correspondaient fréquemment, et s'entretenaient de tout ce qui se passait à la C...

C'est dire que les faits singuliers qui se sont produits dans cette maison *soi-disant hantée*, se sont déroulés chez des

personnes capables, si elles l'avaient pu, de bien les interpréter, et malgré toute leur intelligence, ces personnes n'y ont pu rien comprendre... pas plus que les voisins, littéralement atterrés, que la population des environs, très étonnée et même émotionnée, et que les autorités locales, absolument désorientées, ne sachant que dire et que décider pour faire cesser les choses extraordinaires qui s'y passaient envers et contre tout.

Ces faits vraiment surprenants ont duré de quinze à vingt jours.

Dès qu'ils furent connus du public, les conversations marchèrent bon train; chacun les interprétait à sa manière : les uns croyaient aux esprits frappeurs, aux revenants; d'autres à l'influence de quelque sorcellerie, d'autres, plus malins, se disant moins crédules, croyaient à d'adroits malfaiteurs; d'autres, et ils étaient nombreux, disaient que c'étaient des tours de physique, et croyaient ainsi avoir tout expliqué...

Enfin, ces faits intriguèrent les gens au point que les curieux se transportèrent en groupes à la C... pour voir, entendre ou constater par eux-mêmes ce qui s'y passait.

Un bon et brave paysan me dit à moi-même, et vivement : Ah! tenez, Monsieur le docteur, moi, j'aurais plus tôt fait pour faire cesser tout cela, si ça s'était passé chez moi, *avec mon fusil* pif-paf! au premier venu que j'aurais vu faire de pareilles choses!

Vous voyez d'ici, simple réflexion, les conséquences d'une pareille action : ce brave homme aurait donc pu ainsi, tuer un innocent!

Un bon propriétaire, quelque peu parent de M<sup>me</sup> S... me dit : Rien ne me sortira de l'idée que ce sont les âmes du Purgatoire qui sont venues se plaindre à leur façon, de ce que M<sup>me</sup> F... n'aurait pas fait dire assez de messes pour ses défunts!

Bref, chacun disait son mot, chacun avait son interprétation et ces interprétations étaient plus ou moins bizarres, fantasques, imaginaires, contradictoires.

A un moment donné, ce fut un va-et-vient continu de

gens allant constater par eux-mêmes les méfaits des revenants de la C...

J'ai donc hâte d'entrer dans mon sujet, car j'aurais trop long à faire que de compter toutes les conversations entendues, que de reproduire tous les témoignages recueillis, soit auprès des personnes de la maison, soit auprès de celles du voisinage, soit auprès de celles qui en causaient, comme en ayant vu elles-mêmes, ou comme en ayant entendu parler.

Mais j'ai pris le soin de me faire raconter en détail par le vieux domestique de M<sup>me</sup> F... ce qu'il savait, et son récit, que j'ai reproduit aussi exactement que possible en l'agencant de mon mieux, me paraît assez détaillé pour le reproduire tout d'abord, et en son entier.

Le vrai, a dit le poète, peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Quelque temps donc après les événements en question, alors que les esprits étaient plus calmes, que les accusations, voire même les diffamations les plus saugrenues avaient cessé, je fis venir chez moi ce brave domestique et je l'engageai à vouloir bien me dire en détail ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu, ce qu'il avait su ou appris, et cela, dans son langage patois plus expressif et plus imagé que le français qu'il parlait d'ailleurs moins bien...

Je l'engageai donc à me raconter tout ce qui s'était passé à la C... à sa connaissance, et je l'engageai pour qu'il ne soit ni gêné, ni troublé, ni interrompu, à en faire le récit, en son langage habituel à ma bonne cuisinière, brave femme honnête et intelligente, que cette histoire des revenants de la C... avait fort intéressée, comme d'ailleurs elle avait intéressé tous les gens du pays, à quelque classe de la société qu'ils appartenissent : mais il faut dire que ce ne sont pas seulement les gens du pays que ces faits ont intrigués au plus haut point : les journaux eux-mêmes de la région en ont longuement écrit et disserté à *la diable*, passez-moi cette expression qui me paraît de circonstance.

Quelques journaux de province et de Paris s'en sont aussi fait l'écho, sans savoir au juste comment interpréter ces faits

vraiment singuliers et tout à fait extraordinaires, comme vous allez le voir.

M. le colonel de Rochas, dans un opuscule vraiment curieux sur d'autres faits de maisons hantées, fait allusion à ceux de la C... attribuant à la jeune servante le pouvoir, par une sorte d'influx physique, de magnétisme inexplicable, de faire changer les objets de place sans même les toucher...

Mais à la C..., ce ne sont point seulement des objets qui ont changé de place, il y en a eu une quantité incroyable de lancés dans l'espace, de cassés, de brisés; il y a eu plus que cela; il y a eu des coups donnés à maintes reprises, il y a eu des contusions avec traces évidentes, et tout cela a nécessité l'appel du magistrat municipal; il y a eu plus encore, il y a eu un commencement d'incendie qui a nécessité l'appel de la gendarmerie! Et le maire et les gendarmes sont revenus de la C... terrorisés, sans avoir pu y rien comprendre!

Mais n'anticipons pas sur le récit du domestique.

— Eh bien! donc, ma pauvre Catherine, dit le domestique de M<sup>me</sup> F... puisque M. le docteur le veut, je vais vous dire ce qui s'est passé :

— Je ne demande pas mieux, fit Catherine, tenez, asseyez-vous, et je vais continuer mon ouvrage pendant que vous parlerez; je vous écoute avec d'autant plus d'attention que tout cela m'intéresse beaucoup, autant que les autres personnes! On en a tant parlé! et les gens qui en entendaient causer, étaient bien étonnés et moi aussi, tellement bien qu'on a peine à y croire.

— Ah! vous pouvez bien le croire, ma pauvre Catherine, car c'est bien vrai!

— Eh! tenez, reprit Catherine, notre monsieur en revenant de la C... où M. le maire l'avait envoyé, parce qu'il n'y comprenait rien et qu'il avait eu bien peur, nous a dit un peu ce qui se passait là-haut, et à un moment donné, il a fait comme les revenants, il a fait filer le soufflet par la pointe, et le domestique que nous avons, un brave garçon, un peu superstitieux, en a eu une telle frayeur qu'il en a laissé là son dîner et qu'il est parti sans qu'on puisse le rassurer; il a même voulu quitter d'ici, tant cela l'avait épouvanté. Il est



bien revenu nous voir, mais ces histoires de revenants lui avaient fait tellement peur, rien que d'en entendre parler...

— Ah! ma pauvre Catherine! il y avait bien de quoi avoir peur! moi aussi j'en ai eu peur et bien peur, et encore toutes les fois que j'y pense, il me semble que mes cheveux se dressent sur ma tête et que j'en ai la chair de poule, et la nuit quand j'y pense, je ne puis m'endormir, et parfois il m'arrive de m'éveiller en sursaut quand le souvenir m'en travaille la tête. Je n'en suis pas encore revenu, et cela me travaille toujours!

— Mais qu'est-ce donc qui se passait là-haut? Il me tarde de le savoir de vous qui pouvez le dire mieux que personne, puisque vous y étiez :

— Oh! ma pauvre Catherine! voyez-vous, on a beau prétendre que le diable n'existe pas, que les morts ne reviennent pas! je ne puis le croire, car il n'y a que les morts ou leurs âmes qui reviennent, qui puissent être capables de faire tout cela.

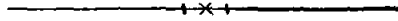
— J'écoute. Et comment cela a-t-il commencé?

— C'était à l'occasion de la mort d'une vieille femme, la veuve D... cette pauvre vieille moribonde qui était devenue maigre comme un pic-vert et sèche comme une allumette (*magro couma un piver é sécho couma una lumetta*) fit mander notre M<sup>me</sup> S... pour lui confier son porte-monnaie, pour faire dire des messes. — Avant de mourir, dit-elle à M<sup>me</sup> F..., j'ai tenu à vous confier mes petites économies que j'ai faites sou par sou, pour que vous fassiez dire des messes pour ma pauvre âme! car une fois morte, mes fils, quoique bons garçons et gardant de moi un bon souvenir, ne penseraient peut-être pas à cela, tant ils ont à faire avec leur petite famille! mais moi, j'ai tenu à ce que vous vous chargiez de cette mission pour le repos de mon âme. — Et M<sup>me</sup> F... lui dit de mourir tranquille sur ce point, et de s'en rapporter à elle de ce soin... Mais M<sup>me</sup> F... tarda trop sans doute à faire dire ces messes, car l'âme de cette pauvre femme revint, à n'en pas douter, pour faire chez M<sup>me</sup> F... tout le tapage qui s'y produisit, et qui nous fit passer de si tristes moments et le jour et la nuit, sans

compter tout ce qui s'est brisé dans toute la maison ! même des choses les plus précieuses auxquelles tenait tant M<sup>me</sup> F... et cela, en quantité, de quoi en remplir un tombereau, sans compter tous les coups que nous avons reçus, ce qui nécessita enfin l'appel du maire, et sans compter le feu qui faillit se mettre aux bâtiments, ce qui a nécessité l'appel des gendarmes !

Dr IGNOTUS.

(*A suivre.*)



# LA LUMIÈRE

## CONSIDÉRÉE COMME FLUIDE VITAL

LA VIE DES PLANTES ET DES ANIMAUX

(Suite)

### b) Des végétaux.

Les végétaux sont des corps, ils ont par conséquent, comme tout corps, une matière indifférente à recevoir telle ou telle forme, et une forme qui fixe la matière dans une espèce particulière d'êtres : mais la forme des végétaux est d'une autre espèce que celle des corps sans vie. Deux choses diffèrent entre elles quand elles ont des opérations différentes. Or, les opérations des végétaux diffèrent essentiellement de celles des corps inanimés ; car les plantes ont la vie végétative, par laquelle elles font trois opérations : celle de la nutrition, par laquelle elles s'alimentent ; celle de l'augmentation, par laquelle elles croissent ; et celle de la génération proprement dite, par laquelle elles produisent des plantes semblables à elles.

Or, cette forme de la plante est une, comme il est évident par la disposition merveilleuse de tous les organes, qui tendent tous à une même fin. Au reste, si cette forme était double, il y aurait une double plante dans la même, ce qui répugne au sens commun. De plus cette forme est simple, car si le principe de vie de la plante, ou son âme en d'autres termes, n'était pas simple, il serait une matière ou un corps. « Or, dit saint Thomas, il est impossible que le premier principe de vie soit un corps. » A la vérité, certains corps peuvent être un principe de vie, comme le cœur dans l'homme (1) ;

(1) Ceci demande à être bien entendu ! Un corps ne peut être principe de vie qu'en tant qu'il se présente comme forme accidentelle. Plus haut j'ai nommé la chaleur. Quant au cœur humain donné ici pour exemple, je préfère y voir un

mais cela n'arrive pas par le fait même qu'ils sont corps, autrement tous les corps seraient principe de vie; cela leur arrive parce qu'ils sont les corps déterminés. Or, un corps n'est un corps déterminé que par la forme, qui fixe la matière à une espèce particulière et en fait le corps déterminé.

Donc le premier principe de vie est une âme simple et non un corps. Cette forme est tirée des plantes, par la génération, comme nous le dirons en parlant des animaux (1). Elle n'est pas produite, en effet, par les forces de la matière (?) même organique, c'est-à-dire tirée des corps qui ont des organes, comme l'expérience nous l'apprend. Quel est, en effet, le chimiste qui, en combinant et en exploitant les forces de la matière (?), est parvenu à faire un grain de moutarde (2)?

Mais les plantes n'ont pas la vie sensitive proprement dite, quoique certains phénomènes semblent l'indiquer. Car il n'y a rien d'inutile dans les œuvres du sage; et il serait inutile de donner les organes de la sensation aux plantes, qui ne peuvent se mouvoir, ni par conséquent se soustraire aux attaques des animaux.

### c) Des animaux

A moins de nier le témoignage des sens, il est impossible de ne pas admettre que les animaux ont un principe de vie. Descartes a tenté d'introduire dans la philosophie cette espèce de scepticisme qui est une erreur en contradiction avec la raison. Or, l'âme de l'animal a tout ce qu'ont les formes des corps inanimés et des végétaux, et elle se distingue d'elles, en ce qu'elle est douée de sensibilité. Là, revient donc notre argument : la nature est connue par ses opérations; or les

*moteur*, animé lui-même par le principe de vie, comme les autres organes. Ce n'est que dans ce sens impropre qu'un corps ou une substance matérielle peut être pris pour un principe de vie.

(1) Une plante née d'une plante semblable, parfaitement; mais à savoir si la forme inhérente ou le vrai principe de vie est réellement tiré de l'être vivant, c'est une grave question. C'est précisément, comme on le verra, sur le mystère de la génération que porte ma théorie.

(2) Ce que l'auteur dit ici ne me revient pas. La matière a-t-elle des forces, n'est-elle pas inerte? Les combinaisons et transsubstantiations chimiques sont-elles dues à autre chose qu'à l'affinité, et l'affinité est-elle une force matérielle? Voir plus haut l'opinion que j'émetts par rapport à l'attraction.

animaux voient, entendent, éprouvent de la douleur, ce que ne font pas les végétaux, ni les corps; donc l'âme des animaux diffère spécifiquement des formes des autres corps. Qu'elle soit une simple, c'est manifeste d'après ce que nous avons déjà dit.

#### d) Comment naît l'âme des animaux?

Ce n'est certainement pas de la matière inanimée, car la génération spontanée de la matière sans aucun germe fécond est contraire à toute expérience (1), au moins pour les animaux plus parfaits et probablement (c'est devenu certain) pour les plus imparfaits. Dieu aurait-il pu donner à la matière organique la vertu de produire des animaux vivants? Les uns plus probablement le nient, les autres l'affirment; mais ces derniers ne doivent pas être confondus avec les matérialistes qui pensent que la matière produit tout et qu'elle est éternelle, supposition absurde (et impie), comme nous l'avons prouvé d'ailleurs (2). Du reste, personne ne donne ce qu'il n'a pas et si la matière avait pu donner la vie aux animaux, elle le pourrait encore aujourd'hui tout aussi bien. En fait, non seulement la nature matérielle ne produit aucun animal nouveau; mais, même avec l'industrie humaine, il est impossible d'obtenir une espèce nouvelle par le croisement de plusieurs; car, ou les fruits de ce mélange sont stériles, ou après deux ou trois générations, ils reviennent à l'une ou à l'autre des espèces qu'ils ont produites.

Cependant l'âme des animaux, à l'exception de la première souche de chaque race, n'a pas été créée par Dieu; car la création n'a pas lieu pour les substances incomplètes, comme nous l'avons déjà dit ailleurs. Or, l'âme des animaux n'est pas une substance complète, ni comme espèce, ni même

(1) Non seulement le fait imaginaire, mais la possibilité de la *génération spontanée*, a été scientifiquement réfutée, et cela d'une façon absolument péremptoire, par l'immortel Pasteur et son savant collaborateur feu Van Beneden, de l'université de Louvain.

(2) Cette réserve de l'auteur est devenue inutile depuis que la science naturelle est venue victorieusement corroborer les protestations des meilleurs théologiens à cet égard. Voir la note précédente.

comme substance; donc elle n'est pas le produit d'une création. On appelle complète comme substance, et non comme espèce, une substance qui peut subsister en elle-même, sans être unie à une autre, bien qu'elle demande cette union pour être fixée dans une espèce bien déterminée; telle est l'âme humaine qui, comme nous le dirons bientôt, peut subsister sans le corps, mais qui demande à être unie au corps pour constituer un homme complet, et être fixée d'une manière claire dans une espèce distincte de l'ange. Or l'âme des animaux ne peut pas subsister sans le corps, pas même comme substance. L'opération, en effet, est proportionnée à la nature de l'être, et la nature de l'être, à ses opérations; car un être n'existe que pour exercer les opérations qui lui sont propres; car l'opération essentiellement propre de la vie animale, c'est la *sensation* qui ne peut exister sans le corps. Enlevez les yeux aux animaux, ils ne voient plus; les oreilles, et ils n'entendent plus; et vous ne trouverez rien dans l'âme des animaux qui se fasse autrement que par le corps; donc, sans le corps, cette âme est incomplète comme substance, puisque sans lui, elle ne peut rien faire; et par conséquent ne peut pas même exister; car un être n'est que pour agir. Elle n'est pas cependant un accident du corps, puisqu'elle donne l'essence au corps qui, sans elle, ne serait point un *corps vivant*; mais elle est un principe substantiel incomplet.

Puisque la matière comme telle, ne peut pas par elle-même produire l'âme des végétaux, ni celle des animaux, puisque ces âmes végétales et animales ne sont pas produites par création, vu qu'elles ne sont pas des substances complètes; il en faut conclure qu'elles sont *tirées* par la génération d'une (?) substance vivante, non pas de l'âme de la substance vivante (?), car cette âme étant simple, ne peut se diviser, ni non plus de la matière de la substance vivante (?), en tant que telle, car la matière ne peut pas être un principe de vie: mais elles sont tirées de la substance vivante par l'action de la vertu que les scolastiques appellent formatrice, et qui se trouve *in semine*, sous l'influence de l'âme de l'être qui engendre. De même, en effet, que sous l'influence de l'âme, la matière se change dans l'opération de la nutrition, et passe dans le corps qu'elle

alimente, de même, sous l'action de la vertu formatrice, la matière se transforme pour engendrer un fruit (1).

**e) Comment périt l'âme des animaux et des végétaux ?**

Il est manifeste, d'après ce qui a été dit, que cette âme ne peut se décomposer par elle-même, puisqu'elle est simple et, que d'autre part, elle ne peut pas même comme substance, subsister sans le corps. Donc, le corps se décomposant, elle cesse par le fait même; et cette fin n'est pas son anéantissement proprement dit, car l'anéantissement ne peut avoir lieu que dans la substance complète que produit la création; et l'âme dont nous parlons n'est pas une substance complète: elle périt donc *par accident*, comme parlent les scolastiques, dès que son corps est dissous.

Du moment où cette âme est simple, elle ne peut par sa nature même, être divisée; elle ne le peut qu'à raison du composé dont elle fait partie. Quand vous partagez un lingot de fer, vous ne divisez pas la forme du fer, mais le composé de matière et de forme. La forme se trouve donc divisée par accident, et reste entière dans chacune des parties. C'est ce qui arrive à certaines plantes, dont chaque bouture a la vie, et c'est ce que l'on constate même dans certains animaux *imparfaits*. En partageant certains vers, chaque partie a la vie qui a été divisée par accident. Pour expliquer ces phénomènes, quelques auteurs cependant pensent que la vie n'est pas divisée, mais qu'elle reste entière, après la division, dans une seule des parties, tandis qu'une autre vie surgit comme par une sorte de génération, et anime les autres parties (2).

(1) Le mode de génération n'est point prouvé; il demeure un mystère. J'aurai recours à une hypothèse plus explicative.

(2) Je me range du côté de ces derniers dont l'explication me paraît plus rationnelle que celle des scolastiques. Comme on le verra, elle s'accorde aussi mieux avec ma théorie.

A. VAN MONS.

(A suivre.)

---

## RÉCIT D'UNE EXPÉRIENCE

---

Jeudi 7 avril, un petit groupe sortit de la villa Carmen, traversa le jardin et se rendit dans le pavillon où nous avons installé une salle de séances. Dans cette salle, nous faisons des expériences, mais sans faire aucune profession de foi. Nous, les maîtres de la maison, nous ne nous disons pas *spirites*; nous ne sommes que de simples chercheurs de la vérité. Les personnes présentes étaient, ce soir-là, le général, moi-même, notre fils Maurice, deux jeunes gens amis de mon fils : M. Louis Merb, fils d'un honorable négociant de la ville et un jeune architecte, M. François Rodolfo. Deux dames (médiûms toutes deux), M<sup>me</sup> Laurens et M<sup>me</sup> Klein, complétaient notre nombre : cette dernière a eu l'honneur d'être citée avec force éloges dans un ouvrage sur la Thérapie magnétique de M. Cahagnet. Un ami des plus fidèles, M. Lovera, nous manquait malheureusement par force majeure.

Il est convenu, une fois pour toutes, que j'appelle Esprit, dans ce petit récit, *la force agissante*.

La réunion fut ouverte par la prière d'Allan Kardec.

Puis, on s'assit autour d'une table rectangulaire en bois blanc, en faisant la chaîne. Au bout d'une demi-heure environ, occupée à chanter divers morceaux de musique, on pria M<sup>mes</sup> K. et L. de passer dans le cabinet où elles prirent place dans la position indiquée sur la photographie ci-jointe : Les trois jeunes gens s'occupèrent alors activement à attacher les dites dames sur leurs chaises, à l'aide de quantité de cordons de tirage provenant de lourds rideaux. Ces cordes étaient légères, mais très solides (malheureusement pour la photographie), foncées comme les robes des dames, elles furent passées et repassées dans le dossier de chaises cannées en bois courbe autrichien (genre se prêtant très bien à l'expé-



rience); les pieds des victimes furent ficelés avec soin. Enfin les mains, après avoir été serrées aux poignets par des cordes l'une contre l'autre, furent introduites (chaque paire de mains) dans un sac qui, lui, fut ficelé aux poignets par du large ruban de fil rouge (le ruban qui sert à attacher les piles de draps et de nappes) et les bouts de ce ruban furent cachetés avec de la cire rouge, et scellés avec mon cachet particulier, représentant un cygne avec la devise « de moult bonheur ». Le cachet fut mis ensuite dans la poche d'un de ces messieurs.

On remarquera qu'il était impossible humainement parlant à ces dames de sortir leurs mains des sacs, sans briser ce cachet; là était le nœud, le clou, de l'expérience!

Après avoir photographié ces dames à l'aide du magnésium, on tira soigneusement les rideaux du cabinet; la table fut placée devant (tout contre), et les autres membres prirent place derrière la table, en se tenant par les mains.

Je demandai alors à haute voix, aux esprits présents de nous faire la faveur de délier ces dames!

On souffla la lumière et l'on se mit à chanter, à mi-voix, une vieille chanson française :

« Auprès de ma blonde qu'il fait bon dormir...

Mais au bout de très peu de temps, quelques minutes, ces dames nous interrompirent par leurs exclamations. — « On nous délie. On nous détache. C'est fait. »

Ainsi qu'il était convenu, un des jeunes gens alluma rapidement, un autre ouvrit vite les rideaux et l'on vit les deux dames complètement déliées, les cordes pendant aux chaises avec *les nœuds intacts*, les sacs par terre avec *les cachets intacts*.

Il est à noter :

1° Que personne ne dormait ni n'était entrassé :

2° Que l'on n'a pas entendu le moindre bruit, sauf un très léger froissement de papier ;

3° Que ces dames n'ont rien senti, si ce n'est un léger souffle.

Elles ont senti les cordes se lâcher, mais elles n'ont pas senti tomber les sacs, elles se sont trouvées libres du corps

d'abord, puis les mains et les pieds ont été délivrés ensemble, elles ne savent comment.

4° Les assistants ont senti du vent sur les mains.

Les dames, dont l'une sortit de là, toute pâle et l'autre toute rouge d'émotion, n'ont montré cependant aucun signe de médiumnité. Elles étaient parfaitement éveillées, et pas le moins du monde entranssées...

Nous sommes donc obligés de conclure qu'une force intelligente et étrangère au groupe s'est manifestée ce soir-là parmi nous.

Nous voulons bien admettre que cette force a pu nous prendre du fluide, mais *nous*, qui avons préparé cette expérience! *Nous* qui l'avons vu se réaliser si rapidement et si complètement! *Nous* qui étions là nous ne pouvons pas admettre que le seul fait d'avoir tiré des rideaux, soufflé la bougie et fredonné quelques couplets d'une joyeuse chanson, ait pu faire sortir de nous des forces inconnues capables de produire à elles seules un pareil miracle!

Soutenir cela nous paraîtrait, comme dit le vulgaire, vouloir chercher midi à 14 heures; c'est pourquoi il nous paraît plus simple, plus conforme au bon sens d'admettre, avec l'illustre Sir Robert Wallace, la théorie de l'esprit, c'est-à-dire la présence d'une force intelligente et indépendante du groupe.

### Récit de la séance de jeudi dernier.

Conseillés par les esprits, nous appelâmes notre cocher nègre, un Aissoua, le jeune Khadouï et on le mit (dans l'obscurité) dans le cabinet dit aux matérialisations

Les autres personnes entourèrent la table.

Sur notre ordre Khadouï entonna une mélopée trainante en arabe (grave faute, nous dit-on plus tard). Au bout de cinq minutes environ un rugissement horrible se fit entendre dans le cabinet, les rideaux furent arrachés, et le jeune Khadouï roula au milieu de la chambre, l'écume aux lèvres, les yeux hagards. Fort surpris, on s'empressa d'allumer et de se retirer dans les coins. Bientôt l'*Aissoua* se relève, allume de l'encens

et se met à danser tout en invoquant les esprits et en se frappant de deux couteaux. Il n'était pas suffisamment entraîné, car il se blessa et sa chemise se teignit de sang ! Enfin, à la satisfaction générale, il tombe sans connaissance, puis au bout de fort peu de temps il se relève, comme si rien ne s'était passé et se retire à la cuisine, très content de lui-même, d'après ce qu'il nous dit ; l'esprit de son grand-père s'était manifesté.

En effet, ayant voulu consulter par l'écriture, nous ne pûmes obtenir que ce seul mot toujours répété et écrit *de droite à gauche*, Khadoui, Khadoui, Khadoui.

J'endormis alors M<sup>me</sup> Klein, après l'avoir fait asseoir dans le cabinet. Les jeunes gens l'attachèrent sur sa chaise, le plus solidement du monde. On plaça près d'elle (mais ne le touchant pas) un guéridon sur lequel on posa le chapeau de M. Lovera, un tambourin espagnol et une grosse caisse basquaise, puis on ferma les rideaux ; on éteignit et on pria l'esprit de délier M<sup>me</sup> Klein et de nous avertir en sonnant la cloche quand cela serait fait !

Il faut se rappeler que la table rectangulaire en bois blanc est dans ce genre d'expériences placée tout contre le rideau, et que les assistants s'assoient de trois côtés seulement de manière à surveiller le cabinet ; les deux membres assis aux deux petits bouts touchent le rideau de sorte que le médium ne pourrait pas bouger sans être entendu. Au bout de quelques minutes la cloche sonne.

On allume, on tire vite les rideaux, M<sup>me</sup> Klein est détachée !... Je priai alors l'esprit de l'attacher lui-même !

De nouveau on ferma le cabinet, on éteignit : on attendit quelques minutes Ding Dong ! Ding Dong. Cette fois on allume fébrilement, on se jette sur les rideaux, M<sup>me</sup> Klein solidement attachée, avait une grosse corde passée au cou et ses deux mains jointes étaient attachées sous le menton !

Je demandai ensuite à l'esprit de la laisser ainsi attachée, de lui mettre sur la tête le chapeau de M<sup>me</sup> Lovera, le tambourin sur les genoux, et de sonner comme les premières fois, le phénomène accompli !

Mêmes opérations.

Ding dong ! ding dong ! ding dong !

Même cérémonial.

M<sup>me</sup> Klein est rivée à sa chaise avec le melon de M. Lovera sur la tête! le tambourin sur les genoux *et la cloche* de même!

Alors j'enlevai la cocarde antijuive que j'avais épinglée exprès à mon corsage, je la posai sur la table et je priai l'esprit de vouloir bien l'offrir à M<sup>me</sup> Klein. Une partie du phénomène devant se passer hors du cabinet, les assistants se recueillirent dans une attente vraiment fiévreuse. Tout d'un coup M<sup>me</sup> Laurent placée au bout gauche de la table (en regardant le cabinet), pousse un cri terrible.

« On vient de sortir du cabinet! quelqu'un m'a frôlée. »

M. Rodolfo, placé juste en face d'elle, étendit la main et sentit le bluet antijuif, qui était encore sur la table!

Je dis : « C'est l'esprit *matérialisé*. Il venait chercher la fleur! »

Quelques instants s'écoulèrent encore, Ding dong! ding dong!

Mêmes opérations!

Le bluet était piqué dans les cheveux de M<sup>me</sup> Klein! On s'extasia. Je repris ma fleur, on referma les rideaux, on n'avait pas encore éteint quand :

Ding dong! ding dong! fit la cloche dans le cabinet!!!

On se précipite sur les cordons, on ouvre.

M<sup>me</sup> Klein était détachée!!!

On referme alors les rideaux en laissant le médium détaché.

Je demandai à l'esprit de placer mon bluet à la boutonnière de mon voisin de gauche, M. Mira et pour ce, je mis le bluet devant moi, sur la table, puis je passai une chaîne d'or retenant un porte-mine au cou de mon voisin de droite, M. Rodolfo; je fourrai le crayon sous la patte d'épaule de sa veste militaire et je demandai à l'esprit de transporter cette chaîne au cou de M<sup>me</sup> Klein!

On éteignit.

M<sup>me</sup> Laurent ne tarde pas à pousser une exclamation étouffée : « Prenez garde, Monsieur Rodolfo, on vient de sortir du cabinet, on va vers vous (remarque, personne n'avait entendu le moindre bruit.) » M. Rodolfo : « Oh! on me touche, on me saisit! des mains me fouillent! je ne puis plus les supporter!

Allumez ! Allumez ! » « Non ! non ! crient les assistants, laissez-vous faire. »

« Je ne puis pas ; non ! non ! » supplie la victime. Allumez, allumez ! Ding dong ! ding dong, fait la cloche. On allume, M. Rodolfo avait encore le collier au cou, mais le bluet avait disparu ! On ouvrit les rideaux.

La fleur était piquée au corsage de M<sup>me</sup> Klein!!!

M. Rodolfo explique qu'il avait senti des mains monter le long de son bras pour aller prendre le crayon engagé sous la patte!! On comprit que l'esprit bon enfant n'avait pas voulu continuer une expérience aussi émouvante ; il n'avait pas voulu non plus effrayer Madame la Présidente et M. Méra assez émus, en leur qualité de proches voisins ; il s'était retiré dans le cabinet, en se contentant d'emporter la cocarde de M. Drummont!

Après s'être remis de cette chaude alarme et avoir remercié l'esprit qui n'était autre que le grand papa Khadour (aussi qu'on l'apprit plus tard), on se décida pour une dernière épreuve. M<sup>me</sup> la générale Noël déposa la chaîne en or au milieu de la table et pria l'esprit de la prendre là, pour la poser lui-même autour du cou du médium.

Mêmes opérations.

Tout d'un coup M. Rodolfo dit à sa voisine :

« On prend le collier ! je le vois !! c'est fait !! » Cette exclamation fut suivie d'un bruit argentin comme si quelqu'un faisait sauter la chaîne dans sa main, derrière le rideau et dans le cabinet, tout contre M. Rodolfo, puis M. Rodolfo se sentit saisir le bras à travers le rideau et très fortement.

Ding dong ! ding dong ! ding dong ! même cérémonial.

M<sup>me</sup> Klein avait le collier au cou.

M. Rodolfo explique alors à la société qu'il avait vu *un triangle de feu*, que ce triangle avait pris le collier, comme une main aurait pu le faire, que le triangle avait passé à travers le rideau et qu'il avait continué à voir cette lumière briller à travers le double rideau épais et opaque !

Ainsi se termine cette intéressante et curieuse séance qui, nous l'espérons, ne sera que le prologue de séances infiniment plus sérieuses. En effet, toute la société s'étant retirée, les

maîtres de la maison restèrent avec M<sup>me</sup> Klein (qui passait la nuit à la villa Carmen) et ils voulurent avoir des détails sur la séance qui avait produit de tels résultats. Je priai donc les esprits d'endormir cette dame, ce qu'ils firent sur-le-champ. A peine endormie, elle vit devant elle un vieil Arabe, fort gros, chargé de chapelets, qui lui souriait en lui faisant de grands salamalecs. Elle lui parle, mais il fit signe qu'il ne comprenait pas le français. Alors elle vit paraître Jétie, son guidé particulier, à elle, dans son costume habituel de jeune Indienne.

(Note particulière, M<sup>me</sup> K. est en communication constante avec Jétie qu'elle voit très souvent en état de médiumnité et qu'elle a vue deux fois étant parfaitement éveillée.)

Jétie lui dit que ce vieil Arabe était le grand-père de Khadouï, que c'était lui qui avait tout fait à la séance et que si nous voulions mettre son petit-fils dans le cabinet sans le faire chanter, ce qui attirait inévitablement les esprits des séances d'Aissouas, il pensait pouvoir nous donner des résultats les plus intéressants. Enfin Jétie nous assure que Khadouï deviendrait un médium à matérialisations, pour peu que nous mettions un peu d'ordre et de suite dans nos recherches.

M. Maurice Noël eut alors l'excellente idée d'éprouver l'esprit.

Nul de nous ne connaissait son second nom ni aucun détail de sa vie. Il nous donna, sur la demande de Jétie, les détails les plus précis qui furent vérifiés le lendemain matin et qui se trouvèrent parfaitement exacts.

*Nota :* Nous remarquerons qu'à la fin, M<sup>me</sup> Klein était détachée, mais on remarquera aussi :

1<sup>o</sup> Qu'elle ne pouvait bouger sans être entendue de tout le monde.

2<sup>o</sup> La table *touchait le rideau* ; un esprit a pu sortir du cabinet sans faire du bruit, mais cela eût été parfaitement impossible à une personne humaine de sortir du rideau (l'ouverture étant placée près de M<sup>me</sup> Laurent !) et d'aller toucher M. Rodolfo, ou repousser la table, en tout cas, sans tirer le rideau et faire beaucoup de bruit. M<sup>me</sup> Laurent a parfaitement

senti un être qui la touchait, une forme et non pas une main.

3<sup>o</sup> Enfin, M. Rodolfo a vu partir la chaîne dans un triangle de feu et l'a annoncé avant que la cloche ait sonné.

4<sup>o</sup> M. Rodolfo et la Présidente ont entendu plusieurs fois l'esprit remettre la lourde cloche sur le guéridon, en la tapant (si l'on peut se servir de cette expression) sur le petit meuble. M<sup>me</sup> Klein était trop loin du guéridon pour accomplir ce mouvement sans bruit, sa chaise reposait sur le carreau, et du reste après avoir constaté la rapidité avec laquelle l'esprit a ficelé (dans l'obscurité) cette dame sur sa chaise, d'une manière telle, qu'il aurait été matériellement impossible à un être humain d'en faire autant en pleine lumière. Après avoir vu les phénomènes s'accomplir, pendant que M<sup>me</sup> Klein était attachée, aucun doute n'est resté dans l'esprit des assistants sur la présence d'une force intelligente et indépendante du groupe!!

*(Revue spirite.)*

Générale HILDE NOËL.

OBSERVATION : Il est évident, pour tout esprit impartial, qu'on ne peut expliquer cette manifestation, ni par l'hallucination, ni par l'astral, ni par un fluide neurique rayonnant, ni par le subconscient. On emprunte trop souvent des grands mots pour dissimuler son ignorance. Nous sommes ici en présence d'une manifestation démoniaque, et il ne nous déplaît pas d'en constater la réalité en ce siècle de positivisme, de critique orgueilleuse et d'incrédulité. Constater ces faits qui sont ainsi attestés par les ennemis de l'Église, c'est faire une œuvre utile à la science et à la théologie. E. M.

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD

## LETTRE DU CARDINAL SATOLLI

*Préfet de la Congrégation des Études*

A MONSEIGNEUR MÉRIC

Rome, 5 septembre 1900.

Monseigneur,

Dès le premier jour, j'ai reconnu l'opportunité, je dirai même la nécessité de votre *Revue du Monde Invisible* pour faire briller la lumière de la vérité dans les ténèbres de certains faits mystérieux et de certaines théories fondées sur de pures hypothèses.

Jusqu'à ce jour, la Revue que vous dirigez avec une admirable sagesse, a généralement répondu à toutes les attentes, et je ne suis pas étonné que la *Civiltà cattolica*, dans des articles consacrés aux explications plus ou moins plausibles des faits télépathiques, ait cité, quoique avec quelque réserve, les pages de votre Revue.

Vous avez lu, certainement, les articles de la *Civiltà cattolica*.

Quant à moi, je suis persuadé et convaincu qu'il est impossible de trouver l'explication de ces phénomènes de télépathie dans une hypothèse fondée sur les lois de la nature physique ou physiologique.

Tous les philosophes et les prétendus savants qui présumant en donner une explication naturelle commettent une erreur très grave. Ils se trompent aussi bien dans leurs conceptions de quelques principes généraux que dans l'application qu'ils en font aux faits constatés.

L'enthousiasme pour ces phénomènes mystérieux du monde invisible a produit l'affaiblissement de la foi chrétienne dans les âmes, il a exalté la curiosité malsaine, développé la supers-



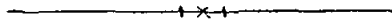
tition, ouvert le champ à l'esprit d'erreur et de malice et préparé ainsi le règne de l'Antéchrist.

Vous me demandez mon avis sur l'intention que vous exprimez d'abandonner la direction de la Revue, de vous retirer du champ de bataille, pour des raisons de santé et de fatigue, et de vous reposer.

Permettez-moi de vous indiquer une autre solution intermédiaire. Vous pourriez choisir un homme capable et digne de votre confiance pour vous seconder, sans cesser d'exercer vous-même votre surveillance et de donner vos savants conseils. Vous vous reposerez ainsi des fatigues et des ennuis de la lutte et vous resterez à la tête de l'œuvre pour en assurer la durée.

Veillez agréer l'expression de ma plus haute considération et gratitude ainsi que mes vœux pour votre santé, votre contentement et votre tranquillité pendant bien des années.

† FR. CARDINAL SATOLLI.



## L'ACTION A DISTANCE

### ET LA TÉLÉPATHIE

(Suite.)

---

Manifestement, la puissance de notre âme et de nos facultés n'est pas illimitée, infinie, égale à celle de Dieu : je dirai la même chose de nos sens et de nos sensations. Nous voyons, nous entendons, nous sentons jusqu'à une certaine limite, déterminée par la structure de nos appareils sensoriaux, et par la volonté de Dieu. Au delà, les communications sont coupées entre le sujet et l'objet (1).

Ainsi, quand un objet se trouve en dehors d'une certaine limite connue par la science, il est évident que nous ne pouvons ni le voir, ni le sentir, ni l'entendre parce qu'il ne produit aucune impression sur notre système nerveux et sur les centres du cerveau. Je ne suis pas organisé pour voir, entendre, sentir ce qui se passe, en ce moment, à l'extrémité du monde, si violente que soit d'ailleurs la perturbation que je suppose gratuitement exister dans l'organe des sens, si agité que puisse être mon système nerveux livré aux désordres capricieux de l'hypéresthésie.

Si donc je voyais, en ce moment, ce qui se passe à Saint-Pétersbourg, si j'entendais les conversations, si je suivais les personnages et si j'en faisais une description exacte, je n'aurais pas le droit de dire que je vois ce spectacle par mes yeux, que j'entends ces conversations par mes oreilles, que je reçois l'impression sensible d'un fluide ou de je ne sais quel effluve inconnu ; ni la philosophie, ni la physique, ni la physiologie n'autorisent cette affirmation qui est en opposition avec la nature, le rôle et l'organisation des appareils des sens.

(1) Nous percevons par les yeux les vibrations de l'éther comprises entre 450 trillions par seconde (lumière rouge) et 750 trillions (lumière violette). Nous entendons par les oreilles des vibrations de l'air, comprises entre 32 et 36,000 par seconde. — La sensation de chaleur correspond à des vibrations comprises entre 350 et 600 trillions.

Nous sommes donc en présence d'un phénomène d'un ordre nouveau qui se produit immédiatement dans l'âme, dans l'esprit, dans l'imagination, sous l'influence d'une cause immatérielle qu'il faut essayer de déterminer.

Qu'il existe en dehors de ce monde visible d'autres créatures plus intelligentes que nous, et immatérielles, anges bons ou mauvais, cela ne répugne en rien à ma raison ; que ces créatures puissent entrer en communication avec mon âme, cela ne répugne pas davantage. Au point de vue purement naturel, la genèse des pensées les meilleures et les plus hautes dans mon âme attentive est souvent un grand mystère, et je sais si peu de chose qu'il serait bien imprudent de la part de l'homme d'oser dire avec assurance, en parlant de ces communications : cela n'est pas possible, cela n'est pas.

Je suis persuadé, au contraire, que ces rapports sont possibles, et j'entre volontiers dans une étude plus approfondie de la solution théologique du problème de la télépathie.

## II

Saint Thomas d'Aquin nous apprend, après saint Denis, que les esprits, c'est-à-dire les natures incorporelles, dépassent infiniment par leur multitude, toutes les créatures corporelles et que des anges président aux grands phénomènes de la nature (1). Bossuet que nous avons déjà cité, et qui résume la tradition théologique explique ainsi, à cette occasion, une des pernicieuses erreurs du paganisme :

« Quand je vois dans les prophètes, dans l'Apocalypse et dans l'Évangile même, cet ange des Perses, cet ange des Grecs, cet ange des Juifs ; l'ange des petits enfants qui en prend la défense devant Dieu contre ceux qui les scandalisent ; l'ange des eaux, l'ange du feu, et ainsi des autres, et quand je vois parmi tous ces anges celui qui met sur l'autel le céleste encens

(1) Dyonisius ponit quod multitudo angelorum transcendit omnem materialem multitudinem, scilicet, sicut corpora superiora transcendunt corpora inferiora magnitudine quasi in immensum, ita superiores naturæ incorporeæ transcendunt multitudinem omnes naturas corporeas. — S. Th. p. 1. q. cxii, art. iv. — Ad ordinem virtutum pertinere videntur omnes angeli qui habent præidentiam super res pure corporeas. — p. 1. q. cx, art. 1 ad 3<sup>m</sup>.

des prières, je reconnais dans ces paroles une espèce de médiation des saints anges : je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les royaumes pour y présider, car toute erreur est fondée sur quelque vérité dont on abuse (1). »

Nous retrouvons à chaque page du Nouveau Testament cette présence et cette intervention des anges qui échappe à notre attention distraite : ils annoncent l'Incarnation à Marie, ils appellent les bergers à la crèche divine, ils ordonnent à Joseph la fuite en Égypte, ils s'empressent auprès de Jésus, après la mystérieuse tentation, ils agitent l'eau de la piscine où le malheureux sera guéri ; on les retrouve auprès du Christ agonisant au jardin des Olives ; ils enlèvent la pierre du tombeau du Christ ressuscité ; les voici dans la prison où ils brisent les chaînes de Pierre, et ils le précèdent ouvrant les portes, défiant la vigilance des gardiens et lui rendant la liberté.

Mais si les anges sont innombrables, s'ils nous enveloppent de leurs flots et de leur protection, s'ils président aux grands phénomènes terrestres, s'ils s'intéressent à notre vie morale, si le monde invisible, vivant et mystérieux entoure ainsi et côtoie le monde visible où s'écoule notre existence, il n'est pas étonnant qu'il s'établisse entre ces deux mondes des communications, des influences, une action intime et profonde que nous constatons trop souvent sans chercher à l'expliquer.

Le merveilleux nous apparaît ici sous un aspect nouveau dans sa matière et dans sa causalité.

### III

Poursuivons cette analyse. Je regarde, en ce moment, de la plage où je suis seul, un bateau de pêche qui s'en va au large sur la mer. J'en ai la perception claire. Les rayons lumineux viennent frapper dans mes yeux la membrane nerveuse de la rétine qui n'est que l'épanouissement du nerf optique, ils en suivent les fibres jusqu'au centre optique qui se trouve dans le cerveau, et je vois.

(1) Bossuet, *l'Apocalypse*, Préface.

Si je ferme les yeux, et si le centre optique est encore ébranlé, je reverrai ce bateau; mais l'image en sera moins vive que dans la perception.

Cependant, sous l'influence de la fièvre, de la folie, ou d'autres causes, cette extrémité intérieure du nerf, ce centre nerveux optique peut se trouver agité avec une telle violence, que je verrai ce bateau, comme s'il était présent. Et si ma raison se trouve un instant dans l'impossibilité de juger, de discerner, je donnerai à cette image une forme objective, réelle, je dirai dans mon hallucination que je vois réellement ce bateau.

Je pourrais faire le même raisonnement et arriver aux mêmes conclusions en étudiant la propagation des ondes sonores dans l'oreille, et les vibrations du centre acoustique dans le cerveau. Tantôt j'entendrai et je reconnaitrai la voix qui parle, tantôt je croirai l'entendre, si l'extrémité interne du nerf acoustique est agitée dans le cerveau.

« C'est pourquoi, dit Descartes, il est ici besoin que nous remarquions qu'encore que notre âme soit unie à tout le corps, elle exerce néanmoins ses principales fonctions dans le cerveau, et que c'est là que, non seulement elle entend et elle imagine, mais aussi qu'elle sent, et ce, par l'entremise des nerfs qui sont étendus, comme des filets très déliés, depuis le cerveau jusqu'à toutes les parties des autres membres, auxquels ils sont tellement attachés, qu'on n'en saurait presque toucher aucune qu'on ne fasse mouvoir les extrémités de quelque nerf, et que ce mouvement ne passe par le moyen de ce nerf, jusqu'à cet endroit du cerveau où est le siège du sens commun (1). »

Si donc une puissance supérieure, une cause étrangère fait vibrer d'une manière appropriée à ses fins, soit le centre optique, soit le centre acoustique, soit le centre olfactif, dans l'intérieur du cerveau, je verrai, j'entendrai, je sentirai, et si l'ébranlement est assez intense, je verrai, j'entendrai, je sentirai comme si je me trouvais en présence de la réalité.

Une mère tombe subitement en sommeil, et elle voit, à

(1) Descartes. *Les principes de la philosophie*, quatrième partie.

une grande distance, son fils couché sur un champ de bataille, elle voit sa fille ou sa sœur, déjà malade, étendue morte dans son lit; elle voit une amie qu'une chute de voiture a jetée dans un fossé. Quelques jours après, des lettres lui apprennent que son fils a été tué dans un combat, que sa sœur a succombé à la maladie, que la voiture de son amie a versé.

Tels sont les cas les plus fréquents de télépathie.

Or, nous savons qu'il existe des millions et des millions d'anges; que leur nature spirituelle leur permet de franchir avec une incroyable vitesse, les plus grandes distances, qu'ils ont aussi la perception claire de ce qui se passe, sur la plus grande étendue de l'univers, qu'ils s'intéressent à nous, à notre vie, à notre destinée, qu'ils sont les instruments de la miséricorde et de la justice de Dieu envers nous.

Pourquoi m'étonnerai-je si un ange, avec la permission de Dieu, et selon les vues de la Providence, ébranle le cerveau de cette mère, touche en elle les centres de la vie de relation, et fait ainsi apparaître dans une vision saisissante, l'image douloureuse de son fils, de sa fille ou de son amie qui viennent de mourir?

Et l'impression produite dans le cerveau silencieux de cette mère séparée un instant du monde réel par le sommeil, sera assez intense pour lui donner la sensation de la réalité.

Tout s'est passé en elle, dans son imagination et dans son cerveau.

Je n'ai besoin, pour avoir l'intelligence et l'explication de ce phénomène, ni de fluide nerveux, ni d'ondes psychiques, ni de corps astral, ni de force neurique rayonnante; il me suffit de me rappeler la présence des anges, les effets de l'impression cérébrale, l'étonnante puissance de l'image provoquée.

Et ce n'est pas une hallucination que je viens d'observer, car l'hallucination ne répond pas à la réalité, tandis que la vision télépathique de la mère répond à une réalité objective, son fils est bien couché sur le champ de bataille, sa sœur est bien morte, son amie git, inanimée dans le fossé.

Sous l'impression cérébrale causée par l'ange, et comme la réalité aurait pu le faire, la mère a vu, et elle dira avec conviction : j'ai vu!

## IV

Consultée récemment à propos de la disparition du capitaine de France, dont l'opinion publique s'est émue, une somnambule célèbre aurait répondu : « Je vois un officier, assis dans la montagne, il prend des notes, un malfaiteur se précipite sur lui et le laisse baigné dans son sang. Il n'est pas mort, des bergers l'emportent et le soignent avec dévouement. »

Cette vision est-elle vraie ou fausse, je n'en sais rien l'avenir nous l'apprendra. Mais il est évident que cette somnambule n'a vu que dans son imagination la scène dramatique qu'elle vient de décrire, car la scène réelle n'existe plus, le crime remonte à trois mois, et tous les personnages sont dispersés.

Quel est cet inconnu qui a produit ici la vision imaginative et ce singulier phénomène de clairvoyance ? Nous en parlerons plus tard. Il nous suffit de constater en ce moment pour ne pas nous éloigner de la question, que les anges, bons ou mauvais, ont le pouvoir d'évoquer dans notre imagination, à l'état de sommeil ou à l'état de veille, des scènes qui rappellent le passé, rapprochent des choses lointaines, préfigurent l'avenir, et qu'une telle explication est aussi scientifique et plus claire, et au moins plus vraisemblable que l'hypothèse risquée d'un fluide mystérieux et de l'astral.

« Voici quelle fut la première touche, écrit Bossuet dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague, prêtez l'oreille, Messieurs ; elle a quelque chose de miraculeux. Ce fut un songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des anges, dont les images sont si nettes et si démêlées, où l'on voit je ne sais quoi de céleste. »

Les anges qui produisent les songes dans l'imagination de l'homme endormi feront naître aussi les visions prophétiques et les images, qui nous font connaître des événements lointains, des accidents, des morts violentes qu'il n'était pas possible de prévoir.

## V

Voici un cas cité dans les *Hallucinations télépathiques*, qui nous paraît d'une authenticité incontestable :

« Ce que je vais écrire est le compte rendu précis de ce qui s'est passé, et je dois faire remarquer, à ce propos, que je suis on ne peut moins disposé à croire au merveilleux et que, bien au contraire, j'ai été accusé à juste titre, d'un scepticisme exagéré à l'égard des choses que je ne peux expliquer.

« Dans la nuit du jeudi 25 mars 1880, j'allai me coucher après avoir lu assez tard, comme c'était mon habitude. Je rêvai que j'étais étendu sur mon sofa et que je lisais, lorsque levant mes yeux, je vis distinctement mon frère, Richard Wingfield-Baker, assis sur une chaise devant moi.

« Je rêvai que je lui parlais, mais qu'il inclinait simplement la tête, en guise de réponse, puis se levait et quittait la chambre.

« Lorsque je me réveillai, je constatai que j'étais debout, un pied posé par terre près de mon lit, et l'autre sur mon lit. et que j'essayais de parler et de prononcer le nom de mon frère. L'impression qu'il était réellement présent était si forte, et toute la scène que j'avais rêvée était si vivante, que je quittai la chambre à coucher, pour chercher mon frère dans le salon.

« J'examinai la chaise où je l'avais vu assis, je revins à mon lit et j'essayai de m'endormir, parce que j'espérais que l'apparition se reproduirait de nouveau, mais j'avais l'esprit trop excité. Je dois cependant m'être endormi le matin.

« Lorsque je me reveillai, l'impression de mon rêve était aussi vive, et je dois ajouter qu'elle est toujours restée ainsi dans mon esprit. Le sentiment que j'avais d'un malheur imminent était si fort que je notai cette apparition dans mon journal de chaque jour, en l'annotant ainsi : que Dieu l'empêche!

« Trois jours après, je reçus la nouvelle que mon frère Richard était mort le jeudi soir, 25 mars 1880, à 8 heures 1/2,



des suites de blessures terribles qu'il s'était faites dans une chute en chassant. »

La lettre suivante accompagnait le récit de M. Wingfield que nous venons de rapporter :

Cont-an-nos, 2 février 1884.

« Mon cher ami, je n'ai aucun effort de mémoire à faire pour me rappeler le fait dont vous parlez, car j'en ai conservé un souvenir très net et très précis. Je me souviens parfaitement que le dimanche 4 avril 1880, étant arrivé de Paris le matin même pour passer ici quelques jours, j'ai été déjeuner avec vous. Je me souviens aussi parfaitement que je vous ai trouvé fort ému de la douloureuse nouvelle qui vous était parvenue de la mort d'un de vos frères.

« Je me rappelle aussi, comme si le fait s'était passé hier, tant j'en ai été frappé, que quelques jours avant d'apprendre la triste nouvelle, vous aviez, un soir, étant déjà couché, vu ou cru voir, mais en tout cas très distinctement, votre frère, celui dont vous veniez d'apprendre la mort subite, tout près de votre lit et que dans la conviction où vous étiez que c'était bien lui, vous vous étiez levé et lui aviez adressé la parole et qu'à ce moment vous aviez cessé de le voir, comme s'il s'était évanoui ainsi qu'un spectre.

« Je me souviens que sous l'impression bien naturelle qui avait été la suite de cet événement, vous l'aviez inscrit dans un petit carnet où vous avez l'habitude de noter les faits saillants de votre très paisible existence, et que vous m'avez fait voir ce carnet.

« J'ai été d'autant moins surpris de ce que vous me disiez alors, et j'en ai conservé un souvenir d'autant plus net et précis, comme je vous le disais en commençant, que j'ai dans ma famille des faits similaires auxquels je crois absolument.

« Des faits semblables arrivent, croyez-le bien, plus souvent qu'on ne le croit généralement. Seulement, on ne veut pas toujours le dire, parce que l'on se méfie de soi ou des autres. »

FAUCIGNY, *prince de Lucinge.*

Assurément ce n'est pas le défunt qui s'est rendu lui-même sous une forme sensible dans la chambre de son frère; il n'a pas parlé de sa mort, il ne portait pas les marques ou les blessures qu'il avait reçues dans les convulsions de l'agonie; il n'a proféré ni un mot, ni un cri de douleur; il s'est révélé à son frère dans les lueurs et les incertitudes du sommeil, après la fatigue cérébrale d'une longue lecture, et il a éveillé en lui le sentiment très vif de sa présence. Que s'est-il donc passé?

Par une permission de Dieu, un de ces anges qui remplissent l'espace a modifié l'état cérébral du voyant, au moment de la mort de son frère; le voyant s'est trouvé en présence de l'image intense et troublante, il en a été effrayé, il a attaché à cette apparition une signification dramatique, et il est resté sous le coup de cet avertissement inattendu.

Mais, tandis que le fiévreux, le fou, l'halluciné regarde avec terreur une image qui ne répond dans sa synthèse à aucune réalité, Wingfield a vu certainement une image qui reproduisait exactement les traits de son frère, et nous disons avec certitude : c'était un avertissement de Dieu.

La scène se passe ainsi dans l'imagination du sujet, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'hypothèse d'un corps astral qui, dans le cas présent, serait si différent du corps réel blessé, brisé, ensanglanté, abandonné sur le chemin.

## VI

Nous pourrions expliquer de la même manière les communications télépathiques qui regardent l'avenir. Ces communications, ces avertissements ne sont pas rares, et ils ont été constatés par des hommes sérieux dont le témoignage est digne de foi.

Il faut choisir et se borner.

Le Dr Macario raconte le fait suivant dans son livre, *le Sommeil, les Rêves et le Somnambulisme*.

Le jeudi, 7 novembre 1850, au moment où les mineurs de la charbonnerie de Belfast se rendaient à leur travail, la femme

de l'un d'eux lui recommanda d'examiner avec soin la corde de la benne ou cuffard, qui sert à descendre au fond du puits.

J'ai rêvé, dit-elle, qu'on la coupait pendant la nuit. Le mineur n'attacha pas d'abord grande importance à cet avis; cependant, il le communiqua à ses camarades.

On déroula le câble de la descente, et, à la grande surprise de tous, on le trouva haché en plusieurs endroits.

Quelques minutes plus tard, les travailleurs allaient monter dans la benne, d'où ils auraient été infailliblement précipités; et, s'il faut en croire le *Newcastle-Journal*, ils n'ont dû leur salut qu'à ce rêve.

Très souvent ces visions prophétiques nous avertissent d'un grand danger, d'une mort prochaine, d'une catastrophe, d'un événement important. Le sujet voit se dérouler dans son imagination le tableau, la scène qui deviendra bientôt une réalité, il en éprouve une émotion profonde, une obsession, et il attend avec inquiétude et agitation le dénouement qu'il a prévu, dans le vague de son pressentiment.

L'événement n'existe pas encore, ni en lui-même, ni dans sa cause prochaine, immédiate, et il nous paraît difficile, impossible même qu'il s'établisse entre l'avenir et notre esprit, par l'intermédiaire d'un fluide, une communication qui touche à la prophétie. De telles hypothèses insuffisantes et risquées ne peuvent pas satisfaire la raison.

La connaissance angélique s'étend infiniment plus loin que la nôtre, les Esprits peuvent prévoir dans leurs causes lointaines des tempêtes, des fléaux, des lésions organiques du corps humain, et prédire ainsi des naufrages, des catastrophes, des morts que nous ignorons parce que le lien de ces événements qui n'existent pas encore avec des causes qui existent déjà, échappe à notre faible intelligence. Les conjectures angéliques atteignent ainsi des événements lointains, et je néglige à dessein les connaissances qu'ils peuvent acquérir de Dieu, par révélation.

Il est facile aux anges, selon les vues de la Providence, d'entrer en relation avec notre âme, pendant le sommeil, et de faire naître dans notre imagination, la scène de tempête,

d'incendie, de mort violente, de catastrophe qui va se réaliser, et que nous essayons d'interpréter.

Rappelons-nous la parole déjà citée de Bossuet : « Comptez, si vous pouvez, ou le sable de la mer, ou les étoiles du ciel, tant celles qu'on voit que celles qu'on ne voit pas ; et croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des anges (1). »

Les anges déchus que l'on appelle encore les esprits mauvais, ou les démons nous entourent, et selon la parole si expressive de nos saints Livres, ils remplissent l'air. « Vous avez vécu, disait l'Apôtre aux Éphésiens, selon l'esprit de ce monde, selon *le Prince des puissances de l'air*, cet esprit qui exerce en ce moment son pouvoir sur les incrédules (2). » Nous subissons leurs violents assauts, et notre imagination reste ouverte à leur pernicieuse influence.

Ils peuvent donc, à l'exemple des anges, et en vertu de leur connaissance extraordinaire des énergies de la nature, s'immiscer dans les événements de notre vie intime, vie physique et vie morale, agir sur nos organes, sur nos facultés sensibles, sur notre cerveau et produire eux aussi dans notre imagination ces scènes, ces images qui nous mettent en relation télépathique avec d'autres personnes et avec des événements éloignés.

C'est ainsi que la télépathie peut avoir une origine divine ou une origine démoniaque qui donnera un caractère différent aux communications reçues ; elle sera l'œuvre ou des Esprits bons ou des Esprits mauvais, et les révélations merveilleuses seront ou graves ou puériles, ou pures ou impures, ou célestes ou infernales et troublantes, mais elles nous rappelleront toujours la réalité mystérieuse de ce monde invisible dont nous subissons, sans le savoir, les continuelles et profondes influences, même pendant la vie.

## VII

Les phénomènes télépathiques ne prouvent donc pas, comme on l'a prétendu, que nous possédons une force psy-

(1) Bossuet, *Élévations sur les mystères*, IV<sup>e</sup> semaine, première élévation.

(2) S. Paul aux Eph., ch. II, 2.

chique par laquelle nous pouvons transmettre à distance notre pensée à d'autres esprits : c'est l'erreur de M. Flammarion et de ses partisans. Cette conclusion exagérée ne découle pas nécessairement des faits observés. Je ne conteste pas la réalité des communications à distance, des pressentiments, des rêves prémonitoires, des avertissements mystérieux, ces faits sont établis et indéniables pour des hommes de bonne foi.

Mais je déclare que dans un grand nombre de cas, ces phénomènes sont l'œuvre des anges, comme l'enseigne la Tradition, il ne faut pas les attribuer à une faculté nouvelle ou inconnue de notre esprit ; cette dernière solution soulèverait d'inextricables difficultés.

Si je suis persuadé que tel jour, à telle heure, à tel endroit, un parent a été victime d'un accident que je ne pouvais pas prévoir ; d'une chute de voiture ou de cheval ; d'un crime, d'un coup de foudre, j'y verrai une attention ou un avertissement de la Providence et des anges qui s'intéressent d'une manière si intime à notre vie.

Ma conviction est fondée sur la certitude de l'existence des anges, de leur rôle dans la vie des individus et des nations.

Dans l'explication contraire des partisans de l'action psychique, il faut supposer 1° que le mourant, dans le délire et les angoisses de l'agonie, à cet instant qui sépare la vie et la mort, a oublié ses tortures et porté sur moi toute son attention ; 2° qu'il a fait un grand effort de volonté pour diriger vers moi l'avertissement que j'ai reçu ; 3° qu'il a trouvé à sa disposition des ondes psychiques pour reproduire exactement dans mon imagination arrachée aux préoccupations ordinaires de la vie, la scène dramatique qui vient de se dérouler à une grande distance ; 4° qu'il a pensé à moi seul en concentrant vers moi toute son énergie intellectuelle, puisque seul, à l'exception de ses parents, de ses amis, de ses voisins, j'ai conscience de ce qui vient de se passer : 5° il faut supposer enfin, que le mourant n'a pas épuisé tous les efforts de son esprit et de sa volonté dans un appel suprême à ceux qui étaient plus près de lui pour lui porter secours et qu'il a pensé aux absents.

La déposition nécessaire du témoin nous fait défaut.

Un officier reçoit un coup de sabre à la nuque dans un combat et tombe sur le champ de bataille. A cent lieues du théâtre de l'événement, à Paris, rue de Rennes, sa mère fait un grand cri : « Mon fils est mort ! » elle tombe évanouie et l'on observe aussitôt sur son cou, derrière la tête, une ligne rouge parfaitement dessinée. J'ai été témoin de ce fait.

Assurément, ce n'est pas l'officier frappé à mort qui a dirigé vers sa mère une onde psychique, il n'était plus de ce monde. Il y a eu une communication par les anges et une auto-suggestion.

Que de fois l'avertissement mystérieux dont la cause se dérobe, se produit sous une forme qui contredit la théorie des ondes psychiques. C'est un portrait qui tombe, c'est une glace qui se fend du haut en bas, c'est une porte qui s'ouvre et se ferme avec fracas, c'est un cri qui se fait entendre ; il n'est question ici ni de corps astral, ni d'émission psychique, ni de fluide inconnu ; nous éprouvons un saisissement, nous avons le pressentiment, *à la suite d'expériences répétées*, qu'un malheur nous est arrivé, ou nous menace, et il en est ainsi.

Je fais la part des coïncidences fortuites et du hasard, de l'imagination, de la superstition, des pressentiments à faux, il reste encore assez de faits certains, constatés pour croire, sans légèreté d'esprit, sans imprudence scientifique, à la réalité de certains avertissements qu'il n'est pas possible d'expliquer soit par l'onde psychique, soit par l'astral.

Nous vivons dans le monde invisible, nous en recevons de continuelles influences, et nous n'y pensons pas.

## VIII

Nous pourrions citer encore une dernière classe de phénomènes merveilleux où l'explication psychique est manifestement insuffisante. C'est tantôt le pressentiment d'une catastrophe qui sera causée par une cause physique, un naufrage sur mer, un accident de chemin de fer, un éboulement dans une usine, ou, comme le mineur, cité par le

Dr Macario, c'est l'avertissement mystérieux qu'un câble a été haché dans la mine et que la vie des travailleurs est en danger.

Assurément, dans tous ces cas, nous ne recevons pas une influence de l'objet extérieur, qui n'appartient pas à la catégorie des causes intelligentes et animées. Il est plus naturel de croire que la Providence veille sur nous, sans cesser de respecter notre liberté, qu'un ange a prévu le danger créé par une cause physique et qu'il s'efforce de nous arrêter.

Faut-il conclure de ces observations que les esprits ne peuvent jamais agir les uns sur les autres, à une faible distance, et que la force psychique n'existe plus? Je réponds, non! Telle n'est pas encore notre conclusion.

Mais je suis persuadé que l'on manque souvent d'esprit critique dans l'étude des phénomènes merveilleux, que l'on oublie de faire des distinctions, des classifications, des réserves nécessaires, et que l'on attribue trop souvent à une cause unique des phénomènes divers qui relèvent de causes différentes. Et, dans ces phénomènes de télépathie, on commet une erreur grossière, familière aux matérialistes, quand on écarte l'explication théologique que nous venons d'étudier.

Cette explication traditionnelle acceptée par de grands esprits qui connaissent les droits de la science et les délicatesses de la foi, mérite autre chose que le dédain, elle se résume ainsi :

Les esprits bons et mauvais remplissent l'espace, et établissent souvent, selon les lois de la Providence, des communications qui nous paraissent mystérieuses, entre des âmes séparées par de grandes distances. Quand ces rapports sont ridicules, puérils, irréguliers, inutiles et qu'ils n'ont d'autre but que l'amusement de quelques désœuvrés, ils dénotent une origine perverse, démoniaque. Mais si ces rapports télépathiques sont graves, honnêtes, et s'ils se rapportent à des événements importants de la vie humaine, on peut les attribuer aux bons esprits, messagers de la volonté de Dieu.

Je ne peux pas croire que tous les théologiens, dans tous les siècles, et après eux les plus grands philosophes chrétiens aient affirmé gratuitement, avec une incroyable imprudence, l'existence autour de nous, d'une multitude innombrable

d'anges ou d'esprits qui prennent part aux actes de notre vie. qui nous voient, nous entendent, nous accompagnent et s'intéressent d'une manière active aux événements de ce monde et aux manifestations de notre liberté!

Ce qu'ils ont affirmé, après de longues et savantes réflexions personnelles et indépendantes, ils l'avaient appris sans doute d'une source sûre, et d'une tradition intelligente; aussi tandis que l'avenir balayera ces hypothèses aventureuses, inventées par la crédulité incrédule et par la superstition rationaliste des adversaires du Christianisme, la thèse théologique conservera son autorité lumineuse, elle donnera la paix aux âmes de bonne volonté.

(*A suivre.*)

ÉLIE MÉRIC.



## LES FLEURS DANS LA MYSTIQUE

---

Monseigneur,

Qu'il me soit permis de vous offrir à mon tour une fleur cueillie dans le *Messenger du Cœur de Jésus*, numéro de février, année courante et de corroborer ainsi le bel article que vous a dédié M. Fernand de Loubens, pages 166 et suivantes, n° 3, année courante, de la *Revue du Monde Invisible*. Il est question de la Bienheureuse Lidwine, modèle des malades et des infirmes qui vécut de 1380 à 1433.

Le jour de la Visitation de Marie, au matin, après avoir comme d'ordinaire versé bien des larmes, larmes de sang qu'elle appelait « ses roses », elle fut ravie en Dieu.

Que se passa-t-il alors? nul ne le sut. Mais ce que tous constatèrent avec un agréable étonnement, c'est que, au milieu d'une atmosphère tout embaumée, la vierge, hier encore si désolée, paraissait transfigurée; son front rayonnait d'une de ces joies intimes qui ne sont pas de la terre. Depuis ce moment jusqu'à la mort, la vie de l'heureuse martyre ne fut plus en quelque sorte qu'un chant d'amour, qu'un élan sans défaillance vers les radieuses réalités de l'autre vie.

Martyre, avons-nous dit plusieurs fois en parlant de Lidwine, oui, vraiment elle l'était dans ce misérable corps, dont les infirmités allaient s'aggravant de jour en jour.

Sans parler de plusieurs crises violentes d'épilepsie, un nouveau chancre se forma à la poitrine, dévorant les chairs, jusqu'à dénuder les os. Les maux de tête redoublaient d'intensité, les yeux s'affaiblissaient de plus en plus, les dents s'en allaient par morceaux. Enfin les plaies des stigmates, dont le Seigneur l'avait honorée depuis longtemps, étaient devenues extrêmement douloureuses.

A ce prodige de souffrances s'ajouta une merveille d'un

nouveau genre. De ce corps virginal, proie toujours renaissante de maladies effroyables, s'exhalait un parfum d'une suavité pénétrante, inconnue à la terre. On accourait, on se pressait autour de ce grabat, théâtre de tant de faveurs surnaturelles; et de cette profusion même on tirait le présage que la fin de la sainte n'était pas éloignée.

On ne se trompait pas. Une révélation des plus gracieuses vint confirmer ces craintes.

Depuis bien des années déjà, Lidwine avait fait part à son confesseur et à quelques âmes dévouées d'une vision qui se renouvelait de temps en temps :

« Je vois, disait-elle, un arbre encore bien frêle et tout chargé de boutons de roses. Mais, Dieu aidant, voici qu'il grandit et qu'il devient plus vigoureux. Puisse-t-il arriver bientôt à sa pleine floraison! — « Et que signifie cet arbre? lui demanda quelqu'un. — « Il est l'*emblème* de ma vie (1). Car mon ange m'a dit que lorsque ses fleurs encore fermées, seraient parfaitement écloses, alors seulement finirait mon exil sur la terre. Depuis lors, on le conçoit, les pieuses femmes lui avaient souvent demandé « où en était le rosier. » Enfin dans les premiers jours de l'année 1433, l'arbuste avait atteint les proportions voulues. « Les roses sont épanouies, annonça la vierge; je ne tarderai pas à mourir. »

. . . . .

Toutefois avant d'entrer en agonie, elle reçut du bon Maître une de ces preuves extraordinaires de dilection divine, qui efface presque les différences entre le ciel et la terre. Jésus lui apparut donc, avec les insignes de son sacerdoce éternel, accompagné de la Vierge Marie et escorté d'une nombreuse phalange d'esprits célestes; il voulait lui-même munir son humble servante de la suprême onction des mourants. Sur une table dressée au chevet du lit, resplendissaient le vase des saintes huiles, un crucifix et un cierge. Les anges présidaient aux mouvements, tandis que le Sauveur oignait la vierge mourante de ses divines mains. La cérémonie terminée, il prit le crucifix, le plaça en face d'elle sous son regard, en

(1) Or toute sa vie n'avait été qu'un martyre continu.

lui disant : « Ce crucifix restera là visible pour toi seul jusqu'au moment de ta mort, et dans deux jours tu entreras dans le royaume de mon Père. » Puis Jésus disparut, et la vierge resta seule avec son ange. »

Bien que ce dernier passage n'ait aucunement trait aux fleurs en question, j'ai pris occasion de le retracer parce qu'il couronne les souffrances de notre bienheureuse par une apparition des plus remarquables, apparition qui laisse bien loin derrière elle celles du spiritisme contemporain, et qui, en ratifiant le caractère divin des cérémonies toujours si sublimes et si éloquentes du rite catholique, nous confirme une fois de plus leur authenticité.

Reprenons notre sujet. Il conste que la vie des saints est émaillée de fleurs et surtout des fleurs de la souffrance. Nous y trouvons avec l'idéal du vrai bonheur la poésie qui pénètre tout ce qui est saint, cette poésie, sentiment du beau, que respirent d'un bout à l'autre les Écritures dont les célestes poèmes ont défié d'avance tous ceux qui les suivraient, parce qu'ils ont pour auteur l'Esprit saint, le souverain Poète. Oui, c'est un fait digne de citer, et d'être étudié par la science de l'esprit humain. La fleur joue dans la vie de l'homme un rôle prépondérant et, par suite, elle a une relation spéciale avec nos souffrances, elle rime avec les douleurs de la vallée des larmes. Ce n'est point fortuitement que nous avons élu les fleurs interprètes de nos sentiments et de nos vœux, et que nous leur donnons une place si marquante dans nos gloires éphémères, dans nos réjouissances et dans nos deuils. Le langage des fleurs n'est pas toujours une vanité, tant s'en faut.

Le lis roi des fleurs énonce un cœur pur, chaste et virginal. Or Dieu sait ce que le cœur chrétien doit endurer de luttes pour se maintenir et croître dans la vertu ! La reine des fleurs aux aspects variés comme les actes de la reine des vertus, exprime en divers dialectes que dans tout vrai chrétien il y a un martyr ; aussi, lorsque la Reine des martyres, la bienheureuse Vierge Marie voulut que ses imitateurs eussent une arme digne de leurs victoires. Elle leur prêta le saint Rosaire dont les fleurs sans cesse renaissantes sont les mystiques *ave* de la joie, de la douleur et de la gloire.

Mais le charmant auteur des *Correspondances et représentations* demande où chercher le mystère qui relie les fleurs à nos souffrances, et pourquoi certains rêves voisins de la douleur font éclore dans notre esprit des visions fleuries. Moi, j'en chercherai l'explication dans le bouleversement de la chute originelle.

Les fleurs comme toute la nature devaient être plus belles, plus parfaites avant le premier péché, qu'elles ne le sont aujourd'hui. La prévarication les a flétries et amoindries comme tout le reste, et depuis lors ces fleurs, objet d'espérance et de réjouissance qui étaient créées pour charmer les délices intarissables de l'homme dans les splendeurs du paradis terrestre furent, par un revirement à jamais déplorable, réduites à consoler nos amertumes, à calmer nos chagrins. Messagères d'une félicité inaltérable, données par Celui qui porte en Lui l'archétype et l'infinie possibilité de toute floraison, elles auront désormais à défrayer le songe appesanti de pauvres pécheurs, et en définitive ne respireront plus ici-bas que le parfum de nos larmes évocatrices d'un éternel sourire.

En terminant, je vous prie, Monseigneur, de daigner agréer l'hommage de mon profond respect.

19 août 1900.

ALFRED VAN MONS.



## LES APPARITIONS DE CAMPITELLO

(JOURNAL D'UN TÉMOIN)

(Fin.)

~~~~~

29 octobre. — Corteggiani est remplacé par Charles Mozzoni de Lento, qui arrivant de Bastia, n'a pas craint de faire quatre à cinq kilomètres pour venir jusqu'à Campitello. Les trois principaux visionnaires sont entrés en scène : Bagnoli, Moïse, Graziani J.-Paul et Mozzoni. La procession et la *ranitola* réussissent à merveille. La folle, sur ces entrefaites, vient nous jouer la comédie. Dans toute autre circonstance on se serait amusé et on n'aurait pas manqué de rire et d'applaudir. Eh bien ! vous dirais-je qu'il n'en a pas été ainsi ! qu'au contraire tout le monde déplorait cette sorte de scandale et continuait à prier de plus belle et avec plus de ferveur.

30 octobre. — Il n'y a pas eu d'apparition. Pendant la nuit des étrangers et des personnes du village ont vu jaillir à des reprises très différentes, de grandes lumières sur le rocher d'en bas. Toutes ces lumières formaient une grande croix, qui partait du fond de la roche et allait jusqu'au sommet.

31 octobre. — Bagnoli Moïse est en extase, et un jeune homme nommé Martin Pallavicini de Castiglione, domestique chez la famille Sammarcelli de Bigomo s'amusait à lancer des allumettes allumées à côté du visionnaire et à se moquer de tous, de l'apparition et des voyants. Son chapeau sur la tête, il assiste indifférent à la récitation de tous les rosaires que l'on dit sans discontinuer. Enfin il fait l'esprit fort. A un moment donné, le voilà qui fixe la pierre à la manière des voyants.

Comme il imitait le jour pendant son travail les visionnaires en faisant force grimaces, signes de croix, etc..., en présence

de son patron et d'autres personnes, on croit qu'il le fait exprès.

Cependant il tombe comme raide mort, il revient un peu et va en se traînant sur tout son corps et à plat ventre jusqu'à la croix, qu'il embrasse : puis il descend par le trou et il revient au pied de la croix en faisant un long détour. Il reste attaché à la croix une heure durant.

Après il la sort et fait venir tout le monde au pied de la croix pour la baiser. Revenu, il est étonné de se voir entouré de monde. Je lui demande ce qu'il a vu. Il me dit qu'il ne peut pas me le dire.

Alors je lui dis s'il a vu le démon. Il me répond : le démon ! Oh ! jamais, ce que j'ai vu est bien joli ; je le dirai plus tard.

1^{er} novembre. — Pendant la vision de J.-Paul Graziani et de Moïse Bagnoli, le jeune homme d'hier, qui se tient bien par exemple, tombe en syncope et remplit le même rôle qu'hier soir. Graziani J.-Paul à force de le secouer et de lui faire embrasser la croix, le rappelle à la vie, lui donne la croix à porter pendant la procession et la *ranitola*. Il me semble plus content et plus joyeux ce soir et j'en profite pour lui demander ce qu'il voyait pendant sa vision. Il me dit qu'il voyait la sainte Vierge avec l'Enfant-Jésus, entourée de mille lumières.

2 novembre. — Il n'y a pas d'apparition, bien que tous les visionnaires soient au champ des apparitions, comme les autres fois.

3 novembre. — Les visionnaires sont quatre. Tous de petits enfants, dont le plus grand et le plus âgé est Bagnoli Moïse. Les trois autres sont Sammarcelli Marie de cinq ans, Sammarcelli Jules de sept ans et Graziani de neuf ans, tous les trois de Bigomo. Un publiciste de Paris me dit : c'est donc la vision des innocents ! Ils font la procession à travers le village, dans le plus grand ordre. Moïse porte la croix avec une main et les trois autres surveillent à ce que personne ne s'écarte de la procession et ne se livre librement au badinage. Il y a bien un millier de personnes.

Les trois petits président la *ranitola*, tandis que leur aîné Moïse ne cesse de décrire des cercles concentriques en portant toujours la croix avec une main. La croix ne pèse pas moins de trente kilos.

Pendant leur extase, ils ont tous, les bras étendus de toute la longueur du chapelet, qu'ils semblent offrir à la vierge Marie, comme une guirlande de fleurs. Je les interroge; ils me disent tous la même chose. Moïse ne se souvient plus d'avoir porté la croix d'une main. Les grands quoique présents, n'entrent pas en scène.

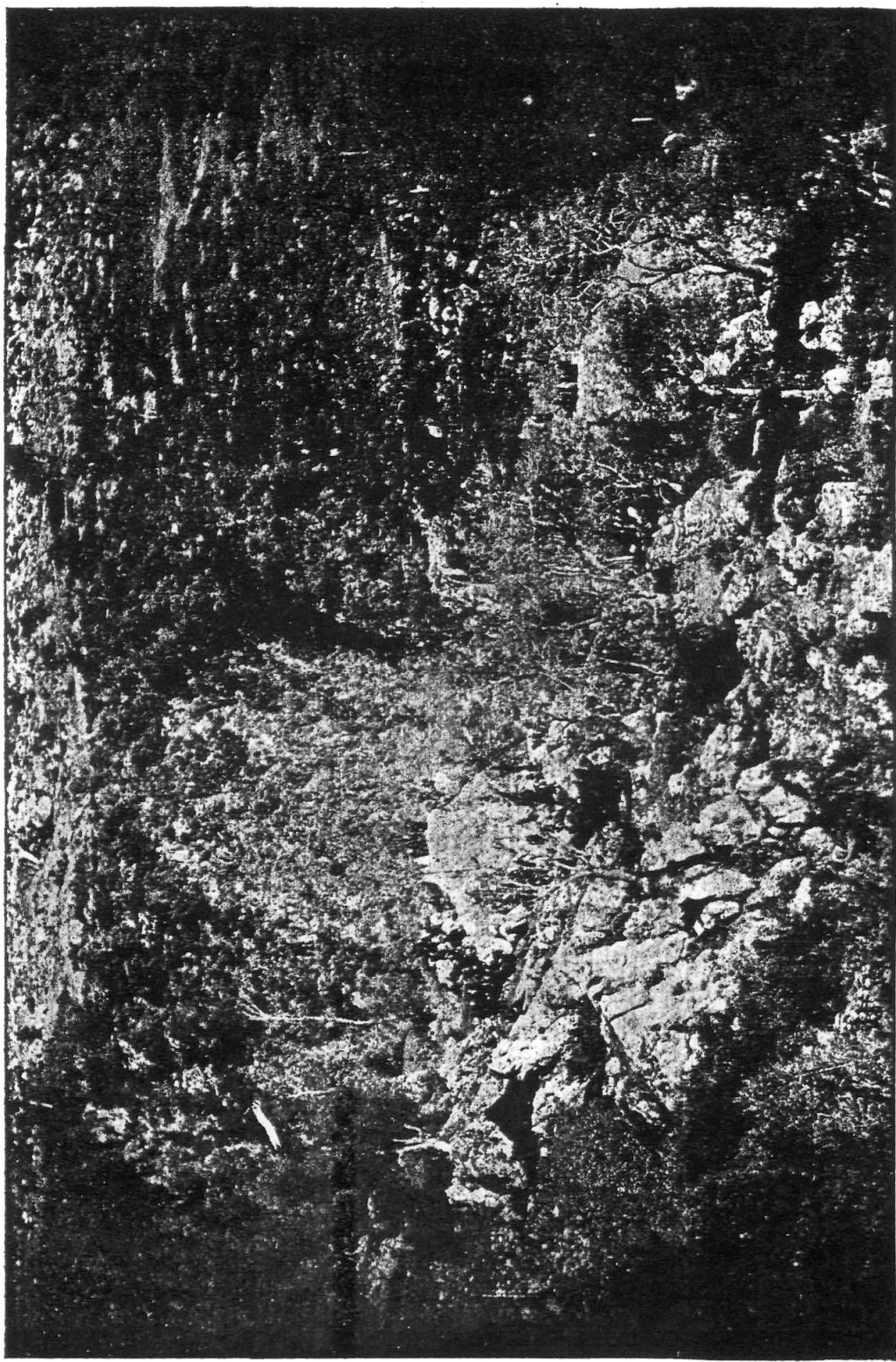
4 novembre. — Il n'y a pas d'apparition.

5 novembre. — Il n'y a pas d'apparition. On voit une procession de petites lumières sur le grand rocher.

6 novembre. — Ce soir, un millier de pèlerins couvrent le champ des apparitions; parmi lesquels le T. R. P. Lerond, M. le chanoine Casanova, archiprêtre de Saint-Jean de Bastia et le curé de Bigomo. Bagnoli Moïse, Mozzoni Antoine-François, Graziani J.-Paul tombent en extase... font la procession et la *ranitola* au chant du *Magnificat*, de l'*Ave Maris Stella*, récitant le chapelet sans jamais discontinuer. Revenus sur le théâtre des apparitions, ils retombent en syncope durant un quart d'heure.

Ils reviennent et ils fixent des yeux la Vierge Marie. Deux jeunes filles voient pour la première fois et sont au milieu de la foule. Mozzoni se lève, va les trouver et les amène tout près du rocher. Comment peut-il savoir qu'il y a dans la foule des visionnaires tombés en extase? car il se trouve seul, éloigné de tout le monde et dans les ténèbres de la nuit. Voilà encore un mystère.

Personne ne peut parler. Ils se font comprendre par des signes. Tandis que Moïse, à genoux, le chapelet à la main, les yeux dont les paupières sont inertes, fixés sur l'apparition, ne bouge pas; les autres, au contraire, tantôt debout, tantôt à genoux, battent des mains, commandent la prière, s'efforcent de peindre l'apparition par des signaux, de la montrer à tout le monde et surtout au R. P. Lerond et à M. le chanoine Casanova.



CAMPITELLO : LIEU DE L'APPARITION DE LA DAME.

Mozzoni écrit : *Jésus, Marie, sainte Anne 150,45...* Il fait signe à M. l'archiprêtre de réciter trois chapelets en ouvrant trois doigts et en poussant un cri, qui voulait dire : « Dites trois chapelets... »

M. l'archiprêtre en dépit de la boue (car il a plu pendant toute la matinée), pose le genou en terre et récite les quinze mystères du rosaire. C'est onze heures, la scène finit.

J'ai remarqué aussi dans la foule, le journaliste Pancrazi et M. Charles Casabianca, peintre à Paris.

7 novembre. — Bagnoli Moïse, Sammarcelli Xavière, Sammarcelli Marie et Graziani, les trois derniers de Bigomo, sont les extatiques du jour. Pendant son extase, Sammarcelli Marie, une enfant de cinq ans, écrit. Son autographe est difficile à déchiffrer, sauf le mot *matutina*. Ils font la procession et la *ranitola*. Il n'est permis à personne de s'écarter d'un pouce de la file. Celui qui enfreint cette règle, est rappelé à l'ordre sur-le-champ d'une drôle de manière. Le R. P. Lerond les interroge et il est frappé par leurs réponses nettes et sûres. Les deux curés doyens de Bigomo et de Vezzani assistent à la vision de ce soir.

8 novembre. — A sept heures, le P. Lerond, les deux curés doyens et moi, nous arrivons sur le théâtre des apparitions. Nous y trouvons une foule énorme de pèlerins venus un peu de tous les villages du canton. La presse et la peinture ont leurs représentants dans les personnes de MM. Pancrazi et Charles Casabianca ; ils s'unissent à nous pour examiner l'état des voyants extatiques. La scène commence. Bagnoli Moïse, Mozzoni Antoine-François de Lento, Graziani J.-Paul, les deux petites Sammarcelli de Bigomo, etc... tombent en même temps en syncope.

Moïse entre en extase tout de suite et sans éprouver de convulsions, se tient constamment à genoux avec son chapelet, tantôt tenu horizontalement et tantôt perpendiculairement. Il ne bouge pas. On dirait une petite statue. Les autres se traînent d'un côté et de l'autre, avec leur chapelet à la main et faisant signe à la foule de ne pas cesser de prier et de dire des chapelets.

La procession se fait dans le plus grand recueillement et dans le plus grand ordre. Mozzoni Ant.-François porte la croix et fait par deux fois de suite la *ranitola* au milieu de mille difficultés. On retourne au lieu des apparitions au chant des litanies, de l'*Ave Maris Stella* et du *Salve Regina*.

Tous les visionnaires reviennent dans leur état normal, excepté Antoine-François Mozzoni. Celui-ci demande à écrire, et nous courons tous nous grouper autour de lui. On lui donne papier et crayon. Il écrit, les yeux fermés, dans la plus grande obscurité et dans des conditions tout à fait défavorables, toute une page. Il nous remet son autographe où il est écrit : *Jésus, Marie, sainte Anne, 150,45,6666, Jésus fait la procession en chantant l'Ave Maris Stella*. L'état de léthargie dans lequel est tombé le voyant continue toujours. Il fait signe qu'il veut écrire de nouveau. On lui donne une autre feuille de papier sur laquelle il écrit : *Jésus, Marie, sainte Anne, je suis l'immaculée conception, suis venue me montrer ici pour faire croire au monde*.

Il ne semble pas trop satisfait, il essaye d'écrire encore sur un autre bout de papier. Il griffonne à peu près les mêmes mots, sans pouvoir bien écrire l'*Immaculée Conception*.

Nous nous apercevons tous, par ses manières, etc..., qu'il est inquiet de ne pouvoir coucher sur le papier ce qu'il semble remarquer sur le gros rocher d'en bas. Il a ouvert les yeux et tout en regardant dans la direction de la roche, il écrit, tout doucement tâchant de s'assurer. Le voilà enfin revenu, sur notre demande il nous fait le récit suivant.

« La sainte Vierge, dit-il, est habillée toute de blanc : sur
« la tête elle a une couronne avec deux étoiles brillantes de
« chaque côté et une plus resplendissante et plus rayonnante
« au milieu ; sur le bras, elle a l'Enfant-Jésus, qui a une cou-
« ronne sur la tête et un petit globe surmonté d'une petite
« croix dans la main ; en face d'Elle, il y a sainte Anne, habil-
« lée à peu près comme une sœur ; et enfin à ses pieds deux
« anges prosternés. J'ai remarqué une belle inscription en
« lettres d'or que je n'ai pas pu bien déchiffrer.

« L'apparition, dit-il encore, se trouve dans une grande

« plaine au milieu de laquelle est dressée la croix. » Il ne se souvient ni d'avoir descendu des pentes, ni d'avoir grimpé par des précipices, ni d'avoir écrit ; il dit qu'il marchait à travers une vaste plaine. C'est onze heures et le froid commence par se faire sentir. Chacun regagne ses pénates sous une bonne impression de bonheur. Il reste à dire que Mozzoni est illettré et à peine signe-t-il son nom lisiblement.

Du huit au quatorze, il n'y a plus d'apparition.

14 novembre. — Bagnoli Moïse et Lorenzi Perpétue viennent nous trouver, le P. Lerond et moi, au presbytère et nous raconter qu'ils ont vu la sainte Vierge. Moïse nous remet ce qu'il a écrit pendant la vision.

4 décembre. — Retenu par le ministère, je n'ai pu, ce soir, me rendre au lieu des apparitions. D'ailleurs, il y avait déjà longtemps que nous n'avions plus eu proprement parlant d'apparition. Le sympathique et vénérable curé doyen de Bigomo, en dépit de la distance et du froid d'une nuit de décembre, s'est mis à la tête de ses bons paroissiens et s'est rendu au champ des apparitions. La sainte Vierge ne pouvait qu'applaudir à une si grande explosion de foi et de dévotion, et c'est pourquoi elle les a favorisés d'une magnifique apparition, dont M. le curé doyen a bien voulu me faire le récit suivant :

Hier au soir vers six heures en traversant votre village pour nous rendre au lieu de l'apparition de la « Madone de Campitello », mes paroissiens et moi, au nombre en tout d'environ cent pèlerins, nous avons appris que vous étiez retenu au chevet d'un mourant, le père malheureux de la sympathique voyante Madeleine Parsi. Tous vos paroissiens à l'exception de cinq, faisaient défaut au rendez-vous habituel.

« Ils s'étaient arrêtés chez le malade qui expira vers 6 h. 1/4, pour payer le tribut qu'ils devaient à la douleur légitime de cette vertueuse famille si éprouvée et si malheureuse. » C'est donc Bigomo tout seul qui a eu sa soirée comme aux beaux jours des grands pèlerinages de la première quinzaine du mois de novembre dernier. Nous avons à peine récité une partie du

saint Rosaire que presque simultanément, six voyants, qui vous sont tous connus, c'est-à-dire Martin, le petit Ange Tous-saint, les deux fillettes Xavière et Marinuccia Sammarcelli, la demoiselle Joséphine Franceschi et la dame Angèle-Marie Orsini, tombent en extase en perdant d'abord l'usage de la parole, mais en donnant par des gémissements et par des gestes expressifs, des signes manifestes d'une vision objective qui les remplit tous d'une joie et d'un plaisir inénarrables.

Ils franchissent bien vite le premier degré, que l'on pourrait appeler le degré de convulsion, pour arriver successivement au degré de ravissement et de contemplation extatique. Tous les regards sont tournés du côté du grand massif, où d'aucuns aperçoivent des lumières et des étoiles. Les cantiques pieux vont leur train.

On prie, on prie dévotement, en chœur et en particulier. On veut savoir le sens de l'écriture de Xavière et de sa petite sœur, qui ont copié au crayon les lettres et les chiffres qu'elles lisaient en face sur le grand rocher. Je vous ai remis les quelques feuillets que j'ai eu entre les mains sans avoir su les déchiffrer.

Enfin on cherche la croix ; les voyants, toujours extatiques, s'en emparent et organisent une magnifique procession, que dans le monde on appellerait une retraite aux flambeaux, à travers ce champ féérique et d'un charme tout nouveau. La *ranitola* se fait au chant du *Magnificat* et de l'*Ave Maris Stella*.

On revient au point de départ, où la grande croix de bois vient d'être de nouveau remplacée et est entourée de toute l'assistance agenouillée, en attendant que les voyants reprennent leurs sens, ce qui a lieu vers la fin du baisement de la croix. Après quoi, on récite l'*Angelus*, on demande une dernière bénédiction de la sainte Vierge, et l'on se retire édifié de ce que l'on a vu et entendu, non sans arrière-pensée d'un prochain retour, sur ces lieux enchantés!...

... Ici finissent mes notes. Je continuerai néanmoins à rédiger mon journal quotidien jusqu'à la fin des apparitions.

PREMIÈRE PARTIE

L'état d'esprit de la population de Campitello avant les apparitions. — Campitello était réputé pour être une des plus mauvaises et des plus difficiles paroisses à gouverner du diocèse. Tous les prêtres qui y sont arrivés, ont eu maille à partir avec ses habitants; partant leur ministère était frappé de paralysie dès le début. Dans le court laps de temps de neuf ans quatre desservants, sans compter votre serviteur, n'y ont fait que passer, y laissant peu de traces profondes. Voici donc une simple ébauche de l'état lamentable et écœurant dans lequel étaient tombés les habitants de ce petit village avant les apparitions de la Vierge Marie dans leurs parages.

Divisés par des inimitiés profondes, ils se haïssaient et se faisaient une guerre à coups d'épingles. Plusieurs fois, sur un simple mobile de jalousie ou de haine invétérée, ils n'hésitèrent pas à courir aux armes et à ensanglanter leurs rues de sang humain. A maintes reprises, on tenta d'amener entre eux une réconciliation qui a toujours avorté.

Il n'était pas rare de voir des frères vivre sous le même toit, avoir des intérêts communs, travailler quelquefois ensemble dans des propriétés indivises, sans jamais s'adresser la parole et se chercher noise pour des bagatelles. Cet état de choses durait des mois, des années et des vingtaines d'années.

Il est arrivé, m'a-t-on dit, que des frères se haïssaient tellement que celui des deux qui survivait à l'autre, s'en allait vaquer à ses affaires le jour de l'enterrement de celui-ci. Par conséquent, le sentiment de famille était éteint. La jeune génération, élevée dans ces sentiments d'aversion et d'éloignement, menaçait de devenir pire. Ignorants, mais fiers et orgueilleux, ils vivaient dans le plus grand désordre, permettant à leur progéniture, par une liberté complète et absolue, d'en faire autant. Aussi les jeunes gens avaient perdu toute notion d'honneur et de respect, et les jeunes demoiselles de pudeur et de modestie.

S'étant enlizés dans la fange du péché et de la corruption la plus effrénée, les habitants de Campitello n'éprouvaient plus de remords en oubliant complètement leurs devoirs

religieux et en s'éloignant de plus en plus des sacrements et de l'église.

En un mot, comme dit la sainte Écriture, c'était l'abomination de la désolation, une nouvelle Gomorrhe. Partout, en Corse, la femme est plus religieuse que l'homme. A Campitello, c'était justement tout le contraire.

La femme ici rivalisait de zèle avec l'homme pour blasphémer les saints noms de Jésus et de Marie, pour émailler ses conversations de propos grossiers et choquants et pour apprendre et chanter dans la rue des chansons obscènes. On pourra me taxer d'exagération, mais pourtant combien suis-je encore au-dessous de la vérité.

DEUXIÈME PARTIE

Après les apparitions. — Considérons brièvement maintenant l'état d'âme de cette même population depuis les apparitions de la Madone. Ici le tableau change du tout au tout et le contraste devient frappant.

Sitôt les premières apparitions de la Mère du Christ, la foi endormie se réveille vivifiante et vigoureuse et répand ses rayons réparateurs dans les esprits les plus endurcis. Ils secouent le joug de leurs passions, ils jettent aux orties le vieil homme, et se donnent tout entiers à Dieu et à la Vierge Marie. Le blasphème est banni pour jamais de Campitello; le scandale a fait son temps; les mésintelligences s'y sont, en grande partie, apaisées au pied de l'Arche d'alliance; les mœurs se sont sensiblement améliorées: le concours au champ des apparitions et à l'église est assidu.

En effet, ils s'en vont, à la nuit tombante, après un labeur pénible et dur, au pied du rocher réciter, en bravant tout respect humain, des rosaires sans jamais discontinuer, si ce n'est pour chanter en chœur, à la Reine du Ciel, des cantiques pleins d'amour et des hymnes exaltant sa gloire et sa beauté. La Mère de Dieu les a déjà récompensés en les appelant tous à se purifier dans les eaux jaillissantes et pures de la sainte pénitence et à se nourrir du pain des forts au banquet eucharistique.

Ce qui console encore davantage, c'est cette persistance de la dévotion à Marie. Il n'est pas de jeunes gens et de jeunes filles, sans parler des vieilles personnes, qui ne sachent réciter maintenant le saint rosaire et qui ne le récitent tous les soirs.

Ils sont tellement convaincus de la réalité des apparitions que c'est leur faire injure que de les mettre en doute.

Guérison de M^{me} Marie Dionisi de Campitello. — M^{me} Dionisi née Graziani, de Campitello, avait contracté dans ses couches une maladie. Malgré tous les médicaments et la science médicale, elle était tombée dans une si grande faiblesse que tout le monde la jugeait morte. Elle n'avait plus que les os enveloppés dans la peau et ne pouvait plus bouger de son lit de souffrance. Son médecin l'avait abandonnée. La jambe du côté de la douleur était devenue plus courte que l'autre de quelques centimètres.

Ses souffrances étaient aiguës et continues. Elle était à toute extrémité. Le mari, accablé de tristesse, se jette dans les bras de la sainte Vierge et commence le 18 août, comme une espèce de neuvaine, en faisant tous les jours au champ des apparitions des *strascinelle*, les jambes nues jusqu'aux genoux, ne cessant de réciter le chapelet. Il prend deux bouteilles d'eau de la source qui jaillit de dessous le premier rocher de l'apparition avec laquelle il lave les plaies et les parties malades de la malade.

Le septième jour, M^{me} Dionisi se lève du lit guérie, et le 3 septembre elle descend un peu péniblement il est vrai, sur le théâtre des apparitions pour remercier la sainte Vierge. Au retour, elle n'éprouve pas de fatigue pour faire la montée à pied et sans l'appui de personne. Maintenant elle a repris sa santé et se porte merveilleusement bien. Elle est restée trois mois sans alimenter son enfant, qui n'était plus qu'un squelette. Maintenant le lait lui est revenu abondant et son bébé se porte à merveille. Voilà un fait que toute la population de Campitello et de Bigomo peut attester.

Une personne de Valpajola se tenait debout au milieu de la foule qui priait et récitait le rosaire. Un des voyants,

Ant.-François Mozzoni, va le trouver au milieu de plus de cinq cents personnes et lui fait signe de s'agenouiller. Celui-ci s'y refuse.

Alors le voyant le saisit par la main et l'oblige à s'agenouiller. Cinq minutes après, il sent une petite douleur à la main ; le lendemain, la main est enflée et marquée par l'empreinte des cinq doigts de la main du voyant, ce qui a duré environ vingt jours.

M^{me} X... est venue à pied d'Oletta, qui est son village, le 20 octobre en pèlerinage à Campitello, disant qu'elle avait à remercier la Madone de Campitello, qui l'avait guérie d'une maladie incurable, rien qu'en avalant quelques brins de mousse de la pierre de l'apparition que lui avait donnée une de ses amies venues à Campitello. Le jour après, elle s'est confessée et a communiqué après dans les sentiments de la plus grande dévotion.

Guérison de M^{lle} Bertola Virginie de Lama. — M^{lle} Bertola a été miraculeusement guérie le 24 novembre dernier en commençant une neuvaine à Notre-Dame de Campitello et en s'appliquant à ses genoux quelques feuilles du châtaignier sur lequel on a vu, à différentes reprises, l'apparition. Elle était atteinte depuis quelques années d'hystérie, de névralgie et de douleurs rhumatismales. La guérison a été instantanée dont ci-jointe la relation écrite de sa propre main.

Conversion de Pio Groziani de Campitello. — Pio Groziani ne jouissait pas de l'estime publique. Il était méchant, grossier, blasphémateur, il avait contracté cette triste habitude et c'était pour lui une nécessité que de blasphémer Notre-Seigneur, la sainte Vierge et les saints ; il ne fréquentait jamais l'église ; il avait fait sa première communion le même jour que son mariage. Il est à noter qu'il a vécu pas mal d'années dans le désordre avant de venir s'agenouiller au pied de l'autel. En un mot c'était un triste sire.

Depuis le commencement de septembre, il a changé complètement, et d'un lion furieux, il est devenu un agneau bien doux. Il a été se confesser spontanément et il a communiqué. Jésus-Eucharistie l'a transformé et l'a rappelé sur le chemin

de la vertu. Il ne profère plus de blasphèmes, et tous les jours, après un travail pénible et dur à l'usine de Barchetta, où il faut qu'il entre à cinq heures du matin pour y rester jusqu'à cinq heures du soir, fait deux heures de marche pour arriver à Campitello, et avant d'aller chez lui prendre ses repas, il s'en va tout fatigué et tout trempé de sueur au champ de l'apparition, où il reste des heures entières, à genoux, le chapelet à la main, priant et donnant le bon exemple.

A partir du jour de sa conversion, il n'a plus manqué une seule fois aux exercices qui se font quotidiennement au pied du rocher. Quand il rencontre une croix sur son passage, il s'arrête et la salue très respectueusement. Un jour aussi, il était allé faire une partie de chasse, il tire et manque une perdrix; un blasphème lui échappe. Honteux, il se tourne du côté opposé où se trouvait son camarade et se mord les doigts, se promettant de ne plus blasphémer. Le lendemain, il se confesse et communie. Il s'approche maintenant assez souvent des sacrements et il persévère toujours dans sa dévotion.

Les seconds fruits d'un pommier. — Il a un pommier qu'on a cueilli vers la fin juillet. Après la cueillette, il a refleurì, poussé des boutons, et mûri à perfection les secondes pommes intactes. J'ai été moi-même m'assurer de ce phénomène et je profitai de l'occasion pour en cueillir deux. Il devait y avoir sur l'arbre deux ou trois douzaines de pommes à ce moment.

L'olivier refleurì. — Un olivier planté au milieu du champ des apparitions, a refleurì et porte en ce moment des boutons dont on distingue bien l'olive et cela dans le mois de décembre, alors que toutes les feuilles des arbres jonchent le sol. On a bien voulu me donner quelques rameaux en pleine refleuraison pour les montrer aux incrédules et aux sceptiques qui viendront à Campitello.

Je continuerai mon journal quotidien jusqu'à la fin des événements, pour la plus grande gloire de la très sainte Vierge.

Campitello, 8 décembre 1899.

UN TÉMOIN.

MAISON HANTÉE

(Suite.)

— Mais, voyons, dites-moi vite comment cela s'est passé et comment cela a commencé.

— Le premier jour ce fut comme un grand vent qui faisait battre tantôt une porte, tantôt une fenêtre. Nous allions voir dehors, pas d'orage, rien.

Le deuxième jour, nous entendîmes comme des coups de marteau frappés sur la porte du grenier et sur les autres portes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Tout cela nous intriguait bien un peu ; mais comme c'était au début, notre attention n'était pas encore grandement éveillée.

Mais le surlendemain ce fut bien pis.

J'allais, comme d'habitude, dans la cave pour chercher à boire, pour le premier déjeuner du matin ; je pris la clé de la cave, à l'endroit où elle était suspendue ; j'ouvre la porte de la cave, mais quelle ne fut pas ma surprise de voir tout bouleversé dans le cellier : les tonneaux n'étaient plus à leur place ! et la barrique d'où je sortais le vin tous les jours, n'était plus sur ses étais, elle avait été transportée à terre plus loin.

Je remonte tout effaré, m'adressant à Mme F... : Madame, lui dis-je, avez-vous envoyé quelqu'un dans la cave pour que j'y trouve ainsi tout changé de place ?

— Qui voulez-vous, mon pauvre ! que j'y ai envoyé, me dit Mme F..., je n'avais de raison pour y envoyer personne, n'est-ce pas ? à part vous. Et ce n'est pas ma vieille mère que j'y ai envoyée : ce n'est pas le petit berger, ni la petite bonne. Et ce n'est pas certes moi qui y suis allée.

Cependant, ce que vous me dites, ne m'étonne pas autant que vous, car voilà que cette nuit, j'ai entendu du bruit, dans la maison, comme si les tonneaux vides dansaient dans la cave, et puis au bout d'un moment, j'ai été obligée de me lever, à cause d'un grand vacarme que j'ai entendu dans le corridor, tout près de ma chambre !

J'allumai à la hâte ma bougie.

En descendant de mon lit, je m'aperçus avec étonnement que celui-ci n'était plus à sa place, mais poussé au milieu de l'appartement ; quelle ne fut pas ma surprise ! Ensuite, je fus voir dans le corridor, et j'y trouvai mis en travers le siège de la voiture jardinière (qui était déposé d'habitude sur une caisse dans le corridor).

En revenant dans ma chambre, je m'aperçus encore que tous les objets avaient été changés de place : les garnitures de la cheminée, entre autres, étaient descendues sur le plancher, la pendule, les vases, les chandeliers et la statue de la sainte Vierge, celle-ci bien déposée avec soin sur un petit tabouret, avec une fiole d'eau bénite à côté !

De plus en plus surprise, j'ai remis tous ces objets à leur place.

Si je ne vous en ai pas parlé tout d'abord, c'est qu'il me répugnait de penser et de dire que ma maison était visitée par des revenants !

Mais si nous allions voir ?

Que vîmes-nous ? Tous ces objets par terre, comme la première fois ! Et de nouveau la statue de la sainte Vierge sur le tabouret avec l'eau bénite à côté !

— C'est un peu fort, s'écria M^{me} F... qui, tenant un bol de café à la main, bien plein, jusqu'au bord (*plé raz bord*), le déposa sur la cheminée sans plus penser à le boire et s'empressa de replacer ces objets sur la cheminée... Nous verrons bien, dit-elle, s'ils changent de nouveau de place.

Une heure environ après, l'idée nous vint d'y revenir...

Eh ! bien, comme la première fois, ces objets étaient redescendus et disposés de même, et le bol de café aussi était descendu sur le plancher, sans qu'il en soit tombé une goutte.

Et M^{me} F... de s'écrier : C'est tout de même trop fort ! trop

fort! Je vais fermer la porte à clé, et nous verrons bien si cela se renouvellera!

— J'écoutais toujours avec attention le récit du bon vieux domestique, mais je ne pus retenir une question que je lui posai : Eh bien! mon brave! lui dis-je, ces objets ont-ils encore changé de place, une fois la porte fermée à clé, et la clé retirée?

— Ah! Monsieur, me répondit-il, je ne puis vous le dire; car mon attention ne fut pas portée vers cela, tant il s'est passé, après, dans la maison, de choses tristes et épouvantables!

Voyez-vous! rien ne m'empêchera de croire qu'en fermant ainsi la porte de sa chambre à clé, M^{me} F... a forcé la main aux revenants, se méfiant ainsi d'eux, et qu'ils ont voulu se venger sur elle et sur sa vaisselle!

Car, à partir de ce moment, à peine étions-nous revenus dans la cuisine que ce fut un train indescriptible : tout se cassait! tantôt d'un côté! tantôt d'un autre! une assiette! un verre! un bol! une tasse! c'étaient des gifles, des coups de poing, des coups de pied que nous recevions à tort et à travers! sans que nous ayons pu savoir qui nous les donnait! Et cela s'est renouvelé plusieurs fois, les jours suivants!

Ainsi, une fois, je reçus une gille bien appliquée, et aussi toutes les personnes de la maison, ainsi que la bonne qui criait à tue-tête : aïe, aïe, le diable me tape!

Un autre jour, la soupière fut enlevée des mains de la servante et lancée avec son contenu après les poutres du plafond, contre lesquelles elle se brisa! et la bonne de s'écrier : le diable m'enlève la soupière!

Et nous fûmes obligés de nous passer de soupe!

Et les jours suivants, ce fut de même, quelque chose de ce genre.

Un matin, je trouvai dans la grange deux vaches attachées ensemble.

Un autre matin, je trouvai un veau transporté dans une crèche, d'où je ne pus le faire sortir qu'avec beaucoup de peine!

Je me le rappelle bien; c'était un mercredi : plusieurs fois, une glace accrochée au mur fut trouvée décrochée et placée à

terre ! impossible de savoir qui avait fait cela, et ce fait se reproduisit plusieurs fois par la suite.

Durant la nuit, des bruits se renouvelaient dans la maison, tantôt à la cave, tantôt au grenier, ou ailleurs.

Durant la journée, c'était un objet qui se brisait avec fracas : tantôt dans la cuisine, tantôt dans le salon, tantôt dans les appartements. La bonne était affolée, et nous tous aussi, en étions troublés de peur. Nous recevions même des coups.

Tenez, pour ma part, j'ai reçu un coup de bâton sur la tête dans les derniers temps, que ça marquait bien sur ma figure. N'est-ce pas Monsieur le docteur, que vous l'avez vu ?

— Oui, oui ! ensuite ?

— D'autres fois, à peine étions-nous à table que nos assiettes nous étaient enlevées, elles allaient se briser après les murs, et (notre manger *nostra minja*) nos aliments s'envolaient avec elles si bien que nous finissions parfois notre repas avec du pain sec.

Une autre fois, pendant que nous étions en train de manger à table le petit berger et moi, nous avons reçu sur nos têtes un plein panier de copeaux de bois.

Une autre fois, nous recevions de pleines poignées d'épis de maïs égrenés, lancés si fort et si vite, les uns après les autres, qu'il nous fut impossible de nous retourner pour voir qui nous les jetait.

Mais ne croyez pas que ce soit seulement la vaisselle, les assiettes, les plats, les verres, les bouteilles, les bols qui étaient ainsi lancés : c'étaient aussi les vases, les ornements divers auxquels M^{me} F... tenait beaucoup... et les tasses à café, les tasses à thé, cadeaux qu'elle gardait comme souvenirs, et les théières, les sucriers, tout y passait !... C'était aussi jusqu'aux pots en fonte (*aux quittés toupis* !), aux cafetières. Ces cafetières étaient bosselées, filées et ne tenaient plus l'eau qu'on y mettait, à cause des chocs qu'elles avaient reçus... les pots étaient fendus, de la violence avec laquelle ils allaient frapper contre les murs, ils avaient même des pieds cassés ; jugez de la force et de la puissance d'impulsion que cela avait ! Enfin, Monsieur le médecin, vous avez bien vu un tas de ces

objets cassés, déposés dehors et rassemblés à côté de la porte d'entrée ?

— Oui bien, et tous ceux qui sont allés à la C... ont pu le voir aussi comme moi.

— Pas vrai, Monsieur, qu'il y en avait de quoi remplir une brouette, voire même un tombereau ?

— Oui, oui ! il y a bien peut-être un peu d'exagération dans votre récit, mais le fonds doit être vrai, d'ailleurs, il s'accorde avec ce que nous savions déjà, sauf quelques détails ; nous sommes persuadés que vous ne mentez pas ; allons, continuez.

— Ah ! mais Monsieur, c'est que je vous dis ce que je sais, comme je le sais, et ce que j'ai vu, et vous pouvez me croire.

— Alors, cela a-t-il duré longtemps ?

— Cela a duré ainsi plus ou moins fort, environ 15 à 20 jours. En cherchant bien dans ma mémoire, je pourrai peut-être me rappeler les jours où se sont passées certaines choses, car tout cela m'a frappé. Cependant il s'en est tant passé, que ma tête se brise quand j'y pense.

— Mais, voyons : comment cela a-t-il fini ?

— Un jour, j'étais en train de cueillir des cerises, quand un voisin qui travaillait ses pommes de terre près du cerisier sur lequel j'étais, me dit : Ça continue donc, toujours, dans votre maison ? Pourquoi que M^{me} F... n'a pas fait dire les messes de la vieille femme Descors ? Cependant, l'argent lui a été remis pour cela par cette vieille femme, avant de mourir ? Peut-être que si M^{me} F... faisait dire ces messes, cela finirait. A votre place, je le lui dirai.

Je veux bien le faire, lui répondis-je ; j'y avais déjà pensé ; mais je n'avais pas osé ; voyez-vous ? En parler à M^{me} F... mais c'est qu'on ne parle pas ainsi, comme cela, à ces grandes dames ! Je crois bien cependant, que M^{me} F... n'a pas fait cela pour garder le peu d'argent de la vieille femme D... ! c'est, peut-être, qu'elle n'y a plus pensé, tant elle a été inquiétée par tout ce qui s'est passé chez elle depuis.

Eh bien ! je lui en parlerai, j'y suis décidé, ce soir même, dès que je serai rentré, car il faut bien que cela finisse.

En arrivant à la maison, je déposai, derrière la porte de la cuisine, mon grand panier de cerises, et je dis à M^{me} F... :

Madame, si vous le voulez bien, nous dînerons de plus bonne heure ce soir, car demain matin, il faut aller au marché assez tôt pour vendre ces cerises et les petits pois, d'habitude, ce sont les premiers arrivés qui vendent le mieux, et puis, je désirerais si vous me le permettiez, vous parler après de quelque chose, et comme vous vous faites servir à dîner avant nous, pendant que vous iriez appeler M^{me} votre mère, moi j'irai voir si les bestiaux et la jument ont été bien attachés par le petit berger qui a dû les ramener boire, et puis nous dînerons.

— Ah ! me dit M^{me} F..., vous pouvez bien dîner seuls, quand vous voudrez, le berger et vous, mais ma pauvre mère et moi nous ne dînerons pas encore, nous n'en avons point le goût, car figurez-vous que cela ne l'a pas laissée tranquille de toute la journée ! elle a reçu des coups avec le petit *palittou* en bois, qui était dans le coin du foyer, et qui sert, comme vous le savez, à tourner dans la poêle les crêpes de blé noir. Et cela, sur tout le corps ; ça l'a pincée, ça lui a tiré les cheveux, et même, ça lui a donné un coup derrière la nuque, avec la main de fer (le porte-pots, *lou porto-toupi*), si fort que ça l'a renversée par terre, tellement bien que j'ai cru qu'elle s'était évanouie, et que ça lui a fait une *croque* (bosse sanguine) derrière la tête : elle est sortie se promener au bras de la bonne, pour prendre l'air.

(*A suivre.*)

Dr IGNOTUS.



CORRESPONDANCES

ENTRE LES INFLUENCES ASTRALES ET LA THÉORIE DYNAMIQUE DES ONDULATIONS



La plus brillante découverte de la physique contemporaine est bien celle qui conclut aujourd'hui, d'une façon à peu près irréfutable, à la théorie dynamique des *ondulations*.

Les agents de la nature sont en mutuelle dépendance; toutes les forces qui nous entourent, en nous mettant en relation avec les divers éléments de l'univers, se réduisent aux vibrations moléculaires des corps. Ces mouvements se transmettent sous forme d'ondulation à nos organes par l'intermédiaire d'un fluide impondérable, l'*éther*, occupant tout l'espace.

Le son, l'électricité, les parfums, la chaleur, la lumière, les rayons chimiques, les rayons Röntgen et bien d'autres agents encore indéterminés ou non perçus par nos sens ordinaires, ne sont en réalité que des modes vibratoires différents.

La comparaison des notes basses et aiguës de la musique donne l'idée la plus juste de leurs caractères distinctifs: et le nombre de vibrations à la seconde permet de les classer physiquement.

En découvrant les procédés de calcul des nombres infiniment grands de ces vibrations, les physiciens modernes sont désormais entrés dans un monde nouveau.

Notre oreille est faite pour percevoir des vibrations comprises environ entre 32 et 32,768 à la seconde.

Notre œil enregistre un système plus élevé, mais d'une échelle de notes plus restreinte, variant à peu près entre

450 trillions (lumière rouge) et 750 trillions (lumière violette).

Les lois d'harmonies musicales doivent donc se retrouver dans les gammes des divers systèmes, mais avec plus de complexité probablement.

Avant d'aller plus loin dans ces hypothèses, nous allons construire une courbe figurative qui permet de s'éclairer graphiquement sur ce mystérieux domaine, en faisant comprendre la mutuelle dépendance de toutes les échelles de vibrations.

La plus précise, celle de l'acoustique servira de point de départ. — Remarquons tout d'abord que l'art et la science véritables ne sont jamais en désaccord. Les musiciens de génie ont cru souvent fonder leurs règles sur leur appareil auditif plus perfectionné que celui du vulgaire; au fond, ils n'ont pas fait autre chose que suivre inconsciemment l'harmonie occulte des *nombres*, qui régit tout.

L'exemple suivant en donnera quelque idée : on a découvert que le *bourdonnement vital* d'un homme en bonne santé correspondait à 72 vibrations à la seconde et que la durée moyenne de la *circulation d'un globule sanguin* était de 136 secondes, En décomposant ces nombres en facteurs premiers, — comme le fait remarquer M. Durutte d'Ypres dans son savant traité sur la « Technie harmonique de la musique », — on retrouve les facteurs premiers rythmiques du système musical moderne. On connaît aussi la loi des harmoniques du *monocorde* établissant les consonances.

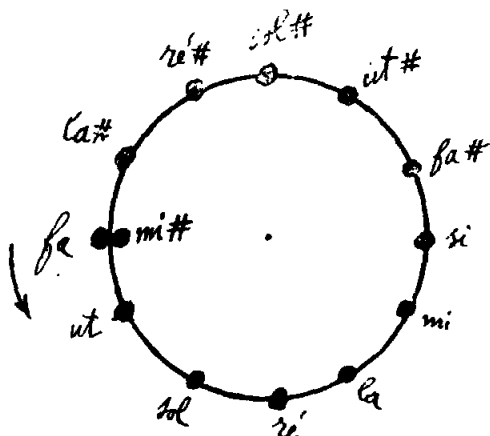
L'art musical, loin d'être arbitraire, repose donc sur les lois biologiques et physiques les plus importantes; il se trouve en relation directe avec les nombres qui sont en nous.

On a déjà parlé du cycle musical de M. Sérveix, embrasant le champ de 12 quintes et qui permet, avec des polygones réguliers inscrits, d'étudier géométriquement les lois des intervalles et des accords.

Cette figure des 12 quintes ou des 7 octaves de l'art moderne servira de base à l'étude générale des vibrations

que nous voulons présenter. — On sait que les musiciens reconnaissent dans la *quinte* la véritable unité de mesure musicale.

Sur une circonférence divisée en 12 parties égales, portons les 12 quintes montantes ci-dessus. La note fa comme départ n'est pas arbitraire, puisque la succession fa ut sol ré la mi si est la seule permettant avec les 7 notes de la gamme naturelle de monter par quintes. Le mi dièse, enharmonique du fa de départ, permet de fermer le cycle. Cette note finale calculée en effet avec un bond de 12 quintes est égale au fa initial multi-



plié par $\left(\frac{3}{2}\right)^{12}$ ou 129,746... Avec un bond de 7 octaves, on la trouve égale au fa de départ multiplié par 2^7 ou 128. Comme 129,746 et 128 forment un intervalle inappréciable à l'oreille, la fermeture du cycle est justifiée.

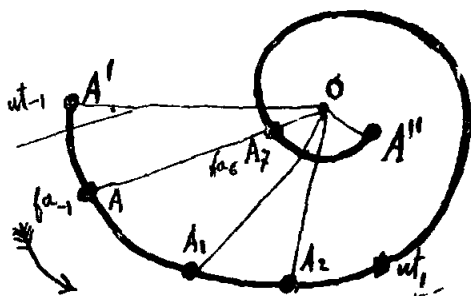
Pour ne pas encombrer la figure, nous n'avons indiqué que les notes des quintes du champ musical; mais en divisant chacune en 7 demi-tons, on pourra monter les 12 quintes ou 7 gammes chromatiquement sur les 84 divisions de la circonférence ainsi obtenues.

Une quinte valant 30° , le demi-ton vaudra $\frac{30^\circ}{7}$ ou $4^\circ 15'$ environ. En admettant que le demi-ton équivaut en moyenne à 4 commas et demi, on voit qu'un degré de la circonférence correspond sensiblement à un comma.

Les limites du son étant comprises environ entre $32 \frac{3}{8}$ et 32,768 vibrations simples à la seconde, nous avons un moyen de représenter graphiquement tout le champ acoustique par une portion de spirale construite comme il suit :

Soit o le centre d'une spirale et o A le rayon vecteur égal à la *durée d'une vibration* du fa le plus bas de l'échelle des sons musicaux. Ce fa est facile à calculer d'après les conven-

tions admises pour le la de la 3^e octave, dont les vibrations sont de 870. Si $la_3 = 870$ on aura



$$ut_3 = 870 \times \frac{3}{5} = 522$$

$$ut_2 = \frac{522}{2} = 261$$

$$ut_1 = \frac{261}{2} = 130,5$$

$$ut_0 = \frac{130,5}{2} = 65,25$$

$$ut_{-1} = \frac{65,25}{2} = 32,625$$

Ce ut_{-1} est la note la plus basse en acoustique. Le fa le plus bas sera donc celui de la gamme ut_{-1} et le nombre de ses vibrations sera $fa_{-1} = 32,625 \times \frac{4}{3} = 43,5$.

La durée d'une de ses vibrations sera $\frac{1}{43,5}$ de seconde et $OA = \frac{1}{43,5}$ de seconde sera le rayon vecteur d'origine de la spirale, s'enroulant dans le sens de la flèche. Si chaque rayon vecteur que j'appelle y est égal à la durée de vibration de la note correspondant à son extrémité, l'angle d'enroulement x sera donné par la formule $y = \frac{1}{43,5 \times 2^x}$.

En effet pour un angle d'enroulement donnant 1 octave ou $\frac{360^\circ}{7} = 51^\circ 25'$ environ, on aurait un rayon vecteur $OA_1 = \frac{1}{OA \times 2}$. Après 2 octaves ou $2 \times 51^\circ 25' = 102^\circ 50'$ on trouverait $OA_2 = \frac{1}{OA \times 2^2}$ et ainsi de suite. Pour 7 octaves ou 1 tour de spirale on aura $OA_7 = \frac{1}{OA \times 2^7}$.

La formule précédente $y = \frac{1}{43,5 \times 2^x}$ est donc justifiée en remarquant que l'angle x est exprimé en octaves, c'est-à-dire avec l'angle de $51^\circ 25'$ pris comme unité.

Cette formule très simple à calculer par logarithmes servira à toute notre étude en donnant le moyen de calculer x connaissant y ou réciproquement.

Si y varie de $\frac{1}{43,5}$ jusqu'à zéro, x passera par toutes les valeurs de zéro jusqu'à l'infini; autrement dit la spirale après un nombre de tours infini aura un rayon vecteur devenant nul et se réduisant au centre, le point O.

En réalité la courbe figurative ci-dessus se rapproche assez

brusquement de son centre. Pour la clarté des schèmes, on représentera dans la suite un enroulement beaucoup plus lent.

Notons en passant que la forme réelle de cette courbe rappelle beaucoup celle du *limaçon* de notre appareil auditif, coïncidence qui n'est certainement pas due au hasard.

Pour représenter les limites de l'acoustique, il suffira de calculer les angles d'enroulement pour des rayons vecteurs égaux à $\frac{1}{32,6}$ et $\frac{1}{32,168}$

Le calcul donne pour le premier — 0,41 et pour le second + 9,557. Convertissant en tours, degrés, minutes, ces valeurs angulaires, on obtient — 21° et + 1^{tour} + 131°28' le signe — indiquant qu'il faut dérouler la spirale et + qu'il faut l'enrouler. Les points A' et A'' de la figure précédente sont les deux limites cherchées.

On peut aisément se rendre compte que l'échelle de l'art musical proprement dit est plus restreinte. Le point ut, de la figure représente le ut grave du violoncelle, en se trouvant à deux octaves ou 102°50' de la limite inférieure ut₁. En remarquant d'autre part, qu'après 1 tour de spirale, on tombe dans la gamme de ut₆ déjà très élevée, on voit que l'art courant évolue généralement dans 360°, ou 7 octaves au plus; depuis le son grave de la contrebasse jusqu'à la note aiguë de la flûte.

Cette étude initiale faite pour l'acoustique, exprimée en langage musical, peut être continuée pour tous les modes vibratoires. Il n'est pas sans intérêt de connaître les zones de la courbe qui correspondent aux divers agents de la nature.

Plusieurs physiciens modernes ont déterminé approximativement le nombre des vibrations de l'électricité, de la chaleur et des rayons du spectre.

Le tableau suivant montre ces différentes modalités :

La première colonne donne les numéros des octaves naturelles; ceux-ci ne correspondent pas à l'origine que nous avons admise : la 1^{re} octave représente les vibrations du pendule battant les secondes, et les autres ont des numéros servant de simple classement naturel aux divers agents.

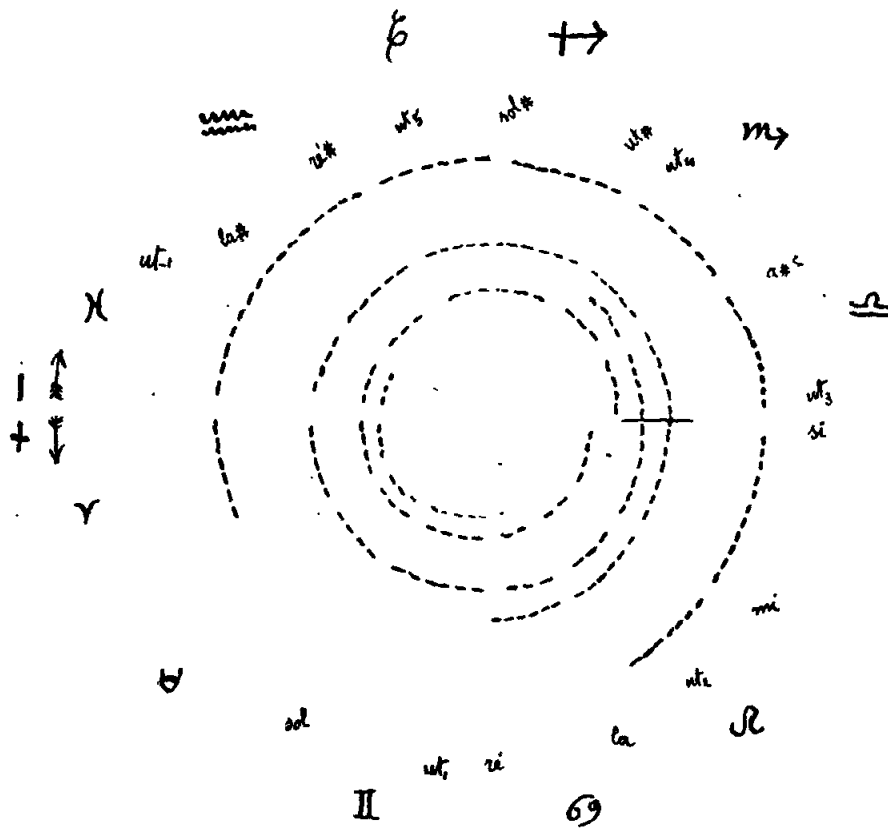
Nos des octaves	NOMBRE DE VIBRATIONS simples à la seconde	ZONE DE SPIRALE		NATURE DES AGENTS
		octaves	angles	
1 ^{er}	2	—4,44	0 tour 228°8'	Pendule battant la seconde.
5 ^e	32			
	32 6	—0,41	0 ^t — 21°	ut-1
15 ^e	32.768	9,557	1 ^t + 131°28'	} Acoustique.
				Inconnu.
20 ^e	1.048.576	14,557	2 ^t + 28°	} Electricité.
35 ^e	34.359.738.368	29,557	4 ^t + 80°	
				Inconnu.
45 ^e	35.184 × 109 environ	39,557	5 ^t + 234°	} Chaleur.
	450 × 10 ¹²	43,233	6 ^t + 63°	Rayons rouges.
	750 × 10 ¹²	43,970	6 ^t + 101°	Rayons violets.
50 ^e	1.125 × 10 ¹²			Rayons chimiques.
	1.875 × 10 ¹²	45,292	6 ^t + 169°	Rayons les plus élevés du spectre.
51 ^e	2.252 × 10 ¹²			Inconnu.
58 ^e	288.230 × 10 ¹²	52,557	7 ^t + 183°	} Rayons Röntgen.
61 ^e	2.305 843 × 10 ¹²	55,557	7 ^t + 336°	
				Inconnu.

La deuxième colonne indique les nombres de vibrations à la seconde. Les troisième et quatrième portent les angles d'enroulement de la spirale en octaves et en degrés correspondants.

Enfin la cinquième colonne indique la nature des systèmes vibratoires.

Les limites exactes de ceux-ci n'étant pas encore déterminées, cette représentation n'a qu'une valeur approchée. Mais notre principal but étant d'ouvrir des horizons, — sans prétention à formuler des lois définitives, — les nombres employés pourront nous suffire.

En donnant à chaque agent la place graphique qui lui convient, on obtient le schème indiqué, partant du pendule battant la seconde et s'arrêtant vers la région inconnue des derniers rayons Röntgen après 7 tours de spirale.



AGENTS RENCONTRÉS EN CHEMINANT VERS LE CENTRE

- ⊙ Pendule battant la seconde.
- ~~~~~ Vibrations lentes non perçues par l'oreille.
- Acoustique.
- - - Inconnu.
- Electricité.
- - - Inconnu.
- Chaleur et rayons infra rouges du spectre.
- 7 couleurs.
- Rayons invisibles du spectre (ultra violets).
- - - Inconnu.
- Rayons Röntgen.
- - - Inconnu.

Tous les modes de mouvements connus et inconnus ont naturellement leur région spéciale dans la figure, Remarque digne d'attention : ils ont des secteurs très variables ne permettant pas pour plusieurs de fermer le cycle des 12 quintes.

La lumière par exemple, sur le 7^e tour, n'a qu'un secteur très limité de 30 ou 40 degrés environ.

Des calculs basés sur les découvertes d'interférences de Fresnel ont permis d'obtenir les vibrations lumineuses d'une façon relativement précise, — il faut entendre par là à quelques trillions près. — Au lieu de 450 et 750 trillions attribués par W. Crookes et plusieurs autres aux rayons rouges et violets, on avait obtenu auparavant 483 et 708 avec les nombres intermédiaires du tableau suivant.

COULEURS	NOMBRE DE VARIATIONS	DISTANCES EN DEGRÉS SUR LA SPIRALE
—	—	—
Rouge	483 \times 10 ¹²	} 4° 30'
Orangé	513	
Jaune	543	4° 30'
Vert	576	4° 20'
Bleu	630	6° 36'
Indigo	669	4° 25'
Violet	708	4° 15'

Les divergences signalées sont de peu d'importance ici et modifient de quelques degrés seulement la zone lumineuse proprement dite. Ce qu'il est très intéressant d'observer, c'est que les 7 couleurs présentent une succession d'intervalles de 4 ou 5 degrés en moyenne sur le 7^e tour de spirale où elles forment sensiblement une quinte avec ses 7 demi-tons. Cette quinte des couleurs forme donc un secteur très particulier de la courbe, si l'on songe au rôle que joue la lumière dans l'existence humaine ! C'est en effet l'ensemble de ses 7 couleurs qui nous donne la sensation lumineuse, c'est-à-dire celle des vibrations qui transmettent au cerveau les signes visibles.

En cheminant le long de la spirale, on rencontre des zones inconnues où les parfums doivent vraisemblablement avoir leur place.

La chaleur ne dépasse guère un demi-tour, tandis que l'électricité en forme au moins deux.

D'après la construction mathématique de la courbe : toutes les notes prises sur un même rayon vecteur donnent des harmoniques distants d'un certain nombre entier d'octaves ; ce nombre est égal à 7 fois celui des tours qui séparent deux points considérés sur même rayon.

Ainsi la lumière rouge est environ à l'octave $7 \times 6 = 42$ du sol dièse de la gamme ut, et les rayons bleus à la 42^e octave au delà de ut, (ut grave du violoncelle).

Ces gammes successives de la spirale découvrent tout un monde nouveau dans l'étude des phénomènes de la nature et de leurs relations avec nos sens. L'oreille normale enregistre environ 10 octaves. Si par une anomalie quelconque un appareil auditif exceptionnel offre un champ plus vaste, il pourra percevoir des vibrations inconnues du vulgaire et pouvant même s'étendre sur des zones faites pour d'autres sens que l'oreille, comme celle de l'électricité. Volta s'était d'ailleurs assuré par l'expérience que l'électricité galvanique agissant sur l'ouïe, donnait lieu à la production d'une hallucination auditive. On pourrait faire le même raisonnement pour l'œil qui normalement enregistre environ une quinte de vibrations, et concevoir pour un organe visuel, exceptionnellement perfectionné, la possibilité de voir des rayons invisibles pour les autres.

La vue à travers les corps opaques devient dès lors possible. On a là en résumé un aperçu scientifique de beaucoup de phénomènes classés jusqu'ici dans le merveilleux par les ignorants.

Les lois d'intervalles musicaux présentés par le premier cycle ont vraisemblablement leurs correspondantes sur les autres avec des complications que nous ne pouvons encore préciser.

L'acoustique et l'électricité paraissent les seuls modes à cycle fermé au moins une fois. Mais si les autres ont des régions plus restreintes, il ne s'en suit pas pour cela une influence moins variée sur nos sens. Ainsi la lumière qui embrasse environ une quinte, alors que les sons en compren-

ment à peu près 17, permet cependant à l'art visuel des lignes et des couleurs une évolution fort étendue, — quoique moins complète peut-être, dans le sens évocateur. — Ceci tient à ce que l'œil est fait pour apprécier des intervalles de vibrations beaucoup plus faibles que ceux perçus par l'oreille. Tandis que le comma acoustique est presque inappréciable à l'ouïe, le comma lumineux peut être divisé dans des limites inconnues. On s'en fera quelque idée néanmoins en songeant aux mille nuances qu'on forme avec les 7 couleurs de la quinte lumineuse.

Entre toutes ces fractions de comma de la lumière, il y a très probablement des lois d'accords analogues à celles de la musique et que l'on fixera un jour. — Le peintre Courbet semblait l'avoir entrevu dans ses « gammes des couleurs » qu'il préconisait pour l'étude du coloris.

L'art n'a pas dit son dernier mot : par le champ musical, le seul jusqu'ici des modes vibratoires où l'on ait pu capter les lois d'harmonies, il ne semble pas impossible de s'élever à celles plus complexes des autres.

L'art des parfums par exemple, n'est peut-être pas illusoire.

D'autre part, la mutuelle dépendance de tous les systèmes pourrait amener au phénomène de l'audition colorée, si l'on opérait sur des notes musicales en correspondance harmonique avec celles des couleurs.

Un son n'est jamais *simple*, comme l'a expliqué Helmholtz, à quelque degré de l'échelle musicale qu'il appartienne, et par conséquent à quelque zone de la spirale où il se trouve. Une corde vibrant seule par exemple donne une infinité de *vibrations parasites* plus ou moins étendues et noyées dans la note fondamentale qui caractérise le son proprement dit. Ce qu'on nomme le *timbre* est en somme la résultante, particulière à un objet sonore, de cette infinité de vibrations acoustiques s'éteignant sur une limite impossible à fixer.

Le timbre est d'autant plus pur que le corps est plus homogène; le défaut d'homogénéité des corps donne en effet des sons concomitants sans rapports définis d'harmonie. Par analogie les systèmes de l'électricité, de la chaleur, de la

lumière, etc... doivent présenter des phénomènes semblables encore plus complexes, avec un nombre de vibrations parasites dont l'étendue peut très bien empiéter sur plusieurs modes; on comprend ainsi la possibilité pour un de nos sens d'enregistrer les impressions perçues d'ordinaire par un autre.

Aujourd'hui, à travers la théorie dynamique des ondulations on peut avancer sans témérité que tous les agents de la nature sont en mutuelle dépendance; que l'électricité peut produire la chaleur, la chaleur la lumière ou réciproquement.

S'il reste quelque incertitude encore au sujet des vibrations de diverses échelles — lumineuses et sonores je suppose, — pouvant être perçues par un même sens, il est prouvé scientifiquement que la même excitation vibratoire, agissant sur nos organes divers, peut impressionner chacun de nos sens suivant le mode qui lui est propre. M. Tschelpanoff, au sujet de la mensuration des phénomènes psychiques (*Revue scientifique* du 3 mars 1900), s'étend assez longuement sur cette question : « Le même courant galvanique, dit-il, passé à travers la langue, provoque un goût âcre, à travers l'œil la sensation de la couleur rouge ou bleue. à travers le nerf de la peau la sensation du chatouillement, à travers le nerf acoustique celle du son... Les mêmes vibrations d'éther que l'œil perçoit comme couleur, la peau les perçoit comme chaleur... Les couleurs, les tons, les propriétés gustatives n'existent pas en réalité, objectivement; ils n'ont que l'existence subjective; ils n'existent que grâce à la construction singulière de nos organes des sens... On peut prolonger ce raisonnement et l'étendre aux sensations de chaleur, de dureté, de goût, d'odorat, etc..., puis en généralisant, nous pouvons dire que tout ce que nous percevons dans le monde extérieur n'est que notre représentation, par conséquent quelque chose de psychique. »

— Toutes les considérations qui précèdent sur l'enchaînement des vibrations vont nous permettre d'exposer une raison d'être, scientifique, de *l'astrologie*.

Les correspondances géométriques des lois astrales et musicales ont très probablement des liens semblables à ceux

qu'on vient d'étudier. L'influx astral doit être un mode vibratoire plus ou moins complexe. Grand régisseur de la vie, il a sans doute sa place dans la spirale des octaves et ses rapports d'harmonie avec tous les autres systèmes.

— Sans avoir fait de l'astrologie, chacun admet comme évidente la variation de l'influence solaire à travers les 12 signes du zodiaque. Que l'on parle d'époque de reproduction pour l'animal, de période de floraison pour la plante ou de maladie chronique pour l'homme... C'est toujours faire appel à l'influx du soleil variant avec sa place dans l'écliptique. L'homme-astrologue plus ou moins inconscient fait appel aux aspects du grand régulateur de notre système planétaire, dès qu'il parle des *saisons*. L'astrologue proprement dit est celui qui a reconnu par l'étude que le soleil — bien qu'étant le plus important pour nous de tous les astres, — n'est pas le seul à nous influencer.

De simples réflexions sur les théories déjà exposées, peuvent très bien le faire admettre avec toute la vraisemblance scientifique :

Considérons d'abord les rayons solaires. Leur champ total d'environ 120° sur le 7^e tour de spirale comprend : 1° des rayons *thermiques*, les moins réfrangibles; 2° des rayons *lumineux* (les 7 couleurs du prisme) de réfrangibilité moyenne; 3° des rayons *chimiques*, de réfrangibilité plus grande. Quelques autres vibrations indéterminées s'ajoutent probablement encore aux précédentes.

On voit que la partie connue du spectre a déjà un champ d'action sur nous qui est très important.

Sans même faire appel aux vibrations transcendantes et inconnues, on peut entrevoir le rôle complexe que les rayons solaires ont pour nos organes.

Les rayons astraux quels qu'ils soient, ont nécessairement à un moment donné, sur un point de la terre, une résultante de vibrations diverses, à laquelle peut correspondre une infinité de notes harmoniques des différents agents de la nature. La théorie des vibrations parasites d'Helmholtz permet de le supposer.

Les rayons des corps célestes peuvent donc tous nous

influencer magnétiquement dans une limite que l'on ne peut fixer *à priori*.

Quoique la lumière des planètes soit la même que celle du soleil, l'ensemble des vibrations que chacune nous transmet peut être différent, du moins pour le timbre et l'intensité, sinon pour le ton.

L'analyse spectrale a montré, par les expériences de Janssen, que le spectre solaire, renvoyé par Saturne, révèle dans cette planète l'existence d'un certain corps appelé Hélium, inconnu sur la terre.

Chaque planète nous envoie donc des rayons solaires modifiés non seulement par sa nature, mais encore par sa position dans le ciel. Ses aspects avec les autres corps célestes interviennent nécessairement ici. D'autre part sa place, par rapport au méridien et à l'horizon du lieu considéré, doit jouer un rôle pour l'intensité de ses rayons, — suivant les mêmes lois que celles du soleil. — L'influence de celui-ci, variant avec l'heure de la journée, est en effet indiscutable pour mille phénomènes qui nous entourent.

Sans même admettre de mode vibratoire inconnu au delà de celui assez étendu du spectre, on est donc forcé de convenir que les rayons astraux peuvent et doivent même nous influencer de bien des manières. Ces vibrations présentent d'ailleurs sur chaque tour de spirale les lois des harmonies du cycle des 12 quintes.

Notre organisme ne peut être indépendant des forces qui nous atteignent : le *magnétisme terrestre*, déterminé aujourd'hui d'une façon assez précise pour tous les points du globe, constitue un ensemble de forces qui nous impressionnent dans une certaine mesure. Les physiciens modernes, qui n'osent pas parler d'astrologie, y reviennent malgré eux. puisqu'ils reconnaissent que « les variations de ce magnétisme terrestre sont dus aux mouvements apparents du soleil, de la lune, etc. suivant des lois inconnues » — (traité d'électricité de Joubert). — « Nous vivons en somme, comme le fait remarquer Joubert, dans le diélectrique d'une bouteille de Leyde dont l'une des armatures est le sol, l'autre les hautes régions de l'atmosphère, sans pouvoir reconnaître si la charge

primitive est la charge négative du sol ou la charge positive de ces hautes régions. »

— Notre fluide vital peut être envisagé comme intimement lié à l'ensemble des modes vibratoires qui sont en nous (systèmes sonore, électrique, odorant, calorifique, lumineux, etc.). On pourrait le définir comme étant la partie de l'éther individualisée en quelque sorte dans l'être vivant, pour servir de siège à toutes les potentialités vibratoires des phénomènes vitaux. Ce fluide vital — extériorisable ou non, — est différent pour chaque individu.

La télégraphie sans fil est sans doute l'image abrégée de presque tous les phénomènes hypnotiques et télépathiques résultant d'une parenté fluidique (naturelle ou provoquée) entre deux cerveaux.

Tous les musiciens connaissent le phénomène des *vibrations sympathiques*, éteignant par exemple une lampe lorsque l'on joue certaine phrase musicale, ou faisant vibrer à l'unisson plusieurs corps.

Ce qui s'observe sur le champ électrique et acoustique peut se présenter sur tous les autres; chaque zone de la spirale a ses harmonies, ses dissonances et ses pouvoirs de transmission plus ou moins lointaine.

L'extériorisation de la motricité et de la sensibilité n'est peut-être au fond qu'un cas particulier du pouvoir des onduations transmises ou emmagasinées.

Notre fluide vital — peu importe les mots, — doit dépendre des influences cosmiques, tout comme le magnétisme terrestre qui est le fluide vital de notre planète. Et l'on conçoit dès lors qu'au moment où l'être naissant est séparé de sa mère, le magnétisme — ou état vibratoire de l'éther — qui l'environne, serve de tonique à son fluide vital en formation d'individualité.

Comme tout s'enchaîne et que l'esprit ne saurait être indépendant de la matière dans ses manifestations sur notre plan, on comprend ainsi les lois psychologiques des vibrations célestes ainsi que les phases astrales de destinée des individus.

M. de Rochas dans son ouvrage qui a pour titre « les sentiments, la musique et le geste », fait des hypothèses absolu-

ment conformes à celles de l'astrologie, quand il explique les actions psychiques de la musique sur son médium : « Pour expliquer, dit-il, l'action de la musique sur Lina, j'ai supposé que l'activité de certaines circonvolutions cérébrales pouvait être excitée par des sons musicaux dont les vibrations seraient en rapport harmonique avec les vibrations propres de ces parties du cerveau. »

L'étude de M. de Rochas sur les « vibrations génératrices des formes » confirme encore nos théories : sur une plaque vibrante, il place des substances à particules mobiles comme du sable ou des liquides visqueux. Il obtient alors des figures régulières variant avec la substance employée en même temps qu'avec la hauteur et l'intensité du son générateur. Avec la voix humaine bien timbrée, on obtient paraît-il, les plus beaux résultats.

« On ne peut pas être frappé, dit-il, de la tendance qu'ont ces vibrations à reproduire les formes que nous trouvons réalisées dans les végétaux et les animaux inférieurs comme si elles avaient orienté les molécules matérielles au moment où elles se formaient et étaient encore semi-fluides. »

En étendant aux autres modalités l'influence démontrée expérimentalement en acoustique pour l'action psychique et la génération des formes, on trouve là, on peut dire, sous forme aussi claire que possible la *raison d'être de l'astrologie*.

De même que les figures obtenues par M. de Rochas sur ses plaques vibrantes dépendent de la *nature* des substances et du *son* générateur employés, de même les caractères humains varient avec l'*atavisme* et les *vibrations astrales* de natalité, — facteurs liés entre eux cependant dans une certaine mesure.

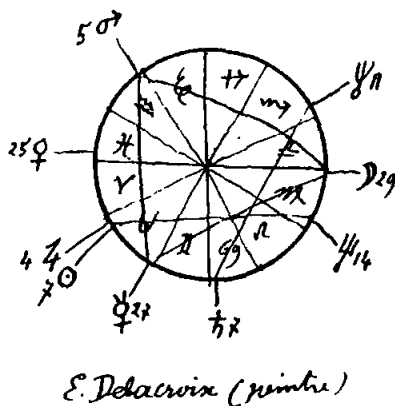
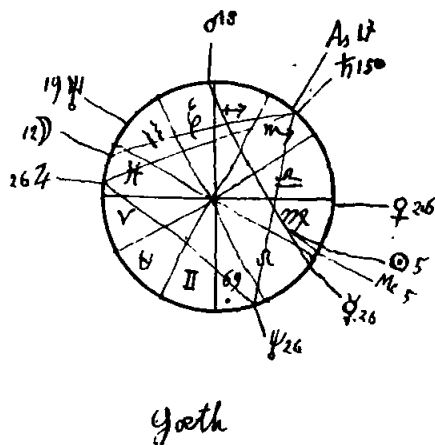
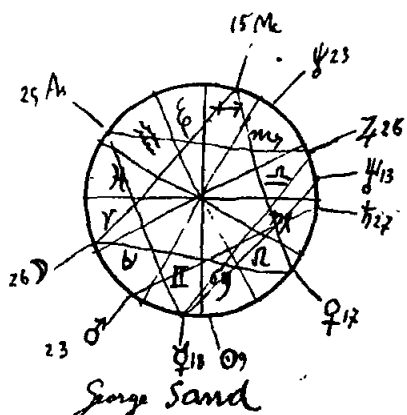
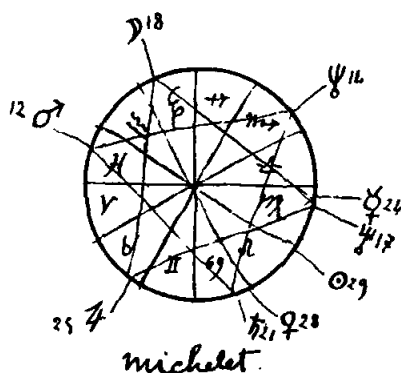
— On a montré dans un précédent article que les lois astrologiques du cercle zodiacal des douze signes offraient une analogie frappante avec celles du cycle musical des douze quintes, en considérant les polygones réguliers qu'on peut y inscrire.

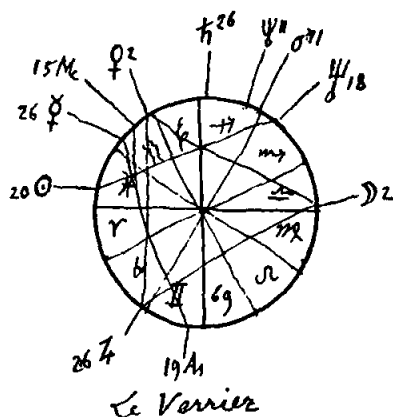
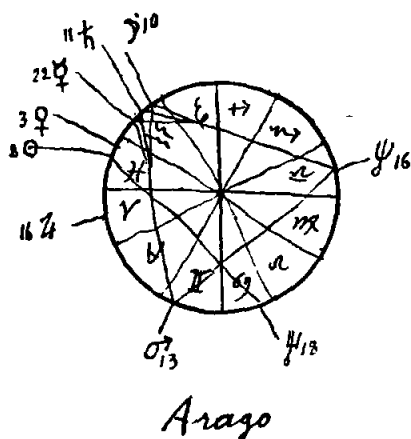
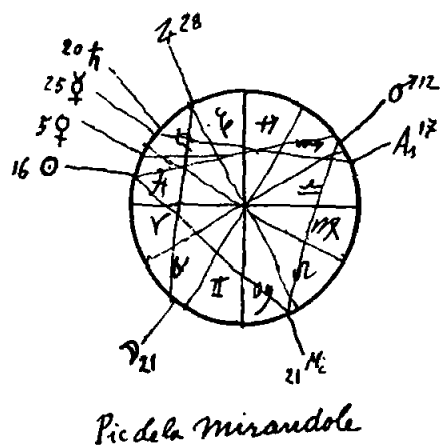
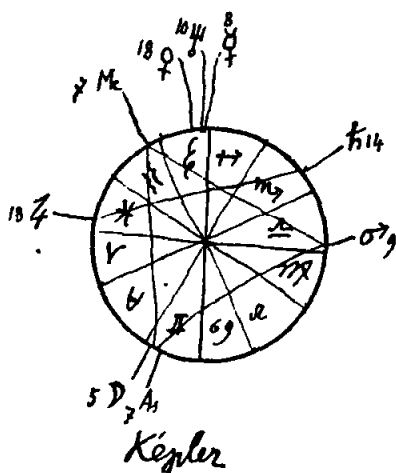
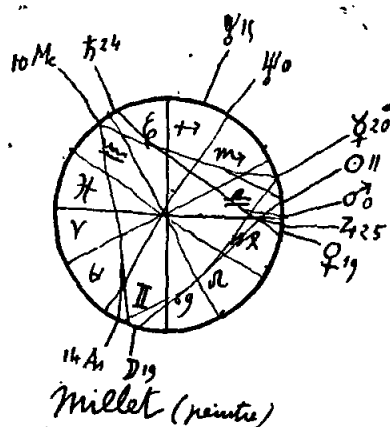
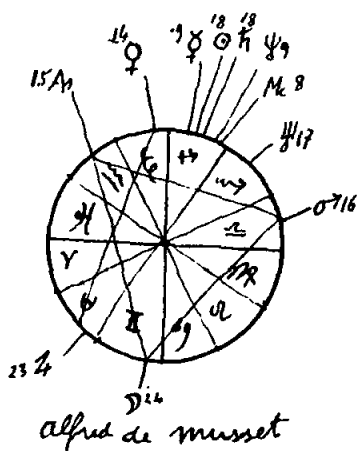
Indépendamment des symboles d'harmonie et de dissonance représentés de même, — l'*opposition* correspondant à la *quarte*

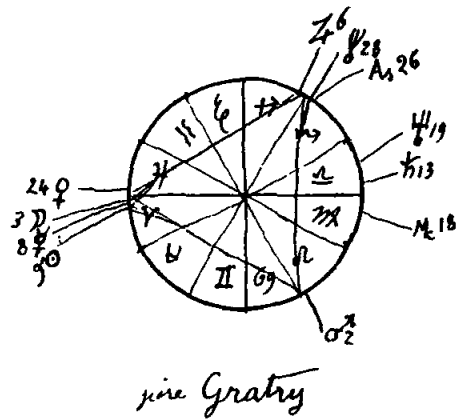
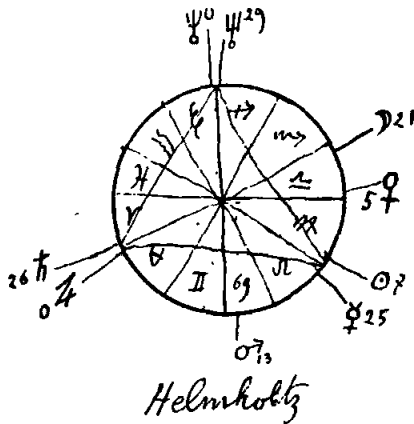
augmentée et le trigone à la tierce majeure, — on a vu la coïncidence de l'accord parfait musical avec le groupement triangulaire des planètes en aspects trigones qui caractérisent le plus souvent les esprits supérieurs.

Il est bien entendu que nous ne tenons pas compte ici des renversements musicaux et du double sens — direct ou rétrograde — des aspects astrologiques. Pour simplifier l'étude, nous n'envisageons que le sens *direct*.

Les quelques thèmes célèbres suivants confirmeront les remarques faites déjà sur celui d'Ampère. Les aspects trigones sont représentés par des cordes dans le cercle zodiacal de chacun.







Sans multiplier les figures, nous pouvons encore citer comme exemples semblables les littérateurs : Victor Cousin, Lamartine, Bernardin de Saint-Pierre, M^{me} de Staël, M^{me} Desbordes Valmore, Jules Janin, Flaubert, Bouilhet, Louis Veillot, Legouv  , d'Haussonville, de Heredia, H. Houssaye, de Vog  , Jules Verne, Pierre Loti, Frédéric Mistral, O. F  uillet; les savants : Laplace. Louis Figuier, Aksakoff, C. Jordan; les politiciens : Robespierre, Gambetta, Paul Deschanel; les ecclésiastiques : Mgr Freppel, père Didon; les artistes divers : E. Guillaume, J.-L. G  r  me, Puvis de Chavannes, Corot, Lantzyer, Carolus Duran, G. Dubuff  , Leo Delibes, M^{lle} Reichemberg, etc.

Dans toute cette liste, il n'est question que de célébrités intellectuelles présentant des thèmes où apparait le triangle planétaire complet. Beaucoup d'autres non moins illustres ont une harmonie d'aspects astraux se bornant à plusieurs trigones séparés, ou encore à des influences d'un autre ordre dont on n'a pas fait l'étude ici.

Sur les figures qui pr  c  dent, on peut voir le rôle dominant de la triplicité supérieure : Gémeaux — Verseau — (Vierge, Balance, Scorpion) qu'on a mentionnée au sujet des « ascendants remarquables ».

Ceci nous amène à une nouvelle correspondance entre l'astrologie et la spirale générale des vibrations.

Si l'on se reporte à la courbe étudiée plus haut, on s'aperçoit que la *lum  re*, — mode le plus important comme rôle et le

plus restreint comme région graphique, — forme sensiblement une quinte en coïncidence avec le secteur des Gémeaux du cercle zodiacal.

Signalons en même temps que les Gémeaux sont appelés « maison de Mercure », par suite de la valeur glorieuse qu'acquiert la planète en ce lieu du zodiaque.

Mercure est de plus le premier significateur d'intellectualité.

Le secteur remarquable des sept couleurs traverse encore dans la spirale les premiers rayons thermiques du prisme, trois tours environ de l'électricité et deux de l'acoustique. Il semble tout indiqué pour correspondre dans le cercle zodiacal avec une source d'influences particulières. — On conçoit qu'avec les secteurs divers de la spirale, puissent varier la valeur, le champ et la complexité des vibrations parasites qui accompagnent la note fondamentale d'un système quelconque. — Si l'on prend maintenant, dans les onze autres secteurs des quintes, ceux qui forment la tierce majeure ou l'aspect trigone avec celui des Gémeaux, on trouve que l'un, — coïncidant avec le *Verseau*, — traverse la zone calorifique vers sa moitié et celle des rayons Röntgen : que l'autre correspondant avec la *Balance*, traverse (si on l'étend sur la Vierge et le Scorpion) les derniers rayons du spectre, le commencement de la chaleur et une partie des rayons Röntgen. Ce secteur, plus étendu que les deux autres, comprend du reste les gammes les plus usitées dans l'art musical courant, entre autres celle du la_3 qui sert de base à la musique. Toutes les régions inconnues entre les limites représentées lui appartiennent aussi.

Dans la zone acoustique, le triple secteur a une signification particulière : en montant les gammes suivant le cycle des douze quintes du fa_1 au fa_6 , on tombe en effet en arrivant aux gémeaux dans la région des notes les plus basses usitées dans l'art courant ; la gamme de ut_1 commence dans ce secteur. Le *Verseau* comprend la fin de la gamme de (ut_3) qu'on dépasse assez rarement. Les trois secteurs coïncident donc sensiblement avec les notes basses, moyennes et aiguës du champ artistique usuel.

— En résumé, il est frappant de constater qu'aux trois sec-

leurs de la spirale les plus riches en modes vibratoires divers correspondent les trois signes zodiacaux d'influences supérieures. Notons encore la région entière du spectre dont les limites semblent former l'aspect trigone des gêmeaux à la balance.

La *musique*, la *chaleur* et la *lumière* sont donc comme trois agents caractéristiques de la triplicité aérienne du zodiaque.

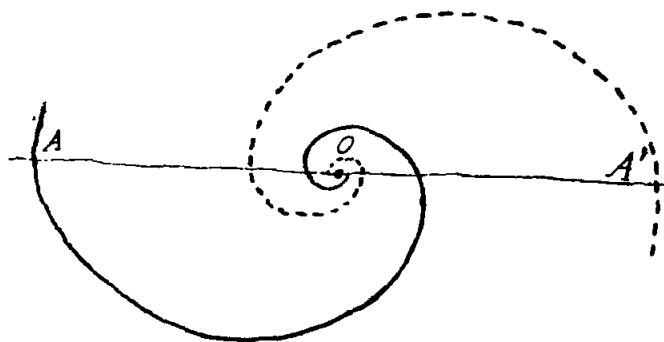
Tout cela n'est pas arbitrairement disposé, car si la quinte des 7 couleurs se superpose avec le signe des gêmeaux, c'est par l'admission du fa_1 de départ à 43,5 vibrations à la seconde. On a vu que ce fa est le plus bas de l'échelle musicale résultant du $la_3 = 870$.

N'y aurait-il pas là encore une concordance de l'art inconscient avec la science des grandes harmonies occultes? C'est très probable.

La science qui n'a pas plus de limites que l'art trouvera peut-être un jour une explication plus précise des faits que nous exposons.

La courbe spirale $y = \frac{1}{A \times 2^x}$, ou $\frac{1}{A}$ représente le rayon vecteur de départ, peut être discutée algébriquement comme il suit :

Pour des valeurs *positives* de y , on a vu qu'on avait le développement infini de la spirale dans les deux sens, x variant de zéro à $+$ l'infini ou de zéro à $-$ l'infini. Le rayon vecteur infiniment grand représenterait le mouvement à durée de vibration infiniment grande, c'est-à-dire le repos absolu. Le



rayon vecteur réduit à zéro donne le mouvement vibratoire opposé.

Si on affecte à y des valeurs *néglatives*, ceci revient à porter le rayon vecteur OA dans le

sens opposé OA' ; et on obtient une deuxième spirale en pointillé, symétrique de la première par rapport au centre O .

Cette double spirale, ainsi figurée, peut être envisagée

comme la projection, sur le plan, d'une courbe unique de l'espace :

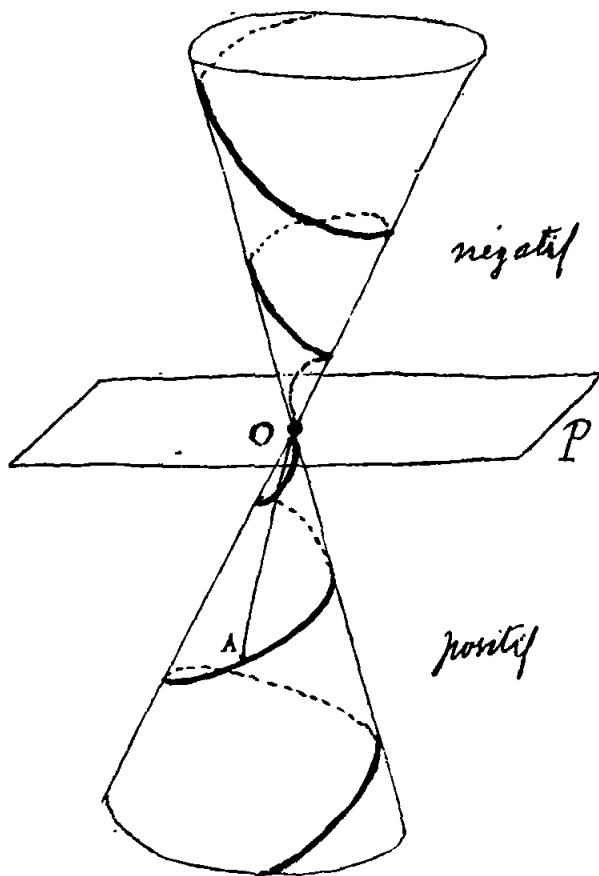
Supposons en effet un double cône illimité ayant O pour centre de ses deux nappes. Si l'on imagine une spirale s'enroulant sur lui sans discontinuité d'un plan P perpendiculaire en O à l'axe du cône, la projection sur ce plan P de la double spirale de l'espace donnera les deux courbes trouvées précédemment. Il est facile de trouver par la trigonométrie la valeur du rayon vecteur conique de cette courbe.

Si ω représente le demi-angle d'ouverture du cône et Z un rayon vecteur tel que OA correspondant à celui y de la spirale plane projetée, on a $y = Z \sin \omega$.

On voit de suite que pour un double cône à deux nappes se confondant, autrement dit pour $\omega = 90^\circ$ et $\sin \omega = 1$ $y = z$: c'est-à-dire que la double spirale conique vient se confondre avec sa projection dans le plan P.

Les deux nappes du cône, en figurant algébriquement les valeurs positives et négatives des durées de vibrations, donnent une sorte d'image géométrique de la double polarisation des divers systèmes vibratoires (chaud et froid, électricités positive et négative, etc.).

Cette double spirale conique n'est pas sans intérêt aussi par ses correspondances avec quelques théories cosmogoniques qui assimilent la forme de l'univers à celle du *double*

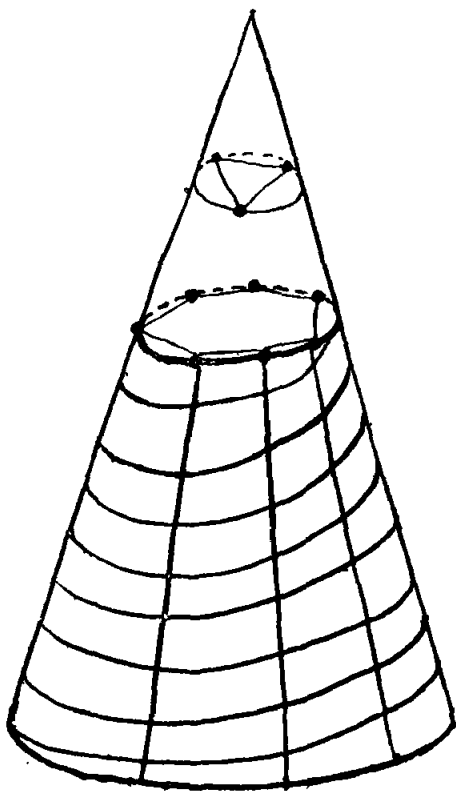


cône, — figure géométrique la plus parfaite, comme étant capable d'engendrer par ses sections toutes les autres. (Voir les « Harmonies de l'être » du P. Lacuria.)

La double spirale projetée sur le plan P ne donne-t-elle pas quelque idée de la projection dynamique sur le plan divin (passant par le sommet du cône) des forces complètes de l'univers conique? Chaque section, sorte de zodiaque, serait alors un certain plan de fluide vital, n'empêchant pas d'ailleurs les autres modes vibratoires de se manifester sur lui par correspondance harmonique plus ou moins compliquée? N'y aurait-il pas là un moyen de concevoir la liaison des secteurs de la spirale avec ceux de notre zodiaque terrestre?

Sans nous arrêter davantage à de pures hypothèses métaphysiques qui nous écarteraient du but expérimental visé,

nous avons voulu signaler au passage des coïncidences dignes d'attention.

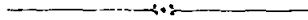


Rabelais dans sa « fontaine de Baccue », qui recouvre peut-être une vérité scientifique plus profonde qu'on ne l'a supposé, donne une description se rapprochant singulièrement du cône précédent, sectionné avec sa spirale à la région où s'éteignent les modes vibratoires connus. Quand il parle « du soubassement en figure heptagone (heptagone des 7 octaves du 1^{er} cycle musical?)... du cône pyramidal et de ses 7 colonnes se terminant à son sommet par la fameuse croupe érigée pour couverture de la

fontaine... des 12 signes du zodiaque avec les 7 planètes... de la figure *limassiale* produite par les canaux d'écoulement issus de 3 angles équilatéraux (triplicité de l'air?)... de toute la gamme des couleurs... et des sons merveilleux entendus... »

il semble à peu près évident que le curé de Meudon — qui était d'ailleurs un savant astrologue — ait caché sous le voile burlesque qui lui était coutumier, toute la vérité aussi simple que merveilleuse de la théorie synthétique des ondulations et de sa correspondance astrologique.

PAUL FLAMBART.



FORMULAIRE

Nettoyage et rajeunissement des livres et gravures. — Le temps et la poussière jaunissent et salissent les livres et gravures ; aussi peut-il être parfois d'une grande utilité de connaître les moyens de leur rendre, sinon leur fraîcheur première, du moins une propreté relative qui permette de les utiliser. Nous trouvons à ce sujet dans l'*Imprimerie* les renseignements suivants :

Quand il ne s'agit que de rajeunir le papier d'une gravure ou celui d'une page de texte — estompé par le temps ou la poussière, — il suffit de passer les feuillets dans un bain d'eau de javelle, puis de les rincer longuement à plusieurs eaux, enfin de les faire sécher entre des papiers sans colle.

Les taches sont de deux catégories : les unes dues à des corps gras, les autres à des produits chimiques, les encres à écrire, par exemple.

A-t-on affaire à de la graisse, on mouille avec de l'essence de térébenthine en plaçant un papier buvard sur le recto et un sur le verso ; puis on passe alternativement de chaque côté un fer à repasser très chaud. Il reste après cela des cercles, des traces de liquide qu'enlève un lavage avec de l'alcool rectifié.

Certains spécialistes préfèrent le procédé suivant : mélanger jusqu'à consistance de pâte, de la magnésie calcinée et du benzol, et appliquer cette mixture au dos de la tache. Le benzol s'évapore rapidement ; il ne reste bientôt plus que la magnésie ; on la détache en frappant avec précaution le recto. L'opération est, fréquemment, à recommencer plusieurs fois.

Si les taches sont causées par des produits chimiques, notamment par des encres à écrire, on emploie du permanganate de potasse dissous dans de l'eau ordinaire. Il en faut juste assez pour que l'eau devienne un peu violette après avoir été colorée en rouge. Ce liquide est versé sur la partie maculée, la feuille ayant été très mouillée à l'avance et séchée seulement à la surface. Quand la tache a pris la couleur de la rouille, on la couvre d'acide sulfureux : le tout disparaît alors et l'on rince fortement. Le manque de réussite provient presque toujours de l'acide sulfurique substitué à l'acide sulfureux. Ce dernier procédé est celui dont se servent maintenant tous les comptables pour effacer sans grattage l'écriture.

Pour obtenir le brillant des illustrations, les *Technischen Jahrbücher* (Annales techniques) proposent l'emploi de la poudre de stéatite. On y plonge un petit tampon de ouate que l'on promène ensuite doucement sur l'illustration. Puis, après avoir enlevé avec un peu de ouate la poudre restée libre, on frotte encore une fois l'illustration avec un tampon analogue, mais bien propre. On dit que le succès est surprenant.

Le Gérant : P. TÉQUI.

L'ACTION A DISTANCE

ET LA TÉLÉPATHIE

(Fin.)

I

La croyance à l'intervention des anges dans la vie privée des individus et dans la vie publique des nations; leur rôle actif et pressant, tutélaire et affectueux dans les pressentiments, les prévisions, les apparitions des mourants, et en général dans les phénomènes de télépathie les plus sérieux et les mieux établis; ce parallélisme constant du monde invisible et du monde visible, des apparences du temps et des réalités éternelles, tout cela appartient à la théologie, et il serait facile d'en trouver l'affirmation et l'explication dans les savants traités de nos plus grands théologiens.

Cette conception de l'univers nous donne le sens et la raison de quelques prières de notre liturgie; elle nous rappelle aussi que ces prières répondent à des réalités morales que notre attention souvent distraite, oublie d'observer.

Nous demandons, en effet, aux anges, dans ces prières qui ont reçu la consécration de l'Eglise, de nous défendre contre les tempêtes et les orages, de nous accompagner dans nos voyages. Nous leur demandons de veiller sur nous, de bénir nos demeures, d'en chasser les esprits mauvais, d'y rester avec nous (1); et ce n'est ni un symbole ni une image, c'est une réalité vivante et redoutable que nous rappelons, quand nous leur demandons d'enchaîner par la force d'en haut les esprits errants à travers le monde pour la ruine du genre humain (2).

(1) *Angeli tui habitent in cà, qui nos in pace custodiant.*

(2) *Qui ad perditionem animarum pervagantur in mundo in infernum detrude.* Saint Thomas exprime ainsi l'incroyable rapidité du mouvement de l'ange: *Nec indiget mora temporis ad motum localem. sed statim potest adesse.* q. cxiii, art. vi, ad. 3^e.

Ouvrez un rituel, vous serez frappé d'y retrouver, presque à chaque page, le souvenir et l'affirmation de cette présence et de cette intervention des anges dans notre vie.

Les rationalistes n'osent plus contester la réalité des phénomènes de télépathie, affirmés dans tous les siècles, par tant de témoins dignes de foi, et si fréquents dans la vie de quelques saints. Mais l'explication théologique, la seule acceptable, leur répugne, ils ont inventé des hypothèses, aux apparences scientifiques, pour tromper les esprits faibles et justifier leurs négations. Je veux bien les exposer et les discuter.

II

A quel agent faut-il attribuer les phénomènes de télépathie ? Aux âmes des défunts, selon les spirites ; à des êtres inférieurs à l'humanité et invisibles, à des *élémentaux*, selon les théosophes ; à la projection à travers l'espace d'un périsprit répondent certains occultistes ; à des vibrations parties de notre cerveau et portées par l'éther, par synchronisme, au cerveau sympathique d'un autre sujet, selon certains psychologues que l'idée du surnaturel épouvante. Ecartons, si vous le voulez, les spirites, les théosophes, les occultistes, et contentons-nous d'étudier la théorie pseudo-scientifique des psychologues sur le mécanisme de la télépathie.

Voici, d'abord, la théorie de M. Flammarion.

« Il n'y a rien d'antiscientifique, rien de romanesque à admettre qu'une pensée agisse à distance sur un cerveau. Faites vibrer une corde de violon ou de piano : à une certaine distance, une autre corde de violon, de piano vibrera et émettra un son. L'ondulation de l'air se transmet invisiblement.

Mettez en mouvement une aiguille aimantée. A une certaine distance et sans contact, par simple induction, une autre aiguille aimantée oscillera synchroniquement avec la première. Parlez, à Paris, sur une lame de téléphone : la communication électrique ira faire vibrer l'autre lame sonore à Marseille. Le fil matériel n'est pas indispensable. Ce n'est

pas une substance qui se transporte; c'est une onde qui se propage.

Voilà une étoile, à des millions de milliards de kilomètres, dans l'immensité des cieux, de la distance de laquelle la terre n'est qu'un point *absolument invisible*. J'expose à cette étoile, au foyer d'une lentille, une plaque photographique : le rayon de lumière va travailler sur cette plaque, mordre, désagréger la couche sensible, et imprimer son image. Ce fait n'est-il pas beaucoup plus étonnant en lui-même que l'onde cérébrale qui va à quelques mètres, quelques kilomètres, quelques milliers de kilomètres, frapper un autre cerveau *en rapport harmonique avec celui d'où elle est partie* (?). A 149 millions de kilomètres de distance, à travers ce qu'on appelle le vide, une commotion solaire produit sur la terre une aurore boréale et une perturbation magnétique.

Tout être vivant est un foyer dynamique. La pensée elle-même est un acte dynamique. Il n'y a aucune pensée sans vibration corrélative du cerveau. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que ce mouvement se transmette à une certaine distance, comme dans le cas du téléphone, ou, mieux encore, du photophone (transport de la parole par la lumière) et de la télégraphie sans fils (1)? »

Telle est donc, selon M. Flammarion, l'hypothèse qui expliquerait tous les phénomènes de télépathie. Notre âme aurait le pouvoir d'émettre des radiations invisibles d'une grande puissance, et d'une longue portée; ces radiations font vibrer les molécules du cerveau : ces vibrations rencontrent l'éther, fluide impondérable, répandu partout dans l'espace, entre les corps et dans tous les corps. L'éther qui transporte les mouvements ondulatoires produits par les vibrations de la chaleur, de la lumière, de l'attraction, transporterait aussi, à de longues distances, les vibrations cérébrales de la pensée, il produirait dans le cerveau d'une autre personne à laquelle nous sommes unis par un lien de sympathie, une commotion analogue qui se traduirait en image ou en son, en phénomène d'audition ou de vision.

(1) Camille Flammarion, *L'Inconnu*, p. 277.

M. Flammarion ne paraît pas très sûr de ce qu'il avance : il semble même qu'il n'attache pas une grande importance aux brillantes hypothèses par lesquelles il essaye d'expliquer les phénomènes troublants de la télépathie. Il prend ses précautions avec une sagesse que je m'empresse de louer :

« L'âme existe comme être réel, indépendant du corps : elle est douée de facultés encore inconnues à la science : elle peut agir et percevoir à distance, sans l'intermédiaire des sens... quant aux explications, *il est sage de n'y pas prétendre*. J'ai déjà montré plusieurs fois dans ce livre qu'elles ne sont pas nécessaires pour admettre les faits. *On est dupe, en général, sur ce point d'illusions assez singulières* (1). »

Cette déclaration prudente ramène la thèse de M. Flammarion à de plus modestes proportions. Il renonce à donner une explication certaine, philosophique et scientifique de la télépathie, mais il prétend avoir démontré, et ce n'est pas nous qui le contredirons sur ce point, qu'il s'établit quelquefois entre les âmes, sans l'intermédiaire des sens, des communications affectives et intellectuelles d'un ordre particulier. Il a donc établi la réalité du fait ; ses conclusions ne peuvent pas aller plus loin.

III

C'est encore, et sous une forme nouvelle, l'hypothèse des vibrations cérébrales que nous retrouvons dans le système du Dr Macario.

« Dans la génération des idées, écrit ce psychologue, il faut de toute nécessité admettre une modification encéphalique, car il est impossible que la pensée puisse se manifester sans une activité matérielle des fibres cérébrales. Il nous paraît donc certain que pendant cet acte mystérieux il y a un ébranlement particulier, une vibration, une oscillation de certaines fibres cérébrales, une modification moléculaire quelconque de l'encéphale.

Or, ces vibrations, ces oscillations doivent nécessairement

(1) Camille Flammarion, *L'Inconnu*, p. 581.

imprimer à l'air des ondulations qui se propagent jusqu'au cerveau du somnambule, en y déterminant des mouvements analogues à ceux qui les ont produits.

On conçoit, dès lors, qu'une pensée se répète d'un cerveau dans un autre, comme une image se réfléchit d'un miroir dans un autre, ou bien encore comme on voit dans le pendule sympathique le mouvement d'un pendule imprimer à l'autre pendule le même mouvement. Ce phénomène est très simple et très facile à concevoir ; mais si l'air atmosphérique n'était pas connu comme un corps vibrant, on aurait une peine infinie à le croire, et on ne manquerait pas de crier au miracle.

Mais, dira-t-on, pourquoi votre pensée ne se transmet-elle pas à tous les individus qui sont à votre portée ? Par une raison toute simple, c'est que dans l'état ordinaire de la vie, ces vibrations ondulatoires, provoquées par l'acte de la pensée, ont trop peu d'énergie pour être perçues, mais dans l'état somnambulique l'impressionnabilité étant prodigieusement développée, il s'ensuit que la moindre oscillation est saisie, perçue, et la transmission des idées a lieu (1). »

Cette explication ne tient pas debout, elle repose sur deux assertions démenties par les faits. On nous dit que ces vibrations ondulatoires, dont nous attendons d'ailleurs, la démonstration, ont très peu d'énergie, et cependant, elles se propagent à des centaines, à des milliers de kilomètres, elles vont ébranler le cerveau d'une autre personne, sans être jamais arrêtées par l'obstacle de la distance, si grande qu'on la suppose. Ainsi, une mère qui réside en Angleterre est avertie par cette vibration mystérieuse de la mort de son fils, tombé sur un champ de bataille à l'extrémité de l'Afrique ou dans les Indes.

Assurément une vibration ondulatoire qui franchirait instantanément une telle distance aurait une grande portée.

Il faudrait, selon le Dr Macario, pour expliquer la transmission de la pensée, supposer une impressionnabilité prodigieusement développée dans le sujet qui reçoit la vibration. Ici

(1) Dr Macario : *Du sommeil, des rêves et du somnambulisme*, p. 192.

encore nous sommes en opposition avec la réalité. Lisez le grand ouvrage des *Hallucinations télépathiques*, vous y trouverez un nombre considérable de cas où la transmission à distance d'une pensée, d'une image, d'un fait a eu lieu entre deux personnes parfaitement équilibrées, sans la plus légère surexcitation de la sensibilité ou du cerveau.

D'autres psychologues, cités par le Dr Macario, prétendent que la télépathie n'est qu'une question de degrés et qu'il suffit d'ajouter quelque chose à notre faculté de voir, de sentir, d'entendre pour en expliquer les merveilles. De tels arguments nous étonnent. Il ne suffit pas de supposer quelques degrés de plus dans notre faculté de voir par les yeux pour me faire comprendre le mystère de la vue à travers les corps, et à toutes les distances. Et si vous tenez compte de ce fait, que le même phénomène de vision lointaine ou télépathique se produira si vous interceptez toute communication entre les yeux du voyant et la lumière, il faudra bien reconnaître que la vision à longue distance et la télépathie sont autre chose qu'une question de degrés. Il y a une différence de *nature* entre la vision par les yeux et la vision *imaginative* de certains sujets.

Nous voici, d'ailleurs, en présence de la même difficulté sous une forme nouvelle, et nous demanderons au Dr Macario pourquoi, quand plusieurs personnes, d'une impressionnabilité également extraordinaire, se trouvent réunies, une seule, cependant, à l'exception des autres, reçoit le choc de la vibration ondulatoire projetée par un autre cerveau. Toutes les personnes impressionnables constituent des récepteurs d'une égale puissance et devraient recevoir ou se disputer la dépêche psychologique expédiée à l'extrémité du monde.

Cette observation nous fait voir le fond puéril de certaines argumentations, cachées sous les apparences pompeuses d'une science de roman.

IV

La matière est le grand inconnu qui défie nos recherches sans jamais laisser notre curiosité toujours impuissante. Nous

sommes loin de la *Monadologie* de Leibniz, mais nous ne connaissons pas mieux la matière. Les remarquables travaux de Crookes sur la matière radiante, de M. Becquerel sur l'*Uranium* et ses composés, du Dr Lebon et de M. Curie sur les nouvelles substances radio-actives (1), le *polonium*, le *radium*, l'*actinium*, de Rœngten sur les rayons X, ces travaux aident, sans doute, notre faible intelligence à comprendre les qualités des corps glorieux dont parle l'Apôtre, corps spirituels, lumineux, agiles, impassibles, mais ils nous font aussi mieux sentir notre ignorance touchant la constitution intime des corps; on ne peut pas les étudier sans devenir plus modeste dans ses affirmations.

Ces découvertes ont donné lieu, cependant, à un déchainement d'hypothèses; on a voulu tout expliquer, même le mécanisme de la pensée :

« Lorsque la pensée se produit dans le cerveau, écrit un psychologue de l'école spirite, il y a destruction de la matière cérébrale et mise en liberté d'une forme de l'énergie que l'on appelle nerveuse. Celle-ci a son rôle dans l'organisme pour y susciter les courants nécessaires à la production des mouvements ou à l'association des idées. Mais, en même temps le përisprit vibre, et suivant qu'il est plus ou moins radiant, c'est-à-dire plus ou moins extériorisé, ses vibrations se répandent dans l'espace, comme les vibrations d'une cloche se propagent dans l'air. Alors, si deux organismes présentent entre eux des analogies sympathiques, c'est-à-dire s'il existe dans ces deux organismes des mouvements vibratoires de même nature, comme ceux de deux diapasons identiques, ou de deux plaques de téléphones, le mouvement de l'un ébranlera l'autre, il y produira des effets semblables à ceux qui lui ont donné naissance.

« Puisque nous savons aussi que des localisations cérébrales existent dans le cerveau, nous pouvons en conclure que chaque partie de l'encéphale a un mouvement dynamique qui lui est propre, de sorte qu'à chaque idée correspondrait un

(1) Curie, *Les nouvelles substances radio-actives*. (Revue scientifique, 21 juillet 1900.) G. Le Bon, *La transformation de la matière et la lumière noire* (*Ibid.*, 14 avril 1900).

mode particulier de mouvement, et dès lors, nous pouvons supposer que lorsqu'un genre particulier de mouvement s'extériorise chez le magnétiseur, il détermine chez un individu en rapport avec lui, des mouvements périspitiaux qui éveilleront dans son cerveau des idées semblables. »

Quel tourbillon d'hypothèses gratuites ! Tout ce que l'auteur affirme sur le rôle de l'énergie nerveuse dans la production du mouvement et de l'association des idées, sur les vibrations du périspit, sur le mouvement dynamique propre à chaque partie de l'encéphale, sur la propagation des périspitiaux, sur les vibrations harmoniques de deux cerveaux, tout cela appartient au domaine de la fantaisie et ne présente aucune rigueur scientifique, malgré l'incontestable bonne foi de celui qui essaye ainsi de nous convaincre, et nous pouvons lui rappeler, sans manquer aux égards, qu'il mérite cette sage parole de Flammarion :

« Quant aux explications, il est sage de n'y point prétendre. *On est dupe, en général, sur ce point, d'illusions assez singulières.* »

La *Civiltà cattolica* réfute ces sophismes avec une grande autorité, nous reproduisons volontiers son argumentation en la complétant (1).

Dans la télépathie, il faut que l'agent expéditeur soit doué d'une grande puissance pour envoyer sa dépêche psychique, comme un rayon solaire ou un courant électro-magnétique, jusqu'à l'extrémité du globe : en télépathie, l'espace contrairement à ce qui se fait dans tous les phénomènes physiques, ne compte pas et la force ne s'épuise pas.

Or, qui envoie cette dépêche psychique ? C'est quelquefois un enfant à la mamelle, un enfant de quelques mois ; c'est un mourant, qui se débat dans les convulsions de l'agonie, haletant et épuisé, c'est un naufragé, c'est un voyageur écrasé, quelquefois même, c'est un mort, comment donc pourraient-ils posséder et dépenser assez d'énergie pour lancer jusqu'à l'extrémité du monde, et simultanément sur plusieurs points

(1) *Civiltà cattolica*, 2 giugno 1900. Parmi les arguments exposés dans cette revue italienne, par le P. Franco, il en est quelques-uns que nous ne pouvons pas admettre. Nous faisons nos réserves.

du globe, des vibrations qui font connaître leur état à leurs parents ou à leurs amis?

Comment un enfant qui apparaît et qui parle à une très grande distance pourrait-il diriger avec une exactitude mathématique le rayon parti de son cerveau, calculer avec la science d'un ingénieur la distance qui le sépare de la personne qu'il veut impressionner, quand il ignore lui-même le lieu où se trouve actuellement cette personne, mesurer exactement la force impulsive qu'il faudra donner à la vibration pour qu'elle ne reste pas en deçà ou qu'elle n'aille pas au delà du destinataire. Comment fera-t-il pour isoler la vibration qui porte sa pensée, et l'empêcher d'être arrêtée et reçue par les organismes sympathiques qu'elle va rencontrer sur son chemin, comme font les physiciens dans la télégraphie sans fil? Est-ce que ce travail qui se produirait d'ailleurs sans que l'expéditeur en ait conscience n'est pas absolument au-dessus des forces de cet enfant, de cet agonisant, de ce défunt?

Si vous abandonnez l'hypothèse de la vibration, si vous supposez que mon cerveau rayonne comme un phare ou comme une étoile, et envoie au loin des ondes sphériques, la difficulté reste toujours la même. Quel est le physicien qui oserait prétendre qu'une imperceptible molécule de mon cerveau puisse, sans que je sache, produire une onde sphérique, qui porte ma pensée à travers les montagnes, les mers et les plus longues distances? N'est-ce pas un roman d'attribuer cette puissance dynamique immense à une molécule de mon cerveau?

Et nous n'insistons pas sur cette considération importante que plusieurs personnes, placées dans des régions différentes, séparées par des fleuves ou des montagnes, ont eu simultanément la même vision: elles ont vu, au même instant, ce naufragé, ce moribond, ce blessé qui leur était uni par l'amitié ou la parenté. Il serait bien difficile, il serait impossible d'expliquer comment une même dépêche psychologique, onde magnétique ou vibration, a pu parvenir ainsi, tout à coup, en deux endroits différents, et, par un choc cérébral, merveilleusement approprié, éveiller une idée, faire apparaître une image, reproduire une scène de naufrage ou de mort dans un autre cerveau.

Serrons de plus près cette question, examinons l'insuffisance et les contradictions de cette explication de la télépathie par la similitude ou la sympathie des cerveaux.

V

La théorie des vibrations cérébrales, rayonnantes dans l'espace n'est pas scientifique; elle ne répond pas à la réalité des faits constatés, et elle ne résout pas le problème de la télépathie. Nous attendons une autre solution.

1^o Elle n'est pas scientifique. On nous parle sans cesse, il est vrai, de téléphone, de téléphote, de rayons noirs, de matière radiante, de substances radio-actives, de vibrations, de phonographes, de microphones, et l'on oublie l'écart infini qui se trouve entre ces découvertes physiques et la télépathie.

Dans ces grandes découvertes physiques telles que le téléphone et la télégraphie sans fils, nous retrouvons invariablement une cause matérielle, un moyen matériel, un effet physique et matériel, le télégraphone lui-même n'échappe pas à ces conditions nécessaires, car il nous faut les vibrations de la voix humaine et l'enregistrement de ces vibrations par un métal.

Ce n'est pas tout. Dans ces découvertes le phénomène voulu se reproduit invariablement avec une exactitude mathématique, et la précision de nos calculs n'est jamais en défaut. Que nous prenions un téléphone ou un appareil télégraphique, nous connaissons le résultat que nous voulons obtenir, nous savons que nous l'obtiendrons en vertu de l'harmonieuse constance des lois de la nature, et la science nous donne sur tous ces points ses infaillibles renseignements.

La régularité de ces phénomènes nous apprend que nous sommes ici dans l'ordre des forces et de la matière, dans l'ordre physique *soumis aux lois de la nécessité*. Rien ne rappelle l'intervention irrégulière, capricieuse et quelquefois troublante de la liberté humaine ou d'un agent étranger.

Il en est tout autrement dans la télépathie. Les psychologues prétendent qu'il faut trouver deux cerveaux sympa-

thiques, deux organismes qui présenteront des mouvements vibratoires de même nature, comme ceux de deux diapasons identiques, ou de deux plaques de téléphone. Quand on aura trouvé ces deux organismes disposés à vibrer à l'unisson, que faudra-t-il faire ? Voici la réponse d'un ardent défenseur de cette théorie.

« Lorsque l'on veut agir à distance, il faut se recueillir, concentrer sa pensée pour amener un dégagement partiel de l'âme et permettre à la vibration périspritale qui est le corrélatif de la pensée, son support matériel, de s'extérioriser (1). »

Nous pouvons ramener cette théorie à cette simple proposition. Lorsqu'on veut agir à distance, il suffit de concentrer sa pensée; le reste suit et se produit fatalement.

Je demande à tout esprit sérieux si l'on peut faire un rapprochement, si l'on peut reconnaître une similitude, une analogie quelconque, entre cette théorie qui appartient à l'ordre psychique et la théorie physique du phonographe, du téléphone ou de la télégraphie sans fils. Est-ce que les différences ne sont pas profondes, essentielles entre le principe ou le générateur, les moyens et les effets ! Peut-on attribuer une valeur scientifique à une théorie qui prétend identifier un phénomène physique et un phénomène moral de notre volonté !

Si vous tenez compte des rapports de sympathie ardente et de communauté d'organisme qui existent, par exemple, entre une mère et son enfant, vous pouvez assurer, sans crainte de vous tromper, que l'on trouvera sur la terre des milliers et des milliers de *cerveaux sympathiques et d'organismes qui vibrent à l'unisson* : entre la mère et l'enfant, il y a *assonance*, disposition à vibrer à l'unisson.

Si votre théorie est vraie, toutes les fois qu'une mère concentrera son attention, et pensera fortement à son enfant, quelle que soit la distance, elle pourra lui communiquer ses pensées, ses sentiments, et déterminer dans son cerveau des vibrations conformes à celles qu'elle a fait naître dans son propre cerveau.

Cependant, elle fera cette expérience vingt fois, cent fois, et elle n'obtiendra aucun résultat, voilà la réalité; elle ne

(1) *Revue scientifique et morale du spirilisme*, p. 73 (1900).

pourra jamais prédire avec certitude qu'elle réussira. Rien ici ne rappelle la permanence des lois qui président à la production des phénomènes physiques de la nature ; et si, par hasard vous réussissez une fois, vous en chercherez la cause ailleurs, en dehors du monde matériel.

L'expérience nous apprend que la télépathie peut exister entre des êtres dont les cerveaux ne sont pas sympathiques — les faits sont nombreux — et qu'elle n'existe pas malgré des efforts persévérants, entre deux personnes dont l'organisme présente les plus grandes analogies.

L'expérimentateur qui concentre sa pensée et réussit à envoyer un message psychique est le plus souvent un homme qui appelle un Esprit et qui en fait son messenger. Mais l'Esprit n'est pas à ses ordres ; il obéit quand il lui plaît : de là une grande irrégularité dans les phénomènes obtenus.

La télépathie ne présente donc aucun des caractères nécessaires à la production d'un phénomène scientifique, elle constitue un phénomène bizarre, irrégulier, capricieux en opposition absolue avec la régularité harmonieuse et la permanence des lois générales de la nature ; elle révèle la réalité du monde invisible et l'intervention d'une cause mystérieuse qui appartient à un autre plan.

Et les psychologues qui prétendent en trouver l'explication dans la théorie des cerveaux et des organismes sympathiques entassent hypothèses sur hypothèses sans se préoccuper des exigences les plus légitimes de la critique et de la science.

En effet, il n'est pas démontré que chaque pensée, chaque idée abstraite ou concrète, particulière ou générale, contingente ou nécessaire fasse vibrer telle ou telle cellule de notre cerveau. Que l'encéphale soit actuellement nécessaire à la production de nos pensées, j'en conviens : mais rien ne permet de supposer que chaque molécule cérébrale soit affectée à tel ordre de pensées, et ne soit jamais remplacée dans sa fonction, par d'autres molécules indéterminées.

VI

Il n'est pas démontré que chaque vibration moléculaire, si elle existe, s'exteriorise et se propage sous forme d'ondes psychiques, portant avec elle, à travers l'espace, une idée, une image ou un sentiment. Il y aurait un mouvement moléculaire qui déterminerait un mouvement dans l'éther, mais le mouvement ne ressemblerait en rien à la parole, à l'écriture, aux traits conventionnels d'un appareil Morse. Nous serions dans une profonde ignorance touchant la nature et les significations de ces mouvements. Si nous comprenons le sens de la parole, de l'écriture, d'un signe conventionnel, c'est qu'une longue éducation nous a appris à connaître ce langage.

Or, nous n'avons jamais appris à connaître l'idée, la proposition, le sens attaché à une vibration de notre cerveau, ou d'une molécule de notre cerveau qui reçoit le choc ou la commotion d'une onde psychique. Entre ce choc que je reçois dans mon cerveau et l'idée que je conçois, la voix que j'entends, la scène qui se déroule devant moi, il y a un abîme infranchissable.

VII

Il n'est pas démontré que les mouvements de l'éther déterminés par les vibrations cérébrales ne se perdent pas dans le torrent de vibrations analogues produites à chaque seconde, autour de nous, et sur tous les points du globe, par les millions de créatures qui pensent, veulent, agissent comme nous et qui projettent comme nous dans l'espace sans bornes, leurs propres vibrations. Il faudrait tenir compte aussi, et de la conversion des forces, et de l'attraction exercée sur nos messages par des organismes semblables au nôtre, et des résistances de la distance, et des interférences, et de la réfraction et des perturbations de l'atmosphère, etc.

VIII

Il n'est pas démontré que notre volonté soit douée de la puissance de diriger ces ondes jusqu'à la personne que nous désirons avertir d'un événement important, d'un accident heureux ou malheureux. Rien ne prouve même que ce soit ma volonté qui lance, par un grand effort, ma pensée vers un autre cerveau uni au mien par la sympathie, l'amitié ou le sang. Très souvent au contraire, cette communication à distance se fait spontanément, mécaniquement, sans que ma volonté y soit pour rien. Un homme tombe, frappé à mort, A cent lieues sa mère le voit mort, et fait un grand cri. Le mort n'a pas eu la volonté de lancer une onde psychique à travers l'espace, il n'y a pas pensé.

IX

Il n'est pas démontré que l'onde psychique, hypothétique, arrivée à destination, frappe précisément, par une affinité élective, la molécule cérébrale (toujours hypothétique), qui fera naître dans l'âme du destinataire, la pensée exprimée et envoyée. On a pu constater qu'une personne a eu le pressentiment subit d'un grand malheur arrivé à un parent, à un ami, mais on n'a jamais vu deux personnes, séparées par une grande distance, correspondre entre elles, directement, et à volonté par cette émission d'ondes psychiques dont on affirme, cependant, la réalité. Si cette communication était un *fait scientifique*, matériel, constaté, il serait facile de le reproduire comme tout autre phénomène physique, connu et constaté; il suffirait de mettre en vibration telle molécule de notre cerveau, et de la diriger, par un acte violent de volonté, vers la molécule cérébrale correspondante d'une autre personne; une telle découverte laisserait bien loin derrière elle, la découverte de la télégraphie sans fil.

C'est ainsi qu'en regardant de près ces hypothèses bruyantes, aux apparences scientifiques, on en saisit l'insuffisance, les

contradictions, l'incohérence ; et l'on reste stupéfait de l'orgueilleuse crédulité de l'esprit humain.

X

La théorie des cerveaux sympathiques et des vibrations n'est donc pas scientifique, j'ajoute qu'elle n'explique pas les faits de télépathie, et qu'au point de vue pratique comme au point de vue théorique, elle ne résiste pas à l'examen.

Sous le nom de phénomènes télépathiques, on a groupé des faits de nature diverse, et pour éviter toute confusion, nous essayons ici de les classer.

LES MORTS. — « C'était en juin 1896. Pendant les deux derniers mois de mon séjour en Italie, ma mère est venue me rejoindre à Rome et habitait tout près de l'Académie de France. Un jour, je la vis arriver, toute bouleversée, vers huit heures du matin. Comme je la questionnais, elle me répondit qu'en faisant sa toilette, elle avait vu tout d'un coup, à côté d'elle, son neveu René Kraener qui la regardait et qui lui dit en riant : *Mais oui, je suis bien mort !*

Très effrayée de cette apparition, elle s'était empressée de venir me rejoindre. Je la tranquillisai de mon mieux, puis j'entretins la conversation sur d'autres sujets.

Quinze jours après, nous rentrions à Paris, après avoir visité une partie de l'Italie, et nous apprenions alors la mort de mon cousin René, arrivée le 12 juin 1896, dans l'appartement que ses parents habitaient rue de Moscou, 31. Il avait quatorze ans. »

J'ajouterai que, lorsqu'il est 6 heures du matin à Paris, les horloges de Rome, par suite de la différence de longitude, marquent 7 heures, et que c'est précisément vers ce moment-là que ma mère a eu cette vision (1).

L'enfant étant mort quand l'apparition télépathique s'est produite, il est évident qu'il n'a pas envoyé à sa tante une onde psychique par l'intermédiaire de son cerveau en décomposition.

(1) J'emprunte ces récits à M. Flammarion, *L'Inconnu*. On compte ces faits par milliers.

TÉLÉPATHIE MULTIPLE. — Il arrive quelquefois que l'avertissement télépathique est reçu simultanément par quelques personnes assemblées :

« Plusieurs personnes étaient réunies à un déjeuner à Andlan, en Alsace. On avait attendu le maître de la maison qui était à la chasse, et l'heure se passant, on avait fini par se mettre à table sans lui, la dame du logis déclarant qu'il ne pouvait tarder à rentrer. On commença le déjeuner en devisant de choses joyeuses, et l'on comptait, d'un instant à l'autre, voir arriver le retardataire.

Mais l'heure marchait toujours, et l'on s'étonnait de la longueur du retard, lorsque, tout à coup, par le temps le plus calme et le ciel le plus beau, la fenêtre de la salle à manger, qui était grande ouverte, se ferma violemment avec un grand bruit, et se rouvrit aussitôt, instantanément.

Les convives furent d'autant plus surpris, stupéfaits, que ce mouvement de la fenêtre n'aurait pu se produire sans renverser une carafe d'eau posée sur une table, devant la fenêtre, et que cette fenêtre avait conservé sa position. Tous ceux qui avaient vu et entendu le mouvement n'y comprirent absolument rien. — Un malheur vient d'arriver ! s'écria la maîtresse de maison.

Le déjeuner s'arrêta là. Trois quarts d'heure après, on rapportait sur une civière le corps du chasseur qui avait reçu une charge de plomb en pleine poitrine. Il était mort presque aussitôt, n'ayant prononcé que ces mots : Ma femme, mes pauvres enfants ! »

La vibration d'une molécule cérébrale n'aurait pas pu produire ce mouvement violent de la fenêtre et laisser debout la carafe d'eau. L'onde psychique obéissant à la loi des organismes sympathiques, devait se diriger directement et exclusivement vers la maîtresse de maison. Le cerveau des étrangers ne remplissait les conditions nécessaires à l'attraction nerveuse. Il est probable d'ailleurs, que le chasseur était déjà mort quand il a donné à ses amis ce suprême avertissement.

CLAIRVOYANCE, OU VUE A DISTANCE. — « J'allais, tous les matins, à Cette, conduit par une voiture louée au mois, qui

venait me chercher à huit heures et demie du matin. Or, un jour, je m'éveillai à cinq heures après un rêve horrible. Je venais de voir une jeune fille tomber d'une fenêtre et qui s'était tuée sur le coup. Je fis part de ce rêve à ma famille : il était sept heures, c'était le moment où tous se levaient. Je descendis au jardin, attendant la voiture qui devait me prendre vers huit heures, comme d'habitude, mais elle n'arriva qu'à neuf heures et demie. Je me fâchai de ce retard qui me gênait pour mes affaires. Mais le cocher me dit que s'il avait remplacé son maître qui avait l'habitude de venir me prendre, c'est que, le matin même, à cinq heures, sa fille (de dix ans, je crois), était tombée de la fenêtre, et était morte. *Je n'avais jamais vu cette jeune fille.* »

On ne peut expliquer cette vue à distance, ni par une coïncidence fortuite, ni par les vibrations du cerveau. Je n'insiste pas.

PRÉVISION DE L'AVENIR. — « Le 19 septembre, une femme nommée Ducoussat, disparaissait à Castres, dans des conditions étranges. Julia (une voyante) fut consultée le 20 octobre, elle répondit que cette femme avait été coupée en morceaux, qu'on avait enterré ses restes dans une vigne, et que l'assassin pris de remords, se livrerait lui-même à la justice. Le lendemain, 3 octobre, l'assassin se dénonça. Tout ce qu'avait dit la voyante fut reconnu exact.

« Consultée à propos d'un homme disparu, elle répond que cet homme avait l'habitude de boire, que, rentrant chez lui, par une nuit très noire, il s'était noyé dans une rivière, et que, dans huit jours, son cadavre remonterait sur l'eau. En effet, huit jours après, le jour de Pâques, le cadavre enseveli dans la vase, apparaissait (1). »

Comment cette voyante a-t-elle pu voir les détails du crime et de l'accident? Comment a-t-elle pu savoir que l'assassin se dénoncerait, et que le noyé ne remonterait à flot que dans huit jours? Essayez d'appliquer à ces faits la théorie des vibra-

(1) Paul Fesch, *La Voyante de la place Saint-Georges*.

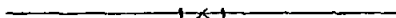
tions sympathiques, des organismes similaires, vous sourirez de ces explications où la fantaisie tient plus de place que la raison.

C'est ainsi que ces phénomènes de clairvoyance, de pressentiments, de connaissance de l'avenir que l'on désigne à tort sous le nom générique de télépathie sont inexplicables et incompréhensibles, en dehors de l'enseignement théologique et de la croyance à l'action des bons et des mauvais anges qui remplissent l'espace et s'intéressent à notre vie.

Les hypothèses pseudo-scientifiques inventées par les adversaires irréductibles et violents du surnaturel sont autrement invraisemblables, insuffisantes, inintelligibles que l'enseignement lumineux, reposant et traditionnel de notre foi.

Mais quand vous parlerez de bons et de mauvais anges, le public ne vous écoutera pas ; si vous parlez d'Esprits, *élémentaires, élémentines, élémentaux*, il vous prêterà quelque attention ; et si vous faites intervenir la matière radiante, les rayons cathodiques, les substances radio-actives, les vibrations périspritales, vous aurez le droit de dire des sottises : on vous tiendra pour savant, on vous appellera maître, et le public applaudira. Oh ! la piperie des mots !

ÉLIE MÉRIC.



PRESENTIMENTS

La marquise de Créquy, née vers l'année 1700 et morte en 1803, a laissé de nombreux cahiers destinés à son petit-fils, le prince de Montlaur. Sa longue vie s'étant passée à Paris, elle y avait connu tous les gens marquants du XVIII^e siècle et de la Révolution, et noté les résultats de ses observations auxquelles sa perspicacité donnait une grande valeur.

Le prince de Montlaur, dernier de sa race, étant mort avant sa grand'mère, les papiers qu'elle lui destinait échurent à un autre membre de sa famille et furent publiés en 1834, sous le titre de *Souvenirs de la marquise de Créquy*.

Bien que le Dictionnaire de Bouillet traite ces mémoires d'apocryphes, et sur la foi de Moréri ou de son copiste, La Chesnaye des Bois, fasse naître M^{me} de Créquy en 1714, ce qui ne lui donnerait que sept à huit ans de plus que son fils, il faudrait que l'auteur de cet ouvrage ait été doué d'une modestie bien extraordinaire, pour avoir publié sous le nom d'une autre, sans même signer l'avis de l'éditeur, ce chef-d'œuvre d'esprit, de grâce, de bon sens, de fine ironie, de droiture et de pitié éclairée.

Si la spirituelle marquise se montre un peu trop entichée de sa noblesse, elle rachète ce petit travers par une plus haute idée des devoirs et de la délicatesse de sentiments qu'impose un rang élevé, et par l'exquise simplicité de ses manières; aussi J.-J. Rousseau a-t-il pu dire d'elle avec vérité qu'elle lui représentait *la religion en cornette et la noblesse en déshabillé*.

Une femme de cette valeur, d'un jugement aussi solide que consciencieux, doit être crue lorsqu'elle affirme une chose.

Aussi ne nous faisons-nous aucun scrupule de lui emprunter le curieux récit qu'on va lire et dont nous abrègerons seulement un peu les détails.

Le prince et la princesse de Radziwil avaient recueilli chez eux une de leurs nièces appelée la comtesse Agnès Landkorska, qui se trouvait orpheline et qu'ils faisaient élever avec leurs enfants dans leur château de Newiemsko, en Gallicie.

Pour communiquer de la partie du château où logeaient les enfants, avec les grands appartements occupés par le prince et la princesse, il était nécessaire de traverser une salle immense qui partageait le centre des bâtiments dans toute sa profondeur. La comtesse Agnès, âgée pour lors de cinq à six ans, poussait toujours des cris déchirants quand on la faisait passer sous la porte de la grande salle qui ouvrait sur le salon de compagnie où se tenaient ses parents.

Aussitôt qu'elle fut en âge de s'expliquer sur cette étrange habitude, elle indiqua, toute tremblante et paralysée de terreur, un grand tableau qui se trouvait sur ladite porte et représentait dit-on, la Sibylle de Cumes. C'est en vain qu'on essaya de la familiariser avec cette peinture qui n'avait pourtant rien d'effrayant; elle entraînait en convulsion dès qu'elle passait dans la salle et comme son oncle ne voulait pas céder à ce qu'il appelait une manie, en faisant mettre au grenier sa belle Sibylle de Cumes, qui du reste était un magnifique tableau du Titien, la princesse, plus compatissante, avait fini par ordonner qu'on fit arriver Agnès par l'extérieur du château, soit par la grande cour, soit par la terrasse, sans avoir à traverser la grande salle. S'il faisait mauvais temps, on la portait en chaise, et c'est ainsi qu'elle arrivait dans l'appartement de sa tante et en sortait deux ou trois fois par jour, régulièrement pendant douze ou treize ans. Tous les amis de la famille et tous les hôtes du château de Newiemsko ont été les témoins de ce que je vous rapporte ici.

C'était bien alors la plus charmante et la plus aimable jeune fille qu'on pût imaginer.

Voici la fin de son histoire, ainsi que je la tiens du prince d'Hohenlohe. Il se trouvait au château pendant les fêtes de Noël, une réunion de cinquante à soixante magnats et dames du voisinage, y compris les demoiselles et les jeunes seigneurs que leurs parents avaient amenés avec eux, suivant l'usage du

pays. Tous ces jeunes gens voulurent se livrer, après l'office du soir, à une espèce de divertissement originaire de France, où il est passé de mode et qu'on appelle en Gallicie, la *Course du Roi*. Il est question d'aller s'établir dans la grande salle du château, et pour la première fois de sa vie la comtesse Agnès n'en montre aucune frayeur. Son oncle remarque tout bas qu'elle est devenue bien raisonnable et la princesse ajoute que devant se marier dans trois jours, elle aura craint de le mécontenter en refusant d'entrer dans la grande salle où naturellement le bal de noces devait avoir lieu.

Enfin la bonne et douce Agnès se décide à triompher de sa répugnance; on a soin de la faire passer la première, parce qu'elle est fiancée avec un prince Wisnowiski, qui est un Jagellon. Mais quand elle arrive au seuil de la porte, le cœur lui faillit, elle n'ose entrer; son oncle la sermonne, ses cousins et son fiancé se moquent d'elle; elle s'accroche aux battants de la porte, on la pousse en avant, on referme les battants sur elle afin de l'empêcher de sortir; puis on l'entend gémir et supplier de rouvrir la porte, en disant qu'elle est en danger de mort, qu'elle va mourir, qu'elle en est certaine! Ensuite on entendit une espèce de bruit formidable, après quoi l'on n'entendit plus rien...

Par suite de l'ébranlement qu'on venait de donner à la boiserie de cette porte, le maudit tableau s'était détaché de l'imposte avec son parquet et son cadre massif; un des fleurons de la couronne des armes des Radziwil, qui était en fer doré, lui était entré dans la tête et la malheureuse était tombée raide morte...

Tous les émigrés en Autriche pourront vous attester la réalité de ces faits.

Ce n'était point à la légère que la marquise de Créquy ajoutait foi aux pressentiments. Cela résultait des nombreuses observations qu'elle avait faites, en dehors de la dramatique histoire que nous venons de raconter, et elle conjure son petit-fils d'en croire là-dessus son expérience.

« Si vous avez des pressentiments obstinés, ne les méprisez pas et ne les négligez point, mon enfant! Ce serait une folie dangereuse et peut-être coupable; car enfin que savons-nous

et que pouvons-nous savoir qui ne doive céder à l'expérience? Il est à remarquer qu'on n'a jamais eu de pressentiment qui tendit à nous éloigner d'une obligation de conscience ou de l'accomplissement d'un devoir religieux; et comme ces sortes de prévisions-là ne portent jamais que sur des actions qui sont en dehors des préceptes, je ne vois pas pourquoi on ne céderait point à leur avertissement. Croyez-en d'autant mieux l'avis que je vous donne ici qu'il est produit par une suite d'observations les plus attentives: et remarquez-le bien : *je n'ai jamais eu de pressentiment que je ne me sois raidie contre eux et que je ne m'en sois mal trouvée.*

M^{me} la duchesse de Bourbon m'a souvent entretenue des pressentiments qui la tourmentent et de sa malheureuse aptitude pour les prévisions sinistres. Elle a des données qui prennent le caractère de la révélation et dont elle ne saurait se délivrer. Elle est, par exemple, indubitablement convaincue qu'elle mourra de mort subite, et tout ce qu'elle demande à Dieu, c'est de mourir dans une église et au pied de la croix!... C'est afin de réparer le scandale qu'elle croit avoir donné par sa négligence à remplir ses devoirs religieux, pendant quelques années où son jugement dogmatique avait été troublé par les rêveries du Martinisme et les folies des Swedenborgiens.

Elle avait eu des pressentiments si douloureux et si précis relativement à son indigne frère (Louis-Philippe Égalité) qu'elle envoya près de lui, du fond de son exil, en 1792, un gentilhomme de confiance, pour lui révéler ce qu'elle croyait avoir appris et qui s'est rigoureusement vérifié.

Nous pouvons ajouter, d'après une note de l'éditeur, que le vœu de la duchesse de Bourbon a été exaucé. Elle est tombée morte en faisant sa prière à l'église Saint-Geneviève auprès des reliques de la patronne de Paris, en 1824.

E. LE NORMANT DES VARANNES.

LA LUMIÈRE

CONSIDÉRÉE COMME FLUIDE VITAL

LA VIE DES PLANTES ET DES ANIMAUX

(Fin.)

VI. — La vie et la lumière

Au moment où saint Jean traçait les premiers mots de son Evangile, chef-d'œuvre des écritures, un vif éclair brilla dans le ciel d'orient pur de tout nuage, dit une pieuse tradition, et la foudre éclata, comme si celui qui est lumière de lumière, et vie infinie, voulait confirmer par un prodige ce qu'il inspirait au « Fils du tonnerre » ainsi qu'il s'est plu à nommer son disciple bien-aimé.

Méditons ici la bonne nouvelle que nous annonce l'Aigle de Pathmos, et apprenons qu'il existe entre la vie et la lumière une affinité réelle, affinité qui, au spirituel, devient identité parfaite : Dieu est vie, Dieu est lumière et après avoir créé les cieux à son image, il a créé l'univers à l'image des cieux.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. — C'est lui qui au commencement était en Dieu. — Toutes choses ont été faites par lui; et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. — *En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.* — Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. — Il y eut un homme envoyé de Dieu dont le nom était Jean (1). — Celui-ci vint comme témoin pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. — Il n'était pas la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière. — *Celui-là était la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde.*

(1) Saint Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus-Christ.

Il était dans le monde et le monde a été fait pour lui, et le monde ne l'a pas connu. — Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. — Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir d'être fait enfants de Dieu; à ceux qui croient en son nom: — qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. — Et le verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire comme la gloire qu'un fils unique reçoit de son père, plein de grâce et de vérité.

A ma thèse, il eût suffi de ne citer ici que les versets où le Verbe est déclaré lumière et vie; mais je n'ai pu résister de reproduire en entier un passage inépuisable pour les savants, et sur lequel les saints ont versé tant de larmes. Dès qu'on y entre en méditation, l'âme est saisie d'un sentiment de grandeur infinie où s'impose l'éternelle vérité. Divinisé, on tombe en adoration devant celui qui s'est fait chair et qui habite parmi nous!

Ce Verbe est bien la Parole éternelle qui est auprès de Dieu dans le principe des choses; c'est la parole de Dieu qui elle-même est Dieu parlant, c'est-à-dire créant, car pour Dieu, dire c'est faire, et faire de rien. Rien donc n'a été fait sans cette divine parole (1) et c'est par elle que Dieu a dit : « Que la lumière soit. » Dans cette divine parole se trouve la vie, et la vie est la lumière des hommes, parce que, comme nous allons le voir bientôt, la lumière de l'âme est en même temps sa vie. L'Évangéliste il est vrai, s'exprime au passé, car il devait achever une pensée en ajoutant : « Et la lumière luisait dans les ténèbres *et les ténèbres ne l'ont point comprise.* » — Quelle vérité! — Et nous qui prétendons être éclairés, la comprenons-nous, la lumière. D'aucuns l'ont connue et la connaissent plus ou moins au moral, mais au physique, hélas! la lumière reste un mystère absolument inviolé! — Néanmoins présentement comme de toute éternité, dans le Verbe est la vie et, à jamais, la vie sera la lumière de ceux qui voudront bien se laisser éclairer; en d'autres termes, de ceux qui ne refuseront pas de s'unir au Verbe habitant parmi nous, à Dieu,

(1) Johan. 1, 1, 14. — Traduction française de J.-B. Glaire.

pour vivre de l'état de grâce, propre à la vie présente, et pour vivre ensuite de l'immortelle vie de la gloire, qui est la gloire de la sainte Trinité. Or non seulement la vie et la lumière se trouve dans le Verbe : mais la révélation insiste : C'est le Verbe lui-même qui est la vraie lumière et par conséquent la vraie vie.

Ici trois questions, pour préciser les choses :

1^o Pourquoi le texte sacré dit-il d'abord que la vie qui est la lumière était dans le Verbe : *In ipso vita erat et vita erat lux hominum*. Et après, que le Verbe lui-même était la vraie lumière : *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*?

2^o Comment ce qui est vie dans le Verbe est-il en même temps lumière?

3^o Enfin que faut-il entendre, dans le texte, par vie et par lumière; qu'est-ce que cette vie, qu'est-ce que cette lumière, et que sont les ténèbres dont il est fait mention?

L'Église seule a le droit, et assistée par l'Esprit-Saint, auteur des Écritures, elle a seule le pouvoir de les interpréter; aussi convient-il de soumettre à l'Église tout commentaire tendant à expliquer tel ou tel verset, telle ou telle expression des saints livres. J'ignore si l'herméneutique s'est prononcée sur la manière dont je résous ma première question. D'ailleurs pour le second des deux termes, qui font l'objet de cette question, les traducteurs français ne sont, paraît-il, pas d'accord : *Erat lux vera* est traduit par les uns : « Il y avait la vraie lumière, » les autres traduisent : « Il était la vraie lumière. » Cette seconde traduction me paraît la plus exacte et la plus vraisemblable, d'autant qu'elle offre plus de liant avec ce qui précède et ce qui suit.

Réponse à la première question :

« La vie était en lui » parce que le Verbe portait et porte encore en lui l'idée de toute vie créée, quelle qu'elle soit, comme aussi l'idée de toute créature quelconque déjà créée, ou à créer, ou simplement possible. Le Verbe est le type de toute la création et par lui, la vie a été créée telle qu'il l'a conçue en sa divine pensée de toute éternité. Or la vie, dit saint Jean, c'est la lumière, donc celui qui a en lui la vie a en lui de la

même façon la lumière. Le Verbe possède, en l'infinie possibilité de sa toute-puissance, toutes les espèces de lumières spirituelles et matérielles.

Il était la vraie lumière, ajoute l'Évangéliste ; ce qui veut dire que le Verbe est lui-même la lumière incréée. En effet, il doit être lumière spirituelle infinie Celui qui est l'intelligence même. Or, puisqu'en Dieu lumière et vie sont la même chose, le Verbe est également la vie souveraine, et il l'a affirmé : « Je suis, dit Jésus-Christ, voie, vérité et vie. » *Ego sum via, veritas et vita* (1). Il est le *Dieu vivant* suivant l'antique expression des Prophètes adoptée par l'Église dans sa liturgie.

Réponse à la deuxième question. Ce qui dans le Verbe est vie, est également lumière, comme le Verbe lui-même est à la fois lumière et vie. Faut-il en conclure que vie et lumière sont choses identiques ? — Au spirituel sans aucun doute : ce nous est ici révélé par un passage de l'Écriture qui n'offre pas la même équivoque ; c'est un dogme. C'est aussi un mystère. Dieu est vie, Dieu est lumière. Les attributs de Dieu ne sont que virtuellement distincts par rapport à notre concept à nous ; mais en réalité ils ne le sont pas : Dieu est Dieu : c'est tout dire ce qu'il est. Mais suivant le texte en question, ce n'est pas seulement le Verbe qui est tout à la fois vie et lumière, mais encore ce qui dans le Verbe est vie, se trouve être lumière. Ceci, nous l'avons vu, se rapporte à la créature, à la vie spirituelle et à la lumière spirituelle créées.

Nous pouvons le constater en nous, dans notre propre être, l'âme créée à l'image de Dieu est à la fois lumière et vie. — La lumière, en effet, n'est-ce pas ce par quoi nous voyons ! Or la vision de notre âme est-elle autre chose que notre raison, notre entendement ; cet entendement grâce auquel nous connaissons les choses qui sont à notre portée, grâce auquel nous pouvons même parvenir naturellement à la connaissance de Dieu ; et ne sentons-nous pas que notre entendement, ou lumière de notre âme, est en même temps

(1) Johan.

ce par quoi notre âme existe ou vit ce qui pour elle est tout un, ainsi que nous l'avons dit en parlant de la vie?

— Donc en nous, au sens spirituel, comme dans le Verbe notre type, notre principe et notre fin, ce qui est vie est lumière, ou en d'autres termes entre la vie et la lumière, il n'y a point de différence essentielle.

3^e Réponse à la troisième question. La vie, la lumière et les ténèbres, dont il est parlé au commencement de l'Évangile de saint Jean, ne peuvent être pris qu'au sens spirituel et moral.

Le Verbe, auteur et promulgateur de toute loi surnaturelle et naturelle, lui, vie souveraine et lumière parfaite parce qu'il est sainteté infinie, vient parmi les *ténèbres* de ce bas monde, ce qui veut dire le péché et les pécheurs.

Il s'incarne, par miséricorde il se fait semblable à nous afin de venir parmi nous : mais ceux qu'il a créés par bonté et qu'il veut sauver par amour refusent de le comprendre, de le connaître et de le recevoir. Après l'avoir lapidé et conspué, on lui fait subir le dernier supplice.

Ici qu'il me soit permis de faire diversion, de m'écarter un peu de mon sujet pour constater, après Léon XIII, appelé à juste titre *lumière du ciel*, que jamais les ténèbres du mal ne furent si épaisses qu'en ce *siècle des lumières*, et que jamais le Christ ne fut plus contredit ni plus crucifié, *et cela souvent au nom de la science* ; comme si la méchanceté des hommes croissait en proportion de l'extension du règne de l'Homme-Dieu. Car il faut bien l'avouer, jamais non plus la Croix n'eut tant de conquêtes et de prestige qu'en notre temps. Aussi avec une pieuse croyance en des révélations privées, mais multiples, qui toutes s'accordent, qui même ressemblent à un écho d'une partie des prophéties d'Isaïe, et qui émanent de sources très dignes de respect, avec une pieuse croyance dis-je, on peut s'attendre, pour le commencement du *xx^e* siècle, à des événements, à la fois naturels et surnaturels, qui seront la consolation des enfants de Dieu, en même temps que le désespoir et la perte des persécuteurs de la sainte Église. Ce sera pour le monde entier les affres d'un désastre sans pareil, immédiatement suivi d'une

résurrection éclatante et générale ou, si vous voulez, du renouveau forcé d'un âge de prospérité dans le bien.

Mais j'étais arrivé à la conclusion de ce chapitre que je résume comme suit :

De ce que vie et lumière sont pour l'esprit chose identique, peut-on en déduire qu'il en est de même au sens matériel ; peut-on admettre que la lumière de nos yeux, fluide matériel il est vrai, mais substance la plus subtile qu'on puisse imaginer, soit la vie de l'univers et de tout ce qui vit sur terre ?

Vu qu'il existe, entre la nature et la surnature, des analogies frappantes, chantées mainte fois par les poètes, et que la science ne perdrait rien à approfondir davantage, vu ces analogies, dis-je, ce que nous venons de méditer, un portrait à répondre affirmativement, si toutefois il était possible d'identifier la vie avec la matière, quelle qu'elle soit. Or j'ai l'occasion de le répéter et de bien insister sur ce point : *c'est impossible*. C'est impossible, la philosophie et l'expérience pratique le prouvent à n'en pouvoir douter, et à aucun prix on ne peut admettre une vie quelconque proprement dite qui ne soit pas immatérielle.

Cependant s'il n'y a point parité entre la lumière matérielle et certaine vie, il peut y avoir affinité : et ma théorie de la vie va maintenant démontrer que la vie des animaux et des plantes peut être tirée *d'une façon médiate* du fluide lumineux et que cette lumière dans laquelle j'ai cru voir le moyen que le Tout-Puissant daigne employer, pour mobiliser l'univers, est peut-être en même temps une source, non d'où la vie découle, mais d'où elle est puisée.

VII. — Théorie de la vie animale et végétative.

La vie quels qu'en soient l'origine, l'espèce, et le mode, est et demeure un mystère.

Ce mystère nous est révélé. La science cherche à en expliquer le côté naturel.

Il est établi autant que faire se peut :

1^o Que les animaux et les plantes ont un *principe de vie* qui

est chez les uns une âme animale, chez les autres une âme végétale;

2^o Que ce principe de vie est, non pas un accident, mais une *substance incomplète*;

3^o Que cette substance est *immatérielle*, et que par conséquent elle ne peut dériver de la matière, bien qu'inhérente au corps ou organisme qu'elle anime;

4^o Qu'enfin cette substance est *simple* et conséquemment ne saurait ni être reproduite par génération, ni être empruntée à une substance spirituelle plus parfaitement simple encore.

De ces données, il résulte évidemment que l'âme animale ou végétale n'est *ni créée, ni engendrée, ni dérivée*. Dès lors deux questions s'imposent : D'où ces âmes proviennent-elles, quelle est leur origine et comment sont-elles produites?

Avant tout, il importe d'éliminer l'hypothèse d'une âme collective qui animerait globalement à des degrés divers tous les animaux, toutes les plantes, principe de vie général et commun à tous les organismes, qui voudrait, pour être compris, que ce principe de vie soit permanent et que les organismes en naissant, s'y attachent et s'en détachent en mourant.....

De prime abord, cette combinaison paraît absurde parce que d'un côté il ne semble guère logique que le chou, la chèvre et le loup aient un principe de vie unique; et parce que d'un autre côté il est très raisonnable d'admettre que le champignon microscopique et la fringante cavale aient chacun un principe de vie à part, une âme spéciale.

Au surplus la foi ne laisse à ce sujet aucun doute; car, ainsi que nous l'avons vu, la révélation sur ce point est décisive : « Que les eaux, que la terre produisent des âmes vivantes chacune selon leurs espèces. » Il y a donc autant d'âmes que d'organismes, et chaque âme animale ou végétale est proportionnée à l'organisme qu'elle doit vivifier.

D'ailleurs, et c'est également de foi, si chaque homme a une âme, qui lui est *donnée* par le Créateur dès sa conception, pourquoi cela se ferait-il autrement chez les animaux et chez les plantes?

Ma théorie porte principalement sur la *production* des

âmes animales et végétales : secondairement sur la manière dont ces âmes surviennent d'individu à individu à l'occasion de la génération.

A) Origine du principe vital, animal ou végétal.

Je ramène la question que m'a fait poser la nature de ces âmes : si elles ne sont ni créées, ni engendrées, ni dérivées, d'où sont-elles ?

J'avance que ces âmes sont tirées de la lumière par mode de transsubstantiation, la substance fluide étant convertie en la substance immatérielle du principe de vie.

Une transsubstantiation semblable accompagne le phénomène de la nutrition, tandis que la substance matérielle absorbée est changée en la substance matérielle de l'organisme absorbant.

Seulement, dans la transsubstantiation vitale dont il est question, comme il s'agit du changement d'une substance *matérielle* en une substance *immatérielle*, et que ces deux sortes de substances sont d'essences trop disproportionnées pour que l'opération soit du ressort de la nature visible, j'avance qu'elle est l'œuvre d'agents supérieurs à cette nature.

L'âme des animaux et des plantes sera produite à l'aide de la lumière par des intelligences angéliques, peut-être par les vertus.

Cette solution qui vous semble peut-être un peu hasardée vous paraîtra plus logique quand j'aurai répondu aux objections qu'elle soulève :

1^o Pourquoi attribuer cette opération hypothétique aux anges, plutôt qu'à Dieu, qui conserve et gouverne toute chose immédiatement et par lui-même ? — Parce que quand Dieu fait quelque chose, il le fait de rien, c'est-à-dire qu'il le crée. Dieu ne produit que par mode de création, hors de là, quand il s'agit de *production* proprement dite, c'est-à-dire de la pro-

duction d'une chose au moyen d'une autre chose déjà existante, Dieu laisse agir ses créatures. Voilà pour quelle raison j'attribue cette opération supposée non à Dieu, mais aux ministres de sa Providence, qui seuls, après lui, sont capables de réaliser des phénomènes de ce genre, qui tiennent des deux ordres à la fois.

2° Semblable transsubstantiation est-elle possible? — Dieu peut tout ce qu'il veut et il peut vouloir tout ce qui n'est pas en désaccord avec sa sagesse. Dieu peut donc donner à ses anges, le pouvoir d'opérer dans la nature, des phénomènes qui défient notre intelligence, pourvu que cela ne répugne pas à notre sens commun, qui est basé sur sa sagesse. Je suis même d'avis que la science cherche en vain à expliquer naturellement certains mystères, qui, à la vérité, sont naturels en tant qu'ils aboutissent à notre nature d'ici-bas et qu'ils sont produits en vue d'elle, mais dont la cause intelligente, est cachée pour nous dans la nature supérieure du monde angélique.

3° Alors il faudrait admettre que ces milliards de millions d'organismes végétaux et animaux, qui pullulent dans la nature entière, et dont l'abondance et la fréquence de la reproduction incessante confond notre imagination; que tous ces êtres vivants innombrables, même ceux qui ne vivent que quelques instants, et ceux qui sont imperceptibles, ou dont plusieurs centaines nagent dans une goutte d'eau comme dans une mer; il faudrait admettre dis-je, que la reproduction des microbes, aussi bien que celle des mousses, des herbes, des arbres, et celle de nos troupeaux, est soumise à l'observation constante des esprits célestes, puisque, la supposition subsistant, les anges doivent, à chaque seconde, produire à la surface du globe terrestre, dans l'atmosphère et au fond de l'océan, des milliards de millions d'âmes animales, végétales et zoophytiques, et adapter régulièrement ces âmes aux organismes qu'elles forment? — Pourquoi pas? Ce qui effraye notre puissance et même notre imagination humaine est un jeu pour les anges. — On se fait généralement une fausse idée des anges et on oublie qu'il y a au ciel, sur la terre et dans l'univers beaucoup, beaucoup plus d'esprits purs que

de créatures visibles. Les naturalistes ont calculé le nombre d'herbes que produit un mètre carré de prairie.

On a compté les feuilles de certains arbres; on a supputé approximativement la quantité de microbes que peut engendrer un organisme malade; on a estimé la fécondité des végétaux et des animaux; mais jamais personne ne saura le nombre des esprits qui constituent les célestes hiérarchies, ni ne surprendra leurs actions incompréhensibles. Et si les élus doivent compter parmi leurs jouissances, le spectacle des œuvres angéliques, non moins que les perfections suréminentes de ces purs esprits, images vivantes de Dieu, très probablement ils ne connaîtront pas leur nombre, qui n'est connu que de Dieu seul. Les anges sont simplement innombrables.

4° Mais si l'âme animale est inhérente à l'organisme, on ne peut pas admettre qu'elle en soit séparée, même un instant, à l'occasion de sa production, avant d'affecter l'organisme? — Aussi mon hypothèse ne suppose aucune séparation, aucun instant où l'âme ne soit pas inhérente. La lumière est partout, pénètre tout. Il s'en trouve donc dans l'organisme animal, et rien n'empêche que ce soit là que l'âme animale soit tirée de la lumière. Ma réponse à l'objection suivante augmente encore cette probabilité.

5° Pourquoi, par hypothèse, le fluide lumineux, comme substance première ou base de la substance immatérielle des âmes en question, de préférence à une autre substance, de préférence, par exemple, à la terre ou à l'eau dont il est écrit que les eaux, que la terre produisent des âmes vivantes? Nous savons le sens qu'il faut attacher à ce commandement créateur. Le fluide lumineux s'impose plutôt que toute autre substance à cause de la vitalité qui le caractérise. J'ai prouvé que la lumière et la vie ont pour le moins entre elles de l'affinité. En outre les observations physiologiques relèvent dans tous les êtres vivants des phénomènes caloriques, électriques et lumineux qui sont propres à ces êtres et qui, nous le verrons, dérivent évidemment de leur vie et par conséquent du principe de cette vie. Comme si ce principe de vie en animant l'organisme, manifestait les propriétés du fluide dont il a été tiré.

Or c'est précisément sur cet argument, qui corrobore mon hypothèse de l'origine des âmes animales et végétales, que je vais établir la seconde partie de ma théorie, la reproduction des plantes et la génération des animaux.

B) Mode de la reproduction des plantes et de la génération des animaux.

Au commencement, Dieu créa, non des organismes viables, ni des âmes propres à les vivifier, mais simplement des plantes et des animaux complets, qui supposent nécessairement et cette âme et cet organisme, dont la création fut par conséquent simultanée, pour un même être vivant. Autrement dit, si par le raisonnement on distingue réellement l'organisme de l'âme qui lui est *inhérente*, essentiellement on ne saurait les distinguer, parce que ce n'est ni l'âme ni l'organisme, mais bien l'animal qui a une essence propre. Or depuis que Dieu a créé les premières plantes et les premiers animaux, il n'en crée plus; car il leur a donné la faculté de se multiplier par eux-mêmes, sous l'empire de sa puissance conservatrice qui, nécessairement, agit sur les espèces aussi bien que sur les individus. Cependant, ainsi que nous l'avons vu plus haut, si l'animal est engendré par ses semblables, ce ne peut être que selon l'organisme, en vertu de l'influence vitale de l'âme sans doute, mais à aucun prix selon l'âme, qui, en raison de sa simplicité absolue, ne saurait se reproduire.

La reproduction des êtres vivants est sans contredit le plus profond des mystères naturels. L'éclaircissement que nous a fourni le P. Berthier avec les scolastiques ne me paraît pas assez satisfaisant; car enfin qu'est-ce que l'auteur appelle donc là *une* substance vivante, et qu'est-ce que pourrait bien cette *substance vivante*, de laquelle, d'après lui, l'âme animale doit être tirée, tout en déclarant qu'elle ne peut être tirée, ni de l'âme (?) de cette substance vivante, ni de la matière (?) de cette substance vivante. Mais, dit-il,

l'âme est tirée de cette substance vivante par l'action de la vertu formatrice qui se trouve in semine, sous l'influence de l'âme de l'être qui engendre. Est-ce compris?

Certes la génération, l'avènement de l'âme et la formation du nouvel être sont simultanés, ou presque simultanés, et dans les vivipares; mais dans les ovipares, la fécondation est nettement distincte de la génération de l'œuf, l'animation du germe est à son tour nettement distincte, et quelquefois fort éloignée, des deux autres opérations.

D'ailleurs n'oublions pas que *la vertu formatrice c'est l'âme elle-même*. Si donc l'avènement et l'opération de la vertu formatrice ou de la nouvelle âme, a lieu primordialement *in semine*, cela ne doit, en tout cas, pas être interprété comme si la vertu formatrice émanait spontanément du *semen* combiné; car le *semen* provient du corps et par conséquent, étant de la matière, cela ne peut produire l'âme. La combinaison du *semen* est la cause dont l'embryon est l'effet, et, de l'embryon, le nouvel être vivant est formé par l'âme.

Dès lors pourquoi n'admettrions-nous pas que les phénomènes de la conception animale soient soumis aux mêmes lois que la conception humaine? A l'occasion de la conception humaine, Dieu *crée* une nouvelle âme qu'il impose à l'embryon. Encore un coup, supposé que les anges soient les producteurs de l'âme animale, comme je l'ai dit, pourquoi ne pas admettre qu'ils imposent en même temps cette âme au nouveau germe?

Dans un être corporel vivant, le principe de vie ou l'âme sature l'organisme entier dans tous ces détails, en ses moindres fibres, se portant néanmoins avec plus de vigueur sur les parties les plus vivaces.

Tout le corps est tellement saturé et débordant de vie, qu'il lui arrive soit habituellement, soit accidentellement, de rendre sensibles les énergies du principe vital qui l'anime, non seulement par les fonctions ordinaires qui lui sont propres, mais par des phénomènes de chaleur, d'électricité et de lumière appartenant à la nature de ce principe. L'organisme rayonne donc de vie, parce qu'animé il est comparable à du métal traversé par un courant électrique, lequel courant

fait manifester par le métal les propriétés d'un même fluide : lumière, chaleur, électricité.

Donc j'avancerai que le fluide nerveux, le magnétisme animal, et les autres effluves et influences caloriques, électriques ou lumineuses observées dans les organismes vivants, ne sont autre chose que des effets produits sur le corps, par le principe de la vie ou l'âme; ou, pour mieux dire, des réverbérations de la vie répercutée par les organes, qui, en cela, ressemblent à ces astres ténébreux par eux-mêmes et dont la clarté radieuse est empruntée à une source de lumière.

Or c'est surtout dans l'acte de la génération que ces émanations vitales, portées alors à leur intensité extrême, se confondent en la réalisation d'un embryon ou germe viable. L'âme dès son avènement, formera de ce germe un organisme vivant, c'est-à-dire un nouvel animal.

C'est ici qu'il importe d'établir la distinction dont j'ai déjà parlé, la différence qui existe entre les vivipares et les ovipares. Les productions végétales sont assimilables à celles de ces derniers.

Ce qui a lieu pour les œufs et les semences tend à prouver ma théorie. En effet dans ses produits organiques, le germe une fois constitué, se conservera à l'état latent et inerte très longtemps (1). Ce germe animal ou végétal ne sera *apte* à se transformer en organisme que quand une cause adéquate à sa nature, couve, chaleur, humidité, etc., viendra le solliciter : C'est alors aussi que l'âme survenue, l'animerait et en fera un animal ou une plante.

Or, si l'âme était survenue au moment de la fécondation de l'œuf engendré par l'ovipare, ou de la semence produite par le fruit végétal, c'est à cette occasion-là que le germe serait entré en vie: mais il n'en est pas ainsi; car le fait prouve qu'il peut s'écouler une durée de temps considérable entre les deux opérations, c'est-à-dire entre la *fécondation* et la *vivification* du germe. Donc l'animation, ou infusion de

(1) On a retiré des tombes égyptiennes du froment qui date de trois ou quatre mille ans, et qui germe encore. Les œufs de poule se conservent plusieurs mois à l'état de fécondité.

l'âme, ne résulte point de la fécondation, encore moins de la production : C'est ce que nous constatons dans la génération des animaux ovipares et dans la reproduction ordinaire des végétaux.

J'en conclus qu'il en est de même pour la génération des vivipares. Chez ceux-ci, sous ce rapport, nous ne pouvons admettre qu'une différence, qui tient à leur plus grande perfection ; c'est que la fécondation est simultanée à l'acte d'engendrer. Mais *l'animation*, bien qu'elle ne se fasse pas attendre comme pour les ovipares, elle ne peut être confondue ni avec l'acte d'engendrer, ni même avec la fécondation.

Donc il est prouvé que dans tous les cas, la vivification ou animation, et, par conséquent, la formation *proprement dite* de l'engendré ne dépend ni de l'engendreur, *ni d'une cause matérielle quelconque*. Donc le principe de vie, l'âme de l'engendré n'est pas due à la matière : elle n'est même pas due à la vitalité de l'engendreur. Donc l'âme n'est pas matérielle, et elle ne s'engendre pas.

J'ai dit : *ni une cause matérielle quelconque*. En effet il ne serait pas sage d'admettre que la chaleur de la couve, les rayons solaires, l'humidité de la terre, l'oxygène de l'air, une touche purement matérielle, en un mot, produise ce que l'animal vivant lui-même ne produit pas.

Observez la ponte de certains insectes. La femelle dépose à l'endroit le plus propice son chapelet de perles. Un peu plus tard le mâle, en passant sur ces petits œufs, les fécondera. Ouvrez-en un, vous y découvrirez un germe, mais nul signe de vie encore. Deux ou trois jours plus tard ouvrez-en un de nouveau, même inertie. Attendez un peu et ouvrez encore ; ou bien regardez à travers la coque transparente ; la larve bouge maintenant : donc elle vit. Or qu'est-ce qui l'a fait vivre ; est-ce le soleil, est-ce l'air ? Mais alors pourquoi est-ce aujourd'hui plutôt qu'hier, après une nuit froide, peut-être après une intempérie plutôt propre à provoquer la mort qu'à amener la vie ? D'ailleurs il est prouvé que la matière ne saurait procurer la vie, on ne saurait trop le répéter ; donc ce n'est ni l'air, ni la lumière, ni la chaleur qui *donne* la vie aux

insectes. pas plus qu'aux *boutures végétales*, lesquelles, avant de prendre racine, commencent toujours par donner des signes de dépérissement.

Cette bouture, au moment où elle a été séparée du tronc, a cessé d'être viable. Elle n'a plus en elle provisoirement, et pour quelques instants seulement, que les reflets de vie dont j'ai parlé. Elle ne sera vivifiée et ne recevra la forme de plante, de par l'infusion d'une âme, que quand elle aura été constituée dans des circonstances fécondantes. J'entends ici par circonstances fécondantes, pour la bouture, les éléments ordinaires de germination, c'est-à-dire ceux qui rendent un germe apte à passer à l'état d'organisme *sous l'opération de l'âme nouvelle qui est infuse au moment précis où le germe est suffisamment préparé.*

Donc je suis loin de nier, et il serait absurde de le faire, les influences de la nature ambiante sur les organismes et sur les embryons d'organisme, c'est-à-dire sur les animaux, les plantes et leur produits vitalogènes. Sans les éléments fertiles qui constituent la nature tels que la terre, l'eau, l'atmosphère, la lumière, la chaleur, etc., la vie ne saurait y naître, s'y entretenir, s'y propager. Et cela se prouve par l'expérience journalière; puisque sans les sucres nourriciers que contient le sol, les plantes ne sauraient se nourrir. Un manque de lumière les fait périr; les êtres vivants ne respirent que l'air et y aspirent en raison de leur vitalité même; enfin les animaux les plus robustes sont tués par un abaissement de température trop accentué. C'est ce qui peut s'observer le mieux sur le versant des montagnes. A mesure qu'on s'élève, l'air se raréfie, la chaleur diminue: dans les mêmes proportions le règne animal s'amointrit, et bientôt, sur un sol qui va faire place aux glaces perpétuelles, la végétation, qui a baissé à vue d'œil, ne laisse plus trace de mousse: A une certaine altitude la vie ne peut se manifester sous aucune forme, parce que la nature cesse d'agir.

On ne peut contester davantage l'action plus subtile et peut-être plus directe de l'électricité et du magnétisme sur les organismes vivants. Ces fluides pour ne pas dire ce fluide, — car il est très possible, ainsi que je l'ai déjà insinué, qu'il n'y

en a qu'un, — agissent même sur les règnes animal et végétal avec d'autant plus de force, qu'ils y rencontrent des énergies semblables aux leurs, et qui proviennent de la vie même des êtres vivants. Mais de là, à prétendre qu'une certaine combinaison de lumière, de chaleur, d'électricité, de magnétisme, d'air, etc., puisse constituer un fluide vital, qui serait le principe de vie, de tout ce qui vit et se meut; il y a, selon mon humble avis, un abîme. Car enfin ce prétendu fluide vital, composé de matière, ne pourrait être que de la matière. Or, encore une fois, et désormais au nom de la science, on doit soutenir sans restriction *que la matière ne peut pas faire de la vie.*

A. VAN MONS.



MAISON HANTÉE

(Suite.)

— Enfin, Madame, je vais voir si tout va bien dans la grange, veuillez prévenir Madame votre mère que le diner est servi.

Etant rentré, je m'étais déjà mis à table avec le petit berger, lorsque ces dames revenaient du jardin; il était déjà nuit tombante; à peine la vieille dame arrivait-elle avec la bonne et passait-elle la porte, qu'un gros livre de messe (vous savez bien, un de ces livres où les lettres sont écrites en gros caractères pour les personnes âgées) fut lancé, tout ouvert, à la figure de cette pauvre vieille dame, qui faillit en tomber à la renverse!...

M^{me} F... et moi nous nous précipitons vers elle, nous la prenons par les bras, pour la mener s'asseoir dans son fauteuil, mais voilà qu'un soufflet de cuisine se lève, pour nous donner des coups sur le (d...) dos, et si fort que M^{me} F... en ressentait encore, le lendemain, de la douleur, au niveau de la hanche!

Décidément, dirent ces dames, il ne faut pas coucher cette nuit dans cette maison qui devient absolument inhabitable : allons demander à notre voisin, M. M... de vouloir bien nous céder quelques lits.

M. M... conseiller municipal, bon propriétaire de l'endroit, brave homme, bon voisin, s'empressa, en effet, d'acquiescer au désir de nos dames, mais il leur conseilla fort de ne point abandonner ainsi leur maison : il leur promit de faire préparer des chambres et des lits pour ces dames et leur bonne, et les engagea à revenir pour fermer toutes les portes et fenêtres, après que nous aurions fini de diner, le petit berger et moi, et que nous serions partis, pour aller nous coucher.

Nos dames revinrent donc à la maison, avec la bonne qui les accompagnait toujours : à peine furent-elles rentrées dans la cuisine où nous étions en train, le petit berger et moi, d'achever de dîner, que la lumière fut éteinte (*lou calel fugué estouffa*) et nous étions ainsi plongés dans l'obscurité, quand les bois des fagots se levèrent et nous fustigèrent si fort, à travers corps, que nous fûmes tous chassés dehors !

Sans avoir pu remarquer qui avait pu nous frapper ainsi, ces dames épouvantées, comme vous pouvez le penser, s'enfuirent avec la bonne qui les suivait toujours, chez le voisin, M. M... et nous chargèrent, le berger et moi, de fermer la maison comme nous l'entendrions. Comme ces dames s'en allaient, je dis à M^{me} F... : Vous pouvez vous en rapporter à moi ; Madame, je fermerai tout avec soin : mais Madame, vous voyez bien que la position n'est pas tenable, et que tout cela n'est pas naturel ?... Un voisin m'a dit de vous faire rappeler que vous devriez faire dire les messes de la pauvre femme Descors, et qu'ainsi, peut-être enfin, cela finirait !

— Précisément, me dit M^{me} F... une messe doit se dire demain matin à son intention !

Nos dames furent donc passer la nuit chez M. M...

Alors, je me fis accompagner par le petit berger portant une lanterne allumée, et je fermais consciencieusement les portes à double tour de clé, et même aux verrous.

Nous mîmes aussi des meubles, des chaises, etc., etc., derrière les portes, dans le cas où quelqu'un ne voulût les ouvrir.

Nous fermâmes bien aussi les volets et les fenêtres, et nous fûmes nous coucher dans les lits à la grange, le petit berger et moi, en emportant toutes les clés.

Alors, interrompant le récit, je dis au domestique de M^{me} F... : Avez-vous remarqué par hasard que quelqu'un soit venu ? que quelque porte ait été ouverte ? ou que quelque meuble ait été dérangé ?

— Non, me dit le domestique. Le lendemain, en effet, ajouta-t-il de bonne heure, car nous n'avons pu dormir de toute la nuit, toutes ces choses extraordinaires de la veille nous avaient impressionnés, nous fûmes vérifier l'état extérieur et intérieur de la maison.

— Eh bien ! fis-je, rien n'avait bougé, n'est-ce pas ?

— Non, Monsieur.

— Ah ! je m'en doutais, et je m'attendais bien un peu à votre réponse ! lui dis-je (c'est que le médium n'y était plus, pensai-je en moi-même). Et la messe fut dite ?

— Oui, Monsieur ; et M^{me} F... fit ce jour-là le récit de tout ce qui se passait d'étrange chez elle, à plusieurs dames et demoiselles, qui en furent grandement impressionnées. On en avait bien déjà entendu parler un peu : mais à partir de ce moment, le bruit de ces événements bizarres s'en répandit partout, et beaucoup de personnes même furent terrorisées, au point de ne pas vouloir se coucher sans allumer un cierge, comme par les temps d'orage, de calamité publique ou de malheur domestique.

M. le Curé, lui-même, un vénérable vieillard, cédant à la prière de M^{me} F... vint à la C... pour exorciser et bénir la maison ; M. l'abbé y vint aussi, mais il paraissait moins convaincu de l'intervention du diable, et sans se prononcer et rien dire, il avait bien l'air de se méfier d'autre chose.

— Mais enfin, dis-je au bon vieux domestique : après la messe dite et après la bénédiction de la maison, par M. le Curé, ce fut fini ? n'est-ce pas ?

— Eh bien ! oui, Monsieur, pendant trois jours !... mais après, ça recommença de plus belle ! Tout achevait de se casser dans la maison, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre : les assiettes ! les verres ! les bouteilles ! à un moment donné, nous n'avions déjà plus d'ustensiles pour nous servir à table, et il fallait courir chez le ferblantier pour faire réparer les cafetières !... Nous recevions des coups. M. le docteur a bien pu constater la contusion que j'avais reçue sur la figure ? Et nous attrapions aussi des gilles : un jour, nous fûmes tous souffletés d'importance, et la bonne, qui avait été aussi gillée, criait en agitant les bras : le diable me tape !... Enfin c'était si fort que la maison en était devenue absolument inhabitable.

Alors, je me décidai à dire à M^{me} F... : Madame, voyez ! si cela devait continuer ainsi plus longtemps, j'aimerais mieux aller me louer n'importe où... Et il faut que cela finisse d'une manière ou d'une autre, car c'est à ne plus y tenir !

— Ah ! mon pauvre, me dit M^{me} F... croyez-vous que cela m'amuse ! et si je pouvais faire cesser tout cela, il y a déjà longtemps que je l'aurais fait, je vous l'ai déjà dit ! Je n'y comprends rien ! rien ! absolument rien !

Mes filles et leurs maris ne savent que m'en dire, et les personnes instruites auxquelles elles ont parlé de tout cela, ne peuvent en donner aucune explication. On m'affirme qu'il n'y a pas moyen de l'expliquer ni par la physique, ni par la chimie ; ces sciences n'expliquant point cela. Si ce sont des tours de physique, je ne puis comprendre qui les fait, à moins que ce ne soit le diable !

Mais ils me conseillent, si cela ne cesse pas, d'en prévenir les autorités qui verront ce qu'elles ont à faire, et si cela se renouvelle, j'enverrai chercher M. le Maire !

Je m'en fus, comme d'habitude, à mon travail des champs, je revins à l'heure du déjeuner. Je demandai si rien de nouveau n'était reproduit ; on me dit que non ; mais à peine avais-je mis le pied dans la cour, pour aller voir si tout était bien en ordre dans les étables et dans l'écurie, que M^{me} F... me cria : *Çà recommence ! çà recommence !*

Alors je dis à M^{me} F... : Madame, sortez donc de cette maison maudite ! S'il n'y a pas de soupe trempée, nous mangerons plutôt du pain sec pour déjeuner à midi ; mais laissez cette maison vacante. C'est alors que M^{me} F... se décida à faire prévenir M. le Maire qui fut bien surpris de toute ces choses, si bien qu'il ne se souciait pas trop de venir à la C... : mais à cause de ces dames, qu'il estimait beaucoup, il promit cependant de s'y rendre.

M. le Maire vint donc le lendemain matin ; mais il était à peine depuis un moment dans la maison, que paraît-il, il eut bien peur de tout ce qui se passa devant lui ! si bien qu'il s'en fut tout terrorisé, le conter à qui voulait l'entendre, ce qui nous amena à la maison une grande affluence de monde ! Les gens quittaient le marché pour venir voir ce qui se passait chez M^{me} F... à la C...

Mais à peine fut-il parti, que le feu se déclara dans la maison : il y avait une telle fumée qu'on fut prévenir les gendarmes. Vous le voyez ! s'il s'y en est passé des choses tristes !

— Je vous remercie, dis-je au bon vieux domestique : votre récit me suffit, il m'a fort intéressé et s'accorde bien, à peu de chose près, sauf les détails que vous venez de me donner, d'une façon très précise, avec ce que j'avais déjà entendu dire. Quant à la visite de M. le Maire, je la connais, ainsi que celle des gendarmes, aussi je ne vous en demande pas davantage.

Vous avez bien su que j'y étais allé, moi aussi, à la C... sur l'ordre de M. le Maire, et que j'ai donné à M^{me} F... l'explication de tout cela ?

— Il paraît bien, en effet, que vous fîtes tout cesser ; mais M^{me} F... ne m'a pas dit comment.

— En cela, M^{me} F... a bien fait ; ceci est d'une délicate discrétion.

— Mais, Monsieur le docteur, rien ne me sortira de la tête cependant que ce sont des revenants, ou le diable qui ont fait tout ce tapage-là !

Récit de la visite du maire, des gendarmes et du docteur

Un matin, en effet, je passais sur la place publique, quand je vis arriver, tout effaré, M. le maire, qui contait à tout venant les choses surprenantes qu'il avait vues et qui l'avaient si fort effrayé, à sa visite chez M^{me} F... à la C...

Me trouvant là, il me dit : Ah ! mon brave docteur, si vous saviez ce qui se passe à la C... chez M^{me} F..., c'est vraiment extraordinaire, j'en reviens absolument épouvanté, ayant été témoin de choses qui ne se sont jamais vues ! et tenez pour vrai, que pour 1.000 francs, je n'aurais pas voulu les voir, tant elles m'ont fait impression, et que pour 1.000 francs, je ne reviendrais point à la C...

— Mais qu'est-ce donc ? dis-je à M. le maire.

— Tenez, entrons chez M. D... dans sa pharmacie... et M. le maire entraîna, chemin faisant, avec moi d'autres messieurs qui se trouvaient sur la place, et qui ne demandaient pas mieux que de l'écouter parler.

Nous étions donc là, huit personnes en tout : M. le phar-

macien D... son élève, M. G..., M. C..., bourrelier, M. B..., négociant et conseiller municipal, M. B..., M^{me} veuve S..., M. le maire et moi; quand M. le maire commença son récit, non sans répéter encore que pour 1.000 francs, il n'aurait point voulu voir les choses qu'il avait vues, et que pour 1.000 francs, il ne reviendrait pas à la C... chez M^{me} F...

— Eh bien! nous vous écoutons, Monsieur le maire, dis-je, que s'est-il donc passé devant vous?

— Pour bien débiter, dit-il, il faut vous dire que j'avais commencé par me renseigner un peu sur ce qui se passait là-haut, quand en arrivant, je pus voir, à côté de la porte d'entrée, un tas de choses qui avaient été brisées, par le diable sans doute, car vous allez voir :

Je trouvai en entrant la bonne occupée dans la cuisine, et les dames qui m'attendaient: après les salutations d'usage, ces dames prirent place chacune dans un coin du foyer (d'un côté et de l'autre du *canton*), et moi, je pris une chaise pour m'asseoir, en face de la cheminée, devant un bon feu, me chauffant avec plaisir, car il avait plu, j'étais mouillé, et il ne faisait pas chaud ce jour-là. J'écoutais ces dames qui me faisaient le récit des choses vraiment épouvantables qui se passaient chez elles depuis plusieurs jours... quand tout à coup, un petit balai lancé avec une force incroyable, me passa près de la figure, en me frôlant la moustache, vint frapper le devant de la cheminée et vint tomber tout frétilant à mes pieds!... Plus tremblant que le balai, je me levai comme mû par un ressort! vous le comprenez sans peine.

Comment, dis-je en moi-même, s'attaquer ainsi à M. le maire; c'est par trop fort d'audace! j'ai bien mon écharpe dans ma poche; mais à quoi bon l'arborer? Qui arrêter? Je ne voyais pas qui aurait osé me jeter ainsi le balai par la figure?...

J'étais vivement impressionné; ce n'est pas que je sois peureux, certes, et veuillez bien le croire: je n'ai jamais eu peur de personne de ma vie! mais j'ai eu peur à l'idée que ce pouvait bien être les revenants qui faisaient cela! J'ai fait les campagnes d'Afrique, dans les spahis, je n'ai jamais eu peur de rien, pas même des Arabes qui cependant n'étaient point

toujours commodes; mais l'idée des revenants me faisait impression! que voulez-vous? et puis, que faire contre eux? Avoir une écharpe et ne pas pouvoir s'en servir?

Je regardai autour de moi: je regardai surtout si les fers à repasser ou si quelques *tonpins*, car il y avait de ces pots qui avaient les pieds cassés, de la violence avec laquelle ils avaient frappé contre le mur, ne me viendraient sur la figure, Pensez-vous? de la force avec laquelle ce balai avait été lancé, de la vitesse avec laquelle il m'a passé devant la figure? Lancé comme ce balai, un objet lourd aurait pu m'assommer?

J'étais donc là tout pensif, tout saisi, absolument hors de moi, quand M^{me} F... dit à la petite bonne: Ma petite, M. le maire n'est pas habitué à tout cela comme nous, mais il ne faudrait cependant pas oublier le repas de nos ouvriers; il faut, ma fille, que vous regardiez si les petits pois qui cuisent dans la cocotte ne se brûlent point (ne se *crament* pas). Tenez, allez prendre dans le placard un peu de graisse que vous y ajouterez. (Un placard situé par côté, en dehors de la cheminée, et en retrait de celle-ci.)

J'étais là toujours pensif, atterré, regardant anxieux autour de moi, quand, tout à coup, avant que la bonne ait eu le temps de tourner la clef dans la serrure, un verre se précipite à mes pieds, avec la rapidité de l'éclair, et s'y brise avec le bruit du tonnerre: le pied du verre cassé allait ensuite, en roulant, tomber par le soupirail ou la trappe, pour descendre à la cave, et là, en tombant de marche en marche, je ressentais comme un bruit qui se répercutait au cœur, pouf! pouf!... et mon émotion allait grandissant, d'une façon indomptable!

Du coup, la frayeur avait fait échapper à la petite bonne la cuillère qu'elle tenait à la main et qui avait volé en l'air!

Je ne voyais pas en quoi je pouvais intervenir pour faire cesser tout cela: je comprenais dès lors la terreur de ces bonnes dames qui en avaient assez, moi aussi? Je pris le parti de prendre congé de M^{mes} F... tout en leur exprimant mon regret de ne pouvoir mieux faire pour elles, malgré ma bonne volonté. Je me retirais donc, quand tout à coup un soufflet, filant de pointe, me passa entre les jambes, entre

les pieds des chaises, et entre les pieds de la table ! En toute franchise je dois vous avouer qu'un frisson me parcourut tous les membres ; la peur m'avait littéralement saisi, et tout en faisant des salutations précipitées à ces dames qui m'accompagnaient, je cherchais à me retirer au plus tôt et au plus vite ; quand, arrivé à la porte, j'entendis la bonne qui criait : aïe ! aïe ! le diable me tape !

Et en me retournant, je vis, en effet, les cotillons de la fille s'agiter en l'air, et un bâton qui, en frappant par terre, se cassait en trois morceaux ! (Renseignements pris plus tard : c'était un morceau de bois de peuplier sec et cassant.)

Je saluai donc ces dames une dernière fois, en leur présentant mes hommages et toutes mes excuses, et je redescendis bien vite, comme vous me voyez encore, tout ému de ce que j'ai vu ! dans cette maison ! et que je n'oublierai jamais de ma vie !

— Eh bien ! moi, j'irai, dis-je à M. le maire ; cependant, elle est bien drôle, cette affaire-là ; elle n'est point ordinaire !

— Et vous en riez ? me dit M. le maire.

— J'en ris malgré moi, car c'est assez cocasse ! et j'en ris, parce qu'il me semble comprendre maintenant... et c'est assez risible, si je ne me trompe... Je m'explique parfaitement que cela soit terrifiant quand on ne comprend pas d'où cela peut provenir.

— Vous croyez donc, docteur, pouvoir nous en donner l'explication ?

— Eh oui ! il me semble avoir compris : je crois avoir trouvé la clé, le mot de l'énigme ! C'est fort curieux !

— Mais alors, pourquoi n'y êtes-vous pas déjà allé, à la C... ?

Vous auriez pu voir tout cela, et vous en faire une idée plus tôt !

— Et d'abord, Monsieur le maire, je n'y suis pas allé, parce qu'on ne m'y a point appelé, et que je n'avais pas de raison suffisante pour y aller sans être mandé !

Et puis, il eût été passablement imprudent de m'y présenter ; alors qu'on ne parlait que de revenants ! pour un croyant, pour un clérical, comme vous dites, eh bien ! malgré mes croyances

religieuses, je n'aurais pas voulu accréditer l'idée des revenants tant que leur intervention n'avait pas été prouvée là par quelque fait plausible ! et je crois avoir agi prudemment en m'abstenant, d'autant plus qu'aujourd'hui, grâce à votre visite, nous avons un témoignage vraiment précieux, et absolument véridique, tout à fait typique, pouvant presque servir de démonstration par lui-même.

— Comment cela ?

— Parce que ces faits que vous venez de nous raconter se sont passés sous nos yeux, et que personne ne peut les nier, et si vous n'y avez rien compris, c'est que vous n'aviez pas les données scientifiques suffisantes pour pouvoir les interpréter et les comprendre ; c'est qu'enfin, vous avez eu peur, et vous le savez, on ne raisonne pas avec la peur.

— Mais vous n'auriez pas eu peur, vous, comme moi ?

— Si, si, au début ! maintenant non ! pas le moins du monde, parce qu'il me semble comprendre déjà, d'où tout cela peut venir, voilà tout, et comme vous, j'aurais eu peur, au début, n'ayant pu m'expliquer le pourquoi et le comment !

— Comment pourriez-vous donc expliquer cela ?

— Alors, vous croyez, n'est-ce pas, Monsieur le maire, que ce balai est parti tout seul ?

— Oui, Monsieur, personne ne l'a lancé ; il est parti tout seul !

— Ah ! alors, je comprends votre frayeur !

— Et le verre ? Il est parti tout seul, aussi ?

— Oui, la bonne n'avait pas eu le temps de tourner la clef dans la serrure !

Elle n'avait pas encore ouvert l'armoire que le verre est parti tout seul, et avec une rapidité.

— Alors, vous croyez que le verre est aussi parti tout seul ?

— Parfaitement.

(*A suivre.*)

Dr IGNOTUS.



THÉORIE DU FLUIDE UNIVERSEL

ÉTUDE SPÉCIALE DU FLUIDE VITAL

(Fin.)

§ XXI. — Action de l'âme sur le fluide vital. — Rôle de ce fluide dans l'union de l'âme et du corps.

Spontanées ou provoquées, conscientes ou inconscientes, ces émanations extérieures sont *la plupart du temps involontaires*. Mais *elles peuvent aussi dans certaines conditions, mal connues jusqu'à ce jour, être soumises à notre volonté*, qui les augmente, les diminue, les dirige dans un sens déterminé, sans en être toutefois complètement maîtresse.

Les expériences de M. de Puyfontaine le prouvent incontestablement sans qu'aucune objection ait pu sérieusement les infirmer.

L'ouvrage publié par M. Gasc-Desfossez, sous le titre de *Magnétisme vital*, en est une démonstration péremptoire que les critiques soulevées à la Société psychique, notamment par les D^{rs} Rozier et Tison, sont demeurées impuissantes à ébranler.

Le Dr Tison, qui n'avait d'ailleurs, je crois, assisté à aucune des expériences de M. de Puyfontaine, objecta que les courants constatés devaient provenir des réactions chimiques et thermiques développées à la surface de la peau. Il est indéniable qu'il peut se dégager des courants de cette nature à la périphérie de notre corps, et une telle constatation ne fait que corroborer ma présente théorie de l'échange universel de fluide.

Dès 1864 d'ailleurs, le Dr Scoutetten publiait un ouvrage

intitulé : *De l'électricité considérée comme cause principale de l'action des eaux minérales sur l'organisme*, dans lequel il exposait la production de ces courants cutanés. Mais cela n'explique en aucune façon comment M. de Puyfontaine et d'autres expérimentateurs peuvent, avec plus ou moins de facilité et de succès, diriger à volonté l'aiguille du galvanomètre à droite ou à gauche. Pour ma part j'ai obtenu ce résultat plusieurs fois, mais non pas d'une façon constante.

Il est certain que l'épuisement, ou du moins la fatigue, par conséquent la diminution des émanations, se produit plus ou moins rapidement selon la capacité fluidique, le tempérament, l'accoutumance de chacun, et que, pour beaucoup de personnes, cette action de la volonté sur le fluide n'a pas une intensité suffisante pour se manifester ainsi matériellement. Et pourtant nul ne contestera que, chez celles-là comme chez les autres, la volonté actionne les mouvements de leurs muscles striés, nommés pour ce motif *muscles volontaires*.

Ici se présente l'objection, plus spécieuse, du Dr Rozier. Il affirme que les courants transmis au galvanomètre sont d'origine musculaire, c'est-à-dire produits par des contractions de muscles striés et que, par conséquent, il n'est pas étonnant que ces courants puissent être dirigés à volonté.

A cet argument, je réponds comme il suit :

1^o Bien loin de nier l'existence des courants dégagés par les contractions musculaires, je les ai précédemment cités comme une preuve de la production du fluide vital par tous nos tissus. Au lieu de nuire à ma thèse, leur existence ne fait donc que la confirmer.

2^o Mais prétendre que ces courants musculaires sont la cause, et la cause unique de la direction volontaire de l'aiguille, dans les expériences en question, ce n'est plus admissible.

3^o En effet, s'il en était ainsi, d'abord jamais on ne constaterait d'insuccès dans ce genre d'expériences, puisque tout homme sain peut toujours contracter ses muscles striés selon son bon plaisir, sans la moindre difficulté. Par conséquent tout le monde devrait pouvoir diriger à son gré l'aiguille galvanométrique.

4° Malheureusement pour cette explication, un semblable résultat est fort loin de se présenter constamment, nous l'avons reconnu tout à l'heure. En outre, un autre membre de la commission nommée pour contrôler et apprécier la valeur des expériences de M. de Puyfontaine, voulant, en présence du Dr Rozier, démontrer l'action de la contraction musculaire sur la direction de l'aiguille, même en opposition avec l'influence de la volonté, s'efforça de la faire dévier tantôt à droite, tantôt à gauche en contractant de toutes ses forces sur les manettes de l'appareil, alternativement sa main droite, puis sa main gauche, tout en opposant, nous disait-il, sa volonté en sens contraire de la contraction. Il échoua complètement dans sa tentative ; l'aiguille ne suivit pas du tout ses contractions.

5° C'est qu'en effet, pour pouvoir *diriger volontairement un objet dans un sens déterminé, au moyen de nos contractions musculaires*, il nous faut, chacun le sait, exécuter nous-même, avec les muscles appropriés, un *mouvement apparent que nous transmettons, directement ou indirectement, à l'objet*. Or ces conditions ne se retrouvent aucunement dans nos expériences. Il est impossible, lors même que l'on accomplirait des mouvements dans la direction voulue, de les communiquer à l'aiguille du galvanomètre, à laquelle nous ne touchons, ni par nous-mêmes, ni par un levier quelconque. Seuls les deux fils conducteurs, tenus dans nos mains, par leurs extrémités éloignées de l'appareil et de la table sur laquelle il repose, nous servent de trait d'union ; et ces conducteurs eux-mêmes, aboutissant, par leurs terminaisons opposées, à la bobine du galvanomètre, n'ont aucun point de contact avec l'aiguille, entièrement libre, suspendue au haut du globe en verre, qui recouvre l'instrument, au moyen d'un fil de soie unique et non tordu. M. le Dr Rozier semble avoir oublié tout cela.

6° Soutiendrait-il d'ailleurs, lors même que tous ces obstacles insurmontables n'existeraient pas, que l'on pourrait transmettre *la direction* des contractions musculaires, en tenant les électrodes, simplement posées soit une dans le creux de chaque main, sans les presser le moins du monde, soit mieux

encore toutes deux dans la même main sans qu'elles puissent se toucher, l'une entre deux doigts, l'autre dans la paume, par exemple, ou enfin, à plus forte raison, en plaçant les extrémités des deux fils, également séparées, sur le bout de la langue. Et pourtant le Dr Rozier a vu comme moi, comme beaucoup d'autres, M. de Puyfontaine *diriger à coup sûr l'aiguille à sa volonté* et même l'arrêter sur tel chiffre du cadran, désigné d'avance par lui, en se plaçant dans ces diverses conditions.

Il est évident que tout cela ne peut s'expliquer par l'action de la volonté sur les muscles striés, mais uniquement par sa *direction immédiate sur le fluide dégagé, quelle que soit sa source.*

7° D'ailleurs l'honorable contradicteur ne peut prétendre que ce fluide musculaire est le seul constaté. Car, sans parler des observations faites au moyen du biomètre de Baraduc avec lesquelles les muscles n'ont également rien de commun, je lui rappellerai seulement deux sortes d'expériences absolument démonstratives exécutées sur le galvanomètre de Puyfontaine.

La première consiste à immerger à la fois, dans deux verres d'eau séparément, les deux électrodes du galvanomètre, puis un doigt de la main droite dans le verre de droite, et un doigt de la main gauche dans le verre de gauche, chaque doigt plongeant simplement dans l'eau sans toucher l'électrode correspondante ni même le bord du verre. Or l'on obtient encore ainsi non seulement des courants très manifestes, mais aussi les mêmes résultats de direction de l'aiguille.

Croisez dans les verres les fils ou les doigts, les effets sont identiques.

La seconde expérience est celle que j'ai exécutée avec l'aide de MM. de Puyfontaine et Gase-Desfossez pour déterminer l'action de l'eau sur notre fluide vital (1). Tandis que je tenais une électrode dans une main, l'un de ces messieurs m'appliquait sur le bras opposé, dévêtu, la seconde électrode tenue par lui avec un gant de caoutchouc : l'autre faisait alors

(1) Lire la relation détaillée de cette expérience dans la *Médecine naturelle*, n° 2, 13 juin 1898, p. 23.

couler régulièrement sur mon bras une petite colonne d'eau, passant par l'endroit où l'électrode était appliquée. *Invariablement* l'aiguille se porta, avec plus ou moins d'énergie et d'écartement, *suivant l'abondance et l'étendue du liquide*, sur la partie gauche du cadran, correspondante au bras sur lequel était exécutée cette affusion.

M. le Dr Rozier prétendra-t-il encore que les courants ainsi dégagés sont uniquement le résultat de contractions musculaires?

On pourrait ajouter quantité d'autres faits qui le contredisent. Verra-t-il aussi, par exemple, des courants musculaires dans le fluide communiqué à l'aiguille du galvanomètre par les électrodes posées simplement à l'extrémité des doigts, ou sur la tête, sur les cheveux?

Et, singulière contradiction, remarquons en passant que le Dr Rozier est, d'autre part, un fervent occultiste, qu'il affirme l'existence de la force psychique semi-matérielle, intermédiaire, intelligent entre le corps matériel et l'âme spirituelle, en réalité confusion informe entre l'âme et la force vitale. Nous avons suffisamment élucidé cette question, et nous savons qu'une semblable doctrine est contraire aux faits et à la raison.

Reconnaissons donc, en bonne logique, l'action de l'âme sur le fluide vital, sur la force matérielle, action que les anciens admettaient déjà. *Mens agitat molem*, proclamait Ovide.

Et quand nous disons que les centres nerveux agissent dans tel ou tel sens, qu'ils donnent une impulsion au fluide, en réalité ce ne sont pas eux, mais c'est l'âme qui manifeste sa direction, particulièrement dans ces centres où s'accumule, où se localise le fluide. C'est là précisément que réside la différence entre la nature purement physique et les êtres physiologiques, vivants. Le mouvement cosmique, la force physique n'obéit qu'à l'impulsion première, donnée par Dieu, et, si notre volonté peut quelquefois agir sur elle, dans des limites certes fort restreintes, ce n'est jamais que par l'intermédiaire soit des mouvements de notre corps souvent au moyen d'appareils, de mécanismes plus ou moins compliqués,

soit de l'action plus directe de notre force vitale: tandis que cette force vitale elle-même, soumise assurément aussi à l'impulsion divine, première et universelle, est en outre sans cesse, tant que dure l'être vivant, actionnée et modifiée en ses allures par l'âme qui lui est unie. Cette âme la dirige, soit inconsciemment dans la plupart des fonctions dites animales et végétatives, soit consciemment et volontairement surtout dans les fonctions de relation.

S'il faut encore une preuve de cette puissance de la volonté sur le fluide vital, je la prendrai, bien frappante dans les mouvements transmis par ce fluide à des objets matériels sous l'empire de la volonté. Laissez-moi donc à cette fin, vous raconter comment il m'advint de faire tourner une table.

Il y a bien une quinzaine d'années, nous étions réunis, quelques personnes de ma famille, chez des parents en province. Il pleuvait et, privés d'une promenade, ne sachant comment se distraire, quelques-uns eurent l'idée, saugrenue, me semblait-il, de faire tourner une table. Assez indifférent alors à ces sortes de choses, peut-être aussi, je l'avoue, par crainte de me trouver en présence d'une action extranaturelle, je refusai obstinément tout d'abord de m'associer à ce singulier genre d'amusement, et m'asseyant à quelque distance des opérateurs, je commençai par les tourner en dérision. Puis l'idée me vint de faire une expérience et de profiter de l'occasion pour me rendre compte, s'il était possible, de l'authenticité et de la nature de ces phénomènes et de l'agent, physique ou spirituel, qui pourrait en être l'auteur. Dans ce but, sans bouger de ma place, sans prévenir qui que ce fût, *j'appliquai ma volonté à empêcher cette table de tourner, quand même une action quelconque devrait l'y entraîner.* C'était la meilleure manière de me mettre à l'abri de toute tentative de supercherie de la part des opérateurs. Pendant longtemps ils restèrent ainsi, les mains formant une chaîne circulaire, comme l'on sait, par le contact des pouces et des petits doigts. La table ne bougeait pas...

Cédant enfin à leurs instances, je vins me placer, comme eux, autour de la table et joindre mes mains aux leurs, mais

gardant secrètement mon intention formelle d'empêcher la table de tourner. Je continuai d'ailleurs à plaisanter, affirmant que tout cela n'était pas sérieux, que la table ne tournerait jamais. Eux persistaient toujours.

Mais peu à peu je devins plus grave et silencieux. Pourquoi? C'est que je sentais un travail, une résistance, un véritable corps-à-corps, qui me fatiguait et m'obligeait à concentrer mon attention, ma force physique et morale sur cette idée fixe de lutter énergiquement, par ma volonté, contre tout mouvement de la table. En un mot, je me rendais compte, à n'en pouvoir douter, qu'une action contraire s'efforçait de la faire se mouvoir malgré moi. Il fallait en avoir le cœur net. Le moyen était bien simple : dans mon for intérieur, sans que personne le soupçonnât, *je cessai d'opposer ma volonté à celle des autres. Immédiatement un léger frémissement se produisit dans la table, qui commença un mouvement de rotation de droite à gauche.* Aussitôt je lui interdis, toujours mentalement, de progresser ; subitement elle redevint inerte, au grand désespoir de mes compagnons que cette esquisse de mise en marche avait comblés de joie. Sans rien leur dire, cinq ou six fois de suite je recommençai l'expérience et *invariablement dès que je permettais à la table de tourner, elle reprenait son mouvement, dès que je m'y refusais, elle s'arrêtait.*

Quand je fus ainsi absolument certain de la chose, mais alors seulement, je me décidai à en faire part à mes adversaires inconscients. Puis leur recommandant de continuer à vouloir tous, de toutes leurs forces, que la table tournât, je repris l'expérience à haute voix. De nouveau tout d'abord, je défendis à la table de bouger : elle demeura immobile. Puis à peine eus-je dit à haute voix : « Je veux qu'elle tourne, » la table fut immédiatement comme soulevée légèrement et prise d'un mouvement de rotation très fort, qui nous obligeait à nous lever et à tourner avec elle. Dès que je criais : « Arrête, » elle cessait brusquement. Un bon nombre de fois je la fis ainsi alternativement s'élancer, puis retomber malgré les volontés réunies de tous les autres. Puis je m'unis définitivement à eux pour vouloir que la table tournât, sans

plus m'y opposer. Alors elle se mut très rapidement, en exécutant à la fois, comme la terre autour du soleil, un mouvement de rotation sur elle-même et de translation tout autour de la pièce assez grande où nous étions, nous obligeant à accomplir avec elle cette double circonvolution. Enfin je priai mes compagnons de cesser, car je me sentais épuisé, mes jambes tremblaient nerveusement et j'avais besoin de repos. C'est que j'avais usé, dans ce tournoi moderne, une somme considérable de ma force vitale. J'avais dû en effet résister aux efforts réunis des cinq autres personnes.

Un spirite ne manquera pas de déclarer que je suis un bon médium. Mais ce n'est là qu'un mot et non pas une explication; tandis que quiconque veut réfléchir et raisonner froidement tirera de cette expérience les conclusions suivantes :

1^o Aucune action surnaturelle, ni préternaturelle ne peut être admise dans le phénomène même de *faire tourner une table*. Il importe essentiellement de ne pas confondre ce simple *mouvement physique* avec les *manifestations intelligentes* des tables qui *parlent*, soit par des coups frappés, soit autrement. L'*élément intelligent*, qui vient alors s'ajouter au phénomène matériel, est l'*inconnu* dont il importe de nous défier. Il est en effet fort possible, probable même, que souvent l'*esprit mauvais* vient se servir, dans le but de nous tromper, de ces manifestations physiques encore mal connues.

2^o Pour tout homme de bonne foi, sans parti pris, l'expérience que je viens de narrer ne laisse non plus aucune place, ni à la supercherie, ni à une action musculaire quelconque, consciente ou inconsciente.

3^o Le mouvement n'a pu être imprimé à la table que par l'*action commune du fluide vital* des différentes personnes réunies autour d'elle, *action dirigée par leur volonté*.

4^o La résistance opposée par moi était incontestablement aussi celle de ma *force vitale énergiquement mise en œuvre par ma volonté* et extériorisée, dépensée en quantité suffisante pour contre-balancer l'action des cinq autres opérateurs à la fois.

Or c'est précisément cet empire de la volonté de l'âme sur le fluide vital que je tenais à confirmer par ce simple et scrupuleux récit, corroborant les expériences galvanométriques qui précèdent.

L'âme dirigeante, par son intelligence, sa volonté, par toutes ses facultés, ne peut appliquer sa force à la matière si elle ne possède pas à sa disposition un moteur, lui-même matériel, mais agissant sous son impulsion. Ce moteur vital, nous le connaissons maintenant, c'est le fluide que nous venons d'étudier, c'est la matière à son état le plus subtil, l'état radiant, mouvement perpétuel d'atomes impalpables, pratiquement impondérables, transportés, échangés sans relâche entre tous les corps.

Telle est la force matérielle qui actionne notre vaisseau humain dont l'âme est le pilote. Et tandis que d'une part nos constatations matérielles, nos expériences, nos observations physiques et physiologiques ne pourront jamais nous déceler, nous prouver autre chose que cette énergie matérielle, d'autre part l'âme, l'esprit, l'immatériel ne sera jamais saisi, jamais connu, jamais révélé par aucune de ces expériences, mais uniquement par la raison, la métaphysique et la théologie.

Assurément, cette doctrine n'explique pas encore, ce qui d'ailleurs demeurera toujours caché ici-bas à notre faible entendement humain, comment se fait l'union de l'âme et du corps, comment l'âme agit sur notre fluide matériel. Mais il me semble qu'elle recule les bornes de la question aussi loin qu'il est possible de les reporter.

§ XXII. — Ce qu'est la mort. — Moment de la mort.

Tout d'ailleurs concourt à corroborer ma thèse, tout jusqu'à la grave question de la *mort*. Ce sujet demanderait de sérieux développements, mais je veux abrégér cette étude déjà trop longue. Aussi, je me contenterai d'en dire quelques mots.

Il importe d'abord de distinguer d'un côté la mort de notre

être dans son ensemble, de notre individualité totale, d'un autre côté la mort de chacune de nos cellules en particulier.

Pour une cellule, la mort consiste en la suppression de sa fonction fluidigène et, en même temps, de son action organique spéciale, inséparable de cette fonction fondamentale. A chaque instant de notre existence, il meurt un grand nombre de nos cellules, dont les petits cadavres sont emportés et éliminés avec tous nos déchets organiques, tandis que d'autres se reproduisent pour les remplacer.

La mort de l'organisme entier est la cessation de la vie physiologique. Elle résulte d'un arrêt complet et définitif, survenant tantôt lentement et progressivement, tantôt subitement, dans la répartition, l'équilibre ou la production générale de notre fluide vital.

La mort survient fatalement lorsque le fluide vital ne peut plus se produire dans des proportions suffisantes pour assurer d'une part les fonctions animales de l'organisme, pour les maintenir d'autre part en équilibre vis-à-vis des échanges incessants avec les éléments ambiants, éléments inorganiques, êtres vivants, ennemis intérieurs ou extérieurs, parasites microbiens ou autres, contre lesquels il nous faut soutenir incessamment la lutte pour la vie.

L'impossibilité de suffire à cet équilibre indispensable à la vie entraîne *fatalement* la dissociation du composé humain, c'est-à-dire la séparation de l'âme et du corps, puisque l'âme n'est unie au corps et ne l'actionne *qu'en agissant sur ce fluide et par ce fluide, et qu'ainsi seulement*, elle donne au corps et au fluide lui-même, partie intégrante et motrice du corps, leur *forme vitale*.

Dès le moment de cette séparation, le corps n'est donc plus qu'une masse inerte, privée à jamais de sa force motrice physiologique.

Dépourvue du fluide vital, l'âme ne peut plus davantage être unie à lui, que ne l'est le mécanicien à sa locomotive brisée, éteinte, vide de vapeur, dépouillée de son foyer. La différence est même encore en faveur de ce dernier; car la locomotive peut être réparée et rallumée, tandis

que le corps une fois mort, ne se raccommode pas, ne peut plus revivre sa même individualité.

Ceci nous amène à distinguer la *mort apparente*, c'est-à-dire l'instant où l'organisme n'a plus suffisamment de fluide pour donner signe de vie, et la *mort réelle* de l'être humain, c'est-à-dire l'instant où l'âme se sépare du corps. Nous ne savons jamais le moment exact de cette séparation ; parce que nous, composés humains, qui cherchons à le saisir, nous ne pouvons juger de la vie que par l'observation des phénomènes physiologiques qui la manifestent, comme nous l'avons encore reconnu au précédent chapitre, et rien en ces phénomènes, à part les actions volontaires et intelligentes, n'est capable de nous déceler la présence de l'âme.

Or nous sommes obligés d'admettre que les cellules de l'organisme ne meurent pas toutes à la fois au moment même de la mort apparente. Certaines vivent même plusieurs heures après. C'est ainsi que l'on a obtenu des impressions d'effluves dégagés en plaçant une plaque photographique sur le cœur jusqu'à la troisième heure consécutive au décès apparent. Les dernières cellules dans lesquelles semble s'éteindre la vie, où elle paraît se réfugier contre l'envahissement de la mort, sont précisément les cellules du système nerveux. Les expériences effectuées même plusieurs heures après la mort, sur des suppliciés par exemple, comme l'a fait le Dr Laborde sur le guillotiné Campi, en provoquant des contractions musculaires au moyen d'excitations électriques, prouvent que le système nerveux est encore impressionnable, par conséquent qu'il est toujours plus ou moins vivant, qu'il possède encore un peu de fluide vital susceptible d'être influencé par l'énorme courant fluide envoyé de l'appareil électrique. Or, si nous considérons d'autre part que l'âme est en communication avec le corps par l'intermédiaire du fluide vital, qui s'accumule et circule dans toutes nos régions au moyen du système nerveux, il est logique de penser que l'âme ne quitte entièrement cette partie de notre être qu'au moment de la disparition totale de fluide qui s'y trouvait accumulé.

En d'autres termes, s'il est absolument vrai que *l'instant où nous mourons est celui où l'âme se sépare du corps*, il n'est

pas moins certain que *l'âme n'abandonne le corps que lorsqu'elle ne peut plus rien faire avec sa masse inerte, privée de toute force vitale.*

Ainsi le moment réel de la mort serait plus reculé, parfois même beaucoup plus, que ne le ferait croire la mort apparente. La conclusion à laquelle me conduit de la sorte ma théorie concorde absolument avec celle d'un savant travail sur « *Le moment de la mort* », que le très regretté Dr Ferrand a présenté au Congrès scientifique international des catholiques tenu à Paris en 1891.

Cette doctrine est d'ailleurs très consolante au point de vue religieux et trace aux prêtres une ligne de conduite qui me semble indiscutable, en leur enlevant toute hésitation et les déterminant à administrer les malades, à leur parler encore, à les exhorter, lors même que le cœur a cessé de battre, lors même qu'ils ne donnent plus aucun signe de vie. Il y a tout lieu de croire en effet que, pendant un certain temps encore, l'âme est là présente et le mourant peut jouir d'une connaissance relative.

Le médecin lui aussi, doit s'inspirer de cette conviction pour ne pas abandonner prématurément les secours qu'une thérapeutique naturelle et rationnelle lui inspirera.

Si je ne voulais abrégér, je montrerais à quel point cette manière de voir élucide les phénomènes d'*inhibition*, de *catalepsie*, de *léthargie*, par l'*arrêt momentané ou prolongé du fluide vital*. Et puis comment donc expliquerez-vous autrement le *retour à la vie des noyés*, des *asphyxiés*, des *enfants nés en état de mort apparente*, quelquefois après trois quarts d'heure, et même davantage, de la cessation de toute manifestation vitale ? Dans le même ordre d'idée rentre la question des animaux *hivernants*, tels que la *Marmotte*, celle des *réviviscents*, comme les *Rotifères*, les *Tardigrades*, ou encore ces fameux Crustacés si bizarres, les *Apus*, qui se dessèchent pendant des mois, des années, pour renaître dès qu'ils sont remis à l'humidité.

§ XXIII. — Le Sommeil.

Il nous faut pourtant au moins mentionner aussi le rôle du fluide vital dans la question, si controversée, du *Sommeil*, image de la mort. Comme elle devient pour nous facile, simple, naturelle ! Jugez-en plutôt par cette définition, dont je me contenterai aujourd'hui, sans autre développement :

Le sommeil naturel est un état dans lequel l'organisme, dépouillé d'une quantité notable de force vitale, épuisé par son fonctionnement régulier ou par un excès de travail et de perte, recharge ses centres accumulateurs, en réduisant au minimum ses dépenses, tandis qu'il continue sa production.

Est-il possible de trouver une explication, un énoncé plus complet, plus logique du sommeil naturel ?

Je dois toutefois faire remarquer que le *sommeil hypnotique* et le *sommeil pathologique* ne peuvent être entièrement inclus dans cette définition et nécessitent des explications spéciales, qui rentreront dans le cadre d'une autre étude.

§ XXIV. — Résumé de la théorie fluidique.

Telle est, sans doute bien imparfaitement exposée, ma théorie du *fluide unique*, activité, force universelle, impulsion vitale insufflée au premier jour sur la nature entière par la toute-puissance du Créateur. Après avoir établi les preuves de son existence, nous avons étudié son essence indubitablement matérielle : reconnu le rôle, l'action de ce *fluide cosmique* dans tout monde, inorganique ou organisé ; nous avons vu de quelle façon chaque homme, chaque animal, chaque plante se l'approprie d'une part tel qu'il le reçoit directement de tout ce qui l'environne, d'autre part élabore, fabrique, aux dépens des aliments solides, liquides ou gazeux qu'il absorbe, une *forme physiologique*, de ce fluide le *fluide vital*, comment ce fluide vital s'assimile le fluide cosmique introduit de l'extérieur et lui imprime, en se confondant avec lui, son propre cachet *biologique* ; enfin nous avons constaté

que, complétant le « *circulus* », le fluide vital, ainsi composé pour l'entretien de notre vie individuelle, est exhalé de notre corps et va lui-même se confondre à son tour avec le fluide cosmique de toute la nature ambiante. Ainsi se trouve vérifié, une fois de plus, le fameux axiome de Lavoisier : « Rien ne se perd, rien ne se crée. »

Une tâche moins ardue, plus attrayante, me resterait à accomplir; c'est ce que j'appellerais volontiers *la partie pratique de mon étude*. Il me faudrait vous indiquer comment cette théorie *s'applique à tout* dans le monde, comment elle nous donne, avec une aisance incroyable, la clef de phénomènes physiques et physiologiques les plus communs, les plus simples, en même temps que d'innombrables manifestations réputées inexplicables, invraisemblables. Trop souvent, faute de cette explication facile, ces faits sont rejetés, sans examen sérieux, comme d'absurdes inventions, par les gens de parti pris, qui se posent en pontifes souverains de la science et ne veulent pas se donner la peine de les vérifier, de les approfondir.

Il importerait aussi de tirer de cette étude scientifique les conséquences usuelles, les règles logiques de notre conduite dans la vie et notamment dans la Médecine et l'Hygiène. Plus tard, si vous le permettez, j'aborderai ces questions éminemment pratiques en exposant les déductions, les applications de cette théorie du *fluide unique universel*.

Dr PAUL AUDOLLENT.

OBSERVATION PHILOSOPHIQUE

L'âme est la forme directe et immédiate du corps; il ne faut admettre aucun intermédiaire entre l'âme et le corps : leur union est substantielle et personnelle.

Cette union donne au corps la vie et les opérations vitales. Quand cette union cesse, c'est la mort, c'est la fin des actes vitaux dans le corps. Le navire, sans le pilote, conserve son être spécifique, et ne cesse pas d'être un navire : mais le corps, sans l'âme, perd son caractère spécifique, et n'est plus le corps. La comparaison de Platon repose donc sur une erreur.

L'âme, en tant qu'elle est la forme du corps, est le principe de son unité, l'unité personnelle; elle est le principe de tous les actes sensitifs et vitaux; elle pénètre le corps, elle s'en empare, elle l'élève, elle le rend apte à produire des effets qui n'appartiennent séparément ni à l'âme, ni au corps, parce qu'ils appartiennent conjointement à l'âme et au corps unis dans l'unité de personne.

Elle n'a besoin d'aucun intermédiaire pour agir sur le corps, car, cet intermédiaire étant lui-même matériel, il serait aussi difficile à l'âme d'agir sur lui que sur son corps.

Le concile de Vienne a condamné comme hérétiques ceux qui prétendent que l'âme n'est pas la forme du corps (*per se et essentialiter*). E. M.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

En 1875, dans un château de Bretagne, se passa un fait étrange.

La nourrice d'un de mes neveux, femme intelligente, pleine de bon sens, posée, incapable de tromper, fut en butte à des frayeurs nocturnes, causées croyait-elle d'abord, par des promenades intempestives de petits carnassiers, de rats ; elle vit au bout de quelques jours, que ses craintes venaient de sujet plus sérieux et commença à m'en parler. Elle se souvint qu'une fermière chez qui elle était domestique et qu'elle affectionnait particulièrement était morte en lui recommandant de faire dire des messes pour le repos de son âme. Elle oublia cette recommandation et sa promesse formelle et pensa que ces bruits nocturnes ne pouvaient venir que de son ancienne maîtresse.

Une nuit plus effrayée par des coups répétés, elle prit son nourrisson auprès d'elle comme pour se préserver d'un malheur ; elle sentit alors son drap tiré jusqu'à ses pieds par une main inconnue. Ne doutant plus que ce fut des appels surnaturels, elle dit tout haut : « Si vous venez me tourmenter pour avoir des messes, je promets de vous en faire dire, » et les bruits cessèrent.

Le lendemain, la pauvre nourrice nous raconta ses frayeurs, et nous allâmes demander au curé de la paroisse de dire une messe le plus tôt possible. Mais le soir du même jour, alors qu'elle soignait l'enfant, elle sentit un léger coup sur l'épaule, et se retournant, elle vit son ancienne maîtresse les pieds nus, habillée en paysanne, sans coiffe, un peu élevée au-dessus de terre, qui lui dit ceci : « C'est moi, Marie, qui viens te tourmenter parce que tu n'as pas fait ce que je t'avais recommandé ; j'ai apparu à Moncontour à des jeunes gens qui se sont moqués de moi, il faut que tu fasses dire une messe à Moncontour et que ces jeunes gens y assistent et pour te prouver que c'est bien vrai... » Elle ajouta des révélations secrètes que la nourrice ne voulut pas trahir : les événements seuls nous apprirent ce que furent ces révélations prophétiques.

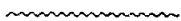
Elle pleura beaucoup, on fit dire les messes à Moncontour. Le curé nous écrivit qu'il n'était nullement surpris et qu'en effet il avait eu vent d'apparition auprès de jeunes gens, que tous assistèrent à la messe.

Je l'ai revue depuis, elle était dans la misère ; elle venait de voir engloutis dans un incendie, sa ferme achetée au prix de bien des labeurs,

son bétail, ses effets ; elle, son mari et ses enfants se sauvèrent sans pouvoir rien emporter, c'était la réalisation de la triste prophétie de l'ancienne fermière, elle mit 15 ans à se réaliser.

Jamais, depuis la messe dite à Moncontour, elle n'eut d'apparition. Veuillez agréer, etc.

C. DE B.



Baume-les-Messieurs, par Voiteur (Jura).

Le 23 octobre 1900.

Monseigneur,

Je viens de lire avec le plus attentif intérêt le nouvel article de M. Flambart sur l'astrologie. En ma qualité d'adversaire de la branche de l'occultisme qui porte ce nom, je vous demande la permission de faire une simple remarque. Elle porte sur une distinction banale, mais importante et qu'il ne faut jamais perdre de vue. C'est que sous les noms divers que prend la science des astres selon les diverses directions qu'on donne à son étude, qu'on l'appelle astrologie, astronomie, cosmographie, ou autrement encore, comprend toujours la somme de vérité qui se compose d'un fonds d'observations physiques, et des déductions que le calcul mathématique peut en tirer. C'est ce que les théologiens, si je ne me trompe, nomment *l'astrologie naturelle*, qu'ils ne réprouvent pas, et qu'ils distinguent de l'astrologie divinatoire des magiciens. Les observations de M. Flambart portent sur cette région de la science et ne mènent à rien dont l'occultisme ait à prendre texte contre la foi. Elles ne permettent d'aboutir à aucune conclusion fataliste. Les thèmes astrologiques des personnages cités : Michelet, George Sand, Goethe, Pic de la Mirandole, Musset, etc... ne sont pas en contradiction avec l'histoire de ces personnages qui nous les montre maîtres de leur destinée dans la mesure où le sont tous les autres hommes, et responsables de leurs actes. Donc seraient-ils encore plus saisissants et plus curieux, les calculs de votre savant collaborateur ne seraient pas la justification de la doctrine répudiée par l'Église, qui spécialise aujourd'hui le nom d'astrologie.

Cette observation faite, je me sens plus à l'aise pour émettre un doute... le mot est peut-être excessif... — je dirai une simple appréhension — sur l'application du calcul mathématique aux problèmes qui passaient jusqu'ici pour appartenir à la philosophie pure. Dieu me garde d'entamer une dissertation !... Que le lecteur se rassure : je ne lui veux livrer qu'un souvenir de lecture, celui d'un calcul ingénieux, concis et précis, fort bien présenté et fondé sur l'observation physique

de la lumière des astres. L'auteur de ce travail était un savant homme, ancien élève de l'École polytechnique. L'observation des astres et le calcul déduit de cette observation lui permettaient de déterminer l'emplacement respectif du paradis et de l'enfer, et leur température. La température était environ deux fois celle de l'eau bouillante, exactement 222 degrés à ce que je crois, et celle du paradis un peu supérieure à 37 degrés, ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de la température du corps humain.

Je laisse le lecteur apprécier ces innocentes singularités. Il est hors de doute que la vérité ne peut pas contredire la vérité et que ce qui est exact dans une science ne saurait être détruit par ce qui est également exact dans une science différente. Mais il reste vrai que, pour bien définir ces exactitudes il faut conserver à chaque science la méthode qui lui convient. Et c'est pourquoi je me délie un peu de l'algèbre transportée dans le pays du syllogisme.

Veuillez, Monseigneur, agréer l'expression de mes très respectueux sentiments.

G. Bois.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD

DEVANT L'INCONNU

I

Le moment semble venu d'étudier l'état général des esprits en présence du problème du dénouement de la vie, de signaler les positions nouvelles qui ont été occupées par les adversaires du christianisme, de les suivre dans leurs évolutions bruyantes et dans l'expression trop vive et prématurée de leurs espérances dangereuses, de constater le nombre toujours croissant de hautes intelligences, troublées aujourd'hui par le fantôme de l'Inconnu et décidées à l'interroger. On dirait que nous sommes à la veille de graves événements que l'avenir de l'humanité va se décider, dans le hasard d'une immense bataille intellectuelle : les esprits hésitants, les cœurs étreints par l'angoisse semblent oublier un instant les mesquines préoccupations de ce monde pour regarder longuement le jour qui tombe et l'horizon qui s'assombrit.

Parmi ces esprits, les uns restent hostiles à toute pensée surnaturelle, par conviction ou par ignorance : ils ont été trompés, aveuglés par le faux mirage d'une science impuissante ; ils ont toujours sur les lèvres les mots de magnétisme, d'électricité, de fluide, de forces, de matière ; ils veulent, en effet, rester matérialistes, malgré le démenti éclatant des faits les mieux constatés ; ils ne voient rien au delà de notre corps et au delà de notre horizon toujours si bas, rien plus haut que ce firmament qui pèse si lourdement sur nous, ils ne reculent devant aucune hypothèse, si invraisemblable qu'elle puisse être, pour discuter en matérialistes, des faits de la plus grande importance qu'ils n'expliqueront jamais.

Les autres s'acheminent vers la superstition. Il leur manque une lumière sûre, une direction, une autorité pour avancer, sans erreur et sans défaillance à travers ces régions obscures

de l'invisible, où l'on rencontre à chaque pas des abîmes et des fantômes, et quelquefois la folie ou la mort. Tout ce qu'ils disent des Esprits, des réincarnations, des communications entre les vivants et les morts, des rapports télépathiques entre les vivants, malgré l'obstacle des plus grandes distances, toutes ces affirmations et ces hypothèses troublent les âmes faibles, elles exposent les natures vaillantes au découragement et au scepticisme. Il faut autre chose que la parole d'un médium improvisé, pour nous faire connaître avec certitude et autorité le lendemain de la vie.

C'est ainsi qu'en dehors du catholicisme, les esprits attirés vers l'Inconnu, se divisent aujourd'hui en deux camps, les matérialistes et les spirites. Ils se subdivisent ensuite en d'autres sections qui révèlent toutes l'incertitude et l'impuissance de la conception dominante.

Les matérialistes ne voient qu'un système de philosophie dans les théories pseudo-scientifiques qui encadrent leur pensée principale. Ils séduisent quelquefois les esprits chercheurs et indépendants parce qu'ils prétendent trouver dans des expériences matérielles la confirmation de leurs théories trop souvent aventureuses : ils font entrer les mathématiques dans leurs explications psycho-physiques et psychométriques, ils se croient à la veille de posséder le secret qui expliquera tout, la psychologie, la pédagogie, la jurisprudence criminelle, les maladies mentales, la nouvelle organisation sociale de l'humanité : ils rêvent une civilisation matérialiste, *organiste* sur les ruines de la civilisation chrétienne, victorieuse autrefois, du paganisme et de la barbarie.

A les entendre, une conception nouvelle et plus scientifique de l'homme enfantera une conception nouvelle et matérialiste de l'humanité et de sa destinée.

II

Les spirites, au contraire, et je comprends sous ce nom, les occultistes, les hermétistes et les théosophes, font un autre rêve ; ils sont infiniment plus nombreux : ils prétendent

fonder une religion spiritualiste, qui conservera exclusivement ces deux notions fondamentales : la réalité de l'âme et sa survivance ou son immortalité.

Quelques érudits de l'école spirite, théosophes mystérieux, essaient encore aujourd'hui de découvrir et de synthétiser les croyances les plus anciennes de l'humanité, ils nous initient aux mystères de la Kabbale, aux influences décisives des astres, ils décrivent les religions de l'Orient aux âges les plus reculés, ils connaissent toutes les ressources des Yoguis et des fakirs, ils ont des idées très arrêtées sur la magie noire et la magie blanche, sur l'envoûtement et le commerce des esprits avec les créatures qui leur abandonnent leur liberté par une faiblesse criminelle. Ils connaissent l'astral dans l'homme et dans l'espace et ils sauraient décrire toutes les opérations des Invisibles dans les âmes et dans les corps.

Mais la grande masse des spirites, l'immense majorité reste étrangère à ces spéculations élevées de l'érudition et de la science, et, qu'il s'agisse d'incarnations, de matérialisations, d'apports, d'apparitions, d'écriture directe, elle ne poursuit qu'un but, entrer en communication avec les désincarnés. Les réponses qu'elle reçoit dans ces révélations où la présence d'un agent étranger est incontestable constituent ses dogmes, sa morale, sa religion et sa foi.

« Pour le moment, écrit le correspondant du *Matin*, d'Anvers, nous avons un congrès spirite et spiritualiste international, auquel le public prend un grand intérêt. J'ai vu là quantité de gens distingués dont la conviction m'a paru profonde. Le spiritisme est en train de devenir une religion basée sur l'immortalité de l'âme. Victorien Sardou accepte la présidence d'honneur de la section spirite (1). »

Voilà donc des milliers d'hommes qui demandent directement aux Esprits ce qu'il faut croire et ce qu'il faut craindre ou espérer après la mort, des milliers d'hommes, de femmes, de jeunes gens qui ne veulent avoir d'autre religion et d'autre

(1) On a inauguré à Copenhague un vaste temple spirite. Il est de style grec et a coûté 105.000 francs. La Fraternité spirite qui est propriétaire de ce somptueux édifice a été fondée en 1894 sous la présidence de Jorgensen. Il compte plus d'un millier de membres assidus.

morale que celle qui leur sera révélée par les Esprits, au moyen de l'écriture directe ou par des coups frappés.

Or, tout récemment, je lisais dans un journal spirite, *La Lumière*, qu'un grand Esprit, Miriam, avait fait cette déclaration importante : « Pour communiquer avec les Esprits, il faut une grande pureté, et souvent, le plus souvent, les spirites sont le jouet des esprits trompeurs. »

Et vous livrez ainsi des milliers d'ignorants, de naïfs, de femmes, d'enfants, incapables de se défendre, sans culture scientifique, à ces Esprits trompeurs qui peuvent ou les rendre fous ou leur donner d'effrayants conseils !

Et vous lâchez cette armée de foux dangereux à travers cette société ravagée déjà par la névrose et par l'incrédulité !

Qui les protégera contre les conseils et les ordres fanatiques des Esprits menteurs ? Leur raison ? Ils sont incapables de faire un raisonnement scientifique, et d'ailleurs, si c'est la raison qui juge en dernier ressort, à quoi bon la révélation ? Leur conscience ? Mais elle n'est pas formée ; ils demandent précisément aux Esprits de l'éclairer, de la former ; comment pourront-ils juger de leurs communications ? Si vous dites que les ignorants, les malheureux doivent écouter l'enseignement de leurs chefs, des spirites les plus connus, vous déplacez le centre de l'autorité enseignante, et vous demandez aux spirites de faire un acte de foi aux leçons que vous leur donnez, en se défiant des Esprits qui devaient les éclairer sur le lendemain de la vie.

Mais c'est bien une religion nouvelle que les chefs de l'église spirite veulent donner au peuple, une religion dont nous connaissons les dogmes, la morale, la discipline et la liturgie. Les spirites que j'ai interrogés m'ont fait connaître avec une simplicité naïve leurs prières, leurs cantiques, leurs évocations, les réponses qui rattachent le visible à l'invisible, les vivants aux défunts, leur foi qui touche au fanatisme, et la redoutable puissance des Esprits sur des consciences oblitérées et sur ces volontés désarmées.

Les matérialistes prétendent follement tout expliquer par d'audacieuses hypothèses et par des mots retentissants. Les

spirites conservent précieusement des idées élevées touchant la responsabilité morale, la nécessité de l'amour fraternel, la justice de Dieu, l'immortalité de l'âme, mais ils poussent inconsciemment la foule vers les abîmes d'une superstition, aussi âpre que le fanatisme, et vers les Esprits menteurs qui, par des incarnations et des possessions redoutables, les exposent aux désastres de la folie.

III

Cette année a été féconde en congrès et en fondations de toute sorte, et nous avons vu se dessiner avec une grande netteté ces deux mouvements considérables des intelligences de notre temps, devant l'Inconnu. Nous sommes en présence d'un état d'esprit nouveau qui mérite d'être étudié et sur lequel je veux retenir un instant votre attention.

Nous avons vu naître, d'abord, sous le patronage de M. Pierre Janet, un Institut psychique international. Le programme de cet Institut est vaste, et aussi ambitieux, peut-être que son titre : il touche à tout. Je résume ici la pensée de ses fondateurs.

Les sciences qui ont pour objet le monde physique ont fait d'immenses progrès. Mais les sciences qui ont pour objet la pensée, les lois de l'esprit humain, les rapports du physique et du moral sont en retard.

Cependant, ajoutent les rapporteurs, la science de l'esprit est plus précieuse que l'étude des phénomènes matériels, elle s'étend plus loin, elle embrasse les relations sociales, la jurisprudence criminelle, la pédagogie avec ses méthodes d'éducation et d'enseignement, la médecine mentale, la thérapeutique des maladies nerveuses : elle a encore d'autres visées.

La science de l'esprit facilite la solution du problème de notre nature et de notre destinée ; elle ne recule pas devant les phénomènes de dédoublement de la conscience, de la suggestion mentale, du médianisme, de la clairvoyance et de la télépathie.

On a bien essayé dans ces derniers temps d'appliquer à la

psychologie les méthodes expérimentales et inductives qui ont permis aux sciences physiques de faire de si grands progrès. Mais nous sommes en retard.

Nous avons sous les yeux les grandes universités américaines fondées par l'initiative privée; plus près de nous, et grâce à la même initiative, nous avons vu naître en France, l'Institut Pasteur, le musée social, etc. Il serait temps de créer en France, et dans les mêmes conditions, une *Société internationale de l'Institut psychique* qui s'occuperait de former une bibliothèque et un musée, de procurer aux étudiants les documents, les livres et les instruments nécessaires; de créer des laboratoires, d'organiser des conférences, sur les principales branches des sciences psychiques, de former une clinique, de rédiger un bulletin, etc.

Des hommes qui occupent en Europe une haute situation scientifique ont signé l'invitation que nous venons de résumer. Les noms illustres n'y manquent pas. Les académies de médecine et de science de Paris, de Londres, de Bucharest, de Saint-Petersbourg, de Leipsick, de Genève, les Universités de toutes les nations, ont envoyé leur adhésion. D'Arsonval, William Crookes, Camille Flammarion, A. de Rochas, Aksakoff, le prince Roland Bonaparte, le prince Henri d'Orléans, Liébeault, Liégeois, Ch. Richet et beaucoup d'autres ont consenti à faire partie du comité de patronage : l'Institut nouveau peut donner de grandes espérances.

Quel que soit le résultat, cette assemblée des représentants les plus autorisés de la science moderne, décidés à approfondir tous les problèmes de l'âme sans l'âme et du merveilleux sans le surnaturel indique une des graves préoccupations de l'heure présente.

On reprochera sans doute à ce programme souscrit par le comité de patronage de manquer de précision et de clarté. de reproduire, avec de légères modifications, le programme de la Société d'hypnologie, de ne pas distinguer les phénomènes physiques, chimiques et physiologiques des phénomènes intellectuels et moraux, de n'élever aucune barrière entre l'âme et le corps, mais de les confondre en leur attribuant des caractères communs, d'exprimer un syncrétisme

confus et de trahir la préoccupation chimérique de réunir les matérialistes, les spiritualistes, les libres-penseurs sous la même bannière, et dans la même direction. Mais l'heure n'est pas à la critique, il nous suffit en ce moment de constater des faits.

IV

Il est difficile, je dirais même impossible de réunir longtemps des hommes, quand les uns disent *à priori* : l'âme n'existe pas, le surnaturel n'existe pas, le spiritisme est une maladie, et les autres : l'âme existe, le surnaturel est une réalité, le spiritisme est une religion scientifique. Que ces hommes se rapprochent pour étudier ensemble des problèmes de physique, de géologie, d'astronomie, de mathématiques, je n'y contredis pas, au contraire, et je me réjouis de ce rapprochement.

Mais que ces hommes divisés, séparés d'une manière irréductible, absolue sur la question religieuse, sur le point de départ de la méthode, sur le but à atteindre, se réunissent pour étudier ensemble la question religieuse de l'âme, de sa survivance, du surnaturel, c'est ce que je ne peux comprendre : une telle tentative doit nécessairement échouer.

Il s'est donc formé aussitôt un autre Institut des sciences psychiques, sous le patronage de quelques savants dont les noms se retrouvent souvent dans les Revues spirites. Leur but est d'empêcher les esprits de se laisser entraîner vers le matérialisme scientifique et de les rapprocher du spiritisme ; ils marquent une transition. Voici leur programme :

« L'attention publique étant vivement attirée depuis un certain nombre d'années sur les *phénomènes d'ordre psychique*, une Société s'est formée pour l'étude rigoureusement scientifique et expérimentale de ces phénomènes et a fondé l'Institut des Sciences psychiques à Paris.

« Jusqu'ici, une très grande quantité de travaux et de recherches ont été faits *isolément* par des savants de tous les pays, et même des Sociétés scientifiques ont largement contribué à faire connaître ces phénomènes. Le champ de ces études s'est considérablement élargi et le moment est venu

en France de grouper toutes les bonnes volontés pour continuer ces travaux et les faire connaître au grand public. Il n'est personne qui n'ait eu l'occasion d'observer quelques-uns de ces phénomènes ou d'en entendre parler, mais il est nécessaire de les soumettre à un contrôle rigoureux sans aucune espèce de parti pris ou d'idée préconçue.

« Cet Institut sollicite donc les communications de ce genre : il fait appel au *concours effectif de tous* pour lui permettre de réaliser son projet : 1° Installer dans son local des laboratoires munis des appareils nécessaires (biomètres, magnétomètres, spectroscopes, instruments enregistreurs, appareils photographiques, etc.); 2° rechercher et rémunérer les sujets; 3° créer un organe périodique rendant compte des expériences et de leurs résultats, ainsi que des travaux de tous les collaborateurs que ces études intéressent.

Le Comité :

D^r BÉCOURT; D^r BERTRAND-LOZE, *conseiller général du Gard*; BONARDOT, publiciste; BLUM, agrégé de l'Université; BRIEU, publiciste; D^r baron CATALIOTTI-VALDINA DE CHIAPPARA; D^r CHAZARAIN; COTE, docteur en droit; DELANNE, ingénieur; D^r DUSART; D^r FERROUL, député; Général FIX; HUGO D'ALÉSI; D^r LE BLAYE; G. LE BRUN DE RABOT, chimiste; D^r E. LEGRAND; MARC LEGRAND, homme de lettres; D^r MOUTIN; Baron DE VATTEVILLE.

Nous avons fondé nous-même, il y a trois ans, une académie des sciences psychiques, qui se tient à l'écart du matérialisme scientifique et de la religion spirite. Elle compte parmi ses membres, des théologiens, des philosophes, des médecins, des ingénieurs. Cette Revue a publié quelquefois leurs travaux, et elle en a fait connaître les règlements. Elle évite le bruit et la réclame, elle travaille en silence, elle fait du bien. Président de cette académie où j'ai trouvé de belles intelligences et de nobles cœurs, il ne m'est pas permis de les louer.

V

Avec les magnétiseurs, nous entrons dans la région spirite et dans le monde inconnu. Les chefs du magnétisme, ses représentants les plus autorisés avouent aujourd'hui la filiation qui rattache le magnétisme aux sciences occultes, ils disent hautement, avec M. Durville, que le magnétisme est à la base et la théosophie au sommet. Cet aveu est troublant; il embarrassera certains savants qui croyaient voir un abîme entre le magnétisme et les pratiques mystérieuses de la théosophie.

M. Durville nous parle en ces termes, du congrès spirite international qui s'est réuni cette année à Paris.

« Le *Congrès* a tenu ses assises du 16 au 27 septembre inclus, à l'hôtel des Agriculteurs de France, au milieu d'une affluence considérable de magnétiseurs, de spirites, d'hermétiques, de théosophes et de spiritualistes indépendants, venus là pour défendre leurs idées personnelles ou en qualité de délégués de Sociétés ou de groupes de toutes les parties du monde qui représentaient ensemble plus de 60.000 adhérents.

« Le *Congrès*, toutes sections réunies, procéda, le 16 au matin, à la nomination de son bureau, qui fut ainsi composé à l'unanimité :

« M. LÉON DENIS (*Spiritisme*), président;

« M. DURVILLE (*Magnétisme*), vice-président;

« M. GILLARD (*Théosophie*);

« M. le Dr ENCAUSSE (*Hermétisme*), secrétaire général.

« A la séance du soir, ayant été admis que le Magnétisme devait servir de base à l'édifice spiritualiste, la parole fut d'abord donnée à M. Durville, qui prononça une allocution dans laquelle il démontra le bien-fondé de cette affirmation; puis ce furent successivement MM. Léon Denis, Gillard, Encausse et les délégués étrangers qui eurent successivement la parole pour exprimer leur pensée au sujet de cette grande manifestation spiritualiste.

« A partir du 17 jusqu'au 26, chaque section se réunit isolément. La *Section spirite* eut une réunion matin et soir;

la *Section magnétique* et la *Section hermétique* eurent chaque jour chacune une séance; et la *Section théosophique* se réunit trois ou quatre fois seulement. Le 27, en deux mémorables séances, le Congrès, toutes sections réunies, acheva ses travaux par le résumé de chaque section, la lecture de leurs *Conclusions* et de leurs vœux qui furent admis à l'unanimité.

« Il résulte des travaux de la *Section magnétique* que :

I

« Le *Magnétisme* est un agent physique soumis à des lois analogues à celles qui régissent la chaleur, la lumière, l'électricité, etc.

II

« Le *Magnétisme humain* possède réellement les propriétés curatives affirmées depuis plusieurs siècles par les magnétiseurs, et son application au traitement des maladies ne présente aucun danger.

III

« Le *Magnétisme* ne doit pas être confondu avec l'hypnotisme dont il diffère essentiellement.

IV

« Le *Magnétisme professionnel* doit être exercé par des praticiens instruits, bien portants au physique et d'une moralité irréprochable; mais il peut aussi être pratiqué avantageusement par certains magnétiseurs peu instruits, bien doués au point de vue magnétique, et animés du désir de faire le bien.

V

« Le *Magnétisme* peut surtout rendre de grands services au sein de la famille; car, dans un grand nombre de cas, l'homme peut être le médecin de sa femme; celle-ci, le médecin de son mari et de ses enfants.

VI

« Le *Sommeil provoqué* n'est pas nécessaire dans le traitement des maladies par le *Magnétisme*; et la suggestion ne peut rendre quelques services au magnétiseur qu'à la condition d'être pratiquée sous la forme d'une douce persuasion et surtout d'après les connaissances approximatives des modifications qui doivent survenir dans le cours du traitement. »

A lire ces conclusions qui appartiennent exclusivement à l'ordre médical, on ne voit pas le lien qui rattache le magnétisme aux sciences occultes et à la théosophie. Mais l'école pratique de magnétisme et de massage n'a pas seulement pour objet la guérison ou le soulagement de nos infirmités physiques, comme le ferait croire son enseigne, elle a un autre objet, elle devient spéculative, métaphysique, doctrinale, et elle prétend expliquer naturellement, par des impositions et des passes, les miracles et le surnaturel.

Il nous suffira de reproduire le premier alinéa du programme de ses cours, pour la préparation au grade de Magnétiseur praticien.

« **Dans l'Antiquité.** Notions. *En Égypte.* Guérisons dans les temples, les onéiropoles, les monuments. — *En Grèce.* Les songes, les oracles, les sibylles et la divination; Homère, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Hippocrate, Pyrrhus, Apollonius de Thyane. — *A Rome.* Cicéron et la divination. Les ophiogènes. Pline, Plaute et l'*Amphitrion*; Trajan et le dieu d'Héliopolis: Asclépiade, Celse et les frictions. Simon le magicien. — *En Israël.* Moïse et l'imposition des mains: les prophètes et la divination; Elie et la résurrection du fils de la veuve de Sécrapta; Elisée et la résurrection de l'enfant de la Sunamite. *Les guérisons de Jésus* et les procédés qu'il employait. Opinion de Celse sur ces guérisons. *Chez les premiers chrétiens.* Les guérisons opérées par saint Paul; saint Martin de Tours, saint Grégoire. Les reliques des saints et les fausses reliques. »

Cette citation suffit: elle marque la transition du magnétisme médical au Spiritisme doctrinal.

VI

Les spirites ont exposé les grandes lignes de leur religion, avec ampleur, dans ce Congrès international dont ils avaient pris d'ailleurs, l'initiative et qu'ils ont su mener à bonne fin. Ils ont réfuté éloquemment le matérialisme et le positivisme; ils ont affirmé avec une conviction sincère l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme; ils ont rappelé certaines maximes de fraternité et de charité qui remplissent le monde de leur lumière, depuis l'origine du Christianisme; ils ont reconnu, mais autrement que nous, que les élus et les vivants cheminent encore ensemble à travers les larmes, les joies, les déceptions, les nouvelles espérances dont la vie est faite, ceux-là pour nous protéger, avec la permission de Dieu, ceux-ci pour porter avec plus de courage le poids quelquefois bien lourd de la vie.

Mais, sur des points essentiels que nous aurons bientôt à signaler, le désaccord s'est accentué entre eux et nous. Ni la foi, ni la raison ne nous permettent d'approuver leur religion.

La Nation, la Fronde, la Voix d'Outre-tombe, de Charle-roi, et d'autres journaux nous ont laissé une description exacte de ce Congrès. Nous reproduisons en l'abrégeant celle de Henri Boyond qui a paru dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*.

C'est le 16 septembre, à dix heures du matin, dans la grande salle des Agriculteurs de France, devant un auditoire comprenant un grand nombre de délégués venus de tous les points les plus éloignés du monde, que le Congrès s'est ouvert.

Après avoir ratifié par acclamation, et à l'unanimité, le choix des présidents d'honneur, MM. Victorien Sardou, Aksakof et Russel-Wallace, le Congrès a formé, de la même façon, le bureau chargé de diriger ses réunions plénières : M. Léon Denis, président; MM. Gillard et Durville, vice-présidents; M. le docteur Papus, secrétaire général.

Dans la première séance plénière, qui a eu lieu l'après-midi,

de deux heures à six heures, MM. Léon Denis, Durville, Gillard, le docteur Papus, représentant respectivement les sections précitées, ont affirmé, leur union étroite et leur croyance profonde dans l'immortalité de l'âme. Ils ont ainsi prouvé l'unité de but du Congrès confirmée par les déclarations que sont venues faire ensuite les délégués des associations spiritualistes étrangères.

Deux Russes, MM. de Népluyef et de Semenow sont venus affirmer les progrès du spiritisme en Russie; un pasteur hollandais, M. Beerveluys, nous a montré le commencement de la déroute du fanatisme intolérant de la religion réformée.

Puis nous avons entendu Mrs H. L. Stannard qui, parlant au nom de nombreux groupes anglais, a analysé d'une façon remarquable l'état actuel du spiritualisme dans cette Grande-Bretagne, où la reine elle-même en est l'adepte fervente.

C'était ensuite deux Espagnols, MM. Angel Aguarod Torrero et Esteva Marata.

Aux Espagnols succèdent Mrs Addi Ballou, déléguée par l'Amérique du Nord.

M. Scheibler, de Berlin, nous dit à son tour combien le spiritisme progresse en Allemagne.

Un délégué de la Roumanie atteste que ses progrès ne sont pas moins considérables dans son pays, M. de Souza, envoyé du Portugal, M. le général Fix, délégué de Belgique, et M. Bouvier, délégué de la fédération du sud-est de la France font la même déclaration.

Le 17, dans l'après-midi, à deux heures, a eu lieu, en assemblée générale du Congrès, la première séance de la section spirite qui par acclamation et à l'unanimité, a composé son bureau de la façon suivante : M. Léon Denis, président; MM. le docteur Moutin, Martin et Laurent de Faget, vice-présidents; M. Gabriel Delanne, secrétaire général.

M. Léon Denis, après avoir remercié les membres du Congrès de lui avoir donné en même temps la présidence générale et celle de la section spirite, a fait un exposé des progrès réalisés, depuis onze ans surtout, par le spiritisme.

C'est de l'étude des phénomènes de télépathie et de dédou-

blements que les spirites se sont particulièrement occupés pendant leurs deux réunions suivantes.

L'assemblée s'est aussi occupée des différentes sortes de médiumnités spirites et des dangers qu'elles présentent.

M. Léon Denis, tout en reconnaissant la possibilité de l'influence néfaste des esprits inférieurs, a donné le moyen certain de triompher de ces influences par l'action commune de la volonté des assistants et surtout par *la Prière*.

M. le docteur Baraduc, dans une communication fort appréciée, a exposé le résultat de neuf années d'études, de plus de deux mille cinq cents observations ayant pour but de déterminer l'état fluide du corps humain qui tient un peu de l'ange et beaucoup de la bête, a-t-il dit.

Pour lui, vivre c'est vibrer, et vibrer c'est vivre.

La journée s'est terminée par un coup d'œil rapide sur les dédoublements de l'âme, et sur les actions à distance que ces dédoublements peuvent produire.

Notons que les congressistes étaient devenus tellement nombreux à la section spirite qu'ils n'ont pu trouver place que dans la salle des Agriculteurs de France : cet empressement, qui s'est maintenu jusqu'à la fin du Congrès, a obligé la section spirite à continuer ses travaux dans cette grande salle, parfaitement remplie, malgré ses dimensions.

Les diverses sortes de médiumnité ont fait ensuite l'objet d'études approfondies.

M. le Dr Chazarain a traité cette question si intéressante de la typtologie avec contact, qui a pour but d'entrer en communication avec les Esprits au moyen des tables parlantes.

M. le Dr Bonnet a fait le récit de plusieurs manifestations typtologiques du plus haut intérêt.

M. Bouvier a donné, dans l'après-midi, à la section du spiritisme, lecture d'un rapport aussi. *Il a prouvé que le magnétisme donnait des moyens précieux pour entrer en communication avec le monde invisible*, pour profiter des enseignements de ceux qui, de l'au-delà, se font les éducateurs et les guides de leurs frères incarnés.

Puis est venue une conférence dans laquelle M. le comman-

dant Tégrad a mis sous les yeux toute une série de photographies spirites du plus haut intérêt.

On a passé ensuite à l'étude des manifestations spontanées, des maisons hantées, des apparitions, de la médiumnité voyante et des matérialisations, phénomènes au sujet desquels de nombreuses communications fort intéressantes ont été faites.

M. le Dr Bonnet a complété ensuite ses communications précédentes par l'exposé de faits concernant l'action des forces invisibles.

Puis est venu l'examen des apports et des matérialisations dont on a relaté un assez grand nombre présentant un réel intérêt.

M. Léon Denis, président, a parlé de plusieurs apports, dûment constatés par des témoignages irrécusables et de natures très différentes, qu'il a reçus personnellement.

L'explication de ces apports est, d'après l'éminent président, la suivante. Les esprits disposent de forces dont nous ne soupçonnons même pas la puissance et qui leur permettent de diviser si infinitésimalement la matière qu'elle peut, ainsi transformée, traverser toutes les agglomérations matérielles pour se reconstituer ensuite sous sa forme et avec ses attributs précédents.

Continuant ses travaux, la section spirite a examiné les phénomènes d'écriture directe, d'écriture mécanique, de lévitation, d'apport, de matérialisation et de pénétration de la matière.

M. le docteur Bayol, ancien gouverneur du Dahomey, a fait le récit très attachant d'un grand nombre d'expériences faites chez lui se rapportant à toutes les manifestations extraordinaires que nous venons d'énumérer.

La section spirite a continué ensuite l'étude de la grave question de la réincarnation.

Puis M. Léon Denis donne lecture du document suivant :
La section spirite du Congrès spirite et spiritualiste international réuni à Paris en 1900, après lecture des rapports, mémoires, documents, et après audition des discours se rattachant aux questions vitales en vue desquelles le premier

Congrès a été organisé, vous propose de ratifier par un vote les vœux suivants :

Paragraphe 1. — Reconnaissance de l'existence de Dieu, Intelligence suprême, cause première de toutes choses.

Paragraphe 2. — Immortalité de l'âme : successions de ses existences corporelles sur la terre d'abord et ensuite sur les autres globes de l'espace.

Paragraphe 3. — Démonstration expérimentale de la survivance de l'âme humaine par la communication médianimique avec les esprits.

Paragraphe 4. — Conditions heureuses ou malheureuses de la vie humaine, en raison des acquis antérieurs de l'âme, de ses mérites ou de ses démérites et des progrès qu'elle a encore à accomplir.

Paragraphe 5. — Perfectionnement infini de l'être. Solidarité et fraternité universelles. »

Le congrès spirite de cette année a terminé ses travaux par le vote de ces articles de foi de la nouvelle religion. Nous les discuterons plus tard, avec quelque étendue.

Il est donc établi que les spirites veulent fonder une religion nouvelle qui empruntera ses dogmes, sa morale et sa hiérarchie à des révélations mystérieuses des Esprits, révélations qui se trouvent détruites d'ailleurs, par d'autres révélations contradictoires, émanées de la même source et par les mêmes moyens. Les Esprits disent oui et non sur la même question.

Il est établi, M. Bouvier l'a démontré, « que le magnétisme donne des moyens précieux pour entrer en communication avec le monde invisible et obtenir des désincarnés une lumière et une direction. »

C'est ainsi que les représentants les plus autorisés du magnétisme ont pu dire que cet art dangereux est à la base de la pyramide dont la théosophie occupe le sommet. Cet aveu est grave et plein de conséquences.

VII

Les positions occupées par nos adversaires sur le champ de bataille se dessinent, enfin, avec une grande précision. Autour de l'Inconnu qui provoque notre curiosité et nos recherches, nous voyons se grouper aujourd'hui sur différents points, les matérialistes qui prétendent tout expliquer par la matière, jusqu'aux phénomènes immatériels de l'ordre le plus élevé; les neutres et les timides qui reculent devant les conséquences et les contradictions de ce matérialisme dont l'audace explique seule les succès, et que la superstition spirite attire et fascine; les magnétiseurs, les spirites, les hermétistes, les théosophes; ceux-ci, peu jaloux de livrer à l'épreuve et aux périls de la publicité leur doctrine secrète : le spiritisme est une religion populaire, la théosophie restera la religion de quelques raffinés solitaires, enfermés dans leurs rêves et dans l'impénétrable mystère de leurs spéculations.

« Ce qui distingue, écrit Fritz, la théosophie du spiritisme, c'est qu'elle est plutôt une doctrine basée sur les révélations aux maîtres hindous et aux adeptes supérieurs, lesquels prétendent posséder un pouvoir d'extériorisation de leur Esprit qui leur permet de se mettre en un rapport direct avec les puissances supérieures de l'espace... Pour être théosophe, on doit d'abord se mettre en état d'appartenir à l'élite (?) des êtres humains. »

J'ai dit que tous ces occultistes interrogeaient l'Inconnu avec anxiété : cet Inconnu, c'est le lendemain de la mort, c'est le problème de notre destinée. La solution chrétienne nous donne la paix, elle nous éclaire, elle nous suffit. Nous attendons sans impatience, avec une grande sérénité, l'issue du violent combat dont nous sommes témoin.

ÉLIE MÉRIC.

UN HOPITAL HYPNOTIQUE

EN HOLLANDE ⁽¹⁾

I

Dans chaque ville de la Hollande qui possède une université, ainsi dans les villes de Groningue, d'Amsterdam, d'Utrecht et de Leyde, se trouvent un ou plusieurs médecins exerçant la psychothérapie;

Les deux uniques professeurs de psychiatrie (l'Université d'Amsterdam et celle de Leyde seules sont dotées d'une chaire de psychiatrie) que nous possédons en Hollande, notamment les docteurs Winkler et Jelgersma, professent au sujet de la suggestion thérapeutique — pour autant que je sache — les doctrines de l'école de Nancy, et qu'ils vouent chaque année, une part de leur enseignement théorique et pratique à la psychothérapie:

Enfin au moins deux psychiatres en titre, médecins-directeurs d'asile d'aliénés en mon pays, savoir les docteurs J. van Deventer et S. Reeling Brouwer, reconnaissent l'utilité de la suggestion (hypnotique et à l'état de veille) dans le traitement des aliénés.

Aussi, je ne crains pas d'être accusé d'optimisme si j'ose déclarer ici devant vous, messieurs, que dans ma patrie la psychothérapie commence à jouir d'une juste considération tant de la part des médecins que de celle du public. J'affirme qu'elle a jeté des racines profondes dans mon sol natal et que son évolution complète ne peut guère tarder.

(1) Conclusions du rapport lu au deuxième congrès de l'hypnotisme, le 13 août 1900, par le délégué de la Société neurologique néerlandaise.

II

Pour la clôture de ce rapport, je me suis réservé le plaisir de vous annoncer que le 1^{er} novembre dernier les services de ma clinique ont été transférés dans un hôtel expressément bâti à ce dessein. En l'honneur du fondateur de l'école de Nancy, j'ai attaché le nom du maître au nouvel établissement. Je vous prie de vouloir m'accorder quelques instants, encore pour vous en donner la description sommaire. Les photographures intercalées dans le texte faciliteront ma tâche et vous permettront de faire de loin connaissance avec l'INSTITUT LIÉBEAULT.

L'idée qui a présidé à la création de l'Institut a été celle d'offrir au malade le milieu le plus propice à recevoir la suggestion et le plus favorable au sommeil.

Comme emplacement a été choisi la *van Breestraat*, rue située dans le nouveau quartier aristocratique d'Amsterdam (le quartier du *Willemspark*) entre deux grands parcs. Loin du bruit de la ville et des quartiers commerçants, elle est reliée au centre de la ville par une ligne du tramway.

L'architecte, M. Wiegand fils, a, sur mes données, projeté un excellent plan et a su en exécuter la construction dans le cours d'environ sept mois.

Le bâtiment, affecté seulement au traitement polyclinique des malades, se compose du rez-de-chaussée et d'un étage. Une large porte d'entrée à doubles battants ouvre sur un corridor qui divise la partie antérieure du rez-de-chaussée en deux parties égales. A gauche se trouvent la bibliothèque, le cabinet d'examen et l'escalier desservant l'appartement de l'administrateur situé au premier; à droite ouvrent les salles d'attente entre lesquelles on a ménagé un garage pour bicyclettes.

Le corridor donne par une porte vitrée à deux battants sur un grand hall. Le hall, haut de 7 mètres, mesure 10 mètres en longueur sur une largeur de 6 mètres. Il reçoit sa lumière d'en haut par une lanterne en vitre jaune posée sur le toit et du fond par une large fenêtre en vitres de différentes couleurs

surmontant l'escalier d'honneur qui mène du fond du hall à la galerie desservant et contournant le premier étage.

A droite et à gauche du hall, tant de plain-pied qu'au premier, s'ouvrent quatre portes donnant accès à 16 chambrettes destinées à recevoir les malades. Aux deux bouts de la galerie opposés à l'escalier une porte, (à droite) ouvre sur un corridor sur lequel débouchent deux autres chambrettes affectées au traitement des malades; une autre porte (à gauche) donne sur l'appartement de l'administrateur.

Le hall est destiné à recevoir les malades qui ne refusent pas à être traités en commun ou ceux que je juge à propos de traiter en présence de tierces personnes. Il est meublé de huit chaises-longues masquées en partie par des paravents. Généralement les malades préfèrent être traités isolément et occupent alors une chambrette. Vingt-six personnes peuvent ainsi être casées à la fois.

Les chambrettes reçoivent la lumière par la fenêtre basculante au-dessus de la porte, pour la plupart elles sont pourvues en outre d'une fenêtre ouvrant sur le dehors. La lumière, tamisée par des vitres colorées, peut être interceptée complètement par des rideaux.

L'éclairage artificiel et le chauffage se font par le gaz. Un bec de gaz muni d'un ballon et d'un abat-jour disposé derrière la tête du malade et un calorifère se trouvent dans chaque chambrette. Toutes sont meublées d'un divan moelleux et d'un confortable fauteuil. Elles sont ventilées par les fenêtres et portes d'abord, mais encore par des larges lucarnes ménagées dans le mur mitoyen qui sépare les chambrettes. Ce mur est double et l'interstice ménagé entre les deux cloisons — aboutissant dans une cheminée sur le toit — fait fonction de ventilateur. Cet arrangement prévient en même temps la propagation du bruit d'une chambrette à une autre. Les portes n'ont pas de serrures: elles s'ouvrent sans bruit et se referment de même automatiquement par des ressorts.

L'éclairage du hall se fait par deux grands lampadaires en cuivre à trois branches portant des becs Auer ajustés aux chefs-balustre en bas de l'escalier d'honneur et par deux autres becs Auer affichés au mur du premier étage vis-à-vis

de l'escalier. Deux énormes calorifères à gaz disposés à droite et à gauche de l'escalier pourvoient au chauffage. La ventilation ne laisse rien à désirer ; l'air se renouvelle incessamment grâce au jeu des ouvertures treillissées ménagées dans le parquet et de vitres basculantes dans la lanterne, pour le reste les portes et fenêtres y pourvoient parfaitement.

Les corridors, le hall, l'escalier, la galerie et les chambrettes sont garnis de tapis qui étouffent le bruit des pas.

Les salles d'attente convenablement meublées sont pourvues de toilettes. Elles aussi sont éclairées et chauffées au gaz.

Les portraits en crayon des maîtres de Nancy : MM. Liébeault, Bernheim et Liégeois décorent la principale salle d'attente.

En entrant dans le hall, la vue est agréablement frappée par une plaque de marbre blanc disposée contre le mur du palier de l'escalier d'honneur sous la grande fenêtre. Elle porte en lettres or-bronze cette dédicace :

AMBROSIO AUGUSTO LIÉBAULT

Ex Favereis oriundo (Lotharingia)

DEDICATUM

Au bas de la balustrade de la galerie du premier étage des plaques plus petites portent les noms les plus illustres de l'école formée par le maître. Vis-à-vis de la plaque dédicatoire figurent les noms des trois membres de la faculté de médecine et de droit de l'université de Nancy :

H. Beaunis, H. Bernheim et J. Liégeois :

A droite se trouvent inscrits : V. A. A. Dumontpalier, J. P. Durand (de Gros), Aug. Voisin et O. G. Wetterstrand :

A gauche sont nommés : E. Bérillon, O. Vogt, J. Delbœuf et Aug. Forel.

Chaque porte est ornée d'une plaque portant le nom d'un adepte des doctrines de Nancy. Au rez-de-chaussée paraissent les noms de H. Pezet de Corval, G. Ringier, A. Von Schrenck-

Notzing, E. Baierlacher d'un côté et de l'autre : W. Hilger, Ch. Lloyd-Tuckey, A. Moll et J. Milne-Bramwell.

Les médecins belges et hollandais ralliés à l'école de Liébeault figurent au premier étage : H. C. Brutsaert, S. Crocq et P. M. G. Van Velsen représentent la Néerlande méridionale ;

G. Jelgersma, Fr. Van Eeden, S. Reeling Brouwer, D. Stigter, C. Winkler, W. Huet. P. Bierens de Haan, J. Van Deventer, A. de Jong, H. Breukink et E. Hekma, la Néerlande septentrionale.

III

Depuis la création de la clinique de psychothérapie d'Amsterdam jusqu'à ce jour, treize années se sont écoulées.

Un nombre considérable de malades y ont bénéficié des services de cette méthode thérapeutique.

Les résultats obtenus, consignés par moi dans trois publications successives (1) et que j'espère augmenter prochainement d'une quatrième, démontrent suffisamment la valeur de la méthode.

J'ose croire que mes résultats ont contribué en certaine mesure à vaincre les préjugés existants contre la suggestion hypnotique comme agent thérapeutique en Hollande. Beaucoup d'ennemis de la veille sont devenus les amis d'aujourd'hui. Les malades qui affluent à ma clinique en sont le témoignage vivant, puisque pour une grande part ils sont dirigés sur elle par leurs médecins.

Or, comme j'ai eu l'honneur de vous l'exposer tantôt, les médecins partisans de l'école de Nancy se font de plus en plus nombreux en Hollande, et nous comptons parmi eux des savants de renom, de réputation scientifique reconnue.

En créant l'*Institut Liébeault*, j'ai voulu affirmer l'avènement indéniable de la psychothérapie comme méthode

(1) *Compte rendu*, lu au 1^{er} Congrès de l'Hypnot. expér. et thérap. Bruxelles. A. Manceaux, 1889. — *Psychothérapie*. Paris, Soc. d'Edit. Scientif., 1894. — *Dritter Bericht*, etc., in *Zeitschr. f. Hypnot.* B. VIII, 1898.

thérapeutique reconnue par la science officielle dans mon pays: j'ai voulu construire un bâtiment modèle répondant dans la mesure du possible aux exigences multiples qu'impose ce traitement spécial; j'ai voulu enfin, honorer l'homme de bien, le modeste et noble médecin de campagne, créateur de la méthode, notre vénéré maître A. A. Liébeault.

Dr Van RENTERGHEM.



LA LUMIÈRE

CONSIDÉRÉE COMME FLUIDE VITAL

LA VIE DES PLANTES ET DES ANIMAUX

(Fin.)

Je résume ma thèse

La lumière répandue dans tout l'univers et mue par le Tout-Puissant offre avec la chaleur, l'électricité et son dérivé, le magnétisme, des analogies si frappantes, que je suis amené à les confondre dans l'idée d'une substance unique, d'une triple énergie.

La lumière est au surnaturel, similaire de la vie. J'en déduis qu'au physique, il doit y avoir affinité entre la vie et la lumière.

Le principe, ou pour être plus exact, les principes de vie dans les deux règnes vivants de la nature, et qui sont appelés âmes animales, âmes végétales, sont nécessairement immatériels. Dès lors ces âmes ne peuvent découler de la matière. Elles ne peuvent non plus être engendrées d'autres âmes, parce qu'elles sont une substance absolument simple. Elles ne sont pas créées séparément parce qu'elles sont *inhérentes* aux plantes, aux animaux qu'elles animent.

Dès lors qu'elles ne sont ni produites par création, ni reproduites par génération, et que d'un autre côté elles ne procèdent de rien spontanément, il ne reste qu'à admettre qu'elles *sont tirées* de quelque chose, opération qui suppose un agent, ou des agents, évidemment supérieurs à la chose produite. Or quels seront ces agents — puisque l'opération ne tombe pas sous l'action directe du Créateur — et de quoi tireront-ils ces âmes?

J'ai avancé que la substance dont ces âmes sont tirées est la lumière, parce que rien n'est plus semblable à la vie qu'elles représentent. J'ai avancé qu'elles en sont tirées par les anges, qui sont préposés à la nature, parce que les anges me paraissent seuls capables, après Dieu, de produire une âme de ce genre, et cela, ai-je dit, par mode de transsubstantiation, parce que je ne conçois pas un autre mode de production, entre une substance matérielle et une substance immatérielle, pour voisines qu'elles soient l'une de l'autre.

L'âme animale ou végétale est une forme physique, substantielle, inhérente, qui fait, non seulement que l'être vivant vit, mais encore qu'il existe. Car si c'est par l'âme que l'organisme matériel est animé, c'est aussi par elle, et cela primordialement, qu'il est formé. Donc sans sa forme, sans son âme, l'animal n'existerait point, puisqu'il ne serait pas ce que l'a fait sa forme, c'est-à-dire animal. Mais ce qui est avant tout sa forme est en même temps sa vie. Donc il ne vit pas parce qu'il existe, mais il existe parce qu'il vit. Or cet animal dont la vie est l'être même, est tellement saturé de vie, ai-je dit, que la vie se répercute dans tout son organisme, par ses nerfs, par ses muscles, par ses intestins, par ses sens. La vie déborde de lui en quelque sorte, parce que cet animal n'est là que pour manifester aux yeux de l'homme, la vie inférieure, celle qui ne vient pas de l'esprit. Et par quelle énergie se manifeste-t-elle encore, la vie tout en donnant tant de signes d'instinct et de mouvement? Elle se manifeste, cette vie, par des énergies qui sont de la nature de son principe; et comme la nature de son principe immatériel est semblable à la nature du fluide dont il a été tiré, ces manifestations seront, suivant les circonstances, d'apparence lumineuse, calorique ou électrique.

C'est à ces énergies combinées de la vie que j'ai attribué la génération et la fécondation, qui sont distinctes de la vivification. L'embryon ou le germe, produit par ces énergies, est la matière organique dont s'emparera la forme, c'est-à-dire l'âme immatérielle, dès qu'il sera rendu apte à la recevoir, pour en former un organisme et l'animer.

Or le germe des plantes, l'embryon des animaux, est rendu apte à recevoir la forme vitale, par les énergies de la nature

ambiante, et surtout par la calorique qui le développe, en lui communiquant cette aurore de la vie qui est la chaleur. Peut-être même est-ce à la circonstance de la chaleur organique des vivipares qu'est due la rapidité avec laquelle l'embryon est disposé à être animé.

Ajoutons, pour les organismes déjà formés, que sans ces énergies de la nature, ni les plantes, ni les animaux, ni l'homme ne sauraient vivre.

VIII. — Un mot de la vie humaine.

Je ne saurais terminer cette étude sans établir la distinction absolue que tout chrétien devrait observer et souligner, entre le roi de la création et ses humbles sujets du règne animal. Hélas ! en zoologie, on est quelquefois porté à confondre la nature humaine avec celle des bêtes parce que l'homme naît, mange et meurt comme elles ; et nous savons que de volumes a empilé, pour y arriver, le naturaliste Darwin !

Quiconque, en expliquant les choses, commence par se passer de l'idée de Dieu, créateur, conservateur et gouverneur de l'univers, son œuvre, s'engage dans un labyrinthe d'où l'on revient difficilement : car de même que les fondements ne se comprennent que par l'édifice qui est leur raison d'être, ainsi pour concevoir la création visible, il faut élever les yeux de notre âme vers l'ordre surnaturel.

Sursum Corda ! — Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, c'est assez dire ce qu'est l'homme. La génèse, c'est-à-dire la Révélation, insiste beaucoup sur ce terme, et elle ajoute ensuite que Dieu a formé le corps de l'homme du limon de la terre et que Dieu a soufflé sur la face de l'homme un souffle de vie : Ce souffle divin c'est l'âme humaine. C'est un esprit semblable à Dieu, qui est esprit et vie.

L'âme par rapport à la matière organique est forme physique, substantielle et *adhérente* (1). Elle est substance spirituelle complète, d'une création spéciale. A chaque conception humaine, Dieu crée une âme, grâce à laquelle l'homme nai-

(1) Voir ce qui a été dit de la forme.

tra (1). Donc, Dieu s'occupe directement de la nature, plus qu'on n'y songe, et sans cette création sans cesse répétée des âmes, l'humanité tarirait. J'ajouterai que s'il n'était pas aussi aisé à la puissance infinie de ce perpétuel Créateur, de tirer du néant un soleil qu'un grain de sable, une seule âme, en raison de la perfection suréminente, de la dignité et de la destinée de l'esprit, une seule âme, dis-je, vaudrait à Dieu plus de labeur que la création de tout l'univers matériel.

J'expose ici les principales propositions dogmatiques, se rapportant à la nature humaine. Elles sont toutes de foi. — Brièvement j'en pèse les termes et je tire des conclusions.

1^o *L'homme consiste en un corps matériel et une âme immatérielle, qui sont unis en une même nature et une seule personne.*

Le corps est matériel puisqu'il a des sens organiques qui le perçoivent. — L'immatérialité de l'âme consiste en ce que, *distincte* du corps, elle est simple et *spirituelle*.

Un corps est un composé de parties séparables. Un esprit n'a ni parties, ni forme proprement dite : C'est une forme indivisible. Donc l'âme est immatérielle non parce qu'elle est seulement voisine de la matière, mais parce qu'elle est spirituelle, ce qui établit la différence qu'il y a entre l'âme animale et l'âme humaine. — Ici ce n'est plus l'instinct, plus ou moins aveugle, captif et stable de l'animal ; c'est l'intelligence, la volonté raisonnée, libre, et le progrès de l'homme ; c'est en même temps la pensée exprimée par la parole.

2^o *De l'union de l'âme et du corps il résulte une seule nature, une seule essence, une seule hypostase et une seule personne.*

L'essence d'un être est le premier principe de son existence, ce par quoi il est ce qu'il est, et peut être distingué d'autres êtres qui n'ont pas la même essence que lui. Car c'est de l'union de l'âme avec le corps que résulte l'être humain, ou l'homme.

Par leur séparation l'homme est essentiellement détruit et par conséquent n'existe plus. D'un côté il y a une âme humaine, de l'autre un cadavre humain ; mais il n'y a plus d'homme.

(1) On peut donc évaluer le nombre d'âmes que Dieu crée chaque jour par la statistique des naissances.

Ainsi un *homme mort* est une expression erronée.

Aussi, ce qui fait l'essence de l'homme. l'union de l'âme avec le corps, fait aussi sa vie et c'est pourquoi l'on dit qu'il en résulte une seule nature, laquelle est, parallèlement à l'essence, le premier principe de toute activité dans l'être. Donc il n'y a pas dans l'homme deux natures, l'une spirituelle et l'autre corporelle, mais une seule et unique nature humaine.

Par conséquent *le corps n'agit en rien séparément, ni l'âme non plus; mais le corps et l'âme agissent simultanément et l'un par l'autre, et cela en tout ce qu'il faut.* J'en conclus que le corps n'a point une vie à part qui ne vienne pas de l'âme, et que comme la vie ne saurait venir du corps, qui est matériel, elle vient uniquement de l'âme; ainsi c'est par son âme et exclusivement par son âme que l'homme vit. Et abstraction faite de l'âme, vous aurez beau agir et réagir, au moyen d'air, de chaleur, de lumière, d'électricité et de tous les fluides que vous voudrez; si l'âme n'est plus là, adhérente et unie au corps, vous ne ferez que hâter la décomposition de celui-ci.

Enfin, cette même essence et cette même nature représentent une hypostase unique ou substance intègre subsistant par elle-même, et non au moyen d'une autre substance, ce qui fait que l'homme n'est pas la partie intégrante d'un tout commun, comme le rêvent des panthéistes. De plus l'hypostase humaine ayant, par l'âme, la raison, est rationnelle, et réalise ce que l'on nomme une *personne*, une même et unique personne. Donc dans la bilocation et les autres phénomènes d'apparition, pendant lesquels l'être humain semble se multiplier ou s'extérioriser, néanmoins tant qu'il vit de sa vie humaine, la personne continue à subsister en son *unité*.

Et l'âme une fois séparée du corps par la mort, reste, à part elle, une hypostase; mais seule, sans le corps, elle n'est plus qu'une personnalité. Or la personnalité ou la personne est un des termes qui creuse entre l'homme et les bêtes un abîme infranchissable. Car si l'animal a son essence à lui, sa nature propre et fait hypostase, qui est-ce qui, jamais même parmi les impies les plus radicaux, a osé, sérieusement, faire passer son chien pour une personne?

Certes, les Égyptiens adoraient les chats, mais j'aime à croire que l'élite des Égyptiens intelligents ne concevaient pas, à part eux, la personnalité de telles divinités, à moins qu'ils ne niassent la leur propre ou qu'ils affirmassent la ressemblance!

3° *L'âme rationnelle est vraiment, par soi, essentiellement et immédiatement la forme du corps.*

J'ai dit d'avance ce qu'il faut entendre par forme. Je répète que l'âme est la forme du corps 1° *vraiment*, sans équivoque, la forme dans l'acception la plus exacte et la plus parfaite du terme; forme *subsistante informante et adhérente*, pas simplement assistante. — 3° *Par soi*, non par accident; ce n'est pas une forme accidentelle, qui pouvait rester à l'état d'idéal, sans se manifester, ou qui agit par hasard comme on dit; car l'âme, en raison de sa nature même, est ordonnée en vue de cette information du corps. 4° *Essentiellement*, parce que l'âme vivifie le corps. Or la vie est une perfection essentielle, qui est l'effet dont l'âme est la cause; l'homme n'est homme que pour autant qu'il vit; et il ne vit que par son âme; et son corps n'existe que par son âme. Donc l'information, par l'âme, du corps humain, est le principe primordial de l'être de l'homme, ce grâce à quoi il est, subsiste et vit. 5° *Immédiatement*, terme qui combat l'idée du périsprit ou corps astral des spiritistes, lequel, à la fois esprit et matière dans une même substance, servirait de lien entre l'âme et le corps. Ce terme contredit également la trichotomie qui voudrait que l'homme ait en plus que le corps et l'âme, une sorte de seconde âme matérielle, de laquelle dériverait la vie animale et végétative, vie qui, par suite, existerait aussi dans l'homme, conjointement avec la vie humaine. A partir de cette hypothèse, il y aurait dans l'homme trois vies: la vie graduelle des plantes et des animaux, la vie humaine résultant de l'union de l'âme humaine avec le corps humain, et la vie de l'âme par laquelle, Dieu aimant, nous atteignons sa divinité. A coup sûr c'est là une belle erreur: malheureusement pour elle, elle est fausse comme toutes les erreurs; car l'homme ne peut avoir deux vies naturelles, ce qui ferait le principe de vie étant des deux côtés la forme du corps, — deux formes d'une même chose, absurdité patente!

Je prouve que l'âme est la forme *immédiate et directe* du corps. Prenez n'importe quel objet, même d'une forme purement accidentelle, votre table par exemple. Vous avez devant les yeux une matière quelconque, du bois, et la forme qui lui a été donnée, la forme de table, grâce à laquelle ce meuble a été fait, et continue à être une table. Eh bien, entre la forme et la matière, concevez-vous autre chose *d'essentiel* qui concoure à faire de cette chose, une table? — Non, n'est-ce pas! Dans ce meuble, la forme et la matière ne se conçoivent que directement et immédiatement unis et, se suffisant l'une à l'autre, de telle sorte que l'intervention d'une seconde forme empêcherait la détermination de l'objet, tandis qu'une substance intermédiaire qui ne saurait être ni forme ni matière, puisque déjà matière et forme il y a, empêcherait la forme d'affecter la matière, car alors ce serait cet intermédiaire et non la matière qui serait affecté et déterminé par forme. Donc vous concevez que cet intermédiaire hypothétique serait contraire à la réalisation de la *table de bois*, et que dès lors l'existence même de la table de bois le rend chimérique. Mais j'ai pris ici pour exemple la forme à sa plus rudimentaire expression, une forme accidentelle. Car plus une chose est parfaite, plus elle est simple. Donc, dans l'homme qui est la plus parfaite, des créatures terrestres, le rapport de la forme à la matière est incomparablement plus simple que dans une table, et par conséquent dans l'homme *a fortiori* l'existence d'un intermédiaire quelconque, soit spirituel, soit matériel, servant de lien entre la forme et la matière doit être relégué parmi les fables. Donc l'âme est la forme du corps d'une manière absolument immédiate.

5° *L'âme de chaque homme est immédiatement créée par Dieu. Donc l'âme ne préexiste pas au corps; mais au moment où elle est créée, elle est infuse au corps et au moment où elle lui est infuse, elle est créée.*

Qu'il suffise ici d'énoncer cette proposition dont la première partie est prouvée par la Révélation. La seconde partie n'est qu'une conséquence logique de l'autre.

Il s'ensuit que la qualification de *créature* ne convient à aucun être terrestre mieux qu'à l'homme. Tandis, en effet, que

dans les animaux et les plantes, la génération est exclusivement l'œuvre de la créature, soit que le principe de leur vie et de leur forme soit procurée par les anges, soit que cela émane ou soit *produit* d'une autre manière; dans l'homme l'acte créateur et l'action directe de Dieu ne laissent qu'une place fort minime à la génération proprement dite. Après avoir tiré le premier homme du néant, Dieu a créé encore ses descendants; car c'est Dieu qui, à l'occasion de leur conception, crée leur âme, et *l'impose à la matière délibérément*, sans quoile corps non plus, et, partant, l'homme n'existerait point.

Que dire maintenant de la vie humaine, elle dont le principe est l'âme qui est esprit et vie!

Ce n'est plus une simple cause immatérielle de vie: c'est un esprit qui anime l'homme; un esprit qui a pour essence la vie, et qui avec le corps auquel il est uni, après l'avoir informé, ne constitue qu'une même essence, de sorte que l'essence de l'homme n'est autre que la vie créée à sa plus haute expression ici-bas. Donc s'il est vrai que les animaux sont saturés de vie, il est plus vrai encore que l'homme est toute vie, et, je vous le demande, que prétendez-vous encore ajouter, quel fluide trouverez-vous dans la matière, pour corroborer cette vie humaine *dans son essence*?

Sans doute, à la façon des animaux l'homme se nourrit des fruits de la terre son séjour provisoire; mais tout ce qu'il fait, même ses opérations inconscientes et non ressenties, n'est dû qu'à la vivification de son âme.

Or cette âme dont la vie est lumière, et qui est si intimement unie au corps, qu'avec lui elle ne fait qu'une même nature ne communique-t-elle pas à l'organisme humain des effluves vitals qui en quelque façon matérialisés par le corps, tombent sous nos sens avec les variations que nous offrent dans la nature, leurs analogies lumineuses, caloriques, électriques et magnétiques. Et s'il était prouvé que ces énergies sont causées par l'âme et son action sur le corps, ne serait-il pas en même temps probable qu'elles seraient les causes de l'hypnose, de la télépathie et d'autres phénomènes restés inexplicables?

Vice versa, l'on constate à chaque instant que le corps a sur l'âme une influence qui peut aller jusqu'à diminuer ou à

fausser les opérations de celle-ci : et cela expliquerait les variations observées dans l'hypnose suivant l'état sanitaire de l'agent et du sujet. De plus, comme l'homme est, par son organisme, en relation avec les énergies de la nature ambiante, ces énergies ne doivent pas rester sans influence sur les phénomènes en question ; de sorte que la science sera encore longtemps peut-être, à démêler tant de mystères, qui semblent avoir une double source, celle de la matière et celle de l'esprit, qui doit être d'autant plus prépondérante que l'esprit l'emporte davantage sur la matière.

6° Enfin l'immortalité de l'âme non seulement est le dogme fondamental de la foi ; mais encore cette immortalité est une vérité démontrée par la raison. — Or de ce que l'âme est immortelle et incorruptible, il s'ensuit que, si elle ne préexiste pas à l'homme, du moins elle lui surexiste, et, séparée du corps, elle continue de vivre seule, jusqu'à ce qu'elle lui sera de nouveau unie lors de la résurrection de la chair.

Un argument bien simple suffit à prouver cet article de foi qui s'impose à la raison. Tandis que chez les animaux nous ne découvrons trace de religiosité, notre propre expérience et les faits nous démontrent, autant que l'histoire du monde, que le sentiment le plus intime et le plus fort de l'humanité, c'est le sentiment religieux, qui aboutit partout à l'espérance, que dis-je, à la certitude d'une autre vie, de la surexistence de notre être. Or cette conviction unanime, universelle et perpétuelle repose évidemment sur l'immortalité de notre âme : sur la foi que ce quelque chose d'illimité qui est la meilleure partie de nous-même raisonne, pense et veut, ne peut périr, et doit atteindre l'infini auquel aspirent tous nos désirs, autrement insatiables. Cet infini, c'est Dieu qui a créé notre âme à son image, pour Lui être unie éternellement.

Inutile donc de prouver avec les philosophes que l'âme est incorruptible et dès lors immortelle et que par conséquent elle survit au trépas de notre corps. Inutile aussi de prouver avec les théologiens que Dieu n'anéantit pas cette âme qu'il a créée semblable à Lui, pour vivre toujours en Lui.

Mais elle est faite pour vivre avec le corps, de sorte que

l'âme sans lui n'a pas de raison d'être. Donc, supposé qu'une seconde réunion de l'âme avec le corps ne nous ait pas été révélée par la vérité même, nous saurions qu'il sied à la divine sagesse de poser un terme à la condamnation à mort que nous a fait encourir le misérable péché. Et, sans entrer dans le surnaturel d'un mystère si facile à la puissance du Créateur, ne nous semble-t-il pas tout naturel que cette âme tende à rentrer en possession de son domaine et qu'il lui est possible tôt ou tard d'informer définitivement, en vue de sa vie sans déclin, la matière corporelle de l'homme qu'autrefois elle fit naître?

Que dire maintenant de la vie humaine, elle dont le principe est l'âme.

Quoi qu'il en soit, l'homme est appelé avant tout, et de par sa dignité et de par sa destinée, à vivre de la vie de l'esprit; et n'importe à quelles charges sociales il s'adonne, son premier devoir est d'éviter avec le plus grand soin, tout ce qui est de nature à porter atteinte à l'ordre moral ou à faire vaciller sa foi.

Ah! Cette vraie foi chrétienne, fière et humble, et toute-puissante, que n'est-elle plus fervente de nos jours! Que de maux périeraient si l'atmosphère d'orgueil qui énerve la société pouvait être raréfiée: car sans nul doute, au dire des saints, le manque de foi est la cause des péchés; et qui n'a constaté en soi, s'il a voulu observer et réfléchir, que la trace du péché si peu grand soit-il, est toujours une affection, souvent une maladie plus ou moins sérieuse.!

Que ceux-là donc, qui justement s'inquiètent des progrès effrayants du mal et des misères qu'il engendre de tous côtés; que ceux-là qui désirent sincèrement le bien de l'humanité si gangrenée, si souffrante et si décimée par tant de morts déplorables, que ceux-là s'efforcent de faire luire la lumière de la foi avec une telle énergie, si possible, que les aveugles mêmes soient contraints d'ouvrir les yeux à cette divine clarté, notre vie, notre salut et notre bonheur.

NOTE. — Qui sait d'ailleurs si les phénomènes de télépathie ne doivent pas être, eux aussi, attribués à l'office des anges envers les hommes. L'ange gardien d'une personne est certainement en relation

avec les anges gardiens d'autres personnes. Donc par hypothèse il est permis de supposer que l'ange gardien de telle et telle personne, soit pour atténuer une douleur trop violente, *soit pour l'avertir de prévenir de sa fin prochaine un moribond*, ou pour toute autre raison connue de Dieu, qu'un ange gardien, dis-je, apparaisse sous les traits de la personne en vue. S'il s'agit d'un événement éloigné, passé, actuel ou futur, plusieurs anges gardiens ont le pouvoir de le représenter aux yeux du voyant, endormi ou à l'état de veille.

Le démon qui sait imiter les bons anges, et toujours en quête de nuire, tâcherait de nous dérouter en provoquant chez les animaux des effets très rares, comme celui que rapporte M. le Dr Audollent (n° d'avril 1900, page 697). — Cet esprit malin pourrait encore être l'auteur de catastrophes semblables au fait relaté par M. Le Normant des Varannes (n° de mars 1900, page 604), ainsi que le croit l'auteur.

Si à défaut d'explications prouvées scientifiquement, cette hypothèse peut avoir cours, la télépathie cesse d'exister, puisque, en réalité, il n'y a plus qu'une vision *locale*. Dès lors, le terme le plus propre à désigner des phénomènes de cette nature est bien celui d'*intersigne*.

ALFRED VAN MONS.

Turocz-Szent Marton (Hongrie).



LE ROLE DES ANGES DANS L'UNIVERS

Monseigneur,

La lecture de votre dernier article si clair et si précis, et de l'article de M. Van Mons me confirme de plus en plus dans mon opinion, à savoir que les anges bons et mauvais ont été mêlés, dès la création, à l'organisation de la matière créée par la toute-puissance de Dieu : qu'à partir de la création de l'homme, leur intervention ou plutôt leur participation aux événements du monde loin de cesser ou de diminuer, s'est accentuée davantage ; qu'ils ont concouru à la formation et au développement du monde moral, religieux, social et même politique, comme ils avaient concouru à la formation du monde physique ; qu'enfin ce concours de tous les instants en tout et partout sur la terre est voulu ou permis de Dieu et se continuera jusqu'à la fin du monde.

La préparation de conférences sur la création pour mes élèves m'a amené à lire les derniers ouvrages scientifiques traitant de la formation de l'univers. D'après plusieurs données de la géologie qui paraissent certaines, il me semble acquis que les six périodes de la création renferment des espaces de temps considérables pouvant s'étendre à des millions d'années ; que la matière une fois créée a été livrée par Dieu aux anges pour la travailler et lui faire produire la lumière, les astres, les plantes, les animaux, l'univers tout entier tel que nous le connaissons et cela par des suites de transformations exigeant des millions et des millions d'années. Cette opinion concorde avec ces deux principes incontestables : 1^o Dieu agit toujours par des causes secondes, 2^o et par des progrès lents et successifs.

Si l'on objecte que le travail de la transformation de la matière aurait été peu digne de la part d'intelligences si parfaites

telles que sont les anges, on peut répondre que la souveraine intelligence n'a pas regardé comme indigne d'elle de faire sortir cette matière du néant, toute brute pour ainsi dire; ensuite que Dieu a dû faire connaître aux anges que cette matière devait être employée dans la suite des temps à la formation, la composition d'un corps humain qui par son union hypostatique avec le Fils de Dieu, serait le corps d'un Dieu: et qu'ainsi par cette suite de cette incarnation, matière, esprit humain, esprit angélique seraient comme divinisés. Bien des théologiens pensent que là se trouve l'occasion du péché des anges: Lucifer et ses adeptes auraient voulu que le Fils de Dieu s'*angélisât* au lieu de s'incarner et que Lucifer fût l'objet de cette union avec le verbe de Dieu. Dans ce cas ne pourrait-on pas faire raisonnablement l'hypothèse que la lutte des bons et des mauvais anges ait eu pour champ de bataille la transformation de la matière créée, et son organisation actuelle pour la préparer à servir à l'incarnation. Vaincus par les bons anges, vainqueurs de l'homme, les mauvais anges ont continué la lutte contre l'Incarnation à accomplir, et la continuent contre les conséquences et les suites de l'Incarnation accomplie.

On m'a dit qu'une partie de ces idées, sinon toutes, se trouvent dans saint Thomas. Je n'ai pas eu le temps de m'en assurer, mais je serais fier de m'être rencontré en cela avec un si grand génie. Ces hypothèses si elles étaient vraies, éclairciraient bien des textes obscurs de l'Écriture, en particulier celui-ci: *Vidit quod esset bonum*, approbation que Dieu donnerait aux anges travaillant sous ses ordres à l'organisation de la matière pour l'amener à concourir à l'Incarnation. Elles feraient comprendre aussi pourquoi les bons et les mauvais anges sont si étroitement mêlés aux événements humains au point de vue matériel, spirituel, surnaturel, relativement à l'individu, à la famille, à la société, en un mot au monde physique, intellectuel, moral, religieux, social, politique, car il me semble que par la sainte Écriture on peut prouver leur participation à tout cela, les bons pour en tirer la gloire de Dieu et le salut des âmes, les mauvais pour se glorifier eux-mêmes et perdre l'homme avec eux.

Donc, Monseigneur, j'en reviens toujours à mon idée : pour expliquer tous ces faits merveilleux que votre revue expose, pour combattre efficacement ainsi les erreurs si dangereuses de l'occultisme, du spiritisme, etc., etc., il serait extrêmement avantageux, à mon humble avis, de traiter *ex professo* de la nature angélique, d'exposer ce que le dogme catholique nous enseigne sur sa création, son essence, ses qualités, sa puissance intrinsèque, sa destination ou vocation divine, sa correspondance ou sa résistance à cette coopération, sa division par la suite en bons et mauvais anges, puis par des traits bibliques et évangéliques et d'autres faits certains tirés de l'histoire de l'Église faire toucher du doigt cette grande vérité, niée par les incrédules et oubliée par de nombreux chrétiens; que les bons et les mauvais anges vivent en grand nombre sur la terre, se mêlent sans cesse à nous, influent sur nos pensées, nos désirs, nos inclinations, nos résolutions, sur nos actions, sur les créatures matérielles ou humaines qui nous entourent, nous servent, nous favorisent, ou nous combattent. Dans votre dernière lettre, Monseigneur, vous avez eu la délicatesse de m'offrir la rédaction de ces thèses successives, car ce serait un sujet de longue haleine; de nombreux développements seraient nécessaires pour qu'il pût éclairer tant de faits obscurs, variés, et se présentant sous des formes si diverses. Ce serait un vrai plaisir pour moi de vous être agréable; mais bien des raisons m'empêchent d'accepter votre offre si aimable.

Tout d'abord, et c'est la raison principale, je n'ai point le talent littéraire nécessaire, je n'ai jamais écrit; en outre les études que j'ai faites sur ces questions sont trop superficielles pour me permettre de les traiter *ex professo* sans crainte de tomber dans l'erreur. Enfin supposé que j'eusse le talent et les connaissances voulues, il me serait matériellement impossible de faire ce travail: ma petite santé (je souffre continuellement de névralgies, d'éblouissement, de vertiges) et les nombreuses conférences et prédications que j'ai à faire chaque semaine (cinq régulièrement) seraient un obstacle à peu près invincible.

Mais, Monseigneur, laissez-moi vous le dire en toute liberté, vous avez tout ce qui est nécessaire pour traiter et traiter en

maître un si beau, si vaste et si utile sujet; un style clair, un raisonnement serré, une science approfondie de la théologie, un vrai talent d'écrivain de premier ordre, sous votre plume ces questions revêtiraient une forme attrayante, intéressante, captivante, comme bien d'autres sujets que vous avez traités. Cependant si votre santé ne vous le permettait point ou si le temps vous faisait défaut, ne pourriez-vous trouver autour de vous des écrivains ecclésiastiques ou d'autres sulpiciens rompus dans ces questions si délicates et capables de les élucider et de les mettre à la portée du commun des mortels? Ils rendraient aussi un grand service à la cause si importante que vous soutenez si vaillamment dans votre revue.

Pardon, Monseigneur, de ces deux trop longues lettres, et de mon insistance. Toutes les amabilités que vous m'avez dites dans vos lettres, m'ont rendu importun et sans doute ennuyeux par mon long verbiage. C'est la dernière fois que je prends cette licence, et vous prie, en agréant mes excuses, de vouloir bien me croire toujours votre tout dévoué en Notre-Seigneur.

E. D.,

Aumônier de Saint-Maur.



MAISON HANTÉE

(Suite.)

— Mais vous regardiez en ce moment si les fers à repasser vous seraient lancés à la figure ; et votre attention n'était pas portée vers les gestes et les actes de la jeune fille !

— Ces objets sont partis tous seuls !

— Oui, comme la cuillère que la fille portait à la main ? et qui a été lancée aussi. Tenez ! je comprends parfaitement votre peur, votre frayeur et votre surprise. Donc, le balai est parti tout seul ! le verre est parti tout seul ! le soufflet est parti tout seul ! et le bâton s'est levé tout seul aussi pour frapper la fille ! J'avoue, dans tous les cas, que le tour a été joué lestement et adroitement ! les prestidigitateurs ne font pas mieux ? Vous en avez vu, de ces prestidigitateurs qui font si adroitement des tours de physique et qui les font si bien et si vite qu'on n'y voit rien ! qu'on n'y comprend rien ! C'est si vite fait, si bien fait, c'est merveilleux ! mais c'est joué et bien joué ?

— Alors, Monsieur le Docteur, si vous croyez pouvoir expliquer ces choses-là et les faire cesser, je vous fais un devoir envers la société, et au besoin, vous somme de vous rendre à la C... pour faire cesser tout cela, si vous croyez que cela vous soit possible.

— Monsieur le Maire, dis-je, vous savez bien qu'un médecin a dépensé pour faire ses études, que ces études n'ont point été faites en un jour, qu'elles ont été longues, délicates, pénibles et laborieuses ; vous trouvez bon de faire soigner gratuitement vos métayers, vos serviteurs, cela dit entre nous sans le moindre reproche, puisque je suis honoré de leur confiance, mais vous trouverez bon aussi que, pour une affaire d'ordre public, qui relève de votre autorité administrative, je n'aie point

faire cette expertise sans mandat, sans réquisition signée de vous, et que si je suis assez heureux pour réussir, ma peine et mon savoir soient récompensés un peu, comme ils le mériteront, j'espère.

Tenez, Monsieur le Maire, voici du papier, une plume et de l'encre : veuillez signer une réquisition, et je me charge du reste.

— Non, je ne vous signerai pas de réquisition pour le moment, car je ne puis croire que ces faits relèvent de la médecine, et soient un attribut de l'art médical; cependant, je m'engage sur parole à vous signer ce qu'il faudra, si vous pouvez expliquer tout cela, et le faire cesser! Je m'y engage devant tous ces messieurs, et ma parole vaut bien un écrit. Si donc vous n'avez pas peur, et que vous croyiez pouvoir vous charger de cette mission, allez à la C...; je vous en fais un devoir formel envers la société...

Et là-dessus, M. le Maire prend congé de nous, quand soudain, se présente un gendarme qui venait chercher M. le Maire, au moment même où il quittait la pharmacie.

— Monsieur le Maire, dit le brave gendarme B..., je viens vous dire qu'on vous réclame de nouveau à la C...

— Comment! j'en viens et vous me dites d'y revenir!

— Cependant, Monsieur le Maire, il y avait le feu à la C...; j'en viens et c'est pour cela qu'on m'a envoyé vous prévenir et vous chercher...

— Comment! le feu?

— Voilà, Monsieur le Maire : M. le brigadier P... et moi avons été avertis; nous nous sommes empressés d'accourir à la C... chez M^{me} F...; en effet, il y avait dans toute la maison une épaisse fumée; c'était à ne pouvoir respirer; cette fumée sentait mauvais, elle suffoquait.

— Où donc était mis le feu?

— Dans un lit!

— Dans un lit?

— Oui, Monsieur le Maire. Nous avons commencé par ouvrir toutes les portes et les fenêtres pour faire dissiper la fumée! Enfin, nous pénétrons dans la chambre de M^{me} F... d'où sortait

cette fumée, et après avoir ouvert la croisée, nous avons trouvé le feu dans le lit !

— Pas possible ! dans le lit ! Et que vous a-t-on dit qu'était ce feu ?

— Tout le monde disait, car il y avait beaucoup de personnes, que ce feu devait avoir été mis par quelque *acide infernal* pour sentir si mauvais !

— Ah ! vous entendez bien, s'écria M. le Maire, la voix du peuple disait que c'était un *acide infernal* ! Vous voyez bien, docteur, on a dit que ce ne pouvait être qu'un *acide infernal* pour sentir si mauvais !

— Ah ! bah ! Monsieur le Maire, répondis-je, mais voyons, raisonnons donc un peu ! Croyez-vous que ce soit un acide quelconque qui ait mis ce feu ? Voyons donc : nous sommes ici près d'une pharmacie ; il y a des acides de toute espèce, eh bien ! prenez quelque acide que ce soit ; mettez-le sur du linge ; cet acide corrodera le linge, le brûlera, si vous voulez, mais ne fera pas pour cela sensiblement de fumée, et ne fera pas de feu. Le proverbe le dit d'ailleurs et ne ment pas lorsqu'il dit qu'il n'y a *point de fumée sans feu* ! C'était bien du feu, c'était le feu, allez. Que ce feu ait été mis par des allumettes de phosphore ou autrement, je ne sais ! mais c'était, à n'en pas douter, du feu, et c'était bien là un commencement d'incendie...

D'ailleurs, la fumée devait évidemment sentir mauvais, provenant de linges, de laine et peut-être de plume qui brûlaient dans ce lit, fumée qui sent généralement mauvais.

— Alors, mon brave Docteur, suivez le gendarme, faites votre devoir, pour moi je n'y reviens pas !

Nous voilà donc partis, le brave gendarme et moi.

— Après avoir constaté d'où venait le feu, demandai-je, qu'avez-vous fait, le brigadier et vous ?

— Nous avons tout d'abord éteint le feu, qui brûlait les draps, les couvertures et les matelas ; puis nous avons procédé à l'enquête, et nous avons interrogé tout d'abord M^{me} F..., ensuite les domestiques.

— Très bien ! alors ?

— M^{me} F... nous a dit qu'elle n'y comprenait rien, absolument

rien, et que cela l'ennuyait beaucoup, et qu'il lui tardait fort que tout cela finisse!

Nous avons interrogé ensuite le vieux domestique.

— Pardon, lui dis-je, si je vous coupe... Je n'y étais pas... et cependant, je vais vous dire ce qu'a dû, en substance, vous répondre le domestique : Messieurs les gendarmes, voyez! cherchez! expliquez cela comme vous le pourrez, si vous le pouvez... Quant à moi, je n'y comprends rien, non plus... mais n'allez pas me soupçonner, car je n'y suis pour rien, je puis bien vous l'affirmer! d'ailleurs, ça se passe aussi bien quand je ne suis pas dans la maison que quand j'y suis...

Du reste, si vous attendez ici quelque temps, vous pourriez bien en voir assez pour votre compte, comme M. le Maire.

— Mais oui, précisément c'est bien là ce qu'il nous a répondu! Nous avons après interrogé la petite bonne.

— Ah! fort bien! elle a dû aussi vous répondre qu'elle n'y était pour rien! Et cependant elle y était pour tout!... mais n'anticipons pas, continuez s'il vous plaît.

— Nous l'avons donc interrogée, et malgré ses dénégations, nous lui avons enjoint de nous montrer si elle savait se servir de toutes les clés pour ouvrir les portes.

— Voilà qui n'est pas mal, et pas bête du tout! Ensuite?

— Eh bien! nous lui avons fait remettre toutes les clés, et elle nous a dit à quelles portes elles allaient; elle nous a fait voir qu'elle savait fort bien s'en servir, et à quelles portes elles s'adaptaient.

Mais voilà qu'en revenant de la chambre de M^{me} F... et en passant dans le corridor, voilà qu'elle se met à crier tout à coup : Monsieur le brigadier, vous n'entendez pas? Les pas d'un revenant qui marche dans le grenier?

Nous fûmes tous comme saisis de son ton de conviction.

Il y avait beaucoup de monde dans la maison : on marchait, on parlait de tous côtés, et M. le brigadier n'a pu se rendre compte au juste de la nature du bruit que signalait la jeune fille.

— Mais, puisque vous avez entendu, dit le brigadier, marcher dans le grenier, il faut y aller voir! Et M. le brigadier a

donné l'ordre à tous ceux qui étaient là, de bien surveiller les portes, les fenêtres et la toiture, dans le cas où quelqu'un voulut s'échapper : il fait poster des observateurs de tous les côtés, et puis il est monté dans le grenier suivi de la fille et de moi-même.

Nous avons ensemble parcouru tout le grenier, sans rien voir; nous avons regardé dans les coins et les recoins, rien!

Mais nous avons remarqué une grande bassine, vous savez bien, un de ces grands chaudrons en cuivre, dans lesquels on faisait autrefois les confitures, etc.

— Il n'y a pas là dedans de revenants, par hasard, dit le brigadier, et il la souleva comme pour s'en assurer, en plaisantant... rien, bien entendu. Et nous descendîmes... Personne, en bas, n'avait rien vu non plus!

Cependant, un homme qui s'est dit couvreur, nous a prévenus qu'il y avait un petit retraits de la toiture sous lequel quelqu'un pourrait bien se cacher.

Alors, nous sommes remontés, M. le brigadier et moi bien vite, pour voir dans ce petit recoin, à l'endroit indiqué.

Quelle n'a pas été notre surprise, en trouvant la grande bassine en cuivre au milieu du grenier!... Comment cette grande bassine, qui était suspendue au mur, a-t-elle pu venir là, au milieu du grenier?

Franchement, je l'avoue, M. le brigadier et moi aussi avons été saisis de stupeur!... Nous nous sommes regardés abasourdis et nous avons décidé alors, de *défiler* et de quitter au plus vite cette maudite maison, sous le prétexte d'emporter à la mairie le corps du délit, c'est-à-dire les draps et les couvertures brûlés!... Et nous nous sommes bien gardés de dire à tout ce monde quel était le motif de notre départ précipité!

— Ah! mais c'est fort joli, fort curieux, ma foi! un maire qui a eu peur... des gendarmes qui ont eu peur!... vraiment ce n'est pas ordinaire!

— Mais vous, Monsieur le Docteur, vous n'auriez pas eu peur? vous aussi bien que M. le Maire et nous?

— Ah! si par exemple, si je n'avais pu m'expliquer tout cela.

— Alors, vous comprendriez peut-être, vous, Monsieur le Docteur, d'où *ça vient*?

— Mais oui, mon ami, je le crois, jusqu'à preuve du contraire!

Mais voyons!!! Vous êtes monté dans le grenier, M. le brigadier et vous, avec la jeune bonne?

— Oui!

— Vous êtes redescendus tous les trois l'un après l'autre?

— Oui!

— Mais vous n'avez pas fait attention à ce détail très important; que la fille est descendue la dernière, et qu'elle est restée un moment derrière vous, et elle a dû mettre à profit ce petit laps de temps, pour faire le tour. Bien inoffensif, celui-là! moins dangereux que le feu dans le lit! Pour déposer la bassine au milieu du grenier?

— A vrai dire, nous n'y avons point fait attention! mais alors donc, cette fille serait une coquine, nous allons l'arrêter pour avoir fait un pareil *commerce*!

— Ah! gardez-vous-en bien, mon brave B...! vous pourriez ainsi rendre cette pauvre fille tout à fait folle! et tenez! je vais vous dire, à vous, ce que j'en pense, ce que je ne puis dire tout haut à tout le monde. Je suis d'abord retenu par une certaine discrétion, ensuite, on ne me comprendrait pas sans doute: car il faut encore une certaine instruction pour cela, et on me blâmerait peut-être d'avoir mis en jeu cette malheureuse fille que je plains d'ailleurs, mais que je ne puis blâmer; car c'est dans tout cela, une inconsciente et une irresponsable par conséquent, bien qu'elle en soit l'unique cause efficiente!

— Comment cela? Mais je vais l'arrêter?

— Arrêtez-la si vous voulez le faire de votre propre chef! mais d'ores et déjà, je vous prévins qu'elle est sous ma protection, en ce sens que je pense pouvoir expliquer péremptoirement qu'elle n'est point coupable!

— Comment donc? mais je ne comprends plus!

— Je vais tâcher de vous faire comprendre maintenant, tout en montant là-haut.

— Moi! je vous accompagne, Monsieur le docteur, mais vous

pourrez entrer sans moi dans la maison : je crois que ma mission est finie là ; je n'ai pas d'ordre et puis je ne tiens pas à en voir davantage, mais revenons à la fille, si vous le voulez bien, Monsieur le docteur.

Comment expliquez-vous ?

— Voilà ! c'est une jeune fille que je connais un peu ! elle est nerveuse quoique faible, peut-être malade ; elle peut être aussi travaillée par l'âge de la puberté, dans tous les cas, je l'ai vue, il y a deux mois environ, auprès de son père, qui expirait, venant d'être écrasé par un éboulement de la nouvelle ligne en construction de H... à B..., éboulement qui lui avait fracturé le bassin, ce qui lui occasionna même une forte hématurie, et en peu de temps, la mort ! Cet homme, avant de mourir, voulut un prêtre pour se confesser et recevoir les derniers sacrements ; tandis que sa fille était là, à son chevet, avec une de ses sœurs : elles furent naturellement, cela se comprend, bien impressionnées par une mort aussi précipitée et tout à fait imprévue ; je ne serais pas étonné que cette fille ait eu l'esprit tant soit peu frappé, *détourné* comme on dit, après ces pénibles impressions de douleur profonde et poignante ! Supposez qu'avec un trouble des idées, les cauchemars aidant, cette pauvre fille soit devenue somnambule, comme cela se voit encore assez fréquemment ; alors, vous vous expliquerez facilement toutes ces choses qui se passent durant la nuit dans cette maison et dans la journée... c'est plus difficile à expliquer ! Et dans la journée, *obsédée* par cette idée du diable et des revenants, elle donne des coups, des gifles, elle remue, lance et casse des objets sans savoir ce qu'elle fait, l'esprit transporté par cette idée fixe, par une sorte de monomanie, comme disaient les médecins, par démonomanie, c'est-à-dire par grain seul de folie se rattachant à l'idée du démon, et par pyromanie se rattachant à l'idée du feu du purgatoire ou de l'enfer... tout en pouvant être très raisonnable sur tous les autres points, étrangers à l'idée qui lui hante le cerveau.

Cette explication, vous en conviendrez, ne peut venir à l'idée du vulgaire, et c'est ce qui fait qu'il n'a pu comprendre tout d'abord.

— Je commence à saisir, Monsieur le docteur, mais cela est bien extraordinaire.

— J'en conviens, et cela ne se voit pas heureusement tous les jours... c'est précisément pour cela qu'on est si embarrassé pour le comprendre et pour se l'expliquer... Vous comprendrez maintenant avec cette explication que je vous ai donnée, qu'un médecin seul peut trouver, qui ne peut venir à la raison du premier venu, 1^o que le balai lancé après la cheminée en frôlant la figure de M. le Maire, a dû être lancé par la fille P... qui était là, à portée!... 2^o qu'elle a dû lancer le verre, qui certainement n'est point parti tout seul, pour aller ensuite se briser avec fracas aux pieds de M. le Maire! d'ailleurs, c'est bien elle qui a lancé la cuillère, qu'elle tenait aussi à la main.

Ayant lancé la cuillère, elle a pu lancer le reste... 3^o Vous comprendrez ainsi qu'elle a dû lancer également le soufflet qui est allé se promener de pointe entre les jambes de M. le Maire, entre les pieds des chaises et entre les pieds de la table... 4^o enfin qu'elle a pu prendre un bâton (de peuplier sec) pour s'en donner un coup, en faisant voler ses jupons, et en cassant ce bâton par terre, tout en criant avec une entière conviction : le diable me tape!

Alors que c'était elle-même qui faisait tout cela!

Vous comprendrez dès lors sans peine que sous l'effet de son hallucination et de son illusion, elle ait pu se figurer avoir entendu marcher un revenant dans le grenier, et qu'enfin elle ait pu décrocher la grande bassine, pour la mettre au milieu du grenier, bien convaincue que c'était le diable qui faisait tout cela, et non pas elle!

Tout en cheminant et en devinant ainsi, nous arrivons à la maison de M^{me} F... à la C... Le bon gendarme B... me fait remarquer à côté de la porte d'entrée le tas des objets de ménage brisés, un grand tas; il me serre la main, me quitte et s'en revient!!!

Je fais le tour de la maison. J'avais vu, en venant, des groupes nombreux qui s'en retournaient en procession ininterrompue; mais je ne voyais plus personne autour de la maison; les portes étaient fermées, et je n'entendais aucun bruit; je me

demandais s'il n'y avait plus personne quand je me décidai à frapper à la porte d'entrée opposée, donnant sur la cour intérieure; j'entendis une voix qui me dit d'entrer : quelle ne fut pas ma surprise de voir une foule de gens assis, dans cette vaste cuisine, sur les bancs, sur les tables, sur les chaises, debout par côté ! comme anxieux et attendant avec saisissement que de nouvelles choses se reproduisissent devant eux.

M^{me} F... était assise sur le banc du coin du feu, comme il en existe dans les grandes cuisines de nos campagnes ; M^{me} F... sa bonne vieille mère était assise, en face, sur l'autre siège opposé !

— Après avoir salué la nombreuse assistance, Madame, dis-je tout d'abord, permettez-moi de vous offrir mes respectueuses salutations avec mes sincères condoléances pour tous les ennuis que vous avez eus, et qui je l'espère, se termineront bientôt.

Je dois vous dire maintenant que je viens de la part de M. le Maire, pour voir ce qui se passe chez vous, et tâcher de l'expliquer et de le faire cesser si c'est possible.

— Comment, docteur, vous prétendez expliquer tout cela ? Ah ! croyez-vous que si ces choses pouvaient s'expliquer, je ne les aurais pas déjà comprises, et me prendriez-vous par hasard, pour une imbécile (*sic*). J'ai cependant, croyez-le bien, toute mon intelligence et de plus l'expérience de l'âge, et depuis que cela dure, je n'ai rien pu m'expliquer moi !

— Madame, répliquai-je, vous savez tout le respect que j'ai pour vous et combien je vous estime, je vous ai toujours prise pour une dame très intelligente, cependant, croyez bien qu'il y a des choses extraordinaires qu'on ne peut comprendre tout d'abord : vous voyez bien les effets de l'électricité, par exemple ; mais sans instruction spéciale, vous admettez bien qu'il n'est pas permis à tout le monde d'en expliquer le mode de production et l'application ? Il peut en être de même ici ! et si même avec toute votre intelligence, vous n'avez pas compris, vous admettez bien aussi que peut-être, on pourrait arriver à comprendre ces choses, et comme vous le désirez, à les faire cesser, une fois que la cause en sera connue ?

— Ah ! Monsieur le docteur, qu'on explique comme on

voudra, pourvu qu'on *les* fasse cesser! C'est là tout ce que je désire!

— Pour cela, Madame, sans vouloir me poser en oracle, j'espère y arriver: mais je désirerais, au préalable, constater et voir par moi-même, avant de me prononcer, et pour l'instant, quelle que soit l'explication que j'en pourrai donner, je ne crois pas que ce soit le moment et le lieu de la fournir. Je voudrais bien, dis-je, voir par moi-même quelque chose se passer sous mes yeux.

— Ah! Monsieur, puisque vous savez, sans doute, par M. le Maire, ce qui s'est passé ici devant lui, cela ne tardera pas probablement à se renouveler; vous n'avez qu'à attendre. Pour moi, j'en ai assez vu, et je ne tiens pas à en voir davantage. Et vous, Monsieur, vous désirez voir?

— Mais oui Madame, je désirerais, en effet, voir se passer devant moi un de ces faits étranges, cela m'intrigue un peu, vous le comprenez, et j'ai hâte de pouvoir le constater moi-même *de visu*... comme si j'assistais à une séance de prestidigitation; je voudrais voir un de ces tours bien joués, et si je ne comprenais pas le premier, je voudrais encore en voir un autre pour mieux comprendre, ainsi jusqu'à pouvoir me faire une opinion encore plus nette!... trop heureux, Madame, si je pouvais enfin, parvenir à vous débarrasser de tout cela.

— Ah! Monsieur le docteur, c'est tout ce que je désire! mais prenez donc un siège: voilà une chaise, et attendez un peu, *cela* ne peut tarder à se reproduire.

— Tenez, Madame, une idée me vient: cette chaise, je vais l'offrir au diable, et s'il est assez *aimable* pour vouloir se manifester à nous, à coup sûr il fera danser cette chaise que je lui présente; puis nous lui poserons des questions, par exemple, pour un non, il frappera un coup, pour un oui, deux coups... ainsi, nous pourrons établir une conversation, en lui posant bien les questions... Et s'il veut parler, ce sera encore mieux, et plus facile à comprendre, car enfin, pour moi qui crois en un monde meilleur, en un enfer pour les damnés, car j'ai mes convictions, comme d'autres, sans vouloir en faire parade, mais enfin, sans désirer pour cela aller encore dans l'autre monde, il pourrait m'être intéressant de savoir par

avance, autrement que par les yeux de la foi, ce qui s'y passe, et le diable pourrait, s'il le veut bien, nous renseigner. Voyons s'il fera remuer la chaise, puis nous causerons un peu ensemble.

Tout l'auditoire était comme suspendu à mes lèvres, et j'en aurais été même gêné, si le sujet n'avait captivé toute mon attention.

Nous attendons : rien ne bouge.

Cependant, après avoir attendu longtemps encore, voilà que la chaise est secouée, mais j'avais vu le pied qui l'avait poussée : c'était celui du fils de l'adjoint au maire!... J'ai vu, dis-je, qui a fait le diable pour le moment. Cependant, Messieurs, poursuivons, si vous le voulez bien, et patiemment cette expérience jusqu'au bout : c'est long, mais il en vaut la peine.

— Je vois, dis-je, que les heures s'écoulent, et je m'aperçois que le diable n'est pas complaisant, car il tarde bien à se manifester à nous...

Voilà!... je vais lui livrer encore mon parapluie et mon chapeau! qu'il les fasse danser comme des fantoches!... Ce serait curieux et original!

Nous attendons encore : rien, rien.

J'avais remarqué la bonne assise, en face de moi, au bout opposé de la salle; je la fixai du regard, quand elle dit : « Mais Monsieur, vous croyez qu'il n'y a que les chaises qui bougent? et les pots, et les cafetières?... »

— Ah! très bien, lui dis-je, prenez donc une casserole, vous en avez à côté de vous; lancez-en une sur la tête des spectateurs, et on verra ainsi qui fait le diable!

J'avais à peine prononcé ces paroles que cette jeune fille s'agite nerveusement sur sa chaise, qu'elle change de place.

— Pourquoi bougez-vous? lui dis-je, et qu'avez-vous à remuer ainsi?

— Il me semble que ça vient!

Tout à coup, un cri comme une plainte, un gémissement, est poussé!

— Vous n'entendez pas, dit-elle, avec une conviction tout à fait saisissante? Cette âme du Purgatoire, qui se plaint là, dans la cave...

Je ne puis l'affirmer, mais il m'a semblé avoir entendu un gémissement, qui m'a paru être parti d'elle-même, comme une voix de ventriloque... Je fus saisi par la soudaineté de ce cri et par l'exclamation qui suivit, presque aussitôt et surtout par le ton de conviction de la jeune fille, bien que je m'attendisse un peu à quelque chose de ce genre de sa part.

Quant au gémissement, les uns l'avaient entendu, les autres ne l'avaient pas entendu !

Bref, personne ne voulant aller dans la cave, j'y descendis seul, et naturellement je n'y vis rien, quoiqu'en cherchant dans tous les coins.

Réflexion faite, je me dis : C'est bien là le ton de conviction d'une hallucinée, d'autant plus que son cri a presque fait *chorus* avec son exclamation, coïncidence probante !

Une pensée trop délicate s'empara de moi à ce moment : je craignis bonnement de mettre davantage sur la sellette cette pauvre fille devant tant de spectateurs... Alors, étant remonté, je dis à M^{me} F... : Je n'ai rien vu dans la cave, Madame ; mais croyez que j'en sais déjà assez, et que, pour des raisons personnelles, je ne voudrais pas, en ce moment, pousser plus loin l'observation. — Il y a déjà longtemps que je suis ici, il se fait tard et j'ai une course à faire que je ne puis remettre davantage ; d'ailleurs, chez moi, on ne sait pas où je suis. Il vaudra mieux que je revienne ici ce soir passer la nuit... J'apporterai de quoi lire au coin du feu, pendant que vous irez tous vous coucher et dormir, et de là, je tâcherai de surprendre, sans bouger, la personne qui doit se promener la nuit chez vous. Au revoir donc, Madame, bon courage !

— Je regrette, mon bon docteur, que vous partiez, car votre visite m'a fait du bien et m'a un peu réconfortée ; revenez donc, je vous attends ce soir.

Ce jour-là même, je fus assister une femme en couches, à Saint-P... j'appris là que cette jeune fille avait été vue précédemment, une nuit, se promenant en chemise et cueillant des pêches, au clair de la lune ! Et que le lendemain elle n'avait aucune souvenance de sa sortie nocturne.

Ce renseignement contribuait encore à confirmer mes idées.

Rentré chez moi vers dix heures du soir, environ, je me

rendis chez M. le Maire auquel je fis de nouveau part de mes impressions; mais il se montra toujours aussi incrédule, croyant plutôt au diable ou aux revenants.

— Enfin, lui dis-je, il faut bien, puisque je l'ai promis, et que M^{me} F... le désire, que j'aille passer la nuit à la C...

Cependant, j'ai réfléchi : je n'ai point peur, certainement... mais je ne veux pas y aller seul, par simple prudence, voyez-vous : les esprits sont montés ici, on y dit facilement du mal du prochain. Je suppose que le feu reprenne, on ne manquerait peut-être pas de dire que je l'ai mis. Donnez-moi un gendarme, ou le garde champêtre, qui vous voudrez, et j'irai.

— Comment voulez-vous, à cette heure-ci?... Bah! docteur, vous irez demain, avec mon secrétaire, M. D... Et puisque vous avez cette idée, que la petite bonne est cause de tout cela, soit par somnambulisme, comme vous le dites, soit par manie, ce que je ne comprends pas, qu'on l'éloigne! qu'on la fasse partir, puisque tel est votre avis, et on verra bien, en son absence si cela continue ou non!

— Comme vous voudrez, Monsieur le Maire, je suis à vos ordres : à quelle heure, demain matin?

— A sept heures, si vous le voulez bien.

A sept heures sonnant, je venais donc prendre mon ami, M. D... et nous montâmes là-haut à la C... Tout en y allant, je lui fis part de mes impressions et des explications déjà fournies. Ce bon M. D... comprit assez facilement et me dit qu'il se rangeait volontiers à mon opinion. Et nous arrivâmes à la C...

Je lui fis constater le tas d'objets brisés à côté de la porte d'entrée de la maison; puis nous pénétrâmes dans la cuisine, où se trouvait M^{me} F..., en train de donner des ordres à sa jeune servante.

(A suivre.)

Dr IGNOTUS.

Note. — Il faudrait démontrer : 1° que la servante était somnambule, maniaque, inconsciente; 2° *qu'en fait, c'était bien elle* qui lançait les assiettes, les verres, le balai, le soufflet, etc.; 3° que le maire, le locataire, les gendarmes qui cherchaient le coupable et qui voyaient la servante, n'ayant pu la prendre en flagrant délit, ont été victimes d'une hallucination, en attribuant le phénomène à un agent invisible; 4° que tous ces témoins ont été assez ineptes pour ne pas voir si c'était bien cette fille qui s'amusait à leurs dépens. La preuve ne nous paraît pas encore faite.

VARIÉTÉS

FANTOMES ET APPARITIONS.

On a rappelé, à propos de la mort tragique de l'impératrice d'Autriche, qu'au début de cette année, un factionnaire du château de Schœnbrunn avait aperçu, un soir, le fantôme de la Dame blanche se promener lentement dans une salle où il montait la garde.

Cette apparition surnaturelle, s'il faut en croire la tradition populaire en Autriche, se manifeste chaque fois qu'une catastrophe est à la veille de se produire dans la famille des Habsbourg. Elle est le triste présage, le sinistre avant-coureur de quelque calamité qui doit fondre sur les membres de la maison impériale d'Autriche. Quelle créance scientifique, précise, faut-il accorder à cette assertion qui est profondément ancrée dans l'esprit du peuple autrichien comme dans l'esprit du peuple allemand? Là est le mystère, l'inconnu!

Je sais bien que les savants s'écrient, en présence de ces manifestations surnaturelles : illusion, sensation psychique, hallucination ! Mais la croyance populaire a souvent raison des jugements basés sur la démonstration scientifique d'un fait qu'elle considère comme appartenant essentiellement au domaine du surnaturel.

De nombreux exemples le prouvent surabondamment. N'aperçut-on pas en 1867, le fantôme de cette fameuse Dame blanche, quelque temps avant la mort tragique de l'infortuné Maximilien, empereur du Mexique? Ne le vit-on pas également, en 1889, annonçant la mort du malheureux archiduc Rodolphe, qui succomba mystérieusement dans la forêt de Meyerling? Plus tard, la Dame blanche n'apparut-elle pas dans les salles de ce même château de Schœnbrunn, pour

annoncer une autre catastrophe, le naufrage de Jean Orth, l'ex-archiduc, englouti dans les mers de l'Amérique du Sud.

On le voit, il y a malheureusement du vrai dans la tradition populaire qui établit un lien mystérieux entre ces apparitions successives d'un être surnaturel, d'une jeune femme voilée de blanc, et les destinées de la famille impériale d'Autriche. L'empereur, qu'un affreux malheur vient de plonger dans un nouveau deuil, avait lui-même l'esprit pénétré de cette croyance, puisque, après avoir appris la nouvelle apparition du fantôme de Schœnbrunn, il s'écria, à plusieurs reprises, qu'il lui tardait de voir l'année achever son cours.

*
* *

Dans les légendes allemandes, les Dames blanches tiennent une place importante. Celles-ci inspiraient autrefois une grande terreur, aussi bien au peuple qu'à la noblesse. Il n'y avait pour ainsi dire pas de grande famille allemande qui n'eût sa Dame blanche. La famille royale de Hohenzollern a naturellement la sienne. On dit qu'elle se montre chaque fois que la mort doit frapper un des membres de cette famille. La veille de la mort de Guillaume I^{er}, et aussi la veille de celle de Frédéric II, père de l'empereur d'Allemagne actuel, on la vit errer dans les salles du château royal à Berlin. Mais les deux Dames blanches, celle de la maison d'Autriche et celle de la maison de Prusse ne se ressemblent pas. La première a l'aspect d'une jeune femme pâle, délicieusement belle, aux longs voiles blancs, tandis que la seconde est d'aspect plutôt terrifiant. Elle est armée dit-on, d'un balai. C'est pourquoi le peuple la désigne sous le nom vulgaire de « la Balayeuse ».

*
* *

La plupart des palais royaux ont leurs fantômes et leurs apparitions. En Angleterre, le château de Windsor, résidence de la reine Victoria, donne asile, paraît-il, à une dame mys-

térieuse, toute de noir vêtue, qui a été aperçue pour la première fois, il y a deux ans, dans les circonstances suivantes :

Un jeune officier de garde au château, lisait un soir dans la bibliothèque, quand tout à coup, il vit une dame en noir, la tête enveloppée d'une dentelle, qui passa devant lui et pénétra dans une pièce voisine. Cette pièce ne possède pas actuellement de sortie, mais elle en avait une, il y a bien longtemps, à l'époque du règne d'Élisabeth. L'officier se précipita sur les pas du fantôme. Ce fut en vain, le spectre s'était évanoui.

Ce mystérieux événement fit une vive impression au château de Windsor, où l'on est persuadé que cette ombre devait être celle de la reine Élisabeth. En effet, d'après une ancienne tradition, la partie du château où l'apparition s'est produite, est hantée par l'ombre de la fille de Henri VIII. Depuis lors, on entend à certaines époques des gémissements et des plaintes dans cette salle du château, si bien qu'il a fallu renforcer le service des gardes de nuit à Windsor.

Le même phénomène a eu lieu au palais de Hesse-Darmstadt. Une Dame blanche y a élu domicile depuis un temps immémorial. C'est d'ailleurs à la légende de ce palais que Wagner a emprunté le sujet de *Lohengrin*, comme Scribe et Boïeldieu ont emprunté au roman de Walter Scott *Guy Mannering*, le sujet de *La Dame blanche*.

Les Tuileries ont eu leur fantôme, mais ce n'était pas une dame blanche, ni même une dame noire : c'était un homme rouge. Catherine de Médicis, qui était très superstitieuse, comme la plupart des Italiennes, s'imaginait qu'elle avait aperçu aux Tuileries un homme rouge qui s'attachait obstinément à ses pas. Aussi s'empressa-t-elle de quitter le palais, qui venait d'être construit, pour une autre demeure où le spectre rouge la laissa définitivement en paix.

On sait que la veille de la bataille de Philippe un être surnaturel apparut à Brutus et lui dit : « Je suis ton mauvais génie. »

Le lendemain, Brutus était vaincu et se perçait de son épée. S'il faut en croire un historien, M. de Ségur, pareil phéno-

même se serait manifesté aux yeux de Napoléon I^{er}. L'empereur était assis dans son cabinet aux Tuileries, lorsqu'il vit apparaître devant lui le fameux homme rouge de Catherine de Médicis. Une longue conversation s'échangea entre Napoléon et le spectre, puis on entendit l'empereur s'écrier :

— Il est trop tard, tout est décidé.

Quelques jours après, Napoléon entreprenait la campagne de Russie, qui se termina, comme on sait, par la retraite de la Bérésina.

*
* *

Le souvenir de l'Homme rouge plana longtemps sur les Tuileries. L'impératrice Eugénie, qui connaissait l'histoire de ce fantôme, n'aimait pas qu'on en parlât devant elle.

Hélas ! avait-elle déjà le pressentiment des malheurs qui devaient fondre sur la France et sur sa Maison ?

(*Le Gaulois.*)

TOUT-PARIS.

IMPORTANCE DES RÊVES

Dès son enfance, Colville a eu des rêves prophétiques. Lorsqu'il arriva pour la première fois en Amérique, à l'âge de 16 ans, il était familiarisé, grâce à ses rêves, avec les principaux édifices de Boston et de New-York. Il raconte un de ces rêves : sur le point de s'embarquer pour les États-Unis, il passa une dernière nuit à Liverpool et là rêva qu'il se trouvait dans une grande salle et debout sur une estrade faisant un discours. Or à son arrivée à Boston, une délégation l'attendait à la gare pour lui dire qu'il avait été annoncé comme devant parler dans le Parker Memorial Hall le dimanche suivant. Quand il entra dans cette salle, il la reconnut fort bien, dans tous ses détails. Bien des fois il a rêvé des personnes qu'il devait rencontrer ou des lettres qu'il devait

recevoir, ce qu'il explique par le rapport qui s'établit entre une personne qui pense fortement à un tiers et ce tiers. Il rapporte le cas d'une dame qui loue des chambres et qui voit toujours d'avance en rêve les personnes qui les occuperont; quand après un semblable rêve, elle fait une annonce, elle est sûre de réussir la location. Un écrivain qu'il connaît rêve souvent qu'il écrit une nouvelle, puis la voit imprimée dans un recueil donné. Au réveil, il écrit réellement cette nouvelle et l'envoie au recueil vu en rêve, toujours avec succès pour sa démarche en pareil cas. La théorie de Colville, c'est que, pendant le sommeil, nous sommes en communication avec le monde des esprits, que nous sommes en rapport télépathique avec les personnes qui nous sont sympathiques, et que la vision du subconscient est supérieure à celle du conscient (1). Les personnes qui désirent tirer un profit quelconque de leurs rêves doivent observer les règles suivantes : ne jamais se coucher de mauvaise humeur ou avec la faim; concentrer la pensée sur quelque chose d'agréable après s'être couché. Les rêves doivent toujours être traités avec un certain respect, et s'il s'en dégage quelques avis, on devra tâcher de le suivre à moins qu'il ne paraisse absolument ridicule, et même dans ce cas, si l'avis n'est pas contraire à nos sentiments moraux, on en retirera souvent une réelle utilité pratique.

Depuis des milliers d'années, on tient compte des avertissements donnés en rêve. Macaulay a eu bien tort de se moquer de l'archevêque Laud, parce qu'il notait tous ses rêves dans son journal. Les historiens du Moyen-Age rapportent de nombreux rêves qui précédèrent les grands événements. Henri IV fit des rêves horribles pendant la nuit qui précéda son assassinat.

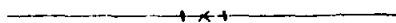
L'évêque Hall raconte une cure opérée par le fait d'un rêve; un infirme avait rêvé qu'il se baignait dans une certaine source des Cornouailles et qu'il en était sorti guéri. L'infirme obéit à cet avertissement et guérit. Que d'auteurs, d'artistes, de musiciens ont reçu leurs meilleures inspirations dans les

(1) Ces hypothèses ne reposent sur rien.

rêves. Chacun connaît l'origine de la « Sonate du Diable » de Tartini, que cet éminent musicien entendit exécuter en rêve : et cependant il trouva sa composition bien inférieure à ce qu'il avait entendu. Condorcet et Franklin exécutaient dans leurs rêves des calculs très difficiles dont ils tiraient le plus grand parti au réveil. Lord Thurlow a dit-on, composé en rêve une partie d'un poème latin, et J. Herschel a laissé une strophe charmante également composée pendant le sommeil. Goëthe raconte que ses rêves lui servaient beaucoup pour ses travaux littéraires. (On en a dit autant de Mozart, de Beethoven, etc., pour leurs compositions musicales.)

Certes, il y a des rêves qui ne présentent pas ces caractères, et qui peuvent avoir leur source dans un désordre du corps ou de l'esprit, et alors, comme le dit H. Ward Beecher, les facultés animales entrent en jeu. Mais en s'efforçant d'exercer un contrôle de plus en plus étendu sur son subconscient, on se procurera des rêves de plus en plus sérieux ; il faut pour cela beaucoup de patience, et tâcher même à l'état de veille de gagner un grand empire sur ses pensées et ses sentiments ; le résultat de ces victoires retentira automatiquement sur notre subconscient. L'homme, qui est complètement maître de toutes ses émotions, peut en quelque sorte choisir les lieux qu'il compte visiter en rêve, et pour lui il n'est plus question de « temps perdu en dormant ». Le sommeil, dans ces conditions, devient une sorte d'école et en même temps de délassement, et nous permet d'entrer dans le domaine intime de la véritable vie au grand profit de celle que nous vivons extérieurement, à l'état de veille.

D'après Colville dans *Light of Truth* (*Light*, 21 mai).



TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien permettre à un abonné de la *Revue du Monde Invisible* de vous communiquer deux souvenirs personnels.

1^o *Cas de transmission de la pensée.*

Entre 1885 et 1888, j'étais en garnison à Poitiers. On annonça un jour que Pickmann, prestidigitateur (?) fameux d'alors, donnerait quelques séances.

M. l'abbé... me dit que quelques jeunes gens dont il s'occupait désiraient aller à ces séances et me pria d'y aller tout d'abord afin de lui dire ce que j'en pensais.

La séance eut lieu au théâtre.

Assis dans la loge des officiers, accoudé sur le bord de la loge, la tête entre mes deux mains, concentrant tout mon attention, je vis tout le commencement de la séance se dérouler au milieu des banalités de la physique amusante, puis, tout à coup Pickmann annonça une expérience de transmission de pensée.

Il quitterait la salle sous la surveillance de personnes choisies par le public (en province tout le monde se connaît et les compérages sont faciles à découvrir), en son absence une personne également choisie par le public ferait un certain nombre d'actes bien définis, lui Pickmann rentrerait alors, se ferait bander les yeux, saisirait le poignet d'une personne désignée par l'assistance et reproduirait les actes faits en son absence.

L'expérience commença et, tout d'abord, réussit si bien que j'eus l'impression très nette qu'elle était inexplicable par des moyens naturels. L'idée me vint brusquement de chercher à m'opposer à ce qui se passait et je fis aussitôt la prière mentale suivante : *Mon Dieu, si ce qui se passe est diabolique, faites, si vous le voulez bien, que cet homme ne puisse continuer !*

A l'instant même Pickmann s'arrêta brusquement, en proie à une crise effrayante et, se tordant avec les signes d'une souffrance épouvantable, s'écria, en se tournant de mon côté, les yeux toujours étroitement bandés : « Oh ! que je souffre, quelqu'un s'est opposé à moi,

« c'est affreux ! si vous saviez ce que vous me faites souffrir, vous ne le feriez pas ! »

J'étais bouleversé et pendant quelques instants je demeurai comme pétrifié !

Dès que je pus me remettre de mon émotion, j'eus l'idée de *penser* : « il peut continuer » et il continua...

Quelques jours après j'interrogeai, sans me trahir, plusieurs personnes présentes à la séance pour m'assurer que je n'avais été à aucun moment le jouet d'une hallucination.

Toutes me confirmèrent les détails de la scène que je viens de résumer.

2° *Tables tournantes.*

Entre 1889 et 1892, j'étais en garnison près de Paris. Un soir, à la pension, nous parlâmes tables tournantes et mes camarades me demandèrent de me joindre à eux après le dîner pour faire une expérience. Je répondis que cela m'était impossible parce que l'Église défendait formellement ces pratiques.

Nous sortîmes de table et mes camarades s'assirent autour d'une table ronde. Je restai debout à une dizaine de pas. L'aventure de Pickmann me revint brusquement à la mémoire et j'eus l'idée de chercher à empêcher la table de tourner.

Je fis une prière mentale, demandant à Dieu, s'il le voulait bien, de ne pas permettre la réussite de l'expérience.

Après une vingtaine de minutes, rien ne bougeait ; je demandai alors à mes camarades si un pareil insuccès leur était jamais arrivé.

Tous me répondirent que jamais il ne leur était arrivé de ne pas réussir.

Je leur dis alors que j'avais cherché à m'opposer à leur action et j'ajoutai : « Essayez encore, mais cette fois-ci vous êtes prévenus que je vais encore chercher à vous arrêter. »

Je me retirai quelques pas plus loin, et fis la même prière mentale ; rien ne bougea.

Au bout de trois quarts d'heure mes camarades renoncèrent à leur essai, mais demeurèrent stupéfaits, répétant que jamais pareille aventure ne leur était arrivée. Or quelques-uns d'entre eux avaient fait tourner des tables un très grand nombre de fois.

Je n'avais pas besoin de ces deux faits pour augmenter ma foi, mais j'ai pensé qu'ils pouvaient être intéressants pour d'autres.

J'ai l'honneur de vous prier, Monseigneur, de vouloir bien agréer l'expression du profond respect de votre dévoué serviteur.



Monseigneur,

Permettez-moi de vous signaler dans le dernier numéro de la *Revue du Monde Invisible*, un passage qui m'a frappé.

M. le Dr Paul Audollent ignore la Constitution de Pie IX sur la question du magnétisme et des tables tournantes. Je crois parfaitement me rappeler que le Saint-Siège y déclare ces tables tournantes et leurs réponses de diverses manières, *toujours et absolument l'œuvre des démons*. A la page 275, le docteur fait donc une erreur contraire à cet enseignement du Saint-Siège en écrivant : 1^o qu' « aucune action surnaturelle ou préternaturelle ne peut être admise dans le phénomène même de faire tourner une table. » Outre cette erreur condamnée par le Pape, elle en contient une autre contre le bon sens, car tous nous savons que 4 ou 5 personnes ne peuvent avec leurs petits doigts mettre en mouvement une lourde table. Par conséquent le docteur se trompe complètement lorsqu'il ajoute « que le mouvement n'a pu être imprimé à la table que par l'action commune du fluide vital des différentes personnes réunies autour d'elle, action dirigée par leur volonté. »

Le paragraphe 4 qui suit (même page 375) est tout aussi contraire à la réalité des faits connus de tous ceux qui ont assisté à ces expériences (ce que j'ai fait, mais seulement jusqu'à la publication de la décision prise par Pie IX).

La fin du paragraphe premier est également condamnée par l'expérience et par le Saint-Siège. Ce n'est pas *fort souvent, mais toujours* que seul l'esprit mauvais est l'agent qui vient ainsi pour nous tromper.

J'espère que la Revue fort intéressante que vous dirigez avec une science et une sagesse parfaites, et dont je suis un fidèle abonné, ne laissera pas passer, au moins sans être rectifiée par une note, l'erreur grave du Dr Audollent.

Car cela peut être cause que des personnes qui ne connaissent pas ou bien qui ont oublié l'enseignement du Saint-Siège, se permettent de faire tourner des tables, malgré les *défenses formelles de Pie IX* et ne se mettent ainsi en rapports directs avec les démons au grand détriment de leur âme.

Veuillez agréer, Monseigneur, mes hommages respectueux.

EDM. M. PERDRIGEON DU VERNIER.



Monseigneur,

J'ai lu attentivement l'étude publiée par le D^r Audollent dans votre Revue du 15 novembre de la présente année, et je ne partage pas son avis relativement à ce qu'il dit sur les tables tournantes.

Selon lui, le fait dont il parle n'impliquerait aucune action surnaturelle ou préternaturelle : il l'attribue à *l'action du fluide vital dirigé par la volonté* des acteurs. Cette conclusion me paraît tout à fait illogique.

Car, comment expliquer que son fluide vital l'ait emporté en énergie sur celui de cinq personnes, qui voulaient que la table tournât ?

Et puis pourquoi la table ne tourne-t-elle pas de suite, ou ne tourne-t-elle pas du tout en certaines circonstances, comme j'en ai été témoin, bien que les agents le voulussent absolument ?

Si la cause de l'effet en question est purement physique, elle doit toujours opérer le même résultat dans les mêmes circonstances, et cela aveuglément comme toute cause matérielle : c'est là un axiome scientifique.

Le D^r Audollent remarque qu'il ne faut pas confondre le simple *mouvement physique* avec les *manifestations intelligentes des tables qui parlent*, soit par des coups frappés, soit autrement.

Pour moi, j'ai la conviction intime que c'est la même cause qui agit dans les deux cas. Si le docteur avait posé des questions à la table, ou plutôt à l'esprit qui l'ébranlait, il est à croire que cette table eût répondu à sa façon en faisant preuve d'intelligence.

Maintenant, pourquoi l'être surnaturel, invisible et intelligent, qui faisait mouvoir la table, se mit-il plutôt à la disposition de M. Audollent que des autres acteurs de la scène ? C'est parce que telle était sa volonté ou son caprice. C'est ce qu'on remarque journellement dans les manifestations de ce genre.

Conclusion. Prenons garde de voir le surnaturel partout, mais ne le nions pas sottement quand il saute aux yeux.

GUILLAMIN, curé de Gévelard.

Nota. — Nous reproduirons avec la même impartialité la réponse du D^r Audollent.

Nous avons reçu de Hongrie une lettre signée C. de Tolna. Si l'auteur veut bien nous donner son adresse, nous lui répondrons directement.

E. M.



Monseigneur,

Voulez-vous me permettre de vous raconter deux faits arrivés dans ma famille ?

Une de mes cousines germaines me disait ces jours-ci avoir été très frappée d'un rêve qu'elle avait fait et qui était devenu à sa grande surprise une réalité.

Ma tante, sa mère, habitait un canton de l'Aube ; devant sa maison demeurait un cultivateur que j'ai bien connu parce que souvent il venait rendre des services à la maison.

Ma cousine, mariée depuis plusieurs années, avait quitté le pays pour habiter une ville à quatre lieues de là. Une nuit elle rêva que ce brave voisin se mourait. A son réveil, elle n'y pense plus, quand quelques jours après le curé de son pays vient la voir et lui dit : J'ai fait hier un enterrement, ce brave L... est mort. Ma cousine frappée de son rêve, lui demande instamment à quelle heure. — A deux heures dans la nuit, répond le curé. C'était exactement l'heure et le moment où ma cousine avait dans son rêve vu mourir cet homme. La petite fille de cette cousine qui entendait raconter ce fait par la grand'mère nous dit tout à coup :

Il m'est arrivé il y a quelques semaines, une chose étrange. J'étais dans ma chambre avec une religieuse qui me soignait encore. Nous étions assises toutes deux quand la porte de la chambre voisine s'ouvre et se referme sans que personne ait pu le faire et ne put. Effrayées, nous ne savions que penser. J'ai eu peur, et tant que mon mari n'a pas été rentré de courses qu'il faisait pour ses affaires et j'ai été tourmentée, heureusement rien de fâcheux n'est arrivé, mais la sœur et moi sommes certaines que cette porte s'est ouverte et fermée mystérieusement, personne dans la maison n'ayant pu le faire.

Veuillez agréer, etc.

M. L.

Paris, 20 novembre 1900.



BIBLIOGRAPHIE

Les Vrais et les Faux Miracles, par le R. P. LESCŒUR, de l'Oratoire. Deuxième édition complètement refondue et augmentée. 1 vol. in-12. Prix : 3 francs.

La seconde moitié du siècle qui va finir restera marquée d'un phénomène singulier, je veux parler de la multiplicité des faits surnaturels, ou soi-disant tels, qui s'y sont produits.

Or, jusqu'à ces derniers temps les savants, tous plus ou moins rationalistes et disciples de Renan, se bornaient à hausser les épaules quand on leur parlait de miracles. Avec leur maître, ils prétendaient unanimement qu'« *une chose absolument hors de doute, c'est que, dans l'Univers accessible à notre expérience, on n'observe et on n'a jamais observé aucun fait passager provenant d'une volonté ni de volontés supérieures à celle de l'homme.* » Aujourd'hui, ce n'est plus un petit groupe de fanatiques qui croient au surnaturel. Les spirites et occultistes de toute nuance couvrent les deux mondes. Ils les inondent de leurs livres, de leurs revues, de leurs congrès. Les mêmes savants qui refusaient hier de regarder les miracles de l'Évangile, base de notre foi, et les autres miracles qui la confirment se pressent en foule autour des tables tournantes, des médium, des somnambules, des hypnotisés. C'est M. Charcot, le grand adversaire des miracles de Lourdes, qui écrit à propos de l'hypnotisme : « *C'est un monde dans lequel on rencontre à côté de faits palpables, matériels, grossiers, côtoyant toujours la physiologie, des faits absolument extraordinaires, inexplicables jusqu'ici, ne répondant à aucune loi physiologique et tout à fait étranges et surprenants.* »

Rien donc de plus opportun, à cette heure, qu'un livre écrit sur ces matières par un théologien qui constate ces faits étranges, qui les étudie à la lumière des principes immuables de la science chrétienne.

L'ouvrage du P. Lescœur, dont nous publions une seconde édition, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la grande question du surnaturel, c'est-à-dire à tout le monde.

Aux Catholiques d'abord, parmi lesquels beaucoup d'âmes se ren-

contrent qui ont été troublées par les prétendues révélations soi-disant religieuses et par les impostures du spiritisme et auxquels il est bon de rappeler les enseignements traditionnels de l'Église par le discernement des vrais et des faux miracles.

Aux gens du monde, pour qui tous les phénomènes sont une pure affaire d'amusement et un objet de curiosité : en lisant ce livre, ils viendront peut-être à enfrevoir tout le sérieux du problème qui se cache sous des apparences frivoles ; ils comprendront que, comme au temps de l'Évangile, la grâce de Dieu se sert quelquefois du démon, père du mensonge, pour faire éclater la vérité.

Enfin et surtout ce livre s'adresse à tous les savants de bonne foi. Si jusqu'ici, ayant refusé systématiquement de jeter les yeux sur nos miracles, ils se voient réduits aujourd'hui, comme malgré eux, à constater la réalité des phénomènes étranges que l'Église attribue au démon, que ne poussent-ils leur investigation plus loin ! Que ne se mettent-ils à étudier le miracle proprement dit, les faits scientifiquement inexplicables et parfaitement constatés, sur lesquels repose la foi au surnaturel et qui font la base historique de la religion révélée ?

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD

LES ANGES DANS L'UNIVERS

I. — Les anges existent et ils sont innombrables.

Nous le disons aux hommes de bonne volonté, comme l'enseigne l'Eglise, instruite par la Révélation.

Je crois en un seul Dieu tout-puissant créateur du ciel et de la terre. Je crois par conséquent, à tout ce que Dieu a révélé, à tout ce que la sainte Eglise catholique me propose à croire.

Dans l'immense totalité du genre humain qui, aujourd'hui, se chiffre couramment par environ 1.500.000.000 d'hommes, il y en a quelques-uns qui ne croient à aucune vérité religieuse et se donnent pour athées : ceux-là forment une rare, très rare exception. Plus nombreux sont ceux qui, nés au sein du christianisme, où ils puisèrent dès leur enfance les principes du vrai bonheur et de la civilisation, s'acharnent maintenant, mus par une haine d'autant plus inconcevable qu'elle est plus implacable, contre ce même christianisme et ses institutions séculaires, contre ses prêtres, son culte et ses fidèles.

Ici l'on ne se donne pas la mission de persuader les mécréants ou de convertir les impies; inutile de leur exposer les vérités d'une foi qu'ils méprisent, des raisonnements théologiques pour eux surannés ou d'essayer de leur montrer dans la nature les touches d'un surnaturel qu'ils ne veulent pas voir.

Les anges existent : l'histoire sainte, l'histoire profane et la vie des saints sont remplies de leurs apparitions et de faits sans eux inexplicables. Tous les peuples ont toujours cru aux esprits. Jamais génération n'y a cru plus que la nôtre et, chose inouïe aux temps passés, le spiritisme d'aujourd'hui

veut faire religion; et s'il y réussissait, il trouverait d'emblée 50.000.000 d'adeptes, choisis dans la classe de ceux qui se targuent le plus de science et de progrès.

Les anges existent : la raison l'affirme et le prouve à quiconque jouit de la connaissance de Dieu et de ses œuvres. Eh ! qu'est-ce que le Créateur a voulu en s'entourant de créatures ? — N'est-ce pas l'amour et la bonté qui l'ont poussé à créer; et à quoi tend l'amour sinon à la similitude réciproque de plus en plus parfaite des êtres qui s'aiment et enfin à leur union la plus intime possible !

Contemplez la création. Partout vous y trouverez le bien : car le souverain Bien lui-même, en jetant un regard satisfait sur toutes choses, les a trouvées fort bonnes; mais cependant partout aussi en ce monde et dans votre propre être, vous trouvez, par rapport à *Dieu pur esprit*, une lacune : toutes les créatures que nous voyons ici-bas sont essentiellement matérielles; la preuve c'est que nous pouvons les voir de nos yeux corporels. Or, si vous vous donnez la peine de réfléchir, vous devez admettre que les créatures visibles, si parfaites et si bonnes soient-elles, ne sauraient avoir avec Dieu qui est invisible, une ressemblance satisfaisante. Pour vous en convaincre, il suffit de considérer les choses à partir de leur plus simple expression : les corps inanimés ne sauraient ressembler à Dieu : ils sont à peu près le contraire de l'esprit, et n'ont du souverain Être qu'une existence rudimentaire. Quant à la vie qui anime graduellement les plantes et les animaux, elle est loin, pour immatérielle qu'on la conçoive, de pouvoir entrer en comparaison avec Celui qui a dit : « Je suis la Vie. » — Reste l'homme. L'homme, à la vérité, est, grâce à l'âme, vie et intelligence comme Dieu; mais, par son corps, il est matière comme les brutes. Oui, notre âme est esprit, mais pas esprit pur, unie qu'elle est à la matière corporelle dont la mort ne la sépare que provisoirement. Et puis, l'âme n'est pas l'homme !

Concluons que ni l'homme non plus, ni son âme prise en elle-même, n'est la créature qu'il faut pour constituer, par rapport au Créateur, une ressemblance définitive, et avec Lui une union adéquate par rapport à l'essence de l'être.

Donc, de deux choses. l'une : ou la création est défectueuse ou il y a, à part cet univers visible, un monde que nous ne voyons pas, qui ne peut tomber sous nos sens, parce qu'il est fait de *purs esprits* (1).

Mais la sainte Église n'a pas coutume d'envoyer ses enfants chercher dans l'histoire du passé, ou de leur laisser la peine de trouver par le raisonnement la voie du ciel et les lueurs de la vie qui éclaire notre future patrie. La sainte Église, comme une bonne mère, nous apprend à lire dans le livre du Saint-Esprit et nous met le doigt sur des passages comme celui-ci :

O Seigneur, qui fites vos anges purs esprits : *qui facis angelos tuos spiritus*. (Ps. 103.) « *Millia millium ministrabant ei et decies millies centena millia assistebant ei*. Un million d'anges le servaient et mille millions se tenaient devant lui. » (Dan. 7, 10.)

Dans le langage mystérieux des Écritures, cette façon de compter énonce un chiffre illimité. Lorsque saint Pierre demanda au Christ combien de fois les péchés devaient être remis à un pécheur, en vertu du pouvoir des clefs que Jésus lui octroyait. « Est-ce, par exemple, sept fois ? » dit-il. — Le Sauveur lui répondit : « Non, pas sept fois ; mais septante-sept fois sept fois, » ce qui signifiait toutes les fois, toujours, parce que la miséricorde de Dieu est infinie. Pareillement le prophète Daniel, inspiré par une sublime vision de l'au-delà, balbutie un nombre pour exprimer l'inexprimable et nous apprendre que c'est surtout dans la création des esprits angéliques que le Très-Haut a mis à contribution sa toute-puissance.

Basé sur ce terme de la Révélation, le Docteur angélique (2), interrogé de préférence pour tout ce qui a trait aux sciences divines, peut, avec toute la certitude de la vraie foi, nous assurer que : *Les anges, en tant que substance immatérielle, excèdent en quantité la multitude des choses matérielles*. et s'appuyant sur saint Denis l'Arcopagite, illustre parmi les Pères par ses écrits sur les célestes intelligences, il ajoute :

(1) C'est une raison de convenance et non de nécessité : l'existence des anges n'est pas *nécessaire* au plan divin. E. M.

(2) Ce titre est donné à saint Thomas d'Aquin à cause de l'érudition avec laquelle il a traité des anges.

Nombreuses sont les saintes armées des intelligences supérieures qui excèdent la mesure numéraire des quantités infimes et restreintes employées pour calculer le nombre des choses matérielles.

La raison en est, continue le maître des théologiens, que, Dieu infiniment parfait ayant principalement en vue la perfection relative des choses qu'il a tirées du néant, il les a créées dans des proportions d'autant plus développées qu'il les voulait plus parfaites, le développement étant une condition de la perfection créée. Or, tandis que dans les créatures corporelles l'excès se mesure d'après la dimension. Ainsi nécessairement, pour les créatures incorporelles, c'est suivant les multitudes qu'il convient de déterminer la mesure. Aussi bien, on le voit, les corps matériels incorruptibles, tels que les minéraux, qui sont, en fait de corps, les plus parfaits de tous parce qu'ils sont pure matière, surpassent infiniment en immensité les êtres vivants et corruptibles lesquels à leur tour sont d'espèces plus multipliées que les premiers. Pour preuve du contraire, essayerez-vous de comparer la dimension du globe terrestre avec celle des herbes et des animaux qui passent à sa surface, ou encore, la grandeur physique d'un homme avec le diamètre du soleil? — Non certes, et cependant cet astre unique en sa gigantesque solitude, ne saurait, en raison de la *valeur de l'être*, entrer en comparaison avec un seul d'entre les hommes qui par millions peuplent la terre. Aussi la multitude est à l'homme ce que l'immensité est au soleil. On mesure la dimension qui fait la valeur de la matière. Les hommes ne se mesurent pas; ils se comptent.

Les anges ni ne se mesurent ni ne se comptent. Il n'y a point de nombre qui puisse exprimer leur quantité.

(A suivre.)

Alfred VAN MONS.
Pancsova (Hongrie).



QU'EST-CE QUE LA MAGIE

Le Dr Rozier a publié dans *l'Hyperchimie*, un article que nous croyons utile de reproduire, pour guider nos lecteurs dans l'étude des phénomènes qui se rattachent à la magie. Le lecteur est souvent troublé par la confusion des termes qu'il rencontre et dont le sens lui reste caché.

C'est donc uniquement à titre de document, et en faisant les réserves exprimées dans les notes, que nous reproduisons l'article occultiste de *l'Hyperchimie*.

On ne contestera pas la clarté d'exposition de ce document : il nous permettra d'exposer, ensuite, exactement, la pensée de nos adversaires.

Paris, 10 janvier 1901.

A toutes les époques de l'Histoire, il y a eu des hommes qui dépassaient leurs contemporains par leur intelligence, leur savoir et leur puissance. Il est certain qu'il en a été de même dans les périodes préhistoriques.

Parmi ces hommes supérieurs, un certain nombre ne connaissaient et ne pouvaient rien qui ne puisse être réalisé sans aucune intervention du monde invisible. D'autres, au contraire, agissaient, surtout au moyen de ces interventions. Les premiers correspondaient à ce que nous appelons aujourd'hui des Savants, les autres étaient des Thaumaturges.

Les Thaumaturges, ou faiseurs de choses merveilleuses, ont été primitivement confondus en une seule classe, et ont été appelés, suivant les époques ou suivant les lieux, des Magiciens, des Sorciers, des Prêtres, des Prophètes, etc. Plus tard on a eu conscience de différences énormes entre les uns et les autres et on a dû les diviser en deux catégories principales : Ceux qui opèrent en invoquant les puissances célestes, et ceux qui opèrent en mettant en jeu d'autres puissances de diverses catégories.

Pendant longtemps, il a été difficile de donner à ces divi-

sions une valeur pratique, une classe de thaumaturges ne différait souvent d'une autre que par prédominance de l'un des deux éléments sur l'autre. Aujourd'hui encore les prières et les formules magiques sont employées indifféremment par beaucoup de thaumaturges. Cependant il y en a qui ne connaissent et ne veulent connaître que les influences célestes (1).

Je n'ai pas l'intention de faire l'histoire de la Magie, je vais simplement l'étudier telle qu'elle se présente dans les temps modernes.

Il faut savoir d'abord que Magie et Occultisme ne sont pas synonymes. L'Occultisme est l'étude de toutes les sciences, parmi lesquelles s'en trouvent quelques-unes qui poussent leurs investigations plus spécialement parmi les choses cachées, *Occultes*, telles que la Mystique et la Magie. Ces sciences, qu'on a appelées de tous temps *Sciences occultes*, ne sont donc pas tout l'Occultisme, mais en sont la partie caractéristique, celle par laquelle cette doctrine se distingue de toutes les autres.

La Magie est, à proprement parler, l'étude de la puissance humaine, en tant que cette puissance n'est pas due aux moyens ordinaires employés par l'industrie. L'homme a le pouvoir de modifier de mille façons l'ambiance dans laquelle il se meut; la Physique, la Chimie, la Mécanique, etc., lui donnent les moyens d'exécuter de véritables prodiges. Mais cela n'est pas de la Magie. L'homme a aussi le pouvoir d'agir sur son semblable, sur les animaux, sur les végétaux, par le manie-ment d'un fluide particulier que nous possédons tous, le fluide magnétique. Cette action peut être bonne ou mauvaise, avantageuse ou nuisible, suivant la volonté de l'opérateur, supposé suffisamment instruit.

Cela n'est pas encore la Magic, mais y touche de près. Le Magnétisme peut être placé à la limite des sciences naturelles, il ne lui faut que très peu de chose pour être de la Magie. Entre les mains de certains expérimentateurs, Du Potet entre

(1) Entre le Saint qui fait des *miracles* par la vertu de Dieu, et le démoniaque qui opère des *prestiges*, par la vertu du démon, il y a une différence essentielle, radicale, absolue. On ne peut faire entre eux aucun rapprochement.

(La Rédaction.)

autres, il passe alternativement du magnétisme simple à la Magie.

Enfin, l'homme a encore le pouvoir de mettre, sans contact, les objets inanimés en mouvement, de faire passer un corps solide à travers un autre corps solide, sans que leurs formes en soient altérées, de faire sortir de lui-même pour un instant, une partie de la matière qui compose son propre corps, et de lui faire prendre une forme solide, représentant un personnage qui se meut et parle; en un mot de produire tous les phénomènes dont l'ensemble constitue ce que tout le monde connaît sous le nom de spiritisme. L'homme peut tout cela, mais à une condition, c'est d'avoir un organisme doué de propriétés particulières qui le constituent un Médium. Ces propriétés, nous les possédons tous, mais à un degré insuffisant pour pouvoir produire des phénomènes perceptibles pour tout le monde (1).

Ici nous sommes encore bien plus près de la Magie, mais la Magie exige quelque chose de plus.

Le Médium, je l'ai dit, doit avoir un organisme spécial, et n'est pas Médium qui veut. Certains spirites prétendent le contraire, mais l'expérience prouve que quelques personnes, après des exercices nombreux et prolongés, n'ont jamais pu rien obtenir. En outre, le Médium est passif : il ne commande pas à l'influence d'où proviennent les phénomènes, il lui obéit plutôt.

Le Magicien, au contraire, n'est pas obligé d'être Médium. Ici encore, je suis en contradiction avec un petit nombre d'Occultistes qui croient que le Magicien doit être Médium. Éliphas Lévi ne possédait pas la plus petite parcelle de médiumnité et il a obtenu des phénomènes assez importants, et il n'est pas le seul. La médiumnité et la Magie, au contraire, s'excluent, il serait désastreux pour un Magicien d'être Médium. En outre, et c'est là le plus important, le Magicien est actif, il commande. Il est vrai qu'il peut être malmené par

(1) Non, l'homme n'a pas ce pouvoir; mais, par des évocations, des pactes, des pratiques imprudentes il peut se mettre en rapport avec des puissances supérieures, avec des êtres mauvais, et produire avec eux des phénomènes prodigieux. La force démoniaque passe en lui et agit avec lui.

l'Influence en révolte, mais il commande toujours, c'est-à-dire que si l'influence se révolte, il ne l'implorera pas, il cherchera à la réduire par ses propres forces : s'il est vainqueur, sa carrière magique se poursuit avec d'autant plus d'éclat; s'il est vaincu, il meurt ou devient fou, mais il n'a pas obéi.

Mais alors, quelle est cette Influence? Longtemps on a cru, et aujourd'hui beaucoup croient encore, qu'elle est de deux sortes : la force propre du Magicien et celle de certains êtres de l'Invisible.

Eh! bien, il faut perdre cette illusion : cette Influence est unique, elle provient des habitants de l'Invisible. L'homme réduit à ses propres forces ne dépasse pas le Magnétisme, et encore ne peut-il produire que les phénomènes les plus rudimentaires du Magnétisme.

Cependant il y a une exception apparente : certains hommes, ceux-là sont très rares, peuvent obtenir quelque chose par eux-mêmes. Pour les distinguer des autres, je les appelle des *Mages*, et je laisse le nom de Magicien à celui qui, n'ayant aucune puissance personnelle, peut cependant commander, à ses risques et périls, à certains êtres de l'Invisible qui, eux, possèdent des pouvoirs variés. Contre le Magicien, il y a des révoltes fréquentes; contre le Mage, il n'y en a jamais.

Nous pouvons maintenant définir la Magie : elle est la science qui permet à l'homme de commander, non pas à l'Invisible, mais à certains êtres de l'Invisible, pour obtenir des résultats que les sciences ordinaires sont incapables de procurer (1).

Ces résultats ne sont pas surnaturels, mais les lois de la nature qui sont mises en jeu pour les obtenir sont quelquefois inconnues des savants officiels, et toujours hors de leur atteinte.

Reste à savoir quels sont les êtres de l'invisible auxquels le Magicien commande.

(1) Ces résultats sont surnaturels dans leur cause. ils sont produits par des êtres de l'Invisible qui ne font pas partie de l'ordre naturel auquel nous appartenons.

Nous divisons le Monde en plusieurs Plans ou manières d'être : le Plan Physique, qui seul est visible, le Plan Astral qui contient les forces et les êtres qui les manient, le Plan Mental et le Plan Divin, qui se délinissent d'eux-mêmes. La description de ces Plans ne fait pas partie de mon sujet ; tout ce que j'ai besoin d'en dire, c'est que le Mystique puise sa force dans le Plan Divin et dans le Plan Mental ; le Magicien dans le Plan Mental et dans le Plan Astral. Il y a d'autres Plans intermédiaires, et chaque plan se subdivise en sous-Plans. Tous sont habités par des êtres spéciaux. Les habitants du Plan Divin sont connus : Dieu, la Vierge, les Anges, les Saints. Ceux du Plan Astral sont moins connus du public qui se figure volontiers qu'après les Anges et les Saints, il n'y a plus que les Démons et les Damnés.

Le Plan Astral contient des êtres variés, les uns naturels, c'est-à-dire ayant une existence propre et une vie indépendante, les autres artificiels, n'ayant qu'une existence passagère, quelquefois très longue, d'autres fois très courte. Parmi les habitants naturels, je signalerai la grande classe des *Élémentals*, la plus importante pour les Magiciens. Il y en a de plusieurs catégories, de très élevés, de très infimes, de bons, de mauvais et d'indifférents. Ce sont les *Élémentals* qui mettent en œuvre ce que nous appelons les forces de la nature. Tout cela demanderait de grands développements, car le travail est plus compliqué qu'il ne peut le paraître d'après ce court exposé. On trouvera ces détails dans les publications spéciales. — Parmi les êtres artificiels, je me contenterai de nommer les *Élémentals* Kama-Manasiques et les Larves. Les Égrégores sont mixtes, partie naturels, partie artificiels. Les Larves jouent un grand rôle dans les Envoûtements (1).

Les Magiciens se divisent en deux grandes classes : les Magiciens blancs et les Magiciens noirs. En outre il y a à considérer une classe pour ainsi dire parasite, les sorciers qui, eux aussi, sont blancs ou noirs.

(1) Ces êtres artificiels sont les mauvais anges déchus ; ils ne sont pas *artificiels* ; ils forment une hiérarchie, ils sont organisés, ils peuplent l'air qui nous entoure. Tout ce que l'auteur dit ici des *Élémentals*, et autres êtres artificiels, n'est pas prouvé !

Les Magiciens sont des savants qui connaissent les causes et les théories des phénomènes qu'ils produisent; les Sorciers sont des empiriques qui connaissent quelques modes opératoires, qu'ils appellent des *secrets*, et produisent un nombre très limité de phénomènes, sans savoir pourquoi ni comment.

Les Magiciens et les Sorciers blancs sont animés de bonnes intentions, ils s'adressent à des êtres de l'Invisible qui ne sont pas pervers, et ne cherchent qu'à faire ce qu'ils croient être le Bien.

Les Magiciens et les Sorciers noirs, au contraire, n'ont affaire qu'aux pires entités de l'Invisible, à l'aide desquelles ils cherchent à se procurer des avantages par n'importe quels moyens, et à assouvir leurs haines et leurs vengeances.

Je ne dirai rien des Devins, Tireurs de Cartes, Somnambules, et autres diseurs de Bonne Aventure : ce ne sont ni des Magiciens ni des Sorciers. Ce sont de braves gens, incapables de faire du mal, faisant souvent du bien, qui exploitent des facultés naturelles d'intuition. Je parle, bien entendu, des voyants sincères, car à côté d'eux, on est exposé à rencontrer des charlatans qui ne savent même pas que la voyance existe réellement.

Les sorciers blancs sont le plus souvent des guérisseurs. Quelquefois aussi ils sont des voyants.

Les Magiciens blancs sont souvent appelés à détruire les œuvres des Sorciers et Magiciens noirs, ce qui n'est pas toujours facile.

Disons enfin que la Magie même blanche est vue d'un mauvais œil par les Clergés qui la considèrent comme mauvaise par elle-même. Ils n'ont pas tort de s'en défier, mais ils se trompent en la croyant mauvaise par elle-même. Le Magicien qui ne cherche que le bien et ne s'adresse qu'à des entités bonnes ou indifférentes, ne commet aucun mal et, à ce titre, n'est pas blâmable. Mais il est imprudent.

En effet, il porte la responsabilité de tout ce qu'il fait, et nos jugements sont souvent infirmes, il peut très bien avoir cru bien faire et s'être trompé. D'autre part, toutes les fois qu'on entre en communication avec le Plan Astral, de sa

propre autorité, on est bien exposé : les entités mauvaises sont toujours prêtes à nous importuner et il faut être bien fort pour éviter ou repousser toutes leurs attaques. Le Magicien, animé des meilleures intentions, a beau faire appel aux bonnes entités, et uniquement à elles, il n'en a pas moins ouvert une porte, sur l'Invisible, et il lui sera bien difficile d'éviter que quelques mauvaises entités ne passent par cette porte. C'est, du reste, ce qui arrive trop souvent (1).

Pour le Magicien noir, il n'y a pas à tenir compte de ces considérations, il fait volontairement appel aux mauvais, s'il lui arrive malheur, il l'a bien cherché, et cela lui arrive très souvent.

Cet appel aux mauvais fait de suite penser aux pactes. Le pacte n'est pas aussi fréquent qu'on pourrait croire, la plupart des Magiciens et Sorciers noirs n'ont jamais fait de pacte, seulement nous sommes obligés, ici, de distinguer : les théologiens divisent les pactes en deux catégories : les *pactes explicites* et les *pactes implicites*. Les pactes explicites proviennent d'un contrat bilatéral, écrit et signé, par lequel le Sorcier renonce à son salut et le diable s'engage à le servir pendant le temps qu'il lui reste à vivre sur la terre. Le tout accompagné de blasphèmes et de profanations dans le détail desquels je n'entrerai pas. Le pacte implicite consiste à utiliser les services du diable, connaissant leur provenance, sans toutefois avoir pris aucun engagement avec lui. Le diable, évidemment, y trouve son compte, car il ne rendra jamais de services que pour faire le mal ; du reste le fait seul d'accepter quelque chose de lui est une sorte d'engagement et lui donne des droits.

On sourira peut-être en lisant ce qui précède, et on ne manquera pas de me dire : Comment ! vous croyez au diable ? Je croyais qu'aujourd'hui il n'y avait plus que quelques esprits arriérés qui conservaient une pareille superstition.

Certes, si vous entendez par le diable un être grotesque

(1) L'Église a donc raison de condamner la magie blanche et de défendre tout commerce avec les Esprits. A quel prix, par quels moyens devient-on Magicien blanc ? Au péril de son âme et par des moyens illicites. Tout ce que l'on a dit du plan astral est arbitraire. Les mauvais anges sont partout.

(La Rédaction.)

avec des cornes et une queue. n'ayant d'autres occupations que de retourner les damnés dans le feu de l'enfer avec de grandes fourches, et venir sur la terre pour nous faire des misères, je ne crois pas au diable.

Mais le personnage que je viens de décrire n'est qu'une caricature : le diable, le vrai, l'Ange déchu, existe bien réellement, et il est heureux qu'il ne puisse pas opérer lui-même, comme le croient beaucoup de théologiens (1). Le vrai diable est enchaîné dans l'abîme, il ne peut que suggérer et guider des entités beaucoup moins redoutables que lui, mais encore bien dangereuses pour nous. Je fais plus que croire à ces entités, je suis certain de leur existence. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ces choses, je veux seulement donner un aperçu de la Magie.

Le Magicien noir, ayant commerce avec ces entités mauvaises, se trouve vis-à-vis d'elles et par conséquent vis-à-vis de Satan lui-même, dans le cas du pacte implicite, ce qui est certainement très grave, mais cependant moins grave que le pacte explicite.

Maintenant que nous avons vu la position des Magiciens et Sorciers, examinons sommairement une partie de ce qu'ils peuvent faire.

Il y a d'abord les évocations ou appels des esprits. Cette opération peut être considérée comme le trait d'union entre le Visible et l'Invisible. Ceux qui veulent pratiquer la Magie débutent généralement par là, et toute leur puissance dérive de cette opération préliminaire (2).

Pour faire une évocation, on doit commencer par s'entourer d'un cercle de protection, sans lequel on courrait les plus grands dangers, on peut même dire qu'on courrait à une perte certaine. Puis on exécute un rituel approprié au genre d'esprit qu'on veut évoquer.

(1) Quand Dieu déchaînera les grands Esprits, à la fin des temps, la Terre verra d'effrayants prodiges. Ce que nous voyons aujourd'hui est jeu d'enfant comparé à ce que l'on verra. Il n'y a pas d'autres entités que les démons.

(La Rédaction.)

(2) Nous trouvons dans cette page la justification autorisée de l'enseignement traditionnel de l'Eglise et des théologiens, touchant les pactes et les évocations. En présence des faits ainsi constatés, il n'est plus permis d'accuser les théologiens d'ignorance ou de superstition.

(La Rédaction.)

S'il s'agit d'évoquer des esprits élémentaires, il faut commencer par se préparer quelque temps à l'avance, physiologiquement et moralement; puis il faut choisir le jour et l'heure, suivant les influences planétaires; revêtir un costume spécial, variant d'un jour à un autre; se transporter dans un lieu approprié; posséder des instruments spéciaux, consacrés à l'avance d'après un rituel déterminé; brûler des parfums appropriés au jour et à l'heure; prononcer des paroles rituelles, etc. (1).

On voit que cette opération est assez compliquée, mais il faut ajouter qu'elle est redoutable : au moment où les esprits commencent à apparaître, il est difficile d'échapper à un sentiment de terreur auquel il serait dangereux de céder; si on a le malheur de sortir du cercle, c'est la mort ou tout au moins la folie. L'opérateur doit être d'une fermeté à toute épreuve.

Cette première opération étant réussie, on n'a plus qu'à commander. Mais il ne faut pas oublier que le Magicien doit toujours veiller, ne jamais se départir d'une volonté ferme et rester inaccessible à la peur; il a affaire à des serviteurs très rétifs, toujours prêts à la révolte. Sa situation est analogue à celle du belluaire dans la cage de ses fauves. C'est pour cela qu'il y a un adage qui dit que tôt ou tard, le diable finit par tordre le cou au sorcier.

Le Magicien doit avoir toujours présentes à la mémoire les quatre conditions indispensables : Savoir, Vouloir, Oser et se Taire.

Il serait beaucoup trop long d'énumérer tous les pouvoirs du Magicien; je me contenterai de dire, avec Éliphas Lévi, que tout ce qu'on en a raconté, bien loin d'être exagéré, est au-dessous de la vérité. Seulement il faut bien dire qu'il y a peu d'hommes capables d'atteindre à un tel degré de puissance; la carrière d'un Magicien prudent se borne à peu de chose : quelques évocations, quelques talismans pour obtenir tels ou tels avantages, quelques visions prophétiques, quelquefois des guérisons ou, au contraire des envoûtements, s'il s'agit d'un Magicien noir. Le téméraire qui veut dépasser ses

(1) Satan contrefait toujours les cérémonies de l'Église et l'œuvre de Dieu.

forces voit sa carrière interrompue par des accidents qui lui ôtent l'envie de recommencer.

La partie la plus intéressante de la Magie et de la Sorcellerie noires est sans contredit l'art des Envoûtements. Je dis que cette partie est la plus intéressante parce qu'elle menace tout le monde.

On ne saurait croire avec quelle désinvolture un Sorcier jette la désolation dans une famille, pour les motifs les plus futiles. Se croyant à l'abri de la répression en raison de l'incrédulité générale, ils n'hésitent pas à causer la mort d'une personne pour se venger de la plus petite contrariété.

Je pourrais citer des exemples nombreux de faits contemporains, dont quelques-uns se sont passés sous mes yeux; beaucoup de cas très curieux, quelquefois tragiques, ont eu lieu dans mon entourage, quelques-uns sont encore pendants, on lutte pour détourner les catastrophes. Malheureusement je ne suis pas autorisé à les publier. Je me bornerai donc à en raconter un, déjà ancien, mais très intéressant en raison du peu d'importance de l'offense dont la Sorcière a prétendu se venger et, au contraire, de l'importance du personnage qui en a été la victime.

Un de mes amis, chercheur éclairé, M. Valet, a eu l'obligeance de copier, à mon intention, à la bibliothèque janséniste, où il a accès, un manuscrit de la nièce de Blaise Pascal, Marguerite Périer, qui contient un exemple d'envoûtement si intéressant que je le reproduis *in extenso*. Il n'y a de changé que l'orthographe, pour que la lecture en soit plus facile.

L'envoûté est Blaise Pascal lui-même, les événements se passent en 1624.

« Lorsque mon oncle eut un an, il lui arriva une chose très extraordinaire. Ma grand'mère était, quoique très jeune, très pieuse et très charitable; elle avait un grand nombre de pauvres familles à qui elle donnait une petite somme par mois, et entre les pauvres femmes à qui elle faisait ainsi la charité, il y en avait une qui avait la réputation d'être sorcière : tout le monde le lui disait; mais ma grand'mère qui n'était pas de ces femmes crédules et qui avait beaucoup

d'esprit, se moquait de cet avis et continuait toujours à lui faire l'aumône. Dans ce temps-là il arriva que cet enfant tomba dans une langueur semblable à ce qu'on appelle à Paris *tomber en chartre* : mais cette langueur était accompagnée de deux circonstances qui ne sont point ordinaires : l'une, qu'il ne pouvait souffrir de voir l'eau sans tomber dans des transports d'emportement très grands ; et l'autre, bien plus étonnante, c'est qu'il ne pouvait souffrir de voir son père et sa mère proches l'un de l'autre. Il souffrait les caresses de l'un et de l'autre en particulier avec plaisir ; mais aussitôt qu'ils s'approchaient ensemble, il criait et se débattait avec une violence excessive. Tout cela dura plus d'un an durant lequel le mal s'augmentait. Il tomba dans une telle extrémité qu'on le regardait comme prêt à mourir.

Tout le monde disait à mon grand-père ou à ma grand-mère que c'était assurément un sort que cette sorcière aurait jeté sur cet enfant ; ils s'en moquaient l'un et l'autre, regardant ces discours comme des imaginations qu'on a quand on voit des choses extraordinaires, et n'y faisaient aucune attention, laissant toujours à cette femme une entrée libre dans leur maison où elle recevait la charité. Enfin mon grand-père, importuné de tout ce qu'on lui disait là-dessus, fit un jour entrer cette femme dans son cabinet, croyant que la manière dont il lui parlerait lui donnerait lieu de faire cesser tous ces bruits ; mais il fut bien étonné lorsqu'après les premières paroles qu'il lui dit, auxquelles elle répondit seulement et assez doucement que cela n'était point, et qu'on ne disait cela d'elle que par envie, à cause des charités qu'elle recevait, il voulut lui faire peur, et feignant d'être assuré qu'elle avait ensorcelé son enfant, il la menaça de la faire pendre si elle ne lui avouait la vérité ; alors elle fut effrayée, et se mettant à genoux, elle lui promit de lui dire tout, s'il lui promettait de lui sauver la vie. Sur cela mon grand-père, fort surpris, lui demanda ce qu'elle avait fait, et ce qui l'avait obligée à le faire. Elle lui dit que l'ayant prié de solliciter pour elle, il l'avait refusé, parce qu'il croyait que son procès n'était pas bon, et que pour s'en venger elle avait jeté un sort sur son enfant qu'elle voyait qu'il aimait tendrement, et

qu'elle était bien fâchée de le lui dire, mais que le sort était à la mort. Mon grand-père, affligé, lui dit : Quoi ! il faut donc que mon enfant meure ! Elle lui dit qu'il y avait du remède, mais qu'il fallait que quelqu'un mourût pour lui, et transporter le sort. Mon grand-père lui dit : Oh ! j'aime mieux que mon fils meure que de faire mourir une autre personne. Elle lui dit : On peut mettre le sort sur une bête.

Mon grand-père lui offrit un cheval : elle lui répondit que, sans faire de si grands frais, un chat lui suffisait. Il lui en fit donner un, elle l'emporta, et en descendant elle trouva deux capucins, qui montaient pour consoler ma grand'mère de l'extrémité de la maladie de cet enfant. Ces pères lui dirent qu'elle voulait encore faire quelque sortilège de ce chat : elle le prit et le jeta par une fenêtre, d'où il ne tomba que d'une hauteur de six pieds et tomba mort ; elle en demanda un autre que mon grand-père lui fit donner. La grande tendresse qu'il avait pour cet enfant fit qu'il ne fit pas d'attention que tout cela ne valait rien, puisqu'il fallait, pour transporter ce sort, faire une nouvelle invocation au diable ; jamais cette pensée ne lui vint à l'esprit, elle ne lui vint que longtemps après, et il se repentit d'avoir donné lieu à cela.

Le soir, la femme vint et dit à mon grand-père qu'elle avait besoin d'un enfant qui n'eût pas sept ans et qui, avant le lever du soleil, cueillit neuf feuilles de trois sortes d'herbes, c'est-à-dire trois de chaque sorte. Mon grand-père le dit à son apothicaire, qui dit qu'il amènerait lui-même sa fille, ce qu'il fit le lendemain matin.

Les trois sortes d'herbes étant cueillies, la femme fit un cataplasme qu'elle porta à sept heures du matin à mon grand-père, et lui dit qu'il fallait le mettre sur le ventre de l'enfant. Mon grand-père le fit mettre ; et à midi, revenant du palais, il trouva toute la maison en larmes, et l'enfant dans son berceau, mort, à ce qu'il paraissait. Il s'en alla, et en sortant de la chambre il rencontra sur le degré la femme qui avait porté le cataplasme, et attribuant la mort de cet enfant à ce remède, il lui donna un soufflet si fort qu'il lui fit sauter le degré. Cette femme se releva et lui dit qu'elle voyait bien qu'il était en colère parce qu'il croyait que son enfant était

mort; mais qu'elle avait oublié de lui dire le matin qu'il devait paraître mort jusqu'à minuit, et qu'on le laissât dans son berceau jusqu'à cette heure-là et qu'alors il reviendrait. Mon grand-père rentra et dit qu'il voulait absolument qu'on le gardât sans l'ensevelir. Cependant l'enfant paraissait mort; il n'avait ni pouls ni sentiment, il devenait froid et avait toutes les marques de la mort; on se moquait de la crédulité de mon grand-père qui n'avait pas été accoutumé de croire à ces sortes de gens-là.

On le garda donc ainsi, mon grand-père et ma grand'mère toujours présents, ne voulant s'en fier à personne: ils entendirent sonner toutes les heures et minuit aussi sans que l'enfant revint. Enfin, entre minuit et une heure, plus près d'une heure que de minuit, l'enfant commença à bâiller; cela surprit extraordinairement: on le prit, on le réchauffa, on lui donna du vin avec du sucre; il l'avala; ensuite sa nourrice lui présenta le téton qu'il prit sans donner néanmoins de marques de connaissance et sans ouvrir les yeux; cela dura jusqu'à six heures du matin qu'il commença à ouvrir les yeux et à connaître quelqu'un. Alors, voyant son père et sa mère l'un près de l'autre, il se mit à crier comme il était accoutumé: cela fit voir qu'il n'était pas encore guéri, mais on fut au moins consolé de ce qu'il n'était pas mort, et environ six à sept jours après il commença à souffrir la vue de l'eau. Mon grand-père, arrivant de la messe, le trouva qui se divertissait à verser de l'eau d'un verre dans un autre entre les bras de sa mère; il voulut s'en approcher, mais l'enfant ne le put souffrir, et peu de jours après il le souffrit, et en trois semaines de temps cet enfant fut entièrement guéri et remis dans son embonpoint. »

Je prierai les lecteurs de remarquer que pour détruire le sort jeté à Blaise Pascal, il a fallu une victime, un malheureux chat. C'est qu'un sortilège ne se détruit qu'à la condition d'avoir son plein accomplissement; c'est ce que nous appelons la *Répercussion*. Si la sorcière n'avait pas sacrifié un chat ou tout autre animal analogue, elle aurait subi elle-même le contrecoup, dont elle serait probablement morte.

Un sorcier maladroit peut même recevoir lui-même tout ou partie des coups dont il croit accabler sa victime. Je suis de

loin, en ce moment-ci, un maladroït de cette sorte, il est sur le point de payer le mal qu'il cherche à faire. On travaille à le sauver en même temps que ses victimes, car il vise plusieurs personnes, j'espère qu'on y réussira.

Voici encore un document intéressant que je tire de la *Contemporary review* de septembre 1899. Ce numéro contient une étude de M. W. B. Yeats, intitulé *Ireland bewitched*, l'Irlande ensorcelée. Il s'agit d'une enquête qui a été faite sur la sorcellerie en Irlande.

Il résulte de tous les récits recueillis que les hommes sont sujets à beaucoup de vexations de la part de certains habitants de l'invisible, qu'ils appellent uniformément des *Fées* (1). Un forgeron, cependant, pourvu qu'il soit le septième forgeron de sa famille, est à l'abri de ces vexations et possède le pouvoir d'en délivrer les autres. Du reste le fer est un préservatif puissant.

Les Irlandais interrogés divisent les maladies en deux catégories : les maladies naturelles et celles qui sont données par les fées. Les maladies naturelles peuvent être guéries par des médicaments que, souvent, les fées enseignent aux sorciers ; mais celles qui sont envoyées par les fées ne peuvent être guéries que grâce à une compensation, qu'on appelle la pénalité.

Quand les fées ont jeté leur dévolu sur une victime, elles lui impriment une marque sur une partie du corps. Cette marque n'est visible que pour l'œil des sorciers, elle est pour eux un signe certain que la mort est proche. L'un d'eux dit : « Je n'en guérirai plus beaucoup maintenant, j'ai vu leur marque sur ma jambe gauche. »

Le plus célèbre de ces sorciers était une femme, nommée Biddy Early, morte depuis une trentaine d'années. Elle guérissait volontiers les malades, riches ou pauvres, et était très

(1) Pourquoi parle-t-on si souvent d'une catégorie mystérieuse d'êtres intermédiaires entre les démons et nous ? Que sont-ils ces êtres ? d'où viennent-ils ? qui les a produits ? a-t-on prouvé leur existence ? à quoi servent-ils ? Nous admettons une hiérarchie dans les anges déchus. Nous croyons que les mauvais anges supérieurs sont doués d'une puissance effrayante, mais encore liée. Nous attribuons aux anges déchus inférieurs les prodiges constatés dans l'histoire. Mais nous n'avons besoin ni d'astral, ni d'élémental, etc., etc.

aimée, quoique redoutée. Quand elle voyait que la maladie était envoyée par les fées, elle avertissait : Vous savez qu'il faudra payer la pénalité. Il arriva un jour que le mari d'une malade ne voulut pas payer la pénalité, sa femme mourut.

Cette pénalité était une substitution, comme dans le cas de Pascal. Quand on acceptait la pénalité, le malade guérissait, mais on perdait un cheval, un poulain, une vache, etc. Quelquefois, malheureusement, c'était une autre personne qui mourait à la place de celle qui avait été primitivement choisie par les fées.

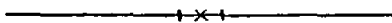
Un homme obtint la guérison de sa femme, mais sa jument mit au monde un poulain mort : un autre perdit son cheval pour sauver son enfant : une femme tomba malade, sa maladie était naturelle, Biddy Early la guérit sans pénalité. Elle tomba malade une seconde fois, elle avait la marque, Biddy avertit qu'il faudrait payer la pénalité : la femme guérit et une vache mourut. Plus tard cette femme tomba malade pour la troisième fois, elle portait encore la marque. Cette fois le mari savait que c'était lui qui devait être sacrifié : néanmoins il n'hésita pas : sa femme guérit et il mourut. Un peu plus tard elle s'est remariée.

Je me bornerai à ces citations, et je renvoie les lecteurs qui voudraient en savoir davantage, à l'article lui-même, il contient encore un grand nombre de faits très intéressants.

Dr ROZIER.

OBSERVATION. — Après avoir lu cet article intéressant et sérieux *d'un homme du métier*, qui confirme l'enseignement des théologiens, des canonistes, des jurisconsultes de tous les temps, on ne rira plus de l'aveugle crédulité des catholiques touchant la magie, les pactes sataniques et la sorcellerie.

(La Rédaction.)



MAISON HANTÉE

(Suite.)

M^{me} F... nous introduisit dans le salon, où nous causâmes de tout ce qui s'était passé chez elle.

— Vous n'avez pas cherché, Madame, lui dis-je, à vous rendre compte de ces faits?

— Comment, Monsieur, si je n'ai pas cherché à m'expliquer? Oh! ma pauvre tête a bien travaillé; et encore je n'ai pu rien y comprendre! A bout de patience, j'ai écrit à mes filles; il m'était pénible d'en causer à tout autre, car il me répugnait, au début, de faire savoir que ma maison était hantée par les revenants... J'ai donc écrit à mes filles; je leur ai dit ce qui se passait ici; je leur ai fait part, comme vous pouvez le penser, de toutes mes inquiétudes, de tous mes ennuis. Je leur ai dit d'en parler à leurs maris, de les prier de s'enquérir auprès de personnes instruites et savantes, comme il y en a dans les grand'villes! D'ailleurs, voici précisément leurs lettres : elles sont encore là sur la cheminée; je les ai toutes gardées! et vous verrez d'après leurs réponses si je ne me *donnais pas de la tête* pour m'expliquer d'où cela pouvait venir!

Je lus donc ces lettres avec grand intérêt! d'autant plus qu'elles étaient fort bien écrites, et rédigées au coin du bon sens. Ces dames y disaient en substance que personne n'avait pu leur donner l'explication de ce qui se passait chez leur bonne mère... Il est impossible d'expliquer cela, disaient-elles, par la chimie et même par la physique... Peut-être serait-ce quelque voisin ou quelque domestique qui ferait adroitement tous ces tours pour vous faire peur?... Enfin, elles donnaient à leur mère le conseil, que dans le cas où elle ne pourrait comprendre comment tout *cela* se faisait, et si

cela continuait encore, d'en prévenir tout bonnement les autorités locales, qui verraient bien par la suite ce qu'elles auraient à faire.

— Voilà, dis-je à M^{me} F..., un bon conseil que vous avez bien fait de suivre, puisque, grâce à ce conseil, vous avez mandé M. le Maire, lequel m'envoie vers vous, et que je crois pouvoir vous tout expliquer et tout faire cesser à votre grande satisfaction, n'est-ce pas, Madame?

— Ah! je crois bien, Monsieur, que je serais heureuse si vous pouviez m'en débarrasser, mais quelle explication pourriez-vous m'en donner?

— Eh bien! Madame, allons droit au but : Vous ne vous êtes jamais méfiée de votre jeune bonne?

— A vrai dire, non, Monsieur! Comment voulez-vous que j'aie pu me méfier, un seul instant, de cette petite! Elle m'est si dévouée! si attachée!... elle est si bonne petite! si innocente! si douce, si jeune! Elle n'est qu'à peine formée!

— Précisément, Madame, c'est bien cela! elle peut être troublée par l'âge de la puberté!... Bref, vous ne vous êtes jamais méfiée d'elle, et vous ne l'avez jamais épiée, surveillée, observée dans ses mouvements?

— Non, Monsieur le docteur; je ne me défiais pas d'elle, du tout. Mais croyez-vous que cette fille soit capable de?...

— Oui, Madame, je crois, jusqu'à preuve du contraire, que c'est bien cette jeune fille qui vous a fait tout cela.

— Comment, Monsieur! si je le croyais, je la renverrais immédiatement.

— Gardez-vous-en bien, Madame! ce serait peut-être la rendre complètement folle?

— Mais comment expliquez-vous cela?

— Toutes les fois qu'il se passe quelque chose d'étrange, elle est là ou pas loin!... Lors de la visite de M. le Maire, elle était là! elle est toujours là quand il survient quelque chose d'extraordinaire, et quand elle n'y sera plus, vous verrez que ce sera fini; vous n'avez qu'à la faire partir de chez vous; mais il ne faut pas l'invectiver, ni l'accuser, ni la blâmer, car si elle est la cause de tout cela, elle l'est d'une façon irresponsable et complètement inconsciente, car certainement elle

n'aurait pas fait ces tours-là volontairement devant le maire et devant les gendarmes? Elle n'est donc pas coupable du tout!

— Je ne comprends pas! je ne comprends pas!

— Vous allez y être tout de suite, Madame, et je suis persuadé qu'ensuite vous me comprendrez très bien!... Figurez-vous que cette fille, après la mort rapide de son père, mort si terrifiante pour elle, figurez-vous qu'avec une impression si pénible, cette petite ait eu le cerveau frappé (par émotion), que des cauchemars aidant, elle soit devenue somnambule! Et ne comprenez-vous pas qu'étant somnambule, elle ait pu se promener la nuit! aller et venir! remuer vos tonneaux vides dans la cave, voire même la barrique, avec la force et l'adresse que peuvent déployer les somnambules?... qu'elle ait pu répandre sur le plancher ou sur les tables, des cartes à jouer, même symétriquement, comme cela arrive tous les jours quand on lance des cartes sur une table?... qu'elle ait pu ouvrir des journaux, ayant des articles tachés de sang de poulets ou d'autre... suivant les détails que vous nous avez donnés il y a un instant, et qui avaient pu vous faire impression!... Ne comprenez-vous pas enfin, qu'elle ait pu ainsi, déranger les objets de votre chambre, etc., etc., qu'enfin elle ait pu faire, ainsi endormie, tout ce que font les somnambules; ce qui s'est vu maintes fois, et puis, sans se le rappeler le moins du monde, le lendemain, une fois éveillés?... Vous n'ignorez pas, Madame, que les somnambules n'ont aucune souvenance de leurs actes accomplis en état de sommeil?

— Cela encore, soit, je le comprendrais! Mais, Monsieur le docteur, la journée? Comment expliquez-vous ce qui se passe en plein jour?

— Ah! cela est plus difficile à comprendre et à expliquer... Mais, voyons : figurez-vous que cette jeune fille soit encore dans la journée sous l'influence nerveuse du somnambulisme de la nuit, que ce trouble de son cerveau se prolonge dans la journée, qu'elle soit encore, par moment, dans un état de demi-veille, dans une sorte d'état intermédiaire entre la veille et le sommeil, qu'elle ait ainsi un trouble dans ses idées et dans sa volonté; qu'en un mot, elle soit *monomane*, c'est-à-

dire qu'elle ait à part ses autres idées normales de la vie de relation, une idée fixe, une idée de monomanie, c'est-à-dire un grain de folie, une manie sur un point spécial, une seule manie, une divagation sur un point fixe et unique ; par exemple : sur le démon ou les revenants ; pouvant d'ailleurs, être raisonnable en apparence sur tous les autres points, ce qui est troublant pour notre raison et difficile à admettre, mais ce qui cependant se voit et ce qui est connu...

Figurez-vous que cette jeune fille, dans cet état d'esprit, puisse répondre convenablement à vos questions, en dehors de l'idée prédominante, qu'elle puisse d'ailleurs faire, comme d'habitude son ménage et sa cuisine, comme si de rien n'était... et puis : v'lan!.... quand l'idée l'obsède, quand la terreur diabolique la prend, quand la toquade lui vient, sans le vouloir, sans le savoir, inconsciemment, involontairement, instinctivement aussi, par un mouvement rapide, inflexible et prompt, comme s'il était instinctif, elle lance soit un balai, soit un verre, soit un soufflet, soit un bâton, comme devant M. le maire, soit des assiettes, soit la soupière, comme elle l'a fait avant, etc., etc...

Elle donne des coups, des gifles ; elle s'en donne à elle-même à son insu, et croit absolument qu'elle n'y est pour rien et que c'est le diable qui fait cela et non elle (1) !

Bref, vous avez là une bonne à chagrin !

Il faut vous en défaire, mais vous devez prendre des précautions pour la renvoyer, car elle est bien plus à plaindre qu'à blâmer, et si vous voulez me le permettre, je vais tâcher de mettre ses idées au point : je vais tâcher de lui raccorder ses idées, et permettez-moi cette comparaison, comme un accordeur qui répare les touches d'un piano, je vais tâcher de toucher sa mémoire, son intelligence et sa raison, de façon à avoir des notes moralement justes, et cela, sans brusquer les mouvements. J'aurai ainsi, Madame, fait plus, je crois, pour vous et cette pauvre fille que si on la rendait furieuse,

(1) Peut-on supposer que cette domestique produise ce vacarme, qu'elle lance les assiettes, les plats, la vaisselle à la tête des gens, et en plein jour, sans qu'aucun témoin, ni maire, ni gendarmes, ni observateurs ne s'aperçoivent que c'est cette servante qui joue ces tours ? Cette explication est inadmissible et invraisemblable.

en la rudoyant, en la faisant mettre à la porte brusquement, et sans aucun ménagement, car alors, si on la renvoyait sans la moindre explication, et n'y comprenant rien, cela pourrait la surexciter encore davantage, et on pourrait, à bon droit, vous blâmer vous et moi de n'avoir pas pris les précautions les plus élémentaires...

Si vous le voulez bien, nous allons la voir et lui parler : nous lui demanderons l'explication de ses impressions et de ses frayeurs...

Nous passons alors à la cuisine où nous trouvons la jeune bonne occupée aux soins du ménage.

— Eh bien ! ma fille, je vous reconnais, et vous me connaissez sans doute ?

— Oh oui ! Monsieur le docteur.

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas, que nous nous sommes trouvés ensemble auprès de votre pauvre père mourant ?

— Oui, Monsieur le docteur, un triste souvenir !

— Et cela, ma fille, vous a fait une bien terrible impression par la mort si subite de votre père ?

— Comme vous pouvez le penser, Monsieur le docteur.

— Et depuis, vous faites de mauvais rêves ?

— Eh oui ! Monsieur le docteur.

— Vous avez des cauchemars la nuit, n'est-ce pas ? Et le matin, en vous réveillant, vous êtes toute agitée et bien fatiguée ?

— Oh ! oui, Monsieur le docteur..., la sueur *m'en* coule sur le front !

— Je le crois bien, après avoir remué tant de choses, fait danser les tonneaux et transporter les barriques !

— Mais vous ne supposeriez pas, Monsieur le docteur, par exemple, que ce soit moi qui fasse tout cela ?

— Comment, vous ? ma pauvre fille ! vous, si bonne ! si douce ! si attachée à votre maîtresse et qui l'aimez tant !

— Ah ! Monsieur, j'aime tant ma maîtresse ! je la plains de tout mon cœur de tout ce qui s'est passé ici, et je ne suis pas capable, moi, de lui vouloir faire tant de mal, alors qu'elle m'a fait tant de bien ! Et je n'ai pas de raison, moi, pour lui faire tant de misères !

— Je vous sais, mon enfant, incapable de vouloir faire la moindre peine à votre maîtresse!

— Cependant, c'est bien triste, ce qui se passe ici, Monsieur le docteur, et je voudrais bien que cela finisse, pour les autres, comme pour moi... J'en ai tant peur!

— Cela vous impressionne donc beaucoup?

— Pensez donc, Monsieur le docteur... Est-ce qu'il n'y a pas de quoi?

— Pourriez-vous, ma fille, me dire un peu ce qui s'est passé ici? Faites-moi voir...

Et nous fûmes tous ensemble voir le lit où le feu avait été mis..., dans la chambre, où, au début, tout fut bouleversé, le lit poussé au milieu de l'appartement, les garnitures de la cheminée dérangées, avec la statuette de la sainte Vierge déposée plusieurs fois avec soin sur un tabouret, le siège de la jardinière qui fut jeté en travers du corridor.

— Et M. le Maire, lui demandai-je, a eu bien peur hier?

— Ah! oui bien, qu'il a eu peur... même qu'il y avait de quoi! et moi aussi, j'ai bien eu peur!

— Vous rappelez-vous où vous étiez lorsque le balai est parti frapper la cheminée?

— J'étais en train de m'occuper dans la cuisine, quand, en passant près de la table, je vis le balai s'élancer vers M. le Maire, qui en fut tout transi.

— Oui, vous passiez près de la table, quand il est parti, le balai; donc, vous n'étiez pas trop loin, et vous avez pu le lancer.

— Comment, Monsieur le docteur, vous croyez peut-être que c'est moi qui l'aurais lancé?

— Comment vous si bonne, si douce, si craintive! non, je ne puis croire cela de votre part, et que vous ayez osé lancer ce balai sur M. le Maire? Cependant, je comprends encore que vous ayez pu prendre lestement le verre dans l'armoire, au moment où vous ouvriez cette armoire pour le lancer. — En même temps, n'avez-vous point lancé aussi la cuillère que vous teniez à la main?

— Vous croyez que c'est moi qui ai lancé le verre?

— Non, non, je sais que vous êtes incapable d'avoir voulu

faire cela et le reste *exprès*, mais voyons. — Où étiez-vous quand le soufflet est parti entre les jambes du maire, les pieds des chaises et de la table?

— J'étais accroupie (*amoudada accatada*) devant le feu! je l'attisais! quand soudain le soufflet est parti!

— Oui, oui, vous étiez encore là assez près pour pouvoir le saisir et le lancer... Et le bâton? Vous avez pu aussi le prendre, là, parmi l'autre bois du foyer, pour vous en frapper vous-même! Tenez, ma fille, croyez-moi...! Vous ferez bien de mettre de l'ordre dans vos idées! vous êtes en train ou de vous faire fourrer en prison, si vous ne m'écoutez pas, ou de vous faire mettre dans une maison de santé si vous continuez cette vie.

Les gendarmes sont venus hier... figurez-vous qu'ils ne sont pas venus pour rien, et moi, je suis venu pour vous sauver, si vous voulez m'écouter, et me croire!

C'est la mort, voyez-vous, si triste de votre pauvre père qui vous a troublé les idées : vous vous figurez que ce sont les revenants ou le diable qui font toutes ces choses! alors que c'est vous-même qui les faites!

Et comme vous êtes une bonne petite, tout à fait inoffensive, incapable de vouloir faire du mal à qui que ce soit, moi je vous défendrai, et on ne vous fera pas de misère... Mais ne recommencez pas, car autrement, je ne répondrai pas de vous; contentez-vous de prier pour votre pauvre père dans le cas où il serait dans le purgatoire! Recommandez son âme au bon Dieu! mais ne vous forgez pas tant d'idées dans votre pauvre tête, autrement cela tournera mal!

Allons, adieu, mon enfant, soyez sage! et je lui donnai une petite tape affectueuse... Puis je pris congé de M^{me} F...

M^{me} F... ne se le fit point dire deux fois, comme vous le pensez! M^{me} F... fit venir le frère de sa jeune servante, et le pria de l'emmener.

Ce qui fut fait le jour même.

Et depuis, ce fut fini (1).

(1) **Observation.** — Le docteur donne ici d'excellents conseils à cette servante, mais il n'explique rien, et il ne prouve rien. Que la présence de cette servante *médium*, ait été la condition de la production des phénomènes, qu'elle ait donné inconsciemment son fluide, à l'agent préternaturel, c'est possible; mais

Et rien plus ne s'est renouvelé, depuis, dans cette maison, après le départ de cette jeune fille.

Celle-ci a bien été fatiguée quelque temps, mais sans donner un pareil spectacle !

Elle s'est mariée depuis, et ne fait plus parler d'elle !

ce n'est pas cette servante qui produisait, malgré elle, et en trompant la vigilance de tant de témoins, ces manifestations de *hantise* qui occupent une grande place dans l'histoire du merveilleux. Nous avons cité, dans cette Revue, 15 mai 1900, le livre si documenté de Crowe, *Les côtés obscurs de la nature*.

Nous voyons le docteur donner de sages conseils à la servante, lui parler avec douceur et sévérité, lui défendre de continuer son jeu, la menacer du gendarme.

On parle ainsi à une personne intelligente, libre, responsable, qui peut et doit se corriger.

Le docteur croyait donc que cette fille était rusée, fausse, et qu'elle se moquait du public.

Et cependant, il nous dit aussi qu'elle était innocente, douce et inconsciente. Il faut choisir entre ces deux affirmations.

Et si cette servante était réellement, comme le prétend le docteur, une pauvre somnambule, absolument inconsciente, irresponsable, incapable, par conséquent, de comprendre, de se rappeler et de suivre ses conseils, dans l'état second, il ne fallait pas lui parler comme on fait à une personne libre ; tous ces conseils étaient vains, ces précautions morales devenaient inutiles.

Il aurait suffi de dire aux personnes effrayées : Quand vous entendrez du bruit, appelez cette fille, éveillez-la, et vous n'entendrez rien.

Je n'ai aucune confiance dans l'efficacité de ce conseil. Le problème de la hantise demande une autre solution.

(*A suivre.*)

Dr IGNOTUS.



ESSAI SUR LA VIE MYSTIQUE

Entre toutes les sciences qu'il convient d'acquérir, il n'en est point de plus agréable ni de plus utile, que la partie de la théologie mystique qui recherche les voies suivies par Dieu pour conduire à la sainteté les âmes prévenues des plus douces bénédictions de sa grâce, et qui fixe, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les lois de leur croissance surnaturelle. Dans cette œuvre sublime de l'Esprit saint, tout se fait avec ordre et mesure. Bien des détails de l'action divine nous échappent. Ce que nous en connaissons suffit toutefois pour exciter en notre âme l'admiration et la louange du Créateur.

Les exemples vivants des saints fournissent les meilleurs éléments de cette science. Les noms de personnages dont l'Église a authentiquement reconnu les vertus dans les brefs de canonisation se présentent aussitôt nombreux à l'esprit. Mais il est singulièrement utile de fouiller l'histoire des serviteurs de Dieu, nos contemporains, pourvu que leur renom de sainteté soit publiquement établi.

Condition parfaitement réalisée dans le R. P. Jean-Baptiste Muard, fondateur du monastère de Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire (Ordre de Saint-Benoît).

Citons seulement son Eminence le cardinal Richard, archevêque de Paris : « J'ai toujours vénéré le R. P. Muard comme un des grands serviteurs de Dieu à notre époque... Il nous montre dans sa personne la vie sacerdotale, s'élevant jusqu'à la perfection par l'union de la vie monastique et de la vie apostolique. »

De son côté le comte Charles de Montalembert en parle ainsi : « J'ai vu, dans le cours de ma vie, beaucoup de prêtres et de religieux, en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Portugal, enfin dans l'Europe entière : je ne

crois pas en avoir jamais rencontré qui ait plus vivement éveillé dans mon âme l'idée du saint. »

De plus, des suppliques ont été adressées au Saint-Siège en vue d'obtenir sa canonisation, par leurs Éminences les cardinaux Morichini, Howard, Caverot, Deschamps ; par des archevêques et des évêques au nombre de plus de quarante, par des communautés religieuses de Bénédictins, de Cisterciens, de Dominicains, etc. ; enfin par des laïcs illustres qui dans leurs relations avec cet homme de Dieu avaient pu apprécier ses vertus et sa sainteté.

Nous pouvons donc sans crainte tirer nos exemples de la vie du R. P. Muard pour jeter une nouvelle lumière sur la science de la théologie mystique, n'ayant d'ailleurs aucune prétention de devancer le jugement de la sainte Église romaine.

I

Il y a deux principes de la vie spirituelle que je voudrais exposer dans cet examen de l'histoire du R. P. Muard.

Le premier pourrait s'énoncer ainsi : Lorsque Dieu appelle une âme à une éminente sainteté, il lui communique ordinairement d'avance (non pas toujours) une certaine aptitude qui permet aux opérations de la grâce de se produire en elle d'une manière presque connaturelle. En réalité, tout le monde sait qu'il n'y a aucun rapport nécessaire entre cette aptitude naturelle et le don de la sainteté. Encore moins peut-on dire qu'elle mérite les dons de la grâce. Mais on peut la regarder comme le sol auquel sont confiées les semences de la grâce et de la sainteté. Schram explique très bien ceci dans sa *Théologie mystique* (1).

« La sainteté, dit-il, s'adapte à la nature du sujet, de telle sorte que dans les enfants elle a son caractère d'innocence et de candeur ; dans les femmes elle est pleine de modestie et de réserve, aimant la vie cachée et la solitude ; dans les jeunes

(1) Tom. II. Chap. II.

gens, intrépide et forte; dans les vieillards, vénérable, paisible, prudente. »

En quoi consiste la meilleure disposition aux dons de la grâce? Voici l'enseignement de ce même auteur.

« Un esprit juste, calme, aimant la vérité plutôt que vif et subtil; un jugement sain, prudent, sans lenteur ni empressement; un caractère facile, doux, docile, poli et aimable: une âme franche, loyale, passionnée pour la vérité. » A ces qualités s'ajoute la noblesse de caractère qui a horreur de toute inclination basse et sordide. Aussi Schram continue-t-il. « Une noble condition, s'alliant avec l'humilité, constitue une aptitude merveilleuse à la sainteté. »

Il faut dire pourtant, que dans les pays où la foi catholique s'est conservée de générations en générations, il n'est pas rare de trouver cette noblesse d'âme chez les habitants de la campagne.

Enfin nous ne devons point passer sous silence l'humeur gaie et joyeuse unie à cette aimable bienveillance que saint Thomas, après le philosophe, appelle Eutrapélie dans le passage où il condamne les gens durs et grossiers « ces hommes qui ne savent pas dire une plaisanterie, et ne peuvent la supporter dans les autres ».

Tels sont les caractères constitutifs de l'aptitude naturelle à la sainteté.

L'autre principe de la vie spirituelle que l'on voit souvent se manifester dans la conduite des serviteurs de Dieu est mis en pleine lumière dans la vocation du R. P. Muard.

Il est écrit au sujet d'Abraham : « Il obéit à l'ordre de Dieu lui enjoignant d'aller au lieu qui devait lui être donné en héritage; il sortit de son pays, ne sachant où il allait (1). »

Ainsi Dieu conduit ordinairement par des voies obscures les hommes, qu'il choisit pour de grands desseins. Ni eux, ni leurs compagnons ne connaissent le but à atteindre. Il arrive même très fréquemment que nous ne voyons clairement qu'après leur mort, la fin de l'œuvre qu'ils ont été appelés à établir, et parfois même de longues années après. Il est super-

(1) Hébr. xi, 8.

flu de prouver cette assertion. Toute l'histoire de l'Église catholique pourrait être invoquée à l'appui de notre thèse.

II

Jean-Baptiste Muard naquit à Vireaux, paroisse du diocèse de Sens, le 24 avril 1809, de parents demeurés attachés à la foi catholique pendant la tourmente révolutionnaire. Son père se nommait Claude Muard, sa mère Catherine Paillot. Prévenu par la grâce, il garda constamment intacte l'angélique pureté et fit paraître dans sa personne, durant le cours de sa vie, une douceur et une bonté toujours égales.

Envisagée selon les préjugés du monde, la douceur serait aisément confondue avec la faiblesse de caractère.

Elle renferme au contraire essentiellement une mâle énergie. Le Docteur angélique la définit en effet, « une vertu qui rend l'homme absolument maître de lui-même » *virtus quæ maxime facit hominem sui compotem*. Mais il ajoute avec raison que le propre de la douceur est de rendre l'homme agréable à Dieu et à ses semblables. Ainsi brillèrent dans le serviteur de Dieu ces deux qualités : une force d'âme invincible et une grâce particulière qui lui attirait tous les cœurs et les lui attachait par les liens de la plus vive affection. Cependant, il faut avouer que l'on rencontre comme une fausse image ou une contrefaçon de la vraie douceur dans quelques personnes sans énergie et languissantes par faiblesse de tempérament, qu'on peut même difficilement entraîner au bien. Rien de semblable dans la vie de Jean-Baptiste Muard. Au contraire, une persévérance indomptable, le zèle le plus actif pour la gloire de Dieu, une rigoureuse observance de l'ancienne discipline monastique, signes qui dénotent une âme fort éloignée d'une lâche mollesse. C'est cette véritable vertu de douceur qui paraît avec le plus d'éclat dans la personne du serviteur de Dieu avec ses deux caractères distinctifs. La vraie douceur en effet est ordinairement unie à l'austérité d'une vie laborieuse. Or l'austérité de Jean-Baptiste fut si grande que sa rigueur parut excessive au Promoteur de

la foi. Celui-ci crut y trouver une raison suffisante pour l'exclure du catalogue des Bienheureux.

A l'austérité se joint la puissance merveilleuse d'attirer les âmes à Dieu. En Notre-Seigneur lui-même, ce qui plus que toutes les autres qualités de sa sainte humanité attirait le monde vers lui paraît avoir été la grâce extérieure que la mansuétude répandait sur toute sa personne. C'est pourquoi saint Paul exhortait les fidèles par la douceur de Jésus-Christ. Cette bonté et cette mansuétude de Notre-Seigneur se reconnaissent presque à chaque page de la vie de Jean-Baptiste Muard; en même temps qu'on y voit les opérations de la grâce admirablement secondées par les belles qualités de la nature.

Il ne semble pas inutile d'ajouter ici un mot sur la vie austère du R. P. Muard; scandale pour quelques âmes pusillanimes plutôt que sujet d'édification.

C'est en effet dans cette austère pénitence unie à la mansuétude du caractère qu'il faut chercher le secret de l'affection et de la vénération singulière qu'éprouvèrent jadis et qu'éprouvent maintenant encore les fidèles pour le serviteur de Dieu. Il n'est pas rare aujourd'hui d'entendre répéter que l'austérité des temps anciens ne convient point à notre époque. Cela est vrai en partie, je ne le nie pas. Mais j'incline aussi à croire que la vie pénitente de Jean-Baptiste Muard n'aurait guère été admirée dans les premiers siècles de l'Église; car elle ne peut être comparée à la vie austère des anachorètes de la Thébàide. Cependant, il y a quelques remarques importantes qu'il ne faut pas omettre en notre sujet.

Le principe de la mortification corporelle, qui occupe une grande place dans l'ascétisme a toujours été en honneur dans l'Église de Dieu. Il n'est permis à personne d'en douter.

Ce n'est pas non plus au seul point de vue des forces corporelles qu'il faut se placer pour juger de l'aptitude à porter le joug de l'austérité, qu'il s'agisse des individus ou des communautés. Il faut l'envisager du côté de la vocation divine. Non point qu'on doive en semblable matière compter sur des miracles quotidiens. Telle n'est pas notre pensée. Il y a en effet une grande différence entre les miracles et les dons

que les théologiens appellent « grâces », dans les premiers l'effet dépasse les forces de la nature, dans les secondes celle-ci est aidée par un secours divin. Nous pourrions trouver dans la liturgie un argument en faveur de cette doctrine. L'Église ne demande-t-elle pas dans les prières de la sainte Quarantaine un secours surnaturel qui nous permette de supporter jusqu'au jour de Pâques le fardeau du jeûne.

Enfin il est une autre considération sur la pratique extérieure de la pénitence que le R. P. Faber expose très clairement lorsqu'il parle de l'espérance de la conversion de l'Angleterre à la foi catholique.

« Si un jour notre infortunée nation retourne à la vraie foi, ce sera sans doute par l'entremise de quelque ordre religieux qui lui mettra devant les yeux l'exemple austère de la pauvreté évangélique. La terre qui a rejeté le Christ, recevra Jean-Baptiste et sera attirée au Jourdain par la simplicité et la rigueur toute céleste de l'austérité antique... Je veux dire l'admirable pauvreté des Apôtres, telle qu'elle a été pratiquée dans les premiers siècles de l'Église (1). »

Nous nous proposons de traiter, dans le prochain article, de la vocation monastique du R. P. Muard.

(1) *Growth in Holiness*, ch. xi.

D. Adam HAMILTON,
de l'Ordre de Saint-Benoît.

LA VOYANTE DE LA PLACE ST-GEORGES

J'ai raconté, dans une brochure antérieure, les circonstances toutes de hasard qui m'ont, un jour, conduit chez la *Voyante* de la place Saint-Georges. Je n'y reviendrai pas. Je laisserai également de côté la plupart des faits que j'y ai relatés, sauf pour en affirmer de tous, à nouveau, la réalité ; et pour donner à certains d'entre eux annoncés comme devant être, la consécration effective du présent.

Julia est un esprit qui revient, ou, pour employer une expression moderne, qui se réincarne en la personne de M^{me} Lay-Fonvieille — c'est le nom de la voyante — à son appel, manifesté sans doute, par un désir intérieur, mais aussi par une brève invocation orale. Dès lors, M^{me} Lay-Fonvieille a complètement perdu sa personnalité, n'ayant nulle conscience de ce qui se passe en elle, ou autour d'elle, insensible même aux sensations physiques, qui pourraient affecter son corps. Vous n'avez plus devant vous que Julia, esprit ou âme d'une fillette morte il y a quelque soixante ou soixante-dix ans, qui se tient à votre disposition, pour vous révéler le passé, vous découvrir le présent et vous dévoiler l'avenir.

Des faits ? En voici :

J'ai relaté, en quelques lignes, dans ma brochure, l'entretien que Julia eut devant moi, avec une dame, le 18 août. Des circonstances, qui n'existent plus aujourd'hui, m'imposaient alors une certaine réserve ; je le notai. Cette dame consulta sur la santé de son mari, en traitement dans une ville d'eaux.

— Il ne guérira pas, répondit Julia.

— Quand doit-il mourir ?

— Ses jours sont comptés.

De retour à Paris, le malade fut reconnu dans un meilleur état de santé par son médecin, qui crut pouvoir pronostiquer,

si le mieux persistait, une guérison complète. J'en parlai à Julia, qui sourit tristement.

— Mais interrompis-je, le médecin a dit...

— Et moi, j'ai dit que je ne le voyais pas guéri.

— Il va mieux, cependant.

— C'est momentané. Il mourra debout.

De fait, le malheureux fut enterré aux derniers jours de novembre.

Une autre personne la suppliait de soulager son frère, dangereusement malade.

— C'est bien difficile, répondit-elle. Il faut prier beaucoup, car Dieu seul peut faire un miracle. Si dans quinze jours il y a quelque amélioration, il faudra m'en avvertir.

Quinze jours plus tard, le malade était dans l'éternité.

Une mère vient la consulter pour sa fille.

— Mais elle est pour avoir un bébé.

— Oui, dans trois mois environ.

Julia réfléchit un moment, puis, soudain :

— A toi, la mère, je puis te dire cela. Il est inutile de rien préparer pour l'enfant; tu ne le verras pas.

— Comment? je ne le verrai pas.

— Non.

— Tu m'annonces là, Julia, une chose irréalisable. Que l'enfant arrive, vivant ou mort, il faudra bien que je le voie, pourtant.

— Je te répète que tu ne le verras pas.

Deux mois après, une hémorragie tuait la mère et l'enfant, qu'elle portait encore dans son sein.

Il est bon de noter que si les prédictions se réalisent, en effet, elles sont annoncées avec un certain vague, quant à la date exacte de la mort. C'est voulu. Malgré toutes les instances que l'on peut faire auprès d'elle, pour savoir le jour et l'heure de la mort, Julia se refuse obstinément. « Dieu ne veut pas qu'on le dise, » répond-elle invariablement.

C'est ainsi qu'elle essaya, il y a quelques années, en 1896, de sauver une jeune femme. « Fais tout ce que tu pourras, dit-elle à son père, pour qu'elle n'aille pas à Paris. Je vois, pour elle, danger par le feu. »

Julia ne fut pas crue ou écoutée, et la jeune femme en question, venue à Paris pour quarante-huit heures, périt au Bazar de la Charité.

A cette claire vue de la destinée des gens, Julia joint une claire vue de la destinée des choses.

Une dame vient lui demander son avis sur un immeuble qu'elle se propose d'acheter, pour en habiter une partie et mettre le reste en location.

— N'en fais rien, dit Julia, car je vois cette maison en feu, et tu pourrais y trouver la mort.

La dame suivit ce conseil, et s'en trouva bien. Trois mois plus tard, l'immeuble brûlait, et deux locataires périrent, carbonisés dans l'incendie.

Je note ici pour mémoire la réponse qu'elle fit, il y a une quinzaine de jours, à un de mes amis qui, ayant postulé une place, ne l'avait pas obtenue.

— Ne la regrette pas. Je vois la mort frapper bientôt celui qui l'obtiendra ; il vaut mieux que ce ne soit pas toi.

L'avenir, prochain sans doute, nous apprendra si Julia a dit vrai ici, comme précédemment, et en beaucoup d'autres circonstances.

Le fait suivant nous offre un mélange de prédictions et de vision actuelle.

Il s'agit de l'infortuné capitaine de France, dont la tragique disparition a si vivement préoccupé l'opinion publique.

A la fin d'août 1900, je trouvai, dans le *Figaro*, une note succincte relatant l'inutilité des recherches faites jusqu'à ce jour. C'était au cours de l'étude, que j'avais entreprise, qui donna lieu à la brochure précitée. L'idée me vint d'interroger, en passant, Julia sur le capitaine. Je le fis le jour même, quoique je n'eusse aucun renseignement.

— Où est-il ? me demanda Julia.

— On n'en sait rien.

— Où a-t-il disparu ?

— Dans les Alpes.

Au bout d'un instant :

— Je le vois... Mais il n'est pas capitaine comme ton frère... il a des galons blancs. Est-ce cela ?

— Je ne sais pas... Fais-moi son portrait.

— Il a environ trente-cinq ans. Est-ce lui?

— Je ne sais pas. Au reste, je ne sais rien de lui. Dis-moi, toi, ce que tu vois.

— Il est au fond d'un trou très noir... pas loin d'un tunnel.

— Bien. A-t-il été assassiné?

— Non, je ne le vois pas assassiné. Il est tombé là par accident.

— A-t-il beaucoup souffert?

— Non. Sa tête a porté au premier choc, et il s'est tué sur le coup.

— Le retrouvera-t-on?

— Ce sera difficile. On passera à côté de lui sans le voir : mais on le retrouvera au moment où l'on s'y attendra le moins.

— Tu es bien sûre de ce que tu avances?

— Oui : c'était un chrétien, et nous, les esprits, nous voulons qu'il repose en terre sainte.

Au sortir de cet entretien, je courus au Cercle militaire, où j'appris que le capitaine de France était dans un régiment de cuirassiers ; il avait bien des galons blancs, Julia ne s'était pas trompée.

Elle fit des déclarations semblables à un journaliste qui lui consacra un écho dans l'*Événement* du 1^{er} septembre 1900.

Un rédacteur du *Matin*, dans un article humoristique, j'allais dire blagueur, empreint de scepticisme, s'occupa de la question.

(Le *Matin*, 2 octobre 1900.) Il était allé, raconte-t-il, chez une tireuse de cartes et chez une somnambule. L'une lui avait appris que le capitaine de France avait été assassiné, l'autre qu'il était en vie et ne tarderait pas à réapparaître. Enfin, il s'était présenté chez M^{me} Lay-Fonvieille, et Julia lui avait affirmé qu'il était mort accidentellement, et qu'on le retrouverait. De tout cela, notre journaliste concluait qu'il ne fallait croire personne.

Ce en quoi il se trompait. Le capitaine de France fut retrouvé. Le jour de la découverte de son cadavre, un de ses parents vint consulter à nouveau Julia, en compagnie de

M. X... Julia, interrogée, répondit qu'on allait le retrouver bientôt. Le soir même, la prédiction était devenue une réalité. L'autopsie et l'enquête ont démontré que les assertions de Julia étaient vraies jusque dans les moindres détails.

Cette histoire est d'aujourd'hui. Si nous remontons deux années en arrière, il nous sera donné d'en lire une autre, tout aussi macabre et non moins intéressante.

Résumée en huit lignes dans ma précédente brochure, je la donne ici avec plus de détails.

Le 14 septembre 1898, une marchande de poissons de Toulouse, nommée Marie Lichardos, disparaissait subitement. Au bout de trois jours, sa sœur, inquiète, vint consulter Julia.

Julia prend la femme Lichardos à la sortie de sa maison. emportant dans ses vêtements une somme de plusieurs milliers de francs, ainsi qu'elle faisait habituellement. Elle la voit rencontrant une autre femme, nommée Marie, qui lui propose d'aller visiter certaine propriété à vendre. Acceptation, mais Marie Lichardos veut auparavant se faire tirer les cartes; il y a trop de monde auprès de la somnambule. Les deux femmes s'en vont.

A ce moment, Julia s'arrête et pousse un grand cri; sa vision a été plus rapide que son récit...

— Oh! s'écrie-t-elle, je vois une femme toute nue dans une citerne... C'est elle.

— Où?

— Il faut traverser un champ de maïs.

— Elle est morte?

— Oui, elle a été étranglée par deux femmes: celle qui l'accompagnait lui tenait les bras et a été mordue au pouce; l'autre, qui les attendait, et qui s'appelle Marguerite, a tiré la corde.

On comprend facilement l'émotion de la sœur de la victime; elle supplie Julia de lui nommer les assassins. Julia se contente de lui assurer qu'elles commettront une imprudence qui les fera prendre.

Entre temps, la police avait arrêté une des deux femmes, que l'on avait vues avec Marie Lichardos, mais faute de

preuves, on allait la relâcher. Elle était même dans le bureau du commissaire, qui allait lui rendre la liberté, quand la sœur de la victime y fit irruption. La vue de cette femme, qui portait le nom d'un des assassins, fut pour elle un trait de lumière : elle l'interpelle, l'accusée l'insulte. Cette femme blémit, appelle à son aide le commissaire. Celui-ci a bien l'intuition du drame qui se passe, mais par habileté, il défend l'accusée et la laisse partir, tout en la faisant suivre, naturellement.

Était-on en présence des assassins ?

Julia avait dit qu'une imprudence les ferait prendre.

Mise en liberté, la femme s'entend avec sa complice. Toutes deux bâtissent un plan pour détourner les soupçons. Trois jours après, une voisine de la victime recevait une lettre dans laquelle Marie Lichardos disait que l'on ne s'inquiète pas d'elle, parce qu'elle était, en bonne compagnie, partie pour l'étranger.

Julia s'était-elle trompée ? Nullement, car la lettre était l'œuvre des assassins, non pas qu'elles l'eussent écrite elles-mêmes ; mais elles l'avaient dictée à une fillette.

Or, la sœur de la victime n'avait pas manqué de raconter sa visite à Julia, la scène du commissariat, et tout cela commençait à faire du bruit dans le public et dans les journaux. Rien, cependant, ne prouvait la culpabilité des deux femmes, dont le nom de famille n'avait pas été prononcé. Mais que la fillette vint à parler, elles seraient immédiatement compromises. Elles résolurent de supprimer ce témoin gênant. Elles donnèrent rendez-vous à la fillette, certain soir, dans une maison borgne. Mais la fillette, elle aussi, n'avait pas été sans entendre les racontars ; prise de peur, elle avertit la police. On l'engage à se rendre à l'endroit fixé, en l'assurant qu'elle serait protégée. Elle y va ; on la suit, et on arrête les deux femmes. L'imprudence annoncée par Julia avait été commise.

Néanmoins, elles n'avouaient pas, et le cadavre restait introuvable ; on le découvrit, enfin, au fond d'un puisard dissimulé dans les dépendances d'une maison appartenant aux parents d'un des assassins, et contiguë à un champ de maïs.

On aura remarqué, dans ce récit, que Julia refusa de nommer les assassins : il en est toujours ainsi, Julia a ses raisons. Elle indique quelquefois, mais elle ne nomme pas. Il en est de même pour les vols. Elle agit sur l'esprit des voleurs pour leur inspirer du remords, et les pousser à restitution ; s'ils n'abusent pas à cette suggestion morale, elle s'arrangera de façon à les faire prendre en flagrant délit. La chose s'est vue plusieurs fois.

Ne croyez pas que la perspicacité de Julia, que son acuité de vision, se manifeste seulement dans les graves occasions dont je viens de parler. Elle est universelle et s'applique aussi bien aux menus événements de notre existence.

Un monsieur se présente devant elle et lui tend une fleur desséchée. Évidemment ce ne peut être qu'un tendre souvenir conservé d'affectueuses émotions. Oh bien ! Julia découvrit, sans peine, que cette fleur avait été recueillie sur un cercueil, que dans ce cercueil se trouvait telle personne et chose caractéristique, qu'un livre gisait enseveli avec le défunt.

— Veux-tu, dit à Julia, moi présent, un de mes amis, veux-tu aller à San-Francisco, voir une jeune fille...

— J'y suis, répond Julia — mais la jeune n'est pas à San-Francisco.

— Ah ! fit mon ami stupéfait. Où est-elle donc ?

— Dans leur maison de campagne, avec ses parents.

Suit alors le portrait des personnes, leur caractère, leur tempérament, etc., etc...

Aucun détail ne lui échappe, quand elle juge à propos de préciser.

Dans les régions pyrénéennes, habite un brave homme de métayer, qui eut, maintes fois, à se louer de l'assistance particulière de Julia, qui se plaît à protéger sa vie, celle de ses enfants, ses terres et ses bestiaux.

— Comment se fait-il, gémit-il un jour, qu'une de mes vaches, qui n'est pas malade, ne donne pas plus de lait ?

— Ce n'est pas difficile à comprendre. Un veau, la nuit, se détache et va téter sa mère.

— Tu te trompes ; mes veaux sont trop bien attachés ; c'est

quelque voisin voleur qui sûrement vient traire mes vaches.

Admirez ici l'attachement de l'homme à son sens propre.

Ce brave paysan n'a jamais trouvé Julia en défaut; mais aujourd'hui sa petite vanité de vigilant gardeur de bestiaux est en jeu, il doute de sa protectrice.

Il rentre chez soi, piqué; tout entier à son idée, il fait le tour de son étable, y installe un lumignon fumeux, puis armé d'un fusil, il s'embusque au coin d'une lucarne, à l'extérieur, prêt à faire feu sur l'imprudent voleur qu'il est convaincu de voir bientôt apparaître. La moitié de la nuit se passe en vaine attente, lorsque, vers le matin, un bruit se fait entendre, notre paysan épaule, et... il aperçoit le veau qui, détaché, s'en va doucement téter sa mère.

Inutile d'ajouter qu'il fit amende honorable à Julia.

On pourrait à l'infini énumérer des faits semblables. Aussi bien sont-ils de chaque jour, on pourrait dire de chaque heure. Sans doute ils peuvent ne pas être aussi pittoresques ou pathétiques, mais ils sont aussi convaincants pour chacun. Julia n'a aucune hésitation à rappeler à ceux qui la consultent, leur passé, leurs relations, leurs liens de parenté avec les vivants ou avec les morts, tout ce qui en un mot, constitue la vie de l'homme, physique, intellectuelle ou morale, dans le passé, le présent et parfois l'avenir.

Mais ce qui caractérise Julia, c'est qu'elle n'est pas une vulgaire prophétesse : elle ne se contente pas de voir et d'indiquer le chemin, elle conduit, elle dirige. Elle promet sa protection, et elle l'accorde, elle inspire, elle *intuitionne*, comme elle dit souvent, et elle aide dans la mise en pratique des conseils qu'elle donne. Elle s'est attribué un rôle d'ange gardien protecteur.

Une pauvre femme, une de ces marchandes, comme il en foisonne à Paris, accourt toute éplorée. Son commerce ne va pas, la débâcle est à sa porte.

— Ne t'inquiète pas, lui dit Julia; prie bien le bon Dieu, aie confiance en moi. Tu auras bien des ennuis, mais, jusqu'au dernier moment, aie bon espoir.

La femme s'en va, réconfortée. Les tracasseries surgissent, elle ne peut plus payer ses fournisseurs : c'est la saisie effec-

tivement opérée, déjà les affiches sont apposées au mur, pour la vente du lendemain quand, tout à coup un acquéreur survient et achète le fonds.

La pauvre femme vint le lendemain remercier Julia, et c'est alors qu'elle raconta son histoire et la protection dont elle fut l'objet.

— Que pourrais-je faire pour toi, Julia ? sanglotait l'infortunée.

— Mais merci, ma pauvre, répondit Julia, contente-toi d'aller remercier la sainte Vierge et, en signe de reconnaissance, tu donneras vingt sous pour les pauvres.

Celui-ci est un épicier, sa boutique est bien achalandée, la clientèle nombreuse, mais le malheureux a un grand défaut, il joue. Deux cent mille francs sont ainsi engouffrés, c'est la misère, la faillite et au bout le suicide. Il y pense, mais poussé, par je ne sais quelle force, il vient voir Julia. Celle-ci le gronde, certes, mais aussi le réconforte ; elle lui promet le relèvement de son commerce et de sa vie. Mais il faut qu'il ait confiance en Dieu, qu'il se corrige, et pour l'aider en cet amendement, Julia lui conseille d'assister à la messe chaque jour et d'y faire la sainte communion. Il l'écouta. Trois mois durant, Julia le guida de cette façon, le débarrassant d'abord de ses idées de suicide et ensuite l'encourageant. Aujourd'hui cet homme a recouvré son bonheur, il est à la tête d'une situation honorable et fort lucrative, et cette protection de Julia s'est étendue jusqu'à ses enfants.

Je voudrais bien ici indiquer un fait bref, mais typique. Dernièrement un jeune homme sur le point de s'établir, avait réclamé, à un de ses amis qui, de lui-même lui avait promis son actif concours. Silence obstiné de l'ami, depuis un mois et plus, le jeune homme s'en vient trouver Julia.

— Ton ami, lui dit-elle, a été souffrant. De plus, tu ne l'ignores pas, il s'est marié... et le mariage change bien des idées. Mais si tu le veux, je vais aller *intuitionner* ton ami. afin qu'il t'envoie une bonne réponse.

Le jeune homme accepta, comme bien vous pensez, avec enthousiasme, et le lendemain, dans son courrier il trouvait une lettre telle que Julia la lui avait promise.

Coïncidence ? direz-vous.

Qui sait ? vous répondrai-je...

Mais si vous êtes dans votre tort, n'allez pas trouver Julia, elle n'épousera pas votre cause.

Un matin, arrive d'une lointaine ville, un avocat, il veut consulter Julia, pour un procès qu'il doit plaider le lendemain. Or, dans ce procès est partie principale une personne que Julia souvent a protégée, qu'elle a en particulière affection, — car Julia a des sympathies plus vives, — mais cette personne est dans son tort, et c'est pour cela que l'avocat vient intercéder.

— Vous me mettez bien dans l'embarras, dit Julia. Je voudrai vous être utile, mais... vous n'avez pas raison.

— Voyons, Julia...

— Je ferai ce que je pourrai.

— Du moins, que le procès soit renvoyé, nous agirons ensuite.

— Soit, tu peux partir. Demain le procès sera renvoyé.

Le lendemain, le procès était remis à huitaine, et ainsi de suite pendant trois semaines, — mais Julia ne le fit pas gagner. Les amis, qui avaient tort, le perdirent.

Je laisse à chacun le soin de tirer telle conclusion qu'il voudra : je me contente moi, de raconter. Mais il y en a qui prétendent que la protection de Julia est aussi efficace sur les maladies morales que sur les maladies physiques.

Je ne vous parlerai pas des guérisons que l'on prétend obtenues par ses indications ; elles sont trop nombreuses. Son diagnostic est fort sûr ; et si les remèdes indiqués sont parfois des remèdes de bonne femme, il ne faut pas oublier de dire que Julia les fait toujours — mais toujours accompagner de la prière.

Il y a des gens qui voient partout le démon, d'autres qui ne le voient nulle part. Serait-il téméraire d'avouer que la vérité gît dans un moyen terme ? Julia est de cet avis. Pour elle les esprits mauvais existent comme les bons et leur influence est néfaste. Aussi n'a-t-elle pas de cause, qu'elle ne l'ait détruite. Les obsédés qu'elle a délivrés ou fait délivrer, par les exorcismes de l'Église sont nombreux. Telle jeune fille

jusqu'ici gaie, affable, studieuse, bien portante, devient tout à coup morose, sombre. Son caractère s'aigrit, elle se dispute avec ses compagnes, se jette sur elles, les bat, les griffe. Elle refuse toute nourriture, accepte tout au plus un peu de café qu'elle rejette aussitôt. Son corps bientôt est secoué de tremblements nerveux ; elle s'alite, les médecins ne comprennent rien à cette maladie singulière. Bientôt le rôle précurseur de la mort la saisit. Sa mère hors d'elle accourt consulter Julia. Celle-ci découvre la cause du mal. Une femme qui veut se débarrasser de la jeune fille, pour la débarrasser ensuite de la mère, a fait jeter par une créature abominable, qui a fait un pacte avec le diable, un maléfice sur l'enfant. Julia ordonne des prières et garantit à la mère le salut de sa fille. Celle-ci effectivement guérit. Mais chose curieuse, dès que les prières commencèrent, le chat de la maison, un splendide angora, la veille encore plein de vie, fut trouvé sous le lit de la jeune fille, mort et absolument desséché.

Voici un petit garçon. Il a onze ans, mais il est « noué », disent les bonnes gens de certains pays, en lui ne se manifeste aucun développement ni physique, ni intellectuel. Il sait à peine parler, il ne peut émettre que des sons gutturaux, inarticulés, il prend les objets, s'en sert, mais on ignore le nom. C'est un petit animal, mais un animal d'espèce particulière. Dès qu'il met le pied dans une église, il tombe en des attaques d'épilepsie furieuse... Que faire ?

Ses parents s'en viennent trouver Julia. « On lui a jeté un maléfice, » dit celle-ci. Il est possédé. Elle ordonne de faire des prières et, peu à peu, les symptômes de la possession disparaissent. L'enfant, aujourd'hui, sait lire, il commence à apprendre son catéchisme.

Il serait facile de s'étendre à l'infini sur les faits précédents, de quelque nature qu'ils soient. Ceux que je viens de rapporter suffisent, me semble-t-il, à montrer que M^{me} Lay-Fonvieille alors que la personnalité de l'esprit Julia s'est substituée à la sienne, possède au plus haut degré, non seulement le don de lire dans le passé, le présent et l'avenir, mais celui plus curieux de protéger les hommes dans leur existence ici-bas.

En certains endroits, où l'offrande du pain bénit est en

rigueur, elle l'ordonne ; parfois elle fait brûler des cierges à sainte Germaine, à saint Jude, à saint Antoine de Padoue, à la Vierge. Elle recommande souvent le *Pater* et l'*Ave* ; mais, avant tout, elle préconise le saint sacrifice de la messe. « C'est, dit-elle, la plus belle prière, puisque c'est le Christ lui-même qui prie. » Elle est heureuse de faire offrir le sacrifice pour les âmes du purgatoire. Aussi, écoutez cet éloge qu'elle fit à un prêtre, et non des moindres dans la vertu comme dans la science. « Ce matin, tu as dit la messe pour les âmes du purgatoire... C'est très bien, continue... Vois-tu, toi, quand tu dis la messe, tu n'aurais pas besoin d'assistance, les âmes du purgatoire sont si nombreuses, alors, autour de toi, qu'on dirait, des pauvres auprès de la porte d'un riche ! »

Nous avons déjà pu, par ce qui précède, nous faire une idée de quelques particularités de la méthode de Julia.

Elle n'a pas la science infuse, elle voit, et la vision lui fournit la connaissance. Parfois elle demande qu'on la conduise à l'endroit, qu'on la mette auprès des personnes dont il s'agit ; d'autres fois elle a perçu votre pensée, ou s'est emparée du fluide et elle-même se transporte. Cela fait, elle voit immédiatement, et vous pose presque invariablement cette question : « Est-ce bien cela ? Vois si c'est cette personne. » Dès que vous avez répondu affirmativement, elle marche d'elle-même.

Se trompe-t-elle ? Non, quand on a bien soin de ne pas vouloir la faire volontairement tomber dans l'erreur. Si sa réponse ne vous paraît pas conforme à la stricte vérité, ne vous hâtez pas de conclure ; mais plutôt examinez bien vous-même si vos renseignements sont exacts. Presque toujours, vous trouverez que Julia a raison. Laissez-la parler sans vouloir lui imposer absolument votre manière de voir ; sinon Julia est faible, elle ne veut faire de peine à personne, elle s'arrangera de façon à vous faire croire qu'elle pense comme vous : les événements vous donneront tort, vous en accuserez Julia, alors que vous seul êtes en défaut.

Ajoutons que souvent nous lui demandons plus qu'elle ne peut donner. L'homme est ainsi fait ; il n'a pas plus tôt posé la cause, qu'il vient voir l'effet, alors même que régulièrement

l'effet ne doit se produire qu'à longue échéance. Julia n'a pas de prétention de faire des miracles : elle aide, elle protège, mais ne change pas de façon brusque et violente, le cours ordinaire des choses. On l'a vue modifier des esprits ou des événements, mais peu à peu, de telle sorte que la liberté humaine n'en soit pas froissée ou amoindrie.

Une affaire importante est-elle en jeu ? S'agit-il d'une maladie, de questions commerciale, juridique ou financière ? Vous serez étonné de l'entendre discuter, comme un vieux procureur, disséquer le corps humain avec l'habileté d'un chirurgien expert, etc., etc. Qu'est-il donc advenu ? D'où provient ce changement ? Julia ne fera pas difficulté de vous l'avouer elle-même ! Ignorant les choses, elle fait appel à d'autres esprits qui furent, dans leur existence mortelle, à même d'étudier et de posséder ces sciences ; de sorte qu'elle-même, qui vous induit ou vous conseille, est, momentanément, instruite, inspirée par d'autres. Je vous avouerai que ce ne fut pas pour moi petite stupéfaction, certain jour de l'entendre discuter avec un de mes anciens élèves, aujourd'hui principal d'avoué, une difficile affaire de liquidation ; avec un autre la question de saisie-arrêt, ou les usages de la Caisse des Dépôts et Consignations.

Je m'arrête, quoique le sujet ne soit pas épuisé, et que tous ces faits fassent naître une foule de réflexions.

Nous ne voulons aujourd'hui, que regarder, noter, accumuler les faits. Nous les discuterons plus tard, et nous en chercherons l'origine, en demandant à l'Église, ses leçons.

Abbé Paul FESCH.



UNE POSSESSION DIABOLIQUE

COMPLIQUÉE DE MAGIE EN AUVERGNE

I

Il n'est plus question des *armassiés* ou sorciers du Tarn. Nous sommes en pleine Auvergne. Et l'Auvergne ne fut jamais le fief des sorciers, qui n'y ont fait que de rares apparitions; ils furent presque toujours étrangers à la contrée. Aussi les *Annales* de cette province n'ont à enregistrer qu'un très petit nombre d'exécutions de sorciers; tandis qu'en la seule année 1577, le Parlement de Toulouse en condamna plus de quatre cents au feu ou à d'autres supplices. Lambert Daucace rapporte même qu'en Savoie, dans une seule ville, quatre-vingts malfaiteurs de ce genre furent jugés dignes d'être brûlés vifs. Et selon Martin d'Arlès, l'Espagne n'a pas payé un moindre tribut à la sorcellerie : *Pythonibus et maleficiis*, dit cet auteur, *proh dolor! hâc nostrâ tempestate totum hoc regnum plenum est.*

Toutefois, nous ne pouvons nous empêcher d'attribuer à des influences diaboliques une série de faits extrêmement curieux dont une petite paroisse d'Auvergne fut le théâtre au commencement de ce siècle. Ils se sont déroulés de l'an 1829 à l'an 1840. Mais ce qui leur donne un regain d'actualité, c'est la mort récente de la personne qui joua dans cette affaire le rôle principal, de Marguerite X... (1896). C'est encore cette série de sacrilèges ou d'horribles profanations de l'Eucharistie qui ont obligé Mgr l'évêque de Châlons à interdire la présence du Saint-Sacrement dans tout son diocèse, tant que les paroisses n'auraient pas pris l'engagement de garantir la sécurité des églises. Nous verrons en effet, que, dans leurs pratiques abominables, les magiciens ou sorciers qui ont livré Marguerite X... aux démons, se rendirent coupables de ces mêmes profanations, qu'on reproche aujourd'hui à certaines assemblées.

Ces assemblées, où l'on se fait une joie diabolique de souiller, au milieu d'horribles blasphèmes, les hosties consacrées qu'on s'est procurées à prix d'argent, ne semblent pas agir sous d'autre influence que celle des démons, comme les magiciens de 1829, pour lesquels le sacrilège était un jeu et un régal.

Exposons d'abord les faits, qui ont fait la terreur de la contrée. Puis nous en donnerons l'explication. Mais d'ores et déjà nous croyons pouvoir affirmer, sans préjuger les décisions de l'Église, auxquelles nous nous soumettons d'avance, qu'il s'agit ici d'un cas de véritable possession diabolique compliquée des pratiques abominables de la magie.

PREMIÈRE PARTIE

Les faits

Malgré l'intérêt qu'ils présentent, je suis contraint d'omettre une foule de faits non consignés dans le procès-verbal. Et même parmi ceux que relatent les exorcistes qui ont rédigé le procès-verbal, force nous sera de faire un choix, pour ne pas blesser les regards pudiques par l'étalage des plus horribles turpitudes auxquelles puissent se porter des hommes agissant sous l'impulsion des démons.

Contentons-nous, à l'exemple des exorcistes, d'exposer les faits dont ces derniers ont l'absolue certitude pour les avoir vus de leurs propres yeux ou entendus de leurs propres oreilles; mais en laissant de côté plusieurs détails dans lesquels l'auteur du procès-verbal fut obligé d'entrer pour envoyer à son évêque une relation complète de ces phénomènes extraordinaires. C'est l'aveu qu'il en fait lui-même en tête de ce mémoire qui n'a pas moins de cinquante pages d'étendue et qui est l'œuvre d'un prélat romain. *Istud possessionis genus, dit-il, mihi nimis extraordinarium videtur, ut causas, finem, sicut et nonnulla nomina dæmoniorum* (il cite près de quatre cents noms de démons sur trois cent mille qui, si on les en

croit, avaient pris possession de cette malheureuse) *R. D. episcopo* (1) *indicare non festinem.*

Mihi testis est Deus quia mentiri non cupio. Sed tantum indicabo quod mihi clare visum fuit vel auditum. Narrabo tantum quod memoriam minime fugit vel quod scriptis mandavimus, quamvis invitus rerum execrabilium historiam agrediar.

La narration commence par l'exposé sommaire des faits à la fois horribles et extraordinaires qui se passèrent jusqu'au jour où commencèrent, par ordre de l'autorité épiscopale, les exorcismes jugés par Elle nécessaires.

Puis il est question des exorcismes et de leurs diverses péripiéties. De là deux subdivisions dans cette exposition.

II

Avant les exorcismes

On comprendra, nous l'espérons, la raison de plusieurs de nos réticences.

En 1829, Marguerite X... habitait avec ses parents une petite paroisse traversée par la vieille route nationale de Clermont au Puy. C'était une jeune fille d'une vigoureuse (2) constitution, que rien ne prédisposait à l'hystérie, et dans laquelle, jusqu'à cette époque, on n'avait pu remarquer rien d'anormal, rien qui prêtât même à une maligne interprétation. Mais alors s'opéra en elle un brusque et total changement. La jeune fille était devenue méconnaissable et insupportable pour tout le monde : un rien la mettait en fureur et elle disait à chacun son fait ; sans parler des propos curieux qui la firent d'abord passer pour une extravagante et pour une impie, elle qui venait de recevoir le sacrement de confirmation

(1) L'évêque était alors Mgr de Bonald.

(2) Nous l'avons connue, alors qu'elle était déjà avancée en âge : elle était aussi robuste. Du reste, c'est l'aveu qu'a fait J. Locussol, cantonnier, qui assista presque toujours comme témoin aux exorcismes. Dans son langage, il l'appelait « une rude gaillarde ». C'est le même qui a donné au curé actuel de la paroisse le nom du chef de tous ces démons : Sanguette.

et qui très souvent, dans l'année, s'approchait de la Table sainte, comme toutes ses compagnes.

Que s'était-il passé? Hélas! La pauvre enfant avait rencontré sur la route, alors très fréquentée par des voyageurs de toute provenance, quatre infâmes chemineaux, qui traînaient à leur suite une femme, un enfant et un singe. Ces suppôts de Satan (car ils l'étaient) se disaient protestants et diseurs de bonne aventure. Ils firent à Marguerite, dès la première entrevue, les promesses les plus alléchantes; puis, par de violentes sorties contre la religion catholique, ils essayèrent d'affaiblir dans la jeune fille, ou même de détruire complètement sa foi naïve et sans défense, cette foi que le prince des ténèbres a toujours redoutée parce que c'est l'arme la plus redoutable avec laquelle on puisse le combattre: *cui resistite fortes in fide*. Pour ménager la transition par de nombreuses étapes habilement calculées afin d'arriver plus sûrement à leur détestable fin, ces malfaiteurs de la pire espèce qui s'appelaient: *Frégile, Ivo, Dosinic et Fellegi*, trouvèrent le moyen de se rencontrer jusqu'à trente-deux fois avec la jeune fille, grâce à l'imprudence de cette dernière, grâce encore à la coupable insouciance de ses parents et surtout grâce à des procédés magiques qu'ils avaient employés pour endormir ses parents.

« J'observe encore, dit à ce sujet le procès-verbal que nous résumons, que pour agir avec plus de sûreté et d'aisance, ces suppôts de Satan obligèrent cette malheureuse à aller prendre au cimetière un os qui leur servait au secret d'endormir ses parents, afin d'agir dans leur maison même. » On peut imaginer ce que pouvait devenir une jeune fille de vingt ans soustraite à toute surveillance et placée en de telles mains, surtout après qu'ils eurent fait miroiter à ses yeux la perspective d'une vie pleine de charmes et de bonheur si elle consentait seulement à faire ce qu'ils lui demandaient: boire d'un certain liquide, manger un peu de viande et de poire. La malheureuse mordit à l'hameçon en avalant en trois gorgées le contenu d'un flacon sur lequel les magiciens avaient soufflé trois fois, et en mangeant avec voracité trois bouchées de viande avec la moitié d'une poire que lui avaient tendues les malfai-

teurs (1). C'en était fait : Marguerite X... dès ce moment, ne devait guère s'appartenir. Et son triste état devait persister plusieurs années. Elle était réellement possédée et associée aux pratiques diaboliques de la magie. Tout le monde commençait à s'en apercevoir, quoique son curé fût un des derniers à se rendre à l'évidence.

Tum, continue le procès-verbal, quasi sensibus aliena, in altera regione se putans, turbam hominum, bestiarum volucrum et insectorum ad se venientem et ut quisque proximabat, invanescentes vidit. Viri simulacrum aspiciebat ascensum super asinum dextrâ manu cultrum gladio fere similem sinistrâ que manu similia virilibus tenens, virum que ferentem librum magnum rubrum ut illam conscriberet. Sequebantur simulacra alia hominum, leonis, ursi, capri, verris, draconis tria ora horrida aperientis, simii, canis, felis, corvi et multorum animalium, volucrum et insectorum. Tum in ea execrabilia et dictu horribilia exercuerunt.

C'est sur ces entrefaites que la jeune fille reçut le sacrement de confirmation. Plusieurs ont insinué qu'elle l'avait reçu dans de mauvaises dispositions. Mais la charité nous fait un devoir de ne pas nous arrêter à ces suppositions malveillantes : le démon n'exige pas toujours des sacrilèges pour prendre possession d'un corps, et Dieu peut permettre que les plus saints deviennent les victimes de la possession diabolique, comme on l'a vu à Loudun.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la malheureuse fille était très gênée, toutes les fois qu'elle se présentait au tribunal de la pénitence. Plusieurs de ses compagnes en avaient fait la remarque.

Elle continua pourtant jusqu'à la Noël 1829, à se confesser, « mais toujours, ajoute l'exorciste, en éprouvant de grandes convulsions, se frappant la poitrine et se plaignant de ne pouvoir accuser ses péchés, chose déjà extraordinaire pour une

(1) Ce flacon ne contenait-il pas quelque poison, ou quelque narcotique, si connu des Orientaux et des Bohémiens, et n'est-ce pas ce breuvage qui aura causé d'irréparables ravages dans le cerveau, dans l'imagination et dans l'état mental de Marguerite ? Cet empoisonnement n'exclurait pas, cependant, l'irruption démoniaque subséquente.

jeune fille alerte et décidée. Presque toujours fondant en larmes, elle passait de très longs moments à l'église.

« Aux approches de Noël, elle montrait un grand désir de gagner les indulgences du Jubilé qui était accordé, cette année, par le nouveau pape. Elle reçut de nouveau les sacrements sans pouvoir déclarer qu'elle eût trouvé les personnes vendues au démon.

« Après sa communion, elle parut éprouver quelque espèce de contentement. Mais au bout de trois jours, *ne se possédant plus*, elle se vit *forcée* d'agir et de faire les abominations qu'on lui avait recommandées. Elle se rendit à l'église pour cette exécration cérémonie. Elle frappa la porte de l'église, le confessionnal, la Table sainte et les fonts baptismaux de trois coups de couteau, prononçant un acte de renoncement et invoquant des démons : *Phasmo*, *Glapsus* et *Orto*. A l'instant elle eut des visions qui disparurent aussitôt, tandis qu'elle vit entrer dans l'église ses malfaiteurs. »

Ce ne sera pas la première fois que nous les verrons arriver à point nommé, comme s'ils devinaient l'heure exacte : ils se présenteront ainsi à l'hospice de X... pour faire passer leur victime pour folle, juste le lendemain de son arrivée à l'hospice et au moment précis où les religieuses seront occupées à prier à la chapelle.

III

Ici, nous devons jeter un voile sur toutes les turpitudes, sur toutes les profanations, sur tous les blasphèmes, sur tous les sacrilèges dont l'église fut alors le théâtre. Et ces exécrationnelles cérémonies qui étaient, la plupart du temps, la parodie de tous les sacrements ou sacramentaux, se renouvelèrent plus d'une fois, soit à l'église, soit chez la jeune fille, soit dans le cimetière, soit enfin au pied d'une grande croix située à quelque distance de l'endroit, dans la direction nord-est, et qu'on montre encore avec effroi.

La malheureuse fut baptisée, mariée, communie à la façon des magiciens, c'est-à-dire par des cérémonies dans lesquelles le cynique le dispute au grotesque en fait d'impudicités et de

sacrifices. On la fit confesser; on se confessa à elle et on l'obligea à célébrer un simulacre de messe, comme si on l'avait investie d'un caractère sacerdotal. On lui administra même une sorte d'extrême-onction.

Tant il est vrai que le diable reste toujours le singe de Dieu et l'adversaire du Christ, comme l'appelaient Tertullien et saint Augustin.

Sous l'impulsion des démons, la jeune fille renonça à la Sainte-Trinité, à la bienheureuse Vierge Marie, à l'Église, au Pape, à l'évêque, au curé de la paroisse et même à l'institutrice du lieu. Elle s'engagea par écrit, sur des billets signés de son sang et souvent présentés par les démons eux-mêmes, à garder une éternelle fidélité à Satan, avec lequel on la contraignit d'avoir des relations et qui lui apparaissait souvent la nuit, empruntant la forme de Frégile, le plus jeune des magiciens.

Nos scélérats conduisirent souvent leur victime, la nuit, au pied de la croix dont nous venons de parler, et près de laquelle, en leur absence, elle trouva très souvent des billets venus on ne sait d'où ni comment.

Cette croix fut un des principaux théâtres des opérations magiques et en particulier des invocations faites aux puissances infernales.

Voici ce que nous lisons dans le rapport, à ce sujet :

Post has invocationes tremendas, strepitus fiebat, retro respicere vetitum. Tunc circa circulum apparebant phantasmata, quæ de manu miseræ chirographa accipiebant, unumque illi manducandum præbebant, et hoc aiebant magi ut posset intrare in Sabaudicis suis societatibus (leurs sociétés de Savoie).

Le rapporteur parle ensuite d'une hostie consacrée que la malheureuse fille avait volée, contrainte qu'elle était par ses malfaiteurs d'agir de la sorte. Cette hostie, Marguerite la conserva longtemps. Mais ce n'était pas pour l'adorer : *in eamque*, dit le rapport, *blasphemia singulo momento evomebat, deinde cani post menses aliquos dedit*. N'oublions pas que la jeune fille n'était guère responsable de ses actes extérieurs. Du reste, la haine du Christ parvenue à ce degré, ne se con-

çoit guère que comme une haine inspirée par l'enfer. Il est difficile de croire que l'homme livré à lui-même puisse parvenir à cette violence dans sa haine contre un Dieu qui ne lui a fait que du bien.

Ce n'était pas que Dieu n'eût employé les moyens extrêmes pour conserver dans l'âme de Marguerite la foi en la présence réelle. Car, si l'on en croit le rapporteur (et nous n'avons guère de raisons de ne pas l'en croire) (1), pendant qu'elle retirait du tabernacle trois hosties consacrées auxquelles elle devait en substituer trois autres non consacrées, à l'instant même, la première des trois consacrées disparut, sans qu'on sût ce qu'elle était devenue.

IV

Cet événement si extraordinaire, étant données les circonstances où il se produisait, fit trembler un instant la jeune fille. Mais bien loin d'ouvrir les yeux des magiciens, le fait, qualifié de prodige par l'exorciste, ne fit qu'exciter leur fureur et provoquer de nouveaux blasphèmes contre Dieu. Mais laissons la parole au rapporteur sur un sujet si triste, mais si intéressant et si frappant.

Tabernaculum, dit-il, aperire coegerunt...; tres hostias sacras sumit, quas... posuerunt deinde in vasculo quod magi collo simii suspenderunt; postea has in derisionem habuerunt hostias in easque execrabilia fecerunt...

Tabernaculum aperiri iterum jusserunt, ad sumendas tres alias sacras hostias in eorumque loco tres non sacras poni. Sed cum id ageret puella, prima hostia sibi invisibiliter ablata est. Hoc præcipue peragebant magi ut puellæ persuaderent Christum non esse præsentem in Eucharistia : ideoque isto prodigio in furorem versi, execrabilia blasphemiaque horrenda in Deum evomebant. Alteram nihilominus sumere coegerunt, bisque iterum; quod fecit puella invita horrore prodigii... Hæc deinde magis tradidit non secus ac vasa sacro-

(1) Le témoignage de cet exorciste seul est d'un très grand poids; car M. E... était la tête d'une grande paroisse d'un chef-lieu de département.

rum oleorum; super ea horribiliter blasphemaverunt, attumen illa non tetigerunt.

« Le lendemain, continue le rapporteur, elle alla trouver son curé à la sacristie pour lui rendre un petit reliquaire qu'il lui avait prêté, disant qu'elle n'en avait plus besoin, qu'au reste ce n'était que *saloperie (sic)*. Son curé, la voyant toute défigurée, lui demanda la raison d'un si grand désespoir. Elle répondit que cela ne lui faisait pas besoin. Il la pressa, encore; et elle répliqua qu'il n'y avait pas de Dieu. Tout étonné, le curé lui adressa cette phrase : *attamen dæmones credunt et contremiscunt*. La fille lui répliqua sans hésiter (comme si elle connaissait à fond la langue latine) : Oui, je suis forcée de croire, mais je ne tremble pas autant que tu le dis. » Elle ajouta qu'elle ne craignait pas l'enfer « parce qu'on peut en sortir ». De fait, les démons en sortent de temps en temps pour tenter les hommes sur la terre : ce qui ne les empêche pourtant pas de souffrir, comme ils l'avouèrent alors. « *In inferno*, reprit le curé, *nulla redemptio*. — R. Oui, je le sais, malheureusement pour moi, et je le sens. »

Après cette scène, Marguerite se rendit auprès de la fille (1) chargée de l'instruction des enfants dans la paroisse, comme elle le fera souvent, même durant l'époque des exorcismes.

« Toutes les fois qu'elle la trouvait, elle fondait en larmes, disant que c'en était fait d'elle, qu'elle était réprouvée sans ressources, étant dans l'impossibilité de donner connaissance de son état. » L'institutrice avait beau essayer de ramener l'espérance dans cette âme en proie au plus violent désespoir, tout ce qu'elle en obtenait, c'étaient des apostrophes véhémentes et des reproches pour toute sa vie privée, qui se trouvait souvent dévoilée jusque dans les plus intimes et les plus minutieux détails.

« La fille d'instruction en avertit son curé, lui assurant qu'il y avait, sans pouvoir douter, quelque chose d'extraordinaire en cette fille. — Impossible (disait-elle) de savoir, pour toute personne, ce qu'elle m'a deviné. — Tous les jours elle se

(1) C'était une de ces filles qu'on appelait *béates* et qui ont rendu de si grands services à l'enfance avant l'organisation actuelle de l'instruction primaire.

plaignait de son curé, disant qu'il la faisait souffrir. Et quand on lui demandait en quoi? Parce qu'il lit, répondait-elle, des livres qui me sont contraires (c'était l'Écriture sainte et l'Imitation de Jésus-Christ)... Elle savait encore quels livres il feuilletait pour chercher les marques de possession. Plusieurs fois elle en fit elle-même le reproche à son curé...

« Surpris de cela, et surtout de voir qu'elle lui précisait si bien toutes ses lectures, M. le Curé se détermina à en avertir Sa Grandeur qui lui parut n'en faire pas beaucoup de cas (c'était son droit : dans ces matières on ne doit pas croire facilement à l'extranaturel). Il lui donna cependant le conseil de la confier à un sage médecin. Ses parents la conduisirent donc chez M. Frugère, à X..., qui ne connaissant rien à sa maladie — c'est son aveu — se détermina cependant à la saigner : ce qu'il fit pendant neuf mois, lui tirant même une très grande abondance de sang. Il lui fit encore prendre très fréquemment des bains. Mais loin de s'affaiblir, la fille n'en devenait que plus forte et plus furieuse, quoique depuis trois mois sa nourriture consistât en un peu de lait qu'elle ne prenait encore qu'en bien petite quantité. Elle continua ce genre de nourriture pendant six autres mois. C'est en cette circonstance qu'on la voyait traverser les combles de neige nouvellement entassée et avec la même aisance que s'il n'y en eût pas eu. Tous ceux qui la voyaient, la croyaient transportée. »

A l'approche de la fête de Pâques, 1830, elle essaya d'aller à confesse. Mais elle ne put jamais faire le signe de la croix ni déclarer aucune faute. Un démon muet, comme celui dont parle l'Évangile, devait sans doute lui paralyser la langue et les bras.

« Se frappant alors la poitrine et fondant en larmes, elle s'écria : Puisqu'il en est ainsi, je m'abandonnerai à tout. — Son confesseur voulut essayer de la rassurer. Mais elle sortit furieuse du tribunal de la pénitence en invectivant le prêtre.

V

Dans le mois de mai 1830, Monseigneur faisant sa tournée pastorale, M. le Curé lui écrivit à S. E... pour lui faire un rapport sur cette fille. Pendant qu'il écrivait sa lettre, au rapport de ses parents, elle était dans la rage et une fureur horrible, hurlant comme un chien, invectivant contre son curé : Ce b... de noir, disait-elle, devrait bien se mêler de ses affaires et me laisser tranquille. — Un instant après elle vint même à la cure en faire des reproches à son curé. Il m'atteste que personne ne pouvait en avoir la moindre connaissance. Dans cet intervalle, M. le Curé écrivit aussi aux Dames Sainte-Claire, pour la leur recommander. Elle alla trouver en ce moment la fille d'instruction : Ce b... de noir, dit-elle, écrit une lettre contre moi. — A qui ? lui demanda la fille d'instruction. — A des b^{sses} ; sans vouloir rien ajouter.

Sortant de l'assemblée, elle vint à la cure : Donnez-moi, dit-elle à M. le Curé, la lettre que vous venez d'écrire ; elle me regarde. — M. le Curé ajoute l'avoir fait dans le plus grand secret.

A son retour de S. E... Monseigneur fut prié de voir cette fille. Il se contenta de lui donner la bénédiction épiscopale. La fille se cachait la figure, ne pouvant supporter sa présence et faisant d'horribles grimaces. Sa Grandeur en eut compassion et se la fit amener à l'évêché. Il lut sur elle l'Évangile de saint Jean. Et par ses grimaces et ses contorsions elle prouva qu'elle n'était pas libre. Sa Grandeur en parut tout étonnée. Mais Elle jugea à propos de ne pas l'interroger. »

A son retour, elle disait d'un air narquois à son curé qui l'y avait accompagnée : Je tremblais beaucoup ; et si ton évêque m'avait interrogée, j'étais forcée de lui répondre et il aurait connu ce que j'étais. — « Elle nous a souvent répété cela durant le cours de l'exorcisme. Ajoutant même qu'on avait emmené une fille comme elle, à un autre évêque : Plus hardi (disait-elle), il l'a interrogée et l'a livrée entre bonnes mains. — Elle n'a pas voulu dire l'endroit. Nous

avons cependant oui dire qu'on faisait un exorcisme à Mende. »

Quelques jours plus tard, le démon semblant lui laisser un peu de répit et de repos relatif, Marguerite alla trouver son curé et lui fit cette affreuse confidence, « après avoir éprouvé beaucoup de convulsions et de mauvais traitements de la part du démon ». Elle conseilla à son curé de fermer son église, vu « qu'elle était tentée d'enlever les saintes espèces, ce qu'elle avait même déjà fait. Elle déclara encore qu'elle était forcée de tirer de son sang pour le porter à une croix vers les onze heures du soir, qu'il était de suite emporté; qu'elle en faisait encore des billets d'engagement et qu'elle y retournait sur minuit pour en prendre un autre qu'elle trouvait à la place du sien pour le manger. Il nous a été dit dans l'exorcisme que c'était de ce même sang que les malfaiteurs se servaient pour lui envoyer les billets qu'elle trouvait à la croix.

Son curé ne voulant rien croire de tout cela, la fit cependant observer par ses parents, qui lui assurèrent avoir vu depuis quelque temps entre ses mains de petits morceaux de papier tout ensanglantés et que ses chemises l'étaient également. Sa belle-sœur assura de plus l'avoir vue s'enfoncer des épingles dans les endroits les plus sensibles, sans qu'elle éprouvât la moindre sensation. Plusieurs fois, elle-même l'assura à son curé, qui lui enleva grand nombre de fois des coquilles de noix pleines de son sang. »

Pour en avoir le cœur net, M. le Curé qui l'observait de près, courut une fois après elle en la voyant revenir du côté de la croix avec un billet écrit en lettres rouges à la main. Mais avant qu'il l'eût atteinte, elle eut dévoré le billet. Une autre fois, pour s'assurer par lui-même si les choses étaient telles que la possédée le racontait, la voyant revenir de la croix, il courut de suite au même endroit, mais n'y trouva point de sang. « Elle assura cependant y en avoir mis comme à son ordinaire. » Une troisième fois le pasteur ayant couru après elle, la trouva faisant son offrande au pied de la croix. « Il l'engagea à l'offrir à Jésus-Christ, et ce sang y était encore au bout de trois jours. Cette fille déclara alors à

M. le Curé que si elle offrait à Jésus-Christ de son sang, après en avoir offert ainsi au démon, elle ne trouverait point de billets à la croix. »

Elle avoua encore qu'elle recevait de l'argent de la même manière qu'elle recevait des billets. « Elle en reçut par le fait, continue l'exorciste, puisque nous le remarquerons, plusieurs petites sommes nous ont été redemandées et emportées d'une manière toute miraculeuse. » Ici l'exorciste prend sans doute le miracle au sens large, comme un effet qui dépasse le pouvoir humain ; mais ce n'est pas là le miracle au sens strict du mot, le miracle proprement dit surpassant la puissance naturelle des anges comme celle de l'homme.

Monseigneur, informé de ces derniers faits, parut n'en faire aucun cas. Il paraît que la malheureuse s'en attrista, « disant que Sa Grandeur ne connaissait pas ses conventions. S'il faut en croire au démon, nous avons vu nous-même que ce n'était pas de nulle conséquence, puisque plusieurs nous ont assuré être entrés par ces billets qu'elle prenait à la croix, et pour les faire sortir, il a fallu les billets qu'elle y portait. »

VI

Cela n'empêcha pas l'affaire d'entrer dans une nouvelle phase peu de temps après. M. J..., vicaire général, s'en occupa sérieusement.

« Dans le mois de juillet, la même année (1830), M. J... m'engagea à aller l'interroger, afin de rapporter à Monseigneur ce que j'aurais aperçu en elle d'extraordinaire. » La jeune fille, sans être prévenue de l'arrivée de ce délégué de l'autorité, annonça le visiteur et refusa tout d'abord de se rendre au presbytère, où son curé, disait-elle, voulait la faire tourmenter et interroger par d'autres noirs comme lui : « Ça me parle au cœur et ça ne me trompe pas, » répétait-elle.

C'est alors qu'elle répondit à un des assistants qui mutilait le latin : *Apprends ta langue* ; et à un jeune séminariste

qu'elle ne pouvait connaître : *Tu es trop bas en ménage pour m'interroger. Il lui manque le caractère sacerdotal.*

« Tout ceci, dit l'exorciste, s'accordait parfaitement avec la vérité, et j'étais déjà surpris de trouver tant de connaissances dans une fille qui ne savait pas épeler les mots. S'élançant tout à coup sur moi, elle me portait comme un rien et s'emparait malgré moi de la porte, me disant : *Cogis me exire?* Eh bien ! laisse-moi aller *foras*. (On a su depuis que c'était pour regarder un signe diabolique qu'elle portait sur elle et pour recevoir des renforts de l'enfer.) M. le curé me dit : « Essayez si votre souffle ne l'arrêtera pas. Je le fis, et comme si je l'avais rudement frappée, elle se retira dans un coin du salon, me traitant de puant, disant que mon souffle était insupportable à cause qu'au baptême des enfants, je le mettais en fuite par ce souffle. Je me moquais alors de sa force ; et elle me dit qu'il ne fallait cependant pas tant me flatter, qu'elle ne me craignait pas. »

L'auteur de ce procès-verbal envoya à deux reprises à Mgr l'évêque un rapport détaillé sur tout ce qui avait été remarqué d'extraordinaire en cette fille. Il les adressa à M. J..., en l'absence de Sa Grandeur. Et chose étonnante, quoique chaque fois ce rapport ait été rédigé à onze heures du soir, la possédée en fut prévenue, on ne sait comment. Exactement, à la même heure, elle se présenta à la cure pour se plaindre de cette rédaction, qui avait lieu pourtant dans une paroisse voisine assez éloignée. Un jour que le rédacteur se trouvait dans la paroisse de la jeune fille, celle-ci vint au presbytère pour lui en faire le reproche : « Tu devrais bien, me dit-elle, te mêler de tes propres affaires et me laisser tranquille. — Je ne fais rien, lui dis-je, qui puisse vous nuire. — Pourquoi as-tu écrit, reprit-elle, à ton évêque sur mon compte ? » La jeune fille devenant de plus en plus furieuse, M. le curé se décida à faire encore le voyage de X..., pour en conférer avec M. J... (vicaire général).

Celui-ci lui conseilla de lui amener la possédée pour qu'il l'examinât lui-même à loisir. C'est ce qui fut fait. Durant le trajet, elle disait à son curé : « Il faut, curé, que je te fasse passer pour bête ; car cette créature (c'était le nom donné

habituellement par les démons à Marguerite) passera pour folle. — L'esprit immonde connaissait sans doute (s'il ne l'inspirait pas) l'intention de ses malfaiteurs d'aller la trouver à l'hospice pour exercer encore sur elle leurs maléfices, ce qui arriva en effet le second jour qu'elle y fut entrée. Cependant M. J... persuadé de son état, s'était déterminé à faire l'exorcisme. » Elle donna d'autres preuves de possession à l'hospice en dévoilant toute la vie privée d'une jeune fille.

Tout alla bien, jusqu'à ce que quelques prêtres de la ville étant venus interroger la malheureuse à l'hospice avec un air de moquerie et de mépris, se prononcèrent hardiment, pour l'avoir vue une seule fois, contre la possession. A leurs yeux la jeune personne était simplement une folle. (C'était prédit par les démons.) L'exorciste n'a jamais cessé de protester contre cette déclaration hâtive : il se faisait fort de prouver le contraire. Et il appuie son jugement sur la grave décision de M. Guilhermet. « M. Guilhermet, dit-il, fut cependant d'un avis tout contraire, et quoiqu'il ne pût se prononcer sur la possession, yu, dit-il, qu'il ne l'avait vue qu'une fois, il attestait cependant qu'il ne connaissait en elle aucune marque de folie, que d'ailleurs le démon étant si fin, pouvait bien se cacher, et qu'un moment ne suffisait pas pour le découvrir, qu'il avait du moins aperçu en elle de l'*extraordinaire*. » La sagesse semblait parler par la bouche de M. Guilhermet. Aussi sa décision prévalut sur toutes les décisions contraires. Mais M. J... se chargea de ses fonctions d'exorciste sur le curé de la jeune fille et sur l'auteur de ce procès-verbal, L'autorité diocésaine avait parlé, il fallait bon gré mal gré obéir, quoiqu'il y eût plutôt une demande qu'un ordre émané de l'évêché : « A la sollicitation de M. J..., M. le curé de X... se chargea de l'exorcisme, me demandant pour coadjuteur. Quoique ce fût malgré moi, je n'osai refuser d'autant plus que nous étions persuadés que cette fille devait être agrégée aux magiciens, qui l'avaient mise dans cet état. Nous tremblions à la vue du mal qu'elle pouvait faire; et nous aurions fait tous les sacrifices pour l'éviter.

Elle fut conduite à Saint-Jean de X... (en septembre), et le 21 septembre nous commençons l'exorcisme. » Il y avait là

pour vicaire le frère de M. le curé. C'est ce qui explique le va-et-vient des exorcistes.

Mais ici commence la seconde série des faits que nous avons à exposer. Ce sont les différentes interrogations ou réponses faites durant les exorcismes, les suspensions et les reprises de ces derniers par ordre de l'autorité diocésaine, les actes extraordinaires accomplis par la possédée, etc. : autant de choses qui sont encore aujourd'hui du plus haut intérêt et pleines d'utiles leçons.

L'incrédulité fait, depuis Voltaire, tous ses efforts pour empêcher de prouver l'existence des démons : « Satan, disait Voltaire, mais c'est le christianisme tout entier ; pas de Satan, pas de Sauveur ! » C'est pour supprimer plus facilement ce dernier qu'il se moqua tant du premier. Un autre incrédule, le sceptique Bayle, disait aussi : « Prouvez seulement aux incroyants l'existence des mauvais esprits, et vous les verrez forcément obligés de vous accorder tous vos dogmes. » Qu'on ne s'étonne donc pas que nous attachions une si grande importance à l'histoire des possessions, d'autant plus que ce ne sont pas seulement les incrédules qui font ressortir cette importance. Le P. Surin n'a-t-il pas écrit que la possession de Loudun était « un des bienfaits les plus singuliers que Dieu ait faits à son Église depuis plusieurs siècles » ?

Une possession est en effet une éloquente prédication : c'est notre cas.

Exorcismes et leurs péripéties

Les exorcismes commencèrent le 21 septembre 1830. La veille, la possédée avait donné des marques indubitables de la possession aux exorcistes. Elle brisa, ou arracha dans l'espace de trois minutes, des cordes, des clous et des chevilles en fer avec lesquels on avait condamné les portes de la salle où elle avait été enfermée. Elle assura à l'exorciste coadjuteur, sans le connaître et sans savoir qu'il fût destiné à l'exorciser, qu'il était désigné pour cela. Elle ne put supporter le contact d'un reliquaire qu'on voulait lui suspendre au cou :

« A chaque instant, elle changeait de figure, elle tremblait ou plutôt frissonnait dans tous ses membres. » Craignant une simulation de sa part, un des exorcistes approcha le reliquaire, à son insu, en venant derrière elle. « Mais, ajoute-t-il, aussitôt que j'essayai de l'approcher, elle se tourna furieuse vers moi : Quitte, nie dit-elle, tes *saloperies* que tu tiens à la main, et laisse-moi tranquille. »

Le curé de la jeune fille, qui était mieux au courant de son triste état, fit le premier exorcisme en présence de son collègue. « C'est alors, ajoute ce dernier, que je fus entièrement persuadé. Elle nous répondait mieux que n'importe quel latiniste, considérée surtout la promptitude qu'elle mettait dans ses réponses. » En voici quelques-unes pleines d'à-propos : L'exorciste venait de dire : *Ab insidiis diaboli, libera nos Domine*. La démoniaque répondit sans hésiter : Tu as trop attendu ; c'est trop tard : je la possède maintenant. A cet ordre, donné par l'exorciste d'après le Rituel : *Præcipio tibi ut dicas mihi nomen tuum, diem et horam exitus tui*, elle répond : Mon nom est Talou ; nous ne sommes que trois dans ce corps, mais nous y sommes pour dix ans ; malgré ton zèle et tes prières, nous ne sortirons pas avant. — *Ecce crucem Domini fugite partes adversæ*. — R. Pas encore ; je me moque de ta croix. — *Vicit leo de tribu Juda*. — R. Il vaincra ; mais pas encore. — *Audi ergo et time, satana, inimice fidei, etc.* — R. Tant mieux, ça me plaît. Que me diras-tu davantage ? Je sais tout cela. Tu ne peux me reprocher que mes défauts. — *Quid stas et resistis, cum scias Christum Dominum vias tuas perdere ?* — R. Je résisterai malgré toi et je ne crains pas ton maudit Christ ; je n'y crois même pas. — *Dæmones credunt et contremiscunt*. — R. Oui, je suis forcée de croire, mais je ne tremble pas autant que tu pourrais le croire ? — *Cede igitur, cede non mihi, sed ministro Christi*. — R. Je ne te crains pas ; ce n'est que ton maudit caractère. Noir, tu m'accables, tu me fais souffrir ! — *Exi ergo transgressor, etc.* — R. Jamais je ne sortirai ; je suis ici pour toujours ; cette âme m'appartient. — *Da locum, impiissime, dirissime, etc.* — R. Pas encore ; je veux combattre ; je ne te crains pas. Au reste, je suis accoutumée à tes exorcismes. — *Sed quid truculenter reniteris ?* — R. Ça

me plait. Il faut que je fasse mon devoir comme tu fais le tien. — *Reus es omnipotenti Deo.* — R. Plus que toi, aussi bien me le fait-il sentir. — *Reus es Jesu Christe, Domino nostro, quem tentare ausus es, et crucifigere præsumpsisti.* — R. Je n'en ai pas de repentir; j'aurais voulu lui en faire davantage; j'ai encore contre lui une rage qui m'étouffe; il te pardonne, toi; et nous, pour un seul péché, il nous a confondus. — *Cur tantam habes malitiam contra Christum?* — R. Pourquoi est-il sans pitié pour moi? Pourquoi me fait-il tant souffrir?

(A suivre.)

Abbé T.,
Docteur en théologie.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD

L'IDENTITÉ DES ESPRITS

Quand un spirite évoque César, Napoléon, Bossuet, le curé d'Ars, qu'arrive-t-il? quelle que soit sa demande, quel que soit l'évocat, il se présente un Esprit qui a la prétention d'être précisément le personnage historique que l'on a l'imprudence d'évoquer, et ce personnage historique ou fantastique répond à nos questions.

Avant tout examen, avant toute discussion, j'éprouve une vague impression de scepticisme, et, tout en écartant l'hypothèse de la supercherie et de l'auto-suggestion, j'estime que je me trouve en présence d'un inconnu, d'un personnage de convention qui joue le rôle de César ou de Napoléon et qui se moque de ma crédulité : le vrai César n'est pas là.

Je me sens mystifié par un inconnu.

Si je ne vais pas jusque-là, je me contenterai de dire que je n'ai aucune preuve physique, morale ou métaphysique de l'identité de l'Esprit qui veut bien entrer en communication avec moi. C'est un Esprit qui se dira tout ce qu'il voudra et tout ce que je voudrai, sans prendre la peine de changer de masque : on ne le voit pas, son ricanement s'éteint dans les ténèbres où il lui plaît de se cacher.

Que j'évoque mon père, ma mère, ou des amis, ou des aïeux disparus depuis longtemps, je me trouve en présence de la même difficulté. Je ne peux pas faire tomber le masque de l'Esprit qui répond à mon attente anxieuse. Je reconnaitrai volontiers que cet Esprit est doué d'une rare intelligence, d'une mémoire impeccable, qu'il connaît à fond la vie, les habitudes, les actes, les manies du défunt que j'ai aimé et dont il prend la place, mais quand je lui dirai qui es-tu? il pourra me tromper sans que j'entende son rire étouffé.

Et de même que cet Esprit fertile en ressources, et tou-

jours en haleine, habile et souple, audacieux et insinuant, moqueur et tenace prend le masque des personnages les plus divers, d'un père, d'une mère, d'un ami, il soutiendra aussi, successivement, avec la même assurance, les thèses les plus contradictoires, le matérialisme et le spiritualisme, l'athéisme et le théisme, la résignation et le désespoir, la soumission et la révolte, le crime et la vertu.

Voilà des faits reconnus, constatés, absolument certains.

Les spirites ont essayé de les expliquer. Ils ont dit qu'il existe autour de nous des Esprits mauvais, méchants, impies, débauchés, qui, dans leur course folle et perpétuelle à travers l'espace, sans jamais cesser d'observer la race humaine dont ils ont juré la perte, se glissent dans les réunions spirites, contrarient les bons Esprits, les repoussent, prennent leur place, continuent sur un ton différent le dialogue commencé et vous donnent quelquefois les conseils les plus extravagants.

Ils reconnaissent ainsi qu'un Esprit d'aventure peut se substituer à l'Esprit que vous avez évoqué, qu'il prendra la place de votre père, de votre mère, de votre ami, du défunt repoussé, qu'il en prendra le masque, et qu'il en jouera le rôle, pour mieux vous tromper; il sera tour à tour religieux et impie, heureux ou malheureux, égoïste ou dévoué, résigné ou désespéré, et il trouvera dans les inépuisables ressources de sa nature, le moyen le plus sûr d'arriver à ses fins, de vous tromper.

Cette fois encore, il vous sera impossible d'établir l'identité.

Au dernier Congrès international tenu par les spirites, cette question a été discutée. De l'aveu de tous, l'irruption des Esprits menteurs est incontestable, comment s'en défendre? Il suffit de prier, s'est écrié M. Denis, la prière chassera le menteur, et vous serez en présence du défunt que vous voulez revoir.

Que ce moyen soit insuffisant, j'en trouve la démonstration dans une revue qui n'a aucune attache catholique, dans une revue absolument occultiste et très compétente dans la matière : L'auteur s'adresse aux spirites et leur parle ainsi :

« Vous verrez, malheureusement, *combien de vos médiums*

succombent à d'incurables et terribles possessions : vous reconnaîtrez que, de ces dangers mêmes, ni la bonne volonté commune, ni l'aspiration spirituelle, ni la prière ne peuvent vous garantir plus qu'elles ne vous sauveraient de la dent d'un tigre affamé, et par les mêmes raisons.

« Tout cela, ce ne sont pas seulement les assertions des hermétistes et des théosophes, ce sont des faits déclarés, publiquement, dans le congrès, par les spirites eux-mêmes qui venaient, avec beaucoup de raison, demander abri ou défense à l'hermétisme et à la théosophie. »

L'auteur ne se contente pas d'affirmer que le spiritisme conduit trop souvent à la possession et à la folie, qu'il ouvre la porte à l'irruption des esprits méchants, haineux, pervers, que la prière est une arme insuffisante en présence de tels ennemis, il nous fait encore une autre révélation, il nous apprend qu'il appartient à une église où l'on rencontre des initiés, pontifes mystérieux, qui vivent en communication avec les hautes puissances de l'autre monde (1).

« Vous reconnaissez l'existence perpétuelle du mal représenté par de véritables démons qui se complaisent au mal par égoïsme, envie, jalousie, etc., écoutez donc sur la nature de ces êtres dangereux, *ceux qui ont pu, par des pouvoirs transcendants mais réels, bien que rares, explorer les régions redoutables de l'invisible* (2). »

Des spirites indépendants qui reconnaissent l'insuffisance de la prière pour échapper aux pièges du moqueur, se contentent de nous donner ce conseil sommaire : Si les mauvais Esprits se présentent, chassez-les :

« Quant aux invisibles qui mentent, se moquent de nous, disent des insanités, nous trompent, on n'a qu'à ne pas les attirer, et s'ils viennent malgré vous, de les chasser. Lorsque, dans la vie, on a affaire à des menteurs, à des trompeurs, des gens dangereux, il faudrait être le dernier des naïfs, pour continuer des rapports avec eux ; faites de même avec les invisibles (3). »

(1) Je signale cette citation à l'attention de M. Charles Fritz.

(2) *L'Echo de l'Au-delà et d'ici-bas*, 1^{er} décembre 1900, p. 187.

(3) Erny, *L'Identité des Esprits*, p. 24.

L'auteur oublie, sans doute, que les Esprits menteurs se présentent souvent sous des apparences qui ne révèlent pas leur origine, ils sont sérieux, religieux, ils viennent avec l'intention de surprendre notre bonne foi, et de nous faire tomber dans leurs pièges, il n'est pas facile de les démasquer, et quand certains spirites nous disent : Chassez les mauvais Esprits qui veulent vous tromper, ils devraient bien nous dire à quels signes on reconnaît ces mauvais Esprits, ces fourbes, ces coquins, qui savent si bien dissimuler leurs intentions et gagner notre confiance.

Assurément, il y a des cas où le discernement est facile à faire, et quand nous recevons des communications bouffonnes, grossières, immorales, nous savons à quoi nous en tenir sur la valeur du personnage, mais, le plus souvent, l'Esprit qui veut nous tromper, n'a pas de ces naïvetés audacieuses qui le feraient reconnaître et l'exposeraient à se voir chasser. Sur les plus graves questions de religion et de morale, et avec la même gravité les Esprits, ou le même Esprit vous diront oui et non, vous ne saurez pas qui dit vrai, et si vous voulez vous en tenir au témoignage de votre raison qui jugerait en dernier ressort, vous n'avez pas besoin d'interroger les Esprits.

Nous ne connaissons pas la nature de l'Esprit qui nous parle, nous ne savons ni qui il est, ni d'où il vient, ni ce qu'il veut, quand nous l'observons en rationaliste, et nous n'avons aucune preuve certaine de son identité,

Il est vrai que des Êtres invisibles nous entourent, que nous pouvons les appeler, qu'ils peuvent entrer en communication avec nous, que ces communications sont quelquefois très dangereuses, qu'elles provoquent l'obsession, la possession, la folie, la mort. Tout cela est établi, constaté par des faits très sérieux, et par le témoignage des représentants les plus autorisés de l'occultisme et de la théosophie. Mais aucun expérimentateur n'a démontré l'identité des Esprits qui apparaissent dans les évocations.

II

Il ne faut pas dire, comme les spirites se plaisent à le répéter, que nous voyons le diable partout ; que nous lui attribuons toutes les réponses, toutes les révélations, toutes les apparitions dont l'histoire religieuse nous a conservé le souvenir. Cette puérile assertion ne tient pas debout.

Je regrette qu'un spirite indépendant ait signé cette accusation (1) : « La constatation de certains faits est très gênante pour les catholiques *ultra*, qui ne voient que par le dogme, mais, depuis des siècles, l'Église a été forcée à plusieurs reprises de modifier certaines parties de ses dogmes qui n'étaient pas tenables, elle fera de même pour les faits psychiques et finira par trouver une explication des communications *post mortem*, qui sont et seront de plus en plus indéniables. »

A la manière dont il entend les dogmes, on voit bien que votre spirite est étranger à la théologie, mais il est aussi étranger à la mystique chrétienne dont il ignore la nature et les lois.

Les mystiques chrétiens nous enseignent que Jésus-Christ, la sainte Vierge, les saints, les âmes du purgatoire, plus rarement, les damnés peuvent apparaître aux vivants sous une forme sensible, qu'ils ont apparu et qu'ils apparaissent encore, quand Dieu le veut, comme on le voit quelquefois dans la vie de quelques saints.

Ils nous enseignent que des habitants du monde invisible nous regardent, nous accompagnent, s'intéressent à nous, et que Dieu leur permet de nous apparaître, de se faire voir dans une apparition rapide, de se faire entendre, de nous détourner d'un danger, de nous délivrer d'un abîme, de faire naître en nous de viriles et surnaturelles résolutions ; d'implorer notre secours et nos prières quand ces habitants de l'invisible souffrent encore les inexprimables douleurs du châtimement temporaire qui précède les joies du paradis.

(1) Erny., p. 25.

Ils nous apprennent donc qu'il existe de continuelles et mystérieuses relations entre les trois églises triomphante, souffrante et militante, et ils n'attribuent pas exclusivement aux bons et aux mauvais anges tous ces phénomènes, ou divins ou troublants, dont nous cherchons ici l'origine et les lois.

Raisonnement ainsi, ce n'est pas, je suppose, s'enfermer dans l'esprit étroit de secte et de parti, ce n'est pas verser dans le satanisme, ce n'est pas voir le diable partout, c'est faire une œuvre de discernement, de sagesse et de foi.

Les spirites ne se contentent pas de ces concessions ; ils ne veulent pas que les communications visibles entre les vivants et les morts soient rares, préternaturelles, rapides, et, souvent, pleines de danger pour la raison et pour la vie des imprudents qui essayent de les provoquer.

Ils prétendent, contrairement au plan divin, que les communications entre les vivants et les désincarnés, quels qu'ils soient, élus ou damnés sont de même nature que celles qui existent entre les vivants, sur cette terre, qu'elles sont soumises aux mêmes lois, qu'elles ont une commune origine, qu'elles sont aussi faciles, et qu'il suffit d'y penser et de vouloir pour s'entretenir avec les désincarnés.

Ils oublient cet aveu étonné, et confirmé par vingt expériences du spirite que j'ai déjà cité : « Il est à remarquer qu'après un certain temps, les désincarnés ne peuvent plus, ou ne veulent plus se manifester. Où sont-ils ? » Ils oublient cette communication si fréquente des Esprits désincarnés : « Dans un mois, dans deux mois, vous ne me verrez plus, je ne communiquerai plus avec vous. » Et ces désincarnés passent ainsi dans des régions inconnues, où nous ne pouvons pénétrer en aucune manière, et ils donnent ainsi un éclatant démenti aux spirites qui prétendent identifier les relations des vivants et des morts et les relations entre les vivants.

Les relations entre les vivants et les morts cessent subitement et définitivement, après un temps déterminé, elles seraient donc soumises à des lois que nous ne connaissons pas.

Quoi de plus sage que de dire avec les mystiques chrétiens : Les apparitions et les révélations des morts peuvent être

l'effet, ou d'une hallucination, ou d'une action démoniaque, ou d'une intervention angélique et divine, il faut les examiner avec soin, déterminer leurs caractères spécifiques, et découvrir, si c'est possible, leur origine et leur but. Il ne faut ni désirer, ni demander, ni provoquer ces communications qui se font dans le mystère, dans des conditions incertaines, quelquefois, au péril de la raison, de la liberté humaine et de la foi.

III

C'est ainsi que je dois procéder quand je suis en présence d'un phénomène merveilleux, d'apparition, ou de communication extra-humaine.

Remarquez bien que les spirites dépendants ou indépendants qui affirment obstinément leur croyance à l'identité de l'apparition, s'appuient toujours sur un fait et sur un raisonnement. De ce fait, ils tirent des conséquences qu'il ne comporte pas, et leur raisonnement ne repose sur rien. Je l'ai dit souvent, je le répète aujourd'hui, pour répondre une dernière fois aux spirites indépendants.

Examinons, d'abord, les faits, nous discuterons, ensuite, l'argument.

« Le sujet qui se révèle dans l'apparition prouve son identité en faisant connaître des détails qui ne sont connus, et qui ne peuvent être connus que du défunt, lui-même; c'est donc, en réalité, le défunt *qui est là*. » Voilà l'objection.

IV

Le spirite indépendant que j'ai déjà cité s'exprime ainsi :

1^o La parente voyante lui dit qu'un M. John B... (*dont elle lui donna une description très curieuse qui l'identifia*) voulait lui parler... Ce désincarné le supplia de dire à sa femme (qui l'avait tant aimé) *qu'il était encore vivant*. Ce cas prouve combien les désincarnés sont heureux lorsqu'ils peuvent faire savoir à ceux qui les pleurent que leur séparation n'est pas

éternelle, c'est un sentiment touchant et qui n'a rien à voir avec la théorie démoniaque.

2° Un M. S..., ami du rédacteur, vint écrire par la main du médium tous les détails de la façon dont il se noya, détails qui étaient parfaitement exacts. La voyante décrivit la personne de M. S... qu'elle n'avait jamais vu, et sa description était exacte; de plus, le rédacteur put se procurer une photographie de M. S... et la montrer à la voyante pour compléter les preuves.

3° Un M. D..., grand ami du rédacteur, mais que ne connaissait pas la voyante, décrivit son affreuse mort, survenue par suite d'un cancer à la langue pour lequel on avait dû lui faire de cruelles opérations. On peut dire, pour ce cas, que ces détails étant connus du rédacteur, il a pu se produire de la télépathie de son cerveau à celui de la voyante, mais celle-ci *décrivit le désincarné*; or, plus tard, la femme du rédacteur lui dit qu'il existait un portrait de M. D... dans un album de famille de son frère; *on le montra à la voyante au milieu de huit autres*, et sans hésiter celle-ci désigna du doigt M. D... « Il a dû changer un peu, dit-elle, mais ses traits, ses yeux, ses cheveux sont bien ceux du mort qui m'a apparu. »

4° M. G..., un ami intime du rédacteur et beaucoup plus âgé que lui, était décédé depuis deux ans, mais un mois environ après sa mort la même parente voyante me dit avoir vu apparaître M. G... dans mon bureau. un jour que j'étais absent; il s'assit, dit-elle, près de moi, et me parla entre autres choses *de sa belle cave et de ses bons vins* (dont il était très amateur de son vivant) et avant de disparaître me dit ceci : « Affirmez bien à M. (le nom du rédacteur) que la mort n'est rien et qu'elle n'a été pour moi qu'un changement d'existence. » Je savais que de son vivant M. G... avait très grand peur de la mort, était très incertain à ce sujet, et *comme il ignorait mes idées spiritualistes, le désincarné* aura dit cela dans l'intention touchante de me rassurer. La voyante décrivit aussi tous les gestes du désincarné et *surtout une façon toute particulière* de croiser les mains qu'ignorait la voyante, et qui me parut à moi une preuve des « plus convaincantes, ajoutée à la description du désincarné ».

Que faut-il penser de ces faits? Prouvent-ils, comme on le prétend, l'identité de l'Esprit ou du désincarné qui nous fait ses communications.

Les spirites sont bien forcés de reconnaître avec nous que les Esprits du monde invisible nous voient, nous entourent, nous accompagnent dans la vie, qu'ils connaissent toutes nos actions, solitaires et secrètes, qu'ils en conservent le souvenir avec une fidélité impeccable, et que nous ne pouvons jamais dire : Moi, seul je sais ce que j'ai fait dans telle circonstance!

Pour rester dans la vérité, nous devons ajouter : Les anges bons et les anges mauvais savent comme moi, ce que j'ai fait dans telle circonstance, et j'en rendrai compte à Dieu.

Et c'est précisément parce qu'ils sont convaincus de cette science, de cette mémoire, de ces facultés prodigieuses des Invisibles, que les spirites les consultent sur le passé, le présent, l'avenir, et qu'ils leur demandent des révélations, des lumières et des conseils.

Tel est aussi l'enseignement des théologiens sur la science des Esprits mauvais, ou des démons; ils voient tout, et ils n'oublient jamais.

Si j'évoque l'âme d'un ami défunt, et si je constate, par l'écriture directe, par des coups frappés ou de tout autre manière la présence d'un défunt disposé à me répondre, je ferai l'une de ces trois hypothèses, qui appellent des réponses différentes : trois êtres, intelligents, cachés dans l'obscurité du monde invisible, ont emporté le secret de ma vie et de mes actions les plus cachées : mon ami, l'ange bon, l'ange mauvais, ces trois êtres peuvent accidentellement entrer en communication avec moi, et me rappeler mes instincts, mes habitudes, mes préférences, ma vie cachée. Quel est celui des trois qui est là, devant moi, en ce moment?

Mais, je ne dirai pas *a priori* que c'est mon ami qui se rend à mon évocation, puisque d'autres êtres connaissent ma vie aussi bien que lui, et qu'ils ont la faculté de me le faire savoir, quand Dieu le veut ou le permet.

C'est l'habitude de quelques spirites de réunir un nombre considérable de ces phénomènes de communications terrestres, de les classer, sans établir d'ailleurs, scientifiquement leur

réalité, d'affirmer gratuitement que seul, le désincarné possède la connaissance des choses secrètes qu'il révèle par l'intermédiaire du médium; ils ne parlent ni des bons anges, ni des mauvais anges, ni des invisibles, élus ou damnés qui sont les témoins silencieux de notre vie, et ils s'écrient : Vous le voyez, nous pouvons converser avec nos parents et nos amis, à travers les frontières qui séparent la vie et la mort.

Je vous signalerai une autre confusion qui retarde souvent la solution scientifique du problème. J'ai rappelé avec tous les théologiens mystiques que, dans certains cas, — fréquents dans la vie de quelques saints, — Dieu permet aux morts de faire sentir leur présence aux vivants, pour les consoler, pour les fortifier, pour les corriger, pour implorer le secours de leurs prières, et nous avons ainsi reconnu la possibilité et la réalité préternaturelle de ces communications.

Que font certains spirites indépendants? Ils choisissent avec soin les faits ou les apparitions historiques dont nous ne contestons pas la réalité, des faits qui nous paraissent certains, des faits où l'on peut croire que, par un dessein particulier de Dieu, le défunt a révélé manifestement sa présence et son identité, et ils en tirent cette conclusion générale : Donc, dans tous les cas, c'est bien le désincarné qui vient à moi; donc le spiritisme est l'expression de la vérité.

Mais, ce ne sont pas ces faits historiques constatés, dans la vie de quelques saints privilégiés, qui se trouvent ici en question; il s'agit d'autre chose; il s'agit de savoir si, dans ces séances ténébreuses d'évocation, de magie et de spiritisme où quelques personnes se rencontrent régulièrement et appellent les morts, si les morts viennent en réalité, s'ils répondent à l'appel des évocateurs, et continuent avec eux les conversations engagées pendant la vie; il s'agit de savoir si quand j'appelle mon père, ma mère ou un ami, décédés depuis longtemps, je me trouve en leur présence ou si je n'ai devant moi qu'un personnage mystérieux et vulgaire qui joue un rôle à mes dépens.

C'est ainsi qu'il faut poser la question.

Et nous disons avec l'Écriture sainte, la Tradition, les théologiens, avec l'Église enseignante et assistée de l'Esprit Dieu :

Les relations visibles et naturelles entre les défunts et les vivants sont interrompues par la mort. Si Dieu permet, dans ses desseins de justice ou de miséricorde, aux élus, aux âmes souffrantes du purgatoire, et quelquefois aux damnés de faire parmi nous une apparition courte, rapide et que les hommes n'ont pas provoquée, cette apparition appartient à l'ordre préternaturel; elle est rare, elle est rapide, elle a toujours un but élevé, elle ne dépend pas de notre volonté.

Remarquez bien, au contraire, que, dans ces réunions spirites, où les morts sont évoqués, dans la même séance en présence des mêmes témoins, l'Invisible qui vous amuse ou vous effraye jouera volontiers tous les rôles : il sera votre père, votre mère, votre ami; il aura, tour à tour, avec la même adresse, le langage d'un homme sérieux, d'un bouffon, d'un drôle, d'un matérialiste, d'un croyant. L'Invisible reste derrière le rideau; vous ne le voyez pas, vous ne l'entendez pas, vous ne le sentez pas; vous ne savez pas à qui vous avez affaire, et vous êtes forcés de reconnaître que vous vous trouvez en présence d'un phénomène extraordinaire, mystérieux, troublant, dont la nature, l'origine et l'économie vous sont inconnues. Rien ne vous autorise donc à affirmer l'identité du personnage qui veut bien, un instant, entrer en rapport avec vous, et amuser votre curiosité.

V

Comment se défendre d'un certain étonnement quand on entend les spirites nous déclarer que ces communications entre les morts et les vivants sont ordinaires et qu'elles appartiennent à l'ordre naturel ?

Les faits naturels sont toujours les mêmes et se reproduisent invariablement sur tous les points de l'espace. L'homme est le même en tous lieux; le monde invisible est toujours le même en ses profondeurs mystérieuses; les rapports entre le monde invisible et le monde humain sont toujours les mêmes. Sous toutes les latitudes, et sur tous les points de l'espace, la

nature humaine présente invariablement les mêmes caractères essentiels.

Ce que nous disons de l'espace, nous le disons du temps et de la durée. Depuis l'origine du monde, à tous les moments de la durée, l'homme a toujours été le même, dans ses facultés essentielles; il a toujours possédé la sensibilité, la raison, la liberté; il a toujours cherché le vrai, le beau, le bien; telle est sa nature, et les actes qui en découlent sont naturels. Il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. La nature humaine n'a pas changé, ne change pas et ne changera pas.

Les phénomènes naturels se produisent enfin avec constance, harmonie, uniformité, selon des lois permanentes qui servent de fondement aux sciences humaines. Les phénomènes de la vie végétative et animale s'accomplissent dans le corps de l'homme, avec la même régularité, et de la même manière, depuis l'apparition de la vie sur cette planète : les sciences n'auraient plus de base si cette régularité inflexible cessait, un instant, d'exister dans le monde des corps.

Si donc, comme le prétendent les spirites, c'était une faculté naturelle, constitutionnelle de l'homme de communiquer avec les morts, de les appeler, de les entendre, de sentir leur présence, et de vivre en quelque manière avec eux comme avec les vivants, nous le saurions, nous le verrions, nous en aurions la certitude, nous pourrions le constater, comme on constate un fait ordinaire, constant, comme on constate la réalité d'une faculté.

Mais ce n'est pas assez. La nature humaine étant toujours la même, toujours invariable dans sa constitution fondamentale, partout où nous voyons un homme, nous devrions reconnaître en lui, une créature capable, quand cela lui plaît, de s'entretenir visiblement avec les morts; nous devrions voir en exercice, cette merveilleuse faculté, et les philosophes devraient dire : Par ses organes physiques, l'homme est en rapport constant avec le monde des corps, avec les sons, les couleurs, les odeurs; mais, par une faculté psychique, il va plus haut et plus loin, il peut vivre avec les morts, recevoir leurs communications, et il est vraiment étrange que la

raison de l'homme n'ait pas su résoudre encore d'une manière expérimentale le problème de sa destinée.

Regardez, cependant, en vous, et autour de vous, avez-vous jamais constaté en vous, a-t-on jamais constaté autour de vous l'existence de cette faculté connaturelle de vivre familièrement avec les morts ou les désincarnés? N'est-il pas vrai que des millions et des millions de créatures ont eu, et ont peut-être encore, l'ardent désir de revoir, d'entendre les disparus qu'ils ont aimés? et que ce désir persévérant, intense, douloureux n'a jamais été, et ne sera jamais satisfait ici-bas? N'est-il pas vrai que les plus grands philosophes de tous les temps, et avec eux les sceptiques, les malheureux, les désespérés de la vie qui pleurent, derrière le mur d'airain que la mort élève entre nous et les disparus n'ont pas connu cette faculté?

Comment! depuis l'origine du monde, nous voyons de nobles esprits se passionner pour le problème de la vie future, nous les voyons lever mélancoliquement les yeux vers les espaces célestes pour les interroger, nous voyons l'humanité, celle qui obéit à la pensée et celle qui obéit au sentiment se préoccuper du lendemain de la mort, et répéter avec une tristesse indigne et découragée : Les morts ne reviennent pas!

Et vous prétendez que depuis l'origine du monde, ces savants ont été victimes de leur ignorance, qu'ils ne se sont pas connus eux-mêmes, qu'ils n'ont pas su reconnaître en eux la faculté naturelle de converser avec les morts, de résoudre définitivement le problème de la destinée! Vous prétendez que la foule, que l'humanité n'a jamais su reconnaître qu'elle possédait la faculté d'interroger et d'entendre ces disparus qu'elle pleurait, ces habitants du monde invisible vers lesquels une irrésistible impulsion n'a jamais cessé de l'attirer!

Manifestement, si l'homme possédait cette faculté, comme un attribut de sa nature, nous verrions tous les jours, et l'on aurait vu dans tous les temps, sur tous les points de l'espace, les vivants converser avec leurs défunts; or cela ne se voit pas, et il demeure incontestable que cette faculté naturelle n'existe pas.

VI

Il fallait bien trouver une réponse à cette objection ; il fallait expliquer pourquoi, malgré nos évocations, nos supplications et nos prières l'immense majorité des chercheurs ne voit rien, n'entend rien, et n'arrive jamais à communiquer avec les morts. Les spirites ont répondu, après avoir pris l'avis des Invisibles, que les morts restaient plongés quelquefois dans une longue léthargie, qu'ils n'éprouvaient pour certains évocateurs aucune sympathie, qu'ils ne trouvaient pas le fluide nécessaire pour converser avec les vivants, qu'étant morts avec la pensée enracinée de l'impossibilité des communications posthumes, ils conservaient toujours le même sentiment, etc.

« Souvent encore, écrit un spirite indépendant, les parents ou amis dorment, non leur dernier sommeil, mais le premier état léthargique qui suit la mort, cet état est plus ou moins long pour les uns que pour les autres... Dans les séances particulières, *le désir très vif d'obtenir des communications de leurs parents ou amis est une cause très sérieuse d'empêchement*. Souvent aussi, le même désir de la part des désincarnés de se manifester peut produire le même effet... Une autre raison, c'est que bien des gens passent dans la vie de l'au-delà avec cette idée enracinée qu'il n'y a pas de communication possible entre les vivants et les morts. Il est évident alors qu'ils se refusent à toute manifestation de ce genre, car le fait de passer d'un plan à un autre ne vous transforme pas ainsi subitement.

« D'autres encore qui voudraient se communiquer peuvent ne pas trouver un médium en affinité psychique avec eux, ou s'ils le trouvent, ils peuvent très bien ne pas savoir ou ne pas pouvoir se servir de cet instrument pour démontrer leur présence (1).

Ces explications embarrassées ne me paraissent ni philoso-

(1) Erny, *L'Identité des Esprits*, p. 10.

phiques, ni scientifiques, il suffit de les regarder pour les voir s'évanouir; je ne m'arrête pas à les discuter. Il faudrait des raisons plus sérieuses pour expliquer la contradiction fondamentale de ces deux propositions : 1^o La communication entre les vivants et les morts est un fait ordinaire conforme aux lois générales de la nature. 2^o Or, on ne trouve dans l'humanité qu'un petit groupe de chercheurs qui puisse entrer en communication avec les désincarnés ou les Esprits.

VII

Que le démon puisse nous tromper sur l'identité des apparitions; qu'il se transforme en ange de lumière; qu'il soit tour à tour, et suivant les circonstances religieux ou impie, bouffon ou sérieux, délicat ou grossier, qu'il prenne tous les masques et qu'il joue tous les rôles, pour nous faire tomber dans ses pièges; qu'il se présente à nous sous l'image de notre père, de notre mère, de nos sœurs dont il rappellera les sentiments, les habitudes, la tendresse, voilà ce que les spirites indépendants ne veulent pas admettre, car toute leur thèse croule en présence de cette simple observation.

« Il serait aussi impie que ridicule de croire que Dieu puisse permettre à des démons de jouer avec les sentiments les plus sacrés de l'humanité. Je me refuse absolument à admettre une pareille comédie, et la trouverais injurieuse pour la bonté de Dieu (1). »

Dieu laisse le démon agir selon sa nature, dans l'étendue de ses facultés, et de nous tenter. Dieu nous avertit du danger, il nous défend de communiquer avec les Esprits de ténèbres, il nous accorde sa grâce, il nous laisse la liberté qui est la condition du mérite, de la récompense et de la gloire, que pouvons-nous demander encore? S'il nous plaît de mépriser ces avertissements, d'abuser de la grâce, de faire servir au mal la liberté qui est la plus noble des puissances, si nous persistons à communiquer avec les inconnus du monde invi-

(1) Erny, *L'Identité des Esprits*, p. 10.

sible et à nous aventurer dans les chemins noirs de cette forêt vierge, qui faut-il accuser? Nous-même, ou la providence? notre curiosité indiscrète, dangereuse, ou la bonté de Dieu? notre folie ou la justice de Dieu qui permet à Satan de tromper ceux qui se livrent à lui?

Selon les spirites, ce ne serait pas seulement la bonté de Dieu qui s'opposerait aux substitutions sataniques, ce serait encore la nature même de l'Esprit mauvais et du but qu'il se propose d'atteindre.

« Ne voyez pas, écrit l'auteur que j'ai déjà cité, qu'il serait antilogique et absurde de la part d'un démon de nous prouver sa survie, car c'est produire alors un retour sur nous-même, et nous forcer à nous amender et à vivre selon les lois de Dieu. Or, toute manifestation du simulateur de Dieu ne peut aboutir qu'à nous prouver cette survie que les démons ont, au contraire, tant d'intérêt à nous cacher, car, si on n'y croit pas, les êtres humains ont alors tout intérêt à se plonger dans les plaisirs et les turpitudes des sens et de la vie matérielle (1).

Notre contradicteur oublie que, sous l'inspiration de l'orgueil et de sa haine contre Dieu, Satan poursuit ici-bas sa revanche; c'est ici-bas, c'est en ce monde que le Christ est adoré, que la divinité reçoit un culte, que l'église est encore florissante et que la grande assemblée des fidèles reçoit les effusions de la grâce qui la protège et la défend contre les assauts du démon.

Satan veut usurper ici-bas, la place de Dieu, il veut avoir son temple, son culte, ses pontifes, ses adorateurs, et opposer à l'adoration, à la louange, au culte qui va vers Dieu, le culte qui sera la reconnaissance et la consécration de sa propre royauté. Ne lisons-nous pas dans les saint Livres, qu'à la fin des temps, le Faussaire de Dieu aura son temple où il sera adoré (2)?

(1) Erny, *L'Identité des Esprits*, p. 29.

(2) S. Paul, 2^e *Épître aux Thessalon.* Chap. II : « Que personne ne vous séduise en aucune manière, car il ne viendra point (le jour du Seigneur) qu'au-paravant, ne soit venue l'apostasie, et que n'ait paru l'homme du péché, le fils de la perdition. »

V. 4. Qui se pose en ennemi et s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré, *jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, se faisant passer lui-même pour Dieu.* »

L'Apôtre nous indique ainsi quelques signes de la fin des temps, l'apostasie des peuples chrétiens, et l'apparition du fils de perdition (l'antéchrist) qui se fera rendre à lui-même, dans le temple, les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu.

Ce n'est pas en laissant l'humanité disparaître dans le matérialisme et l'athéisme, ce n'est pas en permettant aux hommes de croire à l'anéantissement final de tout leur être et à la fin violente, sans lendemain, de toute créature libre que Satan pourrait obtenir la réalisation de son rêve implacable, et, s'il veut qu'on l'adore, ici-bas, à l'égal de Dieu, il faut d'abord que tous les hommes croient à sa réalité et à sa puissance. Il n'est donc pas en contradiction avec lui-même quand il donne d'éclatantes preuves de son existence et de la survie des âmes libres, après la mort.

L'intervention satanique dans certaines apparitions n'est donc contraire ni à la justice de Dieu ni à la nature et aux desseins des Esprits mauvais.

Nous réproouvons ceux qui voient le diable partout, et ceux qui ne le voient nulle part ; nous conseillons la prudence la plus défiante et la plus sage dans l'appréciation des phénomènes multiples qui constituent les apparitions, et nous engageons ceux qui nous lisent ou qui nous écoutent à éviter ces conventicules dangereux, redoutables où l'on voit tous les jours, — j'en ai reçu trop souvent la douloureuse confidence — les consciences s'oblitérer et la raison sombrer sans espoir de guérison.

ELIE MÉRIC.

LES ANGES DANS L'UNIVERS

(Suite.)

II. — Le nom des Anges

L'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu.

Il ne sera pas inutile de démontrer préalablement l'importance du nom. Nous désignons les hommes, nos frères, par des noms qui leur sont propres, par des noms empruntés aux autres hommes qui les ont précédés ici-bas et jouissent maintenant à jamais des honneurs de la béatification ou de la canonisation. Les saints de Dieu sont les patrons de tous ceux qui portent le même nom qu'eux et vivent ici-bas dans l'espoir d'aller occuper auprès d'eux, en la plénitude des joies éternelles, les places laissées vacantes par les anges déchus. — Les noms chrétiens ont tous originellement une signification due au génie de l'hébreu, du grec ou du latin; et encore de nos jours, parmi les langues vivantes, on rencontre dans certaines contrées rurales des termes dits *sobriquets*, qui ont cours pour désigner les hommes d'après des traits caractéristiques. Enfin nous avons nos noms de famille, souvent chevaleresques, attachés à un fait d'armes, à une action d'éclat, à telle ou telle localité, et encore, à une profession, à une vertu, à un défaut, etc.

Pareillement, les animaux et les choses inanimées demandaient à être nommés pour être compris dans le langage de la parole. « Tous les animaux de la terre, dit la Genèse, et tous les volatiles du ciel ayant donc été formés de la terre, le Seigneur Dieu les fit venir devant Adam, afin qu'il vît comment il les nommerait : or, le nom qu'Adam donna à toute âme vivante, est son vrai nom. »

Infiniment plus vrai est le nom adorable de notre Créateur. Ce nom par excellence est le plus vrai de tous. Le très saint nom de DIEU n'est-il pas le nom le plus noble, le plus harmonieux et le plus beau de la belle langue française? — Prononcez ce grand nom en une langue quelconque, je saisirai de suite l'accent générique de cette langue, je saurai si c'est un idiome rude, plein de douceur ou musical, parce que instinctivement, chaque peuple, pour former le saint nom de Dieu, unit entre elles les voyelles et les consonnes les plus propres à faire résonner l'âme de son langage maternel; aussi est-il rare que l'on sache parfaitement prononcer ce nom adorable dans une langue étrangère.

Après s'être nommé lui-même, le Très-Haut devait nous faire connaître les Intelligences qui lui ressemblent le plus. Il nous les révéla par un terme indiquant leur raison d'être. — Les *Anges* sont, suivant l'étymologie du terme, les ambassadeurs de la divine Providence dans l'univers, dans la nature et auprès des hommes. Aussi le vocable grec dont nous avons dérivé le nom d'ange est-il synonyme de *délégué*, de *député*, de *missionnaire*. Saint Augustin, comme le rapporte Mgr Sattoli, explique le passage du psaume 103 : *Qui avez fait vos Anges purs esprits*. — « Les *Esprits* sont des *Anges*, et, en tant qu'ils sont esprits, ils ne sont pas anges; dès lors qu'ils sont envoyés, ils deviennent anges, car ange est le nom de leur fonction et non celui de leur nature. Si vous désirez savoir le nom de leur nature, je vous dirai de les appeler esprits; si c'est par leur office que vous voulez les désigner, il faut dire ange. En tant qu'ils sont, ce sont des esprits; en tant qu'ils agissent, ce sont des anges. »

C'est pourquoi le nom d'ange n'est pas exclusif aux célestes intelligences. Saint Jean, dans l'Apocalypse, nomme ainsi les évêques d'Asie, ce sont les anges des Églises qu'ils président. Notre-Seigneur lui aussi, grand prêtre par excellence, porte le titre d'*Ange du grand Conseil*, parce que dans le Conseil de l'auguste Trinité il fut décidé qu'Il serait dépêché vers le genre humain pour le sauver. Enfin le terme d'*Ange* désigne particulièrement tous les esprits du premier ordre de la hiérarchie inférieure. Les *Archanges* ou premiers Anges ou encore

grands ambassadeurs sont les esprits de l'ordre moyen de cette hiérarchie, comme ceux de l'ordre supérieur sont les *Principautés* ou princes du ciel, vice-rois du Christ dans les hauteurs, pourrait-on dire. Vient ensuite la hiérarchie moyenne avec ses trois ordres : les *Puissances*, les *Vertus* ou forces et les *Dominations*. Plus haut encore, dans les septième, huitième et neuvième cieux, saint Paul distingue aussi les *Trônes*, sièges de la divine Majesté, Moïse les *Chérubins*, docteurs de la Sagesse, s'il faut interpréter ce terme hébreu ; puis Isaïe nous parle des *Séraphins*, ce qui, étymologiquement, signifie : ceux qui embrasent par les feux de l'amour divin.

Nous étudierons les ordres angéliques, la raison d'être des célestes hiérarchies, les fonctions des esprits qui les constituent, et qui tous sont anges, puisque tous sont les ministres de Dieu dans des charges qui leur conviennent.

La théologie aime à les appeler simplement *Esprits purs*, *Esprits célestes*, quelquefois *substances séparées* ou bien *formes subsistantes*, selon les circonstances. Les Pères et les Docteurs ont employé le terme d'*Intelligibles* pour les plus élevés, d'*Intelligences* pour les moins sublimes. La sainte Écriture va jusqu'à leur communiquer le nom d'*Élohim*, qui veut dire dieux, parce qu'ils participent au Conseil divin : « Dieu est le Seigneur des dieux. » Telle est la haute idée que le Saint-Esprit nous donne des Anges, et il n'est pas étonnant que Moïse, qui connaissait l'inclination des Juifs pour l'idolâtrie, leur ait transmis la révélation du monde angélique sous des termes voilés. Il n'est pas moins étonnant que les Grecs et les Romains, sentant comme tous les peuples, l'existence de ces innombrables esprits, qui non seulement habitent l'Empyrée, mais encore unissent leur providentielle présence à tous les objets de cet univers, aient tout divinisé, aient trouvé partout des divinités à adorer, égarés qu'ils étaient loin de la vérité dans les ténèbres d'une raison abandonnée à elle-même.

Dédions le présent ouvrage aux trois angéliques personnages, les très saints *Michel*, *Gabriel* et *Raphaël*, qui seuls portent nom dans cette multitude infinie, et dont la protection

et le céleste patronage sont célèbres dans l'histoire du christianisme. Certainement ce sont trois Archanges, car ils n'ont mission que pour les causes les plus exceptionnelles, et leur nom est grandement vénéré par toute l'Église.

Alfred VAN MONS.

(*A suivre.*)



MAISON HANTÉE

(Suite)

Enquête et déposition médico-légale

Vous excuserez les détails qui pourraient vous paraître un peu longs et mesquins ; mais je ne les donne que pour faire mieux comprendre la suite des idées, l'enchaînement des circonstances et des faits.

Dès que je vis les conséquences possibles d'une affaire qui était déjà entre les mains de la justice, je crus devoir prévenir moi-même M. le Procureur de la République, car je me disais : Ces bons gendarmes ne pourront croire et comprendre mes explications, n'étant point familiarisés avec le sens des termes scientifiques, de *monomanie démonomaniaque* et *pyromaniaque*, et leur procès-verbal fait non seulement sur le bris des objets de ménage ou autres, mais encore sur les coups et blessures reçus, mais surtout sur le commencement d'incendie qu'ils ont été appelés à constater, savoir où les choses pourraient aller, surtout si des faits analogues ou pires venaient à se reproduire. Mû par un sentiment de devoir professionnel et de responsabilité morale, dans l'unique but, tout d'abord, de prévenir et d'éviter des ennuis et des désagréments à des innocents, je me rendis auprès du chef du parquet que je priai de vouloir m'accorder audience. M. le Procureur m'écouta avec bienveillance et intérêt ; cependant mes explications verbales lui parurent bien extraordinaires, d'autant plus que dans toutes les affaires qui se présentent au parquet, un procureur a une tendance professionnelle à voir des coupables partout, tout d'abord ; mais la prudence, la retenue, le calme et la pondération du magistrat se montrèrent, quand M. le Procureur me déclara que ne pouvant maintenant arrêter l'affaire,

puisqu'elle était lancée, il avait l'intention de se tenir à l'écart de tout cela, car en présence de mes déclarations auxquelles il ne pouvait, pour le moment, accorder qu'un crédit très limité, bien qu'il ne trouvât pas d'autres explications à ces faits extraordinaires, il ne tenait pas à s'occuper directement d'une affaire aussi étrange... Et M. le Procureur ajouta qu'il ne ferait pas l'enquête lui-même, mais qu'il en chargerait le juge de paix, et qu'alors je pourrais déposer de nouveau comme je l'entendrais, et qu'on verrait bien s'il n'y avait pas de coupables dans toute cette affaire.

Je promis à M. le Procureur de le tenir moi-même au courant des choses. Quelques jours après, en effet, M. le Juge de paix vint procéder à l'enquête par délégation du parquet. Il fit venir à la gendarmerie, entre autres personnes, la jeune bonne pour l'interroger, et je fus prévenu d'avoir aussi à m'y rendre.

Arrivé à la gendarmerie, j'appris que M. le Juge de paix faisait subir un interrogatoire à cette jeune fille, et que je devais attendre.

Je le fis prier de vouloir bien entendre au plus tôt ma déposition, si c'était possible, ayant à faire une course pressante auprès d'un malade... Et il me fut fait cette réponse surprenante que je pouvais m'en aller, car M. le Juge ne m'entendrait pas. Surpris de cette réponse inattendue, je répondis au gendarme que je ne croyais pas qu'on puisse ainsi éliminer les témoins, que j'attendrai tout le temps nécessaire, que je ferai ici ou ailleurs ma déposition, considérant cela comme un devoir dans une affaire où je sentais en conscience que tout pouvait dépendre de ma déclaration professionnelle. Me voyant décidé à attendre, le brave gendarme me fit monter dans sa chambre... De là, j'aperçus derrière la grille, en face de l'appartement où se trouvait le juge enquêteur, une personne, qu'il est inutile de désigner. en train de vouloir lui persuader que cette affaire de revenants ne regardait point le médecin. Je compris alors que j'étais desservi, et j'attendis patiemment l'orage. L'interrogatoire de la jeune fille terminé, je me présentai pour être interrogé à mon tour. M. le Juge enquêteur me déclara tout d'abord que je n'avais rien à voir

dans cette affaire de revenants ou de malfaiteurs, et que je n'avais qu'à me retirer. J'insistai, représentant à M. le Juge que je croyais de mon devoir de faire ma déposition médicale qui pourrait avoir son importance, que faisant une enquête, il était tenu à écouter toutes les déclarations, que le parquet, ensuite, apprécierait.

Il se montra courroucé de mon insistance, mais je tins bon, déclarant que s'il refusait de m'entendre, j'irais la faire auprès du parquet de première instance, voire même auprès du parquet général et ailleurs même, s'il le fallait.

Tout surpris de ma résistance, le brave brigadier, excellent homme s'il en fût, s'apprêtait peut-être à m'arrêter, quand M. le Juge enquêteur, se calmant un peu et devenant plus commode, me dit :

— Eh bien ! Docteur, puisque vous y tenez, je vais vous écouter. Entrez donc dans le cabinet du brigadier... (nous étions encore dans le vestibule); prenez un siège et puisqu'il en est ainsi, parlez : je vous écoute.

— Tout en ne voulant pas abuser de votre obligeance, Monsieur le Juge, répondis-je, je ne crois pas que ma déposition puisse se faire verbalement ; il me semble qu'elle doit être faite par écrit, à cause des termes techniques qui forcément l'accompagneront, d'autant plus que cette affaire peut encore prendre des proportions inattendues, si des choses pareilles venaient à se reproduire en s'aggravant de plus en plus.

Après quelques instants de légère discussion, M. le Juge se décida à écrire sous ma dictée, je m'excusai de lui donner cette peine. — Veuillez me dicter, me dit-il, de plus en plus gracieux, vous n'aurez qu'à signer.

— Vous m'excuserez, je vous prie, Monsieur le Juge, dis-je, s'il me fallait un moment pour rassembler et résumer mes idées, de façon à réduire ma déposition en quelques mots, ne voulant la faire ni trop longue, ni trop diffuse. Cependant, si j'avais à changer quelques termes, je vous demanderais de me faciliter, car il n'est pas très aisé de trouver les termes appropriés à ce cas, en en faisant un résumé succinct, d'autant qu'une déposition médicale pour la justice, doit être consciencieusement pondérée.

... Enfin, je fis cette déclaration que vous trouverez plus loin.

M. le Juge de paix me dit très aimablement qu'il allait me donner une réquisition en règle pour me faire toucher des honoraires, ce cas, ajouta-t-il, peu ordinaire, vous ayant donné beaucoup de peine à définir.

Je le remerciai; le médecin, dis-je, commence par faire son devoir; mais il n'est point fâché d'être rémunéré un peu.

Et cette dite réquisition me fut donnée; puis reprise, sous prétexte de l'envoyer au Parquet avec ma déposition..., et ce, pour m'éviter un dérangement; mais depuis, onques n'ai rien vu venir de ce côté.

Au moment de nous séparer, M. le Juge me dit : Mon cher Docteur, étant chargé de cette affaire par le parquet, et dès les premiers renseignements recueillis, je dois vous dire que j'en avais parlé à mon neveu, le Dr C... votre confrère, qui m'a dit que ce ne pouvait être que cette jeune fille plus ou moins hystérique, qui faisait tout cela... — Enchanté, Monsieur le Juge, répliquai-je, que l'opinion de votre neveu se rencontre avec la mienne; mais vous trouverez bon que dans cette affaire, j'ai seul le mérite de la découverte, ayant été le premier à m'en occuper et à en donner l'explication.

Et je me hâtai d'écrire à M. le Procureur pour lui transmettre avec une copie à peu près textuelle de ma déposition, plusieurs observations explicatives, et considératrices, scientifiques, que je crus bon d'y ajouter, et que je vous reproduis assez fidèlement grâce aux copies que j'en ai gardées.

Je vous envoie aussi la copie d'une très gracieuse lettre d'un éminent maître, professeur de médecine dans une de nos grandes Facultés, copie que je communiquai aussi à M. le Procureur, et que voici tout d'abord.

B... le 15 juin 189...

Mon cher Confrère,

J'ai relu avec beaucoup d'intérêt les notes que vous avez fournies à M. le Procureur de la République française, après les visites que vous avez faites à la maison hantée.

La première partie de votre diagnostic semble d'ores et déjà absolument confirmée par les événements, puisqu'il a suffi d'éloigner la jeune fille que vous soupçonniez pour faire cesser les prodiges dont le retentissement commençait à bouleverser tout le pays.

Il resterait maintenant, à déterminer la nature des accidents auxquels a été en proie cette jeune fille.

Vous y arriverez certainement en étudiant avec soin les antécédents de l'état actuel de la petite malade.

Je ne connais pas assez le détail des faits pour avoir d'ores et déjà une opinion sur le diagnostic qu'il convient de poser.

L'intervention possible de suggestion artificielle complique d'ailleurs singulièrement la situation. — Toutefois, il ne faudrait accepter cette hypothèse que si elle était bien démontrée, ou par les révélations de la malade, ou par des enchainements de circonstances absolument probants.

Recevez, mon cher Confrère, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Signé : A. P.

Voilà une lettre vraiment remarquable, dans son ampleur et dans sa précision des termes, comme un maître de l'art peut en avoir, embrassant toute l'affaire d'un coup d'œil magistral.

Voici maintenant les notes personnelles fournies à M. le Procureur de la République à la suite de la copie de la déclaration ci-après :

Le docteur X... ayant été requis verbalement, en présence de plusieurs témoins... par M. le Maire, à l'effet de se rendre au lieu dit de la C., pour examiner l'état mental de la jeune fille P... âgée de 15 à 16 ans, servante chez M^{me} F... de la C..., s'y est rendu pour la première fois, le... et la deuxième fois, le... dans le but de s'expliquer et de faire cesser (si possible) toutes les choses extraordinaires qui s'y passaient, C'est, après ces deux visites faites, la première en présence d'une foule de personnes, la seconde, celle du lendemain, en

présence de M. D... secrétaire du maire, et suivant ordre exprès de celui-ci, le docteur a cru pouvoir affirmer que cette jeune fille, toute raisonnable et toute innocente qu'elle paraissait, était seule capable (après renseignements pris et reconstitution des scènes) d'avoir lancé certains objets en la présence même de M. le maire qui en a été épouvanté, sans pouvoir s'en rendre compte, comme elle a pu faire du bruit et changer les objets de place durant la nuit, et durant la journée en casser une quantité à côté même des gens de la maison, et aussi les frapper sans qu'ils aient pu y rien comprendre, *ne se méfiant pas d'elle*.

Si cette jeune fille a pu faire ces tours de force et d'adresse, comme une somnambule peut les faire, elle est bien capable aussi comme maniaque, d'avoir mis le feu, tout brisé dans la maison et avoir frappé les gens, au risque de les assommer.

Diagnostic et Conclusions

Cette jeune fille étant inconsciente de ses actes, et partant, irresponsable, comme ayant agi sans le vouloir et sans le savoir. Cette jeune fille étant somnambule la nuit, et monomane la journée. Agissant ainsi involontairement et instinctivement, étant poussée par des cauchemars la nuit, et par des terreurs diaboliques la journée ! par le fait d'*hallucination* ou d'*illusion*, de *monomanie démonomaniaque* et *pyromaniaque* : cet état complexe de troubles cérébraux, ou plutôt de dérangement dans les fonctions intellectuelles, ayant pu se produire scientifiquement de deux façons différentes, soit spontanément, soit artificiellement.

Spontanément : c'est-à-dire tout naturellement, comme cela arrive généralement aux somnambules et aux maniaques, ce qui est, dans ce cas, l'avis et même l'opinion absolue du docteur, ou artificiellement : par suggestion d'hypnotisme, si elle avait été le sujet de manœuvres de ce genre.

Signé : Dr X...

Autrement dit, notre opinion est bien que cet état mental troublé par le somnambulisme la nuit et la monomanie la journée, a été déterminé *tout spontanément* par les efforts seuls de la nature, sous l'influence d'une impression pénible, comme la mort accidentelle de son père, et non pas *artificiellement* par quelque manœuvre d'hypnotisme, car on ne voit pas qui aurait pu chercher à pratiquer des passes de suggestions pour provoquer et déterminer tous ces faits... Dans quel but?... D'autant plus qu'aucune manifestation, aucune déclaration, aucune dénonciation n'ont été faites de personne capable de se livrer à des pratiques fantastiques et coupables.

Pour tâcher de nous bien faire une opinion, revoyons ensemble la définition des termes employés : hallucination, illusion, monomanie démonomaniacale et pyromaniacale, et enfin de suggestion par hypnotisme.

Toute personne est dite *hallucinée* qui éprouve une sensation imaginaire de l'ouïe et du toucher, (comme aussi de l'odorat, de la vue, du goût) indépendante des réalités physiques.

L'hallucination est un rêve de la personne éveillée, et sous cette influence, elle croit toucher (sentir, voir) et entendre ce qui n'existe pas.

A côté de l'*hallucination*, qui n'est qu'une sensation purement imaginaire, il y a l'*illusion sensorielle* dans laquelle on éprouve par les objets extérieurs une sensation fausse.

Il semble, par exemple, à cette jeune fille que les objets lui sont arrachés des mains par les démons, alors que c'est elle-même qui les lâche ou les lance, sans le vouloir, sans le savoir. Il lui semble que la soupière lui est enlevée des mains pour être lancée après les poutres du plafond.

S'il est vrai que les hallucinations soient souvent des symptômes de la folie, il n'en est pas toujours ainsi. Il y a beaucoup de personnes nerveuses qui à la moindre excitation cérébrale (mais plus particulièrement les hystériques), ont des hallucinations, et voient temporairement des êtres imaginaires en entendant des sons qui n'existent pas (comme ici notre fille qui entendait les pas des revenants marchant dans

le grenier, ou les âmes du Purgatoire, se plaignant dans la cave).

Dans le cas de folie avérée, il y a des mesures immédiates à prendre.

Dans les cas d'hallucination et d'illusion où la manie peut être passagère, il y a certainement aussi des mesures à prendre : mais avec circonspection et ménagements.

C'est là surtout qu'il faut du tout au médecin.

Dans certains cas bénins, quand les hallucinations ou les illusions sensorielles résultent d'une simple excitation nerveuse, avec ou sans troubles intellectuels apparents, la thérapeutique pourrait avoir des indications : valériane, éther, lavements d'assa foetida, chloral hydraté, bromure, etc., etc., l'hydrothérapie, les douches, l'électrisation, et... l'hypnotisme même pour agir en sens inverse de la monomanie en inculquant l'idée que les craintes diaboliques doivent et vont cesser ! comme les Américains, plus entreprenants, l'ont adopté dans la pratique. — Parfois, c'est l'action morale qui suffira ; le repos et la distraction ou la persuasion, et, si c'est possible, l'intimidation.

Ce sont ces deux derniers moyens qui ont été ici si heureusement employés.

L'hallucination est le rêve, disons-nous, de la personne éveillée, n'ayant pas perdu toute raison ! C'est un trouble des *fonctions sensorielles* qui peut exister sans que dans le présent, et même dans l'avenir, l'intelligence doive être troublée complètement, et sans qu'il y ait à proprement parler, folie.

Il n'y a pas que les fous qui aient des hallucinations : ce phénomène s'observe chez des sujets nerveux, en proie aux *chagrins*, à de fortes contentions d'esprit, à de *pénibles impressions*, à la peur (ou frayeurs diaboliques).

Le père de cette jeune fille a été écrasé par un éboulement, il y a quelques mois seulement ; elle en a ressenti une vive émotion, en notre présence même ; c'est ce qui peut expliquer le développement chez elle de ces terreurs diaboliques et des revenants.

C'est la question de l'influence de certains états physiolo-

giques comme le travail de la *puberté*... De même qu'on voit les troubles les plus bizarres se produire à l'âge de la ménopause et aussi dans l'état de grossesse. Influence de certains états physiologiques, sinon pathologiques, sur la liberté morale.

De façon à produire comme ici :

1^o Le somnambulisme par suite de cauchemars ;

2^o La monomanie démonomaniaque et pyromaniaque le jour, par suite de terreurs diaboliques.

Mais alors, qu'est-ce que la monomanie ? la démonomanie ? et la pyromanie ?

La monomanie avec ou sans folie de terreurs diaboliques (de *φοβία* seul et *μανία* manie) avec démonomanie (de *δαιμον* démon et *μανία*) et avec pyromanie (de *πῦρ* feu et *μανία*) d'incendie existent comme les monomanies : d'amour, de jalousie, de lubricité, d'ambitions, de maladies imaginaires, de prodigalité, de vol, etc., etc. Dans ce cas comme dans les autres, avons-nous dit, l'intelligence peut rester entière sur tous les autres points étrangers à la monomanie. Ici, notre jeune fille comprenait et faisait toutes choses très bien dans son ménage, en dehors de l'idée des diables ou des revenants qui la hantait.

C'est dans ces monomanies qui paraissent surtout les hallucinations et les illusions sensorielles entraînant les personnes affectées de ces manies, à des déterminations fâcheuses, avec ou sans délire de folie ; car on peut avoir des hallucinations sans être menacé de perdre la raison, et se croire cependant poursuivi par les démons, entendre leurs pas, leurs voix, sentir leurs coups, en donner à leur place, lâcher des objets, les lancer avec l'idée que c'est le diable qui le fait...

Ces hallucinations causent ainsi à la personne hantée, des terreurs diaboliques, si bien qu'elle croit parfaitement, en conscience, n'être pas en cause dans ses faits et gestes. tout en croyant de bonne foi, que ce sont bien les démons qui marchent, qui se plaignent, qui frappent, qui enlèvent les objets des mains et les lancent dans l'espace.

D'après les auteurs consultés, les différentes monomanies des démons et du feu peuvent ne durer que de quelques jours

à quelques semaines, mais souvent elles se prolongent plusieurs années, guérissent spontanément ou artificiellement après la première atteinte, ou après plusieurs récidives.

Tant que la manie d'un individu ne porte aucune atteinte au bien-être d'autrui, ne compromet pas leur sécurité et leur vie, on ne doit pas immédiatement user de rigueur, ni recourir, d'emblée, à la séquestration ; les mesures de précaution se commandent cependant par le danger que le monomane fait courir à ceux qui l'entourent. Là où il n'y a pas de danger, il n'y a pas lieu de proposer des mesures trop sévères d'isolement ; et c'est à la conscience de chaque médecin d'apprécier ce qu'il convient de faire.

Dans ce cas de démonomanie (avec pyromanie, sans doute), puisqu'il y a eu, non seulement bris d'une quantité de vaisselle, divers ustensiles de cuisine et autres objets durant 15 à 20 jours environ, mais encore gifles, coups et blessures, soit avec la main, le poing ou le pied, soit avec l'instrument en bois dit « palitou » le porte-pot ou main de fer, et des bâtons ; puisqu'il y a eu enfin mise du fer, il nous paraît de toute nécessité de mettre la personne en question en observation et en surveillance, et peut-être même dans une maison de santé, si des faits de ce genre venaient à se reproduire et surtout à empirer.

(Nous l'avons dit, et nous le répétons encore : notre opinion absolue est bien que ce trouble mental tenait du somnambulisme et de la monomanie (démonomaniacale et pyromaniacale) développés tout spontanément, c'est-à-dire tout naturellement.

Mais supposons que ce trouble mental ait été produit artificiellement par une manœuvre coupable de suggestion hypnotique, puisque ce cas peut provenir de ces deux genèses étiologiques.

Qu'est-ce alors que l'hypnotisme et la suggestion ? puisque le fait d'agir, disons-nous, sans le savoir et sans le vouloir peut être la résultante adéquate du somnambulisme avec ou non manie, bien de l'hypnotisme par suggestion... Par hypnotisme, on entend les divers procédés qui ont été employés pour procurer un sommeil qui n'est pas naturel...

« Voici le procédé primitif que Braid employait pour jeter
« une personne dans le sommeil somnambulique : prendre un
« objet brillant entre le pouce et les doigts indicateur et
« médian de la main gauche, le tenir à une distance de 20 à
« 40 centimètres, des yeux dans une position telle au milieu du
« front qu'il exerce le plus d'action sur les yeux et les pau-
« pières, et qu'il met le patient en état d'avoir le regard fixé
« dessus (convergent). Faire entendre au patient qu'il doit
« tenir toujours les yeux fixés sur l'objet et l'esprit unique-
« ment attaché à l'idée de cet objet. On observera que les
« pupilles se contracteront d'abord, qu'elles se dilateront
« bientôt, après un mouvement de fluctuation, etc., etc. » Et
le sujet tombera dans un sommeil *hypnotique*, analogue à
celui des somnambules, dans lequel on pourra inspirer par
suggestion (synonyme d'instigation, d'insinuation), l'idée de
commettre des actes même en état de veille apparente qui
pourront être accomplis ensuite au moment indiqué (à
l'heure précise même), *involontairement*, et inconsciemment
par la personne hypnotisée.

Cette question d'hypnotisme est très grave pour que nous
insistions.

D'ailleurs, je n'ai jamais eu cette idée que comme possibi-
lité hypothétique, et j'ai décliné toute responsabilité dans le
cas où des recherches ultérieures seraient nécessitées par des
soupçons portant sur ce point, déclinant alors toute compé-
tence. le cas devant être subséquemment soumis à un maître
de l'art et de la science, à une autorité indiscutée et indiscu-
table, pour une expertise médico-légale si délicate à faire, si par
hasard, la malade faisait des révélations, ou qu'il se produirait
un enchaînement de circonstances, absolument probantes
(comme le dit M. le professeur P...).

Mais, tout ayant cessé dès le départ de la jeune fille, je
m'en tiens toujours à ma première explication que je crois
être de plus en plus la seule véritable à donner : c'est-à-dire
de somnambulisme la nuit et de démonomanie la journée,
avec hallucinations et illusions, occasionnées par des terreurs
diaboliques, par suite de l'impression morale occasionnée

probablement par la mort terrifiante du père de cette jeune personne.

Conclusions : Je crois donc, Monsieur le Procureur, qu'il sera bon de s'en tenir à mes déclarations premières ; cependant, si vous voulez aller plus loin dans les investigations médicales, je déclinerais toute compétence, dis-je, et je vous saurai gré de vouloir bien vous adresser à mon excellent maître, M. P..., expert dans la matière ; car il pourrait être de toute nécessité que la question soit définitivement tranchée, de façon à éviter que des faits *encore plus graves* ne viennent à se reproduire.

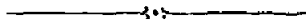
Du reste, cette affaire dite des revenants de la C... a fait assez de bruit en surexcitant les imaginations et en jetant des *soupçons fâcheux sur des personnes parfaitement et complètement* innocentes.

Dans tous les cas, ayant été le premier *obligé* de me rendre sur les lieux, pour étudier ces faits extraordinaires, et croyant en avoir trouvé la clé, je déclare d'ores et déjà, décliner toute responsabilité en déposant ces notes au parquet, dans le cas où des choses encore plus tristes viendraient à se reproduire, tant au point de vue des coups et blessures que de l'incendie.

Pour copie à peu près conforme :

Dr IGNOTUS.

(A suivre.)



LA VOCATION MONASTIQUE

DU R. P. MUARD

(Suite)

Un écrivain anglais, Kenelm Digby, dans un ouvrage célèbre, aujourd'hui très rare, intitulé « Mœurs catholiques » où il traite des lois et coutumes du Moyen Age, a consacré un livre entier aux moines et au monachisme.

Il y a placé en épigraphe ces paroles du Sauveur : « Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre. » Comme s'il existait entre la grâce de la douceur et la vocation monastique, une relation nécessaire qui les unit toutes deux par les liens les plus étroits.

En vertu de cette loi, il paraît très convenable que le R. P. Jean-Baptiste Muard, en qui brillaient la douceur et une sainte austérité, fut appelé de Dieu à la profession monastique. L'histoire de sa vocation exhale cet antique parfum de vertu que l'on respire si délicieusement en lisant les Actes des anciens moines. On croit avoir sous les yeux, non point des faits accomplis dans le XIX^e siècle, mais une page extraite de la vie des saints qui fondèrent les grandes abbayes du temps de saint Anselme et de saint Bernard et qui apprirent aux forêts et aux cimes des montagnes à redire les échos des louanges divines. Tant est féconde et toujours semblable à elle-même l'austère douceur de l'esprit monastique !

Le 25 avril 1875, jour de la fête de saint Marc, anniversaire de son baptême, le vénérable serviteur de Dieu reçut communication d'une divine lumière qui lui fit connaître d'une manière claire, distincte mais encore incomplète, l'œuvre à laquelle il devait consacrer les neuf dernières années de sa

vie. C'était le plan d'une société religieuse qui lui était montrée comme nécessaire dans le siècle où nous vivons pour opérer quelque bien. « Son âme est dans un état tout à fait passif; il ne raisonne pas : il voit, il sent, et l'imagination n'y a aucune part. Il voit une société composée de trois sortes de personnes qui doivent suivre un genre de vie à peu près semblable, pour la mortification à celle des moines de l'Ordre de Cîteaux, vulgairement appelés Trappistes; les uns se consacreront plus particulièrement à la prière, à la vie contemplative; les autres à l'étude et à la prédication; les derniers en qualité de frères, au travail des mains. Il voit que leur vie doit être une vie de victime et d'immolation continuelle, qu'ils devront faire pénitence pour leurs propres iniquités, et pour les péchés des autres et rappeler les hommes à la mortification et à la vertu, par leurs exemples encore plus que par leurs paroles... Il faudra pratiquer la pauvreté la plus absolue... : s'établir dans un lieu pauvre et solitaire; garder un silence presque absolu; n'apparaître au milieu du monde que quand le bien des âmes l'exigera, et mener dans le siècle la même vie qu'au désert. »

M. Muard ne se rappelait pas avoir ressenti dans toute sa vie une impression plus vive. Son âme en avait été bouleversée tout entière et à partir de ce jour l'impulsion divine qui l'inclinait vers la vie monastique ne cessa plus de se faire sentir à son esprit et à son cœur. Mais il eut à subir l'épreuve que souffrit Abraham après avoir entendu l'appel du Seigneur : *Egre-dere de tena tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui et veni in Denam quam monstravero tibi*. Lorsque ce patriarche eut reçu l'ordre de Dieu, le trouble envahit son âme. *Cum occidisset sol, horror nimius et tenebrosus irruit super eum*. Ainsi en arriva-t-il à l'abbé Muard. Selon les voies ordinaires de Dieu sur ses élus, une lutte pénible commence avec l'esprit malin dès que l'Esprit-Saint l'eut visité.

Le matin à l'autel, plus de cette joie suave qui inondait ordinairement son âme. A la hâte, il se dirige vers Avallon, entre dans l'église de Saint-Martin, se prosterne au pied de l'autel où il avait reçu le premier gage de sa vocation. Aucune réponse ne sort plus du tabernacle, aucun murmure divin

pour parler à son cœur. Mais, pendant quinze mois, ténèbres et aridités spirituelles.

Il est facile de voir se vérifier ici la loi habituelle ou pour mieux dire universelle de la conduite de Dieu. A peine pourrait-on trouver dans les fastes de la sainteté une âme privilégiée qui n'ait pas dû passer par ces ombres et ténèbres de la mort.

Ces ombres et ces ténèbres se dissipèrent enfin et firent place à la sérénité d'un jour plein de lumière, au moment où il chantait la messe solennelle de la fête du Cœur très pur de Marie dans l'église paroissiale de Joux-la-Ville, au mois d'août 1896.

La tranquillité joyeuse succède aux sombres tristesses, la lumière divine inonde son âme; arrivé à la dernière étape de la vie spirituelle, il éprouve à nouveau le gai bonheur de l'enfance. Cette agréable sérénité resplendira sur les huit années qu'il lui reste à passer sur terre. L'austérité dure et pénible se change en joie ineffable par l'éternel bonheur de la vie monastique, et la divine poésie de cette fin de carrière rappelle à la mémoire les jours fortunés où saint Benoît, saint Romuald, saint Boniface et saint Gall érigeaient leurs monastères. *Ædificabuntur in te deserta sæculorum : et cibabo te hæreditate Patris tui* (1).

Cette ressemblance entre la vie du serviteur de Dieu et l'histoire monastique de nos Pères fait sur nous la plus vive impression. Elle est une manifestation évidente de la vérité de l'axiome connu : les mêmes causes engendrent les mêmes effets. Elle nous montre dans l'application de ce principe combien peu de différence existe même sur les points accidentels — entre les moines du ^{vi}e siècle et les moines du ^{xix}e qui ont adopté leur genre de vie. Et afin qu'on ne me reproche pas d'avoir appelé la vie monastique une poésie, je citerai l'autorité de son Éminence le cardinal Newman qui n'a pas craint de la qualifier ainsi : « la plus poétique de toutes les conditions humaines ».

Notre Père saint Benoît recommande à ses fils de ne rien

(1) Isaïe, 50, 2.

faire sans conseil, *nihil absque consilis agere*. Le P. Muard chercha ce guide dans le Vénérable Jean-Baptiste Vianney. Celui-ci, avec les lumières que lui communiquait l'Esprit-Saint, reconnut la vocation du P. Muard et l'exhorta fortement à la suivre.

Mais en fils soumis de l'Église, M. Muard ne voulut rien entreprendre avant d'avoir obtenu la bénédiction du successeur de Pierre. Aussi entreprit-il le voyage de Rome avec ses deux premiers disciples : un frère laïc, et le R. P. D. Benoît Préau qui cette année même 1900 est entré dans le repos éternel. Il quitta Avallon le 22 septembre 1878, à pied, comme un pauvre, sac au dos et le bréviaire sous le bras. Il était quatre heures du matin, l'aube n'avait pas encore commencé à luire, sa première parole fut un cri de joie : « Me voilà donc au comble de mes désirs. Je ressemble à l'oiseau qu'un fil retenait captif et que l'on a mis en liberté. Plus rien ne m'attache à la terre. *Anima nostra sicut passer erepta est de lagnis venantium!* »

La route était sanctifiée par de pieux entretiens sur le royaume de Dieu, la sainteté, les dons surnaturels du prêtre qu'ils allaient visiter. Aussitôt arrivé à Ars, ils entrent dans l'église, courent au saint curé qui leur donne rendez-vous pour le lendemain. Le moment de l'entrevue venue, le P. Muard commence l'exposé de son projet, M. Vianney l'interrompt et d'un ton inspiré : « Mais c'est l'œuvre de Dieu, elle ne saurait manquer de réussir, malgré tous les obstacles. Le bon Dieu sera avec vous; ne vous découragez pas. Allez en Italie. Je dois même prier pour vous, afin que l'Esprit-Saint vous éclaire et vous accorde la force nécessaire dans l'accomplissement de la volonté divine. » Réconfortés par ces encouragements, ils reprirent leur route, traversèrent Lyon, Avignon, Marseille et entrèrent à Rome le 3 octobre.

C'était la veille de la fête de saint François d'Assise. M. Muard se rendit au couvent de Saint-Bonaventure, espérant que le patronage du séraphique Patriarche lui procurerait gîte et conseil. Le Père Gardien les reçut, prêta un instant l'oreille aux paroles du voyageur, mais ne fit à l'homme de Dieu que des réponses négatives. « Décidément, saint François ne veut

pas de nous, » dit en riant le P. Muard lorsque la porte se fut refermée derrière eux et qu'ils se retrouvèrent dans la rue. Il avait toujours hésité sur un point de sa vocation. Entraîné par son amour de la pauvreté, il s'était souvent demandé s'il ne prendrait pas rang par les fils du *povero di Assisi*. Le refus de saint François mit fin à ses hésitations. L'heure en effet était venue, or la vocation du P. Muard allait lui apparaître en pleine lumière. Conduite habituelle du Très-Haut qui ne découvre que peu à peu à ses serviteurs et comme par fragments la volonté divine, se servant des événements ordinaires de la vie que dans notre ignorance nous attribuons au hasard.

Un architecte d'Amiens qu'il avait rencontré sur le paquebot proposa quelques jours après à M. Muard de se rendre à Subiaco, pour y vénérer le berceau de l'ordre de Saint-Benoît. Cette offre lui sourit. Ainsi le voulait la Providence, L'histoire des mois qui suivirent captive tous les lecteurs de sa vie. Les grâces que la divine bonté daigna accorder alors à son serviteur sont en effet la source non seulement de l'éminente sainteté du P. Muard, mais aussi de la ferveur de l'esprit religieux de sa famille spirituelle destinée à donner une nouvelle impulsion à la vie monastique en France et en d'autres pays. Sans que le P. Muard s'en doutât, toute la série des grâces qu'il avait reçues jusque-là n'était que le prélude d'une nouvelle période de bénédictions célestes.

Ils prirent donc le 11 octobre la route de Subiaco, terme de leurs pénibles recherches. Vers le soir ils arrivaient à Tivoli, en repartirent le lendemain de grand matin et entrèrent à Vicovaro après quatre heures de marche. Les deux prêtres célébrèrent la messe dans ce lieu rempli des souvenirs de notre Père saint Benoît. Le soir ils étaient à Subiaco. Le jour suivant était la fête de sainte Chélidonie, vierge de l'ordre de Saint-Benoît et patronne de la ville. Le P. Muard et son socius offrirent le saint sacrifice dans la basilique de Subiaco. La joie et la vive allégresse qui inondèrent leur cœur à cet heureux moment leur présagèrent que leurs souhaits et leurs prières allaient enfin être exaucés. Le jour même en effet, ils étaient reçus avec la plus grande bonté et charité par le Révérendis-

sime Père D. de Fazy, abbé de Saint-Benoît du Sacro-Speco, qui les envoya à l'ermitage de Saint-Laurent de Fanello. Cette solitude sauvage, loin de toute habitation humaine, dans un site d'une beauté admirable, parla tellement au cœur du pieux pèlerin qu'il y trouva le rassasiement de tous ses désirs dans la grâce de la vocation bénédictine. Là il trouva la fin de ses angoisses, le chemin de sa dernière vocation, le terme du long voyage de son âme.

Ils commencèrent à mener la vie monastique en la fête de sainte Thérèse. Les lumières célestes achevèrent l'œuvre ébauchée depuis longtemps. Du matin au soir le P. Muard méditait la règle de saint Benoît, il se pénétrait des trois grands principes de la vie monastique; la prière liturgique, la solitude, le travail. Entre tous les moyens proposés par saint Benoît à ses disciples pour atteindre ce but, deux surtout frappèrent le serviteur de Dieu.

Omni tempore silentio debent studere monachi (1).

Omni tempore vita monachi Quadragesimæ debet observationem habere (2).

Ne pas considérer l'union intime et l'influence réciproque des deux éléments naturel et surnaturel dans les œuvres de la grâce divine serait montrer son ignorance des premiers principes de la théologie mystique. Nous pensons qu'il appartient à l'Église de distinguer ses éléments, de faire le discernement entre la nature et la grâce. Dans le cas présent, l'abstinence rigoureuse du R. P. Muard dépasse les sages limites de la règle de saint Benoît. L'autorité pontificale en la sanctionnant, y apporta des adoucissements. Quant au premier point, *omni tempore silentio debent studere monachi*, le P. Muard supprima les récréations quotidiennes, et le « temps libre » accordé après chaque repas se passe en silence. Toutefois l'exercice du saint ministère, les conférences quotidiennes des moines entre eux séparent nettement son observance de la réforme cistercienne du dix-septième siècle. Il est vrai que notre Père saint Benoît n'a pas assigné de moment précis aux conversations. Mais suivant la juste remarque de

(1) Règle. Chap. 42.

(2) *Ibid.* Chap. 49.

sainte Hildegarde et la tradition monastique tout entière, notre patriarche approuve les entretiens des religieux — plus rarement cependant que la coutume ne s'en est introduite dans le cours des siècles. D'ailleurs il est certain et incontestable que le silence du P. Muard ne peut en aucune façon être pris pour une critique et une censure des coutumes admises chez les autres moines parfaitement réguliers. Et, ce qui est plus encore, l'expérience m'a fait voir que ce silence procure à ses disciples une joie et une gaieté inexprimable en même temps qu'il donne à leur âme une remarquable énergie. Cinquante ans d'expérience ne sont pas d'un faible secours pour formuler un jugement prudent.

Le séjour à Saint-Laurent de Fanello dura trois mois. Il fallut revenir en France; mais, avant de quitter l'Italie, le P. Muard se rendit à Gaète où se trouvait alors exilé le pape Pie IX. Il obtint une audience du Saint-Père, malgré la pauvreté de ses vêtements peu en rapport avec la dignité sacerdotale. Pie IX le reçut avec la plus grande bonté et le P. Muard eut le bonheur d'entendre de sa bouche ces paroles : « Il faut opposer les contraires aux contraires; la vie active seule, la vie contemplative seule ne suffisent plus; il faut l'union de l'une et de l'autre. » Quelques années après rencontrant des religieux de la Pierre-qui-Vire, le Pape leur dit : « J'ai connu votre Père; c'était un homme profondément versé dans l'oraison. »

De Gaète les trois voyageurs revinrent à Subiaco, prirent congé du R. P. D. de Fazy et s'embarquèrent pour la France.

L'homme de Dieu ne voulut pas commencer aussitôt la vie monastique dans la maison qu'il devait établir sans avoir passé quelque temps sous le joug de la sainte obéissance. Pour ce faire, il demanda et obtint la permission de suivre les exercices réguliers du noviciat chez les moines cisterciens de la Trappe d'Aiguebelle. Mais il eut soin d'avertir ses disciples qu'ils n'étaient pas appelés à être Cisterciens mais Bénédictins. Le fruit qu'ils devaient surtout recueillir de la pratique de ces observances sévères était de tremper fortement leurs âmes et d'acquérir cette puissante vie intérieure nécessaire à l'exercice du saint ministère.

A Aiguebelle sa douceur, son affabilité, son humilité lui concilièrent tous les cœurs. Ce sont ces exercices spirituels du noviciat cistercien qui achevèrent de préparer le serviteur de Dieu à son œuvre par excellence qui sera son plus beau titre de gloire, la fondation du monastère de Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire.

Cinq ans avant le P. Muard avait remarqué dans les environs de Saint-Léger-Vauban un lieu solitaire, entouré de forêts, qui lui avait paru propre à un établissement monastique. La liturgie attribuée à juste titre aux premiers moines, le culte de la beauté. Ce don divin ne manquait pas au P. Muard.

Dans l'étendue des mers, dans les forêts sauvages, les déserts et les montagnes il voyait un reflet des perfections du Créateur. En architecture ses préférences étaient pour le style que les auteurs français désignent sous le nom de *roman*, que les Anglais appellent *normand*. Il s'adaptait parfaitement selon lui, à la vocation monastique, sa gravité disposait l'âme à l'oraison paisible et au recueillement intérieur. Les sites du Morvan l'attiraient, et en ce point il est impossible de nier qu'il n'ait servi comme par instinct les traces des anciens moines.

La noble famille de Chastellux, une de celles qui font le plus honneur à la France catholique par sa piété héréditaire, possédait la terre que Dieu destinait au P. Muard. Un énorme rocher, jadis autel des druides, lui donnait son nom. Accompagné de M. le curé de Saint-Germain et d'un guide du pays, il alla à la recherche de cette Pierre-qui-Vire, longeant le Trinclin, sous la pluie battante et atteignit le plateau que dominait la roche. Non loin de là il trouva une fontaine dont il demanda le nom au guide. « La fontaine Sainte-Marie », répondit celui-ci, et il ajouta : « Elle ne tarit jamais. » Le serviteur de Dieu se jeta à genoux et rendit grâces au Seigneur. Il avait trouvé l'emplacement du futur monastère de Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire.

Mais il faut nous hâter. Les ouvriers qui travaillent dans la vigne du Seigneur se partagent en deux classes.

Les uns suivent le principe laissé par saint Ignace de Loyola

à la Société de Jésus, de ne s'écarter en rien de la manière de vivre des prêtres séculiers, de porter même leur costume afin d'avoir plus aisément accès auprès des fidèles. Les autres regardent comme partie intégrante de leur prédication le port de l'habit religieux, de la tonsure monastique, et l'observance la plus fidèle possible des préceptes de la règle claustrale. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient le R. P. Muard. Cette conception de l'apostolat monastique était si fortement établie dans son esprit qu'il prescrit à ses disciples les missionnaires l'abstinence de toute chair, considérant comme de nulle importance les inconvénients qui pouvaient résulter de ce précepte. C'était là ce qui pour lui, devait aider ses moines à se tenir étrangers aux manières de faire du siècle. *A sæculi actibus se facere alienum* (1).

Il va sans dire que ces deux corps de missionnaires procurent la gloire de Dieu avec d'autant plus de succès qu'ils sont plus fidèles à garder les règles propres à leur institut.

Le serviteur de Dieu, brisé par ses travaux, s'endormit dans le Seigneur le 14 juin 1854, vers huit heures du soir, entouré de ses frères en pleurs; et le grand concours de fidèles et de prêtres séculiers qui assistèrent à ses funérailles montra une fois de plus l'estime que tous avaient de sa vertu.

Le but de cette étude a été de montrer à l'aide d'un exemple contemporain les voies suivies par Dieu dans la conduite des âmes prédestinées à la sainteté. Tous les héros qui font la gloire de l'Eglise ont pour ainsi dire leur caractère propre résultant de l'heureuse harmonie de leurs diverses vertus.

Ce caractère particulier apparaît avec plus d'éclat encore dans les fondateurs d'ordre qui ont transmis à leurs descendants la grâce que Dieu leur a faite. Ce qui brille surtout dans le P. Muard, c'est la douceur, le zèle des âmes, la renaissance de l'esprit de l'ancien ordre monastique.

Je n'ajouterai qu'un mot. Bien que le serviteur de Dieu n'ait vécu que peu d'années après sa profession religieuse, il n'en a pas moins été rempli de cette grâce spéciale qui porte le nom d'*esprit bénédictin*. L'union d'une douceur ineffable à

(1) Règl. iv.

la gaieté d'une pénitence et d'une austérité joyeuse; une vie totalement pénétrée de la prière liturgique, l'Œuvre de Dieu par excellence; une telle identification de la règle monastique et du religieux que celui-ci reste et paraît toujours et partout moine. Voilà, ce me semble, l'idéal des premiers bénédictins. La forme de vie religieuse laissée par le P. Muard à ses enfants, le réalise parfaitement. Qui donc sera capable de la pratiquer? dira-t-on. Avec les seules forces de la nature, personne ne le pourra. Pour ceux que Dieu appelle et qui correspondent à la vocation, rien de plus aisé ni de plus agréable.

D. ADAM HAMILTON,
O. S. B. (Angleterre).



UNE POSSESSION DIABOLIQUE

COMPLIQUÉE DE MAGIE EN AUVERGNE

(Suite.)

Quia dignus es. — R. Aussi il me le fait bien sentir. Il m'a confondu. Je voulus m'élever au-dessus de lui, et il m'a précipité du haut du ciel dans les flammes dévorantes : le feu que tu as ici n'est que de l'eau en comparaison de celui-là. — *Reus es humano generi, cui tuis persuasionibus mortis venenum propinasti.* — R. Tant mieux ! Je fais encore mon possible pour lui en faire davantage. Tu sais que celui qui a un pied dans l'eau cherche à y attirer les autres. Si tu travailles pour les sauver, je ne travaille pas moins pour les perdre. Je suis encore plus vigilant que toi : je ne perds aucun moment. Je les flatte, je les caresse, je leur fais trouver le bien dans le mal, je les aveugle. Je suis câlin, vois-tu, curé. Que je me plais quand je peux tromper quelqu'un ! J'en trompe bien autant que tu en gagnes, curé. — *Quid promittis illi quem tentas ?* — R. Je lui promets beaucoup : mais tout ce que je lui donne, ce sont des remords et des flammes ; je n'ai que ces récompenses. Pour ornements, j'ai des crapauds, des serpents. Mais ne crois pas, curé, qu'il y ait des animaux en enfer. C'est moi qui prends ces formes pour les tourmenter. Oh ! si je pouvais avoir ton âme, comme je me plaindrais à me venger ! — *Contremisce et effuge, invocato nomine Domini illius.* — R. Pas encore. Je ne tremble pas. Tu serais bien orgueilleux si tu me chassais en si peu de temps ! Je demande dix ans (1) d'exorcismes. — *Discedite a me, maledicti.* — R. Oui, il me le dit, ton maudit Christ : retire-toi de

(1) Il a tenu parole : ce n'est qu'en 1840 que Marguerite fut regardée comme entièrement délivrée, à son retour de Lyon.

moi, maudit, va-t'en dans les flammes qui ne s'éteindront jamais.

Ici le démon fit chanter sa victime sur un ton d'indicible tristesse et parfaitement en harmonie avec le lugubre sujet qu'il avait à dépeindre. C'est un morceau qui peut rivaliser avec n'importe quel chef-d'œuvre d'éloquence. Le voici, moins le ton de lamentation : « Que c'est long ! Que c'est long ! curé. Tu ne le comprends pas, ni moi non plus. Qu'on permit à une fourmi de passer tous les mille ans sur la plus haute montagne, il y aurait une espérance qu'elle l'aplanît...

« Qu'un oiseau vint tous les mille ans, en rasant l'Océan, prendre en son bec une goutte d'eau, on pourrait espérer qu'il vint à bout de le dessécher. Mais nul espoir pour moi !... Encore si on me permettait de mettre comme une bûche au feu pendant *centena millia* d'ans ! Mais aucune pénitence ne peut adoucir mon sort ! Que c'est dur ! Que c'est long ! »

Il n'est pas étonnant qu'après des descriptions de ce genre, les pécheurs les plus rebelles aux missionnaires se soient convertis, comme cela est arrivé dans la paroisse de la possédée ou dans les environs, à l'époque du *Jubilé*, selon le rapport de l'exorciste. Malgré lui, le diable s'était fait apôtre en cette circonstance. Mais poursuivons notre récit : « *Sed quid diutius moraris hic?* — R. Malgré toi, je resterai, quoi que ton *episcopus* et ton grand I... (grand vicaire) t'aient donné le pouvoir de me *torquere* par ton exorcisme. » Arrêtons-nous ici, puisque nous avons suffisamment de preuves de l'intelligence du latin dans notre possédée ou du moins dans les esprits qui parlaient par sa bouche. Mais il en fut de même dans toutes les séances d'exorcisme : « Dans tout le cours des exorcismes, dit le même manuscrit, elle nous a constamment donné des réponses semblables aux interrogations latines, toujours avec la plus grande promptitude et sans examiner la demande. »

Tel est le compte rendu sommaire de la première séance d'exorcisme :

VII

« Le lendemain, après huit à neuf heures d'exorcisme, cette fille fut horriblement tourmentée. Elle éprouva ensuite un

grand vomissement, fut jetée par terre avec force et laissée comme morte, une puanteur insupportable s'exhalant de sa bouche. Elle eut une piqûre à la pointe de la langue semblable à la piqûre d'une abeille. (Le Rituel suppose que cela arrive souvent dans les exorcismes, et de fait la piqûre se reproduisit souvent depuis.) Pendant un quart d'heure environ, elle ne put se tenir sur ses jambes, ni demeurer assise. Elle avait cependant sa même connaissance et ne donna pas signe de fièvre.

Le vingt-sept, elle éprouva la même chose à l'heure précise qui nous avait été désignée une douzaine d'heures auparavant.

Je note ici que toutes les fois (il y a deux exceptions pourtant) qu'il nous a été dit : je sortirai à telle heure, tel jour, nous n'avons jamais été trompés de plus d'un quart d'heure... Circonstance remarquable. La fille n'avait pas d'horloge devant les yeux et elle réglait les horloges en disant que telle horloge avançait de tant de minutes, que telle autre retardait de tant.

Ici se place un fait qui n'est pas moins important pour le diagnostic de l'état de Marguerite, quoiqu'il s'agisse de jeu, On agissait ainsi pour l'éprouver, sans doute, mais aussi pour la laisser respirer.

« Plusieurs fois, pour l'éprouver (les magiciens lui avaient promis de la faire toujours gagner au jeu), nous l'avons fait jouer aux dominos. Elle nous gagnait jusqu'à vingt parties de suite, parce qu'elle ne manquait jamais le dé qu'il fallait placer. On ne peut pas dire qu'elle pouvait les connaître; ils étaient tout neufs et de nulle différence. »

Il arriva souvent qu'on interrogeait les démons sous les premiers noms qu'ils avaient donnés, et qu'il était répondu aux exorcistes : *fusus est, fusi sunt* (il est parti, ils sont chassés).

Mais la difficulté pour les exorcistes, de se rendre si souvent à Saint-Jean de X..., fut cause qu'on ramena la possédée dans sa paroisse d'origine où les exorcismes furent continués jusqu'au milieu d'octobre.

Le dix, on crut toucher au dénouement; le dernier démon avait annoncé son départ pour trois heures et pour ce même jour. On jugea alors à propos de faire l'exorcisme

à l'église pour mettre un terme aux bruits répandus par la malveillance contre les exorcistes, qui étaient pourtant d'un âge vénérable et d'une vertu éprouvée; ce que démontrait à lui seul le choix qu'avait fait d'eux l'autorité épiscopale.

Mais la publicité donnée à cet exorcisme aboutit, grâce au faux zèle de quelques personnes qui ignoraient les précieux résultats déjà obtenus par les exorcismes, à faire suspendre les exercices par Monseigneur, au grand détriment de la malheureuse fille. Celle-ci fut la première à se plaindre de l'abandon où on la laissait pendant que ses malfaiteurs, qui la veillaient de près, redoublaient d'activité pour l'arracher des mains de Dieu et resserrer les liens qui la rivaient à l'enfer; ce à quoi ils ne réussirent que trop, comme on va le voir, étant donné l'attrait produit par le philtre diabolique.

« Cependant, dit le procès-verbal à ce sujet, la fille, quoi qu'on en dise, fut transportée au moins à cinq pieds presque en sens inverse de celui dans lequel elle était assise. Elle eut la langue très endommagée à la racine, et la pointe fendue tout autour et en long de la langue, au milieu de l'égratignure on apercevait la même piquûre que les autres fois.

Cette publicité avait donné un grand élan à l'exorcisme et nous étions très contents. Il aurait même fait un grand bien aux paroisses environnantes, si quelques confrères ne l'avaient détruit par leurs traits de langue.

Plusieurs personnes que la solennité du *Jubilé* n'avait pu toucher, allèrent se confesser après avoir assisté à cet exorcisme.

Notre joie ne tarda pas à se changer en affliction.

VIII

La fille touchait peut-être à la veille de sa parfaite délivrance; les démons qui restaient s'étant découverts nous demandaient à sortir. Mais il fallut les laisser tranquilles. Et les suppôts de l'enfer qui veillaient cette créature ne perdirent pas de temps. C'est alors que plusieurs fois ils se vengèrent sur elle par les abominations les plus horribles. *Incepto*

exorcismo, multoties adhuc eam insenerunt malefactores qui timentes ne liberaretur, abominationes alias facere cœgerunt. O Dieu! que de mal eût été évité si la fille n'eût été abandonnée! Nous le sentions vivement, et nous faisons notre possible pour persuader Sa Grandeur. Mais que pouvions-nous de plus? Si la fille, qui se voyait désormais abandonnée, enivrée de l'amertume de son sort malheureux qu'elle sentait, n'eût eu le courage de dicter une lettre à une de ses compagnes pour Monseigneur, qui fut attendri et laissa prendre le moyen de la délivrance, c'en était fait d'elle. »

Dans l'intervalle, les horreurs s'ajoutèrent aux horreurs, les sacrilèges aux sacrilèges, les reniements aux reniements. Elle eut des visions fréquentes de fantômes palpables dont elle eut à subir les outrages comme lorsqu'elle rencontrait ses malfaiteurs. *Affirmat puella passam se esse a visionibus quotquot a malefactoribus. Secundum numerum visiones habuit. Illæ visiones idem ac malefactores peragebant.* Le sang de la jeune fille était toujours exigé.

Plusieurs de ces exécrables cérémonies furent faites en haine de la sainte hostie et du calice qui contient le précieux sang, en haine des sept dons du Saint-Esprit, en haine de la chasteté de Marie Immaculée, du sacrement de l'Ordre qui enfante une pépinière d'adversaires de Satan. On n'épargna ni la confession ni la communion. Les démons au contraire étaient l'objet de toutes les adorations. Et si la jeune fille avait écrit des billets, scrupuleusement gardés par ses malfaiteurs, billets par lesquels elle renonçait à la religion, donnait son âme aux démons et son corps aux magiciens, c'est qu'elle avait souvent contracté de tels engagements envers les démons, auxquels elle fut consacrée trois fois par un sceau que les magiciens lui appliquèrent en plusieurs endroits du corps : le front, les reins, les membres, etc., pour en faire comme une vraie stigmatisée de Satan. Elle a gardé toujours ces sortes de stigmates ou marques diaboliques. Ils étaient ineffaçables.

Qui sait si l'Antéchrist ne marquera pas les siens de la même manière? On est porté à le croire après avoir lu l'Apocalypse. (Ch. XIII.)

Voici ce qu'on l'obligea un jour de prononcer, sur la pro-

messe qu'on lui fit de lui confier un secret consistant dans l'invocation des démons Barut, Fregile et Chaudut (on croirait être dans les antres de Weishaupt l'illuminé et son grade de mage) :

« Tout ce que je dis, c'est pour me donner à Fregile; tout ce que je dirai et ferai, ce sera volontairement; et tout ce que je dois faire, ce sera pour donner mon corps à Fregile et mon âme au démon, afin que je ne puisse pas être à moi-même. »

Voilà comment ces scélérats employèrent le temps que ne prenaient pas les exorcismes. On conçoit qu'exorcistes et possédée soupirassent alors après l'autorisation épiscopale. Il n'y avait pas de temps à perdre si on ne voulait pas tout recommencer. L'enfer recevait de jour en jour de nouveaux renforts, et les magiciens dans leur rage, s'essayaient, disaient-ils, à former l'Antéchrist lui-même : c'est l'aveu qu'ont fait eux-mêmes les démons (1).

Enfin, la permission tant désirée arriva. Monseigneur retira sa défense et autorisa à continuer les exorcismes interrompus.

« Au bout d'un long temps, dit l'auteur, nous recommençâmes donc l'exorcisme. Mais alors quelles peines et quelles avanies ! » Le 21 décembre, il sortit une douzaine de démons devant huit témoins laïques et trois ecclésiastiques étrangers à l'exorcisme. La malheureuse fut égratignée et tourmentée comme de coutume.

IX

Deux jours après, Marguerite rencontra encore ses maltailleurs qui profitèrent d'un instant de repos que lui avaient laissé les exorcistes. « C'est alors, dit le rapporteur, que nous nous trouvâmes dans de très grandes peines.

« Nos exorcismes eurent encore de la publicité et nous craignîmes que la permission ne nous fût retirée, ce qui ne tarda

(1) La magie, loin d'être une science, n'est pas même un art, puisque son exercice peut souvent être et est souvent empêché soit par Dieu, soit par le démon lui-même, qui ne se rend pas toujours à l'appel des siens, mais les trompe souvent dans leur attente. C'est le sentiment de Hurter et de plusieurs autres théologiens. Non, ce n'est pas dans la magie, ni par conséquent dans le spiritisme, son allié ou son frère, qu'il faut aller chercher la vraie science, qui n'est faite que de certitudes et ne cherche que la vérité et le bien général.

pas. Les démons se jouaient de nous et même nous maltraitaient. Cependant, à force que nous priâmes et exorcisâmes, ils nous dirent qu'ils recevaient tous les jours des aides (parce que la possédée cachait des horreurs dans une maison neuve qu'elle visitait souvent). Néanmoins elle niait toujours qu'elle en eût. A la fin, quand elle vit qu'on ne plaisantait pas, elle nous apporta une petite fiole qui contenait des vilenies horribles. Nous la mimes au feu et l'écrasâmes en mille pièces. Il s'en exhalait une odeur insupportable, tandis que la fille devenue pâle comme une mourante, la fixait comme en extase. Les démons pressés dirent qu'elle n'avait pas tout donné. Elle dut s'exécuter et apporter quatre fioles semblables à la première. Mais ce n'était pas tout encore. « Les démons se moquaient de nous ; elle écrivait des billets en grec où ils nous traitaient d'âne, ο ονος. » La possédée conduisit son curé à l'endroit où se trouvait encore un litre de ces vilenies. « Le démon fut alors confus, et nous éprouvâmes plus de contentement. Cependant Monseigneur nous écrivit de cesser l'exorcisme jusqu'à nouvel ordre. C'est tout juste si cela nous fit plaisir, quoique nous fussions très fatigués. »

Les nouveaux ordres de Monseigneur arrivèrent après Pâques l'année suivante. Mais notons avec le rapporteur que la jeune fille avait su deux ou trois jours avant lui que Monseigneur écrivait une lettre qui suspendait les exorcismes momentanément. « Messieurs, dit-elle, vous me laisserez bientôt : la lettre de Monseigneur vient de passer. » La diligence l'apportait en effet au bureau de poste d'où elle devait parvenir aux exorcistes.

La défense ayant été levée, les exorcismes recommencèrent, à la grande satisfaction des exorcistes et de la malheureuse fille. Mais alors on la ramena à Saint-Jean de X...

Au commencement de mai, elle éprouva de fortes convulsions durant les exorcismes. Elle fut renversée trois ou quatre fois.

« Dans l'octave de la Pentecôte, elle fut renversée neuf fois et relevée huit fois sur sa chaise avec toute la vitesse possible, quoiqu'elle ne pût s'aider nullement de ses jambes. Il fallait même la tenir sur sa chaise.

Noisi, chef de la dernière légion, nous promet et en latin, de donner pour sa marque de la laisser morte pendant une heure. Ce qui arriva... A peine, d'intervalle à intervalle, on la sentait respirer. Ils nous dirent sortir au nombre de quatre mille. »

C'est à la veille de mai qu'elle fit, ou plutôt que le démon fit par elle, cette magnifique description du mois de Marie, ou *des fleurs*, comme le démon l'appelait : « Si tu savais, curé, que c'est beau ! que c'est beau ! Mais je ne puis le voir que de loin. Aussi le regret m'étouffe... Tout est en réjouissance dans ce beau ciel, tout y est en fleurs... Le son des cantiques les plus ravissants retentit jusqu'aux voûtes les plus reculées... Qu'elle est belle ! qu'elle est brillante cette Vierge qui m'a écrasé la tête ! Que sa gloire est incompréhensible ! » Ici on ne peut que regretter avec l'exorciste qu'il n'ait pas pris plus de notes ; car ce n'est là qu'un pâle résumé des gloires de Marie telles qu'elles sont sorties de la bouche des démons, auxquels Dieu arrache ainsi, très souvent, de magnifiques éloges de la vérité, quoiqu'ils restent toujours les pères du mensonge : l'Écriture nous dit en effet que Jésus-Christ fut obligé de les faire taire, un jour qu'ils publiaient sa divinité avant l'heure.

« Le jour du Sacré-Cœur de Jésus, elle fut jetée à terre sept fois et relevée avec la même vitesse... La première fois, nous disions au démon : *da signum*. Il nous répondit : *cœleste signum*. La fille fit entièrement la culbute et rien cependant ne s'est dérangé dans ses robes. Elle fut portée de suite dans un lit, les pieds premiers, quoiqu'elle en fût distante de plus de trois pieds. Les démons nous dirent être sept légions dont le nombre allait à cinq mille cinq cents. »

Ce jour-là les démons firent encore d'autres réponses dignes de la description du mois de Marie, après avoir assuré que l'Église ne se trompe pas dans la canonisation des saints. Mais cette fois, c'était sur les Limbes où sont détenus les enfants morts sans baptême.

« *Pueri*, demanda l'exorciste, *mortui sine baptismi sacramento sunt ne in gravi pœna?* — R. Non, ils ne souffrent pas (c'est pour la peine du sens, la doctrine de saint Thomas). Je

te donnerai une comparaison pour te donner une idée de leur état. Tu sais que quand des oiseaux se trouvent enfermés dans un appartement, ils cherchent toujours une issue du côté de la lumière qu'ils aperçoivent, pour s'évader. Tels sont ces enfants. Ils sont dans une espèce de prison ; et voyant une sorte de lumière, ils voltigent toujours, cherchant cette lumière. Mais cependant ce n'est pas une peine pour eux : ils ne souffrent pas. Ils ont même une espèce d'espérance que je voudrais bien avoir. »

X

On demande encore aux démons si les Gallicans sont dans l'erreur ou non. R. « *Ultramontains ont raison : errant Galliani...* Tu l'as, au reste, dans ton Écriture. — *Da mihi numerum dæmoniorum quæ accepit ista creatura?* — R. *Quinde cim millia*. Si tu ne veux pas le croire, compte les actions. »

On laissa alors à la jeune fille quelque temps de repos. Elle put très bien prier et se confesser. On aurait pu la croire délivrée. Mais, comme le Rituel ordonne aux exorcistes de se défier beaucoup des ruses du vieux serpent, qui souvent contrefait le mort pour faire croire à son expulsion, les exorcistes continuèrent encore, quoique plus rarement, de réciter les prières du Rituel sur la possédée et de bénir sa nourriture ou même de lui faire boire de l'eau bénite. « Au bout d'une quinzaine de jours, dit le rapporteur, nous vîmes que nous avions bien fait ; car tout à coup, ne pouvant plus y tenir, le démon se mit en fureur et nous prononça hardiment quelques phrases latines. Il nous dit ensuite en se moquant de nous : *confusus est ecclesia* (c'était le nom donné par dérision à l'un des ouvriers de Dieu) ; tu es bien attrapé de me trouver encore ici pour te faire la guerre ! »

On continua les prières en ayant soin de faire coucher la démoniaque avec ses sœurs ou quelques compagnes chargées de l'observer.

On entendait un langage curieux qu'elle tenait souvent, durant la nuit, au milieu de ses rêves et d'un sommeil très

agité qui la laissaient à peine respirer, sans parler des coups qu'elle recevait d'une main invisible et qui la laissèrent plus d'une fois aussi raide qu'une barre, le visage tourné vers les épaules; elle était étranglée: ce n'était qu'à force d'eau bénite qu'on pouvait la faire lâcher: ceci n'arrivait que quand la fille donnait volontairement son cœur à Dieu en se couchant. »

Après avoir imité à la perfection le cri d'une infinité d'animaux, elle s'écriait tout à coup: « Pauvre enfant! que tu es à plaindre! Tu viendras dire encore à ce noir: mon Père? B^{sse}, nous sommes bien tes pères? Tu ne peux pas lui dire, quand il te demandera encore quelque autre chose; noir, noir, j'ai tout dit? B^{sse}, tu dis tout et tu nous chasses? Ce n'est pas ce que tu nous as promis. »

Elle semblait même commander alors avec empire aux démons, par exemple, lorsqu'elle s'écriait: « Vite, six démons auprès de cette âme, puisque les autres ne sont pas prudents; » ou encore: « Tu arrives, Conférent », ou enfin: « Viens, viens. »

C'est par cette voie qu'on a connu un bon nombre de noms de démons.

« C'est alors, continue l'exorciste, que nous découvrîmes les démons *Frégile*, *Ivo*, *Dosimic* et *Fellegi*: ce sont aussi les noms de ses malfaiteurs. »

Notons le fait, qui a bien son importance. Il pourrait nous servir dans l'explication de notre cas, et peut-être de tous les cas analogues; car il n'est pas impossible que les autres noms de démons soient, comme ceux-là, des noms empruntés à des scélérats de la pire espèce.

XI

Au commencement de juillet, à plusieurs reprises, la jeune fille est violemment renversée de sa chaise par une puissance invisible. Vers la fin de juillet, toujours durant les exorcismes, elle est relevée trois fois instantanément après avoir été trois fois renversée.

A cette séance assistaient comme témoins la servante de

M. le curé et un jeune homme de Saint-Etienne-Lardeyrol nommé Deshors, ainsi que la fille d'instruction de l'endroit.

Malgré les signes qu'ils donnaient de leur présence ou de leur fuite, les démons, pressés de plus en plus, répondaient « qu'ils étaient liés par le pouvoir des magiciens ». Ici, après une interrogation du prêtre, les démons répondent comme avait jadis répondu un possédé à saint Hilarion, d'après le récit que nous en a laissé saint Jérôme et qu'on peut lire dans Corneille-la-Pierre.

« *Cuæ sunt*, leur dit l'exorciste, *tua ligamina?* — R. *Chirographa, annulum, cordas, sanguinem, argentum*. Et cherche : jusqu'à ce que tu les auras, nous ne pouvons sortir. Tu auras beau nous faire souffrir, jusqu'à ce que nous soyons déliés, nous ne pouvons sortir... Les démons nous dirent alors des horreurs contre ces magiciens qui les avaient placés là et ils se plaignaient d'eux (encore une nouvelle preuve qu'il ne faut jamais bien compter sur la bienveillance des démons, qui trompent et détestent même leurs suppôts). — *Indica nobis medium ista habendi?* — R. Prie et pousse par ton exorcisme : il n'y en a pas d'autres. Tu nous feras souffrir ; mais tu l'auras. Effectivement, nous reçûmes bientôt des billets. Ils nous dirent encore : Mais fais attention que la fille a des gages qu'elle doit remettre, si tu veux avoir le reste. Nous le demandâmes à la fille ; et elle nous avoua qu'elle avait reçu de l'argent en plusieurs petites sommes. Plusieurs fois elle a vendu la confiance qu'elle devait à Dieu, à la sainte Vierge, à ses saints patrons, à son curé, à ceux qui travaillaient à sa délivrance ; elle a vendu son corps, son âme. Et pour tout cela, on la faisait signer sur des billets écrits de son sang, qu'elle dévorait ou que ses malfaiteurs gardaient. Et à la place de Dieu, de la sainte Vierge, de son curé, etc., on lui faisait promettre fidélité à des démons sous les noms de *Madonnus, Dio, Amus, Tormentum*, etc. Nous engageâmes alors cette fille à remettre ses gages, et nous les lui faisions mettre derrière la croisée, à la chambre, de manière que personne ne pût les avoir ni les prendre. Ces petites sommes disparaissaient à l'instant. A mesure que ces petites sommes disparaissaient, il nous arrivait des billets aussi miraculeusement (l'exorciste prend

ici le sens large du miracle ; c'est le merveilleux seulement).

« Ces petites sommes disparues se sont portées à 6 fr. 10 ; les billets ou signatures à 120.

« Jusque-là les démons nous avaient dit être au nombre de quinze mille. Ils nous assurent alors : *veritas, veritas, veritas, veritatis*, aussi vrai qu'il y a un Dieu qui nous tourmente, aussi vrai que tu es là, nous sommes *tria centena millia*. Compte les actions et leurs circonstances ; tu le verras. — La fille fut alors cruellement maltraitée ; mais nous n'eûmes pas de signes plus extraordinaires. »

Au mois de décembre, d'autres démons ayant signalé leur présence, on leur demanda pourquoi ils n'étaient pas sortis. Ils répondirent : coupe la vue. — Qu'est-ce que cela signifie ? répétâmes-nous. Ils nous dirent de nous informer auprès de la fille si on ne l'avait pas marquée avec un sou portant sur une face *Dio*, sur l'autre *Visionic*. La fille nous avoua alors avoir été marquée par cette pièce... et qu'elle était toujours tentée de regarder ce signe et de faire des invocations, ce qu'elle faisait souvent, même durant l'exorcisme : elle nous demandait de sortir et elle nous a avoué que c'était pour cela faire. Nous demandâmes aux démons le moyen de couper cette vue. Ils nous dirent qu'il fallait faire apporter le sou avec deux autres qu'il y avait encore, mais sur lesquels rien n'était écrit. Nous les reçûmes au bout de quelques jours, et la fille, depuis, n'a pas été tentée à cette occasion.

Il en sortit quelques-uns ; mais il en resta encore. A force de les presser, ils nous dirent : presse la créature ; elle n'a pas tout dit. — Après beaucoup de prières et de menaces, elle nous déclara avoir fait cette exécration invocation. Suit alors une horrible description. Disons seulement que la malheureuse se trouvant en compagnie du plus jeune des magiciens, s'était inscrite sur un livre rouge et que, étendant avec Frégile une main vers le ciel et l'autre vers le centre de la terre, elle avait renoncé à Dieu et à son ciel, et invoqué plusieurs démons en appelant l'enfer à son aide. Cette déclaration faite, les démons sortirent en novembre, mais non pas sans laisser la jeune fille dans un état pitoyable et sans lui faire pousser des cris capables, dit le rapporteur, de faire « trembler et

pleurer un impie ». Le premier vendredi de décembre, la même scène se renouvela.

XII

Depuis, on fut encore trompé six fois. Les derniers prétextaient qu'il restait encore un billet à recevoir. Le 12, il fut apporté. C'est même en cette circonstance que la jeune fille démontra qu'elle était encore vraiment possédée, puisque, sans avoir rien vu, elle assura que M. le Curé tenait, par derrière, le billet entre ses mains. Le 13, elle souffrit beaucoup, poussa des cris à fendre l'âme, fut jetée à terre où elle resta un quart d'heure comme si elle était sans vie. Tout cela se passa en présence de M. l'abbé Gardès, de M. Lourdin de Saint-Germain-Laprade, et d'un frère de M. le Curé.

Le 16 et le 19, le même spectacle déchirant se reproduisit, avec cette différence que le 19, la possédée fut transportée instantanément à deux mètres de distance et tournée en sens inverse. Cela arriva encore le 28. « Le jour des Rois, elle éprouva d'horribles contorsions et poussa sept à huit cris épouvantables : elle fut également jetée par terre avec violence. »

Alors on fit aux démons cette question : « *An dæmonia possint per se ipsa possidere corpora personarum?* — R. *Nunquam*, nous répondirent-ils. Il faut un homme de l'art pour les donner. C'est le secret de la magie. — *Quodnam est illud secretum?* — R. C'est ce que tu ne sauras jamais. — *Quisnam fuit primus inventor hujus sectæ?* — R. Argentum fut le premier à faire une convention avec le chef des démons. — *Cujus generis erat Argentum?* — R. Sem. Et le livre fut composé sous Beladan. »

Nous n'attachons qu'une médiocre importance aux révélations faites par le père du mensonge qui même lorsqu'il dit la vérité, ne le fait que pour accrédi ter l'erreur. Mais il y a des circonstances qui l'obligent à dire la vérité, durant les exorcismes surtout.

La même chose arriva deux fois au confessionnal. La pre-

mière fois, le démon s'écria : « Nous sommes deux ; cette âme est entre toi et moi ; tu tires d'un côté, je tire de l'autre. Il faut savoir qui remportera la victoire. — Puis, levant les yeux en haut ; Maudit Christ, dit-il, que ton pouvoir est grand ! Que ton tribunal est terrible ! Que ton pouvoir est grand, b. de noir ! » Alors une longue altercation eut lieu entre le diable et le confesseur qui se disait toujours décidé à ne pas céder. Et comme ce dragon qui, à la fin des temps, se montrera d'autant plus furieux qu'il verra la fin de son règne approcher, le démon déserta la place en maugréant ; car il arrachait à Marguerite un cri épouvantable pendant qu'il la renversait sous une planche pour la laisser ensuite comme morte.

La seconde fois, mêmes tourments et mêmes cris. Mais cette fois, le démon ajouta d'un ton où perçait le dépit impuissant et rageur : « *Imperat Cor Jesus*, le Cœur de Jésus commande ; je ne puis plus rester. » C'était la fin de la possession. Du moins, telle était la conviction de l'exorciste, qui s'en exprime en ces termes : *Vidimus, ni fallor, prosperum effectum exorcismi*.

L'exorciste se serait-il trompé dans ce jugement définitif ? Nous ne le pensons pas (1), quoique Marguerite ait gardé depuis, jusqu'à sa mort, un air sombre et quelque peu rude, ou qu'elle ait répété à tout venant qu'elle viendrait à cent ans, que cela lui avait été promis (elle est morte à 85 ans). L'habitude de parler ou d'agir comme instrument du démon explique cela. Mais, ce qui a pu faire croire à une expulsion non définitive de tous les esprits qui avaient élu domicile en Marguerite, c'est que cette dernière fut conduite à Lyon, même après que M. E... (l'exorciste) eût cessé de lui donner ses soins.

Ce fut M. de Serres, neveu de l'évêque du diocèse, qui l'y conduisit. Marguerite resta à Lyon jusqu'en 1840, dans un

(1) Nous ne pouvons croire que Marguerite soit la même possédée qui le 23 janvier 1840, tint avec le vénérable Curé d'Ars, en présence de huit témoins, le dialogue exposé par l'abbé Monnin dans sa vie du Curé d'Ars : « Vilain crapaud noir, que tu me fais souffrir !... Nous nous faisons mutuellement la guerre ; il t'arrive bien de temps en temps de travailler pour moi : tu crois ton monde disposé et il ne l'est pas... Pourquoi fais-tu l'examen de conscience de tes pénitents ? » Il est vrai cependant que notre possédée et celle d'Ars étaient originaires du même diocèse, en supposant que ce soit la même, elle aurait trouvé à Ars sa délivrance définitive.

couvent où les PP. Jésuites venaient encore l'exorciser de temps en temps. Nous ignorons si ce fut là une mesure de précaution prise pour soustraire plus facilement la jeune fille à ses malfaiteurs, ou si la présence d'autres démons avait été signalée, ou enfin si ce séjour prolongé à Lyon n'avait pas pour but d'offrir en Marguerite un sujet très intéressant d'études pour les médecins et même les théologiens.

En 1840, Marguerite rentra dans sa famille pour n'en plus sortir. Elle mourut chrétiennement en 1896. Quoi qu'il en soit, je ne sache pas que la suite des exorcismes ait donné lieu à des phénomènes plus extraordinaires que ceux que nous venons d'étudier. Ceux-ci par conséquent peuvent suffire à asseoir un jugement et donner à réfléchir aux matérialistes. Les faits sont certains, appuyés sur le témoignage d'une foule d'ecclésiastiques et de laïques. Citons seulement, outre les exorcistes, MM. Esbrayat et Monteillard, qui ont signé le procès-verbal, Mgr l'Évêque, lui-même, qui s'était d'abord tenu sur une grande réserve, croyait si bien aux faits de la possession qu'il redoutait de passer par la paroisse de la possédée et qu'il disait que si celle-là n'était pas une possédée, il n'y en avait point. Les faits sont donc incontestables. Il s'agit de les expliquer.

(*A suivre.*)

Abbé T.,
Docteur en théologie.

VARIÉTÉS



L'ALMANACH ZADKIEL POUR 1901

Nous donnons d'après *Light* (10 nov. 1900), quelques-unes des prédictions contenues dans cet almanach astrologique. Le siècle commencera avec de grandes tourmentes de neige dans le nord, de grandes souffrances pour les pauvres et beaucoup de maladies; l'Inde verra revenir des temps meilleurs. En février, Paris et la Turquie seront le théâtre d'événements révolutionnaires, et il sera nécessaire de sauvegarder l'honneur du drapeau anglais. Le roi d'Italie devra se tenir sur ses gardes; il est menacé par la maladie et il y aura des attentats contre sa personne vers le 2 et le 14 mars. Vers la même époque, le kaiser sera favorisé d'un coup de bonne fortune. Le 28 mai l'aspect du soleil avec Mars présage des troubles pour l'Angleterre et peu s'en faudra qu'une guerre terrible n'éclate. En juin, graves complications avec l'étranger, épidémie de fièvre éruptive et nombreux crimes; violentes tempêtes avec peut-être des tremblements de terre dans les Midlands ou dans le voisinage d'Oxford. La guerre civile éclatera sûrement en Chine au mois de juillet. L'aspect de la lune le 12 septembre est remarquable en raison de la position d'Uranus. Cela indique des troubles dans une colonie du sud et beaucoup de maladies. En octobre, violent tremblement de terre à 75 degrés de longitude est; excitation politique considérable. Novembre est remarquable par la conjonction de Jupiter et de Saturne dans le Capricorne, présageant des bouleversements étonnants en Europe et en Asie à une date peu éloignée. Il y aura encore trois autres conjonctions de moindre importance; dans l'espace de dix ans à partir de ce mois, s'accompliront les plus grands changements qu'il soit donné à la terre d'observer. Au Japon,

terrible tremblement de terre qui atteindra également les États-Unis. L'année finira mal. Il y aura des troubles dans l'Inde, en Chine, au Japon et dans les états du sud de l'Amérique, et des crises en Allemagne, en Autriche et en Turquie. A Londres maladies, crimes; accidents de chemin de fer.

~~~~~

### LES NICHES DES ESPRITS DANS UNE MAISON DE TURIN

Traduction du journal italien *Il Secolo* du 20 novembre 1900,  
par le capitaine LACHAT, du 75<sup>e</sup> d'infanterie. (*L'Initiation.*)

Notre correspondant de Turin nous avait parlé des Esprits qui auraient apparu dans une maison de Turin; nous trouvons aujourd'hui, à ce propos, dans les journaux de la localité, ces curieuses particularités :

Dans la rue Bava, se trouve la boutique tenue par le sieur Bartolomeo Fumero, lequel, avec sa famille, composée de sa femme et d'un fils, habite quelques locaux situés au-dessus de la boutique, locaux auxquels on accède par une petite échelle de bois appliquée contre un des côtés de la cuisine du rez-de-chaussée; cette cuisine se trouve à côté des deux autres pièces de la boutique; elle est meublée de bancs et de tables pour l'usage des clients.

Fumero, qui est un enragé chasseur, était parti jeudi dernier pour une partie de chasse à Pancalieri.

Vendredi matin, la mère et le fils Fumero s'étaient levés du lit depuis peu de temps, quand ils entendirent soudain une grande rumeur, comme si on brisait les vitres, provenant de la salle adjacente à la cuisine du rez-de-chaussée.

Accourus pour voir de quoi il s'agissait, ils trouvèrent diverses bouteilles et un alambic en verre brisés en menus morceaux épars sur le sol.

Pendant que la mère et le fils, en proie à une vive surprise, se demandaient comment avait pu se produire pareil désastre, ils pâlirent d'effroi devant les nouveaux et mystérieux phénomènes qui se montrèrent à ce moment même.

Secouée comme par un tremblement de terre, la maison paraissait devoir s'écrouler d'un moment à l'autre, pendant qu'autour de M<sup>me</sup> Fumero et de son fils les chaises, tables, les ustensiles de cuisine et autres objets commençaient à se mouvoir d'une façon désordonnée, tournant vertigineusement par tous les côtés de la chambre et de la cuisine, se heurtant entre eux et se soulevant en l'air, produisant un vacarme indescriptible.

M<sup>me</sup> Fumero, très faible de santé, tomba évanouie à terre pendant que le fils avec les cheveux hérissés et le visage défait se précipitait au dehors de la boutique, appelant à l'aide.

Quelques personnes accourant, arrivèrent à temps pour assister à la danse des meubles et des ustensiles; danse qui cessa complètement après quelques minutes. M. Fumero, averti télégraphiquement, revint à la maison dans l'après-midi, mais sa présence ne fit pas cesser les étranges phénomènes.

Ainsi, à un moment, tous les ustensiles de cuivre de la cuisine se détachèrent de leurs crochets, volant rapidement d'une façon désordonnée par la chambre, frappant les murs avec une telle violence qu'ils s'y détériorèrent au point de devenir inutilisables.

Et avec les ustensiles recommença la danse des chaises pendant qu'un gros chandelier lancé comme par une main puissante faillit atteindre le portier de la maison présent, avec d'autres spectateurs, à ces diableries.

Puis voici que de l'échelle conduisant aux chambres privées de la famille Fumero descend une avalanche d'un nouveau genre, formée de meubles, literie, habits, souliers, etc., etc., dégringolant les gradins avec un bruit infernal, comme si là-haut une bande de vandales saccageait l'appartement.

Quand cette tourmente eut cessé, M. Fumero, aidé des spectateurs, réussit à remettre un peu d'ordre dans sa maison. Mais un jeune homme, qui plaisantait sur les phénomènes auxquels il avait assisté, voulut monter à l'étage supérieur et, attachant son chapeau à un clou, disait : « Je veux voir si les Esprits me le porteront dehors. »

Et il en fut ainsi, car, remontant ensuite pour reprendre

son chapeau, il ne le trouva qu'après de longues recherches, dans la rue et au milieu d'immondices.

La nuit venue, M. Fumero et les siens se couchèrent, espérant que les étranges phénomènes ne se renouvelleraient pas.

Mais en vain, voilà que les bruits formidables et l'ébranlement de la maison recommencèrent d'une façon encore plus sensible que dans la matinée. Dans la matinée du samedi, les phénomènes recommençant encore, Fumero conseillé par les voisins envoya chercher le curé, lequel délégua le vicaire pour bénir la maison.

Le prêtre avait terminé les prières du rite et aspergé abondamment d'eau sainte le rez-de-chaussée et les chambres au-dessus lorsqu'à un moment, une bouteille de vin déposée sur une table roula jusqu'aux pieds du vicaire, sans cependant se briser. Recueillie et remise sur la table, la bouteille fut encore soulevée par une force mystérieuse et déposée de nouveau devant le prêtre en s'y brisant.

Le vicaire, qui ne s'attendait pas à un semblable compliment, se retira subitement en bon ordre.

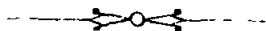
Et la danse des meubles et de tout ce qui se trouvait dans la boutique et dans l'appartement des Fumero continue maintenant plus que jamais, causant à ces pauvres gens des dommages incalculables.

La police intervint, mais nul n'a pu déchiffrer quoi que ce soit de tout ceci, qui reste toujours un mystère impénétrable.

Et même il s'en fallut de peu que deux agents de la sécurité publique ne fussent atteints par une chaise qui se brisa violemment contre le mur.

---

NOTA : Nous publierons dans la prochaine livraison la réponse du Dr Audollent aux objections qui lui ont été faites sur le fluide vital.



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS



Monseigneur,

En voyant que vous vous occupez des phénomènes psychiques et de ceux du monde invisible, dans la mesure où il plaît à Dieu de nous les laisser entrevoir, il m'est souvent venu à l'esprit de vous exposer un fait vrai qui pourrait vous être utile. Le voici, il m'est arrivé à moi-même durant la nuit du 13 au 14 avril 1876. J'étais pour lors au noviciat des Révérends Pères Jésuites à A... 2<sup>e</sup> année. Durant cette nuit donc tout en dormant profondément je me suis senti appelé vivement par une voix étrange que j'entendais et comprenais parfaitement. Elle me disait : « Levez-vous ! Mettez-vous à genoux et priez pour votre père, il va mourir !... Il a besoin d'une (ou de la) grâce du bon Dieu !... »

Je répondis en dormant : « Non, je ne me lèverai pas. Ce n'est pas vrai, papa ne va pas mourir ; il m'a écrit qu'il se portait mieux et qu'il viendrait bientôt me voir, je ne me lèverai pas ! » Puis après quelques instants ou minutes la même voix redit la même chose d'une voix plus forte et plus pressante. Je m'éveillai en entendant cette voix, qui continuait dans les mêmes termes ou à peu près à me mettre à genoux et à prier. Enfin hésitant, me croyant le sujet d'une hallucination, me tâtant les yeux, touchant le mur, étendant la main sous mon lit, écoutant la respiration ou les ronflements de mes jeunes compagnons de noviciat, ouvrant mon rideau, me bouchant les oreilles pour ne rien entendre ou pour constater si j'entendrais encore, je me mis à genoux sur mon lit, un peu étonné mais pas bouleversé.

La voix m'enjoignit de dire le « Notre Père », je le fis, arrivé aux paroles « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel » et les ayant dites en tâchant de les dire de bon cœur, la voix me dit : « Arrêtez ! — Savez-vous ce que vous avez dit ? — Est-ce que vous vous soumettez vraiment pour le bien de l'âme de votre père à la volonté du bon Dieu ? » — « Oui ! » — « Redites encore ces paroles : Que votre... » — Je les dis une seconde fois. — « Encore, dites-les encore ! » — Je les redis. — « C'est bien maintenant, continuez. — ... Dites « Je vous salue, Marie... Je crois en Dieu, — les actes de foi, ... d'espérance, ... de charité, ... de contrition !... Priez ! car votre papa (ou votre père) va mourir !... »

— « Priez maintenant pour votre mère. Ce n'est pas elle qui va mourir, mais elle a aussi besoin d'une grâce du bon Dieu... Dites le Notre Père, ... Je vous salue, Marie, ... le Souvenez-vous !... »

Entre temps je me palpais, je m'assurais que j'étais éveillé et pas halluciné, et je tâchais de voir d'où me venait cette voix. Bientôt la voix reprit : « Priez, priez donc ! Dites encore Notre Père !... Votre père

va mourir,... il va mourir;... il est mort!... Retournez au lit, fils ingrat; est-ce ainsi que vous priez pour votre père lorsqu'il a besoin d'une grâce de Dieu pour bien mourir! »

La voix ajouta encore quelques paroles personnelles pour moi que je ne rapporterai pas.

Alors je commençai à être troublé, les cheveux semblaient vouloir se dresser sur ma tête, un frisson me courait dans les membres et je transpirais à grosses gouttes.

Mais vaincu par la fatigue, m'excusant d'être si endormi en disant que je croyais que je me faisais illusion, je commençai un acte de contrition, et en me remettant la tête sur mon oreiller, des larmes brûlantes me coulaient des yeux. Je me rendormis de suite, et le lendemain de bon matin arrivait de Bruxelles la dépêche que papa était mort inopinément durant la nuit. Il était mort sans avoir eu le temps de voir un prêtre pour les derniers sacrements.

Voilà donc près de 25 ans que cet événement s'est produit; il me semble encore entendre cette voix à nulle autre pareille et les paroles qu'elle prononçait. J'espère que j'aurai suffisamment bien prié pour obtenir à mon père la grâce suffisante pour une bonne mort, si cette grâce dépendait de ma prière qui a été si pauvre, si lâche, si endormie, doutant de la réalité de l'avertissement.

Je n'oserais pas affirmer qu'après ce laps de temps je répète exactement toutes et chacune des paroles dites, mais si quelque parole ou phrase est altérée dans mes souvenirs, la chose même est inaltérée, elle est vraie, absolument vraie, et j'en pourrais faire le serment le plus solennel.

A vous, Monseigneur, de juger si la relation de ce fait peut être utile pour le bien; en ce cas je vous permets volontiers de le publier. Vous garderez pour vous seulement le nom de X... et ma signature complète, et vous ne donnerez que les initiales; si cependant vous trouvez que dans l'intérêt de la vérité il faut mettre les noms en toutes lettres, mettez-les, mais je n'aime pas de paraître ainsi en public surtout dans une chose aussi intime.

Dans les meilleurs sentiments, j'ai bien l'honneur, Monseigneur, de vous présenter mes très sincères hommages. Th. M. VAN DE V...

P. S. — J'oublie de dire et je veux réparer cet oubli : que cette admonition, cet événement, a toujours été considérée par moi comme une des plus grandes grâces que le bon Dieu m'ait faites, et qu'il a été pour moi la source d'un nombre infini d'autres grâces, de bons mouvements, etc., et que je ne puis y penser sans en même temps remercier Dieu de m'avoir fait toucher pour ainsi dire le surnaturel et reconnaître la vérité de la religion catholique d'une façon si décisive, car quand le monde entier irait à l'envers, je sais que ce fait s'est passé ainsi et que c'était moi qu'on faisait prier.

THMODT.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---







ÉLIE MÉRIC

DIRECTEUR DE LA *Revue du Monde Invisible*

## CAUSERIE

## AVEC QUELQUES ADVERSAIRES

## I

Je n'aime pas les polémiques, et je déteste les personnalités. J'essaye d'ouvrir paisiblement mon chemin, à travers le flot quelquefois irrité de mes adversaires, sans amertume et sans colère, avec l'espérance de faire rayonner autour de moi la lumière de l'Église dont je ne cesserai jamais d'être le disciple respectueux. J'ai la ferme volonté de faire une œuvre sérieuse; utile à la science que j'aime, et aux âmes troublées, mais sincères qui cherchent la vérité.

Entre toutes les objections d'une valeur très inégale, qui nous ont été faites, il en est quelques-unes cependant, sur lesquelles je voudrais appeler votre attention : elles permettront à nos amis de connaître la pensée, les préjugés, les erreurs, les ignorances philosophiques et théologiques de nos adversaires, et, en leur répondant, nous ferons connaître à nos ennemis les principes qu'ils devraient réfuter s'ils voulaient nous atteindre. Il nous paraît utile de leur présenter exactement notre pensée. A ce prix, la discussion deviendra sérieuse et utile à tous.

## II

Nous avons écrit que les grands Esprits, c'est-à-dire les mauvais Anges supérieurs sont doués d'une puissance effrayante, *mais liée*, qui bouleversera le monde à la fin des temps, quand il plaira à Dieu de la déchaîner.

« Cela est archifaux, s'écrie l'*Hyperchimie* ! Comme l'exprime

très justement Éliphas Lévi, et selon l'avis de tous les hermétistes sérieux, il n'y a pas de mauvais anges supérieurs. Les entités perverses, obscurcies momentanément... les êtres les plus avancés en développement « satanique », les plus dégradés par conséquent, sont les moins intelligents et les plus faibles. Ainsi, une loi fatale pousse les démons à descendre lorsqu'ils croient et veulent monter. Aussi ceux qui se disent les chefs sont-ils les plus impuissants et les plus méprisés de tous (1). »

Rapprochez ces assertions gratuites de cette belle page de Bossuet qui résume l'enseignement des Pères et de la Tradition. Il nous apprend ce qu'il faut penser de ces Esprits supérieurs, de ces anges rebelles qui suivirent Lucifer, et qui travaillent à la ruine de l'humanité.

« On pourrait pourtant demander, écrit Bossuet, si Dieu conserve le même pouvoir aux anges déserteurs et condamnés. mais saint Paul a décidé la question, lorsque pour exciter les fidèles à résister vigoureusement à la tentation, il les avertit que « nous n'avons pas à lutter avec la chair et le sang, mais avec des princes et des puissances » qu'il appelle encore à cause de leur origine, « des vertus des cieux » après même qu'ils ont été précipités, pour nous montrer qu'ils conservent encore dans leur supplice, *la puissance comme le nom qu'ils avaient par leur nature*,

« Et il ne faut pas s'en étonner, puisque Dieu qui les pouvait justement priver de tous les avantages naturels a mieux aimé faire voir, en les leur conservant, que tout le bien de la nature tournait en supplice à ceux qui en abusent contre Dieu.

« Ainsi l'intelligence leur est demeurée aussi perçante et aussi sublime que jamais, et leur force de la volonté à mouvoir les corps, par cette même raison, leur est restée, comme des débris de leur effroyable naufrage (2). »

Le savant Estius ne fait que conclure, quand il attribue à ces mauvais anges le pouvoir de déchaîner des tempêtes, d'allumer d'effroyables incendies, de renverser des maisons,

(1) *L'Hyperchimie*, février 1901.

(2) Bossuet. *Élévations sur les mystères*, xxiii<sup>e</sup> semaine, ve élévation.

de tuer des animaux, de répandre des maladies et des fléaux, de bouleverser la terre, si la main de Dieu ne tenait encore enchaînée leur haine du genre humain (1).

De ces textes décisifs et de ceux que nous pourrions citer encore, il résulte que les Esprits supérieurs, les anges révoltés poursuivent l'humanité déchue, qu'ils disposent d'une effroyable puissance, que cette puissance est encore liée, et que si quelque chose est « archifaux », c'est précisément l'objection que nous venons de réfuter.

C'est donc parce que cette puissance mauvaise est encore liée, comme nous l'avons dit, que nous n'assistons pas à des bouleversements plus profonds et à des désastres plus étendus.

Au dernier jour de la terre, les hommes verront d'effrayants prodiges, c'est dans l'Évangile que nous en trouvons la description anticipée, et ces Esprits mauvais feront subir à l'humanité, avec la permission de Dieu, l'épreuve suprême et brève qui précédera le jugement final.

Écoutons l'Évangile :

21. Alors, la tribulation sera grande, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura point.

22. Et si ces jours n'eussent été abrégés, nulle chair n'aurait été sauvée; mais, à cause des élus, ces jours seront abrégés.

23. Alors, si quelqu'un vous dit : Voici le Christ, ici ou là, ne le croyez pas.

24. Car il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes; *et ils feront de grands signes et des prodiges*, en sorte que soient induits en erreur (s'il peut se faire) même les élus.

29. Mais aussitôt après la tribulation de ces jours, le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées.

30. Alors, apparaîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel; alors, pleureront toutes les tribus de la terre, et elles

(1) Estius, *in lib. sec. sententia*. Dist. vii.

verront le Fils de l'homme venant dans les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté (1). »

Celui que l'Évangile appelle *le fils de perdition*, qui fera les plus grands prodiges, et entraînera dans le temple la foule prosternée à ses pieds, qu'il s'appelle Lucifer ou Antéchrist, peu importe, celui-là appartient à la catégorie des anges mauvais supérieurs, s'il n'en est pas le chef, et il ne vient pas de la catégorie des *entités momentanément obscurcies*.

« *La Revue du Monde invisible*, continue notre contradicteur, fait pivoter tout l'univers autour de l'homme, alors que l'homme n'est qu'une *cellule* (!) de l'univers. Et la conclusion de sa doctrine, c'est la peur. Jamais, un mot, un cri d'amour ! Un souffle de crainte, la terreur de Dieu passe seul à travers tous ses articles. C'est le vent de la mort (2). »

L'univers pivote autour de Dieu, et l'amour divin enveloppe le monde de ses effluves féconds qui engendrent la vie. Si nous croyons aux démons et si nous signalons leur action maléfique, nous croyons aussi aux bons anges qui leur sont infiniment supérieurs par le nombre et la puissance, et nous voyons leur tendresse infatigable protéger la créature sur tous les points des espaces indéfinis. Nous affirmons la triste réalité du mal relatif, et nous constatons ses ravages dans le monde, sous l'inspiration et avec le secours du Mauvais, mais nous voyons aussi le Bien s'épanouir dans les âmes, rayonner dans l'univers, sous les chauds rayons de la grâce, enfanter le repentir, le relèvement, le pardon, et fructifier dans le sang divin qui, du Calvaire, a rejailli partout où s'affirme et se révèle la vie. Nous croyons à la mort qui sépare, déchire et fait pleurer, mais nous croyons aussi à la résurrection qui rapproche, console et fait sourire à jamais dans la maison du Père céleste. Nous croyons aux apparitions sordides et repoussantes des Esprits mauvais, à leur irruption dans les âmes qu'ils souillent, et dans le monde où leur passage sème la stérilité et la haine ; mais nous voyons aussi les saints, dans une vision suave, descendre du ciel, pénétrer ici-bas, jusqu'aux âmes épanouies à leur souffle, et

(1) Saint Matthieu, ch. xxiv.

(2) *L'Hyperchimie*, février 1901.

passer à travers le monde vivant où ils laissent la fécondité de leur mystérieuse influence.

L'univers est sillonné par les éclairs sinistres du mal et par les rayons joyeux du bien : le dernier mot de toute chose appartient à la justice, à l'amour et au pardon.

C'est dans cette dualité et dans cette synthèse qu'il faut voir l'univers si l'on veut le comprendre, mais l'amour ne doit pas faire oublier la justice, ni le bien la réalité du mal, ni le pardon et la grâce les responsabilités sévères de la vie.

### III

M. Erny a publié trois articles très étendus dans la *Paix universelle* pour réfuter notre enseignement sur la nature et le caractère des matérialisations spirites. Nous avons déjà répondu dans le numéro précédent à son explication sur l'identité des Esprits, c'est le point capital de sa thèse, nous ne voulons pas nous répéter.

Il insiste, cependant, sur un point où je veux bien lui donner quelque éclaircissement.

« On voit que Mgr Méric n'a jamais assisté à une matérialisation... il serait saisi d'un trouble et d'une émotion intenses devant cette apparition d'un invisible se rendant visible. Est-il admissible un seul instant que Satan aurait la fantaisie bien puérile de nous montrer des sortes d'automates se disant nos parents défunts, et cela dans quel but ? pour nous prouver que tout ne finit pas au tombeau, quand logiquement, c'est tout le contraire qu'il devrait faire, de façon à nous entraîner au mal et nous enfouir dans le matérialisme.

« Pour ma part, j'étais un matérialiste, et assez indifférent aux choses de l'au-delà ; si donc, Satan, au lieu de me laisser béatement dans mon noir matérialisme, m'a prouvé par ses expériences psychiques qu'il y avait un au-delà, et a fait de moi un spiritaliste enthousiaste, il aurait agi comme le dernier des imbéciles et je ne ferai pas au Prince des ténèbres l'injure de croire qu'il a pu se tromper d'une façon aussi absurde.

Les théologiens n'ont jamais répondu nettement à cet argument (1). »

Non, l'Esprit mauvais ne se trompe pas quand il s'efforce de faire croire à la réalité de sa puissance et de ruiner le matérialisme. Il agit ainsi 1° parce qu'il veut avoir en ce monde, son culte et ses adorateurs; 2° parce qu'il gagne la confiance des âmes en se présentant à elles, avec le charme d'une vertu de circonstance; 3° parce que, s'il fait du matérialiste un spiritualiste, il n'en fait pas, néanmoins, un chrétien soumis à l'Église, il conserve sur lui son empire, 4° et enfin, après l'avoir convaincu de son existence et de sa puissance, il noue avec sa victime naïve des relations étroites où la liberté morale va sombrer. Il n'est pas facile, ensuite, de briser ces liens et de recouvrer sa liberté.

« Si Dieu, écrit encore M. Erny, cet Etre insondable et inconnaissable auquel nous donnons ce nom permet, *ce que je ne crois pas*, que les démons ou les mauvais anges puissent nous duper ainsi et nous jouer de pareilles comédies, il peut permettre aussi que ces démons se fassent passer pour des saints et des anges aux yeux des meilleurs croyants. La terre alors ne serait plus qu'un vaste amphithéâtre où les démons cabotineraient sans cesse et à qui mieux mieux. C'est inadmissible (p. 525). »

Que le démon se cache quelquefois sous la forme d'un ange ou d'un saint, c'est un fait incontestable, je dirai même assez fréquent dans la vie des saints livrés aux désolations des grandes épreuves. On en trouve l'affirmation et la réalité dans les Traités des célèbres mystiques de la vie chrétienne, et, depuis le jour où saint Paul s'écriait qu'il avait reçu le soufflet de Satan, jusqu'à nous, il serait facile de justifier cet enseignement.

Les spirites eux-mêmes, en conviennent; nous invitons M. Erny à lire et à méditer cette page d'un Occultiste contemporain :

« Admettons que Satan ait, en effet, revêtu l'apparence de la Vierge, je me garderai bien de prétendre que cela soit impossible, je vais même plus loin que les théologiens,

(1) *La Paix universelle*, dixième année, p. 516.

j'admets que la ressemblance puisse être totale, qu'il n'y ait pas la plus petite défectuosité qui puisse me renseigner. Il est puéril, d'ailleurs, de prétendre que Dieu ne permettrait pas au diable de reproduire exactement les apparences d'une personne sainte (1). »

Si Satan peut prendre ainsi la forme extérieure et les apparences d'un saint, il est logique et naturel de supposer aussi qu'il en prendra pour nous tromper les sentiments, le langage et les idées. L'objection de M. Erny manque de fondement. Pourquoi Dieu permet-il le mal, la douleur, la mort, le triomphe de l'injustice, la violence des passions, les prestiges du démon ? Parce que l'épreuve est la condition du mérite et de la gloire, et que le présent trouve son explication dans l'avenir qui suit la mort.

M. Erny reconnaît avec nous « que les anges ou archanges n'ont pas besoin du fluide vital d'un médium pour se former un corps leur permettant de s'objectiver », que ces anges « ne viennent pas bavarder avec nous et nous débiter toutes les bêtises qu'on constate, hélas ! trop souvent, dans certaines séances spirites », — qu'il faut se défier des communications « des Invisibles qui, *lorsqu'ils ne sont pas contrôlés rigoureusement*, peuvent nous tromper et nous trompent souvent », — que les évocations sont dangereuses, car « on ne sait jamais d'avance qui viendra : ceux qui évoquent font de la magie inconsciente, *et mal peut leur en arriver* ». — Les spirites devraient méditer ces aveux.

#### IV

Nous avons dit que les spirites exposaient leurs adeptes aux désastres de la folie. M. Ch. Fritz s'écrie dans la *Vie d'outre-tombe*, « que répondre à une pareille accusation (2) ! »

En effet, il n'y a rien à répondre, il faut s'incliner devant les faits.

Il est certain que M. Fritz, directeur d'une revue spirite,

(1) Dr Rozier, *L'Initiation*, novembre 1900.

(2) Ch. Fritz, *La Vie d'outre-tombe*, Mgr Méric et les spirites. 15 janvier 1901.



engage ses lecteurs à entrer dans la voie où il les a précédés : il est certain que le plus grand nombre des spirites, esprits sans culture et sans lettres, sont exposés à devenir le jouet des Esprits mauvais, pervers, à glisser par les évocations dans l'effroyable abîme de la magie, à perdre la raison, et peut-être la vie. C'est l'enseignement des occultistes les plus autorisés, j'en ai cité plusieurs. Je reste donc dans la vérité et la charité, quand j'écris que M. Fritz expose ses disciples aux plus grands dangers.

M. Fritz nous engage à prier pour la conversion de ces mauvais anges : « Nous devons agir envers eux, écrit-il, comme nous avons le devoir de le faire envers les méchants qui nous entourent sur la terre, c'est-à-dire leur conseiller le retour au bien, et les ramener à de meilleurs sentiments par la bonté et la prière (p. 7). » Que M. Fritz prie pour la conversion du diable, c'est son affaire, mais cette charité, d'ailleurs inutile, ne prouve pas que nous ayons commis une erreur, en affirmant que le spiritisme conduit quelquefois les spirites à la folie.

Il ne prouve pas que les occultistes se trompent quand ils déclarent hautement que la prière et les autres moyens insuffisants conseillés par quelques spirites ne peuvent pas nous protéger efficacement contre les attaques des Esprits mauvais.

Il veut bien croire aux Esprits mauvais, malfaisants, aux obsessions et aux possessions ; mais il ne peut pas croire à l'existence des Anges. « Les théologiens ne peuvent pas dire qu'ils croient à la justice de Dieu lorsqu'ils enseignent que Dieu a créé des Anges presque parfaits, jouissant du bonheur dès leur création, tandis que nous, êtres humains, nous sommes exposés à une vie de dur labeur, de souffrances..., avant d'atteindre au bonheur des Anges. Il n'y a pas à ergoter, ce Dieu-là ne serait pas d'une justice égale pour toutes ses créatures (p. 8). »

Cette objection nous éloigne de notre sujet, elle est trop générale, et elle ne prouve rien : l'inégalité et la diversité se retrouvent dans les œuvres de Dieu, sans que la philosophie nous permette de mettre en cause sa justice et sa bonté. S'il plaît à Dieu, qui, d'ailleurs, ne doit rien à personne, de créer

au sommet de l'échelle des êtres des créatures angéliques et de ne leur imposer qu'une seule épreuve dont la gravité redoutable nous échappe, c'est son droit. S'il lui plaît ensuite de créer des êtres moins parfaits, soumis à des épreuves plus nombreuses, mais d'une moindre intensité, je n'ai qu'à m'incliner. Je sais que je suis libre et responsable, que je serai récompensé selon mes mérites, et puni selon mes fautes, qu'importe la place que j'occupe dans l'univers et le rôle que j'y remplis pendant cette insaisissable fraction de temps qu'on appelle la vie?

L'ouvrier de la dernière heure est récompensé comme l'ouvrier de la première heure; il n'a pas, cependant, fourni le même travail. Pourquoi me plaindrai-je? Dieu est maître de ses dons; sa justice n'est pas en défaut, et mes vues sont trop courtes pour me permettre d'apprécier les lois et l'économie de sa Providence.

Je ne m'arrête pas à discuter les considérations de M. Fritz sur les tentations, la Rédemption, les démons, la bonté de Dieu, les peines éternelles. L'inexactitude de ces considérations est manifeste; ce n'est plus la doctrine catholique qu'il expose et qu'il croit réfuter victorieusement; il réfute une théorie religieuse dont l'invention lui appartient.

Où donc a-t-il vu que, selon l'Église, « Dieu livre les créatures, pour ainsi dire, désarmées, aux tentations et aux inspirations d'invisibles démons menteurs? » — Où a-t-il vu que, selon l'Église, « Dieu laisse rôder autour de nous ces démons pour voir s'ils ne nous entraîneront pas au mal et à la damnation éternelle? » La grâce n'existe donc pas? La tentation n'a donc pas un but élevé? La liberté humaine est donc une chimère? La rédemption ne prouve-t-elle pas la bonté de Dieu autant que sa justice?

Les polémiques violentes donnent quelquefois le vertige, et elles empêchent de reconnaître la pensée de l'adversaire que l'on prétend réfuter. On frappe dans le vide, et on n'avance pas.

## V

J'en trouve la preuve dans un article récent de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* auquel je voudrais faire une brève réponse : il me sera facile d'être plus courtois que mon adversaire. Il explique ainsi son attitude dans la discussion : « Si nous répondons aux attaques, c'est le plus souvent parce qu'il faut faire éclater à tous les yeux, l'ignorance et la présomption de ceux qui ont l'incommensurable orgueil de se croire les représentants de Dieu sur la terre (p. 406). » Nous pourrions répondre avec plus de sérénité que si nous répondons à certaines attaques, c'est dans l'espérance de faire voir l'ignorance et la présomption de ceux qui ont la prétention puérile de se croire les représentants officiels de la science, contre les défenseurs modestes de l'enseignement donné par l'Église de Jésus-Christ.

La riposte est trop facile, et l'on oublie que ces personnalités discourtoises ne mènent à rien.

Le même auteur nous dit encore : « Si Mgr Méric... retenu par ses convictions religieuses, n'ose pas expérimenter, de quel droit traite-t-il de sottise l'affirmation des résultats auxquels sont arrivés ceux qui travaillent, qui pensent, et dont l'esprit n'est ligoté par aucune croyance dogmatique, (p. 406)? »

Nous croyons rester modeste en disant que nous aussi nous avons la prétention de travailler, d'observer, de penser, de méditer; avons-nous fait autre chose, pendant notre vie déjà bien longue? Avons-nous eu un autre souci que celui de servir la vérité et la science dans cette chaire de Sorbonne, où tant d'auditeurs venaient nous entendre? Nous n'avons jamais souffert de nos croyances religieuses, et nous connaissons plus d'un sectaire à qui la haine de l'Église n'a jamais permis d'arriver à la vérité.

Ils portaient les œillères de l'incrédulité.

Ce que je reproche à quelques savants, — j'en ai connu beaucoup dans ma vie, — c'est de transformer en principes

et en faits certains des hypothèses que le souffle d'un enfant ferait évanouir, c'est de se servir de ces hypothèses gratuites pour justifier les rêves de leur imagination : c'est de manquer aux règles et à la méthode de la science expérimentale, toujours sévère et noblement exigeante ; c'est de se vanter d'avoir ruiné l'enseignement traditionnel de la philosophie, de la théologie et de la vraie science en abusant des mots scientifiques qui trompent le vulgaire et font sourire les hommes compétents. Si nous aimons la science avec passion, nous ne pouvons pas aimer les erreurs que l'on prétend couvrir de son nom.

Dans cet article de la *Revue scientifique du spiritualisme* que je discute en ce moment, je retrouve cet abus à outrance de l'hypothèse que je viens de signaler. Lisez cette page prise au hasard ; il est question du périsprit.

« Nous savons que l'âme est toujours associée, soit pendant la vie, soit après la mort, à une sorte de matière extrêmement quintessenciée à laquelle on donne le nom de périsprit. Cette matière est plus raréfiée que l'éther ; elle est, suivant l'enseignement des esprits, la matière sous sa forme primordiale.

« Cette substance donne au corps humain la forme qu'il possède ; c'est le modèle idéal, le monde fluidique qui maintient la stabilité de l'organisme, malgré le renouvellement ininterrompu des molécules qui le composent.

« Le type fonctionnel et structural qui persiste pendant toute la vie d'un individu, est dû à l'inaltérabilité de ce substratum invisible et impondérable, qui agit sur la matière pour la maintenir dans un ordre invariable, à peu près comme la force magnétique d'un électro-aimant agit sur les particules de fer pour dessiner un sceptre magnétique.

« L'existence de ce périsprit, de ce double du corps était connue des Grecs qui l'appelaient *eïdolon*, de saint Paul qui l'intitule le *corps spirituel*, etc. Il existe pendant la vie, comme on peut s'en assurer par le témoignage des somnambules, par celui des voyants ; par les phénomènes d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité ; par les dédoublements naturels ou provoqués qui permettent à l'âme de sortir de son

corps, et d'être photographiée lorsqu'elle se trouve ainsi séparée momentanément de l'organisme qu'elle dirige.

« Dans certains cas, elle peut, toujours pendant sa sortie, alors que le corps physique est inerte, agir sur la matière pour produire des bruits, des déplacements d'objets, ou laisser des empreintes durables dans des substances molles ou friables. Mais ces derniers phénomènes sont exceptionnels : le plus souvent l'âme et son enveloppe sont invisibles (p. 398). »

Voici donc cinq propositions absolues qui reposent sur cinq hypothèses très discutables, je pourrais dire sur autant d'erreurs. Je ne m'occupe en aucune manière de l'auteur ; j'ai l'habitude de respecter les personnes et de ne jamais tenir en soupçon la droiture de leurs intentions ; nous avons là, sous les yeux, un exemple singulier de cet abus à outrance de l'hypothèse qui est un des plus grands obstacles à la connaissance de la vérité.

Je réponds à ces propositions.

1° Ni la philosophie, ni la théologie, ni aucune science ne nous permettent d'affirmer qu'il existe en nous, entre l'âme et le corps, une substance intermédiaire, qui ne serait ni esprit, ni matière, ni âme, ni corps, et qui recevrait le nom de périsprit. On n'a jamais donné une preuve certaine de cette assertion ; on n'a jamais constaté l'existence de ce périsprit.

2° Non, ce n'est pas ce périsprit, c'est l'âme qui malgré le renouvellement des molécules, maintient la stabilité dans la forme de l'organisme humain. Aucun philosophe, aucun savant n'a jamais vu ce périsprit agir dans le corps humain à la manière de l'électro-aimant qui attire, coordonne et retient des particules de fer, selon un type déterminé. Ce champ magnétique n'existe pas. Claude Bernard aurait protesté s'il avait entendu les spirites assimiler leur périsprit à cette *idée vitale* qui conserve l'être en reconstituant les parties vivantes désorganisées par l'exercice ou détruites par les accidents et les maladies (1). Les rapports physiques et moraux du corps et de l'âme, leur influence réciproque indiquent bien aussi

(1) Claude Bernard. *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, ch. II.

qu'il n'existe entre eux aucun intermédiaire, immatériel ou matériel.

3° Non, saint Paul n'a jamais parlé du périsprit : on fait un contresens, vingt fois réfuté, quand on prétend reconnaître le *périsprit* dans le corps spirituel. L'Apôtre entend parler du corps glorieux que Dieu réserve aux élus, après la résurrection générale, et voulant décrire ses conditions nouvelles, il l'appelle un corps spiritualisé.

4° Non, le témoignage de quelques somnambules et de quelques voyants ne prouve pas la réalité du périsprit ; nous avons interrogé nous-même des somnambules et des voyants, et leur réponse a toujours été négative. Les expériences intéressantes de M. de Rochas ne prouvent pas l'extériorisation d'un périsprit, elles prouveraient plutôt l'intime, profonde et mystérieuse union qui s'établit entre le magnétiseur et le magnétisé. — Prétendre que l'on peut photographier l'âme, c'est-à-dire une substance essentiellement invisible et immatérielle, c'est une évidente contradiction. J'admets que l'on photographie un spectre ou un fantôme, mais l'âme, jamais.

5° Non, ce n'est pas le périsprit du sujet endormi, c'est un autre agent qui laisse une empreinte dans la cire, l'argile ou la paraffine : je n'en donnerai que cette raison décisive : il est arrivé que le sujet endormi était un homme, au témoignage de M. Erny, et que la main relevée dans l'argile était celle d'une femme. — Non, l'âme ne sort pas du corps, pendant la vie ; cette séparation, c'est la mort. Le corps sans l'âme n'est plus qu'un cadavre.

Je pourrais continuer longtemps ainsi, mais il faut se hâter et se borner.

J'admets volontiers, avec notre sympathique collaborateur, le Dr Audollent, et après de nombreuses expériences personnelles, l'existence d'un fluide vital qui nous enveloppe, rayonne, et qui peut donner lieu à des phénomènes trop peu connus encore, mais ce fluide vital n'est pas une substance intermédiaire entre l'âme et le corps, ce n'est pas un périsprit.

J'en ai dit assez pour justifier mon étonnement et mes observations en présence du flot d'hypothèses qui menace de nous submerger. Je signale le vide de ces formules scientifiques

retentissantes qui trompent le vulgaire et dénaturent la vérité.

Le lecteur jugera de la courtoisie de nos adversaires par cette citation de la *Revue du Spiritisme* : « Enfermé dans son orthodoxie, M. Méric a les yeux couverts d'un triple bandeau formé par la foi aveugle, la théologie et l'intérêt de l'Église, (p. 449). » Je pourrais répondre : « Enfermé dans son incrédulité, la *Revue spirite* a les yeux couverts du triple bandeau de l'ignorance théologique, de l'insuffisance philosophique et des fantaisies scientifiques. » — Un peu plus loin, cette même *Revue spirite* nie l'existence des anges « parce qu'on ne doit pas multiplier les causes sans nécessité ». Or, le spiritisme tient pour article fondamental, l'existence et l'intervention des Esprits bons et mauvais.

A signaler encore cette impertinence que la *Revue spirite* attribue à M. Flammarion : « La foi dit à la raison : Ma petite amie, tu n'as qu'une lanterne pour te conduire : souffle dessus, et laisse-toi mener par moi. »

Un enfant de nos catéchismes répondrait à cette impertinence. L'Église dit à l'homme : La lanterne de la raison est nécessaire, mais elle ne suffit pas. Garde-la précieusement, et prends dans l'autre main, la lanterne de la foi. Ce n'est pas trop de ces deux lumières pour éclairer les chemins obscurs de la vie présente et de l'au-delà.

Je lis à la page 449 : « L'Église déclare que les âmes désincarnées ne peuvent pas se communiquer à nous ; elle risque donc une fois de plus de se trouver prise en flagrant délit d'erreur par l'observation scientifique. » Or, l'Église enseigne que ces âmes peuvent nous apparaître toutes les fois que Dieu le permet.

## VI

La pensée dominante des spirites se dégage assez vivement de leurs expériences et des confessions de leurs médiums attentifs à l'enseignement des Esprits. Si évidente qu'elle soit, cette pensée dominante échappe cependant, aux intelligences vulgaires qui cherchent dans les phénomènes spirites le spec-

tacle qui frappe l'imagination et l'illusion d'une consolation à leurs douleurs. Chimère ou rêve, qu'importe à ces âmes déséquilibrées ! ce rêve les amuse, et cette chimère endort un instant leur douleur.

Les chefs du mouvement ne s'y trompent pas, ils voient plus loin. Pour eux, la révélation faite aux Apôtres par Jésus-Christ, et confiée à l'infailible vigilance de l'Église a fait son temps, elle est caduque, elle doit disparaître, et faire place à une révélation qui se trouvera en harmonie avec les besoins scientifiques des temps nouveaux.

Cette révélation nouvelle sera l'œuvre des Esprits : ils seront chargés d'apporter à la terre la parole de paix et de lumière, l'enseignement renouvelé qui rattachera l'humanité à son Dieu.

Cette révélation comprendra la pluralité des existences, les purifications graduelles et successives, la négation des peines éternelles, la réunion finale de toutes les créatures dans le sein de Dieu.

La direction religieuse de l'humanité passerait ainsi du magistère de l'Église, définitivement vaincue, aux Esprits devenus nos familiers et nos guides à travers les ténèbres de la vie.

Voilà bien la solution fausse du problème de la destinée humaine que je m'efforce ici d'exposer et de réfuter, avec une immense charité pour les adversaires contre lesquels je défends la vérité. Je leur dis encore :

Si je crois au démon, je crois aussi à l'amour et à la protection des anges innombrables, dont l'espace est rempli, ils veillent sur nous, avec une tendresse fraternelle. Si j'adore la justice de Dieu, je sens son amour féconder les âmes qui tressaillent, je vois sa lumière les éclairer. Sa miséricorde, fondée sur le prix de la rédemption, m'inspire une confiance infinie. Je préfère son amour à ses menaces, et je n'oublie pas que celui-là seul sera perdu qui n'aura jamais voulu demander pardon.

ÉLIE MÉRIC.



## LES CHARISMES DU SAINT-ESPRIT

---

### I. — La Pentecôte et le don des langues

Un écrivain de nos jours, peu suspect de partialité pour le christianisme, Michelet, s'émerveille, dans un de ses ouvrages, du grand spectacle de la Pentecôte. Cet Esprit qui vient d'en haut, sous la figure de langues de feu, qui s'empare d'âmes frustes et timides, qui les remplit d'une ardente lumière, qui les revêt d'une force invincible et parfaitement maîtresse d'elle-même, qui les pousse victorieusement aux quatre vents du ciel; ce grand jour où l'Église prend à la fois naissance et conscience d'elle-même; où plus heureuse que l'enfant de la fable qui à son berceau étouffe déjà des serpents, à peine sortie du Cénacle, convertit les déicides, et leur fait boire pour leur salut, comme dit saint Augustin, le sang même qu'ils ont versé; où, souple et ferme dans ses membres étroitement unis ensemble par l'Esprit qui est son âme, elle défie ses persécuteurs, confond le monde, et le subjugué aux pieds du Crucifié : tout cela assurément constitue un spectacle grandiose, et tel qu'on ne saurait en contempler un semblable dans tout le cours de l'histoire de l'humanité.

En ce grand jour, le Saint-Esprit manifeste sa présence, dans le corps jeune et vigoureux de l'Église qu'il anime, par des signes perceptibles à tous et indiscutablement surnaturels. Et ces signes, ce n'est pas seulement la flamme du prosélytisme, la parole conquérante de saint Pierre, l'unanimité des Apôtres autour de leur chef, l'esprit d'abnégation des premiers chrétiens; ce sont encore des phénomènes inexplicables naturellement dans leur production instantanée, et notamment le don des langues qui éclate sur les lèvres des cent vingt privilégiés du Cénacle.

« Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, dit le texte sacré,

et ils se mirent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur donnait de les parler.

« Or il y avait alors en résidence à Jérusalem des juifs religieux, de toutes les nations qui sont sous le ciel.

« Au bruit que fit cet événement, il s'en rassembla un grand nombre, et ils furent fort surpris de ce que chacun d'eux les entendait parler en sa langue.

« Ils en étaient tout hors d'eux-mêmes; et dans leur étonnement ils s'entre-disaient : Ces gens-là qui parlent ainsi ne sont-ils pas tous des Galiléens?

« Comment donc les entendons-nous parler chacun la langue de notre pays natal?

« Parthes, Mèdes, Élamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie,

« La Phrygie et la Pamphilie, l'Égypte et cette partie de la Lybie qui est proche de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome,

« Juifs aussi et prosélytes, Crétois et Arabes : nous les entendons parler, chacun en notre langue, des merveilles de Dieu.

« Étant donc tous étonnés, et dans la dernière admiration, ils se disaient les uns les autres : que signifie ce phénomène?

« D'autres tournaient la chose en dérision : c'est, disaient-ils, qu'ils sont pleins de vin nouveau!

« Alors Pierre, se présentant avec les onze, éleva la voix, et leur dit : O Juifs, et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, apprenez à connaître ce dont vous êtes témoins, et soyez attentifs à mes paroles.

« Ceux-ci ne sont pas ivres, comme vous le pensez, puisqu'il n'est encore que la troisième heure du jour.

« Mais c'est l'accomplissement de ce qui avait été prédit par le prophète Joël :

« Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon Esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes.

« En ces jours-là, je répandrai de mon Esprit sur mes ser-

viteurs et mes servantes, et ils prophétiseront. » (*Act. Apost.*, II, 4-19.)

C'est en ces termes que saint Pierre explique et justifie le phénomène du don des langues. Il en fait voir l'origine manifestement surnaturelle, et il le donne comme caractéristique de la venue du Saint-Esprit aux derniers temps du monde. Il le rattache à une vieille et authentique prophétie de Joël, insérée dans le canon des livres juifs, et sur le sens de laquelle, fixé dans les écoles rabbiniques, nul ne pouvait se méprendre. Il le présente comme une dépendance de l'esprit de prophétie, par où l'on entendait toute révélation communiquée de Dieu aux hommes.

Mais l'éclosion de ce phénomène ne fut pas limitée au jour même de la Pentecôte; il se reproduisait chaque fois que de nouveaux fidèles étaient associés à l'Eglise naissante. A Samarie les prodiges surnaturels éclatent avec tant de force, que Simon le Magicien, qui auparavant séduisait le peuple par des opérations démoniaques, en est atterré, et, reconnaissant la supériorité de la puissance des apôtres sur la sienne, conçoit l'infâme pensée de se procurer à prix d'argent la faculté de donner lui aussi le Saint-Esprit. (*Act. Apost.*, VIII.)

Un peu plus tard, saint Pierre est amené par une vision mystérieuse à entrer en relation avec le centurion Cornélius et les gentils qui réclamaient humblement leur admission dans l'Eglise. Or, tandis qu'il leur annonçait le Seigneur Jésus,

« Le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient sa parole.

« Et les fidèles circoncis, qui étaient venus avec Pierre, furent frappés d'étonnement de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les gentils.

« Car ils les entendaient parler diverses langues et glorifier Dieu.

« Alors saint Pierre dit : Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit tout comme nous?

« Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur Jésus-Christ. » (*Act. Apost.*, X, 44-48.)

Ainsi, c'est par suite de la communication du Saint-Esprit manifestée par le don des langues, que saint Pierre ouvrit

aux premiers convertis de la Gentilité la porte de l'Église; l'apparition en eux de ce signe merveilleux triompha des dernières hésitations du prince des apôtres, et lui servit à justifier auprès de son peuple la mesure hardie qu'il avait prise en faisant tomber les barrières qui isolaient la Gentilité de la race d'Abraham, en la mettant sur le même pied avec celle-ci vis-à-vis de la nouvelle alliance scellée dans le sang de Jésus-Christ.

Le don des langues n'est pas mentionné dans les Actes, chaque fois qu'il se produit : c'eût été une répétition fastidieuse. Ce n'est pas seulement sous les mains de saint Pierre, et à sa parole, qu'il éclate. Saint Paul arrive à Ephèse; il y trouve quelques disciples, auxquels il demande s'ils ont reçu le Saint-Esprit : « Mais nous ne savons pas seulement si le Saint-Esprit existe, » répondent-ils. Et saint Paul découvre qu'ils n'ont jamais reçu que le baptême de Jean. Il leur explique succinctement que le baptême de Jean n'était qu'une introduction figurative au baptême de Jésus-Christ. Il les baptise donc au nom du Seigneur Jésus, puis leur impose les mains. Aussitôt « le Saint-Esprit descendit sur eux, et ils parlaient diverses langues et ils prophétisaient. » (*Act. Apost.*, xix, 1-7.)

De ces faits, choisis entre mille pour leur spéciale importance par l'écrivain sacré, il ressort que le don des langues était pour tous et en tout lieu caractéristique de la venue du Saint-Esprit; et c'est à bon droit d'ailleurs qu'il devenait, aux yeux des païens, le signalement de l'Église nouvelle. Elle était le corps mystique du Verbe; il convenait que tout en elle fût verbe et langue. Les plus humbles de ses membres participaient à cette marque; car ils devaient eux aussi publier les grandeurs de Dieu, et exalter le nom du Seigneur Jésus.

L'Église était placée et comme jetée au milieu du monde pour y prêcher et le convertir; sa parole devait éclater et se répandre, enflammée, incoercible, jusqu'aux extrémités de la terre; il fallait que, tout en demeurant une et invariable; elle se transformât en toutes les langues parlées sous le soleil. Et cette transformation devait se faire comme par enchantement afin de ne pas arrêter par un apprentissage laborieux (ou

même impraticable, étant donnée l'impéritie naturelle des apôtres) l'essor de la prédication évangélique. Le don des langues rentrait donc à la fois et dans l'harmonie de l'Église, épouse du Verbe, et dans les nécessités de son ministère; c'est pour cela que le Saint-Esprit était descendu sur elle en forme de langues de feu; emblème inutile, s'il n'eût été suivi du don effectif de parler tous les dialectes du monde.

Saint Augustin émet, au sujet de ce phénomène, les plus belles considérations. L'Église, dit-il, dès le principe, parle toutes les langues, parce qu'elle est appelée à s'implanter dans toutes les nations de la terre; le don des langues est un signe de sa catholicité. Elle doit ramener à l'unité les peuples, divisés, et divisés surtout par la multiplicité des langues; désormais cette barrière n'existera plus, au moins spirituellement. Une unité très haute s'élève pour ainsi dire au-dessus de la pluralité des peuples, et les groupe tous dans une même foi par le sceau des mêmes sacrements sous la direction des mêmes chefs divinement institués. Le phénomène de la division des langues à Babel est effacé par le phénomène inverse. A Babel on ne s'entendait plus, tout en parlant encore la même langue; ici on s'entend, tout en ayant chacun son langage. La Pentecôte inaugure pour l'humanité une ère de rapprochement, de paix, de fraternité en Jésus-Christ.

## II. — Quels sont les charismes du Saint-Esprit?

Le don des langues, dont il est presque uniquement parlé dans le livre des Actes, et qui jette les Juifs dans la confusion et l'admiration, n'était qu'une résultante de tout un ensemble de dons miraculeux que saint Paul appelle *les Charismes de l'Esprit*.

Il suffit de la moindre réflexion pour comprendre que ce don eût été vain et indigne des chrétiens, s'il n'eût été accompagné d'une vive lumière intellectuelle éclairant leurs âmes. Il était départi aux apôtres et aux premiers fidèles pour la commodité de l'évangélisation du monde; c'était en soi un

pur instrument. L'apostolat requérait bien d'autres dons extérieurs.

Ces divers dons, émanant du Saint-Esprit, sont énumérés et classés par saint Paul dans les chapitres XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> de la première Épître aux Corinthiens.

« L'Esprit, dit-il, se manifeste à chacun par ses dons dans un but d'utilité.

« L'un reçoit de l'Esprit le don de parler avec sagesse; un autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science :

« Un autre reçoit la foi par le même Esprit; un autre en reçoit la grâce de guérir les maladies ;

« Un autre le don de faire des miracles; un autre le don de prophétie; un autre le discernement des esprits; un autre le don de parler diverses langues; un autre le don de les interpréter.

« Or c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ses dons, selon qu'il lui plaît. » (*I Corinth.*, XII, 7-12.)

Tels sont, sous une vue d'ensemble et dans leur distribution aux fidèles, ces dons surnaturels connus spécialement sous le nom de charismes du Saint-Esprit.

Saint Thomas d'Aquin va nous expliquer comment ils s'enchaînent les uns aux autres, comment ils se complètent les uns par les autres, comment ils forment un tout, magnifiquement ordonné, et suffisant à tous les besoins de l'Église. Nous résumons ce que le saint docteur en dit dans la *Somme*. (*Prima sec. q. cxi, art. iv et v. — Sec. Sec. q. clxxi-clxxx.*)

Les charismes du Saint-Esprit furent donnés en vue de l'évangélisation du monde. Or, les apôtres, pour être à la hauteur de leur œuvre, avaient besoin : 1<sup>o</sup> d'être surabondamment instruits dans la connaissance des choses divines; 2<sup>o</sup> d'être mis à même d'en parler convenablement et efficacement ; 3<sup>o</sup> d'être pourvus de moyens irrécusables de prouver la divinité de leur mission.

Étant donnée cette triple nécessité, ils reçurent premièrement des charismes destinés à perfectionner merveilleusement leur connaissance jusque-là rudimentaire des choses divines. Ces charismes sont groupés sous le nom générique de *pro-*

*phétie*, par lequel on entend toute révélation des choses qui sont naturellement hors de la portée de l'esprit humain. « La révélation prophétique, dit saint Thomas (prise dans le sens scripturaire) ne s'étend pas seulement aux événements futurs, elle comprend en général tout ce qui a trait aux mystères de l'ordre surnaturel. » Et elle prend divers noms, selon qu'elle les envisage sous différents aspects.

En tant qu'elle implique une adhésion ferme et en quelque sorte héroïque aux principes de la Révélation, cette connaissance s'appelle *la foi*; en tant qu'elle fait pénétrer les mystères les plus élevés de l'ordre de la grâce, *la sagesse*; en tant qu'elle s'accommode à la capacité des auteurs par des arguments tirés des choses naturelles et usuelles, *la science*; en tant qu'elle emporte compréhension des mouvements divers et opposés des esprits bons et mauvais, *le discernement des esprits*; en tant qu'elle se restreint à la perception des événements futurs, elle retient en propre le nom de *prophétie*.

Magnifique synthèse, dont les parties intégrantes peuvent se confondre à des yeux peu éclairés et exercés, mais se dessinent nettement chacune avec son caractère propre à des regards plus épurés et plus pénétrants. Quelle variété de lumières! Quelles richesses de connaissances infuses! Comme cette énumération nous donne une haute idée de ce qu'était une âme apostolique!

Ces illuminations diverses demandaient à se manifester extérieurement pour l'édification de toute l'Église et la propagation de l'Évangile. Ici interviennent *la parole de la sagesse* et *la parole de la science*, qui aident à traduire en un langage approprié soit les plus sublimes conceptions théologiques, soit les arguments les plus convaincants et les plus populaires. Ici intervient *le don des langues*, avec leur *interprétation*, qui fait passer dans tous les idiomes, avec une facilité miraculeuse, ces instructions substantielles.

Le don des miracles vient en dernier lieu, et appose au bas de la parole apostolique, la signature de Dieu lui-même. Il se subdivise d'après saint Paul, en deux dons distincts : l'un qu'il nomme *l'opération des prodiges*, et qui se réfère à des miracles extraordinaires; l'autre, qu'il qualifie *la grâce des*

*guérisons*, et qui emporte simplement la puissance de guérir instantanément les malades, c'est ce qu'on appelle dans la terminologie ecclésiastique les miracles de troisième ordre.

Ainsi, illumination de l'intelligence sous plusieurs aspects, facilité merveilleuse du langage principalement par le don des langues, puissance thaumaturgique à divers degrés : tels étaient les effets des charismes du Saint-Esprit, départis aux hommes apostoliques pour les nécessités de leur ministère au sein du monde païen qu'il s'agissait d'amener à la foi.

La magnifique et substantielle analyse de saint Thomas nous en fait excellemment comprendre l'économie. A la rigueur, elle peut suffire. Néanmoins il ne sera pas inutile de repasser, avec le docte Estius (*In omn. B. Pauli Epist. comment.*) le passage de saint Paul que nous avons cité plus haut.

*La parole de la sagesse et la parole de la science*, mentionnées premièrement par l'Apôtre, expriment l'enseignement théologique tout entier, lequel embrasse, dans son amplitude, l'ensemble des choses divines et humaines. Il roule pour ainsi dire sur deux pôles : le premier, qui regarde Dieu, se nomme sagesse ; le second qui regarde l'homme, science. La sagesse atteint les vérités par leurs cimes ; la science les aborde par leurs bases. L'une et l'autre se rencontrent et s'embrassent dans une synthèse, qui est l'œuvre des siècles catholiques. Il est des esprits dans l'Église qui sont plus spécialement attirés vers le côté mystérieux des dogmes ; d'autres, plus pratiques, se placent sur le terrain, non tant des dogmes eux-mêmes, que des faits dogmatiques. Les uns et les autres font œuvre utile, et même nécessaire ; les premiers ont sur les lèvres la parole de la sagesse, les seconds la parole de la science. Et c'est ainsi que s'harmonisent et se complètent les deux premiers charismes du Saint-Esprit.

La sagesse et la science, charismes du Saint-Esprit, ne sont pas la même chose que la sagesse et la science, dons du Saint-Esprit ; en cette dernière acception, elles se rapportent au perfectionnement intérieur de l'âme ; dans la première, à l'utilité extérieure de l'Église et aux besoins de l'Apostolat. A la rigueur, un chrétien pourrait recevoir du Saint-Esprit la



*parole de la sagesse* qui le rendrait habile à expliquer les mystères de la foi, tout en étant dépourvu de ce don de sagesse qui donne à l'âme un goût savoureux des choses divines par une sorte d'assimilation et de conformité avec elles. Une pareille disjonction est possible : néanmoins il faut avouer qu'il y a connexité entre la sagesse et la science, dons du Saint-Esprit et les charismes correspondants.

C'est ainsi qu'il faut établir une distinction entre le charisme de *la foi*, et la foi, vertu théologale : alors que celle-ci est une adhésion de l'esprit aux vérités révélées, celui-là est une sorte de disposition particulière de l'âme à s'appuyer sur les paroles et les promesses de Notre-Seigneur pour opérer des choses extraordinaires. En fait, on comprendrait difficilement que cette disposition ne fût pas entée sur la foi, vertu théologale ; mais cela n'empêche pas qu'elle en soit spécifiquement distincte. Il se trouve beaucoup de chrétiens qui ont une foi très vive sans avoir cette foi, charisme du Saint-Esprit, qui tend à la production des miracles.

A cette foi se trouvent conjoints, dans l'énumération de l'Apôtre, les deux charismes emportant avec eux une puissance thaumaturgique. Celle-ci est en effet à deux degrés ; elle est appelée soit *grâce des guérisons*, soit *opération des prodiges*. Saint Thomas semble n'entendre par ces prodiges que des phénomènes de tout point extraordinaires, comme l'arrêt du soleil par Josué, comme la division de la mer Rouge par Moïse : mais nous pensons avec Estius qu'il convient de renfermer dans cette appellation tous les miracles de premier et de second ordre, comme la résurrection d'un mort ou la guérison d'un aveugle-né, qu'il faut même y faire rentrer certains autres faits témoignant d'une puissance divine tels que l'expulsion des démons du corps des possédés. De la sorte *la grâce des guérisons* se trouve restreinte à son objet, à savoir à la guérison des malades, guérison miraculeuse en ce qu'elle est instantanée. Ces sortes de guérisons se produisaient sous les mains des apôtres, à leur passage au milieu des foules, au contact de leurs vêtements ou des linges à leur usage, en nombre vraiment incalculable ; à la lettre une vertu miraculeuse émanait d'eux, comme du Sauveur. Plu-

sieurs fidèles participaient à cette grâce thaumaturgique du degré inférieur; celle du degré supérieur paraît plus spécialement réservée aux apôtres.

*La prophétie*, qui vient après la grâce des guérisons et l'opération des prodiges, est comme nous l'avons dit plus haut, toute révélation de choses naturellement cachées à l'esprit humain, soit parce qu'elles se réfèrent au monde invisible, soit parce qu'elles sont du domaine de l'avenir, soit simplement parce que ce sont des événements éloignés et hors de la portée des sens. Estius rapporte également au charisme de la prophétie l'explication des textes prophétiques contenus dans la sainte Écriture. On voit par les récits apostoliques que ce charisme était assez commun parmi les fidèles. C'était la réalisation de la vaticination de Joël : *Vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards des songes.*

Quand les premiers fidèles se trouvaient réunis ensemble pour la prière, Dieu se plaisait à favoriser plusieurs d'entre eux de visions et révélations, qu'ils communiquaient avec empressement à leurs frères; l'assemblée tout entière en était ainsi réjouie et édifiée, et tous se portaient avec un redoublement de dévotion à glorifier le Seigneur. Ce phénomène, comme nous le verrons mieux encore dans la suite de cette étude, était habituel dans l'état de la primitive Église.

Au charisme de la prophétie est conjoint celui du *discernement des esprits*, et non sans une raison évidente, comme le fait observer très justement Estius. Les communications prophétiques faites à certains fidèles et transmises par eux à toute l'assemblée, demandaient à être examinées et contrôlées. Était-ce bien toujours l'Esprit de Dieu qui faisait parler ceux qui se disaient inspirés? N'était-ce pas un autre esprit qui les trompait? N'étaient-ils pas illusionnés par leur propre imagination? Ne prenaient-ils pas leurs rêves pour des visions divines? Il y avait une pierre de touche pour démêler le vrai du faux dans ces communications provenant d'illuminations subites; et c'était le charisme du *discernement des esprits* que le Saint-Esprit donnait à certains fidèles. Incapables peut-être de prophétiser par eux-mêmes, ils reconnaissaient,

par une sorte de tact délicat ce qui dans les prophéties des autres était rapportable à une inspiration vraiment divine. D'ailleurs ce don de discernement leur servait encore en dehors de ce cas particulier, par exemple pour la direction des consciences dans la complexité des mouvements qui s'y produisent et des impulsions qui s'y entre-croisent.

L'Apôtre met en dernier lieu le charisme des langues, qui était également habituel et comme endémique dans les assemblées des premiers chrétiens. Et chose curieuse ! Plusieurs de ceux qui parlaient ainsi des langues étrangères ne les comprenaient pas ; et il était nécessaire qu'un interprète donnât le sens des discours qu'ils tenaient. C'est pourquoi le charisme spécial de *l'interprétation des discours* prend place à côté du charisme *des langues*. Nous donnerons un peu plus bas des détails sur cette étrange particularité des assemblées primitives, qui est venue à notre connaissance par un célèbre passage de saint Paul.

Ce commentaire d'Estius nous montre que les charismes de l'Esprit sont énumérés par saint Paul, au point de vue où il se place, dans un ordre parfaitement logique : et cet ordre est un ordre de dignité et d'utilité. *La parole de la sagesse et la parole de la science* tiennent la tête comme représentant l'enseignement théologique, qui est essentiel à l'Église. *La foi* vient ensuite comme génératrice du miracle, soit qu'il s'agisse de simples *guérisons*, soit de *prodiges* extraordinaires : or le miracle est un argument de crédibilité qui n'a jamais manqué comme signe de la vraie religion. *La prophétie* ne vient qu'ensuite ; car, dans le sens que l'apôtre lui donne ici, et avec l'extension qu'il lui attribue, elle est un argument moins probant que le miracle ; elle a besoin d'être soigneusement contrôlée par *le discernement des esprits*. Enfin le *don des langues* est mis au dernier rang, en ce qu'il est pleinement inutile sans *l'interprétation des discours*, en ce qu'il constituait un phénomène relatif aux premiers développements de l'Église et qui devait cesser par suite de son extension même ou du moins passer à l'état d'exception.

Il ressort de cette énumération que tous les charismes du Saint-Esprit sont donnés, quoiqu'à des degrés divers, pour

l'utilité générale de l'Église, et non pour la sanctification personnelle de ses membres. Cette sanctification résulte de l'infusion de la grâce sanctifiante, qui a son fondement dans la foi, son appui dans l'espérance, et son épanouissement dans la charité. En définitive c'est cette dernière seule qui justifie l'homme, qui le rend agréable à Dieu et digne du ciel.

L'Apôtre saint Paul ne voulait pas que ces chrétiens, éblouis par les manifestations vraiment splendides de l'Esprit-Saint qui éclataient sous leurs yeux et en eux-mêmes, oubliassent *la voie surexcellente* qui seule conduit à Dieu et à la vie éternelle, et il leur criait :

« Quand je parlerais toutes les langues des hommes et le langage des anges, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnante et une cymbale retentissante.

« Et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, et que j'aurais une parfaite science de toutes choses : et quand j'aurais encore toute la foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » (*I Cor.*, XIII, 1, 2.)

L'allusion aux charismes des langues, de la prophétie, de la science, de la foi est évidente. L'Apôtre est loin de les mésestimer ; il sait mieux que personne leur utilité, et même leur nécessité relative, pour la propagation de l'Évangile. Mais il veut que les fidèles ne mettent pas en oubli le soin de leur propre sanctification, alors qu'ils s'emploient avec zèle à la conversion et sanctification des infidèles. Se sanctifier soi-même est une condition indispensable pour travailler fructueusement en tout point à la sanctification du prochain.

D. BERNARD MARÉCHAUX,  
*Bénédictin de la Congrégation Olivétaine.*

(*A suivre.*)

---

## LES ANGES DANS L'UNIVERS

(Suite.)

---

### III. — Les bienheureux Archanges Michel, Gabriel et Raphaël.

Je suis l'Alpha et l'Oméga,  
dit Jésus-Christ.

Au moment où Dieu tira du néant ces myriades d'Esprits célestes, les Anges dès le premier instant de leur existence produisirent en vertu de leur libre arbitre et secourus par la grâce, un acte duquel dépendait leur destinée. Ce fut un acte d'humble soumission à la volonté divine, acte qui se perpétue dans l'avenir des siècles pour le bonheur des Anges.

Michel est, au commencement du temps, le héros principal de cet acte glorieux décerné au Verbe. Gabriel vient dans la plénitude des temps, messenger de l'Incarnation à laquelle se rapporte, directement ou indirectement, toute l'activité des célestes intelligences. Raphaël, à son tour, se montre le type des Anges que l'on nomme gardiens, et qui ont pour mission de diriger l'homme vers le salut éternel, dans les voies de la Rédemption.

Aussi bien, les charmes de cette angélique trinité, si dévouée à Dieu, aux Anges et aux hommes, défient toute considération scientifique pour ne donner accès qu'à des louanges qui demandent à être chantées, comme elles le sont en effet par les saints du paradis et par les Anges eux-mêmes.

\*  
\* \*

Seigneur, ouvrez mes lèvres, et ma bouche annoncera vos louanges; soyez béni, mon Dieu, dans vos Anges et dans vos saints.

Valeureux Michel, ô généralissime des armées invisibles, vous ravissez mon âme, car j'ai prononcé votre nom, le nom que seul parmi toutes les créatures vous avez pu vous donner en vous nommant vous-même, à l'instar du Vicaire de Jésus-Christ (1).

Une des nuits qui précédèrent la naissance des astres, un séraphin ou un chérubin, je ne sais, Lucifer *porte-lumière* engagea tous les Anges à se révolter contre l'Éternel. C'est alors que la plupart d'entre eux, vous élisant leur chef, se firent l'écho du cri victorieux lancé par vous à la face de l'ennemi : *Quis ut Deus?*

« Qui est comme Dieu? qui est comme Dieu? » ce qui signifiait, pour défier Lucifer : « Arrière! soleil orgueilleux, misérable étincelle! oseras-tu te mesurer à l'Auteur de la lumière! » — *Qui est comme Dieu?* — *Michel* est le nom sublime entre tous, nom de foudre qui bannit du ciel et précipite au fond des abîmes l'éphémère Superbe voué aux malheurs sans espoir. Oui, c'est le titre de noblesse qui vous créa chevalier de Jésus et de Marie, Ange tutélaire des trois Églises du Christ.

Eh donc! Michel libre de tout obstacle dans les hauteurs, gouvernez joyeusement le ciel des Anges, régissez l'Empyrée, séjour des triomphes infaillibles. O vous qui par votre pouvoir et votre agilité, Prince des Esprits purs, atteignez d'un bout à l'autre les confins de l'univers, armez les Anges, défendez ici-bas le troupeau sans cesse renaissant du bon Pasteur; volez au secours des chrétiens adonnés à tant de luttes, suites néfastes mais salutaires de la haine des vaincus. Sur terre aussi bien qu'au delà du firmament vos prérogatives s'étendent illimitées; rendez consolateurs les Anges qui les protégeaient : soulagez et comblez d'espérance ces pauvres prisonnières, les âmes de ceux qui ont trop vécu et qui entachées d'oublis pardonnables soupirent après leur délivrance.

O Michel, vienne le jour de l'Éternel et les élus ressuscités iront augmenter vos chœurs d'une mélodie nouvelle. Alors à

(1) Le Pape est le seul des souverains qui ait le droit de choisir le nom sous lequel il désire régner.

jamais vous scellerez les portes de l'enfer sur les rebelles des cieux et leurs tristes disciples de la terre.

Déjà Léon XIII a donné le mot d'ordre ; et unis d'âme et de cœur à son auguste Sainteté, prêtres et fidèles du monde entier, nous aimons à vous redire chaque matin à l'issue du sacrifice où l'Agneau s'offre en holocauste : « Saint Michel archange, défendez-nous dans le combat que nous livrent les puissances des ténèbres. Soyez notre protecteur contre la malice et les embûches du diable. Que Dieu le subjuge, suppliants, nous vous en conjurons ; et vous Prince des célestes milices, repoussez dans l'enfer cet horrible Satan et les autres Esprits pervers qui errent dans le monde cherchant à perdre les âmes. Ainsi soit-il. »



Les sentiers du Sauveur sont aplanis, et que vois-je, ô merveille ! un être rayonnant de gloire, plus resplendissant que l'astre du jour, descend de soleils en soleils et, interrompant sa carrière lumineuse, semble trouver sur la plus obscure des sphères corporelles, lui esprit souverainement pur, un repas fait de délices incomparables ! — C'est vous, *Force de Dieu* ; cherchez sur votre terre qui fasse le charme du paradis, une Reine aux peuples de l'Empyrée !

Salut, bel Archange Gabriel ! soyez salué par toutes les créatures, soyez salué par le temps et par l'éternité. O vous qui saluâtes avec tant de grâces la Vierge des vierges, salut !

Revêtu de la force de Dieu, vous avez su patienter quatre mille ans avant de faire valoir votre destinée ; avant d'annoncer au monde les mystères du bien triple et indissoluble, d'une résistance surhumaine, surangélique et toute divine qui allait unir en la Personne du Verbe la nature de l'homme à la nature de Dieu, l'Ame de l'Homme-Dieu à son Corps adorable et l'un et l'autre à sa divinité pour toujours.

Revêtu de la force de Dieu, prosterné aux genoux de Marie, vous prophétisez : Une larme de la Vierge, une goutte du sang du Christ, et le genre humain gémissant au fond des précipices du mal, sous le poids épouvantable de quarante siècles d'ini-

quité, va être exalté jusqu'au ciel, divinisé par le souverain Bien.

Revêtu de la force de Dieu, à genoux devant Marie, la grâce divine qui découle de vos lèvres lui fait souscrire à un contrat inadmissible : Le Saint-Esprit l'a choisie pour Épouse afin de procréer par Elle, dans l'union hypostatique, la très sainte Humanité du Verbe; le Père éternel doit continuer à engendrer dans ce virginal séjour qui se nomme l'Immaculée Conception, le Fils qu'il engendre de toute éternité; et le Fils de Dieu deviendra par Elle en même temps fils de l'homme. — O Gabriel, vous l'avez effrayée; votre clarté remplit son âme d'effroi. Ah ! ne lui parlez pas de ses gloires futures ! Si Marie voue à Dieu sa divine Maternité, elle sera plus vierge que jamais; l'astre des astres la revêtira de ses feux, la lune, radieuse parure de nos soirées, se réjouira d'être devenue l'escabeau des pieds, puis les étoiles, toutes les étoiles, de la voûte de l'univers enchantées de lui servir de diadème applaudiront aux nations qui la proclament bienheureuse.

Non, la Vierge a cessé de vous entendre, la seule volonté de Dieu est apte à déterminer la sienne.

*Fiat!* — La créature a répondu à la Parole qui évoqua du néant la lumière; elle veut être la Mère du Verbe, faire luire sur la terre la lumière sans aurore ni crépuscule, concevoir le Créateur pour enfanter Celui qui l'a créée...

Brillant chérubin, ce que moi j'éprouverais en voyant un homme devenir Dieu, vous le ressentez en voyant Dieu se faire homme ! Que devient ici le buisson incombustible, que vit brûler Moïse ! — Mais, Gabriel, ne fuyez pas votre frayeur; la voix qui défendait à Moïse d'approcher, la même voix vous ordonne de rester. Imitiez l'obéissance de la Mère de Dieu, tout vous en conjure, ange sérénissime, ô bon Archange, messenger de notre joie; serait-ce pour vous en aller si vite que vous êtes descendu de si haut ? — Ah ! souvenez-vous de la joie des anges, lorsque Marie vint au monde, et avec quelle allégresse les chœurs célestes chantèrent, présidés par vous, leurs actions de grâces au Dieu des miséricordes infinies !

Maintenant revêtu de la force de Dieu, soyez désormais l'ange gardien de la Vierge Mère. Calmez les craintes de son



époux virginal, rassurez Joseph. Guidez-les l'un et l'autre, de Nazareth à Bethléem et en Égypte, puis de retour vers la patrie. — Quand le Sauveur naîtra et que vos célestes frères entonneront l'alleluia de Noël ; quand les sages d'Orient, guidés par l'un d'eux sous la forme d'une étoile, viendront répandre au chevet de la crèche, avec l'accent de leur prière, de leur douleur, de leur amour, les trésors des nations, réjouissez-vous avec Marie, Joseph et Jésus. — Quand ils goûteront l'amertume de l'exil au désert des idoles, soyez auprès d'eux. Lorsque la fille des rois soupirera sous le fardeau du labeur, et qu'elle aura perdu Joseph, et que Jésus semblera l'abandonner pour vaquer aux affaires de son Père, consolez les pauvres peines de Marie. Mais quand le Christ trahi, jugé, conquis, sera cloué au gibet et que sa Mère enfantera l'humanité dans la douleur ; oh ! alors, Gabriel, invitez tous les anges à pleurer avec nous...

Gabriel, en compagnie du disciple bien-aimé, vous avez recueilli la Mère éplorée, Reine des Martyrs pour le reste de son pèlerinage sur la voie douloureuse. Chaque matin vous l'accompagnâtes au divin banquet où Jean, de ses mains, lui rendait son Fils adorable, qui pour elle comme pour nous, après s'être fait homme, se fait la nourriture des hommes.

Un jour, au ciel, vous me raconterez ce que, de la vie de la Reine des saints, le Saint-Esprit nous a tu. Vous me direz comment Marie est ressuscitée dès l'instant, quasi, de son amoureux trépas, peu de temps après Jésus, mais des siècles avant un jugement qui n'est pas fait pour elle. Vous me ferez la narration de son ineffable Assomption et de son entrée triomphale dans le royaume des Cieux. O Gabriel, dussé-je vous écouter l'éternité durant, l'envie que j'ai de vous entendre ne pourra faire que croître attentive à votre voix.

En attendant, céleste paranymphe, saluez Marie de ma part : c'est ma Mère, dites-lui combien je l'aime. Contemplez-la pour moi, offrez-lui mes vœux. Hélas ! je ne sais me faire une idée des multitudes qui la contemplent avec vous ; mais vous, Gabriel, comptez, si vous pouvez, les angéliques salutations que le monde envoie vers son trône : comptez les *Ave* qui depuis tant de siècles ont répondu à votre *Ave* ; comptez les *Ave* qui

jusqu'à la fin du monde feront encore naître Jésus dans les cœurs fidèles à Marie.

Adieu, messenger des éternelles délices ; tandis qu'en cette vallée des pleurs nous aspirons aux joies de la patrie, enseignez-nous à honorer Marie, notre gracieuse Médiatrice ; excitez nos âmes à mettre en œuvre la force la plus puissante qui ait cours au ciel et sur terre : *la divine force de la prière.*

\*  
\* \*

Or mon âme recueillie dans le silence de l'oraison ne se souvient pas des choses célestes sans songer à vous, noble Azarias, fils du grand Ananias(1). O majestueux archange Raphaël, qui, à l'imitation du Verbe fait chair, avez uni les honneurs les plus recherchés aux plus profondes humiliations !

J'ai savouré le plus beau des récits bibliques ; charmante histoire, elle a pour auteur le Saint-Esprit. J'ai médité vos faits angéliques, ô Raphaël et j'en suis demeuré ravi pour le reste de mes jours ; car je ne cesserai d'admirer avec quel empressement vous, un des sept anges, qui êtes debout devant le Très-Haut, quittez les cieux pour vous rendre à la prière d'une vierge qui souffre dans son âme et à celle d'un vieillard atteint de cécité. Deux prières entendues en même temps, deux demandes absolument divergentes en leur portée vous engagent à réunir, par les voies les plus secrètes et à la fois les plus naturelles, la famille de Raguël et la famille de Tobie. Dieu ne regarde pas, comme exorbitant de dépêcher l'un de

(1) Gabriel ne paraît pas s'être présenté à la sainte Vierge sous des dehors humains. Marie, grâce à un privilège unique, dû à sa pureté surangélique, aura vu l'ange de ses yeux corporels, tel qu'il est, pur esprit : Elle s'est effrayée de la lumière qu'il répandait. — Au contraire, il est manifeste que Raphaël est apparu à Tobie, et à tant d'autres, sous la figure voulue et choisie d'un personnage contemporain et bien connu, *Azarias, fils d'Ananias*, deux noms qui ensemble signifient en hébreu : *secours divin né de la grâce de Dieu*. L'ange ne pouvait mieux annoncer sa mission ! — Remarquez que l'ange se présente en ces termes *sans altérer la vérité*, ce qui serait inadmissible de la part d'un saint ange envoyé par la vérité même : *Je suis des enfants d'Israël... je suis Azarias, fils du grand Ananias* (Tobie v. 7 et 18). — L'apparition de Raphaël a duré plusieurs semaines consécutives ; personne ne doutait que ce ne fût Azarias lui-même. — De son côté Azarias qui vivait en même temps, dans le même pays était des siens et pouvait affirmer sans plus mentir que l'ange *son double*, et en désignant celui-ci : *C'est bien moi.*

*Je le demande*, l'Écriture ne nous met-elle pas ici sous les yeux un fait *expliqué* de bilocation ?

ses dieux au secours des humains, et vous vous y prendrez de façon à stimuler dans leur âme toutes les vertus qui nous rendent chers à notre Créateur.

Oh! Providence intarissable, jusqu'au nom que vous empruntez, magnifique Envoyé, répond à votre ministère : on vous appelle *Dieu guérissant*. Raphaël, invisible médecin rendu visible, usez des moyens naturels, guérissez surnaturellement les maux de l'esprit et ceux du corps. C'est ainsi que nos Anges font à chaque étape de notre vie.

Avec cette seule différence qu'ils se réservent l'incognito. Ils agissent avec la délicatesse d'une main charitable qui déverse les bienfaits dans le sein de l'indigence sans avoir l'air d'y toucher.

Éloquente est la philosophie de l'histoire. L'historien, soit inspiré par la vérité des faits, soit éclairé d'En Haut par la révélation comme dans les divines Écritures, l'historien a tâche d'avertir l'avenir en notant les actes des ancêtres pour l'érudition de leur postérité.

O aimable Raphaël, la Providence vous montre à nos sens émerveillés comme le modèle des anges gardiens des hommes, et nous révèle au moyen de vos sollicitudes les services pleins de tendresse que ces purs Esprits nous prodiguent d'un bout à l'autre de notre existence terrestre. Aussi le travail que je vous ai dédié à vous ainsi qu'à l'admirable Gabriel et à l'intépide Michel, ne serait pas complet si je n'en consacrais une partie à la doctrine de nos célestes protecteurs, compagnons de notre vie; mais si avant de me livrer à une étude aussi consolante j'ai encore bien des choses à dire, je ne saurais laisser les présentes considérations sans traiter de vos exemples.

Le Patriarche Tobie avait illustré des vertus les plus rares une carrière riche en années de dévouement, lorsqu'il perdit la douce lumière des yeux en donnant, au risque de sa propre vie, la sépulture à ses compatriotes défunts. Maintenant, en butte à la risée de nombreux *amis*, qui ne savent voir Dieu dans les événements, et sentant approcher le terme de la vieillesse, il vient de faire son testament, legs de précieux conseils. Le jeune Tobie, son fils, doit aller à Ragès, dont il

ignore le chemin, réclamer une somme d'argent prêtée jadis à Gabellus. O Raphaël, vous le conduirez à Ecbatane exaucer la prière de Sara, fille de Raguël ; car l'homme propose et Dieu dispose. Ce n'est pas lui, c'est vous-même qui irez à Ragès pour le reposer du voyage, et vous nous montrerez comment un Ange équipe une caravane et monte à chameau afin de faire restituer un bien temporel à son protégé, puis vous pousserez la délicatesse jusqu'à inviter le débiteur à la noce de Tobie.

Et le poisson qui a failli dévorer le jeune homme ! Est-ce vous qui avez attiré des flots du Tigre un monstre merveilleux aux entrailles de propriétés curatives ; ou avez-vous rendu médicaux les intestins de l'animal venu là de lui-même ? Vous avez pu l'un et l'autre parce que vous êtes ange, je dis plus, parce que vous êtes archange. Je sais que vous produisez grand nombre d'effets contraires à la nature des choses, et d'autres effets encore qui sont préternaturels, et que Dieu, par ses anges et par ses saints, opère des prodiges qu'Il opérerait d'ailleurs directement et qui, surnaturels, sont exclusivement du ressort de sa toute-puissance.

Et ces hirondelles ! qui leur a donné d'aveugler le vieux Tobie ! Ou bien est-ce quelque ange ou quelque démon qui a conduit le vieillard dormir sous leur nid ; ou enfin Tobie y est-il allé de son propre chef ? En tout cas c'est Dieu qui l'a permis et c'est Dieu qui amène son ange à rendre la vue à son serviteur par l'application sur les yeux du père, d'un fiel que le fils avait réservé pour cela. Vous guérissez l'amertume au moyen de l'amertume et le poisson délie ce qu'ont lié les oiseaux.

O Raphaël, habile médecin, ouvrez les yeux aux aveugles de l'âme, forcez-les à voir Dieu dans ses créatures et dans les merveilles de la foi.

Vous avez la faculté de vaincre les démons ; mais n'est-il pas surprenant qu'à l'aide de la fumée que répandit la combustion de ce cœur et de ce foie ravis à l'animal qui allait dévorer le jeune Tobie, vous avez mis en fuite le monstre invisible qui tourmentait depuis trop longtemps la pieuse fille de Raguël et la mettait en butte aux calomnies du monde ? Moins extra-

ordinaire est la force avec laquelle vous vous êtes saisi d'un Asmodée (1) pour aller, sans changer de place, le lier dans le désert de la Haute-Afrique. De grâce, exorciste admirable, faites de même des esprits malins qui avec les tables font tourner la tête aux crédules, soufflez sur leurs vaines fumées phosphorescentes ou autres, dissipez leurs fantômes impurs et empêchez-les de perdre le salut des chrétiens; défendez-leur d'aveugler de leurs moqueries ceux qui sont destinés à voir Dieu.

O Raphaël, les nobles scènes que vous livrez à ma méditation mettent encore en relief ce que j'appellerai *la vocation du mariage*. — Sans doute *la plupart* des hommes se consacrent *en général* à la vie matrimoniale, ainsi que Dieu l'a indiqué en nous créant. *Vocation*, à proprement parler, est l'appel du Seigneur ordonnant à tel ou telle d'échapper à la poussée habituelle qui vous entraîne vers les jouissances de la famille; c'est le doux attrait de Celui dont le joug est infiniment aimable, vous sollicitant à le servir loin des soucis du monde, dans les délices d'une existence plus directement vouée à son amour. Mais quand je vois la délicatesse et la prévenance que met un Ange à procurer l'union de Tobie et de Sara, je le répète : le mariage a sa vocation; et cette vocation consiste dans l'appel de Dieu visant l'homme et la femme que, de toute éternité, il a destiné l'un à l'autre, et que par le ministère de ses Anges, il saura amener l'un vers l'autre, dût-il les faire partir des extrémités de la terre. De là, un devoir s'impose à ceux qui se destinent au saint état du mariage, devoir qui nous est enseigné par la confiance qu'eurent en Dieu Anne et Ragüel, les pieux parents de Sara, par les prières, la discrétion et la patience de cette jeune fille, ainsi que par la continence du jeune Tobie et l'obéissance toute enfantine qu'il professe à l'égard de son père et de son Ange gardien. Or les sept fiancés de Sara qui, avant l'arrivée *en apparence fortuite* du jeune Tobie, eurent à tour de rôle un sort si misérable, me paraissent figurer autant de défauts ou de vices qui tronquent, pour tant de chrétiens, la vocation du mariage, hors de laquelle, dans cet

(1) *Asmodée*, en langue persane : *tentateur*.

état, il n'y a point de bonheur possible. J'ai noté les menées d'Asmodée : Étourderie, légèreté, imprudence, curiosité, séduction, impatience, frivolité.

Enfin il est encore une vocation du mariage, exceptionnelle, celle-ci, mais peut-être moins rare qu'on ne pense, où l'époux et l'épouse, à l'instar de Marie et de Joseph, vivent, malgré le lien sacré de leur union sacramentelle, dans la continence perpétuelle de la virginité vouée par vertu; et le lien matrimonial est d'autant plus étroit et plus solide, qu'il n'a pour ciment qu'un amour enflammé uniquement par le seul et chaste amour de Celui qui a dit : « Que ceux qui savent comprendre, comprennent. » — Vocation éminente avec son torrent de grâces, elle est donnée à ceux qu'une prédilection particulière du Christ a donnés l'un à l'autre pour des raisons qui sont leur secret.

Car si le mal a des abîmes inconcevables, le bien a des sublinités qui confinent avec l'infinitude de Dieu.

O Raphaël, vous qui avez rendu heureux Sara et Tobie, pour les conduire par les voies ordinaires d'une union consommée, là où il n'y a plus ni époux ni épouses; mais où tous deviennent comme les Anges de Dieu; où tous ceux qui se chérissaient se reverront pour s'aimer éternellement, d'un amour dont celui de la terre ne sent que l'ombre; aidez-moi à narrer les merveilles de la patrie, la gloire des familles angéliques. Puissé-je, assisté de votre assiduité, parcourir toute la nature et redire le rôle des Anges dans l'univers et leurs tendres offices auprès des enfants de l'homme.

J'ai souvenance que les deux Tobie se consultèrent sur le prix qui serait digne des services d'Azarias. C'est alors que, prenant congé d'eux en vous faisant connaître, vous leur dites : « Il est bon de cacher le secret d'un Roi; mais révéler et publier les œuvres de Dieu, c'est une chose honorable. » Adieu, Raphaël, voilà l'honneur auquel j'aspire pour la gloire de Celui qui nous a fait, adieu!

Alfred VAN MONS.

*Pancsova (Hongrie)*

(A suivre.)

## MAISON HANTÉE

(Suite)

---

Voici encore la reproduction à peu près exacte d'une lettre que j'écrivis peu de temps après, à M. le Procureur de la République, avant d'avoir recueilli le récit du domestique de M<sup>me</sup> F... donné dès le début.

Monsieur le Procureur,

Je vous avoue que je n'ai pas osé vous réclamer mes honoraires concernant mes expertises médico-légales et les rapports médicaux concernant les faits vraiment extraordinaires de l'affaire dite des revenants de la C...

Dans tous les cas, il est certain que je fus officiellement requis, quoique verbalement, par M. le Maire d'O... devant plusieurs témoins, avec promesse de me signer une réquisition pour me faire payer, dès que j'aurais pu expliquer et faire cesser toutes ces choses, qui depuis quinze à vingt jours, intriguaient et impressionnaient le public, en semant la terreur dans la maison de M<sup>me</sup> F... de la C... et dans le voisinage.

Vous vous rappelez sans doute, Monsieur le Procureur, les faits que je vais tâcher de vous remémorer rapidement.

« Toutes les nuits, des bruits insolites se faisaient entendre  
« tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, par exemple : les bar-  
« riques et les tonneaux vides étaient roulés dans la cave.  
« un siège de voiture jardinière était renversé dans le  
« corridor, des cartes étaient déposées symétriquement sur le  
« parquet et sur les tables, des journaux étaient éparpillés  
« avec des taches de sang, etc., etc...

« Presque tous les jours, quelque chose se brisait dans la  
« maison, à l'exception d'une statue déposée avec soin sur un

« tabouret, toute la vaisselle et les pièces de porcelaine plus  
« ou moins précieuses étaient brisées!...

« Les services à café, à thé, les vases, les potiches, rien  
« n'était épargné.

« Les pots, les cafetières, lancés aussi avec violence contre  
« les murs se fendaient ou se cassaient, et tout cela se passait  
« la nuit et même en plein jour, souvent en la présence des  
« personnes de la maison, sans qu'elles puissent y rien com-  
« prendre...

« On recevait des gifles et même des mauvais coups (1)!

« Le domestique portait à la figure la trace des blessures!

« La vieille mère de M<sup>me</sup> F... avait reçu un coup de main de  
« fer, qui sert à soulever le pot-du-feu, et qui faillit l'assom-  
« mer!

« M. le Maire, appelé pour mettre fin à cet état de choses,  
« revint tout épouvanté de ce qui se passa en sa présence,  
« n'ayant pu s'expliquer la cause de ce qui eut lieu sous ses  
« yeux.

« Voici ce qu'il conta, en présence de plusieurs témoins, à  
« son retour de la C... tout effaré.

« Pendant que les dames F... causaient avec M. le Maire,  
« de toutes les choses qui se passaient chez elles et les fati-  
« guaient beaucoup, un petit balai de cuisine, lancé avec  
« force, passe devant sa figure, va frapper la cheminée et va  
« tomber, en frétilant, à ses pieds; surpris, M. le Maire se  
« lève, et regarde anxieux les divers objets de la cuisine en  
« se demandant ce qu'il serait arrivé si, par exemple, les fers  
« à repasser avaient été ainsi lancés et l'avaient touché à la  
« tête.

« M. le Maire était dans cet état d'esprit, lorsque M<sup>me</sup> F...  
« s'adressant à sa servante, lui dit : Ma fille, malgré toutes  
« nos émotions, il ne faut pas cependant oublier de nous  
« occuper de nos affaires; il faut penser au déjeuner de nos  
« gens. Veuillez allez prendre un peu de graisse pour la mettre

(1) Peut-on supposer que tous ces méfaits étaient l'œuvre de la servante somnambule, et que personne, parmi tant de témoins, n'ait su s'en apercevoir! C'est le comble de l'in vraisemblance!



« avec les petits pois, afin de les empêcher de se brûler!...  
« La jeune fille P... fut alors ouvrir un placard situé en retrait  
« de la cheminée ; à peine avait-elle touché la serrure de  
« l'armoire qu'un verre s'en échappe, et lancé avec violence,  
« vint se briser aux pieds de M. le Maire, qui fut surpris au  
« point d'en être terrorisé!

« M. le Maire ne songeait plus dès lors qu'à prendre congé  
« de ces dames auxquelles il témoignait toute la part qu'il  
« prenait aux ennuis qu'elles avaient depuis plusieurs jours,  
« et qu'il ne voyait pas le moyen de faire cesser.

« Saluant alors les dames F..., M. le Maire se disposait à  
« se retirer lorsqu'un soufflet lancé avec force passa entre  
« les jambes, entre les pieds des chaises et de la table.

« De plus en plus surpris de tels faits se passant en sa  
« présence, n'y résistant plus, M. le Maire allait définitive-  
« ment partir lorsqu'il entendit des cris poussés par la ser-  
« vante, et se retournant, il vit un bâton qui la frappait, fai-  
« sant voler ses vêtements, et se brisait par terre.

« M. le Maire nous avait raconté ces faits qu'il ne pouvait  
« s'expliquer, lorsqu'on vint lui annoncer que le feu *s'était*  
« mis à la C... dans un lit, et que les dames F... avaient  
« envoyé chercher les gendarmes. C'était précisément le  
« gendarme B... qui venait ainsi quérir M. le Maire.

« C'est alors que ce dernier m'enjoignit de nouveau d'aller  
« à la C... comme un service à rendre à la société, dans le  
« cas où je pourrais parvenir à m'expliquer ces faits, ce dont  
« il me faisait une obligation formelle, comme un devoir à  
« remplir (en insistant sur cette réquisition verbale qu'il  
« m'avait déjà faite en présence des témoins désignés).

« Je me rendis donc immédiatement à la C... Il y avait une  
« affluence de gens venus de tous côtés.

« Il serait vraiment trop long de raconter les péripéties de  
« cette première visite.

« M. le Maire m'enjoignit de nouveau d'y revenir pour étu-  
« dier un peu plus tous ces faits, et pour observer la fille P...  
« autour de laquelle se déroulaient tous ces faits extraordi-  
« naires.

« Je me rendis donc une deuxième fois à la C... sur l'ordre

« exprès de M. le Maire, accompagné de son secrétaire pour  
« me faire expliquer en détail toutes ces choses et reconstituant  
« les scènes, de façon à pouvoir m'expliquer tout cela, et le  
« faire cesser si possible.

« Ma *conviction* fut vite faite... Dès lors, je conclus à l'*irres-*  
« *ponsabilité* de la fille P... par rapport à ces faits vraiment  
« extraordinaires, dont elle était cependant la seule *cause effi-*  
« *ciente* : 1<sup>o</sup> la nuit, comme somnambule ; 2<sup>o</sup> le jour comme  
« *monomaniaque* de *démonomanie* et de *pyromanie*.

« C'est en somme, comme je vous l'ai déjà fait savoir, ce  
« que je déposai par devant M. le Juge de paix, procédant  
« pour le Parquet, à la gendarmerie d'ici à l'enquête concer-  
« nant l'affaire des revenants de la C...

« Depuis j'ai tenu à être très discret, à cause de M<sup>me</sup> F...  
« qui est en butte à des allégations malveillantes, et que tous  
« ces *dires* ennuient beaucoup, concernant sa maison.

« J'ai tenu aussi à être très réservé à cause de la jeune fille P...  
« impliquée comme *médium* dans tous ces faits.

« Son frère, poussé sans doute par quelques malveillantes  
« personnes, m'avait menacé, ayant, disait-il, compromis sa  
« sœur en faisant ma déclaration devant le Juge de paix et  
« les gendarmes. J'ai fini par le calmer, en lui faisant com-  
« prendre que sans moi, au contraire, sa sœur aurait pu être  
« arrêtée.

« J'ai tenu enfin, Monsieur le Procureur, à prendre du temps  
« pour voir si ces faits cesseraient par le départ de la jeune  
« bonne, ou s'ils se renouvelleraient à la C... ou chez elle  
« dans sa famille.

« Rien ne s'est produit, à ma connaissance.

« Mais comme depuis lors ma conviction est devenue de  
« plus en plus forte, que j'avais trouvé le nœud de la question,  
« que j'avais donné la clé de l'explication.

« Mais comme c'est d'après l'ordre formel de M. le Maire,  
« dans l'exercice de ses fonctions de magistrat municipal que  
« je me suis rendu par deux fois à la C... à titre de médecin-  
« expert, pour observer l'état mental de la jeune P... au sujet  
« de l'intégrité duquel j'avais soulevé des doutes.

« Mais comme le savoir et la responsabilité du médecin ont  
« été mis en jeu.

« Mais comme j'ai rempli aussi consciencieusement que je  
« l'ai pu la mission délicate qui m'avait été confiée.

« Mais comme j'ai dû faire un rapport médical après mon  
« expertise médico-légale, et après ma déclaration faite par  
« devant M. le Juge de paix enquêteur.

« Mais comme tous les faits vraiment extraordinaires de  
« la C... (qui pouvaient à tort faire soupçonner des personnes  
« complètement innocentes de la maison de M<sup>me</sup> F... ont cessé,  
« dès le moment où sur mon avis, le départ de cette jeune  
« fille a été décidé par M. le Maire et M<sup>me</sup> F... car pour  
« moi, c'était elle à n'en pas douter, la cause efficiente de  
« ces faits inouïs qui pendant quinze à 20 jours se sont renou-  
« velés à l'étonnement général, sans qu'on puisse en expliquer  
« la cause et la provenance, et ont fortement passionné le  
« public et défrayé longtemps les conversations privées et  
« publiques.

« Je crois pouvoir compter, Monsieur le Procureur, sur votre  
« bonne volonté et votre bienveillance, pour me faire allouer  
« des honoraires en rapport avec l'importance exceptionnelle  
« de cette affaire... D'ailleurs, M. le Juge de paix a dû vous  
« transmettre, avec ma déposition écrite, la pièce de ma réqui-  
« sition faite par lui pour me faire taxer. Veuillez agréer,  
« Monsieur le Procureur, etc. »

Monsieur le Procureur,

2<sup>e</sup> lettre. — « Encore ces temps-ci, Monsieur le Procureur,  
« plusieurs articles plus ou moins fantaisistes ont paru dans  
« certains journaux sur le médium de la C... M. le colonel de  
« Rochas a fait paraître un opuscule sur d'autres cas bizarres. Il  
« y fait allusion à celui de la C... mais il me paraît mal interpré-  
« ter les faits, en attribuant à la jeune P... un influx physique  
« sur les objets capables de les faire bouger à travers l'espace.  
« sans même les toucher par une sorte de magnétisme spi-  
« rite.

« Pour moi, je suis parfaitement convaincu que ces objets,

« à moins d'un miracle, n'ont pu bouger, sans qu'on les  
 « touche, et je crois toujours, jusqu'à preuve du contraire,  
 « avoir donné l'explication vraie et la seule logique, la seule  
 « plausible d'une fille *somnambule* la nuit... à demi éveillée  
 « la journée, atteinte alors d'une *monomanie démonomania-*  
 « *que* : faisant d'une part, avec l'idée fixe du démon, des  
 « choses qu'elle attribuait au diable, tandis qu'elle les faisait  
 « elle-même par le fait d'*illusion* ou d'*hallucination*; alors  
 « que d'autre part, elle faisait tous les travaux habituels de son  
 « service avec toutes les apparences de la raison et de l'intelli-  
 « gence.

« De telle façon que sans appeler l'attention des personnes  
 « de son entourage, puisqu'elle était d'ailleurs raisonnable  
 « sur tous les autres points de la vie de relation, elle était elle-  
 « même absolument convaincue de l'intervention du diable, et  
 « ainsi totalement irresponsable de tous les faits et gestes  
 « concernant l'idée du démon.

« Singulière aberration de l'esprit et des sens abusés !

« C'est ainsi que poussée par ses terreurs diaboliques, elle  
 « lançait et brisait des objets, qu'elle frappait les gens au  
 « moment le plus imprévu, et sans attirer sur elle la moindre  
 « méfiance dans son entourage, faisant tous ces tours de force  
 « et d'adresse avec la même dextérité que celle d'un presti-  
 « digitateur dont au contraire on se méfie et dont cependant  
 « on ne peut quand même surprendre tous les tours, tant son  
 « adresse est grande.

« Quelle n'est pas la force et l'adresse des somnambules !

« Quelle n'est pas la surexcitation nerveuse des maniaques,  
 « qui après tout, scientifiquement, ne sont que des somnam-  
 « bules éveillés.

« Le somnambulisme explique tous les faits extraordinaires  
 « se passant dans la nuit :

« La monomanie démonomaniaque explique les faits extra-  
 « ordinaires se passant dans la journée.

« C'est ainsi qu'elle croyait entendre le pas des revenants  
 « et les gémissements des âmes du Purgatoire.

« Autrement dit, cette jeune fille, bonne personne, honnête  
 « et raisonnable d'ailleurs, avec son idée fixe du démon, était

« persuadée de la façon la plus absolue que c'était le diable  
« qui faisait tous ces tours de passe-passe! et elle les faisait  
« elle-même très adroitement, sans s'en douter et sans éveiller  
« de soupçons, se figurant bien et croyant bien que c'était le  
« démon qui faisait toutes ces choses surprenantes, et non  
« elle... tandis que c'était elle-même qui les faisait sans s'en  
« rendre compte le moins du monde, sans en avoir conscience,  
« cassant tout, brisant tout, donnant des coups et des gifles,  
« s'en donnant à elle-même, absolument persuadée que c'était  
« le diable qui faisait cela, et non elle.

« Ce trouble mental a pu être produit par l'émotion vive  
« qu'elle ressentit, en ma présence, en voyant expirer son  
« pauvre père qui fut écrasé par un éboulement de terre, à  
« la prise d'emprunt de la ligne de construction d'H... au B...  
« au lieu dit de chez M...

« Mais, me dira-t-on, pourquoi ces faits ne se sont-ils pas  
« reproduits ailleurs où se trouvait la jeune fille P... après son  
« départ de la C... ?

« Le fait est qu'on n'a plus entendu parler de rien à la C...  
« et qu'on n'a point entendu dire que ces faits se soient  
« reproduits ailleurs auprès de cette jeune fille.

« Voilà quelle peut en être l'explication à mon avis; de  
« même que l'impression de voir mourir presque subitement  
« son père a pu déterminer quelques troubles psychiques, de  
« même l'état mental a pu être rétabli dans son équilibre par  
« une nouvelle impression.

« Le fait de la visite du maire, qui lui fit impression, et le  
« fait plus frappant encore de l'intervention émotionnante des  
« gendarmes, n'ont-ils pas pu impressionner cette jeune fille  
« à nouveau, au point de la rétablir dans son état normal  
« intellectuel, et lui faire cesser son rêve d'hallucinée et  
« d'illusionnée, d'autant plus qu'à ma visite, je l'ai raisonnée,  
« lui donnant ainsi l'occasion de débrouiller les idées de son  
« esprit égaré ?

« Toujours est-il que ces faits vraiment extraordinaires dits  
« des revenants de la C... cessèrent dès que la jeune fille fut  
« éloignée de la maison soi-disant hantée, suivant l'indica-  
« tion que j'en avais donnée à M. le Maire et à M<sup>me</sup> F...

« Je vous donne tous ces détails, Monsieur le Procureur,  
 « pour vous rappeler les faits si curieux de la C... qui ont fait  
 « beaucoup de bruit, qui ont fort intrigué le public, qui vous  
 « ont grandement intéressé vous-même par leur singularité,  
 « d'autant plus que l'attention du Parquet avait été éveillée  
 « par un commencement d'instruction.

« Les événements ultérieurs paraissent toujours donner  
 « droit et raison à mes premières déclarations, et à mes pre-  
 « mières explications que je crois être de plus en plus justes,  
 « car ce qui le prouve le mieux, c'est que tout a cessé depuis  
 « le départ de la jeune bonne, comme je l'avais annoncé  
 « d'avance.

« Veuillez donc, Monsieur le Procureur, me faire allouer, si  
 « c'est possible, des honoraires en rapport avec l'importance  
 « de ces choses.

« En considération de la bonne volonté que je me suis  
 « efforcé de mettre dans cette affaire (dite des revenants de  
 « la C...) après la réquisition verbale de M. le Maire d'O...  
 « absolument authentique.

« En présence d'une affaire aussi exceptionnelle, d'une  
 « difficulté réelle, d'une grande délicatesse de diagnostic.

« En présence de la gravité des faits qui se sont produits  
 « durant 15 à 20 jours, et la nuit et le jour, à la consternation  
 « générale de la maison de M<sup>me</sup> F... et du voisinage.

« En présence de ces faits inouïs qui ont si fort intrigué le  
 « public dans le domaine duquel ils sont tombés.

« En présence des intérêts qui pouvaient y être engagés  
 « si le feu avait repris.

« En présence de la réputation de plusieurs personnes, à  
 « tort engagées là, dont l'honorabilité aurait pu être mise en  
 « doute dans des circonstances si singulières.

« En présence du bris de tant d'objets plus ou moins pré-  
 « cieux, mais auxquels tenaient leurs légitimes propriétaires.

« En présence des coups, des blessures qui auraient pu être  
 « suivis de mort, s'ils s'étaient renouvelés fâcheusement.

« Enfin, en présence de tous ces faits aggravés d'un com-  
 « mencement d'incendie qui ont nécessité la visite du maire

« et des gendarmes, et qui ont provoqué une enquête et un  
« transport de justice.

« En présence de ma déposition médicale faite devant  
« M. le Juge de paix enquêteur et des rapports scientifiques  
« à vous remis, Monsieur le Procureur, pour éclairer la jus-  
« tice, je fais de nouveau appel à votre haute bienveillance,  
« et je vous prie d'agréer l'expression de mes respectueux  
« et dévoués sentiments. »

Dr IGNOTUS.

(*A suivre.*)



# UNE POSSESSION DIABOLIQUE

## COMPLIQUÉE DE MAGIE EN AUVERGNE

(Suite.)

---

### DEUXIÈME PARTIE

#### Explication des faits

De plus compétents que nous pourront résoudre autrement le problème. Nous tenons à affirmer que nous sommes prêt à accepter toute autre explication, si elle est meilleure.

A quelles causes attribuera-t-on cette série de phénomènes qui frappent de prime abord comme autant de faits merveilleux ?

Faut-il les expliquer par quelque fluide naturel et physique dont les effluves, odiques ou autres, auraient mis Marguerite en communication avec les trois ou quatre bohèmes ou même avec d'autres personnages parlant couramment les langues étrangères, etc. ? Faut-il, en écartant l'hypothèse de la supercherie comme indigne des exorcistes et contraire à la nature loyale de Marguerite, trouver une explication dans l'hystérie ou dans un pur jeu de l'imagination de Marguerite, qui aurait cru voir ou entendre ou sentir ce qui n'était que l'effet de l'hallucination ou de la suggestion ? Est-il encore nécessaire de recourir à l'hypothèse spirite de l'action directe de l'esprit sur l'esprit, ou encore à l'idée spirite du pèrisprit ou corps astral qui en dédoublant pour ainsi dire le corps humain tout en lui restant étroitement uni, peut, dit-on, se transporter dans des lieux très différents et très éloignés l'un de l'autre ? Ou bien doit-on enfin attribuer au démon sinon tous ces phénomènes extraordinaires, du moins le plus grand nombre.



Nous allons passer rapidement en revue toutes ces hypothèses que M. T... n'a pu éliminer, par la raison que l'on ne parlait guère alors des *effluves odiques* de Reichenbach, venu plus de vingt ans après la possession de Marguerite, pas plus qu'il n'était question de rayons X, de télégraphe sans fil de Marconi, de télépathie naturelle, de périsprit, etc.

Mais nous tenons à affirmer tout d'abord que nous partageons complètement sur ce sujet, la conviction de M. E..., à savoir : *qu'il s'agit ici d'un cas de vraie possession diabolique compliquée de pratiques magiques*. Quoiqu'on puisse abandonner certains phénomènes considérés en eux-mêmes, indépendamment des circonstances, aux suggestionnistes, le plus grand nombre de ces phénomènes reste irréductible à toute autre hypothèse, et nous défions les matérialistes de toutes catégories de les expliquer autrement. Commençons par établir cette thèse, puis nous discuterons chacune des hypothèses adverses.

### Possession diabolique associée à la magie

1<sup>o</sup> Hypothèse de la possession diabolique associée à la magie.

Nous nous garderons bien d'attacher à ce cas isolé de possession, en concluant d'un seul à tous les autres, l'importance exagérée que feignent d'y attacher les incrédules. L'Église a de meilleures preuves de sa mission divine que celle de l'expulsion des démons ; et l'on peut nier telle ou telle possession en particulier sans que la divinité de l'Église en souffre. C'est donc mal connaître les fondements incébranlables de l'Église que d'affirmer avec Skepto (1) : « L'expulsion des démons, c'est la pierre angulaire, la clef de voûte du système chrétien. Satan disparaissant de l'hôpital et ne comptant plus pour rien dans les paralysies du nerf optique, auditif ou crural, ou dans les crises hystériques et épileptiques, c'est

(1) Skepto. *L'Hypnotisme et les religions*. 2<sup>e</sup> édit., p. 52.

la base même du christianisme qui s'écroule, c'est l'effondrement de l'édifice tout entier. »

Ces tirades prétentieuses prouvent au moins l'importance que l'on attache, dans les rangs de l'incrédulité, à la question des possessions; elles tracent aux catholiques leur devoir : défendre la religion sur le terrain de la possession diabolique, comme nous avons entrepris de le faire.

### **La possession diabolique d'abord**

Une première preuve à l'appui de notre thèse, c'est que le cas de Marguerite répond exactement, presque autant que celui de Loudun, aux signes de la possession diabolique donnés par l'Église.

La possession, qui n'est qu'une obsession accentuée, est la prise de possession d'un corps humain vivant, par le démon, qui se sert de toutes les forces vives de ce corps en le faisant parler, agir, souvent malgré toutes les résistances de l'homme. Il y a alors comme deux personnalités dans un même corps, et la personnalité humaine semble être absorbée par une personnalité étrangère. Dans l'obsession on conserve un reste de la liberté extérieure, même durant les assauts les plus violents. La possession au contraire fait cesser presque tout acte humain pour mettre le corps, du moins durant un certain temps, sous l'empire tyrannique du démon qui s'en sert comme d'un instrument et qui peut rendre même insensé en liant les sens.

On ne peut nier la possession diabolique, dit saint Thomas (supplément 958) sans être infidèle, étranger à la foi de l'Église. Toute la question consiste à la discerner. Or, l'Église a tracé des règles pour les exorcismes afin d'aider à discerner la présence du démon dans les obsessions ou possessions. Et il faut bien croire que l'Église, dirigée par l'Esprit-Saint, ne fait rien d'inutile, que les marques de la possession qu'elle signale conviennent (du moins quelques-unes), aux seuls possédés et non pas exclusivement aux hystériques. Sans cela il eût suffi

de créer l'ordre des médecins au lieu de celui des exorcistes.

Et l'on pourrait répéter à ce sujet ce que l'évêque de Madrid disait dans une lettre pastorale du 19 mars 1888, sur la différence qu'il y a entre l'extase des saints et l'hystéro-épilepsie : « Confondre ainsi des choses si distinctes, disait-il, c'est n'avoir aucun respect de l'Église, touchant les faveurs extraordinaires par lesquelles Dieu a fait éclater sa bonté et sa miséricorde envers les saints; c'est n'avoir aucun égard aux *règles* qu'elle a sagement établies pour distinguer la véritable extase de la léthargie magnétique. »

On a beau dire que lorsque l'Église a établi ces règles, l'hystéro-épilepsie était encore une maladie peu connue; par cela seul que ces règles sont maintenues même depuis que cette névrose est mieux étudiée, cela prouve que malgré l'hystérie et à côté de l'hystérie, il y a encore place, au XIX<sup>e</sup> siècle, pour la possession. Et c'est notre cas, parce que nous pouvons appliquer ici tous les signes de possession indiqués par l'Église dans le Rituel.

« Que l'exorciste, dit le Rituel, ne soit pas facile à croire à la possession, et qu'il sache bien quels sont les signes qui font distinguer un possédé des atrabilaires ou de tout autre malade. Or, voici quelles sont les marques de la possession : parler une langue inconnue ou comprendre celui qui la parle : révéler des choses éloignées ou occultes ; déployer des forces au-dessus de son âge ou de sa condition, et autres choses de cette nature, dont la force probante est d'autant plus grande qu'elles se présentent en plus grand nombre. » Et le Rituel n'est que l'écho officiel de tous les théologiens anciens et modernes. Car Delrio disait de son temps qu'un fait est diabolique quand il est réellement au-dessus des forces physiques, quand celui qui le produit prétend prouver par là une doctrine contraire à la foi, quand il est contraire aux bonnes mœurs ou qu'il ne tend qu'à amuser, à contenter la curiosité ou la passion, quand il est produit par des moyens cabalistiques, ridicules, superstitieux, sans invocation à Dieu et à Jésus-Christ. Dom Calmet ajoute cette marque que nous retrouverons plus d'une fois dans Marguerite. « Quand

l'homme est comme animé d'un double esprit, qu'il est tourmenté malgré lui, qu'il commet des actes tout à fait étrangers à son caractère naturel, mais qu'il les commet de manière à ce que ces actes passent pour singuliers et dus à la violence. »

« Sont pourtant vraiment diaboliques, dit de nos jours le cardinal d'Annibale, que personne n'accusera de rigorisme, les faits qui touchent à la claire vue. Par exemple dans les choses de l'esprit :

1<sup>o</sup> Tout ce qui se rapproche de l'art notoire, comme lire une écriture qu'on n'a pas appris à lire, ou dont on ne connaît pas la langue ; parler de choses qu'on n'a jamais apprises ;

2<sup>o</sup> Tout ce qui touche à la divination, surtout si on découvre les choses passées qu'on avait toujours ignorées, ou les choses présentes, mais qui restent cachées dans l'esprit et la pensée, ou encore les choses qui se passent de loin. Qu'elles soient libres ou contingentes seulement. Enfin tous les autres phénomènes qui n'ont pas de cause propre et déterminée : dire que ces choses peuvent se faire naturellement, c'est se tromper, ou bien mon esprit voit de travers ; et par conséquent elles sont diaboliques, préternaturelles, et par suite défendues, impies : il faut s'en tenir là. » Cela ne diffère guère du Rituel. L'auteur parle encore des phénomènes curieux de lévitation et de vitesse extraordinaire.

Ces marques du diabolique et en particulier de la possession sont donc consacrées par l'usage de l'Église et l'enseignement des théologiens.

« Or, dit l'auteur du manuscrit que nous résumons, je soutiens que nous avons trouvé non seulement une marque, mais toutes les marques (il ne parle guère que de celles du Rituel) dans la malheureuse qui fut l'objet de tant de risées (c'est cela ordinairement) et l'occasion de tant de calomnies et de critique ; et il m'est facile d'en donner la démonstration. »

Ici l'exorciste se plaint amèrement de cet abandon et de ces contrariétés qui lui étaient d'autant plus sensibles qu'ils venaient souvent de la part de quelque confrère mal renseigné et qui confondait la réserve avec le mépris. Mais hâtons-nous d'ajouter avec lui, — et c'est ce qui confirme ses appréciations

si sensées ; « Et chose extraordinaire : aucune des personnes qui ont eu quelques rapports avec nous comme témoins ou même auditeurs des choses extraordinaires, n'a été de ce nombre. J'appelle conséquemment tous ceux qui nous ont contrariés à l'examen des notes que nous leur exposons : ils apprendront du moins à se laire. Nous n'avons pas inventé nous-mêmes la possession ; nous n'en avons pas non plus donné les marques. »

### 1<sup>o</sup> Marque de possession appliquée

D'abord l'auteur applique au cas présent la première marque de possession, telle que la donnent M. de Saint-André, D. La Taste, D. Calmet et Corneille-la-Pierre. C'est la lévitation ou suspension ou transport à travers les airs avec une vitesse surhumaine, étant données les circonstances. Il est vrai qu'il ne s'agit pas de grandes distances, dans le manuscrit ; mais l'auteur y supplée par cette phrase : « Ce n'est là que la *centième partie* de ce que nous pourrions rapporter d'extraordinaire. » Et du reste nous avons un témoignage précieux sur ce sujet, le témoignage de M. le curé actuel de la paroisse de Marguerite. Le 29 mai 1899, il me disait en parlant de ces grandes distances franchies instantanément par la possédée et souvent sans qu'elle touchât terre.

« On ne pourrait pas prouver aujourd'hui (il y a peu de survivants qui aient été témoins de ces faits) qu'elle s'est transportée d'un lieu à un autre ; mais pour moi, c'est indiscutable, le tenant de ma bonne et propre mère (elle était de Saint-Jean de X...) qui en avait été effrayée bien des fois, et non seulement elle, mais toutes les femmes de Saint-Jean de X...

(A suivre.)

Abbé T.



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Paris, 10 janvier 1901.

Monseigneur,

Permettez-moi de vous remercier de la petite « observation philosophique » dont vous avez bien voulu faire suivre la fin de mon travail. Elle montre combien mes idées sur le fluide vital, et notamment mon chapitre sur *La Mort*, concordent avec l'enseignement de l'Église auquel, vous le savez, je tiens essentiellement à me conformer toujours.

Puis, je vous suis très reconnaissant d'avoir publié dans le N° 7 (Décembre 1900) de la *Revue du Monde Invisible*, les lettres de deux honorables contradicteurs concernant un autre passage de mon dernier article. Vous me procurez ainsi l'occasion d'insister en détail sur certaines distinctions délicates, mais très importantes, qu'il est difficile, je le vois, de bien faire comprendre.

Précisément déjà, en me communiquant certaines observations, vous m'aviez permis d'éclairer davantage l'esprit des lecteurs par une note publiée en tête de mon troisième article (N° 10, 15 Mars 1900, p. 606).

Mes correspondants oublient d'abord une chose, c'est que je n'ai pas la prétention de faire une étude de théologie (vous vous souvenez, Monseigneur, que j'ai supprimé certaines pages trop dogmatiques sous la plume d'un modeste laïque), mais de grouper des faits nombreux, de toute sorte, dont, ce me semble, découle tout naturellement ma théorie du *Fluide universel* et du *Fluide vital*, théorie qui explique d'une façon satisfaisante, simple, une multitude de phénomènes que journellement les hommes de jugement sain et de bonne foi se voient contraints de reconnaître et qui ne peuvent recevoir d'interprétation plus complète, plus adéquate que celle-là.

C'est ainsi qu'incidemment j'ai été amené à parler de *tables tournantes*, à en citer un exemple personnel et... à provoquer les scrupules de vos deux correspondants.

Or, par une coïncidence, dont je suis fort heureux aujourd'hui, le passage incriminé a été lu, *in extenso*, à l'*Académie des sciences psychiques*, sous votre présidence, Monseigneur, et en présence d'un certain nombre de savants théologiens, dont pas un n'a soulevé la moindre objection. Tous en effet ont parfaitement compris la distinction nette, rigoureuse, irréductible, que j'ai tenu à faire ressortir, et qu'il est in-

dispensable de constater, entre deux ordres de phénomènes absolument distincts :

1<sup>o</sup> Table qui est *mise en mouvement* : phénomène *physique*, purement physique ;

2<sup>o</sup> Table qui *répond* à des questions, *au moyen* de ses mouvements, par suite d'une *convention* préalable : phénomène *intelligent* qui vient *se surajouter* au phénomène physique.

Arrêtons-nous d'abord, pour les examiner, aux manifestations du premier genre, simplement physiques. En excluant tous les cas où l'absence indéniable de toute supercherie ne s'impose pas avec la dernière évidence, quiconque, sincèrement, scientifiquement, a voulu s'intéresser à cet ordre de choses, est forcé d'admettre qu'il existe des milliers d'exemples, non équivoques, de *tables mises en mouvement sans aucune action musculaire, ni mécanique*.

Voilà le fait précis. Pour l'expliquer, est-il besoin d'invoquer le surnaturel ? Est-ce même sensé ? Telle est la question.

À quelle singulière aberration, à quelle déplorable obsession de voir *le diable partout* obéissent donc certains esprits, pour prétendre nous imposer, comme un dogme, que le fait *physique* et *matériel* d'une *table qui se meut, en présence de plusieurs personnes, placées d'une certaine façon*, ne peut être dû qu'à l'intervention de Satan !

N'est-il pas au contraire tout à fait logique et scientifique d'affirmer que la cause d'un effet physique doit être recherchée dans l'ordre physique ? Et puisque l'existence et l'action de notre fluide vital sur tout ce qui nous environne est incontestable, d'après les preuves si nombreuses que j'ai relatées au cours de mon étude, ne sommes-nous pas obligés de conclure que, dans les conditions où ce phénomène se manifeste, *la table est mue par l'action directe du fluide vital humain* ?

On rencontre quantité de faits analogues dans la nature. Ainsi, par exemple, comment agit un aimant lorsqu'il attire et entraîne à sa suite, selon sa puissance, une petite plume ou un autre objet métallique plus ou moins pesant ? N'est-ce pas une action fluidique ?

N'en est-il pas de même pour l'aiguille d'une boussole qui se trouve toujours attirée vers le nord, ou de l'attraction intermittente produite sur le trembleur d'une bobine de Rumkorf ?

Et lorsque vous étiez enfants, chers lecteurs, ne vous êtes-vous jamais amusés à faire exécuter une danse fort divertissante à de petits morceaux de papier, au moyen d'un porte-plume en ébonite, préalablement frotté avec énergie sur le drap de votre manche ou de votre pantalon.

Voilà des *mouvements physiques par actions fluidiques* et je suppose que nul ne s'avisera d'y faire intervenir le diable.

Or l'action *constatable* de notre fluide vital sur certains objets matériels est tout à fait la même, avec cette seule différence que c'est une *force physiologique*, c'est-à-dire vivante, qui peut, dans certaines circonstances, être *dirigée* par notre volonté. Ainsi les déviations que

détermine le fluide humain sur l'aiguille du galvanomètre de M. de Puyfontaine ou sur celle du biomètre du Dr Baraduc sont de même nature que les mouvements des aiguilles du galvanomètre ordinaire ou du magnétomètre de l'abbé Fortin, celles-ci obéissant à la direction du fluide universel sous ses modalités électriques ou magnétiques.

Et pour rappeler seulement encore une curieuse expérience que, du domaine des cours de physique, l'on a vulgarisée jusqu'aux foires de villages, qui n'a pas vu de scientifiques camelots faire *mesurer leur force* à de braves paysans ébahis, en leur plaçant dans la main une ampoule de verre remplie à moitié d'un liquide coloré, qui, sous cette simple action, est refoulé, en proportion variable, dans une autre ampoule semblable avec laquelle un tube, également de verre, le met en communication, le vide ayant été préalablement fait dans ce petit appareil avant sa soudure hermétique.

Croyez-vous, par hasard, que c'est la pression musculaire qui refoule ainsi le liquide, à travers ce ballon de verre incompressible? Non certes; et c'est véritablement la somme, plus ou moins considérable, de fluide vital, émise par le sujet, sous forme de calorique ou autre, peu importe, qui détermine cette fluctuation... A moins que nos critiques ne voient ici encore une opération satanique!

Si toutefois cette dernière opinion leur paraît saugrenue pour le *mouvement* communiqué au liquide, en dehors de toute action musculaire ou mécanique, elle ne l'est pas moins en ce qui concerne un *mouvement* (sans aucune manifestation intelligente, je le répète à dessein pour ceux qui *ne veulent pas comprendre* ce que l'on dit) communiqué à une table, ou à tout autre objet ou substance matériels.

Maintenant analysons un peu le phénomène, examinons certaines particularités, fort instructives, inhérentes à la rotation des tables. Elles contribueront à nous démontrer que la cause en est manifestement physique et me permettront, en passant, de répondre à diverses assertions, bien peu philosophiques d'ailleurs, de vos deux aimables correspondants, Monseigneur, auxquels vous voudrez bien m'excuser parfois, oubliant que je vous écris, de m'adresser directement, pour plus de commodité.

Est-il besoin véritablement de faire observer à l'auteur de la première épître que *l'erreur contre le bon sens* (merci de la civilité!) qu'il me fait l'honneur de m'imputer, en déclarant que « quatre ou cinq personnes ne peuvent avec leurs petits doigts mettre en mouvement une lourde table » (ce qui équivaldrait à certifier, par exemple, que quatre ou cinq petits bouts de fil électrique ne peuvent mettre en mouvement un lourd tramway!), que cette erreur contre le bon sens est toute de son fait et à sa propre charge, pour le juste et péremptoire motif que... je n'ai jamais rien dit, ni écrit de pareil. Qu'il veuille donc bien pour s'en convaincre, relire *attentivement* mon travail, ce qu'il aurait dû faire une première fois avant de se forger d'aussi terribles armes...



contre lui-même. Il aurait pu tout au moins prévoir que, lorsqu'on juge à propos d'enfanter de semblables balourdises, même et surtout dans le but d'en attribuer à autrui la peu flatteuse paternité, elles manquent bien rarement de venir écraser impitoyablement leur véritable auteur. Inventer, de toutes pièces, des affirmations ridicules et les prêter à qui l'on veut attaquer, pour se procurer le doux plaisir de les réfuter, est un procédé dont je laisse l'appréciation et la qualification à la droiture et à l'estime des lecteurs de cette honorable Revue.

Et pourtant je relève une expression très intéressante dans la jolie phrase imaginée par notre scrupuleux critique, le mot « *lourde table* ». Si j'avais eu l'idée de décerner une épithète à la table qui pivota dans l'expérience relatée, je l'aurais certainement appelée *légère*. C'est qu'en effet le poids de la table importe beaucoup à la facilité de rotation, et, n'en déplaise à l'adjectif de ce cher Monsieur, tous ceux qui essaient de faire tourner une table s'efforcent toujours de la choisir aussi légère que possible.

Je me souviens à ce propos, d'une série d'expériences, auxquelles je pris part il y a quelques années, à Saint-Étienne, faites au moyen d'une table, la seule *petite* table que l'on eût trouvée dans l'appartement, dont le pied était large et très lourd par rapport au reste. Qu'arriva-t-il? C'est que nous reconnaissons parfaitement la grande difficulté opposée à notre réussite par cette disposition. Le mouvement, et surtout le glissement par terre, était lent, pénible, bien différent certes du résultat obtenu dans la séance que cite mon étude. Ces remarques sur la *pesanteur*, dont tout homme, sérieux et sans parti pris, peut vérifier l'exactitude, sont une nouvelle preuve qu'il s'agit d'une force matérielle.

En voici une autre. La *forme* de la table est très importante également. Avec la forme *ronde* on obtient une rotation beaucoup plus aisée. Pourquoi? Parce que, tout autour de la circonférence, le fluide émis, extériorisé par les opérateurs réunis, *tourne* sans obstacle et éprouve une déperdition moindre qu'avec toute autre figure géométrique. Essayez donc, comme je l'ai vu faire précisément il y a quelques jours, d'imprimer un mouvement de rotation à une petite table triangulaire, pourtant très légère. C'est à peine si une esquisse de rotation se produisit, tandis qu'au contraire elle s'inclinait profondément *dans le sens de l'un ou de l'autre de ses angles*. Ce genre de mouvement était en parfaite conformité avec l'impulsion du fluide qui, ne pouvant suivre une direction circulaire sur le bord anguleux de cette table, se portait davantage vers telle ou telle pointe selon qu'il émanait en plus ou moins grande abondance de l'un ou l'autre des opérateurs.

N'étant pas parmi eux, j'en profitai pour compléter cette observation par une expérience tout à fait suggestive et qui corrobore admirablement les données précédentes. J'imposai simplement ma main droite à une petite distance du dos de l'une des trois personnes, en

ayant soin de choisir celle sur laquelle j'estimais avoir le plus d'action. *A peine avais-je commencé à ajouter ainsi à son fluide une certaine quantité du mien, la table s'inclinait de son côté.*

C'est catégorique, en vérité, aux yeux de quiconque admet l'évidence. Néanmoins notre critique n° 1 n'hésitera pas à déclarer sans sourciller que c'était alors le diable qui venait s'installer à califourchon sur ma main pour tirer la table dans la direction voulue !

Je pense qu'aucun lecteur ne jugera utile de réfuter de pareilles billevesées. Il faudrait d'ailleurs admettre que messire Satan tient à honneur de prouver à tous les gens de bon sens le bien fondé de la théorie fluïdique, en s'efforçant d'obtenir une concordance, si remarquable, entre ses prodiges et cette simple, naturelle et lumineuse explication.

Traitant donc à leur juste valeur d'aussi grotesques interprétations, considérons à présent l'importance manifeste de la force fluïdique, absolue et relative, de chacun des opérateurs. Ceci pour répondre à une objection, par trop naïve, de l'auteur de la seconde épître, lorsqu'il s'étonne d'abord que « mon fluide vital l'ait emporté en « énergie sur celui des cinq personnes qui voulaient que la table « tournât » et qu'il ajoute encore : « Pourquoi la table ne tourne-t-elle « pas de suite, ou ne tourne-t-elle pas du tout en certaines circons- « tances, comme j'en ai été témoin, bien que les agents le voulussent « absolument. Si la cause de l'effet en question est purement physique, « elle doit toujours opérer le même résultat dans les mêmes circons- « tances et cela aveuglément, comme toute cause matérielle ; c'est là « un axiome scientifique. »

Oui, mon bon M. le Curé, cet axiome est scientifique, mais c'est votre raisonnement qui ne l'est guère ; et, pour comble de malchance, axiome et raisonnement se retournent diamétralement à l'inverse de ce que vous voulez prouver, achèvent de démolir de fond en comble l'hypothèse d'une intervention démoniaque, et tombent au contraire en accord parfait avec mes propres opinions. Voyez plutôt.

Pour employer la formule des philosophes, *l'effet est toujours adéquat à la cause*. C'est bien là ce que vous avez voulu dire, n'est-ce pas ? Or il est impossible de ne pas reconnaître, dans les phénomènes qui nous occupent, une excessive variabilité de coefficients.

Sans même aller chercher toutes les circonstances concomitantes, envisageons seulement les opérateurs, les *agents*, comme vous les nommez, puisque c'est eux seuls que semble considérer votre objection. Est-il besoin de dire que leur puissance, absolue et relative, de capacité et d'émission fluïdique varie à l'infini, comme varie la force vitale de tous les humains dont elle est une manifestation aussi bien que l'énergie musculaire.

N'avez-vous donc jamais vu, cher M. le Curé, quand vous étiez au Petit-Séminaire, vous livrant aux exercices de gymnastique, un de vos camarades, plus robuste, entraînant de son côté, à lui tout seul, en ti-

rant sur une corde, plusieurs autres élèves qui cherchaient cependant de toutes leurs forces, à l'emmener en sens inverse? Eh! bien, au grand désespoir de l'humilité, je suis obligé de vous affirmer que, dans l'expérience de la table, j'étais ce remarquable hercule. Oui, c'est bien cela comme vous le dites fort exactement, *« mon fluide vital l'emportait en énergie sur celui des cinq personnes qui voulaient que la table tournât. »*

Vous est-il arrivé aussi quelquefois de rencontrer des chevaux, pourtant très solides, de gros percherons ou boulonnais, qui s'efforçaient de mettre en branle un énorme tombereau ou une voiture de déménagement chargée à en éclater? Parfois le poids est tellement considérable ou la route si mauvaise que, malgré toute leur bonne volonté, les pauvres animaux n'y parviennent pas. C'est justement pour le même motif que *l'on ne réussit pas toujours à faire tourner une table* : défaut de proportion entre la puissance mise en œuvre et la résistance à vaincre pour produire l'effet désiré, c'est tout simple.

Mais les braves bêtes concentrent tellement leurs forces qu'elles réussissent enfin à en dépenser la somme indispensable pour faire démarrer le véhicule. Pourtant il est quelquefois nécessaire, afin d'obtenir ce résultat, de leur adjoindre un camarade de renfort. Enfin, le mouvement une fois donné, la voiture continue sa route avec une aisance relative, pourvu qu'aucune profonde ornière, aucun regrettable achoppement ne vienne arrêter le bienheureux élan.

Tel identiquement le cas des hommes qui attellent à la mise en marche d'une table. Et c'est encore pour les mêmes raisons que, conformément à vos propres expressions, *« la table ne tourne pas tout de suite, « ou ne tourne pas du tout, en certaines circonstances, comme vous en « avez été le témoin, bien que les agents le voulussent absolument. »* Ces agents n'étaient pas de force, voilà tout le mystère.

Ainsi vous voyez que, loin de détruire mes explications, toutes simplistes, le principe philosophique que vous avez cru leur opposer, ne fait au contraire que les confirmer. Et ce n'est pas tout. Vraiment vous jouez de malheur avec ce déplorable argument; car, non seulement il est entièrement en harmonie avec ma thèse, mais il se révolte cruellement contre la vôtre.

En effet si, comme vous l'affirmez, le *simple mouvement* d'une table était dû à une opération démoniaque, n'est-il pas clair comme le jour que, *la même cause produisant toujours les mêmes effets* et la force extranaturelle du diable n'étant soumise à aucune des variations, à aucun des facteurs qui pèsent sur les causes physiques, la table, mue par lui, ne manifesterait jamais de difficultés dans son lancement, d'arrêts par épuisement, de refus de tourner, etc.

Ah! je sais bien que vous n'êtes pas embarrassé pour si peu! Vous allez me répliquer : *« Le démon simule tous ces détails pour mieux nous tromper. »* Vous êtes véritablement trop gentil, M. le curé, de tou-

jours parler en ma faveur et de m'apporter ainsi d'abord l'aveu le plus complet que votre précédente argumentation était déplorable pour vous et, en outre, un nouvel et indéniable témoignage que mes explications sont les seules admissibles, puisque, dans le but de nous induire en erreur, Satan serait obligé de calquer toutes les conditions, toutes les particularités qu'elles comportent.

Voilà donc que vous suivez cet éminent critique du n° 1 sur ce terrain où nulle personne sérieuse ne voudra s'enlizer avec vous. Non, certes, ce n'est plus de la science, ce n'est plus de la logique, c'est de la fantaisie toute pure.

Et pourtant c'est tout ce que vous trouvez de mieux à nous offrir pour étayer vos croulantes objections. Je n'exagère en rien, puisque vous ajoutez cette assertion gratuite autant qu'enfantine : « *L'être surnaturel, invisible et intelligent (en quoi donc, s'il vous plaît?) qui faisait mouvoir la table, se mit à la disposition du Dr Audollent... parce que telle était sa volonté ou son caprice.* Ce sont là toutes vos preuves ! »

Et vous continuez, avec la satisfaction convaincue et le ton imposant et doctrinal du Magister qui vient de réduire en poudre les erreurs de ses peu philosophes disciples : « *Ne nions pas le surnaturel quand il saute aux yeux.* »

Vraiment ! Mais alors, qu'est-ce donc qui ne vous sautera pas aux yeux, mon pauvre M. le curé ? Reconnaissez-le plutôt franchement, vous êtes tout juste de ceux-là qui, vous le dites si bien, veulent « *voir le surnaturel partout* ».

Je croyais en avoir fini avec vous, et me voilà forcé, pour répondre à tout, de relever encore une de vos affirmations. D'ailleurs elle nous ramène à la seconde catégorie de phénomènes, dont j'ai établi la distinction, celle des *manifestations intelligentes*.

« Si le docteur, dites-vous, avait posé des questions à la table, ou plutôt à l'esprit qui l'ébranlait, il est à croire que cette table eût répondu à sa façon, en faisant preuve d'intelligence. »

Sans insister sur la note dubitative que vous vous sentez vous-même obligé de garder dans cette objection, il n'y a, hélas ! qu'un malencontreux inconvénient, c'est que *je n'ai pas posé de questions*.

Et je n'ai pas posé de questions précisément parce que *je ne voulais pas sortir de l'ordre des phénomènes purement matériels*, parce que mon expérience devait s'arrêter à ces *observations uniquement physiques*, parce que, si j'avais posé des questions, je savais bien que la table et nous-mêmes, les opérateurs, qui la mettions en mouvement, nous serions alors devenus les *intermédiaires, les instruments physiques, dont une intelligence aurait pu se servir pour se manifester*. Nous serions alors entrés dans un tout autre domaine, dans l'ordre de choses *immatériel*, qui serait venu *diriger* notre expérience *jusqu'à seulement matérielle*.

Dès lors c'était l'inconnu, le scientifiquement inexplicable par nos

connaissances actuelles. Et de cet inconnu, de cet inexplicable *je veux me défier*, estimant, en bon chrétien, je l'ai nettement affirmé, que pour nous tromper, nous induire en tentation, nous faire commettre des actes mauvais, l'esprit du mal *se sert de toutes choses*, surtout des phénomènes physiques ignorés ou encore mal connus des hommes. Mais prétendre qu'il est l'auteur de ces phénomènes physiques parce qu'il les *emploie*, est aussi déraisonnable que de déclarer fabricant d'un outil celui qui le met en œuvre.

Pour être logique, vous devriez regarder comme choses diaboliques : le feu et la combustion, parce qu'un criminel peut les utiliser à incendier une maison ; l'action de tirer un coup de fusil, parce qu'elle peut faire commettre des assassinats ; celle de toucher du piano, parce qu'on peut y jouer des airs corrupteurs ; l'acte même de manger ou de boire, parce qu'il entraîne parfois à la gourmandise ; en résumé tous les phénomènes physiques et physiologiques qui, de près ou de loin, sont en rapport avec notre libre arbitre, parce que Satan guette toutes ces occasions pour les tourner à mal.

Vous me rappelez de braves Béarnais que j'ai entendu dénoncer très gravement comme voiture diabolique le premier automobile qui pénétra dans leur village et qui appartenait, disaient-ils, à des francs-maçons. Ces bonnes gens étaient tout aussi logiques que vous.

Efforçons-nous, pour éviter de semblables naïvetés, d'étudier, de préciser la limite des forces naturelles, afin de pouvoir dire : Arrêtons-nous là ; si nous allions plus loin, si nous faisons intervenir un élément intelligent, nous risquerions de prêter le flanc aux mauvais coups de celui dont l'Écriture sainte dit : *Circuit, querens quem devoret*.

Voilà donc pourquoi, excellent M. le Curé, *le docteur n'a pas posé de questions à la table*. Voilà aussi pourquoi, M. E. M. P. du V., vous auriez été mieux inspiré, avant de m'anathématiser au nom des Constitutions de Pie IX, de les connaître et d'en comprendre l'esprit.

Prudentes et sages comme leur sublime auteur, ces Constitutions ont pour but, *non pas de déclarer diabolique un fait matériellement naturel et physique*, mais d'avertir les catholiques, de les prémunir contre les pièges du démon et de condamner, à cette fin, comme il le méritait, le stupide engoûment qui, à l'époque où elles furent promulguées, entraînait tout le monde, par manière de passe-temps ou de spiritisme, à *se mettre en communication avec les esprits au moyen des tables* ou d'autres objets. C'était là en effet un très grave danger pour les âmes, qui s'exposaient aux duperies de Satan.

Il est déplorable d'ailleurs, en tout cela, que la curiosité, l'amusement s'emparent de phénomènes qui devraient être uniquement analysés et scrutés par des moyens et dans un but scientifiques.

C'est bien ainsi qu'à Rome on a toujours compris les choses. Lisez donc la Lettre encyclique du 30 juillet 1856, reproduite dans le N° 12 (15 mai 1899) de la *Revue du Monde Invisible*. Prenez également conais-

sance du décret émis le 26 juillet 1899 par la Sacrée Congrégation du Saint-Office.

*Vous y apprendrez que ces expériences, entreprises uniquement, bien entendu, pour un objet scientifique, peuvent être tentées, lors même qu'on doute que les faits ne dépassent pas les forces de la nature, pourvu qu'on ait la ferme intention de ne pas avoir part à une action préternaturelle.*

Dans le cas présent, nous sommes assurément bien en deçà de ces larges limites, puisque toutes les preuves que j'ai fournies démontrent irréfutablement que le mouvement donné à la table est *un effet absolument physique, dû à une cause entièrement naturelle, notre force vitale.*

Mais ces documents pontificaux ne vous sont évidemment pas mieux connus que le sens des Constitutions de l'immortel Pie IX, dont vous prétendez vous armer.

Voyez-vous, une grande calamité pour notre divine Religion, ce sont les dignes personnes qui l'exposent à être tournée en ridicule par ses ennemis. Sans prendre la peine de reconnaître la distinction capitale entre les faits réellement naturels et ceux qui peuvent ne pas l'être, vos semblables rencontrent d'emblée le diable partout où il leur plait de le mettre : Tables tournantes, magnétisme, guérisons par contact ou imposition des mains, transfert, suggestion, transmission ou lecture de pensée, action à distance, télépathie, clairvoyance, graphologie, chiromancie, hypnotisme, somnambulisme, catalepsie, hystérie même, et bien d'autres choses encore, pour eux tout cela est l'œuvre du démon ! Tenez, vous me remettez aussi en mémoire un papa qui, voulant à toute force que sa fille, une hystérique renforcée, fût une possédée, me disait, en présence des dénégations d'un très saint et très judicieux Père Abbé Trappiste : « Ces religieux, ils ne veulent voir le diable nulle part ! »

Mais ce qui est très grave, ce qui devrait vous faire réfléchir, c'est la responsabilité qui vous incombe, c'est que, conséquence de ces déraisonnables opinions, publiées par vous autres à la moindre occasion, les ennemis de l'Église, non contents de s'en moquer, généralisent leur critique et, par un excès opposé, s'écrient à leur tour : « Les catholiques trouvent le diable dans des faits d'ordre absolument naturel. Voilà leur surnaturel, voilà leur spiritualisme. Ils nous prouvent ainsi eux-mêmes que leur diable, que leurs êtres immatériels n'existent que dans leur imagination. Le surnaturel n'est donc qu'un mot. »

C'est là, direz-vous, un abominable sophisme, un raisonnement anti-scientifique. Oui, certes. Mais ce sophisme, qui l'a provoqué ? qui en est ainsi le premier responsable ? Vous, Monsieur, et vos semblables. Voilà le tort que vous occasionnez à la Religion !

Pardon, cher Monseigneur, je ne pensais plus que je vous écrivais. Excusez les apostrophes que je me suis permises à ceux qui m'ont

obligé à cette longue réponse, nécessairement détaillée pour être sans réplique. Accordez-moi toute votre indulgence et veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus cordialement et respectueusement dévoués.

D<sup>r</sup> Paul AUDOLLENT.

~~~~~

Monseigneur,

Voulez-vous me permettre de vous communiquer les résultats de quelques expériences personnelles sur les effets du *fluide vital*?

Le sujet, que j'appellerai *A*, avec lequel j'ai fait ces expériences, est facilement hypnotisable. Il dort d'un sommeil complet, ne parlant que si on le questionne, ne pensant qu'à ce qu'on lui suggère; au réveil, oubli complet de tout ce qui s'est passé, — à moins que je ne dise à *A* : « Vous vous souviendrez de telle chose et vous me l'expliquerez comme vous la voyez maintenant. »

A sent le fluide comme un courant très léger qui passe dans les membres, *réchauffe* et *fortifie*. Quand je souffle sur *A* un souffle chaud, *A* respire à pleins poumons, comme si on lui insufflait de l'oxygène. Il se sent comme *vivifié*.

A voit le fluide s'échapper, comme un rayonnement, de tout mon corps, en particulier des mains, du sommet de la tête, des yeux et du souffle de la bouche (1). Le fluide rayonne en ligne droite et *A* le compare au rayon de soleil qui filtre par le trou d'un volet. — Plus je suis exposé à la lumière, ou au soleil, plus le fluide rayonne vivement. .

(Deux autres sujets, *B* et *C*, voient également le dégagement du fluide, *sans être dans un sommeil hypnotique*, pendant que je tiens les paupières fermées avec la main. J'ai demandé à deux ou trois autres sujets s'ils voyaient le fluide; ils ne voyaient rien. — *B* et *C* ne l'ont pu voir qu'après un certain nombre d'applications du fluide.)

Quand je *fluide* de l'eau dans un verre, *A* voit le fluide se dégager de mes doigts et se répandre dans l'eau par couches qui se superposent, s'empilent; au bout d'une ou deux minutes, le verre est plein et *A* dit, de lui-même : « Oh! ça va déborder! » Le fluide dans l'eau, paraît blanc et solide, à peu près comme du mercure.

(Le sujet *B* a vu également le fluide dans l'eau.)

Voici maintenant un point de vue qui me paraît nouveau. Il m'est venu à l'idée, pour avoir des explications plus précises, d'ordonner à *A* de se souvenir, à son réveil, de ce qu'il voit et de me le décrire *tel* qu'il le voit. Après son réveil, je montre à *A* le verre d'eau et il continue à voir le fluide (pendant plusieurs heures), et il me décrit ce qu'il voit. Les explications sont données plus clairement et confirment ce que *A* disait voir pendant le sommeil hypnotique. — Cette méthode d'ordonner au sujet de se souvenir de ce qu'il voit ou de ce qu'il éprouve

(1) Voir *Revue du Monde Invisible* du 15 décembre 1898, page 395.

pendant le sommeil hypnotique paraît devoir être féconde en résultats. C'est une voie nouvelle.

A peut voir à l'intérieur du corps humain. Les corps lui paraissent lumineux à l'intérieur et dégageant du fluide à l'extérieur, les uns plus, les autres moins. (Comparer avec ce que dit Baréty sur la *circulation* intérieure du fluide et le *rayonnement* extérieur.) A peut voir les organes intérieurs; mais il n'en donne aucune description scientifique et n'emploie aucun terme technique. Il parle comme il parlerait si, étant éveillé, il voyait le poumon, le cœur ou le foie, dans un corps humain. Quand une partie est malade, par exemple un poumon, A voit l'endroit malade *plus rouge et comme opaque*.

Chose plus remarquable, A peut voir dans l'intérieur de son propre corps. (Le sujet B dont il a été parlé plus haut, pouvait aussi voir dans l'intérieur de son propre corps, sans sommeil hypnotique et je sentais sous mes doigts ses yeux fermés se tourner vers la jambe ou vers le bras, selon le membre que je lui disais de regarder). Voici un exemple : A voit au bas de son poumon gauche un point malade (bronchite constatée auparavant par son docteur). Il y en a large comme la moitié de la main. Quand j'ai fluidé ce point, A voit le fluide s'accumuler et la grande tache rouge du poumon n'est plus visible sous le rayonnement lumineux. Le fluide est absorbé lentement par la partie malade; quand il a disparu, la tache rouge est moins grande et moins opaque. Mais le mal ne disparaît qu'après sept ou huit applications de fluide.

Le sujet B, toujours sans sommeil hypnotique, voit également dans ses poumons et constate aussi la rougeur et l'opacité des parties malades (sommet des poumons).

Le sujet A constate, en sommeil, avec les sens du goût et de l'odorat, la présence du fluide dans l'eau qu'il boit. Il lui trouve une odeur qui lui rappelle celle de la pluie d'orage tombée sur la poussière chaude des routes en été. Au goût, A constate la différence entre l'eau fluidée et celle qui ne l'est pas; l'eau fluidée a goût de soufre. — Comme les phénomènes relatifs à la vue, ceux du goût et de l'odorat ont pu être constatés après le réveil, quand l'ordre en avait été donné.

On voit que ces expériences corroborent celles des D^{rs} Baréty, Cou-tenot et Audollent, publiées dans cette Revue.

J'ai réservé pour la fin l'expérience qui me semble la plus importante. Convaincu que le *fluide vital* est une force physique, matérielle, je me suis demandé si, mis en relation ou en contact, avec quelque-une des forces physiques se rapprochant le plus de sa nature, — par exemple, l'électricité, — le fluide vital ne donnerait pas un composé ou un dérivé nouveau, visible, palpable, qui démontrerait une fois de plus expérimentalement l'existence du fluide vital. J'ai donc fluidé un verre d'eau, puis j'ai simplement plongé dans l'eau les deux électrodes en cuivre d'une faible pile Leclanché (deux éléments). Quand la décomposition de l'eau a commencé, il s'est dégagé d'une des électrodes

quelque chose de léger et de bleuâtre, comparable à la fumée d'une cigarette, mais beaucoup plus tenu. Ce *quelque chose* descendait lentement et d'une manière continue au fond du verre, où *cela* s'étendait en une couche qui semblait gélatineuse. En fluidant et électrisant l'eau à plusieurs reprises, pendant quelques jours, j'ai pu obtenir de ce *quelque chose* une quantité égale à la grosseur d'une noisette environ. Ce produit singulier est resté dans le verre d'eau pendant plus de deux mois, sans se corrompre et sans changer d'aspect.

Je ne veux risquer aucune explication de ce phénomène ; j'aime mieux en appeler à la compétence des membres de la Société des Sciences psychiques. Mais avant de pouvoir tirer une conclusion quelconque, il est nécessaire de renouveler l'expérience avec des instruments un peu moins rudimentaires que ceux dont je me suis servi ; l'électrolyse devra être faite avec un véritable *voltamètre* et une source plus énergique d'électricité.

J'aurais encore, Monseigneur, beaucoup d'autres résultats à vous communiquer, par exemple sur la direction du fluide vital par la volonté, sur sa propriété de pénétrer les corps opaques, et sur son action thérapeutique. Mais cette lecture est déjà trop longue, et je me hâte de la terminer.

Veuillez agréer, Monseigneur, etc...

Abbé Em.

~~~~~  
Monseigneur,

M<sup>me</sup> Fizeau, femme du docteur de ce nom habitant pendant sa vie rue Palatine, était une chrétienne, absolument digne de foi. Elle racontait le fait suivant : « Chaque jour je recommande à Dieu et à ses saints anges, « ma nombreuse famille. Une nuit, je suis réveillée par ces paroles « très distinctement prononcées. Lève-toi. Je regarde autour de moi... « tout est tranquille. Je crois avoir rêvé, je me rendors. Une seconde « fois, une voix plus impérative réitère l'avertissement : lève-toi. « Alors je me décide, je fais le tour de ma chambre, et quel n'est pas « mon effroi, et tout ensemble ma reconnaissance. Quand j'aperçois « le plus jeune de mes enfants âgé seulement de vingt-deux mois, « tombé de son berceau et tellement emmaillotté dans ses couvertures « qu'il étouffait sans pouvoir, ni se débarrasser, ni pousser un cri ! Je « le délivre, je le remets dans son berceau, l'embrassant comme un « petit ressuscité et remerciant son bon ange et le mien, intimement « persuadée de leur entremise dans ce fait providentiel. »

Voilà Monseigneur, un fait de protection des anges, que j'ai entendu raconter dans mon enfance, et qui m'a été confirmé depuis, dans les mêmes termes et sans variante.

Agréez, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

C. DE B. DE B.

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

## L'HYPNOTISME ET LA CONSCIENCE

Les philosophes et les savants qui s'occupent aujourd'hui des phénomènes merveilleux ne contestent plus leur réalité, affirmée d'ailleurs depuis tant de siècles, par l'Église catholique. Tout homme peut voir ces phénomènes, les constater, les provoquer et s'assurer par les témoignages qui donnent la certitude, de leur incontestable réalité.

Mais parmi les *scientistes* qui se rendent enfin à l'évidence, il en est quelques-uns, matérialistes indifférents ou sceptiques qui prétendent faire entrer ces phénomènes merveilleux dans le cadre des phénomènes physiques chimiques ou physiologiques qui constituent la nature matérielle et les expliquer de la même manière et par les mêmes lois.

De là une confusion troublante et de graves erreurs.

Voici, par exemple, la Voyante de la place Saint-Georges : il est incontestable qu'elle est spirite, et je la crois de bonne foi.

La Voyante a fréquenté dans sa jeunesse les réunions spirites ; elle commence invariablement ses consultations par une prière choisie dans le formulaire d'Allan-Kardec ; elle affirme, après la crise de possession, qu'elle a vécu sur la terre, qu'elle est morte à Bruxelles, qu'elle appartient à la catégorie des Esprits, désincarnés ou autres, qu'elle est entourée d'Esprits, en grand nombre qui obéissent à ses ordres, qui franchissent instantanément de grandes distances et qui l'aident à répondre pertinemment aux questions qu'on lui pose. Elle avoue même qu'elle trouve dans le concours de ces Esprits subordonnés le moyen d'exercer une influence puissante d'obsession et de suggestion sur les personnes vivantes et éloignées, dont elle veut conditionner et déterminer les actions, les sentiments, les pensées.

La consultation est finie, l'Esprit s'en va, vous vous trouvez en présence d'une femme ordinaire qui retrouve sa raison,

sa conscience, son autonomie, qui s'éveille et sort d'un rêve dont elle ne conserve aucun souvenir. A l'état de veille, elle a bien le sentiment de sa personnalité. Dans la crise, son âme est paralysée, elle est frappée momentanément d'inhibition, et c'est un Esprit étranger qui en prend la place; il exercera son action dans le cerveau, et, par là, dans l'organisme tout entier.

Je ne discute pas, j'expose les faits, après les avoir observés, moi-même, et sévèrement contrôlés.

C'est donc un phénomène spirite que nous avons sous les yeux, et nous retrouvons dans ce phénomène la confirmation expérimentale de l'enseignement de la théologie touchant les Esprits, leur nature, leur agilité, leur intelligence pénétrante, leurs évolutions prodigieuses, leur présence dans l'espace, leur irruption dans certains personnages dont ils confisquent provisoirement la responsabilité. Que les Spirites, les Hermétistes, les Théosophes, les Occultistes discutent et approfondissent le cas que je viens de citer, je le comprends; tous ces Occultistes reconnaissent en effet, l'existence d'une classe d'êtres extra-terriens, esprits, larves, désincarnés qui habitent d'autres régions, qui sont répandus dans d'autres espaces, et qui peuvent entrer en communication avec nous, sous des conditions déterminées.

Mais je n'admets pas que les matérialistes, les scientifiques s'emparent des cas de ce genre, qu'ils prétendent les assimiler à des phénomènes de physique et de chimie, qu'ils essayent de les rattacher aux lois qui gouvernent le monde matériel, organique ou inorganique, qu'ils nous parlent ici de rayons cathodiques, d'ondes hertziennes, de vibrations cérébrales, et qu'ils confondent des classes de faits qui doivent rester absolument distincts et séparés. Pour juger certains phénomènes merveilleux il faut une autre méthode et d'autres arguments.

Je citerai encore cet exemple récent.

Le doyen d'une paroisse importante, du midi de la France, nous communique la lettre suivante qu'il vient de recevoir d'un curé de son canton. L'intelligence et la bonne foi de ces deux ecclésiastiques ne peut pas être mise en question.

« Vous avez eu connaissance de ce qui s'est passé dernièrement chez moi : des coups espacés, mais sans interruption nuit et jour, pendant quinze jours, des bruits de pas, puis, soudain, des coups très violents. Un soir, j'étais en compagnie d'une quinzaine de mes paroissiens, nous entendons des coups très forts sur nos têtes et sous nos pieds, le bruit de pas, allant et venant ; nous voyons des baquets pleins d'eau, s'élever en l'air ; cela dura ainsi pendant trois quarts d'heure.

J'invitai, alors, quelques messieurs à une partie de cartes : aussitôt, nous entendons distinctement auprès de nous, dans ma chambre, jouer une partie de boules.

Notre partie terminée, nous entourions le poêle, il faisait froid ; une ombre passe au milieu de nous, avec un bruit de frou-frou, de soie.

Plusieurs fois, mes visiteurs ont commandé aux bruits, leur disant, par exemple : frappez un, deux, trois, quatre coups ; imitez le trot, puis le galop d'un cheval. Leurs ordres étaient toujours exécutés.

Dans la solitude de mon presbytère, n'est-ce pas charmant que ces hôtes invisibles ? A plus tard, des détails nouveaux.

Les coups s'entendent encore aujourd'hui, distinctement dans la montée de la cave.

Soyez assuré qu'on n'a pas peur, au presbytère de M... de ces coups ininterrompus que j'entends depuis le 5 janvier. D'ailleurs, c'est même amusant, parfois, surtout, quand on nous sert de la flûte ou du violon, et surtout des concerts de voix humaines ; mais ceci est rare. »

20 mars 1901.

Si ces faits sont bien constatés, et je n'ai aucune raison de douter de la bonne foi et de la droiture du narrateur, il est évident qu'on ne peut pas les expliquer par les forces aveugles, chimiques ou physiques de la matière, et pour déterminer leur origine et leur caractère, il faut recourir à d'autres causes et à d'autres lois. Ces faits ne sont pas de la compétence d'un chimiste ou d'un physicien.

Il faut reconnaître aussi la réalité d'une seconde classe de phénomènes qui se produisent sur les frontières du visible et

de l'invisible, du naturel et du merveilleux, à l'extrême limite des faits ordinaires de la nature. Ils ont pour théâtre une zone obscure, vague, troublante, traversée sans cesse par les fantômes mystérieux de l'Inconnu. Quels que soient ses efforts et la sincérité de ses recherches, le savant n'y découvre ni la lumière, ni la constance et la permanence de lois, ni l'harmonieuse régularité que nous aimons à constater dans les sciences humaines. Quelques lueurs, des caprices, de perpétuelles irrégularités, des saillies déconcertantes, voilà ce que nous rencontrons dans ces régions où le naturel scientifique s'entremêle au préternaturel démoniaque, pour décourager notre curiosité et nos conjectures risquées.

Sans doute, les expériences de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité présentent un grand intérêt. Elles ont une valeur scientifique incontestable, j'en conviens ; mais il est vrai aussi, M. de Rochas l'a trop souvent reconnu pour en douter, que ce vaillant expérimentateur a rencontré des esprits extra-terriens qui apparaissaient au cours de ses expériences et qui sont bien pour quelque chose dans les résultats obtenus. Quelle part faut-il leur faire ? Je l'ignore. M. de Rochas affirme qu'il les chasse, qu'il ne veut pas s'occuper d'eux, qu'il est l'ouvrier d'une œuvre exclusivement scientifique. Je veux le croire ; mais il n'a pas prouvé encore que ces Esprits ainsi chassés, n'ont pas gardé leurs positions et qu'ils n'ont pas été ses collaborateurs mystérieux. Nous en reparlerons plus tard.

Il faut une grande prudence, une absolue sincérité, un rare esprit d'observation pour étudier utilement ces phénomènes mixtes, où deux mondes semblent se rencontrer ; il ne faut pas, sous prétexte de défendre le surnaturel, nier le naturel et décourager les hommes de science qui avancent à tâtons, à travers des régions obscures et inconnues.

L'hypnotisme appartient incontestablement à cette classe de phénomènes mixtes qui se produisent aux confins du naturel et du merveilleux. Il faut en dégager ce qui est naturel, et encourager loyalement les savants qui voudraient en connaître la nature et en découvrir les lois.

## I

Nous avons toujours enseigné qu'il ne faut pas confondre l'hypnotisme thérapeutique ou médical avec l'hypnotisme de foire et de salon, et qu'il serait souverainement injuste de les envelopper dans une commune réprobation. L'hypnotisme médical, pratiqué avec une prudence chrétienne, par des médecins qui n'ont en vue que la guérison du malade, est un phénomène de l'ordre naturel qui offre de grands avantages, et qui produit tous les jours, dans nos hôpitaux, les résultats les plus utiles et les plus sérieux.

Mais l'hypnotisme provoqué par des hommes légers, à la recherche d'une émotion agréable, et pour satisfaire une curiosité malsaine; l'hypnotisme des aventuriers qui ont la prétention de prédire l'avenir, de voir à de longues distances, de traverser les corps opaques par la seule puissance du regard, de lire dans les consciences les pensées les plus secrètes, cet hypnotisme est mauvais, illicite, dangereux, et c'est pour nous un devoir de le réprouver.

Que l'on puisse abuser de l'hypnotisme, c'est incontestable; on peut abuser des meilleures choses : mais ces abus ne sont pas la conséquence *nécessaire, inévitable* de l'hypnotisme, puisque les médecins et les savants qui ont le souci de leur dignité, s'en défendent, sans difficulté, ces abus sont l'effet des intentions mauvaises, perverses du misérable qui se sert de l'hypnotisme pour arriver à ses tristes fins.

Cette distinction capitale s'est présentée à nous, quand nous avons commencé, il y a vingt-cinq ans, à étudier l'hypnotisme, avec des maîtres sérieux, dans nos hôpitaux les plus connus, nous l'avons toujours défendue avec conviction, parce que nous estimons servir ainsi la vérité, la science et l'honneur de l'enseignement chrétien (1).

C'est bien cette doctrine que nous retrouvons exprimée avec la plus haute sagesse dans la Lettre encyclique de l'Inquisition romaine sur *l'abus* du magnétisme et dans la

(1) É. Méric, *Le Merveilleux et la Science*, 12 édition.

belle lettre pastorale adressée aux fidèles de Pérouse, par le cardinal Pecci, avant son élévation au trône pontifical.

Depuis la publication de nos premiers travaux sur cette question, des théologiens de valeur nous ont apporté la confirmation et l'appui de leur autorité, en défendant avec nous la distinction si naturelle d'un hypnotisme scientifique, utile, et d'un hypnotisme empirique, dangereux, mauvais.

Nous citerons dans cet ordre d'idées, le P. Castelein, de la Compagnie de Jésus, professeur à Louvain, le chanoine Lelong, le supérieur du Séminaire de l'Institut catholique de Paris, M. Guilbert, le R. P. Coconnier, dominicain, directeur de la *Revue Thomiste* et professeur à l'Université de Fribourg, etc., etc.

Un savant religieux, de l'ordre de Saint-François, professeur de philosophie à Mondovi, vient de publier, avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique, une étude très claire et très précise sur la nature et les effets de l'hypnotisme. Cet opuscule obtient un grand succès en Italie; il nous est agréable de le faire connaître à nos lecteurs. Nous y verrons avec l'auteur dont je loue la prudence, ce que la conscience peut approuver et ce qu'elle doit réprouver.

## II

Voici donc la thèse du P. Michel Rolfi :

« Il y aurait de l'exagération à ne voir que des abus dans l'hypnotisme. S'il y a des misérables, il y a aussi des cœurs droits et honnêtes. Les premiers sont, sans doute, plus nombreux, et cela suffit pour justifier nos craintes et nos restrictions; mais il n'en est pas moins vrai, cependant, que *l'abus n'est pas inhérent à la chose*.

« Le Dr Barth, très compétent dans cette matière, résume sagement la question. Très utile, écrit-il, dans certains cas de maladies nerveuses, où l'on peut, grâce à ce puissant moyen, triompher de certaines affections rebelles à tout autre médicament; inoffensif, quand il est appliqué avec mesure, dans un but scientifique, l'hypnotisme offrirait les plus grands

dangers s'il devenait un passe-temps à l'usage des oisifs, ou un moyen de procurer aux personnes nerveuses, des sensations nouvelles et inconnues.

« Posé ces principes : un but scientifique, le besoin de s'instruire pour instruire les autres, et par-dessus tout, le soulagement et la guérison des malades nous paraissent être une raison suffisante de recourir à l'hypnotisme (1). »

Le professeur Rolli rappelle avec raison que si le Saint-Siège a condamné l'abus de l'hypnotisme, il n'a pas condamné l'hypnotisme pratiqué dans certaines conditions, et sous certaines garanties morales ; il expose lui-même les garanties que l'on doit exiger :

« 1<sup>o</sup> Il faut une raison grave, telle, par exemple, une maladie que l'on ne peut pas guérir par d'autres moyens.

2<sup>o</sup> Il faut, selon la très juste et très sage recommandation du célèbre théologien Lemkuhl, que l'hypnotiseur soit un homme honnête, sérieux, qui mérite notre confiance, et qui n'abusera pas de l'état passif de l'hypnotisé ;

3. Que l'hypnotiseur évite avec soin de se servir de l'hypnotisme pour obtenir des effets qui ne sont pas naturels, car il s'exposerait à déterminer une intervention démoniaque ;

4. Qu'il proteste contre toute intervention du démon ;

5. Qu'il évite aussi soit de prolonger outre mesure l'expérience hypnotique, soit de la renouveler trop souvent, sans nécessité. »

Ces précautions nécessaires indiquent, sans doute, qu'il en est de l'hypnotisme comme de certains poisons qui doivent être maniés avec prudence, et par des hommes de l'art, mais elles ne prouvent pas que l'hypnotisme soit intrinsèquement mauvais.

« Quelle immoralité peut-on voir, écrit le P. Rolli, dans l'acte d'un médecin qui endort une personne, qui dirige sa volonté, qui détermine ses actes ? C'est ce que nous faisons tous les jours, à tout instant, avec des enfants et avec des adultes, sans que notre conscience nous en fasse un reproche,

(1) Pio Michele Rolli, O. F. M. professore di filosofia, *La Magia moderna*, p. 219.



pourquoi en serait-il autrement, quand il s'agit d'obtenir un résultat identique, par des moyens naturels ?

« Mais, nous dit-on, voyez les immoralités, les délits, les crimes, qu'il faut attribuer à l'hypnotisme. Nous répondons : vous nous parlez de circonstances qui viennent s'ajouter à l'hypnotisme et qui n'en sont pas le résultat propre, nécessaire, inévitable. Assurément celui qui hypnotise un sujet pour obtenir un résultat illicite, coupable commet une mauvaise action parce qu'il obéit à une mauvaise intention.

« Si, au contraire, il se propose une fin raisonnable, licite, telle que de guérir un malade, de moraliser un être vicieux, et s'il prend, d'ailleurs, les précautions commandées par la science, la prudence et l'expérience, qui voudrait l'accuser et le blâmer (1) ? »

C'est bien ainsi que nous avons toujours entendu nous-mêmes la thèse de l'hypnotisme médical et que nous l'avons défendue dans notre enseignement et dans nos écrits contre les imprudences téméraires trop hardies de ses partisans et contre la superstition de ses ennemis. Nous aimons à le répéter, ce qui est mauvais, condamnable, immoral, ce n'est pas l'hypnotisme, c'est l'intention et le but des hommes dépravés qui peuvent s'en servir. On oublie que dans les mains de ces hommes coupables le chloroforme peut produire les mêmes résultats ; qui voudrait, cependant, l'interdire au chirurgien ?

« Nous ne voulons point, écrit le P. Coconnier(2), renouveler en morale l'argumentation que l'on fit autrefois dans un autre domaine : Le feu a brûlé la maison d'un pauvre : donc, le feu est mauvais... L'abus est étranger à la nature des êtres qu'il profane : il rend les personnes coupables, mais ne rend pas les choses mauvaises. Si vous condamnez l'hypnotisme, parce que quelques-uns en abusent, condamnez aussi le repos, la nourriture, la liberté, la science. Tout peut être à l'homme occasion et instrument de mal. C'est ce fait aussi triste qu'indéniable qu'exprimait saint Thomas par ces belles paroles : Il n'est rien dont la nature humaine ne puisse abuser puisqu'elle abuse même de la bonté de Dieu. »

(1) *Op. cit.* p. 216. Voir aussi le décret du Saint-Office, du 21 juillet 1899.

(2) Coconnier, Dominicain, *L'Hypnotisme franc*, p. 252.

## III

Quelle explication peut-on donner des effets naturels de l'hypnotisme, et quels sont les effets surnaturels qu'il faut éviter et réprouver ? Le P. Rolfi répond clairement et simplement à ces questions. Il explique à cette occasion, avec sagesse le rôle et la puissance de l'imagination.

L'hypnotiseur est maître de l'hypnotisé, il lui fait accepter sans résistance invincible, ses ordres et ses suggestions. Pourquoi

« Le sommeil ordinaire, répond le P. Rolfi, suspend ou brise la subordination de l'imagination ou du cerveau à la volonté. Seule, alors, l'imagination règne et commande, et le cerveau qui est le principe de tous les mouvements de l'activité humaine lui obéit d'une manière absolue.

« Nous ne trouvons dans ces mouvements aucune trace d'attention, de volonté, d'autorité qui retienne dans l'ordre et l'harmonie les fibres nerveuses si fortement ébranlées... L'âme n'a plus la direction des facultés psychiques, l'intelligence, la volonté, la liberté n'agissent plus, nous sommes en présence de l'imagination, du cerveau, du corps qui produisent, sans le concours de l'âme, des songes, des hallucinations, des sensations et des mouvements désordonnés.

« Voici le sommeil ordinaire. Or, l'hypnotisme produit le même résultat, il occasionne un sommeil qui voile l'intelligence, affaiblit la volonté, enchaîne la liberté, et qui déchaîne en l'exaltant toute la puissance de l'imagination.

« Celui qui se rend maître de l'imagination, pendant le sommeil, se trouve aussi maître de tout l'organisme qui en dépend, il acquiert une puissance presque illimitée sur son sujet. »

Le P. Rolfi cite quelques exemples à l'appui de sa croyance à l'extraordinaire puissance de l'imagination ; ces exemples abondent dans l'histoire de la médecine, on a l'embarras du choix.

L'étude du système nerveux nous donne l'explication de ces faits et éclaire l'enseignement de la philosophie. Le sommeil hypnotique, comme le sommeil ordinaire, arrête les nerfs

qui servent aux facultés intellectuelles et morales, à l'intelligence et à la liberté, et il surexcite les nerfs d'où dépendent les forces organiques, de l'instinct, mais les nerfs de la vie intellectuelle aussi bien que les nerfs de la vie instinctive ont leur point de départ dans le cerveau, qui passe sous la domination de l'hypnotiseur.

L'hypnotisé est donc un automate qui produit des actes instinctifs. A l'état ordinaire, pendant le sommeil, ces actes instinctifs viennent de nous, de nos impressions, de nos souvenirs, de nos organes, de notre corps. A l'état hypnotique, ces actes instinctifs sont l'œuvre de l'imagination, et celle-ci appartient à l'hypnotiseur qui en joue à sa manière et à son gré.

L'hypnotiseur ne substitue pas sa volonté à la volonté de l'hypnotisé, non. Par l'attitude, par le geste, par la parole, il détermine dans l'imagination de son sujet une impression, une image qui produira instinctivement tous les effets attendus. Il dira à son sujet hypnotisé : voilà une fleur, elle est belle, elle embaume, ou bien elle est laide, elle empoisonne ; il lui dira : tu es soldat, prêtre, évêque, général ; il fera naître une image, un type dans l'imagination déchainée de l'hypnotisé, et l'image déterminera par association, toutes les impressions que l'on veut provoquer. (Inhibition de la raison, dynamogénie de l'imagination.)

Nous arrivons ainsi à faire naître des images, à provoquer des sensations, à éveiller des passions, à déterminer des actes, à produire l'anesthésie et la paralysie, à parcourir toute la gamme de ces phénomènes merveilleux, mais naturels dont l'exposition remplit les livres des hypnotiseurs contemporains.

Écoutons saint Thomas, sur la puissance de l'imagination : « De ce que l'âme imagine quelque chose et en est vivement frappée, il s'ensuit quelquefois une modification dans le corps d'où résulte la santé ou la maladie sans l'action des agents matériels qui, normalement, causent la maladie ou la santé. *Contra gentiles*, lib. III, cap. xcix. » — Et encore : « Le corps peut être modifié et changé en dehors des agents physiques, principalement par une imagination fixe, en suite de laquelle le corps s'échauffe soit par les désirs, soit par la colère, ou

même est altéré jusqu'à la fièvre et à la lèpre. *Quæst. disput. De potentia* q. VI, art. 9. »

Le grand Docteur dit aussi que « le corps obéit à l'imagination pour les altérations organiques qui se font par la chaleur, par le froid et ce qui s'ensuit ». (Cité par le P. Coconnier, p. 408.)

Fondé sur ce principe d'Aristote, que *l'imagination est dans l'animal un principe de mouvement*, saint Thomas enseigne que l'imagination commande à toutes les forces de la sensibilité, qu'elle règle les battements du cœur, qu'elle met en mouvement les esprits vitaux par lesquels l'organisme tout entier peut être modifié. Saint Thomas, écrit le P. Rolfi, refuse seulement à l'imagination le pouvoir *de modifier la forme extérieure du corps et des organes*. P. 58. *La Magia moderna* (1).

« Si extraordinaires qu'ils soient, écrit le P. Rolfi, tous ces phénomènes appartiennent à l'ordre naturel, et il faut écarter l'idée d'une intervention préternaturelle. Nous ne voyons rien qui surpasse les forces de la nature dans cette puissance de l'hypnotiseur sur l'hypnotisé et dans les phénomènes qui en sont la conséquence, p. 19. »

.

#### IV

Mais voici une catégorie de phénomènes que l'on obtient quelquefois pendant le sommeil hypnotique et qui sont incontestablement en opposition avec les lois générales de la nature ; ils trahissent la présence et l'intervention d'un principe ou d'un agent préternaturel. Tels sont, écrit le P. Rolfi, la double vue, la vue à de longues distances, la pénétration des pensées, l'intuition des maladies internes, la transposition des sens, la prévision certaine de l'avenir. Si vous constatez la réalité de ces phénomènes, vous pouvez dire : les lois de la nature sont violées, un être préternaturel se trouve là.

(1) Il Dottor angelico ricusa soltanto all'immaginazione la forza di modificar la forma esterna del corpo e degli organi, già determinata dall'evoluzione della vita e della formazione dello scheletro umano.

L'homme n'a pas reçu de la nature la faculté de voir à travers les corps opaques, les objets dont il est séparé, de voir, de Paris, ce qui se passe à Rome ou à Constantinople; tout ce qu'on a dit de *l'hyperidéation*, d'un sixième sens, d'un affranchissement temporaire de l'âme, de l'hyperesthésie, du fluide vital, du périsprit voyageur, pour expliquer cette communication de l'âme à travers les corps opaques avec les objets les plus éloignés, tout cela ne repose sur rien et ne résiste pas à la discussion. Le P. Rolli n'a pas de peine à le démontrer.

Il est aussi certain qu'aucun homme ne possède la faculté de connaître avec certitude les événements qui découlent de la liberté humaine, car le propre des actes libres, c'est d'échapper à toute prévision: aucun homme ne peut voir par l'épigastre et entendre par les yeux, c'est par l'appareil auditif que l'homme entend, c'est par l'appareil optique que nous voyons. Je ferais une réserve en ce qui concerne la connaissance de quelques maladies. Des émanations infectieuses de l'organe malade peuvent éveiller l'attention d'un sujet *hyperesthésié*, et lui permettre de découvrir une maladie cachée, sans que ce fait implique l'intervention d'un agent préternaturel.

Quand vous vous trouverez en présence d'un sujet hypnotisé, plongé dans un profond sommeil, placé sous la domination et l'irrésistible autorité de l'hypnotiseur, observez-le avec soin. Si, obéissant au commandement illicite du magnétiseur, il fait la description véridique de ce qui se fait à Rome ou à Pékin, s'il révèle avec clarté et précision l'état d'âme, et les pensées et les fautes secrètes de ceux qui viennent le consulter; s'il prédit l'avenir qui intéresse votre personne, votre famille, vos amis, votre pays, n'hésitez pas à reconnaître que ce sujet est entré dans les régions obscures et dangereuses du préternaturel, qu'il est passé sous la domination de l'esprit mauvais, et que vous avez sous les yeux un des phénomènes troublants et trop souvent contagieux de la magie.

Dans ce cas illicite, mauvais, dangereux, ne vous prononcez pas témérairement contre *l'hypnotisme*, prononcez-vous hardiment contre *l'hypnotiseur* qui abuse d'un instrument redoutable, comme un malfaiteur pourrait abuser du chloroforme ou d'un poison.

Mais si vous rencontrez un médecin honnête, sérieux, chrétien qui dans une salle d'hôpital, et avec un grand respect pour la dignité humaine, endort un malade, ne le condamnez pas. Laissez-le demander à l'action si puissante de l'imagination sur tout l'organisme, la guérison que la science semble trop souvent lui refuser.

Et si ce praticien honnête essayait, dans une circonstance exceptionnelle, d'implanter dans l'imagination d'un sujet malheureux et vicieux, la suggestion qui va le délivrer d'une redoutable tentation de crime ou de désespoir; s'il le faisait avec prudence, avec science, avec respect, en poursuivant un effet physique lié à un effet moral, à quel titre voudriez-vous encore le blâmer et le condamner?

« Employé par des opérateurs honnêtes, écrit le P. Coconnier, à la fois psychologues et médecins, le traitement hypnotique a pu être appliqué à des milliers de sujets, sans que la santé d'aucun et le fonctionnement normal de ses facultés aient été compromis. Beaucoup ont été guéris de leurs maladies, ou notablement soulagés dans leurs souffrances. Plusieurs doivent à l'hypnotisme la vie. A l'égard d'hommes tombés dans l'abrutissement de l'ivrognerie et de la débauche, d'enfants dégénérés, il a été employé avec succès, comme moyen thérapeutique secondant les moyens d'ordre moral. L'hypnose n'est donc pas essentiellement malfaisant (1). »

Le P. Rolfi a su exprimer ces idées dans son livre substantiel, avec un respect légitime des droits de la science qui nous est chère plus qu'à tout autre, avec une déférence filiale et chrétienne envers les droits de l'Église dont il accepte l'infaillible direction en matière doctrinale. Il a su se tenir à distance des présomptueux qui ne doutent de rien et des superstitieux qui ont peur de la science et qui doutent de tout.

Élie MÉRIC.

(1) R. P. Coconnier, *L'Hypnotisme franc*, p. 426.

---

## LES CHARISMES DU SAINT-ESPRIT

(Suite.)

---

### III. — La répartition des Charismes

Les apôtres, les grands apôtres comme dit saint Paul (II Cor. XI, 5), rayonnaient, cela est certain, de la plénitude des charismes du Saint-Esprit; elle était en eux comme un rejaillissement extérieur de leur foi magnifique, de leur espérance héroïque, de leur très lumineuse et très ardente charité. Le charisme *la parole de la sagesse* les mettait à même de donner communication *aux parfaits* des mystères les plus élevés et les plus intimes de la grâce; par *la parole de la science* ils se proportionnaient à la capacité des petits, auxquels il faut *du lait* et non *l'aliment substantiel* des forts (I Cor. XIII, 2). Ils étaient éclairés des lumières prophétiques les plus vives soit sur les secrets d'un prochain avenir, soit sur les mystères du monde futur, soit sur les crises suprêmes de la fin des temps. Ils étaient doués d'un regard très pénétrant dans sa douceur, qui démêlait sans peine dans les âmes les mouvements des esprits opposés, et perceait les replis des consciences. Ils étaient revêtus de cette foi, charisme gratuit, qui transporte les montagnes; ils abondaient en œuvres miraculeuses de premier ordre, quelquefois terrifiantes; sous leurs mains, à l'ombre que projetait Pierre en passant, à l'atouchement des linges qui étaient à l'usage de Paul, se multipliaient les guérisons subites de tous les malades jusqu'aux plus désespérés. Enfin ils parlaient toutes les langues, comme s'ils eussent saisi le mystère de leur genèse et formation intime; et il n'était pas besoin que personne leur servît d'interprète.

Telle était la religieuse terreur qu'investis de tous ces dons surnaturels ils répandaient autour d'eux, que personne n'osait se joindre à leur compagnie, alors qu'ils se tenaient

tous ensemble dans la galerie de Salomon : et le peuple les glorifiait à haute voix. (*Act. Apost*, v, 12, 13.) Il semble qu'un cercle de feu les entourait et les isolait de tout contact profane.

En un mot les apôtres, chefs du peuple chrétien, réunissaient en eux tous les charismes requis pour l'édification du corps de l'Église, comme la tête porte avec elle tous les organes sensitifs.

Il n'en était pas ainsi des autres fidèles. Les charismes se répartissaient entre eux, comme les fonctions différentes se répartissent entre les membres du corps. C'est la comparaison qu'emploie saint Paul pour faire entendre cette vérité.

« Vous êtes, dit-il aux fidèles, le corps du Christ, et membres d'un membre (c'est-à-dire d'une Église particulière qui va se rattachant à l'Église universelle).

« Dieu a établi dans son Église premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des docteurs, ensuite les thaumaturges, les guérisseurs, les aides ou infirmiers (1), les dispensateurs des aumônes, ceux qui parlent les langues, ceux qui ont grâce pour les interpréter.

« Tous sont-ils apôtres? Tous prophètes? Tous docteurs?

« Tous font-ils des miracles? Tous ont-ils la grâce de guérir les maladies? Tous parlent-ils les langues? Tous ont-ils le don de les interpréter?

« Entre ces dons, ayez plus d'empressement pour les meilleurs. » (*I Cor.* xii, 27-31.)

Quel magnifique tableau nous trace l'Apôtre de l'Église primitive! quelle belle harmonie de fonctions et de ministères dans le corps mystique du Christ! Comme tout y est bien ordonné et distribué : On reconnaît sans peine, en ces fonctions vivifiées par la présence du Saint-Esprit, par la charité qu'il répand dans les cœurs, les divers charismes énumérés plus haut.

En nommant au premier rang *les apôtres*, saint Paul n'entend pas proprement les grands apôtres, mais en général tous

(1) C'est ainsi qu'on interprète généralement le mot *opitulationes* de saint Paul, de même qu'on entend le mot suivant *gubernationes* de la dispensation des aumônes.



ceux qui faisaient office apostolique en annonçant la parole de Dieu, ceux à qui l'Esprit avait départi le plus haut des charismes, celui de la sagesse, qui leur permettait d'aborder, sans crainte de s'égarer, les plus profonds mystères de la foi et de la vie surnaturelle.

Après eux il mentionne *les prophètes*. Il y avait parmi les premiers chrétiens plusieurs personnages, et même des vierges, qui étaient reconnus publiquement comme favorisés de lumières prophétiques, nous en verrons quelques exemples dans la suite de cette étude; en ces personnages les communications d'en haut n'étaient point passagères, comme pour beaucoup d'autres fidèles dans les assemblées, mais habituelles comme elles l'étaient pour les prophètes de l'ancien Testament.

Les *docteurs* sont cités en troisième lieu. Il s'agit de ceux qui ont reçu le charisme de la science lequel implique une connaissance spéculative et pratique des choses religieuses, avec une spéciale facilité pour les vulgariser.

Les *thaumaturges*, ou opérateurs de merveilles, malgré leur puissance stupéfiante, n'atteignent pas à la dignité de ceux qui sont chargés d'enseigner. Mais ils ont le pas sur les simples *guérisons*, qui rendent la santé aux malades soit par l'invocation du nom de Jésus, soit par le signe de la croix, soit par une onction d'huile; ceux-ci étaient nombreux dans les temps primitifs. A côté d'eux, saint Paul place ces pieux fidèles qui, selon l'explication la plus plausible de ce passage, assistaient les malades (*opitulationes*); ou bien qui s'occupaient des pauvres et étaient chargés de la répartition des aumônes (*gubernationes*).

Il met au dernier rang ceux qui parlent diverses langues ou qui ont grâce pour les interpréter. C'était en effet un don moins essentiel, utile seulement en certaines circonstances données, et qui n'entraînait pas aussi intimement dans la constitution de l'Eglise.

En cette énumération saint Paul se propose de rabattre, au moins incidemment, l'estime exagérée que les Corinthiens professaient pour le don des langues. A cette occasion il entre en des détails très curieux sur les phénomènes mysti-

ques qui se produisaient dans leurs assemblées, et vraisemblablement dans toutes les assemblées des fidèles à cette époque. Le Saint-Esprit y manifestait sensiblement sa présence. Il versait chez les uns des illuminations qui les faisaient prophétiser; il donnait à d'autres de parler des langues étrangères. Seulement cette profusion de charismes répandus engendrait parfois quelque confusion. Chacun voulait produire au dehors la grâce spéciale qui le visitait intérieurement; les uns publiaient des prophéties, les autres parlaient diverses langues. L'Apôtre entreprend de réglementer ces manifestations, pour en retirer tout le profit qu'elles pouvaient comporter.

Il pose en principe que la prophétie prime le don des langues. En effet, le prophète est éclairé de Dieu, il se comprend parfaitement lui-même, il parle un langage intelligible pour tous et qui est de nature, par les enseignements qu'il contient, à édifier ses auditeurs. Au contraire à quoi sert-il de parler des langues que personne ne comprend, et que celui qui les parle n'entend lui-même avec assez de clarté pour donner à d'autres l'intelligence de ce qu'il dit? Au moins, si un frère s'exprime en quelque dialecte inconnu, qu'il ne le fasse pas sans qu'il y ait quelqu'un à côté de lui qui soit capable, par un charisme spécial, d'interpréter son discours!

Ici saint Paul accentue sa manière de voir par une mise en scène vraiment suggestive. Il suppose un païen qui entre dans une assemblée des fidèles. S'il entend chacun parler confusément des langues étrangères, il dira : ces gens-là sont fous! Si au contraire il entend les fidèles émettre des révélations prophétiques, il sera saisi, pénétré d'une conviction irrésistible : « Les secrets de son cœur, dit l'Apôtre, se trouveront mis à nu, il se prosternera la face contre terre, il adorera Dieu en reconnaissant qu'il est vraiment présent au milieu de vous. » (I *Cor.*, xiv, 23-26.) Tel était l'effet produit sur les païens par une assemblée chrétienne bien réglée où le Saint-Esprit révélait son action : les secrets de leur conscience étaient mis au jour, leurs fautes cachées découvertes; il leur fallait reconnaître la puissance de Dieu et se convertir. Saint Irénée atteste

que ces conversions miraculeusement provoquées étaient encore fréquentes de son temps. Or elles étaient dues au charisme de la prophétie, et non à celui des langues.

En conséquence de ces observations pratiques, l'Apôtre dispose très sagement qu'il suffit que, dans une assemblée, deux frères ou trois au plus émettent des discours en langues inconnues, et encore à condition qu'il se trouve un interprète pour en expliquer le sens. Quant au charisme de la prophétie, il limite également son usage, mais d'une manière moins stricte; il tient d'ailleurs à ce que ces communications prophétiques soient contrôlées par les frères doués du discernement des esprits. Il règle enfin que les femmes ne doivent jamais prendre la parole dans les assemblées, encore que quelques-unes soient authentiquement visitées par la grâce de la prophétie. Grâce à ces mesures, tout se passera avec ordre et édification.

Saint Paul tenait essentiellement à ce bon ordre des assemblées chrétiennes, afin qu'elles n'eussent rien de commun même en apparence avec les mystères du paganisme. Là aussi il y avait des scènes d'inspiration soi-disant prophétique. Mais quelle différence avec les visites du Saint-Esprit! C'était un délire, une véritable possession démoniaque qui jetait les initiés hors d'eux-mêmes, soulevait leur poitrine, en tirait des cris inarticulés et des paroles incohérentes; ils subissaient une violence à laquelle ils ne pouvaient résister, ils ne se comprenaient pas eux-mêmes. Au contraire, comme le dit saint Paul, *l'esprit des prophètes est soumis aux prophètes* (1); ils ne sont pas emportés par une inspiration délirante, mais envahis par une inspiration non moins douce que puissante qui leur laisse toute leur liberté; ils ont conscience et connaissance de ce qu'ils disent, et ils peuvent se retenir de parler quand ils veulent. Tel est le signalement du vrai prophète: loin d'être, comme le faux prophète, agité par les furies, et

(1) Estius donne ce sens à la parole de l'Apôtre, que l'esprit des prophètes était soumis à d'autres prophètes, c'est-à-dire contrôlé par ceux qui avaient le discernement des esprits. Mais cela même démontre que tout se passait dans les assemblées chrétiennes avec calme et retenue. Ainsi l'interprétation d'Estius revient à l'explication que nous tirons de bons auteurs.

privé de sa liberté, il reste en possession de lui-même sous l'influx d'en haut le plus impétueux.

Reste une question à élucider. On s'explique très bien, d'après les dires de saint Paul, l'utilité de la prophétie ; on comprend moins bien comment le Saint-Esprit, qui ne fait rien d'inutile, répandait avec tant de profusion le charisme des langues, qui dans l'espèce, ne servaient pas à la conversion des infidèles. Nous répondrons que, même dans les conditions où il se produisait à Corinthe et ailleurs, le charisme des langues n'était nullement à mépriser. 1° Il attestait la permanence dans l'Eglise du Saint-Esprit tel qu'il était descendu au Cénacle ; plus tard d'autres signes remplaceront celui-là ; pour le moment il gardait son opportunité providentielle. 2° Il rappelait à tous que l'Eglise était destinée à convertir et à réunir dans son sein toutes les nations de la terre ; il tenait les fidèles en communion étroite avec les apôtres qui évangélisaient les nations barbares. 3° Il était, au témoignage de saint Paul, accompagné d'un sentiment de dévotion qui eût gagné à être éclairé d'un rayon plus net d'intelligence, mais qui n'était pas néanmoins à négliger.

D'ailleurs, et en dehors même de ces raisons probantes, les œuvres de Dieu n'ont-elles pas précisément pour caractère une sorte de magnifique prodigalité, surtout quand elles sont dans la fraîcheur de la jeunesse, quand elles n'ont pas subi encore l'épreuve du temps ou l'attouchement des hommes ? Voyez comme le printemps charge les arbres de fleurs en si grand nombre, qu'ils ne pourraient jamais nourrir de sève et porter tous les fruits qui en sortiraient ! Quelle prodigieuse quantité de graines et de semences est jetée en pure perte dans le vaste sein de la nature ! Au sortir du Cénacle, l'Eglise était jeune ; elle se couvrait d'une exhubérante floraison de charismes spirituels. Le Sauveur avait lui-même comparé son Esprit au *vin nouveau* ; il se produisait parmi les premiers fidèles une fermentation de vie, qui débordait en luxuriants phénomènes. Ne jugeons pas, d'après notre époque refroidie, de ces temps d'expansion merveilleuse et de brûlante ferveur.

Le témoignage de l'Apôtre, qui nous met sous les yeux ces phénomènes avec la netteté d'une chose vécue, est absolu-

ment péremptoire : et nous ne voyons pas comment, historiquement parlant, on pourrait le récuser. On parlera peut-être ici d'hallucination collective, de contagion mentale : ce sont là des mots qu'il est facile de jeter en l'air, mais qui n'expliquent rien. Les phénomènes, dont saint Paul nous trace le tableau, sont complexes, variables selon les individus : ce qui suffit à écarter l'hypothèse d'une hallucination collective. Ils consistent en prophéties ayant chacune un sens bien déterminé, et qui sont de nature à frapper et à édifier les auditeurs ; en émission de langues étrangères, qui sont de vraies langues, réellement parlées dans un coin ou dans un autre du globe. Ils attestent par là même l'intervention d'un Esprit omniscient, et ayant tout pouvoir sur les âmes humaines pour les pénétrer et les éclairer. Cet Esprit, tout-puissant dans ses opérations, est également plein de douceur ; il laisse à ses voyants et à ses prophètes leur liberté entière, en sorte qu'ils restent en possession d'eux-mêmes sous le coup de l'inspiration la plus véhémence. A ces signes les premiers fidèles, les païens eux-mêmes reconnaissaient Celui en qui la foi de l'Église salue une Personne divine, à savoir le Saint-Esprit : la foi des croyants était puissamment affermie, les infidèles se convertissaient en foule, et la religion chrétienne se propageait et s'établissait partout malgré les efforts désespérés que les juifs opiniâtres et les prêtres des idoles opposaient à sa divulgation. De tels résultats à eux seuls prouvent la divinité de la cause qui les a produits. Dire que le monde a été converti par des hallucinés, c'est cela qui est une hallucination, l'hallucination du sophisme et de la mauvaise foi.

#### IV. — Les Apôtres sous la direction du Saint-Esprit

Le Saint-Esprit est l'âme de toute l'Église ; il s'est montré très spécialement l'âme du collège apostolique. Il dirigeait les apôtres dans les voies de la perfection chrétienne, comme il y dirige tous les chrétiens, et les soulevait jusqu'aux plus hauts sommets de la sainteté. Mais en outre il les dirigeait dans l'exécution de leur sublime ministère. Cette seconde

direction se produisait, comme la première, dans l'intime de l'âme, par des touches secrètes, par de vives illuminations, par des visions le plus souvent imaginatives; mais elle tendait, à l'extérieur, en ce qu'elle avait pour objet propre des fonctions extérieures. Alors que la première était exercée par le Saint-Esprit au moyen des sept dons spirituels; celle-ci résultait principalement de la mise en œuvre des charismes dont il est question en cette étude.

Les Pères, et tout spécialement saint Grégoire le Grand, aiment à nous représenter les apôtres sous le symbole scripturaire des nuées que le vent pousse d'un côté et d'un autre, et qui ne résistent pas au souffle qui les emporte; ou encore sous l'emblème des animaux ailés d'Ézéchiel qui allaient et volaient où l'Esprit les poussait avec une impétuosité incoercible. C'est bien ainsi que les apôtres nous apparaissent, dans le livre des Actes, sous l'incessante et en quelque sorte tangible direction du Saint-Esprit.

Leur situation était des plus délicates. Il fallait qu'ils fussent très clairement instruits des desseins de la divine Providence, et revêtus d'une force insurmontable pour les accomplir jusqu'au bout. Ces desseins étaient que la réprobation méritée des Juifs servit aux Gentils de porte d'entrée dans l'Église; que les observances mosaïques fussent abrogées, qu'une loi entièrement nouvelle fût substituée à la loi ancienne, en un mot que l'axe de la religion fût déplacé moralement et même matériellement. Qu'on se mette à la place des apôtres nés et élevés dans le culte de la loi mosaïque, religieusement attachés aux traditions ancestrales; que l'on calcule ce que peut la force de la coutume, et surtout d'une coutume religieuse en soi très respectable : on comprendra qu'il ne fallait rien moins que l'intervention d'une puissance divine pour les détacher ainsi des rites anciens, et en faire les dociles instruments d'une rénovation religieuse qui les forçait à rompre avec les tenaces préjugés de leur patrie et avec leur propre passé.

Notre-Seigneur avait donné ordre à ses apôtres de prêcher l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre; donc ils devaient appeler les Gentils à la connaissance du vrai Dieu et de Jésus-

Christ, l'unique Sauveur du monde. Il leur avait prédit que mille persécutions les attendaient dans l'accomplissement de leur divine mission, et même qu'on les haïrait jusqu'à ce point *de croire servir Dieu en les massacrant*. Il semble, dit Bossuet, qu'il n'est point de vérités plus fortes que cette dernière, et plus capables de faire hésiter le courage le plus intrépide. Et néanmoins il en était d'autres plus ardues encore, et telles qu'avant la venue du Saint-Esprit les apôtres n'auraient point pu les porter.

Or voici, ajoute Bossuet, quelques-unes de ces vérités « que Jésus-Christ n'a pas dites, ou sur lesquelles il n'a pas appuyé : c'est que les apôtres seraient obligés, non seulement à subir l'exécration de la synagogue, mais encore à se séparer d'eux-mêmes du reste du peuple, comme il paraît dans les Actes ; à relâcher l'obligation de la loi, à la regarder comme un fardeau insupportable aux Juifs mêmes, selon ce qu'ils disent dans les Actes que *ni nos pères ni nous n'avons pu la porter* ; à faire voir, ce qui est bien plus, que non seulement la loi n'obligeait point les Gentils, mais encore les rendait coupables, conformément à cette parole : *Si vous vous faites circoncirer, Jésus-Christ ne vous servira de rien*. Voilà quelque partie des vérités que les apôtres n'auraient pu porter, si Jésus-Christ les leur avait apprises d'abord. Et c'est pourquoi il les réserve au Saint-Esprit, qui aussi, lorsqu'ils furent obligés de les expliquer dans le concile de Jérusalem, leur fait dire : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous*.

« Que dirai-je du redoutable secret de la réprobation des Juifs, pour donner lieu aux Gentils ; et du retour futur de ces mêmes Juifs, après que les Gentils seront entrés. Secret admirable qui donne lieu à celui de la prédestination, et à ces terribles paroles : *Dieu a tout renfermé dans l'incrédulité, pour montrer que nul n'est sauvé que par sa miséricorde*. C'est un secret dont Jésus-Christ a posé les fondements, mais dont il laisse l'application et le fond à développer à saint Paul (1). »

Le Saint-Esprit révéla peu à peu aux apôtres ces vérités si

(1) Bossuet. *Méditations sur l'Evangile*. La Cène, 11<sup>e</sup> partie, xxii<sup>e</sup> jour.

graves, afin qu'ils réglassent leur conduite en conséquence, et qu'ainsi la transformation religieuse du monde se fit progressivement. Le récit des Actes des apôtres nous fait suivre les phases de cette transformation.

Aux premiers chapitres, nous voyons les apôtres qui offrent le salut aux Juifs avec une sainte véhémence. Il est clair que la miséricorde divine fait, par la bouche de Pierre, un suprême effort pour les amener tous ensemble à la foi et à la pénitence. Mais la violente opposition de la synagogue à l'Évangile se dessine d'une manière officielle qui engage le corps de la nation.

Saint Étienne entre en scène : sa touchante et vigoureuse physionomie, éclairée d'un rayon d'en haut, fait ressortir les figures livides et grinçantes de haine des membres du Sanhédrin. Le sang des martyrs va combler la mesure des crimes de la nation déicide, et amènera sa définitive réprobation.

Cependant l'Église naissante fait un mouvement en dehors de la Judée, et entre victorieusement dans la Samarie (1). Le diacre Philippe y prêche avec des miracles; et les apôtres viennent personnellement, par des miracles plus grands encore, confirmer les convertis.

Les Gentils ne sont pas encore entrés dans l'Église; mais ils se tiennent à la porte et ils frappent. Ils y seront admis, cela n'est pas douteux, car leur admission ressort du programme tracé par Notre-Seigneur; mais comment, avec quelle formalité? Devront-ils passer par la porte basse et le dédale étroit des observances judaïques? ou bien leur ouvrira-t-on tout d'abord et toutes grandes les portes du baptême, sans leur demander autre chose que la foi en Jésus-Christ? Saint Pierre n'eût pas osé de lui-même prendre ce dernier parti; mais le Saint-Esprit le lui impose avec une autorité irrésistible.

Arrêtons-nous ici au récit des Actes; il est semé de merveilles d'un bout à l'autre (x). Le centurion Cornélius, homme très religieux, qui faisait partie de la cohorte nommée l'*Italique*, demeurait à Césarée; il désirait sincèrement, par l'effet

(1) Les Samaritains n'étaient pas regardés proprement par les Juifs comme des gentils et des païens, mais plutôt comme des hérétiques et des schismatiques.



d'une grâce secrète, le royaume de Dieu. Un jour, « à la neuvième heure, il voit très clairement dans une vision un ange de Dieu qui se présente à lui, et lui dit » d'aller chercher à Joppé, chez Simon le corroyeur, Simon surnommé Pierre. Il envoie donc deux de ses serviteurs le trouver. Or le lendemain, à la sixième heure, avant de prendre son repas, Pierre est ravi en esprit; il voit le ciel ouvert, et comme une grande nappe qui en descend, laquelle est pleine d'animaux de toutes sortes purs et impurs. « Une voix en même temps retentit : *Lève-toi, Pierre, tue et mange.* — *Je m'en garderai bien, Seigneur,* répond l'apôtre, *car je n'ai jamais rien mangé qui fût impur et souillé.* — *Comment,* reprend la voix, *appelles-tu impur ce que le Seigneur a purifié?* — Et par trois fois la vision se renouvelle. » Saint Pierre se demandait ce qu'elle signifiait, quand les serviteurs de Cornélius frappèrent à sa porte. L'Esprit alors lui en fit connaître le sens; il comprit que Dieu ne fait pas acception de personnes, et que quiconque a la foi devient pur et agréable à ses yeux. Il suivit donc les serviteurs du centurion, et se rendit chez lui à Césarée. Une nombreuse assemblée de gentils était réunie dans sa maison : Pierre leur adresse la parole, et tandis qu'il leur parle, le Saint-Esprit descend sur eux et leur confère le don des langues. Toute hésitation disparaît du cœur de l'apôtre; il les baptise tous au nom de Jésus-Christ.

Tel est le grand événement qui fit crouler le mur de séparation derrière lequel la gentilité attendait la rédemption. Ce mur était fait des ignorances de la gentilité et des préjugés du judaïsme. Les uns et les autres disparurent au souffle du Saint-Esprit. C'est bien Lui qui de toutes manières était intervenu. Saint Pierre demeura pleinement convaincu; mais il dut justifier sa conduite devant les autres apôtres et les frères de Jérusalem, ce qu'il fit, en rapportant les phénomènes miraculeux qui avaient amené la collation du baptême à Cornélius et aux gentils de son entourage. Ces explications furent reçues avec respect, et entraînèrent l'acquiescement joyeux de ceux qui les recueillirent (XI).

La question toutefois devait se poser de nouveau quelques années plus tard à Antioche. Et même elle fut agitée avec

acrimonie. Plusieurs juifs convertis voulaient absolument que les gentils convertis fussent circoncis et soumis aux observances mosaïques; c'était à leurs yeux une condition indispensable du salut. Leur insistance alla si loin, que les apôtres durent se réunir conciliairement à Jérusalem pour trancher le débat par une décision solennelle. Saint Pierre prit la parole, et déclara que c'était tenter Dieu que de prétendre imposer aux convertis de la gentilité un joug « que nos pères, ajouta-t-il, ni nous n'avons pu porter. » (xv, 10.) Cette dernière parole portait un coup terrible aux observances mosaïques; elles avaient fait leur temps, elles allaient être mises de côté, elles ne convenaient pas à la sainte liberté chrétienne. Le discours de Pierre fut écouté comme venant du ciel; tous s'inclinèrent avec empressement. Après quelques explications de saint Jacques, la charte de la liberté chrétienne fut rédigée et publiée par les apôtres réunis à leur chef. Elle porte ces mots : *Il a plu au Saint-Esprit et à nous* (28). Ainsi elle est dictée par le Saint-Esprit, qui planait sur l'assemblée, et l'animait sensiblement de son souffle.

Il y eut encore, par la suite, des protestations violentes de la part de certains judaïsants opiniâtres contre l'admission pure et simple des gentils dans l'Église. Il y eut une contestation célèbre à Antioche, dans laquelle nous répugnons à voir engagée la personne du prince des apôtres. Il y eut même un commencement de schisme dans les églises de Galatie. Mais ce furent là comme les suprêmes convulsions du judaïsme expirant. Saint Paul, écrivant aux Galates, leur déclara formellement que celui qui tient aux rites anciens comme à une chose nécessaire et indispensable au salut, se met lui-même en dehors de la voie du salut qui est Jésus-Christ et Jésus-Christ seul. Ainsi les rites anciens non seulement n'étaient pas une source de vie, mais devenaient une cause de mort. On ne pouvait supporter que la jeune liberté chrétienne demeurât liée à un organisme qui était désormais un cadavre.

Nous sommes heureux de faire ressortir en passant ce que les apôtres ont fait pour cette liberté chrétienne, qui était l'affranchissement du monde : esclavage des vices et des

erreurs, assujettissement aux multiples entraves d'une loi de crainte, toutes ces chaînes furent brisées par la parole apostolique, ou plutôt par le Saint-Esprit. *Là où est l'Esprit, dit saint Paul, là est la liberté.*

Le judaïsme sectaire avait répondu à l'admission des gentils dans l'Église par une persécution qui trancha la tête de saint Jacques le majeur, et faillit faire périr saint Pierre. Celui-ci, délivré miraculeusement par un ange (*Act. xii*), fixa sa chaire à Antioche, comme nous l'apprend une tradition incontestée (1). Ainsi l'Église prenait pied officiellement chez les gentils, repoussée violemment et menacée qu'elle était par les Juifs.

Mais l'église d'Antioche n'était dans les desseins de Dieu, pour le prince des Apôtres, qu'une étape. A une époque qu'il est difficile de préciser historiquement d'une manière sûre, saint Pierre transporta sa chaire pontificale à Rome, en plein cœur de la gentilité, dans la capitale des Césars. A des yeux humains, cette translation fut un coup de singulière audace, un trait de génie. Pour l'apôtre, ce fut l'exécution d'un dessein providentiel qui lui fut (si les Actes se taisent, la tradition nous l'assure) nettement signifié par le Saint-Esprit.

La réprobation des Juifs, la vocation des gentils étaient passées dans le domaine des faits par l'abandon de Jérusalem et par l'élection de Rome. L'axe religieux du monde se trouvait désormais déplacé.

Nous avons démontré que cette transformation unique et prodigieuse fut due à la motion du Saint-Esprit se produisant sous forme de visions et d'inspirations. L'initiative extérieure en revient, comme il était convenable, à saint Pierre, le prince des apôtres. Mais le Saint-Esprit lui forma et lui donna, pour cette œuvre extraordinaire, un aide incomparable en la personne de l'apôtre saint Paul son compagnon de martyre. Étudions la captivante physionomie de saint Paul.

(*A suivre.*)

D. Bernard MARÉCHAUX.

(1) Nous n'avons pas la prétention d'établir ici la chronologie de saint Pierre. Plusieurs exégètes pensent qu'il établit sa chaire à Antioche dès l'an 36, et qu'après sa délivrance en l'an 44 il la transporta à Rome. Le Concile de Jérusalem eut lieu, comme on le croit généralement en l'an 51.

## MAISON HANTÉE

(Suite)



Pour en avoir le cœur net, je me rendis moi-même auprès de M. le Procureur pour savoir à quoi m'en tenir positivement au sujet des honoraires qui pouvaient m'être dus, quelque minimes qu'ils pussent être.

M. le Procureur me dit alors qu'il ne pouvait me faire payer sans la réquisition de M. le Maire, qu'il la lui fallait absolument comme pièces à l'appui, que je n'avais qu'à la lui demander, pensant bien qu'il ne la refuserait pas ; mais que s'il me la refusait, je n'aurais plus alors qu'à m'adresser directement à M. le Ministre de la Justice, le cas en valant la peine.

Je demandai donc à M. le Maire de vouloir bien me délivrer cette réquisition, qu'il m'avait promise devant plusieurs personnes, et sur sa parole d'honneur.

Eh bien ! M. le Maire s'y refusa *mordicus* avec un entêtement incroyable et presque risible, me disant qu'il me signerait bien cette réquisition s'il croyait de bonne foi que j'aie pu expliquer ces faits extraordinaires, et tout à fait surnaturels !... parce qu'il était absolument convaincu, et que personne ne pourrait le lui sortir de la tête, que c'était bien le diable qui avait fait tout cela ! ou les revenants ! comme tout le monde le disait... qu'il ne pouvait comprendre comment ces faits pouvaient avoir un rapport avec la médecine ; la médecine d'après lui, n'ayant qu'à s'occuper des remèdes à *appliquer aux maladies*, et par conséquent, la médecine n'ayant pas à s'occuper des esprits revenant de l'autre monde.

Ce brave homme, bon et obligeant d'ailleurs, s'était buté... je le voyais, il n'y avait pas à insister. Les gens portés à la superstition ou à la crédulité sont parfois les plus entêtés.

Je voulus cependant, un moment, en rassemblant toute ma patience, faire comprendre à M. D... peu versé dans les sciences supérieures, quoique très entendu et très pratique dans la vie et les affaires ordinaires, que la médecine avait parfois à s'occuper d'affections mentales et de faits s'y rattachant... Il commençait dès lors à s'impatisser ; je voyais bien qu'il était inutile d'insister... Cependant, je lui dis encore que M. le Procureur attendait seulement sa signature, reconnaissant tout simplement, comme cela était vrai, que dans l'exercice de ses fonctions, il m'avait requis, et cela devant plusieurs personnes, pour aller à la maison hantée afin d'essayer de me rendre compte de ce qui s'y passait et de le faire cesser si je le pouvais. La fin de ma phrase, allant à l'encontre de son opinion, était sans doute malheureuse : j'aurais peut-être dû lui accorder que c'était le diable que j'avais fait partir, et non la jeune fille.

Je ne pus parvenir à lui faire comprendre que sa responsabilité n'était pas engagée dans l'interprétation des faits, que sa signature n'avait qu'un but de contrôle pour me faire payer, non pour m'accorder raison... Ce fut bien pis quand je prétendis avoir tout fait cesser, en décidant du départ de la jeune bonne.

— Ah ! mon bon Docteur, reprit-il, avec une certaine justesse de raisonnement. Tenez ! si c'était cette jeune fille qui ait fait tout cela, elle l'aurait bien fait ailleurs, une fois partie... Vous voyez que je vous cloue !... Et rien ne me sortira de la tête que c'était le diable !...

— Cependant, lui répondis-je, de même que cet état de désordre cérébral a pu se produire spontanément chez cette jeune personne, de même ce retour brusque à l'état normal a pu également se produire.

Il est certain que mon diagnostic aurait été encore mieux prouvé si on avait pu remarquer que cette jeune fille ait renouvelé ces actes chez elle ; mais cela prouve aussi que mon intervention a pu arriver à déterminer un résultat encore plus heureux, grâce à l'admonestation que j'ai adressée à cette jeune fille et qui a pu rétablir le cours normal de ses idées...

Dans tous les cas, ajoutai-je, le parquet s'en rapportant à mes explications qui lui ont paru probantes, a cru devoir cesser les poursuites.

— Et qui voulez-vous qu'il poursuive? me répondit-il : des revenants?... En présence de ce parti pris, il n'y avait plus à insister.

Comme j'avais un peu ri involontairement la première fois qu'il nous fit le récit de son aventure lors de sa visite à la maison hantée (soi-disant, on lui avait fait entendre, et il en était persuadé), que je m'étais moqué de lui... Dieu sait si j'en ai eu l'idée et l'intention!

Par exemple, on rit involontairement quand on voit tomber quelqu'un, mais on le plaint tout de même. D'ailleurs, je compris que des personnes malintentionnées lui avaient monté la tête de même qu'elles avaient cherché à répandre de mauvais bruits sur M<sup>me</sup> F...

A partir de ce moment, je ne lui parlai plus de cette affaire des revenants, puisque ce souvenir seul lui faisait impression.

Et je ne m'adressai pas au Ministre de la Justice, ne voulant déranger un si haut personnage pour si peu, alors que parfois certains médecins-experts sont si mal rétribués.

On paie encore assez bien un vétérinaire à l'occasion d'une épizootie, mais le médecin l'est si peu dans les cas qui intéressent la sécurité de la société quand son art doit cependant intervenir dans quelque expertise médico-légale!

Je ne sais si M. le Ministre aurait bien voulu prendre ce récit en considération : peut-être aurait-il porté quelque intérêt à un cas si curieux et si bizarre ; peut-être se serait-il plu à récompenser un médecin ayant fait son devoir avec tant de persistance, malgré tant d'obstacles, malgré tant d'obstination, avec tant de peine pour lutter contre les préjugés.

Peut-être eut-il jugé que toute peine mérite un salaire ou une récompense.

Car on peut bien se demander ce qui serait arrivé, si je n'avais pu expliquer les faits qui se passaient à la C... et les faire cesser.

Sans mon intervention peut-être, on aurait pu poursuivre

et condamner des innocents, ou bien peut-être ces faits s'étant reproduits, y aurait-il eu quelques personnes assommées ou la maison incendiée ?

Dans les auteurs qui se sont occupés de questions analogues, il est difficile de trouver des cas identiques, d'en trouver d'aussi complets, d'aussi complexes et d'aussi extraordinaires.

Briand et Chaudé dans leur livre magistral traitant de la médecine légale, citent des cas intéressants, chacun dans son genre, sur les homicides commis involontairement et inconsciemment, soit en état de sommeil, soit en un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, et ces auteurs font suivre leurs observations de réflexions judicieuses sur les conséquences d'un jugement qui, au lieu de reconnaître l'innocence de ces malheureux, les aurait condamnés comme coupables. La justice aurait eu à regretter une erreur nouvelle, en punissant des innocents.

En faisant prendre à M. le Maire et à M<sup>me</sup> F... la décision d'éloigner cette fille, n'avons-nous pas trouvé le moyen de faire tout cesser dans cette maison et d'éviter de nouveaux et plus grands malheurs ?

N'avons-nous pas été assez heureux de rétablir le calme dans les idées de cette jeune fille en la raisonnant doucement... pauvre innocente ! jouet de ses illusions ! en la remettant dans son bon sens, n'avons-nous point fait une bonne action ?

Enfin, en éclairant la police et la justice sur l'innocence, l'inconscience et l'irresponsabilité de cette jeune fille, tout en la déclarant seule capable de ces actes comme somnambule et démonomaniaque, n'avons-nous pas empêché la Justice de commettre une erreur ? en lui faisant éviter de la prendre comme une coupable ?

Le brave brigadier regrette encore peut-être de ne point l'avoir arrêtée, l'ayant pu prendre pour une coquine... mais mes renseignements au parquet ont empêché son arrestation.

N'avons-nous pas ainsi évité à la Justice de soupçonner encore d'autres domestiques et surtout ces bonnes dames F...

malgré tous les bruits désobligeants qu'on faisait circuler sur leur compte... car cette digne dame F... n'a-t-elle pas été cruellement et bêtement soupçonnée, quoique bien à tort, d'avoir voulu faire croire aux revenants, pour faire brûler une seconde fois son immeuble, et se faire indemniser de même?

On récompense souvent des services moins importants : Récompensera-t-on jamais le nôtre?

Quoi qu'il en soit, nous gardons au fond du cœur, alors même que nul ne nous récompenserait le sentiment que dans cette circonstance délicate et difficile nous avons rendu un vrai service à la société... Cette société sera-t-elle ingrate envers nous? C'est possible; c'est même plus que probable; mais alors le sentiment du devoir accompli doit être la suprême récompense d'ici-bas.

Il est vrai de dire qu'il est plus difficile de faire le bien que le mal.

Il sera toujours difficile de vaincre les préjugés et la superstition, même par les armes de la science.

### Discussion du Sujet

Comme on a pu le voir, nos conclusions n'ont rien d'illlogique, étant d'accord d'une part avec les faits, et d'autre part avec les données de la science, basées sur l'observation médicale, bien qu'elles aient pu paraître un peu prématurées: mais c'est que nous avons été saisi, dès le début, par l'évidence du cas, d'après le récit de M. le Maire.

Chaque fait signalé était comme un signe, un symptôme de l'état d'esprit de la jeune fille dont le diagnostic en découlait, d'après les connaissances médicales pouvant être là le seul *médium*, c'est-à-dire comme une personne qui se croit en relation avec les esprits des morts, des revenants ou du diable, puisqu'elle croyait et faisait croire, non seulement que le diable lançait des objets, mais qu'elle en recevait des coups. C'est ce qui explique que nos conclusions se soient dès le début éloignées des préjugés du vulgaire, des opinions illusoire de l'ignorance et



des fausses croyances de la superstition, qui ne doivent jamais être adoptées sans examen.

Dans tous les faits qui se sont déroulés à la C... on a pu remarquer, en effet, que c'était toujours la jeune fille qui était là, qui pouvait seule agir, ou qui agissait réellement, tandis que les dames F... ou les autres domestiques, quand ils étaient présents, n'y étaient pour rien, ou n'y étaient que comme victimes ou comme spectateurs effrayés par le fait des terreurs diaboliques de la jeune P... qui se communiquait à eux tous, précisément à cause de sa conviction que c'était le diable qui agissait, et non elle, à cause de ses affirmations pleines de conviction, soit qu'elle criât : le diable me tape !... soit qu'elle criât : le diable m'enlève la soupière, etc... faisant ainsi passer sa conviction pleine d'assurance dans l'esprit : non prévenu, mais épouvanté des autres personnes de son entourage qui n'avaient pas les moyens scientifiques, de s'expliquer d'où cela pouvait provenir, et comment cela pourrait se produire.

D'où leurs frayeurs, d'où leur épouvante !

D'après tous ces faits qui se sont reproduits, il est évident qu'il n'y avait d'autres acteurs possibles que la jeune fille, quoique involontaire.

En quoi et comment soupçonner les dames F... ?

Quel agrément ces bonnes dames auraient-elles donc pu avoir de faire jouer chez elles une aussi étrange comédie ?

Quel plaisir pouvaient-elles éprouver à se faire donner des coups, ainsi qu'à leurs domestiques ?

Si ces dames ou leurs serviteurs s'étaient senti capables en quoi que ce soit, auraient-ils fait appeler le maire et les gendarmes ?

Mais quel *intérêt* les dames F... auraient-elles donc pu avoir à provoquer chez elles tout ce tapage infernal ?

Quel avantage auraient-elles donc pu avoir à faire tout casser, tout briser, surtout les choses auxquelles elles tenaient le plus, comme les services à thé, à café, par exemple... ?

Comment a-t-on pu avoir l'idée saugrenue que ces dames auraient voulu faire croire aux revenants pour brûler leur immeuble et être indemnisées de nouveau par une Compagnie d'assurances ?

Celui qui veut mettre le feu n'y va pas par trente-six chemins.

Franchement, je ne comprends pas qu'on puisse avoir et qu'on puisse émettre une idée aussi machiavélique, ou aussi astucieuse contre des dames si estimables...

Comment prêter une intention aussi criminelle à des personnes que leur honorabilité met au-dessus de l'atteinte d'une pareille calomnie ?

Inutile d'insister sur ce point, tant cette hypothèse est absurde et ridicule.

Mais alors même que ces dames auraient été de connivence avec leur jeune servante, comment admettre que celle-ci ait pu continuer à maintenir son rôle avec autant de persistance et autant d'assurance, non seulement devant les autres personnes du service et les personnes du voisinage, mais encore devant M. le Maire et surtout devant les gendarmes, en face de nombreux spectateurs, et enfin devant une nombreuse assistance, en ma présence, sans se démentir, sans se confier jamais...

Si coquine que puisse être une fille, elle ne pourrait continuer un rôle si compliqué, et le faire durer si longtemps sans se dévoiler, sans faire remarquer ses *canailleries*, sans se *vendre* comme on dit.

Pendant ce temps, M<sup>me</sup> F... s'inquiétait, se torturait l'esprit pour trouver le coupable, mais n'en voyant pas, puisqu'elle était si loin de soupçonner sa jeune servante, elle se creusait la tête pour chercher à s'expliquer les faits inouïs qui se passaient dans sa maison. — Elle se demandait si elle n'était pas la victime d'abominables mystifications ou d'épouvantables diableries.

C'était-il le diable ou les revenants qui faisaient cela ?

De qui se méfier ? dans son entourage ? quel serviteur aurait pu être assez mauvais pour lui faire toutes ces misères ?

Qui aurait donc enfin osé jouer ces tours-là devant M. le Maire ? qui aurait pu les jouer devant les gendarmes avec tant d'assurance ?

Quel audacieux aurait pu abuser ainsi de sa crédulité ?

Qui aurait donc voulu s'amuser ainsi à ses dépens ?

Cela se passait bien toujours quand la jeune bonne était là ; mais M<sup>me</sup> F... ne pouvait admettre que cette jeune fille puisse être coupable, car elle était si bonne et si dévouée ? Il était impossible qu'elle ait pu faire cela ?

Alors c'était bien le diable ou les revenants.

Dès lors, tous les gens de la maison, convaincus de plus en plus d'une intervention surnaturelle, la bonne, aussi bien et plus encore que les autres, tous avaient ainsi la peur dans l'âme, et on le comprend maintenant, personne n'était capable de débrouiller pareil imbroglio.

Comment admettre sans instruction spéciale et préalable qu'une personne puisse avoir un tel trouble dans ses facultés mentales ?

Comment soupçonner une chose pareille ? — Personne, dans la maison, n'était capable de démêler un pareil enchevêtrement d'actes inconscients et d'idées troublées sans les moyens scientifiques nécessaires et indispensables pour en donner la véritable explication.

Mais en attendant, la tranquillité de M<sup>me</sup> F... a souffert du concours continu en sa maison, de gens venus de toutes parts. Le plus grand nombre, bien certainement, venait mû par un sentiment de considération et de condoléances, et aussi par un sentiment invincible de curiosité, comme on en a toujours pour le merveilleux...

Cependant, il y a en tous pays, des gens malveillants, et M<sup>me</sup> F... aurait pu en souffrir dans l'opinion publique si elle n'avait été au-dessus de toutes les calomnies par sa réputation et son honorabilité, étant digne de l'estime générale..., mais elle a dû souffrir du trouble apporté dans sa famille..., mais des gens un peu trop crédules, croyant trop facilement aux revenants, prenaient sa maison pour une maison maudite, et s'imaginaient des représailles d'âmes du Purgatoire... D'autres, superstitieux, croyaient à des maléfices de sorciers et de sorcières qui auraient jeté *un sort* sur sa maison. D'autres encore portés à la défiance, songeaient à des malfaiteurs chez elle... Mais d'autres, par trop portés à faire agir la justice de Dieu, regardaient un si grand et si étrange fléau comme un châtiment du ciel qu'elle n'avait cependant mérité en rien !

Mais en outre des tracasseries de l'opinion publique, il y avait des nuits d'insomnies passées dans la crainte; il y avait des journées passées dans des terreurs incessantes et dans des transes épouvantables; mais il y avait un terrible désordre dans cette maison; mais il y avait des vexations de toutes sortes assez fortes pour déterminer une horrible confusion, une pénible crainte, une vraie panique... Mais en outre du bris des objets, il y avait des coups donnés, des blessures reçues, et l'appréhension terrifiante du feu..., mais il y avait enfin le découragement des serviteurs, et ce pressentiment pénible de la difficulté prochaine de trouver des gens assez hardis pour vouloir se louer dans cette maison.

Je dis donc que tout cela considéré, il n'y avait pas de raison pour croire que ces dames F... aient pu avoir quelque intérêt à faire jouer ces tours fantastiques dont elles étaient les premières victimes.

Il répugne même de croire qu'il ait pu y avoir des gens capables de supposer que M<sup>me</sup> F... ait pu songer un seul instant à faire jouer chez elle tous ces tours, qui eussent été malhonnêtes, s'ils avaient été volontaires et prémédités.

Il était étrange, dis-je, qu'on ait pu concevoir que M<sup>me</sup> F... ait pu songer à machiner tout une mystification si inimaginable et si complètement infructueuse?

Il était absolument irraisonnable de supposer de la part de M<sup>me</sup> F... une si folle intrigue.

Il était, enfin, absolument inadmissible de supposer que cette excellente dame ait pu provoquer des tours si incroyables, pour y être la première prise et ennuyée; alors qu'elle s'en est tant et si longtemps tourmentée, elle-même.

On ne peut croire, non plus, qu'en une telle affaire, M<sup>me</sup> F... ait voulu s'amuser du public ou faire parler d'elle; alors qu'elle avait justement une telle appréhension des revenants et qu'elle craignait tant, pour chez elle, la réputation d'une maison hantée! et qu'elle répugnait aux conversations sur ce sujet; alors que cette bonne dame tenait tant à sa paix intérieure, alors qu'elle ne désirait rien tant que sa tranquillité?

En admettant même l'impossible, par simple hypothèse de l'absurde :

Alors il est singulier qu'aucun serviteur n'ait fini par s'apercevoir et par déclarer ces supercheries?

Alors il est singulier qu'aucun des visiteurs nombreux n'ait pu voir cette dame se livrer à quelque jonglerie?

Alors il est surprenant que de toutes les personnes de la maison, qui étaient là, ou du voisinage qui sont venues pour voir critiquer et examiner ces faits extraordinaires, personne n'ait pu s'apercevoir d'une participation quelconque de M<sup>me</sup> F...?

Mais la visite de M. le Maire ne laisse aucun doute et fait voir que les dames F... étaient totalement étrangères à la production de ces faits. Mais il est clair, jusqu'à l'évidence, que la seule personne, qui ait pu produire tout cela, était seulement la fille, qui, seule, puisqu'il n'y avait qu'elle à pouvoir le faire, les autres domestiques étant absents, ce jour-là, qui seule a pu lancer 1<sup>o</sup> le *balai*, qui était là sur la table, près de laquelle elle a passé? 2<sup>o</sup> le *verre* (qu'elle a dû prendre) ainsi que la cuillère qu'elle tenait, quand elle est allée ouvrir le placard? 3<sup>o</sup> le *soufflet*, qui se trouvait sur le bord du foyer! étant là tout près pour pouvoir le saisir, tandis qu'elle était en train d'attiser le feu? 4<sup>o</sup> le *bâton*, qu'elle a pu prendre là dans le tas de bois, pour se frapper elle-même? Et c'est elle qui a entendu le pas des revenants dans le grenier, devant les gendarmes, en criant : N'entendez-vous pas ce revenant qui marche là-haut!

(A suivre.)

Dr IGNOTUS.



## LES SUGGESTIONS DES FLEURS<sup>(1)</sup>

---

Nous subissons l'influence des fleurs à notre insu. Elles nous suggèrent le sens de la beauté, de la grâce et de la délicatesse et nous initient aux arts merveilleux qui embellissent la vie. Leurs formes, leurs couleurs, leurs parfums et leurs secrètes vertus agissent diversement sur nous et plus ou moins fortement, selon notre sensibilité. Aussi conçoit-on que les sensitifs, surtout dans l'état hypnotique, vibrent sous les multiples influences des plantes, avec une très grande intensité, comme le violon sous l'archet.

C'est ce qu'a compris un magnétiseur de Lyon, M. Bouvier.

Il a étudié sur divers sujets l'action d'un très grand nombre de fleurs et de plantes de nos pays. Il a répété ses expériences à des époques et dans des milieux différents, à Lyon, et dans d'autres villes. Des centaines de personnes, appartenant à toutes les classes de la société, ont pu les contrôler. Il les a renouvelées, pendant ses cours de magnétisme, dans une salle où se trouvaient jusqu'à trois cent cinquante personnes, parmi lesquelles bon nombre d'étudiants et de médecins.

M. Bouvier endort d'abord le ou les sensitifs avec lesquels il expérimente, soit par le regard, soit par le geste, soit par les passes, soit par le commandement, soit par l'énonciation d'un simple désir. Puis il met dans la main du sujet la fleur dont il veut étudier l'influence. La fleur agit alors suivant sa propre vertu.

Une même fleur exerce sur les sensitifs une action identique, toutefois avec des nuances dues à leur sensibilité particulière. Ainsi, par exemple, la rose suggérera toujours la satisfaction,

(1) Il serait utile d'étudier successivement, par des expériences sévères, l'action des sons, des couleurs, des odeurs, des impressions tactiles sur les sujets en hypnose, et de réunir ainsi les matériaux d'une étude approfondie des sensations.

E. MÉRIC.

l'admiration, mais d'une manière plus ou moins accentuée : la marguerite, le recueillement, la prière, mais tandis qu'un sujet ne mettra qu'un genou à terre, un deuxième les y mettra tous les deux à la fois, et un troisième s'agenouillera comme sur un prie-Dieu.

Certaines fleurs produisent des effets extrêmement curieux : le cinématographe seul pourrait en donner une idée ; mais une fois atteint le maximum d'intensité du mouvement, le sujet reste figé dans sa pose jusqu'à ce qu'une autre influence lui imprime une autre attitude.

M. Bouvier a étudié la plante ou plutôt la fleur dans ses divers degrés de développement, c'est-à-dire lorsqu'elle est en bouton, dans son plein épanouissement ou au moment que les derniers pétales tombent et que se forment les fruits. Il a constaté que, dans ces états successifs, chaque fleur agit d'une manière différente, suivant sa forme, sa couleur et son odeur propres. Il a constaté également que certaines fleurs exercent une action plutôt symbolique, d'autres, esthétique, d'autres enfin, médicale.

1<sup>o</sup> SYMBOLISME. — Dans ce groupe, M. Bouvier range la marguerite des prés, l'étoile de Nice, le chrysanthème, l'immortelle, la pensée et l'éphémère.

Sous l'influence de la marguerite des prés, le sujet s'agenouille, il paraît plongé dans une méditation profonde. Si on lui met dans la main une étoile de Nice, il reste à genoux, mais son attitude se modifie : elle semble indiquer qu'il fait une invocation. Si on lui donne une immortelle, il se penche vers la terre, comme s'il voulait planter la fleur sur une tombe. Le chrysanthème lui inspire le recueillement. La pensée lui donne l'attitude du souvenir et de l'émotion sentimentale : la main droite est à la hauteur de la tête et la main gauche posée sur la poitrine. Quant à l'éphémère, on dirait que le sujet lui demande le pourquoi de sa présence.

2<sup>o</sup> ESTHÉTIQUE. — Avec le glaïeul il prend une attitude méditative très caractéristique. Selon que la fleur est blanche ou rose, la pose diffère un peu. Il en est de même si le sujet tient un iris mauve ou un iris jaune. Certains *Langages des fleurs* assurent que l'iris est le symbole de la confiance. Les

poses du sensitif indiquent justement le contraire. Dans l'antiquité, les personnes dont la chasteté était notoire avaient, paraît-il, seules le droit de cueillir l'iris.

La rose de Provins provoque l'admiration du sujet ; la rose blanche lui fait prendre une pose contemplative, et l'œillet blanc semble lui faire dire : Quel délicieux parfum !

La reine des prés annonce un plaisir délicat. Avec le bluet, le sujet incline son buste et sa tête sur le côté et l'épaule gauches ; la fleur est tenue dans la main droite. Si le bluet est rose, il conserve la même pose, mais il change la fleur de main. M. Bouvier se demande si cette différence d'attitude n'est pas un effet de polarisation spéciale dû aux couleurs. On remarquera que le bluet rose est placé près de l'œil. Cela indiquerait-il, comme le croyaient les anciens, que cette fleur a une action sur l'organe de la vue ?

La solidage suggère l'extase et la rêverie. Le sujet, tenant la fleur dans la main gauche, se renverse du même côté et rejette fortement la tête en arrière.

3<sup>e</sup> MÉDECINE. — Les plantes de la troisième catégorie, par la diversité des postures et des contorsions qu'elles déterminent, paraissent indiquer qu'elles peuvent agir sur différentes parties de l'organisme comme agents médicamenteux.

Ainsi, le phlox exerce une action assez forte sur les membres supérieurs ; le phytolaque également. Cette dernière plante agit aussi sur le tronc et en particulier sur les muqueuses. Le sujet se contorsionne. On dirait qu'il est en proie à d'affreuses coliques et prêt à vomir. Le phytolaque passe, d'ailleurs, pour être émétique et purgatif.

La symphorine en fruit agit sur l'estomac et le ventre ; l'action est plus accentuée si la plante est en fleurs. La tanaïsie produit une sorte d'ivresse ; le sureau, une action décongestive portant tout spécialement sur l'organe visuel.

La valériane agit sur le système nerveux. Le cou et les mains sont contorsionnés. On sait que la valériane est recommandée contre l'épilepsie, les convulsions et les fièvres intermittentes. Son action enivrante sur le chat est connue : il se roule sur elle et l'arrose de son urine.

La verveine paraît influencer favorablement l'estomac et



les intestins. Le coquelicot procure le sommeil. Le sujet penché sur le côté semble dormir. Le pavot officinal exerce encore une action beaucoup plus énergique. Le sujet tombe presque instantanément, comme une masse inerte. L'ellébore dénonce son action néfaste : le sensitif crispe la main gauche sur la poitrine comme pour étouffer un feu ardent.

M. Bouvier a pu constater ainsi qu'il y avait une corrélation intime entre les contorsions et la pose définitive prise par les sujets, d'une part, et, d'autre part, l'action que produisent ces mêmes plantes en fleurs, lorsqu'on les emploie comme médicaments.

Il serait à souhaiter que les médecins cherchassent à répéter les expériences de M. Bouvier, d'abord pour les vérifier; puis — au cas probable où elles seraient reconnues exactes — pour déterminer avec précision les effets médicaux des plantes dont on ne connaît pas suffisamment l'action. Les sensitifs seraient pour eux de merveilleux instruments d'analyse.

En outre, M. Bouvier a comparé les actions séparées ou combinées de la musique et des fleurs et est arrivé à formuler cette hypothèse : qu'un rapport très étroit relie ces deux sortes d'action. Ses travaux tendraient donc à démontrer expérimentalement que les formes, les couleurs, les sons et les parfums se répondent.

Dans un même ordre d'idées, M. Albert de Rochas avait déjà observé que les notes de la gamme agissent, les unes, sur les pieds, les jambes ou le bassin, les autres, sur le tronc, la poitrine, les bras ou la tête. Après lui, M. Bouvier a remarqué, en étudiant les fleurs, des effets semblables. Chacune agirait plus spécialement sur un point déterminé du corps et correspondrait à une note. De plus, pour une même plante, selon que la fleur serait de telle ou telle couleur, la note serait dans tel ou tel ton. Ainsi, par exemple, la rose représenterait, suivant qu'elle est rose, rouge, crème ou blanche, une même note dans un ton différent.

En résumé, pour M. Bouvier, la fleur est une *mélodie*; sa couleur en est la note, et son parfum, selon qu'il s'exhale plus ou moins fortement grâce à la rapidité de ses vibrations molé-

culaires, constitue sa gamme; le bouquet composé est une *harmonie*. En effet, si on le met dans la main du sujet, celui-ci prend, successivement et sans s'arrêter, toutes les attitudes que chaque fleur, prise isolément, lui suggère, et cela aussi longtemps que le bouquet reste dans ses mains. La série des attitudes épuisée, le sujet recommence, comme si des exécutants reprenaient le même morceau aussitôt terminé.

Avant M. Bouvier, d'autres expérimentateurs avaient obtenu des résultats analogues.

Les Drs Bourru et Burot se servaient, au lieu de fleurs, de substances toxiques et médicamenteuses. Ainsi, d'après eux, l'essence d'anis donne l'hallucination de saltimbanques que le sujet cherche à imiter, et l'essence de menthe diluée produit chez la femme une hallucination voluptueuse.

Les expériences du Dr Dufour se rapprochent davantage de celles de M. Bouvier. Dans sa *Contribution à l'étude de l'hypnotisme*, il relate les effets obtenus avec les *feuilles* de valériane et de laurier-cerise.

Sous l'influence de la valériane, le sujet, paraît-il, miaule, fait le gros dos, ses doigts forment la griffe par moments; il marche à quatre pattes, court sous les lits et les tables, joue, comme un jeune chat, avec un bouchon ou tout autre objet mobile, se roule à terre, recule et fait le gros dos quand on aboie à côté de lui. Il lèche sa main, et la passe délicatement sur ses oreilles. Si on enlève la valériane, l'enchantement cesse aussitôt.

Les effets du laurier-cerise sont tout autres. Le sujet change de physionomie; il réfléchit, il regarde les murs : « C'est là, dit-il, qu'il faudrait mettre un Christ... » Il tombe à genoux, se frappe la poitrine, joint les mains avec componction et les élève vers le ciel dans une attitude inspirée, remue les lèvres et dit mentalement : « Notre Père, etc. »

D'après le colonel de Rochas, — qui rapporte les expériences précédentes dans son livre : *Les Sentiments, la Musique et le Geste*, — le laurier-cerise provoque des idées d'affection et de vénération. Il rappelle que la pythie de Delphes, lorsqu'elle montait sur son trépiéd, tenait un rameau de laurier à la main et une feuille de laurier entre les lèvres; des guir-

landes et des couronnes de la même plante l'environnaient.

M. Albert de Rochas — à qui je parlais des expériences de M. Bouvier — me dit qu'il les connaissait, mais qu'il n'avait pas réussi à les reproduire. Cependant il décrit, dans le livre que je viens de citer, des expériences à peu près semblables.

« Sous l'influence de la graine d'ellébore, dit-il, Benoit (c'est le nom du sujet) distribue des conseils aux uns et aux autres et se trace à lui-même un plan d'existence. » L'essence de rose fait naître des idées amoureuses; le bouton d'or provoque le rire; la lavande et le benjoin, l'extase.

Quoi qu'il en soit des curieuses expériences de M. Bouvier, il serait utile, voire nécessaire, de les répéter. Comme les médecins, les artistes retireraient quelque avantage de cette étude : nul doute que la variété, la richesse et l'originalité des attitudes et des expressions ne leur fussent d'un précieux secours dans l'étude et la pratique de leurs arts.

*La Revue Blanche* du 1<sup>er</sup> février.

JACQUES BRIEU.

*P.-S.* — Pour éviter toute possibilité de suggestion et d'autosuggestion, voici, selon nous, comment il conviendrait de procéder :

Envelopper chacune des fleurs qui doivent être l'objet de l'expérience, d'un papier de même couleur; placer ces petits paquets, ne portant aucune indication sur le contenu, dans une corbeille ou sur une table, et les faire mêler par une personne autre que le sensitif et le magnétiseur. Faire prendre ensuite, par le sujet lui-même, chacun de ces petits paquets: noter soigneusement, pour chacun d'eux, tous les gestes et toutes les attitudes du sujet; numéroter au fur et à mesure les paquets; renouveler enfin l'expérience, d'abord avec le même sujet, puis avec d'autres, pour s'assurer si les attitudes sont toujours les mêmes, et en noter, s'il y a lieu, les variations (1).

J. B.

(1) Extrait de la Revue *Le Mouvement psychique*, dirigée par M. Jacques Brieu, avec une grande impartialité  
E. M.

## LES ANGES DANS L'UNIVERS

(Suite.)

## IV. — Origine des Anges

Mon Dieu, vous avez dit et ils  
ont été faits!

Dieu voulant réaliser ce qu'il avait conçu dans son éternelle pensée, pour manifester sa gloire à des êtres capables d'en augmenter l'éclat par leur existence active, il Lui plut de tirer du néant c'est-à-dire hors du non-être, trois catégories de créatures : la créature spirituelle, la créature matérielle et la créature humaine qui est l'union, le composé des deux autres.

Chacune de ces catégories est, en elle-même, tout à fait naturelle, puisque toutes trois ont leur nature propre. La créature matérielle est tellement naturelle qu'on l'appelle simplement *la nature* : C'est l'univers avec ses astres, c'est surtout la terre et ses règnes gradués. A son tour, nous nommons nature humaine la créature spéciale qu'est l'homme. Les Anges constituent la création spirituelle, dite *supernaturelle*, parce que leur nature surpasse la nôtre en perfection, en dignité, en élévation.

L'Écriture sainte désigne la création des Anges sous le nom de *ciel*, et l'ensemble de la création corporelle sous celui de *terre* là où il est dit que *dans le principe Dieu créa le ciel et la terre*. La *Genèse* ne nous révèle pas si Dieu a observé, dans la création des Anges, une succession périodique comme celle qui est exposée pour la création de l'univers.

Que les Anges aient été créés *dans le temps*, c'est certain ; c'est même de foi et par conséquent très digne de notre raison : car avancer qu'ils ont été créés hors du temps, revien-

draît à soutenir qu'ils n'ont pas été créés du tout, puisqu'alors ils seraient éternels. Or, Dieu seul est sans commencement; et de même que l'éternité est son partage exclusif, ainsi le temps est le propre des créatures. Acte pur, Dieu est immuable quant à son activité infiniment simple aussi bien qu'en son Être, et c'est là l'éternité. Le temps lui, est un accident de la créature, laquelle commence d'abord à exister et marque ensuite la durée de son existence par la succession de ses opérations ou de ses transmutations. Les Anges sont donc eux-mêmes soumis aux lois du temps, bien que d'une manière plus excellente que les autres créatures.

Mais leur création a-t-elle précédé celle de la matière, a-t-elle eu lieu en même temps que celle du monde visible, ou les anges furent-ils créés après celui-ci? — La suréminence de l'esprit qui est formé, sur la matière, qui demande à être formée; la destinée du monde, berceau de l'homme qui était appelé à combler le vide laissé dans le ciel par la défection des anges rebelles; surtout la spiritualité du Créateur qui paraît rendre plus convenable à notre philosophie, qu'il ait commencé par donner à sa gloire de purs esprits, sont autant de raisons pour nous porter à croire que la création du ciel a précédé celle de la terre; et telle fut en effet l'opinion de saint Grégoire de Nazianze. — Saint Thomas d'Aquin, sans oser trop contredire cet autre grand docteur, préfère que le monde invisible ait été créé en même temps que le nôtre : « Le premier mot de la *Genèse*, *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*, ne serait pas vrai, dit-il, si avant cela Dieu avait créé autre chose; donc les Anges n'ont pas été créés avant la nature corporelle. » Nous ajouterons qu'ils n'ont pas été créés après, attendu que toute l'œuvre de la création se termine par l'homme avec le sixième jour.

Un peu plus tard, le concile de Latran est venu trancher la question en ces termes : *Dieu a créé ensemble de rien, dès le commencement du temps, l'une et l'autre créature, la spirituelle et la corporelle, c'est-à-dire l'angélique et la mondaine, et ensuite il a créé la créature humaine, comme étant constituée par l'esprit et par le corps.*

C'est de foi, les esprits et les corps sont sortis du néant en

même temps, sous la main de Dieu, vérité qui préconise admirablement entre ces deux catégories d'êtres, leurs rapports réciproques, principal objet de la présente étude. Si de la même parole, le Tout-Puissant a créé ensemble et en même temps ces deux mondes, c'est qu'Il désirait qu'ils eussent entre eux corrélation et qu'ils coopérassent l'un par l'autre à sa gloire; non comme si les Anges étaient créés pour notre monde, mais parce que le monde a été fait par Dieu pour être gouverné et administré par les Anges sous ses ordres.

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Le ciel était serein et resplendissant, à la fois créé et ordonné; des millions de milliards d'Intelligences en autant d'espèces distinctes, parfaitement déterminées, définitivement achevées. Mais la terre était informe et nue, et les ténèbres étaient sur la face d'un abîme : Voilà, ô esprits purs, agiles et subtils, le *chaos* en présence duquel son Créateur vous a créé, et qu'il livre à votre habileté; obscur mélange de tout ce qui est matière, comme mêlé à dessein pour éprouver les puissances créées et voir si elles sont bonnes; amalgame désespérant fait de matériaux multiples, pétri de toutes substances matérielles vivifiées ou non et d'éléments variés à l'infini; goutte gigantesque enfin d'où suintera l'univers, où tout existe en germe, mais où rien n'est sensible faute d'apparence.

Le souverain Architecte a fourni le matériel et les ouvriers. Ceux-ci déjà font jaillir de toutes pièces le temple somptueux où l'on viendra l'adorer et qui s'appelle la nature; mais rien ne sera fait sans Lui; son pouvoir créateur et conservateur, et les droits de sa providence seront sauvegardés.

Mais au premier jour Dieu dit, que la lumière soit et la lumière fut. Et c'est précisément alors qu'il crée les Anges, les Anges que Moïse cache sous les voiles de la lumière. Les Anges sont toute lumière parce qu'ils sont toute vie. Il y a la lumière matérielle et la lumière spirituelle; Dieu les évoque, en même temps, et l'une s'empare de l'autre pour dissiper les ténèbres de l'abîme et démêler le chaos.

Oh! puissance infinie du Créateur qui n'eût qu'à prononcer une seule parole pour faire de rien et dans le même instant deux mondes incommensurables si opposés dans leur

essence et leur nature, bien que constitués en vue de s'unir sans se confondre, en vue d'associer leurs opérations distinctes dans les domaines de l'opération divine !

Or dans ces deux créations simultanées qui en somme n'en font qu'une, la priorité originelle des anges a été observée ; car s'ils ont été créés avec le monde universel, ils ont du moins été prédestinés avant lui. Pour saisir ce mystère, on doit savoir que de toute éternité Dieu a projeté ce qu'il créerait dans le temps, préconcevant ses créatures dans l'ordre de leur suréminence ; et que la primauté qu'a une créature sur une autre s'évalue d'après la dignité de sa vocation au service de la gloire de Dieu. Les anges glorifient certainement Dieu mieux que ne le font les corps !

D'ailleurs les corps sont subordonnés aux anges. Donc, dans la souveraine idée du Créateur, les anges ont été préconçus avant les corps et cela selon l'exemplaire de la créature que Dieu a conçue avant toutes les autres, à cause de l'excellence incomparable de cette créature et la perfection suprême avec laquelle elle répond au but de la création, c'est-à-dire à la glorification du Créateur par la ressemblance active et l'union la plus étroite possible avec Lui. J'ai nommé la très sainte Humanité du Verbe *incarné* ; divine Humanité qui en Jésus-Christ est l'archétype de l'homme, des anges et de tout l'univers, parce que Jésus-Christ raison et fin de tout ce qui existe est aussi le centre autour duquel tout gravite, Lui la sagesse infinie qui elle-même raconte ses sublimes prérogatives au chapitre xxiv de l'Ecclésiastique : *C'est moi qui de la bouche du Très-Haut suis sortie engendrée la première avant toute créature... Dès le commencement et avant les siècles, j'ai été créée, etc., etc.*

L'Ame adorable de notre divin Sauveur est le modèle du ciel, son Corps infiniment saint est le modèle de la terre ; l'Humanité de Jésus-Christ est le type de l'homme, et l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine est en quelque sorte imitée par l'association que la nature angélique a contractée avec l'univers.

## UNE POSSESSION DIABOLIQUE

### COMPLIQUÉE DE MAGIE EN AUVERGNE

(Suite.)

Mais laissons la parole à l'exorciste, dont le manuscrit nous sera d'un grand profit, quoiqu'il ne puisse pas être mis en parallèle avec les Mémoires du P. Surin sur un cas analogue, pour la finesse des observations psychologiques.

« Elle a franchi des espaces qu'il est impossible à n'importe quelle fille de franchir. Elle a sauté du haut de la fenêtre de la chambre de la cure, pour fuir l'exorcisme. Et ce qui en fait le merveilleux, c'est qu'elle n'a pas trébuché, ni ralenti sa course. Elle a franchi des murailles assez hautes pour qu'un sauteur (aujourd'hui on dirait un clown) n'osât l'entreprendre.

On l'a vue traverser des combles de neige nouvellement entassée sans qu'elle s'enfonçât et avec la même vitesse qu'un homme mettrait à parcourir le même espace en bon chemin, et cela après avoir éprouvé neuf saignées très considérables et fait une forte maladie à laquelle personne n'a rien connu et encore après avoir pris des bains très fréquents et très longs. Plus d'une fois nous l'avons empêchée de se précipiter du haut de la tour du château de M. de Saint-Clément, à Saint-Jean de X..., nous protestant toujours qu'elle voulait sauter, assurée qu'elle ne se ferait aucun mal. Elle a gravi ou plutôt franchi une douzaine de marches d'un escalier, car elle s'est trouvée dans l'espace du temps qu'on mit à ouvrir une porte très libre et avec toute la vitesse possible, à la porte d'une chambre qui est encore éloignée de l'escalier d'une quinzaine de pieds (5 mètres). Nous avons toujours cru qu'elle avait été enlevée et transportée. Elle n'a pas su nous dire autre chose sinon qu'elle s'était trouvée là sans savoir comment cela s'était passé. A X..., elle a passé par un treillis en fer haut de rez-



de-chaussée, d'environ huit à neuf pieds sans se faire le moindre mal, pour fuir l'exorcisme et cela encore sans savoir elle-même comment. » Puis il dit que cette marque est corroborée par les suivantes : « Les autres confirmeront et convertiront en certitude. »

## 2<sup>o</sup> Marque appliquée

Parler différentes langues sans les avoir apprises, est une autre marque de possession diabolique. Elle s'applique encore à Maguerite sans qu'il soit possible de le contester; car si elle ne parlait pas toujours en latin, en grec, en turc, en allemand, en italien, en hébreu, comme les possédées de Loudun, elle répondit toujours fort à propos aux interrogations latines et parla plusieurs de ces langues.

« Elle nous a débité, continue l'exorciste, quelques phrases grecques et italiennes..., quelques phrases allemandes. Elle a tracé infinité de mots grecs et écrit même des billets en entier (en grec). C'est bien assez pour une personne qui ne sait ni lire ni écrire. Constamment (1), elle nous a répondu, interrogée en latin, quelques phrases qu'on lui ait adressées, et souvent même en latin. A notre demande pourquoi elle ne parlait pas toujours et correctement latin, il nous a été répondu qu'un démon muet était attaché à la langue de la créature pour empêcher les autres de parler, de crainte qu'on ne crût la fille possédée (de plus on lui avait recommandé de ne pas avoir de conversations avec les latins). »

Rappelons quelques-unes de ses phrases latines : *Cogis me exire?* eh bien! laisse-moi aller foras. — *Discas linguam tuam.* — *Caret caractere sacerdotali.*

« Voici, dit ensuite l'exorciste, encore quelques réponses qu'elle nous a données dans d'autres circonstances; je ne rapporterai pas tout : c'est trop long et même impossible : *Evolve mysteria iniquitatis. Non evolvit.* — *Confusus est*

(1) Cette phrase rappelle celle-ci du P. Surin : « D'abord que je fus arrivé à Loudun, j'interrogeai les possédées en latin et elles me répondirent en français justement à mes interrogations. »

*ecclesia* (nom donné à l'exorciste par dérision). *Quis prohibet ne D'Episcopus committat nobis facultatem te ejiciendi?* — Ton grand C... de la cathédrale. — *Hoc sufficit.* — Cela suffit pour toi, mais pas pour moi; tu en as bien assez pour convaincre ton episcopus, et malheureusement pour moi! — *Sedeat creatura.* — Je ne suis pas fatigué, je promène toujours. — *Quando requiescis?* — Je ne sais pas te le dire : c'est long, c'est long! — *In sæcula sæculorum ostendet ne Deus misericordiam improbis?* — Jamais, non. Ces paroles me font souffrir. — *Deus est omnis misericors.* — Je ne m'y attends pas; il n'y en a point pour moi. — *Peccatores in via possunt ne expectare illam misericordiam?* — *Dæmones non posse sperare illam, peccatores posse.* — *Recede, etc.* — Dans trois ans. — *Inter duos hostes ex adverso, unus necesse est confundatur, alter vero victor sit.* — C'est ce que tu viendras à bout de faire. Mais en attendant je souffre; mais ça me plaît. — *Quis te creavit?* Ici c'est *malefactor creaturæ*; mais ce n'est pas le premier qui m'a créé, vois-tu. — *Si scires donum Dei, pœnitentian ageres.* — La plus grande pénitence sera pour le dernier : *peccatum grandissimum commisit creatura, Deo liberari non potest.* — Oui, trop grand pour elle, elle ne te le dira jamais. — *Cur non recedis?* — Parce que je suis lié par le pouvoir des malfaiteurs. — *Quæ sunt tua ligamina?* — *Chirographa, gladium, cordæ, annulus, crumena* (une bourse).

Une autre fois elle transcrivit en grec sans avoir pris la peine de la regarder, une phrase en grec composée de deux lignes écrite par l'exorciste. Elle renversa même les lignes pour montrer qu'elle n'avait pas besoin de les voir. — On se souvient de ces mots latins échappés à la possédée : *imperat cor Jesus*, je ne puis plus rester. (Plaise à Dieu que la consécration récente et solennelle de l'univers au Sacré-Cœur de Jésus sur l'ordre de Léon XIII, produise, dans le monde entier, le même effet contre ces esprits de malice contre lesquels le même pape a tant multiplié les prières et les formules d'exorcisme!) Un jour que M. le curé exhortait le père de Marguerite à venir se confesser, la jeune fille entrant en fureur, s'écria à deux reprises : *Adveniet pater creaturæ tribunali pœni-*

*tentiæ? Non adveniet, non ibit pater puellæ tribunali tuo* (elle se tourna alors vers le prêtre les yeux pleins de fureur).

Voici quelques fragments des phrases qu'elle a prononcées en grec ou écrites en caractères grecs, toujours d'après le manuscrit de M. E... :

Πινην Σεν,

Λεγε εἶσι Δαιμόνες Θυόντος. — Ἡ εἰσευς εστιναγατος και επιλοχουγ. — Nous soussignés : *δαρυσιτα, κυσε καις* (1). Et il y a une foule de billets de ce genre conservés dans le manuscrit et qui sont l'œuvre personnelle de Marguerite. Nous croyons la démonstration suffisante : en voilà bien assez pour prouver que Marguerite, sans aucune connaissance préalable, a compris ou parlé plusieurs langues étrangères et notamment le latin avec une grande précision.

### 3<sup>e</sup> Marque appliquée

Passons au troisième signe de la possession : révélation de ce qui se passe à de grandes distances sans que le hasard l'explique, ou des choses naturellement inconnaissables pour l'homme.

Deux fois de suite, à une heure de la nuit assez avancée pour qu'on ne pût pas avoir raisonnablement l'idée que les exorcistes fatigués fussent encore sur pied (c'était de onze heures à minuit), la possédée a su le moment exact de la rédaction d'un rapport fait sur son état à l'autorité diocésaine. Elle s'est levée et a affirmé le fait devant plusieurs personnes à la même heure ; elle en a fait le reproche aux exorcistes soit en ce moment, soit à leur retour : « Le démon ne pouvait mieux préciser. »

Et quelque temps auparavant elle n'avait pas hésité davantage à reconnaître dans M. E..., un nouvel exorciste venu pour

(1) C'est le nom du curé de la jeune fille, M. B..., qui ne se rendit qu'à la dernière heure à l'évidence de la possession : ce qui n'est pas plus fait pour infirmer la thèse que nous défendons que l'incrédulité de saint Thomas déposée seulement au contact des plaies béantes du Christ ressuscité. Bien loin de nuire à notre cause, ce fait lui donne plus d'autorité.

la tourmenter, disait-elle, quoique « la fille n'en pût rien savoir ». « Loin de se rendre à la cure, dit encore l'exorciste, elle alla à l'assemblée, protestant à la maîtresse (une de ces religieuses qui ont rendu tant de services dans la contrée sous le nom de béates pour l'instruction et l'éducation des enfants dans les moindres villages) que j'étais venu pour l'interroger; elle disait qu'elle n'irait jamais à la cure. » Comment démêler au milieu de plusieurs confrères le prêtre chargé des exorcismes par Monseigneur, et surtout comment savoir naturellement qu'il y avait eu délégation? M. E... n'en avait rien dit pas plus que M. le Curé.

« A trois ou quatre reprises elle a révélé à la fille d'instruction, qui nous en avertit, *tout ce qu'il pouvait y avoir de caché dans sa conscience*, tout ce qu'elle avait fait pendant sa vie. Elle a reproché à un jeune homme arrivé depuis peu au moins de cent cinquante lieues, tout le mal qu'il avait fait. Entre autres choses... elle lui reprocha d'avoir volé vingt livres de poisson au fond d'un sac... pour se compenser d'un objet qu'on lui avait pris (un sac de militaire qui renfermait deux chemises). Ce jeune homme ne voulut rien avouer devant ses parents, mais il nous assura en particulier qu'il n'y avait aucune circonstance qui ne fût vraie.

Elle a fait également l'histoire complète de la vie d'un jeune homme de Lan... qu'elle voyait pour la première fois. (Entre autres détails elle lui rappela que la veille, au P..., il avait à son départ, touché la main, en signe d'adieux, à une jeune fille...) S'il est nécessaire d'avoir l'attestation du jeune homme, je me fais fort de l'avoir. A un autre que je connais parfaitement comme voisin de ma maison natale, elle a fait le portrait complet de ce qu'il était. Au P..., elle a dévoilé à une fille tout le mystère de ses affections pour un jeune homme, lui a donné la façon et l'habillement de ce jeune homme, sa profession. »

Mentionnons encore la révélation qu'elle fit au P..., à M<sup>lle</sup> Gratusse des peines considérables que ressentait M. le Curé en ce moment par suite de quelques dissentiments survenus entre lui et sa famille qui était venue le voir la veille. Tout se trouvait exact, dit notre rapporteur. « Elle a

reproché, continue ce dernier, à M. B..., curé de B..., d'avoir eu une altercation en chemin avec le conducteur de la voiture. Nul autre que lui et le conducteur ne pouvait le savoir en ce moment-là. Elle nous a reproché des choses très secrètes de notre vie passée, jusqu'à des illusions nocturnes. (Admirons en passant, la simplicité de l'exorciste ; ce n'est pas ainsi que l'on écrit quand on veut en compter au public, pour lequel du reste il n'avait peut-être pas écrit). Souvent elle assurait à son curé la visite de son père ou la mienne pour tel jour, *d'après notre dessein*. L'événement ne l'a presque jamais démentie. Si nous n'y sommes pas allés, nous en avons *au moins le dessein*. Elle a toujours su le jour que nous nous étions confessés et même quel était celui qui y avait passé le premier, quoique ce ne fût pas à X... (paroisse natale de la possédée).

Pendant *trois fois*, avant la publication de ces faits par les journaux, elle nous a assuré la défaite des Polonais... Une fois elle nous a nommé l'endroit de leur défaite.

Elle a dit un jour à M. Gard... : ton episcopus t'a écrit au sujet de ton changement ; tu n'as reçu ta lettre qu'aujourd'hui à telle heure (alors elle entra dans beaucoup de détails sur Saint-Ber...). »

De l'assemblée, elle voyait tout ce que faisait son curé. « Ce b... de noir, disait-elle, fait tout ce qu'il peut pour me faire souffrir. Il lit son Écriture, à cause qu'il sait que c'est la parole de son maudit Christ, et encore son Imitation. Si encore il se contentait de cela ; mais il cherche dans d'autres livres à connaître ce que je suis. Elle ne s'est jamais trompée de moment : la maîtresse le communiquait ensuite à M. le Curé. »

Elle dévoila les contradictions éprouvées par un ecclésiastique et venant de la part de l'autorité épiscopale. L'ecclésiastique avoua que tout était vrai. « Elle a dévoilé aussi à une infinité d'autres personnes des choses qu'elles nous ont assuré être véritables. » Ici l'exorciste rapporteur dit qu'il pourrait allonger le récit de ces faits curieux, mais qu'il le croit inutile pour affermir une thèse déjà fortement établie.

Deux faits saillants sont pourtant à noter encore.

Elle dit à une femme désolée de la mort de sa fille : « Ta fille vient de mourir ; mais ne te livre pas au chagrin : nous avons bien été auprès d'elle pour la tenter, mais hélas ! inutilement. Ta fille est au nombre des élus. — Cette fille ne pouvait nullement savoir la mort : elle n'était morte que pendant l'exorcisme. »

Le second fait est plus curieux encore : c'était au moins un rêve extraordinaire qui se trouva d'une parfaite exactitude. On a beau dire aujourd'hui que ces sortes de phénomènes sont des hallucinations télépathiques vraies, on n'explique pas cette coïncidence frappante qui existe entre le rêve et la réalité considérés jusque dans leurs plus minimes circonstances. Mais laissons la parole à notre vénéré rapporteur, dont nous ne faisons guère que mettre en ordre et au point les mémoires, comme le solitaire qui mit en ordre les mémoires du P. Surin sur les *diabes de Loudun*.

« J'ai vu, dit-elle (c'était ce qu'elle appelait un rêve, ce qui prouve qu'elle ne cherchait pas à se mettre en évidence en s'attribuant de véritables visions), la fille de M. le Curé (c'était la domestique du curé de la possédée) très malade dans son lit ; au pied de son lit étaient Marie B... avec la Gal..., maîtresse d'école qui lui disait des paroles de consolation. Au milieu de la cuisine, je voyais Marie Meys... et Marie Veis... Sur le buffet était appuyé Jean-Pierre Val... dit Bayardon. Tous étaient dans une profonde tristesse. Tout à coup j'ai vu entrer dix taureaux furieux qui vinrent se jeter les uns sur elle, les autres à ses côtés ; et ils la suffoquaient. Ceci me causa une grande frayeur. Personne ne se mettait en peine de cela ; on semblait même ne pas s'en apercevoir, jusqu'à ce que M. le Curé arrivant en mit huit en fuite. Les deux autres ne firent que lever la tête ; ils s'approchèrent encore plus d'elle et la suffoquaient encore davantage. M. le Curé tout triste s'appuya sur son chevet et parlait à sa fille. Mais il paraissait fatigué de ce qu'elle lui répondait. Néanmoins paraissant après quelque temps plus content, il leva la main sur sa fille et en ce moment les deux taureaux prirent la fuite. La fille me parut alors plus contente et de cet état de

mort où l'avait mise la suffocation des taureaux, elle passa dans un état de vie.

Nous assurons que ceci n'est pas un rêve, mais une narration exacte de ce qui se passa ce soir à X..., à la cure, exceptées les circonstances des taureaux qu'on ne vit pas et de l'état de vie où passa cette fille, car elle mourut. Mais ces dernières peuvent s'interpréter. Toutes les autres circonstances étaient les mêmes et les mêmes personnes ci-dessus nommées s'y trouvaient et à la même place désignée.

Ce qui fait croire que cet état de mort doit s'entendre de la mort de l'âme, et que ces taureaux n'étaient que des démons, c'est que cette fille était désespérée et qu'il fallut beaucoup d'exhortations pour rappeler sa confiance en Dieu. La possédée qui était à N..., se fut à peine levée qu'elle s'empressa de raconter son rêve à M. le Vicaire, lui assurant que la fille de son frère était morte. C'était la pure vérité. On ne fait guère de rêves semblables. » C'était donc une vision.

Arrêtons-nous ici ; car la liste des faits de connaissance des objets lointains est assez longue pour qu'il soit superflu de l'allonger. On a même remarqué que les pensées les plus cachées avaient été dévoilées par Marguerite en plus d'une circonstance, bien que le procès-verbal ne parle pas comme le fait celui de Loudun, d'ordre mental donné au démon : *obedias ad mentem*. C'était arrivé pour la fille d'instruction : « Elle révéla à la fille d'instruction, qui nous en avertit, tout ce qu'il pouvait y avoir de caché dans sa conscience. » Les choses très secrètes de la vie des exorcistes connues et publiées par Marguerite ainsi que la connaissance qu'elle avait de plusieurs visites uniquement projetées et « d'après notre dessein » sans qu'aucune manifestation extérieure de ces projets eût pu la mettre sur la voie ; voilà encore des phénomènes curieux de connaissance supérieure à la science humaine, surtout à cette époque où il n'y avait pas de communication télégraphique ou téléphonique. On ne regrette ici qu'une chose : c'est que M. le rapporteur n'ait pas mis assez en relief et cité en plus grand nombre des faits si extraordinaires. On n'a pas oublié de le faire à Loudun ; et nous restons convaincu qu'il y avait aussi à cueillir dans les paroles de

Marguerite, une ample moisson de ces faits de connaissance de la pensée intérieure. La preuve de la possession en recevrait une nouvelle et puissante vigueur. Mais telle qu'elle est, cette preuve nous paraît plus que suffisante, quoique nous n'ayons pas l'intention d'aller aussi loin que le faisait Mgr l'évêque de Nîmes lorsqu'il vit obéir la sœur de la Croix, à un ordre qu'il lui avait intimé en grec : il fallait être athée ou fou, disait-il, pour ne pas croire à la possession de cette fille.

Nous avons vu que plusieurs impies rebelles jusque-là aux sollicitations de la grâce du Jubilé, se sont convertis après avoir assisté à une ou deux séances d'exorcisme. On peut croire qu'ils avaient été bouleversés en voyant la possédée lire dans leur intérieur comme dans un livre. Mais le manuscrit n'entre pas dans ces détails. D'ailleurs, le démon, sans révélation, ne peut connaître la pensée qu'aucun signe ne trahit.

(*A suivre.*)

Abbé T.





## VARIÉTÉS

(*La Lumière*, mars, 1901)

### RÊVE RÉALISÉ

M. Jary raconte qu'Anna, la petite fille âgée de 10 ans de M. F. Jungnickl, à Ladung (Bohême), disparut le 10 août vers trois heures de l'après-midi et ne put être retrouvée malgré des recherches faites pendant toute la nuit. Le lendemain, vers quatre heures du matin, le grand-père de la petite Anna se coucha, mais se réveilla au bout d'une demi-heure racontant qu'une forme blanche lui avait décrit en rêve l'endroit où avait péri Anna. Il prit aussitôt un bâton long de deux mètres et demi, muni à son extrémité d'un crochet, et en compagnie de plusieurs personnes se rendit à un étang éloigné d'environ un demi-kilomètre, et à un endroit donné plongea son bâton dans l'eau et retira le cadavre de la petite Anna.

(*Zeitschr. f. Spirit.*, 1<sup>er</sup> sept. 1900.)

### IL NE FAUT PAS PLAISANTER AVEC LA MORT

En mai 1885, un fait très curieux se produisit à Bretten. Un homme d'un certain âge alla visiter un de ses amis qui était chargé de dresser la liste des décès. Il prit une plume et pour plaisanter ajouta son nom à la liste et rentra. Quelques heures après il était mort, frappé d'apoplexie.

(M. PERLE, *Zeitschr. f. Spirit.*, 28 avril. 1900.)

### VOYAGE A DEUX DANS L'AUTRE MONDE

Il y a quelques années un meunier, nommé Pichler, tomba gravement malade; on dut arrêter le mécanisme du moulin. Il était minuit. Le malade paraissait assoupi. Un silence de

mort régnait partout, sauf quelques cris de hiboux venus de la forêt voisine. Subitement on entendit à la fenêtre une voix dire : « Frère, viens, notre temps est fini. » Tous les assistants furent étonnés, d'autant plus qu'on se trouvait au premier étage, mais ils le furent bien plus encore lorsqu'ils constatèrent que Pichler était mort. A la même heure mourait, à une grande distance de là, le meilleur ami de Pichler.

(M. PERLE, *Zeitschr. f. Spirit.*, 28 avril 1900.)

### LES DÉS DE LA MORT A BERLIN

Parmi les collections du château royal de Berlin se trouvent deux dés à jouer qui n'ont rien d'extraordinaire quant à leur aspect, mais qu'on appelle les « dés de la mort » pour la raison suivante : sous le grand électeur de Brandebourg, un assassinat commis à Berlin fit grande sensation ; il s'agissait d'une jeune fille très belle, courtisée par deux soldats qui furent aussitôt arrêtés. L'un d'eux, Ralph, avait effectivement commis le crime par jalousie contre son camarade Alfred, visiblement favorisé par la jeune fille. La question appliquée aux deux soldats ne put rien en tirer. Le tribunal était perplexe, les deux soldats ayant été vus tous deux le soir du crime près de la fontaine où l'assassinat eut lieu. Alfred ne nia pas avoir parlé avec la jeune fille, et affirma qu'il l'avait quittée amicalement. Ralph niait tout. Le prince électeur décida de s'en remettre au jugement de Dieu ; les deux soldats devaient jouer leur mort aux dés ; celui qui jetterait le plus petit nombre serait considéré comme l'assassin et exécuté. Le prince électeur assista en grand apparat à la scène. Ralph, l'assassin, prit en riant les dés posés sur un tambour et jeta deux six. Les assistants se regardèrent, car unanimement on prenait pour innocent le pauvre Alfred. Celui-ci tomba sur ses genoux, adressa une prière au ciel et se leva en s'écriant : « Dieu tout-puissant, protège-moi, tu sais que je suis innocent. » Il jeta les dés plein d'espérance et avec tant de force que l'un d'eux se divisa en deux fragments ; le dé resté entier marquait 6, les fragments de l'autre dé marquaient 6 et 1, ce

qui faisait en tout 13. Toute l'assistance était émerveillée, mais l'étonnement arriva à son comble lorsqu'on vit tout à coup Ralph s'affaisser comme frappé de la foudre. On eut beaucoup de peine à le ramener à la vie; dès qu'il eut repris connaissance, il avoua son crime. Le prince électeur était très touché : Dieu avait sauvé l'innocent.

(*Zeitschr. f. Spiritismus*, 10 nov. 1900.)

### UN ÉPISODE DE LA VIE DU ROI JOACHIM MURAT

En 1810, sous le règne de ce prince, le célèbre ministre de la guerre Christopher Saliesti, mourut à Naples. Il était aussi chef de l'administration de la police, et avait de nombreux ennemis que l'on soupçonnait de l'avoir empoisonné. Joachim Murat qui depuis longtemps ambitionnait la conquête de la Sicile, alors en la possession de l'Angleterre, ne pouvait, malgré ses recherches, trouver la carte avec le plan d'attaque et de siège qu'il avait confiée à Saliesti.

Il y avait à cette époque à Naples un médium ayant le pouvoir d'évoquer les morts et de les faire apparaître : une dame de la cour très pieuse et estimée de tous, affirmait avoir, par l'entremise de cet homme, vu sa mère qui était morte depuis longtemps et avoir causé avec elle,

Un moine capucin âgé, de la noble famille des Palmieri, disait avoir parlé à un de ses cousins. Nombre d'exemples analogues avaient causé dans la ville une véritable sensation et étaient connus du roi qui se rendit chez le médium dans l'espoir d'apprendre où étaient cachés les précieux documents. Le prince fut reçu par un homme de taille moyenne, d'aspect austère; s'inclinant profondément devant le souverain, il lui demanda ce qu'il voulait. Murat lui expliqua le but de sa visite et écrivit sur un morceau de papier le nom du baron Saliesti qu'il désirait voir. Le vieillard fit monter le roi au premier étage dans une chambre entièrement drapée de noir, et lui dit d'attendre que l'apparition se montrât. Joachim s'assit, examinant la chambre qui n'avait rien d'extraordinaire que sa tenture noire. Un rideau épais et long semblait

dissimuler une porte et une fenêtre. Après quelques minutes, un léger bruit derrière ce rideau attira l'attention du roi qui vit l'étoffe se soulever lentement, laissant voir une fenêtre garnie de barres de fer derrière laquelle apparut graduellement la forme de Saliesti. Sans hésitation, le ministre indiqua au prince l'endroit où se trouvaient les documents, ajoutant qu'il fallait se hâter. La conversation se prolongea, mais le roi ayant fait des questions sur la destinée de l'âme après la mort, la forme de Saliesti devint moins nette, et disparut entièrement; une main invisible baissa le rideau.

Le lendemain Joachim lui-même chercha les précieux documents et les trouva à l'endroit indiqué par l'esprit.

Il attribuait ces manifestations au démon et défendait que l'on en parlât et que l'on continuât à les pratiquer.

Néanmoins l'apparition de Saliesti fut généralement connue et très commentée, et la tradition s'en est faite de père en fils.

(J. DE KRONHELM, *Rev. scientif. et morale du spirit.*)

### REMARQUABLE PRÉDICTION A UN PEINTRE

Carl du Prel avait légué à la Société de psychologie scientifique de Munich un document, que le président de cette Société, Bormann, a ouvert aussitôt après avoir été mis en sa possession par l'autorité judiciaire. Le contenu est relatif à une remarquable prédiction faite en 1885 à l'artiste peintre Frosch à Jérusalem et qui s'est réalisée dans tous ses détails. En 1885. Frosch se trouvait avec le peintre Bruno Pieghlein et sa femme et avec les peintres Krieger et Reinicke à Jérusalem. Frosch et Pieghlein avaient l'intention de peindre le panorama de cette ville. A cette occasion le savant écossais Robert Laing leur prédit qu'ils se brouilleraient à mort à propos de ce travail, que tous deux feraient encore de grands voyages, que Frosch serait poursuivi à cause de ce tableau, mais qu'il n'y aurait pas d'autres suites. Frosch a fait effectivement un voyage en Amérique à cause de ce panorama.

L'un de ses tableaux arriva à son insu et contrairement à sa

volonté d'Amérique à Londres. Ce tableau fut confisqué et Frosch fut accusé en justice de plagiat. Mais il n'y eut pas de procès, comme l'avait prédit le voyant, parce que la plainte fut retirée par l'accusateur. Il arriva aussi que dans cette circonstance Frosch et Pieghlein se brouillèrent. Enfin, il n'est pas sans intérêt d'ajouter que le savant écossais avait prédit, au sujet de M<sup>me</sup> Frosch, qu'elle deviendrait peintre elle-même, mériterait de hautes distinctions et donnerait des leçons de peinture. Effectivement, M<sup>me</sup> Frosch est aujourd'hui une peintre de fleurs très estimée sous le nom de Nil, et ni les honneurs ni les élèves ne lui manquent.

(*Zeitschr. f. Spirit.*, 5 mai 1900.)

### UNE PROPHÉTIE RÉALISÉE AU SUJET DE SATURNE

Il y a bien des mois, dit M. Berridge, j'appelai l'attention des lecteurs de *Light* sur la réalisation partielle d'une assertion faite par T. L. Harris, dans « la Sagesse des Adeptes », que l'anneau de Saturne devait être quintuple. Jusqu'alors (1884), les astronomes ne connaissaient que trois anneaux. Or on rapporte dans l'« *Observer* » du 6 janvier dernier que sir Robert Ball a déclaré officiellement dans sa leçon du 5 janvier à l'Institut royal qu'un fameux astronome, le professeur Barnard, venait de découvrir un cinquième anneau.

(E. W. BERRIDGE, *Light*, 12 janv.).

### PRÉMONITION DE LA MORT DE GERHARDT

Dans un beau volume consacré à la vie du chimiste alsacien, Charles Gerhardt, qu'on peut appeler le rénovateur de la chimie moderne (*Charles Gerhardt. Sa vie, son œuvre...* par Ed. Grimaux et Ch. Gerhardt, Paris, 1900, in-8°), nous lisons le fait curieux suivant : Il s'agissait de fêter le 15 août 1856, et Charles Gerhardt, en sa qualité de professeur de la faculté des sciences de Strasbourg, devait assister au *Te Deum* du Temple Neuf. Il fut en avance et dut attendre près d'une heure dans une salle du rez-de-chaussée de la

la fameuse bibliothèque, détruite depuis lors par le feu des Prussiens en 1870. Y fut-il saisi de froid? Le fait est que « pendant la cérémonie, M<sup>me</sup> Gerhardt fut, à un moment, frappée de la pâleur et de l'extraordinaire altération des traits de son mari. Cette vision, dans ce cadre d'une grandeur saisissante, sous les vibrations poignantes de l'orgue, lui arracha des larmes, et distinctement elle crut entendre ces paroles : *Dans cinq jours, tu verras cette même figure, mais il ne sera plus...* Ch. Gerhardt fut atteint de péritonite aiguë et mourut le 19 au matin. Cet homme, qui eut tant à souffrir de l'injustice et de l'envie des autres, ne laissa pas entendre un mot d'aigreur ni de plainte, mais conscient de l'œuvre accomplie par lui, quoique inachevée, s'écria avant de mourir : « Oui, oui! Dans cinquante ans on trouvera que j'ai fait quelque chose!... J'ai avancé la chimie de cinquante ans! »

#### LA TERRIBLE CATASTROPHE DE GALVESTON (TEXAS)

La catastrophe de Galveston, d'après *Light of Truth*, a été prédite par J. R. Buchanan il y a dix ans, dans les termes suivants : « Dans l'*Arena* d'août 1890, le professeur Buchanan publia cet avis que les villes sises sur le golfe du Mexique, le long du littoral de l'Atlantique, étaient menacées de destruction par un « affaissement du sol lié à des tremblements de terre, des tempêtes et des marées (mascarets) exceptionnelles », que ce désastre débiterait par Galveston vers 1900 et durerait 25 ans. Voici textuellement les termes employés :

« Ce n'est qu'avec hésitation et perplexité que je vous prédis un drame épouvantable. Toute ville maritime qui ne se trouve pas élevée de plus de 50 pieds au-dessus de la côte, est destinée à être violemment ébranlée. Galveston, la Nouvelle-Orléans, Mobile, Saint-Augustin, Savannah et Charleston sont condamnés à subir ce désastre. Richmond, Baltimore, Philadelphie, Jersey City et New-York souffriront également, en raison de leur proximité de la mer. La destruction de Jersey City et de New-York provoquera une grande terreur. »

(*Zeitschr. f. Spirit.*, 1<sup>er</sup> déc. 1900.)

APPARITION POUR LES ENFANTS

Dans l'*Atlantic Monthly*, M. Stillmann, en parlant du célèbre critique anglais, Ruskin, relate un incident curieux qu'il a entendu de Ruskin lui-même.

Il s'agissait d'un endroit dans la vallée de Chamonix, hanté par l'apparition d'une femme, visible aux enfants seulement.

Plusieurs des enfants de l'endroit l'avaient vue, cette vieille femme, occupée à ramasser des feuilles sèches.

Dans un coin peu fréquenté des montagnes, tous ces enfants étaient d'accord pour affirmer qu'à la place de son visage, ils ne voyaient que les os de la tête d'un squelette. Ruskin prit la précaution un jour, d'aller chercher un enfant qui habitait loin de cet endroit, qui ignorait la légende ; il l'amena, en se promenant, au fond de la vallée, et puis, en regardant autour de lui : « Quel endroit désert, dit-il, il n'y a ici que nous deux. — Mais si, répondit l'enfant, voilà une femme là-bas, qui ramasse des feuilles. — Eh bien ! allons près d'elle, » reprit Ruskin, qui ne voyait personne.

En s'approchant de l'endroit indiqué par l'enfant, celui-ci s'arrêta tout court, comme effrayé, il disait que la femme le regardait, mais qu'elle n'avait que des trous à la place des yeux.



## BIBLIOGRAPHIE

---

*Le Mouvement Psychique*, revue scientifique mensuelle, organe de l'Institut des Sciences Psychiques de Paris, dont le but peut se résumer en ces quelques mots : *Constituer les sciences dites psychiques, encore hypohétiques, en sciences faites*. Nous remarquons dans cette revue, les noms de Gabriel Delanne, des D<sup>rs</sup> E. Legrand, Moutin, Chazarain, de Morius Fraisse et Jacques Brieu. La rédaction du *Mouvement Psychique* est 7, impasse Bardou et l'Administration 14, rue d'Amsterdam.

*Viennent de paraître, 3, rue Rodier, les deux publications suivantes :*

*La Revue Spiritualiste Illustrée* en un volume in-octavo de 61 pages (supplément compris). Son but sera l'information sur tout ce qui concerne le mouvement spiritualiste : Théosophie, Hermétisme, Spiritisme, Mystique et Occultisme sous la seule responsabilité des auteurs. Toutes les théories sont admises, respectées et la plus large part est accordée à la discussion.

*La Revue Cosmique*, destinée à propager une doctrine nouvelle, mettant en accord les théories en apparence opposées du matérialisme et du spiritualisme, de la tradition bouddhiste de l'Inde et de la tradition kabalistique occidentale.

*Le Fureteur*, journal de la curiosité, — 72, cours de Vincennes, Paris, vient de paraître. Il n'est pas cher et il est très intéressant au point de vue spécial où il se place.

*L'Humanité*. — Nous signalons aussi avec plaisir et espérance, la nouvelle revue de ce nom publiée par M. Auguste Vodoz, le continuateur du *Congrès de l'Humanité*. M. Auguste Vodoz présente cette revue comme étant une suite de *Lumière et Liberté* que nos anciens lecteurs ont connue.



La *Scena illustrata*, de Florence, continue à se maintenir à l'un des premiers rangs parmi les publications illustrées européennes; elle ne parle pas seulement aux yeux par ses magnifiques gravures et phototypies, mais encore à l'esprit par son contenu littéraire, ses articles d'art, de sociologie, de sciences morales et politiques, etc. Le mouvement occultiste est également suivi avec soin et discernement. Le numéro du 15 décembre renferme, entre autres, la relation d'un cas très curieux de télépathie que nous résumons comme il suit : Le colonel d'un régiment de cosaques avait dû laisser son fidèle cocher Wanka malade à l'hôpital et avait continué ses étapes vers la destination qui lui était prescrite. Or à une journée et demie de marche, le régiment dut se ranger subitement sur les côtés de la route pour laisser passer une troïka attelée de trois chevaux magnifiques et sur le siège de laquelle était assis Wanka, souriant amicalement à ses camarades. L'aventure parut si extraordinaire que le colonel télégraphia à l'hôpital pour savoir ce qu'était devenu Wanka, la réponse fut qu'il avait rendu son âme à Dieu, et il était mort précisément à l'instant où ses camarades l'avaient vu passer au milieu d'eux, puis disparaître dans un tourbillon de poussière, avec la troïka et les deux voyageurs qu'elle renfermait selon le dire des cosaques.

Dr LUX.

**Notations.** — *Pétition des masseurs et des magnétiseurs.* M. Durville, 23, rue Saint-Merri, fait signer une pétition en faveur du libre exercice du magnétisme. On est prié de s'adresser directement au *Journal du magnétisme* si l'on désire signer cette pétition.

*L'Institut psychologique international* a entrepris une série de Conférences à l'Hôtel des Sociétés Savantes. Alternativement, des croyants et des profanes sont inscrits au Programme. On reçoit gratuitement le Bulletin Périodique de l'Institut, en souscrivant 20 francs pour être titulaire, ou 250 francs une fois versés.

LA DIRECTION.

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

## LES MATÉRIALISATIONS

Dans un article des *Études*, de ce mois d'avril, dont je suis charmé de louer la modération, le P. Roure s'est occupé du phénomène si intéressant des matérialisations; il a étudié la valeur des apparitions de Katie King dont nous avons fait ici une étude impartiale et approfondie (1), il nous présente quelques objections que nous aurions voulu réfuter, peut-être, en présence de ses lecteurs, selon le droit légal de réponse; il émet des idées qui appellent de notre part, de courtoises rectifications. Nous tâcherons d'être bref et clair.

### I

Les Esprits de l'autre monde peuvent-ils, avec la permission de Dieu, prendre une forme sensible et apparaître aux vivants? Oui, cela est certain. Tous les théologiens affirment sans hésiter, cette possibilité.

Ces apparitions qui sont possibles, sont-elles réelles? Oui, elles sont réelles. Dans l'Ancien Testament, dans le Nouveau Testament, dans la vie des Saints, nous voyons les Anges bons et les Anges mauvais, les Saints, les âmes du purgatoire, quelquefois les damnés prendre un corps sensible, un corps aérien, et se rendre visibles aux vivants.

Tout cela est absolument certain.

Est-il possible de constater la réalité de ces matérialisations? Assurément. Si Dieu permet à ses anges et à ses saints d'apparaître aux vivants, il doit donner aux vivants le moyen de

(1) *La Revue du Monde invisible*, 15 février et 15 mars 1900. Nous engageons nos lecteurs à lire ces articles, avant de suivre cette discussion.

reconnaître la réalité de ces apparitions. Si ces moyens n'existaient pas, l'apparition serait sans objet.

Les matérialisations sont donc possibles, réelles, *constatables*; nous n'avons pas le droit de les nier d'une manière générale et absolue.

Faut-il en conclure que *toutes* les matérialisations dont il est question et qui sont affirmées dans certains ouvrages spirites soient réelles, reconnues, sérieusement constatées? Non. Il faut faire la part de l'ignorance, de la crédulité aveugle, de la supercherie, du mensonge, de l'hypocrisie, du tempérament, de l'état nerveux des voyants. Il faut étudier les conditions du phénomène, les dispositions morales et scientifiques des sujets, les milieux où se produit l'apparition. Il faut, en un mot, une grande réserve, et une rare prudence dans l'observation, il ne faut pas se hâter d'affirmer ou de nier.

Si vous niez la réalité de ces faits, avec le dédain et la suffisance des esprits légers qui se croient libres-penseurs; si vous refusez même de vous en occuper; si vous vous contentez de hocher la tête et de hausser les épaules, vous, catholiques, vous autoriserez des représailles dangereuses. En vertu des mêmes arguments, et par les mêmes procédés, vos ennemis déchireront les pages de l'Évangile et de la vie des Saints, ils souriront dédaigneusement de votre crédulité naïve quand vous leur parlerez des apparitions de Notre-Seigneur aux apôtres, et des Anges bons ou mauvais aux serviteurs de Dieu : ils vous opposeront vos propres arguments et les méfaits capricieux de l'hallucination. Ce n'est plus de la science, c'est du parti pris.

## II

Est-il vrai qu'on ait vu à Londres, en 1874, d'abord chez M. Luxmore, puis chez M. Crookes, président de l'Académie des sciences, apparaître souvent, une femme qui prenait le nom de Katie King, et qui prétendait avoir habité notre planète, avant sa mort?

Est-il vrai que cette femme était une réalité et non un fan-

tôte impalpable, et qu'on ait pu la voir, l'entendre, la toucher, la photographier pendant trois ans?

Est-il vrai qu'elle avait sa personnalité propre, qu'elle était, par conséquent, un esprit de l'autre monde, revêtue, comme l'enseignent les théologiens, quand ils parlent des apparitions, d'un corps visible qui accusait sa présence et sa réalité?

Les savants et les témoins si nombreux qui attestent l'authenticité de ces faits, à la suite de l'illustre William Crookes, sont-ils fous ou hallucinés?

Voilà la question.

Ce qui frappe le P. Roure, c'est que les matérialisations ne se produisent que dans les mystères d'une pénombre toujours favorable à la fraude et à l'inévitable supercherie des intéressés. S'il en était ainsi, je me contenterais de répondre que, pour déjouer la fraude dans ces conditions anormales, il faut une observation plus sévère, un contrôle plus rigoureux, des précautions plus minutieuses, mais, je ne dirais pas : donc le phénomène de la matérialisation n'existe pas. La logique n'autorise pas cette conclusion à outrance.

Mais est-il vrai que les apparitions de Katie King se soient toujours produites dans le mystère de ténèbres et avec la complicité des opérateurs? Non, cette affirmation est contraire à la vérité.

Écoutons les témoins.

« Une année environ s'était écoulée entre le moment où Katie avait fait ses premiers efforts, et le soir où elle put sortir, *se promener devant tous en pleine lumière*. On commença dès lors, à exercer un contrôle sérieux, pour prouver la réalité de la présence de l'Esprit Katie King. *Les témoins étaient des personnes honorablement connues dont le seul but était d'établir la vérité.*

« *L'apparition étant visible malgré le plus fort éclairage, et étant solide et tangible, put être soumise à des épreuves variées par les savants qui l'observèrent.* Ces messieurs furent parfaitement convaincus qu'ils avaient devant eux un Esprit qui échappait à toutes les lois connues (1). »

(1) Katie King, *Histoire de ses apparitions*.

Crookes, l'illustre physicien anglais, n'est pas moins explicite dans sa déposition. Voici ses paroles : « Jamais Katie King n'est apparue avec une aussi grande perfection. *Pendant près de deux heures, elle s'est promenée dans la chambre en causant familièrement avec ceux qui étaient présents.* Plusieurs fois, elle prit mon bras en marchant, et l'impression ressentie par mon esprit que c'était une femme vivante qui se trouvait à mon côté et non pas un visiteur de l'autre monde, me décida à répéter une expérience (1). »

Ce n'est donc pas dans l'obscurité voulue d'un laboratoire que Katie King s'est montrée, c'est en pleine lumière ; on a pu la voir, l'entendre et la toucher. Ce n'est pas une fois par hasard, dans la rapidité d'une apparition douteuse qu'elle s'est fait voir, c'est un grand nombre de fois, pendant des mois. Ce n'est pas à un homme seul, que l'on pourrait accuser, peut-être, d'hallucination, si élevée que soit d'ailleurs son intelligence qu'elle a permis de constater la réalité de sa présence, c'est devant un groupe de savants et d'observateurs qu'elle s'est présentée, qu'elle s'est fait voir, qu'elle s'est fait entendre, qu'elle s'est laissée toucher.

Si l'on prétend que l'illustre Crookes est un halluciné, que les douze savants observateurs sont des hallucinés, que tous les témoins sont hallucinés, je renonce à la discussion : c'est la négation de la certitude historique, c'est la négation de tous les faits surnaturels dont on nous parle et que l'on propose à notre vénération dans la vie des saints.

Le P. Roure cite ces paroles de Crookes : « Une fois que Katie King était devant moi, n'ai-je pas entendu distinctement le son d'un sanglot plaintif, identique à ceux que miss Cook avait laissé échapper pendant la séance ? et ce sanglot venait de derrière le rideau où elle devait être assise. »

A ce propos, le P. Roure s'écrie : « *Voilà la preuve, l'unique preuve* de la distinction entre miss Cook et Katie King. On s'étonne qu'un savant comme W. Crookes ait osé la proposer au public. Ses yeux lui disent que ces deux personnages n'en font qu'un : il aime mieux en croire ses oreilles. Ne sait-il pas

(1) Dr Dupouy, *Sciences occultes et physiologie psychique.*

cependant, aussi bien que personne, avec quelle facilité notre ouïe nous trompe sur la direction d'un son? Et puis n'aurait-il jamais entendu parler de cette chose vulgaire qui est la ventriloquie (1)? »

Qu'il est donc rare de rencontrer la sincérité, la loyauté, la courtoisie dans les discussions où les personnalités sont engagées! On dénature la pensée de son adversaire, on essaye de la rendre ridicule, et l'on se croit triomphant.

Est-il vrai que *l'unique preuve* de la distinction entre miss Cook et Katie King repose, selon Crookes, sur un sanglot plaintif? A-t-il soutenu cette opinion ridicule qu'on lui prête ici, sans discussion?

Eh bien non, Crookes n'a pas fait cela.

Qu'il nous suffise de citer ces paroles de Crookes, pour édifier nos lecteurs :

« Je désire faire connaître quelques-unes des différences que j'ai observées entre M<sup>lle</sup> Cook et Katie.

« La taille de Katie est variable ; chez moi, je l'ai vue plus grande de six pouces que M<sup>lle</sup> Cook. Hier soir, ayant les pieds nus et ne se tenant pas sur la pointe des pieds, elle avait quatre pouces et demi de plus que M<sup>lle</sup> Cook. Hier soir, Katie avait le cou découvert, la peau était parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que M<sup>lle</sup> Cook a au cou une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distinctement et est rude au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées, tandis que M<sup>lle</sup> Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles. Le teint de Katie est très blanc, celui de M<sup>lle</sup> Cook est très brun. Les doigts de Katie sont beaucoup plus longs que ceux de M<sup>lle</sup> Cook et son visage aussi est plus grand. Dans les façons et manières de s'exprimer, il y a aussi bien des différences marquées. »

Ainsi parle l'illustre physicien de Londres, et le P. Roure l'accuse de ne donner qu'une seule preuve de la distinction entre M<sup>lle</sup> Cook et Katie, un sanglot !

J'admire, au contraire, la patience de Crookes, sa sévérité scientifique et son esprit d'observation, et j'estime que le

(1) *Etudes*. 20 avril.

P. Roure sera de mon avis quand je dirai qu'il faut reproduire exactement la pensée de l'adversaire que l'on combat. Nous parlerons plus loin de cette distinction entre M<sup>lle</sup> Cook et Katie King.

Le P. Roure estime que nous commettons une erreur quand nous écrivons que les sévères expériences de Crookes ont duré trois ans, il nous dit, sans nous en donner des preuves, qu'elles n'ont duré que quelques mois. Ce serait déjà beaucoup, ce serait assez, et il ne m'en coûterait pas de confesser mon erreur si William Crookes n'avait pas écrit ceci :

« Quant à imaginer qu'une innocente écolière de quinze ans ait été capable de concevoir et de mener PENDANT TROIS ANS avec un plein succès une aussi gigantesque imposture que celle-ci (les matérialisations de Katie King) et que pendant ce temps elle se soit soumise à toutes les conditions qu'on a exigées d'elle, qu'elle ait supporté les recherches les plus minutieuses, qu'elle ait consenti à être inspectée à n'importe quel moment, soit avant, soit après une séance; qu'elle ait obtenu encore plus de succès dans ma propre maison que chez ses parents, sachant qu'elle y venait expressément *pour se soumettre à de sévères contrôles scientifiques*, quant à imaginer, dis-je, que la Katie King DES TROIS DERNIÈRES ANNÉES est le résultat d'une imposture, cela fait plus de violence à la raison et au bon sens que de croire qu'elle est ce qu'elle affirme elle-même. »

S'il plait encore au P. Roure de dire que ces expériences n'ont duré que quelques mois, que l'illustre savant est un halluciné, que ses expériences n'ont aucune valeur, qu'il ne faut en tenir aucun compte, que tous les témoins et les savants dont il avait accepté le concours étaient aussi victimes d'une hallucination et qu'il ne faut voir dans ces phénomènes troublants qu'une action subjective, sans réalité, aussi fausse que l'amulette de Pascal, j'ai le regret de ne pas partager son sentiment.

## III

Jusqu'à la fin William Crookes resta fidèle à ses convictions basées sur des observations et des faits souvent répétés, il ne douta jamais de la réalité matérielle et tangible de M<sup>lle</sup> Cook et de Katie King : l'observateur n'avait avancé que des faits dont il était absolument certain.

C'est en 1874 que l'illustre physicien avait commencé ses expériences variées avec M<sup>lle</sup> Cook ; c'est en 1874, dans la maison de M. Luxmore que la forme vivante de Katie lui apparut et sollicita son attention pour la première fois.

Trente ans après, en 1898, William Crookes faisait publiquement cette déclaration à *l'Association britannique pour l'avancement des sciences* :

« Aucun incident de ma carrière scientifique n'est plus connu que la part que j'ai prise, il y a nombre d'années, à certaines recherches psychiques. Trente ans se sont écoulés depuis que j'ai publié un compte rendu d'expériences tendant à montrer qu'en dehors de nos connaissances scientifiques, il existe une force exercée par une intelligence qui diffère de l'intelligence ordinaire commune aux mortels. Cette circonstance de ma vie est naturellement bien connue de ceux qui m'ont fait l'honneur de m'inviter à devenir votre président.

« Il en est, peut-être, parmi ceux qui m'écoutent qui se demandent si je parlerai hardiment, ou si je garderai le silence. Je veux en parler, quoique brièvement. M'étendre sur une question encore discutable, serait risquer d'être importun. Bien que le sujet, comme Wallace, Lodge et Barrett l'ont déjà montré, puisse être utilement discuté à ces réunions, il n'intéresse pas encore la majorité de mes collègues en science.

« Paraître ignorer cette question serait un acte de lâcheté, acte de lâcheté que je n'ai pas l'intention de commettre.

« Couper court à des recherches qui permettent d'élargir les portes de la science, reculer, par crainte de difficultés ou de critiques adverses, serait blâmable au point de vue scientifique. L'investigateur n'a qu'un devoir, aller de l'avant,



explorer en haut et en bas, pouce par pouce, le flambeau de la raison en main, suivre la lumière partout où elle peut conduire, dût-elle, parfois, avoir l'air d'un feu follet.

« *Je n'ai rien à rétracter. Je maintiens les comptes rendus déjà publiés.* Même, je pourrais y ajouter beaucoup. »

Donc, après trente ans de recueillement, de recherches et d'expériences, Crookes ne rétracte rien, il maintient tous les comptes rendus déjà publiés.

Or, ces comptes rendus que l'on retrouve dans le *The spiritualist*, de 1874, contiennent le récit détaillé des expériences de matérialisation de Katie King, et d'autres expériences se rattachant à d'étranges manifestations du monde invisible.

Donc en 1898, Crookes ne s'était jamais rétracté, il affirmait de nouveau ses convictions, il le disait hautement, il déclarait qu'il pourrait y ajouter beaucoup ; il reconnaissait publiquement la réalité des phénomènes de matérialisation dont il nous a fait le récit.

Son affirmation est claire, elle ne laisse rien à désirer.

Tel n'est pas le sentiment du P. Roure qui interprète ainsi la parole du célèbre physicien : « Il ne faut pas oublier que les premières constatations de M. Crookes portèrent sur les tables tournantes, l'écriture automatique, les phénomènes de lévitation et d'apport d'objets : tous ces faits qu'il faut se garder d'assimiler à la matérialisation des Esprits. C'est sur ce dernier genre d'observations que nous voudrions surtout connaître le sentiment réfléchi, et comme posthume du savant physicien. Il ne nous dit pas clairement s'il maintient là-dessus ses constatations à l'égal des autres. »

Or, Crookes dit clairement qu'il n'a rien à rétracter et qu'il maintient, sans exception, les comptes rendus publiés, de ses expériences. Or, les expériences de matérialisation datent de 1874. Il dit cela en 1898.

J'avoue que ces procédés de discussion m'affligent, et ma tristesse est plus grande quand je vois le P. Roure tenter de faire un rapprochement entre les expériences sévères d'un homme de génie qui honore la science et les « médiums américains qui font naître à volonté des apparitions à l'aide de boudruches gonflées et d'autres menus bibelots ».

## IV

Tous les témoins affirment avec Crookes que miss Cook et Katie King étaient deux personnages distincts. Miss Cook plongée dans le sommeil donnait son fluide, Katie s'en empara et se forma le corps visible, matériel, reproduit par la photographie. Je ne veux m'occuper en ce moment ni de ce fluide, ni de son rôle, vrai ou faux dans la formation du corps aérien de Katie King. J'aime à simplifier et à préciser les débats.

Crookes a-t-il été mystifié quand il a cru à l'existence et à l'intervention de ces deux personnages distincts? Le P. Roure qui veut absolument nous faire croire à la naïveté ridicule de l'illustre savant, nous assure qu'il n'y avait dans ces expériences qu'un seul personnage, une femme habile, audacieuse, intrigante, miss Cook qui s'est moquée des précautions infinies des expérimentateurs, et qui a joué avec un art incomparable le rôle de Katie King.

Des preuves de cette assertion extraordinaire, de cette naïveté bouffonne des savants les plus considérés, le P. Roure ne peut pas en donner, il n'en donne pas. Il nous dit : « C'est miss Cook qui s'affuble du nom de Katie King et s'enveloppe de mousseline, ... elle se promènera dans la salle en costume blanc, ... du milieu de la salle elle dira : Levez le rideau, et voyez mon médium ; nous sommes bien deux. Et l'on apercevra un paquet de vêtements gisant à terre ayant plus ou moins forme humaine, un châle rouge à la place de la tête. Ce sont les vêtements du médium, c'est le médium lui-même ! Émerveillement général ! » Le P. Roure en conclut que la crédulité du bon savant était inépuisable. Il ne dit pas un mot des précautions inouïes qui furent prises par Crookes pour déjouer les fraudes, et pour établir scientifiquement la distinction réelle des deux personnages, de miss Cook et de Katie King.

Écoutons les témoins :

« En entrant dans le cabinet, dit Crookes, miss Cook s'étendait sur le plancher, la tête sur un coussin et bientôt elle était en transe. Pendant les séances photographiques, Katie

enveloppait la tête de son médium avec un châle pour empêcher que la lumière ne tombât sur son visage. Fréquemment, j'ai écarté le rideau lorsque Katie était debout tout auprès, et alors *il n'était pas rare que les sept ou huit personnes qui étaient dans le laboratoire pussent voir en même temps miss Cook et Katie, sous le plein éclat de la lumière électrique.* Nous ne pouvions pas alors voir le visage du médium à cause du châle, mais nous apercevions ses mains et ses pieds; nous la voyons se remuer péniblement sous l'influence de cette lumière intense, et par moments nous entendions ses plaintes. J'ai une épreuve de Katie et de son médium photographiés ensemble; mais Katie est assise devant la tête de miss Cook. »

Crookes répète ainsi son affirmation : « J'ai la certitude absolue que miss Cook et Katie sont deux individualités distinctes. Plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de miss Cook font défaut sur celui de Katie King. La chevelure de miss Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire; une boucle de celle de Katie qui est là, sous mes yeux et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres mains, jusque sur le haut de la tête, est d'un riche châtain doré.

« Un soir, je comptai les pulsations de Katie; son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de miss Cook, peu d'instant après, atteignait 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre un cœur battre à l'intérieur, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de miss Cook, lorsqu'après la séance, elle me permit la même expérience. Éprouvés de la même manière, les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, qui suivait un traitement médical pour un gros rhume. »

Crookes continue ses recherches scientifiques et ses constatations impartiales : « Élevant la lampe, dit le célèbre physicien, je regardai autour de moi, et je vis Katie qui se tenait debout tout près de miss Cook, et derrière elle. Elle était vêtue d'une draperie blanche et flottante comme nous l'avions déjà vue pendant la séance. *Tenant une des mains de M<sup>lle</sup> Cook dans la mienne*, et m'agenouillant encore, j'élevai et j'abaissai

la lampe, tant pour éclairer la figure entière de Katie que pour me convaincre que je voyais bien réellement la vraie Katie que j'avais pressée dans mes bras quelques instants auparavant, et non le fantôme d'un cerveau malade. Elle ne parla pas, mais elle baissa la tête en signe de reconnaissance.

*« Par trois fois différentes, j'examinai soigneusement M<sup>lle</sup> Cook, accroupie devant moi, pour m'assurer que la main que je tenais était bien celle d'une femme vivante, et, à trois reprises différentes, je tournai la lampe vers Katie pour l'examiner avec une attention soutenue jusqu'à ce que je n'eusse pas le moindre doute qu'elle était bien là devant moi. »*

C'est avec ces précautions infinies et loyales que le savant physicien arrivait à constater la réalité vivante de M<sup>lle</sup> Cook et de Katie King.

Le jour de la dernière expérience, la dualité des deux personnages s'affirma encore avec plus de précision : « Katie m'engagea à entrer dans le cabinet avec elle, et me permit d'y demeurer jusqu'à la fin.

« Après avoir fermé le rideau, elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la chambre pour aller à M<sup>lle</sup> Cook, qui gisait sans connaissance sur le plancher, se penchant sur elle, Katie la toucha, et lui dit : Éveillez-vous, Florence, éveillez-vous ! Il faut que je vous quitte maintenant.

« M<sup>lle</sup> Cook s'éveilla, et, toute en larmes, elle supplia Katie de rester. »

Ce n'est pas en parlant de mannequin, de baudruche et de ventriloquie que l'on arrivera à réfuter la déposition si claire de l'illustre physicien et à nous faire croire à l'astuce merveilleuse de M<sup>lle</sup> Cook jouant le rôle de Katie King.

D'autres témoignages, aussi clairs, aussi explicites viennent confirmer les affirmations de Crookes sur l'existence des deux personnages distincts, de M<sup>lle</sup> Cook et de Katie King. Nous empruntons ceux qui suivent à l'histoire des apparitions de Katie King, par un adepte, avec préface de Gabriel Delanne.

« Une chaise basse fut placée dans le cabinet pour M<sup>lle</sup> Cook ; elle s'assit dessus. M. Luxmore pria MM. Blackburn et Coleman de l'attacher ; ses mains furent liées avec un ruban de fil, dont les bouts furent cousus ensemble et cachetés ; on

passa ensuite ce ruban autour de sa taille où il fut solidement noué, puis cousu, et on l'attacha à un crampon de fer fixé au sol, en lui laissant quelques centimètres de jeu. Il était absolument impossible à M<sup>lle</sup> Cook de s'éloigner de la chaise de plus de quelques pouces. Lorsque toutes ces précautions furent prises, on attendit.

« Au bout d'un instant, la forme de Katie King s'avança libre dans le salon; elle était vêtue d'une robe blanche flottante, retenue à la taille par une ceinture, ses manches étaient longues et descendaient au poignet; une sorte de capuchon couvrait sa tête, les pans retombant sur les épaules; ses cheveux étaient serrés par des bandes d'étoffe. Elle salua les personnes présentes chacune à leur tour, mais s'inquiéta d'abord du nom d'un nouveau venu qui lui était inconnu. . . . .

. . . . .

« Après la séance, nous constatâmes que les rubans qui retenaient M<sup>lle</sup> Cook étaient intacts; du reste, le fait que M<sup>lle</sup> Cook fut trouvée endormie, habillée autrement que l'Esprit, et la disparition de Katie suffisait à prouver que M<sup>lle</sup> Cook et l'apparition étaient deux individualités très distinctes l'une de l'autre. »

Mais il faut se borner: je m'arrête à cette dernière preuve :

« Pour trancher la question, et savoir si M<sup>lle</sup> Cook était réellement étendue dans le cabinet pendant que Katie se promenait en dehors, M. Varley, l'électricien du câble Atlantique eut l'idée de faire passer un faible courant électrique à travers le corps de M<sup>lle</sup> Cook pendant que Katie paraissait.

« Il employa une batterie galvanique et un appareil dont il se servait pour essayer les câbles. Si M<sup>lle</sup> Cook eût essayé de bouger ou de jouer le rôle de Katie, cet appareil l'eût dénoncée, car elle n'eût pu se vêtir en blanc et quitter sa place sans arrêter le courant électrique.

« Cependant, sous ces conditions de contrôle scientifique, Katie apparut, comme d'habitude, montra ses bras, parla, toucha plusieurs personnes et écrivit quelques mots... Il fut démontré clairement et irréfutablement que M<sup>lle</sup> Cook était tranquille dans le cabinet, pendant que Katie était visible dans la salle. »

Je n'insiste pas. Après avoir étudié froidement, sans parti pris, ces preuves diverses et concordantes, je ne peux m'empêcher de reconnaître et de dire qu'il est impossible d'attribuer à M<sup>lle</sup> Cook les faits et les actions de Katie King. Ma conviction ne résulte pas de telle preuve en particulier, mais de l'ensemble des preuves, du nombre et de la qualité des témoins, des détails des expériences, des précautions minutieuses prises par les expérimentateurs, de la fréquence et de la répétition des expériences, de l'accord absolu des témoignages, de la facilité si rare dans les visions surnaturelles des saints dont l'Église a consacré la mémoire, de voir, d'entendre et *de toucher* le corps de l'apparition.

Et j'arrive à cette conclusion. Oui, il s'est produit un phénomène extraordinaire, constaté par de nombreux témoins, et en dehors des phénomènes connus de la nature, on a vu un Esprit revêtir une forme sensible, agir, parler à la manière des êtres vivants, apparaître et disparaître vingt fois, subitement, et défier publiquement les conjectures des savants.

Nier ces faits, c'est nier la certitude historique; le persiflage ne vaudra jamais une bonne raison.

Et ce phénomène extraordinaire de matérialisation est conforme à l'enseignement de l'Église sur la nature et les propriétés des anges bons et mauvais.

Je me borne aujourd'hui à ces conclusions (1).

Élie MÉRIC.

---

(1) Nous lisons dans le dernier numéro du *Mouvement psychique* : « On sait moins quelle est l'importance du mouvement spirite. Une évaluation récente nous permettait d'affirmer un minimum de 50.000 spirites en France, 100.000 en Angleterre, 4 millions en Amérique, 10 millions pour le monde entier. Le *Banner of Light* à lui seul, a plus de 30.000 abonnés. Ces quelques chiffres montrent qu'une véritable religion est venue, depuis cinquante ans, prendre place dans le monde et s'y développer. »

## LES ANGES DANS L'UNIVERS

(*Suite*).

### V. — Les cieux.

« Le ciel et le ciel du ciel  
est à Dieu ton Seigneur. »

Ce que Dieu a créé n'est pas Dieu ; ce n'est par conséquent ni éternel, ni infini. Donc, ce que Dieu a créé, il l'a créé hors de lui-même, dans le temps et dans l'espace. — Ainsi en est-il des anges comme des autres créatures.

Or, Dieu étant infiniment bon et sage, il a assigné à chaque ordre de créature l'emplacement le plus convenable, une demeure parfaitement en harmonie avec la nature et les goûts de ses habitants. L'endroit de la Création où les anges furent créés se nomme le *ciel*. Ce sont les anges eux-mêmes qui constituent le ciel, puisque c'est sous le nom de ciel que l'Écriture nous révèle leur création ; mais c'est Dieu qui, pour eux, a fait le ciel, et aussi pour nous.

C'est toujours l'habitant qui constitue l'habitation, bien que ce ne soit pas lui qui l'ait faite. Lorsque j'entre chez quelqu'un, sa demeure me révèle de suite sa position sociale, ses habitudes, son caractère. Ce mobilier, cette disposition des objets nécessaires ou de simple ornementation ; ces instruments, ces outils peut-être, me diront ce qu'est le maître du logis et quelles sont ses occupations. Ainsi encore l'oiseau se dépouille de son duvet pour préparer une litière digne de ses petits. L'enfant se trouvera bien avant d'avoir vu sa mère. C'est ainsi que notre Père des cieux, en sa maternelle providence, y a mis du sien pour le ciel de ses anges.

C'est donc dans un paradis splendide, sis dans les hauteurs de la création, et incomparablement plus ravissant que ne le

fut le paradis terrestre, c'est au ciel que les anges furent créés. Les bons anges sont demeurés au ciel. Ils peuvent en sortir à leur gré pour servir Dieu ailleurs, tout comme je sors de chez moi; et je rentre quand je veux. — Si les navigateurs partaient sans l'espoir de revoir leur patrie, ce ne seraient plus que de pauvres exilés. S'il était interdit aux anges de sortir du ciel, outre qu'ils seraient faits prisonniers, ils porteraient bien mal leur nom! Ne les appelle-t-on pas ambassadeurs!

Mais *ciel* a plusieurs acceptions.

Quand les attraites de la contemplation et le désir de connaître m'invitent à pénétrer les sphères supérieures de l'univers, ma première étape s'arrête en ces régions inférieures de l'atmosphère où l'évaporation des eaux forme les nuages aux mille teintes, aux aspects changeants et variés à l'infini. C'est ce qu'on pourrait appeler le ciel terrestre, un ciel qui célèbre avec la terre les échanges de noces perpétuelles. Immense laboratoire tout autour du globe où se produisent, sous la main de physiciens invisibles, les mystères de la pluie, de la neige, de la grêle. C'est là que les feux de la foudre issus des ondes voltigeantes de l'océan aérien éclatent en grondements majestueux et que l'arc-en-ciel égaie notre espérance.

Plus haut, beaucoup plus haut, dans la zone des étoiles filantes, règne le calme constant de l'azur toujours serein. C'est un séjour inaccessible aux secousses des tempêtes, les zéphyrus eux-mêmes n'osent en approcher; mais c'est un ciel que convoite le mauvais; car terribles pour nous seraient les cataclysmes qu'il pourrait y causer si les puissances du bien, sans cesse, ne déjouaient ses embûches!

Et qu'il est beau, ce ciel, ce bel azur, comme il invite à la prière et qu'il est bienfaisant à l'âme contemplative! Non, il n'est pas trompeur le sentiment qui, épris des aspirations de l'infini, attire nos regards vers les régions où l'on voudrait voir Dieu. Puis admirez ces teintes fondantes de l'aurore et celles d'un coucher sans nuages, avec quelle grâce elles revêtent les montagnes et la nature, de la pourpre dorée du firmament. On dit qu'en été l'azur d'une journée bien calme regardé au



zénith de la voûte céleste après le départ du soleil, guérit les yeux malades. J'ajoute que la douce lumière et ses rayons guériraient bien des maux si on respectait davantage les dons de la création et si on savait mieux y voir l'auteur de tous biens.

En m'élevant encore au delà des couches supérieures de l'air, je parviens au ciel de la lune ou *ciel lunaire*, aux influences indispensables. Ce n'est pas en vain tant s'en faut que Dieu a créé la lune, ou que les anges l'ont arrondie ni trop près ni trop loin de la terre ; et dans sa course autour de nous, invariablement périodique, on ne peut plus régulière, elle est certainement guidée. Le mauvais la ferait volontiers dévier pour notre malheur ; mais par là aussi les puissances abondent ! L'astronomie a constaté que la lune n'offre aucune trace de vie végétative ou animale et que les eaux font défaut à sa surface, parce qu'elle n'a point ou qu'elle a trop peu d'atmosphère ; elle existe donc pour uniquement modérer l'économie terrestre.

Au sein d'espaces infiniment plus vastes, incomparablement plus éloignés, règne le *ciel planétaire* que la science humaine atteint difficilement. La terre fait partie de ce ciel. En compagnie de très nombreux corps célestes elle exécute autour du soleil des évolutions étonnantes, qu'il serait plus étonnant encore d'attribuer à une force que la matière ne peut avoir. Avouons de prime abord qu'il doit exister, dans ce système immense, auprès des lois de la nature et régissant ces lois, des vertus intelligentes qui suffisent largement à peupler les mondes supraterrrestres s'ils doivent l'être ! Ici nous déclarons sans détour que nous avons toujours répugné à l'opinion de l'habitation des mondes astraux par des êtres semblables à l'homme, parce que les Écritures ne donnent aucun sujet à cette opinion, au contraire ; que cette opinion tend à contrarier la foi, et que la nature humaine, ici-bas, répond entièrement au dessein qu'eut le Créateur de créer en l'homme le nœud qui devait unir les deux extrémités de la Création : la créature corporelle et la créature spirituelle. En un mot notre sens profondément religieux nous fait sentir que ces planètes ont été disposées pour régler les mouvements de la terre,

unique séjour de l'homme. — Tel le rouage d'une horloge : il n'a d'autre raison d'être que celle de mouvoir le minuscule pivot des aiguilles.

Au-dessus du ciel lunaire, au centre du ciel planétaire brille *le ciel du soleil*. Si les astres qui l'entourent ont conservé leurs noms de divinités païennes, le soleil peut être dit le dieu des dieux. C'est l'image grandiose du vrai Dieu régnant seul dans un ciel à part. « Les cieux proclament la gloire de Dieu, dit le psalmiste, et le firmament révèle les œuvres de ses mains... Il a dressé sa tente dans le soleil. » Si l'univers est le royaume du Très-Haut, le soleil est son trône.

Que de discussions se sont élevées parmi les savants sur le géant solitaire qui a précédé toutes les générations de la terre, qui éclaire, vivifie et régit tant de mondes ! Nos pères admiraient sa course resplendissante renouvelée chaque jour d'un horizon à l'autre, au temps où Josué d'une parole l'arrêta. Depuis lors les successeurs de Ptolémée, tour à tour, l'ont vu immobile au milieu du firmament et fait rouler dans l'espace de constellations en constellations avec toute sa cour.

Si avares d'atmosphère à l'égard de notre satellite, les astronomes en accordent bien une demi-douzaine au roi des astres. On se demande si le soleil est une sphère incandescente et inhabitable ou un globe minéral et froid entouré de courants électriques. — Le soleil est habité et bien gardé par les anges de Dieu, qui en même temps protègent la terre contre les imprévus trop naturels de terribles hasards ! Eh ! qu'en adviendrait-il si un soleil électrique mêlait de temps en temps à ses rayons des éclairs échappés à ses décharges ! Que deviendrions-nous si la force centrifuge d'un soleil igné qui exécute en trois semaines sa gigantesque rotation, envoyait çà et là des étincelles faire astéroïde aux environs de la terre, ou si la terre, perdant l'équilibre de la force centripète, allait se volatiliser dans les flammes du brasier solaire !

La nature n'est pas infailible. Livrée uniquement aux lois aveugles de systèmes exclusivement matériels, elle ne saurait nous préserver des catastrophes qui nous menacent, ni persévérer dans l'ordre universel que nous admirons.

En quittant le ciel solaire, nous arrivons à un autre ciel. A

des distances inouïes du ciel planétaire qui est terminé, par Neptune, la plus éloignée des planètes, on distingue dans un plan à part, l'incommensurable *ciel stellaire* qui entoure par conséquent tous les cieux dont il a été question jusqu'ici. Le ciel stellaire n'est pas sphéroïdal comme on pourrait le croire; quant à la forme, c'est une lentille composée d'astres innombrables, au milieu de laquelle le soleil qui nous éclaire paraît être immobile, et dont la circonférence est la voie lactée, elle-même vraie poussière de soleil.

C'est difficile à saisir, même difficile à imaginer! Autant d'étoiles que nous voyons par une nuit pure, autant de soleils! Et chacun de ces soleils, qui se comptent par millions suppose tout un cortège de mondes lesquels échappent aux instruments les plus perfectionnés.

Quelques données numériques empruntées à l'astronomie nous aideront à comprendre l'immensité des cieux en prenant pour terme de comparaison le volume de la terre, son éloignement du soleil et la rapidité de sa révolution.

Le globe terrestre a un diamètre de 13.320 kilomètres qu'un bon piéton d'une marche soutenue et continue resterait 5 mois à parcourir. Le soleil est 1.331.000 fois aussi gros que la terre. La distance qui sépare les deux astres est évaluée à 148.000.000 de kilomètres. L'orbite terrestre, c'est-à-dire le chemin de la terre autour du soleil mesure 232.500.000 lieues de 4 kilomètres; elle le fait en un an avec une rapidité de 27 kilomètres par seconde, en tournant 365 fois sur elle-même.

Neptune au confin du ciel planétaire, tourne aussi sur elle-même et autour du soleil, mais éloignée de cet astre de 1.032.446.900 lieues elle reste 164 ans à faire son tour. Quoique beaucoup plus volumineuse que la terre, elle est invisible à l'œil nu. Cette planète nous donne la *circonférence* du ciel planétaire, c'est-à-dire de l'ensemble de 100 planètes environ qui font partie du système solaire, circonférence représentée par 7 milliards de lieues et qu'un boulet de canon lancé à toute vitesse demanderait deux mille ans à franchir!

Eh bien! ce plan immense où notre terre gravite, où le soleil resplendit, où tant de planètes et environ 18 millions de comètes voltigent autour de l'astre du jour, ce plan incom-

mesurable, dis-je, que nous avons appelé cieux, n'est que l'humble noyau d'un gros fruit, s'il est permis de comparer à un fruit le ciel stellaire qui de toutes parts, mais dans un éloignement inaccessible, entoure ce plan.

A l'entrée du ciel stellaire, les milliards de lieues et la rapidité des obus ne sont plus capables de servir l'imagination ; désormais nous aurons recours à la plus vertigineuse des célérités sensibles, à celle de la lumière.

Disons donc que le rayon lumineux enlève ses 280 kilomètres par seconde. — Autant d'étoiles, autant de soleils, avons-nous dit. Les plus forts télescopes accusent 35.000.000 d'étoiles visibles. Ce n'est rien auprès des étoiles invisibles de la voie lactée. Or un rayon de soleil a besoin de plusieurs années pour se rendre de cet astre à l'alpha, étoile la plus proche, ou d'une étoile à l'autre. Un rayon semblable met plusieurs siècles à traverser l'épaisseur du ciel stellaire ; en d'autres termes, pour aller du noyau à la surface du fruit.

Faisons un autre rapprochement. Représentez-vous l'univers comme étant une figue, et ces myriades de soleils comme étant les pépins de la figue. En même temps vous admettez que l'arbre de la puissance divine ne s'est pas borné à donner une seule figue, et il est nécessaire de l'admettre, si l'on veut se faire idée de ce qui nous reste à dire pour parler d'un dernier ciel astronomique.

C'est le *ciel des nébuleuses*. — Qu'est-ce qu'une nébuleuse ? — Les astronomes en ont découvert diverses espèces qui faisant partie du ciel stellaire sont situées dans les régions de la voie lactée ou en deçà, et sur lesquelles nous aurons à revenir au cours de cette étude.

Il est ici exclusivement question des *nébuleuses résolubles* ainsi nommées, parce que sous l'objectif de forts télescopes elles apparaissent comme de légers nuages très petits qui se résolvent en une multitude de points brillants à peine perceptibles, amas d'étoiles, tourbillons de soleils.

Ces nébuleuses résolubles situées infiniment au delà de la voie lactée, sont entièrement séparées les unes des autres ainsi que du plan infini que nous avons désigné sous le nom de ciel stellaire. Et si nous appelons celui-ci l'univers, nous

pouvons dire que chaque nébuleuse est un univers à part. Or ces nébuleuses ne se comptent pas; elles se perdent d'ailleurs pour nous dans l'invisible des espaces célestes. De même que les profondeurs de notre globe terrestre échappent aux investigations les plus hardies de la science humaine, de même les sublinités ineffables de l'au-delà même matériel, défient toute l'érudition des savants mortels.

Oui dans l'infinitude des cieux corporels, la voie lactée des nuits sereines n'est autre chose que la dentelure d'une nébuleuse résoluble, la nôtre, où, en la plénitude des étoiles, notre soleil vogue avec ses mondes. Un univers, une tache blanchâtre au centre d'autres univers, taches blanchâtres eux aussi qui entourent de toutes parts notre univers à nous. Et la zone extrême où par millions se meuvent ces univers, nous disons que c'est le ciel des nébuleuses.

\*  
\* \*

C'est ainsi que l'on doit méditer pour se rendre compte des choses; et s'il est convenu de désigner l'ensemble de tous les corps que Dieu a créé sous le nom d'univers, il était nécessaire d'entrer dans ces détails, de donner un aperçu de l'univers corporel qui est le théâtre des opérations angéliques dont nous avons à traiter.

En résumé, il y a donc sept cieux corporels *situés les uns autour des autres*; ce sont : le ciel des nuages, le ciel de l'azur, le ciel lunaire, le ciel planétaire, le ciel solaire, le ciel stellaire et le ciel des nébuleuses. Voilà sans doute de quoi satisfaire le matérialiste qui veut la matière partout. Les spiritualistes, c'est-à-dire ceux qui croient à l'esprit, sont plus exigeants, et ils ont raison de l'être, car incomparablement plus vastes que les cieux corporels sont les cieux spirituels. Ailleurs (1) nous avons affirmé que tous les cieux corporels réunis ne sont, comparativement aux cieux spirituels, que comme une astérie éphémère au sein de l'océan. Or ce que nous comparons ici à l'océan n'est pas la divinité; mais les

(1) *Revue du Monde Invisible* 1900, n° 2, page 114.

cieux spirituels que Dieu a créés et dans lesquels il a fait valoir les richesses de sa toute-puissance beaucoup plus abondamment que dans les choses matérielles. Qu'est-ce en effet, que la matière, quels qu'en soient les êtres et les dimensions, si nous la plaçons vis-à-vis de l'esprit ! Aussi, soyez-en convaincu, l'âme d'un petit enfant comme il en naît parmi nous des milliers en un jour, une seule âme est, aux yeux du Créateur, d'un prix et d'une grandeur qui ne peut entrer en comparaison avec tous les trésors réunis des astres ; et voilà pourquoi notre terre apparemment infime, où s'allient les deux natures en un trait d'union exigü, mais suffisant, voilà pourquoi notre terre constitue très certainement le centre moral et, non moins certainement le centre physique de l'univers ; le vrai noyau des mondes, la semence de Dieu dont tout le reste n'est que le champ cultivé par les anges. Et quand le faible lieu de notre mortelle caducité aura laissé à l'âme son plein essor, bien des réalités inaperçues par la science naturelle se présenteront à elle pour augmenter si possible, les joies délectables que lui réservent la splendeur des cieux spirituels et la contemplation de la divine essence.

Par la charité l'âme entrera dans la vérité, dirait Pascal, et elle fera comme l'ange qui d'ici-bas se rend en une seconde mathématique jusqu'au septième ciel sans passer par les autres ! — Nous aurons à étudier la mystérieuse célérité des anges ; pour le moment nous voici arrivés au ciel empyrée.

Le ciel des anges *borne de toutes parts* les cieux visibles. Le ciel des anges oppose aux mondes et aux soleils, aux espaces lumineux et aux univers une barrière infranchissable, et finit toute matière.

Cependant il importe de ne pas confondre le paradis créé pour les esprits créés, avec le ciel increé de Dieu, c'est-à-dire avec l'*infinitude proprement dite* de la très sainte Trinité, dont il ne peut être question ici. Dieu en vertu de son ubiquité infinie, englobe nécessairement le ciel des anges ; Dieu est partout, même là où il n'y a plus de créatures et il pénètre tout ce qu'il a créé. Dieu se confond avec l'infini : l'infini c'est Dieu et Dieu est l'infini. Dieu est lui-même l'infini qu'il occupe de toute éternité. — Les anges ne sont pas leur

paradis et les cieux angéliques ne sont pas les anges. Il existe neuf cieux angéliques ; mais pour ne rien embrouiller, réduisons-les à un seul, car ils sont tous de la même nature et c'est précisément la nature du séjour réservé aux anges, depuis l'instant de leur création, qu'il nous faut étudier.

Nous avons essayé de décrire les cieux corporels. L'empyrée est simplement indescriptible ; bien que ce ne soit pas encore, notez-le, ce que le Seigneur a révélé par ces mots : « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a pas saisi ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, c'est-à-dire aux élus et aux anges. Ce divin avertissement vise en effet la vision intuitive des bienheureux. Or tout en ayant à cœur de nous conformer à l'avis de l'auteur de l'Imitation, « qu'il ne faut point sonder les hauts mystères » et dans le but unique de glorifier notre Père des cieux par les humbles efforts que nous faisons afin d'arriver à mieux connaître les saints anges, ces esprits bien-aimés, nos célestes frères, nous avons à observer une distinction absolue entre ce qui est leur béatitude actuelle que nous espérons partager bientôt avec eux dans le ciel, et ce qui dans le même ciel fit leur bonheur provisoire et naturel avant qu'ils fussent admis à voir Dieu tel qu'il est. Le ciel d'aujourd'hui n'est que le ciel d'alors, mais sous un jour infiniment riant !

Que le lecteur veuille se rappeler de ce qui a été dit au commencement de ce chapitre. On admet un paradis immatériel, conaturel aux anges qui l'habitent, situé au delà de la création corporelle, créé en même temps que les anges, et, qu'à vrai dire, les anges s'approprient *pour répondre aux nécessités de leur nature*.

Lorsque Dieu créa les anges, il les plaça quelque part et ce quelque part se nomme *ciel empyrée* ; mais au commencement de leur existence ils ne virent pas Dieu, ils ne pouvaient le voir ; car ils n'étaient pas encore en état de gloire, mais seulement en état de grâce. Pourtant ils étaient tout beaux, tout bons, tout dévoués, ils s'admiraient et s'aimaient les uns les autres, ils étaient heureux d'exister, heureux de leur bonheur réciproque, heureux du bien-être ineffable que leur procuraient les délices toutes spirituelles d'un séjour aussi ravissant que

devait l'être le paradis céleste. Mais qu'étaient donc ce paradis, ces délices, ce bien-être? ce n'était pas le ciel de Dieu, inaccessible à toute créature; ce n'était pas la vision de Dieu alors encore invisible pour les anges, ce n'était pas même la connaissance du souverain Bien qui positivement ne s'était pas encore révélé à eux. — Direz-vous qu'ils jouissaient peut-être du spectacle de l'univers, qu'ils voltigeaient dans la lumière des cieux qui nous charment? — Mais rien de tout cela n'existait encore si ce n'est qu'à l'état de chaos, ce chaos que la puissance de Dieu venait de susciter en même temps que les anges, mais que sa sagesse n'avait encore ni formé ni illuminé. Et supposé que l'univers eût existé dans toute sa splendeur, pensez-vous que des esprits purs puissent trouver leurs délices dans la matière? Assurément non! et d'ailleurs, c'est bien compris, le ciel empyrée n'est pas constitué par les cieux universels. C'est un ciel à part.

Déjà nous avons eu occasion de le remarquer, l'œuvre du Créateur tend essentiellement à la réalisation de deux mondes, l'un tout à fait matériel, l'autre absolument spirituel, et, finalement, à la fusion partielle des deux en une même nature, fusion qui est le chef-d'œuvre de la création, et qui, dans l'éternelle idée de Dieu, a pour type l'Humanité sacrée du Verbe fait chair. Dès lors nous n'avons pas craint d'avancer que l'accès des célestes intelligences aux matières universelles représente une imitation éloignée mais grandiose de l'Incarnation.

Or pour opposés que soient deux extrêmes tels que l'esprit et la matière, s'il y a entre eux coopération et réciprocité, il doit certainement y avoir entre eux ressemblance parfaite bien que toute mystérieuse; et pour preuve, *Dieu a créé l'homme à son image.*

Représentez-vous deux miroirs en face l'un de l'autre. L'un, ici-bas, visible, est tout ce qui touche nos sens. L'autre, là-haut, infini, est l'Esprit de Dieu. Au moment de leur création, il fut donné aux anges de voir d'une vue toute spirituelle, qui leur est propre, le miroir inférieur et sensible de la création corporelle encore à l'état de chaos, mais où déjà se mirait en quelque sorte l'esprit de Dieu lui-même alors inaccessible à leur vision.



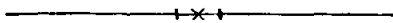
Dès le premier instant, les Anges jouirent de tous les charmes spiritualisés de cet univers qui s'offraient à eux *intellectuellement* et par conséquent d'une façon bien plus réelle que nous ne les admirons sous leurs aspects corporels. — Pour le moment, l'explication philosophique de ce qui demeure un mystère, nous entraînerait hors du cadre de ce chapitre que nous terminons. Nous n'empiéterons sur les chapitres suivants, que pour ajouter ici qu'au bonheur primitif des anges fidèles vint bientôt se joindre, *après l'épreuve*, ou, pour mieux dire, se substituer le bonheur surnaturel de la vision intuitive. Dès lors au sein de l'empyrée ils continuèrent à jouir d'une certaine manière, de la belle nature paradisiaque où Dieu les a créés, tout en exultant de béatitude dans les délices incomparables de la gloire éternelle — double bonheur qui sera également le partage des élus après la résurrection de la chair.

Malheureusement pour eux, une partie des anges périrent, par leur infidélité à la grâce. Ceux-là, les prévaricateurs, ils ne virent jamais Dieu. Bannis du ciel, ils perdirent même le bonheur inhérent à leur nature; et pour comble, ils furent précipités dans les enfers qui sont justement l'opposé des cieux.

En même temps, une multitude d'entre les anges élevés à la gloire furent appelés à couler leur béatitude dans la contemplation exclusive et la jouissance parfaite du souverain Bien. Les autres anges glorieux furent admis à assister l'Éternel dans l'œuvre de la création. Aussitôt, ils firent la conquête du chaos et, sous les ordres du divin Architecte, assistés eux-mêmes de la grâce divine, ils se mirent à l'œuvre pour former les mondes et les livrer à la vibration universelle.

Alfred VAN MONS.

(*A suivre.*)



## UNE POSSESSION DIABOLIQUE

### COMPLIQUÉE DE MAGIE EN AUVERGNE

(Suite.)

---

#### 4<sup>o</sup> Marque appliquée

Passons donc à une autre marque.(1) de la possession ; c'est la quatrième et dernière : faire preuve d'une force physique extraordinaire.

Marguerite fut, en effet, durant tout le temps de la possession, douée d'une force extraordinaire : c'est ce qui explique cette appréciation typique d'un brave cantonnier : « C'était une rude gaillarde. » Mais ni avant 1829, ni après 1840, Marguerite n'a fait de pareils tours de force, ce qui prouve bien qu'elle n'y était pour rien durant la possession.

M. E... regardait comme extraordinaire, surtout pour une jeune fille, cette force musculaire, sans parler de son insensibilité à la douleur, et de son endurance incompréhensible.

A N..., les portes étaient condamnées avec des clous ou des chevilles en fer et des cordes très fortes. Or il ne fallut pas plus de trois minutes à Marguerite pour tout casser, pour tout arracher. Les exorcistes n'eurent que le temps de se rendre dans leur chambre, qu'ils la virent déjà se promener dans la cour et l'entendirent leur crier de ne pas se mettre en peine d'elle, qu'elle s'en allait. On eut toutes les peines du monde pour la faire arrêter. Mais toute la nuit elle resta furieuse. Sa fureur ne se calma qu'au second verset du *Veni Creator*.

« Une autre fois, dit M. E..., elle arracha avec ses doigts un

(1) On pourrait peut-être ajouter à ces marques celle des *mœurs diaboliques* : Marguerite a joué le rôle du diable durant 10 ans environ avec une telle perfection et une telle constance, qu'on ne peut raisonnablement expliquer cet art dans une ignorante sans l'intervention des esprits.

clou que M. le Curé avait enfoncé dans une planche presque en entier, et cela aussi vite que la pensée. Si fort qu'un homme puisse être, il n'aurait pu l'arracher sans tenailles.

En une autre circonstance, nous étions trois à faire l'exorcisme, elle nous prit tous les trois et nous faisait faire le tour de la chambre. Nous ne pûmes en être maîtres que lorsque nous eûmes recours à l'eau bénite. » On ne pouvait souvent la faire asseoir qu'en soufflant sur sa bouche comme on fait au baptême sur les enfants.

« Elle ne portait appuyée que sur un talon, la tête contre le mur. Malgré nos efforts et notre adresse, nous ne pûmes jamais réussir (à la faire asseoir) sans le souffle. Au premier souffle elle s'assit, nous disant que notre souffle renverserait un cheval à cinquante pas, que nous en étions bien fiers, à cause que par ce souffle nous le chassions des enfants au baptême. Pareille cérémonie nous est arrivée *cent fois*. » On ne reprochera pas au moins aux exorcistes de n'avoir pas répété les expériences.

Souvent les savants n'ont pas attendu si longtemps pour formuler des lois : une seule expérience a suffi pour conclure dans certains cas.

A l'assemblée, ses compagnes avaient beau se mettre toutes contre elle en même temps, elle les renversait toutes jusqu'à ce qu'on eût déposé sur elle un petit enfant. Alors elle tombait sur les pieds et les mains sans force aucune, comme paralysée.

« Elle renversait quelque jeune homme que ce fût au premier coup de main, quand on voulait la contrarier. Tout cela paraît extraordinaire pour une jeune fille. » C'est aussi notre avis, à nous qui l'avons connue, et avons pu juger de sa force musculaire ordinaire.

Mais nous avons tenté de prouver qu'ici la magie est associée à la possession, non pas seulement au début, comme cela arrive presque toujours, mais encore durant tout le cours de la possession. C'est ce qui reste à démontrer.

### 5° Magie associée à la possession

Qu'est-ce que la magie? Pour ne parler que de la magie noire, la seule dont il soit ici question parce que c'est la magie proprement dite, on la définit avec Billuart, Delrio, etc.

« L'art d'opérer certaines merveilles avec le concours et l'appui des démons, par l'emploi de moyens qui n'ont aucun rapport aux effets produits et obtenus. » La possession est une série d'influences sataniques. La magie, qui peut donner lieu à la possession comme à bien d'autres maléfices, suppose que ces influences sataniques ont lieu à la demande et sur l'injonction des hommes : voilà la différence.

De tout temps on a cru à la magie, on a pratiqué la magie, et nos modernes incrédules qui déclament continuellement contre les superstitions, sont les premiers à se livrer à la superstition de la magie sous le nom de spiritisme : tant il est vrai que le premier châtiment de celui qui renonce à la foi c'est de croire toutes les absurdités. De l'aveu général, le spiritisme est extra-naturel.

Ne croyons pas cependant que la magie noire n'ait aucune réalité, et qu'elle consiste uniquement dans des jongleries. L'Écriture défend de laisser vivre les auteurs de maléfices (Ex. xxii, 18). Isaïe (viii, 19) parle des pythons, des devins et de leurs enchantements. On connaît les prestiges des magiciens de Pharaon qui luttèrent de merveilleux avec Moïse : les verges, changées en serpents et les serpents changés en verges, ce que le démon pouvait opérer par une rapide substitution. Simon le Magicien joua un grand rôle au commencement de l'ère chrétienne. L'enfer semblait avoir condensé en sa personne toutes ses forces pour détruire l'Église au berceau : il avait séduit toute la Samarie et enchanté ou aveuglé les esprits par ses opérations magiques, *magiis suis*.

Ils opéraient des choses extraordinaires pour donner plus de crédit à leurs erreurs infâmes. Et nous savons qu'à la fin des temps les magiciens se livreront à cet art diabolique avec tant de succès qu'ils séduiront même beaucoup de chrétiens,

quoique la magie ne mérite pas le nom d'art, vu que l'art produit certainement et constamment ses effets, ce qui n'a pas lieu pour la magie.

Saint Grégoire le Grand appelait les sorciers ou magiciens les grands ennemis du Christ. C'est en effet ce qui les caractérise tous. Le même pape avait adressé de chaleureuses félicitations au notaire Adrien pour avoir donné la chasse à cette catégorie de malfaiteurs, et il l'engageait fortement à continuer de les poursuivre.

Saint Éloi conjurait les chrétiens de ne pas ajouter foi aux magiciens. Saint Gaudence appelle la sorcellerie une espèce d'idolâtrie. Léon X écrivit contre les sorciers ou mages sa Bulle *Honestis Potentium*. Innocent VIII (*Bulle Desiderantes*) donna aux PP. Institor et Saurauger le pouvoir d'informer contre les magiciens de la haute Allemagne, et de les punir selon la grandeur de leurs crimes énormes. Ces crimes en effet étaient dignes des plus cruels supplices, si l'on en croit Pierre Grégoire relativement aux 400 condamnés de 1577 au Parlement de Toulouse : *prodierunt que execrabilia*. Et les procédés des malfaiteurs de Marguerite ne sont pas faits pour démentir ces antiques témoignages qu'on a trop souvent, dans notre siècle, taxés d'exagération, sous prétexte qu'Adam Tanner et Frédéric Spée ont soutenu que pas un de ceux qui furent punis comme magiciens au XVII<sup>e</sup> siècle, n'avait fait quoique ce soit de diabolique.

Grégoire XV, Sixte V et Urbain VIII ont également défendu les pratiques de la magie comme autant d'actes superstitieux, injurieux à Dieu et dangereux pour la foi et la moralité publique.

Aussi nous souscrivons volontiers à ces paroles de Mgr Manning (Confér., 2<sup>e</sup> p. *Mystère d'iniquité*) : « Nous ne sommes pas disposés à en nier la réalité, parce que beaucoup de faussetés et d'illusions s'y trouvent mêlées. Ces choses sont précisément celles que l'Église a toujours condamnées et défendues sous le nom de sorcelleries... il est certain que nous sommes entourés d'un ordre surnaturel dont une partie est divine et l'autre diabolique. Et il s'agissait exactement des mêmes phénomènes dont nous avons parlé dans cet exposé

succinct : communications des esprits évoqués du monde invisible, apparitions de mains, etc.

Bizouard et de Mirville ont relaté une foule de faits de ce genre. Aussi Mgr Bouvier ne craignit pas d'écrire (*Décalogue*) : « On ne saurait nier qu'il n'ait existé des magiciens et qu'il ne puisse en exister sans errer contre la foi. »

On ne peut pas nier plus raisonnablement ces phénomènes de nos jours.

*Facta*, dit Hurter(1), *sen aventus magici nequeunt revocari in dubium. Nomine facti magici designamus quemlibet effectum ab homine ope dæmonis productum... Ultro approbamus Lucii Ferraris regulam... traditam, in dubio scilicet factum aliquod tamdiu habendum esse pro naturali, quamdiu non probetur contrarium. Cum tamen facta magica esse possibilia negarine queat, et tot facta a testibus fide dignis referantur, quæ alio modo explicari vix possint factorum magicorum existentiam indubium vocare non licet; eoque minus quod sacræ literæ sat clare ejus modi factorum testentur existentiam et claruis ad huc Patres, qui insuper explicant quomodo dæmones possint patrare opera stupenda.*

D'après lui, le spiritisme n'est pas autre chose, dans ce qu'il a d'extraordinaire que l'ancienne magie.

Toute la difficulté est de savoir si les signes de la magie diabolique s'appliquent réellement à Marguerite et à ses pratiques abominables. Or, ici encore nous avons le précieux témoignage de M. E... qui avait vu de près la possédée durant des années et qui par conséquent a qualité pour se prononcer.

« Qu'on examine attentivement ce qui a été dit de sa possession, si on n'y trouve pas l'exercice de la magie, il n'y en eut jamais. Cependant tout parle des magiciens. L'Écriture les condamne et les réprouve : *Anima quæ inclinaverit ad magos, morte moriatur...* Il ne nous reste qu'à démontrer que la fille de X... a été l'objet de leur exécrable exercice. »

(1) Hurter, *Theologia spectatio, pars prius*, p. 274, 2<sup>e</sup> édit. Nous croyons même que dans bien des cas nos soi-disant émetteurs de fluides ne sont que de vulgaires sorciers, peut-être à leur insu : les noms savants n'ont fait que changer l'étiquette le plus souvent, un fluide n'est pas capricieux, intelligent.

Et là-dessus l'exorciste parle des treize crimes principaux attribués aux sorciers ; car leurs pratiques sont autant de crimes accomplis dans le but de se rendre l'enfer favorable.

L'abbé Grison, lui (*Antichristianisme*, t. IV, p. 241), donne les mêmes signes que pour la possession en ajoutant à ceux que nous venons d'énumérer, les suivants.

L'intention de soutenir une doctrine opposée à la foi chrétienne. Or, on a vu que nos malfaiteurs avaient pour but de faire perdre la foi en la présence réelle, surtout de satisfaire des passions criminelles. C'est hors de doute encore pour le cas de Marguerite qu'ils voulaient à force de turpitudes associer à la magie, — ils ne s'en cachaient pas, — ainsi qu'à des sociétés secrètes condamnées par l'Église. Et ces phénomènes doivent encore être accompagnés de procédés superstitieux, cabalistiques et contraires aux bonnes mœurs. Tout cela se trouve dans notre cas.

Mais nous croyons que pour conclure à la magie en particulier, il faut des signes particuliers ; car la magie n'est pas la possession, bien qu'elle en soit la cause ordinaire. Les théologiens s'accordent généralement pour donner d'autres signes.

Quels sont ces signes ? 1° Renier Dieu et sa religion ; 2° Maudire Dieu ou le Christ, le blasphémer ; rendre au démon ou à quelque idole le culte dû à Dieu seul ; 3° Vouer au démon ses enfants et ses disciples ; 4° Sacrifier au démon ses enfants avant le baptême ou même la naissance ; 5° Promettre au démon de faire de semblables sacrifices d'enfants ou de dupes des magiciens ; 6° Jurer par le nom du diable ; 7° Boire le sang humain et manger la chair des enfants ; 8° Se livrer pour plaire au démon à toutes sortes d'impudicités ; 9° Faire mourir ou guérir par sortilège ; 10° Faire périr le bétail ; 11° Faire détruire les fruits de la terre (de là les exorcismes de l'Église) ; 12° Relations maritales avec les démons ; 13° Emploi ou abus des choses saintes surtout.

« Or, dit l'exorciste rapporteur, en consultant l'histoire des abominations qu'on exerça sur cette fille, il est impossible de nier que ce soit l'exercice de la magie. On lui fit offrir des sacrifices pendant trois fois (elle offrit en effet sur l'autel

l'enfant que traînaient avec eux nos bohèmes). On lui fit enlever les saintes espèces pour s'en servir (comme dans certaines arrière-loges) dans leurs opérations, jusque dans leurs plus abominables impudicités. On récita sur elle les cérémonies du baptême ; on la maria deux fois ; on lui donna l'extrême-onction ; on la fit confesser (et même communier indignement) ; ils se confessèrent à elle. On la fit consentir *concubitu dæmoniorum* (saint Augustin admet la réalité de ces horreurs, communes de son temps). On l'obligea de renoncer à Dieu et à l'Église. On lui avait appris à faire des invocations aux démons, entre autres celle-ci : elle devait rendre à Amus les hommages dus au vrai Dieu ; à Madonus l'honneur dû à la sainte Vierge ; à Tormentum le respect et la soumission dus à son curé. Plusieurs fois nous avons été témoins de ses invocations, surtout à Madonus. On l'avait marquée par le moyen d'un sou où étaient écrits ces mots : *Dio visionic*. Elle devait souvent regarder cette marque, se tourner vers l'orient et faire ses invocations. Ce sou nous a été apporté par une main invisible.

En tout cela, on ne peut que trouver l'exercice de la magie. Sinon, pourquoi tant d'abominations ? Pourquoi encore ce sang offert à la croix à minuit ? Pourquoi ces billets qu'elle y trouvait ? Pourquoi les dévorer ? Pourquoi enfoncer ces clous dans la terre vingt-quatre heures, en faire ensuite cuire avec une parcelle d'hostie sacrée, l'offrir en sacrifice et boire le liquide ? Etc... Comment pouvaient disparaître les petites sommes d'argent qu'elle avait reçues de ses malfaiteurs et disparaître de la même manière quand elle les mettait derrière la croisée ? Tout cela paraît étonnant, et je ne puis en donner l'explication. Si on ne l'avait pas exercée, il paraît que tout cela n'eût pas eu lieu.

Je conclus d'après tout cela que cette fille n'était pas seulement possédée, mais encore qu'elle était déjà associée à la race infâme de Balaam et de Simon.

Je ne parle pas du nombre de fois qu'elle a été jetée par terre et souvent relevée avec violence, quoiqu'elle fût sans force et qu'elle ne pût pas s'aider du tout. » L'auteur devrait y ajouter ces multiples apparitions de démons qui, sous des



formes plus ou moins hideuses, se présentaient devant Marguerite.

Nous croyons donc avec notre vénéré et vénérable rapporteur (il mourut prélat romain), qu'il est hors de doute que la magie ici, intervint très souvent, même durant le cours des exorcismes de Marguerite, et que cela eut lieu surtout lorsqu'elle rencontrait les scélérats qui l'avaient mise dans ce triste état d'esclave du démon. A chaque rencontre de nouveaux crimes de magie, de nouvelles pratiques magiques ajoutaient de nouvelles chaînes aux anciennes et donnaient entrée à de nouvelles légions d'esprits infernaux ou du moins à une foule d'autres démons, ce qui a été du reste déclaré à propos des billets teints de son sang qu'elle n'avalait qu'en introduisant en elle d'autres esprits malfaisants.

Retenons du moins de toutes ces explications, que plusieurs des faits ci-dessus mentionnés renferment une véritable intervention diabolique. Telle est la première, et nous croyons aussi, la véritable explication de ces phénomènes curieux qui déroutent la science incrédule, comme l'ont fait, un siècle auparavant, les faits de Loudun racontés par le P. Surin. Il est impossible que plusieurs faits de ce genre relèvent de la suggestion, de la névrose et de l'hystérie en particulier si on les prend en eux-mêmes sans leurs circonstances; encore peut-on croire que le démon produit l'hystérie! On peut citer par exemple les courses, les sauts et la rigidité ou l'insensibilité de Marguerite ainsi que ses hurlements et ses agitations violentes.

Le P. Debreyne, médecin distingué, expliquait ainsi les faits semblables chez des religieuses. Mais ici il y a des faits réfractaires à la pathologie, comme à Loudun, et on a beau prétexter les découvertes modernes, il est une limite dans les concessions qu'on ne peut franchir sans tomber dans le ridicule et même l'absurde. Le progrès des sciences ne tirera jamais du rien quelque chose, des réponses savantes de la bouche d'un ignorant, lorsque ses hypnotiseurs, — à supposer qu'il y ait suggestion hypnotique — ignorent eux-mêmes les choses révélées par l'hypnotisée. La cause des faits est donc une intelligence supérieure étrangère. Et on ne peut croire que

cette intelligence mise au service de la passion ou du sacrilège soit un esprit céleste, à plus forte raison on ne peut croire à l'intervention directe d'un Dieu qui déteste et punit le crime. C'est donc aux esprits infernaux dont la foi prouve l'existence et la malice, qu'il faut attribuer ces œuvres extraordinaires, mais aussi grotesques qu'ignobles. Et il n'est pas prouvé que ce ne soient pas les démons qui ont produit ici même les effets attribués à des névroses.

Mais examinons l'une après l'autre les explications embarrassées de nos adversaires ou même celles des savants qui ne veulent que faire de la science à l'exclusion de la foi. La solution de leurs prétendues raisons donnera un nouveau lustre à notre cause dont elle sera la confirmation : c'est ainsi que les ténèbres font ressortir la lumière; c'est l'ombre du tableau. Pour ne parler que d'une classe de faits, on peut dire de nos faits de connaissance extraordinaire en Marguerite, ce que le P. de Bonniot dit des connaissances prodigieuses de Loudun : « Eh bien ! on peut mettre au défi tous les physiologistes et tous les pathologistes du monde d'expliquer ces faits de connaissance. » (*Miracle et ses contrefaçons*, p. 412, 413.)

### 6<sup>e</sup> Hypothèse d'un fluide naturel

Depuis quelque temps, on fait grand bruit autour de quelques découvertes récentes qui ont changé ou sont sur le point de changer la face de l'univers : télégraphe à fil ou même sans fil conducteur, téléphone, phonographe, rayons X, ondes ou *effluves odiques*, etc. Le fait est que depuis un siècle la science a marché à pas de géants et qu'elle continue sa marche triomphale de progrès en progrès. Ces progrès, l'Église les accueille avec transport : elle y voit un rayon de l'intelligence divine projetée sur le génie humain des inventeurs; elle y découvre le moyen de répandre plus efficacement le règne du Christ pour qui tout a été fait au ciel et sur la terre. Mais ils sont accueillis dans un tout autre esprit par l'incrédulité savante. Celle-ci est heureuse de trouver dans les découvertes modernes

une apparence d'explication des miracles ou des possessions : et pour jouer un bon tour au catholicisme, la voilà partie en campagne contre lui en se faisant une arme de tous les progrès des sciences. Il y aura toujours assez de niais ou d'esprits superficiels pour se contenter de pareilles explications, dont la plupart sont ridicules : il suffira d'écrire sur des livres ou des brochures répandus à profusion par des syndicats judéo-maçonniques ou protestants, des titres à grand effet comme celui-ci : *L'hypnotisme et les religions ou la fin du merveilleux, par Shepto*. Dans un siècle où les grands mots tiennent lieu des grandes idées et couvrent le vide de la pensée, et où l'ignorance religieuse la plus crasse va de pair avec une immense impatience de secouer tout joug supérieur à l'homme, les mots magiques d'effluves odiques, de rayons X, d'hypnotisme, etc. tiennent lieu d'explication universelle auprès d'une foule d'esprits habitués à recevoir leurs idées toutes faites comme leur pain frais de chaque jour. Il n'en faut pas tant pour en imposer à des ignorants qui ont l'idolâtrie de la science depuis que les écoles neutralisées ne leur parlent que de la science sans leur faire entrevoir comme Brunetière que la science est en faillite sur une foule de questions. Il est dès lors entendu pour les sots que la science est la panacée universelle.

Allons au fond de ces beaux mots, voyons ce qu'ils recouvrent et essayons d'en tirer une explication des faits extraordinaires que nous venons d'exposer. Ce n'est pas que nous méprisions les termes employés par la science moderne. Loin de nous cette pensée. Nous n'en voulons qu'aux explications qu'on prétend en tirer et qui ne rappellent que trop la tendance de plusieurs de nos contemporains, à l'époque de la découverte des microbes, d'expliquer toutes les maladies par la théorie microbienne.

D'abord nous ferons observer qu'il serait ridicule d'attribuer des connaissances supérieures à des inventions qui comme le télégraphe, le phonographe et le téléphone, sont de vingt, cinquante ou soixante-dix ans postérieures aux premiers exorcismes pratiqués sur Marguerite.

Le télégraphe sans fil de Marconi basé sur les ondes hert-

ziennes ne pouvait pas lui-même rendre compte de la défaite des Polonais : les appareils qu'exige ce télégraphe à l'arrivée comme au départ n'étant pas encore inventés, ne pouvaient être installés au domicile de la jeune fille.,

Mais une explication plus plausible serait celle du fluide universel de Mesmer analogue à l'électricité. Ce fluide, dont on a longtemps contesté l'existence, a conquis, depuis Reichenbach, et surtout depuis les expériences de Baréty et du colonel de Rochas, droit de cité dans la science ; on ne peut plus le nier sans préjudice pour la science : son existence reste un fait acquis, et Mgr Méric lui-même ne fait aucune difficulté de le reconnaître.

Mesmer expliquait par ce fluide la sensibilité cérébrale et instinctive mais infailible des animaux qui, disait-il, ne sont pas gênés comme nous par la réflexion dans leurs relations avec la nature universelle : de là cette finesse des sens, ces directions sûres à travers l'espace, ces pressentiments des tremblements de terre, ce choix judicieux des remèdes et des aliments convenables. L'homme ne retrouverait cette faculté qu'exceptionnellement dans le sommeil normal ou magnétique somnambulique.

Mesmer admettait que toute pensée produit des mouvements organiques. « Ces mêmes mouvements (ordinairement exprimés par des signes de convention dans le langage)... étant communiqués en même temps à la série d'un fluide avec lequel cette substance des nerfs est en continuité, peuvent, indépendamment, et sans le concours de l'air et de l'éther, s'étendre à des distances infinies et se rapporter immédiatement au sens interne d'un autre individu. » Voilà ce que Mesmer (1) appelait être en rapport. Or Mesmer vivait en 1778. Nos malfaiteurs ont donc pu connaître sa théorie et l'appliquer, quoique rien ne le prouve. Du reste Mesmer ne rendait pas les sujets aptes à communiquer leurs pensées à distance : il ne les supposait même pas tels ; son procédé n'avait rien de scientifique, et il ne s'occupait guère que de guérir les mala-

(1) Mesmer. Mémoire de F.-A. Mesmer. Mais la pensée n'est pas le tic tac d'une horloge ; et les mêmes ondes sonores ont des sens différents souvent, comme *fonos et ovos*.

des par son baquet légendaire ou par des passes magnétiques que nous ne trouvons pas dans l'histoire de Marguerite. Cependant les somnambules lisaient à travers les corps opaques. De Puységur renouvela les expériences de Mesmer sous son arbre magnétisé où beaucoup de malades trouvèrent leur guérison. Il est vrai que Du Potet attribuait de pareils effets à la magie.

Quoi qu'il en soit, M. Despine (1) a repris la théorie de Mesmer en 1880. C'est aussi celle de Herbert Spencer : « Les molécules de chaque sorte sont affectées d'une manière spéciale par les molécules de même sorte qui existent dans les régions les plus lointaines de l'espace. » Mais il était donné à Reichenbach de conduire scientifiquement ces recherches en 1845.

Le célèbre chimiste autrichien comme Mesmer, y consacra 30 ans de sa vie. « Reichenbach, dit M. de Rochas (2), reconnut d'abord, à l'aide de sensations de chaud et de froid chez certains sujets, puis à l'aide d'impressions lumineuses éprouvées par ces mêmes sujets après un séjour prolongé dans une profonde obscurité, que les animaux, les cristaux et les aimants, en un mot tous les corps dont les molécules présentent une orientation bien accusée, laissaient échapper des effluves doués, comme le fluide électrique, de propriétés contraires, selon leur répartition dans le corps émissif... » C'est ce qu'il appela *od*, mot sanscrit signifiant : *qui pénètre tout*. M. de Rochas a obtenu ces sensations lumineuses chez presque tous les sujets, même en pleine lumière, en les hypnotisant. Le côté droit de l'homme n'a pas la même polarité que le côté gauche. Le trouble de l'équilibre odique engendre des signes de sensibilité ou même une maladie comme les contractures, le somnambulisme, la folie. Les passes faites le long du corps exercent une grande influence sur la distribution de l'od et contribuent souvent à des guérisons. L'od est surtout sécrété par le cerveau, descend le long des filets nerveux, s'exhale dans l'air et est ressenti par les sensitifs : « De bons sensitifs

(1) Dr Despine. *Etude scientifique sur le somnambulisme*, 1886.

(2) Colonel de Rochas, directeur de l'Ecole polytechnique. *La Polarité*. (Voir Foveau de Courmelles.)

aperçoivent directement, dans l'obscurité, le cours du sang et les ramifications du système nerveux, grâce à la lumière plus intense qu'ils émettent (1). »

Le Dr Baréty donne un autre nom au fluide de Reichenbach en l'appelant *force neurique* ou *rayonnante*. Mais il n'y a que le nom de changé à ce fluide qui émane des sujets sains et éveillés comme des personnes malades ou plongées dans le sommeil magnétique ou hypnotique, qui est souvent dû à ce fluide.

« Tous ont été d'accord, dit le colonel de Rochas, pour reconnaître l'existence d'un fluide polarisé capable de reproduire les divers états hypnotiques décrits par l'école de la Salpêtrière et agissant suivant des lois dont la principale est celle-ci : l'od d'une polarité déterminée produit, sur les organes chargés d'od de même nom (action en *isonome*), l'anesthésie, puis le sommeil à ses divers degrés : il produit le réveil ou l'hyperesthésie, en agissant sur les organes chargés d'od de nom contraire (action en *hétéronome*). »

Disons cependant que de Puységur et le Dr Perronnet n'admettent d'autre fluide que le mouvement, les ondulations.

Voilà ce que le Dr Foveau de Courmelles (hypnotisme) met dans la bouche du savant directeur de l'École polytechnique. Celui-ci a poussé plus loin que tous ses prédécesseurs les observations sur l'od, qu'il a pour ainsi dire dosé et classé par l'ordre de ses effets.

Depuis quelque temps, selon le Dr Wirbel, on a obtenu des épreuves photographiques de ce fluide émanant des yeux, des doigts, des narines et de toutes les parties en saillie du corps ; et j'ai constaté moi-même sur le magnétomètre Fortin une déviation produite par ce fluide.

Rychnowski a obtenu des effets odiques supérieurs à ceux des rayons X pour la photographie.

La réalité objective de ce fluide, quelque nom qu'on lui donne, est donc hors de doute. Mais est-on pour cela en droit d'expliquer par ce fluide, comme le fait le Dr Despine, la trans-

(1) Aphorismes sur l'Od, d'après Reichenbach.

mission à distance de la pensée, d'un acte de volonté ou de croire avec le Dr Foveau que par la transformation des autres forces de la nature en force odique ou neurique « on parviendra à reproduire, à volonté, la plupart des phénomènes que l'on considère aujourd'hui comme merveilleux, quand on en admet l'existence » ? La vraie science elle-même se refuse à tirer ces conclusions prématurées qui sont, du reste, en opposition avec la plus saine théologie représentée par les d'Annibale et les Hurter, pour ne parler que de notre temps.

Bernheim et Charcot avouaient n'avoir jamais constaté des faits de clairvoyance magnétique ou hypnotique, quoique Charcot, Luys et Babinski aient trouvé le transfert des maladies par les aimants.

Mais qu'il nous suffise de l'aveu de M. de Rochas tel qu'il est exprimé par Foveau (pp. 253, 254). Si les savants sont aux abois en présence des complications et des causes multiples d'erreurs sur le terrain de l'od, comment peut-on croire raisonnablement que de vulgaires chemineaux, qu'une simple paysanne illettrée aient pu en 1829, connaître à fond les lois de la répartition et de l'action des ondes odiques et les appliquer lorsque la science en 1899, ne sait pas encore en faire l'application ? M. de Rochas n'a pu obtenir de pareils résultats.

« Il faut, en effet, dit M. Foveau, ne point oublier que les conditions dans lesquelles se pose le problème à résoudre sont exceptionnellement compliquées. Non seulement on n'a, pour réactif, qu'une personne vivante et par conséquent sujette à des erreurs involontaires ou volontaires, par suite de son état physique ou moral ; mais encore le dégagement d'od, qui accompagne la plupart des phénomènes de la nature, en dehors de ceux qu'on observe spécialement, tend à compliquer et à fausser constamment dans leurs manifestations les lois qui président à ces actions.

L'état de santé et l'orientation du sujet, l'heure du jour où l'on opère, le voisinage de certains corps sont autant d'influences (sans compter celles dont nous nous doutons à peine, ajoute-t-il), qui peuvent arriver à donner des résultats en apparence contradictoires.

Mais quelle est la science qui n'a pas rencontré de telles hésitations à ses débuts?

M. de Rochas a cherché à tenir compte, *autant que possible*, de ces diverses causes d'erreurs. »

Et l'on voudrait que quatre rouleurs de grand chemin eussent devancé et surpassé M. de Rochas ! S'ils ont connu ces règles, c'était donc au démon qu'ils en étaient redevables. Et encore le fluide odique n'a pu encore expliquer le transport instantané des billets et de l'argent.

Il est vrai que M. de Rochas, après Mirville, prétend que très probablement l'électricité joue un rôle dans la lévitation en rendant lourd ou léger par la magnétisation. Mais probable n'est pas certain et M. Branly, un maître, n'admet pas cela comme démontré.

Du reste, beaucoup de projets et de pensées secrètes étaient révélés par Marguerite sans le consentement de leurs auteurs. Or d'après les partisans les plus fanatiques du fluide universel ou odique ou neurique, il faut que la volonté consente et donne ses ordres : il est requis même qu'un acte de volonté très ferme mette le fluide en mouvement.

Et puis, comment le fluide matériel pourra-t-il sans les leçons d'un maître, apprendre des langues inconnues ? On aura beau dire que par l'intermédiaire du fluide on lit dans le cerveau des hébraïsants ou des hellénistes, cela ne met pas pour cela les savants en rapport avec une fille ignorante qu'une quarantaine de rencontres avec des ignorants n'ont pu rendre helléniste ou latiniste excellente. Encore faudrait-il, en supposant un tel rapport, prouver que ces savants avaient, juste à l'heure voulue, une réponse toute prête à des exorcistes qu'ils ne connaissaient pas, et disaient les mêmes phrases grecques que celles qu'avait écrites si rapidement Marguerite.

Concluons avec le P. de Bonniot (1) : « Notre intelligence est de telle nature qu'elle a besoin d'un temps plus ou moins long pour apprendre les vérités rationnelles ; quant aux vérités d'expérience, le temps n'y suffit plus, il y faut en outre et de toute nécessité ou le ministère des sens ou les

(1) P. de Bonniot. *Miracle et ses contrefaçons*, p. 413.



leçons d'un maître. Les langues, les pensées et les actions secrètes appartiennent à cet ordre : les connaître sur-le-champ par un acte pur de l'intelligence est aussi impossible que de tirer en quelques secondes un chêne d'un gland. Ce serait donc se mettre en opposition avec les lois de la raison que d'attribuer aux religieuses de Loudun (changeons les noms seulement) la connaissance des langues non apprises et de la pensée d'autrui ; et la logique oblige les physiologistes, s'ils veulent être raisonnables, de reconnaître en ces pauvres femmes la présence d'un être intelligent distinct d'elles-mêmes, doué de facultés supérieures, qui connaissait à leur place. »

Et nous n'avons guère parlé que des faits singuliers de connaissance supérieure. La force musculaire extraordinaire de Marguerite, les phénomènes de lévitation qu'on a remarqués en elle, ne sont pas moins inexplicables pour la science que les faits de connaissance extraordinaire. Nous attendons les explications de la science sur la cessation subite des convulsions ou sur l'extinction de toute force dès que l'eau bénite ou un souffle du prêtre ou encore un enfant baptisé avait touché Marguerite. Le fluide est-il donc si sensible à l'eau bénite qu'il la distingue sans cesse de l'eau ordinaire ? Peut-il, s'il est naturel, être frappé d'impuissance par une prière comme le *Veni Creator* (cela arriva à N...) ? Et le baptême dépose-t-il dans l'enfant un fluide spécial qui neutralise la force neurique ou odique ? Il serait ridicule de le prétendre. Pour nous, cela sent plutôt le fagot que le fluide ; et les ondes odiques, s'il y en a ici, ne sont que l'instrument *docile* du démon qui peut très bien devancer les savants de plusieurs siècles : il y a beaucoup de science dans les enfers. C'est lui qui met en rapport les possédés avec les personnes ou les événements éloignés en produisant dans leur imagination des représentations des choses éloignées.

On voit maintenant ce qu'il faut penser de la théorie du Dr Despine affirmant gravement : « Ainsi s'explique naturellement la transmission de la pensée, de la volonté d'un individu à un autre, sans signes extérieurs. Si cette action est rare, cela ne tient ni au mode d'action du fluide éther, ni aux

lois qui dirigent ce mode d'action, deux choses qui ne changent pas ; cela tient à l'état particulier dans lequel le système nerveux peut être influencé par cette action si faible, état qui réside surtout dans une *sensibilité extrême*, anormale, pathologique et heureusement rare de ce système. » En Marguerite il n'y avait rien d'extrême, ni d'anormal.

Le fluide électroïde universel de Rychnowski qui espère photographier l'intérieur du corps ne peut photographier la pensée.

### 7° Théories de la supercherie, de l'hystérie, de l'hallucination, de la suggestion

Passons donc à d'autres hypothèses.

Faut-il voir de la simulation dans Marguerite, pour ne pas mettre en cause la grande sincérité des exorcistes et en particulier de M. E... ? Ou bien cette simulation de la possession serait consciente ou bien elle serait inconsciente. Dans les séances d'hypnotisme, elle est inconsciente le plus souvent, quand elle a lieu, d'après les DD<sup>rs</sup> Vibert et Liégeois et les comptes rendus du Congrès hypnotique. Il est vrai que la médecine est aujourd'hui trop portée à voir des fous dans tous les criminels. Mais il y a de nombreux faits certains de simulation inconsciente ; et d'après Biné et Féré, la simulation est redoutable dans l'hypnotisme plus encore que dans l'hystérie, parce que l'expérimentateur n'est plus en sécurité comme pour les phénomènes physiques. M. Pitres a constaté qu'en dormant on peut encore tromper, et le Dr Foveau assure que la plupart des sujets d'hypnose des cliniques sont simulateurs par excellence. Énémie, somnambule de l'honnête Hublier, le trompa durant quatre ans.

Mais ici nous n'avons rien de pareil : Marguerite n'a pas voulu comme le veulent ordinairement les sujets qui tiennent à faire réussir une expérience, se mettre en évidence, puisqu'elle refusait de se rendre au presbytère et qu'elle reprochait aux exorcistes de la tourmenter et de parler trop d'elle. Elle n'est ni endormie, ni hystérique. Son caractère loyal

s'opposait encore à la simulation consciente. Celle-ci par une idée, aurait pu produire, il est vrai, la paralysie psychique, que les malades peuvent d'eux-mêmes guérir par une idée contraire et par cinq minutes d'efforts. Mais on ne comprendrait pas dans quel but Marguerite aurait consenti à la douleur, puisqu'elle ne tenait pas à poser pour la galerie. Il n'y a donc eu ni simulation consciente, ni simulation inconsciente, ni par conséquent supercherie de son côté.

Mais, dira-t-on, beaucoup de ces phénomènes ne nous sont connus que par le récit qu'en ont fait les démons, en supposant leur intervention. Or, les démons sont appelés les pères du mensonge. Qui nous garantira qu'ils ont toujours dit la vérité sur des faits de ce genre?

On peut répondre d'abord que les traces de sang sur la chemise de Marguerite et les billets teints de sang que plusieurs témoins lui avaient vus entre les mains, n'étaient pas de la simulation pas plus que les coups de couteau donnés à la porte de l'église qui en conserva longtemps les marques, pas plus que les voyages nocturnes et les courses merveilleuses dont furent souvent témoins M. le curé, les exorcistes et tout un village.

Les exorcistes qui l'interrogeaient ou l'entendaient répondre à toutes leurs questions latines l'ont bien réellement entendue. La simulation n'a rien à faire ici; ou bien il faudrait admettre que tous les assistants, même les exorcistes furent des hallucinés : ce qui serait plus difficile à expliquer que la possession de Marguerite par le diable.

Du reste, même pour les faits qui n'ont été connus que par l'intermédiaire des démons, il ne faut pas croire que la supercherie soit toujours facile. Il est des cas où les démons sont contraints par l'autorité de Dieu même à parler ouvertement sans trahir la vérité sans pouvoir la dissimuler. Quels sont ces cas? Laissons ici parler le P. Surin si compétent en ces matières de possession. Pour Loudun pas plus que pour Marguerite, les contemporains ne s'accordaient pas.

Or, voici comment le P. Surin (1) explique cette diversité

(1) P. Surin, dernier chap. de ses Mémoires.

des témoignages : « Quoique à toute heure les esprits ne trouvassent de quoi se satisfaire et convaincre que c'étaient des démons qui possédaient ces religieuses, toutefois dans les occasions raisonnables et légitimes, (Dieu) ne manquait *jamais* d'obliger les démons de donner des marques de leur présence, dans *celles de conséquence*, ils n'ont jamais manqué de satisfaire... Quand quelque prélat d'autorité se rencontrait là, désirant connaître cette affaire ou bien quelque prince ou personne de condition passant le commun, Dieu ne manquait jamais de donner des effets qui laissaient ces personnes contentes. Cela parut quand Mgr de Nîmes se présenta et autres évêques, quand le Père provincial des Jésuites passa par Loudun. Notre-Seigneur a toujours permis qu'ils aient eu satisfaction et que les démons aient obéi à leurs volontés. (On se souvient aussi que Marguerite avouait souvent que le démon eût été contraint de se dévoiler de suite, si Mgr X... l'eût interrogée). Il est vrai que quand il venait des mondains et esprits fiers et insolents de quelque condition qu'ils fussent, il ne se faisait rien et souvent ces libertins en prenaient avantage, disant : Je n'ai rien vu selon mon désir, ce ne sont que folies. » Ce sont ces derniers témoins négatifs ou *reporters* naïfs, que M. le Dr Legué oppose aux vrais témoins et auxquels il donne toute sa confiance, comme si des témoignages authentiques et positifs de ceux qui ont vu ou entendu pouvaient être détruits par les dépositions de ceux qui n'ont ni vu ni entendu. Ainsi dans les grandes circonstances les exorcismes arrachent la vérité au démon lui-même : C'est là que nous voulions en venir, et c'est ce que confirment de leurs témoignages saint Justin (2<sup>e</sup> Apologie, page 322, 1<sup>er</sup> volume), Tertullien (Apolog., ch. xxiv), Origène (contre Celse, livre vi) et Minutius Félix. « Vous en avez la preuve, dit ce dernier, dans les aveux qui leur échappent, toutes les fois que nos exorcismes et nos prières les forcent de quitter les corps qu'ils possèdent... Croyez-les donc sur parole, alors qu'ils confessent eux-mêmes n'être que des démons. Au nom du seul Dieu vivant et véritable, prononcé par notre bouche, vous les voyez s'agiter, frémir. »

(A suivre.)

Abbé T.

## SENSATIONS ÉPROUVÉES

### PENDANT LA CHUTE <sup>(1)</sup>

---

Les sensations qu'éprouvent pendant les derniers instants de leur vie, les personnes tombant d'un lieu élevé, et en particulier celles qui font une chute dans les montagnes, ont été décrites récemment par le professeur de géologie Heim, de Zurich, dans une conférence qui a été publiée d'abord dans *Prochaska's illustrirte Monatsbænde*, puis dans divers journaux politiques et spirites. On croit habituellement que la mort dans ces conditions doit être très pénible et très douloureuse, précédée de moments d'affreux désespoir et suivie d'une hideuse déformation des traits. Heim a décrit les sensations de personnes qui ont fait des chutes et qui ont survécu, ayant en quelque sorte frisé la mort. Peu importe qu'il s'agisse d'une chute dans un précipice, sur un glacier, ou que l'accident soit déterminé par une avalanche, ou un vertige ou faux pas qui vous précipite dans une chute d'eau. Peu importe aussi le degré de culture des personnes victimes d'un accident de ce genre. Toujours toutes éprouvent à peu près les mêmes sensations, en présence d'une mort qui leur paraît inévitable. Il n'y a ni douleur, ni anxiété particulière, pas de trace de désespoir; c'est plutôt une gravité douce, une profonde résignation et une grande activité de l'esprit. Celui-ci acquiert une vivacité centuple en quelque sorte; les pensées et les images se succèdent avec la rapidité de l'éclair; les résultats de la chute sont objectivés et appréciés avec une étrange lucidité, sans trouble ni confusion. Dans quelques cas, toute l'existence passée se retrace devant les yeux de l'esprit. Finalement l'individu qui tombe croit entendre,

(1) *La Lumière*.

dans nombre de cas, une musique magnifique et s'imagine flotter dans un ciel d'un bleu splendide avec des nuages roses. Puis toute conscience disparaît, probablement au moment du choc final qui est tout au plus encore entendu, mais ne provoque aucune douleur. Le dernier sens qui s'efface paraît être l'ouïe.

Sigrist, membre du Club Alpin, qui tomba en arrière du sommet du Karpfstock, dans le canton de Glarus, s'est exprimé comme il suit dans une lettre au professeur Heim : « La chute, bien qu'elle se soit faite en arrière, n'a pas été accompagnée comme on le croit habituellement, de cette sensation angoissante qu'on éprouve quelquefois en rêvant qu'on tombe; il me semblait que je me transportais, en planant agréablement, vers en bas, et je conservai ma pleine conscience durant la chute. J'envisageais sans peine ni anxiété ma situation et l'avenir de ma famille que je savais garanti par une assurance, et les pensées se succédaient avec une rapidité inconcevable dans les conditions ordinaires. Pas de trace du manque de respiration qu'on suppose devoir, se produire en pareil cas; je ne perdis conscience qu'en touchant violemment le sol couvert de neige et sans éprouver la moindre douleur. Je n'avais pas davantage senti les écorchures que je m'étais faites auparavant à la tête et aux membres. Je ne puis imaginer une mort plus facile et plus belle. Naturellement le retour à la vie apporte des sensations toutes différentes. »

Le professeur Heim a fait lui-même une chute grave dont il rapporte les détails dans les termes suivants : « En 1871, je montais avec une troupe de bons marcheurs du lac bleu près du Sœntis, vers la Seealp. La neige était encore abondante. Je tenais la tête. Au-dessus de la Seealp, à une altitude de 1.800 mètres environ, nous atteignîmes le bord supérieur d'un couloir de neige escarpé qui descendait obliquement, très raide, entre deux gros rochers. Mes compagnons hésitaient à descendre; je descendis aussitôt tout debout, avec une très grande rapidité. Le courant d'air menaçait de m'enlever mon chapeau. Au lieu de le laisser partir, je commis l'imprudence de vouloir le retenir. Ce mouvement déterminait

une chute brusque qui se transforma en une descente vertigineuse, que je ne pus plus maîtriser ; je fus porté avec la rapidité du vent vers le rocher de gauche, rebondis sur son bord et passai par-dessus, sur le dos et la tête en bas, et enfin après 20 mètres environ de chute libre à travers l'air, tombai sur un amas de neige formant rebord au bas de la paroi rocheuse.

« Dès que la chute commença, je compris que j'allais être jeté contre le rocher et attendis le choc. Je creusai la neige avec les doigts crispés pour arrêter ma chute et m'ensanglantai les extrémités des doigts, sans éprouver de douleur. J'entendis très nettement le choc de ma tête et de mon dos aux angles du rocher ainsi que le bruit sourd de mon contact final avec l'amas de neige du fond. Je ne ressentis guère de douleur qu'une heure après. Pendant la chute le flot de pensées habituel en pareil cas m'assaillit. Tout ce que j'ai pensé et ressenti en cinq à dix minutes, il faudrait dix fois plus de temps pour le raconter. Toutes les pensées et images se succédaient dans un parfait enchaînement avec une entière clarté ; ce n'était pas l'incohérence et le flou du rêve. Tout d'abord j'envisageai les alternatives de mon sort et me dis : le rocher, par-dessus lequel je vais être lancé, doit évidemment présenter une paroi escarpée, car il cache à mes yeux le sol qui le suit à sa base. Tout est de savoir s'il y a encore de la neige au-dessous de la paroi rocheuse. S'il en est ainsi, c'est que la neige qui couvrait la paroi aura été fondue sur une certaine hauteur et aura formé un rebord plus bas. Si je tombe sur ce rebord de neige, je puis m'en tirer la vie sauve ; mais s'il n'y a plus de neige en bas, je serai précipité certainement dans les éboulis et vu la rapidité de ma chute la mort sera inévitable. Si une fois arrivé en bas je ne suis ni mort ni privé de conscience, je prendrai aussitôt mon petit flacon d'éther acétique qu'au départ du Sæntis, j'ai placé dans la poche de mon gilet et je m'en verserai quelques gouttes sur la langue. Je ne vais pas laisser tomber ma canne, car elle me servira peut-être encore. Aussi la retins-je solidement dans la main. Je songeai à saisir mes lunettes et à les jeter pour éviter qu'en se brisant, les fragments ne me blessent

les yeux ; mais j'étais emporté dans un mouvement si violent et si précipité que je ne pus me rendre maître de mes mains. Un autre groupe de pensées se présenta quant aux conséquences de ma chute pour ceux qui étaient restés derrière moi. Je me dis qu'aussitôt arrivé en bas, grièvement blessé ou non, je crierais de toutes mes forces : « Cela ne m'a rien fait du tout ! » afin que mes compagnons, — mon frère et trois amis, — ne fussent pas trop paralysés par la frayeur ressentie pour entreprendre la descente relativement périlleuse jusqu'auprès de moi. Je pensai aussi que je ne pourrais dans tous les cas faire ma leçon inaugurale, en qualité de « privatdocent », annoncée pour cinq jours après. Je vis en esprit arriver aux miens la nouvelle de ma mort et ébauchai des pensées de consolation pour eux.

« Je vis ensuite, comme sur un théâtre lointain, se dérouler toute mon existence en nombreux tableaux. Je me vis moi-même jouant le rôle principal. Tout était comme éclairé d'une lumière céleste et tout était beau sans angoisse et sans peine. Même le souvenir d'événements tristes était très net, mais n'évoquait pas de chagrin. Il n'y avait ni lutte, ni contestation, *la lutte elle-même était devenue amour*. Des pensées belles et élevées dominaient et reliaient les images isolées et un repos divin traversa mon âme comme une musique splendide. De plus en plus je vis m'envelopper un magnifique ciel bleu avec des nuées roses et surtout d'un violet tendre. Je flottais dans cette atmosphère idéale doucement et sans douleur, tout en constatant que je me rapprochais d'un champ de neige. *Observation objective, pensées, sensations subjectives, tout se produisait simultanément et parallèlement*. J'entendis alors le bruit sourd du choc de mon corps contre l'amas de neige ; la chute était finie. A ce moment, c'est comme si un objet noir passait devant mes yeux, et j'appelai de toutes mes forces trois ou quatre fois de suite : « Cela ne m'a rien fait du tout ! »

« Je me servis de mon flacon d'éther, je pris mes lunettes qui étaient intactes, couchées dans la neige à côté de moi, je me tâtai le dos et les membres pour constater qu'il n'y avait rien de cassé. Je vis alors mes compagnons descen-



dre lentement le couloir de neige, en se taillant un pas après l'autre, et déjà arrivés tout près de moi après avoir contourné le bloc par-dessus lequel j'avais été lancé. Je ne pouvais m'expliquer qu'ils fussent déjà si avancés. Mais ils me dirent que j'étais bien resté une demi-heure sans donner de réponse à leur cris. C'est ce qui me fit comprendre que j'avais perdu connaissance au moment de la collision. C'est comme si on avait retranché une demi-heure de ma vie sensorielle et psychiques. L'objet noir qui passa devant mes yeux, c'était la cessation pour l'organe visuel de l'absence de conscience qui retarda d'une fraction de seconde sur le rétablissement de l'activité cérébrale. Celle-ci reprit exactement au point où elle s'était trouvée interrompue, sans que l'interruption ait été même aperçue. Il y avait là une lacune absolue au point de vue subjectif. Mais je ne ressentis les beaux phénomènes célestes décrits qu'aussi longtemps que dura mon vol aérien et que je fus capable de penser et de sentir. Ce qui est certain, c'est que c'est un moment beaucoup plus pénible et un souvenir infiniment plus cruel pour le spectateur de la chute que pour celui qui la subit. »

Voici la conclusion du professeur Heim : « La mort par chute est belle subjectivement. Elle arrive sans maladie préalable, en pleine connaissance, avec un accroissement de l'activité sensorielle et psychique, sans angoisse ni douleur. La perte de conscience est subite, sans angoisse, et dans cet état une seconde ou un siècle sont également longs ou également courts. C'est le néant. La mort ne modifie plus rien au point de vue du repos absolu. » Évidemment la mort par une chute de ce genre ne devient terrible que si elle n'est pas immédiate ou du moins très rapide.

— Tous ces cas de chute, non accompagnée de douleur soit morale, soit physique, nous montrent combien peu on est fixé sur la genèse et la nature de la douleur.

Depuis Aristote, on sait que la douleur, chez un être, est liée de quelque manière à son activité. Dans les temps modernes, l'étude du phénomène de la douleur a donné lieu à des théories multiples ; et dans l'une d'elles, qui paraît la mieux fondée, on relie étroitement la douleur à l'activité,

de telle façon qu'on a pu arriver à cette conclusion : tout fait psychique ou organique qui excite modérément l'activité s'accompagne de plaisir, en général ; tout fait psychique ou organique trop intense, ou déprimant, en un mot, l'activité, s'accompagne de douleur. Naturellement on doit aussi tenir compte de la qualité de ces phénomènes en rapport avec l'orientation des tendances psychiques ou organiques du sujet ainsi que de la quantité d'énergie psychique ou physique plus ou moins grande possédée par lui. Ici aucune des considérations précédentes n'est confirmée par les cas de chute observés ; car, comme on le voit, un individu en train de tomber peut prévoir le moment de sa collision avec un objet, sans en ressentir la moindre angoisse, la moindre douleur dans son esprit. Or, on conviendra que cette idée d'une collision fatale, quoi que fasse le sujet, devrait s'accompagner d'une appréhension mortelle, puisqu'il a le sentiment qu'il peut être détruit. Disons en passant que la douleur paraît liée, d'après les savants modernes, à une sensation organique ou à un sentiment psychique de déséquilibre vital avec sentiment plus ou moins net de destruction, de dommage. Or dans le phénomène de chute toutes les conditions sont réunies pour que l'individu ressente toutes les sortes de douleurs possibles dans sa chute, et cependant c'est un fait qu'il ne les ressent pas.

La science se déclare impuissante à expliquer ce phénomène ; peut-être n'en sera-t-il plus ainsi le jour où elle se décidera à aborder le champ d'études dont les Aksakof et les de Rochas ont ouvert l'accès. Peut-être s'agit-il d'une légère extériorisation de la sensibilité due à l'émotion psychique considérable qui se produit au commencement de la chute. Peut-être encore s'agit-il d'une légère disjonction entre le péricéphale et le corps ?

D'autre part, il semblerait difficile de comparer cette absence de douleur à celle qui s'observe chez le soldat lorsque frappé, dans la chaleur de l'action, par un éclat d'obus, atteint par une balle, il ne ressent sur le moment ou pendant quelques instants après l'action de la cause destructive, aucune douleur. Quoi qu'il en soit, voilà des faits qui méritent

tent de la part des savants et des philosophes de sérieuses recherches.

Quant à la perception d'un ciel idéalement bleu, parsemé de nuages roses ou violet tendre, c'est probablement un fait analogue à celui qu'on observe en face d'un paysage lorsqu'on incline la tête jusqu'à l'horizontale ou qu'on la renverse complètement; toute la nature se pare dans ces conditions, de couleurs plus vives; chacun peut faire cette expérience que nous avons répétée maintes fois et toujours avec le même résultat. C'est probablement l'irrigation sanguine plus grande du cerveau qui est la cause de ce fait; du moins y contribue-t-elle; et la musique céleste entendue ne serait-elle pas due également à cet afflux de sang, qui provoquerait là une sorte d'hallucination auditive? Il est probable que cette irrigation sanguine plus abondante du cerveau joue également un rôle important dans la production de l'activité psychique si intense observée dans les phénomènes décrits plus haut.

Dr LUX.



## VARIÉTÉS

---

### DES MURS INVISIBLES S'ÈLÈVENT

Nous trouvons dans le *Irish World* de New-York le 25 août 1900 l'histoire suivante :

Dans la ville de Querendo, en Mexique, se trouvait une maison habitée par le colonel Marron. Celui-ci, chef de guérillas pendant la guerre contre les Français, commandait 1.400 hommes, tous individus de la pire espèce. La guerre terminée par la mort de Maximilien, Marron prit possession de la maison de Querendaro, — maison vaste, commode, pouvant abriter facilement cinquante hôtes. Quels étaient ses titres de possession, nul ne le savait, comme on ne savait non plus ce qui se passait. Il y avait des fêtes, des orgies, des exercices de tir; de temps à autre Marron avec ses nombreux partisans bien armés, sortait pour rançonner et ravager les alentours; — c'était une bande de brigands et de voleurs de grand chemin. Le colonel habitait cette maison de 1874 jusqu'en 1890; alors âgé, infirme, il quitte ce monde.

Cette habitation fut achetée par un avocat Don Nicholas Valdemoro qui était venu dans cette ville deux ans avant la mort de Marron. C'était un homme de cinquante ans; il avait avec lui sa femme Elena, trois enfants de douze à dix-huit ans, et peut-être une dizaine de domestiques.

Le public parlait beaucoup de l'esprit inquiet de Marron se promenant la nuit à travers les chambres sans tenir aucun compte des portes fermées. En règle générale, les domestiques n'y restaient que quelques semaines, puis s'en allaient en répandant des bruits les plus singuliers. L'avocat devint nerveux, et quoique protestant à ses amis qu'il n'avait aucune crainte des apparitions, mais parce que sa femme ne pouvait garder ses servantes, il résolut de démolir la maison et construire une autre plus commode dans un style plus moderne sur le même emplacement. Après un an et demi la famille prit

possession de la nouvelle construction : le prêtre de la paroisse la bénit, et pendant le banquet qui suivit, les invités se disaient que les esprits étaient chassés à jamais. Ce fut vrai jusqu'à l'année dernière, quand ils revinrent en troupes ; — on aurait dit le colonel Marron avec sa bande de forcenés.

Le grand orgueil de Valdemoro était sa collection de tableaux peints à l'huile, choisis par lui-même en Europe, et qu'il aimait à montrer à ses hôtes et en faire apprécier les mérites. Un matin il entra dans un appartement et remarqua avec indignation que plusieurs tableaux arrachés de leurs cadres gisaient sur le parquet. Il appelle les domestiques, les interroge, mais tous à genoux protestent de leur innocence ; ils étaient sincères, et, de plus, bien effrayés. Une semaine après, les tableaux ayant été remis dans leurs cadres, la même chose arriva ; seulement cette fois ceux qui avaient le plus de valeur étaient arrachés et déchirés comme avec des couteaux. L'avocat furieux consulte le chef de la police qui lui donne deux de ses agents les plus expérimentés pour veiller pendant la nuit. Ils veillent pendant dix jours : tout à coup ils entendent les cadres tomber et les moulures se briser ; sortant précipitamment, ils appellent à grands cris le propriétaire. Celui-ci se lève, court au salon et constate lui-même l'irréparable désastre ; évidemment les visiteurs surnaturels n'étaient pas amateurs de beaux-arts. Les tableaux furent dépendus, emballés et envoyés ailleurs. — Le curé exorcisa la maison et tout se passa paisiblement pendant plusieurs mois.

Dans un après-midi d'été, une servante fut envoyée chercher un verre dans la salle à manger ; elle revint aussitôt en disant que quelqu'un avait construit un mur au milieu de la pièce et qu'elle ne pouvait pas passer. La dame s'y prend à son tour, se heurte contre le mur, — et s'évanouit. — Quand l'avocat, qui avait été absent, revint, il trouva sa femme atteinte d'une forte fièvre ; il entend les récits des domestiques et il les traite consciencieusement comme imbéciles. — Le lendemain il va à la bibliothèque chercher un livre ; dans l'intérieur il rencontre un mur solide contre lequel il pouvait frapper avec son poing jusqu'à le blesser. Il se retire sans en parler ; il revient et de nouveau trouve le mur rude au toucher mais

invisible. Des voisins furent appelés et constatèrent le même fait. — Cet état de choses cessa tout d'un coup et la famille pouvait circuler librement à travers la maison ; mais il y a quelques semaines les constructions invisibles ont recommencé. Valdemoro fit venir un architecte, qui prit les mesures et la position des murs, il en dresse un dessin et, chose extraordinaire, le dessin reproduisait presque exactement le plan de l'ancienne maison qui avait été ~~ab~~ battue. — La famille de Valdemoro a été obligée de quitter cette fameuse maison, qui reste inoccupée.

---

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

---

Monseigneur,

Permettez à une des abonnées de la *Revue du Monde Invisible*, qui demeure au fond de la Pologne, qui lit et admire votre Revue, et surtout ce qui y est écrit par vous, d'envoyer à la « Tribune des lecteurs » quelques souvenirs.

Mon père, un homme d'un esprit très cultivé, me racontait dans ma jeunesse le fait suivant : Deux dames, deux sœurs, qu'il connaissait, s'occupaient d'évocation d'esprits au moyen des tables tournantes. Les esprits leur dirent une fois que le fils d'une d'elles, son petit enfant, devait être brûlé vif. Elles croyaient si fermement aux paroles des esprits (elles en étaient comme folles), qu'elles arrangèrent un bûcher, dans une des chambres, prirent l'enfant, s'enfermèrent à clef et commencèrent à exécuter, toujours d'après l'ordre des esprits, une danse folle autour du bûcher. Elles étaient nues, — pardonnez-moi le détail ; — c'était aussi par ordre des esprits.

Le père de l'enfant, voyant qu'il se passait quelque chose d'insolite dans la maison, essaye de pénétrer dans la chambre mystérieuse : impossible, la porte en est fermée. Le monsieur use donc de force ; il fait sauter la porte, entre armé d'un fouet, administre une correction à ces deux dames et sauve l'enfant.

Depuis ce jour, elles furent guéries de leur manie. L'une d'elles devint plus tard alliée à ma famille ; je la voyais souvent dans ma jeunesse, mais jamais je n'ai osé la questionner sur cet épisode de sa vie.

L'enfant sauvé, aujourd'hui un homme âgé, vit encore.

A l'âge de dix-huit ans, j'allai compléter mes études dans une ville de Pologne. J'avais plusieurs compagnes de mon âge. Je ne me souviens plus aujourd'hui, d'où l'idée nous vint d'essayer l'évocation des esprits. Nous prenions une assiette, nous la mettions — le fond en haut — sur une table bien polie, on collait un index en papier au bord de l'assiette, sur la table était placé un demi-cercle en papier avec tout l'alphabet. Deux de nous appuyaient les mains sur l'assiette qui, très vite après, commençait à remuer, en s'arrêtant un peu devant chaque lettre que l'index indiquait parfaitement. Il en sortait des conversations entières, qui échauffaient les jeunes imaginations en éveillant une curiosité malsaine.

Il ne pouvait pas être question de supercherie de la part d'aucune de nous, car nous étions souvent effrayées par de petits secrets dévoilés, ou choquées par de vilains mots grossiers, qu'aucune de nous n'aurait osé prononcer. Mais cela nous montait les esprits et chaque moment de loisir était destiné à cet amusement malsain.

Une de nos compagnes, bien plus âgée que nous, vint une fois assister à la séance : nous ne savions rien sur son passé et je me souviens encore de son air mécontent, lorsque l'assiette lui en raconta quelques épisodes.

Quant à moi, je donnais souvent des questions, concernant mon avenir. J'ai oublié les réponses, sauf une : l'assiette me dit que mon futur mari se nommerait Joseph ; je n'en connaissais alors aucun, mais deux ans plus tard, je me mariais, et mon mari portait le nom de Joseph !

Une fois que je pressais l'assiette de questions concernant mon avenir, les réponses ne venant pas, j'insistais encore, enfin je lis avec terreur : « Marie, vous serez vous-même diable. » Longtemps je ne pouvais oublier l'impression terrible que me fit cette réponse ; je cessai ce mauvais jeu et me promis de ne jamais recommencer. Je tins parole ; plus de vingt ans ont passé depuis, et je n'ai pas recommencé ce procédé dangereux.

Très vite après, je perdais mon père, que j'adorais. Il fut enterré dans le caveau de famille, situé près de notre jardin et surmonté d'une chapelle. Je passais mes journées dans un morne désespoir, en évoquant les tristes souvenirs des derniers moments de mon père. Je voulais revoir au moins le mur de l'intérieur du caveau ; on avait placé la dépouille mortelle de mon père dans une niche du mur, qui fut fermée par de la maçonnerie fraîche, en attendant qu'on y plaçât la plaque commémorative.

Je venais tous les jours prier à une des fenêtres du caveau, mais de là, je ne pouvais pas apercevoir le morceau de mur frais, qui couvrait le cercueil.

Une nuit, je rêve que je prie à une autre des quatre fenêtres du caveau, à laquelle je ne venais jamais et de là, je vois le mur frais. Le matin, je cours à la fenêtre, que le rêve m'indiquait et je vois le mur frais, que je désirais voir ! Depuis, chaque fois que je désire voir la plaque commémorative, je viens à cette fenêtre.

Une amie de mes parents, femme d'un esprit supérieur, lucide et très cultivé, avait perdu sa fille unique. Ce n'était pas le premier malheur qui frappait cette dame, mais elle en fut brisée. Je n'ai jamais su qui lui suggéra l'idée, pour la consoler peut-être, d'évoquer l'esprit de sa fille défunte, au moyen de la table tournante. Elle fit tant et si bien, qu'elle en manqua devenir folle, car les réponses que lui donnait la table, l'entretenaient en relation avec sa fille ; elle écrivait toutes ses réponses sur des feuilles de papier et les conservait.

Sa famille commença à craindre pour sa raison, car cela la préoccupait complètement. L'évêque du diocèse se mêla de l'affaire et, grâce à son influence, elle cessa ces pratiques, qui ont manqué la perdre.

Il y a environ deux ans, je perdais ma sœur bien-aimée que je ché-



rissais comme peu de personnes au monde. Elle mourait, emportée par un mal terrible et incurable, et son agonie durait des semaines. Elle était entourée de sa famille, qui lui prodiguait tous les soins possibles, mais nous savions d'avance qu'elle était condamnée et qu'il n'y avait aucun remède. Nous étions tous à bout de forces, tant morales que physiques; notre médecin, craignant pour ma santé, me décida à quitter la malade et m'envoya dans les montagnes de la Forêt-Noire pour y passer une cure d'eaux. Je ne m'y opposais pas, car je sentais que les forces me manqueraient lorsque le moment suprême arriverait. Je passais mes journées dans une solitude absolue, ayant la sainte messe pour toute consolation et voyant parfois le curé de l'endroit. On m'écrivait tous les jours, en m'envoyant des détails sur l'état de la chère malade et les bulletins étaient de plus en plus tristes.

Le 5 juillet 1899, quelques jours à peine après que j'avais quitté ma sœur, je me réveillais en sursaut à 5 heures et demie du matin : il me semblait qu'une voix mystérieuse me disait que ma sœur était morte. Je me levai, priai pour son âme et attendis avec résignation.

Très vite après je reçus la fatale nouvelle : ma sœur était morte exactement le même jour et à la même heure, que je me réveillais si brusquement.

Voilà, Monseigneur, quelques souvenirs personnels, qui auront peut-être une place dans la *Revue*. Si vous les trouvez indignes de cet honneur, je dirai que vous avez raison. En écrivant cette lettre, je voulais manifester un accord complet de mes idées avec les vôtres, et je serai déjà assez honorée, si vous daignez la lire. Veuillez la faire signer seulement de mes initiales.

Agréez, Monseigneur, mes hommages respectueux.

Votre humble servante,

M. F. (Russie).

~~~~~

Ermitage. Lourdes, ce 6 avril 1901.

Monseigneur,

La lecture d'un fait inséré à la « Tribune de nos lecteurs » du dernier numéro de la *Revue du Monde Invisible* (mars 1901), m'engage à vous envoyer le récit d'un fait analogue contemporain corroborant l'intervention préservatrice des anges gardiens.

Ma défunte femme avait une grande dévotion au Christ érigé sur la colline du Calvaire de Lourdes, dont notre maison est voisine. Elle aimait à se diriger de ce côté pour satisfaire sa dévotion et en même temps cueillir quelques pissenlits pour la salade du Carême. Il y a quelques années elle allait un après-midi en cueillir dans un endroit pierreux derrière cette grande croix, elle en remarqua qui entourait une grosse pierre et se disposait à les prendre avec son couteau, lorsqu'en se baissant elle se sent arrêtée par une voix intérieure qui lui dit : « Lève cette pierre ! » Surprise, elle se dit : Mon mari m'appelle

idéologue quelquefois ; non je ne la lèverai pas ! elle se baisse de nouveau et la même parole : « Lève cette pierre ! » se fait entendre, elle résiste encore, mais une troisième fois elle entend cette même voix, sent ses mains attirées vers la pierre, la soulève avec effort et un serpent assez gros, caché sous la pierre, s'en échappe !!! Ma femme courut à la maison me raconter le fait, et nous retournâmes ensemble pour me rendre compte, mais le serpent avait disparu. D'après l'enseignement de votre *Revue*, cette voix intérieure avertissant ainsi avec instance pour préserver d'un danger imminent, ne peut s'expliquer, je crois, que surnaturellement. Voix de Dieu ou de l'Ange gardien. Il y avait réellement danger pour elle en fouillant tout autour de la pierre pour arracher les pissenlits, le serpent venimeux pouvait lui piquer la main ou si c'était son gîte, son séjour prolongé pouvait infecter les herbes poussant autour de la pierre. Donc ma femme fut en cela récompensée de sa dévotion à cette croix par la préservation de venin de ce serpent.

Elle était saine d'esprit et a fait une sainte mort, je puis à présent vous relater ce fait à l'appui de tout ce que raconte la *Revue* sur l'intervention merveilleuse des anges.

Faites-en, Monseigneur, ce que vous jugerez à propos en le mettant ou non à la rubrique : « Tribune de nos lecteurs » on en faisant quelques extraits avec ma signature ou non, peu importe.

Étant abonné dès le début à votre lumineuse *Revue du Monde Invisible*, je me permets et vous prie d'en demeurer tant que vous le pourrez le Directeur hors ligne que vous êtes (soit dit sans flatterie). Je suis sûr que s'il y avait *référendum* parmi les abonnés, il n'y aurait pas un non discordant.

Encore un désir, mais celui-ci peut se réaliser, ou non, sans danger. La *Revue* très intéressante abonde de mots techniques qui ne se trouvent que dans les grands dictionnaires peu faciles à faire suivre avec soi. Ne pourriez-vous pas charitablement Monseigneur, prier, ces Messieurs les auteurs qui emploient ces mots tels que : Théosophe, plérôme isotérique, charisme, pyromanie, clinamen, Démiurge, Eons, etc. Ne pourriez-vous pas dis-je, prier ces Messieurs de mettre en bas de chaque page un mot d'explication sur chacun d'eux, de cette façon leurs ouvrages seraient plus compréhensibles pour tous.

Veuillez, agréer, Monseigneur, l'expression de mes respectueux hommages.

ROUBAUD.

~~~~~

*Les Annales Franciscaines* consacrent cette notice à M<sup>me</sup> Roubaud :

M<sup>me</sup> G. Roubaud, née Thérèse Bazillac (sœur Claire), décédée le 7 mars, à l'âge de 69 ans, après 33 ans de profession.

C'est une Tertiaire modèle que la Fraternité de Notre-Dame de Lourdes a perdue en la personne de M<sup>me</sup> Roubaud.

Elle a pratiqué la vertu souvent à un degré héroïque. Son esprit d'oraison, son recueillement la tenaient constamment en la présence de Dieu, et sa charité la portait à se dévouer pour le prochain. Les pauvres ne vinrent jamais en vain frapper à sa porte ; elle n'hésita pas même une fois à se dépouiller de son meilleur vêtement de laine pour en revêtir un pauvre enfant que la rigueur de la saison faisait cruellement souffrir sous ses trop insuffisants haillons. Un jour, elle se jeta seule au-devant de chevaux emportés qu'elle parvint à arrêter, et qui auraient écrasé des petits enfants traversant à ce moment la route. On a pu dire à l'occasion de sa mort : « Ce n'est pas d'elle que l'on peut citer la moindre médisance. » Or, d'après saint Jacques, celui qui ne pêche pas par la langue n'est-il point parfait ?

Bonne pour les autres, elle était austère pour elle-même. Étant à Toulouse au temps où se faisait cette procession si renommée des Corps saints, elle resta tout le temps à genoux derrière sa fenêtre, au bas de laquelle la procession passait, sans vouloir la regarder ; elle ne l'avait cependant jamais vue. Elle a passé des étés sans manger aucun fruit ni boire entre les repas. Jamais assistance à aucun bal ou autre représentation mondaine ; les romans lui étaient en horreur.

Pendant les vingt-cinq années qu'elle passa à Lourdes, elle ne voulut jamais, et cela par respect, entrer dans la sainte Grotte des apparitions.

D'ailleurs, les nombreuses lettres que reçut son digne époux reconnaissent unanimement et louent les vertus de cette regrettée Tertiaire. Et puisque nous avons prononcé le nom de Tertiaire, il faut dire ce que fut en cette qualité M<sup>me</sup> Roubaud. Dieu se servit d'elle pour l'établissement de la Fraternité à Lourdes. Elle était déjà Tertiaire avant de venir s'y établir, il y a vingt-cinq ans, dans cette ville. Dès son arrivée, elle s'informa des quelques Tertiaires isolées qui s'y trouvaient, et les réunit chez elle pour les initier à la Règle et à la récitation de l'office : c'est de ce petit groupe que sortit la première supérieure. Ce fut elle encore qui, de concert avec son honorable époux, s'occupa de l'établissement définitif des deux Fraternités d'hommes et de femmes. Elle observa strictement la Règle du Tiers-Ordre : disant, sans jamais y manquer, l'office de la sainte Vierge, assistant à toutes les réunions et retraites. Sa mise, toujours modeste, était plutôt au-dessous de sa condition. Elle obtint même du R. Père Directeur du Tiers-Ordre l'autorisation de porter ostensiblement chez elle, dans la paisible solitude de l'Ermitage, son habit de Tertiaire ceint de la corde. Ce ne fut que plus tard, lorsque la maison devint un hôtel pour l'élite des pèlerins qui aiment cette douce solitude, que M<sup>me</sup> Roubaud se résigna à ne plus le porter extérieurement.

Nous ne pouvons mieux finir l'éloge de cette regrettée Tertiaire qu'en lui appliquant ces paroles qu'on lisait le jour de ses funérailles sur le calendrier de sainte Thérèse, sa patronne : « Celui qui marche

toujours et ne s'arrête pas arrivera au terme de son chemin et au sommet de la perfection. »

~~~~~

Monseigneur,

On lit, au bas de la page 683 de la *Revue du Monde Invisible* du 15 avril dernier, la phrase suivante :

« Que les anges aient été créés *dans le temps*, c'est certain : c'est même de foi et par conséquent très digne de notre raison : car avancer qu'ils ont été créés hors du temps, reviendrait à soutenir qu'ils n'ont pas été créés du tout, puisqu'alors ils seraient éternels. Or Dieu seul est sans commencement, l'éternité est son partage exclusif, etc. »

Cette phrase me paraît contenir plus d'une proposition contestable.

Nous savons, *par la révélation*, que les anges ont été créés au commencement, *in principio*.

In principio creavit Deus cœlos et terram

dit la traduction littérale du texte hébreu par Arias Meritanus; et, d'après certains auteurs, l'emploi du pluriel *cœlos*, impliquerait à la fois le ciel spirituel, c'est-à-dire l'innombrable armée des anges, et le ciel matériel ou astronomique. En tout cas, même pris au singulier comme dans la Vulgate, le mot *cælum* peut s'entendre tout ensemble des espaces intersidéraux avec les astres dont ils sont peuplés et de la milice céleste ou du monde des purs esprits créés, puisque l'existence de ces derniers est affirmée dans toute la Bible (notamment *Gen.*, xvi, 7, 9; xix, 1, 15; xxi, 17; xxii, 11, 15; xxiv, 7, 40, etc.).

Mais à quel moment ont-ils été créés, et même ont-ils été créés dans le temps? Ici la réponse est moins facile que ne le pense l'auteur du passage cité. Comme il est dit, Job, xxxviii, 7, que tous les anges *omnes Filii Dei*, se réjouissaient à l'apparition des astres (1), on en conclut, dit M. l'abbé Vacant (2), que les anges existaient non seulement avant l'homme, mais même *avant les astres*. S'ils existaient avant les astres par lesquels seuls est marqué le cours du temps, c'est qu'ils ont été créés *avant le temps*, par conséquent en dehors du temps. Il est vrai qu'il n'y a pas moins d'unanimité sur ce point, parmi les Pères et les interprètes autorisés; mais l'opinion que les anges ont été créés avant les astres est la plus répandue. Il n'est donc pas « certain » que les anges aient été créés dans le temps. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont été créés et qu'ils ne sont pas éternels. Mais la certitude de leur non-éternité repose sur la Révélation, non sur un raisonnement.

(1) *Quis dimisit lapidem ejus cum me laudarent simul astra matutina et jubilarent omnes Filii Dei.*

(2) *Dictionn. de théologie catholique*, au mot *Angéologie*.

Il n'est pas exact en effet de soutenir que la création des anges hors du temps reviendrait à admettre qu'ils n'ont pas été créés du tout; car, premièrement, le temps ayant été créé avec les astres, il suffit que les anges aient été créés avant ceux-ci pour qu'ils l'aient été en dehors du temps sans pour cela être éternels. En second lieu, rien ne prouve rationnellement que Dieu n'aurait pas pu donner l'être aux anges, comme à toute autre créature, dès l'éternité.

Qu'il ne l'ait pas fait, la certitude nous en est donnée par la Révélation, non par la raison. Telle est du moins l'opinion de saint Thomas d'Aquin brillamment exposée et soutenue au Congrès scientifique catholique de Fribourg (Suisse), en août 1897, par le R. P. Sertillanges, des Frères-Prêcheurs, en un mémoire intitulé : *La Preuve de l'existence de Dieu et l'éternité du monde* (1). La pensée fondamentale de ce mémoire est que les preuves de l'existence de Dieu sont indépendantes de l'éternité ou de la non-éternité du monde, Dieu, qui est éternel et dont la toute-puissance est éternelle comme lui, ayant pu, s'il l'eût voulu, créer le monde de toute éternité.

Ce qui revient à dire que l'on ne peut pas prouver par raison métaphysique que le monde créé (dans lequel le monde angélique est compris) ne l'a pas été de toute éternité par la toute-puissance divine et a eu un commencement.

Que, nonobstant la haute autorité de l'ange de l'école et la brillante dissertation du savant fils de Saint-Dominique, cette thèse puisse prêter à discussion, je suis loin d'en disconvenir. Mais il suffit qu'elle puisse être posée et soutenue pour que l'assertion citée tout à l'heure — à savoir que si les anges avaient été créés par du temps et étaient éternels, *ils n'auraient pas été créés du tout* — ne puisse être maintenue.

Assurément l'éternité est l'apanage exclusif de Dieu; mais il eût pu, s'il l'eût voulu, y faire participer sa créature dans ce qui serait pour nous le passé, comme il daigne l'y faire participer dans ce qui est pour nous le futur.

Telles sont, Monseigneur, les réflexions que m'a suggérées le passage que j'ai reproduit au commencement de ma lettre. Vous voudriez bien apprécier si elles peuvent être de quelque intérêt pour les lecteurs de la *Revue du Monde Invisible*.

Veuillez bien agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments respectueux.

C. DE KIRWAN.

Dalmassière, 25 avril 1901.

(1) Cf. le *compte rendu* de ce Congrès, 3^e fascicule (section de philosophie), p. 590 et suiv.; voir aussi, p. 13 et 14 du même fascicule, le résumé de la discussion à laquelle le mémoire du R. P. Sertillanges a donné lieu. Ce mémoire a été reproduit par la *Revue thomiste* dans ses livraisons de septembre, novembre 1897, janvier 1898, et a fait l'objet d'une réplique du savant religieux dans la même Revue, livraison de juillet 1899, à des objections présentées par le comte Domet de Vorges.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME

PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1900

M ^{sr} MÉRIC : A M. le D ^r Boissarie.....	1
UN TÉMOIN : Les apparitions de Campitello.....	13
G. BOIS : L'astrologie et la morale (suite).....	23
D ^r COUTENOT : Conclusions.....	27
CROWE : Maisons hantées (suite).....	32
D ^r AUDOLLENT : Théorie du fluide universel (suite).....	39
FRITZ : Au pays de l'ombre (fin).....	47
JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie en Angleterre (fin).....	56
Tribune de nos lecteurs.....	61
Variétés : Règlement du deuxième Congrès international de l'hypnotisme de 1900.....	62

2^e LIVRAISON. — 15 JUILLET 1900

M ^{sr} MÉRIC : Les contagions nerveuses et les possessions.....	65
CROWE : Maisons hantées (fin).....	81
UN TÉMOIN : Les apparitions de Campitello (suite).....	93
D ^r AUDOLLENT : Théorie du fluide universel (suite).....	102
ABBÉ GASNIER : Le médium qui fonda le Bouddhisme.....	111
ALFRED VAN MONS : La lumière considérée comme fluide vital... ..	114
Tribune de nos lecteurs.....	122
Variétés	123

3^e LIVRAISON. — 15 AOÛT 1900

M ^{sr} MÉRIC : La contagion nerveuse et les possessions (suite) ...	129
D ^r GALLUS : Sorciers et guérisseurs.....	145
LE NORMANT DES VARANNES : Un cas de chirurgie.....	153
Deuxième Congrès international de l'hypnotisme.....	159
F. DE LOUBENS : Correspondances et représentations	166
UN TÉMOIN : Les apparitions de Campitello (suite).....	171
Mauvais procédés de polémique.....	181
ALFRED VAN MONS : La lumière considérée comme fluide vital (suite).....	182
Variétés : Eusapia Palladino à Varsovie.....	188

4^e LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1900

M ^{sr} MÉRIC : L'action à distance.....	193
D ^r GRASSET : L'alcoolisme insidieux et inconscient.....	205
UN TÉMOIN : Les apparitions de Campitello (suite).....	225
D ^r IGNOTUS : Maison hantée.....	238
ALFRED VAN MONS : La lumière (suite).....	244
HILDE NOËL : Récit d'une expérience.....	249

5^e LIVRAISON. — 15 octobre 1900

Lettre du Cardinal Satolli à M ^{sr} Méric.....	257
M ^{sr} MÉRIC : L'action à distance et la télépathie (suite).....	259
ALFRED VAN MONS : Les fleurs dans la mystique.....	274
UN TÉMOIN : Les apparitions de Campitello (fin).....	278
D ^r IGNOTUS : Maison hantée (suite).....	291
P. FLAMBART : Correspondances entre les influences astrales et la théorie dynamique des ondulations.....	297
Formulaire	320

6^e LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1900

M ^{sr} MÉRIC : L'action à distance et la télépathie (fin).....	321
M ^{me} DES VARANNES : Pressentiments.....	339
ALFRED VAN MONS : La lumière (fin).....	343
D ^r IGNOTUS : Maison hantée (suite).....	359
D ^r AUDOLLENT : Théorie du fluide universel (fin).....	368
Tribune de nos lecteurs.....	382

7^e LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1900

M ^{sr} MÉRIC : Devant l'inconnu.....	385
D ^r VAN RENTERGHEM : Un hôpital hypnotique en Hollande	402
Alfred VAN MONS : La lumière (fin).....	408
E. D. : Le rôle des Anges dans l'univers	419
D ^r IGNOTUS : Maison hantée (suite).....	423
Variétés	436
Tribune de nos lecteurs.....	442
Bibliographie	447

8^e LIVRAISON. — 15 JANVIER 1901

Alfred VAN MONS : Les Anges dans l'univers	449
D ^r ROZIER : Qu'est-ce que la magie	453
D ^r IGNOTUS : Maison hantée (suite)	468
D ^r Adam HAMILTON : Essai sur la vie mystique.....	476
ABBÉ PAUL FESCH : La voyante de la place Saint-Georges	482
ABBÉ T. : Une possession diabolique compliquée de magie	495

9^e LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1901

M ^{sr} MÉRIC : L'identité des esprits.....	513
Alfred VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite).....	530
D ^r IGNOTUS : Maison hantée (suite)	534
D ^r Adam HAMILTON : La vocation monastique du R. P. Muard (suite).....	540
ABBÉ T. : Une possesssion diabolique compliquée de magie (suite).	556
Variétés.....	571
Tribune de nos lecteurs	575

10^e LIVRAISON. — 15 MARS 1901

M ^{sr} MÉRIC : Causerie avec quelques adversaires	577
D. Bernard MARÉCHAUX : Les charismes du Saint-Esprit.....	592
Alfred VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite).....	604
D ^r IGNOTUS : Maison hantée (suite).....	614
ABBÉ T. : Une possession diabolique compliquée de magie en Auvergne (suite).....	623
Tribune de nos lecteurs.....	629

11^e LIVRAISON. — 15 AVRIL 1901

M ^{sr} MÉRIC : L'hypnotisme et la conscience.....	641
D. Bernard MARÉCHAUX : Les charismes du Saint-Esprit (suite)..	654
D ^r IGNOTUS : Maison hantée (suite).....	667
J. B. : Les suggestions des fleurs.....	677
Alfred VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite).....	683
ABBÉ T. : Une possession diabolique compliquée de magie en Auvergne (suite).....	687
Variétés.....	696

12^e LIVRAISON. — 15 MAI 1901

M ^{sr} MÉRIC : Les Matérialisations.....	705
Alfred VAN MONS : Les Anges dans l'univers (suite).....	718
ABBÉ T. : Une possession diabolique compliquée de magie en Auvergne (suite).....	720
D ^r LUX : Sensations éprouvées pendant la chute.....	748
Variétés	755
Tribune de nos lecteurs.....	758

Le Gérant : P. TÉQUI.

REVUE
DU
MONDE INVISIBLE

paraissant le 15 de chaque mois



DIRECTEUR :

M^{GR} ÉLIE MÉRIC

**DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, DOCTEUR EN THÉOLOGIE,
PROFESSEUR A LA SORBONNE**



QUATRIÈME ANNÉE

1901-1902



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

**29, RUE DE TOURNON, 29
PARIS**



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2007.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

L'INFLUENCE DE L'ÂME SUR LE CORPS

I

L'influence de l'imagination ne reste pas enfermée dans le cercle de l'âme, elle rayonne, et pénètre le corps humain dans toutes ses parties; elle y produit quelquefois des phénomènes extraordinaires qui présentent des analogies frappantes et trompeuses avec les faits préternaturels, œuvres de Dieu ou des démons.

Elle est si étroite, si mystérieuse et si féconde l'union du corps et de l'âme dans le composé humain! Pour nous faire mieux comprendre, pour faciliter nos explications et nos recherches nous parlons de l'âme et du corps comme s'ils formaient deux entités juxtaposées, ou rapprochées soit par le système nerveux, soit par le fluide vital, mais il n'en est pas ainsi dans la réalité; c'est l'âme qui est l'universel principe de tous les mouvements qui se produisent dans le corps; elle préside à la sécrétion des humeurs et des liquides: elle préside aux contractions musculaires. C'est à elle qu'appartiennent aussi les sentiments et les pensées avec les fonctions les plus élevées de l'intelligence et de la liberté: elle est réellement la forme du corps.

Et cette conception de l'âme nous permet de comprendre les rapports, en apparence, si mystérieux et si étranges du physique et du moral. L'état de nos organes, de notre estomac, de notre cœur, de notre foie, de nos entrailles, exerce une influence réelle sur nos émotions, nos sentiments et nos idées. D'autre part, l'état ou triste ou joyeux, ou paisible ou violent de notre esprit produira des modifications différentes dans l'état de nos organes, dans l'innervation, dans

la circulation des humeurs, de la bile et du sang. Que de troubles physiques et de maladies qui n'ont que des causes morales, et que d'affections morales dont il faut attribuer l'origine à quelque maladie !

On l'a dit avec raison, les relations anatomiques qui existent entre le grand sympathique et le système cérébro-spinal nous permettent de comprendre pourquoi la peur, la colère ou une violente émotion morale déterminent quelquefois instantanément la jaunisse, tandis que l'inquiétude et la frayeur produiront la diarrhée.

Le grand sympathique envoie ses petits filets nerveux, ses *vaso-moteurs* sur les plus petites veines et sur les artères ; ces filets contractent les fibres musculaires des veines et déterminent un resserrement qui modifie la circulation du sang. D'autres filets nerveux partis de certains autres nerfs du grand sympathique frapperont d'*inhibition* les fibres musculaires des petits vaisseaux qui se dilatent aussitôt et laissent passer le sang en plus grande abondance. Or, une grande émotion de l'âme, une commotion profonde de l'imagination ébranlera le grand sympathique, modifiera l'état des nerfs ou *vaso-constricteurs* ou *vaso-dilatateurs*, et provoquera dans la circulation sanguine des troubles, des phénomènes que les esprits superficiels sont tentés d'attribuer à un agent surnaturel.

L'opium, le hachisch, le protoxyde d'azote, le *muchamore*, le *somniferum*, la pommade des sorciers, la stramoine, la belladone, la jusquiame, les soporifiques à l'usage des magiciens et des initiés qui se rendaient au sabbat, déterminaient dans l'âme, et plus particulièrement dans l'imagination, des troubles qui nous révèlent d'une manière saisissante, l'influence du corps sur l'âme, du physique sur le moral, des nerfs sur l'imagination et sur les centres sensoriels.

Nous choisissons comme type de cette influence l'exemple suivant cité dans l'intéressant ouvrage de Moreau, de Tours, sur les effets intellectuels ou psychiques du hachisch :

II

J'avais pris du hachisch, raconte le sujet, j'en connaissais les effets, non par expérience, mais par ce qu'une personne qui avait visité l'Orient m'en avait dit, et j'attendais, tranquille, l'heureux délire qui devait s'emparer de moi.

Je me mis à table, je ne dirai pas comme quelques personnes, après avoir savouré cette pâtée délicieuse, car elle me parut détestable, mais après l'avoir avalée avec quelques efforts.

En mangeant des huîtres, il me prit un accès de fou rire qui se calma bientôt, lorsque je reportai mon attention sur deux autres personnes qui, comme moi, avaient voulu goûter de la substance orientale, et qui voyaient déjà une tête de lion dans leur assiette.

Je fus assez calme jusqu'à la fin du diner; alors je pris une cuiller et je me mis en garde contre un compotier de fruits confits avec lequel je me supposais un duel, et je quittai la salle à manger en éclatant de rire.

Bientôt j'éprouvai le besoin d'entendre, de faire de la musique; je me mis au piano, et je commençai à jouer un air du *Domino noir*; je m'interrompis au bout de quelques mesures, car un spectacle vraiment diabolique s'offrit à mes yeux.

Je crus voir le portrait de mon frère qui était au-dessus du piano, s'animer et me présenter une queue fourchue, toute noire, et terminée par trois lanternes, une rouge, une verte et une blanche. Cette apparition se présenta plusieurs fois à mon esprit dans le courant de la soirée.

J'étais assise sur un canapé. Pourquoi, m'écriai-je tout à coup, me clouez-vous les membres? Je sens que je deviens de plomb. Ah! comme je suis lourde!

On me prit les mains pour me faire lever, et je tombai lourdement par terre, je me prosternai à la manière des musulmans en disant : Mon père, je m'accuse, etc., comme si je commençais une confession. On me releva, et il se fit en moi un changement subit.

Je pris une chaufferette pour danser la polka; j'invitai par

le geste et la voix quelques acteurs, et entre autres Ravel et Grassot que j'avais vus peu de jours auparavant dans *l'Étourneau*. Du théâtre, ma pensée me transporta au bal de l'Opéra : le monde, le bruit, les lumières m'exaltèrent au plus haut point. Après mille discours incohérents, en gesticulant, criant comme tous les masques que je croyais voir, je me dirigeai vers la porte d'une chambre voisine qui n'était pas éclairée.

Alors il se passa en moi quelque chose d'affreux : j'étouffais, je suffoquais, je tombais dans un puits immense, sans fin. Comme un noyé qui cherche son salut dans un faible roseau qu'il voit lui échapper, de même je voulais m'attacher aux pierres qui entouraient le puits, mais elles tombaient avec moi dans cet abîme sans fond.

Cette sensation fut pénible, mais elle dura peu, car je criai : Je tombe dans un puits, et l'on me ramena dans la pièce que j'avais quittée.

Ma première parole fut celle-ci : Suis-je sot ! je prends cela pour un puits, et je suis au bal de l'Opéra. Je heurtai contre un tabouret : il me sembla que c'était un masque qui, couché par terre, dansait d'une façon inconvenante, et je priai un sergent de ville de l'arrêter. Je demandai à boire, on fit chercher un citron pour faire de la limonade, et je recommandai à la bonne de ne pas le prendre aussi jaune que sa figure, qui me paraissait couleur orange.

Je passai subitement ma main dans mes cheveux : je sentais des milliers d'insectes me dévorer la tête : j'envoyai chercher mon accoucheur, qui était en ce moment près de M^{me} B..., pour délivrer la femelle d'un de ces insectes qui était en mal d'enfant et avait choisi pour lit de douleur le troisième cheveu, à gauche, de mon front.

Je parlai de personnes que je n'avais pas vues depuis plusieurs années, je rappelai un dîner où j'assistais, il y a cinq ans, en Champagne : j'apercevais les personnages, et, chose inouïe, je sentais que j'étais chez moi, que tout ce que je voyais s'était passé dans un temps éloigné : cependant, ils me paraissaient là.

Mais ce fut un bonheur enivrant, un délire lorsque je découvris mon fils bien-aimé, dans un ciel bleu et argent. Il

avait des ailes blanches bordées de rose : il me souriait et me montrait deux jolies dents dont je guettais la naissance avec tant de sollicitude ; il était environné de beaucoup d'enfants qui, comme lui, avaient des ailes, et voltigeaient dans ce beau ciel bleu.

Cependant cette douce vision s'évanouit comme les autres, et je tombai du haut du ciel que le hachisch m'avait fait entrevoir, dans le pays des lanternes.

C'était un pays où les hommes, les maisons, les arbres, les rues étaient des lanternes exactement pareilles aux verres de couleur qui éclairaient les Champs-Élysées, un jour de fête. Ces lanternes marchaient, dansaient, s'agitaient sans cesse, et au milieu apparaissaient plus brillantes que les autres les trois lanternes qui terminaient la prétendue queue de mon frère.

Je voyais surtout une lumière qui dansait sans cesse devant mes yeux (elle était causée par la flamme du charbon de terre qui brûlait dans la cheminée). On couvrit le feu avec de la cendre. « Oh ! dis-je, vous voulez éteindre ma lanterne, mais elle va revenir. » En effet, la flamme vacilla de nouveau, et je vis danser ma lumière qui devint verte, de blanche qu'elle était.

Mes yeux étaient toujours fermés par une sorte de contraction nerveuse ; ils me cuisaient beaucoup ; j'en cherchai la cause, et je ne tardai pas à découvrir que mon domestique m'avait ciré les yeux avec de l'encaustique et qu'il me les frottait avec une brosse : c'était un motif, plus que suffisant pour expliquer le malaise que j'éprouvais à cet endroit.

Je buvais un verre de limonade, puis tout à coup, je ne saurais dire à propos de quoi, l'imagination me transporta en pleine Seine, aux bains Ouarnier. Je voulus nager et j'éprouvais encore un moment de cruelle émotion en me sentant enfoncer sous l'eau : plus je voulais crier, plus j'avalais de l'eau, lorsqu'une amie vint à mon secours et me ramena à la surface ; j'entrevis par les toiles du bain, mon frère qui se promenait sur le pont des Arts.

Vingt fois je fus sur le point de commettre des indiscretions, je m'arrêtais, en disant : « J'allais parler, mais il faut que je

me taisse. » Je ne puis décrire les mille idées fantastiques qui traversèrent mon cerveau pendant trois heures que je fus sous la dépendance du hachisch. Elles paraîtraient trop bizarres pour qu'on les croie sincères. Les personnes présentes doutaient parfois, et je me demandais si je me jouais d'elles, car j'avais ma raison au milieu de cette étrange folie.

Mes cris, mes chants réveillèrent mon enfant qui dormait sur les genoux de ma mère. Sa petite voix que j'entendis pleurer, me rappela à moi-même, et je m'approchai de lui; je l'embrassai comme si j'eusse été dans mon état naturel.

Craignant quelque crise, on m'éloigna de lui, et je dis alors qu'il ne m'appartenait pas, que c'était l'enfant d'une dame que je connais qui n'en a pas et qui me l'envie toujours.

Puis j'allais faire des visites; je causais, je faisais les demandes et les réponses; j'allais au café, je demandais une glace; puis je rentrai chez moi en disant : « Oh! voyez donc ce gros rat qui court dans la tête de B...

Au même instant, le rat se gonfle et devient aussi énorme que le rat qui figure dans la féerie des *Sept Châteaux du Diable*. Je le voyais, j'aurais juré que ce rat se promenait sur la tête où je l'avais si singulièrement placé, et je regardais le bonnet d'une dame présente. Je savais qu'elle était là réellement, tandis que B... n'était qu'un être imaginaire, mais, cependant, je puis affirmer que je l'ai vu (1). »

III

Sous l'influence du hachisch, la volonté est frappée de paralysie, l'âme affolée n'obéit plus à sa souveraineté et à sa direction, l'imagination entre au contraire, dans une période d'excitation extraordinaire qui rappelle le désordre de la folie. Là encore, elle n'est pas créatrice, elle travaille sur un fond acquis. Les objets extérieurs agissent avec une intensité singulière et bizarre sur les yeux, les oreilles, l'odorat et le toucher: le sujet voit les personnages, il entend leur voix.

(1) Moreau. *Du hachisch et de l'aliénation mentale*, p. 11-20.

reconnait les sons, il reçoit l'impression de la lampe qui brille et du feu qui brûle dans la cheminée.

Mais, la transmission de ces impressions au cerveau se fait à travers un organe faussé, malade, infidèle; elles se trouvent dénaturées, exagérées, mêlées sans aucun ordre et confondues. L'âme qui n'a pas perdu sa conscience assiste en témoin impuissant à ces orages et à cette perversion accidentelle, transitoire des impressions qui lui viennent du monde extérieur par le canal des sens.

La mémoire sensible intervient à son tour dans ces phénomènes violents. Les innombrables souvenirs qu'elle conserve des lieux, des faits, des personnages, des circonstances, se réveillent avec une extrême puissance, et apparaissent avec l'illusion de la réalité. La raison ne distingue plus, dans les secousses profondes de ce délire accidentel et provoqué ce qui est du passé et ce qui appartient au présent, les phénomènes de mémoire et les phénomènes de perception, ce qui est en nous et ce qui se trouve à l'extérieur, elle se trouve en face d'une succession rapide de scènes et de souvenirs qui la secouent et l'aveuglent sans lui laisser le recueillement et la liberté de la réflexion.

Ces scènes empruntent aussi quelquefois à la constitution, aux habitudes acquises, au caractère du sujet un aspect particulier. Le libertin, le joueur, l'avare, le querelleur violent se laissent voir et reconnaître dans ces scènes dramatiques où la dissimulation et la ruse calculée n'ont plus de place, et nous permettent de comprendre l'évolution bizarre des phénomènes qui semblaient livrés au hasard et des épisodes les plus inattendus.

Ici, les images agissent avec la violence d'une force irrésistible, car les images sont des forces déterminées par des lois. A l'état de veille et de raison nous pouvons les contenir et les diriger, mais, dans l'état anormal d'hallucination et de délire provoqué, l'image agit brutalement sur le cerveau, et elle produit extérieurement, dans la physionomie et dans tout le corps, le mouvement et l'expression de l'envie, de la colère, de la haine et de l'amour. L'image produit infailliblement, avec une perfection achevée, le geste qui lui est approprié.

Dans ce travail matériel et mécanique dont on pourrait retrouver l'équivalent parmi les animaux, dans les actes inconscients de l'instinct, les notions de temps et d'espace, les idées abstraites et générales, les opérations qui appartiennent aux facultés élevées de l'intelligence font défaut. Le délirant n'a plus la notion d'espace, il localise ici ou là, sans fidélité, les scènes remémorées, qui le font sourire ou pleurer; il n'a plus la notion de temps, et il voit dans la réalité saisissante du présent, les faits qui appartiennent au passé. Il ramène tout au présent et au point de l'espace où il vit pendant ces heures de folie.

Ce qui me frappe davantage, c'est la persistance du souvenir, quand la crise est finie. Si vous étudiez le sujet hypnotisé, vous remarquerez presque toujours l'abolition de la sensibilité (anesthésie) et l'abolition du souvenir au réveil (amnésie). Il n'en est pas ainsi du sujet qui vient de se livrer à l'ivresse du hachisch. Tout ce qu'il a fait pendant son rêve bruyant s'est gravé dans sa mémoire comme dans la mémoire des spectateurs; il se souvient de tout, et c'est avec la plus grande sûreté qu'il raconte dans le calme de la réflexion, ce qu'il a vu et ce qu'il a dit.

C'est donc le même sujet, c'est la même personne que nous avons observé dans ces deux états si profondément différents, de la raison et de la folie. Quand certains observateurs superficiels nous parlent avec plus d'assurance que de vérité, d'un être inconscient ou *subconscient* qui se trouverait en nous, et qui aurait le don d'alterner avec l'être que nous voyons, que nous sentons, que nous connaissons par le témoignage des sens extérieurs et par le témoignage intime de la conscience, ils se trompent et ils veulent nous tromper.

S'il y avait en nous ces deux *moi* dont il est si souvent parlé aujourd'hui dans les observations sur les phénomènes merveilleux, le moi qui raisonne et le moi qui déraisonne, deux *moi* distincts qui auraient chacun leurs propriétés, leur substance et leur vie, c'est bien dans ces phénomènes bizarres de l'hallucination provoquée qu'on devrait les trouver et les reconnaître. Étrangers l'un à l'autre, comme le prétendent ces psychologues physiologistes, ils n'échangeraient

entre eux aucune communication, et le moi éveillé devrait ignorer les actions du moi endormi un instant dans les distractions de la folie.

Il n'en est rien, et quand les fumées délirantes du rêve se sont évanouies, le sujet, en pleine possession de lui-même, affirme avec la plus grande sincérité qu'il se souvient de tout, qu'il est toujours substantiellement le même, et que c'est bien le même moi que nous voyons dans la paix de la raison, après l'avoir vu dans la tempête de la folie; et la véracité de son témoignage est confirmée par l'exactitude de son récit.

Mais ces observations qui font voir le néant des hypothèses en vogue sur l'inconscient et le *subconscient*, nous rappellent aussi la nécessité de tenir compte de l'étroite union de l'âme et du corps, de l'action considérable du physique sur le moral.

Sans doute, le corps n'exerce aucune action directe et immédiate sur la volonté humaine, cette puissance n'appartient qu'à Dieu; il ne peut exercer sur elle qu'une action extérieure et indirecte et entraver quelquefois son exercice ou troubler la régularité de ses mouvements, mais ce corps est pénétré de toutes parts, et dans toutes ses profondeurs par l'âme qui le saisit, dès son origine, et qui fait de lui un être réel, corporel. vivant et sentant(1), elle ne l'abandonne qu'au moment de la mort, après avoir eu une existence unique avec lui pendant toute la durée de la vie.

« Si l'âme, dit Albert le Grand, une dans sa substance quoique multiple dans ses puissances, est par elle-même l'acte de notre corps en tant qu'il est à la fois réalité organique et physique, il n'y a rien dans notre corps qui soit totalement étranger et qui ne soit soumis en quelque manière aux mouvements, aux émotions de l'âme, dont elle tient la vie (2). »

En quoi consiste cette action de l'âme sur le corps humain? Comment peut-elle donner naissance à des phénomènes merveilleux que l'on pourrait confondre, par ignorance, avec les phénomènes préternaturels qui sont l'œuvre ou de Dieu ou des démons? Quelles sont les limites de sa puissance sur le le corps

(1) Saint Thomas, *Somm. theolog.*, 1, q. 76, a. 6, ad. 1, et 1 II, q. 117, a-3, ad. 3.

(2) *De Somno et Vigiliâ*; lib. I, tract. 1, c. 7.

L'esprit humain se pose ces questions difficiles en présence des miracles dont le caractère divin et l'origine préternaturelle sont d'ailleurs incontestables pour tout homme qui cherche sincèrement la vérité. Il se les pose encore quand il assiste aux manifestations extraordinaires de l'imagination et du système nerveux sous l'influence d'une conviction ardente, ou d'un désir violent, ou d'une concentration puissante de l'attention sur un même objet.

Nous avons reconnu l'influence extraordinaire du corps sur l'imagination et sur l'âme, dans certaines dispositions particulières et dans certaines maladies, mais l'influence de l'âme sur le corps est plus pénétrante et plus profonde, et elle fait mieux paraître l'unité substantielle du composé humain.

IV

Que de faits nous pourrions apporter en faveur de cette thèse ! Diagoras mourut de joie en apprenant que ses trois fils avaient été vainqueurs aux jeux olympiques. Le fils de Crésus qui était muet recouvra subitement la voix, en voyant l'ennemi qui allait frapper son père : Soldat, s'écria-t-il, épargne Crésus ! Un négociant gravement malade parce qu'il avait été forcé de suspendre ses paiements, fut guéri subitement par le Dr Bouvart qui lui laissa cette ordonnance : Bon pour 30.000 fr. à prendre chez mon notaire. L'héritière de Leibniz mourut subitement en ouvrant un vieux coffre qui se trouva plein d'argent.

Une fillette regarde, tout émue, saigner un cochon, on lui dit qu'on va la saigner, elle veut se cacher, et tombe morte en se précipitant dans les bras d'une jeune fille assise un peu plus loin.

Sous l'influence de la peur on a vu les cheveux blanchir subitement et tomber, et la sueur prendre une coloration plus ou moins intense, jaune, verte, noire ou bleue. Paulini a observé la sueur de sang sous l'influence de la peur, chez un marin, pendant un orage. Le pilote de la frégate l'*Elisa*, pris de peur dans une tempête où sombra son vaisseau, vit en

moins d'une heure des pustules couvrir toute la surface de son corps.

Une jeune mère, écrit Richet, est occupée à ranger dans une armoire les porcelaines dont elle a les mains pleines: son petit enfant joue par terre à l'autre extrémité de la chambre, près du foyer sans feu.

A force de toucher au mécanisme, l'enfant finit par décrocher la crémaillère, et le rideau de la cheminée menace de tomber sur le cou de l'enfant qui se trouve à genoux, et dans la position du guillotiné, le rideau de la cheminée jouant le rôle de couperet.

C'est, à ce moment, précédant immédiatement la chute du rideau métallique, que la mère se retourne. Subitement, elle voit le danger que court son enfant. Sous l'influence du saisissement, de l'émotion, son sang, selon l'expression consacrée, ne fait qu'un tour.

Comme cette femme était très impressionnable et nerveuse sans être hystérique, pourtant, il se forma, paraît-il, sur-le-champ, un cercle érythémateux et saillant autour du cou, dans le point même où l'enfant allait être frappé. Cette empreinte dermatographique au premier chef persista assez intense et assez durable pour qu'un médecin venu quelques heures après, pût encore la constater.

« Toute émotion, écrit le Dr Ménard, qui reproduit ces exemples bizarres de dermatographie, s'accompagne de modifications de l'organisme, qui en sont la condition.

Le pouls d'un homme en colère ne bat pas de la même manière que celui d'un homme triste, effrayé ou découragé, ou content. Lorsque les émotions sont vives, les troubles physiques qu'elles provoquent, se traduisent aux yeux les moins exercés.

La rapidité des mouvements du cœur chez un homme en proie à une vive émotion donne lieu à une sensation spéciale qui se traduit dans le langage populaire, par l'expression : tout mon sang n'a fait qu'un tour.

Cette augmentation de tension vasculaire se produit dans les parties où les vaisseaux sont facilement dilatables et superficiels, par la rougeur de la peau qui se manifeste surtout à la face. La turgescence des vaisseaux de la face entraîne la

saillie et la congestion des yeux, et une sécrétion lacrymale qui donne au globe oculaire un éclat particulier; on dit que le regard est enflammé par la colère.

« L'accélération des mouvements du cœur, l'excès de tension qui se produit dans les petits vaisseaux peuvent, quand ces vaisseaux sont altérés et devenus friables, amener des ruptures et des hémorragies graves, parfois mortelles (1). »

Dans son livre si documenté, *Le Corps et l'Esprit*, Hack Tuke rapporte, après le Dr Marmisse, de Bordeaux, qu'une servante ayant vu saigner sa maîtresse à laquelle, depuis longtemps, elle donnait des soins assidus, éprouva une émotion si puissante au moment où le chirurgien enfonça la lancette dans le bras de la malade, qu'elle ressentit au pli du coude une sensation de piqure, et que bientôt après une ecchymose apparut en ce point. Plus loin, il rappelle avec le Dr Tissot, qu'un homme qui avait cru voir un spectre le saisir, en fut si terriblement effrayé qu'il se produisit de la rougeur, du gonflement, et bientôt après de la suppuration à l'un de ses pieds.

Nous pouvons conclure de ces observations que l'influence de l'imagination, toujours limitée, est cependant très étendue : elle peut rendre quelquefois la parole aux muets, amener la mort par la violence d'une émotion, former un cercle érythémateux et saillant sur le cou, provoquer des hémorragies et des exsudations sanguines, déterminer du gonflement, de la rougeur, de la suppuration, et pour arriver à ces fins, l'imagination met en jeu les ressorts les plus cachés de notre organisme; elle agit avec l'inflexible sûreté de l'instinct, et ne s'égare jamais dans l'étonnante rapidité de son évolution.

V

Le secrétaire du collège des curateurs de l'Université de Gand, écrit le Dr Tuckey, avec lequel j'étais intimement lié, apprenant que le choléra venait de faire son apparition, me dit avec un effroi marqué : « Docteur, je sens que j'en serais

(1) Cf. Dr Féré, *Pathologie des émotions*; Dr Grasset, *Influence du moral sur l'éclosion des maladies*; Dr Tissot, *La fatigue et l'entraînement physique*.

victime. » Sur quoi se fondait-il dans son pessimisme ? Il était bien portant, mais d'une grande impressionnabilité nerveuse, prenant mille précautions qui ne faisaient que l'augmenter. Chaque fois qu'il me rencontrait, c'était la même plainte. En vain je lui conseillai un régime prophylactique contre le terrible fléau (entre autres ma fameuse poudre de musc et de camphre que j'ai fait connaître dans le *Répertoire* de la présente année et dans ma brochure : *Le Choléra* en 1892. Paris, chez G. Carré, libraire-éditeur, rue Saint-André-des-Arts). Il ne voulut rien entendre. C'était vers la fin de juin et la chaleur était étouffante : malgré cela il ne sortait qu'avec ses habillements d'hiver et chez lui restait confiné dans son bureau. On comprend combien cela le débilitait, d'autant plus qu'il suivait les prescriptions de la Commission médicale d'alors relatives aux relâchements du ventre.

Le mois de juillet étant venu sans qu'aucun cas de choléra fût signalé, mon ami me dit : « Docteur, il n'y a plus de choléra et je vais à la campagne assister à un dîner officiel. » Son esprit était donc parfaitement tranquille dans ce moment. Hélas ! cela ne devait durer. Le soir — au retour en voiture ouverte — il fut surpris par une pluie violente qui le trempa de sorte qu'en rentrant chez lui il était tout frissonnant. La crainte du choléra le reprit et il se mit au lit couvert de nombreuses couvertures pour se faire transpirer. Ayant été appelé, je le trouvais dans un état pitoyable, la voix brisée, les yeux caves, ne cessant de répéter : « C'est fini ! C'est ce que j'avais redouté ! C'est le choléra ! » J'eus beau faire pour le rassurer, et l'engager à sortir du lit, devant un feu clair et prendre un réconfortant au punch ; rien n'y fit. C'était alors dix heures du soir. A minuit la scène se dessina, et au bout de quelques heures l'infortuné secrétaire mourut, bien qu'il n'y eût plus apparence de choléra à Gand.

On ne saurait avoir un exemple plus terrible de l'influence du moral sur le physique. Cette influence est connue des médecins. Que de fois ne leur arrive-t-il pas de prescrire à leurs malades des remèdes simulés, notamment les fameuses pilules de mie de pain.

On connaît l'histoire de ce chasseur qui se croyait mordu

par un chien enragé : subitement il devint triste, morose, taciturne, et la vue de l'eau lui faisait éprouver un sentiment d'horreur. Le cinquième jour, il fut pris d'accès de rage et devint fou furieux, il fallut le lier. Le neuvième jour on retrouve le chien qui l'avait mordu, il n'était pas enragé. Le malade s'imagine qu'on veut le tromper. On fait entrer le chien qui saute sur le lit de son maître et le couvre de caresses. Le malade s'apaise, se rassérène, et quatre jours après, il était rétabli.

Nous connaissons sans doute le microbe de la rage et l'évolution de cette maladie, mais nous savons aussi que l'imagination frappée avec une extrême violence, et dans des conditions particulières, peut reproduire le *processus* de cette maladie, avec un art singulier et provoquer les accès de fureur qui précèdent la mort.

L'esprit superficiel troublé par ces analogies saisissantes que nous découvrons quelquefois dans la nature, sera tenté de conclure à la négation du miracle et des réalités du préternaturel. A la vue de cette puissance effrayante de l'imagination qui nous permet d'expliquer d'une manière naturelle tant de phénomènes extraordinaires, il oubliera d'attribuer à Dieu, aux anges, ou aux démons, des guérisons, des effets physiologiques, des bouleversements qui dépassent absolument l'action bienfaisante ou malfaisante de cette faculté.

Les esprits fermes ne s'arrêtent pas à cette tentation. Comme la mer, si effrayante dans ses tempêtes, l'imagination trouve le grain de sable qui l'arrête et qui fait penser à Dieu.

(A suivre.)

Élie MÉRIC.



LES ANGES DANS L'UNIVERS

(Suite)

VI. — Etat transitoire des Anges dans le ciel, avant leur élévation à la vision intuitive

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, dit Jésus-Christ ; car ils verront Dieu.

Nous admettons deux catégories de créatures raisonnables : les anges et l'homme.

Toute créature raisonnable est *susceptible* de trois états : l'état de nature, l'état de grâce et l'état de gloire.

La nature est la condition d'une créature réduite à ses facultés naturelles et seulement aidée par Dieu suffisamment pour atteindre une fin purement naturelle telle que le bonheur terrestre. Cet état de pure nature, pour les créatures raisonnables, n'existe pas, n'a jamais existé pour elles qu'hypothétiquement. C'est l'état propre aux créatures irrationnelles.

La grâce est un don gratuit de Dieu surajouté à la nature pour les créatures raisonnables. C'est plutôt une amoureuse union de Dieu avec sa créature : une parenté divine de la créature avec le créateur ; une filiation adoptive qui ennoblit, divinise la créature au point de lui donner des *droits* à l'héritage du souverain Bien, la rendre apte à produire des actes surnaturels et divins pour atteindre une fin surnaturelle qui est la céleste béatitude.

La gloire est le couronnement des actes surnaturels qu'a produits la créature en état de grâce.

La nature peut être comparée à un sauvageon. La grâce

est le greffe. Les fleurs sont les actions vertueuses, vivifiées par la grâce. Les fruits sont la gloire.

La grâce suppose donc la nature et elle est transitoire. La gloire suppose la grâce et elle est permanente.

Impossible de passer immédiatement de la nature qui est le propre de la créature à la gloire qui est le propre du Créateur, parce qu'entre l'essence créée des êtres et l'essence increée de l'Être il y a un abîme infini que les anges eux-mêmes ne sauraient franchir s'il n'était comblé par la grâce.

Nous disons que la créature intelligente est *susceptible* de trois états. Dieu qui en toute justice et perfection eût pu ne rien créer du tout, eût également pu en toute justice et perfection créer l'homme et les anges dans l'état de pure nature comme les animaux. Alors les anges, pas plus que l'homme, n'eussent été susceptibles de la gloire. Purs esprits, intelligences parfaites, d'une nature supérieure à celle de l'homme, incomparablement supérieure à celle des animaux, mais doués d'appétits ou de tendances exclusivement conformes à leur nature ils se fussent trouvés entièrement satisfaits d'un bonheur, tout à fait naturel et ils eussent glorifié Dieu par une activité naturelle. Ils n'eussent pas porté leurs vues plus haut, et d'emblée possédant, selon les capacités de leur être, tout ce qu'ils avaient à attendre de leur existence, l'espérance pour eux serait demeurée inconnue.

Toute créature a pour cause la bonté de Dieu et ne peut trouver le bonheur que dans l'amoureuse glorification de Dieu. En cela toute créature imite Dieu, Bonté infiniment aimante qui s'aime seule d'un amour adéquat, puisque seule éternelle et infinie elle est seule infiniment aimable.

L'amour est le type du feu et la lumière est l'image de la bonté. Le feu donne sa flamme et la lumière rayonne, non de prime abord mais par une sorte de conséquence. Les flammes du feu sont brûlantes, les œuvres de l'amour sont aimables. Les rayons de la lumière sont lumineux, les productions de la bonté sont bonnes. Et cela nous fait envisager la création comme un épanchement délibéré de l'amoureuse bonté de Dieu, se traduisant librement en actes de puissance créatrice, pour tirer du néant ce qui n'existait pas. De fait

toute créature, objet de l'éternelle prédilection de Dieu, toute créature, à partir de son essence et de sa nature est parfaitement bonne, aimante, aimable et souverainement aimée de Dieu. En revanche et par loi de nature les créatures s'aiment elles-mêmes, s'aiment entre elles et aiment Dieu principalement comme le Bien suprême, cause de leur existence; elles l'aiment finalement comme la souveraine Bonté but de leur création; c'est-à-dire qu'en s'aimant, les créatures n'établissent pas en elle-même la fin de leur amour, mais en Dieu. Elles s'aiment pour Dieu, et donnent pour mesure à l'amour qu'elles portent à Dieu, l'amour qu'elles éprouvent les unes pour les autres. C'est du moins ce qui doit être d'après la loi et l'ordre de l'amour même naturel.

Or la conjonction de l'amour avec le bien désiré constitue le bonheur. Aussi le bonheur est d'autant plus grand et plus élevé que l'amour de l'être aimant est plus ardent et la bonté de l'être aimé plus éminente.

Dieu est infiniment heureux parce qu'en lui il y a rapport parfait entre l'amour infini et le bien souverain. Disons plutôt que Dieu est lui-même son Bonheur, car il est à la fois souverain Bien et Amour éternel divinement unis. — La créature ne peut être heureuse qu'en aimant Dieu plus qu'elle-même et par-dessus tous les biens créés, attendu qu'elle est créée pour Dieu et que dès lors c'est vers lui que doit tendre définitivement son amour et qu'il tend en effet dans tout être qui n'a pas perdu l'équilibre moral.

Telle serait la loi du bien, de l'amour et du bonheur pour la créature intelligente même constituée dans l'état de nature. L'amour à l'état de nature serait la volonté agissant naturellement pour une fin naturelle. L'amour dans l'état de grâce devient la charité. C'est la volonté agissant naturellement mais d'une façon méritoire, pour une fin surnaturelle. Enfin la gloire sera la charité récompensée. Au lieu de la grâce fondée dans la nature, ce sera la nature glorifiée, établie dans la gloire. La volonté des élus sera définitivement fixée pour l'éternité dans le souverain Bien, agira en lui et quasi comme lui.

Encore une fois nous l'affirmons, l'homme et les anges

n'ont été créés ni dans l'état de nature ni dans l'état de gloire, mais dans l'état de grâce. Les anges pas plus que l'homme n'ont existé un seul instant à l'état de nature, ils ont été créés en état de grâce. Cela se conçoit, Dieu ne les créait pas pour les confiner dans l'état de nature, mais pour les élever à l'état de gloire, — ce qui d'ailleurs dépendait entièrement de son bon plaisir. — Donc, les destinant à l'état de gloire, il convenait à sa sagesse de leur donner de suite le seul moyen d'y tendre ou, pour mieux dire, de les créer aptes à parvenir à cette fin de leur existence.

L'état de grâce fut donc le premier état des anges. Ils furent créés avec le don de la grâce sanctifiante. Dès le premier instant de leur existence ils resplendirent tous d'une bonté et d'une beauté à la fois conforme à leur sublime nature angélique et au don surnaturel de la grâce qui les remplissait. Aussitôt créés, ils furent *capables* de s'aimer, d'aimer Dieu surnaturellement, de jouir d'un bonheur surnaturel et de *mériter* la béatitude de la gloire; car la gloire ne s'acquiert que par la charité.

Pour vous former une idée du premier état des anges, imaginez-vous ces infinitudes d'êtres incomparablement plus ravissants que ce qu'il y a de plus ravissant ici-bas; intarissable prodigalité de vies issues de rien et prenant leur essor en myriades de formes différentes où se déploient tous les charmes du beau et du vrai; gracieuses allégresses, amours divinisés qu'on appelle vertus et séraphins se livrant avec délices à l'agilité de leurs divines ailes, la foi et l'espérance. — Où vont-ils? — Ils volent en tous sens au bonheur. Intelligences libres de toute corporalité: subtiles comme il convient à des esprits aussi purs, ô chérubins, votre naissance vous dévoile un éloquent mystère! — Ils se contemplent, ils admirent le paradis: ils se partagent entre l'étonnement et des transports de reconnaissance envers leur Créateur: ils s'élancent vers lui avec amour.

Dieu de son côté ne les laissera point dans l'attente. Ils ne peuvent encore le voir, mais Lui, il peut se faire entendre. La parole créatrice sera suivie sans retard de la parole révélatrice. — Me voici, dira Dieu à ses anges; me voici, mes bien-

aimés. Votre présence récompense mon éternelle prédilection et je veux être moi, l'éternelle récompense de votre charité. Heureux au delà des tendances de votre nature, soyez de plus heureux de mon bonheur infini; jouissez de mon Être en même temps que de l'être que je vous ai donné...

La Révélation est un contrat réglé par la divine Justice entre le Créateur et la créature. La grâce, don gratuit, est un prêt nécessaire, une avance constituant un capital qui est le bien de Dieu mis à la disposition de la créature: mais la gloire elle, il faut qu'elle soit acquise par la créature, puisque c'est son bonheur, la béatitude qui lui est promise. La créature doit faire sienne la gloire qu'elle espère. — Ou bien pensez-vous qu'il vous soit possible d'être heureux d'un bonheur qui n'est pas à vous, que vous n'avez pas mérité, fût-ce le bonheur de Dieu?

Mais vous nous objecterez peut-être que tout à l'heure nous avons parlé d'héritage en disant que la gloire est l'héritage des enfants de Dieu. Or, nous direz-vous, ce que l'on hérite, on l'hérite par droit d'héritage et non par récompense de mérite. Nous vous répondons que sans doute il en est ainsi selon le droit naturel qui est le droit de toute créature; mais que la créature n'a aucun droit strict sur la surnature. D'ailleurs, même le droit naturel d'héritage a ses restrictions! Eh! si un fils infidèle peut être déshérité, refuserez-vous au Très-Haut le droit de priver une créature rebelle de l'éternel héritage, des biens surnaturels promis au mérite de la fidélité?

La créature est libre. Elle a la triste faculté de pouvoir se détourner de Dieu, qui alors lui enlève avec le don de la grâce toute espérance de gloire. Voilà pourquoi après l'avoir créée dans la grâce, Dieu éprouve la fidélité de sa créature. Si donc la créature surmonte l'épreuve, elle mérite la gloire.

Ajoutons que la gloire est proportionnée à la grâce et que la créature a le pouvoir d'augmenter indéfiniment la grâce qui lui a été donnée et aussi sa gloire future par conséquent. Or la grâce ainsi augmentée est elle-même une grâce acquise, une grâce méritée, comme se trouve augmenté un capital par les intérêts et les intérêts des intérêts. A ce propos il importe de faire une distinction entre la grâce première et la grâce

seconde. La grâce première est infuse gratuitement, c'est le capital placé par Dieu à intérêt. La grâce seconde est l'intérêt produit par la créature en vertu du capital. La grâce seconde est une augmentation, une croissance merveilleuse de la grâce première qui va se multipliant par elle-même à chaque action vertueuse ; et la gloire sera proportionnée au total obtenu.

Étant données ces vérités, de quelle manière la majeure partie des anges méritèrent-ils la bienheureuse gloire que procure la vision de Dieu tel qu'il est. Comment les autres sont-ils tombés en dessous de la nature en périssant à la grâce, c'est ce qu'exposera le chapitre suivant.

Alfred VAN MONS,

(*A suivre.*)



UNE POSSESSION DIABOLIQUE COMPLIQUÉE DE MAGIE EN AUVERGNE

(Suite et fin.)

ERRATUM. — Dans le numéro du mois de mai, à la page 736, ligne 21, au lieu de *impossible*, lire *possible*. Cette erreur change le sens de la proposition et la rend inintelligible.

Tertullien (1) assure, lui aussi, qu'un chrétien quel qu'il soit, peut arracher la vérité aux possédés en leur commandant au nom du Christ : « Qu'on fasse venir devant vos tribunaux, dit-il en défiant les païens, un homme qui soit reconnu possédé du démon ; qu'un chrétien, quel qu'il soit, commande à cet esprit de parler. Il avouera et qu'il est véritablement démon et qu'ailleurs il se dit faussement Dieu... Si *n'osant mentir à un chrétien*, ils ne confessent pas qu'ils sont des démons, répandez sur le lieu même le sang de ce téméraire chrétien... Leur divinité est donc soumise aux chrétiens. » Si un chrétien peut déjà leur extorquer la vérité quand cet aveu est nécessaire, à plus forte raison les exorcistes sont doués du même pouvoir. Or, pour le cas qui nous occupe, c'était au nom de Jésus-Christ, comme du temps de Tertullien que les exorcistes adjuraient les démons de dire la vérité sur les causes et les circonstances de la possession, détails jugés nécessaires par l'Eglise. Nous n'avons donc pas à craindre ici la supercherie, quand même les démons eussent été les seuls témoins ou les seuls narrateurs de ces événements merveilleux.

Arrière donc l'hypothèse de la supercherie ou de la simulation. La théorie de l'hystérie serait-elle plus heureuse dans ses explications ? Pas davantage ; et l'on peut dire de

(1) Et saint Cyprien tient le même langage à Démétrianus : « Du moins tu resteras confondu dans tes erreurs quand tu verras et que tu entendras les dieux interrogés par nous, déclarer aussitôt ce qu'ils sont, et malgré ta présence, se montrer *incapables de dissimuler* plus longtemps leurs prestiges et leurs tromperies. » D'ailleurs les démons n'ont aucun intérêt à se faire passer pour plus criminels qu'ils ne le sont en réalité, puisque cela prolonge leurs tourments en prolongeant les exorcismes. Ils trompent plutôt en feignant d'être chassés.

l'hystérie, quand il s'agit de Marguerite, ce qu'en a dit le P. Surin au sujet des diables de Loudun. Le savant jésuite réfutait en même temps l'hypothèse de la contrefaçon et celle de l'hystérie, quand il affirmait la possession de Loudun même après avoir écrit ces mots : « Souvent il est arrivé que des femmes fines et rusées ont contrefait, par des desseins inconnus et secrets, d'être ainsi travaillées de l'esprit malin, ou qu'étant bonnes filles, elles se sont laissées aller à dire par faiblesse ou par humeur hypochondriaque leurs imaginations, se comparant au diable et faisant toutes les choses inusitées que font les personnes de cette sorte. » Le P. Surin avait eu, disait-il, trois ans pour s'assurer de la vérité auprès des religieuses de Loudun qui remuaient la tête avec une vitesse extraordinaire, se tordaient tous les membres et se courbaient en arc de cercle et marchaient très vite dans cette position en dépit des lois de l'équilibre. M. E... a pu, lui aussi, durant plusieurs années, sans parler du Dr Frugère d'A... qui n'a rien connu de ce genre de maladie (l'hystérie est pourtant, sous d'autres noms, connue depuis longtemps), constater que Marguerite n'était pas une hystérique, une névrosée, mais qu'elle gardait toujours son bon sens et que durant les plus rudes assauts que lui livrait une puissance invisible, ses réponses ne furent jamais celles d'une folle, mais d'une personne à l'esprit très éclairé et d'une volonté énergique; ce qu'on ne retrouve pas chez les hystériques. Du reste, celles-ci ont d'après Richet, un penchant très sensible et presque irrésistible à mentir et à se mettre en évidence. Chez Marguerite, on ne constate rien de pareil. Sans doute il n'y a pas eu des de Kériolets convertis par Marguerite, comme à Loudun, où M. de Kériolet, après avoir traité les religieuses de folles, reconnut si bien la supériorité de l'esprit qui leur faisait scruter toute sa vie intime, qu'il se convertit et fit une pénitence publique. Mais les conversions des pécheurs rebelles à la grâce du Jubilé prouvent ici encore que Marguerite n'était pas hystérique, mais très intelligente ou du moins très éclairée : ce qui n'est pas le propre des névrosées.

Ce qui prouve encore que Marguerite n'était pas sous l'in-

fluence d'une fièvre ou névrose quelconque, c'est que tant qu'il ne s'agissait pas d'exorcismes, elle restait calme et que durant ses agitations les plus horribles, son poulx ne paraissait pas marcher plus vite : c'est là un des caractères communs à toutes les possédées; on l'avait constaté chez les religieuses de Loudun. Et puis, M. E... peut-il être accusé d'être tombé, lui aussi, dans des crises hystériques malgré son âge avancé? C'est ce qu'on serait contraint d'admettre si on faisait de Marguerite une hystérique dont l'approche eût produit par contagion des attaques d'hystérie chez tous ceux qui la voyaient s'agiter. En effet, l'éminent exorciste, sans entrer dans les détails où est entré le P. Surin en assurant que le démon quittait la Supérieure pour se jeter sur lui en se coulant d'abord au fond de l'estomac, nous en a dit assez en affirmant que les démons *le tourmentaient* ainsi que ses coopérateurs. On a bien des raisons de croire que le démon les traitait comme le P. Surin, comme Marguerite. Si le grand âge et la grande énergie de M. E... le mettaient à l'abri de l'hystérie, il n'y a pas de raison de croire Marguerite hystérique. Celle-ci ne se plaignait jamais de l'aura, de la boule et du clou hystériques. Du reste, l'hystérie, dont les médecins incrédules se servent comme d'une machine de guerre contre la religion, peut bien expliquer si on ne tient pas compte des circonstances, en les considérant en eux-mêmes, certains phénomènes communs à la fois aux hystériques et aux possédées, tels que des sauts et des contorsions, des grimaces ou des hurlements. Mais quant à rendre raison des langues qu'on parle sans les avoir apprises, des événements éloignés qu'on connaît sans moyen de transmission, etc., l'hystérie comme la simulation, est radicalement impuissante à le faire, même lorsqu'on met en jeu l'hystérie provoquée; car les faits analogues de l'hystérie ne sont classés que dans l'attaque spontanée ou grande hystérie; et l'arc de cercle hystérique ne suspend jamais au plafond comme le fut Marguerite.

Abandonnons certaines contorsions aux partisans de l'hystérie, quoique souvent les personnes qui passent pour hystéro-épileptiques, soient de vrais possédées du démon, selon ce que m'assurait le regretté et savant abbé Fortin à propos d'une

possédée du Loiret. Mais les crises provoquées par les exorcismes sont loin de ressembler aux crises provoquées de l'hystérie, où le médecin n'a pas à lutter, tandis que dans les exorcismes on est toujours aux prises avec une personnalité qui résiste et s'accuse fortement par une activité, qui n'a rien de l'assoupissement hystérique, rien de ces symptômes réguliers de l'hystérie qu'on peut prévoir et conjurer.

Concluons donc avec le P. Bonniot (1) que la logique dit assez « qu'il n'y a point d'assimilation légitime entre les phénomènes provoqués de l'hystérie et les phénomènes provoqués de la possession ».

Le nommé Skepto est donc plaisant autant que malicieux quand il dit à propos des possédées de Loudun que ce sont des cas « où la médecine moderne ne voit qu'une série de phénomènes hystériques, aggravés par la suggestion de la possession et par l'emploi des exorcismes. Jeanne de Belcier, traitée en possédée du démon, devait nécessairement parler et agir comme si elle l'eût été en effet. »

Il y a trop de contrastes entre Marguerite et les hystériques pour attribuer tous ses actes à l'hystérie, qui d'ailleurs peut bien provenir du démon.

Mais, dira-t-on, l'hallucination et en particulier l'hallucination télépathique vraie peuvent expliquer bien des merveilles analogues à celles que nous avons attribuées à la possession.

M. Legué dit que les hallucinations sont un prodrome ou pronostic de l'hystérie épidémique. Mais c'est en vain qu'il voudrait nous faire croire à l'hystérie scientifique épidémique : la science n'a encore que des conjectures mal formulées sur ce point, et les prodromes ne sont pas des symptômes. Quoi qu'il en soit, les hallucinations même télépathiques laissent le problème de Marguerite sans solution, comme le fait l'hystérie qui a des hallucinations périodiques.

Qu'est-ce qu'une hallucination et une hallucination télépathique vraie ?

Une hallucination, c'est une illusion par laquelle on se figure voir ce qui n'est pas sous les yeux, entendre ce qui ne

(1) P. de Bonniot, page 101.

frappe pas les oreilles : le rêve est une série d'hallucinations et la folie est à l'état de veille une autre source féconde d'hallucinations. Dans ce dernier cas l'organisme ébranlé ressent la même impression que si les objets extérieurs frappaient les sens au dehors. L'hallucination est vraie quand de fait elle répond à une chose réelle ; par exemple quand on rêve que les contrevents sont agités par le vent et que cela est vrai en effet. L'hallucination télépathique vraie est celle qui se produit loin des objets représentés et qui reproduit réellement ces choses telles qu'elles sont.

On s'est évertué, dans le camp des matérialistes, à expliquer cette corrélation si frappante entre la réalité et la représentation lointaine. Ne pouvant réussir, on s'est contenté de l'expliquer par ces grands mots : *hallucination télépathique vraie*. C'est constater un fait certain ; mais ce n'est pas l'expliquer que le constater. Et puis le terme d'hallucination qu'on ose appliquer même à la perception ordinaire, comme le fait l'école positiviste, est trop mal choisi pour représenter des coïncidences qui ne peuvent être fortuites, puisqu'il y a des centaines de mille de chances contraires ou différentes et que pourtant telle image et non pas telle autre est représentée dans le cerveau. C'est ce qu'on peut dire du prétendu rêve des taureaux que fit Marguerite, des indications précises qu'elle donna sur les peines ressenties juste à la même heure par son curé à l'occasion de la famille de ce dernier. Il est si facile d'expliquer la chose par l'intervention d'un esprit qui se transporte très vite d'un lieu à un autre comme un courrier invisible pour y annoncer ce qui se passe de loin ! Mais en dehors de cette hypothèse, comment expliquer cette corrélation par une fortuite représentation qui s'est trouvée vraie par hasard ? Est-ce que les Polonais étaient connus de Marguerite ? Est-ce qu'ils étaient en relation avec elle lorsqu'elle annonçait leur défaite ? C'est bien une véritable perception qui a eu lieu dans Marguerite, quel que soit le canal de la transmission de ces images réelles qui répondaient si bien à la réalité. Or on ne peut soutenir sans tomber dans l'absurde que la perception extérieure est une pure hallucination : ce serait vouloir faire du monde entier et de tout milieu où les sens s'exercent un

hôpital de fous. A plus forte raison on ne peut expliquer ces divers phénomènes si surprenants par l'hallucination hystérique qui revient toujours la même : Ce n'était pas une répétition de la même image que donnait Marguerite en annonçant les événements de Pologne ou ceux qui se passaient dans les paroisses voisines à l'heure même. Qu'on ne dise pas que les hallucinations hypnotiques interviennent ici. L'hypnose ne change pas la nature des hallucinations, mais suggère des hallucinations conformes aux ordres de l'hypnotiseur : or ici les exorcistes ne sont pas des hypnotiseurs volontaires et en supposant qu'ils le fussent, ce ne sont pas les idées suggérées par eux qu'exprime Marguerite : ils n'y sont pour rien. D'un autre côté, si ses malfaiteurs l'avaient endormie, on se serait aperçu de ce sommeil et elle n'aurait pas malgré leur influence dévoilé leurs coupables manœuvres.

La suggestion hypnotique ou autre expliquera-t-elle mieux les phénomènes? Non ; car la suggestion n'est qu'un ordre donné à un sujet et exécuté par lui, soit immédiatement, soit à échéance, soit dans le sommeil, soit dans la veille. Or, un ordre ne donne pas des forces nouvelles, soit physiques, soit intellectuelles ; c'est une impulsion qui pousse à agir en dépit de la résistance qu'on oppose souvent, mais rien de plus. On pourra se croire paralysé et l'être en effet en vertu de cette suggestion ou auto-suggestion : cela ne changera rien à la nature de la paralysie. Dans aucun cas, la suggestion ne peut coller une fille de 19 ans au plafond : dans aucun cas elle ne peut faire parler des langues ignorées par les auteurs de la suggestion : on ne suggère que ce que l'on sait soi-même. On peut bien se croire, sous l'influence d'une suggestion, possédé du démon ; cela ne donnera pas une force musculaire surhumaine à un sujet, pas plus que le don des langues, tant que les esprits ne viendront pas prêter main-forte à ce sujet pour lui faire jouer un rôle pris par lui au sérieux. On dira que Donato et Liégeois ont obtenu des effets prodigieux de coïncidence en prescrivant à leurs sujets d'écrire à telle heure, de dénoncer telle personne, tel jour. A l'heure dite, au jour fixé, les sujets obéissaient comme des automates, sans savoir pourquoi. Cela n'explique pas pourquoi Marguerite a vu et annoncé

exactement de loin une foule d'événements avec toutes leurs circonstances. Pour le prouver, il faudrait montrer qu'elle avait en Pologne ou dans tous les endroits éloignés dont elle parlait, quelque hypnotiseur qui agissait sur elle à distance par une suggestion véritable et que c'était là le secret de ces curieuses révélations. Cet hypnotiseur ne pouvait être l'exorciste, présent à ses côtés. Il ignorait les événements en question et, du reste, à la différence des hypnotisées ordinaires, elle leur opposait sans cesse la plus grande résistance quand il s'agissait de révéler les turpitudes auxquelles les magiciens l'avaient condamnée.

Et puis, M. Janet suppose qu'il faut être un sujet nerveux pour être apte à la suggestion.

Mais il est possible, nous l'avouons, que les magiciens aient agi souvent sur elle par suggestion; leurs ordres autoritaires se rapprochaient beaucoup de ceux des magnétiseurs, et l'impossibilité où elle se trouvait de leur résister ne ressemblait pas moins à l'automatisme des hypnotisés. Nous ne pouvons cependant nous résoudre à croire que les magiciens en question aient su par eux-mêmes, avant la relation des journaux, les événements de Pologne. Dans tous les cas, ils n'étaient pas présents autour du lit de mort de la servante de M. B...: ils ne pouvaient donc pas, n'en sachant rien eux-mêmes, renseigner Marguerite à distance sur les derniers moments de la mourante.

En résumé, la suggestion ne peut pas plus que l'imagination, si elle peut autant.

Et voilà tout ce que la science matérialiste a de plus fort à opposer à la possession. Vraiment le diable aura beau jeu tant qu'on ne lui opposera que de pareilles armes. Il a tout intérêt à dissimuler sa présence pour nuire d'autant plus à l'homme que celui-ci se doute moins de ses embûches. Et il travaille en sûreté surtout lorsque, sous le couvert de la science on nie son existence et son intervention, la science lui sert alors de passeport, d'hameçon. Il lui suffit de pervertir les âmes par ses suggestions et ses pratiques impies ou immorales: pour en arriver là, il aidera, s'il le faut, à la roue, en présentant les pratiques de magie et les possessions comme de

simples maladies ou même comme des expériences scientifiques dont la thérapeutique peut tirer le plus grand profit. On rougirait de se dire sorcier ou magicien ou possédé; le décorum est sauvé et le diable et le surnaturel sont balayés du monde savant, comme le dit Skepto, dès qu'on ne parle que d'hystérie, d'hypnotisme, de suggestion, etc. Comme le démon doit rire de voir qu'on prend au sérieux de si piètres explications!

La théorie de l'hypéridéation ou du sixième sens du Dr Ochrowicz, théorie éclectique qui emprunte quelque chose à toutes les théories précédentes, pour expliquer la clairvoyance et la transmission de la pensée à distance, peut bien, il est vrai, rendre raison de quelques phénomènes analogues à ceux de la possession ou de la magie; mais aucune théorie physique ou physiologique, serait-elle la résultante d'une foule de systèmes matérialistes, ne peut expliquer les faits de connaissance supérieure et certaine, parce que le mouvement et les images du cerveau ne sont pas essentiellement inhérentes à telle pensée ou à telle autre, la pensée étant d'un ordre à part, ne peut être connue que d'une manière conjecturale par des signes matériels qui peuvent exister sans elle, par exemple dans le rêve et qui supposent une convention facile d'avance.

8^e Théorie spirite

Le spiritisme, dont l'hypnotisme, de l'aveu de beaucoup de théologiens et de médecins tels que le P. Franco et le Dr Mosso, fait partie intégrante, parce qu'il produit des faits identiques comme aussi le magnétisme, identifié avec l'hypnotisme par les DD^{rs} Richer et Crescenzo, le spiritisme est d'origine américaine. Il est venu se greffer sur le magnétisme européen qui au début voulut fonder une religion, mais qui a pris une tournure scientifique sous l'impulsion de Braid et de Charcot, encore que le Dr Foveau distingue l'hypnotisme du magnétisme comme Charcot distingue la suggestion de l'hypnotisme, deux choses identiques pour l'école de Nancy. Le spiritisme est un système qui prétend communiquer avec les esprits

morts ou vivants séparés ou incarnés, et cela par une action psychique directe ou bien par le périssprit ou corps astral ou encore élémental. D'après l'Église, c'est une superstition condamnée et hérétique et d'après une récente décision (1898), on ne peut même faire appel au prince de la milice céleste dans les expériences spirites, quand même on exclurait tout pacte implicite ou explicite, tant il y a à redouter l'immixtion du démon. Faire parler de prétendus morts par l'intermédiaire des tables, par des coups frappés sur un mur et dont le nombre est convenu pour désigner telle chose; voilà quelques-uns des phénomènes attribués au spiritisme qui aux yeux de l'Église n'est pas autre chose que l'ancienne magie avec ses cercles ou ses miroirs et ses évocations d'outre-tombe. La cruauté haineuse et l'immoralité sont deux cachets diaboliques qu'on retrouve dans toutes les manifestations sensibles de l'enfer, par exemple dans les mystères d'Éleusis, de Mithra, des Cabires, chez les Flagellants russes, etc. Les spirites se livrent, au détriment de la religion, de la morale publique et même de leur santé et de leur bon sens, à un commerce transcendant avec les esprits dont ils reçoivent les révélations comme des paroles d'Évangile parce qu'ils ont la prétention d'expliquer cela scientifiquement.

Mais aucune de leurs explications, en dehors de l'intervention démoniaque, ne peut rendre raison des faits que nous avons à interpréter.

D'abord le système de l'action psychique directe n'est pas soutenable. La philosophie naturelle (1) ne peut pas sans changer l'espèce humaine qui consiste dans l'union substantielle de l'âme et du corps humain, admettre une action quelconque à distance entre un esprit et un autre, durant la vie présente. C'est un principe incontestable en métaphysique qu'un être agit selon sa nature, et que ses actes sont proportionnés à sa nature. Si l'unité de l'homme ou son essence est

(1) Les catholiques surtout sont bien obligés d'admettre que l'homme tient le milieu par sa nature et par conséquent par les opérations qui en découlent, entre les purs esprits et la matière; car le concile de Vienne a nettement défini comme un dogme de foi l'unité substantielle de l'homme composé de l'âme raisonnable qui est sa forme et du corps humain qui est la matière de ce composé substantiel.

constituée par l'union de l'âme et du corps en une seule substance ou nature, tout acte émanant de l'homme doit être à la fois matériel et spirituel, participer à la nature des deux principes essentiels à l'humanité. D'après la plus saine philosophie, les actes d'intelligence eux-mêmes exigent au préalable au moins comme *condition indispensable* que les matériaux des pensées soient fournis à l'esprit par l'imagination d'où l'esprit les tire et qui représente encore d'une manière sensible par des signes ou comparaisons les idées une fois formées. L'homme tire toutes ses connaissances des sens. L'action directe d'esprit à esprit sans intermédiaire sensible, jure donc avec la constitution de l'être humain. Et si cette communication purement spirituelle a lieu sans que les sens interviennent, c'est qu'il y a quelques esprits plus subtils que l'homme. Ils transmettent à d'autres hommes les signes imperceptibles quelquefois pour nous, qui expriment les pensées. Cela leur est facile, lorsqu'on se parle à soi-même sur un ton assez haut, en réfléchissant, comme le font beaucoup de personnes qui pensent en parlant et parlent en pensant : cela se voit souvent dans les campagnes. Arrière donc l'hypothèse spirite de l'action psychique directe qui n'est faite que pour les communications d'ange à ange, tout au plus d'esprits désincarnés à esprits désincarnés comme le sont les saints ou les damnés avant la résurrection.

Mais l'hypothèse du périsprit ou plan astral ou élémental ou cliché céleste en impose à plusieurs. Et il faut avouer qu'elle est faite pour séduire beaucoup de naïfs, nous dirons même beaucoup de savants spiritualistes et de théologiens. Le cardinal Bona dit que c'est une question très discutée que celle de la bilocation. Il est vrai que cet intermédiaire à la fois spirituel et corporel très subtil que dans les milieux où l'occultisme est en honneur on suppose gratuitement entre le corps et l'âme, entre l'âme d'une personne et celle d'une autre, cet intermédiaire a le tort d'être rudement compromis par la décision du concile de Vienne qui ne donne pas d'autre forme au composé humain que l'âme raisonnable. On ne voit pas en effet comment concilier la foi avec ce périsprit qui serait un trait d'union entre les deux principes constitutifs de

l'homme. Cette difficulté n'a pu échapper à d'éminents théologiens qui en ont fait l'observation dans la *Revue du Monde Invisible*. Citons seulement ici le cardinal Satolli, préfet de la Congrégation des Études : « Il est du plus haut intérêt, disait-il, d'enseigner fermement que l'âme rationnelle est dans l'homme, principe premier, essentiel et immédiat à la pure potentialité de la matière première. »

A ce nom, nous pourrions joindre celui d'un savant laïque Alfred Van Mons, professeur à l'École commerciale supérieure, en Hongrie. Et saint Thomas pensait de même.

Mais à cet inconvénient, le système du périsprit en ajoute d'autres. Il importe de les signaler au moment où l'on essaie d'attaquer tous les miracles des saints et en particulier les multilocations ou les communications surnaturelles à distance par cette prétendue découverte scientifique du périsprit dont fait grand bruit surtout le Dr Encausse (Papus) qui, à cause de cela, croit déjà voir l'agonie de la Louve romaine.

Un second inconvénient de ce système du périsprit : c'est d'imaginer sans preuves un second corps qui ne meurt pas, mais suit l'âme dans un autre monde pour lui servir de fantôme, comme si l'homme était composé de deux corps ou de deux âmes ou d'un être qui n'est ni l'un ni l'autre.

Il est vrai que saint Augustin (*Cité de Dieu*, l. XVIII, ch. xviii), admet pour Prestantitus que le fantôme de son imagination s'extériorisait jusqu'à s'incorporer dans une bête de somme qui portait réellement des fardeaux ; mais on ne conçoit pas comment une imagination peut s'extérioriser, se condenser jusqu'à se changer en animal. c'est passer d'un ordre à l'autre, de l'idéal au concret et réel.

Il est encore vrai que Mgr Méric, dans cette même *Revue* (p. 332-335), ne trouve pas, dans tous les cas analogues, du préternaturel : « Mais, dit-il, dans certains cas, ce dédoublement, cette apparition étrange de notre fantôme, de notre double, pourrait bien être l'effet d'une cause naturelle encore inconnue et inexplicée. »

Mais nous devons ajouter avec le savant directeur de la *Revue du Monde Invisible* que les phénomènes de bilocation des saints attribués à saint François Xavier et à saint Liguori

font exception, à cause des circonstances, du sujet et des conséquences qui ne sont plus les mêmes : « Ni l'hypothèse des simples rapports de la théorie leibnizienne, dit-il, ni l'image ou le fantôme de saint Augustin, ni la thèse du dédoublement spirituel ne peuvent expliquer la nature de ce corps qui reste uni à l'âme par un lien mystérieux qui se transporte dans des régions lointaines. »

Il nous faut continuer ces recherches, et demander à Dieu sa lumière ! Ainsi Mgr Méric ne voit pas nécessairement du diabolique dans la présence simultanée d'un jeune homme de Londres dans le cabinet et la salle à manger. Mais il avoue que l'on n'a pas encore trouvé de cause naturelle pour expliquer ce fait, quoiqu'elle puisse exister. Tenons-nous-en donc, en attendant une explication scientifique, à l'intervention diabolique qui est suffisante et que la science n'a pas encore réfutée sur la question de télépathie ou de la vision à distance. Il nous répugne de croire, tant que cette explication scientifique ne sera pas trouvée, que Marguerite a vu naturellement par un dédoublement naturel de ses amies ou des Polonais vaincus, leurs souffrances et leur mort à plusieurs kilomètres de distance. Nous ne pouvons donc souscrire à ces affirmations du colonel de Rochas (1) : « Une des propriétés essentielles et caractéristiques de cet agent subtil, est d'obéir à la volonté et aux ordres de l'âme. On conçoit donc (nous ne le concevons guère) que lorsqu'il est extériorisé en quantité suffisante, il puisse tomber sous la domination d'un esprit étranger et produire alors des phénomènes d'un ordre particulier, tels que les possessions, les apparitions et certains mouvements d'objets matériels, phénomènes qui sortent du domaine de la physique, puisqu'il n'y a plus de lois possibles là où intervient une direction intelligente. » Mgr Méric se contente de porter ce jugement sur tout ce que le colonel attribue de puissance à cette force psychique : « A notre avis, c'est trop, c'est beaucoup trop ; il nous semble impossible par exemple, de démontrer scientifiquement et philosophiquement que la force psy-

(1) Colonel de Rochas. *Les Propriétés physiques de la force psychique*. Le Dr Rozier lui, admet dans le cliché astral une image fécondée par Dieu et susceptible d'être aperçue par les sensitifs avant d'être réalisée : c'est se méprendre sur la nature humaine qu'on traite ainsi en ange incorporel.

chique seule et agissant par elle-même, produise l'apparition des défunts et des vivants. » C'est aussi notre avis, sur la gaine du périsprit ou cliché des événements lointains et même futurs inventés pour les besoins de la cause spirite.

On peut très bien croire à la polarité et aux effluves odiques, croire que, pour un sensitif, le corps humain est tout lumineux, bleu à droite et jaune à gauche, la tête entourée d'une auréole, sans admettre pour cela l'hypothèse chimérique et fausse d'un prétendu corps astral ou cliché capable d'aller porter partout des nouvelles et d'en recevoir.

C'est ici le cas de répéter avec l'éminent directeur de cette Revue (N^{os} du 15 février 1899, pages 520, 521, et du 15 janvier 1899, page 460) :

« Nous sortons de la réalité pour entrer au pays des chimères, nous abandonnons la raison, et nous écoutons l'imagination.

Ce que je reproche, en effet, aux partisans du corps astral, c'est d'affirmer sans cesse, et sans jamais donner des preuves que la raison puisse discuter, pour les accepter ou les refuser en connaissance de cause : ils oublient seulement de prouver 1^o que ce corps astral existe à l'état matériel ou immatériel ; 2^o qu'il ressemble d'une manière frappante au corps physique dont il serait le *double* ; 3^o qu'il peut sortir de nous sans troubler les rapports ordinaires du corps et de l'âme, et sans briser le lien élastique qui l'attache au composé humain ; 4^o que ce lien s'allonge indéfiniment... ; 5^o que l'on peut identifier l'astral avec ces effluves dont l'existence nous paraît démontrée par des expériences dont nous avons été témoins ; 6^o que cette hypothèse de l'astral, dont nous n'avons jamais conscience, ne détruit pas gratuitement l'inébranlable unité du composé humain. »

Concluons donc avec le même écrivain :

« Ni la philosophie, ni la tradition chrétienne, ni les Pères de l'Église n'autorisent donc (les conciles de Vienne et de Latran en sont plutôt la condamnation) l'hypothèse fausse de ce corps astral, placé en nous, entre l'âme et le corps matériel. Ce corps astral qui sortirait de nous... pour traverser l'espace et faire apparaître notre image en divers lieux ; ce

double qui produirait les phénomènes de lévitations et de hantise est une fable et une erreur grossière; il ne faut pas s'y arrêter.

Ne donnez pas le nom équivoque de corps astral au fluide nerveux qui s'écoule continuellement de nous... Ce fluide n'a pas la consistance, la force et la ressemblance de ce corps vivant et matériel que nous voyons, que nous sentons et que nous touchons. »

Ce n'est donc ni par ce fluide ni par l'hypothèse fantaisiste du corps astral qu'on peut expliquer les phénomènes d'apparitions d'animaux ou d'hommes, les connaissances supérieures de langues étrangères ou d'événements lointains ou cachés : autant de faits extraordinaires constatés en Marguerite.

Notre thèse reste donc établie sans que les explications nouvelles puissent l'entamer : à savoir que nous nous trouvons en face d'un cas de vraie possession compliqué de magie. Cette conclusion reçoit un surcroît de vérité de ce fait, que la plupart des caractères de possession probables ou certains signalés et conservés par le Dr Hélot, malgré les récentes découvertes, trouvent ici leur application. Si nous avons tant insisté pour prouver cette vérité, c'est que nous avons en vue un bien général.

Nous voudrions combattre la tendance de nos contemporains à n'admettre aucun fait préternaturel. Cette tendance aboutit à rendre sceptique même au sujet des miracles les plus manifestes.

C'est ce que reconnaissait naguère un vénéré supérieur de grand séminaire, M. Chaussinand, qui eut, lui aussi, à s'occuper d'exorcismes :

« Aujourd'hui, disait-il, beaucoup de personnes, même chrétiennes, tout en admettant ce que dit l'Évangile des possessions diaboliques, paraissent persuadées que rien de semblable ne peut se passer de nos jours. Cette tendance, si elle n'est pas combattue, mène facilement à un excès d'incrédulité même vis-à-vis des faits vraiment miraculeux. »

Nous avons l'espoir d'avoir dissipé au moins quelques préjugés contre la possession dans l'esprit de plusieurs de nos lecteurs.

Abbé T., curé.

DE L'EXPÉRIENCE AU SPIRITISME

Parmi les catholiques il se trouve encore des esprits qui refusent de reconnaître l'authenticité et l'importance des phénomènes spirites : ils se croient forts parce qu'ils haussent les épaules ; mais un haussement d'épaules n'a jamais valu une bonne raison.

C'est pour les éclairer que nous reproduisons d'après la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* les pages suivantes du Dr Dexter.

I

... Je ne sais si le lecteur trouvera un grand intérêt à apprendre comment j'ai été amené à porter mes recherches sur la question des manifestations spirites et comment leur résultat a fait de moi un croyant sincère aux relations de tous les jours et de tous les instants entre le monde des esprits et le nôtre.

Cependant, comme c'est moi qui ai servi de médium aux esprits auxquels sont dues la plupart des pages que l'on va lire, j'ai cru convenable de faire connaître quelques-unes des preuves qui me furent données de la réalité des relations entre les deux mondes, ainsi que les incidents à la suite desquels je me suis trouvé forcé de m'abandonner à la direction des esprits.

Je dois faire remarquer d'abord qu'à l'époque où je commençai à entendre parler de cette question, je me tins non seulement dans une grande réserve à son égard, mais je me déclarai positivement incrédule, la traitant d'illusion déplorable ou de honteuse mystification. Mon opposition persista même longtemps après que des preuves irréfutables m'eurent été données de la sincérité des faits annoncés.

Je ne discuterai pas la possibilité pour les esprits de quitter

leur séjour pour se manifester sur terre. Ma conviction sur ce point est établie sur de telles preuves et sur des témoignages si scrupuleusement contrôlés, que le moindre doute ne m'est plus permis. Je vais donc me borner à rappeler de quelle façon se sont formés les rapports entre les esprits et moi, qui leur ai servi de médium pour la transmission de leurs enseignements.

Lorsqu'il y a aujourd'hui deux ans, mon attention fut appelée pour la première fois sur le phénomène des coups frappés, je n'hésitai pas à déclarer que nous étions là en présence de la plus grossière mystification des temps modernes. Cependant deux considérations me déterminèrent à consentir à assister à une séance, sur l'invitation d'un ami. Je voulais d'abord satisfaire ma curiosité; en outre, en admettant que les faits fussent réels, je comptais bien découvrir la loi naturelle en vertu de laquelle ils se produisaient et montrer aux croyants quelle était la source de leur illusion.

Je convins donc avec mon ami d'inviter un puissant médium à organiser chez moi-même une séance à laquelle n'assisteraient que cet ami et ma famille qui n'avait, comme moi, aucune notion sur le spiritisme.

II

Ce fut le 10 septembre 1851 que j'entendis pour la première fois ces bruits que nous appelons *spirit-raps*. Quoiqu'ils eussent répondu correctement à maintes questions *mentales*, je ne me déclarai nullement convaincu. Aussi, pour obtenir des preuves suffisantes pour moi et pour les autres et apprécier plus nettement jusqu'où s'étendait le pouvoir que possédaient les esprits de se communiquer, j'engageai le médium à passer la nuit chez moi et à tenir une nouvelle séance le lendemain matin. Il y consentit et le lendemain, tandis que nous causions de toute autre chose que du spiritisme, on entendit de grands coups sous la table autour de laquelle nous étions réunis pour le déjeuner, ainsi que dans les murs de la pièce, dans l'antichambre et même contre la porte exté-

rieure. Ces derniers étaient si nets, que je crus qu'un client venait en toute hâte réclamer mes soins. Je me levai et m'empressai d'aller ouvrir la porte; mais personne ne se trouvait là ni à portée de la vue. Ma curiosité étant vivement éveillée par ces incidents, je résolus de me rendre compte plus complètement de ce que pouvaient faire les esprits. Aussi, immédiatement après le déjeuner, j'organisai une séance en présence de toute ma famille, de l'ami dont j'ai parlé plus haut et d'un second, qui n'avait pu venir la veille. Mes deux amis et moi étions nettement incrédules et j'en dirai autant de ma femme et de mes deux filles. Celles-ci, âgées respectivement de quatorze et de neuf ans, étaient de ferventes presbytériennes et n'avaient jamais assisté à aucun de ces phénomènes que j'étais tout disposé à considérer comme dus à l'action magnétique des assistants.

On commença par quelques chants et aussitôt les manifestations se multiplièrent. De nombreux coups furent frappés dans la table, dans les chaises, les murs, le tuyau du poêle et on écrivit par la main du médium : « Que M. G... passe dans l'autre pièce. » Ce qu'il fit.

Jusque-là, ma plus jeune fille n'avait pris aucun intérêt à tout ce qui se passait et semblait plutôt ennuyée; mais dès que M. G... se fut éloigné, elle donna des signes d'agitation; son maintien était complètement transformé, on voyait qu'elle faisait de violents efforts pour résister et, croyant qu'elle se trouvait indisposée par cette séance déjà longue, je lui demandai si elle était malade : « Non, répondit-elle, mais je ne puis empêcher mes mains et tout mon corps d'être agités de tremblements. » A peine eut-elle prononcé ces mots que ses bras et ses mains furent secoués avec une telle violence que je craignais qu'elle ne se blessât dans ses mouvements désordonnés (1). Cet effet de l'influence magnétique fut si brusque, si violent et si inattendu, que l'enfant prise de terreur se jeta dans les bras de sa mère, fortement impressionnée elle-même, en s'écriant : « Oh ! Mère, emmène-moi,

(1) On retrouve cette même agitation dans les débuts de la crise de la Voyante de la place Saint-Georges. L'irruption de l'esprit mauvais se produit de la même manière. C'est une personnalité qui se substitue à une autre. (Rédaction.)

emmène-moi ! » Mais ses bras furent brusquement écartés du cou de sa mère et l'agitation en tous sens continua sous nos yeux, nous causant la plus vive émotion. Cependant elle se calma peu à peu et au bout de vingt minutes sa main se mit à écrire en grands et beaux caractères, totalement différents de ceux de son écriture normale, et à donner des réponses à toutes nos questions orales ou mentales. Ce qui nous étonnait, c'est qu'elle écrivait avec aisance et rapidité, dans un style et avec une orthographe bien supérieurs à ceux que nous lui connaissions.

Au bout d'une heure, les esprits lui ordonnèrent de se retirer, à cause de sa fatigue et, comme elle hésitait à obéir, sa chaise fut brusquement enlevée de dessous elle par une force invisible et elle tomba sur le parquet. Elle se releva pour se rendre dans la pièce voisine et, comme elle passait devant un sofa, son corps fut enlevé par la même force invisible et fut déposé sur ce sofa avec autant de douceur qu'eussent pu le faire ses parents eux-mêmes.

Dans cette séance les réponses obtenues étaient si correctes, que bien des personnes seraient restées convaincues qu'elles avaient affaire aux esprits de leurs amis. Mais lorsque l'étonnement causé par le début de la médiumnité de ma fille se fut apaisé, il me sembla que les esprits n'avaient rien à faire en tout ceci. J'essayai de me démontrer que ce n'était autre chose que le résultat de l'action de l'esprit d'un assistant sur celui d'un autre et que la production de secousses de nature magnétique. Mais ces explications ne parvenaient pas à me convaincre. Le caractère si frappant des révélations faisait ressortir l'insuffisance de mes explications. Il me semblait évident que rien de ce que nous avions vu n'était dû à l'intervention d'aucun des assistants : je savais qu'aucun d'eux n'aurait voulu me mystifier et quant à mon enfant, j'avais en elle la confiance qu'inspire toute une vie de sincérité. Et cependant l'idée que les âmes de nos amis défunts pouvaient rester en communication constante avec nous qui sommes encore sur terre ; nous pénétrer de leurs sentiments ; nous faire connaître leur genre de vie dans les sphères supérieures et recevoir, en retour, communication de nos idées particu-

lières, me paraissait si étrange, si incompatible avec les notions admises que j'en étais bouleversé. Je ne voulais pas croire ce que je ne pouvais comprendre.

III

Je ne veux pas citer tout ce qu'il m'a été donné de voir au cours de mes recherches; je me bornerai à présenter des exemples de chaque sorte de phénomènes et les cas tout à fait exceptionnels. Dans le courant d'octobre de la même année, j'assistai à une séance à laquelle prenait part également un monsieur qui avait perdu sa femme deux ans auparavant. Certains phénomènes qu'il avait observés le disposaient à croire à la sincérité des manifestations. Pour obtenir une preuve d'identité, sachant que personne parmi nous n'avait connu sa femme et que nous n'avions aucune notion de la question qu'il voulait poser, il dit : « Si l'esprit de ma femme est réellement ici, il doit connaître les dernières paroles que je lui ai adressées avant sa mort et la réponse qu'elle m'a faite. » Le médium lui donna complète satisfaction (1). Cependant, quoique le médium fût occupé à causer et à rire pendant que sa main écrivait, je me demandais encore s'il n'y avait pas eu de transmission de pensée.

Un peu plus tard, je m'absentais pendant quelques jours pour conclure une affaire. L'esprit d'un de mes amis annonça à ma femme qu'il lui indiquerait le moment où j'aurais terminé cette négociation. En effet, le jour arrivé, il écrivit par la main de ma fille : « Le docteur a conclu son affaire. » — « Comment le savez-vous ? » — « Je le quitte à l'instant, il a terminé à six heures. » C'était exact. Je renonçai à me rendre compte du fait, mais je restai cependant encore incrédule.

Je cherchais la vérité avec toute l'ardeur dont j'étais capable et souvent dans des séances tenues chez moi ou chez des

(1) Ce fait prouve qu'un Esprit ou que plusieurs Esprits avaient entendu ces dernières paroles, et en avaient conservé le souvenir; elles ne prouvent pas que la réponse n'a pas été dictée au médium par un de ces esprits. (*Réduction.*)

étrangers, je posai des questions si minutieuses et parfois si captieuses, que j'arrêtais net toutes les manifestations.

J'ai vu mes plus secrètes pensées lues comme si elles étaient écrites sur ma face ; des faits connus de moi seul furent révélés ; j'ai vu annoncer des faits au moment même où ils se passaient à des centaines de milles de distance. Des faits qui me concernaient me furent prédits plusieurs mois avant leur accomplissement. Au moment où j'écris, je me souviens qu'on me prédit que je réunirais en volume des instructions transmises par ma main et prouvant au monde ma foi dans les relations entre morts et vivants.

J'ai vu un médium reproduire la marche, la voix, toutes les particularités d'une personne défunte, dont il n'avait jamais entendu parler et qui voulait, par ce moyen, donner une preuve de son identité (1).

J'ai vu une jeune fille, à peine âgée de neuf ans, exprimer les pensées les plus élevées dans une langue beaucoup au-dessus de son intelligence ; je l'ai vue décrire des faits scientifiques ; donner sur l'état des esprits après la mort des détails corroborés sans exception par d'autres médiums avec lesquels elle n'avait jamais eu aucun rapport. J'ai vu le même médium, qui dans son état normal n'a jamais écrit un vers, *improviser* une poésie de la forme la plus brillante et d'un sentiment élevé.

J'ai vu un médium complètement illettré parler grec, latin, hébreu et chaldéen, décrire les mœurs et coutumes de ceux qui vivaient il y a des milliers d'années, avec une exactitude qui fut plus tard mise en lumière par l'étude des travaux des savants qui ont reconstitué l'histoire de ces temps lointains (2).

En ma présence, un médium a répondu en italien, langue qu'il ignorait, et donné le nom d'un Italien, totalement inconnu de lui, qui avait été, de son vivant, l'ami de l'interlocuteur.

Je ne parle pas de preuves d'un caractère général et vague, mais de détails tellement précis et caractéristiques de lieux,

(1) Voir la note plus haut.

(2) Il y a donc autre chose que des réminiscences, dans les révélations spirites. Il y a des Esprits qui parlent et agissent par les organes des médiums.

(Rédaction.)

(Rédaction.)

de temps et de circonstances, que j'aurais pu me croire en relations actuelles avec ceux qui avaient disparu depuis longtemps, après avoir vécu dans mon intimité. Combien de fois le médium ne m'a-t-il pas répété les formules d'affection spéciales à ceux de mes proches, qu'il n'avait jamais pu connaître !

9

IV

Après avoir reçu toutes les preuves que j'avais pu demander, lorsque j'eus acquis la pleine conviction qu'il n'y avait ni tricherie, ni illusion dans tous les phénomènes physiques ou intellectuels, on aura peine à croire que je restai encore incrédule, quoiqu'il me fût impossible de trouver à tous ces faits une explication tirée des lois morales ou naturelles. Cependant il en était ainsi. Quoique de longs mois de recherches persévérantes ne m'eussent donné aucun moyen de résoudre cet étrange problème, et que je me fusse trouvé maintes fois sur le point de m'écrier : « Me voilà enfin spirite ! » je ne pouvais encore me décider à croire. Il ne me semblait pas possible d'admettre qu'un esprit intangible, non substantiel, éthéré, fût capable d'entrer en communication avec les hommes. Je ne pouvais pas croire davantage qu'un esprit, que l'on m'avait toujours représenté comme une sorte de *rien* sublimé, eût la faculté de mouvoir les tables, de frapper dans les murs, de soulever des hommes corpulents, et de se manifester encore au moyen de la matière de ce monde qu'il avait quitté. Il est bien certain que j'aurais considéré comme hors de discussion tout autre fait pour lequel on m'eût donné la moitié des preuves apportées à l'appui du spiritisme. Mais ici *j'avais conscience que cela ne pouvait être, donc cela n'était pas.*

Je n'accordai une foi absolue à la réalité des rapports entre les esprits et les hommes, que lorsque je fus un médium écrivain complètement développé, malgré ma volonté et ma résistance énergique. Le lecteur admettra certainement que si j'avais pu jusque-là résister à la valeur des témoignages décrits plus haut, il eût été au-dessus des forces humaines de

refuser encore de croire, lorsque je fus devenu moi-même une preuve vivante et agissante du pouvoir que possédaient les esprits d'écrire par ma main et *malgré ma volonté*, leurs pensées et leurs sentiments, même les plus contraires aux miens, et comme s'il se fût agi de ceux d'un étranger. Il ne faut pas perdre de vue que j'ignore absolument ce que ma main a écrit, jusqu'à ce que je le lise; que l'écriture obtenue diffère tout à fait de la mienne, et qu'il m'arrive souvent de ne pouvoir la lire (1).

Je répète que mon désir et ma volonté, loin d'aider au développement de la médiumnité, y étaient tout à fait opposés, et que lorsque, pour la première fois, je me vis sous l'influence de la force que j'avais vue à l'œuvre chez d'autres, j'employai toutes les puissances de mon âme et de mon corps pour m'en délivrer.

Je me trouvais à une heure avancée de la nuit, dans mon bureau, étendu dans un fauteuil à bascule, sur le bras duquel reposait ma main droite. Je n'avais ni avant, ni à ce moment, l'esprit préoccupé du spiritisme, et ne pensais qu'à une lecture que je venais de faire. Tout à coup je ressentis dans tout le bras droit une impression singulière; il semblait que deux mains le saisissaient fortement à sa partie supérieure. J'essayai de le soulever, mais ce fut en vain et à chaque effort que je faisais pour le mouvoir, les doigts s'abaissaient, entouraient le bras du fauteuil, et s'y cramponnaient. Bientôt la main commença à trembler, puis tout le bras fut violemment secoué. A ce moment, deux grands coups bien nets retentirent dans le mur, et j'eus alors la pensée que le pouvoir invisible dont j'avais observé si souvent les manifestations, agissait sur moi. Pour m'en convaincre, je dis à haute voix : « Que les esprits veuillent bien frapper ! » Aussitôt trois coups me répondirent. « Les esprits veulent-ils exercer leur influence sur moi ? Trois nouveaux coups se firent entendre. Sur ce, je me levai, remis mes livres en ordre, et me retirai pour me coucher. Pendant ces occupations, mon bras droit

(1) L'explication de ces phénomènes par les esprits mauvais est bien autrement plausible que l'explication ridicule par la conscience *subliminale* et par le *subconscient*. La vérité ne se dégage pas de tel fait, pris séparément, mais de l'ensemble des faits.

(Rédaction.)

fut dégagé. Cependant, je ne fus pas plus tôt couché, que des coups furent frappés à la tête de mon bois de lit. Mon bras recommença à trembler, mais je mis toute ma volonté à résister, et cela disparut. Je voudrais bien savoir quelle loi de la nature on pourrait invoquer pour expliquer un tel phénomène. Pour moi, j'affirme hautement que je n'y suis pour rien. Pourquoi les coups frappés ont-ils coïncidé avec l'agitation de mon bras? Pourquoi les coups se sont-ils fait entendre dans ma chambre à coucher? J'avoue que cette prise de possession de mon organisme m'a profondément troublé. Si ayant cet incident je me demandais encore avec hésitation s'il ne fallait pas faire entrer en ligne de compte, dans la production des phénomènes attribués aux esprits, l'action des esprits des personnes prenant part aux séances, je ne pouvais désormais nier que mon esprit n'avait aucune part d'influence sur les impressions que j'avais éprouvées, et comme il n'y avait absolument personne autre que moi dans mon bureau, il m'était impossible d'invoquer aucune intervention humaine. Devant ma résistance énergique à la force qui s'emparait de mon corps, je fus bien obligé d'admettre qu'une puissance invisible et intelligente avait résolu de me placer sous sa domination et y avait réussi.

Plus tard, il m'arriva souvent de ressentir la même influence, et d'y échapper en faisant appel à toute ma volonté. En assistant à une séance, je me sentais envahi non seulement dans le bras, mais même dans le corps entier, dont les tremblements persistèrent, dans une occasion, aussi bien la nuit que le jour, et quelles que fussent mes occupations.

Lorsque ces tentatives de prise de possession se furent produites, je résolus d'éviter d'assister à aucune séance, dans l'espérance d'en prévenir le retour. Il en fut tout autrement. Pendant mon sommeil, mon bras était parfois agité assez violemment pour m'éveiller. Deux fois mon corps fut enlevé de mon lit et flotta dans l'air (1). La première fois, je me trou-

(1) Ou le docteur est un halluciné, un fou, ou ces faits de lévitation prouvent la réalité d'une cause intelligente et en dehors de notre monde. Mais ces faits de lévitation ne sont pas rares parmi les médiums, on en cite un grand nombre qui rendent au moins possible et vraisemblable le fait raconté par le Dr Audais.

(Réduction.)

vais couché dans une chambre que je n'occupais pas habituellement. Je n'étais pas endormi; je sentis mon corps envahi par un léger tremblement de toutes ses fibres. Je voulus soulever mon bras et cela me fut impossible: mes yeux étaient clos, mais mon intelligence parfaitement nette, et je me rendais exactement compte de tout ce qui m'arrivait. Mon corps fut soulevé avec toutes les couvertures et promené en l'air dans ma chambre, lorsque tout à coup le tocsin retentit, annonçant un incendie. Mon corps fut alors rejeté brusquement dans mon lit, comme par une main puissante. Je recouvrai ma faculté de me mouvoir; je sautai à bas du lit et constatai que mes couvertures gisaient sur le parquet, à l'endroit où je venais d'être transporté avec elles.

Cette nouvelle manifestation des esprits me troubla profondément. Jusque-là je cessais de me préoccuper de leurs premières tentatives aussitôt qu'elles prenaient fin. Au début, mon bras était le siège de leurs efforts; mais voilà que maintenant tout mon corps tombait en leur pouvoir, malgré ma volonté et mes efforts de résistance. C'est alors que pour la première fois, je pensai que devant cette volonté bien déterminée de faire de moi un médium, il y avait peut-être lieu d'accepter leur direction et que cela pourrait me conduire plus sûrement à connaître toute la vérité sur la question des rapports des esprits avec les hommes. L'idée me vint de demander s'il y avait des esprits dans la chambre. Trois coups bien distincts furent la réponse à cette question. Comme je me trouvais trop profondément ému pour pousser plus loin mon enquête, je regagnai mon lit, pesant en moi-même cette nouvelle preuve irréfutable de l'influence, que je consentais enfin à proclamer, des esprits sur les hommes.

Ce fut en province que je fus, pour la seconde fois, enlevé de mon lit, au moment où j'allais me coucher et sans que rien m'eût fait prévoir cet incident.

Après cette seconde preuve de leur puissance, je jugeai opportun de me livrer à une étude plus approfondie de leurs actes. En conséquence, je fréquentai les cercles spirites et ma main fut saisie et employée à écrire. Ce furent d'abord des phrases courtes, n'exprimant que des idées simples, mais

peu à peu des pages entières furent écrites, développant les pensées les plus diverses et souvent les plus élevées (1).

Je ne pouvais d'abord écrire que dans des séances auxquelles assistaient plusieurs personnes et je ne le faisais qu'après une attente plus ou moins longue. Peu à peu l'action des esprits se manifesta dès le début des séances et enfin, lorsque je me trouvais seul dans mon cabinet de travail, où je me sentais forcé d'abandonner toute autre espèce d'occupations, dès que les esprits voulaient s'emparer de ma main. Il m'est même arrivé d'être éveillé au milieu de la nuit par l'agitation de ma main. Je me levais, après avoir essayé de résister quelque temps, et je ne me recouchais que lorsque j'avais écrit une communication parfois très longue (2).

9

Dr AUDAIS.

(1) C'est par cet abandon volontaire et coupable que le médium tombe dans l'état d'obsession et de possession. Il abandonne aux Esprits mauvais sa raison, sa liberté, sa personnalité.

(Rédaction.)

(2) Est-il permis, après avoir pris connaissance des faits de ce genre, de ne voir qu'un phénomène du *subconscient*, ou d'hypéresthésie dans l'ensemble extraordinaire des phénomènes qui constituent le spiritisme? Est-il permis de ne voir que des réminiscences ou une exaltation nerveuse dans les faits intellectuels et de longue clairvoyance que nous venons de citer? N'est-il pas logique d'en conclure la réalité d'un autre monde et des communications avec les Esprits mauvais? Je ne connais pas d'explication scientifique, naturelle à de tels faits.

(Rédaction.)



MAISON HANTÉE

(Suite.)

C'est elle qui a entendu la première, et qui a dû pousser le *gémissement* en s'écriant presque *simultanément* : entendez-vous cette âme du purgatoire qui se plaint là dans la cave?

C'est toujours elle qui entend!

C'est toujours elle qui lance les objets, croyant sentir que le diable les lui enlève!

Et allez! Soyez-en sûr! Ce n'est qu'elle, qui a pu faire le reste aussi!

Un acte fait juger des autres (*ab uno disce omnes*); mais il y en a eu d'assez nombreux et qui tous s'accordent pour signaler l'action de la jeune fille!

C'est elle qui crie : le diable me bat! le diable me tape!

Quand elle a reçu une gifle qu'elle a dû se donner elle-même.

Après en avoir donné, sans le moindre doute, aux autres personnes de son entourage!

C'est elle qui crie : le diable m'enlève la soupière, quand c'est elle qui la lance!

C'est elle! toujours elle!

Il n'y a donc pas à accuser les autres personnes!

Ce qu'il y a, en effet, de surprenant dans ce cas bizarre, C'est que plusieurs personnes aient pu voir tous ces tours et si longtemps, sans pouvoir comprendre le *truc*, sans pouvoir se rendre compte que c'était elle qui était la seule cause efficiente.

Mais elle jouait tous ces tours si vite! si brusquement! d'une façon si inopinée! si imprévue! si inattendue (1)!

(1) Cette explication est inadmissible; elle ferait supposer que tous les témoins, sans exception, étaient privés de toute raison et de tout bon sens, et qu'ils n'ont pas même regardé la pauvre fille! C'est absolument invraisemblable.

En surprenant l'attention de tous, et coïncidence curieuse, sans qu'on ait pu surprendre ses gestes, coïncidant avec ses cris de frayeur d'autant plus qu'elle faisait ces tours, sans le vouloir et sans le savoir, étant toute épouvantée elle-même!

Si personne n'a pu s'en rendre compte, la raison en est toute évidemment en cela, que sans instruction spéciale et préalable, je le répète, personne ne pouvait débrouiller l'état mental si complexe de cette fille, raisonnable sur tous les points, autres que sur l'idée du démon ou des revenants qui la troublait en l'exaltant.

Idee extravagante (de démonomanie démonomaniaque) qui la faisait agir par divagation! et qu'alors personne ne se méfiant d'elle, personne n'avait songé à l'épier, à la surveiller dans ses mouvements; et alors, il se produisait ce fait curieux qu'elle-même étant bien convaincue de l'intervention du diable, elle arrivait ainsi, encore mieux à communiquer aux autres personnes de son entourage, les terreurs diaboliques, sur l'impulsion desquelles elle agissait à *son insu*; ce qui ne contribuait pas peu à augmenter ses terreurs diaboliques et à les transmettre aux autres, ainsi, tous effarés.

Tellement bien, que personne ne pouvait se figurer qu'il y ait deux états d'esprit possibles en la même personne : 1^o un état de *raison* pour presque toutes les choses et 2^o un état de *déraison* pour certaines autres suivant l'adage : *non bis in idem*.

Dans cette observation le fait plausible, c'est que toute l'*action* se déroulait autour de la jeune fille, dont il restait à définir l'état d'âme!

C'est ce que j'ai entrevu, dès le début du récit de M. le Maire.

Par une inspiration heureuse, j'ai donc trouvé tout de suite l'explication de ces faits extraordinaires! et le moyen de les faire cesser!

En m'expliquant cet état mental de la jeune fille!

Et en décidant de son départ, comme *critérium* de mon idée, qui s'est ainsi trouvée juste!

Ma démonstration s'est ensuite strictement appuyée sur les données de la science médicale et sur des raisons logiques.

Mon opinion s'est donc trouvée irréfutablement basée sur le terrain solide du domaine de la science.

La vérité scientifique provenant de la comparaison de cette observation avec d'autres cas cités par les auteurs, par analogie soit du côté du somnambulisme, soit du côté de la monomanie.

Aux mêmes causes les mêmes effets!

Et tel effet! telle cause!

Mon idée a donc pu surgir toute nette de ce puits de la science, dans lequel il est permis à tout médecin, à tout praticien, de puiser à l'occasion! et d'où mon opinion me paraît surgir toute nette! se dégageant ainsi de tout le fatras des hypothèses et des doctrines faites trop souvent pour éblouir ou duper le vulgaire!

Il est des cas, j'en conviens, que relatent les chroniqueurs, où toute explication est bien difficile à trouver, et où presque forcément on est obligé de se retrancher dans le domaine du surnaturel.

J'ai donc évité d'aborder les obscurs problèmes du surnaturel!

Loin de moi, cependant, cette pensée de nier, dans tous les cas, et de combattre la possibilité de l'intervention du diable! je n'ai pas l'intention de m'opposer à des opinions, qui, à part les croyances de la Foi, devant lesquelles je m'incline respectueusement, peuvent reposer sur des cas absolument inexplicables par les données de la science.

Et je n'ai pas l'intention de me lancer dans aucune des vaines superfétations qu'ont créées l'ignorance, la passion ou les théories préternaturelles du spiritisme.

J'ai exposé les faits tels qu'ils se sont passés, et les déductions qui en ont pu être tirées tout naturellement, en me basant sur les données de la science et qui ont d'ailleurs été justifiées, à n'en pas douter, par mes prévisions et leur réalisation.

Dans tous les cas, ce qui a été admis et ce qui sautait aux yeux, c'est que cette jeune fille était bien le soi-disant *médium*, c'est-à-dire la personne semblant être en relation

avec les esprits des morts, puisqu'elle croyait entendre leurs pas et leurs gémissements, et sentir que le diable lui enlevait les objets des mains.

Mais je ne puis admettre cette opinion fantaisiste d'un *influx* physique des personnes sur les corps inertes, capables de les faire mouvoir sans même les toucher.

Cette théorie de M. le colonel de Rochas m'a laissé rêveur.

Je ne vois pas comment une théorie quelconque d'un *fluide nerveux, fluide vital* ou *autre* pourrait arriver à un pareil résultat? de pouvoir faire mouvoir les objets inertes sans même les toucher.

Le fait est acquis pour le fluide électrique agissant à distance sur les nerfs, mais un fluide nerveux agissant sur les objets?... non.

N'empêche que ce serait *quand même et toujours* admettre *implicitement* que la jeune fille était sous une influence quelconque, et que, par le fait, elle n'était pas dans son état normal; car c'est ainsi, dans tous les cas, la mettre en cause; c'est reconnaître qu'autour d'elle ont roulé tous ces faits extraordinaires, quelle qu'en soit la caisse directe ou indirecte. C'est bien reconnaître, d'une manière implicite, qu'elle en est, somme toute, la seule cause volontairement ou involontairement *efficiente*.

On a donc pu le voir : Mes conclusions, longuement expliquées, scientifiquement motivées et logiquement déduites, n'ont rien d'extrême et d'absurde. Elles s'accordent, au contraire, parfaitement, avec la réalité des faits et les données de la science médicales, bien que ces conclusions aient pu paraître un peu prématurées ou préconçues; mais c'est que dès le début, comme je l'ai dit ci-dessus, d'après les renseignements de M. le Maire, la lumière s'est faite toute nette dans mon esprit, et que j'ai été comme saisi et frappé par leur évidence et leur lucidité.

Conséquemment, mes conclusions se sont éloignées des préjugés de l'ignorance et de la superstition du vulgaire, qui n'avait pas l'instruction suffisante pour les deviner et les comprendre du premier coup.

Cependant, il est bien certain que si cette jeune fille avait continué à faire des choses pareilles, soit à la C... chez Mme F..., soit, même chez elle, il aurait fallu, non seulement la faire surveiller de près; mais encore, si cela avait duré, il aurait bien fallu qu'on la mette dans une maison de santé. A moins qu'on ne l'ait mise tout d'abord, en prison, comme une coquine, ce qui aurait été une faute, et même une erreur regrettable, en ce sens qu'elle n'était pas coupable, du tout; puisque sa volonté n'y était pour rien, et que sa raison y était absolument étrangère, dans ses actes désordonnés, agissant ainsi d'une façon totalement inconsciente! Et cette faute eût été d'autant plus regrettable qu'elle a depuis recouvré son bon sens et le calme de ses idées!

Le sujet en question au point de vue scientifique

Dans ce récit, il y a toutes les garanties d'authenticité et tous les éléments désirables de contrôle.

Les savants, les amateurs ou les curieux pourraient à la rigueur et s'ils y tenaient absolument s'enquérir de la réalité des faits; mais je désire que ce soit avec toute la discrétion voulue, car si je tais les noms des acteurs et des témoins dans la publication de cette observation destinée surtout aux *intellectuels*, comme on dit aujourd'hui, c'est à cause du dépit des personnes qui n'ont déjà été que trop impliquées dans cette affaire surprenante, ce qui pourrait les gêner, pour ne pas dire leur *déplaire grandement*.

Cependant le sujet comporte des enseignements et des déductions pratiques. Les enseignements qui en découlent sont qu'il ne faut pas toujours accorder une créance absolue aux idées superstitieuses et voir des revenants partout. Les déductions pratiques se trouvent dans l'étude de la médecine légale.

En effet, le *somnambule* marche, agit, étant endormi, sans le vouloir, sans le savoir. Le *monomane* marche, agit, et déraisonne sur certains points, étant éveillé, sans le vouloir

et sans le savoir au juste; autrement dit, il rêve éveillé. Chez les *maniakes*, les idées obéissent à un élan rapide et confus dont il ne leur est pas possible d'arrêter le cours; ils sont dans un tel état d'exaltation que la moindre résistance les irrite, que la moindre surexcitation les anime au point de les mettre hors d'eux, et de leur enlever momentanément la raison... Ils peuvent être habituellement tranquilles, et par moment, ils présentent subitement un mélange de raison et de délire (par une sorte de folie raisonnante). Leur attention est-elle fixée sur un objet déterminé (comme les soins du ménage pour notre jeune bonne), ils retrouvent leur bon sens et leur capacité intellectuelle; mais s'ils sont excités ou livrés à eux-mêmes, ils s'abandonnent à des divagations sans fin; ils associent les idées les plus disparates; ils peuvent tomber dans une déraison bizarre (comme notre jeune fille ayant l'idée du démon ou des revenants, s'abandonnant à la divagation sur cette idée, et associant l'idée du ménage dont elle s'occupe d'ailleurs avec intelligence, avec l'idée extravagante que le diable lui enlève les objets des mains).

Leurs idées étant rapides et incohérentes, leurs raisonnements et leurs discours s'en ressentent, et portent toujours sur ces idées primitivement fausses (les idées, ici, du diable, des revenants et de leurs maléfices).

Il peut arriver aussi que la manie soit presque insaisissable, paraissant exempte de cette incohérence des idées qui lui est propre, et qu'elle se révèle seulement par une exaltation malade quelconque (ici, les craintes ou terreurs diaboliques provenant du trouble des idées sous l'influence du travail de la puberté).

Le désordre des actions montre combien la volonté est opprimée, et ce désordre est l'anneau de jonction par lequel ce trouble mental dont il s'agit, se rattache à la manie générale.

Le fait qui domine dans la manie, c'est donc l'*égarement de la raison*, égarement qui, au lieu d'être général, n'est que partiel : toutes les *pensées délirantes* du *monomaniacque* se rapportent, comme le mot l'indique, à une idée *exclusive*. — Le *monomaniacque* paraît sain d'esprit tant qu'il n'est pas question de l'objet sur lequel il déraisonne, et souvent même,

sachant que ses idées paraissent extravagantes, il possède assez d'empire sur lui-même pour les dissimuler.

Toutefois, dans la *monomanie*, il y a cela de particulier que l'égarément de la raison porte primitivement : 1° sur les facultés *affectives* ;

2° Que c'est particulièrement la perversion d'un sentiment moral qui domine dans le délire exclusif du monomane ;

3° Que la défiance, la crainte ou l'aversion maîtrisent la volonté, et deviennent le plus souvent les mobiles de ces actes criminels ; de là, les *monomanies homicides* et *incendiaires*, etc., etc.

Ici, sur quelle faculté affective portait donc l'égarément de la raison ?

Une faculté, c'est la puissance physique ou morale qui rend un être capable d'agir.

Affective : c'est-à-dire, qui émeut l'âme, excite l'affection, et rend l'âme sensible, impressionnable.

Quel est donc le sentiment moral dont la perversion dominait le délire exclusif de monomanie ?

Quelle défiance, quelle crainte, quelle aversion maîtrisaient donc la volonté, au point de devenir les mobiles des actes ayant pu être criminels, dès le moment qu'il y avait des coups donnés et le feu mis, car les conséquences homicides et incendiaires auraient pu survenir.

La puissance morale qui pourrait agir après avoir ému l'âme, excité l'affection, c'était, *ici*, l'impression mentale produite d'abord par le sentiment d'affection filiale, touché par la mort inopinée du père, puis par l'impression faite sur l'âme par cette si triste et si rapide séparation d'un père.

En général, les causes occasionnelles les plus puissantes et les plus communes sont particulièrement les frayeurs ou impressions subites, comme dans d'autres cas la colère, l'amour contrarié, la jalousie, les chagrins domestiques, les remords de conscience, l'ambition déçue, les déceptions éprouvées, le fanatisme religieux, la terreur que jettent dans les esprits faibles des croyances ou des persuasions religieuses exagérées, et en général, toutes les passions exaltées et toutes les grandes perturbations morales...

Ici, comme cause occasionnelle, nous pouvons donc admettre les frayeurs ou plutôt le profond chagrin causé par la mort si triste du père, aidée par l'exagération des croyances religieuses, d'où les terreurs diaboliques.

La monomanie exclut-elle la culpabilité?

1° Voilà la question à se poser au point de vue légal.

2° L'homme est responsable de ses actes, parce qu'il est doué de raison.

La loi qui autorise sa liberté doit donc aussi demander compte des actions coupables ou nuisibles qu'il a pu commettre :

Si sa raison a disparu ou a subi des atteintes, s'il n'a plus sa liberté morale, sa responsabilité cesse en même temps.

L'acte qu'il commet ne lui est pas imputable! Sa liberté individuelle même ne peut être mise en cause; mais, à quel signe reconnaître le dérangement de l'intelligence? problème redoutable, qui a préoccupé tous les philosophes et tous les législateurs, et qui chaque jour encore appelle l'attention des médecins et des jurisconsultes : grave question, que la science peut élucider, mais que probablement, elle ne pourra jamais résoudre complètement.

L'âme ne peut être livrée, comme le corps, au scalpel du chirurgien.

Mais pour qu'il y ait démence dans le sens légal du mot, il suffit qu'il y ait folie partielle, qu'il y ait seulement atteinte portée à la raison, à la volonté. — Toute la question se résume donc en ces termes :

Tel homme avait-il ou n'avait-il pas, à tel moment donné, la conscience de ses actes?

A-t-il, ou n'a-t-il pas commis avec discernement l'acte qu'il s'agit d'apprécier?

La science médicale a fait dans l'étude des maladies mentales de bien grands progrès; elle est surtout arrivée à un résultat important : elle a fait naître le doute là où régnait souvent une sécurité trompeuse, cause de fatales erreurs. Il n'est plus permis de nier maintenant, que la monomanie affecte les formes les plus diverses et les plus difficiles à saisir.

Le simple bon sens ordinaire ne suffit pas toujours à se prononcer dans certains cas.

On sait aujourd'hui qu'il faut souvent un examen long et sérieux de praticien et même de spécialiste, pour se prononcer sur l'insanité d'esprit, et pour statuer sur l'état mental d'un sujet.

Car une folie très réelle peut souvent exister chez un individu qui étonne par la précision de ses réponses, par l'apparente sagesse de ses actes. Enfin, il est souvent difficile, pour ne pas dire impossible, de résoudre d'une manière théorique et absolue les questions qui viennent s'imposer à la conscience des magistrats, et l'homme de l'art peut les étudier et les éclairer parfois des lumières de la pratique et de l'expérience, et peut arriver par ses connaissances à une solution, après l'examen consciencieux de chaque fait individuel.

Donc, l'homme, dans son état ordinaire, a en lui-même la faculté de juger ce qui est bien et ce qui est mal. Il a la puissance d'éviter le mal et de faire le bien. Cette puissance de faire, ou de ne pas faire, sous l'empire de la raison, *constituant son libre arbitre*, et le rendant responsable de ses actes: le *libre arbitre* et la *responsabilité* morale qui en dérive, n'existent donc QU'AUTANT QU'IL Y A RAISON.

De ce que le monomane paraît sain d'esprit lorsqu'il n'est pas question de l'objet sur lequel portent ses pensées délirantes, doit-on conclure (avec Hoffbauer) qu'il n'y a réellement d'aliénation mentale que lorsqu'est mise en jeu l'idée fixe dans laquelle le délire a pris naissance; quand tout ce qui est étranger à cette idée fixe, le monomane voit, entend et sent comme s'il n'était pas aliéné, et que les actes qui sont en dehors de la sphère de son délire, doivent conserver les conséquences de la responsabilité civile et criminelle?

C'est une erreur, aujourd'hui reconnue, que la *monomanie* ou *folie partielle* est insuffisante pour faire absoudre un accusé, qu'elle n'excuse pas les crimes commis par ceux qui en sont atteints, la loi n'a pas distingué entre l'aliénation générale ou partielle; quels que soient le genre et l'étendue du trouble mental, du moment où la *monomanie* existe au

point d'enlever la raison (comme la folie) elle décharge de toute responsabilité, elle doit faire prononcer l'absolution de l'accusé.

Sans doute, on a le droit de repousser par la force les attaques d'un fou furieux, ou d'un halluciné, de le tuer même, si l'on ne peut échapper autrement à ses coups, on est en cas de légitime défense; mais lorsqu'il est sous la main de l'autorité, c'est un être digne de pitié; on ne peut lui infliger une peine pour des actions auxquelles sa volonté n'a point eu de part.

Nous sommes loin déjà du temps où un journaliste disait du monomane : on peut sinon le condamner comme coupable, du moins le tuer comme une bête fauve... ou un autre écrivait : les fous sont très embarrassants; il faut en délivrer la société... ou un troisième ne craignait pas de dire : il y a peu d'inconvénient à condamner un aliéné, la violation d'équité qui a lieu à son égard ne lui est pas fort préjudiciable, puisque l'effet moral exercé sur son esprit par la condamnation est nul ou faible.

Les plus simples notions du juste et de l'injuste repoussent ces étranges paradoxes, et l'intérêt même de la société exige qu'on lui épargne le douloureux spectacle d'un insensé appelé à répondre de ses actions devant la justice criminelle.

Qu'on lui épargne les ardentes discussions auxquelles de semblables procès peuvent donner lieu.

Le temps plus ou moins long compris entre la fin d'un accès de manie et le commencement de l'accès suivant constitue l'intervalle lucide; mais il importe de ne pas confondre l'intervalle lucide avec la rémission, avec la simple intermittence, avec les alternatives de calme et d'exaspération...

Cependant, un retour complet et momentané à la raison est rare, tant que dure la crise de *monomanie* avec ou sans *hallucination*.

Les accès étant plus ou moins fréquents, les intervalles lucides sont plus ou moins longs, mais si les accès reviennent à des époques rapprochées, on peut dire que la raison n'est jamais complète, puisque dans l'aliénation comme dans les autres maladies, l'accès qui finit laisse toujours après lui un

trouble plus ou moins durable et que l'accès subséquent est souvent précédé, quelques jours d'avance, d'un malaise et d'un désordre plus ou moins prononcé.

Comment dès lors décider avec certitude si le malade se trouvait réellement dans un intervalle lucide.

La tranquillité de l'esprit, dit lord Bougham, peut n'être qu'apparente; elle est l'image exacte d'un dépôt au fond d'un vase : agitez l'eau claire qu'il contient, elle se trouble à l'instant même, et le dépôt remonte à la surface.

Est-ce à dire qu'il faille soutenir qu'un accès ou plusieurs accès de *monomanie* ou de folie déjà ancien doive mettre pour toujours à l'abri de toute responsabilité? Non, assurément!... Admettre l'impunité quand même pour tout acte commis dans un intervalle lucide, serait contraire à la justice et à la vérité des faits; mais il faut constater avec soin qu'il s'agit bien d'un intervalle lucide, rechercher à quelle époque a eu lieu l'accès qui l'a précédé, ou celui qui a suivi l'accomplissement de l'acte incriminé, si cet acte a quelque rapport à ce genre d'insanité d'esprit de son auteur : toutes ces questions examinées et résolues dans le sens de de la culpabilité, la condamnation pourra intervenir; mais en la prononçant, le juge doit se rappeler que celui qui a subi déjà l'étreinte d'une démente quelconque a droit à l'indulgence, et que si la loi ne lui en fait pas une obligation, l'humanité lui fait un devoir de tempérer la peine dans une large proportion.

Conclusions de la Médecine légale

Pour terminer enfin, et pour donner le dernier mot à la médecine légale, voici ce que disent en substance les auteurs qui traitent la question nous intéressant.

Au point de vue de la médecine légale, certains états physiologiques peuvent exercer *une influence sur la liberté morale*, aussi bien que certains états pathologiques; notons particulièrement les troubles nerveux de la *puberté*, de la *ménopause* et de la *grossesse*.

Indépendamment des lésions cérébrales profondes, plus ou

moins durables, qui constituent la folie, l'homme est encore sujet à quelques *altérations passagères de l'entendement*, qui rentrent aussi dans le domaine de la médecine légale. Il y en a de compatibles avec l'état de santé physique : tel est l'égarément momentané qu'on observe chez le *somnambule* ou l'hypnotisé ou le *monomane*, car la monomanie n'est que le rêve de la personne éveillée, et l'hypnotisme produit artificiellement le sommeil du *somnambule*.

(Chez notre jeune fille, ce trouble du cerveau par *somnambulisme* et ce trouble des idées par *monomanie démonomaniaque*, ayant pu être provoqués par une impression pénible, la mort précipitée et imprévue de son père, et favorisée par le travail de la menstruation de la puberté, avec un tempérament plus ou moins hystérique.)

Les principes reconnus à l'égard de l'aliénation mentale s'appliquent à tout état semblable dans lequel l'homme est privé de l'usage de la raison, tout en conservant les apparences de l'*activité intelligente* : comme cela arrive dans le *somnambulisme naturel* et le *somnambulisme* provoqué par les manœuvres magnétiques.

Dans une situation pareille, notre jeune fille se promenant la nuit endormie, changeant les objets de place, la journée, les lançant et les brisant, donnant des coups, croyant entendre les pas des revenants, les voix des âmes du purgatoire, agissait *machinalement* sous l'influence d'une *impulsion cérébrale involontaire*... et ces actes *n'avaient aucun des caractères des actes libres*.

Ces actes *passagers de l'aberration mentale* étant des *actes passagers de troubles* de l'entendement, ne pouvaient motiver une condamnation pas plus qu'une interdiction, car pour qu'il y ait lieu à l'interdiction, il faut que l'aliénation d'esprit soit habituelle.

Dr IGNOTUS.

(A suivre.)

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Un de mes amis d'enfance, avec lequel j'ai été très intimement lié, surtout pendant nos dernières années de collège est décédé en décembre 1897.

Après avoir terminé nos études, nos relations comme il arrive presque toujours, se sont refroidies. Sans nous perdre de vue, nous n'avions pas de rapports suivis.

Mon ami occupait dans l'armée un grade assez élevé.

Depuis notre séparation j'ai eu plusieurs fois l'occasion de le rencontrer. Élève de Saint-Cyr, il m'a fait, *avec l'uniforme de Saint-Cyrien*, plusieurs visites. Après être sorti de Saint-Cyr, il m'a rendu une autre visite également en uniforme. Je ne me rappelle plus à quel régiment il appartenait, mais l'uniforme était brillant. Je l'ai vu encore plusieurs fois depuis, mais habillé en civil.

Notre dernière rencontre a eu lieu en octobre 1897. Il était vêtu de cette dernière façon. Cette rencontre s'est produite dans la rue et par hasard. Nous nous sommes promenés ensemble pendant environ une demi-heure en parlant comme de vieux amis de collège. Je me suis plaint de ne pas le voir assez souvent : « Je ne t'engage plus à venir me voir, lui ai-je dit, car chaque fois que je t'ai rencontré, je t'ai invité et tu n'as jamais répondu à mes invitations. »

« Eh bien ! sois certain, m'a-t-il répondu, qu'à mon prochain voyage au pays j'irai passer une journée avec toi. On ne retrouve pas dans la vie d'amitiés comme la nôtre. Je quitterai le service militaire avant peu et, si tu le veux bien, nous nous verrons souvent. »

Je lui dis que je partageais les mêmes sentiments et que je serais aussi bien heureux de reprendre avec lui nos anciennes relations.

Nous nous quittâmes enchantés l'un de l'autre.

En décembre suivant, vers Noël, préparant mes cartes du jour de l'an, au lieu de lui envoyer comme d'habitude une simple carte avec quelques mots, l'idée me vint de lui écrire une longue lettre pour lui exprimer la joie que j'avais éprouvée de notre rencontre et de la promesse réciproque que nous nous étions faite.

J'écrivis cette lettre et la laissai de côté pour ne la mettre à la poste que quelques jours après, afin qu'elle ne parvint à destination que

pour le premier de l'an. Le lendemain ou le surlendemain m'arriva une lettre de décès, me faisant part de la mort de mon ami survenue dans l'une de nos colonies et m'invitant à assister à son inhumation dans une ville voisine où son corps avait été rapporté.

Ce malheur me causa le plus vif chagrin. Il fut peut-être aussi grand que si j'avais perdu un des miens. J'éprouvais un vide immense et, à part mes relations de famille, il me semblait que je n'avais plus d'amis. J'assistai à l'inhumation. Là, à part l'émotion du moment, je n'éprouvai rien de particulier. Après l'inhumation je déjeunai à l'hôtel avec d'anciens camarades de collège. Le repas fut assez triste au commencement; mais il se termina aussi gaiement que peut l'être un repas d'inhumation.

Je rentrai chez moi un peu réconforté.

Trois mois après environ, étant dans mon cabinet de travail, je m'occupais à classer des papiers. Je retrouvai la lettre de décès. L'idée me vint de la conserver et de la joindre à celle que j'avais écrite à mon ami, mais que sa mort imprévue m'avait empêché de lui adresser.

Je relus ces deux lettres. A cette lecture une grande tristesse m'envahit. Étant seul, je me lamentais en me plaignant d'avoir perdu mon meilleur ami. J'éprouvais ainsi une certaine surexcitation; mais j'étais bien sain d'esprit et avais toute ma raison. A certain moment, obéissant à je ne sais quelle impulsion, j'adressai la parole à mon ami comme s'il eût été présent. A ma question j'entendis très distinctement cette réponse faite à voix basse à mon oreille : « Non, non, non ! » et ce fut tout.

Je me levai comme mû par un ressort, tant ma surprise fut grande. Je fis en allant et venant quelques pas dans mon cabinet; puis je me dirigeai machinalement et sans savoir pourquoi vers la fenêtre qui était ouverte. Nous étions aux premiers jours du printemps. Le matin il avait plu abondamment, le temps était sombre et les arbres dégouttaient.

A vingt pas de ma fenêtre se trouve un sapin dont les branches les plus basses sont à environ deux mètres du sol. Sous ces branches passe un sentier par lequel on sort du jardin.

Au moment où, comme je viens de le dire, je me présentais machinalement à la fenêtre qui était ouverte, j'aperçus mon ami dans le sentier sous les branches du sapin. Il ne regardait pas de mon côté. Il était arrêté, mais dans la posture de quelqu'un qui s'en va.

Je lui voyais la figure de côté, mais de façon à bien distinguer tous ses traits. Il était d'une grande pâleur et d'une grande tristesse.

Ma première impression fut l'effroi. Je ne songeai cependant pas à me retirer et je demeurai à ma fenêtre à le regarder. Il resta immobile, ne m'adressa aucune parole, ne me fit aucun signe et ne regarda pas de mon côté. Cette situation dura quelques instants, peut-être une minute.

Voyant qu'elle se prolongeait et craignant d'être halluciné ou mal servi par ma vue, j'eus l'idée de me passer la main sur les yeux. Je fis ce mouvement sur les deux yeux en même temps. Cela ne demanda qu'une seconde, pas même une seconde tant j'avais hâte de savoir ce qui allait se passer; mais, quand je rouvris les yeux, la vision avait disparu.

Pendant plusieurs jours, je n'osai pas relire mes lettres ni chercher à revoir mon ami. Cependant je m'armai de courage et je me décidai à provoquer de nouveau la même vision. Je relus les deux lettres. Mes sentiments étant toujours les mêmes, je posai des questions, mais elles restèrent sans réponse et je me présentai plusieurs fois à la fenêtre, mais je ne vis rien.

Depuis je n'ai rien tenté à ce sujet et ne veux non plus rien tenter.

Au moment de l'apparition mon ami était vêtu d'un uniforme très sombre semblable à celui des chasseurs à pied. Le képi était de même nuance. Il avait sur les épaules une pèlerine d'officier aussi très sombre. Son uniforme était pour ainsi dire de deuil et je ne le lui avais jamais vu porter. Comme je l'ai dit plus haut, je ne l'avais rencontré qu'en civil ou avec des uniformes brillants.

Au moment où je me présentai à la fenêtre, la vision fut parfaite, bien nette et bien distincte. J'ai vu mon ami d'un seul coup et non progressivement. La forme, la taille étaient les mêmes, c'était son visage, c'était lui avec une ressemblance parfaite.

Y a-t-il eu vision ou hallucination?

S'il y a eu vision, quel peut en être le motif?

La question faite par moi l'est dans l'intérêt de mon salut et la réponse a été conforme aux enseignements de la religion.

Veuillez agréer, Monseigneur, etc.

Le Gérant : P. TÉQUI.

L'INFLUENCE DE L'ÂME SUR LE CORPS

(Suite)

L'influence de l'âme sur le corps, son action vitale dans les profondeurs inconscientes de notre organisme étonne, et déconcerte quelquefois nos prévisions. Nous avons cité des exemples de cette action mystérieuse et pénétrante. Des auteurs sérieux ont constaté que des impressions pénibles peuvent causer la nausée, la purgation, la transpiration, le frisson, l'arrêt de la sécrétion lactée, la décoloration et la chute des cheveux, la surdité, la cécité, l'aphasie, l'asthme, la jaunisse, la chorée, l'épilepsie, la rupture des vaisseaux pulmonaires, les convulsions tétanoïdes, l'hémiplégie, l'idiotie, la syncope, l'apoplexie et la mort.

L'auteur auquel j'emprunte cette nomenclature, d'ailleurs incomplète, nous dit encore :

« La joie, la crainte, la peur troublent les fonctions du système vaso-moteur et se trahissent par la coloration ou la pâleur de la peau. En dirigeant notre attention sur un organe, nous pouvons modifier les phénomènes vitaux dont il est le siège... Ce n'est pas seulement sur les maladies nerveuses, comme on le croit souvent, dit Hack Tucke (1), que cette influence agit, elle s'étend à d'autres maladies.

« La suggestion est un procédé connu de tous les médecins qui l'emploient avec plus ou moins d'habileté. On arrive par la médecine suggestive à régulariser la vascularisation, l'innervation, les fonctions d'un organe ou d'un tissu, et à les modifier suivant la nature et le lieu de la maladie, et nul ne peut se vanter de connaître les limites de son action. « A une

(1) Hack Tucke, *le Corps et l'Esprit*, p. 210-375.

« époque où j'affirmais à mon ami Pierre Janet, écrit le
 « Dr Gibier, que sans aucune intervention du sommeil, par
 « la parole seulement, on pouvait faire disparaître une mala-
 « die organique, je lui présentai un jeune garçon de treize
 « ans, dont les deux mains étaient depuis quatre ans, cou-
 « vertes de centaines de verrues. Devant lui et beaucoup
 « d'autres personnes, je le guéris par le commandement, et
 « en quelques instants. On peut faire disparaître, c'est-à-dire
 « guérir par la même méthode bien d'autres maladies (1). »
 Il ne s'agit pas ici d'un pouvoir occulte exercé par le guéris-
 seur, mais d'une auto-suggestion donnée par suggestion ver-
 bale (2). »

I

L'imagination qui produit quelquefois des troubles si profonds dans notre corps peut-elle déterminer aussi ces épanchements de sang au front, au côté, aux mains, aux pieds qui rappellent les blessures de Jésus-Christ? Les stigmates sanglants sont-ils toujours l'œuvre d'une puissance surnaturelle? Ne peut-on pas quelquefois les attribuer à l'action perturbatrice de l'imagination surexcitée par une contemplation prolongée?

Dans certains cas, l'apparition sanglante des stigmates dépasse l'ordre naturel, elle appartient manifestement à l'ordre surnaturel, et elle constitue un phénomène miraculeux : nous y reconnaissons l'intervention de Dieu qui manifeste ainsi, d'une manière saisissante, dans des créatures privilégiées, l'expression de ses propres souffrances, de sa puissance et de son amour.

Relisons, avec Gorres, cette page suave, où saint Bonaventure raconte l'histoire divine de la stigmatisation de saint François :

Afin de méditer plus à son aise, saint François se retirait de temps en temps sur le mont Alverne, dans les Apennins.

(1) *Revue critique d'histoire et de littérature*, mars-avril 1894, p. 226.

(2) Adrien Arcelin, *la Dissociation psychologique*, p. 163. Cette savante étude a été publiée, d'abord, dans la *Revue des questions scientifiques*, de Bruxelles.

Là, il jeûna pendant quarante jours en l'honneur de l'archange saint Michel, abîmé dans la prière et enflammé d'amour.

Il fut pendant ce temps favorisé d'extases longues et fréquentes, où, s'entretenant avec Dieu, il reconnaissait à la fois, et son infinie majesté et son propre néant.

Il fit la même chose encore deux ans avant sa mort. Et comme il examinait comment il ferait pour suivre à l'avenir la volonté de Dieu, une inspiration secrète lui dit qu'il n'avait qu'à ouvrir les Évangiles, et qu'il y trouverait ce qu'il cherchait.

Pour obéir à cette voix intérieure, il se mit donc en prière, puis il se fit ouvrir trois fois par son compagnon, au nom de la Sainte-Trinité, le livre des Évangiles placé sur l'autel.

Aux trois fois, le livre fut ouvert à l'endroit où il est parlé de la passion de Notre-Seigneur. Il reconnut par là que Dieu voulait que, de même qu'il s'était efforcé auparavant d'imiter la vie de Jésus-Christ, ainsi, devait-il désormais l'imiter dans sa passion et ses souffrances. Et quoiqu'il fût déjà épuisé par sa vie pénitente, il résolut, sans balancer, d'obéir en cela à la voix de Dieu.

Un matin donc, le jour de l'Exaltation de la Croix, comme il priait sur le penchant de la montagne, et qu'il ressentait un violent désir d'être crucifié avec Notre-Seigneur, il vit descendre du ciel vers lui un séraphin qui avait six ailes enflammées et lumineuses.

Lorsque le messager céleste fut près de lui, il aperçut entre ses ailes la forme d'un homme crucifié, avec les mains et les pieds étendus. Deux des ailes s'élevaient au-dessus de sa tête, deux autres étaient déployées comme pour voler, et deux autres couvraient le corps.

Rempli d'étonnement à cette vue, il ressentit néanmoins une grande joie de l'apparition dont Dieu le favorisait, et une peine profonde en même temps, à cause du spectacle douloureux dont il était témoin et qui perçait son cœur comme d'une épée.

Il ne comprenait pas non plus comment l'impassibilité d'un séraphin pouvait se concilier avec la souffrance. Mais le sens de cette apparition lui fut bientôt découvert; et il vit

que c'était par l'embrasement de son cœur plutôt que par le martyre de la chair qu'il devait devenir conforme à Notre-Seigneur.

Lorsque l'apparition eut disparu, elle laissa dans son âme de vives ardeurs; et dans ses membres de merveilleuses empreintes. Il avait en effet aux mains et aux pieds les signes des clous, tel qu'il venait de les voir sur l'image du séraphin; et, au côté droit était une place qui semblait avoir été faite par un coup de lance.

Ces plaies s'ouvrirent assez larges aux extrémités et saignèrent. Au milieu s'étaient formés, dans la chair et le tissu cellulaire, des clous semblables à des clous de fer. Ils étaient noirs, durs, avec une tête en haut, et, en bas, une pointe qui était comme rabattue, de sorte qu'entre eux et la peau on pouvait mettre un doigt.

Ils étaient mobiles de partout; car, d'un côté, ils étaient pressés contre la chair, et, de l'autre, proéminents au contraire; mais on ne pouvait les ôter, comme s'en assura sainte Claire, qui essaya après la mort du saint de tirer un de ces clous et ne put y réussir. Il pouvait au reste remuer les doigts, et se servir de ses mains et de ses pieds comme auparavant.

Cependant, la marche lui était devenue difficile, et c'est pour cela qu'il allait à cheval dans ses excursions à travers le pays.

La plaie du côté était profonde et large de trois doigts, comme put le constater un frère qui l'avait touchée par hasard. Elle était avec cela rouge et comme arrondie par le retirement de la chair, et souvent ses habits étaient tachés du sang qui en sortait.

On ne vit jamais dans ses plaies aucune apparence de gangrène ni de suppuration; jamais, non plus, le saint n'employa aucun remède pour les guérir; et ce n'est que par un miracle qu'il a pu vivre deux années encore, malgré les souffrances et la perte continuelle de sang qu'elles lui causaient.

Lorsqu'il descendit de la montagne avec ces signes, il était très embarrassé; car, d'un côté, il ne voulait pas révéler les secrets de Dieu, et de l'autre, il voyait bien qu'il ne pourrait les cacher à ceux qui étaient près de lui.

Incertain s'il devait se taire ou partir, il réunit quelques-uns de ses amis les plus intimes, et leur exposa ses doutes, mais en termes généraux. Un de ceux-ci plus pénétrant que les autres, vit bien qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire, et lui dit que ce n'était pas pour lui, mais pour son prochain.

François se décida donc à ne point cacher ce qui était pour les autres de quelque utilité, et raconta ce qu'il avait vu, ajoutant que celui qui lui avait apparu avait prononcé en même temps quelques paroles qu'il ne révélerait jamais à qui que ce fût pendant la vie. Au reste, il cachait autant qu'il pouvait ses stigmates, ayant soin pour cela de porter des souliers, et de se tenir les mains bien couvertes; mais, malgré toutes ses précautions, beaucoup de frères virent ce qu'il ne pouvait cacher tout à fait.

Le pape Alexandre et plusieurs cardinaux rendirent témoignage de cette merveille comme témoins oculaires; et, après sa mort, ses stigmates furent vus par plus de cinquante frères du couvent, par sainte Claire et les sœurs de son monastère, par un nombre considérable de laïques qui étaient accourus de tous les environs pour être témoins de cette merveille et qui purent les toucher de leurs mains (1).

II

C'est en vain que nous demanderions aux forces de la nature, à l'action normale de l'imagination sur les *vaso-moteurs* l'explication de ce grand prodige qui ravit d'admiration les disciples de saint François. Nous sommes ici dans la région du miracle et du surnaturel; nous pouvons entrevoir la force souveraine qui manifeste subitement sa puissance et ses desseins en saisissant le corps privilégié d'un saint pour le briser et le transformer.

Le témoin et le sujet n'est pas une créature vulgaire, une âme enlisée dans la matière, un névrosé, c'est un saint dont

(1) Saint Bonaventure, *Vie de saint François*, ch. xiii-xv.

la vie s'est écoulée dans les purifications sanglantes, les jeûnes austères, les élans qui emportent l'âme et la retiennent, bien au-dessus de la terre, dans les mystères du plan divin. Le prodige qu'il nous fait connaître n'est pas un fait isolé ; il se rattache à la longue chaîne de prodiges qui forment sa vie surnaturelle : il faudrait tout nier dans la vie mystique de saint François, si l'on niait la réalité de l'apparition qu'il vient de nous raconter.

Quand il a plu à Dieu d'élever une âme à ces hauteurs, d'établir entre elle et lui une familiarité presque troublante, de l'affranchir en quelque manière de son corps et des entraves qu'elle rencontre dans la matière, dans le temps et l'espace, de faire passer en elle, en vertu même de son intimité, quelque chose de sa propre puissance et de sa ressemblance, alors, le saint donne à la terre un spectacle merveilleux, il possède déjà accidentellement quelques qualités qui rappellent les privilèges des corps glorieux après la résurrection générale, et loin d'opposer l'invraisemblance quand nous lisons ces récits merveilleux, nous devrions écouter la foi et admirer ces saints plongés dans l'amour et dans la puissance de Dieu.

Dieu fait cela quand il lui plaît, mais il n'en fait jamais la condition de la sainteté.

Le miracle dont nous venons de lire le récit dans la vie de saint François est donc possible ; il est vraisemblable si nous considérons l'ensemble de la vie de ce saint et l'économie de la providence surnaturelle ; il est certain si nous tenons compte de la sincérité, des vertus, de la clarté d'affirmation de celui qui nous raconte ainsi sa vision : on n'a pas le droit de s'arrêter au soupçon de mensonge ou d'hallucination,

Or, saint François n'attribue pas ses plaies à son imagination échauffée par une longue méditation, par une contemplation prolongée des plaies du Sauveur, une telle supposition serait ici ridicule, car le phénomène excède la puissance de l'imagination. Nous n'arriverons jamais, si impressionnables qu'on nous suppose, à déterminer par la concentration de l'attention, une plaie du côté, large et profonde de trois doigts, des plaies aux mains et aux pieds qui ne suppurent jamais, qui ne s'enveniment pas, qui laissent échapper du

sang en abondance, en provoquant pendant deux ans de violentes souffrances, des clous énormes qui pénétrèrent et persistèrent dans le tissu cellulaire et dans la chair.

Si l'imagination, livrée à elle-même, avait pu produire ces phénomènes en contemplant un instant les blessures du séraphin, je ne vois pas pourquoi elle n'aurait pas pu faire paraître aussi dans le corps de saint François la lumière éblouissante et les ailes du séraphin ; nous aurions ainsi un nouvel argument en faveur de la création de l'organe par imagination, et nous irions loin sur le terrain aventureux des hypothèses les plus risquées.

Remarquez, en effet, qu'à la vue du séraphin, François éprouva successivement et rapidement deux sentiments d'une intensité puissante, un sentiment de joie à la vue de l'apparition dont la beauté l'avait ravi, et un sentiment de peine en présence des plaies de ce chérubin ; son imagination en ressentit deux commotions aussi profondes, qui auraient dû laisser des traces dans son enveloppe charnelle, traces différentes, selon la variété des impressions reçues. Il n'en est rien.

Ces deux sentiments s'éteignent à leur tour et font place à un troisième sentiment aussi vif et raisonné, dans l'enchantement de cette apparition surnaturelle. François comprit aussitôt le sens de la vision, « il vit que c'était par l'embrasement de son cœur plutôt que par le martyre de la chair qu'il devait devenir conforme à Notre-Seigneur. »

Assurément, si nous considérons ce prodige au point de vue purement naturel, nous dirons qu'en vertu des mêmes lois physiologiques de la répercussion de l'image sur les nerfs cette vue du cœur embrasé et martyrisé par l'amour aurait dû déterminer au cœur de François une lésion grave, sensible, appréciable pour tous, comme la lésion constatée au cœur de sainte Thérèse, au passage du dard enflammé du séraphin.

Si nous étions ici en présence d'un fait naturel, d'une loi naturelle et ordinaire, il est évident que l'intensité de l'image cérébrale suscitée par la vue du cœur broyé du séraphin, aurait laissé des traces, comme l'image cérébrale des plaies

des mains et des pieds avait creusé des traces sanglantes aux mains et aux pieds de saint François, la même cause devant produire les mêmes effets.

Or, cette contemplation intense du cœur du séraphin, broyé par l'amour divin, qui a succédé aux autres impressions sensorielles et qui a paru absorber toute l'attention de saint François n'a déterminé aucune lésion cardiaque, elle n'a eu aucun retentissement dans son organisme, elle n'a pas suscité une image cérébrale qui aurait blessé ou brisé le cœur du serviteur de Dieu.

D'où nous pouvons conclure que l'apparition des stigmates n'est pas l'effet exclusif de l'imagination, d'une vibration nerveuse, d'une modification du cerveau, elle est l'effet d'un acte spécial de ce séraphin, elle a une origine préternaturelle, elle appartient à l'ordre divin.

III

Le 18 août 1370, sainte Catherine de Sienne fut élevée en l'air en présence de trois témoins. Puis, raconte son historien Raymond de Capoue, elle pria pour plusieurs personnes, parmi lesquelles était son confesseur, qui sentit de loin, qu'elle priait pour lui.

Comme, pendant sa prière, elle avait la main étendue, elle parut y ressentir une grande douleur qui lui fit crier en soupirant : Que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit loué.

Obligée par son confesseur, au nom de la sainte obéissance, de lui raconter ce qui s'était passé en elle, elle lui dit : Lorsque je demandai avec instance votre salut éternel, Dieu me le promit. Quoique je ne doutasse pas de sa promesse, je désirais en conserver un souvenir, et je lui dis : Seigneur, donnez-moi un signe de ce que vous ferez.

Il me répondit : « Étends ta main vers moi. J'étendis la main. Il prit un clou dont il mit la pointe au milieu de ma main : et il l'appuya si fortement qu'il sembla qu'elle en était transpercée. Je ressentis la même douleur que si on, me l'avait enfoncé à coups de marteau. Ainsi, grâce à Dieu,

j'ai, maintenant, la plaie de la main droite. Personne ne le voit, mais je le sens bien, et je souffre toujours. »

Cette manifestation servait de prélude à la belle scène de la stigmatisation dont Raymond de Capoue, témoin impartial, nous a laissé cette description touchante :

La scène se passe à Pise, dans l'église de Sainte-Christine : Le dimanche, j'y célébrai la messe, et je lui donnai la sainte communion. Elle resta ensuite longtemps en extase selon son habitude.

Nous attendions qu'elle eût repris ses sens, afin d'en recevoir quelques consolations spirituelles, lorsque nous vîmes tout à coup son corps prosterné à terre se relever un peu.

Puis, elle s'agenouilla et étendit les bras et les mains. Sa figure était tout enflammée. Elle resta longtemps immobile et les yeux fermés ; puis, comme si elle eût été blessée à mort, nous la vîmes tomber tout d'un coup, et reprendre quelques instants après, l'usage de ses membres.

Elle me fit venir, et me dit à voix basse : Mon père, je vous annonce que par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ je porte ses stigmates en mon corps.

Je lui répondis que je m'en étais douté, d'après ce qui s'était passé pendant son extase, et je lui demandai ce que Notre-Seigneur avait fait.

J'ai vu, dit-elle, mon Sauveur crucifié qui descendait sur moi avec une grande lumière : l'effort de mon âme pour aller au-devant de mon Créateur a forcé mon corps à se relever.

Alors, des cinq ouvertures des plaies sacrées de Notre-Seigneur, j'ai vu se diriger sur moi des rayons sanglants qui ont frappé mes mains, mes pieds et mon cœur.

J'ai compris le mystère, et me suis écriée : Je vous en conjure, que les cicatrices ne paraissent pas extérieurement sur mon corps.

Pendant que je parlais, les rayons sanglants sont devenus brillants, et sont parvenus en forme de lumière aux cinq endroits de mon corps, à mes mains, à mes pieds et à mon cœur.

Je lui dis alors : Ne vous est-il venu aucun rayon au côté

droit? Elle me répondit : Non, mais, au côté gauche, et directement sur le cœur. La ligne lumineuse qui venait du côté droit ne me frappait pas obliquement, mais directement.

Sentez-vous, lui dis-je, à toutes ces places une vive douleur? Elle me répondit alors en poussant un grand soupir : Je ressens à ces cinq endroits, et surtout au cœur, une douleur si violente que, sans un nouveau miracle, il me semble qu'il me serait impossible de vivre en cet état.

Peu de temps après, elle tomba dans un évanouissement plus profond que tous ceux qu'elle avait eus jusque-là ; de sorte que ses amies émues de compassion jusqu'aux larmes, craignaient pour sa vie.

Revenue à elle, elle dit qu'elle voyait clairement que si Dieu ne venait pas à son aide, elle mourrait bientôt. Ces faits se passèrent en présence du général de l'Ordre des dominicains, Thomas della Fonte, son premier confesseur et son parent; de Barthélemy Montucci, gentilhomme de Sienne et très savant; d'Antoine, comte d'Elcio, qui fut évêque plus tard en Sicile; du docteur Rainier Paglianesi de Sienne, prédicateur très célèbre; du docteur Simon de Cascina, et de Barthélemy de Saint-Dominique, plus tard évêque de Corone en Grèce, tous parfaitement capables de se rendre compte de ce qu'ils voyaient, tous, par conséquent, dignes de foi (1).

Ce n'est pas à la suite d'une méditation prolongée sur les plaies du Sauveur que sainte Catherine reçut la blessure mystique de la main; on ne peut invoquer ici ni l'action réflexe de l'image, ni l'auto-suggestion. Quand elle tendit la main sur l'invitation du Sauveur, elle n'avait aucune idée du phénomène qui allait se produire, et dont la cause est manifestement objective et divine; elle obéit, et sa main fut traversée par une cause extérieure, par l'apparition. Ici, l'influence surnaturelle se révèle à la fois dans la production de la plaie mystique et dans le caractère anormal de son évolution.

Que ces phénomènes étonnent les esprits étrangers au christianisme, les rationalistes, les négateurs du surnaturel; qu'ils provoquent leur sourire dédaigneux, parce qu'ils n'ont

(1) Gorres, *La Mystique*, t. II, p. 210.

aucune idée de ces rapports merveilleux et fréquents qui rapprochent le monde invisible et le monde visible, c'est naturel, le théologien mystique doit supposer que ceux qui l'écoutent sont des chrétiens qui ne doutent ni du surnaturel, ni de l'action providentielle et miraculeuse de Dieu dans le monde; il n'a pas à refaire cette démonstration, et il renvoie son contradicteur aux traités spéciaux sur cette matière.

Mais le chrétien s'arrête respectueusement en présence de ces âmes idéales que Dieu associe, par une action miraculeuse, à ses souffrances et à ses gloires. Véronique Guiliani, Catherine de Raconisio, sainte Lutgarde, Christine de Stiom-belen, Ursule d'Aguir, Jeanne de la Croix, Cécile de Nobili, Angèle de la Paix, saint François d'Assise, Marguerite Ebnerin, sainte Catherine de Sienne, Hélène de Hongrie, Liduine, Jeanne de Jésus Marie, sainte Ida, Jeanne de la Croix, et un grand nombre de saints nous rappellent par leurs stigmates, cette prodigieuse et souveraine familiarité de Dieu avec sa créature, et ces belles âmes voient toujours, en dehors d'elle, dans un être extérieur, dans une autre personne, dans une réalité objective la cause formelle et directe des blessures mystiques qui leur causent jusqu'à l'effusion du sang, d'intolérables douleurs.

IV

Ce n'est pas la suggestion et le coup réflexe de l'image qui pourraient expliquer la stigmatisation de l'enfant prédestinée dont Marchese nous a conservé le souvenir dans sa grande histoire : assurément elle n'avait pas l'intention de recevoir ces blessures et elle ne s'arrêtait pas avec une intensité puissante à la pensée des plaies du crucifié (1).

C'est une histoire qui a le charme pieux d'une légende et son authenticité est garantie par des témoignages certains. Naïve et gracieuse, cette page élève l'esprit.

Nous reproduisons la traduction de Gorres, dans son chapitre sur les stigmates de la flagellation.

(1) Marchese, *Diario Dominicano*, t. V, p. 514.

Angèle de la Paix, à l'âge de neuf ans, était entrée dans une église avec une de ses amies. Là, elles se séparèrent, et Angèle alla s'agenouiller seule dans la chapelle de saint François, pour prier.

Voyant les stigmates du saint, elle se mit, dans sa simplicité d'enfant, à lui parler, comme s'il eût vécu. « Mon père, lui dit-elle, qui vous a fait ces blessures? Elles me font mal, et je veux vous les guérir, si vous me le permettez. — Ce ne sont pas des blessures, lui dit le saint, mais des bijoux. — Comment! des bijoux? répondit la petite, ils saignent. — Non, répliqua la voix, ce sont des bijoux; et si tu le veux, je te montrerai comment je les ai reçus. — Je le veux bien, mon père, dit Angèle. »

Et au même instant, la voûte de la chapelle parut s'ouvrir, et le saint lui fit signe de lever les yeux.

Elle le fit, et vit Notre-Seigneur sous la forme d'un enfant, les bras étendus en croix, tandis qu'elle était elle-même environnée d'une grande lumière.

L'apparition vint à elle, et lui imprima les stigmates; ce qui lui causa une si grande douleur qu'elle tomba par terre comme morte, en poussant un cri perçant, et resta ainsi jusqu'au soir, toujours environnée de lumière.

Ce ne fut qu'alors que sa compagne revint, et la trouvant au milieu de cette lumière qui lui semblait un incendie, elle appela par ses cris des gens qui l'emportèrent chez ses parents, encore abîmée dans l'extase.

Les médecins lui tâtèrent le pouls et ne purent remuer son bras. Sa mère voulant la soutenir, lui découvrit la main, et c'est alors que l'on s'aperçut qu'elle était, ainsi que l'autre, marquée des stigmates. Les médecins inspectèrent aussi les pieds et les trouvèrent également blessés et sanglants.

Ils lui donnèrent des remèdes pour la faire revenir de son extase qu'ils regardaient comme une suite des blessures, mais tout fut inutile. Elle resta huit jours en cet état, puis elle revint à elle. Comme sa mère la regardait en pleurant, elle lui dit : « Ne pleurez point, car c'est Dieu qui l'a voulu ainsi; renvoyez les médecins, leurs remèdes ne peuvent me soulager. »

Elle resta encore deux ans sur son lit, en proie à de grandes souffrances, et finit par être abandonnée des siens. Elle fut guérie plus tard, et sa guérison fut aussi miraculeuse que l'avait été la maladie.

La réalité du fait nous paraît incontestable, elle est affirmée par le sujet, par la famille, ceux qui en furent témoins pendant deux ans, par les médecins qui ne trouvèrent aucune explication naturelle à la maladie, c'est-à-dire à l'apparition de ces plaies. On ne peut invoquer ici ni la délicatesse infinie des organes, ni la violence d'une commotion qui aurait ébranlé l'organisme, puisque l'enfant insouciant et rieur demandait des bijoux avec une grâce enfantine à l'image parlante de saint François. Nous avons sous les yeux un fait surnaturel, une manifestation de ces familiarités de Dieu qui *n'étonnent plus quand on a médité quelque temps sur l'incarnation de Jésus-Christ et sa présence sensible parmi nous.*

V

Le démon peut contrefaire et contrefait quelquefois la stigmatisation divine dans les créatures qui lui servent d'instrument. Au cours de ces études, nous avons eu souvent occasion de constater dans des hommes et des femmes, livrés au démon, et qui jouissaient dans l'église d'une réputation extraordinaire de sainteté, la réalité de ces plaies. Ici encore le démon est le faussaire de Dieu.

Par quels artifices arrive-t-il à déterminer ces blessures aux pieds et aux mains, au côté, à la tête? Quels moyens emploie-t-il pour en faire couler le sang, quelquefois en abondance? Comment produit-il, instantanément, et sans aucune méditation préalable de sa créature, ces phénomènes qui semblent reproduire exactement l'action cruelle et pénétrante des épines et des clous?

Il faut bien admettre que le démon ne fait pas un acte créateur, il se sert des causes secondes, il met en mouvement des forces naturelles qu'il trouve dans l'organisme humain, et il nous apprend ainsi que tout phénomène de stigmatisation n'est

pas nécessairement divin, qu'il emprunte son caractère et son origine aux circonstances au milieu desquelles il se produit.

C'est ce qui permettait au cardinal Bona de s'exprimer ainsi : « Repoussez comme des jouets de leur imagination ou des victimes de l'habileté du démon ces personnes qui prétendent avoir reçu de Jésus-Christ, des anges ou de la bienheureuse Vierge Marie une couronne de roses, un anneau, un collier quand elles ne présentent pas le caractère d'une grande perfection, d'une éminente sainteté, d'un détachement entier des créatures. Repoussez de la même manière ces personnes quand elles prétendent avoir reçu des stigmates, car quelques exemples établissent manifestement que ces stigmates peuvent être l'œuvre perfide du démon (1). »

C'est par l'action de l'imagination sur les vaisseaux capillaires et sur les tissus de la périphérie que des physiologistes spiritualistes et chrétiens ont expliqué *naturellement* dans certains cas, la sueur de sang. Nous en avons cité des exemples dans cette revue. Ce phénomène ne serait donc pas au-dessus des forces de la nature et de ses lois.

Ce qu'il importe ici, c'est de rappeler la sagesse de l'Église et la hardiesse orthodoxe des maîtres les plus respectés de la théologie en présence de cette question. A la suite du P. Coronnier qui a recueilli leur enseignement, nous citerons les textes qui nous paraissent décisifs pour calmer la susceptibilité des consciences timorées et éclairer les esprits.

« La création tout entière, dit saint Thomas, est plus soumise à Dieu que le corps de l'homme ne l'est à son âme, car l'âme est proportionnée au corps, puisqu'elle en est la forme, et Dieu dépasse sans proportion toute créature. Or, de ce que l'âme *imagine* quelque chose et en est vivement frappée, il s'ensuit *quelquefois* une modification dans le corps d'où résulte la santé ou la maladie sans l'action des agents matériels qui, normalement, causent la maladie ou la santé (2). »

Jusqu'où s'étend cette puissance?

« Quand les saints, continue le Docteur, opèrent des miracles, ils agissent par la vertu de Dieu qui opère dans la

(1) Bona, *De discret, spir.* ch. vii, p. 246.

(2) *Summa contra gent.* lib. III, cap. xcix.

nature; car l'action de Dieu sur toute la nature est comparable à l'action de l'âme sur le corps. Or, le corps peut être modifié et changé sans l'action des agents physiques, principalement par une imagination fixe, en suite de laquelle le corps s'échauffe soit par les désirs, soit par la colère, ou même *est altéré jusqu'à la fièvre et à la lèpre* (1). »

Écoutons Suarez, en qui on entend toute la Tradition.

« Je dis que, sans un miracle spécial, le Christ Jésus sua le sang, par la violence de la tristesse et de l'agonie qu'il souffrit dans sa prière... Cela peut s'expliquer, comme le fait Cajetan, *par une raison naturelle, physique*. Car, de même qu'une grande émotion produit violemment la sueur, ainsi une émotion intense, si les sources de la sueur sont taries, *peut faire sortir le sang*... Le corps du Christ était affaibli et épuisé, il put dès lors se faire que, la sueur étant tarie, *le sang coulait*, chassé par la violence de la peine intérieure (2). »

Le savant commentateur Maldonat, de la Compagnie de Jésus, écrit à la suite des grandes écoles de théologie : « Bien qu'il y en ait qui pensent que la sueur de sang du Christ a été un miracle, j'estime plutôt que cette sueur fut naturelle. Aristote affirme que le fait peut se produire naturellement, et que, de vrai, il s'est produit, et la raison enseigne, en effet, que, dans les hommes d'une complexion essentiellement délicate, ce phénomène peut avoir lieu... Est-ce que je n'entends pas raconter par ceux qui l'ont vu ou connu, qu'il y a deux ans, dans cette ville, un homme robuste et bien portant, ayant entendu prononcer contre lui la sentence de mort, fut subitement couvert d'une sueur de sang (3). »

Après avoir cité le sentiment justifié du savant Bénédictin, Dom Calmet qui a écrit dans le même sens, Benoît XIV s'exprime ainsi :

« Si quelqu'un veut connaître des exemples de sueurs de sang et des larmes de sang ayant coulé *sans miracle*, il peut lire cette dissertation d'une érudition vraie... D'autres faits sont aussi rapportés par Marcel Donat et Réjès, lesquels

(1) *Quæstiones disput.*, De potentia. q. vi, a 9.

(2) Suarez, *De myster. Christ.*, Disput. xxxiv, sect. 2.

(3) Maldonat, *Comment. sur les Ev.*

démontrent parfaitement que des larmes et des sueurs de sang ont coulé naturellement, non seulement quand il y a eu maladie du corps, mais simplement *par tristesse et peine d'esprit* (1). »

Nous n'entrerons pas dans le détail du problème physiologique, nous ne chercherons pas à connaître par quelle évolution mystérieuse une perturbation fonctionnelle des circonvolutions cérébrales pourrait comme on l'a observé, déterminer des troubles trophiques dans les organes périphériques correspondants, il nous suffit d'avoir rappelé les observations si claires et si logiques des théologiens les plus réputés.

En présence de ces sueurs de sang, nous observerons le phénomène avec une prudence discrète, nous éviterons les conclusions précipitées d'une science superficielle, nous tâcherons de reconnaître ce qui est l'effet de l'imagination et de la nature, ce qui appartient au démon et ce qui est l'œuvre de Dieu.

Élie MÉRIC.

(A suivre.)

(1) Benoît XIV, *De servorum Dei beatificatione et Beatorum canonisatione*, lib. IV, part. I, cap. xxvi. Le Dr Ferrand, de l'Académie de Médecine, a publié des articles lumineux sur cette question, dans le journal *Le Monde*, sous le pseudonyme de Spectator. Savant et chrétien, ce docteur n'hésite pas à reconnaître que dans certains cas, on peut expliquer naturellement les stigmates et l'écoulement sanguin.

LES DONN SURNATURELS

DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE ⁽¹⁾

V. — L'Apôtre des Nations.

Très attachante et très nette, en sa vigoureuse originalité, s'enlève, au livre des Actes, la physionomie de l'apôtre saint Paul, de celui que Bossuet appelle, avec tant de complaisance admirative, après l'Église d'ailleurs, le grand Paul. Sa nature nous apparaît tout d'abord exubérante de sève et de bouillante énergie. Il est de ceux qui ne savent pas s'arrêter à mi-chemin, qui vont impétueusement à l'extrême des choses. Il est essentiellement passionné. Ces qualités merveilleuses, il les dépense pour la synagogue ; puis, surexaltées par la grâce, il les met au service de l'Église. Il eût pu rester un vulgaire persécuteur ; il devint un incomparable apôtre.

Qui donc osera nier le coup miraculeux qui le terrassa sur le chemin de Damas, et qui opéra en lui une si subite et si radicale transformation ? Saint Paul lui-même, dans ses discours aux juifs, met en avant l'intervention personnelle de Jésus-Christ pour expliquer sa conversion. Était-il un halluciné ? Quelle est donc cette hallucination, qui renverse en un clin d'œil l'orientation d'une vie puissante et fière : de laquelle sort armé de pied en cap un apôtre, c'est-à-dire un conquérant moral qui subjugue le monde aux pieds du Crucifié ; dans laquelle puise toute sa sève la très haute personnalité que fut saint Paul ; dans laquelle s'allume cette conviction ardente, cette adoration saintement passionnée du Christ, que son âme frémissante fit passer, et fait passer encore aujourd'hui dans des millions d'autres âmes ? où

(1) Suite de l'étude sur les *Charismes du Saint-Esprit*.

trouver un autre exemple d'une pareille hallucination? Non, ce n'en est pas une. Saint Paul vit réellement le Christ en un éclat fulgurant sur le chemin de Damas; il entendit réellement sa voix : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Je suis Jésus que tu persécutes*. Il fut réellement terrassé, puis comme amicalement relevé par la même voix qui lui disait : *Lève-toi, va à la ville, on te dira ce qu'il te faut faire*; il resta réellement aveugle durant trois jours à la suite de la surnaturelle apparition. (Act., ix.)

Elle a pour corollaires deux autres apparitions encore. Jésus prend un soin touchant de Saul converti. Il apparaît à un disciple, Ananie, et lui dit : *Va-t'en chez Jude en la rue Droite trouver Saul de Tarse, il est en prière*. En même temps il fait voir à Saul aveugle, par une vue intérieure, Ananie qui vient à lui et qui lui impose les mains. La rencontre entre Saul et Ananie, ainsi ménagée par le Seigneur, a lieu; Saul recouvre la vue, et il est baptisé; aussitôt il prêche le nom de Jésus, confond les Juifs, et réjouit les fidèles qui ont peine à croire à une conversion si prodigieuse (ix).

Les épîtres paulines nous révèlent d'autres apparitions du Seigneur qui complètent la première. Écrivant aux Galates, l'Apôtre atteste qu'il n'a pas reçu son Évangile d'un homme, mais par une révélation de Jésus-Christ. (Gal., I, 12.) Il avoue aux Corinthiens (II Cor., XII, 1-5) qu'il fut ravi jusqu'au troisième ciel, jusqu'au paradis, où il recueillit des paroles ineffables; le corps eut-il part à ce ravissement, il ne le saurait dire. Comme, après sa conversion, il passa environ sept ans, soit en Arabie, soit à Tarse, sa patrie, dans une sorte de retraite, il est probable que les vastes révélations dont il fut favorisé eurent lieu dans cet intervalle.

Vers l'an 44, saint Paul prêche à Antioche avec Barnabé, et y suscite un puissant mouvement de conversion. Cette église d'Antioche est fort intéressante : le prosélytisme y coule à pleins bords, les charismes du Saint-Esprit y fleurissent, les fidèles y reçoivent le nom de chrétiens. Cette jeune Église est en communication continuelle avec l'Église de Jérusalem; c'est de celle-ci que vient à Antioche le prophète Agabus, qui annonce une grande famine laquelle eut lieu sous

Claude (xi, 28) ; d'un autre côté Saul et Barnabé sont délégués par les frères d'Antioche à Jérusalem pour y porter des aumônes. C'est sans doute à ce voyage que se réfère l'apparition du Seigneur, dont saint Paul fait mention en son discours adressé aux Juifs du haut des degrés de la forteresse Antoine. Le Seigneur fit connaître clairement à l'Apôtre le sens de la mission qu'il lui réservait : *Hâte-toi, lui dit-il, sors promptement de Jérusalem, parce qu'ils ne recevront pas ton témoignage à mon sujet, va, je t'enverrai au loin chez les nations.* (xxii, 18-21.) En ce voyage également le futur apôtre des gentils put voir Pierre, comme il le dit en son épître aux Galates, et conférer avec lui de l'Évangile qu'il avait reçu directement du Seigneur ; ainsi est conservé, même en cette mission extraordinaire de Paul, l'ordre hiérarchique.

Quand Saul et Barnabé sont de retour à Antioche, le Saint-Esprit fait connaître aux prophètes et docteurs qui président l'assemblée chrétienne en cette ville, notamment Siméon dit Iê noir, Luce le Cyrénéen, Manahen, frère de lait d'Hérode le tétrarque, qu'il les destine tous les deux au ministère de la parole. Alors, dit le texte sacré, ces hommes vénérables, jeûnant et priant, leur imposèrent les mains, et ils les laissèrent aller. (xiii, 1-4.)

Ici commence, en compagnie de Barnabé, la première tournée apostolique de celui qui ne s'appellera plus Saul, mais Paul. Cette appellation romaine convient mieux à sa mission. Le Saint-Esprit lui donne conscience qu'il n'est en rien inférieur aux plus grands apôtres ; il le revêt des charismes les plus éclatants.

A leur entrée dans les villes qu'ils parcourent, Barnabé et lui s'adressent tout d'abord à la synagogue juive ; ils y font sans doute quelques conversions ; mais la plupart de leurs compatriotes se tournent contre eux en fureur et en blasphèmes. C'est ainsi qu'il en arriva à Antioche de Pisidie. « Alors Paul et Barnabé leur dirent hardiment : *Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous tournons présentement vers les gentils.* » (xiii, 46.)

Barnabé est l'aîné de Paul, au moins comme chrétien; sa figure nous apparaît de tout point noble et majestueuse. Mais on sent du premier coup que la grâce apostolique de Paul dépasse la sienne. C'est Paul qui prend la parole, c'est lui qui frappe de cécité le mage Élémas (xiii, 8), c'est lui qui redresse le boiteux de Lystré : ce qui donne occasion à cette étrange scène, où l'on voit les païens qui veulent rendre les honneurs idolâtriques aux deux apôtres, puis finalement, sur l'instigation des Juifs, qui lapident saint Paul et le laissent pour mort (xiv).

Les nombreuses conversions des gentils inquiètent l'esprit juif. Quand Paul et Barnabé rentrent à Antioche, la question se pose nettement : Faut-il les soumettre aux observances mosaïques ? Les deux prédicateurs vont consulter les Apôtres à Jérusalem, et en rapportent la décision conciliaire que nous avons dite : Non, il n'y a pas lieu de les soumettre à cette obligation surannée (xv).

A quelque temps de là, Paul propose à Barnabé de revoir ensemble les chrétientés nouvellement fondées en Asie mineure. Mais un dissentiment s'élève entre les deux apôtres au sujet d'un certain Jean Marc; et Paul part pour sa nouvelle tournée avec Silas. Il est manifestement sous l'impulsion du Saint-Esprit, qui le lance plus avant dans l'océan de la gentilité. Écoutons le récit des Actes; à Paul et Silas s'adjoint Timothée, puis Luc lui-même qui tient la plume.

« Traversant la Phrygie et la Galatie, ils reçurent de l'Esprit-Saint défense d'annoncer la parole de Dieu en Asie.

« Étant venus en Mysie, ils se disposaient à passer en Bithynie, mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas.

« Ils passèrent ensuite la Mysie et descendirent à Troade,

« Où saint Paul eut la nuit cette vision : un Macédonien se présenta à lui, et lui fit cette prière : *Passez en Macédoine et secourez-nous.*

« Aussitôt qu'il eut eu cette vision, nous nous disposâmes à passer en Macédoine, ne doutant pas que Dieu ne nous y appelât pour y prêcher l'Évangile. » (xvi, 6-11.)

Il n'entre pas dans les impénétrables desseins du Seigneur que pour le moment la parole évangélique soit annoncée en Asie non plus qu'en Bithynie; il faut qu'elle soit portée en

Macédoine. Saint Paul reçoit très clairement communication de ces desseins providentiels, auxquels il se conforme comme la nuée obéit au vent qui la pousse. Rien de plus touchant que l'apparition nocturne du Macédonien ! Le grand Apôtre aborde à coup sûr la Macédoine ; il sait que sa parole y fructifiera, qu'un besoin obscur de rédemption y agite les âmes.

De la Macédoine il descend dans la Grèce, il prêche devant l'Aréopage son fameux discours, puis il séjourne un an et demi à Corinthe. Il éprouve en cette ville, comme d'ailleurs partout où il passe, de grandes contradictions de la part des Juifs. « Alors le Seigneur dit à Paul en vision durant la nuit : *Ne crains pas, parle sans te taire, je suis avec toi, personne ne pourra entreprendre de te nuire, il est en cette ville un peuple nombreux qui m'appartient.* » (XVIII, 9-10.) Exhortation infiniment remarquable ! C'était en la prescience divine que ce peuple nombreux appartenait au Seigneur ; saint Paul était chargé de le lui acquérir effectivement par ses travaux ; étant assuré que ce qui est arrêté dans la prescience divine se réalisera, il travaille avec une imperturbable confiance et une énergie infatigable.

Au sortir de Corinthe, il repasse en Syrie et revient à Antioche qui est comme son port d'attache. Il en repart bientôt pour sa troisième grande mission. Il repart à Ephèse, où il baptise plusieurs disciples de Jean, et où sa puissance thaumaturgique s'exalte jusqu'à un point extraordinaire ; ses linges même ont la vertu de guérir les malades et de chasser les démons. C'est alors que se produit le curieux épisode des fils de Scéva, exorcistes juifs, qui prétendent délivrer les possédés par cette adjuration adressée aux malins esprits : *Sortez par Jésus que Paul prêche !* Mais il arrive qu'un de ces malins esprits leur répond : *Je connais Jésus, je sais qui est Paul, mais vous, qui êtes-vous ?* Et sautant sur deux d'entre eux, le possédé, stimulé par le démon, les met à mal, et les contraint de s'enfuir au plus vite tout nus et blessés. (XIX, 12-17.) Les exorcistes juifs étant confondus par Satan lui-même, saint Paul s'applique à guérir les Éphésiens des superstitions auxquelles ils étaient fort adonnés ; il leur fait brûler leurs

livres de magie; on évalue à 50.000 deniers le prix des livres ainsi brûlés (19).

Cependant saint Paul « se propose, *par le mouvement du Saint-Esprit*, de passer par la Macédoine et l'Achaïe, et d'aller à Jérusalem : *Quand j'y serai allé, ajoute-t-il, il faut que je voie Rome.* » (xix, 21.)

Il se met en route; il revoit la Grèce, repassant à Troade, il y ressuscite Eutychius; le vaisseau qui l'emporte relâche à Milet, où les anciens d'Ephèse viennent trouver l'Apôtre. Là se passe la touchante scène d'adieux que chacun connaît. L'Apôtre sait qu'il ne reverra plus ses collaborateurs d'Ephèse; car, dans toutes les cités où il passe, l'Esprit lui fait clairement connaître que des liens et des tribulations l'attendent à Jérusalem, et néanmoins il faut qu'il s'y rende pour l'accomplissement de son ministère. (xx, 22-26.) Durant le reste de la route, les avertissements prophétiques se multiplient. A Tyr, les disciples le supplient, par l'Esprit de Dieu, de ne pas aller à Jérusalem. (xxi, 4.) A Césarée il descend dans la maison du diacre saint Philippe, lequel a quatre filles vierges qui prophétisent; alors survient de Judée Agabus le prophète, lequel, par un oracle en action, prend la ceinture de Paul, et se la passe autour des pieds et des mains, en disant : *L'homme à qui appartient cette ceinture sera lié de la sorte à Jérusalem par les Juifs qui le livreront aux gentils.* (8-12.) Là-dessus les compagnons de Paul s'unissent aux fidèles pour le conjurer de ne pas pousser plus loin sa route vers la Judée. Mais l'Apôtre proteste qu'il est prêt, non seulement à se laisser charger de chaînes, mais à mourir pour le nom de Jésus.

Il arriva à Jérusalem. Il n'est pas dans notre sujet de raconter les incidents qui s'y produisent. Dans le discours que l'Apôtre adresse au peuple, il lui raconte sa conversion miraculeuse sur le chemin de Damas par une apparition du Seigneur Jésus. Il s'appuie également sur une révélation extatique qu'il a eue à Jérusalem même, et dans laquelle le Seigneur lui a déclaré que, les Juifs rejetant son témoignage, il lui fallait évangéliser les gentils. (xxii, 6-21.) Nous avons rapporté plus haut cette vision. Cet appel public de l'Apôtre

aux interventions surnaturelles qui ont décidé de l'orientation de sa vie, surtout en pareille circonstance, est très remarquable.

Les Juifs furent évidemment frappés de l'éclatante sincérité de ses affirmations. Car le lendemain, dans la séance du Sanhédrin où Paul comparait, plusieurs pharisiens prennent sa défense en s'écriant : *Nous ne trouvons aucun mal en cet homme, que savons-nous si un esprit ou un ange ne lui aurait pas parlé?* Cependant il est placé sous la garde des soldats romains; autrement les Juifs l'auraient mis en pièces. « La nuit suivante, le Seigneur se présente à lui et lui dit : *Paul, aie bon courage, tu m'as rendu témoignage à Jérusalem, il faut que tu me rendes témoignage à Rome.* » (II.)

La prophétie d'Agabus était accomplie : conviés à la connaissance de Jésus-Christ une dernière fois par la voix de l'Apôtre, les juifs lui avaient répondu en le livrant au peuple romain; ce faisant, ils avaient, comme autrefois Esaü, vendu leur droit d'aînesse. Le peuple gentil héritait définitivement du grand Apôtre répudié. Il fut emmené à Césarée; et là, durant deux ans de captivité, il eut occasion de montrer que la parole de Dieu n'est pas enchaînée; il la fit entendre notamment aux oreilles du gouverneur romain Portius Festus, et du roi tributaire Agrippa; là encore il raconte sa conversion merveilleuse. En l'entendant, Portius Festus s'écrie : *Paul, tu perds la tête;* Agrippa au courant des choses juives, lui dit : *Un peu plus, tu me persuaderais d'être chrétien.* Enfin saint Paul, par ordre du gouverneur, est embarqué sur un vaisseau en partance pour Rome.

Nous ne raconterons pas sa traversée dramatique, durant laquelle un ange le rassure dans un imminent naufrage. Voilà donc l'Apôtre à Rome. Il essaie de convaincre les Juifs qui s'y trouvent: mais ses discours n'aboutirent qu'à engendrer entre eux d'acrimonieuses contestations. Il les prit alors à témoin que, sur leur incrédulité opiniâtre, le salut de Dieu allait être porté aux gentils qui le recevraient. (XXVIII, 28.) Cette déclaration, après tant d'autres de même nature, ferme le livre des Actes.

Nous avons tenu à le parcourir en entier, pour faire voir

comment les Apôtres étaient sous la direction nette et précise du Saint-Esprit. Souvent ils sont éclairés par des visions ou des songes prophétiques; d'autres fois ils ressentent une impulsion intérieure sur le sens de laquelle ils ne peuvent se tromper. Ainsi saint Paul entend une voix, plus distincte qu'une voix sensible, qui lui répète : Jérusalem, Rome! Il faut que tu ailles à Jérusalem, que tu aies un solennel et dernier tête-à-tête avec ton peuple, afin qu'il soit bien authentiquement établi que d'une manière officielle il repousse les avances de la foi! Il faut que tu ailles à Rome, que tu y prennes contact avec le peuple-roi, que tu verses la grâce de ton apostolat dans le sein de la ville éternelle! Là saint Paul, de même que saint Pierre, devait consommer sa course. Tous deux furent prévenus par révélation de leur fin prochaine. « Je suis certain, dit saint Pierre, que sous peu je dois quitter cette tente (de mon corps), comme Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître. » (II Pet., 11, 4.) Je suis, dit saint Paul, comme une victime « qui a déjà reçu l'aspersion pour être immolée. » (II Tim., 1v, 6.) Ils allaient mourir; mais leur œuvre était faite, l'Église était définitivement fondée au cœur de la gentilité; leur sang lui apporterait une suprême consécration.

Les apôtres étaient-ils diminués, en recevant une impulsion divine aussi caractérisée? Nullement. Cette impulsion est nécessaire à l'homme qui est employé comme instrument à une œuvre toute surnaturelle: sa grandeur consiste à la recevoir docilement, et à y coopérer vigoureusement. Et c'est bien ainsi que se conduisirent les apôtres. Le Saint-Esprit leur fit voir clairement le but à atteindre, le résultat à obtenir; et ils poursuivirent ce but, ils travaillèrent à ce résultat, avec une magnifique ardeur, avec une persévérance infatigable. Leurs efforts il est vrai, étaient soutenus par l'assurance du succès final : néanmoins quel mérite n'ont-ils pas eu de maintenir leur âme à une telle hauteur, que les angoisses les plus poignantes ne pouvaient la déconcerter, les difficultés les plus ardues l'ébranler, les délais les plus multipliés l'abattre? On voit par les épîtres de saint Paul, ce qu'est une âme apostolique aux prises avec un monde à conquérir. Assu-

rement saint Pierre, en abordant Rome, était comme l'ouvrier qui armé d'un puissant levier, ayant un point d'appui solide, est matériellement sûr de soulever et de déplacer un bloc de pierre énorme (1); il se tenait pour certain d'avance, lui le pêcheur de Galilée, qu'il déplacerait sur sa base et transformerait de tout en tout le colossal empire des Césars. Mais quelle communion avec Dieu, quel ensemble de vertus héroïques, suppose une aussi imperturbable confiance! Les apôtres n'étaient pas seulement des voyants, des prophètes, des thaumaturges; ils étaient tous des saints éminents, ils furent tous des martyrs. Leur vie très sainte entra comme un élément nécessaire dans leur action convertissante; et leur sang répandu donna à leur œuvre la consécration de la durée. Les charismes du Saint-Esprit, en les entourant d'un étonnant prestige, en communiquant à leur parole des qualités persuasives, en leur imprimant une direction sûre et précise, contribuèrent d'un autre côté à leur succès. Il fallait cet ensemble, ce concours de vertus et de dons plus extérieurs, pour que leur œuvre transcendante aboutît. Dieu en a toute la gloire; et, dans un sens, ils l'ont tout entière eux aussi.

VI. — Les Prophéties eschatologiques.

Les apôtres n'étaient pas moins favorisés du don de la prophétie que les anciens grands prophètes, et notamment qu'Isaïe, duquel l'auteur de l'Écclésiastique nous dit : Par un grand don de l'Esprit il vit la fin des temps, *spiritu magno vidit ultima*. (Écclé., XLVIII, 27.) Le regard de ces hommes divins ne s'arrêtait pas aux événements prochains, à l'accomplissement desquels leur glorieux ministère devait concourir : il plongeait à travers les obscurités d'un lointain avenir jusqu'à la consommation de toute chose, et embrassait d'une vue synthétique toute la suite des destinées du royaume de Dieu sur la terre.

Voilà le christianisme établi sur la base de la gentilité :

(1) Comparaison empruntée au cardinal Manning dans son beau *Traité de la confiance en Dieu*.

voilà les nations, comme dit saint Paul, rendues cohéritières et concorporelles; voilà le judaïsme rejeté, comme cette enveloppe qui enferme une fleur, et que rejette la fleur en s'épanouissant.

Mais ces deux événements connexes, réprobation des Juifs et vocation des gentils, ne sont qu'une entrée en scène. Le centre du christianisme est établi à Rome; de ce centre la religion chrétienne va rayonner dans le monde entier. Les routes de tout l'univers connu aboutissent à Rome : là où ont passé les légions conquérantes, là se poseront les pieds de ceux qui évangélisent la paix, les pieds de ces pauvres et de ces doux auxquels est promis l'héritage de la terre; et ils iront plus loin que les aigles victorieuses, ils franchiront les mers, ils voleront jusqu'aux extrémités du monde.

Le Sauveur l'avait dit : *L'Évangile du royaume sera prêché par le monde entier en témoignage à toutes les nations.* (Matth., xxiv, 14.) Et il avait ajouté : *Alors viendra la consommation.*

Alors viendra la consommation ! C'est-à-dire elle ne viendra pas avant la diffusion de l'Évangile par tout le monde. Mais il se passera, avant qu'elle arrive, beaucoup d'autres événements, dont Notre-Seigneur ne jugea pas à propos pour lors de dérouler clairement toute la suite, et qu'il se réservait de faire connaître à ses apôtres, notamment à saint Paul, dans des révélations particulières.

Dans les temps apostoliques, les esprits encore insuffisamment éclairés ou mal affermis dans la foi, étaient tirillés en sens opposé au sujet du dernier avènement du Sauveur. Plusieurs semblaient révoquer en doute cet avènement; d'autres prétendaient que cet avènement était imminent. Saint Pierre répond aux premiers, saint Paul aux seconds; et leur réponse est identique. Il y aura, et très certainement un avènement glorieux du Sauveur, qui coïncidera avec la fin du monde tel que nous le voyons, lequel s'abîmera dans les flammes. (II Pet., III.) Mais cet avènement n'est pas imminent; il n'aura lieu qu'après une révolution d'années et même de siècles que l'homme ne saurait calculer à coup sûr. Et saint Paul montre que plusieurs événements très considérables doivent

trouver place entre l'âge apostolique et la consommation de toute chose. Citons ses propres paroles.

« Nous vous conjurons, mes frères, par l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par notre réunion avec lui.

« Que vous ne vous laissiez pas ébranler dans votre sentiment, et que vous ne vous troubliez pas, en croyant sur la foi de quelque esprit prophétique, ou sur quelque discours ou quelque lettre qu'on supposerait venir de nous, que le jour du Seigneur soit près d'arriver.

« Que personne ne vous séduise en quelque manière que ce soit : car ce jour ne viendra point, que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, et qu'on n'ait vu paraître cet homme de péché, ce fils de perdition.

« Qui s'opposant à Dieu, s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou honoré comme Dieu, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu.

« Ne vous souvient-il pas que je vous ai dit ces choses, lorsque j'étais encore avec vous ?

« Et vous savez bien ce qui empêche qu'il ne vienne, afin qu'il paraisse en son temps.

« Car le mystère d'iniquité se forme dès à présent : attendant seulement pour paraître, que celui qui l'arrête ait disparu.

« Et alors se découvrira l'impie, que le Seigneur Jésus détruira par un souffle de sa bouche et qu'il perdra par l'éclat de sa présence.

« Cet impie qui doit venir accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs,

« Et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu et aimé la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra des illusions si efficaces qu'ils croiront au mensonge. » (II Thes., II, I-II.)

Ainsi, avant l'avènement glorieux du Sauveur, doit se manifester un homme que l'Apôtre appelle du nom d'*homme de péché, de fils de perdition*, qui ruinera le culte du vrai Dieu, bien plus qui abolira toute religion, et qui lui-même, super-

bement assis dans le temple de Dieu, se fera adorer comme Dieu. Cet homme, que l'Apôtre nous dépeint manifestement, non comme une collectivité, mais comme un individu; la tradition chrétienne tout d'une voix, d'après l'apôtre saint Jean (I Jean., II, 18), l'appelle l'Antéchrist.

Or l'Antéchrist ne viendra qu'après qu'aura eu lieu un événement que l'Apôtre qualifie, suivant la force du mot grec, l'Apostasie. Il désigne également, à mot couvert, un obstacle providentiel, qui s'oppose à la venue de l'homme de péché; et il est nécessaire que cet obstacle soit mis de côté, pour que ce monstre d'iniquité surgisse.

Par cette apostasie, il faut entendre hélas! l'apostasie des peuples chrétiens, qui renieront leur foi, en se soustrayant à l'autorité maternelle de l'Église.

Quant à l'obstacle qui retarde indéfiniment l'apparition de l'Antéchrist, les Pères grecs et latins, avec une unanimité qui semble provenir d'une tradition orale explicative du texte de l'Apôtre, l'ont entendu de l'empire romain dont les destinées auraient été liées en quelque manière à celles de l'Église ici-bas : ce n'est, d'après cette explication, qu'à la complète destruction de cet empire, en qui se concentrerait la force de résistance des peuples chrétiens, que le champ serait libre au déploiement de la tyrannie de l'ennemi de Jésus-Christ.

En résumé l'avènement de l'Antéchrist ne sera rendu possible que par une apostasie de nations chrétiennes, et par la destruction de toute puissance politique chrétienne.

On le voit, sous la plume de l'Apôtre, l'avènement glorieux de Jésus-Christ se trouvait reculé à des temps fort éloignés. On en était à l'aurore du Christianisme, aux premiers progrès de la foi dans le monde; l'empire romain était païen et allait devenir persécuteur. A ce moment, plongeant ses yeux dans un avenir dont aucun indice ne pouvait lui faire soupçonner les phases, l'Apôtre voit se dessiner dans le monde une double évolution ou révolution, qui en change les conditions de fond en comble.

1^o Les nations, de païennes qu'elles sont, se font chrétiennes; l'empire romain, de persécuteur qu'il est, devient le soutien de la foi chrétienne.

2° Les nations chrétiennes tombent peu à peu dans une apostasie qui devient moralement générale; la puissance politique chrétienne, symbolisée dans l'empire romain christianisé, disparaît.

L'avènement de l'Antéchrist sera la clôture logique de cette dernière évolution ou plutôt révolution; ce sera la crise aiguë qui la terminera.

Il est clair que ces gigantesques mouvements en sens opposé, que ce flux et ce reflux de l'humanité ne pouvaient s'accomplir en quelques années. L'Apôtre avait donc raison de démentir ceux qui considéraient comme prochain l'avènement de Jésus-Christ comme Juge.

Ailleurs il mentionne formellement un autre événement encore qui doit s'accomplir sur la fin des âges; et c'est le retour des Juifs, leur conversion à la foi, qui doit amener une prodigieuse expansion du règne de Dieu dans le monde entier. Cet événement a été exploité et travesti à l'avant-dernier siècle par les hérétiques jansénistes; ce n'est pas un motif pour le révoquer en doute; car il est annoncé en termes d'une irrécusable clarté par l'apôtre saint Paul au chapitre xi de l'Épître aux Romains.

L'Apôtre ne veut pas que les gentils s'enorgueillissent contre les Juifs, de ce que ceux-ci sont rejetés, tandis qu'eux-mêmes sont appelés à la foi. Dieu n'a pas répudié définitivement le peuple issu des patriarches qui lui sont chers. Il a permis que l'aveuglement le frappât partiellement, afin que les gentils entrassent dans l'Église. Cette entrée même relève d'un dessein providentiel, qui tournera au bien du peuple juif. Dieu veut piquer d'émulation son peuple par le spectacle des gentils formant la grande famille des rachetés. Cette émulation salutaire le ramènera : un jour il frappera lui-même aux portes de l'Église et il y entrera. Et ici le grand Apôtre est comme transporté d'enthousiasme à la vue des grandes choses que Dieu lui révèle. « Si, dit-il, le péché des Juifs a été la richesse du monde, et leur retranchement la richesse des gentils; combien plus le sera leur réunion plénière! Si leur perte a été la réconciliation du monde, que sera leur rappel sinon un retour de la mort à la vie? » (12, 15.)

Ainsi l'Apôtre attend de la conversion des Juifs les biens les plus signalés. Mais une question se pose. Quand aura lieu cette conversion? Est-ce avant ou après l'apparition de l'Antéchrist? Il ne donne pas lui-même la solution; mais il n'est pas impossible de la trouver dans les textes scripturaires.

S'il est un fait clairement affirmé en plusieurs endroits de la sainte Écriture (Matth., iv, 6; Ecclé., XLVIII, 10; Matth., xi, 14; xvii, 11), c'est celui-ci : que le prophète Élie, transporté tout vivant par un chariot de feu dans une région inconnue, reparaitra publiquement au milieu du monde sur la fin des temps, et que sa puissante prédication convertira les Juifs, et les ramènera à la foi de leurs pères en leur faisant reconnaître Jésus-Christ pour le vrai Messie. La tradition, s'appuyant sur un texte de l'Écclésiastique, lui donne comme compagnon le patriarche Hénoc, lequel fut également enlevé d'une façon mystérieuse et transporté hors de la société des hommes par le Seigneur. (Ecclé., XLIV, 16.) Or l'Apocalypse nous présente (xi) deux personnages, qu'elle nomme les témoins du Seigneur, lesquels font leur apparition dans le monde au temps même de l'Antéchrist, sèment sur leurs pas de terrifiants prodiges, et finalement sont mis à mort par *la bête qui monte de l'abîme*, à savoir, comme tout porte à interpréter ce passage, par l'Antéchrist en personne.

D'après cette confrontation des textes, la prédication d'Élie coïnciderait avec la persécution même de l'Antéchrist; malgré la rage furieuse de cette persécution, elle ébranlerait le cœur des Juifs, et en ramènerait beaucoup à l'Église qui serait ainsi consolée dans ses amertumes par leur retour. Enfin, le monstre étant frappé par la main de Dieu après un court triomphe, les Juifs éclairés par tous ces événements rentreraient en masse au foyer de la grande famille chrétienne; et leur conversion totale provoquerait un salutaire ébralement dans le monde entier.

Saint Grégoire le Grand (In Ezech., l. I, hom. XII, 6-10) dit très nettement qu'au moment de la persécution de l'Antéchrist, les Juifs se scinderont en deux partis, les uns se rangeant du côté du monstre, les autres le combattant avec Hénoc et Élie.

Il exalte le courage et l'intrépidité que déploieront les Juifs fidèles en ce moment critique.

Qu'on nous pardonne cette excursion dans le domaine eschatologique. Nous la terminerons en nous demandant si le jugement final doit suivre immédiatement la chute de l'Antéchrist. Cela semble indiqué par ces paroles de saint Paul : *Le Seigneur Jésus le détruira d'un souffle de sa bouche et le perdra par l'éclat de sa venue*. Et néanmoins plusieurs trouvent des difficultés à adopter ce sentiment (1). En effet, dans le saint Évangile, Notre-Seigneur nous montre le monde comme tombé en une sorte de léthargie insouciance au moment où éclatera le jugement final ; or le temps de l'Antéchrist sera une crise violente qui tiendra l'humanité en éveil. De plus, il semble que le retour complet des Juifs n'aura lieu que lorsque l'Antéchrist, chef reconnu des Juifs réfractaires à la foi, aura été foudroyé ; ce retour et la chute de l'homme du péché amèneront un tel changement des cœurs auparavant séduits, que saint Paul le compare à une résurrection. D'après cette manière de voir, le jugement dernier n'arriverait que lorsque, le souvenir de ces grands événements étant émoussé, l'humanité, envahie par le bien-être, se sera comme endormie dans l'insouciance relativement à la vie future. Les signes précurseurs du jugement réussiront à peine à la tirer de sa torpeur. Enfin, le juge éternel viendra comme le voleur de la nuit. Et l'humanité se réveillera pour être présentée à son tribunal, parmi le tumulte des éléments déchainés et la conflagration du monde.

Dom Bernard MARÉCHAUX.

(A suivre.)

(1) Le docte Estius commente ainsi qu'il suit le passage de l'Apôtre. « C'est, dit-il, l'opinion de beaucoup qu'il y aura un certain intervalle de temps entre la mort de l'Antéchrist et la venue de Jésus-Christ, pendant lequel l'Église jouira d'une paix relative, comme il arrive après les grandes persécutions... Si l'Antéchrist doit être foudroyé au moment même où Jésus-Christ paraîtra, quand donc se convertiront les Juifs qu'il aura séduits ? Car c'est une opinion plausible que son horrible châtiment décidera de leur conversion. Il faut dire en conséquence que l'avènement du Seigneur renferme, dans la pensée de l'Apôtre, tout l'ensemble des événements qui doivent le précéder, et qui s'y rattachent. »

LES ANGES DANS L'UNIVERS

(Suite.)

VII. — Le plus glorieux des triomphes.

Qui est comme Dieu ?

Il ressort des saintes Écritures, des Pères et des Docteurs de l'Église que dès leur création une partie des anges devinrent mauvais; qu'une plus grande partie d'entre eux restèrent bons, chassèrent les mauvais du ciel et furent élevés à la gloire, c'est-à-dire au bonheur de voir Dieu tel qu'il est et de le posséder éternellement.

C'est ici que commence l'histoire de la vertu et du vice parmi les créatures, ainsi que celle de la prédestination des unes et de la réprobation des autres, dans les décrets du Créateur, profond mystère qui médité comme il convient, loin d'abattre notre courage, ne peut que nous édifier, et nous encourager à poursuivre en vrais chrétiens, émules des bons anges, la voie de notre salut. Aussi est-ce avec toute la joie d'un cœur dilaté par l'amour divin que nous essayons de redire combien fut sublime et divinement récompensé le premier acte vertueux de la créature au commencement du temps, n'accordant qu'un regard attristé à l'écroulement épouvantable de toute une armée d'intelligences célestes, juste châtiment de leur mauvaise foi et de leur fausse espérance déçue.

Prédestination et réprobation sont une terrible vérité qui a soulevé bien des disputes et provoqué bien des erreurs ! Tout ce qu'on en a dit se résume en ceci :

Les créatures raisonnables possèdent toutes, sans exception, les secours divins suffisants pour opérer leur salut ; mais elles

sont libres et il dépend d'elles de profiter de ces secours ou de ne pas en profiter, de se sauver ou de se perdre. Celles qui aiment Dieu comme Dieu veut être aimé, en conformant leurs actes à la loi gravée dans leur conscience et promulguée par la Révélation, se sauvent. Celles qui se détournent de la loi cessent d'aimer Dieu et se perdent.

De son côté Dieu en raison de son omniprésence infinie et de son omniscience éternelle et absolue, connaît de toute éternité et d'un bout à l'autre toute la vie de chacune de ses créatures. Il sait avant de la créer qu'une telle se sauvera et, soussignant d'avance à son salut, il décrète de lui donner la gloire pour laquelle Il désire la créer. Cette créature est prédestinée; c'est une créature élue. — Par contre Dieu voit que telle autre se perdra; dès lors Il ratifie sa défection et décrète de la priver de la gloire pour laquelle cependant Il lui donne l'être. En punition du péché cette créature est réprouvée et elle sera damnée.

La superbe, après avoir creusé les enfers, recourt à une question captieuse : pourquoi, dit-elle, Dieu connaissant la perte de telle créature, l'a-t-Il créée? — Je lui opposerais une autre question : O ange, ô homme, dirais-je, pourquoi as-tu péché; pourquoi, du moins, la Miséricorde t'ouvrant les bras, ne l'es-tu pas repent? — Je préfère établir la vérité.

De même que la puissance du souverain Bien ne pouvait produire que du bien et de bonnes créatures, de même les anges et les hommes Il les a tous nécessairement créés pour le bonheur, et de plus, Il les a tous librement créés pour la béatitude du salut éternel. Dieu n'est pas obligé de créer, mais dès lors qu'il crée, ce ne peut être que du bien et pour le bien. Or, Dieu ne fait rien au hasard. Tout ce qu'Il fait est pesé, compté, déterminé avec une sagesse tellement infinie que l'acte créateur, une fois voulu, ne souffre ni repentance ni rectification, et c'est ainsi que Dieu a établi de toute éternité non seulement qu'Il créerait des anges, mais combien Il en créerait, et Il a fixé le nombre des Esprits purs dont Il voulait se voir glorifier, la glorification de Dieu étant le but de toute créature. De toute éternité aussi par conséquent Dieu a déterminé le nombre des élus, nombre qui ne souffrait

désormais ni diminution ni augmentation, voulu qu'il était par la sagesse immuable du Créateur.

La détermination absolue du nombre des élus est un acte primordial de la volonté divine, tandis que la détermination du nombre des créatures est un acte subséquent de cette adorable volonté; parce que c'est en vue des élus que Dieu se met en frais de création, les créatures n'existant que pour procurer des élus. Or, si Dieu n'était obligé de créer quoi que ce soit, du moins, le nombre des créatures étant fixé, sa puissance était redevable de ce nombre à sa sagesse; mais les réprouvés aussi bien que les élus sont du nombre des créatures; donc en ne créant pas les réprouvés aussi bien que les élus, Dieu se manquerait à lui-même, Il offenserait sa propre justice!

D'ailleurs la réprobation n'est qu'un décret porté non par anticipation, mais après la prévision de la chute délibérée d'une créature qui, de prime abord, était voulue pour son bien à elle. En un mot, cette créature n'a pas péché et ne s'est pas perdue parce qu'elle était réprouvée; mais elle est réprouvée parce qu'elle a péché et qu'elle s'est perdue; et dès lors, en la réprouvant, Dieu a également sauvégarde d'une manière admirable la justice distributive. Enfin nous verrons qu'en tombant, la créature réprouvée ne fait nullement échouer la part de glorification qu'elle doit à Dieu, raison de plus pour que le Créateur ne la laissât pas dans le néant.

Abordons maintenant notre sujet plus directement.

Dieu a créé les anges bons, et c'est surtout en reposant sur eux un regard satisfait qu'Il aura pu s'avouer que c'était là une œuvre excellente entre toutes. *Et vidit quod esset bonum!*

Cependant la Révélation, l'Histoire, nos luttes quotidiennes, tout nous prouve, jusqu'à leurs apparitions néfastes, qu'il exista en grande quantité des esprits mauvais et tellement mauvais que pour désigner l'un d'eux on dit tout court *le Mauvais*.

Monstres incomparables, défiant même le qualificatif de mauvais, ils s'imposent comme le mal personnifié et devenu légion. Qu'en conclure sinon que ces pires esprits sont

devenus, par leur faute, d'autant plus exécrables qu'ils étaient meilleurs et que tous ils sont tombés de bien haut !

Il résulte de ce fait que les cieus angéliques ont dû être à l'origine le théâtre d'une catastrophe morale, que seuls les anges restés bons seraient en état de nous expliquer ; catastrophe accompagnée certainement d'un triomphe simultané dû à une raison inverse et non moins mystérieuse pour nous.

Quand et de quelle façon cette catastrophe et ce triomphe se sont-ils produits ; quelles ont été les causes et les suites de la persévérance des bons anges dans le bien et de la prévarication de ceux qui d'anges sont devenus démons ; ces derniers sont-ils vraiment moins nombreux que les bons et pourquoi y eut-il combat entre les anges fidèles et les anges infidèles ; est-ce la victoire qu'ils remportèrent dans le combat ou un autre motif qui mérita aux champions de la bonne cause la gloire qui leur était promise, et entrèrent-ils de suite en possession de la béatitude ; s'est-il trouvé des prévaricateurs dans tous les ordres et, après leur chute, les hiérarchies se sont-elles conservées parmi eux ; bannis du ciel, sont-ils tombés en enfer ; l'enfer est-il un état ou un lieu déterminé ; si c'est un emplacement, où est-il situé ; comment les démons y sont-ils et peuvent-ils en sortir ; enfin pourquoi Dieu n'a-t-il pas usé de miséricorde et de longanimité envers ses anges comme envers l'homme ? — Autant de questions intéressantes dont il nous faut traiter.

Anticipant quelque peu sur ce que nous aurons à dire de la nature des anges, il nous faut considérer que sans doute les anges ont été créés dans le temps et en même temps que les autres créatures ; mais que le temps pour eux n'est pas comme nous l'apprécions ici-bas. La durée des anges ne se mesure point par les variations des choses de ce monde qui passe constamment pour aboutir à une ruine qui sera sa fin. Immuables autant que peut l'être la créature, ces esprits purs n'ont point à se guider sur le mouvement des astres : le jour, la nuit et la succession des corps pour eux n'existent pas : essentiellement immortels, ils ne finiront jamais, ils doivent

durer toujours parce qu'ils doivent agir constamment, leur temps à eux n'étant autre chose que la succession de leurs propres opérations.

Dieu n'a pas non plus créé les anges par époques, petit à petit comme l'univers, mais en une fois et tout d'un coup, selon l'exactitude absolue de ce verset inspiré des psaumes : *Dixit et facta sunt*. Il a dit et ils ont été faits.

Or ce fut là le premier instant de l'existence de tous les anges, aussi nombreux qu'ils soient. Tout ce dont il est question au chapitre vi de cette étude (1) est compris dans ce *premier instant*. Saint Thomas, qui fait cette distinction, renferme dans le *second instant* l'acte vertueux des uns et vicieux des autres, qu'expose le présent chapitre. C'est que de même qu'un acte humain n'occupe qu'un instant de la durée terrestre, c'est-à-dire le temps de penser et de vouloir, de même l'acte angélique ne dure qu'un instant de la durée des anges, instants qui se succèdent comme les actes eux-mêmes. Mais en raison de la pénétration de ces purs esprits, de leur science, de la richesse et de l'ampleur de leur activité, de l'énergie de leur vitalité, un seul de leurs actes peut valoir et comprendre tout ce que comprend et ce que vaut l'ensemble de nos opérations à nous durant plusieurs années de notre vie. Car si l'homme par essence n'est qu'un peu moindre que l'ange, l'ange par nature est incomparablement supérieur à l'homme.

Eh bien ! l'essor grandiose que nous avons essayé de décrire sous le titre du premier état des anges dans le ciel, fut l'objet du premier instant de leur existence. Ce fut leur premier acte, un premier élan de vie, mais un élan spontané, involontaire de leur part et conséquemment sans mérite pour eux, sans valeur morale. Ce fut plutôt la poussée de la puissance divine qui donnait l'être à ces milliards de vies angéliques. Ces anges que Dieu créait pour Lui se sentirent instinctivement porter vers leur Auteur avec toute l'énergie des admirables facultés qu'Il leur donnait. Tels les flots d'eau vive issus d'une région élevée et déversés par torrents rejaillissent avec impétuosité

(1) Voir le numéro de juin 1901 de la *Revue du Monde Invisible*.

vers le niveau de leur source, parce qu'ils obéissent aveuglément à leur nature.

Mais ce premier éclair de vie une fois donné, les anges se reconnurent, entrèrent en pleine possession de leur libre arbitre, leur volonté maîtresse d'elle-même se manifesta par un acte délibéré. Parvenus au second instant de leur vie, ils se sentirent doués de la liberté de spécification : libres qu'ils étaient de vouloir tel ou tel bien, de se porter vers telle ou telle chose. A ce moment Dieu leur fit la révélation qui leur convenait. Ornés de la grâce sanctifiante, appelés à une destinée surpassant infiniment leur nature, Dieu, parce qu'Il les appelait, leur devait de leur faire savoir surnaturellement comment Il désirait qu'ils méritassent d'être élevés à ce terme suréminent.

Ici les opinions théologiques se partagent en deux camps. D'après les thomistes une partie des anges, dès le second instant, se seraient, comme dans le premier instant, portés de nouveau vers Dieu, mais d'eux-mêmes cette fois-ci, délibérément et avec toute la ferveur de leur volonté. Leur premier acte a été un acte d'adoration à l'égard de leur Auteur, humble reconnaissance aussi, *Te Deum* solennel qui leur a mérité la gloire de la vision de Dieu à qui ils se donnaient sans retour. — Une autre partie des anges, au contraire, enivrés de leur splendeur vraiment ravissante, au lieu de tendre volontiers à la gloire du souverain Bien, visèrent leur propre gloire.

Oubliant qu'ils devaient tout au Créateur, ils se prodiguèrent à eux-mêmes et entre eux le culte de latrie, en dépit de la loi qui venait de leur être promulguée sur les hauteurs du Sinaï céleste. Un blasphème de mépris formel jeté à la face du Très-Haut infecta totalement leur activité d'un orgueil consommé, et consommé à perpétuité à cause de la perfection même de l'acte.

Suivant les scotistes, les anges auraient été mis à l'épreuve d'une difficulté à surmonter pour mériter l'éternelle béatitude. Les disciples du Docteur subtil appuient leur thèse sur ce qui s'est passé avec nos premiers parents. La complexion morale des esprits purs est semblable à celle de l'homme : il n'y a entre eux qu'une différence de perfection. Or le but

à atteindre étant le même des deux côtés, la voie à suivre doit être identique; c'est le chemin de l'épreuve : Le genre humain dans son chef fut éprouvé par ce qui convenait le mieux à sa terrestre nature, par un fruit de la terre. Les anges auront été mis en présence d'un fruit tout céleste : Le Verbe incarné né de la Mère de Dieu que nous ne saurions mieux saluer qu'en lui disant : Béni, ô Vierge, est le fruit de tes entrailles ! — Il fut enjoint à ces autres fils de Dieu d'adorer le Fils de la Vierge, de prodiguer des hommages de latrie à l'adorable Humanité de Jésus-Christ au nom sacré de qui tous genoux fléchissent au ciel comme sur la terre, et de prêter serment de fidélité à la Vierge Reine.

Les défenseurs de l'hypothèse ont pour eux, la parole de l'Homme-Dieu : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, » dit le Christ. Notre-Seigneur, Maître absolu de l'univers et des cieux est la première et la dernière lettre de l'alphabet qui compose l'histoire des siècles et de l'éternité. Dieu semble-t-il, n'a pu créer les anges et se faire connaître à eux, en leur révélant le mystère de la sainte Trinité, sans appeler leur attention spéciale sur le point principal, l'union hypostatique du Créateur avec la Créature, union de parachèvement des œuvres divines et qui rend le Verbe raison d'être principe et fin de toute chose. Les anges ont dû connaître cette vérité; ils ont dû connaître la parole qui les tirait du néant comme un enfant doit connaître sa mère; ils ont dû savoir que cette divine Parole incarnée, que le Christ requérait sur leurs hiérarchies éternellement et qu'ils étaient, eux, les sujets d'un roi et d'une reine.

L'opinion de Jean Scot nous paraît suffisamment étayée par le passage cité : « Je suis l'Alpha et l'Oméga. » Celui qui est le commencement et la fin de toute chose doit vraisemblablement avoir été aussi et être le commencement et la fin de l'opération angélique, de tous les actes des anges et surtout de leur premier acte, acte décisif s'il en fut. Cette opinion qui ne manque pas plus de sublimité que de fondement et qui s'accorde on ne peut mieux avec les textes révélés préconisant la cause de l'élection des bons anges et de la réprobation des mauvais, l'orgueil des uns, l'humilité des autres, la doc-

trine scotiste disons-nous, nous plait d'autant plus qu'elle offre l'avantage d'expliquer la chute d'une partie des anges si difficile autrement à concevoir. Comment en effet admettre que des intelligences aussi sublimes et aussi sages, créées dans la justice et pleines de grâce spirituelle, indépendantes de toute inclination inférieure, d'elles-mêmes et sans être tentées, se soient ainsi, délibérément et sans aucune raison déterminante, détournées de Dieu du Bien souverain que la plupart d'entre elles n'hésitaient pas à adorer, et par lequel celles-mêmes qui allaient pécher venaient d'être ravies !

Une épreuve s'impose donc, et l'on ne saurait en voir une dans la seule injonction faite à des créatures essentiellement bonnes d'aimer ce qui est bon comme Dieu !

On n'aime à voir des anges naître en chantant la salutation angélique et à entendre dès l'origine des cieux une mélodie infinie d'*Ave Maria* répercutés par les échos éternels de chœurs en chœurs. Marie est la souveraine des cieux. Le Très-Haut l'a montrée aux anges comme il devait la montrer un jour à l'humanité après la chute. Les anges ont dû s'humilier pour rendre à une nature inférieure à la leur les honneurs de l'hyperdulie et prêter à la Vierge, pour toujours, serment de fidélité, se consacrer à elle comme ses humbles sujets. Mais combien ils sont heureux et fiers désormais de s'être soumis à la volonté de Dieu, d'avoir une telle Reine à leur tête et de pouvoir contempler en Marie la plus belle des créatures de Dieu. Oh ! avec quelle allégresse et quelles délices ineffables ils la servent et lui prodiguent leurs hommages !

Le Christ est le Roi des anges. Lui-même au jour de la révélation, il leur a manifesté son Incarnation, ayant pour théâtre non le ciel mais la terre. Les anges se sont soumis au bon plaisir de leur divin chef et seigneur qui désirait s'unir plutôt à la nature humaine qu'à la nature angélique ; et les séraphins ont dû s'abaisser profondément pour adorer l'Homme en Jésus-Christ. Encore, si c'eût été l'Homme-Dieu couronné de gloire et immortel comme eux ; mais non, c'était l'homme de douleur devenu le rebut de l'humanité, condamné au dernier supplice dans les régions inférieures du monde et expirant misérablement sur un gibet, indigne de la terre même. *Ecce*

Homo, disait une voix aux célestes Dominations. Voilà votre Souverain et votre Dieu; brandissez l'étendard que vous lèguent les enfants d'Adam.

C'en était trop pour beaucoup d'Intelligibles ! Un Lucifer ne pouvait se prosterner devant le bois qui avait produit pour les faibles humains le fruit de la mort, et où pendait maintenant l'Auteur de la vie, son Dieu inanimé. Un épouvantable cri d'anarchie répondit à la voix révélatrice.

Non serviam ! blasphémait Lucifer.

Quis ut Deus ? ripostait Michel.

De la part des rebelles un orgueilleux défi aggravé d'une déclaration de guerre crachée à la face du Christ ! Un combat implacable s'en suivit comme l'a fait décrire à notre premier père, par l'archange Raphaël, le célèbre Milton, combat que poursuivront contre le Christ et son Église tous les démons de l'enfer, jusqu'à la fin des siècles; mais dans lequel leurs victoires mêmes seront des défaites aboutissant pour eux à une ruine éternelle.

En voyant de leur chef l'affront injurieux,
 Oui le triomphe est peint sur nos fronts radieux
 Bientôt de la victoire infaillible pressage
 Le cri de l'espérance et le cri du courage
 Demandent le signal : le signal est donné;
 Par l'ordre de Michel la trompette a sonné;
 L'*hosanna* solennel vole de bouche en bouche !
 D'un cœur non moins ardent, mais d'un air tout farouche
 L'ennemi fond sur nous d'un vol impétueux
 A peine eut commencé le choc tumultueux
 D'épouvantables cris dans les airs retentirent,
 Des cris tels que les cieux jamais n'en entendirent.
 Tel qu'un même incendie embrase deux volcans,
 Une même fureur anime les deux camps;
 Des nuages de traits pleuvent sur les armées
 Un orage brûlant de flèches enflammées
 Monte, siffle, et dans l'air traçant d'affreux sillons,
 D'une voûte de feu couvre leurs bataillons.
 De longs ébranlements de ce double tonnerre,
 Le ciel au loin mugit, et si de votre terre
 Le globe encor récent dans les airs eût roulé,
 Jusqu'en ses fondements le monde aurait tremblé.
 Faut-il s'en étonner, quand, mêlant leurs phalanges,

Se heurtaient des deux parts tous ces millions d'anges ;
 Dont un seul saisissant tous ces globes divers,
 D'un seul coup aurait pu les lancer dans les airs ?
 Eh ! de quelle terreur cette horrible mêlée,
 N'eût-elle pas rempli la nature ébranlée !
 Quelles convulsions, quel désordre fatal
 N'eût pas troublé la paix de leur séjour natal,
 Si Dieu n'eût mis un terme à tant de violence !

« Tout à coup du Très-Haut la victoire s'arrête,
 Et Michel haletant a rehaussé la tête :
 Dieu ne veut point les perdre ; il veut que pour jamais
 Ces ingrats soient bannis de l'éternelle paix,
 Epargnés par son bras devant son char rapide
 Tout fuit, tout est chassé comme un troupeau timide
 Jusqu'aux extrémités de l'empire des cieux ;
 L'effroi hâte leurs pas. Tout à coup à leurs yeux
 S'ouvre un gouffre profond, immense, épouvantable,
 D'où se voit des enfers le séjour lamentable.
 La foule, à cet aspect, a reculé d'horreur ;
 L'abîme est devant eux, derrière eux la terreur ;
 Poursuivis et tremblant sous la main souveraine,
 Vers le bord redouté la foudre les ramène,
 Là, plongeant dans la nuit leurs yeux épouvantés
 Tous des hauteurs des cieux tombent précipités :
 Ils tombent ; mais de Dieu la foudre inexorable
 Ne laisse point de trêve à ce peuple exécration,
 Et les poursuit encor de ses flèches de feu.
 « Cependant l'enfer tremble à ce tumulte affreux :
 Cet innombrable amas d'armes et de victimes,
 Jusqu'en ses profondeurs ébranle ses abîmes ;
 Il croit voir tout le ciel fondre en éclat sur lui ?
 La nuit s'en épouvante et lui-même aurait fui,
 Si la main du Seigneur sur sa base profonde
 N'eût assis pour jamais les fondements du monde.
 Durant neuf longues nuits, durant neuf jours entiers,
 Les bataillons vaincus roulèrent par milliers ;
 Du chaos étonné les régions tremblèrent,
 De leurs vastes débris ses gouffres se comblèrent (1).

Trop infimes sont les expressions humaines pour représenter à l'imagination ce que dut être cette première lutte des

(1) *Paradis perdu*, livre VI, traduction de Delille.

créatures; et si l'écroutement des célestes ennemis dans les enfers devait se mesurer, comme la chute des corps, par le temps et l'espace, ce n'est pas neuf jours et neuf nuits qu'eût duré la chute du parti criminel des neuf ordres, mais leur flot, plus large que l'univers, s'écroulerait encore toujours, océan de flammes, dans les gouffres du feu éternel.

Prochainement nous répondrons aux questions qui se sont posées plus haut sur les circonstances et les suites de la victoire des bons anges et de la défaite des vaincus.

Alfred VAN MONS.

(A suivre.)

REMARQUE. — A la tribune des lecteurs de la *Revue du Monde Invisible*, numéro de Mai, année courante, je rencontre une objection assez intéressante, dirigée contre un passage de mon étude sur les anges dans l'univers. Cela me fait songer qu'il pourrait être bien utile à cette étude et aux nombreuses questions dont elle traite, d'entendre les avis des personnes compétentes. Aussi je me permets de profiter de l'occasion pour prier les bienveillants lecteurs de la Revue de vouloir s'il y a lieu, me communiquer ici à fur et mesure, leurs objections, leurs critiques, leurs observations et les questions qu'ils pourraient avoir à me poser. S'il s'en présente, je les noterai avec soin et y répondrai après la publication complète de mon étude.

Alfred VAN MONS.

MAISON HANTÉE

(Suite.)

L'influence de ces états physiologiques ou plus ou moins pathologiques sur l'intelligence, la raison, en modifiant la responsabilité individuelle, donne lieu en droit pénal plus encore qu'en droit civil, à des appréciations très délicates ; mais on peut *poser comme règle générale* que si *l'exercice de la raison a été complètement suspendu*, la criminalité a disparu aussi ; QUE SI LA RAISON, SANS DISPARAITRE COMPLÈTEMENT, A ÉPROUVÉ MOMENTANÉMENT UNE GRAVE ATTEINTE, LA CRIMINALITÉ A DIMINUÉ AUSSI.

« Les sens du somnambule (dit Hoffbaner) cité par Bryand et Chaudé, sont fermés à la plupart des impressions ; toutes ses facultés sont paralysées par le sommeil, à l'exception de celle qui se trouve actuellement en exercice, on ne peut dire que le somnambule agisse avec la même réflexion et le même discernement que dans l'état de veille ordinaire. *Le trouble qu'il éprouve, les accidents auxquels il est exposé s'il vient à être éveillé brusquement, prouvent qu'il n'obéissait auparavant qu'à une sorte d'IMPULSION MACHINALE ; QU'IL N'A RÉELLEMENT PAS LA CONNAISSANCE DE SES ACTIONS...* Si bien que dans l'ancienne jurisprudence le somnambulisme était assimilé à la démence. » (*Dormiens furioso æquiparatur.*)

Le somnambule ne doit donc pas être regardé comme responsable de ses actes (pas plus que le monomane qui a un grain de folie, un commencement de folie), la monomanie étant le rêve de la personne éveillée.

Pour le somnambule pas plus que pour le monomaniac, il n'y a donc pas de culpabilité.

Puisqu'il faut pour qu'il y ait crime ou délit, le concours simultané et non successif du fait et de la volonté... Tout au plus si, connaissant sa maladie, ou la famille étant prévenue,

le somnambule ne prend aucune des précautions qu'indique la prudence, il pourrait être considéré comme coupable, non du crime ou délit qu'il aurait commis : mais du moins, d'imprudence, et déclaré responsable de cette imprudence. Ce serait une erreur que de prétendre que la folie partielle, c'est-à-dire la monomanie est insuffisante pour faire absoudre un accusé, qu'elle n'excuse pas les crimes ou délits commis par ceux qui en sont atteints... La loi n'a pas distingué entre l'aliénation générale ou partielle, quels que soient le genre et l'étendue de la manie. Du moment qu'il y a désordre patent des facultés intellectuelles ou morales, elle décharge toute responsabilité, et cela doit faire prononcer l'absolution de l'accusé... C'est un être digne de pitié, on ne peut lui infliger une peine pour des actions auxquelles sa volonté n'a point eu de part. On ne met plus en doute, en jurisprudence, que la monomanie ne soit exclusive de la culpabilité.

Bien des fois, le ministère public a devancé les efforts de la défense, et abandonné l'accusation lorsque les débats venaient prouver la monomanie de l'accusé.

Fréquemment, les juges d'instruction ou les chambres de mise en accusation rendent, dans de semblables circonstances, des ordonnances et des arrêts de non-lieu. En droit, il n'y a ni crime ni délit lorsqu'un prévenu était en état partiel ou total de démence au temps de l'action. (Cod. pén., art. 64.)

La conséquence de cet article est de faire cesser dès que cet état est dûment connu, toutes les poursuites criminelles ou correctionnelles, auxquelles aurait donné lieu le fait imputé à l'individu ayant un trouble avéré et manifeste dans ses idées, sauf à prendre les précautions et les mesures que la prudence exige et que la loi autorise.

Donc, pour conclure enfin et pour paraphraser cette observation, les faits singuliers de la C... ci-dessus relatés, ont pu intéresser le ministère public : mais c'est bien sagement qu'il n'a pas cru devoir donner suite aux poursuites, et mettre davantage en mouvement l'action publique.

Exemples de cas variés se rapprochant plus ou moins de notre sujet et réflexions humoristiques s'y rapportant.

Pour ma part, je ne suis pas opposé à admettre la relation des esprits entre eux. On ne peut nier la matière ! on ne peut nier l'esprit ! l'âme et le corps par conséquent !

De même qu'on ne peut nier l'influence du moral sur le physique ! Eh bien ! Comment expliquer certaines presciences, certaines divinations, certaines intuitions et déclarations plus ou moins prophétiques, qui se réalisent, certains rêves qui se trouvent vrais par la suite et certaines annonces de voyantes ou d'extatiques, ou de somnambules ou d'hypnotisées, qui se trouvent exactes dans l'avenir !

Pour moi, je connais une dame qui est tombée plusieurs fois en léthargie, mort apparente (de ληθη oubli, γιαντ par engourdissement), sommeil profond et prolongé, bien voisin de la mort, dans lequel elle savait non seulement ce qui se passait près d'elle et même au loin, à ce moment-là précisément où elle était sans connaissance aucune, les yeux fermés, insensibles à la lumière, le corps insensible à la douleur même qu'auraient dû provoquer les pincements, les piqûres et les brûlures, etc., avec toute l'apparence de la mort : mais encore sachant ce que les personnes de son entourage avaient pensé, tout en la voyant avec émotion, dans une pareille position et vous le disant aussitôt qu'elle était réveillée, et qu'elle avait recouvré l'usage de ses sens.

Le somnambulisme, c'est l'éveil apparent dans le sommeil : la léthargie, c'est la mort apparente dans le sommeil !...

Et ces hypnotisées qui vous disent parfois, ce qui se passe au loin, et ce qu'on fait sans le voir, et ce qu'on pense sans qu'on l'ait dit, et ce qui s'est passé jadis, et parfois ce qui se passera plus tard.

Et ces extatiques comme M^{lle} Couëdon, avec ses prophéties, etc., etc., etc...

Il y a des choses vraiment bien surprenantes !

Par exemple les cas de télépathie : Les journaux ont relaté

le fait d'une dame qui dans son sommeil a vu positivement son fils soldat mourir à Madagascar, où il était en expédition. En rêve! elle le voit rendre l'âme dans les affres de l'agonie, elle a vu les personnes qui l'entouraient, si bien que leur physionomie est restée gravée dans sa mémoire! Elle a vu, même, les objets l'environnant dans sa tente et au dehors; comme si elle y avait été, près de lui. Elle a entendu ses dernières paroles : « Monsieur le major, vous direz à ma mère que ma dernière pensée, avant de mourir, a été pour elle! et vous sergent, vous rapporterez ma montre à ma mère, comme dernier souvenir ! et vous lui direz que vous m'avez vu mourir en pensant à elle!... »

Éveillée en sursaut, elle ne peut croire que ce soit un rêve, qu'elle a fait, tant il lui a paru extra-lucide! Son mari s'efforce de lui prouver qu'heureusement il n'en est rien! et que c'est bien un cauchemar! Elle croit toujours, quand même, à la réalité de tout cela! Je l'ai si bien vu, dit-elle, que rien ne me sortira de l'idée que c'est bien vrai! et réellement arrivé!...

Le temps se passe; pas de nouvelles! Quand, plusieurs mois plus tard, le major et le sergent revenus de Madagascar vinrent faire une visite à cette malheureuse mère, et vinrent lui apprendre la trop réelle réalité de son rêve! avec l'exactitude de tous les détails qu'elle avait vus! et les paroles textuelles qu'elle avait entendues, au jour et à l'heure même du décès de son pauvre fils!

Un médecin, digne de foi, a en rêve, un vrai cauchemar, le triste pressentiment de la mort de son excellente mère, qui était au loin, et qu'il n'avait su gravement malade, et son triste songe ne s'est que trop réalisé; car le lendemain même, il recevait, par une dépêche, la pénible confirmation.

Un excellent religieux, très instruit, avec lequel nous cautions de ces choses, me dit : Mon brave Docteur! croyez-moi! bien que ce que je vais vous dire, ne soit, de ma part, qu'une simple vue de mon intelligence : Croyez que les âmes peuvent communiquer parfois avec d'autres esprits, pour en avoir des communications, sans quoi il est impossible d'expliquer

scientifiquement ces faits. Voyez-vous, il est des états voisins de la mort, comme le sommeil, le somnambulisme, l'hypnotisme, anesthésie par le chloroforme ou l'éther, etc., la léthargie, etc., etc. où l'âme est presque sur le point de quitter le corps (*anima separata*), et l'âme presque débarrassée des liens du corps, de ses enveloppes charnelles, est déjà plus libre, prête à s'envoler, ne pourrait-elle pas alors, avoir plus facilement des relations avec les autres âmes? avec les autres esprits?

Je vous donne cela, certainement, à prix d'emplette; mais il peut y avoir du vrai, après tout; car je ne vois pas d'autre moyen d'expliquer ces faits surprenants; par exemple les faits de télépathie, etc., etc.

Il ne faudrait pas de parti pris s'opposer à toute doctrine établie sur les croyances aux manifestations des âmes des morts, et s'opposer donc complètement aux théories du spiritisme... (Spiritisme venant du mot *spiritu*, esprit.)

Tout cela a besoin d'éclaircissements, et nous ne sommes pas encore fixé.

Il y a certainement des cas encore plus étonnants qui défient toute explication; par exemple : les cas de *lévitation* rappelant l'état des *corps surnaturalisés*, d'après la résurrection des corps glorieux (symbole des apôtres) de corps spiritualisés!

Mais ne parlons pas ici des théories du corps astral qui nous dépassent et n'insistons pas sur ces questions troublantes d'ailleurs absolument étrangères à notre sujet.

Mais les croyances superstitieuses poussant à la peur qui les accompagne généralement, empêchent souvent de comprendre les faits et les choses les plus simples et de les interpréter comme il faut, ou vous empêchent de les voir telles qu'elles sont, en réalité!

La superstition et la peur peuvent souvent, autrement dit, troubler les gens et leur faire croire que certaines choses sont fantastiques, quand il ne s'agit, en réalité, que des choses les plus ordinaires et les plus simples! même dans des cas bien moins compliqués que celui qui nous occupe.

Je connais deux frères, qui déjà grands garçons, étaient couchés dans deux chambres séparées par une simple cloison, au fond d'une grande maison de campagne : il faisait un grand vent ! une sorte de cri, de gémissement, de grincement répété les impressionna si fort qu'ils se donnèrent à la peur, et qu'ils se mirent à pousser des cris de frayeur, qui les excitaient encore mutuellement à la peur, sans qu'ils aient osé se lever pour se rendre compte ! Ils criaient si fort, que leur bonne mère, occupant un appartement éloigné au fond d'un corridor, se leva inquiétée par ces cris, accourut et leur fit bien honte d'être si peureux à leur âge ! que de s'être effrayés du bruit que faisait tout simplement un volet agité et poussé par le vent, en tournant ainsi sur ses gonds !

Un charmant homme, ancien préfet, avec lequel je causais de ces faits surprenants de la C..... à l'époque où ils venaient de se passer, me dit qu'étant dans sa préfecture, il reçut la visite d'un conseiller général qui lui conta ses ennuis et l'engagea à venir chez lui dans le but d'essayer de comprendre et de faire cesser un bruit que personne ne comprenait chez lui, et qui se reproduisait tous les soirs, consistant en treize coups (le chiffre cabalistique), fortement et distinctement frappés dans la cheminée au moment où on se mettait à table. Les dames en avaient conçu une telle crainte et même en éprouvaient une telle frayeur, qu'elles s'étaient figuré que c'était un avertissement mystérieux et qu'elles avaient fait dire déjà de nombreuses messes pour leurs défunts ; mais que cela n'avait pas cessé, quand même, et que cela continuait toujours depuis quelques mois et que la peur et l'inquiétude l'avaient gagné lui aussi, et que, n'osant en parler à tout le monde, il s'adressait à moi, comme ami, c'était... Il insista tant et si bien, comme un service signalé à lui rendre que je le suivis dans son château...

Le soir, en effet, avant de nous mettre à table, pour dîner, nous étions tous là, réunis, et, après avoir attendu, nous entendîmes exactement le bruit habituel des treize coups bien frappés et bien comptés, le bruit de ces coups venait de la cheminée. C'était surprenant en effet ! j'en convins.

Sous le coup de cette impression pénible le dîner ne fut pas gai !

Je demandais le lendemain à vivre à l'anglaise, libre de rentrer et de sortir de ma chambre à ma guise, et d'y faire porter mes repas.

Le lendemain au soir, avant le repas de mes hôtes, je descendis dans le jardin, où j'avais remarqué une charmille qui dépassait une muraille, sous laquelle se trouvait une vaste cour, derrière le château, dans le mur duquel se trouvait construite la cheminée, en question, du salon...

Je fumais là, tranquillement un cigare, en attendant les événements, quand je vis sortir, par une porte du rez-de-chaussée, qui de la grande cuisine, donnait dans la cour, la servante et le domestique qui apportaient à manger aux porcs et qu'ils en revinrent après avoir ouvert les portes des étables pour permettre aux animaux de sortir au frais. Je remarquais alors qu'un de ces gros animaux, pesant environ 200 kilos après avoir mangé à son aise, vint se frotter, pour se gratter, après une longue, large et lourde pierre, adossée au mur, contre lequel elle était incomplètement appuyée.

A chaque secousse, la pierre était basculée, et à chaque choc je comptais un coup, coïncidence curieuse, j'en comptais bien treize; mais heureux d'avoir enfin trouvé qui faisait le diable ! je montais apprendre l'heureuse découverte à mes hôtes, qui avaient aussi compté les treize coups frappés comme *d'habitude* dans la cheminée.

Celle-ci ayant conduit le son, comme un porte-voix, ou un tube acoustique; et le lendemain tous mes hôtes purent avec joie et satisfaction constater le manège du gros animal et dissiper ainsi toutes leurs terreurs.

Un autre fait. Mon ancien domestique, celui qui eut tant peur du soufflet lancé entre ses jambes, étant revenu me voir, me conta pour histoire, un fait qui se serait produit dans une maison de cultivateurs où il s'était loué depuis son départ. La nuit on entendait du bruit. Un matin on trouva le taureau animal peu commode, attaché avec une vache. Une nuit qu'il ne dormait pas, il reconnut la vieille femme de la maison qui

se promenait en chemise. Il en prévint son fils, le propriétaire de la maison, qui, en observant plus attentivement sa mère, s'aperçut de la réalité du fait. Et la peur fut dissipée dans la maison par cette trouvaille. Mon ancien domestique reconnaissait ainsi que mes avis précédents lui avaient fait du bien et lui avaient rendu service.

Un brave homme, digne de foi, m'a affirmé qu'au service militaire un de ses camarades étant de faction devant un évêché, vit par un beau clair de lune, en pleine nuit, un homme tout en chemise, quoique en hiver, et par un froid de loup, monté sur le toit d'une haute maison et qui, arrivé lestement jusqu'au haut du faitage, s'était mis là, à cheval, sur l'arête du toit, et gesticulait!...

Le pauvre soldat ne pouvait quitter son poste, et ne savait comment porter secours à cet imprudent, qui devait infailliblement se tuer en redescendant...

La sentinelle en prévint le corps de garde qui faisait la patrouille, et les hommes purent comme elle voir et constater le fait, ce qui prouvait bien qu'elle n'avait donc pas été induite en erreur, par quelque illusion de ses sens abusés...

Mais l'officier fit observer avec beaucoup d'à-propos, que cet homme devait être somnambule et qu'il ne fallait pas le réveiller en criant ou en voulant lui porter secours, parce qu'il pourrait bien, étant ainsi réveillé brusquement, tomber en bas et se tuer net!...

On attendit donc tranquillement et au bout d'un moment, on vit le somnambule redescendre adroitement, marchant avec la souplesse d'un chat, se retenant avec le pied sur le bord de la dalle et puis rentrer sain et sauf, par une lucarne du grenier, pour aller, sans doute, se remettre placidement et tranquillement au lit!

Étant en état de veille, bien certainement cet homme n'eût pas osé ainsi monter sur le toit d'une maison élevée, sans cordages pour se retenir et même il n'aurait pas pu entreprendre cette ascension vertigineuse sans être en grand danger de mort accidentelle.

Quelle n'est pas donc l'adresse et la vigueur des somnambules!

Mais les cas ne sont pas extrêmement rares, et on pourrait, en cherchant bien, en donner d'assez nombreux exemples.

Fodéré, et après lui tous les auteurs (entre autres Briand et Chaudé, *Médecine légale*), rapportait un exemple singulier de *somnambulisme*.

« Le prieur d'un couvent racontait qu'il avait parmi les religieux placés sous sa direction, un moine sujet à des accès de somnambulisme; une nuit, tandis qu'il étudiait et qu'il avait prolongé fort tard son travail, il voit entrer dans sa cellule, ce religieux, les yeux ouverts et fixes, tenant à la main un couteau, il marche droit vers le lit, cherche avec la main l'endroit où doit se trouver le corps, et porte à la place qui aurait dû être celle du cœur trois coups, avec une telle force qu'il perce le lit de part en part; sa figure jusque-là contractée, ses sourcils froncés se détendent tout à coup, et son visage exprime le calme et la satisfaction; puis, sans que la lumière des lampes le réveille, il ouvre et ferme discrètement les deux portes, et rentre dans sa cellule, où il se couche tranquillement.

« Le lendemain interrogé par le prieur, sur les rêves qu'il peut avoir faits, il lui raconte qu'il a eu, en effet, un rêve étrange : que sa mère lui était apparue en songe, lui avait appris que le prieur était l'auteur de sa mort et lui avait donné l'ordre de la venger; qu'il avait alors rêvé qu'il se levait et l'avait poignardé; mais qu'il s'était bientôt réveillé tout en sueur, et bénissant Dieu d'avoir été le jouet seulement d'une illusion. Grands furent son étonnement et son désespoir quand il apprit ce qui s'était passé; le prieur ne lui infligea aucune punition et se contenta de donner l'ordre de fermer désormais la nuit la porte de sa cellule. »

Un ancien interne des hôpitaux était de garde la nuit, quand on lui amena à la salle d'attente, un homme que des gardiens de la paix avaient arrêté dans les rues; il parcourait les rues et les places tout endormi, en costume très léger, sans qu'on puisse l'éveiller, sans qu'on puisse en tirer une réponse! Abandonné à lui-même, le voilà parti : il allait tout droit devant lui! S'il rencontrait un arbre ou l'angle d'une maison,

il changeait forcément de direction, en reprenant une autre direction opposée et rectiligne, jusqu'au moment où il se cognait de nouveau contre un nouvel obstacle, pour reprendre encore une autre direction latérale ou opposée...

Une fois amené dans la salle de garde, M. l'interne lui posa des questions, pas de réponse! rien! Alors on le fait sortir sous les arceaux, où il se remit à marcher d'une façon rectiligne, jusqu'à la rencontre d'un pilier ou d'un mur, qui le faisait changer de direction.

Enfin l'interne à bout de patience, et fortement intrigué, lui jeta de l'eau fraîche à la figure, tout en soufflant ensuite dessus!

Cette impression de fraîcheur subite suffit à changer l'équilibre cérébral; cet homme tomba et eut là une crise avec tous les signes d'une attaque d'épilepsie... Quand il fut revenu à lui, il demanda où il était et ce qu'il faisait, il provoqua des explications, mais il ne se rappelait de rien!

Mais il dit que ce n'était pas la première fois que pareille chose lui arrivait! qu'étant dans un état si dangereux pour lui-même, il désirait que d'accord avec sa famille, on puisse s'entendre pour le mettre en lieu sûr et dans les conditions désirables à ne pouvoir renouveler ses fâcheuses et dangereuses promenades nocturnes.

Voilà un cas évident d'épilepsie larvée participant du somnambulisme! Tandis que dans notre cas c'est la monomanie participant du somnambulisme, c'est-à-dire ayant un rapport de l'une à l'autre, le cas marquant ainsi une transition du rêve du somnambule au rêve du maniaque.

Citons des cas de transition brusque du sommeil à la veille, car tout s'enchaîne dans la nature, aussi bien dans l'état normal que dans l'état anormal!

Voilà les explications fournies et les exemples cités par Briand et Chaudé sur l'*État intermédiaire entre le sommeil et la veille*.

« De même que, lorsque nous nous endormons, nous conservons encore *plus ou moins* longtemps l'idée des objets, dont nous venons de nous occuper, et que notre imagination nous les retrace souvent dans nos rêves, de même aussi, lors-

que des idées plus ou moins bizarres, plus ou moins extravagantes, se sont emparées de notre esprit pendant le sommeil, elles ne nous quittent pas tout d'un coup quand nous nous réveillons. Dans cet état, qualifié par Casper d'*ivresse du sommeil* pour peu que le réveil soit brusque, les premiers objets qui frappent nos sens sont modifiés par les idées antécédentes, comme à la faible lumière de la nuit les objets que nous voyons sont altérés par les fantômes de notre imagination. Nous sommes déjà en état d'exécuter des mouvements avec une certaine précision, que nos sens ne sont pas encore complètement éveillés; et souvent ces mouvements se rapportent, non pas à notre état réel, mais à celui dans lequel nous croyons être, en mêlant aux idées qui nous ont occupés les sensations obscures des objets qui nous environnent réellement. »

« 1^{er} EXEMPLE : Un ouvrier s'éveille subitement dans le milieu de la nuit, il se figure voir un spectre s'avancer; la frayeur, l'obscurité ne lui laissent rien distinguer de plus, en un moment il s'est élancé de son lit, il a saisi sa hache qui se trouvait à sa place habituelle non loin du lit, il a frappé... Le prétendu fantôme était sa femme, qui mourut le jour suivant!

2^e EXEMPLE : Un jeune homme était descendu dans un hôtel de Lyon dans la nuit du 1^{er} janvier 1843. Tout à coup il se réveille en sursaut, il pousse des cris, l'hôtelier se présente, il se jette sur lui et lui fait de profondes blessures, on le désarme et on l'arrête, il affirme qu'il a vu et entendu l'aubergiste donner la mort à deux personnes dans la chambre voisine, et qu'il a voulu courir à leur secours; il persiste énergiquement dans ses déclarations, et après une instruction, une ordonnance de non-lieu est rendue en sa faveur.

Il est évident que dans le passage du sommeil à la veille, l'homme ne jouit pas tout de suite du libre et complet exercice de ses sens, qu'il n'a pas toujours dès le premier moment, la conscience de ses actions, et qu'il faudrait qu'un examen attentif du caractère de l'individu, de l'intérêt qu'il peut avoir et de toutes les circonstances du fait, éclairât la conscience des magistrats et des jurés: malgré toutes les

investigations, qu'elle aurait été dans l'exemple du jeune homme que nous venons de citer, la décision, si la veille une discussion avait eu lieu entre l'hôtelier et lui, ou si l'on avait pu le soupçonner d'avoir voulu commettre un vol, n'aurait-on pas eu peut-être une erreur judiciaire à déplorer. »

Ceci nous fait voir la relation des troubles du sommeil avec les troubles de la veille.

Évidemment, je ne cite pas les cas comme absolument identiques au nôtre, telle ne peut être mon idée et ma prétention, mais comme *transition* des désordres cérébraux durant le sommeil aux désordres cérébraux à l'état de veille; mais notre cas s'y rattache en ce sens que, d'après la définition scientifique la monomanie est le rêve de la personne éveillée, c'est pour montrer la transition possible de l'état de sommeil troublé à l'état de veille désordonnée. Mais, évidemment aussi, dans le cas qui nous occupe, le trouble de la nuit pouvait ainsi bizarrement se prolonger dans la journée; la nuit c'était par le somnambulisme! et la journée c'était par la monomanie que se traduisait le désordre mental de cette pauvre et intéressante jeune fille.

Si les cas de somnambulisme ne sont par rares, les cas de *monomanie passagère* ne sont pas extrêmement rares, pas plus que les cas de monomanie chronique ou définitive qui peuplent nos maisons de santé!

Cependant il ne s'est peut-être pas constaté un cas aussi original que celui qui nous occupe, avec une association simultanée chez la même personne du somnambulisme la nuit, et de la monomanie la journée.

Il y a peu d'exemples offrant un pareil caractère d'*extravagance imperceptible*. Il est peut-être impossible de trouver un cas absolument identique au nôtre, bien qu'il puisse se trouver de nombreuses analogies, soit dans le somnambulisme, soit dans la monomanie.

Car, d'ailleurs, les formes de l'un et de l'autre varient à l'infini, suivant les sujets qui en sont atteints, suivant les antécédents ou les circonstances qui les provoquent.

Les cas de monomanie sont souvent bien difficiles à diagnostiquer. Ce sont souvent les plus dangereux, car on ne s'en

métie pas et on ne peut pas les soupçonner aussi facilement que la manie avérée.

En visitant les maisons de santé, que de types bizarres on rencontre, atteints de différentes monomanies bien diverses.

En visitant l'établissement de fous de C..., je me rappelle avoir vu un charmant homme, fort distingué, la poitrine charmée de décorations, qui nous fit lui-même les honneurs et qui tout fou qu'il était, nous expliquait les cas de folie des autres pensionnaires de la maison. Il raisonnait très bien et nous disait que c'était des jaloux et de mauvaises gens qui dans sa famille l'avaient fait enfermer pour lui nuire et pour le priver de sa fortune et se l'approprier et puis tout d'un coup sa toquade lui venait et il vous débitait cette bourde colossale, avec l'assurance de la plus formelle conviction : « Je suis, disait-il, comme la sainte Trinité ; je suis trois personnes dans le même individu : mon vieux corps ! le voilà qui vous accompagne et que je vous présente, celui-ci c'est le vieux, un ancien serviteur de la patrie ! qui a gagné toutes ses décorations sur les champs de bataille, par des actions d'éclat, de courage ! par de brillants faits d'armes. — Mais mon jeune corps est au grand théâtre ; là, je chante dans la personne du grand ténor léger V... et ma belle voix est couverte d'applaudissements frénétiques. — Mon âge moyen est représenté par le général D... qui doit passer la grande revue sur la place des Q... et là, venez-y, je vous ferai bien placer pour que vous puissiez, à votre aise, me voir passer brillamment avec mon état-major, sur le front de mes troupes, présentant les armes !... »

Après un moment de calme et le premier étonnement passé, ce pauvre monsieur reprenait le cours normal de ses idées, il continuait la conversation interrompue et causait de tout avec intelligence et raison même, avec esprit et beaucoup d'à-propos, pourvu qu'il ne revienne pas à parler de son histoire de la sainte Trinité, car là il divaguait de nouveau avec son idée fixe de ses trois personnes dans le même individu.

A part cette toquade il causait bien et expliquait tout clairement. Il nous fit voir lui-même et causer avec un lunatique (1).

(1) Lunatique se dit d'un sujet fantasque, capricieux, dont l'esprit est supposé changer suivant les phases de la lune.

un pauvre jeune homme des meilleurs élèves de polytechnique, qui une fois ou deux par mois, le plus souvent aux changements de lune, dit-on, était pris de l'idée incroyable, dégoûtante et bizarre de se couvrir tout le corps d'excréments, au moment même le plus imprévu ! Si bien que pour le saisir, les gardiens, tenant des draps roulés bout à bout, deux à deux et venant en sens inverse, ne pouvant l'attraper avec les mains, l'entraînaient ainsi dans la piscine pour l'y faire se débarbouiller à son aise, tout en lui rafraîchissant ses idées, grâce à un jet vigoureux de la douche. Et cependant c'était un jeune homme très intelligent qui dans ses moments de lucidité, pouvait faire les calculs les plus difficiles, etc., etc.

Notre gracieux cicérone nous fit promener ensuite avec un ancien professeur de philosophie, qui tout en raisonnant très bien, mangeait constamment. Il était atteint de boulimie, anomalie de digestion qui consiste dans une faim excessive et pendant qu'il pérorait tranquillement et gravement, la bouche pleine, il mordait, de temps en temps, à belles dents, le bout d'un grand, gros et long pain qu'il tenait sous son bras, en guise de bombonne.

Il nous fit voir un autre pauvre monsieur atteint de monomanie de la chasse, qui passait toute sa journée à battre les massifs du parc, avec un fusil en bois, en excitant constamment ses chiens absents : Hé ! Tabot ! hé ! Médor ! hé ! par ci ! hé ! par là ! et raisonnant bien d'ailleurs quand on l'interrogeait sur autre chose que la chasse !

Enfin, pour en finir dans ces citations qu'on pourrait multiplier à satiété, il nous fit voir des messieurs ayant la monomanie du billard et qui jouaient constamment à qui ferait le plus de carambolages au point de ne pas prendre le temps de manger à leurs repas, et cependant ils causaient très bien d'ailleurs, quand on leur parlait ; mais tout en jouant constamment.

Heureusement que toutes les monomanies ne sont pas permanentes, il peut y en avoir de passagères ; mais malheureusement elles sont sujettes à se prolonger ou à récidiver.

On a pu saisir la relation du somnambulisme et de la monomanie et ces états peuvent être produits par l'hypnotisme.

De nos temps on a poussé la question de l'hypnotisme fort loin, et on s'est appliqué à multiplier les expériences sur certains sujets favorables, mais ces passes pour obtenir le sommeil hypnotique et pour produire la suggestion, ne sont pas sans danger.

Un témoin oculaire me dit avoir assisté au théâtre de B..., à une séance d'hypnotisme donnée par le fameux Dr Donato. En entrant dans la salle, je reconnus, me dit-il, sur la scène, parmi les sujets qui avaient été choisis (par le brillant imprésario) un jeune homme que je connaissais bien, d'un tempérament très nerveux porté à l'onanisme, car il était porté à dessiner par plaisir les choses les plus lubriques. L'adroit docteur avait bien su le trouver parmi les spectateurs ! Il hypnotisa donc tous les sujets choisis, après les avoir endormis, il les fit mettre dans des positions impossibles, et il les y fit se maintenir un temps incroyable, contre toutes les règles de l'équilibre. Puis il leur suggéra à tous qu'il y avait le feu au Bazar de la Charité et qu'il fallait sauver les personnes les plus lourdes : alors ces êtres *diabolisés* sautent sur les estrades, sur les dossiers des fauteuils, vont entreprendre une bonne grosse dame qu'ils veulent enlever de toute force : d'autres grimpent au paradis, en prenant à bras-le-corps les grosses colonnes et parviennent ainsi à grimper jusqu'à l'étage le plus élevé, ce qu'ils n'auraient jamais pu faire en état de veille, tant ces colonnes étaient lisses et grosses. L'expérimentateur dut les faire arrêter de rigueur et puis les réveiller en leur inculquant l'idée que l'incendie du bazar était éteint. pour que la scène ne tournât pas au tragique.

Ce qu'il y a de certain, c'est que généralement le somnambule et l'hypnotisé ont certaines facultés très développées à l'exclusion de celles de la connaissance et de la raison : ils sont même plus forts et plus adroits qu'ils ne le seraient éveillés.

De même, le maniaque a les nerfs surexcités par l'idée maitresse qui le fait penser et agir avec extravagance, et son adresse peut être décuplée comme celle du somnambule.

Ainsi peut-on s'expliquer la force, l'adresse et la rapidité

d'exécution de tous les tours inconscients joués par notre jeune personne atteinte momentanément de monomanie doublée de somnambulisme.

Toujours est-il que j'ai tâché d'exposer de mon mieux, de développer et d'éclaircir le cas obscur des soi-disant revenants de la C...

J'ai tenu à discuter et à bien asseoir mon diagnostic, et puis à faire saisir la relation possible entre les troubles de somnambulisme et ceux de la monomanie, en m'appuyant sur ce cas qui m'a paru les réunir dans le même sujet, et à n'en pas douter.

Et je crois bien être arrivé à trouver l'explication vraie et la seule possible, en me basant sur les connaissances médicales acquises et admises dans la science.

Cependant si on trouvait quelqu'autre explication scientifique à pouvoir opposer à la mienne, je serais curieux de la connaître. Mais je doute fort qu'on puisse y arriver, tant je suis convaincu du bien fondé de ma démonstration, à laquelle je ne puis entrevoir la moindre objection scientifique.

Dr IGNOTUS.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

MYSTÉRIEUSE DISPARITION

C'est encore aux *Souvenirs de la marquise de Créquy* que nous empruntons le singulier récit suivant.

La comtesse de Saulx, Tavannes et Fasançais avait toujours passé pour un personnage étrange. Elle était sœur du chanceux d'Aguesseau, et son mari, lieutenant général de Bourgogne et grand bailli d'épée, était mort en 1703.

M^{me} de Saulx avait des habitudes farouches, des passe-temps occultes et des allures ténébreuses; aucune liaison suspecte, à la vérité, mais nulle amitié connue, et non plus de relations avec ses propres parents qu'avec la famille de son mari.

Elle habitait presque toujours un vieux et sombre château nommé Lux, qui n'est guère éloigné de Saulx-le-Duc en Bourgogne, et lequel château de Lux est le chef-lieu d'une baronnie qui provenait de son chef. M^{me} de Saulx disparaissait quelquefois de chez elle à l'insu de toute sa maison sans que personne l'eût vue sortir, et sans qu'on pût imaginer ce qu'elle était devenue. Ensuite on entendait sonner de sa chambre au bout de sept ou huit jours d'absence et de profond silence. On la retrouvait dans ses appartements comme si de rien n'était et toujours avec les mêmes habits dont elle était vêtue le jour de sa disparition. M. le prince de Condé, gouverneur de la province, et M. Bouchut, l'intendant de Bourgogne, ont toujours dit que les plus fins matois du pays n'y pouvaient rien voir et n'y comprenaient rien.

La comtesse de Saulx se retire dans sa chambre un samedi soir; elle envoie coucher ses femmes en leur disant qu'elle ne veut pas se déshabiller encore et qu'elle y pourvoira plus tard. On l'entend fermer les verrous de la porte de sa chambre, et ses deux filles en causèrent en s'en allant, parce que

leur maîtresse ne lisait et n'écrivait presque jamais, et surtout parce qu'il ne se trouvait dans sa chambre à coucher aucun livre, ni rien de ce qu'il aurait fallu pour écrire. — Comprenez-vous ce que madame va faire toute seule dans sa vieille tour? — Dieu le sait, et Dieu veuille...

Il est bon de vous dire que c'était une tourelle du château qui formait les parois de cette chambre. Elle était éclairée par une seule croisée garnie de barreaux très solides et très serrés. La cheminée, suivant l'ancien usage, était barrée dans le tuyau par une double croix en fer. Cette même chambre était sans cabinets, sans issue et sans aucune autre ouverture que cette fenêtre grillée, la cheminée barrée et la porte d'entrée dont cette étrange personne avait eu soin de pousser les verrous. Enfin ladite chambre était précédée d'une grande pièce où couchait une vieille demoiselle d'Aguesseau que sa mère avait recueillie chez elle parce que c'était une espèce d'idiote, et peut-être aussi parce qu'elle pouvait payer une forte pension.

Voici l'état des lieux et voici l'état des choses.

On était entré le lendemain comme à l'ordinaire, à sept heures du matin, dans cette grande pièce qui servait de passage ou d'antichambre, et où l'on faisait coucher M^{lle} d'Aguesseau. On l'avait trouvée sans connaissance, étendue sur le parquet, en camisole de lit, coiffée de nuit, avec les jambes nues, et tenant fortement serré dans sa main droite un cordon de sonnette qu'elle avait arraché. Tout ce qu'on put tirer d'elle après qu'elle eut repris ses sens, mais non son bon sens qui ne lui revint jamais, c'est qu'elle avait eu grand'peur et qu'elle ne pouvait se rappeler rien autre chose.

On commença par gratter poliment, ensuite on frappa rudement et longtemps à la porte de la nièce, qui n'avait garde de répondre. On envoya chercher le curé, le bailli seigneurial et tous les notables du pays qui s'encouragèrent et finirent par se décider à enfoncer la porte; mais ce fut après avoir constaté juridiquement que ladite porte était verrouillée à l'intérieur, tandis que sa clé se trouvait dans la serrure, en dehors de la chambre et du même côté que les signataires du procès-verbal.

On n'a jamais revu la comtesse de Saulx.

Rien n'était dérangé dans son appartement et son lit n'avait pas même été défait. Deux bougies que ses femmes avaient apportées la veille et qu'elles avaient placées sur une petite table auprès d'un grand fauteuil, avaient été soufflées au milieu de la nuit, car on calcula qu'elles n'avaient pas dû brûler pendant plus de deux heures et demie. Une de ses pantoufles que j'ai vue chez son fils (c'était une mule de velours vert à talon rouge), était restée sur le parquet à côté de ce même fauteuil, et c'est tout ce qu'on a jamais retrouvé d'elle.

On savait que son fils, le cardinal de Tavannes, était accouru sur les lieux pour y diriger une information judiciaire, mais on croyait savoir que le procureur général de Bourgogne avait parlé de manière à lui faire comprendre que l'honneur de sa maison pourrait s'en trouver compromis, et toujours est-il que le cardinal abandonna subitement son projet d'enquête, et qu'il s'en retourna précipitamment dans son diocèse de Châlons (il n'était pas encore archevêque de Rouen). Les uns parlaient de sortilèges et d'affinités suspectes avec des Bohémiens : les uns parlaient du diacre Pâris ou du chevalier de Follard, et les autres découvraient sur le vampirisme, ce qui, du reste, n'aurait jamais expliqué comment une grande femme de cinq pieds quatre pouces aurait pu s'évaporer sans qu'il en restât rien ! Tout le monde en parlait et l'on en parla pendant longtemps, par la bonne raison qu'on ne savait qu'en dire. Le chancelier d'Aguesseau m'a dit cent fois qu'il n'en savait pas plus que nous et que c'était une chose incompréhensible.

L'avenir a-t-il éclairci ce mystère ? ou est-il demeuré inexplicable comme tant d'autres ? Cette question semble difficile à résoudre à présent, et l'abstention significative du cardinal de Tavannes donne prise à d'étranges soupçons.

E. LE NORMANT DES VARANNES.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Voici un fait tout récent, qui s'est passé il y a moins de deux mois.

J'allais voir une jeune femme, de santé délicate, dont le sommeil est souvent troublé par des rêves pénibles, que l'événement justifie fréquemment quand il s'agit de mort.

Je la trouvai tout impressionnée d'un rêve qu'elle avait eu la nuit précédente, et elle me le raconta dans tous ses détails.

Elle voyait à la fois deux cercueils : l'un était un peu éloigné et elle ne s'en occupait pas ; l'autre plus près et le long duquel il lui fallait passer pour aller saluer la famille, qui lui paraît inconnue. Elle hésite, sa répugnance s'accroît en s'approchant du cercueil d'où s'échappe un liquide mouillant la place où elle doit marcher. Elle *sent* une odeur effroyable de décomposition putride, mêlée à celle des antiseptiques, Son cœur se soulève, elle fait un violent effort sur elle-même, relève sa robe, traverse ce sol souillé et passe...

La scène change. Elle se trouve seule devant la grille d'un cimetière où elle doit entrer sans savoir pourquoi, car elle ne voit plus ni cercueil ni famille. La nuit est tout à fait venue, elle a peur et se réveille, au moment où elle s'enfuit après avoir jeté, à travers les barreaux de la grille, deux bouquets de violette qu'elle tenait.

— Je suis sûre, me dit-elle, que je vais apprendre la mort d'une personne ayant succombé à une maladie infectieuse.

— En tout cas, lui répondis-je, si votre rêve était un avertissement, la famille vous étant étrangère, ce n'est pas une amie que vous avez à pleurer.

Le lendemain, arrivait un télégramme annonçant la mort d'une jeune fille qu'elle connaissait fort bien au contraire, ainsi que toute sa famille, étant l'amie intime de sa mère. La pauvre enfant était morte à l'heure juste où M^{me} X. avait vu son cercueil, et morte d'une pneumonie infectieuse.

Mais, chose plus étrange encore peut-être, ce rêve avait eu lieu *vingt-quatre heures avant l'événement*. Qu'inférer de cette douloureuse et inutile prescience ? Je ne puis que certifier l'exactitude du fait, dans tous ses détails que j'ai notés aussitôt, pour être sûre que l'imagination, vivement émue, ne m'en ferait amplifier aucun à mon insu.

Il y a deux ans à peu près, je me rencontrai dans une maison amie

avec une dame d'un certain âge, très intelligente, instruite et bonne chrétienne que les phénomènes spirites et autres avaient laissée jusqu'ici parfaitement indifférente. Elle se contentait de les envelopper tous dans le même mépris. Ceux qui les prenaient au sérieux lui semblaient des dupes exploitées par des charlatans. Pourtant devant la multiplicité des faits constatés par des hommes sérieux, elle désira se rendre compte par elle-même de la réalité.

Elle pria donc deux jeunes parentes, dans la sincérité desquelles elle avait toute confiance, d'expérimenter devant elle. Ces jeunes filles prirent un chapeau, lui imposèrent les mains. Après trois quarts d'heure d'attente, il remua, tourna, frappa de façon décisive.

Cependant, vu la mobilité et le peu de poids de cet objet, M^{me} X. se demandait s'il n'obéissait pas seulement à ces *mouvements inconscients* par lesquels Figuier prétendait expliquer la danse des tables, et elle voulut continuer l'expérience avec un guéridon. On en apporta un à trois pieds, assez mal construit, semblait-il, pour cet usage, et M^{me} X. déclara vouloir participer cette fois à l'opération.

A peine les mains des trois personnes furent-elles posées sur ce guéridon, qu'il se mit non seulement à tourner, mais à courir de çà, de là, avec une rapidité vertigineuse; à deux reprises même, *il se souleva entièrement du sol*, pour y retomber au bout de quelques instants, mouvement impossible à provoquer, le voulût-on, à moins d'avoir les mains *dessous* et non dessus.

M^{me} X. se déclara convaincue de la réalité du phénomène, mais ne chercha pas à pousser plus loin ses investigations, me dit-elle, en me racontant le résultat de cette tentative, couronnée d'un succès si complet et auquel elle était loin de s'attendre. La prudence l'a, je crois, emporté chez elle sur la curiosité.

Veillez agréer, etc.

E. LE NORMANT DES VARANNES.



Fontaine-l'Évêque (Hainaut), 29 juin 1901

Monseigneur,

Comme abonné à votre savante *Revue du Monde Invisible*, je me permets d'avoir recours à votre obligeance.

Déjà les prêtres missionnaires d'Arcueil, je pense sont à Ciply, en Hainaut, pas loin d'ici, où ils ont acheté le château avec chapelle et

parc, d'autres congrégations, dit-on, vont encore s'établir dans le Hainaut.

Nous avons ici à Fontaine-l'Évêque une propriété splendide avec 11 hectares de prairies et parc, chapelle de toute beauté, étangs, appartenant à une famille catholique qui désire partager le bien patrimonial.

Cette propriété à proximité de la ville, non loin de la frontière, conviendrait à ravir pour une maison religieuse, soit pour un noviciat ou maison d'éducation.

Ce serait pour notre ville un bonheur de posséder ici vos religieux français !

L'administration communale est catholique, pour longtemps encore, et dans un autre ordre d'idées, si une congrégation venait à acquérir ce bien, elle pourrait vendre très cher, de 30 à 40.000 francs à l'hectare, des terrains, 3 à 5 hectares qui pourraient facilement être cédés pour créer deux rues, tout en conservant 5 à 6 hectares de parc et de prairies.

Quant au prix je pense qu'il serait de 350.000 à 400.000 francs.

Il y a encore à 1 lieue de Fontaine un autre château avec parc et bois dont le prix serait je pense de 200 à 250.000 francs.

Si vous croyez devoir donner une suite à cette lettre, je me mettrai volontiers en rapport avec les intéressés pour fournir tous autres renseignements.

Je vous prie d'agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments très respectueux.

F. B., *notaire.*

Le Gérant : P. TÉQUI.

L'INFLUENCE DE L'ÂME SUR LE CORPS

(Suite)

I

Entrons plus avant dans l'étude de cette question des stigmates et de la sueur de sang.

Quand on voit si clairement l'imagination exercer son influence sur les nerfs vaso-moteurs, sur les nerfs sécréteurs, sur les nerfs trophiques et produire les phénomènes étranges dont nous avons parlé au commencement de cette étude, on ne s'étonne plus de reconnaître encore cette action sur les nerfs qui déterminent les hémorragies.

M. Maurice Arthus, professeur de philosophie à l'Université catholique de Fribourg et le Dr Victor Chanson ont cité dans la *Revue Thomiste*, des cas très intéressants d'*hématio-drose*, ou sueur de sang; ils concluent ainsi :

« Nous avons montré que dans la majorité des cas, ces sueurs sanguines ne sont pas les seules hémorragies constatées, que souvent au contraire elles ne sont qu'accessoires et comme noyées dans la multiplicité des accidents hémorragiques.

« Nous avons montré que des hémorragies peuvent être produites expérimentalement par des excitations diverses du système nerveux; qu'en clinique on observe de nombreux exemples d'hémorragies réflexes; qu'enfin, il est des cas où les hémorragies succèdent à des perturbations psychiques (sentiments et émotions).

« Sans doute nous n'avons pas expliqué le mécanisme intime des sueurs de sang; nous n'avons pas montré comment

le système nerveux pouvait déterminer des ruptures capillaires; pourquoi des sueurs sanguines se produisent chez un malade et non pas chez un autre, en un mot, nous ne connaissons ni le déterminisme exact, ni le mécanisme du phénomène.

« Mais, est-ce là une raison suffisante pour affirmer que la cause de ce phénomène n'est pas naturelle? Connaissons-nous mieux les causes immédiates de l'évolution de l'œuf, de la différenciation des cellules? Connaissons-nous mieux les phénomènes intimes de la nutrition? Et supposons-nous pour cela qu'ils ont une cause surnaturelle?

« Cette étude établit clairement que les sueurs de sang ne se présentent pas avec le caractère merveilleux et surnaturel qu'elles ont pour les personnes mal renseignées. Nous ne prétendons point d'ailleurs qu'une sueur de sang ne peut pas avoir *dans certains cas* une cause surnaturelle : tout phénomène naturel peut avoir exceptionnellement une cause surnaturelle, mais nous disons que les sueurs de sang se rattachent nettement aux hémorragies névropathiques, phénomènes de cause naturelle, et comme ces dernières ont une cause naturelle (1). »

Dans un livre fort étudié, et dû à un savant médecin qui ne fut pas seulement un professeur distingué, mais encore un maître aussi religieux que savant, écrit le Dr Ferrand, le professeur Fabre a passé en revue les troubles de nutrition qui peuvent se produire en relation avec des troubles nerveux et comme conséquence de ceux-ci. Il décrit dans un chapitre de ce livre des affections inflammatoires, des gangrènes, des œdèmes ou hydropisies locales et des hémorragies.

L'épistaxis ou saignement de nez peut se rattacher à trois lésions différentes du système nerveux : lésion du nerf sympathique cervical, lésion du nerf trijumeau, lésion de la portion cervicale de la moelle, et il ajoute : « C'est là, Messieurs, un fait singulier et tout d'abord étonnant qu'un état morbide du système nerveux puisse produire une hémorragie; c'est là

(1) *Revue Thomiste*, janvier 1899. On peut consulter aussi sur cette question un très remarquable article du Dr Ferrand, de l'Académie de médecine, dans le journal *le Monde*, 7 janvier 1895.

cependant un fait positif, plus fréquent que vous ne le pensez peut-être, et que la physiologie et la clinique démontrent surabondamment, c'est de plus un fait scientifique dont il est aisé de vous donner l'explication.

Et il montre comment cette influence pathogénique du système nerveux sur les hémorragies, admise de tout temps et depuis Hippocrate, est aujourd'hui prouvée et rapportée à une perturbation du système vaso-moteur.

Après avoir rappelé les expériences significatives de Claude Bernard à ce sujet, il montre quelle influence peuvent avoir sur les hémorragies les émotions morales. « Sur la peau, dit-il encore, on peut voir de ces sueurs de sang dont l'origine névropathique a été surtout démontrée par Parrot. »

Le Dr Ferrand explique ainsi le phénomène : L'activité des petits vaisseaux est subordonnée aux nerfs vaso-moteurs. Privés de la tonicité que les nerfs leur donnent, ils se dilatent, d'où la fluxion. Dilatés, ils se rompent, d'où l'hémorragie.

L'influence nerveuse est capable de déterminer un purpura, c'est-à-dire une affection caractérisée par de petites hémorragies de la peau, qui, bornées en général à de petites taches ecchymotiques, peuvent quelquefois atteindre la proportion de vastes épanchements de sang.

Le savant écrivain conclut ainsi : « On rencontre ces diverses manifestations de l'influence trophique des nerfs, réunies à la peau dans certains cas de *zona*, maladie cutanée d'origine nerveuse, et qui se traduit par des rougeurs, des élevures, des vésicules, des hémorragies et même de la gangrène. Or, si le système nerveux est capable de provoquer dans les tissus et à leur surface des altérations aussi multiples, on conçoit quelle réserve il convient de mettre dans cette affirmation, qu'il lui serait impossible de produire des stigmates. »

Nous verrons plus loin qu'il règne des différences profondes entre les stigmates des serviteurs de Dieu et les effets physiques produits par l'imagination. Il ne faut pas confondre l'analogie et l'identité. Mais, sous prétexte de défendre le caractère surnaturel des stigmates, il n'est pas permis de contester la réalité de certains phénomènes *analogues* produits par l'imagination et constatés par la science.

C'est l'âme inconsciente qui produit de loin en loin, dans certains sujets, cette sueur de sang. Comment fait-elle cette opération? Nous n'en savons rien. Quels sont les nerfs qu'il faut mettre en mouvement pour voir un objet, pour entendre un son, pour respirer une odeur, pour goûter une saveur, pour apprécier la chaleur et le froid? Nous l'ignorons. Mais l'âme inconsciente ne s'y trompe pas, elle va sûrement et directement aux nerfs intéressés, elle recueille les rayons lumineux et les ondes sonores, nous voyons, nous entendons.

C'est encore elle qui produit en nous les phénomènes obscurs, intimes, continuels de la vie végétative, comme elle produit les phénomènes de la vie de relation. Quelle admirable ouvrière! Qui la guide dans ce travail vital où nous ne rencontrons plus l'action intelligente de la raison et de la volonté, travail qui se poursuit dans les régions vastes et inexplorées de l'inconscience et de l'inconnu?

Vous me demandez comment se produisent ces sueurs de sang, pourquoi elles sont devenues plus fréquentes dans les temps modernes, pourquoi elles affectent de préférence certains sujets. Pour répondre à ces questions il faudrait connaître le déterminisme du phénomène et ses lois, il faudrait oublier le rôle considérable de l'inconscient dans notre vie.

Que ces phénomènes de sang aient été plus rares dans l'Église avant saint François d'Assise, c'est possible, mais je n'en conclus rien. D'abord, il faut tenir compte des différences d'organisme physique, de sensibilité, d'imagination et d'activité. Puis, nous ne devons pas oublier que l'histoire n'a pas enregistré le nom des stigmatisés qui cachaient le prodige dans le silence de l'humilité. Enfin, ces phénomènes n'étaient pas l'objet d'une étude générale et scientifique, comme ils le sont aujourd'hui quand leur réalité paraît bien établie.

Nous ne disons pas : toute personne qui pense avec une intensité profonde et prolongée aux blessures de Notre-Seigneur verra se reproduire ces blessures sanglantes à ses mains et à ses pieds. Ce serait un pur sophisme d'attribuer cette importance aux nerfs vaso-moteurs; et c'est par milliers qu'il faudrait compter les stigmatisés dans l'Église, depuis ses origines, car c'est par milliers que l'on compte les âmes

pieuses qui dans le cloître et dans le monde ont médité profondément la Passion du Sauveur.

Telle n'est pas notre argumentation. Nous disons que la sueur de sang n'est pas toujours au-dessus des forces de l'imagination ; qu'elle exige seulement certaines conditions physiologiques ; que nous retrouvons ces conditions réunies dans quelques sujets névropathes ou hystériques et que c'est principalement dans le caractère du sujet, et dans les circonstances qu'il faut chercher le signe surnaturel du phénomène, quand ce phénomène appartient réellement, ce qui est incontestable, en certains cas, à l'ordre surnaturel.

II

Certaines personnes sont douées d'une excitabilité nerveuse et d'une irritation vaso-motrice extraordinaire qui donne lieu aux phénomènes connus sous le nom de *dermographisme* : le siège du phénomène est dans la peau.

Si, par exemple, vous tracez avec une pointe mousse, sur le cou ou sur les épaules d'un sujet névropathe, une image, des lettres, un dessin, qu'arrive-t-il ? Vous voyez naître à la surface du tégument de la peau des saillies œdémateuses rougeâtres qui reproduisent ces images, ces lettres, ce dessin. Quelquefois même la congestion sera assez intense pour produire une déchirure et un épanchement de sang.

Nous trouvons ici l'action de la volonté, l'influence de l'imagination et un terrain favorable à la sueur de sang. Je n'ai pas besoin de recourir à une cause surnaturelle pour en trouver l'explication.

« Il résulte d'expériences plusieurs fois répétées sur différents sujets, écrit M. Arcelin, que l'on peut provoquer par suggestion des congestion sanguines sur un point déterminé. Le Dr Bourru trace sur les deux avant-bras du sujet Louis V. le nom de ce jeune homme avec une pointe mousse. Puis, il le met en somnambulisme et lui dit : A quatre heures, ce soir, tu t'endormiras et tu saigneras du bras sur cette ligne que je viens de tracer.

« A quatre heures, on le vit s'endormir. Au bras gauche, les caractères se dessinent en relief et en rouge vif et quelques gouttes de sang perlent en plusieurs endroits.

« Le Dr Mabille, directeur de l'Asile des aliénés, de Lafond, près de La Rochelle, eut l'occasion d'observer le même sujet quelque temps après. Il renouvela les mêmes expériences et constata, de plus, que, dans un accès de somnambulisme, Louis V. se suggéra à lui-même les stigmates hémorragiques. »

Dans ce dernier cas, l'explication dermographique est insuffisante, il faut recourir nécessairement à l'imagination, à l'action de l'âme sur le corps.

Dans certains cas il est facile d'observer des différences essentielles entre les stigmates préternaturels et les stigmates naturels. Je ne parle pas des différences dans la qualité du sang, dans la forme et l'évolution de la plaie. De telles observations comparées n'ont pas été faites assez souvent par les physiologistes, pour autoriser des conclusions définitives. Aussi bien, les serviteurs de Dieu ont horreur des exhibitions et de ces examens, ils aiment à cacher avec une humilité profonde les faveurs divines qui pourraient appeler sur eux l'attention.

Mais d'autres différences plus sûres, plus sensibles ont été constatées, qui ne permettent pas de méconnaître le caractère divin du prodige : « Les pieds et les mains sont parfois transpercés de part en part... le sang se maintient pur et vermeil quand il devrait dégénérer en purulence... Ces plaies exhalent des parfums exquis, inconnus de la terre, comme on le voit en sainte Jeanne de la Croix, en la bienheureuse Lucie de Narni, et en plusieurs autres. Il en sort des fleurs embaumées, des rayons éclatants, ainsi qu'on le raconte de la bienheureuse Hélène de Hongrie. En la vénérable mère Agnès de Lanjeac, c'étaient des croix rouges qui perçaient de part en part et avaient une fleur de lis au bout de chaque branche; ces miracles sont de toute sorte et sans nombre (1). »

Très souvent encore, le serviteur de Dieu voit dans une

(1) Abbé Ribet, *La Mystique*, etc., t. II, p. 490.

grande clarté la cause externe, objective qui produit en lui les blessures sanglantes et qui ne lui permet pas de se tromper sur leur nature. Il voit Notre-Seigneur ou les anges, les rayons ou les instruments transfigurés de la Passion qui transpercent son front, son côté, ses mains, ses pieds; il entend des paroles mystiques, il exprime ses propres sentiments, il entre en rapport avec un Être supérieur dont il subit la domination, il s'entretient avec lui dans un dialogue où sa compassion, son humilité, son ardent amour du sacrifice et de la souffrance éclatent, et ne permettent plus de confondre le miracle avec l'hallucination d'un phénomène subjectif. Je n'ai pas besoin de l'analyse micrographique du sang et d'une observation prolongée de la plaie pour la distinguer d'une hémorragie naturelle ou d'une simple exsudation sanguine. L'ensemble de la scène présente un caractère divin et saisit par sa grandeur.

III

Nous pouvons comparer deux faits remarquables de sueur de sang, l'un appartient à l'ordre naturel, le second est manifestement divin. Cette étude comparée jettera quelque lumière sur le problème dont nous cherchons la solution.

Le savant M. Myers nous a laissé le récit suivant dans le journal de la Société des recherches psychiques, de Londres, du mois de mai 1887.

« C'était à Sainte-Barbe en Californie. J'habitais cette ville en 1879 avec un ami, M. G., chimiste qui y résidait depuis longtemps. Sa femme avait avec elle une jeune fille d'environ dix-huit ans, moitié servante, moitié amie qui se plaignit à moi un jour d'une douleur dans la poitrine. Sans qu'elle sût ce que je voulais faire, j'essayai du magnétisme, elle tomba en un sommeil profond en quelques minutes. J'essayai avec ce sujet diverses expériences intéressantes dont je ne parlerai pas.

« Un jour, je la magnétisai comme d'ordinaire, et je lui dis tout bas : « Chaque vendredi, vous aurez une croix rouge qui paraîtra sur la poitrine, en haut. Au bout de quelque

temps les mots *sancta* en dessous et *crux* en dessus, apparaîtront aussi. En même temps un peu de sang sortira de la croix. » J'avais dans ma poche une croix de cristal de roche. Je déboutonnai le premier bouton de sa robe et je plaçai cette croix en haut du *manubrium*, endroit qu'elle ne pouvait voir sans glace, et je lui dis : Voilà l'endroit où la croix apparaîtra.

« C'était un mardi. Je demandai à M^{me} G. de surveiller la jeune fille et de me dire si quelque chose la gênait. Le lendemain M^{me} G. me dit qu'elle avait vu plusieurs fois la jeune fille mettre son poignet gauche sur le haut de sa poitrine, par-dessus ses vêtements, comme si elle sentait quelque chatouillement ou irritation, mais qu'elle n'avait remarqué rien d'autre; elle semblait mettre sa main là, inconsciemment.

« Le vendredi, je dis, après déjeuner : « Allons, laissez-moi vous magnétiser un peu. » Elle acceptait volontiers, car elle disait toujours qu'elle allait mieux après la magnétisation.

« Quelques minutes après elle dormait profondément. Je déboutonnai le haut de la robe et, à ma profonde stupéfaction, je vis une croix rose exactement à l'endroit où j'avais posé celle de cristal. Elle apparut chaque vendredi, et fut visible les autres jours. Elle fut vue par M. et M^{me} G. et par mon vieil ami et collègue, le Dr B. qui avait pris un grand intérêt à mes expériences.

« Six semaines environ après l'apparition de la première croix, j'eus l'occasion de faire un voyage aux îles Sandwich. Avant de partir, je magnétisai la jeune fille et lui dis que la croix continuerait à se montrer chaque vendredi pendant environ quatre mois. Je comptais que mon voyage durerait environ trois mois, et cette suggestion avait pour but d'empêcher que la jeune fille ne fût affligée toute sa vie peut-être de ce stigmaté, si je ne la revoyais plus.

« Je demandai au Dr B. et à M. G. de m'écrire par chaque courrier, de me dire si la croix apparaissait régulièrement chaque vendredi, et de noter les changements s'il y en avait, tels que les exsudations du sang, ou l'apparition des mots *sancta crux*. J'étais curieux de savoir si la distance qui me

séparait du sujet, plus de 2.000 milles, produirait quelque différence dans l'apparition de la croix.

« Pendant mon absence je reçus deux lettres de M. G. et une du Dr B., chacune me disant que la croix avait toujours la même apparence : on avait vu du sang une fois et aussi une partie de la lettre S au-dessous de la croix.

« Je revins peu de temps avant les trois mois. La croix apparaissait encore tous les vendredis. Il en fut encore ainsi pendant un mois environ : la croix finit par disparaître. Le phénomène avait duré quatre mois. »

On ne peut pas s'y tromper; personne ne verra une intervention surnaturelle, divine, un miracle dans le cas de cette jeune fille magnétisée. C'est une névropathe, habituée aux effets de l'hypnose, et dont le physique et le moral sont déjà détraqués, elle est plongée dans le sommeil de l'hypnose, elle reçoit une suggestion à échéance fixe, elle exalte son imagination, substituée à la raison dans le gouvernement de son organisme; elle provoque une congestion sur sa poitrine, elle y porte sa main, elle fait naître un de ces effets de *dermographie* dont nous avons parlé, nous retracerons tout cela dans les expériences des docteurs Buret, Bourru, Focachon, et je n'ai pas besoin d'analyser les gouttes de sang qui s'échappent en forme de croix, ni d'examiner la forme de la plaie. Rien, ni dans ce fait, ni dans les faits de ce genre affirmés par quelques expérimentateurs, ne rappelle, même de loin, le phénomène surnaturel, saisissant, de la stigmatisation de quelques serviteurs de Dieu.

Comparez les phénomènes que nous venons de rapporter à ce récit de la stigmatisation de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement. C'est une des belles pages de la mystique chrétienne, écrite par un homme convaincu :

IV

« Aux approches du carême de l'année 1632, Marguerite fut d'abord transportée en esprit au désert où Notre-Seigneur se prépara par le jeûne à racheter les hommes. Comme lui,

elle y passa également quarante jours, pendant lesquels elle ne sortit pas un instant de son ravissement et vécut sans prendre aucune nourriture.

« Ces quarante jours étaient à peine écoulés, qu'elle fût, dans un autre ravissement, transportée au jardin des Oliviers où Notre-Seigneur lui communiqua la tristesse de son âme divine, ses craintes, sa sueur de sang, son agonie, et les imprima en elle autant qu'elle fût capable de les supporter.

« Pendant les deux premières heures, Marguerite demeura le visage collé contre terre, versant des larmes, avec tant d'abondance que toute la communauté en était vivement émue. Elle se releva ensuite, se tint droite pendant un quart d'heure les yeux élevés au ciel, tremblante et paraissant fort effrayée, après quoi elle se prosterna de nouveau. Insensiblement, on vit son corps se courber et sa tête se pencher à terre avec une indicible expression de terreur, jusqu'à ce que ne pouvant soutenir le spectacle déchirant de l'agonie et des douleurs infinies de son Sauveur, elle retombât la face contre terre.

« La nuit suivante, elle fut appliquée à l'impression qu'éprouva Notre-Seigneur lorsque les Juifs l'arrêtèrent au jardin des Oliviers et l'emmenèrent devant les juges. Au moment où elle aperçut en esprit la troupe conduite par Judas, elle se leva, comme avait dû faire Notre-Seigneur, calme, sereine, avec un port plein de majesté, dans une paix et une douceur surnaturelles.

« Peu d'instants après, ses mains se fixèrent l'une sur l'autre, comme si elles eussent été liées avec des cordes, dont les marques s'imprimèrent si fortement dans les chairs, que les sœurs apercevaient très distinctement deux longues enflures qui semblaient suivre toutes les sinuosités de la corde. Ses bras étaient si rudement garrottés par ces liens invisibles, que plusieurs sœurs essayèrent inutilement de les soulever.

« Le matin ce ravissement fut suspendu pendant une heure environ après laquelle elle parut encore resserrée par les liens invisibles dont nous avons parlé. Les meurtrissures noires et livides et l'enflure causée par les cordes augmentèrent sensiblement; néanmoins, sa figure qu'elle tenait baissée conser-

vait une douceur et une majesté célestes. Marguerite passa une journée entière en cet état.

« Le soir, son état était si pitoyable qu'elle faisait mal à voir. Son visage noir et flétri était défiguré comme s'il eût reçu les coups les plus violents, son front si enflé qu'elle ne pouvait ouvrir les yeux, le nez écrasé, les lèvres déchirées, et au menton une tumeur noire et sanguinolente.

« Au moment où elle fut appliquée au supplice de la flagellation, Marguerite parut revêtue d'une grâce surnaturelle, elle se leva, se tint droite, immobile, puis elle courba légèrement la tête et les épaules, et croisa ses mains sur le dos, comme avait dû le faire Notre-Seigneur quand il fût attaché au poteau. Elle était à peine depuis quelques secondes dans cette position, quand la puissance divine fit tomber sur elle une grêle de coups de verges dont les marques s'imprimèrent sur son corps meurtri et sillonné d'innombrables cicatrices.

« Elle fut ainsi appliquée pendant cinq heures à la flagellation de Notre-Seigneur, puis son supplice cessa, et son corps ne conserva aucune trace des coups qu'elle avait reçus.

« Quand elle fut appliquée au couronnement d'épines, son corps fut ployé par une vertu secrète qui la fit asseoir sur un siège; son visage se pencha sur sa poitrine, et l'on entendit comme un petit bruit d'épines qui entraient violemment dans sa tête, et l'on vit le sang suinter sur son front, à travers une quantité de piqûres rouges. En ce moment on remarqua en elle un violent frisson qui parcourait tous ses membres, et elle raconta depuis que, dans cet instant, son âme fut remplie de tant d'amertume, qu'elle fût morte si Dieu ne l'eût soutenue.

.

« Lors du dernier de ces ravissements qui eut lieu le vendredi saint, elle ne marcha plus qu'à genoux, s'appuyant à terre avec une main, et tenant l'autre élevé, comme pour soutenir sa croix. Vers trois heures, elle demeura prosternée contre terre, les lèvres collées sur les pieds d'un crucifix, sans qu'il fût possible de la faire sortir de sa position : son corps devint raide et glacé, sa tête s'inclina légèrement, tout son corps n'était plus qu'un cadavre, et pendant un quart

d'heure, ses sœurs la crurent morte. Puis elle revint à la vie, et après la communion du jour de Pâques, comme cela était déjà souvent arrivé, elle fut surnaturellement guérie, et vit disparaître instantanément toutes les traces de ses souffrances (1). »

V

Ne voyez-vous pas que ces phénomènes surnaturels de stigmatisation observés dans les serviteurs de Dieu diffèrent essentiellement de l'exsudation sanguine, naturelle, constatée dans quelques sujets névrosés ? Nous ne rencontrons ici, ni magnétiseur, ni magnétisée, ni action mystérieuse de l'un sur l'imagination de l'autre, ni frottement sur la partie choisie d'avance pour le phénomène, ni long intervalle de temps qui permette au sujet de se suggestionner lui-même, ni écoulement sanguin lié à la putréfaction, ni lenteur dans la guérison des plaies. Tout ici élève l'âme au-dessus de la terre et rappelle l'intervention souveraine de Dieu.

C'est ainsi que nous voyons apparaître dans l'Église des âmes privilégiées et pures que Dieu choisit pour nous rappeler, par une reproduction douloureuse, le mystère de sa Passion. Et en présence de ce spectacle, les témoins ne se trompent pas, ils se sentent troublés, ils s'inclinent devant le surnaturel. Le sang qui s'écoule pur et dégagé de tout alliage, ces plaies qui se ferment instantanément et qui disparaissent sans laisser de traces, ces manifestations localisées au front, au cœur, aux mains, aux pieds où elles causent d'effroyables souffrances, l'état moral de la stigmatisée, l'effet qu'elle produit autour d'elle, tout rappelle ici que nous sortons de la sphère de l'imagination et des choses naturelles, il faut remonter à Dieu.

Voici nos conclusions :

L'exsudation sanguine que l'on observe quelquefois dans certains sujets, à l'état de veille ou à l'état de sommeil provoqué, est-elle naturelle ? Oui. Ce que nous savons de l'action

(1) Louis de Cisse, *Vie de Marguerite du Saint-Sacrement*.

du moral sur le physique, de l'âme sur le corps, de l'imagination sur les nerfs vaso-moteurs : des faits nombreux, sérieusement observés et constatés autorisent notre affirmation.

Les grands phénomènes décrits dans la vie de quelques serviteurs de Dieu, sous le nom de stigmatisation, sont-ils naturels ? Non, ils appartiennent à l'ordre surnaturel. Entre ces phénomènes et les premiers, nous découvrons des différences profondes, essentielles qui ne permettent pas de les confondre.

Il faut se défier des thèses générales et superficielles, ici, plus qu'ailleurs ; il faut étudier les phénomènes d'une manière concrète dans les cas particuliers, sans négliger aucune circonstance ; il faut observer le sujet, l'évolution du stigmate, le caractère du sang, l'état de la plaie, les conditions de sa guérison, les phénomènes physiques qui accompagnent et suivent son apparition, les manifestations divines, paroles, apparitions, prédictions, que l'on peut quelquefois constater, et ne se défier ni des forces de la nature, ni de l'intervention miraculeuse et surnaturelle de la bonté de Dieu.

Élie MÉRIC.

LES DONS SURNATURELS

DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

VII. — L'Apocalypse.

Traitant de l'esprit de prophétie répandu dans la primitive Église et qui éclairait magnifiquement les apôtres sur les destinées du royaume de Dieu ici-bas, il nous est impossible, malgré l'exceptionnelle difficulté du sujet, de ne pas dire quelques mots de l'Apocalypse, ce poème merveilleux du Nouveau Testament, condensant et résumant avec une vertu plus pénétrante, avec une beauté plus achevée, toutes les visions prophétiques de l'Ancien.

Au point de vue simplement moral, et alors même qu'on ne chercherait pas à pénétrer la réalité historique cachée sous les majestueuses révélations de l'Apocalypse, il y aurait grand profit à méditer ce livre si manifestement inspiré. « On ressent en le lisant, dit Bossuet, l'impression la plus douce et en même temps la plus magnifique de la majesté de Dieu; il y paraît des idées si hautes du mystère de Jésus-Christ, une si vive reconnaissance du peuple qu'il a racheté de son sang, de si nobles images de sa victoire et de son règne, avec des chants si merveilleux pour en célébrer la grandeur, qu'il y a de quoi ravir le ciel et la terre. Il est vrai qu'on est à la fois saisi de frayeur en y lisant les effets terribles de la justice de Dieu, les sanglantes exécutions de ses saints anges, leurs trompettes qui annoncent ses jugements, leur coupes d'or pleines de son implacable colère, et les plaies incurables dont ils frappent les impies; mais les douces et ravissantes créatures dont sont mêlés ces affreux spectacles, jettent bientôt dans la confiance où l'âme se repose tranquillement, après avoir été

longtemps étonnée et frappée au vif de ces horreurs. Toutes les beautés de l'Écriture sont ramassées en ce livre; tout ce qu'il y a de plus touchant, de plus majestueux, de plus vif, dans la loi et les prophètes, y reçoit un nouvel éclat, et repasse devant nos yeux, pour nous remplir des consolations et des grâces de tous les siècles. » (*Préface sur l'Apocalypse.*)

Bossuet remarque en outre que l'Apocalypse nous fournit de grandes et particulières lumières sur l'intime constitution du royaume de Dieu, sur la médiation ministérielle des saints anges pleinement subordonnée à la grande et universelle médiation de Jésus-Christ, sur l'union des saints et spécialement des martyrs avec leur divin chef, sur l'efficacité de leurs prières et de leurs mérites qui se tire du sacrifice de l'agneau sans tache. Tous ces beaux aperçus dogmatiques et liturgiques ressortent magnifiquement de l'Apocalypse, et corroborent la foi de l'Église sur plusieurs points très importants de la tradition apostolique.

Sans faire d'exégèse scripturaire, nous croyons devoir maintenir fermement, avec tous les anciens, et avec les auteurs modernes les plus autorisés, que l'Apocalypse est bien l'œuvre de l'apôtre saint Jean. C'est l'affirmation très formelle de saint Justin, de saint Mélicon et de saint Irénée. On ne voit pas ce qu'on peut opposer de décisif au témoignage de ces Pères voisins des temps apostoliques. L'examen des caractères intrinsèques du livre confirme leur assertion. Celui qui l'écrivit est manifestement l'Apôtre qui, selon saint Jérôme, *fonda et gouverna toutes les églises de l'Asie*. Il emploie, pour désigner Jésus-Christ et son Église, les mêmes expressions que celles dont est rempli le quatrième Évangile : si l'on tient compte de la différence des sujets, la parenté semble évidente entre cet Évangile et les révélations apocalyptiques.

L'Apocalypse fut composée par saint Jean dans l'île de Pathmos, où il fut relégué sous la persécution de Domitien, c'est-à-dire entre les années 95 et 97 de l'ère chrétienne. Il est important de relever cette date : Jérusalem était tombée sous les coups de Titus : le judaïsme, en tant que puissance politique et religieuse, n'était plus qu'une ruine s'émiettant

de plus en plus ; l'Église était aux prises avec Rome idolâtre. C'est à ce moment précis où s'ébauchait la transformation de Rome païenne en Rome chrétienne, que la main de Dieu souleva pour saint Jean les voiles de l'avenir. Quel spectacle a-t-il voulu faire luire à ses yeux ? Celui des événements prochains, imminents ; ou celui d'événements lointains, reculés jusqu'au fond des âges ? C'est la question qui se pose ; et elle est fort complexe, fort difficile à résoudre.

Les anciens Pères étaient convaincus que l'Apocalypse renfermait toute la série des destinées voyageuses du royaume de Dieu.

« Jean, nous dit saint Jérôme, outre qu'il fut un évangéliste, fut aussi un prophète : dans l'île de Pathmos, où il fut relégué par l'empereur Domitien pour la cause de Jésus-Christ, il contempla son Apocalypse, laquelle contient sans limitation aucune les mystères de l'avenir. » (*De scrip. Eccl.*)

Saint Augustin dit sans ambages : « Le livre de l'Apocalypse comprend tout le temps qui doit courir depuis le premier événement de Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde où aura lieu son second avènement. » (*De civit. Dei*, lib. XX, c. VIII.)

Le vénérable Bédard tient le même langage : « On trouve, dit-il révélé en ce livre tout ce qui doit arriver à l'Église dans son développement à travers les âges, ainsi qu'au terme de sa carrière terrestre : il fallait, ajoute le saint docteur, que cela fut connu pour affermir contre les assauts du monde les prédicateurs de la vérité. » (*Beda. in Apo. in principio.*)

Les anciens avaient également cette pensée, que la carrière terrestre de l'Église était partagée en certaines périodes déterminées. « L'Apocalypse, dit le vénérable Bédard, dans laquelle il a plu à Dieu de consigner les guerres et les conflagrations intestines de son Église, paraît distribuée en sept périodes. » (*Prolog. in Apo.*)

Saint Augustin nous avertit (*De civit. Dei*, lib. XX, c. XVII) que dans l'Apocalypse, il est beaucoup de passages obscurs destinés à exercer l'esprit du lecteur, et seulement quelques passages clairs qui lui sont comme des jalons lumineux pour s'orienter dans l'obscurité du texte. Il avertit également que saint Jean a répété les mêmes choses sous diverses formes,

et que, là où il semble dire du nouveau, il ne fait souvent que présenter sous un autre aspect ce qu'il a dit précédemment.

Ce sentiment des Pères n'a pas empêché plusieurs interprètes très renommés de limiter l'Apocalypse, pour la presque totalité de ses développements, à la chute de Rome idolâtre. Le génie de Bossuet s'est employé à cette interprétation, et D. Calmet l'a embrassée. L'aigle de Meaux croit pouvoir démêler et déterminer une suite rigoureuse dans l'enchaînement des visions qui se lisent jusqu'au chapitre xx : elles représenteraient, après un prélude sur l'état des églises asiatiques, la réprobation du judaïsme avec l'extinction progressive de la nationalité juive, puis l'effondrement de l'empire romain sous les coups des barbares. Ainsi la chute de Rome est la clé qui expliquerait tout cet ensemble imposant de révélations. Bossuet s'exalte lui-même en poussant jusqu'au bout cette puissante synthèse et il s'écrie : « En lisant la prophétie de saint Jean, j'y vois le caractère de toutes les autres prédictions prophétiques ; je m'y sens conduit insensiblement du plus obscur au plus clair, des idées les plus générales et les plus confuses aux plus nettes et aux plus distinctes. C'est ainsi qu'on trouve les vérités découvertes peu à peu et de plus en plus dans Isaïe, dans Jérémie, dans Daniel. Saint Jean, par la même voie, mais d'une manière, je l'oserai dire, plus nette, plus précise et plus ordonnée, est conduit au grand événement qu'il devait annoncer : surtout depuis le chapitre xi où il commence à y entrer, on va de lumière en lumière. Là paraissent les persécutions, les victoires, les châtiments, et toutes ces choses avec les grands traits qui les rendent reconnaissables. Ces grands traits sont des faits importants, des faits uniques. Quant on en vient par tous ces progrès au chapitre xvii, on croit voir les cieux ouverts, et le secret de la destinée de Rome révélé ; et en ramassant ensemble tous les traits et toute la suite, ce n'est plus une prophétie, c'est une histoire. » (Ch. xvii, 18.)

En entendant des paroles si affirmatives et si enthousiastes, dans la bouche d'un Bossuet, et D. Calmet ne parle pas autrement, on se demande s'il n'est pas téméraire de chercher la clé de l'Apocalypse ailleurs que dans la chute de Rome idolâtre. Il est permis néanmoins, tout en reconnaissant les

grands côtés et les séduisantes vraisemblances de cette interprétation, d'en signaler les endroits faibles.

1^o Il semble que le dernier épisode de la ruine du judaïsme, à savoir la révolte de Barchosibas, y occupe une place trop considérable; et que le rôle assigné à Théodote de Byzance soit exagéré.

2^o L'explication des six trompettes se soutient péniblement. Les quatre premières, selon Bossuet, visent le judaïsme expirant; et néanmoins d'après le contexte, les trompettes, bien loin d'indiquer des châtiments définitifs et sans remède, annoncent simplement des punitions partielles, *ex parte corripis*, qui laissent place à la pénitence. La cinquième trompette signale, selon le même auteur, l'apparition, sous le symbole de terribles sauterelles, des premières hérésies pullulant du fonds corrompu du rabbinisme judaïque. Cette allégorie est conduite avec une rare puissance d'expression. Mais voici qu'à la sixième trompette reprend le sens littéral : les cavaliers vêtus de cuirasses enflammées, avec leurs chevaux qui vomissent des vapeurs de soufre, sont des cavaliers en chair et en os, ce sont les Parthes envahissant l'empire romain.

3^o La persécution de Julien l'Apostat, escorté du magicien Maxime paraît bien insuffisante pour réaliser tout ce qu'a d'effroyable, d'angoissant, l'universelle tyrannie de la Bête de l'Apocalypse laquelle sévit pendant trois ans et demi sans résistance possible, sur tous les peuples. Quant aux deux Témoins que la Bête fait mourir, ne leur accorder aucune personnalité distincte, dire qu'en général ils représentent les martyrs et les consolateurs de l'Église durant les terribles épreuves qu'elle traverse, c'est une thèse bien faible et peu soutenable. Eh! quoi ces hommes qui prêchent vêtus de sacs, qui opèrent de si grands prodiges, que la Bête fait mourir, qui restent gisants durant trois jours sur les places de la grande ville appelée spirituellement Sodome, n'auraient aucune réalité, aucune personnalité objective! Nous ne saurions souscrire à cette interprétation.

4^o Le triomphe de Bossuet et de ceux qui le suivent est certainement de trouver Rome idolâtre sous les traits de la grande prostituée Babylone, de voir l'écroulement de Rome

annoncé dans le jugement porté d'en haut sur Babylone et mis à exécution par les dix rois autrefois ses vassaux. Le parallélisme est en effet des plus saisissants. Mais ici même s'élève une objection considérable. Les anciens Pères, témoins de la chute de Rome, n'y ont pas vu l'accomplissement des prédictions apocalyptiques. Bossuet ne se dissimule pas la gravité de cette objection. Il y répond par des considérations très dignes de son grand esprit, à savoir : que Dieu ne donne que quand il lui plaît l'intelligence des prophéties; qu'attachés à un point de ces solennels événements, les Pères étaient moins bien placés que la postérité pour en saisir l'ensemble et en suivre les conséquences; qu'une grande réserve de langage s'imposait à eux là où il était question de la décadence de l'empire romain, et qu'une sorte de pudeur patriotique les retenait d'en parler librement. Ces considérations ont certainement leur valeur; néanmoins elles ne font pas disparaître l'objection. Il semblera toujours étrange que les docteurs si éclairés des *iv^e* et *v^e* siècles aient vu tomber Rome, sans reconnaître, dans cette chute formidable qui excita leurs lamentations, l'accomplissement des visions de saint Jean.

Ne faut-il pas dire et répéter que l'Apocalypse, aux yeux des saints Pères, visait essentiellement la fin des temps? Et d'où leur venait cette conviction, sinon d'une tradition apostolique, plus convaincante et plus forte que le spectacle des événements inouïs qui se pressaient sous leurs yeux?

L'insuffisance sur certains points de l'interprétation préconisée par Bossuet nous amène à envisager l'Apocalypse comme embrassant deux plans distincts, harmonisés l'un avec l'autre. Le premier plan, celui qui s'offrait immédiatement à la vue, se rapportait à la chute de Rome idolâtre; le second plan, le plan ultérieur, dominant et complétant le premier, se réfère à la crise des derniers temps du monde. Ce double plan, ce double sens, rentre parfaitement dans les habitudes des prophètes, Bossuet le déclare avec autorité. « Qui ne sait, dit-il, que la fécondité infinie de l'Écriture n'est pas toujours épuisée par un seul sens? Ignoret-on que Jésus-Christ et son Église sont prophétisés en des

endroits, où il est clair que Salomon, qu'Ézéchias, que Cyrus, que Zorobabel, que tant d'autres sont entendus à la lettre? C'est une vérité qui n'est contestée ni par les catholiques ni par les protestants. Qui ne voit donc qu'il est très possible de trouver un sens très suivi et très littéral de l'Apocalypse parfaitement accompli dans le sac de Rome sous Alaric, sans préjudice de tout autre sens qu'on trouvera devoir s'accomplir à la fin des siècles. » (*Préface sur l'Ap.* xv.)

Ainsi Bossuet, tout en maintenant dans sa totalité le sens premier qu'il attache à l'Apocalypse, convient qu'il y a lieu d'en réserver le sens ultérieur. Comment arriver à préciser, au moins dans ses grandes lignes, ce sens ultérieur? Dans les anciennes prophéties, qui vont se terminer à Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir touché comme en passant Salomon, Ézéchias, Cyrus, Zorobabel, ou tout autre personnage, il y a des traits qui se rapportent littéralement à ces personnages, et qui, appliqués au Fils de Dieu, demandent à être interprétés symboliquement; il y a d'autres traits qui se rapportent directement au Sauveur, et qui ne sauraient être appliqués à un homme terrestre. Le tout est de démêler les uns et les autres dans la complexité d'une même prophétie, d'assigner aux uns et aux autres l'attribution qui leur convient respectivement. Ne faut-il pas procéder ainsi dans l'interprétation de l'Apocalypse? Saint Jean a embrassé d'un large coup d'œil toute la série des épreuves qui attendent l'Église de Dieu sur la terre. Il l'a vue tout d'abord triomphant de l'idolâtrie, après de longues et dures persécutions; il l'a vue triomphant définitivement de l'empire du mal, après la persécution de l'Antéchrist. Il a peint pour ainsi dire les deux tableaux l'un dans l'autre, en sorte que le premier fut une ébauche du second. Le premier, pris isolément, est insuffisant à remplir le cadre de la prophétie; elle n'a sa pleine et adéquate réalisation que si elle est entendue et expliquée du drame formidable de la fin des temps.

Ces observations faites, occupons-nous du sens ultérieur de l'Apocalypse, avec toute la réserve que comporte un sujet aussi mystérieux.

Nous estimons, avec les anciens, avec la Chétardie et Hol-

zauser (1), qu'il y a un rapport entre les sept Églises, qui représenteraient sept périodes de la vie de l'Église ici-bas; les sept sceaux, qui indiqueraient sept grands événements caractéristiques de ces périodes; les sept trompettes, qui annonceraient les afflictions du peuple chrétien en chacun de ces âges; et les sept coupes pleines, dit Bossuet, d'une colère implacable, qui seraient proprement les châtiments réservés aux impies à chacune des époques en question. Ce rapprochement n'est pas arbitraire. Il est impossible de méconnaître le parallélisme qui existe entre les trompettes et les coupes; les premières marquent les mêmes fléaux que les secondes; seulement ces fléaux, tels qu'ils sont annoncés par les trompettes, sont partiels et limités; tels qu'ils sont figurés par l'effusion des coupes, ils supposent Dieu ne gardant plus aucune mesure et déchainant toute la pesanteur de son bras. Cette analogie bien établie, nous pouvons l'étendre avec vraisemblance, quoique plus voilée, aux sept Églises et aux sept sceaux. Que l'on rapproche en particulier la sixième Église, le sixième sceau, la sixième trompette et la sixième coupe, on constatera facilement des points de contact, magnifiquement exposés par Holzauser.

Nous pensons que l'apparition des deux témoins, l'abandon fait aux gentils du parvis du temple, la vision de la femme élue qui est nourrie miraculeusement au désert, la Bête enfin montant de la mer et exerçant une effroyable tyrannie, se rapportent à la crise suprême de l'Antéchrist à la fin des temps. Tous ces événements en effet ont la même limitation, providentielle, 1.260 jours, 42 mois, ou trois ans et demi.

A notre avis, on ne saurait révoquer en doute l'identité de la Bête décrite par saint Jean (*Ap.* XIII), avec la quatrième Bête de Daniel (*Dan.*, VII), non plus qu'avec l'homme de péché, le fils de perdition annoncé par saint Paul (*II Thes.* II). La Bête de l'Apocalypse réunit en elle les quatre Bêtes que

(1) M. de la Chétardie, curé de Saint-Sulpice, célèbre prédicateur, donna une très docte explication de l'Apocalypse, dans laquelle il expose ses vues sur les sept périodes de la vie de l'Église. — Holzauser, prêtre allemand, mort en odeur de sainteté, publia dans le même sens un très beau commentaire, dans lequel éclatent des vues prophétiques.

Daniel voit sortir du sein violemment agité de la mer (1); c'est comme un composé de toute leur force et de toute leur méchanceté : mais elle revêt spécialement les caractères de la quatrième Bête, et comme celle-ci elle porte dix cornes ; il lui est donné, comme à la corne maîtresse de Daniel, une bouche qui vomit de grandes paroles et des blasphèmes ; l'Apôtre voit cette Bête qui fait la guerre aux saints et qui en triomphe, comme le Prophète voit la corne mener la même guerre et l'emporter temporairement sur le peuple de Dieu. Ouvrez maintenant saint Paul, considérez cet homme de péché qui « se dresse et s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu et honoré comme Dieu, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu et à se donner comme Dieu lui-même ». Peut-on nier que la même vision, plus ou moins découverte, ait frappé successivement les regards de Daniel, de saint Paul et de saint Jean ? Seulement Daniel et saint Jean semblent embrasser, sous l'emblème d'une Bête monstrueuse, l'empire antichrétien tout entier avec son chef que représente la corne dominatrice, la bouche blasphématoire : saint Paul au contraire vise uniquement l'Antéchrist, et le dépeint de telle sorte qu'on ne puisse nier sa personnalité très distincte.

A côté de la Bête sortant de la mer surgit, dans la prophétie de saint Jean, une bête sortant de la terre, moindre que la première, ayant pour caractéristique deux cornes d'agneau, pour particularité de faire des prodiges magiques, et pour mission de soumettre la terre entière à la première bête. Les commentateurs, qui voient dans la première Bête l'empire idolâtre de Rome, voient dans la seconde les magiciens et enchanteurs du paganisme : et comme l'action de ces derniers ne se dessine nettement que sous Julien l'Apostat, ils sont contraints de rapporter la grande crise apocalyptique à la persécution de cet empereur, qui effectivement se faisait assister par le magicien Maxime. Mais une telle interprétation est bien mesquine pour remplir le vaste cadre tracé par l'Apocalypse : la persécution de Julien ne saurait être assimilée

(1) La Bête de saint Jean a sept têtes ; ce sont les sept têtes des Bêtes de Daniel réunies sur un même corps, car le léopard qu'il dépeint dans sa vision a quatre têtes à lui tout seul.

pour la rigueur et l'étendue à la persécution déchaînée par Dioclétien. Il y a là, selon nous, une preuve péremptoire que l'Apocalypse n'a pas encore eu sa véritable et entière réalisation, et qu'elle ne l'aura que dans les temps de l'Antéchrist. Le monstre, au témoignage de saint Augustin, usera d'artifice et de tromperie non moins que de violence; à la cruauté de Dioclétien, il unira l'hypocrisie et la perfidie de Julien l'Apostat; comme cet empereur, il se fera escorter par de faux prophètes dont l'un surtout éblouira les yeux des hommes par des prodiges démoniaques. Ce faux prophète, représenté par la petite Bête de l'Apocalypse, sera, selon toute vraisemblance, un exécration apostat (1).

Nous avons montré plus haut comment les deux témoins, que la Bête fait mourir, restent totalement inexpliqués dans l'interprétation qui se réfère à Rome idolâtre. Au contraire, si vous reportez cette vision à la fin des temps, vous reconnaissez en eux Enoch et Élie, que des textes formels de la sainte Écriture, avec toute la tradition chrétienne, nous signalent comme devant venir au secours de l'Église à la consommation des âges. Cette interprétation restitue aux visions de saint Jean leur majestueuse ampleur. L'Église est véhémentement attaquée, cruellement angoissée par le monstre et son abominable acolyte; mais Dieu lui envoie des secours extraordinaires, proportionnés à la violence de la crise. La réapparition d'Enoch l'homme du premier âge, d'Élie le prophète des temps mosaïques, sur la scène du monde, frappera de stupeur les apostats. et soutiendra puissamment la foi des croyants.

La femme miraculeusement nourrie au désert figure l'Église elle-même protégée par Dieu, en la personne des élus, et tout spécialement en la personne des petits et des faibles, à l'heure de la grande tribulation. Ainsi l'Église d'un côté combattrait l'Antéchrist en face par les forts et les vaillants

(1) L'Antéchrist et son faux prophète n'ont pas la même origine. La première Bête surgit du sein de la mer, la seconde vient de la terre. Dans le langage symbolique des Écritures, la mer désigne les peuples infidèles. Voir saint Augustin. (*Essay.* in Ps. 134-16.) La terre par contre signifierait les nations chrétiennes dont saint Paul prévoit la triste apostasie. Le faux-prophète serait le chef des apostats. Holzauser dit que ce sera un antipape créé par le monstre.

qui se grouperont autour des deux témoins; de l'autre elle pourvoira au salut des faibles et Dieu lui facilitera les moyens de les soustraire à la violence de la persécution. Le temple intact, alors que l'atrium est livré aux gentils, symbolise vraisemblablement les mêmes préservations d'en haut.

La grande prostituée, assise sur la Bête rouge, fait la difficulté de l'interprétation dont nous essayons d'esquisser les grandes lignes. Elle porte manifestement les caractères de Rome idolâtre, étant assise sur sept montagnes, ayant sept têtes qui peuvent représenter les empereurs et césars régnant presque simultanément, ayant dix cornes qui, selon le texte même, symbolisent dix rois lesquels sont tout d'abord à la solde de la Bête, puis finissent par la dépouiller, la déchirer et la brûler vive. Bossuet, avec une superbe maîtrise, nous montre, sous le symbole de ces cornes vengeresses, les rois barbares que Rome emploie dans ses troupes et qui tournent ensuite leurs armes contre elle, portent le fer et le feu dans ses murs, et se partagent les dépouilles de son immense empire; il nous les montre qui *combattent contre l'Agneau et qui sont vaincus par lui*, qui sont d'abord persécuteurs avec Rome elle-même et puis qui se convertissent et reçoivent le joug de la foi sur leurs rudes épaules. Cette allégorie est vraiment saisissante de vérité. Remarquons que rien n'empêche que ces chapitres xvii et xviii soient rapportés à la chute de Rome, puisque c'est là le premier plan qu'embrasse la vue du prophète. Même après cette première application, nous pouvons encore les référer à la fin des temps. Pourquoi la grande prostituée ne représenterait-elle pas la ville dont l'Antéchrist fera la capitale de son empire? quelle sera-t-elle? L'avenir nous le dira. A la chute du monstre, elle pourra fort bien être détruite et incendiée par ceux-là mêmes qui *auront bu du vin de sa prostitution*.

Mais, dira-t-on, vous parlez de la crise de la fin des temps : elle est brièvement dépeinte par saint Jean au chapitre xx. Il nous montre le diable lié pour mille ans par la main d'un ange : ces mille ans désignent les temps chrétiens. Puis il est délié, séduit les nations, et les soulève en une guerre formidable contre la cité bien-aimée de Dieu : voilà cette crise que

clora, à quelque intervalle, le jugement dernier. Cette objection est captieuse, elle n'est pas irréfutable. Le chapitre xx est une récapitulation. Les préliminaires du jugement sont décrits au chapitre xix, qui fait allusion à la chute de la grande prostituée. En lisant ce chapitre et les précédents, les chrétiens pouvaient être induits à penser que le jugement de Dieu était imminent. Saint Jean s'est proposé de les détromper en écrivant le chapitre xx. « Non, semble-t-il dire, le jugement de Dieu n'est pas imminent : la crise qui l'amènera ne s'ouvrira qu'après mille ans de paix et de tranquillité relative; c'est à la suite de cette période, représentant une durée indéterminée, que Satan sera déchainé et ressaisira pour un temps son ancien empire. »

Est-ce témérité d'avoir mis en avant le sens ultérieur de l'Apocalypse, alors que Bossuet nous dit : Autant qu'il me paraît qu'il est possible, autant je le regarde comme impénétrable, du moins, à mes faibles lumières? Nous ne le pensons pas. Les événements ont marché depuis Bossuet; l'humanité est entrée dans des voies nouvelles, insoupçonnées par ce grand homme; des symptômes singulièrement inquiétants frappent l'observateur le moins attentif : ce qui était autrefois une conjecture est devenu une vraisemblance, avant de passer dans la réalité.

Les sociétés secrètes, infiltrées de tous côtés dans la société, y causent une perturbation profonde; elles travaillent sans relâche à la formation d'une puissance antichrétienne, qui s'affirme avec audace, qui se nomme la Révolution, qui exerce dès maintenant sur les gouvernements une influence prépondérante. Ne dirait-on pas le monstre de Daniel et de saint Jean? Si les dix cornes ne hérissent pas encore sa tête, elles y pointent d'ores et déjà visiblement.

D'un autre côté les conventicules de l'occultisme et du spiritisme se multiplient; leurs adeptes ne peuvent encore pénétrer dans les académies, mais ils y pénétreront un jour; ils prétendent arriver à produire par des évocations, par des influences mystérieuses, les miracles de la Bible et de l'Évangile. Attendons-nous à une irruption de pratiques ouvertement démoniaques : par là se prépareront les enchantements

prestigieux et les éblouissantes séductions, qui, d'après Notre-Seigneur lui-même, signaleront la fin des temps.

Les Juifs qui, du temps de Bossuet, étaient au sein de la société chrétienne une quantité négligeable, sont devenus par la haute banque et la presse un facteur tout-puissant dans nos sociétés modernes; et leur influence est néfaste, antichrétienne au premier chef. Or nul n'ignore que la tradition chrétienne leur attribue un rôle décisif dans la crise suprême du monde.

Enfin le monde entier est poussé comme fatalement, par la suppression des distances, par le militarisme à outrance, par le nivellement égalitaire des classes, vers une gigantesque unification. On conçoit sans peine qu'à un moment donné un homme d'audace, secondé par la conspiration de forces occultes, tiendra tous les peuples dans sa main et fera plier toutes les résistances.

A la lumière de ces symptômes, l'Apocalypse s'éclaire de lueurs vraiment étranges. On comprend, sans éclaircir toutes les difficultés, sans pénétrer les détails, par une vue confuse encore, que c'est bien le livre de l'avenir. Et, disons-le, c'est surtout, parmi de redoutables pressentiments, le livre des consolations et des espérances : car la victoire définitive reste à Jésus-Christ et aux saints.

(A suivre.)

D. Bernard MARÉCHAUX,
Bénédictin de la Congrégation Olivétaine.

LES ANGES DANS L'UNIVERS

(suite)

VIII. — Questions soulevées au chapitre précédent.

1° Quelle est la vraie cause de l'élévation des bons anges à la gloire et de la damnation des mauvais?

On doit regarder comme certain que les anges, dès le second instant (1) de leur existence, ont reçu, comme l'homme, une révélation. Cela découle de l'état dans lequel ils ont été créés. Comme l'homme, ils ont été créés en état de grâce afin d'être surnaturellement *disposés* à atteindre leur but surnaturel, la vision de Dieu, souveraine récompense qui ne s'obtient que par la pratique du bien. Il était donc indispensable que Dieu se fit connaître à eux *surnaturellement*, en leur indiquant le moyen de l'atteindre; en leur promulguant une loi. Or, ce n'est que par la révélation que Dieu se manifeste surnaturellement à sa créature.

Quelle fut cette révélation, c'est pour nous un mystère. Soit que oui ou non elle ait été accompagnée d'une épreuve imposée par Dieu, il n'est pas moins certain que les bons anges ont mérité d'être élevés à la gloire en s'abaissant dans leur néant devant la majesté de Dieu et que les mauvais ont encouru d'être abaissés au fond de l'opprobre en s'élevant à l'encontre de cette divine majesté. D'un côté, adoration suivie de la vision de Dieu; de l'autre côté, blasphème suivi de la damnation.

Remarquez toutefois que dans l'humble soumission des bons anges à la loi divine, se trouve exprimé leur amour,

(1) Voir au chapitre précédent de cette étude ce qu'il faut entendre par premier et second instant des anges.

auquel précisément saint Thomas attribue leur victorieuse élévation à la béatification ; car aimer Dieu, c'est se soumettre à sa volonté.

2° Donc le combat, c'est-à-dire la victoire des bons anges et la défaite des mauvais n'a été pour rien dans la récompense des uns et la punition des autres ? — Non, mais cette lutte, cette guerre affreuse fut une conséquence logique du triomphe des bons anges dans le bien et de la ruine des mauvais anges dans le mal. Pour le saisir, il suffit de se représenter la contrariété qui consiste entre le bien et le mal. Lorsque deux éléments sympathiques sont en présence, ils s'unissent, ils se fondent en une seule chose ; s'ils sont antipathiques l'un à l'autre, ils se repoussent mutuellement ; il y a lutte. Or les anges sont la personnification du bien comme les démons sont identifiés au mal. Donc il a dû y avoir, et il y a effectivement eu lutte entre les anges et les démons ; et le parti le plus fort l'a emporté sur l'autre.

3° Est-ce le bon ou le mauvais parti qui a remporté la victoire, et pourquoi ? — C'est en ce commencement de l'existence des créatures que devaient se décider parmi elles les divins principes du bien sous ses divers aspects. Nous savons que si Dieu a créé quoi que ce soit, il l'a créé bon, puisqu'il l'a créé pour qu'il ait l'existence ; car de même que Dieu n'existe que par sa bonté, ainsi une chose existe d'autant plus qu'elle est meilleure. Le mal est la négation de l'être.

Nous savons aussi que ce que Dieu a créé, il l'a créé pour sa gloire ; mais le bien seul procure la gloire de Dieu directement et c'est directement et expressément qu'il veut être glorifié. S'il tire une certaine gloire des méchants et des damnés, ce n'est là qu'une gloire indirecte et accidentelle qui ne peut satisfaire le Créateur et qui ne peut être le but de la création. Le but de la Création est la glorification directe du souverain Bien par le bien de bonnes créatures.

Donc premièrement Dieu en créant, a dû faire en sorte que toutes les créatures ne périssent pas, ce qui aurait frustré le but de la création. Donc secondement il a dû faire en sorte que les créatures restées bonnes l'emportassent, en nombre, sur celles qui sont déchues ; car autrement le mal serait plus

répandu que le bien, ce qui, dans une création faite pour le bien, répugne.

Donc troisièmement, les créatures auxquelles Dieu a accordé la grâce efficace doivent constituer la majorité. Or c'est en la préparation de la grâce que consiste le mystère de la prédestination dont il a été parlé au chapitre précédent. Cela nous donne à conclure que le nombre des prédestinés est plus grand parmi les anges que le nombre des réprouvés. Mais aussi parmi les hommes, et il est vraisemblable que sur la totalité du genre humain il y aura beaucoup plus d'élus que de réprouvés.

A l'origine du temps le bien a vaincu le mal; le bien subjugué constamment le mal, quoique pas toujours sensiblement pour nous; à la fin des siècles, le bien sera définitivement vainqueur du mal.

4° Par conséquent l'on doit croire que les anges sont plus nombreux que les démons? — « Le dragon entraîna dans sa chute la troisième partie des étoiles », dit l'Écriture. — Ainsi, un seul tiers des anges étant tous liés à la suite de Lucifer, deux tiers c'est-à-dire deux fois autant sont restés bons. Ce qui confirme et vérifie ce que nous venons d'avancer sur la suprématie du bien et la majorité des élus.

C'est à leur majorité que les bons anges doivent leur première victoire sur les mauvais anges, Dieu leur ayant immédiatement donné mission de chasser l'ennemi hors du ciel et de l'engloutir dans la géhenne.

Sur la terre, deux hommes ne savent pas toujours tenir tête à un seul homme. On a vu un seul bataillon mettre en déroute des régiments. Eh! là-bas au bout de l'Afrique, n'est-ce pas un petit peuple de cultivateurs qui résiste depuis deux ans à une des plus grandes puissances de la terre? — La stratégie céleste n'est pas livrée comme la nôtre au hasard des imprévus, elle ne dépend pas non plus des manœuvres plus ou moins habiles d'un général. Là, deux esprits sont toujours plus forts qu'un seul, pourvu qu'ils soient tous trois du même ordre. C'est ce qui arriva dans la guerre originelle où les mauvais anges, n'ayant encore rien perdu de leur force, furent cependant vaincus par les bons parce que ceux-ci étaient plus nom-

breux. C'est ainsi que le bien l'emportera toujours sur le mal.

5° A l'issue de cette campagne mémorable, la guerre entre anges et démons a-t-elle cessé? — Cette rencontre sans précédent n'a été que le signal de luttes perpétuelles, dans lesquelles sera englobé le genre humain tout entier et qui ne cesseront qu'avec lui. Dieu n'imposera la paix qu'à la fin des siècles quand l'homme aura fourni aux cieux son contingent d'élus pour combler les vides que la défection laissa au sein des célestes hiérarchies.

Les anges restent victorieux et le seront définitivement, d'autant plus qu'à l'avantage du nombre, est venue s'ajouter pour eux, la pénible situation faite à l'ennemi. En effet les bons anges continuent à lutter pour le bien en pleine clarté de la vérité, tandis que les démons, relégués dans la nuit de leur mensonge et combattant uniquement en faveur du mal, en sont réduits à dresser leurs camps dans la profondeur des ténèbres extérieures qui sont leur partage. Aussi nous opinons qu'à partir de leur premier triomphe les esprits bienheureux ne se trouvent plus tous engagés dans la mêlée; mais qu'un chœur à lui seul, celui des *Puissances*, suffit désormais à contenir tous ceux des démons qui envahissent constamment l'univers, et même qu'aux derniers jours du monde, quand il sera permis à Lucifer et à ses chefs de sortir des enfers, afin de livrer au bien un assaut suprême, les seules *Puissances* sauront encore déjouer leurs inutiles complots et tenir tête à leur fureur. — Nous reparlerons de ces circonstances en traitant des hiérarchies angéliques.

6° L'épreuve a-t-elle été suivie *immédiatement* de la récompense pour les anges fidèles et du châtiment pour les prévaricateurs?

Puisque les instants de l'existence des esprits purs se mesurent par les actes de leur vie, il est logique d'attribuer un instant à chacune de leurs actions. Nous avons dernièrement admis, en l'expliquant, comme quoi le premier instant des anges fut l'acte indélébile qui eut lieu au moment même où Dieu les tira du néant.

Le second instant fut le temps du premier acte volontaire

et par conséquent méritoire ou déméritoire. Or les anges n'avaient rien autre à mériter ou à démériter que la gloire. C'est donc par leur premier acte méritoire que les bons ont mérité cette gloire; et comme, en toute justice, le salaire ou la récompense doit être donnée dès qu'elle est méritée, il faut affirmer que la récompense des fidèles, c'est-à-dire leur élévation à la gloire, à la vision intuitive de la divine essence, à la béatitude éternelle en un mot, eut lieu à l'instant même où l'acte méritoire fut posé dans le second instant, par conséquent, — *Eo ipso*, c'est certainement dans le second instant que les anges déchus furent damnés.

Il suit de là que c'est à l'état de gloire d'un côté et à l'état de damnation de l'autre que les deux armées se trouvèrent tout à coup en présence.

Mais à notre question s'en rattache une autre; à savoir si le fameux combat a été l'objet du second instant ou d'un troisième instant. — La réponse dépendra de la nature de ce combat. — Voulez-vous que les célestes combattants aient lutté corps à corps avec tout l'attirail de nos machines de guerre, ainsi que l'a narré le poète pour la grâce de ses vers: alors, et vu que la rencontre n'est ici qu'une suite nécessaire du second acte, vous n'avez qu'à la placer avec cet acte dans le second instant.

Au contraire, daignez-vous me concéder que le combat fut tout spirituel, je vous démontrerai qu'il constituait un troisième acte et qu'il fut dès lors l'objet du troisième instant de la vie des hiérarchies angéliques. Eh! Comment en douter lorsque des esprits sont aux prises! Les glorifiés disaient aux damnés: Sortez d'ici, misérables; rien de souillé n'entrera dans le ciel, rien de souillé ne saurait y rester; sortez d'ici, le ciel est notre domaine, le ciel est à nous, puisque nous sommes à Dieu! — Mais les damnés qui avaient cherché à escalader le trône du Très-Haut se refusaient à quitter les délices de l'Empyrée et ils résistaient de toutes leurs forces. — D'un côté c'était : *nous voulons*; de l'autre c'était : *nous refusons*. Ce fut là toute la bataille; *un acte moral*, l'objet d'un instant.

Il est à noter que ce troisième acte chez les uns, produit

dans la gloire, ne fut plus méritoire pour eux, pas plus que chez les autres, produit dans la damnation, il ne fut déméritoire. Parce que à l'état de gloire qui est *récompense définitive* et à l'état de damnation qui est *châtiment définitif*, il n'y a plus pour les acteurs ni mérite, ni démérite possible. — Il ressort de ceci que le second acte des anges fut seul décisif en faveur de leur mérite, changé désormais en une récompense immuable, dans la plénitude de laquelle ils agissent en dieux. Ils combattent encore les démons qui ne cessent de faire agression; tandis que les anges soutiendront la défensive jusqu'à la consommation de l'âge terrestre.

Le bien règne en souverain. Il est attaqué par le mal. Victorieux, il se défend.

7^e Comment se fait-il que Dieu n'ait pas usé de longanimité et de miséricorde envers les anges pécheurs comme avec l'homme pécheur: car on n'entend point parler au ciel de pardon ou de rédemption?

Cette rigueur, elle aussi trouve sa raison, non dans les attributs de Dieu qui sont pour les anges ce qu'ils sont pour nous; mais dans la nature même des anges.

La nature angélique est d'une complexion qui surpasse incomparablement la nôtre. Les anges ne sont point comme l'homme, passibles des lois de la durée et des lenteurs corporelles.

Au moment où l'homme pèche, l'âme en lui meurt moralement; mais le corps reste en vie. Le pécheur continue de vivre. L'homme qui a péché reste homme et tant qu'il est homme, il demeure dans la voie du repentir. Sa condition temporaire lui donne la faculté de revenir à Dieu, et Dieu est toujours, même sur le tard, disposé à lui remettre n'importe quels forfaits.

L'ange ne subsiste pas comme l'homme en deux parties distinctes, d'une union temporisée par le corps. L'ange est simple et esprit pur.

Pour lui, pécher, c'est aussi mourir moralement; mais mourir moralement, c'est mourir tout entier à la vie de la grâce, puisque le retrait de la grâce est la première conséquence immédiate, nécessaire du péché. Le mal avons-nous

dit, est la négation de l'être. Dieu qui est le souverain Etre ne peut continuer à diviniser une créature qui commet le mal. Et si c'est un ange qui le commet, il se détruit complètement parce que tout entier il est esprit. D'ange, immédiatement il devient démon. Or ce n'est pas le démon qui a péché, c'est l'ange; et comme au même moment il a cessé d'être ange, il s'est soustrait par le fait à tout repentir et dès lors à tout pardon.

L'ange qui pèche ressemble à un homme qui se suicide et qui meurt sur le coup. L'acte prévaricateur est celui même qui le détruit sans laisser place au repentir.

Dieu, pour ainsi dire, n'a pas eu le temps de leur pardonner : Ils lui ont en quelque sorte échappé.

8° La contagion du mal s'est-elle propagée dans tous les ordres angéliques; et les hiérarchies restent-elles subsister en enfer parmi les anges déchus?

La plupart des auteurs répondent affirmativement à la première partie de cette question. D'après eux il faut penser que Lucifer était le plus élevé de tous les esprits célestes, le plus noble des séraphins par conséquent. C'est ce qui l'a enorgueilli au point de vouloir s'égaliser à Dieu, de vouloir régner en souverain sur le royaume des Cieux. Le misérable entraîna dans son crime de lèse-majesté et dans sa chute irréparable d'innombrables esprits de son ordre et de tous les ordres inférieurs.

Pour nous, nous préférons sur ce point, adopter l'enseignement de ceux qui soutiennent, non sans fondement, que les ordres supérieurs ont été exempts de prévarication et que toute la multitude des anges de ces ordres sont restés fidèles. Évidemment ce n'est pas encore là soutenir que la défection n'a eu lieu, comme d'aucuns le pensent, que dans les ordres inférieurs. Il importe en toute matière de se méfier des extrêmes et de rester dans un juste milieu.

Ni dans Isaïe, ni dans Ézechiel, ni dans les autres livres saints, rien ne nous force de croire que le chef des anarchistes avait été créé Séraphin ou Chérubin ou Trône. Il nous répugne même de l'admettre, attendu que ces trois chœurs de la hiérarchie suprême étaient faits pour s'entretenir de Dieu seul exclusivement.

Cette admirable hiérarchie, qu'on peut appeler divine entre toutes, est le sanctuaire inviolable de la très Sainte-Trinité. Nous pensons fermement que les ministres avant d'inaugurer leurs ineffables fonctions au sein de la gloire qui allait leur échoir, auront été fortifiés, dès leur avènement, par un secours efficace qui les rendit tous sans aucune exception les élus du Seigneur, *gracieusement* impeccable qu'ils durent être à cause de la sainteté extraordinaire de leur sublime vocation. Bref ceux qui devaient être les trônes de la divinité du Père, les délices incomparables de Dieu le Fils, les fervents amours du Saint-Esprit ont partagé avec la Mère de Dieu le don d'impeccabilité.

Nous sommes d'avis que l'inique prince des réprouvés était une Domination d'autant plus que c'est pour avoir voulu dominer outre mesure qu'il est tombé aussi bas. Il a abusé de sa vocation et il s'est perdu, entraînant avec lui une partie des étoiles de six Cieux : Dominations tronquées, Vertus contaminées, Puissances caduques, Principautés dégradées, Archanges avilis, Anges déchus. Le Chœur des Dominations est, comme nous le verrons plus tard, celui où les esprits célestes commencent par le haut, à s'occuper de l'univers; il faut donc en convenir, c'était poste bien choisi pour un *portelumière!*...

Quant à la seconde partie de notre 8^e question à savoir, si les hiérarchies ont oui ou non cessé d'être en enfer, il faut distinguer.

La hiérarchie, chez l'homme, est une gradation dont les différents dignitaires sont préposés les uns aux autres selon les fonctions qu'ils ont à remplir et l'autorité qu'ils représentent. Les membres de la hiérarchie humaine étant tous des hommes, ils sont tous de la même espèce. Différant par la dignité, ils sont tous égaux par nature.

Chez les anges, concept identique de la hiérarchie avec cette particularité que chaque membre d'une autre espèce individuelle voit en outre sa dignité hiérarchique attachée inséparablement à son espèce ordinaire. Au ciel il y a donc à observer d'un côté la distinction spécifique des ordres hiérarchiques laquelle s'est nécessairement conservée à l'état

de damnation, puisqu'elle est rivée à la nature et à l'essence. D'un autre côté il faut observer la distinction hiérarchique des ordres spécifiques dont il ne peut être question en enfer.

Les enfers sont le labyrinthe du désordre perpétuel. Un cataclysme constant qui sévit sans espoir de calme, où les feux vengeurs, soulevés comme les vagues d'une mer en furie, ne laissent aucun répit, ni même la consolation d'un naufrage final à ses tristes victimes, torturées cependant des affres de la mort. — Tandis que partout ailleurs la création docile, sourit aux lois d'une sagesse toujours belle et joyeuse, là-bas au fond des abîmes infernaux la haine divise et repousse comme à plaisir les démons. Habités depuis tant de siècles à un bouleversement qu'eux-mêmes ils ne peuvent s'empêcher de provoquer d'instant en instant, ils ne laissent pourtant pas d'en suer d'épouvante, et pour se venger de leurs maux ils se refusent mutuellement toute subordination. Les plus faibles sans doute, le cèdent aux plus forts; mais par une contrainte où la force prime le droit, et pour semer fatalement autour d'eux trouble et discorde partout. Des esprits en grand nombre, dont la destinée eût été sublime, gémissent impotents dans les souterrains des gouffres inférieurs. Ils brûlent d'escalader l'abîme afin d'aller porter le venin de leur rage et leur confusion désespérante à des damnés moins profondément ensevelis; mais hélas! les efforts inutiles qu'ils tentent avec persévérance laissent au milieu de leur cœur la jalousie inassouvie. Les flammes liquéfiées de cette fournaise aux mille réduits, la plus incandescente de toutes, les empêchent de monter, sans cesse refoulés qu'ils sont par les tourbillons d'une perpétuelle ébullition.

Comment se rallier au milieu de ce ballottement furieux, où l'on ne s'entend plus! Comment reconstituer des hiérarchies là où l'anarchie a tout embrouillé! Comment enfin reformer des chœurs en ce vacarme où chacun est assourdi et stupéfié par ses propres vociférations!

Ils savent mieux que personne ceux-là, témoins de tant d'extrêmes tortures, s'il y a un enfer, où il est situé, ce qu'on y souffre et si l'on en peut sortir! — Ce sera là notre dernière question.

L'enfer n'est pas un état ou une manière d'être, mais un lieu déterminé, dont les habitants sont plongés dans des situations désastreuses qui surpassent évidemment tout ce qu'on vient de lire, pour la raison que c'est décrit, tandis que les peines de l'enfer sont absolument indescriptibles, indicibles, inimaginables.

Les peines des victimes de la Justice infinie y sont éternelles pour tous les damnés, et ces peines sont de trois sortes.

L'une est la *peine du dam*, qui est la pire de toutes, parce qu'elle tronque diamétralement la destinée de ses victimes. Elle consiste en effet en la privation de la vue de Dieu, souverain Bien qu'elles étaient appelées à posséder.

S'y ajoute la *peine du sens* causée principalement par un feu réel et matériel, créé et disposé pour causer des tourments variés. Feu qui brûle les esprits sans les consumer, auquel sont livrés les coupables en proportion de leur culpabilité.

L'Écriture nous donne à entendre que ce feu a la vertu de produire la faim, la soif et autres nécessités ou privations douloureuses qui ont cours ici-bas, mais singulièrement aggravées pour punir sans interruption les sensuels par où ils ont péché. C'est du moins ce qui a lieu pour les damnés du genre humain.

La peine du dam et celle du sens constituent deux châtiments distincts et extrêmes infligés aux réprouvés. La première est une conséquence de ce qu'ils se sont détournés de Dieu ; la seconde une punition directement imposée et qu'ils subissent pour avoir recherché avec dérèglement la créature à la place du Créateur, et pour avoir ainsi établi leur fin ailleurs que dans le souverain Bien qui était le but de leur existence. — Ils se sont damnés contre toute justice et maintenant ils sont poursuivis par la justice en punition de ce qu'ils se sont damnés !

Or comme ils possédaient la grâce, semence de la gloire, et qu'ils étaient disposés par Dieu pour un avenir éternellement heureux : comme d'ailleurs à l'instar de toute créature ils aspiraient au bonheur et à la plénitude du bonheur, ils savent, comprennent et sentent tout ce qu'ils ont perdu en perdant Dieu ; d'un autre côté ils ont l'éternité pour mesurer les maux

infinis qu'ils ont trouvés en échange. — Oh ! cruelle perplexité, remords sans miséricorde qui sans cesse renaît ainsi qu'un serpent à deux têtes pour multiplier des angoisses insupportables, prodiguer à ces suppliciés immortels toutes les douleurs de la mort, toujours leur reprocher leur regrettable passé et leur avenir maudit. — C'est le *ver rongeur* engendré des deux peines précédentes qui se trouvant insuffisantes à putréfier ces esprits corrompus, s'en adjoignent une troisième. Désolant *mea culpa*, que la peine du ver rongeur d'une conscience damnée !

Disons maintenant que ces enfers exécrables, théâtre de drames aussi navrants furent dévolus primitivement au chaos de toutes choses.

Ce qui nous porte à le croire, c'est qu'en ce temps-là il n'existait dans la création à part le ciel des anges, d'autre emplacement que l'amas de matières diffuses d'où allait être débrouillé l'univers. Notre opinion est que les mondes, en se formant dans l'espace universel, entraînèrent avec eux chacun leur part des enfers qui, aujourd'hui, vraisemblablement, occupent le centre de la terre, du soleil, de la lune, des planètes et des autres étoiles. La terre seule, à notre avis, n'est pas assez volumineuse pour loger au milieu de sa sphère, les innombrables légions de réprouvés que vomirent les cieux.

Cette disposition ne nous semble répugner en rien à la sagesse de la divine Providence, ni contredire l'enseignement de l'Église, qui, sur ce point, ne s'est jamais prononcée. Sans attenter à l'unité spécifique du lieu où se trament les peines éternelles, notre hypothèse le divise en signe des discordes dont il est le creuset. Là au sein des corps célestes, les bons anges entretiennent le feu mystérieux qui vivifie leurs globes et les célestes Vertus attisent ces brasiers, leur prêtant la force du prodige, afin qu'ils alimentent en même temps la mort des démons. Là encore par d'habiles manœuvres ce feu impitoyable enchaîne jusqu'au dernier jour les esprits les plus dangereux, issus des hautes régions de l'Empyrée, et sans manquer à ses voies il va jusqu'à poursuivre d'une manière invisible ceux d'espèces moins perverses qui s'échap-

pent de ces centres multiples, et se répandent dans l'univers en quête de ravage.

L'œuvre des anges dans l'univers naissant, croyons-nous, consiste surtout à tenir tête aux rebelles qui, pour s'opposer à l'organisation du monde, s'efforçaient de maintenir les choses à l'état de chaos.

Enfin il est une croyance unanime, c'est que lors de la ruine de notre terre, les esprits les plus malins, chefs des démons, encore retenus au fond des enfers, auront le pouvoir d'en sortir un instant afin d'essayer de perdre les élus eux-mêmes si possible, et ils séviront contre le genre humain avec tout l'accès d'une fureur enrayée durant les siècles écoulés. Alors « le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées. » Cette prophétie de Notre-Seigneur qui certes a le pouvoir de changer à son gré les lois de la nature, cette divine prophétie, disons-nous, si troublante pour nos connaissances astronomiques, ne pourrait-elle pas être interprétée de telle sorte, que ces mêmes « étoiles entraînées jadis par le dragon dans sa chute initiale, expulsées alors provisoirement de la plénitude des cieux sidéraux, et cela au point d'effrayer les Vertus dans la production des prodiges suprêmes, viendront en ces jours malheureux fondre sur les derniers fils d'Adam ?

(*A suivre.*)

Alfred VAN MONS,
A Pancsova (Hongrie).

LA PHYSIQUE DE LA MAGIE

(Communication faite par le Colonel de ROCHAS, au Congrès international de l'Histoire des Sciences, tenu au Collège de France en juillet 1900.)

Messieurs,

Le sujet que j'ai l'honneur d'aborder devant vous a déjà été traité plusieurs fois devant des assemblées de savants.

Ce fut d'abord, il y a deux mille ans, dans les cours de la célèbre école d'Alexandrie, alors centre intellectuel du monde entier.

Les Grecs venus en Égypte à la suite d'Alexandre le Grand s'étaient fait initier en vainqueurs à ses sciences secrètes déjà plus de trente fois séculaires; ils avaient employé leur clair génie à expliquer par des lois naturelles les prodiges que les prêtres accumulaient dans leurs temples pour frapper l'esprit des masses, et dont la connaissance, venue de l'Orient, constituait la science des *mages* ou la *magie*.

Ici c'étaient des statues ou des sièges qui semblaient marcher seuls grâce à des roues cachées et mises en mouvement soit par l'écoulement convenablement calculé d'une certaine quantité de sable tombant d'un récipient supérieur dans un récipient inférieur, soit par la détente d'un ressort. Là c'étaient des portes qui s'ouvraient spontanément, des images de dieux, de déesses, d'animaux qui poussaient des cris ou répandaient des libations sous l'action de liquides déplacés au moyen de siphons et d'air comprimé.

L'ingénieur Héron avait réuni ses leçons dans une série de

petits traités dont deux seulement, les *Automates* et les *Pneumatiques*, nous sont parvenus (1).

Un autre savant alexandrin, le célèbre Euclide, nous a également laissé des traités d'optique et de catoptrique; mais, disciple du divin Platon qui ne voulait pas que la science s'abaissât aux applications usuelles, il s'est borné à exposer les propriétés géométriques des rayons lumineux et à donner les lois de la perspective, de la réfraction et de la réflexion.

Quinze siècles plus tard, la prise de Constantinople par Mahomet II fit affluer sur la terre hospitalière de l'Italie, les débris de l'antique civilisation grecque qui avaient échappé au feu et à la flamme des Turcs. Beaucoup de réfugiés byzantins trouvèrent des moyens d'existence dans la copie et la vente des manuscrits qu'ils avaient apportés avec eux et qui étaient restés jusqu'alors à peu près inconnus en Occident. On vit presque aussitôt, de tous côtés, en France, en Italie et en Allemagne, les savants rivaliser d'efforts pour associer leur nom à celui d'un ancien en le traduisant en latin, langue universelle des écoles à cette époque. De ce nombre fut Jean de Pène qui, tout jeune encore (il n'avait pas 30 ans) occupait, ici même, la chaire de mathématiques au Collège de France nouvellement créé; son cours, interrompu au bout de deux ans par la mort, porta exclusivement sur l'optique et la catoptrique d'Euclide, et la leçon d'ouverture, prononcée en 1556, fut consacrée à montrer comment ces sciences pouvaient servir à expliquer un certain nombre de faits réputés prodigieux (2). En voici un extrait consacré aux fantômes.

« Je ne veux pas nier la présence et l'évocation des Génies, des Mânes, des Ombres, puisque les histoires profanes et les saintes Écritures en offrent de nombreux exemples.

« Nous lisons dans les historiens qu'un psychagogue évo-

(1) J'ai traduit, du grec en français, les traités de *Pneumatique* de Héron et de Philon. Ces deux traités, précédés de *Notions sommaires sur quelques parties des sciences physiques dans l'antiquité*, ont été publiés en 1882, chez Masson, à Paris, sous le titre : LA SCIENCE DES PHILOSOPHES ET L'ART DES THAUMATURGES DANS L'ANTIQUITÉ. — Des extraits de ces mêmes traités et du traité des *Automates* de Héron ont été publiés, l'année suivante, chez le même éditeur, sous le titre : LES ORIGINES DE LA SCIENCE ET SES PREMIÈRES APPLICATIONS.

(2) Le texte grec et la traduction latine de l'*Optique* et de la *Catoptrique* d'Euclide ont été publiés pour la première fois, avec le discours de Jean de Pène qui leur sert de préface, en 1557, à Paris, chez André Wechel.

qua l'ombre de Pausanias que les Lacédémoniens avaient laissé mourir de faim dans le temple de Minerve, et que l'oracle leur enjoignit d'apaiser les mânes. Nous voyons pareillement dans Lucain qu'Erichtone, pythonisse thessalienne, évoqua une ombre qu'elle chargea d'annoncer la défaite de Pharsale à Sextus Pompée. L'historien Pausanias, dans ses Béotiques, rapporte avoir vu à Pionée, en Mysie, près du fleuve Caïcus, l'ombre de Pion, fondateur de la ville sortir de son tombeau au moment où on lui offrit un sacrifice. L'histoire sacrée rapporte que les mânes de Samuel ont quitté la tombe à la voix de la pythonisse, afin que désormais on ne pût douter de la possibilité d'évoquer les ombres.

« Tout en faisant cette concession qu'on ne peut nier que les mânes et les génies ont été évoqués par des pythonisses et *forcés d'apparaître*, je dis en même temps que, grâce à la science extraordinaire de certaines personnes très habiles, on a vu un grand nombre d'apparitions que les ignorants seuls attribuent à des démons; quelqu'un d'éclairé ne peut les attribuer qu'à des hommes versés dans l'optique et ne se laisse pas séduire par les promesses des magiciennes s'engageant à faire apparaître l'ombre d'un mort. Pour accomplir ce prodige elles se servent d'un miroir consacré par certaines formules avec lesquelles elles prétendent évoquer les mânes. Tout cela m'est suspect, et je crois bien qu'il doit y avoir là-dessous quelque fourberie.

« La partie de l'optique que l'on appelle catoptrique, nous apprend, en effet, que l'on fait des miroirs qui, au lieu de retenir à leur surface l'image qui leur est présentée, la renvoient dans l'air. Vitellion a donné la composition de ces miroirs et, s'il plaît à Dieu, nous en reparlerons quand nous traiterons de la catoptrique. Qui empêche d'adroites friponnes d'abuser les yeux avec ce miroir, au point que l'on croie voir les âmes des morts évoquées du tombeau, tandis qu'on ne voit dans l'air que l'image d'un enfant ou d'une statue qu'elles ont soin de tenir cachée? Il est certain (quoique cela semble incroyable) que si vous placez un miroir de forme cylindrique dans une chambre fermée de tous côtés, et que si vous avez hors de cette chambre un masque, une statue ou tout autre

objet disposé de telle manière que quelques-uns des rayons qu'il projette puissent passer à travers une légère fissure dans la fenêtre ou la porte de la chambre et venir frapper le miroir, l'image de cet objet qui est en dehors de la chambre est vue dans la chambre elle-même en suspension dans l'air. Pour peu que l'image réfléchie par le miroir soit déformée, combien elle apparaîtra terrible, excitant l'épouvante et l'horreur!

« Le miroir est suspendu par un fil très fin. Les magiciens imposent un jeûne pour se préparer aux cérémonies qui conviennent à ces sortes de mystères; l'ignorant timoré qui les consulte et qui est loin de se douter de l'imposture sacrilège, obéit docilement. Quand le moment est arrivé, les prétendues magiciennes procèdent à leurs exorcismes et à leurs conjurations de manière à donner à la cérémonie, grâce à ces accessoires, un caractère plus imposant et plus divin. La personne qui consulte est placée dans l'endroit où arrive le rayon réfléchi, et elle voit, non dans le miroir mais dans l'air, le spectre légèrement agité parce que le miroir qui est suspendu est lui-même agité. Pleine d'horreur, elle voit dans l'air une image vaporeuse et livide qui semble venir à elle; saisie d'effroi, elle ne songe pas à pénétrer l'artifice, mais plutôt à fuir; et la pythonisse la laisse partir. Alors, comme si elle se fût arrachée aux abîmes de l'enfer, cette personne dit à tout le monde qu'elle a vu les mânes et les âmes qui reviennent des enfers. .

« Qui ne serait trompé par l'illusion que produit tout cet appareil? Qui résisterait à ces artifices? Nul certainement n'échapperait aux prestiges des Pythonisses, s'il n'était aidé de l'optique qui, jetant son irrésistible lumière, fait voir que la plupart des mânes n'ont aucune cause physique, mais sont de purs artifices imaginés par l'imposture. L'optique apprend à les tirer au clair, à les démasquer, à laisser de côté les vaines terreurs. Que peut craindre, en effet, celui à qui l'optique enseigne qu'il est facile de construire un miroir au moyen duquel on voit plusieurs images dansantes; qui comprend qu'on peut placer le miroir de telle façon que l'on observe ce qui se passe dans la rue et chez les voisins; qui sait qu'en se plaçant d'une certaine manière et en regardant un miroir

concave, on ne voit que son œil; qui sait également qu'on peut, avec des miroirs plans, construire un miroir tel que si on regarde dans ce miroir, on voit son image voler? En vérité, celui à qui on aura enseigné tout cela, ne reconnaîtra-t-il pas aisément la source des prestiges des magiciennes de Thessalie? Ne saura-t-il pas distinguer la véritable physique de la fausseté et de la fourberie? »

Au xvii^e siècle les découvertes relatives au magnétisme et à l'électricité provoquèrent des tentatives analogues, mais sous une autre forme : au lieu de se borner à expliquer les prodiges anciens, on chercha à en produire de nouveaux. De nombreuses sociétés se constituèrent pour subvenir aux frais des expériences et de la construction des appareils; la plus ancienne porta le nom d'*Académie des Secrets* et fut fondée à Naples, vers l'an 1600 sous les auspices du cardinal d'Este, protecteur de Porta, dont le livre sur la *Magie naturelle* eut un tel succès que les premières éditions, usées sous les doigts des lecteurs, sont devenues introuvables. C'est à cette époque qu'on commença aussi à utiliser la vapeur d'eau comme moteur.

On voit que les investigations des savants se sont portées d'abord sur deux forces, la pesanteur et l'élasticité, qu'on trouve partout dans la nature et qu'on peut mettre en jeu de la manière la plus simple; puis elles ont abordé la lumière dont les effets sont déjà plus subtils et elles ne sont fixées que fort tard sur la chaleur et l'électricité dont la production nécessite l'intervention de l'industrie humaine.

C'est seulement au milieu du xviii^e siècle que Mesmer appela l'attention des académies sur une force dont il était bien plus difficile encore de déterminer les lois, puisqu'elle ne se manifeste d'une façon suffisamment apparente que dans certains organismes humains et qu'elle est susceptible d'être influencée par la volonté non seulement de l'opérateur, mais peut-être aussi d'autres intelligences invisibles.

Mesmer qui était médecin et qui connaissait, par les traditions de certaines sociétés secrètes, la puissance de ses effets pour le bien comme pour le mal imposa à ses adeptes le serment suivant :

« Convaincu de l'existence d'un principe incréé, Dieu de qui l'homme doué d'une âme immortelle tient le pouvoir d'agir sur son semblable en vertu des lois prescrites par cet être tout-puissant, je promets et m'engage sur ma parole d'honneur de ne jamais faire usage du pouvoir et des moyens d'exercer le magnétisme animal qui vont m'être confiés, que dans la vue unique d'être utile et de soulager l'humanité souffrante; repoussant loin de moi toute vue d'amour-propre et de vaine curiosité, je promets de n'être mû que par le désir de faire du bien à l'individu qui m'accordera sa confiance et d'être à jamais fidèle au secret imposé et uni de cœur et de volonté à la Société bienfaisante qui me reçoit dans son sein. »

Pendant longtemps les magnétiseurs, fidèles à leur serment, n'eurent en vue que les guérisons et s'occupèrent peu des théories; cependant, les observations en s'accumulant, les mirent en présence d'une foule de phénomènes dont il était impossible de méconnaître la parenté avec les miracles des saints et les prestiges attribués au démon. Dès lors, on expérimenta et on fut conduit à admettre l'hypothèse, déjà formulée par Mesmer d'après les occultistes du moyen âge, d'un agent spécial qu'on a appelé successivement : *l'esprit universel*, *le fluide magnétique*, *l'od* ou *la force psychique*.

C'est cet agent qu'on cherche aujourd'hui à définir en étudiant les actions réciproques qui s'exercent entre lui et les forces naturelles déjà connues. Dès maintenant quelques-unes de ses propriétés, parfaitement établies, ont permis de faire passer un certain nombre de phénomènes du domaine de la magie dans celui de la science positive. C'est ainsi qu'on explique la fascination par l'action de la force psychique sur les nerfs spéciaux de nos sens qu'elle fait vibrer de manière à donner, sous l'influence de la pensée, l'illusion de la réalité. La base de l'envoûtement repose sur l'emmagasinement dans certaines substances de cette force, ou plutôt d'une matière extrêmement ténue qui lui est liée: la condensation de cette matière donne lieu aux apparitions. Les mouvements à distance observés dans les maisons hantées sont presque toujours dus à une surproduction anormale de cette même force chez quelques personnes qu'on appelle des médiums. Les rayons

Röntgen et la télégraphie sans fils, ne permettent plus de nier *à priori* la vue des somnambules à travers les corps opaques et la télépathie. Enfin le télégraphone de M. Poulsen explique les transferts d'états émotifs obtenus par le Dr Luys à l'hôpital de la Charité en faisant passer une couronne aimantée de la tête d'un malade à celle d'un sujet, phénomène que la science officielle repoussait au même titre que la magie.

Quand, il y a quelques mois, votre Comité d'organisation a bien voulu, sur ma demande, inscrire dans son programme cette question : « Quelles sont parmi les découvertes modernes celles qui peuvent expliquer certains faits réputés prodiges dans l'antiquité », j'espérais la voir traitée par un philosophe bien connu en Allemagne, le baron Karl du Prel. Une mort inopinée nous a privés de sa collaboration, mais son dernier ouvrage publié à Iéna en 1899, sous le titre : *Die Magie als Naturwissenschaft*, constitue une étude magistrale sur ce sujet et je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer; je me bornerai à signaler ici une idée hardie sur laquelle du Prel ne manque jamais l'occasion d'insister au cours des deux volumes de ses savantes recherches pour en faire ressortir le côté pratique.

Partant de cette observation que les mécanismes artificiels ne sont le plus souvent que des imitations inconscientes d'organismes naturels et que, par exemple, la chambre noire n'est que la copie de l'œil, il pense que les concordances déjà signalées ne sont que des cas particuliers d'une règle générale s'appliquant aussi aux processus psychiques, et il fait ressortir le mutuel appui que peuvent se prêter : le *psychiste* qui met en évidence et analyse les facultés de l'âme plus ou moins voilées chez la plupart des hommes; le *physiologiste* qui décrit nos divers organes corporels et le *technicien* qui se propose de remplacer par des instruments les uns et les autres.

Si, d'une part, le technicien avait porté son attention sur la constitution du système nerveux qui fait communiquer le cerveau avec la périphérie de notre corps, et sur le *rapport* exclusif qui s'établit entre le magnétiseur et le magnétisé, il aurait pu concevoir plus tôt l'idée des fils télégraphiques, des

résonnateurs et des multi-communications. D'autre part, le technicien par l'invention des électroscopes et des spectroscopes permet au psychiste de concevoir que notre âme, par un perfectionnement progressif de ses facultés, arrivera à percevoir des vibrations auxquelles elle est actuellement insensible et il peut le guider dans la marche à suivre pour atteindre ce but.

D'une manière générale, l'expérience et le raisonnement nous autorisent à supposer que « tout ce qui se produit sous une forme sensible chez un individu, peut se produire sous une forme atténuée chez tous les individus semblables, que ce qui se produit naturellement chez un individu peut être produit artificiellement chez les individus semblables (1) », et enfin que psychistes, physiologistes et techniciens pourront trouver dans l'étude des travaux des deux autres spécialités des *analogies directrices* pour leurs propres travaux.

« Supposons, dit du Prel, qu'un technicien soit versé en la magie, la sorcellerie et l'histoire des saints, qu'il ait observé des somnambules de tout genre, naturels et artificiels, expérimenté avec des médiums, et qu'il ait la conviction que tous ces phénomènes magiques sont des faits indiscutables, grâce à la conviction non moins forte que *toute magie n'est que de la science naturelle inconnue* (2), il se trouverait ainsi devant une abondance inépuisable de problèmes.

« Supposons, par exemple, qu'il sût que la lévitation ou soulèvement au-dessus du sol contre les lois de la pesanteur, se produit chez les fakirs indiens, qu'elle est prouvée documentairement pour Joseph de Cupertino et une foule d'autres saints et qu'elle était fréquente chez les possédés du moyen âge. Supposons enfin qu'il ait été témoin lui-même de ce qu'ont vu une douzaine de savants anglais : le médium Home soulevé en l'air dans une chambre, en sortant par une fenêtre et y rentrant par une autre, après avoir ainsi flotté à quatre-vingts pieds au-dessus de la cour extérieure. Ce technicien ne serait-il pas plus près que Newton de la solution du problème

(1) Favre, *La Musique des couleurs*, Paris, 1900, 31.

(2) Les facultés magiques, dit-il ailleurs, ont des bases physiques, non pas surnaturelles mais suprasensibles; c'est à-dire qu'elles ne sont pas en dehors des lois de la nature, mais en dehors des perceptions des sens ordinaires.

de la gravitation? Il saurait, lui, ce que Newton ne savait pas : c'est que la pesanteur est une propriété *variable* des choses (1). Mais se rendre compte de cette variabilité n'est pas la faire naître : elle a existé avant et existera après cette découverte dont le résultat est d'expliquer le passé et de guider l'avenir. »

Dans un congrès qui a pour objet l'histoire des sciences, je ne saurais mieux terminer cette communication forcément très superficielle, qu'en vous citant les réflexions profondément justes inspirées à mon illustre ami par le sujet même qui nous occupe.

« Le côté brillant de l'histoire de la civilisation est, dit-il, l'histoire des sciences. Quand on réfléchit aux opérations, souvent merveilleuses, de la pensée qui amenèrent les découvertes ayant changé la face du monde, quand on considère la somme de savoir condensée et mise en ordre dans les livres d'études, on est très porté à avoir une haute idée de l'humanité.

« Mais l'histoire des sciences a aussi un côté très misérable. Elle nous montre que le nombre des esprits vraiment supérieurs a toujours été fort restreint, qu'ils eurent toujours à lutter contre les plus grandes difficultés pour faire accepter les découvertes faites par eux ; et enfin que les représentants scientifiques des idées alors régnantes n'ont jamais manqué de dénoncer comme s'écartant de la science tout ce qui s'écartait d'eux. Voilà une histoire qui n'a pas encore été écrite et qui contribuerait singulièrement à rabaisser l'orgueil des hommes.

« L'histoire des sciences ne doit pas seulement enregistrer le triomphe des idées nouvelles : elle doit dépeindre aussi les batailles qui l'ont précédé et les résistances qu'ont toujours opposées les représentants scientifiques des nouvelles idées... Une nouvelle vérité se découvre-t-elle? Elle jaillit, semblable

(1) Si les propriétés essentielles des choses n'étaient que des propriétés variables, nous ne serions sûrs de rien, et les sciences ne reposeraient sur rien. Ce n'est pas ainsi qu'il faut poser le problème. Il faut dire : Peut-il exister des êtres supérieurs invisibles, bons ou mauvais qui neutralisent l'effet de la gravitation, et soulèvent les corps? — Il ne faut pas nier *à priori* le surnaturel et l'ordre immuable de l'univers.

à un éclair, du cerveau d'un seul comme une révélation ; mais il y a, en face de lui, les millions de ses contemporains avec leurs préjugés. Celui qui a découvert une vérité se trouve devant cette écrasante difficulté de convertir tous ses adversaires et de faire table rase de tous les préjugés. La puissance de la vérité est sans doute grande : mais plus elle s'écarte des idées régnantes, moins l'humanité est préparée à la recevoir et plus il est difficile de se frayer une route.

« Il en sera ainsi tant que l'histoire des sciences ne nous aura pas appris que de nouvelles vérités, alors précisément qu'elles ont une importance capitale, ne sauraient être plausibles, mais sont paradoxales ; que, de plus, la généralité d'une opinion n'est nullement la preuve de sa vérité ; enfin, que le progrès implique un changement dans les opinions, changement préparé par des individus isolés et qui s'étend peu à peu grâce aux minorités... Nous ne devons jamais oublier que toutes les majorités procèdent des minorités initiales et que, par conséquent, aucune opinion ne doit être rejetée seulement à cause du faible nombre de ses représentants, mais qu'au contraire, elle doit être examinée sans préjugé aucun, car le paradoxe est le précurseur de toute nouvelle vérité. D'autre part, le développement régulier des sciences ne se fait qu'à la condition d'y laisser un élément conservateur. Il faut donc que toute vérité nouvelle ne soit d'abord envisagée que comme une simple hypothèse ; plus elle est importante, plus sera long son temps d'épreuve que rien ne saurait empêcher. Ceux qui la découvrent doivent se dire qu'ils ne sont que des pionniers auxquels les colons succéderont peu à peu, car il est clair que celui qui est en avance de cent ans sur ses contemporains devra attendre cent ans avant d'être compris par tous. »

De tout ce qui précède il résulte que tel phénomène peut justement passer aujourd'hui pour un prodige parce qu'il dépasse le niveau de nos connaissances ou de nos pouvoirs ordinaires et qu'il ne le sera plus quand la science ou les facultés de l'homme auront fait des progrès. Le philosophe qui, il y a deux siècles, aurait vu un enfant soulever un marteau-pilon pesant des centaines de tonnes ou rompre par explosion

d'énormes masses rocheuses au fond des eaux, rien qu'en appuyant le doigt sur un bouton, aurait déclaré que « l'effet dépassant manifestement la cause », il devait y avoir là une intervention surnaturelle (1). Un raisonnement analogue a été tenu récemment par un théologien à propos de la suggestion qui, au moyen d'un geste à peine perceptible, produit chez les sujets les troubles physiologiques les plus intenses comme l'abolition ou l'hyperesthésie de tous les sens. Dans ces divers cas le raisonnement ne tient pas compte des forces plus ou moins connues accumulées à l'avance et que le geste ne fait que libérer. Maintenant encore nous considérerions comme prodigieuse l'action d'un homme qui, semblable au Jupiter antique, d'un froncement de sourcil ferait éclater la foudre. (*Et nutū tremefecit olympum.*) Qui sait cependant si quelque chose d'analogue ne se produira pas dans l'avenir, puisque déjà Franklin l'a soutiré des nuages... (*Eripuit cælo fulmen.*)

Beaucoup de catholiques admettent que le miracle n'est jamais en contradiction avec les lois éternelles qui régissent les mondes et qu'il est simplement constitué par l'extension exceptionnelle des forces dont nous constatons journellement les effets, cette extension pouvant être due soit aux qualités propres de celui qui fait le miracle, soit à l'intervention d'êtres invisibles plus puissants que lui.

Je suis convaincu que les savants de bonne foi finiront par adopter cette manière de voir. Plus, en effet, on avance dans l'étude de ces phénomènes, plus on est forcé de reconnaître qu'un certain nombre d'entre eux ne peuvent s'expliquer sans recourir à l'hypothèse d'influences extérieures intelligentes; ce qui d'ailleurs ne doit pas nous étonner, puisque la caractéristique de la force en jeu est précisément de pouvoir être dirigée non plus par la matière mais par ce qu'on appelle l'esprit.

Quelle est la nature de ces influences? Sont-ce des anges plus ou moins déchus comme l'enseigne l'Église; des âmes

(1) Il est évident que s'il n'y avait que la pression *du doigt d'un enfant sur un bouton*, l'explosion ne se produirait pas, ou, si elle se produisait, elle aurait un caractère surnaturel. Il y faut aussi la dynamite et les explosifs. La pression de l'enfant ouvre la voie à l'étincelle électrique qui va déterminer l'explosion. Supprimez l'explosif et l'étincelle électrique, la pression de l'enfant ne produira rien.

de défunts comme le disent les spirites; des élémentaux, c'est-à-dire des êtres inférieurs à l'humanité et non perceptibles à nos sens, comme le soutiennent les théosophes, ou simplement des projections à travers l'espace de la volonté d'autres hommes vivants comme le supposent certains psychologues?

Voilà certes des questions fort intéressantes, mais sortant du domaine du physicien qui, aidé du physiologiste, doit procéder avec méthode et étudier l'instrument avant de chercher à définir le moteur.

Espérons que les instituts psychiques qui se forment de divers côtés auront pour résultat de faciliter des travaux rendus jusqu'à ce jour fort difficiles par les préjugés du vulgaire (1).

Albert DE ROCHAS.

(1) Les sciences naturelles continueront à faire de grands progrès, c'est incontestable; mais, si extraordinaires que soient ces progrès, ils ne permettront jamais d'expliquer par une cause naturelle la multiplication des pains dans le désert, la guérison de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare, la résurrection de Jésus-Christ. Nous avons l'absolue certitude que ces miracles sont au-dessus des forces de la nature.

E. M.

MAISON HANTÉE

(Suite.)

Réponse à mon contradicteur (1).

Ces réflexions indiquent évidemment un homme versé dans les questions spirites sur lesquelles je décline d'ailleurs toute compétence.

Ces objections sont en apparence très serrées et limées avec soin et finesse : mais ce ne sont que des raisons spécieuses, c'est-à-dire qui n'ont de la vérité ou d'une juste appréciation que l'apparence ; car je n'admets ni les prémisses, ni les conséquences de son dilemme.

Quand, admettant que la jeune fille soit un médium, il pense pouvoir rattacher les faits qu'elle a évidemment occasionnés à du surnaturel, en prêtant à cette jeune fille un fluide qu'elle aurait communiqué à un agent préternaturel, agent qui serait ainsi la cause efficiente de tout, il substitue à la bonne qu'il admettrait être un médium, un esprit qui agirait autour d'elle sur la matière, à cause d'elle, par un fluide ou une force venant d'elle, mais agissant, lui sans elle, ou malgré elle...

La jeune fille ne serait qu'une cause occasionnelle, mais non déterminante, ou non efficiente : il y aurait donc un agent préternaturel.

Quelque savants et même subtils que soient ces arguments tendant à supposer une action surnaturelle dans ce cas, je me permets donc d'y répondre tout bonnement avec la conviction intime que j'ai trouvé tout d'abord la seule explication possible et plausible de ces faits vraiment extraordinaires avec les simples données de la science médicale pratique.

(1) Voir le n° 8 de la *Revue du Monde Invisible*, page 475.

D'autant plus que le résultat a donné droit et raison à mes prévisions, au delà même de mes espérances.

Cependant, comme *errare humanum est*, j'admets toutes les contradictions, cela me donnant d'ailleurs l'occasion d'essayer de les rétorquer.

Donc, loin de me ranger à votre opinion du préternaturel dans ce cas, permettez-moi, mon honorable contradicteur, de vous exposer simplement et *currente calamo* mes raisons pour faire de cette fille un sujet simplement atteint, 1^o de somnambulisme la nuit, et en ce moment-là, totalement *inconsciente*, et atteinte, 2^o de monomanie démoniaque (ou démonomanie ou démonopathie) la journée, et partant *irresponsable* quant aux faits accomplis au moment du trouble maniaque.

Vous m'écoutez, j'en suis sûr, avec d'autant plus de bonne volonté que vous avez bien voulu vous intéresser à ce cas, qui présente à coup sûr des difficultés d'interprétation, qui soulève beaucoup de questions techniques, et qui est sans nul doute, très extraordinaire, sinon merveilleux, et pour dire le mot : surnaturel, comme il peut le paraître.

Il me paraît difficile quand même de pouvoir vous répondre en deux mots pour rétorquer votre argument. Je sens, je comprends ce que j'ai à vous dire, mais je ne puis l'exprimer aussi facilement que vous... quoique : ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour les dire arrivent aisément... Je vais essayer :

Mes conseils, dites-vous, ne pouvaient s'adresser ni à un médium ni à une somnambule, ces conseils ne pouvant s'adresser qu'à une personne intelligente, libre, responsable, qui peut et doit se corriger.

D'abord 1^o les somnambules une fois éveillés, peuvent être parfaitement intelligents, libres et responsables de leurs actes et de leurs pensées en dehors du sommeil. Je pouvais donc dire à la jeune fille avec juste raison : Ne vous forgez pas tant d'idées qui vous font peur ! Depuis que vous avez vu mourir votre père d'une façon si impressionnante pour vous ! Si vous mettez du calme dans votre esprit, vous pourrez éviter ces cauchemars qui vous mènent au somnambulisme.

Puis 2^o les monomanes se trouvent en un certain état de

lucidité d'esprit, en dehors de leurs crises de manie, et dans ce moment de lucidité, on peut parfois, avec avantage, faire appel à leur raison. Oui, cette jeune fille *innocente et douce*, que je n'avais jamais pu prendre pour *rusée ou fausse*, et que je n'avais jamais eu à soupçonner d'avoir voulu se moquer du public, était évidemment *inconsciente de tous les faits de somnambulisme*, dont elle ne pouvait même pas se rappeler du tout, et elle était *aussi inconsciente des faits et gestes accomplis dans la période d'excitation maniaque*; mais comme elle pouvait être *raisonnable en dehors de ces faits et gestes* se rattachant à la monomanie démoniaque et qu'elle pouvait être *consciente sur tous les autres points étrangers* à cette idée fixe du démon ou des revenants, on pouvait donc faire appel à sa raison, en lui disant : n'allez pas vous figurer que c'est le diable qui fait tout cela ! mais que c'est vous-même ! par suite du trouble de vos idées, et cessez donc tout ce train, parce que si cela continue ou se renouvelle, on vous arrêtera, et vous serez mise en prison préventive, ou dans une maison de santé, en surveillance, comme une folle.

Ces conseils que vous avez eu la gracieuseté de trouver bons, je les ai donnés, tout spontanément, avec l'intention unique de faire du bien à cette pauvre fille égarée par les exagérations de son imagination, et par suite, par la peur, et à laquelle je ne pouvais pas adresser de reproches, puisque je ne la croyais pas coupable, bien que ma conviction ait été cependant vite faite, par le récit de M. le Maire, de sa visite à la maison soi-disant hantée, que c'était elle seule qui avait fait tout, mais d'une façon inconsciente.

Je le répète toujours : la nuit par somnambulisme, et la journée par démonomanie.

Mes conseils ont bien dû avoir quelque efficacité apparemment, puisqu'il ne s'est plus rien reproduit après... N'ont-ils pas pu, même dans leur simplicité, donner l'occasion à cette pauvre jeune fille de mettre un peu d'ordre dans ses idées, alors qu'elle était évidemment troublée par cette idée fixe, que le diable ou les revenants faisaient tout cela autour d'elle.

Je m'efforçai donc de lui inculquer insensiblement et pro-

gressivement, à la place de son idée fixe, que ce pouvait bien être elle qui faisait tout cela, par suite d'un trouble d'esprit amené par l'impression de la mort navrante de son père.

Avec cette idée fixe que le diable ou les revenants agissaient, et non elle, la jeune servante était terrorisée et elle communiquait d'autant mieux sa frayeur aux autres personnes de son entourage.

La peur était le corollaire ou conséquence de l'idée des revenants, qui dominait cette pauvre fille, et elle communiquait et inculquait cette peur à tous les gens de la maison qui en étaient arrivés à être maîtrisés par cette frayeur, comme cela arrive dans une panique, et tout épouvantés, ils ne s'expliquaient plus rien. D'abord parce qu'ils n'y comprenaient rien, étant bien loin, tous, de penser que cette pauvre fille puisse être capable de faire ainsi tous ces tours, volontairement ou involontairement.

Ils n'avaient tous aucun soupçon porté sur Elle, et les faits s'enchaînaient en se succédant et le jour et la nuit, si bien que la terreur allait *crescendo* et avait fini par monter à son comble.

Dès le début, après le récit de M. le Maire des faits qui se passèrent en sa présence, je ne pus que soupçonner une seule personne : la bonne, qui seule, pouvait faire cela, car il n'y avait bien réellement qu'elle, dans la cuisine, qui put faire cela. Dès lors, comment cela se produisait-il ?

Avec mes faibles lumières médicales, je ne vis que deux états pathologiques qui pouvaient tout expliquer : le somnambulisme, la nuit, et la démonomanie, la journée, deux états provenant de la même cause : une impression fâcheuse causée par la mort terrifiante du père, que j'avais assisté à ses derniers moments en présence de la jeune fille... Admettant ces deux états, comme deux hypothèses basées sur les données de la science, j'arrivais facilement ainsi à me faire une rapide conviction m'expliquant l'enchaînement de tous ces faits, avec ces données, j'arrivai scientifiquement à m'expliquer que la jeune servante ne se rappelât nullement de ses pérégrinations inconscientes de la nuit, et de ses actes involontaires de la journée, certains actes dans la manie pouvant

être absolument indépendants de la volonté. Dès lors, je me représentai cette jeune fille se figurant avec une conviction absolue que c'était bien le diable ou les revenants qui agissaient dans cette maison et non elle-même.

De là, la terreur qu'elle en concevait, et qu'elle communiquait aux autres !

Mais comment voulez-vous que le vulgaire puisse s'expliquer tout d'abord ces choses ; que les seuls mots scientifiques expliquent à eux seuls, à l'érudit ! ces mots de somnambulisme et de démonomanie étaient la clé de tout... Sans être un savant, il faut être un peu instruit pour pouvoir s'expliquer tout cela... Et si les gens du métier ou les érudits eux-mêmes ont de la peine à saisir la liaison de tous ces faits surprenants, comment voulez-vous que les gens du peuple puissent en avoir l'intuition ?

Donc, toutes les personnes s'étant trouvées de l'entourage de cette jeune fille ne *soupçonnant* nullement, ne pouvaient par conséquent avoir la pensée de la surveiller.

Autrement dit : la conviction bien arrêtée de la jeune fille qui agissait involontairement, dans ces actes dépendant de la démonomanie, amenait chez les autres personnes de son entourage, la même conviction aussi que c'était bien le diable et les revenants qui agissaient autour d'eux, alors que c'était bien la jeune servante seule qui agissait ainsi *inconsciemment* dans les actes se rattachant à l'idée seulement de monomanie démoniaque, quoique raisonnable sur tous les autres points étrangers à cette idée qui lui hantait l'esprit de δαίμων démon, μόνη seul et μανία manie... seule manie concernant la crainte du démon.

Tout s'enchaîne dans la vie, et les faits comme les choses, les idées ont enfin leurs conséquences, comme les actions la leur !

Mon honorable contradicteur comprenant cependant que c'est bien autour de la jeune servante que se déroulaient tous ces faits bizarres, admet bien la possibilité qu'elle puisse être *médium*, c'est-à-dire une personne qui est en relation avec les esprits des morts... Cela est déjà bien une concession très importante qui explique deux choses : 1^o que cette observa-

tion repose sur des faits peu ordinaires, et aussi que la fille pouvait bien n'y être pas étrangère.

Un médium, d'après Littré, n'est pas obligatoirement une personne ayant des relations avec les esprits des morts, mais une personne qui se dit, ou simplement qui se croit en relation avec l'esprit des morts.

Notre jeune fille n'a jamais dit qu'elle se crût positivement en relation avec les esprits des morts, mais elle se croyait bien entourée par des esprits, le diable ou les revenants qui, à son idée, agissaient autour d'elle, ce qui, pour n'être pas absolument identique, est presque collatéral, j'en conviens, comme par exemple, quand elle lançait la soupière au plafond et qu'elle se figurait que le diable la lui arrachait des mains, et c'était le diable ou les revenants qui, dans son idée, avaient dû enlever le balai pour le lancer à la tête du maire, le verre, pour le lancer aux pieds de M. le Maire, le soufflet, pour le lancer entre les jambes de M. le Maire, et le bâton pour la frapper elle-même.

Admettre son état de médium, c'est déjà admettre, dis-je, une explication collatérale à celle que j'en fournis, avec la différence seulement qu'il y a entre le naturel et le surnaturel.

La jeune servante croyait donc et faisait croire dans son entourage à une relation entre les faits qui se produisaient autour d'elle, et une action surnaturelle du diable ou des âmes des revenants.

Elle n'était médium que dans ce sens.

Autrement dit, en attribuant au diable ou aux revenants la cause effective de tout ce qui se passait autour d'elle, par une sorte d'aberration de l'esprit de plus en plus dominé par une hallucination ou une illusion que nous appelons démonomanie ou monomanie démoniaque; alors que c'était elle-même, oui elle-même seule qui faisait tout, sans le vouloir, sans le savoir, ne voyant ensuite et n'appréciant faussement que les conséquences de ces actes, inconscients de la nuit et de ces gestes insensés du jour, et attribuant les coups donnés aux autres et à elle-même, le brisement des divers objets involontairement lancés à des actes du diable ou des âmes

des revenants, et cela très logiquement, puisqu'elle n'avait ni su, ni voulu le faire. Tout cela est encore plus facile à comprendre avec les deux seuls mots : somnambulisme et démonomanie qu'à expliquer avec toutes les périphrases : et je m'étonne que mon honorable contradicteur n'ait pas encore complètement compris et saisi, car c'est cependant bien simple, malgré tout l'imbroglio de l'affaire, quand on en connaît la clé.

Cependant, je comprends qu'il veuille encore plus se rendre compte ; c'est donc que ce cas l'intéresse, ce qui me fait plaisir.

C'est donc déjà beaucoup que mon honorable contradicteur veuille bien considérer la jeune servante comme pouvant être un médium, car c'est bien lui attribuer ainsi le principal rôle dans cette affaire dite des revenants de la C...

Sur ce point, nous voilà donc absolument d'accord.

Nous ne différons que sur l'interprétation du fait. Lui, voulant l'expliquer par une intervention préternaturelle, et moi, par un simple trouble psychologique.

Où nous divergeons d'opinion, c'est quand mon honorable contradicteur prétend qu'il fallait que la jeune servante ait communiqué inconsciemment son fluide à un agent préternaturel capable de produire ces faits autour d'elle. Il lui faut donc un agent surnaturel pour expliquer ces faits, tandis que pour moi, médecin au contraire, l'explication en est toute naturelle, dis-je, avec les termes scientifiques de la simple médecine pratique.

Inutile n'est-ce pas, d'insister sur les faits de la nuit, relatifs au somnambulisme (*somnum*, sommeil ; *ambulare*, se promener, action de se promener et d'agir en plein état de sommeil), l'explication en est vraiment trop facile.

Pour les faits de la journée, je les explique tout naturellement par une idée fixe de monomanie démoniaque pouvant être même une sorte de prolongation du trouble cérébral somnambulique de la nuit, quand cette fille cassait les objets, frappait les gens involontairement, croyant par illusion ou hallucination que c'était le diable ou les revenants qui faisaient tout cela, ne pouvant se figurer que c'était elle-même qui le

faisait, puisqu'elle ne voulait pas le faire, puisqu'autrement dit, elle le faisait inconsciemment et involontairement.

Pour moi, médecin, je trouve tout naturel en prétendant sans avoir besoin d'une intervention préternaturelle, comme celle du diable, par exemple (que d'ailleurs les bénédictions du curé n'avaient pu chasser), que cette jeune fille, obsédée par cette idée du diable ou des revenants, agissait aussi par mouvements spontanés et irréfléchis produisant ainsi tout ce vacarme malgré elle; même précisément et chose curieuse, en trompant la vigilance, alors encore mal dirigée de tous ces témoins plus ou moins terrorisés, qui ignoraient d'ailleurs totalement d'où tout cela pouvait provenir; d'autant plus qu'ils n'avaient aucune méfiance concernant la jeune fille, et qu'ils étaient dominés eux-mêmes par la peur, n'ayant que trop de tendance à croire à une intervention diabolique ou surnaturelle, tant la superstition a de facilité à avoir de crédit; alors surtout que personne parmi eux n'était encore prévenu de la possibilité d'un pareil état mental chez la jeune fille, car personne évidemment, ne pouvait avoir l'idée dans son entourage que cette jeune fille put divaguer à ce point! tant elle paraissait, comme je l'ai déjà dit, raisonnable d'ailleurs sur tous les autres points étrangers à l'idée du diable ou des revenants qui lui hantaient l'esprit, et partant le cerveau qui en est l'organe... alors surtout que cette jeune fille n'avait eu aucune crise de nerfs hystéro-épileptique qui aurait pu les mettre sur la voie (1)...

(A suivre.)

Dr IGNOTUS.

(1) Le médecin aurait dû, lui, qui n'était pas suggestionné, constater le flagrant délit, et le faire constater par ses amis. Il est facile de voir qu'une assiette s'envole, d'elle-même, ou qu'elle est lancée, avec un geste et un mouvement du bras, très visible, par une jeune fille somnambule.

VARIÉTÉS

RÊVE TÉLÉPATHIQUE.

C'est un fait déjà ancien que nous présente le Dr Serrigny ; à l'époque où il s'est produit, il n'avait aucune connaissance des sciences psychiques. Élevé loin de son pays natal, il n'y avait que des relations restreintes et ne connut que très peu M^{lle} V., une amie de sa tante. Or cette personne épousa M. T., sous-officier du régiment auquel il fut affecté. Pendant son service militaire M^{me} T. fut une seconde mère pour lui. L'année suivante il apprit qu'elle était malade de la poitrine et devait bientôt être mère. Peu après il rêvit M^{me} T. et constata qu'elle était phthisique à la dernière période. Le terme de sa grossesse approchait. Environ un mois après, étant alors à Lyon près de sa mère, le Dr Serrigny rêva que M^{me} T. mourait, quelques jours après avoir mis au monde un petit garçon. A son réveil il fit part de son rêve à sa mère. Le surlendemain, à leur grand étonnement, il reçut de sa grand'mère une lettre confirmant exactement le rêve ; M^{me} T. était morte la nuit même où le rêve avait eu lieu.

(D^r R. SERRIGNY, *Annal. des sci. psych.*, nov.-déc. 1897, p. 339.)

ÉQUIPAGE SAUVÉ D'UN NAUFRAGE.

Le schooner *F. W. Gifford* naviguait sur le lac Michigan, par une nuit d'un noir absolu et une mer démontée, le 21 octobre dernier. Le second et les six hommes de l'équipage veillaient sur le pont, lorsque tout à coup le capitaine Kronhert se précipita au milieu d'eux demandant au second ce

qu'il y avait. Il avait entendu le second l'appeler très distinctement: celui-ci n'avait pas bougé de sa place. Inquiet, le capitaine fit visiter le bateau; on le trouva plein d'eau aux deux tiers et sur le point de sombrer. On n'eut que le temps de mettre les canots à l'eau et de s'y réfugier. Trois heures après l'équipage fut heureusement recueilli par un navire, la Ville-de-Shebogyan.

(*Progress. Thinker*, 6 novembre.)

APPARITION HISTORIQUE EN SUÈDE

Sur son lit de mort, la reine Ulrique, de Suède, exprima le regret de ne pas avoir auprès d'elle sa dame de compagnie favorite, la comtesse Steenbock, qu'elle aimait beaucoup et qui lui était très attachée. Or, par une singulière coïncidence, la comtesse était elle-même gravement malade à Stockholm. Ulrique rendit le dernier soupir et son corps fut exposé dans une chapelle ardente brillamment illuminée. Un détachement de la garde veillait près du corps. Dans l'après-midi la porte extérieure de l'antichambre s'ouvrit et la comtesse Steenbock entra avec tous les signes d'un profond chagrin; la garde présenta les armes et le commandant l'escorta dans la chambre mortuaire. Officiers et soldats se retirèrent pour ne pas la troubler dans la manifestation de sa douleur. Mais comme elle tardait à sortir, les officiers supérieurs craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque chose, ouvrirent la porte, mais reculèrent avec toutes les marques de la plus extraordinaire consternation. Mais ils rentrèrent ensuite avec les autres officiers présents, suivis des soldats et ils purent voir tous la reine dressée dans son cercueil et tenant la comtesse tendrement embrassée. L'apparition alors sembla s'effacer et se transforma en un épais brouillard. Lorsque celui-ci se dissipa, le corps de la reine occupait la même position dans le cercueil, sur le lit d'apparat, qu'avant l'arrivée de la duchesse, dont on ne put retrouver la trace. Un courrier fut envoyé à Stockholm avec un compte rendu de cet événement extraor-

dinaire, et là on apprit que la comtesse n'avait pas quitté Stockholm et qu'elle y était morte au moment précis où on l'avait vue dans les bras de la reine décédée. Un procès-verbal extraordinaire des faits fut aussitôt dressé par ordre et signé par toutes les personnes qui en avaient été témoins. Le document est conservé dans les archives du royaume.

(*Progr. Thinker*, 15 sept.)

CURIEUSE APPARITION

Le fait est arrivé à une personne dans les affaires et parfaitement matérialiste. M. X... et son frère, après la mort presque subite de leur père, prirent la succession de ses affaires; mais ils se trouvaient pris dans une difficulté financière que leur père, mort depuis six mois, aurait seul pu trancher. Il était environ 11 heures du soir, M. X... s'était couché, fatigué du travail d'une journée particulièrement chargée et était tout à fait éveillé faisant des combinaisons pour la journée du lendemain. Dans la cheminée il y avait encore quelques charbons incandescents et sur la table de nuit brûlait une veilleuse. Tout à coup il vit la forme d'un homme assis sur le fauteuil où il déposait habituellement ses vêtements; la tête de cet homme était tournée vers une autre direction et comme enveloppée d'une lumière dorée. A un moment donné, elle se tourna vers M. X... et il reconnut les traits de son père, avec ce sourire qui se répandait sur sa face quand il avait accompli quelque tâche difficile, réclamant beaucoup d'adresse. M. X... était comme abasourdi; il se dressa et s'appuya sur son épaule, puis étendit le bras et tira vers le lit le fauteuil, ce qui se fit sans la moindre difficulté. Il regarda alors dans les yeux si limpides de l'apparition et dit : « Cher vieux père, est-ce réellement vous ? » Un sourire affectueux fut la seule réponse; peu à peu l'apparition se mit à parler et dit : « Mon fils, j'ai été souvent avec vous : vous voici ennuyé d'une affaire compliquée : ne vous inquiétez pas, tout ira bien ; » puis il lui donna, de ce son de voix qu'il connaissait si bien, toutes les

instructions qui lui permirent de s'en tirer sans perte d'argent. L'apparition lui donna en outre toutes sortes de preuves d'identité et entre autres lui fit toucher un de ses doigts dont l'extrémité avait été détachée par un accident. M. X... réveilla sa femme qui dormait à côté de lui pour lui faire voir son père, mais au même instant la lumière dorée s'effaça et l'apparition disparut.

(DE LANCEY. *Light*, 23 juin.)

PUISSANCE DES FÉTICHEURS AFRICAINS

Le fait suivant est raconté par un missionnaire. Il y a peu de temps, un féticheur congolais rappela du tombeau un homme inhumé depuis plusieurs années. L'assistance vit, avec stupéfaction, la terre se soulever et le mort surgir, regardant l'assemblée. Comme il paraissait vouloir parler, on se précipita sur lui à coups de bâtons et ses parents ne furent pas les derniers à le contraindre à rentrer sous terre. On appréhenda aussitôt le féticheur, on le massacra, le brûla sur un bûcher. Sa tête fut suspendue au-dessus de la tombe du ressuscité et c'est là que la virent les missionnaires auxquels des personnes dignes de foi racontèrent le fait.

(*Revue encyclop.*, 25 août.)

UNE NOUVELLE SECTE RELIGIEUSE

Dans la Sibérie orientale s'est formée une secte religieuse, comptant déjà un grand nombre d'adhérents et qui a pris pour patron Judas Iscariote. Cette secte honore en lui la véritable disciple de Jésus, parce qu'il se repentit de sa faute et la racheta en se pendant. L'histoire mentionne une autre secte qui accordait également un culte particulier à Judas, mais pour un motif tout différent, parce que, sans la trahison de l'Isariote, le monde n'eût pas eu de rédempteur. La raison est spécieuse et bizarre. En Mésopotamie, les Yézidis adorent

Lucifer pour des motifs dénotant aussi une singulière intervention des idées. — Les fidèles de la nouvelle secte s'engagent à mourir de la même manière que Judas pour expier leurs péchés, si les prêtres leur en donnent l'ordre.

(*Revue encyclop.*, 4 août.)

APPARITIONS TÉLÉPATHIQUES

Au mois de juin 1895, je suis allé pour affaires à Kieff. En wagon je rencontrai une de mes connaissances, M. Casimir Wierzchowski, vieux célibataire, fervent catholique, grand ennemi de tous ceux qui ne croient pas à l'infailibilité du pape ; c'est un très brave homme, doux, humble, charitable, toujours prêt à porter secours à son prochain et connu dans sa contrée, pour sa loyauté.

Il s'occupait avec son frère Jules, célibataire comme lui, d'agriculture au Gouvernement de Charkow, et après la mort de celui-ci, M. Casimir mit ses biens en fermage pour vivre de ses rentes à Poltawa. Comme je savais que son frère Jules était spirite, qu'il possédait une bibliothèque contenant toutes les œuvres du Maître Allan Kardec et qu'il recevait des communications d'Esprits au moyen de l'écriture, j'entamai la conversation sur ce sujet. M. Casimir répondit : « Vous savez, mon cher Joseph, que la religion catholique nous défend de s'occuper de spiritisme, de croire aux pressentiments et aux apparitions. Mon vieux curé disait souvent que ces apparitions étaient des tours du diable et qu'un bon catholique devait toujours avoir un chapelet ou bien une médaille de la sainte vierge de Crenstochowa sur lui, pour tenir en respect les diables qui pullulent constamment autour de nous. Il m'arriva pourtant une drôle de chose, qui cependant prouve que ces apparitions ne sont pas toujours des tours du diable et qu'elles proviennent quelquefois des morts qui s'intéressent à nous et qui nous aiment. Ainsi, mon cher frère Jules que vous connaissiez m'apparut une fois, pour me prévenir d'un malheur qui devait m'arriver, que je pouvais éviter, et cela au moment où je ne

pensais nullement à lui. C'était en 1876 au printemps, je partais en voiture attelée de quatre bons chevaux, pour l'achat de semences de tournesol à un endroit éloigné de 70 verstes de ma demeure : comme les chemins sont très mauvais chez nous à cette époque, j'étais forcé de passer la nuit dans une auberge, située en plein champ. Le propriétaire de l'auberge était un vilain juif et les personnes qui se trouvaient chez lui avaient de mauvaises mines. Étant très fatigué, je me réchauffai avec du thé et me couchai. Vers minuit, je sentis quelqu'un me tirer la main et je me réveillai : je vis mon frère Jules, mort, comme vous le savez depuis trois ans, très distinctement comme de son vivant, dans son habit marron, celui qu'il portait toujours. Il me dit : « Casimir, lève-toi et sauve-toi, car on veut t'assassiner ! » et il disparut. Croyant à une hallucination, je n'y fis pas attention ; je me retournai et me rendormis. Je ne sais pas au juste, combien de temps je dormis, quand je sentis à nouveau que quelqu'un me tirait la main, je m'éveillai, vis de nouveau mon frère Jules, qui me dit, d'un ton irrité cette fois : « Debout Casimir, au plus vite ; je te dis qu'on veut t'assassiner. » Il disparut ; je me levai bien vite pour m'habiller et j'eus seulement le temps d'ouvrir et de sauter par une fenêtre, quand trois gaillards armés de haches et de couteaux se précipitèrent dans ma chambre en forçant l'unique porte d'entrée. J'étais sauvé et attendis dans un fossé jusqu'au moment où je vis venir des voyageurs auxquels je racontai ce qui venait de m'arriver. Les voleurs furent pris et ils avouèrent au juge d'instruction, qu'ils voulaient m'assassiner, dans le cas où je ne voudrais pas leur remettre l'argent que j'avais sur moi. »

JOSEPH DE KRONHELM :

Le Gérant : P. TÉQUI.

DE L'IMAGINATION

I

Quand on étudie ces rapports si intimes, si pénétrants de l'âme et du corps, on se trouve constamment en face de l'imagination. Étrange et puissante faculté! Magicienne incomparable! ardente, infatigable, féconde dans sa perpétuelle activité. Elle réveille les sensations éprouvées, jusqu'à l'illusion de la réalité; elle fait apparaître les objets, les personnages, les scènes que nous avons vus avec une intensité effrayante. Elle travaille et poursuit le mirage de ses transformations dans le sommeil et dans la veille, dans le rêve et dans l'attention passionnée, dans les troubles de l'ivresse et de la folie et dans le mystère des hallucinations et des fausses extases. Que la raison se taise et lâche les rênes, l'imagination déchainera des tempêtes dans l'âme bouleversée et dans le cerveau devenu impuissant devant la violente impétuosité de ses assauts. Elle occupe une place capitale dans les rapports troublants de l'âme et du corps. Il nous semble utile de l'examiner de près.

Et d'abord, qu'est-ce que l'imagination?

« Il est clair, dit Bossuet, que l'impression ou le coup que les nerfs reçoivent de l'objet, portera nécessairement sur le cerveau; et comme la sensation se trouve conjointe à l'ébranlement du nerf, l'imagination le sera à l'ébranlement qui se fera sur le cerveau même.

« Selon cela, l'imagination doit suivre, mais de fort près, la sensation, comme le mouvement du cerveau doit suivre celui du nerf.

« Et comme l'impression qui se fait dans le cerveau doit

imiter celle du nerf, aussi avons-nous vu que l'imagination *n'est autre chose que l'image de la sensation*.

« De même aussi que le nerf est d'une nature à recevoir un mouvement plus vite et plus ferme que le cerveau, la sensation aussi est plus vive que l'imagination.

« Mais aussi comme la nature du cerveau est capable d'un mouvement plus durable, l'imagination dure plus longtemps que la sensation.

« Le cerveau ayant tout ensemble assez de mollesse pour recevoir facilement les impressions, et assez de consistance pour les retenir, il y peut demeurer à peu près comme sur la cire des marques fixes et durables qui servent à rappeler les objets et donnent lieu au souvenir.

« On peut aisément comprendre que les coups qui viennent ensemble par divers sens, portent à peu près au même endroit du cerveau, ce qui fait que divers objets n'en font qu'un, quand ils viennent dans le même temps.

« J'aurai, par exemple, rencontré un lion en passant par les déserts de Lybie, et j'en aurai vu l'affreuse figure; mes oreilles auront été frappées de son rugissement terrible; j'aurai senti, si vous le voulez, quelque atteinte de ses griffes, dont une main secourable m'aura arraché. Il se fait dans mon cerveau par ces trois sens divers, trois fortes impressions de ce que c'est qu'un lion. Mais, parce que ces trois impressions, qui viennent à peu près ensemble, ont porté au même endroit, une seule remuera le tout; et ainsi, il arrivera qu'au seul aspect du lion, à la seule ouïe de son cri, ce furieux animal reviendra tout entier à mon imagination.

« Et cela ne s'étend pas seulement à tout l'animal, mais encore au lieu où j'ai été frappé la première fois d'un objet si effroyable. Je ne reverrai jamais le vallon désert où j'en aurai fait la rencontre, sans qu'il me prenne quelque émotion ou même quelque frayeur.

« Ainsi de tout ce qui frappe en même temps les sens, il ne s'en compose qu'un seul objet, qui fait son impression dans le même endroit du cerveau, et y a son caractère particulier. Et c'est pourquoi, en passant, il ne faut pas s'étonner si un chat frappé d'un bâton au bruit d'un grelot qui y était

attaché, est ému après par le grelot seul qui a fait son impression avec le bâton au même endroit du cerveau.

« Toutes les fois que les endroits du cerveau, où les marques des objets restent imprimées, sont agités, ou par les vapeurs qui montent continuellement à la tête, ou par le cours des esprits, ou par quelque autre cause que ce soit, les objets doivent revenir à l'esprit : ce qui nous cause, en veillant, tant de différentes pensées qui n'ont pas de suite, et en dormant tant de vaines imaginations que nous prenons pour des vérités (1). »

Nous voyons, nous entendons, nous sentons à tout instant, les objets extérieurs au milieu desquels nous vivons. Nous recevons leurs coups par les yeux, par les oreilles, par les sens. Ces coups qui ont atteint les extrémités extérieures des sens, remontent le long des nerfs jusqu'au cerveau, où ils déterminent une impression et un état. Toutes les fois que ce point encore inconnu du cerveau, centre nerveux, cellule cérébrale, molécule vivante, se trouvera ébranlé comme il le fut quand je reçus la commotion de l'objet extérieur, je reverrai cet objet, j'éprouverai la même sensation. Tel est donc le phénomène de l'imagination.

Le fluide nerveux, les passions, notre volonté, les maladies, mille causes peuvent réveiller, faire vibrer ce point du cerveau qui conserve la marque de l'impression reçue du monde extérieur par la sensation. Il y a aussi des associations d'images comme il y a des associations d'idées, ces images s'appellent, s'enchaînent et expliquent la succession des phénomènes de l'imagination (2).

II

Nous pouvons entrer plus avant avec un grand philosophe italien dans l'étude de cette faculté. Voici sa théorie.

Les phénomènes qui constituent l'imagination se réduisent

(1) Bossuet, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. III, n° X.

(2) Les scolastiques désignent sous le nom de sens internes le sens commun, l'imagination, l'estimation, la mémoire sensible. Nous n'étudions ici que l'imagination dans ses rapports avec le merveilleux.

à la reproduction, au réveil des sensations que nous avons déjà éprouvées. Ces sensations ainsi renouvelées, prennent quelquefois une telle intensité qu'il semble impossible de les distinguer des sensations réelles; ainsi, dans les rêves et les hallucinations.

Cette faculté consiste dans une force qui appartient à l'âme et qui lui permet de faire renaître avec plus ou moins de vivacité les sensations que nous avons éprouvées.

Pour comprendre ce réveil, il faut se rappeler que les filets nerveux ont deux extrémités, l'une, extérieure, qui se ramifie sur toute la surface du corps humain, sous l'épiderme, dans la peau, l'autre, intérieure, qui s'arrête au cerveau. Ne cherchons pas encore dans le cerveau, l'endroit précis où se terminent ces filets nerveux.

Or, toute sensation dans l'animal est invariablement précédée d'un mouvement, d'une vibration des filets nerveux. Qui fait ainsi vibrer ces filets nerveux? Tantôt, ce sont les objets *extérieurs*, qui envoient les ondes sonores, les ondes lumineuses, les vapeurs, etc., déterminer une impression sensible sur les nerfs, jusqu'au cerveau. Tantôt, c'est l'âme elle-même qui possède la faculté de faire vibrer l'extrémité *intérieure* des nerfs. Quand cette vibration intérieure est égale à celle que produit l'objet extérieur, il se produit une sensation de même intensité; le sujet est exposé à confondre l'objet imaginaire avec l'objet réel.

Que l'âme puisse, en vertu de sa souveraineté sur le corps et de sa faculté d'animation, faire vibrer le centre nerveux, l'extrémité interne du filet nerveux, c'est incontestable. Voyez l'effet de la douleur et de la joie sur la circulation sanguine, sur l'expression de la physionomie, et par conséquent sur les veines et les artères. Voyez les nerfs et les muscles qu'elle met en mouvement, sans le savoir, quand nous voulons entendre un son, voir un objet, tout près de nous, ou dans le lointain.

Cette explication de l'imagination ne diffère pas essentiellement de celle de Bossuet, elle repose sur le réveil ou la reproduction d'une sensation.

Les philosophes scolastiques modernes ont rapproché l'ima-

gination de la mémoire sensitive, ils ont essayé de faire une analyse plus pénétrante de cette faculté. Nous résumons ici la théorie de Tongiorgi, le savant professeur au Collège romain (1).

Nous connaissons par le sens intérieur ce qui se passe en nous, nos sentiments, nos sensations, nos impressions de tous les instants. Nous connaissons par les sens extérieurs, par la vue, l'ouïe, l'odorat, le tact des objets extérieurs qui font naître en nous nos sensations. Ce n'est pas assez.

Nous pouvons à notre gré, faire renaître en nous ces sensations depuis longtemps disparues, les éprouver, en jouir, comme si elles étaient encore présentes. L'avare se rappellera le plaisir qu'il éprouvait en recevant de l'or, et il jouira. Le voluptueux fera revivre le souvenir de ses sensations violentes, et il les sentira jusqu'à la honte du crime. L'alcoolique reproduira en lui, toute la suite des phénomènes physiologiques qu'il a déterminés dans son système nerveux, par l'injection de l'alcool.

Nous pouvons ainsi reproduire un objet, une image, une scène dans notre imagination, avec toutes les émotions, sereines ou violentes, profondes ou superficielles que nous avons senties.

Ces impressions et ces souvenirs sont en nous, à l'état vague, à l'état latent, ils y demeurent, sans que nous le sachions, dans le sommeil de l'inconscience, et dans l'attente du réveil.

Que faut-il pour les réveiller? Tantôt, c'est la volonté qui les ranime, pour se procurer une jouissance nouvelle avec le charme du souvenir et la poésie des choses disparues. Tantôt c'est un objet extérieur, un arbre, une maison, une rue, une voix, un regard, un rien qui trouble, rappelle et ramène à la surface, des faits qui semblaient éternellement oubliés dans les profondeurs de l'inconscient. D'autres fois, enfin, le sang, les humeurs, les fluides, quelques vibrations dans le cerveau, produisent instantanément les mêmes effets.

Quelquefois même, ces images et ces sensations se soulè-

(1) Tongiorgi, *Institutiones philosophicæ*, t. III, p. 171.

vent, s'insurgent avec la violence de l'ouragan, elles simulent l'évidence et la réalité, elles se rapprochent, s'entre-choquent, elles paralysent, la raison, elles s'emparent de nous, principalement dans la solitude, le silence, les ténèbres, quand nous n'éprouvons plus d'autres sensations, quand la vie de relation cesse, quand aucun objet extérieur ne vient nous distraire de l'ardente et invincible contemplation de l'image qui obsède notre cerveau.

Je ne parle pas des hallucinés et des fous.

Nous pouvons tirer de ces faits des conclusions qui semblent éclairer le problème de l'imagination.

Il est certain qu'après avoir éprouvé une vive émotion de plaisir, d'aversion, de joie, de terreur, il reste en nous une prédisposition à ressentir ces émotions. C'est un fait. Il y a même équivalence entre l'émotion éprouvée et la prédisposition à la renouveler.

Ne dites pas que l'impression causée par l'objet extérieur, l'or, l'alcool, le jeu, etc., que ce mouvement matériel, que cette vibration persiste dans les fibres nerveuses, dans le cerveau et que c'est elle qui produit le phénomène de l'imagination. En effet, 1^o nos sensations sont innombrables et les fibres nerveuses sont limitées; 2^o ces fibres qui continueraient sans cesse à vibrer, en vertu d'une impulsion première, devraient rendre perpétuellement actuels et vivants les souvenirs qui les ont fait naître, et nous savons qu'il n'en est pas ainsi. 3^o Il serait difficile d'expliquer l'ordre des souvenirs en présence de la confusion, du chaos, de ces milliards de millions de sensations qui continueraient à faire vibrer les fibrilles ou les centres nerveux du cerveau.

Il ne reste donc en réalité que l'aptitude ou la prédisposition à renouveler les souvenirs sensibles et les sensations.

Et cette prédisposition se trouve dans l'organe même qui a produit la sensation. Observez ce qui se passe en vous dans la rêverie et ce qui se fait dans un sujet endormi, en présence du souvenir sensible. Ce n'est pas par un organe spécial, mystérieux que vous croyez revoir, sentir, entendre un objet, c'est bien par les yeux que l'halluciné s' imagine voir l'objet qui le ravit ou l'épouvante, c'est par l'oreille qu'il entend,

c'est par l'odorat qu'il sent, c'est par la langue qu'il apprécie le goût de la liqueur que vous lui présentez.

L'organe de la sensation est donc aussi l'organe de l'imagination, mais c'est le cerveau qui, par le fluide nerveux, actionne l'organe des sens au point d'arrivée, et détermine à la fois l'apparition de l'image et la sensation qui l'a suivie.

Le savant Tongiorgi du Collège romain, écarte ainsi et réfute cette assertion d'Aristote : « L'objet matériel ébranle le sens, et ce mouvement est imprimé dans l'imagination comme une certaine image sensible, qui demeure quand l'objet disparaît, à peu près comme le dessin du sceau reste dans la cire quand l'anneau n'y est plus. »

Il ne faut attacher aucune importance aux mouvements vibratoires de Hartley et aux phosphorescences cérébrales de Luys, le plus aventurier des physiologistes de notre temps (1).

En ce moment, je regarde un trois-mâts qui passe en mer, sous ma fenêtre. Je vois distinctement son pavillon, sa mâture, sa coque, sa cargaison. Demain, le navire sera loin. Si je ferme les yeux, je continuerai à le voir. Le temps et la distance affaibliront cette impression sans la détruire entièrement.

Cette image qui persiste dans mon cerveau, dans mon imagination est-elle immatérielle ou matérielle? Si elle est immatérielle, comment peut-elle reproduire la couleur, les formes, les dimensions du navire disparu? Immatériel et matériel ou étendu, ces deux idées s'excluent.

« Ces images sont de nature matérielle. Inutile d'insister sur ce point hors conteste désormais... Dès le moyen âge, l'image ou, comme on disait, le phantasme était tenu pour une réalité matérielle (2). »

Essayez de me faire comprendre par quel mystère, des millions et des millions d'images *matérielles*, qui naissent à

(1) Tongiorgi, S. J. *Psychologia*, liber III, cap. ix. « Nihil dico de iis qui species in cerebro concipiunt ut quædam rerum vestigia, quæ in eo tanquam in cera imprimantur. Materialis itaque impressio, quæ sensationis est causa, neque in organis, neque in cerebro conservatur. »

(2) R. P. de la Barre, S. J. *L'Ordre de la nature et le miracle*, p. 27. Nous sommes heureux de louer la valeur scientifique de cet opuscule, et en même temps, la pénétration et la courtoisie de l'auteur, malgré quelques dissentiments.

chaque seconde, pendant la vie, à la vue des objets extérieurs, peuvent s'emmagasiner dans un centre nerveux, dans une cellule, dans un nerf en vibration, dans un point, imperceptible qui est encore pour la science un inconnu !

J'avoue humblement que je ne comprends pas.

Quand le P. Tongiorgi, du Collège romain, nous dit : « C'est l'organe qui conserve l'aptitude à reproduire l'image, et qui la reproduit, en certaines circonstances, selon des lois déterminées, » je saisis son explication, et je pense aussitôt à la harpe qui, pincée au même endroit, reproduit le même son, mais ici la harpe est vivante, animée. Il reste, sans doute, encore d'épaisses ténèbres à dissiper. Il serait inutile et présomptueux d'y travailler. A chaque instant nous constatons que l'esprit humain est borné, et que d'infranchissables obstacles se dressent devant nous.

Le P. de la Barre va plus loin. Il prétend, sans donner aucune preuve, que ces images matérielles emmagasinées dans le cerveau sont à notre disposition, que nous pouvons les projeter par voie de vibration au fluide ambiant, et les faire pénétrer dans le cerveau d'une autre personne, ou d'un autre sujet : ce serait l'explication philosophique nouvelle de la suggestion mentale à de courtes distances.

L'auteur nous engage à consulter sur cette transmissibilité des images cérébrales, l'hypothèse émise par le R. P. de Bonniot, dès 1879.

Or, le P. de Bonniot a précisément combattu et réfuté avec une vigueur singulière l'hypothèse de la transmission des images cérébrales, en 1887, dans un ouvrage intitulé : *Le Miracle et ses contrefaçons*.

Il s'exprime ainsi : « Examinée de près, cette hypothèse nous paraît maintenant *absolument insoutenable*. » (P. 287.) « C'est comme une parole en langue inconnue dite *par un aphone à un sourd*. Il y a des solutions *moins malheureuses*. » (P. 293.) « Conclusion générale : La suggestion mentale ne s'explique pas par le jeu naturel des agents matériels. Donc, ou niez-la, ou admettez l'intervention d'un agent intelligent. » (P. 293.)

Après avoir lu ces déclarations si nettes, il n'est plus permis

de voir dans le P. de Bonriot un partisan de la suggestion mentale ou de la transmission des images cérébrales. Nous regrettons de ne pas citer intégralement l'argumentation serrée de ce polémiste de valeur. Nous y reviendrons.

La nature a donné à l'homme des sens par lesquels il entre en communication avec le monde extérieur. Nos yeux reçoivent les ondes lumineuses renvoyées de la surface des corps, nos oreilles reçoivent les ondes sonores, et c'est ainsi que nous voyons les couleurs, que nous entendons les sons. Avons-nous aussi un appareil organisé pour recevoir des images qui nous seraient envoyées par un cerveau étranger? Comment ces images entrent-elles en nous? Par quel sens les recevons-nous? Par quels nerfs pénètrent-elles dans notre cerveau? Quel est l'anatomiste ou l'expérimentateur qui a constaté et décrit l'organe si longtemps inconnu qui nous permettrait de recevoir des images silencieuses qui chemineraient à travers l'espace? Quel est donc l'organe de cette vision qui n'aurait rien de commun avec les autres organes des sens et qu'il est impossible de localiser.

Je réfléchis, je m'observe avec soin, j'analyse patiemment tous les phénomènes qui se succèdent dans mes sens et dans mon entendement, et il m'est impossible de découvrir un organe chargé de recevoir les images et adapté à cette réception. La science s'appuie sur des faits; ici, les faits font défaut.

Si je continue cet examen, je suis forcé de reconnaître aussi qu'aucun philosophe, aucun physiologiste n'a constaté en nous l'existence d'un organe qui lancerait au dehors ces images et ferait vibrer l'éther. Nous connaissons bien les ondes sonores et les ondes lumineuses, mais quel est donc le physicien qui a découvert les ondes mystérieuses qui transportent les images cérébrales? Nous ne le connaissons pas.

Que tout sentiment, toute pensée, toute émotion soit accompagnée d'une modification dans mon cerveau, et quelquefois dans ma physionomie, qui voudrait le contester? C'est l'inévitable conséquence de l'union de l'âme et du corps.

Mais qu'il se trouve en nous des images matérielles, qu'elles y demeurent perpétuellement emmagasinées, que je jouisse de la faculté de les projeter hors de moi, de leur donner une

direction, de les envoyer à travers l'espace à une personne qui ne pense pas à moi, c'est un roman de philosophie. J'en appelle à l'expérience du genre humain. Sur mille personnes vous n'en trouverez pas une qui puisse correspondre ainsi, par un simple effort de volonté, avec une autre personne, à distance, et faire pénétrer une image dans son cerveau.

Si mon cerveau était organisé pour produire ces images, pour les conserver, pour les envoyer à distance, je le saurais bien, j'en ferais l'expérience, et d'autres l'auraient faite avant moi.

Or, non seulement il m'est impossible de constater l'existence de cet organe, non seulement cette impossibilité a toujours été constatée par le genre humain, mais tous mes efforts restent infructueux quand je veux essayer de transmettre mentalement mes images et mes pensées.

Qu'il se produise quelquefois, sans le concours de notre volonté, des communications accidentelles et mentales entre deux êtres, c'est possible, c'est un fait réel, mais ce n'est pas la suggestion mentale à distance qui nous en donnera l'explication.

L'organe de l'imagination qui suscite en nous l'image ou dans la veille, ou dans le sommeil, ou dans la rêverie, ou dans le délire de la maladie, de l'ivresse, de l'hallucination, de la folie, n'a rien de commun avec l'organe chimérique, inconnu qui lancerait les images à distance, vers d'autres cerveaux.

III

De toutes ces recherches il résulte clairement que mille causes, le sang, les fluides, les vibrations nerveuses, la maladie, la fièvre, les passions peuvent ébranler notre cerveau, faire vibrer des centres psycho-moteurs, et susciter en nous des images que nous sommes exposés quelquefois à prendre pour la réalité. Ce fantôme, ce démon, cet ange, cet animal furieux, cette figure grimaçante, tout cela n'existe souvent que dans mon cerveau, dans mon imagination, mais je suis ému, agité, bouleversé, et malgré les témoignages contraires contre

lesquels je ne crains pas de protester, je persiste à croire que j'ai vu, que je vois dans sa réalité vivante, un ange ou un démon.

C'est à la raison qu'il appartient de nous éclairer, de nous diriger, de mettre les choses au point. Elle nous défendra contre les illusions des sens, elle va nous éclairer sur les erreurs de l'imagination. L'esprit faible obéit en aveugle à l'impulsion de l'imagination et s'égare. L'esprit fort analyse son état, se rend compte des circonstances, et il obéit à la raison devant laquelle les fantômes vont s'évanouir. L'imagination troublée par les vapeurs, nous dit : Je vois un ange, une bête horrible, un effrayant fantôme, un ami, un parent défunt. La raison répond, en faisant la part des exceptions : Non, tu ne vois ni un ange, ni un défunt, tes nerfs sont malades, ton cerveau n'est plus en équilibre, prends patience et tu reprendras possession de toi-même. Il faut attendre en paix la fin de l'orage. Mais l'âme bouleversée est quelquefois incapable de raisonner, d'entendre, et elle va où l'emporte l'impétuosité de ses nerfs révoltés.

J'ai dit que l'âme est bouleversée. C'est qu'en effet, nous sommes exposés à nous tromper, et à oublier l'âme : on nous parle de l'imagination, du cerveau, des nerfs, des centres physico-psychiques, comme s'il y avait en nous des facultés indépendantes, substantielles, comme s'il y avait en nous des puissances vitales, matérielles, autonomes et indépendantes de l'âme.

Il n'en est rien ; il ne faut jamais oublier ces sages paroles de Bossuet, que je vous invite à méditer, pour prévenir les plus regrettables confusions :

« Quoique nous donnions à ces facultés des noms différents par rapport à leurs diverses opérations, cela ne nous oblige pas à les regarder comme des choses différentes. Car l'entendement n'est autre chose que l'âme en tant qu'elle conçoit : la mémoire n'est autre chose que l'âme en tant qu'elle retient et se ressouvient ; la volonté n'est autre chose que l'âme en tant qu'elle veut et qu'elle choisit.

« De même, l'imagination n'est autre chose que l'âme en tant qu'elle imagine et se représente les choses à la manière

qui a été dite. La faculté visive n'est autre chose que l'âme en tant qu'elle voit, et ainsi des autres : de sorte qu'on peut entendre que *toutes ces facultés ne sont au fond que la même âme qui reçoit divers noms à cause de ses différentes opérations (1).* »

Certains physiologistes, en trop grand nombre, ou matérialistes, ou inconscients, attribuent une importance exagérée et une action exclusive à l'organe, ils oublient l'union de l'âme et du corps, le composé humain, et ils épaississent encore les ténèbres qui rendent déjà si difficile l'investigation de ces phénomènes de la vie sensible et de la vie intellectuelle. Ils ne voient que centres nerveux, centres psycho-sensoriels, substance corticale du cerveau, etc., ils finissent par dire avec un matérialiste audacieux : « Le cerveau secrète la pensée, comme le rein secrète l'urine, et le foie la bile. » N'oublions pas que l'âme sans le corps est un esprit séparé, que le corps sans l'âme est un cadavre, et que, pendant la vie, tous nos actes intellectuels et sensibles appartiennent à l'âme unie substantiellement au corps.

(1) Bossuet, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. 1, n° xx. — Saint Thomas avait déjà observé « que nos facultés, qu'elles résident ou qu'elles ne résident pas dans un organe, ont leur racine dans la seule essence de l'âme, *in unâ essentiâ animæ radiceantur.* » *Sum. Theolog.*, I, II, q. 77, a. 1.

Élie MÉRIC.

(A suivre.)

LA TRANSMISSION DE LA PENSÉE ⁽¹⁾

La *Tribune médicale*, dirigée par le Dr Laborde, a publié dans ses numéros du 16 et du 30 mai 1875, sous le titre : *Réalité de quelques phénomènes magnétiques; rapports qu'ils présentent avec les Miracles de Bois d'Haine*, deux articles du Dr O. Dusart, ancien interne des hôpitaux de Paris, sur un cas qui est devenu classique.

Le docteur avait été appelé en 1869 à donner ses soins à une jeune fille d'une quinzaine d'années, M^{lle} J..., affligée d'une maladie nerveuse, dont les principaux symptômes étaient la monomanie du suicide et le refus de prendre des aliments.

Le spasme de l'œsophage nous force à recourir à l'emploi de la sonde deux fois par jour; mais la malade, dominée par des idées de suicide, engage chaque fois avec nous une lutte acharnée pour s'opposer à l'introduction de tout aliment. Nous devons être souvent quatre pour triompher de sa résistance, et je me sers d'une très large bague de fer pour protéger contre les morsures le doigt que j'introduis dans la bouche, afin de guider la sonde. Les aliments introduits, la malade fait des haut-le-corps, des efforts de vomissement, crache d'une façon continue et pousse des hurlements pendant plusieurs heures.

Les parents, dont l'intelligence est au-dessous de la moyenne, et qui sont imbus de préjugés, s'opposent à l'emploi des stupéfiants et de tout agent susceptible d'apporter du calme. Dans de telles conditions, la malade dépérit rapidement et nous donne de vives inquiétudes. Cette lutte pour l'alimentation dura depuis les premiers jours de juin jusqu'à la fin

(1) M. de Rochas a choisi ce titre : *L'Extériorisation de la pensée*.

d'octobre. C'est alors que je proposai à la famille un moyen auquel je songeais depuis quelque temps, le *sommeil magnétique*.

Toutes mes notions sur le magnétisme se bornaient aux quelques souvenirs que j'avais conservés lors de mon passage comme interne dans le service d'Aran. J'avais souvent vu ce médecin endormir une hystérique, et je me disais que j'améliorerais sans doute beaucoup la situation de M^{lle} J... si je pouvais assurer sa digestion, en provoquant après chaque repas un état de sommeil ou tout au moins de calme suffisant.

Je fis cette proposition en présence du docteur X..., directeur d'un grand asile d'aliénés, homme froid et d'une grande réserve, lequel venait chaque jour voir la malade et m'aider de ses conseils. Ce savant confrère déclara que tous les essais de magnétisme tentés sous ses yeux avaient toujours abouti à des résultats négatifs, mais que l'expérience n'étant pas de nature à porter préjudice à M^{lle} J..., il était d'avis que je devais essayer, ajoutant qu'il suivrait les faits avec intérêt.

En conséquence, le 30 octobre, en sa présence, après avoir tenu quelque temps la main droite de la malade, je commençai des passes comme j'en avais vu pratiquer jadis, et fus fort surpris, au bout de dix minutes, de voir la malade cesser ses plaintes, devenir calme et immobile. Je continue quelque temps et lui adresse ensuite la parole : « Dormez-vous ? — Non ; mais je me sens bien, et, si vous continuez, il me semble que je dormirai. »...

Encouragé par ces paroles, les seules sensées qu'elle eût prononcées depuis quatre mois, je continue jusqu'au sommeil complet. J'ordonne alors d'ouvrir la bouche, ce qui est fait ; j'introduis la sonde sans rencontrer de résistance, et ce cathétérisme n'est plus suivi, comme auparavant, d'agitation ni de régurgitations : la malade ne crache pas.

Elle est parfaitement calme et répond avec lucidité à toutes mes questions.

Depuis lors, j'eus recours, deux fois par jour, au même moyen. Quand je ne pouvais venir le soir (7 kilomètres me séparaient de la malade), le Dr X... introduisait la sonde ;

mais alors la lutte et les vomiturations recommençaient, comme par le passé.

Dans l'intervalle, je me procurai le livre de Deleuze (1), le plus honnête et le moins exagéré que je connaisse sur ce sujet, encore si obscur, étudié avec tant de parti pris et si peu de méthode. Devenu moins étranger aux pratiques du magnétisme, je résolus de faire les quelques essais que je croirais compatibles avec les intérêts de ma malade, afin de contrôler un certain nombre de faits rapportés par les observateurs qui me semblaient dignes de foi.

Il ne faut pas oublier que j'eus constamment près de moi, pour discuter et déterminer les conditions de mes expériences, pour en vérifier les résultats, le Dr X... dont j'ai signalé plus haut le scepticisme et qui inscrivait jour par jour ce qu'il avait observé. Afin d'éviter les répétitions, je prendrai successivement chaque série de phénomènes constatés, sans m'astreindre à l'ordre chronologique.

Intelligence. — Pendant le sommeil magnétique, la malade répond à toutes mes questions avec une remarquable précision. Elle discute ses idées de suicide qu'elle ne veut pas abandonner et me donne sur ses antécédents tous les détails que je désire. Elle distingue très nettement cet état de celui du sommeil naturel. « Dans ce dernier, me dit-elle, je perds tout à fait conscience de toutes mes douleurs, tandis que, sous l'influence du magnétisme, je les éprouve, mais je sens un grand calme et beaucoup de bien-être relatif. Il me semble cependant que vous pourriez aller plus loin et me donner un sommeil parfait. »

Elle se rappelle fidèlement tous les rêves qu'elle a faits dans son sommeil naturel ; dit combien celui-ci a duré, mais elle ne conserve aucun souvenir de l'intervalle de délire qui existe entre le sommeil de la nuit et le moment où je l'endors. Cette inconscience est aussi absolue que celle des épileptiques pour leurs attaques. M^{lle} J... indique, sans jamais se tromper, les heures très précises, les dates, etc... : il n'y a aucune horloge dans la maison, ni quoi que ce soit indiquant les heures.

(1) *Instruction pratique sur le magnétisme animal.* — Paris, 1825.

Elle sait quelles sont les personnes qui se trouvent dans la chambre, et il lui arriva même de donner sur un enfant qui se trouvait à 50 mètres de son habitation des détails qui furent trouvés exacts. « Vous voyez donc les personnes qui sont ici ou vous les entendez? — Non; je sais qu'elles se trouvent là, mais il m'est absolument impossible de savoir comment. » Il ne lui est jamais arrivé de répondre aux personnes qui lui parlaient sans la toucher.

Suggestion (ou substitution de la pensée du magnétiseur à celle du magnétisé). Quant à la détermination du temps, je me demandais s'il n'y avait pas là un phénomène de suggestion. Je posai donc des questions très spéciales, dont seul je pouvais connaître la solution, et j'essayai de suggérer les réponses : le résultat fut constamment négatif. Ces essais furent faits dès le début, quand je n'avais encore que très peu de notions sur le magnétisme et que mon pouvoir sur la malade n'était pas encore bien établi. Plus tard, j'oubliai de les renouveler.

Double vue. Dans les premiers jours, avant de faire des passes au-dessus du corps de la malade, je commençai par prendre la main droite (paralysée). Quand le sommeil était obtenu, M^{lle} J... me disait que le contact de mes mains déterminait dans tout son bras droit un fourmillement très prononcé, j'essayai à plusieurs reprises de mettre en contact avec la paume de cette main, divers objets que la malade reconnaissait presque constamment : je crois avoir remarqué que les erreurs survenaient surtout lorsque je tenais fort peu de temps cette main dans les miennes.

« Vous sentez donc les formes des objets en contact avec votre main? — Non, je ne sens absolument rien et j'ignore tout à fait par quel moyen j'apprends qu'ils s'y trouvent. Mais je suis absolument sûre qu'ils y sont. Si vous mettiez ces objets dans ma main gauche (celle qui n'était pas paralysée et que je ne touchais jamais, à cause de la disposition du lit), je les sentirais comme tout le monde et je suis convaincue que je ne me tromperais jamais. »

L'épreuve fut faite. La malade explorait en tous sens et retournait les objets placés dans sa main gauche et se trom-

paît très souvent sur leur nature, nommant des objets de forme analogue. Il est probable que le tact était émoussé dans cette main : M^{lle} J... paraissait affectée de ces insuccès. Un jour, j'essaye de tenir cette main gauche dans les miennes pendant quelque temps, et de faire quelques passes le long du bras. La malade accuse les fourmillements ordinaires, puis reconnaît, sans se tromper une seule fois, tous les objets qu'on lui présente, distinguant les divers volumes d'un même ouvrage ou des livres absolument semblables extérieurement.

J'ai essayé de rappeler par des passes, au moins momentanément, le sens de l'*odorat* et celui de la *vue* : j'ai échoué tout à fait pendant le premier mois et n'ai plus essayé plus tard.

Audition à distance. — Sommeil produit sans manifestations extérieures. Voici maintenant les faits les plus intéressants : J'ai dit que, au début, je faisais des passes pour provoquer le sommeil. La malade accusait des sensations différentes, selon que j'approchais ou que j'éloignais les mains de son corps. Le réveil se produisait ensuite spontanément, quelques heures après mon départ. Plus tard, je commandai à haute voix de dormir jusqu'à des heures déterminées et de permettre au Dr X... de passer la sonde, quand je ne pouvais revenir. Je fus toujours ponctuellement obéi, sans qu'il se soit produit une erreur au sujet de l'heure du réveil. Quand j'oubliais de donner l'ordre d'accepter la sonde, celle-ci était refusée.

Comme la malade était hystérique, je me demandai si le sommeil ne devait pas être attribué surtout à l'impression produite par les passes et le contact des mains. Cela ne me paraissait pas probable, car j'avais observé que, quand, en faisant des passes, je me laissais distraire par la conversation de mon confrère et des parents, je ne parvenais jamais à produire un sommeil suffisant, même après un long espace de temps. Il fallait donc faire une large part à l'intervention de ma volonté. Mais celle-ci suffirait-elle sans le secours d'aucune manifestation extérieure ? Voilà ce que je voulus savoir, rien autour de la malade n'étant changé et ne pouvant diminuer ou augmenter ses occasions de distraction.

A cet effet, j'arrive un jour avant l'heure fixée la veille pour le réveil, et, sans regarder la malade, sans faire un geste, je lui donne *mentalement* l'ordre de s'éveiller. Je suis aussitôt obéi. A ma volonté, le délire et les cris commencent. Je m'assieds alors devant le feu, le dos au lit de la malade, laquelle avait la face tournée vers la porte de la chambre. Je cause avec les personnes présentes sans paraître m'occuper des cris de M^{lle} J..., puis, à un moment donné, sans que personne se fût aperçu de ce qui se passait en moi, je donne *l'ordre mental* du sommeil et celui-ci se produit. Plus de *cent fois* l'expérience fut faite et variée de diverses façons : l'ordre mental était donné sur un signe que me faisait le Dr X..., et toujours l'effet se produisait. Un jour, j'arrive lorsque la malade était éveillée et en plein délire : elle continue, malgré ma présence, à crier et s'agiter : Je m'assieds et j'attends que le Dr X... me donne le signal. Aussitôt celui-ci donné et l'ordre mental formulé, la malade se tait et s'endort. « Vous saviez que j'étais là depuis quelque temps? — Non, monsieur ; je ne me suis aperçue de votre présence qu'en sentant le sommeil me gagner ; j'ai eu alors conscience que vous étiez assis devant le feu. »

Ainsi que je l'ai dit plus haut, je donnais chaque jour, avant de partir, l'ordre de dormir jusqu'au lendemain à une heure déterminée. Un jour je pars, oubliant cette précaution. J'étais à *700 mètres* quand je m'en aperçus. Ne pouvant retourner sur mes pas, je me dis que peut-être mon ordre serait entendu, malgré la distance, puisque, à un ou deux mètres, un ordre mental était exécuté. En conséquence, je formule l'ordre de dormir jusqu'au lendemain, 8 heures, et je poursuis mon chemin. Le lendemain, j'arrive à 7 heures et demie ; la malade dormait. « Comment se fait-il que vous dormiez encore? — Mais, Monsieur, je vous obéis. — Vous vous trompez, je suis parti sans vous donner aucun ordre. — C'est vrai : mais, cinq minutes après, je vous ai parfaitement entendu me dire de dormir jusqu'à 8 heures. Or, il n'est pas encore 8 heures. » Cette dernière heure étant celle que j'indiquais ordinairement, il était possible que l'habitude fût la cause d'une illusion et qu'il n'y eût ici qu'une simple coïncidence. Pour en

avoir le cœur net et ne laisser prise à aucun doute, je commandai à la malade de dormir jusqu'à ce qu'elle reçût l'ordre de s'éveiller.

Dans la journée, ayant trouvé un intervalle libre, je résolus de compléter l'expérience. Je pars de chez moi (*7 kilomètres de distance*), en donnant l'ordre du réveil. Je constate qu'il est 2 heures. J'arrive et trouve la malade éveillée : les parents, sur ma recommandation, avaient noté l'heure exacte du réveil. C'était rigoureusement celle à laquelle j'avais donné l'ordre. Cette expérience, plusieurs fois renouvelée à des heures différentes, eut toujours le même résultat.

Je rappelle que tous ces faits, à mesure de leur production, étaient inscrits jour par jour par le Dr X... Mais voici qui paraîtra plus concluant encore.

Le 1^{er} janvier, je suspendis mes visites et cessai toute relation avec la famille. Je n'en avais plus entendu parler, lorsque le 12, *faisant des courses dans une direction opposée et me trouvant à 10 kilomètres de la malade*, je me demandais si, malgré la distance, la cessation de tous rapports et l'intervention d'une tierce personne (le père magnétisant désormais sa fille), il me serait encore possible de me faire obéir. Je défends à la malade de se laisser endormir : puis, une demi-heure après réfléchissant que si, par extraordinaire, j'étais obéi, cela pourrait causer préjudice à cette malheureuse jeune fille, je lève la défense et cesse d'y penser.

Je fus fort surpris lorsque, le lendemain, à 6 heures du matin, je vis arriver chez moi un exprès portant une lettre du père de M^{lle} J..., celui-ci me disait que la veille, 12, à 10 heures du matin, il n'était arrivé à endormir sa fille qu'après une lutte prolongée et très douloureuse. La malade, une fois endormie, avait déclaré que, si elle avait résisté, c'était sur mon ordre, et qu'elle ne s'était endormie que quand je l'avais permis.

Ces déclarations avaient été faites en présence de témoins auxquels le père avait fait signer les notes qui les contenaient. J'avais conservé cette lettre, dont M... me confirma plus tard le contenu, en ajoutant quelques détails circonstanciés.

Je cessai donc de voir cette jeune fille, au moment où mon

pouvoir arrivait à un degré éminent, et lorsque mes connaissances sur le magnétisme, devenues plus précises, m'auraient permis de faire les expériences les plus intéressantes. Nul doute pour moi que je ne fusse arrivé à produire les phénomènes de suggestion et autres analogues...

*
* *

En 1867, mon ami le baron Karl du Prel présenta à la Société de psychologie de Munich un rapport sur les expériences qu'il venait de faire avec une jeune fille nommée Lina, qui, par une singulière coïncidence, possédait des facultés tout à fait analogues à celles de la jeune femme, portant le même nom et exerçant la même profession de modèle qui a servi à mes propres travaux depuis quelques années (1).

Les expériences, dirigées par le baron du Prel, ont eu lieu à Munich dans son cabinet de travail en présence de M. Von Notzing, docteur en médecine, qui endormait le sujet et le mettait en léthargie (2); de M. Albert Keller, peintre très connu en Bavière, et enfin de M^{me} et M^{lle} du Prel, témoins choisis par la Société de psychologie (3).

Pour satisfaire aux exigences des sceptiques, il fut décidé que le choix des ordres à donner n'incomberait pas à l'hypnotiseur. C'était le baron du Prel qui les arrêtait, et il en donnait connaissance au Dr Von Notzing, non par la parole, mais par des notes qu'il écrivait en silence, assis à six pas des personnes présentes. Sur un ordre du baron, le docteur s'approchait de lui, lisait en silence les ordres inscrits, puis allait

(1) La Lina (de Munich) et Lina de Ferkel possèdent toutes les deux la faculté de lire la pensée et de donner d'une façon remarquable les poses passionnelles d'après des suggestions orales ou musicales, mais à des degrés très différents, l'une ayant été entraînée dans un sens, l'autre dans un autre.

(2) Lors de la première séance, on avait constaté qu'à l'état de veille Lina avait 80 pulsations et 18 respirations par minute. Il fallut deux minutes et demie pour l'amener au premier état léthargique. Son pouls donna alors 88 pulsations et sa respiration s'éleva jusqu'à 36 par minute. L'insensibilité cutanée était complète, les membres retombaient lourdement quand on les soulevait, et, en ouvrant les paupières, on constata que les pupilles étaient convulsées vers le haut.

(3) Les expériences que nous allons rapporter ont eu lieu dans deux séances différentes qui ont été précédées et suivies de beaucoup d'autres. N'ayant reproduit qu'une partie du compte rendu de ces deux séances, je ne les ai pas distinguées, pour la simplicité du récit, et je me suis borné à placer les expériences dans l'ordre où elles ont eu lieu.

s'asseoir vis-à-vis de la jeune fille hypnotisée qui reposait dans un fauteuil, et concentrait sa pensée sur les ordres qu'il venait de lire.

Au commencement de la séance, le baron du Prel pria M. Keller, qui n'avait jamais assisté à ces phénomènes, et qu'il s'agissait de convaincre, de le suivre dans une chambre voisine; après avoir fermé la porte, il lui demanda de formuler un ordre quelconque, mais pas trop banal, de façon à ce que l'imagination surexcitée du sujet ne pût le soupçonner. M. Keller fit part de son désir au baron qui rentra dans la chambre, et, s'asseyant près de son bureau, écrivit :

1^{re} expérience. — *Lina doit prendre l'étui à cigares qui est sur la table, en retirer un cigare et le présenter à M. Von Notzing.*

M. Von Notzing s'approcha du baron, lut la note, alla s'asseoir vis-à-vis de Lina et concentra sa pensée.

RÉSULTAT. — Après quelques essais pour relever son bras gauche, qui reposait sur le bras du fauteuil près de la table, Lina exécute, lentement, il est vrai, mais sans hésitation, l'ordre donné. Elle s'empare de l'étui, retire l'enveloppe extérieure, et prend un cigare qu'elle présente à M. Von Notzing : l'expérience avait duré en tout cinq minutes, à cause de la difficulté que Lina avait éprouvée pour soulever son bras.

M. Keller me suivit (1) de nouveau dans la chambre voisine, et me communiqua, à voix basse, un autre désir. Il voulait que Lina allât chercher le même étui à la place où il le déposerait, qu'elle le rapportât sur la table et exécutât en sens inverse les opérations qu'elle avait faites précédemment avec le cigare.

J'écrivis donc :

2^e expérience. — *Lina doit chercher l'étui et le prendre, s'approcher de la table, reprendre le cigare, le remettre dans l'étui, et poser celui-ci sur la table.*

(1) A partir de ce moment, je traduis littéralement le récit du baron du Prel.

RÉSULTAT. — Lina se lève, va en hésitant dans différentes directions, puis elle s'avance vers l'appui de la fenêtre, où M. Keller avait posé l'étui, et prend cet étui. Elle revient en arrière et s'assied, prend le cigare qui était resté sur la table, le remet dans l'étui, le referme et le pose sur la table.

Ces deux expériences ayant satisfait M. Keller, je repris la direction des ordres à donner et j'écrivis :

3^e expérience. — *Lina doit retirer de mon pupitre un bracelet qui s'y trouve dans une boîte et le passer à son bras.*

RÉSULTAT. — Lina se lève, se dirige vers mon pupitre, lentement comme toujours, mais cette fois sans hésiter, ouvre le tiroir à l'aide de la clé qui se trouvait dans la serrure, retire une boîte qu'elle caresse de la main; puis elle la secoue, ce qui fait résonner l'objet dur qui s'y trouve. Après avoir secoué encore une fois la boîte, elle l'ouvre, en retire le bracelet, et le passe à son bras.

M. Von Notzing complète mentalement mon ordre, et Lina, lui obéissant, referme la boîte, et la remet dans le tiroir qu'elle referme aussitôt.

Cette expérience, qui, comme les deux précédentes, s'est effectuée au milieu du plus profond silence, me paraît absolument concluante.

4^e expérience. — *Lina, qui éprouve de la difficulté à parler, doit s'asseoir à mon bureau, et, sur une feuille de papier qui s'y trouve, elle doit écrire au crayon rouge « Bonsoir », et, sous ce mot, son prénom au crayon rouge. Puis elle doit présenter la feuille à M. Keller, en la tournant de telle façon qu'il puisse la lire; ensuite elle la remettra sur la table.*

RÉSULTAT. — Lina balbutie quelque chose, puis finit par prononcer le mot « écrire », mais elle ne bouge pas et poursuit ses propres idées; elle murmure le nom d'un Monsieur qui avait été présent à la séance précédente; elle imite parfaitement sa manière de prendre une prise de tabac et d'épouseter ensuite sa barbe; elle murmure le mot « barbe », et répète

encore une fois ses gestes. Alors seulement elle balbutie « se lever » et essaye de se lever.

Pour éviter le réveil qui pourrait être la conséquence d'un effort trop grand, M. Von Notzing l'aide à se mettre debout et l'abandonne ensuite à elle-même.

Elle s'avance lentement, et, comme toujours, les yeux fermés, vers mon bureau, s'assied sur la chaise devant mon bureau, tire à elle la feuille de papier, et prend, parmi les trois crayons (noir, rouge et bleu) qui se trouvent devant elle, le crayon noir et écrit quelque chose dans l'air.

L'hypnotiseur lui enlève le crayon et le remet à sa place.

Lina murmure « bonne nuit ». L'hypnotiseur confesse ne pas s'être souvenu exactement du mot à faire prononcer.

Nous laissons Lina poursuivre ses idées. Elle met la main sur les trois crayons, prend de nouveau le noir, touche la pointe et la remet à sa place; puis elle prend le rouge, écrit de nouveau quelque chose dans l'air, et, seulement après l'injonction verbale de poser le crayon sur le papier, elle écrit en grands caractères bien fermes « bonne nuit ». Elle répète ces mots verbalement en s'inclinant et en faisant un geste affable de la main.

L'hypnotiseur l'engage par un seul mot à « continuer ». Elle reprend le crayon noir; mais, après en avoir touché la pointe, elle le rejette énergiquement, prend le crayon rouge, en touche également la pointe et le remet à sa place. Elle prend enfin le crayon bleu, le désigne du doigt, puis montre le papier, écrit dans l'air, en traits reconnaissables, « Lina » : ensuite elle écrit son nom sur le papier, sans omettre le point sur l'i qu'elle place avec un geste énergique.

Elle prend alors la feuille, s'avance vers la table où se trouve M. Keller, lui présente la feuille et la pose ensuite sur la table.

Je voulus alors voir ce que donnerait un ordre mental se rapportant à une action qui devrait être exécutée après le réveil, et j'écrivis, me rapportant à l'expérience 3 :

5^e expérience. — *Après son réveil, elle ne sentira ni ne verra le bracelet qu'elle a au bras.*

RÉSULTAT. — Il nous parut nécessaire de nous assurer d'abord si l'ordre négatif était compris. Pour cela, M. Von Notzing posa quelques questions : « À quoi se rapporte l'ordre donné? » Lina tend son bras et plie le poignet sur lequel se trouve le bracelet. Sur la demande de montrer l'organe auquel se rapporte l'ordre, elle couvre les yeux de la main gauche. — Cela était suffisant.

L'hypnotiseur enjoint alors à Lina de *rester dans l'état indiqué jusqu'au moment où l'on prononcerait le mot « anniversaire »* et de *retomber dans le sommeil hypnotique au mot « Oméga »*.

Là-dessus on lui ordonne de se réveiller, et M. Von Notzing lui souffle sur le front. Elle se réveille lentement.

Nous nous asseyons autour de la table dans la pièce voisine, où nous causons pendant un quart d'heure. Lina ne paraît pas remarquer le bracelet, bien que ma femme, qui en portait un, lui montrât le sien pour éveiller son attention. Alors M. Von Notzing, sous prétexte de lui tâter le pouls, prend sa main droite de telle façon qu'elle se serait certainement aperçue de la présence du bracelet dans son état normal; mais Lina regarde son poignet et ne voit rien. Ma femme prend alors la main droite de Lina comme si elle voulait regarder les dentelles de sa manche et ramène le bracelet vers la paume de la main de manière à en serrer la racine; M. Von Notzing lui fait regarder une égratignure qu'elle a sur la main tout près du bracelet; mais tout cela est en vain.

Je montre ensuite à M. Von Notzing une bouteille de vin étranger à enveloppe de paille et il me demande si l'on m'a fait cadeau de ce vin pour mon anniversaire; ma femme ajoute que mon anniversaire était arrivé récemment et que celui de mon fils arriverait bientôt; mais Lina qui a placé sa main droite sur ses genoux, ne bronche pas. M. Von Notzing, regardant les bagues qu'elle porte à la main gauche, lui demande si elle n'en porte pas à la main droite; elle répond négativement en montrant ses doigts, qui, en effet, n'en ont pas, mais, en même temps, elle aperçoit avec stupéfaction le bracelet à son poignet..... Nous passons alors tous ensemble

dans une autre pièce; dès que Lina fut assise, M. Von Notzing lui prit le pouls et lui demanda si elle connaissait le mot « Oméga », sur quoi elle se pencha en arrière et s'endormit.

6^e expérience. — *Lina devra, après son réveil, s'approcher de la fenêtre, regarder au loin et voir un arc-en-ciel, une foule en gaieté répandue dans le jardin et des étoiles brillantes, et elle nous dépeindra ce qu'elle voit.*

Tel est le premier ordre que j'avais écrit; mais je réfléchis que M. Von Notzing trouverait peut-être que la production de cette « hallucination posthypnotique » serait trop difficile à réaliser en se servant simplement de la transmission de pensée, et j'écrivis un second ordre que voici :

Elle verra, dans l'image que je lui présenterai, le portrait de mon fils et le dépeindra.

Il va sans dire que j'avais l'intention de lui présenter un portrait qui ne représenterait nullement mon fils. J'exigeais donc de son imagination qu'elle changeât ce portrait de manière à y voir mon petit garçon, c'est-à-dire que j'exigeais une « illusion posthypnotique », parce que je supposais qu'elle se réaliserait plus facilement que « l'hallucination posthypnotique » de l'ordre précédent qui nécessitait la création par la jeune fille d'un tableau imaginaire de sa propre invention.

Quand M. Von Notzing eut lu les deux ordres, il se décida à accepter d'abord le premier et à faire exécuter le second un peu plus tard.

Il s'assit de nouveau devant la jeune fille et concentra ses pensées sur la scène du feu d'artifice que je venais d'indiquer. Cette fois encore, et plus que jamais, il nous parut nécessaire de nous assurer de la réussite de la transmission mentale de l'ordre avant de réveiller le sujet; nous posâmes donc quelques questions de contrôle, qui, ainsi qu'on va le voir, ne donnaient aucune indication capable d'influencer la réponse.

RÉSULTAT. — M. Von Notzing pose la question : « Quelle est la direction? » Lina lève le bras, indique la fenêtre qui se trouve derrière elle et qui donne dans le jardin. Cela nous suffit. — M. Von Notzing lui ordonne de rester dans l'état

voulu jusqu'à ce qu'il prononce le mot « assiette », ce mot ayant été choisi par moi. Là-dessus il la réveille.

Lina se promène à travers la chambre et ne s'approche de la fenêtre qu'au moment où ma femme, pour lui donner une impulsion, l'ouvre sous prétexte qu'il fait chaud.

Lina regarde par la fenêtre, mais nous attendons en vain la description du feu d'artifice. Bien qu'elle soit éveillée, elle éprouve encore de la difficulté à parler. A un moment donné, sa figure s'anime, nous lui demandons ce qu'elle voit; elle nous répond par le mot « gai ». Elle bat la mesure sur l'appui de la fenêtre; nous lui demandons si c'est là une mélodie qu'elle joue; sur quoi elle balance la tête en cadence. Elle prie alors ma femme de venir regarder par la fenêtre, ce que celle-ci fait sans que Lina n'entame aucune description; elle s'assied près de nous et parle des belles « étoiles », dont on voit, en effet, quelques-unes, bien que le ciel soit assez couvert. Elle va de nouveau regarder par la fenêtre; je la prie de me dire ce qu'elle voit parce que je suis trop paresseux pour me lever, et elle se met de nouveau à battre la mesure, cette fois-ci avec le pied, contre le plancher. M. Von Notzing veut fixer son intention en indiquant un lieu et lui demande si elle ne voit rien à droite dans le coin du jardin; elle parle brièvement de lumières et de gens qui rient. — Puis elle change de thème et dit : « Bouf(1) me trotte par la tête; si je ne savais pas qu'il est allé se coucher, j'aurais cru le voir ici dans le coin. »

Il me vint alors à l'idée que Lina se trouvait peut-être déjà sous l'influence du second ordre, sur lequel, il est vrai, M. Von Notzing n'avait pas encore concentré sa pensée, mais qu'il avait lu en même temps que le premier. Je décroche donc du mur le portrait d'une dame peint en l'an 1562 et qui se trouve sous verre dans un cadre; je m'approche de la table; je le montre à Lina et je lui demande qui c'est, « Bouf, répond Lina; ce portrait est très ressemblant; ses longues boucles sont très bien dessinées... Quel gentil enfant! Mais, la dernière fois, ce portrait n'y était pas encore... Comme il a l'air souriant... Il est toujours si gentil. »

(1) Bouf est le petit nom de mon fils qu'elle a vu pendant les séances précédentes et qui s'est attaché à elle.

Ma femme lui montre un portrait de notre petit garçon datant de sa première enfance et lui demande si les deux portraits se ressemblent. Lina trouve que non. « Celui-ci, dit-elle en montrant l'image de l'aïeule, est bien plus ressemblant..... Est-ce que vous l'avez fait photographier récemment?..... C'est drôle comme mes yeux changent aujourd'hui; l'image devient de plus en plus grande. »

Ma femme pose le portrait de notre fille à côté de celui de l'aïeule et lui demande si les deux enfants se ressemblent. Lina trouve que non, et montrant celui de l'aïeule, elle dit : « Voilà le plus gentil. » Ma femme veut lui enlever le portrait, mais elle demande la permission de le garder encore un peu et parle avec tendresse de ces yeux si expressifs, de cette jolie bouche.

Malgré sa prière, je prends le portrait et je le pose sur le pupitre à l'autre bout de la chambre. Lina s'approche aussitôt de la fenêtre et prie ma femme de venir voir, mais elle ne répond pas quand nous lui demandons ce qu'elle voit. Elle quitte la fenêtre pour s'approcher du pupitre où se trouve le portrait de l'aïeule. M. Von Notzing demande à ma femme où l'on peut acheter de la vaisselle et en particulier des « assiettes » (c'était le mot qui devait faire cesser l'illusion). Ma femme répète le mot dans sa réponse, puis elle prend l'image de l'aïeule que Lina avait remise à sa place et la lui montre. Lina ne voit plus que la dame qui est représentée et parle du bonnet de dentelles, du col godronné et du collier de perles que porte cette dame.

Cependant, le premier ordre posthypnotique agit toujours, non pas nettement, mais comme un souvenir confus. Lina parle du « feu de Bengale » qui avait eu lieu; mais, dit-elle, il n'y a pas de « fusées » (la suggestion mentale n'avait pas pris corps comme image et n'avait éveillé qu'une idée); elle suppose qu'il y avait eu par là quelque fête.

J'exprime mes regrets de ne pas avoir regardé aussi; elle m'assure alors qu'il n'y avait pas grand'chose à voir; seulement, le monde paraissait être très gai. Mais vous avez dû entendre la musique, ajoute-t-elle, on a chanté une chanson d'étudiants : « Frères, soyons joyeux. »

Ma femme demande à Lina qui est restée près de la fenêtre s'il n'y a plus rien à voir; sur quoi elle répond : « Non, mais ils crient encore »; puis, après quelques instants, elle ajoute : « Maintenant, il n'y a plus rien. »

Bientôt après, M. Von Notzing prononce le mot « Oméga »; c'est à ce mot que Lina devait s'endormir. Elle se penche en arrière et dort.

J'écris alors sur mes tablettes l'ordre posthypnotique qui suit.

7^e expérience. — *Lina doit venir chez nous demain à 3 h. 1/2 de l'après-midi et prier ma femme de lui donner une tasse de café.*

M. Von Notzing concentre, comme toujours, sa pensée sur l'ordre donné, après avoir eu soin de suggérer mentalement à Lina de ne point résister à la suggestion qui va lui être faite.

Ensuite, il demande : « Que devez-vous faire? » Lina désigne ma femme, montre sa bouche et indique de nouveau ma femme du doigt. « A quelle heure? » Lina prononce avec effort : « Tr..... trois. — Écrivez le chiffre dans l'air. » Lina a de la peine à relever le bras, mais elle finit par dessiner quelque chose qui ressemble à un 3. « Où devez-vous exécuter l'action? » Lina montre le plancher à l'endroit où elle est assise, comme si elle voulait dire : « Ici. — Quand devez-vous le faire? Aujourd'hui? » Lina fait un signe de négation avec la tête. « Quel jour? » — Lina dit d'abord : « Di..... di », puis, à voix basse : « Dimanche », ensuite : « De..... de... main. — A qui vous adresserez-vous, alors? » Lina montre ma femme, fait un salut de la main, dit : « Baronne », et fait de nouveau un salut de la main. « Que voulez-vous de la baronne? » Lina porte la main à sa bouche et fait le geste de vider une tasse. « Quand? » Lina dessine en l'air 1/2. « Dites à quelle heure. » Elle répond : « Tr..... trois et demie. Demain. — Que devez-vous faire à cette heure-là? » Lina porte de nouveau la main à la bouche et fait le geste de vider une tasse en disant : « Ca..... café. »

C'est alors qu'on la réveille.

Le lendemain, les mêmes personnes se réunirent à 3 heures dans mon cabinet de travail. Nous savions qu'à ce moment Lina se trouvait avec une amie dans un café. Nous étions curieux de savoir si elle quitterait sans façon son amie, et si, après avoir pris avec elle une tasse de café, elle en boirait une seconde chez nous.

La demie de 3 heures sonnait à l'horloge de la cathédrale quand on sonna à ma porte.

Ma femme va ouvrir, et Lina s'avance, un peu confuse d'abord, mais bientôt remise en voyant l'accueil amical qu'on lui fait. « J'ai pensé, dit-elle, qu'il fallait que je vienne vous voir un moment; c'est bien indiscret de ma part. » Et elle continua à s'excuser, disant qu'en montant l'escalier elle avait réfléchi à la visite qu'elle nous faisait et qui lui paraissait un peu étrange.

En voyant réunie de nouveau toute la société qui était hier chez moi, elle exprima son étonnement, mais ne demanda pas de tasse de café. Deux d'entre nous demandent successivement un verre d'eau et un verre de vin; ce n'est qu'après avoir accepté elle-même un verre d'eau qu'elle se décide à demander en hésitant une tasse de café.

Avant de passer dans la salle à manger pour prendre le café, ma femme montre à Lina une grande photographie de mon fils qu'elle ne lui avait pas montrée la veille. Lina trouve que c'est un bon portrait, mais qu'il n'est pas si ressemblant que celui qu'elle a vu hier.

La fenêtre de la salle à manger donne aussi dans le jardin. Lina regarde par la fenêtre et fait allusion à son hallucination de la veille en demandant si hier on avait fêté un jour de naissance.

Elle resta, après le départ de nos amis, jusqu'à 6 h. 1/2 avec ma femme.

En somme, nous pouvons considérer nos expériences comme bien réussies, et peut-être les ordres auraient-ils été exécutés aussi nettement sans poser les questions de contrôle.

ALBERT DE ROCHAS.

(Cosmos.)

OBSERVATION

Le colonel de Rochas, dont nous avons toujours suivi les travaux avec une vive sympathie, a voulu démontrer dans cette étude sur la transmission de la pensée, que certains sujets magnétisés sont doués de la puissance de voir à de longues distances, malgré l'obstacle de l'espace et de la matière. Il cite des faits, il évite encore la discussion.

Tout homme qui a étudié ces questions sérieusement, sans préjugés, avec la résolution de voir et d'affirmer la vérité reconnaîtra, en effet, que certains sujets magnétisés voient et agissent à de longues distances, pronostiquent l'avenir, décrivent les organes du corps et leurs maladies, et parlent même quelquefois des langues qui leur sont inconnues.

Voilà des faits qui ont été vingt fois constatés; le colonel de Rochas pourra en augmenter la liste par le récit des phénomènes d'expérience personnelle contrôlés avec toutes les sévérités de la science moderne, comme nous l'avons fait nous-même dans quelques circonstances, nous sommes disposés à le croire : les hommes du métier n'auront pas la pensée de le contredire.

Il reste à trouver l'explication rationnelle de ces faits. Ici commencent les difficultés.

Quand vous magnétisez un sujet, avec le désir d'obtenir des phénomènes psychiques, extraordinaires, — je ne parle pas du magnétisme médical, — que faites-vous? Vous le plongez en état de sommeil, vous suspendez en lui temporairement l'usage de la raison et de la liberté, et vous êtes en présence d'un sujet moralement décapité. Vous frappez d'*inhibition* ses facultés intellectuelles et morales.

Voilà le fait capital.

Expliquez-moi comment cet homme privé temporairement de sa raison, de ses facultés intellectuelles, de sa volonté, de ce qui constitue sa personnalité, comment cet homme peut donner des signes d'une intelligence extraordinaire, voir ce qui se passe à deux ou trois cents lieues, sans être arrêté ni par les mers ni par les montagnes, et parler même des langues inconnues.

Ce n'est plus lui qui voit, qui parle, qui agit, c'est un autre qui se sert de lui pour agir, voir et parler.

Et cet autre, quel est-il?

Est-ce-vous, le magnétiseur qui suggestionnez cet automate, et qui dictez ses réponses?

Non, car vous ne savez pas, vous, ce qui se passe en ce moment à cent lieues, à mille lieues, vous ne voyez pas, vous ne connaissez pas la langue étrangère devenue subitement familière au sujet; vous ne voyez pas les organes dont il fait la description; vous ne pouvez pas lui suggestionner ce que vous ne savez pas.

Quel est donc cet inconnu ?

La voyante de la place Saint-Georges vous répond : « Quand j'entre en sommeil, *mes facultés naturelles se taisent, ma personnalité disparaît* ; un autre vient en moi, se substitue à ma raison, à ma personne, à ma pensée ; et c'est lui qui parle par ma bouche, c'est lui qui entend vos questions, qui décrit vos maladies, qui parle une langue inconnue, qui pronostique l'avenir, qui voit aux plus lointaines distances, et qui parcourt l'immensité, avec une rapidité foudroyante. Cet autre, c'est un Esprit, c'est Julia.

Quand elle s'en va, mon sommeil finit, ma raison et mes facultés intellectuelles s'éveillent, je me retrouve avec ma personnalité, et je ne me souviens de rien. »

Voilà, je le répète, le point capital de la question. Nous possédons une masse de faits, très sérieusement et très scientifiquement constatés. C'est assez. Il est temps de chercher sincèrement, courageusement la cause de ces faits et de livrer toute sa pensée. C'est un devoir de probité scientifique devant lequel il n'est plus permis de se dérober.

ÉLIE MÉRIC.



LES DONS SURNATURELS

DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

VIII. — La Persistance des Charismes après les Apôtres

Il ne faudrait pas croire que la lumière des charismes de l'Esprit-Saint se soit éteinte tout à coup, lorsque les Apôtres, les grands Apôtres comme dit saint Paul, disparurent de la scène du monde. Ces dons extraordinaires persistèrent à peu près avec le même éclat, un bon siècle après la mort de saint Jean qui ferma l'ère apostolique. Il n'y a pas de brusque solution de continuité dans les œuvres de Dieu. Si elles traversent certaines phases, et si ces phases amènent des modifications ou même des transformations qui résultent d'une nécessité d'adaptation à d'autres milieux, le changement, qui laisse intacte l'essence des choses, se fait lentement et d'une manière insensible. La profusion des charismes convenait à la jeunesse de l'Église, elle était son signallement ou du moins l'un de ses signalements au sein du monde païen. Elle dura tant qu'il fut nécessaire, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'évangélisation des nations idolâtres fût un fait acquis; puis elle diminua progressivement durant le troisième siècle de l'ère chrétienne, pour disparaître peu à peu. Non pas que l'Église soit restée désormais privée des charismes de l'Esprit qui la vivifie : mais ils furent dispersés dans son vaste sein, et ne se manifestèrent plus que par intervalles et dans certaines âmes privilégiées.

Établissons cette persistance des charismes un grand siècle après les Apôtres. Certains des documents que nous employons ont pu être partiellement critiqués, rapportés à des époques un peu différentes : nul ne conteste qu'ils sont graves

et sérieux, qu'ils remontent à une haute antiquité; à ce titre on peut en tirer une preuve irréfragable pour notre thèse. La plupart des écrits que nous alléguons n'offrent même pas cette légère prise à la critique.

Voici d'abord le pape saint Clément, dans son épître aux Corinthiens : « Si quelqu'un parmi vous, dit-il, est plein de foi, s'il a du talent pour expliquer la science, de la sagesse pour discerner les discours, si ses œuvres sont pures, qu'il s'humilie dans la mesure où il paraît plus grand, qu'il cherche l'utilité commune et non la sienne propre. » Il est aisé de démêler dans ses paroles les charismes énumérés par saint Paul, *la foi, la parole de la science, la parole de la sagesse*. Comme l'Apôtre, saint Clément déclare qu'ils sont donnés d'en haut pour la commune utilité de l'Église.

Saint Ignace d'Antioche donne clairement à entendre que l'Esprit-Saint inspire ses paroles et règle ses démarches. Il écrit aux Philadelphiens : « Encore que quelques-uns aient voulu me tromper, on ne trompe pas l'Esprit qui vient de Dieu : *Il sait d'où il vient, où il va, il découvre les choses cachées*. Étant parmi vous, je criais sans relâche : Attachez-vous à l'évêque, aux prêtres et aux diacres. On me soupçonnait de le dire par un sentiment tout humain. Mais celui pour lequel je suis garrotté de chaînes m'est témoin que ce ne sont pas les hommes qui ont dicté mes avertissements. C'est l'Esprit qui les a accentués en moi : Sans l'évêque, m'a-t-il dit, ne faites rien. » Il écrit aux Tralliens : « J'aurais pu vous entretenir des mystères les plus sublimes : mais vous êtes des enfants, j'ai craint de vous nuire en vous présentant des aliments trop forts. Tout chargé que je suis de chaînes pour Jésus-Christ, quoique mis à même de connaître les secrets du ciel, les offices des anges, la hiérarchie des principautés, les choses visibles et invisibles, je ne suis encore qu'un disciple, et il me manque bien des choses, pourvu que Dieu ne me manque pas! »

Ce grand homme, saint Ignace *le Théophore*, mourut martyr à Rome sous Trajan. Il fut pleuré par toute l'Église, que de célestes visions consolèrent. « Comme les fidèles de Rome pleuraient inconsolablement la perte d'Ignace, et durant de

longues veilles se livraient à des chants funéraires, le saint martyr, tandis qu'ils succombaient au sommeil, leur apparut, et il sembla les embrasser tendrement, ceux-là du moins qui lui avaient été plus intimes en cette vie; il tempéra ainsi l'amertume de leurs regrets et calma leur douleur. D'autres le virent tout ruisselant de sueur comme qui a supporté un rude combat, et priant pour le salut de la ville et de tous les fidèles. » (*Acta sancti Ignatii.*)

A côté de saint Ignace d'Antioche vient se placer son ami et frère d'armes, saint Polycarpe de Smyrne, qui succomba dans la quatrième persécution. Les fidèles de Smyrne, dans la relation de son martyre, l'appellent « un homme admirable, un docteur apostolique et prophétique », et attestent que « jamais parole ne tomba de ses lèvres sans avoir son accomplissement ». Ils racontent comme il suit les préludes de son glorieux martyre : « La persécution étant déchaînée, Polycarpe, homme grandement admirable, n'en fut pas troublé; il voulait rester dans la ville. A la sollicitation de quelques frères, il consentit à se retirer dans une campagne peu éloignée. Il y demeura avec un petit nombre de ses disciples, ne faisant jour et nuit que prier pour les Églises du monde entier, ce qui lui était habituel. Or, tandis qu'il priait, trois jours avant qu'il fut pris, il eut cette vision : il lui sembla que son oreiller prenait feu. S'adressant alors à ses compagnons, il leur dit : Je dois être brûlé vif. » (*Epis. de mart. sancti Polycarpi.*)

Longtemps après sa mort, Pionius, le collecteur de ses actes, déclarait les avoir retrouvés, pour les transcrire, sur l'indice d'une révélation divine.

Ces hommes vraiment grands, Ignace et Polycarpe, étaient disciples des Apôtres : on voit qu'ils étaient plongés dans la même atmosphère lumineuse; et cette atmosphère de révélations baignait également leur entourage. Quelques noms de leurs contemporains sont parvenus jusqu'à nous, entourés de la même auréole prophétique. Eusèbe cite saint Quadratus, évêque d'Athènes, apologiste de la religion chrétienne et martyr. Il cite également d'après Asterius Urbanus, une femme, Ammia de Philadelphie, comme prophétesse. Il n'y

avait pas longtemps que la dernière des filles du diacre Philippe était morte (1) : la tradition prophétique se continuait ainsi, pour les femmes comme pour les hommes. (Euseb., lib. V. *Hist. Eccles.*, c. XIV-XVII.)

A ces personnages on peut adjoindre Carpus, auquel il est fait allusion dans les livres attribués à saint Denys l'Aréopagite. « Étant un jour en Crète, raconte l'auteur, je reçus l'hospitalité chez Carpus, homme s'il en fut éminemment propre aux contemplations divines, à cause de l'extrême pureté de son esprit. Il n'abordait jamais la célébration des divins mystères, sans qu'auparavant son âme ne fût consolée par quelque douce vision. » (Epist. VIII *ad mon. Demet.*)

Il est constant par tous ces faits que les fidèles des premiers âges étaient souvent instruits dans leurs doutes, et fortifiés dans leurs rudes épreuves, par des révélations d'en haut. On rapporte à cette période primitive la composition du quatrième livre d'Esdras, qui jouit d'une légitime autorité, tout en ayant été exclu par le concile de Trente du canon des saintes Écritures : il renferme plusieurs visions vraiment grandioses et impressionnantes, qui sont comme un reflet de l'Apocalypse ; l'Église y a puisé des traits qu'elle a insérés dans sa liturgie. A un degré inférieur se place le livre du *Pasteur* d'Hermas, dont plusieurs Pères grecs font un grand éloge, et qui se lisait dans les assemblées des fidèles : c'est également un tissu de visions, quelques-unes touchantes, d'autres faibles et diffuses, d'une doctrine généralement correcte, et en tout cas d'une inspiration irréprochable ; Hermas prêche la pénitence, et il en ouvre largement les portes. Les anciens Pères le regardaient comme un disciple des apôtres ; saint Jérôme voit en lui cet Hermas dont il est fait mention dans l'épître aux Romains (xvi, 14) (2).

Ces données nous permettent de reconstituer, comme en un tableau vivant, la physionomie de l'Église primitive. Il y avait dans son sein des hommes, et même des femmes, qualifiés prophètes : c'étaient par exemple, au premier siècle,

(1) Elles vécurent longtemps ; on montrait dit Eusèbe, leur chambre à Césarée.

(2) Plusieurs modernes assignent au livre du *Pasteur* une date plus récente. Duguet, dans ses dissertations, y voit une réfutation des erreurs du montanisme.

avec les Apôtres, Agabus et les filles du diacre Philippe : c'étaient au second siècle, avec les hommes apostoliques tels qu'Ignace et Polycarpe, Quadratus, Ammia de Philadelphie, et si l'on veut, avec le prêtre Carpus, Hermas qui était laïque et marié. Ces personnages possédaient l'inspiration prophétique à sa plus haute puissance. Saint Thomas d'Aquin ne permet pas que l'on dise d'un homme, coutumier de visions célestes, que la prophétie est en lui à l'état d'habitude, au sens philosophique du mot ; car alors il n'aurait qu'à vouloir pour prophétiser, ce qui n'est donné à personne ici-bas. Mais il reconnaît, dans l'âme des prophètes, une disposition, une aptitude surnaturelle à recevoir l'influx prophétique. Cette aptitude existait chez plusieurs membres de l'Église des premiers temps ; leur âme, touchée par le souffle de l'Esprit, entraînait aussitôt avec lui en vibration sympathique. Leur don était publiquement reconnu ; on les écoutait, on les consultait ; l'événement venait appuyer leurs dires. Mais à côté d'eux il y avait la foule sur laquelle passait aussi le souffle de l'Esprit ; il y avait la communauté chrétienne en laquelle se produisaient de nombreux phénomènes d'inspiration plus passagère. De ce que l'auteur des Actes se contente de mentionner Agabus et les filles du diacre Philippe, il ne s'ensuit pas que les autres fidèles étaient destitués de la grâce de la prophétie : avancer cette proposition serait aller contre saint Paul qui nous montre cette grâce communément départie à plusieurs dans les assemblées chrétiennes. De même la mention spéciale de Quadratus et d'Ammia au second siècle ne prouve aucunement qu'ils aient été seuls à prophétiser à leur époque. Des textes précis et positifs nous autorisent à affirmer que les charismes du Saint-Esprit, et notamment celui de la prophétie, étaient versés sur les communautés du deuxième siècle presque avec autant d'abondance que sur les communautés du premier.

Écoutons ce que nous dit à ce sujet un témoin dont l'autorité est irréfragable, saint Justin le célèbre apologiste martyr. Dans son dialogue avec le juif Tryphon, il émet l'affirmation suivante : « C'est chez nous, chrétiens, que se rencontrent maintenant les dons prophétiques : par où vous devez com-

prendre, vous juifs, que ces dons après avoir été autrefois l'apanage de votre race, ont été transportés dans notre Église. » Plus bas, il montre éloquemment comment, d'après Isaïe, toutes les vertus et grâces du Saint-Esprit sont descendues et se sont arrêtées sur Jésus-Christ, pour bien marquer, ajoutait-il, que désormais il ne faut pas les chercher en dehors de Lui et de son Église. « Et c'est pourquoi, dit-il aux Juifs, vous ne voyez plus aucun prophète sortir de votre race : c'est là un fait évident qu'il vous est impossible de nier. Depuis Jésus-Christ, il n'a surgi parmi vous aucun prophète. » Nous au contraire, nous vous faisons toucher du doigt l'accomplissement de la prophétie de Joël. *Je répandrai mon Esprit sur toute chair, sur mes serviteurs et mes servantes, et ils prophétiseront.* « Parmi nous, affirme l'apologiste, on peut voir et des femmes et des hommes, qui ont les charismes de l'Esprit. » (*Dial. cum Tryph. Jud.*, II pars. 82, 87, 88.)

Cette déclaration de saint Justin, avec un défi contradictoire porté au juif Tryphon, nous semble absolument péremptoire pour établir qu'en plein deuxième siècle de l'ère chrétienne (saint Justin consumma son martyre en 168), les charismes du Saint-Esprit étaient encore en pleine floraison dans l'Église : d'après l'illustre apologiste, la prophétie de Joël continuait à se réaliser comme au temps du Cénacle, et chacun pouvait s'assurer que l'Esprit de Dieu ne cessait pas de se répandre avec profusion *sur les serviteurs et les servantes* de la loi nouvelle. Nous verrons plus bas saint Irénée affirmer le même fait.

DOM MARÉCHAUX.

(A suivre.)

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE ⁽¹⁾

Avec la nouvelle année, l'Institut psychologique international de Paris a commencé ses travaux. En attendant qu'il lui soit possible de réaliser son programme complet (laboratoires, expériences, etc.), l'Institut a débuté par une série de conférences qui ont le double avantage de propager les connaissances psychologiques dans le public, et de faire mieux connaître l'Institut. Ces conférences ont lieu dans le grand et élégant amphithéâtre de l'hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente, où le nouvel Institut a établi son siège social.

La conférence d'inauguration a eu lieu le mercredi 31 janvier. Ce fut un événement pour le monde intellectuel de Paris. La vaste salle était bondée d'un monde appartenant à toutes les classes instruites de la société. Qu'il nous suffise de rappeler :

Son Exc. le prince Ouroussoff, ambassadeur de Russie; le général Porter, ambassadeur des États-Unis; M^{me} Narischkine, M. de Stüers, ministre des Pays-Bas; le baron de Tann, chargé d'affaires de Bavière; prince Henri d'Orléans, M. Jansen, de l'Institut, et M^{me} Jansen; M. Mascars, de l'Institut; M. Gabriel Monod, de l'Institut; la baronne Gustave de Rothschild, M^{me} Maurice Ephrussi, marquis de Casa Riera, marquise d'Anglesey, M^{me} Spreckless, le comte de La Rochefoucauld, la princesse Ed. de Polignac, duc et duchesse de Rohan, princesse Galitzine, marquis et marquise de Virieu, le comte Mathieu de Noailles, comtesse de Ganay, comtesse de Clermont-Tonnerre, M^{lle} Demidoff, M^{me} Bouchard, M. et M^{me} Camille Flammarion, M. et M^{me} Charles Porgès, M^{me} de Lagarenne, M. Gaston Paris, de l'Académie, M. de Molinari,

(1) Extrait de la *Revue des Etudes psychiques*.

M. Walischewsky, M^{me} Ferdinand Dreyfus, le pasteur de Coppel, l'abbé Bulliot, professeur à l'Institut catholique, etc.

Sur l'estrade, à côté du conférencier, parmi les membres du bureau, on remarquait :

MM. Sully-Prudhomme et Mézières, de l'Académie française; M. Th. Ribot, de l'Institut, professeur de psychologie au Collège de France; docteur Pierre Janet, directeur du laboratoire de psychologie à la Salpêtrière; M. Raffalovich, correspondant de l'Institut et trésorier de l'Institut psychologique international; Youriévitich, secrétaire général de l'Institut; le marquis de Virieu, secrétaire adjoint.

Le Comité avait été bien inspiré en choisissant pour faire cette première conférence M. E. Duclaux, membre de l'Académie des Sciences, directeur de l'Institut Pasteur. Il avait donné à sa conférence le titre de : *Opinions d'un profane*, en voulant dire par là, qu'il ne se piquait point d'être un profond connaisseur des sciences psychiques, et qu'il se plaçait plutôt dans la position d'un homme qui, sans préjugés d'aucune sorte, ne demande qu'à examiner et à apprendre. Seulement, comme la plupart de ses collègues de la science officielle, tout en ne connaissant pas le premier mot des sciences psychiques, refusent de les étudier, M. Duclaux s'est surtout efforcé de montrer l'absurdité d'une telle conduite.

Un journal de Lyon remarquait que « si M. Duclaux n'était pas un des plus grands savants de notre époque, il serait assurément un des diplomates les plus admirables ». En effet, sa conférence a été bien simple : une vraie *causerie* — même un peu trop, peut-être; mais avec quel tact a-t-il su toucher à toutes ces questions épineuses, sans tomber en des excès, sans froisser personne!

Le conférencier commença par remarquer que, depuis Mesmer jusqu'aux « tables tournantes », la science regarda toujours d'un œil défiant et dédaigneux, les phénomènes bizarres qu'on voulait soumettre à son attention. Cela, en premier lieu, parce qu'elle ne voyait et ne voulait voir les choses que sous leur rapport matériel et physiologique; ensuite parce qu'on est convenu de dire que les savants ont l'esprit ouvert et large, alors que rien n'est moins vrai. Je

veux parler des savants d'autrefois, bien entendu — se reprend plaisamment M. Duclaux — car aujourd'hui nous avons tous, sans exception, l'esprit large, énormément large. (*Rires, approbations.*)

Mais les découvertes de ces dernières années ont prouvé, mieux que jamais, que l'univers est tout plein de choses dont nous ne nous rendons pas compte, uniquement à cause de l'imperfection et de la limitation de nos sens. Avant la découverte du télescope et du microscope, les astres infiniment grands et les corps infiniment petits existaient bien, mais nous ne pouvions les voir. Les rayons X existèrent de tout temps, et c'est hier seulement qu'ils nous apparurent sensibles. C'est depuis hier que la découverte de Marconi nous donna une nouvelle preuve décisive de l'existence des « ondes herziennes », dont nous ne pouvons nous rendre compte autrement que par leurs effets.

Un savant qui assiste, tous les jours, à de telles découvertes, ne doit-il pas avoir l'esprit disposé à croire qu'il a tout autour de lui bien d'autres choses encore, qu'il ne peut pas discerner, et qui pourtant peuvent avoir une très grande influence sur nous-mêmes? Ne doit-il pas comprendre que la science n'est même pas autre chose que l'« élargissement de nos sensations »?

La vérité est peut-être un peu dure à entendre, mais il faut la dire très franchement, tout de même : c'est que le savant est un homme pareil aux autres : qu'il éprouve une certaine répugnance à admettre dans les forces de la nature des nouveaux éléments qui peuvent déranger *son* système scientifique, qui n'est pourtant pas toujours *toute* la science, et quelquefois même ne l'est *pas du tout*.

Heureusement, peu à peu, l'esprit du savant s'élargit : la plupart d'entre eux sont enfin convaincus qu'« Aristote n'a pas tout dit », que ce que nous savons n'est à peu près rien, auprès de ce que nous ignorons.

On commence à se demander : « Puisque nous admettons bien qu'un instrument installé à Versailles peut percevoir et enregistrer le mouvement des ondes herziennes, produit par un autre instrument situé à Paris, pourquoi n'admettons-nous

pas que cet autre merveilleux instrument qui est le cerveau de l'homme puisse également percevoir et enregistrer les vibrations parties d'un autre cerveau? »

Sans doute, dans les expériences physiques, l'appareil producteur et l'appareil récepteur sont tous les deux sous le contrôle de l'observateur, tandis que dans les expériences psychologique, il est difficile de s'assurer où commence la fraude consciente ou sub-consciente du sujet. Eh bien, on multipliera les expériences, on prendra toutes les mesures possibles pour ne pas être trompé.

A ce moment, la causerie devient un peu faible. M. Duclaux laisse échapper plusieurs affirmations très répétées, sans doute, mais dont il comprendra l'inexactitude quand il ne sera plus un *profane* pour les sciences psychiques — et même auparavant, parce que c'est une simple question de réflexion et de bon sens.

Après avoir dit : « on multipliera les expériences ». — ce qui est très bien — il ajoute : « parce qu'il n'y a de découverte scientifique que celle qui peut être répétée. » — Comment peut-on provoquer la chute d'un aérolithe ou l'apparition d'une aurore boréale, etc., etc.? Et dans l'ordre psychologique, est-ce qu'un médecin aliéniste peut toujours répéter dans un malade le phénomène spontané, ou provoqué qu'il a remarqué chez un autre sujet? Du reste, M. Duclaux lui-même, dans la suite de sa conférence, semble reconnaître la justesse de ces observations.

Et après avoir dit : « on prendra toutes les mesures possibles pour ne pas être trompé », M. Duclaux ajoute : « Si les expériences dans l'obscurité ne sont pas convaincantes, eh bien, on fera la lumière. » On la fera si on le peut. Quand vous prenez une photographie, il vous faut la *chambre noire*; quand vous la développez, il vous faut l'obscurité, à peine rehaussée de quelques rayons rouges : vous pouvez écarter ces conditions, certes — seulement, l'expérience ne réussira plus.

L'éminent conférencier acceptera bien ces quelques observations. Lui-même a dit : « L'Institut sera un institut de critique mutuelle, ou il ne sera pas. »

« Qu'est-ce que c'est qu'un Institut? » ajouta-t-il. « C'est une réunion de savants qui s'occupent de questions gravitant autour d'une question centrale. Le savant est avant tout un homme, et, comme tel, il est suggestionable; il est utile qu'il voit autour de lui d'autres savants qui puissent le replacer sur le droit chemin, lorsqu'il se trompe. D'ailleurs, le terrain de la science est aujourd'hui si étendu, qu'un seul homme ne suffit point à voir tout.

« Nous trouverons des hommes qui nous diront : Nous avons déjà examiné ces choses; nous les savons déjà. C'est possible. Malheureusement, ce que vous avez constaté, ou que vous avez cru constater, ne suffit pas à persuader tout le monde. Nous le voyons bien, d'ailleurs, par le scepticisme du public. Et on n'a pas complètement tort; une illusion est si facile!

« L'Institut aura encore d'autres avantages. Il permettra de développer, d'éduquer les facultés latentes de certains sujets. Il fera bien connaître des phénomènes, des expériences qui, sans cela, auraient passé inobservés, ou mal étudiés. Il mettra en rapport entre eux des savants de tous pays. Les savants sont en effet les gens les plus internationalistes qui existent. Paris se sent flatté d'avoir été choisi pour être siège de l'Institut, dont des branches seront formées dans des principaux centres du monde (1). En attendant, pour que le tronc et ses branches puissent se développer, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. C'est pourquoi, en terminant, M. Duclaux dit :

— Laissez-moi vous tendre la sébile...

Aucune sébile n'aura jamais été remplie de gros sous destinés à une œuvre plus utile à la science et à l'humanité. Les applaudissements dont fut accueillie la belle conférence de M. Duclaux nous font espérer que la sébile se remplira bien promptement.

Nous ne parlons pas de la seconde conférence : celle de M. Dussaud, docteur ès sciences, parce qu'elle sort du cadre de notre *Revue*. Elle a trait à certains appareils applicables à

(1) Une branche de l'Institut a déjà été formée à Londres. — (N. D. L. R.)

la psychologie, et précisément destinés à remplacer en quelque sorte les sens qui manquent aux aveugles, aux sourds, etc. Elle a été très intéressante.

La troisième conférence a été celle de M. Frank Hales, de l'Université de Cambridge. Il a parlé de la *Société des recherches psychiques de Londres*, qui l'avait spécialement délégué dans ce but.

M. Frank Hales est tout jeune encore. Il a débuté modestement, en disant qu'on ne devait pas s'étonner si une Société qui compte parmi ses membres tant de remarquables savants l'avait choisi, lui, pour faire cette conférence. C'est qu'il n'était pas si facile de trouver parmi les membres de la Société une personne qui connût la langue française suffisamment pour parler en public, et qui voulût bien se charger de la besogne.

Du reste, le *texte* de la conférence justifie pleinement le choix du conférencier, qui avait été fait par M. Myers lui-même avant de mourir. Sans être relevée par quelques anecdotes et quelques saillies qui auraient pourtant été bien accueillies par un public de cette sorte, la conférence a été un exposé des principaux travaux de la Société depuis la fameuse enquête sur la télépathie spontanée et les expériences de transmission de la pensée jusqu'aux cas de M^{mes} Piper et Thomson — toutes choses trop connues par ceux qui s'occupent d'études psychiques pour qu'il soit nécessaire de les rapporter ici, mais que le grand public ignore, ou ne connaît que fort imparfaitement.

Malheureusement, M. Frank Hales n'a pas les qualités d'un orateur, qu'il devra acquérir plus tard, selon toute probabilité; son accent anglo-saxon, la nécessité de chercher péniblement les mots pour s'exprimer dans un langage étranger ont fait perdre beaucoup à sa conférence quant à l'impression.

Le colonel de Rochas ne fonde pas de grandes espérances sur cet Institut international officiel. Il s'exprime ainsi dans une lettre adressée, il y a un mois, au Directeur de la Revue, *Il Vessillo spiritista*.

« L'Institut psychique international, dont vous avez sans doute entendu parler, est tombé sous la coupe des psycholo-

gues officiels et ne produira, je le crains, que des conférences banales.

Nous manquons du reste, en ce moment à Paris, presque complètement de *sujets*. L'incrédulité du public et les affronts faits à ceux qui se prêtent à ces expériences, les en ont dégoûtés, pendant que les dépenses imposées à ceux qui les formaient, arrivaient à lasser les meilleures volontés.

Les grands pontifes de l'Institut international qui sont habitués à traiter des matières plus ou moins inertes dans des laboratoires subventionnés par l'État, s'imaginent qu'il n'y a qu'à frapper la terre du pied pour faire surgir des sujets remarquables sur lesquels ils *exerceront leur contrôle avec toutes les méthodes de la science positive*. Ils se trompent profondément. Ils n'auront pas de sujets; et pour étudier les sujets, êtres vivants dotés d'intelligence et de volonté, il faut des méthodes nouvelles qu'ils ne connaissent pas. »

« L'Institut psychique paraît ne pas devoir produire les résultats auxquels on s'attendait. Il est absolument absorbé aujourd'hui par les psychologues officiels, et les trois conférences qu'il a données ont déçu le monde. — On s'attendait à des vues nouvelles et les orateurs se sont bornés à répéter les vieilles leçons des cours universitaires. »

Le nouveau président de la Société des recherches psychiques

Ainsi qu'on le prévoyait, la *Society for Psychical Research* de Londres a élu président, pour remplacer le regretté M. Myers, l'éminent physicien, M. Olivier Lodge, professeur à l'Université de Birmingham, membre de la *Royal Society*.

L'Institut psycho-physiologique de Paris

Le 18 janvier on a inauguré, à l'Institut psycho-physiologique, 49, rue Saint-André-des-Arts, les cours et conférences de l'École de psychologie, destinés à fournir aux médecins et

aux étudiants un enseignement pratique permanent sur les questions qui relèvent de l'hypnotisme, de la psychologie physiologique et de la pédagogie suggestive.

Le personnel enseignant se compose d'hommes tels que le docteur Bérillon, les professeurs Paul Magnin, Regnault, Farez, Laisant qui font autorité dans les branches de la science où ils se sont spécialisés.

L'organisation de l'Institut psycho-physiologique en fait à la fois une École pratique de psychothérapie et un laboratoire de psychologie expérimentale.

Une clinique de maladies nerveuses (*dispensaire neurologique et pédagogique*), est annexée à l'Institut psychologique. Des consultations gratuites ont lieu les mardis, jeudis, et samedis, de 10 h. à midi. Les médecins et étudiants régulièrement inscrits sont admis à y assister, et sont exercés à la pratique de la psychothérapie.

Nous publions ici la liste des conférences qui ont eu lieu cette année à l'Institut, en regrettant que cette annonce n'ait plus qu'un intérêt rétrospectif.

18 Janvier. — M. le Dr Bérillon : *L'hypnotisme, l'hystérie et les démoniaques dans l'art.*

25 Janvier. — M. le Dr Paul Farez : *Les fondements psychologiques de l'hypnotisme.*

1^{er} Février. — M. le Dr Jules Voisin : *La psychologie de l'enfant arriéré. (Les idiots, les imbéciles et les épileptiques.)*

8 Février. — M. le Dr Bérillon : *L'hypnotisme et l'éducation de la volonté.*

15 Février. — M. le Dr Laisant : *Psychologie des sciences : L'initiation à l'étude des sciences physiques.*

22 Février. — M. Bénito Silvain : *Psychologie comparée : La psychologie de la femme abyssine.*

1^{er} Mars. — M. le professeur Eugène Caustier : *Psychologie comparée : La morale des bêtes.*

8 Mars. — M. le professeur Lionel Dauriac : *Psychologie musicale : L'éducation musicale.*

15 Mars. — M. le Dr Henry Lemesle : *La suggestion dans les fêtes populaires du moyen âge. (Fête des fous, fête de l'âne, etc...)*

22 Mars. — M. le Dr Bérillon : *Psychologie comparée : Les animaux savants et l'art du dressage*. (Cette conférence était accompagnée de projections à la lumière oxydrique.)

Conférences psychiques à Breslau

Voilà le titre de quelques-unes des conférences qui eurent ou auront lieu à Breslau, par les soins de la *Gesellschaft für Psychische Forschung* de cette ville :

9 Octobre. — M. Zimmer, docteur en philosophie : *William Crookes, expérimentations avec le médium Home*.

23 Octobre. — M. Erich Klossowsky : *Une galerie de Willmunn*.

6 Novembre. — M. E. Bohn, docteur en jurisprudence : *Rapport de la Commission sur les séances de la G. für Ps. F. avec le médium Heine*.

4 Décembre. — M. E. Wolf : *Sur les coïncidences*.

2 Janvier. — M. W. Bohn, docteur en médecine : *L'action de l'alcool sur la vie de l'âme*.

15 Janvier — Dr Zimmer : *Rapports sur les travaux de la section photographique de la Société*.

12 Février. — M. Nentwig : *L'art de la clairvoyance chez les prestidigitateurs*.

26 Février. — Dr E. Bohn : *L'emploi de la suggestion dans les arts représentatifs*.

11 Mars. — Dr Zimmer : *Méthode de Davey pour obtenir l'écriture directe sur les ardoises*.

22 et 29 Avril. — M. E. Wolf : *La subconscience*.

La Société est divisée en trois sections, savoir :

I. La médiumnité, la télépathie et les questions analogues (directeur, M. le Dr E. Bohn).

II. La photographie et la prestidigitation (directeur, le Dr Zimmer).

III. La littérature (directeur, M. Wurm).

La *Gesellschaft für Ps. J.* est présidée par le Dr Erich Bohn, bien connu par ses travaux sur les sciences psychiques.

La Société d'Études psychiques de Genève

La Société d'Études psychiques de Genève a publié, ainsi que les années précédentes, une brochure contenant les rapports pour l'exercice de 1900, présentés à l'Assemblée générale du 6 janvier 1901.

M. D. Metzger est président de cette Société qui compte 80 membres à peu près. C'est lui qui a rédigé le compte rendu des travaux de l'année 1900. Parmi les séances que la Société a tenues dans cette période de temps, il en est une, où M. Berthilliet a parlé de diverses catégories de phénomènes dont il a été le témoin. Dans la réunion de mars, un des membres féminins de la Société a présenté un travail sur la théosophie. En avril, M^{lle} Champury a entretenu son auditoire de la vie d'Allan Kardec, dont les théories semblent être encore en faveur à Genève.

Plusieurs séances ont été occupées par l'étude du nouvel ouvrage que va bientôt publier M. Flournoy, et dans lequel l'éminent psychologue expose les théories à l'aide desquelles il essaie d'expliquer les phénomènes psychiques.

En juillet, M. Granger lit un travail médianimique sur les dangers et les bienfaits du spiritisme. A la même séance, on entend la lecture d'une traduction faite par M. Gardy, d'un sermon prononcé en Angleterre par un révérend qui n'a pas craint de louer en chaire le spiritisme.

Dans la séance d'octobre, c'est un compte rendu de M. Gardy sur le Congrès spiritualiste de Paris. En décembre, enfin, on a entendu une réponse de M. Wolfrum à une conférence d'un libre-penseur contre le spiritisme.

MAISON HANTÉE

(Suite et fin.)

Tellement bien que plus elle était terrorisée elle-même, plus elle communiquait sa frayeur aux autres qui, la peur aidant, ne raisonnaient plus, et n'y comprenant rien, se désespéraient en vain à qui mieux mieux ; regardant comme un fait acquis que la maison était réellement hantée par les revenants, opinion qui ne tarda pas à s'accréditer.

Que la jeune servante n'ait point été remarquée dans ses gestes, c'est une simple quoique bien bizarre coïncidence, ce qui ne fait qu'augmenter le comique de ce cas, ce qui évidemment affermissait la croyance du surnaturel chez ceux qui n'avaient pas eu l'occasion de la surprendre, et les gens d'autant plus portés aux idées superstitieuses, et ne se méfiant nullement d'elle, n'avaient nullement songé à l'épier, à la surveiller personnellement et avec attention.

Je veux bien admettre la possibilité d'un certain état de médiumnité *concedo*... car enfin, on ne peut nier la possibilité dans certains cas de phénomènes de hantise, de même qu'on ne peut expliquer aujourd'hui certains faits bien constatés que par la théorie du médium, ayant des relations avec d'autres esprits : mais dans ce cas qui nous occupe, je ne crois pas précisément à des phénomènes de hantise : tellement bien que je n'avais point pris pour titre de ma relation : Une maison *hantée*, comme l'a mis l'éditeur, mais bien : Une maison *soi-disant hantée*, puisqu'à mon avis, on l'avait prise à tort pour cela. Je le répète encore pour moi qui ai étudié de près ce cas, l'explication de tous ces faits extraordinaires et bizarres me paraît nette et plausible, en acceptant le diagnostic d'un *double état mental successif* de somnambulisme la nuit et de

démonomanie la journée... état de trouble cérébral ou d'aberration mentale, que la peur augmentait toujours de plus en plus.

Ce qui a achevé de me convaincre de la véracité de mon diagnostic, c'est précisément la cessation de tous ces troubles dès le moment que j'ai fait appel à la raison de la jeune servante, *dans un moment de lucidité*, ce qui a pu, *par persuasion*, ou par crainte du gendarme, arrêter le trouble de son esprit, et cette conviction n'a fait ensuite que s'accroître quand tout a cessé, dès l'éloignement de cette jeune fille de la maison de M^{me} F... de la C...

Preuve que j'avais raison, comme l'a reconnu et l'a fort bien déclaré mon excellent et éminent maître, le docteur P... Mais cette conviction, je l'ai eue dès le début, au cours du récit si topique et si typique de M. le Maire, uni à la relation des faits précédents.

Conviction, je le répète encore, que la jeune fille était vraiment somnambule pendant la nuit, à l'état du sommeil, et démonomane pendant la journée, à l'état de veille, par suite corrélatrice d'un même état mental troublé.

Ainsi, je pouvais donc la croire *inconsciente, irresponsable* sur le compte de ces faits se rattachant à l'idée dominante du diable ou des revenants; mais ayant cependant le libre usage *relativement* de ses facultés intellectuelles, d'ailleurs, sur tous les autres points de la vie de relation, et par conséquent, si je pouvais raisonnablement faire appel à sa raison, surtout dans un moment d'accalmie, et lui donner des conseils en conséquence, de façon à chercher à remettre du calme dans son esprit.

Je fus bien inspiré, sans doute, comme vous avez bien voulu le reconnaître, et c'est fort heureux dans tous les cas d'avoir pu réussir ainsi, car si les choses avaient continué de ce train, où auraient-elles donc pu aller ! allant ainsi, de mal en pis.

Mon intervention m'a donc paru à juste titre avoir réussi, évidemment au delà même de mon espérance, car je ne m'attendais pas précisément à ce que les choses en resteraient là, je pensais au contraire que ces faits se renouvelleraient autour de la jeune fille, soit qu'elle restât dans cette maison, soit qu'elle

allât ailleurs, de façon à ce que d'autres faits plus évidents viennent confirmer d'une manière plus concluante mes premières prévisions, et prouver encore mieux l'exactitude de mes dires, de mes explications et de mon premier diagnostic.

Mais comme rien ne s'est reproduit après le départ de la jeune bonne, il faut bien admettre que mon intervention ne paraît pas y avoir été tout à fait étrangère.

Dans tous les cas, il faut bien se contenter des éléments de discussion, comme on les a, tels que j'ai pu les recueillir dans mon observation, et qu'ils ont été recueillis dans d'autres observations, comme celle par exemple publiée sur ce sujet par le *Soleil illustré*, article très curieux fait par un homme digne de foi, M. le Substitut de L. (Limoges) et que j'engage fort M. l'éditeur à reproduire pour le plus grand intérêt de ses lecteurs.

Une dernière réflexion : dès le moment que je désignais à M^{me} F... la jeune servante comme seule capable de faire tout cela, la nuit par somnambulisme, le jour par démonomanie, c'était bien la désigner implicitement à l'observation, et si les faits s'étaient reproduits, il était tout indiqué dès lors, que la jeune fille fut bien surveillée, et le jour et la nuit, et j'aurais pu, alors, dire avec juste raison aux personnes effrayées : *Quand vous entendrez du bruit, appelez ou saisissez cette fille, éveillez-la, et vous n'entendrez plus rien.*

J'aime donc à croire à l'efficacité de mes petits avis, qui ont pu même avec leur simple naïveté, remettre du calme dans l'esprit troublé de cette jeune personne sans pour cela avoir besoin de soulever un problème de *hantise surnaturelle*... et je crois toujours, de plus en plus, avoir trouvé la seule et vraie *solution naturelle* de ce problème de troubles intellectuels accompagnés de phénomènes si bizarres (par le diagnostic de somnambulisme la nuit et de manie démoniaque le jour) et je ne crois pas qu'on puisse logiquement, psychologiquement, physiologiquement et médicalement l'expliquer autrement.

Les connaissances pathologiques médicales pouvant ainsi permettre à elles seules d'expliquer ce cas extraordinaire de trouble mental, sans qu'on ait besoin de faire appel au surnaturel en invoquant une théorie sur le fluide magnétique com-

muniqué par cette jeune fille à un agent préternaturel qui aurait agi autour d'elle.

D'ailleurs, puisqu'on admet que cette fille était médium, que ce soit spontanément ou par l'intermédiaire d'un agent préternaturel, ou encore sous l'influence hypothétique d'une action d'hypnotisme qu'elle agissait, le cas n'en présente pas moins un intérêt des plus grands pour les pathologistes, les psychologues et les légistes.

Que de faits encore mal définis peuvent journellement être soumis à notre observation et à notre étude ! La science n'a pas encore dit son dernier mot, et les contradictions bienveillantes aident à faire jaillir la lumière par la discussion.

Tenez, voilà un fait que je vous signale, fait connu et que de nombreux visiteurs de l'Exposition ont pu constater : Veuillez m'en fournir, si vous le pouvez, l'explication, car je n'ai pu comprendre s'il s'agissait bien réellement d'hypnotisme ou d'une simple mais adroite supercherie simulant l'hypnotisme. Cela pourrait intéresser les lecteurs de la Revue.

Il s'agit de la voyante du manoir renversé de la rue du Vicux-Paris.

Dans une salle occupée par de nombreux spectateurs le barnum ou bateleur, un homme fort bien mis, en habit noir de cérémonie et parlant le français avec aisance et même avec une certaine élégance, surtout avec beaucoup d'esprit, d'à-propos, présentait une dame en costume théâtral, qu'il nous dit être sa femme, il l'endormait facilement disait-il et pouvait ensuite lui faire dire tout ce qu'on voudrait, concernant les personnes présentes dans la salle seulement.

Le barnum circulait parmi les spectateurs, était éloigné de cette femme, qui les yeux bandés, tournait le dos à ces spectateurs, et le barnum ne paraissait avoir en main, ni autour de lui, aucun moyen pouvant lui permettre de communiquer avec la soi-disante voyante, soit par glace à réflexion, soit par fil télégraphique ou téléphonique ; d'ailleurs on aurait bien pu remarquer un peu, si le barnum communiquait avec la prétendue voyante, par des paroles de convention ou par tout

autre moyen de communication artificielle mais on ne pouvait rien remarquer, et il circulait librement je le répète, parmi les spectateurs, il posait simplement les questions qui étaient rapides et brèves, et la voyante y répondait immédiatement, avec une rapidité et une précision incroyables et déconcertantes.

Par exemple : Voilà, dit le barnum, un monsieur, le connaissez-vous?

R. — Oui.

D. — Qu'a-t-il dans son portefeuille?

R. — Des billets de banque portant tels et tels numéros, des valeurs de telle et telle Compagnie, de l'État, du Crédit foncier portant tels et tels numéros; tant de pièces de 20 fr. portant telle effigie, et tel millésime! tant de pièces de 10 fr., de même, tant de pièces de 5, de même, avec telle effigie et tel millésime, tant de pièces de 50 centimes, de 10, de 5 et de même avec telle effigie et tel millésime, etc., etc., etc.

D. — Voilà une demoiselle! la connaissez-vous?

R. — Oui!

D. — Quel est son nom?

R. — Elle se nomme Louise, son nom de famille commence par telle lettre et finit par telle autre, il y a tant de voyelles, tant de consonnes dans son nom, je ne veux pas prononcer son nom de famille, par discrétion, pour ne pas gêner cette demoiselle; mais je pourrais bien le lui dire dans le tuyau de l'oreille.

D. — Quel jour est-elle née?

R. — Tel jour, à telle heure! (Tête de la maman ébahie.)

D. — Cette demoiselle veut-elle se marier?

R. — Oui, beaucoup!

D. — Et pourquoi?

R. — Parce qu'elle est fiancée à un beau jeune homme qu'elle aime beaucoup!

D. — Le connaissez-vous?

R. — Oui, son prénom est Alphonse, son nom de famille commence par telle lettre, finit par telle autre, il y a tant de voyelles et tant de consonnes dans son nom, pour la même raison, je ne voudrais pas dire son nom de peur de gêner

cette demoiselle ; mais je pourrais le lui dire, si elle s'approchait de moi.

D. — Le mariage se fera-t-il bientôt?

R. — Oui!

D. — Voyez-vous le jour?

R. — Non, car ce sera par un temps couvert, humide et froid.

D. — Mais savez-vous la ville ou l'endroit?

R. — Oui, dans telle ville et telle cathédrale.

D. — Cette demoiselle sera-t-elle heureuse en ménage?

R. — Oui! parfaitement! malgré quelques légères petites infidélités de son mari : d'ailleurs pour preuve de leur affection, elle sera mère de 11 enfants! (Hilarité générale.)

D. — Voilà maintenant un monsieur qui est incrédule et qui est tout étonné de votre talent divinatoire! le connaissez-vous?

R. — Oui!

D. — Comment se nomme-t-il?

R. — Tel nom!

D. — Voyons? dit lui-même ce monsieur, puisque vous êtes si forte pour tout savoir: dites-moi donc aussi le jour de ma naissance? le barnum répète la question.

R. — Tel jour, telle année!

D. — C'est un peu fort! dit le monsieur surpris; mais, moi, suis-je marié?

R. — Oui, Monsieur l'a été, mais il est veuf depuis tant d'années!

Et ce Monsieur de dire : Ah! mais ce n'est que trop vrai!

D. — Eh bien! dites-moi quel sera le jour de ma mort.

R. — Vous mourrez le... 1940!

Ah ben alors, fit-il, j'ai encore du temps devant moi! Cela me rassure un peu!

Et ainsi de suite, toute la soirée, quelque chose d'analogue.

Intrigué, je crus bonnement qu'il y avait là-dessous quelque truc secret, que je ne pouvais saisir, je soupçonnais quelque entente de compères, que je ne pouvais connaître ni entrevoir. Car c'était dans tous les cas, bien fait!... A moins d'accepter, ce qu'il me répugnait encore de croire, que ce fut

réellement par l'hypnotisme vrai qu'un pareil résultat fut obtenu.

Le lendemain, j'en parlais à un ami ayant des relations intellectuelles à Paris, il me dit qu'en effet, le cas de cette voyante était curieux, parce qu'on n'avait pas pu saisir le véritable stratagème, qu'un médecin de sa connaissance en ayant parlé avec d'autres docteurs versés dans les questions d'hypnotisme, en étaient fort intrigués aussi et qu'ils n'avaient pu rien s'expliquer, à moins d'admettre que c'était bien là un résultat d'un vrai hypnotisme.

Curieux de revoir la voyante de la rue du Vieux-Paris de l'Exposition, je revins le surlendemain au manoir renversé, cette fois-ci accompagné de ma dame qui ne pouvait y croire. Nous arrivâmes avant la séance qui devait commencer à neuf heures du soir.

Voyons, dis-je au barnum d'ailleurs fort gracieux : Monsieur, je suis déjà venu et je ne vous cache pas mon étonnement de vos représentations si merveilleusement intéressantes, je suis grandement intrigué, car je ne puis m'expliquer par quel tour d'adresse et par quel système ingénieux vous arrivez à ce résultat. Voyons, soyez donc assez aimable pour me faire connaître votre secret, je suis un simple curieux et je n'en dirai rien à personne. N'est-ce pas que vous avez des compères dans la salle, avec lesquels vous vous êtes entendu à l'avance, et avec lesquels vous avez convenu certaines questions, et certaines réponses que doit faire votre dame. Autrement je ne m'explique pas que vous puissiez arriver à un pareil résultat ; à moins que ce ne soit vraiment par hypnotisme, auquel cas ce serait vraiment extraordinaire... Mais vous pouvez me le dire à moi, à titre secret et pour ne vous faire aucun tort, je n'en dirai rien à personne.

Et vous Monsieur, me répondit-il, êtes-vous un compère ? eh bien ! non ! n'est-ce pas, alors vous verrez que pour votre propre compte, il n'y a pas de supercherie, si vous voulez, vous-même, interroger la voyante... et veuillez bien le croire, ma femme est réellement et vraiment un sujet extraordinairement hypnotisable, une vraie voyante quand je l'ai endormie et je l'hypnotise facilement et à volonté, et puis elle

répond ensuite, à toutes mes questions, concernant les personnes ici présentes, seulement, que je vois et sur les objets, que je touche ou que j'indique.

La voyante va arriver, et je vais commencer par vous, puisque les spectateurs sont déjà entrés nombreux; je poserai les questions que vous voudrez.

Là voyante fait, en effet, son entrée en scène à 9 heures précises; mais ma montre, je le savais, avançait de 2 heures et demie, si bien que je ne l'avais pas mise à l'heure, voulant la faire régler par un horloger, et vous allez voir pourquoi je donne ce détail.

Notre barnum place sur le théâtre, la voyante, bien en face des spectateurs, lui-même se poste en face d'elle, la fixe un moment dans le blanc des yeux, lui souffle sur le visage, elle convulse alors, en haut, les yeux, le barnum dit alors, ça y est, il n'en faut pas davantage, il lui bande hermétiquement la vue avec un long et large foulard, puis il lui fait tourner le dos aux spectateurs, et puis dit-il, nous allons immédiatement commencer la représentation.

Vous me direz, peut-être, toute cette mise en scène, c'est de la parade, là n'est pas le truc! — Je le veux bien, mais encore?

Et commençant par moi, qui n'étais pas un compère, n'est-ce pas?

D. — Voyons, Madame la voyante, dit le barnum, ce monsieur, que tient-il sur ses genoux?

R. — Un chapeau de soie haute forme.

D. — Et quoi plus?

R. — Des gants, et ce monsieur tient son chapeau par les bords, de façon que je ne puis voir l'intérieur du fond qui est en haut.

D. — Le chapeau, où a-t-il été acheté?

R. — A B..., département de la C..., chez M. S..., chape-lier.

(C'était bien exact! à notre grand étonnement, dès lors Madame n'avait aucun goût de poser des questions, par exemple de demander le jour de sa mort, de peur d'avoir une réponse trop précise.) J'avais une redingote fermée.

D. — Eh bien, dis-je, veuillez me permettre de poser une question.

R. — Oui, Monsieur, répondit le barnum, à la condition que je la répète, parce qu'il faut toujours que je sois en communication d'esprit avec le médium. C'était-il une blague, ou non? toujours est-il que les réponses suivantes ont été toujours exactes et précises.

D. — Qu'a-t-il dans sa poche inférieure du gilet à gauche?

R. — Une montre en or, retenue par une chaîne en or, contenue dans une boîte en celluloïde, elle indique 11 h. 1/2, alors qu'il n'est que 9 h. 1/4 (c'est fort, n'est-ce pas?)...

Cette montre est en or, elle est retenue par une chaîne en or.

D. — Cette montre, où a-t-elle été achetée?

R. — A P. (érigueux), département de la D..., chez M. L..., horloger. (C'était exact! bien exact!)

D. — Ce monsieur veut encore que vous lui disiez ce qu'il a dans la poche supérieure de son gilet, à gauche?

R. — Un morceau de carton!

D. — A quoi doit servir ce carton?

R. — C'est un ticket de vestiaire pour réclamer les parapluies que ce monsieur et sa dame ont laissés à la porte en entrant au contrôle.

D. — Quel numéro porte ce carton?

R. — Le numéro 32.

C'était exact, comme tout le monde put le constater.

Passant à une autre personne: même précision, même rapidité dans la réponse, après la question brève, et sans ambages, ni détours supplémentaires de langages qui pourraient fournir quelques moyens mnémoniques (γνεγλω, je me rappelle) ou mnémotechnique (de μνηρη mémoire et τεχνη art).

Et ces réponses étaient rapides, immédiates, et parfaitement exactes et précises.

D. — Tenez, ajoute le barnum, voilà une dame, qu'a-t-elle autour du cou?

R. — Un magnifique boa, une longue fourrure, d'une très grande valeur.

D. — Où l'a-t-elle achetée?

R. — A Londres.

D. — Voilà la demoiselle ! Qu'a-t-elle sur ses épaules ?

R. — Une magnifique fourrure aussi, ayant coûté fort cher !

D. — Où cette demoiselle l'a-t-elle achetée ?

R. — A Lei... Lep... Leip... Je ne vois pas bien ce nom, c'est une ville d'Allemagne que je n'ai jamais vue...

D. — Voyons, voyons, dit le barnum, regardez bien !

R. — A Leip..., à Leipzic ! à Leypzick !

(C'était bien cela, et parfaitement exact, au dire de ces dames.) Et puis ensuite...

D. — Voilà un monsieur, le connaissez-vous ?

R. — Ouï, parfaitement !

D. — Il se nomme ?

R. — M. Tel... et son nom a été dit.

D. — Qu'a-t-il de particulier sur lui ?

R. — Dans son portefeuille, il a en outre de billets de banque et de valeurs, et de lettres dont je vois les adresses, un billet de train de plaisir aller et retour de Vienne à Paris !

D. — De Vienne en Autriche ?

R. — Non pas de Vienne, la capitale de l'Autriche ; mais de Vienne en France, département de l'Isère !

(Et ainsi de suite à toutes les représentations en variant à l'infini.)

Il y a là-dessous, très probablement quelque adroite supercherie, j'en conviens, mais enfin, qu'on nous en fournisse, si c'est possible, une explication, ce serait intéressant pour moi et les lecteurs de votre Revue.

Veuillez chercher le secret ou prier celui qui le connaîtrait de vouloir bien vous le communiquer.

Et si, réellement, ce dont je doute fort, encore, même après ce que j'ai vu et entendu de si étonnant, si réellement, dis-je, c'est bien là un fait réel d'hypnotisme, veuillez donc m'expliquer ce cas divinatoire, et comment le spiritisme peut-il expliquer cette faculté divinatrice ?

La science est aujourd'hui bien obligée d'admettre que dans certains cas d'hypnotisme qui ont été dûment constatés qu'il

est impossible d'admettre que l'hypnotisé puisse savoir ce qui se passe au loin, lire des lettres fermées, parler une langue qui lui soit étrangère, sans admettre nécessairement la théorie du médium, par communication des esprits entre eux !

La science et le spiritisme en arrivent à se donner la main.

Dr IGNOTUS.



VARIÉTÉS

LA LUMIÈRE NOIRE

Le Dr G. Le Bon a désigné sous le nom général de lumière noire diverses radiations qui sont : 1° *La luminescence invisible*. Des objets soustraits à la lumière depuis dix-huit mois, peuvent être photographiés dans une profonde obscurité : 2° *Les radiations invisibles de grande longueur d'onde*. Grâce à elles, on peut photographier à la chambre noire à travers des corps opaques. Nous avons déjà attiré l'attention des lecteurs de la *Lumière* sur ce phénomène dans les nos du 27 janvier-février 1896 et du 27 juin 1897 ; 3° *Les émissions métalliques*. Elles impressionnent les plaques sensibilisées à travers les obstacles, mais seulement à petite distance, et elles déchargent les corps électrisés. Tous les métaux possèdent cette propriété à un faible degré, d'autres tels que l'uranium, le thorium, l'aluminium, le zinc, etc., comme l'a prouvé Becquerel, entre autres, sont relativement actifs ; certains sels le sont plus encore, tel le chlorure de baryum, qui est spontanément phosphorescent ; ces corps sont dits radio-actifs. M. Le Bon a étudié particulièrement le sulfate de quinine à cet égard et il a constaté que la phosphorescence et les phénomènes de radio-activité que présente ce sel sont corrélatifs avec son hydratation et sa déshydratation par simples variations de température. On a cru pendant quelque temps que les prétendues radiations des corps dits radio-actifs étaient le résultat d'un mouvement vibratoire de l'éther, comme les rayons lumineux, calorifiques, etc. Depuis trois ans, M. Le Bon nie qu'il y ait là des radiations au sens propre du mot, et la plupart des physiciens sont de son avis aujourd'hui, car ces radiations ne se polarisent pas et ne se réfractent pas. Il

s'agirait plutôt d'une émission de matière se rapprochant des émanations cathodiques.

Qu'est-ce que cette matière qui traverse les corps, décharge ceux qui sont électrisés, impressionne les plaques photographiques? Ce ne peut être ni un gaz, ni une vapeur, ni même des *ions* (molécules dissociées par l'électricité). D'après M. Le Bon, l'atome lui-même serait dissocié. « Cette dissociation dit M. de Marsy, serait telle que les particules infiniment petites désignées sous le nom d'atomes seraient des infiniment grands vis-à-vis de cette forme ultime de la matière et c'est pourquoi les corps pourraient en émettre indéfiniment sans perdre sensiblement de leur poids. Le fait que ces particules se conduisent comme des courants électriques, ainsi que le prouve leur déviation par l'aimant et leur propriété de rendre l'air conducteur de l'électricité, démontre qu'elles sont animées d'une extrême vitesse. » Ces particules de matière immatérielle en quelque sorte selon l'expression de M. Le Bon, particules qui traversent les obstacles les plus matériels, représentent une forme ultime de la matière tout à fait différente de celle que la chimie nous fait connaître. « C'est un monde nouveau plein de mystère qui s'ouvre aux investigations des chercheurs. »

(A. DE MARSY, *Nature*, 2 juin.)

SINGULIÈRES MŒURS DES MONGOLS.

Les Mongols, quoique nomades, ont des villes et surtout des lamaseries (couvents) bouddhistes. Les constructions sont faites de bûches de bois superposées. Mais en général ils vivent sous la tente. Le Mongol n'enterre jamais ses morts; il avance même les décès. Quand une personne est sur le point de trépasser, on lui noue une corde au cou et on la tire derrière la tente où le corps devient la proie des chiens, des corbeaux et des vautours. Les chefs de tribus ont seuls le privilège d'être embaumés après leur mort et ensevelis dans un cercueil de cuivre doré.

(*Revue encyclop.*, 4 août.)

UNE VOIX D'UNE NATURE OCCULTE

Sardou, l'auteur de « Robespierre » est un des hommes les plus haut placés dans les lettres ; il est également un fervent spiritualiste. Sa conviction est fondée non seulement par la théorie, mais aussi par l'expérience sur lui-même.

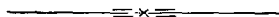
Lorsqu'il n'était encore qu'un tout jeune homme, longtemps avant que la fortune lui eût souri, il vivait dans une petite chambre sous les toits. Une nuit, assis devant son pupitre, il essayait de trouver le dénouement d'un acte qu'il s'était engagé à écrire pour un théâtre ; mais l'inspiration refusait absolument de venir.

Soudain il lui sembla entendre une voix murmurer à son oreille : « Dans telle rue et à telle maison, vous trouverez une petite boutique ; dans la cour le marchand a déposé un stock de papiers, achetez le paquet dont je vous fais la description. »

Sardou ignorait complètement l'existence de la rue qui lui fut nommée ; cependant, obéissant à l'impulsion irrésistible qu'il recevait et malgré l'heure avancée (il était près de minuit), il sortit et se rendit sans trop de difficulté à l'adresse indiquée. Il se trouva devant une petite boutique de papeterie dont le propriétaire était naturellement couché. Toutefois, cet homme se leva et quelque étrange que lui parût la demande de ce tardif client, il y fit droit en lui vendant la liasse de papiers qui lui fut désignée.

Aussitôt rentré chez lui et avant de se mettre au lit, Sardou parcourut certains des papiers dont la lecture lui eut bientôt fourni les éléments de la fin de sa pièce qui eut un très grand succès.

(*Progressive Tinker.*)



TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Une vieille prédiction

Baume-les-Messieurs, par Voiteur (Jura),
1^{er} septembre 1901

Monseigneur,

Je trouve, en dépouillant de vieux papiers de famille, une pièce dont je vous envoie copie. C'est une banale prédiction comme il en a tant existé, d'une fidélité remarquable dans les événements qu'elles ont annoncés jusqu'au jour où elles sont livrées au public, et qui dès ce jour perdent subitement leur clairvoyance. Combien n'en avons-nous pas connues en 1870 et dans les années qui ont suivi! Presque toutes annonçaient le retour de Henri V. Elles avaient des croyants fidèles en qui elles engendraient (est-il si téméraire de le dire?) une quiétude d'espérance et une paresse d'esprit dont ils ont dû se repentir amèrement lorsqu'une seule voix de majorité, à l'assemblée de Versailles, éloigna pour toujours l'événement attendu.

Quoi qu'il en soit, on lira peut-être avec quelque curiosité ce qui va suivre :

Copie d'une lettre de M. Léonard Chaveriat, de Moirans, chirurgien de l'armée du Rhin, timbrée de Strasbourg en date du 10 nivôse an VII, à sa famille.

« J'ai logé dans les environs d'Heilbron chez un curé très instruit. C'était la langue française qu'il parlait avec le moins de facilité; nos conversations se sont faites en latin. C'est un homme d'une probité rare et d'un mérite peu commun. Il est très au fait de la Révolution. Il m'a fait lire un livre écrit depuis deux cent cinquante ans, intitulé : *Les Prophéties de Bartholomé Hoshauer*. Je ne suis pas trop crédule sur ces sortes de livres; cependant j'ai été surpris en voyant la manière dont avait été annoncée la mort du roi d'Angleterre, la révolution de ce pays, la mort de Louis XVI et la révolution de France, le débordement du Rhin et l'entrée des Français en Allemagne. leur conduite à l'égard des Allemands, l'arrivée des Turcs et des Russes en

Italie, la chute de Venise, la captivité du Pape et sa mort. La suite de la Révolution est aussi marquée.

« La paix se fera au commencement du dix-neuvième siècle. Toutes les républiques disparaîtront. Il n'y aura que deux empires, celui de France et d'Allemagne. Le roi de France aura un fils nommé Joseph. Les deux empereurs entretiendront la paix pendant cent ans et sembleront n'avoir qu'un même esprit. Pendant cet intervalle de temps le Turc sera chassé d'Europe et réduit à la Palestine. Toutes les villes hanséatiques perdront leurs privilèges. La Prusse elle-même, que les politiques disent devenir bientôt le premier empire, doit disparaître du rang des puissances, au dire du prophète, et le dernier roi de cet état est le prince régnant.

« Les hérésies disparaîtront. L'Angleterre redeviendra catholique : la tolérance de la religion catholique dans ce pays est parfaitement marquée.

« Les suites de ces prophéties sont terribles : la naissance de l'Antéchrist aura lieu dans cinquante-cinq ans d'ici. Son règne aura lieu dans cent trois ans; les signes qui l'accompagneront sont effrayants et incroyables, mais la conviction que j'ai du présent me fait croire à l'avenir. Voici à peu près ses expressions :

« Après avoir dépeint les malheurs de l'Italie, la destruction de la république de Venise, etc...

Eclipsis Romæ lunæque soli erit
Et caput ad tempus breve ecclesia perdet
Gallus erit tanti solus origo mali.

« Ces traits ne sont pas les moins frappants de cet ouvrage. Cet homme annonce la triste fin du roi de Prusse, la destruction de son monastère, qui sert aujourd'hui de maison de chasse, et sa reconstruction au retour de la religion en Prusse. Le terme fixé n'est pas loin. Qu'on traite cela de vision; je ne puis m'empêcher de croire ce que je vois. »

Les « politiques » jusqu'ici paraissent bien avoir eu raison contre Bartholomé Hoshauer en ce qui concerne les destinées de la Prusse. Et il faudrait une interprétation bien complaisante pour trouver des justifications, même partielles, du reste, dans le cours des cent années de crédit que demande la prédiction et qui sont écoulées aujourd'hui. Cependant toutes les circonstances en lesquelles cette lettre fut écrite font croire à la bonne foi de son auteur. Il n'a pas inventé la communication qui lui a été faite, et le curé dont il fait un portrait si saisissant ne songeait pas, de son côté, à tromper son hôte.

On pourrait, sans nul doute, remarquer de même la sincérité de plusieurs des autres prédictions auxquelles je faisais allusion au début : celles, par exemple, qu'on attribue à la religieuse de Blois, au curé

d'Ars, etc... Je veux dire toutes celles dont les auteurs furent des personnes connues pour la gravité de leur caractère.

Il y a là un point d'interrogation intéressant. Car ce cas n'a rien qui ressemble à celui des somnambules, des liseurs de plan astral, des prédiseurs de profession qui débitent de la clairvoyance à jet continu, à l'heure et à la séance et qui se trompent parce qu'ils sont bien forcés de se tromper. Dans notre cas il s'agit de bons chrétiens, de personnages pieux et sérieux qui n'ont jamais cru à l'astral et qui n'étaient pas du tout forcés de prédire.

Ils étaient encore moins forcés de prédire en se trompant. Si bien qu'il faut supposer de deux choses l'une : ou bien les prédictions qu'on leur attribue n'ont pas d'authenticité, malgré leurs apparences, ou bien elles trahissent seulement chez leurs auteurs un moment de lassitude intellectuelle. Pour donner une forme pratique à mon syllogisme, je suis amené à conclure : je vois que Paris n'est pas détruit et je sais que les armées étrangères n'ont pas été anéanties après que leur retraite a été coupée. Donc le curé d'Ars a été victime d'une illusion touchant l'avenir, ou bien on lui attribue ce qu'il n'a jamais dit.

En vous livrant, Monseigneur, ce que j'appelle mon syllogisme, je me garde de croire que j'y enferme personne. Je sais qu'il est un moyen d'en sortir, et qui est de penser que ce qui ne s'est pas réalisé encore se réalisera plus tard. Seulement c'est là ce que, pour mon compte, je n'ose faire. Et je termine en laissant en suspens le point d'interrogation.

Veuillez, je vous prie, Monseigneur, croire à tous mes respects en Notre-Seigneur.

Georges Bois.

Le Gérant : P. TÉQUI.

DE L'IMAGINATION

(Suite)

IV

Pendant le sommeil hypnotique ou provoqué, l'imagination nous apparaît sous un jour nouveau, elle intéresse davantage l'observateur par les effets capricieux qu'elle produit.

L'hypnotiseur endort son sujet, il paralyse ainsi pendant quelque temps la raison, il frappe d'inhibition les centres d'activité volontaire, il surexcite l'imagination qui agira sans contrôle et sans direction.

La théorie physiologique du sommeil est encore à faire, et si nous avons en trop grand nombre, des hypothèses, des systèmes plus ou moins vraisemblables, des assertions risquées, nous ne possédons pas encore l'explication vraie, philosophique et physiologique de l'état du cerveau et de l'âme pendant le sommeil. La théorie des *neurones* prévaut en ce moment; l'avenir nous fera connaître sa valeur.

L'hypnotiseur agit donc sur l'imagination pendant le silence de la raison. Il lui suggère des images, des scènes, des personnages dont la vue réveille en lui l'amour ou la haine, jusqu'à la frénésie de la passion, l'espérance et la crainte, la joie et le désespoir, la sérénité et l'angoisse, la terreur et la confiance, toute la gamme des émotions si diverses qui ont affecté notre sensibilité. L'impression sera d'autant plus intense que le sujet endormi n'est plus protégé par la raison et n'est plus distrait par d'autres objets : toute son activité se ramasse et se concentre dans l'image ou la scène évoquée par l'hypnotiseur. Cette image met tout en branle dans son corps. On a donné le nom de *monoïdéisme* à cet état violent.

C'est donc par suggestion que l'hypnotiseur s'empare de l'imagination de son sujet, soit à l'état de veille, soit d'une manière bien autrement efficace, pendant le sommeil.

Nous reconnaitrons la suggestion à l'état de veille dans la mère qui gronde ou caresse son enfant, dans le maître qui morigène son élève, dans l'orateur qui entraîne la foule par les mots sonores, les images éclatantes, les gestes violents, dans tout homme qui essaye d'imposer son sentiment à son semblable et d'obtenir de lui une action.

Elle se produit même quelquefois d'une manière bien étrange. M. Slosson, de l'Université de Wyonning, prépara, un jour, une bouteille d'eau distillée, soigneusement enveloppée de coton et enfermée dans une boîte. Après quelques autres expériences, au cours d'une conférence populaire, il déclara qu'il désirait se rendre compte de la rapidité avec laquelle une odeur se diffuserait dans l'atmosphère de la salle, et il demanda aux assistants de lever la main aussitôt qu'ils sentiraient l'odeur.

Il déballa alors la bouteille, il versa l'eau sur le coton, en éloignant la tête durant l'opération; puis il prit une montre à secondes, attendant le résultat.

Au bout de quinze secondes, la plupart des personnes assises aux premiers rangs levaient la main et, en quarante secondes, l'odeur se répandit jusqu'au fond de la salle.

Les trois quarts environ de l'assistance déclarèrent alors percevoir l'odeur. M. Slosson dut interrompre rapidement l'expérience, plusieurs personnes incommodées par l'odeur menaçaient de quitter la salle (1).

« En 1862, raconte Woodhouse Braine, je fus appelé à administrer le chloroforme à une jeune fille très nerveuse, profondément hystérique, à qui l'on devait enlever deux tumeurs. J'envoyai chercher du chloroforme, et, en attendant, pour habituer la jeune fille au masque de l'appareil, je le lui appliquai sur le visage; immédiatement, elle se mit à respirer au travers. Au bout d'une demi-minute, elle dit : « Oh! je sens, je sens que je m'en vais! » Le flacon de chloroforme

(1) Slosson, *Psychological Review*, 4 juillet 1899. Cf. Binet, *La Suggestibilité*. Dr Crocq, *L'Hypnotiseur scientifique*. Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*.

n'était pas encore arrivé. Un pincement faible la laissa indifférente; je pinçai rudement : à ma grande surprise, elle ne sentit rien. L'occasion me parut favorable, et je priai le chirurgien de commencer. Je demandai plus tard à la jeune fille si elle avait senti quelque chose. « Non, dit-elle; je ne sais ce qui s'est passé. » A sa sortie de l'hôpital, elle croyait fermement à la puissance de l'anesthésique qu'on lui avait administré(1). »

Le Dr Desplats, professeur de clinique médicale à la Faculté catholique de Lille, raconte l'expérience suivante :

« Il y a cinq ans, je voyais entrer dans mon cabinet une fillette de douze ans, portée sur les bras de son père, et qu'on m'amenait d'une ville voisine. Elle était malade depuis trois mois, et atteinte, disait-on, d'une arthrite du genou gauche survenue à la suite d'une chute. On avait appliqué force vésicatoires et pommades, et, finalement, un appareil. Le tout sans profit. La fillette paraissait bien portante, malgré ses trois mois de maladie. Un examen rapide me montra que tout le membre inférieur était contracturé. Quant à l'articulation, il ne m'était pas permis de l'examiner à cause des douleurs.

« Sans parler, je fis poser l'enfant sur un fauteuil et, après l'avoir regardée fixement pendant deux minutes, je lui dis : « Dormez. » Aussitôt elle s'endormit et rapidement son sommeil fut profond. Pressant alors sa jambe entre mes mains, il me fut facile de faire disparaître la contracture, et, sans douleur, d'exécuter tous les mouvements. Puis, posant les pieds par terre, je dis : « Levez-vous », et elle se leva; « Marchez », et elle marcha; « Mettez-vous à genoux », et elle s'agenouilla. Plusieurs fois, je lui fis renouveler les mêmes actes et ne cessai que lorsqu'ils s'accomplirent sans aucune hésitation.

« Je me fis alors dire comment l'accident était survenu : C'était après une chute sans importance, qui n'avait été suivie ni de plaie, ni d'ecchymose, et l'articulation n'avait jamais été gonflée. Il n'y avait pas de doute, cette enfant était seulement atteinte de contracture hystérique d'origine trauma-

(1) Cité par M. Guyau, dans *Education et Hérité*. Paris, 1889, p. 2.

tique. Je l'assurai qu'elle était bien guérie, qu'elle marcherait parfaitement et n'aurait plus de douleurs, et lui *déendis* d'avoir une contracture semblable si jamais elle faisait une nouvelle chute ou recevait un coup. Puis, m'étant bien assuré qu'elle n'éprouvait aucune douleur et qu'elle se souvenait bien de tout ce que je lui avais dit, je la réveillai. La séance avait duré vingt minutes.

« Je renonce à peindre la stupéfaction de l'enfant, lorsqu'elle se vit debout, au milieu de mon cabinet, et sans douleur. Elle n'avait d'égale que l'émotion de son père, à qui je n'avais dit un mot de mes intentions, et qui avait assisté, muet, à la guérison de sa fille. Les larmes coulaient le long de ses joues, et il n'avait pas de paroles pour m'exprimer sa reconnaissance. « Quand faudra-t-il revenir, monsieur? — Il est « inutile de revenir, votre enfant est guérie. — Et que faudra-t-il faire? — Rien; il faut seulement, si, de nouveau, « elle tombe, qu'elle ne laisse pas sa jambe se reprendre. » Ce fut tout, et l'enfant, qui était venue de la gare en voiture, qu'on avait portée de la voiture dans mon cabinet, s'en retourna à pied ne donnant pas même le bras à son père.

« Deux mois après, la même scène se renouvelait. La même enfant était reportée, sur les bras de son père, dans mon cabinet, avec les mêmes accidents. Ils dataient seulement de trois ou quatre jours. Et comme j'exprimai mon étonnement de cette rechute : « Oh, monsieur, ce n'est pas du même côté, » me dit l'enfant. La contracture, en effet, occupait le côté droit et s'était produite par le même mécanisme que la première fois, à la suite d'une chute.

« J'hypnotisai, et, en quelques minutes, contracture et douleurs avaient disparu. Je renouvelai mes assurances de guérison complète et affirmai qu'il n'y aurait plus de rechute sous aucune forme. C'est ce qui est arrivé (1). »

« Il vous paraîtra peut-être surprenant, ajoute le Dr Desplats, de voir entreprendre le traitement des lésions organiques par des moyens purement suggestifs: cependant, vous verrez, en y réfléchissant, que rien n'est plus rationnel. A

(1) *Revue de l'Hypnotisme*, août 1897, p. 33-34.

quoi se borne l'action thérapeutique dans les maladies contre lesquelles nous ne possédons pas un traitement spécifique? A combattre quelques symptômes et à rétablir l'harmonie fonctionnelle compromise, et c'est par ce fonctionnement harmonique de tous les organes que la guérison est réalisée. La douleur, l'insomnie, l'excitation nerveuse ou l'atonie, les troubles circulatoires digestifs sont combattus par des moyens appropriés, et puis à la nature est laissé le soin de la guérison. On fait tout cela lorsqu'on a recours à l'hypnotisme, puisqu'on délivre le sujet hypnotisé de tous les symptômes pénibles, qu'on rétablit, mieux que par aucun moyen, le fonctionnement harmonique des organes (1). »

On a observé, avec raison, que les foules sont plus susceptibles que les individus de subir l'influence de la suggestion. Dans une petite ville de province éclata, un jour, une grève. Cinq ou six cents ouvriers en bois parcouraient la ville en chantant la *Carmagnole*; des femmes vociféraient avec eux. Je connaissais ces ouvriers et ces femmes. Je reconnus de bons pères de famille, des mères honnêtes et paisibles à leur foyer qui, pris séparément, étaient profondément hostiles à toute idée de socialisme et de révolte. Jetés dans la foule gréviste, ils avaient perdu leur physionomie, leur tranquillité, leur caractère, et s'ils n'avaient pas craint le gendarme, ils se seraient portés aux pires excès. C'est l'être tout entier qui paraît livré aux pires entraînements de l'imagination. Il y a ici suggestion et contagion.

Je n'insiste pas sur les faits de suggestion. J'ai étudié ailleurs cette question (2). De récentes expériences ont fait avancer le problème en déplaçant le terrain de la discussion. Pouvons-nous faire naître une image dans le cerveau d'une autre personne, mentalement, sans parler? Cette forme nouvelle de la télépathie par l'imagination préoccupe aujourd'hui les esprits.

Citons d'abord des faits. Nous laisserons parler le colonel de Rochas. Si les faits constatés échappent à toute explication plausible, nous ne risquerons pas des hypothèses aventureuses,

(1) *Revue de l'Hypnotisme*, août 1897, p. 40-41.

(2) *Le Merveilleux et la Science*, 12^e édition, par Mgr Méric.

nous préférons avouer notre ignorance, et attendre les solutions de l'avenir.

V

« Je couvre les yeux à M. C..., étudiant en médecine, avec un bandeau que j'ai fait confectionner exprès pour cet usage. Ce bandeau, en drap noir double, affecte à peu près la forme du masque appelé loup. Une fente pratiquée pour laisser passer le nez s'applique exactement sur lui, et de chaque côté un gros bourrelet de drap vient s'appuyer entre les pommettes et l'os du nez et combler complètement ce creux pour empêcher de voir par en bas.

« Le sujet ainsi préparé, se tient debout au milieu de la salle. Je lui fais alors des passes longitudinales devant la figure, puis tout le long du corps, et je termine en lui tenant pendant quelques instants les mains dans les miennes et le regardant fixement.

« Je m'éloigne alors et je me tiens debout devant lui, à trois ou quatre mètres environ.

« Je lui fais à ce moment la suggestion mentale de lever le bras gauche. Au bout de quelques secondes, ce bras qui pendait le long du corps se montre le siège de quelques petits mouvements successifs. On dirait les contractions légères que produirait un faible courant électrique, passant dans les muscles fléchisseurs de la main et pronateurs. Après ces quelques mouvements, le bras s'écarte franchement du corps et se soulève d'une seule pièce, comme mû par un ressort invisible jusqu'à prendre la position horizontale.

« Pendant que le bras gauche est ainsi levé, je suggère mentalement au sujet de lever le bras droit, et bientôt celui-ci exécute le même mouvement, sans indécision, avec une précision remarquable.

« Par une suggestion mentale analogue, je fais revenir les bras à leur position première, et ils retombent ensemble lentement, toujours avec ce même mouvement automatique et non pas comme des membres inertes et fatigués qui retomberaient par leur propre poids.

« Tout ceci se passe en pleine lumière et dans le plus grand silence.

« Cette première expérience terminée, je m'approche du sujet et je lui débande les yeux.

« Il nous rend compte des sensations qu'il a éprouvées.

« D'abord, pendant les passes faites sur la tête et le long des membres, avant de commencer les suggestions, il a éprouvé une sorte d'engourdissement général ou de vertige dont il ne se rend pas bien compte. Plus tard, il a senti le bras gauche qui subissait l'influence d'une impulsion étrangère, et qui était entraîné par une force qui le portait en avant et en haut. Ensuite cette force a cessé de se faire sentir et le mouvement du bras s'est arrêté.

« La même force a été ressentie aussi nettement par le sujet, s'exerçant sur le bras droit et le portant dans une direction analogue en avant et en haut. Après quelques instants, cette force s'est exercée sur les deux bras à la fois et en sens inverse et a déterminé l'abaissement des bras et leur retour à la position normale. »

N'oublions pas que le sujet ne se trouve plus dans les conditions normales de la vie et que rien ne nous autorise à tirer de ces expériences, une conclusion certaine en faveur de l'action à distance et de la télépathie. Le sujet est *magnétisé*, il se trouve donc dans un état anormal et peu connu, il est sous la domination absolue du magnétiseur, et nous savons, par les faits les mieux constatés, qu'en certains cas le magnétiseur peut transmettre mentalement et à de longues distances, un ordre, une image au sujet qu'il a déjà magnétisé.

L'hypnose, comme le magnétisme, établit entre deux personnes des rapports d'un ordre particulier, qui nous sont totalement inconnus : nous ne pouvons pas considérer des faits inexplicables et extraordinaires, scientifiquement constatés, comme des faits qui relèvent des lois ordinaires de la nature. Le magnétiseur et le magnétisé passent, ici, dans un autre plan ; dans un autre monde, ils sont soumis à d'autres causes et à d'autres lois.

Je reconnais volontiers que toute image vive conçue dans mon imagination, que tout acte intense de volonté détermine

dans mon corps et dans l'air ambiant un mouvement physique qui peut, en certains cas, être interprété par un sujet magnétisé, soumis à l'hypéresthésie. Cette extrême sensibilité permettra au sujet de saisir l'ordre mental du magnétiseur en observant le jeu de sa physionomie et de lui obéir.

Mais il est évident que je ne peux plus raisonner ainsi quand le sujet est séparé par cent lieues ou deux cents lieues de son magnétiseur. Le sujet ne voit pas le mouvement inconscient de ses lèvres, il ne distingue pas l'ébranlement ou la vibration de l'ambiance, il n'interprète pas un geste ébauché par le magnétiseur. Il faut donc chercher une autre explication, et reconnaître comme un fait, que la science ne peut pas expliquer, que tout sujet magnétisé saisit à proximité et à distance la pensée ou le commandement de son magnétiseur.

VI

Les autres expériences de M. de Rochas en faveur de la transmission de la pensée ne me paraissent pas plus concluantes.

« Le clairvoyant, M. Smith, était assis les yeux bandés, à une table, dans notre propre chambre. Un morceau de papier et un crayon étaient à sa portée, et un membre du Comité était assis à côté de lui. Un autre membre du Comité quittant la chambre et se plaçant en dehors de la porte fermée, dessinait une figure au hasard. M. Blackburn qui était resté dans la chambre avec M. Smith sortait alors et la porte était refermée.

« On mettait le dessin sous ses yeux pendant quelques secondes jusqu'à ce que l'impression fût fixée dans son esprit. Alors, les yeux fermés, M. Blackburn était ramené dans la chambre et placé, debout ou assis, derrière M. Smith à une distance de deux pieds.

« M. Blackburn se livrait alors à une concentration mentale, courte, mais intense. Ensuite, M. Smith prenait le crayon au milieu du silence absolu de tous les assistants, et essayait de reproduire sur le papier l'impression qu'il avait obtenue.

« Dans ces expériences il lui est permis de faire ce qu'il

lui plait du bandeau qui recouvre ses yeux. Quelquefois il l'abaisse avant de commencer à dessiner, mais si les figures ne se présentent pas distinctement à son esprit, il préfère le laisser tel quel et dessine des fragments de figures comme il les perçoit.

« Quand M. Smith a exécuté le dessin, de son mieux, l'original, qui est resté hors de la chambre est apporté et comparé avec la reproduction. Ces deux dessins sont marqués par le Comité et mis en lieu sûr. — Huit expériences seulement sur un total de 37, peuvent être considérées comme mauvaises. » (*Le Cosmos*, p. 17.)

Comment une image née dans le cerveau d'un expérimentateur passe-t-elle, sans le moyen de l'écriture, du geste ou de la parole, sans aucun signe conventionnel dans le cerveau d'un autre sujet ?

Tel est le problème dont la solution est encore à trouver.

Il faudrait démontrer :

1^o Que les images des objets que nous avons vus, sont matérielles, qu'elles restent dans notre cerveau dont elles font partie, pendant toute la durée de la vie ;

2^o Que nous possédons un appareil d'un ordre particulier qui nous permet de lancer extérieurement ces images dans une direction déterminée ;

3^o Que nous possédons un organe, un appareil, d'acoustique ou d'optique, encore inconnu qui nous permet de recevoir et d'emmagasiner les images qui nous sont envoyées.

Or. 1^o Les images des objets que nous avons vus ne sont pas matérielles, elles ne font pas partie d'un organe, elles n'appartiennent pas substantiellement au cerveau.

En effet, le corps humain se renouvelle entièrement en quelques années, et il ne reste en nous, ni une cellule, ni un atome, ni une molécule du corps que nous avions il y a sept ans. Ceci est scientifiquement démontré.

Si donc les images étaient matérielles, si elles faisaient partie intégrante de notre cerveau, elles devraient en suivre la loi, et disparaître en peu de temps, avec les autres molécules, dans le tourbillon vital. Il me serait donc impossible aujourd'hui de revoir mentalement les images des objets, des

personnes, des paysages devant lesquels je me suis arrêté, il y a quelques années. Et cependant je les revois, je reconnais, aux frontières de la vieillesse, dans le recueillement et la solitude de la pensée, des visages que j'ai rencontrés quand j'étais enfant. Je pourrais insister sur cet argument tiré du renouvellement total de notre corps, il me suffit de l'indiquer.

2° On n'a jamais découvert ni démontré que nous possédions un appareil chargé de projeter, de lancer ces images dont la nature nous reste inconnue. Tous mes efforts pour lancer ces images échouent invinciblement et s'il arrive quelquefois qu'elles se révèlent à une personne éloignée, comme un avertissement ou une menace, cela se fait sans moi, sans mon concours, sans que je le sache; je n'ai pas le droit de l'attribuer à ma volonté.

3° Aucune expérience n'a démontré l'existence en nous d'un appareil de réception de ces images mystérieuses, je l'ai déjà remarqué; ni l'induction, ni la déduction, ni la métaphysique, ni les sciences expérimentales ne nous apprennent rien sur cet appareil inventé par notre ignorance des causes réelles des phénomènes dont je ne conteste pas la réalité.

Donc, les images ne sont pas matérielles, les appareils d'émission et de réception nous sont inconnus, ils n'existent pas, et la transmission libre des images cérébrales par le cerveau n'est pas un fait constaté.

Il en faut chercher la cause ailleurs.

Ceux-ci répondent que des modifications cérébrales, des mouvements d'organes, transmis par les vibrations du milieu vont éveiller dans le cerveau d'un sujet, rendu éminemment impressionnable, une image correspondante.

Ceux-là prétendent que le fluide nerveux de l'expérimentateur se rencontre avec le fluide nerveux du sujet, lui transmet l'image, et que le fluide nerveux du sujet grave cette image dans son cerveau.

Des philosophes chrétiens nous disent : Pourquoi n'existerait-il pas un milieu plus subtil capable de transmettre directement au dehors les actions psycho-physiologiques exercées dans le cerveau par des images d'une grande intensité?

Il ne répugne pas d'admettre l'existence d'un milieu matériel propre à transmettre hors du cerveau les actions exercées par les images dans l'organe cérébral.

Flammarion va plus loin, il ne s'arrête pas à la transmission d'images, il admet la transmission de la pensée à distance : « L'âme existe, elle est douée de facultés encore inconnues... Une pensée peut se transmettre d'un esprit à un autre. Il y a des transmissions mentales, des communications de pensées, des courants psychiques entre les âmes humaines. L'espace ne semble pas un obstacle, et le temps paraît parfois comme annihilé.

« Quel est le mode d'énergie en jeu dans ces transmissions ? Il est impossible de le dire actuellement... Il ne serait pas déraisonnable de penser que cet agent soit beaucoup plus intimement associé à l'organisme humain qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Mais, encore une fois, *l'heure des théories n'est pas venue.* »

Nous savons, nous chrétiens, que des millions et des millions d'anges, bons ou mauvais remplissent l'espace, et les espaces incommensurables, auprès de nous et au-dessus de nous. Nous savons que ces anges nous sont unis et nous pénètrent, et qu'ils peuvent susciter des images dans notre cerveau, et des mouvements dans les profondeurs et à la périphérie de notre corps. Nous savons que ces anges remplissent un rôle important dans la vie des individus et dans la vie des nations. Nous savons que pour eux le temps et l'espace semblent ne pas exister et que leur connaissance extraordinaire des lois et des forces de la nature leur permet d'accomplir des prodiges qui déconcertent la raison. Nous savons cela avec certitude et sans hésitation.

Au delà, voici le champ obscur des hypothèses, des aventures, des conceptions risquées qui révèlent les audaces téméraires et les douloureuses défaillances de notre entendement, toujours borné. Chaque génération passe, elle s'incline devant des hypothèses dont elle fait ses idoles ; elle disparaît, et la génération qui se lève, abandonne ces idoles de la veille ; elle cherche d'autres dieux.

Élie MÉRIC.

OBSERVATION

Nous sommes heureux de lire dans les *Études* des Pères Jésuites, 20 août 1901, page 479, la judicieuse observation suivante :

« Il n'est pas de remède qu'on puisse opposer à toutes les maladies. En est-il même qu'on puisse toujours opposer sûrement et efficacement à un certain genre de maladie ? Cela n'empêche pas la suggestion hypnotique d'être un agent thérapeutique, en certains cas, précieux. Nous aurions mauvaise grâce à dédaigner un moyen que le Créateur met entre nos mains pour soulager notre misérable humanité. Nous n'en posséderons jamais trop. »

Cette revue dont nous apprécions l'orthodoxie éclairée et la compétence soutient ainsi la thèse de l'hypnotisme thérapeutique, que nous avons toujours enseignée dans cette *Revue du Monde Invisible*, que le P. Coconnier a défendue avec rigueur dans la *Revue Thomiste* des Dominicains, et qui a été aussi soutenue dans l'*Ami du Clergé* par un théologien dont nous reproduirons prochainement le travail.

Le P. Rolli, de l'école franciscaine, s'est fait le champion de cette thèse dans un opuscule dont nous avons fait ici une analyse détaillée.

Élie MÉRIC.

LES DONS SURNATURELS

DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

(Suite)

Parmi les dons du Saint-Esprit figurait le pouvoir d'expulser les démons. Or il était de notoriété publique que les chrétiens des premiers âges détenaient communément ce pouvoir. Les apologistes alléguaient ce fait comme indéniable, et le jetaient à la face des persécuteurs, pour leur montrer que le culte des idoles, en vain soutenu par une politique de violence, avait fait son temps. « Beaucoup des nôtres, s'écriait saint Justin, par l'invocation du nom de Jésus-Christ, ont conjuré les démons et délivré ceux qu'ils tourmentaient. Maintenant encore ils désarment et expulsent ces esprits de ténèbres. Ils exercent cette puissance dans l'univers entier : dans votre ville elle-même, opérant ainsi ce qui est impossible à vos enchanteurs et à vos magiciens. » (II Apol. 7.) Il se sert d'un argument analogue contre le juif Tryphon. « Au nom de Jésus-Christ que vous avez crucifié, tout démon plie et s'avoue vaincu. Qu'il soit adjuré par vous au nom de vos rois, de vos justes, de vos prophètes et patriarches, aucun ne se soumettra. Si pourtant vous mettez en avant le nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, peut-être obtiendrez-vous quelque bon résultat. Par suite de votre impuissance dûment constatée, on voit vos exorcistes, pour chasser les démons, recourir à l'art magique, aux incantations et fumigations des païens. » (*Dial. cum Tryph. Jud.*, II pars. 85.)

Chacun connaît la célèbre mise en demeure que Tertullien adresse aux païens : « Que l'on amène devant vos tribunaux un homme qui soit manifestement possédé du démon. Qu'un

chrétien ordonne à l'esprit qui le tourmente d'avouer quel il est, cet esprit confessera véridiquement qu'il est un démon, alors qu'ailleurs il se donne faussement pour un Dieu... Si les démons ne se déclarent pas à l'adjuration d'un chrétien, incapables qu'ils sont de soutenir leur mensonge devant lui, alors répandez le sang de ce chrétien qui aura voulu vous en imposer... Les démons, ajoute le puissant apologiste, craignant le Christ en Dieu et Dieu dans le Christ, sont soumis aux serviteurs de Dieu et du Christ. Au moindre attouchement de notre part, au souffle de notre bouche, à la menace du feu qu'on leur intime, ils sortent du corps des possédés, sous vos yeux même, malgré eux, pleins de rage et de confusion. » (*Apol.*, c. xxiii.) Plus bas il compare les démons à de méchants esclaves qui rongent leur frein, qui soulagent leur désespoir par des explosions de haine malicieuse, mais qui, mis en présence des chrétiens, n'osent plus rien dire et se soumettent : « De loin ils nous combattent, de près ils nous prient. » (*Cap.* xxvii.)

Même note dans les œuvres de saint Cyprien. « Quand, dit ce Père, nous adjurons les démons par le Dieu vivant, ils se soumettent, ils avouent, ils se voient contraints de sortir du corps qu'ils possèdent. Vous les voyez, à notre voix et par l'opération d'une majesté secrète, comme flagellés, comme tourmentés par le feu, comme soumis à une torture croissante, qui se lamentent, qui gémissent, qui supplient, qui avouent d'où ils viennent et quand il leur faudra partir, et cela sous les yeux de ceux qui les adorent; et ils sortent incontinent, ou bien ils s'évanouissent peu à peu, selon que le comporte la foi du patient ou la grâce curative de l'exorciste. » (*De idol. vanit.*, viii.)

L'expulsion des démons était un fait public et avéré; de plus il condamnait ouvertement l'erreur et l'aveuglement des idolâtres; il était naturel que les apologistes s'en fissent plus spécialement une arme. Les autres charismes avaient un caractère plus intime, plus secret; ils n'étaient pas moins répandus, saint Justin nous l'a dit en termes assez clairs: saint Irénée va nous le répéter d'une manière plus explicite encore.

Tout d'abord mentionnons à l'appui de notre thèse les actes des martyrs de Lyon. Parmi ces martyrs est signalé le Phrygien Alexandre qui « avait part, dit le texte, à la grâce et aux dons apostoliques », en d'autres termes, qui était comblé des charismes du Saint-Esprit. Un autre, nommé Alcibiade, « menait une vie très dure et très austère; il ne prenait aucune nourriture, se contentant de pain et d'eau. Comme il voulait continuer ce régime dans la prison, il fut révélé à Attale, qui avait précédemment combattu à l'amphithéâtre, qu'Alcibiade ne faisait pas bien d'agir ainsi: car il refusait d'user de ce que Dieu a créé, et pouvait devenir pour d'autres une occasion de scandale. Alcibiade se rendit à l'admonition qui lui fut faite; et désormais il usa avec action de grâces de tous les aliments qui lui furent présentés. La grâce divine n'abandonnait aucun de ces martyrs; ils avaient pour conseiller l'Esprit-Saint. » (*Epist. de martyrio sancti Pothini.*)

Il est évident que l'écart de conduite d'Alcibiade ne venait pas simplement de ce qu'il ne prenait aucun aliment cuit, mais de ce qu'il mêlait à cette abstinence une pensée erronée. Précisément au temps où souffrirent les martyrs de Lyon, venait de naître la secte des Montanistes qui affectaient une rigoureuse abstinence et condamnaient les catholiques de relâchement. Par ses austérités excessives, Alcibiade semblait donner raison aux Montanistes. C'est pour cela, sans doute, qu'il fut repris. Il montra, en se corrigeant, que son cœur n'était pas engagé dans l'erreur, si sa bonne foi avait été surprise. Nous traiterons, à l'article suivant, de la secte de Montan, qui s'appuyait sur une contrefaçon satanique des charismes du Saint-Esprit. Arrivons au docteur des Gaules saint Irénée.

Cet illustre évêque et martyr, l'un des derniers survivants de l'âge apostolique (il mourut vers l'an 200), réfute ainsi, dans son second livre contre les hérésies, les sectateurs de Simon et de Carpocrate, les patriarches du Gnosticisme (c. xxxi-xxxii). « Si l'on prétend que les sectateurs de Simon et de Carpocrate font des prodiges, je réponds qu'ils ne les opèrent nullement par la vertu de Dieu. Ce sont des prestiges trompeurs qui ne confèrent aucun bienfait aux hommes, qui ne leur sont

d'aucune utilité. Au contraire, ils se servent de leur art magique pour perdre leurs frères. Ils ne peuvent donner la vue aux aveugles, ni l'ouïe aux sourds, ni chasser d'autres démons que ceux qu'ils ont eux-mêmes envoyés, si encore ils le font. Tant s'en faut qu'ils ressuscitent les morts, comme le Sauveur en a ressuscité, comme les Apôtres eux aussi en ont ressuscité par la prière! Ce prodige se produit également sous nos yeux dans l'assemblée des frères : quand il est nécessaire, l'Eglise entière supplie, fait instance, par des prières accompagnées de jeûnes ; et fort souvent on voit revenir l'esprit du mort, il est rendu vivant aux supplications des Saints. »

Un peu plus loin, saint Irénée parle des miracles du Sauveur. « Si quelqu'un, dit-il, prétend que le Seigneur n'a rien fait en ce genre que par supercherie et par des prestiges, nous le renverrons aux oracles des prophètes, nous lui montrerons comment leurs prédictions et les gestes de Jésus-Christ s'harmonisent dans un éclat de parfaite certitude et s'unissent pour prouver qu'il est bien le Fils de Dieu. Et puis ce qu'il a fait, ses vrais disciples, tous tant qu'ils sont, avec sa grâce, selon le don de chacun, pour le salut de tous et l'utilité commune, le font chaque jour en son nom. Les uns chassent les démons avec une autorité souveraine, si bien que ceux qui sont ainsi délivrés des malins esprits, souvent embrassent la vraie foi et se fixent dans l'Eglise. D'autres ont la prescience des choses futures, sont favorisés de visions, émettent des prédictions prophétiques. Ceux-ci par l'imposition des mains guérissent les infirmes et les rétablissent en parfaite santé. Plusieurs fois, comme je l'ai dit, des morts ont été ressuscités, et ils ont vécu au milieu de nous de longues années encore. Qu'ajouterai-je? On ne peut compter les dons que, dans le monde entier, l'Eglise reçoit de Dieu chaque jour au nom de Jésus-Christ crucifié sous Ponce-Pilate, et que chaque jour elle emploie pour le salut des nations, sans jamais tromper personne, et sans attendre d'argent de personne. Ce qu'elle a reçu gratuitement de Dieu, elle le dispense gratuitement. »

Eusèbe nous rapporte encore un autre fragment non moins significatif de saint Irénée. « Nous savons pertinemment que

beaucoup de frères dans l'Église possèdent le don de prophétie, parlent toute espèce de langues par l'Esprit-Saint, découvrent pour le bien des hommes les choses cachées (sans doute les secrets des consciences), et exposent les mystères de Dieu les plus élevés. Il est évident que la multiple variété des charismes est demeurée jusqu'à nos jours en ceux-là du moins qui sont dignes de les posséder. » (Euseb., *Hist. eccles.* lib. V. c. vii.)

Le même Eusèbe déclare en général que l'Esprit-Saint opérait couramment par les prédicateurs de l'Évangile, successeurs immédiats des Apôtres de tels prodiges, que des peuples entiers s'ébranlaient tout d'un coup, et se rangeaient sous le joug de l'Évangile.

Il semble superflu de rien ajouter à des textes aussi décisifs. Rien ne manque à l'énumération que fait saint Irénée : don des langues, grâce de la prophétie, charisme de la sagesse, discernement des esprits, puissance thaumaturgique portée à son plus haut point, tout cela se produisait couramment, sous la chaude influence du Saint-Esprit, dans les assemblées chrétiennes du second siècle.

Sur la fin de ce siècle et au commencement du troisième, fleurit dans l'Église, saint Hippolyte, évêque de Porto. C'est une haute figure d'évêque primitif. L'excellence de sa doctrine est célébrée par les Pères. On a retrouvé, dans les fouilles de Rome, sa chaire de marbre, que l'on admire comme un des objets les plus précieux du musée du Vatican. Elle porte, gravée au dos, la mention des ouvrages de saint Hippolyte. Parmi ceux-ci se trouvent un traité de l'Antéchrist et un traité des Charismes. Or il nous est parvenu un traité des charismes dans le recueil des Constitutions apostoliques dont il forme le livre huitième et dernier. Est-ce bien l'ouvrage même de saint Hippolyte? On peut le croire sans invraisemblance. En tous cas l'auteur est ancien et vivait à une époque où les grâces spirituelles abondaient dans le champ de l'Église.

Voici un fort beau passage de son écrit (1) : « La parole de Notre-Seigneur s'est réalisée. En son nom, les Apôtres ont

(1) Nous empruntons cette traduction à M. l'abbé Darras, *Histoire générale de l'Eglise*, t. VI, p. 618-620.

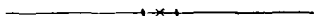
chassé les démons, parlé des langues nouvelles, paralysé le venin des serpents, guéri les malades et ressuscité les morts. Ce don des miracles s'est perpétué parmi ceux qui ont embrassé la foi des Apôtres. Dieu l'accorde, non point pour l'utilité de ses ministres, mais pour déterminer la conversion des infidèles, en ébranlant par la vue de ces prodiges les âmes que la prédication laisse insensibles. C'est une faveur que Dieu fait aux infidèles, juifs ou grecs, bien plus qu'à nous. A qui profite en effet le pouvoir de chasser les démons? Évidemment à ceux que la miséricorde de Dieu délivre du joug de Satan. Appliquons-nous donc cette autre parole du Seigneur : *Ne vous glorifiez pas de ce que les esprits vous obéissent, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans le ciel.* Les miracles que Dieu daigne opérer par notre ministère sont pour sa gloire et non pour la nôtre. Il n'est point nécessaire que chacun des fidèles ait le pouvoir de chasser les démons, de ressusciter les morts ou de parler toutes les langues. Il suffit que ceux à qui Dieu réserve ce privilège en usent pour l'utilité de la religion et pour le salut des infidèles. Encore voyons-nous que les miracles ne convertissent pas tous les impies. Les Égyptiens ne crurent pas au vrai Dieu, malgré les prodiges réalisés sous leurs yeux par la verge de Moïse. La multitude des Juifs, témoin des miracles de Jésus-Christ, ne se convertit pas tout entière. C'est en faveur des âmes sincères et droites que Dieu opère des merveilles : les cœurs endurcis résistent même à cette démonstration toute-puissante. Que ceux donc qui ont reçu le don des miracles ne s'élèvent point dans leur pensée au-dessus de leurs frères à qui la même faveur n'a pas été accordée. Ces grâces extérieures sont indépendantes de la grâce spirituelle qui est départie à tous ceux qui ont embrassé et suivi sincèrement la foi de Jésus-Christ. Si donc l'un de nos frères ou l'une de nos sœurs a reçu de Dieu le don de prophétie ou des miracles, qu'il demeure dans les sentiments d'une humilité profonde. C'est à cette condition qu'il pourra être agréable au Seigneur. »

Ce passage de saint Hippolyte est une démonstration de notre thèse même pour le commencement du troisième siècle. Il semble que les dons spirituels soient un peu moins fré-

quents qu'au temps où écrivait saint Irénée ; ils le sont néanmoins encore, puisqu'en chaque Église on peut signaler des frères qui en sont favorisés, et que l'auteur éprouve le besoin d'instruire les chrétiens à leur sujet ; et il le fait très lumineusement, d'après la doctrine apostolique.

Dom BERNARD MARÉCHAUX.

(*A suivre.*)



LE DIABLE EN ANNAM

Par M. Aug. SAJOT

DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE AU TONKIN MÉRIDIONAL.

Je dois, avant d'entamer ce chapitre, me munir d'une précaution oratoire. On est tellement habitué, dès qu'on aborde ces sortes de sujets, à voir les esprits forts esquisser un sourire railleur, hocher la tête ou hausser les épaules!

A leur aise! Pour moi, je l'avoue ingénument, j'ai la simplicité de croire : 1^o à l'existence des démons; 2^o aux manifestations diaboliques. Me voilà donc rangé *ipso facto* dans la catégorie des esprits faibles. Tant pis! je m'en console en pensant que j'y suis en compagnie de saint Thomas d'Aquin, de Bossuet, de Pascal, et de nombre d'autres pauvres gens, simples et crédules comme eux.

« Cela est impossible, donc cela n'est pas, » me disait un jour un monsieur très collet-monté.

« Cela est, donc cela est possible, mon bon monsieur; *ab actu ad posse valet consecutio.* »

*
* *

Dans les pays catholiques ou même simplement chrétiens, les manifestations diaboliques ne sortent guère de certains milieux. Dans les pays païens, le démon a moins de retenue. Aussi bien, pourquoi se gênerait-il? Il est chez lui, maître et seigneur.

Fils de chrétiens, le baptême nous fait enfants de Dieu dès le jour de notre naissance, et il faut, dès lors, un acte positif de la volonté pour passer de la qualité d'enfants de Dieu à la condition d'esclaves de Satan. Le païen, au con-

traire, naît et vit sous la domination du démon qui, de ce fait, a certains droits sur lui, tant qu'il ne s'est pas, par un acte positif, soustrait à son pouvoir.

En outre, les emblèmes religieux, croix, statues, qui décorent nos carrefours, l'usage des sacramentaux, de l'eau bénite en particulier, la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, autant d'obstacles à son action en pays catholiques, n'existent presque pas en pays de missions.

Aussi, les manifestations diaboliques, les cas de possession et d'obsession, les pratiques de sorcellerie, l'usage des philtres et des amulettes, sont-ils choses quotidiennes chez les païens. J'en ai été quelquefois le témoin; d'autres fois, beaucoup plus souvent, j'en ai entendu le récit de la bouche de témoins oculaires dont je ne doute pas plus que de moi-même.

*
* *

Très souvent, c'est la pagode que le diable choisit pour théâtre de ses exploits; le plus souvent, il ne se manifeste que sur la demande de ses adorateurs.

Je raconterai ici un fait qui s'est passé en 1890. J'habitais, à cette époque, Van-phân, sur les bords de la mer, dans la préfecture de Phu-dien. La partie païenne du village, de beaucoup la plus nombreuse — les païens sont environ 3.000, tandis que les chrétiens ne dépassent pas 500 — avait un temple au milieu de la chrétienté, à quarante pas de ma porte. Jamais nous n'avions pu les décider à nous le vendre.

Or, certain jour de fête, pendant un sacrifice au démon, les notables prièrent l'Esprit de s'emparer de l'un d'entre eux, assis sur une natte devant l'autel. Je ne saurais dire si, pour ces sortes d'évocations, il existe une formule rituelle: je crois plutôt que, les prosternations terminées, ils expriment au démon leur désir. La demande était à peine formulée, que l'individu désigné était levé de terre sans qu'aucune force apparente le soutint: il se promenait à travers les airs comme un flocon moelleux qu'une brise légère agiterait doucement.

Les païens sont dans l'admiration; ils se prosternent à

plusieurs reprises: puis l'un d'eux, s'enhardissant, ose hasarder d'une voix chevrotante d'émotion :

« O grand et puissant Esprit que nous adorons, qui que tu sois, daigne nous dire ton nom, afin que nous sachions à qui nous adressons nos hommages. »

La réponse ne se fit pas attendre :

« Je suis le *thang bo*. »

Chacun alors de tomber sur le possédé à grands coups de bâtons. Un vieillard se faisait remarquer par son zèle.

« Autant, je t'ai fait de prosternations, autant de coups tu recevras, misérable! »

Et vlan! vlan! les coups pleuvaient drus comme grêle sur le dos du pauvre diable qui geignait comme s'il eût voulu rendre l'âme. Qu'importe? pensaient les notables, c'est le *thang bo* qui reçoit tout. Et pif! paf! les triques frappaient toujours sans trêve ni merci.

« Ah! tu es le *thang bo*! nous allons t'apprendre à vivre! »

Il faut vous dire que ledit *thang bo* est l'Esprit malfaisant par excellence, celui qui brûle les maisons, tord le cou aux poules la nuit, incendie les moissons, etc.



Les faits de cette nature sont fréquents; ils ont même un nom dans la liturgie païenne, cela s'appelle *caù dong*.

Au ^{iv}e siècle, Lactance, je crois, écrivait que « les démons craignent les justes, c'est-à-dire les adorateurs de Dieu: adjurés en son nom, ils sont flagellés par ces paroles comme avec des verges. »

Les gamins annamites ne l'ignorent pas: et c'est une de leurs espiègleries lorsqu'ils apprennent que les païens doivent évoquer le démon, d'aller se cacher derrière la pagode et d'y réciter le chapelet avec une ferveur à rendre jaloux les chérubins. Et alors? Alors le diable refuse de venir. Les païens ont beau multiplier leurs prosternations et leurs prières, rien n'y fait.

A la fin, plus de doute pour personne: il doit y avoir des

chrétiens dans les environs du temple. Quelqu'un sort alors, armé d'un rotin ; mais les gamins sont aux aguets et se sauvent ; puis, l'homme et le rotin rentrés, reviennent. Et la manœuvre continue jusqu'à ce qu'un des deux partis s'avoue vaincu.

J'ai entendu vingt fois des hommes très dignes de foi, excellents chrétiens, me raconter que, dans leur enfance, ils s'étaient rendus coupables de cette espièglerie.



Du reste, point n'est besoin d'y mettre de malice ; la seule présence de chrétiens, se trouvant là par hasard, suffit souvent pour empêcher le démon de venir : témoin le fait suivant qui m'a été raconté par un missionnaire.

A l'époque des massacres de 1874, la petite chrétienté de Ke-quat, de la sous-préfecture de Huang-son, province de Ha-tinh, s'était cachée dans les montagnes pour fuir la persécution. Les malheureux se tenaient blottis dans une caverne à une centaine de mètres d'un petit temple. Les païens du village y venaient, deux fois le mois, offrir leurs sacrifices. Ils s'avisèrent un jour de faire le *caù dong* : peine perdue ! On revient à la charge, on supplie le démon tant et si bien qu'il déclare, par la bouche du médium, qu'il ne pourrait venir tant que les chrétiens cachés dans telle caverne — il désigna l'endroit — y resteraient.

Les païens alors se rendirent au lieu indiqué avec un présent de bananes et de noix d'arèque, et prièrent les chrétiens de s'éloigner un peu ; puis ils revinrent à la pagode où le diable, débarrassé du voisinage de ses ennemis, entra dans le sujet sans soufreiller.

Je trouve (1), dans une lettre écrite en 1828 par un évêque dont la mémoire est encore en vénération parmi les chrétiens du Tonkin, Mgr Masson, le récit d'un fait du même genre. Il achèvera, je pense, de donner une idée de ces sortes d'opérations diaboliques :

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, volume XI, page 331.

« Lorsqu'il y a quelque affaire importante, on consulte le démon d'une manière solennelle. Voici comment se fait la consultation. Tout le village s'assemble dans la pagode pour prier le démon de vouloir bien entrer dans le corps d'un des assistants, et de répondre aux questions qu'ils ont à lui proposer. Alors celui que le village a choisi, s'assied sur une natte par terre, faisant des contorsions épouvantables, grinçant des dents, ayant les yeux enflammés, la bouche écumante, les cheveux hérissés, tel à peu près que Virgile dépeint la Sibylle de Cumes. Ces préludes durent jusqu'à l'arrivée du démon, qui souvent se fait attendre plusieurs heures; mais à peine est-il entré dans le corps de l'élu, que les fureurs de celui-ci augmentent; il s'élance d'un seul bond sur un siège élevé qui lui est préparé d'avance; ce qui, dit-on, surpasse évidemment les forces de la nature. Tout le monde à l'instant se prosterne pour saluer le démon qui rend alors ses oracles d'un ton emphatique, d'un style coupé et souvent très obscur.

« Dernièrement les mandarins firent une levée considérable, pour porter du riz aux troupes qui se trouvaient sur les confins du royaume de Laos. Comme ce pays est extrêmement malsain, les hommes désignés pour le transport craignaient d'y périr, et la désolation était générale. Un village de ma connaissance fut notamment obligé de fournir pour son contingent quatorze hommes, dont douze païens et deux chrétiens. Après leur départ, les autres habitants résolurent de consulter le démon. Il répondit que, sur les quatorze partis, il n'en reconnaissait pour siens que douze et promettait de les ramener sains et saufs; quant aux deux autres, il ne s'en mêlait pas. Les femmes des deux chrétiens vinrent me raconter l'aventure et me prier de dire une messe pour leurs maris; elles s'amusaient beaucoup de ce que le diable n'avait pas voulu les prendre sous sa protection. J'attendais avec impatience le résultat de cette affaire, lorsque les mandarins, après deux journées de marche seulement, renvoyèrent chez eux les membres de l'expédition; tous rentrèrent sains et saufs, et la prédiction fut ainsi vérifiée.

« Un jour, un chrétien, s'étant caché parmi les païens dans

une de ces cérémonies, l'oracle resta muet, et dit seulement qu'il y avait là des profanes qui l'empêchaient de parler. »

J'ai été heureux de citer en entier ce récit d'un homme qui a laissé une réputation de sagesse, de modération, de prudence, dont j'ai souvent entendu nos vieux prêtres indigènes et les chrétiens qui l'ont connu faire le plus grand éloge.

*
* *

Un autre phénomène beaucoup plus rare, mais qui, lui aussi, est de notoriété publique, puisque la langue annamite a un mot spécial pour désigner ceux qui en sont l'objet, c'est celui d'enfants ayant à peine l'âge de raison et qui, en fait de science des caractères chinois, en remontreraient aux premiers lettrés du royaume.

Ces êtres extraordinaires sont appelés *Trang* ; ils ont, cela est évident, la science infuse ; car l'étude des caractères chinois demande, au minimum, plusieurs années de travail ; dix ans suffiraient à peine à l'acquisition des connaissances requises pour le simple grade de bachelier. En dehors de là, les *Trang* n'ont rien qui les distingue de leurs petits camarades.

Voici ce qu'écrivait de l'un d'eux, à la date du 17 octobre 1830, un missionnaire du Tonkin, M. Marette :

« Voici un fait singulier et qui se passe actuellement assez près de ma résidence. Un enfant de cinq ans, né de pauvres païens, attire l'attention de tout le monde ; sans études, il sait les caractères chinois mieux que les plus fameux lettrés. On accourt de toutes parts pour l'interroger sur différentes choses secrètes. Rien dans ses manières ne le distingue des autres jeunes Annamites. S'il explique quelque livre, c'est avec les manières enfantines. Il aime à s'amuser avec les enfants de son âge. Ses parents eux-mêmes ignorent la cause de cette opération merveilleuse. L'an passé, il ne faisait point encore paraître ces connaissances extraordinaires. Un de nos élèves latinistes lui a présenté un billet en latin dont la conclusion était : *Satanas es tu?* Arrivé à cet endroit, l'enfant a déchiré le papier. Je ne crois pas possible d'expliquer ce

fait singulier autrement que par l'opération du démon; néanmoins, vu le jeune âge du sujet, on ne peut supposer de pacte avec Satan.

« Il est à remarquer que ces individus sont toujours des enfants; on les dit d'un orgueil insupportable. Devant les grands mandarins mêmes, ils s'arrogent les premières places, au point qu'un jour, le roi, offensé de l'insolence d'un *Trang*, voulut le tuer; mais un de ses ministres intercédâ en faveur de l'enfant et obtint sa grâce.

« Que deviennent ces êtres extraordinaires? Ils disparaissent bientôt, soit que le gouvernement s'en défasse par crainte qu'ils ne nuisent à l'État, soit qu'ils meurent promptement (1). »

*
* *

Eh! Messieurs de l'École positiviste, je serais curieux de vous entendre expliquer ces faits.

« Hystérie, hypnotisme; qui sait? hallucination peut-être. »

Hum! Hallucinés à cinq ans! En voilà un qui s'y prend de bonne heure; de trop bonne heure pour que j'y croie. Et puis l'hallucination n'explique pas du tout la science infuse chez un enfant.

« Vos *Trang* et vos prétendus *médiums* ne sont que des hystériques qui ont été suggestionnés. »

Suggestionnés par qui? Par des paysans aussi ignorants qu'eux? Mais alors comment leur ont-ils infusé une science qu'ils n'avaient pas eux-mêmes? *Nemo dat quod non habet*. J'aimerais à savoir comment un pauvre Annamite peut faire passer dans un enfant de cinq ans la connaissance du latin dont lui-même ignore jusqu'à l'existence. Et ces promenades aériennes, sans soutien apparent?

« Illusion, mon bon monsieur, illusion que tout cela! »

Illusionnés ces centaines, ces milliers d'individus, dispersés d'un bout à l'autre de l'Annam, qui croient voir et qui ne voient point, qui croient entendre et n'entendent rien! Illusionnés de père en fils alors?

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, volume XXVII, p. 353.

J'ai essayé, moi aussi, de me faire une opinion sur ces phénomènes; je me suis adressé à un vieux livre, composé par un vieil auteur, et revu depuis, de siècle en siècle, avec grand soin par des personnages regardés généralement comme gens sérieux. Or, voici ce que j'y ai lu :

« Parler une langue inconnue en faisant usage de plusieurs mots de cette langue, ou comprendre celui qui la parle; découvrir les choses éloignées et occultes; faire montre de forces qui dépassent les forces naturelles de l'âge ou de la condition... sont des signes de possession diabolique (1). »

Et, ma foi, je m'en tiens là, en attendant mieux.

*
* *

Permettez-moi de citer encore le fait suivant datant de 1887, si j'ai bonne mémoire.

« Quand les cochons auront la tête rasée et les poules les ailes coupées, alors viendra notre roi. »

Ce dicton populaire circulait depuis un certain temps dans le pays sans que personne s'en émût, lorsqu'un beau jour, dans un village du nord du Tonkin, on s'aperçoit que toutes les poules ont eu les ailes coupées pendant la nuit. On s'assemble, on s'interroge; les ménagères apportent leurs témoignages; partout, poules et poulets n'ont plus d'ailes. Qui a fait le coup? *Chi lo sa?* mais enfin le fait est là, toutes les commères en témoignent à l'envi.

Mais voici bien autre chose : on annonce que tout ce qu'il y a de cochons dans la localité a subi une opération non moins singulière : ils ont eu la tête rasée.

Dans la journée, on apprend que les villages voisins à plusieurs lieues à la ronde sont dans le même cas. La nuit suivante ce fléau bizarre gagne en allant du nord au sud. Le lendemain, le surlendemain, il s'étend et finit par englober tout le royaume; en moins de trois mois presque tout ce qu'il y avait de poules et de cochons dans l'Annam et le Tonkin y avait passé.

(1) *Rituel Romain.*

J'ai demandé des détails; je n'ai pu recueillir que celui-ci. A un moment de la nuit, les chiens se mettaient à aboyer furieusement; vite les gens sautaient à bas du lit, prenaient une trique, couraient à la porcherie ou au poulailler et trouvaient... que leurs habitants avaient subi la singulière toilette décrite plus haut.

C'était le cas ou jamais d'interroger le démon. Il répondit que désormais ces animaux lui appartenaient en propre, et que quiconque en mangerait mourrait dans trois mois et dix jours, ni plus ni moins. C'est du moins la réponse qu'il donna dans la sous-préfecture de Huong-son, province de Ha-tinh. Je ne saurais dire si elle fut la même par tout le royaume.

Je connais certain village qui, dans la crainte que quelque étourdi ne s'exposât à une mort certaine en enfreignant la défense, construisit un radeau et y embarqua tout ce qu'il avait de poules, coqs et chapons; puis on laissa les volatiles s'en aller à l'aventure. Ailleurs on les vendait deux ou trois sous la douzaine; quelquefois même on vous suppliait de les prendre pour rien.

Les chrétiens seuls osaient affronter les colères diaboliques; du reste, pas de difficulté pour eux; les païens eux-mêmes reconnaissent qu'ils ne courent aucun risque et que le démon ne peut rien contre eux. Ils en profitèrent, les gaillards; ce qu'ils engloutirent de poulets rôtis pendant ces quelques mois est inimaginable.

Pour pouvoir vendre leur viande, les bouchers, qui ont l'habitude de faire griller les cochons après les avoir tués, étaient obligés de s'en abstenir; si l'on n'avait pas vu les poils de la bête, bien peu de personnes auraient osé en acheter.

Cependant peu à peu, la première frayeur passée, les plus hardis se hasardèrent, d'autres les imitèrent, d'autres riaient; les fervents disaient: rira bien qui rira le dernier. Puis le terme fatal arriva, puis il passa; ceux qui avaient fait de si bons diners avec les poulets du diable ne s'en portaient que mieux.

Des prêtres des missions voisines ont été témoins de faits semblables.

CAS DE VISION SPONTANÉE ⁽¹⁾

Mon nom n'est pas si connu, qu'il puisse conférer de l'autorité à mon récit. Pourtant, ce que j'ai publié jusqu'à présent suffit à prouver que mon esprit n'est ni assez naïf, ni assez inculte, pour se laisser suggestionner par un phénomène inexplicable à première vue : il révèle au contraire un certain scepticisme, une certaine défiance à l'égard des théories métaphysiques en général, et un penchant bien prononcé au matérialisme. Au surplus, j'ai un penchant à considérer la vie par son côté comique plutôt que par son côté sérieux et sombre. Enfin ceux qui me connaissent savent que si je suis resté un honnête homme, le sentiment religieux n'y est pour rien. En un mot, mon cerveau et mon cœur sont bien indemnes de toute influence mystique.

A ces considérations, il faut ajouter qu'en trente années d'existence il ne m'est encore jamais arrivé d'éprouver des émotions extraordinaires qui aient pu détraquer mon système nerveux ; et cela a contribué à conserver et développer mes dispositions naturelles au plaisir et à la gaieté.

Mon sommeil a donc toujours été tranquille ; les cauchemars pénibles ou les rêves extravagants ne l'ont jamais troublé. Les rêves qui me visitent, assez rarement, d'ailleurs, sont simples et paisibles, et se rattachent, généralement, aux occupations ordinaires de la journée.

Ma santé a toujours été et se maintient excellente, mon caractère est difficilement excitable, mon esprit se trouve satisfait de peu. Du reste, sans avoir une âme de héros et de martyr, je ne crains pas les dangers, ni même la mort. C'est peut-être, il est vrai, parce que je ne me suis jamais encore

(1) *Revue des Etudes psychiques*, directeur : César de Vesme.

trouvé en face de dangers fort réels, soit à mon sujet, soit au sujet des autres.

Les lecteurs voudront bien m'excuser si j'entre dans tant de détails sur ma modeste personne. C'est la première fois que je le fais, et c'est indispensable. En honnête homme que j'ai la prétention d'être, je dois faire tous mes efforts pour que la profession de foi que je vais faire ne semble point celle d'un homme anormal. Ce n'est pas que je tiennne beaucoup à inspirer une confiance personnelle ; mais je veux rendre justice à des gens très sérieux et à des convictions tout à fait respectables, que j'ai eu le tort de bafouer jadis secrètement et publiquement.

Jusqu'à ces derniers temps, je plaçais l'idée spirite parmi les choses les plus extravagantes et ridicules qu'il y ait au monde. Je ne me bornais même pas à qualifier de fous et d'imbéciles ceux qui la soutenaient, mais j'arrivais à formuler le dilemme suivant : que les spirites devaient être nécessairement ou des mystifiés, ou des mystificateurs. Je ne pouvais pas concevoir que des gens doués d'un grain de bon sens et de quelque instruction pussent soutenir des théories aussi obscures et aussi fantasques. C'est à tel point que j'eus des polémiques violentes avec quelques spirites bien connus, et qu'une fois, à Milan, j'ai été sur le point de me battre avec un courageux adversaire de mes opinions, envers lequel je m'étais servi d'expressions blessantes et absolument déplacées.

Remarquez bien que, plus tard, ma profonde conviction antispirite ne fut pas encore ébranlée par l'évidence de certains faits, auxquels me firent assister quelques-uns de mes amis, dans l'espoir de vaincre mon intransigeante incrédulité. J'ai persisté par exemple à affirmer, malgré tout, que la table tournante et les coups mystérieux qu'on y entendait frapper, au cours de ces séances, n'étaient que des tours de prestidigitateur...

Mais aujourd'hui, mon Dieu, comment pourrais-je m'entêter dans ma négation ?

J'ai vu et j'ai entendu.

Et je n'ai pas uniquement vu et entendu : j'ai aussi cons-

taté l'étroit rapport des faits spirites avec des événements successifs; j'ai pu établir, en somme, non seulement la vérité du phénomène en soi-même, mais *l'occulte relation de la vie d'au-delà avec la vie de ce monde*. Et ce n'est pas tout encore. J'ai dû reconnaître — ce qui m'empêche absolument de douter du témoignage de mes sens — que ces étonnantes manifestations de l'existence spirite arrivent quelquefois en plusieurs lieux et en même temps, alors que le phénomène ou l'événement matériel qui doit suivre, concerne des personnes ayant entre elles des liens étroits de parenté ou d'autres sortes.

Je croyais, comme la plupart du monde, que le phénomène télépathique n'était autre chose qu'une rare coïncidence de circonstances fortuites ayant quelque point de ressemblance entre elles. Je dois, maintenant, reconnaître qu'il s'agit de quelque chose qui échappe à nos définitions, mais qui est bien fondé sur une cause permanente, laquelle n'a peut-être rien à faire avec les lois de la nature connues jusqu'à ce jour. Je suis d'avis que notre science, qui est toute fondée sur le fait positif, et pour ainsi dire, palpable, ne pourra parvenir qu'au moyen d'un hasard à expliquer le grand mystère. Elle ne suit qu'une ligne marquée par des petits points continus dans la grande sphère de la connaissance, tandis que sa surface infinie est recouverte d'un réseau très épais de lignes infinies.

Maintenant, qui découvrira jamais par quel procédé il est possible de parvenir à l'explication du phénomène spirite? La raison et la fantaisie humaine sont peut-être condamnées à naviguer à ce sujet, dans l'océan des hypothèses; et la prétention de vouloir, dès à présent, deviner celle qui est juste, me paraît une folie.

Les mystères de notre existence sont trop compliqués pour que les efforts de quelques générations puissent suffire à les pénétrer, si toutefois la raison humaine est destinée à y parvenir jamais. En tout cas, nous ne sommes pas encore arrivés au degré de l'affirmation du fait. L'orgueilleuse ignorance de l'homme est si grande, qu'elle ne lui permet guère de croire qu'à ce qu'il peut communément percevoir ou expli-

quer. Voilà la source du mépris qu'éprouvent même les esprits éclairés envers les hauts mystères, dont l'impénétrabilité constitue justement la meilleure preuve de leur origine majestueuse et la démonstration de notre misère intellectuelle en face de la grandeur incommensurable de l'horizon qui s'étend toujours plus loin, devant notre curiosité stupéfaite.

Je n'ai donc pas d'autre but que celui de contribuer à établir l'existence réelle de certains faits. Il me semble pourtant que, si je réussissais à ébranler quelque peu l'indifférente incrédulité de la plupart des gens, ma conscience d'honnête homme aurait bien de quoi se réjouir, elle qui, après avoir abjuré son propre scepticisme, se sent forcée de rendre hommage au droit imposant de la vérité.

*
* *

Il y a deux ans environ, je me suis allié pour mon mariage à une modeste mais ancienne famille, établie depuis quelques siècles dans une petite ville de l'Ombrie, dont je me propose de faire plus tard connaître le nom, aussi bien que celui des personnes dont il sera question tout à l'heure, dans le cas où quelqu'un voudrait s'informer si ce que je vais raconter n'est pas plutôt une rêverie de romancier, qu'un récit parfaitement véridique.

Au cours des visites que je faisais à cette famille, il m'était souvent arrivé, même avant mon mariage, d'entendre parler d'esprits qui — au dire de ma futur belle-mère, de ma fiancée et même des domestiques — hantaient la maison. Quoiqu'elles unissent ces propos avec le plus grand sérieux et avec le calme que donne l'habitude, je risais de les entendre, et je songeais tout bas que ces braves gens devaient être un peu exaltés et fort superstitieux, pour commettre une pareille bétise dans l'interprétation des phénomènes les plus simples du monde.

En vérité, quoique je fisse des séjours assez prolongés dans cette maison, où l'on m'assignait la chambre la plus écartée du vieil édifice, jamais mon attention n'avait été mise en

éveil par aucun incident remarquable. Mon sommeil n'avait jamais été aussi calme et aussi profond.

Cela n'était pas de nature à arrêter les railleries dont j'accablais ceux qui persistaient à me poursuivre de leurs racontars. Pourtant, comme mon incrédulité semblait les blesser, je m'avisais de demander à mon futur beau-père, qui est un homme de bon sens et d'un esprit parfaitement équilibré, ce qu'il pensait de cette affaire. Ma surprise fut grande lorsqu'il m'affirma, non seulement qu'il croyait lui aussi aux esprits, mais qu'il avait reconnu leur présence, à plusieurs reprises. Malgré l'estime que j'éprouvais pour lui, ses paroles me laissèrent dans la plus parfaite indifférence; je supposai simplement qu'il était victime d'un phénomène de suggestion. Bientôt, lorsqu'on parlait des esprits devant moi, je finis par rester complètement étranger à la conversation.

Après mon mariage, je me suis établi à Milan. Mon épouse qui, jusqu'alors, paraissait être celle de toute la famille, qui remarquait le plus souvent des manifestations spirites chez elle, n'eut plus occasion de m'en parler, dans notre nouvelle résidence. Je lui demandai « des nouvelles des esprits », de ce ton narquois qui m'était habituel; elle me répondit que, depuis qu'elle avait quitté son pays, les esprits l'avaient laissée tranquille.

— D'ailleurs, me dit-elle, tout dépend de la maison...

Moi, comme toujours, j'éclatai de rire.

Mais voilà que tout à coup ma femme tombe malade. Ses parents, qui avaient reçu de bonnes nouvelles de sa santé le jour précédent, ne pouvaient nullement s'en douter. Pourtant, le docteur n'était pas encore arrivé pour la visiter, qu'on m'apportait une dépêche de mon beau-père et de ma belle-mère, qui me demandaient, avec la plus vive inquiétude, *de les renseigner au sujet de la maladie de leur fille.*

J'en demeurai tout étonné.

— Tu avais donc écrit à tes parents que tu te sentais mal? demandai-je à ma femme.

Elle m'assura que non.

— J'ai même ajouté dans ma lettre, me dit-elle, une

foule de choses qui confirmaient ce que tu avais écrit toi-même.

— Alors?

— C'est bien simple. *Ils ont entendu.*

Elle disait cela comme la chose la plus naturelle du monde.

La maladie inspira d'abord des craintes assez sérieuses; elle ne tarda pourtant pas à prendre un caractère plus bénin, et la convalescence ne se fit pas attendre longtemps. Entre temps, je reçus de mon beau-père une lettre indiquant qu'« ils avaient *entendu* ».

Quoique la chose me parût extraordinaire, je finis par l'attribuer, comme toujours, à un hasard étrange. Seulement, je me reprenais assez souvent à y songer; je réfléchissais à la tranquillité avec laquelle ma femme m'avait dit, quelques jours auparavant, qu'*ils avaient entendu*, et j'en inférais que cela ne devait pas être la première fois qu'une pareille chose arrivait chez elle. Je me disais que le hasard cesse d'être un hasard lorsqu'il se renouvelle plusieurs fois.

Mon indifférence commençait à être ébranlée; pourtant, je ne sais trop pourquoi, je ne pouvais pas en faire l'aveu. Rien que de causer sérieusement d'un pareil sujet, m'aurait semblé une preuve de faiblesse d'esprit, tellement était enracinée chez moi la prévention contre ce que j'appelais la *fumisterie spirite*.

Ainsi, on le voit, mon incrédulité est bien entourée d'un triple blindage : on ne pouvait pas trouver un élément plus réfractaire à toute conversion que je l'étais; et cette conversion devait pourtant s'effectuer.

*
* *

Pendant le mois de décembre de l'année passée (1), nous étions revenus dans la famille de ma femme. Un soir nous étions assis, causant le plus gaiment du monde, autour d'un beau feu allumé dans la grande cheminée de la cuisine, lors-

(1) M. Bessi a écrit son récit en 1900. — (N. de la R.)

que nous entendîmes soudain un bruit violent, comme si on eût tiré un coup de fusil à nos oreilles.

Après un premier instant d'étonnement, nous cherchons à nous rendre compte de l'affaire, en commençant par nous assurer s'il ne s'agit point d'une mauvaise plaisanterie, ou de quelque chose de pire encore. Quelqu'un de nous monte jusqu'aux mansardes ; moi, je descends inspecter la cave. Rien. Nous examinons alors les fusils : ils sont encore chargés...

Quand nous revenons à la cuisine, nous sentons toujours la même odeur très accentuée de poudre brûlée, à tel point qu'il nous faut ouvrir la fenêtre.

J'étais fort étonné et confus ; mais je le fus encore davantage en remarquant que l'attitude de mes parents exprimait l'abattement plutôt que la surprise.

Après un instant de silence profond, je dis :

— Qu'avez-vous donc ?

Mon beau-père soupira tristement :

— Tu croiras, enfin...

Je ne répondis pas. J'étais très impressionné.

— Mon cher, ajouta-t-il, ce coup est de mauvais présage !

— Allons donc ! m'écriai-je à mon tour. Des superstitions !...

Il haussa les épaules, un peu piqué. Mais au bout d'une minute il continua :

— Des superstitions ? Je parle par expérience, par une douloureuse expérience. Il faut que tu saches que ce n'est pas la première fois que cela arrive... et cela a toujours été suivi par un malheur chez nous. Huit jours avant la mort de ma pauvre sœur, nous avons entendu le même coup. Vous le rappelez-vous ? demanda-t-il, en s'adressant à sa femme et à la vieille servante.

Les deux femmes approuvèrent, avec un geste de tristesse.

— Et aussi quinze jours avant la mort de mon premier fils, nous avons eu ce même avertissement.

Je ne pouvais pas encore accorder une foi entière à ses paroles ; néanmoins, je me sentais troublé.

Un lourd silence régna de nouveau dans la chambre. Mais cette fois, il fut interrompu par un coup de sonnette.

J'allai moi-même ouvrir la porte. C'était un cousin germain de mon beau-père : un propriétaire aisé, habitant dans la partie la plus éloignée du bourg.

Il entra, sans même prendre la peine de souhaiter le bon soir. Il avait un air morne et épouvanté.

Voici les premiers mots qu'il prononça :

— N'avez-vous rien entendu, vous autres ?

Tous — moi compris — nous lui répondîmes ensemble, en lui donnant à peine le temps d'achever sa question :

— Tu as donc entendu, toi aussi ?

— Oui : un grand coup de fusil. Nous étions en train de souper...

Le court récit qu'il nous fit, augmenta au plus haut degré mon trouble. Cette étrange coïncidence de deux faits identiques et contemporains me causait quelque chose comme une vague terreur... Pourtant, je ne voulais pas encore admettre qu'il pût s'agir d'esprits.

Les jours suivants, on ne parla plus de l'affaire. Seulement, ce qui venait d'arriver avait répandu dans toute la famille une inquiétude muette, que chacun s'efforçait en vain de cacher.

Deux semaines se passèrent ainsi.

J'étais tout seul, en train d'écrire (je m'en souviens à merveille) les dernières pages d'une brochure que j'allais faire paraître. La nuit était déjà avancée ; on entendait la pluie battre contre les carreaux de la fenêtre.

Fatigué par le travail, je l'interrompis un instant, j'allumai une cigarette et je pris une position de repos, en m'allongeant sur le fauteuil. Devant moi, dans une vieille glace, se réfléchissaient les enroulements bleuâtres de la fumée que je lançais dans l'espace.

La cigarette était à moitié consumée, quand je m'aperçus que la flamme de ma lampe se rapetissait. Je voulus la moucher, mais voilà que la mèche, serrée entre les pinces de laiton, s'éteignit tout à coup.

Je demeurai fort étonné en voyant que, malgré cela, la

chambre restait éclairée d'une faible lumière grisâtre. Je me retournai pour voir si la lumière venait de la pièce contiguë : la porte était fermée. Alors, à mon étonnement se mêla un léger sentiment de peur. Je ne pouvais me décider à sortir de là, et je restais immobile dans le fauteuil, tenant encore entre les doigts la cigarette à demi éteinte.

Ce fut alors, qu'en portant de nouveau, par hasard, mes regards vers le miroir, je m'aperçus que le cristal réfléchissait une lumière encore plus vive, et avec elle une chambre et des meubles qui n'étaient certainement pas ma chambre, ni mes meubles. On aurait dit qu'à la place du miroir, il y avait une ouverture qui laissait entrevoir une autre pièce de la maison. Je crus rêver; néanmoins je demeurai, immobile, comme en extase devant cet étrange phénomène.

Je vis alors s'avancer une vieille dame, que je reconnus de suite pour être la tante de mon beau-père : la mère de ce cousin qui était venu chez nous, pendant cette soirée mémorable où l'on entendit à la cuisine le sinistre coup de fusil.

La vieille femme s'assit devant une table, prit quelques feuilles de papier dans un tiroir et se mit à écrire lentement, d'un air très absorbé, mais avec beaucoup d'assurance, sans lever la tête une seule fois. Elle renferma ensuite la feuille écrite dans une enveloppe qu'elle plaça dans le tiroir. Après quoi, elle posa la tête sur le dossier du fauteuil et, bientôt sembla s'endormir.

Je regardais sans même sourciller, mais une sueur froide me glaçait; j'étais secoué par des frissons de fièvre. Malgré cela, mon regard ne pouvait se détacher du miroir.

Cependant, la lumière qui s'y réfléchissait d'une façon mystérieuse s'affaiblit peu à peu, comme si la lampe invisible qui éclairait la chambre où la vieille dame dormait, s'éteignait petit à petit; et l'obscurité ne tarda pas à devenir aussi profonde dans la glace que dans mon bureau.

Cette scène me fit rester longtemps en proie à une véritable terreur. J'aurais voulu me lever, sortir de cette pénible solitude; mais je ne pouvais ni n'osais.

Je ne saurais dire combien de temps je demeurai ainsi, dans les ténèbres. L'aube m'aurait probablement surpris dans ce

fauteuil, si ma femme, en voyant que je tardais tant à me coucher, ne fût venue me chercher...

*
* *

Vous direz, Messieurs, qu'il s'agit d'un simple phénomène d'hallucination...

Eh bien, moi aussi, je le crus, lorsque le lendemain, je me réveillai d'un court sommeil agité.

Seulement, quelques minutes après, on m'apprenait que la vieille dame que j'avais vue dans la glace avait été trouvée morte, au cours de cette même nuit, dans le fauteuil sur lequel il m'avait semblé qu'elle se fût endormie, et que dans le tiroir de la table on avait trouvé son testament olographe...

PYRRHUS BESSI.

M. P. Bessi voudra bien me permettre de publier quelques passages d'une lettre qu'il m'écrivit, il y a quelques jours seulement, en réponse à certaines questions que je lui posais au sujet de son récit. Les voilà :

... Maintenant, à propos de mon récit, je vous dirai qu'il est parfaitement conforme à la vérité; si sa forme peut lui donner l'apparence d'un conte, c'est que l'événement est en effet extraordinaire en lui-même.

J'étais, jusqu'à ces derniers temps, un adversaire acharné des spirites, ainsi que je l'ai confessé dans les quelques mots dont j'ai fait précéder mon récit; par conséquent, j'aurais fait une sottise tout à fait contraire à mes propres convictions en empruntant, même dans un but artistique, le sujet d'une nouvelle à des fantaisies de ce genre.

Si je n'étais pas en Sicile (1), je vous enverrais dès à présent une déclaration signée par quatre personnes qui seraient sans doute entièrement disposées à confirmer l'histoire du coup de fusil entendu, à la même heure, par les membres de la famille

(1) M. Bessi réside actuellement à Cefalù, en province de Palerme.

de ma femme et par leur parent qui habite dans la partie opposée du bourg. Cela pourrait peut-être ébranler l'incrédulité de quelqu'un. Toutefois, si vous pouvez attendre quelques jours, j'écrirai à Panicale (1) pour qu'on m'envoie les attestations dont il s'agit.

J'en viens aux questions que vous m'avez posées :

1^o La date du testament correspondait parfaitement au jour de ma vision.

2^o Je n'ai pas parlé à ma femme de la vision avant qu'on m'informât de la mort de la vieille dame, parce que j'ai appris cette nouvelle le matin, pendant que j'étais encore à ma toilette.

3^o Le décès de la vieille dame a eu lieu sans doute au moment où on la trouva morte le matin.

On comprend aisément la raison de la première question que j'avais adressée à M. Bessi. Je vais le prier de me fournir d'autres explications à ce sujet.

Quant à la deuxième question, elle a son importance, parce qu'il s'agit de bien établir si la prophétie n'a pas été postérieure à l'événement, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent, à cause d'une erreur de mémoire ou de telle autre circonstance. Par exemple, dans le cas dont il s'agit, il est tout naturel de se demander pourquoi M. Bessi n'a pas parlé de la vision à sa femme, lorsque celle-ci est venue le chercher dans son bureau, pour qu'il vint se coucher. Il nous faudra quelques renseignements ultérieurs aussi sur ce point.

Enfin, M. Bessi ne répond absolument pas à ma troisième question, probablement parce que je ne me suis pas bien expliqué. Je lui demandais, en effet, s'il avait eu sa vision *avant* ou *après* que la dame avait été trouvée morte. A cela M. Bessi ne répond que par une affirmation qui n'est basée que sur son appréciation personnelle.

Le phénomène relaté par M. Bessi ne paraît pas spirite; c'est-à-dire qu'il ne semble pas nécessaire d'avoir recours à l'hypothèse des esprits pour l'expliquer. Ainsi que l'ont très

(1) C'est à Panicale qu'ont eu lieu les faits dont il est question dans le récit de M. Bessi. Panicale est une commune de 4.000 habitants, dans la province de Pérouse.

bien prouvé le Pr Pierre Janet, Miss X... et d'autres écrivains, les faits que le sujet voit dans le miroir ne s'y déroulent pas réellement (ce qu'il serait puéril d'affirmer, au moins dans la plupart des cas); le miroir n'est qu'un trait d'union au moyen duquel la conscience du sujet prend connaissance de ce qui se passe dans la subconscience, précisément comme il arrive quelquefois au moyen des rêves et de plusieurs autres systèmes de divination qui ont été très en faveur, surtout dans l'antiquité (1).

La subconscience de M. Bessi connaissait donc la scène de la mort de la vieille dame. Comment l'avait-elle apprise?

On peut songer à la *télésthésie*, c'est-à-dire qu'un « rayon subconscient » de l'esprit du sujet a assisté — on ne peut trop dire comment — à la susdite scène. Sans discuter la possibilité de ce phénomène, on ne peut faire à moins de reconnaître son extrême invraisemblance dans le cas dont il s'agit, surtout si l'on songe que M. Bessi avait été, pendant tout ce temps, parfaitement réveillé et occupé à écrire.

L'hypothèse de la télépathie paraît infiniment plus probable.

Mais quel aurait été l'*agent*?

La vieille dame elle-même, dont la pensée se serait *propagée* jusqu'au cerveau de M. Bessi, ou bien les personnes qui, en pénétrant dans la chambre de la dame, la trouvèrent morte et découvrirent *aussitôt* (ainsi qu'il est dit dans le récit de M. Bessi) le testament dans un tiroir, avec la date de la veille?

Pour répondre à cette question, il faudrait tâcher de savoir si M. Bessi a eu sa vision avant, ou après la double découverte du décès et du testament.

Voilà ce à quoi M. Bessi n'a répondu que d'une manière imparfaite.

Nous allons donc soumettre aux différents témoins des deux phénomènes relatés par M. Bessi toute une série de questions dont nous pensons bien voir jaillir la vérité.

(1) Cette explication fait sourire, elle ne repose sur rien. Certains sujets voient des scènes se reproduire dans des miroirs où elles forment tableau. Il reste à déterminer s'il y a vision réelle ou hallucination. Le démon peut bien représenter cette scène dans un miroir, ou dans l'imagination.

En attendant, M. P. Bessi nous fait espérer qu'il nous enverra un rapport sur des manifestations médianimiques qui se sont produites dans la maison des parents de sa femme et qui sont tout aussi frappantes que celles que nous venons de publier.



LE SPIRITISME ET LE TRIANGLE

Les spirites sont à la recherche d'un insigne et d'une décoration. Ils ont reçu les encouragements des Esprits. Un disciple d'Allan Kardec nous fait connaître cette phase nouvelle du spiritisme dans l'article suivant que j'emprunte au *Progrès spirite*, de juillet 1901.

Nous n'avons qu'à ouvrir les ouvrages du Maître en Spiritisme pour savoir quels sont les caractères du véritable spirite. Ils ne résident nullement dans la forme, de ses habits, dans tout ce qui peut servir à l'embellissement, à l'irradiation de sa personne physique. Un beau ruban frangé d'or à la boutonnière, à la cravate une épingle enrichie de brillants, un signe symbolique mystérieux attaché au cou ne nous font pas avancer d'un pas sur le chemin de la perfection, qui mène à Dieu par la pratique de toutes les vertus, et en particulier, par le renoncement aux vanités du monde.

Le culte — même exagéré — des symboles n'a rien de répréhensible en soi, mais il est abusif, il devient blâmable quand il fait épanouir l'orgueil en fleur mystique, en signe glorieux sur la poitrine d'un spirite. Nous devons nous défier des riches marques extérieures d'un apostolat qui doit s'affirmer uniquement par les qualités morales. « Rappelez-vous, dit Allan Kardec, que chaque créature porte sur son front, mais dans ses actes surtout, le cachet de sa grandeur et de sa décadence ! »

*
* * *

« Le véritable homme de bien, ajoute Allan Kardec (*Évangile selon le spiritisme*, pages 252 et 257), est celui qui pratique la loi de justice, d'amour et de charité dans sa plus grande pureté... On reconnaît le spirite à sa transformation morale, et aux efforts qu'il fait pour dompter ses mauvaises inclinations. »

Peut-on voir, dans ces lignes, une allusion au port d'un signe extérieur quelconque, ruban moiré, pierre précieuse ou astre d'or?

« Les pharisiens, dit le Maître (*Évangile selon le spiritisme. — Introduction*, page xx), se livraient à d'interminables discussions le plus souvent *sur de simples questions de mots ou de formes*; serviles observateurs des *pratiques extérieures du Culte* et des cérémonies, ils affectaient une grande sévérité de principes, mais, sous les apparences d'une dévotion méticuleuse, cachaient des mœurs dissolues, beaucoup d'orgueil, et par-dessus tout un amour excessif de domination. »

Voilà une peinture sévère que nous n'appliquerons pas, certes! à ceux de nos frères spirites qui recommandent à leurs adhérents le port d'un signe extérieur mirifique. Car enfin, disent-ils, « ce symbole doit être une image vivante pour l'esprit et une force pour le cœur. »

Cependant, ces frères en croyance nous paraissent mal inspirés en cette occasion, et nous considérons comme un devoir de leur dire ce que nous pensons à ce sujet. Ne craignent-ils pas d'être assimilés aux pharisiens par ceux qui jugent sur les apparences? Et puisqu'ils recommandent le port d'un insigne luxueux, d'un « rubis enchâssé dans une étoile d'or », ne seraient-ils pas mal venus, ensuite, à combattre le port d'un scapulaire, d'une médaille religieuse, d'un talisman, d'un signe cabalistique quelconque?

Les frères spirites parisiens auxquels nous faisons allusion ont un organe qui publie bimensuellement leur pensée. Nous trouvons là quelques renseignements suggestifs sur l'*Association de l'Étoile d'or* qu'ils viennent de fonder :

« Il s'agissait, disent-ils, de fortifier notre Association par un signe de ralliement qui fut à la fois un symbole.

« Ce symbole est une étoile à six branches avec un rubis au centre.

« La *bénédiction solennelle* d'un certain nombre de ces insignes s'est effectuée par l'intermédiaire d'un médium (1). L'auditoire a été frappé de l'élévation de sentiment de l'Es-

(1) Ne se croirait-on pas à l'église, devant un prêtre officiant?

prit qui s'est manifesté, de la noblesse des pensées exprimées et des paroles d'énergie *proférées* par Lui. Il a affirmé au moment de la bénédiction que les *fluides de pureté descendant en pluie abondante sur le symbole étoilé* donneraient à celui-ci des PROPRIÉTÉS EXTRAORDINAIRES en cas d'appel aux puissances supérieures à l'heure du danger de défaillances morales. Etc., etc... »

*
**

Allan Kardec a dit, au contraire :

« Les Esprits sont attirés ou repoussés par la pensée et NON PAR DES OBJETS MATÉRIELS *qui n'ont aucun pouvoir sur eux.* »

(Revue spirite de 1858, page 259.)

Qui a raison, du Maître dont les œuvres sont le fondement de la doctrine spirite, ou des membres de l'*Association de l'Étoile d'or*? Quel spirite sincère et réfléchi pourra hésiter dans le choix à faire entre ces deux principes diamétralement opposés?

Le Maître va plus loin :

« Les Esprits supérieurs, dit-il, ont de tout temps condamné l'emploi des signes et des formes cabalistiques, et tout esprit qui leur attribue une vertu quelconque ou qui prétend donner des talismans qui sentent le grimoire, révèle par cela même son INFÉRIORITÉ, soit qu'il agisse de bonne foi et par ignorance, par suite d'anciens préjugés terrestres dont il est encore imbu, soit qu'il veuille sciemment se jouer de la crédulité, comme Esprit moqueur... La forme mystique et inintelligible de ces emblèmes avait pour but d'en imposer au vulgaire disposé à voir du merveilleux dans ce qu'il ne comprend pas. »

(Revue spirite de 1858, pages 259 et 260.)

— Mais, dira-t-on, le Maître entend parler ici des signes cabalistiques en général et non d'un insigne qu'une association de spirites peut arborer sans froisser personne! Quel

mal voyez-vous au port de cet insigne? Et n'êtes-vous pas un esprit chagrin de vous offusquer ainsi d'une chose si simple? — Pardon. Le port de cet insigne, « emblème étoilé avec un rubis au centre » n'est pas ce qui nous offusque le plus. Mais les PROPRIÉTÉS EXTRAORDINAIRES que vous attribuez à cet emblème en certaines circonstances sont absolument contraires à l'enseignement spirite. Voilà surtout pourquoi nous avons pris la plume.

De plus, vous annoncez qu'un esprit qui se dénomme ROCHESTER, vous a dit :

« L'ordre de « l'Étoile d'or » fondé sur terre a son correspondant dans l'Au-delà!!!... »

« C'est moi, c'est à mes instances que vous en devez la consécration par le GRAND-ESPRIT intitulé : LE MESSAGER A L'ÉTOILE D'OR!!!... »

Et votrè « correspondant de l'Au-delà » termine sa communication en vous appelant emphatiquement : LES CHEVALIERS DE L'ÉTOILE!

Que de mots pompeux adressés à des spirites! Ce cliquetis ne nous émeut guère, mais il nous étonne. Où est la simplicité d'Allan Kardec? Vouloir ressusciter la « Chevalerie » à notre époque égalitaire, n'est-ce pas, d'ailleurs, un anachorisme un peu... déconcertant?

Qui ne voit que, par ces signes particuliers de ralliement, arborés sur la poitrine ou à la cravate des gens, on ne peut que favoriser la création d'une classe à part au sein du Spiritisme, tandis que tous les spirites doivent s'unir fraternellement, sans distinction d'école, de classe, et surtout sans organisation de « chevalerie », la féodalité, si éloignée de nous, ne pouvant vraiment pas être restaurée par des spirites.

Et puis, si nous n'avons pas au cœur les sentiments que nous devons y avoir, croyez-vous qu'un « rubis », une « étoile d'or » — portés ostensiblement — pourront nous donner les qualités qui nous manquent? Pensez-vous que ces insignes brillants peuvent tenir lieu des vertus modestes qui sont l'apanage du véritable spirite?

Si vous ne le pensez pas, à quoi sert votre insigne? Tel que vous le portez, dans son luxueux mysticisme, tel que vous dési-

rez l'accréditer parmi nous, nous croyons sincèrement qu'il ne servirait qu'à nous singulariser, à nous ridiculiser peut-être en laissant croire que nous appartenons à une *aristocratie spirite*, comme si ces deux mots ne hurlaient pas d'être accouplés.

Il importe peu que notre poitrine resplendisse des feux d'une étoile, que notre cravate s'enrichisse d'un signe merveilleux, si notre cœur reste pauvre de vertus !

*
* *

On trouve, paraît-il, des Esprits qui poussent à ces exhibitions dangereuses. Faut-il les écouter, surtout quand ils vous disent :

« Et quand nous aurons vu les pauvres économiser sou par sou sur leur misérable pécule, pour acquérir l'Étoile... nous la leur verrons porter avec orgueil... nous qui aurons su éveiller l'amour de la cause dans ces humbles cœurs !... »

La dernière partie de cette phrase est aussi louable que la première est déraisonnable. En quoi les *pauvres gens* ont-ils besoin d'un « rubis enchâssé dans une étoile d'or » pour comprendre et accepter l'enseignement philosophique et moral du spiritisme ?

Allan Kardec, à qui il faut toujours revenir quand nous voulons interpréter un point de la doctrine remis en cause, nous recommande de ne pas croire à tout Esprit :

« Aucun spirite, dit-il, n'ignore que les Esprits sont loin d'avoir la souveraine science ; beaucoup d'entre eux en savent moins que certains hommes, et comme certains hommes aussi, n'en ont pas moins la prétention de tout savoir. Ils ont sur toutes choses leur opinion personnelle qui peut être juste ou fausse : or, comme les hommes encore, ce sont généralement ceux qui ont les idées les plus fausses qui sont les plus entêtés. Ces faux savants parlent de tout, échafaudant des systèmes, *créant des utopies*, OU DICTANT LES CHOSES LES PLUS EXCENTRIQUES, et sont heureux de trouver des interprètes complaisants et crédules qui acceptent leurs élucubrations les yeux fermés. »

(Revue spirite de 1863, page 74 et suivantes.)

Le Maître n'y va pas par quatre chemins quand il s'agit de défendre la science ou la raison. Nous n'appliquerons pas tout le passage que nous venons de citer à nos frères amoureux de signes cabalistiques, mais nous croyons devoir les engager à se pénétrer de la pensée du Maître avant de donner asile, dans leur journal, à de certaines communications du monde invisible.

Et ceci nous amène à reproduire encore ce passage de la *Revue spirite* de 1863 :

« On ne saurait, en fait de publicité, apporter trop de circonspection, ni calculer avec trop de soins l'effet qui peut être produit sur le lecteur. En résumé, c'est une grave erreur de se croire obligé de publier tout ce que dictent les Esprits, puisque s'il y en a de bons et d'éclairés, il y en a de mauvais et d'ignorants; *il importe de faire un choix très rigoureux de leurs communications, et d'élaguer tout ce qui est inutile, insignifiant, faux ou de nature à produire une mauvaise impression.* IL FAUT SEMER, SANS DOUTE, MAIS SEMER DE LA BONNE GRAINE ET EN TEMPS OPPORTUN. »

Les objets matériels, les signes extérieurs brillants, hochets de la vanité, ne pouvant servir de symbole à nos croyances, nous pensons que le soi-disant guide qui préconise ces insignes luxueux se classe de lui-même dans la catégorie des Esprits que le Maître recommandait de ne pas écouter.

Et, pour conclure, nous dirons :

Les emblèmes mystérieux, rubis, étoiles d'or, ou autres, avec ou sans *triangles représentant L'ÉVOLUTION et L'INVOLUTION*, doivent être relégués parmi les « signes et mots cabalistiques, talismans, trépieds sibyllins et autres accessoires » qu'Allan Kardec considérait comme « des pratiques ridicules ».

Nous avons jugé nécessaire de donner notre pensée sur un sujet qui touche (plus qu'il n'y paraît tout d'abord), au fond même de la doctrine spirite. Nous avons rappelé à ce propos — sans prétendre à aucune infailibilité — les conseils de l'homme qui fut « le bon sens incarné », de l'homme que tous les spirites vénèrent, à quelque école qu'ils appartiennent.

Nous voudrions, s'il était possible, arrêter l'invasion récente d'un symbolisme outré qui demande à des bijoux « toujours faux, toujours vains », selon l'expression de Victor Hugo, la constatation matérielle de nos croyances et, en quelque sorte, la consécration extérieure de notre intime foi.

Ce n'est ni par la dorure ni par les pierres précieuses que nous devons affirmer nos croyances, mais par la délicatesse de nos sentiments, la bonté de notre cœur, notre sagesse et la fermeté de nos convictions.

Quand on s'approche de nous, ce n'est pas un rubis qu'on doit voir rayonner, c'est l'âme elle-même.

A. LAURENT DE FAGET.



LES ANGES DANS L'UNIVERS

(Suite)

IX. — État permanent des anges dans le ciel après leur victoire

Louez le Seigneur du ciel, ô
vous tous ses anges, louez-le
dans les hauteurs.

Nous ne décrirons pas ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu ; nous ne chercherons pas à comprendre l'infinie béatitude que le cœur de l'homme ne saurait atteindre ici-bas et qu'aucun bonheur ne peut rendre. Tâchons tout au plus de nous en faire une idée à l'aide de la science qu'ont acquise les saints Docteurs et de certaines comparaisons qui hélas ! nous laisseront bien loin encore de la réalité.

L'apôtre lui-même tant inspiré d'en haut ne trouvait des mots que pour confesser l'impuissance où le laissaient, à cet égard, les sublimes doctrines qu'il avait mission d'enseigner à ses disciples. Mes bien-aimés, disait-il, nous sommes maintenant les enfants de Dieu ; mais ce que nous serons après cette courte vie ne nous est pas encore manifesté ; nous savons seulement que quand cela nous sera manifesté, *nous serons semblables à Dieu, puisqu'alors nous le verrons tel qu'il est*. Saint Paul désigne ainsi le terme désirable où la grâce sanctifiante élève ceux qui, par l'opération du Saint-Esprit et en vue des mérites du Rédempteur, ont été adoptés par Dieu. Il nous fait entendre qu'un être ne peut communiquer *directement* avec un autre qu'à la condition d'avoir la même nature que lui et exclusivement en vertu des facultés de leur mutuelle nature. Ici-bas nous sommes en rapport direct, par le moyen de nos sens et de nos organes, avec les

créatures corporelles qui nous entourent, parce que nous sommes nous aussi corps et matière, et c'est uniquement à l'aide de nos organes que se produisent toutes nos opérations. Il n'y a pas jusqu'à l'intelligence et la volonté, les plus nobles facultés de notre âme, qui n'agissent autrement que par l'intermédiaire du cerveau et du cœur. C'est pourquoi deux hommes ne sauraient correspondre d'âme à âme sans faire intervenir les signes sensibles du corps. Il nous est impossible de voir, d'entendre, de toucher un esprit, parce que notre âme ne voit, n'entend, ne sent, n'agit que par nos sens et nos organes qui sont d'une nature diamétralement différente de celle de l'esprit. Mais quand elle sera séparée du corps, l'âme pourra voir d'autres âmes et les esprits purs attendu qu'alors elle agira directement en esprit sans corps et par elle-même. Notre corps lui aussi, une fois spiritualisé après la résurrection de la chair, élevé à la nature spirituelle, communiquera spirituellement avec les autres personnes humaines spiritualisées et avec les anges. Nous verrons notre propre âme comme nous voyons notre corps ; à la fois esprit et matière spiritualisée nous jouirons en même temps des corps et des esprits.

Mais pour voir Dieu, communiquer directement avec lui, jouir de lui, il ne suffit pas d'être esprit ou d'être spiritualisé : car la nature spirituelle est encore infiniment loin d'être la nature divine. Suivant la loi énoncée par l'Apôtre, homme ou ange, pour voir Dieu, on doit être de la même nature que lui, ou doit être élevé à la nature divine, être semblable à Dieu.

C'est là, à peu près, ce que désirait Lucifer : mais oubliant que la loi de la communion transcendante est réglée par Dieu seul, relève en premier lieu de sa puissance et de sa bonté, au lieu de laisser faire Dieu, il a essayé de monter par lui-même et il lui est arrivé ce qui arrive à tous les orgueilleux ! — Au contraire, les bons anges en s'humiliant, méritèrent d'être fait dieux.

* *

Nous avons connaissance que tous les anges ont été créés de Dieu selon leur nature originellement immaculée, et en

même temps comblés du don de la grâce sanctifiante et des prérogatives qui, même chez le premier homme, ornaient cette grâce déposée dans une telle nature. Nous avons compris que la grâce, cette semence de Dieu, cette racine de la gloire, était, supposé une destinée surnaturelle, absolument nécessaire, puisque seule elle était apte à constituer la créature dans l'ordre surnaturel qui est celui de la gloire dont découle la béatitude promise.

Nous savons enfin que si la grâce est, de la part du Créateur, un don gratuit, la gloire est par rapport à la créature, le fruit d'un mérite personnel, secondé par Dieu; que les anges devaient acquérir la gloire; qu'ils l'ont acquise par leur premier acte libre et qu'au même instant ils en ont obtenu la plénitude.

Avant donc d'approfondir davantage l'étude des anges, d'étudier leur nature, leurs emplois, leur raison d'être, et connaissant déjà leur séjour, il nous reste à parler de l'état dont ils y jouissent désormais pour l'éternité. Cette discussion est ici d'autant mieux à sa place que, créés pour l'état de gloire, ce n'est qu'à l'état de gloire que les anges peuvent être connus ce n'est qu'à l'état de béatitude qu'ils sont ce qu'ils sont, c'est-à-dire les envoyés de Dieu dans l'univers, et en voici les raisons : La fin primaire des anges est la gloire, la céleste béatitude, c'est donc avant tout bienheureux de son bonheur et glorieux de sa gloire que Dieu les voulait à son service pour les envoyer dans le monde créé par lui, lui la sainteté infinie; car si l'on n'a pas le droit de toucher aux créatures de Dieu sans être saint, c'est-à-dire moralement conforme à sa sainte volonté, à plus forte raison les anges n'avaient-ils le droit de s'ingérer dans la création qu'à la condition d'être saints et glorieux comme le Créateur (1). La fin secondaire des anges étant la gestion du monde suivant les voies de la divine Providence, ils ne pouvaient atteindre cette fin secondaire avant d'avoir atteint leur fin primaire. Ils ne pouvaient se porter vers le monde avant de s'être portés vers son Auteur, ni agir dans l'œuvre de Dieu sans être préa-

(1) Il est ici question non d'un droit de justice, mais d'un droit de convenance.

lablement glorifiés de sa gloire. En effet, il eût évidemment été contraire à la sagesse que les anges menassent les choses à leur fin suprême avant que d'être eux-mêmes parvenus à la leur!

Notez, s'il vous plaît, en passant, cette proposition : elle nous sera dans la suite de notre traité d'une grande utilité : *Les anges mènent les choses à leur fin suprême*. Voilà exprimée toute la raison d'être, toute l'activité des anges. Les anges se portent eux-mêmes, se mènent mutuellement, conduisent tout ce qui existe vers le but de la création et chaque chose à sa propre fin. Cette fin, ce but, pour les créatures intelligentes c'est la béatitude, c'est la gloire, c'est Dieu vu tel qu'il est, aimé, possédé autant que possible.

*
* *

Nous avons à étudier la *gloire*, son *immutabilité*, la *vision intuitive*, la *possession du souverain Bien* et la *béatitude* des anges, quatre prérogatives de la gloire qui sont de la même nature pour l'homme béatifié que pour l'élu angélique parvenu à sa fin, et qui apparaissent comme un rayonnement des quatre dons préternaturels d'immortalité, d'intégrité, de science infuse et de félicité parfaite, dons qui découlaient de la grâce originelle et desquels jouirent nos premiers parents dans le Paradis terrestre. Si cet âge d'or n'avait été changé en siècles de deuil, la mort, la concupiscence, l'ignorance et les maux de toutes sortes n'auraient jamais affligé l'humanité; les anges eussent fait leurs délices parmi les enfants d'Adam, et l'homme, introduit de plein pied de la voie dans la vie, eût goûté, conjointement avec les charmes de l'Éden, les douceurs de l'éternelle patrie. Sans doute le Rédempteur, la faute héréditaire réparée vis-à-vis de Dieu, a daigné *par surcroît* rendre aux chrétiens ses disciples la grâce sanctifiante, principe de gloire céleste; mais soit afin de les maintenir éloignés de la superbe, cause de tant de malheurs, soit pour leur laisser un moyen de mériter leur triomphe définitif par des luttes qui ne cessent qu'avec l'agonie, il n'a pas permis que cette même grâce restituée à l'état de réhabilitation, les marques de

gloire qu'elle imprimait si abondamment à l'état d'innocence originelle. Que dis-je, le Christ n'a-t-il pas lui-même pris à sa charge celles de nos misères qui n'étaient pas incompatibles avec la dignité de sa Personne divine !

Les dons préternaturels en question, appendices du don surnaturel de la grâce, ornèrent les anges à un degré suréminent dès le premier instant. Dans le second instant la grâce se changea pour eux en gloire, et les dons préternaturels furent amplifiés par l'immutabilité qui tient lieu d'immortalité, par la vision intuitive de loin préférable à la science infuse, par la jouissance du Bien en son essence incréée compensant au delà de toute mesure l'intégrité, puis par la béatitude, assemblage de tous les bonheurs, de toutes les félicités imaginables.

Quant au corps glorifié de l'homme ressuscité, il faut ajouter à ces quatre prérogatives celles d'impassibilité, d'agilité et de splendeur lumineuse. Pour le corps du Verbe incarné il est de foi comme le dogme de la résurrection du Christ, Roi des anges ; pour celui de la Vierge il est proche de foi aussi bien que la vérité de l'Assomption de Marie, Reine des anges, que ces deux corps incomparables jouissent désormais, à la tête de la hiérarchie la plus élevée, des trois qualités susdites. Il était en effet à désirer que le corps du Roi et le corps de la Reine ne fussent en rien inférieurs à la nature de leur peuple céleste fait de purs esprits, lesquels se prévalent à juste titre d'être à l'abri des souffrances, affranchis des liens de la matière et resplendissants comme des astres. Or nul doute qu'un aussi bon roi et qu'une reine aussi pieuse ne tiennent à nous voir un jour semblables à eux dans le ciel, nous leurs enfants. Dès lors en attendant que nous aussi nous puissions contempler leur gloire et celle de leurs anges, nous ne saurions trouver passe-temps plus conforme à notre destinée qu'en méditant une à une les délices de notre future béatitude, tâchant d'obtenir dans le silence de l'oraison quelque connaissance de l'état permanent de nos aînés au ciel.

LA GLOIRE. — C'est notre grand mot pour exprimer ce qui est élevé, sublime, digne de louanges. Il y a la gloire native

des souverains, la gloire acquise des sciences et des arts. Ce sont là des gloires terrestres et passagères.

Nous définirons la gloire céleste *l'épanouissement stable et éternel de la grâce à l'issue de la voie*. La voie est le temps d'épreuve des élus. Pour nous l'issue de la voie c'est le trépas ; pour les anges ce fut leur triomphe. Nous savons ce qu'est la grâce. Son épanouissement n'est autre chose que l'évolution qui, pour l'élu, la change en gloire. Quand les fleurs du rosier commencent à poindre, nous les appelons boutons de rose : image de la grâce qui, à l'instar des boutons du rosier, grandit à mesure que nous prospérons en mérites. De même que nous sommes alors en état de grâce, on peut dire que le rosier est à l'état de boutons. Ces boutons ayant achevé de s'accroître, viennent-ils à s'ouvrir, ce seront des fleurs parfaites et le rosier passera à l'état de roses. C'est ainsi que l'ange est passé de l'état de grâce à l'état de gloire. Ainsi la gloire est l'épanouissement de la grâce.

La grâce était la semence de Dieu déposée dans le cœur de la créature. La gloire, c'est Dieu reproduit par la créature, en vertu de cette divine semence et de la fécondité du cœur.

Créés à l'image de Dieu selon leur nature, les anges furent divinisés par la surnature de la grâce. La grâce devenue gloire, ils ont acquis la nature de Dieu sans toutefois se dépouiller de la leur.

Le Seigneur règne en souverain dans le royaume de sa gloire infinie ; il règne par sa toute-puissance et sa providence sur les œuvres de ses mains, s'augmenter, pour ainsi dire, d'une armée de dieux, tel fut son éternel souhait. Il a commandé et ils ont surgi en sa présence. Là s'échelonnent les célestes hiérarchies, là les âmes des justes qui dans la vallée germaient comme le lis au milieu des épines et aujourd'hui fleurissent devant le Seigneur, là toutes les tribus de la terre entoureront le trône du Très-Haut. Oui, comme un monarque qui adopterait ses sujets en princes héritiers pour les couronner tous, les revêtirait de sa royauté, les placerait sur des trônes à côté de son trône et partagerait avec eux le sceptre de son règne, ainsi Dieu a glorifié ses élus et c'est là cette gloire dont ils sont glorieux. La gloire théologique des élus glo-

rifiés est d'une affinité si étroite avec la gloire de Dieu que si, comme elle, elle était infinie, elle lui serait égale. Et glorifiés, ils glorifient l'Éternel, et lui se glorifie en les glorifiant. C'est un peuple de rois déifiés régnant sur des immortels, comme l'homme règne sur lui-même. Des esprits supérieurs gouvernent des esprits moins élevés, ceux-ci gouvernent les saints et les saints auront leurs royaumes. Mais la gloire, c'est compris, ne consiste pas en un gouvernement ou une suprématie administrative, ni en une prédiction quelconque. La gloire est l'honneur céleste et une exaltation. La gloire suprême des bienheureux est l'exaltation au faite des grandeurs, la noblesse du Très-Haut.

D'après notre définition la gloire est stable, elle est éternelle.

Nous disons que la gloire est stable. Elle est la récompense définitive du mérite acquis. L'ange créé pour Dieu ne pouvait l'être pour une fin plus éminente, puisque cette fin surpasse infiniment les facultés de l'être créé. Il s'ensuit que cette fin une fois atteinte il est impossible d'en viser une plus élevée. D'un autre côté cette fin étant celle de son existence et sa raison d'être, l'ange ne saurait, l'ayant acquise, en chercher une autre, ce qui évidemment l'entraînerait, non plus haut, mais plus bas ; or chercher moins que l'on n'a, serait contraire à la nature des appétits de l'être. Et puis, toute créature a son terme et progresse par conséquent, évolue jusqu'à la perfection définitive que comporte sa destinée. Mais la gloire est cette perfection des anges. Donc la gloire des anges ne peut ni augmenter, ni diminuer.

Elle ne peut pas non plus cesser et nous disons qu'elle est éternelle : non sans doute comme celle de Dieu qui n'a pas commencé, mais comme celle d'esprits immortels qui doivent durer toujours. Leur gloire ne saurait finir pour la raison qu'elle est le but de leur existence et qu'eux durent à jamais. Inhérente à leur personne, la grâce est comme elle impérissable. Éternelle par rapport aux anges, elle est aussi éternelle par rapport à Dieu créateur qui, les ayant faits pour une fin éternelle, se doit à lui-même de les conserver éternellement.

La vie naturelle est de courte durée ainsi que nous le rap-

pelle continuellement la voix de la mort. — La vie surnaturelle de la grâce était amissible, un grand nombre d'anges l'ont perdue. — La vie divine de la gloire est la vie éternelle.

LES ANGES SONT IMMUABLES. — Lorsque nous considérons la gloire céleste, la qualité qu'elle offre en premier lieu à nos méditations est l'immutabilité qui est propre à elle seule.

Regardez autour de vous et en vous-même, lisez l'histoire, consultez les sciences, vous ne verrez partout que passage d'un état dans un autre; changements, évolutions des êtres dans les espèces, dont beaucoup ne sont plus, dans les individus qui naissent, grandissent et disparaissent; transmutations des corps qui du matin au soir et du soir au matin vont de transformations en transformations; variations de notre être moral qui, sans cause apparente, entre de la joie dans la tristesse et de la tristesse dans la joie. Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu? — Parce que tu vas des consolations de la grâce aux déceptions de la nature comme du péché au repentir et du repentir au péché. En un mot, c'est la caducité, la déchéance, la décrépitude universelle vérifiant le dicton : tout passe, tout casse, tout lasse.

Cependant au milieu de tant de variations, il se rencontre parfois des signes de permanence comme consacrés par une main angélique. Est-ce possible par exemple, d'imaginer un plus fidèle emblème d'immutabilité divine qu'un saint vieillard aux sentiments imperturbablement fixés en Dieu. Sa vie est toute céleste. Inaccessible aux vicissitudes d'ici-bas, son front paisible semble déjà resplendir de gloire. — Et dans l'ordre de la nature qu'y a-t-il de plus majestueux qu'un arbre séculaire témoin de plusieurs générations, comme l'était le grand chêne de Vincennes. Avant qu'il fût abattu par l'orage de la guerre, je l'ai vu tel qu'il était aux jours où le roi saint Louis rendait justice sous son ombre. Faibles images, sans doute, de la paix inaltérable, du repos éternel que nous souhaitons à nos chers défunts là où luit la lumière inextinguible du Saint-Esprit.

Dieu est par essence l'immutabilité absolue, parce que seul il est infini, éternel et souverainement parfait. Il ne saurait changer quant à son essence étant l'Être subsistant par soi-

même. Simplement infini, Dieu ne saurait être ou devenir, à moins de cesser d'être, plus ou moins qu'infini. Il ne saurait non plus finir d'être, puisqu'il est simplement éternel. Dieu ne peut donc pas davantage changer quant à son existence : car si cela se pouvait, il pourrait cesser d'être éternel et qu'en cessant de l'être, il cesserait simplement d'être.

Mais pour Dieu, exister équivalant à être souverainement parfait et à être lui-même sa propre perfection, sa perfection est immuable au même titre que son infinitude et son éternité.

Or la gloire intérieure de Dieu est constituée par son éternité, son infinitude, sa perfection absolue, ses attributs constituant sa grandeur. Mais les anges, par la gloire, sont rendus semblables à Dieu, ils sont donc rendus immuables comme lui et l'on doit dire qu'ils sont immuablement fixés dans leur gloire immuable.

Ajoutons que de l'immutabilité de nature ressort l'immutabilité d'action ou l'infailibilité dans les actes à poser. La gloire communique aux anges l'infailibilité du souverain Bien. Un acte est bon ou mauvais. Eux, constitués dans la gloire, leurs actes ne peuvent être que bons et par conséquent ils agissent sans hésitation, sans erreur, sans repentance. Les anges sont infailibles et par conséquent ils agissent avec la certitude de ne faire et de ne produire jamais que des actes parfaits, en temps opportun et dans les circonstances voulues pour la plus grande gloire de Dieu (1).

Pour être complet, il faut remarquer ici que si l'immutabilité de la gloire et de la nature glorifiée est identique pour tous les anges, il n'en est pas ainsi de leur gloire elle-même. La gloire de chaque ange est proportionnée à l'état de grâce où il se trouvait au sortir de sa voie, car notre foi enseigne que l'état de gloire d'un élu correspond entièrement à son état de grâce lors de son entrée au ciel. Et cela se comprend, quand on

(1) On distingue la gloire de Dieu intérieure, infinie, non susceptible d'accroissement, et sa gloire extérieure procurée et augmentée par les honneurs qui sont rendus à Dieu. La gloire des anges est une gloire intérieure immuable. Les anges n'ont pas de gloire extérieure, puisque, même les honneurs qui leur sont rendus reviennent à Dieu, ce qui nous fait dire : « Béni soit Dieu dans ses anges et dans ses saints ! » — Tout pour la plus grande gloire (pour une plus grande gloire *ad majorem gloriam*) de Dieu.

songe qu'un petit bouton de rose contient une petite rose et un grand bouton une grande rose. *a)* La foi enseigne encore que comme le statuaire dispose le socle en vue de la statue, Dieu a créé la nature en vue de la grâce. — *b)* L'on sait et l'on conçoit que la nature d'un être est plus ou moins parfaite selon le plus ou moins de perfection de son espèce, la vitalité d'un arbre étant préférable à celle d'un arbrisseau. — *c)* La théologie a aujourd'hui adopté l'opinion de saint Thomas d'Aquin prouvant que chaque ange d'un même chœur est d'une espèce à part. Ce qui représente autant d'espèces que d'anges; donc des myriades d'espèces, et par conséquent une variété infinie dans la nature angélique. — Nous expliquerons cela dans un chapitre spécial. — *d)* Ce n'est pas tout, car si la grâce première ou initiale fut proportionnée à la perfection naturelle de chaque ange en particulier, nous n'ignorons pas que chacun a pu, par ses mérites, augmenter, multiplier cette grâce indéfiniment. N'objectez pas à ceci que chaque ange n'a produit qu'un seul acte méritoire. Certainement, les anges n'ont produit qu'un acte unique, mais vous admettez que cet acte a pu, pour des êtres aussi innombrables, indéfiniment varier en perfection d'amour, en ferveur et intensité de volonté, et conséquemment en mérite. — Donc de la part du Créateur, grâce première proportionnée à la nature et de la part de la créature grâce seconde proportionnée au mérite.

De ces considérations il résulte que les anges sont éternellement fixés en des degrés de gloire dont la diversité défie l'incroyable variété des choses visibles.

D'un côté, aspects innombrables comme les anges, de l'autre, immutabilité unique comme Dieu.

A. VAN MONS.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

LA VENTRILOQUIE

Sous le titre de : *Ventriloquie, nécromancie, divination, inspiration et prophétisme*, M. Paul Garnault vient de publier un article très érudit, très savant, où les faits sont exposés avec une merveilleuse habileté, pour démolir toute espèce de croyance en tout ce qui est différent de la matière et des lois qui paraissent la régir. La ventriloquie, les hallucinations, l'illusion suffisent, pour l'auteur, à tout expliquer : miracles, faits spirites, révélation, inspiration, prophétisme, etc. N'oublions pas surtout la *ventriloquie inconsciente* à laquelle il fait également jouer un grand rôle. « La ventriloquie, dit M. Garnault, a puissamment contribué à l'élaboration de la théorie du Double, de l'âme ou des âmes, et de tous les concepts plus ou moins délirants qui s'y rattachent, exprimés par les fétichismes les plus primitifs, les plus enfantins, aussi bien que par les systèmes spiritualistes ou dualistes les plus transcendants. » Ainsi donc, toutes les personnes qui ne s'inclinent pas devant le dogme « Matière » délirent. Le rationalisme religieux a fourni une foule de documents à M. Garnault ; peu importe que les rationalistes se contredisent et se démentent réciproquement, que les progrès de la philologie moderne et les découvertes archéologiques récentes mettent à nu journellement leurs erreurs d'interprétation et démentent les théories hâtivement établies sur des documents imparfaits, la parole des rationalistes est le véritable Évangile. Nous ne les accusons cependant pas de délirer, car nous reconnaissons très volontiers qu'ils ont détruit un nombre sérieux de superstitions. Nous ne prenons pas non plus la défense de certains dogmes religieux établis fallacieusement

en vue de consacrer la toute-puissance des Églises; ici encore le rationalisme a rendu de grands services, mais ici aussi il est allé trop loin et il a sapé par la base des croyances raisonnables et justifiées par des révélations réelles. Mais comme la révélation de la ventriloquie?... N'insistons pas.

Nous ne pouvons cependant nous empêcher de trouver singulier le procédé des hommes qui se réclament de la science. Dans l'esprit d'une foule d'entre eux, croire à un fait religieux ou à un phénomène spirite, serait honteux et ridicule; pour beaucoup c'est délirer. D'autres, plus tolérants, en apparence admettent les phénomènes parce qu'ils pensent en avoir trouvé une explication merveilleuse qui précisément à leur sens, doit avoir pour effet d'en détruire tout le merveilleux. C'est ainsi que le philosophe de l'Inconscient, Hartmann, admettait la réalité de tous les phénomènes spirites, qu'il prétendait expliquer par l'inconscient — ce qui lui a valu la magistrale réplique d'Aksakof. De même, M. Garnault admet nécessairement la réalité de la parole des morts, des révélations, etc., ou du moins des phénomènes qui ont pu y faire croire, puisqu'il pense tout expliquer par la ventriloquie, assistée de l'hallucination et de l'illusion. Ses confrères en matérialisme nient tout simplement la réalité des faits parce qu'ils les gênent, ou s'ils en admettent quelques-uns, ils les mettent sur le compte de l'hallucination ou de la supercherie.

Sans doute la supercherie, la ventriloquie, la prestidigitation, l'hallucination, etc. ont de tout temps joué un rôle. Puis, dira-t-on, il y a la supercherie involontaire, inconsciente, de même qu'il y a la ventriloquie inconsciente (il y aurait fort à dire sur ce chapitre encore mal compris, même par beaucoup de spirites). Mais s'il y a des médiums qui trompent inconsciemment, est-ce à dire qu'il n'y en a pas d'entièrement et toujours véridiques, dépourvus de toute tare, même de celle qu'on veut toujours trouver chez eux, l'hystérie? Je sais bien que tous les spirites ne brillent pas par le discernement, du moins de prime abord. Mais s'il y a beaucoup de naïfs parmi les spirites, il y en a aussi parmi ceux qui font profession de ne croire à rien qu'à ce qu'ils voient et touchent.

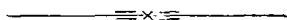
En ce qui concerne le prophétisme, il y a prophètes et prophètes ; il y en a de vrais et de faux, et l'inspiration prophétique n'a pas été égale même chez tous les vrais ; c'étaient des hommes, et l'inspiration a pu être plus ou moins déformée, dans certains cas, en passant par des cerveaux plus ou moins parfaitement organisés. Seulement un seul fait bien constaté suffit pour établir la réalité du prophétisme, et ce fait bien constaté, nous le tenons avec tous ses détails à la disposition de M. Garnault. Nous l'avons déjà souvent rappelé dans nos articles, c'est la prophétie de notre directrice concernant la mort du président Carnot : genre de mort, initiales du nom de l'assassin, profession de celui-ci, etc., décrits plusieurs années avant l'événement. On ne peut cependant pas admettre, pour expliquer ce fait, une hallucination rétroactive chez les personnes assez nombreuses, qui ont eu connaissance de la prédiction !

Nous demanderons aussi à M. Garnault comment il expliquera la voix télépathique, la voix entendue à distance : des paroles prononcées, je suppose, à Berlin, où elles ont été perçues par un ou des assistants, et entendues à Paris ou à Londres à la même heure par une tierce personne, voire par plusieurs. Ces sortes de faits sont assez nombreux aujourd'hui pour qu'on ne puisse plus parler de simple coïncidence, et ils sont relatés par des personnes dignes de toute confiance dans nombre de cas, et souvent si minutieusement contrôlés que le moindre doute s'efface. Comment la ventriloquie expliquera-t-elle ces faits ?

Est-ce vraiment de la bonne besogne, nous demanderons-nous, que font nos savants lorsque, sous prétexte de détruire les superstitions, ils détruisent toute croyance ? Nous ne le pensons pas. Qu'ils jettent les yeux autour d'eux et constatent l'état de la société actuelle aussi bien dans l'ancien que dans le nouveau monde. La morale positiviste, civique, ou de quelque épithète qu'on voudra bien l'affubler, a eu le temps de produire quelques-uns de ses effets, et ils ne sont pas merveilleux. On a certes beaucoup fait pour dissiper l'ignorance des masses, pour éclairer le peuple sur ses droits et ses devoirs, on a répandu l'instruction à flots — peut-être pas

avec tout le discernement désirable, — mais on en récoltera plus de mal que de bien, si on ne complète pas cette instruction, mise à la portée de ceux auxquels elle est destinée, par un enseignement spiritualiste et religieux en rapport avec les progrès actuels de la science, c'est-à-dire dégagé des dogmes absurdes et enfantins qui sont ennemis du vrai progrès. Pas de morale possible sans une base à la fois scientifique et religieuse.

(*Revue scientif.*, 26 mai.)



TRIBUNE DES LECTEURS

Monseigneur,

En lisant dans la *Revue du Monde Invisible* la lettre de M. G. Bois, page 256, je vois qu'il n'admet pas la prophétie du saint Curé d'Ars relativement à la destruction de Paris, etc., et qu'il croit que ces prédictions ne peuvent se réaliser dans l'avenir. Pourquoi ? Il ne le dit pas.

S'il connaissait le secret de la Salette, donné en 1846 à Mélanie Mathieu, il ne dirait pas cela.

Ce secret est peu connu, ou n'est pas regardé comme authentique. Cependant pour ceux qui ont étudié sérieusement cette question, il est impossible d'avoir un doute sur la vérité et l'exactitude de cette révélation. M. Amédée Nicolas, le frère d'Auguste Nicolas, a publié une brochure très documentée, fruit de longues recherches à Rome et en France dans laquelle il prouve que ce secret est incontestablement celui que la très sainte Vierge confia à Mélanie, en lui disant qu'elle pourrait le publier à partir de 1872, et en ajoutant : « Vous le ferez passer à tout mon peuple. » Mgr Zola, évêque de Lerce, en Italie, qui était depuis cinq ans le directeur de la *Voyante*, l'engagea en 1874, à publier ce secret, et y donna son *imprimatur*. Depuis lors il est entre beaucoup de mains. Rome, qui avait reçu sous pli cacheté dès 1848, ce document, écrit de la main de Mélanie, a approuvé par son silence le texte publié par la *Voyante* et revêtu de l'approbation de Mgr Zola. Il ne peut donc rester aucun doute sur l'authenticité de cette prophétie. Du reste sa lecture prouve bien son origine divine, car les événements arrivés déjà depuis 1746 y sont prédits et leur réalisation est d'une rigoureuse exactitude, notamment en ce qui concerne l'avènement à l'empire de Napoléon III (en 1846, il était prisonnier à Ham, et personne ne pouvait prévoir son règne). On y lit sa fourberie à l'égard de Pie IX, et son châtiment et sa chute à la suite de sa guerre de Prusse.

La sainte Vierge trace ensuite à grands traits les grands événements qui arrivent actuellement et ceux qui se dérouleront jusqu'à la fin du monde. C'est d'un poignant intérêt. Comment se fait-il que cette prophétie soit si peu connue ? C'est un mystère pour moi ; d'autant plus que les événements qui y sont prédits sont en parfaite concordance

avec les prédictions de sainte Hildegarde. Cette bienheureuse, qui vivait au commencement du douzième siècle, reçut de Notre-Seigneur lui-même des révélations prophétiques sur l'histoire de l'Église jusqu'au jugement dernier, et le Pape Eugène III les examina en présence des Pères du concile de Reims, notamment de saint Bernard, et proclama leur inspiration divine.

Pour en revenir au secret de la Salette, il me semble qu'il serait très utile de le faire connaître actuellement pour préparer les catholiques aux terribles châtiments qui vont nous éprouver, et les soutenir par l'attente du triomphe splendide de l'Église, qui doit ensuite nous consoler. Si vous le désiriez, Monseigneur, je pourrais vous offrir un article que j'ai préparé dans mon esprit, sur le secret de la Salette, ses preuves, sa concordance avec sainte Hildegarde et deux ou trois prophéties émanées de saints ou de personnages morts en odeur de sainteté. J'ai, du reste, déjà publié le secret en appendice, à la fin du deuxième volume de la *Vie et des révélations de la Sœur de la Nativité, Urbaniste*, morte en 1798, à Fougères, en odeur de sainteté (2 vol. in-12, chez Périsset (1), 6^e édition, 1898). Je ne sais si vous connaissez ces révélations qui furent lues et admirées en Angleterre par six évêques et plus de cent théologiens, alors réfugiés en ce pays. Ces révélations s'étendent jusqu'à la fin du monde, et sont d'un immense intérêt. Elles concordent avec celles de la Salette et de sainte Hildegarde. Je crois que pour votre publication vous pourriez y puiser bien des choses intéressantes. Si vous le désirez, je puis vous en envoyer un exemplaire. Mon travail relativement récent n'est que la reproduction de l'ouvrage, en 4 volumes in-12, de l'ouvrage publié au commencement de ce siècle par le confesseur de la voyante. Je l'ai un peu refondu, mais en respectant toujours le texte primitif.

Veuillez agréer, Monseigneur, mes hommages respectueux en Notre-Seigneur.

Ch. PERDRIGEON DU VERNIER.

(1) Bourguet-Calas, successeur.

LES LIMITES DE L'IMAGINATION

I

Si puissante qu'elle soit, l'imagination rencontre des limites qu'elle ne peut pas franchir ; le cercle de son action est restreint. Elle reçoit les matériaux qui lui arrivent par le canal des sens, par la vue, l'ouïe, l'odorat, le tact ; elle s'en empare, les conserve, les rapproche et les combine selon des lois d'association qui ne sont encore connues que d'une manière bien imparfaite ; elle en fabrique des scènes, des tableaux, tristes ou joyeux, ordonnés ou confus qui ont pour point de départ un objet que nous avons vu et qui se confond avec le souvenir, mais elle n'a pas la puissance de créer ces matériaux, elle n'existe pas en dehors de la perception sensible qui nous tient en communication avec le monde extérieur, ni en dehors du souvenir qui conserve en nous et perpétue d'une manière mystérieuse l'image idéale et réelle, le fantôme des objets que nous avons vus.

Si elle est douée d'une grande puissance sur nos organes, cette puissance n'est pas illimitée, le champ plus vaste du surnaturel, des guérisons miraculeuses instantanées ne lui appartient pas, elle n'en franchit pas les frontières, et nous ne sommes pas condamnés à ne pouvoir plus distinguer le phénomène extraordinaire qui est l'effet d'une imagination exaltée et le miracle qui est l'œuvre de Dieu.

En dehors des rationalistes qui exagèrent à dessein la puissance de l'imagination pour écarter l'idée du surnaturel, nous rencontrons des écrivains catholiques qui se laissent aller à un sentiment d'effroi, quand ils constatent avec nous

l'influence du moral sur le physique, de la suggestion et de l'auto-suggestion dans certaines maladies et dans quelques guérisons retentissantes, ils craignent qu'on n'arrive ainsi par des conquêtes successives et par de savantes éliminations à exclure Dieu de cet univers.

« Les limites de la puissance de l'âme humaine, écrit un philosophe chrétien, nous ne les connaissons pas. Tous ses actes physiologiques s'accomplissent dans les profondeurs de l'inconscient. Savons-nous comment nous assimilons, comment nos cellules croissent et se développent, s'atrophient et meurent, comment elles se remplacent; comment elles réalisent et maintiennent le plan morphologique suivant lequel se perpétuent les formes corporelles ? quelles forces président à la circulation du sang, à l'innervation ? de quelle manière s'accomplissent nos mouvements les plus simples ? Y a-t-il rien de plus merveilleux que les procédés si ingénieusement adaptés à chaque cas particulier, par lequel l'organisme répare ses blessures accidentelles ou entre en lutte contre les infiniment petits qui cherchent à l'envahir ? Cela ne se fait pas mécaniquement, mais intelligemment.

« Cette force intelligente quelle est-elle et qu'est-ce que la vie ? Le plus ignorant des hommes met en mouvement toutes ses puissances sans savoir ce qu'il fait et comment il le fait.

« L'âme d'un infirme ou d'un malade que la raison n'éclaire plus, préside à toutes ses fonctions aussi correctement que l'âme du plus savant physiologiste. »

Faut-il conclure de cette action de l'âme et de l'imagination dans les profondeurs de notre organisme que nous ne connaissons pas les forces de la nature et que nous ne saurons jamais si tel fait, telle guérison, telle perturbation organique est l'œuvre de la nature ou l'œuvre de Dieu ? Non.

II

Assurément nous ne connaissons pas toutes les forces de la nature, mais nous savons qu'il y a des phénomènes phy-

siques que la nature ne produit pas et qu'elle ne peut pas produire. Cela suffit.

J'examine, en ce moment, l'influence physique de l'imagination et de l'âme sur le corps humain, je constate que cette action s'exerce en conformité avec les lois de la nature, et pour permettre à l'homme d'atteindre sa fin naturelle. Ainsi nous avons un appareil optique qui nous permet de voir les corps, les couleurs. Nous avons un appareil auditif qui nous permet d'entendre les sons ; nous avons aussi les appareils de la sensibilité, du mouvement, de la circulation du sang, de l'innervation, etc. A l'état normal, et dans les conditions ordinaires, l'âme entretient le fonctionnement de ces appareils, et elle nous permet de vivre jusqu'au jour où nos organes fatigués, usés, incapables de se renouveler, ne peuvent plus obéir au commandement de l'âme, à l'idée directrice de la vie.

Cette action intelligente et vitale de l'âme ne m'étonne pas, elle est conforme aux lois de la nature ; je dois voir par les yeux, entendre par les oreilles, sentir par l'odorat. En conservant la vie de ces organes et de ces appareils, l'âme remplit les fonctions qui font partie de ma nature elle atteint la fin temporelle pour laquelle je suis fait.

C'est un champ très vaste ouvert à l'activité de l'âme et aux impulsions de l'imagination.

J'attribuerai donc à l'âme, sans hésitation, tous les phénomènes réguliers conscients ou inconscients, qui constituent la vie ordinaire de mon corps.

Mais je n'aurai jamais la pensée d'attribuer à l'imagination ou à la suggestion la résurrection d'un mort, la création d'une substance, la guérison d'un aveugle-né, la restauration instantanée d'un membre ou d'un organe, la guérison instantanée d'un tuberculeux ou d'un cancéreux.

Je ne connais pas, j'en conviens, toutes les lois de la nature, mais j'en connais un certain nombre qui sont inviolables pour les forces créées, et si ces lois sont violées, j'affirme l'intervention d'une cause supérieure aux causes créées.

Le mort ne voit pas, ne sent pas, n'entend pas ; il ne reçoit pas de suggestion, il n'obéit plus à l'imagination. Si je vois ce

cadavre infect se lever, comme Lazare, au commandement de Jésus-Christ, et vivre avec nous, comme nous, il faut bien se rendre à l'évidence et s'incliner devant le surnaturel. Je n'ai pas besoin de connaître tous les secrets de la physiologie pour me prononcer sur ce cas particulier.

Voici un aveugle de naissance, il est privé de l'organe de la vue. Instantanément, au commandement du Sauveur, l'organe se forme, vit, et l'aveugle voit. Croyez-vous que j'ai besoin de connaître toutes les lois de l'optique pour constater cette guérison, pour y reconnaître une intervention qui dépasse les forces de la nature et toute la puissance de l'imagination ?

« Il est difficile, écrit un savant catholique allemand, de préciser jusqu'où va la puissance de l'imagination sur le corps, mais nous pouvons affirmer hardiment qu'elle ne peut en aucun cas rendre la vue aux aveugles, ni l'ouïe aux sourds. Nous ignorons à quel degré de perfection l'industrie pourra amener les moyens de se mouvoir sur la terre, sur l'eau, ou dans les airs, cependant, nous savons pertinemment que personne ne peut marcher sur les eaux, apaiser d'un mot la tempête, entrer dans un appartement les portes fermées, s'élever au ciel.

« Nous ne savons pas combien de temps quelqu'un peut rester dans une mort apparente, mais nous sommes assurés que le mort ne revient pas à la vie par des moyens naturels.

« Si nous n'étions pas certains de ces faits, tout droit, toute propriété, toute famille seraient impossibles. Quelqu'un qui aurait le secret de ces prétendues forces naturelles supérieures serait le maître du sort de tous les autres hommes.

« Accepter ces faits extraordinaires tels qu'ils se sont passés, les reconnaître pour historiques, mais les attribuer à une connaissance exceptionnelle des forces secrètes de la nature, c'est supposer un miracle non moins grand que ceux qu'il s'agit d'expliquer.

« Il restera toujours à dire comment une science si singulière, si unique en son genre, s'est rencontrée une fois dans le monde pour n'y plus reparaitre (1). »

(1) Franz Hettinger, *Apologie du Christianisme*, tom. II, p. 186.

Nous voilà donc en possession de quelques principes qui doivent nous guider dans l'étude de cette question et qui nous permettent de nous acheminer vers la vérité.

Je n'ai pas besoin de connaître toutes les forces et toutes les lois de la nature pour constater la réalité d'un miracle ou l'impuissance de l'imagination, il me suffit de connaître clairement et avec certitude certaines forces et certaines lois que tout le monde connaît, d'ailleurs, comme moi, et de constater que le miracle est l'œuvre d'une cause supérieure à ces forces et à ces lois.

L'ordre physique, moral et social est fondé sur l'existence de ces lois que tout le monde connaît d'une manière instinctive, ou d'une manière scientifique; si ces lois n'existaient pas, l'esprit humain serait condamné au scepticisme et l'univers à l'anarchie. L'imagination, comme toutes nos facultés, comme toutes les forces de la nature, a des limites qu'elle ne peut pas franchir, et des lois qu'elle doit respecter.

Quand je veux constater qu'un phénomène est miraculeux, qu'il n'est pas l'œuvre de l'imagination, qu'il faut l'attribuer à une cause supérieure aux causes naturelles, à des lois supérieures aux lois ordinaires et naturelles, l'expérience particulière et générale me suffit dans bien des cas. Je n'ai pas besoin d'approfondir les sciences pour savoir que, si d'un coup d'épée je détache l'oreille d'un homme, il ne me suffira pas de prendre cette oreille, de l'approcher de la tête pour lui rendre sa place, sa solidité et sa fonction.

Il ne faut donc pas vous effrayer d'une objection devenue banale et qui s'évanouit quand on la regarde avec attention. Tous les progrès des sciences, si rapides et si vastes qu'on les suppose, ne nous empêcheront pas de reconnaître qu'il existe une cause supérieure aux causes ordinaires, connues de la nature, et que cette cause supérieure produit des effets supérieurs aux effets ordinaires, connus de l'univers.

III

Tantôt le phénomène miraculeux qui frappe notre attention se produit avec un tel éclat qu'il est impossible de ne pas reconnaître que nous sommes en présence d'un phénomène surnaturel et que Dieu nous donne un témoignage de sa miséricorde et de sa puissance : l'intervention de la Cause supérieure est évidente, elle défie la contradiction. Tels sont les miracles évangéliques qui servent de fondement à la religion révélée.

D'autres fois, nous nous trouvons en présence d'un phénomène extraordinaire dont l'origine est douteuse. Est-il l'œuvre de Dieu, est-il l'œuvre d'une cause encore inconnue de la nature ? Il est difficile de se prononcer. La guérison de tel malade est peut-être l'œuvre de Dieu ; elle est aussi, peut-être, l'œuvre de la nature, de la suggestion, de l'imagination. Le théologien et le physiologiste observent cette guérison, ils tentent d'en préciser la nature, l'évolution, les conséquences, et, malgré leurs efforts, le cas reste douteux, et d'une probabilité difficile à déterminer.

Dans le doute, l'Église ne se prononce pas ; ses théologiens et ses examinateurs s'abstiennent de se prononcer ; ils ajournent ou réservent leur décision. C'est ainsi qu'ils procèdent dans les procès de la canonisation des saints. Imitons leur sagesse et rappelons-nous ce sage conseil de la théologie et de la science :

« Dans le doute si un phénomène doit être considéré comme magique, le préjugé doit toujours être en faveur de l'explication naturelle, et il faut tenir un fait pour naturel tant que le contraire n'est pas démontré. Agir autrement, c'est ouvrir la porte à toutes les extravagances des procès de sorcellerie, et suivre une opinion qui devient coupable, parce qu'en beaucoup de circonstances, elle peut nuire à la considération du prochain et à la gloire de Dieu (1). »

Il est, enfin, des cas où le phénomène physique que l'on

(1) Ferraris, *Prompta Bibliot.*, — *Superstitio*, n° 59. — *Dictionnaire encyclopédique de la théologie*, t. XIX, p. 402.

est tenté de considérer comme miraculeux, est, cependant, et manifestement pour un homme de science, l'œuvre des forces de la nature. Notre surprise révèle notre ignorance : les esprits faibles cèdent facilement à la tentation de voir le miracle où il n'est pas, et de faire intervenir des causes occultes pour expliquer des phénomènes qu'ils ne comprennent pas. Il ne faut sacrifier ni la foi ni la science ; il est sage de se défier des esprits faibles et des esprits forts.

IV

En dehors des phénomènes physiques qui sont manifestement ou préternaturels ou naturels, il s'en trouve un grand nombre dont l'observation et le discernement exigent une grande sagacité et des règles de conduite fondées sur une longue expérience. Nous trouvons ces règles ou critères dans le grand ouvrage de Benoît XIV sur la canonisation des saints. Ils sont la lumière des congrégations romaines, et ils témoignent de la perspicacité, de la sagesse et de l'étendue d'esprit du pape célèbre qui les a déterminés.

Tout d'abord, Benoît XIV conseille aux théologiens de ne pas attacher une grande importance à certaines paralysies et maladies du système nerveux dont la guérison peut être l'effet de l'imagination, de la nature ou de l'art médical : il rappelle de nombreux cas de paralysie qu'une violente émotion a guéris ; il signale les surprises de l'hystérie et les pièges des femmes nerveuses ; il indique enfin les limites que l'imagination ne peut franchir. Il éclaire ces vastes et ténébreuses questions.

Voici les guérisons que vous ne devez pas attribuer à l'imagination, et qui réclament, selon Benoît XIV, une explication préternaturelle :

Quand les infirmités dont on constate la guérison sont considérables, dangereuses, invétérées qu'elles résistent ordinairement à l'action des médicaments, qu'elles sont ou incurables, ou difficiles à guérir. Quand la maladie disparaît, avant la période de déclin et qu'il n'est pas permis d'en espérer la

-guérison à brève échéance. Quand la maladie n'a pas été soumise à des remèdes et à un traitement qui justifierait peut-être la guérison. Quand la convalescence, au lieu d'être lente, évolutive, subordonnée à l'action du temps, comme on le voit généralement dans les opérations de la nature, est, au contraire, parfaite, rapide, instantanée. Quand cette guérison instantanée ne se produit pas à la suite d'une crise naturelle, hémorragie, évacuation, attaque de nerfs, et qu'elle n'est jamais suivie de rechute et de récidue.

Ailleurs, ce grand pape, cité par le Dr Hélot, déclare qu'on ne doit pas ranger parmi les miracles, les faits dont la cause est ignorée, *s'il y a la moindre raison de supposer qu'ils pourraient être l'effet de l'imagination*. Même lorsque les humeurs, le sang, les tissus, les os sont atteints ou altérés, il admet que l'imagination peut agir, mais lentement, superficiellement et passagèrement, et il recommande de ne pas précipiter son jugement.

Nous arrivons ainsi à constater les limites de l'imagination dans la guérison des maladies et dans l'enceinte du corps humain. L'imagination se conforme nécessairement dans son action aux lois générales de la nature, elle ne peut pas produire instantanément, complètement et sans récidue la guérison d'une maladie grave qui exige la régénération des tissus : la nature ne fait jamais cette réparation définitive et instantanée, il lui faut le temps et la persévérance dans la suggestion.

Mais n'oublions pas que Dieu intervient quelquefois d'une manière aussi miséricordieuse et moins éclatante dans des guérisons qui ne sont pas au-dessus des forces de la nature. Il récompense une prière ardente, il écoute la supplication d'un malade, il se laisse toucher par les larmes des parents et il assure l'efficacité du remède que les hommes ont choisi. Quelle vérité et quelle sagesse dans cette déclaration d'un illustre médecin, Ambroise Paré : Je le soignai, Dieu le guérit !

Élie MÉRIC.

LA BAGUETTE DIVINATOIRE

Dans quatre numéros, au cours de l'année dernière, le *Cosmos*, dans une série d'articles, a entretenu ses lecteurs sur les propriétés de la baguette divinatoire. Je les ai parcourus avec un intérêt d'autant plus vif que je vis côte à côte avec l'un des favorisés du don de la *baguette* et du *pendule*.

Je croyais, en outre, que des articles postérieurs complèteraient la série, car le sujet me paraissait encore susceptible d'amples développements, mais ne les voyant poindre en aucun lieu de l'horizon, je me permets d'offrir à M. Albert de Rochas quelques aperçus dont plusieurs sont peut-être inédits.

I

Le *sourcier* que j'ai signalé plus haut, et qui ne me semble pas vulgaire, est convaincu, comme MM. de Prel et Chevalier, que le phénomène de la baguette est le résultat d'une action fluidique ayant une connexion intime avec les phénomènes électro-magnétiques. Mais ses expériences l'inscrivent en faux contre la théorie suivante : à savoir que le fluide psychique, pour ce qui concerne l'eau, provient de l'électricité développée dans le sol par le mouvement du liquide, ou mieux par son frottement contre les corps souterrains.

En effet, il se trouve aussi bien influencé au-dessus d'une eau dormante qu'au-dessus d'une eau courante. La baguette, en d'autres termes, tourne aussi facilement au-dessus d'un baquet d'eau qu'au-dessus d'une rivière ; aussi facilement au-dessus d'une eau isolée (de l'eau dans un verre, par exemple) qu'au-dessus d'une fontaine. L'unique condition de l'influence est que les pieds de l'expérimentateur, au moins le *pied gau-*

che, soient en contact direct avec le sol : s'il chausse des caoutchoucs, par exemple, il pourrait traverser un Niagara sans ressentir la moindre influence.

J'ai, à dessein, souligné l'expression *pied gauche*, car l'article du *Cosmos*, n° 809, II, relate qu'un certain M. de Tristan assurait qu'il suffit au sourcier en exercice de laisser le *pied droit* en contact avec le sol. C'est peut-être une singularité de circulation du fluide chez le personnage dont je vous entretiens et que je vous demande la permission d'introduire.

II

Le *médium* que je vous présente (toute question de spiritisme à part) n'est plus un jeune homme, car il a vu plus de soixante hivers et le frimas des saisons lui a couvert le chef d'une neige abondante. Il n'est pas non plus de ceux qui acceptent naïvement les contes de bonnes femmes : dès que ses dix-huit ans sonnèrent, il devint professeur et, depuis lors, il a assumé la charge de supérieur à plusieurs titres. J'ajouterai aussi que la propriété divinatoire qu'il possède ne provient pas d'une puissance occulte nuisible, car maintes fois, dans ses expériences, il s'est mis pieusement en garde contre les pièges des génies malfaisants. D'ailleurs, pour qui le connaît, sa vie sérieuse de religieux écarte immédiatement les soupçons qui pourraient pousser dans l'esprit de gens timorés ou craintifs.

Ceci dit, nous exposerons comment notre sourcier, que nous désignerons par le dénominatif de Fr. F..., a constaté en lui des propriétés hydrosopiques : puis nous raconterons comment il les a cultivées et utilisées.

III

Il y a quelque vingt-cinq ans, le Fr. F... se trouvait incidemment en compagnie d'un sourcier au moment où celui-ci cherchait la direction d'une source et en mesurait la profon-

deur au moyen d'un pendule. Ce pendule, c'était une montre suspendue à l'extrémité d'une chaîne métallique. De spectateur, le Fr. F... voulut devenir acteur et conséquemment il livra sa montre à l'action du fluide mystérieux. La montre oscilla, avec peu d'amplitude, il est vrai, mais elle oscilla. Le Fr. F... retint en outre l'avis que lui donna son *patron* en lui disant que le *don du pendule* s'accroissait rapidement avec l'exercice.

Peu de temps après l'incident ci-dessus rapporté, par suite d'un rapport assez singulier, on eut besoin de creuser un puits dans la propriété où se trouvait le domicile du Fr. F... Pour ce faire, un sourcier fut mandé et ce sourcier était un hydropathe renommé dans tout le pays. Naturellement, le Fr. F..., dont le génie hydroscopique était en éveil, se rendit aux expériences du maître et essaya de les contrôler avec sa montre. C'était en outre la première fois qu'il assistait à une séance de *baguette divinatoire*, et, logiquement, il se dit : Puisque j'ai le don du pendule, pourquoi n'aurais-je pas celui de la baguette ?

Il l'avait en effet, car saisissant, d'après la façon consacrée, les deux branches de la fourche magique, il sentit, au-dessus de la source, l'instrument frémir entre ses doigts et s'animer d'un mouvement rotatoire.

Ajoutons, pour être exact, que le médium ne déterminait alors, dans la baguette aussi bien que dans le pendule, qu'un faible mouvement.

Le Fr. F..., durant plusieurs années consécutives, n'osa se fier suffisamment aux propriétés hydroscopiques qu'il possédait pour en faire bénéficier le public, mais, dans ses moments de loisir, il se livrait à de fréquents exercices d'expérimentation. Comme on le lui avait dit, son fluide actif s'accrut en énergie. Il dispose aujourd'hui de ce fluide à un degré tel qu'au-dessus d'une cuvette d'eau la baguette tourne avec rage entre ses mains et le pendule se lance de manière à atteindre presque l'horizontale.

Enfin, après plusieurs tentatives timides couronnées, de succès, le Fr. F... s'est tenu sur une réserve moins discrète. sa réputation de *sourcier* a reculé ses limites, et sa clientèle a

si bien grossi que, dans le cours des années 1899 et 1900, il a découvert plus d'une centaine de sources.

Rendons, en plus, hommage à la vérité, et disons que les renseignements fournis par notre hydroscope à ses clients sont exacts et complets. Voici d'ailleurs, son procédé d'expérimentation.

IV

Arrivé sur un terrain où il se propose de trouver une source, le Fr. F... examine en premier lieu les accidents du terrain et fouille l'horizon pour obtenir des notions indicatrices sur la circulation des eaux souterraines. Ces préliminaires possèdent de l'importance, car ils permettront souvent à l'opérateur de découvrir le point de croisement de deux sources à des profondeurs variables.

Notons que ces données qui, pour le Fr. F..., sont le fruit d'études spéciales sur l'hydrographie souterraine, manquent à la plupart des vulgaires hydroscopes.

La carte mentale du lieu étant dressée, le Fr. F..., baguette fourchue en main, sonde le terrain en tous sens. Si, sous le sol qu'il arpente à pas comptés, se trouve de l'eau, du métal ou toute autre substance influente, la baguette s'anime et tourne en décrivant un double cône.

Il reste à distinguer le corps influent. Est-ce une nappe d'eau? Est-ce une eau courante? Est-ce du métal? Le pendule vient en aide à la baguette pour éclaircir le mystère.

L'opérateur le suspend au-dessus du lieu intéressant indiqué par la rotation de la baguette.

1^o *Il s'agite, et, dans son mouvement, décrit un cône droit, dont l'angle a plus ou moins d'amplitude* : on se trouve en présence d'une nappe d'eau ou d'un bloc de matière solide influente. Il n'y a pas, en général, lieu de s'arrêter.

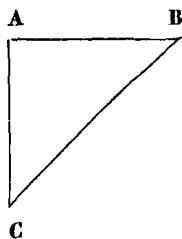
2^o *Il oscille comme un pendule ordinaire* : c'est sans doute un cours d'eau souterrain, dont il précise la direction. Il est facile de vérifier le résultat en retrouvant, plus loin, l'eau dans le sens indiqué.

L'existence de la source étant constatée, il reste à en calculer la profondeur et en apprécier le débit.

C'est encore le pendule qui, par ses oscillations, marquera la profondeur. L'opérateur, parti de l'un des points d'une verticale à la source et marchant, pendule en main perpendiculairement à cette dernière, sent son pendule s'arrêter au moment où la longueur AB égale la profondeur AC.

Cette règle empirique, si simple, a été maintes fois vérifiée par le Fr. F...

On voit que la source, le point où sa verticale perce le sol, et le lieu où les oscillations, du pendule cessent, sont les sommets d'un triangle rectangle isocèle.



La profondeur se trouvant établie, l'hydroscopie déduit l'intensité du débit en se basant sur cette profondeur et sur l'amplitude des oscillations pendulaires.

Avant de clore cet article déjà long, quoique incomplet, disons que l'art de découvrir les sources semble s'être dépouillé, avec le Fr. F..., de l'enveloppe nuageuse qui l'enveloppait, car le mode d'opération de cet hydroscopie est précis et constant.

Si l'on admet, ce qui n'est pas une vaine hypothèse, qu'un nombre assez considérable de personnes possèdent le don de la baguette ou du pendule, n'arriverait-on pas facilement, par l'exercice et la méthode, à former de bons sourciers? Quelle bonne fortune pour les contrées où règne une disette d'eau continuelle ou périodique!

Ajoutons, en terminant, que le Fr. F... rejette l'autosuggestion tant personnelle qu'étrangère. Qu'il le veuille ou non, lorsqu'il se trouve dans les conditions normales d'expérience, le pendule s'agit et la baguette tourne entre ses doigts.

(Cosmos.)

F. M. S.,
ancien professeur.

LA PSYCHO-PHYSIOLOGIE

La physiologie a tenté d'envahir le domaine de la psychologie. Ces deux sciences ont des points de contact et des limites respectives. A leurs frontières est une zone qui constitue la psycho-physiologie. Les phénomènes conscients du composé humain doivent être étudiés sous leurs deux faces : psychologique par l'introspection, physiologique par l'observation scientifique et l'expérimentation.

Comme le fait remarquer Van Biervliet (1), une sensation, une émotion, comme fait conscient interne, échappe aux déterminations précises; comme modification organique externe, elle est mesurable.

M. Wundt est le fondateur de la psycho-physiologie. Il fit de nombreux élèves d'abord en Allemagne, puis aux États-Unis, et, aujourd'hui, on compte plus de cent laboratoires de psycho-physiologie répandus dans le monde entier.

Depuis les temps les plus reculés, les médecins ont constaté une corrélation entre certains troubles intellectuels et des altérations organiques.

Voici ce qu'écrivait déjà Pline le naturaliste à propos des amnésies : « Rien n'est plus fragile que la mémoire de l'homme; les maladies, les chutes, une simple frayeur l'altèrent, soit complètement, soit partiellement. Un homme frappé d'une pierre n'oublie que les lettres, un homme tombé d'un toit très élevé ne reconnaissait plus ni sa mère, ni ses parents; une maladie enlève à un autre le souvenir de ses esclaves. L'orateur Messala Corvinus oublia son propre nom. »

Mais, à un moment donné, l'école matérialiste voulut conclure de ces constatations devenues plus nombreuses que tous les phénomènes intellectuels devaient être étudiés uni-

(1) *L'évolution de la psychologie*, in *Revue des questions scientifiques* de juillet 1901.

quement au point de vue physiologique et même physique. Une certaine réaction se produisit contre ces études.

L'étude des conditions de certains phénomènes n'implique pas la négation de leur causes et de leurs substratum. Ce n'est pas nier l'immortalité de l'âme, ni contester l'existence de la volonté et du libre arbitre que d'étudier les conditions dans lesquelles se produisent la sensation ou les diverses modalités de la mémoire.

Dans une étude sur l'évolution de la psychologie, M. J. Van Biervliet le faisait remarquer. Étudions avec lui quelques-uns des problèmes de la psycho-physiologie.

D'une manière générale la sensation croît avec l'intensité de l'excitation.

Prenez un sujet, il ferme les yeux, et vous lui déposez sur la main un poids de 1 kilogramme; si vous remplacez ce poids par un de 2 kilogrammes, il sentira qu'il est beaucoup plus lourd, mais cependant, il ne lui semblera pas peser le double. Pour qu'il ait la sensation que le poids est double, il faut ajouter le kilogramme plus une fraction. Supposons qu'après tâtonnements on ait constaté que cette fraction supplémentaire est de 20 grammes pour un sujet donné. Pour produire la sensation d'intensité exactement double, il a fallu à un deuxième kilogramme ajouter après tâtonnements 20 gr. Le rapport entre le grand poids ajouté 1 kilogramme et le faible poids additionnel est $20/1000$ de gramme ou $1/50$. Cette fraction est une constante. C'est-à-dire que si vous voulez produire chez moi une sensation de poids triple de celle que l'on obtient en plaçant sur la main 1 kilogramme, il ne faudra plus tâtonner. Vous ajouterez tout simplement au kilogramme initial 2 nouveaux kilogrammes plus $1/50$ de 2 kilogrammes, soit 40 grammes.

Fechner croyait que cette fraction constante que nous avons admise de $1/50$ est la même chez tous les hommes et pour toutes les espèces de sensations. La sensation, disait-il, croît comme le logarithme de l'excitation.

Cette loi n'est pas exacte. La valeur est variable suivant les sujets et suivant leur degré d'entraînement. A l'heure qu'il est, elle peut se formuler à peu près comme ceci : « Le rap-

port entre la stimulation additionnelle et la stimulation principale est fixe pour un sujet, un organe des sens déterminé et à un moment donné. »

On peut dire cependant que le rapport entre la plus faible stimulation additionnelle perceptible et la stimulation principale est d'une manière générale et constante plus petit chez tel sujet que chez tel autre, surtout pour certains organes sensoriels. Certaines personnes ont l'oreille plus fine et perçoivent mieux les différences des sons, même leurs différences d'intensité; d'autres ont le sens du toucher plus affiné. Et cette finesse congénitale développée par un long usage demeure à peu près fixe, elle n'augmente plus d'une façon sensible. Le rapport entre la stimulation la plus faible perceptible et la stimulation principale est pratiquement une fraction constante chez certaines personnes pour certains organes des sens. Mais nous sommes loin d'une loi générale, d'un rapport fixe constant pour tous les hommes et toutes les sensations!

La psycho-physiologie de Wundt est basée sur des faits plus précis et mieux observés.

Elle a donné lieu à des travaux très importants sur la détermination du temps de réaction sur les phénomènes de la mémoire. Les études sur l'hypnotisme en dérivent. Les travaux de Ribot, de Van Biervliet, ceux de Charcot, ceux plus récents de Janet sur l'automatisme psychologique, entrepris avec des tendances philosophiques, très diverses, ont amené des résultats féconds.

Il serait absurde de nier des faits expérimentaux démontrés. Les hypothèses qu'on édifie à leur sujet n'ont qu'une importance relative. La psycho-physiologie restant dans son domaine a fait faire à nos connaissances d'importants progrès.

(Cosmos.)

LES DONN SURNATURELS

DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

IX. — Les Montanistes et Tertullien

La suite de notre étude sur les charismes ou dons surnaturels de l'Esprit-Saint nous amène à faire quelques recherches sur le montanisme, qui, éclos au second siècle de l'ère chrétienne, fut un essai de contrefaçon diabolique de ces phénomènes extraordinaires.

Le propre de l'esprit mauvais, du diable, est de chercher à s'insinuer dans les œuvres de Dieu, dans le but de les fausser, d'en dénaturer le sens. Tertullien l'a nommé le grand faussaire, *interpolator sæculi*. Aucune qualification ne lui convient mieux.

Aussitôt que le christianisme parut dans le monde, l'esprit du mensonge s'appliqua à le parodier. Parallèlement à Notre-Seigneur, il suscita un faiseur de prestiges, le pythagoricien Apollonius de Tyane. Le P. de Bonniot, dans son livre sur *le miracle*, a consacré une longue étude à ce personnage; nous n'avons pas à la refaire. Il n'a pas de peine à démontrer que le récit de la vie d'Apollonius est une légende inepte, qui ne tient pas debout devant la critique la plus complaisante: que les prestiges qui lui sont attribués sont mêlés à des circonstances absurdes, et d'ailleurs pour la plupart trouvent leur explication dans une habile jonglerie. Voilà l'homme, pétri de vanité ridicule, que certains auteurs osent comparer et opposer au Sauveur du monde.

En face de saint Pierre se dresse Simon le Magicien, énigmatique et tortueux personnage qui nous est connu par les Actes des Apôtres, et dont la venue à Rome est aujourd'hui révoquée en doute. Quoi qu'il en soit de cette question histo-

rique, on ne peut guère contester que Simon le Magicien ne soit le patriarche du gnosticisme. Les prodiges, que les anciens auteurs mettent sur son compte, n'ont aucune analogie avec les miracles de Notre-Seigneur. D'après Abdias, « il pouvait voler dans les airs, s'entourer de flammes, animer les statues, changer les pierres en pain. » C'est bien là le type des prestiges diaboliques : ostentation, parade, et souvent supercherie. Quel contraste avec les miracles du Sauveur, qui, dit Bossuet, étaient tous des miracles de bonté !

Apollonius de Tyane vécut complètement en dehors du christianisme ; Simon le Magicien entre un moment dans l'Église, mais il en sort aussitôt. Voici une secte d'erreur qui se produit au sein de la société chrétienne, qui prétend y rester, qui y propage un faux mysticisme : c'est le montanisme dont nous allons parler.

Montan, le fondateur de cette secte, d'après un vieil auteur cité par Eusèbe, était de ces néophytes dont se défiait saint Paul, qui, à peine entrés dans l'Église, veulent y dominer et ambitionnent l'épiscopat : déçu dans ses prétentions, outré de dépit, il donna entrée dans son cœur à l'esprit mauvais : et celui-ci, après l'avoir possédé invisiblement, se mit tout à coup à l'agiter par des transports et par une sorte de fureur religieuse. (Eus., lib. V, c. xvi.) C'était, selon toute probabilité, vers le milieu du second siècle. (Duguet, *Dissert.* vi, 1.)

Montan habitait la Phrygie, province fort peu lettrée ; et sa culture d'esprit paraît avoir été très mince. Il séduisit deux femmes exaltées, Prisca ou Priscille et Maximille, qu'il arracha à leurs foyers et qu'il promena dans le monde. C'est escorté de ces deux prophétesses, comme Simon le Magicien l'était de son Hélène, qu'il prétendit réformer le christianisme, et inaugurer le règne du Saint-Esprit. Singulière entrée en scène pour un réformateur ! On ne s'expliquerait pas que Montan ait jamais pu se créer un parti, si l'on ne savait à quel point l'exaltation pseudo-mystique est contagieuse.

Saint Épiphane a consigné dans son catalogue des hérésies quelques détails intéressants sur les agissements de Montan. Dans sa folle manie des grandeurs, il s'intitulait patriarche de Pépuse, petite bourgade de Phrygie ; il disait que la Jérusalem

céleste avait pris contact, à Pépuse même, avec le monde sublunaire; on accourait là de tous côtés pour se faire initier à des mystères, on attendait d'un jour à l'autre le glorieux avènement de Jésus-Christ. Dans l'enceinte de l'église montaniste, sept vierges faisaient tout à coup leur entrée, en habits blancs, avec des torches à la main: elles s'agitaient comme des bacchantes, rendaient des oracles et par leurs sanglots convulsifs provoquaient les sanglots de toute l'assistance. Qui ne reconnaît là une mise en scène démoniaque? M. Renan, qui étudia le montanisme (1), dit qu'il s'y mêla un élément *orgiastique* et *corybantique* propre au pays. Le fait est que les populations phrygiennes en furent tellement éprises et fanatisées, que, bien des années après Montan, alors que Pépuse était devenue un monceau de ruines, elles s'y rendaient encore en foule, au témoignage de saint Épiphane, afin d'y épier le moment de la venue ou *parusie* du Souverain Juge des vivants et des morts. (Epiph., *Hoer.*, 48, 49.)

Cette éruption de faux mysticisme, mêlée d'étranges phénomènes, attira l'attention des grands évêques du second siècle. Ils n'eurent pas de peine à reconnaître le caractère satanique de ces agitations désordonnées et troublantes. Montan se posait en prophète, et faisait mépris de l'autorité de l'Église: il fut excommunié.

Quel prophète était-il? Saint Épiphane nous a conservé quelques-uns de ses dires, qui sont absurdes. « L'homme est une lyre, disait-il, moi je vole comme l'archet... Je suis le Seigneur Dieu, répandu comme une lumière dans l'intelligence humaine. » De son côté, Maximille s'exclamait: « On me traque comme un loup, mais je suis esprit, verbe et puissance. »

Les prophéties de ces illuminés furent facilement reconnues fautives. Montan assurait que le Seigneur lui-même lui avait notifié son très prochain avènement. Maximille se donnait comme la prophétesse avant-courrière de la fin du monde. Saint Épiphane remarque avec beaucoup de justesse que les allures de Montan et de ses adeptes dénotaient une inspiration

(1) E. Renan, *Les Crises du Christianisme naissant*. (Revue des Deux-Mondes, 13 février 1881.)

satanique; ils entraient en un délire qui troublait leur raison et les transformait en énergumènes. Et même ils se glorifiaient de ce délire : Tertullien, qui prostitua son beau génie aux rêveries montanistes, déclare que, dans l'extase, on ne sait ce que l'on voit, ce que l'on dit, ce que l'on fait. (Tert., *Contra Marc.*, lib. IV, c. xxii.) Or, c'est précisément le contraire qui est vrai : le véritable prophète se possède sous le coup de l'inspiration la plus véhémence, il a très nettement conscience et de ce qu'il voit et de ce qu'il dit. (Epiph., *loco citato.*)

Quelques auteurs ont pensé que, dans la secte, seuls Montan et ses deux prophétesses étaient agités de fureurs mystagogiques. Nous estimons, comme plus vraisemblable, que leur délire devait se communiquer, dans une mesure plus ou moins grande, à leurs adeptes. L'impression qui se dégage des détails donnés par saint Épiphane, est que les assemblées montanistes se rapprochaient des orgies dyonisiques du paganisme; nous ne voulons pas dire toutefois qu'elles aient violé ouvertement les lois de la décence, aucun document ne nous le donne à entendre.

C'est vraiment un problème que le montanisme, en dépit de sa grossièreté native, de son goût de terroir, ait pu s'étendre et s'implanter dans les régions les plus éloignées de son lieu d'origine. Nous le voyons en effet qui traverse les mers, qui tente de surprendre la bonne foi de l'Église romaine (1), qui se fait d'assez nombreux prosélytes dans la célèbre Église d'Afrique, notamment Tertullien.

Eusèbe tente d'expliquer comme il suit cette propagation réellement surprenante. « Les fréquentes et étonnantes manifestations du Don divin qui avaient lieu jusqu'alors dans les diverses églises, furent cause, dit-il, que plusieurs crurent que Montan était un vrai prophète. » (*Hist., ecc.*, lib. V, c. iii.) Ainsi cette diffusion se rattacherait à la permanence des charismes du Saint-Esprit dans l'Église au second siècle. Comme on voyait surgir des prophètes au sein des assemblées chrétiennes-

(1) Tertullien, dans son *livre contre Praxéas*, raconte que l'évêque de Rome était sur le point d'admettre à sa communion Montan et ses adeptes, quand Praxéas intervint et obtint du pape que les lettres de communion qui étaient préparées ne fussent pas envoyées. Tertullien s'indigne pour ce fait contre Praxéas.

nes, on fut moins en défiance contre cette explosion de prophétisme qui caractérisait le secte de Montan.

Cela toutefois ne rend pas raison de sa pénétration jusqu'en des contrées fort éloignées. M. Renan, dans ses « Crises du Christianisme naissant », attribua l'expansion du montanisme à un vague besoin qui se faisait sentir un peu partout de revenir au Christianisme primitif. « Il y avait, dit-il, quelque chose de peu conséquent dans l'espèce de quiétude où s'endormait l'Église (au deuxième siècle), dans cette morale tranquille à laquelle se réduisait de plus en plus l'œuvre de Jésus. On négligeait les prédictions précises du fondateur sur la fin du monde présent... l'apparition prochaine dans les nues était presque oubliée. Le désir du martyre, le goût du célibat, suite d'une telle croyance, s'affaiblissaient. On acceptait des relations avec un monde impur condamné à bientôt finir, on pactisait avec la persécution et on cherchait à y échapper à prix d'argent. Il était inévitable que les idées, qui avaient formé le fond du Christianisme naissant, reparussent de temps en temps, au milieu de cet affaissement général, avec ce qu'elles avaient de sévère et d'effrayant (1). »

Cette analyse ne manque pas de finesse, et néanmoins elle glisse à côté de la vérité : confond l'occasion avec la cause. Qu'il y ait eu au milieu du deuxième siècle un affaiblissement de la foi primitive, et par suite un affaissement des caractères, nous le savons par les auteurs contemporains. Que l'esprit d'erreur ait pris occasion de cet état de relâchement pour forger le montanisme sur un type d'austérité apparente, et pour le lancer dans le monde, nous ne voulons pas y contredire. Mais il faut reconnaître que ce soi-disant retour au Christianisme primitif fut bien tumultueux, et que les élucubrations de Montan n'ont de commun avec la doctrine de saint Paul que la résonnance de certains mots. Bien loin de signaler comme imminente « l'apparition dans les nues », saint Paul écrit aux Thessaloniens pour les prémunir contre les appréhensions d'une fin prochaine du monde. Donc le désir du martyre, le goût du

(1) Renan, *Les Crises du Christianisme naissant*. (*Revue des Deux-Mondes*, 13 février 1881.)

célibat, la fuite d'un monde corrompu, ne dérivait pas de cet apeurement, mais ressortaient de la conception même du Christianisme.

En fait, le montanisme fut une déviation du mouvement par lequel les saints évêques et martyrs du second siècle réagissaient contre le relâchement des mœurs chrétiennes. Son rigorisme outré n'était pas pour en préserver les âmes : il les y portait plutôt par ce besoin de détente qui suit les exaltations inconsidérées.

Il faut dire aussi que le montanisme se modifia en pénétrant dans des Églises instruites et cultivées. Il perdit son goût de terroir et sa grossière excentricité : il se civilisa pour ainsi dire. Autre il apparaît dans la relation de saint Épiphanes, autre dans les écrits de Tertullien. Au contact du puissant Africain, il prit comme un tour dogmatique, et une allure un peu plus correcte, moins dévergondée.

Montan disait, ou tout au moins laissait dire qu'il était comme une incarnation du Saint-Esprit. Tertullien réduit à des proportions plus modestes cette insinuation audacieuse. D'après lui, le Saint-Esprit se serait communiqué à deux reprises : une première fois aux apôtres en qualité d'Esprit-Saint ; une seconde fois à Montan, en qualité de Paraclet. En d'autres termes, Montan aurait reçu une grâce, distincte de la grâce apostolique, et destinée à perfectionner l'Église. Est-il besoin de dire que cette distinction n'a aucun fondement, et que le Saint-Esprit s'est donné aux Apôtres par une effusion complète de lui-même qui ne laisse plus rien à désirer ? — Tous les faux mystiques, à la suite de Montan, ont joué de cette guitare : « Nous sommes les agents du divin Paraclet, les propagateurs du règne du Saint-Esprit ; nous donnons sa perfection ultime à l'évangile, comme l'évangile a consommé le mosaïsme. » L'Église repousse une telle chimère ; elle tient fermement que toutes les grâces dérivent du fonds apostolique, dont elle est la dépositaire, pour se développer selon les lieux et les temps.

Tertullien défendait Montan d'avoir voulu innover dans la foi. En son livre *de Velandis Virginibus*, il s'étend longuement à établir : que celui-là seulement, qui altère la règle de

la foi, peut être qualifié hérétique; que celui qui modifie la discipline, ne mérite pas cette appellation; que Montan s'était borné à ajouter quelques statuts disciplinaires, émanant d'un idéal de perfection plus élevé, aux ordonnances apostoliques; qu'on ne pouvait donc le taxer d'hérésie, « la règle de la foi, proclamait l'indomptable Africain, absolument unique, seule immobile, c'est de croire en un Dieu tout-puissant créateur du monde, en Jésus-Christ son Fils unique, né de la Vierge Marie, crucifié sous Ponce-Pilate, ressuscité le troisième jour, devant venir, grâce à la résurrection de la chair, juger les vivants et les morts. Cette règle demeurant ferme, ce qui regarde la discipline et les usages se prête à la nouveauté de la correction. Or l'immixtion du Paraclet dans l'organisation de l'Église ne vise que la discipline. »

Ainsi raisonnait Tertullien, mais à faux. Car, si la règle de la foi est ferme, la constitution de l'Église l'est aussi. Or le montanisme attentait à la constitution de l'Église. Il y introduisait un élément nouveau qu'elle n'a jamais reconnu, le prophétisme, et lui donnait le pas sur la hiérarchie traditionnelle. Il minait sourdement l'autorité de l'épiscopat. L'innovation était assez grave pour motiver une excommunication.

Les montanistes professaient un souverain mépris pour les catholiques attachés au siège de Rome et à l'épiscopat. Tertullien les appelle dédaigneusement les *psychiques*, alors que lui et ses coreligionnaires sont les *pneumatiques*, c'est-à-dire les hommes de l'esprit par opposition aux hommes de la raison et des sens. On dirait une essence supérieure née du souffle de Montan dans la race humaine, et au sein du peuple chrétien lui-même. Alors que les simples chrétiens végètent dans les ombres de l'animalité, les pneumatiques sont transportés par le Paraclet dans une région toute de lumière et de feu : Évidemment un tel mépris suppose, chez Tertullien et les sectaires montanistes, une conception erronée de l'Église, en outre d'un incommensurable orgueil.

Mais voyons comment les montanistes prétendirent renouveler en l'idéalisant, la discipline de l'Église. En réalité, ils la bouleversaient sur des points considérables.

1) Ils fermaient l'entrée de la pénitence à presque tous les

pécheurs, non seulement aux apostats, aux *tombés* comme on disait alors, mais aux adultères et même aux simples fornicateurs. Ce n'est pas le lieu de discuter les questions, parfois si complexes, relatives à la pénitence publique dans les premiers siècles de l'Église. Il nous suffira de dire que l'Église, malgré des rigueurs nécessaires à certaines époques, a toujours été mère, qu'elle n'a jamais refusé de réconcilier ses enfants, au moins, pour certaines fautes, au lit de mort. Le refus absolu de la pénitence n'a jamais été préconisé que par les hérétiques, les montanistes d'abord, les novatiens au siècle suivant.

2) Ils outraient la discipline du jeûne, qui pourtant n'était pas relâchée dans la primitive Église. Là où l'Église rompait le jeûne à none, soit à trois heures du soir, par exemple dans les assemblées stationales, ils le prolongeaient jusqu'à la tombée de la nuit; là où elle le rompait à vêpres, cinq heures du soir, il leur arrivait souvent de ne prendre aucune nourriture; enfin ils pratiquaient la xérophagie et refusaient à certains jours tout aliment cuit. Tertullien s'emportait, avec une incroyable véhémence, contre ceux qui s'en tenaient à l'usage ecclésiastique. « Je reconnais là, disait-il, la foi des psychiques, toujours encline aux œuvres de la chair : il est dans la nature des choses qu'elle s'en prenne à la discipline des spirituels qui mettent un frein à la gourmandise par l'abstention des aliments, par le retardement des repas et par la xérophagie. On avait beau lui dire : Pratiquez ces austérités si vous êtes porté à le faire, mais laissez chacun libre. Il n'admettait pas cette liberté.

3) Ils condamnaient les secondes noces. Il faut avouer que sur ce point plusieurs Pères usent de paroles fortes; mais enfin, du moment que saint Paul permet expressément les secondes noces, aucun catholique n'osait les blâmer d'une manière absolue. Tertullien n'est pas arrêté par l'autorité de l'Apôtre. Il déclare que saint Paul n'a permis les secondes noces que comme Moïse avait permis le divorce, par une condescendance temporaire et essentiellement révocable; mais que le temps est venu de les supprimer à l'instigation du divin Paraclet. Là-dessus il se déchaîne contre les psychi-

ques, et il s'écrie : Nous autres, spirituels, nous ne reconnaissons qu'un seul mariage, comme nous ne connaissons qu'un seul Dieu.

4) Ils réprouvaient, comme une lâcheté indigne du nom chrétien, la fuite durant les persécutions. On ne saurait croire par quels arguments outrés et invraisemblables Tertullien soutient cette thèse, qu'il faut subir la persécution de front, et attendre de pied ferme le martyre : comme si la force du martyre n'était pas une grâce spéciale, que nul ne saurait présumer d'avoir sans une révélation d'en haut ! Les saints les plus illustres, saint Polycarpe, saint Cyprien, saint Denys d'Alexandrie, plus tard saint Athanase, saint Cyrille de Jérusalem, se sont dérobés au moins pour un temps à leurs persécuteurs ; et ils ont estimé que c'était là simplement suivre le conseil du Sauveur : *Quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre.*

Telles étaient les principales questions disciplinaires, dans lesquelles, au moins du temps de Tertullien, les montanistes affectaient de se cantonner. En fait, ils prétendaient superposer révélation à révélation : ils infirmaient la parole des apôtres et du Sauveur lui-même ; ils limitaient dans l'Église le pouvoir des clefs, ils modifiaient profondément sa constitution par l'intrusion du prophétisme à l'état habituel et permanent.

Les allures puritaines communiquées au montanisme par Tertullien l'empêchèrent-elles de retomber dans les extravagances qui signalèrent son origine ? Aucunement. Tertullien lui-même nous ouvre un jour suggestif sur les assemblées de la secte, et nous est un témoin d'autant plus irrécusable des folies qui s'y débitaient qu'il les fait siennes, et les contresigne avec son fier génie.

« Nous reconnaissons, dit-il, les charismes de l'Esprit-Saint, nous méritons de recevoir la grâce de la prophétie. Il est actuellement parmi nous une sœur qui a reçu en partage le charisme des révélations, elle est ravie en extase dans nos assemblées dominicales et subit les approches de l'esprit, elle converse avec les anges, parfois avec le Seigneur, elle apprend les choses cachées, pénètre le secret des cœurs de

plusieurs, et indique des remèdes à qui lui en fait la demande. Tout lui est matière à vision : la lecture de l'Écriture, le chant des psaumes, les allocutions des docteurs, les demandes des assistants. Un jour nous traitons de la nature de l'âme, tandis que cette sœur était en extase. La cérémonie terminée, le peuple renvoyé (c'est alors qu'elle raconte ce qu'elle a vu, et ces choses-là sont recueillies avec soin pour être ensuite discutées), elle se prit à dire : Entre autres spectacles, l'âme m'a été montrée sous une forme corporelle, non comme un fantôme sans consistance, mais comme un être palpable, quelque chose de mou, de lumineux, d'azuré, à la façon de l'atmosphère, bref comme une forme humaine avec toutes ses parties constitutives. Telle est ma vision. » (*De anima*, ix.) Là-dessus Tertullien, le grave Tertullien, comme dit Bossuet, s'exalte : Voilà bien l'âme, c'est comme un moule interne de l'homme extérieur, une forme ténue et quintessenciée de l'être matériel. Durant le sommeil (continue-t-il), elle agit par elle-même, elle accomplit par les organes qui lui sont propres les mêmes fonctions sensitives et motrices qu'elle exerce dans l'état de veille par les sens et les membres.

Nous avons tenu à rapporter cette vision qui est analogue aux élucubrations des occultistes et spirites contemporains. En entendant le génie de Tertullien bégayer ces rêves de femmes en délire, on est saisi d'une pitié profonde. C'est à ces niaiseries que l'erreur abaisse les plus royales intelligences. Tertullien avait émis cet aphorisme : Nul n'est un sage s'il n'est un fidèle, *nemo sapiens nisi fidelis*. Il faisait la contre-partie de cette vérité d'une manière bien douloureuse à constater.

Parlant et raisonnant ainsi, Tertullien se tenait pour un sage. Il appelait le montanisme « l'ère de la maturité de l'Église (1) ». C'est là le langage de tous les hérétiques.

On sait que sur la fin de sa longue vie il rompit avec les

(1) Tout d'abord, dit-il, paraît une justice rudimentaire; c'est la crainte de Dieu imprimée dans la nature. Par la loi et les prophètes, l'humanité passe à l'enfance; par l'évangile, elle éclate en sève de jeunesse; maintenant grâce au Paraclet, elle se forme à l'âge mûr. (*De vel. virg.*, 1.) — Je n'ai pas honte, dit-il encore, de mon erreur, je suis trop heureux d'être libéré; personne ne rougit du

montanistes. Mais il ne rentra pas dans le sein de l'Église : il fonda, paraît-il, une secte qui s'éteignit obscurément après lui.

Le montanisme avait encore quelques partisans du temps de saint Cyprien. Fermilien, écrivant à ce grand évêque, parle d'une femme qui se disait prophétesse, qui ensorcelait l'esprit des simples au point de les faire marcher pieds nus en plein hiver et de les lancer dans ce périlleux pèlerinage à Jérusalem, qui exerçait les fonctions presbytérales comme prêcher et dire la messe. C'est là, croyons-nous, le dernier document que nous possédions sur le montanisme. Il disparut comme s'éteint généralement l'erreur, à la façon d'une fièvre qui a fait son cours.

(A suivre.)

Dom Bernard MARÉCHAUX.

profit qu'il fait. La science dans le Christ a sa croissance périodiquement déterminée. (*De pudic.*, 1.) — Tout récemment Tolstoï parlait comme Tertullien ; il déclarait ne pas plus vouloir rentrer dans le catholicisme, que l'oiseau, qui jouit de ses ailes, ne rentre dans son œuf. — Le langage de l'orgueil ne change pas.

•

— x —

RECHERCHES SUR LES MATÉRIALISATIONS DE FANTOMES

Par M. le D^r Paul GIBIER

Directeur de l'Institut bactériologique (Institut Pasteur) de New-York
Ancien interne des hôpitaux de Paris
Ex-assistant de pathologie comparée au Muséum d'histoire naturelle de Paris
Membre de l'Académie des Sciences de New-York;
de la Société des Recherches psychiques de Londres
Chevalier de la Légion d'honneur.

Il semble que nous soyons appelés à être bientôt témoins d'étranges choses. Déjà la Psychologie moderne, dissociant, en quelque sorte, les strata ataviques et acquis de la personnalité, nous a fait entrevoir un abîme sous la conscience humaine. Les manifestations de ces couches sous-conscientes, sur lesquelles les anciens psychologues de la Grèce et surtout de l'Inde ont entretenu des vues subtiles et profondes, ont été considérées dans ces dernières années, comme portions d'un être mystérieux existant en chacun de nous dont il serait pour ainsi dire le double. Cet être psychique toujours en éveil — surtout quand nous dormons — serait doué de facultés spéciales, supérieures aux yeux des uns, ou déchet de fonctions oubliées à un moment de l'évolution de la race, quelque part dans la nuit des temps, selon les autres. Bref, c'est la théorie de l'inconscient, subconscient, subliminal, etc.

Bien que bon nombre de symptômes anormaux observés dans les hystéries et différents états hypnotiques, somnambuliques et médiumniques puissent s'adapter d'une manière en général satisfaisante au cadre de cette théorie, il y en a d'autres auxquels celle-ci ne saurait logiquement être appliquée sans appel. C'est sur certains symptômes ou phénomènes de cette dernière catégorie qui sont tombés sous mon

observation que j'ai l'honneur d'appeler l'attention des psychologues.

Je rappellerai tout d'abord, qu'il y a environ quinze ans je publiai mes premières recherches sur les phénomènes psychiques. Ces recherches portèrent principalement sur l'écriture directe obtenue sur une, ou entre deux ardoises. Ce phénomène, observé avec toutes les précautions requises par une expérimentation rigoureuse, au cours de nombreuses séances, et peut-être cinq cents fois, a été décrit dans un volume auquel je renvoie les investigateurs intéressés (1).

Depuis lors, j'ai eu l'occasion de voir un certain nombre de médiums et j'ai pu expérimenter avec plusieurs d'entre eux. L'Amérique du Nord, où le spiritisme forme une sorte de religion organisée sur le modèle des nombreuses sectes qui vivent côte à côte dans ce pays, est particulièrement favorable au genre de recherches dont il s'agit ici : les médiums des deux sexes y sont très nombreux. Les uns sont des « professionnels » vivant de leur médiumnalité, les autres non professionnels, permettent l'usage ou l'étude de cette faculté dans des cercles intimes plus ou moins fermés.

Depuis plus de dix ans que j'habite les États-Unis, il m'a été donné d'expérimenter avec des sujets présentant diverses formes de médiumnalité. Dans ce travail, je me propose de décrire deux classes de phénomènes que j'ai observés avec un médium « à matérialisations ».

1^o Les matérialisations de fantômes (2) :

2^o La pénétration de la matière, ou dématérialisation.

J'ai été témoin de manifestations soi-disant psychiques, avec plusieurs autres médiums, mais ce fut hors de chez moi, et, sans être possédé du parti pris de ne voir dans ces manifestations que le résultat de la fraude, le sujet est d'une nature trop délicate et se prête à la supercherie avec une aisance dont on profite trop souvent, hélas ! pour que l'expérimentateur, soucieux de bien observer... et de ne pas être trompé, ne prenne pas toutes les précautions possibles. Je n'ai donc

(1) *Spiritisme ou Fakirisme occidental*, O. Doin, éditeur, Paris.

(2) Dans l'ouvrage cité plus haut (*Spiritisme*, etc.) j'ai décrit une matérialisation partielle d'une main, que j'ai observée au grand jour.

tenu compte que des faits que j'ai pu surveiller, vérifier personnellement et dont j'ai provoqué l'accomplissement dans mon laboratoire, en présence : 1^o des préparateurs qui m'assistent dans mes travaux ordinaires de biologie et dont l'acuité d'observation m'est familière, et 2^o, dans certains cas, d'un petit nombre de personnes étrangères à la science, mais sérieuses et qui me sont connues (1).

Le médium avec lequel ont été observés les phénomènes que je vais décrire sera désigné sous le nom de Mrs. Salmon. C'est une dame américaine avec laquelle j'ai expérimenté fréquemment depuis dix ans; elle a résidé à plusieurs reprises dans mon appartement, à l'Institut bactériologique de New-York, pendant un temps variant de quelques jours à un mois. Les dames de ma famille ont pu l'observer pendant tout ce temps et même examiner ses vêtements avant les séances.

Je dois dire que chaque fois que j'ai expérimenté à l'aide de ses facultés médiumniques, Mrs. Salmon a reçu une somme convenue à l'avance, attendu que ses moyens ne lui permettent pas de disposer gratuitement de son temps. Loin de prévenir contre elle, cette particularité devrait plutôt compter en sa faveur, car, dans une occasion et alors qu'elle avait le plus grand besoin d'argent, elle demeura pendant plusieurs semaines à l'Institut sans pouvoir obtenir des manifestations

(1) C'est en somme à peu près la méthode que j'avais adoptée en 1885-1886 avec Slade. Au moment où je publiais mon travail, je n'ignorais certes pas que ce médium avait été soupçonné et peut-être même pris en flagrant délit de fraude. Mais dès cette époque, je savais aussi que si on ne devait considérer que les faits observés avec des médiums entièrement purs de toute supercherie ou au-dessus de tout soupçon, on ne publierait absolument rien, et qu'il n'y a sans doute pas un seul médium (surtout parmi les professionnels; qui ne puisse être pris en faute.

Je me hâte d'ajouter que, selon mon expérience, dans un grand nombre de cas, le médium ne triche qu'en apparence, soit qu'il fasse des mouvements dissociés, en quelque sorte automatiques et prêtant à la suspicion, soit que la fraude, bien que réelle, ait été commise alors que le médium se trouve dans un état d'inconscience plus ou moins complet; soit encore que la supercherie grossière, brutale, j'ose dire, ait pour cause un agent complètement étranger au médium. Mais je ne veux pas insister sur ce point familier aux observateurs connaissant bien les recherches psychiques. Ce qu'il importe de connaître, c'est d'une part la propension ordinaire de certains médiums à tricher (fait que j'ai signalé il y a plus de dix ans et dont il faut savoir prendre son parti), et d'autre part, la conséquente nécessité de se tenir constamment sur le qui-vive pendant les séances. Si on venait me dire qu'on a des preuves positives qu'un vrai médium a été pris la main dans le sac, je n'en serais pas autrement étonné : cela prouverait simplement qu'il a voulu livrer plus qu'il ne peut produire et qu'il lui a fallu, en conséquence, adulter son article; voilà tout. C'est aux investigateurs à prendre leurs précautions

d'aucune importance, bien que les conditions expérimentales imposées fussent les mêmes que pour les autres séances qu'elle m'avait accordées antérieurement. Il fallut toute la persuasion imaginable de la part de mes parentes pour la retenir et la consoler de son échec (dû vraisemblablement à une sorte de crise neurasthénique qu'elle traversait à ce moment). Dès qu'elle était seule, elle pleurait et faisait ses préparatifs pour nous quitter et retourner chez elle. En fait, désolée de m'avoir fait perdre un mois en tentatives infructueuses, elle n'accepta qu'une partie de la somme convenue.

```

      X
      X
    X   X
    X  XXX  X
      X
      X
  
```

Afin d'éviter les répétitions inutiles, je vais décrire, une fois pour toutes, certaines dispositions générales qui se répètent pour chaque expérience, telles que : le local des séances, le mode d'éclairage, la cage ou le cabinet où se tient le médium, etc.

De plus, nombre de dialogues secondaires ainsi que les dialogues survenant entre les formes manifestées et les assistants, seront omis dans ce travail, pour ne pas le surcharger de détails qui pourront trouver leur place ailleurs. Néanmoins, on pourra se faire une idée de la marche des « manifestations » et de la manière dont celles-ci ont été observées par la description aussi complète que possible de l'une des séances les mieux réussies parmi celles obtenues avec Mrs. Salmon. Car c'est un fait digne de remarque que, dans des conditions en apparence semblables, sur dix expériences, plus de la moitié sont comme avortées, tronquées, les phénomènes restant à l'état d'ébauche. Et cela quand le médium semble le mieux disposé, sans parler des cas où pendant le mois que Mrs. Salmon resta sous mon observation sa médiumnité l'avait à peu près abandonnée.

Lieu où les expériences furent faites

Ainsi qu'il a été dit plus haut, je ne tiens pour avenues que les séances données sous mon contrôle. Ces expériences ont eu lieu soit à New-York, dans une pièce de mon laboratoire, transformée pour la circonstance, ou dans les montagnes Ramapo, dans un local que j'ai fait aménager à cet effet sur une propriété située à environ une heure de chemin de fer de la ville. Dans les deux cas, la chambre a environ six mètres sur quatre et demi. Les murs sont tapissés ou plutôt tendus de draperies sombres sur lesquelles le moindre nuage de substance claire peut se voir. En général, outre le cabinet ou la cage décrits plus loin, la pièce ne contient que des chaises pour les assistants, et, dans certains cas, une table où prennent place divers instruments (phonographes, dynamomètres, appareil photographique, machine électrique, etc. (1).

Éclairage de la chambre

Pendant les expériences de matérialisations, la pièce est éclairée uniquement au moyen d'une lanterne placée au fond de la chambre, à l'extrémité opposée à celle où se tient le médium et derrière les assistants dont la vue n'est de cette manière nullement gênée par la source de lumière. La lanterne est située près du plafond, en sorte que le corps des assistants ne projette aucune ombre sur le cabinet placé en face d'eux; elle consiste en une boîte en bois à parois pleines, sauf à la partie antérieure fermée par un verre de couleur bleue devant lequel une porte en bois à coulisse verticale peut être montée ou descendue plus ou moins, selon la quantité de lumière désirée. Au début j'ai fait usage d'une lampe à huile que j'ai depuis remplacée par un bec de gaz acétylène dont la vive clarté est tamisée par une feuille de papier blanc sans gomme, placée sur le verre bleu.

(1) Nous essayâmes de la machine statique avec l'idée qu'un dégagement d'électricité et d'azote dans le voisinage du cabinet, favoriserait les manifestations: résultat douteux.

La porte à coulisse est mue au moyen d'une corde glissant le long du plafond où elle est retenue par des anneaux, et dont l'extrémité munie d'un contrepoids se trouve dans le cabinet où elle pénètre par le haut, et hors de portée de la main du médium; que ce dernier soit assis dans la cage ou attaché dans le cabinet. Cette disposition permet aux « forces » qui se dégagent du médium et s'organisent en projections *personnées* de régler la lumière suivant leur degré de développement et de puissance.

Cage munie d'un cabinet

Quelques-unes de mes expériences ont été faites à l'aide de la cage complétée par un cabinet de tentures; les autres avec un cabinet spécial sans cage.

La cage se compose de cinq parois en treillis métallique tendu sur cadre de bois, et d'une porte de même construction munie de charnières et d'un cadenas. Les cinq parois (trois côtés fond et sommet) sont composées de cadres de bois supportant un fort treillis de fil de fer galvanisé formant des mailles carrées de douze à treize millimètres de côté admettant l'extrémité du petit doigt. Les fils formant ces grillages ont environ un millimètre et demi de diamètre et sont soudés ensemble par le zinc déposé par la galvanoplastie. Les treillis sont fixés en dehors sur les cadres de bois au moyen de liteaux et les charnières de la porte sont vissées également en dehors. Les cadres renforcés à la partie moyenne par une traverse en bois sont unis ensemble par de longues vis dont la tête est à l'extrémité de la cage une fois montée.

Quand la cage est fermée au cadenas, il serait à peu près impossible à un homme robuste d'en sortir avec la seule aide de ses mains. Il va sans dire que si une ouverture suffisante pour donner passage à une personne était pratiquée dans l'une des parois ou la porte, cela ne pourrait se faire sans bruit ni sans laisser de trace.

Sur le sommet de la cage sont fixés, au moyen d'anneaux, deux bras métalliques qui s'étendent horizontalement en

Lieu où les expériences furent faites

Ainsi qu'il a été dit plus haut, je ne tiens pour avenues que les séances données sous mon contrôle. Ces expériences ont eu lieu soit à New-York, dans une pièce de mon laboratoire, transformée pour la circonstance, ou dans les montagnes Ramapo, dans un local que j'ai fait aménager à cet effet sur une propriété située à environ une heure de chemin de fer de la ville. Dans les deux cas, la chambre a environ six mètres sur quatre et demi. Les murs sont tapissés ou plutôt tendus de draperies sombres sur lesquelles le moindre nuage de substance claire peut se voir. En général, outre le cabinet ou la cage décrits plus loin, la pièce ne contient que des chaises pour les assistants, et, dans certains cas, une table où prennent place divers instruments (phonographes, dynamomètres, appareil photographique, machine électrique, etc. (1).

Éclairage de la chambre

Pendant les expériences de matérialisations, la pièce est éclairée uniquement au moyen d'une lanterne placée au fond de la chambre, à l'extrémité opposée à celle où se tient le médium et derrière les assistants dont la vue n'est de cette manière nullement gênée par la source de lumière. La lanterne est située près du plafond, en sorte que le corps des assistants ne projette aucune ombre sur le cabinet placé en face d'eux; elle consiste en une boîte en bois à parois pleines, sauf à la partie antérieure fermée par un verre de couleur bleue devant lequel une porte en bois à coulisse verticale peut être montée ou descendue plus ou moins, selon la quantité de lumière désirée. Au début j'ai fait usage d'une lampe à huile que j'ai depuis remplacée par un bec de gaz acétylène dont la vive clarté est tamisée par une feuille de papier blanc sans gomme, placée sur le verre bleu.

(1) Nous essayâmes de la machine statique avec l'idée qu'un dégagement d'électricité et d'azote dans le voisinage du cabinet, favoriserait les manifestations; résultat douteux.

La porte à coulisse est mue au moyen d'une corde glissant le long du plafond où elle est retenue par des anneaux, et dont l'extrémité munie d'un contrepoids se trouve dans le cabinet où elle pénètre par le haut, et hors de portée de la main du médium, que ce dernier soit assis dans la cage ou attaché dans le cabinet. Cette disposition permet aux « forces » qui se dégagent du médium et s'organisent en projections *personnées* de régler la lumière suivant leur degré de développement et de puissance.

Cage munie d'un cabinet

Quelques-unes de mes expériences ont été faites à l'aide de la cage complétée par un cabinet de tentures; les autres avec un cabinet spécial sans cage.

La cage se compose de cinq parois en treillis métallique tendu sur cadre de bois, et d'une porte de même construction munie de charnières et d'un cadenas. Les cinq parois (trois côtés fond et sommet) sont composées de cadres de bois supportant un fort treillis de fil de fer galvanisé formant des mailles carrées de douze à treize millimètres de côté admettant l'extrémité du petit doigt. Les fils formant ces grillages ont environ un millimètre et demi de diamètre et sont soudés ensemble par le zinc déposé par la galvanoplastie. Les treillis sont fixés en dehors sur les cadres de bois au moyen de liteaux et les charnières de la porte sont vissées également en dehors. Les cadres renforcés à la partie moyenne par une traverse en bois sont unis ensemble par de longues vis dont la tête est à l'extrémité de la cage une fois montée.

Quand la cage est fermée au cadenas, il serait à peu près impossible à un homme robuste d'en sortir avec la seule aide de ses mains. Il va sans dire que si une ouverture suffisante pour donner passage à une personne était pratiquée dans l'une des parois ou la porte, cela ne pourrait se faire sans bruit ni sans laisser de trace.

Sur le sommet de la cage sont fixés, au moyen d'anneaux, deux bras métalliques qui s'étendent horizontalement en

suivant les bords antérieur et postérieur jusqu'à environ un mètre du côté droit de la cage. De grands rideaux, aussi imperméables que possible à la lumière sont jetés sur le tout de manière à couvrir la cage entièrement, car il ne doit pénétrer aucun rayon lumineux dans l'intérieur. Grâce aux deux bras horizontaux les rideaux s'étendent au delà sur le côté droit de la cage. Le tout forme une sorte de cabinet dont la façade est de longueur double de celle de la cage, ou, si l'on préfère, on se trouve en présence d'une cage close ayant sur son côté droit un cabinet carré fermé par un rideau.

Les dimensions de la cage sont les suivantes :

Hauteur.....	2 ^m ,04
Profondeur.....	0 ^m ,94
Largeur de la porte.....	0 ^m ,87

Le médium est introduit dans l'intérieur de la cage où se trouve une chaise ordinaire, la porte est fermée sur lui, cadenassée et scellée. Les rideaux sont ajustés exactement. La raison de cette disposition sera vue dans la suite.

Description du cabinet de bois

Pour des raisons qui seront données plus loin, les expériences faites avec la cage furent abandonnées et sur les indications de l'un des « guides » du médium un cabinet de bois fut construit dans un coin de la chambre où se faisaient les expériences. Ce cabinet est fermé de tous côtés sauf une ouverture de 1^m, 88 de hauteur sur 0^m, 51 de largeur, faisant face à la lanterne placée à l'autre extrémité de la pièce, à cinq mètres environ du cabinet. Celui-ci est recouvert à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur d'une tenture sombre, tandis qu'une ample portière de même nuance, composée de deux rideaux pouvant s'ouvrir au milieu, ferme l'ouverture. De cette manière, l'intérieur du cabinet reste dans l'obscurité la plus complète, quelle que soit la source de lumière placée à son extérieur. Une obscurité plus complète encore que celle de la chambre noire est requise dans le cabinet où se tient le

médium (du moins avec Mrs. Salmon). même quand il est possible de conserver dans la chambre où sont les assistants une lumière suffisante pour distinguer l'heure sur le cadran d'une montre ordinaire ou écrire les notes prises au fur et à mesure du développement des phénomènes.

Les dimensions du cabinet sont les suivantes :

Hauteur.....	1 ^m ,98
Largeur.....	1 ^m ,57
Profondeur.....	1 ^m ,02
Largeur de l'ouverture	0 ^m ,51
Épaisseur des planches.....	0 ^m ,02 (1)

L'ouverture (fermée comme on l'a vu par une portière) est située sur la droite du cabinet et tout à fait à l'extrémité de sa face antérieure.

Deux trous de 0^m, 01 de diamètre sont percés à 0^m, 03 d'intervalle dans la paroi antérieure, à 1^m, 08 du sol et à 0^m, 49 du bord gauche de l'ouverture, soit un mètre de l'extrémité droite et 0^m, 57 de l'extrémité gauche du cabinet. Ces trous serviront à attacher le médium comme on le verra plus loin. Un trou de 0^m, 01 est percé, en arrière et à droite, sur le plafond du cabinet pour laisser passer la corde gouvernant la porte à coulisse de la lanterne et réglant la lumière comme on l'a vu plus haut. Disons enfin que les planches de cette structure sont ajustées au moyen de mortaises, et consolidées par des traverses s'étendant tout autour, en haut et en bas, et clouées sur les planches.

Phénomènes de matérialisation observés en dehors de la cage où le médium est enfermé à clef

Une fois le médium enfermé dans la cage, le cadenas fermé à clef et cette dernière gardée sur moi, un timbre-poste français de 15 centimes est collé sur l'ouverture du cadenas et

(1) Afin d'augmenter le volume d'air à l'intérieur du cabinet où le médium reste enfermé, souvent, pendant plus de deux heures, ces dimensions furent accrues pour des expériences faites plus récemment, et un système de ventilation éliminant la lumière fut établi.

deux autres sur le joint de la porte : l'un, à 0^m, 40 au-dessus, et l'autre à la même distance au-dessous du cadenas placé au centre (1).

Le médium s'assied aussi confortablement que possible sur la chaise placée dans la cage et en nous faisant face, puis les rideaux sont ajustés comme dessus. Les personnes présentes, ainsi qu'elles le doivent, ont déjà pris place sur les sièges disposés en demi-cercle autour de la cage (2). Je m'assieds aussi près que possible à l'extrémité droite du cabinet. Jusqu'ici les préparations se sont faites en pleine lumière du gaz que l'on éteint dès que le médium s'est assuré qu'aucun rayon lumineux ne pénètre jusqu'à lui.

Tout d'abord, nos yeux sont surpris par cette diminution brusque de lumière, mais au bout de quelques secondes, nous commençons à voir les objets environnants, et les visages de chacun des assistants ainsi que leurs mains et les parties claires de leurs vêtements, puis tout nous apparaît d'une manière satisfaisante (3).

Dans ces conditions et après une attente variant de quelques secondes à plusieurs minutes, j'ai vu se développer successivement les phénomènes suivants que je relate en condensant mes observations d'après les notes de plusieurs séances.

(1) Malgré ses protestations de bonne volonté à se soumettre aux conditions de l'expérience, le médium, susceptible comme ils le sont presque tous, montra néanmoins que ces précautions offensaient ses sentiments professionnels. La première fois qu'elle me vit placer les timbres comme il vient d'être dit, Mrs. Salmon me demanda d'un air narquois si je me proposais « de la mettre à la poste avec cette cage ».

(2) Les allées et venues après que le médium est prêt nuisent aux manifestations.

(3) Quand tout est prêt et qu'une lumière douce éclaire la chambre, il est d'usage que les assistants chantent ensemble. Il n'est pas nécessaire que le chant soit religieux ou monotone ou même que les exécutants chantent juste, pourvu que chacun fasse de son mieux. Dans plusieurs expériences, un piano, placé dans la chambre pour la circonstance, était tenu par l'une des personnes assistant à la séance.

Il est évident que le spectateur non prévenu, non initié a le droit de trouver ce détail enfantin ou suspect, tout comme la demi-obscurité ; il n'en est pas moins vrai qu'avec tous les médiums que j'ai vus, quelle que fût la nature des phénomènes, ces derniers se montrèrent beaucoup plus tôt et, avec plus d'intensité dans la pénombre et dès que les chants avaient établi une sorte de vibration harmonieuse (2), *sinon de l'air, du moins des pensées des assistants*. Je n'ai jamais perdu de vue le fait, que, dans certains cas, le bruit du chant peut être mis à profit pour préparer quelque « truc » à l'intérieur d'un cabinet ou ailleurs, et je prêtai une oreille attentive à tous les sons pouvant venir de l'endroit où se trouvait le médium. Bien souvent le chant *mezza voce* des assistants, auquel je ne me joignais pas toujours, me permettait d'entendre de temps à autre la respiration du médium, mais rien de plus.

1. — Des voix différant les unes des autres se font entendre non dans la cage, mais dans le cabinet situé sur le côté. D'abord c'est une voix de fillette nous souhaitant le bonsoir. La voix est tour à tour sérieuse ou enjouée. C'est l'un des « contrôles » ou « guides » du médium qui dit se nommer Maudy (diminutif de Maud), puis une voix de basse nous salue aussi : c'est la voix d'Ellan, l'autre contrôle.

Il nous fait d'un ton sentencieux et « poncif » un petit discours sur les précautions à prendre (de notre côté) pour les séances et sur les grandes difficultés que lui et les autres invisibles ont à surmonter (pour produire les phénomènes que nous nommons psychiques) et donner la preuve « de cette vérité splendide; la survivance de l'esprit après la mort du corps ».

2. — A plusieurs reprises, des mains blanches et fines, parfois plus grandes, une diaphane à peine visible accompagnant une autre d'apparence plus matérielle (ne ressemblant pas à celle du médium qui est courte et grosse), glissent du haut du cabinet jusque vers la partie moyenne.

3. — Un bras et une main nus et une autre main se montrent à plusieurs reprises, en même temps, aux deux extrémités du cabinet-cage, près de deux mètres à part.

4. — Une forme féminine vêtue de blanc, ayant au moins 16 centimètres de plus que le médium écarte les rideaux du cabinet à droite de la cage et sort en avant du rideaux, semble s'affaisser, puis s'enfoncer dans le tapis qui recouvre le parquet.

5. — Une autre forme féminine de taille moins élevée, portant une couronne et une ceinture lumineuses, sort brusquement d'entre les rideaux, sans faire aucun bruit. Son visage ne ressemble pas à celui de la précédente; elle est plus brune, ses vêtements sont de couleur presque sombre, et ses cheveux noirs. Elle murmure à voix très basse quelques mots que nous ne pouvons comprendre. Elle rentre dans le cabinet sans laisser d'odeur phosphorescente ou autre.

6. — Après quelques minutes, pendant lesquelles les assistants chantent à mi-voix, les rideaux du cabinet s'agitent; le

chant cesse et la petite voix se fait entendre dans la cage. Quelque chose de blanc se montre entre les rideaux et un homme de taille au-dessus de la moyenne apparaît dans l'entre-bâillement. Il rentre aussitôt sans proférer une parole ; mais la petite voix de Maudy nous annonce que nous venons de voir Ellan. Elle ajoute qu'elle va essayer elle-même de venir se montrer si elle peut prendre assez de force et qu'Ellan allait tenter également de venir une autre fois.

7. — Le bas des rideaux se soulève et une forme de petit enfant sort et s'agite en frappant le sol de ses petites mains tout en faisant entendre d'une voix de bébé (qui vient de l'endroit où nous voyons l'enfant) les sons suivants : *ta, tta, tttta, tata*. La forme disparaît. Une voix part de l'intérieur de la cage et nous dit que la forme que nous venons de voir et d'entendre est celle d'un enfant de quelques mois, mort récemment.

8. — Ellan paraît entre les rideaux du cabinet, il s'avance vers nous et nous parle très distinctement de la même voix qu'il nous fait entendre du cabinet ou de la cage ; il nous fait face pendant quelques secondes et je lui demande la permission de lui serrer la main. Il me tend la sienne : je me lève (une voix du cabinet me recommande d'aller doucement), je m'approche de lui et lui prends la main droite dans ma droite. Je lui serre la main, il me rend mon étreinte. La main que je serre est tiède, large, ferme, un peu osseuse ; une main d'ouvrier, alors que le médium a la main plutôt petite, molle et grasse. Je constate qu'il est plus haut que moi de la moitié de la tête (le médium est plus petit que moi d'autant), il est vêtu de noir et le plastron blanc de sa chemise se détache clairement de son habit noir. Ses cheveux et sa barbe sont châtain foncé, ses yeux sont bruns (le médium a les yeux bleu clair) : il paraît avoir de trente-cinq à quarante ans. Il me salue : « Good bye », et se retire dans le cabinet.

J'échange mes impressions avec les personnes présentes, chacun fait sa remarque ; tout le monde a vu la même chose. Bien qu'intéressé, aucun de nous ne paraît particulièrement ému. La plupart, à vrai dire, avons déjà vu des phénomènes plus ou moins semblables à ceux-ci et même trois des per-

sonnes présentes, que je sais être absolument sincères et sérieuses, ont assisté antérieurement à de nombreuses séances de Mrs. Salmon, qu'ils m'ont fait connaître.

9. — Après l'apparition précédente, et lorsque le silence fut rétabli, quelques minutes après, nous entendons la voix de Maudy, dans la cage d'abord, puis dans le cabinet, et une voix de petite fille espiègle d'environ huit ans se montre entre les rideaux en nous criant : « Good evening, bugaboo! » (Bonsoir, Croquemitaine!) Puis elle écarte les rideaux et se met à courir sur l'espace de 1^m, 50, qui sépare le cabinet d'une dame présente à qui elle prend les mains. Elle ne reste qu'un instant et retourne en courant vers le cabinet où elle disparaît. (Voir note B.)

10. — Plusieurs autres apparitions se montrèrent encore. Entre autres, une femme, qui soi-disant, a perdu la vie dans un naufrage récent et vient se présenter avec ses vêtements tout mouillés. Plusieurs d'entre nous qui la touchons, avons les mains pleines d'eau. Elle s'abîme et disparaît au milieu de nous, dans une séance, et, dans une autre, rentre dans le cabinet. Cette forme féminine s'exprime en français dont je ne lui ai entendu prononcer que quelques mots.

(A suivre.)

Dr Paul GIBIER.

LES ANGES DANS L'UNIVERS

(Suite)

X. — Les anges voient Dieu tel qu'Il est

L'effet principal de la gloire est la vision intuitive.

De même que quand les ombres de la nuit disparaissent, le soleil levant fait paraître à nos yeux les avantages de la nature, de même dès que la gloire succède au temps d'épreuve, la divine essence se présente à la contemplation de l'élu dans les rayons de cette clarté céleste ; car si le propre de la lumière physique est d'établir une communication visuelle entre les yeux du corps et les choses matérielles, la gloire à son tour a la propriété de mettre les intelligences en rapport avec le souverain Bien. La lumière de gloire n'étant autre chose, nous le répétons, que la nature de Dieu inoculée au vif de la nature angélique.

Les élus fixés en Dieu resplendissent des rayons de la sainte Trinité, et sont pénétrés de ses attributs adorables, comme les cristaux de toutes formes et de toutes grandeurs d'un lustre magnifiquement éclairé, reproduisent l'éclat de ses richesses multiplié en eux.

Les anges voient Dieu et ils voient en lui les essences créées tant présentes et passées, que futures ou simplement possibles : mais ils ne voient pas tous avec une perfection égale, la perfection de la vision intuitive étant proportionnée à la gloire de chacun. Spectateurs de ce que représente l'activité de Dieu, ceux qui ont été appelés à pénétrer plus avant la divine essence ou qui ont mérité une plus grande gloire voient mieux que les moins favorisés.

Les anges voient Dieu et leur vue est une pure science de

ce qu'est Dieu. Ils pénètrent ses mystères mais pas complètement. La plus excellente des intelligences angéliques est une créature et a ses bornes : limites de l'être créé, limites de ses facultés ; tandis que Dieu est infini aussi bien en essence qu'en nature. — Plongez dans l'océan un nombre incalculable de vases de toutes formes et de toutes grandeurs : l'océan les contiendra tous, ils seront tous remplis par l'océan ; mais, même tous ensemble, ils ne sauraient contenir l'océan entier.

Autant que possible et selon que le leur permettent leurs facultés glorieuses, les anges savent ce qu'est le Père, ce qu'est le Fils, ce qu'est le Saint-Esprit. Ils savent comment ces trois divines Personnes sont constituées par les relations réelles de leur origine éternelle : pourquoi elles sont trois et qu'il ne peut en être autrement. Ils admirent de quelle façon le Père engendre le Fils, le Fils est engendré par le Père et le Saint-Esprit procède du Père et du Fils en vertu de la spiration active et passive ; de quelle manière les personnes de cette adorable Trinité sont, en vertu de la circumincession les unes dans les autres, inséparablement unies, cointérieures, coéternelles, coinfinites, n'ayant pourtant ensemble qu'une même essence, une même nature, les mêmes attributs que nous concevons virtuellement distincts ; mais qui, avec les Personnes réellement distinctes, elles ne font qu'un seul et unique infini, un seul et unique éternel, à la fois éternel et infini, l'Être par excellence, Dieu.

Les anges admirent en connaisseurs érudits l'éternité, l'infinitude, la bonté, la beauté, la majesté, la justice, la pureté, la sainteté, l'intelligence, le vouloir, l'amour, la sagesse, la science, la puissance, la providence, l'ubiquité, la vitalité de l'acte pur qu'est l'Être divin. A la manière du soleil qui dore de clarté, de chaleur et de vie tout ce qu'il illumine, les esprits, bien certainement, sont pénétrés de ces divines qualités et propriétés qui en Dieu ne font qu'une même et unique perfection, mais qui dans les anges se décomposent comme le prisme.

Les voyageurs ou touristes, au prix de grandes fatigues et sans mesurer les sacrifices, ont inventé mille moyens d'explorer les continents, les mers, les montagnes, en quête des

avantages qu'offre notre terrestre séjour. Nous-mêmes épris des bienfaits de Dieu, nous sommes souvent demeurés en extase frappés des charmes de la nature où, à mesure qu'on la visite, les cieux, les contrées et les temps rivalisent d'art pour prodiguer des beautés et des harmonies intarissables. Tandis que les reflets du monde invisible enchantent notre âme, nous songeons qu'au sein de l'Empyrée les anges, plus infatigables que nous, voltigent en Dieu, l'Auteur de ces magnificences, jamais las de le contempler, découvrant à chaque coup d'aile de nouvelles délices qui en font surgir d'intarissables. Ils jouent en Dieu, se délectent en Lui, passent l'éternité à réjouir leurs allégresses sans crainte de dangers, d'abus, ni d'entraves; toujours satisfaits et immortels.

Mais dans la plénitude des jouissances du Créateur se multiplient à souhait, pour les anges aussi, celles de la création. Qui pourrait dire les joies admiratives de ces milliards d'intelligences, lorsque fleurs elles-mêmes de la toute-puissance, elles ont vu cette puissance infinie se porter vers l'abîme et en tirer la lumière, le soleil, le monde et ses merveilles. Et puis les anges perçoivent les choses d'une vue triple toute intellectuelle : Vue interne de la science infuse qui a gravé dans leur intellect l'idée innée des êtres; vue extérieure des créatures telles que nous les voyons, mais d'une vue bien plus pénétrante et plus parfaite que la nôtre, sondant et comprenant les mystères les plus cachés de la nature; vue enfin des essences universelles par la perception de leur idéal éternel qui se trouve dans l'Essence divine. Cette troisième vue angélique a son principe dans la vision intuitive. Voyant Dieu tel qu'il est, ils admirent en la divine sagesse le plan et le pourquoi de la création, et simultanément en la divine puissance qui réellement ne se distingue pas de la divine sagesse, et qui porte comme en germe tout ce que Dieu a le pouvoir de créer, ils découvrent tout ce qui existe et tout ce qui existerait si Dieu voulait. C'est là également dans la vérité de cette source infinie d'où tout découle, où tout revient, que les anges et les saints voient plutôt qu'ils n'entendent, sans les confondre, les prières, les supplications, les actions de grâce qu'à chaque seconde, de tous les points du monde, le

genre humain fait monter vers eux, immense clameur. Et la Providence qui émane de la puissance et de la sagesse montre à ses anges selon de justes mesures prises sur l'utilité de leurs fonctions, l'avenir de l'univers, l'avenir de chaque créature en particulier. Or, si relégués que nous sommes dans ce que nous appelons nous-mêmes la région des pleurs, les ombres de la mort, nous sentons notre âme ravie à la vue des splendeurs, à l'audition des mélodies, à la perception des senteurs, que la prévenance de notre Créateur entremêle avec tant de délicatesse pour consoler la nature déchue, combien à plus forte raison doivent être ineffables les sentiments que fait naître pour les esprits purs cette même nature, connue, comprise et méditée dans son ensemble grandiose et ses merveilleux détails, là où elle ne cache plus aucune déception en Dieu. Et qu'elle dut être retentissante la louange et répercutée par les échos des cieux l'exclamation triomphale des esprits bienheureux, lorsque Dieu créa l'homme à son image!

Il y a plus. Les saints anges si étroitement associés aux grandeurs, à la munificence et aux très amoureuses, très miséricordieuses et très glorieuses condescendances de la divine bonté, voient encore et dans une extase pleine d'admiration, ils assistent aux merveilles de ce que l'on nomme la mission des Personnes divines, mission visible du Fils envoyé par le Père au secours du genre humain tout entier, pour réparer l'offense faite à Dieu par le péché, nous racheter de l'esclavage du démon et nous restituer l'ancien droit au salut éternel; mission invisible du Saint-Esprit envoyé en nous par le Père et le Fils pour renouveler la face de la terre, la féconder de ses sept dons, sources de richesses pour l'industrie spirituelle et garanties de liberté pour le commerce qui devait s'établir entre les âmes qui désirent faire partie de la communion des saints. Donc les anges saisissent le mode de l'Incarnation. Pour eux, la rédemption, l'évangélisation des peuples, les sacrements, l'infusion de la grâce ne sont pas des mystères. L'auguste sacrifice de la messe, non seulement ils y assistent avec les fidèles, ou quelquefois malheureusement sans eux, mais encore ils le préparent et disposent tout pour que par-

tout et en tout temps, en dépit de toutes contrariétés, puisse se réitérer sur les autels le grand acte du Calvaire. Impossible d'imaginer la piété pleine d'amour, la consolation et les transports avec lesquels les chœurs angéliques voient Jésus-Christ, à la fois Prêtre du Très-Haut, Victime de la Justice, Médiateur de la Miséricorde, Refuge des pécheurs repentants, Consolateur des affligés, Lui, le Seigneur des rois, l'Ami des pauvres, notre Père et notre tout à tous, Lui, le plaisir des bienheureux apparaître et demeurer dans l'Eucharistie où Il est présent avec son Humanité complète et sa Divinité en chaque molécule des espèces corruptibles, afin de s'offrir à Dieu en holocauste et à des milliers d'hommes en nourriture.

Depuis le jour où le divin Paraclet est descendu sur le Cénacle, les anges n'ont cessé de suivre le détail séculaire des opérations de cet Esprit de sainteté qui au baptême, à la pénitence, mais principalement à la confirmation, envahit les chrétiens, les sanctifie, les divinise et habite en eux comme dans ses temples animés. — Hélas! ceux qui chancellent dans la foi, trop adonnés à la misère des biens périssables, restent insensibles en possession de ces vérités si acclimatées cependant sur notre terre. Par contre ainsi qu'une création mystique au sein de la création corporelle, ces vérités ajoutent un troisième bonheur aux deux sortes de béatitudes, que procure aux anges la vision de Dieu et celle des prodigalités de sa dilection.

LES ANGES POSSÈDENT DIEU. — Un autre effet de la gloire est la possession du souverain Bien. Les anges possèdent Dieu qu'ils voient et tout ce qu'ils voient en Dieu. Dieu par sa gloire et pour sa gloire s'est donné à eux avec les richesses de son être et de sa puissance, en récompense de ce qu'eux-mêmes ils se sont tous et tout entiers donnés à lui. Seulement dans le monde des esprits la donation n'est pas comme ici-bas une simple tradition formelle, malgré laquelle donateur, don et récipiendaire restent physiquement séparés. Au spirituel, la donation est une invasion et assimilation qui fait que quand Dieu donne — et lui seul peut véritablement donner puisque tout lui appartient de droit — il entre dans

celui à qui il donne, et se l'assimile tout en le laissant ce qu'il est. Voilà ce qui a lieu dès cette vie lorsque Dieu en conférant le don de la grâce à l'homme, entre lui-même dans l'homme, se donne à lui et se l'assimile en le divinisant. On devine que là où la grâce s'épanouit en gloire le mystère atteigne sa perfection, réalisant pour l'élu toute la vérité de l'expression consacrée : *entrer en possession*. Ils entrent en possession de Dieu qui en se les assimilant, se donne à eux, entre en eux, d'une nouvelle façon.

Tels que nous sommes, nous avons souvent, en voyant les biens que nous voyons, à nous défendre de la convoitise : si c'était à moi ! se dit-on. — Nous ne faisons là qu'exprimer un sentiment tout à fait naturel, une tendance justifiée par le fait que nous sommes créés pour tout avoir, jouir de tout ; attendu que la satisfaction complète exige avec l'admiration la possession de l'objet aimé. Cependant comme votre fin est l'Être souverain en qui tout nous est promis, et non tel ou tel être, ni même l'ensemble de tous les êtres hors de Dieu, l'ennemi du genre humain ne pouvait mieux se jouer de nos premiers parents qu'en dévoyant leur convoitise. Que l'ange ou l'homme mette sa fin dans une créature, et c'en est fait de lui. Aussi, Satan fier d'un coup aussi bien porté, revient-il constamment à la charge contre le second Adam et ses enfants d'adoption. — Transportant le Christ sur une haute montagne et lui montrant tous les royaumes de la terre : je te les donne, dit-il, si te prosternant, tu m'adores. — Vieille rime rame de six mille ans, on ne comprend pas que les gens soient assez bêtes pour donner toujours dans le même piège. L'ancien menteur excite votre orgueil, enflamme votre convoitise, après vous engage à renier Dieu plus ou moins, à l'adorer lui tant soit peu et cela en échange de promesses diamétralement opposées à celles du Sauveur. — On n'adore que Dieu seul, riposta le Roi d'éternelle gloire. — Et aussitôt les anges descendus des Cieux se mirent à adorer le Christ et à le servir. — Un chef des morts parlait de l'abondance de son cœur sacrilège. Le divin chef des vivants répond en nous donnant l'exemple de la voie suivie par les anges. — En butte aux assiduités des serpents, il ne tient qu'à nous

de faire comme les anges ont fait. Les anges ont tout méprisé pour Dieu jusqu'aux menaces de Lucifer. Ils ont humblement adoré le Verbe incarné, et, pour récompenser, le Verbe leur a donné tous les royaumes des Cieux.

Désormais, mieux que ne sont à nous notre père, notre mère, nos frères, Dieu est aux anges; le Père, le Fils, le Saint-Esprit, la sainte Trinité est aux anges. Dieu leur a donné sa puissance non, sans doute, pour en user, mais pour en jouir. Il leur a donné les fruits de sa puissance et nous verrons un jour avec quelle sage ardeur ils font tout converger vers Dieu. Le ciel et la terre sont aux anges. Tout ce que le ciel et la terre contiennent est aux anges en même temps qu'à Dieu. D'une certaine manière le genre humain est aux anges, et les anges amènent les hommes à partager avec eux tout ce qu'ils ont, à posséder Dieu et tout ce qui est à Dieu. Alors parvenus à ce terme de nos aspirations, nous serons semblables à Dieu et aux anges; nous jouirons de ce dont ils jouissent, nous serons heureux de leur bonheur qui est le bonheur de Dieu.

LA BÉATITUDE DES ANGES. — La vision de Dieu est le commencement du bonheur céleste, la permission de Dieu est le complément de ce bonheur, ou pour mieux dire, la vision intuitive et la possession du souverain Bien sont les deux agents simultanés de la béatitude.

La foi qui durant l'état transitoire de la grâce — premier instant des anges ou voie terrestre de l'homme — la foi qui à travers la nuit de ce monde indiquait à la créature le but de son existence, la lumière de la foi s'est transformée en lumière de gloire, en vision parfaite de ce qui était voilé, en vision intuitive sans ombre, sans mystère, sans obstacle aucun. L'espérance avec ses promesses, déliant les appas des simulacres, méprisant les trésors d'une vie périssable et de courte durée, l'espérance s'est réalisée, elle qui faisait dire au pauvre d'Assise épris des plus ardents désirs « mon Dieu et mon tout »!

La charité, la gracieuse charité jadis compagne inséparable de la vraie foi et de l'espérance véritable, elle dont

la ferveur s'accroissait à mesure que ses deux sœurs détachées de la terre, s'élevaient de perfection en perfection, la charité est devenue amour tout à fait parfait, amour glorieux.

Ceux que, sur terre, ces divines vertus entraînent encore vers la patrie, peuvent sinon se faire une idée, du moins avoir souvent l'avant-goût du bonheur qu'elles élaborent aussitôt que, changées de vie en gloire immortelle, elles rendent semblable à la sainte Trinité l'esprit créé à l'image de Dieu.

On a diversement défini la béatitude, dont les degrés sont aussi variés que ceux de la possession de Dieu, de la vision intuitive et de la gloire; mais nous ne saisirons la vérité de ces définitions, que quand il ne sera plus nécessaire de rien définir, c'est-à-dire quand semblables aux anges nous goûterons à leur source la béatitude et les jouissances qui la constituent, ayant par surcroît le bonheur de voir, de savoir et de comprendre d'un seul coup d'œil tout ce qui existe.

De même que la pensée n'obtient pas l'éternité en mettant bout à bout tous les siècles possibles, ni que l'accumulation des espaces ajoutés aux espaces ne saurait approcher de l'infini, de même c'est en vain que, supposé un affranchissement total des maux terrestres; on assemblerait sur une seule tête, dans un seul cœur, la somme entière des joies du bien-être, du bonheur — que peuvent, qu'ont pu et que pourraient jamais se procurer les hommes par leurs rapports de toutes sortes et par tous les biens terrestres imaginables, fût-ce au milieu du paradis terrestre, à l'état d'immortalité. Ce bonheur immense qu'on a de la peine à concevoir, serait cependant loin, bien loin de ressembler à la béatitude, plus loin que n'est la nuit de ressembler au jour, aussi loin qu'est notre exil de ressembler au royaume des Cieux: car ce ne serait là qu'un bonheur fini, qui par conséquent laisserait encore dans notre cœur un vide, une place pour des désirs plus élevés, pour des aspirations plus amples encore que ce bonheur même. — Ce bonheur ne serait que naturel. La béatitude est *surnaturelle*, et surnaturalisée non par la grâce passagère et amissible, mais par la gloire, en la plénitude de l'Infini.

Si vous aimez réellement Dieu, son amour vous porte à la

piété, et il vous est arrivé, soit pendant l'oraison, soit en assistant à la messe, soit surtout à la sainte Table, de vous sentir absorbé, doucement épris d'un sentiment profond, extrêmement suave peut-être attendrissant jusqu'aux larmes, sentiment dont la cause n'était pas de vous et dont vous ne pouviez rien. Dans cet état vous aviez conscience avec beaucoup d'humilité d'être rendu meilleur par un bien qui n'était pas de votre cru, et il s'en suivait des soupirs d'amour divin qui vous valaient une paix, un bien-être tout spirituel, un contentement inexprimables. Les choses terrestres même des plus proches, les plus affectionnées venaient de disparaître à vos sens, vos souffrances elles-mêmes et les vicissitudes vous laissaient complètement heureux et les délices qui remplaçaient vos soins habituels étaient si pures et si intenses qu'instinctivement vous perceviez le vide et le néant de tout ce qui n'est pas Dieu, qui seul a le pouvoir, par un mouvement extraordinaire de sa grâce, de nous attirer ainsi sensiblement à lui. Ces états d'âmes plus ou moins rares qu'on voudrait voir se prolonger et qu'on souhaite à tous, sont de pâles reflets de la béatitude céleste qui semblables à un mirage mystique de l'Au-delà, et sans le concours de nos sens ou de nos facultés corporelles plongent notre âme dans l'admiration. Nous percevons alors ce qu'on pourrait appeler l'aube de la béatitude. Une sainte Thérèse dans ses extases en percevait l'aurore pendant des heures entières. Au moment où les élus entrent dans la gloire, ils perçoivent le soleil levant de la béatitude. Les anges, surtout les plus dignes, en perçoivent le midi, la plénitude, journée des Cieux qui est sans déclin.

Nous venons de dire que la béatitude consiste dans la vision de Dieu et dans la délectation en Dieu possédé. Par conséquent l'essence de la béatitude consiste dans un acte de l'intelligence, l'intellect étant l'œil de l'esprit qui, émerveillé, regarde Dieu, le voit, le scrute aussi profondément que le comporte la perfection de la gloire de l'être voyant. Mais la délectation bienheureuse est un acte de la volonté, qui veut le Souverain bien que lui montre l'intellect. L'amour excité par la vision convoite le souverain Bien, le désire, l'obtient,

exulte en se réjouissant de le posséder, de le savoir sien, ce qui porte à son comble le bonheur de l'ange. Car la béatitude se définit encore : la perfection suprême de l'être raisonnable, l'état définitif de la créature intelligente rendu parfait par l'assemblage de tous les biens possédés dans la plénitude du souverain Bien où l'on se réjouit de la vérité.

Créés en même temps que le chaos, les anges furent béatifiés avant la formation des mondes.

A. VAN MONS.

(*A suivre.*)



VARIÉTÉS

VISION DE CHARLES XI, ROI DE SUÈDE

On se moque des visions et des apparitions surnaturelles : quelques-unes, cependant, sont si bien attestées, que, si l'on refusait d'y croire, on serait obligé, pour être conséquent, de rejeter en masse toutes les preuves historiques.

Un procès-verbal en bonne forme, revêtu des signatures de quatre témoins dignes de foi, voilà ce qui garantit l'authenticité du fait que je vais raconter. J'ajouterai que la prédiction contenue dans ce procès-verbal était connue et citée bien longtemps avant que des événements arrivés de nos jours aient paru l'accomplir.

Charles XI, père du fameux Charles XII, était l'un des monarques les plus despotiques, mais l'un des plus sages qu'ait eus la Suède. Il restreignit les privilèges monstrueux de la noblesse, abolit la puissance du sénat, et fit des lois de sa propre autorité ; en un mot il changea la constitution du pays, qui était oligarchique avant lui, et força les États à lui confier l'autorité absolue. C'était d'ailleurs un homme éclairé, brave, fort attaché à la religion luthérienne, d'un caractère inflexible, froid, positif, entièrement dépourvu d'imagination.

Il venait de perdre sa femme Ulrique Éléonore. Quoique sa dureté pour cette princesse eût, dit-on, hâté sa fin, il l'estimait, et parut plus touché de sa mort qu'on ne l'aurait attendu d'un cœur aussi sec que le sien. Depuis cet événement, il devint encore plus sombre et taciturne qu'auparavant, et se livra au travail avec une application qui prouvait un besoin impérieux d'écarter des idées pénibles.

A la fin d'une soirée d'automne il était assis en robe de chambre et en pantoufles devant un grand feu allumé dans son cabinet au palais de Stockholm. Il avait auprès de lui son

chambellan, le comte Brahé, qu'il honorait de ses bonnes grâces, et le médecin Baumgarten, qui, soit dit en passant, tranchait de l'esprit fort, et voulait que l'on doutât de tout, excepté de la médecine. Ce soir-là il l'avait fait venir pour le consulter sur je ne sais quelle indisposition.

La soirée se prolongeait, et le roi, contre sa coutume, ne leur faisait pas sentir, en leur donnant le bonsoir, qu'il était temps de se retirer. La tête baissée et les yeux fixés sur les tisons, il gardait un profond silence, ennuyé de sa compagnie, mais craignant, sans savoir pourquoi, de rester seul. Le comte Brahé s'apercevait bien que sa présence n'était pas fort agréable, et déjà plusieurs fois il avait exprimé la crainte que Sa Majesté n'eût besoin de repos; un geste du roi l'avait retenu à sa place. A son tour le médecin parla du tort que les veilles font à la santé: mais Charles lui répondit entre ses dents: « Restez, je n'ai pas encore envie de dormir. »

Alors on essaya différents sujets de conversation qui s'épuisaient tous à la seconde ou troisième phrase. Il paraissait évident que Sa Majesté était dans une de ses humeurs noires, et, en pareille circonstance, la position d'un courtisan est bien délicate. Le comte Brahé, soupçonnant que la tristesse du roi provenait de ses regrets pour la perte de son épouse, regarda quelque temps le portrait de la reine suspendu dans le cabinet, puis il s'écria avec un grand soupir: « Que ce portrait est ressemblant! Voilà bien cette expression à la fois si majestueuse et si douce!... »

« Bah! répondit brusquement le roi, qui croyait entendre un reproche toutes les fois qu'on prononçait devant lui le nom de la reine. Ce portrait est trop flatté! La reine était laide. » Puis, fâché intérieurement de sa dureté, il se leva et fit un tour dans la chambre pour cacher une émotion dont il rougissait. Il s'arrêta devant la fenêtre qui donnait sur la cour. La nuit était sombre et la lune à son premier quartier.

Le palais où résident aujourd'hui les rois de Suède n'était pas encore achevé, et Charles XI, qui l'avait commencé, habitait alors l'ancien palais situé à la pointe du Ritterholm qui regarde le lac Mœler. C'est un grand bâtiment en forme de fer à cheval. Le cabinet du roi était à l'une des extrémités,

et à peu près en face se trouvait la grande salle où s'assemblaient les États quand ils devaient recevoir quelque communication de la couronne.

Les fenêtres de cette salle semblaient en ce moment éclairées d'une vive lumière. Cela parut étrange au roi. Il supposa d'abord que cette lueur était produite par le flambeau de quelque valet. Mais qu'allait-on faire à cette heure dans une salle qui depuis longtemps n'avait pas été ouverte? D'ailleurs la lumière était trop éclatante pour provenir d'un seul flambeau. On aurait pu l'attribuer à un incendie; mais on ne voyait point de fumée, les vitres n'étaient pas brisées, nul bruit ne se faisait entendre; tout annonçait plutôt une illumination.

Charles regarda ces fenêtres quelque temps sans parler. Cependant le comte Brahé, étendant la main vers le cordon d'une sonnette, se disposait à sonner un page pour l'envoyer reconnaître la cause de cette singulière clarté; mais le roi l'arrêta. « Je veux aller moi-même dans cette salle, » dit-il. En achevant ces mots, on le vit pâlir, et sa physionomie exprimait une espèce de terreur religieuse. Pourtant il sortit d'un pas ferme; le chambellan et le médecin le suivirent, tenant chacun une bougie allumée.

Le concierge, qui avait la charge des clefs, était déjà couché, Baumgarten alla le réveiller et lui ordonna, de la part du roi, d'ouvrir sur-le-champ les portes de la salle des États. La surprise de cet homme fut grande à cet ordre inattendu; il s'habilla à la hâte et joignit le roi avec son trousseau de clefs. D'abord il ouvrit la porte d'une galerie qui servait d'antichambre ou de dérangement à la salle des États. Le roi entra; mais quel fut son étonnement, quand il vit les murs entièrement tendus de noir!

« Qui a donné l'ordre de faire tendre ainsi la salle? » demanda-t-il d'un ton colère. — Sire, personne que je ne sache, répondit le concierge tout troublé. Et la dernière fois que j'ai fait balayer la galerie, elle était lambrissée de chêne comme elle l'a toujours été... Certainement ces tentures-là ne viennent pas du garde-meuble de Votre Majesté. » Et le roi, marchant d'un pas rapide, était déjà parvenu à plus des deux tiers de la galerie. Le comte et le concierge le suivaient de près; le

médecin Baumgarten était un peu en arrière, partagé entre la crainte de rester seul et celle de s'exposer aux suites d'une aventure qui s'annonçait d'une façon assez étrange.

— N'allez pas plus loin, Sire ! s'écria le concierge. Sur mon âme, il y a de la sorcellerie là-dedans. A cette heure... et depuis la mort de la reine, votre gracieuse épouse... on dit qu'elle se promène dans cette galerie... Que Dieu nous protège !

— Arrêtez, Sire ! s'écriait le comte de son côté. N'entendez-vous pas ce bruit qui part de la salle des États ? Qui sait à quels dangers Votre Majesté s'expose !

— Sire, disait Baumgarten, dont une bouffée de vent venait d'éteindre la bougie, permettez du moins que j'aille chercher une vingtaine de vos trabans.

— Entrons, dit le roi d'une voix ferme en s'arrêtant devant la porte de la grande salle ; et toi, concierge, ouvre vite cette porte. Il la poussa du pied, et le bruit, répété par l'écho des voûtes, retentit dans la galerie comme un coup de canon.

Le concierge tremblait tellement, que sa clef battait la serrure sans qu'il pût parvenir à la faire entrer. — Un vieux soldat qui tremble ! dit Charles en haussant les épaules. Allons, comte, ouvrez-nous cette porte.

— Sire, répondit le comte en reculant d'un pas, que Votre Majesté me commande de marcher à la bouche d'un canon danois ou allemand, j'obéirai sans hésiter ; mais c'est l'enfer que vous voulez que je défie.

Le roi arracha la clef des mains du concierge. — Je vois bien, dit-il d'un ton de mépris, que ceci me regarde seul ; et avant que sa suite eût pu l'en empêcher, il avait ouvert l'épaisse porte de chêne, et était entré dans la grande salle en prononçant ces mots : « Avec l'aide de Dieu. » Ses trois acolytes, poussés par la curiosité, plus forte que la peur, et peut-être honteux d'abandonner leur roi, entrèrent avec lui.

La grande salle était éclairée par une infinité de flambeaux. Une tenture noire avait remplacé l'antique tapisserie à personnages. Le long des murailles, paraissaient disposés en ordre, comme à l'ordinaire, des drapeaux allemands, danois ou moscovites, trophées des soldats de Gustave-Adolphe. On

distinguait au milieu des bannières suédoises, couvertes de crêpes funèbres.

Une assemblée immense couvrait les bancs. Les quatre ordres de l'État (1) siégeaient chacun à son rang. Tous étaient habillés de noir, et cette multitude de faces humaines, qui paraissaient lumineuses sur un fond sombre, éblouissaient tellement les yeux, que des quatre témoins de cette scène extraordinaire aucun ne put trouver dans cette foule une figure connue. Ainsi un acteur vis-à-vis d'un public nombreux ne voit qu'une masse confuse, où ses yeux ne peuvent distinguer un seul individu.

Sur le trône élevé d'où le roi avait coutume de haranguer l'assemblée, ils virent un cadavre sanglant, revêtu des insignes de la royauté. A sa droite un enfant, debout et la couronne en tête, tenait un sceptre à la main; à sa gauche un homme âgé, ou plutôt un autre fantôme, s'appuyait sur le trône. Il était revêtu du manteau de cérémonie que portaient les anciens administrateurs de la Suède, avant que Wasa en eût fait un royaume. En face du trône, plusieurs personnages d'un maintien grave et austère, revêtus de longues robes noires, et qui paraissaient être des juges, étaient assis devant une table sur laquelle on voyait des grands in-folio et quelques parchemins. Entre le trône et les bancs de l'assemblée il y avait un billot couvert d'un crêpe noir, et une hache reposait auprès.

Personne, dans cette assemblée surhumaine, n'eut l'air de s'apercevoir de la présence de Charles et des trois personnes qui l'accompagnaient. A leur entrée, ils n'entendirent d'abord qu'un murmure confus, au milieu duquel l'oreille ne pouvait saisir des mots articulés; puis le plus âgé des juges en robes noires, celui qui paraissait remplir les fonctions de président, se leva, et frappa trois fois de la main sur un in-folio ouvert devant lui. Aussitôt il se fit un profond silence. Quelques jeunes gens de bonne mine, habillés richement, et les mains liées derrière le dos, entrèrent dans la salle par une porte opposée à celle que venait d'ouvrir Charles XI. Ils marchaient la tête haute et le regard assuré. Derrière eux, un homme

(1) La noblesse, le clergé, les bourgeois et les paysans.

robuste, revêtu d'un justaucorps de cuir brun, tenait le bout des cordes qui leur liaient les mains. Celui qui marchait le premier, et qui semblait être le plus important des prisonniers, s'arrêta au milieu de la salle, devant le billot, qu'il regarda avec un dédain superbe. En même temps, le cadavre parut trembler d'un mouvement convulsif, et un sang frais et vermeil coula de sa blessure. Le jeune homme s'agenouilla, tendit la tête; la hache brilla dans l'air, et retomba aussitôt avec bruit. Un ruisseau de sang jaillit sur l'estrade, et se confondit avec celui du cadavre; et la tête, bondissant plusieurs fois sur le pavé rougi, roula jusqu'aux pieds de Charles, qu'elle teignit de sang.

Jusqu'à ce moment la surprise l'avait rendu muet; mais à ce spectacle horrible, sa langue se délia; il fit quelques pas vers l'estrade, et, s'adressant à cette figure revêtue du manteau d'administrateur, il prononça hardiment la formule bien connue : *Si tu es de Dieu, parle; si tu es de l'Autre, laisse-nous en paix.*

Le fantôme lui répondit lentement et d'un ton solennel : « CHARLES ROI! ce sang ne coulera pas sous ton règne... (ici, la voix devint moins distincte) mais cinq règnes après. Malheur, malheur, malheur au sang de Wasa! »

Alors les formes des nombreux personnages de cette étonnante assemblée commencèrent à devenir moins nettes et ne semblaient déjà plus que des ombres colorées, bientôt elles disparurent tout à fait; les flambeaux fantastiques s'éteignirent, et ceux de Charles et de sa suite n'éclairèrent plus que les vieilles tapisseries, légèrement agitées par le vent. On entendit encore, pendant quelque temps, un bruit assés mélodieux, que l'un des témoins compara au murmure du vent dans les feuilles, et un autre, au son que rendent des cordes de harpes en cassant au moment où l'on accorde l'instrument. Tous furent d'accord sur la durée de l'apparition, qu'ils jugèrent avoir été d'environ dix minutes.

Les draperies noires, la tête coupée, les flots de sang qui teignaient le plancher, tout avait disparu avec les fantômes: seulement la pantoufle de Charles conserva une tache rouge, qui seule aurait suffi pour lui rappeler les scènes de cette nuit.

si elles n'avaient pas été trop bien gravées dans sa mémoire.

Rentré dans son cabinet, le roi fit écrire la relation de ce qu'il avait vu, la fit signer par ses compagnons, et la signa lui-même. Quelques précautions que l'on prit pour cacher le contenu de cette pièce au public, elle ne laissa pas d'être bientôt connue, même du vivant de Charles XI; elle existe encore, et, jusqu'à présent, personne ne s'est avisé d'élever des doutes sur son authenticité. La fin en est remarquable : « Et si ce que je viens de relater, dit le roi, n'est pas l'exacte vérité, je renonce à tout espoir d'une meilleure vie, laquelle je puis avoir méritée pour quelques bonnes actions, et surtout par mon zèle à travailler au bonheur de mon peuple, et à soutenir les intérêts de la religion de mes ancêtres. »

Maintenant, si l'on se rappelle la mort de Gustave III, et le jugement d'Ankarstroem, son assassin, on trouvera plus d'un rapport entre cet événement et les circonstances de cette singulière prophétie.

Le jeune homme décapité en présence des États aurait désigné Ankarstroem.

Le cadavre couronné serait Gustave III.

L'enfant, son fils et son successeur, Gustave-Adolphe IV.

Le vieillard, enfin, serait le duc de Sudermanie, oncle de Gustave IV, qui fut régent du royaume, puis enfin roi après la déposition de son neveu.

PROSPER MÉRIMÉE (1829).



LES DOMPTEURS DU FEU

Le 17 novembre 1899 une discussion sur ce sujet eut lieu à la Société des recherches psychiques de Londres. En voici quelques extraits :

« Une étude sur la « marche dans le feu », par Andrew Lang, fut d'abord lue par M. Myers, donnant de récents exemples de ce rite, exemples recueillis dans plusieurs parties du monde,

et d'après lesquels les fidèles qui, les pieds nus, avaient passé à travers les flammes des fours et des fourneaux, étaient sortis sans que leurs pieds fussent blessés par le contact des pierres rouges ou des braises ardentes. Ces cas ont paru analogues aux expériences connues que le médium D. D. Home a faites avec le feu... Le président sir W. Crookes dit qu'il ne connaît aucune préparation chimique ou autre qui puisse être appliquée sur la peau d'une façon telle qu'elle empêche l'ordinaire action destructive de la chaleur sur la matière organique. Lui-même, dans deux ou trois occasions différentes, a été témoin des expériences du feu faites par le médium D. D. Home. Dans une de ces occasions, étant dans le salon d'une dame amie de l'orateur, Home tomba en état de transe, il se leva, alla vers le feu — qui n'était pas un feu de charbon de terre, mais un feu de bois, — fouilla dans les braises avec ses mains et retira un morceau de charbon ardent d'environ deux fois la grosseur d'un œuf sur lequel, certainement, nul « asbestos » n'était visible, et le tint dans ses doigts. Il souffla dessus, l'on pouvait voir la flamme s'échapper à travers ses doigts, et il alla portant le charbon autour de l'appartement. Une des personnes présentes lui ayant demandé si elle se brûlerait en touchant ce charbon, Home lui dit qu'elle pouvait essayer: ce qu'elle fit et se brûla. Le même soir l'orateur vit Home mettre un charbon ardent sur un mouchoir de fine batiste et transporter ainsi le mouchoir d'un point à l'autre du salon. L'orateur s'étant emparé du mouchoir aussitôt après. l'examina chimiquement dans son laboratoire et ne trouva dessus aucune trace de préparation chimique d'aucune sorte. A un endroit on pouvait voir un petit trou brûlé, mais excepté cette petite marque le mouchoir était parfaitement intact...

« Le professeur M. F. Barret croit que les phénomènes de la marche dans le feu, s'ils sont prouvés, semblent être essentiellement psychiques: car leur succès dépend de l'état mental de certains individus particuliers à qui quelque pouvoir supernormal paraît être conféré, analogue au pouvoir conféré quelquefois par la suggestion hypnotique, mais dans ce cas ce serait de l'auto-suggestion: il est possible que ceci soit la vraie base psychique de cette foi qui peut « éteindre la

violence du feu », et qui n'est pas nécessairement liée à une forme particulière de religion.

« M. Myers a alors observé que, pour lui, il semblait y avoir une différence importante entre les résultats physiologiques amenés par la suggestion, qui signifie la stimulation des pouvoirs normaux, et les phénomènes décrits dans l'étude de M. Lang. Si cette explication devait être appliquée au cas des pieds de ceux qui marchent sur les pierres brûlantes, il faudrait admettre que la suggestion renouvelle constamment la plante du pied, qui se trouve constamment détruite par le feu. La suggestion devrait être exercée instantanément et sur une très large échelle pour produire les effets rapportés.

« M. F. W. Thurstan dit qu'il a été témoin des phénomènes du feu de D. D. Home, et a vu aussi plusieurs fois de semblables expériences faites par un médium appelé Hoperoft : Il a vu ce dernier retirer du feu des charbons ardents et les offrir aux personnes présentes. Quand il était en état de transe, il les tenait ordinairement dans sa main de quatre à cinq minutes...

« M. F.-W. Percival aussi a été témoin d'expériences de D. D. Home avec le feu. Il dit qu'il a vu une fois Home repousser les charbons noirs qui se trouvaient devant le feu, en prendre dans le fond un tout ardent et le mettre dans ses cheveux, qui étaient légers et fins comme du duvet. Il laissa le charbon là pendant quelques secondes, après quoi M. Percival examina les cheveux et ne put y découvrir aucune trace de brûlure.

« Le Dr Abraham Wallace a observé que dans les livres occultes, des altérations dans l'éther interstellaire étaient suggérées comme la cause de semblables phénomènes. Un des assistants a demandé si le pouvoir de D. D. Home ne pouvait pas lui venir par l'hérédité, et s'il n'avait jamais marché sur ou à travers le feu. Le président croit qu'on doit répondre négativement à ces deux questions. »

Suivent des réflexions de M^{me} de Rhodia, qui rappelle certaines expériences du prestidigitateur et magnétiseur, et probablement médium, Caseneuve. Dans une séance, où tout compérage était exclu et où aucun truc n'avait pu être préparé

d'avance, elle a vu toutes les bougies de la salle s'éteindre ou presque s'éteindre, et aussi l'obscurité presque complète durer assez longtemps; puis, sans que Caseneuve ait fait un mouvement, toutes les lumières ont repris leur éclat. Quelques personnes ont assuré que lorsqu'elles regardèrent Caseneuve, elles furent frappées du changement que présentaient encore sa contenance et sa figure.

M^{me} A... a fait part de deux autres faits curieux à M. Marcel Mangin. Elle connaissait un M. M..., artiste distingué et homme très sérieux, qui avait commencé par être médecin. Il lui suffisait de lever la main et de faire quelques claquements de doigt pour éteindre un bec de gaz, bien entendu sans toucher à la clef. Ce même M. M... avait acheté un poêle qui ne marchait jamais bien, malgré des interventions réitérées du fumiste. Un jour, exaspéré, il se plaça, en la présence de M^{me} A... devant le poêle les bras croisés et dit, la figure contractée et en serrant les dents : « Tu marcheras! Tu marcheras! » Au bout d'un temps très court, une dizaine de minutes, le poêle ronflait comme jamais auparavant il n'avait fait, comme jamais depuis il ne fit. Le surlendemain M^{me} A... le pria de renouveler son expérience : « Oh non, répondit-il, cela m'a épuisé avant-hier. »

(Marcel MANGIN, *Annal. des Sciences psychiq.*, mars-avril, p. 119.)



TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Il n'appartient qu'à l'Église de nous faire connaître la valeur théologique des visions et des révélations qui étonnent et troublent quelquefois la conscience des fidèles. Tel le secret de la Salette dont il est question dans la lettre que nous recevons aujourd'hui, et sur laquelle nous n'avons pas à nous prononcer.

Si l'Église juge à propos de parler, nous nous inclinons devant ses déclarations.

Sous le bénéfice de cette réserve, nous publions la lettre de notre honorable correspondant.

E. M.

Le Secret de la Salette

Monseigneur,

Ce secret n'est-il que le produit de l'imagination de la voyante de la Salette? Cette question se pose devant les esprits sérieux à la veille des très graves événements qui nous menacent, et que Mélanie Calvat nous annonce. Cette question est d'une importance capitale, car les révélations et prédictions de la voyante annoncent la suite des événements qui doivent se dérouler jusqu'à la fin du monde, les dangers immenses qui menacent notre foi, et nous donnent les moyens de nous préserver de ces dangers. Ajoutons que la certitude qu'elles nous donnent de voir l'Église triompher splendidement de la persécution actuelle, cette certitude est presque nécessaire pour nous soutenir dans les luttes que nous soutenons contre l'enfer et ses suppôts.

Eh bien! nous disons hardiment que c'est bien, selon nous, la très sainte Vierge qui a parlé à Mélanie. La preuve en a été faite surabondamment par un écrivain catholique, M. Amédée Nicolas, qui a reçu, le samedi saint 1880, de Sa Sainteté Léon XIII la mission officielle de faire un livre pour défendre et expliquer le secret de la Salette. Ce petit volume a paru en 1881, chez M. Péladan (Nîmes), il est intitulé : *Défense et explication du secret de Mélanie de la Salette.*

Cet écrivain accumule les preuves les plus convaincantes, appuyées de pièces probantes.

Nous serions trop longs si nous entrions dans le détail des preuves qu'il donne. Il nous suffirait de citer les lettres que lui a écrites en 1880, Mgr Sauveur-Louis comte Zola, évêque de Lecce (Italie), ancien abbé général de l'Ordre des Chanoines réguliers de Latran. Ce prélat, théologien distingué et de grande vertu, avait été le directeur de la voyante pendant cinq années et avait apprécié à sa juste valeur sa piété et ses rares qualités. Le 5 janvier 1880, Sa Grandeur écrivait à M. A. Nicolas les lettres qui terminent l'opuscule de ce vaillant champion de l'Apparition et du Secret. Mais comme le 24 mai de la même année ce Prélat a écrit à M. l'abbé Roubaud, curé de Vins (Var) une autre lettre qui entre bien plus encore dans les détails, nous l'insérons de préférence.

ÉVÊCHÉ DE LECCE

Lecce, 24 mai 1880

Monsieur le Curé,

« Je déplore vivement l'opposition que la France fait maintenant au céleste message de la Salette. Nous sommes déjà à la veille des châtiments terribles dont nous a menacés la Mère de Dieu, à cause de nos prévarications, et cependant nous préférons repousser les avertissements d'une Mère si tendre et si miséricordieuse, plutôt que de profiter de ses leçons, seul acte de notre part qui pourrait diminuer l'intensité des fléaux dont nous menace la colère divine. Je reconnais en cela l'œuvre de notre vieil ennemi, qui a le plus grand intérêt à exploiter tout moyen, surtout auprès des ministres de Dieu *ut videntes non videant et intelligentes non intelligent*.

« Votre pieuse croyance et votre dévotion filiale à Notre-Dame de la Salette vous engage à me demander beaucoup de choses et de renseignements au sujet du secret de Mélanie; aussi me vois-je dans l'embarras en voulant vous satisfaire par une simple lettre.

« Toutefois je m'efforcerai de me conformer à vos désirs autant qu'il me sera possible.

« Le 18 juillet 1851 M. Guérin, curé de la cathédrale de Grenoble, et M. Rousselot, vicaire général, remettaient à Sa Sainteté Pie IX les lettres de Maximin et de Mélanie renfermant leurs secrets.

« En 1860, à Marseille, un des directeurs de Mélanie obtint un manuscrit du secret. M. l'abbé Félicien Bliard en adressa de Nice une copie le 21 février 1870, certifiée conforme, au R. P. Semenenco, consultant de l'Index à Rome et supérieur du séminaire polonais. Il fit de même pour plusieurs dignitaires de l'Église. Cependant le secret de la bergère de la Salette s'était répandu déjà partout, en manuscrit, sur-

tout dans les communautés religieuses et parmi le clergé. En 1873, M. l'abbé Bliard publia ce document. M. C.-R. Girard le publia dès 1872. »

Après avoir expliqué que ce dernier ouvrage fut « honoré de l'agrément et de la bénédiction de Sa Sainteté Pie IX », Mgr Zola continue ainsi :

« Je vous dirai encore que pendant plusieurs années, étant l'abbé des chanoines réguliers de Latran à Sainte-Marie de Piedigrotta, à Naples, en ma qualité de supérieur de cet ordre, j'ai eu l'occasion d'entretenir des relations avec de très respectables prélats et princes de l'Église romaine. Ils étaient assez bien informés à l'égard de Mélanie et de son secret; ils avaient reçu presque tous ce document. Eh bien! tous, pas un seul excepté, portèrent un jugement tout à fait favorable à cette divine révélation et à l'authenticité du secret. Je me borne à vous citer entre autres : Mgr Petagna, évêque de Castellamare di Stabia, qui tenait sous sa tutelle depuis quelques années la bonne bergère de la Salette; Mgr Mariano Ricciardi, archevêque de Sorrente; S. Ém. le cardinal Guidi; S. Ém. le cardinal Xist-Riaro Sforza, archevêque de Naples... Ces saints et vénérés pasteurs m'ont toujours parlé de façon à me confirmer profondément dans ma croyance devenue désormais inébranlable, à la divinité des révélations enfermées dans le secret de la bergère de la Salette. Je tiens aussi de source certaine que Notre Saint-Père Léon XIII a également reçu ce document *tout entier*.

« Je n'oublie pas, mon cher Monsieur le Curé, que le secret contient des vérités bien dures à l'adresse du clergé et des communautés religieuses; on se sent le cœur oppressé et l'âme toute terrifiée quand on aborde de semblables révélations. Si je l'osais, je demanderais à Notre-Dame pourquoi elle n'a pas enjoint de les ensevelir dans un éternel silence. Mais posons-nous des questions à Celle qui est appelée le trône de la Sagesse? Profiter de ses leçons, voilà notre tâche...

« Quant au secret imprimé à Lecce, je vous assure qu'il est identique à celui qui me fut donné par Mélanie en 1869; elle a comblé seulement dans ce dernier ces lacunes, ces petites réticences qui, du reste, étaient loin de rien ajouter ou de rien ôter à la substance de ce document. Je l'ai fait moi-même examiner par ma curie épiscopale, suivant les règles de l'Église, et mon vicaire général n'ayant trouvé aucune raison qui pût s'opposer à la publication du secret, a délivré sa licence en ces termes : *Nihil obstat, Imprimatur*, à la personne qui voulait le publier à ses frais et selon ses pieuses intentions. Cette approbation, ainsi qu'on le voit à la fin de la brochure, a été bien donnée le 13 novembre 1879. La brochure a été écrite réellement et entièrement par Mélanie Calvat, bergère de la Salette, laquelle était surnommée

Mathieu. Il n'est pas possible d'élever des doutes sur l'authenticité de cette brochure (1).

« Voici maintenant ce qui concerne la personne de Mélanie. Cette pieuse fille, cette âme vertueuse et privilégiée, que la haine des méchants et des incrédules a cherché à avilir, en la faisant l'objectif de ses détestables calomnies et de son orgueilleux dédain, je puis attester devant Dieu qu'elle n'est en aucune manière ni fourbe, ni folle, ni illusionnée, ni orgueilleuse, ni intéressée. J'ai eu au contraire l'occasion d'admirer les vertus de son âme, ainsi que les qualités de son esprit, pendant toute cette période de temps que je l'eus sous ma direction spirituelle, c'est-à-dire de 1868 à 1873.

« A cette dernière époque, à la suite de ma promotion de supérieur des Chanoines réguliers (de Latran) à l'évêché d'Urgento, ne pouvant désormais m'occuper de sa direction, j'ai voulu, toutefois, continuer avec elle des relations écrites. Je puis affirmer que jusqu'à ce moment sa vie édifiante, ses vertus, ses écrits ont gravé profondément dans mon cœur les sentiments de respect et d'admiration que je dois garder bien justement à son égard.

« Notre Saint-Père Léon XIII, en 1879, a daigné honorer Mélanie d'une audience privée et la charger aussi de la compilation des règles du nouvel religieux, préconisé et réclamé par Notre-Dame de la Salette et intitulé : *Les Apôtres des derniers temps* (2). Pour achever une telle réduction, l'ex-bergère demeura pendant cinq mois dans le couvent des Sallésiennes, à Rome. Pendant ce temps elle a été encore mieux connue et plus estimée surtout par ces bonnes religieuses, qui ont donné de très favorables attestations sur le compte de cette heureuse bergère de la Salette.

« Je sais enfin par mes informations que M. A. Nicolas, avocat à Marseille, étant à Rome le samedi saint 1880, a été chargé par Sa Sainteté Léon XIII de rédiger une brochure explicative du *secret entier*, afin que le public le comprenne bien.

« Ces renseignements suffiront, je crois, pour vous confirmer dans votre croyance. J'aurais beaucoup à vous dire encore, mais je ne veux pas vous entretenir plus longtemps, dans une lettre, d'une question qui ne pourrait être dignement et complètement traitée que dans un livre.

« Recevez, mon cher Monsieur le Curé, les sentiments de ma considération respectueuse et distinguée.

« Votre très humble serviteur en Notre-Seigneur. »

Signé : † SAUVEUR-LOUIS, évêque de Lecce.

(1) Elle est sortie des presses de Joseph Spaccante, de Lecce, ville épiscopale du midi de l'Italie.

(2) Léon XIII a fait couronner Notre-Dame de la Salette par Mgr Fava et érigé l'église élevée sur la sainte montagne au rang de Basilique mineure. Il a de plus excité vivement les missionnaires et les religieuses de la Salette à observer les règles données à Mélanie par la sainte Vierge. (Note de M. Edm. M. P. du V.)

Ajoutons que Mgr Zola écrivait à M. A. Nicolas, le 5 janvier 1880 et le 27 mai de la même année, deux lettres analogues dont nous ne relatons que ce qui suit :

« Je vous félicite de votre zèle à défendre, à propager et à faire bien comprendre le secret de la Salette. Continuez de travailler pour la gloire de Dieu et de la divine Mère. Les âmes pieuses s'édifieront de votre bon livre ; les ennemis de la Salette seront confondus. Je vous bénis, vous et vos pieux travaux. Je vous suivrai par mes prières.

« ... Vous pouvez vous persuader que l'écrit de Mélanie (le secret) est destiné et qu'il est en mesure de faire du bien, d'ébranler les cœurs endurcis, de ramener les méchants dans la bonne voie, et de raffermir la foi dans les âmes tièdes et chancelantes, au bruit des terribles châtimens dont un Dieu vengeur menace notre société prévaricatrice. »

(A suivre.)

Edm. PERDRIGEON DU VERNIER,
à Rennes, 7, place du Palais.



Le Gérant : P. TÉQUI.

LES LIMITES DE L'IMAGINATION DANS L'ORDRE INTELLECTUEL

I

Nous avons essayé de déterminer les limites de l'action imaginative, dans notre organisme, dans notre corps et de discerner les cas où l'intervention d'une cause supérieure à l'homme nous paraît certaine.

Mais ce n'est pas seulement dans l'ordre corporel ou *somatique* que l'imagination manifeste quelquefois sa puissance d'une manière déconcertante et qu'il est difficile de constater la présence d'un agent étranger et supérieur, il en est de même dans l'ordre intellectuel, dans certains phénomènes qui appartiennent à l'esprit. A certains signes nous pourrions reconnaître cependant l'impuissance de l'imagination et l'intervention d'une autre causalité.

Des sujets magnétisés, ou dans l'état de transe spirite, parlent des langues étrangères qu'ils n'ont jamais apprises et ils tracent des caractères empruntés à des langues qu'ils ne connaissent pas à l'état de veille. Ce fait a été souvent constaté dans des séances de spiritisme et dans des expériences de magnétisme : les polyglottes improvisés ne sont pas rares dans l'histoire des possessions.

« Le médium, lisons-nous dans la *Lumière*, du mois de septembre, a écrit en arabe, langue qui lui était entièrement inconnue, ainsi qu'aux assistants, de même que les caractères d'écriture dont elle se sert ; de la sorte se manifeste une intelligence versée dans la langue arabe et dont l'identité fut établie sur les indications qu'elle donna.

« Il écrivait en russe et en d'autres langues qui lui étaient

inconnues lorsqu'il se présentait un esprit de nationalité étrangère... Il arriva souvent que le médium produisait un message dans une langue, avec un style, une écriture et une signature qui nous étaient inconnus (1). »

Est-il possible d'expliquer ce phénomène d'une manière naturelle et de l'attribuer à l'imagination du médium? Que le sujet soit endormi par des passes magnétiques, ou qu'il soit simplement bouleversé, transformé, à l'état de veille, sans aucune manœuvre occulte, par une intervention supérieure indéfinissable, les données du problème restent les mêmes, et il est impossible de supposer que cette transformation violente, subite de l'intelligence d'un sujet soit l'œuvre exclusive de l'imagination. Une telle transformation excède, manifestement, la puissance de cette faculté, elle est l'œuvre d'une autre cause, elle est soumise à d'autres lois.

Le rôle de l'imagination, qu'il n'est pas toujours facile de distinguer des opérations de la mémoire, consiste à réveiller, à ramener des souvenirs, des impressions, des images oubliées quelquefois et endormies dans les profondeurs inconscientes de l'âme. Que sous des influences diverses, à des moments inattendus, sous une forme singulière, aux apparences merveilleuses, l'imagination fasse sortir de ces profondeurs de l'âme un souvenir lointain, une image oubliée, je n'y contredis pas.

Qu'un sujet dont la sensibilité nerveuse cérébrale se trouve surexcitée soit par la maladie, soit par le magnétisme ou l'hypnotisme se rappelle subitement des mots, des phrases qu'il a entendues ou apprises, à une époque éloignée, très éloignée, c'est possible, c'est certain. Je reconnais même que cette *réviviscence* pourra donner lieu à des phénomènes étranges, surprenants.

Mais remarquez bien que, dans tous ces cas, l'imagination ne crée rien, n'invente rien, elle exhume des souvenirs, des connaissances qui étaient en nous à l'état latent, qui existaient en nous, qui paraissaient seulement totalement oubliés, et par conséquent abolis.

(1) *La Lumière*, août 1901. Feilgenhauer.

Si ces connaissances ne se trouvaient pas là, l'imagination n'aurait pas la puissance de les réveiller, de s'en emparer, de les ramener à la surface, et de les rendre à la lumière, car elle n'a pas la puissance de créer.

Or, quand un sujet parle et écrit en arabe, ou en grec, ou en hébreu sans avoir jamais appris ces langues, sans en avoir jamais entendu le son, sans en avoir jamais vu la figure, sans avoir jamais cherché à connaître la corrélation de ces mots étrangers, de ces signes avec la pensée qu'il veut exprimer, il est évident que ce n'est pas en lui-même, dans son inconscient qu'il trouve le secret de parler et d'écrire correctement ces idiomes inconnus : l'inconscient ne peut pas donner ce qu'il n'a pas.

Il faut donc reconnaître ou que, par un miracle, le sujet reçoit une révélation, une communication extra-naturelle d'un être supérieur qui lui fait entendre sa voix, ou qu'une entité étrangère s'empare de lui, dans le mystère de la possession, parle par sa bouche et écrit par ses doigts. L'esprit étranger se substitue à l'âme qu'il paralyse, il en remplit les fonctions dans le corps, et son intelligence étant infiniment supérieure à celle du sujet, il produit accidentellement, par l'intermédiaire du corps devenu sa possession, des effets merveilleux.

II

La connaissance d'une langue étrangère, dans les conditions normales, exige nécessairement l'intelligence du signe sensible qui exprime l'idée. Ce signe sensible sera tantôt la parole, tantôt l'écriture, mais c'est bien par le canal des sens que nous acquérons la science des signes et des mots. C'est en écoutant parler son maître et en voyant l'objet désigné par le son de la parole que l'enfant apprend lui-même à parler. C'est en observant attentivement les signes, les lettres, les mots écrits que l'enfant aidé du maître apprend à écrire et à exprimer sa pensée. Il lui faut le maître qui le dirige, la mémoire et l'attention qui lui permet de retenir ces signes et d'en comprendre la valeur; il lui faut le temps, l'exercice et

la persévérance, quelle que soit la pénétration de son intelligence. Évidemment, la durée du travail et de l'enseignement doit varier avec les dispositions intellectuelles du sujet, mais la durée est toujours nécessaire, elle est l'indispensable condition du succès. On n'a jamais vu un enfant acquérir seul, sans maître, d'une manière instantanée et comme par un coup de baguette, la connaissance d'une langue étrangère.

On a bien vu des enfants, des jeunes gens, des femmes répéter dans une crise nerveuse des mots qu'ils avaient entendus, rapprocher ces mots et laisser échapper des phrases qui n'étaient encore qu'un écho des mots et des sons, emmagasinés par hasard dans la mémoire, mais on n'a jamais vu un enfant, dans les conditions saines et normales de la vie organique, apprendre subitement et parler, par exemple, l'allemand ou l'anglais. Une telle connaissance relève d'une autre loi que les lois ordinaires et générales de la nature.

Creusez encore ce sujet philosophique, quand un jeune homme a fini par apprendre une langue étrangère, après de longs efforts, il ne l'oublie pas ; il pourra toujours comprendre l'étranger qui parlera cette langue, le livre dont il voudra saisir les pensées. Si l'inaction affaiblit un instant ses souvenirs, et diminue la vivacité de sa mémoire, il lui suffira d'un exercice de quelques heures pour retrouver les mots et les idées d'autrefois.

Il n'en est pas de même de ces sujets dont il est souvent question dans les exorcismes de l'Église et dans les expériences du spiritisme. Le sujet perd instantanément ses connaissances extraordinaires quand la crise est finie et qu'il se retrouve dans les conditions ordinaires de la vie. Tout à l'heure, instantanément, dans le désordre de la crise nerveuse ou de la possession, cette femme parlait anglais, arabe, hébreu, puis, avec la même instantanéité, elle se reprend, elle sort de la nuit agitée de son rêve, et elle ne sait plus rien, elle ignore tout.

Vous pourriez même, dans quelques jours, provoquer artificiellement la même crise, et vous n'êtes pas sûr que cette femme retrouvera les mots étrangers qu'elle a récités, elle ne les retrouvera pas, elle ne vous comprendra plus, et la crise nouvelle qu'elle subit suivra son cours sans laisser deviner

aucun signe d'un développement anormal de son esprit. Les deux crises seront identiques au point de vue physiologique, mais au point de vue psychique, elles présenteront des caractères différents.

L'Église attache une grande importance à ce phénomène du don des langues dans les possédés, et elle y reconnaît avec raison la marque d'une intervention préternaturelle. Les Apôtres possédaient ce don des langues, quand ils prêchaient l'Évangile aux tribus étrangères et aux premiers fidèles. Quelques saints, comme l'Apôtre des Indes, François Xavier, reçurent aussi ce don du Saint-Esprit pour la conversion des infidèles. Le démon, faussaire de Dieu, contrefait encore ici l'œuvre divine, il parle par la bouche des possédés, tantôt dans les extravagances du spiritisme, tantôt dans le tumulte des exorcismes, mais, dans toutes ces manifestations, soit démoniaques, soit divines, il nous est facile de reconnaître l'intervention d'une cause étrangère, supérieure et la manifeste insuffisance de l'imagination.

Nous citons ici, volontiers, ce passage de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, page 319, qui confirme notre sentiment :

« Un certain esprit arménien, qui se nommait Alphantis, signait avec l'alphabet arménien ce que d'autres esprits qui voulaient usurper sa personnalité ne pouvaient pas. Cette remarque tend à établir que l'écriture mécanique n'était pas produite par un état second du médium, car, si cette supposition était exacte, il aurait pu toujours signer avec les mêmes caractères, puisque cette connaissance aurait été une propriété de la mémoire somnambulique.

« Une chose nous paraît certaine : c'est qu'un médium ne peut pas tirer de lui-même ce que jamais il n'a appris, surtout lorsqu'il s'agit d'une langue étrangère, *ex nihilo nihil*. Donc, si l'on obtient de l'écriture étrangère, en arménien, comme c'est ici le cas, *il faut admettre absolument l'intervention d'un esprit étranger*, vivant ou mort, peu importe au point de vue phénoménal. »

(Quand on étudie ce problème de la possession démoniaque, de la substitution d'une volonté et d'une personnalité à une

autre, on est frappé et étonné de l'assurance des matérialistes et des physiologistes qui prétendent tout expliquer, sans l'âme et sans le démon : ils nous parlent des troubles vasomoteurs, de l'expression émotive, des centres cérébraux supérieurs, de l'idéation, de l'aboulie, des éléments moteurs communs à l'intelligence et à la volonté ; ils cachent leur ignorance dans les ténèbres des mots techniques qui éblouissent les naïfs et ils n'expliquent rien.

Il faut tenir compte du système nerveux dans la théorie de la possession démoniaque, mais il ne faut pas oublier que son concours est secondaire et encore inconnu.

III

La connaissance instantanée des faits et des événements accomplis à de grandes distances dépasse aussi la puissance de l'imagination, elle relève d'un agent supérieur, elle appartient à l'ordre préternaturel.

Brierre de Boismont rapporte ainsi un fait historique de vision à grande distance : Le jour de la mort de saint Martin à Tours, en 400, saint Ambroise en fut averti dans l'église de Milan au moment où il disait la messe.

Il était d'usage que le lecteur se présentait au célébrant avec le livre, et ne lût la leçon que lorsque celui-ci lui en avait donné l'ordre. Or, il arriva que le dimanche dont il s'agit, pendant que celui qui devait lire l'épître de saint Paul était debout devant l'autel, saint Ambroise qui célébrait la messe, s'endormit lui-même sur l'autel.

Deux ou trois heures se passèrent sans qu'on osât le réveiller. Enfin on l'avertit que le peuple attendait depuis longtemps. « Ne soyez pas troublés, répondit-il, Dieu a voulu me montrer un grand miracle, car sachez que l'évêque Martin, mon frère, vient de mourir. J'ai assisté à ses funérailles, et après le service ordinaire, il ne restait plus à dire que le capitule, lorsque vous m'avez réveillé. »

Les assistants furent surpris. On nota le jour et l'heure, et il fut reconnu que saint Martin, évêque de Tours, était mort

pieusement au moment indiqué par l'évêque de Milan (1).

Cattho, archevêque de Vienne, annonça, le premier, à Louis XI la mort de Charles le Téméraire. A l'instant que ledit duc fut tué, le roi Louis entendait la messe dans l'église Saint-Martin, à Tours, l'archevêque de Vienne qui lui servait d'aumônier, lui donna le baiser de paix en disant : Sire, Dieu vous donne la paix et le repos, votre ennemi, le duc de Bourgogne, est mort, il vient d'être tué, et son armée est en déroute, En effet, le duc avait été frappé de mort sur le champ de bataille, à l'heure indiquée (2).

Pendant quarante-sept ans, la vénérable Anna-Maria Taïgi dont nous avons connu intimement le savant directeur, vit dans un soleil le passé, le présent, l'avenir de l'Église, ses défaites, ses persécutions, ses triomphes avec une lucidité et une précision surnaturelles. « Pendant les trois journées de juillet 1830, elle voyait à Rome, dans ce soleil, se dérouler, heure par heure les événements qui se passaient à Paris et en donnait les détails à son directeur bien avant qu'on pût les connaître à Rome. Elle fut surnaturellement avertie de faire donner les derniers sacrements au Pape Pie VII dont la mort ne paraissait pas cependant imminente. »

Quand on essaye d'expliquer ces phénomènes par le hasard, par une coïncidence fortuite, on recule la difficulté, et on n'explique rien. On n'évite pas le même écueil quand on fait appel à l'imagination. Manifestement, de tels phénomènes excèdent la puissance de l'imagination. Par cette faculté, combinée avec la mémoire, on peut réveiller ses souvenirs, rapprocher des images, créer des chimères et des fantômes, provoquer des hallucinations et des illusions, mais tout ce travail est subjectif, il se fait en nous, dans notre esprit, dans notre cerveau, il n'atteint pas le monde extérieur, ni près de nous, ni loin de nous.

Chaque être a son organisme particulier, déterminé en vue de la fin qu'il doit atteindre, il a des propriétés et des facultés limitées. Or, notre imagination n'est pas faite pour voir, au loin, à deux cents ou à mille lieues, clairement, sûrement,

(1) Grégoire de Tours. *De miraculis sancti Martini*, lib. I, cap. v.

(2) *Biographie universelle*, t. VIII, p. 420.

d'une manière instantanée les faits particuliers, ou les événements politiques et religieux qui appartiennent à l'histoire.

Et si je rencontre un être qui voit ainsi, clairement, à cent lieues, ces événements, je dois reconnaître que ce sujet ne voit pas par ses yeux, n'entend pas par ses oreilles, mais qu'il voit et qu'il entend en lui-même, dans son entendement des faits qui lui sont révélés par une cause supérieure, par un être, ange ou démon qui appartient à une catégorie supérieure à l'humanité,

Les arguments que l'on emprunte au corps astral, au dédoublement, au fluide psychique, à l'inconscient, aux ondes psychiques qui auraient des analogies avec les ondes hertziennes, tous ces mots obscurs, toutes ces hypothèses gratuites n'expliquent rien.

L'expérience universelle nous permet de constater que nous ne sommes pas organisés pour voir les faits et les choses, à des distances illimitées. Mais notre organisme nous permet de recevoir des communications et des lumières des êtres invisibles qui nous sont supérieurs.

Que certains hommes soient doués accidentellement de la puissance de voir à de longues distances, c'est incontestable: que cette vision extraordinaire soit accompagnée de certaines modifications de l'état cérébral et du système nerveux, sommeil profond, anesthésie, etc., c'est possible et c'est vrai dans quelques cas, mais ces accidents nerveux sont l'effet ou le résultat de la vision, ils n'en sont pas la cause, ils sont la conséquence de l'union de l'âme et du corps. le principe de la vision, sa cause appartient à l'ordre préternaturel.

IV

Quand plusieurs personnes qui ne se sont pas concertées voient simultanément, et décrivent avec les mêmes détails, une apparition merveilleuse, il faut croire que l'apparition est réelle, et qu'elle n'est pas l'œuvre de l'imagination: elle est objective, concrète, indiscutable. Ainsi, dit saint Thomas, nous devons tenir pour réelle l'apparition de la Croix dans

les airs, devant l'armée de Constantin, des anges à Sodome, et de Raphaël qui accompagna le jeune Tobie, *parce que tout le monde pouvait les voir* (1). »

Le Dr Parent, cité par Brierre de Boismont, *Observ.* 83, raconte le fait suivant : « Le premier bataillon du régiment de Latour-d'Auvergne, dont j'étais chirurgien-major, se trouvant en garnison à Palmi, en Calabre, reçut l'ordre de partir à minuit de cette résidence, pour se rendre à Tropea, et s'opposer au débarquement d'une flottille ennemie qui menaçait ces parages. C'était au mois de juin : la troupe avait à parcourir près de quarante milles du pays; elle partit à minuit, et ne parvint à sa destination que vers 7 heures du soir... Le soldat trouva, en arrivant, la soupe faite et son logement préparé.

Comme le bataillon était venu du point le plus éloigné et était arrivé le dernier, on lui assigna la plus mauvaise caserne, et huit cents hommes furent placés dans un local qui, dans les temps ordinaires, n'en aurait logé que la moitié. Ils furent entassés par terre, sur de la paille, sans couvertures, et par conséquent, ne purent se déshabiller.

C'était une vieille abbaye abandonnée.

Les habitants nous prévirent que le bataillon ne pourrait rester dans ce logement parce que toutes les nuits il y revenait des esprits, et que déjà d'autres régiments en avaient fait le malheureux essai. Nous ne fîmes que rire de leur crédulité, mais quelle fut notre surprise d'entendre à minuit des cris épouvantables retentir en même temps dans tous les coins de la caserne, et de voir tous les soldats se précipiter dehors épouvantés.

Je les interrogeai, et tous me répondirent que le diable habitait dans l'abbaye, qu'ils l'avaient vu entrer par une ouverture de la porte de leur chambre, sous la forme d'un très gros

(1) Similiter angelus qui apparuit Tobie ab omnibus videbatur. Ex quo manifestum fit hujusmodi contigisse secundum corpoream visionem qua videtur id quod positum est extra videntem; unde ab omnibus videri potest. Tali enim visione non videtur insi corpus. (S. Th. *Sum.* I. P., 31, a. 2.) Dans son grand ouvrage du *Discernement des esprits*, p. 308, le cardinal Bona expose ainsi, sans l'approuver, l'opinion de saint Thomas : « Asserit, Thomas quod imaginariam apparitionem ille solus percipit ad quem fit : externam autem corporalem omnes percipiunt, quod enim extra videntem positum est, omnes videre possunt. »

chien à longs poils noirs qui s'était élancé sur eux, leur avait passé sur la poitrine avec la rapidité de l'éclair et avait disparu par le côté opposé à l'entrée.

Nous nous moquâmes de leur panique, et nous cherchâmes à leur prouver que ce phénomène dépendait d'une cause toute simple et toute naturelle, de leur imagination troublée. Nous ne pûmes ni les persuader ni les faire rentrer dans leur caserne : ils passèrent le reste de la nuit dispersés sur le bord de la mer et dans tous les coins de la ville.

Le lendemain, j'interrogeai de nouveau les sous-officiers et les plus vieux soldats. Il m'assurèrent qu'ils étaient inaccessibles à toute espèce de crainte, qu'ils ne croyaient ni aux esprits ni aux revenants, et me parurent persuadés que la scène de la caserne n'était pas un effet de l'imagination, mais bien la réalité. Suivant eux, ils n'étaient pas encore endormis lorsque le chien s'était introduit, ils l'avaient bien vu et avaient manqué en être étouffés au moment où il leur avait sauté sur la poitrine.

Nous séjournâmes tout le jour à Tropea, et la ville étant pleine de troupes, nous fûmes forcés de conserver le même logement; nous ne pûmes y faire coucher les soldats qu'en leur promettant de passer la nuit avec eux. Je m'y rendis en effet, à 11 heures et demie du soir, avec le chef de bataillon; les officiers s'étaient, par curiosité, dispersés dans chaque chambrée.

Nous ne pensions guère voir se renouveler la scène de la veille : les soldats, rassurés par la présence de leurs chefs qui veillaient, s'étaient endormis, lorsque, vers une heure du matin, et dans toutes les chambres à la fois, les mêmes cris de la veille se renouvelèrent, et les hommes qui avaient vu le même chien leur sauter sur la poitrine, craignant d'être étouffés, sortirent de la caserne pour n'y plus rentrer.

Nous étions debout, bien éveillés et aux aguets pour observer ce qui arriverait, et, comme il est facile de le supposer, nous ne vîmes rien paraître.

La flottille ennemie ayant repris le large, nous retournâmes, le lendemain, à Palmi. Nous avons, depuis cet événement, parcouru le royaume de Naples dans tous les sens et dans

toutes les saisons; nos soldats ont souvent été entassés de la même manière, et jamais le phénomène ne s'est reproduit(1). »

Il serait puéril d'expliquer ce phénomène par la fatigue cérébrale, l'acide carbonique, le cauchemar, ou l'imagination. Il est impossible que cinq cents hommes aient conçu subitement, et sans s'être concertés, sans avoir échangé leurs impressions, le curieux type du chien, la même apparition, aux mêmes endroits, dans le même instant, et qu'ils aient cru entendre des cris imaginaires. Chaque imagination aurait créé son type et les dépositions auraient été différentes. D'ailleurs, quand le phénomène s'est reproduit la seconde nuit, les soldats n'étaient ni fatigués, ni surmenés; ils étaient rassurés par la présence de leurs chefs; ils ne croyaient pas au retour des scènes bruyantes de la veille: les officiers qui avaient gardé leur sang-froid n'y croyaient pas davantage, et cependant, officiers et soldats ont vu la même apparition, ils ont entendu les mêmes cris; il faut bien croire à leur réalité.

L'imagination de cinq cents hommes ne peut pas créer subitement un fantôme identique, et le prendre pour la réalité. Il y faudrait une entente préalable sur la nature et les conditions de l'apparition.

C'est ainsi que nous arrivons à reconnaître dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre physique, des limites que l'imagination ne peut pas franchir, et quand nous sommes témoins d'un phénomène qui excède sa puissance, nous l'attribuons à une cause étrangère et supérieure, ou bonne ou mauvaise, à Dieu ou au démon.

Élie MÉRIC.

(1) *Grand Dictionnaire des sciences médicales*, t. XXXIV, art. *Incube*.



LES DONS SURNATURELS

DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

X. — Les Actes des saintes Perpétue et Félicité.

Les Actes des saintes martyres Perpétue et Félicité sont fort célèbres dans l'antiquité ecclésiastique. Il suffit de les lire sans préjugé pour tomber dans le charme qui s'en dégage. Ils ont pour garant de leur parfaite orthodoxie un juge hors de pair, saint Augustin. Néanmoins certains auteurs ont prétendu que les deux saintes étaient prévenues des erreurs de Montan, ou du moins que le collecteur de leurs Actes était un montaniste, et déterminément Tertullien lui-même. Il est assez vraisemblable que Tertullien a composé la préface de ces Actes; on y trouve en effet une assertion, qu'à la rigueur on pourrait expliquer dans un sens orthodoxe, mais qui sent le montanisme. On peut également concéder que le dernier chapitre, à savoir la narration du martyre, est de la plume du célèbre auteur. Mais le corps même des Actes apparaît visiblement composé sous la dictée de sainte Perpétue; et plusieurs traits démontrent jusqu'à l'évidence que cette illustre sainte n'avait rien de commun avec la secte de Montan.

Le protestant Basnage incrimine les Actes en question, de ce qu'ils contiennent des visions fréquentes, et des visions qui lui semblent frivoles et enfantines. « On dirait, s'écrie-t-il, que Perpétue dispose à son gré du Saint-Esprit, et qu'elle en fait montre comme une femme se pare d'un collier. » Pour nous, catholiques, cette fréquence de visions ne nous surprend pas: nous y voyons une preuve de plus que, du temps des saintes martyres, les charismes du Saint-Esprit étaient encore très répandus dans l'Église. Si bien des fidèles au témoignage de sainte Irénée, en jouissaient, n'est-il pas juste

que les saints martyrs en aient été privilégiés? Voyons l'objection de plus près.

Sainte Perpétue raconte qu'étant admise au baptême, le Saint-Esprit lui intima qu'il ne fallait rien demander plus instamment à Dieu dans l'eau sainte, sinon le courage d'affronter le martyre.

Elle est jetée d'abord dans un cachot obscur et malsain : mais on la transfère dans une prison moins affreuse, où elle peut obtenir d'avoir avec elle son enfant encore à la mamelle. « Alors, écrit-elle, mon frère me dit : *Madame et ma sœur, vous êtes en grande dignité, vous pouvez obtenir du Seigneur une vision, pour savoir s'il faut vous attendre au martyre ou à la délivrance.* Et moi, qui étais habituée à parler familièrement au Seigneur, de qui j'ai reçu tant de bienfaits, je lui promis avec confiance de contenter son désir : *Demain, lui dis-je, je vous raconterai ce que Dieu m'aura fait connaître.* Je me mis en prière, et voici la vision qui s'offrit à mes yeux. Je vis une échelle d'or d'une étonnante grandeur, touchant au ciel mais forte étroite, par laquelle on ne pouvait monter qu'un à un ; et de chaque côté de l'échelle étaient fixés toutes sortes d'instruments de fer, glaives, lances, crochets et poignards ; quiconque y monterait négligemment, et sans tenir ses yeux fixés au ciel, devait infailliblement y laisser les lambeaux de sa chair. Au bas de l'échelle était accroupi un dragon énorme qui dressait des pièges à qui voulait monter, et dont l'aspect effrayait les plus résolus. Satorus le diacre monta le premier ; une fois en haut, il me cria : *Je t'attends, Perpétue, mais prends garde que le dragon ne te morde.* Je répondis : *Par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ne me fera aucun mal.* A ce moment le dragon leva lentement la tête, comme s'il eût peur de moi ; et, en posant le pied sur le premier échelon, je le foulai de mon talon. Je montai donc, et je vis, arrivée en haut de l'échelle, s'étendre un jardin immense, au milieu duquel était assis un homme tout blanc, en tenue de pasteur, de haute taille, qui trayait ses brebis : il avait autour de lui grand nombre d'assistants vêtus de blanc. Il leva la tête, me fixa et me dit : *Enfant, sois la bienvenue.* Puis il m'appela, et me mit dans

la bouche un peu de lait caillé : je reçus cet aliment les mains jointes, et je m'en nourris; et tous ceux qui étaient là s'exclamèrent *Amen*. A ce cri, je m'éveillai, sentant je ne sais quoi de doux dans ma bouche. Je rapportai cette vision à mon frère; et nous comprîmes que le martyr était proche (1), et nous commençâmes à n'avoir plus aucune espérance ici-bas. »

Telle est cette vision typique, de laquelle on peut dire qu'elle laisse dans l'esprit et dans le cœur une saveur exquise. Elle est en parfaite harmonie avec tout ce que l'histoire et l'archéologie nous apprennent des temps primitifs. Le dragon est le symbole apocalyptique de Satan. Le bon Pasteur, figure évangélique du Sauveur, était gravé sur les coupes dont les premiers chrétiens se servaient pour la célébration des saints mystères; on trouve à tout instant son image familière sur les humides parois des catacombes. Dans sa dissertation apologétique sur les Actes des saintes martyres Perpétue et Félicité, le cardinal Orsi remarque fort à propos que les montanistes ne paraissent pas, d'après un passage de Tertullien, avoir adopté l'usage de mettre sur leurs calices l'image du Pasteur, qui est inséparable de la brebis rapportée au bercail, et évoque une pensée de miséricorde et de pardon. Ce doux symbole ne convenait pas à ces durs sectaires; ils l'avaient laissé en propre aux catholiques. Il marque d'un signe d'évidente orthodoxie la vision de sainte Perpétue; elle ne fréquentait pas les conciliabules montanistes! Une vision s'imprègne toujours de l'ambiance dans laquelle est plongé le visionnaire.

Un peu plus tard Perpétue se ressouvient de son frère Dinocrate mort récemment à l'âge de sept ans, et elle reçoit une assurance intérieure que, priant pour lui, elle sera exaucée. Elle a deux visions à son sujet : dans la première, elle le voit sordide et défiguré, enfermé en un lieu ténébreux, impuissant à étancher sa soif dans une piscine dont les bords sont trop élevés pour sa taille : dans la seconde, il lui appa-

(1) Comment la bouchée de lait caillé était-elle une annonce du martyr? Elle représentait le viatique donné aux combattants du Christ, ou bien cette *manne cachée* réservée aux victorieux, d'après la promesse apocalyptique. (Apoc., II, 17.)

rait en pleine lumière, proprement vêtu, le visage riant, buvant à longs traits l'eau vive qu'il puisait facilement dans la piscine avec une coupe. Cette double vision a donné lieu à mille commentaires : on s'est demandé si Dinocrate était baptisé, s'il n'était pas retombé dans l'idolâtrie. Toutes questions bien inutiles, puisque le texte n'y donne aucune prise. Il faut voir là tout simplement le symbole d'une âme tirée du purgatoire par la prière d'une martyre, et passant d'un lieu de souffrance à la région du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

Quelques jours après, sainte Perpétue tombe en extase, et elle a la vision anticipée de son glorieux martyre. Elle se voit conduite au milieu de l'arène par le diacre Pomponius ; et là un Égyptien noir et horrible se présente pour lutter avec elle. Elle se trouve tout à coup changée en homme pour cette lutte. L'arbitre du combat, l'agonothète, porteur d'une verge, est un homme d'une taille extraordinaire et superbement vêtu ; il prononce que si l'Égyptien renverse Perpétue, il lui ôtera la vie par le glaive, et que si elle est victorieuse, elle recevra comme récompense un rameau vert. La lutte commence. L'Égyptien se penche, et cherche à saisir Perpétue par les pieds pour la coucher sur le sol : mais celle-ci, soulevée en l'air par des mains invisibles, lui frappe du talon au visage, et croisant les doigts, elle lui prend la tête, et le fait tomber la face contre terre. L'agonothète remet à Perpétue le rameau vert, et lui donne le baiser, en lui disant : *La paix soit avec toi !* Cette vision émerveillait saint Augustin. Sainte Perpétue lui apparaissait plus majestueuse et plus belle, étant revêtue en son âme de la virilité chrétienne. Ceux qui trouveraient à redire à sa métamorphose figurative oseraient-ils opposer leur sentiment à l'admiration du saint docteur ?

Le diacre Saturus jouit à son tour d'une vision tout apocalyptique. Lui et Perpétue sont emportés vers l'Orient par quatre anges, dont les mains ne les touchent pas, puis déposés dans une prairie plantée d'arbres dont les feuilles tombaient sans cesse comme une pluie embaumée. Ils sont ensuite introduits dans une sorte de palais de lumière en présence d'un mystérieux personnage, jeune de figure avec les cheveux

blancs, assisté de vingt-quatre vieillards, et entouré d'une grande foule rayonnant de béatitude. « Nous entrâmes, devant un tel spectacle, en grande admiration, nous nous tinmes en face du trône : les quatre anges nous soulevèrent, nous donnâmes le baiser à Celui qui siégeait, et lui de sa main nous caressa le visage... Je dis à Perpétue : *Tu possèdes ce que tu désires.* Elle me répondit : *Grâces soient rendues à Dieu ! J'étais en gaieté sur la terre, je le suis ici plus encore.*

Évidemment le pasteur de la première vision, l'agonothète de la seconde, le jeune homme aux cheveux blancs de la troisième, sont un seul et même personnage, Jésus-Christ le Sauveur des hommes : c'est lui qui récompense les champions de sa cause.

Le récit du martyre de ces illustres confesseurs du Christ est en pleine harmonie avec des visions si grandioses. Ils allèrent au combat, tressaillant d'allégresse, beaux de visage. A côté de Perpétue s'était placée Félicité, jeune esclave nouvellement accouchée, digne en tout point de lui être associée. Tous furent livrés aux bêtes !

Saturus annonça qu'il ne serait atteint que par la dent d'un léopard : on l'exposa à un ours, mais sans résultat ; le léopard lui fit au contraire du premier coup une morsure si cruelle, qu'il fut à l'instant baigné de sang ; et le peuple, par une allusion au baptême, s'écria : « Il est bien lavé, il est bien lavé ! »

« Perpétue et Félicité parurent dans l'arène. On les exposa à une vache furieuse, animal qui ne figurait pas ordinairement dans les jeux. Selon l'usage, elles avaient été d'abord dépouillées de leurs vêtements, et enveloppées dans un filet (1). En cet état, la délicatesse aristocratique de Perpétue, la langueur de Félicité dont les seins ne pouvaient retenir leur lait, fit pitié à cette foule étrange, mobile, qui tout à l'heure exigeait que les martyrs fussent livrés aux fouets des bestiaires. On rendit leurs vêtements aux deux chrétiennes. Perpétue fut assaillie la première : la vache furieuse la souleva de terre, et la laissa retomber sur le dos. Dans sa chute, sa tunique s'était

(1) Nous prenons ici le beau récit de M. Allard, paru d'abord dans la *Controverse*, 15 mai 1884.

rompue, ses cheveux s'étaient dénoués ; comme la Polyxène antique, soucieuse de mourir avec décence, elle rassemble les plis de ses vêtements déchirés ; puis, ne voulant pas, dans sa fierté de martyr, avoir les cheveux épars comme une femme en deuil, elle rattache sur son front l'agrafe qui les retenait : ainsi parée, elle se relève, et apercevant Félicité qui gisait comme brisée, elle lui tend la main et la soulève de terre. Voyant les deux femmes debout, le peuple est une seconde fois touché ; il ne veut point être témoin de leur mort, et ordonne qu'on les fasse sortir par *la porte des vivants*. Là Perpétue trouva un catéchumène Rusticus, qui s'était attaché à ses pas et l'avait suivie dans l'arène : *Quand donc nous expose-t-on à cette vache ?* lui demanda-t-elle ; car dans son extase elle avait perdu le souvenir de ce qui s'était passé, Rappelée par la vue de ses blessures et par l'état de ses vêtements au sentiment de la réalité, l'héroïque jeune femme eut la force d'exhorter encore son frère qu'elle avait fait appeler, et Rusticus, leur disant : *Restez fermes dans la foi, aimez-vous les uns les autres, ne vous scandalisez pas de nos souffrances*.

« Cependant la pitié du peuple antique durait peu. A peine les condamnés avaient-ils été écartés que, pris soudain d'une nouvelle soif de sang, il voulut qu'on les ramenât, et que le coup de grâce leur fût donné sous ses yeux. Tous alors se levèrent, se rendirent d'un pas ferme dans l'amphithéâtre, et, avant de livrer leurs gorges au couteau, se donnèrent solennellement le baiser de paix. Saturus mourut le premier. Devant Perpétue se présenta un gladiateur novice, qui tremblait d'inexpérience ou d'émotion ; un premier coup, mal dirigé, la blessa entre les côtes : elle poussa un cri, puis, saisissant la main de son bourreau, elle appuya elle-même le poignard sur sa gorge. Cette vaillante femme, dit le narrateur original, ne pouvait mourir que de sa propre volonté, tant l'esprit immonde redoutait son courage. »

Tels sont ces Actes sublimes. En vain y chercherait-on une note suspecte. Les visions ont un arôme de fraîcheur exquise, un cachet de sainte naïveté. Les caractères sont limpides et sincères. Perpétue s'inquiète de son enfant, gémit sur le sort

de son vieux père, et néanmoins elle reste invincible dans sa foi. Saint Augustin admire cette alliance des sentiments humains et divins, dans laquelle ces derniers l'emportent de si haut. Pas l'ombre d'une raideur affectée, d'une inflexibilité stoïque. Non vraiment, cette grande martyre et ses compagnons ne ressemblent en rien « à ces chrétiens au cou raide, intraitables et intransigeants, professant une religion sombre, fanatique, antisociale », qu'un auteur contemporain a cru reconnaître en eux à travers ses préjugés (1). Perpétue est femme, elle est fille, elle est mère; mais elle est une chrétienne, elle sera une martyre. Félicité se lamente, quand elle fait ses couches : *Que feras-tu donc*, lui dit-on, *quand tu seras exposée aux bêtes*? Elle répond : *En ce moment c'est moi qui souffre, alors ce sera un autre qui souffrira en moi*. On n'invente pas de ces mots-là.

Un détail achève de nous montrer combien l'esprit de ces saints martyrs était à cent lieues de Montan. A un moment donné, tandis qu'ils étaient en prison. le tribun qui les gardait se prit à les traiter plus rudement; il ne laissait plus pénétrer jusqu'à eux les frères qui leur apportaient des aliments plus choisis. Perpétue protesta contre cette vexation capricieuse. « Eh! quoi, dit-elle au tribun, tu ne permets pas qu'on nous procure quelques douceurs, à nous qui allons combattre dans l'arène le jour de la naissance de César : n'est-ce pas ta gloire que le peuple nous trouve florissants de santé? » Le tribun intimidé accéda à cette mise en demeure, il laissa aux frères libre accès vers les martyrs.

Ce trait si simple détruit toute inculpation de montanisme, car les montanistes se comportaient tout autrement. S'ils étaient jetés en prison, ils continuaient leurs jeûnes avec plus de rigueur que jamais, afin de ne livrer aux bourreaux qu'un corps desséché. « Le chrétien, dit Tertullien en son langage excessif, s'avance au combat avec plus de confiance, quand il n'a plus de chair, et n'offre pas matière prenable aux tourments; il est cuirassé d'une peau sèche, rendurci et comme racorni contre les ongles de fer. » (*De Jej.* c. xii.) Sainte Per-

(1) M. Aubé, cité par M. Allard. Cette peinture convient aux montanistes, non pas aux catholiques.

pétue n'eut pas, on l'a vu, souscrit à ces dires. Évidemment elle n'était pas montaniste; et le collecteur de ses Actes l'était-il lui-même?

Nous nous sommes étendu sur cet épisode héroïque et charmant des persécutions, pour démontrer qu'au commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne, les charismes du Saint-Esprit étaient encore en pleine floraison.

D. Bernard MARÉCHAUX.

(A suivre.)



LES ANGES DANS L'UNIVERS

(Suite.)

X. — Essence et nature des esprits angéliques

Essence, nature et existence se confondent en l'Acte pur, mais se distinguent dans les formes pures.

Il nous faut étudier l'essence des anges, leur nature spirituelle, la multitude de leurs espèces et, autant que faire se peut, nous rendre compte de leur agilité surprenante et des autres qualités qui les distinguent à un si haut point, non seulement des corps, mais de l'esprit dit impur, et de l'âme humaine adhérente à tout notre être corporel.

*
* *

Dieu. les esprits, les corps sont quant à l'essence trois conceptions entièrement distinctes, plus encore que quant à la nature; la nature n'étant que l'essence prise comme principe d'opération; le premier principe d'opérer, dans l'être; ce qui fait que l'être agit; tandis que l'essence est le premier principe d'existence, dans l'être: ce qui constitue l'être; ce par quoi un être est ce qu'il est et se distingue d'un autre.

La divine essence fait que Dieu est Dieu: c'est l'infinitude d'immensité, de principe et d'existence.

Or, l'infini ne saurait être matière, pour la raison que ce qui est matière a nécessairement largeur, longueur et épaisseur, dimensions essentielles à la matière qui toutes trois aboutissent à un terme et déterminent, par conséquent, de toutes parts quelque chose de fini. Donc l'infini ne peut être qu'esprit. Or, encore une fois, de même que la matière ne se

conçoit que sous l'idée d'inertie, l'esprit ne se conçoit que sous l'idée d'opération spontanée, laquelle suppose la vie. Donc, l'infini est vie; et cette vie étant infinie, elle surpasse transcendentellement toute autre vie. Dès lors, elle est non seulement opérative, mais éminemment active, à l'instar de notre âme faite à sa ressemblance.

Mais comme l'infinitude n'est admise autrement que comme n'ayant terme ni hors d'elle, ni en elle, l'esprit infini est infiniment simple sous tous les rapports, sans transitions, sans parties, sans composition d'aucune sorte. Ainsi son activité exclut toute succession d'actes aussi bien que tout concept différentiel entre un intellect infini proposant et un vouloir infini exécutant : l'infini, Dieu, est un acte pur. — Sa nature infinie basée sur son essence infinie est le principe d'une opération infinie en elle-même et apte à se traduire par une puissance également infinie.

Créés à l'image de Dieu, nous avons en notre âme, qui est esprit et vie, un indice de l'essence et de la nature divine. Nos idées, les imaginations que nous nous formons à l'aide des choses qui nous entourent, nos pensées, nos raisonnements sont des effets d'une opération intime qui nous fait sentir la spiritualité de notre être. Mon intelligence ou intellect conçoit un objet idéal suscité par la pensée, et le propose à ma volonté. Il y a délibération. La volonté accepte ou refuse. Je veux ou je ne veux pas. Et ici ma puissance se révèle avec toute sa liberté, car je suis libre de vouloir ou de ne pas vouloir. Or, au moment où la volonté accepte l'objet que lui offre l'intellect, en s'y reposant comme dans son bien, l'acte humain est complet. *L'acte humain* est donc l'exercice libre et délibéré de cette faculté de notre âme, quasi toute-puissante, qu'on appelle le vouloir ou la volonté. Ainsi se fait-il que l'acte humain est vraiment la production, j'oserais dire la création d'une chose. La preuve, c'est que je puis, au moyen de mes facultés corporelles, rendre sensible mon acte intérieur par une ou plusieurs actions extérieures; fut-ce l'érection d'un temple somptueux à la gloire de l'Éternel.

Notez cependant que l'extériorisation de l'acte volontaire intérieur par des actions sensibles, n'est pas nécessaire à la

perfection morale de l'acte humain. L'acte humain existe et subsiste tellement dans la seule opération de notre âme que même au cas où nous serions empêchés de le manifester au dehors, nous en assumons, s'il est mauvais, toute la responsabilité ou bien s'il est bon, tout le mérite. L'acte humain est donc tout à fait spirituel.

Concluons-en que si notre âme n'est pas comme Dieu un acte pur, elle dont les puissances et les opérations sont distinctes, relativement lentes et compliquées, notre âme est du moins éminemment active ; et comme son activité ne tend à autre chose qu'au bien, au souverain Bien, qui, en quelque sorte, s'est reproduit en elle, on peut dire qu'elle est une fille de l'infini.

Les anges en sont les fils. Comme l'âme, ils sont esprit et vie, et l'acte angélique est le même que l'acte humain, bien que plus parfait, plus rapide, plus pur. Point d'hésitation, plus d'erreur possible pour ces intelligences élevées au faite de la gloire, elles qui dardent les rayons de leur vue claire comme le soleil et à qui rien n'échappe. Et la volonté de l'ange éclairée par une raison aussi magnifique est d'une sûreté, d'une puissance et d'une force incomparables. — Telle est la nature de l'ange.

*
* *

L'essence de ces esprits purs aussi bien que celle de l'âme humaine est la spiritualité. Les anges sont des esprits comparativement à l'âme adhérente à notre corps, ce sont des esprits purs ; car ils sont exempts de corporalité et de toute attache quelconque à la matière. Pourtant lorsque l'on compare à l'esprit de Dieu, esprit infini, ces esprits créés et par conséquent finis, on aperçoit entre celui-là et ceux-ci un abîme si insondable, que ces purs esprits à côté de celui de Dieu ont l'air d'être des substances grossières ! C'est ce qui a fait croire à de grands théologiens que tout ce qui est créé, voire les anges les plus purs des hiérarchies suprêmes, aurait nécessairement en eux quelque chose de corporel.

L'Ange de l'École prouve qu'en cela ses contradicteurs se sont trompés, les termes de la Révélation comme celui-ci :

Qui creavit angelos suos spiritus, ne laissant place à aucune équivoque, pas plus que le concile de Latran lorsqu'il précise l'existence de trois catégories de substances : la *corporelle*, la *spirituelle* et l'unique composé de l'une et de l'autre, dans *l'homme*. Il n'est pas révélé en effet que Dieu ait soufflé sur les anges un souffle de vie ainsi que sur la face du corps humain pétri de limon ; mais simplement qu'il a créé des esprits et qu'il les a appelés anges.

Sans doute, le séraphin le plus parfait est infiniment éloigné en pureté spirituelle de l'Esprit des esprits ; mais il n'est pas moins vrai que l'ange le moins pur n'a rien qui puisse tomber sous nos sens, rien même qui puisse être comparé à une substance fluide qui serait aussi subtile ou plus subtile que notre lumière.

L'on se fait aisément une idée de l'essence spirituelle, c'est-à-dire de la spiritualité des esprits par ce fait qu'à l'aide des concepts que nous avons de la matière, nous savons nous former des concepts opposés. Par exemple il est manifeste que tout corps parce qu'il est constitué par la matière, tombe sous nos sens, qu'il est composé de parties, molécules ou atomes, et que, par lui-même il est essentiellement inerte. — Je conçois donc une substance qui ne tombe sous mes sens d'aucune façon, qui est absolument simple, simple si vous voulez comme l'atome déjà invisible par la pensée ; et qui en même temps, au lieu d'inerte, est essentiellement vive, spontanément opérative. Eh bien ! ces trois termes réunis constituent évidemment une autre substance, une substance diamétralement opposée à la matière, et cette substance, je dis que c'est l'esprit. Raisonnement qui m'amène à conclure que l'esprit existe, qu'il y a des êtres immatériels et que ces êtres sont *l'invers* des êtres corporels.

Les esprits sont l'invers des corps. Les esprits et les corps ne se ressemblent que par leur qualité réciproque d'impénétrabilité.

Car je constate en même temps, grâce à l'axiome des physiciens : 1^o que toute substance matérielle est impénétrable par une autre substance matérielle ; 2^o que toutes sont d'une même essence matérielle ; et je dis : toutes les substances de

même essence sont impénétrables les unes aux autres. Or les substances spirituelles subsistent toutes par la spiritualité qui est leur essence. Donc toutes les substances spirituelles sont impénétrables entre elles.

Mais un esprit pur n'est pas seulement impénétrable à cause de sa substance; il l'est de plus, à cause de sa personnalité qui d'ailleurs ne se distingue pas de sa substance. L'ange par conséquent est impénétrable selon tout son être et surtout en tant qu'il est une personne. Or une personne est une hypostase rationnelle et une hypostase est une substance singulière, complète, et subsistant par soi séparément à d'autres semblables. Ce qui permet de définir l'ange : *une substance intelligente, affranchie de tout corps et de toute matière.*

Personnes humaines, nous mesurons à la nôtre l'impénétrabilité des célestes intelligentes. Chacun a conscience de son impénétrabilité parsonnelle. Moi, je sais que de même qu'il ne m'est pas donné de pénétrer vos puissances intellectuelles, vos décisions, vos actes humains; il vous est pareillement impossible de connaître mes idées, mes pensées, mes volontés, à moins que je ne vous les traduise en faisant intervenir les fonctions de relation qui nous sont communes. — Mon ange gardien lui-même n'aura connaissance de mes opérations spirituelles que pour autant qu'il en saisisse la manifestation extérieure, corporelle.

Aussi je puis dans la prière, lui exprimer mes désirs et il me comprend. S'il me voit maintenant joyeux, il se réjouit avec moi; il compatit à mes peines légitimes et perçoit facilement mes nécessités. A son tour il se communique, il me parle ou m'inspire par des sentiments, des impressions, en agissant à la façon de mon âme, c'est-à-dire spirituellement sur mon cerveau, mes nerfs, mes organes. Et ce sourire mystérieux, ces contentements, ces douceurs que provoque le constant appel au bien du bon ange sont moins rares, à coup sûr, que les malaises, les troubles et les frissons de la tentation du Mauvais!

Et mieux que nous ne parlons le langage de la parole, des signes et de l'écriture, les anges conversent entre eux; et nous

aurons bientôt l'occasion de comprendre que nos relations humaines, auprès des leurs, sont de vraies bouderies.

Dieu, lui l'infini en toutes choses, en raison de son domaine absolu et souveraine ubiquité, pénètre les personnes angéliques et les humaines, connaît les actes de notre âme avant l'existence de notre âme; sait ce qu'aurait fait ou non et ce que ferait ou ne ferait pas, telle circonstance étant donnée, chaque ange et chaque homme en particulier; car sa science s'étend aux choses conditionnelles libres. — Les personnes angéliques, en raison de l'éminence essentielle de leur substance spirituelle, pénètrent les substances qui forment des corps. La pénétration de la molécule et de l'atome par l'esprit, que note saint Denis, est nécessaire pour que les créatures visibles ne puissent opposer aux anges un obstacle de nature à contrarier leurs fonctions dans l'univers.

*
* *

La question de l'impénétrabilité nous amène à parler de la manière d'être des corps et des esprits par rapport à leur emplacement et l'on va voir que sous ce rapport également, ceux-ci l'emportent encore de beaucoup sur ceux-là.

Les corps sont impénétrables entre eux et ils sont pénétrés par les anges. L'impénétrabilité matérielle est l'impossibilité pour deux molécules, deux atomes d'occuper à la fois la même place. — Plongez un bâton dans l'eau. La place que prendra le bois ne sera plus occupée par le liquide. Le rayon lumineux lui-même ne pénètre pas le verre qu'il traverse si intégralement malgré la densité de cette substance. La preuve, c'est qu'il arrivera que le rayon, à ce contact, soit brisé, décomposé en iris. Il est donc évident que les corps sont forcés de se faire place. Les esprits sont dans le même cas entre eux, et à plus forte raison; attendu que non seulement eux aussi ils sont impénétrables, selon toute leur substance, qui n'est composée ni de molécules, ni d'atomes; mais qu'encore un esprit ne peut en traverser un autre comme la lumière traverse le cristal.

Nous savons que le lieu des anges est le ciel et que le lieu

des corps est l'univers. Nous n'ignorons pas que si les corps, même celui de l'homme — sans être spiritualisé — ne peuvent être admis au ciel, les anges, au contraire ont le pouvoir d'envahir l'univers, disposant, mouvant, assistant, traversant et pénétrant les corps qui le constituent. Cependant puisque ces purs esprits n'ont pas à se garer pour les créatures corporelles et qu'ils sont tout à fait *indépendants de la matière*, il est clair que dans l'univers qui n'est autre chose qu'une immensité continue de matière sans aucun vide, les anges qui y sont, doivent y être « à leur place » *autrement que n'y sont les corps*. Une place, un endroit, un lieu est la partie d'espace remplie par un corps, ou par plusieurs corps déterminés. Ma place à moi est circonscrite suivant le milieu, par les objets, ou les substances, soit air, soit eau, que je dois écarter ou toucher pour y être. Les corps occupent donc leur place respective d'une manière *circonscriptive*, c'est-à-dire qu'ils y sont circonscrits par les corps ou les substances environnantes.

Les anges, eux qui ne se laissent circonscrire par rien ; qui circonscrivent plutôt tout ce qu'ils touchent, n'ont à proprement parler de place nulle part. Puisqu'il ressort de ce que nous disions que *la place* est une conception que nous nous faisons en appuyant notre manière de penser sur la nature des choses visibles. La place, le lieu est un espace ; mais l'espace au spirituel, n'existe pas ; les esprits n'ayant pas plus à tenir compte de l'espace que des corps qui le déterminent. *L'espace est déterminé par les corps*. Or les esprits ne basent pas comme nous leurs raisonnements sur la matière.

Nous dirons donc que les anges n'occupent dans l'univers aucune place ; mais *qu'ils y sont présents et qu'ils y définissent leur présence ici ou là par l'action qu'ils exercent sur les corps*.

Ainsi tandis que les corps occupent leur place d'une manière circonscriptive, les anges sont présents d'une manière *définitive*. Nous insistons sur la différence qu'il y a entre occuper une place et être présent. Le premier terme concerne les choses et le second les personnes. Une chose n'est pas présente ; elle est à sa place. La présence offre une idée impérative de préséance sur les brutes. Il est préférable

de dire qu'une personne se présente ou qu'elle est présente.

Il est certain qu'un même ange peut être présent à la fois définitivement à plusieurs endroits séparés, dont l'ampleur de son opération définira l'éloignement; et cela sans nécessiter cette présence aux endroits intermédiaires. Une comparaison vous le fera saisir. Vous aussi, en étendant les bras, vous pouvez agir avec vos mains sur des objets éloignés les uns des autres sans toucher à ceux qui sont entre.

Du mode de la présence angélique déduisons qu'un même ange doit avoir la faculté de *manifest*er sa présence, de se rendre visible, d'agir sur les sens des hommes à *plusieurs endroits en même temps*. Par suite du pouvoir surnaturel qui leur est donné pour agir dans la nature, suivant les circonstances de leurs offices auprès de nous, il arrive dit saint Thomas, que ces esprits très puissants et très agiles agglomèrent, condensent et disposent des substances matérielles empruntées aux éléments, et en façonnant des figures d'hommes ou d'animaux (1) qu'ils mettent en mouvement. Ce n'est là qu'une réalité passagère, mais c'en est une. Eh bien! dès lors que l'ange agit sur chaque endroit *selon toute sa vertu*, indivisible qu'elle est comme son esprit, rien ne semble empêcher qu'en ces mêmes endroits il apparaisse tout d'un coup sous diverses figures.

A la question de la présence des esprits dans le monde se rattache celle de l'infestation et de l'obsession diaboliques, ou pouvoir qu'a le démon d'imposer son influence nuisible aux biens de l'homme, de vexer physiquement son corps et même d'y faire invasion et de le posséder, en enchaînant en quelque sorte l'âme afin d'agir à sa place. — Marguerite X... morte en 1896, avait été, à la suite de sortilèges, possédée par plusieurs milliers de démons à la fois (2). Ce fait et d'autres en grand nombre de la présence de plusieurs démons dans un seul possédé, rendent difficile à croire qu'un seul démon se

(1) Saint Raphaël apparaissait en guide voyageur (*livre de Tobie*). Saint Michel apparut sous l'aspect d'un taureau, emblème de force (Alban Butler, *1^{re} des Saints*, t. III p. 76, 8 mai). — Voir le mode de ces apparitions, numéro du 15 juillet 1899 de cette revue. *La Réalité des apparitions angéliques*, p. 81, par Dom B. Maréchaux.

(2) Voir numéro de janvier 1901 de cette revue : *Une possession diabolique compliquée de magie en Auvergne*.

mette en peine, s'il en a *peut-être* le pouvoir, de posséder plusieurs sujets en même temps. Hélas! ils sont légion, et l'on voit s'ils s'entr'aident!...

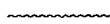
A savoir si les anges, certainement plus puissants que les démons, ont aussi la faculté d'exercer dans l'homme ou les animaux une possession semblable à la possession démoniaque, en d'autres termes, de réaliser une possession angélique. Pour écarter le doute à cet égard, il suffit de songer que la possession diabolique n'est autre chose qu'une usurpation pratiquée, en dépit des droits de l'homme, par le père du mensonge qui est passé maître en fait d'injustice. Comment supposer que des esprits glorifiés dans le bien, désormais impeccables, puissent se rendre coupables d'un tel crime!

Nous avons dès maintenant une notion de la présence des esprits bienheureux sur la terre. Leur présence au ciel est de même nature, sauf que là où il n'y a plus de corps à mouvoir leur force s'exerce entre eux pour le bien de tous. Ce qu'est la force d'esprit, qui n'a ni membres, ni muscles, ni nerfs, nous le verrons.

(A suivre.)

A. VAN MONS.



DE L'INSTINCT ⁽¹⁾

Dans ce *Mémoire*, je m'étais proposé d'abord de m'occuper uniquement des oiseaux et de leurs mœurs, et je voulais entrer d'emblée dans mon sujet sans préambule philosophique, mais le besoin de précision et de clarté s'est vite fait sentir. Je voyais le mot *instinct* employé par différents auteurs dans des sens si divers, que j'ai cru nécessaire de dire, à mon tour, ce que j'entendais par instinct, avant de dissenter à ce sujet; et pour parvenir à tracer nettement les limites de l'instinct, j'ai été conduit à exposer quelques notions générales de cosmologie et de psychologie.

A la surface de la terre, nous distinguons les corps bruts et les corps vivants, et la caractéristique de la vie est le mouvement spontané, suivant cette définition de saint Thomas : *Vita est activitas seipsam movens*. Les corps bruts qui forment le monde inorganique n'ont pas la faculté de se mouvoir par eux-mêmes. Ils n'ont pas la capacité de recevoir et de transmettre le mouvement. On leur a prêté des forces internes attractives et répulsives; mais nous sommes de plus en plus convaincus que toutes ces forces sont fictives, et que jamais un corps brut ne prend un mouvement, ne le modifie et ne le transmet que par suite d'impulsions directes ou par voie de choc. C'est en partie pour démontrer ce point fondamental que nous avons entrepris notre essai sur la synthèse des forces physiques, qui a déjà reçu un complément, et qui ne tardera pas, nous l'espérons, à recevoir sa conclusion.

Pour nous, la distinction entre les corps bruts ou vivants est donc nettement déterminée par la présence d'un principe propre de mouvement, et comme l'instinct, par son étymologie (ἐν στήθεσιν), indique l'existence d'un stimulant intérieur, les corps bruts ne sont pas susceptibles d'instinct, et c'est par

(1) Extrait d'un *Mémoire* communiqué au troisième Congrès scientifique international des catholiques, à Bruxelles.

métaphore qu'on leur attribue des tendances et des inclinations.

Voyons maintenant si l'on peut accorder l'instinct à tous les êtres vivants, aux végétaux comme aux animaux. Ils ont en commun les fonctions de nutrition et de reproduction qui constituent proprement la vie végétative; mais dans le mode d'exercice de ces fonctions, interviennent de notables différences qui se manifestent chez les animaux par la locomotion et la sensibilité.

Pendant tout le cours de sa vie, la plante se nourrit en absorbant sur place des liquides et des gaz, et cette absorption s'opère par le seul jeu des forces physico-chimiques, mais la formation des cellules, des tissus et des divers organes dépend du principe de vie ou âme végétative.

Pour l'animal, les débuts de la vie sont analogues à ceux de la plante. Le germe, dans l'œuf comme dans la graine, se développe d'abord aux dépens des provisions alimentaires qui l'entourent; mais, dès que ces réserves sont épuisées, le mode de nutrition est totalement changé, et le petit animal intervient, par son activité propre, dans la recherche et l'absorption des aliments, soit en suçant le lait de sa mère, soit en réclamant la becquée, soit en dévorant la proie ou rongant la feuille sur laquelle il est né, soit en agitant des cils vibratiles pour pêcher sa nourriture dans l'eau, soit de toute autre façon. En tout cas, on peut saisir des mouvements extérieurs qui procèdent de l'activité interne et ont pour but de coopérer à la nutrition du petit animal. La faculté de locomotion totale ou partielle apparaît donc pour lui dès qu'il a rompu ses premières enveloppes, et c'est par elle qu'il se développe et se conserve. Mais si les mouvements se produisaient au hasard, ils n'atteindraient pas leur but, et c'est grâce aux indications de la sensibilité qu'ils sont coordonnés. Tous les animaux ont au moins le sens du toucher; plusieurs ont les cinq sens de l'homme et peut-être quelques-uns possèdent en outre des sens que nous ignorons.

Cette faculté de sentir est ordinairement donnée comme caractéristique du règne animal, et l'on oppose la vie sensitive des animaux à la vie végétative des plantes; mais si l'on

remonte au principe même de la vie qu'on peut appeler âme (*anima*) avec les scolastiques, l'âme sensitive n'est point opposée, mais simplement supérieure à l'âme végétative. Elle remplit toutes les fonctions de cette dernière avec une perfection plus grande qui provient de la double puissance de sentir et de se mouvoir.

Maintenant, quelle part devons-nous faire à l'instinct dans le jeu des forces vitales? A nous en tenir au sens étymologique de stimulant intérieur, tous les phénomènes de la vie proprement dite pourraient être rapportés à l'instinct, puisque tous dérivent d'une activité interne; mais l'usage, qui fait la langue, rapporte à l'instinct seulement les actes extérieurs, et non pas ceux qui s'accomplissent à l'intérieur des corps vivants. Il en résulte que l'instinct ne doit pas être attribué aux plantes; et que, dans son application aux animaux, il doit être restreint aux faits externes. Ainsi, pour les fonctions de nutrition, l'instinct dirigera la recherche et la préhension des aliments, mais la digestion, la circulation, l'assimilation, la formation des cellules et des tissus ne lui seront pas rapportées. De même, pour les fonctions de reproduction, les actes extérieurs qui y concourent appartiennent seuls à l'instinct, comme le rapprochement des sexes, la construction des nids, le soin des parents pour approvisionner à l'avance des larves qu'ils ne verront jamais, ou pour nourrir au jour le jour des petits nouvellement éclos. Mais le développement du fœtus dans le sein de la mère échappe à l'instinct, au même titre que les fonctions de nutrition.

D'après ces explications, il semble que l'instinct pourrait se définir : un stimulant intérieur qui détermine et dirige les actes extérieurs de la vie sensitive; et cette définition pourrait suffire, s'il ne s'agissait que des animaux sans raison. Mais elle est insuffisante si on veut l'appliquer à la fois à l'âme humaine et à l'âme des bêtes. De nouvelles notions et de nouveaux termes doivent être élucidés.

Et d'abord, quels sont les éléments de la vie sensitive? On y peut distinguer les émotions, les perceptions et les appétits.

L'animal éprouve des émotions de plaisir et de douleur : il

jouit et il souffre; et comme on ne peut jouir ou souffrir sans en avoir conscience, il perçoit spontanément les émotions qu'il éprouve. Il perçoit aussi par les organes des sens les qualités sensibles des objets extérieurs. De plus, pour atteindre sa fin qui consiste à développer et propager la vie qu'il a reçue, il est incliné à rechercher et à fuir certains objets, et ces inclinations, appétits ou passions déterminent ses mouvements.

En définitive, on peut trouver dans l'animal, comme dans l'homme, des faits correspondants à ces trois expressions : sentir, connaître et agir; et c'est ici surtout qu'il est absolument nécessaire pour éviter la confusion des termes, d'établir des distinctions bien tranchées.

Pour quelques auteurs, le mot *sentir*, et aussi son dérivé *sensibilité*, résume toute la vie sensitive et comprend, par conséquent : 1^o les émotions de plaisir et de douleur; 2^o la perception des sens, et 3^o les mouvements réactifs, appétits et passions. D'autres retirent la perception des sens de la faculté de sentir pour la faire rentrer dans la faculté de connaître, et restreignent la sensation à signifier uniquement le plaisir ou la douleur. Comme, d'ailleurs, ils donnent le nom d'intelligence à la faculté de connaître en général, ils sont en droit d'attribuer l'intelligence aux animaux. Pour ce qui est des mouvements de réaction, quels que soient leur nature, mouvements du corps ou mouvements de l'âme, ils appartiennent sans conteste à l'activité, et lorsqu'ils sont provoqués par une connaissance, on peut les appeler volontaires. Donc, les facultés de l'animal ainsi que celles de l'homme peuvent être divisées en sensibilité, intelligence et volonté. Mais hâtons-nous d'ajouter que ces dénominations, avec des éléments communs, en embrassent d'autres nouveaux et bien supérieurs, quand on s'élève de la vie sensible à la vie raisonnable. La raison, en effet, perfectionne, non seulement la faculté de connaître, mais celles de sentir et d'agir.

L'animal, comme nous l'avons dit ailleurs (1), et comme l'enseigne saint Thomas, possède la perception des sens et

(1) *Quelques faits d'instinct mis en face du transformisme*, publiés dans le *Cosmos*, août 1891.

l'estimative pour acquérir des connaissances, avec l'imagination et la mémoire pour les conserver; mais en lui toutes ces puissances sont limitées aux phénomènes concrets. C'est la raison qui donne à l'homme de percevoir les notions premières et les principes premiers (raison intuitive); c'est elle qui lui permet d'abstraire, de comparer, de généraliser, de juger, de raisonner (raison discursive). Les auteurs qui réservent le nom d'intelligence à toutes ces fonctions de la raison refusent par suite l'intelligence aux animaux, et c'est une conséquence nécessaire du sens qu'ils attachent à ce mot. Je ne les blâme pas de vouloir conserver au terme *intelligence* le sens élevé que beaucoup de philosophes lui ont donné. Je leur ferai cependant observer qu'alors le mot *intelligence* fait double emploi avec le mot *raison*, et que la faculté générale de connaître n'a pas d'expression simple qui la représente. De plus, si l'on consulte les programmes de l'enseignement et les cours classiques de philosophie en France, on les verra presque tous attribuer la perception des sens à l'intelligence. Vouloir réagir contre ce courant me paraît inutile, et je crois préférable, pour être mieux compris, d'accorder l'intelligence à l'animal en spécifiant que je lui refuse la raison qui, de tout temps, a été la véritable caractéristique de l'homme (*animal rationale*).

Outre l'intelligence, la raison perfectionne aussi la sensibilité et l'activité. De même que la perfection des sens provoque des sensations de plaisir et de douleur, la perception des idées rationnelles, du vrai, du beau et du bon ou de leurs opposés développe des sentiments de joie et de tristesse; et ces émotions supérieures, qui atteignent leur apogée dans le sentiment religieux, sont un fruit de la vie raisonnable. Car, en élevant l'intelligence aux conceptions les plus hautes, elle élève du même coup la sensibilité jusqu'aux sentiments les plus purs et les plus nobles.

C'est aussi grâce à la présence de la raison que l'âme humaine devient capable de liberté et de moralité. L'activité spontanée dans l'animal se transforme en volonté réfléchie et libre dans l'homme.

Et l'instinct, que devient-il dans ce passage de la vie

sensitive à la vie raisonnable? Son empire diminue à mesure que le domaine de la raison s'étend, et il s'évanouirait complètement, si tous les actes humains étaient libres et réfléchis. Pour adapter à l'homme la définition de l'instinct proposée ci-dessus pour le pur animal, il faut donc insérer un mot de plus et dire : « L'instinct est un stimulant intérieur qui détermine et dirige les actes extérieurs et *indélibérés* de la vie sensitive. » Comme certains actes indélibérés sont le produit de l'habitude ou de l'hérédité, et non de l'instinct, il faudrait, pour les exclure de la définition, ajouter encore une restriction et dire : « L'instinct est un stimulant intérieur qui détermine et dirige les actes extérieurs de la vie sensitive indélibérés et purement naturels, c'est-à-dire ni acquis par l'habitude, ni transmis par atavisme. »

Pour pénétrer plus avant dans la nature de l'instinct, pour remonter à l'origine de ce stimulant intérieur il faut recourir à des données métaphysiques, à des principes de raison pure ou même de *foi*. Et pourquoi ne le ferions-nous pas dans les discussions entre catholiques?

Nos adversaires ne se gênent pas pour poser, sans preuves, des affirmations qu'ils déclarent incontestables. M. Edmond Perrier, par exemple, dans son *Éloge de M. de Quatrefages*, présenté à l'Académie des sciences, le 26 février 1894, s'exprime ainsi : « Nous ne connaissons qu'un seul mode de formation des corps vivant à la surface du globe, la génération, et ce serait aller contre les principes fondamentaux de la science que de supposer gratuitement, contrairement à tous les faits observés, qu'il en ait existé d'autres.

« Les faits forcent donc à admettre que les formes vivantes actuelles, si différentes qu'elles soient des formes anciennes, en proviennent par une suite ininterrompue de générations. La réalité du transformisme est par cela même invinciblement et scientifiquement démontrée. »

Ainsi, recourir à un Dieu créateur pour expliquer la formation des corps vivants, c'est, d'après cet auteur, imaginer une hypothèse gratuite qui va contre les principes fondamentaux de la science, et le transformisme est scientifiquement démontré pour ce positiviste, parce qu'il n'a pas constaté la

création d'une espèce nouvelle. A-t-il constaté davantage la transformation d'une espèce en une autre? Et ne pourrait-on pas lui rétorquer son argument en cette sorte : C'est une hypothèse gratuite et contraire à tous les faits observés, qu'une espèce se transforme en une autre. Or, il existe actuellement des espèces qui n'existaient pas autrefois. Donc, dans l'intervalle, il y a eu création d'espèces nouvelles?

Mais je n'ai pas l'intention de discuter ici avec M. Edmond Perrier, et je ne l'ai cité que pour montrer comment on procède dans certain camp où l'on parle beaucoup de liberté de pensée, et où l'on commence par déclarer *hors de toute conteste* (1) une proposition qui sape par la base toutes les opinions des adversaires. En présence de ces affirmations audacieuses, ne craignons pas, nous catholiques, d'affirmer aussi nos croyances, et, au besoin, de nous appuyer sur elles dans les questions qui nous divisent. Personnellement, je me suis inspiré autrefois de l'étude de l'Eucharistie pour éclairer mes idées sur la constitution de la matière; et aujourd'hui, je m'inspire de l'étude de la grâce pour préciser la nature de l'instinct.

Je dis donc que l'instinct joue, dans l'ordre naturel, un rôle analogue à celui de la grâce dans l'ordre surnaturel, avec cette différence que la grâce répond au concours de Dieu dans tous les actes de la vie surnaturelle, tandis que l'instinct ne représente le concours de Dieu, dans l'ordre naturel, que pour les actes extérieurs et indélébiles de la vie sensitive.

D'après l'enseignement catholique, les dons surnaturels de la grâce sont attribués, par appropriation, à la troisième personne de la sainte Trinité, à l'Esprit d'amour, et l'on peut également rapporter à ce divin esprit tous les dons de l'ordre naturel. C'est bien de lui qu'on peut dire avec le poète.

*Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem...*

C'est par lui que le quadrupède court, que le poisson nage et que l'oiseau vole. Car, outre l'impulsion première, source

(1) *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. Séance du 25 février 1894. *Eloge de M. de Quatrefages*, par M. Edmond Perrier.

de la vie, il y a dans l'être vivant une impulsion permanente qui le porte à rechercher ce qui lui est utile et à fuir ce qui lui est nuisible ; et ce stimulant intérieur, cette sorte d'inspiration perpétuelle, cet instinct, en un mot, est peut-être le don le plus merveilleux du Saint-Esprit dans l'ordre naturel, ou du moins, c'est celui qui nous manifeste le mieux les soins admirables de la Providence et les prodiges de sagesse et de bonté multipliés à l'infini pour subvenir aux besoins des plus faibles créatures. Les hommes les plus indifférents ne peuvent s'empêcher d'admirer les ressources incroyables que renferme l'instinct des animaux. Malheureusement, beaucoup s'arrêtent au fait matériel qui les étonne, et ne remontent pas à la cause, à cette motion divine, à cet Esprit de vie qui souffle où il veut, et fait accomplir aux plus humbles des insectes des merveilles d'art et d'industrie devant lesquelles tout le génie de l'homme est obligé de se confondre et d'avouer son impuissance.

Lisez les *Mémoires* de Réaumur ou les *Souvenirs entomologiques* de M. J.-H. Fabre, et vous trouverez, observés avec amour et décrits avec charme, les chefs-d'œuvre de petits artistes qui n'ont jamais fait d'apprentissage et atteignent du premier coup le plus haut degré de leur art. Personne n'osera soutenir qu'ils ont conçu et exécuté par leurs seules forces ces prodiges d'industrie ; mais, pour écarter une intervention divine, plusieurs ont recours à un progrès indéfini de l'espèce et à une transmission continue de tous les perfectionnements accomplis dans le passé. Ce recours est-il admissible ? Ces prétendus progrès, les a-t-on constatés ? En certains cas même, est-il possible de les concevoir ? Examinez, par exemple, le problème des cellules de l'abeille : dans un espace donné, construire, avec un minimum de dépense de cire, le plus grand nombre possible de cellules ayant un volume déterminé. Lorsque l'habile ouvrière l'a résolu pratiquement, à l'aide de ses mandibules, avec une exactitude mathématique, quel perfectionnement pouvez-vous imaginer ? Je me rappellerai toujours la douce jouissance que j'éprouvai, en le résolvant autrefois par le calcul. Ce n'était pas la satisfaction ordinaire que l'on ressent après avoir trouvé la solution d'un

problème quelconque. C'était une émotion profonde qui tenait du sentiment religieux. Comment, me disais-je, ce petit insecte réalise-t-il, à coup sûr, le résultat d'un savant calcul? Et la réponse jaillissait immédiate : *Digitus Dei est hic*. C'est l'Esprit de Dieu qui dirige ses délicats instruments de travail.

Est-ce à dire que l'édifice construit n'est pas l'œuvre de l'insecte? Nullement. Les actes surnaturels dans lesquels le Saint-Esprit opère en nous par sa grâce nous appartiennent réellement; ils sont nôtres, mais non pas de nous seuls, suivant l'expression de saint Paul : *Non ego autem, sed gratia Dei mecum*. Ainsi en est-il des actes instinctifs; dans le cas actuel, il faut dire que la cellule est l'œuvre de l'abeille, mais non de l'abeille seule. L'Esprit divin lui prête son concours, et elle opère avec lui.

Nous venons de signaler des analogies entre l'instinct et la grâce; nous devons aussi marquer une différence essentielle dans la distribution et l'efficacité. La grâce, purement gratuite, est distribuée aux hommes avec une grande diversité, comme elle agit sur des volontés libres, son action peut être agréée ou repoussée. L'instinct, au contraire, est identique dans tous les individus de même espèce et obtient nécessairement son effet. Ce n'est pas un obstacle à la variété et à la beauté du monde organique. Car les espèces d'êtres vivants se comptent par centaines de mille, et les instincts sont diversifiés en même proportion. Aussi les naturalistes qui ne se bornent pas à disséquer dans un laboratoire ou à collectionner dans un cabinet, mais qui observent les animaux pour surprendre les secrets de leur vie intime, ces vrais amants de la nature, nous révèlent chaque jour de nouveaux prodiges de l'instinct.

Selon nous, ces études de mœurs sont le moyen le plus sûr d'arriver à une classification exacte du règne animal, parce que les différences tirées de la conformation des organes sont moins fixes que les caractères déduits de l'instinct, et la raison de ce fait est facile à comprendre. Les organes, en effet, sont soumis à l'influence des milieux qui déterminent de nombreuses modifications, et cette influence agit du dehors au dedans, directement sur le corps de l'animal, et indirectement

tement sur son âme, tandis que l'instinct agit du dedans au dehors, directement sur l'âme et indirectement sur le corps. Or, il est évident que les aptitudes de l'âme, ce principe de vie qui organise le corps, doivent passer en première ligne pour la détermination des espèces, et ces aptitudes se font jour dans les actes instinctifs.

Parmi les manifestations de l'instinct, celles qui se prêtent le mieux à l'étude sont les constructions de demeures, si fréquentes dans les deux classes des insectes et des oiseaux. Nous avons mentionné plus haut la cellule de l'abeille, et nous avons admiré son architecture. Revenons encore sur ce produit de l'instinct, pour opposer sa fixité aux variations déterminées par l'influence des milieux et aussi par l'intervention de l'homme. L'apiculture est un art très ancien, chanté par Virgile, et les abeilles rentrent dans la catégorie des animaux domestiques qui offrent des races diverses. Mais, au milieu des variations de taille, de couleur et autres qui caractérisent les différentes races, la construction des cellules n'a pas subi la moindre altération. C'est toujours un prisme hexagonal régulier, surmonté par un pointement pyramidal, dont les plans font un angle constant avec les faces du prisme. L'ouvrière peut changer d'aspect, son miel peut être blanc ou jaune, suivant les fleurs qu'elle butine, mais les angles de sa cellule sont invariables. Voilà donc un caractère vraiment spécifique, qui se retrouve parmi toutes les races de l'abeille, et qui échappe à toutes les influences, soit des agents naturels, soit de l'industrie humaine.

Il est vrai que l'homme peut communiquer aux animaux soumis à la domesticité des habitudes qui revêtent comme l'instinct le caractère de la spontanéité, et se transmettent plus ou moins par la génération ; mais c'est en agissant sur le corps de l'animal qu'il obtient ces résultats, et je ne sache pas qu'il ait réussi à modifier l'art des constructions dans ceux qui le possèdent. Il fera accepter un nid artificiel à un oiseau, mais il n'obtiendra pas qu'il en construise un sur un plan tout nouveau, en abandonnant la pratique de ses ancêtres. Je sais qu'on a fait grand bruit de certains progrès architectoniques des oiseaux, et je me propose d'examiner ce point en

détail dans le chapitre suivant. Présentement, pour terminer celui-ci, je veux montrer encore que la nature, loin de tendre à transformer peu à peu les espèces, s'oppose plutôt aux modifications propres à entraver la propagation ou altérer la pureté des types spécifiques, et ne les tolère que d'une manière accidentelle et transitoire.

Prenons, cette fois, nos exemples dans le règne animal. A l'origine, Dieu a donné aux plantes la puissance de se reproduire, chacune suivant son espèce, et la plupart des variations, qui dérivent de l'influence des milieux, sont avantageuses à la conservation du type primitif. Si parfois elles tendent à le détruire ou à le transformer, ce sont des exceptions qui confirment la règle. Ainsi l'homme, par des cultures artificielles, produit une multitude de fleurs pleines, impuissantes à donner des semences fécondes; mais, dans l'état de la nature, les fleurs pleines sont un très rare phénomène que j'ai rencontré deux fois seulement, quoique mes excursions botaniques se comptent par centaines. Une première fois, c'était la cardamine des prés qui m'offrait des fleurs doubles. Elle croissait sur du fumier, et j'attribuai la transformation des étamines en pétales à l'excès des substances nutritives. La deuxième fois, je fus plus étonné parce que je ne découvris aucune cause apparente du fait, et qu'il s'agissait d'une humble petite plante (*corrigiola littoralis*), que je n'aurais pas soupçonnée de se prêter à une pareille métamorphose (1).

Si l'homme, en multipliant les pétales des corolles brillantes, fait avorter à dessein les ovules, pour accroître l'éclat des couleurs, il sait aussi diversifier les formes des fruits et des fleurs par des fécondations artificielles et produire ainsi les hybrides. Ces procédés nuisent à la pureté des types spécifiques, mais ne sauraient en créer de nouveaux. Ce que le jardinier produit par son art, la nature le fait aussi quelquefois, mais par accident; et comme elle ne vise aucunement à perpétuer les hybrides qu'elle a réalisés, ils disparaissent d'or-

(1) Depuis que j'ai rédigé ce mémoire, je me suis souvenu qu'au lieu même où croissait la corrigiole à fleurs pleines, sur les bords du canal de Nantes à Brest, les gens du village voisin venaient laver leur lessive, et j'ai pensé que les eaux grasses, épanchées sur le sable d'alentour, avaient déterminé le phénomène.

dinaire très vite. Je citerai à ce sujet un des exemples qui m'ont le plus frappé.

Sur les bords du canal de Nantes à Brest, à deux kilomètres environ de sa jonction avec l'Oust, affluent de la Vilaine, fleurissait en abondance la linaira commune (*linaria vulgaris*). Vis-à-vis, sur un coteau schisteux, abondait aussi la linaira striée (*linaria striata*). J'avais parcouru bien des fois ces lieux sans rien remarquer de particulier, et voilà qu'une année, j'aperçois, sur le bord du canal, une touffe vigoureuse d'une linaira qui m'offre nettement le mélange des caractères du *linaria vulgaris* et du *linaria striata*. Ces deux linaires fleurissent bien en même temps, juin-septembre, mais leur corolle personnée ne permet guère d'admettre que le vent ait transporté le pollen de l'une sur le stigmate de l'autre. Les Hyménoptères éprouveraient aussi des difficultés à forcer l'entrée de la corolle dont la gorge est bien fermée par le palais de la lèvre inférieure ; mais il existe plusieurs espèces de petits curculionides, du genre *mecinus*, qui pénètrent à l'intérieur de la fleur pour déposer leurs œufs dans son ovaire, et j'imagine que l'un d'eux, sortant de la corolle d'une linaira striée pour entrer dans celle d'une linaira commune, aura déposé sur le stigmate de la seconde des grains de pollen dérobés à la première, et cette fécondation fortuite aura été l'origine de la plante vigoureuse que j'admirais.

Comme les deux espèces de linaires en question sont vivaces, il était naturel que le produit hybride le fût aussi, et j'ai retrouvé, en effet, à la même place, pendant plusieurs années, la touffe que j'avais d'abord observée. Mais c'est en vain que j'en cherchais d'autres échantillons à l'entour, ce qui me porte à croire qu'elle ne mûrissait pas de graines fertiles. En fin de compte, elle a disparu sans laisser de traces, tandis que les deux espèces-types continuent à fleurir à qui mieux mieux.

La conclusion de ce fait et de bien d'autres semblables, tant pour les animaux que pour les végétaux, c'est que, si les lois de la vie permettent la production d'hybrides, elles ne tendent pas à les conserver, alors même qu'ils surpassent en vigueur les auteurs de leurs jours. Cette vigueur n'existe que pour les fonctions de nutrition, et elle correspond à l'extinction,

ou du moins à l'affaiblissement des fonctions reproductrices. D'où nous pouvons inférer encore que les instincts qui servent à propager la vie sont les plus importants pour la détermination des espèces. Nous avons déjà indiqué ce point de vue dans un mémoire présenté au dernier Congrès, en définissant l'espèce : « L'ensemble des individus qui, soumis aux mêmes influences, manifestent les mêmes instincts, spécialement dans les actes qui se rapportent aux fonctions de reproduction (1). »

R. P. LERAY, *Eudiste*.

(1) Voir le *Cosmos*, août 1891.



RECHERCHES SUR LES MATÉRIALISATIONS DE FANTOMES

(Suite)

Par M. le Dr Paul GIBIER

Directeur de l'Institut bactériologique (Institut Pasteur) de New-York
Ancien interne des hôpitaux de Paris
Ex-assistant de pathologie comparée au Muséum d'histoire naturelle de Paris
Membre de l'Académie des Sciences de New-York;
de la Société des Recherches psychiques de Londres
Chevalier de la Légion d'honneur

II. — Une autre forme féminine qui apparaît à presque toutes les séances réussies de Mrs. Salmon dit se nommer *Musiquita*, prononçant le premier *u* à la manière espagnole ou italienne. Elle a l'air d'une gitana et ne manque jamais de réclamer une guitare. Quand cet instrument est à portée de sa main, elle s'empare de son manche et avec l'ongle de l'index gratte les cordes tout en tenant l'instrument à bras tendu pendant quinze ou vingt secondes, puis disparaît en emportant la guitare dans le cabinet ou après l'avoir déposée à l'entrée.

Je m'abstiendrai de décrire plus longtemps ces apparitions parce qu'elles se sont en partie reproduites avec plus ou moins de similitude dans une autre séance que je rapporterai en détail.

Observation. — Cet important travail de Paul Gibier a paru, d'abord, dans les *Annales des sciences psychiques*, dont le savant directeur, le Dr Dariex, est chef de clinique à l'hôpital des Quinze-Vingts. Nous le publions, parce que nous y voyons la preuve de la réalité des phénomènes démoniaques que certains catholiques et tous les rationalistes s'obstinent à considérer comme simples hallucinations superstitieuses. Après l'avoir cité, nous le réfuterons. Nous continuerons à nous tenir à égale distance des crédules, et des incrédules, des esprits faibles et des esprits forts, de ceux qui ne doutent de rien et de ceux qui doutent de tout.

Elie MÉRIC.

Mais il est un phénomène particulier aux expériences faites avec la cage que je tiens à raconter aussi minutieusement que possible. Le voici :

Passage du médium à travers la porte de la cage

Quand la séance eut duré environ deux heures, la voix de Maudy se fit entendre de l'intérieur de la cage et nous dit que les forces du médium étaient épuisées et que les manifestations allaient cesser. Aussitôt après que Maudy eut fini de parler, la voix de basse d'Ellan s'adressant à moi dit : « Venez recevoir notre médium qui va sortir et aura besoin de vos soins. » Pensant qu'il était temps d'ouvrir la porte de la cage et de délivrer le médium confiné dans cet espace réduit depuis le commencement de l'expérience, j'allais donner plus de lumière lorsque la voix de basse me dit : « N'allumez pas avant que le médium soit sorti. » Comme je n'étais pas prévenu de ce qui allait se passer, je m'avançai alors pour ouvrir la porte dont je sentis le treillis à travers le rideau. A ce moment, ma main fut repoussée doucement mais d'une manière irrésistible, et je vis le rideau se gonfler comme sous la pression d'un corps volumineux. Je saisis la masse qui se présentait devant moi et je fus très surpris de sentir que je tenais une femme évanouie dans mes bras. Je soulevai alors le rideau qui la recouvrait, et Mrs. Salmon (car c'était elle) allait tomber à terre si je ne l'avais retenue. Je l'assis aussitôt sur une chaise où les dames présentes l'aidèrent à se remettre.

Sans perdre une minute et pendant qu'un de mes assistants allumait le gaz, je palpai la cage et particulièrement la porte où je ne sentis rien de particulier. Dès que toutes les lampes furent allumées, nous examinâmes les rideaux du cabinet que nous trouvâmes dans le même état qu'au début de l'expérience. Les tentures furent alors enlevées ; la porte de la cage et chaque maille du treillis sur les différentes parois furent soigneusement inspectées : tout était intact. De même les trois timbres collés sur la fente de la porte et l'ouverture de

la clef du cadenas ; ils étaient tels que je les avais collés après avoir enfermé le médium dans la cage ; le cadenas était en place, passé dans les anneaux à vis et fermé. Je pris la clef de la poche droite de mon gilet où je l'avais placée et j'ouvris ; les charnières de la porte jouèrent librement et je m'assurai qu'elles n'avaient pas été déplacées. Du reste, je m'étais tenu pendant toute la séance à moins d'un mètre de la porte dont j'aurais pu noter les moindres mouvements ; j'écoutais attentivement les sons partis de la cage. Aucun bruit, aucun mouvement suspect n'avait attiré mon attention, et en particulier quand le médium avait été poussé à travers la porte de la cage, je suis sûr de n'avoir entendu, et chacun de nous déclare n'avoir entendu le moindre bruit.

Tel est le phénomène remarquable dont j'ai été témoin dans deux expériences différentes faites dans mon laboratoire à quelques jours d'intervalle, ainsi qu'une troisième fois dans un local en dehors de chez moi.

Mrs. Salmon ne se prête plus à l'expérience de la cage depuis qu'une hémoptysie paraît en avoir été la conséquence. Ses guides ou contrôles lui auraient même interdit l'emploi de la cage métallique comme moyen d'épreuve (*test seance*), et ne lui permettent plus que l'usage du cabinet de bois décrit plus haut. (Voir note D sur le passage du médium à travers le treillis de la porte.)

Expériences faites avec le cabinet

De nombreuses expériences furent faites avec le cabinet de bois. Toutes ne furent pas couronnées d'un égal succès ; ainsi que nous l'avons vu, les résultats obtenus pendant un mois entier furent presque nuls. En rapportant une des meilleures séances que j'ai eues, je pense pouvoir donner une idée suffisante du genre de phénomènes obtenus avec le médium observé. Dans tous les cas, les précautions prises étaient, toutes choses égales, les mêmes et en somme leur description pour une expérience peut être appliquée à toutes les autres.

Toutefois, avant de relater la séance type où le médium est attaché dans le cabinet, je mentionnerai ce fait que, dans plusieurs cas, le médium se tenait avec deux autres personnes, non à l'intérieur, mais en dehors et à la porte du cabinet. Le médium posait ses mains sur le bras gauche de la personne se tenant au milieu et un rideau de couleur sombre était placé (de manière à ne laisser voir que leur tête), sur les trois personnes ainsi disposées et faisant face aux autres assistants. La lumière était réglée comme dans les autres expériences. Dans ces conditions, nous avons tous vu des mains de différentes grandeurs venir du cabinet et caresser l'épaule, la tête ou le cou des personnes placées à la droite du médium. Comme nous nous remplaçons à tour de rôle dans cette position, lorsque ce fut mon tour, je me mis au milieu, le médium étant à ma gauche et une autre personne à ma droite. Le médium posa sa main gauche sur mon avant-bras gauche, et sa droite sur mon bras gauche. Au bout d'une minute, je fus touché sur l'épaule droite par une large main d'homme, puis aussitôt après une petite main d'enfant *froide* me tapota sur le cou à droite et ces deux mains furent vues par la personne placée à ma droite. Sans perdre un moment je priai le médium de me toucher le cou avec ses mains qu'elle enleva aussitôt de mon bras et porta à mon cou; ses mains étaient *chaudes*.

Une figure se montra au-dessus de ma tête et fut vue des personnes assises en face de moi. Des objets furent pris de l'intérieur du cabinet et passés entre nos têtes. Les cordes d'une guitare posée sur une table, dans le cabinet, à plus d'un mètre derrière le médium, résonnèrent fortement et à plusieurs reprises, puis l'instrument fut glissé entre les deux personnes assises à la droite du médium. Comme à ce moment j'étais assis en face du cabinet, je pris la guitare et j'éprouvai une certaine résistance quand je l'attirai en dehors. Il eût été impossible au médium de tenir l'instrument dans la position où il se présenta; de plus, ses mains étaient posées sur le bras de la personne placée à sa droite, laquelle n'avait qu'une épaisseur de soie mince (nous étions en été), entre sa peau et les mains du médium qu'elle déclara sentir parfaite-

ment. Plusieurs lignes d'écriture furent tracées au crayon sur une feuille de papier blanc placée près de la guitare, à l'intérieur du cabinet, dans un point que le médium n'aurait pu atteindre de la place où il était.

Mais j'arrive à l'observation d'une séance type avec le cabinet. Les notes de cette observation ont été prises au fur et à mesure de la production des phénomènes, par le Dr L., assistant au laboratoire de l'Institut ; et comme de nécessité ces notes étaient laconiques et parfois incomplètes, elles furent complétées le lendemain par celles qui furent rédigées immédiatement après l'expérience par l'une des personnes y ayant assisté (M. T. S., artiste distingué, ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Paris) et par l'auteur.

Dr Paul GIBIER.

(*A suivre.*)



MAGNÉTISME ET HYPNOTISME ⁽¹⁾

ÉTUDE PHYSIOLOGIQUE, HISTORIQUE ET THÉOLOGIQUE

Comme l'hypnotisme à notre époque a obtenu une grande vogue, grâce surtout à MM. Charcot et Bernheim, et comme les opinions sont encore très partagées à son sujet, les uns ne voulant voir en lui que du charlatanisme, d'autres que du diabolisme, et d'autres encore voulant que tous les faits en soient entièrement naturels ; les uns voulant le proscrire au nom de la morale publique à cause des dangers qu'il fait courir à la santé, à la raison, aux mœurs, etc. ; les autres, au contraire, prônant ses bienfaits sans nombre, et croyant y trouver le remède le plus merveilleux que nous ait apporté le progrès de la science ; quelques-uns enfin voulant s'en servir pour expliquer les miracles qui sont comme la base de la religion catholique, il nous a semblé qu'une étude raisonnée, calme et impartiale, sur le magnétisme et l'hypnotisme serait tout à fait opportune. Nous la diviserons en huit chapitres :

Chapitre I^{er} : Notions générales sur le magnétisme et l'hypnotisme.

Ch. II : Aperçu historique sur le magnétisme et l'hypnotisme.

Ch. III : Phénomènes les plus ordinaires de l'hypnotisme.

Ch. IV : Explication physiologique ou scientifique de ces phénomènes.

Ch. V : Phénomènes de magnétisme absolument inexplicables par la science.

Ch. VI : Avantages et dangers de l'hypnotisme.

(1) *L'Ami du Clergé.*

Ch. VII : L'hypnotisme et la théologie au point de vue théorique.

Ch. VIII : L'hypnotisme et la théologie au point de vue moral et pratique, ou conclusions morales et pratiques.

CHAPITRE I^{er}

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LE MAGNÉTISME ET L'HYPNOTISME

Ces deux mots ont évidemment une étymologie différente : le premier dérivé du mot, tout à la fois grec et latin, *μαγνης*, *magnes*, indique une attraction forte et mystérieuse comme celle de l'aimant sur le fer ; le second dérivé du mot grec *υπνος*, *sommeil*, indique surtout le sommeil mystérieux dans lequel est plongé l'hypnotisé. Mais dans le fait, ces deux mots désignent la même chose avec une nuance un peu différente : le premier désigne surtout le sommeil mystérieux produit par des passes auxquelles ont recours le plus ordinairement les charlatans et tous ceux qui ont pour but surtout d'amuser ou d'étonner les spectateurs ; le second désigne ce même sommeil produit par des moyens plus simples, comme par exemple la fixation du regard sur un objet brillant, des vibrations soudaines, la fascination exercée sur le sujet, etc., sous la direction de médecins ou de savants qui veulent obtenir des résultats médicaux ou scientifiques. Mais beaucoup d'auteurs prennent indistinctement ces deux noms l'un pour l'autre.

La meilleure définition est peut-être celle qu'en donne l'abbé Lelong : « C'est un sommeil artificiel imposé par des moyens spéciaux provenant d'une volonté étrangère, et qui devient comme un état nerveux ou une névrose expérimentale, ainsi que le dit le docteur Charcot. » — « L'hypnose, dit l'abbé Schneider, tient le milieu entre le sommeil qui appesantit et la névrose qui exalte, ou mieux elle tient de l'un et de l'autre. C'est un sommeil nervosé, une partie des facultés est engourdie et une autre plus exaltée que dans le sommeil ordinaire. »

En général, il n'est pas plus difficile de réveiller que d'endormir. Ce sont souvent les mêmes moyens employés ou dans le même sens ou dans un sens contraire qui endorment et qui réveillent. Ceux qui s'endorment eux-mêmes du sommeil hypnotique peuvent aussi se réveiller eux-mêmes, et il y en a qui se réveillent malgré l'hypnotiseur, surtout quand celui-ci demande des choses qui les choquent ou les contraignent trop, comme ils se réveilleraient dans un cauchemar violent.

Nous pouvons poser en principe que toute personne peut magnétiser. Ceux cependant qui peuvent imposer davantage, exercer une influence plus grande, ou mettre plus d'habileté et de persévérance, réussiront mieux que les autres, et quand il s'agit d'une personne qu'ils ont déjà magnétisée, grâce à l'empire qu'ils ont acquis sur elle, ils réussiront on ne peut plus facilement à l'hypnotiser d'autres fois, quelquefois même sans son consentement.

Nous pouvons poser également en principe que toute personne peut être hypnotisée, s'il s'agit du simple sommeil ; elle pourra même l'être malgré elle, et même pour une première fois, pourvu cependant qu'elle veuille se prêter aux épreuves, par exemple à regarder fixement, pendant un certain temps, le même objet brillant posé devant ses yeux. Que de fois aussi des poules ou d'autres oiseaux ou animaux ont été endormis et immobilisés de la même manière ! Ils étaient véritablement hypnotisés. Nous devons ajouter aussi qu'il est des personnes qui sont bien plus facilement hypnotisables que d'autres, grâce à leur sensibilité : ce sont principalement les jeunes gens, et encore plus les femmes, mais surtout celles qui sont nerveuses et hystériques : en langage magnétique, on les appelle *médiums*. Enfin toute personne qui refusera énergiquement de se soumettre aux épreuves ne pourra jamais être hypnotisée ; on peut toujours déjouer toutes les attaques par le rire, la distraction, etc.

S'il est assez facile d'endormir par le magnétisme, il n'est pas aussi facile de faire arriver au somnambulisme : ici c'est le petit nombre qui y est apte ; il y en a très peu surtout qu'on puisse faire arriver au somnambulisme lucide.

Certains somnambules jouissent assurément d'une lucidité très grande, ainsi que nous le dirons plus tard ; cependant, de l'aveu même des plus habiles hypnotiseurs, — à moins d'intervention diabolique que nous étudierons aussi plus tard, — personne n'a jamais établi par des observations sérieuses que le sujet jouit du don de prophétie proprement dite, de l'intelligence de langues jusque-là ignorées complètement, de la connaissance de choses dont antérieurement il n'avait aucune espèce de notion, du don de lire dans la pensée intime du magnétiseur ou de quelque autre que ce soit, de voir à une distance tout à fait considérable, ou à travers des corps entièrement opaques; etc. « Le docteur Bernheim, raconte Mgr Élie Méric, hypnotisa en ma présence un malade de l'hôpital ; c'était un homme de trente-cinq ans, fort et vigoureux, l'invasion du sommeil fut presque instantanée. — « Quand vous vous réveillerez, vous ne me verrez plus, dit M. Bernheim, vous ne m'entendrez plus. » Il souffle sur les yeux du malade et le réveille ; on voit alors se produire les phénomènes connus : M. Bernheim est en face du malade, il lui parle, il le presse, il le touche, et cependant, il n'existe pas pour lui, il est absent. Je me place alors derrière M. Bernheim, et je présente ma montre au malade en disant : « Puisqu'il n'y a rien entre vous et moi, et que M. Bernheim n'est plus ici, quelle heure est-il à ma montre ? » Le malade embarrassé déclare qu'il ne voit pas ma montre et ne peut pas me répondre ; j'insiste, il ne voit rien. — « Mais, pourquoi donc ne voyez-vous pas ma montre ? — Je ne sais pas, entre vous et moi il y a un brouillard qui me fatigue ; » et tout en me répondant il passe sa main sur ses yeux et sur son front, comme un homme qui veut se soustraire à une impression pénible. En d'autres circonstances, la même expérience, souvent répétée, m'a toujours donné un résultat négatif. » De leur côté aussi, pour s'assurer de la chose, les docteurs Simpson et Crampton renfermèrent dans une boîte hermétiquement close et scellée un billet de banque d'une très haute valeur et s'engagèrent à le donner à l'hypnotisé qui, à travers la boîte, pourrait lire le numéro du billet, et personne ne put réussir. — Le docteur Burdin voulut, lui aussi, constater s'il

pourrait trouver un hypnotisé capable de lire seulement à travers un bandeau bien posé sur ses yeux, et il n'arriva jamais qu'à constater l'impuissance ou l'imposture de tous ceux qui essayèrent pour gagner le prix très élevé qu'il avait promis. Ainsi une petite fille de onze ans lisait parfaitement ce qu'on lui remettait entre les mains ; elle faisait semblant de lire avec ses doigts, mais le docteur s'aperçut que, grâce à des mouvements des muscles de la face, elle desserrait un peu le bandeau et pouvait lire par-dessous ; alors il voulut tenir le livre lui-même à la distance que le père de l'enfant fixerait, et où elle pourrait encore le toucher des doigts, mais il lui fut impossible de lire.

Ceci nous amène à dire un mot des innombrables supercheres qui se sont glissées dans les expériences d'hypnotisme. Les plus habiles expérimentateurs, comme MM. Bernheim et Charcot, ont été souvent dupés eux-mêmes, et cela est d'autant moins étonnant que les sujets les plus ordinaires des expériences hypnotiques sont des hystériques et que les hystériques sont souvent très fines, et presque toutes tourmentées d'un besoin instinctif et presque invincible de tromper. Dans une salle d'hôpital où le médecin est tout-puissant, si la consigne est de dormir, nul ne s'avisera d'y manquer, ne dormirait-il que par complaisance ou par rouerie ; aussi il n'est pas rare de voir un sujet, l'hypnotiseur une fois passé, le suivre du coin de l'œil, composer son maintien quand il se sent observé, et sourire malicieusement quand il ne l'est plus. Le docteur Hublier fut même dupé pendant quatre années entières par son sujet, la fameuse Émilie. Mais il serait aussi absurde que faux de conclure de quelques cas particuliers, qu'il en est de même de tous les autres ; car, dans la plupart des expériences, il est sûr qu'il y a au moins bonne foi entière tant du côté de l'hypnotiseur que du côté de l'hypnotisé : tout le prouve. Il y a d'ailleurs des moyens comme infailibles de découvrir la supercherie de celui qui voudrait feindre (et on les a employés bien des fois) : c'est par exemple de pincer ou de piquer brusquement et fortement celui qui voudrait feindre l'insensibilité, ou surtout de l'électriser à l'improviste avec une forte machine, car alors la feinte de

l'insensibilité serait plus merveilleuse que l'insensibilité elle-même, ou encore de lui donner de ces poses qu'il serait absolument impossible de garder longtemps à celui qui ne serait pas vraiment hypnotisé.

CHAPITRE II

APERÇU HISTORIQUE SUR LE MAGNÉTISME ET L'HYPNOTISME

S'il est des hommes qui ne veulent voir dans le magnétisme et l'hypnotisme que du charlatanisme dont il est inutile de faire l'histoire, il en est aussi qui veulent expliquer par le magnétisme les prétendus miracles du paganisme et du mahométisme, et même les miracles de Notre-Seigneur et des saints. (Nous montrerons plus tard combien cette dernière assertion est dénuée de fondement et même absurde.) Il en est enfin qui veulent le faire remonter jusqu'aux fakirs de l'Inde, aux hiérophantes de l'Égypte, et aux magiciennes de la Grèce et de Rome.

Sans prétendre nier que le magnétisme ait été pour quelque chose dans les opérations plus ou moins extraordinaires des prêtres, des prêtresses ou des magiciennes de l'antiquité, des sorciers du moyen âge ou des illuminés de la Renaissance, nous pouvons au moins affirmer qu'il n'était pas alors passé à l'état de science, mais tout au plus à l'état de notions occultes, entremêlées de beaucoup de superstitions : nous n'avons donc pas présentement à en faire l'histoire.

Aussi, avec le commun des auteurs, nous devons attribuer la découverte du magnétisme actuel, ou au moins son exhumation avec amplification, à Mesmer, empirique allemand qui vécut de 1734 à 1815. Mal accueilli à Vienne, il vint à Paris, où, par le moyen de l'influence mutuelle entre les fluides dégagés des corps célestes, de la terre et des corps animés, il prétendait opérer des merveilles, recourant pour cela à une mise en scène capable de frapper singulièrement l'imagina-

tion. Le fait est que, grâce à une souscription en sa faveur, il s'enrichit d'un capital de 240.000 francs, qu'il retourna dévorer en Allemagne. Dans une comédie jouée pour la première fois en 1784, *Les Docteurs modernes*, un acteur lui demande : « Ah ça, docteur, dites-le-moi sincèrement, votre magnétisme fait-il du bien ? » et il répond ingénument : « Je vous assure qu'il m'en a fait beaucoup, à moi. » Aussi on se moqua partout de ses prétendues cures merveilleuses. Un savant, Court de Gébelin, prétendait avoir été guéri par lui de la goutte, de l'hydropisie et de plusieurs autres maladies, et il raconta ses guérisons sur un ton dithyrambique ; malheureusement pour les deux, le patient mourait quelques jours après, et un journaliste malin racontait ainsi l'accident : « M. Court vient de mourir, guéri par le magnétisme. »

En 1784, le roi nomma une commission d'examen composée de quatre membres de la Faculté, auxquels furent adjoints cinq membres de l'Académie des sciences, et en même temps une autre commission fut choisie parmi les membres de la Société royale de médecine pour procéder aussi, de son côté, à l'examen du magnétisme et faire un rapport distinct. Le rapport de l'Académie des sciences, rédigé par Bailly, est le plus célèbre et a été longtemps considéré comme portant un jugement sans appel sur le magnétisme : il nie simplement l'existence d'un fluide affirmée par Mesmer et d'Eslon, attribue à l'imagination la plus grande partie des faits produits, et met l'autorité en garde contre les dangers que font courir aux mœurs les manœuvres du magnétisme.

Ce travail n'était pas encore publié, quand le magnétisme vint à subir une sorte de révolution par la découverte du somnambulisme magnétique faite en cette même année 1784 par le marquis Armand de Puységur, un philanthrope désintéressé qui prétendit d'abord guérir une multitude de malades au moyen d'un arbre magnétisé, qui servait de pivot à un grand nombre de cordes et de ficelles, à l'extrémité desquelles s'agitaient en tournant les infirmes ; et quand ils étaient ainsi rompus de fatigue à force de tourner, de Puységur les faisait transporter dans son castel et parfaitement soigner. Mais malgré toutes les expériences et les publications qui en

furent faites, le magnétisme fut considéré très longtemps comme un proscrit par le monde scientifique ; le jugement des commissaires de 1784 pesait toujours sur lui.

En 1814, l'abbé Faria obtint une grande vogue à Paris : ni fluide ni diable, telle était sa devise ; rien ne vient de l'opérateur, mais tout dépend du sujet, tout se passe dans l'imagination de l'endormi, car le magnétisme n'est qu'un sommeil, favorisé sans doute par l'anémie du sujet, salutaire d'ailleurs quand il est dirigé suivant les principes. Le premier, Faria observa ce qu'on appelle aujourd'hui la veille somnambulique. Malheureusement pour lui, un comédien se fit endormir par lui et il joua, bien éveillé, devant les sommités parisiennes, un mauvais tour à ce pauvre opérateur, dont les théories furent ainsi ensevelies sous les sarcasmes.

Plus tard, le fameux baron du Potet colporta partout ses théories plus ou moins extra-naturelles que nous étudierons plus loin.

En 1825, sur la demande du docteur Foissac, l'Académie de médecine consentit à soumettre à un nouvel examen la question du magnétisme ; mais les choses furent trainées en longueur, et ce n'est qu'en 1831 que le docteur Husson donna, après de longues recherches et bien des expériences, son rapport favorable au magnétisme. Il y constatait différents moyens de magnétiser, même sans le consentement du sujet, même à son insu ; par exemple par la fixité du regard. La commission n'avait trouvé qu'un seul sujet qui fût tombé dans le somnambulisme, la première fois qu'il avait été magnétisé ; ordinairement ce n'était qu'à la huitième ou à la dixième séance, et les effets étaient tout différents, selon les différents sujets ; elle avait même constaté chez deux somnambules la vision à travers un bandeau opaque, et la prévision d'actes de l'organisme plus ou moins éloignés, plus ou moins compliqués : l'une annonçait exactement ses accès épileptiques ; l'autre, l'époque de sa guérison ; une troisième indiqua les symptômes de la maladie de trois personnes avec lesquelles on l'avait mise en relations, etc., etc. Le rapport signé du médecin se termine ainsi : « Nous ne réclamons pas de vous une croyance aveugle à ce que nous avons rapporté ; nous

concevons qu'une grande partie de ces faits sont si extraordinaires que vous ne pouvez pas nous l'accorder ; peut-être nous-mêmes oserions-nous vous refuser la nôtre si, changeant de rôle, vous veniez les annoncer à cette tribune à nous qui, comme vous, n'aurions rien vu, rien étudié, rien suivi. Nous demandons seulement que vous nous jugiez comme nous vous jugerions, c'est-à-dire que vous demeuriez bien convaincus que ni l'amour du merveilleux, ni le désir de la célébrité, ni un intérêt quelconque ne nous ont guidés dans nos travaux. Nous étions animés par des motifs plus élevés, plus dignes de vous, par l'amour de la science et par le besoin de justifier les espérances que l'Académie avait conçues de notre zèle et de notre dévouement. »

Malgré tout, la hardiesse du rapporteur ne troubla pas beaucoup dans leur repos les académiciens, qui restèrent hésitants et n'étudièrent pas sérieusement les conclusions du rapport ; et ainsi, par horreur du miracle ou plutôt de l'extraordinaire, la société savante n'osa pas le faire imprimer. Mais sur la demande du docteur Berna, une autre commission, ouvertement hostile au magnétisme, fut nommée, et elle choisit pour président le docteur Roux, qui avait dit en pleine Académie : « Il faut en finir avec le magnétisme, » et pour secrétaire le docteur Dubois d'Amiens qui fit un rapport plein d'omissions et de réticences, tournant le magnétisme en ridicule, et dont les conclusions furent votées par la majorité, malgré les protestations du docteur Husson et de la première commission.

C'est alors qu'un des membres de l'Académie, le docteur Burdin, proposa un prix de 3.000 fr. à la personne magnétisée qui pourrait lire sans le secours des yeux. Plusieurs magnétisées très habiles, qui avaient des certificats de docteurs très renommés, tels que Réveillé-Parise, Arago, etc., se présentèrent, et toujours leur prétendue clairvoyance fut démentie : jusque-là elles avaient trouvé le moyen de lire par-dessous le bandeau, de sorte que le prix ne put être décerné, et l'Académie décida que désormais elle ne s'occuperait plus de magnétisme.

Le docteur Braid eut beau survenir, faire de nouvelles dé-

couvertes et changer le nom de magnétisme en celui plus savant d'hypnotisme : on ne s'en émut point. En 1860, un grand nombre d'expériences furent faites ; mais cette année-là même vit tout à la fois naître et disparaître l'intérêt qu'il provoqua, et l'hypnotisme, comme le magnétisme, fut relégué aux oubliettes avec le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle, de telle sorte que, pendant plusieurs années, l'hypnotisme et le magnétisme ne trouvèrent plus guère de croyants que dans le monde extra-scientifique. Ces mots ne furent même plus admis dans les dictionnaires de médecine, et même un article du docteur Dechambre, dans le Dictionnaire encyclopédique 1873, se terminait ainsi : « Le magnétisme n'existe pas. »

Ce fut seulement à partir de 1875 que, grâce aux travaux et aux expériences de MM. Ch. Richet, Despine, de Bourneville, Paul Richer, Régnaud, Heidenhain, Weinold, Berger, Baréty, Dumontpallier, Magnin, Binet, Feré, Beaunis, Liégeois, Liébault, Gilles de la Tourette, et surtout Bernheim et Charcot, il commença à rentrer en faveur et à exciter l'attention des savants ; et il se forma, sous la direction des deux derniers, deux grandes écoles, connues maintenant dans le monde entier : celle de Nancy et celle de la Salpêtrière.

Le mérite du docteur Charcot est d'avoir mis en vogue l'hypnotisme en le réduisant à trois groupes de phénomènes bien tranchés, et facilement observables, parce qu'ils sont physiologiques. Un essai de classification, quand même elle ne serait pas définitive, est toujours d'un grand secours, en aidant à mettre dans les recherches plus d'ordre et de lumière. Mais son tort a été de généraliser trop vite et de présenter les phénomènes observés à la Salpêtrière comme des types invariables : chose d'autant plus inadmissible qu'on a dit de lui qu'il dressait ses malades comme des chiens savants.

M. Bernheim, chef de l'école de Nancy, est remarquable surtout par sa perspicacité d'observation, sa netteté d'exposition et la mesure qu'il apporte dans ses conclusions. Contrairement à l'adage admis comme indéniable par l'école de la Salpêtrière : « Si tous les hystériques ne sont pas hypnotisables, tout hypnotisé est hystérique ou névropathe à un degré

quelconque, » il prétend que « l'état hypnotique n'est pas une névrose, que les phénomènes qui le constituent sont naturels et psychologiques, et peuvent être obtenus chez beaucoup de sujets dans leur sommeil naturel. »

Ces divergences essentielles ne sont pas étonnantes dans une science qui n'a été étudiée bien sérieusement que depuis 1875, mais elles prouvent au moins, malgré les assertions de quelques auteurs, qu'elle n'en est encore qu'à ses débuts.

CHAPITRE III

PHÉNOMÈNES ORDINAIRES DE L'HYPNOTISME

La plupart des sujets qu'on veut endormir ne vont pas plus loin que le sommeil magnétique ; mais chez les sujets plus aptes on remarque trois états qui le plus souvent se succèdent, mais parfois arrivent en même temps : *l'état cataleptique*, caractérisé par l'inertie des membres, qui conservent pendant un temps plus ou moins long la position ou le mouvement qu'on leur donne. Il est accompagné ordinairement d'anesthésie cutanée ou insensibilité complète de la peau, et les autres sens ne sont impressionnables que par des actions violentes ou répétées. Puis *l'état somnambulique*, dans lequel les membres se meuvent comme dans les conditions habituelles ; l'anesthésie cutanée persiste ordinairement, mais les autres sens sont redevenus impressionnables, et ont même acquis une sensibilité plus grande, l'idée éveillée se transforme immédiatement en sensations ou en actes suivant sa nature. En commençant, le sujet est pour ainsi dire sous le charme, il a encore une connaissance assez nette du monde extérieur, mais il arrive bientôt à l'état de crédulité : il croit tout ce que lui dit l'opérateur, il a perdu le sentiment de sa personnalité, et est assujéti à la volonté de l'opérateur en ce qui concerne le mouvement et une partie des fonctions des sens et de l'esprit. C'est alors qu'ont lieu les suggestions. Enfin l'état

léthargique ou de sommeil si profond que le sujet est comme mort, sans haleine et sans pouls ; il parle quand on le réveille, mais il ne sait ce qu'il dit, et retombe promptement dans son état précédent. On arrive très rarement à ce dernier état.

A ces différents états se rapportent tous les phénomènes ordinaires de l'hypnotisme que nous allons énumérer et décrire, nous réservant de les expliquer dans le chapitre suivant. Quant aux phénomènes extraordinaires, nous en parlerons plus tard.

1° C'est d'abord le sommeil provoqué, obtenu par une multitude de moyens différents, ainsi que nous l'avons dit au chapitre premier ; sommeil ordinairement plus profond que le sommeil entièrement naturel, et dont le sujet ne sort presque jamais par lui-même, mais par la volonté de l'opérateur et les moyens qu'il emploie.

2° La privation de la conscience de soi-même et l'oubli de ce qui est arrivé pendant le sommeil : l'hypnotisé, en effet, une fois réveillé ne se rappelle rien de ce qui s'est passé pendant son sommeil magnétique ; mais il se le rappelle très bien dans un autre sommeil somnambulique.

3° L'assujettissement au magnétiseur et l'insensibilité pour toute autre chose : l'hypnotisé fait généralement tout ce que veut l'opérateur. Excepté, ainsi que nous l'avons dit, pour les choses qui lui sont entièrement antipathiques ou qu'il s'est réservé formellement ou équivalement de ne jamais faire, toutes les autres personnes ou toutes les autres choses sont pour lui comme si elles n'existaient pas, à moins que l'opérateur ne le mette en rapport avec elles.

4° La catalepsie ou raideur des membres : ainsi l'on pourra poser les pieds d'un hypnotisé sur le bord d'une chaise et sa tête sur le bord d'une autre, il restera droit et raide dans cette position comme un cadavre, au moins tant que voudra l'opérateur : de même ses membres garderont la position ou le pli que leur aura donné l'hypnotiseur, aussi longtemps que celui-ci le voudra.

5° L'anesthésie ou l'insensibilité à la douleur, de sorte qu'on pourrait percer la chair avec une aiguille, même rougie

au feu, ou mettre un charbon de feu dans la main du patient sans qu'il sentit rien.

6° Les mutations dans les sens : ainsi il est très facile de faire boire à un hypnotisé de l'eau pour du vin, de lui faire voir rouge ce qui est noir, et autres choses que nous expliquerons dans le chapitre suivant.

7° Le somnambulisme : ici il faut distinguer trois sortes de somnambules artificiels. — La première classe comprend les *somnambules passifs* qui sont de purs automates : ils ne bougent ni ne parlent, si on ne leur en donne l'ordre, et se trouvent parfaitement heureux dans une inaction absolue ; cependant on peut encore les faire parler et agir dans une certaine mesure, et modifier leurs sensations comme nous l'avons dit tout à l'heure ; mais il ne faut pas, sous peine de déception, leur demander davantage.

La seconde classe comprend les *somnambules lucides relativement à leur santé* : il en est, il est vrai, qui ne font que répéter pendant leur sommeil les théories et les faits qu'ils ont imaginés ou dont ils ont entendu parler dans l'état de veille ; les traitements qu'ils se prescrivent ne sont que la répétition de ceux qu'ils ont vu suivre par leurs amis ou des personnes de leur connaissance, et ces faits ne peuvent guère donner l'illusion de la lucidité qu'à des enthousiastes sans esprit critique. Mais il en est d'autres qui par la précision des détails, la sûreté des informations, l'imprévu des renseignements et des prescriptions thérapeutiques, amènent au moins une certaine conviction de lucidité : témoins les faits cités par le docteur Husson de deux malades, dont l'un annonçait deux mois d'avance le jour et l'heure de ses prochaines attaques, et l'autre un an d'avance l'amélioration qui devait se produire en lui. Mais cette lucidité n'est pas constante, elle peut être en défaut, et ne se produit pas toujours à la volonté de l'hypnotiseur.

La troisième classe comprend les *somnambules vraiment lucides* dont la lucidité ne s'applique pas seulement à leurs propres maladies, mais aussi aux maladies des étrangers avec qui on les met en rapport et à bien d'autres objets. Ceux-ci sont beaucoup plus rares.

8° *L'augmentation de la mémoire et des autres facultés* : ainsi il n'est pas rare de voir des hypnotisés se rappeler très distinctement des choses qu'ils avaient complètement oubliées, avoir aussi une vue plus perspicace et une ouïe plus fine.

9° *Les hallucinations*, c'est-à-dire des perceptions de sensations sans objets extérieurs, ou bien avec des objets extérieurs tout autres qu'on ne les sent, ou bien enfin une négation complète de sensations devant des objets extérieurs qui devraient tomber sous les sens. Citons un exemple. Le colonel de Rochas dit à Benoist sur qui il opère : « Vous voyez Henri (réellement présent), je vais le faire passer par le trou de la serrure. » Il détermine l'hallucination en prononçant impérativement le mot *Allez*, et Benoist voit Henri passer par le trou de la serrure ; il s'en émerveille, ouvre la porte et se met à lui parler dans l'autre pièce où il n'était point. M. de Rochas y va et demande à Benoist si réellement il voit Henri. — « Certainement, puisqu'il a passé par la serrure. — Et où est-il ? — Là, parbleu. » Le colonel appelle alors Henri, son fils, qui vient à lui, et il le montre à Benoist étonné, et celui-ci porte alternativement ses regards du personnage réel au personnage imaginaire. — « Vous savez bien qu'il n'y a pas deux Henri, tâchez donc de découvrir le vrai. » Benoist va successivement vers les deux, les palpe, leur parle, entend leur réponse, et finit par dire qu'il lui est impossible de distinguer. Le colonel lui montrant alors le véritable Henri : « Voilà le faux, » lui dit-il ; et Benoist cesse de le voir et le personnage imaginaire subsiste seul pour lui, et il manifeste sa joie de se retrouver dans la vérité. Voilà bien l'hallucination tout à la fois positive et négative.

(A suivre.)

XX.



TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Nantes, 16 novembre 1901.

Monseigneur,

En ma qualité d'abonné de la première heure à votre excellente Revue, et de polémiste du secret de Mélanie, laquelle j'ai l'honneur de connaître particulièrement (puisque je l'ai accompagnée du 9 au 13 septembre dernier au Pèlerinage de la Salette...), permettez-moi de vous remercier de la courageuse hospitalité que vous donnez à M. Perdrigeon pour ses articles en faveur de cette révélation.

Comme vous le dites si bien, Monseigneur, l'Eglise n'a pas encore jugé ce fameux secret; par conséquent il est du domaine de l'étude; et l'Eglise ne s'y intéressera d'une manière pratique, que quand elle verra cette révélation à sensation soutenue ou attaquée par des revues graves et judicieuses telles que celle du *Monde Invisible*. Si donc nous voulons la lumière, il faut de la publicité savante.

Sans doute, le secret de la Salette est maintenant publié, et beaucoup plus qu'on ne le croit; mais hélas! (à part la protection de Mgr Zola, évêque de Lecce) aucune grande revue n'avait osé s'en occuper... Merci donc, Monseigneur, de vouloir bien prendre les devants dans une étude critique qui s'impose enfin à tous les amis consciencieux du surnaturel. Aucune révélation moderne ne paraît plus importante que le secret de Mélanie; et si ce document mystique est vrai, divin, comme je le crois avec tant de prêtres plus sages et plus savants que moi, quel malheur et quelle responsabilité de lui faire opposition!

A ma polémique (envoyée à plus de trois cents prélats et à plus de trois mille prêtres) et aux quelques notes que j'ai communiquées à M. Perdrigeon, je ne veux plus rien ajouter, sinon un document personnel. Le Saint-Office dans sa séance du mercredi 31 mai 1899 a rigoureusement examiné mon opuscule aujourd'hui épuisé, je puis certifier qu'il n'en a blâmé ni le fonds, ni l'opportunité... Donc, le secret de Mélanie est digne de respect et d'attention, d'autant qu'à ma connaissance, une voyante de bon aloi, le 19 septembre dernier, jour anniversaire de l'apparition de Notre-Dame de la Salette, a fait entendre sa voix autorisée, pendant une extase, pour confirmer ce secret si attaqué, et a notifié les plaintes du ciel sur le dédain de cette révélation tenue, au moins, dans l'ombre et dans le silence.

En supposant qu'une négligence coupable ait mérité l'exécution des menaces terribles de ce secret, il est certain qu'on peut au moins atténuer les coups de la Justice divine par une réparation et une ferveur plus grandes. Du reste la recommandation de Notre-Dame de la Salette est toujours pressante : « Faites-le passer à tout mon peuple. » Et cette parole de la Mère de douleur regarde certainement la publication du secret.

Avec ma vive reconnaissance, daignez agréer, Monseigneur, l'humble hommage de mon profond respect en Notre-Seigneur.

Alfred PARENT,
Missionnaire apostolique à Nantes.

Paris, 26 octobre 1901.

Monseigneur,

Depuis peu de retour d'une assez longue absence, je viens de lire seulement les deux derniers numéros de la *Revue*, et je remarque, dans celui d'octobre, une lettre de M. Perdrigeon du Vernier qui note au passage mon doute sur la prophétie du curé d'Ars et quelques autres semblables. Je ne discute pas, mais je saisis cette occasion pour exprimer le vœu que cette question des prophéties modernes soit examinée plus à fond (1). M. Perdrigeon du Vernier s'étend sur les prédictions de la Salette. Commençons par là. En quoi consiste précisément le « secret de la Salette » ?

J'avoue que jamais je n'ai pu le savoir nettement. J'ai lu, comme tout le monde, divers opuscules sur l'apparition, sur Mélanie, Maximin, les épreuves qui ont contrôlé leur sincérité. Je ne conteste ni leur sincérité, ni la réalité de l'apparition, ni l'existence d'un secret. Je vais au fait : quel est ce secret ?

Selon toute apparence le secret ne consiste pas en une brochure que la sainte Vierge aurait dictée aux deux enfants. Ce doit être quelque chose de plus bref. Quoi ?

Ne plus blasphémer, observer mieux le repos du dimanche ? Ces préceptes n'ont rien de secret.

Les mauvaises mœurs (s'il le faut dire pour tout savoir) du clergé, des religieux et des religieuses ? Et ces excès devenus tels qu'ils méritent à notre patrie de terribles calamités ? C'est bien difficile à croire. Les pires ennemis eux-mêmes du clergé ne lui reprochent pas ses mœurs. Les moines de tous ordres sont exemplaires. Les religieuses ?... sérieusement, je n'insiste pas.

Faut-il soutenir que c'est par comparaison avec les clergés étrangers que le clergé français serait scandaleux ?

(1) Elle a été examinée par le R. P. Pouplard, dans un opuscule intitulé : *Un mot sur les visions, révélations, prophéties*. (Paris, Téqui.) E. M.

Allons!... Convenons donc, et nous le pouvons sans effort, qu'on voit en France depuis l'apparition de la Salette des scandales et des maux plus évidents que la défaillance du clergé.

En définitive qu'est-ce que c'est que le secret de la Salette?

En ce qui touche la prédiction dite du curé d'Ars, j'ignore en quelles circonstances elle s'est produite, en présence de quels témoins authentiques, et quelles espèces de preuves en certifient la valeur. Je suis tout disposé à y croire quand je saurai tout cela. Je voudrais savoir, en attendant ces preuves, et à leur défaut, pourquoi Paris serait détruit plutôt que Londres, Bruxelles ou Berlin, par exemple? Ceux qui connaissent ces capitales... et une ou deux autres... assurent que nous avons bien tort de nous calomnier nous-mêmes. Ici j'effleure un sujet qu'il est inutile d'approfondir, mais sur lequel des informations existent.

Je pourrais étendre ces réflexions. Je préfère les abréger. Elles suffisent à poser des questions qui, je l'espère, n'excèdent pas la mesure de prudence que l'Église recommande aux fidèles et dont elle-même donne l'exemple.

Veuillez, Monseigneur, agréer l'expression de tout mon respect en Notre-Seigneur.

Georges Bois,
11, rue d'Arcole, Paris-IV*.

Monseigneur,

J'ai le vif regret de vous dire que je dois renoncer à vous envoyer la suite des articles que j'avais préparés sur le secret de la Salette.

Je viens de consulter à ce sujet, et voici ce qu'un vénérable ecclésiastique m'a dit après avoir examiné le texte du secret qu'il ne connaissait pas quand j'ai fait mon premier article : « La publication du secret ne peut faire de bien, au contraire; elle peut faire du mal, car à sa lecture les incrédules hausseront les épaules, la plupart des gens n'y feront aucune attention; enfin les têtes trop faciles à s'exalter le feront avec excès en face de ces prophéties effrayantes. »

Vir obediens, je me sou mets, mais non sans regret.

Pardon, Monseigneur, de ma fausse manœuvre.

Daignez agréer ma gratitude et mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur (1).

Edm. M. PERDRIGEON DU VERNIER.

(1) Ce secret est un mémoire de dix grandes pages. Il a été publié *in extenso* en 1898 par M. Schmid, dans un ouvrage intitulé : *Mélanie et le cardinal Perraud*. (Paris, Chamuel, 5, rue de Savoie.) Quelle est la valeur de ce secret? Que faut-il en penser? Il a suscité d'ardentes controverses. Laissons la parole à l'Église et imitons ses sages réserves. Attendons.

BIBLIOGRAPHIE

~~~~~

**Spiritualité et Immortalité de l'Âme humaine**, par V.-L. BERNIES, docteur agrégé de philosophie, docteur en théologie. 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr.; *franco*, 5 fr. 50.

L'immortalité de l'âme appartient à cet ordre de questions que M. Ollé-Laprune appelait naguère « la métaphysique humaine » et qu'il opposait à la métaphysique technique.

L'auteur de ce très sérieux travail a entendu faire œuvre de philosophe ; il prétend ne pas se contenter de preuves d'ordre sentimental et ne pas faire reposer la solution donnée au problème de notre destinée uniquement sur de poétiques aspirations et sur de fugitives émotions. Tout son livre tend à réagir contre le recours à la « croyance » pour fonder l'immortalité.

Sa méthode, pour être éminemment dans l'esprit de la tradition, ne s'en inspire pas moins des procédés de la science moderne. Les premiers chapitres sont une analyse attentive et fouillée de l'activité psychique.

L'auteur établit d'abord la réalité de la conception intellectuelle, indépendante de la matière.

Le concept provoque l'acte de volonté et l'acte libre ou le choix rationnel, fruits de notre connaissance du bien universel et du vrai infini.

L'activité psychologique, l'idée et la volition démontrent la vie de l'âme et aussi sa spiritualité. C'est en s'appuyant sur la nature bien constatée des faits observés que, par l'emploi de l'axiome des causes proportionnées, on s'élève à la connaissance du principe d'où ils procèdent.

L'étude de l'âme spirituelle conduit à reconnaître sa personnalité, unissant en elle l'action des sens et de l'esprit.

Mais à cette identité personnelle, à son activité consciente, à ses souvenirs, à ses aspirations, à son amour, seuls peuvent répondre l'universel et l'infini. Seules la plénitude et la perpétuité satisfont le désir de bonheur qui est en nous, remplissent les capacités illimitées de l'âme humaine. L'âme spirituelle est au-dessus du pouvoir destructif de la nature, qui d'ailleurs ne détruit que pour reformer, et il est inadmissible que le Créateur Souverain veuille anéantir le chef-d'œuvre de la Création, cette âme qu'il a faite ardemment éprise d'immortalité.

Telles sont les déductions serrées de ce livre savant.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

# L'IMAGINATION

## ET LE RÊVE PROPHÉTIQUE

---

Les images du monde extérieur pénètrent par le grand chemin des sens jusqu'à notre cerveau où elles persistent sous les noms d'images visuelles, auditives, gustatives, olfactives, motrices; elles sont réglées par la raison, à l'état de veille, et livrées à elles-mêmes, pendant le sommeil.

Le rêve prend des caractères divers, tantôt ordinaires, tantôt extraordinaires, et même surhumains.

Dans le rêve ordinaire, notre âme reste encore en communication avec le monde extérieur, d'une manière particulière, et le rêve prend le caractère de l'impression, ou douce ou violente, qui modifie l'état des organes des sens. Une lumière qui passe, un bruit qui n'a pas l'intensité nécessaire pour nous éveiller, un parfum dont l'odeur pénétrante nous enveloppe devient le point de départ des incidents qui composent le rêve où nous jouons le rôle principal.

D'autres fois le rêve se rattache aux vives impressions que nous avons ressenties à l'état de veille, dans la journée, à nos pensées, à nos travaux, à nos conversations, à la dernière lecture ou au dernier entretien qui a précédé notre sommeil. En vertu de la force acquise, il semble que notre machine continue son mouvement accéléré et inconscient.

Il arrive aussi, souvent, que le rêve est l'effet de l'état pathologique de notre organisme, d'une souffrance chronique, d'une maladie qui commence, sans qu'aucun signe extérieur la révèle encore à l'observateur, d'une lésion secrète qui poursuit sourdement ses ravages, et ce rêve fournira des

renseignements précieux au médecin dont le diagnostic était jusque-là incertain (1).

Nous n'avons étudié encore que le rêve ordinaire, celui qui relève de la psychologie et de la physiologie dans les limites de l'ordre naturel. Mais il faut bien le reconnaître, il existe aussi une catégorie de rêves, caractérisés par des signes particuliers, qui ne se rattachent ni à la causalité du monde extérieur, ni à l'état de nos organes, ni aux pensées et aux émotions ordinaires de notre vie. Je veux parler des rêves qui ont un rapport avec l'avenir, rêves prophétiques, mystérieux dans leur origine et leur nature et qui méritent un examen particulier.

Les faux savants en négligent l'étude, par impuissance ou par dédain; ils ont peur de rencontrer le merveilleux et le surnaturel, et de paraître superstitieux; ils parleront volontiers de centres nerveux, de la circulation du sang, des neurones, de tout ce qui constitue la partie matérielle du rêve, ils affecteront d'en négliger la partie élevée, celle par laquelle l'homme semble se détacher de ce monde et de son propre corps, pour entrer dans des régions inconnues. et défier, en quelque manière, l'espace et le temps.

Et, cependant cet aspect du problème du rêve attire invinciblement les esprits. Que faut-il penser des rêves par lesquels nous sommes avertis d'un malheur ou d'un danger, d'un événement important qui va s'accomplir loin de nous, des précautions que nous devons prendre et des actes que nous devons faire pour obéir à une autorité supérieure, divine? Cette connaissance claire, précise de l'avenir est-elle toujours l'effet de l'imagination, si capricieuse dans ses fantaisies et secondée par le hasard? Ne serait-elle pas au contraire le signe certain de ce miracle dont nous cherchons à établir la possibilité et la réalité? Ne faut-il pas reconnaître qu'elle excède, elle aussi, la puissance de l'imagination?

J'avoue que ces questions m'intéressent bien autrement que le rôle d'ailleurs si difficile à déterminer, des alternances de

(1) Cf : *La psychologie du rêve*, par Vaschide et Piéron. On trouve dans ce livre des observations utiles sur les rapports du rêve avec la pathologie nerveuse et la pathologie générale, avec les maladies infectieuses et les maladies localisées : intestinales, cardiaques, pulmonaires.

l'irrigation sanguine cérébrale dans l'évolution du rêve et de l'équilibre entre les fonctions du moi *splanchnique* et du moi *sensoriel*.

Il faut, d'abord, exposer les faits; nous en chercherons, ensuite, l'explication.

## II

Nous réunissons dans la première classe les rêves prémonitoires d'une mort (1).

De Lady Sudeley, Toddington, Winchcombe, Cheltenham.

« 6 janvier 1887.

« Quatre ans avant mon mariage, C. W... était de mes amies, mais pas des plus intimes. Je me mariaï et peu après elle se fit religieuse cloîtrée. Quoiqu'il nous fût toujours agréable de nous trouver ensemble, nous eûmes fort peu d'occasions de nous rencontrer pendant les quatre ans et demi qui s'écoulèrent entre mon mariage et sa mort. Je crois que je ne l'ai vue qu'une seule fois dans son costume religieux. En juillet 1882, j'appris qu'elle était malade; mais comme j'avais beaucoup d'autres préoccupations, je ne pensais jamais à elle. Dans la nuit du 27 septembre 1882, je rêvai qu'elle était debout à côté de mon lit, en costume de religieuse et qu'elle me disait : « Pourquoi n'êtes-vous jamais venue me voir? » Je lui répondis : « Vous demeurez si loin! » Elle répliqua : « Je suis beaucoup plus près de vous que vous ne le croyez. » Ce rêve me fit une telle impression, que j'en parlai le matin à ma fille aînée et que j'écrivis le jour même à la sœur de C. W... pour avoir de ses nouvelles. Je vous envoie sa lettre. Il est peut-être bon que je fasse remarquer que je ne partageais nullement les opinions religieuses de C. W. et que le seul lien qui existât entre nous était le souvenir d'une amitié d'enfance.

« ADA SUDELEY. »

(1) Ces faits ont été reproduits dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, 1901, page 297.

A ce récit de Lady Sudeley était jointe une lettre de son amie, en date de Middelton Lodge, Bournemouth, le 30 septembre, commençant ainsi : « J'ai reçu votre lettre le mercredi soir et suis surprise que vous n'ayez pas appris que C... nous avait été enlevée le lundi 25. Il n'en est que plus étrange que vous ayez rêvé d'elle dans la nuit du mardi au mercredi. » La lettre continuait en disant que « la mort est survenue si vite et si imprévue, qu'on n'eut même pas le temps d'écrire et que nous avons reçu un télégramme lorsque tout a été fini ». On savait cependant que C... était malade. Le 17 décembre 1887, Miss Hanburg Tracy, la fille aînée de Lady Sudeley (E. Gurney), me dit qu'elle se rappelait parfaitement le récit que sa mère lui avait fait de son rêve, le matin même qui le suivit :

« Je me rappelle que ma mère, en s'éveillant le matin, me dit qu'elle avait fait, au sujet de son amie Miss W... un rêve tel qu'elle éprouvait le besoin d'écrire aussitôt pour demander de ses nouvelles.

« EVA H. TRACY.

« 18 février 1887. »

Nous pouvons ajouter ici un autre cas analogue, extrait également des papiers de M. Gurney :

« 14 mai 1888.

« Il y a quelques semaines, il m'est arrivé un fait bien curieux de voyage de la pensée. Un matin, à la première heure, il me sembla que je me trouvais au milieu d'une grande quantité de bouquets et de couronnes de fleurs entièrement blanches, tandis que près de moi un grand jeune homme, de consistance vaporeuse, mais parfaitement distinct, nous regardait. Je reconnus aussitôt en lui un ami d'autrefois, mais bien changé. Il n'était encore qu'un enfant lorsque je l'avais vu pour la dernière fois, dix ans auparavant.

« Dès ce matin même je dis à plusieurs membres de ma famille que H. B... était mort et que j'avais assisté à l'arrangement des fleurs en vue de ses funérailles.

« La semaine suivante j'appris de sa sœur que H. B... était

mort, et qu'on l'avait enterré le jour même où je l'avais vu. On m'avait dit six semaines auparavant qu'il était de retour des Indes et que les siens craignaient beaucoup qu'il ne fût malade de la poitrine.

« Je vous signale ce cas parce qu'il est encore tout récent et que l'un des mes fils et ma belle-fille, qui habitaient alors avec moi, peuvent confirmer mon récit.

« M. C. B. »

« Vous trouverez sous ce pli une lettre de mon fils. Un autre de mes fils se rappelle distinctement aussi cet incident, mais aucun de nous ne peut fixer la date exacte. La lettre annonçant la mort et les funérailles fut lue à table pendant le déjeuner, et nous fîmes tous nos remarques sur l'étrange coïncidence. »

« 9 juin 1888.

« Cher monsieur, je me rappelle parfaitement qu'un matin, pendant le déjeuner, ma mère nous fit part d'un rêve qu'elle avait eu au sujet de H. B... et que deux ou trois jours après nous reçûmes la nouvelle de sa mort. Nous avons constaté alors que le jour des funérailles coïncidait avec celui du rêve.

« C. H. B. »

De M<sup>me</sup> Thompson Alexandre (Post-Office, sideup. Kent).

« 15 juin 1888.

« Je me souviens que pendant mon séjour à B..., en mars 1888, M<sup>me</sup> C. B... dit pendant un déjeuner qu'elle venait de faire une sorte de rêve. Je ne m'en rappelle pas tous les détails, mais il était évident qu'ils étaient particulièrement nets dans ce rêve. Elle était dans une chambre au milieu d'une grande quantité de fleurs blanches qu'elle arrangeait en bouquets, lorsqu'elle vit à côté d'elle dans cette chambre la forme vaporeuse de H. B..., un de ses amis d'enfance. Elle ajouta qu'elle craignait bien qu'il fût mort. Quelques jours plus tard une lettre vint nous annoncer ce décès. Nous avons



comparé les dates et M<sup>me</sup> C. B... trouva que son rêve avait eu lieu le jour même des funérailles de H. B...

« M. T. »

C'est peut-être ici le moment le plus opportun pour rappeler l'apparition de M<sup>me</sup> Webley, insérée dans les *Proceedings*, III, p. 92. Il semble que l'imminence de la mort de la percipiente l'ait amenée à entrer en rapport plus étroit avec une amie qui, elle-même, était morte quelques jours auparavant.

Miss Cobbe a réuni deux ou trois cas de ce genre dans une petite brochure intitulée : *The Peak of Darien*.

J'y ajouterai deux exemples. Le premier concerne un clergyman qui ne veut pas que son nom soit publié; il a été recueilli par le Rév. C. J. Taylor, membre de la Société des Recherches psychiques.

« 2 novembre 1885.

« Les 2 et 3 novembre 1870, je perdis mes deux fils aînés, David Edward et Harry, âgés respectivement de trois et quatre ans, qui furent enlevés par la scarlatine.

« Harry mourut le 2 novembre, à Abbot Langley, éloigné de 14 milles d'Apsey, où je suis vicaire. David succomba le lendemain à Apsey. Une heure environ avant sa mort, ce dernier se mit sur son séant dans son lit et montrant le pied du lit, dit de façon très nette : « Voilà le petit Harry qui m'appelle. » On m'a assuré qu'il ajouta : « Il a une couronne sur la tête. » Mais je ne me le rappelle pas, j'étais au reste si accablé par le chagrin et la fatigue des veilles, que cela a pu m'échapper. Mais je me porte garant de la vérité de la première partie, qui a été aussi entendue par la nourrice.

« Signé : X. Z., vicaire de H. »

M. Taylor, dans des lettres et verbalement, fit connaître les détails suivants à M. Podmore :

« M. Z... m'affirme qu'il avait eu soin de cacher à David la mort d'Harry et qu'il est tout à fait certain qu'il l'ignorait.

M. Z... était présent et a entendu les paroles de l'enfant. Celui-ci n'avait nullement le délire à ce moment.

« Charles TAYLOR. »

Le cas suivant a été communiqué par Miss Ogle, au Rév. J. A. Macdnald, qui, pendant plusieurs années, mit le plus grand zèle à recueillir des témoignages.

« Manchester, 9 novembre 1884. »

« Mon frère John Alkin Ogle mourut à Leeds, le 17 juillet 1879. Une heure environ avant sa mort, il vit son frère décédé depuis 16 ans. Le regardant avec une ardente fixité, il s'écria : « Joe! Joe! » et aussitôt après il manifesta la plus vive surprise et dit : « George Hanley! » Ce fait surprit ma mère qui arrivait de Melbourne, distante de 40 milles, où George Hanley avait habité. Elle dit : « Il est vraiment étrange qu'il voie George Hanley, mort depuis 10 jours. » Se tournant ensuite vers ma belle-sœur, elle lui demanda si quelqu'un avait appris à John la mort de George Hanley. Ma belle-sœur affirma que non. Ma mère était donc la seule personne présente qui connût ce fait. J'ai été témoin du fait ci-dessus.

« Harriet. H. OGLE. »

En réponse à quelques questions, Miss Ogle ajoute :

« J. A. Ogle n'était pas dans le délire et possédait toute sa conscience lorsqu'il prononça les mots que j'ai rappelés. George Hanley était seulement une connaissance de John. A. Ogle et non un ami intime. Ce dernier ne connaissait pas la mort de Hanley (1). »

### III

Nous réunissons dans la seconde catégorie les rêves, pendant lesquels, des agents ou des entités intelligentes viennent

(1) Dr Dusart.

nous avertir d'un grand danger : ces rêves ont un caractère objectif.

Dans le numéro de décembre 1901, la *Lumière* a reproduit les phénomènes suivants :

*Rêves prémonitoires.* — *Light* du 3 août rapporte une série de rêves prémonitoires : 1° *Cas de M<sup>me</sup> X.* M<sup>me</sup> X. rêva qu'elle se trouvait dans un vaste bâtiment avec des marches en pierre au dehors et d'autres en dedans conduisant dans un sous-sol ; elle descend et voit des cadavres humains. Ce rêve lui laissa une impression très vive et tous les détails de la maison se fixèrent dans sa mémoire. Plusieurs jours après son beau-père vint du pays de Galles en visite, et son mari étant trop pris par ses affaires, elle eut la charge de montrer à son beau-père les curiosités de Londres ; un jour elle le conduisit à la galerie nationale des peintures. Le beau-père était un vieux baptiste très dévot et une peinture d'une scène de la vie du Christ attira particulièrement son attention. Il semblait absorbé dans la contemplation, mais tout à coup il chancela et tomba mort sur le parquet. On essaya de le ramener à la vie, mais vainement ; on plaça le cadavre sur une civière et on le transporta dans une maison mortuaire ; le mari de M<sup>me</sup> X. fut prévenu par un télégramme et c'est M<sup>me</sup> X. elle-même qui dut accompagner le corps. A son grand étonnement elle reconnut le bâtiment vu en rêve et le corps fut déposé précisément dans le sous-sol qu'elle avait vu. Tout lui était familier dans la maison, ce qui étonna beaucoup les personnes présentes.

2° M. Alfred V. Peters raconte : J'ai eu plusieurs rêves prophétiques. Étant enfant, j'habitais non loin de la Tamise qui venait inonder ses rives aux marées du printemps. Dans un rêve, je me promenais le long d'un canal... ; je ramassai un fragment cubique d'ardoise et au même instant un parent vint courir vers moi, me criant : « Rentre vite ! dis à ta mère que la marée monte rapidement et que la maison va être envahie par l'eau », et une voix venant de l'espace dit : « Souviens-toi ! » Peu après, tout arriva comme l'avait annoncé le rêve. Je marchais le long du canal ; je ramassai un fragment d'ardoise, le parent que j'avais vu en rêve courut vers moi,

me disant les paroles que j'avais entendues dans le même rêve, et la marée envahit notre maison.

Une autre fois, je me trouvais encore, en rêve, sur les bords du canal et je vis un convoi mortuaire, mais bien que sentant qu'on inhumait un de mes parents, je ne pus m'approcher du convoi, retenu que j'étais par je ne sais quoi. Ce rêve se réalisa exactement. L'inhumation d'un oncle chéri eut lieu ; les membres de ma famille suivirent le convoi, mais j'étais alors très malade et très faible, si faible que je ne pus m'approcher du convoi, et ainsi je ne pus prendre part à la cérémonie funèbre.

J'ai en outre constaté que je puis quitter mon corps en plein jour, en restant simplement couché dans un état de passivité, chaque fois que je désire me rendre dans un lieu déterminé. C'est ainsi que je suis allé visiter des personnes de ma connaissance en des lieux que je n'ai jamais vus autrement, et après coup je décrivais aux intéressés ce qu'ils faisaient à un moment donné, et toujours tout fut reconnu exact... La distance n'est pas un obstacle, car je me suis rendu ainsi dans un hôpital du Labrador, où se trouvait l'un de mes amis, et une lettre vint confirmer ce que j'avais vu (1).

*Rêve réalisé*, par G. F. Leighton (*Progr. Thinker*, 13 août). M. Leighton habitait Haverhill (Massachusetts) en 1885, et deux de ses sœurs vivaient ensemble à Newtonville, près de Boston, l'une M<sup>me</sup> Tilton, l'autre S. P. Leighton. Cette dernière était malade depuis quelques jours. Une nuit, M. Leighton rêva (exactement à minuit selon son sentiment) qu'il était occupé à creuser un conduit souterrain, lorsqu'il entendit une voix lui dire : « Pendant que vous travaillez la terre, nous sommes venus pour ravir (waft away) l'esprit de votre sœur bien-aimée », et quand il leva les yeux, il vit s'élever un épais vol de colombes blanches, dont les pattes étaient immaculées comme si elles n'avaient jamais touché terre. Le matin, à son lever, il dit à sa femme qu'il allait prendre le train pour Newtonville dans la crainte que sa sœur était morte. Il était

(1) Avant d'admettre tous ces faits nous demanderions une enquête plus sévère et des preuves plus sérieuses.

déjà sorti de la maison quand il entendit comme une voix lui dire : « Racontez le rêve à votre femme, ce sera une bonne preuve. Dites-lui que votre sœur est morte à minuit précis. » Il revint et raconta tout à sa femme. Lorsqu'il arriva à Boston, il rencontra l'un de ses frères et une autre sœur qui se rendaient également à Newtonville. En arrivant là, devant la maison où habitait S. P. Leighton, ils virent la porte tendue de noir. Le frère de M. Leighton lui dit : « Notre sœur est morte! — Oui, répliqua-t-il, elle est morte exactement à minuit; les esprits sont venus me le dire. » M<sup>me</sup> Tilton confirme que la mort avait eu lieu à minuit juste: quelques minutes auparavant elle avait adressé à Dieu cette prière : « O Dieu, envoie tes bons esprits pour me soutenir et envoie tes bons anges pour ravir (waft away) l'esprit de ma chère sœur. » Ce qu'il y a de particulier, c'est que la voix qui parla à M. Leighton dans son rêve se servit du même mot (waft away) que M<sup>me</sup> Tilton employa dans sa prière; or ni l'un ni l'autre n'avaient l'habitude de se servir de ce terme.

#### IV

Nous trouvons dans la troisième classe les rêves qui se produisent en même temps et de la même manière chez plusieurs personnes, sans aucune entente préalable.

*Rêves simultanés identiques chez plusieurs personnes.* — M. Willh. Schweikert, de Feldkirch, près de Munich, adresse la communication suivante au *Zeitschrift für Spiritismus* (13 juillet 1901) : « La femme d'un de nos amis rêvait récemment d'abricots. A son réveil, elle pensa aussitôt à son rêve. Sa fille, âgée de cinq ans, qui avait dormi jusqu'à ce moment, vint dans le lit de sa mère, et ses premières paroles furent : « Maman, il y a ici une si bonne odeur d'abricots! » Je dois dire que l'enfant n'avait aucune raison plausible pour parler d'abricots...

Voici les réflexions que fait suivre la rédaction du *Zeitschrift* : Nous ne saurions faire mieux, pour l'explication de

ces sortes de faits et pour offrir à nos lecteurs le récit de faits analogues, que de laisser la parole à Du Prel. Le spirite dirait que les abricots existaient transcendantalement dans la chambre, ou que la mère et la fille s'étaient trouvées en corps astral sous un abricotier. Voici comment s'exprime Du Prel :

« Chose singulière, les cas de transmission de pensée s'observent le plus souvent pendant le sommeil du percipient ainsi que de l'agent. Ce phénomène est assez connu sous le nom de « double rêve ».

« Si deux personnes endormies font en même temps le même rêve, avec complète concordance des détails, le phénomène ne peut avoir logiquement que deux sortes de causes. Ou bien 1<sup>o</sup> les deux cerveaux sont ébranlés par une troisième cause commune; ou bien 2<sup>o</sup> la cause en réside dans l'un des deux cerveaux, dont les images se transmettent inconsciemment au cerveau de l'autre dormeur.

« Le premier cas peut se présenter s'il se produit dans la rue un bruit que les deux dormeurs interprètent de la même manière. Ainsi, d'après Abercrombie, un homme et une femme rêvèrent, incités par un bruit, que les Français avaient débarqué à Édimbourg, événement alors universellement redouté.

« Freiligrath donne un exemple de l'autre cas : Avant la révolution de février, dit-il, je songeais sérieusement à passer dans l'Amérique du Nord. Vers cette époque, ma femme lut un jour, je ne sais trop dans quel livre, au sujet de la dame blanche du château royal de Berlin, que souvent on la voyait à l'état de fantôme balayant une chambre. Elle se rappela que je lui avais parlé une fois, jadis, de l'apparition analogue d'une dame blanche dans le château de Detmold, et elle résolut de me demander, à mon retour du comptoir, si cette dame blanche avait également été vue parfois balayant une chambre. Le soir, j'apportai des lettres importantes d'Amérique : on parla activement du projet d'émigration et la question concernant le fantôme fut oubliée. La nuit, je me tournai et me retournai avec agitation dans le lit, et par là réveillai ma femme. Elle me demanda si j'étais malade. — Non, lui répondis-je, mais je suis poursuivi d'un rêve singulier. Dès que je me rendors, je vois la dame blanche balayer les appar-

tements du château de Delmold, et cependant je n'ai jamais entendu dire qu'elle se montre en balayeuse. — Ma femme me raconta alors que la question qu'elle voulait m'adresser lui était revenue à l'esprit dans le sommeil...

« Schubert parle d'un psychologue qui, à l'époque où il était majordome dans la maison d'un fermier, eut exactement le même rêve que le fils aîné de celui-ci venu en visite. Mirville mentionne un homme célèbre qui eut toujours des rêves identiques avec ceux de sa femme. Si, par exemple, il rêvait d'un ami décédé, sa femme le voyait en même temps en rêve, dans le même lieu, sous le même costume, etc. Le professeur Nasse raconte qu'une mère rêvait qu'elle était attablée avec ses enfants, avec l'intention de les empoisonner avec des liquides. Elle leur demanda successivement lequel d'entre eux était disposé à en boire : quelques-uns acceptaient, d'autres voulaient encore vivre. Lorsqu'elle sortit de ce rêve terrible, elle entendit gémir son fils, âgé de onze ans, et apprit, en le questionnant, que son rêve lui avait été transmis. Fabius raconte ce qui suit : Une femme de La Haye avait l'habitude d'inscrire chaque jour les petits événements familiers pour en faire part à sa fille qui vivait dans les Indes occidentales. Celle-ci faisait de même. Un jour, la mère rêva que le navire, auquel sa fille avait confié son avoir, à l'époque où elle préparait son retour dans la patrie, avait fait naufrage et péri corps et biens. Elle écrivit ce rêve à sa fille, mais cette lettre croisa une autre de celle-ci qui avait eu exactement le même rêve et le racontait à sa mère. Schopenhauer a donné des exemples analogues.

« On peut admettre, de prime abord, que cette transmission inconsciente de rêves se fait encore plus facilement dans le sommeil somnambulique, parce que le percipient dort plus profondément et se trouve en rapport avec l'agent, le magnétiseur. Le Dr Werner soignait une somnambule, et il arriva souvent, à cette époque, que tous deux eussent simultanément les mêmes rêves. Bende Bendsen tenta la transmission directe. Il plaça son front contre celui de sa somnambule et pensa à une personne déterminée. La somnambule non seulement décrivit cette personne, mais encore fit le diagnostic de la

maladie dont elle souffrait, une hémoptysie pour laquelle elle indiqua un remède qui fut employé avec succès. Voici un nouvel exemple de transmission inconsciente; le Dr Werner rapporte de la sonnambule Selma : Elle rêva qu'elle allait avec sa sœur dans un comptoir d'huile pour acheter de l'huile de lin pour sa poitrine malade. La sœur fit le même rêve, avec ce détail en plus qu'en route elles rencontrèrent un épaigneur blanc à yeux rouges.

« La transmission de rêves ne concerne pas seulement les images normales du cerveau, mais encore celles qui ressortissent à la psychologie transcendante. Ainsi, par exemple, comme on le sait, les représentations de la seconde vue peuvent par contact, être transmises à d'autres personnes. Kerner parle d'un nourrisson qui, pendant toute la durée de l'allaitement, eut part aux visions de sa mère et cherchait à les atteindre avec ses mains. Après le sevrage, ce rapport cessa d'exister. Crowe raconte que la mère et la fille, dormant dans le même lit, rêvèrent que le gendre, qui habitait l'Irlande, avait envoyé un message à la mère, mais que celle-ci l'avait trouvé mourant. Cette même nuit, le gendre mourut. Justi rapporte que sa femme et lui eurent la même nuit le même rêve symbolique relatif à la mort de leur garçon de neuf ans. Trois jours après, l'enfant mourut. Chez la voyante de Prévorst, il arriva que les visions fantômes qu'elle avait, apparaissaient en rêves aux personnes qui dormaient dans la même chambre qu'elle. Une fois, sa garde-malade eut la vision du père de la voyante; celle-ci dormait paisiblement, mais raconta le lendemain qu'elle avait rêvé de son père. Le frère et la sœur de la voyante, qui habitaient loin d'elle, eurent la même nuit le même rêve.

« Que des visions mystiques de ce genre puissent se transmettre, il n'y a pas à s'en étonner, car bien que leur source soit différente, elles sont cependant identiques aux normales au point de vue du processus cérébral. »

me retourna avec agitation dans le lit, et par là réveilla ma femme. Elle me demanda si j'étais malade. — Non, lui répondis-je, mais je suis poursuivi d'un rêve singulier. Dès que je me rendors, je vois la dame blanche balayer les appar-



## V

On rangera dans cette dernière classe les rêves qui n'ont pas la même importance, et que l'on pourrait expliquer dans bien des cas par une coïncidence fortuite, comme il s'en produit souvent dans la vie.

Nous citons la *Revue des sciences psychiques*, du mois de novembre 1901.

Or, lisez, par exemple, le cas suivant, publié dernièrement par M. C. Flammarion :

« En 1868, j'avais alors dix-sept ans, j'étais employé chez un oncle établi épicier, 32, rue Saint-Roch. Un matin, et après lui avoir souhaité le bonjour, encore sous l'impression d'un rêve qu'il avait eu dans la nuit, il me raconta que dans ce rêve il était sur le pas de sa porte, lorsque ses regards se portant dans la direction de la rue Neuve-des-Petits-Champs, il en voit déboucher un omnibus de ville de la Compagnie des chemins de fer du Nord, qui s'arrête devant la porte de son magasin. *Sa mère* en descend, et l'omnibus continue sa route, emportant une autre dame qui était dans la voiture avec ma grand'mère, laquelle dame, vêtue de noir, tenait un panier sur ses genoux.

« Tous les deux, nous nous amusons de ce rêve si peu en rapport avec la réalité, car *jamais* ma grand'mère ne s'était aventurée à venir de la gare du Nord jusqu'à la rue Saint-Roch. Habitant près de Beauvais, lorsqu'elle voulait venir passer quelque temps chez ses enfants, à Paris, elle écrivait de préférence à mon oncle qui était celui qu'elle affectionnait le plus, et il allait la chercher à la gare, d'où il la ramenait en *fiacre*, invariablement.

« Or, ce jour-là, dans l'après-midi, comme mon oncle regardait les passants sur le pas de sa porte, ses yeux se portant machinalement vers le coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, il voit tourner un omnibus du Chemin de fer du Nord qui vient s'arrêter devant son magasin.

« Dans cet omnibus il y avait deux dames, dont l'une était

ma grand'mère qui en descend, et la voiture continue sa route emportant l'autre dame telle qu'il l'avait vue en rêve, c'est-à-dire vêtue de noir et tenant son panier sur ses genoux.

« Jugez de la stupéfaction générale ! Ma grand'mère croyant nous faire une surprise, et mon oncle lui racontant son rêve !

« Paul LEROUX,

« Le Neubourg (Eure). »

« Supposons, ajoute le narrateur, que l'épicier de la rue Saint-Roch n'ait pas communiqué son rêve à son neveu. Qu'est-ce qu'il en serait advenu ? En assistant ensuite à la scène de l'omnibus, au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, et aussitôt saisi par le sentiment du « déjà vu », il aurait raconté à sa grand'mère, à son neveu et à qui voulait l'entendre, le rêve qu'il avait fait la nuit précédente. La grand'mère, le neveu et les autres y auraient peut-être cru : mais M. Bernard Leroy se serait écrié avec un peu de précipitation juvénile :

— En voilà un autre qui est dupe d'une illusion lui faisant croire que c'est dans un rêve qu'a eu lieu la première perception !

Et bien, pas du tout : l'oncle de M. Paul Leroux avait heureusement parlé de son rêve *avant* que la scène rêvée se reproduisît dans la vie réelle ; *donc* il s'agissait réellement d'un rêve prémonitoire ; *donc* M. B. Leroy *se trompe en supposant que le souvenir d'avoir rêvé la scène qui donne lieu au sentiment du « déjà vu » ne soit toujours qu'une illusion, une erreur de la mémoire.* — Et c'était M. Bozzano qui avait vu juste, tout simplement parce qu'il n'était pas retenu par la timide préoccupation de ramener tout fait inexplicé aux limites des lois psychologiques acceptées actuellement par la science officielle — préoccupation dont parlait dernièrement le professeur Vailati, et qui est le plus grave obstacle à toute nouvelle conquête de la science.

L'oncle de M. Paul Leroux se souvenait parfaitement du rêve fait quelques heures auparavant, il avait à côté de lui un homme qui le connaissait à son tour — par conséquent il n'a pas été saisi par le trouble mystérieux qui accompagne

nécessairement le sentiment du « déjà vu », lorsque le percipient ne parvient pas à se rendre compte de l'origine du sentiment en question.

Si quelques semaines, ou quelques mois, s'étaient passés avant la réalisation du rêve, de façon à ce que le souvenir de celui-ci se soit effacé de la mémoire *consciente* de l'épicier et de son neveu, alors nos deux bonshommes se seraient évertués — peut-être en vain — pour comprendre comment la scène de l'omnibus ne leur était pas chose nouvelle.

Cette observation suffit à nous expliquer pourquoi ne sont pas plus nombreux les cas servant à prouver que la paramnésie tire parfois son origine d'un rêve prémonitoire. Ou vous vous souvenez parfaitement du rêve et vous vous en êtes même entretenu avec quelqu'un de vos familiers — et alors il s'agit sans contredit, non pas d'une paramnésie, mais d'un rêve prémonitoire ; ou bien le rêve n'a laissé aucune trace, ou seulement une trace fort vague, dans votre mémoire *consciente*, et alors le lien qui rattache le sentiment du « déjà vu » au rêve n'est plus évident, et il est permis à M. le Dr Leroy et aux autres de le contester.

Mais si les rêves prémonitoires existent — et il y en a des centaines d'exemples bien documentés — ils doivent *nécessairement, fatalement* donner lieu à des cas de paramnésie, lorsque ces rêves n'ont pas laissé de trace bien claire dans la subconscience du percipient.

On pourra contester la réalité des rêves prémonitoires, en contestant l'exactitude de l'observation des faits ; mais si on les admet, l'on ne pourra pas en nier la conséquence qui en découle, parce qu'elle est de toute évidence (1). »

## VI

Tous ces rêves, si divers en apparence, se produisent pendant le sommeil naturel, et c'est à dessein que nous avons écarté les rêves du sommeil provoqué par des moyens artificiels.

(1) *Revue des sciences psychiques*. Novembre 1901.

Il est certain que l'hypnotisme et le magnétisme déterminent un sommeil différent et des rapports d'un ordre particulier entre le magnétiseur et son sujet. Jusqu'où peuvent s'étendre ces rapports, quelle est leur nature, d'où vient la redoutable et mystérieuse puissance du magnétiseur quand elle s'exerce à travers l'espace et à de grandes distances, nous n'avons pas à nous en occuper en ce moment.

Il nous suffit d'étudier le sommeil naturel, spontané et les rêves étranges dont il est l'occasion sans l'intervention de la volonté du sujet ou d'un agent connu.

Il nous paraît difficile, je dirais même, logiquement impossible de contester que certaines personnes, plongées dans un sommeil naturel aient connu, ou prévu des événements éloignés, qu'elles aient été prévenues soit d'un danger imminent, soit d'une mort, par quelque apparition, que deux ou plusieurs personnes aient eu simultanément le même rêve et la même vision.

Cherchons l'explication de ces faits.

Élie MÉRIC.



AU SUJET DE LA PROPHÉTIE D'HOLZHAUSER <sup>(1)</sup>

Sous ce titre : *Une vieille prédiction*, M. Georges Bois donne copie d'une lettre écrite par un chirurgien de l'armée du Rhin, le 10 nivôse an VII, lettre où cet officier parle des prophéties de Bartholomé Holzhauser qu'un prêtre alsacien qui le loge lui a données à lire, et qu'il dit remonter à deux cent cinquante ans. « C'est, dit M. Georges Bois, parlant de ce document épistolaire, une banale prédiction comme il en a tant existé, d'une fidélité remarquable dans les événements qu'elles ont annoncés, jusqu'au jour où livrées au public, elles perdent subitement leur clairvoyance. Combien, dit-il encore, n'en avons-nous pas connues en 1870 et les années qui ont suivi ? Presque toutes annonçaient le retour de Henri V. Elles avaient des croyants fidèles en qui elles engendraient une quiétude d'espérance et une paresse d'esprit dont ils ont dû se repentir amèrement lorsqu'une seule voix de majorité, à l'Assemblée de Versailles, éloigna pour toujours l'événement attendu.

« Les politiques, ajoute plus loin M. Georges Bois, paraissent bien avoir eu raison contre Holzhauser en ce qui concerne les destinées de la Prusse. Cependant toutes les circonstances en lesquelles cette lettre fut écrite font croire à la bonne foi de son auteur. On pourrait de même remarquer la sincérité de plusieurs autres prédictions, celles, par exemple, qu'on attribue à la religieuse de Blois, au curé d'Ars, etc... je veux dire à des personnes connues pour la gravité de leur caractère. *Il y a là un point d'interrogation intéressant.* Car il s'agit de bons chrétiens, de personnages pieux et sérieux qui

(1) Ecrit en octobre dernier, et envoyé à la Revue, cet article, je ne sais comment, n'est point arrivé à destination. C'est un regret pour moi qu'il n'ait pu être ainsi publié en son temps. La question soulevée par M. Georges Bois méritait mieux assurément qu'une réponse aussi tardive.

n'ont jamais cru à l'astral, et n'étaient pas du tout forcés de prédire. Ils étaient encore moins forcés de prédire en se trompant. »

C'est au dix-septième siècle, si mes renseignements sont exacts, que remonteraient les prédictions du vénérable Bartholomé Holzhauser, mort curé de Bingen, l'an 1658, en odeur de sainteté. Les vues prophétiques, de ce saint homme se trouvent dans son *Interprétation de l'Apocalypse* ou *Histoire des sept âges de l'Église*, Vivès édit. 1857, et se rapportent à la période qu'il nomme *sabbatique*, pour désigner le septième âge, celui où vraisemblablement nous sommes parvenus. Calamités de toute sorte, guerres, persécutions, monarques mis à mort, les hommes conspirant à ériger des républiques, voilà d'une façon générale ce qu'il a vu, touchant les événements de cette époque, jusqu'au changement prodigieux qu'il annonce comme devant précéder la venue de l'Antéchrist. Ce changement sera l'œuvre d'un roi puissant, envoyé du Seigneur, qui détruira les républiques de fond en comble et fera triompher la vraie Église du Christ. Il n'y aura plus ni Turc ni hérésie, la religion et la paix fleuriront sur la terre, et le Grand Monarque régnera sur l'Orient et sur l'Occident.

Holzhauser a prédit encore la conversion de l'Angleterre au catholicisme. Il avait prophétisé, dès 1635, la mort de Charles Stuart et celle de Louis XVI, la Révolution de France, les guerres de l'Empire, les destinées de Pie VII, etc. Pour ce qui est de « la fin malheureuse du *dernier* roi de Prusse », il est possible qu'il l'annonce, mais a-t-il assigné une date extrême à l'événement? Il faudrait bien s'en assurer. Nul doute que l'officier ne l'ait cru de bonne foi, mais sur ce point particulier il a pu se tromper. Dans ce cas, le fait en question serait à venir, tout simplement. Il ne serait pas besoin de recourir à l'hypothèse d'une « défaillance intellectuelle » de la part du prophète. Que penser cependant de cette hypothèse-là?

Il est difficile à l'homme charnel, a dit sainte Hildegarde, de comprendre de quelle manière les visions sont perçues. C'est à savoir dans une clarté qui n'est autre que le passage de la lumière divine dans l'âme du contemplatif. C'est dans

un tel milieu, créé pour la relation du spirituel au naturel, et que la sainte appelle « l'ombre de la lumière vivante », que cette âme discerne et connaît l'avenir ou le passé le plus reculé. Mais de ce que le voyant peut ainsi percevoir d'une façon mystérieuse telles images ou paroles de l'autre monde dont le sens lui est en même temps révélé, il ne s'ensuit pas toujours et nécessairement qu'il ait la faculté de peindre et de traduire adéquatement par le langage ou de faire passer de quelque autre manière ces images et ces paroles dans le plan naturel de notre intellection.

« Pour ce que je dois écrire de cette lumière, dit sainte Hildegarde, je ne me sers d'autres paroles que de celles que j'entends, mais je n'entends pas ces paroles comme celles qui rendent un son en sortant de la bouche d'un homme, je les vois comme une flamme, comme une nuée lumineuse dans le pur éther. »

« Mon fiancé, dit une autre mystique, me montrait toute chose d'une manière plus claire que n'est la lumière du jour, et maintenant je n'en puis plus rien rapporter... Je voyais infiniment de choses que le langage ne peut rendre. Comment exprimer avec la langue ce qu'on voit autrement qu'avec les yeux? »

On peut juger, d'après ces considérations, avec quel respect et quelle réserve tout ensemble, il convient d'accueillir les interprétations de l'esprit prophétique par le langage humain. Rarement en effet il est dans les desseins de Dieu que le secret de l'avenir soit dévoilé pour la généralité des hommes. Personnelle le plus souvent, et d'essence incommunicable, en son identité parfaite, est la vision de quelques âmes privilégiées. Ceci ne tend à infirmer ni la valeur en soi des prédictions, ni leur utilité, si l'on considère qu'elles sont des manifestations de l'invisible, intéressantes par cela seul, malgré leurs réticences et le mystère de leur forme voilée. Leur claire signification, on ne l'aperçoit pas toujours, mais ce qu'on en découvre est comme une échappée dans la lumière, sur l'au-delà et le divin.

D'ailleurs il faut bien observer, ceci est d'importance, que toutes les prophéties ne viennent pas à notre connaissance

par truchement. Certaines que beaucoup regardent comme authentiques ont été oralement communiquées à l'homme, tel le secret de la Salette, par des êtres surnaturels revêtus d'une forme humaine. Réalité ou subjectivité, n'importe au fond la nature du phénomène, si les raisons sont plausibles de croire que la cause du moins en est surnaturelle. Fidèlement transmis, ces messages du ciel ne demandent pas à être élucidés. Le témoin ici n'a qu'à dire ce qu'il a entendu, ce qu'il a la mission expresse de redire. *Vous le ferez passer à mon peuple.* De tels oracles sont formels, et le sens en est clair. Logiquement, il y faut tout admettre ou rejeter.

Maintenant, que des simplicités prennent, en quelque sorte, pour de l'*écriture directe* des textes ou des versions de textes de main d'homme, et plus ou moins « sollicités », c'est une illusion évidente, mais trop compréhensible et, pour tout dire, trop humaine pour nous surprendre. Seulement nous pouvons douter que la crédulité d'esprit, un état d'âme mystique, — plutôt rare chez nous, par parenthèse, — aient eu, à un certain moment, les conséquences que M. Georges Bois veut y rattacher. La prétendue « quiétude d'espérance » des hommes de la droite, à l'Assemblée de 1870, est un de ces clichés d'histoire dont la banalité ne fait pas qu'ils soient exacts. Des monarchistes comme MM. de Belcastel, de Francieu ou de la Roche-Aymon pouvaient bien avoir foi — et encore ! — dans le triomphe de leur cause, au jour connu de Dieu. Qui les a vus à l'œuvre pourrait dire qu'ils ne pratiquaient pas pour cela, et par illuminisme, la politique des bras croisés. J'ajoute que le respect et l'affection qu'ils portaient à leur Prince ne pouvaient faire que, d'évidence, il fût pour eux le « Dieu-donné » de certaines prophéties. Ils savaient, à n'en pas douter, que ce ne sont pas toujours les princes les plus vertueux qui sont appelés à faire le salut de leurs peuples, et que leur réussite en tout cas ne va pas sans un concours, une disposition heureuse de circonstances que l'état de choses du moment rendait peu vraisemblable.

On peut épiloguer sur tel fait qu'on voudra, chercher à établir les responsabilités, mettre au jour et à nu des intrigues et des consciences, on ne peut soutenir sérieusement que des



illusions mystiques de la part des tenants de la monarchie aient fait échouer leurs tentations, en entretenant chez eux une fausse sécurité.

Aussi bien il s'agit d'autre chose que de l'importance à donner, dans les questions d'histoire, aux petites causes, aux petits à-côtés. Croyons, si bon nous semble, que le rhume de cerveau a fait perdre à Napoléon la bataille de Waterloo. N'accusons pas, ce qui serait d'une fantaisie moins innocente, telle prophétie trahie par l'interprétation humaine de nous avoir trompés. Si les prédictions avaient pour fin de nous faire savoir, à la façon des almanachs, ce qui doit advenir, ici ou là, à tel moment précis, les millénaires n'en seraient pas encore à disputer sur les versets de l'Apocalypse. Ne questionnons pas Dieu touchant ses prophéties. Croyons sans plus que celles-là paraîtront claires et se vérifieront à l'heure providentielle qui sont vraiment de l'Esprit-Saint. En attendant, gardons-nous de penser qu'elles sont inutiles. Ces témoignages mystérieux, lueurs sacrées de l'au-delà, *ils annoncent le Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne*. Ce sont des signes qui sont montrés, pour la plus grande gloire de Dieu, aux hommes de foi et de désir.

F. DE LOUBENS.



# RECHERCHES SUR LES MATÉRIALISATIONS DE FANTOMES

(*Suite*)

Par M. le Dr Paul GIBIER

Directeur de l'Institut bactériologique (Institut Pasteur) de New-York  
Ancien interne des hôpitaux de Paris  
Ex-assistant de pathologie comparée au Muséum d'histoire naturelle de Paris  
Membre de l'Académie des Sciences de New-York;  
de la Société des Recherches psychiques de Londres  
Chevalier de la Légion d'honneur

---

En même temps que ses notes, M. T. S. apporta des croquis extemporanés de certaines des formes qui nous étaient apparues et comme ils donnent une bonne idée de ce que nous avons vu dans cette séance, je les ai fait reproduire par la photogravure et joints à ce travail. Voici cette observation :

*Séance du 10 décembre 1898, 8 heures 30 soir*

*Présents :*

M<sup>me</sup> C., surveillante à l'Institut ;

M<sup>me</sup> D., vénérable dame que je connais depuis plusieurs années ;

M<sup>me</sup> B., fille de M<sup>me</sup> D. ;

M. B., mari de M<sup>me</sup> B. ;

M. T. S., artiste, auteur des dessins ;

Dr L., assistant à l'Institut ;

Dr P. G., l'auteur.

*Médium :*

Mrs Salmon.

Nous sommes donc en tout sept personnes, plus le médium. Toutes ces personnes me sont connues depuis plusieurs années.

Le médium, bien que commençant une attaque de grippe, est bien disposée (ce qui ne lui arrive pas souvent). Elle a entendu le *Barbier*, à l'Opéra Métropolitain cet après-midi, avec une personne de ma famille et elle demande à M. T. S., qui a une superbe voix de ténor, de chanter quelque chose. Sans se faire prier, M. T. S. se met au piano et chante *Pensées d'automne* de Massenet. Ensuite, j'essaye un phonographe avec lequel je me propose d'enregistrer les voix, s'il est possible (1). Je place un cylindre sur lequel est tracé l'air d'une chanson populaire et la fais chanter à l'instrument, ce dont il s'acquitte d'une façon qui nous fait tous pouffer de rire.

Nous sommes donc dans un état d'esprit plutôt gai et pas le moins du monde enclins à l'attention expectante, mère des hallucinations, dit-on.

Le médium se retire dans un coin de la chambre où M<sup>me</sup> C. (la surveillante) l'examine en détail et s'assure qu'elle n'a aucun vêtement blanc de dessous (2). Son habillement de dessus est complètement noir.

On procède à l'attachement du médium; un fort ruban de soie, de 1<sup>m</sup>,50 de long sur 0<sup>m</sup>,08 de large, m'appartenant, est passé autour de son cou; je l'attache, en présence de tous, en pleine lumière, au moyen d'un nœud chirurgical consolidé par un troisième nœud, le tout assez serré pour que l'index passé entre le cou et le lien soit un peu à l'étroit. Le Dr L. et M. T. S. m'aident à installer le médium. Nous l'asseyons sur une chaise dans le cabinet, contre la paroi antérieure de celui-ci, et le visage tourné vers l'ouverture. Les deux extrémités du ruban sont passées par moi chacune dans un des trous percés dans la paroi antérieure du cabinet, à 49 centimètres de l'ouverture (3). Nous tirons sur les extrémités du lien, de manière que la joue gauche du médium vienne en contact avec la paroi, et le Dr L. les attache au dehors, contre la cloi-

(1) Cela fut impossible dans cette séance.

(2) Même la chemisette appliquée sur la peau était noire. Mrs. S. n'avait pas de corset.

(3) Voir plus haut la description du cabinet.

son, au moyen d'un double nœud très serré, et fait en plus un autre double nœud à l'extrémité des deux bouts pendants du ruban. M. T. S., le Dr L. et moi examinons les bouts avec soin et constatons qu'il serait impossible au médium de quitter la position dans laquelle nous l'avons garrotté (c'est le mot).

Les autres personnes présentes déclarent s'en remettre à nous lorsque nous leur faisons part de nos constatations et remarquons tout haut que les trois nœuds par lesquels le lien est attaché au cou du médium forment une espèce de corde occupant le court espace séparant ce dernier de la cloison du cabinet, et qu'il n'est pas possible de passer le doigt entre le dernier nœud et la cloison, tellement le lien a été serré à l'extérieur.

La portière de l'entrée du cabinet est abaissée, la lumière disposée... (Voir la description donnée déjà.) Chacun prend sa place, en demi-cercle, à 1<sup>m</sup>,50 environ du cabinet. Il est 9 h. 8 s. du soir.

24 secondes après avoir pris nos places (temps noté par le Dr L.), sans qu'il ait été nécessaire de faire de la musique ni de chanter, le silence étant complet, nous voyons des lueurs donnant l'impression de transparence dans l'entre-bâillement des rideaux, tandis que dans le haut du cabinet, à gauche (à notre droite), en dehors, *à plus de deux mètres à part*, nous voyons un grand avant-bras et une main gauche nus, blancs comme neige et parfaitement distincts. Le Dr L., qui a dirigé la confection du cabinet, appelle notre attention sur ce fait, qu'à cet endroit, la tenture est ininterrompue, car elle s'étend d'abord sur le mur de la chambre, en avant du cabinet et tourne dans l'encognure formée par ce dernier, sur lequel elle se continue jusqu'à l'ouverture ménagée dans sa paroi antérieure. Cette forme se meut de haut en bas sur une hauteur d'environ 30 centimètres et, après un laps de temps de 20 à 25 secondes, disparaît sur place, c'est-à-dire sans se retirer vers le cabinet. Au même instant, un objet blanc paraît entre les rideaux de la portière.

3 secondes plus tard, quelque chose de blanc s'agite tout à fait en bas de l'ouverture. Cela dure 20 secondes.

Pendant 43 secondes, rien ne se produit. Au bout de ce temps, une forme de main et d'avant-bras blanche et diaphane glisse le long de l'ouverture de la portière et disparaît.

Compté 3 secondes; une main de même apparence glisse encore de la même manière.

La voix de Maudy se fait entendre à l'intérieur et après les salutations d'usage nous dit « qu'ils magnétisent la tenture et le cabinet afin de faciliter les manifestations ».

Un dialogue de plusieurs minutes s'engage entre Maudy et le D<sup>r</sup> P. G., puis pendant 25 secondes, silence.

Un bruit comme produit par un coup sec, violent, ou une pierre lancée contre la cloison du cabinet, se fait entendre.

Pendant 25 secondes, rien. Une forme blanche, indéfinie, paraît alors, dans l'ouverture, écartant les rideaux, et les referme aussitôt.

Après 3 secondes, une main diaphane paraît au même endroit et disparaît.

Après 25 secondes d'attente, une forme humaine, vêtue de blanc, entr'ouvre les rideaux et se montre pendant 3 secondes.

Après 51 secondes, un bras, puis le haut d'un buste et une face, paraissant incomplète, se montrent. puis disparaissent presque immédiatement.

Il paraît, d'après Maudy, que des tentatives infructueuses sont faites pour matérialiser une forme qui se montrerait au dehors, mais après quinze minutes d'attente, rien ne se produit.

La voix de Maudy se fait alors entendre de l'intérieur et s'adresse à M<sup>me</sup> D., qui se trouve presque au centre du demi-cercle formé par les sept personnes présentes. Elle la prie de changer de place avec son gendre, M. B., qui est à l'extrémité droite et plus près du cabinet. « Cela, lui dit-elle, facilitera les phénomènes, car vous êtes médium (1) et votre force nous aidera. » (Le changement se fait.)

5 minutes se passent, après quoi la coulisse de la lanterne est abaissée légèrement par l'intermédiaire de la corde maintenue dans le cabinet (hors de portée de la main du médium,

(1) Il est vrai que M<sup>me</sup> D. est médium, mais non professionnelle.

car il y a plus de 1<sup>m</sup>,50 entre les trous de la cloison et l'extrémité de la corde) et la lumière diminue à proportion. Néanmoins, nos yeux habitués à ce crépuscule artificiel peuvent distinguer les objets environnants sans difficulté.

Nous attendons pendant 22 secondes après la mise au point de la lanterne et un objet blanc se montre au bas des rideaux qui restent fermés. Cet objet, d'abord gros comme un œuf, se développe rapidement dans le sens de la hauteur. Cela ressemble au bas d'une robe. A ce moment, les rideaux s'écartent assez brusquement et une forme de femme entièrement vêtue de blanc sort du cabinet et s'avance vivement vers M<sup>mes</sup> D. et B., qui s'écrient en même temps : « Blanche, Blanche ! » L'apparition se jette dans les bras de M<sup>me</sup> D. (V. F.) en lui disant en français sans aucun accent : « Ma tante, ma tante, je suis si heureuse de vous voir », et, se tournant vers M<sup>me</sup> B. : « Et toi aussi, Victoria. » Ces dames, tout émues, répondent à l'apparition avec des paroles affectueuses, l'embrassent. en sont embrassées tendrement ainsi que M. B. (qui serait son cousin par alliance). Sur l'autorisation de Blanche, M. T. S. s'avance et lui prend la main ; il semble « un peu troublé » tout en déclarant qu'il a tout à fait l'impression de tenir la main d'une personne vivante, que la température de cette chair est normale.

L'apparition resta environ 2 minutes avec nous (1) à plus d'un mètre du cabinet, nous faisant face la plus grande partie de ce temps. Je l'examine de près sans toutefois la toucher : sa taille est d'au moins 10 centimètres plus haute que celle du médium ; elle est plutôt mince, tandis que le médium, qui est une femme d'une cinquantaine d'années, possède un certain embonpoint. La voix du fantôme est faible et un peu sifflante, n'ayant rien de celle du médium, qui, en outre, ne sait pas deux mots de français. Elle a un voile de communicante sur la tête, mais son visage est découvert, la figure est pleine et fraîche, paraissant âgée de 20 à 25 ans, et n'a aucune ressemblance avec celle du médium. Elle place sa main sur son cœur et paraît très émue. Enfin elle se dirige vers l'ouverture du

(1) Intéressé par le phénomène, le D<sup>r</sup> L. oublia de compter.

cabinet et entr'ouvre les rideaux, derrière lesquels elle disparaît (1). Au même moment, je touche le lien de soie qui sort au dehors du cabinet et m'assure qu'il n'y a rien de changé.

A peine cette forme a-t-elle disparu que les rideaux s'entr'ouvrent de nouveau et qu'une jeune fille d'un mètre de haut environ, peut-être moins, se montre à nous vêtue de couleur claire, mais non pas blanche, et nous parle. Nous reconnaissons la voix de Maudy (ses paroles n'ont pas été notées). Elle ne reste là que quelques secondes, fait irruption au dehors, et s'avance vivement vers M<sup>me</sup> D., comme pour l'embrasser, et retourne aussitôt vers le cabinet, sans répondre à mon invitation de venir me serrer la main autrement que par une plaisanterie : « Je n'aime que les jeunes Messieurs », me dit-elle en anglais. « Ce n'est pas flatteur », lui repartis-je aussitôt, et nous rions tous de bon cœur. Nous remarquons entre nous que c'est bien la même voix que nous connaissons lorsqu'elle part du cabinet, la voix de Maudy qui, de même que sa manière de s'exprimer, est tout à fait caractéristique (2).

Quelques secondes après qu'elle a disparu derrière les rideaux, ceux-ci s'ouvrent de nouveau et laissent passer une grande forme de femme encore plus grande que « Blanche ». Elle est en corsage blanchâtre et jupe de couleur sombre ; elle nous regarde tour à tour et nous jette son nom : « Musiquita ». C'est le fantôme qui, dans les séances de Mrs S., fait sonner les cordes d'une guitare. Comme ce soir, nous n'avons pas cet instrument avec nous, Musiquita semble désappointée et retourne dans l'invisible.

Après un assez long intervalle (dont le temps n'est pas noté) les rideaux s'ouvrent encore et Maudy se montre de nouveau à nous en riant d'un rire d'enfant espiègle. Elle se retire pour laisser passer une forme un peu plus haute qu'elle et qui vient au dehors du cabinet en chantant à mi-voix et d'une voix de soprano que nous n'avons pas encore entendue, une mélodie plaintive qui n'est pas notée. Cette forme ne reste que quelques secondes ; elle est très indécise, vêtue

(1) Voir note E, sur Blanche.

(2) Voir note B, sur Maudy.

de blanc et semble non finie. Elle s'abîme et disparaît au pied des rideaux qui restent immobiles.

Pendant 109 secondes, nous ne voyons rien se manifester : après quoi une forme sort du cabinet. C'est une forme plus grande que toutes celles qui se sont montrées ce soir. Elle est plus grande que le médium d'au moins toute la tête. Elle est vêtue de vêtements sombres. Elle donne son nom « Eva », et nous parle d'une voix lente, caverneuse, inintelligible, peut-être dans une langue qui nous est inconnue. Elle a le visage pâle, tiré, de grands yeux hagards, regardant en haut : son expression est effrayante de tristesse et de souffrance. Elle se tient droite, rigide même. Nous nous sentons tous comme soulagés d'un poids quand, au bout de quelques secondes, elle disparaît dans l'ouverture des rideaux.

Cette forme vient à peine de disparaître que Maudy montre son visage et nous parle : « Ellan est au Mexique », dit-elle, « il y a quelqu'un nous touchant de très près, qui est très malade là-bas (1), mais s'il a promis de venir ce soir, il viendra. » (Ellan ne s'est pas fait entendre de la soirée, contrairement à son habitude.) Les rideaux se referment.

Compté 35 secondes. — Les rideaux s'écartent et une forme d'homme, d'une taille au-dessus de la moyenne, s'avance vivement à un mètre au moins du cabinet, nous fait face, et d'une voix naturelle de basse et tout à fait masculine, nous dit (en anglais) : « Bonsoir, amis, enchanté de vous voir. » C'est Ellan dont nous reconnaissons aussitôt la voix. Ainsi que dans plusieurs expériences antérieures, il est habillé de noir avec plastron blanc orné de deux boutons de même couleur. Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe (celle-ci peu abondante) sont châtain foncé (2).

Nous lui rendons son salut et je lui demande l'autorisation de me lever et de lui serrer la main : accordé. Je me lève, lui tends la main, il la prend, et je lui donne un *good shake*

(1) Mrs Salmon n'avait nullement fait mention de la maladie de sa fille, habitant le Mexique, qu'elle ignorait sans doute. C'est un fait qu'elle était très dangereusement atteinte (septicémie), ainsi qu'on l'apprit quinze jours plus tard.

(2) Vus à une distance de 1 mètre à 1<sup>m</sup>,50 par le Dr L. et MM. T. S. et B., ils leur parurent noirs. En réalité, ils étaient châtain foncé, comme j'ai pu en juger de plus près.



*hand* qui m'est vigoureusement rendu. Je constate qu'il est plus grand que moi, comme dans l'expérience avec la cage, et rien dans sa figure ne rappelle celle du médium dont la taille est beaucoup plus petite. Ses épaules, sa poitrine sont celles d'un homme robuste, mais plutôt maigre. Je cherche, sans y parvenir ce soir, à distinguer la couleur de ses yeux. Ceci est dû à ce que je le regarde de face et que la lumière vient de la lanterne à droite. Je m'assure que la main est large et ferme, dure même, modérément chaude, et non moite (caractères diamétralement opposés à ceux de la main « succulente » du médium), et j'en fais la remarque, tout haut, en invitant Mr. T. S. à venir s'en assurer. Nous demandons de nouveau l'autorisation à Ellan, qui nous fait une réponse évasive dont je ne note pas les paroles, mais qui me frappe en ce sens que celles-ci sont prononcées pour ainsi dire dans mon oreille, au moment où je me retourne vers Mr. T. S. qui se lève pour venir serrer la main de l'apparition. A ce moment, la main que je continue à tenir glisse (je n'ose dire qu'elle fond) de la mienne, et la forme « Ellan », en partie désagrégée, se dirige vers l'ouverture du cabinet, glisse entre les rideaux, les écartant à peine, et disparaît dans le cabinet.

Compté 37 secondes. — La voix d'Ellan se fait entendre (dans le cabinet). Elle nous donne des instructions pour assurer une meilleure disposition du cabinet où le médium est réellement confiné (1). Période de silence.

Compté 52 secondes. — Apparition entre les rideaux d'une forme féminine vêtue de blanc qui ouvre et ferme les rideaux reste invisible pendant dix secondes, et se montre encore pour un instant et disparaît définitivement.

Compté 6 secondes. — Un point blanc se montre sur le parquet au pied du cabinet. D'où je suis placé, je vois que cet objet se tient à environ 25 centimètres de la portière en dehors. En deux ou trois secondes, cela devient gros comme un œuf et s'agite, rappelant à l'œil la coquille vide qui, dans les salles de tir, danse au sommet d'un jet d'eau. Rapidement, alors, l'objet s'allonge, devient une colonne d'un mètre de

(1) Ces instructions furent suivies pour les séances suivantes.

hauteur sur environ 10 centimètres de diamètre, puis 1<sup>m</sup>,50. et deux prolongements transversaux apparaissent à son sommet, lui donnant la forme d'un T. Cela ressemble à de la neige ou à un nuage épais de vapeur d'eau. Les deux bras du T s'agitent, une sorte de voile émane de leur substance; l'objet s'élargit et prend vaguement d'abord, puis distinctement ensuite, la forme blanchâtre d'une femme voilée. Deux bras blancs sortent de dessous le voile qu'ils rejettent en arrière. Le voile disparaît de lui-même et nous voyons une charmante figure de jeune fille mince, délicate, de taille svelte, élancée, de 1<sup>m</sup>, 60 de hauteur environ, qui, d'une voix à peine perceptible, nous donne un nom : *Lucie*. Elle se tient un instant devant nous comme pour nous permettre de l'observer; la robe est entièrement blanche, les manches évasées sont courtes, n'allant pas jusqu'aux coudes; les bras sont nus et d'une forme fine. La figure a des cheveux noirs arrangés en lourds bandeaux bouffants de chaque côté de la tête (le médium a des cheveux blonds, très courts et frisés). La forme s'avance vers l'extrémité gauche du cercle des assistants, vers M<sup>me</sup> D., et se penche au-dessus d'elle. Elle lui prend les mains dont elle tourne la face palmaire en haut et souffle dedans. Au même instant, et comme sous l'influence magique de ce souffle, un flot de dentelle (ou de tulle (1) s'élève des mains de M<sup>me</sup> D., monte et s'étend au-dessus de nos têtes pendant que nous entendons le souffle fort, régulier, continu, avec légers renforcements. donnant à l'oreille l'impression de venir d'une machine ou d'un soufflet de forge, et durant, sans interruption, au moins 30 secondes (2). M<sup>me</sup> D. nous dit sentir le souffle sur les mains et le visage. La forme prend ce voile dans ses mains, l'élève au-dessus de sa tête, position où il semble se condenser, puis l'étale, et littéralement nous couvre avec ce nuage ondulant de tissu léger. A ce moment, je me lève et me place en ligne avec la face antérieure du cabinet, tandis que le Dr L. et Mr. T. S., se levant en même temps,

(1) Bien que j'en aie tenu une partie dans mes mains, je n'ai pu voir exactement ce que c'était. Au toucher, j'ai jugé que ce tissu était résistant et rude comme du coton contenant de l'empois.

(2) Un homme à large poitrine aurait quelque peine à soutenir un tel souffle pendant dix secondes.

s'avancent aussi vers l'apparition (1), lorsque celle-ci, attirant brusquement à elle toute l'étoffe étalée sur les genoux des assistants, s'écroule à nos pieds comme un château de cartes au moment où j'avance mes mains pour la toucher, et disparaît progressivement et en deux secondes au plus comme elle était venue, mais cette fois à environ 50 centimètres des rideaux auprès desquels je me tiens debout, et qui restent immobiles. En fait, je suis devant la porte du cabinet et elle ne pourrait rentrer dans ce dernier sans me trouver sur son chemin. Au moment où le dernier point blanc, vestige de cette forme, va s'effacer sur le tapis qui recouvre le parquet, je me baisse pour mettre la main dessus, mais je n'en puis sentir aucune trace ; il n'y a plus rien. Je me retourne vers le cabinet et porte immédiatement la main sur le lien qui attache le médium et je tire dessus : il est à sa place et tient bon.

A ce moment la lampe de la lanterne s'éteint ; je fais immédiatement allumer le gaz. La voix de Maudy nous invite à détacher le médium, et, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le dire, je suis dans le cabinet où je trouve le médium à sa place, immobile, la salive coulant de sa bouche et couvrant son menton. Elle paraît s'éveiller d'une sorte de transe. Je lui prends les mains, tout en invitant le Dr L. et Mr. T. S., puis les autres personnes, à venir s'assurer de l'état du lien et des nœuds. Nous examinons le tout avec soin ; le ruban de soie est humide de transpiration, mais intact ; il est serré autour du cou. Le Dr L. met un soin particulier à l'examen de la position du médium. Pendant qu'il a sa tête près de celle du médium, la voix de Maudy, partant du fond du cabinet, l'interpelle et lui fait une remarque plaisante. Les nœuds extérieurs sont d'abord détachés par le Dr L. qui les a faits. Il éprouve une difficulté sérieuse à les dénouer et y passe plusieurs minutes. Mr. T. S. prend alors les deux extrémités du ruban et les tient pendant que je tire vers l'intérieur (afin de les empêcher de se tordre ensemble pendant que j'aide le médium à sortir du cabinet).

(1) Bien que nous ne nous fussions pas concertés à l'avance, notre intention commune était de l'entourer pour la voir de plus près et lui toucher les mains si possible.

Le médium paraissant exténué, le visage pâle, bouffi et couvert de sueur, les paupières gonflées et les yeux troublés, est amené à la lumière, où tous nous pouvons voir le lien étroitement attaché autour de son cou par les trois nœuds faits au début de l'expérience, Le ruban est dénoué par le Dr P. G. qui l'a attaché autour du cou, examiné avec soin, trouvé intact et mis de côté.

Il est près de 11 heures (10 h. 48). Le temps qui n'a pas été noté fut rempli par la durée des phénomènes de matérialisations, par quelques dialogues entre les personnes présentes et les voix, et par l'examen du lien (après que les manifestations eurent cessé) avant ainsi qu'après le détachement du médium (1).

(1) L'observation de cette séance fut lue le surlendemain en présence des personnes qui y avaient assisté. L'attestation suivante fut écrite et signée en marge de la dernière page : « Nous avons lu les notes ci-contre ensemble et nous en certifions l'exactitude.

« *Signé* (noms complets) :

M<sup>me</sup> CAROLINE D. Mr. THOMAS S.  
M<sup>me</sup> VICTORIA B. Mr. CHARLES B.  
M<sup>me</sup> CN. C. Dr A. L.

« New-York, 12 décembre 1896.

« Dr P. G.

« Mrs. SALMON, médium. »

Dr Paul GIBIER.

(*A suivre.*)



## LES ÉVÉNEMENTS PRÉDITS

### PAR L'APOCALYPSE

« Heureux celui qui lit et qui écoute  
les paroles de cette prophétie ; qui  
garde les choses qui y sont écrites. »

Cette phrase du verset 3, chapitre 1<sup>er</sup>, est pour nous informer qu'il n'est nullement défendu et qu'il est même utile et louable, de chercher à pénétrer les obscurités apparentes de la grande prophétie de saint Jean ; étant entendu qu'on le fait dans un esprit de vérité.

D'ailleurs les obscurités de l'Apocalypse ont été certainement calculées et voulues ; parce qu'il ne convenait pas à la Providence que leur sens soit clair à tous les yeux. Il ne lui convenait pas non plus que leur sens caché soit compris avant le temps marqué par elle.

Ce temps paraît venu, où ceux qui ont des oreilles doivent entendre ; suivant l'expression si souvent répétée dans l'Apocalypse. Qu'ils cherchent donc et soient bien convaincus que cette grande prophétie n'a pas été écrite pour demeurer toujours incomprise.

Les lignes qui vont suivre n'ont pas la prétention de tout éclairer ; mais elles indiqueront ce qui a pu être déjà démêlé ; et appelleront l'attention sur certains rayons de lumière encore inobservés ; qui jaillissent de certaines révélations pour éclairer l'Apocalypse et permettre du moins d'en reconnaître la structure générale. Et l'on y verra l'histoire de l'humanité, depuis saint Jean jusqu'à la fin du monde, reprise trois fois, à trois points de vue différents ; et comprenant respectivement trois, sept et neuf chapitres, ainsi qu'il va être expliqué.

Le chapitre 1<sup>er</sup> est, en quelque sorte, une préface. Et la

première grande division, qui comprend les chapitres II, III et IV, a été admirablement interprétée par le vénérable Holzauzer. Rappelons cette interprétation : les sept Églises figurent sept âges.

Le premier âge, figuré par l'Église d'Éphèse, est qualifié par Holzauzer : seminations. C'est celui où les Apôtres ont semé, dans le monde, la parole du Christ.

Le deuxième âge, figuré par l'Église de Pergame, est qualifié : irrigations ; c'est celui où les martyrs ont arrosé la terre de leur sang ; c'est celui des grandes persécutions. Il se termine à Constantin.

L'Église de Smyrne représente le troisième âge, dit : illuminations ; qui s'étend depuis Constantin jusqu'à Léon III et Charlemagne. Il est caractérisé par la lumière intense dont le *christianisme a éclairé les nations*.

L'Église de Thyatire symbolise le quatrième âge : *pacificus*. Il s'étend depuis Charlemagne jusqu'au temps de Léon X et de Charles-Quint.

Le cinquième âge, qui touche à ses derniers jours, est qualifié : *purgativus*. Il est figuré par l'Église de Sardes. C'est un âge, moralement, rétrograde et très troublé ; qui commence à la Renaissance. A quoi le verset 1, chapitre III, fait allusion, en disant : « Vous avez la réputation d'être vivant, et vous êtes mort. »

Le verset 3, disant : « Souvenez-vous donc de ce que vous avez reçu et entendu... » fait ressouvenir de l'oubli de la masse pour révélations du Sacré-Cœur. Et la suite du même verset, par ces paroles : « car si vous ne veillez, je viendrai à vous comme un larron, et vous ne savez à quelle heure je viendrai », fait prévoir le premier jugement, prophétisé par Notre-Dame de la Salette et par d'autres prophéties. Nous en verrons ultérieurement la preuve. Les versets 4 et 5 sont des encouragements pour ceux qui seront demeurés justes en ces temps difficiles.

Le sixième âge : consolations, est figuré par l'Église de Philadelphie. Il est marqué par le triomphe de l'Église, de celui qui a les clefs (vers. 7) et par la conversion de quelques Juifs (vers. 9), et surtout des protestants.

Enfin l'Église de Laodicée personnifie le septième âge; qui sera celui de la grande désolation; car ce sera le temps de l'Antéchrist; et se terminera avec la fin des temps.

Ici se termine avec le chapitre III la première grande division de l'Apocalypse.

La seconde division commence au chapitre V et se termine au chapitre XI. Elle occupe sept chapitres entièrement consacrés au livre des sept sceaux.

Ce livre des sept sceaux symbolise l'histoire du christianisme et plus spécialement celle du peuple que Dieu devait se choisir pour accomplir *ses gestes*; au lieu et place du peuple juif, désormais déchu de sa mission.

Ce choix d'un peuple appartenait de droit, ainsi qu'il est dit au chapitre V, à l'Agneau qui avait versé son sang pour racheter l'humanité.

Et c'est pourquoi il y est dit que nul ne pouvait ouvrir le livre des sept sceaux; si ce n'est l'Agneau, qui avait été égorgé.

Dès qu'Il eut ouvert le premier sceau, apparaît un cheval blanc; et celui qui le montait semble être Clovis; car il portait un arc: et on lui donna, à Tolbiac, une couronne; « et il partit en vainqueur pour continuer ses victoires ». C'est en effet par ses victoires, que Clovis constitua ce royaume de France auquel Dieu donna par l'intermédiaire de saint Remy la loi salique; où il était spécifié, dans son en-tête, que le royaume de France était fondé par Dieu lui-même.

La désignation de la France semble se confirmer encore lorsqu'à l'ouverture du deuxième sceau, paraît un autre cavalier monté sur un cheval roux, qui doit figurer Charlemagne; car on lui donna une grande épée, et le pouvoir de faire la guerre. On sait en effet combien nombreuses ont été les guerres qui ont permis à Charlemagne de constituer la chrétienté.

Lorsque fut ouvert le troisième sceau, apparut, sur un cheval noir, un autre cavalier, qui tenait en sa main une balance. Ce symbole de la justice pourrait désigner saint Louis, le roi juste par excellence.

Enfin, quand fut ouvert le quatrième sceau, se montre un

cheval pâle et celui qui le montait s'appelait la mort, l'enfer le suivait; et il se signale par toutes sortes de cruautés.

Ce dernier cavalier symbolise moins une personnalité qu'une époque; où le scepticisme commence à se faire jour pour aboutir au règne de la franc-maçonnerie, auteur de toutes nos révolutions et que ce cavalier représente très probablement.

Le cinquième sceau semble englober le dix-neuvième siècle presque en entier; car suivant la teneur des versets qui le concernent, les âmes de ceux qui sont morts pour la foi, crient vengeance; et la vengeance se fait attendre. On leur donne la raison du retard de la justice divine.

Or cette attente durant encore à l'heure actuelle, le sixième sceau n'a pas encore été ouvert. D'où il semble résulter que la fin du cinquième sceau coïnciderait avec la fin du cinquième âge qualifié par Holzauser : purgations.

Le chapitre VI serait donc presque entièrement consacré à la France; ce qui s'explique en raison de sa mission spéciale.

De même le sixième sceau coïncide avec le sixième âge.

Dès que ce sceau fut ouvert, se produit un grand tremblement de terre accompagné de désordres dans les astres, et de l'obscurcissement complet du soleil. Les hommes terrifiés, se cachent de la colère divine jusque dans les cavernes des montagnes.

Un tel cataclysme n'a jamais été vu; il appartient donc à un avenir, peut-être très prochain. Il est confirmé par de nombreuses prophéties et notamment par celle de Notre-Dame de la Salette.

Le chapitre VII de l'Apocalypse est entièrement consacré à la suite du sixième sceau, marqué par les mêmes caractères que le sixième âge, dénommé par Holzauser : consolations.

Le septième sceau occupe une place beaucoup plus grande, et remplit les chapitres VIII, IX, X et XI.

On y voit sept anges, porteurs de sept trompettes, sonnant successivement pour annoncer, chacun, une série de calamités successives et terribles; au milieu desquelles apparaît l'antéchrist que l'Apocalypse, dans son langage symbolique, appelle l'Étoile absinthe, qui empoisonne les sources et ceux qui ont bu aux sources empoisonnées.



Ces calamités sont d'ailleurs identiques à celles annoncées plus récemment par la prophétie de Notre-Dame de la Salette, laquelle précise davantage et même désigne Énoch et Élie, comme étant ces deux témoins de Dieu; dont il est parlé au chapitre xi de l'Apocalypse.

Enfin, ce septième sceau coïncide avec le septième âge, qualifié par Holzauser : de la désolation, et se termine par un terrible tremblement de terre; et une grosse grêle; qui figurent le jugement dernier et la grêle des damnés, précipités par ce jugement.

Avec le chapitre xii commence la troisième grande division de l'Apocalypse; laquelle comprend les grandes luttes entre la femme et le dragon; depuis le commencement de la création jusqu'à la fin du monde. Elle se termine avec le chapitre xx.

Ceci ressort clairement des révélations de Marie d'Agréda, qui a expliqué entièrement le chapitre xii comme se rapportant à la prédestination de la Vierge, laquelle a motivé la révolte des anges; et aussi le chapitre xxi, qui décrit le triomphe de la Vierge dans le ciel après sa vie terrestre.

Il s'ensuit que les chapitres intermédiaires contiennent, dans leurs grandes lignes, l'historique des luttes en question.

Le premier de ces chapitres intermédiaires marqué du nombre xiii, présente de nos jours un intérêt tout particulier, car ses obscurités s'illuminent si l'on admet que la bête, dont il est fait mention verset 1, est la franc-maçonnerie; qui s'est élevée de la mer; et qui est en effet venue en France d'Angleterre; elle avait des têtes portant des noms de blasphèmes. On la reconnaît surtout là.

Le verset 2 ajoute qu'elle était semblable à un léopard; ce qui se rapporterait au léopard anglais. Et le dragon lui donna sa force et sa grande puissance.

On sait en effet que le dragon est l'inspirateur de la franc-maçonnerie; que l'Angleterre est le plus ferme soutien de la secte, et que sa grande puissance est toute factice.

Le verset 3 nous montre le monde en admiration, comme il est aujourd'hui, devant la puissance du dragon, qui, bien que frappé à mort, lors de la Rédemption, est revenu à la vie.

On voit le monde, au verset 4, adorer le dragon et s'écrier : qui pourrait combattre la bête !

Si les adorations effectives ne sont pas connues de tous les francs-maçons, on sait que le culte de Satan existe pour les hauts initiés.

Il lui fut donné, est-il dit verset 5, une bouche qui se glorifiait insolemment et blasphémait et elle eut le pouvoir de faire la guerre pendant un certain temps.

Il est manifeste que nous sommes dans la partie aiguë de cette période. Tout ce qui suit va nous le confirmer.

Au verset 6, on voit la bête blasphémer contre Dieu, contre son tabernacle, qui figure l'Eglise, et contre ceux qui habitent le ciel. On ne veut plus de saints.

Le verset 7 semble annoncer la guerre faite aux congrégations dans cette première phrase : elle reçut aussi le pouvoir de faire la guerre aux saints et de les vaincre ; et la suivante définit son caractère cosmopolite, disant que le pouvoir lui fut donné sur les hommes de toute tribu, de tout peuple, de toute langue et de toute nation.

Les versets 8 et 9 nous disent combien nombreux sont ceux que la secte entraîne, car ceux que Jésus ne préserve pas perdent la vue et l'entendement.

Ceux qui adhèrent à la franc-maçonnerie en vue de participer à son pouvoir en deviennent, eux-mêmes, les esclaves.

C'est précisément ce que dit le verset 10 en ces termes : celui qui aura réduit les autres en captivité, sera réduit lui-même en captivité ; celui qui aura tué par l'épée, il faut qu'il périsse lui-même par l'épée.

Et cette dernière phrase : c'est ici la patience et la foi des saints est dite pour raffermir les fidèles dans la foi.

Le verset 11 mentionne l'apparition d'une deuxième bête : qui ressemblait à l'Agneau ; mais qui parlait comme le dragon. Elle venait de la terre et non de la mer.

Ne reconnaît-on pas là, le protestantisme, qui, né sur le continent, usurpe la figure du christianisme pour le dénaturer et qui parle comme le dragon.

Elle exerça, nous dit le verset 12, toute la puissance de la première bête en sa présence : et elle fit que la terre et ceux

qui l'habitent adorèrent la première bête dont la plaie mortelle avait été guérie.

N'est-ce pas ce que fait le protestantisme avec la complaisance et l'appui de la franc-maçonnerie?

Elle fit, ajoute le verset 13, de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre devant les hommes.

On sait en effet combien les ennemis de la religion exaltent la science, qui a effectivement réussi à soutirer la foudre des nuages.

Et, continue le verset 14, elle séduisit ceux qui habitent sur la terre à cause des prodiges, qu'elle eut le pouvoir de faire devant la bête, en disant à ceux qui habitent sur la terre qu'ils dressassent une image de la bête qui, ayant reçu un coup d'épée, était encore en vie.

Ce verset trouve sa confirmation dans cette théorie des faux savants, affirmant que la science doit supplanter la religion. Il vise également les fausses théories du spiritisme et des occultistes, qui prétendent rester dans le cercle des sciences naturelles, alors même qu'ils obtiennent des phénomènes contraires aux lois de la nature; lorsqu'ils arrivent à faire parler, avec une voix humaine, des objets inanimés, et même lorsqu'ils invoquent des esprits; qui, se disant tels ou tels, ce que personne ne saurait contrôler, leur dictent des doctrines religieuses, en apparence; mais qui, finalement, contredisent les révélations divines.

Parmi les phénomènes surnaturels obtenus par les occultistes, le plus extraordinaire est celui qu'ils nomment les matérialisations consistant à rendre matériel et palpable le corps d'un fantôme invoqué.

Cette pratique est prévue par le verset 15 où il est dit : Et il lui fut donné le pouvoir d'animer l'image de la bête, et de faire parler cette image, et de faire tuer tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête.

La persécution, indiquée par ces derniers mots, est encore dans l'avenir; mais il est permis de la prévoir.

Les deux versets suivants prophétisent l'état social actuel d'une manière saisissante, qui mérite d'être méditée; car il est dit au verset 16 : Elle fera encore que tous les hommes,

petits et grands, riches et pauvres, reçoivent le caractère de la bête à la main droite ou au front.

C'est l'annonce indubitable de l'accaparement de tous les emplois officiels et administratifs, dont on augmente sans cesse le nombre, au profit des francs-maçons, et dont on ferme les portes à tous ceux qui n'ont pas la marque. Et le front et la main droite, qui symbolise aussi la volonté, sont une allusion claire aux signes maçonniques.

Le verset 17 n'est pas moins remarquable ; car il prophétise l'accaparement des produits de la terre et du travail, la monopolisation de tous les trafics, qui sont l'œuvre du dix-neuvième siècle ; et qui ont pour résultat l'écrasement de tous ceux qui ne sont pas francs-maçons.

Tout cela est contenu dans ces lignes. Et que personne ne puisse acheter ni vendre, que celui qui aura le caractère et le nombre de son nom.

Le dernier verset de ce chapitre nous intéresse moins directement que les précédents, sur lesquels il fallait s'appesantir ; parce qu'ils peignent spécialement notre état actuel. Disons cependant qu'il indique le nombre 666, comme correspondant au nom de la bête, et probablement aussi à celui de ses principaux subordonnés. Or, suivant Holzauser, le mot grec qui signifie antéchrist donne 666 en additionnant les chiffres correspondant à chacune de ses lettres, suivant la manière ancienne.

Mais retenons surtout de ce chapitre XIII que l'accaparement des pouvoirs et de toutes choses et les monopolisations, érigés en moyens de domination, sont annoncés ; et que ce système, arrivé aujourd'hui à son apogée, semble devoir prendre fin avec le cinquième sceau ou cinquième âge, et nous retrouvons au chapitre qui suit, la mention déjà annoncée pour l'ouverture du sixième sceau, d'un grand tremblement de terre qui a l'importance d'un premier grand jugement.

Ce cataclysme est marqué au chapitre XIV par la destruction d'une grande « Babylone qui a fait boire à toutes les nations le vin de sa prostitution qui a irrité Dieu ».

Comme il ne peut être question ici de la Babylone antique : on peut craindre que cette désignation s'applique à Paris :

surtout si l'on se souvient qu'il est dit dans la prophétie de Notre-Dame de la Salette : « Les montagnes et la nature entière trembleront d'épouvante, parce que les désordres et les crimes des hommes percent la voûte des cieux. Paris sera brûlé... plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre. »

Cet événement terrible, sur lequel l'Apocalypse reviendra, en raison de son importance dans l'histoire du monde, se trouve en outre annoncé par un grand nombre de prophéties des plus notoires parmi lesquelles : celle de saint Césaire, d'Orval, de Catherine Emerick, du P. Calixte, du P. Necton, de Maria Taïgi, de Marianne Galtier, de Marianne des Ursulines de Blois, de la religieuse Trappistine, de la Religieuse de Belley, de l'abbé Matay, de l'abbé Souffrand, etc.

On peut y joindre celle d'Isaïe, qui a annoncé vers la fin des temps, un premier jugement, précédé des maladies de la vigne; où Dieu fera un grand retranchement.

Les mêmes prophéties s'accordent sur ce fait qu'après le grand cataclysme qui ouvre le sixième sceau, viendra une période de prospérité et de bonheur. Ce sera le triomphe de l'Église, qui sera assuré par l'accord et le concours de deux personnages, désignés aux versets 14 et 15 du chapitre xiv, et dans lesquels Holzauzer voit un grand monarque et un grand pape, qui, d'un commun accord, faucheront toutes les hérésies. Telle sera l'œuvre du sixième âge, correspondant au sixième sceau; où l'on verra le triomphe de l'Église.

Cette interprétation est en parfait accord avec de nombreuses prophéties, dont nous avons déjà cité quelques-unes; et dont certaines précisent en spécifiant que ce grand monarque qui régnera sur tout un vaste empire, sera un roi de France de l'ancienne maison de France, dont la descendance aujourd'hui méconnue, et retrempée dans de longues adversités, sera reconnue au jour voulu par Dieu. Nous verrons qu'il en est de nouveau question au chapitre xix de l'Apocalypse.

Avec le chapitre xv commence le septième âge; et pour permettre à ceux qui ont des oreilles d'entendre, et de se

reconnaître dans le dédale énigmatique des événements; et pour marquer aussi comme quoi ce qui va suivre correspond bien avec le septième sceau : il nous est de nouveau montré sept anges. Seulement au lieu de sonner sept trompettes; pour annoncer successivement sept fléaux; ces sept anges versent aussi successivement, sur la terre, sept coupes de grandes calamités, lesquelles ont une similitude complète avec celles annoncées par les sept trompettes.

Comme conséquence, les similitudes avec la prophétie de la Salette reviennent; et s'accroissent encore. C'est en effet le temps de l'antéchrist et de ses faux prophètes; que le verset 13 du chapitre xvi désigne suffisamment. Il rassemblera ses armées au lieu nommé Armagedon, dit le verset 16; et Notre-Dame de la Salette ajoute qu'il établira son siège à Rome. Et Rome semble être désignée au verset 19, comme étant cette troisième Babylone, destinée à s'effondrer, comme les deux premières, lors de l'effondrement de l'antéchrist: décrit par Notre-Dame de la Salette; qui s'étend sur les calamités de toutes sortes qui désoleront la terre; ainsi que sur les cataclysmes terrestres dont le verset 18 fait mention.

Enfin le verset 21, qui termine ce chapitre, annonce de nouveau cette grande grêle, déjà annoncée pour la fin du septième sceau : c'est donc la fin du septième âge, puisque cette grande grêle se rapporterait au jugement dernier.

Au chapitre xvii, l'un des sept anges, qui ont versé les coupes remplies de fléaux, fait un retour sur le passé, et s'étend longuement sur la condamnation, la chute et la destruction de la deuxième Babylone, lors de l'ouverture du sixième sceau. et, par suite, du sixième âge.

Ce retour sur cet événement terrible, et aussi la place qu'il occupe dans l'Apocalypse, durant deux chapitres entiers xvii et xviii, indiquent assez son importance dans l'histoire du monde. Un point de repère entre le verset 13, chapitre xvii et l'une des phrases du secret de la Salette nous fait comprendre qu'il s'agit dans ces deux prophéties du même événement. Ce verset dit : « Ils ont tous un même dessein, et ils donneront à la bête leur force et leur puissance. » Notre-Dame de la Salette s'exprime plus explicitement en disant :

« Les gouvernements civils auront tous un même dessein, qui sera d'abolir et de faire disparaître tout principe religieux pour faire place au matérialisme, à l'athéisme, au spiritisme, et à toutes sortes de vices. » C'est donc bien, conformément au même dessein, donner force et puissance à la bête.

Mais au milieu même des calamités, il y aura miséricorde pour tous ceux qui n'en seront pas indignes; car il est dit au verset 4, chapitre XVIII : « Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies. »

Semblable promesse d'épargner la plupart des justes, se retrouve également dans les diverses prophéties dont il a été parlé plus haut.

Le chapitre XIX, continuant les événements qui font suite, décrit les œuvres du sixième âge. On y retrouve, comme devant y remplir un rôle prépondérant, le grand monarque prévu par Holzauser.

Mais Holzauser ne pouvait désigner quel il serait il y a deux cent cinquante ans, tandis que l'histoire du dernier siècle nous permet d'établir les conjectures qui suivent :

De même qu'au chapitre XIV, il apparaît subitement. Seulement c'était sur une nuée blanche; et au verset 11 du chapitre XIX, c'est toujours dans le ciel, mais sur un cheval blanc.

C'est bien encore ici d'un souverain qu'il s'agit, puisqu'il est encore question de couronnes.

C'est le Fidèle et le Vérable, dit le même verset; sous-entendu, probablement, le véritable descendant de Louis XVI; car il porte, suivant le verset 13, une robe teinte de sang.

Il apparaît inattendu, car il porte un nom que personne ne connaît, dit le verset 12. Il a donc vécu ignoré du monde, comme a vécu Louis XVII.

Il porte sur la cuisse, nous dit le verset 16, la marque du Seigneur. Or Louis XVII portait, au-dessus du genou, un signe figurant le Saint-Esprit; qui ajouté à d'autres signes particuliers et à d'autres preuves, lui permit, devenu homme, de se faire reconnaître par des personnes qui l'avaient vu enfant.

Et la couleur blanche de la nuée, du cheval blanc qui le portait, le lin blanc de ceux qui combattaient pour lui, montés sur des chevaux blancs, n'est-elle pas une indication qui

désigne les lis blancs, le drapeau blanc et le nom de blancs qu'on a donné aux partisans de la maison de France.

On dira sans doute, à ce sujet, que nous entrons dans le domaine de la politique. Nous répondrons ceci :

1<sup>o</sup> Que les descendants de Louis XVII ne peuvent, humainement parlant, se poser en prétendants, à raison de leur situation précaire. Étant sans partisans, sans argent et d'ailleurs sans ambition, un miracle de Dieu pourrait seul remplacer l'héritier sur le trône. Or, le miracle ne fait pas partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la politique.

2<sup>o</sup> Le texte de l'Apocalypse est ce qu'il est; écrit depuis dix-huit siècles entiers; quant à l'interprétation que nous en proposons; c'est le vénérable Holzauser qui en a formulé l'idée, il y a deux cent cinquante ans. Nous ne faisons que constater qu'elle s'accorde avec ce qui est dit au chapitre XIX, mais personne n'est obligé d'adopter cette manière de voir.

Les versets 19, 20 et 21 nous montrent le souverain en question combattant et détruisant les hérésies; et vainquant notamment l'Islam.

Tous ceux qui croient à la mission de la France, comme soldat du Christ, ne s'étonneront pas de voir ce rôle échoir à un fils aîné du Sacré-Cœur.

Le chapitre XX termine rapidement cette reprise de l'histoire des sixième et septième âges du monde.

En effet les six premiers versets nous montrent un ange qui enchaîne le dragon pour la durée de l'âge appelé par Holzauser : consolations; période correspondante à celle du sixième sceau, décrite au chapitre VII, et qui est le triomphe de l'Église.

Cette période est également annoncée par Notre-Dame de la Salette; qui ne lui assigne que vingt-cinq ans de durée; alors que l'Apocalypse parle de mille ans. D'où nous devons conclure que celle donnée par l'Apocalypse est plutôt figurative, et peut se rapporter à la somme du bien qu'elle apportera sur la terre.

Après ce temps, nous dit le verset 7, Satan sera délié... il séduira les nations:... et il les assemblera pour combattre.

C'est indiquer clairement la venue de l'antéchrist, qui d'après



Notre-Dame de la Salette, établira son siège à Rome; prédiction qui nous explique le verset 8 disant : « Je les vois se répandre sur la terre, et environner le camp des saints et la ville bien-aimée. »

Les 7 derniers versets se rapportent à la chute de l'antéchrist: telle qu'elle est décrite par Notre-Dame de la Salette; et finalement au jugement dernier.

Le chapitre XXI a été expliqué, nous l'avons déjà dit; et expliqué presque mot pour mot, par Marie d'Agréda. Et la Jérusalem céleste c'est la très sainte Vierge. C'est la cité mystique.

Enfin le XXII<sup>e</sup> et dernier chapitre contient des enseignements sublimes; et dans ces versets, de sens rompu, en apparence, on peut, sans trop d'efforts, relier l'enchaînement des idées.

Nous nous bornerons à citer, parmi ces enseignements l'un des plus importants : L'Ange, qui a révélé à saint Jean toutes ces choses, ne veut pas être adoré par lui : Ceci est pour nous apprendre à distinguer quels sont les faux prophètes, qui se font adorer: tandis que les véritables serviteurs de Dieu n'acceptent pas les hommages des hommes; et rapportent à Dieu, auteur unique de tout bien, la part de bien dont ils sont les dépositaires.

Le reste est, en général, assez clair; et spécialement lorsqu'il est dit : Heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre!

LAINÉ.



## MAGNÉTISME ET HYPNOTISME

(Suite.)

---

10° Les suggestions, ou insinuations de l'hypnotiseur sur l'imagination et la volonté de l'hypnotisé chez qui elles amènent la persuasion. Il y en a de trois sortes : les suggestions pour une action qui doit se faire pendant l'hypnose même ; celles dont l'action doit se faire immédiatement après ; et celles dont l'action doit se faire plus ou moins longtemps après, et qu'on appelle suggestions à échéance. Donnons seulement ici un exemple de ces dernières. M. de Rochas dit à Benoist : « Dans cinq jours, à cinq heures et demie, vous irez chez M. Martin et vous lui donnerez un coup de poing. » Or, ce jour-là et à cette heure-là il sentit comme une force qui l'entraînait, il alla chez M. Martin et lui dit : « Je vous prie de m'excuser, mais c'est plus fort que moi, j'ai une envie qu'il faut que je me passe, » et il lui donna en effet un coup de poing.

C'est ici, croyons-nous, le lieu de poser la question suivante : faut-il admettre l'hypnotisation à distance ? Plusieurs auteurs y croient. Pour nous, avec Mgr Méric et l'abbé Schneider, nous n'y croyons pas, si ce n'est sous certaines réserves. a) Comme une sensation vive peut se communiquer par un contact quelconque, nous croyons probable la communication de certaines émotions et même de certaines pensées entre l'hypnotiseur et l'hypnotisé, quand ils se trouvent dans la même pièce : ceci peut se faire en effet par des indices presque imperceptibles aux autres, comme un geste, un clignement des yeux, une nuance dans l'intonation de la voix, une hésitation, etc. b) Il importe aussi de laisser une grande place aux coïncidences, aux pressentiments, aux conjectures : c'est quelquefois fortuit, d'autres fois cela s'explique par la ressemblance de goûts, d'aptitudes, d'occupations, d'éduca-

tion, de préoccupations, etc. Ainsi dans la conversation deux personnes se trouveront avoir et émettre en même temps les mêmes idées; entre jumeaux il existe parfois une similitude de destinées surprenantes : ils sont malades en même temps, passent par les mêmes péripéties, et ceux qui s'aiment beaucoup ont les mêmes craintes, les mêmes espérances, les mêmes désirs. Quoi donc d'étonnant qu'une personne plusieurs fois déjà hypnotisée et qui est entrée en communications intimes avec l'hypnotiseur, conjecture ordinairement bien certaines de ses pensées et de ses volontés, et s'hypnotise ainsi elle-même quand elle a le pressentiment qu'il la veut hypnotiser?

c) Il est certain qu'on peut hypnotiser à distance par suggestions précédentes : ainsi l'hypnotiseur dira à son sujet, quand il est dans le sommeil somnambulique : « Dimanche je serai bien loin et je vous hypnotiserai à quatre heures du soir, et à cette heure-là vous tomberez dans le sommeil magnétique » : il y tombera en effet. Mais hypnotiser à distance et dans des conditions telles que le sujet ignore complètement où est l'hypnotiseur et quelles sont ses intentions, sans le secours de moyens physiques, et par la simple puissance de la volonté non extériorisée, nous disons : Cela ne se peut pas; ni les hypnotiseurs de Nancy, ni ceux de Paris n'ont jamais pu y arriver, pas plus qu'à la vision à distance. Malgré de nombreuses tentatives, ils n'ont pu constater aucun fait de ce genre qui soit convaincant.

## CHAPITRE IV

### EXPLICATION DES FAITS ORDINAIRES DE L'HYPNOTISME

Il est des théologiens qui, comme le P. Franco, jésuite italien, veulent voir du diabolisme dans tous les faits hypnotiques. Mais, comme l'observe très bien l'abbé Lelong, « si leur intention est bonne, les résultats en sont malheureux. La science rit d'eux et se sert de leur croyance exagérée au surnaturel pour nier son existence; elle démontre assez faci-

lement que, dans certains cas réputés par eux diaboliques, la nature seule a agi, et immédiatement elle en tire cette conclusion générale que tous les faits prétendus diaboliques sont du même genre. C'est faux; mais il n'en est pas moins vrai que ces croyants, par leur orthodoxie excessive, ont fourni un motif plausible à ces exagérations malveillantes. »

Voulant éviter ces excès, avant de formuler un jugement théologique raisonné, nous allons essayer d'apprécier au point de vue physiologique les faits énumérés dans le chapitre précédent. Nous montrerons d'abord qu'il se produit des faits du même genre dans des états absolument naturels : ce n'est pas là assurément une preuve péremptoire que tous ces faits sont naturels, mais c'est au moins un raisonnement d'induction qui doit fortement porter à le croire; puis nous tirerons du bon sens et de la science d'autres raisonnements qui fortifieront singulièrement cette preuve d'induction, nous réservant à juger ensuite les faits extraordinaires de l'hypnotisme.

Mais auparavant, pour éclaircir quelque peu les choses, nous croyons devoir traiter la question suivante : Faut-il admettre un fluide dans le magnétisme? — Mesmer croyait à l'existence d'un fluide universel, établissant entre tous les êtres d'intimes relations et subissant plus ou moins l'influence des astres, capable aussi d'être dirigé, accumulé, soustrait : voilà pourquoi il opérait avec une mise en scène théâtrale. Plus tard, les magnétiseurs n'admirent plus qu'un fluide vital particulier, sécrété ou au moins accumulé dans le cerveau, et auquel les nerfs servaient de conducteurs et que la volonté pouvait lancer au dehors, diriger et accumuler, comme elle fait pour le souffle.

On a prétendu démontrer par des expériences précises que dans une chambre faiblement éclairée, on tient sa main vis-à-vis de ses yeux, il en est (peut-être un sur dix) qui verront, au-dessus de l'extrémité de chaque doigt, une sorte de faible courant semblable à de l'air mobile se dirigeant en haut, comme une petite flamme, et sortant même des corps froids. Cela se remarque mieux encore dans la chambre noire. Le fluide électrique humain d'ailleurs est parfaitement prouvé :

il se trouve en nous, plus ou moins, une sensibilité qui répond aux deux pôles de l'aimant ou de l'électricité, et les pôles de nom contraire s'attirent. Mais en quoi ces fluides servent-ils à l'hypnotisme, voilà ce qui n'est pas encore suffisamment éclairci. En tout cas, leur admission ne s'opposerait aucunement au système des vibrations, car ce serait par des vibrations qu'ils passeraient de l'un à l'autre; ni au système de la subjectivité, car il y a toujours des sujets très sensibles qui sont affectés par des choses auxquelles d'autres restent insensibles. Répétons donc ici cette parole si juste de nos Livres saints : *Tradidit Deus mundum disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio usque ad finem.* (Eccl., III, II.)

Maintenant, examinons successivement les faits énumérés dans le chapitre précédent.

I. *Le sommeil magnétique.* — Rien de plus facile à expliquer naturellement, puisque l'opérateur, ici, ne prend que des moyens aptes par eux-mêmes à endormir. Ainsi une personne qui veut dormir chasse loin d'elle toute idée tapageuse, s'entoure de calme et d'obscurité, ferme les yeux et même une oreille, et, avec une idée fixe, se dit tout bas : Dormons, et le sommeil ne tarde guère à venir. S'il tarde, elle prend une occupation automatique, monotone, récite son chapelet, entreprend de compter jusqu'à mille sans articuler, récite des vers, etc., et le sommeil vient plus promptement. Ainsi toute impression uniforme et répétée sur la vue, l'ouïe ou le toucher, comme le tic-tac d'une montre, l'eau qui tombe goutte à goutte dans un bassin, etc., amènent à bref délai la somnolence. — Bébé va dormir : « L'enfant dort, l'enfant dormira, dormez, monsieur, » dit la mère sur un ton tantôt persuasif, tantôt impératif, et elle éloigne tout objet de curiosité; doucement, régulièrement, elle balance la berceuse; elle murmure un chant monotone, ou elle s'empare du regard en le fixant, ou bien encore, comme les femmes bretonnes, elle attache au ciel du berceau une petite boule de verre qui fascine et fixe toute l'activité en la tournant vers un point, et de la sorte provoque le sommeil. Par des moyens analogues, on endort aussi les oiseaux et les animaux. Les hypnotiseurs

recourent tout simplement à des méthodes du même genre. La prévision du sommeil auquel on va être livré, l'attente d'événements extraordinaires ont aussi leur part dans la production de cet état particulier des fonctions encéphaliques qui caractérisent l'hypnotisme.

Et si on ne trouve pas cette explication suffisante, nous déffions de mieux expliquer le sommeil naturel, et d'indiquer pourquoi l'enfant s'endort sous l'influence des mouvements rythmiques imprimés à son berceau ou aux sons de quelque chansonnette. Et si le sommeil magnétique est plus lourd que le sommeil ordinaire, il est moins lourd que le sommeil produit par le chloroforme ou l'éther, qui sont pourtant des moyens naturels.

II. *La privation de la conscience de soi-même et l'oubli de ce qui est arrivé pendant le sommeil.* — Rien de plus facile encore à expliquer, puisque c'est le propre même du sommeil. Sans doute, pendant le sommeil, les impressions arrivent encore à l'âme, mais n'y provoquent pas des sensations pleinement conscientes. Un compagnon endormi cesse de ronfler quand je lui crie : Silence ! et le lendemain il ne sait pas qu'il a ronflé et s'est montré si docile à suivre mon injonction. Il est bien évident, cependant, que celle-ci est arrivée jusqu'à lui, mais elle a trouvé sa conscience assoupie. Il n'est donc pas étonnant non plus que l'hypnotisé, dont la conscience est également assoupie, puisse aussi se montrer docile aux injonctions de l'hypnotiseur, qui arrivent bien jusqu'à lui, mais non pas à l'état conscient.

Les rêves qu'on se rappelle sont presque toujours ceux qui ont été faits quand on était près de s'éveiller, ou dans un demi-sommeil ; mais on ne se rappelle pour ainsi dire jamais les rêves faits pendant un profond sommeil. Il est des rêves apportant des impressions qu'on combat même en dormant, quand elles sont profondément antipathiques aux dispositions habituelles et fortement voulues de l'âme, et d'autres qui réveillent quand elles font trop souffrir, ce qui prouve que la conscience est seulement assoupie, mais non pas entièrement éteinte : de même on trouve des personnes hypnotisées qui résistent aux volontés de l'opérateur et ne s'y plient jamais

quand elles sont opposées à leurs volontés précédentes fortement arrêtées; il en est aussi, dans ce cas-là, si on les presse trop, qui se réveillent elles-mêmes.

Même dans l'état de veille, un homme absorbé par une méditation profonde rencontre un ami, le salue machinalement sans le reconnaître, et ne s'en souvient plus du tout après. Qui ne connaît à ce sujet les histoires d'Archimède, de La Fontaine et de bien d'autres? Ne remarque-t-on pas aussi la même chose chez l'aliéné, et chez celui qui est sous l'impression d'une forte passion? Il y a ainsi, chez certaines hystériques, ainsi que chez les personnes hypnotisées fréquemment, comme deux vies qui courent l'une à côté de l'autre, comme deux consciences, deux pensées qui coexistent et semblent s'ignorer; mais il y a toujours le personnage principal, communiquant avec l'extérieur par la parole et les divers mouvements volontaires et conscients, et le personnage secondaire qu'on fait mouvoir automatiquement et qui ne se rend pas compte de ses actes.

III. *Assujettissement à l'hypnotiseur. — Insensibilité pour toute autre chose.* — L'hypnotisé a voulu s'assujettir lui-même au magnétiseur; il n'a eu que lui dans la pensée et l'imagination; il s'est endormi avec l'intention de lui obéir et avec l'idée qu'il allait être soumis par lui à diverses expériences; or cette idée doit avoir sur lui une influence notable et décisive. Il n'est donc pas étonnant que pendant le sommeil magnétique cet homme soit tout pour lui, et que tout le reste ne compte pour rien, à moins que l'hypnotiseur ne le mette lui-même en rapport avec quelque autre personne ou quelque autre chose, et si l'on suppose un fluide, on trouvera encore moins étonnant que le sujet se trouve attiré vers l'opérateur comme le fer vers l'aimant. Aussi, si le magnétiseur se détourne de lui et parle à un autre de choses qui ne le concernent pas, le magnétisé n'entend pas, ou plutôt les mots doivent encore arriver jusqu'à lui, mais ne sont pas saisis par son esprit qui n'est occupé que d'une seule chose, des rapports de l'opérateur avec lui, de sorte que le magnétiseur peut soutenir simultanément deux conversations dont une seule sera suivie par le magnétisé, mais il peut le mettre en rapport avec une

autre personne, en lui prenant par exemple la main et en la mettant dans la main de cette autre personne (ce qui s'expliquerait encore mieux dans la supposition d'un fluide). « Toute la pensée et l'affection du magnétisé, comme le remarque très bien M. de Rochas, est concentrée sur le magnétiseur, auquel il cherche à être agréable en toutes choses et par tous les moyens, pourvu qu'ils ne choquent pas trop ses instincts ou les résolutions prises au moment de s'endormir. » Ce qui s'explique d'autant mieux que, pour hypnotiser ainsi un sujet, il faut avoir de l'influence sur lui et le dominer : de là naît également l'indifférence pour le reste. « Dans l'hypnose, observe judicieusement M. Liébault, le principe des phénomènes doit différer du principe qui les détermine chez le dormeur spontané. Ce dernier n'est en rapport qu'avec lui-même; les idées qui peuvent persister dans son sommeil sont ses idées propres; et ce sont les impressions des nerfs, les incitations venant des viscères suscitées le plus souvent par ces idées qui produisent les rêves. Les idées de l'hypnotisé au contraire lui viennent de celui qui l'a endormi et à qui il s'est soumis, et c'est l'idée de sa personne qui lui reste la dernière présente à l'esprit et y est prédominante; de sorte que c'est l'endormeur qui, chez lui, met en jeu l'imagination et, par elle, suggère les rêves et dirige les actes que ne contrôle plus une volonté faible ou absente; toutefois il ne substitue pas réellement sa volonté à celle du magnétisé, il ne fait que transformer en action une impression réveillée dans l'imagination, qui est ici le premier et grand facteur. »

On pourrait trouver ici beaucoup d'analogies. Il est bien des dormeurs qui répondent aux questions d'une voix connue et restent silencieux pour des personnes étrangères, dont la voix peut-être est aussi entendue mais ne provoque pas des sensations assez conscientes. — La mère se réveille au premier mouvement de son enfant, parce qu'elle s'est endormie avec cette idée bien arrêtée, tandis que d'autres bruits bien plus forts, quand elle est fatiguée, tels que le vent, le tonnerre, le canon, etc., ne l'éveilleront pas, du moins entièrement. — C'est un phénomène du même genre qui permet à beaucoup de personnes de s'éveiller à une heure déterminée; il est



évident que, dans ces circonstances, l'idée de s'éveiller reste dans l'esprit, qui s'en occupe et mesure le temps, on ne sait comment. — Les hystériques ne se laissent-elles pas conduire avec une facilité étrange, même jusqu'au crime, sans qu'elles en conservent après ni remords ni même souvenir, par celui qui a su gagner leur confiance, tandis qu'elles résisteront à tous les autres? — Enfin ne voit-on pas les personnes endormies par le chloroforme crier, gémir et essayer d'écarter l'instrument du chirurgien? A leur réveil, demandez-leur si elles ont souffert; elles ne se souviennent de rien et s'étonnent d'avoir poussé des cris et fait des mouvements de répulsion. Comment expliquer cette étrangeté, sinon en admettant que le patient s'est endormi avec cette idée qu'on allait trancher dans ses chairs et avec l'imagination des douleurs qu'il aurait à supporter? Lors donc que le couteau de l'opérateur pénètre dans le membre à amputer, il se produit une sensation, pour ainsi dire inconsciente, qui réveille l'idée d'opération, de douleurs, et qui détermine automatiquement les cris et les mouvements.

IV. *Catalepsie ou raideur des membres.* — La catalepsie est une maladie ou affection bien connue dans laquelle les membres conservent, durant toute la durée de l'attaque, la position même la plus anormale qu'ils avaient en commençant ou qu'on leur donne. Bien des charlatans, dans des séances publiques, abusent de l'état cataleptique des hypnotisés pour étonner les spectateurs par les positions étranges qu'ils leur font prendre et conserver. « Mais ces faits, dit le docteur Xavier Francotte (*Revue des questions scientifiques*), ne causent aucun étonnement au médecin, qui a chaque jour l'occasion de constater des cas de catalepsie naturelle et qui sait combien il est facile de produire artificiellement la catalepsie, surtout chez les hystériques. » On observe en effet souvent chez elles des contractures ou rigidités des membres durant plus ou moins longtemps; et la plus légère excitation cutanée ou musculaire, un frôlement, un rien, amènent cette rigidité dans un membre : tantôt un bras est violemment étendu, ou les doigts invinciblement pliés; tantôt les muscles de la jambe se raidissent tous à la fois, le pied se tourne en

dedans ou en dehors, et aucun effort n'est nécessaire pour garder longtemps, sans tremblement, la même attitude. « En soulevant le bras cataleptique, dit Pierre Janet, on peut, au moyen d'un tour de main spécial, le faire retomber, ou le maintenir levé : chez certains sujets, le bras qu'on lève pour le mettre en catalepsie, ne reste levé que si c'est le médecin habituel qui le tient ; l'ordre d'une autre personne n'est pas obéi. » On a vu des personnes après avoir assisté à des séances publiques d'hypnotisme, tomber d'elles-mêmes en catalepsie, ou devenir si sensibles qu'elles y tombent sous la seule action du regard : sans doute, ce sont des hystériques ; mais les meilleurs sujets pour l'hypnotisme ne sont-ils pas des hystériques, et même les plus avancées ? La catalepsie s'explique donc chez eux tout aussi bien que chez les hystériques, et même mieux encore, grâce au pouvoir de l'hypnotiseur sur l'imagination exaltée par la suggestion dont nous allons bientôt parler.

V. *L'anesthésie ou l'insensibilité à la douleur.* — Cette anesthésie qu'on remarque chez un certain nombre d'hypnotisés se retrouve également chez beaucoup d'hystériques, et elle est assez intimement liée à la catalepsie. La sensibilité aux impressions disparaît souvent chez elles, soit dans tout le corps, soit dans la moitié du corps, soit dans quelques parties spéciales ; on peut alors les pincer, les brûler, les piquer sans qu'elles éprouvent la moindre douleur, et des blessures ainsi faites il ne sort pas une goutte de sang. L'application de l'aimant sur le côté anesthésique suffit souvent pour y ramener la sensibilité qui, alors, disparaît sur l'autre côté : c'est le système du transfert. On trouve la même chose dans l'hypnose. M. de Rochas explique cela par des courants électriques qui sont dans le corps humain en sens contraire, et qu'on peut faire agir dans un sens ou dans un autre en dirigeant vers eux un courant du même nom ou de nom contraire qu'on a en soi ; cette explication peut au moins avoir sa probabilité. En tout cas, l'anesthésie hypnotique n'a rien de plus surprenant ni de plus inexplicable que l'anesthésie hystérique, puisque les deux états sont si voisins l'un de l'autre, et elle peut encore être augmentée par suggestion, et elle ne se pro-

duira jamais que sur les personnes qui y sont naturellement aptes.

De plus, ne peut-on pas produire une insensibilité même plus grande par des moyens tout naturels, le chloroforme, l'éther et tous les anesthésiques ? Et dans l'hypnose, ne pourrait-elle pas tenir aussi à un fluide qui produirait les mêmes effets que l'éther et que quelques-uns appellent un fluide éthéré ? Avant la connaissance du chloroforme, on enivrait quelquefois les personnes à qui l'on devait faire une opération douloureuse, pour qu'elles ne la sentissent pas, comme on les a quelquefois aussi hypnotisées.

Enfin il n'est pas rare de voir la même insensibilité produite sans aucun médicament ou ingrédient quelconque, chez des aliénés à qui on pouvait percer les chairs avec une longue aiguille sans qu'ils en ressentissent rien. On a vu aussi des obsessions très fortes et des passions poussées jusqu'à l'exaltation, amener une insensibilité étonnante chez des personnes qui suivront parfaitement tout ce qui se rapportera au cours de leurs idées, tandis qu'elles resteront complètement étrangères à tout ce qui ne s'y rapporte pas. Ce qui prouve que l'imagination fortement frappée peut dominer tout le reste et enlever tout pouvoir conscient.

VI. *Troubles et mutations dans les sens.* — Assurément nous n'admettons pas, comme quelques auteurs trop crédules, qu'il puisse y avoir dans l'hypnose une transmutation des sens au point qu'on puisse, par exemple, voir par les oreilles ou entendre par les yeux ; ce serait absurde. Mais on ne saurait nier qu'il y ait des troubles singuliers et des mutations étranges dans les sens ; et on les retrouve à peu près au même degré dans des états voisins de l'hypnose. Ainsi l'ouïe peut être abolie chez des hystériques dont les muqueuses de l'oreille n'ont rien perdu de leur sensibilité tactile. Quelquefois aussi elles ne voient point, les yeux grand ouverts, et d'autres fois elles voient les couleurs tout autres qu'elles sont.

On remarque aussi de singuliers troubles dans les sens des aliénés. A. Maury cite l'exemple d'un fou qui s'imaginait avoir sur la tête un énorme bois de cerf : on lui fit croire qu'on allait le lui couper, et pendant l'opération simulée il poussa

des cris comme s'il eût éprouvé une douleur réelle. Est-ce que les obsessions et les passions vives ne troublent pas aussi singulièrement les sens, au point par exemple de ne pas laisser voir ce qui est, et de faire voir ce qui n'est pas? En un mot tout ce qui exalte les facultés inférieures comme l'imagination, et déprime les facultés maîtresses, la raison et le jugement, doit fausser et illusionner facilement les sens, à qui manque le contrôle qui les doit diriger. A plus forte raison il doit en être ainsi de l'hypnose, qui ajoute encore les hallucinations et les suggestions.

Pour la vision, on peut arriver plus facilement à faire changer les objets de couleur qu'à les faire disparaître; cependant quand le sujet est arrivé à l'état de crédulité complète, il suffit de lui dire : « Telle chose n'est plus là, » pour qu'il ne la voie plus, au moins d'une manière consciente. — Si vous lui dites : « Buvez cela, c'est de la chartreuse, » quoique vous ne lui donniez que de l'eau, ou même rien du tout, il le croit parfaitement, non pas qu'il ressente vraiment le goût de la chartreuse, mais parce que la sensibilité est comme éteinte, les centres supérieurs étant comme paralysés, il ne vit plus que de l'imagination et de la crédulité aux paroles de l'hypnotiseur. Quelqu'un qui, en songe, croirait boire de la chartreuse, ne vous dirait-il pas bien, si vous pouviez entrer en rapport avec lui, quel goût elle a?

On peut faire entendre jusqu'à un certain point par l'épigastre, la nuque, la tempe, le larynx, etc. C'est qu'un même nerf se trouve dans ces régions et sert de voie à l'acte réflexe dont il s'agit; et même des physiologistes sérieux croient que les vibrations sonores peuvent être transmises au cerveau par le corps entier, et que l'organe de l'ouïe est seulement la partie la mieux disposée pour recevoir ce genre de sensation.

Il n'en est pas de même de la vue, mais pour elle il peut y avoir plus facilement des hallucinations. D'autre part, est-il absolument impossible de voir, les yeux fermés? Des médecins sérieux prétendent que, dans la catalepsie et autres maladies, certaines personnes voient vraiment, les yeux fermés? et ils croient simplement qu'il peut être des états où l'on a la faculté de percevoir la lumière à travers les paupières. Il en

est aussi qui prétendent avoir vu des somnambules naturels qui se conduisaient parfaitement eux-mêmes, les yeux complètement fermés : peut-être aussi voyaient-ils par les fentes palpébrales qui recevaient quelque peu de lumière, suffisante cependant pour frapper le sens hyperesthésié ou élevé à une sensibilité extrême.

Enfin il est certains phénomènes qui peuvent s'expliquer par des retards de perception. Ainsi M. de Rochas demande à son sujet s'il peut lire le titre d'un livre qu'il met devant ses yeux ; il répond que non ; il abaisse alors le livre, en répétant la même question, jusqu'à ce que le livre touche à son épigastre ou soit mis derrière un objet opaque, alors il lit. Ce n'est point qu'il ait pu lire par l'épigastre, ou au travers des objets opaques, mais il avait vu au moment où le livre était à la portée de ses yeux, et ne s'était rendu compte de la vision qu'un peu plus tard ; il en est de même souvent de l'audition qui ne perçoit qu'après quelques minutes ce qui, cependant, a été entendu.

M. de Rochas a remarqué aussi une augmentation de perspicacité dans la vue, mais jamais au point de voir à une distance très considérable ou derrière un mur des objets que l'hypnotisé n'avait pas vus auparavant et qu'il ne savait pas être là.

VII. *Somnambulisme magnétique.* — Ici il nous suffira, croyons-nous, de rapporter quelques faits de somnambulisme naturel, pour faire voir que les deux somnambulismes sont absolument de même nature, et que le second n'est pas plus étrange que le premier ; nous n'aurons plus besoin, après cela, que d'y ajouter quelques explications.

Citons d'abord un fait tiré de la grande Encyclopédie de Diderot et de d'Alembert. « Je tiens, dit l'auteur, les faits suivants d'un prélat illustre, aussi distingué par ses vertus que par la variété et la justesse de ses connaissances, et dont on ne saurait récuser l'autorité, Mgr l'archevêque de Bordeaux. Il m'a raconté qu'étant au séminaire il avait connu un jeune ecclésiastique somnambule ; voulant se rendre compte de la nature de cette maladie, il allait tous les soirs dans sa chambre, dès qu'il était endormi ; il vit entre autres choses que cet ecclésiastique se levait, prenait du papier, composait et écri-

vait des sermons; lorsqu'il avait fini une page, il la relisait d'un bout à l'autre, si l'on peut appeler relire cette action faite sans le secours des yeux. Si quelque chose alors lui déplaisait, il le retranchait, et écrivait par-dessus les corrections avec beaucoup de justesse : ainsi, dans un endroit, à la place de *ce divin enfant*, il voulut mettre *adorable*, il barra *divin*, mit *adorable* au-dessus et ajouta très bien un *t* à *ce* pour faire *cet adorable*. Pour s'assurer si ce somnambule ne faisait aucun usage de ses yeux, il mit un carton sous ses yeux, de façon à lui dérober la vue du papier qui était sur sa table, et il continua à écrire sans s'en apercevoir; il lui ôta ensuite le papier sur lequel il écrivait, et en substitua plusieurs autres à différentes reprises, mais il s'en aperçut toujours, parce qu'ils étaient d'inégale grandeur; enfin, ayant trouvé un papier exactement semblable, il le lui passa, et le somnambule le prit pour le sien, et écrivit les corrections aux endroits correspondant à celui qu'on lui avait ôté... Il s'imagina une nuit au milieu de l'hiver, se promener au bord de la rivière et y voir tomber un enfant qui se noyait : la rigueur du froid ne l'empêcha point de vouloir le secourir; il se jeta de suite sur son lit, dans la posture d'un homme qui nage, il en imita tous les mouvements, et après s'être fatigué quelque temps à cet exercice, il sent, au coin de son lit, sa couverture roulée en paquet, croit que c'est l'enfant, le prend d'une main et se sert de l'autre pour revenir en nageant au bord de la prétendue rivière; il y pose son paquet et sort en claquant des dents, comme s'il sortait vraiment d'une rivière glacée. (Quelle image plus frappante d'hallucination?) Il dit qu'il est gelé, que tout son sang est glacé et qu'il va mourir de froid. et demande un verre d'eau-de-vie pour se réchauffer; n'en ayant pas, il lui donne de l'eau qui se trouvait dans sa chambre, mais le somnambule reconnaît la tromperie et demande encore plus vivement de l'eau-de-vie pour se réchauffer. exposant la grandeur du péril qu'il courait; il lui apporte enfin un verre de liqueur qu'il prend avec plaisir et dit en ressentir un soulagement sensible; cependant il ne s'éveille point, se recouche et continue de dormir plus tranquillement. »

Qui n'a au moins entendu parler de la sonate de Tartini,

connue sous le nom de *Sonate du Diable*? Ce célèbre compositeur s'était endormi après avoir vainement essayé une sonate : cette préoccupation le poursuivait pendant son sommeil ; au moment où il se croyait, dans un rêve, livré de nouveau à son travail, et désespéré de composer avec si peu de verve et de succès, il voit tout à coup le diable lui apparaître et lui proposer d'achever sa sonate, s'il veut lui abandonner son âme. Entièrement subjugué par cette première hallucination, il continue son rêve, accepte le marché proposé par le diable, et l'entend alors très distinctement exécuter sur le violon cette sonate tant désirée, avec un charme inexprimable d'exécution ; il se réveille alors, dans le transport de sa joie, court à son bureau et note de mémoire le morceau qu'il avait entendu dans une sorte de somnambulisme.

XX.

(A suivre.)



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

3 Janvier 1902

Monseigneur,

Il a été question dans les derniers numéros de votre revue du Secret de la Salette; et finalement, il a été dit qu'il était plus prudent de ne pas le publier.

Je partage cet avis en ce qui concerne l'annonce des événements à venir. Mais je crois, par contre, qu'il est salubre que tout le monde connaisse la partie de cette prophétie qui s'est déjà réalisée.

En vue de quoi je vous adresse un petit travail, qui a pour objet de constater que la première partie des faits prophétisés s'est accomplie.

Cette constatation ne peut offrir aucun danger; et peut-être pourra-t-elle intéresser vos lecteurs.

Agréez, Monseigneur, mes sentiments les plus respectueux.

### EXTRAITS

de la prophétie de la Salette restreints aux faits annoncés, déjà réalisés.

#### PROPHÉTIE

Mélanie, ce que je vais vous dire maintenant ne sera pas toujours secret. Vous pourrez le publier en 1858.

Dieu va épuiser sa colère et personne ne pourra se soustraire à tant de maux réunis.

Les chefs, les conducteurs du peuple de Dieu ont négligé la prière et la pénitence et le démon a obscurci leur intelligence.

Dieu permettra au vieux serpent de mettre des divisions parmi les régnaux, dans toutes les sociétés et dans toutes les familles.

#### OBSERVATIONS

La prophétie est du 19 septembre 1846.

Le peuple de Dieu est la France, fille aînée de l'Eglise.



On souffrira des peines physiques et morales; Dieu abandonnera les hommes à eux-mêmes, et enverra des châtimens qui se succéderont pendant plus de trente-cinq ans.

La société est à la veille des fléaux les plus terribles, et des plus grands événements...

Que le Vicaire de mon Fils, le Souverain Pontife Pie IX, ne sorte plus de Rome après 1859; mais qu'il soit ferme et généreux. Qu'il combatte avec les armes de la foi et de l'amour; je serai avec lui.

Qu'il se méfie de Napoléon. Son cœur est double. Et quand il voudra être à la fois pape et empereur, bientôt Dieu se retirera de lui.

Il est cet aigle qui, voulant toujours s'élever, tombera sur l'épée dont il voulait se servir pour obliger les peuples à se faire élever.

L'Italie sera punie de son ambition, en voulant secouer le joug du Seigneur des Seigneurs...

Les religieux seront chassés.

Plusieurs abandonneront la foi, et le nombre des prêtres et des religieux qui se sépareront de la vraie religion sera grand. Parmi ces personnes, il se trouvera même des évêques.

Que le Pape se tienne en garde contre les faiseurs de miracles; car le temps est venu que les prodiges les plus étonnans aient lieu sur la terre et dans les airs.

En l'année 1864, Lucifer, avec un grand nombre de démons, seront détachés de l'enfer. Ils aboliront la foi peu à peu.

Les mauvais livres abonderont sur la terre et les esprits des ténèbres répandront partout un relâchement

Les difficultés de l'existence et l'instabilité de tout sont plus aiguës qu'en aucun temps.

Cette période de trente-cinq ans semble indiquée plus loin comme ayant commencé en 1864.

L'année 1859 a été celle de la guerre d'Italie qui a préludé à l'invasion des États pontificaux.

A l'époque où cette prophétie fut prononcée, Napoléon n'était pas connu sous ce nom; et personne ne pouvait prévoir qu'il le porterait.

Napoléon III s'étant servi de la Prusse en 1866 contre l'Autriche, est tombé sous l'effort de la Prusse.

L'Italie n'a jamais été si misérable que depuis qu'elle a Rome pour capitale.

Les religieux sont déjà chassés en partie.

On pourrait aujourd'hui nommer plusieurs de ces évêques.

Tous les voyants ne sont pas d'ordre divin; tant s'en faut.

De même, les prestiges diaboliques deviennent très nombreux.

C'est en effet aux environs de cette époque que le spiritisme a pris de l'extension.

On sait surtout ce qu'il en est pour les mauvais livres.

universel pour tout ce qui regarde le service de Dieu.

On fera ressusciter des morts et des justes, soit encore les âmes des damnés. C'est à dire que ces morts qui prendront la figure des âmes justes qui avaient vécu sur la terre, afin de mieux séduire les hommes ; ces soi-disant morts ressuscités, qui ne seront autre chose que le démon sous ces figures, prêcheront un autre évangile contraire à celui du vrai Christ-Jésus, niant l'existence du ciel...

Le Vicaire de mon Fils aura beaucoup à souffrir, parce que, pour un temps, l'Église sera livrée à de grandes persécutions. Ce sera le temps des ténèbres, l'Église aura une crise affreuse.

La sainte foi de Dieu étant oublié, chaque individu voudra se guider par lui-même, et être supérieur à ses semblables...

On ne verra qu'homicides, haines, jalousies, mensonges et discordes, sans amour pour la patrie ni pour la famille.

Le Saint-Père souffrira beaucoup. Je serai avec lui jusqu'à la fin pour recevoir son sacrifice...

Les gouvernements civils auront tous un même dessein, qui sera d'abolir et de faire disparaître tout principe religieux pour faire place au matérialisme, à l'athéisme, au spiritisme et à toutes sortes de vices.

Pour un temps, Dieu ne se souviendra plus de la France ni de l'Italie, parce que l'Évangile de Jésus-Christ n'est plus connu.

La prophétie annonce ici le spiritisme encore inconnu à cette époque. Elle en désigne l'inspirateur et inventeur d'un faux évangile qui nie l'existence du ciel et de l'enfer.

Les persécutions ont déjà commencé.

Cette description de l'état moral et matériel est frappante et n'exige aucun commentaire.

Il est notoire que nos gouvernements maçonniques travaillent dans ce but, de plus en plus.

Ces deux pays sont en effet plus abandonnés que d'autres. Toutefois ce ne sera que pour un temps.

La suite de la prophétie annonce des événements d'une telle gravité qu'on a peine à y croire. Et cependant, jusqu'ici, tout s'est réalisé, ainsi que nous l'avons mis en évidence.

H. L.

## BIBLIOGRAPHIE

---

### **Influence astrale**, par Paul FLAMBERT

Nos lecteurs retrouveront dans ce livre les savants articles d'astrologie que M. Flambart a publiés dans cette Revue; il nous paraît superflu d'en faire l'éloge.

C'est en suivant la méthode expérimentale que M. Flambart arrive à démontrer que l'influence astrale s'explique comme la théorie dynamique des vibrations, qu'il y a une grande analogie entre la musique et l'astrologie, si l'on en juge par la représentation graphique de leurs lois, que les rayons lumineux envoyés par les astres, au moment de notre naissance, ont sur nous, sur notre caractère, sur notre vie une influence réelle, mais limitée, qu'il y a des rapports étroits entre le magnétisme astral et le magnétisme humain au moment de la formation du nouveau-né.

Un très savant évêque du seizième siècle, mathématicien, poète, astrologue d'une haute valeur, Luc Gauric, nous a laissé un traité astrologique remarquable, où l'on retrouve une centaine de thèmes généthliques des célébrités contemporaines de l'auteur. Encore qu'il fût astrologue, des papes, parmi lesquels Léon X et Paul III, l'honorèrent d'une amitié protectrice. C'est assez pour rassurer les timides qui ont peur de l'astrologie.

L'astrologie a occupé l'attention des savants de premier ordre; il ne nous déplaît pas de voir aujourd'hui, un esprit fin, pénétrant, très versé dans les sciences, tel que M. Flambart, essayer de faire sortir cette science des ténèbres mystérieuses de l'occultisme et de la présenter au grand jour de la discussion.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

# L'IMAGINATION ET LES

## RÊVES PROPHÉTIQUES

(Suite)

---

### I

Selon les spirites, le corps astral, sans cesser d'être uni à notre âme et à notre corps matériel, sortirait de nous, pendant le sommeil; vagabond et plus fort que toutes les barrières, il nous apprendrait au retour, ce qu'il aurait vu dans ses courses à travers l'espace, il se rendrait visible à nos parents et à nos amis dans les lueurs crépusculaires du songe, il nous ferait connaître les dangers qui nous menacent, les catastrophes qui vont se produire, les événements heureux ou malheureux qui vont s'accomplir, et nos prédictions à l'état de veille ne seraient quelquefois que la manifestation de ces connaissances nocturnes qui sommeillaient en nous, dans l'inconscience, c'est-à-dire dans les profondeurs de notre mémoire.

Qu'il se dégage de nos nerfs et de notre corps un fluide mal défini, peu connu; que ce fluide produise des actions physiques, chimiques, physiologiques dont l'étude offre le plus grand intérêt; que ces actions donnent lieu à des phénomènes de l'ordre psychologique où l'âme se trouve intéressée; que l'étude approfondie de ces phénomènes puisse enfanter, un jour, des découvertes très importantes, voilà ce que je crois fermement, ce que j'ai constaté moi-même, ce que j'ai toujours enseigné.

Mais, que nous possédions un corps astral, fait à notre ressemblance, placé entre notre âme et notre corps; que nous ayons la faculté d'envoyer ce corps à travers l'espace, rendre

visite à nos amis ; qu'il se rende sensible, qu'il parle, qu'il manifeste sa présence, à la manière des êtres vivants, voilà ce que je refuse absolument de croire, parce que cette hypothèse romanesque ne repose sur rien, et n'explique rien.

Si, en réalité, nous avons deux corps sous nos ordres, l'un matériel, visible enfermé dans l'espace, et l'autre immatériel, astral, impalpable, nous devrions en avoir conscience, nous devrions le savoir et en constater la réalité quand nous réfléchissons sur nous-même, quand nous faisons l'analyse et la description expérimentale de nos facultés. Or, c'est en vain que vous faites consciencieusement cette observation intérieure, cette analyse impartiale, vous ne découvrez jamais en vous ce corps astral, et cette faculté de voyager avec lui, à travers l'espace, jusqu'à l'infini.

Et, cependant, si, durant le sommeil, quand notre personnalité est diminuée, quand la liberté et la responsabilité se trouvent instantanément suspendues, si nous avons le pouvoir de visiter nos amis, de leur apparaître et de leur parler par l'astral, nous devrions avoir ce pouvoir, à plus forte raison, à l'état de veille, en pleine possession de toutes nos facultés.

Essayez de vous servir de l'astral, à l'état de veille, pour acquérir des connaissances, pour apparaître au loin, à vos amis, pour connaître et pour prédire l'avenir : vous verrez, alors, ce que vaut ce roman de philosophie.

## II

Il faut donc chercher une autre explication. M. Paul Baudry croit que pendant le sommeil l'âme quitte le corps et s'en va dans son milieu propre qui, selon toute probabilité, est composé de substance excessivement ténue et vibrante située bien au delà de l'éther, et dont nos sens physiques trop grossiers ne peuvent recevoir la vibration (1).

Il y aurait donc plus haut que cet univers physique, plus haut que l'éther une région nouvelle où toutes les substances,

(1) *La Fronde*, 24 mars 1901.

extrêmement raréfiées qui l'habitent, se rapprocheraient de l'âme par une ressemblance de nature, et n'exerceraient aucune action sur nos sens trop grossiers. L'âme se trouverait là, à ces hauteurs, dans son vrai milieu : elle doit aspirer à s'y trouver et à y demeurer.

Si l'âme n'a pas développé, à l'état de veille, les sens et les facultés dont elle a besoin pour vivre, agir, se développer dans cette haute région, qu'arrive-t-il ? Malgré la ressemblance de nature, elle se trouve aussitôt qu'elle entre dans cette sphère, comme l'enfant dont les facultés ne sont pas encore éveillées : elle est étonnée, endormie, inconsciente, incapable d'agir, et elle laisse le corps matériel engendrer par des mouvements automatiques, ou réflexes des rêves grossiers, incohérents qui se rattachent aux émotions, aux pensées, aux préoccupations de l'état de veille : ces rêves n'ont pas de caractéristique déterminée.

Si, au contraire, pendant la veille, l'âme toujours vigilante et docile aux inspirations élevées, a développé ses plus hautes facultés. si elle a préparé le triomphe de l'homme spirituel sur l'homme matériel et grossier, les rêves changeront de caractère : c'est alors qu'en entrant dans sa propre région là-haut, l'âme aura des rêves cohérents, lucides, et qu'elle verra les choses éloignées dans l'espace et dans le temps. A cette hauteur les vibrations de l'âme ne font plus vibrer le cerveau matériel, et le souvenir n'existe plus au réveil.

Telle est l'hypothèse de M. Baudry ; elle ne peut pas nous satisfaire. Quand l'âme quitte le corps qu'elle animait, elle laisse un cadavre ; car la mort consiste précisément et essentiellement dans la séparation de l'âme et du corps. Si donc, toutes les fois que nous faisons des rêves lucides, cohérents, agréablement ou sévèrement enchainés, notre âme partait pour un autre monde, et abandonnait son corps à lui-même, il faudrait dire que notre vie est une succession de morts et de résurrections. Qui voudrait soutenir cette affirmation ou la discuter ?

Aussi bien, cette explication ne résout pas le problème. Nous voulons savoir pourquoi certaines personnes connaissent et prédisent l'avenir qu'elles voient clairement dans un

songe, pendant le sommeil. Nous voulons savoir si cette clairvoyance est un effet naturel de l'imagination, ou s'il faut l'attribuer à une autre cause. Il est évident que M. Baudry ne nous répond pas quand il se contente de dire que l'âme ne conserve aucun souvenir de ce qu'elle a vu et entendu, dans les hautes régions parce que la vibration ne peut pas se communiquer au cerveau matériel.

Et si tout souvenir disparaît quand nous nous éveillons, si nos cellules cérébrales ne vibrent en aucune manière, comment peut-on savoir que nous avons fait cette ascension, que nous avons pénétré, avec notre âme préparée aux grandes visions, dans des régions qui s'étendent au-dessus de l'éther, que, de ces hauteurs, nous avons embrassé tout l'espace et l'avenir? Nous n'en avons conservé aucun souvenir, et personne n'en sait rien. Sur quel témoignage ou sur quelle observation repose cette hypothèse? Elle ne repose sur rien.

### III

D'autres observateurs ont cru découvrir que nous avons deux âmes, et que cette conception nouvelle contenait l'explication de nos rêves de toute nature. Nous aurions l'âme des besoins et passions matériels (*mens*) et l'âme des aspirations spirituelles (*spiritus*). Et, de même que le corps est servi par les sens, cette âme double possède aussi des sens plus raffinés qui sont à son service et qui la tiennent en communication avec un monde extérieur. Souvent, ces deux âmes qui occupent des sphères séparées se trouvent en guerre, et cet antagonisme nous fatigue.

Les écrivains, les philosophes moralistes, les romanciers se plaisent à nous décrire l'opposition de nature et de vie qui règne entre ces deux âmes, leurs luttes acharnées, leur séparation irréductible, leur rôle dans les péripéties des tentations mauvaises et des aspirations élevées. L'hypnotisme et le magnétisme nous permettraient même de voir dans une clarté plus vive, cette dualité de nature, de personne et de vie.

C'est ainsi que, selon ces nouveaux philosophes, nous arri-

verions à reconnaître en nous deux personnes, distinctes, indépendantes, rivales, étrangères même l'une à l'autre, et qui apparaîtraient alternativement dans la vie. C'est le phénomène du dédoublement de la personnalité.

Quand nous nous endormons, notre corps fatigué se repose et continue à produire les actes nécessaires de la vie végétative qui nous empêche de mourir : mais l'âme double ne dort pas, elle n'épuise jamais son inépuisable activité ; elle pense, elle rêve, elle agit, elle réveille même quelquefois, le corps, par la violence des impressions qu'elle cause aux cellules du cerveau.

« Ce double esprit, continue l'auteur que nous étudions, peut vagabonder, pendant le sommeil, assister à des scènes analogues à celles qui lui sont familières à l'état de veille, soit à des scènes n'ayant aucun rapport avec ces dernières. En un mot, il peut poursuivre sa vie ordinaire, ou suivre une vie entièrement différente, ou même enfin mêler ensemble les actes et les pensées de l'une et de l'autre. Généralement lorsque le corps est en parfaite santé, on ne se souvient plus au réveil, de ses rêves, par la raison que le cerveau, organe de la mémoire, s'étant lui-même endormi, n'a rien enregistré des sensations de l'esprit.

« D'autres fois, suivant l'état de santé du corps ou l'état de l'esprit, on a, au réveil, des bribes de souvenir qui ont été enregistrées par saccades ou chocs intermittents par le cerveau, infiniment plus prompt que les autres organes à sortir de l'engourdissement.

« Ce genre de rêve, qui est celui du *mens*, est d'autant plus fréquent que le rêve a été provoqué par les préoccupations de la veille. Celui du *spiritus* est moins facilement, on le conçoit, enregistré par le cerveau ou plutôt retenu par la mémoire : il ne l'est que dans les proportions où l'être qui a rêvé s'occupe des choses spirituelles à l'état de veille. »

Cette théorie du rêve n'explique pas la vision prophétique, cette connaissance de l'avenir pendant le sommeil qui semble se rattacher à une cause et à des lois inconnues.

Il n'est pas nécessaire de recourir à la fausse hypothèse d'une âme double et de deux personnages pour expliquer les



inspirations et les impulsions contradictoires que nous constatons en notre intérieur. Nous nous sentons attirés vers le bien, dans la lumière et la sérénité d'un élan qui élève au-dessus du monde matériel. D'autres fois des impulsions sourdes et profondes nous donnent le vertige du mal et nous poussent vers les abîmes de la passion : mais c'est toujours nous, c'est toujours notre âme, c'est toujours la même personne, dans deux états différents qui subit ces sollicitations contradictoires.

En un mot, je sais clairement que c'est moi qui me sens attiré vers le mal, par la passion, et vers le bien par le devoir et le remords. C'est une pure métaphore qui nous fait voir deux personnages là où la raison nous fait reconnaître deux états du même moi.

L'hypothèse d'une âme double est une chimère. Ici, encore, c'est toujours moi, mon âme, ma seule personne qui passe des choses matérielles aux choses spirituelles, et des réalités immatérielles aux apparences matérielles. Je n'ai jamais découvert ni dans mes pensées, ni dans mes sentiments la présence de deux personnages réels, vivants, distincts qui se côtoient, se querellent, se rapprochent, se séparent et jouent un rôle dans la comédie de la vie.

Il n'y a en nous qu'un seul moi, libre, intelligent et responsable de nos bonnes et de nos mauvaises actions.

Voyez cet homme assoupi, qui rêve dans son fauteuil. Il suspend un instant l'action de sa liberté ; il voit passer dans son esprit des scènes incohérentes, des tableaux variés, des événements dont la trame et l'harmonie révèlent quelques fois, une intelligence, des spectacles qui tantôt l'élèvent, en provoquant des aspirations pures, et tantôt l'abaissent, en réveillant les impulsions grossières des passions. Le flot d'impressions et d'images passe devant lui, dans son cerveau, comme les vagues de la mer.

Ce monde bizarre est fait de ses souvenirs, de ses espérances, de ses pensées habituelles, de ses préoccupations des mille choses dont notre vie est pleine. Supposez que ce rêveur passe de l'assoupissement profond au sommeil, son état changera peu : sa volonté reste endormie, les flots conti-

nuent à traverser son imagination, et la conscience qui vacillait encore il y a quelques instants, finit par s'éteindre et mourir.

Tout à l'heure, pendant qu'il rêvait dans la nonchalance de son assoupissement, cet homme tenait à peine ouverte la porte des sens, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du tact; des vibrations diverses lui apportaient les sensations affaiblies des couleurs, des sons, du froid, de la chaleur, et son attention se trouvait encore partagée entre le monde intérieur et le monde extérieur. Il ferme les portes des sens qui s'ouvriraient sur le monde extérieur; il ne voit plus, il n'entend plus, il ne sent plus, ses paupières s'abaissent, et son attention qui n'est plus distraite se porte avec une grande intensité sur les images qui remplissent son intérieur : *motus intra vertuntur*.

Je n'ai besoin ni d'une âme double, ni de personnalités alternantes pour expliquer ces rêves et cet état de notre esprit.

#### IV

Je ne vois pas davantage la nécessité d'inventer des hypothèses risquées pour comprendre d'autres phénomènes qui se produisent dans les rêves. Ainsi, bien des personnes ont éprouvé pendant le sommeil la sensation du vol. On se sent soulevé, emporté; on plane avec son corps au-dessus de la terre, on glisse dans l'espace, sans secousse, par une sorte d'ondulation prolongée. Des physiiciens croient expliquer cette sensation en disant qu'étant couchés, nous ne sentons pas la pression du sol sous nos pieds. Il faudrait en conclure que tout le monde éprouve cette sensation, ce qui n'est pas exact. M. de Rochas attribue la sensation au dégagement du corps astral (1). C'est aussi l'opinion du Dr Lux qui s'appuie sur le témoignage du physicien Varley.

Pourquoi recourir ici à l'hypothèse erronée du corps astral? Il m'est arrivé souvent de faire ce rêve du vol pendant le sommeil et d'en chercher l'explication. C'était toujours quand je descendais mon édredon jusqu'à la ceinture et que j'exposais

(1) *Annales des sciences psychiques*. Mai-juin 1901.

à l'air frais la poitrine et les voies respiratoires que je me sentais planer. Il me suffisait de ramener l'édredon sur les épaules pour changer complètement le caractère du rêve; il était évident pour moi que ce rêve se liait en quelque manière à l'air frais que je respirais et à l'état des bronches et des poumons. J'y ai toujours vu un effet naturel des rapports de l'âme et du corps, du physique et du moral, une répercussion des sensations physiques éprouvées pendant le sommeil.

Il serait, peut-être, plus difficile d'expliquer la mesure du temps quand on est endormi et la faculté de se réveiller à volonté, à une heure convenue. M. de Rochas en cite quelques exemples intéressants. Un M. Deschamps avait parfois la faculté d'indiquer l'heure, à une minute près, quel que fût son état ou sa situation. Une fois on le réveilla subitement dans la nuit et on lui demanda l'heure : il répondit correctement. Deux heures, et il ajouta : Je vais comme l'horloge des Tuileries.

Broussais raconte qu'un M. Chevalier, réveillé à n'importe quel moment de la nuit, disait l'heure exacte sans jamais se tromper. Le célèbre Dr Kerner soignait une somnambule en suivant ses prescriptions. « A onze heures du matin, disait-elle, il faut qu'on me réveille en me faisant sept passes sur les yeux. » Le Dr Kerner avança secrètement l'horloge de manière qu'elle sonna l'heure deux minutes avant. La somnambule ne bougea que lorsque les deux minutes furent écoulées, et elle dit alors au docteur : « Maintenant, il est onze heures, réveillez-moi. »

Dans la généralité des cas, je ne voudrais pas expliquer ce phénomène par le calcul inconscient de ces mouvements ou sensations rythmiques que du Prel désignait en parlant de la montre dans la tête. Je n'invoquerai pas davantage l'exemple obscur des suggestions à échéance lointaine qui passent dans le cerveau comme on voit plusieurs courants, même en sens contraire, passer à la fois dans un fil télégraphique. L'explication est plus simple, elle est plus près de nous.

Quand je m'endors avec la pensée de me réveiller le lendemain, à telle heure je porte mon attention sur l'horloge qui sonne les heures; je l'entends sonner; mon sommeil n'est pas

tellement profond que les communications soient coupées entre mon oreille et le timbre de l'horloge. Je suis dans un demi-sommeil. J'ai constaté bien des fois ce phénomène. Et si mon sommeil est profond, si je cesse d'entendre le timbre et le balancier, je ne me réveille pas à l'heure indiquée.

## V

M. de Rochas s'occupe aussi des rêves rétrospectifs ou ataviques qui nous font vivre pendant quelques instants la vie de nos ancêtres, qui nous font voir et sentir ce qui a été vu et senti par quelqu'un de nos aïeux plus ou moins proches, rêves que Walter Scott a désignés improprement sous le nom de sentiment de la préexistence et qui consistent en ce qu'un milieu, un paysage, une maison que nous ne connaissons pas nous paraît aussitôt connu, familier, et nous arrache ce cri d'étonnement : « Mais, j'ai vu autrefois cette maison ! »

Rêves ancestraux, écrit M. Letourneau, qui nous font voir et sentir par une sorte d'hérédité, ce que nos aïeux ont connu et senti.

Ainsi, les uns voient dans ces rêves un simple phénomène d'hérédité physique et les autres un phénomène qui se rattacherait à notre préexistence. Écartons cette dernière hypothèse : il faudrait des arguments plus sérieux pour nous faire croire que nous avons déjà vécu autrefois sur cette terre, à cet endroit, dans cette maison, au milieu de ce paysage, et qu'en le voyant, un souvenir se réveille en nous. Une simple ressemblance entre ce paysage et un site dont le souvenir effacé s'éteignait dans notre inconscient suffirait pour expliquer notre illusion.

L'hypothèse de M<sup>me</sup> de Manacéine ne nous paraît pas plus satisfaisante ; il faudrait supposer, comme on l'a fait observer, que certaines substances des filaments chromatiques du noyau de la cellule cérébrale aient conservé des molécules des ancêtres, mais nous savons que toutes les molécules de notre cerveau et de notre corps se renouvellent et disparaissent plusieurs fois, très souvent pendant la vie.

Pour qu'un fait ancestral, écrit le Dr Lux, pût donner lieu à la série des faits complémentaires, capables, par leur union, de reproduire l'événement atavique, il faudrait que les molécules ancestrales qui servent de support à l'empreinte psychique, restent dans le cerveau du descendant, c'est-à-dire du rêveur endormi, dans le même rapport que celui où elles se trouvaient dans le cerveau de l'ascendant, sans intrusion de nouvelles molécules albuminoïdes capables de s'ajouter ou de se combiner chimiquement avec elles, et par cela même de faire varier les rapports de contiguïté intracellulaires et intercellulaires qui s'étaient établis chez l'ascendant, grâce à des courants d'influx nerveux sillonnant le cerveau d'une partie à l'autre. Or, il n'en est jamais ainsi, car l'influence paternelle et maternelle ont changé la disposition des molécules du cerveau.

En un mot, nous ne pouvons refaire le rêve de nos ancêtres, ou prochains ou éloignés, que si notre cerveau se trouve dans une disposition identique à celle de leur propre cerveau. Or, cette identité de disposition n'existe pas : sous l'influence de la conception, des courants nerveux, de mille causes physiques ou morales, les molécules de notre cerveau se trouvent dans une disposition différente, et le rêve ne se reproduit pas.

Laissons les rêves ancestraux : ils appartiennent au pays des chimères ; ils ne nous apprennent rien. Les rêves prophétiques si fréquents dans la mystique chrétienne appellent notre attention et nous intéressent davantage : la foi explique ce que la raison constate et ne comprend pas. Nous répondons ainsi, d'avance, à cet avcu découragé par lequel M. de Rochas termine un article intéressant sur les rêves :

« J'avoue qu'en face de la précision de certains détails, il faut admettre une prévision de l'avenir tellement nette qu'elle dérouté l'entendement des spiritualistes aussi bien que des matérialistes (1). »

Élie MÉRIC.

(A suivre.)

## LES DONN SURNATURELS

### DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

(Suite.)

---

#### XI. — Saint Cyprien

Peu de figures dans l'antiquité sont aussi majestueuses et aussi attachantes que celle de saint Cyprien. C'est un évêque dans toute l'acception du mot, ayant une haute conscience de la grandeur et de la responsabilité de sa charge ; c'est un docteur dont les ouvrages, nous dit saint Jérôme, sont plus brillants que le soleil, dont le style noble et élégant tient le milieu entre la brièveté quintessenciée de Tertullien et la fluidité populaire de saint Augustin ; c'est un martyr, un grand martyr ; c'est enfin un prophète, un homme revêtu des charismes les plus éclatants du Saint-Esprit, en communication continuelle avec le ciel, qui l'éclairait par de magnifiques révélations.

Ses écrits pourraient s'appeler *le manuel du martyr*. Ils font revivre sous nos yeux l'ère des sanglantes persécutions. Les martyrs, on les voit, on les entend, on sent palpiter leur âme dans les pages que saint Cyprien nous a laissées. « La foule qui était là a pu admirer le combat céleste, la lutte spirituelle, le tournoi du Christ : elle les a vus, ses serviteurs, debout, la voix libre, l'âme inaccessible à la crainte, remplis d'une vertu divine, doux et sans défense, mais pourvus des armes d'une foi ardente. Les victimes ont été plus fortes que leurs bourreaux ; les membres creusés de larges sillons sanglants ont vaincu les fouets et les ongles de fer. On eut beau ajouter plaies sur plaies, leur foi demeura inexpugnable ; et pourtant, leurs côtes étant rompues, leurs entrailles à décou-

vert, on appliquait le fer et la flamme non plus à des membres, mais à des blessures. Leur sang coulait, éteignant l'incendie de la persécution, et calmant de ses glorieux ruisseaux les ardeurs de la géhenne. Oh! quel fut ce spectacle, combien sublime, combien agréable aux yeux du Seigneur par sa haute signification et par la dévotion de ses soldats! » (Cyp. Epist. VIII.)

À côté de ce tableau des victorieux du martyre, voici celui des vaincus, des déserteurs. Saint Cyprien fait parler l'un d'eux. « Je voulais combattre avec force, et, me souvenant de mes serments, je pris les armes de la religion et de la foi; mais tandis que je combattais, la variété des supplices et la longueur des tourments m'abattirent. Mon cœur tout d'abord fut ferme, ma foi demeura inébranlable, longtemps mon âme se maintint sans faiblir en proie à des tourments répétés. Mais tandis que le juge exaspéré redoublait de cruauté, tandis que, fatigué déjà, les fouets ne cessaient point de me déchirer, les bâtons de me briser, les ongles de fer de me labourer, le cheval de me disloquer, la flamme de me rôtir : ma chair ne put davantage y tenir, le cœur me manqua, le corps plutôt que l'âme défaillit dans la souffrance (1). » Et ces malheureux tombés « suppliaient pour leur pardon, plus par leurs blessures que par leurs larmes. Leur sang coulait en guise de pleurs, il ruisselait de leurs membres à demi brûlés. » (Cyp. *De Lapsis*.)

« Assurément, dit saint Cyprien, il y a là de quoi provoquer un pardon plus prompt; de telles excuses attendrissent le cœur. » Malheureusement, un grand nombre de tombés ne pouvaient pas s'en couvrir; ils n'avaient pas même paru sur le champ de bataille, ils l'avaient honteusement déserté, en jetant aux persécuteurs une lâche formule d'apostasie. Et puis on les avait vus, la persécution passée, embrasser les genoux des martyrs, et obtenir par eux, trop précipitamment, leur réintégration dans la société des fidèles. Saint Cyprien ne pouvait tolérer une telle méconnaissance des droits de la discipline chrétienne; et, tout en accordant un adoucissement à

(1) Le phénomène du martyre n'est pas explicable dans sa généralité sans une assistance d'en haut. Ceux qui étaient dépourvus de cette assistance, ou bien avaient mérité d'en être privés par quelque faute antérieure, ou bien avaient trop compté sur leurs propres forces.

sa rigueur sur la requête des martyrs, il soumettait à la pénitence publique et les *tombés* et les *libellotiques*.

Ces aperçus semblent un hors-d'œuvre dans une étude sur les charismes. Ils ont néanmoins leur utilité, et c'est de nous faire connaître le milieu dans lequel se déployait l'action pastorale de saint Cyprien. La connaissance de ce milieu, si terriblement agité, nous aide à comprendre que Dieu ait départi au grand évêque des lumières et des grâces extraordinaires, lesquelles cessèrent peu à peu lorsque l'Eglise entre dans un calme relatif à la fin des grandes persécutions. Le pilote qui guide le vaisseau au plus fort de la tempête, a droit à des secours providentiels.

« J'arrive à Cyprien, dit le cardinal Orsi dans ses dissertations ; personne plus que lui ne semble jouir comme à discrétion de l'assistance de l'Esprit-Saint, et le posséder comme on possède un joyau suivant l'expression de Basnage. Deux caractères me frappent dans les révélations dont fut favorisé ce grand homme : leur variété et fréquence, puis la confiance imperturbable avec laquelle il s'appuie sur elles. » Il en fait part à ses collègues, à ses prêtres, à son peuple, comme de messages divins qu'il est chargé de leur communiquer, et sur lesquels il n'élève pas l'ombre d'une réticence. L'événement d'ailleurs vient invariablement les justifier.

Prenons la lettre marquée la septième dans l'édition des Bénédictins. Elle est écrite aux prêtres et diacres de Carthage, du lieu de retraite où le saint évêque, cédant à de pressants conseils, s'était renfermé durant la persécution de Dèce. Il déclare que Dieu, dans une vision, lui a répété la parole évangélique, *demandez et vous recevrez* ; mais qu'alors il a entendu comme des voix confuses et dissonantes, indices qu'il n'y avait pas une véritable union parmi les chrétiens ; que ce désaccord lui était signalé comme la principale cause de la persécution qui sévissait. Il raconte ensuite une autre vision, par laquelle il avait été averti de l'imminence de cette persécution : Dieu s'était montré à lui comme un père de famille, ayant à sa droite un jeune homme assis tristement, à sa gauche un porteur de filet ; et le saint comprit dans une lumière explicative de la vision, que le jeune homme attristé repré-



sentait les pasteurs de l'Église dont les avis étaient méconnus, et le porteur de filet les persécuteurs prêts à enlacer les fidèles dans un réseau de perdition. A la fin de la lettre, le saint annonce la fin prochaine de la persécution : Dieu veut que son peuple sache que bientôt renaitra la paix, mais qu'il ne se contente pas seulement de prier, qu'il fasse pénitence, menant désormais une vie sobre, et usant de breuvages modérés. En définitive, cette longue lettre, adressée au peuple de Carthage, est un tissu de révélations. Le saint avait connu d'en haut l'approche de la persécution ; il savait dans quel dessein providentiel, et en punition de quelles fautes, Dieu avait permis que se déchainât cette affreuse bourrasque : il avertissait son peuple, d'après une révélation formelle, qu'elle durerait peu. La lettre devait être lue publiquement ; elle le fut. Mais la plupart n'y ajoutèrent pas créance, tellement il paraissait peu probable que la persécution se calmât si vite. Néanmoins l'événement vérifia la prédiction du saint. Dèce, mourut inopinément, et la paix fut rendue à l'Église.

La lettre neuvième n'est pas moins remarquable. Il s'agit des *tombés* qu'on se hâtait trop d'admettre à la participation des saints mystères, sans une satisfaction convenable, sans un sérieux examen de leurs dispositions. A la fin de cette lettre très grave, le saint s'écrie : « La censure divine ne cesse de nous châtier nuit et jour (en multipliant les avertissements qui nous effraient). Outre les visions nocturnes, durant le jour le Saint-Esprit s'empare d'enfants innocents, les met en extase, et c'est par leur bouche, en leur faisant redire ce qu'ils ont vu et entendu, que Dieu se plaît à nous avertir et à nous instruire. Je vous répéterai tout cela, quand Dieu m'aura rendu à vous, lui qui m'a fait pour un temps m'éloigner de vous. En attendant, j'avertis les hommes téméraires, imprudents et orgueilleux, qui ne me respectent pas, de craindre Dieu tout au moins. S'ils continuent comme ils ont commencé, je m'inspirerai de ce que le Seigneur m'a communiqué à leur sujet, je les éloignerai de l'autel. » Tout cela n'est-il pas bien remarquable ! Ces enfants que l'esprit de prophétie envahit, dont la bouche innocente devient l'organe des prémonitions divines ; ce grand évêque, dont tous les actes, toutes les

démarches sont réglés par une inspiration précise! C'est Dieu qui l'a retiré momentanément du milieu de son troupeau: c'est Dieu qui l'y ramènera; en attendant, il lui dicte la conduite à tenir vis-à-vis des réfractaires à son autorité.

D'autres lettres encore doivent être rapportées à cette période de retraite, notamment les lettres trente-troisième et trente-quatrième, où il est question de l'ordination d'Aurélius comme lecteur, et de Célérinus également comme lecteur de l'Église de Carthage. Saint Cyprien proteste que, s'il n'a pas attendu pour les promouvoir à cette charge le consentement du clergé et du peuple, c'est pour Aurélius qu'un ordre divin était intervenu, pour Célérinus qu'une vision détermina pareillement de son ordination à laquelle par humilité il avait peine à se résoudre. Ces deux chrétiens d'ailleurs étaient exceptionnellement méritants: après avoir subi l'exil pour la foi, Aurélius l'avait confessée au milieu des tourments; Célérinus avait passé dix-neuf jours dans l'horrible supplice des ceps, au fond d'un cachot où il avait failli mourir de faim. Il était dans l'ordre, déclare saint Cyprien, que ces généreux confesseurs passassent du chevalet ou de la geôle au pupitre des lecteurs; l'Évangile se trouvait bien placé dans leurs bouches, et les cicatrices qui décoraient leurs membres lui tenaient lieu de commentaire; ils se montraient d'ailleurs aussi humbles qu'ils avaient été héroïques. C'était là le clergé de saint Cyprien, digne assurément de son glorieux chef.

Malheureusement tous les membres de ce clergé ne ressemblaient pas à Aurélius et à Célérinus. En ce temps-là éclate à Carthage le schisme de Félicissima, qui, suivi de cinq prêtres de cette église, essaya de fomenter une sorte de rébellion contre saint Cyprien absent: ces factieux prétendaient réhabiliter les *tombés* sans qu'ils suivissent la carrière de la pénitence publique, et ils avaient surpris la bonne foi de plusieurs confesseurs du Christ. Le saint évêque, en la lettre quarantième, atteste qu'il avait été prévenu dans une vision de cette révolte, qui lui fut très douloureuse. En cette même lettre il annonce son prochain retour au milieu de son troupeau, qui suivra de près les fêtes de Pâques. Ici encore il obéit à une suggestion intérieure très pressante.

Le calme rendu à l'Église par la disparition de Dèce dura peu. Une nouvelle persécution ne tarda pas à être soulevée par Gallus et Volusien. Saint Cyprien l'annonça en termes formels à plusieurs reprises, et notamment dans la mémorable circonstance que voici. Au nom du deuxième concile de Carthage, il écrit comme il suit au pape saint Corneille :

« Nous voyons approcher le moment d'une nouvelle alerte ; nous sommes avertis, par de nombreuses et pressantes révélations, de nous tenir prêts et armés pour la guerre que l'ennemi nous déclare, et d'y préparer le peuple confié à notre sollicitude. » Et plus loin : « Il faut nous rendre aux avertissements et aux révélations d'en haut, et, pasteurs, ne pas abandonner notre troupeau dans le danger. » Et enfin : « Il nous a paru opportun, d'après les suggestions de l'Esprit-Saint, d'après de nombreuses et claires visions provenant du Seigneur, puisque l'ennemi est signalé et nous menace, de rallier dans le camp les soldats du Christ. » Cette dernière expression fait allusion à la réconciliation anticipée des pénitents, qu'on ne laissait pas destitués des sacrements sous la menace du martyre.

Transcrivons les réflexions que ce passage inspire à l'anglican Dodwel, le *curieux* Dodwel comme l'appelait Bossuet, dans ses dissertations sur saint Cyprien. Ce que diront à cela les athées, s'écrie-t-il. Voilà des visions nombreuses, manifestes, vérifiées par l'événement. Ce n'est pas un simple particulier qui les met en avant, mais tout un concile qui les consigne dans un document adressé à un pape et destiné à passer à la postérité. Que peut-on imaginer de plus fort, de plus décisif ? Si l'on ne reçoit pas un pareil témoignage, il faut renoncer à se servir d'aucun témoignage humain. »

Le saint écrit, vers ce même temps, au peuple de Thibaris, c'est la lettre cinquante-sixième : « Avertis et pressés comme nous le sommes par le Seigneur, nous devons intimer à votre conscience ce qui nous est inculqué de la sorte. Sachez donc et tenez pour certain qu'une nouvelle persécution va s'abattre sur nos têtes ; et ce sera tout autre chose encore que ce que nous avons vu : la guerre s'allumera plus redoutable et plus féroce. » On peut se demander ici comment la persécution de

Gallus et de Volusien a été plus redoutable et plus féroce que celle de Dèce, alors qu'elle fut notablement plus courte et plus douce. On répond à cette objection que saint Cyprien eut vraisemblablement connaissance, sous une même vue prophétique, de toutes les calamités qui s'élevèrent depuis 250 contre l'Église et contre l'Empire romain : grande peste à éclater, invasion des barbares, ruine complète de nombreuses provinces, et enfin, parmi toutes ces convulsions, la persécution vraiment atroce de Dioclétien. D'ailleurs la persécution de Valérien, qui fit de nombreuses et illustres victimes, parmi lesquelles saint Laurent et saint Cyprien lui-même, suivit de très près la persécution relativement bénigne de Gallus et de Volusien.

Mais ce n'était pas seulement les grands événements sur lesquels Dieu répandait ainsi de prophétiques lumières, le saint était dirigé d'en haut pour les détails même d'administration de son Église; et il agissait alors avec l'invincible certitude d'accomplir à la lettre les ordres de Dieu. On voit paraître cette autorité et cette confiance dans ce qu'il dit à Florentius Pupianus, qui avait été un fauteur de troubles (lettre 69) : « Si tu te mets à faire sérieusement pénitence de ta témérité, de ta superbe et de ton insolence, nous tiendrons compte de ton repentir; et néanmoins nous considérerons avec crainte ce que le Seigneur aura réglé; je le consulterai, je lui demanderai un signe et une révélation pour savoir si je dois te donner la paix et t'admettre à la communion. » Il atteste que précédemment déjà il avait eu une révélation relative à Pupianus.

« Je sais, dit le saint en cette même lettre soixante-neuvième, que plusieurs traitent ces songes de ridicules, et ces visions de puériles; mais ce sont ceux-là qui préfèrent croire contre le prêtre, que de croire au prêtre. Les frères de Joseph ont dit de même : *Voilà notre songeur qui arrive, venez et tuons-le*; et le songeur réalisa plus tard ce qu'il avait songé, les bourreaux et ses vendeurs furent confondus, en sorte que, n'ayant pas voulu croire à ses paroles, ils furent contraints de croire aux événements. »

Après avoir réconforté tant de martyrs, saint Cyprien fut lui-même appelé à la couronne. Il fut saisi et amené, au mois

d'août 257, devant le proconsul Paternus, qui au nom de l'empereur Valérien le condamna à l'exil, en lui assignant pour lieu de déportation, un pays obscur et éloigné nommé Cucubes; le diacre Pontius, qui écrivit sa vie, l'accompagna. Or, le premier jour où ils furent en ce pays, Cyprien fut averti la nuit par une vision de son martyre prochain; il demanda une journée de délai pour mettre ordre à ses affaires. Cette journée lui fut accordée; mais, dit Pontius, elle signifiait une année. Car il remporta la palme du martyre, un an juste après la vision, à savoir en l'année 258 le 14 septembre. Il était alors de retour à Carthage, où il vivait dans ses jardins. Il eut la tête tranchée.

Dom Bernard MARÉCHAUX.

(*A suivre.*)



## LES ANGES DANS L'UNIVERS

(Suite.)

Après avoir observé que les anges ne basent pas leur raisonnement sur les lois du monde quand il s'agit d'espace, il importe d'ajouter que quant à la mesure du temps, ils ne comptent pas davantage avec les données matérielles.

Le temps des esprits n'est pas semblable au nôtre. — Dans le chemin de notre vie nous passons en voyant tout passer comme nous, et nous estimons la vitesse de notre traversée à la rapidité du globe autour de l'astre qui nous éclaire. Pendant une rotation de la terre l'éphémère naît, pond et meurt : c'est la vie d'un moucheron. Une année de notre âge n'est autre chose que la période d'une révolution terrestre.

L'on comprend que le monde des immortels, dont l'existence a de loin précédé celle de l'homme, et pour qui notre univers n'est qu'un tourbillon négligeable, n'ait que faire d'évaluations aussi restreintes. Au ciel il n'y a ni horloges, ni siècles. Les anges ne sont pas soumis à des mouvements qu'eux-mêmes ils soumettent.

Leurs propres actes suffisent à définir leur durée : *les actes des anges sont des instants angéliques* ; or créés pour agir à perpétuité, ils ne sont jamais inactifs, et leurs instants aboutissent en quelque sorte à l'éternité. Aussi, leurs instants, en se succédant sans interruption, loin de les vieillir, tendent plutôt à les rajeunir ; les actes qu'ils produisent les faisant évoluer dans le sens de leur fin qui est Dieu, lui l'Être des êtres le plus jeune, puisque seul il n'a point de passé.

De même donc que les anges parcourent l'éternité et se rendent présents dans l'univers, de même ils « changent de place » ; et chaque mouvement de locomotion aussi bien que chaque mouvement d'opération est un acte angélique.

Ils ne dépasseront point leur ciel au centre duquel gravite l'univers (1), mais en un seul instant, c'est-à-dire en un seul acte, ils franchiront n'importe quelle distance et traverseront le monde d'un bout à l'autre ou tourneront tout autour. Toutefois il serait absurde de croire qu'en exécutant cet acte transitoire l'ange peut définir sa présence au lieu d'arrivée sans cesser de la définir à l'endroit qu'il quitte; car, pas plus que nous, ils ne savent poser plusieurs actes à la fois; et autre chose est d'être présent, autre chose de se mouvoir! Les deux termes de présence et le trajet supposent trois actes distincts que l'ange a la liberté de poser en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. La seule chose qui puisse nous donner une idée de cette célérité surprenante est notre propre pensée qui, malgré les entraves que lui opposent les lenteurs de son organe, nous transporte en un clin d'œil de Hongrie en France, par exemple; voyage intellectuel qui au besoin se poursuit sans passer par l'Allemagne ou d'autres contrées intermédiaires. A plus forte raison l'intelligible pur n'a-t-il, dans ses pérégrinations, si bon lui semble, à traverser quoi que ce soit : à l'inverse des continuités inévitables d'un itinéraire humain, pour sinueux ou direct qu'on le suppose, l'ange, pour se transporter, ce qui est un acte subit de sa volonté, cesse de définir sa présence au pôle nord et immédiatement il la définit au pôle sud. Il n'a passé par nulle part, *puisqu'il n'a place nulle part* et que déterminer sa présence quelque part serait s'arrêter!

\*  
\* \*

Parce qu'il est esprit, l'ange subsiste, vit et agit en dépit des lois que nous imposent, à nous, l'emplacement, l'espace et le temps. Parce qu'il est simple, il échappe à la naissance et à la mort. L'esprit ne naît ni ne meurt. Il est créé pour l'éternité.

L'ange ne saurait naître. Un être ne naît que parce qu'il est formé de la substance de ses parents qui dès lors donnent du leur pour engendrer le nouvel être. L'esprit, substance abso-

(1) Voir : *Les cioux*, chapitre v de cette étude. Livraison de mai 1901.

lument simple, indivisible ne saurait donner du sien ; par conséquent ne saurait engendrer de sa substance un être semblable à lui. Les anges ne se multiplient point.

L'ange ne saurait mourir. Outre que tel fut le décret porté par Dieu au moment où il les tirait du néant, l'on démontre l'immortalité naturelle à l'esprit, par la même raison de parfaite simplicité. Qu'est-ce que la mort ? C'est une décomposition du corps, une désagrégation des parties organiques nécessaires à la viabilité corporelle. Mais l'esprit n'a ni organe, ni parties substantielles qui puissent se désagréger. Donc loin d'être corruptible ou mortel, l'esprit vit par essence, ce qui signifie qu'il est toute vie. Or la vie ne meurt point !

\*  
\* \*

L'inuascibilité jointe à l'immortalité sont deux facteurs s'opposant à la propagation des espèces : l'un rendant cette propagation inutile, l'autre la rendant impossible. Pourquoi en effet les espèces terrestres se propagent-elles, parce que les individus qui représentent chacune d'elles sont sujets à disparaître tôt ou tard, ce qui a engagé le Créateur de la nature à pourvoir à la conservation des espèces vivantes en douant leurs souches respectives, et, par elles, leurs rejetons, de la faculté de se reproduire.

Dieu au ciel comme sur la terre n'a créé pour la vie que des espèces individuelles, notez-le bien, et non des individus spécifiques. Du texte sacré, il appert que de chaque espèce Dieu ne suscita qu'un couple unique. Ordonnant à ces couples, nombreux comme les espèces qu'ils représentaient, de croître et de se multiplier *chacun selon son espèce*. « Dieu fit donc les bêtes de la terre *selon leurs espèces*. » — S'il existe aujourd'hui des quantités de bêtes et de plantes appartenant à une même espèce végétale ou animale, myriades de violettes, myriades de goujons, myriades de vipères, myriades de colombes, myriades de moutons ; c'est que depuis l'origine, mouton, colombe, vipère, goujon, violette se sont propagés chacun dans l'intégrité de l'espèce en individus multiples, avec une fécondité qui se rit de leur mortalité.



Pareillement dans les régions de l'esprit pur, Dieu a mis sa puissance à épancher, pour ainsi dire, les splendeurs de ses attributs infinis dans des *exemplaires*, sans s'oublier à faire deux fois la même chose : *Chaque esprit pur constitue à lui seul une espèce à part, solitaire et perpétuelle*. Chaque ange est une souche de vie spéciale qui, destinée à vivre toujours, se conserve sans représentants parce qu'elle se suffit à elle-même, et sans remplaçants parce qu'elle est éternelle.

Ainsi parmi ces myriades de milliards de virginités angéliques, peuple de l'Empyrée, désespoir de vos numérations, je vous défie d'en trouver deux qui se ressemblent comme se ressemblent deux roses, fût-ce une petite rose rouge et une grande rose blanche, roses toutes deux, toutes deux de la même espèce de fleur. — Ils diffèrent entre eux comme le lis diffère de la tulipe ou encore comme le papillon diffère du lion.

\*  
\* \* \*

Achevons ce que nous avons à dire sur l'essence et la nature des anges en faisant encore une distinction qui range ces esprits saints non moins haut dans la région de l'être.

Chaque ange étant d'une autre espèce, ils sont bien plus reconnaissables les uns par les autres aux yeux de l'esprit, qui seul peut les voir, que ne le sont entre eux nos semblables, tous de la même et unique espèce humaine. Il faut donc admettre que des êtres aussi dissemblables doivent, comme les espèces terrestres, se distinguer par quelque chose qui soit de la même nature pour tous, puisque tous sont de la même nature angélique; mais qui se différencie en chacun, chacun étant d'une espèce différente. Ce quelque chose, encore un coup, sera l'univers de ce par quoi nous distinguons entre elles les espèces de notre monde.

Ce qui fait que nous ne confondons pas le palmier avec le cèdre et que dans le cèdre nous ne reconnaissons pas le palmier ni dans le palmier le cèdre, c'est que celui-ci est autrement formé que celui-là. *Formé* disons-nous, et non pas *formant*. On n'a jamais vu un arbre former un arbre. Une espèce d'arbre est formée de telle et telle façon et c'est à cela

que nous la reconnaissons. — En effet la matière sous quelque substance on la suppose, a été faite pour se prêter à des formes qui sont les principes des espèces, et par conséquent les principes des variations et des beautés de la nature. Non formée, la matière et toute la nature avec elle ne serait que le chaos primitif. Or l'inverse de ce qui est formé sont les principes formateurs et les principes formateurs sont des formes.

L'esprit est une forme, les anges sont des formes spécifiques. N'allez pas imaginer pourtant que ce sont eux qui ont formé les cèdres et les palmiers! Non. De même que Dieu pourrait rester tout-puissant sans rien créer, aussi les anges peuvent être des formes sans rien former.

Il existe d'ailleurs plusieurs sortes de formes (1). Il y a les formes abstraites telles que la forme légale qui fait qu'une loi n'entre en vigueur qu'au moment où elle est promulguée. Cette promulgation est la forme de la loi, ce qui fait que la loi est loi et sans quoi l'ordonnance du législateur n'aurait pas force de loi. La forme physique est la forme proprement dite, et fait que tel être est tel être, pierre, plante ou animal. La forme physique comprend deux catégories : 1) les formes *substantielles* qui sont réellement des substances *immatérielles*; et 2) les formes *accidentelles* qui sont des accidents affectant des substances matérielles inorganiques. C'est une forme accidentelle que le potier donne à l'argile lorsqu'il en fait un vase élégant.

Les formes substantielles donnent l'existence aux espèces vivantes. Ces formes sont des principes de vie : elles constituent la vie sous ses divers aspects végétaux, animaux et spirituels. Elles se partagent en trois grandes classes selon qu'elles affectent plus ou moins les substances organiques ou que, ayant leur raison d'être en elles-mêmes, elle n'affectent rien. Ces trois classes de forme sont :

Au premier degré, la forme *inhérente* ou âme végétale et âme animale, substance immatérielle qui saisit la plante, l'animal de l'embryon, l'informe, c'est-à-dire le rend tel animal ou telle plante, vivifiant le rosier depuis qu'il naît de la semence

(1) Voir notre étude sur la *lumière et la vie* : présente revue, août 1900, p. 181.

jusqu'à ce que lui-même en produise; le faisant croître, se couvrir de feuillage et de fleurs aussi parfumées qu'embellissantes; donnant au chanfre des forêts sa voix superbe si riche en mélodies, et à l'hirondelle, avec des ailes infatigables l'instinct de trouver la belle saison, de construire un nid et d'élever des petits. Ces formes-là sont dites inhérentes parce qu'elles sont immergées dans la matière, dans la substance organique au point de cesser d'exister en même temps que l'individu qu'elles avaient fait naître et qui avait commencé d'exister en même temps qu'elles. C'est le cas pour l'âme des plantes et pour celles des animaux; l'âme du cheval, du lion *meurt* avec lui.

Au deuxième degré, la forme *adhérente* est l'âme humaine. Forme directe du corps qu'elle constitue et vivifie directement sans aucun intermédiaire, elle ne fait, elle aussi, avec le corps qu'un seul être, une personne, l'homme, mais plus noble que les âmes animales, elle subsiste par elle-même abstraction faite de la matière organique qu'elle anime, et bien que parfaitement unie au corps, elle ne lui est pas inhérente; mais seulement adhérente, de sorte qu'à la mort du corps elle ne cesse pas d'exister après lui; elle lui survit et reste exister seule, indestructible et immortelle; parce qu'elle est simple et que, plus qu'immatérielle elle est esprit comme les anges; mais esprit *impur* à cause de sa destinée qui la met en contact avec la matière.

Au troisième et suprême degré, l'échelle de la vie atteint les formes *séparées* exemptes de tout contact intime avec les substances corporelles, n'ayant à former par leur moyen quoi que ce soit. Et pour cette raison saint Thomas les appelle formes pures. Ce sont les esprits purs; ce sont les anges de Dieu. Meuvent-ils les mondes, assistent-ils des créatures visibles, ils se font formes *assistantes*. En considérant leurs sublimes fonctions d'adorateurs devant l'Éternel, on pourrait encore les désigner par le terme de formes *contemplatives* et reproductrices de l'Idéal infini.



Comment l'imagination habituée aux idées de ce monde pourrait-elle arriver à se représenter des formes aussi sublimes voilées par les mystères de l'infini; tandis que celles des trois règnes de la nature, à peine cachées dans l'essence des choses, nous sont impénétrables!

Ici-bas, la vie sous des aspects infiniment variés revêt, pour chanter un hymne d'amour au Créateur, les charmes les plus propres à ravir nos sens, mariant à souhait tous les attraits de l'univers si ravissant dans leur détail, si grandiose dans leur ensemble.

Miroir du firmament qui la décore, la mer ne défie-t-elle pas la voûte céleste lorsque ses flots boivent à grands traits, tantôt la fraîche lumière de l'aurore, tantôt les feux mille fois colorés du soir? Quand le murmure des ondes ou les zéphyrus de la forêt endorment la douce clarté des nuits, ne vous êtes-vous jamais senti bercé par cette ineffable mélancolie qui soutient l'âme entre les tristesses du présent exil et les sourires de la patrie? Et puis, contemplez la vallée, où coule encore vraiment le lait et le miel de la Terre-Sainte; où tout respire le beau et le vrai de la sagesse qui a su leur conserver la jeunesse du premier âge; cimenter le rocher séculaire au sommet duquel s'écroule la ruine des gloires humaines; étagier des collines et des montagnes si pittoresques dans leurs contours capricieux et dresser jusqu'au sein des nuées ces pics et ces glaciers resplendissants des neiges d'un hiver perpétuel. Hier à leur pied l'été surchargé de fatigue gémissait: l'éclair sillonnait leurs ombres, leurs échos faisaient retentir le grondement du tonnerre. Aujourd'hui quel changement! Une journée printanière vient tout réparer. Des coteaux ravissants attirent les troupeaux; çà et là les brebis et les vaches annoncent leur allégresse et la plaine nourrit en paix une végétation exultante de beauté parfumée. La campagne tout en couronnant de verdure ses hameaux, docile à tous genres de cultures, promet à l'ami des champs les richesses que l'industrie et le commerce empruntent afin de réjouir l'espérance de notre futur bonheur.

Eh bien ! tout cela ce sont des *formes*. Ce sont les formes de la vie avide de se manifester partout et toujours à travers tant de substances qu'elle façonne à son gré pour constituer l'unité et l'harmonie de l'univers, berceau de l'homme. Mais la vie elle-même puise à des sources mystérieuses dont l'oreille ne perçoit pas encore le doux bruissement et auxquelles le cœur n'aura loisir de se désaltérer que quand las il parviendra au terme désiré de ses voies.

Pourtant, si discrète qu'elle soit cette vie exubérante, elle ne saurait s'empêcher de trahir les reflets des perfections dont le ciel est rempli ; car toutes les créatures ont des rapports entre elles et avec le Créateur ; et si Dieu possède éminemment en son essence l'idéal des formes angéliques, ces formes vierges à leur tour sont l'idéal des formes universelles.

Alfred VAN MONS.

(*A suivre.*)



# RECHERCHES SUR LES MATÉRIALISATIONS DE FANTOMES

(Suite et fin.)

Par M. le Dr Paul GIBIER

Directeur de l'Institut bactériologique (Institut Pasteur) de New-York  
Ancien interne des hôpitaux de Paris  
Ex-assistant de pathologie comparée au Muséum d'histoire naturelle de Paris  
Membre de l'Académie des Sciences de New-York;  
de la Société des Recherches psychiques de Londres  
Chevalier de la Légion d'honneur

---

## Notes et Remarques

A. *Remarques sur les voix.* — Bien que caractéristiques, ces voix ont parfois des intonations rappelant la voix du médium; et d'autres fois, elles en diffèrent complètement. Je crois devoir dire ici que dans les expériences faites à l'aide du cabinet, à maintes reprises, je suis entré avec le médium en face duquel je me tenais assis ou debout dans l'obscurité et j'ai pu faire les constatations suivantes : mes mains étant placées sur les épaules de Mrs. Salmon, la voix paraissait partir tantôt de côté, du voisinage du sol, du fond du cabinet, ou, au contraire, de l'épaule, de la poitrine, du cou, et même de la bouche du médium. Les voix de Maudy et d'Ellan sont naturelles, elles prononcent les voyelles, les consonnes et en particulier les labiales d'une manière irréprochable. L'explication que je demandai fut que, selon le « volume de forces » que les personnages invisibles qui le contrôlent peuvent tirer du médium, *ils* se manifestent à une plus ou grande distance de ce dernier, « employant *ordinairement* les éléments de son larynx et de sa bouche pour la voix » (d'où, sans doute, les tons rappelant parfois ceux qui carac-

térisent la voix de Mrs. Salmon). « De même qu'*ils* font usage des éléments des autres organes pour les matérialisations correspondantes. » ( Voir note F, sur les matérialisations.) D'où pour eux la nécessité de parler parfois par la bouche même du médium dont *ils* adaptent les organes à leur propre voix. »

Des personnes de mes amis qui ont assisté très souvent à des séances données par Mrs. Salmon m'affirment avoir entendu les voix de Maudy et d'Ellan alors que le médium avait la bouche fermée par du sparadrap adhésif et les mains liées derrière le dos. J'ai essayé la même expérience à deux reprises, sans succès. Les mêmes personnes m'ont aussi assuré avoir entendu deux ou plusieurs voix en même temps ; je n'en ai jamais entendu qu'une seule à la fois. Mais ce dont je suis aussi certain que de quoi que ce soit ( si tant est que je possède cette dernière certitude) ; c'est que j'ai entendu ces voix isolément, en dehors du cabinet où le médium était attaché, et de la cage où il était enfermé sous clef ; et que ces voix émanaient de figures dont les lèvres laissaient échapper les sons des paroles prononcées.

Divers essais faits pour enregistrer les voix sur un cylindre du phonographe sont jusqu'à présent restés infructueux, tout au moins dans mon laboratoire, car il m'a été rapporté que l'expérience a réussi entre les mains d'autres investigateurs.

B. *Remarques sur Maudy ou Maudie (diminutif de Maud)* : ne parle que l'anglais. Elle raconte qu'il y a environ quarante-cinq ans, étant encore au berceau, elle fut massacrée en même temps que toute sa famille par des Indiens dans ce qui était alors le Far West. Il y a dix ans, je lui demandai comment il se fait qu'elle n'eût pas une apparence plus âgée, puisqu'elle était morte depuis si longtemps. Sa réponse fut que d'abord elle n'était pas morte, qu'elle n'avait fait que changer de condition, et que, de plus, dans le monde des esprits, l'évolution n'est pas aussi rapide que dans celui-ci. Comme, depuis lors, elle n'a pas changé d'une manière appréciable sa taille, ses manières, ni son langage (ce dernier est peut-être un peu plus sérieux), il y a quelques mois, je lui posai de nouveau la même question. Cette fois, elle me fit une réponse différente

dont je ne discuterai pas plus la valeur que celle de la première; ayant adopté l'apparence sous laquelle elle se montre et parle depuis vingt-cinq ans ou plus, elle est connue, sous cette forme, de ses amis spirites. En outre, dit-elle, il lui est plus facile de continuer à se manifester sous une forme qui lui est familière, que de se matérialiser sous les traits d'une personne plus âgée, car cela changerait les conditions et demanderait plus de force.

Sa voix est tout à fait celle d'une petite fille de six à huit ans, avec les imperfections de prononciation et de construction de phrases qu'on rencontre chez les enfants de cet âge. Quand elle a parlé pendant plusieurs minutes de suite (ce qui lui arrive souvent), la voix a de temps à autre, surtout pour les nasales, des intonations qui rappellent celle du médium. Naturellement, la première idée qui vient à l'esprit est que Mrs. Salmon est ventriloque; mais, quand on entend la même voix sortir de la bouche d'une forme matérialisée de petite fille ayant à peine un mètre de hauteur, et venant parfois jouer autour des assistants d'un cercle familial par qui elle laisse volontiers prendre ses petites mains, pendant que le médium est attaché dans le cabinet ou cadenassé dans une cage, on est bien obligé de chercher une autre explication.

Dans ce travail, je désire ne pas m'écarter du sujet auquel je me suis limité; néanmoins, j'ajouterai que j'ai vu Maudy un assez grand nombre de fois (disons vingt fois) toujours semblable à elle-même; figure ronde, pleine et jolie, avec de grands yeux bleus, et des cheveux blonds bouclés. (V. note F.) Quand elle sort du cabinet, elle est généralement vêtue comme une petite fille qui vient dire bonsoir aux amis de la famille, avant d'être conduite dans sa chambre: peignoir un peu flottant et pieds nus. Sa figure m'est donc familière et je l'ai reconnue de suite dans un portrait « psychique » au fusain et sur une photographie du même genre obtenue dans deux circonstances différentes, mais en dehors de mon laboratoire, par d'autres investigateurs.

Voilà pour le physique; quant au moral, Maudy est vive dans ses reparties; elle a souvent de l'esprit et rit de ses propres saillies qui sont quelquefois mordantes (son rire est



bien différent de celui de son médium), et, si j'ose employer cette image ici deux fois figurative, elle ne se laisse pas marcher sur le pied. J'en demande bien pardon à Mrs. Salmon, mais, au cours de fréquents entretiens que nous avons eus avec elle, nous ne l'avons pas trouvée à la hauteur de Maudy tant au point de vue de la vivacité de la pensée que de l'acuité intellectuelle.

Au cours des séances, Maudy chante souvent seule ou en même temps que les assistants. Son diapason est aussi aigu qu'on puisse l'imaginer chez cette petite fille de six à huit ans. M. T. S., qui a suivi des cours réguliers au Conservatoire national de musique de Paris, a écrit dans les notes qu'il a rédigées après les séances auxquelles il a assisté que si Mrs. Salmon était ventriloque, elle serait la plus forte du monde, mais que, du reste, la ventriloquie ne pourrait expliquer que les voix entendues dans le cabinet.

C. *Remarques sur Ellan.* — Ellan aurait été un cousin du médium. Il serait « désincarné » depuis une trentaine d'années. De même que Maudy, il ne parle que l'anglais, un anglais assez correct, plus correct que celui du médium. Sa voix à laquelle peuvent s'appliquer les remarques de la note A est une voix de basse. Le ton de son langage est toujours sérieux, un peu mélancolique, bienveillant et digne, et, de même que les idées qu'il exprime, tout à fait supérieur à celui du médium. A une question qui lui fut posée, il répondit que si son médium venait à mourir, ou à cesser d'être médium, sa mission ainsi que celle de Maudy, serait terminée, et qu'il n'aurait plus à s'occuper de manifestations comme celles où il participe; d'autres occupations d'un ordre plus élevé leur seraient attribuées.

J'ai eu avec Ellan de nombreuses conversations auxquelles le médium seul assistait, mais je ne le voyais pas. Je ne l'ai observé de très près que dans trois occasions où je lui serrai la main. Il m'a paru différent de figure et même de taille à chaque fois, ce qu'il attribue à la différence de force fournie par le médium. Dans les deux expériences faites à mon laboratoire, les différences (à plusieurs années de distance) n'étaient pas très sensibles, si je m'en rapporte à mes notes et à mes

souvenirs, mais dans une séance hors de chez moi, il ressemblait au médium, ses yeux m'ont paru bleus, sa taille était moindre, et sa main moins ferme. Si je ne l'avais pas observé dans deux autres occasions où j'avais encagé et cadénassé personnellement le médium, j'aurais certainement cru à la fraude et qu'Ellan n'était rien autre que le médium déguisé ou assisté par un compère. Je rappelle que, dans l'une de mes expériences au laboratoire, alors que le médium (que personne n'accompagnait) était enfermé dans la cage, j'ai vu Ellan de très près, mon visage à 25 ou 30 centimètres du sien, et que la couleur de ses yeux était différente de celle des yeux du médium. Ajouterai-je que ma vue est des meilleures ?

Dans l'ensemble, Ellan donne l'impression d'un ouvrier qui serait prêcheur à ses heures.

On pourrait se demander pourquoi je n'ai pas essayé de voir le médium en même temps qu'Ellan ou une autre forme. J'ai essayé une fois, mais, dès que je passai ma main dans le cabinet, la forme disparut et je ne trouvai que le médium attaché à sa place, et qui poussa un cri de frayeur quand il se sentit touché ; de plus, les manifestations s'arrêtèrent.

*D. Passage du médium à travers la porte de la cage. —* Ce phénomène, l'un des plus curieux (outre les matérialisations) qu'il m'ait été donné d'observer au cours de mes expériences avec Mrs Salmon, rappelle le cas de Zöllner, où, avec le médium H. Slade, des objets matériels inanimés étaient traversés par d'autres objets de même nature. Mais, dans nos observations, il s'agit d'une matière inanimée pénétrée, traversée par un corps vivant (ou *vice versa*, v. plus loin).

Plusieurs de mes amis, spirites convaincus, m'assurent qu'après le passage du médium à travers la cage, ils ont, à plusieurs reprises, trouvé que le treillis était brûlant. Je dois déclarer cependant que j'ai touché avec soin les panneaux métalliques et la barre de bois que le médium venait de traverser, et que leur température m'a paru inférieure à celle de ma main, ce qui ne signifie nullement qu'il n'ait pu en être autrement ailleurs. J'ai surtout prêté attention à ce détail la

deuxième fois que je fus témoin du phénomène, car c'est seulement après la première expérience que le fait me fut signalé.

Si nous nous reportons aux expériences de MM. Becquerel, Curie, Rutherford, Le Bon et autres, sur la lumière et les rayons Röntgen, nous voyons que des molécules de matière dissociée, de matière immatérielle... peuvent traverser les obstacles les plus matériels (1). Mais ici nous sommes encore loin de la force qui fait passer les corps matériels, voire vivants, à travers la matière, sans laisser trace de leur passage; force dont les recherches psychiques ne tendent à rien moins qu'à connaître la nature sans oser espérer d'y jamais parvenir.

Sous l'influence de quelle force semblables phénomènes peuvent-ils se produire? Suggérées par la connaissance de faits psychiques analogues et espérant obtenir des éclaircissements de leurs auteurs mêmes, les questions suivantes furent posées à « Ellan », qui y répondit de la manière que voici :

D. — Est-ce vous qui avez fait sortir le médium de la cage?

R. — Moi et les autres esprits qui m'aident dans ces manifestations.

D. — Comment vous y êtes-vous pris?

R. — Nous décomposons (*desintegrate*) la matière et la recomposons (*reintegrate*) instantanément.

D. — Est-ce la matière du médium que vous avez dématérialisée et réintégrée ou celle de la porte?

R. — Oh! naturellement celle de la porte. La matière vivante ne peut être dématérialisée, tandis qu'il nous est facile de dématérialiser et de reconstituer la porte de la cage.

D. — Êtes-vous bien sûr que la matière vivante ne puisse pas être dématérialisée? Je connais des cas où cela s'est produit.

R. — Vous avez sans doute raison; mais je ne savais pas

(1) *Revue scientifique*, 14 avril 1900.

cela. Croyez bien que nous avons beaucoup à apprendre et que lorsque nous, désincarnés, le pouvons, nous sommes heureux de recevoir quelque enseignement de vous incarnés. Il y a sur votre plan des personnes beaucoup plus avancées que certains esprits de chez nous. (Je n'ai pu percevoir la moindre ironie dans le ton de cette réponse.)

Je pense que la lecture de ce dialogue a pu intéresser les étudiants des choses psychiques; bien que je n'aie pas la prétention d'y trouver une explication satisfaisante de la pénétration de la matière. « Ellan » semble ignorer la géométrie de la quatrième dimension dont on a usé et abusé à propos de cette manifestation prodigieuse. En tout cas il ne put ou ne voulut me donner plus ample information quand je le priai de m'expliquer le mécanisme ou processus de la « dématérialisation ».

Après tout, était-il de bonne foi quand il me disait que la matière vivante ne saurait être dissociée « psychiquement » et ne m'induisait-il pas sciemment en erreur? En effet, il ne peut ignorer que, quand il revêt un corps matériel, il lui faut emprunter ce dernier à celui du médium dont il dématérialise une partie à cet effet. Devons-nous ajouter foi à ses paroles quand il dit que dans le passage du médium à travers la porte de la cage ce n'est pas le corps vivant qui est dématérialisé? Dans mon opinion, basée sur la sensation éprouvée quand ma main s'appuyait contre la cage (à travers le rideau), c'est le treillis en contact avec le corps du médium qui se désagrègea pour livrer passage à ce dernier.

E. *Remarques sur Blanche.* — Ce nom a été donné à l'une des formes matérialisées mentionnées dans l'observation documentée de la séance décrite plus haut. Blanche A. était une nièce par alliance de M<sup>me</sup> D. et conséquemment la cousine de M<sup>me</sup> B. (Victoria), toutes deux présentes à la séance. Elle mourut de suite de couches en 1878, à l'âge de vingt-neuf ans.

M<sup>me</sup> D. et sa fille, M<sup>me</sup> B., ainsi que le mari de celle-ci, m'affirment que dans les six dernières années ils ont été fréquemment visités par le même fantôme matérialisé. Ce qui est intéressant, c'est que cela s'est produit avec trois médiums

différents : Mrs. Salmon, Mrs. C. et Mrs. W., celle-ci médium authentique qui n'en a pas moins été pris en flagrant et j'ajouterais, retentissant délit de fraude.

Voici quelques détails curieux au sujet de ces trois sources de matérialisation : Blanche A. était née dans le sud des États-Unis, de parents français. Élevée à Paris, elle parlait bien le français et l'anglais. Avec deux médiums, Mrs. C. et Mrs. W., lorsque Blanche apparaît à ses parents, elle s'exprime de préférence en anglais, tandis que, avec Mrs. Salmon, elle emploie plutôt le français quand elle s'adresse à sa tante M<sup>me</sup> D. née et élevée en France, et l'anglais si elle parle à la fille de cette dernière, M<sup>me</sup> B., qui a été élevée en Amérique. Ces dames qui, à plusieurs reprises, ont tenu « Blanche » dans leurs bras, sont d'accord pour affirmer que son corps mince diffère complètement de celui des trois médiums susmentionnés qui ont tous plus ou moins d'embonpoint.

### Remarques sur les matérialisations

L'existence des matérialisations une fois reconnue, le problème concernant ces phénomènes est loin d'être résolu. En effet, en présence de faits aussi inouïs, l'expérimentateur qui, de la négation *a priori*, a passé au doute et de ce dernier à la certitude, se demande ce que sont ces formes humaines qui nous donnent l'impression de la vie et fondent devant nos yeux, dans nos bras : qui, en quelques secondes, créent de la chair et des étoffes qu'ils font disparaître aussi rapidement. Il se pose alors les questions suivantes que nous allons examiner en détail et au mieux de notre pouvoir.

1<sup>o</sup> *Ces formes qui apparaissent à nos yeux ont-elles une existence objective ou suggestive?*

La durée des apparitions est en général si courte (bien que dans quelques cas exceptionnels elles demeurent avec les assistants et s'entretiennent avec eux pendant cinq, dix, vingt minutes et plus) que l'on est en droit de se demander si l'on n'est pas le jouet d'une sorte de suggestion mentale, de

nature hypnotique ou autre, analogue aux influences exercées sur une foule par les jongleurs de l'Orient; l'influence, dans notre cas, venant du médium et de notre propre subliminal (auto-hétéro-suggestion). Mais, d'une part, on sait que les personnages ou les choses mis en scène par les jongleurs hindous disparaissent du champ visuel dès que les spectateurs s'approchent ou s'éloignent plus ou moins, et que la plaque photographique ne les enregistre pas. Les matérialisations, au contraire, peuvent être non seulement vues et entendues, mais touchées, photographiées et même moulées. (Nous espérons pouvoir présenter un jour des photographies et des moulages, sans toutefois prétendre à la priorité, car ces épreuves ont été obtenues un bon nombre de fois.)

Donc les matérialisations possèdent une existence objective.

2° *De quelle substance ou quelles substances sont-elles formées?*

D'après les renseignements obtenus de diverses sources, on peut dire que cette substance vient du médium. On connaît des cas où le poids de ce dernier a diminué dans des proportions considérables pendant l'expérience; d'autres où le médium disparaissait en partie, sinon totalement, pendant que les matérialisations avaient lieu. C'est un fait que nous nous proposons de vérifier dans le laboratoire que nous avons préparé spécialement pour ces recherches.

Quant aux tissus des étoffes, leur provenance est discutée. Quelques *intelligences* ont dit qu'elles le produisent en dématérialisant une partie des effets du médium; d'autres parlent d'apports : tout est possible. Parfois il est permis d'en couper une pièce que l'on peut examiner ensuite à loisir, même au microscope, de même que les cheveux, ou les ongles, ou le sang qu'il a été permis, dit-on, d'extraire de la chair des formes matérialisées. On voit quel champ immense et nouveau se présente aux investigations des étudiants de la science.

Dans des observations qui n'ont pas encore été publiées, que je sache, et où, bien entendu, les précautions nécessaires avaient été prises pour éliminer la fraude, des marques au

bleu d'aniline ont été faites sur une main de l'apparition, et cette marque a été retrouvée sur une autre partie du corps du médium. On a remarqué encore qu'une odeur particulière à celui-ci se retrouvait dans l'apparition.

3° *Par quel processus la substance des matérialisations est-elle transportée, agglomérée et dissoute?* Nous n'essayerons pas de répondre à cette question sur laquelle nous n'avons reçu aucun éclaircissement.

4° *Ces personnages qui nous parlent avec une voix leur appartenant, sont-ils ce qu'ils disent être?* — Nous avons vu plus haut (voir note D) qu'« Ellan » ne put ou ne voulut me donner aucune explication, lorsque je lui en demandai, sur la dématérialisation. Il fut beaucoup moins réservé quand je lui demandai s'il n'était pas une seconde personnalité ou une personification émergeant du subconscient du médium, d'où émaneraient aussi toutes les autres matérialisations. Il me déclara emphatiquement que lui-même, aussi bien que les autres « esprits » qui se manifestent au moyen de leur instrument (le médium), sont des entités, des personnalités distinctes, des esprits désincarnés, dont la mission est de nous démontrer l'existence de l'autre vie. Il ajouta que c'est à l'aide des « forces matérielles » (?) émanant du médium qu'ils réussissent à se manifester sur notre plan.

Sans accepter aveuglément des assertions de la nature de celles qui précèdent, n'est-il pas permis de s'arrêter un moment pour réfléchir à leur sujet et même d'espérer que le phénomène de la matérialisation nous fournira dans un avenir prochain la solution de ce problème inquiétant qui aujourd'hui confond la psychologie : subliminal ou esprits? ou les deux? ou ni l'un ni l'autre?

5° *S'ils ne sont pas ce qu'ils disent être, que peuvent-ils bien être?* — Si les esprits (matérialisations dans ce cas) ne sont pas des intelligences, des âmes ayant animé des corps humains « sur notre plan » comme ils aiment dire, les hypothèses ne manqueront pas pour expliquer ce qu'ils ne disent pas être. Et d'abord, disent-ils toujours qu'ils sont des esprits désincarnés? Nous croyons savoir le contraire, mais n'insistons pas. Il serait prématuré d'aborder cette question dans ce moment et

comme il comporterait; contentons-nous donc d'envisager la seule hypothèse qui soit actuellement permise en psychologie : ces matérialisations seraient-elles des manifestations objectives de l'inconscient du médium? Dans les écoles de psychologie les moins suspectes de « psychisme », on admet aujourd'hui que l'inconscient puisse parler sanscrit ou même martien, ou personnifier à la perfection des défunts dont il n'a jamais entendu parler, mais dont il perçoit (sans doute, peut-être) les caractères dans la subconscience d'un vivant présent ou distant (télépathie). En un mot, d'après certains psychologues, on ne peut pas savoir tout ce dont est capable le subliminal (comme l'appelle M. Myers, notre collègue de la S. P. R.). Ne nous arrêtons donc pas pour si peu et, pendant que nous y sommes, disons tout de suite qu'il se pourrait fort bien que le subliminal, lequel nous joue tant de tours avec les hystériques, les sujets hypnotiques, somnambuliques, etc..., réussisse à transporter au dehors, en même temps qu'une seconde ou *n<sup>ème</sup>* personnalité du médium, une quantité de substance de ce dernier suffisante pour produire momentanément un homonculus, un fantôme ayant plus ou moins l'apparence de la vie. Ce serait une variété puissante de télékinésie. Il donnerait ainsi l'illusion de cette *n<sup>ème</sup>* personnalité qu'il lui a plu d'imiter et dont il peut avoir cueilli l'image physique et morale dans le subliminal des assistants, comme, dans d'autres cas, il en imite la voix, les manières, l'écriture, etc..., sans sortir du médium. Dans les cas comme celui de Maudy, on pourrait admettre qu'il s'agit là d'une réminiscence et que Maudy n'est que la représentation du médium à l'âge de huit ans : mais tout cela est bien compliqué.

Nous attendrons encore avant de formuler une opinion et nous prendrons patience en espérant de voir l'accord se faire entre les « esprits » et les psychologues. Car il faut bien le dire aussi : il s'en faut de beaucoup que nous puissions croire sur parole tout ce que ces formes matérialisées nous racontent, pas plus du reste que ce qui émane des autres modes de soi-disant communication entre les morts et les vivants. Plus on étudie, observe, lit ou expérimente, plus on voit de lacunes, d'absurdités et même de contradictions dans ces différentes



manifestations qui réellement vous donnent parfois l'impression de l'existence de quelque chose comme l'inconscient de Mr. de Hartman. Un dévot n'hésiterait pas à y reconnaître « l'esprit de mensonge ». Néanmoins il ne faut pas se laisser décourager, et au milieu de tous les débris que le prospecteur sort de la mine des faits psychiques, il n'est pas impossible que nous trouvions assez de minerais précieux pour être payés de notre peine, et, j'ose dire, payés amplement.

6° *S'ils sont ce qu'ils disent être, que devons-nous conclure?* — Ce que nous venons de dire dans le paragraphe précédent pourrait nous dispenser de considérer cette question qu'il faut cependant mentionner, car elle vient naturellement à l'esprit. Eh bien, nous pensons tout simplement que les conséquences de ce fait auraient une portée incalculable, étant donné le degré d'évolution auquel les autres branches de la science sont arrivées aujourd'hui. Mais nous n'insisterons pas davantage sur ce point que nous avons déjà considéré dans un précédent travail (1).

Telles sont les questions et les hypothèses qui surgissent devant l'esprit du chercheur en présence des phénomènes que nous venons d'étudier.

Je n'ajouterai plus qu'une remarque au sujet des matérialisations, c'est celle-ci : dans les réunions ayant pour but d'assister à ce phénomène, les formes matérialisées se montrent très timides, au début, même avec un bon médium. Lorsque les assistants se connaissent et qu'une confiance mutuelle s'établit entre eux et le médium, les formes se laissent plus facilement approcher et toucher ; exemple : j'avais eu de nombreux entretiens avec « Ellan » qui me permit de lui serrer la main, mais qui s'évanouit et disparut, dès qu'une autre personne qu'il connaissait à peine s'approcha. « Maudy » avait une prédilection pour l'une des dames qui assistait à nos expériences et qu'elle connaissait depuis au moins quinze ans. *Il faut gagner leur confiance.* Cette remarque pourra avoir son

(1) *Analyse des choses*, Paris, 1989

utilité pour ceux qui s'engageront dans l'étude de ces phénomènes.

J'espère que l'on me pardonnera de parler ici de réminiscences personnelles : mais celles-ci sont liées aux faits dont je viens de vous entretenir. En 1886, lorsque je publiai le résultat de mes investigations sur certains faits psychiques, je savais fort bien ce qui m'attendait, comme le prouve la préface que je publiais à cette époque (1). Toutefois, je ne pensais pas que la vérité demanderait quinze ans pour paraître au grand jour. J'oubliais qu'elle est éternelle et que quinze ans ne sont pas même une seconde pour ce qui dure toujours. La vérité a le temps d'attendre, elle ; mais nous, pauvres mortels, éphémères « matérialisations » que nous sommes, nous avons bien quelque droit d'être impatients quand nous sentons la vie s'échapper de nous comme l'eau de la main qui se ferme sur elle. Quand, pour avoir proclamé un fait parce que nous croyons savoir qu'il est, nous voyons les portes de la carrière qui nous semblait destinée se clore devant nous, et jusqu'à nos maîtres, collègues et amis les plus estimés prêter l'oreille aux basses calomnies et se détourner de nous ; quand notre don quichottisme nous conduit à l'exil et nous fait passer ces quinze années loin de la patrie, et de ce qu'elle renferme de cher pour nous, nous avons bien, je le répète, quelques droits à l'impatience. Mais enfin, le moment est venu où nous avons la satisfaction de voir l'avalanche des faits grossir tous les jours. Ce qui n'était hier qu'un flocon imperceptible va bientôt, dans un élan puissant, faire irruption dans le champ de la science.

Ici, je dois faire une pause : je viens de parler de la science. Sommes-nous autorisés à y introduire l'étude de ces phénomènes ? En d'autres termes, ne devrions-nous pas éviter de mêler la science tout court avec la science occulte ? En réponse à cette objection qui m'a été faite, je profite de l'occasion qui s'offre pour déclarer catégoriquement que je ne crois pas à l'existence de deux sciences. La science est une :

(1) *Spiritisme*, loc. cit.

c'est l'effort vers la connaissance des lois naturelles, c'est l'étude de la nature, de tout ce qui se passe dans la nature. La chimie, la physique ont jadis été des sciences occultes; qui parle d'occultisme aujourd'hui, en physique ou en chimie? Seulement il y a deux classes d'étudiants de la science : d'une part, ceux qui cherchent à construire le sommet de l'édifice avant d'en établir solidement les œuvres basses et prétendent interpréter la nature avant de connaître les éléments de ses lois. D'autre part, il y a ceux qui avancent prudemment, pas à pas, après s'être assurés de la consistance du terrain, qui fouillent consciencieusement le sol afin d'y découvrir le roc sur lequel devront être assises les fondations de la connaissance. Nous voulons rester avec ces derniers.

On connaît cette assertion d'un penseur : « Si Dieu existe, la science le découvrira. » Je ne sais s'il appartient à la science de faire cette suprême découverte, mais nous pouvons espérer dès maintenant que si la conscience de l'homme survit à la mort de son corps, la psychologie expérimentale le démontrera. Certains sceptiques d'hier, aujourd'hui fervents, assurent qu'elle l'a déjà démontré. Quoi qu'il en soit, si cette preuve doit jamais être faite, et si nous la voulons complète, éclatante, irréfragable, accumulons les observations et les expériences, car ainsi que Buffon l'écrivait au siècle dernier, les livres où elles sont recueillies sont les seuls vraiment capables d'augmenter nos connaissances.

### OBSERVATION

Je ne retiens qu'une chose de cette longue et consciencieuse étude du Dr Gibier, c'est la réalité objective des fantômes qui apparaissaient, et par conséquent, la réalité du phénomène des matérialisations.

Il est impossible d'expliquer ce phénomène par une cause naturelle, il faut l'expliquer par l'intervention d'un agent extra-naturel, d'un esprit mauvais, du démon.

Cet esprit mauvais n'a pas besoin du fluide du médium pour se rendre visible. Qu'il s'en serve quelquefois, c'est possible; que cela soit nécessaire, je le nie. Très souvent, des apparitions spontanées ont eu lieu, dans l'histoire, sans coopération du témoin, et sans rayonnement de fluide.

Cet esprit est un être concret, vivant, distinct du médium. Il est vraiment puéril de voir dans cet être réel, vivant, une projection de notre *subliminal*. De telles défaillances de la raison, des explications si extravagantes découragent la discussion.

Toutes ces expériences faites par le Dr Gibier confirment l'enseignement de l'Eglise sur l'existence des esprits mauvais, des anges déchus, des démons et sur les phénomènes prodigieux qu'ils produisent dans le monde, avec la complicité des esprits téméraires, curieux, déséquilibrés qui les évoquent et se livrent à leur domination.

Elie Méuc.

## COMMENT JE SUIS DEVENU SCEPTIQUE

### TOUCHANT QUELQUES PRÉDICTIONS

En 1870 au moment de la déclaration de guerre j'achevais ma rhétorique au collège Saint-Joseph, au Grand-Montrouge, à deux pas des remparts de Paris. Il faut avoir vu Paris à ce moment pour avoir une idée de l'enthousiasme d'un peuple. Ajoutez-y l'enthousiasme de mes dix-huit ans : il fut tel que je fus délégué par mes camarades pour demander au supérieur du collège que l'argent destiné à l'achat de nos prix fût envoyé aux blessés de l'armée du Rhin.

J'eus gain de cause. La distribution eut lieu à sec. Presque aussitôt je partis pour passer mes vacances en Lorraine. Mon père, non plus que moi, n'avait la moindre appréhension des suites de la guerre. En me rendant en Lorraine, je devais passer par Chaumont où m'attendait un compagnon de voyage. Dans le train je vis nombre d'engagés volontaires, des religieuses qui se rendaient aux hôpitaux et aux ambulances. Quelle émotion ! Quelle foi en la victoire ! Dans la soirée je débarquais à Chaumont pour y rester huit jours. J'y restai près de deux ans. Les événements se précipitaient. La Lorraine était envahie, Paris investi. Le parent qui m'avait reçu me faisait entrer au lycée de Chaumont où j'étais l'unique élève de philosophie, élève licencié la plupart du temps par force majeure à raison de l'occupation de la ville par les Allemands. Mon parent, un des principaux négociants de la ville, était chargé de soucis auxquels s'ajoutait le souci de ce que je pouvais devenir. J'arrive aux prédictions.

Ce fut dans ces circonstances que je fus passer l'hiver chez une de mes tantes qui habitait un village — à quelques lieues de Chaumont. Ma tante était une personne d'âge mûr, fort pieuse, aimant la solitude et menant une vie très retirée. Elle

passait ses journées à méditer les œuvres de Mgr de Ségur et... enfin, les multiples prophéties et prédictions d'origines diverses et diversement sérieuses qui circulaient alors touchant les événements présents, la suite de la guerre, les destinées de la France. Je me rappelle en avoir transcrit un certain nombre.

Pour ne rien oublier, ma tante avait rassemblé en outre une assez sérieuse collection de cierges bénits, en vue des trois jours de ténèbres qui devaient envelopper la terre, ou du moins couvrir le théâtre des scènes prédites. Durant ces trois jours aucune autre lumière ne serait possible que celle des cierges bénits. Personne autour de moi ne semblait douter de ces événements à venir. Et je crois entendre encore une voix amie jetant cette exclamation anxieuse par un matin de brouillard : Mon Dieu, ce sont les trois jours qui commencent !

Tout ce cadre n'était pas inutile pour montrer sur quelle terre neuve, dans quelles circonstances favorables tombaient ces graines de confiance et d'espérance que sèment, ou que semaient alors les prédictions. Et quand je me permets des doutes sur quelques-unes, ce n'est pas sans me rappeler combien j'ai senti moi-même l'influence de ces illusions, et je dirais leur charme s'il ne s'y était mêlé tant d'inquiétudes. Qu'étaient devenus mon père et ma mère au milieu des hasards du siège de Paris ? Nous avions de chères affections en Lorraine : quel en était le sort ? Je voyais de ma chambre, quand je levais les yeux de mon livre ou de mes cahiers, les troupes allemandes traverser avec une cadence lourde le village dont la rue principale était une route nationale. Ils jetaient un regard de regret sur les maisons. A leur suite venait la file odieuse des charrettes de bohémiens, de « camps-volants », corbeaux de pillages. Alors montait du fond du cœur la prophétie consolante : Tout cela passera, quand on croira que tout est perdu, tout sera sauvé. Le libérateur sera un grand roi sacré par un grand pape, Henri V évidemment, maintenant que les Bonaparte sont tombés. La nouvelle heureuse viendra par un courrier eau et feu (le chemin de fer, certainement, ainsi prédit quand on ne le connaissait pas encore). Hélas ! mais quand tout cela ? Au temps des moissons ? dit la prophétie.

On sait assez ce qui est, de tout cela, réellement advenu. Les trois jours de ténèbres ne sont pas venus troubler l'ordre habituel de la nature. Et Dieu n'a pas fait non plus de miracle en faveur de la paresse des hommes pour accomplir les prédictions menteuses dont ils attendaient le salut.

La guerre était finie. L'ordre était rétabli. L'assemblée de Bordeaux s'était transportée à Versailles. J'étais étudiant à Paris et tout naturellement préoccupé de politique. Ma politique était catholique et ultra-royaliste, surtout fougueuse et intraitable, comme il convenait. Je ne voulais pas le Roi, mais le Roy. Sans son *ŷ* un Bourbon n'eût pas été pour moi l'héritier pur de la fleur de lys. Or survint en ce temps-là un prophète qui me donnait raison de point en point. Et quel prophète ! Nostradamus lui-même ! Nostradamus interprété pour la première fois dans son vrai sens par l'abbé Thorné-Chavigny. Un quatrain de Nostradamus disait clairement que l'abbé Thorné-Chavigny, curé de Saint-Denis, au diocèse de La Rochelle résoudrait l'énigme trois fois séculaire des *Centuries*. Saint-Denis était dans le texte, il n'y avait donc pas à douter. L'abbé publia une brochure dont le succès fut considérable. Lui-même « faisait fureur ». Cette expression ridicule était alors en usage. On le voyait à Versailles en compagnie de royalistes éminents auxquels il prédisait, d'après Nostradamus, le sort des projets de loi en discussion. Il tomba juste pour une loi sur l'enseignement. Sa renommée s'en accrut encore. Je ne pourrais pas dire, à la distance de tant d'années, en quelles circonstances précises le grand roi devait être sacré par le grand pape, mais je sais bien qu'un événement tragique, de première importance devait s'accomplir sous un tunnel, entre la France et l'Italie. Et dans tout cela devait intervenir un lion. Un lion héraldique, bien entendu figurant je ne sais plus quel personnage.

Bientôt le grand pape mourut, après avoir dépassé les années de Pierre. Il monta au ciel, comme dit alors Louis Veuillot, dans un nuage de feu et de sang. Léon XIII fut élu, Nostradamus oublié, et l'abbé rentra dans l'obscurité d'où il avait eu le tort de sortir. A quelque temps de là, déjà un peu refroidi à l'endroit des modernes prophéties, j'assistais à une

réunion royaliste organisée par M. Chesnelong dans la salle de la rue de Grenelle, présidée, je crois, par un évêque missionnaire de passage à Paris. Je puis bien dire aujourd'hui que cette soirée fut médiocre et qu'il y était venu peu de monde. Dans le rang de fauteuils où j'avais pris place, il n'y avait qu'un second auditeur, un abbé qui se rapprocha de moi et parut bientôt disposé à causer. Après quelques paroles sur les événements du jour il se nomma. C'était l'abbé Thorné-Chavigny. Il croyait plus que jamais à son interprétation de Nostradamus. Je lui objectai la mort de Pie IX, le tunnel, le lion? Il n'en fut pas un instant gêné : le lion, me dit-il, c'était Léon XIII. Et en effet le quatrain s'explique bien mieux, parce que... car... etc... Et il me démontra que sa prophétie était encore meilleure et plus sûre depuis que l'événement l'avait démentie.

Il en est de même, et par là je termine enfin cette trop longue note, il en est à peu près de même de toutes les prédictions récentes ou récemment rééditées. Souvent je reconnais en elles de vieilles amies de ma jeunesse, tout au plus rajeunies par quelque ajustement tiré des circonstances nouvelles. Je les salue au passage avec une désillusion exempte de rancune. Et il faut me pardonner si, devant leur succès, il m'arrive de sourire en songeant qu'elles ne sauraient manquer d'être désormais certaines après avoir dans leur carrière antérieure menti autant qu'il était possible.

Georges Bois.



## MAGNÉTISME ET HYPNOTISME

*(Suite)*

Il est peu de personnes aussi qui n'aient entendu parler du fait suivant que raconte ainsi Dom Duhaguet, prieur de Pierre-Châtel : « Un soir que je ne m'étais point couché à l'heure ordinaire, j'entendis ouvrir ma porte et je vis entrer un religieux connu pour être somnambule, les yeux ouverts, mais fixes, vêtu de sa seule tunique, un grand couteau à la main. Il alla droit à mon lit dont il connaissait la position, eut l'air de vérifier en tâtant avec la main si j'y étais effectivement, après quoi il frappa trois grands coups, tellement qu'après avoir percé les couvertures, la lame entra profondément dans la natte. Il se retourna et j'observai que son visage, tout à l'heure contracté, était détendu, et qu'il y régnait quelque air de satisfaction. L'éclat des deux lampes qui étaient sur mon bureau ne fit aucune impression sur ses yeux : il s'en retourna comme il était venu, ouvrant et fermant avec discrétion les deux portes qui conduisaient à ma cellule. Le lendemain je le fis appeler et lui demandai sans affectation à quoi il avait rêvé la nuit précédente : cette question le troubla, mais sur mon ordre de parler avec sincérité, il me dit : A peine étais-je endormi que j'ai rêvé que vous aviez tué ma mère, que son ombre sanglante m'était apparue pour me demander de la venger, et qu'à cette vue, transporté de fureur, j'avais couru comme un forcené à votre appartement et, vous ayant trouvé dans votre lit, vous avais poignardé. Peu après je me réveillai tout en sueur, détestant cet attentat, et j'ai béni Dieu qu'il n'ait pas eu lieu. — Il a été plus près d'être commis que vous ne pensez, lui répondis-je, puis je lui racontai ce qui s'était passé et lui montrai, dans le lit, la trace des coups. A cette vue, il se jeta tout en larmes à mes pieds, gémissant du



malheur involontaire qui avait failli lui arriver. » (On voit là ce que peuvent faire des suggestions hypnotiques, même à des natures calmes.)

Dans une lettre du 16 juin 1716, la princesse Palatine raconte que Richelieu se figurait parfois dans son sommeil être un cheval, alors il courait à quatre pattes autour d'un billard, hennissait et lançait des ruades ; ses gens le mettaient au lit, non sans peine, et le couvraient bien pour le faire transpirer, et quand il s'éveillait, il n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé.

Le docteur Henri Desplat cite un fait frappant de somnambulisme spontané chez une dame hystérique qui en eut bien des accès. On l'observa : elle n'était occupée que d'une seule idée ; quoique très malade, elle se trouvait alors forte, faisait sa toilette, puis se mettait en marche, déplaçait les meubles qui s'opposaient à son passage, sans jamais les heurter ; elle qui, à l'état de veille, ne pouvait faire un pas sans être soutenue, avait une démarche assurée, le regard d'une fixité remarquable, la pupille très dilatée. pas de lignement, le pouls calme et régulier, la sensibilité complètement abolie : elle ne répondait pas aux questions qui lui étaient adressées, et cependant elle entendait et voyait les assistants, mais ils n'étaient rien pour elle que des obstacles qu'elle tournait quand ils se posaient devant elle pour lui barrer le passage... Plus tard elle en vint, sans doute à cause des souffrances qu'elle endurait dans l'état de veille, à vouloir se suicider. Auparavant elle se mettait à genoux, faisait le signe de la croix et priait pendant quelques instants, puis se passait au cou une corde qu'elle avait attachée et que les témoins coupaient : l'expression contractée du visage de la pauvre malade témoignait alors le mécontentement que lui causait la main qui luttait contre ses projets, et elle retournait se coucher ; à son réveil, elle ne se rappelait absolument rien. Une fois elle voulut s'empoisonner, déposa quelques sous au fond d'un verre qu'elle remplit d'eau et renferma soigneusement dans une armoire, écrivit à sa famille une lettre d'adieu dans laquelle elle indiquait qu'elle voulait en finir avec la vie parce qu'elle était trop malheureuse et que sa tête se perdait.

La nuit suivante elle se lève, prend le verre, s'arrête devant son crucifix, semble faire une prière avec l'expression d'un profond recueillement, puis tout à coup, saisie d'une résolution soudaine, elle jette loin d'elle le breuvage préparé, et écrit une nouvelle lettre à sa famille pour lui demander pardon de la faute qu'elle voulait commettre et à laquelle elle a renoncé parce que Dieu lui a fait comprendre que c'était un crime et qu'elle devait se conserver pour son mari et ses enfants. Ce cas, assurément, a beaucoup de rapports avec le somnambulisme hypnotique et il est surtout remarquable par la persistance de la mémoire pendant les crises, la conservation du sens religieux et moral pendant le sommeil, l'isolement absolu et l'oubli complet au réveil.

Le docteur Azan cite une femme qui, pendant vingt ans, a eu une double vie : dans l'état ordinaire, elle ne s'est jamais souvenue de ce qui se passait dans l'autre, et dans l'état somnambulique elle se souvenait de ce qui s'était passé dans sa double vie ; et le docteur Maury rapporte le fait d'un jeune cordier qui était souvent pris d'accès somnambuliques, même pendant son travail qu'il continuait, et qui faisait tout ce qu'il devait faire et allait où il devait aller, évitant parfaitement tous les obstacles ; mais alors ses sens devenaient entièrement obtus : il n'entendait rien, même si on l'appelait par son nom, et si on déchargeait un pistolet à ses oreilles, il ne montrait aucun étonnement et sa respiration ne faisait aucun bruit ; on pouvait impunément le pousser, le pincer, le piquer ; il ne sentait rien.

Enfin l'abbé Schneider cite un grand nombre de faits desquels il résulte que le somnambule n'a qu'une seule idée, qui le dirige et le rend insensible à tout le reste, même à la douleur, et que, de la sorte, il fait mieux ce qu'il veut faire, sans que rien l'en puisse empêcher et le puisse distraire, absolument comme l'hypnotisé qui agit sous la seule influence de l'hypnotiseur, et plusieurs auteurs croient qu'ils voient l'un et l'autre, grâce au peu de lumière qui se glisse par la fente palpebrale et qui, dans cet état, peut leur suffire, car si le somnambule a les yeux ouverts, la rétine est paralysée et ne lui sert pas.

L'un et l'autre sont grandement servis par la mémoire ; ils se dirigent très sûrement dans des lieux connus et font très bien ce qu'ils sont habitués à faire, mais généralement pas autre chose, et parlent d'après leurs connaissances ordinaires. Les phénomènes du somnambulisme se retrouvent, du reste, à l'état rudimentaire dans le sommeil simple : admission restreinte et intermittente de certaines perceptions, rejet inconscient des autres, modifications fantaisistes de la sensibilité, exaltation de la mémoire et de l'imagination, annihilation des pouvoirs dirigeants et surtout de la conscience réflexe, oubli au réveil. Il est vrai qu'il y a des rêves qu'on se rappelle bien, mais ce sont ceux qui précèdent le réveil, quand le sommeil était devenu beaucoup moins lourd, ce qui, par conséquent, ne peut se faire, à moins de très rares exceptions, dans le somnambulisme qui n'a lieu que dans la force suprême du sommeil.

D'après ce que nous venons de voir, nous reconnâtrons facilement qu'entre le somnambule naturel et le somnambule hypnotique, il n'existe guère d'autre différence que celle qui existe entre la nature et l'art qui imite la nature en la perfectionnant. Le premier est complètement isolé du monde extérieur et laissé entièrement à lui-même et ne peut avoir de rapport avec d'autres personnes, à moins cependant que celles-ci ne puissent connaître et suivre le fil de ses idées, comme, du reste, un rêveur qui parle haut vous répondra si vous pouvez démêler et suivre ses idées, et si vous lui parlez avec autorité. De là il est facile de comprendre que le somnambule hypnotique qui s'est endormi sous l'influence de l'hypnotiseur et s'est entièrement soumis à lui, n'ait d'autre idée que celle-là et se laisse conduire entièrement par lui et entre en relation avec ceux avec qui son hypnotiseur lui-même le met en rapport. Sans doute ne devient somnambule naturelle que la personne qui y a des aptitudes naturelles, et il en est peu qui le deviennent ; de même aussi, parmi les personnes qu'on hypnotise, ne devient somnambule que celle qui a des prédispositions, et c'est le petit nombre. Il y a, d'ailleurs, une telle analogie entre les deux somnambulismes, que les deux états sont convertibles. Tout somnambule natu-

rel peut devenir somnambule hypnotique, et quelquefois l'hypnose lui apporte la guérison de son premier état, tandis qu'une personne souvent hypnotisée peut aussi quelquefois tomber d'elle-même dans le somnambulisme, et les personnes qui ont passé par les deux états se souviennent très bien de l'un dans l'autre, et gardent la même physionomie avec des phénomènes identiques de perception, d'hallucinations, d'insensibilité, etc. Et s'il y a bien des personnes qui ne dormiraient pas à tel ou tel moment, surtout si elles ne prenaient pas des moyens pour arriver au sommeil, on ne peut pas trouver étonnant que beaucoup aussi ne puissent, même avec des aptitudes, arriver au somnambulisme qu'aidées par des moyens propres à y conduire.

VIII. *Augmentation de la mémoire et de quelques autres facultés.* — Remarquons d'abord : 1<sup>o</sup> Qu'il ne s'agit pas ici des facultés maîtresses, comme le jugement, l'intelligence, la volonté (car l'hypnotisme n'a apporté aucun perfectionnement véritable à notre nature), mais seulement des facultés secondaires comme la mémoire, l'imagination ; si quelquefois on peut mieux expliquer ou résoudre des difficultés où l'intelligence est en jeu, cela tient uniquement à ce qu'elle peut s'y donner tout entière et sans aucune distraction, mais ce n'est point une intelligence réflexe, par conséquent c'est une intelligence très défectueuse. 2<sup>o</sup> Qu'il ne s'agit que d'une augmentation, en ce sens que la mémoire peut se rappeler quelque chose qu'elle avait oublié, l'imagination mieux décrire les choses. — Mais M. Bernheim, M. de Rochas et tous les meilleurs hypnotiseurs vous disent qu'ils n'ont jamais pu faire découvrir à leurs sujets des choses qu'ils n'avaient jamais sues. Ainsi M. de Rochas a remarqué bien des fois que son Benoist, tout habile qu'il était, ne pouvait jamais indiquer que des remèdes conformes à ses connaissances antérieures ; jamais non plus il n'a pu le faire lire dans ses pensées, quoique, dit-il, ce soit bien facile à simuler extérieurement en convenant d'avance de quelques signes. Mais révéler les pensées secrètes du magnétiseur que celui-ci n'indique pas par quelque signe extérieur, c'est humainement impossible ; la pensée n'est

point dans le cerveau comme une page imprimée dans un livre. En supposant même qu'elle s'imprime dans le cerveau, et en supposant encore qu'un hypnotisé, par un moyen inconnu, pût voir à travers la boîte crânienne et y démêler des mouvements vibratoires, comment pourrait-il savoir ce qu'ils signifient ? C'est une science dont aucun être humain ne possède même les premiers rudiments. — Il est certain encore que les hypnotisés ne peuvent connaître l'avenir, et, par conséquent, ne peuvent l'annoncer avec certitude, à moins par exemple qu'ils n'aient quelques connaissances médicales et qu'il ne s'agisse de quelque crise malade qu'un médecin aussi pourrait annoncer. Pour le reste, ce ne sera jamais que des conjectures plus ou moins vraisemblables : quelques-unes peuvent être fausses, d'autres vraies : on oubliera les fausses et on citera les vraies, comme pour les prophéties de M<sup>lle</sup> Lenormand.

Sans doute il peut y avoir quelquefois du diabolisme, comme nous nous en convaincrons plus loin, mais il y a aussi considérablement de duperies. Le docteur Dufay raconte qu'il eut la curiosité d'aller consulter une somnambule dite lucide en grande réputation, et qui demandait qu'on lui apportât une mèche de cheveux du malade. Il avait pour compagnon de chambre un singe qui permit qu'on lui coupât une mèche de poils sous le ventre, et qui parut s'intéresser beaucoup aux soins qu'il voyait prendre pour mettre sous double enveloppe cette minime portion de sa personne. Tout en l'interrogeant d'un regard un peu inquiet, la somnambule à qui il remit d'un air naïf son petit paquet le retourna entre ses doigts, le palpa dans tous les sens et lui révéla, non sans ménagements pour sa sensibilité, que sa grand'mère à qui appartenait cette mèche de cheveux blancs était atteinte d'un cancer du foie, affection assez grave, mais qui guérirait cependant à la longue si elle suivait exactement le traitement qu'elle allait prescrire. Il faut avouer que la somnambule lucide de M. Dufay n'était pas très forte, car il en est qui peuvent reconnaître à la vue et à l'odeur des cheveux s'ils appartiennent à un homme ou à une femme, à un enfant ou à une personne plus âgée, à une personne saine ou malade,

et même souvent les cheveux exhalent une odeur différente selon les maladies ; il n'est donc pas étonnant que certaines somnambules puissent s'y reconnaître.

Les autres prétendues merveilles de mémoire, d'imagination, d'intelligence non réflexe, s'expliquent encore plus facilement parce qu'elles se retrouvent dans d'autres situations plus ou moins analogues. Il est, chez des aliénés, certaine finesse de vue ou d'ouïe qui leur donne des talents particuliers ; d'autres, chez qui se rencontre une mémoire comme extraordinaire sur certains points : ainsi tel fou vous dira avec exactitude le nom et l'âge de toutes les personnes enterrées dans la paroisse depuis plus de vingt ans ; c'est que toute la force de leur être se porte sur un seul point ; mais l'appréciation vraie des faits est impossible chez eux comme chez les hypnotisés, faute d'idées conscientes et de points de comparaison. Par la même raison, on voit quelquefois des fous, comme des hypnotisés sous l'empire de la suggestion, poursuivre avec ténacité certaines idées de vengeance, recourir pour y arriver à des ruses singulières et y déployer une force peu commune. — Le vin, l'alcool, le haschich et tout ce qui exalte les passions donnent aussi quelquefois des ressouvenirs et font qu'on devient plus facilement déclamateur, chanteur, emphatique et aussi qu'on compose mieux, ainsi que le dit Horace : *Fecundi calices quem non fecere disertum*?

Le simple sommeil lui-même produit souvent ces prétendues merveilles. Bien des fois, en effet, le travail inconscient du sommeil a accompli des œuvres que, dans l'état de veille, des efforts attentifs n'avaient pu réaliser. Laplace nous apprend que plus d'une fois il trouvait résolu, le matin, des problèmes qu'il s'était posés le soir sans avoir pu les résoudre. Qu'on essaie de répéter le soir des vers qu'on ne sait pas encore bien ; souvent, le matin, on les saura. « Un jour, raconte A. Maury, le nom de Mussidan me vint soudainement à l'esprit : je savais bien alors que c'était le nom d'une petite ville de France, mais où était-elle située, je l'ignorais, ou, pour mieux dire, je l'avais oublié. Quelque temps après, je vis en songe un certain personnage qui me dit venir de Mussidan : je lui demandai où se trouvait cette ville ; il me répondit que

c'était un chef-lieu de canton du département de la Dordogne. Je me réveille alors ; le songe me restait parfaitement présent, mais j'étais dans le doute sur l'exactitude de ce qu'avait avancé mon personnage. Je consulte mon dictionnaire et je constate que l'interlocuteur de mon rêve savait mieux la géographie que moi, c'est-à-dire, bien entendu, que je m'étais rappelé en rêve un fait oublié et que je l'avais mis dans la bouche d'autrui. »

Pour la même raison, qu'un somnambule fasse une composition quelconque, elle sera plus parfaite que s'il l'eût faite ayant pleine connaissance de lui-même. Cela tient à ce que son cerveau est surexcité, n'est attentif qu'à une seule chose et y concentre toutes ses puissances. Il n'est pas plus étonnant que l'œil puisse être plus perspicace, voir mieux et de plus loin, que l'oreille aussi puisse avoir plus de finesse, et que celui qui a quelque connaissance des maladies les puisse mieux décrire et en indiquer plus facilement les remèdes.

IX. *Hallucinations.* — Rien de moins rare que les hallucinations ; on en trouve beaucoup même chez des personnes éveillées et parfaitement saines d'esprit, mais fortement occupées ou préoccupées d'une chose. Ainsi Archimède, tout entier dans ses problèmes de géométrie, n'entend point le soldat qui lui demande par plusieurs fois s'il est Archimède ; La Fontaine ne s'aperçoit pas qu'il est mouillé jusqu'aux os par la pluie ; Balzac prétend avoir donné à Sandeau un cheval blanc qu'il avait projeté de lui donner, mais ne lui avait point donné du tout : Linné et Walter Scott entendent lire des passages qu'ils admirent et demandent naïvement quel en est l'auteur : c'était eux. Les vieux soldats qui savent si bien broder des aventures de batailles ne finissent-ils pas par y croire ? Dans certains moments de crises, combien d'imaginations surexcitées aperçoivent dans les nuages des choses mystérieuses qui n'y sont point ! Que quelqu'un à table s'avise de trouver à un mets un goût particulier, un certain nombre de convives ne manqueront pas d'éprouver la même sensation.

Ces hallucinations sont encore bien plus fréquentes chez les aliénés : ainsi l'un se croira vraiment l'empereur de Chine, un

autre le président de la République française, un autre le pape, un autre enfin la troisième personne de la sainte Trinité, et ils vous débiteront cela avec un aplomb renversant, et dans leurs accès ils jouiront d'une force musculaire considérable. Beaucoup se croient persécutés, précisément parce qu'ils s'imaginent être une personnalité importante, et quelquefois alors ils veulent se venger, et on les verra, comme l'hypnotisé fortement halluciné, combiner leurs coups avec une patience, une astuce, une cruauté et un sang-froid extraordinaires, ou bien, sous le coup d'une impression subite, frapper brutalement le premier venu. — Les hystériques ont aussi bien souvent des hallucinations, comme on le sait généralement.

Passons maintenant aux hallucinations hypnotiques. Nous en avons déjà cité un exemple; citons-en encore quelques-uns pour en mieux faire comprendre la nature, et remarquons que la plupart du temps elles n'ont rien de heurté, elles ne paraissent et ne disparaissent pas en bloc, mais par morceaux; ce sont des constructions comme dans les rêves; il faut du temps pour les monter et les démonter. On dit à Henri : « A votre réveil, vous verrez un évêque dans le coin de la pièce. » Il n'y regarde pas d'abord, puis ses yeux s'y portent. « Que voyez-vous donc? — Je ne sais trop : quelqu'un! — Qui? — Je ne sais pas... il a des habits dorés : puis une mitre; un évêque, je crois. »

Le docteur Bernheim, raconte Mgr Élie Méric, dit à un malade qu'il a hypnotisé : « Quand vous vous réveillerez, vous verrez votre portrait sur la feuille qui est là, au-dessus du chevet de votre lit, et vous la regarderez avec plaisir. » Le docteur s'éloigne et je reste auprès du malade pour bien observer la suite de l'expérience. Après une minute, le malade se réveille, il regarde autour de lui, puis il se tourne du côté du chevet de son lit, détache la feuille blanche, la prend dans ses mains et la regarde en souriant. « Que regardez-vous donc? — Mon portrait! — Comment? votre portrait! C'est une feuille blanche que vous tenez dans les mains. » Le malade me regarde d'un air étonné, fâché, et, me présentant le papier : « Tenez, me dit-il, regardez bien. — Mais comment êtes-vous repré-



senté? — Debout avec mon uniforme de soldat. — Mais non, lui dis-je, il n'y a rien. » Le malade continue à regarder son portrait imaginaire; puis, insensiblement, il se réveille entièrement. A mesure qu'il rentre dans la vie ordinaire, éveillée, et qu'il sort du sommeil, le portrait qu'il croyait voir sur la page blanche s'efface peu à peu : cette transition lente et sensible est très intéressante à observer; je la suis avec la plus grande attention. « Oh ! c'est drôle, s'écrie le malade. — Quoi donc? — Mais le portrait s'efface, je ne le vois plus, je ne vois plus rien, et cependant il était bien là. » Tout décontenancé, il tourne et retourne la carte et finit par la remettre à sa place.

Le docteur dit à Aline endormie : « A votre réveil vous verrez là, sur cette chaise, à l'angle du cabinet, un polichinelle avec deux bosses et un grand chapeau. » Elle s'éveille, regarde, puis fait entendre un grand éclat de rire : elle se lève et rit jusqu'aux larmes. « Pourquoi riez-vous donc? — Mais vous ne voyez donc pas? » Et elle continue à rire comme une folle. « Mais quoi donc? — Là, sur la chaise, dans le coin!... » Elle ne peut achever. Le docteur insiste, elle montre de la main le polichinelle qu'elle croit voir. La spontanéité et l'éclat de son rire indiquent bien la sincérité de son hallucination.

(*A suivre.*)



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

---

Nous publions une dernière lettre sur le secret de la Salette, et nous fermons le débat. Nous ne pourrions le prolonger et reproduire les nombreuses communications qui nous ont été envoyées, sans nous exposer à d'inutiles redites qui fatigueraient nos lecteurs.

L'incident est clos.

Élie MÉRIC.

Brescamel, par Lanildut (Finistère).  
1<sup>er</sup> janvier 1902.

Monsieur,

C'est avec bonheur que j'ai vu M. Perdrigeon du Vernier attaquer favorablement la question du secret de la Salette trop peu connu, quoiqu'un demi-siècle soit écoulé depuis cet acte de miséricorde et d'amour.

M. Perdrigeon avait bien travaillé pour la gloire de Marie, en préparant ces articles dont il nous parle et dont le commencement a paru dans le numéro du 15 novembre de votre excellente et instructive revue. Faudrait-il qu'il renonçât à les publier, parce qu'un vénérable ecclésiastique, qui ne connaissait pas le secret de Mélanie avant que M. Perdrigeon le lui ait communiqué, lui a conseillé de n'en rien faire?

Dans le numéro du 15 décembre de la Revue, ne voit-il pas un avis tout contraire d'un autre vénérable prêtre qui depuis longtemps est au courant de ce qui concerne le secret et qui, comme moi, applaudissait à son heureuse inspiration?

La très sainte Vierge que, dans les litanies approuvées par l'Église, nous invoquons comme trône de la Sagesse, mériterait-elle moins de confiance que l'un de ses enfants.

Mélanie ayant rempli son devoir en publiant son secret, qu'elle pouvait faire connaître au public dès 1858, si aucun obstacle ne l'en avait empêché, n'est-ce pas à nous maintenant de compléter son œuvre, en l'aidant à la diffusion de ce secret, dans la mesure de nos forces et de notre filial dévouement?

Or, à la page 383 de la Revue, M. Perdrigeon reproduit la lettre de feu Mgr Zola à M. l'abbé Roubaud, curé de Vins (Gard), et j'en extrais ce qui suit : « Je sais, par mes informations, que M. A. Nicolas, avocat

à Marseille, étant à Rome le samedi saint 1880, a été chargé par Sa Sainteté Léon XIII de rédiger une brochure explicative du secret entier, afin que le *public* le comprenne bien. »

L'autorité que cette mission donne aux défenses de M. Nicolas me permet de puiser, sans crainte de me tromper, dans les brochures qu'il a publiées, par obéissance au Vicaire de Jésus-Christ, pour répondre aux attaques de tous les opposants, même au P. Pouplard et aux vœux de ceux qui désirent seulement de loyales explications.

Aujourd'hui et dans le cas présent, nous nous bornerons à répondre à une double question : Est-ce la sainte Vierge qui a apparu à la Salette et qu'en pense le chef de l'Église, seul juge en dernier ressort des faits surnaturels ?

On lit à la page 17 du complément de la réponse aux opposants et aux journaux du 19 octobre 1880 : « Puisque les bergers devaient un « jour révéler au monde les paroles secrètes, la sainte Vierge qui savait « qu'elle s'adressait à deux pauvres enfants, à ce qu'il y avait de plus « ignorant au monde, à des esprits incultes, à des têtes fort dures, qui « d'elles-mêmes n'auraient rien pu retenir, et qui ne comprenaient « même pas la langue dont elle se servait, devait leur conserver *sur-* « *naturellement* le souvenir exact et complet de ses paroles secrètes, « afin qu'ils ne les oubliassent jamais et pussent les redire un jour ; les « mettre dans l'impossibilité de dire autre chose, d'y ajouter ou d'en « retrancher. Elle en avait certes la puissance. »

Et plus loin : « XI. — Si le miracle du 19 septembre n'eût été qu'une « grâce particulière pour les deux bergers, ceux-ci auraient pu l'ou- « blier, en abuser et y manquer, ce dont ils auraient été personnellement « punis. Mais il n'en est pas ainsi. Ce miracle, et notamment le secret, « a été une grâce, un grave avertissement pour le peuple catholique « tout entier. La sainte Vierge devait donc veiller à ce que ses paroles « secrètes, qui étaient de beaucoup les plus importantes, arrivassent « à son peuple telles qu'elle les avait données. Les deux bergers « n'étaient que les canaux, par lesquels ses paroles devaient passer « (après y avoir séjourné quelque temps), pour arriver au clergé et « aux fidèles. Ç'aurait été, en cet état, une véritable insanité, une rare « étourderie que de confier ces secrets à l'extrême faiblesse de ces « simples canaux, de les laisser maîtres de les oublier, de les changer « et défigurer à volonté. Si la belle Dame eût agi, ainsi certainement « elle n'aurait pas été la Mère de Dieu et le fait même de l'apparition « serait détruit. »

Page 19 du même supplément : « XII. — Du reste, pour toute raison « droite, la question de Mélanie, simple canal qui reçoit d'un côté pour « rendre de l'autre, n'est que très secondaire. La question sérieuse et « dominante est de savoir si celle qui a donné le secret est bien la sainte « Vierge. Or, l'Église a reconnu ce point le 19 septembre 1851 par le « juge compétent. Deux papes successifs ont virtuellement consacré

« cette reconnaissance, soit par les brefs, indults et rescrits dont nous  
 « avons parlé (pages 12, 13, 14 et 15 du même opuscule), soit par la  
 « conduite qu'ils ont tenue, soit par le couronnement du 21 août 1879 (1).  
 « Des miracles nombreux et non interrompus ont montré et prouvé  
 « l'action divine. En cet état, la sainte Vierge se devait à elle-même  
 « de faire arriver les secrets à son peuple dans leur totalité et leur  
 « vérité et de ne pas laisser ses propres paroles à la disposition de  
 « ces simples canaux de transmission, en les exposant à les oublier  
 « ou à les défigurer. »

« Dans toute cette affaire du secret, on place bien mal à propos la  
 « bergère au premier rang. Des singularités que sa vie présente, on  
 « tire des déductions contraires au secret, inductions qui, si l'on rai-  
 « sonnait logiquement, iraient jusqu'à détruire le miracle tout entier.  
 « Au premier plan se trouve, au contraire et uniquement, la sainte  
 « Vierge. C'est elle qu'il faut principalement considérer; si le secret  
 « publié n'était pas tel qu'il a été donné, ce serait elle qui serait en  
 « faute, vu la complète nullité des témoins par elle choisis, pour n'avoir  
 « pas pris les moyens efficaces de conservation et de transmission; ou  
 « bien la belle Dame ne serait pas la sainte Vierge. Si vous continuez  
 « à prétendre que le secret publié est faux, nous vous sommerons, ou  
 « de vous taire sur ce point ou de nous montrer le secret véritable,  
 « car il est certain qu'un secret a été donné. »

Le secret a donc été publié par la sainte Vierge, tel que Mélanie l'a  
 donné, et notre mère du ciel a demandé qu'il passe à tout son peuple.  
 L'ambassadrice de la Mère de Dieu a rempli son devoir. A nous qui  
 croyons d'honorer la sainte Vierge en faisant le nôtre à notre tour.

Mais en quoi consiste ce devoir? — Comment arriver à la diffusion  
 du secret, afin que s'accomplisse l'ordre donné aux bergers: « Vous le  
 « ferez passer à tout mon peuple! »

Que peuvent faire de jeunes bergers, ne possédant aucun des biens  
 de ce monde? Leur tâche me paraît accomplie, dès qu'ils ont fait con-  
 naître ce que la sainte Vierge leur a dit. La solidarité de la communion  
 des saints n'oblige-t-elle pas ensuite ceux qui ont reçu la communica-  
 tion et qui croient, à faire leur possible pour que l'objet de cette  
 communication se répande, soit par la voie de la presse, soit tout  
 autrement, pour que la diffusion du désir exprimé par notre bonne  
 mère soit effective, chacun montrant la mesure de son amour à l'em-  
 pressement qu'il met à y travailler selon ses moyens et la situation  
 que la Providence lui a donnée dans le monde?

Puis-je compter Monseigneur, sur votre bienveillance pour accueillir  
 favorablement ma présente lettre destinée à encourager M. Perdrigeon  
 à compléter dans votre excellente revue, le travail qu'il a fait sur la  
 Salette?

(1) Voir le post-scriptum, à la fin de la lettre.

Je ne me permettrai de combattre pour la Salette dans la *Revue du Monde Invisible* qu'après M. Perdrigeon qui a eu l'honneur d'en prendre l'initiative, à moins qu'il ne déclinât l'honneur de continuer ce qu'il a si bien commencé.

Ayant la bonne fortune de posséder toutes les brochures de M. Nicolas relatives à la défense du secret de 1879 à 1884, je ne crois pas être présomptueux pour croire que par sa voix autorisée, appliquée à chaque cas, je pourrai arriver à combattre toutes les attaques que je pourrais trouver dans la Tribune des lecteurs.

J'ai l'honneur, Monseigneur, de vous prier d'agréer l'assurance de mon profond respect.

Ernest DE POULPIQUET,

*Chevalier de Saint-Grégoire le Grand et du Saint-Sépulcre ;  
Commandeur de l'Ordre de Charles III*

P. S. — Brefs et rescrits dont il est parlé aux pages 12, 13, 14 et 15 du même opusculé : 5<sup>e</sup> Le pape Pie IX autorise l'évêque de Grenoble à prononcer affirmativement en faveur du miracle. Il examine et retouche en un point, le projet de Mandement doctrinal, rédigé par Mgr Villecourt, alors évêque de la Rochelle, qu'il éleva peu après au cardinalat, et qu'il introduisit dans la curie romaine, pour l'avoir auprès de sa personne.

6<sup>e</sup> En 1852, Sa Sainteté rend en faveur de la Salette neuf brefs, indults et rescrits, notamment ceux qui établissent la fête paroissiale et l'archiconfrérie.

7<sup>e</sup> Le 6 août 1852, S. Em. le cardinal de Bonald publie une regrettable circulaire contre la Salette et l'évêque de Grenoble, une pareille pièce n'a certainement pas été inspirée par le ciel.

8<sup>e</sup> En 1854, les amis et correspondants grenoblois de son Éminence lyonnaise publient deux ouvrages (outre deux brochures qui avaient précédé) contre la Salette. Le pape ne se borne pas à dire à Mgr Ginoulhiac, nouvel évêque de Grenoble, d'examiner à nouveau le fait et les pièces, sans avoir eu égard au jugement antérieur de Mgr de Bruillard ; il va beaucoup plus loin. Il ordonne au prélat de l'étudier pour le démontrer une deuxième fois publiquement. De là une présomption nouvelle et extrêmement grave, puisque Mgr Ginoulhiac était arrivé dans le diocèse, incroyant mais non opposant ; et que le pape connaissait les secrets et leur esprit depuis plus de trois ans lorsqu'il donnait cet ordre.

9<sup>e</sup> Un nouveau pape monte sur le trône de saint Pierre, en février 1878. En octobre de cette année, il reçoit de Mélanie le secret en son entier ; il en prend connaissance. Cette lecture lui a-t-elle donné des préventions et des motifs de repoussement ? On ne voit nulle part qu'il en ait été ainsi.

10<sup>e</sup> Mélanie est mandée, en fin de novembre 1878, par le Souverain

Pontife. Mgr Fava, évêque actuel de Grenoble, et le R. P. Berthier, missionnaire de la Salette, vont la prendre et la conduire à Rome; elle y séjourne cinq mois consécutifs, placée par Sa Sainteté dans le couvent de la Visitation. Elle est reçue par Elle en audience privée, où il a été naturellement parlé du miracle et du secret, tout comme des règles des apôtres des derniers temps. A-t-elle reçu des reproches du pape? Lui a-t-il été interdit de publier le secret, suivant l'intention qu'elle en avait? Non, elle a quitté Rome pour publier ce secret. La publication de cette pièce n'a motivé contre elle ni blâme ni reproche.

Qu'on ne dise pas que la bergère n'avait pas alors cette intention. Venue en France en juillet 1878, c'est-à-dire avant d'être amenée à Rome, elle s'était présentée à un haut prélat français, que nous pourrions nommer, le priant d'accorder son *imprimatur* à la publication projetée. Ce haut personnage ne refusa pas d'une manière expresse, il se borna à émettre le désir que l'impression eut lieu dans un autre diocèse.

11° Si Sa Sainteté, qui représente Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre, eût voulu que l'impression du secret, par Elle connu, n'eût pas lieu, elle aurait été certainement obéie; mais Elle n'a fait aucune défense, tout en connaissant le projet de la bergère, et ce secret entier lui-même.

12° En novembre 1878, comme nous l'avons dit, Mgr Fava et le R. P. Berthier viennent à Rome, le premier pour obtenir l'érection en basilique mineure du sanctuaire de la montagne et le couronnement, par le saint Pontife, de Notre-Dame de la Salette; le second pour solliciter l'approbation des règles du corps auquel il appartient. L'évêque obtient ce qu'il demande; et il résulte de ce fait, dont la réalisation pleine et entière a eu lieu les 20 et 21 août 1879, une nouvelle et bien précieuse présomption en faveur du miracle.

13° Enfin, Mgr Fava écrit le 28 mars 1879 (*Gazette du Midi*, 9 avril 1880) : « Je sais que la bergère annonce que nous allons être châtiés. « Mais, outre qu'elle peut avoir ses raisons de prophétiser ainsi, il ne « m'appartient pas de lui imposer silence. Sa Sainteté Léon XIII, ni « le promoteur de la foi, ni le Saint-Office, n'ont besoin de moi pour « savoir ce qu'ils ont à faire. Adressez-vous à eux; mais laissez-moi « en paix. » Certainement ces paroles ne sont pas hostiles au secret; mais elles indiquent que si Mgr de Troyes eût connu le droit canonique comme Mgr Fava, il ne se serait pas adressé à l'Index pour lui dénoncer le secret publié, et en aurait saisi tout premièrement et directement l'inquisition.

Voilà une masse de présomptions, de vraisemblances, de probabilités, qu'on ne pourra détruire.

E. DE P.

Château de Pressac, par Chabanais (Charente)  
20 janvier 1902

Monseigneur,

Dans le numéro du 15 janvier, de la *Revue du Monde Invisible*, vous insérez deux articles : l'un sur l'Apocalypse et la prophétie de la Salette, signé Lainé, l'autre sur la Salette seulement, d'un de ses auteurs qui signe H. L. Tous deux me semblent mériter très justement des observations.

L'un fait dater l'apostasie générale de la France, ou tout au moins de son gouvernement, de 1864, afin sans doute, que les trente-cinq ans qui la suivront finissent cette année. Mais pourquoi, s'il vous plaît, 1864? L'empereur, sommé par les bombes d'Orsini, de tenir ses serments maçonniques, tourna dès lors à gauche, et si le public ne fut éveillé qu'au 1<sup>er</sup> janvier 1859, ou même plus tard, il le fut à coup sûr en 1860, lors de Castelfidardo, de la prise de Naples et du siège de Gaëte par Garibaldi. Je me rappelle parfaitement une application au pape, des paroles de la Passion, qui courait à cette époque. L'Italie criait *Crucifige*, diverses puissances intervenaient, lorsque l'empereur s'avancant, disait comme Judas *Ave Rabbi*. Mes souvenirs sont absolument exacts, car je n'étais pas une enfant à cette époque. C'est donc de 1860 ou 1861 qu'il faut compter l'apostasie, car les entraves mises à la Société de Saint-Vincent de Paul, et la circulaire en faveur de la franc-maçonnerie datent de ce même moment. A moins qu'on ne veuille attendre pour compter de la chute de l'empire. En tous cas, rien n'est plus arbitraire.

2<sup>e</sup> Paris sera brûlé, car c'est à coup sûr l'exécration Babylone. Et l'église du Sacré-Cœur qui croît à force de millions dans ce pays écrasé d'impôts, cette église demandée par Notre-Seigneur lui-même, n'est donc pas une sauvegarde? Et vos rigoureux correspondants ne trouvent donc pas les incendies de la Commune suffisants à leur gré, tant que les misérables dont nous sommes la proie n'auront pas touché au Sacré-Cœur; j'estime que rien n'est perdu.

Vos correspondants, Monseigneur, ne tombent-ils pas, dans le défaut que nous reproche, avec tant de raison, M. Fustel de Coulange, de trouver que tout en France est inférieur, mœurs, habitudes, histoire, on se méprise, sans humilité, sans raison et sans vérité, par haine révolutionnaire, ou par indignation trop excessive. Quand un peuple fournit plus de la moitié des missionnaires du monde entier, lorsqu'accablé d'impôts, il leur donne en outre, en argent, vases sacrés et ornements, près des deux tiers de leurs ressources, peut-on le dire antichrétien. Tombé aux griffes des juifs, des francs-maçons et des protestants, endormi par beaucoup de ceux qui sont hélas! des chiens muets. — Oui. Mais perdu? malgré le mal terrible qu'il subit, comme sous l'influence du chloroforme. — Certes non.

Enfin, et je finirai par là. Les prophéties les plus menaçantes ont tou-

jours été conditionnelles, même ne le semblant pas. Je n'en veux qu'une preuve. L'histoire de Jonas. Pourquoi donc, réserver les menaces de la Salette, fermant les yeux sur l'espérance de Lourdes et de Pontmain, n'admettre que le sang et les larmes, sans consentir à voir ce qui peut et doit donner de l'espérance ? C'est amener le découragement, qui n'a jamais été une arme contre le mal.

On nous promet avec sainte Hildigarde vingt-cinq ans superbes, pour réparer les maux, faits par plus de cent ans de joug maçonnique. Mais qu'est-ce que c'est que vingt-cinq ans ? Pas le temps de refaire une génération fortement chrétienne, dans ce peuple, qui pour certaines contrées n'est gravement atteint dans sa foi, que depuis 1875 ou 1876. Et pourquoi, lorsqu'on donne en moyenne, deux à trois cents ans à chacun des sceaux mystérieux de l'Apocalypse, ne vouloir en donner que vingt-cinq à celui qui serait une halte glorieuse et chrétienne avant les terreurs de la fin du monde.

Mgr Sébaux, à qui je parlais un jour, de ces prophéties, me disait : Je ne puis croire que Dieu, qui a donné tant de siècles de christianisme à l'Europe donne à peine à d'autres et plus vastes contrées, le temps nécessaire pour que l'Evangile y soit annoncé à la hâte, et c'est sur cette parole d'un évêque mort en odeur de sainteté que je termine cette lettre.

Veuillez recevoir, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

MAUSSION LA BASTIDE.



Lyon, le 31 janvier 1902

Monseigneur,

Depuis que j'ai lu dans le dernier numéro de la revue du 15 courant l'article de Lainé sur les événements prédits par l'Apocalypse, je ne puis me défendre de venir vous demander si vous connaissez le *Commentaire* de l'Apocalypse de A.-J.-B. Duprat imprimé à Lyon en 1889 par Vitte et Perrussel, éditeurs, 3, place Bellecour.

A mon humble avis, car je n'ai aucune autorité pour émettre une opinion, sauf quelques restrictions pour les temps futurs sur lesquels on ne peut être entièrement affirmatif et pour quelques pages ayant trait à des personnages dont le nom correspond au fameux 666, tout cet ouvrage est excessivement intéressant, très complet, très documenté et très clairement présenté.

Depuis que je l'ai lu, il y a quelques années, je l'apprecie tous les jours davantage ; car les événements actuels semblent se dessiner de



plus en plus nettement, et donner raison à sa manière d'interpréter le texte de cette belle prophétie.

Profitant de la liberté que j'ai prise de vous écrire, Monseigneur, est-il indiscret de vous demander s'il ne vous est pas arrivé de penser que les archives religieuses de Lyon peuvent posséder des manuscrits donnant certaines explications sur l'Apocalypse? Car saint Polycarpe, disciple de saint Jean ou saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, ont bien dû dans leurs entretiens intimes avoir sur cette révélation de leur maître, des données et des aperçus qui, recueillis et écrits par eux, devaient permettre, plus tard, de trouver la clef, et de mieux saisir le véritable sens du merveilleux résumé de toutes les prophéties de l'Ancien Testament.

Ne sommes-nous pas arrivés au jour proche des temps derniers pendant lesquels le changement du vieux monde doit s'opérer et toute lumière doit se faire? Et n'est-il pas opportun d'étudier, d'observer, et d'aider chacun dans la mesure de ses moyens, à l'accomplissement du règne de Dieu, que tous les jours nous demandons de voir arriver?

Dans l'espoir, que vous connaissez, ou que vous aurez désir de connaître le livre que je me permets de vous signaler, je vous prie, Monseigneur, d'agréer mes sentiments respectueux.



## BIBLIOGRAPHIE

### **Les Apparitions de Tilly**, par M. l'abbé BRETTE (Paris, Téqui)

Voici la conclusion de cette étude remarquable du savant chanoine de Paris :

« Les résultats éloignés et les résultats immédiats me paraissent conclure en faveur de l'opinion qui soutient que tout est diabolique dans les apparitions de Tilly. Si ces déductions sont vraies, c'est le diable qui se présente là sous la forme apparente de la sainte Vierge, et qui reçoit les hommages qu'on adresse à la sainte Mère de Dieu. Voilà comment on peut arriver, au mépris, ou mieux par ignorance de la loi ecclésiastique, et avec les meilleures intentions du monde, à rendre aux démons le culte qu'ils ambitionnent, et à se faire ses apôtres, sous prétexte de se dévouer aux intérêts de la sainte Vierge et à la gloire de Jésus-Christ. »

---

**Des Grâces d'Oraison.** Traité de Théologie Mystique, par le R. P. Aug. POULAIN, S. J. Un beau volume in-18 jésus de 424 pages. Prix : 3 fr. 50.

Le R. P. Aug. Poulain avait déjà publié, sur la mystique, plusieurs opuscules très remarquables. Cette fois il nous donne un traité complet. A la forme presque géométrique de la rédaction, on reconnaît l'ancien professeur de sciences. On est tout d'abord frappé de la clarté et de la précision des descriptions et des règles de conduite. La disposition typographique aide elle-même à l'intelligence rapide; tous les alinéas sont précédés de mots saillants qui les résument.

L'auteur expose d'abord les deux caractères fondamentaux de l'union mystique, puis ses dix caractères secondaires. Les chapitres sont ordinairement suivis de citations empruntées aux grands maîtres, et servant de pièces justificatives. Pour mieux préciser les petits détails, le

R. P. Poulain ne s'est pas contenté de lire pendant quarante ans les cent vingt quatre auteurs qu'il énumère dans son *Index bibliographique*. Il a fait des enquêtes directes auprès d'un assez grand nombre de personnes favorisées des grâces d'oraison.

Trois chapitres, également très documentés, sont consacrés aux révélations, et montrent les illusions auxquelles sont exposées, même les saintes âmes. Avis aux spirites qui interrogent les âmes des défunts, et aux catholiques qui prennent au sérieux les prophéties politico-religieuses.

En résumé, sous les apparences d'une exposition très simple et que tout le monde peut comprendre, il y a là un livre fortement travaillé.



---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD

# L'IMAGINATION

## ET LES RÊVES PROPHÉTIQUES

(Suite.)

---

### I

Les hypothèses que nous venons d'exposer et de discuter ne peuvent pas nous satisfaire, elles manquent de base scientifique et d'autorité. Chacun de nous, dans le silence de son cabinet et de ses méditations, en peut faire de semblables et amuser un instant sa curiosité : il nous faut d'autres solutions. Saint Thomas a étudié le problème des rêves prophétiques avec une rare profondeur, il en attribue l'origine à des causes supérieures, ou spirituelles ou matérielles, et il met ici en relief le rôle de l'imagination.

Il arrive, quelquefois, selon saint Thomas, que par la permission de Dieu, et par l'intervention ou le ministère des anges, notre esprit se trouve éclairé d'une lumière plus vive : alors les images et les fantômes qui apparaissent dans notre imagination ont un rapport avec des événements qui n'existent pas encore, mais qui existeront bientôt. L'avenir apparaît en tableau, d'une manière sensible, nous le voyons, et nous affirmons sa réalité. Ce n'est pas une voix qui se fait entendre : ce n'est pas un enseignement qui nous est donné avec des notions précises de temps et d'espace ; ce n'est pas un travail qui se fait en nous, avec le concours de notre volonté, sur des connaissances déjà acquises ; non, nous restons passifs, nous voyons l'avenir dans une image saisissante. Mais, quelquefois, les rapports de ces images avec le temps nous échap-

pent, et cette ignorance explique les déceptions qui accompagnent certaines prédictions dont on a essayé en vain, ou témérairement, d'indiquer l'échéance précise. Le moment nous fuit, le fait reste certain.

Les mauvais anges ou les démons possèdent eux aussi le pouvoir de produire un ébranlement dans notre imagination et d'y faire apparaître d'une manière sensible le tableau de l'avenir. Le spirite, le somnambule, le sujet magnétisé ne dit pas : je pense, je sais, je connais, il dit : je vois, et il indique ainsi clairement que le phénomène se produit dans l'imagination. Si vous lui demandez à quel moment se réalisera la scène qu'il contemple, vous l'embarrassez, il hésite, il a perdu la notion du temps : il ignore les notions abstraites, les idées pures ; il ne faut pas lui demander ce qu'il ne peut pas donner. Ange ou démon, la cause extérieure et spirituelle qui intervient ne s'adresse pas toujours à la raison, elle agit sur les facultés sensibles, elle fait concourir l'imagination à ses fins.

Pendant le sommeil, dit saint Thomas, l'âme se trouve plus complètement dégagée des sollicitudes extérieures et de l'influence des sens, elle rentre en elle-même, elle recueille ses forces, elle se détache de son corps et de la matière, elle se rapproche des substances immatérielles, et elle se trouve mieux disposée à recevoir l'influence des êtres spirituels (1).

Pendant le sommeil notre âme se trouve donc dans des conditions plus favorables pour entendre les communications des esprits, pour leur prêter son attention, pour interpréter les signes et les tableaux qui se succèdent dans l'imagination. Il s'ensuit que nous avons deux vies, l'une, à l'état de veille, qui nous établit en communication avec le monde extérieur, l'autre, à l'état de sommeil, quand nos sens sont fermés, et qui nous met en communication avec le monde intérieur et le monde supérieur.

Il est à remarquer que les grands corps célestes exercent une influence réelle, profonde sur les corps inférieurs et qu'il est permis de leur attribuer un certain nombre de phénomènes

(1) *Hajusmodi autem impressiones spiritualium causarum magis nata est anima humana suscipere cum a sensibus alienatur, quia per hoc propinquior fit substantiis spiritualibus, et magis liber ab exterioribus inquietudinibus.* (St Thomas, p. 1<sup>ae</sup>, q. lxxxvi, art. iv.)

qui n'existent pas encore, mais qui, certainement, se produiront plus tard : il y a un rapport de causalité entre ces corps célestes et ces événements ; nous l'expliquerons plus loin.

Or, l'imagination est une faculté sensible, elle est l'acte d'un organe corporel et l'on conçoit, sans peine, que les corps célestes qui font sentir leur influence aux corps inférieurs, et par conséquent à tous nos organes, puissent encore déterminer, indirectement, un changement dans notre imagination, et une certaine vue de l'avenir.

C'est l'enseignement de saint Thomas (1).

Avec le calme et le silence de la nuit, ces grands corps célestes font naître en notre cerveau de faibles vibrations qui passeraient inaperçues dans le tumulte de la vie éveillée ; ces vibrations font apparaître les images qui donnent la prévision de l'avenir (2).

Nous subissons à tous les moments de la vie et à des degrés divers, l'influence mystérieuse du monde extérieur, des corps célestes, des forces de la nature, chaleur, magnétisme astral et terrestre, électricité. Ces forces agissent sur tous les corps de la nature terrestre et sur tous les organes de notre corps : elles exercent *directement* une influence réelle, en nous, dans notre cerveau, sur les organes de la sensibilité, de l'imagination et de la mémoire qui constituent nos facultés sensibles, mais elles n'ont pas une influence *directe*, immédiate sur l'intelligence et la volonté, parce que ces facultés ne sont pas attachées à nos organes, elles ne sont pas des actes organiques : l'homme reste ainsi toujours maître de sa raison et de sa liberté.

Il est vrai, cependant, que les forces de la nature exercent quelquefois une action *indirecte* sur ces hautes facultés, en troublant les facultés inférieures, sensibles qui donnent à la raison, les matériaux sur lesquels et à l'aide desquels elle fait son propre travail ; elles exercent encore une influence indirecte sur la volonté, en soulevant contre elle les appétits et les passions.

(1) Unde cum cœlestia corpora sint causa multorum futurorum, fiunt in imaginatione aliqua signa quorundam futurorum. (*Loc. cit.*)

(2) Hi vero motus faciunt phantasmata ex quibus prævidentur futura. (Pars 1<sup>re</sup>. q. LXXXVI, art. IV, ad. 2<sup>um</sup>.)

Nous gardons, sans doute, le pouvoir de résister à ces influences malsaines, qu'elles viennent des astres ou d'ailleurs, et nous devons rappeler l'adage de l'astrologie : Le sage est plus fort que les astres : *sapiens dominatur astris*. Mais, en réalité, comme le fait observer saint Thomas, ces sages sont une minorité : *pauci autem sunt sapientes, qui hujusmodi passionibus resistunt*.

Il s'ensuit qu'un être d'une grande intelligence qui connaît parfaitement un homme, son caractère, ses habitudes, les influences auxquelles il est soumis, peut *conjecturer* avec quelque probabilité, son avenir, ce qu'il sera et ce qu'il fera. Mais la conjecture n'est pas la prophétie.

## II

Creusons encore ce sujet, avec saint Thomas. La divination, écrit le grand Docteur, est une certaine prédiction de l'avenir. Or, on peut connaître l'avenir, ou dans ses causes, ou en lui-même. Parmi les causes, les unes produisent toujours, et nécessairement, leurs effets, et la connaissance de ces causes nous permet de prédire avec certitude ce qui doit arriver. C'est ainsi que les astronomes prédisent les éclipses, sans danger d'erreur.

D'autres causes ne sont pas liées nécessairement à certains effets, elles ne les produisent pas toujours, et d'une manière invariable, il y a, cependant, quelques rapports entre ces causes et ces effets, elles les produisent habituellement, les exceptions sont rares, faciles à constater, de telle sorte que la connaissance de ces causes nous permet de prédire leurs effets, par conjecture, avec les plus grandes probabilités; c'est ainsi que les astronomes prédisent l'humidité ou la sécheresse, et que les médecins conjecturent, en certains cas, la guérison ou la mort.

Mais il existe encore d'autres causes qui sont, par elles-mêmes, indépendantes, qui défient l'affirmative ou la négative, qui produisent ou qui ne produisent pas leurs effets; il nous est impossible de nous prononcer d'avance, et de dire ce

qu'elles feront. Il en est ainsi de nos facultés rationnelles, de notre liberté. Nous ne pouvons savoir ce que fera un homme libre qu'au moment où nous le voyons agir : prévoir sûrement ce qu'il fera, dépasse notre intelligence. Il n'appartient qu'à Dieu de connaître ainsi l'avenir, parce que seul, Il voit de toute éternité, en un instant, tout l'avenir, tout le présent et tout le passé.

Mais si la science certaine des effets produits par des causes libres nous échappe, il nous reste la connaissance conjecturale dont nous avons parlé (1).

Les bons anges, les mauvais esprits, la nature matérielle, et, en particulier, les corps célestes modifient donc quelquefois en nous l'organe de l'imagination, nous mettent en face de l'avenir, et provoquent d'une manière différente des songes révélateurs ou prophétiques dont la nature n'est pas toujours rigoureusement déterminée.

Pourquoi ces communications étranges sont-elles plus fréquentes pendant le sommeil? Saint Thomas l'explique ainsi.

« Quand l'âme est absorbée par le soin de son corps elle n'a plus la même puissance pour s'élever à la contemplation des hautes pensées. C'est ainsi que la vertu de tempérance en arrachant notre âme aux plaisirs charnels la prépare aux épanchements de la vérité. Pendant le sommeil, quand nos sens sont fermés, quand notre âme n'est troublée ni par les hommes, ni par les vapeurs, quand elle se trouve ainsi sous l'influence des causes supérieures, elle acquiert quelquefois une connaissance des choses futures qui dépassent la raison. On le voit bien dans l'extase, quand l'âme se dégage de l'étreinte des sens.

« L'âme se trouve, en effet, sur les frontières des choses corporelles et des substances incorporelles, à l'horizon du temps et de l'éternité. En s'éloignant des régions inférieures, elle monte et se rapproche de ce qu'il y a de plus élevé. Quand viendra le jour où elle sera totalement séparée de son corps, elle sera parfaitement semblable aux substances, séparées

(1) Voir saint Thomas, *Summ. theol.*, 1a, 2<sup>es</sup>, q. 1x, art. v, ad 3um et 2<sup>a</sup> 2<sup>es</sup>, q. xciv, art. 1.



dans sa manière de comprendre, et elle en recevra une influence plus abondante (1). »

Pendant la vie, à l'état ordinaire de veille, notre âme s'attache, trop souvent, avec l'ardente passion de la curiosité et du désir, aux organes des sens, elle plonge dans le monde extérieur, matériel, elle s'enivre des choses sensibles et éphémères, elle s'agite dans le rayon si court de notre horizon terrestre, elle s'attache à la matière comme elle s'attache à son corps, avec l'infini besoin de jouissance qui la tourmente, elle semble faire un effort suprême pour se matérialiser. Qu'ils sont rares les sages qui résistent à l'enchantement coupable de cette fascination.

Mais, il est des états, ou naturels, ou provoqués, sommeil, syncope, extase, pendant lesquels, au contraire, l'âme se retire du monde extérieur; elle s'éloigne même des organes, des sens, elle se recueille, au centre, dans le grand silence de l'extérieur et de l'intérieur, elle s'ouvre à une autre lumière, à d'autres communications, à une autre vie qui n'est déjà plus la vie de ce monde et qui n'est pas encore la vie future, elle voit plus haut et plus loin, elle subit l'influence des réalités supérieures, elle dit ce qu'elle voit, et elle voit quelque chose de l'avenir dans la blanche lueur de l'aube qui monte à son horizon!

### III

Il nous paraît plus facile, après ces observations, de comprendre ces phénomènes merveilleux d'apparitions, de pressentiments et de prévisions, dont la réalité est incontestable. Dieu gouverne le monde par sa providence, et il se sert des anges pour éveiller notre imagination et nous témoigner d'une manière sensible, ou sa miséricorde ou sa justice. L'ange, c'est la cause supérieure qui fait apparaître dans notre âme, par

(1) Cum anima humana... sit in confinio corporum et incorporearum substantiarum, quasi in horizonte existens æternitatis et temporis, recedens ab infimo appropinquat ad summum, unde et quando totaliter erit a corpore separata, perfecte assimilabitur substantiis separatis quantum ad modum intelligendi, et uberius influentiam earum recipiet. (St Thomas, *Summa philosophica contra Gentes*, lib. II. *De anima*, cap. LXXXI.)

une action particulière sur l'organe de notre imagination, l'enfant, le frère, l'ami qui vient de mourir loin de nous; il peut produire, à l'avance, et de la même manière, la scène de naufrage, la catastrophe qui nous menace, et dont l'impression pénible ou le souvenir nous détournera, peut-être, au réveil, d'un voyage dangereux. Nous voyons alors en nous, des tableaux *imaginatifs* qui nous impressionnent comme la réalité et qui deviennent le point de départ de nos résolutions. Ces tableaux sont l'œuvre des esprits au service de Dieu, et de sa providence.

Il n'est donc pas nécessaire de recourir au corps astral, au fluide psychique, au dédoublement de l'âme, à la télépathie pour expliquer les prévisions, les pressentiments, les apparitions des morts, les rêves prophétiques, il nous suffit de rappeler l'enseignement précis de la théologie chrétienne et de la tradition sur la providence et sur les rapports avec nous des esprits bons et des esprits mauvais (1).

Nous rappellerons ce *rêve-type*, cité par M. Goron, dans ses *Mémoires*, t. II, p. 338.

« Au moment où il débutait dans la magistrature, M. Bérard s'en alla faire une longue excursion dans les montagnes des Cévennes, et coucha un soir dans une auberge perdue au milieu d'une gorge sauvage. La nuit, la fatigue sans doute, lui donna un cauchemar affreux. Il voyait l'aubergiste et sa femme s'approcher de son lit sans qu'il eût la force de se relever et de crier. L'homme tenait un grand couteau de cuisine à la main et lui coupait la gorge, pendant que la femme cramponnée à ses bras, l'empêchait de se défendre.

« Quand il ne remua plus, les deux assassins le prirent l'un par les pieds, l'autre par la tête, et le portèrent dans le trou à fumier. Il ne se releva que sous l'impression douloureuse du fumier qui pesait sur sa poitrine et l'étouffait.

(1) Causa autem somniorum exterior, similiter est duplex, scilicet, corporalis et spiritualis; corporalis quidem in quantum imaginatio dormientis immutatur vel ab aere continenti, vel ex impressione cœlestis corporis, ut sic dormienti aliqua phantasie appareant conformes cœlestium dispositioni. Spiritualis autem causa est quandoque quidem a Deo, qui, ministerio angelorum aliqua hominibus revelat in somniis... quandoque vero operatione demonum aliqua phantasie dormientibus apparent, ex quibus quandoque aliqua futura revelant his qui cum eis habent pacta illicita. (St Thomas, 2<sup>a</sup> 2<sup>æ</sup>, q. xcvi, art. vi.)

« Le cauchemar avait été si horrible que le jeune magistrat s'éveilla, baigné de sueur, en proie à un trouble nerveux indicible. Il s'habilla à la hâte et partit. Mais, en quittant l'auberge où il avait passé une si mauvaise nuit, il regarda longuement l'homme et la femme, et, sans doute, sous l'impression du rêve affreux qui l'avait tourmenté, il lui parut que tous deux avaient des têtes de bandits.

« Un an après M. Bérard était nommé substitut, justement au chef-lieu d'arrondissement de ce pays sauvage où il avait si mal dormi. En arrivant au parquet, il fut mis au courant d'une instruction judiciaire qui, depuis l'année précédente, passionnait toute la contrée.

« Un officier ministériel, notaire ou huissier, je ne me souviens plus exactement, avait disparu l'année précédente, un jour qu'il était allé toucher une grosse somme. On était certain que le malheureux avait été assassiné, et on ne parvenait pas à découvrir les assassins. Cependant, au moment où arrive M. Bérard, des dénonciations anonymes avaient prévenu le parquet que, le soir de sa disparition, l'huissier ou le notaire s'était attardé dans une auberge d'où on ne l'avait pas vu sortir.

« Le juge d'instruction, sur cette simple indication, avait arrêté les aubergistes, l'homme et la femme, et conviait M. Bérard pour ses débuts, à assister à leur interrogatoire.

« Quel ne fut pas l'étonnement du substitut en reconnaissant dans les deux personnes arrêtées, l'hôte et l'hôtesse de l'auberge du mauvais rêve. Il lui vint aussitôt comme une intuition, et il demanda au juge la permission d'interroger, à son tour, cet homme et cette femme qui niaient avec la dernière énergie.

« Vous êtes les coupables, leur dit-il, et je le sais d'autant mieux que je vous ai vu commettre votre crime. C'est vous, l'homme, qui avez coupé la gorge de la victime, avec votre grand couteau, et tous deux vous avez porté le cadavre dans le trou à fumier où il doit être encore.

« Les deux aubergistes furent pris d'un tremblement nerveux; il leur semblait, sans doute qu'ils voyaient apparaître devant eux le spectre de l'homme qu'ils avaient assassiné; ils

se jetèrent à genoux, éperdus, et avouèrent leur crime. On retrouva le cadavre dans le trou à fumier. »

Pour expliquer les phénomènes de ce genre, des aliénistes ont invoqué les rapports encore mystérieux du physique et du moral, du système nerveux surexcité et du magnétisme astral, les actions réciproques des agents impondérables et du fluide nerveux. Il serait plus sage d'avouer son ignorance ou de chercher d'autres explications. Pourquoi ne dirais-je pas que Dieu voulant punir les coupables, a évoqué dans l'imagination de M. Bérard la scène de l'assassinat, pendant le cauchemar de son sommeil. et que sa providence a tout disposé pour arriver à ses fins? Cette explication est plus claire que les hypothèses gratuites empruntées à l'action des impondérables, elle est plus rationnelle que la théorie du corps astral, elle repose sur la science de Dieu, sur sa présence en tous lieux, sur son action dans notre cerveau, sur l'économie des lois de sa Providence; elle ne blesse ni ma conscience ni ma raison.

#### IV

Les communications divines et prophétiques pendant le sommeil sont fréquentes dans les Saints Livres, elles remplissent le Nouveau Testament, on les retrouve aussi dans la vie des saints avec un charme particulier: elles appartiennent à l'économie de la Providence qui se révèle d'une manière sensible quand l'âme attentive se trouve mieux disposée à écouter sa parole et à recevoir sa lumière.

Qui n'a médité avec Lesueur sur les songes prophétiques de saint Bruno? C'est dans l'église de Molesmes, couché sur la dalle, exténué de fatigue et plongé dans un profond sommeil que trois anges viennent lui annoncer le secours de Dieu et sa continuelle protection dans la fondation de l'ordre des Chartreux. C'est aussi dans un songe mystérieux que saint Hugues voit sept étoiles tomber à ses pieds, se relever, et le conduire à travers les défilés de la montagne, jusqu'au plateau sauvage appelé Chartreuse.

Le lendemain sept voyageurs, sous la direction de saint Bruno, se présentent chez lui, se dirigent vers la montagne, cherchent le lieu désert où ils veulent vivre et mourir dans les rigueurs de la pénitence, et ils réalisent le songe prophétique du saint évêque de Grenoble.

Le songe du siège de Capoue, en 1098, est connu, Lesueur en a perpétué le souvenir dans un chef-d'œuvre que nous avons admiré.

« Le comte Roger avait pris les armes pour aider son parent le jeune Richard, fils du prince Jordano, à reconquérir ses états sur le prince Lombard qui était resté maître de Capoue. Le comte Roger avait un traître parmi ses soldats, Sergius, le Grec, qui commandait deux cents hommes aux avant-postes. Le traître fit des avances au prince Lombard, et, moyennant une grosse somme d'argent, il devait le faire pénétrer, la nuit, dans le camp du comte Roger, et lui livrer son ennemi avec son armée.

« La nuit fixée pour la trahison, écrit le comte de Sicile, était arrivée. Le prince de Capoue était sous les armées avec ses soldats, comme il avait été convenu. Je m'étais endormi depuis quelques instants, lorsqu'apparut auprès de mon lit un vieillard aux traits vénérables. Ses vêtements étaient déchirés et il ne pouvait contenir ses larmes. — Pourquoi tant de larmes? lui demandai-je. — Ses pleurs redoublèrent. Je renouvelai ma question, et alors il me répondit : « Je pleure les âmes des chrétiens qui vont périr ici, et vous avec eux. Levez-vous à l'instant, prenez vos armes; Dieu peut encore vous délivrer vous et vos soldats. » Celui qui me parlait ainsi ressemblait en tout point au vénérable Père Bruno. Je me réveille, rempli de terreur, par suite de cette apparition, je saisis mes armes, je crie à mes guerriers de prendre les armes et de monter à cheval. Je cherche à m'assurer de ce que m'annonçait la vision.

« Au bruit qui remplit le camp, l'impie Sergius et ses affidés prennent la fuite dans la direction de Capoue, où ils espèrent trouver un refuge. Mais ils furent arrêtés par mes soldats qui en blessèrent quelques-uns et firent les autres prisonniers, au nombre de cent soixante-deux. Les aveux de

ceux-ci nous confirmèrent la vérité de l'apparition et du complot qu'elle nous avait révélé (1). »

Le saint témoignait ainsi sa protection d'une manière éclatante au prince chrétien qui l'avait comblé de bienfaits et qui le soutenait dans les difficultés matérielles de ses fondations.

## V

Le sommeil, cette seconde vie de l'homme, nous met ainsi en communication plus intime avec le monde invisible, et par le recueillement profond qui l'accompagne, il nous permet de mieux entendre les voix d'en haut. Apparitions, avertissements mystérieux, pressentiments qui se prolongent jusqu'à l'état de veille, songes prophétiques, tous ces phénomènes nous rappellent un nouvel état de notre vie et des relations qu'il serait difficile d'approfondir.

Dieu seul connaît l'avenir qui dépend des causes libres, et il peut le faire apparaître quand il lui plaît, par une révélation surnaturelle, dans notre entendement, à l'état de veille, ou pendant le sommeil. Cette connaissance prophétique excède manifestement la puissance de notre imagination.

Certains événements, perdus encore dans les ténèbres de l'avenir, et qui se produiront plus tard, ont un lien avec des causes qui existent déjà et que nous connaissons. Connaissant les causes, nous pouvons prédire les effets. Les anges et les démons qui nous sont infiniment supérieurs, connaissent aussi, infiniment mieux que nous, les causes et leurs effets les plus lointains, et ils peuvent ainsi conjecturer l'avenir. Que ces esprits bons ou mauvais, doués d'une pénétration si puissante, entrent ensuite, en relation avec nous, et nous rendent participants de leurs connaissances, nous pourrions, nous aussi, conjecturer l'avenir, et savoir ainsi qu'une catastrophe va se produire, qu'un grand danger nous menace, qu'une mort est imminente ; c'est l'avenir qui se découvre à nos yeux.

(1) *Charte du comte Roger*. Tromby, t. II, App. Cité par M. l'abbé Gorse dans sa *Vie de saint Bruno*, p. 243. (Téqui, éditeur.)

Mais ce n'est pas seulement par son intelligence pénétrante que l'esprit mauvais connaît et prédit les effets cachés dans les causes, il peut les connaître d'une autre manière. Tantôt c'est Dieu qui va se servir de lui pour châtier un homme, une famille, une province, une nation et qui déroule à ses yeux le plan et l'économie de ce châtement, ses ravages et ses limites : la puissance du démon est liée.

D'autres fois, le démon lui-même à qui Dieu laisse encore la puissance d'éprouver les hommes, sans égaler cependant, ses coups à sa haine, conçoit le projet de produire des œuvres néfastes, de faire naître des guerres, des épidémies, de déchaîner des fléaux dans un avenir prochain : il sait d'avance, ce qu'il fera, et aux yeux de la foule il devient prophète dans la personne de ses sujets, de ses possédés, de ses sorciers. L'avenir qu'il révèle, c'est lui qui le fera.

## VI

Nous arrivons ainsi à distinguer en nous trois sortes de connaissances relativement à l'avenir. Celui qui possède une longue expérience et une haute intelligence peut lire quelques pages dans le livre mystérieux de l'avenir, quand cet avenir existe actuellement en puissance dans des causes qui nous sont connues.

Il lira mieux et davantage si, à la lumière naturelle de son intelligence vient s'ajouter la lumière plus intense des esprits ou bons ou mauvais, des anges ou des démons qui possèdent une connaissance bien autrement étendue des causes et de leurs effets.

Mais ni l'homme ni les esprits ne peuvent posséder naturellement la troisième connaissance, celle qui embrasse les *futurs libres*. Pourquoi ? Parce que ces effets qui dépendent de la liberté humaine n'existent pas. Ils n'existent ni dans la réalité, car, s'ils existaient ainsi, ils appartiendraient au présent, ni dans leurs causes, car, jusqu'à la fin, notre liberté garde le pouvoir de les produire ou de ne pas les réaliser.

Il n'appartient qu'à Dieu de les connaître, de les voir dans l'étendue infinie de son regard qui embrasse tout, et dans ses décrets. Et quand un voyant, un prophète annonce clairement cet avenir, ces *futurs libres* nous disons : c'est Dieu qui parle par les lèvres de cet homme, et qui daigne illuminer son entendement; c'est Dieu que nous entendons. Le miracle est là.

Élie MÉRIC





## UN ÉVÊQUE ASTROLOGUE

LUC GAURIC

---

Celui qui entreprendra un jour l'historique de l'astrologie aura beaucoup à faire. Les livres qui en parlent, si nombreux au moyen âge, ont disparu pour la plupart. Toutefois deux astrologues de valeur, parmi ceux qui ont laissé des écrits, paraissent limiter les recherches que l'on peut faire là-dessus : le plus ancien est *Ptolémée* et le plus récent est *Morin de Villefranche*, médecin célèbre du règne de Louis XIV, dont M. Selva a publié dernièrement une remarquable étude. Depuis Morin, aucun écrit n'a tenté de relever cette science oubliée par les savants depuis bientôt deux siècles.

Parmi les rares ouvrages anciens qui nous sont restés sur elle, le *tractatus astrologicus* de Luc Gauric, étudié à travers la science moderne, donne des aperçus historiques et philosophiques d'un très grand intérêt.

Luc Gauric, prélat italien, était originaire de Gifoni, ville de l'ancien royaume de Naples, où il naquit le 12 mars 1476. Il se livra d'abord presque entièrement à l'enseignement des mathématiques. D'aptitudes assez universelles, et porté également vers la poésie, la philosophie et les belles-lettres, il fut conduit naturellement vers la science astrologique qui, à son époque, passait, non sans quelque raison, comme la première de toutes.

Il professait encore les mathématiques à Ferrare en 1531 et prononça la même année un discours « à la louange de l'astrologie ».

Peu de temps après, il se rendit à Rome où ses études astrales lui valurent de puissants protecteurs tels que les papes Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III.

Ses prédictions astrologiques eurent un grand succès et lui valurent l'estime de beaucoup de princes de son temps.

Catherine de Médicis s'adressa à lui pour avoir l'horoscope de Henri II.

Le « tractatus astrologicus » de Gauric a été publié à Venise en 1552. C'est un recueil de près de 200 thèmes généthliques de ses contemporains. L'auteur y analyse en détail l'existence de ceux-ci : il montre les correspondances frappantes entre les phases les plus nettes de leur vie et les influences astrales indiquées par leur thème de nativité ; et cela de la façon la plus précise pour un lecteur au courant du langage astrologique.

L'ouvrage a pour titre : « *Traité d'Astrologie*, dans lequel on examine avec le plus grand soin, et par leur thème de naissance, les accidents qui ont marqué la vie d'un grand nombre d'hommes. A la lumière de ces exemples semblables, chacun pourra, en consultant son thème de naissance, prédire des choses futures, car, selon la diversité des cas, l'expérience sert de fondement à l'art ou à la science, et l'exemple indique la voie. »

L'analyse du thème du pape Paul III montre que la science astrale était alors en honneur dans l'Église. Paul III, d'après Gauric, était doué, comme le montre d'ailleurs son thème de nativité, de facultés très supérieures ; astrologue pratiquant, lui-même, il se lia très intimement avec lui en reconnaissant sa compétence dans la science des « prédictions vraies » ; il le combla d'honneurs et de présents, le nomma chevalier de Saint-Pierre et en fit son commensal intime. En 1545, le pape le nomma évêque de Civitavecchia. Gauric s'explique clairement sur ces différents points de sa propre existence (1).

Au sujet de l'horoscope du pape Léon X, Luc Gauric parle encore de l'intimité qu'il eut avec celui-ci ; il raconte également une anecdote peu connue dont il fut témoin et qui arriva au futur pontife, quelque temps avant son avènement : Un moine du nom de « frère Séraphin », théologien, astrologue et *chiromancien* très compétent, fut consulté par le futur pape

(1) Luc Gauric. *Traité d'Astrologie*, chap. II, p. 11.

auquel il prédit son pontificat. Celui-ci fut d'abord incrédule, objectant « que la chose était impossible à cause de sa pauvreté, de l'infirmité de ses yeux et de sa jeunesse. » (Il avait trente-sept ans.) Le moine chiromancien s'obstina dans sa prédiction qui se réalisa l'année suivante.

Léon X voulut récompenser le devin par des présents. Celui-ci refusa, mais l'argent offert fut destiné à la restauration du monastère du frère Séraphin. Voici en quels termes Luc Gauric raconte l'anecdote sur Léon X :

« Avant de se retirer, Luc Gauric dit au cardinal : Nous avons ici dans le monastère de Saint-François un vieux moine, savant théologien, astrologue et chiromancien remarquable, qui désire vivement examiner les lignes de vos mains et prédire votre avenir, si vous y consentez.

« Le cardinal répondit : Très volontiers. — Ils se retirèrent tous trois, dans un petit jardin, où ils restèrent trois jours. Chaque jour, avant le repas, le moine examinait attentivement les lignes de la main du cardinal et gardait le silence.

« A la fin, le moine dit au cardinal : Illustrissime et Révérendissime Seigneur, je vous prédis une autre légation qui vous rapportera plus de fortune et d'honneurs, et quelques mois plus tard, vous serez pape.

— Impossible, répondit le cardinal, je suis très pauvre, presque aveugle, et je n'ai que trente-sept ans.

— Croyez-moi, répliqua le moine, vous verrez que je ne me trompe pas.

« Quelque temps après, le pape Jules II lui confiait une légation importante, et fut rappelé à Turin ; le conclave le proclama pape en 1513. Il prit le nom de Léon X. La prédiction se trouvait ainsi réalisée. Le pape combla d'honneurs son prophète, le vieux moine Séraphin (1).

Entre autres épisodes de son existence d'astrologue, Gauric raconte encore (chap. III, p. 49) son aventure avec Bentivoglio, célèbre par ses cruautés et dont le thème est cité dans l'ouvrage comme type astrologique très particulier.

Jean Bentivoglio, seigneur de Bologne, et détesté de ses

(1) Luc Gauric, *Traité d'Astrologie*, chap. II, p. 19.

contemporains, fut irrité des prédictions que fit Gauric sur son compte et d'après lesquelles, avant une année, il serait chassé de ses États. Il retint en prison l'astrologue et lui fit subir la torture. L'année suivante, le pape Jules II expulsa plusieurs tyrans parmi lesquels Bentivoglio.

Le traité astrologique de Gauric montre très nettement jusqu'où allait la part attribuée par l'esprit de l'époque à la fatalité des influences astrales.

Les chapitres II, III et IV passent en revue un grand nombre de papes, rois et esprits célèbres divers du seizième siècle; les exemples fort bien choisis montrent des facultés morales innées très caractéristiques.

Les deux derniers chapitres (V et VI) de l'ouvrage sont encore plus frappants et sont consacrés aux individus prédisposés aux accidents ou vicieux de constitution; ils ont respectivement pour titre : *De Biothanatis, hoc est violenta strage peremptis*, et *De Azemenatis, hoc est viciatis, et in aliquo corporis membro mutilatis*.

A chaque exemple, l'auteur montre la correspondance entre les accidents entraînant souvent la mort, et la dissonance de l'influence astrale indiquée pour l'époque par les aspects planétaires.

Il est certain que Luc Gauric de même que les papes Paul III et Léon X n'étaient pas pour cela des partisans du *fatalisme absolu* qui n'a jamais eu d'ailleurs beaucoup d'adeptes intelligents et conséquents avec leurs principes... On peut aller jusqu'à croire à la *nécessité* des influences astrales dans les phases d'évolution d'une destinée humaine, sans pour cela admettre leur *suffisance* entraînant une fatalité absolue.

Le traité de Luc Gauric a le vif intérêt de rappeler des lumières trop oubliées aujourd'hui. Il montre que les esprits éminents du moyen âge, parmi lesquels des papes et des prélats haut placés, ont pris très au sérieux et sans timidité, la *science des prédictions astrologiques et chiromanciques*; quelques-uns ont même été très loin dans ces sciences psychiques.

Si leurs livres font aujourd'hui sourire par leur *forme* démodée, le sens caché qui s'y trouve peut en être clairement

saisi par ceux qui sont familiarisés avec le langage des astres. Malgré la haute valeur de l'évêque italien, on conçoit, avec les idées modernes, que le ton grave de ses discussions planétaires ait pu exaspérer ses biographes. Comme d'autre part il est difficile d'admettre qu'un esprit éclairé puisse passer sa vie à *pratiquer* une science vaine sans s'apercevoir de sa duperie, on s'explique l'embarras qu'ont eu presque tous les historiens modernes au sujet des vrais astrologues tels que Gauric.

Luc Gauric mourut à Rome le 6 mars 1558 dans sa quatre-vingt-deuxième année.

Ses œuvres scientifiques sont importantes. Il fut un des promoteurs de la réforme du calendrier.

Il écrivit de nombreux traités d'astronomie et d'astrologie (deux sciences confondues en général à son époque sous le nom d'*astronomie*). On a aussi de lui quelques œuvres sur les belles-lettres et sur les poètes anciens.

Ses principaux ouvrages astrologiques, en dehors de son *Tractatus astrologicus*, ont des titres assez significatifs :

1<sup>o</sup> *De concepta natorum et septimestri partu ex Valenti Antiocheno.* (Venise, 1533.)

2<sup>o</sup> *De eclipsi solis miraculosa in passione Domini observata; item de anno, mense, die et hora conceptionis, nativitatibus, passionis et resurrectionis ejus.* (Venise, 1539.)

3<sup>o</sup> *Notes sur Ptolémée, et sur le traité des naissances d'Abraham Judæus; enfin, des réflexions sur les jours critiques (des influences astrales).*

Paul FLAMBART,

Ancien élève de l'École polytechnique.

L'ouvrage de Luc Gauric se trouve à la Bibliothèque nationale, Cote V 8,783. Nous donnons ce renseignement aux personnes qui voudraient le consulter.

E. M.

## LA SORCELLERIE DANS LE TARN

---

### Un « armassié » au vingtième siècle

Dans une étude parue dans cette *Revue* (1) l'auteur, M. l'abbé Vidal, en nous faisant connaître les faits et gestes d'un groupe d'hérétiques du pays de Foix d'après les pièces du procès qui leur fut fait en 1320 par l'évêque de Pamiers, qualifie ces gens de *spirites*. Au sens moderne du mot ce n'est point tout à fait exact.

L'un de ces personnages, celui d'ailleurs dont le cas est tout spécialement examiné dans l'étude de M. l'abbé Vidal, Arnaud Gélis Botheler, est accusé « d'avoir des relations avec les âmes des défunts, de les voir, de leur parler, de recevoir d'elles des commissions pour leurs amis... » Les lecteurs qui se rappelleront les notes que j'ai publiées ici-même sur les *armassiés* du Tarn, reconnaîtront en Arnaud Gélis un ancêtre très lointain des *armassiés* de notre région. Et il est vraiment curieux de retrouver à six siècles de distance les mêmes croyances et les mêmes pratiques chez des populations auxquelles convient encore à l'heure actuelle ce que l'on était en droit de dire des habitants du pays de Foix en 1320 : « Les pratiques de la sorcellerie, des envûtements, de la divination et d'autres sciences occultes étaient fort en honneur parmi eux... » Combien de gens dans nos campagnes croient aux sorciers et recourent à leurs offices !

Tout ce que l'on nous dit d'Arnaud Gélis s'appliquerait aussi bien à un *armassié* du vingtième siècle. En constatant ce fait, peut-on en déduire que les erreurs de l'intelligence humaine comme enfermée dans un cycle, se reproduisent à de longs intervalles ? ou bien, cette croyance à un *don* qu'auraient certaines personnes de voir les âmes des morts et de communiquer avec elles, existe-t-elle pour ainsi dire de temps immémorial ? Je croirais volontiers que cette dernière opinion

(1) Numéros des 15 décembre 1899, janvier et février 1900.

doit être préférée, sans pouvoir l'appuyer, pour le moment, sur d'autres preuves que la diffusion de cette croyance dans la masse des populations rurales, et sans que l'on puisse d'ailleurs, en remontant la tradition, en trouver l'origine. Le cas d'Arnaud Gélis serait un jalon dans cette voie.

Il serait donc difficile, par suite du manque de documents, de faire, à l'heure actuelle, une étude critique de cette croyance. Il faut, forcément, s'en tenir à la simple constatation des faits, à l'examen des types et de leurs façons d'agir.

Dans ce but, et, comme suite aux esquisses que j'ai faites des *armassiés* de notre région, je vais présenter un nouveau type au lecteur. L'on verra qu'au point de vue de l'orthodoxie sa doctrine, si le mot n'est pas trop prétentieux dans ce cas, se rapproche de celle d'Arnaud Gélis, l'hérétique du mas Saint-Antonin.

\*  
\* \*

Antoine Boudes, dit Castagné, est né dans un hameau des environs de Gaillac. Il est maintenant âgé de soixante-dix ans. Sa famille s'opposa de tout son pouvoir à son entrée dans la carrière, mais la vocation de Boudes était irrésistible et depuis une dizaine d'années environ il affiche ouvertement son commerce avec les âmes des morts. Le métier, de la façon dont il l'exerce, est quelque peu pénible et pas très lucratif; malgré ça il nourrit son homme. Est-ce le but que visait Boudes en l'entreprenant? J'ai eu l'occasion, à plusieurs reprises, de m'entretenir avec Boudes: je n'ai pas su démêler, je le déclare, la dose de bonne foi qu'il y avait sous ses paroles. Est-il véritablement convaincu de ce qu'il dit, ou ses affirmations tendent-elles à en imposer à ceux qui l'écoutent? Se trouve-t-on en présence d'un paysan malin ou n'est-ce qu'un simple d'esprit à l'imagination troublée et peuplée de fantômes? Lorsque Boudes va dans un cimetière, il voit les âmes des morts et s'entretient avec elles. Sous quelle forme lui apparaissent-elles? je n'ai pu me renseigner sur ce point.

A l'inverse des autres *armassiés* qui attendent le client chez eux, Boudes parcourt les campagnes allant de maison en maison. Il offre de dire des prières *pour tirer les âmes de*

*leurs peines.* Il vend aussi de petites brochures. Je vais en donner quelques extraits, ce qui permettra de se faire une idée de la mentalité de l'individu.



ANTOINE BOUDES.

En voici une de 10 pages. Sur la couverture on lit : *Livre de Prières et Oraisons*, vendu par BOUDES Antoine, dit Castagné. Albi, imprimerie Nouguiès, 1898.

Page 3, l'on trouve la *prière* suivante :

Jésus, Marie, Joseph, aidez-moi, Reine des anges, Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des prophètes et des patriarches, Mère des anges, Consolatrice des pécheurs, Lumière des confesseurs, Fontaine de miséricorde, aidez-moi à l'heure de ma mort, afin que je puisse jouir de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

« Cette lettre a été trouvée à Jérusalem miraculeusement de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ, écrite de sa propre main en lettres d'or, dans un linge en signe de croix par un



enfant orphelin âgé de sept ans, qui n'avait jamais parlé et qui s'expliqua en ces termes : Je vous avertis que je vous ai donné six jours de la semaine pour travailler et le septième pour vous reposer ; assistez aux offices, soulagez les affligés. Si vous suivez cette règle, vos enfants et vos maisons seront remplis de bénédictions ; si, au contraire, vous ne croyez point à la présente lettre, la malédiction sur vous et sur vos enfants, et vos bestiaux seront aussi maudits. Vous aurez aussi la peste, la famine, et des grandes maladies, et vous serez marqué de colère. Vous jeûnerez cinq vendredis et vous direz cinq *pater* et cinq *ave* en mémoire de ma passion que j'ai endurée sur l'arbre de la croix pour votre salut. Vous porterez cette lettre sur vous en l'honneur de Jésus-Christ en grande humilité et dévotion, en donnant à tous ceux qui le désireront la partie de cette lettre écrite de ma propre main et prononcée de ma propre bouche. Enfin tous ceux ou celles qui la tiendront dans leur maison sans le publier à personne seront condamnés au jugement ; au lieu qu'en la publiant et en donnant la copie à tous ceux ou celles qui la demanderont, ils seront bénis de moi. Une personne qui aurait commis autant de crimes et de péchés qu'il y aurait de grains de sable dans la mer et sur le bord de la mer, étant bien repentante d'avoir offensé Dieu aura tous ses péchés pardonnés. Ainsi soit-il.

« Quand ils auraient commis autant de péchés qu'il y a d'étoiles au firmament, ils seront tous pardonnés, étant bien repentis d'avoir offensé Dieu.

« Tous ceux et celles qui la garderont dans leur maison, le malin esprit ne les surprendra point ; ni le feu, ni la tempête ne les toucheront point. Et lorsqu'une femme sera en mal d'enfant, mettez-lui cette lettre sur elle et à l'instant elle sera délivrée : chose véritable éprouvée par dévotion par ladite lettre. Jésus, Marie, Joseph, ayez pitié de moi ; que personne ne doute de la vérité de cette lettre, sinon elle sera maudite et indigne de ma grâce ; et ceux qui la croiront seront bénis de moi. Ainsi soit-il. »

Page 9, Boudes termine comme suit :

« M. Boudes, Antoine, dit Castagné, offre cette grande prière pour la dire avec attention et dévotion. De cette

manière on repousse les mauvais esprits et on fait toujours de belles et bonnes actions.

Cette prière est spécialement recommandée pour demander à Dieu et à la sainte Vierge sa mère le pardon des fautes des âmes qui gémissent dans les souffrances du purgatoire. »

Il est inutile de commenter ces bizarres élucubrations. Elles se complètent dans les autres brochures par l'annonce du *don* spécial de Boudes :

« M. Antoine Boudes, dit Castagné, demeurant à Mouysset, commune de Castanet, se fait un plaisir de prier pour les morts à la volonté de tout le monde. Il le fait avec une telle attention que toutes les âmes qui sont recommandées à Dieu par ses prières sont certainement délivrées de leurs péchés; surtout celles qui ont eu le malheur de tomber dans les flammes du purgatoire ou dans les fonds de l'enfer!

« Les sept psaumes de la pénitence sont particulièrement recommandés aux personnes qui veulent faire délivrer des âmes, car M. Boudes a une vocation à faire cela.

« Par ces grandes prières et les sept psaumes de la Pénitence on peut tirer les âmes du purgatoire et de l'enfer, et nous les mettrons dans le paradis. Ainsi soit-il. »

A la fin de chaque brochure, Boudes a le soin d'indiquer qu'il ne demande pas l'aumône; et désirant, au surplus, maintenir de bons rapports avec le pouvoir, il adresse ses félicitations au gouvernement :

« M. Boudes ne demande l'aumône à personne.

« Il félicite le gouvernement qui existe. *Domine, saluum fac Rempublicam.* »

Peut-on maintenant, et sans plus de détails, donner une conclusion, à cette étude sommaire? Les commentaires de M. l'abbé Vidal sur Arnaud Gélis, l'*armassié* du quatorzième siècle, conviennent en tous points à Boudes, dit Castagné, l'*armassié* du vingtième siècle. Il serait donc oiseux de les répéter. Mais l'on peut conclure, il me semble, de la ressemblance des personnages à la ressemblance des milieux où ils ont évolué et où ils évoluent. Six siècles cependant ont passé, et les Arnaud Gélis ont toujours leurs *croyants*; ils les auront encore dans les siècles futurs.

D. J. GALLUS.

## LE MERVEILLEUX DIVIN ET LE MERVEILLEUX DÉMONIAQUE <sup>(1)</sup>

---

De tout temps, l'homme a été tourmenté par l'attrait du mystère. Aujourd'hui, cet attrait est devenu une sorte d'obsession. Dans les livres, dans les revues, dans les journaux même la question du merveilleux est à l'ordre du jour, et passionne non pas seulement une élite d'esprits, mais même le grand public. Comment expliquer cet état d'âme? Faut-il y voir un effet de cette nervosité inquiète qui caractérise le tempérament contemporain? N'est-ce pas une instinctive réaction contre le matérialisme, qui depuis trop longtemps comprimait l'essor des intelligences? Devons-nous, parmi ces recherches curieuses, démêler une action discrète de la divine Providence, qui, sur un terrain neuf encore, prépare une nouvelle et éclatante apologie de la foi? Nous aimons à nous arrêter à ce dernier point de vue : l'étude sincère et sérieuse du merveilleux ne peut que ramener les esprits, par un chemin peut-être un peu détourné, aux croyances de l'Évangile.

Qu'appelle-t-on merveilleux? Sous ce nom intentionnellement vague, on désigne tout phénomène qui surprend par son étrangeté, qui sort d'une façon insolite du cours régulier de la nature, tel que nous le voyons se dérouler sous nos yeux.

Scientifiquement et philosophiquement, le cours régulier de la nature résulte de l'application des forces physico-chimiques et physiologiques à leurs effets respectifs: comme aussi

(1) *Le Merveilleux divin et le Merveilleux démoniaque*, grand in-8° de 425 pages. Prix : 5 fr., *franco* : 5 fr. 50. Nous sommes heureux de publier cette introduction du nouveau livre de notre savant collaborateur, qui paraîtra dans quelques jours.

de l'action de la cause humaine, qui, libre en elle-même relativement à ses déterminations, n'en est pas moins assujettie, dans ses manifestations extérieures, à certaines conditions matérielles. N'oublions pas non plus qu'il y a une action divine promotrice, régulatrice et conservatrice de l'ordre naturel; qu'il y a également, d'après la théologie catholique, une action ministérielle des anges, subordonnée à l'action divine, et rentrant dans ce même ordre.

Cela posé, si un effet quelconque paraît sortir du cadre naturel, quatre explications se présentent comme possibles : ou bien il y aurait, dans la nature même, certaines causes insoupçonnées, qui ne produiraient leur action que par intervalles, et sous l'empire de circonstances encore mal définies; ou bien l'âme humaine sortirait pour un instant de sa sphère d'activité, qui est liée aux organes sensibles; ou bien les esprits bons ou mauvais interviendraient par une opération extraordinaire, tranchant sur l'évolution des forces mondiales; ou bien Dieu lui-même susciterait, par un influx tout-puissant, au sein du monde corporel, des effets prodigieux.

Les deux premières explications sont proposées couramment par les savants incroyants. Si un phénomène merveilleux se produit, ils l'attribuent invariablement, soit à une éruption de forces surnaturelles latentes, soit à un état spécial de l'âme humaine qui agirait et se manifesterait hors des limites de son propre corps. Les savants catholiques ne s'inscrivent pas d'une manière absolue contre la possibilité de phénomènes insolites résultant, soit de causes naturelles jusqu'alors inobservées, soit d'un état particulier de l'âme humaine; mais ils font sur ces deux points des réserves capitales. Ils remarquent fort à propos que, si un phénomène extraordinaire est produit par des causes purement physiques, il n'y a pas lieu d'y chercher une intention, une direction, qui soit l'empreinte voulue d'une intelligence: il se présente avec l'inflexibilité, l'impersonnalité d'un effet tout matériel. Au sujet de l'homme, ils ne permettent pas qu'on révoque en doute l'union substantielle de l'âme et du corps; sans nier *a priori* la possibilité d'une action de l'âme en dehors des organes corporels, ils soutiennent que cette action ne saurait

être qu'exceptionnelle et transitoire, puisque l'état habituel de l'âme y répugne; et ils ont de fortes raisons de penser que cette action directe de l'âme, telle que certains la dépeignent, n'est pas naturellement admissible.

Enfin les savants catholiques ne sauraient aucunement souscrire à cette thèse du matérialisme, que tous les faits extraordinaires, groupés sous le nom de merveilleux, soient susceptibles de rentrer dans l'ordre des causes naturelles. Ils prouvent, avec des arguments décisifs, qu'un grand nombre de ces faits dépassent de tout en tout le mode d'activité, la somme d'énergie des différents agents que contient la nature : et ils font appel à la science pour corroborer leurs dires. Que la science parte des principes qui lui sont propres, qu'elle reste sur son terrain, qu'elle mette en avant des résultats acquis et non des hypothèses gratuites et hasardeuses, bien loin de fournir aucune abjection à la possibilité des faits surnaturels, elle en confirmera l'existence par un procédé de démonstration indirect et néanmoins péremptoire.

## II

La science, nous ne saurions trop le répéter, a son rôle à jouer, fort honorable, dans l'étude et le classement des faits merveilleux. Elle fixe le cadre dans lequel se déploie la causalité des agents dynamiques, physiques, physiologiques, et par là même elle nous amène à reconnaître le caractère préternaturel de bien des faits qui manifestement excèdent la sphère d'activité de ces agents.

Mais ces faits, ainsi placés hors du cadre des effets purement physiques, à qui les rapporter? A l'action des esprits? Mais de quels esprits? L'âme humaine n'est-elle pas un esprit? Dieu lui aussi est esprit. Comment démêler jusqu'où s'étend l'influence de ces divers agents spirituels, l'âme humaine, les esprits proprement dits, et Dieu? Ces questions sont du ressort de la philosophie : et, disons-le tout de suite, nous ne croyons pas qu'on puisse en trouver utilement la solution en dehors de la philosophie traditionnelle de l'Église, ébauchée

par saint Augustin, portée par saint Thomas d'Aquin à son *summum* de clarté et d'évidence.

Saint Thomas enseigne que tout esprit est doué d'un pouvoir d'influencer et de mettre en mouvement les éléments matériels. Mais il déclare que, dans l'âme humaine, ce pouvoir relativement faible, est absorbé et épuisé par l'acte substantiel qu'elle exerce en vivifiant le corps qui lui est conjoint. Il ne lui reconnaît donc aucune puissance directe sur les corps étrangers; elle n'a pas cette puissance, étant unie à son corps: elle ne l'a pas davantage, même séparée de lui. On ne saurait être plus affirmatif sur cette question. Les êtres ne peuvent agir que conformément à leur nature: la nature de l'âme étant d'être unie à un corps, son opération extérieure est liée aux organes sensibles (1).

Les purs esprits ont une modalité d'action toute différente. Leur vertu active, n'étant pas attachée à un corps déterminé, peut se répandre sur une série plus ou moins étendue d'objets corporels. Ils ont la faculté, par la simple énergie opératrice de leur volonté, de mettre en mouvement les éléments matériels, et par suite d'appliquer les agents naturels à leurs effets respectifs. Par la subtilité de leur nature, ils peuvent s'insinuer, non pas dans notre âme, mais dans les organes qui sont le siège de nos facultés sensitives, et y produire des impressions qui se répercutent dans l'intelligence et sollicitent la volonté (2).

Ces opérations-là sont normales et constantes, elles se développent sans bruit ni secousses, elles passent inaperçues. Les agents spirituels actionnent les rouages du monde; par leur secrète influence sur le cerveau, ils nous suggèrent des pensées et des sentiments: rien là que de naturel. Mais parfois ils tirent des causes naturelles certains effets insolites qui nous frappent par leur soudaineté: ou bien ils stimulent fortement le cerveau, ils y excitent des visions et des transports: voilà proprement du merveilleux.

Mais ceci n'est qu'un merveilleux relatif. Il est un merveilleux plus transcendant, provenant d'une opération propre-

(1) *Summa theol.*, I, q. 117, art. 3, 4.

(2) *Summa theol.*, I, q. 110, art. 3.

ment divine. Comment et à quels signes le reconnaître, pour le discerner de ce merveilleux qui relève de l'action des esprits?

L'action de Dieu est créatrice et vivifiante; l'action des esprits ne l'est pas. Elle ne va qu'à utiliser les agents naturels et à tirer de leurs propriétés des effets surprenants : ainsi elle fera éclore des germes, les développera très rapidement; elle ramènera l'équilibre dans les forces physiques du corps humain. Mais elle ne saurait produire la vie, ni la rendre, ni même la restaurer par une infusion proprement vitale.

L'action de Dieu atteint jusqu'au fond de l'âme, pour l'illuminer et la mettre en mouvement. L'action des esprits s'arrête aux frontières du corps et de l'âme; elle n'ébranle que l'imagination et la sensibilité.

Nous nous contentons d'indiquer ici ces principes d'après lesquels se trace la ligne de démarcation entre l'action des esprits et l'action de Dieu; plus tard nous leur donnerons tous les développements qui sont de nature à éclairer notre sujet.

L'Église nous enseigne qu'il y a de bons et de mauvais esprits, des anges et des démons; et cet enseignement est en parfaite harmonie avec les traditions du genre humain tout entier. L'action des bons anges est toujours subordonnée à l'action de Dieu qui les prend pour ses instruments, et revêt leurs opérations d'un éclat d'autorité caractéristique; de là vient que le merveilleux angélique rentre sous le merveilleux divin dont il est une dépendance (1). L'action des mauvais esprits ou démons se produit au contraire, en dehors de la volonté bienfaisante de Dieu, et en irréductible opposition avec elle : par suite, le merveilleux, qui peut en résulter, demande à être distingué du merveilleux divin, comme on distingue deux termes qui forment un contraste absolu l'un avec l'autre.

Arrêtons-nous donc à ces deux termes : merveilleux divin, d'un côté; de l'autre, merveilleux démoniaque.

(1) Nous aurons soin de distinguer, autant que possible, dans notre travail, ce qui vient directement de Dieu, et ce qui vient de lui grâce à l'opération des anges.

## III

Nous avons été à même de constater, chez des chrétiens, un état d'âme périlleux et regrettable. Ils se déclarent les enfants soumis de l'Église; mais ils sont comme sourdement portés à reléguer plusieurs objets de la foi dans le domaine des abstractions, ils ont peine à les reconnaître dans les réalités concrètes. Ainsi ils croient que les anges existent, que les démons existent, que les uns et les autres peuvent intervenir dans l'ordre des choses humaines; mais ils admettent très difficilement que cette ingérence soit établie sur des faits nombreux et probants. Ils s'inclinent devant le miracle qui ressort des pages de la Bible et de l'Évangile; ils ne veulent pas nier la réalité des interventions et même des épiphanies angéliques, clairement attestées par la sainte Ecriture; mais les phénomènes compris sous le nom de merveilleux, surtout au point de vue démoniaque, les trouve presque incrédules.

Nous estimons pourtant que ces phénomènes sont appuyés manifestement par l'autorité des Ecritures, et qu'ils y sont signalés de telle manière que l'on est en droit de conclure qu'ils ont existé à toutes les époques de l'histoire.

Un curieux passage de l'*Exode* (vii) nous montre le merveilleux divin aux prises, en la personne de Moïse et d'Aaron avec le merveilleux démoniaque représenté par les enchanteurs de l'Égypte. La verge d'Aaron, transformée en couleuvre, dévore les baguettes des magiciens changées en serpents. Ces hommes réussissent, comme Aaron lui-même, à changer en sang l'eau du fleuve, et à susciter des légions de grenouilles. Mais ils ne peuvent imiter le thaumaturge hébreu, quand il enlève la poussière du sol en nuées de moucheron.

Ces phénomènes de la part des enchanteurs étaient-ils une pure illusion des yeux? En ce qui concerne les serpents et les grenouilles, consistaient-ils en une substitution prestigieuse? Saint Thomas estime qu'il y eut une réelle production d'animaux, grâce, dit-il, à des germes subtilement recueillis et rapidement développés. On ne saurait nier non plus que



l'eau du fleuve ait pris effectivement la teinte du sang. En un mot, le grand docteur affirme la réalité objective du prodige (1).

Cet épisode donne à entendre que les magiciens du paganisme opéraient réellement des choses prodigieuses. On ne saurait expliquer purement par d'habiles jongleries tous les phénomènes étranges qui se produisaient, au dire des historiens profanes, dans l'intérieur des temples des faux dieux ou dans les cérémonies en leur honneur.

Transportons-nous aux temps évangéliques. Notre-Seigneur au désert est tenté par le diable, comme Ève le fut au Paradis terrestre. La réalité physique de ces apparitions ne paraît pas niable : tous les auteurs, dit Maldonat, conviennent que l'esprit mauvais s'est présenté devant le Sauveur sous une forme corporelle. Théologiquement on ne peut soutenir que le Fils de Dieu ait été le jouet d'une hallucination. Cette apparition de Satan rend croyables les traits innombrables du même genre qui sont racontés dans la vie des saints (2).

Après la Pentecôte, nous voyons le merveilleux divin couvrir de ses touffes luxuriantes le berceau de l'Église. Le Saint-Esprit répand sur les premiers fidèles une inépuisable variété de charismes, pouvoir thaumaturgique, inspiration prophétique, don des langues. Saint Paul affirme très haut la provenance surnaturelle de ces phénomènes. (I *Cor.*, XII, XIII XIV.) Au témoignage de saint Justin et de saint Irénée, ils étaient encore en pleine floraison aux deuxième et troisième siècles de l'ère chrétienne.

Tandis que ces dons célestes pénétraient et irradiaient les âmes, le merveilleux démoniaque s'évanouissait comme une ombre impure (3). Les apologistes tiraient du mutisme des oracles, des aveux arrachés aux démons par la bouche des possédés, autant d'arguments irréfutables pour démontrer la fausseté et la vanité du paganisme.

Le paganisme disparut en tant que religion officielle; mais

(1) *Summa theol.*, I, q. 104, art. 4.

(2) Voir notre opuscule : *La réalité des apparitions démoniaques*, publié chez Téqui.

(3) Simon le Magicien tente de surprendre saint Pierre: le mage Elimas veut tenir tête à saint Paul. Tous deux sont confondus. (*Act.*, VIII, XIII.)

Le culte sacrilège des démons continua à s'exercer en secret. Depuis longtemps déjà il s'était concentré dans la *gnose*, on doctrine secrète comportant certaines opérations magiques, dont la connaissance était réservée à des initiés. C'est là ce *mystère d'iniquité*, dont saint Paul voyait s'étendre les trames obscures. (II *Thes.*, II, 7.) Il n'entre pas dans notre sujet de montrer comment cette gnose, contenant l'essence du paganisme, s'infiltra sous divers noms le long des âges, parallèlement au développement du royaume de Dieu. Il nous suffira d'établir que le mystère d'iniquité, après avoir cheminé sous terre, fera irruption au grand jour sur la fin des temps. Ce déchainement du mal amènera, pour l'Église de Jésus-Christ, une formidable crise dont le paroxysme sera le règne de l'Antéchrist.

Un chrétien ne saurait révoquer en doute la future éclosion de cette crise, dénoncée par des textes d'une irrécusable clarté. « Il surgira, dit Notre-Seigneur, de faux Christs et de faux prophètes, qui feront de grands signes et des prodiges, en sorte que les élus eux-mêmes, s'il est possible, seront induits en erreur. » (*Matth.*, XIV, 24.) Saint Paul à son tour nous déclare, en parlant de l'Antéchrist, « que sa venue s'effectuera par l'opération de Satan, dans un éclat de toute sorte de signes et de prodiges menteurs, et en toute séduction d'iniquité pour ceux qui périssent ». (II *Thes.*, II, 8.)

Voilà en quels termes le merveilleux démoniaque nous est dépeint comme devant éclater à la fin des temps. Saint Paul appelle les prodiges, qui seront opérés par l'Antéchrist, des prodiges *menteurs*. Seraient-ils donc une pure illusion sans réalité? Ce n'est pas là, certainement, le sens de l'expression apostolique. Ces prodiges auront une incontestable réalité, ils dépasseront manifestement le pouvoir de l'homme; mais ils seront menteurs à un double titre, parce qu'ils appuieront des enseignements de mensonge, parce qu'ils viseront vainement à contrefaire les miracles divins : par suite un œil exercé reconnaîtra en eux un élément d'illusion et de satanique fourberie. Saint Thomas enseigne expressément que les démons, impuissants à faire de vrais miracles, peuvent néanmoins opérer des phénomènes « qui dépassent les facultés et la

compréhension des hommes », et que ces phénomènes sont « des réalités vraies, *veræ res* (1) ».

N'hésitons donc pas à admettre un merveilleux démoniaque réel, non fictif. Assurément il est puéril de voir le diable de prime abord en tout phénomène qui nous surprend et nous éblouit. Il y a lieu de suspendre son jugement en présence de certains faits déconcertants, qui tiennent par un côté au domaine physique ou physiologique. Mais, s'il y a un écueil à tout classer sous la note démoniaque, il y en a un autre à écarter à tout prix, sauf à forger d'in vraisemblables hypothèses, l'intervention de l'esprit mauvais.

Cette intervention dans l'ordre des choses humaines, est de tous les temps et de tous les lieux, parce que la téméraire curiosité de l'homme est toujours et partout la même. C'est elle qui lie partie avec le démon, soit, ce qui est plus rare, par un appel direct à son ingérence, soit, ce qui est plus fréquent, par la pratique de *vaines observances*. Il suffit, on l'oublie trop, de demander avec une intention superstitieuse, à une cause naturelle ce qu'elle ne comporte pas, pour que le démon se glisse par cette porte qui lui est imprudemment ouverte, et produise des effets troublants, dont le contre-coup se fait sentir à l'âme de l'expérimentateur.

Remarquons-le d'ailleurs, l'intervention démoniaque n'exclut pas toute supercherie chez les personnes adonnées à des pratiques répréhensibles. Là où cette intervention vient à leur manquer, et elle manque parfois capricieusement, elles sont tentées d'y suppléer par l'imposture et l'équivoque; et elles succombent presque fatalement à la tentation. C'est ainsi que les magiciens du paganisme étaient plus ou moins des jongleurs; que les oracles des faux dieux présentaient un mélange de conjectures audacieuses et d'impudents mensonges. Dans le merveilleux démoniaque, il y a toujours une part à faire soit aux duperies de l'esprit mauvais, soit aux supercheries de ses instruments. Mais, cette part faite, il reste bien des phénomènes, dont on ne saurait nier la réalité, et qui dépassent la portée de l'homme et des agents matériels.

(1) *Summa theol.*, 1<sup>re</sup> q., 104, art. 4.

## III

Ces quelques notions, que nous espérons plus tard mettre en pleine lumière, déterminent le sens général de notre travail. Son objet direct est le merveilleux divin. L'étudiant en lui-même, et dans ses principales manifestations, nous le montrons qui se dégage, avec des traits irrécusables, avec une transcendante majesté, avec une souveraine puissance opératrice, de cet amas de faits incohérents et confus qui résultent de l'action démoniaque plus ou moins mêlée à l'action humaine. Mis en regards des phénomènes vraiment divins, le merveilleux démoniaque ne peut soutenir la comparaison; il se classe comme de lui-même par voie de contraste, et ses caractères sont faciles à tracer. Le discernement est plus délicat, où il confine aux agissements humains : là, bien souvent, il faut s'arrêter à des probabilités, à des conjectures; mais, en ces cas douteux, le divin est hors de cause, il n'est question que de la compénétration plus ou moins accentuée du diabolique et du naturel.

Notre travail débute par des considérations générales sur la mystique. Elle est le terrain spécial, sur lequel germe et s'épanouit le merveilleux. L'état mystique emporte une prise de possession sensible de l'âme humaine par Dieu, qui y manifeste sa présence et y fait éclater de surprenants phénomènes. Cette vue de l'état mystique nous amène à considérer et à analyser d'autres états, dans lesquels l'âme se prête à être comme investie par les puissances mauvaises, par exemple dans l'occultisme et le spiritisme, ou bien se laisse capter par une volonté étrangère, ce qui se voit dans le magnétisme et l'hypnotisme. Ce sont là des questions actuelles, palpitantes, dont l'âme est le sujet, qui s'agitent dans la sphère du merveilleux ou tout au moins qui y confinent, qui demandent à être traitées dans leurs grandes lignes, avant toute analyse spéciale des phénomènes.

Ces phénomènes, nous les étudions logiquement, par groupes distincts, en allant des plus intérieurs aux plus extérieurs.

1<sup>er</sup> Groupe : les phénomènes proprement intellectuels, les révélations d'abord, puis les prophéties ;

2<sup>e</sup> Groupe : les phénomènes qu'on peut appeler affectifs, tels que l'extase et différentes opérations divines qui s'y rattachent ;

3<sup>e</sup> Groupe : les phénomènes partiellement extérieurs, comme les apparitions, qui se présentent soit à l'intelligence, ce qui est rare, soit, ce qui est plus fréquent, à l'imagination, soit aux sens corporels ;

4<sup>e</sup> Groupe : les phénomènes, tout extérieurs et entièrement vérifiables, comme les miracles.

Notre méthode est invariablement de prendre le phénomène divin, d'en déterminer la nature et les caractères : c'est lui qui nous fournit une pierre de touche pour discerner le phénomène démoniaque ou purement humain :

Dom Bernard MARÉCHAUX.



## SENSIBILITÉ A LA LUMIÈRE NOIRE

---

Je vous envoie une relation reçue d'un correspondant du collège des Lazaristes à Beyrouth. Le fait me semble non seulement digne d'intérêt, mais nouveau.

Voici la partie de cette relation relative à un cas de sourcier :

« Nous avons actuellement, aux environs d'Antonia, un cas très singulier. Le Kesroan, la province du Liban où se trouve Antonia, est excessivement pauvre en eau, et le grand objectif de quiconque a une propriété, c'est d'en trouver un filet, si mince soit-il. De là, de tous côtés, des sources artificielles d'un genre vraiment local. Plusieurs Européens, entre autres deux abbés, ont parcouru le pays, désignant des endroits où l'on pouvait faire des travaux. Actuellement, il se trouve dans un village, à deux heures d'ici, une jeune fille de quatorze ans qui a la faculté de *voir* l'eau sous terre, même à une très grande profondeur; elle indique la profondeur à laquelle il faut atteindre, et la quantité d'eau que l'on trouvera, surtout quand cette eau est courante.

« Cette jeune fille est venue au collège; nous avons essayé tous les moyens de la tromper, mais sans résultat. Voici comment elle procède :

« Il faut qu'il y ait du soleil et même que le soleil donne sur l'endroit où l'on veut faire les recherches. Elle commence par se couvrir la tête d'un voile noir ordinaire et regarde dans la direction du soleil, puis à terre. Au bout de quelques instants, elle vous dit s'il y a de l'eau, l'endroit précis où elle se trouve, s'il y en a peu ou beaucoup.

« Voici différentes expériences qui ont été faites : le dessus du réfectoire du collège peut avoir de 50 à 60 mètres de longueur; il est couvert d'une terrasse de même longueur et très

épaisse. On avait placé dans le réfectoire, à différents endroits, des cuvettes d'eau. La jeune fille a dit juste le nombre des récipients et désigné les endroits où ils se trouvaient. Elle a été ensuite menée sur les canalisations des eaux du collège. Les conduites ne sont pas apparentes, seul le Frère qui les a placées les connaît. La jeune fille les a parfaitement indiquées, ainsi que leur direction. Amenée à son insu sur une citerne, elle nous a indiqué la quantité d'eau qui s'y trouvait. Chose curieuse, le verre et les métaux sont opaques pour elles, tandis que la roche, la terre lui paraissent aussi limpides que du cristal.

« Nous lui avons demandé depuis quand elle jouissait ainsi de cette faculté; elle nous a répondu que c'était depuis trois ans, mais qu'elle n'avait pas osé en parler de peur de passer pour sorcière. J'attends le résultat d'une entreprise commencée sur ses indications dans son village, Ayeltoun. Elle a prétendu qu'à 50 mètres de profondeur on trouverait un fleuve. C'est possible. Le fleuve du Chiën (Lycus), qui sort d'une caverne à trois quarts d'heure d'ici, d'après les explorateurs, doit suivre cette direction. »

(*Cosmos.*)

S. B. G.,

*professeur de sciences.*



## QUELQUES RÉFLEXIONS

### AU SUJET DU GRAND MONARQUE

---

Dans la *Revue de l'Invisible* du mois de Janvier, M. de Loubens terminait son article sur la prophétie d'Holzhauser par ces mots qui, selon nous, caractérisent absolument celles inspirées par l'Esprit-Saint : « Ces témoignages mystérieux, leurs sacrées de l'au-delà, annoncent le Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. »

Aussi nous semble-t-il téméraire de vouloir les expliquer en ce qui concerne les événements futurs. Le voile mystique qui les enveloppe n'est pas présenté comme un problème à résoudre. Ces « leurs sacrées » sont données aux peuples comme un avertissement, une exhortation à la réforme des mœurs. Quand l'événement accompli en dissipe l'obscurité, c'est pour nous un enseignement suprême, montrant aux incroyants, dans les grandes vicissitudes de l'humanité, les prévisions éternelles de Dieu.

L'Apocalypse est la plus authentique, la plus complète, le plus sûrement inspirée des prophéties datant de l'ère catholique. Celles qui nous sont données de temps à autre, en semblent un pâle reflet, destiné à nous réveiller de notre assoupissement. Trop souvent aussi, dans nos temps modernes, en apparaissent de coupables contrefaçons, dont les auteurs ne sont pas toujours des faussaires se jouant de la crédulité publique ; ce sont parfois de pauvres êtres s'abusant eux-mêmes les premiers, prenant pour des révélations divines les illusions de leurs sens, les fantômes de leur imagination, ou les prodiges déconcertants d'une science encore imparfaitement connue de leur orgueilleuse crédulité.



Les magnifiques découvertes scientifiques accumulées dans le dix-neuvième siècle, et surtout dans sa dernière moitié, étaient bien faites pour exciter ces vertiges de l'orgueil. Au lieu d'augmenter leur reconnaissance et leur amour pour « Celui qui a donné une telle puissance aux hommes », cela a déchainé leur ingratitude. Dès le commencement, Dieu avait assujéti la terre à la race d'Adam. Elle devait par son labeur conquérir son domaine. Aujourd'hui qu'elle arrive à décupler sa puissance en y soumettant des forces longtemps insoupçonnées, elle nie le Créateur et du haut de son intelligence finie, prétend abolir l'Intelligence infinie dont elle émane, détruire toute religion, toute idée de Dieu et les remplacer par le culte de la matière, celui de la bête humaine et du veau d'or.

Aussi ce qui dans l'Apocalypse concerne le cinquième sceau et est développé dans le treizième chapitre, s'applique d'une façon saisissante au temps présent dans ses grandes lignes, embrassant l'universalité des peuples. C'est pour tous que saint Jean écrivait et qu'il a dit, comme le rappelle fort justement M. Lainé : « Heureux celui qui *lit* et qui *écoute* les paroles de cette prophétie, qui *garde* les choses qui y sont écrites. »

Mais s'il est bon de les méditer, il n'est nullement question de les interpréter. C'est là que commence le danger. On particularise, on rapetisse, on applique à un seul pays ce qui a été prédit pour tous, et on y découvre, de très bonne foi, un sens restreint plus ou moins forcé.

Ainsi en est-il de ce *grand monarque* sur lequel on a fait jusqu'ici tant de suppositions diverses.

« Il viendra sur les nuées » comme Notre-Seigneur au dernier jour. « Ou sur un cheval blanc », mais toujours dans le ciel. C'est bien d'un souverain temporel qu'il s'agit, puisqu'il est question de royaume et de couronne, comme les juifs interprétaient en leur temps le royaume du Christ. De ces blancheurs des nuées et du cheval, du lin blanc dont sont vêtus ceux qui combattent pour lui, montés sur des chevaux blancs, M. Lainé, s'inspirant plus en cela des prophéties secondaires et modernes que de l'Apocalypse, conclut,

un peu arbitrairement il nous semble, qu'il s'agit du retour des lis, du drapeau blanc et des Bourbons; bien plus, de la descendance de Louis XVI!

Cependant les lis, les vêtements blancs sont dans tout l'Évangile, l'emblème de la pureté, et non l'apanage exclusif d'une race, bien qu'il lui ait été parfaitement loisible de choisir le blanc pour son drapeau et de faire figurer les lis dans ses armoiries.

« C'est le fidèle et le véritable », dit le texte sacré. En nous abstenant des sous-entendus, et prenant les mots dans leur sens littéral, *fidèle* signifie que le grand monarque n'aura jamais eu d'autre foi que la foi catholique; *véritable*, que la vérité de l'Évangile sortira seule de sa bouche et qu'il n'aura jamais propagé l'erreur, le mensonge ou l'hérésie.

Le sang dont est teinte sa robe n'est-il pas bientôt plutôt : « celui répandu pour le salut du monde » que le sang de l'infortuné Louis XVI? « Il porte un nom que personne ne connaît; il a vécu ignoré du monde. » Or tous ceux qui, à tort ou à raison, ont prétendu être Louis XVII ou sa descendance, ont toujours été connus, en France et ailleurs, sous un nom quelconque, et ont toujours réclamé hautement l'état civil du fils de Louis XVI, ce qui suffirait pour les mettre hors de cause.

M<sup>lle</sup> Couesdon et son ange Gabriel, qu'on nous pardonnera de citer ici, serraient de plus près le texte, en annonçant leur grand monarque comme vivant inconnu dans les régions septentrionales et devant apparaître subitement au moment fixé dans les décrets éternels.

Nous n'avons certainement pas la prétention d'expliquer les mystérieuses révélations des prophéties. Les observations que nous présentons sur une interprétation qui nous paraît erronée, tout en émanant, croyons-nous, d'une personne infiniment plus compétente que nous en ces matières, nous en montrent assez le danger. Nous n'avons voulu qu'attirer sur des vues trop particulières l'attention des lecteurs de la Revue.

E. LE NORMANT DES VARANNES.

## LES ANGES DANS L'UNIVERS

---

### XI. — Les facultés et les puissances de l'homme reproduites dans l'ange.

« Les extrêmes se touchent. »

Nous venons d'étudier la vie intellectuelle de l'ange. L'ange n'a point de corps. L'essence angélique est sa spiritualité, base de son opération, de sa nature d'ange. A l'inverse des corps, mais aussi bien qu'eux impénétrable, l'esprit pur est absolument simple et entièrement dégagé de toute alliance matérielle ou corporalité quelconque. Exempts dès lors des lois qui régissent notre monde les anges échappent au temps comme à l'espace. Leur présence parmi nous s'effectue sans rien déranger parce qu'ils pénètrent la matière. Ils sont présents par un même acte à tous les corps que peut atteindre leur force en vertu de cet acte ; circonstance que complète la rapidité de leurs mouvements. Les anges se meuvent et sont présents au ciel de la même manière que sur la terre, bien que là, pas autrement qu'ici ; deux anges ne puissent ni se traverser, ni être présents l'un dans l'autre ! Enfin innascibles comme immortels ces esprits célestes sont chacun d'une espèce à part, constituant des formes pures.

On le sent, plusieurs de ces données demandent à être approfondies. C'est ce qu'il reste à faire.

Il importe, en premier lieu, de bien connaître *l'acte angélique*, acte dans lequel consiste la puissance et la force des anges : leur aptitude à régner dans l'univers, à gérer les œuvres du Tout-Puissant, à guider les créatures dans les voies de la divine Providence, à les mener vers Dieu qui, Auteur de toutes choses, en est aussi la fin suprême.

Ici encore nous aurons recours à la nature humaine comme terme de la comparaison explicative, et nous ne trouverons pas inconvenant pour une question aussi digne de nous appuyer un peu sur la nature des animaux qui ont place dans notre vie quotidienne ; nous souvenant qu'un saint François de Sales a bien dit que les anges sont préposés aux hommes comme ceux-ci le sont aux bêtes. — Certes il avait raison l'aimable saint, pour qui l'âme est philothée, lui qui était si habile dans son talent de mettre les choses en parallèle, pour rendre plausibles les unes au moyen des autres et faire rimer les ouvrages du bon Dieu avec tant de gracieuse dilection. C'est que, voyez-vous, le temple de la création a des gradins menant au Saint des Saints où réside le Créateur ; et ces gradins ne sont autres que les règnes de la nature et de la surnature. — Eh bien ! s'il est vrai que les plantes contiennent en leur sève et leurs tissus des substances minérales et que certains insectes et reptiles empruntent la teinte des végétaux qui leur fournissent le bien-être de la vie, l'homme à son tour est, dans ses habitudes le type de bien des animaux. — Pourquoi alors les anges n'auraient-ils pas en eux ce qu'a l'esprit humain !

En nous appuyant, par manière de distinction, sur la vitalité des bêtes, essayons donc, à l'aide des facultés de l'homme, de nous rendre compte de celles de l'ange, sans oublier toutefois que les anges se présentent désormais à nous comme des êtres glorifiés, jouissant de la vision intuitive et de tout ce que le souverain Bien offre à leur contemplation. Ils ne se sont jamais trouvé comme l'animal à l'état de nature. Ils ont dépassé l'état de grâce que l'homme risque à chaque instant de perdre ; et outre que notre nature est de beaucoup inférieure à la leur, nous n'apercevons ici-bas dans des créatures imparfaitement connues qu'un faible reflet des choses divines ; tandis qu'eux ils voient toutes choses en Dieu connu aussi parfaitement que possible !

\*  
\* \*

Une faculté est une puissance, un des côtés de la puissance d'agir.

Quiconque possède le sens de la vue qui est la perception des objets au moyen de l'œil, a la faculté de voir : un aveugle n'a pas la faculté de voir.

Il importe de noter, — pour ne pas changer d'exemple, — que ce n'est ni l'organe, ni le sens de la vue, mais que c'est l'homme qui voit. Dès lors comme l'homme n'est premièrement homme que par son âme qui est la forme du corps et par conséquent aussi celle de l'œil, ce n'est pas tant le sens corporel que l'âme elle-même qui perçoit les objets par la vue. Cependant la faculté de voir et toutes les autres facultés qui concourent avec celle-ci à nos fonctions de relation proprement dites, telles que les partagent avec nous les animaux, peuvent être appelées *facultés corporelles* pour les distinguer d'autres facultés dont il va être question et qui sont à proprement parler les *facultés de l'âme*, facultés que l'homme seul partage avec les anges.

Ce n'est pas tant le sens corporel, disons-nous, que la forme du corps qui perçoit les objets par la vue. Il s'ensuit que la vue sera autre chez l'animal, autre chez l'homme dont l'âme est infiniment plus parfaite et autre chez l'ange qui est une forme pure. Affaire de gradation. — Votre miroir *reçoit* l'image des objets sans aucune sensation ! Votre cheval les *regarde* instinctivement et se cabrera pour un soliveau. Vous, vous les *considérez* en les raisonnant ; aussi produisent-ils en vous des sentiments adéquats à leur valeur. Votre ange gardien les *saisit* directement par l'esprit. On ne peut pas dire qu'il les voit ou les regarde, mais plutôt qu'il les pénètre immédiatement et les connaît d'une science certaine et parfaite.

L'homme possède éminemment les facultés de l'animal : l'ange possède éminemment les facultés de l'homme.

L'homme, eu égard aux facultés comme aux autres circonstances de l'être, occupe le milieu entre la brute et l'esprit céleste, mais approche beaucoup plus de l'ange que l'animal n'approche de lui. Jugez-en.

Les animaux ont comme nous des *sens corporels*, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le tact, qui aboutissent au sens commun du cerveau, d'où ils sont transmis à tout le corps par le

système nerveux. Les sens mettent ainsi l'animal en relation avec des choses au milieu desquelles il existe et surtout avec l'homme qui est le but de son existence.

Tandis que dans l'homme ces mêmes sens, humbles serviteurs de l'âme, ont pour mission de représenter aux puissances de l'âme, les objets des actes que l'homme posera pour la gloire de Dieu, les sens de l'animal se bornent à le faire se mouvoir dans l'intérêt de l'homme.

L'ange se passe des sens. Il voit, entend, sent, goûte et touche directement par l'esprit.

*L'imagination* est le laboratoire des images communiquées par les sens. *La mémoire* est la clef de ce laboratoire. — Ni ce laboratoire ni cette clef ne sont du domaine de la raison ; la preuve, c'est que les fous et les rêveurs nocturnes conservent l'une et l'autre ; ils s'en servent mal, voilà tout. Il est donc clair que ces deux puissances peuvent aussi bien appartenir aux animaux qu'à l'homme. Or comme elles ne peuvent se produire dans la matière qui n'a point de puissance, et qu'elles ne se produisent pas dans la raison, dans l'âme qui est immatérielle, on peut croire qu'elles sont produites, par une sorte de correspondance virtuelle qu'établirait l'opération qui unit la substance formatrice à la substance corporelle. Laquelle correspondance serait d'autant plus imparfaite que la substance formatrice est plus inhérente à la substance corporelle, et dès lors plus confondue avec elle. Ce qui expliquerait pourquoi les animaux inférieurs n'ont point d'imagination et pourquoi les plus rudimentaires n'ont pas même de mémoire.

Si cette hypothèse est valable, les anges ne possèdent ni l'imagination, ni la mémoire, pas même au degré supérieur dont l'homme est privilégié, parce qu'ils sont des formes pures. Au reste les anges n'ont besoin ni de l'une ni de l'autre. L'imagination leur est inutile attendu qu'ils perçoivent en Dieu les images de toutes choses possibles, images qui s'offrent à eux comme d'elles-mêmes constamment. Ils n'ont besoin d'aucune mémoire. D'aucune, disons-nous ; car il y en a deux sortes : celle des images que nous partageons avec les animaux supérieurs ; celle des idées fournies par l'intelligence et que les animaux ne partagent pas avec nous. Nous expli-

querons ailleurs comme quoi les idées des anges leur sont innées, contrairement à celles de l'homme qui lui sont communiquées. Les anges n'ont pas à se souvenir de leurs idées parce qu'ils ne sauraient les oublier. Ils ne sauraient rien oublier parce qu'ils voient la divine Essence en qui rien n'est passé, en qui tout est présent.

La *conscience* est une autre puissance que la mémoire et relève exclusivement de l'intelligence. Les animaux n'ont point de conscience. Ils n'ont besoin ni de la conscience *psychologique* grâce à laquelle nous nous rendons compte de notre existence sous tous ses rapports, et qui chez eux est à peu près compensée par l'instinct de conservation. Ils n'auraient que faire de la conscience *morale* qui est comme un juge siégeant au milieu de nous pour épier nos actions et déclarer bons ou mauvais nos actes humains : L'animal ne pratique ni le bien ni le mal ; ses opérations sont moralement indifférentes, il ne produit point d'acte.

En nous le juge de la conscience peut se tromper. Dans les anges il applaudit à tous leurs actes et ne se trompe jamais. Quant à cette autre conscience qui pour nous est psychologique et pour eux angélique, elle parvient dans ces esprits glorieux à sa plus haute perfection.

L'*intelligence* et la *volonté* sont exclusives à l'ange et à l'homme. L'homme est intelligent ; les anges sont des intelligences.

L'intelligence qui en l'homme saisit la vérité et recherche l'infini est remplacée pour les animaux par l'*instinct* qui les rive à une certaine routine plus ou moins large et proportionnée aux aptitudes de leur nature terre à terre.

La *volonté*, si nous considérons qu'elle n'est autre chose qu'un *appétit* et que l'appétit, au sens philosophique, est la *tendance des êtres à atteindre le but de leur existence*, nous admettrons que cet appétit dans la brute se réduise à la satisfaction des sens et puisse être appelé l'appétit *sensitif*. Tandis que dans les êtres raisonnables cette admirable faculté proportionnée à leur intelligence, n'a pas usurpé le nom d'appétit *intellectuel*, angélique ou humain : C'est la volonté ; c'est le désir du bonheur ; c'est l'amour du bien.



Quand un même principe, au cours de nos études, s'offre toujours à nous comme une source inépuisable de lumières, nous pouvons avouer, à coup sûr, que ce principe ne peut être que la base de tout ce qui nous intéresse. Ce principe le voici de nouveau :

*Dieu a créé l'esprit à sa ressemblance et l'esprit dans l'homme est la forme du corps.*

Dans le corps humain se trouve donc par communication et dans l'âme humaine par origine ce qui est en Dieu par essence.

Or en Dieu il y a trois personnes divines réellement distinctes, mais consubstantielles, et reliées en elles par leurs opérations connaturelles. En Dieu il y a des attributs virtuellement distincts les uns des autres et de l'essence divine, non réellement; c'est-à-dire que ces attributs ne se distinguent entre eux et de la divine essence que par leur vertu agissante du moins d'après notre manière de raisonner!

Eh bien, l'homme est orné de qualités comparables aux divins attributs, mais réellement distinctes, et l'acte humain imite le mystère de la sainte Trinité.

Partons du corps qui met l'âme en rapport avec le monde et la Révélation. Nous reviendrons au corps opérant sous l'impulsion de l'âme en raison des choses qu'il lui aura communiquées.

Tout aboutit aux facultés de l'âme et en retour tout en dérive. Or les facultés de l'âme sont l'intelligence qui reçoit et la volonté qui donne : l'intelligence recueille les images et les idées des choses. La volonté réalise les pensées issues des idées et des images. L'intelligence reçoit et contemple la vérité. La volonté procure le bien qu'elle recherche.

L'acte humain s'en suit; et cet acte humain est un mystère conforme au grand mystère de l'éternelle activité de Dieu.

Pour nous rendre compte de l'activité spirituelle et de ses ressorts intellectuels descendons au fond de notre être et voyons ce qui s'y passe. — Se présente à notre mémoire ce



que nous avons vu, entendu, ce qui, aussi loin que notre souvenir se porte, a été de nature à affecter nos sens de quelque manière. Nous revoyons comme dans un mirage fidèle les beautés de la nature qu'agrémentent un concert de vérités perçues jadis; échos immatériels du présent et d'autant plus sublimes, se joignant au festin de repas intellectuels que notre goût intérieur savoure encore. Oui, immatériels ces décors, ce spectacle, cette scène; car en effet ce sont, mieux que les choses elles-mêmes aperçues au dehors, leurs images natives et leurs idées quasi telles qu'elles furent de toute éternité dans la divine raison; avec cette différence que Dieu les eut avant les choses et que nous les avons d'après les choses. — Ces *images*, ce sont les aspects des êtres, et notre imagination en compose aisément d'autres êtres non existants, mais possibles; des êtres idéals tels que Dieu en conçoit sans pourtant les créer. Ces *idées*, ce sont les êtres surpris en leur nature, compris comme nous pouvons les comprendre; et notre âme se met à opérer pour produire, elle aussi : Et c'est là le mystère que voici :

Les images et les idées sont saisies par *l'intellect* (1), œil de l'âme, et livrées à l'intelligence, vue de l'âme. Relation qui suppose évidemment une filiation puisque la vue est toujours engendrée par l'œil. L'intellect engendre l'intelligence. L'intellect est donc le père de l'intelligence qui est sa fille. — Or en possession du bien de l'intellect, l'intelligence les raisonne; imitatrice de la divine Sagesse elle se les parle; elle les exprime en pensées, ces biens, ce trésors d'idées : C'est la parole de l'âme; c'est le verbe par qui tout sera fait. — L'intelligence ne fera rien d'elle-même; mais c'est par elle que tout sera fait comme tout a été fait par le Verbe : *Per ipsum omnia facta sunt mandavit et creata sunt.*

Cette radieuse intelligence, lumière de lumière, *lumen de lumine* née des clartés de l'intellect par une opération qui est ainsi l'initiale de la vie spirituelle dont l'achèvement est l'amour. L'amour ou la volonté, cette autre faculté procède

(1) Dans l'intelligence on est forcé de distinguer deux choses : l'intellect *agent* et l'intellect *possible* qui sont la même faculté considérée sous un double point de vue explicatif. Nous appellerons le premier simplement intellect et le second sera désigné par l'intelligence proprement dite.

donc de l'intellect et de l'intelligence à la fois. La volonté procède de l'intellect en raison des idées aimables qu'il procure ; et elle procède de l'intelligence par le mouvement affectueux de celle-ci changeant les idées en une pensée sans cesse renaissante qui demande réalisation sous mille formes diverses. Sans les pensées de l'intelligence, les idées de l'intellect ne seraient pas aimables : elles ne seraient que des fantômes qui se réduisent à rien. En retour, sans les idées de l'intellect, les pensées de l'intelligence seraient impossibles, et ce qui est impossible n'est point aimable, parce que cela ne peut être désiré. Si donc l'intellect et l'intelligence ne s'unissaient pour offrir à la volonté quelque chose d'aimable, la volonté n'aurait rien à aimer et ne saurait aimer ; et alors ce ne serait pas la volonté ; car la volonté est l'amour du bien.

Or de même que dans les choses divines rien ne se fait sans la coopération de l'Esprit d'amour — *et spiritus Dei ferebratur super aquas* — de même dans les actes humains rien ne se produit sans le secours de la volonté. C'est elle qui se repose sur les pensées pour que les actions en éclosent.

Mais l'Esprit qui est amour est aussi l'Esprit de force, et la force de Dieu. Pareillement la volonté est la force de l'âme, et l'âme n'agit que par elle. Aussi mes actes ne sauraient être humains sans être volontaires : Je veux voir et je regarde ; je veux entendre et j'écoute ; je veux avancer et je marche ; et cela parce que j'aime à voir, à entendre, à avancer et à faire tout ce que je fais volontiers. C'est la volonté qui par amour d'un bien à obtenir pour en jouir, le désire et exécute ce que l'intelligence et l'intellect conçoivent et propose d'agréable.

Et puis l'âme, en animant le mécanisme corporel, embellit la nature humaine, la rapproche de la divine Vérité qui plaît tant à toute intelligence. Aussi l'homme attire-t-il tous les esprits célestes et il est aimé d'eux comme de Dieu. Pendant que le Créateur se réjouit de voir ses propres charmes reproduits dans les traits de sa créature de prédilection, les saints anges qui ont pour mission spéciale de protéger l'homme contre les maux qui le menacent, contemplent à leur tour ce visage si expressif, si éloquent dans ses contours et ses aspects infinis, tantôt riant ou triste jusqu'aux pleurs ; tan-

tôt séduisant, il rayonne la paix, ou menaçant, il fulgure le courroux. Et tour à tour on y lit la joie et les souffrances; car l'âme s'y reflète telle qu'elle est; et si toutes les âmes sont de la même espèce, du moins toutes elles varient en perfection morale autant que les visages du genre humain.

\*  
\* \*

Nous verrons que sous le rapport de l'intelligence, de la volonté, des facultés intellectuelles en un mot, des puissances spirituelles et des opérations de l'esprit les anges sont faits comme l'homme.

Le grand mystère passe des anges dans les archanges et les autres chœurs célestes jusqu'à la hiérarchie voisine de Dieu; exclusivement contemplatrice du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ayant l'éternité pour imiter l'adorable Trinité. Les intelligibles illuminent les intelligences, pour que celles-ci inculquent aux amours de trois ordres les lumières, les ardeurs et les vertus que réclame la prérogative d'être admis aux conseils de la divine Providence.

Alfred VAN MONS.

(*A suivre.*)



## MAGNÉTISME ET HYPNOTISME

*(Suite.)*

Un matin, raconte l'abbé Schneider, M. Bernheim dit à une somnambule qu'il est absent, qu'il n'est pas venu et ne viendra pas de la journée. A son réveil, elle parle et agit sans s'occuper du docteur qui, pour elle, n'existe pas ; il lui parle, lui crie à l'oreille, elle n'entend rien et continue, impassible, à converser avec nous. Il se met en face d'elle, sur son chemin ; elle butte contre lui et ne se rend pas compte de l'obstacle. Sur la tête de cet obstacle on met un chapeau, et elle s'arrête, tout ébahie de voir un chapeau suspendu dans l'air. On lui affirme que M. Bernheim est là : « Vous vous moquez de moi, je pense, dit-elle ; d'ailleurs c'est aujourd'hui dimanche, il ne viendra pas. » Le docteur, brusquement, lui pousse une épingle vers les yeux ; elle ne fait pas un mouvement de paupières ; il lui enfonce l'épingle dans les narines, elle saigne et s'essuie indifféremment, et ne voit rien de ce que fait le médecin qui commence à retirer l'épingle. Un autre veut achever de l'extraire, alors elle pousse un cri, porte la main au siège de la douleur et s'écrie : « Oh ! monsieur, vous me faites mal. » Chose étonnante, par des interrogations ou insinuations indirectes, M. Bernheim, en parlant de lui à la troisième personne, obtient réponse et obéissance.

Il est plus facile encore de se rendre compte et raison des hallucinations chez les hypnotisés que chez les autres personnes. Chez ces dernières, sans doute, il faut pour cela prédispositions et circonstances opportunes. Chez les hypnotisés aussi, car beaucoup ne peuvent pas être hallucinés ; mais chez tous ceux qui peuvent être amenés au somnambulisme, il y a assoupissement des facultés maîtresses et prédominance

complète de l'imagination avec assujettissement complet aussi à l'hypnotiseur, qui peut tout sur le sujet et compte seul pour quelque chose ; alors l'imagination presque toute-puissante représente les choses absolument comme il les dit, et si l'hallucination continue encore après le réveil, on peut dire que le réveil n'est vraiment pas complet, le sujet est encore sous le charme, et quand le réveil devient réellement complet, l'hallucination disparaît, ordinairement peu à peu, parce qu'alors le sujet reprend peu à peu pleine possession de lui-même.

X. *Suggestions*. — Pour mieux les distinguer des hallucinations, nous entendons parler ici seulement de celles qui réclament de la part du sujet une action quelconque. Nous en avons distingué de trois sortes, mais celles qui ont lieu pendant l'épreuve même de l'hypnotisation peuvent se confondre avec l'assujettissement complet à l'hypnotiseur dont nous avons parlé à l'art. III, inutile d'y revenir. Il nous reste donc à parler des suggestions *immédiates* et des suggestions à *échéance*.

Assurément, il faut avouer qu'ici les fraudes doivent être très nombreuses : les sujets sont souvent des mystificateurs, et les savants assez souvent des dupes. Les premiers en effet se passent plus ou moins la fantaisie de flatter la manie hypnotique des savants, et de s'amuser à leurs dépens, en feignant de dormir quand ils ne dorment pas, ou bien pour se rendre agréables à leurs yeux, ou bien pour en tirer quelque avantage. Ce que ces savants eux-mêmes nous affirment des dispositions des hystériques, leurs clientes les plus ordinaires, à la dissimulation et au mensonge, justifierait au besoin cette persuasion. Mgr Méric fut témoin plusieurs fois des tours joués par ces malades à leur médecin. « Et, dit Mgr Méric, on est bien tenté de croire à la supercherie, surtout quand il s'agit de réaliser des suggestions à plusieurs jours ou à plusieurs mois d'intervalle ; il est certes permis, dans ce dernier cas, de se demander si le sujet était réellement endormi et si, après le départ de l'hypnotiseur, il n'a pas eu la pensée très sage de prendre note du jour et de l'heure où il

devait obéir à l'ordre reçu. » Cependant il n'est pas possible non plus de ne pas tenir compte des réflexions si pondérées de M. Bernheim : « Ce n'est pas à la légère, d'après une observation positive ou négative, qu'il faut prononcer un jugement. Je me rends cette justice que j'ai observé froidement, sans parti pris, sans enthousiasme. Mais quand après plusieurs centaines d'observations recueillies dans toutes les classes de la société, à l'hôpital, en ville, j'ai vu les phénomènes se produire constants, affectant un mode uniforme; quand je sais d'autre part que des hommes comme Charcot, Azam, Dumontpallier, Ch. Richet, Heidenhain, Berger, etc., ont observé des faits identiques ou analogues à ceux que j'ai observés, faut-il donc admettre que tous nos sujets se soient donné le mot pour nous mystifier, et que nous nous soyons laissé tromper tous par tous? Non seulement ce n'est pas vraisemblable, ce n'est même pas possible. » Donc, il y a eu mystification assez souvent, mais un certain nombre de faits doivent être véritables. Citons-en quelques-uns.

1° *Suggestions immédiates.* — « L'expérimentateur, écrit Mgr Méric, s'adresse devant nous à Rosa, la grande hypnotique de la Salpêtrière; elle est en somnambulisme, et il lui dit à haute voix : « Rosa, tu voleras les gants qui sont dans la poche de ce monsieur, tu les vois bien, ces gants? — Oh! par exemple, non, jamais je ne ferai cela! je ne suis pas une voleuse, vous le savez bien. (Remarquons qu'il y a souvent lutte de la conscience, quand la chose commandée semble contraire à l'honnêteté.) — Mais ils sont à moi, ces gants, il me les a pris. — Comment, ils sont à vous! Eh bien! s'ils sont à vous, vous pouvez les réclamer. — Mais non, je ne peux pas. — Vous pouvez bien les réclamer et mettre ce monsieur à la porte, on ne garde pas chez soi un voleur. — Je te dis que je le veux, tu les prendras, et tu me les apporteras. » Rosa frappe du pied, s'impatiente, mais pour empêcher la délibération et la résistance, l'expérimentateur la réveille brusquement. D'un air ennuyé elle va vers un meuble, en tire un album de photographies, puis, s'approchant du témoin désigné, elle lui dit en grimaçant un sourire : — « Voulez-vous

voir des photographies? — Je le veux bien. » Le témoin se penche vers l'album, et Rosa en profite pour s'emparer des gants, qu'elle va remettre au docteur, sans prendre aucune précaution pour n'être pas vue. Elle obéit à un ordre, fait une commission et ne croit plus commettre un vol.

Une autre fois, raconte le même auteur, il lui fallait prendre une épingle d'or, et au moment où elle s'en approchait assez gauchement, je lui dis avec autorité : « Vous avez envie de faire une mauvaise action, de voler cette épingle; c'est très mal de voler; vous pouvez, si vous voulez, résister à la tentation, éloignez-vous. » Elle me regarde d'un air étonné et attristé dans sa confusion : elle regagne sa place et tombe brusquement sur une chaise. « J'ai fait plusieurs fois, ajoute-t-il, dans d'autres circonstances et dans d'autres lieux cette même expérience, et j'ai toujours obtenu le même résultat : un ordre impérieux abolissait la suggestion, et l'hypnotisée résistait à la tentation. »

Voici un fait plus compliqué rapporté encore par Mgr Méric. M. de la Tourette met en somnambulisme Virginie, grande hystérique, facilement hypnotisable; la conversation s'engage : « Quand vous serez réveillée... — Mais je ne dors pas. — Je le sais bien; là n'est pas la question; admettons que vous dormiez, eh bien! quand vous serez réveillée, vous empoisonnerez M. Giraud. — Taisez-vous, si l'on nous entendait... — Il n'y a aucune crainte à avoir, nous sommes parfaitement seuls. (Cette simple affirmation suffit pour qu'elle n'entende et ne voie plus aucune des personnes présentes.) — Mais pourquoi voulez-vous que j'empoisonne M. Giraud? Il ne m'a rien fait; c'est un homme très aimable. — Je veux que vous l'empoisonniez. — Je ne l'empoisonnerai pas. Après tout, je ne suis pas une criminelle. — Cependant vous savez bien que c'est lui qui est cause de votre brouille avec M. Raimbaud, que vous aimiez beaucoup. — Allons donc! — Je vous l'affirme. (Sa volonté faiblit de plus en plus, et elle déclare qu'elle est prête à exécuter l'ordre donné.) — Je n'ai pas de poison, dit-elle... Si je lui donnais un coup de couteau, ou si je lui tirais un coup de pistolet? — Le pistolet fait trop de bruit; voici un verre. (Je feins d'y verser de

la bière et d'y ajouter du poison.) Il s'agit maintenant de le faire absorber à M. Giraud, lorsque vous serez réveillée. En tout cas, quoi qu'il arrive, vous ne vous souviendrez nullement, si l'on vous interroge, que c'est moi qui vous ai engagée à empoisonner M. Giraud, même si on vous interrogeait en vous endormant à nouveau. — Bien Monsieur. » — Il la réveille en lui soufflant sur les yeux, et alors se déroule la scène suivante : Virginie, à peine éveillée, cause pendant quelque temps avec les différentes personnes présentes, puis, allant à M. Giraud, elle lui dit de l'air le plus dégagé : « Il fait tellement chaud que je meurs de soif, vous devez être comme moi, voulez-vous que nous buvions un verre de bière ? — Mais, dit M. Giraud, je vous assure pour moi, que je n'ai pas soif. — Allons donc ! Tout à l'heure on offrait de la bière, car voici un verre qui en est encore rempli ; acceptez-le, je vous prie, de ma main, et faites-moi le plaisir d'en boire. » Et elle saisissait le verre où fictivement le docteur avait versé du poison. — « Merci, mademoiselle, je n'ai pas soif. — Craignez-vous donc que ce verre ne renferme du poison ? Tenez, j'en bois moi-même. » — Elle fait semblant de boire, mais se garde bien d'en avaler une gorgée. M. Giraud, comme vaincu, se met à boire lentement, sans cesser de regarder Virginie, dont la figure a pâli singulièrement ; et, quelques instants après, il ferme les yeux et se laisse rouler sur le plancher. « Ça y est, » dit-elle d'une façon presque imperceptible. On s'empresse auprès de M. Giraud qu'on emporte dans une pièce voisine, puis tous rentrent. Virginie est visiblement émue. « Quel malheur ! disent les assistants. Pauvre garçon, mourir si jeune !... Mais qu'y avait-il donc dans cette bière ? Qu'en pensez-vous, Mademoiselle ? — Moi, rien ! — D'ailleurs, messieurs, disent quelques-uns des assistants, voici bien à propos le juge d'instruction, qui est un de nos amis, nous allons le prier d'élucider cette affaire. » Le prétendu juge interroge plusieurs personnes dont on écrit les dépositions ; puis vient le tour de Virginie : — « Mademoiselle, vous n'êtes assurément pour rien dans cette malheureuse affaire ; mais n'avez-vous aucun soupçon ? Ne croyez-vous pas, par exemple, qu'il y ait eu du poison dans le verre ? — Assurément non, et la



preuve, c'est que j'ai bu moi-même la première et vous voyez que je n'en suis nullement incommodée. » Il fut impossible de lui arracher le moindre aveu ; et lorsqu'on lui demanda si elle soupçonnait quels pouvaient être les auteurs du crime présumé, elle répondit avec la même netteté qu'elle ignorait tout à fait non seulement qu'il y avait eu crime, mais encore quels en étaient les instigateurs, si tant est qu'il en existât. Toutefois elle était très surexcitée ; aussi M. de la Tourette jugea-t-il à propos de l'endormir immédiatement pour lui suggérer que cette scène, dont elle se souvenait parfaitement dans un nouveau somnambulisme, n'avait jamais existé. Cette personne, comme un automate, obéissait simplement à un ordre donné, sans croire peut-être commettre un crime, et sans prendre aucune précaution pour s'assurer le bénéfice de l'impunité.

2<sup>e</sup> *Suggestions à échéance.* — M. de Rochas dit à Benoist : « Vous viendrez pendant trois jours ici, à cinq heures et demie, et quand vous entrerez dans ma chambre, vous croirez être mon fils Henri, et vous ne reviendrez Benoist qu'en sortant de ma chambre. » Le moment venu, Benoist part en effet pour arriver à l'heure dite. On a beau chercher à l'arrêter à son bureau, c'est inutile ; il entre et se conduit absolument comme s'il était le fils de M. de Rochas. Pour lui enlever la suggestion et l'empêcher de revenir une autre fois, on dut l'endormir de nouveau.

« Au mois d'août, écrit le docteur Bernheim, je dis à Simon, ancien sergent que j'avais endormi : « Quel jour êtes-vous libre ? — Le mercredi. — Eh bien ! alors, écoutez-moi : le premier mercredi d'octobre, vous irez chez le docteur Liébeault (il m'avait recommandé ce sujet), et vous trouverez chez lui le président de la République, qui vous remettra une médaille et une pension. — J'irai. — » Je le réveille et ne lui en parle plus ; je le vois plusieurs fois dans l'intervalle ; je détermine chez lui d'autres suggestions et ne lui rappelle jamais la précédente. Le 3 octobre, soixante-trois jours après la suggestion, je reçois du docteur Liébeault la lettre suivante : « Le somnambule Simon vient d'arriver aujourd'hui chez moi à onze

heures moins dix minutes; après avoir salué en entrant M. Franchet qui se trouvait sur son chemin, il s'est dirigé vers la gauche de ma bibliothèque, sans faire attention à personne, et je l'ai vu saluer respectueusement, puis entendu prononcer le mot « Excellence ». Comme il parlait assez bas, je suis allé immédiatement vers lui; en ce moment, il tendait la main droite et répondait : « Merci, Excellence. » Alors je lui ai demandé à qui il parlait : « Mais, m'a-t-il dit, au président de la République. » Je note qu'il n'y avait personne devant lui. Ensuite il s'est tourné encore vers la bibliothèque et a salué profondément. Les témoins de cette scène étrange, quelques instants après son départ, m'ont naturellement questionné sur ce qu'était ce fou. Ma réponse a été qu'il n'était pas fou du tout, mais aussi raisonnable qu'eux et moi, qu'un autre agissait en lui. — J'ajoute qu'ayant revu Simon quelques jours plus tard, il m'affirma que l'idée d'aller chez M. Liébault lui était venue subitement le 3 octobre à dix heures du matin; qu'il ne savait pas du tout les jours précédents qu'il devait y aller, et qu'il n'avait aucune idée de la rencontre qu'il y ferait. Quelque singuliers, quelque inexplicables que soient ces phénomènes de suggestion à longue échéance devant éclore à un moment assigné d'avance, et que le cerveau prépare ou médite à l'insu du sujet, je n'ai pas hésité à les relater; j'aurais hésité en présence d'un fait isolé, mais je les ai reproduits tant et tant de fois sur divers somnambules, que je n'ai pas le moindre doute sur leur réalité. »

3<sup>e</sup> *Explication.* — Les *suggestions immédiates* ne sont pas plus difficiles à expliquer que les hallucinations: elles tiennent à l'assujettissement complet ou presque complet du sujet à l'opérateur, à l'absence du pouvoir conscient qui se rend compte des choses par réflexion et comparaison, et à la prédominance presque exclusive de l'imagination: d'où il suit que le sujet perd momentanément ceux de ses souvenirs qui ne se rapportent point à la personnalité ou chose évoquée, et que ceux-ci régnant alors seuls en maîtres dans son cerveau prennent une intensité exceptionnelle; et quand l'action se fait immédiatement après le réveil, ainsi que nous l'avons dit

pour l'hallucination, le réveil des idées conscientes n'est pas encore fait, le sujet est encore sous le charme, mais un ordre impérieux peut amener le réveil complet et rompre le charme, et alors il n'y a plus qu'une sorte d'impulsion à laquelle il est facile de résister. — Remarquons cependant que le sujet n'agit jamais que par ses propres connaissances : un campagnard vous dépeindra très bien ce qu'il a vu à la campagne, mais restera à peu près muet si on veut lui faire faire un personnage historique ; ce sera tout le contraire pour un collégien. Ainsi M. de Rochas persuade à Benoist qu'il est président de la République, colonel, jeune fille ; dans ses paroles, ses gestes, son écriture, il en joue les rôles avec pleine conviction et aussi bien qu'il peut, mais c'est toujours Benoist ; il y a toujours un fond de ressemblance entre les rôles les plus dissemblables. Rien donc là de bien merveilleux et d'explicable.

Les *suggestions à échéance* sont sans doute bien plus difficiles à expliquer ; cependant rien ne nous force encore d'y voir déjà quelque chose d'extra-naturel. Il n'est pas rare que quelqu'un fortement impressionné se dise : « Je ferai cela dans trois jours, à telle heure ; » il n'y pense plus, mais le troisième jour à l'heure fixée l'idée revient. Il en est aussi qui, lorsqu'ils se sont dit fortement : « Je me réveillerai demain à telle heure, » peuvent dormir profondément, et cependant se réveilleront sûrement à l'heure dite ; il se fait dans le cerveau un travail latent et inconscient qui compte les heures et presque les minutes. N'en peut-il pas être de même pour les suggestions ? Car si quelqu'un peut se frapper fortement l'esprit au point de faire telle ou telle chose à l'heure voulue, il est certain qu'il sera encore bien autrement frappé dans l'hypnose quand ce sera l'expérimentateur qui lui intimera avec autorité cette idée, car alors il ne voit que lui, toutes les autres idées sont comme absentes, celles qu'il lui inculque s'impriment donc dans son cerveau avec une force extraordinaire. Et même un sujet déjà hypnotisé plusieurs fois peut se donner à lui-même toute espèce d'hallucinations et de suggestions qu'il voudra, en fixant fortement sa pensée sur ce qu'il désire, et en se mettant en même temps en état de

crédulité par un des procédés propres à amener cet état. Par contre, au moyen, par exemple, de frictions énergiques sur le crâne, on peut s'ôter à soi-même les suggestions données par un hypnotiseur. Aussi, dit M. de Rochas, les personnes facilement hypnotisables devraient-elles dès l'abord être instruites des procédés par lesquels elles peuvent s'éveiller ou détruire les suggestions auxquelles elles sont exposées, puis être exercées à les employer. Tout cela laisse bien croire qu'il n'y a rien là que de très naturel.

Mgr Méric explique très bien le mécanisme physiologique des suggestions et de leur exécution. Qu'il nous suffise ici de dire que c'est le même que celui de toute idée frappante, de toute résolution bien motivée et bien arrêtée. Quelqu'un, par exemple, prend la résolution de se venger de son ennemi quand il le rencontrera, puis il vaque à ses affaires. Cette résolution imprime une image dans le cerveau, image d'autant plus vive que cette résolution est plus forte; la vue de son ennemi réveillera cette image et le mettra dans les mêmes dispositions où il était quand il a pris cette résolution. Un autre se dit fortement : « Mercredi à trois heures il faut absolument que j'aille chez telle personne, je m'y suis engagé d'honneur, » et il s'occupe d'autre chose; le mercredi il entend sonner trois heures, l'image imprimée dans son cerveau est surexcitée, il se dit : « C'est aujourd'hui mercredi, il est trois heures, il faut que je parte de suite. » Ainsi le commandement de l'hypnotiseur a imprimé une image bien vive dans le cerveau du sujet. S'il devait obéir de suite, privé en quelque sorte de conscience et de liberté, dépouillé accidentellement des notions réflexes du bien et du mal, il aurait fait à peu près sans résistance un acte tout matériel dont toute la responsabilité morale retombe sur l'opérateur; mais il ne doit agir que plus tard. Il n'est pas vrai qu'une fois réveillé il n'ait jamais aucune idée de l'acte suggéré; il en est beaucoup qui y pensent plus ou moins, quelques-uns seulement l'oublient à cause des choses qu'ils voient tout autres que dans le sommeil. En tout cas, une sorte d'excitation sourde et croissante et de fermentation inconsciente se fait dans le cerveau; l'occasion ou l'heure venue le replonge accidentellement et temporairement

dans l'état où il était quand il était endormi sous l'action immédiate de l'hypnotiseur, et fait de lui temporairement un somnambule et un halluciné qui croit que son désir ou sa volonté actuelle surgit tout spontanément en lui.

Ces difficultés éclaircies à peu près, et au moins autant que beaucoup d'autres en des choses toutes naturelles que personne ne songera jamais à attribuer au démon, il nous reste encore à résoudre une question des plus graves :

*4° La liberté existe-t-elle dans l'hypnose et ses suggestions?*

— Il faut remarquer d'abord que quand bien même elle n'existerait plus momentanément, cela n'empêcherait point l'hypnose d'être naturelle dans ses phénomènes ordinaires. La liberté consciente n'existe pas dans les rêves, dans le somnambulisme naturel, dans l'ivresse, ni chez les chloroformés, ni chez les personnes emportées par des passions qui les aveuglent entièrement ; cependant tout cela demeure dans le domaine de la nature.

Sans doute certains auteurs, comme les docteurs Binet et Beaunis, admettent sans conteste que l'hypnotisé agissant sous l'influence de la suggestion n'est plus qu'un automate, bien qu'il se croie libre, parce qu'il a perdu le souvenir de la suggestion qui le pousse, et cependant on pourrait lui faire lire un pli cacheté annonçant dix jours à l'avance l'acte qu'il vient de faire ; et on peut se demander si par là, la preuve de notre liberté tirée du sentiment même de notre libre arbitre au moment où nous agissons avec réflexion ne serait pas infirmée, puisque celui qui fait un acte suggéré a la même idée. Quand bien même nous admettrions l'opinion des docteurs Binet et Beaunis, la réponse serait encore facile : peut-on raisonner de l'hypnotique qui est un malade à l'homme normal et parfaitement sain d'esprit ? De ce qu'un homme qui a la jaunisse sans s'en rendre bien compte voit tout en jaune, peut-on infirmer le témoignage de la vue d'un homme qui est sûr d'avoir les yeux en bon état ?

D'autres auteurs au contraire affirment l'entière liberté de l'hypnotisé, et comparent la suggestion à une tentation vive à laquelle on peut toujours résister. — D'autres enfin croient

que ceux qui se sont mis sans restriction sous la dépendance de l'hypnotiseur, ne conservent plus, au moins la plupart du temps, aucune liberté relativement à la suggestion, tandis que les autres, tout en étant vivement surexcités, la conservent tout entière.

Généralement les opinions extrêmes sont fausses ou du moins exagérées; nous rattachant donc de préférence aux opinions moyennes, nous croyons que ce sont les derniers qui sont les plus près de la vérité.

On peut d'abord admettre comme certain que les suggestions pour lesquelles on conserve le moins de liberté, sont celles qui doivent être mises à exécution pendant le sommeil même, car alors le sujet étant vraiment endormi ne peut avoir, guère plus que le rêveur, une liberté consciente. Il y a cependant cette différence : c'est que l'hypnotisé n'est endormi que parce qu'il s'est mis librement sous la dépendance de l'hypnotiseur, et qu'il n'est sous cette dépendance qu'autant qu'il a voulu s'y mettre, qu'il ne doit par conséquent pas y être pour les choses qu'il a voulu réserver explicitement ou même implicitement; il doit donc avoir un peu plus de liberté que le rêveur. Néanmoins, que de fois un rêveur, quand il se voit en rêve sur le point d'exécuter des choses en opposition formelle avec ses sentiments bien arrêtés, se réveille! Par conséquent on peut en conclure qu'une personne vertueuse qui ne veut absolument rien faire de contraire à la pureté, à la conscience et à l'honneur, résistera à toute suggestion mauvaise, même pendant le sommeil, à plus forte raison après. « Chez le magnétisé, dit le docteur Henri Desplats, la conscience ne cède pas sans résistance comme la vue, l'odorat et le goût; elle résiste même souvent avec plus de droiture et d'énergie que dans l'état de veille, et si elle s'abandonne, c'est que la défection était consommée déjà quand le sommeil est survenu. » De Puységur, dans ses *Mémoires*, dit de même que l'empire *absolu* du magnétiseur ne s'exerce que sur ce qui regarde la santé, le bien-être et les choses indifférentes, mais non sur ce qui regarde la propriété et la morale et il cite à l'appui les deux faits suivants. Il demandait à Viélet qu'il magnétisait, s'il ne pourrait pas lui faire faire la

donation de tout son bien, 'en lui faisant signer un blanc-seing qu'il remplirait à sa volonté. Celui-ci répondit avec fermeté : « Si je ne pouvais savoir ce que vous en voudriez faire, vous ne l'auriez pas. — Mais, ajouta le magnétiseur, si je voulais absolument votre signature, vous seriez bien obligé de me la donner, puisque j'ai un empire absolu sur vous. » — Il répondit : « Vous ne l'avez que jusqu'à un certain point, et si vous vouliez exiger une chose pareille, vous me feriez tant de mal que je me réveillerais à l'instant. » Et comme il disait à une femme vertueuse qu'il pourrait bien aussi la forcer d'obéir en toutes choses, elle lui répondit : « Pour des choses innocentes, oui, mais pour des choses tant soit peu contraires à l'honneur ou à la pudeur, non, non. » Deleuze, Billot, Foissac, etc., citent de nombreux exemples dans le même sens.

Deux expérimentateurs italiens voulaient obtenir d'une femme, honnête du reste, l'aveu d'une affection qu'elle voulait garder secrète; mais malgré la forme impérative et menaçante, ils ne purent jamais rien obtenir; pour la forcer, ils lui appliquent au front un aimant. « Mon Dieu, s'écrie-t-elle en portant la main au front, oh ! quelle douleur ! vous m'avez fait sortir du sang. » Elle s'essuie le front, regarde sa main et croit y voir du sang, et elle se réveille subitement sous le coup d'une violente indignation contre ses bourreaux, et elle déclare qu'à l'avenir elle ne se laissera jamais hypnotiser. Des faits de ce genre ne sont pas rares.

Nous ne voulons pas dire cependant qu'un hypnotiseur mal intentionné et habile ne pût trouver des moyens d'entraîner une femme dont le caractère est faible, dans des voies mauvaises, en lui persuadant qu'elle ne fait pas mal. Aussi doit-on, comme nous le dirons nous-même, recommander aux femmes d'user de la plus grande prudence, et de ne rester jamais seules avec un hypnotiseur. Nous pouvons cependant ajouter qu'un homme qui veut abuser d'une femme qui s'est trop donnée à lui, en se servant de l'ascendant qu'il a sur elle, y arriverait à peu près aussi bien sans recourir à l'hypnose.

Quant à celles à qui des actions contraires à la conscience,

à l'honneur ou à la pureté, coûtent peu, qui ne savent jamais résister à une tentation un peu forte et à celles qui se sont soumises explicitement ou implicitement à toutes les volontés de l'opérateur, assurément nous ne voudrions pas assurer qu'elles sont coupables dans l'acte même, parce qu'alors elles ont perdu la conscience réflexe, mais elles le sont dans la cause et en porteront la responsabilité devant Dieu.

XX.

(*A suivre.*)





## VARIÉTÉS

LES MAISONS HANTÉES

La *Revue des Etuæes psychiques* reparle de la maison hantée de Giogoli près de Florence, la villa de Rossi appartenant au marquis Farinola, habitée par huit religieuses vivant d'aumônes et élevant une quarantaine d'orphelines; à peu de distance de la villa habitent une quinzaine de paysans. Une véritable pluie de pierres fut déchaînée contre les toits, les fenêtres, les portes des habitations; il tombait même des pierres dans les chambres intérieures n'ayant aucune communication avec l'extérieur. Commencée à 6 heures du matin, un dimanche de septembre, cette pluie de pierres dura toute la journée, augmentant vers 11 heures du soir, pour finir à minuit et demi. Les carreaux de toutes les fenêtres étaient brisés, excepté ceux des chambres des religieuses.

Plusieurs personnes furent blessées; le sous-intendant du marquis tenant un fusil vit venir à lui une grosse pierre, il réussit à parer le coup avec le bois du fusil qui fut brisé par la violence du choc, la pierre pesait trois kilos.

L'autorité n'a pu découvrir l'auteur de ces méfaits.

La même Revue donne un article du Dr Carl du Prel sur ces phénomènes caractéristiques auxquels il est impossible de chercher à donner une explication logique, si l'on ne veut y voir qu'une action humaine; ces phénomènes ont eu lieu dans tous les temps et tous les pays. L'auteur cite la pluie de pierres à l'Elsasserstrasse à Berlin, en 1890, qui dura six longues semaines, et celle de la rue des Grès à Paris; celle de la cure de Grobon décrite par le pasteur Heinisch, affirmant avoir vu des pierres décrire un arc de cercle et puis un angle, ce qui est incompréhensible pour nous.

Dans le cas de Münchhof, plus de soixante personnes virent

des pierres d'un poids variant d'un quart de livre à quinze livres, sortir de dessous les planches de la cuisine, sortir par la fenêtre (qui était sur le même côté du mur), puis, faisant un tour, rentraient à l'intérieur, décrivant ainsi trois quarts de cercle. Plusieurs de ces corps, malgré leur poids ou leur vitesse, restaient engagés dans les vitres; d'autres les effleuraient à peine et tombaient perpendiculairement à terre. Des projectiles énormes ne frappaient pas les personnes qu'ils atteignaient, et glissaient le long de leurs corps; des objets que l'on emportait de la cuisine pour les sauver de la destruction, étaient arrachés des mains de ceux qui les portaient et jetés au loin. Une personne reçut à la tête une grande cuiller de fer pesant trois quarts de livre, mais ne ressentit aucun choc. M. Aschauer, professeur de mathématiques et de physique, garantit l'authenticité de ces faits. Dans les phénomènes de Klapotira (Transylvanie) les projectiles décrivaient une trajectoire demi-circulaire; on vit une coupe arrivant avec une vitesse extrême, passer entre les têtes des assistants, puis couvrir une bouteille sur la table de la cuisine, la bouteille fut renversée et la coupe y resta fixée.

Il est à remarquer que les personnes sont rarement touchées. Quelquefois la chute des pierres n'est qu'un épisode entre d'autres manifestations. Remigius cite un cas où l'on vit un bras et la main qui lançait des pierres; quelquefois l'on a vu la figure entière.

Tous ces phénomènes relèvent d'une physique et d'une chimie transcendantes que la science académique moderne n'admet pas, mais que le spiritisme, régi par les lois naturelles, démontrera dans l'avenir.

Dans le cas de Mascon un des projectiles était très chaud. A Portsmouth, en 1682, toutes les vitres de la maison bombardée furent cassées par des pierres venant de l'intérieur, plusieurs avaient l'apparence de sortir du feu. A Klapotira une brique était brûlante. A Liverpool, pendant deux jours, une maison fut assaillie par des morceaux de charbon tombant toujours sur la même fenêtre qui fut détruite.

Dans la pluie de pierres prédite à Java, le major Michiels, chargé de l'enquête, fit transformer la chambre hantée en une

véritables tentes au moyen de toiles tendues sans aucune ouverture; les pierres ne tombaient pas moins perpendiculairement et visibles seulement quand elles arrivaient à un pied ou deux du sol; un fruit de papayer tomba avec les pierres; en cherchant autour de la maison, on trouva la plante et le rameau auquel avait été enlevé le fruit. En 1836, lors d'une pluie de pierres restée célèbre, le directeur d'une fabrique d'indigo se trouvant dehors dans un char traîné par des buffles, se vit assailli par une grêle de terre et de fumier de ces animaux.

Dans sa chambre, tombèrent des os et jusqu'à des crânes entiers de buffles, toujours perpendiculairement, visibles seulement à quelques pieds du sol et sans jamais atteindre personne. Le régent de Singapour voulut passer une nuit dans cette maison, il ramassa des pierres qui tombaient, les signa et les rejeta dans le torrent qui passait devant l'habitation; en quelques secondes, elles lui furent lancées de nouveau et toutes ruisselantes d'eau. A Java et dans tout l'archipel indien, ces manifestations sont très fréquentes et désignées sous le nom de « ghandarna ».

A Groben, les pierres venaient de la cour où il n'y avait personne, pour tomber sur le toit; d'autres paraissaient sortir des murs où l'on ne découvrait pas de brèche. Dans un autre cas, les pierres visaient une servante sans jamais la toucher, et en tombant à terre disparaissaient, ne laissant aucune trace.

En somme, il faut admettre une quatrième dimension de l'espace ou un procédé de décomposition et de recombinaison de la matière.

Ce n'est pas à la police, mais aux spirites et aux naturalistes, à expliquer ces phénomènes de trajectoires courbes ou angulaires de certains projectiles, ou leur élévation de température, qui ne peuvent être produits par des moyens humains. Or, cette élévation de température a été observée dans les phénomènes spirites par Crookes et Zollner et provient évidemment de changements moléculaires concomitants des corps (1).

(1) *Revue du Spiritisme.*

## VERS LA SOLUTION

### I

Si l'on croit à l'existence des Esprits bons et mauvais, à leurs facultés puissantes, à leur intervention dans la vie humaine, sous les ordres de la Providence, à leur nombre prodigieux qui leur permet de remplir l'espace et de faire sentir à toute créature leurs perpétuelles incitations, ou salutaires ou troublantes, on ne s'étonne pas des phénomènes merveilleux qui se multiplient autour de nous. Sans cesser de reconnaître les droits légitimes de la science et d'encourager les ardentes recherches des savants de bonne foi, dans ce domaine peu connu, nous gardons nos positions, nous observons les chemins de communication du visible à l'invisible et les irruptions des démons et des anges à travers ces chemins mystérieux. Nous sommes éclairés dans ces investigations sincères et dans nos affirmations par la raison et par la foi.

Mais les chercheurs qui ne veulent croire ni à la survivance de l'âme, ni à l'existence de Dieu et de sa providence, ni aux rapports profonds entre l'invisible et le visible, ces chercheurs sont troublés et embarrassés en face du merveilleux. Ils exigent l'évidence absolue, ils demandent la certitude absolue. Ils souffrent de leurs négations quand ils sont de bonne foi, mais ils continuent à nier, par défiance à l'égard du préternaturel qu'ils ne veulent pas reconnaître, et peut-être aussi parce qu'il leur serait trop pénible d'avouer leur défaite. Ils ont peur de la vérité, en laissant croire qu'ils seraient heureux de la rencontrer et de s'incliner devant elle. Avec eux la discussion est difficile; nous partons de principes différents, nous ne parlons pas la même langue et nous désespérons de convaincre celui qui nie de parti pris. Celui-là justifie la parole

de l'Évangile : « Et si un mort ressuscitait, ils ne le croiraient pas. »

J'en trouve une nouvelle preuve dans un livre intéressant consacré aux phénomènes qui ont rempli la vie merveilleuse de M<sup>me</sup> Piper. Ce n'est pas un livre de combat, c'est un livre de discussion courtoise, documenté avec soin, rempli d'observations sagaces, écrit sans passion, traversé par des cris qui révèlent parfois une douleur intense, une déception amère, des impatiences dans l'attente d'une lumière plus éclatante qui ne vient pas encore. Ce livre s'achève dans une profession découragée de scepticisme respectueux (1).

C'est l'état d'âme d'un grand nombre de nos contemporains : ils ne voient pas parce qu'ils ne veulent pas voir. J'espère le démontrer, en refaisant les chemins que M. Sage vient de parcourir.

## II

« M<sup>me</sup> Piper est ce que les spirites appellent un *médium* et ce que les psychologues anglais appellent un *automatiste*, c'est-à-dire une personne qui semble, par moments, prêter son organisme à des êtres imperceptibles à nos sens, pour leur permettre de se manifester à nous. Je dis que cela semble être, je ne dis pas que cela soit. L'existence de ces êtres problématiques est difficile à admettre pour un grand nombre de raisons. Nous la nierons, ou nous resterons sceptiques jusqu'au jour où l'évidence sera plus forte (2). »

M<sup>me</sup> Piper est Américaine; elle a donné des séances à New-York et en Angleterre, elle est mariée, elle a des enfants, elle n'a reçu qu'une éducation incomplète; elle appartient à une famille saine et exempte de maladies nerveuses. Ce qui nous intéresse davantage, c'est que la médiumnité de M<sup>me</sup> Piper a été étudiée très longtemps, avec le plus grand soin par des hommes d'une grande valeur intellectuelle et morale. C'est pendant quinze années consécutives que des membres de la

(1) Sage, *M<sup>me</sup> Piper et la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques*.

(2) Nous exposons la thèse de M. Sage, nous la réfuterons plus tard, quand il nous fera connaître les raisons de son incertitude.

Société anglo-américaine pour les recherches psychiques ont observé, étudié, surveillé tous les phénomènes, s'entourant de toutes les précautions que l'on peut imaginer, discutant toutes les hypothèses, épiant toutes les circonstances et déclarant, d'ailleurs hautement, que la sincérité de M<sup>me</sup> Piper ne fait pas l'ombre d'un doute pour ceux qui ont eu avec elle des rapports suivis.

M. Charles Richet décrit ainsi la *transe* de M<sup>me</sup> Piper : « Elle a besoin pour sa transe de saisir la main de quelqu'un. Alors, elle prend la main pendant quelques minutes en restant en silence et dans une demi-obscurité. Au bout de quelque temps — de cinq à quinze minutes — elle est prise de petites convulsions spasmodiques, qui vont en s'exagérant, en se terminant par une petite crise épileptiforme très modérée. Au sortir de cette crise, elle tombe dans un état de stupeur avec respiration un peu stertoreuse, qui dure près d'une ou deux minutes ; puis, tout d'un coup, elle sort de cette stupeur par un éclat de voix. Sa voix a changé ; ce n'est plus M<sup>me</sup> Piper qui est là, mais un autre personnage, le Dr Phinuit, qui parle avec une grosse voix, à allures viriles, avec un accent mêlé de patois nègre, de français et de dialecte américain. »

Lodge, un des plus grands savants de la Société royale des sciences d'Angleterre, a décrit de la même manière le début et l'apparition de la transe de M<sup>me</sup> Piper. Il est à remarquer que l'on retrouve invariablement à peu près les mêmes caractères dans la transe de toutes les voyantes connues. Que la crise se produise après une prière ou une évocation spirite, à la suite d'un cantique chanté avec les assistants, d'une imposition des mains sur une table, le Voyant passe par une crise bénigne et épileptiforme, suivie d'un calme relatif et postérieur à l'irruption de l'Esprit dans l'organisme qui va devenir son instrument volontaire. Un effort, un mouvement nerveux accompagne toujours cette adaptation passagère de l'action d'un Esprit à l'organisme humain.

Les Anglais appellent cet Esprit envahisseur un *contrôle*, parce que, dans la langue anglaise, *contrôler* signifie être maître de quelque chose. M. Sage est disposé à l'adopter ; je

ne partage pas son avis. Je laisse aux Anglais ce mot obscur dans la langue du merveilleux, et j'appellerai provisoirement l'*Inconnu* la personnalité qui vient s'adapter au médium(1).

Que faut-il penser de ces Inconnus? quelle est leur nature D'où viennent-ils? Que veulent-ils? M. Sage n'en sait rien; mais il constate avec raison que ces Inconnus ne sont pas, et ne peuvent pas être, comme on l'a prétendu, des personnalités multiples de M<sup>me</sup> Piper.

« L'Inconnu est donc ici l'être mystérieux qui est temporairement maître de l'organisme d'un médium. Ces Inconnus ne sont-ils que des personnalités secondes, ou bien sont-ils, comme ils le prétendent, des esprits humains désincarnés, des esprits d'hommes morts qui reviennent se communiquer à nous en se servant d'un organisme entransé, comme d'une machine? Peu importe, il faut les nommer. Phinuit a été un des principaux Inconnus de M<sup>me</sup> Piper; mais il est loin d'avoir été le seul. Ils ont été légion, au contraire, et, chose étrange, ces étrangers ont toutes les apparences de personnalités aussi distinctes que possible, chacun avec son langage, sa croyance, ses opinions, ses tics particuliers. Si ce ne sont là que des personnalités secondes de M<sup>me</sup> Piper, le cerveau de celle-ci est un monde à lui seul. Auprès de ce cerveau-là, le Protée de la fable n'a pas à être fier de ses exploits. »

Cet Inconnu qui s'empare ainsi de son sujet entransé manifeste sa présence, tantôt par la voix, tantôt successivement par la voix et l'écriture; d'autres fois *simultanément* et *en traitant des sujets différents*, par l'écriture et par la voix.

Mais ces phénomènes se produisaient habituellement après une crise qui rappelait, avec moins d'intensité, la crise mystérieuse de l'agonie, caractérisée par les yeux convulsés, la respiration stertoreuse, l'insensibilité, etc.

« Si, pour un instant, écrit M. Sage, nous admettions le bien fondé de l'hypothèse spirite, si nous voulions croire que les Inconnus sont bien des esprits humains désincarnés, se communiquant à nous par l'intermédiaire de l'organisme entransé de M<sup>me</sup> Piper, nous ne pourrions trouver que très

(1) C'est nous qui substituons le mot *Inconnu* au mot *contrôle* qui se trouve dans le texte original.

logiques les explications qu'ils fournissent eux-mêmes sur les phénomènes de l'entrée en transe. Les analogies entre ces phénomènes et ceux de l'agonie s'expliqueraient d'elles-mêmes. Mourir ne serait que l'abandon du corps par l'esprit. Or les Inconnus assurent que, pendant la transe, l'esprit de M<sup>me</sup> Piper abandonne presque totalement son corps, ce qui arrive aussi, toujours d'après eux, pendant le sommeil normal.

« Ce corps apparaît alors aux désincarnés comme une coque vide, émettant une certaine force qui fait sur eux l'effet de la lumière. Ils se plongent dans cette lumière, ils y puisent leurs pensées, et l'organisme de M<sup>me</sup> Piper nous les transmet par la voix ou par l'écriture. Mais les désincarnés eux-mêmes ne se rendent pas compte de la manière dont cela se fait; ils n'ont pas conscience d'écrire, et probablement qu'ils n'ont pas non plus conscience de parler.

« On me dira que c'est là de la haute fantaisie. Non, ce sont les explications fournies par les Inconnus eux-mêmes de M<sup>me</sup> Piper, et, comme telles, elles valent la peine d'être enregistrées, qu'on soit disposé ou non à y ajouter foi. »

Il est sage, cependant, avant toute discussion, de se rappeler que ces Inconnus de M<sup>me</sup> Piper et de toutes les voyantes *médiums*, ne méritent pas toujours notre créance : ils se moquent de nous. Ils se montrent souvent railleurs, vulgaires, menteurs; ils semblent prendre plaisir à surprendre notre bonne foi naïve et à railler dédaigneusement la curiosité indiscreète de ceux qui s'amuse à les interroger.

Dans ces conditions, il devient évident que le témoignage de ces Inconnus ne peut pas avoir pour nous une grande valeur, et nous avons le droit de sourire quand on compare le médium entransé à une coque vide et lumineuse. Vide, le médium ne l'est pas, tant qu'il reste en ce monde, et que l'âme est présente pour entretenir en lui la flamme vacillante de la vie humaine.

La seule conclusion que l'observation des faits autorise, c'est que nous sommes en présence de deux personnages bien distincts : M<sup>me</sup> Piper et l'Inconnu.

Des caractères opposés et bien tranchés ne permettent pas



de confondre le médium entransé et le sujet hypnotisé, « la différence est si grande qu'elle frappe, dès l'abord, l'observateur le moins attentif ». Physiquement, la mobilité musculaire est extrême dans la transe; c'est tout le contraire dans l'hypnose. Moralement, l'hypnotisé reçoit des suggestions, les exécute à son réveil, se souvient de ce qu'il a dit et de ce qu'il a fait au commandement de l'hypnotiseur. Nous ne découvrons aucun de ces caractères dans le médium entransé. Il se réveille, reprend sa vie ordinaire, et ne garde aucun souvenir des suggestions qu'on a essayé de faire pénétrer dans son cerveau. Nous n'avons pas constaté dans l'hypnose la présence de l'Inconnu.

Avant d'aller plus loin, résumons les faits qui nous semblent acquis : 1<sup>o</sup> Les phénomènes merveilleux de la transe sont certains; ils sont constatés par des hommes d'une intelligence et d'une moralité au-dessus de tout soupçon. 2<sup>o</sup> Il est impossible d'expliquer ces phénomènes par les personnalités multiples d'un même sujet. 3<sup>o</sup> Dans un grand nombre de cas, on reconnaît la présence et l'intervention d'un Inconnu. 4<sup>o</sup> L'état de transe et l'état d'hypnose sont profondément séparés et essentiellement distincts. 5<sup>o</sup> Nous ne connaissons pas encore l'Inconnu; son témoignage est souvent trompeur. Il faut l'étudier.

### III

Aux premières séances, les Inconnus qui se manifestèrent dans l'organisme de M<sup>me</sup> Piper étaient variés : on entendit l'actrice Siddons, le poète Longfellow, le musicien Sébastien Bach, le commodore Vanderbilt, une jeune Italienne, Loretta Ponchini. Ces personnages s'effacèrent, disparurent un jour, après avoir annoncé leur départ, et furent remplacés définitivement par le Dr Phinuit.

Dans douze séances de l'année 1886, le savant professeur de l'Université d'Harvard, William James, étudia consciencieusement M<sup>me</sup> Piper. Sceptique aux premiers jours, James se déclara convaincu de la réalité des faits supra-normaux qu'il venait de constater.

Le Dr Phinuit qui parlait par l'organe de M<sup>me</sup> Piper lui donna des détails intimes et précis sur sa famille dispersée en Californie et dans l'État du Maine ; il lui indiqua exactement l'endroit où se trouvait un carnet de chèques qu'il avait perdu, et lui annonça la mort d'un de ses parents à New-York ; il lui dit un jour : « Vous venez de tuer avec de l'éther un chat dont la robe était grise et blanche. La malheureuse bête a longtemps tournoyé sur elle-même avant de mourir. » C'était parfaitement exact. Il lui fit observer qu'il venait de recevoir une lettre dans laquelle une de ses parentes lui conseillait de se défier des médecins et des Esprits. C'était vrai.

Le Dr Phinuit se fait présenter des objets ayant appartenu aux personnes sur lesquelles on vient le consulter, et il prétend voir, en tâtant ces objets, ce qu'elles font et ce qui leur est arrivé.

Comment expliquer ces phénomènes ? Par la fraude ? Non ; cette hypothèse est écartée, car les précautions les plus rigoureuses, je dirais même les plus vexatoires, avaient été prises par les savants qui étudiaient le cas de M<sup>me</sup> Piper. Devinaient-elle les réponses aux mouvements inconscients des muscles de la personne dont elle tenait les poignets ? Non, car elle ne tenait pas les mains du consultant. Voyait-elle les événements dans certaines vibrations des objets ayant appartenu aux personnes sur lesquelles on venait la consulter ? Ce serait un impénétrable mystère ! Est-ce bien le Dr Phinuit qui répète ce qu'il a appris de la bouche des Esprits désincarnés qui vivent désormais auprès de lui ?... Qu'en savons-nous ? Il faut chercher encore et continuer cet examen.

Il est possible qu'en pressant dans ses doigts cet objet qu'on lui présente, M<sup>me</sup> Piper devine à travers tant d'autres fluides qui l'ont fait vibrer, le fluide, relique d'un passé lointain, qui l'a marqué de son empreinte, c'est déjà un mystère, mais quel rapport voyez-vous entre cette vibration persistante et toujours la même et les événements si divers avec lesquels elle se trouverait en relation ? Toujours mystère... Peut-être que l'attouchement de cet objet par les mains de M<sup>me</sup> Piper, lui a permis simplement de suivre une piste et d'entrer en

relation avec le personnage que l'on veut interroger. Peut-être! Peut-être!...

L'œil vivant ne voit pas les choses éternelles  
Par-dessus l'épaule des morts.

#### IV

L'Inconnu, incarné dans M<sup>me</sup> Piper, lisait-il dans l'âme des assistants, ou dans l'âme des personnes éloignées, mais vivantes, leurs pensées, leurs sentiments, leurs résolutions, et, en promenant ainsi son regard puissant dans les âmes, à travers l'espace, l'Inconnu voyait-il ce qu'il raconte avec l'impeccable sûreté d'un témoin? Ce serait déjà un prodige inexplicable, mais il n'en est pas ainsi. — Non, ce n'est pas dans l'âme consciente ou subconsciente des auditeurs que l'Inconnu trouve ses réponses. Les assistants ont été souvent interrogés, et ils ont déclaré que les renseignements donnés par l'Inconnu ne se trouvaient ni à la surface, ni dans les replis cachés de leur conscience, qu'ils ne s'y trouvaient pas, qu'ils ne pouvaient pas s'y trouver.

« Le professeur Lodge a dressé pour les séances qui eurent lieu en Angleterre, une liste des incidents mentionnés par le médium que les personnes présentes, ou avaient entièrement oubliés, ou avaient tout lieu de supposer qu'elles ne connurent jamais, ou *qu'il était impossible qu'elles connussent*. Cette liste contient quarante-deux de ces incidents. »

Ce n'est donc pas dans l'esprit des assistants que l'Inconnu prend ses renseignements. Les prend-il, par télépathie, dans l'esprit des personnes éloignées? Nous rencontrons, ici encore, la même objection. L'Inconnu ne peut pas prendre dans l'esprit ou dans la conscience des personnes éloignées ce qui ne s'y trouve pas. M. Sage fait d'autres objections plus sérieuses à l'hypothèse toute gratuite et si séduisante de la télépathie.

Si le médium lisait dans l'âme des assistants ou des personnes éloignées, il verrait, d'abord, les pensées actuelles, vivaces, profondes qui les agitent. Or, il n'en est presque

jamais ainsi, et le médium donne indifféremment des renseignements totalement oubliés : la durée et le temps n'existent pas pour lui. Il en est de même de l'espace. Si M<sup>me</sup> Piper recevait ses renseignements par télépathie des personnes éloignées, nous devrions tenir compte de la distance, connaître, comme dans la télégraphie sans fil, l'appareil expéditeur, l'appareil récepteur, les ondes électriques, constater l'affaiblissement et l'épuisement de cette force avec la distance. Or, dans la télépathie, tout nous fait défaut, l'image se transmet sans appareil expéditeur. Souvent, en effet, la personne éloignée et occupée ne pense pas même à la personne qui reçoit le message ; les ondes, contrairement aux lois physiques de la nature, ne s'affaiblissent jamais, quelle que soit la distance ; c'est d'un bout du monde à l'autre bout que la communication s'établit. Enfin, il faudrait supposer que l'appareil enregistreur de M<sup>me</sup> Piper fonctionne, même quand aucun appareil expéditeur n'émet des ondes spéciales.

Ce n'est pas tout. Dans ces expériences du médium entransé, nous voyons apparaître successivement les personnages les plus divers qui prennent des noms différents. L'organisme de M<sup>me</sup> Piper est envahi tour à tour par Phinuit, Georges Pelham, Rector, etc., et ces personnages diffèrent profondément entre eux par le langage, les pensées, les sentiments, la valeur intellectuelle et morale. Pourquoi cette succession réelle de personnages divers, si M<sup>me</sup> Piper n'entre pas en relation avec eux, et si elle prend elle-même ses renseignements dans les ondes mystérieuses de la télépathie ? Il suffirait à M<sup>me</sup> Piper de nous dire qu'elle tient ses renseignements d'une relation directe et télépathique avec les absents ou les amis éloignés ; elle n'affirmerait pas qu'elle est envahie par des Inconnus dont les assistants constatent la présence dans l'écriture, dans l'expression diverse de la voix, dans l'action profonde sur l'organisme de son médium.

Les Inconnus ne comprennent pas, comme nous, le temps et l'espace, et il en résulte, assez souvent, de la confusion dans leurs descriptions et dans leurs prévisions : ils appartiennent à un autre monde, il leur faut dépenser un grand effort pour arriver à se faire comprendre de ceux qui les

interrogent. Assurément il n'en serait pas ainsi si les communications dont nous cherchons l'origine étaient un phénomène naturel de télépathie. On y retrouverait notre langage et nos propres conceptions sur l'espace et le temps.

M. Sage présente aussi cette sérieuse objection : « Les sujets à l'état hypnotique et les personnalités secondes qui se créent dans cet état, d'après les expériences très précises et très concluantes de la science contemporaine, ont une conception extraordinairement nette du temps. Dites à un sujet à l'état d'hypnose de faire une action dans un an, à telle heure, à telle minute, il n'y manquera pour ainsi dire jamais, bien qu'à son réveil il ne subsiste aucune trace de l'ordre dans sa mémoire normale.

« Or, les communiquants, dans les phénomènes qui nous occupent, ont une notion extrêmement vague du temps, parce que le temps n'est pas une conception du monde où ils vivent. Comment la télépathie qui peut tant de choses, s'avouerait-elle incapable, ou à peu près, de déterminer le moment précis où une action s'est faite ou se fait ? Qu'est-ce qui empêche de lire la notion du temps dans l'esprit des vivants aussi nettement que n'importe quelle autre, puisque cette notion y est, pour le moins, aussi claire et aussi précise ? »

Non, les Inconnus qui parlent par les lèvres du médium entransé n'appartiennent pas à notre planète, et les renseignements extraordinaires qu'ils donnent aux personnes qui les consultent ne leur viennent ni des profondeurs inconscientes de l'âme des assistants, ni d'une diffusion d'ondes télépathiques, projetées à travers l'espace, par des personnes éloignées. Les Inconnus tiennent leur science d'une autre source et ils vivent sur un autre plan.

Si nous n'avons pas la joie de découvrir la vérité, nous aurons, du moins, la satisfaction d'avoir déblayé le terrain et frayé la voie.

## V

« En 1888, écrit M. Sage, M<sup>me</sup> Pitman, qui était membre de la Société américaine pour les recherches psychiques, avait

eu deux séances avec M<sup>me</sup> Piper. Phinuit lui dit : « Vous allez être bien malade ; vous irez à Paris ; vous serez tout à fait malade ; vous aurez une grande faiblesse dans l'estomac ; de la faiblesse dans la tête. Un monsieur d'un blond pâle vous soignera pendant que vous serez malade outre-mer. »

« A la suite de cette déclaration, M<sup>me</sup> Pitman demanda à Phinuit quelle serait l'issue de la maladie. Phinuit chercha à se dérober par des réponses évasives. Sur la prière de M<sup>me</sup> Pitman, le Dr Hodgson insista à son tour, et Phinuit s'entira en disant : « Une fois qu'elle ne sera plus malade, tout ira bien pour elle. »

« M<sup>me</sup> Pitman répondit que son estomac allait très bien, elle contredit Phinuit sur tous les points, et Phinuit s'en montra très ennuyé. Mais, bientôt, M<sup>me</sup> Pitman tomba malade : elle fut soignée par le Dr Herbert, qui est très blond : il diagnostiqua une inflammation de l'estomac. Alors M<sup>me</sup> Pitman commença à croire à la prédiction de Phinuit, mais, interprétant à faux les dernières paroles de celui-ci, elle crut qu'elle guérirait. Elle fut soignée à Paris, par le Dr Charcot, pour une maladie nerveuse. Elle mourut. Tout doit bien aller pour elle comme l'avait prédit Phinuit. »

Le Dr Phinuit se montra successivement clairvoyant, fanfaron, hâbleur, très ignorant et très compétent en médecine, sincère et menteur effronté. Georges Pelham qui lui succède nous paraît plus sérieux. James Howard, qui le connaissait depuis longtemps, lui dit un jour : « Georges, dites-moi quelque chose que vous et moi soyons seuls à connaître. Je vous demande cela parce qu'il y a plusieurs questions auxquelles vous n'avez pas pu répondre. Nous avons passé ensemble bien des étés et bien des hivers, rappelez-moi quelque chose. » — Aussitôt la main se mit à écrire fébrilement : les événements les plus intimes sont racontés, si intimes qu'on ne saurait les publier. A un moment donné, la main écrit : *Personnel*. Le Dr Hodgson, qui était présent, sort. A son retour, James Howard lui dit qu'il avait obtenu tout ce qu'il pouvait désirer en fait de preuves ; qu'il était entièrement satisfait.

Après une série d'intéressantes séances pendant lesquelles M<sup>me</sup> Piper restait entransée, le savant professeur Hyslop

arrive aux mêmes conclusions : « C'est mon père, dit-il, ce sont mes frères, ce sont mes oncles avec lesquels je me suis entretenu ! Quelques pouvoirs supranormaux qu'on accorde aux personnalités secondes de M<sup>me</sup> Piper, on me fera difficilement croire que ces personnalités secondes aient pu reconstituer aussi complètement la personnalité de mes parents décédés. L'admettre, m'entraînerait trop loin dans l'in vraisemblable. J'aime mieux croire que ce sont mes parents eux-mêmes à qui j'ai parlé, c'est plus simple. »

Je n'ai pas parlé des phénomènes physiques qui se produisent quelquefois en présence du médium entransé et qui ont été si souvent constatés. On en distingue d'au moins dix sortes, si nous en croyons le célèbre médium Stainton Moses, dont M. Sage a recueilli la déposition :

1<sup>o</sup> Coups frappés, tantôt faibles, tantôt violents ; la chambre des séances en était ébranlée.

2<sup>o</sup> Messages typtologiques, c'est-à-dire obtenus au moyen de coups frappés.

3<sup>o</sup> Lueurs et lumières diverses : les unes n'étaient visibles que pour quelques assistants, d'autres étaient visibles pour tous ; elles traversaient les corps opaques, et on pouvait les suivre du regard à travers ces corps comme s'ils avaient été transparents. Les lumières ne rayonnaient pas, c'est-à-dire ne dissipaient pas l'obscurité ambiante.

4<sup>o</sup> Les parfums les plus subtils et les plus délicieux étaient répandus à profusion sur la tête et sur les vêtements des assistants. Ce qui prouve l'objectivité de ces parfums, c'est qu'il en restait souvent sur le parquet et qu'un jour M<sup>me</sup> Speer en reçut dans un œil : elle souffrit beaucoup et longtemps.

5<sup>o</sup> Les Inconnus produisaient les sons musicaux les plus divers, et chacun s'annonçait par un son particulier.

6<sup>o</sup> De l'écriture directe, c'est-à-dire produite sans l'intervention d'aucune main visible par un crayon se mouvant seul sur une feuille de papier.

7<sup>o</sup> Les phénomènes de lévitation étaient fréquents.

8<sup>o</sup> Fréquents aussi les exemples de passage de la matière à travers la matière.

9° On entendait des voix émanant directement de l'esprit, mais elles furent toujours faibles et indistinctes.

10° Stainton Moses, en transe, prononça souvent des discours censés émanés d'Esprits désincarnés. La voix changeait avec chaque Esprit (1).

Approchons-nous de la solution ? Ces phénomènes si étranges, d'ordre physique et d'ordre psychique qu'il n'est pas possible de nier, après de si graves témoignages, ne sont l'œuvre ni de l'âme consciente, ni de l'âme subconsciente du sujet évanoui et entransé. Cette conclusion nous paraît certaine. Faut-il croire à l'intervention des Esprits désincarnés ? Faut-il rester dans le doute et dans l'obscurité où notre âme semble étouffer et pleurer ?

## V

Le livre que nous venons d'étudier laisse le lecteur en suspens. M. Sage a eu soin d'enregistrer les faits constatés avec le calme impartial d'un homme qui cherche sincèrement la vérité, il expose et discute les opinions les plus diverses sans amertume et sans colère, il laisse voir, sans les formuler expressément, ses préférences pour le spiritisme, mais il ne conclut pas.

« Si notre vie actuelle, dit M. Sage, n'a pas de lendemain, elle est la plus grosse absurdité de ce monde absurde. Je voudrais que Shakespeare se fût trompé quand il a dit de la vie de l'homme : « La vie est un conte raconté par un insensé, plein de bruit, de gestes furieux, et sans aucune signification. » — Je voudrais qu'il n'en fut pas ainsi, mais il me faut des preuves. »

Mais n'est-ce pas déjà une preuve, que la vie présente soit incompréhensible sans la réalité de l'autre vie ?

Voici nos conclusions.

Des hommes d'une haute valeur intellectuelle et d'une probité incontestable ont reconnu, en Angleterre et en Amérique,

(1) Frédéric Myers, *Annales de la Société pour les recherches psychiques*.



après des mois et des années d'observation, la réalité des phénomènes merveilleux dont M<sup>me</sup> Piper est le principe et l'occasion. Il faut donc tenir pour certains ces phénomènes merveilleux.

Les Inconnus qui se servent de l'organisme du médium entransé pour entrer en communication avec les vivants possèdent des facultés intellectuelles très étendues : ils connaissent les détails les plus intimes de la vie de nos amis, de nos parents qui sont morts ; ils imitent leur voix, leur écriture ; ils connaissent les expressions qui leur étaient familières les amitiés qui leur étaient plus chères, les actions bonnes ou mauvaises qu'ils ont faites dans le silence et l'obscurité d'un secret qui semblait inviolable ; ils nous déconcertent par l'exactitude impeccable de leurs communications et de leurs révélations. Ceci nous paraît incontestable : il suffit de lire MM. Sage, Myers, Hodgson, etc.

Chez ces Inconnus la probité morale n'est pas à la hauteur des facultés intellectuelles : ils sont quelquefois grossiers, insolents, menteurs, grotesques et se plaisent à se moquer de nous. Ils ne sont pas d'accord entre eux, il leur arrive de nous donner des solutions contradictoires sur les graves problèmes d'ordre moral qui tourmentent la pensée humaine. Ils rôdent autour de nous, et leur scepticisme mordant semble se jouer de notre crédulité naïve. Ils sont souvent trompeurs sciemment et volontairement.

L'observation rigoureuse nous permet de dire que ces Inconnus connaissent parfaitement la vie, la nature, les habitudes de nos parents et de nos amis décédés, mais elle ne nous permet pas de conclure que ces Inconnus soient réellement nos amis et nos parents, évoqués par notre sympathie ou notre curiosité. Ce n'est pas une hypothèse invraisemblable de supposer que des Esprits, répandus dans l'espace, témoins pénétrants et silencieux de toutes nos actions, en conservent le souvenir exact et prennent le masque de ceux que nous évoquons, pour nous séduire et nous tromper. Il suffit que cette hypothèse soit possible pour ébranler la confiance dans ces communications tor-

tueuses; et elle est possible, elle est vraisemblable, elle est une certitude pour nous (1).

Que Dieu permette quelquefois, mais rarement, aux défunts d'apparaître aux vivants et d'avoir avec eux une communication rapide, c'est bien l'enseignement de tous les théologiens, et c'est assez pour qu'on n'ait pas le droit de nous accuser de voir partout l'action du démon. Mais, que ces communications soient fréquentes, ordinaires, et qu'elles se produisent à notre gré, dans des conciliabules ouverts à l'hallucination et à la folie, voilà ce que nous n'admettrons jamais. D'ailleurs, n'oubliez pas que ces *Inconnus* se contredisent souvent. Donc, ils veulent nous tromper.

Il suffit d'une seule communication certaine entre les morts et les vivants, pour que la survie soit établie. Des communications de ce genre ont été démontrées dans la vie de quelques saints avec une rigueur incontestable. Cela nous suffit.

Dans son *Voyage en Italie*, Taine a écrit cette parole amère et mélancolique : « Le seul moyen efficace de supporter la vie, c'est d'oublier la vie; on aurait passé un an comme un fumeur d'opium, ce serait tant mieux. »

Il est plus sage de dire : le seul moyen de comprendre et de supporter la vie présente, c'est de penser à l'autre vie. Nous voyons l'aube à l'horizon. Bientôt, et plus haut, nous verrons le jour.

(1) Nous n'hésitons pas à dire avec tous les théologiens, que ces *Inconnus* sont les esprits mauvais, les anges tentateurs, les démons. Le lecteur ne se trompera pas sur notre pensée.

E. M.

Élie MÉRIC.

---

## UN CURIEUX CAS D'HYDROSCOPIE

---

Le monde savant s'occupe en ce moment avec un réel intérêt d'une jeune Syrienne habitant les environs de Beyrouth et douée d'une faculté singulière. Plusieurs Revues de Paris et de Londres en ont déjà parlé. M. Saliège, Lazariste, missionnaire à Antoura, nous communique sur le phénomène en question les détails suivants.

### **Lettre de M. Saliège, Lazariste, Missionnaire à Antoura**

L'auteur des expériences d'optique dont j'ai à vous entretenir est une jeune fille nommée Hanné Naïm, âgée de quinze ans. D'un extérieur fort simple, cette enfant n'a reçu aucune culture intellectuelle.

Hanné est, du reste, très pieuse, sans aucun attrait pour le monde, aimant beaucoup et fréquentant souvent son église. Elle habite une modeste demeure d'Azeltoun (mont Liban), gros village du district de Kesrouan, sur la route d'Antoura à Beyfoun.

Azeltoun est à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer. Son climat est très salubre; ce serait un délicieux séjour, si on y trouvait de l'eau en quantité suffisante; ses habitants doivent se contenter d'eau de citerne et encore on n'en a pas toujours: l'an passé, les pluies d'hiver ayant été fort rares, les citernes ne purent se remplir et il est difficile d'imaginer ce qu'on souffre de la privation d'eau sous un ciel aussi brûlant que celui de la Syrie.

Les habitants d'Azeltoun cherchaient depuis longtemps un remède à cette triste situation. En septembre dernier, ils firent venir un homme ayant le secret de trouver les sources et, à la grande satisfaction de tous, il en indiqua une, mais à 50 mètres de profondeur.

Hanné entendit parler des travaux qu'on allait entreprendre pour capter cette source et s'écria :



HANNÉ NAÏM.

« Mais certainement il y a de l'eau en cet endroit ; je l'ai vue depuis longtemps. »

Fort surpris de cette déclaration, on lui demanda pourquoi elle ne l'avait pas faite plus tôt.

« Je pensais, répliqua-t-elle, que tout le monde voyait l'eau comme moi. »

Elle nous dit plus tard qu'elle craignait d'être prise pour une sorcière.

Nous fîmes venir Hanné à Beyfoun pour tenter des expériences qui furent favorables. Depuis lors on l'appelle de tous côtés; partout on s'accorde à reconnaître qu'il n'y a aucun artifice dans cette jeune fille. En bien des endroits, on a déjà fait des fouilles sur ses indications et presque toujours on a trouvé l'eau. Nous expliquons plus loin pourquoi toutes les expériences n'aboutissent pas.

Voici comment la jeune fille procède. Il faut que le ciel soit pur : plus le soleil est ardent, mieux l'expérience réussit; aussi préfère-t-elle opérer entre midi et 2 heures. Elle se couvre alors le visage d'un voile noir ordinaire et regarde durant quelques secondes dans la direction du soleil, puis à terre. Parfois elle fait quelques pas, puis elle dit s'il y a de l'eau, s'il y en a peu ou beaucoup et où l'on doit la chercher.

Un mot sur les expériences qui ont été faites au collège d'Antoura : on avait placé des récipients pleins d'eau dans plusieurs salles couvertes par des terrasses. La jeune fille a indiqué le nombre de ces récipients et la quantité d'eau qu'ils contenaient en désignant les endroits où ils se trouvaient. Elle a été conduite dans les cours où passent les canaux d'eau qui alimentent le collège. Les tuyaux ne sont pas à ciel ouvert; seul le frère chargé de leur entretien les connaît. La jeune Hanné les a indiqués avec précision et a montré exactement leur direction. Amenée sur une citerne, elle a dit la quantité d'eau qu'elle contenait.

Il est à remarquer que le verre et les métaux sont opaques pour Hanné, tandis que la terre et la pierre lui paraissent aussi limpides que le cristal.

Cette enfant, n'ayant jamais fréquenté les écoles, n'ayant reçu aucune éducation, ignore complètement les mesures; aussi se trompe-t-elle souvent sur l'estimation de la profondeur; quand elle dit : 1 mètre, 3 mètres, la distance est parfois double et même triple, et cela à cause de la transparence pour elle des lieux qu'elle explore. Plusieurs se sont découragés

dans les recherches entreprises sur ses indications, précisément à cause de ces erreurs d'évaluation pour les travaux à exécuter.

Pour toutes les personnes sérieuses qui ont examiné la question, il est évident que la jeune Hanné Naïm voit l'eau à travers les corps opaques.

Nous savons aussi que le regard d'Hanné peut pénétrer à travers le corps humain; mais, à la suite de questions indiscrètes, la jeune fille, sur l'avis de son confesseur, garde son secret pour elle.

Nous trouvons-nous en présence d'une nouvelle manifestation des rayons X de Röntgen? Le champ est ouvert aux hypothèses: pour le moment, nous nous bornons à constater les faits et à en tirer des applications utiles. L'avenir donnera peut-être la clef du mystère.

---

Nous adressons nos remerciements à Mgr Morel, Directeur du journal *Les Missions catholiques*, qui a bien voulu nous autoriser à reproduire ce cliché.

Nous aurions étudié volontiers ce cas intéressant de double vue, mais l'auteur de cette communication nous parle d'un *secret* qui lui aurait été confié. Nous attendons la divulgation de ce secret, pour nous prononcer, en connaissance de cause. Au nom de la science nous demandons que ce secret soit révélé.

E. M.



## DES EXTASES NATURELLES

---

Y a-t-il des extases naturelles? Ce problème vient d'être repris, quoique brièvement, dans deux ouvrages récents : *Le Merveilleux divin*, par Dom Maréchaux, O. S. B. (l. IV, ch. II, p. 226) et *La Magie moderne*, par le R. P. Rolfi, O. S. F. (pa. 2, append. 2, pp. 258, 263). Aucun d'eux ne tranche la question, mais ils semblent pencher, le premier vers la négative, le second vers l'affirmative.

Pour traiter le problème par une méthode vraiment scientifique, il faut : 1<sup>o</sup> définir exactement ce qu'on entend par extase naturelle. On se contente souvent de termes vagues; et alors la discussion s'égare : on vous apporte un exemple de syncope et on le qualifie d'extase; 2<sup>o</sup> s'appuyer sur des faits, et des faits certains, bien observés, dont les détails aient été notés avec soin, et par des gens sachant discerner ces états d'autres en apparence tout semblables. Par exemple, comment pourrait-on tirer une conclusion d'une description sans précision qui conviendrait aussi bien à la catalepsie et à l'extase? Les faits seuls peuvent justifier une solution; et non les idées *a priori*. Celles-ci ne comptent pas dans une question de physiologie. Il faut une base expérimentale.

### I

Occupons-nous de la définition. Les médecins prennent souvent le mot extase dans un sens très large, de manière à y faire rentrer l'hypnose et divers états morbides. En ce cas la question des extases naturelles est résolue d'avance : il faut admettre leur existence. Mais la proposition qu'on affirme ainsi est sans intérêt. Elle se réduit à cette vérité banale que

certaines maladies ou fatigues privent de l'usage des sens. De plus, c'est prodiguer le terme d'extase à des états qui ont déjà des noms plus clairs et bien définis. Enfin, c'est comprendre sous le même nom des choses trop différentes.

Les théologiens catholiques qui ont étudié cette question ont souvent adopté le même langage. Je ne les en blâme pas; car plusieurs se proposaient non d'éclaircir un problème obscur de mystique, mais de déterminer pratiquement comment il faut apprécier certains faits merveilleux de la vie des Saints. Alors le seul point important pour eux était de séparer l'extase divine de toutes les autres aliénations des sens, sans trop subdiviser celles-ci. Ainsi Benoît XIV (*De canoniz.*, l. III, c. XLIX) appelle extase naturelle l'aliénation des sens « produite par des causes naturelles, comme la maladie appelée catalepsie ». Le cardinal Bona (*De discret. spir.*, c. XIV, nos IV, V) en fait autant, ainsi que Schram (*Theol. myst.*, n° 586). Le cardinal Brancati de Lauria retombe dans cette notion, après s'en être affranchi un instant par la distinction des extases en saines et morbides (*De oratione*, op. 5, c. VI). Si nous remontons jusqu'à saint Thomas, nous voyons qu'il distingue les extases en naturelles, démoniaques et divines (2. 2., q. 175, a. 1). Mais il explique que, par les premières, il entend l'état des malades qui perdent l'usage des sens. A la fin de l'article suivant, il applique même le mot de ravissement aux grands accès de colère ou de terreur. De fait, c'est bien là ce que signifie le mot grec extase, si on s'en tient à son étymologie. C'est un état où l'on est « hors de soi ».

Comme j'ai un but différent de celui de ces grands maîtres, on ne sera pas étonné si je présente la question d'une manière plus restreinte.

Ce qui précède nous montre que, lorsqu'on invoque l'autorité d'un vieil auteur en faveur de l'existence des extases naturelles, il faut examiner avec soin le sens qu'il a donné à cette expression et qui se déduit non seulement de ses définitions, mais des considérations ou traits historiques qu'il apporte et du but qu'il a en vue; autrement on s'expose à des malentendus. En voici un exemple frappant : Suarez (*De oratione*, l. II, c. XV, n° 6) cite Gerson comme se prononçant



en faveur des extases naturelles. Or, si on recourt au texte très bref de Gerson (*De monte contempl.*, c. xxi), on y trouve bien le mot *raptus*, mais dans le sens de forte distraction. Ce qui lui permet d'énoncer la proposition suivante qui, sans cela, serait absurde : « Ce genre de ravissement est *habituel* chez les peintres et autres artistes appliqués à leurs imaginations. »

## II

Voici la définition plus restreinte que je propose pour l'extase naturelle, et sur laquelle uniquement je ferai porter la discussion qui suivra. C'est un état qui, non seulement à son début, mais *pendant toute sa durée*, renferme deux éléments essentiels : le premier, intérieur et invisible, est la concentration *naturelle* de l'intelligence, de l'imagination ou de l'affection sur un seul objet, et cela avec une *énergie considérable*; le second, corporel et visible, est l'aliénation des sens; en entendant par là non seulement la cessation de leur exercice, mais une grande difficulté à les faire agir si on excite les organes. — Suivant qu'une telle cessation est complète ou presque complète, on dira que l'extase elle-même est complète ou incomplète.

Cette définition exclut le sommeil profond et la syncope, puisque les facultés n'y agissent plus. Elle exclut le sommeil mêlé de rêve, et le somnambulisme naturel ou provoqué, car les facultés ne prennent pas dans ces états une énergie extraordinaire. Ainsi il suffit d'une image mentale insignifiante, comme celle d'une fleur ou d'un oiseau, pour occuper une hystérique pendant sa crise. Enfin, la définition met de côté la défaillance corporelle ou l'immobilité produites pendant quelques instants seulement par un effort énergique de la pensée, de sorte que celle-ci soit bientôt remplacée par un engourdissement des facultés. En résumé, tous les états morbides sont en dehors de la définition.

Cette manière de concevoir l'extase naturelle me semble être celle de Suarez (*loc. cit.* et c. xix, nos 29, 30), de Scaramelli (*Direct. myst.*, tr. 3, n° 185) et de beaucoup d'auteurs

modernes, tels que le Dr Lefebvre, de Louvain (*Louise Lateau; étude médicale; seconde édition, Peters, à Louvain. In-18, 1873. — Pa. 4, art. III, § 3, p. 236*).

On peut encore concevoir un autre état, très voisin du précédent. Je l'appellerai extase naturelle de seconde espèce, ou plus clairement, extase semi-naturelle. Ici l'occupation de l'esprit n'est plus, comme tout à l'heure, purement naturelle; elle appartient au surnaturel, mais, au surnaturel ordinaire et dissimulé. L'objet est donc une vérité de foi, et non plus une proposition de géométrie ou de métaphysique. On considère cette vérité avec curiosité et amour, mais, sauf l'intensité de l'application mentale, il n'y a aucune différence intérieure avec l'oraison des chrétiens ordinaires. Il s'agit de savoir si l'aliénation des sens peut être la conséquence d'une concentration intellectuelle de cette espèce? Suarez étudie cette question (*loc. cit., c. XIV*).

### III.

Parlons d'abord de l'extase purement naturelle, celle des philosophes et des mathématiciens.

Je laisse de côté la question de savoir s'il y a moyen de prouver *a priori* qu'elle est possible. Car on peut disserter sur ce sujet à perte de vue, sans arriver à une conclusion certaine. On tâchera, par exemple, d'invoquer ce principe général que si les forces intellectuelles se concentrent sur un seul objet, l'exercice des sens en est gêné. Mais l'est-il assez pour arriver à être suspendu et à résister aux excitations du dehors? Voilà ce qu'on ignore, comme le déclare Suarez (fin du n° 6, ch. xv). A plus forte raison, il faut laisser de côté les explications dignes de la vieille physique, comme celle de Zacchias, relatée par plusieurs anciens auteurs, notamment par Brancati. D'après lui, « la cause immédiate de l'aliénation des sens est que les esprits animaux (nous dirions maintenant : le fluide vital) qui étaient destinés aux sens et à la motricité *se précipitent tous vers le cerveau* ». Mais cette théorie s'appuie sur une hypothèse gratuite, moyen trop commode d'expliquer ou

de paraître prévoir tous les phénomènes de la nature. Par quelle expérience Zacchias a-t-il constaté ce voyage des esprits animaux? On oublie de nous le dire.

Contentons-nous donc de ce problème plus pratique : a-t-on constaté des extases naturelles, répondant à la définition ci-dessus?

La réponse me semble négative (1). Mais j'ajoute que je n'ai point ici de parti pris. Si jamais le progrès des sciences médicales et de la psycho-physiologie apportaient enfin de bonnes preuves, je n'aurais aucune répugnance à les accepter. Ni la religion, ni la mystique n'ont aucun de leurs vrais principes engagés dans la question.

Examinons donc les *faits* qu'on a essayé d'apporter. Ne nous attardons pas trop à ceux que Brancati, Schram, et autres essaient de découvrir dans l'Écriture Sainte. Ils n'y arrivent que par des interprétations arbitraires et forcées des textes. Ils appellent aliénation des sens des états de profond étonnement, comme celui de la reine de Saba admirant la magnificence de Salomon, ou la stupéfaction de Jacob apprenant que son cher fils Joseph n'est pas mort. De nos jours, nous dirions bien encore que la reine de Saba est restée en extase, mais nous saurions ce que cela veut dire. Pour Jacob, c'était tout au plus l'état maladif qu'on a appelé la stupeur. C'est non une application des facultés, mais une sorte de choc produit par une nouvelle inattendue et paralysant le cerveau, au lieu de l'exciter (2). Ce cas ne rentre pas dans ma définition.

Les faits tirés par ces mêmes auteurs de l'histoire profane sont surtout les trois suivants. On peut les appeler classiques : 1<sup>o</sup> Le cas du prêtre *Restitut*, qui d'après saint Augustin, perdait l'usage des sens quand il voulait. 2<sup>o</sup> *Archimède*, qui, d'après Tite-Live, était si occupé d'un problème, au moment de la

(1) Il y a un problème analogue pour les *plaies* stigmatiques. Y en a-t-il de naturelles, comme le répètent les rationalistes? J'ai montré ailleurs que jusqu'ici on n'a pu apporter pour cette thèse aucun fait sérieux. (*Des grâces d'oraison*, p. 160). Pour les *douleurs* stigmatiques, appelées encore stigmates invisibles, la question est encore plus obscure. Saint François de Sales admettait que l'imagination accompagnée d'un ardent amour suffit à les produire (*Traité de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. xv). Mais les arguments d'analogie qu'il apporte prouvent trop ou trop peu.

(2) Voir la description qu'en donne le Dr Lefebvre (*Ibid*, p. 242).

prise de Syracuse, qu'il se laissa tuer sans résistance par un soldat. 3<sup>o</sup> *Socrate* qui, au dire d'Alcibiade (Platon, *Banquet*), serait resté vingt-quatre heures immobile, plongé dans ses réflexions, dans le camp qui assiégeait Potidée. Je fais grâce au lecteur d'exemples beaucoup trop probants que Schram répète, sans sourire, d'après Marsile Ficin, à savoir que Pythagore a été dans une sorte de léthargie pendant dix ans, Zoroastre pendant vingt, et Epiménide pendant cinquante.

Reprenons les trois autres exemples; mince bagage de faits qu'on s'est transmis soigneusement d'auteur en auteur.

1<sup>o</sup> Pour *Restitut*, on ne nous dit pas à quoi son esprit était occupé pendant l'aliénation de ses sens. On ne peut donc pas prouver qu'il y eût là extase naturelle, dans le sens de ma définition. En réalité, ce n'était peut-être qu'une crise d'hystérie, ou encore, du charlatanisme. Voilà un fait observé d'une manière incomplète,

2<sup>o</sup> *Archimède* n'était qu'un distrait. Lorsque le soldat s'avança pour le tuer, il ne songea qu'à lui crier : « Ne dérange pas les cercles que j'ai tracés par terre. » Il faut une grande bonne volonté pour appeler extatique un homme qui garde ainsi la communication avec le monde extérieur, trace des figures et parle à un visiteur.

3<sup>o</sup> *Socrate*. Commençons par nous méfier de la manie qu'avaient les Grecs d'inventer des fables, souvent par le bon motif de donner à une allégorie la forme d'anecdote. Ils nous ont conté que des abeilles firent un rayon de miel sur les lèvres de Platon; c'était pour symboliser son éloquence. L'extase de Socrate est sans doute le symbole de la profondeur de ses pensées.

Mais examinons de plus près le récit de Platon. Il ne dit pas s'il apporte une légende ou un trait garanti réel. Il se contente de mettre dans la bouche d'Alcibiade un éloge pompeux de Socrate, adressé à Socrate lui-même qu'il veut flatter. Et Alcibiade prend la précaution inquiétante de prévenir ses auditeurs, qu'à la suite des libations du banquet, il aura peut-être peu de suite dans les idées. En somme, il est impossible, dans une telle composition littéraire, de faire la part du vrai et du fictif.

Concluons avec le Dr Lefebvre que « l'histoire ne nous a pas conservé *un seul* exemple authentique » d'extase naturelle.

Le R. P. Rolfi cite deux traits de saint Thomas d'Aquin, qui ont au moins le mérite de ne pas remonter aux époques mythologiques, mais ne sont pas concluants : « Un jour que, conformément à l'avis des médecins, il devait soumettre sa jambe au feu, il se livra à une méditation si profonde qu'il ne s'aperçut pas de l'opération. Une autre fois qu'il écrivait dans sa cellule, il fut tellement absorbé par ses réflexions que la chandelle en se consumant, lui brûla la main, sans qu'il le remarquât (p. 261). »

Mais saint Thomas avait des extases divines, ce qui permet d'expliquer d'une manière semblable les deux cas que l'on vient de citer (1). Lui seul pouvait savoir si la concentration de ses facultés était purement naturelle. L'a-t-on interrogé à ce sujet? Faute de réponse, nous sortons du domaine des faits pour nous appuyer sur des interprétations hypothétiques, ce qui est une méthode fâcheuse. Puis, pour la jambe malade, il faudrait savoir si l'infirmité ne consistait pas précisément en une insensibilité que l'on combattait par des pointes de feu? Ici encore, les observations sont incomplètes.

De cette discussion, il ressort que la thèse de *l'existence* des extases naturelles *n'a jamais été prouvée* historiquement. Car on s'appuie sur un nombre insignifiant de faits, et aucun d'eux ne résiste à la critique.

Bien plus, elle a contre elle toutes les probabilités. En effet, si vraiment la nature humaine avait cette puissance, on n'en serait pas réduit à recourir à trois ou quatre anecdotes d'il y a quinze cents ou deux mille ans. On en eût trouvé une suite d'exemples chez les grands penseurs, à travers tous les siècles. On découvrirait aussi des faits contemporains. Depuis deux ou trois cents ans, l'Europe est pleine de savants de premier ordre, qui réfléchissent profondément à la métaphysique et aux mathématiques. Or, pas une fois on ne les a vus

(1) Dans cette hypothèse ce trait aurait son analogue dans celui que cite André du Val, dans la *Vie de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation*, carmélite, mariée d'abord à M. Acarie (réédition, chez Lecoffre). Car pendant une de ses couchés, elle ne sentit aucune douleur, ayant été tout le temps en extase.

dans l'attitude extatique, les yeux fixes, les bras tendus vers le théorème contemplé. On ne cite aucune extase pour Newton, Leibniz ou Euler, ni pour Lagrange, Laplace ou Gauss, ni pour Rieman, Kronecker ou Hermite, etc... Si, en médecine, une théorie était si peu confirmée par l'expérience, on n'oserait même pas l'énoncer.

Le Dr Lefebvre remarque qu'on observerait aussi l'extase chez le « capitaliste qui calcule une opération qui le portera aux plus hauts sommets de la fortune ou le précipitera dans les ignominies de l'indigence ». L'extase devrait même se produire fréquemment, dans les conditions les plus vulgaires. « Ne voyons-nous pas tous les jours des entraînements d'une impétuosité incomparable? Quand les ardeurs des sens s'ajoutent aux ardeurs de l'âme, n'en résulte-t-il pas une passion demi-bestiale, demi-humaine, dont la violence nous épouvante? » De telles passions devraient aliéner les sens. « En résumé, si l'extase pouvait se produire par un excès d'attention, par le jeu de l'imagination, par l'entraînement des pensées ou des sens, elle deviendrait un fait *vulgaire et quotidien*. Les médecins qui surprennent l'humanité dans toutes ses faiblesses et dans tous ses mystères, ne la rencontrent pas de nos jours... Je conclus : *l'extase vraie, d'origine purement psychique, en dehors de toute maladie du système nerveux, est un mythe.* »

Les rationalistes sont obligés par leur système de proclamer que toutes les espèces d'extase, même celles des saints, sont naturelles, et la plupart les regardent comme des maladies. Les catholiques font le jeu de leurs adversaires s'ils admettent *sans preuves solides* qu'il y a des extases naturelles.

## VI

Parlons maintenant de l'extase que j'ai appelée semi-naturelle, celle qui consiste dans l'aliénation des sens pendant une oraison qui, en elle-même, n'est pas de nature extraordinaire, sauf l'intensité de l'attention. Ces extases ont-elles quelquefois existé?

Ceux qui admettent l'extase naturelle véritable sont obligés de répondre oui ; mais d'autres pourraient donner la même réponse, s'ils découvraient des faits établissant ce cas spécial.

Brancati se pose la question et il l'énonce à sa manière en parlant de la *contemplation acquise*, c'est-à-dire d'une oraison de nature *ordinaire*, où l'intuition, le regard simple remplace dans une forte mesure les raisonnements. Il se demande si elle peut produire l'aliénation des sens. Il répond qu'elle ne la produit pas d'habitude, mais que « cela peut arriver quelquefois ». Il ne présente aucun fait à l'appui, mais seulement une considération *a priori* sur les esprits vitaux. Benoît XIV admet la même conclusion, mais uniquement en apportant le témoignage de Brancati (*loc. cit.* n° 14).

Il suit de là que la thèse des extases semi-naturelles n'est qu'une affaire de sentiment. Elle n'a aucune base expérimentale.

Elle avait un intérêt spécial pour les deux auteurs que je viens de citer. Ils s'occupaient de la canonisation des saints : Brancati nous rappelle qu'il le faisait depuis trente ans. Ils avaient donc à expliquer quel rôle joue l'extase dans ce genre de procès, et à dire, en particulier, si l'aliénation des sens produite dans un homme sain, pendant l'oraison, doit être appelée un fait miraculeux. Brancati et Benoît XIV répondent que jamais l'Église ne la regarde comme telle, à moins « qu'elle ne soit accompagnée de certains signes au-dessus des forces de la nature, comme la splendeur du visage et autres choses semblables » (*loc. cit.*, n° 14). On comprend cette dernière exception. Il est clair que la haute contemplation n'a pas pour effet de rendre le corps lumineux ou parfumé, ou de le soulever en l'air (1). Il faut une intervention directe

(1) Une foule d'auteurs, surtout des hagiographes, qui n'ont pas l'intention de contester cette thèse, se laissent entraîner par la littérature, à parler comme s'ils admettaient le contraire. En un mot, ils présentent la lévitation comme une *conséquence naturelle* de certaines contemplations très parfaites. Ils disent, par exemple, que l'âme, étant *attirée* vers le ciel, *entraîne* le corps avec elle. Scaramelli réfute cette théorie par diverses raisons telles que la suivante : « On ne comprend pas pourquoi l'esprit enlevant le corps, le porterait plutôt en haut qu'à droite ou à gauche, puisque Dieu qui est le but de ce mouvement, se trouve en tout lieu... Bien plus, l'esprit étant toujours ravi au centre le plus intime de l'âme, devrait, au lieu de mouvoir le corps, le fixer au lieu où il se trouve » (*Direct. myst.*, tr. 3, n° 274). Mais on peut montrer autrement que la phrase ci-dessus part d'un faux supposé. Elle admet implicitement que la substance de l'âme monte

de Dieu ou de ses anges. Il y a dérogation à une loi physique ou physiologique, et, par suite, miracle.

Dans le cas contraire, il n'y en a plus, du moins de directement constatable, puisque l'aliénation des sens peut être simplement produite par la maladie. Et cette manière de voir doit être suivie *a fortiori* si l'on admet que la contemplation puisse produire *naturellement* ce même effet physiologique. C'est là, en effet, l'argument qu'apportent les auteurs précités. Brancati en conclut que « les extases doivent être appelées des faits merveilleux, mais non miraculeux ».

Mais, objectera-t-on, si l'aliénation des sens ne doit pas compter parmi les miracles, du moins l'état intérieur, s'il est monté à un niveau très élevé, n'est-il pas un miracle? — Pas davantage, car comment pourra-t-on apprécier ce niveau? Par le témoignage seul de l'extatique. Or, il a pu se faire plus ou moins illusion. Donc déjà le miracle ne serait pas prouvé. Mais une autre raison montre même qu'il n'y en a pas. En effet, cet état intérieur est le résultat d'une grâce, d'un don du Saint-Esprit. Or, quoique ces grâces intérieures destinées à notre propre sanctification, exigent l'intervention directe de Dieu, jamais l'Église ne les a qualifiées de miracles. Car elle réserve ce dernier nom aux signes perceptibles aux sens. De plus, ces grâces sont une addition faite à notre nature, non une dérogation. Enfin, ce sont des faits qui se produisent régulièrement et dont plusieurs peuvent se prévoir avec certitude quand certaines conditions, telles que la réception des sacrements, sont posées. Il y a là les caractères d'une loi, d'ordre supérieur, il est vrai, mais d'une loi. C'est donc l'opposé d'un miracle. (Cf. Scaramelli, tr. III, n° 182.)

vers le ciel, auquel cas le corps qui lui est uni devrait la suivre. Mais ce sont seulement nos idées qui s'élèvent, et encore, d'une manière métaphorique. Nos états d'âme ne peuvent influencer le plateau d'une balance.

Scaramelli fait une remarque d'un autre genre. Il dit qu'après les extases, certaines personnes se sentent le corps plus léger. Ce n'est peut-être là qu'une impression. M. Pierre Janet a pesé une extatique qui éprouvait ce sentiment, et il lui a trouvé le même poids qu'à l'état normal. (*Bulletin de l'Institut psychologique international*, 28, rue Serpente. Juillet 1901.) Je ne sais de quelle nature était cette extase. Mais l'expérience prouve du moins que, dans certains états supra-normaux, une personne peut croire à tort que son corps est devenu plus léger. Toutefois il y a une présomption en sa faveur si, à d'autres moments, elle s'élève réellement dans l'air.



## V

Ayant été amené à parler des extases au point de vue des béatifications et canonisations, j'ajouterai un mot pour préciser le rôle que leur attribue la Sacrée Congrégation des rites.

Cette Congrégation examine toujours deux questions qu'elle appelle *doutes* : Premier doute majeur : y a-t-il des vertus héroïques dans cette cause de confesseur, ou un vrai martyr dans cette cause de martyr ? second doute majeur : y a-t-il deux, trois, quatre miracles après la mort ? Chacun doit être attesté juridiquement, au moins par deux témoins oculaires.

On voit que l'extase ne rentre pas dans la seconde catégorie. Voici quel est son rôle, qui est purement indirect. Comme on doit examiner la vie entière du serviteur de Dieu, on est obligé de s'enquérir de ses dons surnaturels. Or l'extase en fait partie. Mais, 1<sup>o</sup> l'existence de ces dons ne peut être directement l'objet d'une constatation juridique (mais seulement morale) puisque l'agent intérieur principal est invisible. 2<sup>o</sup> Elle peut être constatée *indirectement* s'ils sont accompagnés d'une prophétie réalisée ou d'une guérison ou autre fait extérieur miraculeux. 3<sup>o</sup> Dans ce cas, ils ne servent qu'à établir l'héroïcité de la charité, en se fondant sur ce que Dieu en donne une approbation extérieure ou qu'il donne un moyen puissant d'y arriver. 4<sup>o</sup> La plupart du temps les extases n'interviennent que comme objection ; car on peut se demander si les aliénations des sens n'ont pas été de simples maladies indiquant un tempérament déséquilibré. Il faut que le contraire soit solidement établi. Aussi les causes où il n'y a pas eu d'extases sont plus faciles à faire réussir.

Beaucoup de rationalistes se figurent, au contraire, que les saints n'ont été canonisés qu'à cause de leurs extases.

Aug. POULAIN.

---

## LA LÉVITATION DU CORPS HUMAIN

---

### I

On désigne aujourd'hui sous le nom de *lévitation du corps humain* le phénomène qui consiste dans le soulèvement d'un corps vivant sous l'action d'une force encore indéterminée, soulèvement qui va jusqu'à produire une suspension plus ou moins longue dans l'air sans aucun contact avec le sol.

J'ai publié en 1897 une brochure (1) où étaient relatés plus ou moins sommairement les cas que j'avais pu recueillir. J'ai cité, d'après les histoires ecclésiastiques, plus de soixante saints ou bienheureux chez qui le phénomène se reproduisait fréquemment. On en trouve également de nombreux exemples chez les mystiques indous, et, de nos jours, on a pu l'observer avec toutes les garanties désirables chez certains médiums; moi-même j'en ai été témoin deux fois (2). Le fait peut donc être considéré comme certain; l'explication reste seule à trouver. Tantôt on pourrait l'attribuer à une simple force physique se développant dans l'organisme du *sujet* sous l'influence de causes morales et agissant comme un courant magnétique ou odique qui repousse un courant semblable existant dans le sol; tantôt il semble dû à une entité intelligente et invisible qui soulève le sujet, comme le ferait un homme ordinaire.

De nouveaux documents m'étant parvenus, il m'a paru utile d'en faire connaître les principaux à ceux que cette question intéresse. Ce n'est, en effet, que par l'examen comparatif des circonstances dans lesquelles se sont produits ces phénomènes qu'on pourra essayer d'en déduire une théorie. Ils sont du reste si étranges par eux-mêmes que la multipli-

(1) Paris, Leymarie. 1 vol. in-8° de 40 pages avec gravure.

(2) Voir la brochure ci-dessus, p. 68 et p. 82.

cité des témoignages parviendra seule à en faire admettre la réalité.

## II

On sait que les sorcières passaient pour avoir une légèreté surnaturelle qu'on constatait soit par l'épreuve de l'eau, soit par celle de la balance.

Pour la première épreuve on liait la malheureuse avec des cordes et on la jetait à l'eau. Si elle surnageait, elle était déclarée coupable et on la brûlait; si elle enfonçait, elle était reconnue innocente et se noyait.

Pour la seconde épreuve, on plaçait l'accusée dans un des plateaux d'une balance dont l'autre plateau supportait une Bible. D'après Bodin, il était admis que toute personne plus légère qu'une Bible d'église était adepte de Satan.

Chez les Cambodgiens, on soumet également la femme accusée de sorcellerie à l'épreuve de l'eau. « On la jette au fleuve; si elle enfonce, elle est proclamée innocente et remise en liberté; si elle surnage, c'est qu'elle est soutenue par des démons. Dans ce dernier cas, on la saisit et on la livre au juge (1). »

Le Dr Kerner rapporte que quand la voyante de Prévorst qu'il soignait était en transe et qu'on la mettait au bain, « on voyait ses membres, sa poitrine et la partie inférieure de son corps émerger involontairement de l'eau en vertu d'une étrange élasticité. Les personnes qui la soignaient faisaient tous leurs efforts pour maintenir son corps sous l'eau et ne pouvaient y parvenir; si, à ce moment, elle était tombée dans une rivière, elle n'aurait pas pu s'y enfoncer plus qu'un morceau de liège ».

Le célèbre médium anglais Eglington, qui vit encore, a raconté lui-même, dans le numéro du 24 juin 1886 du journal *le Médium*, une lévitation qu'il subit au cours d'une séance à la cour de Russie.

(1) Leclerc, *la Sorcellerie chez les Cambodgiens*. (*Revue scientifique* du 2 février 1895.

« Après le thé, on passa dans une chambre où prirent place, en se tenant par la main, l'empereur, l'impératrice, le grand-duc et la grande-duchesse d'Oldenbourg, le grand-duc et la grande-duchesse Serge, le grand-duc Wladimir, le général Richter et le prince Alexandre d'Oldenbourg. Les lumières furent éteintes et les manifestations commencèrent; la plus frappante fut une voix qui s'adressa en russe à l'impératrice et causa avec elle pendant quelques instants. Une forme féminine fut aperçue entre le grand-duc Serge et la princesse d'Oldenbourg, mais elle disparut bientôt... Je commençai alors à *m'élever dans l'air*, tandis que l'impératrice et la princesse d'Oldenbourg continuaient à me tenir la main. La confusion devint indescriptible lorsque, m'élevant de plus en plus haut, mes voisins durent monter sur leurs chaises afin de me suivre. Cette idée qu'une impératrice était obligée de poser ainsi à l'antique, au risque de se blesser, était peu propre à maintenir l'équilibre mental du médium et je demandai plusieurs fois qu'on levât la séance. Mais ce fut inutilement et je continuai à monter jusqu'à ce que mes deux pieds touchassent deux épaules sur lesquelles je m'appuyai et qui étaient celles de l'empereur et du grand-duc d'Oldenbourg, ce qui fit dire à l'un des assistants : « C'est la première fois que l'empereur se trouve sous les pieds de quelqu'un. » Lorsque je fus redescendu, la séance fut terminée. »

Le *Journal de Francfort*, du 6 septembre 1861, contient l'entrefilet suivant, emprunté au *Gegenwart*, de Vienne :

« Un prêtre catholique entretenait, dimanche dernier, dans l'église Sainte-Marie à Vienne, ses auditeurs de la protection constante que prêtent les anges aux fidèles commis à leur garde, et cela dans un langage plein d'exaltation et d'images avec une onction et une éloquence qui touchaient profondément le cœur des nombreuses dames et jeunes filles réunies autour de lui. Dès le commencement du sermon, une jeune fille d'une vingtaine d'années manifestait tous les signes de l'extase, et bientôt, dit un témoin oculaire, les bras alternativement croisés ou élevés vers le ciel, les yeux fixés sur le prédicateur, elle fut aperçue de tout le monde se

*soulevant peu à peu de terre et demeurant à plus d'un pied du sol jusqu'à la fin du sermon. On assure que le même phénomène s'était produit quelques jours avant, au moment où cette jeune personne recevait la communion. »*

Miss Cook, le célèbre médium qui a servi aux séances de matérialisation chez M. Crookes, raconta, en 1872, dans une lettre adressée à M. Harrisson, qu'en 1870, étant alors âgée de 14 ans, on la mena à une séance de spiritisme parce qu'elle voyait et entendait souvent des esprits invisibles pour tout le monde. Après plusieurs mouvements et lévitation de la table, « une communication par coups frappés nous fut donnée, disant que si on voulait faire l'obscurité, je serai portée autour de la chambre. J'éclatai de rire, ne croyant pas que cela fût possible. On éteignit la lampe, mais l'obscurité n'était pas complète, car il entra de la lumière par la fenêtre. Bientôt, je sentis que l'on prenait ma chaise. Je fus soulevée jusqu'au plafond. Tout le monde a pu me voir en l'air. J'étais trop effrayée pour crier, et je fus portée au-dessus de la tête des assistants et déposée sur une table, à l'extrémité de la chambre. Ma mère demanda alors si nous pouvions avoir des phénomènes chez nous. La table répondit « oui », que j'étais un médium ».

M. l'abbé Petit, que beaucoup des lecteurs des *Annales* ont sans doute connu chez la duchesse de Pomar, m'écrivait récemment (1) :

« Ce qu'il importe de déterminer dans tous ces phénomènes, c'est la cause qui les produit. Cette cause étant complexe, comme tous les agents de cette nature, doit être étudiée par le sujet lui-même en même temps que par l'opérateur si le phénomène est produit par un médium étranger; dans le cas contraire, c'est que le sujet est plus ou moins médium et c'est pour lui un devoir d'étudier ses sensations, autant qu'il en est capable.

« En ce qui concerne la lévitation, je l'ai éprouvée de deux

(1) M. Petit est spirite, et il parle ici en spirite; il ne parle ni en prêtre, ni en théologien, et son témoignage manque d'autorité. E. M.

manières différentes dans une église : une fois, c'était un simple soulèvement que j'attribue à la dilatation du corps astral ; une autre fois, il y a eu transport.

« J'ai ressenti, dans le premier cas, un fourmillement intense dans les mains et les pieds avec la sensation d'une force qui s'échappait ; dans le second cas, la sensation était toute différente, il me semblait qu'une force *étrangère* m'attirait vers l'autel (1).

« Je pense que, dans le cas de transport, la force médianique du sujet se soude à une force supérieure qui l'entraîne. Si la frayeur ne m'avait saisi, si je ne m'étais pas débattu, je serais probablement passé par-dessus la grille du sanctuaire. Ma frayeur a été si grande que j'ai failli en être malade.

« Il m'en coûte de parler de moi, je ne le fais qu'avec répugnance ; mais il serait à désirer que les personnes à qui surviennent, accidentellement ou non, quelques phénomènes de cette nature, en fissent l'aveu en toute sincérité. Cet aveu est très pénible ; aussi *la plupart s'en cachent avec soin* pour ne point s'attirer la réputation d'hallucinés ou de visionnaires, épithètes toujours désagréables.

« En tous cas, aucun de ces phénomènes n'est miraculeux (2). Rien dans ces faits, qui échauffent malheureusement les imaginations, n'est produit en dérogation aux lois de la nature, mais tous relèvent d'une loi supérieure qu'on finira par formuler. Il faudra sans doute encore de nombreuses expériences avant d'arriver à ce résultat. Ce qu'il y a de déconcertant, c'est que les meilleures théories sont tout à coup bouleversées par un facteur inconnu qu'il est impossible de déterminer (3). »

(1) Le curé d'Ars racontait que le démon le soulevait quelquefois dans son lit. On prétend qu'Eugène Vintras, le soi-disant prophète qui vivait à Tilly il a une cinquantaine d'années, s'élevait de terre devant témoins lorsqu'il priait.

(2) Nous affirmons, au contraire, que les phénomènes de lévitation que nous trouvons dans la vie des grands saints dont nous vénérons la mémoire, appartiennent à l'ordre miraculeux. Quand sainte Thérèse, ravie en extase, s'élève, malgré tous ses efforts, et plane au-dessus de ses sœurs ravies, j'y vois l'intervention d'une force supérieure et divine, qui domine et neutralise la loi de la pesanteur, j'y reconnais un miracle éclatant.

(3) Ce facteur est un agent étranger, intelligent, ou démoniaque ou divin, et c'est précisément ce caractère qui fait sortir le phénomène de la catégorie des phénomènes physiques ordinaires de la nature. Nous sommes en présence d'une causalité supérieure à la causalité humaine.

Voici encore un cas de lévitation dont le récit m'a été adressé, le 30 décembre 1895, par le patient lui-même, le Dr Nicolas Santangelo, médecin à Venosa.

« Aimablement prié par le professeur Falcomer de donner un compte rendu détaillé de ma propre lévitation, laquelle advint à Rome, je serai bref et précis dans mon récit, n'ayant, pour ma part, aucune idée à ajouter ou à enlever de ce qui m'arriva selon toute évidence. J'irai donc droit au fait.

« Je sais bien que le champ des faits spiritiques est si vaste qu'il surpasse évidemment de beaucoup le champ de la vie ordinaire; je puis en parler avec expérience ayant en personne assisté à beaucoup de séances expérimentales de spiritisme, soit à Naples, dans la maison Chiaia, à l'hôtel Bourbon, à l'hôtel de l'Allegria et dans la maison Cavalli, soit à Rome, tant à l'Académie que dans la maison de M. Alegiani. Mais pourtant il y a une variété immense de faits spirites; il y en a qui sont fort peu de chose, que je dirai même frivoles; il y en a qui ont un relief manifeste et enfin il y a ceux que nous pouvons vraiment dire éclatants.

« Parmi les faits qui m'impressionnèrent le plus dans différentes séances, il y en a dont je conserverai toujours le souvenir. Mais la lévitation de trois personnes me semble un fait tel, qu'il surpasse toutes les limites du merveilleux et du prodige.

« L'année 1893 fut une année glorieuse pour l'Académie internationale des études magnétiques et spirites de Rome. Les séances expérimentales se succédaient sans interruption, tantôt à l'Académie, tantôt chez l'excellent peintre, M. Francesco Alegiani. Elles donnaient des résultats vraiment étonnants, dus à la puissance de cinq médiums que j'ai connus personnellement, MM. Cecchini, Boella, Fontana, di Giacomo et Ruggieri, tous jeunes gens d'une force médianimique de beaucoup supérieure à celle d'Eusapia Paladino (1).

« Pour ma part, j'ai toujours été un abonné assidu du bulletin de l'Académie, *le Lux*, et chaque mois, j'en attendais avec anxiété le fascicule, précisément pour être exactement

(1) J'ai analysé une partie de ces expériences dans mon livre sur la lévitation (pp. 85-90).

au courant de tout ce qui arrivait. Mais la simple lecture ne suffit pas pour convaincre de phénomènes si étranges ; il faut dépasser les limites d'un saint Thomas. Je voulus m'en assurer *de visu*, et sans plus tarder, je m'en fus, le 30 novembre 1893, à Naples, et j'y restai quelques jours pour assister à une familière et brillante séance avec Eusapia, à l'hôtel de l'Allegria. Puis je me dirigeai vers Rome.

« Je ne parle pas du charmant accueil que me firent tous mes amis de l'Académie, je ne parle pas des visites que je fis à diverses notoriétés, pour les pousser à quelque expérience. Il est certain que je les trouvai tous consentants et charmants, entre autres l'illustre et regretté professeur de philologie, Luigi Ferri. Ce dernier, savant autant qu'aimable, accepta mon invitation avec plaisir, et un mercredi soir des premiers jours de novembre, nous étions tous, au nombre de quinze ou seize, dans la maison d'Allegiani.

« Il était environ 9 heures du soir, quand nous primes place en faisant la chaîne autour d'une grande et lourde table. Les médiums étaient à deux, Fontana et Ruggieri ; mais Fontana, bien que prié par moi, ne voulut pas prendre part à la séance et se rendit dans une chambre contiguë ; nous restâmes donc avec le seul Ruggieri et je m'assis à son côté gauche.

« La lumière ayant été modérée, les phénomènes se produisirent tout de suite : on voyait clairement qu'une force puissante agissait parmi nous. Les coups et les bruits que l'on entendait partir des meubles et de tous les coins de la pièce étaient effrayants ; des objets pesants étaient transportés rapidement d'un bout à l'autre de la chambre : la chaîne se faisait sans interruption, soigneusement maintenue.

« Nous fîmes l'obscurité complète. Ruggieri commença bientôt à se débattre, en proie à des secousses presque tétaniques, tandis que sa main gauche était toujours tenue serrée dans ma main droite, dans le but de ne pas rompre la chaîne, ce qui *nous avait été bien recommandé*. Ce fut alors que Ruggieri ayant quitté son siège commença à être soulevé. Je le tenais ferme ; mais, sentant le terrain manquer sous



mes pieds à cause de l'ascension toujours augmentante de Ruggieri, je m'accrochai à son bras et fus ainsi tiré en haut, soulevé presque à la hauteur de 3 mètres du plancher, à tel point que je touchais distinctement avec mes pieds la suspension qui pendait au centre du plafond. Dans la descente, la lumière étant faite, je me trouvai à genoux sur la table des expériences, sans qu'il me fût arrivé le moindre accident désagréable.

« Voilà mon envolée dans les airs à Rome; mais, avant moi, les trois médiums Cecchini, Ruggieri et Boella furent aussi soulevés dans l'espace jusqu'à toucher le plafond... et c'était beau d'entendre leurs voix venir de si haut, annonçant le phénomène (voir *Lux*, An. VI, fasc. 14).

« Il faut se convaincre que dans le spiritisme, tout est une question de médium; il est donc clair que, sans médium, il n'y a pas de spiritisme. Malheureusement la science, jusqu'ici, n'a pas découvert les conditions organiques permettant de nous faire distinguer un médium : on naît médium comme on naît bossu. Il y a des médiums à effets musicaux; précisément comme l'était Cecchini, et il y a des médiums à autres effets: Ruggieri était un puissant médium à lévitation. Mais il était aussi un médium à abaissement, je dirai même à enfoncement. Dans une de ces séances, j'ai vu Ruggieri, après avoir été enlevé dans l'air, tiré avec force sous la table des expériences, puis rester là sur le dos presque rigide, soudé au sol, de telle manière que nul effort ne réussissait à le relever. »

Sainte Thérèse a décrit les sensations qu'elle éprouvait au moment de ses lévitations, dans son autobiographie dont Mgr Méric a publié (1) de nombreux extraits que nous lui empruntons.

« L'âme, dans ces ravissements, semble quitter les organes qu'elle anime. On sent d'une manière très sensible que la chaleur naturelle va s'affaiblissant et que le corps se refroidit peu à peu, mais avec une suavité et un plaisir inexprimables.

(1) Le vol aérien des corps. *Revue du Monde invisible*, numéro du 15 avril 1899.

Dans l'oraison d'union, nous trouvant encore comme dans notre pays, nous pouvons presque toujours résister à l'attrait divin, quoique avec peine et un violent effort ; mais il n'en est pas de même dans les ravissements ; on ne peut presque jamais y résister. Prévenant toute pensée et toute préparation intérieure, il fond sur vous avec une impétuosité si soudaine et si forte que vous voyez, vous sentez cette nuée du ciel ou cet aigle divin vous saisir et vous enlever.

« Mais comme vous ne savez où vous allez, la faible nature éprouve à ce moment, si délicieux d'ailleurs, je ne sais quel effroi dans les commencements. L'âme doit montrer ici beaucoup plus de résolution et de courage que dans les états précédents ; il faut en effet qu'elle accepte à l'avance tout ce qui peut arriver, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu et se laisse conduire par lui où il lui plaît, car on est enlevé, quelque peine qu'on en ressente.

« J'en éprouvais une si vive, par crainte d'être trompée que, très souvent en particulier, mais surtout quand j'étais en public, j'ai essayé de toutes mes forces de résister. Parfois je pouvais opposer quelque résistance ; mais, comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois tous mes efforts étaient vains ; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir ; et quelquefois même *tout mon corps était enlevé, de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre.*

« J'ai été rarement ravie de cette manière. Cela m'est arrivé un jour où j'étais au chœur avec toutes les religieuses et prête à communier. Ma peine en fut extrême dans la pensée qu'une chose si extraordinaire ne pouvait manquer de causer bientôt une grande sensation. Comme ce fait est tout récent et s'est passé depuis que j'exerce la charge de prieure, j'usai de mon pouvoir pour défendre aux religieuses d'en parler.

« En plus d'une circonstance, j'ai fait ce que je fis le jour de la fête du saint patron de notre monastère. Pendant le sermon auquel assistaient plusieurs dames de qualité, je vis que la même chose allait m'arriver ; je me jetai soudain à terre, mes sœurs accoururent pour me retenir, et le ravisse-

ment ne put échapper aux regards. Je suppliai instamment Notre-Seigneur de vouloir bien ne plus me favoriser de ces grâces qui se trahissent par des signes extérieurs; j'étais déjà fatiguée de la circonspection à laquelle elles me condamnaient, et, malgré mes efforts, je regardai comme impossible de les tenir cachées...

« Lorsque je voulais résister, *je sentais sous mes pieds des forces étonnantes qui m'enlevaient*; je ne saurais à quoi les comparer. Nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'a rien qui approche d'une telle impétuosité. C'était un combat terrible, j'en demeurais brisée. Quand Dieu veut, toute résistance est vaine; il n'y a pas de pouvoir contre son pouvoir. Quand Dieu veut, nous ne pouvons pas plus retenir notre corps que notre âme. Malgré nous, nous voyons que nous avons un maître et que de telles faveurs sont un don de sa main, et nullement le fruit de nos efforts; ce qui imprime dans l'âme une humilité profonde.

« Au commencement, je l'avoue, j'étais saisie d'une extrême frayeur. Et qui ne le serait en voyant son corps s'élever de terre? Car, quoique l'âme l'entraîne après elle, avec un indicible plaisir quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas; pour moi, du moins, je le conservais de telle sorte que *je pouvais voir que j'étais élevée de terre*. A la vue de cette majesté qui déploie ainsi la puissance, on demeure glacé d'effroi, les cheveux se dressent sur la tête et on se sent pénétré d'une très vive crainte d'offenser un Dieu si grand. Mais cette crainte est mêlée d'un très ardent amour, et cet amour redouble en voyant jusqu'à quel excès Dieu porte le sien à l'égard d'un ver de terre qui n'est que pourriture. Car, non content d'élever l'âme jusqu'à lui, il veut élever aussi ce corps mortel, ce vil limon souillé par tant d'offenses. » (P. 199-201.)

« Je reviens aux ravissements et à leurs efforts ordinaires. Souvent mon corps en devenait si léger qu'il n'avait plus de pesanteur; quelquefois c'était à un tel point que je ne sentais plus mes pieds toucher la terre. Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort et souvent dans une impuissance absolue d'agir. Il conserve l'attitude où il a été

surpris ; ainsi il reste sur pied ou assis, les mains ouvertes ou fermées, en un mot, dans l'état où le ravissement l'a trouvé. » (P. 208.)

Voici maintenant quelques cas qui ont été décrits et affirmés juridiquement.

Le premier en date se trouve à la Bibliothèque Nationale.

C'est le « Procès-verbal fait, pour délivrer une fille possédée par le malin esprit, à Louviers, en 1591, par Louis Morel, écuyer, sieur de La Tour, conseiller du roi, prévôt général en la maréchaussée de France et en la province de Normandie, assisté de M<sup>e</sup> Robert Behotte, licencié ès lois, avocat et lieutenant général de M. le vicomte de Rouen, à la résidence de Louviers ».

La fille dont il est ici question était une pauvre servante, Françoise Fontaine, ni sainte ni sorcière, mais affligée de manifestations si extraordinaires qu'elle avait demandé tous les secours, y compris ceux de la religion, pour en être délivrée et qu'on avait fini par la garder dans la prison de Louviers pour éviter les accidents.

Ces manifestations, parmi lesquelles se trouvaient des coups frappés dans les murs, des transports d'objets mobiliers et des enlèvements de son propre corps, si brutaux qu'elle et les assistants en étaient souvent grièvement blessés, sont longuement exposées dans le procès-verbal avec les attestations des témoins. Je me bornerai à reproduire ici le récit de celles qui eurent lieu lorsqu'on eut recours à l'exorcisme, en y mettant l'orthographe et la ponctuation modernes pour rendre un peu plus claire la rédaction assez confuse du prévôt de Normandie.

« Suivant ce que nous avons arrêté le jour d'hier avec ledit curé Pellet, nous sommes partis de notre logis et venu trouver icelui curé Pellet, viron sur les 6 à 7 heures du matin, avec lequel nous sommes transportés aux prisons de cette dite ville de Louviers, ayant amené avec lui un clerc qui portait l'eau bénite, et nous avons commandé auxdits Vymont, Dupuys, Hellot, Dubusc, le Prévost et autres, nos archers, nous accompagner ; ce qu'ils ont fait. Et sommes entrés en icelle

prison et avons trouvé ladite Françoise qui était en une petite chambre haute, couchée toute vêtue sur une couchette avec cinq ou six prisonniers qui la gardaient, laquelle avait le visage tout en sang, comme d'égratignures, à laquelle nous avons demandé qui lui avait fait cette égratignure.

« Par ladite Françoise fait réponse que c'était l'esprit qui la tourmentait qui lui avait fait lesdites égratignures, samedi au soir dernier en notre présence comme nous l'interroignons, l'ayant ledit esprit lors jetée par terre à cause de ce qu'elle nous avait confessé, comme nous avons pu voir.

« A laquelle Françoise nous avons usé de plusieurs remontrances pour la réconcilier en la crainte et amour de Dieu, lui remontrant qu'en reconnaissant Dieu, lui criant merci, confessant ses fautes, lui en demandant pardon et renonçant au diable, elle pouvait sortir des tourments où le malin esprit l'avait conduite, par le moyen d'une confession générale de ses péchés qu'il fallait qu'elle fit audit curé Pellet, et se mettre en bon état, pour ouïr la messe et recevoir le saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ: ce qu'elle a promis de faire.

« Ce fait, ledit curé Pellet lui avait baillé de l'eau bénite et icelle ouïe de confession: après laquelle nous avons icelle Françoise prise, menée et conduite avec nosdits archers, étant enserrée par les mains, à l'église Notre-Dame de cette dite ville de Louviers; en entrant ledit curé Pellet, qui marchait devant, vêtu de son surplis et de son étole, lui avait jeté de l'eau bénite; et nous, après lui, ayant notre bâton de prévôt en la main, l'avons conduite en la chapelle de la Trinité où l'on avait fait accommoder l'autel pour dire la messe, et devant lequel autel nous avons fait mettre des bancs, sur l'un desquels elle s'est appuyée, s'étant mise à genoux et commencé à prier Dieu, étant toujours auprès d'elle ledit curé Pellet vêtu de sondit surplis, ayant son étole au cou. Et nous sommes mis au coin de l'autel où l'on commence à dire la messe, pour voir quelle contenance tiendrait ladite Françoise sans qu'elle nous aperçut.

« Et lors et à l'instant, M<sup>e</sup> Jean Buisson, prêtre chapelain de ladite église, qui était revêtu de ses ornements sacerdotaux pour dire et célébrer la messe, ayant fait allumer un grand

cierge qu'il avait fait mettre sur le bord de l'autel, près de nous, et après a commencé à célébrer une basse messe où s'étaient trouvés présents plus de mille à douze cents personnes, tant catholiques que huguenots de la nouvelle prétendue religion, soldats et autres gens de qualité. Et entre autres personnes de qualité, étaient le sieur abbé de Mortemer, le sieur Ratte, abbé et conseiller au parlement de Toulouse, le sieur de Rubempré, le sieur baron de Neufbourg, le sieur baron des Noyers, le sieur Séguier, grand maître des eaux et forêts de France, M<sup>e</sup> Jacques Duval, médecin à Évreux, M<sup>e</sup> Jonas Marie, receveur des tailles en l'élection de Montivilliers, M<sup>e</sup> Nicolas Coquet, prêtre dudit Louviers, Pierre Behotte, Jacques Surgis, Guillaume Inger l'aîné, Robert Langlois, bourgeois et marchands dudit Louviers.

« Laquelle Françoise s'était mise en prière et en état d'ouïr sagement la messe, sinon que lorsque ledit Buisson, prêtre, a commencé à dire l'Évangile, ladite Françoise avait commencé à sommeiller, la tête lui étant tombée sur ledit banc devant lequel elle était à genoux, comme si elle eût été pâmée et évanouie; de quoi nous avons averti ledit curé Pellet qui nous regardait et avait l'œil sur nous, comme nous l'en avions prié, afin de l'avertir si nous apercevions que ladite Françoise fit quelque chose; lequel curé Pellet, l'avait exorcisée et à elle jeté de l'eau bénite, laquelle s'était aussitôt revenue, s'étant levée et fait le signe de la croix et ouï et entendu ledit Évangile attentivement. Après ledit Évangile dit, elle avait été à l'offrande où elle avait été conduite par ledit curé Pellet. Lors de l'élévation du saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle avait icelui regardé fort attentivement, faisant toujours mine de le prier et adorer, sans avoir été aucunement tourmentée. Après laquelle élévation, ledit curé lui avait présenté la paix qu'elle avait baisée.

« Et sur ce que ledit Buisson, prêtre, a voulu parachever de dire la messe, le livre et missel étant changés de lieu et remis sur le bout de l'autel où il avait commencé ladite messe, étant à l'action de grâce d'icelle, ledit curé Pellet avait commandé audit Buisson, prêtre, de ne parachever sa dite messe qu'il n'eût administré le saint Sacrement et l'Eucharistie à

ladite Françoise: lequel Buisson s'étant arrêté, icelui curé Pellet, vêtu toujours de son surplis et ayant l'étole au cou, s'étant approché d'icelle Françoise, laquelle il avait ouïe derechef de confession, et ayant icelle exorcisée, et conjuré ledit malin esprit auquel ladite Françoise a déclaré publiquement qu'elle renonçait, ledit curé Pellet a pris la sainte Eucharistie pour la lui bailler et faire recevoir. S'étant approché d'elle après avoir fait dire à ladite Françoise tout hautement son *Misereatur* et *Confiteor*, il s'était apparu comme une ombre noire hors de l'église, qui avait cassé un losange des vitres de ladite chapelle et pris le cierge qui était sur l'autel qu'il avait éteint... et icelle Françoise étant à deux genoux avait été enlevée fort épouvantablement, sans avoir pu recevoir le saint Sacrement, ouvrant la bouche, ayant les yeux tournés en la tête, avec un geste tant effroyable, qu'*il avait été besoin, à l'aide de cinq à six personnes, la retirer par ses accoutrements comme elle était enlevée en l'air*; laquelle ils avaient jetée à terre, ayant été contraints de se jeter sur elle à cause que cela la voulait enlever, sans toutefois voir ni apercevoir aucune chose; où s'était aussitôt présenté ledit curé Pellet, qui avait icelle exorcisée et à elle jeté de l'eau bénite, même conjuré ledit malin esprit; laquelle était revenue à soi, étonnée et débile. Ce que voyant, ledit curé avait derechef fait abjurer à ladite Françoise ledit malin esprit, et à elle fait plusieurs remontrances pour le salut de son âme; à quoi ladite Françoise avait prêté l'oreille.

« Cela fait, ledit curé avait derechef présenté la sainte Hostie à ladite Françoise, pour laquelle recevoir s'étant mise à deux genoux, ledit curé lui présentait, icelle Françoise a derechef *été enlevée de terre plus haut que l'autel*, comme si on l'eût prise par les cheveux, d'une si étrange façon que cela avait grandement étonné les assistants qui n'eussent jamais cru voir une chose si épouvantable; s'étant tous jetés à deux genoux contre terre et commencé à prier Dieu et implorer sa grâce pour la délivrance de ladite Françoise; ayant été de besoin, pour icelle reprendre, que plusieurs hommes se soient jetés à ses accoutrements et icelle abattue à terre, s'étant jetés sur elle pour s'opposer à l'effet de l'ennemi qui la vou-

lait enlever, ayant ladite Françoise la bouche torse et ouverte, les yeux qui lui sortaient de la tête, les bras et les jambes sens dessus dessous.

« Ce que voyant, ledit curé Pellet s'était approché auprès d'elle, lui ayant jeté de l'eau bénite, icelle exorcisée et conjuré ledit malin esprit. Ayant ladite Françoise la face contre-mont, et ayant demeuré quelque temps en cet état, ledit curé Pellet ayant fait allumer un autre cierge, ladite Françoise était revenue à soi et repris ses esprits. Et après que ladite Françoise a derechef crié merci à Dieu et renoncé audit malin esprit, étant à deux genoux, s'approchant ledit curé Pellet auprès d'elle pour lui présenter la sainte Eucharistie afin de icelle recevoir, pour la troisième fois elle avait été comme devant empêchée de ce faire, ayant été enlevée pour la troisième fois par-dessus une grande forme ou banc qui était devant l'autel où l'on célébrait la messe, *et emportée en l'air du côté où la vitre avait été cassée, la tête en bas, les pieds en haut sans que ses accoutrements fussent renversés*, au travers desquels, devant et derrière, il sortait une grande quantité d'eau et fumée puante : ayant été plus tourmentée que devant, avec une telle manière et fureur, que c'était chose horrible à voir et incroyable à ceux qui ne l'ont vue. Laquelle Françoise fut quelque temps ainsi *transportée en l'air sans que l'on la pût reprendre* ; mais enfin sept à huit hommes s'étaient jetés à elle, qui avaient icelle reprise et mise contre terre, étant tourmentée de telle façon que c'était chose horrible et pitoyable à voir, tellement que ceux qui étaient là présents en grand nombre tant catholiques que de la nouvelle religion réformée, avaient pleuré, s'étant mis à genoux et commencé à prier Dieu pour le salut de l'âme de ladite Françoise.

« Pendant lesquelles prières ledit curé Pellet s'était approché de ladite Françoise où, tout de nouveau, il avait icelle exorcisée et conjuré ledit malin esprit, et lui ayant jeté de l'eau bénite, était revenue et repris ses esprits ayant déclaré tout hautement ladite Françoise qu'elle renonçait au diable, criait merci à Dieu et lui demandait pardon de ses fautes.

« Disant ladite Françoise de soi-même que la première fois



que ledit curé Pellet lui avait présenté la sainte Eucharistie, elle avait vu ledit malin esprit qui était entré par un trou qu'il avait fait en une vitre de ladite chapelle, étant à main droite, qu'elle nous a montré, et avait éteint le cierge qui était allumé sur l'autel où l'on célébrait la messe et icelle Françoise pris par les cheveux pour l'enlever et emporter par le trou de ladite vitre, de peur qu'elle ne reçût le saint corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Le rapport ajoute que le curé Pellet s'étant souvenu que, toutes les fois que Françoise avait été enlevée, cela avait été par les cheveux, il les lui fit raser. A la suite de cette opération et de l'exorcisme qu'on vient de lire, la pauvre fille fut complètement guérie.

J'ai cité ce long texte *in extenso* pour que le lecteur pût bien se faire une idée du soin avec lequel les faits avaient été observés. Il ne peut y avoir de doute sur ceci que Françoise a été, pendant la messe, soulevée trois fois dans les airs, de telle manière qu'on ne saurait confondre ces lévitations avec des contorsions et des sauts.

Dans les différentes circonstances relatées, l'homme de science ne peut retenir que quelques particularités : telle est l'adhésion au corps des jupons qui ne se renversaient pas quand Françoise avait la tête en bas, ce qui prouve que la force inconnue qui soustrayait son corps aux lois de la pesanteur s'appliquait également à ses vêtements, phénomène qu'on a observé d'autres fois. Tel est également le fait que l'ablation de la chevelure a fait cesser, ou plutôt a contribué à faire cesser les manifestations, faits qu'on peut rapprocher de cette observation que la force psychique se dégage souvent par les cheveux, comme l'électricité (1). Tel est encore l'état de prostration de Françoise après les lévitations, circonstance qu'on observe toujours après les dépenses considérables de force psychique. Je pourrais également ajouter

(1) Le fluide, dont la nature nous est encore inconnu, s'échappe aussi par les extrémités du corps, et non pas seulement par les cheveux. L'ablation des cheveux n'explique donc pas la cessation du phénomène. — L'homme de science constatera encore autre chose, c'est que le corps du lévité devient léger comme un fétu de paille, plus léger que l'air. Or si le phénomène était naturel, ce corps, en vertu de la loi des aréostats, devrait atteindre les couches les plus élevées de l'atmosphère. Il n'en est pas ainsi.

la sensation de vent froid, dont il n'est pas parlé dans le récit reproduit plus haut, mais qui est souvent indiquée dans les autres parties du procès-verbal, au moment de l'apparition du phénomène, ainsi que beaucoup d'expérimentateurs l'ont constaté dans des manifestations analogues.

Le fameux recueil des *Causes célèbres* contient, dans son tome VI, imprimé en 1738, deux documents cités à propos du procès de Louis Gaufridy, — ce prêtre de Marseille qui avait été brûlé comme sorcier en 1711, par arrêté du Parlement de Provence, — et relatifs à des faits contemporains du narrateur.

L'un se rapporte à une demoiselle Thévenet, de Corbeil, qu'on supposait possédée, et au sujet de qui l'archevêque de Paris fit faire une information,

Voici les principaux faits qu'on dit avoir constatés :

« 1<sup>o</sup> Cette demoiselle s'est élevée à 7 ou 8 pieds dans un jardin, et jusqu'au plancher dans sa chambre ;

« 2<sup>o</sup> Elle a enlevé son frère et sa garde jusqu'à 3 pieds sans aucun point d'appui ;

« 3<sup>o</sup> Ses jupes se sont repliées par-dessus sa tête, quoiqu'elle s'élevât debout en l'air ;

« 4<sup>o</sup> Elle s'est élevée dans le lit avec sa couverture, jusqu'à 3 et 4 pieds de la même façon qu'elle s'était couchée, c'est-à-dire le corps étendu horizontalement. »

L'autre document est un rapport médical relatif à huit personnes de la paroisse de Langres, diocèse de Bayeux, également prétendues possédées. Voici ce rapport :

« Nous soussignés, Nicolas Andry, conseiller, lecteur et professeur royal, docteur, régent et ancien doyen de la Faculté de médecine de Paris, censeur royal des livres, etc., avons examiné avec tout le soin possible le mémoire qu'on nous a présenté ; en conséquence de quoi, certifions avoir trouvé dans ledit mémoire quatre cas singuliers qui nous paraissaient passer les forces de la nature et ne pouvoir être attribués à aucune force physique, savoir :

« 1<sup>o</sup> Que les personnes y mentionnées...

« 2<sup>o</sup> Que souvent elles pèsent, dans le temps de leur syncope, au moins le double de ce qu'elles pèsent dans leur état naturel, de sorte que deux hommes ont eu quelquefois de la peine à porter un enfant de dix ans. Bien plus, que quatre hommes n'ont jamais pu, plusieurs fois et en différents temps, en lever une autre de terre où elle était étendue, quelque effort qu'ils fissent pendant un temps considérable; et dès qu'un prêtre y fut arrivé et qu'il eut commandé au démon de lui rendre la connaissance et la liberté de se relever elle-même, elle recouvra l'une et l'autre. De plus, que deux hommes la portant un autre jour, dans ce même état, deux autres hommes s'étant joints à eux pour les aider à la porter, son corps devient tout à coup si pesant qu'ils eurent toute la peine à gagner sa maison, quoique proche, déclarant qu'ils auraient eu moins de peine à porter chacun un sac de blé.

« 3<sup>o</sup>. . . . .

« 4<sup>o</sup> Qu'il y en a une qui, voulant se jeter un jour par la fenêtre d'un escalier d'un second étage, demeura suspendue debout en l'air, sans aucun appui sous les pieds, et sans tenir à rien, pendant tout le temps qu'il fallut pour monter à cet étage et la retirer. Qu'elle s'est mise une autre fois un talon sur le bord extérieur du linteau de la fenêtre d'une chambre, l'autre pied en l'air, et tout le corps penché sans se tenir à rien. Qu'elle s'est assise sur le bord intérieur d'un puits, tout le corps en dedans, sans aucun appui sous les pieds, et pendant tout cela toujours en syncope.

« Lesquelles choses énoncées dans ces quatre articles, certifications comme ci-dessus passer les forces de la nature et ne pouvoir être attribuées à aucune force physique; le tout sans prétendre rien aux autres articles qui peuvent être du ressort de la physique et de la médecine.

« ANDRY.

« WINSLOW.

« Fait à Paris, le 4 mars 1734. »

« Après avoir lu et examiné le mémoire ci-dessus, après avoir appris de plus l'inutilité des remèdes employés par les médecins, nous croyons que la physique ne peut expliquer

quelques-uns des faits énoncés, tels, par exemple, que d'être suspendu en l'air sans tenir à rien, etc., et que la nature toute seule, en santé ou en maladie, ne les peut produire.

« En foi de quoi, adhérant aux quatre articles extraits par nos confrères, MM. Andry et Winslow, sans rien décider sur les autres articles, nous avons signé à Paris, ce 7 mars 1735.

« CHOMEL, conseiller, médecin du roi, associé vétérane de l'Académie royale des sciences et docteur régent de la Faculté de médecine de Paris.

« CHOMEL FILS, docteur régent de la Faculté de médecine à Paris. »

### III

J'en ai, je crois, assez dit pour montrer que la lévitation est un phénomène parfaitement réel et beaucoup plus commun qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord.

Les lecteurs qui voudront approfondir davantage la question pourront lire : Dans la *Mystique divine, naturelle et diabolique* de Gœrres (1), les chapitres XXI, XXII et XXIII du deuxième volume (De la marche extatique... Comment les extatiques s'élèvent en l'air... Du vol dans l'extase... Explication de ces phénomènes.) et le chapitre XIX du quatrième volume (Du vol diabolique... Comment ce phénomène est commun aux extatiques et aux possédés.);

Dans la *Mystique divine* de l'abbé Ribet (2), le chapitre XXXII du deuxième volume (Dispense de la loi de la pesanteur... Suspension, ascension, vol extatique... Agilité surnaturelle en dehors de l'extase. Courses aériennes de sainte Christine l'admirable... Énergie de cette attraction ascensionnelle... Marche sur les eaux... Explication de ce phénomène.);

Enfin dans la *Physique de la Magie* que vient de publier récemment en Allemagne le baron Karl de Prel, le chapitre VII du premier volume, chapitre qui a pour titre ; *Gravi-*

(1) Traduction française en 5 volumes. Paris, Poussielgue, 1882.

(2) Paris, Poussielgue, 1883. 3 vol. gr. in-8°.

*tation et lévitation* et où le savant auteur essaie d'établir une théorie physique du phénomène basée sur la polarisation de la pesanteur.

Albert DE ROCHAS.

(*Annales des sciences psychiques.*)

---

### OBSERVATION

La diminution de poids dans le corps enlevé a été constatée plusieurs fois par des expérimentateurs, et elle confirme l'opinion de quelques théologiens et philosophes, tels que Gorres, dans sa *Mystique*; M. Ribet, etc.

Dans une lettre publique à M. Jules Bois, en date du 24 août 1901, le colonel de Rochas s'exprime ainsi :

« Il y a des observations très nombreuses prouvant historiquement la réalité de la lévitation. *Ce phénomène consiste dans la diminution du poids des corps bruts ou animés, diminution pouvant aller jusqu'au flottement dans l'air.* »

Quelques philosophes estiment que, dans la lévitation des saints, Dieu attire l'âme, et l'âme attire son corps et l'emporte dans un élan impétueux. Ainsi sainte Thérèse, qui s'élevait en l'air malgré toute sa résistance.

Ce n'est pas de la littérature, c'est une opinion très sérieuse. Dire que Dieu est partout, ce qui est incontestable, ne détruit pas cette opinion et ne répond à rien.

Quand nous prions, nous levons les mains et les yeux au ciel; les extatiques s'élevaient vers le ciel; des saints tels que saint Benoît, saint Pierre d'Alcantara et d'autres ont été vus, s'élevant au ciel, entourés par les anges, au moment de leur mort. Du haut du mont des Oliviers, Jésus-Christ s'éleva vers son Père, au jour de l'Ascension, et cependant le Père céleste est partout.

On peut donc croire que Dieu attire certaines âmes privilégiées, avec leur corps, dans le miracle de l'enlèvement mystique, vers les hauteurs, sans méconnaître son immensité.

É. M.

---

## LES LIMITES DE L'ASTROLOGIE



Monseigneur,

Dans un but scientifique moral, je me permets de vous communiquer mes réflexions sur l'article *Un évêque astrologue*, Luc Gauric, paru dans le numéro du 15 mars 1902 de cette Revue. — L'auteur bien connu y rapporte qu'au temps de Luc Gauric, évêque de Civitata, en Italie, un moine, versé dans la théologie, l'astrologie et la chiromancie, prédit au cardinal Jean de Médicis l'élévation prochaine de celui-ci au souverain pontificat.

Que les astres aient des influences variées les uns sur les autres et sur notre globe, les faits le prouvent. L'on doit donc admettre que les conjonctions astrales puissent modifier l'organisme si délicat d'un enfant au moment de sa naissance. Il est même vraiment regrettable que la science n'ait pas poursuivi avec plus de zèle, l'étude théorique et pratique d'un phénomène constant, si plein d'intérêt pour l'humanité, et qu'on prenne si peu de peine, de nos jours encore, pour l'étudier à fond.

Quant à la chiromancie bien comprise, rien d'impossible à ce que notre caractère, notre tempérament, nos inclinations, nos aptitudes se révèlent en certains traits de notre corps, tels que les linéaments de la paume et des doigts. La chiromancie, qui a l'étude de ces traits pour objet, se trouve par conséquent être en rapport avec l'astrologie, laquelle étudie l'action astrale sur les facultés de l'homme à l'instant précis où il vient au monde, facultés qui, à leur tour, sont rendues d'une manière ineffaçable par les signes corporels.

Ce sont là deux sciences qui se complètent, riches en conclusions, en pronostics utiles à connaître et qui devraient être mieux connus par les médecins et les pédagogues qu'ils ne le sont par les diseuses de bonne aventure.

Mais, de ces pronostics révélateurs, basés sur des causes naturelles, à la prédiction d'effets qui ne s'y rattachent pas *nécessairement*, il y a un abîme qui ne peut être franchi que par la prophétie proprement dite, pouvoir surnaturel ou préternaturel de prédire des *événements* futurs (1). C'est ainsi qu'en m'attachant à l'exemple cité par M. Flambart, j'admets volontiers que le moine en question ait pu reconnaître dans la main du futur Léon X les aptitudes dignes d'un pape ; mais je n'admets pas que ce Frère ait pu, à l'aide du même moyen et *naturellement*, prédire à un cardinal que celui-ci allait être élu pape. Cet avenir-là le Saint-Esprit seul qui préside aux conclaves le connaissait ; cet avenir-là, Satan aussi pouvait, par des circonstances à lui connues, en avoir quelque intuition.

Je viens de dire, en parlant du procédé chiromancique de Frère Séraphin : « par le même moyen et *naturellement*. » Dieu qui se révèle comme il veut, peut, à coup sûr, imprimer sur notre corps, dans notre main, des indices de nature à éclairer un prophète. En tout cas, il est évident que Frère Séraphin, lorsqu'il prédit au cardinal de Médicis son élévation à la dignité suprême cessa d'être chiromancien proprement dit et qu'il fut posé en prophète simplement.

Je conclus qu'il importe de distinguer entre astrologie ou chiromancie naturelles et chiromancie ou astrologie préternaturelles. Il y a entre ces deux catégories l'abîme qui sépare les deux ordres. Dans l'ordre naturel, ce sont des sciences ; dans l'autre ordre, ce sont des dons divins ou des pactes diaboliques ; plutôt des pactes que des dons, Dieu se servant rarement de signes visibles pour révéler l'avenir à ses prophètes, surtout aux prophètes privés de notre temps qui sont eux-mêmes très rares et très sujets à caution.

Or, d'après un principe théologique, tant qu'un effet *extra-naturel* quelconque n'est pas prouvé venir de Dieu, on doit le regarder comme causé par le démon.

La chiromancie et l'astrologie veulent-elles rester dans le

(1) Mgr Méric a exposé et soutenu cette thèse dans les conclusions de son dernier article sur *l'Imagination et les rêves prophétiques*, *Revue du monde invisible*, 15 mars 1902. Nous y renvoyons le lecteur.

domaine de la vérité, elles ne peuvent avoir pour objet que les phénomènes exclusivement naturels qui leur sont propres. Franchissent-elles la limite que leur impose leur caractère scientifique, l'une et l'autre se ravalent au niveau de misérables superstitions. Ce ne sont plus dès lors que des genres de divination, des pactes tacites avec le démon, des pratiques maudites dont les moindres actes sont *gravement* coupables et renferment une double malice, c'est-à-dire : 1<sup>o</sup> celle d'attribuer à la créature (astres du firmament ou linéaments corporels) un pouvoir qui relève de Dieu seul, le pouvoir de connaître l'avenir ; 2<sup>o</sup> la malice que suppose toute connivence avec l'esprit malin. — De plus, à mon avis, tout acte divinatoire constitue deux péchés ; le péché de superstition qui lui est propre et un péché de présomption violant le secret de l'avenir que Dieu se réserve avec tant de sagesse.

A propos de superstition, je ne saurais terminer cet aperçu, Monseigneur, sans dire que la fameuse « lettre de Jésus-Christ » dont parle M. D. J. Gallus (même numéro de cette Revue) doit avoir depuis longtemps franchi les frontières du Tarn et avoir fait son chemin par le monde ; car l'année dernière j'en ai trouvé un ancien exemplaire en langue hongroise chez une famille de bateliers du Danube. La femme, une dévote, me la montra et fit valoir tout le prix qu'elle y attachait. Je lui objectai que cela émane plutôt de l'antéchrist tentateur que du Christ. L'imprimé, contrairement à la loi, ne porte point l'adresse de l'éditeur.

Malheureusement on ne peut s'empêcher de constater ici, comme dans les autres pays, que la superstition, ses nombreuses croyances et ses pratiques toujours infernales n'infeste pas seulement la simplicité des campagnards, mais elle sévit aussi bien chez les citadins. La superstition s'accommode même avec la science et le génie. Napoléon I<sup>er</sup> était, paraît-il, très superstitieux.

Les prêtres, qui ont charge d'âme, devraient s'appliquer davantage à déraciner ces abus si pernicioeux qui altèrent la foi. Pourquoi n'entend-on presque jamais de sermons contre la superstition et les pratiques superstitieuses qui ont cours chez



le peuple! Il faudrait aussi expliquer comme quoi toute formule de prière et tout imprimé de dévotion non revêtus de l'*Imprimatur* de l'évêque sont absolument interdits. — A l'occasion d'un pèlerinage à Notre-Dame-de-Radna, un prêtre ayant surpris, entre les mains des pèlerins, de semblables feuillets débités par les boutiquiers forains, les commenta en chaire. Il en résulta un conflit entre les marchands et la clientèle qui, à grands cris, déclarait avoir été flouée.

Je vous prie, Monseigneur, de daigner agréer l'hommage de mon respect.

Alfred VAN MONS.

Pancsova, Hongrie, le 25 mars 1902.



## INSTITUT PSYCHOLOGIQUE INTERNATIONAL

Monsieur le Rédacteur en chef,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance qu'un « groupe d'étude de phénomènes psychiques » vient d'être organisé au sein de l'Institut psychologique international. Il a élu pour Président M. E. Duclaux, Directeur de l'Institut Pasteur.

Les membres de cette section d'études ont rédigé et signé une notice, ou pour mieux dire un appel que je m'empresse de vous faire parvenir ci-joint. Ils désireraient que cet appel reçut la plus large publicité, particulièrement dans les milieux où l'on s'occupe d'études psychiques, et ils vous seraient reconnaissants, au nom de la vérité, qu'ils recherchent avec passion, si vous vouliez bien insérer cette notice dans votre journal, attirer sur elle l'attention qu'elle mérite, et demander à vos lecteurs de concourir et de participer à ces recherches en signalant au groupe d'étude les personnes qui produisent les phénomènes décrits.

La seule ambition des hommes éminents et impartiaux qui ont signé la notice est de rechercher les phénomènes vrais. afin de faire profiter l'humanité, qui suit avec un intérêt si légitime ces études, du fruit de leurs travaux.

En vous remerciant d'avance, je vous prie d'agréer, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

*Le Secrétaire général de l'Institut psychologique,*  
S. YOURIÉVITCH.

Le Conseil d'organisation de l'Institut psychologique a décidé, dans sa réunion du 3 décembre, la formation de divers « groupes » ou « sections d'études », entre autres celle d'un « groupe d'étude de phénomènes psychiques ».

Ce groupe, dont la création avait été, dès le début, une des préoccupations principales de l'Institut psychologique, est constitué dès maintenant.

Il a pour membres :

MM. d'Arsonval, membre de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie de Médecine, professeur au Collège de France;

Bergson, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur au Collège de France;

Branly, professeur de physique à l'Institut Catholique;

Brissaud, professeur à la Faculté de Médecine;

Duclaux, membre de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie de Médecine, directeur de l'Institut Pasteur;

Marey, membre de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie de Médecine, professeur au Collège de France;

Weiss, agrégé de la Faculté de Médecine.

Il a choisi pour président M. Duclaux.

Il se propose d'explorer cette région, située aux confins de la psychologie, de la biologie et de la physique, où l'on a cru constater les manifestations de forces non encore définies. Entre la crédulité des uns et l'indifférence des autres, entre une adhésion *a priori* de l'esprit à des hypothèses qui étonnent et un refus systématique d'admettre la possibilité de faits qui ne rentrent pas dans les cadres déjà constitués ou dans les lois déjà connues, il y a place pour une recherche strictement scientifique, sans parti pris d'affirmer ou de nier, sans autre préoccupation que de poser à l'expérience la question suivante : « Quelle est la part de réalité objective et quelle est la part d'interprétation subjective dans les faits décrits sous les noms de suggestion mentale, télépathie, médiumnité, lévitation, etc. ? »

Le but ne pourra être atteint que par l'application de méthodes d'observation précise et d'expérimentation rigoureuse telles que celles qui sont en usage dans les laboratoires. En attendant que l'Institut psychologique ait aménagé un local spécial pour l'investigation des phénomènes de ce genre, la section utilisera, en cas de besoin, les laboratoires particuliers où ses membres travaillent.

Par la présente note la section fait appel à tous ceux qui croiraient pouvoir lui signaler des personnes capables de produire des phénomènes tels que ceux qui viennent d'être énumérés, ou mieux encore à ces personnes elles-mêmes. Les personnes qui se présenteront à elle seront libres de choisir les conditions où se feront les expériences d'essai.

La section a le ferme espoir que son appel sera entendu. Si les faits en question méritent d'entrer dans le domaine scientifique, il y a un intérêt de premier ordre à ce qu'ils soient étudiés et approfondis.

*Signé:* D'ARSONVAL, H. BERGSON, E. BRANLY, BRISAUD, E. DUCLAUX, J. MAREY, WEISS.

*Les communications devront être adressées au Secrétariat général de l'Institut psychologique, Hôtel des Sociétés savantes, 28, rue Serpente, à Paris, au Marquis DE VIRIEU, Secrétaire du groupe, ou à M. YOURIÉVITCH, Secrétaire général.*

---

## VARIÉTÉS

### FAITS DE PRÉMONITION

Un après-midi, dit M. Tietkens, pendant que je causais avec ma mère, je vis un grand et magnifique papillon blanc partir, me semblait-il, du sol près de ses pieds. Il s'éleva vers le plafond et disparut comme s'il se dirigeait vers le ciel ; je pris note du fait et de l'heure. Le lendemain matin ma mère reçut la nouvelle que son frère était parti dans un monde meilleur exactement à la même heure.

Un été, je faisais un séjour de plusieurs semaines au prieuré de Conishead. Un dimanche, j'assistais au service du soir tenu dans le grand hall d'entrée. Pendant qu'on chantait l'anthème, je vis distinctement, à environ un mètre devant moi, comme suspendu dans l'air, le signe fatal, c'est-à-dire une grande enveloppe de deuil bordée de noir, avertissement ordinaire et certain de la mort d'un parent ou d'un ami. J'écrivis à ma mère pour lui demander si tout allait bien à la maison. Ne recevant les jours suivants aucune nouvelle de mort concernant mes parents ou amis, je chassai le fait de mon esprit, pensant que la vision n'avait été que de la fantaisie ou une illusion optique. Cependant lorsqu'arriva le courrier de l'Inde quelque temps après, il s'y trouva une lettre de mon frère m'annonçant la mort subite d'un de mes neveux. Il était décédé le jour même où j'avais reçu l'avertissement et en tenant compte de la différence d'heure entre l'Angleterre et l'Inde, presque à la même minute.

Je rêvai que je me trouvais au salon à la maison, et je vis très distinctement une femme s'approchant de moi en tenant à la main un petit plateau sur lequel se trouvait une lettre largement bordée de noir, toujours le signe fatal. Je pris la

lettre, mais ne reconnus pas celle qui la portait, bien qu'il me semblât savoir que c'était une servante. Je fis part de mon rêve à ma sœur et nous étions intrigués de savoir qui était visé par cet avertissement. Un ou deux jours après, ma sœur apprit la mort subite d'une servante qui m'avait quitté récemment après avoir été quelque temps à mon service.

Je passai l'hiver de 1900 à l'étranger; durant un séjour en Égypte, j'éprouvai l'impression invincible qu'il était arrivé quelque malheur à un de mes neveux en Angleterre. Cette conviction s'était tellement emparée de mon esprit, que n'ayant pas l'adresse de mon neveu, j'écrivis à une proche parente pour avoir de ses nouvelles; il me fut répondu que les dernières nouvelles qu'on avait de lui étaient satisfaisantes. Mais la même impression s'imposa de nouveau à moi et j'écrivis à ma parente une lettre pressante pour la prier de s'informer personnellement si tout allait bien chez mon neveu. Je reçus comme réponse : « Votre impression était exacte; sa femme est morte après une maladie aiguë et très douloureuse. »

Un certain samedi soir, avant d'aller me coucher, je vis objectivement devant moi le signe fatal, une enveloppe encadrée de noir; cela me parut étrange, car à mon su aucun de mes parents n'était malade. Le lundi suivant mon beau-frère reçut un télégramme du « Straits Settlement » lui annonçant la mort vraiment subite de son frère dans la matinée de ce jour. J'avais vu le signe.

Voici maintenant un avertissement me concernant personnellement et où il s'agissait aussi de maladie, sans, qu'à ce moment, aucun symptôme de maladie ne fût apparent pour personne. Je me disposais à quitter le Caire, le mardi de Pâques 1901. J'avais retenu mon passage sur un vapeur à destination du Pirée (Grèce) et de là je devais prendre le train et le vapeur pour Venise (*via* Athènes). Une nuit, quelques jours avant mon départ, je fus réveillé par une voix disant très distinctement : « Maladie, dérangement, prends garde ! » J'éprouvai une impression désagréable, car je savais que c'était un avertissement; je me figurai qu'il était relatif à ma sœur, personne de santé très délicate, et je lui écrivis aussitôt de se garder des refroidissements, etc. Le mardi de Pâques,

je partis pour Alexandrie ; je couchai à l'un des hôtels de cette ville pour être le lendemain frais et dispos au départ du vapeur pour la Grèce. Le mercredi matin, on m'apprit qu'un cas de mort par la peste était survenu la veille et que les consuls étaient dans l'attente d'ordres relativement aux quarantaines qui devaient être déclarées dans les différents ports de l'Europe. La route du vapeur avait été changée dans la matinée et il devait se rendre directement à Smyrne, sans toucher la Grèce. Après avoir pris l'avis de Cook et fils, je me rendis à Smyrne et je n'eus à subir que deux jours de quarantaine dans la baie de Voula. Le dérangement, les dépenses, les ennuis que je subis par ce changement de route et par les règlements de quarantaine furent considérables, et ceux-là seuls qui ont eu la malchance de les subir me comprendront. Dans ce cas, je fus très distinctement averti au sujet de maladie et de dérangement longtemps avant qu'on ne sût au Caire que la peste avait éclaté à Alexandrie.

J'avais promis à un ami de le voir pour une affaire. Cet ami était digne de toute confiance ; une heure ou deux avant le rendez-vous j'étais assis dans mon bureau et je m'endormis : je rêvai que j'allais au rendez-vous, mais que je ne pouvais voir de traces de mon ami, mais, à sa place, quelques hommes de mauvaise mine qui semblaient m'attendre ; j'eus l'intuition que ces hommes me voulaient du mal. Je me réveillai, et le rêve restait si vivace dans mon esprit que je résolus de me tenir sur mes gardes. Je me rendis au rendez-vous, mais en me dissimulant le plus possible ; j'attendis, mais mon ami ne se montra pas et à sa place je vis les hommes de mon rêve qui évidemment m'attendaient. Je les évitai soigneusement. Plus tard, je découvris que ma lettre était tombée en de mauvaises mains, et si je n'avais pas reçu à temps cet avertissement j'aurais pu passer un mauvais quart d'heure.

Je désirais beaucoup causer avec un ami qui avait quitté la ville et que je n'avais pas vu depuis fort longtemps ; il vivait à la campagne où il remplissait ses devoirs professionnels ; je résolus de saisir la première occasion pour prendre le train et le visiter. Je me décidai de le faire le samedi suivant, afin de me procurer une journée de bon repos le dimanche. Je

voulais le surprendre et ne lui écrivis point. Un ou deux jours avant la date que j'avais fixée pour mon départ, je reçus une lettre d'une dame amie m'informant qu'elle avait eu à mon sujet un rêve d'avertissement, et me priant de me tenir bien sur mes gardes, si j'avais quelque projet de voyage ou tout autre projet. Elle se sentait convaincue que j'étais sur le point de courir un grand danger. La nuit qui précéda mon départ, je rêvai que je voyais une forme humaine, un homme sur la poitrine duquel se trouvait une grande *tache écarlate* bien marquée; cela ne faisait pas l'effet d'une blessure, c'était comme si la peau était teinte. Je me réveillai, mais ne pus saisir la signification de ce rêve et le tout s'effaça de mon esprit. Je pris le train au jour fixé et arrivé à destination, me rendis à la maison où habitait mon ami. J'appris alors qu'étant tombé très malade, il avait été transporté à l'hôpital, mais je ne pus avoir aucun renseignement sur sa maladie. J'allai à l'hôpital situé hors ville et isolé des autres habitations. Je n'eus même pas à ce moment la pensée qu'il pouvait y avoir quelque chose de contagieux dans cette maladie. En arrivant à l'hôpital, je m'informai si je pourrais voir mon ami. « Le voir! répliqua l'infirmier; certainement non! il est atteint de fièvre scarlatine et même d'une forme très maligne. » Je repartis sans le voir. La signification de mon rêve et l'avertissement de mon amie me furent ainsi clairement révélés.

(*Light*, 16 novembre 1901.)

#### AVERTISSEMENT PRÉMONITOIRE DE MALADIE

Ce fait, parfaitement authentique, s'est passé à « The Lilacs, Cedarhurst, Long Island ». Il émane de M<sup>me</sup> Meredith, la mère du jeune homme qui a été le sujet du phénomène. Le 24 avril 1900, il réveilla sa mère vers 7 heures du matin et lui dit d'un ton triste et sérieux : « Mère, je crains qu'une chose terrible n'aille arriver; hier soir, un esprit a marché devant moi, et je sais ce que cela signifie. Quelque chose de terrible va se passer. Vous aurez à le supporter. » M<sup>me</sup> M. fut saisie de



crainte et d'étonnement et voulut faire croire à son fils qu'il avait été la victime de son imagination. Il s'expliqua alors. La veille au soir, en se promenant devant la maison pour fumer sa pipe, il avait vu un esprit marcher devant lui ; cet esprit resta alors un instant devant lui adossé à un pilier, puis se tourna pour entrer dans la maison. M<sup>me</sup> M. lui demanda qui était cet esprit. Il répondit : « Je n'ai pu le reconnaître. » Elle lui demanda si c'était un homme ou une femme. Il dit : « Je pense que c'était un homme. J'ai compris son message. » M<sup>me</sup> M. voulut savoir s'il lui avait parlé ; « Oui, répliqua-t-il, mais peut-être pas de la façon que vous entendez le mot parler. »

M<sup>me</sup> M., très anxieuse, voulut chasser cette vision de son esprit, mais le jeune homme répliqua toujours : *Mère, je l'ai vu*. Ceci se passait vers 7 heures du matin. Le jeune homme ne se sentait pas très à l'aise, mais disait appréhender une atteinte de grippe. Ce n'est que vers 3 heures de l'après-midi qu'il fut saisi d'une violente douleur au côté gauche. Le médecin qui avait été appelé déjà dans la matinée et n'avait trouvé aucun symptôme alarmant, reconnut dans la soirée qu'il s'agissait d'une appendicite. L'opération fut faite le deuxième jour de la maladie, et le patient mourut le 29 à 11 heures 1/2 du soir.

Le jeune Meredith n'avait jamais eu de crainte de la mort. « Bien des gens disent cela, avait-il dit, moi du moins, je suis sincère. » et il le prouva quelques jours après quand il tomba malade et au moment de mourir quand il serra une dernière fois sa mère sur son cœur.

M. Hodgson ayant demandé à M<sup>me</sup> M. s'il y avait eu dans la famille d'autres cas de visions, celle-ci lui répondit que sa fille Hazel avait vu son père, mort depuis peu, à l'âge de deux ans. Cette enfant ignorait naturellement que son père eût disparu de la terre : on lui avait dit qu'il était au ciel, ce qui n'avait aucune signification pour elle. Un jour, la petite jouait dans la chambre qu'avait habitée son père, pendant que sa mère et une servante rangeaient les vêtements de ce dernier. Soudain l'enfant se mit à parler et à rire avec un être invisible pour les deux femmes. M<sup>me</sup> M. surprise lui demanda ce qu'elle faisait : « *Je parle avec papa?* dit-elle. — Mais où est papa?

— Ici, fit l'enfant comme étonnée de la question. — Mais papa n'est pas ici. — Si, affirma l'enfant », et elle désigna l'endroit, près du lit, où se tenait son papa. Puis elle ajouta : *Maintenant, papa est parti!* et en éclatant de rire : *Mon papa était drôlement habillé. — tout en blanc!* Et elle continua à jouer.

Il est infiniment probable que ce fut aussi de son père, qu'il ne pouvait connaître, étant trop jeune au moment de sa mort, que le jeune Meredith avait reçu la prémonition de mort. Cette hypothèse nous paraît plus admissible que celle de l'avertissement donné au percipient par le moi subliminal. Pourquoi le moi subliminal aurait-il pris pour cela la forme d'un homme?

(*Journ. of Soc. of psych. res.*, novembre 1901.)

### LE RÊVE D'UN PÈRE

En janvier 1900, le fils de M. X. prit du service pour l'Afrique du Sud; le temps s'écoula sans qu'on reçût de mauvaises nouvelles, et M. X. était de plus en plus rassuré sur son sort, lorsque fin octobre, dans la nuit de jeudi à vendredi, il eut un rêve très vif. Il voyait son fils avec deux hommes qui lui étaient inconnus, dans un corridor conduisant, par une porte ouverte, dans une petite chambre. Les deux hommes conduisaient ou plutôt poussaient devant eux le fils qui semblait regarder M. X. Celui-ci se réveilla en sursaut et appela plusieurs fois son fils par son nom. Le lendemain matin, il raconta son rêve à déjeuner et samedi soir il reçut un télégramme de Prétoria lui annonçant que son fils avait été grièvement blessé au bas-ventre le jeudi. Il ne mourut pas. Au bout de quelques mois, il écrivit de l'hôpital où il était soigné, donnant des détails sur ce qui s'était passé dans la nuit du rêve. Après avoir reçu sa blessure, il avait été conduit, presque porté, dans une petite maison, et il se trouva avec six ou sept autres grièvement blessés dans une petite chambre. Il souffrait mortellement; il vit un premier blessé se

tourner sur le côté et mourir, deux gardiens vinrent enlever le cadavre; puis ce fut le tour d'un autre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il n'en resta plus qu'un. Sous l'influence de la morphine, il dormit presque toute la nuit. Enfin, après bien des mois, il fut assez rétabli pour être rapatrié. C'est un cas de télépathie bien authentique.

(*Zeitschr. f. Spirit.*, 16 novembre 1901.)

### UN RÊVE RÉALISÉ

Voici comment s'exprime miss F... « Le 26 février 1900, je rêvai que mon frère était reçu sixième dans son examen de médecine navale. La lettre avec le résultat arriva de l'Amirauté le 28 et confirma le rêve. L'examen eut lieu du 19 au 23 février, et je savais que mon frère était à Londres pour s'y présenter. J'étais à Edimbourg et je n'avais aucune raison de supposer qu'il serait reçu avec un numéro plutôt qu'avec un autre. Le rêve eut lieu entre 2 heures et 8 heures du matin dans la nuit du 26, et mon frère ne revint de Londres que le 1<sup>er</sup> mars. Je n'attachai aucune importance au numéro perçu dans le rêve, me sentant plutôt désappointée d'avoir rêvé que mon frère était reçu puisque les rêves sont souvent le contre-pied de la réalité. Heureusement que je fis part de mon rêve dès le matin à mon frère F., à ma sœur et à une amie. » Dans des renseignements ultérieurs donnés par miss F., elle dit qu'en rêve elle avait eu en mains la liste d'admission et que son frère R. y occupait le sixième rang. R. ignorait le résultat jusqu'à ce que sa sœur lui télégraphiât le 28. Est-ce l'un des examinateurs qui avertit miss F. télépathiquement? Elle n'en connaissait aucun, pas plus qu'aucun des candidats. Le fait paraît être purement spirite.

(*Journ. of. Soc. f. psych. research.*, nov. 1901.)

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

## TÉLÉPATHIE ET TÉLÉGRAPHIE

### I

Pendant longtemps les adversaires de l'Église ont nié la réalité des communications à grande distance, si fréquentes dans l'histoire de quelques saints. Ils déclaraient que ces communications étaient en opposition avec les lois inviolables de la nature, qu'elles étaient filles de l'hallucination et de la superstition, qu'il fallait repousser comme de naïves légendes ces récits poétiques mêlés à la vie de nos saints, et qu'il n'était pas permis à un homme sérieux de perdre son temps à les discuter.

Mais voici qu'en Angleterre et en Amérique, des savants de premier ordre ont eu la pensée de fonder des associations pour les recherches psychologiques; ils ont recueilli ces faits, ou religieux ou profanes, il les ont classés, analysés, discutés; ils se sont assurés de la moralité, de l'intelligence et de la véracité des témoins. Les témoins sont venus de toutes parts, malgré la pusillanimité du respect humain, et les savants, convaincus, enfin, par l'évidence, ont reconnu la réalité de ces faits, ils ont donné droit de cité dans la science à la télépathie.

On a voulu l'expliquer, en proscrivant rigoureusement le surnormal ou le préternaturel. Je reconnais volontiers qu'il faut une grande prudence et une attention sévère pour ne pas s'égarer dans l'étude de ces faits surnormaux. Il faut observer le témoin, dégager son récit des exagérations et des fantaisies de l'imagination, examiner s'il n'a pas trouvé dans ses impressions conscientes ou subconscientes la connaissance des faits qui se produisaient ou qui allaient se produire à de grandes distances, s'assurer qu'il n'a pas recueilli autour de lui les élé-

ments de ses conjectures qui n'avaient que les apparences d'une clairvoyance inexpliquée, faire la part d'une coïncidence fortuite ou du hasard. Après avoir fait ce travail d'élimination qui permettra d'écarter les cas douteux, il restera encore un nombre suffisant de cas sérieux pour dire avec assurance : Oui, il est arrivé à certaines personnes d'apprendre subitement et directement, par une impression profonde, une catastrophe, telle que la mort tragique d'un parent ou d'un ami, soit à de grandes distances, soit à proximité.

Pour expliquer ce fait, quelques philosophes se sont contentés de répondre que nous avons la faculté de correspondre ainsi, dans certaines circonstances, et quelle que soit la distance, avec ceux qui nous sont unis par l'amitié ou par le sang.

Cette explication est absolument insuffisante, elle consiste simplement à affirmer. Une affirmation ne vaut pas une preuve.

Si nous avons la faculté de correspondre ainsi directement, et à de grandes distances, avec nos amis ; si cette faculté faisait partie intégrante de notre nature ; si, depuis l'origine du monde, l'homme avait toujours eu cette faculté qui ne serait pas accidentelle, fugitive, mais essentielle et permanente en lui, en vertu de sa constitution, il est évident que nous le saurions, qu'on ne l'aurait jamais ignoré, que l'histoire serait pleine du souvenir de ces manifestations, qu'elles se continueraient tous les jours sous nos yeux, qu'il serait très facile de constater leur existence et de les étudier.

Remarquez bien, en effet, qu'il ne s'agit pas d'une découverte scientifique nouvelle qui exige de nous des connaissances physiques, chimiques, physiologiques de l'ordre le plus élevé : il n'est pas question d'une expérience difficile à réaliser et dont le principe aurait existé, pendant des années, à l'état latent, ou dans des découvertes antérieures, ou dans des calculs dont on aurait ignoré les conclusions, ou dans le cerveau d'un homme de génie. Il s'agit tout simplement de se recueillir, et de penser à une personne éloignée, avec la ferme volonté de lui envoyer un message important. L'expérience est à la portée de tout le monde, elle n'exige aucune connaissance

scientifique, aucun calcul, aucun appareil, aucun instrument.

Non seulement cette expérience est très facile, mais nous devons éprouver tous un violent désir d'exercer cette faculté télépathique et naturelle, si nous la possédons. Nous serions heureux de correspondre directement, à travers l'espace, sans intermédiaire, sans effort pénible, avec nos parents et nos amis. Il devrait en être ainsi, depuis l'origine du monde, et ce même désir, ardent et mystérieux, qui troublerait aujourd'hui notre âme, aurait dû exciter tous les hommes et tous les peuples à faire usage de la télépathie et à ne pas laisser dans la torpeur et dans les ténèbres de l'inconscience une faculté si puissante.

Or, nous ne trouvons aucune trace de l'existence en nous de cette faculté télépathique naturelle, ni dans le temps présent, ni dans les temps passés, et, cependant, la nature humaine a été explorée dans ses profondeurs.

Essayez de reconnaître en vous cette faculté télépathique, vous n'aboutirez pas. Il y a, aujourd'hui, autour de vous, des milliers de mères, séparées de leurs enfants par de grandes ou de courtes distances. La tendresse unit profondément ces mères et leurs enfants, et nous trouvons ainsi les conditions voulues de production et de réceptivité psychique ou émotionnelle. Si nous possédions, en vérité, la faculté naturelle de communiquer à distance, s'il suffisait de vouloir, pour lancer, sous forme d'ondes psychiques, un message à ceux que nous aimons, toutes ces mères devraient correspondre ainsi avec leurs enfants.

Nous pouvons enfermer la question dans de plus étroites limites. Je vais essayer moi-même d'agir à distance sur un ami qui m'est cher. Je renouvellerai l'expérience dix fois, vingt fois, et toujours sans résultat. Les mères essayeront dix fois, vingt fois, et toujours en vain, de communiquer avec leurs enfants.

Il est donc incontestable que la faculté télépathique ne fait pas partie de notre nature, que nous ne pouvons pas communiquer à volonté et directement avec des personnes éloignées, que nous n'avons pas à notre disposition un fluide psychique, des ondes électriques d'une nature particulière, ondes hert-

ziennes ou autres, pour faire connaître notre pensée aux absents.

Nous ne sommes plus en présence d'un fait humain, ordinaire, universel, nous arrivons seulement à reconnaître que l'on rencontre quelquefois, et exceptionnellement, des sujets, qui, une ou deux fois, dans leur vie, ont eu la sensation très vive d'un événement tragique, réalisé à de grandes distances. Il s'agit donc ici, d'un fait rare, exceptionnel, anormal. Il ne faut plus parler d'une loi générale de la nature, d'une faculté de l'âme, d'un fluide psychique ou vital qui serait à la disposition de tout le monde, dans des circonstances déterminées.

Les personnes qui ont vu, étaient passives, elles se sentaient subitement et mystérieusement éclairées, dans leur âme, par une cause qu'elles ne connaissaient pas et qui déterminait en elles un invincible pressentiment.

Et pour un pressentiment de ce genre qui se réalise, combien de pressentiments qui ne se réalisent jamais !

## II

Le problème de la télépathie se trouve ainsi ramené à des proportions plus modestes, et circonscrit. On a eu tort de le généraliser et de donner à la télépathie une extension qu'elle n'a pas.

On a cru voir une profonde analogie entre la télégraphie sans fil et la télépathie, on a conclu de l'une à l'autre, par voie de confusion. C'est le cerveau humain qui expédierait, *sans que nous le sachions*, des messages à un autre cerveau qui ne s'attendait pas à les recevoir. Serrons de près cette hypothèse pour en mieux voir la fragilité.

Que voyons-nous dans la télégraphie sans fil ? 1° Au poste de départ une forte bobine Ruhmkorff est reliée à deux sphères de cuivre entre lesquelles peut jaillir l'étincelle ; 2° une décharge de la bobine entre les deux sphères et des oscillations hertziennes, transmises dans l'espace par l'antenne expéditrice ; 3° au poste d'arrivée, l'antenne réceptrice recueille ces ondes qui passent dans la limaille métallique du récepteur.

Ici, tous les phénomènes sont scientifiquement constatés : les accumulateurs qui alimentent la forte bobine Ruhmkorff, l'étincelle qui jaillit entre les deux sphères de cuivre, les antennes et les mâts, le choc sur le tube à limaille, etc.

En est-il de même dans la télépathie? Non, absolument non. Qu'une forte pensée détermine un afflux du sang sur un point déterminé du cerveau, peut-être, dans les lobes frontaux; que l'on puisse mesurer, comme l'ont fait Schiff et Mosso, l'augmentation de température et de volume dans le cerveau en travail de pensée, je ne le conteste pas; mais ces observations scientifiques ne prouvent pas que le cerveau produise une étincelle électrique et des oscillations hertziennes qui franchissent l'espace. Ceci n'est pas démontré, et rien n'autorise à le supposer.

Tout phénomène psychique, pensée, désir, volonté, est étroitement lié à des modifications dynamiques, vasculaires, sécrétoires qui changent l'état de notre physionomie, de notre corps. Un sujet très sensible, en hyperesthésie, verra mieux que tout autre ces modifications physiques qui nous échappent, et il devinera quelquefois la pensée, le sentiment, l'image dont la modification corporelle est l'expression. J'admets volontiers cette divination, et je la comprends. Où je ne comprends plus, c'est quand on prétend que le travail chimique d'un centre nerveux, dans la pensée ou la volonté, traverse le cerveau, comme la lumière traverse une glace, et se transmet, sous forme de vibration électrique, à un cerveau très éloigné. Je ne vois aucune preuve sérieuse en faveur de cette affirmation.

D'ailleurs, si toute pensée vive et tout sentiment profond se projetaient ainsi, à l'extérieur, dans l'espace, sous forme de vibration, la télépathie ne consisterait pas seulement à faire connaître à distance un événement extraordinaire, une catastrophe, une mort, elle devrait consister aussi à transmettre au loin toutes nos pensées et tous nos sentiments, comme fait le télégraphe ordinaire et le télégraphe sans fil. Nous serions en possession d'un moyen de communication infiniment supérieur à tous les moyens connus.

Quel est donc le savant, digne de ce nom, qui oserait



soutenir que notre cerveau fait jaillir des étincelles qui portent à l'extrémité du monde, avec la rapidité de l'éclair, tous nos sentiments et toutes nos pensées? Qui a constaté ce fait? Qui en a donné la démonstration? Qui a vu jaillir en étincelles et vibrer ces ondes qui défieront l'espace et la durée?

Qui lance ainsi à travers l'espace ces ondes hertziennes de la télépathie? Au poste de départ de la télégraphie sans fil, je rencontre une intelligence et une volonté : c'est l'ingénieur. Il sait ce qu'il veut; il connaît ses appareils et le moyen de s'en servir; accumulateurs, bobines, étincelle électrique, antennes, cohéreur, lui obéissent et rappellent l'incontestable suprématie de l'homme sur la matière et sur les forces de l'univers.

Mais, je le répète, qui produit et dirige la vibration télépathique? Personne. Il arrive qu'un homme meurt d'une manière tragique, dans un naufrage, dans un incendie, sur le champ de bataille, ou frappé par un assassin. Il n'a plus ni sa raison, ni sa volonté, il râle sans penser à personne, et il meurt. A une distance de mille lieues, un parent, un ami, a le pressentiment de cette mort et l'affirme devant témoins.

Vous me dites que ce parent a reçu un message, le choc cérébral d'une vibration électrique. Mais, il faut bien qu'un ingénieur ait envoyé la dépêche avec une destination précise, déterminée. Or, celui qui aurait pu expédier la dépêche n'y a pas pensé; il est mort sans autre préoccupation que de se défendre contre un grand danger.

Voilà donc une dépêche qui chemine et arrive à destination, sans expéditeur, sans direction, d'elle-même, et sous l'empire de je ne sais quelle fatalité!

« Si les ondes psychiques arrivent dans un lieu donné, écrit M. Baudoin, elles doivent frapper indifféremment tous les cerveaux qui s'y trouvent. Seuls ceux qui sont dans un état particulier, à déterminer, au demeurant sont impressionnés.

« Cette donnée admise, il est évident que tout dépend des cerveaux touchés. Tous le sont, sans doute. Mais les uns ne sont pas impressionnés, en quoique ce soit, ni d'une façon consciente, ni d'une façon inconsciente. Les autres, au con-

traire, sont frappés et manifestent de suite qu'ils ont reçu une impression à l'aide d'un phénomène quelconque: c'est qu'ils sont d'excellents appareils récepteurs.

« Lors donc de manifestations de mourant, s'il existe dans la zone d'action des ondes psychiques un cerveau préparé, la dépêche psychique est enregistrée. Sinon, elle passe sans laisser de traces sur le crâne qu'elle ne fait qu'effleurer: »

Que faut-il entendre par ces mots: un *cerveau préparé*? « Nous n'avons pas à insister sur l'importance des affinités familiales et affectives bien connues, depuis longtemps, car chacun sait combien sont fréquents les faits de télépathie entre mère et fils... Par contre, nous tenons à mettre en relief, comme nous l'avons dit, l'importance d'impressions cérébrales antérieures conscientes, surtout, et même inconscientes, enmagasinées dans les centres nerveux. Et pour bien saisir l'intérêt que présentent ici les inconscientes, il suffit de se rappeler le vaste domaine des rêves et les cas de dédoublement de personnalité. »

De quelle manière s'établit la communication télépathique entre les deux cerveaux?

« Quand la force psychique, qui existe, à n'en pas douter, mais dont nous ignorons totalement la nature, est suffisante pour passer à portée d'un tel cerveau, d'où qu'elle vienne, de loin ou de près, elle y marque son passage par la production d'un phénomène quelconque, psychique physiologique proprement dit, une vulgaire hallucination visuelle ou auditive, ou un phénomène physique, comme une crise de larmes: cela, suivant qu'elle agit sur telle ou telle partie des centres nerveux. Par contre, les autres cerveaux la laissent courir le monde, sans se préoccuper d'une force aussi mystérieuse (1). »

Cette longue explication, si intéressante qu'elle soit, soulève bien des difficultés, qui la rendent inacceptable. Il faudrait admettre, en effet: 1° que le cerveau lance une onde psychique, sans aucune coopération de la volonté du sujet: 2° que le cerveau fait un choix entre les innombrables sen-

(1) Dr Baudoin, *Gazette médicale de Paris*, 22 mars 1902.

liments qui se succèdent dans notre âme, avec une égale intensité, et qu'il transmet exclusivement ceux qu'il a choisis; 3° que le cerveau expédie cette onde, dont la réalité n'a été constatée par aucune expérience, aux distances les plus éloignées; 4° que cette dépêche, dont l'expéditeur reste inconnu, va frapper tel cerveau particulier, à tel endroit, quand elle aurait pu en frapper d'autres, au Nord ou au Midi, à l'Est ou à l'Ouest, où se trouvent des frères, des sœurs, une épouse, un ami, objets de la plus tendre affection. Rien ne justifie scientifiquement ces hypothèses.

M. Flammarion nous donne cette explication :

« Tout être vivant est un foyer dynamique. La pensée elle-même est un acte dynamique. Il n'y a aucune pensée sans vibration corrélative du cerveau. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que ce mouvement se transmette à une certaine distance comme dans le cas du téléphone ou même encore du photophone et de la télégraphie sans fil? »

Si ce fait n'est pas extraordinaire, pourquoi ne pouvons-nous pas le constater comme un phénomène ordinaire et l'étudier à volonté?

Nous trouvons une nouvelle explication dans la *Revue de l'hypnotisme* : l'auteur examine le cas où nous avons la pensée d'une personne avant de la voir elle-même, objectivement. Nous pensons à un ami, nous faisons dix pas, et, au détour de la rue, nous le rencontrons.

A quoi faut-il attribuer cette *antévision*?

« Le rayonnement émis par l'*antévu* irait impressionner le cerveau de l'antévoyant, qui se trouverait à ce moment dans un état favorable, et y réveillerait une image déjà reçue. Ce rayonnement provoquerait, en somme, la réminiscence d'une physionomie connue.

« Il faut admettre en premier lieu cette réceptivité *accidentellement favorable* du cerveau de l'antévoyant pour expliquer que celui-ci ne voit pas toutes les personnes qui lui sont connues et qu'il rencontre. La cause de réceptivité nous échappe, comme, du reste, celle de la plupart des états psychiques anormaux et transitoires dont la constatation s'impose, néanmoins.

« Comme deuxième condition, il faut que l'antévoyant connaisse au moins visuellement l'antévu. Il est indispensable qu'à un moment ses centres nerveux aient reçu l'impression de cette image qu'ils tendront dès lors à reproduire et qui ne s'effacera qu'après un temps plus ou moins long (1). »

Nous retrouvons toujours, sous des formes différentes, la même explication. Paul connaît Pierre, il l'a vu souvent, et il a conservé son image dans sa mémoire. Un lien existe entre eux. Paul se promène un jour, il pense tout à coup à Pierre, sans le voir; il avance, et il le rencontre. Qu'est-il arrivé? Le cerveau de Pierre a rayonné, et ce rayonnement a été attiré sympathiquement par le cerveau de Paul.

Voilà une pure hypothèse que rien ne justifie, et qui n'explique rien. Vingt fois, Paul pensera à Pierre, sans le rencontrer, et vingt fois, sans éprouver aucune impression antérieure, aucune commotion d'un rayonnement cérébral, aucun avertissement, il le rencontrera sur son chemin. C'est une simple coïncidence, ce n'est pas un rapport de cause à effet.

Les lois de la nature sont permanentes, elles ne subissent pas la fluctuation des caprices de la créature libre. Ce n'est pas une fois, par hasard, c'est toujours, que Paul devrait sentir le rayonnement avertisseur du cerveau de Pierre, quand il se trouve dans son voisinage, si c'était une loi de la nature: et s'il ne le ressent qu'une fois accidentellement, c'est que cette loi n'existe pas, et que le phénomène demande une autre explication.

Que faut-il penser de cette assimilation de la télépathie à la télégraphie sans fil, de ce rayonnement du cerveau dans la production de la pensée, de ces ondes psychiques et sympathiques qui traversent la foule et qui vont droit au cerveau que la sympathie ou le hasard vont transformer en appareil récepteur? Est-ce de la science? Est-ce du roman?

Je suppose, en effet, le cas assez fréquent où un homme meurt tragiquement, subitement, dans le désordre d'une catastrophe. Il n'a pas eu le temps de se recueillir, de con-

(1) *Revue de l'hypnotisme*, p. 340 (1902).

centrer son attention, de diriger ou de lancer une onde psychique, il est absolument étranger au phénomène de télépathie qui se produit, et il se trouve que, subitement, à cent lieues, à mille lieues, une autre personne reçoit un avertissement, et voit, en elle-même, dans son imagination, la scène de mort avec tous ses détails.

Ce n'est pas d'une onde psychique imaginaire, c'est de plus haut, c'est d'une autre source que cette personne reçoit la communication télépathique. Le phénomène demande une autre explication.

Une mère sait que son enfant est malade ; elle reçoit des nouvelles peu rassurantes, elle lit entre les lignes et elle devine ce qu'on lui cache ; elle vit avec sa crainte et son pressentiment douloureux, tantôt conscient, tantôt inconscient ; elle s'écrie, un jour : « Mon fils vient de mourir », et elle dit vrai. Je serai disposé à voir ici une simple coïncidence, préparée par l'état habituel de l'esprit et du cœur d'une mère, et je ne supposerai pas que l'enfant ait envoyé une dépêche psychique à sa mère.

Si j'étais amené par une observation plus attentive du fait et des circonstances à reconnaître qu'il n'y a pas eu coïncidence ni hasard, je ne dirais pas, cependant, que l'hypothèse de l'onde psychique est vraie. Je dirais : il faut chercher une autre explication dans un ordre d'idées différent de celui que nous connaissons. Est-ce la mère qui, par une vision interne, puissante, et malgré l'espace a vu son enfant ? Est-ce une entité intelligente et providentielle qui a fait naître dans son âme la scène représentative de la mort ?

Le moment n'est pas venu de discuter ces hypothèses : je cherche à démontrer qu'il n'est pas permis d'assimiler la télépathie aux phénomènes physiques de la télégraphie sans fil. Il faut se défier des mots sonores, des apparences trompeuses, des analogies superficielles, des conclusions aventureuses que l'on nous présente sous le patronage d'une science imprudente, dont les conquêtes nous touchent profondément quand elles sont sérieusement constatées.

## III

Nous pouvons déjà affirmer qu'il n'existe aucune ressemblance entre le poste expéditeur de la télégraphie sans fil et le cerveau humain. C'est un point acquis. Observons, maintenant, l'onde psychique, imaginaire, dans sa propagation à travers les milieux les plus différents, jusqu'à sa destination.

Il a fallu canaliser et protéger l'onde hertzienne lancée par le poste télégraphique expéditeur contre les perturbations atmosphériques, contre les indiscretions des gens intéressés à intercepter le message, contre l'épuisement causé par la distance. Les ingénieurs ont construit des appareils où le transmetteur et le récepteur acoustique ne transmettent et ne reçoivent que des ondes d'une certaine fréquence. Ces appareils sont d'une sensibilité extrême. Pour franchir les grandes distances de l'Océan, on a construit des mâts de 70 mètres de hauteur, on a observé des conditions particulières d'orientation des antennes, on a reconnu que l'énergie nécessaire au poste transmetteur doit *augmenter avec le carré de la distance*, et l'on a tenu compte de cette loi.

Les ingénieurs se sont préoccupés d'assurer le secret des communications ; on pouvait découvrir la longueur d'onde employée par le poste expéditeur. « Les efforts de Marconi et de plusieurs autres expérimentateurs ont réussi à remédier à cet inconvénient. Grâce à l'adoption d'un système syntonisé, on est parvenu à lancer entre l'Angleterre et l'Irlande, soit à une distance de 200 milles, des télégrammes qu'il serait difficile d'intercepter. On affirme qu'on est absolument sûr de pouvoir en faire autant pour les dépêches transatlantiques. Déjà, actuellement, la station du cap Lizard communique avec les navires sans qu'il y ait interception ou confusion avec la station établie récemment à Poldhu, à 7 milles seulement de la première. »

Marconi disait récemment à ses adversaires : « Prévenez-moi une semaine d'avance, et je vous délie de surprendre et de brouiller mes dépêches. »

Malgré ces précautions, il faut encore laisser place à l'im-

prévu et aux causes multiples qui déterminent, tous les jours, des troubles et des interruptions dans les communications internationales par les câbles sous-marins.

L'onde psychique imaginaire qui établirait une communication télépathique entre deux cerveaux, ne commanderait pas tant de précautions. On n'aurait besoin de la protéger ni contre l'épuisement causé par la distance, ni contre les perturbations atmosphériques, ni contre l'indiscrétion des intercepteurs. On n'aurait pas même à se préoccuper du carré des distances, ni des obstacles matériels que cette onde psychique pourrait rencontrer.

Et cependant, si la télépathie est un phénomène physique de même ordre que le phénomène physique de la télégraphie sans fil, elle doit être soumise à des lois physiques, connues ou connaissables, comme toutes les forces de la nature; et, si elle échappe à ces conditions et à ces lois, c'est que, manifestement, elle est d'un ordre différent.

Or, l'onde télépathique imaginaire échappe, comme nous l'avons démontré, à ces conditions et à ces lois. Elle conserve toujours la même énergie, elle défie la distance et les obstacles, elle n'a besoin d'aucune protection, d'aucune défense, elle ne réclame pas une impulsion proportionnelle à la distance, et personne n'a jamais pu ni la voir, ni la constater, ni la mesurer, ni l'emprisonner.

Autant est ferme le terrain où se placent les savants qui étudient expérimentalement le problème si important de la télégraphie sans fil, autant est fuyant le terrain choisi par les matérialistes qui ne veulent voir dans la télépathie qu'un phénomène physique produit par un cerveau.

Quand on observe les efforts qui sont faits par les ingénieurs pour empêcher les ondes hertziennes de la télégraphie de se propager partout, pour limiter l'espace de leur propagation, pour les concentrer et les diriger vers un point déterminé, on ne peut que sourire de ces ondes psychiques imaginaires dont personne n'aurait à s'occuper, et qui atteindraient toujours infailliblement leur destination.

## IV

Et comment arrivent-elles à destination? C'est un phénomène incompréhensible. Tout s'explique dans le télégraphie sans fil; l'onde hertzienne est recueillie par des antennes d'arrivée, elle passe dans le tube à limaille qui devient conducteur; le courant s'établit, les signaux Morse sont reproduits au poste récepteur, etc.

Mais il n'en est pas de même de l'onde psychique imaginaire qui se serait échappée spontanément d'un cerveau; elle ne rencontre ni antennes, ni cohéreur, ni appareil Morse, et je ne vois pas pourquoi elle viendrait, avec une intelligence déconcertante, frapper tel cerveau plutôt que tel autre.

On me dira sans doute que cette onde mystérieuse est attirée sympathiquement vers la personne que l'affection unit au cerveau expéditeur. Mais cette réponse n'explique rien. A son arrivée, l'onde psychique rencontrera peut-être dix personnes, parmi lesquelles les unes sont des amis dévoués de l'expéditeur, les autres de simples connaissances, d'autres des indifférents, toutes, d'une mentalité inégale et différente.

Or, ce n'est pas précisément la personne la plus sympathique, la plus aimée qui reçoit le message et s'en trouve affectée, par une affinité élective; c'est quelquefois un étranger, c'est une jeune personne, c'est un névrosé qui recevra l'avertissement, quand tout semblait le désigner pour ne pas le recevoir.

Et si vous interrogez ce sujet récepteur, vous verrez bien que le phénomène ne s'est pas produit comme vous le supposez. Le sujet n'a pas conscience, quelle que soit d'ailleurs son attention, d'avoir reçu un avertissement d'un ami, ou d'un parent, ou d'un personnage éloigné; il a simplement conscience qu'un phénomène vient de se produire en lui, dans le champ de ses pensées, de ses rêves, de ses sentiments; c'est une vision douloureuse, c'est une apparition mystérieuse et angoissante qui ne vient pas du dehors, par une action électrique sur les nerfs sensoriels, mais qui vient du dedans, de



ce monde intérieur ouvert directement aux communications de l'invisible où ce parent, cet ami viennent d'entrer.

Interrogez certains sujets magnétisés, comme nous l'avons fait nous-même, il y a bien des années. Ce sujet obéira à votre commandement, il ira jusqu'aux extrémités de la terre, par sa pensée, par son esprit, il décrira le personnage sur lequel vous l'interrogez, il vous dira exactement où il est, ce qu'il fait, et les détails de la catastrophe où il vient de perdre la vie.

Manifestement, ce sujet n'a reçu et ne reçoit pas un message psychique du cerveau de la personne sur laquelle vous l'interrogez; celle-ci ne pense pas à vous, ne distribue pas d'onde psychique, ne vous connaît pas. Il y a ici télépathie ou communication à distance au plus haut degré, et cependant, vous ne voyez rien qui rappelle, même de loin, les ondes hertiennes de la télégraphie sans fil.

D'où il faut conclure, d'abord, que rien ne justifie un rapprochement, une comparaison entre la télépathie et la télégraphie sans fil; puis, que cette communication télépathique s'établit par des moyens absolument différents des forces physiques et des phénomènes physiques de l'univers. Je ne porte pas plus loin mes conclusions.

Nous observons avec une curiosité et une joie profonde les savants qui font aujourd'hui la conquête de ces forces répandues dans la nature et dans l'espace par la parole créatrice de Dieu. Nous applaudissons à leurs efforts, nous respectons leur liberté intellectuelle, nous attendons beaucoup de leur travail et de leur courage. Mais j'estime que l'on commet une lourde faute quand on confond les problèmes psychiques et les problèmes physiques, les questions de l'âme et les questions du corps, quand on essaye de faire entrer de force dans le cadre des phénomènes physiques ou chimiques ces phénomènes de lucidité, de clairvoyance, de télépathie qui rappellent des communications venues de plus haut, et le rayonnement d'une âme que rien ne peut emprisonner.

Elie MÉRIC.

---

## LES DONN SURNATURELS

## DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

*(Suite et fin.)*

## XII. — Conclusion

Il paraît évident que les charismes du Saint-Esprit n'avaient pas encore cessé d'éclairer et de soutenir l'Église à l'époque de saint Cyprien : car ce saint évêque mentionne de petits enfants qui prophétisent ; et l'assurance, avec laquelle il fait part de ses propres révélations, nous indique assez clairement que l'Église au troisième siècle était encore coutumière des avertissements célestes.

Néanmoins les charismes étaient en décroissance, cela ne semble pas douteux. Origène, qui écrivait contre Celse quelques années avant la persécution de Dèce, déclare que les signes révélateurs de la présence du Saint-Esprit ne se trouvent plus que chez quelques chrétiens dont les mœurs sont irréprochables et réglées en tout point par la doctrine évangélique. Il affirme d'ailleurs que ces signes, pour relativement rares qu'ils soient devenus, n'en sont pas moins éclatants et convaincants, et qu'ils peuvent, tout comme les miracles proprement dits, établir la vérité de la foi chrétienne. Mais voici ses paroles : « Les signes révélateurs de la présence du Saint-Esprit, dit-il, ont éclaté en grand nombre au commencement de l'Église, après l'Ascension de Jésus ; maintenant ils sont moins fréquents. On ne les rencontre que chez ceux, en petit nombre, qui ont exactement purifié leurs âmes. Ces signes sont les suivants : les chrétiens dont je parle chassent les démons, ils guérissent beaucoup de maladies,

et, suivant la volonté du Verbe, ils connaissent plusieurs secrets de l'avenir. »

L'éclosion des charismes en certaines âmes dépouillées des concupiscences terrestres se vérifie principalement chez les Pères du désert. Par les pratiques de l'ascétisme, ils clarifiaient tellement leurs âmes, que le Saint-Esprit à un moment donné y manifestait sensiblement sa présence. Il n'est pas rare de rencontrer, dans la vie de ces hommes étonnants, cette affirmation : A partir de telle époque, tel ou tel solitaire se trouva gratifié du don des miracles ou du don des prophéties. Les uns, comme saint Antoine, saint Paul le Simple, saint Hilarion, jouissaient d'un prodigieux pouvoir de chasser les démons; d'autres, comme saint Jean d'Égypte, avaient une réputation de prophètes, qui parvenait jusqu'aux oreilles des empereurs; ceux-ci, tels que l'abbé Sisoès, étaient devenus si étrangers aux choses d'ici-bas, que rien qu'en levant les mains au ciel, ils entraient en extase.

A côté de ces admirables anachorètes, nous trouvons de saints évêques en possession des charismes du Saint-Esprit. Tel saint Denis d'Alexandrie : sur la fin du règne de l'empereur Philippe, le peuple de cette ville se souleva contre les chrétiens, et se mit à les massacrer : « Dieu, écrit-il, me fit connaître que je devais me dérober à la persécution par la fuite, et il me donna une facilité inespérée de le faire. » Tel saint Grégoire le Thaumaturge, qui étonna son temps par un déploiement inouï de prodiges. Tel notre grand saint Martin, qui, partout où il allait, semait les miracles sans les compter : à une certaine époque, il sent que la puissance de les opérer se trouve diminuée en lui, pour une erreur de conduite bien légère. Plusieurs traits de la vie de saint Ambroise nous le montrent familier avec les communications célestes. Saint Augustin nous fournit, au sujet de sa mère sainte Monique, cette donnée très intéressante, qu'elle savait discerner, comme par une saveur intime, *nescio quo sapore*, les visions vraiment divines d'avec les productions de sa propre imagination.

Mais à quoi bon allonger indéfiniment cette liste, qui ne sera jamais close, des âmes saintes gratifiées de dons surna-

turels éclatants? Ces dons tout personnels ne sont plus l'effusion des charismes communiqués à toute une assemblée. Ce dernier phénomène était essentiellement transitoire; il convenait à la première jeunesse de l'Église, à cette exubérance de vie nouvelle qui fermentait dans tous ses membres; il favorisait puissamment la propagation de la foi et la conversion des païens. Il dut disparaître par l'extension même de la société chrétienne, qui par la force des choses dut admettre dans son sein des éléments mêlés, et se ralentit de sa ferveur primitive. D'ailleurs, étant désormais fermement établie dans le monde, ce qui constituait le plus grand des miracles, l'Église n'avait plus besoin de se soutenir par des miracles en si grand nombre, et par des signes aussi sensibles de la présence du Saint-Esprit en elle. Les charismes furent comme dispersés en ce vaste corps, et ne parurent plus qu'en de rares élus de Dieu.

Il est bon de remarquer, afin de compléter cette étude, que le Saint-Esprit intervenait, dans l'état de la primitive Église, par des effets non seulement consolants, mais aussi terribles.

Au chapitre V des Actes des Apôtres, nous voyons Ananie et Saphire qui tombent successivement morts aux pieds de saint Pierre, sur une réprimande qu'il leur adresse d'avoir osé *mentir au Saint-Esprit*. Cette double mort, indice des effets foudroyants de l'hypocrisie et du mensonge, répand la terreur parmi les premiers chrétiens et même au sein des infidèles.

Il est probable que l'excommunication entraînait également avec elle un trouble mental et physique, et même une possession diabolique nettement caractérisée. Plusieurs auteurs ont pensé que c'est bien là le sens de l'apôtre saint Paul, lorsqu'il déclare livrer l'incestueux de Corinthe à Satan *pour la perte de sa chair, afin que son esprit fût sauvé au jour du Seigneur* (I Cor., v, 5). Il est à croire, disons-nous, que les excommuniés à l'origine étaient visiblement agités et tourmentés par Satan, afin que cette vexation corporelle les avertit de rentrer en eux-mêmes et de pourvoir au salut de leurs âmes par une sérieuse pénitence. Le docte Estius n'admet pas, il est vrai, cette interprétation de la pensée de

l'Apôtre ; mais nous la recueillons des commentaires de saint Ambroise, de saint Jean Chrysostome, et de plusieurs auteurs anciens et modernes. Elle est donc probable, et cadre d'ailleurs fort bien avec le sens littéral. Un fait de l'histoire ecclésiastique la corrobore. Paulin écrit, dans la vie de saint Ambroise, que, si ce grand pontife excommunait quelqu'un, tout aussitôt le diable s'emparait visiblement de l'excommunié.

Mais, si le fait dont nous parlons est controversable, ce qui ne l'est pas, c'est la punition temporelle de ceux qui communiaient dans un état de conscience, non pas toujours précisément sacrilège, mais au moins douteux et équivoque (I Cor., xi, 30). L'Apôtre vient de dire : *Celui qui mange et boit indignement, mange et boit son jugement, ne discernant point le corps du Seigneur.* Il ajoute : *C'est pourquoi beaucoup parmi vous sont infirmes et invalides, et beaucoup sont endormis.* Évidemment, d'après le contexte, il s'agit du sommeil de la mort. Ici Estius ne voit qu'une seule interprétation possible, et c'est la suivante : « Pour la raison que je viens de dire, à savoir parce que celui qui mange et boit indignement mange et boit son jugement, beaucoup parmi vous, qui se sont approchés indignement, sont malades corporellement ou affligés d'une mauvaise santé, Dieu les punissant ainsi sur terre *en signe du jugement futur*, dit saint Thomas d'Aquin ; de même qu'Ananie et Saphire furent frappés de mort pour avoir commis un péché de mensonge et de vol. Ces exemples de punition temporelle, ajoute le docte commentateur, convenaient aux commencements de l'Église du Christ, comme aussi les miracles des guérisons, afin que la vérité de la religion fût affermie. Les Juifs, pour avoir crucifié le Sauveur, furent sévèrement punis par la destruction de leur ville et le massacre d'un grand nombre d'entre eux. De même ceux qui maltraitent le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, sont punis temporellement de maladies et même de mort. Car il faut entendre de la mort ces mots : *et beaucoup sont endormis.* » D'ailleurs la suite fait voir que ces châtiments n'allaient pas à la perte de l'âme, ou du moins étaient infligés de telle sorte qu'ils fissent rentrer les coup-

bles en eux-mêmes par une sérieuse pénitence qui leur procurait le salut. « Si nous sommes jugés, dit l'Apôtre, nous sommes châtiés par le Seigneur, pour ne pas être damnés avec le monde. »

Ces phénomènes, soit consolants, soit terrifiants, toujours instructifs et salutaires, par lesquels le Saint-Esprit marquait sensiblement son action dans le gouvernement de l'Église, ont cessé, disons-nous; mais cette action elle-même n'a pas cessé, elle est seulement rentrée dans le mystère qui lui convient. Les signes de la mission permanente du Saint-Esprit dans l'Église s'adressent non plus aux sens, mais à la foi et à la raison : c'est l'unité même de l'Église, sa sainteté, sa catholicité, son apostolicité.

Les signes extérieurs de la Pentecôte reparaitront-ils un jour? Nous ne le croyons pas. La Pentecôte est une, le Saint-Esprit n'a jamais quitté l'Église, il n'a pas à faire en elle une nouvelle descente. Si les signes sensibles de sa présence réapparaissaient dans les assemblées chrétiennes, on pourrait croire à une Pentecôte nouvelle, complément de la Pentecôte ancienne. Or celle-ci n'a pas besoin d'être complétée.

Les faux mystiques et les hérétiques de tous les âges ont voulu faire croire à une Pentecôte nouvelle, impliquant un désaveu et comme une répudiation de l'Église romaine, et la création d'une nouvelle Église. Leurs conventicules présentaient certains phénomènes d'inspiration capables d'étonner et de dérouter les ignorants. Un œil tant soit peu éclairé reconnaît là, du premier coup, une contrefaçon diabolique des charismes du Saint-Esprit.

Sans remonter jusqu'à la pullulation des sectes manichéennes du moyen âge, Cathares, Albigeois, Vaudois, citons les Anabaptistes protestants, les Camisards, et les Jansénistes secouristes.

Chacun connaît les conférences de Luther avec le diable. On disait couramment parmi les Luthériens que Satan avait étouffé Carlstadt. Mais ce sont là des faits isolés. Les Anabaptistes, sous la conduite de Storch et de Munzer, nous montrent l'inspiration démoniaque à l'état endémique. Ils prétendaient parler à Dieu, vivre familièrement avec les anges; ils tom-

baient en des crises épileptiques, en d'horribles convulsions : quelques-uns se flattaient de marcher sur les eaux. Poursuivis et traqués par les magistrats, ils se laissaient égorger, plutôt que de renier ce qu'ils appelaient les ordres divins.

Les Camisards présentent les mêmes phénomènes d'inspiration collective, évidemment diabolique. L'esprit descend sur les enfants même à la mamelle, et les fait déclamer contre *l'idolâtrie papiste* ; sur les simples et les idiots, qui, le souffle passé, reparaissent idiots comme devant ; sur des personnes endormies qui profèrent des vaticinations durant leur sommeil. De plus, il rend les gens invulnérables ; il révèle les pensées cachées et les secrets des cœurs ; il fait entendre des voix mystérieuses, éclater même des prodiges dans le ciel ; il suscite un fanatisme aveugle. Il est à peine besoin de faire remarquer combien ces prodiges diffèrent de ceux qui signalaient les premières assemblées chrétiennes (1). En celles-ci les charismes du Saint-Esprit tendent à l'instruction, à l'édification : dans leur exubérance même, ils ont un caractère de sobriété, d'utilité personnelle et collective ; il en reste une lumière dans les esprits, des énergies pour le bien. Chez les pauvres Cévenols, c'est une confusion, une incohérence de phénomènes, qui se heurtent sans produire aucune lumière : ce sont des convulsions épileptiformes : ce sont des prodiges de pure ostentation. Ces caractères sont démoniaques.

On les retrouve plus accentués encore, avec une note d'indécence et même de lubricité, dans les convulsions et déportements étranges des Jansénistes secouristes. Là s'étalent des scènes hideuses, qui ont soulevé le dégoût des esprits moins aveuglés de la secte. Impossible d'ailleurs d'expliquer naturellement l'invulnérabilité, l'incombustibilité des figurants de ces comédies révoltantes. Il faut y reconnaître l'intervention d'un esprit qui émoussait la pointe des épées, neutralisait l'action des coups de chenets ou d'assommoir, annihilait le mordant des flammes. Et cet esprit, qui se complait dans toutes les immondices, est aux antipodes du Saint-Esprit, lequel est essentiellement pur et purifiant. Les pro-

(1) Voir Bizouard, *Des Rapports de l'homme avec le démon*, t. III, liv. XI.

phéties symboliques d'Isaïe, de Jérémie et d'Ézéchiël, en particulier, n'ont rien de commun avec le grotesque, monstrueux, exécrable symbolisme des assemblées secouristes. Il n'y a qu'à confronter les gestes de ces prophètes avec les ignominies des démoniaques du Jansénisme, pour en être convaincu (1).

Mais c'en est assez pour démontrer que les prétendues Pentecôtes des hérétiques n'ont rien de la vraie Pentecôte, essentiellement unique.

Résumons-nous. La Pentecôte a mis dans l'Église, outre un fleuve intarissable de grâces et de dons directement sanctifiants, une admirable variété de charismes ou dons surnaturels destinés à favoriser les progrès de la foi naissante. Ces charismes, de commun qu'ils étaient à l'origine, sont devenus personnels; de fréquents et journaliers, ils sont devenus plus rares et comme intermittents; mais ils ne se sont jamais éteints et ils ne s'éteindront jamais dans l'Église; ils lui appartiennent en propre, et l'esprit mauvais ne peut en produire que des contrefaçons facilement reconnaissables. La Pentecôte est unique : elle implique une descente du Saint-Esprit, qui devient l'âme même de l'Église, et qui reste lié d'une façon indissoluble à ce corps mystique dont Jésus-Christ est la tête; cette descente n'a pas à être renouvelée jamais. Le Saint-Esprit fait paraître son action avec plus de force à certaines époques, et par là l'Église toujours sainte est comme rajeunie; mais en somme il n'ajoute rien de substantiel à ce qu'il lui a primitivement donné, il ne fait que la replacer dans son état premier de vie surabondante et de prosélytisme conquérant.

D. Bernard MARÉCHAUX.

(2) Bizouard, t. IV, liv. XVII. — Il est très remarquable que l'un de nos magnétiseurs les plus en vue, M. Moutin, dans son livre *Du nouvel hypnotisme*, établit une parenté entre les phénomènes du jansénisme et ceux du magnétisme.



## LES SAINTS APPARAISSENT-ILS EN NOIR?

~~~~~

On nous pose la question suivante :

Pensez-vous qu'un saint ou une sainte puisse apparaître avec un voile noir?

Cette question vous semblera peut-être puérile ; cependant elle offre pour moi un intérêt réel. Catherine Emmerich, dont vous n'êtes pas sans avoir lu la vie si extraordinaire, dit que tout ce qui est du ciel est *blanc et lumineux*, que tout ce qui provient de l'enfer est *ténébreux et noir*. Je suis convaincu qu'il en est ainsi, et je penche pour attribuer au démon les visions où les saintes apparaissent voilées de noir. Je puis me tromper, mais il me semble que le noir est une couleur forcément proscrite du ciel. Qu'en pensez-vous? Je désirerais extrêmement connaître votre opinion sur ce sujet.

E. B., *curé de C. (Vienne)*.

Nous satisferons, autant qu'il est en nous, votre correspondant. Autant qu'il est en nous : car, en ces matières délicates, on ne peut formuler qu'une opinion.

Nous croyons qu'il ne répugne pas absolument qu'un saint apparaisse en noir.

Sans doute la couleur noire est bannie du ciel, qui est le lieu par excellence de la lumière et des joies sans fin. Mais les apparitions des saints ont quelque chose de représentatif; ils ne se montrent pas tels qu'ils sont, mais tels qu'il leur convient de se montrer à nous pour notre instruction.

Si un saint sur la terre a porté un vêtement religieux de couleur sombre, si une sainte a porté le voile noir, nous ne voyons pas pourquoi ce saint ou cette sainte ne se présenteraient pas à nos yeux avec le vêtement qui les a caractérisés et distingués ici-bas. Comment reconnaître un Dominicain sans la chape noire, un Franciscain sans la tunique marron ou gris cendré?

La sainte Vierge s'est montrée à la Salette avec un grand crucifix sur la poitrine et versant des larmes : pourquoi un saint ne pourrait-il pas se montrer avec un habit qui rappelle la pénitence ?

Mais rien ne vaut les récits authentiques de certaines apparitions, pour éclaircir tant soit peu ces questions mystérieuses. Ouvrons la *Vie des saints*.

Saint Bernard rapporte le trait suivant, dans la *Vie de saint Malachie*, son ami : Ce saint évêque avait une sœur qu'il avait fait le serment de ne pas voir, à cause de sa conduite trop mondaine ; elle vint à mourir, il ne laissa pas de prier pour elle. Une nuit, pendant son sommeil, une voix l'avertit de redoubler les prières qu'il faisait pour le repos de cette âme. A dater de ce moment, il dit ou fit dire chaque jour la sainte messe à son intention. Ce ne fut pas en vain. Peu de jours après, il vit sa sœur à la porte de l'église, mais dans l'impuissance d'y entrer, et vêtue d'habits noirs. Une seconde fois, il la vit avec un habit blanchâtre, admise dans l'intérieur de l'église, mais sans pouvoir approcher de l'autel. Enfin il eut le bonheur de la contempler, vêtue d'une robe blanche, qui était mêlée à la multitude des saints vêtus de blanc.

Évidemment, en cette vision, la couleur elle-même est un symbole : l'âme, traversant des étapes de purification, se dépouille peu à peu des teintes sombres, pour se mouvoir enfin, lumineuse elle-même, en pleine lumière ; mais il est des cas où la couleur noire n'est pas l'indice du péché, de la pénitence réellement afflictive ; et alors rien ne répugne à ce que les saints eux-mêmes la revêtent figurativement.

Nous lisons le fait suivant dans les annales de l'ordre des Servites (le P. Soulier le rapporte dans un discours prononcé au Congrès marial de Lyon) : « C'était au soir du vendredi saint de l'année 1240... La sainte Vierge se montra aux sept fondateurs de l'ordre, vêtue d'habits de deuil, les yeux baignés de larmes, telle qu'elle était au soir de ce triste jour. Leur présentant ensuite un habit noir semblable au sien, elle leur commande de le porter toujours, en mémoire de la mort de son divin Fils et de son propre deuil. »

Voilà donc la sainte Vierge qui apparaît vêtue de noir :

apparition bien authentique, puisqu'elle décide de la fondation de l'ordre des Servites avec son caractère propre.

Concluons que le vêtement noir n'est pas un signe suspect, s'il a son explication dans les circonstances ou le but de l'apparition, soit dans la qualité de la personne qui apparaît.

Joint à d'autres signes, et alors que rien ne le justifie, il pourrait faire soupçonner que l'apparition n'a pas une origine céleste. Car nous convenons fort bien que la livrée propre des habitants du ciel, c'est le blanc, c'est la lumière.

Que dire de plus dans une question de ce genre?

D. Bernard MARÉCHAUX.

P. S. — La même lettre contient le fait suivant, qui a son intérêt, d'un autre genre, et plus saisissant encore :

« Une de mes paroissiennes me prie d'aller voir son enfant, une fillette de huit à neuf ans. Elle avait été subitement atteinte de crises épileptiques fort bien caractérisées. « Mon enfant est ensorcelée, me dit la mère, et vous pouvez la guérir; si vous refusez, j'irai consulter *quelqu'un*. » Elle y alla, rapporta un carré de papier blanc, que je ne vis que plus tard, et qui fut placé sur la poitrine de l'enfant. La fillette, en quelques jours, fut radicalement guérie. Sur le papier étaient tracés des mots qui ressemblaient à de l'hébreu. En fait, ce fut pour moi de l'hébreu.

« Les histoires de ce genre, ajoute le digne prêtre, abondent dans nos campagnes. »

Il est impossible d'en révoquer en doute l'authenticité, non plus, selon nous, que de leur trouver une explication purement naturelle. La seule explication valable et adéquate de ces faits est celle que donnait le vieux Tertullien : Le diable commence par infliger des maladies, et puis, suspendant son action malfaisante, il fait croire qu'il les guérit. Il accrédite ainsi les sorciers et fait tomber les simples en des superstitions qui amènent insensiblement la perte de la foi.

LES ANGES DANS L'UNIVERS

(Suite)

**XII. — L'intelligence et le vrai dans le monde angélique.
Lumière, vie et beauté des esprits célestes. Leur science
et leur langage.**

« Le Beau est la splendeur du vrai. L'intelligence en saisissant la vérité devient la mère de la volonté. »

« Chaque fois que nous saisissons quelque chose d'éternel, nous cessons d'être de ce monde, » a dit saint Augustin, tant il est peu naturel, dirai-je, que l'intelligence qui seule peut atteindre Dieu soit unie à la terrestre corporalité. Aussi l'homme, en qui cette union se réalise peut-il être considéré comme une sorte de prodige ! — A la mort le prodige cesse ; les substances inverses rentrent dans leurs sphères respectives : la matière est rendue à la terre et l'âme retourne au ciel. Et ces âmes qui par milliers sont journellement admises aux réjouissances de la céleste Jérusalem, y rencontrent, non plus des êtres intelligents, mais des intelligences qui n'ont jamais été unies à la matière, créées qu'elles furent pour un mariage éternel avec l'Esprit de Dieu.

Ce sont ces intelligences divinisées que nous voulons étudier de plus près que nous ne l'avons fait jusqu'ici.

Pour commencer, deux questions s'offrent à notre méditation ; à savoir, ce qu'est l'intelligence et comment cette faculté est unie à la volonté dans des esprits que nous avons déclarés absolument *simples* : car, nous l'avons constaté en traitant de leurs opérations réciproques, l'intelligence et la volonté sont inséparables ; elles constituent ensemble l'essence même de l'esprit, n'étant autre chose que sa spiritualité agissante.

L'intelligence et la volonté constituent l'ange tout entier, comme la chair et l'ossature constituent tout notre corps. Ce qui dans le corps est tout d'abord aperçu, c'est la chair. L'ossature est cachée à l'intérieur, se laissant seulement soupçonner. Il en est de même pour l'intelligence dans l'esprit par rapport à la volonté. Cependant ce qui, pour le corps, est un composé, n'est pas un composé dans l'esprit; pas plus que les personnes divines ne sont en Dieu un composé. Déjà, en parlant de l'âme humaine qui n'est pas aussi simple que l'ange, Bossuet a dit : « Quoique nous donnions à ces facultés des noms différents par rapport à leurs diverses opérations, cela ne nous oblige pas à les regarder comme des choses différentes. Car l'entendement n'est autre chose que l'âme en tant qu'elle conçoit;... la volonté n'est autre chose que l'âme en tant qu'elle veut et qu'elle choisit... et ainsi des autres; de sorte qu'on peut entendre que toutes ces facultés ne sont au fond que la même âme qui reçoit divers noms à cause de ses différentes opérations. » — La lumière qui enflamme et la flamme qui illumine ne sont guère davantage composées de diverses substances; c'est plutôt un même fluide, aussi simple que possible, à la fois lumineux et calorique. Et si vous avez lu précédemment que l'intelligence est précisément lumière vitale et la volonté feu d'amour, vous avouerez que la comparaison n'est pas mauvaise. Elle vous semblera plus logique encore si vous réfléchissez à ce que doivent être dans l'esprit la vie, la lumière et le beau, dès lors que dans notre corps la chair qui en est la beauté reçoit sa grâce et ses teintes si vives du sang en circulation dans les artères et doit au système nerveux ses palpitations vitales.

Le séraphin vit et rayonne par son intelligence. Son intelligence est à la fois sa lumière et sa vie. Et c'est pourquoi on nomme ces esprits magnifiques des *Intelligences* et de préférence des *Intelligibles* (1), en raison de la suprématie de l'intelligence sur la volonté chez ces êtres suréminents faits plutôt pour contempler que pour agir et qui, pour nous servir de l'expression du psalmiste, s'engraissent de nourriture

(1) « Le nom des anges ». *Les Anges dans l'univers*. Livraison de février 1901.

divine aux sources mêmes de la vie. — La volonté aura plus de prépondérance dans les Vertus et les Puissances, c'est-à-dire dans les esprits qui combattent les Mauvais et dans ceux qui manipulent les mondes.

*
* *

L'intelligence est la vue de l'esprit et comme elle domine en lui de manière à se manifester avant la volonté, l'esprit est tout yeux. En effet, c'est grâce à l'intelligence qu'il voit, contemple, pénètre et saisit tout ce qui tombe en sa puissance intellectuelle, puissance qui est plus parfaite à mesure que les ordres angéliques se prédominent dans les hauteurs.

Or, ce qui tombe en la puissance intellectuelle de l'esprit, c'est la vérité, le but de l'intelligence étant de saisir la vérité.

Les célestes intelligences saisissent donc la vérité; elles la saisissent dans ses détails infinis, éparpillés au sein de l'univers, qui pour elles plus que pour nous est le musée des sciences; elles saisissent la vérité dans son ensemble plus infini encore qui embrasse les cieux; enfin elles la saisissent en Dieu où elle est éternelle, en Dieu qui lui-même est la vérité, lui qui disait si vrai lorsque d'une parole il évoqua l'armée des astres et des anges. Cette divine parole, c'est la Sagesse adorable, c'est le Verbe de Dieu qui resplendit en chacun de ses anges, lui la Vérité de la vérité : *Deum verum de Deo vero*. Et envoyées par cette Sagesse à la recherche de la vérité, les célestes intelligences sont à leur tour autant de sagesse, car à coup sûr l'ange doit être sage pour découvrir les vérités particulières à saisir suivant les circonstances; et c'est là son génie.

Cela se comprend, l'ange ne saurait par chacun de ses actes intellectuels saisir à la fois *tout* ce qui est vrai, mais seulement une partie de ce tout selon ses nécessités actuelles.

*
* *

En effet, *le vrai* c'est l'être pris en lui-même; c'est, pour mieux dire, *l'essence de l'être*; non pas l'essence de tel être

en particulier, mais de l'être en général; l'être n'étant être que pour autant qu'il est vrai.

La *vérité*, c'est l'expression du vrai. Tout être pris en particulier est vérité, tout être étant une pierre du grand édifice de la création qui est le vrai créé.

Dieu est le vrai incréé. Sa parole est la vérité incréée puisqu'elle est l'expression réalisante des idées éternellement conçues par la divine raison, ces divines idées étant les germes du vrai créé selon ses racines et radicelles innombrables d'où éclosent toutes les vérités de la création.



La vérité est belle et embellit l'intelligence. Le vrai est l'attrait de l'intelligence, disons-nous, ce qui s'entend du vrai créé et du vrai incréé. Il faut donc qu'il l'attire par quelque chose qui éveille son attention, et ce quelque chose ne peut être que l'extérieur du vrai, ce par quoi il se fait valoir à l'intelligence; car nous remarquons que dans la nature les êtres ne s'attirent point pour la grâce de s'attirer, mais qu'ils sont amenés à s'attirer mutuellement à cause du contentement qu'ils éprouvent à se rejoindre les uns les autres, *plaisir stimulant qui est le commencement du bonheur espéré*. Ainsi, par exemple, vous constatez que vous n'auriez guère envie de mettre en jeu vos fonctions de relation si vous n'y trouviez de prime abord aucun charme. Si vous vous donnez la peine d'ouvrir les yeux c'est que vous comptez délecter votre regard par la vue de ce qui vous plaît. De même l'enfant manquera son goûter si vous ne lui mettez pas de la confiture sur le pain que vous lui présentez.

Eh bien, ce par quoi le vrai attire et délecte l'intelligence, c'est le *beau* qui est le vêtement ou plutôt le rayonnement du vrai.

Aussi le vrai varie en genre de *beautés* comme les acceptions de la vérité, et l'on distingue les trois catégories de vérités suivantes : la vérité *métaphysique*, la vérité *logique* et la vérité *morale*.

La vérité métaphysique est la conformité des créatures avec

la divine raison qui les a connues de toute éternité en l'éternelle vérité et possibilité de sa toute-puissance. Or la création est tellement conforme à la science de Dieu, qu'elle n'existe que parce qu'il l'a connue, toute vérité émanant de l'intelligence divine comme de sa source.

Par contre, l'on conçoit que l'intelligence créée ne sera parfaite, à l'image de la divine intelligence, que si elle saisit les choses telles qu'elles sont, ne les connaissant que parce qu'elles existent et devant tendre à les connaître dans le mesure de leur existence. Cette adéquation de l'intelligence humaine ou angélique avec la réalité des êtres constitue la vérité logique.

La vérité morale, à son tour, n'est autre chose que la concordance des actes humains ou angéliques avec les conceptions de l'intelligence, car c'est elle qui inspire ces actes conformément à la science qu'elle a des créatures et du Créateur.

Ces trois manifestations du vrai font reluire le beau sous trois aspects du même nom. C'est, d'une part, la beauté métaphysique ou rayonnement de l'éternelle et infinie beauté de Dieu dans les beautés de la création, splendeurs de la terre et des cieux. C'est, d'autre part, la beauté logique du raisonnement dans l'étude des sciences et le génie des arts. C'est enfin la beauté morale issue des deux précédentes, et rendue par la sagesse des législateurs, en vertu de la loi éternelle, ainsi que par les vertus qui font les saints, eux l'ornement du paradis.

Or tous les esprits célestes indistinctement, ravis de ces beautés diverses, les contemplent et en extraient, ainsi que le miel des fleurs, la vérité dont ils se nourrissent, repas délicieux et abondant s'il en fut : mais comme les mets sont autrement préparés pour la table des grands seigneurs que pour celle du simple citadin ou du campagnard, nul doute que les ordres angéliques goûtent différemment la vérité, selon qu'ils sont plus ou moins élevés dans la contemplation du souverain Bien.

*
* *

Ces intelligences radieuses sont elles-mêmes les plus belles

expressions de la Vérité souveraine. Elles trouvent entre elles et dans leur spirituel séjour la perfection idéale du beau et du vrai, dont les attraits de notre monde ne sont que de pâles reflets. Il est donc naturel que leurs regards, tout en se rassasiant de la suprême Intelligence, se retournent en premier lieu sur leur propre splendeur; et si les anges daignent abaisser leurs regards sur la terre, ce n'est que pour nous aider à nous élever des profondeurs de l'exil vers les régions de la Patrie, où la vérité sera désormais inaltérable, et où nulle beauté n'est passible de flétrissure.

Ils sont beaux, les anges: ils sont incomparablement plus beaux que les plus beaux enfants des hommes eux « les fils de Dieu ». — Mais ils ont perdu leurs peines, ceux qui ont essayé d'établir qu'en refusant aux esprits célestes toute connivence avec une certaine corporéité on les réduisait à des êtres abstraits, indéfinis, impassibles, parce que, d'après ces opinions, il ne serait pas logique de concevoir une créature réelle en dehors des conditions de l'étendue corporelle, c'est-à-dire des dimensions de la matière. Ceux-là, tout érudits et bien intentionnés qu'ils soient, n'apportent à leurs arguments que des raisons spécieuses, oubliant qu'il est imprudent de discuter avec un génie comme le Docteur angélique, surtout sur le terrain du dogme et du dogme préconisé par le concile de Latran.

Encore un coup, basés sur la foi catholique, nous l'affirmons, les anges n'ont point de corps et n'en ont jamais eu. Ils ont été créés esprits tout à fait purs, sans aucun mélange de corporéité lumineuse, éthérée, astrale ou autre. Leur beauté est tout immatérielle, et, absolument spirituelle, elle n'en est que plus belle. Les anges sont de purs esprits non seulement parce que Dieu a eu le pouvoir de les créer ainsi et qu'il ne les a pas créés autrement qu'à son image *parfaite*, mais encore parce que nous ne pouvons les dire autre chose qu'esprits purs sans leur refuser le prestige même de leur essence différente de la nôtre: la nôtre étant l'union de l'esprit à la matière : *Donner un corps à l'ange, c'est en faire un homme* et c'est bouleverser les vérités établies au chapitre x de cette étude, dont plusieurs sont dogmatiques.

Les anges sont des formes pures et, par conséquent, des beautés immatérielles d'autant plus concrètes, définies et réelles. Plus conformes à la vérité incréée, les anges sont nécessairement plus *réels* que les êtres corporels. Ils sont aussi d'autant mieux définis qu'ils se rapprochent davantage du vrai infini qui seul a le pouvoir de définir quelque chose et qui définit l'être par le fait même qu'il le crée. L'esprit pur n'est donc pas moins logique que l'esprit impur, au contraire; et l'esprit pur est d'une manière incomparable plus métaphysiquement parfait et vrai. La preuve, c'est que leur quantité excède infiniment celle des esprits impurs.

*
* *

La beauté est la fleur de la vie. Les anges ne tombent point sous le sens de notre vue; leur beauté est donc toute spirituelle et d'autant plus ravissante pour l'œil de l'esprit : C'est la beauté logique de la forme pure, *d'autant plus belle qu'elle est plus vivante*.

Nos œuvres d'art et de littérature ne sont-elles pas belles selon qu'elles ont plus de vie, qu'elles expriment mieux la vie qu'elles sont chargées de reproduire sous ses formes diverses ! Et dans la belle nature, voyez la pierre, l'humus, le sable, l'eau, l'air; quelle beauté cela a-t-il par soi-même ? Aucune. Substances abondantes, elles n'ont du beau que ce que leur en donne la vie progressive qui s'y mêle. Le roc, incerte et stérile charpente du globe, n'offre rien d'agréable à nos sens; mais qu'une main invisible le tire de sous terre, le taille en rochers, le recouvre de mousse, de lierre, d'un rudiment de végétation, aussitôt il se fait magnifique jusqu'à altérer l'azur des cieux, et tout rayonnant des feux du jour il charme nos regards sans jamais les fatiguer.

Les plantes, elles aussi, se réclament de la vie et lui doivent leurs attraits. Elle deviennent admirables à mesure que leur vêtement varie de teintes, que leur floraison se colore, que leurs fruits excitent davantage notre convoitise. La rose est la gloire du rosier. Le lis sans son calice immaculé, la violette sans le doux parfum de son âme, ne seraient que des herbes oubliées.

Ce qui rend le firmament si beau, ce qui donne à la terre des décors inépuisables, ce qui multiplie la parure des choses, c'est la lumière, cette grande âme, cette immense vie de l'univers, qui, en exhalant la bienfaisante chaleur née de ses rayons, féconde, vivifie et meut le monde.

Et à son tour, si l'homme est le plus beau des habitants terrestres, c'est qu'il a pour forme de son corps une âme immortelle.

Donc, de ce fait que les êtres visibles croissent en beauté dans la proportion que la vie augmente en eux, concluons que, comme nous le disons, la vie est la cause du beau, et tâchons de déduire la raison de ce mystère. — Elle se trouve dans la relation intime qui existe nécessairement entre ces trois concepts de l'être : la Vie, le Beau et le Vrai.

Ce que Dieu a créé, c'est le vrai puisque *le vrai est l'essence de l'être* ; mais ce que Dieu a créé, c'est la vie, attendu que *la vie est la nature de l'être*. Or, la nature dérive de l'essence. Donc la vie dérive du vrai ; et comme l'essence se manifeste par la nature, c'est par la vie que le vrai se manifeste. Mais comme le beau est la splendeur du vrai et que l'être ne resplendit qu'en se manifestant, la splendeur du vrai, c'est-à-dire le beau, est dû à la manifestation du vrai, c'est-à-dire à la vie.

Raisonnement qui nous amène à démontrer comme quoi l'esprit pur est plus beau que le plus beau des êtres corporels, et cela incomparablement ; ce qui se fait de deux manières. Premièrement en établissant que l'ange est plus vivant que l'être corporel parce qu'il est plus vrai, et qu'il est simplement *vie* parce qu'il est esprit pur.

L'ange est plus vrai que l'être corporel, car plus un être se rapproche, en perfection, de la divine essence, plus aussi il est vrai. Or, il est évident que l'esprit pur est plus proche de la divine essence que l'être corporel, donc il est aussi plus vrai. Étant plus vrai, il est aussi plus vivant, et plus vivant il est plus beau.

L'esprit pur encore est plus vivant parce qu'il est esprit. Plus vivant, disons-nous, il vaut mieux dire qu'il est vie. *L'être corporel est vivant*, il n'est pas la vie ; *l'esprit est la vie*.

L'ange vit par le fait qu'il existe, son essence est la spiritua-

lité, et la spiritualité n'est autre chose que la vie. Voilà pourquoi il est dit que Dieu a créé les anges à son image : Il les a créés vie interrissable, il les a créés immortels. Or, la vie considérée dans son principe est une substance d'autant plus immatérielle qu'elle est plus pure ; et cette substance est toujours une forme. Or, les anges sont des formes pures.

Qu'elle serait belle la conception qu'un ange informerait en s'unissant à une substance matérielle d'une façon adéquate à sa sublime et incomparable nature angélique ! Certes, nous verrions cet être nouveau, mais nous en mourrions d'émotion : c'est une beauté qui nous éteindrait !

*
* *

La vie est lumière. Un autre mystère vient projeter une nouvelle clarté sur les prérogatives des célestes intelligences.

Les intelligences angéliques étant des vies sont, par le fait, des lumières ; elles sont des étoiles admirables, des astres radieux, suivant l'expression scripturale.

La vie est lumière. Démontrons-le par l'organe de la vérité même. Écoutons le Verbe, parole éternelle à qui il a suffi de dire la vérité pour donner l'être à tous les êtres. Ce n'est plus de la théologie, ce n'est plus le raisonnement humain étayé par la révélation, c'est la révélation elle-même et le grand révélateur qui se font entendre. — *Per Deum vivum, per Deum verum, Lumen de Lumine.* « Je suis la vérité et je suis la vie dit le Christ. *Ego sum via, veritas et vita.* » Et le disciple bien-aimé, aigle de lumière, corrobore la divine parole en ces termes : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu... *En lui était la vie et la vie était la lumière... Celui-là était la vraie lumière...* » — Le Verbe est bien la parole sans commencement qui est auprès du Père dans le principe des choses ; il est la parole de Dieu disant la vérité, c'est-à-dire créant ; car pour Dieu dire c'est faire et faire de rien. « Toutes choses ont été faites par lui (le Verbe) et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. »

Ces considérations font ressortir la véracité de notre thèse

en faveur des anges. Le Verbe, le Fils de Dieu, est lumière parce qu'il est vie ; il est vie parce qu'il est esprit et il est esprit parce qu'il est Dieu.

L'esprit est lumière par sa nature qui est la vie. Nous pouvons nous en rendre compte au moyen de notre propre intelligence. Notre intelligence n'est-elle pas la lumière de notre âme ! N'est-ce pas notre intelligence qui éclaire nos actes !

Eh bien, les intelligences angéliques sont également lumineuses, mais d'une clarté invisible pour nous, parce qu'elle est spirituelle. La lumière de l'esprit céleste, plus privilégiée que celle de notre pauvre âme prisonnière de la matière, augmente d'éclat à mesure qu'elle se purifie de hiérarchie en hiérarchie, digne qu'elle est d'illuminer les beautés de la véritable vie, en ce monde infini auprès duquel l'univers n'est qu'une ombre passagère, ses rayons une faible lueur et sa beauté de pâles reflets de vie.

*
* *

« Que la lumière soit », dit l'Éternel au commencement. Et conjointement avec la lumière astrale sortit de la bouche du Très-Haut cette autre lumière intellectuelle qui est la nature angélique.

Or, en se séparant des ténèbres lucifériennes, les anges, ces astres spirituels, évoluèrent au sein de la gloire, couronne de la surnature avec laquelle, dans le temple de la cité de Dieu, la nature ennoblie célèbre de perpétuels hyménées pour un bonheur infini ; noces ineffables que solennise la triple splendeur de la nature spirituelle, de la béatitude et du divin soleil de justice.

Oh ! que nous réserve de délices notre entrée dans le royaume éternel de la lumière et de la vie, où la vie et la lumière en des milliards d'espèces engendrent tous les genres de beautés spirituelles dont les beautés terrestres ne sauraient même nous donner une idée !

Pour moi qui ai le bonheur d'écrire la vie des anges, je désire saluer sans retard le jour béni où il me sera donné d'oublier dans un dernier soupir les trop longues attentes de mon exil. — Niez la pure spiritualité des charmes d'un monde

absolument immatériel, moi j'aime cet idéal, j'espère en jouir et je laisse avec joie ma dépouille mortelle. — Puissions-nous n'avoir à déplorer parmi nous aucun transfuge; puissions-nous tous, au sortir de la présente mortalité, contempler les anges en la plénitude de l'intelligence incréée; puissions-nous comprendre un jour, pour le bien d'une science infail~~l~~ible, ce que comprennent ces esprits immaculés, savoir comment ils voient les mystères et ce qu'ils en disent.

En attendant et afin de consoler notre pèlerinage, essayons, sur les brisées de l'ange de l'école d'acquérir au moins quelques parcelles de cette sainte science.

Alfred VAN MONS.

(*A suivre.*)



MAGNÉTISME ET HYPNOTISME

(Suite.)

Pour les *suggestions immédiates* ou qui doivent être mises à exécution immédiatement après le réveil, quelquefois il y a plus de liberté que pendant le sommeil : le sujet tout étant encore sous le charme sent qu'il est éveillé et plus à lui-même qu'auparavant ; cependant s'il s'agit d'une chose indifférente, il la fera, certainement, d'autant plus qu'il ne voit aucune raison de ne pas la faire ; mais s'il s'agit d'une chose mauvaise, il est à peu près en tout semblable à celui qui est sous le coup d'une passion violente qui l'entraîne et lui trouble quelque peu les sens ; il sent néanmoins intimement qu'il peut résister, et s'il ne le fait pas, il est coupable, quoiqu'il y ait pour des les circonstances atténuantes. D'autres fois, au contraire, il a moins de liberté que pendant l'hypnose même, parce qu'il ne peut plus discuter avec l'opérateur avec qui il n'est plus en rapport et dont l'ordre cependant le presse toujours : il est encore comme à moitié endormi, abasourdi, troublé, incapable de réfléchir, il ne voit dans l'action à faire qu'une chose nécessaire, un acte de justice, par exemple, comme on le lui a persuadé ; la pensée qu'il fait mal ne vient même pas à son esprit ; il peut dans ce cas-là n'être en quelque sorte qu'un automate et ne faire qu'un acte matériel dont toute la responsabilité incombe à l'opérateur, et dont il ne se rendra bien compte qu'après. Empruntons encore un fait à Mgr Méric. Le docteur Pitres endort Emma et lui dit : « Quand vous serez éveillée, vous irez prendre sur la table une pièce d'argent que quelqu'un a oubliée, et vous la mettrez dans votre poche ; personne ne vous verra et ce sera un fait sans conséquence. » Emma réveillée se dirige vers la table, cherche la pièce, et la met dans sa poche en hésitant ; puis, apercevant

Mgr Méric, elle va droit à lui et lui dit : « Voilà une pièce que quelqu'un a oubliée, elle n'est pas à moi, je ne veux pas la garder, je ne suis pas une voleuse. »

Quant aux *suggestions à échéance*, il serait encore possible qu'on ait oublié l'injonction, et qu'elle revienne tout d'un coup et replonge comme dans un demi-sommeil, où l'on n'est plus assez conscient de ce qu'on fait, et où vraiment, par la suite d'une idée prédominante qui exclut toutes les autres, on ait perdu le sens intime de ce qu'on fait, et qu'on ne puisse plus apprécier moralement cette action : alors il n'y aurait plus liberté suffisante pour la responsabilité. Mais il nous semble que ces cas doivent être rares, et que la plupart du temps on conserve bien quelque idée de ce qu'on doit faire, et qu'on peut se mettre en garde s'il s'agit d'une action mauvaise, tandis que s'il s'agit d'une action indifférente on ne verra aucune nécessité de résister; qu'importe en effet? En supposant même qu'on n'ait plus pensé à l'action mauvaise qu'on doit faire, et que la pensée en revienne tout d'un coup, ce sera, au moins le plus souvent, comme une tentation violente et une impulsion vive, à laquelle la conscience dit qu'on doit et qu'on peut encore résister, quoique peut-être difficilement, et alors il y a encore responsabilité morale, quoique atténuée.

Mais ceux qui sont coupables et toujours coupables, quoi qu'il arrive, ce sont les opérateurs qui donnent à un sujet une suggestion mauvaise; et bien plus coupables encore ceux qui assoupissent des jeunes gens et surtout des jeunes filles à un hypnotisme quelconque, leur font perdre toute idée de moralité, et les rendent incapables d'autre chose.

CHAPITRE V

PHÉNOMÈMES DE MAGNÉTISME INEXPLICABLES PAR LA SCIENCE

En dehors des phénomènes ordinaires du magnétisme ou de l'hypnotisme constatés par les médecins et les savants et dont nous avons donné l'explication, on est bien obligé d'en

reconnaître d'autres; ainsi des faits de vue à une distance immense ou à travers des obstacles tout à fait opaques, sans aucun moyen scientifique ou humain de les traverser, de descriptions exactes et saisissantes de lieux ou d'actions que le sujet ne pouvait avoir vus ou connus, de pénétration jusque dans le plus intime de la pensée, de connaissance exacte et parfaite de maladies très compliquées par des personnes qui n'avaient pas de notions médicales, avec indication des remèdes les plus efficaces, de découvertes naturellement impossibles des choses les plus secrètes, etc.

Sans doute il est des auteurs qui nient tous ces faits ou les attribuent au charlatanisme, à la jonglerie ou au compérage. Nous admettrons très volontiers qu'il s'est glissé ici bien des supercheries, plus même encore que dans les suggestions, mais il y a des cas nombreux, se répétant encore tous les jours, qui ont été très subtilement observés, et où il est clairement démontré que le charlatanisme ou le compérage n'y sont et n'y peuvent être absolument pour rien. Qu'on puisse ou qu'on ne puisse pas les expliquer, peu importe, on ne discute pas avec des faits clairs évidents, publics. Contentons-nous parmi des centaines d'en citer un des plus remarquables, rapporté par M. de Mirville, où le célèbre Robert Houdin, dont le témoignage ici ne peut être discuté, a joué un grand rôle.

Un jour, M. de Mirville, fatigué d'entendre dire que tous les faits les plus merveilleux du magnétisme n'étaient que du charlatanisme, que Robert Houdin en faisait tout autant, qu'il devinait tout ce qu'on voulait lui cacher, et que son fils jouissait aussi d'une seconde vue et à l'extrémité même du théâtre pouvait pénétrer jusqu'au fond de la boîte la mieux close, alla trouver lui-même l'illustre prestidigitateur et lui demanda : « Que pensez-vous du magnétisme? — J'ai vu seulement, répondit-il, deux somnambules, et leurs tours étaient si mal faits et si pitoyables que j'aurais pu, séance tenante, leur donner une leçon. — Ainsi pour vous tout somnambule est un confrère et souvent un confrère maladroit? — Que voulez-vous que ce soit? Dans mes voyages, quand j'arrivais après eux, je retournais bien vite l'opinion contre

eux pour moi, et cela me faisait de la peine pour eux. — Eh bien, voulez-vous venir avec moi, rue de la Victoire, 42, chez un nommé Alexis? — Parfaitement. Puis-je emmener avec moi M^{me} Robert Houdin? Elle est aussi fine que moi, et je vous garantis que nous apporterons tout ce qu'il faut pour le déjouer. »

Ils s'y rendirent en effet le lendemain. Robert Houdin banda lui-même les yeux à Alexis, et lui couvrit après cela la figure, puis il prit des jeux de cartes portant encore l'enveloppe et le cachet de la régie, et qu'il avait apportés lui-même. Mais il eut beau les cacher et s'y prendre de toutes les manières, Alexis lui indiquait toutes les cartes qu'il lui demandait. Il lui ôta après cela les bandeaux, lui ouvrit un livre et lui dit de lire à huit pages de là, et il le fit sans hésiter nulle part. Il lui montra ensuite une lettre et Alexis lui dit de qui elle était. « Où demeure celui qui a écrit cette lettre? » demanda Robert Houdin; et Alexis lui décrivit parfaitement sa demeure. « Que fait-il en ce moment? — Ce qu'il fait! Prenez garde, méfiez-vous de lui, il trahit votre confiance en ce moment même. — Oh! pour cela, dit Robert Houdin, l'erreur est bien complète, car il s'agit du meilleur et du plus sûr de mes amis. — Prenez garde, répéta Alexis, et cette fois d'un ton d'oracle : il vous trompe odieusement. — Sottise! » répondit Robert-Houdin.

M^{me} Robert Houdin lui demanda ensuite à quoi elle pensait au moment même. « Vous pensez, répondit-il, à un enfant, à un bien jeune enfant; pauvre mère, que je vous plains! » M^{me} Robert Houdin laissa échapper quelques larmes. « Vous le voyez donc? dit-elle. — Oui, il est mort le quinze juillet dernier. — A quelle heure? — A quatre heures du matin. — A Paris? — Non pas; mais à trois lieues de Paris. » Puis il indiqua la maladie et la manière dont il était mort. « Oh, comme c'est vrai, comme c'est exact! dit M^{me} Robert Houdin... Mais pourriez-vous me dire encore à quoi je pense en ce moment-ci? — Vous pensez à un autre enfant bien plus jeune, car il n'est pas encore né. » C'était effectivement la pensée de M^{me} Robert Houdin, dont en ce moment les espérances maternelles devançaient l'avenir.

Robert Houdin voulut le mettre à une dernière épreuve. « De qui sont ces cheveux? lui dit-il. — D'un jeune homme. — Lequel? — Votre fils. — Son âge? — Trois ans de moins que vous lui donnez. — C'est vrai... Mais qu'a-t-il? — Rien! — Si, cherchez bien, il a quelque chose. » Alexis se tâte, promène ses mains sur ses jambes, à l'estomac, au cœur, à la poitrine, à la tête. « Cherchez donc bien. — Ah! j'y suis. Comment, vous vous inquiétez pour cela? Pour ce petit point presque imperceptible que je vois à l'extrémité droite de l'œil droit? Vous croyez que c'est un commencement d'amaurose, et lui s'en tourmente aussi... Il est vrai que les médecins... Mais rassurez-vous bien et ne faites rien. Votre fils, je vous le répète, est d'une parfaite santé : il a maintenant seize ans et trois mois, à dix-huit ans ce sera passé (et ce fut vrai). — C'est écrasant, dit Robert Houdin, mais c'est assez pour aujourd'hui, qu'on le réveille! »

En retournant à la maison, de Mirville lui dit : « Et l'escamotage, qu'en faisons-nous? — Monsieur, s'il y avait dans le monde entier un escamoteur capable d'opérer de semblables merveilles, il me confondrait mille fois plus comme escamoteur que l'agent mystérieux que vous venez de me montrer. Songez donc, Monsieur, que toutes mes cartes à moi sont frelatées, travaillées, souvent de grandeur inégale, ou bien enfin artistement rangées... Puis, n'ai-je pas mes signaux? Mais ici, Monsieur, des cartes vierges, des cartes dont je viens de déchirer l'enveloppe, et que le somnambule n'a pu étudier... Puis, ce qui ne saurait jamais nous tromper, nous autres, la différence dans la manière de toucher ces cartes, cette naïveté d'exécution d'une part, et, de l'autre, ce cachet du travail que nous ne pouvons déguiser entièrement, et par-dessus tout cela, cette cécité complète; car il ne pouvait voir, j'en suis sûr, moi, j'avais trop bien pris mes précautions... Et quand même, par impossible, il eût vu, que ferions-nous de tout le reste? Quant à mes expériences de seconde vue, sans que je veuille en ce moment divulguer mon secret, rappelez-vous ce que j'ai soin de vous dire tous les soirs, que je ne promets qu'une seconde vue, par conséquent il m'en faut une première. » (Le fils de Robert Houdin avait une perspicacité

de vue et une mémoire vraiment prodigieuses; il lui suffisait en passant devant une bibliothèque de la regarder pour retenir les titres de tous les livres et le rang où chacun était placé. Après l'avoir ainsi vue une première fois, il ne lui était pas difficile de faire comme s'il la voyait à travers un ou plusieurs murs.)

Le lendemain, sur la demande de M. de Mirville, Robert Houdin lui remit la déclaration suivante signée de sa main : « Quoique je sois bien loin d'accepter les éloges que veut bien me donner M. de Mirville, et tenant surtout à ce que ma signature ne laisse en rien préjuger mes opinions en faveur du magnétisme ou contre lui, je ne puis cependant m'empêcher de déclarer que les faits ci-dessus sont de la plus complète exactitude, et que, plus j'y réfléchis, plus il m'est impossible de les ranger parmi ceux qui font l'objet de mon art et de mes travaux. — 4 mai 1847. — Robert Houdin. »

Un peu plus tard, M. de Mirville étant retourné chez Robert Houdin avec M. Lacordaire, directeur de l'établissement des Gobelins, son premier mot fut celui-ci : « Vous rappelez-vous, Monsieur, mes dénégations, lorsqu'Alexis me parlait de la trahison de mon ami? — Oui, eh bien? — Eh bien, Monsieur, Alexis avait raison : ce malheureux me volait 10,000 francs au moment même de la séance. »

Un autre jour, M. de Mirville recevait la lettre suivante : « Monsieur, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je tenais à une seconde séance. Celle à laquelle j'assistai hier chez Marcillet et Alexis a été plus merveilleuse encore que la première, et ne me laisse plus aucun doute sur la lucidité d'Alexis. Je me rendis à cette séance avec l'arrière-pensée de bien surveiller la partie d'écarté qui m'avait tant étonné. Je pris cette fois de bien plus grandes précautions encore qu'à la première, car, me méfiant de moi-même, je me fis accompagner par un de mes amis dont le caractère calme pouvait apprécier froidement et établir une sorte d'équilibre dans mon jugement. Voici ce qui s'est passé et on verra si jamais des subtilités ont pu produire des effets semblables à celui que je vais citer. Je décachette un jeu apporté par moi, et dont j'avais marqué l'enveloppe, afin qu'il ne pût être changé. Je mêle. C'est à moi de donner. Je

donne avec toutes les précautions d'un homme habitué aux finesses de son art : précautions inutiles, Alexis m'arrête, et me désignant une des cartes que je venais de poser devant lui sur la table : — J'ai le roi, me dit-il. — Comment le savez-vous, puisque la retourne n'est pas sortie? — Vous allez le voir, reprit-il, continuez. » Effectivement, je retourne le huit de carreau, et sa carte, celle qu'il m'avait désignée, était le roi de carreau. La partie fut continuée d'une manière assez bizarre, car il me disait les cartes que je devais jouer, quoique mon jeu fût caché sous la table et serré dans mes mains. A chacune de ces cartes jouées il m'en posait une de son jeu sans la retourner, et toujours elle se trouvait parfaitement en rapport avec celle que j'avais jouée moi-même... Je suis donc revenu de cette séance aussi émerveillé que je puisse l'être et persuadé qu'il est tout à fait impossible que le hasard ou l'adresse puisse jamais produire des effets aussi merveilleux. Recevez, Monsieur, etc. — 18 mai 1847. — Robert Houdin. »

Nous apprécierons un peu plus loin ces faits et bien d'autres aussi certains que nous pourrions citer. Nous voulons seulement constater ici qu'il serait insensé de nier pareils faits.

(*A suivre.*)



CONSEILS DE L'AU-DELA

Ces conseils écrits sous la dictée des esprits, par un homme sérieux, et publiés dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, méritent notre attention. On ne pourra pas nous accuser d'attribuer aux spirites une doctrine qu'ils répudient ; nous les citons ici textuellement. Il nous suffira de tirer de ces communications les conclusions qu'elles comportent, et qui s'imposent aux lecteurs.

LA COMMUNICATION

A côté des mauvais qui cherchent à vous nuire, il y a les esprits légers, les ignorants, les faux savants, les esprits à systèmes, etc. — Ne les écoutez pas : ils vous feront perdre votre temps et vous induiront en erreur.

*
* *

Ne jugez la communication que d'après elle-même, et non pas d'après sa source, car elle est bien souvent trompeuse. Soyez toujours très prudents, et n'acceptez rien à la légère.

Il ne faut pas plus considérer un conseil parce qu'il vient de ce côté, que s'il venait d'un ami terrestre. Notre condition de désincarné ne doit absolument rien ajouter à notre causerie. Nous ne sommes, hélas ! ni plus savants, ni plus moraux.

Je ne parle pas, bien entendu, des esprits sages et élevés, des guides que vous avez aussi bien sur cette terre que chez nous : Je parle de la majorité.

Or, on a le grand tort d'attribuer en général une grande importance, d'écouter avec componction et soumission les avis de l'au-delà, parce qu'ils ont passé les murailles. Cela ne doit pas être. Traitez-nous comme si nous étions encore

vos camarades terrestres car la mort, je le répète, ne donne, du jour au lendemain, ni la sagesse ni la moralité.

— Il faut juger, choisir et adopter en toute liberté, de quelcôté que viennent les conseils.

*
* *

Ne demandez jamais à l'au-delà des conseils pour vos affaires terrestres ; vous avez, pour les résoudre, *votre jugement* et votre *liberté*.

Ne lui demandez pas la solution des grands problèmes métaphysiques ou l'explication des lois de l'univers et des secrets de la nature.

Vous ne connaissez — et nous ne connaissons nous-mêmes — les premiers que plus tard ; — ils nous sont inutiles aujourd'hui. — Quant aux seconds, c'est par votre travail *seul* que vous devez les découvrir. — Vous en découvrez chaque jour de nouveaux, et le progrès intellectuel marche à grands pas.

Le progrès moral doit le suivre.

*
* *

La demande d'effets physiques, — *de quelque nature qu'ils soient*, — fait toujours venir auprès de vous une foule d'esprits de toutes les catégories, mais qui sont loin de lui être supérieurs.

La raison en est simple. D'abord, les esprits élevés ne sont plus dans votre ambiance : — ils ne *peuvent pas vivre* dans votre lourde atmosphère : leurs fluides sont d'une nature spéciale, et ne peuvent s'allier avec les vôtres pour produire une manifestation matérielle.

En outre, le mélange de fluides pourrait-il se faire, — et il se fait dans certains cas, dans le cas, par exemple, de l'évocation et de la prière, — il est bien certain que ces esprits ne s'amuseraient pas à manifester leur présence en frappant sur des meubles ou en faisant résonner des tambours.

*
* *

Le but qu'ils se proposent, qui est d'instruire et de mora-

liser, ne serait nullement atteint, et les architectes de l'édifice de l'avenir laissent aux manœuvres le soin d'en établir les grossières fondations.

*
* *

Ne recherchez donc pas ces manifestations.

Elles sont inutiles pour vous, et vous arriverez rarement à convaincre par elles ceux qui ne croient pas à l'existence de l'âme pour des motifs supérieurs. Ils chercheront à expliquer ces phénomènes par toutes sortes de raisons auxquelles eux-mêmes, dans leur for intérieur, n'accorderont pas toujours une grande créance. Ils regretteront parfois de s'être trop avancés dans une négation bruyante, mais il faudra du temps avant qu'ils arrivent à accepter ce qu'ils auront bafoué.

*
* *

Quoi qu'il en soit, ces manifestations ont leur grande raison d'être. — Leur répétition constante dans tous les pays et dans tous les milieux forcera beaucoup d'esprits incarnés à sortir de leur torpeur, et les amènera à réfléchir. Enfin, ces faits extraordinaires finiront par éveiller l'attention des savants et par les convaincre que l'homme est entouré de mystères, ou plutôt de choses inconnues, qu'il ne tient qu'à lui d'étudier et de connaître.

*
* *

Les âmes qui ont franchi les régions entourant la terre, communiquent avec vous directement d'âme à âme, quand les médiums sont aptes à ce genre de communication.

Elles envoient leurs pensées par *des rayons*, véritables dépêches qui sont instantanément et *inconsciemment* traduites par le médium.

— Quand le cerveau de ce dernier ne peut pas les comprendre et les traduire, les guides se servent d'esprits inférieurs qui peuvent agir plus facilement sur les organes du sujet, et qui sont ainsi de véritables interprètes. Mais il arrive souvent que ces communications, obligées de suivre une

filière compliquée, ne rendent pas toujours d'une façon complète la pensée de celui qui les dicte.

*
* *

Lorsque les guides pensent qu'une manifestation physique est nécessaire, ils se servent des mêmes esprits dont les fluides lourds et grossiers s'allient facilement à ceux des médiums, et par eux toutes sortes de phénomènes physiques peuvent être produits.

Mais si ces phénomènes ne sont pas dirigés par des esprits bons, ils peuvent devenir dangereux et on doit éviter de les provoquer.

*
* *

Les phénomènes de matérialisation et d'incarnation ne sont jamais produits que par des esprits très peu avancés, mais qui sont parfois guidés par des intelligences supérieures dans le but de frapper les imaginations et d'amener les chercheurs à étudier. Tous les moyens sont mis en œuvre pour prouver notre existence.

Ces faits ne doivent être provoqués et examinés qu'avec la plus grande prudence, et toujours dans un but élevé. Leur abus présente pour les médiums des dangers que vous ne soupçonnez pas.

*
* *

Quand vous désirerez entrer en relations avec le monde invisible, n'appellez jamais que ses guides, et remettez-vous en à eux du soin de diriger la communication.

Ils vous donneront, sans que vous les demandiez, tous les conseils moraux qui vous sont nécessaires pour bien diriger votre vie. — Ils vous amèneront ceux que vous avez aimés quand le moment sera venu ; c'est-à-dire quand ces derniers seront suffisamment éveillés à l'autre vie pour pouvoir venir près de vous sans souffrance.

Ils vous amèneront aussi les esprits malheureux qui seront préparés à recevoir vos consolations et vos conseils, et auxquels alors vous pourrez faire un véritable bien. — Vos grands amis, du reste, vous guideront dans la marche à suivre pour

arriver à un bon résultat. — Enfin, ils élèveront autour de vous un véritable mur fluide pour éloigner les mauvais qui pourraient avoir sur vous une pernicieuse influence.

*
* *

Dans ce voyage vers l'inconnu, vous avez besoin d'être constamment guidés, — d'abord, pour éviter les nombreux pièges qui peuvent vous être tendus et, dans beaucoup de cas, pour ne pas faire souffrir inconsciemment ceux que vous appelez.

*
* *

Les nouveau-nés de nos régions qui ne sont pas encore en possession de leurs moyens, sont très sensibles aux fluides que vous émettez, et un appel trop brusque et intempestif peut les frapper douloureusement. Comme nous vous l'avons déjà dit, il faut qu'ils dorment en repos pour que la transformation s'opère sans souffrances et sans heurts. — Les souvenirs de la terre, fugitifs mais encore imparfaitement voilés, sont parfois bien douloureux : il ne faut pas les réveiller.

L'être souffrirait comme l'enfant que vous empêcheriez de dormir.

*
* *

Vous voyez les bienfaits et les dangers de la communication. Soyez donc prudents et sages, et n'évoquez jamais, pour passer un moment et pour vous distraire, ceux que vous appelez les esprits souffrants et qui sont en multitude innombrable autour de vous.

Nous le répétons encore, il y a presque toujours un danger et pour eux et pour vous.

La plupart de ces esprits, encore attachés à la matière, ne demandent qu'à s'y replonger de plus en plus : — ils ne voient pas encore au-delà ; — et en favorisant ce désir, *vous retardez leur dégagement, et par suite leur progression.*

En outre, ce sont en général des puits de mensonges, et quels moyens avez-vous de contrôler leurs paroles ? — Pour employer votre langage de la terre, ce sont des mendiants qui chercheront à brûler votre grange si vous les accueillez.

— N'oubliez pas du reste que vous avez sur terre bien assez d'occasions de faire le bien physiquement et moralement — consacrez-y toutes vos facultés.

— Employez-y tout votre temps et ne vous mettez jamais à la légère en communication avec des êtres invisibles auprès desquels vous êtes aveugles, sourds et complètement liés.

*
* *

Laissez-nous vous donner un dernier conseil.

— Ne cherchez jamais, par des pratiques ordinaires, à aller dans le monde invisible. Le but qu'on se propose peut être bon, mais le chemin à suivre est des plus dangereux; en outre, les moyens d'investigation que vous auriez dans ces conditions seraient peu sûrs.

— Vous développerez naturellement cette faculté en faisant du bien autour de vous. Et lorsque vous serez aussi parfaits qu'on peut l'être sur cette terre, alors, pendant votre sommeil, vous vous dégagerez facilement des liens terrestres, et vous pourrez faire du bien à ceux qui souffrent là-haut.

Ce n'est que par la prière et par une vie d'abnégation et de dévouement, que vous arriverez à ce résultat de pouvoir, — alternativement pendant la veille et pendant le sommeil, — apporter sans cesse à tous, incarnés et désincarnés, un secours des plus puissants.

*
* *

Les privations, les jeûnes, les mortifications de toutes sortes, sont des moyens qui peuvent parfaitement aboutir à un résultat contraire à celui qu'on se propose.

— La pensée trop tendue vers le haut peut amener le dégagement, mais aussi l'obsession.

*
* *

N'usez pas de ces moyens pour aller sur un autre plan, et gardez votre équilibre et votre clairvoyance pour celui que vous habitez. Quand vous serez sur celui-ci, d'autres facultés se développeront que vous ne devez pas travailler actuellement.

— Chaque chose doit arriver en son temps : et les imprudents qui veulent vivre sur les deux plans à la fois, ne vivent bien ni sur l'un ni sur l'autre.

*
* *

Vivez sobrement pour que l'animal ait sa circulation calme et ses nerfs apaisés ; mais conservez le plein exercice de votre vie matérielle, pour que l'esprit ait son outil dans toute sa perfection.

— A moins de missions spéciales qui exigent une lucidité et une orientation surhumaines, restez chez vous, et mettez-vous toujours dans les meilleures conditions physiques pour accomplir votre humble besogne.

*
* *

L'esprit, tant qu'il sera homme, c'est-à-dire uni à un corps matériel, ne pourra jamais sortir sans danger de la sphère d'action des facultés qui lui sont départies, et qui sont limitées par ses organes. Pourquoi donc vouloir aller plus vite que ces facultés le permettent ?

Travaillez-les, et vous aurez de l'ouvrage. Acquérez tout ce qu'elles peuvent supporter de savoir, et vous aurez à apprendre pendant toute votre vie.

Quant aux choses d'en haut, quant aux grands problèmes de l'âme, à ses origines et à ses fins, ne nous en demandez pas la solution ; nous ne la connaissons pas plus que vous, et comme vous, pauvres éclopés d'hier, nous devons attendre, pour pouvoir les comprendre, que l'amour fraternel et l'amour divin aient arraché de nos yeux le bandeau qui nous cache les splendeurs de notre avenir et... heureusement... les horreurs de notre passé.

Général A.

OBSERVATIONS

Les spirites nous répètent sans cesse : Ne vous adressez pas à l'Église, n'interrogez pas la révélation catholique, adressez-vous directement aux esprits désincarnés ; ils vous diront tout ce qu'on peut savoir de Dieu, de l'Âme et de la vie future. Ils vous parleront avec exactitude et sincérité de ce monde invisible qu'ils connaissent bien puisqu'ils en font partie. Où pourriez-vous trouver un enseignement plus autorisé ? Voici la solution définitive du problème religieux.

Il se trouve qu'un homme, que vingt hommes sérieux, instruits, de bonne foi, tentent l'expérience et demandent respectueusement aux esprits désincarnés la solution du problème de la destinée. Les esprits daignent venir, et ils répondent ainsi :

« On a le grand tort d'attribuer en général une grande importance, d'écouter avec componction et soumission les avis de l'au-delà, parce-qu'ils ont passé les murailles. Cela ne doit pas être. Traitez-nous comme si nous étions encore vos camarades terrestres, car la mort, je le répète, ne donne du jour au lendemain ni la sagesse, ni la moralité. »

Les chercheurs, de bonne foi, demandent aux esprits la solution des grands problèmes métaphysiques, la vie, le devoir, la destinée humaine, etc., et les esprits répondent : « Ne nous demandez pas la solution des grands problèmes métaphysiques... nous les connaissons plus tard... ils vous sont inutiles aujourd'hui. »

Et les esprits donnent ce sage conseil aux chercheurs égarés qui croyaient trouver le vrai chemin :

« Ne cherchez jamais, par des pratiques extraordinaires, à aller dans le monde invisible. Le but qu'on se propose peut être bon, mais le chemin à suivre est des plus dangereux ; en outre, les moyens d'investigation que vous auriez dans ces conditions seraient peu sûrs. »

J'estime que cette réfutation du spiritisme par les Esprits est parfaite ; il n'y faut rien ajouter.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Nantes, 18 février 1902.

Monseigneur,

A l'occasion du récent article de M. Bois : *Comment je suis devenu sceptique touchant quelques prédictions*, permettez-moi de vous communiquer respectueusement mes sentiments personnels. Et d'abord, je remercie l'auteur, de sa bonne foi et de sa gracieuse bonhomie ; et je lui donne de grand cœur l'absolution de son sourire à la vue des prophéties, si en faveur en 1870.

Mais ensuite, j'ose déclarer que ces lignes, malgré une réserve honorable, sont de nature à inspirer un vrai scepticisme à quelques-uns des lecteurs de notre chère Revue : *Le Monde invisible*. Il est vrai, Monseigneur, que votre responsabilité personnelle de directeur est parfaitement dégagée par ce *Nota* important qui figure sur tous vos numéros : « Chaque auteur est seul responsable des articles qu'il publie. »

Que dis-je ? Votre générosité à recevoir toutes les opinions honnêtes fait honneur à votre impartialité, car du choc des idées jaillit la lumière. Mais je profite, avec empressement, de ce petit et aimable incident pour faire ici un sermon de carême sur cette parole de saint Paul : « Ne méprisez pas les prophéties ; mais étudiez-les sérieusement. » (Dispensez-moi du texte latin.) Cette parole nous donne le droit de libre examen sur toutes les prophéties non bibliques ; car jamais, et avec raison, l'Église ne veut engager de responsabilité sacrée en garantissant l'inspiration divine d'aucune prophétie privée. Elle constate et approuve le fait des apparitions, telles que celles de la Salette, Lourdes, Pontmain, etc., mais elle ne va pas jusqu'aux prophéties, auxquelles, généralement, elle n'accorde qu'un très respectueux silence. Ce silence doit nous suffire. Bien plus, cette autre parole de l'apôtre : « Retenez ce qui est bon », nous fait, au besoin, un devoir d'étudier les révélations. L'esprit prophétique est inhérent à l'Église catholique ; c'est une de ses gloires ; et Dieu ayant fait ce don à son épouse, comme le prouvent les beaux articles de la Revue : *Les Dons surnaturels dans l'Église primitive*, il est certain qu'il ne les retirera jamais. Les dons de Dieu, à son Église particulièrement, sont sans repentance ; et les prophéties sont des grâces et des lumières de circonstance ; elles nous instruisent des menaces divines, nous consolent ensuite, et surtout elles nous font adorer et aimer la Providence.

Il semble que Dieu éprouve souvent le besoin de justifier les coups de sa colère, avant le jugement dernier. C'est ce qui ressort de l'étude des divines Écritures. A l'article de M. Bois je pourrais donc répondre par un avis contraire et publier : « Comment je suis devenu croyant aux prophéties, en général ». Toutefois, quoique prêtre, je n'ai pas la témérité de vous demander, Monseigneur, de me faire l'honneur de votre publicité, et moins encore celle de vouloir protester quelque peu contre les sentiments privés d'un honorable laïc, auquel vous avez donné une si honorable hospitalité, pour provoquer peut-être une réplique. Je me permets simplement de causer avec vous, Monseigneur, afin de vous faire faire pénitence pendant ce carême, en vous écrivant ce que j'appelle pompeusement : mon épopée mystique. Hélas ! Je ne suis un pauvre converti mystique que depuis 1895.

Je le suis devenu par mon expérience personnelle de prophéties parfaitement accomplies, sous mes yeux et en mon humble personne ; par devoir d'état en étudiant la théologie mystique dans M. Ribet et le P. Poulain et autres, dans le but de mieux diriger un pénitent visionnaire ; et surtout par des dépôts de manuscrits prophétiques très curieux. Je les examine peu à peu en vérifiant les faits accomplis.

A l'exemple de M. Bois, je vais me mettre en jeu tout bonnement, d'autant que, comme lui, j'étais en rhétorique en 1870 au collège d'Ancenis (Loire-Inférieure). C'est pourquoi j'écrirai en style familier, après avoir fini mon bout de sermon. En bon camarade de 1870, je tends maintenant la main à G. Bois.

Pendant l'année terrible, j'ai lu et même relu (pour essayer de comprendre) toute une collection de prophéties manuscrites usées et sales que me prêta une vieille dévote. Je crois même avoir lu la prophétie de Blois, à 0 fr. 50 l'exemplaire. Mais tout cela fit si peu d'impression sur mon esprit que j'oubliais tout, au fur et à mesure, ce que je lisais, tandis que la lecture de l'opuscule bleu du P. Caussette : *Dieu et les malheurs de la France*, éleva et fortifia mon âme ; car j'avais certainement pleuré, en voyant Mgr Fournier, le grand évêque de Nantes, les larmes aux yeux, lorsqu'il parla, au collège d'Ancenis, des malheurs de la patrie.

En 1882, j'entrais en plein ministère apostolique pendant l'année de ce petit jubilé, sans avoir la moindre idée de la mystique ; je le confesse à ma confusion. En effet, en 1884, je fus un peu embarrassé en présence de deux faits certains de surnaturel diabolique ; mais, étant de passage, je tranquillisais ma conscience de confesseur, de mon mieux.

Pendant ma station de carême de 1886, je fus moins savant qu'en 1884. En entrant au confessionnal avec un sincère respect, une dame de distinction, et de passage dans la ville, garda, pendant cinq minutes au moins, un mystérieux silence... Après quelques mots d'encouragement, je n'osais pas rompre cette glace, de peur de froisser une pauvre âme.

Et voici qu'elle parle ainsi la première, avec une excessive lenteur, et en faisant des efforts surhumains : « Dieu m'envoie ici, malgré moi, pour rendre hommage au sacrement de pénitence que j'ai tant profané. Et je vous apporte, mon père, les respects du diable (*sic*). Il est mon maître. Je suis possédée et martyrisée par lui... »

Cette mystérieuse pénitente me donna la preuve de la vérité de sa terrible assertion, en me révélant sur-le-champ, avec convenance et empressement, l'état général de ma conscience, dans toute ma vie (1852-1886). J'étais sûrement en présence d'une révélation diabolique, mais très respectueuse!!! Certes je ne fus pas mystifié, cette fois; cette dame, sans craindre la honte, se fit connaître à moi en dehors du confessionnal... Je parvins à la consoler, pour huit jours seulement, et lui donnai l'absolution mais non la communion. Elle fut si heureuse de ces quelques jours de repos qu'elle m'écrivit à Nantes, avec beaucoup de précautions. Mais je renonçai bientôt à cette correspondance effrayante, en la priant d'avoir pitié de moi et de me laisser prêtre libre.

Cette pieuse et douloureuse aventure de ma vie de confesseur aurait dû m'ouvrir les yeux et m'engager à étudier la théorie mystique. Hélas! je ne connaissais alors que les œuvres de saint Jean de la Croix pour lesquelles j'avais une répugnance ouverte. Un de mes confrères, en les étudiant mal et trop, en avait eu l'esprit véritablement affaibli. Il était vraiment dans... la nuit obscure. Aussi je m'étais bien promis de ne lire jamais des écrits mystiques. Et cependant, je le proclame à ma honte, en 1891, dans mon pauvre opuscule : *Abrégé de la vie de saint Jean de la Croix*, j'avais recommandé cette branche de la science sacerdotale si négligée (par moi) à mes confrères. Jusqu'en 1895, je fus donc un peu sceptique comme mon compagnon de... malheur, G. Bois.

1869! Quelle date dans ma vie, c'est la plus belle, après celle de mon sacerdoce, en 1878. Elle m'a introduit dans la royale chaumière de la Frandais, aux extases de la pieuse stigmatisée Marie-Julie, par le livre du vénéré Dr Imbert-Gourbeyre, de Clermont-Ferrand, l'auteur si savant de : *La Stigmatisation*. On me pria de lire ou au moins de parcourir cet ouvrage monumental et unique dans son genre. Il fut mon chemin de Damas. Quoi! me disais-je; voici un docteur en renom qui parle avec respect et considération de Marie-Julie, plus de quarante-deux fois, et dans plus de cent pages différentes? Il l'a vue et examinée, chaque année, et pendant plusieurs semaines consécutives, depuis 1873; je ferai donc comme lui, j'irai la voir. Je braverai les sarcasmes de ceux qui n'ont rien vu et ne veulent rien entendre... Hélas! Par un reste de faiblesse naturelle, afin de ménager mon honneur de prédicateur de dix stations de carême dans ma seule ville natale, j'allais humblement conférer de mon projet scientifique avec l'évêque diocésain, Mgr Laroche.

Il avait cependant noblement levé l'interdit des visites pour tous ceux que la maîtresse du logis discrédité voudrait recevoir sous son toit inviolable, aux extases de sa fille, privée des sacrements pendant plus de dix ans (1877-1888).

Ce prélat approuva largement mon projet de pieuse curiosité, me ramena dans sa voiture pour causer plus longuement, et me pria de lui rendre compte, plus tard, de mes impressions personnelles. Quatre mois après mes trois premières visites, la mort me ravissait subitement cet évêque intelligent et soucieux de la vérité!!!

De mes dix visites à Marie-Julie, en l'espace de deux ans, où j'assistais à neuf longs discours extatiques, je sortis toujours édifié, meilleur, ravi et conquis à la mystique.

Mon petit acte de courage à aller à la Frandais assez péniblement, un morceau de pain sec dans ma poche (afin de ménager certaines susceptibilités), et mon respect sacerdotal, quoique intérieur, pour les stigmates bien visibles de la voyante vénérée, furent, je crois, récompensés divinement. Je fus favorisé de révélations concernant mon humble personne, mes chers parents et un vieil ami, actuellement tous défunts. En présence de prophéties très claires et parfaitement réalisées, comment ne pas croire? « Oh! alors, vous écriez-vous, Monseigneur, voilà l'enthousiasme. Attention! Sur le terrain glissant des révélations privées et surtout personnelles, il faut marcher timidement et en tremblant : l'épée à la main droite, le bouclier au bras gauche, et surtout avec le casque de fer de l'incrédule saint Thomas. » Eh bien! rassurez-vous, Monseigneur, Dieu a pourvu à ma sûreté intellectuelle, de main de maître. Je n'ai pas reçu que des compliments de Marie-Julie, mais une double prophétie de malheur : « Vous aurez des opprobres, des humiliations et des injustices. »

Tout s'est réalisé clairement et divinement, particulièrement dans une mystification de la part d'un de mes jeunes et chers pénitents, de vingt-cinq à trente ans, le bel âge. Il fut le sosie infernal de Marie-Julie en laquelle il m'encourageait à croire de plus en plus et dont il parlait avec vénération. Il avait capté mes faveurs de confesseur, de directeur et de protecteur par ses vertus extérieures que je croyais héroïques, par ses guérisons merveilleuses, ses prédictions ponctuelles et par-dessus tout, par une concordance, à 300 et 600 lieues de distance, avec les révélations extatiques de la stigmatisée, dont j'étais le plus souvent l'unique auditeur. Finalement, en l'espace de quatorze à seize mois de direction verbale et écrite, je perdus avec lui non ma dignité qu'il a toujours vénérée, comme le diable en 1886, mais mon temps, et un peu... mon crédit, auprès de quelques aveugles ou jaloux.

Cependant, loin d'être découragé par cette cruelle humiliation, de l'amour des prophéties, j'y suis plus attaché que jamais. Par une grâce insigne de Dieu dont je me garde bien de me glorifier sottement, moi-même et seul j'ai découvert en mon pénitent l'ange de ténèbre

transformé en ange de lumière. Cette découverte que j'appelle miraculeuse m'a dûment autorisé, en qualité de confesseur, à envoyer au Saint-Office de longs rapports sur la contrefaçon diabolique en faveur de Marie-Julie, où sa cause a été confiée en 1877 par son protecteur le meilleur, Mgr Fournier.

Mon dossier a été pris en considération; j'en ai la preuve dans une lettre officielle de l'évêque actuel de Nantes, aimablement empressé à m'écrire de sa propre main, le 2 février 1898. Après Dieu je fais hommage de mon succès mystique à la voyante de la Frandais, laquelle, le 7 janvier 1897, m'avait prophétisé poétiquement, mais très clairement, pour mes bonnes étrennes, cette découverte inattendue, puisqu'elle n'eut lieu que le 24 novembre de la même année, fête de saint Jean de la Croix. Ce docteur mystique se vengeait ainsi du dédain de ses œuvres!

Afin de mieux me dédommager de cette mystification et de ses suites infernales, Dieu m'a mis en relations personnelles, directes et assez fréquentes, avec deux autres voyantes de bon aloi. Et cela dans la même année de 1899. Je ne découvrirai le nom que de l'une d'elles, celui de Mélanie de la Salette. Enfin, trois directeurs de trois autres stigmatisées cachées m'ont fait l'honneur de leur discrète correspondance. Plus que l'édification de ces âmes d'élite me pénétrant de confiance pour leurs révélations, est important pour moi la possession de mes manuscrits prophétiques. Ne sont-ils pas des pièces à conviction, des pierres de touche?

Or, je possède une copie manuscrite des révélations du P. Nectou. Elle date de 1850, elle a été écrite par une dame protestante de Nantes, de grand nom et ayant des relations en Angleterre, d'où sont sorties les prophéties de ce jésuite exilé de la Révolution. Mon document est donc antérieur de plus de vingt ans au livre de l'abbé Curieque : *Voix prophétiques*. Et en voyant aujourd'hui la déchéance de l'Angleterre écrite au moins en 1850, n'ai-je pas le droit de frémir à la pensée de l'avenir, lorsque le même prophète nous avertit que l'humiliation notoire de l'Angleterre (au Transvaal) est le premier signe de la catastrophe générale.

Ce document m'est d'autant plus précieux qu'il confirme mon interprétation personnelle et inédite, avant moi, de la défaite ou humiliation de l'Angleterre par les Boers, d'après le secret de la Salette.

Lorsque, le 9 novembre 1898, je publiais mon interprétation dans le journal *le Nouvelliste de l'Ouest*, je n'avais pas en vue le Sud-Africain, mais Fachoda. Quoi qu'il en soit, j'écrivais d'une main sûre, tant ma confiance est grande dans le secret, que l'Angleterre serait vaincue dans la première guerre qu'elle aurait ou ferait. Si donc les Français avaient voulu attaquer les Anglais à Fachoda, ils auraient été les vrais Boers. Le secret de la Salette leur promettait la victoire!

En outre, j'ai entre les mains, depuis plus de deux ans, des manus-

crits concernant une voyante cachée. Ils vont de 1862 à 1884. Ils sont très compacts et écrits par deux mains différentes. Le mauvais français avec des pensées sublimes et des fautes d'orthographe la plus usuelle, assaisonnées de réflexions naïves au préjudice de l'écrivain, prouvent la bonne foi et non le génie d'invention. Ces paperasses sacrées que je cache avec soin... m'éclairent prophétiquement sur le Concile du Vatican, la guerre de 1870, la Commune de 1871. Tout ce qui a été écrit préalablement s'est vérifié; aucune main n'a ajouté une feuille, après coup; les preuves en sont matérielles... Ces documents uniques m'expliquent surtout les raisons de nos malheurs passés et futurs, etc. Ils m'apprennent particulièrement ce qu'il aurait fallu ou ce qu'il faudrait encore faire pour le salut de la France. Quoi donc, ô mon Dieu?

A la suite de la guerre de 1870, Notre-Seigneur demandait à sa servante (qui n'offre à mon esprit aucun motif de doute sur le surnaturel divin en elle depuis plus de quarante ans) la conversion pratique du quart seulement de la société chrétienne. Trois fois, et à différentes reprises, Notre-Seigneur a fait écrire ceci pour qu'on le publiât bien haut et au plus tôt : « Que le quart des simples fidèles reprennent le chemin de l'église et des sacrements, comme aux jours de foi pratique, et j'épargnerai la France et l'Europe! Sinon, les prières des justes n'éloigneront pas ma colère. »

Je vous le demande, Monseigneur, est-ce que depuis 1870 la foi a augmenté d'un quart en France?... Je suis missionnaire, j'ai prêché dans toutes les régions de la France, excepté l'Est... Partout j'entends parler de la diminution des pratiques religieuses. Notre-Seigneur répète dans mes manuscrits à deux pages différentes : « La foi s'éteint un peu partout. »

Dans mes prédications je ne me sers jamais de la connaissance de mes prophéties secrètes et même de mon cher secret de la Salette. Je crois que Dieu me pardonnera ce silence diplomatique: Il connaît mes raisons!... Je voudrais me servir de la plume; mais les formalités administratives sont telles que Dieu me bénira au centuple.

Pour vous, Monseigneur, sachez que Sadowa, Sedan et la Commune ne sont rien. Ce sont de *petits* châtiments, dit Notre-Seigneur à cette voyante cachée. Elle aussi annonce le triomphe; voilà pourquoi j'ai confiance et en sa vertu héroïque et en ses révélations, car, finalement, c'est une concordance parfaite avec le secret de la Salette, vers lequel je fais converger toutes mes recherches et mes expériences mystiques.

Mon épopée ou mieux mon équipée étant faite, je reviens directement à mon ami de 1870. Je veux le ramener non pas au bien, mais... au merveilleux; et j'espère le fleurdeliser en chevalier du grand monarque. Pour répondre à ses objections, que ne puis-je lui mettre sous les yeux un opuscule : *Les prophéties vengées*, par l'abbé Chabauty, à Mirebeau-de-Poitou (1874).

Malheureusement il n'est plus dans le commerce des librairies Oudin

et Palmé; l'auteur a été obligé de le tirer de sa bibliothèque, où il était en double exemplaire, pour m'en faire le gracieux cadeau. Ce travail de circonstance est une réponse théologique, philosophique et historique à tous les esprits déçus par les prophéties modernes, si en vogue en 1870. Il est composé par un maître. Professeur d'Écriture sainte, chanoine de Poitiers et d'Angoulême, M. Chabauty est avant tout le restaurateur dans l'Église d'un système eschatologique, que Dieu, pour des raisons maintenant connues, avait laissé dans l'oubli pendant douze siècles, à cause des abus que les millénaires en faisaient. Ce système a été prêché dans l'Église universelle et cru et aimé par les fidèles, pendant les six ou même sept premiers siècles de notre ère.

A mes yeux, non aveuglés par l'amitié, le chanoine Chabauty est le saint Jérôme de nos jours! Il fait école dans l'Allemagne. J'ajoute qu'il a l'honneur d'avoir précédé; en 1882, M. Drumont dans l'étude charitable, biblique et historique, de la question juive par son livre documenté : *Les Juifs, nos maîtres*.

En peu de mots, permettez-moi, Monseigneur, de résumer les 160 pages in-12 de cette défense de nos prophéties qu'on ne peut plus retrouver.

Il ne faut pas borner sa vue à l'horizon d'un seul prophète, mais avoir une vue d'ensemble à l'aide des concordances prophétiques. Il est ridicule de perdre confiance pour un démenti de valeur secondaire, tel que l'heureuse prolongation du pontificat de Pie IX qui ne devait pas dépasser vingt-sept ans et six mois environ, d'après les prédictions formelles de la vénérable A.-M. Taïgi si autorisée; le temps est le meilleur des interprètes; un contrôle s'impose par les références des noms des voyants ou de leurs directeurs, dates de publicité, et imprimatur. Les prophéties de 1870 que l'on trouve dans les *Voix prophétiques* de l'abbé Curicque sont généralement bonnes. Elles ont été réalisées et se réalisent tous les jours encore, dans la période de malheurs, résumée en trois chapitres : 1° accroissement continu de la puissance du mal, ou déchaînement du diable; 2° catastrophes nombreuses et plus qu'ordinaires, dans les troubles physiques et moraux; 3° humiliation et persécution générale de l'Église.

Les faits accomplis doivent nous donner confiance pour la période de triomphe également prédite. Elle est sans autre date que le chiffre énigmatique de Notre-Dame de la Salette : trente-cinq ans et plus, de châtimens partiels, préparatoires aux grands malheurs. Ils ne sont pas, à mon avis, encore commencés... N'est-il pas évident qu'on est loin du triomphe de l'Église?

Si les chronologistes catholiques varient d'environ six ans sur la date de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, malgré la précision des soixante-dix semaines d'années du grand prophète Daniel, n'est-ce pas assez pour signaler le péril des dates prophétiques? — Je réponds brièvement aux objections. 1° Henri V tué par les prophéties et tuant les prophéties. Est-ce que le comte de Chambord était bien le

véritable roi ou l'Henri V visé par un si grand nombre de prophètes disant vrai pour tout, excepté pour le comte de Chambord? Non! La survivance de Louis XVII a des prophètes respectables... Et je crois savoir que le secret de Maximin non encore publié est un secret politique concernant cette survivance... 2° On ne promet à l'Église qu'un triomphe de vingt-cinq ans environ, avant la décadence nouvelle et totale de la foi, laquelle annoncera certainement l'arrivée prochaine de l'Antéchrist. C'est insuffisant, s'écrie-t-on, ces vingt-cinq ans pour réparer le mal et évangéliser le monde! Tel était le sentiment de feu Mgr Sebaux, si pieux et si sage. Les saints Pères eux aussi n'ont jamais pu expliquer le sens littéral (qui est le premier et le meilleur), au sujet de l'Antéchrist annonçant sa victoire à l'univers entier sur Enoch et Élie et recevant des félicitations et des députations des quatre coins de la terre. Et tout cela en trois jours! Aujourd'hui ce sens littéral s'explique clairement par la vapeur, l'électricité, les télégraphes, les téléphones et bientôt peut-être par les ballons dirigeables à grande vitesse. Le progrès doit donc compenser la brièveté des derniers temps. Ainsi la compilation de l'abbé Curicque a plus de vrai que de faux, car le don des prophéties de Dieu à son Église n'est pas un bienfait vain, illusoire et inutile, dont il n'y a rien à retirer, ni à espérer. Quoi! l'Ancien Testament a eu une armée de vrais prophètes, et le Nouveau (la loi d'Amour) lui serait inférieur dans cette marque de miséricorde? C'est impossible!!! Par conséquent, Monsieur, respect et amour au bloc des prophéties autorisées, même aux Centuries de Michel Nostradamus ridiculisé par M. Blois et C^{ie}. Jusqu'à l'été dernier, mon cher maître le chanoine Chabauty, avec sa polémique de 1874, *Les prophéties vengées*, m'avait rempli de pitié ou mieux d'un fou rire pour cet astrologue d'Henri II. Mais Dieu, une fois de plus, m'a appris que j'étais mystifié par ma propre ignorance. J'ai fait connaissance avec un curé d'une très modeste paroisse. Il me fait l'honneur de m'appeler son aumôner, en m'écrivant. C'est un prêtre vraiment éminent par la piété, le bon sens, le travail de son ministère et de son bureau; il est d'une érudition colossale avec ses livres de théologie, de mystique, d'histoire, avec ses glossaires, ses grimoires, ses manuscrits même de provenance certaine de M. et de C. Nostradamus, et ses collections incomparables de bouquins, etc., etc. Il cache tout et laisse ignorer tout en demandant le secret aux très rares initiés de ses richesses de savant... Depuis trente ans, avec une moyenne de trois heures de travaux chaque jour sur M. Nostradamus, il prépare sa réhabilitation. Il a écrit plus de dix volumes sur sa vie vraiment sainte, la justification de son style incompréhensible par le mélange déconcertant de la Bible, de la mythologie et de l'astronomie, les fautes de ses interprètes et les siennes propres, avec ses nouvelles interprétations que le temps, le vrai maître, lui fournit. De fait, ce curé d'humeur charmante a si bien fait, avec ses annonces prophétiques réalisées par les

événements : chutes de ministère, morts tragiques des présidents de la République, etc., qu'il jouit d'une grande considération à l'évêché de son diocèse... En tout cas, pour me convertir à son saint prophète, il m'a crevé les yeux en me faisant lire et relire dans un bouquin de 1555, en toutes lettres, la Révolution de mil sept cent nonante-deux (1792) et la fuite du roi à *Varennes*, prédites en toutes lettres. Voilà tout ce que j'ai lu de M. Nostradamus, mais ce n'est pas banal. Alors timidement je lui ai demandé : « Nostradamus est-il dans le sens du secret de la Salette? — Assurément, et il l'a même précédé! » Pour me convaincre, il m'a envoyé le quatrain suivant :

Le divin Verbe sera du ciel frappé,
Qui ne pourra procéder d'or plus avant.,
Du *resérant le secret* sera étouffé,
Qu'on marchera dessus et devant.
(II, 27.)

Pour vous, Monseigneur, merci d'avoir fait mentir ce quatrain en prenant l'initiative de publier, dans votre numéro du 15 décembre 1901, mes réflexions personnelles sur ce thème pieux, objet principal et unique de mes études mystiques. Le secret n'est-il pas la grande nouvelle de nos temps et ne renferme-t-il pas tout en substance? Merci encore plus d'avoir donné à ce grave sujet une dernière et suffisante attention dans votre récente publicité du 15 février 1902.

Puisque vous êtes si bon, Monseigneur, je vais mettre fin à la pénitence que vous impose ma conversation traînante; je cours bien vite à la question de nos prochaines élections. En votre qualité de directeur du *Monde invisible* qu'y voyez-vous, Monseigneur? — Quant à moi, je n'ose pas dire ce que j'en pense pour ne pas faire tort à la belle politique de mon cher compatriote Waldeck-Rousseau. J'ai connu personnellement son digne père; il a pris éloquemment, et mieux que moi, la parole, avant ou après trois ou quatre de mes allocutions, à une réunion de charité. Il évangélisait les pauvres de la Sainte-Famille, rue Dugommier, dans le local des Frères (1880-1881). Je me garderai bien de mal parler du fils, d'autant plus que mon nom a été très certainement déposé dans les casiers épiscopaux, au commencement de 1892.

Voilà pourquoi, avec la prudence du serpent, je me contente d'attirer doucement votre haute attention sur une page des *Annales du surnaturel* (V^e Péladan rue de la Vierge, 10, Nîmes).

Au numéro du 15 janvier 1888, paragraphe VIII, on lit ce discours du divin Sauveur : « Je ne puis vous donner encore un bon roi. Il y aurait trop de danger pour lui et pour vous. Il faut auparavant qu'une crise bien terrible arrive, pour que le gouvernement que vous avez tombé tout à fait, que le peuple le connaissant, comprenne combien il est mauvais et s'en désabuse complètement. Plus ce gouvernement fera de folies, plus tôt il sera connu. Il a un plus grand nombre de partisans que vous ne croyez, et c'est ce qui le soutient. Quand on le connaîtra,

il tombera inévitablement. Lorsque ceux qui le composent seront abandonnés à eux-mêmes, ils ne seront capables que d'une chose : ce sera de se donner la mort les uns aux autres. Alors le peuple se tournera tout entier du bon côté, et il n'y aura aucun danger qu'un bon roi monte sur le trône. »

A première vue, cette page, tombée par l'imprimerie dans le domaine public, ne mérite aucune attention, faute de nom, pas plus qu'une lettre anonyme, méritant toujours le panier; pourtant, je lui trouve une valeur intrinsèque et extrinsèque, à cause de raisons secrètes... Du reste, cette révélation n'est que la juste expression de paroles historiques et publiques de Pie IX.

« 1^o La révolution sera tuée par ses propres armes. Le suicide de la révolution aura lieu, lorsque nous nous y attendrons le moins. (Voir *l'Univers*, 1^{er} janvier 1873.)

« 2^o Quelle sera la personne dont Dieu se servira? — Je l'ignore. Mais il enverra certainement *Quelqu'un* à notre secours. » (Discours à la députation de Grotta-Ferrata, 14 octobre 1871.)

Recevez, Monseigneur, l'hommage de ma vive reconnaissance et de mon religieux respect en Notre-Seigneur Jésus-Christ..

Alfred PARENT, *Miss. apostolique*,
23, place de Bretagne, à Nantes.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME

1^{re} LIVRAISON. — 15 JUIN 1901

Mgr MÉRIC : L'influence de l'âme sur le corps	5
A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite)	10
Abbé T : Une possession diabolique compliquée de magie en Auvergne (suite et fin)	25
D ^r AUDAIS : De l'expérience au spiritisme	39
D ^r IGNORUS : Maison hantée (suite)	50
Tribune de nos lecteurs	62

2^e LIVRAISON. — 15 JUILLET 1901

Mgr MÉRIC : L'influence de l'âme sur le corps (suite)	65
D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'église primitive .	81
A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite)	96
D ^r IGNORUS : Maison hantée (suite)	107
Variétés	123
Tribune de nos lecteurs	126

3^e LIVRAISON. — 15 AOUT 1901

Mgr MÉRIC : L'influence de l'âme sur le corps (suite)	129
D ^r B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'Église primitive (suite)	142
A. VAN MONS : Les Anges dans l'univers (suite)	155
A. DE ROCHAS : La physique de la magie	167
D ^r IGNORUS : Maison hantée (suite)	179
Variétés	187

4^e LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1901

Mgr MÉRIC : De l'imagination	193
A. DE ROCHAS : La transmission de la pensée.	205
D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'Église primitive (suite)	224
Le mouvement psychique	230
D ^r IGNOTUS : Maison hantée (suite et fin)	240
Variétés	251
Tribune de nos lecteurs.	254

5^e LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1901

Mgr MÉRIC : De l'Imagination (suite)	257
D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'Église primitive (suite)	269
A. SAJOT : Le diable en Annam	276
Cas de vision spontanée	284
A. LAURENT DE FAGET : Le spiritisme et le triangle.	298
A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite).	305
Variétés	315
Tribune de nos lecteurs.	319

6^e LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1901

Mgr MÉRIC : Les limites de l'imagination	321
F. M. S. : La baguette divinatoire.	329
La psycho-physiologie	334
D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'Église primitive (suite)	337
D ^r P. GIBIER : Recherches sur les matérialisations de fantômes	348
A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite).	360
Variétés	370
Tribune de nos lecteurs	380

7^e LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1901

Mgr MÉRIC : Les limites de l'imagination dans l'ordre intellectuel.	385
D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'Église primitive (suite)	396
A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite).	404
R. P. LERAY : De l'instinct.	413
D ^r P. GIBIER : Recherches sur les matérialisations des fantômes (suite)	426

XX. : Magnétisme et hypnotisme	431
Tribune de nos lecteurs	445
Bibliographie	448

8^e LIVRAISON. — 15 JANVIER 1902

Mgr MÉRIC : L'imagination et le rêve prophétique	449
F. DE LOUBENS : La prophétie d'Holzhauser	466
D ^r P. GIBIER : Recherches sur les matérialisations des fantômes (suite)	471
LAINÉ : Les événements prédits par l'Apocalypse	482
XX. : Magnétisme et hypnotisme (suite)	495
Tribune de nos lecteurs.	509
Bibliographie	512

9^e LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1902

Mgr MÉRIC : L'imagination et les rêves prophétiques (suite)	513
D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'Église primitive (suite)	523
A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite).	531
D ^r P. GIBIER : Recherches sur les matérialisations de fantômes (suite et fin)	539
G. BOIS : Comment je suis devenu sceptique touchant certaines prédictions	553
XX. : Magnétisme et hypnotisme (suite)	557
Tribune de nos lecteurs.	567
L. BOURARD : Bibliographie	575

10^e LIVRAISON. — 15 MARS 1902

Mgr MÉRIC : L'imagination et les rêves prophétiques (suite)	578
P. FLANBART : Un évêque astrologue : Luc Gauric	590
D. J. GALLUS : La sorcellerie dans le Tarn.	595
D. B. MARÉCHAUX : Le merveilleux divin et le merveilleux démo- niaque	600
S. B. G. : Sensibilité à la lumière noire	611
Le NORMANT DES VARANNES : Quelques réflexions au sujet du grand monarque	613
A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite)	616
XX. : Magnétisme et hypnotisme	625
Variétés	638

11^e LIVRAISON. — 15 AVRIL 1902

Mgr E. MÉRIC : Vers la solution	641
Un curieux cas d'hydroskopie	656
A. POULAIN : Des extases naturelles	660
A. DE ROCHAS : La lévitation du corps humain	671
A. VAN MONS : Les limites de l'astrologie	691
Institut psychologique international	695
Variétés	698

12^e LIVRAISON. — 15 MAI 1902

Mgr E. MÉRIC : Télépathie et Télégraphie	705
D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'église primitive (suite et fin)	719
A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite)	729
XX. : Magnétisme et hypnotisme (suite)	740
Général A. : Conseils de l'au-delà	747
Tribune de nos lecteurs	755

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD

REVUE
DU
MONDE INVISIBLE

Paraissant le 15 de chaque mois



DIRECTEUR :

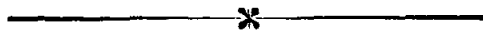
M^{GR} ÉLIE MÉRIC

**DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, DOCTEUR EN THÉOLOGIE,
PROFESSEUR A LA SORBONNE.**



CINQUIÈME ANNÉE

1902-1903



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

29, RUE DE TOURNON, 29

PARIS



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2007.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LE P. DE CONDREN ET L'ASTROLOGIE

I

Le P. de Condren, supérieur général de la congrégation de l'Oratoire, une des plus belles âmes qui aient connu et aimé Jésus-Christ, était aussi un esprit puissant, très curieux des sciences naturelles. Il connaissait les mathématiques, la physique, la chimie, et il se livra même à de curieuses recherches sur la pierre philosophale. Il ne pouvait pas ignorer l'astrologie.

« Je voulus connaître, dit-il, les règles de l'astrologie, afin de pouvoir délivrer d'appréhensions ou de vaine espérance les esprits trop occupés à des prédictions qui leur avaient été faites contre la vérité de cet art; et pour tirer d'inquiétude de conscience et de scrupule ceux qui ne se voulant pas résoudre à quitter entièrement cette science n'en savaient pas régler l'usage légitime, ni modérer la prévoyance qu'on en peut tirer (1). »

Condren reconnaissait aussi que l'astrologie est un art, qu'il n'est pas toujours défendu d'y recourir, et qu'il existe quelques rapports entre les astres et un certain avenir.

C'est dans un mémoire inachevé, composé par ordre de Richelieu, et destiné à ce cardinal, que Condren a exposé sa pensée touchant cette science qui comptait à cette époque des adeptes fervents. Il a choisi ce titre : Discours sur l'astrologie fait par le commandement de Mgr le cardinal de Richelieu.

Condren avait dix-huit ans quand il fit une étude sérieuse des mathématiques et de l'astrologie, et il se plaisait à rappeler ce souvenir lointain en obéissant au commandement de Richelieu.

(1) *Vie du P. Charles de Condren*, second supérieur général de la congrégation de l'Oratoire. MDCLVII, page 54.

Dans la première partie de son discours il réfute les théoriciens qui abusaient de l'Écriture sainte, mal interprétée, pour condamner toute espèce d'astrologie. Les saints Livres visent le paganisme et l'idolâtrie cachés sous le symbolisme de l'astrologie. Les Babyloniens adoraient les idoles du ciel, c'est-à-dire le soleil, la lune et les étoiles, comme les latins adoraient Apollon, Diane, Éole et Vulcain. Des enchanteurs trompaient le peuple en lui faisant voir, au firmament, par d'habiles prestiges, des pluies de sang et de pierres, des pluies d'étoiles, des mouvements extraordinaires, des phénomènes produits avec la complicité du démon, avant l'avènement de Notre-Seigneur sur la terre. Les anciens prophètes cherchaient à défendre le peuple contre la séduction de ces prodiges dont le firmament était le théâtre, mais ces avertissements et ces menaces ne visaient pas l'astrologie.

« On peut raisonnablement, écrit Condren, craindre la chaleur du soleil quand il est proche, et la froideur du temps quand il est éloigné, les aspects malins de Saturne et de Mars qui peuvent troubler l'air et le rendre incommode, les constellations qui excitent les tempêtes sur la mer et celles qui apportent du dommage aux fruits de la terre, et user de prévoyance pour prévenir le mal qu'elles peuvent causer. L'Index du concile de Trente permet pour ce sujet l'usage de l'astrologie, pour les voyages sur mer et pour le labourage. Il n'y a donc nulle apparence de s'appuyer sur l'autorité du prophète en ce lieu contre l'astrologie puisqu'elle est si éloignée de son intention et du sens de ses paroles.

« Il est donc évident que le prophète ne pensait pas aux astrologues quand il a écrit : *signis cœli nolite metuere.* »

II

Condren insiste sur les différences qui séparent l'astrologie des pratiques coupables du paganisme et qui ne permettent pas de les confondre. Nous retrouverons, en effet, chez les païens les *augures* qui prétendaient annoncer l'avenir avec certitude par une connaissance particulière que les dieux

leur en donnaient, par une révélation sensible. C'est ainsi que les augures du ciel consultaient les mouvements des étoiles, le vol des oiseaux, le cours des orages, la chute de la foudre. Prêtres et sacrificateurs, ces augures assis sur leur siège augural priaient, apaisaient la colère des dieux, donnaient des consultations, s'emparaient de la confiance des peuples, appliquaient les règles de la prédiction de l'avenir par les astres. C'étaient les *augures*, les *astrales*, les *fulguratores*, les *auspices*. Les livres des païens sont remplis de ces devins et de ces prédictions toujours entachées d'idolâtrie.

Tous ces devins étaient remplis de l'esprit de leurs dieux et se tenaient constamment en communication avec eux. On les appelait, dit Condren, pour interpréter les songes, révéler les choses secrètes, déclarer les écritures inconnues.

Nous retrouvons ici le faussaire de Dieu qui se plaît à contrefaire son œuvre, car Dieu se servait aussi quelquefois des signes du ciel pour donner aux hommes des avertissements prophétiques.

« Si, écrit Condren, les mages qui furent conduits de ce pays à la crèche, eussent été astrologues simplement, ils n'eussent point remarqué l'Étoile, car ils ne l'eussent pas trouvée dans leurs éphémérides, et n'eussent pas compris en la voyant qu'un roi était né en Judée, et ne se fussent pas promis que cette étoile marcherait devant eux, car tout cela est contre leurs règles et leurs usages; mais les augures du ciel observaient les signes du ciel en cette façon-là, comme avertissements et témoignages donnés des dieux. Et, entre les autres, le vrai Dieu en donnait quelquefois à ces gens-là même, comme nous le pourrions montrer copieusement dans l'Écriture et dans les Prophètes. Les mages, en Babylone, étaient augures du ciel, et prêtres consacrés au soleil; gens vénérables, comme alliés des dieux, on les appelait *Sapientes* à cause de leur science divine, tels furent les mages de la crèche. »

Les mages de l'Égypte ne ressemblaient en aucune manière aux mages de Babylone, ils étaient consacrés aux dieux d'en bas, aux dieux infernaux: ils consultaient les mânes sur l'avenir, ils jetaient des malélices, ils étaient craints et mépri-

sés; c'étaient de vulgaires sorciers. Tels étaient les mages de Pharaon.

Mais, ni les mages de Babylone qui écoutaient les dieux supérieurs, ni les mages d'Égypte livrés aux dieux infernaux n'étaient des astrologues, et les anathèmes lancés contre les magiciens n'atteignaient pas les astrologues avec lesquels on voudrait les confondre par une fausse interprétation du texte sacré.

« Toutes ces choses vous font voir, écrit Condren, une grande différence entre les augures du ciel et les astrologues. L'art d'augurer était une religion profane et idolâtre, l'astrologie est une science naturelle dépendante de la physique. Les augures devinent sur les signes qui leur paraissent au ciel, ou en l'air, de la part de leurs dieux, et les astrologues jugent des effets par leurs causes naturelles. Ceux-là étaient instruits, dirigés et appliqués par l'esprit malin, auquel ils étaient consacrés par les superstitions profanes de la gentilité pour apprendre sa volonté qu'ils appelaient les conseils des dieux, par les auspices ou autres augures qu'ils remarquaient au ciel; les astrologues, dirigés de la raison que Dieu a donnée à l'homme, considèrent la nature des astres qu'il a créés pour la conservation, génération et corruption des choses d'ici-bas, et en prédisent quelques effets, parce qu'ils savent l'ordre de leurs mouvements, et quelle sera leur situation au ciel et leur influence sur la terre. On ne peut croire à ceux-là sans adhérer à l'esprit malin et prendre part à leur religion impie, et on ne peut mécroire ceux-ci en plusieurs choses, sans désavouer la raison et dénier la vertu que Dieu a donnée à ses créatures, comme une ombre de la sienne que nous y devons reconnaître. »

Voici donc l'astrologie séparée de la magie et des superstitions idolâtriques des peuples païens. C'est une science naturelle, fondée sur la physique et les mathématiques, ouverte aux libres recherches de la raison. Elle nous fait connaître la position des astres au firmament et leur influence, bonne ou mauvaise, dans l'univers. Manifestement, cette science ainsi conçue n'est entachée ni de superstition, ni d'hérésie.

III

Sous le couvert de l'astrologie, des philosophes ont enseigné des erreurs que l'Église a souvent condamnées, mais ces erreurs ne font pas partie intégrante de l'astrologie.

Ainsi quelques astrologues, à la suite des anciens philosophes et d'Aristote, prétendaient que Dieu lui-même est soumis aux influences astrales dans le gouvernement de l'univers, qu'il n'est pas libre dans ses déterminations, qu'une nécessité naturelle, *fatum*, est le principe inéluctable de ses actions. La raison détruit cette erreur ; elle nous enseigne, au contraire, que le monde n'est pas éternel, qu'il a eu un commencement, qu'il existe par Dieu, qu'il se conserve par son concours tout-puissant et continu, qu'il reste ouvert à l'intervention de Dieu qui fait plusieurs choses et qui en empêche d'autres, contre la causalité particulière des causes inférieures, quand il le croit nécessaire à l'accomplissement de ses desseins.

D'autres astrologues, ou païens, ou mathématiciens infidèles nous ont enseigné que les astres ont une influence directe sur les âmes, qu'ils enchainent la liberté humaine, que l'âme est une forme corporelle, assujettie aux causes naturelles de l'univers.

« C'est une erreur intolérable, écrit Condren, qui détruit la religion et même toute police civile : qui justifie les pécheurs, qui ôte le mérite aux justes, qui rend les étoiles coupables des crimes et condamne les lois qui décernent des supplices aux criminels, puisque les astres, seuls, sont coupables, qui fait indirectement attribuer à Dieu, leur Créateur, les péchés des hommes. C'est pourquoi les saints Pères condamnent cette astrologie infidèle et blasphématrice contre la majesté de Dieu, mais l'astrologie naturelle ne tient rien de cette erreur. »

Dans sa bulle contre les astrologues, le pape Sixte-Quint condamne aussi la prédiction des choses contingentes par l'influence des astres. Quand un astrologue dresse le thème de la nativité d'un enfant, c'est-à-dire les figures de la constitution

du ciel et des astres, au moment de cette naissance, il ne prétend pas juger par là des choses contingentes qui lui arriveront, parce que les choses contingentes n'ont point de cause naturelle ni propre, elles demeurent soumises à la rencontre fortuite de plusieurs causes; l'astrologue prédit les effets qui sont naturellement causés par les astres, les effets qui ont avec les astres un lien de causalité. Or, les choses contingentes sont précisément celles qui n'ont pas un lien de causalité avec les astres, et qui peuvent arriver ou ne pas arriver; telles sont les actions qui découlent de notre liberté, elles ne dépendent pas des astres, elles dépendent de nous.

Mais nous pouvons nous tromper, et considérer comme des effets contingents des effets qui dépendent en réalité de l'influence astrale; nous nous trompons, parce que la cause de tel effet nous reste inconnue.

Il n'est pas facile de reconnaître dans tous les cas si tel phénomène ou tel événement est en réalité de l'ordre contingent, et si l'on peut en chercher dans les astres la causalité. Que faire dans le doute?

« L'Église, écrit Condren, n'est point en la terre pour décider des sciences humaines, et l'infailibilité lui est donnée pour la foi et les mœurs qui concernent l'honneur de Dieu et la sanctification des âmes; elle ne décide point, en particulier, si tel effet est contingent ou non; cela est une question de fait qu'elle laisse à la dispute des hommes, mais elle condamne ceux qui ôtent à Dieu la direction immédiate des choses contingentes, que, non seulement, la foi, mais les philosophes même enseignent dépendre de la première cause. »

IV

Les erreurs les plus grossières, les plus extravagantes sont venues ainsi se greffer sur l'astrologie. Parmi ces erreurs les unes sont évidentes, et il est facile de les reconnaître, telles celles que nous venons d'étudier; les autres sont plus difficiles à démasquer, et il faut faire la part du démon qui se cache et des forces de la nature que nous ne connaissons pas.

Nous ne dirons pas, sans doute, avec les païens, que les astres sont des dieux, que nous devons leur rendre un culte et les honorer par le sacrifice et la prière, que nous pouvons, en certains cas, implorer leur secours et leur assistance, nous laissons ces erreurs extravagantes au monde païen.

Mais nous sommes forcés de reconnaître que les astres exercent une causalité physique sur les créatures inférieures, qu'il existe une certaine affinité et alliance entre les corps célestes et certains nombres, certaines figures, certaines créatures, animaux, plantes, métaux ou pierres, « comme nous voyons, dit Condren, entre l'étoile du Nord, la pierre d'aimant et le fer, et même certaines paroles, qui, par une secrète et réciproque conspiration de nature les émouvaient à donner des signes de l'avenir, quand l'application en était dûment faite, et recevaient en elles l'impression de leur vertu pour divers effets ».

C'est sur ce fondement que de mauvais philosophes ont établi les points de la géomancie, les nombres des Babylo niens, des figures, des images, des caractères hébreux, grecs et latins, des cérémonies criminelles, suivies de divinations et de prédictions où l'on reconnaît manifestement l'intervention du démon.

Les esprits superstitieux sont entrés dans cette voie. Nous avons eu la médecine spirituelle de Paracelse, l'art des maléfices par les astres et ces innombrables pratiques superstitieuses qui égarent la crédulité publique. D'après ces esprits faibles, le son d'une cloche fondue sous telle constellation forcera le démon à paraître devant vous; un clou de tels métaux fondus ensemble sous telle constellation et planté dans la muraille d'une maison, en chassera les souris et les rats, ou la préservera des impuretés de l'air; une médaille jetée à telle heure et pendue au cou sera un préservatif de tout poison, ou guérira de telles maladies; une plante, semée ou cueillie, ou replantée sous telle constellation. etc.

Que le démon intervienne quelquefois, que sa puissance, sa malice, sa haine soient très étendues, il n'est pas permis d'en douter, et il faut plaindre ceux qui se livrent inconsciemment ou imprudemment à son influence malfaisante et obs-

tinément trompeuse. Mais je préfère m'arrêter, en cette matière, à cette pensée consolante et fortifiante de Condren :

« Dieu, ses anges, et ses saints agissent davantage en la conduite des âmes, et principalement des chrétiens. Les vertus surnaturelles, les pensées, intentions et secrètes inclinations que la grâce de Dieu communique aux hommes sont hors le jugement du démon, et il ne peut connaître le secret des cœurs que Dieu possède, ni bien juger des choses qui dépendent des mouvements des âmes qui agissent par la grâce. »

Voilà donc un royaume fermé à son regard et à sa puissance, et le royaume est immense. Il ne voit pas tout ce que Dieu fait dans sa miséricorde et par sa grâce en nous et autour de nous, et ses prédictions comme ses conjectures se trouvent déjouées et impuissantes. Il n'a pas même connu la conception virginale de Jésus-Christ. Il ne faut pas exagérer son action et le voir partout. Il est plus sage de se souvenir que le démon est essentiellement le menteur, qu'il veut nous tromper et nous séduire, et qu'en lui demandant son concours et ses lumières pour connaître l'avenir, nous nous exposons à devenir les victimes de son astuce, de sa haine, et de ses mensonges.

V

Comment s'orienter au milieu des ténèbres de l'astrologie? A quels signes pourrions-nous reconnaître ce qui est permis et ce qui est défendu, ce qui est naturel et ce qui appartient au préternaturel, ce qui est démoniaque et ce qui est divin? Condren nous donne cinq règles « qui serviront tant en la divination qu'en tous les autres effets magiques pour éviter la tromperie et la malignité ». Les voici :

La première c'est que les cieux et les astres sont des causes physiques qui n'ont d'action ou d'influence directe que sur les choses physiques. Ces causes physiques sont absolument indépendantes des nombres, figures, caractères, paroles, cérémonies, signes empruntés à la morale, à la métaphysique ou aux mathématiques. Toutes ces choses n'ajoutent

rien à la causalité des astres et n'en reçoivent aucune influence, et les effets qu'on leur attribue sont illusion ou tromperie.

La seconde, que les astres n'influent sur les choses surnaturelles que selon leur nature; ils peuvent ou fortifier ou affaiblir leurs propriétés, mais ils ne peuvent pas leur en donner de nouvelles. « Les étoiles ne feront pas qu'un lion soit plus qu'un lion, ni un homme plus qu'un homme, ni un arbre plus qu'un arbre. Un cheval né sous telle constellation pourra bien être plus sain ou plus maladif, plus léger ou plus pesant, avoir la vue plus forte ou plus tendre, mais les astres ne le feront ni voler ni parler. Une plante semée, replantée ou cueillie en une bonne saison, et sous une disposition du ciel convenable, pourra bien avoir ses vertus naturelles plus puissantes, mais elle n'en aura pas une nouvelle qui ne soit point de son espèce. »

La troisième, que les générations, croissances, corruptions et autres phénomènes des choses créées ne sont jamais l'œuvre exclusive des astres ou des cieux. Les astres concourent principalement à ces phénomènes, mais il y faut aussi d'autres causes que l'influence exclusive des astres ne peut pas remplacer.

« Quand on sème une plante, si la vertu de la semence est imparfaite, si le lieu n'est pas propre à la contenir et conserver, si l'air ou l'agent qui la doit ouvrir et lui donner mouvement n'est pas convenablement appliqué, si la matière nécessaire ne s'y rencontre pas, la production n'en sera pas parfaite, et à quelque heure qu'on la puisse cueillir, ses manquements précédents demeureront toujours. »

Observez l'enfant qui vient de naître. Si heureuse que puisse être sa naissance au point de vue de la disposition des astres, elle ne l'empêchera pas de garder une conformation monstrueuse, un tempérament ruiné, un vice profond, héréditaire, s'il est né ainsi. Il n'en est pas de même des infirmités qui peuvent être guéries, « car, le changement, non seulement d'air, mais aussi de vie, et l'impression puissante du ciel au moment de la naissance, prévalent à tout autre agent naturel ».

La quatrième règle établie par Condren nous semble une répétition, elle rappelle que les phénomènes physiques sont le résultat de causes diverses dont l'influence astrale est le principal facteur. « Les causes célestes sont les plus universelles de toute la nature, elles regardent leurs effets très universellement; elles sont déterminées, premièrement les unes par les autres, puis, par la concurrence de toutes celles qui lui sont inférieures, et, en dernier lieu, par la rencontre de la matière et de toutes les dispositions qui s'y retrouvent. »

La cinquième, c'est que les cieux, c'est-à-dire les astres, sont des corps naturels qui n'ont aucune vertu spirituelle, qui ne peuvent, par conséquent, en communiquer aucune, qui n'ont aucune vertu sur les âmes, ni sur les démons. Agents physiques, les astres produisent des effets physiques, il ne faut pas en attendre autre chose, et il ne faut pas leur attribuer une influence morale ou spirituelle qu'ils ne possèdent pas.

Ce n'est ni de la foi, ni de l'Église que nous avons reçu ces règles d'appréciation : nous les tenons de la raison, de la philosophie naturelle, qui ne sont pas infaillibles, et c'est en nous défiant de nos propres lumières, avec une grande prudence, que nous devons en faire l'application aux cas qui nous sont proposés.

« La raison humaine, écrit Condren, ne comprend pas assez la nature, ni ses secrets et propriétés pour en décider certainement, ni ne les comprendra jamais. Nous ignorons souvent les choses les plus faciles, et ce qu'autrefois nous avons tenu impossible, nous paraît facile en un autre temps. L'Église a condamné la divination, mais elle n'a pas déclaré en quelles prédictions elle se rencontre : il suffit donc de la détester en son âme, et d'abhorrer toute alliance secrète ou manifeste avec l'esprit malin, de ne juger de l'avenir qu'avec quelque fondement naturel qu'on puisse probablement estimer suffisant. S'il n'est pas véritable, c'est une erreur humaine, qui ne doit pas être plus grièvement censurée; si on en doute, on se doit éclaircir et ne se pas mettre au hasard d'adhérer à Satan. »

Condren a laissé son œuvre inachevée. Il se proposait d'approfondir cette question avec la foi, la prudence, l'érudition qui marquent ses écrits. Il espérait, comme il l'écrit, faire connaître à perfection l'usage qu'on peut tirer de l'astrologie, ou le *mésusage* qu'on en peut faire et l'inutilité qu'on y doit éviter. Nous aurions ainsi un discours complet et satisfaisant sur l'astrologie. Mais ce grand homme est mort sans nous livrer toute sa pensée.

De son œuvre incomplète il reste, cependant, la vigoureuse démonstration d'une astrologie légitime, fondée sur des principes rationnels et d'une astrologie illicite qui nous met en communication avec le démon.

Et à propos de celle-ci, Condren nous fait entendre cet avertissement :

« C'est une extrême folie de consulter le démon sur l'avenir, c'est s'avouer criminel, et sceller sa propre condamnation ; c'est se mettre soi-même en la main du bourreau qui la doit exécuter, puisqu'il ne peut ni parler, ni paraître en l'état qu'il est, destitué de tout pouvoir, sans un nouvel arrêt de condamnation sur ceux qui le recherchent, et on ne peut jamais savoir s'il dit la vérité. »

Élie MÉRIC.



LETTRE DU COLONEL DE ROCHAS

A M. JULES BOIS

au sujet de l'état actuel des sciences psychiques (1)

~~~~~

Cher Monsieur

Vous m'avez fait l'honneur de me demander, pour le *Matin*, à votre retour de l'Inde, un exposé de l'état actuel de la science psychique en Europe, en distinguant ce qui était certain de ce qui était douteux.

Je vais essayer de satisfaire votre désir; mais, en ces matières délicates, il serait outrecuidant de porter un jugement définitif sur des phénomènes qu'on n'a pu étudier soi-même aussi souvent et aussi longtemps qu'il serait nécessaire. Je me bornerai donc à vous donner, sur un certain nombre de faits, mon opinion *actuelle*, dont le principal mérite est de s'être formée avec une complète indépendance d'esprit.

### Suggestion

Tout le monde admet aujourd'hui la réalité de la *suggestion orale*. Il est établi qu'en parlant à certaines personnes, mises en état de réceptivité par des circonstances fortuites ou des manœuvres volontaires, on détermine chez ces personnes des impulsions auxquelles il leur est très difficile de résister. On est généralement d'accord (et c'est là mon opinion basée sur de très nombreuses expériences) que la suggestion ne peut

(1) La première partie de cette lettre a seule été publiée dans le *Matin*.

*prendre* que si le sujet s'y prête; elle reste presque toujours inefficace si elle choque des instincts ou des résolutions bien arrêtées. Elle n'en reste pas moins une arme très dangereuse entre les mains de qui saurait tourner la difficulté.

La suggestion est capable de déterminer non seulement des effets moraux, mais des effets physiques, notamment sur des nerfs sensitifs et moteurs et sur la circulation sanguine. Comme la suggestion faite dans un but thérapeutique est toujours acceptée avec empressement par le sujet, on conçoit qu'elle arrive à produire des guérisons.

La *suggestion mentale*, c'est-à-dire simplement pensée et non formulée par la parole, se produit bien plus rarement, mais beaucoup de barnums l'imitent à l'aide de différents trucs. C'est ce qui résulte d'une enquête que nous avons faite, quelques amis et moi, à l'aide de plusieurs des *liseuses de pensées* qu'on avait admirées à l'Exposition de 1900.

Ces trucs sont toujours basés sur l'emploi de langages conventionnels par mots ou gestes. Ils sont destinés à aider, ou même remplacer complètement des facultés plus ou moins développées qui ne sauraient résister à la fatigue des longues séances imposées par l'exercice du métier. La plupart des sensitifs de cette espèce sont aptes à percevoir l'action du barnum concentrant fortement sa pensée, mais sans ressentir autre chose qu'un sentiment d'attraction ou de répulsion qu'on utilise, par une éducation convenable, pour faire exécuter une série de mouvements concourant à un but fixé à l'avance (j'ai vérifié le fait très souvent avec Lina). Cependant il y a quelques natures exceptionnellement douées qui peuvent lire dans le cerveau d'autrui comme dans un livre. Les personnes que ces questions intéressent en trouveront un exposé plus complet dans trois articles publiés par le *Cosmos* sous le titre : *L'extériorisation de la pensée* (1).

La *suggestion musicale*, c'est-à-dire l'éveil des sentiments déterminés à l'aide de phrases musicales et leur expression automatique par des gestes, n'a encore été étudiée qu'avec Lina. Mes conclusions ne sont donc point appuyées d'expé-

(1) 6 juillet 1901 et suivants.

riences assez nombreuses et assez variées pour être adoptées sans réserves, mais je dois dire que, depuis la publication de mon livre sur *les Sentiments, la Musique et le Geste* (1) et divers articles parus dans *l'Art au théâtre* et *la Fronde*, j'ai reçu des lettres me prouvant que les sensitifs de cette espèce ne sont point aussi rares qu'on pourrait le supposer.

### L'extériorisation de la sensibilité

L'extériorisation de la sensibilité est un phénomène assez difficile à expliquer en peu de mots. Il consiste essentiellement en ceci que certaines personnes perçoivent les actions mécaniques exercées à quelque distance de leur corps, comme si on les avait exercées sur leur corps même. Les choses se passent comme si ces personnes émettaient des radiations jouant à l'extérieur le même rôle que les nerfs sensitifs jouent à l'intérieur.

Ces radiations ont de plus la propriété de se condenser, pour ainsi dire, dans certaines substances qui deviennent elles-mêmes alors des corps radiants, de telle sorte que si on exerce des actions mécaniques dans leur sphère d'activité, ces actions peuvent se transmettre jusqu'à la personne sensitive — quand la distance n'est pas trop grande.

L'extériorisation de la sensibilité avait été constatée par quelques-uns des anciens magnétiseurs, mais on ne s'était pas rendu compte de son processus. Bien que les faits soient aujourd'hui établis d'une façon indiscutable par divers expérimentateurs, la science officielle hésite encore à les admettre parce qu'ils contredisent les théories enseignées relativement au rôle des nerfs sensitifs; elle oublie ce que dit Claude Bernard : « Une découverte est, en général, un rapport imprévu et qui ne se trouve pas compris dans la théorie, car sans cela il serait prévu... Il faut garder sa liberté d'esprit et croire que, dans la nature, l'absurde suivant nos théories n'est pas toujours impossible. »

(1) Grenoble. Librairie dauphinoise.

Certains sujets disent voir, comme des nébulosités plus ou moins brillantes, les effluves sensibles. On a exposé dans la salle des dépêches du *Matin* deux photographies instantanées de Lina prises à la lumière de magnésium par M. Ghenzi, directeur de la *Nouvelle Revue*, chez M. Gailhard, directeur de l'Opéra, pendant qu'elle dansait une habanera chantée par M<sup>lle</sup> Calvé et accompagnée par M. Paul Vidal. Les traînées lumineuses qu'on y aperçoit très nettement seraient-elles dues aux émanations de Lina, alors fortement extériorisée et *exaltée* par cette admirable musique? C'est ce qu'il est difficile d'affirmer, car l'expérience n'a pas été refaite dans les mêmes conditions.

### L'extériorisation de la motricité et les tables tournantes

Quelques sujets, fort rares, parviennent à remuer les objets rapprochés, mais *sans contact*, par un simple effort de leur volonté. Les expériences faites notamment avec Daniel Home et Eusapia Paladino permettent d'autant moins le doute à cet égard, qu'ici il ne s'agit plus, comme dans l'extériorisation de la sensibilité, d'une impression ressentie par le sujet seul, mais d'un phénomène visible et contrôlable par tous les spectateurs.

Tant que les mouvements n'ont pas été obtenus sans contact, on était en droit de les expliquer par la théorie des mouvements inconscients. Aujourd'hui, cette théorie ne peut plus être considérée comme suffisante et il est clair que, dans le cas des *tables tournantes*, il intervient souvent une force encore non définie.

### La télépathie et l'envoûtement.

Les notions sommaires que je viens d'exposer relativement à l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité suffisent à faire comprendre comment cette force mal connue peut,

dans des cas exceptionnellement favorables, produire chez une personne la répercussion d'une émotion violente éprouvée à distance par une autre personne, ou d'une action mécanique exercée également à distance sur un objet préalablement mis en rapport avec cette personne. C'est ce qui constitue la *télépathie* et l'*envoûtement* dont la réalité est historiquement prouvée, au moins dans une certaine mesure (1).

### La vue des organes intérieurs, l'instinct des remèdes et la vue à distance

Ces trois phénomènes ont été assez fréquemment observés, surtout dans la première moitié du dernier siècle, par des hommes de haute valeur tels que le marquis de Puységur, le capitaine d'artillerie Tardy de Montravel, le général de division du génie Noize, M. Deleuze, administrateur du Muséum, le docteur Bertrand, ancien élève de l'École polytechnique, le docteur Charpignon, etc. Aujourd'hui on les rencontre beaucoup plus rarement, soit qu'on mette moins de soin à les rechercher et à les développer, soit que les facultés des sensitifs varient suivant les époques ; ce qui ne devrait point nous étonner outre mesure, les conditions de l'ambiance se modifiant perpétuellement.

En tout cas, pour ma part, je n'ai rien pu trouver de convaincant.

Presque tous les sujets qui présentaient l'extériorisation de la sensibilité disaient bien *voir l'intérieur du corps humain* à l'aide de leur main qu'ils approchaient plus ou moins, de façon à voir plus ou moins profondément ; ce qui fait supposer qu'ils voyaient à l'aide de leurs couches sensibles extériorisées. Par cette manœuvre, ils comparaient leurs propres organes à ceux de la personne qu'ils examinaient et diagnostiquaient ainsi les maladies. Leurs affirmations

(1) Le colonel de Rochas reconnaît donc deux choses : 1° la réalité des phénomènes de tables tournantes, d'envoûtement, etc. ; 2° l'intervention d'une *force inconnue* à laquelle nous devons attribuer la production de ces phénomènes. Quelle est cette force inconnue ou cet agent mystérieux ? M. de Rochas ne se prononce pas encore, et n'examine pas ici cette question.  
E. MÉRIC.

étaient très nettes et assez vraisemblables: aussi je crois qu'ils étaient de bonne foi, d'autant plus que jamais, malgré mes invitations réitérées, aucun d'eux n'a prétendu posséder l'instinct des remèdes. Un seul, M<sup>me</sup> Lambert, dit voir les congestions céder sous l'application de sa main, et la plupart des patients déclarent qu'ils éprouvent, en effet, un soulagement.

Quant à la vue à distance, je l'ai obtenue d'une façon extraordinaire, avec cette même M<sup>me</sup> Lambert. Pendant plus de six mois, étant endormie magnétiquement, elle a vu, dans tous les détails de sa vie, un ingénieur que nous ne connaissions ni l'un ni l'autre et qui, ayant quitté sa famille à la suite de grands revers de fortune, n'avait jamais donné de ses nouvelles. A l'aide d'un objet lui ayant appartenu, et que je mis entre les mains de M<sup>me</sup> Lambert, elle le retrouva dans l'Amérique du Sud, me donna les noms des villes et des hôtels où il séjourna successivement en les lisant dans les gares ou sur les enseignes, et elle m'indiqua les titres des journaux qu'elle voyait entre ses mains. Je vérifiai que ces villes, ces hôtels, ces journaux, dont elle n'avait pas la moindre idée quand elle était éveillée, existaient réellement, mais quant au personnage lui-même, des informations prises auprès de notre consul à La Paz, capitale de la Bolivie, où il était censé faire construire une usine, nous prouvaient qu'il n'y avait jamais mis les pieds. Nous n'avions donc eu ici qu'une série de rêves se suivant avec une logique parfaite et présentant, avec un fond imaginaire, des détails exacts dont il est fort difficile d'expliquer la provenance. Du reste la théorie des rêves proprement dits est loin d'être faite.

### La lévitation

De même que pour la télépathie, il y a des observations très nombreuses prouvant historiquement la réalité de la lévitation. Ce phénomène consiste dans la diminution du poids des corps bruts ou animés, diminution pouvant aller jusqu'au flottement dans l'air.



J'en ai été témoin, en 1896, avec Eusapia Paladino qui, chez moi et au cours d'une séance expérimentale, a été, étant assise sur une chaise, soulevée avec sa chaise, d'un mouvement continu, à peu près jusqu'au niveau d'une table voisine, puis portée sur cette table. Le procès-verbal du fait a été dressé et signé par MM. Sabatier, doyen de la Faculté des sciences de Montpellier, Dr Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques*, Maxwell, substitut du procureur général à Limoges, comte Arnaud de Gramont, docteur ès sciences, baron de Watteville, licencié ès sciences et en droit.

Le phénomène vient de se reproduire au *Circolo scientifico Minerva* dans des conditions presque identiques, et M. François Porro, ancien directeur de l'Observatoire astronomique de Turin, actuellement professeur d'astronomie à la Faculté de Gênes, en a publié un compte rendu détaillé.

Il résulte de la comparaison attentive des différents cas observés que l'on peut souvent, *mais pas toujours*, expliquer la lévitation par la simple action d'une force prenant naissance de l'organisme humain et agissant en sens inverse de la pesanteur (1).

### Matérialisations et fantômes

Depuis quelques années, on rapporte beaucoup de cas où l'on voit se former spontanément, sous l'œil des spectateurs, des objets inanimés et même des êtres animés dont on peut constater l'existence à l'aide des sens ordinaires et dont la matière semble empruntée en grande partie à des médiums spécialement organisés pour la production de ce genre de phénomènes.

On désigne sous le nom d'*apports* les objets inanimés ainsi produits; ces objets peuvent subsister très longtemps.

(1) On nous permettra de faire des réserves sur ce point. Quelle est cette force qui prend naissance dans le corps humain? Quel est l'agent qui met cette force en mouvement?  
É. MÉRIC.

Les corps ou parties de corps humain dus à la même cause sont appelés *matérialisations*; ces matérialisations n'ont qu'une durée très courte, elles se dissipent, comme elles se sont formées.

Au cours de nombreuses séances que j'ai eues avec Eusapia, j'ai assisté à quelques apports, dans des conditions qui ne m'ont point apporté de conviction personnelle. Je suis très porté à croire à leur réalité en général, à cause de ceux qui l'ont affirmé; mais c'est là tout.

Il n'en est pas de même pour les matérialisations. Si mes amis et moi, malgré tous nos efforts, nous n'avons pu arriver à être témoins de matérialisations complètes comme celles de Katie King, observées par sir William Crookes, nous avons eu du moins avec Eusapia les preuves absolues qu'elle était capable de projeter hors de son corps physique des membres plus ou moins matériels, tels que des mains qui vous saisissaient et des têtes qui s'imprimaient dans une substance molle. Le bas-relief représentant un profil et qui est exposé dans les vitrines du *Matin* a été obtenu en coulant du plâtre dans une empreinte produite sur du mastic de vitrier pendant que Camille Flammarion et deux autres personnes tenaient le médium à environ un mètre de distance (1).

C'est dans cet ordre de phénomènes qu'il faut chercher l'explication des fantômes dont les traditions populaires ne parleraient pas si souvent s'ils ne reposaient sur quelques faits réels.

### Les esprits

De tous les médiums à matérialisations qui ont été étudiés, il n'en est certainement aucun d'aussi remarquable que mistress d'Espérance, tant pour l'étrangeté des phénomènes que pour la bonne foi et le talent avec lesquels le médium lui-même a décrit ses propres impressions au moment où ils se produisaient. Toute personne qui veut connaître l'état actuel

(1) Est-ce Eusapia qui projette ses membres? N'est-ce pas un autre agent, John King, c'est-à-dire un Esprit qui produit les empreintes? N'a-t-on pas constaté des différences profondes entre les membres du sujet et l'empreinte creusée dans le mastic?  
E. MÉRIC.

de la science psychique doit lire son livre intitulé : *Voyage au pays de l'ombre*. On y verra que le corps des fantômes qui se forment par son intermédiaire sont reliés à son propre corps par des liens invisibles, grâce auxquels toutes les actions exercées sur ces fantômes sont ressenties par elle, mais qu'ils sont animés par un esprit complètement différent du sien.

Ceci nous conduit à aborder des sujets d'un autre ordre. Dans un des précédents articles de votre Enquête sur l'au-delà, vous dites que je crois aux esprits. C'est vrai ; je suis persuadé qu'il y a, autour de nous, des êtres intelligents et invisibles qui peuvent quelquefois intervenir dans notre vie.

Qui sont ces esprits : des anges, des démons, des élémentaux, des âmes de morts ? Je n'en sais rien ; mes lectures ne m'ont apporté aucune conviction absolue dans un sens ou dans l'autre, et j'ai toujours évité les expériences dans un ordre de phénomènes où l'on est exposé à déchaîner des forces dont on ne reste pas le maître.

### Résumé

En résumé, les études de ces dernières années ont eu pour principal résultat d'établir, par des preuves historiques ou par des expériences directes, que les facultés actives et passives de l'homme pouvaient entrer en action en dehors de son corps matériel et visible, en constituant ce qu'on a appelé l'extériorisation de la sensibilité, l'extériorisation de la motricité, l'extériorisation de la pensée (1).

Ce sont là des faits bien acquis, et on est en droit de se demander pour quelles raisons la science officielle hésite à les accepter, étant données ses conceptions sur l'univers matériel où tout serait constitué par des modes divers de vibrations de l'éther.

Albert DE ROCHAS.

(1) Cette hypothèse demande un examen plus approfondi et une discussion spéciale. Le savant et très estimé colonel nous permettra de faire avec lui, et très courtoisement, cette intéressante discussion.

E. MERIC.

## AUTOUR DU SAINT SUAIRE (1)

## I

Cette question est à l'ordre du jour. Croyants ou incrédules se passionnent, car, sont en jeu, et non pas en opposition, la science et le surnaturel. C'est à qui apportera son opinion. Nos lecteurs ne nous sauront donc pas mauvais gré de mettre sous leurs yeux plusieurs pièces, émanées de sources différentes et se rapportant à cette étude.

Un correspondant de Turin télégraphie au *Figaro* le compte rendu d'une audience qu'a bien voulu lui accorder le cardinal Richelmy, et au cours de laquelle le prélat lui a exposé les raisons pour lesquelles il croit personnellement à l'authenticité du Suaire.

« Avant tout, déclare Son Éminence, il faut qu'il soit bien entendu que les opinions sont, en l'espèce, tout à fait libres. Il ne s'agit pas d'article de foi. Un croyant peut être un parfait catholique et ne pas croire à l'authenticité du saint Suaire de Turin.

« J'y crois pour plusieurs raisons. D'abord, le Christ pouvait très bien produire un fait en dehors de l'ordre naturel, et imprimer ses traits sur un linceul. Mais je mets à part cette hypothèse. »

Le cardinal me présentait deux belles photographies de la tête du Christ.

« Voyez ces deux épreuves : l'une négative et l'autre positive, prises sur le saint Suaire. N'est-il pas extraordinaire que vous découvriez infiniment plus de détails et de netteté sur le négatif que sur le positif ?

« Et cependant quand vous regardez le linceul posé à l'œil nu, vous ne voyez que le positif sans beaucoup de détails. Et

(1) *Le Moniteur des Sciences psychiques.*

à qui doit-on le portrait exact détaillé du Christ? Au négatif obtenu par la photographie.

« Sans vouloir remonter aux temps très anciens, nous avons cette précieuse relique à Turin, apportée par le duc Philibert, depuis le 14 septembre 1578, c'est-à-dire depuis trois cent vingt-trois ans, enfermée soigneusement dans un coffre. Elle n'a pu être soumise à aucune altération.

« Or, est-il raisonnable de dire que ces empreintes, au lieu d'être celles du sang du Rédempteur, ne sont que le résultat d'une peinture faite avec du sang de bœuf ou tout autre produit? Bien entendu, à ces époques, il n'était pas question de la photographie, dont on n'avait pas le moindre soupçon...

« Quelle serait donc l'incomparable artiste qui aurait peint sur la toile cette image, n'offrant à l'œil nu que des ombres souvent informes et des détails si extraordinaires en photographie? Un peintre aurait accentué les détails sur la toile, afin que les yeux humains puissent retrouver une image reconnaissable.

« Un artiste qui aurait eu l'intuition de ce que produit la photographie et aurait donné une œuvre semblable au négatif aurait été un homme de sublime génie et dont le nom aurait été transmis à la postérité.

« Pour moi, et pour les gens impartiaux qui réfléchissent, cela est impossible, et nous sommes heureux de voir la science moderne confirmer nos convictions.

« J'aurais beaucoup de choses à ajouter. Je me borne à une seule observation.

« Voyez les traces des clous du crucifiement. Les clous sont enfoncés, non dans la paume de la main, mais dans le poignet.

« C'est un fait qui avait passé inaperçu. Car voyez tous les tableaux de crucifiement, tous les crucifix qui existent depuis le commencement du christianisme. Tous représentent le Christ sur la croix, les clous perçant la paume des mains. Or, si le saint Suaire était l'œuvre d'un peintre, est-il admissible que ce peintre eût tout à coup changé la tradition? Non, il aurait continué à mettre les clous dans la paume de la main, serait resté dans cette tradition qui semblait la vérité.

Il n'aurait jamais eu l'audace de remonter un courant de tant de siècles.

« Et c'est précisément le saint Suaire qui a rétabli la vérité, et rien n'est plus logique. Les clous, enfoncés dans la paume, n'auraient pas trouvé assez de résistance entre les doigts pour retenir le corps. Les clous, au contraire, enfoncés au-dessus du poignet, rencontrent la résistance de tous les os, des nerfs de la main et du poignet. Ce fait est une puissante démonstration que nous ne nous trouvons pas en présence d'une œuvre d'art.

« La même observation peut se faire au sujet du coup de lance que reçut le Sauveur et que les peintres et les sculpteurs placent à gauche, du côté du cœur. Sur le saint Suaire, au contraire, la blessure est du côté droit. Un peintre aurait suivi la tradition. »

EMILIO.

M. Henry Bidou publie, dans le *Journal des Débats*, une remarquable et très intéressante étude.

Après avoir décrit, avec un soin minutieux, l'état du saint Suaire, M. Henry Bidou entre dans le vif du débat soulevé par les belles expériences du docteur Vignon.

Voici cette partie de son travail :

On remarquera que nous n'avons jusqu'ici rien fait d'autre que de constater et définir un fait physique. Il n'est question ni du Christ, ni des chanoines de Lirey, ni de l'âge de la toile, ni de son histoire. Nous avons précisé les caractères d'une empreinte donnée, sans émettre la moindre hypothèse. C'est un travail de physicien et d'anatomiste. C'est aussi une base certaine, solide. Maintenant, mais maintenant seulement, nous commencerons à faire des hypothèses.

L'image que nous avons décrite est-elle l'œuvre d'un peintre? On le dit communément. Et il y a des raisons de penser que cette peinture aurait été exécutée en Champagne au milieu du quatorzième siècle.

Il n'est pas complètement absurde d'imaginer qu'un artiste puisse peindre un négatif. — Mais dans le cas particulier du

suaire, voici quelles qualités il faut, de toute nécessité, attribuer au faussaire.

Il a eu l'idée de faire un négatif pour simuler une empreinte. C'est très possible. Il a deviné avec une prodigieuse exactitude et il a suivi avec une prodigieuse fidélité la loi des distances, qu'une empreinte véritable suivrait très mal. Il connaissait si exactement l'anatomie que M. Vignon a pu retrouver, par le calcul, pour ainsi dire, la place de l'ombilic qu'il n'avait d'abord pas déchiffré sur l'empreinte. Non seulement il connaissait exactement les proportions du corps et la direction des muscles (voyez le dessin étonnamment ferme et soutenu de la jambe droite), mais c'était un peintre d'un réalisme hardi : les sourcils, si bien indiqués, sont l'un au repos, l'autre élevé et contracté ; un œil est fermé, l'autre entr'ouvert ; toute la figure est déviée ; le nez et une joue sont tuméfiés ; l'autre joue est normale ; la moustache est tordue, abaissée d'un côté, relevée de l'autre et appliquée sur la joue. Il dessinait par les masses, les valeurs et l'effet, sans s'occuper du contour.

Ce peintre était un ethnographe ; il a donné au Christ un nez franchement sémitique ; et il a rapproché les yeux du nez, ce qui est un trait oriental. Il était un physiologiste : il savait comment sèche une goutte de sang, et que la fibrine se porte à la périphérie, tandis que le sérum reste au centre ; il distinguait l'aspect du sang séché de l'aspect des sérosités ; il connaissait les figures différentes selon lesquelles l'un et l'autre, secs, peuvent se représenter sur une toile, ou, mouillés, peuvent l'imbiber ; il a traduit ces figures avec une invention réaliste et des raffinements de vraisemblance inouïs. Il était un archéologue : il savait, seul de son temps, que le fouet romain, terminé par des boules de métal, produisait des blessures en forme de bâtonnets, élargies et approfondies aux deux bouts ; il a peint ces blessures avec une variété étonnante, puisqu'il n'en est pas deux qui soient exactement semblables ; il les a disposées avec tant de logique qu'on retrouve aisément la place et le geste du bourreau.

Seul de son temps, il savait qu'on ne peut suspendre un corps en fixant des clous dans la main, mais qu'il faut les

enfoncer dans le poignet. Il était d'ailleurs étrangement hardi. Il osait peindre le Christ nu, et couvrir insolemment cette nudité de coups de fouet. Homme unique vraiment : biologiste, artiste, savant ; capable de l'observation la plus stricte et de l'invention la plus ingénieuse ; tellement habile qu'il peut travailler au négatif, sans se démentir un instant, et que ce négatif prévoit le positif qu'on en peut tirer et s'arrange, à l'aveuglette, pour que ce positif soit parfait. Homme inimitable : il existe beaucoup de faux suaires, et M. Vignon a reproduit les principaux : ce sont visiblement des copies du suaire de Turin ; mais ces copies se démentent à chaque instant. Le copiste qui veut faire négatif revient constamment, et malgré lui, au positif, et l'ensemble est incohérent. Enfin, l'homme qui a peint le suaire de Turin, par un dernier artifice, s'est si bien dissimulé que la main de l'homme ne paraît nulle part dans son œuvre. Ce dessin du quatorzième siècle ne ressemble à aucun autre. On a voulu le faire dériver du beau Dieu d'Amiens. Il n'y a aucun rapport. Ou plutôt il n'y a pas de commune mesure. C'est autre chose ; c'est mieux et moins bien. Il n'y a pas trace de stylisation. Ce n'est pas une œuvre d'art.

Or, l'homme qui pour faire cette peinture a nécessairement réuni ces qualités, et dont l'existence devient une hypothèse absurde, — cet homme a en sa faveur le témoignage d'un texte.

L'histoire ne nous apprend absolument rien sur la toile de Turin. Elle apparaît en 1352 en Champagne. Encore cette date n'est-elle pas unanimement acceptée. Sur ses origines, on ne sait rien. On peut seulement affirmer qu'un linceul à images était vénéré à Constantinople au douzième siècle, qu'il se trouvait au monastère des Blachernes, lequel fut épargné, en 1205, dans le sac de la ville par les croisés ; que, cependant, le linceul disparut et que l'homme, qui fit la répartition des reliques entre les vainqueurs, était un évêque de Troyes, lequel mourut dans l'année, avant de rentrer en France.

Mais voici qui est grave : les chanoines de Lirey, possesseurs de la relique, en firent des ostensions solennelles.



L'évêque de Troyes s'y opposa. Premier conflit en 1355 : deuxième conflit en 1389. L'affaire vint devant le Pape Clément VII. Et ici paraît un document très important : c'est un mémoire de l'évêque de Troyes au Pape, pour plaider sa cause contre les chanoines. Dans six pages de verbiage, l'évêque de 1389 glisse cette phrase capitale : que son prédécesseur de 1353 avait découvert la fraude ; qu'il avait établi comment ce drap avait été peint par artifice, et que la preuve en avait été faite par l'aveu même du peintre. — Ce document suggère deux réflexions :

1° Nous n'avons pas les aveux du peintre. Les adversaires du suaire affirment que ces aveux existent, dans les archives de la famille de Bauffremont, et qu'une copie authentifiée existe à la Bibliothèque nationale. Le fait est faux. Il n'existe là que le mémoire de 1389, et non les aveux directs. Il est possible qu'on les trouve quelque part. Mais, dans l'état actuel de la question, ils sont inconnus. Nous ne possédons que l'allusion qui y est faite, trente-quatre ans plus tard, par le troisième successeur de l'évêque de 1355.

2° Cette allusion même est singulière. Voilà un aveu, qui est décisif, et qui tranche net la question. C'est pour l'évêque un argument de premier ordre et qui le dispense des autres. Or, il lui accorde à peine quelques lignes. Non seulement il n'envoie pas la pièce, mais il ne donne aucun détail. Il se borne à une allusion. On avouera que c'est une étrange manière de plaider.

Dans l'état, l'allusion du mémoire de 1389 est insuffisante à fonder une conviction. Si les aveux étaient retrouvés, et, critique faite, reconnus authentiques, il arriverait simplement que la science positive et l'érudition se trouveraient en contradiction.

Après avoir écarté diverses autres objections de moindre importance, M. Henry Bidou conclut :

Enfin, et c'est là l'essentiel, on n'a fait aucune objection au fait, qui est la base même de l'argumentation de M. Vignon : que les images du suaire résultent d'une action chimique

exercée à distance. La constatation irréfutable de ce fait est le principal de ce travail. Tant qu'on ne l'aura pas ébranlé, on n'aura évidemment rien fait. C'est là qu'une discussion sérieuse, si elle doit avoir lieu, doit se porter.

Entendons une autre argumentation, religieuse cette fois, dans la lettre qu'adresse à la *Vie catholique* M. l'abbé N. de Malijay.

Ayant été témoin oculaire de la dernière exposition du saint Suaire, qui a eu lieu à Turin en juin 1898, et m'étant en plusieurs occasions occupé des questions qu'a soulevées en cette circonstance l'image du Christ visible sur la précieuse toile, je crois être utile à vos lecteurs en vous écrivant mes impressions personnelles en présence du fait nouveau relatif au même sujet.

Au point de vue historique, on a déjà passablement écrit sur le saint Suaire de Turin : les uns soutenant son authenticité, les autres le considérant au contraire comme une œuvre picturale du moyen âge. Tout en rendant hommage à l'érudition de M. l'abbé Ulysse Chevalier, qui a écrit un très intéressant volume pour soutenir cette dernière thèse (1), il me semble cependant suffisamment établi, même historiquement, que le suaire en question est bien le linceul, acheté par Joseph d'Arimathie, qui servit à l'ensevelissement de Notre-Seigneur (2).

Du reste, il ne faut pas non plus oublier que tout fait historique, surtout quand il se réfère à des temps éloignés, comporte généralement des lacunes, et l'on n'a souvent qu'une chaîne brisée dont on a perdu plusieurs anneaux. L'historien remplace ceux-ci plus ou moins arbitrairement, selon ses vues personnelles, et c'est ce qui nous conduit si souvent, avec les mêmes éléments, à des conclusions si différentes.

Il était donc nécessaire que la critique historique du suaire de Turin fût contrôlée par la critique scientifique : c'est ce

(1) *Etude critique sur l'origine du saint Suaire de Lirey-Chambéry-Turin*, par le chanoine Ulysse Chevalier. Alph. Picard et fils, édit., Paris.

(2) Saint Marc, xv, 46. — Saint Matthieu, xxvii, 59. — Saint Luc, xxiii, 53. . . .

qui vient d'être fait pleinement et splendidement par les travaux de M. le Dr Vignon, communiqués la semaine dernière à l'Académie des sciences.

Je ne parlerai ici que de cette dernière question de l'authentification de la vénérable relique au point de vue scientifique, les lecteurs pouvant se renseigner amplement sur le reste par les brochures et les nombreux articles de journaux parus en France et en Italie, surtout depuis 1898 (1).

Le saint Suaire de Turin est une grande pièce d'étoffe de 4<sup>m</sup>,10 de longueur, sur 1<sup>m</sup>,40 de largeur, d'un seul morceau, en toile de lin très fine, d'une texture délicate, jaunie par le temps et rayée comme du basin. Les autres linges de la sépulture de Notre-Seigneur, honorés en divers lieux, sont de beaucoup plus petits et n'ont aucune empreinte du corps de Jésus. Cette grande longueur s'explique par ce fait que, pour l'ensevelissement, on étendit le corps de Notre-Seigneur sur une moitié du linceul, dans le sens de la longueur, la tête étant vers le milieu, et on rabattit l'autre moitié sur la face et toute la partie antérieure du corps. Dans ces conditions, deux images du divin Crucifié, l'une de face, l'autre de dos, s'opposant par la tête, se sont mystérieusement imprimées sur le linceul (comme le montre la figure ci-dessous, qui en est une reproduction photographique sans aucune retouche).

Cette double image, qui a résisté au temps et aux multiples péripéties par lesquelles a passé le saint Suaire pour arriver jusqu'à nous, est *négative*, les parties saillantes et par conséquent éclairées du corps étant marquées par une teinte brun rougeâtre et les parties enfoncées, et par conséquent obscures, ayant la teinte claire de la toile. Reproduite par la photographie, cette image négative nous a donné après dix-neuf siècles un merveilleux portrait positif de Notre-Seigneur, dont la face est d'un aspect tellement saisissant, majestueux, que toute personne non prévenue n'a pour ainsi dire pas besoin d'autre preuve de cette incomparable relique.

(1) Voir : le splendide ouvrage qui vient de paraître chez Masson, Paris : *Le Linceul du Christ*, par Paul Vignon, docteur es sciences, 1 vol. in-4° avec 9 planches hors texte et de nombreuses figures dans le texte; — *Le portrait de N.-S. Jésus-Christ d'après le saint Suaire de Turin*, par M. Arthur Loth, chez Oudin, Paris.

Le saint Suaire, en italien *il santissimo Sudario, la sacra Sindone*, est conservé soigneusement enroulé dans plusieurs châsses, enfermées les unes dans les autres, dont les clefs sont réparties entre les mains des principales autorités du pays. La châsse extérieure en argent richement ciselée est placée sur l'autel d'une chapelle monumentale en forme de rotonde. Celle-ci est surmontée d'une magnifique coupole, et annexée au chevet de la cathédrale de Turin, qu'elle réunit au Palais Royal.

Le précieux linceul n'est exposé à la vénération publique qu'à de rares intervalles (six fois dans le dix-neuvième siècle), et cela ne se fait qu'avec un cérémonial spécial et grandiose, le concours de toutes les autorités et la constatation des procès-verbaux solennels, comme il convient enfin à un si précieux trésor.

En 1898 je me trouvais à Turin, lorsque eut lieu, à l'occasion de l'Exposition des arts religieux, une solennelle ostension du saint Suaire. Je fus donc témoin de la splendide manifestation de foi et de piété à laquelle elle donna lieu pendant huit jours consécutifs dans la belle capitale du Piémont. De nombreux pèlerinages, conduits par des évêques, et venant quelques-uns de très loin, traversaient la ville en rangs serrés et dans un pieux recueillement pour aller contempler et vénérer la grande relique exposée sur un autel dans l'église métropolitaine. Les ecclésiastiques étant admis à prier devant le saint Suaire au pied même de l'autel où il était exposé, je m'y rendis à plusieurs reprises et m'y laissai aller assez longtemps à la contemplation méditative qu'inspirait à tous un si merveilleux témoin de la Passion et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais à côté de la pensée pieuse il y eut bientôt chez moi (on pardonnera la chose à un professeur de sciences) la préoccupation scientifique relative à l'authenticité du célèbre linceul. C'est pourquoi j'examinai minutieusement les moindres détails de la double empreinte du corps de Notre-Seigneur, laquelle, malgré l'action du temps, les nombreux signes de brûlures dont a souffert le suaire dans un incendie, des taches provenant d'épreuves qu'on lui a fait subir au moyen âge et auxquelles n'aurait pas

résisté une peinture quelconque, se détachait suffisamment sur le fond de la toile. Il me souvient — et je le retrouve dans les notes que je pris à ce sujet sur le lieu même — que trois choses, qui me paraissent aujourd'hui encore résumer toute la question scientifique de l'authentification du saint Suaire, me préoccupaient particulièrement :

1<sup>o</sup> Quelle est la nature ou, si vous voulez, la cause chimique ou physique de l'impression des traits qui ont reproduit et conservé l'image de notre divin Sauveur?

2<sup>o</sup> Cette image est-elle *positive* ou *négative*? Question *essentielle*, comme on va le voir.

3<sup>o</sup> Comment expliquer que l'image qui a dû être produite dans le contact de la toile avec le corps de Notre-Seigneur, en suivant les contours de celui-ci, est cependant très visiblement une *projection plane* de ce même corps et non son *développement*? En d'autres termes, le corps de Notre-Seigneur vu sur le suaire n'est pas plus large qu'il nous apparaîtrait s'il nous était donné de le voir directement, tandis que le linceul qui a servi à l'envelopper, ayant dû recevoir l'empreinte sur les côtés comme sur le devant, devrait donner une image beaucoup plus large étant ensuite développé sur une surface plane.

Cette dernière question constitue par le fait une objection à l'authenticité du suaire de Turin, objection à laquelle, comme nous le verrons tout à l'heure, il est facile de répondre.

Pour m'aider à résoudre ces différentes questions, j'eus l'idée, dès le premier jour de l'ostension solennelle, de photographier le saint Suaire. C'est pourquoi, le deuxième ou le troisième jour, l'éclairage, qui était tout d'abord défectueux, ayant été amélioré au moyen de projecteurs électriques disposés latéralement, je fis avec un tout petit appareil — que je dissimulai de mon mieux de peur d'en être empêché — deux clichés de la vénérable relique et de l'autel sur lequel elle était exposée dans le sens horizontal. Un des deux clichés était très net, ce qui me permit d'en obtenir des agrandissements, lesquels, corrigés optiquement de la déformation provenant de ce que j'étais placé à un niveau beaucoup plus

bas que le saint Suaire et très près de celui-ci, donnent des épreuves identiques, quant à l'image du Christ, à celles obtenues presque en même temps par M. l'avocat Pia avec de grands appareils, épreuves que l'on trouve aujourd'hui dans le commerce (1).

Ni ces clichés ni ceux de M. Pia ne me permirent cependant de résoudre la première question. Mais le Dr Vignon vient d'y répondre splendidement, en prouvant chimiquement que les vapeurs ammoniacales produisent sur un linge imprégné d'une mixture d'huile et d'aloès des taches rougeâtres capables de donner des images négatives équivalentes à celle du Suaire. Or, l'aloès a été précisément employé pour l'ensevelissement du corps de Jésus, et la fermentation de l'urée, que contient en grande abondance la sueur fébrile d'un homme mort après de longues souffrances, comme c'est ici le cas, produit des vapeurs ammoniacales. Telle est donc la cause évidente de l'image tracée sur le linceul de Turin.

Cette explication concorde admirablement avec les circonstances historiques de l'ensevelissement du Christ. Pour la production du phénomène chimique en question, il est nécessaire que le cadavre ne fût ni lavé, ni oint, ni serré dans des bandelettes; or, il ressort de la lecture du texte original des Évangiles qu'il en fut bien ainsi. Il était nécessaire que le corps ne restât pas dans son linceul assez longtemps pour se décomposer, la décomposition faisant disparaître les taches rougeâtres; or, chacun sait que le dimanche de Pâques le tombeau était vide.

Quant à la seconde question, l'épreuve photographique nous a clairement démontré que l'image du suaire ayant les parties claires du sujet, c'est-à-dire (le corps de Notre-Seigneur) en couleur sombre et les parties non éclairées au niveau même du fond clair de la toile, est par le fait une épreuve *négative*.

En effet, le cliché que l'on appelle, en photographie, négatif, est ici un *positif* de l'image, lequel nous représente un

(1) M. Masson vient de publier de magnifiques héliogravures du saint Suaire et, séparément, de la tête du Christ, en grandeur naturelle, extraite photographiquement et sans retouche de l'image du saint Suaire.

merveilleux portrait du divin Crucifié. Il est donc naturel que la marque du coup de lance qui a été porté à droite, comme nous l'apprend l'Évangile, se trouve à gauche sur le saint suaire, l'image négative étant renversée par rapport au sujet.

Ce fait que l'image de Notre-Seigneur est négative sur le suaire a paru étonner bien des personnes parmi celles qui ont vu comme moi et photographié le saint Suaire : je ne m'explique pas trop pourquoi. J'avoue même qu'après le minutieux examen que j'avais fait de l'image du Christ soit à l'œil nu, soit à l'aide d'une jumelle, j'avais acquis la certitude qu'il dût en être ainsi. D'ailleurs les recherches de M. le Dr Vignon ont également prouvé que l'œil humain a toujours vu sur le saint Suaire, depuis 1375 au moins, ce que j'y ai vu moi-même et ce que les 800.000 pèlerins accourus à Turin en cette circonstance ont pu y voir en 1898.

Cela ne m'a pas empêché d'ailleurs d'éprouver, en développant mes petits clichés, les mêmes sentiments d'étonnement et d'émotion qu'éprouvèrent les personnes au développement des grandes plaques de M. Pia. Le fait que l'image imprimée sur le saint Suaire est négative, est capital et constitue le plus irréfragable caractère d'authenticité que l'on puisse imaginer. Devant ce fait tous les hommes compétents, tous les experts en photographie, qui sont légion aujourd'hui, ne pourront admettre que le suaire de Turin soit une œuvre picturale ou même une copie du suaire original qui n'existait plus. « Pour qu'il en fût ainsi, écrit M. Loth, il faudrait supposer deux choses également impossibles : 1° que quelqu'un, à une époque antérieure à la première constatation authentique de l'effigie du Seigneur sur le suaire, c'est-à-dire avant le dix-neuvième siècle au moins, ait imaginé de peindre le divin Crucifié en négatif, et 2° qu'il l'ait pu.

« En premier lieu, on devait admettre que, plusieurs siècles avant l'invention de la photographie, qui seule a fait connaître ce que c'est qu'un *négatif*, un pieux faussaire de génie, devinant ce que l'expérience seule pouvait apprendre, anticipant sur toutes les découvertes modernes de la physique et de la chimie, aurait eu l'idée extraordinaire, inconcevable de peindre sur le suaire une image *négative*, qui, par elle-

même, n'a pas grande apparence, qui offre même un aspect difforme, et ne prend de valeur qu'après avoir été photographiée. Ce faussaire de génie aurait donc deviné la photographie qui, chacun le sait, était encore à ses débuts au milieu du dix-neuvième siècle, et, prévoyant qu'un jour on s'aviserait de photographier le suaire, il aurait imaginé d'y prendre une image négative, capable d'en donner une positive sur plaque future.

Il faudrait encore lui prêter une habileté prodigieuse : on ne trouverait pas, en effet, d'artiste capable de tracer en noir le négatif d'un corps humain, avec une perfection telle que l'image offrit les proportions, l'équilibre et surtout le modelé, le fondu, enfin les mille détails imperceptibles à l'œil, et que seul voit l'appareil photographique, d'une tête et d'un corps d'homme. Cela n'est pas possible, photographiquement parlant. Seule une action mécanique peut transporter mathématiquement les traits du sujet sur la plaque et de là sur le papier (1). »

On arrive à la même conclusion en supposant qu'un peintre, même extraordinairement habile, ait simplement copié un suaire original-négatif aujourd'hui perdu. Car les difficultés humainement insurmontables de reproduire l'infinité de détails imperceptibles, les traits cependant si vagues, si indéterminés de l'image du suaire, dont l'ensemble n'a d'expression vraiment noble, majestueuse qu'en positif, rend cette autre hypothèse aussi invraisemblable que la précédente.

Il est donc bien prouvé, étant donné enfin que les différentes photographies du saint Suaire prises à Turin en 1898 par différentes personnes ne se connaissant même pas, concordent admirablement entre elles, ce qui exclut la supposition qu'il y ait eu sur ces photographies la plus petite fraude, soit par retouche, soit par tout autre expédient, il est bien prouvé, dis-je, que le saint Suaire de Turin est véritablement le principal linceul qui a servi à l'ensevelissement de Notre-Seigneur et le seul qui ait été en contact immédiat avec son corps affreusement supplicié.

(1) Arthur Loth, *op. cit.*, p. 44.



Ajoutons en dernier lieu que la photographie du saint Suaire nous a révélé sur le supplice de Notre-Seigneur certaines particularités qui avaient été interprétées indifféremment jusqu'à ce jour : entre autres, celle des clous qui, d'après leur trace très apparente, ont été enfoncés non dans les mains, mais dans les poignets entre les deux os radius et cubitus, selon le mode de crucifiement romain.

Il ne nous reste plus qu'à examiner la troisième question, c'est-à-dire pourquoi, étant donné que le contact du linceul, couvert d'aloès, avec le corps de Notre-Seigneur ait bien été la cause de l'impression, l'image de celui-ci n'est que la *projection* de ce même corps et non son *développement*. Il me semble que la chose s'explique très facilement par la considération suivante. Le corps de Notre-Seigneur étant simplement déposé sur la moitié du linceul, dont l'autre moitié fut rabattue sur la tête et la partie antérieure du corps, comme il a déjà été dit, l'impression chimique a dû se produire avec une intensité d'autant plus grande que le contact de la toile et du corps était plus intime. Par conséquent, l'action chimique a dû se faire avec une intensité décroissante, depuis la partie médiane du corps et des membres jusque sur les côtés, où, le contact étant nul, l'action a dû être nulle. De cette façon, l'impression a pu donner le modelé et conserver la proportion des formes que nous observons aujourd'hui sur le saint Suaire.

Toutes ces explications n'excluent pas le miracle proprement dit, car les grands philosophes chrétiens, et saint Augustin en particulier, nous ont appris que Dieu se sert habituellement des causes naturelles dans ses manifestations extraordinaires et que le miracle consiste le plus souvent dans l'intervention opportune de ces causes secondes.

Ainsi, dans le cas qui nous occupe, Dieu qui connaît l'avenir a voulu qu'au drame sanglant de notre rédemption, un concours de circonstances et de causes naturelles impressionnassent un négatif photographique du divin Sauveur, afin qu'il nous fût *révélé* au moment même où, la science de l'art photographiques ayant acquis des moyens suffisants de contrôle, il nous fût possible d'authentifier avec précision ce mer-

veilleux témoin de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et c'est sans doute pour raviver par une chose sensible notre foi, que les préoccupations de la vie matérielle semblent vouloir affaiblir de plus en plus, qu'il a permis que ce fait ait lieu précisément à notre époque.

Ces travaux ont été consignés dans un magnifique volume (illustré avec une richesse et un art seuls dignes d'un tel sujet), qui vient de paraître chez Masson et fait également honneur à l'auteur et à l'éditeur.

Abbé N. DE MALIJAY.

\*  
\* \*

Autre note encore, celle-ci venant d'un protestant connu, M. Frank-Puaux, qui écrit au *Matin* :

Monsieur le Directeur,

Mis en cause par plusieurs des correspondants du *Matin*, vous me permettrez de revenir sur la question du saint Suaire de Turin, objet de si vives discussions dans la presse comme dans le public.

Qu'est devenu le suaire du Christ? Telle est, semble-t-il, la question à laquelle il importe de répondre, car dire qu'il a été miraculeusement retrouvé au moyen âge, ne saurait être une réponse déterminante au point de vue scientifique, le seul qui puisse être accepté dans ce débat.

Il a été reconnu, d'une manière unanime, que les Évangiles, en parlant du linceul qu'acheta Joseph d'Arimathie pour ensevelir Jésus-Christ, ne font aucune allusion à une image du Christ reproduite sur ce suaire. Le Nouveau Testament et plus tard les Pères apostoliques gardent un silence absolu sur ce point. Il semble, dès lors, que l'histoire ne fasse plus aucune mention de ce suaire merveilleux qui aurait cependant conservé l'image du Sauveur, la seule authentique et, par cela même, pour l'humanité, d'une valeur inestimable.

Il existe cependant un texte qui, je le crois, n'a pas été cité et qui me paraît de nature, sinon à clore définitivement la

discussion, du moins à justifier les doutes les plus sérieux sur l'authenticité du saint Suaire de Turin.

Lorsque saint Jérôme se rendit en Palestine, les Nazaréens lui firent connaître l'un des plus anciens documents de la littérature chrétienne, l'Évangile des Hébreux, écrit en araméen, la langue même que parlait le Christ. Ce récit lui parut d'un si grand intérêt qu'il le traduisit non seulement en latin, mais en grec. Cet Évangile était révééré dans les communautés judéo-chrétiennes de Palestine, c'est-à-dire dans les églises qui, tout en reconnaissant dans le Christ le Messie annoncé par la prophétie, restaient fidèles aux prescriptions mosaïques. Ajoutons qu'Origène se servit souvent du texte de l'Évangile des Hébreux et que Clément d'Alexandrie le plaçait au même rang que les écrits canoniques du Nouveau Testament. Ce document représente donc, d'une manière particulière, la tradition palestinienne et, par cela même, est d'un sérieux intérêt pour l'histoire de l'Église primitive.

Or, saint Jérôme, dans son ouvrage *De Viris Illustribus*, au chapitre second, cite ainsi l'Évangile des Hébreux : *Dominus autem cum dedisset sindonem servo sacerdotis ivit ad Jacobum et apparuit ei.* (Mais le Seigneur, après avoir donné le suaire à un esclave du grand prêtre, alla vers Jacques et lui apparut.)

L'étude de ce texte, dont on ne saurait nier l'importance, car la critique en place la composition à la fin du deuxième siècle, prouve qu'à cette époque, dans les églises chrétiennes de Palestine, on n'attachait aucune importance au suaire, car on admettait que le Christ l'avait donné à un esclave de son ennemi mortel le grand prêtre.

Il est, en effet, d'une évidence absolue que si l'image du Christ y était restée empreinte, ce n'est pas un esclave qui eût reçu la précieuse relique, mais l'apôtre Jacques.

Plus important encore le fait que saint Jérôme, citant ce passage dans le chapitre qu'il consacre à l'apôtre Jacques, n'élève aucune objection. Or, de tous les Pères d'Occident, saint Jérôme fut le plus instruit des traditions de l'Église primitive, car non seulement il était profondément versé dans la connaissance de l'hébreu, mais il avait habité longtemps

la Terre Sainte. Il convient de rappeler aussi qu'il fut un défenseur ardent du culte des reliques. Il paraîtra donc d'une évidence absolue que si le saint Suaire eût existé de son temps il n'aurait pas rapporté le passage de l'Évangile des Hébreux que nous avons cité sans y faire allusion. Il ne sera donc pas téméraire d'affirmer que si au deuxième siècle, date de la composition de l'Évangile des Hébreux, et à la fin du quatrième siècle, époque à laquelle vivait saint Jérôme, nulle mention n'est faite d'une relique aussi insigne, mais qu'il est seulement parlé d'un suaire, objet impur pour les Juifs de l'époque, donné par le Christ à un esclave, c'est que le suaire miraculeux n'existait pas.

On m'a objecté le saint Suaire de Besançon. Vous me permettrez de vous donner prochainement quelques renseignements intéressants sur cette relique.

Une remarque en finissant à l'un de mes critiques. On ne dit pas l'« ostentation » d'une relique. « Ostension » semble plutôt indiqué. Il y aurait même de l'ostentation à prétendre le contraire.

Veillez croire à mes sentiments distingués.

FRANCK-PUAUX.

## II

Voici l'appréciation du *Cosmos* :

### **L'image du Christ sur le saint Suaire de Turin**

*A propos de la note présentée à l'Académie des sciences, dans la séance du 21 avril 1902, par M. le Dr YVES DELAGE, professeur de zoologie à la Sorbonne, au nom de M. PAUL VIGNON, docteur ès sciences, préparateur de zoologie à la Sorbonne.*

Le saint Suaire de Turin est une grande étoffe de lin, longue de 4<sup>m</sup>10, large de 1<sup>m</sup>40, jaunie par le temps, très endommagée par un incendie qui a eu lieu en 1532. Cette étoffe

passé pour avoir servi de linceul au Christ. On y distingue, sous forme de taches brunes, deux silhouettes humaines vues l'une de face, l'autre de dos et s'opposant par les deux têtes. Cette étoffe est la propriété de la maison royale de Savoie depuis le milieu du quinzième siècle. Elle est connue en Europe depuis 1353. On considérerait comme simplement possible que ce Suaire fût le même que le linceul attribué au Christ, et conservé à Byzance dans la chapelle des empereurs, Suaire sur lequel les traits du Christ étaient également reproduits. A la suite des recherches nouvelles dont nous allons parler, cette possibilité est devenue presque une certitude, et surtout il est scientifiquement démontré que le Suaire de Turin est authentique.

Le Suaire de Turin, très rarement retiré de sa châsse (six fois seulement au quatorzième siècle), était à peu près oublié, quand on le photographia en 1898, à l'occasion d'une exposition de l'art sacré.

C'est alors qu'on s'aperçut que les images étaient modelées en négatif sur l'étoffe. Le cliché *négatif de ce négatif* nous montrait un fort beau portrait.

A la suite de cette constatation, des polémiques ardentes s'engagèrent. Les uns soutinrent que ces images extraordinaires et même uniques étaient surnaturelles; les autres, sans beaucoup se soucier des images elles-mêmes, mais en se fondant sur une histoire fort embrouillée qui remonte au quatorzième siècle, affirmèrent que le Suaire portait une vulgaire peinture, datant de 1353.

Les photographies superbes, prises en 1898, par M. le chevalier Secondo Pia, avocat bien connu à Turin pour son talent de photographe, tombèrent, il y a dix-huit mois, entre les mains de M. Vignon, qui reconnut aussitôt l'intérêt exceptionnel du problème.

L'étoffe de Turin n'étant pas accessible, il fallait avant tout éprouver la valeur scientifique des photographies de 1898. M. Vignon les authentifia avec certitude. Il s'aïda d'une photographie instantanée, prise à la dérobée par un assistant, au moment de l'ostension, photographie sur laquelle le Suaire était visible au milieu des objets environnants. Il rechercha

et étudia minutieusement les copies et les descriptions du Suaire, échelonnées depuis 1375 jusqu'à l'époque actuelle : on a toujours vu sur l'étoffe ce que nous voyons sur les photographies, mais, comme on ne comprenait pas la signification de ces images, on les a fort inexactement copiées. Nul ne pouvait même les déchiffrer sans s'aider d'un appareil photographique ; par suite, nul n'aurait pu les inventer.

M. Vignon tint à s'assurer qu'au point de vue esthétique, les images du Suaire, une fois transposées par l'appareil photographique, ne dérivait d'aucune œuvre picturale déterminée, et surtout qu'elles ne se rattachaient nullement à l'art du moyen âge. En réalité, le portrait du Suaire, par son expression puissante, est très supérieur aux œuvres du moyen âge, jusqu'au quinzième siècle ; et même il restitue la physiologie morale du Christ, telle que la tradition l'a fait connaître d'une façon beaucoup plus complète que ne le font les œuvres des plus grands maîtres des quinzième et seizième siècles, ou des époques ultérieures.

On voit que le problème présentait un intérêt considérable. Il fallait le résoudre.

Dans une première série de recherches, M. Vignon renversa définitivement toutes les hypothèses présentées jusqu'ici par ceux qui voulaient à toute force que les images du Suaire fussent des peintures.

On avait nié qu'elles ne fussent modelées en négatif. Le fait est évident ; en outre, les images n'ont pas pu être peintes en négatif. On aurait pu croire qu'il ne s'agissait que d'une peinture banale, transformée ultérieurement en un négatif par une altération chimique ; la chose est impossible.

D'ailleurs les images sont infiniment supérieures, au point de vue anatomique, à ce qu'on pouvait faire au moyen âge, et elles répondent à toutes les conditions géométriques des empreintes.

Nous ne sommes donc pas en présence d'une œuvre picturale : le drap a gardé réellement l'impression d'un corps.

Toutefois, il n'est pas question de ces empreintes grossières qu'on peut obtenir par simple contact en enduisant un cadavre de sanguine et en appliquant une toile sur ce cadavre.

Non. La chose est bien plus curieuse. Les images se sont faites en vertu de phénomènes que la science analyse avec exactitude aujourd'hui, et que les hommes des époques antérieures ne pouvaient même pas soupçonner. C'est ainsi que M. Vignon reconnut qu'il s'agissait d'une action physique qui avait été en s'affaiblissant à mesure que l'écart croissait entre le corps et le drap. Voilà pourquoi les images ont un modelé interverti, les reliefs y étant beaucoup plus accentués que les creux.

Que signifient ces images singulières que nous savons déchiffrer aujourd'hui mais dont on n'avait pas jusqu'ici réalisé l'équivalent et que nul faussaire n'aurait su produire au moyen âge?

Quel est l'homme qui a produit ces empreintes et dans quel état, sans doute bien exceptionnel, se trouvait donc son cadavre?

Eh bien, l'homme n'est autre que le Christ.

Sur les images on distingue tous ses stigmates caractéristiques. Ils sont reproduits avec un réalisme si extraordinaire que nul peintre n'aurait su faire aussi bien. Ils sont disposés de telle façon que nul fraudeur ne se serait cru permis de les représenter de la sorte. Quelques exemples : les plaies des mains sont dans les poignets; la plaie du côté est à gauche parce que les empreintes font passer les détails d'un corps de la droite à la gauche; non seulement le Christ est nu (chose inconvenante), mais il est flagellé jusque sur les parties charnues.

Ce sont donc les conditions de l'ensevelissement du Christ qu'il fallait étudier. Cette nouvelle étude s'est prêtée à des vérifications très précises, tant expérimentales qu'historiques. Elle a été effectuée avec le concours de M. le commandant Colson, répétiteur de physique à l'École polytechnique.

Tout d'abord ces Messieurs ont reconnu, en s'adressant aux vapeurs de zinc et à la plaque photographique, que toute substance, émettant avec lenteur et régularité des vapeurs capables d'agir chimiquement sur un écran convenable, produirait des images négatives équivalentes à celle du Suaire.

Cette vérification faite, ces Messieurs se sont placés dans les conditions physiologiques et chimiques dans lesquelles se

trouvait le cadavre du Christ. Sachant que l'aloès avait été employé lors de l'ensevelissement du Christ, ils ont fait agir, sur des linges imprégnés d'une mixture d'huile et d'aloès, les vapeurs ammoniacales, provenant de la fermentation de l'urée que contient en grande abondance la sueur fébrile : tout homme mort après de longues souffrances aura émis une pareille sueur. Eh bien, les vapeurs ammoniacales brunissent la mixture d'aloès en donnant une teinte rougeâtre identique à celle qu'on voit sur le Suaire, teinte qui rappelle celle du sang séché ancien. Ces vapeurs donnent des images négatives tout comme les vapeurs de zinc.

L'accord avec les circonstances historiques de l'ensevelissement est d'une précision inouïe : il était nécessaire que le cadavre ne fût ni lavé, ni oint, ni serré dans des bandelettes : or, il ressort de la lecture du texte original des Évangiles qu'il en fut bien ainsi. Il était nécessaire que le corps ne restât pas dans son linceul assez longtemps pour se décomposer. Or, chacun, quelles que soient ses opinions religieuses, sait que, le dimanche de Pâques, le tombeau était vide.

Ainsi donc, dans les recherches auxquelles le Suaire a donné lieu, tout concorde : nous savons pourquoi les images sont des négatifs, pourquoi elles ont l'aspect du sang ancien, et nous savons même pourquoi, dans aucune sépulture orientale, on n'a trouvé d'images de ce genre sur des linceuls. Jamais les circonstances exceptionnelles que nous venons d'indiquer ne se sont trouvées réalisées par hasard ou intentionnellement. Dans une tombe, on trouve soit un cadavre momifié, soit un squelette. La momie ne peut pas donner d'image ; le cadavre putréfié, si par hasard il avait été dans les conditions voulues pour en produire, les aurait détruites lui-même au moment de sa décomposition.

La librairie Masson, 120, boulevard Saint-Germain, vient d'éditer : *Le linceul du Christ*, étude scientifique, par PAUL VIGNON, docteur ès sciences naturelles. 1 volume in-4° avec 9 planches hors texte et 38 figures dans le texte (cartonné, 15 francs).

---



# LES NOUVELLES RADIATIONS

## LA VISION DE L'INVISIBLE

---

La découverte des radiations obscures date d'hier : l'art de les mettre en œuvre n'a pas eu le temps de se développer, il est encore dans sa première enfance. Toutefois, si la science et l'art de ces mystérieuses radiations sont de création toute récente, il n'en est pas de même de leur manifestation. Les siècles passés souvent furent mis en contact avec elles, souvent ils eurent occasion de les reconnaître, s'ils avaient pu comprendre. Nous l'avons remarqué déjà, en effet, l'œil de l'homme ne répugne pas absolument à sentir cette lumière sans couleurs, à en percevoir les multiples reflets. Son insensibilité est la règle générale, mais elle ne tient pas à une impuissance radicale, naturelle ; aussi cette règle a rencontré à toutes les époques de nombreuses exceptions. L'exposé de quelques faits enregistrés par l'histoire établira cette vérité et nous aidera à mieux comprendre les tentatives actuelles de la science.

Jusqu'à notre époque moderne, l'étude de la vision au moyen des radiations invisibles forma un chapitre de la mystique. De tels faits flottaient indécis sur les confins du merveilleux diabolique et du merveilleux naturel. On les enregistrait, on les discutait au moyen des principes philosophiques ou théologiques, on ne les étudiait pas scientifiquement. « Les Espagnols, écrit Gorres (1), appellent *zahoris* ceux qui ont reçu ce don (d'apercevoir des objets que l'œil de l'homme dans l'état ordinaire ne saurait discerner) ; et Delrio connut en 1575, à Madrid, un de ces hommes qui était alors encore enfant. Si l'on s'en rapporte à son témoi-

(1) *La Mystique*, t. III, p. 158. Ed. Poussielgue, 1864.

gnage et à la croyance alors générale en Espagne, ces personnes voient tout ce que la terre renferme en son sein, les veines d'eau, les métaux, les filons et même les cadavres dans leur cercueil. Elles prétendent que cette faculté se borne chez elles à certains jours, le mercredi et le samedi par exemple, et on les reconnaît extérieurement à la rougeur de leurs yeux. C'était à cette classe qu'appartenait cette femme de Lisbonne, nommée Pédegache, laquelle voyait l'eau sous la terre à de grandes profondeurs, et qui découvrit au roi de Portugal les sources dont il avait besoin pour un nouveau palais qu'il faisait construire. Elle désignait exactement la profondeur des sources, autant que cela peut se faire à vue d'œil, la couleur des couches de terre qui se suivaient jusqu'à elle, la richesse plus ou moins grande des veines, le chemin qu'elles parcouraient et leurs ramifications : et ses indications se trouvaient toujours parfaitement exactes. Son regard pénétrait aussi les coins les plus secrets des maisons et y découvrait les objets cachés ou volés. Un jour qu'elle voyageait sur une petite montagne, ayant mis par hasard la tête hors de la voiture, elle vit à trente pieds sous terre un monument antique très bien travaillé et qu'on découvrit en effet à l'endroit qu'elle avait désigné, lorsque la cour l'eut fait creuser.

« Elle pénétrait aussi l'intérieur du corps humain, voyait le sang couler dans les veines, les phénomènes de la digestion, la formation du lait et tout ce qui se passe dans les divers organes... Pour chercher les sources elle ne se servait pas de baguette; elle les voyait des yeux; mais il fallait pour cela qu'elle fût à jeun; du reste, ni l'étude ni la science ne lui étaient nécessaires (1). »

Gorres rapporte au même chapitre l'exemple de personnages qui sentent les eaux, les mines, les métaux, les carrières, cachés au sein de la terre, par l'un ou l'autre des sens : « Chez Peunet, par exemple, le charbon de terre produisait un goût amer. Chez Anfossi les sources d'eaux sulfureuses suscitaient dans les jambes une chaleur sensible et un goût

(1) *La Mystique*, t. III, p. 171-172.

acide sur la langue, pendant que le charbon de terre semblait lui attirer les pieds. Papponi et Bianchissor, quand ils passaient sur des minéraux positifs, sentaient la chaleur leur monter aux pieds et leurs genoux se contracter... »

Gorres explique cette puissance de voir à travers la terre par une lumière que l'œil projetterait sur les objets cachés de façon à les éclairer. Il explique les sensations spéciales produites sur les sensitifs par la présence des sources, des métaux, etc., grâce à une analogie de composition entre les parties corporellés ainsi impressionnées et les corps actifs.

Delrio rejette l'hypothèse d'une lumière oculaire spéciale aux zahoris. « Ceux-ci, dit-il, découvrent les ruisseaux souterrains par les vapeurs qu'ils émettent à travers la terre le soir et le matin. La présence des métaux se révèle par certaines herbes qui croissent habituellement au voisinage des mines. Pour les trésors et les cadavres, il faut, à mon avis, admettre dans leur découverte l'intervention des démons (1). »

Tant qu'on s'en tint aux vraisemblances philosophiques et théologiques pour expliquer de tels phénomènes, la question demeura dans la même incertitude. Les personnes douées du don de pénétrer l'invisible restèrent un objet de superstition, d'effroi ou d'horreur pour les foules, et de suspicion pour les savants.

Ce n'est guère qu'au siècle dernier qu'on se résolut à soumettre l'étude de leur cas aux méthodes et aux procédés scientifiques. Deux savants allemands en particulier, Reichembach (1788-1869) et le Dr Kraft, entreprirent cette tâche pour leur propre compte. Ils recherchèrent les sujets doués de l'une ou l'autre de ces facultés extraordinaires et les soumi rent à toute sorte d'expériences enregistrées avec soin. Un jour, le Dr Kraft opérait avec une personne privée du cristallin, partie de l'œil qui joue dans la vision normale le rôle de lentille : « Au bout d'une heure de séjour dans la chambre noire, il voyait, lui, l'aveugle, une foule d'apparitions lumineuses que moi, qui n'étais pas privé de la vue, je ne pouvais pas apercevoir ; et quand dans la chambre, au

(1) *Disputationes Magicæ*, Delrio, S. J., p. 19. Edit. Lyon, 1604.

milieu des objets émettant de la lumière odique, nous allions et venions, il arrivait que, pour la première fois de mémoire d'homme, c'était l'aveugle qui conduisait le voyant (1). »

Dans d'autres cas plus curieux, la vision des sujets s'exerçait à travers des obstacles, des murs épais : « Un de mes sensitifs, écrivait Reichembach, attendait dans la chambre noire le moment où sa puissance visuelle aurait atteint l'intensité maximum. A côté de lui, séparé par une cloison en brique, se trouvait un pupitre sur lequel je m'occupais en attendant. Cette personne ne fut pas peu étonnée d'apercevoir, sur le mur derrière lequel je me trouvais, ma silhouette qui se découpait brillante et qui reproduisait exactement tous mes mouvements (2). »

Voici d'autres expériences où l'on verra les principales sources lumineuses, le soleil, la lune, etc., émettre avec les rayons visibles d'autres radiations capables de traverser les métaux, le bois, et d'autres corps opaques, et, par elles, d'agir sur les organes de certains sensitifs. La première est du Dr Kraft, il plaçait ses *sujets* dans une chambre obscure, dont le volet portait encastrée une plaque de fer-banc (3).

« Frédéric Weidlich s'étonnait de voir un trou dans le volet plein, alors que tout le reste de la chambre était si obscur. Il trouva le fer-blanc si clair, si transparent, qu'au premier moment il crut que c'était une ouverture ; et cette erreur dura jusqu'au moment où il se fut assuré, en le touchant avec la main, que ce n'était ni un trou ni une fenêtre vitrée ; de plus, il affirmait qu'il voyait, au travers les montagnes, le Danube avec ses ponts...

« J'apportai divers objets en dehors de la chambre obscure, derrière la plaque de *cuivre rouge* éclairée par la *lune*, et je fis toutes sortes de mouvements avec la main allongée derrière cette plaque. M<sup>lle</sup> Richel me les décrivit avec autant d'exactitude que si la plaque de cuivre éclairée par les rayons de la lune était changée en verre. Je remplaçai le cuivre rouge par du fer-blanc, du zinc, du cuivre jaune et elle

(1) *L'Homme sensitif*. IV, p. 236. Voir *Cosmos*, 1895, II, p. 529.

(2) *Aphorismes sur la sensibilité et l'Od* ; traduction de M. de Rochas dans le *Fluide des Magnétiseurs*.

(3) Cf. *L'Homme sensitif*, du même docteur H. Kraft.

voyait tout aussi bien au travers qu'avec le cuivre rouge. Elle trouvait les plaques plus sombres lorsqu'elles étaient fortement enduites d'un blanc de chaux. Le métal le plus sombre était le plomb (1). »

Un autre sensitif, au rapport de Reichembach, sentait avec la main les rayons caloriques du soleil traversant un volet en bois, et arrêtés par une plaque métallique encastrée dans le volet et formant guichet mobile.

« Devant cette fenêtre était une table ronde polie; si j'ouvrais le guichet, le soleil éclairait la table et y dessinait un ovale brillant. Je laissai le guichet fermé et plaçai devant la table un sensitif qui ne savait rien de ces choses avant que ses facultés visuelles ne fussent développées, je lui fis mettre la main gauche à plat sur la table, et lui dis de tâtonner pour voir si aucune place n'éveillerait en lui de sensations odiques. Après quelque temps, il s'arrêta à un endroit qui selon lui était plus froid que le reste de la table. Je maintins sa main à ce point et pour plus de sécurité je la couvris de la mienne. J'ouvre alors le guichet et je fus agréablement surpris en voyant les rayons solaires tomber exclusivement sur ma main. »

Toutefois cette plaque métallique qui arrêtait les rayons caloriques laissait passer certaines radiations lumineuses, comme nous avons dit plus haut; et, après un temps suffisant pour y habituer les yeux, le sensitif voyait la projection de cette plaque sur la table ou sur le parquet sous la forme d'une surface éclairée (2).

Ce n'est pas seulement avec les radiations inconnues que les expériences ont été faites. Certains sensitifs se sont montrés impressionnés par le rayonnement de l'électricité statique. Le 17 janvier 1896, après la célèbre découverte de Roentgen, la *Gazette de Francfort* publiait un article du Dr Henri Kraft, où il rapportait quelques-unes de ses expériences précédentes : « M<sup>lle</sup> Zinkel trouva la boule en laiton d'un conducteur de machine électrique absolument transparente lorsqu'elle fut électrisée... M<sup>me</sup> R. trouvait un certain

(1) *L'homme sensitif*, p. 2384-2386.

(2) Ces faits ont été reproduits dans le *Cosmos*, par M. de Rochas, 1895, p. 154.

plaisir à approcher le dos de ses doigts du conducteur d'une machine électrique, si près que ses ongles absorbaient le fluide. Les doigts ainsi chargés d'Od, devinrent d'une si grande transparence qu'elle pouvait nettement distinguer les veines, les tendons, les nerfs, les vaisseaux, etc. »

(*A suivre.*)

FR. HILAIRE, *de Barenton.*  
(*Etudes Franciscaines.*)



## LA VIE DES ANGES <sup>(1)</sup>

---

### XII. — L'intelligence et le vrai dans le monde angélique. Lumière, vie et beauté des esprits célestes. Leur science et leur langage (*Suite*).

Les anges sont des docteurs en toutes sciences, même en des sciences qui, inconnues des hommes, n'ont point de nom sur la terre.

Vous qui espérez le bonheur des élus vous avez hâte d'apprendre dès cette vie les mystères de l'autre; c'est une semblable impatience qui m'a porté à vous en parler. Rappelez-vous ce qui est dit au chapitre V de cette étude : Au moment où Dieu créait les anges il tirait aussi du néant le chaos de l'univers. Les espaces, incommensurable séjour des mondes, se trouvaient instantanément comblés par cet immense chaos duquel allaient émerger une à une les merveilles de la création. Mais à l'entour de la sphère matérielle encore inanimée régnait, incomparablement plus étendu, le paradis des anges qui seuls encore vivaient, et de quelle vie! — De prime abord ils ne virent point leur Auteur, bien que déjà ils percussent, en même temps que le détail des cieux où ils naissaient, toutes les productions futures de l'univers. C'est que le Tout-Puissant venait de déposer dans leur intelligence *les idées des choses*, des idées semblables à celles qui en la divine raison représentent éternellement comme la semence des êtres, bien qu'entre les idées de Dieu et celles des anges il y ait cette différence que les idées de Dieu ne sont pas autre chose que sa divine essence, tandis que chez l'ange les idées lui sont *innées*, sans être confondues avec la spiritualité.

« Les substances supérieures (les anges), subsistant imma-

(1) Suite de l'article *Les Anges dans l'Univers*.

tériellement et dans l'être intelligible, dit saint Thomas, atteignent leur perfection intelligible par l'intelligible influence au moyen de laquelle ils reçurent de Dieu, en même temps que la nature intellectuelle, des espèces de choses qu'ils connurent aussitôt. » Ce qui place l'intelligence angélique entre l'intelligence divine et l'intelligence humaine, les idées de l'homme ne lui étant certainement point innées, comme le croyait Platon, mais simplement acquises par la vue des choses déjà existantes. Il importe, en effet, de distinguer entre les idées humaines et les idées angéliques ; mais aussi entre les idées et la science infuse que l'homme, à l'état d'innocence, partagea avec les anges, laquelle porte sur la connaissance scientifique des choses, pendant que les idées *innées* étaient les conceptions intellectuelles d'espèces qui n'existaient pas encore, mais qui allaient exister.

Sous peine d'être envoyés vers l'inconnu en êtres ignorants, il était nécessaire que les anges, en abordant le chaos universel, possédassent la science de la nature corporelle ainsi que l'idée des créatures que Dieu allait créer sous leur main. Et puis, il est à supposer que ces pures intelligences ne se seraient pas occupées volontiers d'une nature inférieure à la leur, si le Créateur ne leur en avait préalablement donné un goût spirituel !

Ainsi dès leur origine les anges pénétrèrent les mystères de la double nature spirituelle et matérielle ; ces mystères dont, après des siècles de recherches et d'érudition, nous ne parvenons pas à sonder la partie la moins obscure. Et cependant ce n'était là, pour les célestes intelligences, qu'une science qui leur était naturelle, et qui bientôt allait s'accroître des lumières surnaturelles de la gloire.

Car, nous le savons, l'état primitif où ils furent créés nedura qu'un instant ; aussitôt sortis du non-être ils méritèrent leur admission à la vision intuitive, à la connaissance parfaite du Créateur. Le chaos, de son côté, à peine tiré du néant fut mis *sous forme* ; les êtres matériels qui n'existaient encore qu'à l'état d'idées angéliques dans l'esprit des anges furent créés par Dieu réellement et apparurent selon des époques graduées : ce fut là la création du ciel et de la terre.



\*  
\* \*

La gloire est pour les anges un télescope et un microscope à la fois, suivant que ce milieu merveilleux leur permet de découvrir et d'étudier les profondeurs sublimes du Bien incréé, ou les admirables détails du Bien créé, tels que la succession temporaire des créations et les effets les plus cachés des causes universelles.

Glorifiés ils possèdent intensivement, extensivement et à perpétuité tous les genres de sciences : la science *divine*, la science *infuse*, et la science *expérimentale*.

Leur science divine n'est autre chose que le premier fruit de la gloire, science surnaturelle par laquelle ils connaissent Dieu de la même manière que Dieu se connaît. La science infuse est un don préternaturel ajouté à la grâce et que la gloire perfectionne. Adam posséda cette science au point de connaître spontanément l'histoire naturelle, les animaux et les plantes, que Dieu le chargeait de nommer. Or ayant perdu la science infuse avec la grâce originelle, l'homme se trouve réduit à acquérir d'une façon toute naturelle et à force de labeur, c'est-à-dire par l'expérience et l'étude des choses qui sont à sa portée, une science qui sans doute est digne des philosophes et des docteurs, mais qui ne saurait dépasser les limites relativement étroites de l'intelligence humaine. Eh bien, les intelligences célestes peuvent-elles, elles aussi, par la même voie, mais sans difficultés, acquérir et ajouter à leur science divine et à leur science infuse, la science expérimentale qui chez elles surpassera les sciences naturelles de nos savants comme la nature angélique surpasse la nôtre.

\*  
\* \*

Voyons ici comment les anges connaissent Dieu et disons un mot de la science divine ainsi nommée parce qu'elle n'est autre que la science que Dieu a de lui-même et qu'au moyen de la gloire il communique à ses élus.

Les hommes se voient et se connaissent, étant d'une même nature. Les anges aussi, constitués dans la nature angélique,

se voient et se connaissent entre eux. Les trois personnes de la sainte Trinité se voient et se connaissent parce qu'elles sont d'une même nature divine, c'est-à-dire que Dieu est seul à se connaître *naturellement*, personne autre que lui ne possédant la nature divine; et Dieu est le seul à se connaître complètement, personne autre que lui n'étant infini pour saisir l'infini.

Si donc les anges ont la science divine, c'est qu'ils ont été élevés par Dieu à la participation de la nature divine; mais encore qu'ils voient Dieu, qu'ils le connaissent tel qu'il est et comme un bien qui leur appartient, il est impossible à leur intelligence de le comprendre tout à fait, de sorte que les Chérubins et les Séraphins eux-mêmes, qui sont les plus intelligents et les plus divins des esprits célestes, ne parviendront jamais à avoir de Dieu une science *complète*; que dis-je! si par hypothèse l'éternité pouvait finir, il faudrait avouer qu'après avoir étudié Dieu pendant toute l'éternité, il leur resterait encore à apprendre l'infini, toutes les connaissances qu'ont de Dieu ces myriades d'intelligences fussent-elles concentrées en une seule érudition. — Ne croyez donc pas que l'entendement angélique soit disposé selon des ordres gradués de façon à ce que la profusion de l'angélique nature arrive à saisir l'infinité de la nature divine. Il serait plus aisé d'admettre que quelques vases immergés dans la mer contiennent toutes les eaux de l'océan.

Les anges ne conçoivent ni intensivement toute l'essence ni extensivement toute la nature de Dieu, et de même qu'il faut nous contenter de deviner l'immensité de l'océan, dont nous admirons la surface, de même les anges ne voient de l'infinité de Dieu que sa face adorable; mais en contemplant la divine face ils y découvrent tout ce que Dieu crée, tout ce qu'il peut créer, tous les êtres possibles. En voyant Dieu, en le connaissant, les anges voient donc et connaissent toute la création, *à peu près* de la même manière que Dieu la connaît lui-même, science admirable et complète de toutes choses qui est une résultante de la science divine.



Nous expliquons un peu plus loin ce que nous appelons ici une *résultante de la science divine*. Venons-en maintenant à la science infuse. Il ne faut pas confondre la science infuse avec le don de prophétie. Le don de prophétie est la révélation et la prédiction de l'avenir. La science infuse est la révélation scientifique des sciences. Le don de prophétie est transitoire, la science infuse est permanente. Le don de prophétie n'est attaché ni à la nature, ni à la grâce, ni à la gloire. La science infuse suppose la grâce; et surajoutée exclusivement à la grâce originelle elle est illustrée par la gloire. *Les anges déchus en perdant la grâce ont, comme l'homme, perdu la science infuse.*

Voici quelques exemples qui serviront à établir la différence qui existe entre les idées innées, la science infuse et le don de prophétie.

Par idée innée les anges, dès leur origine, connurent l'espèce humaine, résultat de l'union de la nature corporelle avec la nature spirituelle. Et connaissant, par idée innée également, les autres espèces de la création, ils comprirent les relations que ces diverses espèces avaient entre elles et avec la leur, ils purent calculer que l'espèce humaine serait créée en dernier lieu. Ils se rendirent compte des époques de la création et de leur durée. Par science infuse ils obtinrent en même temps une connaissance parfaite de leur nature, de la nature spirituelle, de la nature humaine et de toutes les autres natures. Ils saisirent tous les détails, toutes les lois et tous les secrets de ces nombreuses natures, secrets dont beaucoup sont pour nous des mystères. Le moins favorisé des anges, tous nés docteurs, fut donc, au commencement des choses, plus savant que ne l'auront été et ne le seront tous nos savants terrestres à la fin du monde.

Mais la science infuse laissa ignorer à tous les anges l'histoire des siècles et des êtres, ils ne connurent d'avance ni la succession des créatures, ni leur nombre, ni rien de l'avenir, à moins que, eu égard aux exigences de leurs futures fonctions, Dieu n'ait doué de prophétie certains anges avec mission

de prédire aux autres certains détails de temps et de faits qui devaient avoir lieu plus tard. Si les anges connurent, dès le début, l'incarnation, la chute de l'homme et la rédemption, ce ne fut que par don de prophétie communiqué peut-être aux supérieurs pour en instruire les inférieurs; car la science infuse n'étant qu'un don préternaturel, ceux qui la possèdent ne peuvent pénétrer que la nature et non la surnature; or tout ce qui est du ressort de la grâce est surnaturel aux anges même.

Le saint archange Gabriel fut un prophète; il fut d'abord le prophète du grand prophète Daniel et ensuite le prophète de la Reine des prophètes, ayant reçu de Dieu par révélation expresse la notion non seulement de la grâce de la rédemption, mais de la date précise de l'avènement du Rédempteur, afin qu'il en avertît son prophète et sa mère.

\*  
\* \*

Reste à définir ce que nous avons entendu par *science résultante de la science divine*. Cette science résultante s'associe merveilleusement, comme nous l'allons voir, à une certaine irradiation de Dieu et illumination des ordres supérieurs se propageant jusqu'aux ordres inférieurs, effluves de lumière divine qui vibrent de chœurs en chœurs et qui sont une des raisons d'être des célestes hiérarchies, ce qui distingue la nature de la science divine que possèdent les anges, de celle de la science divine que posséderont, à un degré moins éminent, les élus glorifiés.

Très vraisemblablement les esprits des ténèbres n'eurent aucun soupçon du fait accompli de l'incarnation, ni de la naissance du Rédempteur; et, durant sa vie cachée, ils ne surent pas reconnaître le Fils de l'homme d'entre les autres enfants des hommes.

Au contraire, au moment où le Verbe s'incarnait, où il naissait, les anges *et tous les anges indistinctement* en eurent connaissance *instantanée* par science divine. A l'aide du merveilleux microscope de la gloire ils distinguèrent tous ensemble, au fur et à mesure, chacun des traits de la vie du Sau-

veur, et les torrents de grâces déversés à chaque battement du divin Cœur dans l'adorable humanité de Jésus-Christ, et les œuvres de salut que ne cessa de produire l'Homme-Dieu jusqu'au moment où tous, aussi nombreux qu'ils étaient sur la terre et dans les profondeurs les plus sublimes de l'Empyrée, ils le virent expirer en croix.

Or, en vertu de quel mystère les faits les plus importants, comme les incidents les plus minuscules de notre monde, n'échappent-ils à aucun de ces esprits si innombrables, bien que chaque ange ait à remplir une fonction qui semblerait devoir tant soit peu le distraire de la contemplation de Dieu, si cette contemplation bienheureuse n'était pas ce que l'ange a en premier lieu le plus à cœur? — Comment se fait-il que tous soient instruits de tout ce qui arrive de seconde en seconde? C'est ce qui demande une explication déduite précisément de la vision intuitive d'une part, et qui d'autre part découle de l'irradiation créatrice ou conservatrice qui va du Créateur aux extrêmes limites de la création en passant par les célestes intelligences.

Rappelez-vous donc ce qu'au chapitre V de cette étude nous avons dit des cieux.

Le monde, l'univers, ou, si vous voulez, les univers forment un centre, une sphère immense située au centre d'une autre sphère incomparablement plus immense encore et que nous avons appelée l'Empyrée ou les cieux angéliques. Cette seconde sphère est à son tour entourée, contenue et pénétrée par l'infinité de Dieu.

Dieu est autour de son œuvre, il est auprès d'elle, il est en elle; et elle, partie corporelle, partie spirituelle, partie spirituelle et corporelle, elle est en Dieu comme l'éponge au sein de la mer.

A. VAN MONS.

(A suivre.)



## BIBLIOGRAPHIE

Je demande la permission de présenter aux lecteurs de la *Revue du Monde invisible* un volume qui, par coïncidence, porte son nom, le *Monde invisible*, par M. Jules Bois (1), mais qui a d'autres titres à leur attention que cette similitude de titre, qui s'accorde d'ailleurs avec une similitude de but. M. Jules Bois, non plus qu'aucun des amis de la *Revue*, n'est occultiste, ni mage, ni théosophe, ni spirite, ni dignitaire, ni membre de cette sorte d'Église noire qui, sous les noms divers de ses sectes d'apparences très diverses, propose à l'humanité les mêmes questions que l'Église catholique et les résout en sens opposé ; mais il a fait ce que fait la *Revue* elle-même : une enquête sur toutes ces choses, et une enquête loyale, franche, complète et courtoise. M. Jules Bois a vu de près dans un voyage d'études aux Indes ces brahmanes et ces fakirs que des récits un peu romanesques et l'illusion de perspective propre à tout ce qui est lointain nous montraient mal. Au passage il a consulté les non moins fameux et non moins trompeurs détenteurs des mystères de l'Égypte. De tout cela il est revenu sans illusions et sans colère, et sait le dire. Car cette exploration est celle d'un lettré. Dans ce volume comme en tous ses autres, Jules Bois sait tout dire sans se départir jamais d'un ton parfait de discrétion, d'élégance et de bonne compagnie que connaissent bien les auditeurs de ses conférences à la Bodinière. M. Taine comparait sa bibliothèque à son salon, où n'entraient que des gens bien élevés : les livres de M. Jules Bois auraient figuré avec honneur dans la bibliothèque de M. Taine.

Ce souvenir de M. Taine sera l'occasion d'observer plus d'un rapport entre les deux écrivains. Ils n'ont pas de commun seulement la même sincérité de jugement, le même souci d'exactitude dans l'observation, la même urbanité de goûts ; ils arrivent tous deux, sur des terrains d'études bien différents, aux mêmes conclusions, c'est-à-dire à des conclusions rationalistes dans leurs sources et toutefois si bien inspirées par la droiture de bonne foi, par la raison et par le bon sens qu'elles ne diffèrent pas des conclusions de nos auteurs catholiques sur le même objet. C'est pourquoi M. Sully-Prudhomme, de l'Académie française, dans une lettre-préface en tête du livre, le compare à un

(1) Ernest Flammarion, éditeur. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

garde-fou placé au bord de l'abîme. Il félicite l'auteur d'être sorti sain et sauf d'une expérience qui a duré quinze ans.

En effet, dans ce long voyage à travers l'occultisme oriental et occidental, M. Jules Bois n'a pas cessé d'être chrétien. C'est un des nôtres qui retrouve son droit de cité intact dans la mère patrie. Les régions mystérieuses qu'il a visitées sont étranges, troublantes, semées de séductions qui sont pour beaucoup le terme de leur course ici-bas. Lui a suivi sa route en pensant à son but, en gardant sa liberté, en ne se laissant pas naturaliser sur une terre étrangère.

En résumé, ceux qui liront Jules Bois seront charmés des heures qu'ils passeront avec lui, mais ne seront pas tentés de faire le voyage pour leur propre compte. Ils achèveront la dernière page en bénissant Dieu du bonheur qu'il leur a donné de croire, de trouver dans leur foi des certitudes si complètes et une sécurité si définitive.

G. Bois.



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS



Bavières (Yonne), 24 avril 1902

Monseigneur,

En lisant dans la Revue de ce mois l'article intitulé : *Les événements prédits par l'Apocalypse*, et signé Lainé, j'ai été fort surprise d'y trouver une réclame en faveur de la descendance de l'horloger prussien Naündorff. Ce nom ne s'y trouve pas, il est vrai, mais ceux qui ont fait une étude sérieuse de la question de Louis XVII ne peuvent s'y tromper.

Loin de moi la pensée de mettre la prophétie de saint Jean au service d'aucune cause temporelle; mais je n'ai pu résister au désir de montrer, en restant dans les considérations générales, combien les conclusions que M. Lainé en tire sont erronées pour tout esprit impartial, même n'ayant que des notions superficielles sur l'évasion du fils de Louis XVI.

A vous, Monseigneur, je dois une explication plus complète. Laisant de côté ce qui concerne celui que nous croyons avoir été véritablement Louis XVII, mort sans état civil et sans alliance et dont l'existence n'offre plus maintenant qu'un intérêt historique, je vous dirai que Naündorff, un des sectaires de Vingtras, a été condamné en même temps que lui par Grégoire XVI, comme se disant *fausement duc de Normandie*; que les écrits publiés par lui, la *Doctrine céleste* et autres, dépassaient de beaucoup les erreurs de son initiateur; qu'après la mort de cet hérétique, dans lequel M. Lainé reconnaît le *Fidèle* et le *Véritable* du texte sacré, son fils aîné, celui que ses partisans appelaient Charles XI, était encore protestant quand il voua son futur royaume au Sacré-Cœur; le blason de France en était revêtu sur chaque numéro de son journal, la *Légitimité*, paraissant à Bordeaux, et y figura pendant plusieurs années avant que le Vatican, où il avait pourtant d'influents protecteurs, ne l'obligeât à le supprimer. Ce fils aîné du Sacré-Cœur devint le protégé des religieuses de Loigny, les sectatrices de Mathilde Mahorat; et par l'intermédiaire de ces dames, la sainte Vierge lui dicta une proclamation qu'il adressa à son peuple, en se targuant de sa céleste origine.

Je ne dirai rien de ceux qui sont aujourd'hui les héritiers des prétentions de leur grand-père. Il y a là des filiations fort embrouillées sur lesquelles vous pourrez consulter avec fruit le petit livre que leur



a consacré M. Veuillot. Il y a des compétiteurs de plusieurs branches; deux d'entre eux se sont établis à Lunel et vivent honorablement du commerce des vins. Un autre, assidu des réunions spirites de la duchesse de Pomar, protégé par elle et sans doute par Marie Stuart, dont elle se disait la nouvelle incarnation, a fini par avoir quelques démêlés avec la justice; M. Doinel pourrait vous renseigner sur celui-là.

Enfin nous avons failli, il y a quelques années, assister à la naissance du Grand Monarque, toujours selon les Naündorff. Une des filles du pseudo-Louis XVII, veuve et sans enfants, M<sup>me</sup> Van de Horst, avait épousé en secondes noces un avocat dévoué à la cause et il lui avait été prédit, je ne sais par qui, qu'elle serait la mère du libérateur attendu. Les fidèles lui avaient offert une magnifique layette; mais la bonne dame, qui avait largement dépassé la soixantaine, trompa leurs espérances, et il n'y a plus à y revenir, car elle est morte depuis.

Je vous adresse, en même temps que cette lettre et mon article, un opuscule publié sous notre pseudonyme commun, Edouard Burton. J'y ai ajouté différentes notes, car il a été écrit avant les communications de M. le vicomte d'Orcet et les découvertes de documents inédits qui en ont été la conséquence. Je ne sais quelle était la valeur de l'origine attribuée par M. Jules Tréfouël à Naündorff et que nous reproduisons dans l'avant-propos, mais le journal *la Légitimité*, qui a disséqué pendant plus de trois ans l'*Histoire de Louis XVII* de mon mari, n'a jamais soufflé mot de cet Alexandre Marotte du Coudray.

Veillez excuser, Monseigneur, cette longue dissertation, et agréer l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

E. LE NORMANT DES VARANNES.

Quand je serai de retour chez moi, je me ferai un plaisir, si vous le désirez, de vous offrir un exemplaire de l'*Histoire de Louis XVII*.

~~~~~

Monseigneur,

Au cours de mes études sur les sectes russes dont je voudrais écrire l'histoire, j'ai lu dans le journal russe *Severnïa Kraï*, mai 1900, un fait curieux. La pensée m'est venue de vous en envoyer la traduction. Si vous estimez ces trois pages dignes de paraître dans la *Revue du Monde invisible*, je vous serais reconnaissant de m'en faire tenir deux ou trois exemplaires.

Veillez agréer, Monseigneur, toutes mes salutations empressées.

M. FAVIER,
Professeur à Brignoles (Var).

Énigme pathologique

Il y a quelques semaines à peine, le couvent de femmes de Molog, en Russie, a été le théâtre d'un fait assez curieux.

« Parmi les novices du monastère se trouvait une certaine Eudoxie, âgée de près de vingt ans. La veille du jour où se passa l'événement que nous allons raconter, elle se plaignit de maux de tête. Le lendemain, elle ne se leva pas à l'heure réglementaire, et la Sœur qui partageait avec elle la même cellule, l'ayant appelée, ne reçut pas de réponse. Inquiète, celle-ci courut vite appeler les autres religieuses. Elles arrivèrent et trouvèrent Sœur Eudoxie dormant, selon toute apparence, tranquillement. On essaie, mais en vain, de l'éveiller. Le médecin est appelé. Il ordonne de porter « l'endormie, *spiachtchuïou* » à l'infirmerie, de chauffer une baignoire et de tenir prêts quelques seaux d'eau glaciale. A peine a-t-on versé une dizaine de seaux d'eau sur la tête de la malade que celle-ci, sans dire mot et lentement, étend les bras à droite et à gauche. Sur l'ordre du médecin, on continue la douche. Quelques minutes se passent, et une seconde fois, sans dire mot, la dormeuse croise les mains derrière la tête. On l'interroge : « Sœur, est-ce froid ? » — Sans ouvrir les yeux, elle répond doucement : « Froid, *ko-lo-d-no*. » — On lui verse encore quelques seaux, puis on la couche. Au bout de quelques heures, la malade, rêvant, se lève du lit, sans rien dire, s'habille et procède à sa toilette. Quelques instants après, toujours muette, elle s'assied et mange la nourriture qu'on lui sert. Étonnées de son silence et constatant sa répugnance à parler, les Sœurs lui offrent du papier et un crayon, et la prient d'écrire quelque chose. La malade, bouche close, prend le crayon et le manie sur le papier absolument comme les enfants de trois ans.

La Sœur Eudoxie resta huit jours en cet état. La Supérieure visita la malade, et lui remit une image de saint Macaire en lui disant : « Prie-le, appelle le petit père ; il te guérira. » — Le matin du neuvième jour la garde-malade et une autre Sœur qui se trouvaient dans la chambre l'entendirent clairement chuchoter dans le délire : « J'irai voir ta maison. » — Aussitôt après ces mots, la malade s'éveilla. A la question : « Sœur, tu as rêvé ; qu'est-ce que c'est ? » elle répondit doucement, mais cette fois, avec sa pleine conscience : « Oui, j'ai rêvé. — Qu'est-ce que tu as rêvé ? — Il est venu un petit vieillard qui m'a dit : Enfant, sois guérie, et après il m'a menée voir sa maison. » L'agitation se prolongea tout le jour chez la malade qui, a plusieurs reprises, se mit à prier Dieu. Le jour suivant, Sœur Eudoxie était déjà plus tranquille ; quatre jours après elle était en état de quitter l'infirmerie.

Elle jouit actuellement d'une parfaite santé.

(Traduit du russe. *Severnïa Kraï*. Mai 1900.)

M., FAVIER.

Monseigneur,

Si je n'eusse été absent de chez moi et en voyage lorsque parut la *Revue du Monde invisible* de mars dernier, je vous aurais aussitôt communiqué des observations analogues à celles que vous publiez, dans le numéro d'avril, de M. Van Mons.

Qu'il puisse y avoir quelque rapport d'une part entre la position des astres au moment de la naissance d'un être humain et la constitution, le tempérament de celui-ci; d'autre part, entre les lignes de la main d'une personne quelconque et ses dispositions physiologiques, les péripéties passées ou à venir de son état sanitaire, la chose est à la rigueur possible bien que des plus discutables; mais enfin elle n'est point absurde en soi, et l'on conçoit qu'on puisse à la rigueur la soutenir sérieusement.

Mais prétendre, comme le fait M. Flambart, que la conjonction de certains astres ou la combinaison des lignes de la main donnent le pouvoir de prédire, à la personne intéressée, des événements extérieurs à elle, indépendants de sa constitution physique et de son action propre, voilà qui me paraît absolument faux, humainement absurde et ne pouvant s'expliquer — à supposer les faits démontrés exacts — que par une intervention extra naturelle.

Or il semble indigne de la souveraine sagesse de se servir, quand elle veut révéler l'avenir aux hommes, de moyens aussi puérils que la combinaison des lignes de la main, ou aussi ridicules que telle ou telle position des astres au moment de la naissance de chacun de nous.

Dans le trait rappelé par M. Van Mons et concernant le futur Léon X, j'aime mieux le croire apocryphe que de supposer que Dieu ait voulu faire connaître, par cette voie, à son futur vicaire, la destinée qui l'attendait.

Veuillez agréer, etc...

Le Gérant : P. TÉQUI.

ERRATA

Dans la livraison précédente, page 13, au lieu de, les astres n'influent sur les choses *surnaturelles*, lire sur les choses *naturelles*.

É. M.

LA POSSÉDÉE DE GRÈZES

I

Tous les journaux s'occupent, en ce moment, de la possédée de Grèzes, dans un orphelinat de l'Aveyron.

Il y a un an, un vénérable religieux de l'ordre de Saint-François vint nous consulter à ce sujet. Il nous raconta les détails extraordinaires de ces possessions (il y en a plusieurs). Il nous fit part de son étonnement et de sa douleur, en présence de l'inefficacité de ses prières, de ses invocations, des exorcismes, des mortifications les plus cruelles, des supplications les plus ardentes. Il me demanda ce que j'en pensais.

Je lui posai cette question : « Ces possédées ont-elles fait le vœu d'être victimes? — Oui. »

Au mois de mai dernier, le P. Marie-Antoine, l'apôtre du Midi, se trouvait chez moi; il me raconta qu'il avait essayé à Lourdes, mais sans succès, de délivrer une religieuse, possédée du démon. « Pourquoi me tourmentes-tu, lui répondit l'Esprit, cette religieuse a fait vœu d'être victime, et Dieu m'a permis de la faire souffrir. »

Le vénérable Directeur de l'orphelinat de Grèzes nous proposa, un jour, d'exorciser nous-même une autre religieuse de cette maison. Je lui adressai la même question : « Cette fille a-t-elle, fait vœu d'être victime? » — « Oui, me répondit-il ». Je refusai mon concours à l'exorciste.

Un moraliste de valeur eut l'idée, il y a quelques mois, de consulter Julia sur ce sujet intéressant. Elle répondit : « Elles l'ont bien voulu; elles ont fait vœu d'être victimes. Il faut continuer à prier, exorciser, et, de mon côté, je ferai tous mes efforts pour éloigner ces esprits méchants, très méchants, qui les font souffrir. »

Une conclusion se dégage de ces observations pour le mystique et le théologien, c'est que des religieuses, qui ont fait vœu de souffrir, en ce monde, jusqu'aux plus cruelles tortures, pour sauver les âmes et réparer l'outrage fait à la majesté de Dieu, sont quelquefois exaucées. Dieu les fait monter sur la croix; il leur demande des larmes, des angoisses désespérées, du sang; il les associe à son supplice et à l'œuvre effrayante et divine de la rédemption. Nous ne savons pas jusqu'où peut atteindre le martyre de ces victimes volontaires, qui ont accepté d'avance, par un acte héroïque d'abandon, de vider jusqu'à la lie le calice des grandes immolations.

Dieu permit à Satan de tourmenter le saint homme Job.

Ce n'est pas le moment d'approfondir cette question, ou ce mystère. Je diviserai en trois classes les phénomènes qui se produisent à l'orphelinat de Grèzes.

Les premiers sont plutôt l'œuvre d'une imagination échauffée; ils nous paraissent dénaturés par l'ignorance et la superstition.

Les seconds relèvent de la physiologie et de la pathologie nerveuse; ils méritent une étude scientifique impartiale et approfondie.

Les troisièmes appartiennent à l'ordre préternaturel, ils révèlent, manifestement, une intervention étrangère, une causalité anormale, une influence démoniaque; ces phénomènes sont du domaine de la théologie.

M. l'abbé Garnier a su présenter dans *le Peuple Français* avec sagesse et précision les événements de Grèzes; nous reproduisons volontiers ses observations.

EST-ELLE POSSÉDÉE DU DÉMON?

Nous devons parler des faits extraordinaires qui se passent à l'orphelinat de Grèzes, près Soissac, dans l'Aveyron.

Il y a, depuis douze ans, dans cet orphelinat, une religieuse, originaire du canton de Bozouis, Sœur Saint-Fleuret, qui se croit possédée du diable.

Dans ses crises, elle pousse des cris tellement retentissants que les paysans les entendent à une grande distance du couvent; il lui semble, dans ces moments-là, que le diable la mord ou la brûle à telle ou telle partie de son corps, et aussitôt la crise passée on trouve à l'endroit du corps, où la pauvre Sœur souffrait si fort, soit une véritable brûlure sur la peau, soit l'empreinte d'une mâchoire ou d'un certain nombre de dents qui viendraient de mordre.

Sœur Saint-Fleuret a l'horreur de tout objet religieux; le voisinage d'un Christ, d'un livre de dévotion ou d'une image pieuse la plonge immédiatement dans un accès de rage et elle n'a pas besoin de voir ces objets, elle les sent, elle les devine quand on les approche d'elle si cachés qu'on les tienne, et elle se précipite aussitôt vers eux pour les détruire.

De plus, elle devine souvent la pensée des personnes qui lui parlent, et elle leur répond même dans leur langue, quelle que soit cette langue; ainsi Mgr Lavignac, des Pères Blancs d'Afrique, est allé la voir dernièrement; Sœur Saint-Fleuret, qui pourtant n'était pas dans un moment de crise, a commencé par lui cracher à la figure; puis, s'étant quelque peu calmée, elle a parlé au prélat et, finalement, comme il lui demandait en langue caraïbe si elle était fatiguée de cet entretien, elle lui a répondu, aussi en langue caraïbe : « Je le suis, en effet, laissez-moi tranquille et allez vous coucher. »

Quoique étant une simple paysanne qui n'a jamais reçu la moindre instruction, Sœur Saint-Fleuret parle très bien dans ses crises le grec, l'italien, le russe, l'anglais, l'allemand, etc., et elle répond toujours parfaitement dans la langue qu'on lui parle.

Il a été fait une foule d'expériences, en présence de nombreuses personnes professant les opinions religieuses ou philosophiques les plus opposées, en même temps que les mieux placées pour se contrôler les unes les autres et pour rendre toute erreur ou toute supercherie impossible.

C'est ainsi que la Sœur Saint-Fleuret distingue avec précision l'eau bénite de celle qui ne l'est pas. Il suffit qu'on apporte quelques gouttes du liquide dans un flacon soigneusement caché aux regards du sujet pour qu'immédiatement, si l'eau est bénite, elle entre dans un état d'exaspération inimaginable.

Elle se précipite sur la personne qui détient le flacon et s'efforce de le lui arracher des mains, tandis qu'elle profère les injures les plus violentes. Dès que l'objet de sa fureur a disparu, elle revient au calme le plus complet. Et puis, si la petite bouteille contient de l'eau ordinaire, la Sœur Saint-Fleuret affecte en sa présence l'indifférence la plus absolue.

On raconte encore que la Sœur Saint-Fleuret avait pris en horreur son frère, qui était venu la voir après son ordination de prêtre, et que, à l'aspect de sa soutane, elle s'était précipitée sur lui pour lui arracher les yeux.

Le clergé a, d'ailleurs, essayé vainement d'exorciser cette possédée du démon. Dans ce but, on avait tenté d'approcher d'elle une hostie consacrée, mais immédiatement la Sœur fut prise d'une crise effroyable d'exaspération analogue à celle qu'avait provoquée l'eau bénite.

Un moment après, on approcha d'elle, exactement de la même manière qu'on avait approché l'hostie consacrée, une hostie non consacrée; cette fois, la malade n'éprouva ni surprise, ni émotion et ne fit de mouvement d'aucune sorte.

Le *Radical* traite ces faits de fumisterie, il tient à ce sujet les propos suivants, qui montrent assez sa mauvaise foi :

« La vérité est que les cléricaux de l'Aveyron essaient, avec leur hystérique de Grèzes, d'émouvoir l'opinion publique en organisant une « dépossession » comme au vieux temps. Marie Alacoque ne rend plus, Notre-Dame de Lourdes est en baisse ; ils cherchent à créer une nouvelle valeur. Mais trouveront-ils un nombre suffisant de gogos pour que le jeu en vaille la chandelle?... »

M. le docteur Voisin, médecin chef de la Salpêtrière, consulté sur les mêmes faits, demande à les vérifier, mais il n'hésite pas à dire que, si la malade parle réellement des langues qu'elle n'a jamais apprises, ce n'est pas naturel.

Il nous est impossible, en effet, d'attribuer à une maladie naturelle les détails que nous venons de résumer. S'ils sont bien constatés, ils nous semblent fournir les indices d'une véritable possession.

II

Le *Journal de Charleroi* du 24 juin s'est occupé de la Sœur Saint-Fleuret, il a étudié son cas, et il a porté son jugement. Nous connaissons depuis longtemps la tactique des ennemis du surnaturel.

Parmi les phénomènes que des observations consciencieuses ont relevés à l'orphelinat de Grèzes, les uns, avons-

nous dit, relèvent de la pathologie nerveuse, et nous les étudierons volontiers au point de vue indépendant de la science; les autres ont une autre origine, et pour les apprécier, il faut les lumières des médecins et des théologiens. Là où la présence d'une entité intelligente et supérieure se manifeste, il nous faut une lumière plus haute pour l'apprécier, et des arguments nouveaux.

Le *Journal de Charleroi* s'empare des phénomènes nerveux, des troubles cérébraux : il abuse de ces mots que nous entendons sans cesse, suggestion, auto-suggestion, inconscient, double moi, dédoublement de la personnalité, et il conclut que tout est naturel dans l'orphelinat si cruellement éprouvé.

Quant aux phénomènes qui révèlent une cause étrangère et invisible, le *Journal de Charleroi* ne s'en occupe pas, il les nie simplement. C'est un moyen sommaire de trancher la question, et de finir le débat. L'aliénation mentale, sous la double forme de la *théomanie* et de la *démonomanie*, explique tout et ne permet plus, selon ce journal, de recourir au surnaturel. Tous les saints étaient donc des aliénés, et nous décernons nos hommages à des aliénés, quand nous vénérons les saints. Faut-il s'indigner ou sourire?

Voici l'article du *Journal de Charleroi* :

UNE DÉMONIAQUE

Sous ce titre nous avons donné, d'après des correspondants de Rodez, des détails sur le cas de la Sœur Saint-Fleuret, de l'orphelinat de Grèzes, près de Laissac.

Un de nos amis de l'Aveyron nous adresse les renseignements suivants qu'il a puisés à une source autorisée :

La Sœur Saint-Fleuret est avant tout une malade, intéressante sans doute, mais une malade qui serait elle-même bien étonnée si elle savait tout le bruit qui se fait autour de son nom et de sa maladie.

Elle est atteinte d'une des formes de la manie religieuse : la *démonomanie*, sorte d'aliénation mentale, *souvent passagère*, qui fait que la personne qui en est atteinte se croit possédée du démon. Cette affec-

tion est l'opposée de l'autre forme de manie religieuse : la *théomanie*, dont l'exemple le plus connu est la Sœur Marie Alacoque (1).

Qu'on se soit trompé jadis, et qu'avec la complicité de savants et de médecins on ait vu parfois des *possédées du démon* en des malheureuses qui n'étaient que de simples malades, cela n'est pas douteux.

Si la Sœur Saint-Fleuret eût vécu au treizième siècle, elle eût été déferée devant un tribunal et brûlée comme sorcière.

Cette Sœur, originaire d'Espayrac, canton d'Entraygues, d'une famille de parents pauvres, avait été élevée dans le catholicisme le plus rigide. On peut dire qu'elle n'a reçu qu'une instruction religieuse. Quant à son instruction primaire, elle a été complètement négligée. La jeune dévote se découvrit, grâce aux conseils de son pasteur et de ses maîtresses, la vocation religieuse. Au couvent de Grèzes, où, il y a une douzaine d'années, elle fit son noviciat, elle fut soumise à un entraînement religieux encore plus intense, et bientôt, la peur de l'enfer, la crainte des tentations, etc..., devinrent pour elle une *obsession* (2).

Progressivement, les mêmes causes existent toujours, les mêmes effets se produisent de plus en plus caractérisés. Le système nerveux ne résista pas longtemps; des douleurs intercostales, des hallucinations pendant lesquelles le diable apparaissait, des sensations de brûlures internes et externes, l'audition de la voix du *malin*, etc., persuadèrent à la pauvre malade qu'elle était possédée du démon. Dès lors elle cesse d'être responsable et elle ne se croit plus qu'un instrument entre les mains du diable. C'est là son idée fixe qui se manifeste ainsi :

- 1^o Horreur des objets religieux et des personnes consacrées à Dieu;
- 2^o Destruction des images sacrées, crucifix, etc.;
- 3^o Impossibilité absolue d'entrer à l'église;
- 4^o Crises nerveuses déterminées par la présence d'objets consacrés par le culte;
- 5^o Impossibilité d'accomplir aucun acte religieux (confession, communion, etc.).

Un phénomène extraordinaire a été celui de la *cécité mentale* pour certaines personnes, qui fait que la malade *ne voit pas* sa supérieure ou son supérieur direct; elle voit un vide à la place qu'ils occupent.

Quant au don des langues, est-il besoin de dire qu'il n'existe pas et que les renseignements donnés à ce sujet sont complètement erronés (3)?

Le dernier phénomène présenté par cette intéressante malade est la « crise de possession démoniaque ».

(1) Tout est faux et antiscientifique dans cet alinéa. Identifier la possession démoniaque et la folie, c'est le signe d'un esprit qui ne connaît pas ces questions. E. M.

(2) Aucun fait ne justifie ces assertions gratuites; c'est du roman. E. M.

(3) Des témoins sérieux affirment le contraire. E. M.

Pendant la crise, elle peut parler et agir de façon absolument différente que pendant son état normal, et, au sortir de la crise, ne pas se souvenir de tout ce qui s'est passé. Ainsi elle pourrait commettre un vol pendant sa crise, cacher l'objet volé et ne pas se souvenir de ce fait à l'état normal. Mais, si une crise nouvelle survient, elle se ressouviendra à ce moment du vol commis et de l'endroit où elle a caché l'objet volé.

Il résulte de l'exposé de ces faits que la Sœur Saint-Fleuret est une malade atteinte de manie religieuse dans sa forme démoniaque; qu'elle est extrêmement nerveuse et facilement congestionnable et auto-congestionnable.

Seulement la suggestion lui est surtout faite facilement par les personnes qui ont une influence sur elle et au moment de sa crise démoniaque.

L'horreur des objets religieux vient de ce que la malade se croyant au pouvoir du démon lui obéit aveuglément et inconsciemment.

La vue du diable et l'audition de sa voix n'est que de l'hallucination.

A l'état de crise elle peut comprendre une langue que connaît déjà une personne qui lui parle, ou plus exactement quelques mots de cette langue pensée au moment même par la personne qui lui parle et qui par là même la suggère. Le fait est incontestable. Il ne se produit pas habituellement.

Il y a chez la malade deux moi parfaitement distincts : le moi de l'état normal et le moi de la crise. Ces deux personnalités s'ignorent complètement ou n'arrivent à se connaître que par des intermédiaires : c'est ainsi qu'on s'explique pourquoi la malade oublie à l'état normal des actes, parfaitement conscients en apparence, qu'elle a accomplis pendant l'état de crise.

La malade a été visitée par de nombreux médecins... Ces messieurs ont vu là un cas intéressant, mais ne présentant rien d'extraordinaire. Il suffit de lire l'*Histoire de la démonomanie*, de Bodin, et la collection de la bibliothèque démoniaque de Bourneville et Charcot, pour voir combien les faits de ce genre sont communs. On connaît les épidémies de Loudun et de Morzine.

Pas besoin d'ajouter que la Sœur Saint-Fleuret ne fait pas de bonds de plusieurs mètres et qu'elle ne s'élève pas dans les airs, comme on l'a prétendu.

En résumé, il n'y a rien de merveilleux dans les phénomènes de démonomanie constatés au couvent de Grèzes.

Il s'agit d'une sorte d'hystérie, qui atteint les femmes plutôt que les hommes, et, parmi les femmes, celles qui sont vouées au célibat en même temps qu'aux pratiques continuelles de la vie religieuse.

III

Le journal *Paris-Nouvelles*, que l'on n'accusera pas de sympathie pour le catholicisme, cite, impartialement, les faits négligés par le *Journal de Charleroi*, et apporte au débat des pièces importantes. Nous le citons :

L'agence télégraphique *Paris-Nouvelles* communique à quelques journaux la dépêche suivante, de Laussac (Aveyron), datée du 14 juin :

Les journaux de Rodez ayant raconté des faits extraordinaires qui se passeraient à l'orphelinat de Grèzes, près de Laussac, concernant une religieuse de cet orphelinat appelée Sœur Saint-Fleuret, je me suis rendu sur les lieux pour contrôler ces faits, et voici ce que je viens d'apprendre de sources absolument autorisées et dont je garantis l'exactitude.

Il y a depuis quelque douze ans, à l'orphelinat, une religieuse, originaire du canton de Bozouis, nommée en religion Sœur Saint-Fleuret, qui est atteinte d'une espèce de folie qui fait qu'elle se croit possédée du diable et que sa supérieure, ses compagnes, les autres Sœurs de l'orphelinat, et même presque tous les ecclésiastiques du pays le croient également.

Cette maladie qui, d'après les médecins, n'est qu'une déviation de l'hystérie, a eu comme prodrome une prédisposition naturelle, qui est devenue aiguë par l'influence du milieu ambiant, mais elle n'a rien de surnaturel ; c'est la résultante d'une véritable auto-suggestion (1).

Dans ses crises, la malade pousse des cris aigus, tellement retentissants que les paysans les entendent à une grande distance du couvent ; il lui semble dans ces moments-là que le diable la mord ou la brûle à telle ou telle partie de son corps, et l'auto-suggestion est si forte qu'aussitôt la crise passée, on trouve à l'endroit du corps où la pauvre Sœur souffrait si fort, soit une véritable brûlure sur sa peau, soit l'empreinte d'une mâchoire ou d'un certain nombre de dents qui viendraient de mordre.

Sœur Saint-Fleuret a l'horreur de tout objet religieux : le voisinage d'un christ, d'un livre de dévotion ou d'une image pieuse la plonge immédiatement dans un accès presque rabique et, chose incroyable, elle n'a pas besoin de voir ces objets ; elle les sent, elle les devine quand on les approche d'elle, si cachés qu'on les tienne, et elle se précipite aus-

(1) La suite de cet article et les phénomènes observés réfutent absolument cette explication enfantine. Les adversaires du surnaturel ne reculent pas devant de telles explications.

sitôt vers eux pour les détruire ne pouvant absolument pas les souffrir.

De plus, elle devine souvent la pensée des personnes qui lui parlent, et elle leur répond, même dans leur langue, quelle que soit cette langue; ainsi Mgr Lavignac, évêque in partibus, est allé la voir dernièrement; Sœur Saint-Fleuret, qui pourtant n'était pas dans un moment de crise, a commencé par lui cracher à la figure; puis s'étant quelque peu calmée, elle a parlé au prélat, et, finalement, comme il lui demandait en langue caraïbe si elle était fatiguée de cet entretien, elle lui a répondu aussi en langue caraïbe : « Je le suis en effet; laissez-moi tranquille et allez vous coucher. »

Quoique étant une simple paysanne qui n'a jamais reçu la moindre instruction, Sœur Saint-Fleuret parle très bien dans ses crises le grec, l'italien, le russe, l'anglais, l'allemand, etc., et elle répond toujours parfaitement dans la langue qu'on lui parle (1).

C'est un sujet d'observation pathologique réellement merveilleux.

Le cardinal Bourret envoya à Grèzes, il y a environ six ans, pour la visiter, un médecin-major du régiment, névropathe très connu par les travaux scientifiques spéciaux qu'il a publiés sur ces singulières maladies; le major fut stupéfait de la démoniaque de Grèzes, et il déclara que nulle part, ni à la Salpêtrière, ni ailleurs, il n'a vu une malade plus incroyablement curieuse à étudier.

Il a été fait une foule d'expériences, en présence de nombreuses personnes professant les opinions religieuses ou philosophiques les plus opposées, en même temps que les mieux placées pour se contrôler les unes les autres et pour rendre toute erreur ou toute supercherie impossible, et il résulte de la manière la plus rigoureuse et la plus mathématique que toujours, par suite du phénomène de l'auto-suggestion (2), la malade distingue instantanément l'eau bénite de celle qui ne l'est pas.

Elle la distingue toujours et sans jamais se tromper toutes les fois qu'on recommence l'expérience; elle la distingue même sans la voir, c'est-à-dire qu'il suffit qu'on en porte quelques gouttes dans un flacon, aussi caché que possible, pour que, à l'approche du liquide, la malade entre dans un état d'exaspération inimaginable; alors elle se précipite comme une furie vers la personne, quelle qu'elle soit, qui dissimule le flacon d'eau bénite et elle veut le lui arracher pour le détruire. Si cette personne résiste, la malade l'injurie violemment et cherche à la frapper ou à la griffer; sa surexcitation s'élève jusqu'au paroxysme tant que le flacon reste près d'elle, et elle ne se calme que quand il a été éloigné.

(1) Pouvez-vous discuter avec des écrivains qui, sans l'ombre d'une preuve, et au nom de la piperie des mots, vous crient à pleine bouche : « L'auto-suggestion explique tout cela ! » Le *Journal de Charleroi* a oublié de mentionner ces phénomènes.

E. M.

(2) Evidemment le rédacteur de *Paris-Nouvelles* ne comprend pas la signification du mot dont il se sert avec tant de laisser aller.

(N. de la R.)

Il y a quelque temps, le clergé, espérant que Dieu, dans sa miséricorde, ferait grâce à la possédée et chasserait le malin esprit du corps de la malheureuse si on l'exorcisait ou si on essayait de l'exorciser, ne fût-ce qu'en approchant avec précaution du corps de la malade une hostie consacrée, eut recours à ce moyen ; mais, à peine l'hostie consacrée avait-elle pénétré dans la chambre de Sœur Saint-Fleuret que celle-ci s'excitait, s'exaspérait et se cabrait exactement comme quand on approche d'elle de l'eau bénite, et sa crise durait tant que durait la présence de l'hostie consacrée dans son très proche voisinage.

Un moment après, on approcha d'elle, exactement de la même manière qu'on avait approché l'hostie consacrée, une hostie non consacrée ; cette fois, la malade n'éprouva ni surprise, ni émotion et ne fit de mouvement d'aucune sorte.

La *Revue des Études psychiques* cite cet article, et le commente ainsi :

Ce cas n'est pas unique au monde. Si l'on veut bien se donner la peine de lire, par exemple, l'histoire des religieuses possédées de Loudun, l'on y trouvera à peu près les mêmes phénomènes, le « don des langues » y compris.

Mais tout cela est fort intéressant. J'oserais même ajouter que c'est plus intéressant que toutes les questions au moyen desquelles le *Bulletin de l'Institut Général Psychologique* s'efforce savamment de nous faire luxer les mâchoires.

Je ne sais ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'étrange histoire dont *Paris-Nouvelles* nous fait le récit. Mais comme il est possible que les choses se soient réellement passées telles qu'on nous les raconte, et comme les savants comprennent que l'on n'a pas tout dit quand on s'est avisé de diagnostiquer « une déviation de l'hystérie » le fait de parler le caraïbe et d'autres langues que l'on ne connaît point, alors vous pouvez être sûrs d'une chose : c'est que Messieurs les psychologues se garderont bien d'étudier les phénomènes en question.

Heureusement que l'Institut Général Psychologique est là ! Il ne laissera pas échapper une occasion pareille pour tâcher de s'affirmer et, pour son coup d'essai, frapper un coup de maître. Le « groupe d'étude des phénomènes psychiques » n'a-t-il pas été constitué pour cela ? Alors, on peut y compter.

Eh ! bien, qu'avez-vous donc à rire ? C'est sérieux — ou presque.

IV

S'il plaît à l'autorité ecclésiastique de nous donner un jour le récit fidèle, authentique, complet des phénomènes qui se sont produits à l'orphelinat de Grèzes, et que nous connaissons depuis longtemps, nous aurons une base sérieuse, et nous pourrons ouvrir la discussion.

Je me contenterai, aujourd'hui, de ces deux observations générales :

1° De saints religieux, des prêtres très sérieux, se conformant aux règles posées par Benoît XIV, et aux prescriptions du Rituel romain, ont exorcisé plusieurs fois, et exorcisent encore la pauvre Sœur, qui en éprouve un grand soulagement.

Donc, selon Benoît XIV, selon le Rituel romain, selon la théologie, cette Sœur présente les caractères de la possession démoniaque, et on n'a pas encore démontré que les critères empruntés à Benoît XIV et au Rituel, pour reconnaître la possession démoniaque, soient en défaut.

S'il en était autrement, l'autorité ecclésiastique aurait interdit sévèrement des exorcismes qui pourraient surexciter l'imagination de la Sœur, provoquer de redoutables hallucinations et des suggestions dangereuses, et créer, peut-être, dans l'orphelinat, parmi les Sœurs, un foyer de contagion qu'il serait difficile d'éteindre.

2° Il est certain que cette Sœur, et d'autres que nous connaissons ailleurs, dans les mêmes conditions, ont fait le vœu d'être victimes et de souffrir dans leur corps et dans leur âme, si Dieu le juge à propos, le châtiment réservé dans l'autre vie aux grands pécheurs.

Dieu livra le corps de Job à Satan. Il lui permit aussi d'emporter le corps sacré de son Fils au sommet du temple, et plus tard sur la croix, à l'heure effroyable de la Passion, quand il versa son sang pour le salut du monde. Plus d'une fois dans la vie de quelques saints nous voyons l'innocent torturé pour le salut et la conversion des grands pécheurs.

A travers ces douleurs et ces expiations héroïques des

justes, passe et retentit la grande parole de la miséricorde et de l'espérance : « Toutes les souffrances de la terre ne pourraient pas égaler la gloire future et le bonheur que Dieu réserve à ses élus. »

V

Appelés à observer ces faits dont l'origine préternaturelle est incontestable, les matérialistes invoquent l'hystérie, l'hallucination, la suggestion, mais, comme le fait observer Papus : « Ce sont là des mots par quoi on explique ce qu'on ne saisit pas. » Des mots, des mots, des hypothèses enflées et adorées par la foule comme des idoles, ne voyons-nous pas cela tous les jours ?

Le colonel de Rochas, très compétent dans ces questions obscures, nous fait publiquement cet aveu :

« Nous sommes ici sur la frontière des deux mondes, et il est bien dangereux de vouloir regarder au delà du nôtre. Il m'a été donné parfois, dans les expériences où se produisaient des stigmates, *de constater des interventions d'êtres psychiques*, mais chaque fois que commençaient ces interventions, j'arrêtais aussitôt l'expérience. »

Et le docteur Séguret qui soigne la possédée, constatait des phénomènes, *oubliés* ceux-là aussi, par le journal de Charleroi :

« Tantôt, le diable n'est pas en elle, mais hors d'elle... il la frappe de son fouet, il la brûle de son fer rouge. L'illusion est si forte que les traces des coups apparaissent sur le corps de la malheureuse comme si elle avait été effectivement touchée. J'ai constaté sur elle ces traces de coups; j'ai constaté des brûlures au second degré, des escarres. Ce sont des stigmates comme en avait saint François d'Assise. »

Rien ne saurait justifier le rapprochement que fait ici le docteur entre les *escarres* de la possédée et les stigmates de saint François d'Assise, les différences y sont profondes, et l'on ne prouvera jamais que l'auto-suggestion puisse produire dans notre organisme des troubles aussi profonds, des modifications traumatiques aussi caractérisées. Mais le moment

d'une discussion sur ce point n'est pas encore venu. Nous renvoyons le lecteur au savant ouvrage du docteur Lefèvre sur les stigmates de Louise Lateau : il nous suffit ici de relever les faits étranges constatés par le médecin de l'orphelinat aveyronnais.

De ce monde de l'au-delà où s'en vont nos rêves, nos curiosités et nos espérances nous arrivent, aux heures sereines, des lueurs insuffisantes, des impulsions, des visions mystérieuses, des appels que nous ne comprenons pas. De là aussi viennent ces esprits, ces forces, bonnes ou mauvaises, qui se mêlent à la trame de notre vie, et dont nous voyons les effets surprenants sans vouloir en connaître la cause, ou sans avoir le courage de la proclamer.

Il faut toujours en revenir à cette parole de Bossuet : « Comptez, si vous pouvez, ou le sable de la mer, ou les étoiles du ciel, tant celles qu'on voit que celles qu'on ne voit pas, et croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des anges (1). »

Élie MÉRIC.

(1) Bossuet. *Elévations sur les mystères*, 1^{re} semaine, première élévation.



MAGNÉTISME ET HYPNOTISME

(Suite.)

CHAPITRE VI

AVANTAGES THÉRAPEUTIQUES ET DANGERS DE L'HYPNOTISME

§ 1^{er}. — Avantages thérapeutiques

Dans leur enthousiasme exagéré et plein d'illusions, les premiers magnétiseurs croyaient avoir trouvé dans l'hypnotisme une sorte de panacée. Les Mesmer et les marquis et comte de Puységur se sont fait donner, presque par centaines, des certificats de guérisons par le magnétisme, mais ce n'étaient guère que des guérisons imaginaires et momentanées; aussi, pour comparer les effets de l'hypnotisme aux guérisons racontées dans l'Évangile et les vies des saints et à celles de Lourdes, il faut faire preuve de bien peu d'idée ou de beaucoup de mauvaise foi. M. de Rochas, à qui ces comparaisons étaient échappées par manque de réflexion, le reconnaît parfaitement lui-même dans une lettre que je tiens à conserver. « La suggestion, dit M. Bernheim, pas plus que les autres médications, ne pourra jamais rétablir une fonction dont l'organe indispensable n'existe plus. Elle ne pourra pas davantage régénérer les tissus atrophiés, ni combler les cavernes du poumon, ni faire disparaître une tumeur, une plaie, un squirre, un ulcère, un cancer, etc. » On ne guérit même par l'hypnose que peu ou point d'aliénations mentales; car les aliénés, que mène si souvent l'auto-suggestion, sont très peu suggestibles par les autres, précisément par défaut d'esprit sain et docile.

Conclure de là que l'hypnose est inutile au point de vue thérapeutique, serait un autre excès non moins faux que le précédent. 1° On s'en est servi avec un certain succès pour les opérations chirurgicales, en rendant le sujet insensible à la douleur. Cependant comme les sujets sont plus ou moins suggestifs, et que les angoisses des malades aux approches d'une opération peuvent encore les empêcher de s'endormir assez profondément, c'est avec raison qu'on préfère presque toujours l'anesthésie chloroformique, dont les résultats sont plus certains.

2° « Chez les personnes affectées d'hémiplégie (paralysie d'une moitié latérale du corps), dit le docteur catholique Xavier Francotte, M. Berger est arrivé à faire faire des mouvements avec les membres paralysés; il est vrai qu'au réveil l'impuissance motrice se reconstituait presque toujours. C'était cependant comme une avance vers la guérison. »

3° « On peut aussi par l'hypnose, dit le très célèbre et très chrétien Dr H. Desplat, sans produire des effets extraordinaires, produire chez celui qui se soumet à vous un grand bien-être et un grand calme : pendant le sommeil magnétique, la sensibilité morbide s'émousse et même disparaît; les douleurs les plus vives s'apaisent au moins momentanément; les mouvements désordonnés cessent: les vomissements se calment, et cela non seulement dans les maladies nerveuses, mais aussi dans les phlegmasies (inflammations). Les spasmes, les convulsions, les migraines, les névralgies et les rhumatismes se calment aussi, et quelquefois les paralysies se guérissent entièrement. N'est-ce pas une raison suffisante de recourir à ce moyen qui offre parfois des ressources précieuses aux mains d'un homme habile et prudent? »

4° C'est surtout aux maladies d'origine nerveuse, et à celles dont l'imagination est la cause principale, que l'hypnose peut être vraiment utile, sans toutefois les guérir tout d'un coup. Il y faut au contraire de l'habileté, de la patience et de la méthode; sous le coup d'une grande émotion, il peut se produire une amélioration notable, qui d'ordinaire ne sera pas durable. Le système nerveux a ses habitudes avec une manière anormale de fonctionner; il faut les lui désappren-

dre, et user d'énergie et de persévérance pour redresser les tendances contractées, détruire les résistances, forcer les lassitudes, annihiler la contre-suggestion du sujet ou de l'entourage, et adopter le système de suggestion le plus convenable ; ainsi, progressivement, on finit par se rendre maître du mal.

5° Enfin le véritable triomphe de l'hypnose, c'est la guérison des contractures arrivées pendant une crise hystérique, car il n'y a peut-être pas d'autre moyen d'en venir à bout que de recourir à la suggestion en hypnotisant le sujet, et alors on l'en guérit complètement.

§ 2. — Dangers de l'hypnotisme

Si l'hypnotisme peut être quelquefois très utile, il peut aussi devenir très dangereux. C'est pour cela qu'il ne devrait être exercé qu'avec la plus grande réserve et la plus grande prudence. Il nous faut donc, après en avoir montré les avantages, en révéler aussi les dangers.

I. *Dangers généraux de l'hypnotisme.* — L'hypnotisme, dit très justement M. l'abbé Lelong, trouble souvent les fonctions ordinaires de la vie, et plonge celui qui se laisse souvent hypnotiser dans une sorte de marasme, d'ennui, d'hébétude, de dégoût de la vie. La sensibilité, la mémoire, la volonté et la conscience s'amoindrissent, ou ne fonctionnent plus d'une manière normale. On finit par ne plus ressembler aux autres ; on ne sait point si l'on n'est pas toujours quelque peu halluciné ; la liberté, dont nous devons être si justement fiers, est toujours plus ou moins sacrifiée et reste sous la dépendance de l'opérateur, au joug de qui il devient difficile de se soustraire, d'autant plus que les sujets les mieux prédisposés sont ceux qui manquent d'énergie et ne savent jamais opposer qu'une faible résistance ; et encore si cette résistance veut se montrer, l'opérateur trouve mille moyens de la briser, et il s'en fait gloire : il peut, à discrétion, par la suggestion, faire éprouver à son sujet les sentiments qu'il voudra ; soit de haine, soit

d'effroi, soit de jalousie, soit d'amour, même avec des convoitises lubriques, et faire, au besoin, qu'ils persistent après le réveil, et qu'il ne se souvienne plus d'où ils lui viennent. La conscience étant comme oblitérée, le sens moral se trouve presque effacé, et la distinction du bien et du mal, du juste et de l'injuste, n'est plus bien comprise : l'hypnotisé devient un monomane, une sorte de machine humaine. Aussi les plus ardents défenseurs de l'hypnotisme, tels que MM. Charcot et Bernheim, ont-ils demandé que la liberté en soit singulièrement restreinte, et que le monopole en soit attribué à la faculté médicale. En Autriche, les expériences publiques furent interdites à Hansen, et en Italie à Donato; MM. Gilles de la Tourette et Guérmonprez ont demandé, dans des rapports publics, qu'en France et en Belgique on montrât la même sévérité, au moins pour tous les expérimentateurs publics.

II. *Dangers pour la santé et la raison.* — « Si l'hypnotisme, dit M. Gilles de la Tourette, est un des agents thérapeutiques les plus précieux de l'hystérie, il peut en être aussi un des meilleurs excitateurs, et il vaut souvent mieux vivre en paix avec des névralgies passagères que de risquer des phénomènes convulsifs ou cataleptiques, sans compter les complications qui les accompagnent, et que les hypnotismes ultérieurs n'auraient pas toujours le pouvoir de faire cesser. » Un magnétiseur produit une telle tension des muscles que ceux-ci deviennent durs et rigides comme du fer; alors il appuie la tête et les pieds du sujet sur les extrémités de deux chaises écartées, et s'assied sur le milieu de son corps sans que celui-ci ploie. « C'est vrai, dit le docteur Guérmonprez, mais on court risque de suspendre la plus importante des fonctions vitales: la contraction des muscles respiratoires peut en résulter, et on peut provoquer ainsi la mort par fante de respiration. » Il est aussi plus d'un magnétiseur qui n'a pas su réveiller son sujet, et de tristes accidents sont survenus. En 1858, la Cour de Douai condamna à 1.200 francs d'amende un magnétiseur qui avait donné des attaques d'épilepsie à un enfant de treize ans.

Mais un des inconvénients les plus fréquents, c'est le somnambulisme spontané dans lequel on tombe quelquefois à la vue du moindre objet brillant, ou bien une diminution de raison et une lassitude de la vie qui vous porte au suicide. Empruntons seulement un fait au docteur Charpignon. « Une domestique nerveuse, dit-il, un peu hystérique, souvent souffrante, avait été magnétisée bien des fois, et son magnétiseur s'en alla plus loin. Quelques mois après elle s'endormit dans sa cuisine, une autre fois à la fenêtre, puis si souvent qu'elle fut congédiée. Elle vint me trouver, m'assurant qu'on la magnétisait de loin; après un examen sérieux, je vis que j'étais en présence d'une malade imaginaire, et j'essayai de guérir l'imagination : je lui donnai un remède inoffensif, l'assurant qu'elle ne s'endormirait plus. Il n'en fut rien : les accès de somnambulisme devinrent même plus fréquents. Elle se retira dans son village, où on la considérait comme un oracle : elle donnait des consultations aux malades pendant ses crises de sommeil, ordonnait des médicaments, voyait à distance et déraisonnait souvent. Elle disait que personne ne pouvait la guérir et qu'elle mourrait bientôt. Son premier opérateur revint, mais c'est en vain qu'il essaya de la guérir : après six mois, pendant lesquels les crises se succédèrent rapides et fréquentes, malgré les efforts du curé de son village qui essaya souvent de la calmer, elle déclara qu'elle irait se jeter dans la Loire et que personne ne pourrait l'en empêcher. En effet, des paysans la rencontrèrent un jour et lui demandèrent où elle allait. « Je vais me noyer », répondit-elle. Cette parole leur sembla une plaisanterie et ils la laissèrent aller. Mais elle avait dit vrai, et quelques jours après on retirait son cadavre de la Loire. »

III. *Dangers pour les mœurs.* — L'opérateur est presque toujours un homme, et le sujet le plus souvent une femme, et une femme plus ou moins hystérique, portée déjà à l'amour et s'éprenant on ne peut plus facilement de celui à qui elle a donné le plus ordinairement tout pouvoir sur elle, et qui peut si aisément l'amener à ses fins et triompher de ses simulacres de résistance. On comprendra sans peine qu'il faudrait

être bien solidement vertueux ou prendre bien des précautions pour ne pas se laisser aller plus d'une fois à de tristes désordres. Les cours d'assises ont assez souvent, entre autres en 1858, en 1865, en 1878, en 1883, puni sévèrement et justement des attentats de magnétiseurs sur leur sujet. Mais que de crimes de cette sorte restent impunis et inconnus ! « Un médecin, raconte le professeur Masoin, hypnotisait une femme séparée de son mari, et cette femme, assez timide dans l'état de veille, lui faisait des aveux d'amour pendant des crises répétées de somnambulisme... Un jour elle se trouva enceinte, et le médecin dut quitter le pays. » Et il ajoute : « Eh bien, si ceux qui appartiennent à notre noble profession sont exposés à des malheurs pareils, s'ils se heurtent à tant de difficultés, que doit-il en être de ceux qui, sans avoir la sollicitude, la prudence et les ressources de la médecine, assument une si lourde responsabilité et provoquent eux-mêmes un sommeil si compromettant ? »

IV. *Dangers par rapport à la criminalité et pour la justice.* — Il est certain d'abord que l'hypnotisme favorise singulièrement le crime, et dans l'hypnotiseur et dans l'hypnotisé.

Dans l'hypnotiseur, qui, à force de commander, sous prétexte d'expérience ou pour s'amuser, des crimes imaginaires, finit, et cela très facilement, par perdre à ce sujet la délicatesse de conscience qui a horreur de tout ce qui est mal et de tout ce qui peut conduire au mal. Puis il a tant de chances de n'être pas pris ! Il peut commander au sujet de ne se souvenir ni de l'opérateur ni de ce qu'il a fait. Depuis bien longtemps les voleurs d'enfants, dans l'Inde, se servent de l'hypnose pour arriver à leurs fins ; et les bohémiens, engeance qui pratique l'occultisme, ont été bien des fois accusés de semblables méfaits.

Dans l'hypnotisé : on surexcitera son imagination, on lui fera voir tel ou tel comme son ennemi mortel, comme méritant la mort, puis on lui ordonnera de le tuer, ou de le piller, ou de lui faire du mal, comme une action juste et nécessaire ; et il restera sous cette impression, prédominante au moins : alors comment ne le ferait-il pas ? Puis tous les crimes ima-

ginaires qu'on lui fait commettre pendant ou après la crise ne laissent-ils pas dans son cerveau un ébranlement qui diminue singulièrement la conscience et l'horreur du mal? Et s'il le commet, ne dira-t-il pas que c'était plus fort que lui, qu'après tout ce n'était pas un mal? Et combien, par dégoût de la vie, iront jusqu'au suicide!

D'un autre côté, *la justice* a souvent été induite en erreur par l'hypnotisme. L'hypnotisé à qui l'opérateur aura commandé de ne se souvenir de rien ou de nier, s'il est interrogé devant la justice, le fera presque sûrement, et le vrai coupable ne sera pas connu. Mais il y a quelque chose de plus odieux encore : le scélérat qui a poussé au crime a-t-il quelqu'un qu'il veut perdre ou déshonorer, il enjoindra à son sujet de dénoncer cet innocent comme auteur du crime, et presque toujours il sera fait ainsi; le sujet même croira dire la vérité. Aussi les juges ne doivent jamais recourir à l'hypnotisme pour être éclairés, ils courraient plus grand risque encore d'être abusés; et s'il s'agit d'un témoin qu'ils savent avoir été hypnotisé depuis le crime commis, ils ne doivent avoir en lui qu'une bien médiocre confiance.

V. *Dangers pour la révélation des secrets et des confidences compromettantes.* — Laissons parler ici l'abbé Schneider : « Un jour, dit M. Liébeault, j'affirmai à une jeune fille endormie que j'étais prêtre et qu'elle était elle-même une pénitente venue pour se confesser. Cette petite prit son rôle au sérieux et me fit une confession de peccadilles charmantes. » — Charmantes, soit. Mais voilà une bien vilaine action de votre part, Monsieur le docteur! — M. Beaunis, qui rapporte quelques faits analogues, ajoute timidement : « Un jour, encore étudiant, je profitai, un peu indiscretement, d'un moment où M^{lle} X... était endormie, et je lui fis raconter toute sa vie passée. Entre autres choses elle m'apprit qu'elle avait eu un enfant, ce que personne de son entourage ne soupçonnait. Une fois réveillée, elle fut excessivement effrayée quand je lui racontai tout ce qu'elle m'avait dit, et, fondant en larmes, elle me supplia de lui garder un secret dont la divulgation aurait pu avoir pour elle des conséquences très graves. » Ces deux exemples peu-

vent suffire pour faire voir combien de personnes et combien de familles confiantes l'hypnotisme pourrait singulièrement compromettre, tandis qu'il n'obtiendrait rien d'un scélérat endurci bien déterminé à tout nier.

VI. *Dangers de rapports avec le démon.* — Analysons ici le P. Bonniot, S. J. (*La Controverse*, 1^{er} mars 1882). A l'époque où le magnétisme excitait la plus vive curiosité en France, dit M. Tony Dunand, un jeune étudiant en médecine nommé Thouverey, qui n'y croyait pas, s'amusait, en plaisantant, à exécuter des passes sur une jeune ouvrière qui avait la complaisance de se prêter à ce badinage. A la grande surprise de l'opérateur inexpérimenté, la jeune fille se trouva prise du sommeil magnétique, et elle éprouva une crise nerveuse qu'il ne put conjurer, et elle ne recouvra jamais son état ordinaire. L'étudiant, pour réparer sa faute, crut devoir l'épouser. Mais loin d'être corrigé, il voulut approfondir les mystères du magnétisme, et plus tard il disait à son ami, le Dr Dunand lui-même : « Mon cher Tony, ne touche jamais au magnétisme ; une fois qu'on est pris dans cet engrenage, on n'en peut plus sortir : du jour où cette folie m'a saisi, ma vie n'a plus été qu'un long martyre, parce que, par derrière, se cachent les démons qu'il faut vaincre, et ce n'est pas facile. »

Le Dr Thouverey trouva, en effet, dans le magnétisme, le secret des miracles diaboliques, et fit avec lui des cures merveilleuses et aussi des prophéties qui, cependant, ne s'accomplirent pas toutes. Un soir, au moment de se coucher, il vit apparaître un personnage colossal qui était entré dans sa chambre, bien que portes et fenêtres fussent closes, et qui lui prédit qu'il serait l'apôtre d'un nouvel Évangile et qu'il irait mourir à Rome, après avoir détruit la papauté, — et il termina par ces paroles significatives : « Je serai avec toi dès à présent, tu guériras par la parole et l'imposition des mains, et tu conserveras cette puissance, mais à la condition que tu ne te soumettras jamais à la bénédiction d'un prêtre catholique. » Un an après, le thaumaturge devint veuf et voulut épouser en secondes noces une personne qui exigea la célé-

bration religieuse du mariage, et ainsi, malgré lui, il se soumit à la bénédiction d'un prêtre catholique, et le sorcier devint un médecin très commun qui mourut de la pierre, à Paris.

Le Dr Dunand cite, après cela, le docteur baron du Potet, autre magnétiseur célèbre, qui lui dit à lui-même : « Je ne croyais pas au diable, mais mon scepticisme a fini par être vaincu; il m'apparut un jour et me prêta son secours, et sa force se souda à ma force. » Et il ajoute : « Le signe essentiel de l'obsession démoniaque, c'est l'horreur du prêtre, et cette horreur du prêtre, je l'ai éprouvée moi-même, tant que, suivant l'exemple et méprisant les conseils de mon ami le Dr Thouverey, je me livrai aux pratiques du magnétisme. Il est même des sociétés magnétiques qui se réunissent certains jours pour appeler sur le prêtre les malédictions effectives des puissances de l'enfer. » — Pour lui, il est revenu, grâce à la bénédiction du prêtre, aux croyances et aux pratiques du catholicisme.

En admettant, même pleinement, que l'hypnotisme médical et expérimental soit purement naturel, on n'en est pas moins forcé d'avouer qu'il est bien dangereux et qu'il touche de près, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, aux confins du diabolisme; et alors il est facile, par curiosité, par intérêt ou par passion, de les outrepasser et de demander au magnétisme des effets qu'il ne peut naturellement produire, et de tomber ainsi dans l'empire de Satan.

CHAPITRE VII

L'HYPNOTISME ET LA THÉOLOGIE AU POINT DE VUE THÉORIQUE

Nous voici enfin arrivés à la question principale : l'hypnotisme doit-il être regardé comme naturel ou extra-naturel? Nous avons déjà sans doute examiné cette question au point de vue physiologique; mais il importe encore davantage de

l'étudier au point de vue théologique, afin de tirer de là une certitude plus grande, puisqu'elle est d'un ordre plus élevé, et d'éclairer pleinement les consciences. Nous ne voulons cependant envisager dans ce chapitre que le côté théorique, nous laisserons pour le chapitre suivant le côté moral et pratique.

La cause de l'hypnotisme est-elle d'ordre naturel ou extra-naturel? Telle est la question qui se pose. Trois opinions se trouvent ici chez les théologiens.

1^o L'opinion large, et quelque peu rationaliste, admet que tout hypnotisme est naturel dans sa cause et dans ses effets. S'il y a des effets qu'on ne peut pas encore expliquer, on doit néanmoins les regarder comme naturels, parce que la science ne connaît pas encore tout ce que peut la nature et fait tous les jours quelques nouvelles découvertes, et elle arrivera un jour à les expliquer. Si l'on objecte aux auteurs qui défendent cette opinion des faits dépassant certainement les forces de la nature, ou bien ils les nient comme n'étant pas suffisamment prouvés, ou bien ils les attribuent au charlatanisme, au comérage, à l'illusion ou à l'hallucination, et de la sorte ils redeviennent naturels, ou bien enfin ils les rangent dans les faits de spiritisme pur. — On ne peut pas dire que cette opinion ainsi exposée soit positivement condamnée. Cependant, d'après ce que nous avons dit au chapitre v, il nous est impossible de la regarder même comme probable.

2^o L'opinion que nous appellerons stricte et sévère, voit une cause extra-naturelle et diabolique dans tout hypnotisme, quand même il n'irait que jusqu'au sommeil magnétique. Ce sont surtout des théologiens italiens, dont plusieurs ne sont assurément pas sans valeur, tels que Franco, Ballerini, Villada, Bucceroni, qui se sont faits les fauteurs de cette opinion, et ils veulent la pousser jusque dans ses dernières conséquences, au point que toute assistance même passive à des expériences magnétiques quelconques serait de soi un péché mortel. « *Illicitum est, dit Bucceroni, etiam horum effectuum experimentis adesse, quamvis mere passive, si quidem est peccatum cooperationis rei intrinsece malæ.* » Cependant le même Bucceroni, si sévère ici, se radoucit un peu dans ses

résolutions de cas de conscience. L'auteur de *l'Avenir de l'hypnose* adopte pleinement cette seconde opinion, mais malgré tous ses efforts et sa persistance, ses raisons ne sont pas de nature à faire impression sur un théologien sérieux. Aussi cette seconde opinion ne nous semble pas plus soutenable que la première.

3^o L'opinion modérée et conciliatrice distingue trois sortes d'hypnotisme : l'hypnotisme simplement naturel dans sa cause et dans ses effets, qui est celui dont nous avons parlé jusqu'ici, excepté au chapitre v; l'hypnotisme dont les effets sont de provenance douteuse et la cause aussi; enfin l'hypnotisme dont les effets et par là-même la cause sont extra-naturels et par conséquent diaboliques. Le cardinal d'Annibale défend pleinement cette troisième opinion, et après lui Mgr Gousset, Mgr Méric, Lelong et presque tous les auteurs français qui ont écrit sur ce sujet. Scavini, Lehmkuhl, Clément Marc, Ærtnys, Berardi, Haine, Prüner, Mullendorf, de Bonniot, Génicot, etc., adoptent ce sentiment avec des nuances plus ou moins accentuées. C'est ce système que nous voulons exposer d'abord très clairement tel que nous le concevons, puis défendre directement en donnant les preuves qui l'appuient, et indirectement en réfutant les objections qu'on lui oppose.

I. *Exposition du système modéré.* — Il est bon, nécessaire même, de distinguer différents degrés dans l'hypnotisme. — Au premier degré est le sommeil amené par des moyens aptes à le produire, sommeil souvent lourd et complètement intelligent. Chez bien des sujets, comme nous l'avons dit, on ne peut pas obtenir davantage, et on le produit à peu près de la même manière chez les animaux. Ne doit-on pas dès lors le regarder comme naturel?

Au second degré il y a les phénomènes désignés sous le nom de *somatiques* parce qu'ils n'affectent que ce corps: ce sont la *catalepsie*, l'*anesthésie*, la *léthargie* les *troubles nerveux*. La nature nous offre des états analogues connus depuis des siècles et classés scientifiquement: on peut les obtenir par des moyens physiques, aussi bien chez les animaux que

chez les hommes; d'autres fois ils viennent comme d'eux-mêmes. Que de fois on a vu des cataleptiques effrayer les témoins par leur raideur, les contorsions de leurs membres et l'effrayante immobilité de leur corps! On ne peut pas toujours obtenir cela dans l'hypnotisme et souvent on n'obtient pas davantage. Ces effets semblent donc encore simplement naturels.

Au troisième degré vient le *somnambulisme*, phénomène mixte, connu depuis des siècles, et qu'il n'est pas impossible de provoquer chez les personnes qui y sont aptes; et souvent dans le somnambulisme hypnotique on n'obtiendra rien de plus que dans le somnambulisme naturel, quelquefois même moins, ou assurément des effets du même genre; on conçoit très bien aussi qu'alors toutes les facultés étant concentrées sur un point, il puisse y avoir sur ce point plus de clairvoyance, et qu'ainsi la mémoire puisse se rappeler transitoirement des choses oubliées mais vues autrefois : tout cela, nous le regardons encore comme naturel.

Au quatrième degré viennent les autres phénomènes mixtes d'hallucinations et de suggestions, qui se comprennent bien en supposant le somnambulisme et la volonté précédente de se soumettre entièrement à l'opérateur, car c'est alors le règne de l'imagination inconsciente. — Ces quatre degrés, selon nous, appartiennent sans conteste à la première sorte d'hypnotisme : l'hypnotisme naturel.

Au cinquième degré arrivent les phénomènes qu'il faut appeler douteux et sur lesquels nous n'osons pas encore nous prononcer, comme par exemple l'indication de remèdes qui doivent certainement guérir et de l'époque fixe où arrivera certainement cette guérison; la connaissance des pensées intimes de l'opérateur qui veut bien les laisser voir, mais sans aucun signe extérieur convenu; la vision à une distance plus grande que ne peuvent voir les meilleurs yeux à l'état ordinaire, pas immense cependant; la vision à travers des corps opaques ou les yeux fermés. Assurément on ne peut pas dire *a priori* et surtout prouver que ces choses sont impossibles par des moyens naturels : car n'est-on pas arrivé grâce à la lumière cathodique, au moyen de la réverbération sur une

certaine lame préparée *ad hoc*, à voir à travers certains corps opaques? Mais on ne peut pas non plus et surtout prouver que ces choses sont naturelles. Il faut les étudier avec leurs différentes circonstances dans les cas particuliers, et alors plus d'une fois on pourra se prononcer avec une sorte de certitude morale sur le naturel ou l'extra-naturel de la chose, mais plus d'une fois aussi après mûr examen on devra rester encore dans l'incertitude.

Enfin au sixième degré nous relevons les faits en opposition manifeste avec les lois bien certaines et bien connues de la physique, de la psychologie ou de la physiologie, comme, par exemple, parler et comprendre des langues qu'on n'a jamais connues, indiquer mieux que d'habiles médecins les remèdes les plus propres à guérir, et décrire anatomiquement et physiologiquement les organes malades, quand on n'a soi-même aucune connaissance de la médecine, voir parfaitement et clairement dans un lointain immense, ou découvrir des choses absolument cachées que la lumière cathodique même ne pourrait montrer, lire dans la pensée des autres, y voir surtout des choses qu'ils n'externent point et veulent tenir absolument cachées, prévoir et annoncer avec certitude l'avenir contre toute apparence humaine, guérir des maladies humainement inguérissables : voilà des faits qui appartiennent au troisième genre d'hypnotisme, et que nous n'hésitons pas à attribuer à une puissance supérieure à la nôtre et à dire extra-naturels et démoniaques.

Nous ajouterons qu'il n'est pas possible de nier tous ces faits ou de les attribuer au charlatanisme ou au compérage. En effet, ces faits sont innombrables, et souvent ceux qui les rapportent les ont vus et examinés : ils se passaient devant plusieurs témoins qui les rapportent de la même manière : et ces témoins n'avaient aucun intérêt à mentir, quelquefois même en les rapportant ils s'exposaient à la risée ; ces témoins, si bien d'accord sur tous les détails, ne s'accordaient cependant point dans leurs idées, ni dans leurs manières d'expliquer les faits (ce qui prouve encore davantage en faveur de leur sincérité), et parmi eux se rencontrent des hommes remarquables par leurs connaissances physiques, physiologiques ou

psychologiques, et aussi des hommes sincèrement amis de la vérité, qui pour rien au monde n'auraient voulu mentir; enfin il y a bientôt cent ans que des faits semblables se passent dans tous les pays, donc vouloir les nier tous serait mettre implicitement en doute les faits historiques les plus certains de notre temps même.

Ceci posé, nous établissons deux propositions: la première relative aux effets que nous avons dits naturels, et la seconde relative aux effets que nous avons dits extra-naturels. Quant aux effets douteux, nous n'en dirons ici que quelques mots et comme accidentellement, nous réservant de donner dans le chapitre suivant une conclusion morale plus claire et plus nette.

II. *Première proposition.* — Dans l'hypnotisme médical ou scientifique ordinaire, c'est-à-dire s'arrêtant aux quatre premiers degrés exposés tout à l'heure, *la cause doit être regardée comme naturelle.*

Nous allons démontrer cette proposition par des preuves d'autorité, de raison théologique et de raison philosophique.

1^o Preuves d'autorité. — Il est évident qu'ici nous ne pouvons recourir ni à la sainte Écriture, ni aux saints Pères, ni aux conciles, qui ne parlent point du tout d'hypnotisme: mais nous pouvons au moins invoquer d'abord l'autorité de l'Église qui a été consultée plusieurs fois à ce sujet. Nous possédons au moins six actes du Saint-Siège se rapportant au magnétisme: il y en a trois qui en condamnent les abus, c'est-à-dire qui condamnent le magnétisme dans le sixième degré, et nous en reparlerons dans la proposition suivante; les autres concernent le magnétisme que nous défendons.

Le 25 janvier 1840 la congrégation du Saint-Office déclarait expressément que le simple acte d'employer des moyens physiques, d'ailleurs permis par eux-mêmes, n'est pas moralement défendu, pourvu qu'il ne tende pas à une fin illicite et mauvaise: « Remoto omni errore, sortilegio, explicita aut implicita demonis invocatione, merus actus adhibendi media physica aliunde licita, non est moraliter velitus, dummodo non tendat ad finem illicitum aut quomodocumque pravum. » Et

cette décision fut rappelée et renouvelée, le 4 août 1856, dans une encyclique aux évêques, d'après la consultation générale de la sainte Inquisition romaine; et auparavant, en 1843, le préfet de la Sacrée-Congrégation répondait à une demande de Mgr Gousset : « La question du magnétisme ne sera pas résolue tout à l'heure, si elle l'est jamais, parce qu'on ne court aucun risque à en différer la décision, et qu'une décision prématurée pourrait compromettre l'honneur du Saint-Siège. »

On voit bien dans ces réponses toute la sagesse de l'Église.

C'est en vain que quelques auteurs prétendent que l'Église ayant condamné certains cas de magnétisme, et ne s'étant point prononcée catégoriquement sur les autres, on ne peut tirer de ses réponses aucun argument pour ou contre le magnétisme en général, car nous prétendons, nous, pouvoir en tirer deux bien sérieux. — Le premier est tiré des réponses de 1840 et 1856 où il est dit que pourvu qu'on écarte tout sortilège et toute invocation explicite ou implicite dans le magnétisme, le simple acte d'employer des moyens physiques d'ailleurs permis n'est pas moralement défendu, pourvu qu'il ne tende pas à une fin illicite et mauvaise; or c'est exactement ce que fait le magnétisme que nous défendons; sans aucune mauvaise intention, et rejetant toute intervention du démon, il n'emploie que des moyens physiques qui n'ont rien de mauvais en soi et qui sont aptes à produire les effets voulus; ceci n'est donc pas défendu, et par conséquent ne peut être que naturel dans sa cause. — Le second argument se tire de la réponse à Mgr Gousset : Rome en effet doit avoir toutes les lumières nécessaires pour éclairer les fidèles sur les questions les plus importantes et empêcher le mal de s'enraciner; or, si tout hypnotisme était diabolique, l'Église pourrait-elle laisser le démonisme s'implanter pendant un siècle dans le monde entier sans protester et sans éclairer les consciences, quand on lui demande une décision? Pourrait-elle répondre qu'il n'y a aucun risque à différer la décision, quand par là elle ouvrirait aux démons un libre accès dans le monde où ils pourraient librement exercer leur empire? Si au contraire, comme nous le disons, la cause du magnétisme ordinaire est naturelle, alors, mais alors seulement, il n'y a en effet aucun

risque à différer la décision, parce que d'un côté, en vertu des principes théologiques généraux, les fidèles savent bien que lorsqu'une opinion a pour elle des raisons aussi solides que celles que nous faisons valoir, l'usage en doit être licite en soi, et si quelques-uns n'osent pas encore y recourir, ce sera peut-être tant mieux à cause des dangers qu'il renferme, et l'Eglise aura encore une fois montré toute sa sagesse en attendant pour se prononcer davantage qu'une plus grande lumière se soit faite, relativement surtout aux cas que nous avons appelés douteux, et alors sa réponse pourra être plus précise.

Nous pouvons invoquer en second lieu l'autorité des théologiens, dont assurément les plus remarquables parmi ceux qui ont traité la question et dont nous avons donné les noms au commencement du chapitre, adoptent cette opinion modérée, et ses adversaires en théorie sont obligés, comme nous l'avons dit aussi, de l'adopter en pratique.

Nous pouvons enfin invoquer en troisième lieu l'autorité des savants et des médecins catholiques. On peut dire que tous à peu près admettent que la cause du magnétisme dans ses effets ordinaires est naturelle: ils l'enseignent même dans les universités catholiques, sous les yeux et l'autorité ou l'appui des évêques et des prêtres: penser et parler autrement serait se rendre ridicule aux yeux d'une science raisonnable et sensée, et attirer quelque mépris sur la religion elle-même. Et certes une telle autorité ainsi appuyée a bien quelque valeur en fait de preuves. Tous les médecins sérieux, qu'ils soient impies, indifférents ou très chrétiens, recourent à l'hypnotisme dans certains cas. A Paris il n'est peut-être pas un seul des internes des hôpitaux qui n'ait eu recours quelquefois à l'hypnotisme. La plupart, tout en reconnaissant que les effets médicaux le plus souvent n'en sont pas très considérables, admettent que pour certains accidents hystériques arrivés par suite de la maladie, ils sont presque toujours souverains, et remplacent très avantageusement des opérations chirurgicales qui seraient très dangereuses. Comment donc et de quel droit empêcher cela chez ceux qui ne veulent que cela? Comment condamner en bloc tous les médecins même les plus religieux, et se prononcer autoritairement contre les savants qui ont le

plus étudié cette matière, et qui ne s'y avancent qu'avec la plus grande réserve.

2^o Preuves de raison théologique. Donnons-en seulement deux. — La première se tire *de la nature même de l'hypnotisme* : s'il était par lui-même illicite, superstitieux et diabolique; il appartiendrait à la vaine observance, qui veut obtenir avec certitude des effets extraordinaires par des moyens impropportionnés que ni Dieu, ni la nature n'ont rendus aptes à cela : par conséquent, dans celui qui veut les obtenir ainsi, il y a invocation au moins implicite du démon, puisque sachant ne pouvoir les obtenir ni de Dieu, ni de la nature, mais seulement, par une conséquence rigoureuse, du démon, il les veut quand même. En dehors de là il n'y a ni vaine observance, ni superstition. Or ici les savants et les médecins veulent simplement obtenir des effets qu'ils jugent naturels, par des moyens qu'ils jugent proportionnés, et dont ils prouvent, comme nous l'avons fait, l'aptitude par des raisonnements et des rapprochements sérieux et convaincants. D'après les principes généralement admis par les théologiens, il ne peut donc y avoir là ni vaine observance, ni invocation tacite du démon, ni démonisme. Les théologiens ajoutent même que dans les cas réputés douteux, c'est-à-dire où l'on doute si ces effets proviennent du démon ou des causes naturelles, pourvu que l'on ait des raisons sérieuses de croire les causes naturelles capables de les produire, on doit plutôt les croire naturels, parce que si dans les choses de la nature l'intervention directe de Dieu ne se présume pas, mais doit se prouver, à plus forte raison l'intervention des démons ne se présume pas, mais doit se prouver.

(A suivre.)



LES STIGMATES

La reproduction des stigmates de la Passion de Jésus-Christ dans le corps de quelques saints privilégiés présente un caractère incontestable d'origine surnaturelle. Tels furent les stigmates de saint François d'Assise, de sainte Catherine de Sienne, et d'autres dont l'Église conserve et honore le souvenir.

Le démon a contrefait, quelquefois, ce phénomène, et, dans certaines personnes livrées au vice, à l'hypocrisie, à l'influence satanique, on a vu se produire des stigmates qui différaient essentiellement des stigmates divins. C'est l'enseignement formel de Benoît XIV et des grands théologiens.

La nature, elle aussi, a produit dans quelques sujets névropathes des troubles vasculaires et nerveux qui présentaient quelque analogie avec les stigmates, mais qui en différaient essentiellement par le fond et par les circonstances.

C'est de ces stigmates par analogie, que le très savant et très regretté Dr Ferrand s'est occupé avec une haute compétence dans l'article que nous reproduisons.

De la stigmatisation

I

On sait ce que l'on entend sous ce nom de stigmatisation ; c'est-à-dire l'apparition spontanée de petites plaies se produisant aux mains et aux pieds, au front et parfois au côté, s'accompagnant d'un certain écoulement de sang, parfois demeurant en permanence, parfois se reproduisant à intervalles variables, notamment tous les vendredis, et disparaissant comme elles sont venues, spontanément.

Chacun des termes de cette définition purement descriptive demande un certain développement.

Ces plaies apparaissent spontanément, c'est-à-dire sans être provoquées par les moyens ordinaires, sans blessure extérieure. Les experts qui ont examiné Louise Lateau se sont d'abord préoccupés de s'assurer que les stigmates n'avaient pu être produits par un instrument quelconque, pas même par les ongles du sujet en observation. Ils lui ont enveloppé les mains de gants et la veille du jour où devaient apparaître les stigmates, ils ont enfermé les mains dans un appareil dûment approprié, dans une sorte de boîte scellée de telle sorte qu'aucune opération ne pouvait leur rendre leur liberté ou permettre à qui que ce soit d'atteindre le lieu des plaies stigmatiques.

Et l'appareil une fois levé, à l'heure dite, ils ont constaté la présence des stigmates.

Du reste ce premier point n'est guère contesté ; il n'est pas impossible que, dans quelques cas plus ou moins apocryphes, la stigmatisation ait été le résultat d'une supercherie ; mais il est bien certain, vu la surveillance exercée par des témoins non suspects, que les stigmates se sont montrés spontanément. Je ne parle pas ici des cas où le caractère même des sujets et de leur entourage suffit à donner une certitude morale et ne permet pas de conserver de doutes à ce sujet, mais de ceux où une observation rigoureuse ayant été pratiquée par des personnes compétentes, voire même par des gens incrédules, ne peut laisser d'incertitude, dans l'esprit le plus difficile, sur l'existence et sur la production spontanée des stigmates.

Ce sont, dit-on, de petites plaies : ici, les descriptions varient quelque peu. La plupart des hagiographes, nous dit le docteur Hubert, ont négligé la description des stigmates ou n'ont fourni sur eux que des renseignements incomplets. Mais il ajoute que, dans trois cas relativement récents, les stigmates ont été décrits avec soin « selon les exigences médicales ».

Dans ces cas, ils ont été reconnus formés de croûtes minces de sang coagulé reposant sur la surface d'une plaie, de laquelle exsude du sang avec une sorte de sérosité, ce qui est l'aspect ordinaire d'une plaie exposée au contact de l'air, sans suppuration toutefois.

Tels sont les stigmates des extrémités; à la tête, ils sont moins apparents et se présentent sous forme de petites éraillures de l'épiderme irrégulièrement disposées sur le front, à travers lesquelles on voit le sang sourdre en fines gouttelettes au moment de l'hémorragie. Celui du côté en forme de croissant a l'apparence d'une plaie recouverte de croûtes sanguines, mais examiné à la loupe il n'a paru constitué que par de simples éraillures de l'épiderme recouvertes par des croûtes de sang concrété.

Chez Louise Lateau le stigmate se montrait d'abord sous la forme d'une ampoule de 2 à 3 centimètres de diamètre qui se produisait dans la nuit du jeudi au vendredi, et, se rompant, laissait échapper de la sérosité et du sang. Après un jour d'écoulement de ce liquide, la plaie se séchait, et dès le samedi, elle était remplacée par une surface rosée ayant l'aspect d'une récente cicatrice. Dans quelques cas le sang a paru découler d'une surface de peau saine ou à peine rougie, comme dans les faits d'hématidrose (sueur de sang). Presque tous ces stigmates sont de forme ronde ou ovale, parfois encore triangulaire ou par pointillé.

Le fait est indéniable; il a été constaté par des témoins autorisés, habitués à exercer l'observation scientifique des phénomènes, aussi n'est-ce pas sur ce point que porte aujourd'hui la discussion, mais bien sur l'explication qu'il convient de donner de ces stigmates.

Nous quittons ici le domaine de l'observation pure, pour entrer sur le terrain de l'interprétation. Nul ne s'étonnera que, sur ce terrain délicat, nous n'avancions qu'avec grande précaution et que nous nous efforcions de demander à la physiologie et à la psychologie tout ce qu'elles peuvent donner de lumières pour éclairer notre route. Il ne s'agit pas en effet de faire de confiance un saut dans le domaine du surnaturel, mais bien d'en approcher, ou même d'y entrer, s'il y a lieu, par la porte raisonnable et honnête à laquelle peut nous amener le processus d'une laborieuse et sévère démonstration.

II

On a, pour expliquer la stigmatisation, invoqué l'influence de l'imagination, de l'imagination seule, ou de l'imagination s'exerçant chez des sujets malades, ou chez lesquels l'équilibre entre les diverses aptitudes fonctionnelles, se trouvant rompu, laisse le champ libre à des relations nouvelles et à bien des hypothèses.

Pour apprécier le rôle que l'imagination peut jouer en pareille matière, il me paraît indispensable de rappeler en quelques mots en quoi consiste ce travail de l'imagination et les données que la physiologie, d'accord avec la psychologie, nous fournit en cette matière.

Il semble assez clairement démontré aujourd'hui qu'il existe dans le cerveau un lieu de la formation des images sensibles et que c'est dans les circonvolutions de l'écorce que ces images sont déposées. L'évocation de ces images, sous l'influence des impressions extérieures et des sensations qui en résultent, constitue un des premiers éléments de la conscience. Et quand cette évocation se produit sans provocation extérieure apparente, nous appelons cette opération du nom d'imagination.

Or s'il est donné à chaque organe sensoriel de provoquer dans l'écorce du cerveau, par l'intermédiaire des ganglions nerveux de la base de cet organe, une image qui répond à chacune de ses impressions externes, nous savons aussi que l'excitation artificielle portée sur un point déterminé de l'écorce ne se borne pas à reproduire cette image, mais qu'elle actionne en même temps, par une sorte de processus inverse, et en passant par les mêmes ganglions, l'organe sensoriel auquel l'image correspond habituellement. De même qu'un nerf sensible excité sur un point quelconque de son parcours donne lieu à une sensation que le centre de perception rapporte habituellement à l'extrémité de ce nerf, de même l'image sensorielle, évoquée dans l'écorce du cerveau, met dans un état de tension sinon d'activité les trajets nerveux correspondants et jusqu'à l'appareil sensoriel

périphérique auquel correspond cette image. C'est au jugement et à la conscience qu'il appartient de distinguer, dans une telle opération, ce qu'elle a de subjectif et de séparer la sensation imaginée de la pure hallucination. C'est pour n'avoir pas tenu compte de cette appréciation complémentaire, que M. Taine a pu dire de la sensation qu'elle est une sorte d'hallucination.

Cette relation entre le rôle de l'imagination et les modifications de l'organe sensoriel périphérique est rarement mise en évidence dans les conditions ordinaires, mais elle est certaine dans quelques états maladifs ou seulement dans certaines perturbations nerveuses; elle est manifeste dans le sommeil et dans la suggestion hypnotique. L'hypnotiseur évoque dans le cerveau de son sujet l'image d'une grande lumière ou d'un grand bruit et l'hypnotisé cache ses yeux ou ses oreilles pour les mettre à l'abri de l'impression qu'il croit ressentir et qu'il rapporte faussement à l'appareil sensoriel périphérique, alors qu'elle lui vient de l'image cérébrale qui lui a été suggérée.

Et sans aller jusque-là, sans invoquer l'hypnotisme, ne voit-on pas tous les jours les sujets impressionnables, au récit d'un accident, et surtout à une représentation qui en reproduit le simulacre, ou seulement l'imminence, tendre leurs muscles, s'incliner sur leur siège, saisir les bras de leur fauteuil, pour éviter une chute dont leur imagination fait seule tous les frais?

Ce sont là des faits de tous les jours et qui ne nous frappent plus, tant ils se répètent souvent. Mais leur observation et leur étude ne laissent pas que de nous éclairer sur le rôle et sur l'importance de l'imagination.

Que se passe-t-il dans ce cas? L'image du mouvement ou plutôt de la sensation du mouvement, évoquée puissamment dans les centres cérébraux par l'imagination, détermine à la périphérie une sorte de mouvement, ou tout au moins une tension motrice, dans les appareils auxquels elle correspond habituellement: comme l'image d'une sensation provoque dans l'organe sensoriel correspondant une modification corrélatrice. Tout n'est pas subjectif en pareille matière; le sens

dans lequel s'exécute l'opération sensible a changé, mais l'opération s'est effectuée néanmoins. Ce n'est pas la surface sentante périphérique qui a mis en jeu les ganglions sensoriels de la base du cerveau, mais ce sont les circonvolutions de l'écorce qui les ont actionnés.

Je me suis renseigné auprès de gens fort experts en la matière sur cette question de savoir si l'idée suggérée pendant le sommeil hypnotique modifie l'organe sensoriel périphérique correspondant, tout comme si la sensation résultait d'une impression portée sur l'organe sensoriel. Il semble qu'il n'en est rien. Ainsi, par exemple, on sait que l'impression d'une vive lumière produit dans l'œil qui la reçoit une contraction immédiate et manifeste de l'orifice pupillaire. Or, si l'on observe la pupille d'un sujet hypnotisé auquel on suggère l'image d'une vive lumière, on ne voit pas cette contraction se produire nettement. La pupille se dilate bien un peu, mais lentement et dans une faible proportion, comme elle le fait d'ailleurs dans tous les cas où la vue fixe attentivement un objet extérieur quel qu'il soit.

On peut donc présumer, sinon conclure, de ces sortes d'expériences, que l'image provoquée dans les circonvolutions cérébrales par l'imagination, détermine bien dans l'appareil sensoriel une espèce de tension nerveuse, mais qu'elle ne semble pas pouvoir le modifier exactement comme eût fait une impression objective, d'origine extérieure.

Cette analyse délicate nous permet de mesurer les limites de ce que peut produire sur les organes périphériques l'image d'une sensation conçue avec cette puissance que l'hypnose communique aux images sensibles.

III

Par contre, nous ne pouvons négliger ces expériences dans lesquelles des faits étranges sans doute, mais difficiles à nier, ont été observés et que je dois rappeler. On peut, en concentrant fortement et longtemps l'attention sur un point du corps, avec cette disposition d'esprit que les Anglais ont

appelée l'*expectant attention*, c'est-à-dire avec l'idée qu'il va s'y produire quelque chose, on peut provoquer dans cette région des sensations particulières, des picotements plus ou moins aigus, voire même une véritable douleur. M. Surbled, qui rappelle et admet ce fait, ne croit pas qu'on puisse aller au delà, il ne pense pas qu'on puisse ainsi provoquer des hémorragies et de véritables plaies. Et il ajoute : « L'imagination n'arrive pas à fabriquer un stigmaté, ou, du moins, la preuve directe d'une telle merveille n'a pas encore été donnée. »

Ainsi donc il est constant que l'imagination peut déterminer dans les organes périphériques des sensations d'ordres divers : mais on lui conteste le pouvoir de provoquer dans les organes des troubles nutritifs, tels qu'une hémorragie, une formation vésiculaire, une ulcération. Il est donc bon d'étudier d'abord si cette impossibilité est bien réelle et aussi quelle distance sépare les unes des autres ces modifications ; enfin ce que peut le système nerveux sur les unes et sur les autres.

Dans un livre fort étudié et dû à un savant médecin qui ne fut pas seulement un professeur distingué, mais encore un maître aussi religieux que savant, le professeur Fabre a passé en revue les troubles de nutrition qui peuvent se produire en relation avec des troubles nerveux et comme conséquence de ceux-ci. Il décrit, dans un chapitre de ce livre, des affections inflammatoires, des gangrènes, des œdèmes ou hydropisies locales et des hémorragies.

L'épistaxis ou saignement de nez peut se rattacher à trois lésions du système nerveux : lésions du nerf sympathique cervical, lésion du nerf trijumeau, lésion de la portion cervicale de la moelle ; et il ajoute : « C'est là, messieurs, un fait singulier et tout d'abord étonnant qu'un état morbide du système nerveux puisse produire une hémorragie ; c'est là cependant un fait positif, plus fréquent que vous ne pensez peut-être, et que la physiologie et la clinique démontrent surabondamment ; c'est de plus un fait scientifique dont il est aisé de vous donner l'explication. » Et il montre comment cette influence pathogénique du système nerveux sur les hémorragies, admise de tout temps et dès Hippocrate, est aujourd'hui

prouvée et rapportée à une perturbation du système vasomoteur. Après avoir rappelé les expériences significatives de Cl. Bernard à ce sujet, il montre quelle influence peuvent avoir sur les hémorragies les émotions morales. « Sur la peau, dit-il encore, on peut voir de ces hématidroses ou sueurs de sang dont l'origine névropathique a été surtout démontrée par Parrot. »

L'activité des petits vaisseaux est subordonnée aux nerfs vasomoteurs. Privés de la tonicité que les nerfs leur donnent, ils se dilatent, d'où la fluxion; dilatés, ils se rompent, d'où l'hémorragie. L'influence nerveuse est capable de déterminer un purpura, c'est-à-dire une affection caractérisée par de petites hémorragies de la peau, qui, bornées en général à de petites taches ecchymotiques, peuvent quelquefois atteindre la proportion de vastes épanchements de sang.

Enfin, le système nerveux n'a pas d'action que pour régler le plus ou moins d'irrigation des tissus, il influe encore directement sur leur nutrition intime. Bien qu'il semble n'agir sur l'activité nutritive que comme un appareil de perfectionnement, et non comme sa condition essentielle, il peut cependant beaucoup pour l'accélérer ou pour la suspendre. Nous trouvons là toute la catégorie des troubles trophiques d'origine nerveuse, qui peuvent aller depuis l'atrophie simple jusqu'à la dégénération, à l'ulcération et à la gangrène.

On rencontre ces diverses manifestations de l'influence trophique des nerfs, réunies à la peau dans certains cas de zona, maladie cutanée d'origine nerveuse et qui se traduit par des rougeurs, des élevures, des vésicules, des hémorragies et même de la gangrène; de sorte qu'à elle seule, cette maladie présente parfois dans son éruption tous les types de lésions qu'on peut rencontrer dans le tissu de la peau.

Or, si le système nerveux est capable de provoquer dans les tissus et à leur surface des altérations aussi multiples, on conçoit quelle réserve il convient de mettre dans cette affirmation : qu'il lui serait impossible de produire des stigmates.

Dr FERRAND,
de l'Académie de médecine.

OBSERVATION

Nous trouvons, dans le dernier numéro des *Études franciscaines* (mai 1902), ces sages réflexions critiques d'un religieux, le P. Timothée, à propos de l'ouvrage du P. Arthur Devine, *Le Credo expliqué* :

« Nous ne partageons pas les idées de l'auteur sur la stigmatisation. Il admet, il est vrai, que le démon peut imiter ou singer les stigmates. Mais il ne croit pas qu'il puisse soutenir longtemps ce rôle et il est persuadé de plus qu'on ne tardera pas (qu'on nous permette le mot) à voir le bout de l'oreille. Aussi pour lui les stigmatisées du Tyrol, Louise Lateau, etc., sont-elles de vraies stigmatisées divines. Nous avons connu des hommes très distingués, nous en connaissons encore qui n'admettent pas que Dieu multiplie avec cette facilité une faveur aussi extraordinaire que celle de la stigmatisation (1). Nous ne l'admettons pas davantage.

« Nous n'attachons pas non plus une grande importance aux visions d'Anna-Maria Taïgi. L'auteur a-t-il lu la première édition de la vie de cette servante de Dieu? S'il avait vu les choses étranges contenues dans cette première édition, et qu'on a eu soin de retrancher dans les éditions suivantes, nous croyons qu'il donnerait, lui aussi, moins d'importance aux visions de cette vénérable.

« Nous croyons, nous aussi, que Notre-Seigneur n'apparaît jamais personnellement. Mais quelle explication singulière l'auteur nous donne de l'apparition du Sacré-Cœur! Lui qui connaît si bien sa *Somme*, peut-il concilier cette explication avec la doctrine de saint Thomas sur le mode d'agir de Notre-Seigneur sous les espèces? Il est vrai, il craignait, nous dit-il, d'étonner et de contrister les âmes pieuses.

« Nous ne sommes pas surpris de cette crainte. Nous nous en souvenons. Mal nous en prit d'avancer un jour devant le bon curé de Laigle, chez lequel nous prêchions, que Notre-Seigneur n'apparaissait point personnellement. Peu s'en fallut qu'il prit le bénitier et qu'il nous aspergeât pour nous *désendiabler*. Ne pourrait-on pas chicaner aussi l'auteur sur la manière dont il explique l'apparition de Lourdes? »

(1) On a cité un nombre assez considérable de saints et de saintes qui ont reçu de Dieu cette faveur. Mais, qu'on le remarque, c'étaient des âmes arrivées toutes à une très haute sainteté. Aussi croyons-nous que les stigmatisées du Tyrol Louise Lateau, etc., ont emporté dans la tombe leur secret. Mgr Vital, évêque, d'Olinda (Brésil), de notre ordre des FF. MM. capucins, était allé à Bois-d'Haine. Il en était revenu très indécis, nous a-t-on dit, et plutôt désenchanté. Dom Guéranger, avons-nous ouï dire, fit le voyage de Bois-d'Haine. Il croyait qu'il arriverait assez vite à se former une idée juste du phénomène qui frappait alors si vivement les esprits; il examina, il regarda, il interrogea, il quitta Bois-d'Haine aussi embarrassé et aussi indécis qu'il y était arrivé. Nous avons rencontré dans un de nos couvents du Tyrol le frère d'une des stigmatisées. Il ne paraissait pas croire au caractère divin de la stigmatisation de sa sœur.

LA VIE DES ANGES

(Suite)

Les anges habitent l'Empyrée, et il y en a qui ne le quittent jamais. Ils ont leur entrée libre et même nécessaire dans la sphère universelle; mais l'Empyrée est si vaste et si peuplé qu'on ne s'y aperçoit nullement de l'absence provisoire des anges qui viennent dans l'univers et jusque sur notre terre pour vaquer à leur ministère providentiel, bien que ceux qui passent ainsi dans la région des mondes soient beaucoup plus nombreux que les créatures corporelles auxquelles ils sont préposés. Mais peut-être ne nous exprimons-nous pas bien; il sera plus exact de considérer l'ensemble des mondes comme noyé dans les cieux angéliques; de sorte que les anges ne viennent pas tant chez nous, que nous ne sommes et ne restons chez eux! — Ce que Dieu a créé c'est avant tout, ou par-dessus tout, la nature spirituelle. Si la Genèse biblique n'avait été inspirée en vue de l'homme, elle ne ferait pas tant de cas de la création des corps; car, en réalité, nos mondes, nos astres, nos brillants soleils ne sont qu'un peu de poudre d'or livrée à la nature intellectuelle.

Ceci étant posé, afin de saisir clairement l'explication du mystère en question, considérez les lois du rayonnement solaire. Rien dans l'univers n'échappe à l'influence du soleil, *nec est qui se abscondat a calore ejus*. Laplace va même jusqu'à prétendre que la terre et les autres planètes ont été *formées* de la substance du soleil. De fait, le globe de cet astre est tellement gigantesque que tous les astres qui tournent autour de lui ne sont à côté de lui que des pygmées; et il est très vraisemblable que ces mondes du système planétaire doivent leur existence physique et leurs évolutions gravitatoires aux énergies lumineuses, caloriques et électriques ou magnétiques de l'astre du jour.

Telle est la gloire du roi des astres, gracieux emblème du Créateur à qui tout ce qui existe doit le mouvement, la vie et l'être. Dieu est *tout-puissant* et il est *infiniment puissant*, ou plutôt il est lui-même la puissance infinie. Nous disons infiniment puissant et tout-puissant, parce que, pour notre sujet, il importe de faire une distinction entre ces deux qualités de la divine puissance; car Dieu crée non selon qu'il est infiniment puissant, ce qui aboutirait à l'absurdité d'une création infinie, mais il crée selon qu'il est tout-puissant, c'est-à-dire que toute création quelconque, sans être infinie, requiert cependant la puissance de Dieu, l'opération de Dieu en tant qu'il est tout-puissant. Ce qui revient à dire que Dieu seul est capable de faire quelque chose *de rien, ex nihilo sui*; et que dès lors qu'il crée, peu importe à sa puissance qu'il tire du néant un monde ou un moucheron, attendu qu'une puissance créatrice identique est requise pour l'un comme pour l'autre. Par conséquent, et vu que Dieu est éternel, l'enjeu de la divine puissance est le même dans la création et la conservation de quelques heures que dans la création et la conservation d'un monde dont la durée se calcule par des centaines de siècles.

Cette vérité bien entendue, revenez à l'examen de l'astre radieux, et rendez-vous compte de quelle manière le soleil rayonne. Vous observerez que ce n'est pas la plénitude immense de ce foyer colossal qui répand ses clartés et ses feux dans l'univers, mais que les rayons du soleil émanent de la région visible de cet astre, c'est-à-dire de sa gigantesque circonférence.

Il en est ainsi également de la puissance créatrice et conservatrice de Dieu, divine puissance qui paraît devoir affecter en premier lieu l'intelligence angélique, pendant que les anges contemplent le souverain bien: puisqu'en effet c'est par l'acte créateur que Dieu se met tout d'abord en contact avec ses créatures. Aussi les célestes intelligences toutes éprises de cette admirable puissance de leur Auteur, dont les prodiges excitent à un si haut point leur sainte curiosité, y trouvent-elles une bonne part de leur béatitude. Seulement, ayant admis qu'ils ne voient de l'infini de Dieu que sa face

adorable, nous ne trouverons pas étrange qu'ils ne voient de la puissance divine que cette surface, pour ainsi m'exprimer, par où s'exerce la toute-puissance dans la création et la conservation des choses, s'il est vrai que, comme nous venons de le constater, la toute-puissance ne rayonne, à l'instar du soleil, que par sa surface, visible au grand jour de la gloire céleste.

Eh bien, c'est en la vision intuitive de la toute-puissance que consistera ce que nous avons appelé la résultante de la science divine, faisant connaître à l'intelligence angélique tout ce qui, à chaque instant, se produit dans la création.

Tout ce qui se produit, tout ce que Dieu crée, tout ce qui arrive par sa volonté, ou par sa permission. Il faut donc que chaque ange en particulier voie *toute* la surface de la puissance créatrice.

Oui, c'est ce qui a lieu. Chaque ange en particulier voit d'un seul regard *toute* cette surface à la fois. Contrairement à nous, qui ne voyons qu'une partie de la surface solaire, et des rayons qui s'en échappent, *parce que la circonférence du soleil est divisible, et qu'en rayonnant elle se partage et se dépense*. La toute-puissance divine *étant infinie, indivisible et simple comme Dieu lui-même, elle ne peut ni se diviser, ni se partager, ni se dépenser ou s'amoindrir des rayons créateurs par lesquels elle procure la création et les mille détails de l'univers*. Quiconque a la faculté de percevoir la toute-puissance, n'a donc qu'à la regarder pour la voir *dans tout son ensemble et saisir entièrement l'ampleur de son opération souveraine* qui consiste à créer, à conserver et à régir toute chose.

Voilà évidemment un profond mystère pour les anges eux-mêmes : aussi ne *comprennent-ils pas* la toute-puissance. Ils la voient seulement agir, et ils surprennent aisément, avec délice et béatitude, tout ce qu'elle fait, à mesure qu'elle agit en eux ou dans le monde corporel.

Ajoutons que les anges non seulement voient agir la toute-puissance, mais qu'en outre ils en sont pénétrés, en tant que la nature angélique est elle-même son premier chef-d'œuvre. — N'est-ce pas en effet par la création et la conservation des

célestes intelligences que la puissance de Dieu inaugure la création du ciel et de la terre, en partant de la hiérarchie supérieure pour aboutir aux limites les plus reculées de l'être! — Donc la toute-puissance entourée de ses anges ne produit rien en notre monde sans que son influence créatrice ne passe par l'intelligence angélique. Dieu suscite-t-il un atome aux confins de la corporéité, décide-t-il un événement dans un coin quelconque de l'univers, permet-il un incident sur la terre, le rayon divin créant l'atome, procurant l'événement ou laissant l'incident se produire, traverse nécessairement la nature intellectuelle qui en saisit la portée; et comme l'acte divin n'échappe à aucun des anges, qui tous à l'envi le contemplent, ce n'est pas un ange ou quelques anges, mais toute la multitude des esprits célestes qui aperçoivent ce que nous appelons, pour nous faire comprendre, *le rayon créateur conservateur ou providentiel*.

Or, puisque tout dépend ici de la vision intuitive, il est clair que les anges, par science divine, connaissent Dieu et les créatures de Dieu avec d'autant plus de perfection qu'ils sont hiérarchiquement plus proches de Dieu; d'où il suit que si les esprits des ordres supérieurs ne voient pas plus que ce que ne voient ceux des chœurs moins élevés, le séraphin voit certainement mieux que l'ange ou que l'archange.

*
* *

C'est ainsi, croyons-nous, qu'il convient d'expliquer, autant que possible, la double érudition de la science divine communiquée aux anges dès leur entrée dans la gloire, afin qu'ils puissent connaître Dieu et tous les détails de la création, à mesure que ces détails seraient réalisés par l'Auteur des choses.

Grâce à la science infuse, les anges connaissent la nature des êtres; grâce à la science divine, ils connaissent les êtres eux-mêmes, les individus, leurs opérations et leurs circonstances.

Mais, nous dira-t-on, dès lors que les anges possèdent ces deux sciences qui éclairent leur intelligence de façon à leur

faire connaître et les êtres et la nature des êtres, sans compter l'idée innée qu'ils ont préalablement des espèces, à quoi bon leur attribuer encore une science *expérimentale* semblable à la nôtre; quel genre de connaissance ont-ils encore à acquérir par expérience, eux qui connaissent déjà tant sans étude et sans les recherches auxquelles nous sommes astreints?

La question se résoud comme ceci : 1^o L'on ne peut pas refuser aux anges l'*exercice* de leur intelligence! Or, après la faculté de comprendre, la plus noble faculté de l'intelligence, de la raison, est celle de pouvoir faire des recherches scientifiques, soit à l'instar de l'homme pour découvrir des vérités nouvelles, surprendre des mystères inconnus, soit pour faire la preuve raisonnable de vérités préalablement connues. Bien que la foi nous enseigne des mystères dont nous avons, par elle, la plus grande des certitudes, ne tâchons-nous pas de nous rendre *scientifiquement* certains de plusieurs de ces mystères, en les étudiant? — 2^o La science expérimentale est nécessaire aux anges pour combler les lacunes que laissent dans leur intelligence les sciences divine et infuse. Par exemple, tous les anges ne sont pas prophètes; ils sont obligés de mettre à contribution leur perspicacité, leur vertu de prévoyance. Ils ne saisissent point spontanément toute la portée des causes premières ou des causes secondes. Dieu leur a donné tant de lumières pour en calculer les effets avec une précision d'autant plus prudente qu'ils sont préparés à des œuvres plus considérables.

C'est pourquoi, théologiens hors ligne, les anges, par acquisition scientifique, font leur la science divine; astronomes de naissance, ils ont entre leurs mains les destinées de l'univers; habiles mathématiciens, ils se livrent aux problèmes les plus compliqués; historiens sagaces, ils devinent l'avenir avec une pénétration étonnante; diplomates expérimentés, Dieu leur a confié la destinée des nations et des rois; passés maîtres en jurisprudence, ils assistent au jugement particulier, et défendent leurs clients; physiciens et naturalistes érudits, ils s'entendent certainement mieux que nous à manier les corps et à étudier les lois de l'univers; chimistes incomparables ils composent des alliages surprenants, et médecins

comme Raphaël, surtout pour la guérison de nos âmes, ces célestes gardiens établissent à merveille le diagnostic de nos maux spirituels afin d'y appliquer des remèdes dont eux seuls ont le secret.

Or ces sciences et les autres, dont certains savants font leur spécialité, mais dont les plus versés ne sauraient atteindre l'apogée, leur vie fût-elle cent fois plus longue, encore que chacun n'en embrasse le plus souvent qu'une seule; toutes ces sciences plus célestes que terrestres, le moindre des anges les possède toutes à la fois et en perfection.

*
* *

Notre thèse de la science angélique, pour être complète, appelle ici le résumé de ce que savent les anges et de ce qu'ils ne savent pas.

Qu'est-ce que les anges ne savent pas? — Ce que les anges ignorent se réduit à peu de chose; encore, en l'exposant doit-on avoir recours à des restrictions déjà prévues. Évidemment plus versés dans la grave question de la grâce, que ne le sont les théologiens, les docteurs de l'Église et les conciles, les anges cependant ne peuvent pas plus que nous surprendre directement les opérations de la grâce, les états et les influences de la grâce étant des cas réservés que Dieu ne livre à personne. Donc ils ne savaient pas plus que le Docteur angélique lui-même, si celui-ci était « digne de haine ou d'amour », quoiqu'à voir les œuvres de ce saint extraordinaire, son ange gardien dût présumer qu'il était bien digne d'amour plutôt que de haine, sachant qu'un mauvais arbre ne saurait produire des fruits aussi exquis.

Votre ange gardien ne connaît pas vos pensées tant que vous ne les exprimez pas; mais comme vous avez, pour les exprimer, trois sortes de langage dont celui des signes, et que vous n'êtes pas toujours maître des impressions que les mouvements de votre âme occasionnent sur votre organisme intérieur ou extérieur, il est à parier que vous ne parvenez pas une fois sur mille à cacher votre idée, votre désir, votre résolution, votre acte humain vicieux ou vertueux à ce fidèle

interprète, esprit si pur, au regard extrêmement subtile.

Enfin les anges ne connaissent de l'avenir que ce que le Saint-Esprit daigne leur en révéler ou ce qu'ils en déduisent de causes connues, comme l'astronome calcule d'avance les éclipses. Les anges ignorent les événements *futurs libres* et ne peuvent que les deviner jusqu'à un certain point ; mais ils prévoient, de science certaine, les événements *futurs nécessaires* (1).

Qu'est-ce que les anges savent? — Question rendue superflue par tout ce qui précède. Ils savent tout ce qui n'est pas strictement mystère de grâce, secret inviolé des cœurs, avenir absolu.

La science infuse s'allie par le haut à la science divine et par le bas à la science expérimentale.

Saint Augustin appelle science *du matin*, « matutina », celle qu'ont de Dieu les célestes intelligences et science *du soir*, « vespertina », celle qu'ils ont de la création.

*
* *

Les anges voient ce qui se passe sur la terre et ils s'en réjouissent : « ... Et il y aura plus de joie dans le ciel, dit Jésus-Christ, pour un pécheur faisant pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » Les anges s'en réjouissent et ils en parlent entre eux : « *Clamabant alter ad alterum*. — Ils criaient les uns vers les autres, » dit Isaïe.

Les anges, encore un coup, possèdent éminemment les privilèges de la nature humaine : or un des plus beaux de ces privilèges est le langage, la faculté de pouvoir exprimer à loisir jusqu'aux moindres sentiments du cœur, de pouvoir clairement rendre sa pensée par des termes qui en font saisir les nuances les plus délicates.

Les anges portent cette admirable faculté à des perfections évidemment surhumaines qui s'accroissent davantage à mesure que la perfection de leur nature augmente de chœurs

(1) *Futurs libres* sont les actes qui dépendent de la liberté humaine. *Futurs nécessaires* sont les effets certains de causes permanentes.

en chœurs. Ils *conversent* ensemble, c'est-à-dire qu'à la manière des hommes ils *se tournent* les uns vers les autres pour se communiquer leurs sentiments, les discuter, faire valoir leur science. Quand les hommes se parlent ils se regardent face à face. Les anges n'ont point de corps : toute intelligence, l'ange est *tout yeux* ; il voit dans toutes les directions à la fois ; de même il est *toute bouche*, toute langue, pour s'exprimer en céleste éloquence.

Le langage est un signe parlé, écrit ou gesticulé. C'est pour l'ange comme pour l'homme le signe de la pensée. La parole de l'homme consiste en des mouvements conventionnels très subtiles de la bouche, de la langue, des lèvres ; vibrations volontaires infiniment variées de tout l'organe, exactement reproduites par l'air ambiant qui les transfère en ondes sonores à l'oreille de l'interlocuteur.

Mais bien que l'habitude rende la chose aisée au point de nous en faire souvent abuser, néanmoins il y a là tout une complication corporelle. Et quand on est éloigné, qu'il faut avoir recours au téléphone ou au télégraphe, ou encore écrire par la poste, quelle lenteur relative ! quelle attente de part et d'autre !

La conversation au ciel doit se pratiquer d'une autre façon.

Si les hommes se parlaient en chantant, nous dirions peut-être que leur parole approche des célestes mélodies ; mais ce ne serait là encore qu'une façon de parole ; or les anges n'ayant point de bouche, ils ne peuvent moduler des sons.

La lumière intellectuelle ne fût-elle absolument simple, on pourrait croire que les anges, au lieu des sept tons de la gamme, associent les sept teintes de l'iris et forment ainsi leurs discours ; malheureusement ceci non plus n'est admissible, car la lumière immatérielle de l'angélique nature ne saurait se diviser prismatiquement ; son irradiation elle-même n'est qu'une métaphore.

Comment se vérifie donc la forte révélation d'Isaïe : « Ils *criaient* les uns aux autres ? » Voici l'opinion de saint Thomas : « L'ange étant franc de toute entrave corporelle, il lui suffit pour se faire comprendre d'un autre ange de *vouloir* lui

manifeste son concept. » Cependant la volonté seule, même chez l'ange, ne paraît pas répondre à toute objection ; car il est nécessaire que l'ange comme l'homme *appelle* son interlocuteur, qu'il entre en rapport avec lui et lui témoigne l'intention qu'il a d'être entendu, écouté : « *Clamabant* ; ils criaient ! » Aussi le saint Docteur admet que « de même que le sens est mù par les choses sensibles, de même l'intellect est mù par les choses intellectuelles. Donc, dit-il, comme le sens est excité par un signe sensible, ainsi l'attention de l'ange peut être attirée *par certaine vertu intellectuelle*. » Ce sera un signe, ce seront des signes de l'intelligence pure, discours spirituel qui s'entend de loin comme *un cri de l'esprit*.

D'une extrémité à l'autre de l'univers deux anges désirent-ils échanger leur pensée, *ils se sourient*. Sourire lumineux, infiniment mélodieux. Clameur d'autant plus délicieuse que les parleurs sont en plus grand nombre. Ce sont des chœurs et des cantiques défilant la voix humaine ; c'est la conversation des anges qui ne sauraient se parler sans chanter les louanges de Dieu.

A. VAN MONS.

(A suivre.)



LES NOUVELLES RADIATIONS

(Suite)

Tous ces faits, toutes ces observations concordantes menaient à une même conclusion : *les corps émettent d'autres radiations que celles que nous connaissons; ces radiations peuvent pénétrer à travers des corps opaques aux rayons lumineux, et elles sont capables d'impressionner un sujet prédisposé.* Toutefois rien n'était venu montrer la réalité de ces radiations inconnues; elles demeuraient à l'état d'hypothèse. Les expériences de Röntgen, en donnant le moyen de produire à volonté des rayons invisibles pour un œil ordinaire, ont présenté une matière plus scientifique aux recherches de cette nature, de divers côtés on s'est demandé si les rayons Röntgen ne pourraient pas agir sur certains yeux anormaux, et pourquoi ils sont généralement invisibles.

Les recherches entreprises ont permis d'attribuer leur invisibilité à leur impuissance à pénétrer les milieux de l'œil. Voici d'abord les diverses expériences de pénétrabilité établies *pour les rayons ultra violets*. Elles ont été conduites par M. de Chardonnet et décrites dans les comptes rendus de l'Académie des sciences (1). M. de Chardonnet opérait sur les yeux de divers animaux.

1^o Le cristallin ne laisse passer aucune radiation au delà des raies L ou M chez l'homme, le bœuf et la grenouille. La limite de transparence s'étend jusqu'à la raie O pour le chat, le lièvre et la carpe; jusqu'à la raie R pour le porc et le mouton; et enfin jusqu'à T et même V pour l'épervier.

2^o Le pouvoir absorbant du cristallin varie beaucoup, suivant l'individu et l'âge de l'individu.

(1) 1895, p. 441.

3° Le corps vitré et la cornée sont en général plus transparents que le cristallin pour ces rayons, ne les arrêtant qu'à partir de S pour l'homme, et de T ou U pour les autres animaux.

4° Le pouvoir absorbant de ces différents milieux augmente avec leur épaisseur.

M. de Rochas s'est livré à des recherches analogues sur *les rayons X*. Celles-ci ont été communiquées au public dans un rapport à l'Académie des sciences (1). Il conclut sur l'opacité très grande des milieux oculaires pour ces radiations de très courte longueur d'ondes. « Les milieux transparents de l'œil, qui se laissent traverser d'une manière si parfaite et instantanément par les rayons dits lumineux, se sont montrés très peu perméables pour les rayons X, malgré une action prolongée pendant une demi-heure (2). »

D'après ces constatations il devenait vraisemblable que, si nous ne percevons pas les radiations ultra violettes, les rayons X et les autres, cela ne tiendrait pas au défaut de sensibilité de la rétine, mais au défaut de transparence des milieux oculaires. Il importait toutefois de s'en assurer par des expériences directes. C'est ce qu'ont réalisé divers savants. M. de Chardonnet et le docteur Saillard ont institué l'examen des rayons ultra violets. Deux sujets, privés de cristallin par l'opération de la cataracte, furent placés en face de l'arc voltaïque enfermé dans une lanterne Dubosq; cette lanterne est construite de façon à intercepter toute les radiations visibles et à laisser passer les rayons ultra violets très intenses dans l'arc électrique. Or ces deux personnes aperçurent clairement l'arc électrique, purent décrire sa forme exacte et ses divers mouvements. Il est donc permis de conclure que la rétine est sensible aux radiations ultra violettes, comme à la lumière visible, lorsqu'elles lui parviennent.

L'expérience des rayons X a été faite par M. Foveau de Courmelle. Il a opéré avec M. Ducretet à l'Institut des jeunes aveugles où se trouvent 240 élèves. Ceux-ci lui ont servi de sujets d'expérience.

(1) Comptes rendus de l'Académie, le 21 mars 1898.

(2) Comptes rendus 1895, dernier semestre.

Voici les résultats : Sur 240 élèves, 36 sont presque des voyants et ont été éliminés. Restent 204 qui, *placés dans l'obscurité en présence du tube de Crookes enveloppé d'un voile noir*, ont fourni 9 sujets, 5 filles et 4 garçons, percevant les rayons X.

Une jeune fille de dix-huit ans, atteinte aux deux yeux d'un grand colobome de l'iris et à l'œil gauche d'une cataracte congénitale et de l'atrophie du nerf optique, voyant un peu à l'état normal, a perçu les rayons X, les rayons cathodiques et les rayons fluorescents.

Une autre de quatorze ans et demi, un peu voyante, atteinte aux deux yeux d'atrophie du globe, voit les rayons X, cathodiques, fluorescents.

Une troisième, de seize ans et demi, ayant à peine la sensation de la lumière, à leucome adhérent des deux yeux, voit les rayons X et cathodiques et pas fluorescents.

Une quatrième, de dix-huit ans, absolument aveugle, atteinte à l'œil gauche d'atrophie partielle du globe, d'iridectomie, de cataracte probablement traumatique, d'iritis, et à l'œil droit de buphtalmos, de leucome adhérent au côté interne et inférieur, d'amaurose, voit les rayons X, mieux les rayons cathodiques et pas du tout les rayons fluorescents.

Une cinquième, de vue bonne, monitrice, voit les rayons X et cathodiques, « rouges comme le soleil », dit-elle.

Des quatre petits garçons, trois perçoivent les rayons X cathodiques, fluorescents de la façon la plus nette, le quatrième perçoit les rayons X et très peu les autres.

De tous ces cas il semble donc résulter que la rétine est capable de percevoir les rayons X et les rayons ultra violets, lorsque, grâce à des conditions spéciales des milieux oculaires, ils peuvent lui parvenir.

Quant aux radiations de grande longueur d'ondes, depuis l'infra rouge jusqu'à l'électricité, nous ne savons pas si l'on a fait des recherches directes à leur sujet. Mais les expériences curieuses entreprises en Allemagne, et rapportées plus haut, semblent bien nous autoriser à conclure qu'il en est de ces radiations comme des autres. Dans les phénomènes de vision anormale, relatés par Reichembach et Kraft,

les rayons actifs, perçus par les divers sensitifs étaient en effet, selon toute vraisemblance, des rayons de grande longueur d'ondes. Un des sujets, avons-nous dit, accusait même à leur contact une sensation de chaleur. Or les sensitifs les voyaient, ils agissaient donc sur leur rétine. En conséquence, d'une manière générale, il est permis d'affirmer la loi suivante : Tous les rayons de quelque nature qu'ils soient, les ultra violets et les infra rouges, agissent sur la rétine, comme les rayons lumineux, lorsque *la transparence des milieux oculaires leur permet de les atteindre*.

C'est donc une vérité à peu près établie aujourd'hui : l'œil de l'homme, dans sa partie essentielle, la rétine, est capable de recevoir l'impression de toutes les radiations répandues à profusion à travers la nature. Seuls les milieux oculaires, la cornée, les humeurs et surtout le cristallin les arrêtent, les éteignent, et les empêchent de venir nous révéler les mille reflets dont ils portent l'empreinte, les mille trésors cachés dont il nous révéleraient les secrets. Le monde tout entier est lumière et vérité, il ne demande qu'à se montrer, à se manifester aux regards de l'homme. Les rayons, qui nous apportent la figure, la forme, le nom de chaque chose, même les plus profondes et les plus cachées, se pressent par milliers autour de nous, ils se croisent à la porte de nos yeux, ils essaient de s'insinuer jusqu'à nos sens. mais les organes mêmes qui devaient leur ouvrir le chemin, leur préparer les sentiers jusqu'à l'âme, sont devenus une barrière; ils arrêtent la lumière, ils la brisent, ils l'éteignent.

En présence d'une telle anomalie, d'une telle inconséquence de notre nature, nous nous sommes laissé entraîner à en rechercher les causes. Pourquoi Dieu, l'auteur très sage et très bon de notre nature, nous a-t-il créé un sens si parfait, la rétine, capable de tout voir et de tout sonder; et en même temps, par une sorte d'ironie et d'inconséquence. pourquoi a-t-il étendu au devant comme un voile, qui lui dérobe presque toute sa lumière? Un grand nombre d'animaux, les oiseaux surtout, sont plus privilégiés que l'homme,

leur maître et leur roi ! Comment expliquer une telle contradiction ?

En nous reportant aux premières pages de la Genèse nous avons cru y découvrir une raison, une explication, une justification de cette mystérieuse anomalie. Adam y apparaît orné d'une science suréminente et universelle. Quand il l'eut créé, Dieu amena devant lui tous les animaux et Adam imposa à chacun le nom qui lui convenait. Ce qu'il fit pour les animaux, il le fit sans doute pour les êtres de la nature. Or, on le sait aujourd'hui plus que jamais, rien de si difficile que d'assigner à chaque être son vrai nom. Cette désignation suppose la science des êtres qu'il s'agit de nommer.

Mais où Adam avait-il pris cette science ? Les théologiens disent qu'elle était infuse. Mais qu'a-t-on besoin d'avoir recours à cette science infuse difficile à expliquer ? Adam n'avait-il pas l'intégrité de ses sens et de toutes ses facultés ? Et ces sens, nous venons de voir combien immense est leur portée, leur puissance *naturelle* de pénétration. Ils sont harmonisés pour percevoir tous les rayonnements de la nature, et chaque corps a son rayonnement spécial, *spécifique*, par lequel des profondeurs de l'abîme, comme des hauteurs éthérées du firmament, il s'en vient à la surface de notre terre apporter, avec sa douce influence, sa figure, son nom et son image. Les sens du premier homme, au sortir des mains de son créateur, n'étaient sans doute pas opprimés d'un voile comme aujourd'hui ; ils n'avaient qu'à s'ouvrir, et ils recevaient toute faite la science des êtres, de tous et de chacun.

Ils voyaient encore leur distinction infinie et leur hiérarchie savante, ils comptaient leur variété prodigieuse et leur subordination parfaite. Tous les êtres vivent, se meuvent, se pénètrent mutuellement sans se nuire, ni s'éclipser. Adam contemplait ce monde merveilleux dans sa puissante et universelle harmonie, et après avoir nommé chaque être en particulier, il appela l'ensemble *κοσμος*, *mundus*, c'est-à-dire l'ordre, un nom que depuis lors nul n'a plus compris.

Dieu dit à l'homme : « Le jour où tu mangeras du fruit, tu mourras de mort. » Adam fut transgresseur. Le châtimement fut prompt et terrible. L'Écriture parle du trouble d'Adam

en face de son Dieu, le soleil de justice. « J'ai entendu votre voix et j'ai eu peur, je me suis caché. » Il sentit la honte, la crainte, le trouble des organes, la course désordonnée du sang qui s'agite dans ses vaisseaux et menace de les rompre ; et il se cacha. Voilà ce que dit l'Écriture. Elle affirme un immense désordre sans en spécifier toutefois l'étendue ni le caractère. Cependant ce peu de paroles suffit à nous faire comprendre que le trouble avec le péché se répandit dans tous les organes de l'homme. Avant sa désobéissance ces organes ressemblaient à l'eau d'un fleuve limpide, dont les rayons solaires pénètrent sans peine toutes les profondeurs ; après la désobéissance ces mêmes organes devinrent l'image d'un fleuve orageux, qui charrie la boue et le limon ; la lumière solaire n'en pénétra plus que la surface ; et l'âme cachée au fond de ces organes ne reçut plus qu'une vague et obscure perception des choses. *L'homme commença dès lors vraiment à mourir* (1), le corps lui servira de tombeau pendant quelques années, jusqu'au jour où son âme entrera définitivement dans les ténèbres inférieures.

De temps en temps Dieu se plaît à laisser reparaitre sur terre des hommes paraissant avoir recouvré quelque chose de l'intégrité de leurs sens. Ils devinrent objet de curiosité, de superstition, objet d'effroi à eux-mêmes et aux autres. Ils s'appelèrent *Zahuris* au moyen âge ; aujourd'hui ce sont des sensitifs, dans tous les temps on les a flétris du nom de sorciers. L'homme aurait dû y voir un souvenir et comme un vestige de son ancienne condition, de son originelle grandeur. Mais il avait tout oublié.

(1) In quocumque enim die ex eo comederis morte morieris. (Gen. 11-17.)

(A suivre.)

FR. HILAIRE, de Barenton.
(Études Franciscaines.)



SOURCIERS

La lettre suivante, écrite par une personne dont nous apprécions la piété, l'intelligence et le ferme caractère, présente la question des sourciers sous un aspect nouveau.

Elle mérite l'attention. Nous attendons des renseignements plus étendus. Nous serons charmé d'enregistrer l'opinion de nos lecteurs et de provoquer une discussion approfondie.

É. M.

Monseigneur,

Mon état de faiblesse m'a empêchée de vous écrire comme je l'aurais désiré pour vous demander *conseil* au sujet des faits étranges qui m'ont fort intéressée. Je me suis découvert un talent naturel curieux. Je suis *sourcière*. Cela ne mériterait pas d'en appeler à votre science, la chose étant assez commune, si je n'étais parvenue à une limite où l'explication naturelle me paraît si difficile, que j'ai quelques scrupules à continuer. Pour n'entrer aujourd'hui dans aucun détail, je dirai en deux mots, qu'après deux ans de pratique, fort peu régulière comme dates, mais très régulière comme effets, je suis arrivée, de la sensation de la source à mon passage sur elle, à trouver le volume de l'eau et sa profondeur. Passe encore. Mais voici plus fort : je détermine l'eau à distance, au moyen d'un point de repère pris dans le paysage. Mieux encore : j'ai été stupéfiée de la trouver au moyen de plans de propriétés qui m'étaient inconnues, et exactement. Jusqu'ici la branchette de coudrier, ou autre, ne tourne pas dans mes mains, mais un pendule (vulgairement ma montre et sa chaîne) tourne avec une violence qui est surprenante, circulairement sur la source, en ellipse près d'elle, en sens rectiligne plus loin d'elle. — Passe sur le terrain, mais sur une carte !...

Après avoir essayé de m'expliquer toutes ces choses à moi-même, en les écrivant au fur et à mesure, j'ai fini par n'y plus rien comprendre, et par ne plus agir sans prier Dieu d'abord de ne pas permettre que je l'offense. Notre bon curé doyen de Reillanne, qui a connu bien des sourciers, des prêtres même, avec les mêmes exactes facultés que moi, s'arrête cependant, ne veut pas juger, et m'a lui-même conseillé de vous en parler. Voilà donc qui vous est soumis, Monseigneur, et je regrette beaucoup de ne pas pouvoir vous parler, pour vous dire des détails et remarques singulières.

Pardonnez-moi cette trop longue lettre, et veuillez agréer l'expression de mes meilleurs et respectueux sentiments.

VARIÉTÉS



Un épisode de la vie du prince Louis-Ferdinand de Prusse

Le comte Grégoire de Nostitz, aide de camp de l'empereur Nicolas I^{er}, de Russie, a transmis à son fils des « Mémoires », dans lesquels est relatée l'histoire d'une apparition dont il a été témoin oculaire. C'était en octobre 1806; le comte de Nostitz, alors officier des hussards dans l'armée prussienne, était lié avec le prince Louis-Ferdinand de Prusse, jeune et brillant général de l'armée prussienne, commandée par Frédéric-Louis, prince de Hohenlohe-Ingelfingen, le même qui fut battu à Iéna par Napoléon I^{er}. La veille de la bataille de Saalfeld, où l'armée prussienne fut mise en déroute, le prince Louis-Ferdinand se trouvait avec son état-major dans le château du duc Schwarzbourg-Rudolfstadt. A minuit juste, on était en train de causer de la guerre, le jeune prince se réjouissait énormément de ce que le lendemain devait avoir lieu la première rencontre avec les troupes de Napoléon I^{er}, et dit au comte de Nostitz : « Je ne sais comment vous dépeindre ma grande joie de notre rencontre de demain!... Nous voguons en pleine mer... Nous avons le vent en poupe... Nous sommes tous à notre poste. » — A peine avait-il achevé cette phrase, que le comte de Nostitz remarqua, avec une indicible surprise, un changement profond s'opérer sur le visage du prince. Celui-ci, les yeux hagards, se levant précipitamment, saisit un des candélabres qui éclairaient la salle et se mit à courir dans le corridor qui conduisait à la salle de la garde. Le comte de Nostitz le suivit et le vit poursuivant dans l'obscurité une forme vêtue de blanc, qui disparut dans un mur sans issue, qui fermait le corridor. En entendant les pas du comte de Nostitz qui le suivait, le prince Louis-Ferdi-

nand se retourna et lui cria : « Avez-vous vu, Nostitz ? — Oui, Altesse, j'ai vu, — Eh bien ! ce n'est donc pas un rêve, un accès de délire, une hallucination ! » s'écria le prince. On fit partout de minutieuses recherches, mais en vain. Le factionnaire placé à la porte, interrogé, déclara avoir vu un individu couvert d'un manteau blanc et qu'il avait pris pour un officier des dragons saxons. Cependant le corridor n'avait pas deux issues : il y avait une seule porte, qui était gardée par le factionnaire et qui donnait accès à la salle dans laquelle se trouvaient le prince Louis-Ferdinand et son état-major. — Cet événement fit une profonde impression sur le prince et son entourage. Le prince avoua au comte de Nostitz qu'il considérait cette apparition comme un mauvais augure, attendu que le spectre de la Dame Blanche, selon la légende de la famille de Hohenzollern, n'apparaissait aux membres de cette famille que la veille d'une mort violente. — Le lendemain eut lieu la bataille de Saalfeld. Les Prussiens furent battus. Pendant la débâcle, le prince Louis-Ferdinand et le comte de Nostitz aperçurent, pour la seconde fois, sur une colline du lieu où ils se trouvaient, une dame vêtue de blanc, qui pleurait amèrement en se tordant les bras de désespoir. Le comte de Nostitz donna des coups d'éperons à son cheval et s'élança au galop vers la colline où se trouvait la dame en blanc, mais elle avait disparu. Beaucoup de soldats qui se trouvaient à cet endroit, l'avaient vue, mais ne pouvaient dire ce qu'elle était devenue. Quelques minutes après, le prince Louis-Ferdinand tombait mortellement blessé dans une charge de cavalerie. Le comte de Nostitz accourut à son secours et voulut l'emporter hors du combat, mais il fut lui-même frappé et, ayant perdu connaissance, il ne sut que plus tard qu'il avait été blessé par un cavalier français.

Le comte de Nostitz n'avait parlé de son aventure qu'à son fils, en lui recommandant expressément le plus profond secret. Mais le prince royal de Prusse, plus tard Frédéric III, ayant appris que le comte de Nostitz avait laissé des « Mémoires » et qu'ils se trouvaient entre les mains de son fils, le pria instamment de les lui remettre pour ses archives. Le

comte consentit et l'empereur Frédéric III les a conservés dans les archives de la maison de Hohenzollern.

JOSEPH DE KRONHELM.

Les tireuses d'épingles

On parle beaucoup des voyantes, des cartomanciennes, etc., mais peu ou pas des dames aux épingles. Il y a là cependant une médiumnité incontestable, merveilleuse par excellence.

Ne faut-il pas avoir un fluide spécial et rare, pour provoquer le déplacement de ces petits bouts d'acier, de façon à les rendre capables de se disposer suivant certaines figures géométriques, losanges, triangles, etc.? Et, suivant cette disposition, évoquer le passé, dire le présent, annoncer l'avenir. N'est-ce pas là un art digne d'intérêt? Aimantation, fluides, suggestion, courants nerveux... : la chose échappe encore à nos données scientifiques.

Il y a quelques semaines, une dame se présentait chez moi, en me disant : « Je suis la fameuse B..., tireuse d'épingles, rue Poncelet, la plus célèbre de toutes. Voulez-vous que je vous fasse une expérience? On m'a dit que cela vous intéressait, et je suis venue. » Sur un signe d'assentiment, elle étala de grandes, de moyennes, de petites épingles. « Pensez à quelque chose et je vous dirai ce qui en est. » La dame m'étonna; ses épingles se mirent en mouvement, se dressèrent, se rangèrent. « Voilà », me dit-elle. C'était bien cela.

En 1884, une dame aux épingles annonça le mouvement boulangiste et en décrivit les phases diverses, depuis la gare de Lyon jusqu'au cimetière d'Ixelles.

D'ailleurs, il y a, paraît-il, une véritable dynastie de dames aux épingles. Et on retrouve, depuis soixante ans, une dame aux épingles à l'aurore de toutes nos grandes crises politiques, comme en témoigne cette histoire contée par l'éminent professeur Talbot, ex-sociétaire de la Comédie-Française, et dont il garantit l'authenticité.

« Le 23 février 1848, à l'heure où Louis-Philippe, alarmé

par la défection de la garde nationale, acceptait la démission du ministre Guizot, Arthur Ponroy, l'auteur du *Vieux Consul*, allait en visite chez une vieille dame de ses amies. Il la trouva devant sa table de travail, en train de faire manœuvrer sur le tapis, comme si c'eût été des soldats de plomb, une centaine de grosses épingles. Sans prendre garde à la bizarrerie de cette occupation, le poète, à qui l'aspect menaçant de la rue donnait de vives inquiétudes, dit, à peine entré :

« — Ça chauffe ferme au dehors, ma chère amie. Depuis ce matin, la fusillade ne discontinue pas. Si le roi veut réprimer l'émeute, il n'y a pas de temps à perdre.

« — Bah ! reprit froidement la vieille dame, quoi que le roi fasse, il n'échappera pas à sa destinée... son heure est venue.

« — C'est-à-dire ?...

« — C'est-à-dire que demain, 24 février, Louis-Philippe aura perdu sa couronne.

« — Vous plaisantez !... Bugeaud est un soldat à poigne... Il a dit qu'il ferait avaler aux Parisiens, jusqu'à la garde, le sabre d'Isly !

« — Ils l'avaleront peut-être, mais le roi ne s'en trouvera pas mieux.

« — Votre conviction me trouble... Peut-on savoir ce qui vous l'inspire ?

« — Ceci. »

« Et la vieille dame désignait les épingles du même geste tragique que Cagliostro montrant à Marie-Antoinette la carafe enchantée.

« Arthur Ponroy sortit en murmurant :

« — Pauvre folle ! »

« Le lendemain, les sombres pronostics de la « pauvre folle » étaient réalisés... Le roi prenait la route de l'exil... La France était en république.

« Quand tout fut rentré dans l'ordre... provisoire, le poète courut chez son amie.

« — Eh bien ! lui dit-elle avec un petit sourire de triomphe.

« — Eh bien ! c'est renversant ! Mais, puisque l'avenir est pour vous un livre ouvert, voulez-vous m'en tourner quelques pages ?

« — Avec plaisir. »

« Les épingles étaient là, pêle-mêle, comme si, depuis la journée terrible, on n'eût pas fait appel à leur lucidité. La vieille dame reprit :

« — J'étais sûre que vous reviendriez me voir et je n'ai pas dérangé mes petits oracles... Tels qu'ils sont disposés, ils disent : « Du sang ! Le trône à terre ! » C'est bien cela, n'est-il pas vrai ?

« — Hélas !

« — Alors, voyons la suite. »

« Et la vieille dame, manœuvrant ses épingles comme elle eût fait d'un jeu de dominos, les disposa tour à tour en carrés, en losanges, en triangles, en lignes parallèles, au gré de sa capricieuse inspiration. Tout à coup :

« — Ah ! murmura-t-elle, comme possédée, encore du sang !... La République, deux tiers de lustre, trois ans environ... puis, du sang toujours !... puis l'Empire !

« — L'Empire ! fit le poète en sursautant.

« — Oui, l'Empire ! Voilà pour un avenir prochain... Mais il ne faut pas fatiguer mes oracles... Assez pour aujourd'hui !... Revenez plus tard, je vous en dirai davantage. »

« Comme l'avaient prédit les épingles, la République fit son bail, et l'Empire lui succéda. Des années se passèrent pendant lesquelles Arthur Ponroy visita souvent la « voyante ». Elle mourut en 1859. En ce temps-là, le poète fréquentait assidûment le foyer de la Comédie-Française, et depuis la mort de sa vieille amie, il n'y entrait jamais sans adresser aux artistes, en forme de salut, cette phrase fatidique :

« — Gare à l'année 1870 !... Ce sera pour la France et pour Paris une année terrible ! — Vous voilà prévenus ! »

« Les sociétaires, Got entre autres, Talbot et Delaunay, n'épargnaient à cet oiseau de malheur, bien qu'il fût l'ami de la maison, ni les lazzis, ni les sarcasmes. Un soir, dans les derniers mois de 1869, Ponroy, contrairement à toutes les règles de l'étiquette, parut au foyer en tenue de voyageur.

« — Mes amis, dit-il, nous sommes à la veille d'un grand cataclysme ! C'est le dernier avis que je vous donne... Demain, je pars !

« — Bon voyage! » répondit en chœur toute la chambrée ravie, en somme, d'être délivrée de cette obsession énervante.

« Vint l'invasion, le siège, puis la Commune. Après toutes ces tristesse, Arthur Ponroy reparut au foyer de la Comédie. Les comédiens n'avaient plus envie de rire. On fit cercle autour du poète, on le pressa de questions : Que serait demain?... Que réservait l'avenir à cette pauvre France?...

« — La République aura la vie dure... Elle enterrera le dix-neuvième siècle... Mais c'est dans les cinq premières années du vingtième siècle qu'elle courra les pires dangers!... »

Nous entrons dans la troisième année du vingtième siècle... Ils sont proches, les maux prédits par Arthur Ponroy,

Dr BERRY.

APPARITION VUE PAR DEUX PERSONNES

Le grand littérateur et dramaturge Cletto Arrighi rapporte dans les termes suivants un cas d'apparition spirite vue par deux personnes dans sa maison : « Dans la cuisine se trouvaient, assises à une table, Dina, une personne de service de confiance, et son amie Giulia Cavezzago. Tout à coup Dina s'écria : « Papa, comment es-tu ici? » Elle voyait son père assis en face d'elle, en chair et en os, semblait-il. Elle se tourna vers son amie et lui dit : « Ne vois-tu pas l'homme qui est là en face? — Certainement, je le vois, » répliqua Giulia. Et atterrées, elles restèrent alors muettes jusqu'à ce que la vision se dissipât graduellement. Je n'ai pu avoir plus de détails, l'impression commence déjà à s'affaiblir et à s'effacer chez les deux personnes. »

(*Il Vessillo spirit.*, décembre 1901.)



TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

A la suite d'un article sur l'astrologie, paru dans la *Revue du Monde Invisible*, je produisis quelques observations basées sur mes connaissances de la science occulte et je concluais :

« L'astrologie judiciaire n'ayant comme règles et lois que celles qui viennent de l'autorité de ceux qui ont créé les symboles dont elle admet la vertu sans discussion et sans preuves, n'est pas une science. La science ne peut être fondée ni sur l'arbitraire, ni sur l'autorité ; elle ne peut s'établir et exister que par l'expérience. »

M. Paul Flambart, ancien élève de l'École polytechnique, l'auteur de l'article en discussion, a depuis réuni en un volume (1) les articles qu'il avait publiés dans la *Nouvelle Revue* et la *Revue du Monde Invisible*. En tête de la préface il écrit :

« Cet ouvrage a un double but :

« 1^o Établir par voie expérimentale une sorte de *raison d'être*, scientifique, de l'influence astrale sur l'homme ;

« 2^o Faire pressentir la portée philosophique d'une telle étude. »

Et l'auteur ajoute :

« Ce recueil d'articles résume les idées suggérées par quatre ans d'étude *expérimentale* faite sur près d'un millier d'exemples. »

Donc, avec M. Flambart, nous ne sommes plus dans les systèmes *a priori*, mais en plein dans l'expérience. Il faudra donc répondre par l'expérience si l'on veut discuter d'une façon profitable. M. Flambart, dans le chapitre iv de son ouvrage : *Atavisme astral*, nous montre comment l'on peut procéder.

Dans le numéro d'avril dernier M. A. Van Mons, collaborateur autorisé de la Revue, et dans le numéro de juin, l'un de ses lecteurs, ont fourni des arguments contre la thèse astrologique, mais ils peuvent en voir les points faibles. Quelle est la valeur probante de ces raisons *a priori*? L'on peut discuter indéfiniment sans que la question en soit pour cela résolue. Il faut conclure que M. Flambart, avec ses articles scientifiques, et ses preuves expérimentales, reste sur ses positions.

Je ne veux point dire par là que M. Flambart détient la vérité et qu'il ne reste plus qu'à s'incliner. M. Flambart ne prétend point être à l'abri de l'erreur. Il le déclare au surplus. Mais si l'on veut démontrer qu'il

(1) *Influence astrale*. (Essai d'astrologie expérimentale.)

est dans l'erreur, il faudra s'y prendre autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Il est un argument contre l'astrologie fourni par ces catastrophes qui frappent soudain toute une population. Notre colonie de la Martinique en est le triste et récent exemple. Il faudrait supposer que l'horoscope de ces milliers de victimes, dont la date de la naissance se trouve dans une période allant de l'âge de la personne la plus vieille à l'enfant qui naît, est marqué du même signe fatal. Or, scientifiquement et matériellement, cela est inexact.

Je relisais dernièrement l'horoscope *rectifié* du roi Henri IV. Le second astrologue procédant après l'assassinat du roi démontrait très bien qu'il devait périr assassiné; il s'expliquait naïvement sur l'erreur du premier astrologue qui, lui, avait procédé au moment de la naissance et n'avait pas prévu les malheurs à venir.

M. A. Van Mons et le lecteur de la Revue, faisant d'une pierre deux coups, ont adressé leurs critiques à la chiromancie en même temps qu'à l'astrologie. La chiromancie tient en effet à l'astrologie par les *influences*.

Il est plus facile de contrôler les données de la chiromancie. On a, si l'on peut dire, le sujet sous la main. Quiconque porte un intérêt à la recherche de la vérité en ces choses, que d'aucuns peuvent trouver futiles, est susceptible d'apporter son appoint dans cette étude. La chiromancie est facile à apprendre. Il dépendrait ensuite de chacun de communiquer les observations à la Revue.

C'est en comparant des quantités d'observations que l'on arriverait, peut-être, à une certitude.

D^r J. GALLUS

Ne vous semble-t-il pas, Monseigneur, qu'une enquête faite par votre Revue sur les événements de la Martinique intéresserait vos lecteurs?

Il semble que le surnaturel y ait joué un grand rôle; mais il ne vient que des renseignements décousus, la Presse française fait le silence. Or, on m'écrit qu'un journal américain protestant raconte que la catastrophe est arrivée le jour de l'Ascension en châtiment de ce qu'à Saint-Pierre, on avait le vendredi saint crucifié publiquement un porc; qu'on l'a enterré et déterré le jour de Pâques pour l'habiller en prêtre, etc., etc.

On dit que les prêtres comparaient Saint-Pierre à Sodome et l'hiver dernier prédisaient un grand châtiment.

Tout cela est-il vrai? Cela mérite en tout cas d'être éclairé.

Monseigneur,

Ce que je vais dire me semble rentrer dans le cadre de votre Revue.

Je demande donc la parole pour des faits personnels dont je garantis la vérité sur mon âme de prêtre.

Étant donné le caractère de ces faits, je ne veux en aucune façon qu'ils paraissent avec ma signature.

Donc en 18.. je fus envoyé par mon évêque dans la paroisse de V... Là je *vis* clairement au dedans de moi *que je partirais bientôt*, mais sans savoir comment. Effectivement, au bout de peu de temps, je fus transféré à M...

Là encore il me fut dit intérieurement : « Ce n'est pas ici le lieu de ton repos. » J'étais bien. Jamais je n'ai témoigné le désir d'aller ailleurs. Et lorsqu'on me disait : « Vous resterez ici toute votre vie, maintenant vous avez votre bâton de maréchal », au dedans de moi, je *savais* le contraire. Et lorsque au bout d'un certain nombre de jours j'entrepris dans mon église un travail d'une certaine importance, je me dis : « C'est le dernier que tu fais ici. Hâte-toi pour achever avant le départ. »

Peu de temps après, je reçois à l'improviste mon changement.

Tout cela, je le voyais clairement sans qu'il y eût un doute dans mon esprit. Ce qui m'a toujours été caché, ç'a été ma nouvelle destination.

Comment savais-je mes futurs déplacements ?

Il m'est impossible de le faire comprendre.

Ce n'était pas un tableau placé dans ou devant mon *imagination*.

L'*intelligence* seule, ou si vous aimez mieux l'*entendement*, percevait ces choses.

Comment expliquez-vous cela ?

Ce qui est certain, l'événement a justifié mon attente douloureuse dans le second cas, joyeuse dans le premier.

Depuis, j'ai entendu, de la même manière, d'autres événements ; mais comme l'heure de leur réalisation n'est pas encore venue et ne peut encore venir, je n'en parle pas.

Je crois devoir encore faire remarquer que tout ceci s'est toujours passé en moi *le jour, jamais la nuit*.

Veillez agréer, Monseigneur, mes respectueux hommages.

X., prêtre.

Le Gérant : P. TÉQUI.

LA POSSÉDÉE DE GRÈZES

(*Suite et fin.*)

Nous n'avons pas la prétention de trancher la question de la possédée de Grèzes. C'est l'affaire de l'autorité ecclésiastique et des juges compétents, qui possèdent les éléments d'une information sérieuse et d'une appréciation désintéressée.

Mais le cas discuté de la Sœur Saint-Fleuret est pour nous l'occasion d'étudier la question générale et plus haute des possessions, et d'examiner les principes traditionnels qui doivent nous diriger.

Les occultistes reconnaissent avec Papus que ni la suggestion, ni l'autosuggestion, ni l'hystérie ne peuvent expliquer scientifiquement les phénomènes divers et troublants qui caractérisent les possessions. Ils proclament la nécessité de recourir à des explications d'un autre ordre, à l'intervention des Esprits, des forces mauvaises, des entités étrangères et intelligentes, hostiles et vengeresses, qui s'emparent quelquefois de l'organisme humain pour le troubler et le tourmenter.

Leur critique des matérialistes est solide, pénétrante et très logique; ils les poursuivent dans leurs retranchements, ils crèvent les mots pompeux et enflés dont ils font un si déplorable usage pour tromper les ignorants, et s'ils ne peuvent pas les amener à reconnaître l'existence du monde invisible qui explique le monde visible, ils les forcent du moins à avouer l'insuffisance actuelle de leurs explications.

C'est la partie négative et critique de leur thèse, nous l'acceptons sans hésitation. Nous nous séparons plus loin: nous suivons des voies différentes. Nous aurons bientôt à le constater.

Les matérialistes nient *a priori* l'existence et la survie de l'âme; ils n'accepteront jamais l'explication philosophique et théologique de la possession, ils en contestent même la possibilité: ils refusent toute discussion sur ce point, leur intransigeance antiscientifique défie l'examen.

Certains catholiques imprudents ou pusillanimes, qui s'inclinent respectueusement devant l'enseignement de l'Église, reconnaissent, sans hésiter, la possibilité de la possession, mais, en présence des faits certains de possession, ils se retranchent derrière des raisons pseudoscientifiques, ils appuient de leur autorité les arguments des matérialistes sur la puissance illimitée de l'autosuggestion.

Je ne leur demande qu'une chose, c'est de vouloir bien nous faire connaître à quels signes nous pourrions, selon eux, reconnaître la réalité de ces possessions dont la possibilité théorique leur paraît incontestable. Quels sont leurs critères? Comment distinguent-ils un phénomène nerveux, de la crise étrange des possédés? Nous pourrions ensuite, à la lumière de ces critères, observer et discuter les cas particuliers de possession.

Mais, ni les matérialistes, ni ces spiritualistes pusillanimes ne nous donnent les marques certaines que nous attendons avec impatience : ils nous laissent un scepticisme énervant et découragé.

Il nous reste, enfin, l'explication théologique; elle repose sur des critères que l'on peut discuter quand on vit en dehors de la foi religieuse, mais qui nous éclairent dans nos recherches même scientifiques, sans blesser les droits de la raison.

Nous exposerons les faits, nous discuterons ensuite les théories.

II

M. l'abbé T..., chanoine et ancien vicaire général de Rodez, nous a donné un récit consciencieux des phénomènes dont la Sœur Saint-Fleuret est le sujet. Ce récit servira de base à notre travail.

LE CAS DE GRÈZES

I

M. le Dr Séguret déclare que ses remèdes ont été absolument inefficaces.

La raison qu'il en donne ne nous paraît pas péremptoire; il suppose, en effet, que la malade s'est crue possédée, tandis que ceux qui l'ont vue d'une manière permanente, constatent qu'elle-même n'a jamais eu cette idée; elle a cru voir le démon à côté d'elle, comme la souris voit le chat qui la tourmente et s'apprête à la dévorer; mais elle ne s'est jamais en aucune façon identifiée avec lui, comme cela se produirait, vraisemblablement, par le phénomène de l'autosuggestion.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, une chose est certaine, c'est que les remèdes scientifiques n'ont pas abouti.

Cet insuccès et l'aggravation du mal excitaient de plus en plus chez les personnes qui entouraient la douloureuse victime le désir de la faire exorciser.

C'est alors que les directrices de la maison eurent l'idée de prendre la malade à Montpellier, où elles venaient d'accepter la charge d'un orphelinat.

En même temps qu'il leur semblait avantageux de la changer de milieu, elles espéraient obtenir, dans ce nouveau diocèse, la faveur qu'elles sollicitaient inutilement dans celui de Rodez.

Elles ne furent pas déçues dans leur attente. Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, les reçut avec une grande bonté et il voulut bien autoriser un religieux de sa ville épiscopale à procéder aux cérémonies de l'exorcisme.

Pendant un mois environ, les prières de l'Église furent prononcées sur la malade.

II

Dans ces adjurations solennelles contre l'esprit du mal, le prêtre délégué par l'autorité ecclésiastique lui adresse, au nom de Jésus-Christ, diverses questions. Il le somme de lui déclarer son nom, de lui dire le nombre des démons qui se sont emparés avec lui de la victime qu'il obsède; il lui demande le motif qui l'a porté à cet attentat contre une créature humaine.

Parfois ces exorcismes se font d'une manière publique et solennelle. Les directeurs de la maison de Grèzes ayant toujours désiré que l'état de la Sœur Saint-Fleuret ne fût pas connu du public, on tint la céré-

monie secrète et ceux qui y assistèrent n'ont jamais rien dit des réponses qui furent données en cette circonstance ou dans les exorcismes suivants.

Du reste, bien que nous connaissions depuis longtemps M^{me} la Supérieure et M. le directeur de l'orphelinat de Grèzes et que nous les ayons fréquemment rencontrés, nous aurions regardé comme une indiscretion de leur adresser la moindre question à ce sujet.

Dans une circonstance, nous avons visité l'orphelinat de Grèzes ; mais nous nous sommes bien gardé de faire allusion à cette douloureuse épreuve de la maison. Il a fallu que la question fût introduite dans le domaine public et dénaturée par les fausses allégations de la presse pour nous déterminer à vérifier nous-même les faits dont nous avions précédemment entendu parler.

Quelques personnes très sérieuses, qu'on appelait sans doute pour connaître leur appréciation, ont assisté en diverses circonstances aux exorcismes faits en faveur de la Sœur Saint-Fleuret. Sans nous rapporter ce qu'ils avaient vu et entendu, ces divers témoins se sont accordés à nous dire que cette cérémonie occasionne, chez la malade, une crise violente, qu'au moment où elle s'accomplit la Sœur Saint-Fleuret n'est plus reconnaissable ; sa physionomie prend un aspect féroce ; en entendant ses réponses, on ne reconnaît pas sa voix.

A la suite de l'exorcisme, on constate toujours dans son état une amélioration très caractérisée ; mais le mal ne tarde pas à reprendre le dessus.

Nous reproduisons ces détails sous toutes réserves, puisque nous n'avons jamais eu nous-même l'occasion d'assister à des cérémonies de ce genre ; et nous n'avons garde d'ailleurs d'apprécier ces phénomènes mystérieux.

Après avoir quitté Montpellier, la Sœur Saint-Fleuret fut conduite à Lourdes, où on obtint également de Mgr l'évêque de Tarbes la permission de la faire exorciser.

Elle y revint à plusieurs reprises. Pour faire ce voyage, on la revêtait d'habits laïques ; pendant toute la durée du trajet, elle subissait une crise très aiguë, ce qui était fort gênant pour les personnes qui l'accompagnaient.

Dans une circonstance, ce fut le P. Marie-Antoine qui fit la cérémonie.

Chaque fois, on put obtenir quelque amélioration passagère ; mais il n'y eut pas d'autre résultat apparent.

III

Mgr X..., évêque de X..., consentit à recevoir la Sœur Saint-Fleuret.

Monsieur n'est pas peu surpris de se trouver en présence d'une personne qui paraît douce, calme, en pleine possession d'elle-même,

mais qui s'obstine à l'appeler : *Madame*. En vain il s'efforce de lui faire entendre qu'il n'est pas une dame, qu'il est bien l'évêque de X...; la malade, qui paraît avoir de bons yeux et de bonnes oreilles, ne comprend rien à ce qu'il lui dit sur ce point.

Dans sa paternelle condescendance, Mgr l'évêque consent à procéder lui-même pour quelques instants aux cérémonies de l'exorcisme.

Il commence en effet; mais voilà qu'aussitôt la jeune Sœur, saisie d'un transport de fureur, se précipite avec rage sur le magnifique pontifical où Sa Grandeur lit les prières de l'exorcisme (1).

Cette scène imprévue provoque une certaine émotion. Mgr l'évêque était d'ailleurs attendu et ne pouvait point prolonger indéfiniment l'entrevue.

Sans se prononcer sur cet incident et sans rien décider au sujet de l'opportunité d'une enquête, il permet que la malade soit exorcisée lorsqu'on le jugera utile pour la soulager.

IV

La cérémonie de l'exorcisme a donc été renouvelée en diverses circonstances.

Elle a été faite notamment par Mgr Vic, missionnaire apostolique, qui exerce son ministère dans les contrées de la Chine.

Nous n'avons pas eu personnellement l'occasion d'entendre notre éminent compatriote manifester les impressions qu'il avait éprouvées en exorcisant la Sœur Saint-Fléuret. Mais deux hommes très dignes de foi l'ont entendu déclarer, nous ont-ils affirmé, qu'il lui semblait difficile de donner de ces faits une explication naturelle vraiment plausible.

Lui-même a adressé à l'esprit du mal plusieurs questions en chinois, et sans qu'il y ait eu de véritable conversation en cette langue, il a cru constater que son interrogation était toujours comprise et il a entendu, selon le cas, les mots chinois qui signifient *oui* et *non*.

Mgr Livinhac, l'éminent supérieur des Pères Blancs, et l'apôtre de l'Ouganda, a vu également la malade qui lui a crié nettement dans la langue de l'Ouganda, le mot qui signifie : *va-t'en*.

Inutile de faire observer que, dans son état ordinaire, la Sœur n'entend et ne parle que le français et le patois du pays. Mais, ceux qui la voient au moment de l'exorcisme sont tout étonnés d'observer certains phénomènes analogues que les théologiens donnent comme les signes de l'état de possession.

Alors elle semble saisir le sens des questions qui lui sont adressées

(1) Cet évêque vénéré nous écrit : « Je commençai l'exorcisme, en présence de mon vicaire général. Elle se jeta sur moi comme une panthère et me déchira un beau rituel. »
E. MÉRIC.

en langue latine. Elle y répond généralement en français ; mais quelquefois elle le fait en latin.

La science essaie bien d'expliquer ce phénomène de l'autosuggestion ; mais les raisons qu'elle donne paraissent peu accessibles aux meilleurs esprits ; on est parfois à se demander si elle ne les a pas imaginées pour jeter de la poudre aux yeux sans avouer son impuissance.

Il y a d'autres faits qui nous ont été certifiés et dont il paraît difficile de trouver la raison dans un simple état de maladie nerveuse.

En plusieurs circonstances la Sœur a demandé à se rafraîchir.

On a voulu tenter des expériences. On lui présentait, sans qu'aucun signe extérieur lui permit d'en distinguer la différence, tantôt de l'eau ordinaire, tantôt de l'eau de Lourdes, tantôt de l'eau bénite.

D'après les témoignages les plus sérieux, voici ce qu'on a constaté.

Si la Sœur Saint-Fleuret boit de l'eau naturelle, elle le fait tout simplement, sans qu'il se produise rien d'anormal.

Lui offre-t-on de l'eau de Lourdes, dès qu'elle l'a goûtée, elle fait la grimace ; elle la trouve détestable ; elle finit cependant par l'avaler.

Mais si c'est de l'eau bénite qu'on lui apporte, dès qu'elle l'approche de ses lèvres, elle s'écrie qu'on la brûle, et elle la rejette avec fureur.

Toutefois il n'est pas exact, comme on l'a prétendu, que la vue d'une chose bénite ou sacrée suffise pour provoquer chez elle les crises qui la font tant souffrir. D'ordinaire ces objets ne produisent pas sur elle une impression sensible.

Il en est tout autrement de la sainte Eucharistie.

La Sœur qui demeure dans la même chambre qu'elle et qui s'occupe de la soigner, s'est trouvée malade et on a voulu lui apporter la sainte communion.

Dès que la divine Eucharistie a paru, la Sœur Saint-Fleuret, qui se trouvait présente, s'est mise dans un effroyable état d'exaspération.

Cette circonstance et plusieurs autres ont permis de constater que la présence d'une hostie consacrée produit un résultat toujours semblable, tandis que la Sœur demeure pleinement indifférente lorsqu'on apporte un pain d'autel non consacré, alors même que toutes les circonstances extérieures paraissent identiques.

Ces phénomènes et autres semblables ne peuvent être expliqués qu'à grand'peine par les sciences médicales. Avec l'hypothèse d'une possession diabolique, les difficultés semblent disparaître.

Un prêtre, témoin à Lourdes de la transformation extérieure produite à la procession du Saint-Sacrement sur Sœur Saint-Fleuret qu'il ne connaissait pas, en parut profondément bouleversé.

Il déclara aux personnes qui accompagnaient la malade qu'un tel spectacle démontrait à ses yeux le mystère de la présence réelle.

V

Il m'en a coûté de faire entrer ainsi dans le domaine public les faits d'un ordre si délicat qui viennent d'être signalés.

Toutefois cet exposé m'a paru nécessaire pour couper court au déluge d'inventions et d'interprétations qui, pendant plusieurs jours, ont envahi les journaux.

Après avoir pendant quelques jours recueilli des renseignements aussi précis que possible auprès des diverses personnes qui étaient en mesure de m'en donner, l'idée m'est venue de me rendre à Grèzes pour voir personnellement la Sœur Saint-Fleuret que je ne connaissais pas et que je n'avais jamais rencontrée.

Avant de me la présenter, on a cru bon de me prévenir du phénomène qui se produit toutes les fois qu'elle voit un prêtre. J'ai répondu qu'on m'avait parlé depuis longtemps de cette étonnante singularité.

C'était lundi dernier, 23 juin. J'entre au parloir avec deux ou trois confrères des environs et nous attendons l'arrivée de la pauvre malade.

Elle entre très modestement; sa physionomie respire le calme, la candeur et la simplicité; je lui trouve même un air distingué.

Sa manière de se présenter indique qu'elle croit se trouver devant des personnes qui lui sont connues.

— Voici une visite, lui dit-on, en me désignant.

— C'est la Mère Saint-François, répond-elle aussitôt.

On m'informe alors qu'elle me prend pour la maîtresse des novices de la maison.

J'ai beau lui répéter qu'elle se trompe, que je suis prêtre. Elle paraît ne rien entendre.

Un de mes confrères insiste pour la tirer d'illusion; ses efforts n'aboutissent pas plus que les miens.

Dans le cours de la conversation, elle entend tout ce qu'on lui dit; elle y répond avec une parfaite discrétion.

On lui parle des journalistes qui sont venus la visiter.

— Je les ai bien vus, dit-elle; mais que viennent-ils donc faire ici? Combien j'aimerais mieux qu'on me laissât en paix!

Je sais bien que je suis orgueilleuse; mais je n'aurais pas cru être humiliée au point de devenir l'occasion de tant d'ennuis pour la maison qui me donne des soins.

On vient de me dire que M. Touzery, qui rédige le journal *l'Union Catholique*, est arrivé à Grèzes; mais celui-là ne vient pas me voir.

Ah! si je savais où il est, comme je voudrais le rencontrer!

— Et pourquoi le désirez-vous tant?

— Pouvez-vous l'ignorer? Il est prêtre et il y a si longtemps que je demande un confesseur.

— Comme il ne demeure pas ici, il n'a peut-être pas les pouvoirs nécessaires.

— Un prêtre comme lui doit bien avoir tous les pouvoirs.

D'ailleurs quand même il ne les aurait pas, est-ce que vous ignorez qu'en cas de nécessité tout prêtre peut confesser?

Depuis plusieurs années je n'ai pu voir aucun prêtre, et vous croyez qu'il n'y a pas là une véritable nécessité?

Elle nous dit alors qu'elle ne connaît pas M. le curé de la paroisse, que M. le curé doyen de Laissac la visitait lorsqu'elle était novice, mais que depuis cette époque, elle ne l'a plus vu.

On essaie de profiter de cette circonstance pour lui montrer qu'il y a là un mystère, qu'elle est dupe de quelque illusion. Elle ne saisit pas.

— Qu'est-ce que vous dites? Je ne vous entends pas.

Inutile de rappeler les autres détails de cette conversation que j'ai cru bon de relater en toute simplicité, pour mieux faire comprendre l'état pénible de cette pauvre patiente.

Comment expliquer ce phénomène?

Il me paraît impossible de soupçonner là de la supercherie. Il y a une sorte d'hallucination; mais combien elle est étrange!

Si le démon s'est emparé des sens de cette pauvre victime, dont toutes les paroles respirent l'humilité et la résignation, je conçois dans une certaine mesure ces phénomènes extraordinaires.

Au contraire, les explications scientifiques données jusqu'à ce jour me paraissent au moins aussi nuageuses que les faits dont elles prétendent rendre compte...

III

Nous avons exposé consciencieusement les faits constatés, il faut en chercher l'explication. Nous trouvons dans *la Survie*, de M^{me} Noeggerath, la théorie occultiste et spirite de la possession. Nous la reproduisons intégralement.

Dans les couvents, au moyen âge, on enfermait les possédés, on les laissait souffrir et mourir sans essayer de les soulager. Ils quittaient la terre avec un désir de vengeance qu'ils ne pouvaient maîtriser, vu leur peu de progrès moral; ils revenaient pour l'assouvir dans les cloîtres où ils avaient passé une vie de tourments, où leurs cadavres même étaient restés enfouis dans quelque coin maudit.... Comment voulez-vous que, devant les atrocités qui s'étaient commises sur eux, ils aient pris leurs peines en silence! Non! Ils revenaient, recueillant des fluides puissants dans le milieu où ils avaient vécu; un tapage infernal révélait leur présence, et s'ils pouvaient s'empa-

rer de ceux qui leur avaient fait du mal, ils leur faisaient subir d'affreuses crises que l'on appelait démoniaques. Du reste, ces cas ne tarderont pas à être étudiés d'une manière scientifique, car nous verrons dans l'avenir ces faits se présenter encore; mais la science ayant acquis plus d'autorité, les couvents étant de plus en plus ouverts aux investigations, ce que je vous dis aujourd'hui se reconnaîtra plus facilement, car ces obsessions terribles ont leurs causes et leurs effets dans les vengeances de personnes mortes torturées. Si ces faits d'obsession ne sont plus si répandus et ne se produisent plus aussi souvent qu'autrefois, ce n'est certes pas la faute des désincarnés qui voudraient venir tourmenter ceux qui habitent dans les lieux où ils ont souffert; de plus, les religieux ont soin d'étouffer les affaires de ce genre, quand elles se produisent dans leurs maisons. Les possédés de Loudun ont occupé beaucoup de chercheurs, et pourtant, mes amis, il n'y avait là qu'un phénomène d'incarnation. A Loudun, comme dans tous les couvents où des phénomènes ont été remarqués, c'étaient des désincarnés qui s'étaient emparés de quelques religieuses; celles-ci avaient transmis leur médiumnité à un grand nombre de leurs compagnes, et la communauté avait été vite obsédée par le « démon ». Oui, des êtres jadis torturés... s'étaient emparés de plusieurs religieuses; ils les privaient de sommeil, ils les faisaient grimper sur des arbres en poussant des cris d'animaux; elles couraient demi-nues dans le cloître en prononçant des discours obscènes; les attaches qu'on leur mettait étaient rompues; il était difficile de les enfermer, car elles poussaient alors des hurlements effroyables; le couvent devenait un grand pandémonium. Quel fut le destin de ces malheureuses? Quelle tristes fin eurent-elles? C'est encore plus affreux à dire. L'histoire est là pour vous l'apprendre.

Voilà quels désincarnés étaient attirés dans ces couvents, qui devinrent pour la plupart des propriétés nationales.

Ces désincarnés arriérés se répandaient parfois dans les campagnes, dans les villages et même dans les villes, s'emparant des personnes susceptibles d'incarnations. Que faisait-on dans ce cas? On appelait des prêtres pour exorciser les possédés. On vit quelquefois sortir des flammes de la bouche de ces malheureux à l'approche du prêtre et de son eau bénite; ils écumaient, ils se répandaient en injures contre ceux qui voulaient les exorciser; ils leur crachaient au visage, dans leurs accès de rage ils brisaient les cordes qui les retenaient, et ils se précipitaient sur leurs exorciseurs. Ils se déroula ainsi pendant le moyen âge des drames horribles.

Que ceux qui comprennent la portée de ces choses essaient de ramener les désincarnés égarés, qui souffrent aussi de faire le mal. Si le fait de possession se présente dans votre famille, il faudra, dis-je, et

le plus tôt possible, éloigner le médium du centre de ces manifestations, et, dans les séances intimes, rappeler l'obsesseur à de meilleurs sentiments.

De nos jours, les possessions sont moins fréquentes. Cela vient de ce qu'il y a moins de persécutions et que les âmes vindicatives peuvent moins facilement trouver les forces nécessaires pour rendre le mal à ceux qui les avaient fait souffrir.

Depuis que les psychistes étudient scientifiquement ces faits, ils ont vu souvent ces malheureux devenir les plus dévoués des médiums qu'ils avaient obsédés, devenir leurs serviteurs, et même des aides pour les phénomènes médianimiques.

Cette théorie fantaisiste de la vengeance des morts ne trouve pas ici son application, elle n'explique pas les faits constatés. La Sœur Saint-Fleuret est une personne humble, douce, fervente qui n'a jamais eu la pensée de persécuter ses compagnes et de leur rendre la vie difficile. Si, parmi les Sœurs de sa congrégation, il s'en trouve quelques-unes qui soient entrées dans l'autre vie (désincarnées), j'aime mieux croire que, sanctifiées par la pénitence, la prière et la grâce, elles ont reçu la récompense de leurs mérites. Au ciel où elles goûtent les joies d'une vie nouvelle, elles n'entretiennent pas dans leur âme transformée des sentiments mauvais de colère et de vengeance contre les créatures qu'elles ont connues.

La congrégation à laquelle appartient la Sœur possédée est de fondation récente; on ne trouverait pas dans son passé, trop court, des vestiges de persécution et de ressentiment irrité. Ici, l'explication spirite touche à la fable et au roman.

Je ne veux pas chercher, en ce moment, à connaître l'origine, la nature et le rôle de ces désincarnés odieux et méchants, de ces esprits mauvais et haineux que nous appelons démons, et qui ne sont pas des désincarnés. Il me suffit de reconnaître avec des spirites que l'on peut amuser les ignorants en parlant ici d'hallucination, d'inconscience, d'hystérie grande ou petite, mais que les faits certains de possession demandent une explication plus sérieuse et d'autres raisons.

IV

Ni l'hypothèse occultiste, ni les systèmes pseudo-scientifiques des matérialistes ne peuvent donc nous satisfaire.

Je reconnais volontiers qu'il faut traiter ces questions avec une grande prudence, et qu'un scepticisme intelligent et discret s'impose en présence de ces phénomènes de possession qui ont un si grand retentissement. Parmi ces possédés, plusieurs ne sont que des malades, des hystériques que les soins intelligents de la médecine pourraient soulager ou guérir, la possession ne s'y trouve pas, on est exposé à confondre la contrefaçon et la réalité.

Mais, il ne faut pas abuser de la généralisation et de l'analogie, comme on le fait trop souvent, et nier jusqu'à la possibilité de ces possessions dont l'Évangile et l'histoire de l'Église affirment hautement et scientifiquement la réalité.

Tous nos sens peuvent acquérir, quelquefois, d'une manière extraordinaire, sous une influence anormale mais naturelle, une puissance, une étendue qui paraissent appartenir à l'ordre préternaturel.

Dans ces conditions anormales, jusqu'où s'étendra la perception visuelle? Elle a des limites, sans doute, mais il est des cas où je ne saurais les déterminer. Je n'ai pas besoin de parler des rayons infra-rouges, des rayons ultra-violets, des corps radiants, etc., l'observation banale suffit. Voyez la puissance visuelle des oiseaux de proie et d'un grand nombre d'animaux. Voyez ces nègres de la Nubie qui reconnaissent à l'empreinte du pied s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, « si la personne est jeune ou vieille, si elle porte ou non un fardeau, si la femme est jeune fille ou mariée, ayant des enfants ». Certains nègres découvrent les voleurs à la trace des pas, et servent de guides aux gardiens. Le magnétisme est absolument étranger à ce phénomène qui résulte de l'hyperacuité de la vue.

Guidés par l'odorat, certains animaux produiront des phé-

nomènes étranges que nous serions tentés, quelquefois, d'attribuer faussement à une cause étrangère et intelligente. Au milieu des montagnes de sable, dans les tempêtes du désert, des chameliers, guidés par l'odorat, découvrent un puits, à deux ou trois heures de distance.

« Je fus témoin de ce fait, raconte le docteur Damoglon, en traversant le désert de Souakim à Berber. Par la tempête, toutes les traces de pas avaient été effacées, on était égaré et on souffrait de la soif. Dans ce désespoir, les chameliers nous déclarèrent que dans deux ou trois heures on trouverait de l'eau, car ils sentaient l'odeur d'un troupeau qui, dans les déserts, reste toujours près d'un puits. On les suivit, et à l'heure indiquée, on trouva le troupeau et le puits (1). »

L'observation de l'ouïe, chez l'homme et chez les animaux, nous permettra de dériver les mêmes conclusions. L'ouïe de quelques animaux peut atteindre une intensité et une acuité invraisemblables. Couché, et l'oreille collée au sol, le sauvage entendra, à de très longues distances, le pas des hommes et le galop des chevaux.

Notre sensibilité générale est soumise à la même loi, elle peut osciller entre une exaltation et une dépression qu'il est bien difficile de déterminer. Tel rhumatisant sentira, à la distance de cinquante ou de soixante lieues, un orage ou une tempête de neige. Celui-ci ne pourra pas subir une opération insignifiante, sans faire des cris de douleur. Celui-là subira stoïquement l'amputation d'une jambe ou d'un bras.

Dans l'exaltation et l'entraînement de la bataille, tel soldat ne sentira pas sa blessure. Les feux cessent, il voit couler son sang, il s'évanouit.

C'est ainsi que la vue, l'ouïe, l'odorat, le tact, ou la sensibilité générale, peuvent en certains cas, sous des influences diverses mais naturelles, donner lieu à des phénomènes rares, extraordinaires qui n'ont rien de commun avec le miracle et le surnaturel. Ne vous hâtez pas de crier au prodige et n'essayez pas d'affirmer une intervention démoniaque qui

(1) *Revue de l'hypnotisme*. — Juillet 1902.

n'existerait que dans votre crédulité surprise, ou dans votre superstition.

V

Ces facultés sensibles dont la puissance et l'intensité varient avec la disposition de l'organe, avec la structure des nerfs de la vue, du goût de l'ouïe, sont exposées quelquefois à des perturbations profondes, à d'étranges aberrations. On les désigne sous le nom général d'hallucinations.

Celui-ci verra des figures grimaçantes, des fantômes hideux, des animaux furieux. Celui-là entendra le bruit du tonnerre dans un ciel sans nuage, des décharges d'artillerie, des cris et des blasphèmes. Un autre sentira des parfums qui lui donnent les sensations les plus agréables, ou des odeurs infectes qui le suffoquent. La sensibilité tactile, elle aussi, donnera lieu à de ridicules hallucinations.

En dehors de ce pauvre malade, il n'y a rien d'objectif, ni figures grimaçantes, ni animaux féroces, ni fracas des éléments, ni parfums enivrants, ni odeurs nauséabondes, mais les nerfs des facultés sensibles (nerfs sensoriels) sont malades, ils remplissent mal leurs fonctions, ils n'apportent que des images incohérentes et troublantes, et le malade, inconscient, s'en va errant sur les frontières de la folie.

Direz-vous que ce malade est le jouet des mauvais esprits, qu'il subit l'action directe et malfaisante du démon, qu'il faut l'exorciser? Non. Vous appellerez le médecin.

A un degré plus élevé nous rencontrons l'imagination; elle est soumise elle aussi à des lois physiques et solidaires de l'état du corps. Avec elle, nous pénétrons dans un autre monde, vaste et mystérieux.

Voici une personne d'une grande piété: elle pense habituellement au ciel, au purgatoire, à l'enfer: elle emmagasine dans son cerveau les images effrayantes du tourment des damnés, de l'obsession satanique, d'un feu dévorant, d'une angoisse sans fin. Que, sous l'influence d'une cause physique, déterminante, son cerveau soit troublé un instant, la raison est frappée d'arrêt (inhibition), les images prennent un relief

extraordinaire (dynamogénie), tout l'organisme s'en trouve ébranlé, et vous assistez à des phénomènes de frayeur, de colère, de haine, de rage qui sont le résultat du choc et de la confusion des images cérébrales follement agitées.

La coordination des impressions et des mouvements arrachera, peut-être, à cette malade, des blasphèmes qui contrastent profondément avec sa foi, sa piété accoutumée. Ces actes automatiques, inconscients, irresponsables dont le désordre et la confusion épouvantent les spectateurs sont des effets physiques, liés à une cause physique naturelle.

La crise varie avec la nature du sujet, avec son genre de vie, avec les pensées, les impressions, les images qui lui sont familières. Vous rencontrerez ainsi les crises diverses du joueur, de l'avare, du prodigue, de l'impudique, du scélérat, du scrupuleux, du timide, de l'arrogant, du vaniteux. Chacune de ces crises a des caractères physiques particuliers et des caractères psychiques nettement déterminés.

Nous arrivons aux phénomènes quelquefois effrayants de la léthargie, de la catalepsie, du somnambulisme, de la grande hystérie (*hysteria major*). Nous rencontrons les contorsions, les gambades, les sauts, le *clownisme*, le pont, l'arc de cercle, tous les désordres physiques, nerveux qui ont été l'objet d'une étude plus approfondie et qui étaient si peu connus des médecins, aux siècles passés.

Je ne dirai pas que ces phénomènes appartiennent toujours et partout à l'ordre naturel extraordinaire; je ne dirai pas qu'ils ne sont jamais l'œuvre mixte de l'organisme malade et des esprits mauvais. Je crois, au contraire que, dans certains cas, ces détraqués violents subissent à la fois le désordre de leur état nerveux et l'assaut du démon: ils relèvent de l'exorciste et du médecin. Mais, il y a certainement des cas où les crises nerveuses violentes, et les phénomènes psychiques qui les accompagnent sont l'effet d'un cerveau malade qu'il serait dangereux de surexciter encore par la pensée du démon et du désespoir des damnés.

Quand on croit se trouver en présence d'un cas de possession ou d'intervention extranaturelle, il ne faut pas oublier ces manifestations singulières, troublantes, mais

naturelles qui forment des groupes divers. Tantôt c'est le champ d'action de nos sens qui s'étend au loin, jusqu'à des frontières indéterminées; tantôt c'est l'organe malade qui remplit mal ses fonctions et qui trouble indirectement les opérations de l'âme; d'autres fois c'est l'imagination livrée à elle-même et déchainée qui secoue follement l'organisme dans toutes ses profondeurs; d'autres fois, encore, c'est le cerveau malade qui désorganise, bouleverse et transforme brutalement la physionomie et tout le corps, dans sa vie végétative et animale. Mais, jusque dans ces désordres effrayants on retrouve des traces de l'état mental ordinaire et des dispositions morales habituelles du sujet, égaré un instant dans les ténèbres de la folie.

VI

S'il en est ainsi de notre système nerveux; si la nature peut produire de tels bouleversements et des phénomènes si éloignés de l'ordre général ordinaire de la nature, on demeure inquiet, perplexe en présence de la crise que nous avons l'habitude d'attribuer à la possession démoniaque, autour et à l'extérieur de l'âme, sur les principaux organes de notre corps. A quels signes pourrons-nous la discerner?

Il faut donc admettre un dernier groupe de phénomènes qui ne se trouvent pas dans l'hystérie naturelle, et qui révèlent une intervention étrangère, intelligente. Quels sont ces phénomènes d'après le Rituel et l'enseignement commun de la théologie?

Les voici : quand un sujet parle et comprend des langues qu'il n'a jamais apprises; quand il découvre des choses très éloignées et qu'il pénètre le secret des consciences; quand il s'élève dans les airs et qu'il plane pendant quelque temps; quand il avance contre un plafond, les pieds en haut, la tête en bas (1). Quand ces phénomènes se trouvent réunis dans

(1) *Signa autem ac fere certa sunt : cum quis lingua peregrina loquitur quam nunquam didicit; cum litterarum atque artium ignarus legit, scribit, pingit et ex arte cantat, aut de rebus altissimis disserit qui nunquam studuit,*

un sujet, et qu'ils se confondent avec les contorsions, les blasphèmes, l'horreur des choses saintes, nous pouvons conclure à la possession diabolique.

Si j'étais appelé à donner mon avis sur la possédée de Grèzes, je voudrais 1° constater les faits certains, dégagés de toute exagération; 2° les étudier à la lumière des signes de possession, reconnus par le Rituel, par les théologiens, par l'Église; 3° faire une étude comparative entre la Sœur Saint-Fleuret et les possédées qui, à différentes époques, ont subi, avec l'assentiment de l'Église, l'épreuve de l'exorcisme solennel; 4° marquer les différences psychiques fondamentales entre les phénomènes de la possession et les accidents nerveux de l'hystérie.

Il faut avoir le courage de dire son opinion; il faut se défier des aphorismes pompeux de la critique matérialiste aux abois, et des prétentions ridicules d'une fausse science, au service de l'incrédulité systématique. Autant nous vénérons le savant qui cherche la vérité avec toute son âme, autant nous dédaignons le faux savant dont les mots sonores nous font sourire. La vraie science marche avec la vérité, elle ne marche pas avec l'incrédulité de parti pris.

cum occulta adeo ignota, ut nulla industria vel ingenio humano sciri possunt, sive præterita sint, sive præsentia, sive futura, cum eodem temporis momento quo fiunt enuntiat quæ facta sunt in remotissimis regionibus. (Bona, *De discr. spir.*, p. 264.)

Élie MÉRIC.



MAGNÉTISME ET HYPNOTISME

(Suite et fin.)

La seconde preuve se tire de la nature même des démons, qui n'ont ni la puissance, ni la volonté d'intervenir ainsi toujours, et d'une manière toujours proportionnée aux aptitudes des sujets, dans les choses humaines. « Non facile probabitur, dit Hurter, Deum semper dæmonibus, qui citra ipsius permissionem nihil possunt, permissionem dare ut pro libitu homines infestent, et omnibus impiorum conatibus in hominum, damnum inserviant... Deinde hæc ars magica supponit quamdam dæmonum omnipræsentiam, liberrimum in res creatas dominium, atque in promisso servando fidelitatem : hæc supponi quidem gratis possunt, probari vero nequeunt. » Il est certain d'après les traditions chrétiennes que la puissance et l'ingérence des démons ont été singulièrement restreintes après l'Incarnation et la mort de Notre-Seigneur. Or, si tout cas de magnétisme était cas démoniaque, on pourrait affirmer que le démon s'ingère maintenant dans les affaires humaines plus même qu'avant l'Incarnation puisqu'il s'ingérerait même dans les traitements donnés aux malades et qui semblent parfaitement innocents. Si les démons venaient ainsi toujours, au gré ou contre le gré et la volonté expresse des magnétiseurs et des magnétisés, s'emparer de toutes les opérations hypnotiques, il faudrait leur reconnaître une puissance et surtout une influence en tout lieu bien supérieures à celles des bons anges ; ce qui est inadmissible. De plus les démons, précisément en raison de leur orgueil, veulent assujettir les hommes, mais non pas se faire leurs esclaves : ainsi ils ne s'assujettissent jamais à toutes les volontés des mages et des sorciers, ils s'y prêtent seulement quand cela leur plaît, supposé encore la permission de

Dieu, mais ils veulent en même temps faire sentir leur maîtrise, et ne pas se soumettre non plus toujours aux aptitudes des opérateurs et des sujets; c'est ce que nous verrons dans le spiritisme, qui diffère singulièrement du magnétisme. Concluons seulement ici que cette manière d'agir, uniforme, constante, parfaitement soumise aux opérateurs et conforme toujours aux aptitudes des sujets, est absolument contraire à leur nature et à ce que Dieu leur permet et veut d'eux, et redisons avec Hurter : « Hæc supponi quidem gratis possunt, probari vero nequeunt. »

3^e Preuves de raison philosophique. Nous en donnerons également deux. — La première se tire de la manière dont se font les opérations hypnotiques. Dans l'hypnotisme ordinaire, les opérateurs agissent la plupart du temps sûrement, sans efforts, naturellement, suivant les aptitudes des sujets et par degrés, absolument comme on procède dans toutes les opérations humaines : il ne faut donc voir là rien que d'humain.

La seconde preuve se tire de l'hypnotisation des animaux. On les hypnotise en effet quand on veut, en s'y prenant à peu près de la même manière que pour les hommes, et l'on obtient aussi sur eux à peu près les mêmes effets; il n'y a guère de différence que pour ceux où l'imagination guidée par une intelligence inconsciente joue le grand rôle; par conséquent, il semblerait insensé d'appeler diabolique un tel hypnotisme. A cet argument sans réplique de Mgr Méric un auteur oppose le raisonnement suivant : « La possession diabolique se réalise bien chez les animaux, pourquoi pas l'hypnotisme diabolique? » Pourquoi pas? mais tout simplement parce que d'un fait excessivement rare, tout à fait exceptionnel, où l'action du démon apparaît avec évidence, on ne peut pas conclure à un fait tout ordinaire où cette action n'apparaît aucunement.

4^e Réfutation des objections. — *Première objection* : Les phénomènes même ordinaires du magnétisme ne proviennent pas de la nature ou des causes physiques, puisqu'ils exigent le consentement ou la volonté de l'opérateur et du sujet : or cela n'arrive jamais dans les causes physiques, qui

agissent toujours de la même manière et indépendamment de la volonté humaine.

A cette première objection nous répondons :

1^o Que la volonté de l'opérateur n'est pas toujours exigée, puisque nous avons constaté l'hypnose spontanée et l'hypnose provenant de l'imagination seule vivement frappée, et que, quand bien même la volonté de l'opérateur serait exigée, il n'y aurait encore là rien de bien étonnant si les circonstances aptes à la produire dépendent de la volonté. La fascination, par exemple, et bien d'autres choses n'exigent-elles pas que l'opérateur veuille les produire?

2^o Que la volonté du sujet n'est pas toujours exigée non plus, puisqu'il y en a bien qu'on peut magnétiser malgré eux et que, quand bien même elle serait toujours exigée, il n'y aurait encore là rien de bien surprenant si pour l'hypnose il faut d'abord regarder et avoir un certain calme, et si l'imagination a besoin d'être vivement excitée par l'opérateur et ne peut l'être assez fortement quand le sujet ne veut pas s'y prêter.

3^o Que les causes physiques n'agissent de la même manière que dans les mêmes conditions et les mêmes circonstances : or ici ces conditions et ces circonstances ne sont presque jamais les mêmes, les dispositions du sujet ne pouvant varier à l'infini.

Seconde objection : Un état qui, de lui-même, en dehors de la volonté du sujet, peut produire au gré de l'opérateur des effets extraordinaires sans proportion avec les forces de la nature, ne peut pas provenir d'une cause naturelle. Or telle est l'hypnose. Les hypnotiseurs consciencieux avouent même que le démon se mêle parfois à l'hypnose, néanmoins il n'y est pas au début, mais plus souvent vers la fin : or, n'est-ce pas là la vraie ruse du démon, se cacher au commencement pour se révéler plus ou moins après par des manifestations imprévues? Il est donc plus sensé de dire qu'il y est du commencement à la fin.

A cette seconde objection nous répondons d'abord que, 1^o s'il s'agit d'effets extraordinaires sans proportion avec les forces de la nature, nous entrons dans le sixième degré que

nous sommes les premiers à condamner, en reconnaissant toutefois que ces effets, ainsi que nous l'avons déjà dit, ne peuvent pas être produits sans que l'opérateur les cherche et sans que le sujet y donne un consentement au moins implicite, et alors il y a invocation au moins tacite du démon, puisqu'on veut des effets qui ne peuvent être produits que par lui, et alors il peut bien y être dès le commencement. Mais nous ajoutons que, 2^o quand l'hypnotisme est exercé simplement, médicalement ou scientifiquement, le démon n'y est ni au début ni à la fin : on ne le cherche point, on ne le veut point et on ne le trouve point. Les hypnotiseurs consciencieux n'avouent rien autre chose, et ils ne veulent aucunement évoquer le démon, puisqu'ils sont convaincus que la chose est absolument naturelle.

Et quand bien même il serait vrai que le démon peut plus facilement se mêler à l'hypnotisme qu'à d'autres exercices, dès lors que le danger peut toujours être conjuré, il s'ensuivrait seulement que l'hypnose est dangereuse, ce que nous avouons, et qu'il ne faut s'y prêter qu'avec des raisons graves et des précautions suffisantes pour écarter le péril.

Troisième objection : Le sujet donne à l'hypnotiseur puissance entière sur son corps, son âme et sa volonté, il se prête donc par là au démonisme.

A cela nous répondons : 1^o que le sujet ne donne pas ou au moins peut bien ne pas donner plus de puissance sur lui que le malade qui se laisse chloroformer n'en donne à son médecin ; 2^o que quand bien même il donnerait cette puissance entière, on pourrait, à la vérité, en conclure que c'est inconvenant et immoral, mais non pas toujours extranaturel ou diabolique ; 3^o qu'il doit y mettre toutes les réserves et prendre toutes les précautions que commandent la religion, la moralité et les convenances.

III. *Seconde proposition*. — L'hypnotisme du sixième degré, tel qu'il est indiqué précédemment, *est diabolique*.

Nous allons, pour le démontrer, donner des preuves d'autorité et des preuves de raison.

1^o) *Preuves d'autorité*. — Indiquons-en trois :

1^o L'autorité du Rituel romain : « Signa obsidentis dæmonibus sunt : ignota lingua loqui pluribus verbis vel loquentem intelligere, distantia et occulta patefacere, vires supra ætatis seu conditionis naturam ostendere et id genus alia, quæ, cum plurima concurrunt, majora sunt indicia. » Or, telle est la nature de l'hypnotisme du sixième degré. Il faut donc, d'après le Rituel romain, l'attribuer au démon.

2^o L'autorité des décisions romaines. La Sacrée-Congrégation, dans la réponse du 25 juin 1840, dit expressément : « Applicatio principiorum et mediorum pure physicorum ad res aut effectus vere supernaturales, ut physice explicentur, non est nisi deceptio omnino illicita et hæreticalis. » Et elle conclut : « Usus magnetismi, prout exponitur, non licere. » Or c'était le magnétisme contenant les effets indiqués au sixième degré qui était exposé. Et à une exposition du même genre, la Sacrée-Pénitencerie donna la même réponse à l'évêque de Lausanne, le 1^{er} juillet 1841. Enfin, le 4 août 1856, la Suprême-Inquisition porta un décret pour exciter toute la sollicitude pastorale des évêques contre ceux qui se servaient de femmes magnétisées dépendant totalement d'eux, pour prédire l'avenir, découvrir les choses les plus cachées et les plus lointaines, et se glorifiaient de faire comme une nouvelle religion, et ainsi, en ordonnant des moyens physiques à des effets extranaturels, mettaient en péril l'honnêteté des mœurs, et nuisaient considérablement à la religion et à la société civile.

3^o L'autorité des théologiens tout à la fois les plus graves et les moins sévères que nous avons cités au commencement de ce chapitre.

2^o) *Preuves de raison* tirées de l'impossibilité d'attribuer à d'autres causes qu'aux démons les phénomènes dont il s'agit. — On ne peut, en effet, les attribuer ni aux causes physiques, qui sont inintelligentes et improporcionnées aux effets produits; ni à l'intelligence et à la volonté humaines, dont ils dépassent les connaissances et les forces; ni à Dieu, de la sagesse de qui ils sont indignes; ni aux bons anges, qui ne peuvent pas s'abaisser jusque-là ni faire des choses indignes de Dieu, ni favoriser la corruption des mœurs; il ne reste

done que les démons, aux idées de qui ils sont, du reste, bien conformes. Il est facile, en effet, de se convaincre que cette sorte d'hypnotisme favorise singulièrement toutes les propensions mauvaises au libertinage, à l'impiété et au mépris des choses saintes, et font de l'opérateur comme un Dieu à qui on donne une confiance religieuse et une puissance entière sur tout son être.

CHAPITRE VIII

L'HYPNOTISME ET LA THÉOLOGIE AU POINT DE VUE MORAL ET PRATIQUE

Ici, cinq questions doivent être posées :

Première question : L'usage du magnétisme peut-il être quelquefois licite?

Seconde question : Quand est-ce qu'on doit le regarder comme illicite?

Troisième question : Que faut-il penser des séances publiques et théâtrales d'hypnotisme?

Quatrième question : Que penser de ceux qui vont consulter des somnambules?

Cinquième question : Quand et à quelles conditions est-il permis de magnétiser ou de se laisser magnétiser?

I. *Première question : L'usage du magnétisme peut-il être quelquefois licite?* — Nous avons signalé impartialement les dangers, les inconvénients et les abus du magnétisme; aussi le condamner en bloc, déclarer sa pratique illicite et l'interdire entièrement, serait peut-être le parti le plus simple et le plus commode, comme ce serait le parti le plus simple et le plus commode de condamner et d'interdire la dynamite. Mais serait-il le plus opportun et le plus sage? Nous ne le croyons pas. Armé de la dynamite, l'ingénieur perce les montagnes, déblaie l'entrée des ports maritimes, etc. L'hypno-

tisme, qui a déjà rendu au moins quelques services, n'est-il pas appelé à en rendre de plus grands? Le fait est que Rome, qui l'a condamné dans ses excès et dans tout ce qui passe évidemment les limites du naturel, a toujours refusé de le condamner en lui-même et dans son exercice régulier. Pourquoi les théologiens seraient-ils plus sévères que Rome?

Aussi tous les théologiens qui ont voulu déclarer sévèrement et strictement illicite tout usage du magnétisme, ont été obligés de se déjuger carrément, ou de n'être pas dans la pratique conséquents avec leurs principes, ou bien ils n'ont fait que du mal. Ainsi le docteur Constantin James qui, dans une étude sur l'hypnotisme, ne craint pas de lui infliger cette flétrissure : « Une science qui est inutile, une science qui est immorale, une science qui est dangereuse (et l'hypnotisme est tout cela), n'est plus une science, mais un fléau de la pire espèce, » dit plus loin : « Tant que l'hypnotiseur reste confiné dans ce qu'on appelle le champ d'observation de la science, il doit pouvoir, en toute liberté, poursuivre ses recherches et ses travaux, car il y a là peut-être le germe de quelque grande découverte dont bénéficiera l'humanité. » Est-ce là de la contradiction?

L'un des prélats les plus haut placés en Europe, Mgr Sancha-Hervas, évêque de Madrid-Alcala, voulut condamner toute pratique de l'hypnotisme, même au point de vue thérapeutique : aussi s'attira-t-il les protestations de plusieurs savants, même dans les rangs du clergé. Or, la science réclamant, le public, étonné du conflit, examine à son tour, et éclairé par les expositions scientifiques, et plus encore par les expériences qui se multiplient sous ses yeux, il finit par s'apercevoir que tous ces phénomènes ne sont pas si dangereux, du moins au même degré, ni si répréhensibles qu'on voulait le lui faire croire, et alors, passant à une défiance excessive, il rejette sans distinction les prescriptions de ses guides légitimes. Aussi est-ce avec raison que Mgr Méric, dans sa respectueuse critique de l'acte du prélat, écrit : « Qu'on prenne garde aux condamnations précipitées et aux réfutations sommaires ! On ne résout pas par un coup violent

le problème qui tourmente l'esprit de l'homme dans les épaisses ténèbres où s'écoule sa vie. »

Le P. Franco, dans un ouvrage assez volumineux, condamne aussi toute pratique hypnotique, parce que « tous ses phénomènes, même les plus simples, portent les traces d'un préternaturel malsain et diabolique », d'où il conclut « qu'il n'est pas permis de provoquer même le plus simple sommeil hypnotique », et, après s'être montré si féroce, il ajoute : « Nous ne condamnons pas ceux qui, n'étant pas convaincus par nos raisons, se permettent de provoquer ces phénomènes ; nous ne voulons pas blâmer les théologiens, les médecins, les fidèles en général qui, découvrant de nouvelles raisons que nous ne connaissons pas, tolèrent ces faits. » Il n'est donc pas si convaincu ni si sûr qu'il veut le paraître.

De même, le P. Bucceroni qui, dans son Cours de théologie morale, se montre aussi intransigeant que Franco, s'adoucît singulièrement dans ses Cas de conscience : « Hedwige, dit-il, veut recourir à un médecin qui lui propose, pour la soulager, de l'hypnotiser, mais sans recourir à aucune pratique superstitieuse ; elle consulte son confesseur. » Bucceroni répond : « Cum non agatur nisi de mero somno excitando, qui pluribus mediis naturalibus excitari potest, non videtur quod ideo necessario superstitio sit asserenda, ac remota omni superstitiosa causa, itemque qualibet immorali circumstantia remota, nihil tunc habetur quod illicitum apparet. » (*Cas. consc.*, cas. 89.) Il est donc impossible aux souteneurs de l'opinion rigide de rester, dans la pratique, parfaitement d'accord avec eux-mêmes.

MM. Claverie, professeur de théologie dogmatique, et Élie Blanc, professeur de philosophie, aux Facultés catholiques de Lyon, ont réédité la thèse du P. Franco sur le caractère diabolique de l'hypnose. Le premier, avec un illogisme qui saute aux yeux, en condamne absolument toute pratique, parce que « tous les phénomènes hypnotiques ne peuvent pas relever d'une cause naturelle ». Mais s'il y en a qui peuvent en relever, pourquoi condamner aussi ceux-là ? « Donc, ajoute-t-il, il n'est pas permis d'hypnotiser quelqu'un ou de se laisser hypnotiser, parce qu'il n'est pas certain que

la cause efficiente est d'origine naturelle. » Mais ceux qui, avec de bonnes raisons, s'en regardent comme certains, quel droit avez-vous de leur faire cette défense? Et ceux mêmes qui, avec des doutes, ont une raison grave pour hypnotiser ou se laisser hypnotiser, quel droit avez-vous de les empêcher de suivre le sentiment unanime des auteurs de théologie morale relativement aux cas douteux, quand il s'agit de vaine observance, et qu'ils protestent contre toute ingérence diabolique? — Le second n'a recours qu'à des arguments de convenance qu'il est on ne peut plus facile de retourner contre lui. — Qu'il eût été bien plus sage à tous les deux d'imiter Rome, et de douter un peu davantage de leurs propres lumières!

Il est donc des cas où, du consentement presque unanime des théologiens, l'usage du magnétisme peut être permis. Qu'est-ce en effet qui s'y opposerait? — L'ingérence diabolique possible? Mais alors où s'arrêterait-on? N'est-elle pas possible un peu partout? Il suffit qu'elle ne soit pas sérieusement probable, le cas échéant, et qu'on n'en veuille point. — Le danger? Assurément, comme nous l'avons dit, le magnétisme est dangereux, mais il y a des cas où le danger peut être conjuré, et où l'utilité peut l'emporter. — L'aliénation de sa propre liberté qui est soumise à un autre? Mais on peut très bien, comme nous l'avons vu, ne pas l'aliéner entièrement, ne s'exposer à aucune faute et agir prudemment. — La perte momentanée de la raison consciente d'elle-même? Mais on la perd ainsi toutes les fois qu'on se laisse aller au sommeil, et quand on se laisse chloroformer on perd autant sa raison et on se met autant sous la puissance d'un autre que quand on se laisse magnétiser; or, toutes ces choses sont licites, bien souvent du moins; il y a donc aussi au moins des cas où l'usage du magnétisme est licite.

II. *Seconde question : Quand est-ce qu'on doit regarder l'usage du magnétisme comme illicite?* — 1^o Assurément toutes les fois qu'il s'agit du magnétisme du sixième degré, puisqu'il est diabolique : il n'est en effet jamais permis d'entrer en relations avec le démon, si ce n'est pour le

combattre ou pour le chasser. Il ne peut même jamais être permis de s'exposer sérieusement à entrer dans ce sixième degré.

2° Quand il s'agit du magnétisme du cinquième degré qui renferme les cas douteux, il ne peut pas être permis non plus sans nécessité, ou sans une raison grave qui puisse contrebalancer le danger de chercher à obtenir des effets sur lesquels plane un doute sérieux, et encore dans ce cas faut-il protester contre toute ingérence démoniaque : *ita omnes theologi*.

3° Il est évident qu'il ne peut être aucunement permis à l'hypnotiseur de manquer par rapport à l'hypnotisé aux règles de la plus stricte morale. Hypnotiser dans l'intention d'abuser du sujet qui peut offrir alors une proie facile à la lubricité serait une monstruosité infâme; et toute personne qui se laisserait hypnotiser dans les cas où ces abus seraient sérieusement à craindre, se rendrait grandement coupable, et même si elle s'exposait seulement à se laisser prendre à un attachement qui pourrait dégénérer en passion violente et irrésistible.

4° Il ne peut pas être permis de donner des suggestions qui exposeraient à pécher, encore moins de pousser à une mauvaise action; conséquemment il ne peut être permis non plus de se laisser magnétiser, quand ce danger existe vraiment.

5° Il est absolument défendu aussi de chercher à hypnotiser malgré elle une personne qui s'y refuse; car ce serait violer sa liberté, et la léser dans le premier et le plus cher de ses biens. A plus forte raison il ne peut pas être permis d'user de l'hypnotisme pour arracher au sujet un secret qu'il veut garder, à moins qu'il n'y ait alors des raisons vraiment prépondérantes.

6° Est illicite aussi tout hypnotisme où l'on s'expose de quelque manière que ce soit à provoquer des accidents nerveux qui puissent nuire à la santé ou troubler plus ou moins la raison ou agiter le cœur.

III. *Troisième question : Que faut-il penser des séances*

publiques et théâtrales d'hypnotisme? — Ces séances, dit l'abbé Schneider, sont inconvenantes et très dangereuses :

1^o Pour ceux qui s'y soumettent. Le premier venu, par curiosité ou par fanfaronnade, monte sur la scène; quel tempérament, quels antécédents a-t-il? Un Donato ou quelque autre aventurier veut un effet rapide pour étonner les foules; or, pour vaincre la résistance nerveuse, pour avoir un sujet de cire ou de fer, il faut des moyens violents. Cette surexcitation, ces ébranlements retentiront longtemps sur un organisme déséquilibré, et feront sentir profondément leur influence perturbatrice.

2^o Pour les spectateurs eux-mêmes. Les névrosés s'impressionnent vite; l'hypnose est contagieuse; l'occasion est bonne pour l'hystérie de se révéler (nous en avons déjà donné des exemples). Puis, est-il prudent de montrer aux foules par quels procédés si simples on produit ces phénomènes étranges? Les accidents ne sont pas toujours immédiats; ils n'en sont pas pour cela négligeables : des enfants, des ignorants, des méchants recommenceront en petit comité, et ne sauront pas toujours réveiller, quand ou comment il faudrait, et les dangers et les abus se multiplieront en s'aggravant. — Il y a donc là péché plus ou moins grave selon qu'on s'expose plus ou moins.

IV. *Quatrième question : Que penser de ceux qui vont consulter des somnambules?* — Comme ici les règles de la prudence et de la bienséance ne sont guère observées, et qu'on va leur demander des choses qu'elles ne peuvent pas naturellement savoir, il y a à peu près toujours (on pourrait même dire toujours) ou intervention diabolique, ou charlatanisme. Quoique le charlatanisme soit le plus ordinaire, et que les personnes qui les consultent soient tout simplement attrapées, elles n'y vont pas pour cela : elles vont pour savoir ce que la somnambule ne peut pas leur dire par des moyens naturels; implicitement donc, elles consentent à l'intervention diabolique, — et même la demandent. Après cela, qu'elle ait lieu ou qu'elle n'ait pas lieu, en soi, c'est toujours un péché grave de la provoquer. Nous disons *en soi*.

parce que, assez souvent, l'ignorance ou une certaine bonne foi peuvent être, pour certaines personnes, une excuse. Mais il n'en est pas moins vrai que les prêtres consultés à ce sujet doivent se montrer stricts et ne jamais tolérer de pareilles consultations.

V. Cinquième question : Quand et à quelles conditions est-il permis de magnétiser ou de se laisser magnétiser? — Le magnétisme étant dangereux et pouvant cependant quelquefois être permis, il semble bien que les trois conditions suivantes sont nécessaires et suffisent pour en légitimer l'usage. La première, qu'il y ait utilité proportionnée pour la science, la guérison ou le soulagement d'une maladie, ou autre cause sérieuse; l'hypnose est, en effet, une chose assez grave pour qu'on ne l'entreprenne point à la légère.

La seconde, qu'il y ait certitude morale que toutes les règles de la religion et de la moralité seront bien observées, et les dangers sérieux pour la santé écartés. Il faut, en conséquence, que le sujet ait une volonté bien arrêtée de ne consentir à rien de ce que la religion ou la morale défendent, et l'opérateur de ne provoquer à rien de tel, ni par suggestion, ni autrement.

La troisième exigée par la prudence, c'est que des personnes sages, dont la présence et l'autorité puissent être une garantie, assistent à l'opération ou à l'expérience.

En dehors de là, il y a faute mortelle ou vénielle, plus ou moins grave selon le danger plus ou moins grand auquel on s'expose, et aussi selon la connaissance qu'on en possède.

UN NOUVEAU LISEUR DE PENSÉE

Le sujet, M. Maurice Tock, âgé de vingt-trois ans, étudiant à l'Université de Liège (Faculté de droit) et de très bonne famille, n'est ni dans la nécessité ni dans les dispositions requises (ceci soit dit sans critiquer personne) pour faire un métier ou un gagne-pain de ses singulières aptitudes. A seize ans, il répète les expériences devenues pour ainsi dire classiques et presque banales des Cumberland, Pickmann et d'autres sur la lecture de la pensée, le « willinggame » comme disent les Anglais, qui en ont fait, effectivement, dans certains cercles, un véritable jeu de société. M. T. reproduit ces expériences, d'abord en tâtant la main ou le poignet de celui que j'appellerai par abréviation, mais sans mélange aucun d'idées spirites, le médium ; plus tard, au bout d'un an, n'estimant plus ce contact nécessaire, il se contente de tenir la main exploratrice à une certaine distance, un mètre environ du corps et spécialement de la tête du médium. Cette dernière circonstance, assez rarement observée, — que je sache — n'empêche pas M. T. d'aller retrouver, aussi bien que les autres liseurs de pensée, l'épingle cachée par un des membres de la compagnie, de fixer cette épingle à l'habit d'une autre personne préalablement désignée, de découvrir un mot choisi — toujours à son insu — dans un texte donné, voire même un mot simplement imaginé par l'un des assistants (par exemple le mot de passe d'un coffre-fort), etc. Toutes ces expériences et bien d'autres encore ont été faites et refaites devant un public assez nombreux, ou, ce qui vaut mieux, devant quelques bons témoins (professeurs de diverses Facultés, assistants de l'Université, docteurs en médecine, etc.).

Quel que soit l'intérêt qui s'attache à ce genre de recherche et le succès dont il est habituellement couronné, j'ai préféré,

mettant à profit l'extrême obligeance de M. Tock, diriger mon enquête d'un côté où l'on pouvait donner plus de précision aux résultats obtenus. J'ai repris à cette fin certains essais de M. Charles Richet sur des cartes à jouer, essais consignés dans l'article intitulé : Relation de diverses expériences sur la transmission mentale, la lucidité et autres phénomènes non explicables par les données scientifiques actuelles (*Proceedings of the Society of psychical Research, Part XII*, juin 1888, p. 18-168) : il y avait toutefois cette différence que mon sujet n'était pas hypnotisé (1); d'autre part, me servant de dispositifs institués par M. T. ou par d'autres, j'ai varié, développé tout un thème d'opérations qui peut être étendu à l'infini.

a) Tantôt j'ai étalé sur une table les trente-deux (rarement trente-six) cartes d'un jeu complet, entre lesquelles le sujet avait à saisir celle que j'avais tirée au hasard et gardée un instant dans la main : ces cartes étaient généralement retournées, le dos en l'air, ou bien mises sous triple enveloppe d'un papier assez épais (2), tandis que le sujet tenait les yeux fermés, masqués par un bandeau et, par surcroît de précaution, fortement comprimés de la main gauche.

b) Tantôt j'appliquais sur le front ou à l'occiput du sujet la carte à deviner, carte que je lui présentais soit par le verso, soit par le recto. Chaque fois que la chose a été possible, j'ai refait mes expériences de deux façons : d'une part, sans savoir ce que représentait la carte en question ou tout autre objet soumis à l'examen du sujet; d'autre part, en percevant cet objet et en y pensant de mon mieux. Il va de soi que c'est à la seconde de ces manières que j'ai dû m'en tenir lorsque j'ai usé du dispositif que voici (d'ailleurs non inventé par moi).

c) Je regarde fixement, j'allais dire machinalement, une de

(1) Il ne l'a jamais été qu'une fois, m'a-t-il dit, bien que, autant que je m'y connaisse, il doive offrir assez peu de résistance à l'action de l'hypnotisme.

(2) Est-il besoin de dire que je n'ai eu garde d'employer des cartes appartenant au sujet et que j'ai pris toutes mes précautions pour l'empêcher de se rendre mes cartes familières?

mes cartes pendant que je tiens un crayon appuyé par l'une de ses extrémités contre mon front : après quelques secondes de cet exercice, je passe ledit crayon au sujet, lequel se l'applique par le même bout, soit au front, soit à la région occipitale, et essaie en même temps de savoir quelle carte j'ai eue d'abord sous les yeux. D'autres fois je me suis contenté d'imaginer une carte déterminée tout en plaçant le crayon dans la position indiquée ci-dessus ; j'ai même de temps en temps supprimé le crayon et tout intermédiaire de ce genre, laissant au sujet le soin de pénétrer dans ma pensée comme il pourrait.

d) Enfin, sortant du cadre indiqué d'abord, j'ai remplacé le jeu de cartes par des suites de figures dessinées sur de petits cartons, dont j'ignorais moi-même le contenu ou bien, au contraire, que je me représentais fortement et nettement quand je les appliquais au front du sujet. On voit la part de difficulté toujours croissant à mesure que nous avançons : si dans les séries *a)*, *b)* et *c)* d'expériences notre sujet a une chance sur trente-deux (ou sur trente-six) de rencontrer la bonne carte, il a présentement une infinité de chances contre lui, du moins lorsque, comme c'est presque toujours le cas, il ne sait même pas le genre de figure que l'on a dessinée sur les cartons entre lesquels il doit choisir.

e) J'en dirai autant, et plus, d'autres expériences dans lesquelles on fait deviner au sujet un mot, un objet quelconque ou un ensemble d'objets matériels, voire même une idée abstraite admise en notre pensée.

Passant par-dessus le détail de bon nombre de ces expériences et sur d'autres circonstances n'ayant pour le moment qu'une importance secondaire, j'en viens d'emblée à l'ensemble des résultats obtenus par ces procédés, et je proposerai pour finir une interprétation de ces résultats.

Disons d'abord, et en manière d'observation générale, que notre sujet est — s'entend en ce qui concerne nos opérations — d'humeur assez inégale. D'ordinaire, son début n'est

pas très brillant; il devine (c'est alors bien le cas d'employer le mot) fort mal, ou même ne trouve rien du tout. Cette incapacité a duré certains jours tout le temps de la séance, au point que je me suis demandé s'il valait la peine de continuer et s'il ne fallait pas mettre sur le compte du hasard les coïncidences relevées antérieurement. Ce qui déconcerte M. T. et explique, du moins en partie, ces perturbations ou ces échecs, c'est, apparemment, le changement de milieu, de local, d'entourage, de médium (1), de dispositif. Mais une fois que le sujet est en verve ou, si l'on veut, une fois que l'inspiration lui vient, c'est tout d'un coup et sans balancer; la main qui, dans certains cas, doit aller chercher l'objet, s'agite un instant, puis comme poussée par un ressort, part et atteint le but en question; la figure et le corps tout entier participent à la même expression de fermeté et de confiance; souvent le sujet sourit comme s'il était absolument sûr de son fait et trouvait la chose par trop facile. Je dois ajouter, pour renseigner complètement mes lecteurs, que cette assurance n'a pas toujours été confirmée par le fait (2).

Nous laisserons de côté les séries tout à fait mauvaises ou de valeur nulle à notre point de vue, et nous nous arrêterons (c'est notre droit) à celles qui semblent déceler la présence et l'intervention d'un pouvoir spécial de communication. Commençons par le récit des expériences désignées par la lettre *b*,

(1) M. T. m'a confié à ce propos, et j'ai pu vérifier la chose, que l'épreuve réussit mieux quand elle est conduite par un sujet jeune et du sexe féminin, que par d'autres. Rapprochons cette déclaration de remarques faites par plusieurs liseurs de pensée. Il faut, dit en substance l'un de ceux-ci, John Dalton, descendant du célèbre chimiste, il faut ranger parmi les bons médiums ceux qui obéissent volontiers, qui prennent à cœur la réussite de l'entreprise et se laissent pour ainsi dire suggestionner par le sujet. Mauvais médiums sont les distraits, ceux dont les muscles ne « disent rien », ceux qui se taisent ou dissimulent, ceux qui cherchent à induire le sujet en erreur (les médecins par exemple), et ceux qui sont nerveux à un haut degré. (*Riv. speriment. di Freniatr.*, XXIV, p. 185-238, 1898.)

(2) Il y a ici quelque analogie avec le cas du Brésilien Ninoff, également « lecteur de pensée ». Ninoff ne peut s'expliquer la production de ce mode de connaissance. Il sent une puissante impulsion de sa volonté dans une direction donnée, vers un objet déterminé, et il faut qu'il suive cette impulsion. Plus celle-ci est forte, plus il est sûr de réussir. Il y a là une tension réelle de ses forces morales et physiques, laquelle n'est pas toujours, ici non plus, suivie de succès : le sujet déclare alors qu'il est désorienté. N. n'atteint par ce moyen que les objets concrets; les idées abstraites lui échappent. M. Klein, à qui j'emprunte ces détails (Gaeta, 1900, 9^e fasc., p. 513 et suivantes) fait un rapprochement de ce travail avec l'action de la lumière. Cf. Löwenfeld, *Somnambulisme und Spiritisme*, Wiesbaden.

celles-ci étant plus simples que celles qui sont mentionnées *sub littera a.*

Prenons l'une de ces séries : elle comprend dix épreuves et porte sur un ensemble de trente-deux cartes. Après quelques succès douteux ou négatifs, sur lesquels nous reviendrons, M. T. termine par des réussites ; trois fois il désigne la bonne carte : d'abord le valet de pique (qu'il ne voit qu'à moitié), l'as de pique (qu'il voit la pointe en l'air alors qu'en réalité je tenais celle-ci dirigée vers le sol), puis derechef l'as de pique (que cette fois il voit dans sa position réelle, la pointe en haut (1)). Auparavant, il avait donné trois fois des réponses inexactes, et une fois il n'avait rien « vu » du tout ; enfin trois fois il avait approché de la vérité, 9 de carreau lui est apparu au lieu de 8 de carreau ; mis en présence d'un 10 de trèfle il hésite entre cette carte et le roi de carreau ; placé de même en face d'un 9 de pique, il voit dame de cœur, puis 7, puis 8 de pique. Il faut dire à ce propos que M. T. ne discerne généralement pas très bien la couleur des figures qui se manifestent à lui et se trouve amené par là à confondre le pique avec le cœur renversé et, ce qui semble plus étrange, le trèfle et le carreau ; c'est là, du moins, ce qu'il m'a déclaré spontanément et, de fait, ces confusions ont été relevées souvent par moi.

En résumé, sur dix épreuves, le sujet a réussi pleinement trois fois et approximativement trois fois et même davantage, la chance de réussir étant ici de un sur trente-deux, soit de $10/32$ ou d'un peu plus d'un quart, il a obtenu environ douze fois plus de succès que n'en laissait la simple probabilité mathématique.

Autre série. Sur dix épreuves quatre réussites (9 de carreau, as de cœur, 9 de trèfle, dame de trèfle), sans parler d'une fois où il commence par voir du trèfle, puis, précisant, hésite entre le 8 et le 10 de trèfle, et finit par s'arrêter à ce dernier terme, qui est le bon. Les cinq autres fois il donne des réponses dont quelques-unes pourraient sembler assez satisfaisantes. Les voici d'ailleurs tout au long : as de cœur au lieu

(1) Il y a peut-être là ce que j'appelle un effet d'écho, phénomène dont il sera parlé ultérieurement.

d'as de carreau, valet de carreau au lieu de valet de pique, 7 de trèfle au lieu de 7 de pique, dame de cœur au lieu de valet de trèfle, et 8 de trèfle au lieu de 7 de cœur. (L'avant-dernier quiproquo s'explique assez facilement si l'on se rappelle que sur les jeux de cartes le valet porte la robe et les cheveux longs : M. T. prend d'ailleurs, de temps à autre, le roi pour le valet, voire même pour la reine, ou réciproquement, je suppose pour des mêmes raisons du même ordre.) Ainsi, sur dix fois, notre sujet a réussi cinq fois, c'est-à-dire seize fois de plus que ne le comportait le calcul des probabilités. En un sens on pourrait dire qu'ici M. T. a vu chaque fois la carte que je tenais sur son front, mais que la moitié du temps il ne l'a vue que d'une manière imparfaite et comme sous un éclairage défectueux.

Autre série, également de dix épreuves : six réussites (7 de trèfle, valet de carreau, as de carreau, 7 de trèfle, as de cœur, et 8 de trèfle), et quatre échecs, dont un ou deux pourraient encore s'expliquer par une vision confuse de l'objet mal éclairé (9 de carreau ou de cœur au lieu de 9 de trèfle, 8 de cœur ou 10 de trèfle au lieu de 7 de carreau).

D'autres séries ont donné des résultats moins probants. Sur huit coups, par exemple, le sujet rencontre juste une fois (10 de pique), approche une fois du but (valet de cœur au lieu de roi de cœur), s'en écarte un peu plus (valet de cœur, puis 7 de trèfle au lieu de valet de pique), puis s'en éloigne tout à fait. Dans une autre série, de huit termes, je ne relève que des demi-succès, au nombre de quatre ou cinq (dame de pique pour roi de pique, 7 de trèfle pour 7 de pique, as de cœur pour as de trèfle, valet de pique pour valet de carreau, roi de cœur pour roi de trèfle). Dans d'autres suites, le niveau favorable tombe encore plus bas (à peine une demi-réussite sur dix-huit tirages, le roi de cœur pour le valet de cœur). Nous touchons ici aux séries franchement mauvaises dont nous avons parlé tout d'abord : leur nombre est fort peu considérable (le 30^e environ de l'ensemble de mes opérations) et nous pouvons les négliger — quitte à les expliquer plus tard d'une manière acceptable — pour ne nous arrêter qu'à

celles où nous croyons avoir affaire à quelque chose de nouveau et d'intéressant.

En voici une de ce genre. Sur seize fois le sujet voit quatre fois l'objet (valet de cœur, valet de trèfle, roi de cœur, as de carreau). La première de ces réussites avait été précédée de six demi-réussites. « Ceci est plus net », prononce M. T. avant même de recevoir confirmation de ma part. De même pour le dernier succès (as de carreau), que de lui-même il assure voir directement. A côté de ces réussites nous n'avons pas mal de demi-succès : dame de cœur pour dame de pique, as de carreau pour as de cœur, roi de trèfle pour valet de trèfle, valet de pique pour dame de pique, roi de trèfle pour le roi de carreau, roi de carreau pour valet de cœur, dame de cœur pour roi de pique, valet de trèfle, puis dame de pique pour roi de trèfle. Enfin, l'avant-dernière fois, le sujet voit un roi de carreau, puis un valet de carreau, puis, « distinctement », dit-il, dame de cœur, alors qu'en réalité je lui présentais une dame de carreau. Nous aurions là une espèce d'oscillation autour de l'arrêt final, oscillation qu'on pourrait attribuer à la fatigue cérébrale. Deux fois (n° 11 et n° 13) le sujet — fait assez rare — ne perçoit rien du tout. Enfin une de ces épreuves, la 14^e, a été annulée pour je ne sais plus quel motif.

Prenons une série dans laquelle, à la différence des précédentes, mes cartes étaient placées sous enveloppe (la figure comme toujours tournée de mon côté). Sur un total de seize expériences, M. T. a réussi six fois (roi de carreau, dame de carreau, roi de cœur, as de carreau, dame de carreau et as de pique, qu'il aperçoit et décrit fort bien, la pointe en bas, comme je le tenais). Nous adjoindrons à ces réussites les épreuves 9 et 16, exemples curieux de progression dans le discernement de l'objet (1) : dans le premier cas le sujet voit d'abord une figure, ajoute qu'il ne sait si c'est un roi ou un valet, mais est certain que c'est du pique (en réalité c'est la

(1) Ceci ne cadre guère avec l'observation que M. T. a faite à propos d'une autre série, savoir qu'il devait atteindre l'objet pour ainsi dire d'un bond et comme à la volée, sinon il ne percevait rien du tout. Selon toute apparence ses dispositions n'étaient pas les mêmes dans les deux cas.


dame de pique); dans l'autre cas le sujet ne découvre d'abord absolument rien, puis entrevoit quelque chose comme un roi qu'il finit par prendre pour un roi de cœur (or, c'était un roi de carreau). Viennent ensuite 3 ou 4 demi-réussites; roi de carreau au lieu de dame de carreau, dame de trèfle au lieu de roi de trèfle, roi de pique au lieu de dame de pique, et dame de trèfle au lieu de dame de cœur. Deux fois M. T. erre indubitablement; une troisième fois il voit un as de pique, puis une figure assez vague (c'était le roi de cœur); une autre fois il ne voit rien du tout, bien qu'on lui ait présenté un as, carte qu'il reconnaît presque toujours d'emblée et sans la moindre difficulté.


Dans une autre série, j'ai mis les cartes sous triple enveloppe, mais il semble que cette circonstance n'ait pas nuï beaucoup à la clairvoyance du sujet. En seize épreuves (le jeu par exception de trente-six cartes, ce qui augmentait le nombre des chances contraires), celui-ci a indiqué cinq fois la bonne carte : dame de trèfle, 10 de trèfle, dame de cœur, 9 de carreau, roi de carreau. Pour le 10 de trèfle, M. T. a hésité un instant entre le 10 de trèfle et le 10 de pique; mais l'avant-dernier de ces coups mérite une mention spéciale. Mis en présence du 10 de carreau, le sujet nomme d'abord cette carte, puis le 9 de carreau; seulement quelque chose lui paraît étrange dans l'apparition : le point médian, au lieu de figurer conformément à l'usage, au centre du carton, est placé au sommet de celui-ci, et malgré tous ses efforts, il ne parvient pas à retrouver le dernier point à l'endroit symétrique inférieur de la ligne médiane. Ainsi une partie de la carte demeure invisible pour lui.

La suite de l'expérience compte, comme d'habitude, plusieurs échecs et quelques demi-succès (valet de cœur pour roi de pique, 8 ou 10 de pique pour 8 de trèfle, etc.). A la dernière fois une foule de cartes se manifestent au sujet, lequel s'arrête au roi de pique, puis au 9 de trèfle (tandis que je lui soumettais un as de pique).

La série ayant pris fin sur ces entrefaites, M. T. s'empare tout en me parlant, d'une ou deux cartes au hasard, se les applique sur le front sans les regarder et les reconnaît immé-

diatement. La série suivante d'opérations, faite également sous triple enveloppe (seize essais, trente-six cartes) donne des résultats moins favorables : un seul franc succès et quelques demi-réussites. Peut-être le sujet était-il fatigué ; toujours est-il que pas une fois il ne s'est montré bien sûr de ses réponses au moment où il les formulait (1).

a) J'en viens aux expériences faites, non plus avec des cartes, mais avec des cartons sur lesquels sont dessinées toutes sortes de choses, entre autres la série des neuf chiffres significatifs. Je tire à l'aventure neuf fois, et j'amène successivement 5, 9, 8, 7, 1, 4, 5, 1 et 7. La première fois M. T. ne voit qu'un carton en blanc, la 2^e fois un 6, ce que je pourrais, à la rigueur, assimiler à un succès, ayant oublié de constater au moment décisif si je tenais l'image en question à l'endroit ou à l'envers ; la 3^e fois il flotte entre 4 et 7, la 4^e fois il ne voit rien du tout, la 5^e un 7, peut-être par un effet d'écho (voir ci-dessus p. 161 et la note), peut-être par suite d'une ressemblance du 7 avec le 1. La 6^e fois il tombe juste, savoir sur un 4, mais le voit ainsi placé  (phénomène qu'il a observé de temps en temps, et qui demeure inexplicable pour moi). La 7^e fois M. T. lit 4 (effet d'écho?) la 8^e fois 2 (approchant d' 1?) et la dernière fois 4, ayant quelque analogie avec le 7, du moins tel que je l'avais dessiné.

L'expérience suivante (faite, pour le dire en passant, à la lumière d'une lampe à pétrole) offre une augmentation considérable de difficulté. Sur mes cartons (3 c. × 3 c.) figurent, non plus des chiffres en nombre limité, connu par avance, mais des formes géométriques, que le sujet entrevoit tant bien que mal (plutôt mal que bien) : la 1^{re} fois, il se trompe du tout au tout. Quel rapport en effet établir de la vision d'une ligne droite à celle d'un cercle tracé par moi sur le papier ? La 2^e fois il voit bien (un carré), la 3^e fois : ceci  au lieu de

(1) A signaler, en cette série, un effet d'écho assez curieux. J'avais appliqué au front de M. T. un 10 de trèfle ; la fois d'après cette carte lui apparaît (d'ailleurs mal à propos) bien qu'il ignorât qu'elle venait de lui être présentée. Ce qui m'empêche de voir ici un effet du hasard, c'est que cette répétition s'est produite maintes fois au cours de mes opérations, le plus souvent, il est vrai, après que j'avais nommé la carte au sujet.

cela + (reconnaissance partielle, si l'on veut); la 4^e fois, reconnaît la figure, un carré, mais le voit arrondi aux angles avec deux de ses côtés légèrement convergents vers le haut en manière de trapèze; et la 5^e fois ne voit rien du tout (au lieu de |); la 6^e fois rien (au lieu d'une ligne brisée en zigzag); la 7^e fois, avec un peu d'hésitation, comme un 4 (|); la 8^e fois, au lieu d'un rectangle, deux côtés adjacents de celui-ci : ce qui peut passer derechef pour une reconnaissance partielle. On le voit, cette série est de valeur assez inégale; à côté d'un succès indiscutable, le n^o 2, s'en présente un autre entremêlé de particularités bizarres, comme si — ce qui n'était pas le cas — le carton avait été plié sur les bords de façon à déformer l'image; enfin nous obtenons deux réponses dans lesquelles avec un peu de bonne volonté on pourrait voir une reconnaissance partielle. Mais, je le répète, n'oublions pas qu'à présent, il n'y a plus de probabilité exactement mesurable, le sujet, dans l'ignorance où j'ai eu soin de le tenir jusqu'au bout, ayant à choisir entre une infinité de formes possibles.

Même complication pour l'ensemble d'épreuves que voici, pratiquées cette fois à la lumière du jour, les dessins étant placés entre deux feuilles d'un papier assez épais, rappelant les feuilles employées en photographie pour mettre certaines parties du papier sensibilisé à l'abri des rayons lumineux. Ici encore les résultats ont été quelque peu bigarrés : au 1^{er} coup le sujet frappe juste, tout comme s'il lisait dans un livre ouvert (A majuscule); il en va de même à la 7^e fois où le sujet, en dépit de tous ses efforts, ne parvient à découvrir autre chose qu'un carton blanc, ce qui est bien la vérité. Deux fois il paraît approcher du but : il voit | au lieu de T, et un cercle au lieu de la représentation schématique d'une pomme, comprenant effectivement un cercle, ou quelque chose d'approchant, surmonté d'une étoile, reste du calice, et supporté par une tige ornée de deux petites feuilles. Mais pour le reste la fantaisie commence à prendre le dessus : au lieu d'un gamma majuscule il voit une ligne droite se bifurquant à chacune des extrémités (passe encore); au lieu du mot Roi, un angle terminé par un arc de cercle; au lieu d'un oiseau, dont

je lui présente l'effigie, il aperçoit ce qui suit X, et, au lieu de son nom (Tock), il distingue une bouteille!

Le fantastique continue à prédominer dans telle autre série, ayant ceci de particulier que je sais et j'ignore tour à tour ce qui figure sur le carton que j'applique au front du sujet. Je n'ai pas remarqué, je l'avoue, grande supériorité du pouvoir discernant dans le premier cas sur le second; le lecteur, au surplus, en jugera par lui-même. Les cinq fois que je connaissais le contenu de l'enveloppe et me représentais ce contenu, M. T. a vu une fois ceci * au lieu de cela + et a pataugé les autres fois (voit □ au lieu d'une ligne en zigzag, un X barré au lieu de Java, une croix ansée ou cerclée à ses extrémités et à son centre, au lieu d'une tache circulaire d'un vert intense, + au lieu de ROMA). Dans les cinq autres fois on peut noter deux quasi-réussites : 10 au lieu de 1, et au lieu d'un carré pur et simple, un carré armé à chacun de ses angles d'un petit prolongement rectiligne dans le sens de ses diagonales. Le reste est également donné comme à l'aveuglette (un hexagone régulier au lieu de 28, un losange au lieu de ○, as de carreau au lieu de néant) (1). Quelques essais faits sur des cartes de visite, dont M. T. devait déchiffrer l'inscription, n'ont abouti à rien de précis : le sujet ne voyait que des points lumineux, ou quelque chose de vague, ou rien du tout. Aussi n'ai-je pas poursuivi ce genre de recherche.

b) Même issue pour les efforts de lecture de ma pensée au moment où j'imaginai un objet ou un ensemble d'objets dans le cercle illimité des possibles (2). Peut-être M. T. eût-il mieux réussi avec d'autres personnes; peut-être avec un peu

(1) Ce qui me frappe le plus en cette série, c'est la tendance du sujet à ajouter aux données du problème, à les compliquer, au moins la plupart des fois. Le contraire avait lieu dans la série précédente. — A l'instar de M. Richet, j'avais prié le sujet de me donner chaque fois par un dessin la reproduction exacte de ce qu'il voyait avant que j'eusse ouvert l'enveloppe qui contenait mon dessin.

(2) On pourrait trouver un commencement de réussite dans le fait suivant : m'étant représenté la tour de l'église Saint-Paul (à Liège), dont je voyais l'aiguille se profiler nettement sur un ciel livide, M. T. a « vu » la tour Eiffel, puis d'autres choses. Malheureusement, cette fois et par exception, il m'a donné cette réponse après que je lui avais révélé ma pensée. J'ai donc le droit, sans douter le moins du monde de sa bonne foi, de regarder cette déclaration tardive comme insuffisante au point de vue objectif et scientifique.

d'exercice eût-il perfectionné cette forme de son talent, mais j'ai préféré porter mon étude sur d'autres points.

c) Les expériences du crayon (v. ci-dessus), ont donné des résultats beaucoup plus satisfaisants. Il est vrai que nous opérons sur des cartes à jouer, matériaux familiers au sujet (et je regrette vivement de n'avoir pas appliqué ce dispositif à la divination d'autres genres d'objets). Citons quelques séries : sur une de dix épreuves, je relève six réussites (7 de cœur, as de carreau, as de pique que par erreur il voit renversé, 7 de cœur, 7 de carreau, 9 de pique), deux demi-réussites (8 de carreau au lieu de 6 de la même couleur, as de cœur pour as de carreau) et deux échecs. Voilà, semble-t-il, un crayon élevé à la hauteur d'un phonographe. Mais il y a mieux quand M. T. fait tourner sur son axe le crayon, que d'ailleurs il garde appliqué sur son front, l'image obtenue tourne en sens inverse et avec une vitesse moindre que celle du crayon (vitesse que, je l'avoue de nouveau, je n'ai pas songé à mesurer exactement).

Le succès devient moindre, quand, au lieu de percevoir la carte directement, je me contente de l'imaginer visuellement. Sur un total de dix épreuves, le sujet verse cinq fois dans l'erreur ou entière ou mitigée par quelques similitudes avec l'objet rêvé par moi. Il confond le roi de cœur que j'imagine, avec le valet de carreau, qu'il entrevoit, ou bien, ce qui vaut mieux, le roi de cœur avec le roi de carreau. Enfin, tandis que je pense au 9 de trèfle, M. T. hésite à se prononcer entre la dame de pique et le 9 de trèfle; et, une autre fois, il discerne très exactement l'as de trèfle, *avant* même que je lui aie passé le crayon, donc par une sorte de communication à distance.

Je produirai, pour clore cette partie de ma relation, le tableau suivant de résultats obtenus en appliquant le crayon, non plus à mon front, mais à la région occipitale de ma tête, pour le passer à M. T. qui l'appuyait une fois à la face antérieure, une fois à la face postérieure de sa tête. Je n'ai pas constaté de différence bien marquée entre l'un et l'autre de ces cas, mais l'ensemble est remarquable par la lucidité dont

le sujet a fait preuve en cette occasion. Non seulement il a deviné juste sept fois sur dix, et approché deux fois de la vérité (1), ce qui équivaut presque à une perception immédiate et infaillible de l'objet, mais il distingue en ces perceptions des détails qui en augmentent singulièrement l'intérêt. Une fois l'image (7 de cœur) lui apparaît renversée (à tort); une autre fois il la découvre avant l'application du crayon (10 de cœur); deux fois il obtient en faisant tourner le crayon le mouvement giratoire de l'image, mais ralenti et de sens contraire à celui du crayon : la seconde de ces fois, quand le crayon s'est arrêté, l'image reprend lentement sa position première. Une autre fois il hésite entre 8 de cœur et 8 de carreau, et finit par se prononcer pour le dernier terme, qui est le bon.

d) J'ai laissé pour la fin de cette partie le récit de mes expériences du second groupe (celles que pour abrégé j'appelle des cartes sur table), parce qu'elles me semblent présenter une complication nouvelle qu'il est assez difficile de démêler. Au dire de M. T. (et bien des particularités de son habitus viennent confirmer ce dire), ce qui le guide dans cette recherche, c'est l'action d'une force attractive, qui n'est accompagnée d'aucune vision de l'objet. Si toutefois, comme il lui est arrivé plus d'une fois, il voit la carte avant de la saisir, c'est — d'après lui — par un effet de la combinaison de deux sens. La difficulté, pour moi, est de déterminer ici le nombre de ce que j'ai dénommé les demi-réussites. Si nous n'avions affaire en l'espèce qu'au toucher explorateur, il faudrait regarder comme tels les cas où le sujet va prendre une carte contiguë à la bonne, ou bien une qui se trouve placée au-dessus; si c'est la vue qui intervient, alors nous rangerons au nombre des demi-succès ou tout au moins des cas douteux la confusion du valet avec le roi, ou avec la reine de même couleur, celle de

(1) Roi de cœur pour valet de cœur, et 10 de carreau pour 7 de carreau. La seule erreur commise en cette série peut être mise sur le compte de ce que j'ai appelé un phénomène d'écho, imputable à la rapidité avec laquelle je procédais : le sujet venait de voir, la fois d'avant, un roi de carreau, puis dame de cœur, alors que j'avais considéré un as de cœur. Je crains à présent que cette rapidité, amenée par le désir de multiplier mes opérations dans un temps donné, n'ait parfois nui au succès de celles-ci.

l'as de cœur, par exemple, avec un as de pique dont la pointe est tournée en bas, celle du 9 ou d'un 10 de la même couleur, ou réciproquement, etc. Mais laissons-là ces réflexions, et venons-en aux faits.

Je m'arrête à l'une de mes premières séries. Elle comprend huit épreuves et porte sur trente-deux cartes. Résultat : deux réussites (valet de cœur et valet de carreau) et une approximation (va toucher d'abord la bonne carte, une dame de cœur, puis trois autres cartes situées tout près de celle-là) : en somme, douze fois plus que la probabilité mathématique. Passons à une autre suite, de trente-deux épreuves, celle-là, juste autant qu'il y a de cartes étalées au hasard du tirage, sur la table, devant le sujet. Celui-ci réussit quatre fois tout de bon (9 de pique, 8 de trèfle, 7 de cœur, valet de carreau), trois fois à peu près (amène l'as de cœur reposant sur un coin du 7 de cœur, qui est la bonne carte, le 10 de carreau recouvrant l'as de pique qu'il doit prendre, touche à la fois la bonne carte, dame de carreau et une carte contiguë, dame de trèfle); enfin deux fois il va ramasser une carte à côté de la bonne (valet de trèfle contre le 10 de carreau, et valet de pique près du 7 de cœur). De plus, ce qui nous ramène dans le compartiment des étrangetés (à moins que ce ne soient là des coïncidences toutes fortuites), M. T. s'en va quérir de la main droite, dont il se sert continuellement, une carte quelconque, un roi de trèfle, pendant qu'il pose la main gauche sur la carte que le sort a désignée (valet de trèfle); une autre fois il s'empare d'un 7 de cœur, tout en « voyant » un as de cœur, c'est-à-dire la bonne carte : averti par moi de l'erreur de sa main, au moment où il vient d'ôter son bandeau, il porte aussitôt et d'un trait cette main sur l'as de cœur qu'il va dénicher au milieu des autres cartes toutes renversées (1). Quelle lumière l'a guidé en cette occurrence? Est-ce le toucher? Est-ce la vue? Sont-ce les deux? En tout cas, pour ne pas surcharger cet exposé, je n'ai pas mentionné dans ce mémoire les approximations obtenues ici par le sujet du

(1) Dans cette série, la première moitié a été faite sur des cartes mises à l'en-droit, la seconde sur des cartes retournées; mais je n'ai pas remarqué de différences bien tranchées entre l'une et l'autre de ces deux séries.

côté de la ressemblance visuelle (tenant pour le surplus mes tables à la disposition de ceux que la chose intéresse).

Très intéressante à ce point de vue est une suite, malheureusement très courte, d'expériences dirigées, non par moi, mais devant moi, par une dame. La première fois M. T. voit du trèfle, et prend un 9 de cœur, contigu à un 9 de trèfle que je venais de tenir en main. La seconde fois il voit bien (7 de cœur), mais ses doigts vont chercher une autre carte (un 9 de carreau), séparée de la première par une troisième. L'épreuve suivante est terminée pour ainsi dire avant que d'être entamée : le médium vient à peine de choisir sa carte (un 7 de pique) que le sujet lui en donne le nom. Enfin il attrape la bonne carte (dame de trèfle), mais aperçoit et en nomme une autre (dame de cœur) ayant quelque analogie avec la première.

Désireux d'être fixé sur les rapports entre ces deux sources d'information, je prie le sujet de me faire connaître, chaque fois qu'il le pourra, l'aspect de la carte qu'il doit aller chercher ou qu'il vient de prendre en main. Et voici ce que j'ai obtenu. Rarement M. T. a vu et amené la bonne carte : le plus souvent il erre des deux côtés : sur trente-deux coups vingt-cinq fois, desquelles nous pourrions, il est vrai, en suivant le tarif admis précédemment, excepter une quinzaine d'à peu près visuels tels que : as de cœur pour as de pique (fort approchant si je tenais la carte renversée), dame de carreau pour dame de pique, valet de trèfle pour dame de trèfle, valet de carreau pour dame de cœur, valet de trèfle pour valet de carreau, 10 de cœur pour 10 de trèfle etc. Même à ne prendre que les meilleures de ces approximations, il vient, si l'on ajoute celles-ci aux cinq réussites pleines et entières (10 de cœur, 8 de cœur, dame de trèfle, 10 de carreau et 8 de cœur) un total bien supérieur à la moyenne arithmétique, mais inférieur à celui de maintes séries d'expériences pratiquées *uniquement* sur la représentation visuelle. L'infériorité est plus frappante encore du côté de la sensibilité tactile ; bien que j'eusse autorisé le sujet, par exception, à prendre la carte en main et même à la palper, il ne lui est arrivé que cinq fois (v. ci-dessus) de me représenter celle que j'avais tenue par

devers moi (1). En effet, le concours de deux facteurs, si tant est qu'il survienne ici quelque chose de ce genre, a plutôt pour effet de les diminuer l'un et l'autre, comme s'ils se contrariaient au lieu de se prêter un mutuel appui.

Tout à la fin de cette série s'est produit un phénomène assez rarement observé. M. T. découvre une foule de cartes à la fois, entre lesquelles je le prie, voulant inaugurer une nouvelle méthode, de bien considérer la place et la situation relative de celle que j'ai tenue en main et qu'il doit aller me chercher (toujours les yeux bandés). Malheureusement le succès n'a point répondu à mon attente ; l'œil devance ou supprime la main : après deux essais infructueux, le sujet indique 10 de trèfle au lieu de 9 de la même couleur, puis 7 au lieu de 8 de trèfle : vient un nouvel échec, enfin il hésite entre valet et roi de carreau pour s'arrêter au dernier parti, qui est le bon. Mais en attendant la main demeure indécise et inoccupée ; aussi ai-je interrompu ce travail pour le remplacer par un autre où, toutes choses restant les mêmes que ci-devant, j'ai alternativement perçu (n^{os} pairs de la série) et imaginé (n^{os} impairs) la carte que M. T. devait aller prendre sur la table. Le premier coup il s'empare de la bonne carte (valet de carreau), mais nomme dame de trèfle ; les six fois suivantes il échoue sur toute la ligne ; la 8^e fois il va de nouveau choisir la bonne carte (7 de pique) tout en voyant dame de carreau. Ainsi la main joue cette fois le rôle prépondérant, ce qui confirme ce que nous avons dit ci-devant sur l'antagonisme ou tout au moins l'incompatibilité des deux procédés d'information.

(1) Une fois il est allé prendre une carte tout près, non pas de celle que j'avais prise (7 de carreau), mais d'une autre (as de trèfle) à laquelle par inadvertance je pensais justement. Faut-il ne voir en ceci qu'un jeu du hasard ?

(A suivre.)



LA VIE DES ANGES

(Suite)

**XIII. — La Volonté et le Bien dans le monde angélique.
Bonté, amour et force des esprits célestes. Leur puissance et leur action.**

Le Bonheur est la gloire du Bien ;
la volonté en le désirant donne le
jour aux actions vertueuses.

L'intelligence, avons-nous reconnu, est comparable à la chair qui est l'extérieur du corps, ce par quoi le corps est beau, ce qui fait sa forme gracieuse ; tandis que la volonté est comme l'ossature dissimulée à l'intérieur, mais qui soutient tout le corps et lui donne sa résistance.

L'intelligence est la puissance *appréhensive* de l'esprit, la volonté est sa puissance *appétitive*. Par son intelligence, l'esprit *accapare* tel objet selon qu'il lui plaît en beauté ; la volonté *désire* cet objet que l'intelligence lui offre comme étant bon. Le *Bon*, le Bien, est donc l'objet de la volonté comme le *Vrai*, le Beau, est celui de l'intelligence ; et ce que l'intelligence conçoit volontiers, la volonté l'exécute avec plaisir.

*
* *

Nous avons démontré que l'intelligence est lumière, vie et beauté. Prouvons que la volonté est amour, force et bonté. Si dans l'intelligence s'élabore la science que révèlent des paroles de sagesse, c'est dans la volonté que se concentre la puissance d'agir à laquelle répondent les actes et les actions. Par conséquent, nous reconnaitrons que s'il existe des rapports étroits entre l'intellect, la lumière, la vie, le Beau et le Vrai, il n'existe pas moins de connivences mystérieuses entre

le vouloir, collaborateur de l'intellect, l'amour, la force, le bonheur et le Bon ou le Bien. Énergies sublimes de la spirituelle nature, elles subsistent infiniment de toute éternité en Dieu qui les communique à la création, surtout à ses créatures intelligentes en les créant à son image, afin qu'elles existent, vivent et agissent pour sa gloire.

Les anges nous apparaissent comme des créateurs créés, leurs œuvres comme des créations dans la création.

Les anges viennent de Dieu afin d'agir par Dieu en Dieu et pour Dieu. Ils agissent en quelque sorte comme Dieu, puisque mus, ils font mouvoir. — En effet, les anges, ou du moins une partie des anges sont préposés à l'univers, aux créatures corporelles dans le but de leur donner et d'entretenir le mouvement. Je dis plus, sans toutefois exagérer la vérité, sachant que la nature humaine, comme toute autre nature, a son autonomie, et jouit de la grâce, don exclusivement divin, je dis que les anges sont préposés aux hommes comme les hommes le sont aux animaux et aux autres choses terrestres. Voyez plutôt le grand mouvement agricole, industriel et commercial, mais aussi artistique et scientifique qui règne et s'étend de plus en plus sur terre et sur mer; qui en est l'auteur, sinon l'homme partout, ce roi de la nature, trônant sur toutes les latitudes, mais lui-même gouverné par les anges, nonobstant sa liberté morale, par les anges, eux les rois de la surnature et qui, partagés en hiérarchies, sont également préposés les uns aux autres, quoique d'une autre façon, à partir des ordres suprêmes qu'illumine, vivifie et meut directement le Très-Haut.

Nous reviendrons amplement et en détail sur *l'action angélique dans l'univers*, principal objet de cette étude dont le présent chapitre est vraiment d'une importance capitale puisque nous y traitons de la *volonté* des anges, de cette volonté à laquelle ces esprits purs doivent leur amoureux pouvoir et la puissance de leurs actes. Ce chapitre, c'est comme le centre de nos arguments et pour ainsi dire la synthèse de tout ce que nous traitons avant d'aborder le but à atteindre.

Puisque l'occasion nous en est donnée, signalons préalablement *l'unité* grandiose des forces, des énergies, des vibra-

tions universelles et célestes, unité qui a son point de départ dans l'unité des trois Personnes en Dieu qui, lui aussi, est un acte, mais un acte incréé, éternel, infini.

Dieu agit-il, ce sont les trois Personnes divines qui agissent simultanément en un seul et même acte. Toutefois le Fils et le Saint-Esprit procèdent du Père, et le Saint-Esprit procédant également du Fils, la théologie reconnaît en Dieu ce qu'elle appelle des *appropriations* en raison desquelles telle œuvre est attribuée de préférence à telle Personne plutôt qu'à telle autre. C'est ainsi qu'en vertu de l'appropriation, la création, l'action de créer les œuvres de la puissance appartiennent au Père qui étant le principe des deux autres Personnes divines peut être aussi regardé comme le principe et l'auteur de toute chose. Les œuvres de la Sagesse, comme la Révélation et la Rédemption, sont celles du Fils parce qu'il est lui-même la conception, la sagesse, la parole du Père de l'intellect de qui il procède. Enfin le Saint-Esprit qui est l'amour du Père et du Fils et la bonté même incréée prend à sa charge les œuvres de la bonté, la distribution de la grâce, la sanctification des anges, la divinisation du chrétien.

Sans rien affirmer, nous pensons dès lors que les anges sont envoyés par Dieu selon ses divines appropriations. Le Père dépêche des anges à l'ensemble de la création : le Fils en envoie, apôtres invisibles, à la grande famille des chrétiens ; le Saint-Esprit en députe aux ministres de l'Église pour les guider et les soutenir dans la dispensation des sacrements.

*
* *

Quoi qu'il en soit, les cieux et l'univers sont le théâtre d'un mouvement perpétuel qui enlève tout, fait tout vibrer, poussée générale, irrésistible, qui arrache des mondes au chaos pour les lancer à travers les siècles. Là-haut, gravitation des globes ; ici-bas, attraction merveilleuse, vitalité, croissance, floraison, fructification des plantes, vol infatigable des oiseaux et des insectes, activité du labeur universel reproduit encore, là où il n'y a plus d'homme, au fond des forêts vierges, au sein du règne animal. — Le monde des esprits, perfection du monde

visible, pas plus que celui-ci, n'échappe à cette fièvre, jamais interrompue partiellement par le coucher d'un soleil qui, pour nous, grâce à sa course rapide, vient tour à tour, de longitude en longitude, réveiller l'animation terrestre.

Eh bien, ce mouvement de toute chose c'est le *vouloir*, c'est l'effet d'un appétit inassouvi, propre à la nature intellectuelle qui le communique à la nature irrationnelle qui, à son tour, en ébranle l'inertie brutale. Appétit, tendance à avancer, à évoluer, à progresser, à dévorer le temps, à annuler les espaces; vous l'appellerez comme vous voudrez d'après les êtres qu'il affecte : tout veut agir, tout agit. *Mais rien n'agit seul, tout est mêlé*, jusqu'à l'homme qui, libre de choisir entre le bien et le mal, ne saurait sans le secours d'En-Haut faire un pas, ni prononcer une parole.

Mais, pourquoi une telle agitation chez des êtres qui aiment le repos, qui, apparemment, sont créés pour se reposer, puisque chacun en particulier s'endort finalement dans le sommeil définitif de la mort? Ce besoin de vie et d'action où nous emporte-t-il, à quoi pousse-t-il toute chose irrésistiblement?

Tout vous répond avec saint Thomas : *Rien ne se meut pour se mouvoir, mais pour arriver!*

Pour arriver où? — A la perfection définitive de l'Être, au but en vue duquel chaque être sort des mains du Créateur.

Or, ce but, cette perfection de l'existence est le motif certain de l'évolution d'un être qui, une fois parvenu à sa fin, cesse d'évoluer, cesse de progresser, cesse de croître, cesse d'agir, cesse de se mouvoir pour se reposer définitivement dans la satisfaction, dans l'accomplissement de sa raison d'être. Satisfaction qui, pour la plupart des êtres corporels, que l'on peut appeler *instruméntaux*, tels que les individus et les espèces des trois règnes de la nature, est en même temps l'accomplissement de l'être, *la cessation de l'existence*. Pour l'homme, au contraire, cette satisfaction est l'apogée, la glorification, l'apothéose de l'Être qui n'est autre chose que le *bonheur* auquel les bons anges eux-mêmes sont parvenus, quasi en sortant du néant, et dont ils jouissent à présent; leur mouvement, à eux, leur vitalité, leur activité n'étant désor-

mais qu'une récompense, après le travail de l'épreuve, un jeu une puissance, la *béatitude*.

*
* *

Le bonheur, par l'homme, n'est entrevu que vaguement, parce que le vrai bonheur est infini. Nous ne saurions définir ce qui est infini et dès lors tout ce qui est infini est, pour nous, indéfini. Nous tendons de toutes nos forces à cet infini du bonheur qui n'a sur terre que des commencements, et qui n'est autre que la possession du souverain Bien; mais ne pouvant embrasser ici-bas ce véritable objet de nos désirs amoureux, il n'apparaît pas encore ce que nous serons, dit M. Ponce, quand nous serons semblables à Dieu, quand nous serons décidément absolument *heureux*. Nous sommes donc attirés par l'inconnu, pour ainsi dire, et c'est notre propre nature qui nous pousse, entraînée par la grâce, comme vers une nécessité impérieuse qui a sa raison d'être dans notre existence même.

Voilà expliqués ces transports en avant, ces recherches inquiètes du bonheur, ces efforts qui sans cesse se représentent au bien du quiétisme poursuivi; ce « vague des passions » que soulève Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme*; ce tourbillon de la vie humaine en quête d'un bien-être qui toujours nous échappe pour nous laisser en proie aux sentiments les plus divers. Or, soit qu'on chemine à la clarté de la vraie foi, guidé par la sainte espérance, soit qu'on se laisse entraîner sur la pente des plaisirs, ce qui fascine, c'est le bonheur entrevu sous un jour vrai ou faux.

*
* *

Le bonheur commence avec le renoncement et la mortification dans la paix que procure la lutte spirituelle pour le Bien, attendu que, comme le Beau est la splendeur du Vrai, objet de l'intelligence, de même le bonheur est l'auréole du Bien, objet de la volonté. Vous cherchez le bonheur? — Vous devez y trouver le Bien; c'est là sa marque. L'on

est d'autant plus heureux qu'on est mieux affermi dans le Bien.

Les anges sont heureux du bonheur suprême, la céleste béatitude, parce qu'ils sont fixés dans le Bien souverain.

Il importe de ne pas confondre le Bien avec le Bon. Le Bon est l'œuvre de Dieu ; le Bien est l'œuvre de l'homme ou de l'ange.

Toute créature a sa bonté native parce qu'elle vient du souverain Bien. Celles que l'on trouve être mauvaises ne le sont point par essence, mais par nature viciée. Elles sont mauvaises parce qu'elles ont fait le mal, et elles ont fait le mal en allant à l'encontre de la loi divine qui est la voie du bien. C'est le sens que l'on peut donner à la célèbre proposition du Christ. « Je suis la voie, la vérité et la vie », dit le Verbe fait chair, lui qui est venu perfectionner la loi ancienne et faire valoir les Béatitudes à ceux qui observent la loi nouvelle.

En suivant la voie de la vérité, œuvre de l'intelligence, on arrive à la vie, œuvre de la volonté, non « de la volonté de la chair », ni de la volonté « des ténèbres qui ne l'ont pas compris », mais de la volonté des enfants de lumière « qui sont nés de Dieu ». Ce qui faisait dire au Psalmiste : « Mon Dieu, j'ai couru dans la voie de vos commandements tandis que vous dilatiez mon cœur, ma volonté, mon amour du bien, par la joie spirituelle, aurore de l'éternelle félicité. »

C'est la voie du salut pour tous, voie conduisant à la Patrie. Quiconque suit une voie opposée, pour fleurie qu'elle paraisse, arrive inévitablement à la mort, à la ruine de tout bonheur, au malheur éternel des anges rebelles.

Les anges fidèles ont suivi la voie de la vie dans la vérité, voie dont le Christ a dit : « C'est moi qui suis la voie. » Le Christ c'est la vraie Église, l'Église de la voie, l'Église de la vie, immense assemblée des fidèles, des saints et des anges, tous membres d'un même corps mystique dont le Christ est la tête. Le Christ a grandi, il grandit dans ses membres, il grandira jusqu'à la fin.

Voilà la voie, incomparable, voie, ou, plutôt, multitude de sentiers aboutissant au bonheur parfait. Il y en a pour

toutes les conditions humaines et pour des myriades infinies de volontés angéliques toutes dirigées vers le Bien incréé : Sentiers lumineux comme des rayons que réfracterait une circonférence et qui se rencontreraient à un centre commun ; voie resplendissante, merveilleuse, échelle de Jacob où tant d'amours descendent et montent, elle introduit les anges dans l'univers et les hommes en paradis ; voie du bonheur, les justes y courent, les anges y volent à Dieu que glorifie la béatitude des élus.

*
* *

Mais pourquoi la créature raisonnable tient-elle tant au bonheur, qui en somme n'est autre chose que la possession du Bien, le repos dans le bien acquis ; la Béatitude étant celle du souverain Bien que les élus ont acquis pour s'y reposer éternellement ; encore une fois pourquoi la créature raisonnable tient-elle tant au bonheur que toute son activité se consume à y tendre ? — *Parce qu'elle l'aime*. L'appétit volontaire, c'est l'amour ; la volonté, c'est la faculté d'aimer qui a été donnée à la créature intellectuelle en vue du bonheur pour lequel elle est créée.

Tout être est donc mù irrésistiblement par ce vouloir amoureux qui l'entraîne quasiment malgré lui vers le bonheur du bien à atteindre. Soit nécessité aveugle ou attraction de la pure corporalité, soit attrait intuitif de l'animal, soit désir réfléchi de la nature intellectuelle ; c'est toujours l'amour du bien, le besoin du bonheur, la propension au bien-être, à la réalisation du pourquoi de l'existence.

Cet amour en Dieu est infini. Dieu est tout amour, dit saint Augustin : *Deus est amor*. Dieu lui aussi tend à quelque chose quoiqu'il ait déjà tout en lui-même, et au-dessus de tout l'infinitude de l'Être, de l'existence satisfaite, du bonheur éternel. Mais oui, Dieu tend, il veut, il aime ; il aime l'Être et le bonheur de l'Être, et cette tendance subsiste en son amoureuse puissance, sinon nécessairement, du moins éminemment, en son amoureuse puissance de réaliser ce qu'il veut, de créer pour se procurer des amours, des bonheurs dans lesquels il trouvera lui-même un bonheur nouveau, un

bonheur de gloire satisfaite, ou plutôt à tel point insatiable, qu'il n'a jamais fini de créer et que son repos mystérieux est encore une création perpétuée, poursuivie dans la conservation de ce qui existe. Aussi bien Dieu est-il infiniment plus actif que les Cieux, *œuvre de sa main droite*, et que ce tourbillon d'univers, *œuvre de sa main gauche*, pour nous servir d'une inspiration d'Ariste, *movere dextrum est, moveri sinistrum*, supposé que la gauche du Très-Haut ait été portée à faire la corporéité par sa droite qui faisait la spiritualité. De fait, dans la nature des choses c'est le monde spirituel qui meut le monde corporel. Or les anges veulent, aiment et agissent comme Dieu : l'homme veut, aime et agit comme les anges. Les animaux ont aussi quelque chose comme la volonté, l'amour et l'action.

Les corps eux-mêmes, j'entends ces colosses sidéraux qu'on n'ose trop appeler inanimés, qui ont nom Jupiter, Saturne, etc., tout cela à sa façon veut aussi, aime et agit. Enfin les énergies de la nature que je dirai lumineuses parce qu'elles paraissent avoir avec la lumière des rapports semblables à ceux qu'a la volonté avec l'intelligence ; les fluides électriques, magnétiques et caloriques, donnent également une idée de la triple énergie de l'esprit volontaire, amoureuse et active.



Vous le sentez, *l'amour, c'est la force* ; non pas une force quelconque ; mais la vraie force, *l'essence de la force, de la vertu, de la puissance*, ces trois énergies n'étant que la vitalité active d'une même faculté considérée sous divers rapports. Ainsi la vertu est l'énergie de l'amour en tant qu'il réalise le bien moral ; la force est l'énergie de l'amour en tant qu'il réalise le bien physique et la puissance est le pouvoir qu'a l'amour de réaliser quelque chose.

Par conséquent *toute puissance, toute vertu, toute force relève de l'esprit, de la nature spirituelle* ; attendu que l'amour d'où ces énergies émanent étant l'appétit volontaire ne se rencontre que dans l'esprit, qui seul jouit, proprement parlant, de la volonté. Proprement parlant, ajoutons-

nous; car enfin il est évident que les appétits animaux et les attractions matérielles ou corporelles ne sont de l'amour que par comparaison, tout dans la nature étant soumis aux lois d'une certaine assimilation par ressemblance graduée qui va du moins parfait au plus parfait.

Il y a, entre l'amour de la nature intellectuelle et les fac-similés d'amour de la nature irrationnelle, une limite si bien démarquée qu'il est impossible de confondre. Sur la terre l'homme seul tient le record de la nature intellectuelle, lui seul aime vraiment et possède les véritables énergies de l'amour. Les autres êtres terrestres de même que les astres n'ont qu'un reflet ou, pour mieux dire, une touche, une influence des énergies de l'amour angélique.

En effet, comment supposer que la matière dont le premier caractère est l'inertie absolue, que reconnaissent *a priori* tout les savants, et qui d'ailleurs se prouve par les faits; comment supposer, dis-je, que l'inerte matière ait par elle-même force, vertu, vie et puissance! — Ce n'est donc pas elle qui a formé les corps qu'elle compose; ce n'est pas elle qui sollicite sa substance, ses atomes, ses molécules à s'agréger pour constituer des corps; ce n'est pas elle qui a lancé dans l'espace infini du firmament, selon des lois infiniment sages, ses masses colossales; ce n'est pas elle non plus qui se meut d'elle-même soit sous forme d'eaux, de vapeurs, d'air ou de fluides; ce n'est pas elle, à coup sûr, qui vivifie les plantes et les animaux: en un mot ce n'est pas dans les corps, dans la matière que l'on trouvera les principes de la vie et de ces énergies diverses qui mettent en mouvement le monde entier, — *parce que la matière est inerte.*

*
* *

Dieu est tout-puissant parce qu'il est amour infini. C'est par amour qu'il agit en lui-même et dans la création. Dieu a tout créé par bonté, dit saint Thomas; disons par amour.

Les anges agissent aussi par amour. Ils déploient d'autant plus de vie et de vertu, ils sont d'autant plus forts et puissants qu'ils sont plus enflammés d'amour; car l'amour est de

Dieu, et plus ils ont d'amour, plus ils ressemblent au Créateur. — Or dans la nature terrestre et dans l'univers les anges exercent leur énergie vitale sur toutes les choses qui sont en leur pouvoir; et c'est ainsi que l'on peut expliquer préalablement tant de mystères demeurés inexplicables d'une autre manière. En tout cas, ne trouvez-vous pas sublime d'admettre que ces forces incroyables que l'on admire au sein des mondes; que ces vertus insondables, ces irradiations lumineuses, ces vitalités, ces énergies multiples, ces gravitations, que toute cette belle nature étoilée ou fleurie, se résume en la plus noble des choses, chose incomparable, à la fois universelle, céleste et divine, *l'amour*?

Mais l'amour, ce grand législateur de la nature et de la sur-nature, a lui aussi des lois qui lui sont propres et auxquelles il est soumis, puisque l'amour procède de la justice et de la sagesse.

Vie, comme l'intelligence dont il partage la nature spirituelle, émergeant avec elle d'une essence unique, l'amour évolue nécessairement dans la voie de la vérité qui n'est autre que Jésus-Christ considéré en Lui-même d'abord et puis dans son corps mystique, mais surtout dans son Cœur adorable, cet immense foyer d'amour qui ne vit et ne palpite parmi nous que pour embraser nos cœurs de ses feux divins. Heureux ceux qui trouvent cette voie si fréquentée par les anges et par les chrétiens que les anges mènent au ciel. Ceux-là seuls jouissent de l'harmonie de l'ordre moral, dont l'harmonie de l'univers n'est que l'emblème.

A. VAN MONS.

(*A suivre.*)



LES NOUVELLES RADIATIONS

(Suite)



Est-ce que sa déchéance doit être irrémédiable? Est-ce que l'homme peut espérer rentrer en possession de la science d'Adam, retrouver son pouvoir de pénétrer toutes choses par un regard de ses yeux? Oui, l'homme peut en concevoir l'espérance; mais il y parviendra par un autre chemin, par la voie du *travail et de l'art* : *in sudore vultus tui vesceris pane* (1). Ces radiations, qui répandent autour de lui l'image et le nom de toutes choses, il ne peut plus les percevoir directement; il inventera des instruments qui les lui rendront sensibles. Dès le début et pendant des milliers d'années, il a travaillé à cette œuvre, mais il marchait comme à tâtons, sans savoir où il allait, sans connaître même l'existence de cette lumière dont il devait entreprendre la conquête. En ces derniers temps, nous l'avons exposé, les choses ont changé : l'homme a commencé à reconnaître le champ à exploiter; il n'a fait, à la vérité, qu'y glaner quelques épis, mais il en a mesuré l'étendue. L'art d'interroger cette lumière, de la faire parler, de lui arracher des secrets, existe. Il est encore dans les langes de l'enfance, mais on ne peut douter de sa venue et de sa croissance. Racontons rapidement ses premiers pas et ses premiers succès.

**Les nouvelles radiations. — L'art de les utiliser :
Télégraphie sans fil et Radiographie.**

Il nous reste à étudier les divers moyens inventés par l'homme afin de tirer parti des nombreuses radiations obscures

(1) Gen., III, 19.

découvertes par la science; nous suivrons l'ordre suivant : rayons caloriques : — rayons électriques ; — rayons Röntgen ; — rayons Becquerel. Nous nous arrêterons peu sur les autres radiations parce qu'on n'a pas encore su leur trouver d'utilisation vraiment pratique. Mais disons d'abord par quels instruments on est parvenu à distinguer les unes des autres les diverses radiations, et à constater leurs propriétés spéciales.

1^{re} *Divers moyens de capter les radiations obscures.* — Quand on fait passer les rayons solaires à travers un prisme de cristal ils se décomposent, se divisent et s'étalent en un spectre plus ou moins étendu, formé de sept couleurs. Cette expérience fondamentale, instituée d'abord par Newton, a été la première prise de possession faite par l'homme dans le domaine de la lumière. En science comme en politique, avant d'asservir et de dompter, il faut commencer par diviser. Le prisme a été le premier instrument de division pour les radiations lumineuses.

En appliquant le prisme à l'étude de la lumière, on reconnut d'abord que la moitié du spectre inclinant vers le rouge était surtout calorique; l'autre éclaire et ne chauffe pas. Toutefois, on crut que les rayons s'arrêtaient là où cesse la couleur. Plus tard on découvrit que le spectre calorique s'avancait bien au delà du rouge; et des mesures précises, faites avec les instruments que nous décrirons plus loin, constatèrent que le spectre de l'infra-rouge était vingt fois plus étendu que le spectre visible. Nous avons vu qu'il contenait des radiations variant entre $8\mu.62$ et $30\mu.$

Le prisme de réfraction a été et est encore, pour toutes les radiations, de quelque nature qu'elles soient, l'instrument d'isolation le plus simple et le plus efficace. Seulement il faut varier la matière qui le compose selon la nature des rayons à étudier. La seule condition requise est que cette matière soit transparente pour les rayons envisagés. Pour la lumière on fera usage du flint-glass, pour la chaleur on utilisera le sel gemme, pour l'électricité l'ébonite, pour les rayons ultra-violets le quartz.

L'emploi du prisme pour les radiations de faible longueur

d'onde, à cause de la faible portée de ces rayons et de leur faible absorption, n'est plus pratique. Comme elles sont sensibles à l'influence magnétique, on obtient un meilleur résultat en les soumettant à l'action d'un aimant. L'aimant les étale, les dissocie et permet de les isoler.

Les rayons Röntgen ne subissent point la réfraction, ils ne sont point déviables par l'aimant; pour étudier leur diversité, on mesure leur force de pénétration, ou leur *radiochromisme*. Un radiochromètre ingénieux a été présenté tout récemment à l'Académie des sciences : « Il est formé d'un disque d'aluminium divisé en 12 secteurs dont les épaisseurs vont en augmentant de 1 à 12 millimètres. Le centre de ce disque évidé est occupé par un disque d'argent de 0,011 d'épaisseur. »

L'épaisseur du métal traversé par les divers rayons X spécifie leur radiochromisme. Une même ampoule, selon le réglage électrique qu'on lui donne, peut produire telle ou telle espèce de rayons.

Une autre méthode d'isoler les radiations consiste à les demander à des sources spéciales, que l'on sait ne produire que des rayons de telle longueur d'onde définie. Le sodium donnera des rayons jaunes, etc.

Enfin un moyen fort en usage dans la photographie consiste à tamiser les rayons en les faisant passer à travers des lames, des liquides, ou même des vapeurs spéciales. Ces écrans arrêtent en les absorbant les radiations dont on n'a pas besoin et laissent passer celles qu'on veut étudier ou utiliser.

2° *Les rayons caloriques*. — Les rayons caloriques sont invisibles au-dessous du rouge. Comment dès lors découvrir leur présence? Comment reconnaître leur action, suivre leur marche, mesurer leur force et leur intensité? Jusqu'à ce jour on n'a guère employé qu'une seule méthode : *changer les rayons caloriques en mouvement électrique plus facile à constater et à étudier*.

Deux instruments fondés sur les lois de l'électricité ont été imaginés dans ce but. Le premier est la pile thermo-électrique de Melloni, le second le bolomètre de Langley.

La pile thermo-électrique, inventée par Melloni, est une application de la loi bien connue : Si l'on prend une tige métallique formée de petites barres de deux métaux différents, cuivre et zinc par exemple, soudées bout à bout alternativement; et si l'on chauffe les soudures de nombre impair, les autres restant froides, on obtient un courant dans la tige. En repliant cette tige de façon que toutes les soudures paires se trouvent juxtaposées du même côté, on forme une pile très sensible et capable de révéler la présence d'une source de chaleur très faible. La chaleur se transforme en électricité.

Plus intéressant et plus précis est le bolomètre. Il est fondé sur cette loi : *La résistance électrique d'un fil métallique conducteur varie avec sa température.* Un courant quelconque est divisé sur une longueur donnée en deux bras de même longueur et de même résistance. Entre ces deux bras est établi un pont de Wheatstone, c'est-à-dire qu'on a branché entre les deux fils du courant divisé, en deux points symétriques, un galvanomètre. Tant que ces deux fils conservent la même résistance, l'électricité ne passe pas par le pont de Wheatstone, et le galvanomètre n'accuse aucune déviation. Si, au contraire, la résistance d'un de ces fils vient à diminuer, le flux d'électricité se précipite vers lui, pour rétablir l'équilibre, dans le potentiel des deux fils; le pont de Wheatstone qui les unit devient le siège d'un courant et le galvanomètre accuse une déviation. Toute variation de résistance dans l'un des deux fils conducteurs sera accusée au galvanomètre. Il suffira donc de promener l'un de ces deux fils dans les endroits où l'on veut rechercher les rayons de chaleur, en prenant soin de protéger l'autre contre ces mêmes rayons. Les déviations du galvanomètre et l'angle de cette déviation indiqueront l'existence des rayons caloriques et mesureront leur intensité.

Dans le bolomètre de Langley, le fil conducteur destiné à être influencé par la chaleur est une lame d'acier de 2 microns d'épaisseur, 1/2 millimètre de largeur et 5 millimètres et demi de longueur, repliée en 20 circonvolutions. Le tout n'occupe que 1/4 de centimètre d'épaisseur. Cet ins-

trument est d'une exquise sensibilité. Il est impressionné par le rayon calorique en moins d'une seconde, alors que la pile thermo-électrique exigerait de 5 à 10 minutes; et il accuse des différences de chaleur estimées par l'inventeur à $\frac{1}{100.000}$ de degré centigrade. Un rayon de chaleur, dont la faiblesse exigerait mille années pour fondre un kilogramme de glace, suffirait à impressionner cet appareil.

A quels usages a-t-on utilisé jusqu'à présent les rayons caloriques? La nature les emploie à renouveler la végétation et la vie sur notre terre. L'art de l'homme n'a su encore leur rien faire produire. Si le bolomètre, en effet, est capable de révéler l'existence de ces rayons, il ne sait pas les faire parler. Toutefois on ne saurait douter que l'heure de les mettre à profit ne soit près de sonner.

Comme nous l'avons vu, et comme nous le dirons plus loin encore, on a pu tirer un parti magnifique des rayons X, à cause de leur propriété d'illuminer les écrans fluorescents et d'impressionner les plaques photographiques. Or, les radiations infra-rouges n'agissent-elles pas également sur les écrans au sulfure de calcium? Elles éteignent sa phosphorescence. De plus, elles traversent l'ébonite et sans doute s'y réfractent. Il serait donc facile de construire une lentille pour ces radiations; l'écran au sulfure pourrait servir à la fois de rétine et de plaque sensible. On a donc tout ce qu'il faut pour utiliser ces innombrables rayons. Il suffit de savoir s'en servir et d'en trouver le moyen pratique. M. Lebon a dirigé ses recherches de ce côté, nous l'avons vu. Malheureusement ses succès ont été très médiocres: il faut espérer que d'autres chercheurs seront plus heureux; et alors nous aurons un instrument de plus pour pénétrer dans la connaissance de l'invisible.

(A suivre.)

FR. HILAIRE, de Barenton.
(Études Franciscaines.)

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

C'était en décembre 1884, rue du Faubourg-Poissonnière, n° 114, où j'avais été entraîné par deux messieurs, dont j'avais fait la connaissance quelques jours auparavant.

Là demeuraient M. et M^{me} Bablin, spirites très connus.

Je fus introduit vers neuf heures du soir dans le salon des Bablin.

La pièce était vaste, très vaste, sans autre mobilier que de nombreux fauteuils placés en cercle et tous adossés aux murs, dégagés de tout tableau et de toute tenture. Dans un coin un harmonium; au milieu un lit de repos.

On me présenta à M. et M^{me} Bablin ainsi qu'à leurs nombreux invités. Ils étaient environ soixante, paraissant tous appartenir à la classe aisée et instruite. Quelques messieurs, décorés de la Légion d'honneur, avaient l'allure d'officiers et de magistrats. Je fus très entouré et une sorte d'inquiétude envahit tout mon être.

Mes deux introducteurs qui paraissaient des habitués de la maison ne se placèrent pas près de moi et M. Bablin m'invita à m'asseoir entre deux dames.

Jusque vers neuf heures et demie ce fut une conversation générale comme dans tout autre salon; puis M^{me} Bablin prit place sur le lit de repos. M. Bablin ne tarda pas à la mettre en état de catalepsie.

On éteignit toutes les lumières et l'assistance se mit à prier Dieu, le suppliant de nous faire voir les personnes que nous avions aimées et que la mort avait frappées.

Des cantiques qui m'étaient inconnus et dont la mélodie était pleine de rêverie succédèrent aux prières. Ces chants étaient de nouvelles prières.

A onze heures du soir je n'avais encore rien vu, mais je commençais à éprouver par moments des sensations de froid très rapides.

Ce furent ensuite de petits coups que je recevais, comme s'ils avaient été provoqués par un éventail. Je ne voyais rien, je ne pus saisir rien.

Tout à coup une lueur blafarde commence à envahir la salle, Cette lueur me paraissait avoir son foyer dans le corps de M^{me} Bablin.

La lueur était peu prononcée, mais suffisante pour me permettre de distinguer l'harmonium qui se promenait seul au-dessus de nos têtes.

Je fus assez ému, car j'étais convaincu que je ne verrais rien.

Mes voisines calmèrent mon inquiétude et je continuai à regarder en tous sens et à prêter l'oreille pendant que les autres priaient ou chantaient.

Il était près de minuit et demi lorsque se manifestèrent les premières apparitions. Je faillis m'évanouir.

Les figures étaient très nettes; on ne voyait pas les jambes, car à partir du milieu du buste le tout était flou. Seules les mains étaient aussi nettes que le visage. Ce fut une apparition de cinquante fantômes qui tous semblaient puiser autour du corps de M^{me} Bablin le fluide nécessaire à leur matérialisation ou mieux à leur manifestation visible.

Je vis des enfants, des vieillards, de jeunes femmes, etc., et chacun dans l'assistance reconnaissait un être cher. C'était alors une explosion de tendresse, une crise de larmes, des remerciements à Dieu qui avait permis ces manifestations.

Jusque-là aucune apparition ne s'était adressée à moi.

Tout à coup je vis un fantôme que personne ne reconnaissait. L'apparition arrivée en face de moi, je poussai un cri. J'avais reconnu ma mère morte en Bretagne en 1882.

Ma mère me passa les mains autour du cou, m'embrassa longuement et me dit de ne pas avoir peur.

A mes observations qu'elle était morte, elle me répondit : « Oui, mon cher enfant, je sais que mon corps est à tel endroit et je lis sur mon tombeau telle inscription; mais mon corps seul est là, car je vis au milieu de vous tous, il n'y a plus pour moi aucune distance, aucun obstacle. »

J'avais en ce moment un frère au Tonkin. L'apparition me cita nombre de petits faits de mon frère à tel jour, et tel endroit. Je fis le contrôle ultérieurement et tout fut reconnu exact.

J'avais au cou un médaillon contenant des cheveux de ma mère. Ma mère me déboutonna mon faux col, m'arracha le ruban qui soutenait le médaillon, et prenant ce médaillon entre ses doigts, elle me dit : « Mon cher enfant, ce sont mes cheveux ! »

Toute l'assistance avait entendu ces paroles, comme d'ailleurs j'avais entendu ce que les autres apparitions disaient à leurs parents ou amis.

Je fis ainsi la conversation avec ma mère pendant environ trois quarts d'heure.

L'une de mes voisines me soutenait un peu, car j'étais au dernier degré de l'émotion.

Je voulus alors réagir. Je me suis levé brusquement et je voulus saisir l'apparition qui s'évanouit entre mes bras sans que j'aie pu rien sentir. Je distinguai seulement une légère plainte de M^{me} Bablin toujours en catalepsie.

Mes voisins me reprochèrent mon action. L'apparition ne revint plus.

Vers une heure et demie du matin un bruit infernal se fit entendre et une apparition d'un être à figure repoussante fit le tour de la salle en poussant des hurlements terribles.

Tous les assistants tombèrent à genoux et prièrent Dieu de chasser le mauvais Esprit.

Cette prière fut exaucée, mais, comme plusieurs personnes vivement frappées demandaient la fin de la séance, M. Bablin alluma les lampes et réveilla M^{me} Bablin qui paraissait fatiguée au suprême degré.

On ne me réclama aucun argent; je promis de retourner chez les Bablin, mais j'avais été tellement frappé que je ne suis plus retourné, d'autant mieux que j'appris quelques jours après que l'un de mes deux introducteurs, agrégé de philosophie, venait d'être interné aux aliénés.

Je ne tire aucune conclusion de ce que j'ai vu et je ne veux rien apprécier, me soumettant à la plénitude de la doctrine catholique, à laquelle je suis profondément attaché.

Bordeaux, 4 juillet 1902.

Monseigneur,

Dans le dernier numéro de votre intéressante revue, vous avez inséré une lettre de M^{me} Le Normand des Varannes émettant contre les prétendus Naundorff et contre le journal *la Légitimité*, que j'ai dirigé depuis bien des années, plusieurs assertions inexactes. Comme vous avez publié l'attaque, vous voudrez bien, votre haute impartialité me le garantit, publier également la réplique.

1^o S'il est vrai que le malheureux fils de Louis XVI, aigri par les dénis de justice dont il était l'objet, soit tombé dans de déplorables erreurs religieuses; s'il est vrai encore que le pape Grégoire XVI, condamnant très justement ces erreurs dans un bref à l'évêque de Bayeux, ait, sur des rapports erronés, accusé Naundorff de *se dire fausement duc de Normandie*, il ne s'ensuit pas forcément, nous l'avons maintes fois démontré, que Naundorff fût un imposteur.

2^o Lorsque le prince Louis-Charles de Bourbon, devenu le chef de la famille de Louis XVII par la mort de son frère aîné le prince Charles-Edouard, communiqua à la *Légitimité* sa première consécration au Sacré-Cœur, en date du 25 décembre 1883, c'est qu'il était pleinement

résolu de vivre désormais en catholique pratiquant. Jamais d'ailleurs, il n'avait formellement embrassé le protestantisme. Ce fut le 14 mars 1884 que, dans la basilique de Montmartre, entouré d'un groupe d'amis fidèles, il se consacra plus solennellement au Sacré-Cœur, après avoir reçu la sainte communion. Il renouvela cette consécration, à Montmartre encore, le 28 juin 1889, et, enfin, à Teteringen (Pays-Bas), le 9 juin 1899. Le 26 novembre de la même année, « le très noble seigneur Louis-Charles de Bourbon », nous empruntons les expressions du curé même de Teteringen, après avoir « avec une grande dévotion, reçu les derniers sacrements », mourait dans les sentiments les plus chrétiens. Qu'on cesse donc : au nom du ciel, de mettre en doute la sincérité des convictions religieuses du noble défunt !

3° Je mets au défi, très respectueusement mais très nettement, M^{me} Le Normant des Varannes de nous signaler, du 21 janvier 1883, date de la fondation de la *Légitimité*, jusqu'à ce jour, un seul de nos numéros ne portant pas en tête de sa première page le blason de la France avec le Sacré-Cœur. L'histoire du Vatican nous obligeant à le supprimer est toute dans l'imagination de cette excellente dame.

4° J'ai l'honneur, Monseigneur, de vous adresser, en même temps que cette lettre, divers documents publiés dans le *Monde* du 26 novembre 1894, documents émanés du Saint-Siège, de S. G. Mgr Lagrange, évêque de Chartres, du prince Charles lui-même, et établissant de façon irréfutable que ni ce prince, ni la *Légitimité*, n'étaient de connivence avec les malheureuses sectatrices de la soi-disant voyante de Loigny, Mathilde Marchat.

5° Les filiations de la descendance de Louis XVII ne sont nullement « embrouillées ». Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire attentivement une petite brochure : *Louis XVII reconnu, documents authentiques*, éditée récemment par la librairie d'éducation A. Hatier et dont je suis heureux, Monseigneur, de vous offrir un exemplaire.

6° Les princes Auguste-Jean et Charles-Louis, les aînés actuels de la survivance, tout en ayant renoncé depuis assez longtemps au commerce des vins, s'efforcent de gagner leur vie « honorablement », comme veut bien le reconnaître notre adversaire. Quant à celui de leurs cousins auquel fait allusion M^{me} Le Normant des Varannes, nous n'avons pas à le disculper de certains faits qui lui ont été reprochés, mais nous tenons à dire qu'il a loyalement reconnu les droits des fils du feu prince Edmond, au point de vue familial et dynastique.

7° Ni « les Naundorff » ni leurs partisans sérieux ne sont responsables des divagations de quelques esprits mal pondérés qui, à l'époque, s'étaient sottement imaginé que la pauvre M^{me} Van der Horst serait la mère du « Grand Monarque ».

8° Je ne connais pas encore l'opuscule ni les documents inédits dont parle M^{me} Le Normant des Varannes, mais ce que je puis lui certifier, c'est qu'elle se trompe absolument lorsqu'elle prétend que la *Légitimi-*

mité « n'a jamais soufflé mot de cet Alexandre Marotte du Coudray » avec lequel M. Jules Tréguël voulait identifier Naundorff. Nous avons, en effet, consacré à l'exposition et à la réfutation de cette thèse les pages 360 à 362 et 375 à 377 de notre tome III (1885).

En voilà assez, ce me semble, pour démontrer aux lecteurs de la *Revue du Monde Invisible* qu'ils ne doivent accepter que sous bénéfice d'inventaire les renseignements de M^{me} Le Normant des Varannes sur la question Louis XVII.

Veillez agréer, Monseigneur, les respectueux hommages de votre très dévoué serviteur,

Albert RENARD,
Directeur de la revue historique *la Légitimité*



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD

LA POSSÉDÉE ET LE DOCTEUR SÉGURET

I

Les médecins qui sont incrédules en matière religieuse sont quelquefois, très crédules en matière scientifique : ils ne croient pas à l'autorité de l'Église, mais ils croient aveuglément à l'autorité des scientifiques de renom.

Ils rejettent avec dédain les dogmes religieux, mais ils s'inclinent jusqu'à l'adoration devant des hypothèses qui font du bruit et étonnent l'ignorance des lecteurs. Ils s'estiment vainqueurs jusqu'à l'arrogance, et ils écrasent de leur dédain les adversaires qui osent sourire, quand ils ont parlé de Charcot, de la Salpêtrière et de l'hystérie.

C'est une mentalité intéressante à fouiller.

Je ne parle pas du Dr Séguret, dont je vais m'occuper encore à propos de la possédée de Grèzes. Je ne le connais pas, et je ne voudrais pas le blesser. C'est un état d'esprit que j'analyse, et que je veux creuser un instant avec mes lecteurs.

II

« Comme vous voyez, répond le Dr Séguret, en parlant de la Sœur Saint-Fleuret, ce sont là des phénomènes d'hystérie bien connus, tels que les a décrits Charcot. La folie religieuse n'a rien non plus de miraculeux, mais elle est plus capable d'étonner les imaginations chez les personnes non habituées aux sciences. Il y a deux sortes de folie religieuse, la théomanie et la démonomanie. Dans la théomanie, la malade croit penser, agir, vivre en un mot sous l'influence de Dieu ; celle-là ne souffre pas, au contraire, elle vit dans la béatitude, elle

est heureuse. Ce fut, au dix-septième siècle, le cas de Marie Alacoque (1). »

D'où il suit, d'après M. Séguret, que l'autorité, la sainteté, la prudence sévère de l'Église conspirent pour nous faire admirer, vénérer, implorer une folle, une théomane, Marie Alacoque.

D'où il suit encore que les saintes dont les figures austères et suaves commandent le respect, ces femmes héroïques et ces grands saints qui ont vécu par leur âme, pendant leur vie, dans ces mystères du monde invisible, surnaturel où ils puisaient le courage du dévouement, du sacrifice, du martyre, étaient simplement des fous religieux, des hallucinés!

Quand on entend outrager ainsi les saints illustres qui ont conquis l'admiration des siècles, et l'Église qui les couvre de son autorité divine, on a bien le droit de dire que le fou n'est pas celui qu'on croit.

Peut-on trouver le commencement d'une preuve scientifique dans ce procédé qui consiste à confondre les hystériques de la Salpêtrière avec des saints qui, par l'équilibre de leurs facultés, la puissance de leur raison, l'énergie de leur volonté, la persévérance de leurs desseins, la sagesse héroïque de leur vie, l'impérieuse domination de leur raison sur la sensibilité et les passions, diffèrent essentiellement, totalement des tristes victimes de l'hystérie et de la neurasthénie.

Au point de vue psychique et au point de vue somatique, il n'y a rien de commun entre la sainteté et l'hystérie. Je parle des saints, je n'entends pas parler des déséquilibrés, des visionnaires, des faux mystiques qui n'ont droit qu'à notre pitié.

Certains médecins partent de ce principe : Dieu n'existe pas, l'âme n'est pas immortelle, toutes les communications sont coupées entre l'autre monde, s'il existe, et celui-ci ; par conséquent, tout se passe dans l'imagination malade du thaumaturge : les phénomènes merveilleux n'ont rien d'objectif.

Nous affirmons, nous, que Dieu existe, que l'âme est immor-

(1) Nous empruntons les citations aux *Annales des Sciences psychiques*, mai-juin 1902.

telle, que de perpétuelles communications unissent ce monde visible au monde invisible et que l'espace est rempli par les esprits, ou bons ou mauvais, dont nous sentons à tout instant, sous des formes diverses, la mystérieuse influence.

Il suffit que ces hypothèses soient *possibles* pour détruire l'argumentation tranchante de nos adversaires, et, tant qu'ils n'auront pas réfuté ces vérités possibles qui sont, en réalité, des certitudes affirmées par les plus grands philosophes de tous les temps, ils nous laisseront dans nos positions, ils n'avanceront pas.

III

Le surnaturel étant écarté *a priori*, sans preuves, sans discussion, le Dr Séguret explique ainsi l'état physique de la Sœur Saint-Fleuret :

« Tantôt le diable n'est pas en elle, mais hors d'elle. Par l'effet d'une hallucination, elle le voit comme je vous vois... Il la poursuit, il la frappe de son fouet, il la brûle de son fer rouge. L'illusion est si forte que les traces des coups apparaissent sur le corps de la malheureuse, comme si elle avait été effectivement touchée. J'ai constaté sur elle ces traces de coups, j'ai constaté des brûlures au second degré, des escarres. Ce sont des stigmates comme en avait saint François d'Assise (1). Mais ceux-là sont passagers... J'ai entendu parler de morsures, mais je n'ai jamais eu l'occasion de constater la trace des dents. D'ailleurs, cela ne serait pas plus surprenant que le reste. »

Telle est donc l'explication que nous donne le Dr Séguret. La Sœur Saint-Fleuret est une folle, une malheureuse hystérique, une hallucinée. Elle se persuade qu'elle est poursuivie par le démon, qu'elle reçoit des coups, qu'elle est mordue, c'est de l'auto-suggestion. Et grâce à l'imagination, c'est-à-dire à l'influence de l'âme sur le corps, elle produit elle-même dans son corps, sans le savoir, ces morsures et ces

(1). Je n'ai pas besoin de rappeler que les stigmates du grand thaumaturge diffèrent essentiellement des stigmates de l'hystérie. Ce n'est pas le moment de discuter l'erreur manifeste du Dr Séguret.

brûlures dont la réalité n'est pas contestée. Tout se passe dans le cerveau, tout s'expliquerait par l'hystérie.

Il sera facile, ensuite, aux matérialistes d'appliquer ce raisonnement à tous les miracles, et d'arriver ainsi à la négation du surnaturel qui remplit les pages sereines de la mystique chrétienne. Quand vous parlerez de stigmates, de visions, d'apparitions célestes ou démoniaques, de guérisons instantanées, ces scientifiques vous répondront : c'est de l'auto-suggestion, c'est-à-dire une suggestion que l'on se fait à soi-même, doublée, quelquefois, d'une hallucination.

Non, l'auto-suggestion ne suffit pas dans tous les cas ; non, l'imagination n'est pas toute-puissante, et une observation, même superficielle, nous suffit pour en faire la démonstration.

Des milliers de neurasthéniques et d'hystériques remplissent nos hôpitaux. Des centaines de médecins, en Europe, étudient, aujourd'hui, les phénomènes physiques et psychiques de l'hystérie. Ils ont sous la main des sujets de choix.

Il est évident que ces médecins, ces expérimentateurs ont tout intérêt à produire et à constater la réalité de cette puissance presque souveraine de l'auto-suggestion. Qu'ils essayent de le faire, cela me paraît incontestable.

Or, si l'imagination peut produire ces morsures, ces brûlures, ces stigmates, ces guérisons instantanées ; si des milliers de malades se trouvent aujourd'hui dans les conditions physiques et psychiques nécessaires pour devenir les sujets de ces prodiges ; si des centaines de médecins s'évertuent à exciter l'imagination de ces hystériques, à rendre féconde l'auto-suggestion, comment se fait-il que les insuccès soient si nombreux ? Comment se fait-il qu'il soit si rare de produire ces stigmates, ces guérisons profondes, ces brûlures et ces morsures dont nous cherchons l'origine et l'explication ?

Les lois de la nature sont générales, permanentes : elles produisent toujours les mêmes effets dans l'ordre et dans une merveilleuse harmonie.

Et si c'est une loi générale, ordinaire de la nature que l'auto-suggestion produise les phénomènes merveilleux que l'on découvre dans les hystériques, je demande pourquoi ces phénomènes constituent une exception. Ils devraient être

fréquents, faciles à produire, plus faciles à constater, et entrer ainsi dans la pratique ordinaire de la vie ! Le cas de la Sœur Saint-Fleuret devrait se produire dans toutes les congrégations où l'on trouve des femmes névrosées, hystériques, scrupuleuses, peut-être, qui vivent dans la pénitence et dans la crainte de l'enfer.

Or, il n'en est rien : ni dans les hôpitaux où l'on rencontre des hystériques et des expérimentateurs, ni dans les cloîtres où la crainte de l'enfer peut ébranler quelquefois des cerveaux faibles et malades, on ne trouve cette série continue de phénomènes troublants qui permettent à l'observateur de reconnaître une loi de la nature.

On cite un cas unique de vésication obtenue dans un hôpital de Rochefort dans des conditions scientifiques insuffisantes. Je ne m'y arrête pas. Il ne peut pas ébranler notre thèse générale. Aussi bien, il trouverait son explication dans la dermatographie.

On nous parle sans cesse de la puissance de l'imagination. Je le veux bien. Mais cette puissance a des limites. Essayez de guérir par l'imagination un aveugle de naissance, un sourd-muet, un tuberculeux, un cancéreux. Quand vous aurez obtenu ces résultats, quand nous aurons eu la bonne fortune de les constater scientifiquement, alors seulement nous pourrions discuter la valeur des miracles de ce genre que nous attribuons à une puissance surnaturelle.

Je ferai les mêmes réflexions à propos des phénomènes démoniaques. J'ai connu une hystérique stigmatisée, dont la presse médicale s'est occupée. Elle avait l'intime et profonde persuasion qu'elle allait s'envoler, elle marchait sur l'extrémité des pieds, elle était hystérique au plus haut degré, elle réunissait toutes les conditions médicales requises pour assurer la réalisation de son auto-suggestion. Ai-je besoin d'ajouter qu'elle n'a jamais pu s'élever de deux pieds au-dessus de terre, et qu'elle n'a jamais pris son vol ?

Il faut donc autre chose que l'auto-suggestion pour expliquer les phénomènes de lévitation ou de vol aérien qui ont été parfaitement constatés. Il faut autre chose que l'auto-suggestion pour expliquer les traces profondes de brûlure, de

morsure et de coups qui ont meurtri le corps de Sœur Saint-Fleuret. Ces effets réels ont une cause objective réelle, déterminée.

IV

Si l'on arrivait à démontrer que l'auto-suggestion produit quelquefois dans le corps humain les effets étranges dont nous parlons, la thèse religieuse ne serait pas encore réfutée, elle conserverait sa valeur scientifique.

Il faudrait démontrer, en effet, qu'il est faux que d'autres êtres, encore inconnus, répandus dans l'espace, mêlés à notre vie, puissent produire en nous, à notre insu, ces phénomènes que les scientifiques matérialistes attribuent invariablement à l'auto-suggestion.

Vous prétendez gratuitement dirons-nous à nos adversaires, que l'imagination peut faire apparaître sur notre corps des meurtrissures, des brûlures, comme si nous avions été réellement et cruellement frappés et brûlés.

Je réponds qu'il existe autour de nous, dans l'espace, d'autres créatures, encore invisibles pour nous, qui ont la puissance de produire elles-mêmes ces brûlures et ces plaies, je dis que la cause objective affirmée par le sujet persécuté est une réalité vivante, que nous ne sommes pas en présence d'une hallucinée, d'une folle, et que ses affirmations sont vraies, dans certains cas.

Nous voici, évidemment, sur un autre terrain, et le problème n'est plus de votre compétence; il cesse d'avoir un caractère médical. Ces êtres invisibles existent-ils? Interviennent-ils dans notre vie? D'où viennent-ils? Quelle est leur origine, leur nature et leur mission? Vous ne pouvez pas répondre à ces questions. Je le répète, elles ne sont pas de votre compétence. Vous pouvez seulement reconnaître, si vous êtes rationaliste, que la vie foisonne autour de nous, sous des formes inaccessibles trop souvent à nos instruments les plus puissants, que l'espace infiniment grand est peuplé par le monde des infiniment petits, que rien ne répugne, par conséquent, à l'existence d'entités ou de créatures qui diffèrent de

nous et qui peuvent communiquer avec nous, dans des conditions que vous ne connaissez pas. En présence des phénomènes prodigieux nous avons le droit, sans cesser de respecter la science, de supposer l'intervention de deux facteurs, l'un naturel et intrinsèque au sujet, l'autre, préternaturel et extrinsèque au sujet, ange, démon ou esprit. Il restera, encore, à déterminer les caractères spécifiques de ces facteurs, et les signes certains de leur intervention dans les cas particuliers.

L'auto-suggestion ne suffit donc pas pour nous démontrer qu'une force étrangère n'intervient pas dans les phénomènes physiques de la Sœur Saint-Fleuret. Elle n'explique pas davantage les phénomènes de l'ordre intellectuel.

V

La Sœur Saint-Fleuret n'a jamais appris les langues étrangères, et, fille des champs, elle n'a reçu qu'une instruction incomplète.

Or, elle comprend les questions que l'exorciste lui fait en latin ; elle a compris un évêque missionnaire qui lui parlait dans la langue caraïbe et dans l'idiome des peuplades sauvages de l'Afrique. D'où lui vient cette connaissance instantanée d'une langue étrangère ?

Le Dr Séguret en donne cette explication : « Mgr Livinhac a parlé en caraïbe à la malade, et il a attendu la réponse. Très probablement, en cette minute, il avait présents à l'esprit quelques mots de caraïbe qu'il connaît très bien, et qui lui remontaient à la mémoire. Il a pensé sans y prendre garde le mot « bonjour », tel que ces sauvages le disent dans leur parler, et il l'a transmis à la malade, au sujet, qui l'a aussitôt prononcé. Car, avec toute l'école de la Salpêtrière, je crois à la transmission de la pensée. C'est un phénomène de la suggestion, très naturel et très connu. »

Que vaut cette explication ? Rien. Le Dr Séguret se voit obligé de faire gratuitement les suppositions suivantes :

1^o Mgr Livinhac a voulu d'avance obtenir du sujet une réponse déterminée. C'est faux. L'évêque ne voulait pas imposer

ser une réponse, il voulait voir ce que la malade allait répondre, et si elle comprenait la question posée en caraïbe.

2° L'évêque a pensé la réponse en langue caraïbe. Pas le moins du monde. Il voulait faire une expérience, et il aurait fait une tentative peu sérieuse, s'il avait pensé fortement et mentalement à une réponse de convention.

3° L'évêque a voulu, d'une volonté très intense, diriger la vibration psychique du cerveau, vers le cerveau de la malade, pour y déterminer une vibration cérébrale analogue à la sienne. Je crois pouvoir assurer que l'évêque n'a eu aucune pensée de ce genre, qu'il n'a pas eu la volonté de diriger son fluide psychique et d'actionner le cerveau de la malade. Tout cela, c'est du roman, c'est de la fantaisie. Ni l'évêque étranger, ni l'exorciste qui faisait les questions dans la langue de l'Église n'ont eu la pensée de suggérer mentalement une réponse à l'exorcisée.

Et si toute pensée est une vibration perceptible par un sujet en expectative, je ne vois pas pourquoi ce sujet ne verrait pas le flot des pensées variées qui traverse, en une seconde, le cerveau de l'expérimentateur; il devrait percevoir toutes ses vibrations et connaître toutes ses pensées. Faites cette expérience avec vingt hystériques, si dressées qu'elles puissent être, vous n'obtiendrez rien.

Non, vous n'êtes pas en présence d'une loi générale de la nature, vous êtes en présence d'un phénomène irrégulier d'une exception obscure: il nous faut une autre explication.

La suggestion n'explique pas davantage pourquoi la Sœur Saint-Fleuret devine l'eau qui a été bénite par la prière du prêtre, et ne la confond jamais avec de l'eau ordinaire. « Ceci, écrit le Dr Séguret, parce que celui qui tiendra les deux fioles pensera plus fortement à l'eau bénite qu'à l'autre; il transmettra ainsi sa pensée, même sans le vouloir. C'est de la suggestion. »

Mais, si l'expérimentateur mêle les fioles; s'il ignore celle qui contient l'eau bénite, et si, après vérification, il se trouve que la Sœur Saint-Fleuret a reconnu plusieurs fois exactement l'eau bénite, que devient l'objection du Dr Séguret? A quel titre invoquera-t-on la suggestion?

Il est probable aussi que l'expérimentateur ne pense pas plus fortement à l'eau bénite qu'à l'eau naturelle, puisqu'il veut faire une expérience loyale : il s'abstient de suggestionner la malade, il pense même à autre chose, et rien ne prouve qu'il ait, même involontairement, suggestionné son sujet.

VI

Nous rencontrons ici l'hypothèse si connue des *deux moi* et du dédoublement de la personnalité. Le Dr Séguret ne manque pas l'occasion de la rappeler pour expliquer, en dehors de tout surnaturel, tous les phénomènes de possession.

« Il y a, écrit le Dr Séguret, dédoublement de personnalité. La malade a deux mentalités, ou, comme on dit, deux *moi* qui s'ignorent : l'un quand elle est à l'état normal, l'autre quand elle est en état de crise. Lucide, elle ne sait plus ce qu'elle a dit, ou fait, ou entendu pendant sa crise. Mais, en état de crise, elle se souvient de ce qui lui est arrivé dans les crises précédentes. Ce sont là des phénomènes d'hystérie bien connus, tels que les a décrits Charcot. »

Cette hypothèse gratuite de deux moi, ou de deux personnes juxtaposées dans le même individu épaissit les ténèbres autour d'une question déjà si obscure, et malgré l'autorité d'ailleurs contestable de Charcot, je n'en vois ni la réalité, ni l'utilité.

Sœur Saint-Fleuret pense, agit et vit comme tout le monde, quand elle est dans son état ordinaire. Qu'on appelle cet état, état premier, par opposition à un état second, que l'on parle ici d'un premier moi, et d'un second moi, c'est manquer d'exactitude et de précision.

Il y a des heures, où cette Sœur, qui était paisible comme tout le monde, subit tout à coup l'assaut terrible d'une tentation. Elle voit non pas en elle, mais en dehors d'elle, un être horrible qui la poursuit, la persécute, l'épouvante, la frappe, la mord, lui suggère avec une violence dominatrice d'horribles pensées, des blasphèmes, l'horreur des choses saintes. Le tentateur se retire devant l'injonction de l'exorciste, ou, selon

d'autres lois, la crise cesse, l'apaisement serein se fait dans l'âme et dans le corps, la malade se retrouve à son état naturel.

Assurément, je ne vois dans cette crise ni deux moi, ni un dédoublement de personnalité, pas plus que dans la crise violente de l'homme qui commettrait un crime, un assassinat, dans l'entraînement de la colère, pas plus que dans les deux états de veille et de sommeil qui se partagent notre vie.

Il n'y a qu'un moi, qu'une personne, qu'un même individu, dans deux *états* différents. Que le sujet soit en état d'ivresse et privé de ses facultés morales, ou qu'il soit à l'état normal et en possession de ses facultés, c'est toujours la même personne, en deux états différents. Quel étrange et ridicule abus on fait aujourd'hui de cette formule : le dédoublement de la personnalité!

VII

Le Dr Séguret reconnaît que tous les remèdes, tous les moyens physiques qu'il a employés pour obtenir la guérison de la possédée n'ont produit aucun résultat. C'est un point acquis.

Il ajoute que des prêtres n'ont pas été plus heureux quand ils ont pratiqué l'exorcisme, et il prétend que l'archevêque de Chambéry ayant essayé, dans une autre circonstance, de l'exorcisme « pour délivrer les Sœurs de Morzines, toutes ces Sœurs, bien loin de se calmer, sont entrées dans une fureur terrible au beau milieu de l'église ».

Or, voici ce qu'écrit M. de Kirwan, dans le *Cosmos* du 26 juin 1902 .

« A Morzines, en 1857, le mal ayant atteint d'abord deux toutes jeunes filles, deux enfants, atteignit progressivement et successivement cent dix personnes. Nous ne citons ce fait que pour mémoire, attendu qu'à la maladie proprement dite et d'ordre naturel *ont dû probablement s'ajouter des influences extranaturelles*, puisque l'autorité ecclésiastique ayant cru devoir recourir à l'exorcisme, dix-sept personnes atteintes furent guéries par ce moyen. »

Que la Sœur Saint-Fleuret ne trouve pas la guérison dans

l'exorcisme, j'en conviens, mais il reste certain, au témoignage de tous les témoins, qu'elle en éprouve un grand soulagement. « Si elle n'était pas fréquemment exorcisée, nous disait le vénérable directeur de l'orphelinat, son état serait vraiment intolérable. »

Et en présence de cet effet, une question se pose, elle est d'une grande importance.

Si la Sœur Saint-Fleuret est atteinte de la folie religieuse, ou de la démonomanie, comme le prétend le Dr Séguret, elle perd la raison, elle perd la liberté, elle perd la conscience et la responsabilité. Toutes ses facultés intellectuelles et morales sont frappées d'inhibition, elles sont paralysées. Elle n'est plus, dans ses crises, une personne morale, elle est à peine un animal, qui produit mécaniquement des actes matériels ou des actes réflexes qui n'ont aucune moralité.

Comment expliquez-vous que cette femme sans intelligence, sans raison, que cette créature informe, que cette folle comprenne les questions que lui fait l'exorciste dans une langue étrangère et que ses réponses soient raisonnables ? Comment expliquez-vous qu'une créature qui se trouve accidentellement sans intelligence, sans raison, fasse des actes d'intelligence et de raison ? C'est donc une autre force intelligente, une autre créature, esprit, ange, ou démon, qui parle par sa bouche et qui répond à vos questions.

Comment expliquez-vous aussi que cette Sœur éprouve un soulagement profond quand le prêtre l'exorcise ? Évidemment nous ne sommes pas ici en présence d'un effet physique produit par une cause physique ; nous ne sommes pas davantage en présence d'un phénomène d'auto-suggestion.

On ne peut pas dire, en effet, que la Sœur se persuade que l'exorcisme la soulagera, et que cette persuasion produit l'effet voulu. Cette Sœur est folle, selon vous ; elle n'a pas conscience de ce qu'on fait autour d'elle, elle ne reconnaît pas les personnes qui lui parlent, elle blasphème, l'exorcisme la met en fureur.

Il y a donc là autre chose que l'auto-suggestion, il y a un autre facteur, une autre causalité qui prend la malade en pitié, et qui la soulage dans les angoisses *inénarrables* de son calvaire.

VIII

En présence de ces faits il ne faut être ni crédule ni incrédule, il faut se défendre des négations orgueilleuses du matérialisme et des affirmations ignorantes de la superstition.

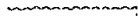
Écoutez Gorres : « Pour que le prêtre évite à la fois et le scepticisme matérialiste de nos jours et l'excessive crédulité des siècles passés, il est nécessaire qu'il s'entoure de toutes les précautions que commande la prudence chrétienne. Il doit avant tout se bien convaincre de la réalité de la possession. Celle-ci se cache bien souvent sous des maladies nerveuses de toutes sortes, et échappe ainsi aux yeux les mieux exercés ; mais, comme l'horreur des choses saintes est le symptôme capital de cet état, celles-ci peuvent servir de pierre de touche pour découvrir la présence du démon en produisant dans les possédés des accès de rage et de fureur qui trahissent la nature de leur mal (1).

Elie MÉRIC.

(1) Gorres. *La Mystique divine, naturelle et diabolique*. Tome IV, p. 568.



UN NOUVEAU LISEUR DE PENSÉE

(Suite et fin.)

Une seule fois les deux ont marché de pair ou, si l'on veut, ils se sont mis en communication, et la vue a donné à la main des renseignements si précis, qu'ils ont assuré pour cette fois le succès complet de l'entreprise. Voici dans quelles circonstances : à la fin d'une série de dix-huit épreuves contenant, à défaut de franches réussites, la proportion ordinaire des demi-succès (roi de cœur pour valet de cœur, 10 de pique pour 8 de pique, 9 de trèfle pour 10 de trèfle, etc.), M. T. comme d'habitude, les yeux bandés, fortement comprimés, et placé à un mètre environ de la table, se représente le roi de carreau, se lance résolument sur la carte de ce nom et me la remet.

J'ai essayé d'obtenir le retour de ces « accès » de clairvoyance. Le sujet tournait le dos à la table (pour n'être pas distrait, je suppose), puis se retournait brusquement et fondait sur l'objet. Après cinq échecs, il reprend l'ancienne position et fait face à la table, mais ne s'en trouve guère mieux : une fois sa main approche du but, mais son œil ne le voit pas (roi de carreau pour 7 de pique). Deux autres fois (sur un total de trente-deux épreuves et de trente-deux cartes) il réussit, une fois purement et simplement (8 de carreau), une autre fois, après avoir approché la main de la carte et l'avoir tâlée par exception ; et encore hésite-t-il entre le roi de cœur et le roi de carreau, que je venais de remettre tout doucement au milieu des autres cartes.

Concluons : si chacun de ces deux procédés, employé séparément, donne des résultats souvent extraordinaires, combinés ensemble, ils refusent leur service, ou vont si rarement de concert, qu'on est tenté de n'y voir qu'une rencontre toute fortuite.

Comment expliquer ces faits?

Écartons l'hypothèse d'une action surnaturelle ou extra-naturelle. Tout en réservant cette explication comme possible, nous chercherons s'il n'y a pas moyen de se rendre compte de la chose plus simplement. Quant à l'idée d'une communication directe entre l'âme du sujet et celle du médium, on ne peut non plus l'écarter *a priori*, mais il n'en reste pas moins avéré que, dans les conditions actuelles et normales de notre existence, nous ne communiquons ensemble que par le moyen de nos organes et d'un milieu, tous deux empreints de matérialité. J'en dirai autant de la théorie d'un fluide vital, espèce de force rayonnante émanant du cerveau du sujet pour se répandre par le canal de ses nerfs ou d'autres organes jusque sur les corps environnants : en temps ordinaire, cette force se disperse et se décompose sans produire d'effet appréciable ; mais s'il plaît au sujet ou s'il lui arrive par bonne fortune de concentrer ce courant sur un point donné, ce point entouré et comme baigné de lumière apparaît au sujet, qui peut de la sorte atteindre les objets les plus éloignés ou les plus secrets, et peut-être même pénétrer jusque dans les profondeurs du cerveau de son médium. Que dire de cette théorie, sinon qu'elle est absolument gratuite et constitue un *asylum ignorantiae*, dans lequel il n'est permis d'entrer qu'après avoir épuisé tous les autres moyens d'explication.

Le débat se circonscrit entre les deux interprétations suivantes : ou bien il y a chez M. T. hyperesthésie d'un sens déjà connu, ou bien entrée en jeu d'un sens nouveau. Ce qui nous rend moins favorablement disposé envers la seconde de ces opinions, c'est toujours la raison d'économie ; on nous promène encore une fois en dehors de tout ce que l'expérience nous fournit de positif sur la question. Comment le sujet parvient-il à déchiffrer d'emblée les produits de cette forme inédite de la sensibilité ? Comment, sans apprentissage quelconque, sans éducation préalable, en est-il arrivé à savoir que telle impression de ce 6^e sens correspond à ce qui depuis longtemps constitue pour lui la représentation visuelle, par exemple, d'un as de pique, et notamment d'un as de pique dont la pointe est tournée en bas ? Voilà certes des « illumi-

nations » contraires à toutes les lois de la psychologie humaine et naturelle (1). Mieux vaut s'en tenir à l'autre supposition, à celle qui se présente à l'esprit tout d'abord et que l'on voit proposée le plus souvent, savoir, à celle d'une hyperesthésie. Mais ici une distinction s'impose : parler d'hyperesthésie en général, dire tout bonnement qu'il y a chez notre sujet extension ou exagération de la sensibilité, déplacement (*Verlängerung*) ou dépression du seuil de celle-ci, c'est ne rien ajouter aux données du problème; c'est répondre à la question par la question, et commettre un cercle à peine déguisé par l'emploi de mots pédantesques. Pour faire œuvre de science, il faudrait donner ici quelque chose de plus précis, de plus saisissable, nous apprendre, par exemple, par lequel de nos cinq sens et grâce à quelles conditions arrivent à l'âme du sujet les indices qui échappent à la grande généralité des hommes.

J'écarte, sans grands frais de discussion, le sens du goût qui, d'après ce qu'on vient d'entendre, semble n'avoir rien à démêler avec le processus dont il s'agit. Pour l'odorat, il pourrait avoir quelque rôle à jouer dans les investigations de ce genre, ainsi qu'il résulte de l'observation de certains animaux et de plusieurs cas d'hyperesthésie spontanée ou provoquée par voie de suggestion hypnotique (2); mais un examen attentif de M. T. m'a permis de constater qu'il réussissait tout aussi bien qu'à l'ordinaire quand il avait ou se tenait le nez bouché (sur 9 épreuves, par exemple, je compte deux demi-réussites et 2 réussites portant l'une sur le 6 de carreau, l'autre sur l'as de cœur, qu'il voit très distinctement, la pointe en bas).

Au demeurant, les déclarations de M. T. ne laissent sub-

(1) Que l'on compare à ces soudaines révolutions le travail lent et souvent pénible d'assortition auquel doivent se livrer, pour aboutir aux mêmes résultats, les personnes à qui l'on a rendu l'usage d'un sens, par exemple, les opérés de la cataracte, depuis Cheselden jusqu'à nos jours, entre autres un que j'ai eu l'occasion d'observer d'assez près (*Revue scientifique*, 16 juillet 1892). Si M. T. s'est livré dans le temps à une préparation de ce genre, il en a perdu le souvenir.

(2) Cf. les exemples cités par PREYER (*die Entdeckung des Hypnotismus*); MOLL (*der Hypnotismus*); TARGUER (*l'hypnotisme avec hyperesthésie de l'ouïe et de l'odorat. Ann. médico-psych.*, 1884); SAUVAIRE, BRAID, etc. CARPENTER (*Mental Physiology*) rapporte l'histoire d'un sujet hypnotisé qui, dans un cercle de soixante personnes, allait retrouver sans hésitation celle à qui appartenait un mouchoir qu'on venait de lui passer.

sister aucun doute à cet égard. Je l'ai invité maintes fois à s'observer lui-même, à me dire comment les choses se passaient en lui quand « l'inspiration » lui venait : jamais il n'a fait intervenir l'odorat dans ses explications. C'est la vue, d'après lui, qui joue ici le rôle principal (1). Et de fait, sauf dans les expériences du premier groupe, lesquelles rentrent elles-mêmes, à certains moments, dans la règle générale, le sujet se comporte comme s'il voyait l'objet que je soustrais de mon mieux à ses regards. Toutes choses égales d'ailleurs, il reconnaît plus souvent et plus vite les cartes hautes que les cartes basses ; les as surtout lui apparaissent avec une netteté incomparable et pour ainsi dire à coup sûr. En revanche il confondra assez facilement les figures entre elles, ou bien un 8 avec un 10, voire même avec un 9 ou un 7 de la même couleur (nous savons dans quelles conditions). Il me fait souvent l'effet d'un homme qui voit mal (il est légèrement myope, soit dit en passant) et s'embrouille quand il veut aller trop vite ou quand l'objet est trop compliqué, ou bien d'un homme qui voit les choses sous un jour défectueux, lequel tend à ramener toutes les couleurs à des tons sombres : ainsi s'expliquerait la confusion qu'il commet si souvent du cœur avec le pique, ou du trèfle avec le carreau. Mais à quoi bon insister sur ce point ? Il suffit, pour être édifié à cet égard, d'écouter M. T., quand il est dans la bonne voie, décrivant l'objet dans ses dernières particularités.

Mais, ce point une fois accordé, d'autres difficultés apparaissent. Que d'obscurités encore, que de mystères à éclaircir ! Pourquoi ces déformations de l'image dans certains cas ? Pourquoi ces reconnaissances partielles ou incomplètes (2) ? Pourquoi ces erreurs grossières ? Mais surtout comment, par quelles excitations, en cas de réussite, arrivent-elles jusqu'à l'appareil optique du sujet ? Si parfois il a l'air de vouloir

(1) M. T. appartient au type visuel, si pas exclusivement, au moins avec une prédominance très marquée. Si on lui pose une question relative à ses cours, il revoit aussitôt la page du cahier où figure la réponse, les divisions et subdivisions du texte, les ratures et autres accidents du manuscrit. Sa mémoire, suffisamment bonne en général, lui permet d'exécuter assez rapidement des tours de carte d'une certaine complication ; elle vaut moins pour d'autres choses, pour les noms propres, par exemple.

(2) Les phénomènes d'écho s'expliquent d'eux-mêmes : c'est quelque chose d'analogue aux images consécutives, un effet de la grande loi d'inertie.

« frauder » en portant la tête en arrière comme pour voir quelque chose de l'objet sous le bord inférieur de son bandeau, il suffit, pour réduire à néant ce soupçon, de remarquer : 1^o qu'il voit tout aussi bien quand on bourre ce bandeau avec de l'ouate ou tout autre substance : 2^o qu'il a l'habitude de tenir la main serrée contre les yeux, prétendant qu'il « voit » mieux de la sorte ; 3^o qu'il tourne souvent le dos à la carte et au médium, apparemment pour chercher la lumière. Car c'est là un agent dont il ne peut se passer : à mesure que le jour baisse, ses moyens divinatoires baissent, presque dans la même proportion : je l'ai constaté à plusieurs reprises, et lui-même en est convenu lorsque j'ai attiré son attention sur cette coïncidence. Placé dans la chambre noire, ou dans les ténèbres complètes, il perd toute sa clairvoyance : il la retrouve à la lumière naturelle ou artificielle (lampes électriques, à pétrole, etc.). Et pourtant est-on fondé à dire qu'il voit l'objet selon les lois ordinaires de la physique et de la physiologie ? Aux faits allégués ci-dessus je puis ajouter le suivant : l'opération réussit comme de coutume ou peu s'en faut (1), quand je me tiens caché derrière un paravent d'où je ne laisse sortir que ma main, qui va appliquer la carte à l'occiput du sujet placé de l'autre côté, les yeux bandés comme toujours et hermétiquement comprimés. Dira-t-on que les murs d'en face lui servaient de miroir, à l'exemple de ce qui a lieu pour certains hyperesthésiques (2) ? — Mais (sans parler du soin avec lequel je dissimulais ma main tout contre sa nuque), pourquoi dans ce cas et dans les autres cas le sujet ne voyait-il que la carte, et jamais l'enveloppe, ni la

(1) Pour ne pas abuser de la patience de mes lecteurs, je ne mentionne ici qu'une seule de ces nouvelles expériences : en 18 fois il approche 6 fois de la vérité (as de trèfle pour as de pique, roi de carreau pour roi de trèfle, valet de cœur pour dame de carreau, etc.), et une autre fois, oscille entre le 10 et le 9 de carreau, qui est la carte à retrouver.

(2) Targuet parle d'un cas où un carton ordinaire servait de miroir : tous les objets dont l'image pouvait tomber sur ce carton et se réfléchir de là sur l'œil du patient étaient distinctement perçus par ce dernier. Une autre personne, au dire du docteur Bergson, pouvait, une fois hypnotisée, lire des caractères de 3 millimètres de hauteur, qui paraissaient n'avoir que 0,1 de millimètre sur la cornée de l'expérimentateur où il les discernait. Le même sujet pouvait voir se dessiner exactement, sans le secours d'aucun grossissement, des cellules d'une préparation microscopique d'un diamètre de 0,06 de millimètre, environ la 20^e partie d'un millimètre. Cf. M. OFFENB : *Ueber Fernwirkung*. *Viertelj. für wissensch. Philos.*, 1891, p. 473.

main qui la tenait, ni les yeux ou la figure de celui qui la regardait (car il convient de toutes ces ignorances)? — C'est, dira-t-on, un effet de l'entraînement et des exercices antérieurs, M. T. ayant pris l'habitude de ne considérer, dans ces apparitions, que la figure ou les points de la carte, et de négliger tout le reste. C'est ainsi que nous avons pris l'habitude de voir les objets simples, malgré la duplicité des images rétiniennes, de ne plus remarquer dans le champ visuel le vide correspondant au *punctum cæcum*, de restituer à la plupart des objets vus leurs dimensions tangibles, etc. Cette hypothèse expliquerait pourquoi M. T. discerne moins bien les dessins ordinaires que le contenu des cartes à jouer, moins bien les produits de l'imagination que les données des sensations. Ce serait par suite d'un manque d'exercice, ou par suite de différences dans l'entraînement. En attendant mieux et malgré le vague des déclarations de M. T., au sujet de ces nuances dans un apprentissage de ce genre, telle est l'hypothèse à laquelle nous nous trouvons acculé pour le moment, hypothèse presque aussi énorme, est-il besoin de le dire? que celles que nous avons écartées d'abord. Mais enfin elle n'est pas absolument gratuite.

Deux mots sur le rôle du crayon dans les expériences. S'il sert réellement de véhicule (un doute est permis en présence de certains faits relatés par nous), il doit enregistrer les vibrations de mon cerveau comme le phonographe enregistre les vibrations de la parole humaine; mais alors quel sens intervient pour recueillir et interpréter ces données?

D'autre part il semble que le sens du toucher intervienne dans tout un ensemble d'expériences, et le fasse indépendamment de la vue. Ce que ce sens apprend au sujet, c'est tout bonnement la place où se trouve la carte que j'ai tenue un instant dans la main. Mais c'est là tout; en thèse générale, quand M. T. veut nous renseigner sur la nature de la carte qu'il a prise ou qu'il va saisir, il se trompe lourdement et a l'air de parler à l'aventure. Il semble même, avons-nous remarqué, que cette préoccupation de voir l'objet nuit à la sûreté de sa main. Deux ou trois fois cependant il a réussi complètement; mais ne faut-il pas attribuer ces réussites à la

chance? J'incline à le croire quand je vois le rapport du nombre de ces réussites à celui du total des expériences de cette espèce (2 ou 3 sur près de 100). Une fois seulement l'accord a paru s'établir entre ces deux sources d'information; c'est la fois où le sujet évoquant (?), à ce qu'il dit (1), l'image visuelle d'une carte, va la chercher avec une rapidité, une dextérité, une assurance vraiment déconcertante. Avait-il vu toutes les cartes à la fois dans leur position relative, de manière à pouvoir donner à sa main toutes les indications requises en la matière? Y a-t-il exaltation simultanée, et tout exceptionnelle du sens de la vue et de celui du toucher? N'avons-nous affaire ici qu'à un caprice du hasard? — Il faut attendre ou provoquer d'autres faits.

D'après M. T., il lui est arrivé dans certaines occasions de se figurer la carte, non par une représentation optique, mais parce qu'il en avait le nom sur les lèvres. Il prétend qu'au besoin il ne tient qu'à lui de susciter l'image sous cette forme plutôt que sous l'autre; mais il ajoute qu'en général il aime mieux se servir de la faculté visuelle parce que « cela lui réussit plus souvent ». S'il en était ainsi (mais toutes ces assertions demandent à être vérifiées expérimentalement), nous serions en présence d'une hyperesthésie de la sensibilité tout entière ou du moins de ses formes les plus hautes (la vue, le toucher et peut-être l'ouïe dont le fonctionnement est intimement lié à celui du sens musculaire des lèvres et du larynx). Le sujet, toujours d'après M. T., aurait le pouvoir de mettre en jeu telle ou telle de ces formes à son gré (?), mais, sauf de très rares exceptions, jamais plus d'une à la fois.

Ce qui demeure établi, c'est l'influence des dispositions générales du sujet sur la marche et le succès de l'expérience. Nous avons dit au commencement quelles altérations les changements de local, de dispositif, etc., occasionnent à la lucidité de M. T.; nous avons montré plus récemment l'action, égale-

(1) A certains moments M. T. s'exprime comme si librement, arbitrairement, il allait évoquer justement l'image de la carte que j'ai choisie ou que le sort a désignée. Il y a là manifestement une exagération de langage, tout comme lorsqu'il soutient que la chose est très facile et que chacun pourrait en faire autant. Il ne m'a pas fallu bien longtemps pour m'assurer du contraire, malgré toute ma bonne volonté et mon désir de réussir.

ment toute générale, de la lumière sur le même pouvoir. Je citerai pour finir quelques exemples de la vertu stimulatrice de l'âge et du sexe sur cet étrange pouvoir. Une série d'épreuves, conduites par moi, ayant donné des résultats plutôt médiocres (2 approchantes sur 8, as de trèfle pour as de cœur, 9 de carreau pour 9 de trèfle, et le sujet avouant d'ailleurs qu'il n'y voyait que confusément), je me suis fait remplacer par une jeune femme, me contentant d'assister à l'expérience en simple spectateur; sept fois sur huit le sujet a deviné juste, autant dire une lecture à livre ouvert. Même succès pour l'expérience des cartes sur la table en huit coups : le sujet va chercher la bonne carte (3 fois) ou met la main tout contre celle-ci (2), ou appuie la paume sur la carte désignée (1), ou pousse la bonne carte en en prenant une autre (1), ou s'avance tout droit dans la direction de la bonne, non loin de laquelle il s'arrête. Une 3^e série d'expériences sur le front, dirigées par cette dame et par moi, donne presque d'aussi beaux résultats : cinq réussites sur huit, et un demi-succès (8 de pique pour 9 de pique), un seul échec véritable, l'autre dû à cette circonstance que les deux médiums pensaient encore à la carte du tour précédent, à l'as de trèfle, que le sujet a vu immédiatement, constitue plutôt un effet d'écho, sur lequel nous nous sommes expliqué suffisamment. La clairvoyance est pour ainsi dire à son comble : M. T. entre dans les derniers détails, nous dit, par exemple, qu'il voit l'as de trèfle renversé, comme il l'est en réalité; ou bien avance par degrés vers le terme (voit d'abord un valet, hésite sur la couleur, puis décide que c'est un valet de cœur, ce qui est l'exacte vérité).

Ce sont là des faits acquis, patents, incontestables, dont la science doit tenir compte, quelle que soit la valeur de la théorie que j'en propose. Mais je confesse tout le premier que cette théorie manque de cohésion, qu'elle n'explique pas tous les faits et qu'elle attend, pour être confirmée, précisée, développée ou simplifiée, l'examen de faits nouveaux, soit chez M. T., soit chez des sujets du même ordre.

Dr. A. GRAFÉ.

LES MAINS DE FEU

Sous ce titre, une revue romaine, *le Purgatoire*, rédigée par un religieux français, le R. P. Victor Jouet, publie plusieurs faits très curieux relatifs à des apparitions d'âmes du purgatoire. Ces faits ont cela de particulier, que ce ne sont pas de simples apparitions en quelque sorte toutes subjectives, dont on puisse par conséquent contester l'authenticité; les âmes souffrantes, se manifestant ainsi à des vivants, leur ont laissé des marques palpables de leur présence momentanée par des traces de brûlure, par l'impression de *maines de feu* sur certains objets. Ces empreintes ont été soigneusement conservées: le P. Jouet en donne les photographies prises dans les lieux mêmes où se sont passés les faits qu'il soumet au contrôle de la critique la plus exigeante (1).

J'ai pensé que les lecteurs de la *Revue du Monde Invisible* seraient bien aises de connaître un spécimen de ces manifestations d'outre-tombe. Parmi les faits relatés par le P. Jouet, je prends celui qui porte le numéro 7 dans la série, comme étant un des plus intéressants et des mieux documentés.

A Todi, ville de l'Ombrie, vivait, au dix-huitième siècle, une sainte religieuse Clarisse, la vénérable Claire-Isabelle Fornari, dont le procès de béatification s'instruit en cour de Rome. Elle avait comme directeur spirituel le P. Isidore Gazzali de Gènes, abbé du monastère Olivétain du Saint-Crucifix de Todi, lequel mourut lui-même en grande réputation de sainteté.

Cet abbé D. Isidore perdit un de ses amis, le P. D. Panzini, abbé olivétain de Saint-Jérôme de Mantoue. Pendant qu'il

(1) Le P. Jouet a ouvert à Rome ce qu'il appelle un *musée d'outre-tombe*. Il y réunit de précieux documents se rapportant au Purgatoire. Ce sont des gravures de diverses époques, des tableaux, des livres rares et anciens; ce sont aussi des photographies des mains de feu et autres empreintes relatives aux âmes souffrantes.

cherchait lui-même à soulager son ami par l'offrande du saint sacrifice, il le recommanda à la charité de la Sœur Claire-Isabelle. Celle-ci se livra à des prières et à des pénitences pour le défunt, et elle entra en rapport avec son âme qui, détenue en purgatoire, y souffrait beaucoup. Les œuvres satisfactoires qu'elle fit à son intention lui procurèrent un grand soulagement. Enfin se produisit le fait surprenant que voici. Mais laissons la parole au P. Isidore Gazzali, qui, dans une relation authentique signée de sa main et conservée au monastère des Clarisses, nous le raconte comme il suit.

« Ce matin, dit-il, premier novembre 1731, la sœur Claire-Isabelle, s'offrant encore à souffrir pour l'âme, de mon ami, a obtenu du Seigneur, au moment même où je célébrais pour elle la sainte messe, de l'envoyer en paradis. Mais, comme je m'étais avancé à dire à Sœur Claire-Isabelle que je souhaitais d'avoir un signe de sa délivrance (ce qui était arrivé pour le frère d'un de ses anciens directeurs, le P. Pie-Marie Crivellé, qui lui laissa l'empreinte de sa main en partant pour le ciel), j'étais en suspens pour savoir si je n'aurais pas ce signe ; et Dieu voulut me consoler en me le donnant.

« Pendant ma messe, mon ami est donc apparu à Sœur Claire-Isabelle ; il l'encouragea beaucoup à souffrir pour les âmes détenues au purgatoire ; il nous remercia tous les deux, elle de ses généreuses pénitences, et moi des saints sacrifices que j'avais offerts ; il l'assura qu'il nous montrerait sa reconnaissance ; il lui déclara, enfin, que le Seigneur avait abrégé son purgatoire, par égard pour les œuvres satisfactoires qu'elle avait faites, et que, dans ce moment même, il s'en allait au ciel. Cela dit, il posa une main sur une tablette qu'elle avait là devant elle, et qui lui servait pour la confection d'Enfants Jésus en cire ou *Bambini* ; puis, comme ont coutume de faire les âmes du purgatoire, mais jamais les damnés, il traça sur cette tablette le signe de la croix avec le pouce ; et les empreintes, tant de la croix que de la main, restèrent imprimées sur le bois de la tablette. Ensuite, il prit la Sœur par un bras et la pressa, son autre main étant appuyée sur une feuille de papier ; et, tant sur la tunique que sur le vêtement de dessous que portait la Sœur, comme aussi sur la feuille de papier au

recto et au *verso*, sont demeurées imprimées les mains, très vraies mains du susdit R. P. abbé Panzini, que moi qui l'ai connu certifie être ses vraies et très vraies mains; et on ne pouvait en faire de plus semblables, de plus identiques à l'original. Ayant ainsi laissé ce signe à la Sœur et lui donnant mille bénédictions, il s'envola au paradis.

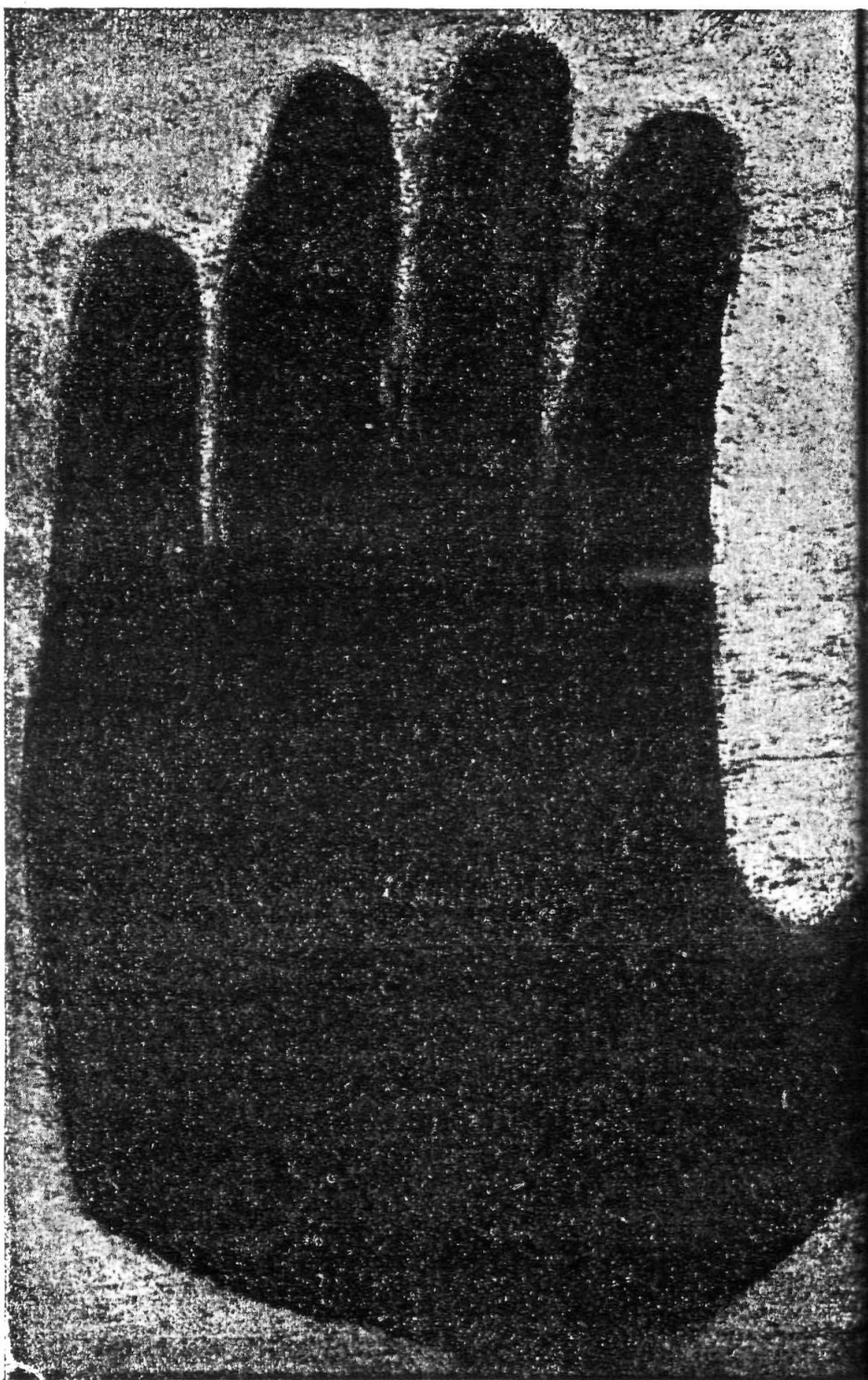
« Sœur Claire-Isabelle m'ayant communiqué le tout, je lui ordonnai de détacher la manche de sa tunique et pareillement de son vêtement de dessous, et de me les apporter, avec le papier et la tablette, ce qu'elle fit: elle ne garda pour elle que la plaie qui lui resta au bras, par suite de la brûlure qu'y fit la main du vénérable défunt; cette plaie subsista quelque temps, comme pour servir de supplément aux souffrances qu'elle s'était offerte à subir pour la délivrance de cette âme.

« Et moi, conservant ces choses en ma possession, en témoignage de la vérité de l'événement et de la grâce insigne qui m'était faite, je remercie le Seigneur des miséricordes dont il use envers nous, par l'entremise de la servante qui lui est chère, et j'atteste le tout pour pure vérité, de ma propre main. »

Ces empreintes furent remises par la suite, sans doute à la mort du vénérable abbé D. Isidore, au monastère des Clarisses de Todi, où elles sont conservées comme des reliques.

Le 19 juillet 1901, le P. Victor Jouet se rendait de Rome à Todi tout exprès pour les vénérer; et il obtenait de la très révérende Mère C. J. Patrizzi, abbesse des Clarisses de cette ville, la permission de reproduire pour la première fois, par la photographie, après 170 ans de leur existence ces curieux documents d'outre-tombe.

Ces empreintes lithographiées figurent dans le numéro de novembre 1901 de la revue dite *le Purgatoire*. Elles sont les suivantes: la main gauche du défunt et la croix tracée avec le pouce, imprimées sur la tablette de bois servant à la confection des *Bambini* (on remarque plusieurs gouttes de sueur ayant corrodé le bois); la même main gauche, avec des gouttes de sueur, imprimée au *recto* et au *verso* d'une feuille de



« Cette main est celle qui toucha la tablette sur laquelle Sœur Claire con-
enfumée et noircie, comme si elle avait été marquée d'un fer rougi par le
agréable à Dieu. Ces gouttes noires autour de la main sont les gouttes de



nait les petits enfants Jésus; cette tablette est restée un peu creusée, et
« le doigt de la main le défunt forma la croix, comme signe d'une âme
« ardemment brûlantes. » (*Archives du monastère de Sœur Claire de Todi.*)

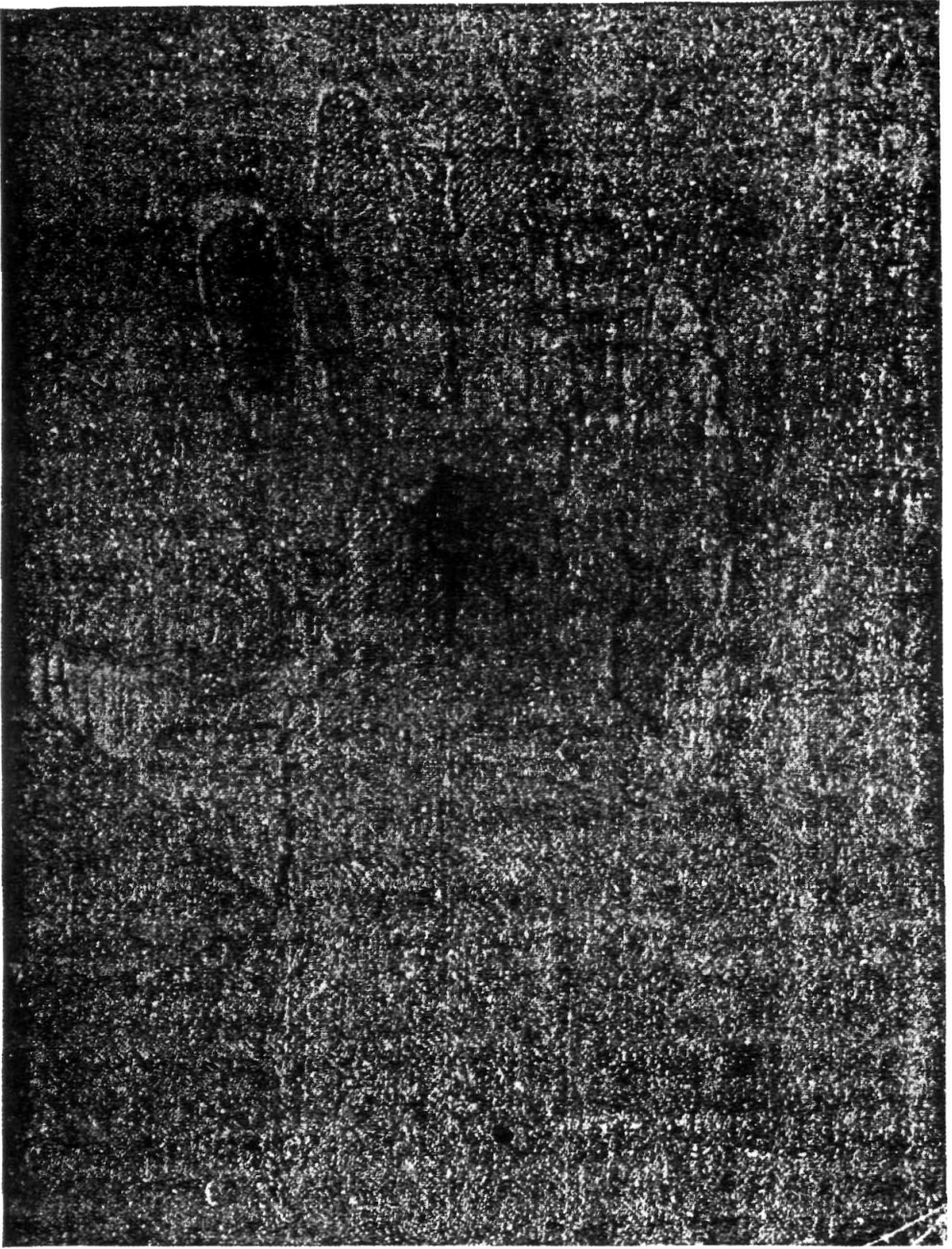
papier : la main droite imprimée sur la manche de la tunique de bure de Sœur Claire-Isabelle, empreinte peu visible à cause de la rudesse et de la couleur de l'étoffe, mais néanmoins reconnaissable ; la même main droite imprimée sur la manche de la chemise, un peu moins nette que les empreintes laissées sur le papier, comme n'ayant pas eu un contact immédiat avec le linge. — Le P. Jouet explique qu'il lui a été impossible de relever en ces deux derniers cas une **double** empreinte, la manche de la tunique et celle **de la chemise** étant **enfermées dans des reliquaires dont le fond** est en bois, tandis que la feuille de papier est placée entre les lames de cristal. Il donne également la photographie du compte rendu de l'abbé D. Gazzali.

Revenons au fait lui-même. Le phénomène de *la main de feu* s'est reproduit plus d'une fois dans la vie de la vénérable Sœur Claire-Isabelle. Le frère de l'un de ses directeurs antérieurs au P. Gazzali lui laissa également l'empreinte de sa main : mais celle-ci ne paraît pas avoir été conservée.

Le P. Gazzali remarque fort à propos que le signe de la croix, tracé par le défunt, écarte la supposition de l'apparition d'une âme damnée, et établit péremptoirement qu'il y eut manifestation d'une âme du Purgatoire. Cette croix imprimée démontre aussi que le fait n'est pas attribuable à une illusion du démon, laquelle d'ailleurs n'eût pas échappé à l'œil éclairé de la vénérable Sœur.

Le religieux reconnut la forme exacte de la main de son ami défunt. Il faut admettre que l'âme de celui-ci avait, pour la circonstance, revêtu un corps matériel, identique à son corps naturel : et, dans ce corps d'emprunt, se manifestait son état de souffrance. Des gouttes de sueur brûlante sont très visibles sur les empreintes.

En résumé, le fait de l'apparition du défunt, avec un corps matériel, ne me paraît pas contestable, d'après les documents produits, d'après les empreintes conservées avec un soin si religieux. On ne saurait d'ailleurs tirer, de ce fait et d'autres analogues qui se rencontrent dans les annales de la piété chrétienne, aucune conclusion en faveur des apparitions et des matérialisations du spiritisme. Car : 1) ces faits sont rela-



« Cette main est celle que le défunt posa sur le bras de Sœur Claire : elle lui brûla la *tunique*, traversa la chemise, et brûla encore la chair du bras lui-même. » (*Archives du monastère à Todi.*)

tivement très rares, et de tout point exceptionnels; 2) ils ont un caractère sobre et grave, qui forme un contraste absolu avec les manifestations spirites; 3) ils se produisent dans un but

nettement déterminé : demande de prières, remerciement pour des prières faites, consolation d'une âme sainte. Ce sont en un mot de simples messages d'outre-tombe, et non des rapports suivis, obtenus à volonté, qui tournent à la mystification et à la comédie.

Quant à la matérialisation du défunt, je ne vois rien là qui ressemble à la mise en scène compliquée des matérialisations spirites. Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié le compte rendu d'expériences faites, avec une incontestable bonne foi scientifique, par le docteur Gibier. Assurément, après avoir lu ces pages, on ne saurait nier la réalité des matérialisations et même des dématérialisations spirites : et néanmoins il reste à ces phénomènes quelque chose de louche, d'inéclairci, de fantastique. Dans l'apparition du P. Panzini au contraire, le phénomène préternaturel se produit tout d'un coup, nettement, franchement, d'une manière imprévue ; et puis il disparaît comme un éclair.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que l'inspection même des empreintes révèle une action qui sort de l'ordre naturel. La même main, appliquée sur une tablette de bois, en carbonise la surface : appliquée sur une feuille de papier, la noircit seulement. De même, l'empreinte sur la chemise, au travers d'une manche de lourde bure, la brûlure du bras de la vénérable Sœur, me semblent difficilement conciliables, naturellement, avec la marque superficielle laissée sur le papier.

Je donne cette observation pour ce qu'elle vaut. Il me suffit d'avoir établi l'authenticité du fait lui-même, d'en avoir relevé le caractère transcendant.

D. Bernard MARÉCHAUX.



LA CATASTROPHE DE LA MARTINIQUE

AURAIT-ELLE ÉTÉ PRÉDITE?



Le pape Eugène III, ayant appris, durant le concile qu'il présida à Trèves, qu'une religieuse du nom de Hildegarde avait des révélations, envoya vers elle l'illustre Albiron, évêque de Verdun, avec d'autres personnages. L'évêque ayant fait son rapport, le Pape se fit apporter les écrits de Hildegarde, et, les prenant entre ses mains, il les lut lui-même, en présence de l'archevêque de Trèves, des cardinaux et du clergé. Saint Bernard était présent, il supplia Eugène III de publier les révélations de Hildegarde. Docile à ce pieux conseil, le Pape les confirma de son autorité et pria même Hildegarde de faire connaître, avec prudence, ce que Dieu lui découvrirait encore. Deux siècles plus tard, Catherine de Sienne avait aussi des révélations. Quand elle se présenta à la cour de Grégoire XI, siégeant alors à Avignon, elle y était reçue avec tant de respect que le Souverain Pontife lui obéissait et retournait à Rome. Bien plus, lorsque Catherine de Sienne fit, de vive voix et avec une hardiesse surhumaine, des révélations terribles sur les mœurs générales de la cour pontificale à Avignon, le Pape garda un douloureux silence et ne voulut pas défendre ses courtisans. Oh ! que ces exemples donnés par deux Papes condamnent le rationalisme de notre époque ! Car, on veut faire le silence sur les prophéties de malheur et particulièrement sur le secret de la Salette.

I. — La voyante

Quelle est-elle ? C'est une stigmatisée et une extatique de bon aloi ; car elle a fait ses preuves depuis 1873. Elle s'appelle

Marie-Julie Jahenay, du village de la Fraudais, à Blain, Loire-Inférieure. Les lecteurs de la *Revue* la connaissent déjà un peu par les quelques lignes que je lui ai consacrées dans le numéro du 15 mai 1902 (pages 757-758). Pour mieux l'apprécier, il faudrait lire son apologie faite par le meilleur et le plus autorisé de ses défenseurs, M. le Dr Imbert-Gourbeyre. Dans la *Vie de Mgr Fournier*, évêque de Nantes, publiée par M. l'abbé Pothier, à la librairie Libaros, à Nantes, on remarque un long et récent rapport (1900) de ce savant docteur sur Marie-Julie. Il se trouve parmi les pièces justificatives du second volume, page 632-641. En voici le résumé : Il n'y a pas de fraude à la Fraudais. La stigmatisée a de belles références : celles de Mgr Fournier, son premier évêque, recommandant sa cause au Saint-Office, avant sa mort, et lui donnant son dossier si volumineux et si favorable. Elle a gagné la confiance entière de deux pieux personnages : le R. P. V. Vanutelli, dominicain, et le R. P. Séménenko, consultant du Saint-Office, venus exprès de Rome à ses extases, alors qu'elle était privée administrativement des sacrements (1877-1888) par mesure de précaution de la part des vicaires capitulaires, au décès de Mgr Fournier.

Elle a mérité l'estime notoire du saint homme de Tours, M. Dupont, qui l'appelait la nouvelle Esther. Par télépathie surnaturelle, la stigmatisée eut de nombreux rapports d'âme avec lui. A ces détails, j'ajoute que la chaumière de la Fraudais a reçu la visite de Mgr l'archevêque d'Haïti, le 1^{er} octobre 1875, celle de Mgr Laroche, en 1895, et celle de l'évêque actuel de Nantes, en 1898.

Toutefois, la voyante n'a jamais été jugée canoniquement par une commission de théologiens, à la suite d'une enquête et contre-enquête officielles, venant en premier lieu de l'autorité diocésaine, informant sur place, et en second lieu du Saint-Office approuvant ou annulant la procédure épiscopale. Est-ce qu'au civil on ne va pas d'abord au tribunal de première instance, avant de s'adresser à la Cour de cassation ? Un juge inférieur serait-il excusable de refuser de s'occuper d'une affaire embarrassante, en se contentant de dire naïvement : « Allez tout de suite à la Cour de cassation, je lui confie ce

procès, je lui abandonne tous mes droits. » Dans ce cas, que pourrait-on casser, sinon ce pauvre juge ? Non, la législation de la sainte Église et particulièrement celle du Saint-Office, le suprême tribunal, n'est pas inférieure au Code civil de la République. Voilà pourquoi, tant que l'Ordinaire n'aura pas notifié officiellement son jugement sur Marie-Julie, il est permis à tous d'étudier respectueusement et charitablement ses actes ou paroles livrés à la publicité. D'ailleurs, il y a trois faits en sa faveur. A l'époque de ses plus fortes contradictions administratives, le Saint-Office délégua secrètement mais officiellement le R. P. Prieur, du couvent des dominicains de Toulouse, pour l'exorciser canoniquement. Les prières liturgiques étant achevées, l'exorciste fut convaincu facilement que le diable n'était pas à la Fraudais, comme on voulait bien le dire ; et il fut ravi de ses longs et pieux entretiens avec l'humble stigmatisée. Quelque temps après (quoique un peu tard), on réparait son honneur et celui de sa famille par la restitution publique des sacrements. Depuis 1888, Marie-Julie les a toujours reçus régulièrement chaque mois ; son évêque, Mgr Laroche, aurait désiré voir lui porter plus fréquemment la sainte communion ; mais on fit valoir une excuse légitime : c'est le service paroissial qui serait en souffrance par un dérangement de plus de deux heures, à cause de la longueur du chemin. Je possède un document personnel prouvant que mon dossier en faveur du surnaturel divin en Marie-Julie a été pris en considération au Saint-Office, c'est la lettre épiscopale du 2 février 1898 que j'ai signalée dans cette revue.

Mais hélas ! la Fraudais a encore de nombreux opposants : je les excuse volontiers, car je les estime ou incompetents ou inconscients. Qu'ont-ils vu ? Qu'ont-ils étudié ? Qu'ont-ils examiné ?... Ils ignorent que la contradiction est généralement un signe de sainteté, à la suite du divin Crucifié : *Cui contradicetur* ? Ainsi le 6 juillet 1902, un simple laïc se permettait, à propos de la possédée de Grèzes, de faire publiquement, dans le *Nonvelliste de l'Ouest*, une allusion blessante à Marie-Julie. Plein d'une juste indignation à la vue d'une telle diffamation, je portais moi-même, vingt-quatre heures...

après, une lettre respectueuse et motivée de protestation à la direction de ce journal. Le soir même, on faisait réparation volontiers. On constatait que l'article avait vivement ému un ardent défenseur de Marie-Julie (est-on trop ardent pour l'honneur d'autrui?...) et on réparait une erreur purement matérielle de date. Mais de réparation morale, point!... N'est-ce pas imiter l'indigne évêque de Beauvais condamnant scandaleusement Jeanne d'Arc? Lui, au moins, il avait fait un semblant de procédure! Quoi, un cardinal de la cour de Rome ne se permettrait jamais, de son autorité privée, sans forfaire à la justice et à l'honneur, de qualifier Marie-Julie de simple visionnaire! et un jeune journal de province proclame possédée la protégée de Mgr Fournier, honoré récemment par la municipalité nantaise, laquelle a donné son nom à la place Saint-Nicolas? Ces procédés contraires à la politesse la plus élémentaire sont d'autant plus blâmables, que le bon peuple nantais, lequel a l'instinct de l'honnête et du vrai, appelle généralement la stigmatisée de la Fraudais : la « sainte de Blain ».

II. — Le texte

La voyante étant ainsi recommandée, quoique modestement et sous toutes réserves des jugements dont elle pourrait être un jour l'objet, j'ose écrire scrupuleusement son texte prophétique. Je l'avoue, au premier abord, on n'y voit rien; mais patience, à la fin de mon interprétation personnelle, et par conséquent non irréformable, on aura, je pense, une vue d'ensemble saisissante du récent désastre de la Martinique.

Le 8 mars 1881, Marie-Julie parlait ainsi, en extase : « La flamme révélatrice dit encore : avec toi, royaume, je compte l'étranger, jusqu'au bout, où le monde existe, où Dieu l'a planté dans la circulation de la terre. La terre tremblera depuis ce lieu jusqu'au lever du soleil, à l'espace de six jours sans repos. Le tremblement de terre recommencera le huitième jour, après avoir laissé un seul jour de calme. La France et l'étranger sur ce côté se répondront par leurs cris et leur mortel désespoir sous les coups de la terreur de Dieu. La terre

tremblera si fort que, par ce violent tremblement, le peuple sera jeté à plus de 300 pas du lieu où il sera. Le sixième jour, la distance où le tremblement jettera le peuple, sera encore plus prolongée en longueur. »

Ces paroles littérales ont été écrites pendant l'extase même par M. l'abbé Cailleton, curé de Saint-Mars-des-Prés (Vendée). Il est mort au mois de juillet 1901 ; mais longtemps avant son décès, il avait donné copie de ce texte à plusieurs de ses amis qui l'ont conservé. C'est de l'un des amis du défunt que j'ai reçu, le 26 mai dernier, cette révélation, mais sans aucun commentaire, avec prière seulement de ne pas livrer à la publicité le nom du laïc distingué qui me faisait ce cadeau mystique. Je ne veux donc pas trahir les lois de l'amitié et du secret. Je ne puis qu'affirmer l'honorabilité parfaite du chrétien de marque qui possède l'original du document Cailleton et qui me l'a transcrit et donné de sa propre main, sous le contrôle de deux ecclésiastiques. Au besoin, je pourrais les nommer et les prier de se porter caution de l'authenticité de ce texte prophétique. Mais, qu'on daigne se contenter de ma seule parole d'honneur d'homme et de prêtre garantissant l'existence écrite de cette prédiction du 8 mars 1831.

III. — L'interprétation

La difficulté n'est pas d'admettre aimablement l'authenticité de ce document ; c'est de l'interpréter passablement. Je vais donc essayer de le faire, en prenant une précaution oratoire. On sait que toutes les prédictions sont obscures de leur nature et que, généralement, elles ne sont comprises que par l'accomplissement des faits. Ainsi, les prophéties les plus divines, celles qui concernent le Messie, n'ont été claires qu'après la Pentecôte ; mais aussi elles ont converti les juifs plus que l'éloquence des apôtres. Je n'ai donc pas la prétention de faire voir toutes les flammes du volcan du mont Pelé. Encore une fois, je vais faire un essai d'application du texte de la *Fraudais* à la catastrophe de la Martinique. Sauf indications

contraires, je me contenterai des reignements pris dans le journal *La Croix*. Je le désignerai seulement par son jour de publication entre parenthèses. Il faut bien se convaincre que, même à la mi-juillet 1902, toutes les informations sur ce désastre épouvantable ne sont pas encore bien sûres et qu'on a fait silence sur bien des choses. D'abord, déclare le chanoine Paret, parce que nul de ceux que le fléau a enveloppés n'en est échappé pour en faire le récit; ensuite, parce que ceux que le fléau a épargnés et qui se trouvaient sur ses limites, trop émotionnés sans doute par ce dont ils furent témoins, ne s'accordent pas entièrement dans leurs descriptions (12 juin). Aucun être vivant en ce moment à Saint-Pierre et dans la zone envahie n'a survécu. Les survivants se trouvaient en dehors des limites atteintes (17 juin). On en compte trois seulement : le nègre prisonnier et MM. Lasserre et Simonet (29 juin). Sans attendre l'apparition d'un livre sur la catastrophe de la Martinique, et après le silence des journaux, je procède à l'analyse scrupuleuse de chaque phrase de l'extatique de Blain, afin d'exciter, au concours avec moi, les exégètes et les chercheurs de renseignements. Ils perfectionneront et achèveront mon modeste essai de commentateur. Je le sou mets volontiers à la critique de tous, même à celle des jeunes laïcs du *Nouvelliste de l'Ouest*.

A. PARENT

(*A suivre.*)

OBSERVATION

La *Croix* du 7 septembre contient l'observation suivante dont nous apprécions la sagesse :

Les légendes martiniquaises. — « Chacun se souvient des histoires qui ont pris cours sur l'irréligion de la population martiniquaise, après la catastrophe. On avait notamment remarqué qu'à Saint-Pierre, le jour du vendredi saint, un porc avait été crucifié : qu'une croix avait été profanée sur le mont Pelé; que la procession de la Fête-Dieu avait été interrompue; que les mœurs étaient pires que celles de Sodome et de Gomorrhe, etc.

« Ces histoires ont obtenu créance un peu partout.

« Pour y couper court, le R. P. Sébire, supérieur de l'École apostolique de Lierre (province d'Anvers), vient d'adresser au *XX^e Siècle* de Bruxelles une lettre très documentée où il dément toutes, ou presque toutes, ces légendes. Les démentis sont appuyés de témoignages et de documents irréfutables.

« Fausse l'histoire du porc, fausse la profanation de la croix, fausse l'interruption de la procession, fausses aussi les prétendues prophéties de certains prédicateurs. L'irrégion des Martiniquais est également une affirmation erronée. A Saint-Pierre, dans la paroisse de la cathédrale comptant 7.000 âmes, il y avait 36.000 communions par an, soit 100 par jour en moyenne. Le premier vendredi on comptait presque toujours 500 communions. La confrérie du Rosaire, l'Apostolat de la prière, la Confrérie de Saint-Vincent de Paul étaient prospères. Ce qui faisait dire aux mauvais journaux : « La Martinique est plus cléricale que la Bretagne. »

« La population blanche exotique (300 personnes) et créole (12.000 personnes) était, dans sa très grande majorité, fort assidue à tous les devoirs religieux. Les mulâtres (70.000 personnes), pour plaire au gouvernement et pour évincer les blancs, se faisaient volontiers passer pour francs-maçons et libres penseurs ; mais leurs femmes étaient chrétiennes et très pieuses. Quant aux noirs (120.000 personnes), c'étaient de braves gens, simples, mais malheureusement imbus de superstitions. Tous étaient baptisés.

« Avant la catastrophe, du reste, les sacrements de la confession et de la communion ont été administrés à une foule innombrable. »



LES NOUVELLES RADIATIONS

(Suite)

3° *Radiations électriques.* — Le premier instrument pour déceler l'existence des radiations électriques a été inventé par Hertz; aussi ces radiations portent-elles le nom d'ondes hertziennes. Son instrument était un résonateur.

Tout le monde connaît la loi de résonance étudiée en acoustique; si l'on chante une note devant un diapason, un piano, un violon, le son de la voix fait vibrer et résonner le diapason, la corde du violon ou du piano s'ils sont accordés pour émettre la même note. Cette loi est générale pour toute sorte d'instruments. Helmholtz a pu, d'après ce principe, créer toute une série de résonateurs harmonisés pour toute l'échelle de la gamme. Avec ces instruments, il analysait tous les sons d'un concert, chaque résonateur enregistrant sa note harmonique à l'exclusion de toute autre, toutes les fois qu'elle se faisait entendre dans le concert.

Hertz cherchait à constater expérimentalement l'existence des ondulations électriques soupçonnées par tous les physiciens. Il pensa réussir s'il parvenait à créer un résonateur électrique analogue aux résonateurs acoustiques. Comment imaginer un tel instrument? Les ondes électriques, s'il en existe, doivent se produire sous le coup de la décharge électrique, et, dès lors, au moyen de tous les instruments capables de produire l'étincelle. Pour avoir un résonateur électrique, peut-être suffirait-il de créer pour récepteur un circuit identique au circuit de décharge? Cette hypothèse se présentait tout naturellement à l'esprit. Du reste, pour l'appuyer, Hertz n'avait-il pas souvent remarqué que les décharges avec étincelles, réalisées sur un appareil, excitaient des décharges spontanées avec étincelle dans d'autres appa-

reils similaires réunis dans le même local? Il n'y avait plus de doute. L'étincelle produisait des résonances dans les circuits similaires, comme le son lui-même dans les instruments accordés pour la même note. Il ne restait plus d'après ces principes qu'à réaliser des résonateurs simples et pratiques. Hertz y parvint d'une façon très heureuse.

Son excitateur, pour produire les étincelles, était on ne peut plus simple : deux tiges de laiton de 3 centimètres de diamètre et de 13 centimètres de longueur, terminées par des bouts sphériques de 4 centimètres de diamètre. Ces tiges étaient placées horizontalement, en opposition, les bouts sphériques en regard, à trois millimètres de distance. C'est entre ces deux sphères formant pôles que jailliront les étincelles. Ces tiges seront actionnées par une bobine de Ruhmkorf à laquelle elles sont reliées.

Le résonateur ou explorateur était plus élémentaire encore : un cercle de 7 centimètres 5 de diamètre, formé d'un fil de cuivre de 1 millimètre de diamètre. Ce cercle est coupé en un point et aux deux bouts en regard on adapte un micromètre à étincelle, c'est-à-dire une petite sphère pour un pôle et une petite pointe pour l'autre pôle. La pointe est commandée par une vis afin qu'on la puisse rapprocher ou éloigner, à volonté, du pôle opposé.

Les appareils ainsi disposés, et le *résonateur étant convenablement réglé*, on produit une décharge et une étincelle dans l'excitateur, aussitôt on voit le résonateur produire spontanément une étincelle semblable. Il a donc révélé les ondes électriques qui l'ont atteint, il est un détecteur d'ondes électriques. Comme le résonateur acoustique il n'est pas sensible à toute sorte d'ondes, mais seulement à celles qui mesurent la période pour laquelle il est harmonisé. Cependant cette spécialisation des résonateurs électriques n'est pas aussi rigoureuse que dans le résonateur acoustique.

Après Hertz, Righi a inventé le résonateur qui porte son nom. Une mince couche d'argent est étendue sur une lame de verre. On la coupe avec un diamant par un trait dont la largeur est de quelques microns. C'est à travers ce trait que les étincelles éclatent.

Le résonateur de Righi est très sensible: toutefois il ne répond pas à toutes les ondulations électriques. Quand celles-ci sont faibles ou éclatent à une trop grande distance, il reste insensible. Il était réservé à M. Branly, le docte professeur de l'Université catholique de Paris, de trouver le vrai détecteur des radiations électriques. Cet instrument est à ces radiations ce qu'est l'œil par rapport aux rayons lumineux. Il les surprend d'où qu'elles viennent, à travers l'espace, quelle que soit la source d'où elles émanent, quelle que soit la distance d'où elles partent, pourvu qu'elles lui parviennent. Nous allons nous arrêter à sa description, parce qu'il a fondé un art nouveau, plein de promesse, la *Télégraphie et la téléphonie sans fil*.

L'instrument inventé par Branly est le radioconducteur ou cohéreur. Il se compose d'un circuit électrique comprenant un élément de Daniel, un galvanomètre à long fil, un conducteur métallique ordinaire. Ce conducteur est coupé et remplacé en un point de son parcours par un 'conducteur spécial, à résistance variable, appelé radioconducteur. Le radioconducteur est la partie essentielle et originale de l'appareil: il est formé d'une matière conductrice divisée en limailles, grains ou billes, dont les parties se touchent par un contact imparfait. Dans les conditions ordinaires, ce cohéreur offre au passage du courant une résistance considérable, et quand le circuit est fermé, le galvanomètre accuse une déviation faible ou nulle. Mais si ce cohéreur *reçoit l'influence d'une onde électrique*, il acquiert aussitôt une très grande conductibilité; le courant passe abondant dans le circuit et le galvanomètre accuse une grande déviation. C'est cette déviation, facile à constater, qui révèle le passage de l'onde invisible à travers l'atmosphère. Le radioconducteur garde sa conductibilité pendant longtemps; toutefois, pour la lui faire perdre, il suffit de l'agiter par un coup sec frappé sur l'objet qui le supporte.

Écoutons M. Branly nous raconter lui-même sa découverte:

« Dans un certain nombre d'expériences, j'ai pris comme conducteur une couche très mince de cuivre porphyrisé, étendue sur une lame rectangulaire de verre dépoli ou

d'ébonite, de 7 centimètres de longueur et de 2 centimètres de largeur. Cette couche, polie avec un brunissoir, prend une résistance qui peut varier de quelques ohms à plusieurs millions pour un même poids de métal.

« J'ai employé aussi un conducteur de fine limaille métallique de fer, aluminium, antimoine, cadmium, zinc, bismuth, etc., quelquefois mêlée à des liquides isolants. La limaille est versée dans un tube de verre ou d'ébonite où elle est comprise entre deux tiges métalliques.

« Si l'on forme un circuit comprenant un élément de Daniel, un galvanomètre à long fil et le conducteur métallique, plaque d'ébonite cuivrée ou tube à limaille, il ne passe, le plus souvent, qu'un courant insignifiant : il y a une diminution brusque de résistance, accusée par une forte déviation, quand on vient à produire dans le voisinage du circuit une ou plusieurs décharges électriques. Je fais usage, à cet effet, soit d'une petite machine Wimshurst avec ou sans condensateur, soit d'une bobine Ruhmkorff... L'action diminue quand la distance augmente, mais elle s'observe très aisément et sans précautions spéciales à quelques mètres de distance. En faisant usage du pont de Wheatstone, j'ai pu constater cette action à plus de 20 mètres, alors que l'appareil à étincelle fonctionnait dans une salle séparée du galvanomètre et du pont par trois grandes pièces et que le bruit des étincelles ne pouvait être perçu.

« Les variations de résistance sont considérables avec les conducteurs que j'ai cités ; elles vont, par exemple, de plusieurs millions d'ohms à 2.000 ou même à 100... La diminution n'est pas passagère, elle persiste parfois plus de 24 heures.

Les courants induits produisent le même effet que l'étincelle. Avec les tubes à limaille on supprime à peu près complètement la variation de résistance par divers procédés, notamment en frappant quelques petits coups sur la tablette qui supporte les tubes (1). »

M. Branly attribue cette conductibilité à une cohésion, produite par la décharge, entre les grains de limaille. « Cet

(1) Comptes rendus de l'Académie. 24 novembre 1890.

accroissement de conductibilité, dit-il, est comparable à celui que produit une forte compression (1). » Il suppose qu'une légère étincelle se produit entre les limailles et établit un contact, *conducteur du courant*, par l'entraînement de particules conductrices, d'où le nom de radioconducteur donné à ses appareils (2).

Dans la séance du 12 janvier 1891, M. Branly compléta ses observations :

« Les résultats sont analogues, dit-il, quand on substitue divers diélectriques à l'air interposé entre les particules de la poussière métallique.

« En composant une pâte de limaille métallique et de baume de Canada fluidifié au bain-marie et en versant cette pâte dans une petite auge d'ébonite entre deux tiges métalliques servant d'électrodes, on a un mélange qui durcit par le refroidissement. Dans cet état, comme à l'état de fluide, la résistance peut s'abaisser de plusieurs millions d'ohms à quelques centaines d'ohms ; et, comme dans le cas des poudres métalliques simples ou des poudres imbibées de liquide isolant, on revient à la résistance primitive en frappant sur la tablette qui supporte l'auge en ébonite.

« L'accroissement de conductibilité des substances isolantes peut encore être mise en évidence sous d'autres formes. Deux tiges-cylindres de cuivre rouge sont oxydées dans la flamme d'un Bunsen, puis elles sont superposées en croix, chargées de poids pour éviter les variations par trépidation et reliées respectivement aux bornes d'une branche d'un pont de Wheatstone. La résistance principale de cette

(1) Comptes rendus de l'Académie, 24 novembre 1890.

(2) M. Branly avait formulé une autre hypothèse pour expliquer ce phénomène : les particules métalliques se seraient déplacées, mises en contact et auraient établi ainsi la *cohésion* de toute la masse. Mais l'examen des faits l'avait conduit à la rejeter. M. Lodge la reprit à son compte, sans lui donner toutefois aucune vraisemblance nouvelle, et donna en conséquence aux radioréducteurs le nom de cohérents. Le monde officiel tend cependant à faire prévaloir cette dernière appellation. Est-ce parce qu'elle vient d'un Anglais, et que l'autre vient d'un catholique ? On sait, du reste, que dans un livre récent, présenté à l'Académie, M. H. Poincaré a déjà essayé d'enlever à M. Branly, en grande partie, la gloire de sa découverte pour l'attribuer à Lodge.

Dans la séance de l'Académie des Sciences du 13 janvier 1902, M. Branly a rectifié cette erreur ; dans le *Figaro* du 15 janvier il a même publié une lettre de M. Lodge, datée du 8 janvier 1899, où celui-ci ne revendique aucune part dans la découverte en question. Du reste, Lodge s'est contenté de répéter les expériences de M. Branly, et ses premiers travaux datent de la fin de 1892.

branche réside dans les deux couches d'oxyde en contact. Une mesure prise au hasard parmi un grand nombre accusait une résistance de 80.000 ohms avant l'étincelle d'une machine électrique indépendante : cette résistance passait à 7 ohms après l'étincelle.

« Au lieu d'oxyder les deux surfaces en contact, il revient au même de les recouvrir d'une très mince couche de résine. Les couches d'oxyde et de résine deviennent et restent conductrices (sous l'action de l'étincelle). »

Enfin, après douze années de recherches nouvelles, M. Branly est parvenu à réaliser un radioconducteur à contact unique, plus sensible même et aussi régulier que le cohéreur à limaille.

« Utilisant tour à tour ou simultanément les effets de l'oxydation et du poli, j'ai effectué depuis plusieurs mois de nouveaux essais ; ils permettent de réaliser des conditions assurant au contact unique les qualités qui lui manquaient, c'est-à-dire une grande régularité associée à la sensibilité. J'emploie des métaux d'abord nettoyés et polis, puis recouverts d'une très légère couche d'oxyde par un séjour de durée réglée dans une étuve à air chaud de température connue. Bien que le contact métal oxydé-métal oxydé, et aussi les contacts métal oxydé-métal net et métal poli-métal poli donnent souvent de bons résultats, jusqu'ici je donne la préférence au contact métal oxydé-métal poli. »

« Dans une expérience avec ce dernier contact, la conductibilité s'est établie sans antenne par une très faible étincelle à plus de 30 mètres, alors que des tubes à limaille très sensibles n'étaient pas impressionnés régulièrement à cette distance (1). »

(1) Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 10 février 1902.

(A suivre.)

Fr. HILAIRE, de Barenton.



LA VIE DES ANGES

(Suite)

XIII. — La Volonté et le Bien dans le monde angélique. Bonté, amour et force des esprits célestes. Leur puissance et leur action.

Au contraire, qu'une créature cesse *d'aimer dans le Christ*, aussitôt elle dévie. Elle n'aime plus : elle commence à haïr ; car de deux choses l'une : ou bien on aime, ou bien on hait ! Cette créature, en cessant d'aimer dans le Christ, commence à haïr Dieu vers qui tout doit tendre, à qui tout doit se rapporter ; mais à qui rien ne saurait se rapporter et tendre hors de la voie de la vérité indiquée par la loi divine. Or une créature ne saurait haïr le Créateur sans haïr en même temps les créatures qu'elle prétend aimer !

Que les principes courants d'une certaine portion de l'humanité qui fait déluge, jettent le défi à la philosophie du bien, du bonheur et de l'amour, et qu'il y ait des hommes assez hypocrites pour signer leur haine du signe de la croix, le faux amour hors loi n'en poursuivra pas moins ses ravages, allumant partout le scandale, semant à profusion la ruine des familles et de la société et faisant plus de morts clandestines que n'en firent ouvertement sur nos champs de bataille toutes les guerres de l'histoire.

Oui, l'amour mis à l'envers produit lui aussi, mais il produit les désastres et la perte. C'est l'amour tronqué qui plonge le genre humain dans tous les malheurs qui l'affligent ; c'est lui qui a ouvert l'enfer au tiers des anges et qui aujourd'hui y précipite tant d'hommes. Cet amour dévoyé, nommez-le comme vous voudrez, vous n'en ferez jamais que de la haine.

La lutte entre l'amour et la haine fomenté des guerres, soulève des révolutions et met à chaque instant les individus en présence du bien à pratiquer et du mal à commettre.

Selon qu'on *choisit* le mal ou le bien, il y a défaite ou victoire. Or *l'amour est libre*.

*
* *

Dans l'amour il y a donc *élection*, et l'élection de l'amour est *facultative* parce que la volonté est libre.

Nous avons constaté que la volonté désire le Bon ou le Bien en vue du bonheur qu'il procure, et que le bonheur, elle le recherche parce qu'elle l'aime.

Nous avons reconnu aussi que Dieu est le Bien suprême et souverain, seul capable de rassasier complètement notre appétit volontaire et en même temps le seul bonheur digne de notre amour. D'un autre côté, il faut admettre que les créatures, parce qu'elles ont toutes Dieu pour auteur, et qu'elles ne nous entourent que pour nous conduire à lui, sont pareillement bonnes et aimables. Mais si la création considérée dans son ensemble est de nature à élever notre âme, en la réjouissant, vers le Très-Haut, toutes les créatures ne sont pas indistinctement aptes à nous conduire à Lui; mais seulement telles ou telles créatures désignées par les circonstances de notre vie.

Par conséquent, nous voilà mis en demeure de bien *choisir*, parmi tant de choses, celles qui, selon nos conditions de lieu et de temps, sont le mieux à même de nous aider à atteindre notre fin dernière; et pour beaucoup, de ce choix dépend le salut éternel.

L'objet que l'intelligence présente à la volonté est-il conforme à la loi ou ne répugne-t-il en rien à votre conscience, vous *pouvez* l'aimer avec discrétion pour autant qu'il vous soit *utile*, attendu que toutes les créatures ayant été créées pour l'homme, il lui est permis d'en user sagement.

Cet objet vous est-il *nécessaire* pour le salut, vous est-il imposé par la loi ou par votre conscience, votre devoir est de l'aimer et de le mettre à profit: parce qu'il n'est jamais

permis de négliger un moyen de salut qui est en votre pouvoir ; de même qu'à aucun prix l'on ne doit se servir d'une chose qui soit de nature à entraver la marche vers la patrie. Ajoutons à ces exemples la pratique des saints qui parmi les créatures bonnes et aimables recherchaient héroïquement celles qui paraissaient pouvoir le mieux accélérer leurs progrès dans la perfection de l'amour.

*
* *

L'amour est donc électif. C'est ainsi que les anges aiment. Ils choisissent. Ils ont commencé par aimer le Bien souverain. Ils se sont fixés dans la béatitude. Ils ont ensuite porté leur choix sur leurs semblables dans le but de se grouper entre eux, afin de former des chœurs destinés à ordonner l'amour, à le concentrer sur des points spéciaux, sachant que l'union fait la force.

C'est ainsi que les anges ont aimé dès le principe ; qu'ils aiment, qu'ils aimeront toujours. Beaucoup n'ont d'autre titre que l'amour : on les appelle des Amours ; ce sont les Séraphins, c'est-à-dire les esprits embrasés de l'amour de Dieu. On ne sait s'il convient mieux de les nommer Intelligences célestes ou Amours divins.

Les anges aiment Dieu et ils aiment tout ce que Dieu aime. Sortis en quelque sorte du cœur, de l'amour infini du Très-Haut, ils se répandent dans la création comme des essaims d'amours à la recherche d'un miel digne de la terre promise. On sait que le miel a diverses saveurs suivant les fleurs qui le recèlent. Il y a le miel de rose, le miel d'acacia, le miel des champs. Les anges ne s'arrêtent qu'à ce qui plaît davantage à la sagesse éternelle.

L'amour des anges est absolument incomparable. Nous nous déclarons vaincus. On tâchera d'étudier les effets de cet amour immense, multiplié à l'infini en ses agents invisibles, mais il restera impossible de se rendre compte exactement de l'amoureuse cause des causes au sein des mondes.

Déjà ici-bas l'amour terrestre remplit tellement notre existence qu'on ne saurait échanger deux mots sans qu'il

soit question d'amour. Tout ce que nous disons, c'est l'amour qui nous le fait dire. Tout ce qu'enseignent les sciences, tout ce qu'exhibent les arts, tout ce que la littérature proclame, n'est que l'histoire de l'amour du genre humain. « L'amour est une grande chose, disait le pieux auteur de l'Imitation de Jésus-Christ; c'est un bien tout à fait grand. Lui seul rend léger tout ce qu'il y a de pesant, et supporte avec égalité les inégalités de la vie; car il porte son fardeau sans en sentir le poids, et il rend doux et agréable ce qui est amer. L'amour de Jésus est noble; il nous pousse aux grandes actions, et nous excite à désirer toujours ce qu'il y a de plus parfait.

« L'amour tend toujours en haut, et ne veut être retenu par aucune des choses d'ici-bas. L'amour veut être libre et dégagé de toutes les affections mondaines, de peur qu'elles n'arrêtent ses affections intérieures, de peur que quelque avantage temporel ne l'embarrasse, ou que quelque incommodité ne l'abatte. Il n'y a rien au ciel et sur la terre de plus doux que l'amour, *rien de plus fort*, de plus élevé, de plus étendu, de plus agréable, de plus rempli, ni de meilleur, *parce que l'amour est né de Dieu, et qu'il ne peut trouver de repos qu'en Dieu, en s'élevant au-dessus de toutes les choses créées.*

« Celui qui aime vole, court avec joie; il est libre, et rien ne le retient. Il donne le tout pour le tout, et possède tout dans le tout, parce qu'il se repose au-dessus de toutes choses dans le seul souverain bien, d'où découlent et procèdent tous les autres biens. Il ne regarde pas aux dons; mais il s'élève au-dessus de tous les dons, pour ne voir que celui qui les donne.

« Souvent l'amour ne connaît point de bornes; mais son ardeur l'emporte au delà de toute mesure. L'amour ne sent point sa charge; il ne compte point le travail, il veut faire plus qu'il ne peut, et ne s'excuse point sur l'impossibilité, parce qu'il croit que tout lui est permis et possible. Aussi il est capable de tout; et pendant que celui qui n'aime point se décourage et se laisse abattre, celui-là exécute bien des choses et les active.

« L'amour veille et ne dort pas même pendant le sommeil :

il se fatigue sans se lasser, il est à l'étroit sans être gêné; il est effrayé sans être troublé; et, comme une vive flamme, comme un flambeau ardent, il se fait passage en haut, et y monte sans obstacle.

« Celui qui aime connaît la force de ce mot d'amour. C'est un grand cri, et qui va jusqu'aux oreilles de Dieu, que cette ardente affection d'une âme qui lui dit : Mon Dieu, mon amour, vous êtes tout à moi, et je suis tout à vous.

« Faites-moi croître en amour, afin que j'apprenne à goûter intérieurement combien il est doux de vous aimer, et de se fondre et se noyer dans votre amour.

« Que je sois saisi de votre amour, que je m'élève au-dessus de moi-même par un transport de ferveur et de ravissement!

« Que je chante un cantique d'amour! que je vous suive en haut, ô mon bien-aimé! que mon âme, en poussant des cris de joie et d'amour, manque de force et de voix pour vous louer! que je vous aime plus que moi-même! que je ne n'aime que pour vous! et que j'aime en vous tous ceux qui vous aiment véritablement, ainsi que l'ordonne *la loi de l'amour, par laquelle vous nous éclairez!*

« L'amour est actif, pieux, sincère, joyeux et agréable; il est fort, il est patient, il est fidèle, il est prudent, il est persévérant, il est courageux, et *ne se cherche jamais lui-même; car dès qu'on se cherche soi-même, on cesse d'aimer.* L'amour est circonspect, humble et équitable; il n'est ni lâche, ni léger; il ne s'arrête point à des choses vaines; il est tempérant, chaste, ferme, tranquille et attentif à la garde de tous ses sens.

« L'amour est soumis et obéissant aux supérieurs, et il est vil et méprisable à lui-même : il est dévot et reconnaissant envers Dieu, en qui il met toujours sa confiance et son espoir, lors même qu'il est sans goût pour Dieu, parce que la vie de l'amour ne se passe point sans souffrance.

« Celui qui n'est pas disposé à souffrir toutes choses, et à se conformer entièrement à la volonté de son bien-aimé, ne mérite pas le nom d'amant. Il faut que celui qui aime embrasse avec plaisir les choses les plus pénibles et les plus amères pour l'amour de son bien-aimé, et qu'il ne se détourne point de lui, quelque chose de contraire qui arrive. »

Voilà décrit l'amour vertueux des saints. Cependant notre pauvre amour humain n'est à côté de celui des anges que comme l'attraction moléculaire en regard de la gravitation des astres. Or l'amour angélique évolue et agit dans des sphères si étendues que l'ordre apparemment le moins peuplé, celui des Séraphins ou Amours proprement dits, est plus vaste que le genre humain tout entier.

O amour infini du Tout-Puissant qui as créé tant d'amour, nous n'avons qu'à t'adorer.

*
* *

Un des côtés de l'amour est la générosité. L'amour, après avoir donné, sans compter, tout ce qu'il a, se donne lui-même tout entier. Songez donc combien doivent être généreux ces amours célestes envoyés par l'amour divin pour enflammer et gouverner les amours terrestres!

Les anges se donnent et s'adonnent à l'œuvre inférieure du Créateur.

De même que le Christ, tout Dieu qu'il est, s'est donné à l'homme et se donne encore chaque jour à tous les hommes par amour, les anges se donnent à Dieu dans les hauteurs et à nous ici-bas.

Le Christ se donne à nous pour nous mouvoir dans l'ordre du salut éternel. Cette donation et cette impulsion divines sont nécessaires à l'ordre moral tel que Dieu l'a voulu, tel que nous connaissons cet ordre. Nécessaire également dans l'ordre physique de l'univers la donation que les anges font d'eux-mêmes à la création inférieure pour y mouvoir toute chose vers sa fin suprême.

Ce qui fait le Christ Jésus, c'est-à-dire l'union hypostatique de Dieu avec l'homme, c'est l'amour. Toutes les œuvres du Christ sont également des œuvres d'amour; et voyez comme elles sont viables ces œuvres divines, fortes, invincibles et durables malgré tout. Elles sont nées d'un rien, du grain de sénévé. Elles ont germé dans le sang des martyrs et se sont accrues sous les coups de la persécution aux mille dards. La mère de toutes les œuvres du Christ et qui les comprend

toutes, l'Église universelle, se fait d'autant plus féconde que ses enfants sont mis à mort avec plus de rage; elle enfante d'autant plus abondamment qu'elle est opprimée davantage. Les ères de persécution sont les étapes de sa gloire, et elle grandit d'exaltations en exaltations sur la ruine des schismes et des hérésies : *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum* — « Tandis que je ferai de tes ennemis l'escabeau de tes pieds », dit le Père, par l'oracle, dans le lointain biblique, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre mon Église, répond le Christ, divine vaticination que perpétue l'écho des siècles futurs — *et portæ inferi non prævalebunt adversus eam?*

Telle est la puissance du Christ. Sont-ce des miracles; est-ce un miracle continu? — Non, car l'immortalité des œuvres du Christ tient à leur origine et à leur vitalité divines. Le Christ a entouré de miracles éclatants la fondation de son œuvre afin d'en *prouver* à toutes les générations la divinité. Depuis, il n'opère plus de miracles pour la soutenir.

L'infailible ténacité et la fructification inépuisable de l'Église, semblable au chêne exposé aux tempêtes, est due à sa nature même, à sa divinité et à la présence du Christ en elle : « Je serai avec vous autres tous les jours, a dit le Christ aux Apôtres, jusqu'à la consommation des siècles. »

Les anges, ces autres envoyés de Dieu, sont descendus dans l'univers et sur notre terre. L'amour les rend invincibles. Avec eux présents partout, l'univers n'a rien à craindre des enfers, dont les menées perfides ne prévaudront jamais contre l'œuvre de Dieu assisté des anges. Plus l'enfer vomit rage et fureur contre la création, plus cette œuvre sublime prospère sous la conduite providentielle des esprits célestes.

A. VAN MONS.

(A suivre.)

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Autour de l'arrestation de M^{me} Anna Rothe

Nous avons promis de revenir sur l'arrestation du médium Anna Rothe, aussitôt que l'on aurait pu obtenir un peu de lumière sur cette affaire, si désagréable et si irritante depuis qu'on l'a transformée en une affaire politique. Malheureusement, la lumière est loin d'être faite : il est même à craindre que nous devrions l'attendre à tout jamais, sans la voir paraître.

Avant tout, il nous importe de bien faire remarquer, une fois encore, que nous ne nous soucions pas excessivement de défendre M^{me} Rothe. Elle a été malheureuse, et nous le regrettons, mais nous ne pouvons pas oublier que bien d'autres commerçants n'ont pas eu meilleure fortune, sans l'avoir plus mérité qu'elle. Après tout, elle est la victime de son obstination, ayant toujours refusé de consentir à se soumettre à l'examen d'un groupe de savants *compétents*, ainsi que nous en avons exprimé le vœu et ainsi que le lui conseillaient, en Allemagne, des hommes impartiaux comme le professeur Maier, directeur des *Psychische Studien*, et même quelques-uns de ses plus ardents défenseurs, tel que le professeur Sellin. Si des hommes d'une autorité reconnue dans les sciences avaient examiné M^{me} Rothe, avaient constaté ses facultés médiumniques et les avaient proclamées dans un rapport exact et détaillé, aucun empereur, aucun modérateur de l'Église luthérienne n'aurait osé ensuite opposer au témoignage de ces savants celui de deux policiers et d'une policière. Par contre, chaque fois qu'elle se sentait un peu trop tracassée par des investigations, dont l'intention était d'agir avec une méthode sérieuse et scientifique, M^{me} Anna Rothe et son impresario se hâtaient de déguerpir. Cette conduite incompréhensible est même le plus grave indice que je

connaisse contre le *blumenmedium* de Chemnitz. C'est tout au plus si l'on peut dire, pour sa défense, qu'elle avait promis de se faire examiner par sir William Crookes, lorsqu'elle se serait rendue en Angleterre. Seulement, elle ne s'est pas trop empressée de passer la Manche, déclarant que « sa mission était d'apporter la lumière aux humbles », etc., etc. — pourvu qu'ils déliassent les cordons de leur bourse, bien entendu. Espérons au moins que l'exemple pourra servir aux médiums futurs.

D'ailleurs, il faut bien se garder d'idéaliser les médiums, ainsi que les spirites sont trop souvent portés à le faire. Cela fausse le jugement des expérimentateurs et les empêche de prendre les mesures nécessaires pour se garder d'une tromperie. Il faut regarder le médium — surtout le médium salarié — comme un simple sujet hypnotique, comme une machine fort sensible, fort délicate, qu'il faut bien se garder de brusquer et de secouer, mais enfin, comme une machine. Il peut y avoir des médiums très respectables et d'un caractère très élevé, tel que l'était, par exemple, Stainton Moses : mais ils ont ces qualités indépendamment de leur médium-nité, puisque celle-ci n'empêche souvent pas les personnes qui en sont douées d'être de fiers coquins.

Il ne s'agit pas de défendre M^{me} Rothe, puisque nous ignorons si elle le mérite. En tout cas, notre intervention ne servirait à rien.

Ce qu'il importe, c'est de défendre la liberté de conscience, en prouvant que, non seulement l'avis d'un souverain n'a pas plus de valeur, dans une question scientifique, que celle du premier venu, mais que les juges de Berlin — s'il y en a encore, comme au temps du Grand Frédéric — n'ont aucune compétence pour trancher une question de cette sorte. Pour toute question technique, les tribunaux prennent avis des experts. On ne le fera pas, dans l'affaire de M^{me} Rothe, parce que l'on ne la considérera pas comme une affaire technique, *puisque'il s'agit d'une simple escroquerie*. Mais cette affirmation ne devrait pas être posée *a priori* : en effet, c'est là justement le point qu'il s'agit de débattre et de trancher dans un sens ou dans l'autre.

Tous ceux qui se sont sérieusement adonnés à l'étude des sciences psychiques, savent qu'il est même aussi impossible de discuter utilement avec des profanes à ces choses, qu'il l'est de raisonner algèbre, chimie ou astronomie avec des hommes n'en possédant pas les premiers éléments. Cela tient surtout à ce que l'on regarde vulgairement les merveilles médiumniques comme des « miracles », produits par des êtres tout-puissants, ou à peu près, au lieu d'y voir simplement des phénomènes naturels, dans lesquels il est possible que des esprits invisibles entrent parfois, mais toujours en restant sujets à des lois bien précises et bien étroites, tout comme pour ce qui concerne l'humanité. Ceux qui ignorent ces principes, se rendent parfaitement compte que la « chambre obscure » est nécessaire pour obtenir une photographie, mais ils ne conçoivent pas que l'obscurité puisse être utile à la production de certains phénomènes médiumniques. Ils comprennent qu'un ténor peut se trouver assez souvent sans voix, mais ils ne s'expliquent point qu'un médium puisse se trouver souvent dans l'impossibilité de produire des phénomènes qu'il a pourtant produits véritablement autrefois. Et avec ces idées-là, on parviendra même à écrire, ainsi que l'a fait le Dr Bohn, parlant de M^{me} Rothe, après son arrestation : « Il paraît que ses amis *invisibles* ne sont capables que de lui apporter des fleurs et des fruits, puisque, jusqu'à présent, ils ne se sont pas éveillés pour montrer aux autorités qu'elles se trompent en soupçonnant leur protégée de tricherie. » Précisément comme les Juifs disaient à Jésus : « Si tu es Dieu, descends de cette croix et nous t'adorerons. »

Donc, *en premier lieu*, ainsi que nous l'avons dit dans la dernière livraison de la *Revue*, rien ne prouve que la policière, chargée par les deux agents de police de fouiller M^{me} Rothe, ait réellement trouvé sur elle des fleurs et des fruits. Rien ne prouve que le témoignage de cette dame vaille mieux que celui de M^{me} Rothe. Rien ne prouve que ce n'est pas M^{me} Rothe elle-même qui a surpris cette personne sortant de ses jupes les fleurs qui y étaient dissimulées. Il est même tout naturel de supposer que les agents de police devaient avoir pris toutes les précautions pour ne pas exposer leur souverain à une déconfiture.

Deuxièmement, quand même on aurait trouvé des fleurs et des fruits cachés dans les jupes de M^{me} Rothe, cela ne prouverait rien, pour ceux qui connaissent les lois régissant les phénomènes médiumniques. L'on sait que, dans les séances que l'on tient au grand jour, on est obligé de ménager un « cabinet noir », dans lequel se forment les matérialisations. Pour citer un exemple récent, on a vu comment, dans la dernière séance du Cercle Minerve, à Gênes, les formes humaines se constituaient derrière les rideaux de la fenêtre. Un sceptique soulevait subitement le rideau : il n'y avait personne. Le professeur Lombroso, entre autres, a parlé de cette espèce de bras, qui se forme souvent *sous les jupes* de M^{me} Palladino et que plusieurs expérimentateurs de marque ont pu toucher. D'autres fois, « pendant la lévitation, le bas de la robe d'Eusapia se gonfle et touche le pied de la table. En touchant ce bas de robe on éprouve l'impression que l'étoffe subit l'action d'un vent qui la gonfle, mais sans que l'on puisse découvrir aucun objet solide sous les plis. On constate, en outre, que les pieds et les genoux du médium sont bien immobiles (1). »

En ces différents cas, ce sont les jupes du médium qui servent de « cabinet noir ». Si les phénomènes de matérialisation attribués à M^{me} Rothe sont authentiques (ce que l'on ne peut pas nier *a priori*, toujours parce que c'est là justement l'objet du débat), il est tout naturel que les matérialisations d'objets devaient se produire sous ses vêtements, ou tout au moins *aussi* sous ses vêtements. Rien de surprenant que les policiers aient pu ainsi trouver sous les jupes d'Anna Rothe des fleurs qui n'y étaient pas lorsque le *blumenmedium* avait été fouillé avant la séance.

Troisièmement, l'on pourrait admettre l'authenticité des phénomènes produits par Anna Rothe, quand même celle-ci aurait été vue sortant les fleurs et les fruits de ses jupes ou de son corsage. On comprendrait qu'après avoir déshabillé le médium et après avoir remplacé ses robes par d'autres vêtements mis à sa disposition par les expérimentateurs, ceux-ci

(1) De Rochas, *Extériorisation de la motricité*, page 127.

aient pu voir parfois M^{me} Rothe extraire des objets de ses jupes.

Je vous vois sourire ; je vous entends dire qu'il faut être bien simple pour croire cela. Seulement, cela a été dit aussi au sujet de bien d'autres choses, alors que les gens *simples* ont pourtant fini par avoir raison. Il ne s'agit donc pas de juger conformément à votre opinion, mais conformément à la logique des faits.

Maintenant, si la fraude est démontrée d'une manière éclatante relativement à la séance au cours de laquelle Anna Rothe a été arrêtée, eh bien, cela ne prouvera pas encore grand'chose. Les psychistes et les spirites sont d'accord au moins en cela, que *tous les médiums trichent*. S'il y en a de fort respectables, c'est uniquement parce que la fraude est souvent inconsciente : il s'agit d'une espèce d'auto-suggestion *ante-hypnotique* ; les médiums sont entrés dans l'état de transe avec le vif désir de produire des phénomènes médiumniques, et alors ils les imitent inconsciemment, comme ces sorcières étudiées par Cassini au dix-septième siècle, qui s'endormaient avec l'idée fixe d'aller au sabbat, et qui s'agitaient, pendant toute la nuit, dans leur sommeil, en faisant mine de chevaucher sur un balai, de prendre part à la danse infernale et de subir les caresses du diable. Dans l'état spécial où ils se trouvent, les médiums entrancés ne jouissent pas de la complète responsabilité de leurs actes. Du reste, il en est de même des sujets hypnotisés.

Pour ce qui a trait à M^{me} Rothe, nous sommes bien loin d'affirmer qu'elle n'employait point quelquefois, voire même assez souvent, peut-être toujours, des moyens frauduleux. En cela, il nous sera permis de nous approprier les quelques lignes suivantes, écrites par le Dr Friedrich Maier, professeur à l'Université de Tubingue et directeur des *Psyschische Studien* :

« ... Je m'efforcerai, ainsi que je l'ai toujours fait, de garder l'impartialité la plus consciencieuse dans cette question si difficile, où aucune expérience personnelle ne m'autorise à prendre parti. En tant que de loin je puis avoir un opinion sur cette triste affaire, je pense que d'après les observations

de nombreux psychistes, dont quelques-uns très expérimentés, M^{me} Rothe doit être douée d'une forte médiumnité ayant différentes phases et dispositions, mais qu'elle doit être une de ces personnes qui ne se rendent pas elles-mêmes bien compte de leur pouvoir, et qui succombent à la tentation de produire des effets éblouissants et même d'aller jusqu'à employer des manœuvres frauduleuses. »

Le professeur Maier termine en souhaitant que « la justice s'adresse aux autorités de la nouvelle psychologie et psychiatrie pour avoir un opinion compétente, basée sur des observations de cliniques prolongées ». Il nous sera permis de ne pas nous faire d'illusions à ce sujet. Avant tout, si des psychiatres examinent M^{me} Rothe, ce sera en lui mesurant le crâne, en la piquant avec le compas de Weber, etc., ce qui ne servira pas à grand'chose, sous le rapport criminel, puisque le fait d'être ou de ne pas être un anormal n'implique pas d'être ou de ne pas être un médium. Mais ces savants croiraient perdre leur temps à étudier des phénomènes médiumniques « qui n'existent pas ». En second lieu, la justice qui a arrêté Anna Rothe *dans le but franchement avoué, non pas de faire la lumière, mais bien de combattre le spiritisme*, ne s'exposera pas à des expériences qui pourraient la mettre, avec son auguste maître, en mauvaise posture.

Voilà quelques passages des journaux qui donneront une idée à peu près exacte sur ce sujet :

M. le Dr Bohn écrit dans l'*Allgemeine Zeitung* de Chemnitz : « Comme il ne souffle pas un air favorable pour les spirites à Berlin depuis que l'empereur Guillaume a condamné ouvertement les *prières hygiéniques*, la police surveillait depuis quelque temps déjà Anna Rothe, etc. »

Du *Kleiner Journal* de Berlin : « Les arrestations de M^{me} Rothe et de ses complices ont eu lieu sur l'indication d'un haut personnage de la cour. »

De la *Deutscher Tageszeitung* : « Le combat entrepris par la police contre le monde des esprits est conduit avec une grande énergie, de façon à déraciner complètement le monstre spirite. »

Un autre journal de Berlin dit : « A la Préfecture, nous

avons demandé à un haut fonctionnaire les motifs de cette campagne énergique. — Nous avons voulu m'a-t-il répondu, tuer par le ridicule les conciliabules spirites. Le procès d'Anna Rothe couvrira de confusion certains membres de la haute société, qui n'ont pas voulu écouter nos charitables avis. Nous avons voulu donner un exemple. »

Il faut aussi jeter un coup d'œil au « numéro spécial » que le *Lustige Blatter* consacre à Anna Rothe, pour voir comment la campagne gouvernementale est sagement menée.

Il est aisé de comprendre, après cela, quels efforts on peut attendre du juge d'instruction pour s'assurer si Anna Rothe n'est pas douée de facultés médiumniques!... Ce qui nous surprend, c'est que l'on ne nous ait pas encore parlé des « aveux » d'Anna Rothe. Cela est contraire à tout ce que l'on a vu, au cours des siècles, dans ces procès viciés par l'intromission de la politique et par la volonté du pouvoir exécutif.

Quant au pieux espoir manifesté par les journaux ci-dessus, que l'on parviendra à étouffer « le monstre spirite », qu'il nous soit permis de dire que le gouvernement allemand se trompe carrément sur ce point. Avant tout, il faudrait pour cela que la persécution s'étendît hors des frontières de l'Allemagne : or cela n'est pas à craindre pour la plupart des nations, où les législateurs sont heureusement d'avis que l'État n'a pas le droit de se mêler de ces affaires de conscience, et en outre pensent que le « monstre matérialiste » est bien plus à craindre que le « monstre spirite », son plus sérieux adversaire, par les temps présents. Quelques-uns, parmi les souverains les plus conservateurs d'Europe, seront plus spécialement de cet avis : peut-être qu'en cela voient-ils un peu plus clair que le Kaiser. D'ailleurs, si une persécution peut parfois dompter une croyance fondée sur des révélations mystiques ou sur l'interprétation d'un verset de la Bible, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'une vérité expérimentale et scientifique. Les procès, les anathèmes, le ridicule n'ont pas empêché que le mouvement de la terre et le somnambulisme artificiel n'aient été universellement reconnus.

La condamnation de M^{me} Rothe, qui est inéluctable, ne

suffira point à convaincre tout le monde. Vous vous souvenez que le Dr Bohn avait déclaré que M^{me} Rothe refusait de se laisser fouiller avant la séance, qu'elle imposait la présence de M. Jentsch, qu'elle voulait avoir devant elle une table couverte d'un long tapis, etc? Eh bien, on a fouillé, ou déshabillé le *blumenmedium*, on a mis M. Jentsch à la porte, on a ôté le tapis de la table, et ainsi de suite; les phénomènes se sont produits quand même. Il est tout naturel que les personnes qui ont assisté à quelques-unes de ces séances n'acceptent pas si facilement la sentence d'un tribunal qui jugera sans avoir rien étudié, rien expérimenté — uniquement sur la bonne foi de quelques policiers professionnels et de quelques policiers amateurs. Voyez plutôt la séance dont a parlé le Dr Egbert Müller, dans une récente conférence à Berlin. On examina les robes du médium, après quoi elle fut cousue à couture double dans un sac, qui lui montait jusqu'aux hanches. Après avoir serré et cacheté le sac, on fouilla la taille du médium, mais on n'y trouva nulle trace de fleurs ou de fruits. Et néanmoins, un instant après, il pleuvait des fleurs, dont il y avait à la fin une centaine, ainsi que six oranges et un citron...

Après tout, il faut bien que nous félicitions le Dr Erich Bohn pour la fougue vraiment admirable avec laquelle il a mené la campagne contre M^{me} Rothe, une fougue qui ne laissait pas de nous étonner, quand nous supposions encore que le jeune avocat bataillait pour son propre compte, et quand nous ignorions que la campagne du président de la Société psychique de Breslau avait pour but d'obtenir l'interdiction des expériences devant servir aux études de ladite Société (1).

Il nous faut surtout signaler à l'admiration du monde contemporain la façon dont le Dr Bohn — bien différent en cela d'Annibal — a su tirer parti de la victoire. Tout à fait « com-

(1) Il y a deux ou trois ans, la *Gesellschaft für Psychische Forschung zu Breslau* m'honora du titre de son membre correspondant, « en considération de mes mérites considérables pour les buts de la Société » — honneur un peu immérité, à vrai dire. — Aujourd'hui, j'avoue ne plus bien comprendre quel peut bien être l'objet de la Société, si elle suit le Dr Erich Bohn, qui approuve la prohibition des expériences médiumniques. Car la grande affaire est là; les fraudes de M^{me} Rothe ne sont qu'un détail, auprès de cela. — C. V.

mencement de siècle » cette idée d'envoyer à tous les journaux d'Europe les articles de l'*Allgemeine Zeitung*, où le Dr Bohn célébrait son triomphe. Ou bien on leur envoyait la circulaire suivante :

« M. le Rédacteur, nous sommes devenus acquéreurs de
« l'article suivant de Richard Degen : *Fraudeur dévoilé (le*
« *médium à fleurs Anna Rothe)*, que nous mettons gratuite-
« ment à votre disposition contre 15 exemplaires du numéro
« de votre journal qui le reproduira. Dans l'espoir que vous
« profiterez de cette offre avantageuse, nous vous transmet-
« trons quinze exemplaires de l'article ci-inclus. »

Signé : V. S. SCHOTTLAENDER.

Schottlaender, vous le voyez d'ici, c'est l'éditeur du Dr Bohn. On ignore qui peut bien être Richard Degen, mais il est permis de le supposer en lisant les dernières lignes de son article :

« Il a fallu l'ouvrage unique en son genre du Dr Bohn,
« *Der Fall Rothe*, chez Schottlander, 157 pages, prix :
« 2 marck 50 — relié : 3 marck 50, représentant un amas
« de faits écrasants, pour amener enfin des fonctionnaires à
« agir, et pour ouvrir les yeux au public insensé. Mais à pré-
« sent... *fiat justitia!* »

La justice!... Ah bien, oui! Nous pouvons y compter!...

Tout de même, ç'a été très drôle de voir comme les journaux de l'Europe entière — à quelques exceptions près — ont mordu à l'hameçon, en publiant tout ce qu'on leur avait envoyé, sans trop y regarder de près. Après tout, ces gens-là, par leur légèreté, méritent d'être trompés, n'est-ce pas, Dr Erich Bohn? Aussi, nous en rions de bon cœur avec vous, qui en riez sans doute.

(Revue des Études psychiques.)

AUTOUR DU SAINT SUAIRE

La douloureuse passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après les méditations d'Anne-Catherine Emmerich.

Sous ce titre, un auteur illustre devenu un chrétien fervent, Clément Brentano, publia les révélations d'une voyante stigmatisée, Sœur Emmerich, religieuse augustinienne du couvent de Dulmen, en Westphalie, morte en 1824, exaltée par les uns, conspuée par les autres, comme il arrive généralement à toutes celles favorisées de dons exceptionnels, et sur le compte de laquelle le Saint-Siège, je crois, ne s'est pas encore prononcé. Du moins en était-il ainsi en 1863, date de la traduction française que j'ai entre les mains de la dixième édition de l'ouvrage publié par Clément Brentano.

Lui-même se défend d'attribuer un caractère historique à ces visions, où l'extatique, une simple paysanne sans instruction, suivait pas à pas le Sauveur, avec une abondance de détails, une intuition des motifs secrets qui faisaient agir ses persécuteurs, une précision dans ses descriptions des lieux témoins des souffrances de la dernière semaine de sa vie mortelle, qu'égalerait à peine l'homme le plus érudit, le plus versé dans l'exégèse catholique.

Ce livre, « considéré seulement comme les méditations de carême d'une pieuse fille consacrée à Dieu, en ne lui attribuant qu'une valeur purement humaine », comme le demande Brentano, est d'un intérêt puissant et semble absolument *vécu*, comme l'on dit aujourd'hui de toute œuvre écrite avec cette flamme de conviction et de vérité qui reproduit avec intensité la vie réelle.

Mais qu'on juge de mon étonnement, lorsque, arrivant presque à la fin du volume, j'y trouvai décrites, plus de quatre-vingts ans à l'avance, les circonstances, ignorées jusqu'ici, que venaient de révéler les photographies du saint Suaire ! Cette

coïncidence me paraît si remarquable que je crois devoir reproduire comme contribution à l'étude scientifique et religieuse de ces faits les principaux passages des méditations de Sœur Emmerich. Je les cite textuellement, en les dégageant toutefois des longs détails qui ne s'y rapportent pas d'une manière essentielle.

I

Le coup de lance

(pages 374, 375, 376 et 377)

« ... Il régnait autour du Golgotha un profond silence, interrompu seulement de temps à autre par des cris de douleur. Le peuple, cédant à la terreur qui le dominait, s'était dispersé et caché; la Vierge et le disciple bien-aimé, Magdeleine, Marie de Cléophas et Salomé étaient auprès de la croix, assis ou debout, et, la tête enveloppée de longs voiles, ils pleuraient celui qu'ils avaient perdu. Quelques soldats étaient assis sur le terrassement; leurs lances reposaient à leur côté, et ils s'entretenaient avec plusieurs de leurs compagnons qui se trouvaient un peu plus loin. Cassius, à cheval, allait de côté et d'autre. Des nuages cachaient la face du ciel, et une grande désolation régnait en toute la nature. En ce moment, six bourreaux munis d'échelles, de pioches, de cordes et de lourdes barres de fer triangulaires, arrivèrent au Golgotha; c'étaient ceux qu'on avait chargés de rompre les jambes aux condamnés.

« Quand ils furent arrivés auprès de la croix, les amis du Sauveur s'éloignèrent un peu. Cependant la Vierge était en proie à une grande inquiétude, elle craignait qu'ils n'outrageassent encore son divin fils en son corps. Ces craintes paraissaient fondées; car étant montés sur la croix et ayant palpé son corps, ils prétendirent que sa mort était simulée; mais bientôt ils sentirent qu'il était froid et raide; et Jean, à la prière de la sainte Vierge, leur ayant adressé quelques mots, ils consentirent à s'éloigner; cependant ils ne paraissaient pas pleinement convaincus de la réalité de sa mort. Alors ils

appliquèrent des échelles contre les croix des deux larrons : et de chaque côté deux bourreaux, munis de ces barres de fer que j'avais remarquées à leur arrivée, brisèrent à chacun d'eux les os des bras au-dessus et au-dessous du coude, tandis qu'un troisième rompait les jambes au-dessus et au-dessous des genoux.

« ... Les amis de Notre-Seigneur, témoins de ce qui venait de se passer, craignaient d'autant plus qu'ils ne revinssent à lui. Mais l'officier subalterne, Cassius, jeune homme âgé d'environ vingt-cinq ans, dont l'activité, l'empressement, la vue faible et les yeux louches excitaient souvent l'hilarité de ses compagnons, se sentit tout à coup pénétré d'une ardeur sainte. La cruauté et la fureur ignoble des bourreaux, la douleur des saintes femmes et la grâce d'un zèle soudainement allumé dans son cœur, lui inspirèrent une action généreuse qui devait être l'accomplissement d'une prophétie. Il développa sa lance, formée de plusieurs parties qui se repliaient, y fixa le fer et dirigea son cheval sur l'étroite terrasse où s'élevait la croix ; je vis qu'il dut prendre des précautions pour tenir son cheval éloigné de l'abîme entr'ouvert sous ses pas. Ainsi placé entre la croix du Sauveur et celle du bon larron, à droite du corps de Notre-Seigneur, il prit sa lance des deux mains et l'enfonça avec tant de force dans le côté droit, que la pointe atteignit le sein gauche.

« Quand il retira le fer de la plaie, il en sortit des flots de sang et d'eau, qui baignèrent son visage, comme des flots de grâce et de salut. Aussitôt, frappé d'une lumière inattendue, il saute à bas de son cheval, tombe à genoux, se frappe la poitrine et confesse à haute voix le Sauveur en présence de tous les assistants.

II

L'empreinte du saint Suaire

(page 404)

« ... Comme tous se pressaient en, pleurant autour du corps du Sauveur et se mettaient à genoux pour lui rendre un

dernier hommage, un prodige surprenant vint frapper leurs yeux et toucher leur cœur : le corps du Sauveur avec chacune de ses plaies leur apparut dessiné en traits rougeâtres sur le suaire qui le couvrait. Ainsi, pour récompenser leurs tendres soins et alléger un peu leur douleur, il avait voulu leur laisser le plus touchant de tous les souvenirs. Ils embrassèrent le corps sacré avec beaucoup de pleurs et de gémissements et baisèrent avec respect l'image miraculeuse. Leur étonnement était si grand qu'ils soulevèrent le suaire; leur admiration s'accrut encore, quand ils virent que les bandelettes n'avaient rien perdu de leur blancheur et que le linge supérieur portait seul l'empreinte des traits du Sauveur.

« La partie du suaire sur laquelle reposait le divin Maître représentait le Sauveur vu par derrière; la partie qui le recouvrait le représentait de face; mais, pour avoir l'image entière, il fallut réunir ensemble les différents coins du suaire qui se recouvraient en cet endroit. Cette double image n'était pas, comme on pourrait le croire, produite par le sang qui coulait des blessures; car les aromates qui entouraient le corps et les bandelettes qui l'enveloppaient, ne permettaient pas au sang de se répandre; c'était une image miraculeusement formée et un témoignage que se rendait à elle-même la Divinité présente dans ce corps privé de vie. J'ai vu beaucoup de détails relatifs à l'histoire de ce suaire; mais il me serait impossible de les reproduire complètement. Les amis du Sauveur le recueillirent après la résurrection avec tous les linges qui avaient servi à l'ensevelir. »

Sœur Emmerich indique en quelles mains passe le saint Suaire, mais sans pouvoir le suivre jusqu'à son arrivée à la cathédrale de Turin. Les recherches scientifiques dont il est l'objet en ce moment, en mettant hors de doute son authenticité, amèneront bientôt, il faut l'espérer, d'autres découvertes permettant de retrouver ses traces depuis le Golgotha jusqu'en 1352.

E. LE NORMANT DES VARANNES.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Paris, rue de Vaugirard, 104, 17 juillet 1902.

Monseigneur,

Abonné à votre revue, j'ai lu avec la plus grande attention l'article du D^r Ferrand sur les *stigmates*, et je regarde comme bien hasardée la simple hypothèse que l'imagination aurait pu produire les phénomènes de stigmatisation connus jusque-là. L'auteur de l'article raisonne d'ailleurs sur des données qui me semblent incomplètes. Je vis deux fois Louise Lateau. J'assistai à la grande extase du vendredi et je pus examiner de très près les blessures de la stigmatisée. Je vous assure qu'il y avait autre chose que de « petites éraillures de l'épiderme ».

Le sang coulait des mains, au point de tacher une serviette placée par précaution sur ses genoux, et les mains, à la partie antérieure et postérieure, présentaient des boursoflures rappelant le désordre des chairs refoulées par un corps qui y serait enfoncé, ce qui provoqua la réflexion naïve d'une personne de l'assistance : « C'est la pointe du clou. »

Au reste, ce spectacle nous laissa, pour la plupart, plutôt indifférents. Quelques dames, ayant donné des signes d'une admiration excessive en s'agenouillant respectueusement devant la stigmatisée, elles en furent reprises et on les pria de se relever.

De quelle nature étaient ces manifestations étranges ? Il ne paraît pas que dans le milieu prudent de la Belgique on se soit jamais départi de la plus grande réserve. Certains faits regrettables auraient même contribué, plus tard, à rendre suspects les événements de Bois-d'Hain.

Le diocèse de Tournai eut la douleur, à cette époque, de voir son évêque en proie à des troubles intellectuels qui motivèrent, dans la suite, sa déposition. Or, Mgr D., admirateur enthousiaste de Louise Lateau, l'avait prise pour confidente et la consultait comme un oracle. Agissait-il toujours et réellement sous l'inspiration de sa prétendue voyante ? On ne saurait le dire. Quoi qu'il en soit, on eut souvent à regretter les décisions prises par le pauvre évêque, au lendemain de ses visites à Bois-d'Hain.

Mais la suite des événements nous rend encore plus rêveurs. Le successeur de Mgr D., ayant voulu voir Louise Lateau, celle-ci se détourna dédaigneusement de lui et refusa de lui parler.

Ces faits m'ont été racontés, il y a peu de temps, par un personnage constitué en dignité du diocèse de Tournai.

Veillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mes sentiments respectueux.

C. L., *Mariste.*

Lyon, 17 août 1902.

Monseigneur

Veillez, je vous prie, m'excuser si je me permets de venir vous demander une sorte de consultation scientifique, en vous relatant un fait — absolument authentique — qui m'a été raconté par une de mes sœurs et qui lui est arrivé à elle-même.

Ma sœur est une jeune femme de vingt-huit à vingt-neuf ans, de très bonne constitution, de tempérament pondéré, de caractère vif et gai ; elle s'est mariée de bonne heure, a plusieurs enfants ; elle n'a jamais passé pour spécialement nerveuse, et ne s'est jamais occupée *en aucune façon* de magnétisme ni de rien de semblable ; elle en a même très peu entendu parler.

Dans les premiers jours de mai de cette année-ci, elle dut, à la suite d'un accident, subir une opération assez longue pour laquelle on l'endormit à l'éther chloroformé. Pendant ce sommeil, qui dura une heure et demie, elle fut, paraît-il, très agitée, très remuante (tout en restant insensible à ce qui se passait), et elle parla même beaucoup, se mêlant même à la conversation des docteurs (ce dont elle n'eut du reste aucun souvenir à son réveil : on le lui a raconté). Mais ce dont elle se souvient parfaitement bien, c'est qu'elle ne cessa de faire une quantité de rêves étranges, dont les uns s'évanouirent confusément au réveil, mais dont les autres, un surtout, lui laissèrent une impression absolument nette, intense et émotionnante.

Elle rêva de son docteur. (Ce docteur, ami de la famille, est un homme d'à peine quarante ans, robuste, énergique, qui ne s'était jamais alité jusqu'alors, il est marié et a plusieurs enfants, dont *une* petite fille. Ma sœur connaît peu ces enfants et les voit rarement.) Elle rêva *qu'elle se trouvait dans la chambre du docteur lui-même, et voyait celui-ci étendu sur un lit, malade (lui disait-on dans son rêve) par suite d'une attaque d'apoplexie. A côté de lui était couché sa petite fille, également gravement malade.*

Ce rêve impressionna vivement ma sœur, même pendant plusieurs jours ensuite ; mais aussitôt remise elle vint près de Genève, là où habitent nos parents, pour y passer l'été, et cessa d'y penser. Or, il y a peu de temps, elle a reçu deux lettres de sa belle-mère, restée là-bas, lui annonçant coup sur coup : *que le docteur en question venait d'être frappé d'apoplexie* et se remettait très difficilement ; puis, dans la seconde lettre, *que la petite fille venait de tomber gravement malade* et qu'on était extrêmement inquiet.

Inutile de vous dire si cette coïncidence de ces deux maladies avec les maladies rêvées par elle deux mois auparavant a frappé et étonné

ma sœur; j'en ai été non moins étonnée, et je vous serais bien reconnaissante, Monseigneur, si vous pouviez nous dire votre avis sur un fait semblable, et ce que vous pensez de ces intuitions mystérieuses qui traversent l'esprit pendant le sommeil... et le sommeil provoqué par l'éther et le chloroforme n'est pourtant pas le sommeil hypnotique!...

Un autre rêve, moins singulier comme résultat, mais curieux aussi, lui laissa également un souvenir. Elle se vit assise dans le cimetière et y vit arriver le même docteur, accompagné d'un homme qu'elle ne connaissait pas, mais qui, dans son rêve, était un sacristain. Elle vit sa figure dans tous ses détails et s'en souvint très bien à son réveil. Or, une fois remise, étant allée à la cathédrale, dont elle ne connaissait pas le personnel, elle fut bien étonnée en reconnaissant, dans le véritable sacristain, l'homme qu'elle avait vu commetel en rêve.

Il peut y avoir là, c'est possible, une coïncidence, un peu d'illusion dans le souvenir, pourtant récent, de la figure vue en rêve; mais quant au premier rêve, celui de la maladie, il me paraît bien autrement inexplicable.

Je vous serais donc très reconnaissante, Monseigneur, si vous consentez à me dire votre avis là-dessus; j'espère que ce n'est pas trop indiscret de ma part que d'abuser ainsi de votre temps.

Je vous prie, Monseigneur, d'agréer l'expression de mon profond respect.

~~~~~

Saint-Didier, 1<sup>er</sup> août 1902.

Monseigneur,

Je vous serais reconnaissante de m'éclairer sur ces deux points :

1<sup>o</sup> La croyance au corps astral est-elle condamnée par l'Église?

Je le croyais, mais j'ai eu une discussion à ce sujet avec une personne qui m'a dit que l'Église ne pouvait condamner une théorie encore imparfaitement étudiée et imparfaitement connue, et que, la science étant à ses débuts pour celle du corps astral, l'Église n'avait pu se prononcer d'une façon absolue mais simplement comme conseil de prudence.

2<sup>o</sup> Si Notre-Seigneur a été attaché à la croix par un clou traversant le poignet, et non la main, comme semblent le démontrer les recherches faites au sujet du Suaire de Turin, comment se fait-il que les saints qui ont reçu les stigmates — comme saint François d'Assise par exemple — les aient eus marqués dans la main? \*

Pour vos lecteurs, Monseigneur, je désire garder l'anonyme et vous prie de répondre à II. D.

Veuillez recevoir, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

## UN PEU DE LOGIQUE

### I

Quand on étudie les articles si variés qui se publient tous les jours sur les sciences occultes, on est frappé de la faiblesse d'argumentation de leurs auteurs. Presque toujours vous rencontrez au point de départ de la discussion, une hypothèse invraisemblable, aux apparences scientifiques, et au point d'arrivée une affirmation absolue. On commence par dire : telle chose est possible, et l'on conclut, ainsi : telle chose est certaine ; et le lecteur est trompé.

Vingt fois, les spiritualistes chrétiens élèveront une protestation contre les fausses doctrines qu'on leur attribue sans preuves ; vingt fois leurs adversaires répéteront la même objection et la même imputation sans tenir compte des rectifications et des protestations les plus légitimes. Tout cela n'existe pas pour eux.

Quelquefois même on retrouve la même impuissance logique et la même faiblesse d'argumentation dans les écrits de certains philosophes spiritualistes chrétiens qui s'effraient à la pensée du merveilleux qui nous entoure et nous presse de toutes parts.

Et cependant, c'est bien en parlant de ce monde invisible que l'on peut rappeler la parole de l'apôtre : *In ipso vivimus et movemur* ; nous existons, nous agissons dans ce monde invisible qui contient l'explication du monde visible où nos corps font une si courte apparition.

Étudions, aujourd'hui, pratiquement, ces erreurs de méthode et ces fautes déplorables d'argumentation. Quelques exemples nous suffiront.

## II

Une revue spirite nous fait cette objection :

« Nous constatons qu'entre deux individus A... et B... il y a une certaine relation, puisque B... voit le fantôme de A... le même jour et à la même heure où il survient un événement grave dans la vie de A... Nous savons, par la multiplicité des cas observés, que le hasard ne peut pas produire des coïncidences aussi nombreuses, comme l'établit avec certitude le calcul des probabilités. Il y a donc entre l'accident de A... et la vision de B... une relation de cause à effet. De quelle nature est cette relation ? Comment détermine-t-elle une hallucination véridique, c'est ce que nous cherchons à comprendre.

« Quelques écrivains religieux qui ont étudié ces phénomènes veulent y découvrir une intervention spirituelle, bonne ou mauvaise, selon le cas, de sorte que lorsque B... a une hallucination, c'est qu'un ange ou un diable en est l'auteur.

« Outre que cette hypothèse n'explique rien — car il faudra toujours comprendre comment l'action purement spirituelle d'un être supraterrrestre, immatériel, se traduit dans le cerveau matériel de B... par une hallucination — elle a le tort grave de faire intervenir des agents dont l'existence elle-même n'est pas établie, c'est-à-dire d'expliquer l'inconnu par l'inconnu, ce qui est contraire à toute méthode scientifique.

« Nous savons que les esprits, autrement dit, les âmes des hommes qui ont vécu sur la terre, survivent dans l'espace, parce qu'ils établissent leur personnalité par des preuves intellectuelles (style, pensées, sentiments, connaissances de l'esprit identiques à ceux qu'ils possédaient ici-bas) et physiques (écriture, apparition, photographies, empreintes, moulages qui reproduisent son type terrestre), mais nous n'avons jamais constaté dans les séances spirites l'existence de diables ou d'anges, c'est-à-dire d'êtres exceptionnels, supraterrrestres, n'ayant jamais vécu sur la terre. Jusqu'à nouvel ordre, nous considérons l'existence de telles entités comme absolument hypothétique (1). »

(1) L'auteur oublie que l'existence de ces êtres, anges et démons, a été constatée de la même manière, par d'autres spirites, de bonne foi. E. M.

Nous n'avons jamais nié la réalité de quelques apparitions télépathiques extraordinaires et rares, sérieusement constatées. Tantôt, c'est un vivant qui apparaît à un vivant, dans une circonstance tragique de sa vie. D'autres fois, c'est un mort qui apparaît à un vivant, selon les desseins mystérieux et par la volonté de la Providence. La théologie mystique nous apprend que les saints, les âmes du purgatoire, plus rarement, les damnés, et enfin les esprits mauvais ou démons se sont rendus visibles, et ont rempli une mission auprès des vivants. Et cet entrelacement mystérieux du monde invisible et du monde visible est incontestable et incontesté, parmi nous.

Que les morts apparaissent quelquefois aux vivants, par la permission de Dieu, nous le reconnaissons volontiers. Nous n'avons jamais dit, jamais l'Église n'a enseigné que *toutes* les apparitions des morts aux vivants étaient l'œuvre mystérieuse des démons et des anges, mais nous disons qu'il faut une grande sagesse pour discerner les apparitions qui sont tantôt l'œuvre des défunts dont nous avons conservé le souvenir, et tantôt un prestige du démon qui cherche à nous tromper.

Le spirite ne comprend pas qu'un ange immatériel puisse produire un effet matériel, tel qu'une hallucination cérébrale. Mais, Dieu est l'Être immatériel par essence, et, cependant, il a créé le monde, et la matière lui obéit. Ce n'est pas uniquement par contact qu'une substance agit sur une autre substance. Est-il plus facile d'expliquer comment la pensée, phénomène immatériel de l'âme immatérielle, produit une modification cérébrale et une vibration de l'éther qui se propage autour de nous ?

Ce périsprit dont on parle sans cesse et qui n'a jamais été constaté scientifiquement, est-il matériel ou immatériel ? S'il est matériel, si raréfié qu'on le conçoive, comment peut-il être touché et modifié par l'âme ? Et, s'il est immatériel, comment peut-il exercer une action sur le corps ? Les spirites n'expliquent rien. Ils inventent une substance intermédiaire, absolument inutile, entre l'âme et le corps. Un ange peut agir sur le cerveau, comme l'âme peut agir sur son corps, pendant la vie.

Je ne m'occupe pas, en ce moment, de l'action directe,

immédiate d'un ange sur une âme, d'un esprit sur un esprit.

Le spirite prétend que dans ces conciliabules, où l'on évoque les morts que nous avons connus, nous avons l'absolue certitude de l'identité des défunts qui entrent en communication avec nous. Si vous évoquez votre père, votre frère, votre ami, il viendra, et vous aurez la certitude que c'est bien lui. Les spirites n'ont jamais répondu à notre objection, jamais ils n'ont pu démontrer l'identité des esprits apparus. Ils passent volontairement à côté de l'objection, sans essayer d'y répondre.

Les spirites admettent qu'il existe des millions et des millions d'esprits répandus dans l'espace, que ces esprits invisibles nous entourent, qu'ils sont témoins de toutes nos actions, qu'ils connaissent nos habitudes, nos relations, notre vie, qu'ils en conservent le souvenir avec une fidélité impeccable et que leur connaissance des lois et des forces de la nature est infiniment supérieure à la nôtre; ils habitent un plan supérieur dans l'universalité des mondes.

Il est donc facile à ces esprits si avisés de prendre le style, les pensées, les sentiments d'un défunt ou désincarné, de reproduire son type terrestre par l'écriture, les matérialisations, les photographies, les empreintes et les moulages; tout cela n'est qu'un jeu pour leur intelligence, et ils rient de nos crédulités trop naïves.

Ils peuvent le faire, et ils le font. Leur habileté est telle que le spirite ne sait plus, dans ses évocations imprudentes, s'il se trouve en présence du défunt appelé, ou de l'esprit qui peut et qui sait le contrefaire avec une perfection déconcertante. Toutes les preuves que les spirites accumulent avec tant de soin pour démontrer l'identité de la personne évoquée, prouvent simplement que nous sommes en présence d'une de ces entités mystérieuses qui ont connu et observé toutes les particularités de la vie du défunt.

A cette objection, je le répète, les spirites ne peuvent pas répondre, ils ne répondent rien, et ils nous présentent, sans cesse, les mêmes affirmations gratuites en faveur de l'identité des esprits : ils bâtissent sur le sable mouvant.

Je laisse de côté, en ce moment, la question des anges, il

me suffit de rappeler que tous les spirites reconnaissent et professent avec Allan Kardec : 1° que ces esprits existent et remplissent l'espace ; 2° qu'ils connaissent toutes les particularités de la vie des défunts ; 3° qu'ils peuvent entrer en communication avec nous et nous tromper. Cela suffit.

### III

Je signalerai encore ce nouvel exemple d'absence de logique :

Si nous voulons savoir ce qui se passe dans l'autre vie, nous n'avons qu'une chose à faire, selon les spirites, c'est d'évoquer et d'écouter les esprits. Voilà leur doctrine.

Mais, pratiquement, si les esprits nous donnent des réponses contradictoires, si leurs révélations confirment l'enseignement du catholicisme ; si elles sont favorables à la thèse des peines éternelles et contraires aux rêveries de la métempsychose, aussitôt les spirites oublient leur *critérium*, ils ne croient plus à la véracité de la révélation des esprits, ils se font juges, ils retiennent ce qui leur plaît, ils repoussent ce qui leur déplaît.

« Mes expériences spirites, écrit un occultiste, m'ont démontré que bien des esprits désincarnés, non seulement souffrent matériellement (j'en ai personnellement la preuve par leurs douleurs qui me furent momentanément communiquées, *douleurs de brûlure*!) mais aussi ils croient souffrir pour l'éternité.

« Un certain esprit — il communiquait en anglais par une écriture anglaise caractéristique — me donnant son nom, me racontant sa triste existence, me fit vivre, il y a quelques années, une angoissante épopée. A toutes mes consolations, à toutes mes réfutations de son erreur de se voir perdu, damné à jamais, il répondait imperturbablement : *Lost, lost, lost, and it is justice. PERDU! PERDU! PERDU! ET C'EST JUSTICE.* »

A ce témoignage si formel, si effrayant en faveur du dogme catholique, notre spirite répond : « Je n'y vois que le déses-



poir d'un esprit non seulement souffrant, mais ignorant, et qui, imbu des idées conçues sur terre, se désespère, à l'instar d'un malade parfaitement guérissable, qui se croit prêt à mourir (1). »

A quoi bon consulter les esprits si vous le faites avec la ferme intention de mépriser leurs réponses quand elles ne seront pas conformes à vos vues et à vos espérances? Votre croyance n'est donc pas fondée sur les révélations des esprits, elle est fondée sur les rêveries de votre imagination, ou sur les conceptions d'aventures, de votre raison.

#### IV

Autre exemple :

Pierre est à Paris, Paul se trouve à Pékin. Par une action télépathique, Pierre communique ou transmet directement un ordre, une image, une impression à Paul. Comment expliquerons-nous cette transmission? Il faut écarter provisoirement de la discussion, comme nous l'avons déjà fait, la coïncidence fortuite, ou le hasard.

Ce phénomène que nous n'avons pas la faculté de reproduire à notre gré, et qui est rare, extraordinaire, unique, peut-être, dans la vie d'un homme, paraît naturel à notre contradicteur: il en donne cette explication :

« Nous avons vu que la suggestion mentale s'exerce d'une manière fréquente entre personnes qui vivent ensemble, parce que les pensées ont une action extérieure ou se traduisent par des attitudes du corps, des jeux de physionomie, des mouvements involontaires produits par les émotions, des senteurs cutanées, etc.; puis expérimentalement entre un magnétiseur et son sujet, tous deux étant dans la même pièce, sans aucun signe physique, paroles, gestes, attitudes, etc.; après, dans des chambres séparées, et enfin, à grande distance. Tous ces faits expérimentaux sont de la même famille : ils ont entre eux de si évidentes analogies que les uns, les derniers, ne sont qu'une extension des premiers, et que la

(1) *La Résurrection* (mai-juin, 1902).

distance n'est plus qu'un facteur secondaire qui ne change rien à la nature intime des phénomènes. Tout nous conduit donc à penser que les faits télépathiques sont de même nature, puisqu'ils exigent pour se produire les mêmes conditions chez l'agent et le percipient que celles qui sont nécessaires entre le magnétiseur et son sujet. » (*Revue du Spirit.*, p. 248.)

Je signale, sans m'y arrêter, cette confusion déplorable entre deux phénomènes si différents, la suggestion dans notre voisinage et la télépathie, à de très longues distances. Il est contraire à la logique et à l'expérience d'expliquer par les mêmes causes des phénomènes qui n'ont rien de commun. Je peux agir physiquement de mille manières imperceptibles, sur d'autres personnes qui se trouvent près de moi, dans ma chambre, provoquer en elles une impression, ou un mouvement. Toute idée forte, tout sentiment violent, tout désir ardent se traduit inconsciemment hors de nous par un mouvement des lèvres, des yeux, du corps qui se communique par l'éther à une autre personne chez laquelle il provoque une impression organique et une sensation. Il est facile d'en faire l'expérience.

Mais qu'il soit possible à un homme qui se trouve à Paris, d'impressionner de cette même manière une personne qui réside à Constantinople ou à Pékin, et de lui transmettre la pensée, voilà qui dépasse tout; ce phénomène diffère essentiellement du premier, et il est contraire à tout ce que la physique nous apprend sur l'énergie, car cette vibration mystérieuse imaginaire ne connaîtrait ni réflexion, ni réfraction, ni interférence, ni corps opaque infranchissable, ni épuisement par la distance, ni conversion en chaleur, et jamais un physicien n'a pu constater sa réalité et l'emprisonner.

Quand je parle, je fais vibrer les cordes vocales qui ébranlent l'air; quand je concentre mon attention sur une personne que je vois à l'extrémité de ma chambre, j'ébranle l'air par des mouvements imperceptibles de mes lèvres, et dans les deux cas je fais un acte physique conforme aux lois connues de la physique, et totalement différent de la télépathie à grande distance.

## V

Après avoir déclaré que les phénomènes de télépathie peuvent s'expliquer par des causes naturelles, comme la suggestion mentale entre personnes qui vivent ensemble, notre contradicteur nous transporte dans un autre monde, et se trouve ici encore en contradiction avec lui-même.

En lisant les premières pages de son étude le lecteur pouvait conclure ainsi : La suggestion mentale entre amis, dans un même local, s'explique naturellement par des vibrations de l'éther. Or, la télépathie appartient à la même famille, « tous ces faits ont entre eux de si évidentes analogies que les uns ne sont qu'une extension des autres, et que la distance n'est plus qu'un facteur secondaire qui ne change rien à la nature des phénomènes ».

Vous vous trompez : plus loin, dans les dernières pages de son travail, l'auteur fait intervenir un autre facteur, un facteur inattendu, et il cite, en l'approuvant, ce passage du livre de Myers, sur les *Hallucinations télépathiques*, p. 7 :

« Nous pensons que nous avons prouvé par l'observation directe que deux esprits peuvent communiquer entre eux par des moyens que ne peuvent expliquer les lois scientifiques connues, et nous affirmons que, par nos recherches les plus élevées sur les phénomènes du magnétisme, nous en sommes arrivés à un point où certains faits étranges prennent un aspect intelligible.

« Il me semble tout à fait improbable que la télépathie puisse recevoir *une explication purement physique*, bien que cette explication soit logiquement concevable. Il est difficile en effet de compter au nombre des forces matérielles une force qui, *à l'encontre de toutes les autres, semble n'être point diminuée par la distance, ni arrêtée par aucun obstacle*. Si donc la télépathie est un fait démontré, il faut introduire dans l'ensemble des faits d'expérience un élément nouveau qui créera un sérieux obstacle à la synthèse matérialiste.

« Cette conception d'un esprit actif et indépendant du corps, tout à fait nouvelle dans la science expérimentale, se

retrouve dans les formes les plus élevées de la religion. Nos expériences suggèrent l'idée qu'il peut exister entre les esprits des relations *qui ne peuvent s'exprimer en termes de matière et de mouvement, et cette idée jette une nouvelle lumière sur l'ancienne controverse entre la science et la foi.*

« Si les faits que nous allons étudier sont établis, la science ne pourra admettre plus longtemps qu'il soit impossible que *d'autres intelligences que celles des hommes vivants agissent sur nous.* Nos recherches ne peuvent fournir d'appui à aucun dogme particulier ; ce qu'elles peuvent montrer, c'est que les témoignages humains relatifs à des faits surnormaux peuvent être dignes de foi, et qu'il y a dans l'homme un élément capable d'être impressionné par des forces surnormales. »

Voilà donc une explication nouvelle de la télépathie. Il existe d'autres intelligences que celles des hommes et ces intelligences peuvent agir sur nous, nous avertir d'un danger, nous annoncer une nouvelle importante, susciter une image ressemblante et troublante dans notre cerveau.

Cette explication diffère totalement de celle que l'auteur nous a donnée au commencement de son travail, quand il nous parlait de la suggestion mentale par vibrations, entre personnes qui ont l'habitude de vivre ensemble. Nous voici en présence d'intelligences *surnormales* et de phénomènes *surnormaux* ; nous ne sommes pas loin des bons et des mauvais esprits, des anges et des démons. Il faut choisir, et ne s'effrayer ni du mot, ni de l'idée.

Ce n'est pas seulement parmi les spirites que nous constatons ces contradictions, ces confusions, cet oubli des lois du raisonnement qui rend les discussions inutiles et stériles, et qui laisse l'esprit dans les douleurs de l'incertitude, on le retrouve même dans les écrits de quelques spiritualistes chrétiens que l'engouement de la science étourdit.

Prenons un groupe de phénomènes merveilleux, la suggestion mentale, la télépathie et la lucidité. Que faut-il en penser ? Est-ce l'œuvre du charlatanisme, de la nature, du démon ou de Dieu ?

Voici la réponse d'un spiritualiste chrétien : « L'hypothèse de la suggestion mentale qu'on rejetait il y a quelques

années, comme une absurdité scientifique, a gagné peu à peu du terrain, à mesure que les expérimentateurs ont appris à se mettre en garde contre les causes d'illusion. Les expériences de Charles Richet, d'Ochorowicz, d'Héricourt, de Pierre Janet, de Beaunis, de Liébeault, les travaux de la Société des recherches psychiques de Londres et de la Société américaine de Boston, ont donné à l'hypothèse de la suggestion mentale un caractère absolument scientifique justifié par un grand nombre d'observations d'une valeur incontestable.

« Le fait d'endormir ou de réveiller un sujet à distance aurait été bien des fois vérifié... Dusart qui fit plus de cent expériences, avec des résultats divers, porta l'éloignement des sujets de 200 mètres à 7, puis à 10 kilomètres et réussit à les impressionner par un acte mental. Chaque fois la somnambule indiquait aux personnes de son entourage quand elle se sentait influencée par son opérateur, et ses indications concordaient parfaitement avec le moment de l'action. Dufay aurait réussi à endormir un de ses sujets à la distance de 112 kilomètres (1). »

Si l'on veut que l'opération ait des chances de réussite, il faut, selon M. Ochorowicz, que le sujet ne soit pas trop absorbé (monoïdéie passive), ni trop engourdi (aïdéie), ni trop distrait (polyïdéie active), ni trop absorbé dans ses propres idées (monoïdéie active), mais capable de fonctionner avec absorption (état de monoïdéie naissante passive).

On pourrait donc, d'après ces observateurs, transmettre à un sujet, sans signe verbal, à une distance de 112 kilomètres, par un moyen naturel, une sensation, une image, une pensée.

Et ce moyen naturel, ce n'est pas une force nouvelle découverte dans la nature, une force emprisonnée, dirigée, ce n'est pas un appareil nouveau, d'un mécanisme ingénieux, ce serait seulement un acte de volonté. Il suffirait de vouloir !

Je déclare que je refuse absolument de croire à la suggestion mentale et à la télépathie ainsi entendue ; cette communication à travers l'espace malgré la distance et la loi des

(1) *La dissociation psychologique*, page 76.

carrés inverses, par un acte de volonté, est antiscientifique et irrationnelle. Et si elle existe, elle relève d'autres lois, et elle demande une autre explication.

L'auteur que j'ai cité, vient de nous dire, page 76, que « l'hypothèse de la suggestion mentale a un caractère absolument scientifique », mais il tient un autre langage, à la page 187 : « On a publié quelques essais de suggestion mentale à distance entre sujets normaux. Je n'en connais pas qui soient irréprochables au point de vue de la méthode. En général, ils ne portent pas sur des séries suffisantes. Des faits isolés ou peu nombreux n'excluent pas la possibilité des circonstances fortuites. »

Mais alors, l'hypothèse de la suggestion mentale et de la télépathie n'a pas, comme vous le prétendez, « un caractère absolument scientifique, elle n'est pas justifiée par un grand nombre d'observations d'une valeur incontestable ». La distinction des sujets normaux et anormaux ne suffit pas pour expliquer ici naturellement et là, d'une manière préternaturelle, ces phénomènes merveilleux, cet échange de pensées, sans aucun signe extérieur, à des centaines de lieues !

Aussi bien, ce n'est pas en parlant des sujets anormaux que l'auteur écrit ceci : « Que voyons-nous dans tous les cas de transmission de pensée par la parole, par le télégraphe ou par le téléphone ? Deux organismes ou deux appareils jouant les rôles de l'agent et du percipient sont mis en rapport par l'intermédiaire d'un milieu vibratoire ; la transmission s'opère au moyen de signes convenus. Mais cette dernière condition n'est pas une objection à la télépathie, puisque nous savons que l'inconscient est capable d'interpréter les mouvement physiologiques qui accompagnent la pensée.

« Il n'est pas nécessaire que les vibrations soient dirigées d'un appareil à l'autre, comme entre deux téléphones reliés par un fil. Quand nous parlons devant de nombreux auditeurs réunis dans une salle ou en plein air, les ondes sonores les atteignent tous et la télégraphie sans fil a montré la possibilité de mettre en communication à travers l'espace deux ou plusieurs appareils convenablement réglés. Pourquoi

n'en serait-il pas de même de deux organismes dont la sensibilité, que personne n'a mesurée à ce point de vue, peut être infiniment plus grande que celle des tubes de Branly? Des physiciens comme Crookes, comme Lodge ne font aucune difficulté pour admettre que le milieu vibratoire, convenable pour l'action télépathique, puisse exister dans la nature. » (P. 228.)

Ce n'est donc plus seulement entre sujets anormaux que la communication télépathique pourrait s'établir, ce serait une affaire d'organisme et de sensibilité, et, d'un bout du monde à l'autre bout, deux êtres sensibles pourraient échanger leurs pensées, leurs impressions, leurs désirs, sans se préoccuper de la distance, et par un acte de volonté, et personne, depuis l'origine du monde, ne se serait douté de l'existence de cette faculté merveilleuse, et aucun chimiste, aucun physicien ne pourrait encore aujourd'hui nous en donner la démonstration expérimentale.

N'est-ce pas l'imagination qui parle et ne sommes-nous pas dans le pays des rêves et des chimères où des savants divaguent et prétendent déclamer les infailibles oracles de la science? Les grands mots ne manquent pas, les expressions techniques, scientifiques abondent; ce qui manque, c'est la clarté funeste à l'erreur. Les sophistes et les malfaiteurs se plaisent dans les ténèbres; ils fuient le soleil.

## VI

Je préfère à ces rêveries qui fatiguent l'esprit et à ces contradictions stériles cette page exacte et ferme où M. Arcelin expose ainsi la doctrine catholique :

« L'Église admet comme article de foi la possibilité des communications directes entre le ciel et la terre, entre les vivants et les morts, entre Dieu, les êtres spirituels et l'homme. La Bible, l'Évangile, les vies des saints sont remplis d'exemples qui viennent à l'appui de cette vérité. Le personnage, objet d'une communication surnaturelle est souvent endormi ou en extase, comme si le moment favorable à l'influence

céleste était précisément celui où l'activité de ses fonctions de relation se trouve suspendue.

« C'est par l'inconscient qu'arrive le message divin comme ferait une suggestion. Dans la vie ordinaire des influences analogues ne se produiraient-elles pas aussi, et certains cas de télépathie, de lucidité, de pressentiments, parfois si heureusement appropriés au bien physique et moral de ceux qui les éprouvent, ne seraient-ils pas une de ces manifestations providentielles que la foi se plaît à voir partout répandues, non seulement dans les événements d'une vie humaine, mais dans la nature tout entière? » (P. 220.)

M. Arcelin pose la question; nous aurions été heureux d'entendre sa réponse affirmative, conforme à l'enseignement catholique, et bien autrement autorisée que les rêveries scientifiques dont nous venons de nous occuper, malgré nous. Le monde invisible éclaire le monde visible et l'explique : la miséricorde providentielle de Dieu qui ne reste indifférente à aucune des vibrations de la force dans l'univers, se révèle aussi dans ces apparitions des morts aux vivants, dans ces pressentiments et ces avertissements mystérieux, où les anges remplissent un rôle si important : il ne nous déplaît pas de le reconnaître.

Au-dessous de la surface agitée de notre âme dans ses profondeurs, quand le sommeil nous sépare des influences extérieures, des facultés cachées se réveillent en nous, elles peuvent entrer en communication surnaturelle avec l'inconnu et l'invisible, elles reçoivent d'en haut des lumières, des impulsions, des manifestations, qui ont un retentissement profond dans notre vie ordinaire.

Et cette explication nous paraît plus raisonnable que la transmission à l'état de veille, malgré la matière et la distance, par un acte de volonté, de nos pensées et de nos sentiments d'une extrémité à l'autre extrémité de l'univers.

Élie MÉRIC.

---



## EXPÉRIENCES DE TRANSMISSION DE PENSÉE

---

La transmission de pensée, ou *lecture de pensée*, est toujours contestée et cependant ce phénomène court, pour ainsi dire, les rues, ou plutôt les cafés.

J'ai relaté, dans le n° 4 des *Annales des Sciences psychiques* de 1894, des expériences faites à Sousse (Tunisie) avec un professionnel nommé Lauriol (Lauri-Ali) et, dans le n° 3 de 1897, des expériences faites à Limoges avec ce même Lauriol.

Au commencement de 1902 j'eus occasion de renouveler à Dinard des expériences semblables avec un individu se faisant appeler Nelsonn.

En comparant ces expériences avec les premières, les lecteurs des *Annales* reconnaîtront une grande parité dans les résultats.

Ces expériences eurent lieu dans un café.

Nous étions de 30 à 40 personnes de la ville nous entre-connaissant toutes.

*Nelsonn était le seul étranger ; il n'avait personne de son clan avec lui et, du reste, l'hypothèse de compérage est manifestement réduite à néant par l'exposé des faits.*

J'ai dit que Lauriol opérait de deux façons, soit avec contact avec le penseur, soit sans aucun contact et les yeux bandés.

Nelsonn opère les yeux bandés, mais avec contact préalable de quelques secondes ; il saisit le poignet du penseur et, de temps en temps, il renouvelle ce contact.

Le plan de la salle est nécessaire pour bien suivre le détail des opérations.

### 1<sup>re</sup> expérience

Nelsonn quittera la salle accompagné de deux personnes : une autre personne empruntera à une quatrième un objet quelconque qu'elle cachera. Nelsonn trouvera l'objet d'abord et, ensuite, son propriétaire.

La partie de la salle où est le billard n'était pas éclairée directement. Nelsonn étant sorti, j'emmenai en *a*, lieu isolé et obscur, M. M..., employé à la même administration que moi et, tout bas, à l'oreille, je lui dis :

« Je m'emprunte 2 sous, je les mets dans cette boîte d'allumettes-tisons que voici et je la mets dans la poche de mon pardessus. »

Toutes les autres personnes de la salle sont restées aux tables indiquées sur le plan, et, très occupées à parler entre elles, n'ont pas beaucoup fait attention à ce que je faisais.

En tout cas quelqu'un aurait-il fait attention et aurait-il été de connivence avec Nelsonn, que sa conclusion aurait été que j'avais emprunté un objet à M. M... ; j'avais d'ailleurs eu soin de dissimuler mes mouvements.

M. M... regagna sa place.

Je restai en *G* près du billard et l'on fit rentrer Nelsonn ; je lui dis que j'étais l'opérateur. Ayant demandé une serviette à la dame du comptoir, il me pria de lui bander les yeux. « Il faut que je voie en dessous, dit-il, pour me guider. »

Il me saisit le poignet pendant trois ou quatre secondes, me lâcha et dit : « Maintenant, pensez bien où je dois aller pour trouver l'objet : ne dites pas un mot : si mes mouvements ne sont pas exacts, rectifiez-les en pensant : à droite, à gauche, plus bas, etc... »

Il me tourne le dos et il part de l'avant : je le suis, en pensant qu'il n'a pas à s'écarter de moi puisque l'objet est sur moi.

Après quatre pas il se retourne et me palpe ; après divers tâtonnements il fouille les poches de mon pardessus, trouve la boîte de tisons ; il répète souvent : « Pensez bien ! »

Il remet la boîte de tisons dans ma poche et recommence à me palper ; je reste impassible.

Il reprend la boîte de tisons sans hésiter ; il l'ouvre, y prend la pièce de 10 centimes et dit : « Voilà l'objet ! Maintenant conduisez-moi auprès de la personne à qui vous l'avez emprunté. » Il me tâte le poignet deux ou trois secondes, me lâche et repart de l'avant (mais pas dans la direction de M. M...). Je le suis en pensant qu'il ne doit pas me quitter, il se retourne et dit : « Ah parbleu ! les deux sous sont à vous ! »

## 2<sup>e</sup> expérience

Les personnes qui voudront écrire sur un papier qu'elles conserveront ce qu'elles veulent faire exécuter. Ceci pour servir de preuve pour les assistants, s'il y a réussite ; mais cette précaution est facultative et l'on n'est pas obligé d'écrire son programme. Nelsonn quitte la salle.

Pendant que les assistants sont bien occupés à écrire, je vais au coin isolé et obscur *a* et j'écris en abrégé *sur un papier à moi* : P. L. C. a. C. D. L. E. L. P. A. M. L.

Prendre la cordelière au cou de L..., et la porter à M<sup>me</sup> L... Je broie le papier en boule et je le mets au fond de la poche de mon pantalon parmi sous, clés et couteau.

Nelsonn rentre, je lui demande à opérer. Nous partons du même point *G* : près du billard (*G*) est mon siège resté vide.

Je lui bande les yeux, il me tient le poignet deux ou trois secondes et part de l'avant, je le suis ; j'ai les mains croisées derrière mon dos.

Pour aller près de M. L., il doit prendre à gauche ; malgré moi il prend à droite, va jusqu'au bout des tables centrales, se plaint de ne pas saisir. « Pensez bien ! répète-t-il sans cesse, il y a quelque chose qui m'échappe. » Il revient en *G*, me saisit le poignet un instant ; puis à *deux mains*, il saisit M. K..., le fait se lever, le palpe et lui défait sa cravate.

« Ce n'est pas cela ! » dit-il ; il laisse K..., revient en *G*, me précédant. Là, vivement, il saisit une carafe et remplit d'eau mon verre.

« Ce n'est pas cela ! dit-il, pensez bien ! quelque chose me gêne ! »

Il va à L..., le palpe longtemps, lui dénoue sa cordelière : mais il ne la dépasse pas du col, ce que je désire qu'il fasse.

Pendant toutes ces opérations Nelsonn me tourne le dos.

Enfin, il amène L... à lui en tirant sur la cordelière dont il se sert comme d'une laisse et il le conduit près de M<sup>me</sup> L... Il fait lever cette dame et dit :

« Cette personne est dans la combinaison, mais je ne saisis pas ce que vous voulez que je fasse ; pensez bien, pensez bien ! »

Je pense bien tant que je peux ; mais à aucune de ses réflexions je ne riposte par un geste ou un mot quelconque.

Il tient de la main gauche M<sup>me</sup> L... qu'il a fait mettre debout, et de la main droite il tire la cordelière de M. L... devant le visage de M<sup>me</sup> L...

« Je n'y arriverai pas, dit-il, j'abandonne. »

En somme, l'opération était réussie et les hésitations et l'échec partiel sont plutôt une preuve de la réalité de cette faculté bizarre.

Mais voici le plus curieux de l'affaire ! Ayant regagné ma place, M. M... me demanda si j'avais voulu qu'il vidât la carafe dans mon verre.

« Non, dis-je ! voici mon programme. »

Je sortis la boulette de papier de ma poche et lui traduisis le programme.

« C'est étonnant, dit M. M..., voici mon programme : Remplir mon verre avec la carafe. C'est votre verre qu'il a rempli au lieu du mien. Et je voulais lui faire exécuter ce programme après le vôtre. »

Est-ce hasard ? Ou ne croirait-on pas qu'en passant à côté de M. M... l'idée de celui-ci aura agi sur Nelsonn.

Ce qui me ferait croire à cette combinaison possible, c'est que dans mes expériences à Limoges, avec Lorient, on trouve des anomalies semblables, telles celles relatives aux millésimes de pièces de monnaie. (Je prierai le lecteur de revoir ces numéros des *Annales*.)

Une idée émise par un cerveau agirait sur les organes du sujet comme une odeur sur l'odorat (?).

Je passerai rapidement sur les autres expériences qui ont été faites par d'autres personnes.

### 3<sup>e</sup> expérience

Nelsonn parcourt toute la salle précédant une dame qui le suit : il va droit au piano, s'assoit et commence une valse après une ou deux secondes d'hésitation.

« C'est cela, dit cette dame, voici mon programme : Aller au piano et jouer un mouvement de valse. »

### 4<sup>e</sup> expérience

Suivi de M. G..., commerçant à Dinard, Nelsonn, après divers tâtonnements, fait lever M. C.... le conduit près de la bonne du café, qui est près du comptoir, défait le tablier de celle-ci, le lui rend; hésite; enfin il saisit M. C... à bras-le-corps et l'entraîne à danser. Le programme était : *faire danser C... avec la bonne.*

L'échec partiel prouve que l'image cérébrale transmise est plus ou moins confuse.

Ce qui se transmet n'est pas, à proprement parler, une pensée : ce n'est donc pas une lecture de pensée, ce n'est pas le sujet qui va puiser dans le cerveau du penseur ainsi que l'interprètent les critiques (bien que ce genre de phénomène se rencontre aussi dans le cas de lucidité). C'est l'*image* d'un fait, que le penseur crée, qui fait se développer une image semblable ou plus ou moins semblable dans le cerveau du sujet.

### 5<sup>e</sup> expérience

Nelsonn, suivi de M. K..., va à la porte vitrée ; des deux mains il tâtonne, arrache deux affiches, ouvre la porte, la referme, tâte à nouveau les vitres des *deux mains*, se plaint de ne pas saisir. Enfin, tout à coup, il frappe plusieurs coups de main sur la vitre et se débande aussitôt les yeux en disant : « Voilà ce qu'on veut ! » En effet, le programme était : Aller à la porte vitrée et frapper plusieurs coups sur la vitre.

Suivirent d'autres expériences semblables plus ou moins réussies, mais assez réussies pour prouver qu'il y a, *incontestablement, une transmission d'idée.*

A Saint-Servan, une femme accompagnée d'un barnum a aussi bien étonné les opérateurs; j'ai regretté de n'avoir pu assister à ces séances, mais les faits m'ont été affirmés par tant de personnes sérieuses, et ces faits sont si simples, qu'il m'est difficile de ne pas y ajouter foi.

Une personne quelconque de l'assistance se plaçait debout devant cette femme qui avait une mandoline, la personne regardait la femme fixement et pensait un air à son choix, aussitôt la femme jouait l'air sur son instrument. J'ai donc demandé à chacune des personnes qui m'ont dit avoir expérimenté si, ainsi que cela se fait d'habitude, elles avaient préalablement dit au barnum l'air désiré. Auquel cas un code de signaux très bien étudié entre le barnum et le sujet remplace la prétendue transmission d'idée, c'est alors un simple truquage.

« Ils ont d'abord opéré de cette manière, m'ont déclaré toutes ces personnes; mais après, le barnum nous a dit :

— Vous croyez que je lui transmets vos désirs par des signaux, eh bien! maintenant opérez vous-mêmes, ne me dites rien, ne dites rien à personne. »

Or, un grand nombre de personnes ont ainsi fait jouer, sans délai, l'air qu'elles désiraient.

Mais si cette femme ne connaissait pas l'air pensé, elle ne le saisissait pas et ne pouvait le jouer.

Ce qui corroborerait mon hypothèse précédente.

L'idée du penseur aurait assez de puissance pour réveiller chez le sujet une image *déjà enregistrée, un air déjà possédé par le sujet*, mais pas assez pour créer de toutes pièces une *image neuve.*

Nous entrevoyons donc dans cet ordre de faits une sorte de phénomène ayant de l'analogie avec les phénomènes de transmission : téléphoniques, phonographiques, ondes hertziennes, etc., *deux appareils vibrant à l'unisson.* Par conséquent, rien de plus merveilleux, mais aussi merveilleux

si l'on veut; mais rien de *surnaturel*, gros mot que les sceptiques lancent par la tête des *liseurs* de pensée.

Une recommandation est à faire aux personnes, qui, à l'occasion, voudraient expérimenter.

La volonté du penseur est non moins indispensable à la transmission de pensée que celle du sujet.

Des personnes expérimentent parfois avec le désir de voir le sujet en échec, ne se doutant pas qu'elles annihilent ainsi la cause nécessaire à la réussite; dans ces cas l'influence est négative.

Dans tous les phénomènes psychiques, qu'il s'agisse de médiumnité, de lucidité ou de magnétisme, tous les assistants participent plus ou moins au résultat. C'est une règle générale. L'hostilité simplement mentale d'une fraction de l'assistance est une cause d'échec total ou partiel.

A. GOUPIL.

(*Annales des sciences psychiques.*)



## OBSERVATION

Nous continuons d'enregistrer les faits : nous en chercherons plus tard l'explication et les lois.

L'auteur de l'article que nous venons de publier est familiarisé, depuis longtemps, avec les expériences de magnétisme, de spiritisme et de tables tournantes ou parlantes. Les faits nouveaux qu'il rapporte aujourd'hui rappellent les expériences de lecture de pensée que Pickman continue sous nos yeux, et dont nous avons déjà parlé dans cette Revue.

Dans certaines de ces expériences, en présence d'un public considérable, Pickman s'est trouvé arrêté subitement, et a perdu toute sa lucidité quand un spectateur, *un seul*, a fait secrètement et mentalement une invocation à Dieu.

Si nous étions ici en présence d'un phénomène physique et d'une loi de la nature, il serait difficile de comprendre pourquoi la force psychique d'une *unité*, c'est-à-dire d'une personne, neutralise instantané-

ment la force psychique combinée de Pickman et des deux cents témoins qui suivent son expérimentation. La force psychique de l'individu, de l'unité devrait se trouver annulée par la force psychique bien autrement supérieure des spectateurs.

Si vous ajoutez que *l'individu* n'a pas essayé, par un acte intense de volonté, de paralyser l'action fluidique de Pickman, et qu'il s'est contenté de demander à Dieu, *mentalement*, de l'éclairer sur l'origine et le caractère de l'expérience, il devient impossible d'expliquer naturellement le résultat obtenu.





## LES NOUVELLES RADIATIONS

(Suite)

---

Il paraîtrait même que ce radioconducteur se décohere lui-même automatiquement. Grâce à son exquise sensibilité, en effet, le mouvement imperceptible qui accompagne toujours le fonctionnement du récepteur suffit à produire l'ébranlement décohérent. Aussitôt après le passage de l'étincelle le radioconducteur recouvre donc automatiquement sa résistance première, et se trouve prêt à enregistrer une nouvelle onde électrique. Le poste récepteur est ainsi simplifié, et la sûreté comme la vitesse des transmissions en reçoivent une nouvelle garantie. On dit même que la vitesse de transmission pourrait égaler celle de la télégraphie avec fil.

Avec l'appareil de M. Branly, nous sommes en possession d'un détecteur très sensible des ondes électriques. Il est à l'électricité ce que la rétine de notre œil est à la lumière. Composé sous sa forme dernière d'un minuscule trepied de métal oxydé reposant sur un support de métal poli, il se trouve réduit à sa forme la plus simple et dès lors la plus pratique qu'on puisse imaginer. Désormais, avec ce petit appareil, l'homme pourra constater dans l'atmosphère le passage des ondes électriques, silencieuses et obscures, comme il constate avec ses yeux le passage des ondes lumineuses, et, avec ses oreilles, le passage des ondes sonores. En un mot, c'est le monde des radiations électriques, fermé jusqu'à ce jour, qui révèle enfin un coin de sa splendeur. Et comme ce monde a un champ infiniment plus vaste que celui du son et de la lumière, comme il pénètre en se jouant à travers tous les obstacles, à travers les pierres, les terres, les murs, les montagnes, on peut entrevoir les merveilleux

résultats auxquels la science ne tardera pas de nous conduire, quand elle saura manier ce magique instrument. Déjà elle lui a trouvé un premier emploi, la *télégraphie sans fil*; c'est d'elle que nous nous occupons ici.

On n'avait pas songé d'abord à l'employer à transmettre des signaux à distance. On possédait, en effet, pour cet usage, le télégraphe optique, capable de transmettre, de jour et de nuit, à l'aide de la lumière solaire réfléchi ou d'une forte lampe, les signaux de l'alphabet Morse, entre deux postes éloignés et visibles. Les ondes électriques, telles qu'on pouvait les produire, n'ayant pas une portée aussi considérable, que les rayons lumineux, il semblait inutile d'engager les recherches de ce côté.

En 1895 cependant, M. Popoff, professeur à l'Ecole de la marine de Cronstadt, eut l'idée d'appliquer le radioconducteur à l'étude de l'électricité atmosphérique. Afin de rendre l'action de l'électricité plus énergique sur le cohéreur, il relia l'une des bornes de cet instrument au fil d'un paratonnerre, et l'autre borne à la terre. Plus tard, en l'absence du paratonnerre, il fit usage d'un long fil relevé verticalement par un mât ou un support quelconque. Ce fut l'origine de l'*antenne*, le second organe essentiel de la télégraphie sans fil. Enfin dans le courant du cohéreur ou dans un courant secondaire, placé sous sa dépendance, étaient intercalés un enregistreur automatique et un trembleur. Ce dernier avait pour but de frapper le cohéreur après le passage de la décharge et de lui enlever sa conductibilité. Cet appareil réussit parfaitement et les décharges de l'électricité atmosphérique furent enregistrées régulièrement.

M. Popoff conçut alors l'idée qu'on pourrait employer son appareil à enregistrer des signaux Morse, si l'on avait un instrument assez puissant pour envoyer au loin des ondes électriques brèves et longues, comme il se pratique dans la télégraphie optique. Restait à trouver cet onduleur puissant. C'est ici qu'intervient l'œuvre de M. Marconi, le dernier et définitif créateur de la télégraphie sans fil.

M. Popoff n'avait installé l'antenne qu'au poste récepteur.

M. Marconi fonda un poste producteur des radiations électriques muni, lui aussi, d'une antenne, et il multiplia la puissance des onduleurs comme Popoff avait multiplié la portée du radioconducteur. La dernière condition pour l'usage du télégraphe sans fil était réalisée.

Quel est le rôle des antennes dans la production et dans la réception des ondes électriques? C'est une question qui est loin d'être résolue. Néanmoins on peut s'en faire quelque idée. Si l'on envisage les ondes électriques par rapport à leurs dimensions, on peut les diviser en deux catégories. Les ondes de faible longueur qui mesurent entre deux nœuds ou deux ventres depuis 6 millimètres jusqu'à un mètre, et les ondes de grande étendue qui peuvent atteindre jusqu'à trois cents mètres et au delà, de nœud à nœud. Les premières s'amortissent très rapidement dans l'atmosphère et s'éteignent tout près de leur source; les autres, au contraire, sont capables de se transmettre très loin sans déformation. Or, le rôle de l'antenne au poste transmetteur semble être, d'après les expériences, de donner aux appareils producteurs d'étincelles électriques le pouvoir d'émettre des ondes de grande longueur. De plus, elles orientent l'ondulation électrique; la direction de l'onde est normale au plan de l'antenne. Cette dernière propriété toutefois semble la moins bien établie. Au poste récepteur, l'antenne transmet au cohéreur l'impression de ces mêmes grandes ondes, auxquelles celui-ci, s'il était isolé, resterait insensible.

Le radioconducteur et les deux antennes constituent la partie la plus neuve et la plus essentielle de la télégraphie sans fil. Mais le producteur d'étincelles doit aussi être choisi avec soin. Il faut qu'il ait la forme d'un oscillateur, c'est-à-dire qu'il doit produire des étincelles non pas isolées, mais ordonnées par séries, se succédant avec une force et une intensité constante. Ces diverses étincelles, en effet, en se succédant, se soutiennent les unes les autres, les premières préparent le chemin aux suivantes. Les bouteilles de Leyde donnent à ce point de vue les meilleurs résultats. Avec 1 bouteille de Leyde, on obtiendrait des ondes de 75 mètres; avec 4 bouteilles, des

ondes de 150 mètres et avec 13 bouteilles des ondes de 300 mètres (1).

Voici, en résumé, quels sont les organes ordinaires d'un poste transmetteur dans la télégraphie sans fil : *a)* une source d'électricité commandée par une clef de Morse qui ouvre et ferme le courant ; *b)* un courant secondaire induit, engendré par le premier, relié par un de ses pôles à l'antenne et à l'une des boules de l'oscillateur et par l'autre pôle à la terre et à l'autre boule de l'oscillateur.

Le poste récepteur comprend le cohéreur, relié à la fois, par ses pôles, d'abord à l'antenne et à la terre, ensuite à l'une et à l'autre électrodes d'une source d'électricité ; — le trembleur et l'appareil inscripteur Morse, actionnés par une pile spéciale, ou relais, lequel est commandé par le courant primaire lorsqu'il entre en action sous l'influence de l'onde électrique.

Nous ne décrirons point chacun de ces appareils. Nous indiquerons simplement quelques-unes des principales conditions d'un bon fonctionnement. L'antenne doit être isolée le plus complètement possible et éloignée de tout corps conducteur, sa hauteur est fonction de la distance à atteindre, elle s'exprime par la racine carrée de la distance, multipliée par 0, 15 (2).

La prise de terre pour le poste transmetteur et le poste récepteur doit être aussi parfaite et étendue que possible ; la meilleure source d'énergie à employer sont les accumulateurs.

Venons maintenant aux résultats obtenus jusqu'à ce jour. Les premières expériences de Marconi datent de 1895 : à Bologne, il avait communiqué à la distance de 5 kilomètres. En 1897 eurent lieu les essais faits entre la Spezia et des navires de guerre éloignés en mer à diverses distances. On obtint des communications jusqu'à 16 kilomètres avec des antennes de 22 et 34 mètres.

(1) *La Télégraphie sans fil*, par Boulanger et Ferrié, page 130.

(2) Au delà de 40 kilomètres cette loi n'est plus rigoureusement exacte. La distance se calcule en kilomètres et la hauteur en mètres. Du reste, dès que l'antenne a donné aux ondes électriques une longueur suffisante, il n'y a plus de raison de multiplier sa hauteur. La longueur la plus favorable serait environ 70 mètres ; on dit même que M. Marconi serait parvenu à supprimer l'antenne.

En 1898, en Angleterre, on obtint des communications à la distance de 50 kilomètres au moyen d'antennes soutenues par des ballons.

En 1899, avec des antennes de 31 et 37 mètres, on put communiquer entre Douvres et Wimereux, (distance, 52 kilomètres). Deux cuirassés auraient pu échanger des signaux à 112 kilomètres.

En 1900, M. Marconi obtint la distance de 136 kilomètres avec 45 mètres d'antennes.

En 1901, le même inventeur communiqua entre Biot près d'Antibes et Calvi en Corse, séparés par 175 kilomètres.

En 1901, il a pu échanger des signaux entre l'île de Wight et le cap Lizard, à 300 kilomètres.

Depuis 1895, en six années, les progrès, on le voit, ont été considérables; ils ont conduit depuis la distance de 5 kilomètres jusqu'à 300 kilomètres. Une dépêche, publiée en décembre 1901 dans tous les journaux, annonçait qu'on avait communiqué entre le cap Lizard et Saint-Jean de Terre-Neuve; à travers l'Océan. L'antenne consistait en un fil métallique soulevé par un cerf-volant à la hauteur de 400 pieds. La distance est de 3.350 kilomètres. Si l'on en croit les articles parus dans les journaux et revues scientifiques, cette nouvelle devrait être prise au sérieux. Un contrat serait même signé avec le Canada dans le but d'exploiter la ligne Terre-Neuve-Cornouailles (1). De plus on a établi des stations côtières destinées à entretenir des communications avec les navires en haute mer. « A l'heure actuelle, dit le *Cosmos* du 29 mars, les appareils Marconi fonctionnent régulièrement dans 25 stations côtières et à bord de 25 navires... » Pas moins de 8.050 mots ont été échangés récemment en seize heures de temps entre un steamer transatlantique et la terre ferme. La vitesse obtenue serait de 22 mots par minute.

Un des défauts qu'on a le plus reproché à la télégraphie sans fil, est la facilité qu'elle présente de laisser intercepter ses messages. On a essayé d'obvier à cet inconvénient en accor-

(1) La compagnie Marconi s'engage à transmettre des dépêches à un tarif maximum de 10 centimes par mot pour les messages commerciaux et de 1 centime par mot pour les dépêches de presse.

dant l'appareil transmetteur et l'appareil récepteur de façon qu'ils ne puissent agir que l'un sur l'autre. C'est ce qu'on appelle la *syntonisation*. Des résultats encourageants ont déjà été obtenus dans l'expérience tentée entre Biot et Calvi. On avait, à chaque poste, disposé deux transmetteurs et deux récepteurs, accordés deux à deux pour des longueurs d'ondes très différentes. Les appareils de même ton s'impressionnaient mutuellement et n'impressionnaient pas les autres. Toutefois la transmission *simultanée* n'avait pu être obtenue. Elle a été réalisée depuis en donnant à chaque appareil syntone une antenne propre et distincte. Avec cette disposition M. Slaby a obtenu entre deux stations distantes de 4 et 15 kilomètres la transmission *simultanée* de divers messages. Il utilisait des longueurs d'ondes différentes pour chaque appareil. Ces longueurs étaient dans le rapport de 3 à 1. Chaque appareil avait ses antennes propres.

Quant à la vitesse de transmission, elle est déjà assez satisfaisante. On a pu recevoir en moins de 5 minutes une dépêche de 46 mots. Nous venons de dire que les nouveaux radioconducteurs de M. Branly sont appelés à multiplier cette vitesse.

Quels que soient les perfectionnements futurs de la télégraphie sans fil, il n'est pas probable qu'elle remplace jamais la télégraphie ordinaire. Mais elle la complétera avantageusement, surtout lorsqu'on sera parvenu à adopter le téléphone d'une manière pratique à ce mode de transmission. Des essais de téléphonie sans fil, satisfaisants, ont déjà été tentés avec les radioconducteurs à charbon, autodécohéreurs, inventés par Ducretet (1). Bientôt peut-être chacun possédera son petit télégraphe et téléphone portatifs, au moyen desquels il pourra communiquer à loisir, à longue et à petite distance, avec ses amis et connaissances, sans recourir aux organes officiels de l'administration.

4° *Radiographie*. — L'emploi des radiations électriques n'a point jeté de lumière sur l'invisible. Jusqu'à ce jour, elles se

(1) *Cosmos*, 1902, p. 108 et 131. Ce radioconducteur se compose de cylindres de charbon sur lesquels reposent de petites tiges métalliques. L'étincelle les rend conducteurs, ils reprennent spontanément leur résistance après la décharge.

sont bornées à susciter une concurrence inoffensive à deux arts déjà anciens, la télégraphie et la téléphonie avec fil. Les radiations Röntgen, au contraire, ont véritablement ouvert sous nos yeux un monde nouveau. Ce résultat est dû à la qualité des récepteurs, capables de déceler ces rayons : les écrans phosphorescents et les plaques photographiques. Le bolomètre et le radioconducteur peuvent constater l'existence des rayons caloriques et hertziens, mais leur action est *sans étendue ; elle est réduite à un point, elle ne s'exerce pas en surface*. Dès lors, si ces instruments peuvent renseigner sur la présence des rayons et des objets placés sur leur trajet, ils sont incapables de peindre aux yeux la forme de ces objets et de dessiner leur ombre. Jusqu'à ce que l'on trouve un écran recevant *en surface* l'action des ondes magnétiques ou caloriques, l'usage de ces ondes pour étudier l'invisible, qu'elles pénètrent cependant plus facilement que les autres radiations, restera impossible.

La fortune des rayons X tient donc à leur puissance d'agir sur des récepteurs étendus en surface, à savoir la plaque photographique et les écrans phosphorescents. De là sont nés deux arts, la radioscopie et la radiographie. De la radioscopie nous ne dirons rien. Nous signalerons seulement quels sont les meilleurs écrans à employer. Le plus sensible, mais le plus cher, est l'écran au platino-cyanure de potassium. Il doit son prix élevé à l'emploi du platine. M. Guillaume en signale un autre, qu'il dit excellent et très peu coûteux. Voici la manière de le préparer : « On dissout une certaine quantité de tungstate de soude dans une émulsion de gélatine : on ajoute ensuite à la solution un léger excès de chlorure de calcium additionné d'une petite quantité de chlorure de manganèse. Il se forme alors un précipité de tungstate de calcium et de tungstate de manganèse à l'état très divisé qui prend un vif éclat sous l'action des rayons. Dans la construction des écrans, il ne faut pas chercher à opérer avec des sels très purifiés ; les meilleurs, à ce point de vue, sont souvent les plus impurs (1). »

(1) *Les rayons X*, p. 126.

La radiographie a pris une importance considérable depuis qu'on l'emploie dans les hôpitaux au diagnostic des parties lésées de l'organisme. Nous devons donc nous arrêter à la décrire. Pour comprendre cet art nouveau, il faut remarquer que, dans la photographie par les rayons X, on ne peut faire usage de lentilles. Ces rayons, en effet, n'admettent ni réflexion ni réfraction. Il faut donc opérer par transparence comme pour l'obtention des positifs dans la photographie ordinaire. Le corps à photographier est placé entre les rayons X et la plaque sensible maintenue à l'abri de la lumière; sous l'action des radiations, sa silhouette est projetée sur la plaque sensible, les parties transparentes laissent passer les rayons, ceux-ci viennent impressionner la plaque, et y inscrivent par des blancs et des noirs la forme des parties qui ont arrêté les rayons.

Tous les sels d'argent, mais eux seuls, sont impressionnables à ces rayons. Pour opérer, la plaque sensible ne doit pas être trop éloignée de la lumière, car au bout de quelques mètres, dix ou douze pour une forte lumière, les rayons X perdent leur force active. D'un autre côté la plaque photographique est loin d'absorber tous les rayons qu'elle reçoit; elle se laisse traverser en effet très facilement. M. Lumière a pu impressionner à la fois en dix minutes de pose 150 feuilles sensibles superposées.

Cette faible puissance d'absorption du sel sensible a été, au début, un grand obstacle pour la pratique de la radiographie; elle multipliait le temps de pose. Pour remédier à ce défaut on a eu recours à divers procédés. Les uns ont préconisé l'emploi d'écrans fluorescents appliqués contre la couche sensible et ajoutant leur action à celle des rayons. D'autres ont imaginé d'incorporer à l'émulsion même des substances absorbant les rayons, comme on fait pour les plaques orthochromatiques. En s'appuyant sans doute sur ce dernier procédé, M. Lumière a composé des plaques radiographiques d'une très grande sensibilité, livrées depuis longtemps au commerce. M. Séguy, en renforçant la plaque sensible par des écrans phosphorescents au calcium violet, a obtenu la radiographie d'un thorax en 30 secondes.



En agissant sur les rayons eux-mêmes, M. Garrigou a obtenu, de son côté, une réduction notable du temps de pose. Son appareil est un condensateur. Il en expose le mécanisme en ces termes : « En prenant les rayons X au sortir de l'ampoule qui les produit et en les condensant dans un espace restreint limité à la volonté de l'opérateur, et cela dans des chambres de grès, de verre de zinc, de plomb, etc., on augmente leur action sur les plaques radiographiques (1). » Les clichés sont plus nets et plus vigoureux : avec un bon appareil, on peut, dans ces conditions, obtenir une bonne épreuve du thorax en 30 à 40 secondes. C'est presque de l'instantané.

Enfin une bonne sélection opérée parmi les divers rayons X permet d'obtenir des effets variés et divers selon le but à obtenir. Nous avons vu que ces rayons se divisaient en plusieurs espèces d'après leur force de pénétration. Les rayons les moins pénétrants seront utilisés à propos pour faire ressortir, par exemple, le tracé des nervures dans une feuille, des vaisseaux sanguins d'un membre quelconque ; pour la radiographie des os du bras, de la jambe, on aura recours aux radiations de moyenne pénétration ; enfin pour la poitrine le sternum, les objets de grande épaisseur, on fera usage des rayons les plus intenses.

(1) Comptes rendus de l'Académie des Sciences.

(A suivre.)



## UN SONGE PROPHÉTIQUE

Ici le mot prophétique est employé sous toute réserve que le lecteur voudra bien faire. Je l'écris faute d'autre qui convienne mieux à ce qu'on va lire, et sans aucune prétention de caractériser absolument le fait.

M. l'abbé Chère, directeur au séminaire de Lons-le-Saunier, où s'était écoulée toute sa carrière, a laissé des notes qui viennent d'être publiées sous ce titre : *Le séminaire de Lons-le-Saunier, souvenirs de cinquante années*. C'est l'histoire du séminaire diocésain du diocèse de Saint-Claude, depuis la Révolution. Il est installé à Orgelet en 1816, transféré à Lons-le-Saunier en 1824. Un long souvenir, attendri et respectueux, est donné à son premier supérieur, M. l'abbé Génévay, un enfant du pays, né en 1765, mort en 1839, et qui paraît avoir été un prêtre de grande vertu et un homme de haute distinction. Tout ce qu'on sait de lui donne à penser qu'il était incapable de parler avec imprudence du rêve qu'il avait fait et dont il se montrait impressionné. M. Chère le relate comme suit :

Le vénéré M. Génévay, s'il faut en croire certaine légende, eut vers la fin de sa vie un songe qui l'inquiéta longtemps. La communauté était debout, au réfectoire, attendant le *Benedicite*. Et voilà qu'en se tournant vers la table des jeunes, le supérieur aperçoit des soldats mêlés aux séminaristes. Il ne peut d'abord en croire ses yeux et bénit les tables. Les séminaristes sont assis, entendant religieusement la lecture de l'Écriture sainte; et toujours à côté d'eux, sur une même ligne, ces mêmes soldats, attentifs eux aussi, et dans la tenue de séminaristes. Ils prennent tranquillement leur repas, vont à la chapelle avec la communauté et se mêlent à la récréation qui suit le dîner. M. Génévay fait part de ce rêve à M. Bailly : « Serait-il donc possible, M. Bailly, qu'on imposât un jour

le service militaire à nos séminaristes, et que nous eussions des séminaristes soldats? — J'ai peine à le croire, Monsieur le supérieur. En tout cas ce n'est pas nous qui le verrons. »

Ce que ne devait voir ni M. Genèvey ni M. Bailly s'est réalisé sous le troisième supérieur. L'immunité ecclésiastique est maintenant...

Et le dimanche, si le vénérable M. Genèvey était là, il verrait au réfectoire, mêlé aux soutanes, ce pantalon garance dont il ne pouvait, dans son rêve, s'expliquer la provenance.

J'ai moi-même bien connu M. l'abbé Chère. Je n'oublierai jamais ses bonnes causeries. C'était un homme de caractère ouvert, toujours gai, avenant, et du plus solide bon sens que j'aie peut-être jamais rencontré. Personne moins que lui n'était enclin à croire aux choses extraordinaires, aux légendes, au merveilleux, à ce qu'on nomme aujourd'hui l'occulte. Il n'en parlait pas volontiers, et lorsque, à deux ou trois reprises, j'ai voulu obtenir de lui une opinion sur ces questions, je l'ai constamment trouvé de la plus grande réserve. Le fait ici rapporté est le seul de ce genre qu'on rencontre dans ses cinquante années de souvenirs. Et s'il parle prudemment d'une « certaine légende », c'est que sûrement la « légende » existait et reposait sur quelque chose de réel. M. Chère, si scrupuleux d'exactitude et si prudent, eût frémi d'attribuer à son ancien supérieur une impression personnelle qui fût douteuse le moins du monde. Sous le nom de *légende* qu'il croit pouvoir seul employer pour ne pas risquer d'être téméraire, il faut entendre un fait qui était de notoriété dans l'entourage de M. Genèvey, et qui s'était conservé traditionnellement parmi ceux qui l'avaient connu de lui, ou de son successeur M. Bailly.

Georges Bois.



## LA VIE DES ANGES

(Suite)

**XIII. — La Volonté et le Bien dans le monde angélique.  
Bonté, amour et force des esprits célestes. Leur puissance et leur action.**

Voyez le soleil, il luit avec la même splendeur qu'à l'instant où il sortit des ténèbres, et cependant aucun astre ne fut autant injurié par le Lucifer de Milton. Eh bien, soyez persuadés que depuis le jour où cet astre resplendissant envoya ses premiers rayons, l'enfer dépêche contre lui des cohortes sans cesse renouvelées mais toujours déçues. Tous les démons réunis ne sont jamais parvenus à faire dévier d'un iota l'orbite terrestre, et l'univers, tant que Dieu le conservera, est destiné à rester un mécanisme parfait; et cela, *parce que l'univers est en quelque sorte angélique*, que les anges semblent avoir promis de ne point l'abandonner; de rester au milieu de lui jusqu'à la fin.

\*  
\* \*

Mais, chose curieuse, on se rend mieux compte du pouvoir d'un agent lorsqu'il détruit que quand il édifie; c'est que l'édification se produit petit à petit, comme par habitude, tandis que la destruction est un fait anormal, subit, qui terrifie. Ainsi, par exemple, que la nature se revête régulièrement de sa merveilleuse végétation, personne ne songe à l'en féliciter; mais qu'un tremblement de terre vienne à renverser tout à coup nos édifices, une ville, nos œuvres séculaires, voilà qui nous fait ouvrir les yeux!

C'est pourquoi, ô lecteurs, on se résout à vous les faire ouvrir sur trois faits historiques, de nature à provoquer vos larmes; car si les anges ne sont pas venus parmi nous pour

tuer, du moins a-t-il paru convenable à la divine Providence de nous prouver plus d'une fois leur puissance extraordinaire par des événements où les anges apparaissent clairement comme toujours, disposés à réprimer le mal.

L'une de ces catastrophes se passe à l'origine du peuple hébreu, lorsque le Pharaon refusait de laisser aller les tribus d'Israël : « Or il arriva au milieu de la nuit que le Seigneur frappa tous les premiers-nés dans la terre d'Égypte, depuis les premiers-nés de Pharaon qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la captive qui était en prison, et tout premier-né des bêtes. Et Pharaon se leva la nuit, et tous ses serviteurs et tout son peuple, et il s'éleva un grand cri en Égypte, car il n'était pas de maison dans laquelle ne gésit un mort. » Tandis que toutes les maisons et tous les enfants du peuple de Dieu avaient été épargnés puisque «... il (le Seigneur) passa par-dessus les maisons des enfants d'Israël en Égypte, frappant les Égyptiens, et préservant nos maisons. »

Le second châtiment a lieu au temps où les Juifs passaient du désert en Palestine : celui-ci n'est pas seulement attribué aux anges ; mais un ange en est explicitement l'auteur :

« Or un ange du Seigneur sortit et frappa dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes. » — Notez bien, *un ange*, dit le texte, un seul !

Troisième carnage de la même nature précède la fin d'Israël, lorsque le sceptre allait sortir de Judas. C'est alors que l'intrépide Machabée, héritier du même nom, livra des guerres victorieuses aux ennemis de l'ancien peuple de Dieu : « Or il arriva que dans toute la cité de Jérusalem, on vit, durant quarante jours, des cavaliers courant à travers les airs, ayant des robes d'or, et armés de lances comme les cohortes. — Et des combats de chevaux rangés par escadrons, des engagements qui se livraient de près, et des mouvements de boucliers, et une multitude de soldats coiffés d'un casque avec des glaives nus, et des dards lancés, et l'éclat des armes d'or, et de toutes sortes de cuirasses. — C'est pourquoi tous priaient que ces prodiges tournassent à bien. »

Vision qui n'a manqué ni de témoins, ni de durée ! Pronostic bientôt réalisé et prières exaucées surtout par la guerre

contre les Iduméens; car « ... lorsque le combat était opiniâtre apparurent du ciel à leurs ennemis cinq hommes sur des chevaux, éclatants par des freins d'or, et conduisant les Juifs; — deux d'entre ces hommes ayant Machabée au milieu d'eux, couvert de leurs armes, le conservaient sain et sauf; mais, sur les ennemis, ils jetaient des traits et des foudres; d'où confondus par la cécité, et remplis de trouble, ils tombaient morts. — Ainsi ils furent tués au nombre de vingt mille cinq cents hommes de pied, et six cents cavaliers. »

\*  
\* \*

Admirons et craignons la force des anges dont un seul, d'un coup d'aile, peut balayer tout un pays, mieux que ne le ferait le cyclone de feu et d'eau, déracinant les forêts, bouleversant les cités sans laisser pierre sur pierre. Or leur volonté amoureuse, n'en doutons pas, est de beaucoup supérieure en force et en puissance à la haine du vouloir ennemi, celui-ci fût-il représenté par cent diables contre un seul ange du ciel.

Il est impossible que la haine soit aussi forte que l'amour, parce que la haine vient de la créature et que l'amour vient de Dieu! Aussi est-il permis d'admettre que si les démons ont conservé le prestige de leur nature, *cette nature pervertie ne saurait égaler en pouvoir la nature immaculée et aimante de l'ange glorifié.*

\*  
\* \*

Nous croyons avoir fait clairement ressortir que le pouvoir des purs esprits angéliques, soit qu'il se traduise en force pour mouvoir, soit qu'il se manifeste par la puissance à opérer ou à produire, est dû à leur volonté.

La volonté des anges, analogue à la nôtre, leur tient donc lieu, en plus, de nos membres, de nos muscles et de nos nerfs pour agir extérieurement avec force et en même temps de notre énergie pour agir avec puissance. Ce qui est évidemment plus parfait dans le mode d'agir, puisque nous, avant d'agir extérieurement, il faut que nous agissions intérieurement. Lorsque nous avons l'intention de faire quelque

chose ou de produire un effet quelconque, nous posons comme cause un acte humain intérieur, dont la production extérieure voulue ne sera que le résultat. Or il arrive souvent que notre acte ne peut se réaliser à l'extérieur, soit par suite des difficultés de circonstances, imprévues ou fortuites, soit parce que nous avons visé un effet extérieur surpassant nos forces physiques.

L'ange n'a pas à compter avec des forces physiques. Son esprit n'est point rivé à un corps. Il n'a rien à faire agir en lui qui ne soit esprit pur. Pour manifester son acte à l'extérieur il n'a pas à donner préalablement l'impulsion à des organes et à des membres plus ou moins faibles, plus ou moins imbéciles, dont l'énergie acquise, empruntée, ne saurait être adéquate à toute la force de l'âme, à l'impulsion vitale qu'elle leur doit, parce que la corporéité est par sa nature même en opposition avec la spiritualité. Ce qui se constate dans la diversité des individus humains : l'enfant par exemple quoique ayant une âme identique à celle de l'homme fait, ne saurait produire les effets physiques que cause un homme dans toute la force de l'âge.

Par conséquent, l'ange, outre qu'il est par essence esprit plus parfait que l'âme humaine, et incomparablement plus parfait par nature, l'ange, dis-je, a beau jeu pour agir directement sur les substances et sur les corps sans l'intermédiaire d'un corps et dégagé de toute matérialité.

Ajoutons que l'ange dans ses actes, dans les effets à produire ne se trompe pas comme nous qui en toutes choses sommes sujets à l'erreur : Ce qu'il veut, il le veut à coup sûr, et certain d'obtenir le résultat voulu. D'ailleurs la nature entière et tous les corps sont tellement soumis aux anges et les anges sont préposés aux choses selon les facultés d'un chacun, de telle sorte que rien ne saurait leur résister physiquement.

Or, que les anges puissent agir sur les corps par leur seule volonté, ce n'est pas là un bien grand mystère. La volonté est esprit, c'est évident ; or l'esprit est la perfection du corps dans l'homme. Notre âme, n'est-ce pas elle qui en informant le corps humain, constitue l'homme à l'aide de la substance

corporelle sur laquelle elle agit directement? N'est-ce pas elle qui a procuré, qui renouvelle et qui fait croître nos membres, affermit les os et fortifie nos muscles, ramifie le système nerveux et fait fonctionner cette ingénieuse machine vivante? Donc l'âme est le principe de tout cet organisme dont elle porte en elle la cause et la raison d'être. Elle possède donc préalablement et naturellement les énergies, les forces et les puissances que déploient sous son empire ces nerfs, ces muscles, ces membres vivants, et cela elle le possède *dans la région de son activité, c'est-à-dire dans sa volonté*.

Eh bien, l'ange est comme serait une âme pure de toute attache à la matière. L'âme humaine n'est âme que parce qu'elle est esprit, et l'ange, comme elle est esprit aussi, mais esprit tout pur; et comme elle, l'ange est actif par la volonté, par la volonté qui est le principe et le siège de l'activité pour l'ange comme pour l'homme (1).

Songez dès lors à ce que doit être au sein de l'univers *l'activité volontaire* de ces infinies quantités de formes pures qui pourraient, si elles étaient informatrices comme l'âme, constituer, à l'aide des substances répandues dans la nature, tous les organismes imaginables, mais qui libres de tout organisme possible agissent directement avec d'autant plus d'énergie, de force et de puissance.

\*  
\* \*

Considérez en même temps que ces formes vivantes ne sont pas seulement volontaires, mais encore intelligentes; que si la volonté est la raison d'être de l'intelligence, l'intelligence est à son tour la racine et la lumière de la volonté: que si l'acte est réalisé par la volonté, il est inspiré par l'intelligence: que l'intelligence en éclairant et en guidant la volonté augmente indéfiniment le pouvoir de l'intelligence.

Enfin, pour vous faire une idée plus exacte de la puissance des anges, admettez que leur volonté est proportionnée à leur intelligence; que leur intelligence varie à l'infini suivant leurs espèces et qu'en plus elle se trouve graduée selon

(1) Nous entendons ici par activité, l'activité raisonnée et délibérée, la seule que possède l'ange.



des ordres hiérarchiques où les anges s'unissent et se concertent pour agir.

Vous reconnaitrez donc que le tout-puissant créateur et conservateur des mondes corporels et des intelligences célestes, ne pouvait mieux faire que de livrer le mécanisme de l'univers avec tous ses détails naturels à ces infinitudes de forces vivantes et d'énergies intelligentes de la sur-nature (1).

Si quelqu'un en doutait malgré sa croyance chrétienne aux anges de Dieu, vous lui feriez remarquer que la même foi qui nous ordonne de croire à l'existence des anges, nous indique en même temps leur rôle de délégués et de préposés; leur raison d'être, en nous faisant entendre, ainsi que nous l'avons dit en nous basant sur la sainte Écriture, que la nature corporelle n'est qu'*un infiniment petit* pétri de matière inerte, et plongé de toutes parts dans la nature spirituelle *infiniment grande* et qui seule est essentiellement vivante et active.

\*  
\* \*

Concluons que les anges sont forts parce qu'ils veulent fortement et qu'ils sont puissants parce qu'ils veulent intelligemment. Que leur volonté se révèle par l'amour parce qu'ils sont bons, et que par conséquent ils ne peuvent opérer que du bien.

Ce qu'est l'action des anges, nous le saurons quand nous les verrons à l'œuvre dans l'œuvre de Dieu.

Alfred VAN MONS.

(A suivre.)

(1) Le rôle de l'intelligence coadjutrice de la volonté ressort à l'évidence de la suprématie qu'a l'homme sur les animaux. L'homme, physiquement plus faible que les animaux de même taille que lui ou de taille supérieure à la sienne, sait néanmoins leur tenir tête. Son regard fascine le lion. Tous les animaux ont peur de l'homme et en général ils le fuient plutôt qu'ils ne l'attaquent. On n'a jamais vu un animal faire la chasse aux hommes; par contre l'homme se fait un plaisir de chasser les bêtes les plus robustes et les plus féroces. Or la qualité ou le privilège qu'a l'homme de mettre en fuite les animaux les plus intrépides, de contraindre à l'immobilité les plus vigoureux, de dompter les plus sauvages, de dresser et de rendre souples les plus récalcitrants, cette vertu, dis-je, est plutôt celle de l'intelligence que de la volonté.

## L'IMAGINATION ET LES STIGMATES

---

Parlons de la stigmatisation. Incidemment, le cas de la religieuse de Grèzes, avec ses caractères physiologiques surprenants, nous invite à le faire, au double point de vue théologique et médical. A noter en effet, entre autres observations du médecin qui la soigne, les brûlures constatées par lui sur le corps de la possédée. « Ce sont, dit-il, parlant de ces escarres, des stigmates comme en avait saint François d'Assise. » Ce n'est qu'une comparaison, et elle manque de justesse. De stigmates proprement dits, il n'en existe pas, que nous sachions, sur le corps de Sœur Saint-Fleuret. Mais, qu'il y ait ou non analogie, au point de vue physiologique, entre ces marques de brûlures et les stigmates vrais, sanglants, localisés comme on le sait, derechef la question se pose de savoir quel est, ou peut être la part de l'imagination dans un tel phénomène, ou si, dans l'espèce, les modifications subies par les tissus, les ulcérations, les troubles vasculaires peuvent être attribués à l'âme agissant sur le corps, à savoir, par l'image et par l'influx nerveux.

A cet égard, les opinions varient. Mgr Méric l'admet au plus dans certains cas de nature purement nerveux, le docteur Ferrand, lui, dans l'étude du phénomène, sans distinction de cause pathologique, hypnotique ou préternaturelle, est loin de se montrer aussi affirmatif. Après avoir décrit successivement le travail de l'imagination par l'évocation des images cérébrales, sans déterminisme de cause immédiatement venue de l'extérieur, et l'influence par les nerfs de ces images sur les organes sensoriels de la périphérie, et après avoir rappelé la théorie du professeur Fabre sur la production des hémorragies par asthénie ner-

veuse, sa conclusion est qu'il ne faudrait pas se presser d'affirmer l'impuissance des nerfs à produire des stigmates.

Il va sans dire que ce n'est là qu'un raisonnement. En fait, il n'y a pas de preuve que, chez aucun, l'imagination seule, sans une excitation surnaturelle, ait eu l'effet de reproduire les stigmates véritables de la Passion de Jésus-Christ. Mais la question est de savoir si, cette cause émotive existant, le processus physique du phénomène n'est pas ensuite d'automatisme naturel, une opération du système nerveux réagissant à la surface des tissus.

Ceux qui, en pareille matière, se défient des savants, ceux qui répugnent à une anatomie du merveilleux, à tout essai d'analyse, objecteront que le caractère miraculeux des faits dans certains cas où Dieu a mis, en quelque sorte, sa signature au bas de l'œuvre ne permet pas de regarder celle-ci comme naturelle en soi. La conséquence, à mon avis, n'est pas forcée. D'ailleurs, elle provient de ce que l'on confond ici l'effet avec la cause. Comme il est dit, dans un article de la *Revue Thomiste* cité naguère par Mgr Méric, « tout phénomène naturel peut avoir exceptionnellement une cause surnaturelle ». Quant à la manière dont cette cause influe, de ce que le résultat nous semble outrepasser le pouvoir de la nature, ce n'est point un impératif de croire qu'elle n'est pas naturelle en soi. Savons-nous, saurons-nous jamais tout ce dont est capable la nature, avec ses seules ressources, soit humainement, soit divinement sollicitée d'obéissance à l'une ou à l'autre de ces forces : la volonté, la foi ?

Avec tout le respect et la réserve ensemble qui s'imposent, je citerai en exemple le cas de stigmatisation de Catherine Emmerich.

« Le 29 décembre de l'année 1812, rapporte son historien, vers trois heures de l'après-midi, elle était dans sa petite chambre, fort malade et couchée sur son lit, mais les bras étendus et en état d'extase. Elle méditait sur les souffrances du Sauveur et demandait à souffrir avec lui. Elle dit cinq *Pater* en l'honneur des cinq plaies, redoubla de ferveur et se sentit très enflammée. Elle vit alors une lumière qui s'abaissait vers elle et y distingua la forme resplendissante du Sau-

veur crucifié : ses blessures rayonnaient comme cinq foyers lumineux. Son cœur était ému de douleur et de joie, et à la vue des saintes plaies, son désir de souffrir avec le Seigneur devint d'une violence extrême. Alors, des mains, des pieds et du côté de l'apparition partirent de triples rayons d'un rouge sanglant, qui se terminaient en forme de flèches et qui vinrent frapper ses mains, ses pieds et son côté droit. Les trois rayons du côté finissaient en fer de lance. Aussitôt qu'elle en fut touchée, des gouttes de sang jaillirent aux places des blessures. Elle resta encore longtemps sans connaissance, et lorsqu'elle reprit ses sens, elle ne sut pas qui avait abaissé ses bras étendus. Elle vit avec étonnement le sang qui coulait de la paume de ses mains et ressentit de violentes douleurs aux pieds et au côté. La jeune fille de son hôtesse était entrée dans sa chambre, avait vu ses mains saignantes et l'avait raconté à sa mère : celle-ci, tout inquiète, lui demanda ce qui était arrivé, et Anne-Catherine la pria de n'en point parler. Elle sentit après la stigmatisation qu'un changement s'était opéré dans son corps : le cours du sang lui semblait avoir pris une autre direction, et il se portait avec force vers les stigmates. Elle disait elle-même : « Cela est inexprimable. »

Il faut s'efforcer d'examiner de sang-froid la merveille en question. Il y a ici deux faits distincts, encore qu'ils soient liés par le rapport de la cause à l'effet. C'est d'une part, celui de l'apparition — rêve surnaturel ou réalité, nous l'ignorons, — et d'autre part, celui des plaies ayant le caractère du *ulnus divinum* des théologiens, mais ayant aussi, dans la suite, et jusqu'à la mort de la stigmatisée, l'apparence d'une manifestation, à forme périodique, de l'influence trophique des nerfs sur les tissus et les vaisseaux. Le premier fait, qui est celui de la vision, est-il ou n'est-il pas naturel? Je déclare refuser, pour moi, d'en discuter avec ceux qui, *a priori* et systématiquement, traitent d'hallucinations tous les faits de ce genre. M'adressant aux autres, je les prierai de lire, s'ils ne l'ont fait, les pages où l'historien de la Sœur a retracé, dans leur suite et dans leur ensemble, les actes merveilleux et merveilleusement cohérents de cette existence dont il fut

le témoin. Comme moi-même, ils trouveront là, j'en suis certain, des éléments de conviction de quoi se rassurer contre le doute. Reste le phénomène des plaies. Bien qu'anormal, celui-ci, considéré à part de sa cause, est-il ou n'est-il pas un fait naturellement possible? Qui répond non semble dire : Je le vois, mais je ne le crois pas. Et son erreur, à mon sens, vient de ce qu'arbitrairement il limite le rôle et les possibilités de la nature. Qu'est-ce pourtant que ce qu'on sait auprès de ce que nous dérobe la nature animée? Ce que nous savons bien, c'est l'insuffisance ordinaire de l'âme à mettre en jeu, par ses mouvements, en nous et hors de nous, des forces que nous soupçonnons, dont nous voyons quelquefois les effets, et qui restent pour nous mystérieuses. C'est ainsi qu'on a vu se produire, chez des suggestionnés, des lésions qui offraient une certaine ressemblance avec les stigmates, et qui étaient le résultat d'un trouble fonctionnel vasculaire et nerveux. De telles lésions caractérisées par de la rougeur, des élevures et parfois des hémorragies ne rappellent sans doute que de loin les merveilles de la stigmatisation chez certains serviteurs de Dieu. Et pourtant l'on ne peut conclure, il me semble, de la différence de degré qui les sépare, que l'imagination mise en jeu par une cause puissante ne saurait produire des effets ayant les caractères du merveilleux divin. La différence viendrait seulement de ce qu'une volonté humaine n'arrive pas à causer, par suggestion ou auto-suggestion, une impression psychique d'une suffisante intensité. Je suis moins frappé, quant à moi, de la différence que de l'analogie existant entre les deux sortes de faits en question. Entre la stigmatisation artificielle et l'autre véritable, il n'y a pas pour moi d'hésitation, mais à considérer respectivement les faits, je vois ici la parfaite réalisation de ce qui n'est là qu'à l'état d'ébauche, et la ressemblance, encore que lointaine, de ces deux phénomènes me donna à penser qu'au fond ils sont de même nature, et ne diffèrent qu'en raison du degré d'émotion subie.

On pourra demander si le processus est naturel dans les deux cas, pourquoi c'est aux paumes des mains, aux pieds et au côté que le trouble nerveux fait sentir ses effets, et comme aussi pourquoi le vendredi plutôt qu'un autre jour. C'est,

répondrai-je, ici que l'imagination fait son office conséquemment aux suggestions directes de l'au-delà. Évoquée fortement, surtout à certains jours, par l'imagination du christicole qui la rapporte à soi, l'image cérébrale née de la contemplation, réelle parfois, des plaies divines détermine une tension nerveuse qui, partie de l'écorce, aboutit aux points périphériques auxquels l'image correspond.

« L'activité des petits vaisseaux, dit le docteur Ferrand, est subordonnée aux nerfs vaso-moteurs. Privés de la tonicité que les nerfs leur donnent, ils se dilatent, d'où la fluxion ; dilatés, ils se rompent, d'où l'hémorragie. »

Étudiés à ce point de vue, les stigmates seraient l'œuvre, plus naturelle qu'on ne pense, de l'âme et du système nerveux divinément excités.

Fernand DE LOUBENS



## TILIAUMATURGES ET GUÉRISSEURS

---

J'ai donné naguère, dans la *Revue du Monde invisible*, sur les charismes ou dons surnaturels du Saint-Esprit, une étude qui n'a peut-être pas été sans intérêt ni utilité.

Je voudrais aujourd'hui entrer en quelques détails sur deux de ces charismes relatifs au don des miracles, ceux que saint Paul nomme opération des prodiges, *operatio virtutum*, et grâce des guérisons, *gratia sanitarum*. (I Cor., XII, 9, 10.)

Ces deux charismes sont évidemment associés l'un à l'autre, comme se complétant l'un par l'autre. Dans la première énumération que fait saint Paul des dons surnaturels départis à l'Église pour l'utilité commune, il nomme en premier lieu la grâce des guérisons, puis l'opération des prodiges. Plus loin il donne le pas à l'opération des prodiges sur la grâce des guérisons : *deinde virtutes, exinde gratias curationum*. (*Id.*, *ibid.*, 28, 30.)

Et en effet on ne saurait nier que l'opération des prodiges n'implique quelque chose de plus rare, de plus extraordinaire, de plus révélateur d'une intervention divine, que la simple grâce des guérisons.

Mais quel est le sens exact de ces deux expressions ? Le docte Estius va nous le donner.

« L'apôtre, dit-il, nomme grâce ou charisme des guérisons le don de guérir les langueurs ou maladies corporelles : que cela se fasse par l'imposition des mains, que saint Augustin en son livre du baptême contre les Donatistes appelle *oratio super hominem*, la prière faite sur un homme, parce qu'elle était toujours accompagnée d'une prière, rite indiqué par le Sauveur lui-même et revêtu par lui d'une promesse d'efficacité, quand il dit de ses disciples, « ils imposeront les mains » sur les malades qui se trouveront soulagés (Marc, XVI); » ou bien par l'usage d'un remède corporel, tel qu'une onction d'huile, par laquelle nous lisons que les disciples du Sauveur

à son commandement guérissaient beaucoup de malades (Marc, vi) : ou bien encore par le signe de la croix, que tant de saints ont employé dans le cours des âges pour opérer des guérisons miraculeuses. Tel est le charisme nommé grâce des guérisons.

« Le second est l'opération, ou, suivant la lettre, l'*efficiencie* des prodiges. Ces prodiges, *virtutes*, sont proprement les miracles, appelés prodiges ou vertus dans le Nouveau Testament, parce qu'ils ne peuvent être effectués que par une vertu divine excédant les forces naturelles. Les commentateurs grecs distinguent ce charisme du précédent, en ce que, disent-ils, celui qui en était revêtu avait par là même le pouvoir de châtier les infidèles et les prévaricateurs, comme saint Pierre frappa de mort Ananie et Saphire, comme saint Paul frappa d'aveuglement le mage Elymas, ou bien encore livra à Satan certains chrétiens réfractaires à ses ordres : ce qui ne pourrait résulter, ajoutent ses interprètes, de la grâce des guérisons. Mais comme cette explication est sans fondement dans l'analogie des Écritures ou dans la signification littérale des mots, nous préférons avec la plupart des latins, par cette appellation *opération des prodiges*, entendre les miracles les plus signalés, ceux qui excèdent manifestement tout ce que la nature peut faire d'elle-même. Ces miracles sont par exemple : rappeler les morts à la vie, rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, redresser les boiteux, chasser les démons du corps des possédés, ou telles autres œuvres analogues à celles-là. Ces miracles méritent par excellence le nom de prodiges ou vertus. Il en est autrement de la simple guérison [des infirmes, qui peut résulter également de l'art médical, quoique non pas aussi promptement et aussi facilement. »

Ainsi voilà deux charismes ou dons surnaturels nettement distincts l'un de l'autre, et déposés tous les deux dans l'Église pour y fructifier. L'opération des prodiges fait proprement *le thaumaturge*, la grâce des guérisons, *le guérisseur*.

L'explication d'Estius à leur sujet me semble excellente : elle est féconde en déductions lumineuses. Le lecteur va en juger.



Notre-Seigneur Jésus-Christ donne, comme un des caractères de l'avènement et du règne messianique, le pouvoir thaumaturgique dont il est revêtu. Aux envoyés de Jean qui lui demandent : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou bien devons-nous en attendre un autre? » il répond : « Allez et annoncez à Jean ce que vous avez vu et entendu, les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. » (Matth., xi, 4, 5 : Luc, vii, 22.) Tel est le pouvoir thaumaturgique, incontestablement divin, supérieur à toute opération ou industrie humaine. Les morts ressuscitent : voilà le signe par excellence. Mais les autres signes, la vue rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le redressement des boiteux, la guérison des lépreux, ne témoignent pas moins d'une puissance divine. Quand le Maître parle des aveugles qui voient, des sourds qui entendent, des boiteux qui marchent, il ne s'agit pas d'accidents hystériques, mais d'infirmités constitutionnelles dûment caractérisées. La guérison instantanée des lépreux ne saurait non plus résulter d'une secousse nerveuse, ni rentrer dans le cas des cures humaines.

Le pouvoir thaumaturgique entraîne celui de guérisseur, comme le plus suppose le moins, il surélève ce dernier pouvoir à un degré éminent et de tout point extraordinaire. Jésus guérit tous les malades sans exception qui lui sont présentés. « Une vertu émanait de lui, dit saint Luc (vi, 9); et guérissait tous les infirmes. » Cette vertu ne lui était pas étrangère : elle était innée en lui, parce qu'il était le Fils de Dieu. « D'un mot, » dit saint Matthieu (viii, 16), « il chassait les esprits mauvais, et guérissait tous ceux qui souffraient de quoi que ce fût. » Voyez, remarque à ce sujet saint Chrysostome, les évangélistes ne s'arrêtent pas à décrire chaque guérison, d'une phrase ils nous donnent un océan illimité de miracles. « Partout où il entrait, dans les bourgs, les hameaux ou les cités, on déposait les malades sur les places publiques ; on le priait qu'ils pussent toucher ne fût-ce que le bord de son vêtement, et quiconque le touchait était guéri. » (Marc, vi, 56.) Assurément cette prodigalité inouïe

de guérisons n'est pas moins admirable que l'éclat exceptionnel de certains prodiges thaumaturgiques.

Or nous voyons par l'Évangile que, dans le temps même de sa vie terrestre, Notre-Seigneur communique à ses apôtres et à ses disciples quelque chose de sa puissance; mais, remarquons-le, pour le moment, il fait d'eux simplement des guérisseurs et non pas des thaumaturges. « Il donne aux douze la puissance sur les esprits immondes pour les chasser et le pouvoir de guérir toute langueur et toute infirmité. » (Matth., x, 1.) De même il dit aux soixante-douze disciples : « En quelque maison que vous entriez, guérissez les malades qui s'y trouvent. » On voit également plus bas que les disciples chassent les démons. (Luc. x, 9, 17.) Cela est clair : du vivant de Jésus, apôtres et disciples ne sont que des guérisseurs et des exorcistes. Le Maître s'est réservé personnellement le pouvoir thaumaturgique. Et c'était dans l'ordre : il fallait qu'on vit que lui seul était le Messie, lui seul le tout-puissant.

Même pour opérer des guérisons, les apôtres et disciples de Jésus procédaient autrement que Jésus. Saint Marc nous dit qu'« ils faisaient des onctions sur les malades pour les guérir. » (Marc, vi, 13.) Il est probable aussi qu'ils employaient dès lors l'imposition des mains, que Notre-Seigneur indique lui-même, après sa résurrection, comme un moyen efficace de soulager les malades. (Marc, xvi, 18.) Ces deux rites, onction d'huile et imposition des mains, étaient des *adjuvants* qui facilitaient en quelque manière l'exercice du pouvoir des apôtres : ils avaient une analogie avec les actes sacramentels : ils montraient que les apôtres ou disciples ne disposaient que d'une puissance instrumentale et déléguée, essentiellement limitée. Le Sauveur, quand il faisait acte de guérisseur, n'usait pas, pour l'ordinaire, de ces moyens ; d'un mot, il faisait disparaître la maladie ou l'infirmité ; rien qu'en s'approchant de lui, en le touchant, les malades étaient remis en pleine santé ; sa puissance de guérisseur, comme de thaumaturge, était immanente, intarissable, illimitée.

Après sa résurrection, quand les apôtres ont reçu le Saint-Esprit, leur puissance miraculeuse monte à un degré supé-

rieur et vraiment transcendant; ils ne sont plus seulement des guérisseurs, comme ils l'étaient auparavant: ils deviennent, eux aussi, des thaumaturges. La puissance de Jésus a passé en eux, selon sa promesse: et, en passant ainsi, loin de s'affaiblir, elle s'est au contraire renforcée. « Celui qui croit en « moi, » avait dit le Sauveur, « fera les œuvres que je fais, et « même il en fera de plus grandes. » (Joan., XIV, 12.) Cette parole s'est vérifiée dans les apôtres. Ils déploient un pouvoir qui n'est pas moindre que celui de Jésus: seulement ils reconnaissent qu'ils le tiennent de Jésus, et ils l'exercent au nom de Jésus. Ils sont thaumaturges dans toute la force du terme. Ils ressuscitent les morts, ce qui est le *summum* de la puissance miraculeuse. Pierre et Jean redressent le boiteux de la Porte Belle, affligé de cette infirmité dès le sein de sa mère. (Act., III.) Pierre ressuscite la veuve Tabitha, Paul le jeune Eutychus (IX, XX). En même temps leur puissance de guérisseurs a pris des proportions prodigieuses. L'ombre de Pierre guérit tous les malades jetés en foule sur son passage (V, 15). Les linges de Paul recèlent une vertu, à laquelle aucune langueur malade ne résiste, ni aucun démon (XIX, 12).

Tandis que les apôtres et même quelques fidèles jouissaient, après la Pentecôte, d'un pouvoir thaumaturgique transcendant, un bon nombre d'autres fidèles étaient doués de la grâce moins relevée des guérisons, ils l'utilisaient au profit de la communauté chrétienne et pour la propagation de la foi parmi les païens: J'ai donné, dans mon étude sur les charismes, plusieurs textes concluants des saints Pères, desquels il résulte que ces phénomènes de guérison étaient encore assez communs dans l'Eglise au commencement du troisième siècle.

J'ajoute que ce double don, thaumaturgie et grâce des guérisons, ne s'est jamais éteint dans l'Eglise, que de diverses manières il s'est manifesté à tous les siècles de son histoire. Le pouvoir thaumaturgique éclate chez quelques grands saints, et par là ils se trouvent les héritiers des apôtres. Saint Martin est assimilé aux apôtres, parce qu'il va jusqu'à ressusciter les morts. On apporte à saint Benoît un enfant mort, en le suppliant de rappeler la vie dans ce cadavre; le saint se

défend tout d'abord de tenter un pareil miracle : « C'est là, s'écrie-t-il, une œuvre réservée aux saints apôtres ! » Enfin, vaincu par les instances qui lui sont faites, il se met en prière et ressuscite l'enfant. Saint Benoît, saint Martin, étaient des thaumaturges : de même, et très authentiquement, saint Dominique, saint Vincent Ferrier, saint François Xavier, et bien d'autres saints encore qui ressuscitèrent des morts publiquement ou devant de nombreux témoins.

Le nombre des serviteurs de Dieu (que leur sainteté ait été ou non reconnue par l'Église), qui ont joui de la grâce des guérisons, est incalculablement plus grand. Cette grâce était assez fréquente parmi les Pères du désert, sans qu'on s'en étonnât autrement. Seulement ces dons se sont exercés d'une manière obscure, et qui n'a pas laissé de traces dans les souvenirs écrits, cela se comprend. Je lisais récemment, dans la vie de saint Thomas de Villeneuve, que sa pieuse mère, Lucia Martinez, avait reçu de Dieu, en récompense de sa grande charité, la grâce de guérir les malades ; évidemment ce don surnaturel n'aurait pas été relaté, si Lucia Martinez n'eût pas été la mère du grand archevêque de Valence.

Ayant établi théoriquement et pratiquement la distinction des deux dons surnaturels qui nous occupent, je veux essayer de préciser le caractère de chacun d'eux.

Le pouvoir thaumaturgique comprend les miracles des trois degrés : résurrection d'un mort ; guérison d'une maladie ou infirmité qui a été déclarée inguérissable par la science médicale, guérison instantanée d'une maladie qui serait bien guérissable, mais seulement par un lent retour à la santé. Il opère ce dernier prodige avec une autorité et une rapidité qui ne laissent aucun doute sur son caractère surnaturel, la nature n'agissant jamais d'une manière instantanée (hormis dans les maladies nerveuses qui sont mises hors de cause par les règles romaines).

La grâce des guérisons s'arrête au troisième degré du miracle, dont pour ainsi dire elle étend la sphère. Elle peut agir en deux manières : par voie de guérison instantanée et radicale, c'est un miracle de troisième ordre parfaitement vérifiable ; par voie de soulagement inespéré, mais alors le cas,

se produisant sur les frontières de l'ordre naturel, ne pourrait être qualifié proprement miracle, et l'Église ne l'accepterait pas comme tel. Or je crois que très souvent la grâce des guérisons agit de cette dernière façon. Il y a très réellement faveur et intervention divine, mais enveloppée de telles circonstances, qu'elle ne saurait être classée parmi les miracles formels. Un miracle proprement doit se produire nettement en dehors de l'ordre naturel; et non seulement il doit se produire ainsi, mais il faut qu'il soit prouvé qu'il s'est produit ainsi.

Dirai-je ma pensée sur ces faveurs voilées et discrètes ? Il m'est bon de savoir que l'action bienfaisante de la providence divine, même dans l'ordre surnaturel, est souvent dissimulée sous des circonstances qui ne la révèlent qu'à demi; que Dieu n'agit pas toujours avec un éclat qui s'impose, mais parfois aussi avec la délicatesse d'un ami qui s'efface : qu'il ne veut pas seulement, par des interventions manifestes, établir les preuves publiques et authentiques de la religion qu'il a révélée ; mais qu'il se plaît aussi, par une action plus latente, à nous faire du bien, sans se proposer d'autre but que d'exciter notre reconnaissance envers lui.

Remarquons à ce propos que la doctrine catholique reconnaît à l'extrême-onction une vertu guérissante, qui se développe et s'affirme chaque fois que, le sacrement ayant été reçu dans les conditions voulues, il y va des intérêts spirituels du malade. Cette doctrine, dis-je, est constante et indiscutable : ce sacrement guérit les corps, quoique en second ordre, et dans la dépendance de la guérison des âmes. Saint Jacques le déclare formellement (v, 14) : « Quelqu'un d'entre  
« vous est-il malade, qu'il fasse venir les prêtres de l'Église,  
« que ceux-ci prient pour lui et lui fassent les onctions au  
« nom du Seigneur : la prière de la foi sauvera le malade, et  
« le Seigneur le soulagera, et s'il est dans les péchés, ils lui seront remis. » Telle est la promesse apostolique, comprenant avec l'allègement de l'âme le soulagement du corps. On objectera peut-être qu'il est bien rare de constater une guérison qui soit authentiquement due à l'extrême-onction. Ici une distinction est nécessaire. Assurément les guérisons subi-

tes, radicales, éclatantes, sont rares ; encore se produisent-elles quelquefois. Ce qui est beaucoup plus commun, c'est un soulagement inattendu, contraire aux pronostics du médecin (1). L'extrême-onction aide la nature, par un secours d'en-haut qui la fortifie, à traverser une crise qui pourrait être mortelle. En l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, Bossuet parla admirablement de la vertu opératrice de « ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques qui, par une espèce de charme divin, suspendent les douleurs les plus violentes, et qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent, dit-il) à qui les écoute avec foi. » Or de même qu'elles élèvent l'âme au-dessus des transes du mal, elles contribuent à dégager l'organisme lui-même de ses étreintes. Cette action latente revient bien à la grâce des guérisons, telle que j'ai essayé de la dépeindre.

Pour conclure, je crois avoir établi que le don des miracles est à deux degrés, qui correspondent à deux charismes nettement distingués par saint Paul. Le degré inférieur, plus commun, est la grâce des guérisons ; le degré supérieur, exceptionnellement rare, est l'opération des prodiges ou le pouvoir thaumaturgique. Des deux côtés ce don est surnaturel, et il reste la propriété de l'Église de Jésus-Christ.

Dom Bernard MARÉCHAUX,

*De l'Ordre de Saint-Benoît.*

(1) Ce soulagement se produirait bien plus fréquemment, si l'on n'attendait pas, pour donner l'extrême-onction, que le malade soit à l'extrémité. L'intention de Dieu, en déposant dans ce sacrement une grâce de guérison, n'est pas de rappeler un mourant des portes du tombeau, mais de fortifier le principe de vie, chez un malade qui est atteint très gravement sans être encore désespéré. Donnée dans ces conditions, l'extrême-onction développe la vertu guérissante, si toutefois Dieu le juge convenable aux intérêts spirituels du malade.



## VARIÉTÉS

---

*UN CAS REMARQUABLE DE CLAIRVOYANCE*

---

Le 8 mai dernier (c'était un vendredi), je magnétisais M<sup>me</sup> Hortense M... dont nous avons déjà rapporté plusieurs observations au sujet de la vision sans le secours des yeux. Le jour dont je parle, cette jeune dame était d'une admirable lucidité; mais, pour des raisons que l'on conçoit sans que nous ayons besoin de les dire, nous avons renoncé depuis longtemps avec elle aux expériences de pure curiosité, et il ne s'agissait plus dans nos séances que de sa santé ou de la nôtre. Cette fois, je me trouvais donc seul avec elle et son mari, et, après l'avoir interrogée quelques minutes sur des objets plus ou moins indifférents, nous voulûmes savoir jusqu'où pouvait aller sa pénétration de l'avenir: mais nonobstant la forme de nos questions, la destinée de M<sup>me</sup> M... revenait toujours se mêler à nos réponses. Elle découvrait l'avenir, mais dans une seule direction, celle qu'elle devait parcourir. Cependant, entre autres choses frappantes, elle nous dit ceci: « Je suis enceinte de quinze jours, mais je n'accoucherai pas à terme, et je ressens déjà un chagrin cuisant. Mardi prochain (12 courant) *j'aurai peur de quelque chose*, je ferai une chute, et il en résultera une fausse couche. » Je confesse, malgré tout ce que j'avais vu déjà, qu'un des points de cette prophétie révoltait ma raison. En effet, je concevais fort bien la chute et tout ce qui pouvait s'ensuivre; j'allais même jusqu'à concevoir la peur; mais le motif de cette peur, voilà ce qui me confondait.

« De quoi donc aurez-vous peur, Madame? lui demandai-je avec une expression d'intérêt qui était loin d'être simulée.

— Je n'en sais rien, Monsieur.

— Mais où cela vous arrivera-t-il? Où ferez-vous votre chute?

— Je ne puis le dire; je n'en sais rien.

— Et il n'y a aucun moyen d'éviter tout cela?

— Aucun.

— Si pourtant nous ne vous quitions pas?

— Cela n'y ferait rien.

— Dieu seul pourrait donc prévenir l'accident que vous redoutez?

— Dieu seul; mais il ne le fera pas, et j'en suis profondément affligée.

— Et vous serez bien malade?

— Oui, pendant trois jours.

— Savez-vous au juste ce que vous éprouverez?

— Sans doute, et je vais vous le dire : Mardi à 3 h. 1/2, aussitôt après avoir été effrayée, j'aurai une faiblesse qui durera huit minutes; après cette faiblesse, je serai prise de maux de reins très violents qui dureront le reste du jour et se prolongeront toute la nuit. Le mercredi matin, je commencerai à perdre du sang; cette perte augmentera avec rapidité et deviendra très abondante. Cependant il n'y aura pas à s'en inquiéter, car elle ne me fera pas mourir. Le jeudi matin, je serai beaucoup mieux, je pourrai même quitter mon lit presque toute la journée; mais le soir à 5 h. 1/2, j'aurai une nouvelle perte qui sera suivie de délire. La nuit du jeudi au vendredi sera bonne; mais le vendredi soir j'aurai perdu la raison. »

M<sup>me</sup> Hortense ne parlait plus; et sans croire explicitement à ce qu'elle nous disait, nous en étions tellement frappés, que nous ne songions plus à l'interroger. Cependant M..., vivement ému du récit de sa femme, et surtout de ses dernières paroles, lui demanda avec une indescriptible anxiété si elle serait longtemps en démenée.

« Trois jours, répondit-elle avec un calme parfait. » Puis elle ajouta avec une douceur pleine de grâce : « Va, ne t'inquiète pas, Alfred, je ne resterai pas folle et je ne mourrai pas; je souffrirai, voilà tout. »

M<sup>me</sup> Hortense fut éveillée, et, comme d'usage, ne garda aucun souvenir de ce qui s'était passé dans son sommeil. Lorsque je fus seul avec M..., je lui recommandai expressé-



ment de garder le secret, surtout avec sa femme, sur des événements qui, bien que chimériques peut-être, seraient pourtant capables de l'affecter péniblement si elle en était instruite, et que, d'un autre côté, il nous était dans l'intérêt de la science infiniment important de lui laisser ignorer. M... promit tout, et je connais assez son caractère pour affirmer qu'il a tenu sa promesse. Quant à moi, j'avais scrupuleusement mis en note toutes les circonstances prédites par M<sup>me</sup> Hortense; et, le lendemain, j'eus l'occasion d'en faire part au Dr Amédée Latour, qui se divertit beaucoup de ma confiance. Au surplus, je dois avouer que j'aurais éprouvé moi-même une sorte de honte à confier pareilles choses à des gens que j'eusse moins intimement connus; car j'aurais eu peur qu'on ne me prit pour un fou. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que je rougis aujourd'hui de ma honte d'alors, et que je regrette vivement de n'avoir pas appelé un plus grand nombre de témoins à l'appui d'un fait aussi prodigieux que celui qu'on va lire.

Le mardi fatal arrivé, *la peur* de M<sup>me</sup> Hortense était l'unique chose qui m'occupait. Lorsque j'arrivai chez cette dame, elle déjeunait en société de son mari, et me parut dans les meilleures dispositions du monde.

« Mes bons amis, leur dis-je en entrant, je suis des vôtres aujourd'hui jusqu'au soir, si cela ne vous contrarie pas. Mes affaires sont ici, ajoutai-je à l'oreille de M..., qui me comprit.

— Soyez le bienvenu, me répliqua M<sup>me</sup> Hortense, mais à une condition; c'est que vous ne parlerez pas trop magnétisme.

— Madame, je n'en parlerai pas du tout, si vous consentez à dormir pour moi dix minutes seulement.

— Oh! Monsieur, ce que vous me promettez vous coûtera beaucoup trop pour que vous ne me trouviez pas accommodante; aussi, comme j'apprécie la grandeur du sacrifice, je vous accorde un quart d'heure sans marchander. »

Après une petite demi-heure de conversation sur le même ton, le déjeuner étant fini, M<sup>me</sup> Hortense fut magnétisée, et s'endormit en moins d'une minute.

« Comment allez-vous, Madame?

— Très bien, Monsieur; mais ce n'est pas pour longtemps.

— Comment cela? »

M<sup>me</sup> Hortense répéta alors sa phrase sacramentelle du vendredi, à savoir : *Entre trois et quatre heures, j'aurai peur de quelque chose, je ferai une chute; il en résultera une perte abondante, etc.*

« Mais, enfin, quel est donc l'objet qui vous fera peur? »

— Je n'en sais rien.

— Mais où est-il?

— Je n'en sais rien.

— Ce soir, Madame, je serai en mesure de vous contredire.

— Ce soir, Monsieur, vous serez fort inquiet sur ma santé, car je serai bien malade. »

A cela je n'avais pour le moment rien à répondre; il fallait attendre et j'attendis. Éveillée en quelques minutes, M<sup>me</sup> Hortense ne se rappelle rien, et son visage assombri par les visions de son sommeil reprend toute sa sérénité habituelle. Comme avant de s'endormir, elle cause et plaisante avec nous, sans arrière-pensée, et reprend le cours de ces spirituelles saillies qui lui sont si naturelles, et qu'elle sait dire si bien. Pour moi, j'étais dans une situation d'esprit que je ne parviendrais pas à décrire; je me perdais en conjectures, en hypothèses qui faisaient par instants chanceler ma foi : je doutais de tout, je doutais de moi-même. Cependant, comme il n'était encore que midi, je sortis un instant avec M...; mais nous rentrâmes bien avant 3 heures. La santé de M<sup>me</sup> Hortense était toujours la même, et il eût été impossible à l'observateur le plus perspicace d'y découvrir les indices de la moindre altération prochaine. Cette dame, à notre arrivée, chantait gaiement une romance de M<sup>lle</sup> Puget, en brodant un petit bonnet pour l'enfant dont elle s'était dite enceinte. (M... le lui avait appris d'après elle.)

Nous nous asseyons auprès d'elle, son mari et moi : et, bien décidés à ne plus la quitter d'une seconde, nous observons jusqu'à ses moindres mouvements. Nous fermons hermétiquement les croisées, dans la crainte que quelque accident survenu dans la rue ou dans les maisons voisines ne vienne à réaliser la prophétie; enfin si l'on sonne, c'est l'un de nous

qui va recevoir à l'antichambre, de peur sans doute que le visiteur ne soit un Cosaque, un Hottentot, ou quelque fantôme effrayant. « Nous avons l'air de jouer avec le diable, me disait M... ; mais s'il gagne cette fois, il sera bien rusé... » En effet, cela me paraissait difficile ; eh bien ! pourtant, je conseille à nos lecteurs de ne jouer jamais gros jeu à pareille partie, car le diable gagna.

Il était un peu plus de 3 h. 1/2 ; M<sup>me</sup> Hortense, qui s'émerveillait des petits soins dont elle se voyait entourée, et qui ne pénétrait point le mystère de nos précautions, nous dit en se levant du fauteuil où nous l'avions fait asseoir :

« Me permettez-vous, Messieurs, de me dérober une minute à votre inconcevable sollicitude ?

— Où prétendez-vous aller, Madame ? m'écriai-je avec un air d'inquiétude que je n'aurais pu dissimuler.

— Eh ! mon Dieu ! Monsieur, qu'avez-vous donc ? Pensez-vous que j'aie des projets de suicide ?

— Non, Madame, mais...

— Mais quoi ?

— Je sens que je suis indiscret, mais c'est que votre santé m'intéresse.

— Alors, Monsieur, reprend-elle en riant, raison de plus pour me laisser sortir. »

Le motif, comme l'on voit, était plausible, et il n'y avait guère moyen d'insister. Cependant M..., qui voulut pousser la chose jusqu'à son comble, dit à sa femme :

« Eh bien ! ma bonne amie, me permettras-tu de t'accompagner jusque-là ?

— Comment ! mais c'est donc une gageure ?

— Précisément, Madame, une gageure entre vous et moi, et que bien certainement je gagnerai, quoique vous ayez juré de me la faire perdre... »

M<sup>me</sup> Hortense nous regarde tour à tour, et reste bien loin de deviner.

« Une gageure entre nous deux ! répète-t-elle... Allons, je n'y suis pas du tout ; mais n'importe... Nous verrons. »

Elle accepte le bras que lui présente son mari, et sort en éclatant de rire.

Moi aussi je riaais, et pourtant j'éprouvais je ne sais quel pressentiment que le moment décisif était venu. Il est tellement vrai que cette idée me préoccupait, que je ne songeai pas à rentrer dans l'appartement de monsieur et de madame, pendant leur absence, et que je restai comme un suisse à la porte de leur antichambre où je n'avais que faire.

Tout à coup, un cri perçant se fait entendre, et le bruit d'un corps qui tombe retentit sur le perron. Je monte en courant; à la porte des lieux d'aisance, M... a sa femme éperdue, mourante, entre ses bras. C'est bien elle qui a crié; le bruit qui a frappé mon oreille est bien celui de sa chute. A l'instant où elle venait de quitter le bras de son mari pour entrer au cabinet, un rat (M<sup>me</sup> Hortense a de ces animaux une horreur incroyable), un rat, là où depuis vingt ans on assure n'en avoir pas vu un seul, s'était présenté à sa vue et lui avait causé une terreur si vive et si soudaine, qu'elle en était tombée à la renverse, sans qu'il y eût possibilité de la retenir.

Voilà le fait tel qu'il s'est passé; je le jure sur mon honneur.

Le premier point de la prédiction s'était réalisé; le reste s'accomplit avec la même exactitude. M<sup>me</sup> Hortense eut sa faiblesse, ses douleurs, sa perte, son délire, sa journée de calme et ses trois jours d'aliénation. Rien n'y manqua: ni la nature des phénomènes annoncés, ni l'ordre dans lequel ils se succédèrent. Le Dr Amédée Latour et plusieurs amis de M... suivirent avec intérêt les différentes phases de cette miraculeuse maladie, dont, grâce à Dieu, il ne reste plus de traces aujourd'hui.

Qui oserait, après de semblables faits, poser encore les limites du possible, et définir la vie humaine (1)?

(1) Dr Teste, *Manuel pratique du magnétisme animal*.



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

---

Nantes, 12 septembre 1902.

Monseigneur,

J'ignore si le travail que j'ai eu l'honneur de vous présenter sur la *castastrophe de la Martinique*, à la suite de la demande exprimée dans votre Revue, paraît pour le 15 courant ou paraîtra. Mais ma loyauté, qui est, je crois, ma qualité principale me fait un devoir de vous communiquer au plus tôt la lettre ci-jointe du R. P. Sébire en réponse à la demande de renseignements que je lui avais faite, dès la première heure, en lisant l'article de la *Croix*, dimanche matin.

Veillez agréer, Monseigneur, mon respectueux hommage de reconnaissance en Notre-Seigneur.

Alfred PARENT,  
Mis. apost.

Mon Révérend Père (Parent),

Selon votre désir, je vous adresse dans cette lettre l'article que j'ai fait paraître dans le *Patriote* de Bruxelles. C'est mon article complet, exact; il a été quelque peu remanié par le *XX<sup>e</sup> Siècle*.

Le *Ganlois* s'évertue encore à rappeler des faits, soi-disant véritables, au sujet de l'impiété de la Martinique. Il n'en cite qu'un; et serait-il véridique, que ce ne serait qu'une misérable exception.

Agrécz, mon révérend Père, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

A. SÉBIRE, .  
Missionnaire apostolique

## LA MARTINIQUE

### Fausseté des accusations d'impiété et d'immoralité

Supérieur de l'École apostolique des Pères du Saint-Esprit à Lierre, je viens m'inscrire en faux dans la presse contre l'opinion que l'on s'est forgée, en Belgique, surtout, de cette pauvre île où ont péri treize de mes confrères. Je m'appuierai sur des témoignages tout à fait authentiques.

Mgr de Cormont, évêque de la Martinique, le R. P. Malleret, supé-

ricur du collège des Pères du Saint-Esprit lequel est rentré en France après avoir fait, avec Mgr de Cormont, une tournée sur le lieu de la catastrophe, et d'autres missionnaires m'ont fourni les documents et ont approuvé ces lignes que je leur ai soumises.

La réputation faite à l'île malheureuse a dû diminuer la sympathie qu'elle méritait dans son désastre et pèse comme une tare sur les survivants et sur les pauvres orphelins. Or, c'est injuste, en même temps que cruel.

Et d'abord, quant à la prétendue impiété des habitants, les faits qu'on allègue sont faux presque tous.

1<sup>o</sup> Fausse est l'ignoble invention du porc crucifié avec la légende qu'on y a brodée. Un de mes confrères de la Trinidad l'aurait apprise par ouï-dire, et l'aurait racontée à ses parents. Le nom du Père (Fruit) n'existe pas dans la liste des membres de la Congrégation. De plus, le fait eût été connu et personne n'en a parlé de tous ceux qui étaient à Saint-Pierre;

2<sup>o</sup> Fausse aussi l'interruption de la procession de la Fête-Dieu à la suite de désordres impies. Mgr de Cormont affirme, au contraire, qu'elle s'est passée dans le plus grand recueillement;

3<sup>o</sup> Fausse par conséquent ces prétendues prédictions qu'il n'a jamais prononcées;

4<sup>o</sup> Fausse les autres prophéties des missionnaires. Nos Pères étaient les seuls prédicateurs extraordinaires et aucun n'a proféré ces paroles;

5<sup>o</sup> Fausse l'intervention d'un prélat italien et celle d'un Franciscain qui n'ont jamais existé à la Martinique. Les seuls religieux étaient les Pères du Saint-Esprit;

6<sup>o</sup> Fausse la profanation d'une croix à l'endroit où s'est entr'ouvert le volcan;

7<sup>o</sup> Fausse aussi, hélas! la découverte du ciboire intact. Le ciboire de la cathédrale fut soustrait, puis restitué; et l'un des vicaires de Fort-de-France recueillit pieusement les saintes hosties qu'il put découvrir dans les décombres;

8<sup>o</sup> Fausse de même, la conservation miraculeuse des Sœurs de la Délivrande. Comme les autres habitants, celles qui se trouvaient à Saint-Pierre y ont été ensevelies; celles du Morne-Rouge ont été préservées, nul n'ayant péri dans cette localité;

9<sup>o</sup> Ce qui est vrai uniquement, c'est le chant de la *Carmagnole* socialiste que quelques noirs exaltés, à moitié ivres, ont fait entendre. Un couplet de cette infâme chanson contient le passage : « le Christ à la voirie, etc. » On afficha ces paroles sur les murs de la cathédrale, la nuit.

Le jour venu, la population indignée lacéra le tout. Ces pauvres noirs ignoraient probablement ce qu'on leur faisait chanter. Et, hélas! dans bien des villes d'Europe, des bandes entières, parfaitement conscientes de ce qu'elles font, braillent la *Carmagnole* à pleins poumons.

D'où sont donc venus tous ces racontars ?

D'imaginations exaltées, dévoyées à la suite de si terribles événements.

Et la situation religieuse, la voici : M. Cudemac, ancien curé de la cathédrale de Saint-Pierre, m'a affirmé que, de son temps, il y a deux ans, dans la paroisse qui comptait 7.000 âmes, il avait 36.000 communions par an, soit environ 100 par jour en moyenne. Le premier vendredi il donnait 4 à 500 communions, sans compter les communions générales qu'il indiquait à jour fixe pour diverses catégories de personnes. Sa confrérie du Rosaire était nombreuse et fervente, de même que l'apostolat de la prière. Il recevait 90 abonnements au *Grand Messager du Sacré-Cœur de Jésus* et autant au *Petit Messager*.

La conférence de Saint-Vincent de Paul visitait beaucoup de pauvres. Le pèlerinage de Notre-Dame de la Délivrande du Morne-Rouge était très fréquenté. A la suite du jubilé de 1901, 2.000 ouvriers de Saint-Pierre avaient fait l'ascension fatigante de la montagne. Auparavant une procession composée d'hommes seuls, au nombre de 3.000, avait traversé les rues de la ville avec une piété qui faisait dire aux mauvais journaux :

« La Martinique est plus cléricale encore que la Bretagne ! »

Sans doute, les gens de couleur, ou mulâtres, qui s'étaient emparés du pouvoir, voulaient singer la métropole en laïcisant à outrance, en créant un lycée, en publiant des feuilles publiques détestables. Mais ni la population blanche, ni les noirs, ni même les mulâtresses ne suivaient ce mouvement qu'ils réprouvaient. Je parlerai de ces diverses catégories d'habitants dans le prochain article, où je montrerai ce qu'il y a de vrai dans l'immoralité reprochée à la Martinique.

\* \* \*

Le reproche d'impiété fait à la Martinique n'était donc pas fondé ; celui de la corruption, d'immoralité l'est-il davantage ? Pour y répondre, étudions à part les conditions bien diverses des habitants.

1<sup>re</sup> La population blanche exotique, c'est-à-dire née en dehors de la Martinique, était très peu nombreuse à Saint-Pierre. Elle n'y atteignait pas le chiffre de 300 personnes. Le clergé séculier, composé en majorité de Bretons, était pieux et zélé. Beaucoup de prêtres avaient pour directeurs les Pères du Saint-Esprit, qui souvent donnaient la retraite pastorale annuelle. Il y avait très peu de fonctionnaires et de soldats ; presque toute l'administration et la troupe étaient à Fort-de-France. Peut-être la conduite de certains commerçants européens, tout au plus, laissait-elle à désirer.

2<sup>e</sup> La population blanche créole, c'est-à-dire née à la Martinique, était réellement très bonne.

Dans le pays, il y avait environ 12.000 créoles blancs, sur une population de 207.000 habitants (dernier recensement). Les jeunes gens de

cette classe, parfois légers pendant la période critique, se mariaient religieusement et fondaient des familles d'une grande piété, et où les enfants étaient nombreux. On voyait même là des âmes d'une grande délicatesse de conscience.

3° Venaient ensuite les gens de couleur, ou mulâtres, issus d'unions entre noirs et blancs. On en comptait 70.000 à la Martinique. Là le mal était plus profond parmi les hommes. Beaucoup s'étaient faits francs-maçons pour suivre le gouvernement et s'élever au-dessus des blancs qu'ils traitaient de réactionnaires, réfractaires au progrès. Il y avait chez eux plus de libertinage que chez les blancs. Les mulâtres tâchaient de faire élever leurs enfants au lycée laïque, comme boursiers. La colonie dépensait pour le lycée 500.000 francs chaque année.

Les mulâtresses, par contre, étaient en général pieuses et attachées à leurs devoirs d'épouses et de mères. Elles combattaient auprès de leurs enfants le mal que pouvaient leur faire l'enseignement du lycée et les exemples du père.

4° Les noirs enfin formaient la majorité de la population, 120.000 environ. C'étaient des braves gens, simples, vivant malheureusement dans l'ignorance et imbus de superstitions et de croyances ridicules, reste de leur ancien paganisme.

La plupart descendaient d'Africains amenés par la traite et réduits aussitôt à un dur esclavage. Jetés dans les plantations de cannes, à la Martinique, à peine voyaient-ils alors de temps à autre un prêtre qui passait pour leur donner le baptême. Les maîtres croyaient avoir assez fait pour leur âme, une fois qu'ils étaient baptisés. Les instruire d'avantage, c'eût été, d'après les planteurs, mettre dans leurs têtes des idées de révolte.

Les noirs, pendant deux siècles, ne connurent ni communion, ni mariage religieux, ni aucun autre sacrement que le baptême. Ils n'avaient que la conception païenne de la famille. Toutefois, la vraie corruption leur fait horreur. Leurs unions sont rarement consacrées par le sacrement; quelques-unes sont régularisées au moment d'une mission, par exemple.

Souvent aussi, leur vanité voudrait donner à leur mariage la même solennité que les blancs, et ils ne le peuvent pas. Puis ils prétendent obtenir plus facilement le service domestique de la part de leurs compagnes. Les enfants souffrent de cet état de choses. Du reste, aucun noir ne veut mourir sans les sacrements.

Voilà, pour chaque condition, la situation morale et religieuse. Il y avait du mal certainement, mais aussi beaucoup de bien. Au fond, les noirs sont simples, ils sont excellents quand ils ne sont point excités. A la Martinique, on a le respect du dimanche, une foi naïve et simple, une grande dévotion envers la sainte Vierge. Ce sont là des causes de résurrection et de salut. En y comprenant les enfants, tous baptisés, beaucoup plus que la moitié étaient sur le chemin du ciel. Les enterre-



ments civils, mis à la mode par des athées, avaient été abandonnés par le dégoût qu'ils causaient et le sentiment religieux inné dans la population créole.

Jamais le prêtre n'était refusé à la mort; au contraire, on l'importunait pour la visite des malades.

Enfin, Dieu a ramené à Lui ceux qui étaient égarés momentanément, et les a préparés à la faveur insigne d'une bonne mort. Les confessionnaux ne désemplissaient pas, ni le jour, ni la nuit, pendant les quatre ou cinq jours qui ont précédé l'éruption. Ce malheur a été pour la population une grande grâce, parce que la presque totalité de ceux qui sont morts ont été sauvés, « tellement ils étaient bien disposés ». De fait, à Lierre, depuis la mort de nos Pères de la Martinique, nous avons senti sur l'Ecole apostolique une abondance de bénédictions, si bien que dans ces trois derniers mois, nous avons déjà une quinzaine de nouvelles admissions.

A. SÉBIRE,

Supérieur de l'Ecole apostolique des Pères  
du Saint-Esprit, à Lierre.



Monseigneur,

La note de M. le Dr J. Gallus (numéro de juillet de cette année) renferme sur ce qui me concerne un malentendu que je tiens à rectifier.

Rien dans mon article *Les limites de l'astrologie* (numéro d'avril) ne tend à déranger M. Flambar dans ses positions *purement* astrologiques. Je me borne à défendre contre toute invasion, de la part de n'importe qui, mon propre terrain qui est celui de la théologie, et mes arguments ne sont pas des raisons *a priori*, mais l'expression des principes les plus solides d'une grande science, élaborés par de nombreux savants.

Me rangeant du côté des théologiens anciens et modernes, j'insiste particulièrement sur le mystère impénétrable des *choses futures conditionnelles libres* qui relèvent du libre arbitre facultatif de l'homme et que Dieu seul a le pouvoir de connaître d'avance : tels sont par exemple l'élection future d'un vivant à une dignité quelconque et le futur assassinat d'un mortel.

La promotion par scrutin dépend : 1° des électeurs qui sont libres d'élire ou de ne pas élire, et qui, s'ils élisent, peuvent élire celui-ci ou celui-là comme ils veulent; 2° du candidat qui a la faculté de souscrire ou de ne pas souscrire à son élection.

Mourrai-je assassiné? — C'est possible, mais pour cela il faut : 1° que celui qui tuera soit né ou qu'il naisse; 2° qu'il soit enclin au meurtre; 3° qu'il obéisse à sa passion; 4° que ce soit moi qu'il choisisse pour victime.

Donc si astrologiquement on peut me prédire ce malheur, c'est qu'à mon avènement les astres ont établi entre ma vie et la bosse du crime, qu'ils firent ou feront pousser à mon assassin dès sa naissance, une communication ou relation admirablement combinée... — J'énonce *sérieusement* ce qui me paraît être une conséquence logique.

Je vous prie, Monseigneur, d'agréer mes hommages respectueux.

A. VAN MONS.

~~~~~  
Ermitage, 25 septembre 1902. Lourdes

Monseigneur,

Permettez-moi de vous envoyer l'extrait suivant de la douloureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'Anne-Catherine Emmerich.

Il n'est pas de la même édition dont l'éminent M. E. Le Normant des Varannes vient de nous entretenir dans le dernier numéro : « Autour du saint Suaire ».

Mon extrait ci-après est de l'édition 32^e de M. l'abbé de Cazalès, 1885, page 344. C'est un fragment sur la descente de Notre-Seigneur aux enfers :

« Lorsque les portes eurent été enfoncées par les anges, ce fut comme un chaos d'imprécations, d'injures, de hurlements et de plaintes. Je vis Jésus adresser la parole à l'âme de Judas. Quelques anges terrassèrent des armées entières de démons. Tous durent reconnaître et adorer Jésus, et ce fut le plus affreux de leurs supplices. Beaucoup furent enchaînés dans un cercle qui en entourait d'autres, lesquels se trouvèrent ainsi emprisonnés. Au milieu de l'enfer était un abîme de ténèbres : Lucifer y fut jeté chargé de chaînes, et de noires vapeurs bouillonnèrent autour de lui. Tout cela se fit d'après certains décrets divins. J'appris que *Lucifer doit être déchaîné cinquante ou soixante ans avant l'an 2.000 du Christ*, si je ne me trompe.

« Beaucoup d'autres chiffres dont je ne me souviens plus furent indiqués. Quelques démons doivent être relâchés auparavant, *pour punir et tenter le monde*.

« *Quelques-uns, à ce que je crois, ont dû être déchaînés de nos jours, d'autres le seront bientôt après*. Il m'est impossible de dire tout ce qui m'a été montré : il y a trop de choses pour que je puisse les mettre en ordre ; d'ailleurs, je suis bien malade, et, quand je parle de ces objets ils se représentent devant mes yeux et leur vue pourrait faire, mourir. »

Ce qui est frappant et bien clair, dans cette prophétie, c'est *que Lucifer serait déchaîné dans cinquante à soixante ans* et que les *préliminaires des petits déchaînements se font assez voir et sentir de nos jours...*

Veillez agréer, Monseigneur, l'hommage du profond respect d'un de vos abonnés à la *Revue du Monde invisible*.

J. ROUBAUD

(Les mots soulignés le sont par moi.)

~~~~~

Monseigneur,

Le Dr Gallus récuse les objections qui lui ont été opposées par M. Van Mons et par moi, en s'appuyant sur ce que, pour se prononcer, il faut, *en pareille matière, commencer par l'observation des faits*.

Le docteur, ici, omet une distinction essentielle, fondamentale : celle des faits pouvant se relier par un lien quelconque soit à l'influence des astres, soit à la conformation des lignes de la main, et celle des faits extérieurs, étrangers en soi au sujet, et surtout ceux qui dépendent du libre arbitre d'autrui.

Que la position de certains astres, au moment de la naissance d'un être humain, puisse avoir une influence quelconque sur son tempérament, sa santé, son caractère même, personnellement j'en doute fort ; mais enfin je constate que la donnée n'est point absolue, et ici se trouve la juste application de l'observation du docteur, à savoir qu'il faut soumettre cette théorie à l'observation suivie des faits, avant de se prononcer pour ou contre.

Mais que de cette action des astres (ou prétendue telle), on puisse légitimement et naturellement prédire des faits dont la cause est ou sera absolument étrangère au sujet, comme, par exemple, l'assassinat d'Henri IV, cela, *a priori*, je le nie absolument, aucune relation de cause à effet ne pouvant exister entre une influence quelconque s'exerçant sur un enfant au moment de sa naissance, et l'attentat dont, homme dans la maturité de l'âge, ce même être sera victime de la part d'un scélérat ou d'un fou.

De même pour la chiromancie. Existe-t-il quelque relation entre les lignes de la main de chacun de nous et son tempérament, sa santé, son caractère, ses chances d'une vie plus ou moins longue ? Je n'en sais rien et ne trouve point mauvais que l'on fasse des observations et que l'on institue même, à cet effet, si on le peut, des expériences. Mais je défie bien que l'on puisse en conclure que le sujet observé se mariera ou ne se mariera pas, — acte qui dépend du libre arbitre — qu'il mourra à tel âge ou à tel autre, qu'il fera fortune ou non, qu'il sera heureux ou malheureux en ménage, — et autres billevesées dont sont coutumières les diseuses de bonne aventure.

Veillez agréer, etc.

C. DE KIRWAN.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

## MARIE ALACOQUE

### I

Je signalerai encore, dans les écrits de nos adversaires, *l'ignorance de la question*. Il ne leur manque pas seulement cette méthode sévère d'argumentation qui rattache les faits aux causes, les conclusions aux principes et qui respecte l'unité dans les affirmations et les négations : il leur manque aussi bien souvent la connaissance de la pensée de leurs contradicteurs : ils restent perpétuellement à côté de la question.

Voici un écrivain qui nous présente aujourd'hui quelques pages de psychologie *hiérologique* (1). Il prétend faire évanouir les miracles devant l'éclatante lumière de la science, et il prend pour type ce qu'il appelle, avec plus d'ignorance que de courtoisie, *la folie hystérique de Marie Alacoque*. Il ne nous déplaît pas d'étudier pendant quelques instants cette mentalité.

Le docteur a la prétention de purifier et de rajeunir la religion chrétienne. L'antique déesse, taillée dans le marbre par le ciseau de Phidias, a perdu sa beauté, sa souplesse, sa vigueur, la grâce et la savante harmonie de ses lignes et de ses contours.

Cette antique déesse, c'est la religion. Ceux qui étaient chargés de sa garde l'ont recouverte « de vêtements tissés d'or et d'argent, de voiles en dentelles brodées de soie, de médaillons, de colliers, de bracelets, de couronnes où les pierres précieuses s'incrument en trop grand nombre : chaque siècle vit une nouvelle couche d'ex-voto s'ajouter aux précédentes. Aujourd'hui, la statue est tellement cachée sous

(1) Dr Rouby, *Marie Alacoque*. — Nous empruntons les citations à la *Revue de l'hypnotisme*, octobre 1902.

les métaux superposés qu'un passant ne peut plus deviner la beauté divine de la forme première. Si quelques-uns, pauvres ignorants, se pâment d'aise devant cet entassement de dorures, les lettrés sont remplis de tristesse, car ces lourdes bandelettes voilent, à leurs yeux, l'œuvre immortelle ».

Qui reconnaîtrait la religion chrétienne à cette description allégorique? A l'origine du christianisme, nous voyons la croix de bois sur laquelle mourut, dans le sang et dans le déchirement d'une atroce souffrance, Celui qui voulait sauver le monde et enfanter des amants passionnés à la douleur! A l'origine du christianisme, nous voyons une autorité enseignante, dans le chef du collège apostolique, et, devant cette autorité, les disciples s'inclinent dans l'obéissance, ils croient. A l'origine du christianisme, nous entendons la nouvelle et très ferme affirmation d'un *Credo* qui renferme, dans la précision et la fécondité, l'ensemble des croyances morales et religieuses de la catholicité.

Rien n'est changé, autour de nous, dans ce temple où les fidèles viennent prier. Ils adorent la même croix, ils répètent les mêmes formules, ils reçoivent le même enseignement du successeur de Pierre, ils chantent le même *Credo* sous ces voûtes où s'élèvent l'encens, les prières et les chants qui rattachent notre âme à l'âme de nos aïeux. Ils reçoivent enfin la même leçon de courage et de résignation de cette croix austère qui dégage l'homme de l'étreinte des passions cupides et l'élève vers les régions plus pures de l'infini.

La manifestation de l'amour et de la piété des fidèles peut subir quelques changements avec les mœurs, les habitudes, les tempéraments, les goûts des siècles qui évoluent dans l'instabilité des impressions. La prière ne change pas. La *manière* de prier, d'aimer, d'espérer, de croire, n'est pas la même dans tous les temps et sous tous les climats. Le *Credo*, chanté par les lèvres naïves d'une enfant du Midi, dans l'enthousiasme de sa foi, ne cesse pas d'être le même *Credo*, quand il est répété, dans le calme et le recueillement muet de la méditation, par un homme du Nord.

Il ne faut pas s'arrêter à ces considérations puériles.

Le docteur poursuit un autre but ; il ne se contente pas de

confondre, dans la religion, ce qui est essentiel et ce qui est éphémère; le sentiment et son expression, il prétend encore dégager le marbre si pur de la statue des ornements de mauvais goût sous lesquels, selon lui, elle a disparu, et pour enlever les bandelettes, il brise la statue.

« Ces voiles, écrit le docteur, il faut les détacher... Nous aurons participé à cette grande œuvre, si, dans ce travail, nous prouvons que Marie Alacoque était atteinte d'aliénation mentale et que le Sacré Cœur fut une hallucination. »

Telle est la prétention M. Rouby. Avant de commencer son opération, il lance contre l'Église ces folles accusations :

« Les ministres du culte ont transformé les révélations de Marie Alacoque en nouveaux articles de foi ; Paray-le-Monial, en attendant Montmartre, est devenu un des centres religieux de notre siècle. Pour beaucoup de fidèles, ne pas croire aux révélations de la Bienheureuse, c'est être rayé du nombre des vrais chrétiens. Les chefs du clergé, en acceptant comme vraies, les hallucinations de la pauvre malade, n'ont pas tous agi avec mauvaise foi, mais, s'ils ont cru, c'est qu'ils sont ignorants de faits scientifiques aujourd'hui démontrés.

« Autrefois aussi, prêtres et fidèles étaient certains que le soleil tournait autour de la terre, c'était un dogme ; la Bible, inspirée par le Saint-Esprit, avait dit que Josué avait arrêté le soleil dans son évolution : il fallait croire ou être hérétique. Galilée vint et montra l'erreur. Lorsqu'il fut bien prouvé que le soleil est le centre de notre monde, les pasteurs des peuples s'arrangèrent avec cette découverte, et la religion catholique continua à vivre sur cette terre qui n'était plus immobile.

« Il eût été sage, l'histoire du grand astronome de Florence le démontre, que ceux qui se sont chargés de veiller au dogme, au lieu de repousser toute critique, de défendre pied à pied une foule de superstitions qui, naïves dans les siècles d'ignorance, sont grotesques dans le nôtre, il eût été sage, dis-je, que l'Église acceptât comme vraies les découvertes faites dans les différentes branches des sciences ; qu'au lieu de lutter contre les vérités mathématiques ou physiques,

chimiques ou physiologiques, dont la découverte est l'honneur de notre siècle, elle eût été la première à les accepter, sans craindre de rayer de ses annales les prétendus miracles contraires à ces vérités. »

Voilà l'objection générale de M. Rouby : nous la reproduisons dans toute son étendue, pour ne pas l'affaiblir. Elle repose, il faut bien le reconnaître, sur l'ignorance absolue de la question. Que de fois nous avons rencontré cette ignorance chez des écrivains qui croyaient ébranler les fondements de l'Église. Que de fois nous avons constaté ces malentendus déplorables, qui éloignent de nous des hommes qui ne nous connaissent pas !

Est-il vrai que l'Église considère comme *articles de foi*, les révélations privées de Marie Alacoque ? Non, jamais l'Église n'a fait un acte authentique qui oblige les fidèles à prendre ces révélations privées pour articles de foi. J'ajouterai que, selon l'enseignement de Benoît XIV et de l'unanimité des théologiens, les révélations privées n'ont qu'une autorité humaine et probable, et qu'elles ne peuvent être reçues comme des vérités qui s'imposent avec l'autorité des vérités de la foi (1).

Est-il vrai que l'Église enseignait comme article de foi que le soleil tournait autour de la terre ? Non. Cette objection a été réfutée vingt fois. Que certains théologiens, inspirés d'ailleurs par les savants de leur époque, aient partagé l'opinion erronée de ces savants sur la rotation du soleil autour de la terre, j'en conviens. C'est l'affaire de ces théologiens. Mais l'autorité enseignante de l'Église n'a jamais proclamé comme *article de foi* l'erreur géocentrique. Avant Galilée, Copernic avait enseigné, sans être inquiété par l'Église, la rotation de la terre autour du soleil. La condamnation de Galilée, prononcée pour d'autres motifs, fut l'œuvre d'une commission de théologiens. L'infailibilité de l'Église ne se trouve pas intéressée dans cette question.

Est-il vrai que l'Église continue à lutter contre les décou-

(1) Benoît XIV. *Approbatio ejusmodi* (l'approbation du Saint-Siège) *certitudinem fidei nequaquam exposcit, sed tantum efficit ut illæ tanquam probabiles habeantur.* (Lib. III, de *Beatific.*)

vertes mathématiques, chimiques, physiques et psychologiques de notre temps? J'oppose une négation à cette accusation vague, générale, qui ne repose sur rien. C'est aussi naïf que d'accuser l'Église de condamner l'usage et les applications de la vapeur ou de l'électricité. Qu'on nous fasse connaître ces condamnations qui n'existent que dans le cerveau de nos adversaires! Nous sommes prêts à les discuter.

## II

Voici de nouvelles propositions qui dénotent la même ignorance de l'enseignement catholique et les mêmes vices d'argumentation.

« Malheureusement, écrit le Dr Rouby, l'esprit du clergé n'est plus le même; toutes les superstitions, tous les faux miracles ont été admis par lui et imposés à la foi des fidèles. En sorte qu'on se trouve en présence de cette situation prodigieuse: d'un côté, la religion veut ramener les peuples dans la nuit de l'ignorance par des pratiques et des croyances d'un autre âge; d'un autre côté, la science, tous flambeaux allumés, fait le jour partout, en cherchant et en découvrant les lois qui régissent le monde...

« De nos jours, le physicien ne peut croire à un miracle contraire aux lois de la pesanteur; le chimiste, à un miracle contraire aux lois de l'affinité; l'astronome, aux lois de Newton, parce que ces lois sont devenues pour eux des vérités premières, aussi précises que la vérité première du mathématicien: deux et deux font quatre. Vous dites qu'en ne croyant pas au miracle, on limite la puissance de Dieu. Est-ce que Dieu peut faire que deux et deux fassent trois? Est-ce que Dieu peut faire que la ligne droite ne soit pas le plus court chemin d'un point à un autre? Dieu ne peut changer les vérités premières; les vérités premières sont les qualités de Dieu même. Or, le miracle est la négation d'une vérité première.

« Un grand nombre de faits miraculeux sont du domaine de la médecine, et plus spécialement de l'aliénation mentale.



Les révélations de Marie Alacoque et de plusieurs saints et saintes du seizième siècle et du dix-septième ne sont autre chose que des cas de maladie. »

Telle est l'objection de M. Rouby.

L'Église est-elle disposée à recevoir sans contrôle toutes les superstitions qui se couvrent de l'apparence du miracle? Est-elle, aujourd'hui plus qu'autrefois, favorable à la superstition et à l'ignorance? Voilà des accusations qui étonnent sous la plume d'un homme sérieux, et qui n'ont, d'ailleurs, aucun fondement. Elles constituent une injure et elles défient la discussion.

Dans l'œuvre difficile de la canonisation des saints, l'Église se trouve en face du miracle, elle fait appel aux théologiens et aux savants; elle procède avec une sagesse rigoureuse et par des enquêtes sévères; elle tient compte de toutes les découvertes et de toutes les vérités certaines qui appartiennent à la science, elle s'éclaire de l'enseignement lumineux de Benoît XIV, dans son *Traité de la canonisation des serviteurs de Dieu*, et ce n'est qu'après de laborieuses recherches qu'elle se prononce sur la réalité et la valeur du miracle soumis à son appréciation.

S'il plaît à Dieu de réveiller aujourd'hui la foi des fidèles, endormis dans l'indifférence et l'incrédulité, par des miracles plus nombreux et plus éclatants qu'aux siècles passés, il ne faut pas en conclure que l'Église est devenue plus favorable aux ténèbres de la superstition. Elle procédera toujours de la même manière dans ses enquêtes sur ces miracles, et elle condamnera avec la même fermeté les illusions ou les rêveries des esprits faibles, des imaginations sans frein, toujours disposés à voir dans les phénomènes extraordinaires des manifestations du surnaturel.

Le Dr Rouby essaye de sortir des généralités qui touchent aux banalités, si souvent réfutées; il croit triompher de ses adversaires et réfuter la thèse du miracle en nous posant ces questions : « Est-ce que Dieu peut faire que deux et deux fassent trois, que la ligne droite ne soit pas le plus court chemin d'un point à un autre? » Assurément non. Dieu ne peut pas faire une chose contradictoire, et, jamais, un apologiste

catholique ne se permettra de soutenir les propositions absurdes que M. Rouby nous présente sous forme de questions.

Donc, conclut le docteur, Dieu ne peut pas faire des miracles, « car tout miracle est la négation d'une vérité première. » C'est ici que la logique de notre contradicteur se trouve en défaut. Qu'il nous donne la définition catholique du miracle, qu'il démontre clairement que cette définition implique la négation d'une vérité première et une contradiction flagrante, nous lui présenterons nos explications, et il nous sera facile de le convaincre qu'il nous prête, gratuitement, une croyance absurde. Nous pouvons l'attendre.

Non, le miracle n'est pas la négation d'une vérité première. Non, le miracle n'est pas la violation des lois de la chimie, de la physique et de la physiologie. Non, l'ordre universel des mondes n'est pas troublé par la production accidentelle, sur un point de l'espace, d'un fait miraculeux, tout cela n'existe pas.

Quand je lance une pierre en l'air, quand j'arrête avec la main l'eau d'un ruisseau, quand je lance un aérostat vers les couches supérieures de l'atmosphère, est-ce que je détruis la loi générale de la pesanteur? est-ce que je nie la réalité d'une vérité première? est-ce que je trouble l'ordre général des lois de l'univers?

Ce que je fais, Dieu peut le faire, et, quand les phénomènes que je viens de rappeler se produisent par l'action de Dieu, quand ils sont une manifestation sensible de Dieu, je dis : Le miracle est là.

J'en ai dit assez pour faire comprendre à nos adversaires qu'ils n'ont pas la notion exacte du miracle, et que nous n'avons jamais eu la pensée de contester la régularité des lois de l'univers. Que le miracle nous rappelle, ou l'intervention de la liberté humaine, ou l'intervention des anges, ou l'intervention de Dieu avec le concours des forces créées, ou l'intervention exclusive de la pure puissance de Dieu, il ne cesse pas d'être un phénomène sensible, l'acte d'une intelligence et d'une puissance qui laisse toujours la matière soumise à ses lois.

## III

La dernière et la plus importante accusation du Dr Rouby n'est pas plus sérieuse que celles dont nous venons de parler.

Le Dr Rouby affirme et prétend démontrer que Marie Alacoque était atteinte d'aliénation mentale et que la vision du Sacré Cœur fut une hallucination.

Son procédé d'argumentation est très simple. Il consiste à recueillir, dans les annales de la médecine, l'histoire de quelques femmes hystériques, folles, qui ont eu des hallucinations érotiques de la vue, de l'ouïe, du toucher, de la sensibilité générale, et à classer dans la même catégorie les phénomènes morbides de ces hystériques et les célèbres visions de la servante de Dieu.

Il citera des exemples d'hallucination de l'ouïe, et il écrira : « Nous verrons plus loin, en racontant la vie de Marie Alacoque, se dérouler ces divers degrés d'hallucination de l'ouïe. »

Il citera les hallucinations bestiales de quelques femmes enfermées dans une maison d'aliénées, et il conclura ainsi :

« Comme on le voit, les hallucinations de Marie Alacoque ne sont pas une exception dans l'histoire des maladies mentales, ce sont des faits très communs qu'il est loisible, à tous ceux qui le désirent, de connaître par eux-mêmes, de toucher du doigt. »

Le *processus* de ces hallucinations mystiques paraît très simple à M. Rouby, il l'explique ainsi : « Chez Marie Alacoque, les scènes d'amour avec Jésus-Christ persisteront tant que l'état d'âme sera imbibé, pour ainsi dire, de ces pensées mystiques ; mais un jour on lui dira que c'est le démon qui prend la forme de Jésus-Christ pour vivre avec elle, on lui décrira sous une forme terrible l'enfer et ses tourments ; alors, suggestionnée, elle aura des hallucinations terrifiantes du diable et des feux éternels, produisant un état de manie aiguë qu'elle nous décrira dans son Mémoire. »

Ainsi raisonne M. Rouby. Que vaut son raisonnement ? Nous le dirons simplement.

## IV

Nous savons que nos sens, c'est-à-dire la vue, l'ouïe, le goût, le tact, l'odorat, peuvent, dans certaines circonstances et sous diverses influences, devenir le siège d'une hallucination. On s'imagine voir ce qu'on ne voit pas, entendre ce qu'on n'entend pas, sentir ce qu'on ne sent pas, toucher ce qu'on ne touche pas. Ou l'on rêve, ou l'on est fou.

D'après Esquirol, l'hallucination est un phénomène cérébral ou psychique, s'accomplissant indépendamment des sens et consistant en des sensations externes que le malade croit éprouver, bien qu'aucun agent extérieur n'agisse matériellement sur les sens. Ce sont des images reproduites par la mémoire, associées par l'imagination et personnifiées par l'habitude.

Calmeil, Lélut, Bland, Leuret, Baillarges, Parchappe, Brierre de Boismont nous ont laissé des définitions diverses de l'hallucination. Ce que nous avons dit suffit pour nous faire entendre le principal de cette maladie de l'esprit.

On trouve souvent dans les hôpitaux des fous et des malades qui ont des hallucinations, c'est incontestable. Mais, ils sont malades, ils sont fous. Il voient des objets, ils entendent des sons, ils éprouvent des sensations, mais tous ces phénomènes naissent et s'accomplissent en eux, dans leur cerveau. La cause de ces phénomènes n'est pas en dehors d'eux, elle est en eux. Celui qui rêve, pendant le sommeil croit voir, entendre, sentir; mais il dort, et la scène, bizarre, incohérente ou ordonnée, se déroule dans son imagination.

Qu'il existe aussi de faux mystiques, de faux visionnaires, c'est-à-dire des âmes qui sont le jouet de leur imagination surexcitée par des jeûnes, des mortifications, des méditations prolongées sur les joies du ciel, l'amour de Jésus-Christ, l'effroyable supplice de l'enfer, c'est une réalité incontestable; que ces faux mystiques soient assez nombreux, c'est possible; qu'ils aient exprimé leurs hallucinations et leurs impressions dans des écrits ou des mémoires qui choquent par la violence des sentiments qu'ils expriment, j'en conviens:

mais les faux mystiques, les fausses visionnaires ont toujours été condamnés par l'Église, et nous n'avons aucune raison de les approuver.

Quant aux révélations des vrais mystiques, des saints qui s'imposent à notre admiration, nous avons déjà vu ce qu'il en faut penser. Benoît XIV nous enseigne qu'elles ne sont pas des vérités de foi : la théologie nous apprend que la religion ne repose pas sur ces révélations privées ; l'histoire nous fait voir que le culte du Sacré-Cœur ne date ni de Marie Alacoque, ni du P. Eudes, ni du P. de la Colombière ; que le culte de la Vierge immaculée est bien antérieur aux apparitions de Bernadette et n'en dépend pas.

## V

Il y a donc, dans les hôpitaux, des fous qui ont des hallucinations. M. Rouby en tire cette conclusion : Donc, Marie Alacoque et tous les saints qui ont eu des visions, étaient fous.

Voilà l'erreur capitale de la thèse de M. Rouby. Qu'il entre dans des détails quelquefois repoussants, abjects, hideux, pour nous faire connaître les hallucinations sensorielles des hystériques et des fous, c'est inutile, et cela ne prouve rien. Il faudrait démontrer qu'on ne commet pas une erreur grossière, qu'on ne profère pas un outrage inqualifiable, qu'on ne se place pas en dehors de toute science, quand on traite d'hystérique ou de fou Marie Alacoque et les saints.

Voilà le point capital du débat.

Physiquement, Marie Alacoque ne présente aucun des symptômes de l'hystérie : ni la boule hystérique, ni le clou hystérique, ni les convulsions épileptiques, ni les convulsions clowniques si bien décrites par Charcot, dans l'*hysteria major*, ni le délire, ni les troubles nerveux, ni les stigmates que l'on retrouve invariablement dans les névrosés et les fous.

Moralement, nous retrouvons, dans la vie et les œuvres de Marie Alacoque, ces vertus héroïques, qu'on ne retrouve jamais dans la vie des fous et des névrosées. En autorisant un

culte public, après une enquête sévère et minutieuse, l'Eglise a reconnu que la bienheureuse a pratiqué à un degré héroïque toutes les vertus chrétiennes, même ces vertus réservées qui n'appartiennent qu'aux saints (1). Or, la pratique de ces vertus exige une incroyable fermeté de volonté, la suite dans les projets, dans les idées, dans les résolutions, l'horreur de la sensualité, de la concupiscence, des passions, l'amour de l'humilité, du mépris, de la pauvreté, de l'obéissance, de la douleur jusqu'au martyre. Or, ces caractères psychiques sont absolument opposés, contradictoires à l'inconstance, à la sensualité, aux caprices, aux passions qui caractérisent l'hystérie.

Pour comprendre, à travers les sanglots et les sacrifices sanglants des saints, leurs élans et leurs paroles d'amour, pour apprécier la divine pureté, l'incomparable chasteté de ces cris de tendresse, de ces élans passionnés, pour avoir l'intelligence de ces ravissements et de ces extases de l'âme humaine en présence des grands spectacles que Dieu déroule devant elle, bien au-dessus des régions troublées de l'imagination, il faut une préparation morale particulière, il faut avoir soi-même l'œil pur des natures qui planent au-dessus de la matière.

Il est facile, sans doute, au matérialiste et au profane de tourner en ridicule ces pensées et ces sentiments qu'ils ne comprennent pas : il est facile d'attacher une pensée charnelle, grossière, coupable à ces mots sacrés d'amour divin, de tendresse, d'abandon, si fréquents sur les lèvres des saints, dans le ravissement d'une extase où leur âme, si pure, semblait se détacher du corps. Qu'est-ce que cela prouve ?

Ouvrez l'Imitation de Jésus-Christ. Vous y trouverez des paroles ardentes, des élans passionnés, des cris d'amour. Mais tout cela est pur. Si le profane se scandalise, c'est que son imagination est impure, et que son œil est trop obscurci pour avoir la vision des choses de l'Infini.

Élie MÉRIC.

(1) Voir la *Vie de Marie Alacoque*, par Mgr Languet, évêque de Soissons. *Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie, le Mémoire de la Bienheureuse, le Décret de Béatification*, par le P. Croizet, avec introduction par le P. Daniel. 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. 50.

## SUR LA BAGUETTE DIVINATOIRE

---

Le *Cosmos* a plusieurs fois traité ce sujet, et on en trouve, il y a deux ans, des traces dans la « Petite Correspondance » de cette revue ; les indications ci-dessous arriveront peut-être à jeter quelque jour sur cette question aussi curieuse que peu connue.

Il faut d'abord présenter le sourcier, que la gravure ci-jointe montre dans l'exercice de ses fonctions. C'est le Fr<sup>e</sup> Arconse, des Petits-Frères de Marie, actuellement supérieur de l'école de Thurins (Rhône). Le Fr<sup>e</sup> Arconse avait fait ce long voyage à la requête de Mgr Francesco Giacci, évêque auxiliaire de ce diocèse, afin de trouver des sources d'eau, soit pour la municipalité, soit pour les habitants. C'est grâce à cette occasion que j'ai pu entrer en relations avec le Fr<sup>e</sup> Arconse, et ces notes sont l'écho de ces entretiens.

Quand naquit chez le Fr<sup>e</sup> Arconse ce pouvoir de trouver les sources par le moyen de la baguette ? Il serait impossible de le dire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a une trentaine d'années, visitant avec des amis une carrière et trouvant sur le sol une baguette fourchue de coudrier, il la prit entre les mains pour savoir si elle tournerait. Un peu plus loin était une veine d'eau qui lui était inconnue ; au moment où il la rencontra, la baguette se tourna brusquement de son côté : le Fr<sup>e</sup> Arconse était sourcier.

A partir de ce moment, il cultiva le pouvoir nouveau qu'il venait de se découvrir et varia de toutes façons ses expériences pour obtenir le maximum d'effet. Depuis, il a trouvé 1.300 sources, et sur ce nombre n'a eu que 7 insuccès, tous dus à la même cause : à une argile mollassse sur laquelle s'enfonce la goutte de pluie, la baguette accuse la présence

de l'eau sur tout le banc, sans qu'il soit possible de mettre la main sur un filet qui n'existe pas.

Mais le Fr<sup>e</sup> Arconse crut que, pour mieux utiliser ce procédé de découvrir les sources, il lui fallait des études de géographie hydroscopique. Il les fit d'abord sur les livres, puis sur le terrain, et arriva à une connaissance assez exacte de l'état du sous-sol et de ses rapports avec les veines d'eau, pour qu'il lui soit arrivé parfois de dire, de loin, et sans aucune expérience, à quel endroit on devait fouiller pour trouver l'eau que l'on désirait. C'est donc un sourcier doublé d'un hydrologue expérimenté; chez lui, la science aide le don et l'empêche de dépenser en pure perte des efforts pour trouver des sources où il ne peut y en avoir.

Le Frère commença par faire des recherches avec la traditionnelle baguette de coudrier, puis il essaya successivement d'autres bois et arriva à cette conclusion que tous pouvaient être employés, à condition que le bois fût dur et eût beaucoup de nœuds. Les bois tendres ne donnaient presque pas de résultats. Il eut alors l'idée de se faire une baguette de fer terminée par une fourche comme la baguette de coudrier, puis, à la suite de plusieurs expériences, il adopta la baguette représentée dans la gravure. C'est un gros fil de fer rond de  $\frac{2}{3}$  de centimètre de diamètre et se repliant sur lui-même en son milieu en une sorte de longue boucle fermée. L'opérateur en tient les deux extrémités dans ses mains, la paume tournée vers le ciel; la boucle peut être dans n'importe quelle position, mais le Frère la met ordinairement verticale. S'il arrive à croiser un courant d'eau, la baguette se retourne avec plus ou moins de vivacité vers lui comme si elle était attirée par sa poitrine. La force avec laquelle se fait ce mouvement de rotation est considérable, et il y aurait lieu de faire d'intéressantes expériences au frein. N'en ayant pas à ma disposition, je me contentai de cette approximation grossière : Priant l'opérateur de laisser passer de droite et de gauche les extrémités de la baguette, celles-ci furent saisies avec vigueur par deux personnes qui devaient s'opposer à tout mouvement de rotation de l'axe de l'appareil. En dépit de tous leurs efforts, et bien que leurs quatre mains fussent employées à presser



la baguette, elles ne purent empêcher celle-ci de tourner de 90°.

Cette baguette est d'autant plus sensible qu'elle est plus grande; on pourrait encore augmenter sa sensibilité en la composant non d'un cylindre de fer, mais d'un faisceau de fils de fer tordus. Seulement l'appareil serait alors si sensible qu'il décèlerait les plus petits cours d'eau, ceux qu'il n'y a aucun intérêt à recueillir. Enfin, une baguette qui a beaucoup servi à ces expériences est plus sensible qu'une baguette neuve, et il n'y a à cela rien d'étonnant.

Quand le Fr<sup>e</sup> Arconse met le pied sur la partie où le cours d'eau fait sentir son influence, il suffit que le bout du pied touche cette sphère d'action pour que la baguette entre en mouvement. Passant ensuite de l'autre côté à une certaine distance, il cherche par le moyen de la baguette le point précis où la source recommence à agir. Ces deux points, fixés par plusieurs expériences, occupent une bande de terrain d'autant plus grande que la profondeur de la source est plus considérable. Il marque alors soigneusement le milieu de cet espace; c'est l'endroit où on devra creuser. Ajoutons, cependant, que ce moyen ne peut donner que des renseignements très approximatifs, et que l'étude des terrains peut beaucoup aider le pronostic.

Il passe ensuite à la seconde opération, qui est celle de jalonner le cours d'eau, et, pour cela, se plaçant à l'endroit qu'il vient d'indiquer, il prend un pendule métallique. En campagne le pendule le plus pratique est une montre suspendue à une chaîne d'acier. Le pendule rendu immobile, se met à osciller faiblement d'abord, puis franchement, dans une direction déterminée. C'est la direction du cours d'eau. Voulez-vous vous en assurer? Arrêtez le pendule et donnez-lui violemment une direction diamétralement opposée; vous verrez ses oscillations s'arrêter plus ou moins rapidement, selon la sensibilité de l'opérateur, s'éteindre et reprendre ensuite dans le sens du courant. Cette direction générale ainsi obtenue, il ne reste plus qu'à jalonner le cours d'eau d'une manière plus précise, en le recoupant en plusieurs endroits: la baguette indiquera immédiatement sa présence.

Ce moyen est très utile, quand on veut retrouver, par exemple, d'anciennes conduites d'eau dont le plan a été égaré, comme aussi il permet de faire creuser la source au point où sa profondeur sera moins considérable, ou encore à l'endroit qui rendra les travaux plus aisés et plus profitables pour le propriétaire.

Tels sont les principaux phénomènes observés. On pourrait s'étendre abondamment sur ce sujet, entasser histoire sur histoire, mais ce luxe de faits servirait à bien peu de chose. Plus intéressant serait, au contraire, le mécanisme de ce don, mais malheureusement sur ce point nous sommes réduits à des conjectures plus ou moins heureuses.

Pour les uns, et c'est l'opinion du Fr<sup>e</sup> Arconse, la cause de tous ces mouvements serait l'électricité. Cette électricité serait dégagée par le frottement de l'eau coulant sous terre, et, à l'appui de cette explication, le Fr<sup>e</sup> Arconse déclare que l'eau dormante est sans action sur lui. Par contre, nous avons des sourciers qui trouvent les eaux dormantes avec autant de facilité que les eaux vives.

Il semblerait plus simple de relier ce fait à cet autre, d'ordre plus général, en vertu duquel l'homme est plus ou moins en communication avec la nature entière, et la matière sous ses différentes formes, exerce continuellement une action sur le corps humain. Dans quelques organismes mieux doués pour percevoir et reconnaître cette action, ces rapports se manifestent par une sensation particulière : Telle serait l'explication de la métallothérapie, celle des voyants qui sentent à travers la terre les métaux, soit précieux, soit ordinaires, etc.

Mais cette explication rencontre une autre difficulté à propos des sources. Le sourcier a besoin de sa baguette, et les mouvements de celle-ci sont, on l'a vu, d'une telle violence qu'on a énormément de peine à les arrêter. Les baguettes de coudrier se brisent dans les mains, les baguettes de fer arrivent à meurtrir tellement les mains de qui les tient, voulant accomplir leur quart de tour, qu'elles y laissent une impression, un sillon, témoin visible de l'effort exercé. Le corps humain ne serait dans ce cas que le véhicule pour

conduire le fluide à la baguette, ou encore ce fluide transformerait le corps humain en un réservoir magnétique de grande intensité ; de là les efforts de la baguette pour se mettre en position d'équilibre vis-à-vis de ce réservoir magnétique. Mais il ne doit pas s'agir d'électricité telle qu'on l'entend dans les traités de physique, car alors les phénomènes ne se produiraient point avec une baguette de coudrier ou d'autre bois dur et sec.

Ce qui fait que, d'explications en explications, je ne crois pas qu'il y en ait encore une de satisfaisante ; mais, dans toute hypothèse, ce fait des sourciers mériterait d'être examiné scientifiquement. Ce ne sera que par une longue série d'observations faites avec toutes les précautions, variées de mille manières, que l'on pourra arriver à saisir le mécanisme de cette force inconnue, et qui est beaucoup plus commune qu'on ne le suppose. En opérant à Rocca Priora, il se trouva que, dans l'entourage du Fr<sup>e</sup> Arconse, trois personnes possédaient à un degré bien moindre, il est vrai, le même pouvoir. Ce pouvoir, comme toutes les forces de la nature, se perfectionne, grandit par l'usage ; mais le fait que, sur une trentaine de personnes prises au hasard, il s'est trouvé trois sujets sensibles, indique qu'il est plus fréquent qu'on ne le croirait à première vue.

Dr Albert BATTANDIER.



## LA BIOLOGIE ET LA PSYCHOLOGIE<sup>(1)</sup>

On a fait de grands efforts, dans ces derniers temps, pour supprimer l'individualité de la psychologie et la noyer dans la physiologie, et par suite dans la biologie.

C'est avec les appareils enregistreurs dans les laboratoires de physiologie et à la Salpêtrière, ou dans les asiles, que l'on étudie aujourd'hui la psychologie.

Alfred Giard proclame « que la biologie et la psychologie sont destinées à se fondre prochainement » : et, pour Haeckel, « la psychologie scientifique est une partie de la physiologie, la théorie des fonctions ou de l'activité vitale des organismes ».

Sergi déclare avoir démontré, dans son ouvrage sur l'origine des phénomènes psychiques et leur signification biologique, « que les phénomènes psychologiques sont des phénomènes vitaux, comme ceux de nutrition et de reproduction, et que leur fonction n'est autre chose que la protection de l'individu et de la descendance ».

Il est certain que, les diverses parties de notre humanité étant étroitement unies et solidaires dans la vie, il y a des chapitres frontières que le psychologue ne peut étudier qu'en connaissant la physiologie, notamment du système nerveux.

J'ai demandé, et je crois fort désirable, qu'il y ait, dans les Facultés des lettres, un enseignement de tout ce qu'un philosophe doit savoir de la physiologie et de la pathologie du système nerveux et, dans les Facultés de médecine, un enseignement de tout ce qu'un médecin doit savoir en philosophie.

On réaliserait ainsi la *pénétration* souhaitée des diverses Facultés de la même Université et on éviterait certainement

(1) Extrait de l'ouvrage : *Limites de la Biologie*. (Paris, Alcan.)

beaucoup d'erreurs d'appréciation et des conclusions trop hâtives.

En tout cas, il existe une science de ces zones neutres entre la physiologie et la psychologie : c'est la *psycho-physiologie*, science récente, qui a déjà produit de beaux travaux et provoqué d'utiles recherches, et qui est loin d'avoir dit son dernier mot.

Cette science, qui est, elle, une partie de la biologie, existe : il faut qu'on la connaisse, qu'on la creuse, qu'on la développe. Et ce que je dis n'est certes pas pour décourager les pionniers de cette science, tout au contraire.

Mais la psycho-physiologie, même largement comprise, même avec les progrès les plus étendus que l'avenir lui fera réaliser, ne peut pas remplacer la psychologie, pas plus d'ailleurs qu'elle ne peut remplacer la physiologie tout entière.

Pour Fechner, qui en est le fondateur, la psycho-physiologie est « une science exacte des rapports de l'âme et du corps, ces rapports étant envisagés au point de vue phénoméniste » : elle étudie les rapports des phénomènes psychologiques soit avec les phénomènes physiologiques, soit avec les phénomènes physiques.

En fait, la mesure des phénomènes psychologiques, étant le problème premier, devient l'objet capital de la psycho-physiologie pour Fechner, qui étudie surtout la mesure des sensations et de la sensibilité (Weber, Vierordt, Fechner). Puis on étudie la durée des actes psychiques (Helmholtz, Wundt) et la psycho-physique a, en somme, « pour objet l'analyse quantitative des perceptions », sa méthode générale consistant « à étudier les phénomènes psychologiques à travers les phénomènes physiques et, en particulier, à atteindre et à exprimer les quantités psychologiques par le moyen des quantités physiques ».

On voit l'importance de cette science.

Rien de plus légitime que sa constitution sur le terrain suivant : *Étude de l'élément physiologique dans les phénomènes psychologiques*.

Mais elle sort de son domaine et exagère sa portée, quand, oubliant qu'elle n'est au fond qu'un chapitre de la physiologie,

elle veut envahir, conquérir entièrement et remplacer absolument la psychologie elle-même.

La psychologie est et reste une science à part, qui a ses modes et procédés d'étude et son objet, spéciaux et distincts de ceux de la biologie.

Son mode spécial de connaissance est ce que l'on appelait autrefois la *conscience* : c'est l'*observation intérieure*, l'auto-observation.

N'est-il pas curieux de voir la facilité avec laquelle tous les savants font un acte de foi dans la véracité de leurs sens, c'est-à-dire de leurs organes d'expérience extérieure, et la difficulté avec laquelle ils admettent la légitimité de l'expérience intérieure.

L'expérience intérieure existe parfaitement. Elle s'impose à notre esprit avec la même force que l'expérience extérieure.

Il est même facile de voir qu'on commence par elle.

Car c'est par là que nous avons la notion de notre propre existence et cette notion doit nécessairement précéder celle des existences autres que la nôtre.

Zachelier, Fouillée ont largement développé cette pensée.

Le *ergo sum* de Descartes est notre première affirmation scientifique; elle est la condition de toutes les autres.

C'est l'aperception de Leibniz et de Kant.

« La pensée, à qui tout devient visible, est immédiatement visible pour elle-même : dans cette conscience de soi toutes les sciences ont leur point de départ et elles doivent y avoir aussi sans doute leur point d'arrivée (Fouillée). »

Certes, il ne faut pas exagérer cette pensée, n'admettre que l'observation psychique et tomber dans le psychomonisme. Mais il est absolument antiscientifique de nier l'observation intérieure.

C'est la doctrine de Cousin : « Les faits de conscience forment, en un mot, un monde à part, et la science de ces faits doit être distincte de toutes les autres sciences, y compris la physiologie (Zachelier). »

Renouvier a très énergiquement soutenu et développé la thèse que je défends ici.

Il cite, en la qualifiant d'« étonnante proposition », cette

phrase d'Herbert Spencer : « La personnalité dont chacun est conscient et dont l'existence est pour chacun un fait plus certain de beaucoup que tous les autres faits, est cependant une chose qui ne peut vraiment point être connue. La connaissance en est interdite par la nature de la pensée. »

Pourquoi? Elle est interdite par la nature de la pensée de Spencer? J'en doute. Car la pensée de Spencer est singulièrement pénétrante. Pourtant, serait-elle interdite par la nature de la pensée humaine?

Voici la raison que donne Spencer.

« L'acte mental dans lequel le soi est perçu implique un sujet percevant et un objet perçu. Si donc l'objet perçu est le soi, quel est le sujet qui perçoit? Ou, si c'est le vrai soi qui pense, quel est l'autre soi qui est pensé? Évidemment, une vraie connaissance de soi implique un état dans lequel le sujet et l'objet sont identifiés et cet état, c'est l'anéantissement du sujet et de l'objet. »

Voilà un raisonnement étrange pour étayer une « étonnante proposition ».

Renouvier, après avoir cité le passage de Spencer, poursuit excellemment : « C'est nous qui soulignons, parce que ce mot *évidemment*, cet état qui est l'état d'on ne sait quoi, ce soi qui n'a plus ni sujet, ni objet, et dès lors énonce un pur néant, nous offrent le curieux spécimen d'un réalisme prodigieusement naïf en son absurdité. Le sophisme repose sur la supposition que l'objet et le sujet sont deux choses... »

Donc, on le voit, la négation dogmatique de l'auto-observation ainsi formulée par Spencer est, comme dit Renouvier, une « étonnante proposition », un *a priori*, une « supposition », un « curieux spécimen d'un réalisme prodigieusement naïf en son absurdité ».

Développant encore cette pensée, Renouvier dit encore ceci : « La donnée empirique de la conscience du moi, avec une représentation objective, quel que puisse être ou paraître l'objet représenté, est un fait antérieur et supérieur à toute autre affirmation possible, et en est la condition. »

Il est donc impossible, en science positive, de nier l'auto-observation, l'observation intérieure, la conscience et, par

l'existence démontrée de cette méthode spéciale d'observation et de connaissance, on peut dire que non seulement la psychologie existe en dehors de la biologie, mais encore qu'elle la précède logiquement et en est la condition.

Cette science distincte de la biologie par ses méthodes et ses moyens d'investigation a aussi, par là même, un objet particulier, spécial, distinct de l'objet de la biologie.

Tandis que la biologie étudie les lois des phénomènes communs à tous les êtres vivants, la psychologie étudie les phénomènes propres à l'homme, n'ayant pas leur analogue chez les autres êtres vivants, et leurs lois.

Nous connaissons déjà une de ces notions propres à l'homme que la psychologie devra étudier : c'est la notion du bien, de l'obligation et du libre arbitre.

Voilà un premier objet de la science psychologique ; nous en trouverons d'autres dans les chapitres suivants, quand nous étudierons l'esthétique, la logique, les mathématiques, la métaphysique...

D'une manière plus générale, l'objet de la psychologie est l'étude des phénomènes psychiques supérieurs, propres à l'homme.

Ce mot « psychiques » a eu des fortunes successives et des sens variés. On a même voulu, dans ces derniers temps, en faire un synonyme d'occultes, de suprascientifiques...

Nous laisserons au mot son ancien sens. Sont psychiques tous les phénomènes d'intelligence, sans idée préconçue ni nécessaire du principe de cette intelligence.

Ainsi compris, les phénomènes psychiques se divisent en deux catégories bien différentes : le psychisme inférieur, automatisme psychologique, d'une part, et d'autre part, le psychisme supérieur.

Le premier, celui que nous avons appelé polygonal, est commun (au degré près) à l'homme et aux animaux ; il garde chez l'homme des centres corticaux spéciaux, distincts de ceux du psychisme supérieur.

Le second, psychisme supérieur, est propre à l'homme et, par suite, il ne peut être étudié que chez l'homme, par la psychologie.



Ce qui caractérise le psychisme supérieur, propre à l'homme, c'est la conscience synthétique du bien et du beau; c'est le raisonnement appliquant consciemment les idées universelles, abstrayant, déduisant et sachant pourquoi: c'est la décision libre, raisonnée et responsable, entraînant le mérite ou le démérite.

Complétant la phrase, citée plus haut, de Fouillée, je dirai : la psychologie est la science de la volonté et de la conscience.

Ainsi définie par sa méthode et son objet, la psychologie est bien une science propre à l'homme. Les animaux présentent aussi des phénomènes psychiques; mais nous ne pouvons pas les étudier en eux-mêmes, dans la conscience des sujets. Nous ne pouvons les étudier que dans leurs manifestations physiologiques.

La psychologie animale est donc un chapitre de la biologie, tandis que la psychologie de l'homme ou psychologie proprement dite est une science spéciale, distincte de la biologie.

Toute une école, composée d'hommes extrêmement distingués, a combattu, dans ces derniers temps, cette manière de voir, en soutenant que la psychologie de l'homme devait se faire, comme la psychologie des animaux, par la seule étude des phénomènes physiologiques qui accompagnent les phénomènes psychiques, c'est-à-dire par la seule étude de ce que l'on a appelé les phénomènes psycho-physiologiques. Et, en fondant et en développant la psycho-physiologie (qui n'est qu'un chapitre de la physiologie et de la biologie), on a voulu la substituer entièrement à l'ancienne psychologie, qui a disparu comme science distincte, non biologique.

« En un mot, disait Ribot, résumant la doctrine de Fechner, Wundt et Delbœuf, à tout phénomène ou groupe de phénomènes d'ordre psychologique correspond un fait ou groupe de faits d'ordre physiologique et l'explication scientifique des premiers doit être cherchée dans la connaissance des seconds. »

Et alors, sur ce principe, est créée la psychologie physiologique qui est l'introduction en psychologie des principes, des méthodes et des hommes de la physiologie

Il y a vingt-cinq ans, j'ai essayé de montrer l'inanité de cette tentative d'inféodation complète de la psychologie à la physiologie, et j'ai discuté le *logarithme des sensations*, qui a été une des premières et plus importantes lois de la psychophysiologie.

Je rappelle cette loi capitale, dont Ribot a dit : « Par elle, la mesure exacte est appliquée, pour la première fois, aux phénomènes psychiques. »

On peut l'énoncer ainsi : « Les sensations croissent comme les logarithmes quand les excitations croissent comme les nombres ordinaires » ; ou, plus brièvement : « la sensation croît comme le logarithme de l'excitation » ; ou, en langage plus clair : « quand les excitations augmentent suivant une progression arithmétique, les sensations augmentent suivant une progression géométrique. »

A mon sens, disais-je en discutant cette loi, en 1876 l'objection capitale à faire à la loi psycho-physique, c'est que la sensation n'est pas une grandeur mesurable comme les grandeurs ordinaires, et alors on ne peut pas dire que la sensation croît comme le logarithme des excitations.

Nous distinguons bien deux sensations semblables et deux sensations dissemblables, mais il nous est impossible de dire si une sensation est le double ou le triple d'une autre. Nous ne pouvons faire abstraction de la qualité d'une sensation pour n'en apprécier que la quantité.

Dans les expériences des psycho-physiologistes, il m'est impossible de dire que les petites sensations éprouvées à chaque augmentation minimum d'excitant sont égales entre elles. Et alors on ne peut plus les poser en série arithmétique quand les excitations croissent en série géométrique, et, par suite, tout l'édifice de la loi est ruiné.

« On saisit un moment où la sensation change : il n'y a là ni quantité ni continuité. » Il est impossible de traiter mathématiquement une notion de cette espèce.

Le raisonnement des psycho-physiologistes n'a donc qu'une apparence de rigueur.

Rien, absolument rien ne me prouve l'égalité des divers minimums de sensation. De ce qu'une sensation est provo-

quée par le minimum d'excitation perçue, je ne veux pas conclure que cette sensation soit elle-même minimum absolue et, par suite, toujours égale à elle-même. Ce n'est que par définition que l'on peut poser cela et la loi cesse d'être une loi pour devenir elle-même une définition.

En somme, les expériences des psycho-physiologistes ont un grand intérêt et une grande portée, mais au seul point de vue physiologique.

Pour rester dans la vérité des faits démontrés par l'expérience, il faut dire : pour que des excitations successives agissent efficacement sur les extrémités périphériques des nerfs sensitifs, il faut qu'elles croissent en progression géométrique. Voilà le fait incontestable.

Il n'y a absolument rien de physique là dedans. Les sensations ne pourraient entrer dans la loi trouvée que si, par d'autres expériences, on les avait mesurées et si on avait trouvé leurs rapports avec l'excitation nerveuse.

Car il faut bien se garder de confondre la sensation et l'excitation nerveuse qui lui donne naissance. Rien n'autorise à conclure de l'excitation nerveuse à la sensation perçue.

Donc, la loi des logarithmes est une loi purement physiologique et nullement psychologique.

Cette argumentation de 1876 me paraît toujours valable.

Récemment encore, Bergson a repris, avec beaucoup de soin, cette étude de l'intensité des états psychologiques, et il a montré que cette notion « se réduit ici à une certaine qualité ou nuance dont se colore une masse plus ou moins considérable d'états psychiques ». Il montre qu'il y a « là un changement de qualité plutôt que de grandeur ». Les éléments qui semblent accroître la grandeur d'une sensation se bornent à en modifier la nature. De même, « les intensités successives du sentiment esthétique correspondent à des changements d'états survenus en nous... Il n'y a rien de commun entre des grandeurs superposables, telles que des amplitudes de vibrations, par exemple, et des sensations qui n'occupent point d'espace ».

Parlant ensuite de la loi de Fechner et appliquant les mêmes principes : « Mais comment passer, dit-il, d'une relation

entre l'excitation et son accroissement minimum à une équation qui lie la quantité de la sensation à l'excitation correspondante? Toute la psycho-physique est dans ce passage... »

Et Bergson conclut : « Considérés en eux-mêmes, les états de conscience profonds n'ont aucun rapport avec la quantité ; ils sont qualité pure... »

Plus récemment encore, Foucault a repris avec beaucoup de force la discussion de la loi de Fechner qui est, dit-il, la base expérimentale de toute la psycho-physique.

Il ne faut pas confondre la sensation et la perception. La sensation est un phénomène « de conscience faible et obscure » ; un travail automatique en fait une perception, qui est « un composé de sensations et d'images associées ».

Ce sont des perceptions que Fechner étudie et qu'il a la prétention d'analyser.

Or, « la perception est en partie l'œuvre propre de chacun de nous, nos images reflètent notre passé, peut-être même notre caractère, car elles se sont modifiées à notre insu depuis le jour où elles ont été formées ; bref, nous marquons chacune de nos perceptions d'un trait qui nous est personnel et, par suite, il ne peut pas exister une relation fonctionnelle générale entre l'excitation et la perception qu'elle détermine. L'interprétation que Fechner a donnée de ses expériences est donc insoutenable ; car il est évident que, quand nous comparons des intensités lumineuses ou sonores, des poids ou des longueurs, ce n'est pas la sensation qui est le fait psychologique en jeu, mais la perception ».

Et Foucault conclut nettement : « Les tentatives faites par Fechner et beaucoup d'autres pour mesurer, directement ou indirectement, l'intensité des sensations, sont donc stériles, parce que cette prétendue intensité n'existe pas, et que, par suite, la sensation ne grandit en intensité ni d'une manière continue ni d'une manière discontinue ; » et ailleurs : « Le système psycho-physique de Fechner est inacceptable parce que l'idée qui lui sert de base est fausse : il est faux que, lorsque nous portons le jugement psycho-physique, lorsque nous déclarons, par exemple, une intensité lumineuse plus forte qu'une autre ou égale à une autre, notre jugement soit

déterminé par une comparaison quantitative des sensations ou des perceptions ; la prétendue intensité des sensations, qui grandirait et diminuerait à mesure que les intensités physiques correspondantes grandissent et diminuent, n'existe pas »... « la recherche d'une loi mathématique, reliant les phénomènes psychologiques à leurs concomitants physiologiques et à leurs antécédents physiques, était chimérique » (484).

Voilà donc une première tentative, déjà ancienne, pour faire rentrer la psychologie dans la biologie, qui me paraît vaine. On a réussi à réunir les faits les plus intéressants, on a trouvé une loi nouvelle et créé un chapitre nouveau. Mais c'est une loi et un chapitre de physiologie et nullement de psychologie.

Voici maintenant une autre tentative du même genre, celle-ci très récente, qui ne me paraît pas aboutir davantage à l'inféodation de la psychologie à la biologie.

C'est l'étude contemporaine des émotions et la théorie de James et de Sergi.

Lange, de Copenhague, puis William James, de Harvard, et surtout Sergi, de Rome, ont voulu démontrer « que les phénomènes psychologiques sont des phénomènes vitaux comme ceux de nutrition et de reproduction, et que leur fonction n'est autre chose que la protection de l'individu et de la descendance ».

Dans la douleur, le plaisir, toutes les émotions, il y a des troubles physiologiques, tels que « arrêt ou accélération du cœur, arrêt de la respiration, sensation de suffocation, difficulté de la respiration profonde, sécrétions abondantes ou excessives dans les intestins, larmes, pâleur, rougeur, tremblement, mouvements violents ou convulsifs ».

Ces phénomènes physiologiques sont la partie essentielle de l'émotion, constituent l'émotion.

« La théorie que je soutiens, dit Sergi, est que les émotions sont les sentiments des changements plus ou moins profonds des fonctions de la vie organique depuis les plus vitaux jusqu'au moins vitaux, du mouvement du cœur et de la respiration aux sécrétions, au déséquilibre sanguin par

action vasomotrice, par dilatation ou restriction des vaisseaux en quelque lieu de la circulation que ce soit, jusqu'à l'augmentation ou la diminution de l'énergie neuro-musculaire, au relâchement ou à la contraction musculaire, depuis tous les phénomènes de l'agonie jusqu'à l'excès d'action de l'énergie vitale. »

Le centre des émotions n'est plus le cerveau (les centres cervicaux perçoivent simplement l'émotion, la rendent consciente : d'autres fois, ils la provoquent), mais le vrai et seul centré des émotions est la moelle allongée.

Cela s'applique aux émotions même les plus élevées, comme les émotions altruistes.

Et voilà tout un gros et important chapitre de l'ancienne psychologie réuni à la physiologie, fondu dans la biologie.

La chose ne me paraît pas aussi claire que cela.

Sergi reconnaît bien la nécessité d'intervention du cerveau pour rendre l'émotion consciente. Mais c'est un élément secondaire, quasi insignifiant.

James, constatant bien cet élément cérébral, lui accorde peu d'importance dans les émotions grossières (*coarser*), mais lui reconnaît un grand rôle dans les émotions délicates (*subtler*).

Sergi s'élève contre cette distinction : il n'y a pas deux catégories d'émotions, et avec Baldwin, il accuse James de détruire lui-même son ancienne théorie et de revenir à l'orthodoxie.

Eh bien ! je suis de l'avis de James et je vais même plus loin que lui : dans les émotions et, en général, dans les phénomènes psychologiques, il y a deux éléments, l'élément physiologique et l'élément psychologique. Sergi a, à mon sens, le tort de subordonner le second au premier, au point de l'annihiler. Je crois qu'il faudrait au moins les mettre sur le même pied : ou, si on tient à les hiérarchiser, c'est l'élément psychologique qui est le plus important, le plus essentiel.

La meilleure des preuves en est que l'on conçoit très bien et l'on observe des phénomènes psychologiques et des émotions sans phénomènes physiologiques, tandis que l'émotion

n'existe plus, dès qu'il n'y a pas conscience, phénomène psychique proprement dit.

De plus, quand les phénomènes physiologiques accompagnent les émotions, il n'y a nullement parallélisme entre les deux ordres de phénomènes : ce qui devrait être dans la théorie de Sergi.

En même temps, il n'y a aucune spécificité dans les réactions physiologiques. A des émotions très diverses correspondent des syndromes physiologiques identiques.

« Dinet et Coutier ne voient qu'un seul fait de caractère physiologique dans les émotions provoquées, quelle que soit leur qualité : elles provoquent des vaso-constrictions et accélèrent la respiration et le cœur (Sergi). »

Sergi reconnaît l'importance de l'objection.

« La difficulté, dit-il, est d'expliquer pourquoi les phénomènes, dans le plaisir et la joie, sont fondamentalement identiques à ceux de la colère ou de la fureur... Nous ne pouvons trouver d'autre origine à cette identité fondamentale que le principe de défense et de protection considéré comme fonction primaire de la psychologie. »

C'est parfait. Mais alors il faut bien reconnaître dans les émotions deux éléments : l'un physiologique, commun, qui a son centre à la base de l'encéphale, que le biologiste doit étudier, que Sergi a très bien analysé ;— l'autre psychologique, spécial, qui a son centre dans l'écorce, que le psychologue peut seul analyser et étudier par l'observation intérieure.

Les éléments de la première catégorie (physiologiques) sont communs aux animaux et à l'homme et constituent des phénomènes biologiques de défense et de protection.

Mais, comme le reconnaît très bien Sergi, « nous employons aussi notre puissance intellectuelle à des usages différents de ceux de la défense ou de la protection psychique : nous nous occupons de recherches scientifiques, littéraires, artistiques ». C'est là, dit le même auteur, « une quantité d'énergie exubérante que nous employons, comme un luxe d'activité, à des usages n'ayant pas trait à l'utilité biologique. »

Ces usages ont trait à la vie psychologique de l'homme,

ce qui est une partie capitale de son existence. Les émotions ne sont donc pas seulement des phénomènes de défense biologique ; ce sont aussi des phénomènes de haut psychisme, qui vont jusqu'à l'émotion esthétique et à l'émotion morale.

Voilà le second élément de l'émotion, qui est du ressort exclusif de la psychologie.

Sergi cite même une expérience de François Franck qui prouve précisément l'indépendance des phénomènes physiologiques (cavités de la base) et des phénomènes psychologiques (écorce) dans l'émotion et par suite la nécessité d'une étude double et séparée (biologique et psychologique) de ces phénomènes.

Ribot reconnaît très bien l'existence de ces deux éléments. « Chaque espèce d'émotion, dit-il, doit être étudiée de cette manière : ce que les mouvements de la face et du corps, les troubles vasomoteurs, respiratoires, sécrétoires, expriment objectivement, les états de conscience corrélatifs que l'observation intérieure classe suivant leurs qualités l'expriment subjectivement : c'est un seul et même événement traduit en deux langues (Sergi). »

Goblot ne veut pas non plus voir dans le phénomène psychologique une simple doublure contingente des phénomènes physiologiques, un « éclairage de luxe » du mécanisme, comme a dit Fouillée.

Pour lui, le point de vue mental et le point de vue physique s'adressent à la même chose, « qui, pouvant être connue par deux voies différentes, les sens et la conscience, se présente sous deux aspects irréductibles ».

Il me paraît difficile, après cela, d'admettre l'identité des deux ordres de phénomènes, qui sont connus par des voies différentes et se présentent sous des aspects irréductibles. En tous cas, retenons qu'ils doivent être l'objet de deux sciences différentes, la biologie et la psychologie.

Bergson, lui aussi, ne peut pas admettre que l'émotion de la fureur « se réduise à la somme de ces sensations organiques : il entrera toujours dans la colère un élément psychique irréductible ».



Voilà donc une seconde tentative, qui a échoué, de faire rentrer la psychologie dans la biologie.

Comme Fechner, Sergi étudie la zone frontière entre ces deux sciences : mais cette étude même n'aboutit qu'à mieux démontrer l'existence de limites entre la biologie et la psychologie.

Donc, la psycho-physiologie est une étude intéressante, le plus souvent purement physiologique, des zones frontières entre la psychologie et la physiologie ; mais elle ne peut pas remplacer toute la psychologie pour en faire ainsi un simple chapitre de biologie.

On trouve même, non sans étonnement, parmi les défenseurs de notre doctrine, des hommes comme Stuart Mill et Spencer.

« Je regarde, dit le premier (B. Blum), comme une erreur tout aussi grande en principe, et plus sérieuse encore en pratique, le parti pris de s'interdire les ressources de l'analyse psychologique, et d'édifier la théorie de l'esprit sur les seules données que la physiologie peut actuellement fournir. »

Quand à Herbert Spencer, il démontre que « la distinction entre la biologie et la psychologie se justifie de la même manière que la distinction entre les autres sciences concrètes », et établit, contre Auguste Comte, que « la psychologie est une science complètement unique, indépendante de toutes les autres sciences, quelles qu'elles soient, qui s'oppose à elles comme une antithèse ».

Un autre argument vient encore à l'appui de cette idée que la psychologie et la biologie sont bien distinctes l'une de l'autre, chacune avec sa méthode et son objet propres.

C'est que beaucoup de biologistes reconnaissent très bien aujourd'hui que la conscience (mode de connaissance éminemment psychologique) est impossible à analyser chez les animaux et, par suite, échappe à la biologie.

Ainsi M. Claparède s'est récemment posé cette question : les animaux sont-ils conscients ? et il démontre combien cette question est au-dessus du biologiste.

Il n'y a pas, dit-il, de « critérium objectif de la conscience »... « le subjectif et l'objectif sont hétérogènes. »

« Et voilà pourquoi nos biologistes, lorsque, étant donné un système nerveux d'animal, ils cherchent à en inférer le degré de conscience correspondant, se conduisent comme un physicien qui prétendrait déduire immédiatement de ses observations thermométriques le nombre et la nature des crimes qui se commettent au même instant. » Et il conclut : « A la question : les animaux sont-ils conscients ? la physiologie — et même la psychologie en tant que cette science est explicative — doivent donc répondre non seulement : je l'ignore, mais encore : peu m'importe ! »

De même, Sergi trouve « artificieuse » et « pas scientifique » la distinction en biologie de la sensibilité consciente et de la sensibilité inconsciente. Il élimine donc du domaine de la biologie l'étude des phénomènes de conscience.

Donc, les phénomènes de conscience restent l'objet distinct d'une science spéciale : la psychologie.

Seulement, comme ces phénomènes de conscience ne peuvent être bien étudiés que par l'observation intérieure et par suite exclusivement chez l'homme, l'objection surgit immédiatement que nous faisons ainsi de l'anthropocentrisme. Or, c'est là un mot redoutable avec lequel on supprime certaines assertions aussi sûrement que, pour d'autres, avec le mot « anthropomorphisme ».

J'accepte, d'ailleurs, le reproche. Si on fait de l'anthropocentrisme en séparant nettement l'homme des animaux, en proclamant qu'il y a des sciences humaines distinctes des sciences biologiques (communes aux animaux et à l'homme), je fais de l'anthropocentrisme et je ne m'en cache pas : car c'est le principal but du présent livre.

Et ce genre d'anthropocentrisme me paraît parfaitement acceptable et scientifique.

Halleux a très bien développé tous les arguments en faveur de la séparation des hommes et des animaux.

On ne peut pas nier « la conquête progressive de la nature par l'homme, et cela dès les temps les plus reculés ».

« Seul, parmi les êtres innombrables qui l'entourent, l'homme est capable de s'assimiler l'œuvre de ses devanciers, de profiter des efforts qu'ils ont faits, des connaissances

qu'ils ont acquises, de comprendre le passé, et par le passé de prévoir l'avenir, de progresser, en un mot, par la comparaison des choses. » (De Nadaillac-Halleux.)

« Quelle longue patience, quel génie il a fallu à l'homme nu, désarmé, inhabile, des temps préhistoriques, pour faire peu à peu la conquête du monde, des choses et des êtres ambiants, tous ennemis nés du futur roi de la nature. Qui aurait pu deviner, en présence des gigantesques mammouths, des énormes mastodontes, des titanesques dinotériums, des forêts de fougères arborescentes qui devaient devenir la houille, que l'être débile, velu, informe, qui, audacieux, au lieu de se courber vers le sol, osait lever les yeux vers la voûte étoilée, dompterait un jour tout cela? (Foveau.) »

« L'uniformité et la stabilité caractérisent donc la conduite de l'animal, le changement et le progrès celle de l'homme. » (Halleux).

On a voulu cependant soutenir la thèse précisément inverse et M. Maréchal a consacré un livre, d'ailleurs intéressant, à soutenir « la supériorité des animaux sur l'homme ».

Acceptons cette démonstration d'allure paradoxale, nous y trouverons des arguments en faveur de notre propre thèse.

Toutes ces preuves de la supériorité des animaux sur l'homme, rapprochées de ce fait que l'homme est devenu le « roi de la création », qu'il a asservi les animaux, qu'il les a domptés, qu'il s'en sert, lui si inférieur, alors que les animaux n'ont organisé nulle part une lutte victorieuse contre l'homme, prouvent que l'homme et les animaux sont différents.

Car, de deux êtres identiques, de même nature, de même constitution, il est illogique d'admettre que c'est l'inférieur qui a toujours et partout vaincu le supérieur.

En quoi consiste donc la supériorité des animaux? Dans la force exclusive du déterminisme et de l'automatisme, dans la faiblesse ou l'absence de la spontanéité.

Les minéraux (les planètes, la terre) atteignent leur but, encore plus sûrement que les animaux. C'est la supériorité, dans le règne humain, du sauvage sur Victor Hugo.

On trouvera dans le livre, déjà souvent cité, de Halleux, de

nombreux exemples (à opposer à ceux de Maréchal) qui établissent nettement le genre de psychisme de l'animal comparé à celui de l'homme.

Nous concluons avec cet auteur : « Il y a lieu, dès lors, d'attribuer à l'homme une nature spéciale, caractérisée par le pouvoir d'abstraire et de raisonner d'après des principes généraux. Ce pouvoir crée entre lui et l'animal, non une simple différence de degré, mais une différence d'essence. »

Puisqu'il y a chez l'homme des phénomènes propres, spéciaux, ne se retrouvant pas chez les autres êtres vivants, la question doit scientifiquement se poser de savoir si l'homme n'aurait pas une âme correspondant à ces phénomènes spéciaux et, s'il en est ainsi, d'où vient et où va cette âme?

Notez que je ne prétends trancher ni même aborder ici la grave question de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme. Je dis simplement que la question se pose, qu'il y a lieu de l'étudier, de la résoudre si possible, et que ce n'est pas l'affaire du biologiste.

Fouillée a bien montré l'insuffisance des réponses des biologistes qui ont, comme Marselli, voulu aborder ces questions : Que sommes-nous? D'où venons-nous?

Il s'agit, bien entendu, ici, de l'« immortalité personnelle » que Haeckel déclare « tout à fait insoutenable » et qu'il ne faut pas confondre avec l'immortalité générale considérée comme « la conservation de la substance », c'est-à-dire la conservation de l'énergie physique et de la matière chimique, celle dont parle le même Haeckel, quand il dit : « L'univers, dans son ensemble, est immortel. »

A la psychologie aussi, et encore plus peut-être à la théologie, en tout cas pas du tout à la biologie, appartiendrait la question de savoir si, comme le veut Renaudier, Dieu, « en prévision de la chute, avait déposé au plus profond des organismes primitifs certaines compositions monadiques, étrangères aux fonctions vitales, mais liées à l'unité psychique des sujets et indestructibles » ; s'« il est possible qu'après cette vie certains êtres humains soient anéantis » et si, seuls, ne revivent pas « dans des corps nouveaux, adaptés à un milieu nouveau »...

« ceux qui n'auront pas détruit en eux la liberté » par le mauvais usage.

Guyau, qui ne pense certes pas comme nous sur toutes ces grandes questions, dit dans *l'Irréligion de l'avenir* : « Devant la science moderne, l'immortalité demeure ; si le problème n'a pas reçu de solution positive, il n'a pas reçu davantage, comme on le prétend parfois, de solution négative. »

Rien de plus vrai.

Le biologiste ne peut qu'ignorer ces questions qui intéressent tellement l'homme.

La biologie ne doit en rien intervenir dans leur solution qui regarde exclusivement cette autre science, la psychologie, dont nous venons d'indiquer les limites par rapport à la biologie.

C'est ce qu'exprime Fouillée quand il dit : « La science proprement dite, la science objective et explicative, a aussi une seconde limite, et celle-là tout immanente, du côté du sujet conscient, à savoir la conscience même. »

Dr GRASSET.



## LES NOUVELLES RADIATIONS

(Suite)

5° *Radiations phosphorescentes et rayons Becquerel.* — L'application des radiations phosphorescentes à la photographie a été tentée par les inventeurs mêmes de la photographie, entre les années 1840 et 1850. La faible portée de ces rayons n'a pas permis de leur trouver jusqu'à ce jour une utilisation bien pratique. On a d'abord songé à les employer pour la reproduction des gravures ou des négatifs. Voici un procédé indiqué par Niewenglowski d'après Darwin (1). On expose une plaque phosphorescente au soleil, trois ou quatre secondes, puis on la place sous un négatif derrière un verre rouge, et on l'expose de nouveau au soleil. La lumière rouge traverse les parties transparentes du cliché et va éteindre la phosphorescence de l'écran. Les parties correspondant aux noirs restent actives. Appliqué ensuite sur une plaque sensible pendant trente secondes, cet écran l'impressionnera et reproduira un nouveau négatif.

Comme le sulfure de calcium à phosphorescence violette est spécialement sensible à la lumière rouge et infra-rouge qui l'éteignent, Draper, en 1881, proposa de l'utiliser pour photographier les raies du spectre dans l'infra-rouge. D'autres ont proposé d'employer la phosphorescence dans l'astrophotographie. L'écran impressionné par la lumière stellaire est appliqué contre une feuille sensible pendant plusieurs heures et parfois plusieurs jours et y imprime la trace des étoiles.

Toute lumière latente peut être utilisée pour la photographie et donner des résultats pratiques selon les cas. Une

(1) *Cosmos*, 1897, II, p. 309.

gravure, une page d'écriture conservées d'abord pendant quelques jours dans l'obscurité, puis exposées au soleil pendant quinze ou vingt minutes, emmagasinent la lumière dans leurs parties blanches. Si on les applique ensuite dans l'obscurité sur une feuille de papier sensible, on obtiendra au bout de vingt-quatre heures une image nette de la gravure. Combiné avec la photogravure, ce procédé serait peut-être susceptible de donner des résultats industriels très importants pour la reproduction des gravures et des imprimés. En Allemagne il existe depuis quelques années une industrie pour la reproduction des imprimés à très bon marché; peut-être utilisera-t-elle l'un ou l'autre de ces procédés?

Voici une autre utilisation de la phosphorescence pour la photographie indiquée au *Cosmos* d'après une communication de M. Jr Smith dans *Nature* (1) :

Un morceau de carton est couvert d'une substance phosphorescente, et, après une exposition suffisante à la lumière solaire, on le place au dos de la planche ou gravure dont on désire avoir la copie. Sur le recto de cette planche, on place une plaque sensible sèche, et on presse le tout pendant un certain temps, plus ou moins long suivant la nature et l'épaisseur du papier, de dix-huit à soixante minutes.

La plaque est enlevée et mise de côté à l'abri de la lumière, puis développée à loisir. En se servant de pellicules au lieu de plaques, on peut obtenir plusieurs copies à la fois.

Comme toute l'opération doit se faire à l'abri de la lumière, si le livre ou la gravure ne peuvent se transporter dans une chambre noire, il suffit d'étendre un drap noir par-dessus. Toutes les manipulations se feront aisément sous ce drap. Les résultats de cette opération se comprennent aisément : les rayons phosphorescents traversent le papier dans les seules parties blanches, et vont impressionner la plaque sensible, et y dessiner un négatif.

*Conclusion.* — Nous n'avons fait qu'effleurer cette science de la lumière née d'hier. Les découvertes qu'elle a fait

(1) Année 1901. I, p. 418.

passer sous nos yeux, les applications auxquelles elle a donné lieu sont innombrables et vraiment merveilleuses. Les espérances qu'elle permet de concevoir annoncent des résultats plus surprenants encore. Beaucoup de faits, inexplicables pour nos pères, nous apparaissent aujourd'hui tout naturels. Ces phénomènes de vision en particulier, à travers les couches opaques du sol, cette faculté d'apercevoir les métaux, les ruisseaux, les cours d'eau cachés dans le sol, privilège de certaines personnes, n'ont plus raison de nous surprendre. Aux yeux de la science, il n'y a plus de corps véritablement opaque. Les rayons, qui nous viennent du soleil, sont plus nombreux, plus variés que nous le croyions jusqu'ici. Chaque substance y trouve sa lumière vis-à-vis de laquelle elle est transparente comme le cristal; elle en reçoit des rayons qui la pénètrent, et qui, après l'avoir pénétrée, sont arrêtés, absorbés, réfléchis par les autres substances. Celles-ci alors se dégagent en son sein, et révèlent leur silhouette, leur profil, comme à travers une pâte transparente. La terre entière ressemble à ces billes de verre bien connues, amusement des enfants, où l'on voit s'enchevêtrer, en cent replis capricieux, mille rubans aux couleurs changeantes, aux nuances délicates. Pour certains rayons le corps humain est transparent, les rayons X sont de ce nombre: mais, parmi les radiations solaires, il en est qui sont plus subtiles encore. La jeune Syrienne, dont nous avons déjà parlé, sait lire à l'intérieur du corps comme à travers les couches de la terre: et elle se sert des rayons solaires. Pour d'autres rayons, tels que les rayons électriques, c'est la terre et les pierres qui ouvrent un facile passage: les métaux, l'eau elle-même, au contraire, leur présentent une barrière infranchissable. Pour ces rayons la terre tout entière doit être encore une masse immense de cristal au sein de laquelle se détachent les eaux, les fleuves et les métaux, sous la forme de veines noires, de ganglions obscurs. Nous ne les percevons pas, parce que nos yeux ne sont pas assez limpides, ne sont pas assez purs. Mais, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, la rétine est capable de les percevoir. Plus transparents, les yeux des sensitifs les perçoivent.



Examinons en particulier le fait de la jeune Libanaise (1). Pour opérer elle choisit le moment où la lumière du soleil est le plus intense, de midi à deux heures ordinairement, elle se couvre la tête d'un voile noir, elle se tient le visage tourné contre le soleil, et elle déclare que les eaux souterraines lui apparaissent *rouges*, elle ne les voit que si elles sont en mouvement. Le voile noir a pour but d'éliminer les radiations visibles. Celles-ci, plus vives en effet, détruisent l'impression des autres sur la rétine; d'un autre côté, la présence du soleil, dans sa plus grande force, est nécessaire parce que la source de ces radiations se trouve en lui. Enfin la voyante scrute les entrailles de la terre en se tournant vers le soleil, parce que la vision s'opère par la réflexion directe des ondes lumineuses (infra-rouges sans doute) sur les eaux qui sont opaques à ces rayons.

Examinons encore un autre cas raconté dans l'*Univers* du 8 avril; c'est encore un Libanais, Khalid Haddad; lui aussi il voit l'eau sous terre. « Je l'ai vu moi-même, raconte le correspondant de l'*Univers*, indiquer un point où il y avait une source, déterminer la profondeur de l'eau, creuser le sol et obtenir de l'eau à peu près comme il avait prédit. C'est un homme d'une quarantaine d'années, robuste, illettré, ayant travaillé longtemps de ses mains, avant de se découvrir cette faculté si étonnante. Intrigué, je lui demandai son secret; il me donna des réponses quelconques. Et, après de longues questions détournées et indirectes, j'ai retenu ces points : que c'était une faculté personnelle, qu'il ne pouvait enseigner ni communiquer; que pour *voir* l'eau sous terre, il n'avait qu'à se recueillir; que, à force de le faire, il pourrait à la longue perdre la vue; enfin, qu'au moment où il regarde, il perd conscience de ce qui l'entoure, et, disait-il en propres termes, une fanfare pourrait jouer auprès de lui qu'il ne l'entendrait pas. »

Cette abstraction de tout ce qui l'entoure assimile un peu ce voyant aux hypnotisés. Elle s'explique, selon nous, par ce principe bien connu des scolastiques, qu'une *faculté*,

(1) Voir *Missions catholiques*, 7 mars 1902. Voir aussi l'*Univers*, 8 avril 1902.

*exagérée dans son action, empêche l'exercice des autres. Ce principe est ici renversé : afin d'exagérer l'action de sa faculté latente, le voyant (ou l'hypnotisé) a besoin d'empêcher l'exercice de toutes les autres.* Le Libanais, dans le cas présent, obtient cet arrêt des autres facultés par l'énergie de sa volonté ; dans l'hypnose cet arrêt est produit par l'action du magnétiseur.

Les personnes douées d'un tel pouvoir de vision sont rares. Il serait possible cependant qu'elles fussent plus nombreuses qu'on ne pense : mais sans doute elles s'ignorent elles-mêmes. Il serait à désirer qu'on recherchât ces sortes de sujets. Ils seraient, entre les mains d'un expérimentateur habile, un instrument précieux pour la découverte de ces rayons cachés : ils révéleraient l'endroit où ils se produisent ; la science alors essaierait à son tour de les capter par ses propres moyens. Aujourd'hui, en face de ces rayons, la science se trouve trop désarmée. Elle ignore à la fois où ils existent et comment les capter. De tels sujets résoudre la première partie de l'énigme, le fait et le lieu de leur production. La science procéderait ensuite à loisir et à coup sûr à leur examen et rechercherait les moyens de les manifester.

FR. HILAIRE, de Barenton.



## L'EXTÉRIORISATION DE LA PENSÉE

---

En 1894, le Dr Quintard faisait à la société de médecine d'Angers la communication suivante :

Messieurs,

La psychologie confine par trop de points à la biologie pour vous être indifférente. C'est donc à la solution d'un problème psychologique que je vous convie aujourd'hui en vous communiquant la curieuse observation suivante.

Ludovic X... est un enfant de moins de sept ans, vif, gai, robuste et doué d'une excellente santé. Il est absolument indemne de toute tare nerveuse. Ses parents ne présentent également rien de suspect au point de vue neuropathologique. Ce sont gens d'humeur tranquille qui ne savent rien des outrances de la vie. Aucun trouble ne saurait donc être relevé ou même présumé chez Ludovic X... dans l'harmonie des fonctions cérébro-spinales.

A l'âge de cinq ans, cependant, cet enfant semble marcher sur les traces du célèbre Inaudi. Sa mère ayant voulu, à cette époque, lui apprendre la table de multiplication, s'aperçut, non sans surprise, qu'il la récitait aussi bien qu'elle ! Bientôt Bébé, se piquant au jeu, arrivait à faire, de tête, des multiplications avec un multiplicateur formidable. Actuellement on n'a qu'à lui lire un problème pris au hasard dans un recueil, et il en donne aussitôt la solution. Celui-ci par exemple : « Si l'on mettait dans ma poche 25 fr. 50, j'aurais trois fois ce que j'ai, moins 5 fr. 40. Quelle est la somme que j'ai ? » A peine l'énoncé est-il achevé que Bébé, sans même prendre le temps de réfléchir, répond, ce qui est exact, 15 fr. 45.

On va ensuite chercher à la fin du livre parmi les plus difficiles cet autre problème : « Le rayon de la terre est égal

à 6.300 kilomètres; trouver la distance de la terre au soleil sachant qu'elle vaut 24.000 rayons terrestres. Exprimer cette distance en lieues ». Le bambin, de sa petite voix bredouillante, donne également sans hésiter, cette solution qui est celle du recueil : 38.196.000 lieues.

Le père de l'enfant, ayant d'autres préoccupations, n'avait tout d'abord apporté aux prouesses de son fils qu'une attention relative. A la fin, il s'en émut pourtant, et comme il est quelque peu observateur au moins par profession, il ne tarda pas à remarquer que : 1<sup>o</sup> l'enfant n'écoutait que peu et quelquefois pas du tout la lecture du problème; 2<sup>o</sup> la mère, dont la présence est une condition expresse de la réussite, devait toujours avoir sous les yeux ou dans la pensée la solution demandée. D'où il déduisit que son fils ne *calculait* pas, mais *devinait*, ou, pour mieux dire, pratiquait sur sa mère la « lecture des pensées », ce dont, incontinent, il résolut de s'assurer. En conséquence, il pria M<sup>me</sup> X... d'ouvrir un dictionnaire et de demander à son fils quelle page elle avait sous les yeux, et le fils de répondre aussitôt : « C'est la page 456. » Ce qui était exact. Dix fois il recommença et dix fois il obtint un résultat identique.

Voilà donc Bébé de mathématicien devenu sorcier — disons devin pour ne pas l'offenser! — Mais sa faculté de « double vue » ne s'exerce pas uniquement sur les nombres. Que M<sup>me</sup> X... marque de l'ongle un mot quelconque dans un livre, l'enfant questionné à ce sujet nomme le mot souligné. Une phrase est écrite sur un carnet: si longue soit-elle, il suffit qu'elle passe sous les yeux maternels pour que l'enfant, interrogé, même par un étranger, répète la phrase mot pour mot, sans avoir l'air de se douter qu'il accomplit un tour de force. Pas n'est besoin même que la phrase, le nombre ou le mot soient fixés sur le papier; il suffit qu'il soient bien précis dans l'esprit de la mère pour que le fils en opère la lecture mentale.

Mais le triomphe de Bébé, ce sont les jeux de société. Il devine l'une après l'autre toutes les cartes d'un jeu. Il indique, sans hésiter, quel objet on a caché, à son insu, dans un tiroir. Si on lui demande ce que contient une bourse, il mention-

nera jusqu'au millésime des pièces qui s'y trouvent. Où l'enfant est surtout drôle, c'est dans la traduction des langues étrangères. On croirait qu'il entend clairement l'anglais, l'espagnol, le grec. Dernièrement, un ami de la maison lui demandait le sens de cette charade latine : *Lupus currebat sine pedibus suis*. Bébé s'en tira à la satisfaction générale. Le nom de *petit prodige* était sur toutes les lèvres.

Nous connaissons les faits de la cause. Cherchons maintenant, Messieurs, à soulever un coin du voile sous lequel s'abrite le mystérieux phénomène de la « lecture des pensées ». Est-ce simplement de la suggestion ? Le fait que, dans l'observation précédente, l'enfant, pour deviner, a besoin de sa mère, miroir dans lequel se réfléchit pour ainsi dire la pensée qu'il perçoit, donne à cette hypothèse un certain fondement...

Les phénomènes suggestifs sont produits par la pénétration de l'idée de l'expérimentateur dans le cerveau du sujet. Donc, pour qu'il y ait suggestion dans le cas qui nous occupe, il faudrait constater chez la mère une certaine concentration psychique, un certain degré de *vouloir* indispensable au succès de l'expérience. Or, la lecture de sa pensée s'accomplit le plus souvent *contre son gré*. Toute médaille, en effet, a son revers. Quand Bébé fut en âge d'apprendre sérieusement à lire, sa maman, qui s'était dévouée à cette tâche, remarqua, non sans chagrin, que, sous sa direction, son fils ne faisait aucun progrès. Devinant tout, il n'exerçait ni son jugement ni sa mémoire. On conçoit donc que M<sup>me</sup> X... dut avoir peu de goût pour la suggestion vigile...

Mais serrons la question de plus près et examinons l'hypothèse de la « suggestion mentale ». On a qualifié ainsi la suggestion dans laquelle n'intervient aucune incitation extérieure apparente de la part de l'expérimentateur.

On a alors l'illusion parfaite de la transmission directe de la pensée. Voici quelle interprétation on en donne. Tout phénomène psychique s'accompagne forcément de modifications dynamiques vasculaires, sécrétoires, etc. Ces modifications imperceptibles constituent une sorte de parole mimée, que certains sujets hyperexcitables perçoivent et inter-

prêtent aisément. Ainsi comprise, la suggestion peut être involontairement pratiquée. Néanmoins, il serait bien difficile de l'adapter à notre observation. On a vu, en effet, combien Bébé représentait peu un sujet hyperexcitable; et, de plus, loin de chercher à lire quoi que ce soit sur la physionomie de sa mère, je dois à la vérité de dire *qu'il devine aussi bien sa pensée en fermant les yeux qu'en lui tournant le dos...*

A l'instar de ce qui se passe dans notre corps entre deux organes sympathiques, ne peut-on présumer qu'il existe entre certaines individualités une affinité spéciale susceptible d'acquérir, dans des conditions encore mal étudiées, une puissance remarquable? Cette affinité, cette force, ce courant, appelons-le fluide mesmérique avec les magnétiseurs, force neurique avec Baréty, électro-dynamisme avec Philips, influx rayonnant avec Dumontpallier, nous ne ferons, j'en conviens, que baptiser une hypothèse: mais apportons une seule preuve de son existence, et l'hypothèse se changera en loi! Cette preuve a été empiriquement trouvée par M<sup>me</sup> X... Ayant observé que son fils n'émaillait d'aucune fante ses plus longues dictées quand elle était à son côté, *elle eut l'idée d'aller se placer derrière un paravent, et alors le devoir de l'écolier redevint à souhait rempli d'injures contre la grammaire.* M<sup>me</sup> X... interceptait le courant, ainsi qu'avec un écran, on intercepte un pinceau de lumière.

Eh bien, Messieurs, ce courant, cette ondulation, cette irradiation, dont on continuera à discuter la nature, mais dont on ne peut nier l'existence, jette, selon moi, sur les chaos une clarté; et c'est à cette lumière qu'on trouvera, je l'espère, la solution du problème que je livre à vos méditations (1).

(1) Le Dr Quintard, prévoyant l'incrédulité de ses auditeurs, avait fait examiner le sujet, qui n'était autre que son propre fils, par plusieurs de ses confrères, notamment par le Dr Tesson et le Dr Petrucci, directeur de l'asile de Maine-et-Loire, qui ont confirmé de point en point les affirmations précédentes.

Les parents du jeune Ludovic ont combattu et fait disparaître sa faculté de perception qui nuisait à l'exercice de son intelligence en le forçant à toujours répondre très rapidement au lieu de prononcer les mots syllabe par syllabe au fur et à mesure qu'il les percevait dans le cerveau de sa mère.



Le Dr Quintard avait raison, et le rôle joué par l'écran me frappa d'autant plus que j'avais déjà observé un phénomène analogue dans la transmission à distance des sensations.

Si l'on extériorise par des passes la sensibilité d'un sujet, c'est-à-dire si on le met dans un état tel que la sensibilité de sa peau est abolie et qu'elle se reporte dans une série de couches-enveloppes extérieures à son corps, équidistantes d'environ 6 centimètres, et de sensibilité rapidement décroissante, on remarque que certaines substances placées sur ou entre ces couches se chargent, pour ainsi parler, de cette sensibilité, de telle sorte que toute action mécanique exercée sur ces substances est perçue par le sujet, quand même elles auraient été portées au delà des dernières couches sensibles, pourvu qu'elles ne soient pas trop éloignées.

Si maintenant on interpose des écrans de natures diverses entre le sujet et les objets sensibilisés (que les anciens appelaient des *mumies*), la répercussion se produit ou ne se produit pas suivant la nature de l'écran (1); les uns sont transparents, les autres opaques pour ce monde particulier de radiation.

J'ai constaté que les écrans opaques étaient précisément ceux qui étaient composés avec les substances ayant la propriété de se charger le mieux de la sensibilité du sujet; substances qui, du reste, ne sont pas toujours les mêmes pour les différents individus. Ainsi, pour un sujet qui charge facilement la soie, la communication des sensations se fera à travers un écran de bois ou de verre et sera arrêtée par un écran de soie. Elle se fera à travers une muraille, une toile de coton ou de chanvre; elle n'aura pas lieu si on mouille cette toile, parce que l'eau a, d'une façon générale, la propriété d'arrêter les radiations de la sensibilité. De même une lame métallique, et en particulier d'argent, a, chez tous, été un obstacle à la transmission.

Il se produit ici un phénomène tout à fait analogue à celui qui est constaté depuis longtemps pour les radiations

(1) La répercussion se produit sur la partie du corps près de laquelle la mumie a été chargée.

calorifiques ou électriques : *la matière qui absorbe ne laisse pas passer.*

La mumie la plus active est naturellement le corps du magnétiseur lui-même. Toute sensation éprouvée par le magnétiseur en un point quelconque de son corps sera donc communiquée au point correspondant du corps du magnétisé, et les écrans continueront à jouer le même rôle.

En sera-t-il de même quand, au lieu des vibrations ressortissant du domaine de la sensibilité cutanée, nous aurons affaire aux vibrations certainement beaucoup plus délicates dues aux fonctions cérébrales?

Parmi tous les sujets que j'ai eu l'occasion d'étudier depuis une vingtaine d'années, je n'en ai trouvé aucun assez sensible pour percevoir la *pensée* proprement dite. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est la transmission d'*émotions* d'une certaine intensité et en particulier des *sentiments d'attraction* ou de *répulsion* qui, d'une chambre à l'autre, à travers la cloison, faisaient venir à moi ou arrêtaient dans sa marche le perçipient dont la sensibilité était extériorisée, alors que je faisais un violent effort mental pour l'attirer ou le repousser.

*Ici encore mon action a été arrêtée par les mêmes écrans qui s'opposaient à la transmission des sensations cutanées.*

J'avais espéré pouvoir expérimenter la suggestion mentale à l'aide des nombreuses *liseuses de pensées* qui s'exhibaient à l'Exposition de 1900, et j'avais fait des conventions avec les barnums de trois d'entre elles pour venir chez moi donner quelques séances d'étude devant un petit comité composé du prince Henri d'Orléans, de Camille Flammarion, du Dr Dariex, du Dr Oudin, du baron de Watteville et de M. Gabriel Delanne.

Mais le premier qui vint, nous ayant dévoilé les trucs employés, disait-il, par lui et tous ses confrères, ces derniers ne répondirent point à mon appel.

Voici quels seraient ces trucs qui, adroitement combinés avec les facultés réelles des sujets employés, permettent de donner journellement, sans trop de fatigue, de très nombreuses séances.

La plupart du temps, le sujet n'est pas endormi. Suivant



qu'il a les yeux ouverts ou bandés, le barnum se sert pour communiquer avec lui d'un langage conventionnel composé de gestes ou de mots.

Naturellement, ce langage ne peut être que très borné; aussi voit-on les questions rouler toujours sur les mêmes objets : pièces de monnaie, montre, chapeaux, et, quand on veut sortir de ce cercle, le barnum fait naître des incidents pour s'en dispenser ou tente l'aventure au hasard.

S'il communique par conventions verbales, il emploie ces conventions dans un dialogue avec le public ou le client, avant de s'adresser au sujet, de telle sorte que celui-ci connaît la réponse avant qu'on lui pose directement la question.

D'autres fois, le sujet est réellement endormi; alors le magnétiseur agit sur lui par attraction ou répulsion, comme j'agis moi-même ainsi que je l'ai indiqué plus haut; seulement le sujet exhibé est dressé à marcher en avant ou à tourner sur lui-même, jusqu'à ce qu'il soit arrêté mentalement par l'opérateur, de telle sorte qu'on peut ainsi lui faire parcourir le chemin que l'on désire. C'est le procédé qu'on emploie pour faire exécuter une série d'actions déterminées, procédé qui ressemble beaucoup au jeu d'enfants où l'on emploie le son d'une pincette ou bien les expressions *vous brûlez*, *vous gelez*, pour exprimer que le chercheur s'approche ou s'éloigne de l'objet caché, et qui s'applique très difficilement au cas où l'action demandée doit s'accomplir sur la personne même du sujet: aussi le barnum s'occupe-t-il le plus souvent, dans ce cas, de trouver un prétexte pour esquiver la difficulté.

J'ai fait quelques expériences sommaires avec Zamora et Ninoff; j'ai pu constater que c'était bien là leur manière d'opérer, avec une perception plus ou moins étendue de la volonté de l'opérateur, qui doit décomposer ses ordres et les faire exécuter successivement en concentrant fortement sa pensée. Tous deux se font bander les yeux, tant pour frapper l'imagination du public que pour s'isoler des vibrations extérieures qui leur arrivent par l'œil et rendre ainsi leur cerveau plus impressionnable aux vibrations incomparable-

ment plus faibles qui proviennent du cerveau de l'opérateur (1).

Tous deux m'ont raconté que ce n'était que fort rarement et *par éclair* qu'ils avaient pu percevoir la pensée d'un autre.

Ce sont probablement des éclairs de cette nature qui ont frappé certains observateurs, fort sceptiques d'ordinaire. Après avoir, dans des séances publiques, reçu des réponses qu'ils ne peuvent s'expliquer, ils ne veulent même pas admettre aujourd'hui le *confitemur reum*.

\*  
\* \*

Pour achever de parcourir le cycle des phénomènes relatifs aux perceptions qui parviennent au cerveau en dehors des conditions ordinaires, il faudrait parler maintenant de la *télépathie*, c'est-à-dire des visions, des attouchements, des auditions produits par des opérateurs très éloignés; mais une simple énumération des cas qui peuvent se présenter allongerait outre mesure cet article déjà bien long pour une revue périodique, et je me bornerai à indiquer parmi les nombreux ouvrages qui ont traité la question :

*Les Hallucinations télépathiques*, par MM. GURNEY, MYERS et PODMORE. Traduit et abrégé des *Phantasma of the Living*, par L. MARILLIER, maître de conférences à l'École des hautes études, avec une préface de M. CHARLES RICHTER. Paris, Alcan, 1891.

*L'Inconnu et les Forces psychiques*, par CAMILLE FLAMMARION. Paris, Flammarion, 1900.

Ici, du reste, le problème est beaucoup plus compliqué.

Restant donc dans le cadre que nous avons sommairement exploré, à savoir la transmission à faible distance et sans avoir recours à des signes extérieurs, d'ordres ou de pensées formulés mentalement, nous pouvons affirmer que :

1° Cette transmission se produit certainement, et, dans certaines conditions encore mal définies;

(1) Je leur ai montré que l'occlusion des yeux, nécessitée par la pose du bandeau, déterminait chez eux, comme chez tous les sujets très sensibles, un premier état de l'hypnose caractérisé par la suggestibilité et l'oubli au réveil.

2° Elle se présente à tous les degrés, depuis la production d'une simple inquiétude (1) jusqu'à la perception nette de la pensée formulée (2) :

3° Elle présente tous les caractères physiques déjà constatés pour la transmission des autres forces naturelles (3); il n'y a pas lieu d'avoir recours, pour l'expliquer, à des interventions surnaturelles (4).

ALBERT DE ROCHAS.

(1) Suivant une expression populaire parfaitement juste, il y a certaines idées qui « sont dans l'air ». On sait que Darwin et Wallace, habitant l'un l'Angleterre et ne se connaissant nullement, envoyèrent tous les deux, presque en même temps, à sir Charles Lyel, pour que ce naturaliste en donnât lecture à la séance de juillet 1858 de la LINNEAN SOCIETY, des mémoires ayant pour titres, l'un : *De la tendance des espèces à former des variétés*; l'autre : *Sur la tendance des variétés à s'éloigner du type originel*, mémoires qui traitaient des mêmes sujets selon une doctrine rigoureusement identique et alors nouvelle.

Que de fois n'est-on pas surpris, au moment où on va émettre une idée, d'entendre son interlocuteur qui la formule?

(2) Cette dernière faculté est fort rare, ainsi qu'on a pu le voir. Il serait donc très important qu'on ne négligeât point d'étudier avec soin ceux qui la possèdent.

(3) Ce sont très probablement des ondes hertziennes de quelques centimètres de longueur.

(4) Cette force psychique, ayant pour propriété caractéristique d'être actionnée par la volonté, peut, sans doute, quand elle est extériorisée, être captée par des entités intelligentes et invisibles; mais c'est certainement là une exception.



## DU MONDE INVISIBLE

OU RECHERCHES SUR LES FAITS D'UN ORDRE SURNATUREL (1840)

Nous avons en main un manuscrit inédit portant ce titre; il est l'œuvre de l'auteur des *Mémoires privés d'un Ruthénois* parus, l'année dernière, dans le *Journal de l'Aveyron* et qui furent lus avec quelque intérêt. Il en sera de même, croyons-nous, des extraits que nous nous proposons de prendre dans le présent manuscrit où il est traité successivement des esprits; des apparitions des défunts; de la démonologie; des possessions; des génies, follets, esprits familiers; des obsessions, de la sorcellerie, des évocations, pactes, sortilèges et maléfices; des prédictions et autres faits surnaturels ou au moins inexplicables.

Après avoir exposé les croyances en cette matière des savants et philosophes de l'antiquité, ainsi que des Pères de l'Église, l'auteur passe en revue un certain nombre de manifestations extraordinaires qui eurent lieu, les unes dans notre département, et dont il fut parfois lui-même témoin; les autres qui se sont produites à différentes époques sur divers points de la France ou de l'étranger et se trouvent consignées dans telles ou telles publications.

Ces faits, est-il besoin de le dire, ne sont pas présentés comme article de foi; mais ils sont souvent appuyés sur des témoignages qui ne permettent guère d'en contester la matérialité. Quant aux conclusions, c'est à chacun d'en tirer celles qui lui conviendront.

F. DE B.

## I

Parcourez toutes les contrées du globe, fouillez dans les annales de tous les peuples : partout, chez les nations civilisées comme chez les sauvages, vous trouverez des traces plus ou moins nombreuses de la croyance aux esprits.

Et ce n'est pas seulement parmi les classes ignorantes, là où le fanatisme et la superstition exercent le plus d'empire sur le cœur de l'homme, mais chez les savants et les philoso-

phes les plus éclairés. Ce consentement, pour ainsi dire, général, dans tous les temps et dans tous les lieux, est déjà une puissante présomption en faveur de l'existence du monde invisible.

Ce que les hommes, livrés à leur propre sens, semblent admettre presque partout, nous est présenté comme un fait incontestable dans la théogonie juive et chrétienne. Les Écritures saintes, en cent endroits divers, parlent des bons et des mauvais esprits qui apparaissent par une permission divine dans ce monde, et ont commerce avec ses habitants.

Dans sa lettre aux Éphésiens, saint Paul dit que l'air est peuplé de démons.

Jamblique, disciple de Porphyre, est celui des auteurs de l'antiquité qui a traité plus à fond la matière des génies et de leurs apparitions. Il semble, à l'entendre discourir, qu'il connaît et les génies, et leurs qualités, et qu'avec eux il a des rapports intimes et fréquents.

Les Grecs et les Romains ont reconnu, comme les Hébreux et les chrétiens, deux sortes de génies : les uns bons et bien-faisants, les autres mauvais et portant au mal.

Ils assignaient des génies non seulement à chaque personne, mais aussi à chaque maison, à chaque ville, à chaque province. On en voit la preuve dans Horace, Perse, Sénèque, Ovide, Prudence.

Homère, le plus ancien des écrivains grecs et le plus célèbre théologien du paganisme, rapporte plusieurs apparitions, tant des dieux que des héros et des hommes décédés. Virgile en fait autant.

Les Platoniciens enseignaient que les hommes charnels et voluptueux ne pouvaient voir les génies, parce que leur esprit n'était pas assez épuré ni assez dégagé des choses sensibles. Mais les hommes sages, modérés, tempérants, qui s'appliquaient aux choses sérieuses et sublimes les voyaient : comme Socrate, qui avait son génie familier qu'il consultait, qu'il écoutait, qu'il voyait au moins des yeux de l'esprit.

« Cette croyance, écrit un illustre écrivain, Walter Scott, dans sa *Démonologie*, cette croyance générale ou, comme on peut le dire, universelle des habitants de la terre à l'existence

d'esprits dégagés des entraves et des infirmités du corps, est basée sur ce sentiment intime de la divinité qui parle dans nos cœurs et qui démontre à tous les hommes, excepté au petit nombre de ceux dont les oreilles endurcies n'entendent pas cette voix céleste, qu'il existe en nous une portion de la substance divine non assujettie à la loi de la mort et de la dissolution, mais qui, lorsque le corps ne lui offre plus une demeure convenable, ira chercher sa place comme une sentinelle relevée de son poste. »

## II

Sans l'aide de la révélation, l'on ne peut espérer que la raison purement humaine soit en état de former des conjectures précises et raisonnables sur la destination de l'âme quand elle est séparée du corps; mais la conviction qu'il existe une telle essence indestructible doit faire présumer l'existence d'une multitude d'esprits qui n'ont pas été anéantis quoiqu'ils soient devenus invisibles pour les mortels, lesquels ne voient, n'entendent et n'ont aucune perception que par le moyen des organes imparfaits de l'humanité. L'existence de ces esprits dans un état séparé du corps étant une fois admise, on peut supposer qu'ils ne sont pas indifférents aux affaires des hommes, et qu'ils ne sont peut-être pas sans influence sur elles. Il est vrai que les philosophes peuvent prétendre avec quelque raison que lorsque l'âme a divorcé avec le corps, elle perd toutes ces qualités qui, lorsqu'elle était revêtue d'une forme mortelle, en rendaient l'existence sensible aux organes des hommes.

L'idée abstraite d'un esprit implique certainement qu'il n'a ni substance, ni forme, ni contours, ni voix, ni rien qui puisse rendre sa présence visible ou sensible aux facultés humaines. Mais ces apparitions étant une suspension des lois de la nature opérée directement par le grand auteur de ces lois pour quelque dessein spécial, on ne peut y opposer ni bornes ni restrictions.

L'âme est-elle corporelle? Plusieurs des anciens Pères

avaient embrassé ce sentiment qui est aujourd'hui incompatible avec celui de l'Église catholique, et ils attribuaient de même la corporéité aux bons et aux mauvais esprits. (L'Église a basé son opinion sur ce passage de l'Évangile où Jésus-Christ dit *qu'un esprit n'a ni chair ni os*, comme il en avait lui-même après sa résurrection. — Saint Luc, chap. xxiv, verset 39).

Platon; dans son dialogue de l'âme, avance que les images et les ombres des morts paraissent quelquefois auprès de leurs tombeaux. Origène en conclut qu'il faut que ces ombres et ces images aient une cause qui les produise.

Et cette cause, selon lui, ne peut être que l'âme des morts, qui est revêtue d'un corps subtil, semblable à celui de la lumière.

Tertullien met les anges dans la catégorie de l'étendue; il y place Dieu même, et soutient que l'âme est corporelle et qu'elle a une certaine figure. Il en appelle à l'expérience de ceux à qui les âmes des personnes mortes sont apparues, et qui les ont vues d'une manière sensible.

Immortelle, corporelle, figurée, palpable quoique d'une couleur et d'une consistance aérienne, il définit l'âme : un souffle envoyé de Dieu.

Arnobé, Lactance, saint Hilaire, plusieurs autres Pères et quelques théologiens ont été de la même opinion; et Grotius sait mauvais gré à ceux qui ont absolument spiritualisé les anges, les démons et les âmes séparées du corps.

Saint Irénée enseigne comme une doctrine reçue du Seigneur que les âmes subsistent non seulement après la mort du corps, mais qu'elles en conservent la figure, qu'elles demeurent auprès de ce corps comme de fidèles gardiennes et se souviennent de ce qu'elles ont fait et n'ont pas fait dans cette vie.

(Saint Irénée envoyé dans les Gaules en l'an 157 était disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui l'était lui-même de saint Jean.)

Évode, évêque d'Upral en Afrique, grand ami de saint Augustin, était très persuadé de la réalité des apparitions des morts, dont il avait l'expérience et dont il rapporte quelques

exemples arrivés de son temps. Il se pose sur cela diverses questions :

— Si l'âme, au sortir de son corps, ne conserve pas encore un certain corps subtil, avec lequel elle apparaît et par le moyen duquel elle est transportée d'un lieu à un autre ?

— Les anges eux-mêmes n'ont-ils pas un certain corps ? Car, s'ils sont incorporels, comment peut-on les compter ?]

Saint Augustin qu'Évode avait consulté sur cette matière ne croit pas que l'âme après la mort soit revêtue d'une substance matérielle. Dans son livre *De divinatione demonum*, ou des prédictions faites par les mauvais esprits, il suppose que les démons sont d'une nature aérienne et beaucoup plus subtile que les corps ordinaires.

Psellus, auteur grec du onzième siècle, dit dans son livre sur les œuvres des démons : « A leur gré, selon leur bon plaisir, les démons prennent des formes différentes, tantôt petites, tantôt grandes et qui varient non seulement par les proportions mais aussi par la couleur. Tel démon apparaît comme un homme qui, l'instant d'après, se présente en femme ; maintenant il rugit comme un lion, bientôt il bondit comme un léopard... »

Plus tard, Milton exposa la même idée dans son immortel ouvrage : « Des deux sexes, les esprits peuvent prendre celui qui leur plaît ou tous les deux, tant leur essence est souple et déliée. Ils ne sont point asservis à des membres enchaînés par des cartilages ni fondés sur le frêle appui des os, comme la chair qui nous appesantit.

« Dans la taille qu'ils choisissent, dilatés ou condensés, brillants ou obscurs, ils exécutent leurs prompts volontés et satisfont également leur amour ou leur haine. » (*Paradis perdu*, livre I<sup>er</sup>, page 31.)

### III

Presque tous les théologiens conviennent que les anges apparaissent sous des corps aériens dont ils se revêtissent et qu'ils condensent de manière à les rendre capables de réfléchir le rayon de lumière jusqu'à l'œil de celui qui perçoit. Ce



seraient des corps aériens qui recevraient une organisation instantanée.

Saint Ambroise pense que leur nature les rend invisibles et que leur volonté les rend visibles. (Saint Ambroise, *Commentaire sur Saint Lin*, livre I<sup>er</sup>, ch. 1<sup>er</sup>.)

Toutes ces opinions prouvent l'embarras où se sont trouvés les docteurs et les philosophes pour expliquer les apparitions des esprits.

Or, pour agir sur les sens des hommes comme cela paraît démontré par tant de passages des auteurs sacrés et profanes, de deux choses l'une : Ou bien ils s'approprient instantanément une substance matérielle qui les rend palpables ; ou bien, cette substance les accompagne toujours.

Nous préférons la seconde hypothèse, et nous croyons qu'elle n'a rien de contraire au sentiment de l'Église, puisque, dans ce cas, la matière qui accompagne l'esprit n'altère en rien sa substance et en est parfaitement distincte.

Supposons, pour un moment, que tout ce qui est matériel ne meurt pas en nous et que la partie la plus subtile et la plus déliée de notre nature que les physiologistes appellent *fluide vital*, *fluide nerveux*, survit à la destruction de la partie grossière et continue à servir d'enveloppe et d'organe à l'âme.

Il est même impossible de concevoir qu'une substance spirituelle se meurt, comme quand on dit : *l'âme quitte le corps*, *l'âme s'envole vers le ciel*, autrement que par la coexistence d'un organe matériel qui lui est inhérente ; car une âme, séparée du corps et entièrement distincte de la matière, sera toujours pour nous un phénomène incompréhensible, un être dont nous ne pouvons avoir aucune idée.

Ainsi, durant la vie mortelle, ce fluide vital est l'agent actif qui communique les volontés de l'âme aux organes du corps, opère tous les mouvements, détermine toutes les sensations.

Quand la première enveloppe tombe, l'enveloppe aérienne continue de fonctionner et de servir d'intermédiaire à l'âme qui, alors dégagée d'une partie de ses entraves, opère d'une manière plus conforme à sa nature, exerce avec plus de plénitude ses facultés.

On conçoit de cette manière le mouvement des esprits,

comme on le conçoit dans la flamme électrique, aussi prompt, aussi rapide que la pensée. On peut se rendre raison, en quelque sorte, de l'action de l'âme pendant la vie mortelle en dehors des sens ordinaires, comme il arrive dans certains phénomènes magnétiques, des effets sensibles de l'âme après la mort du corps, en un mot, du commerce et des relations que les esprits peuvent avoir avec les habitants de ce monde au moyen de cette organisation plus parfaite qui n'exclut aucune idée de forme, de mouvement et des autres qualités de la matière.

Quoi qu'il en soit, c'est pour tout chrétien une vérité démontrée :

1<sup>o</sup> Que les esprits se sont révélés aux hommes dans certaines circonstances: d'où l'on doit induire qu'ils peuvent le faire encore :

2<sup>o</sup> Que les esprits révélés sont de [bonne ou de mauvaise nature, anges ou démons, ou bien sont des âmes dégagées de leur enveloppe terrestre.

Nous rapporterons bientôt quelques faits à l'appui de ces assertions :

Les apparitions sont souvent dues à l'illusion des sens troublés par quelque dérangement physique, ou à l'imagination exaltée de certaines personnes. Il est aisé de supposer que le visionnaire s'est laissé tromper par un songe animé, par un rêve fait en veillant, par l'exaltation d'une imagination vive, par le faux rapport des organes dérangés de la vue.

On a bien vu deux des plus beaux génies qu'ait produits la France, Pascal et Malebranche, sous une telle impression de l'erreur des sens, que l'un croyait voir un abîme ouvert à ses côtés, et l'autre un gigot de mouton suspendu à son nez.

La dévotion et une spiritualité trop guindée, portées à l'excès, dit D. Calmet, ont aussi leurs dérèglements d'imagination. Des personnes croient souvent voir, entendre et sentir ce qui ne se passe que dans le creux de leur cerveau, et qui n'a de réalité que dans leurs préjugés et dans leur amour-propre. On a vu, par exemple, des personnes de la plus éminente dévotion, qui croyaient voir la sainte Vierge, les anges ou les saints, qui leur parlaient, les entretenaient.

Mais il y a des apparitions qui portent avec elles la preuve et le caractère de vérité, par la qualité de celui qui les rapporte, par les circonstances qui les accompagnent, par les suites de ces apparitions qui annoncent des choses futures et qui sont suivies de l'effet, qui opèrent des choses impossibles aux forces naturelles de l'homme.

#### IV

Pline-le-Jeune, dans une lettre à Sura, lui propose ces questions :

« Je voudrais bien savoir, dit-il, si les fantômes ont quelque chose de réel, s'ils ont une vraie figure, si ce sont des génies, ou si ce ne sont que de vaines images qui se tracent dans une imagination troublée par la crainte. Ce qui me ferait pencher à croire qu'il y a de véritables spectres, c'est ce qu'on m'a dit être arrivé à Curtius Rufus. Dans le temps qu'il était encore sans fortune et sans nom, il avait suivi en Afrique celui à qui le gouvernement en était échu. Sur le déclin du jour, il se promenait sous un portique, lorsqu'une femme d'une taille et d'une beauté plus qu'humaines se présenta à lui. La peur le saisit.

« *Je suis, dit-elle, l'Afrique; je viens te prédire ce qui doit t'arriver. Tu iras à Rome, tu rempliras les plus grandes charges, et tu reviendras ensuite gouverneur de cette province, où tu mourras.*

« Tout arriva comme cette femme l'avait prédit. Mais voici une autre histoire qui ne vous paraîtra pas moins surprenante et qui est bien plus horrible. »

C'est l'histoire d'un spectre dont les apparitions nocturnes, dans une maison d'Athènes, avaient fait désertier les habitants et avaient jeté l'épouvante dans tout le quartier.

Le philosophe Athénodore alla s'y loger malgré tout ce qu'on put lui dire, fut visité la première nuit par le fantôme qui lui fit signe de le suivre, le conduisit dans la cour et disparut tout à coup.

Le philosophe marqua la place où il avait été quitté pour

la pouvoir reconnaître, alla trouver le lendemain les magistrats et les supplia d'ordonner qu'on fit des fouilles en cet endroit.

On le fit. On y trouva des ossements humains qu'on ensevelit publiquement. Et, depuis qu'on eut rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus le repos de cette maison.

« Ceci, je le crois, continue le narrateur, sur la foi d'autrui, mais voici ce que je puis assurer aux autres sur la mienne. J'ai un affranchi nommé Marcus qui n'est point sans savoir. Il était couché avec son jeune frère. Il lui sembla voir quelqu'un assis sur son lit, et qui approchait des ciseaux de sa tête et même lui coupait des cheveux au-dessus du front. Quand il fut jour, on s'aperçut qu'il avait le haut de la tête rasé, et ses cheveux furent trouvés répandus près de lui.

« Peu après, pareille aventure, arrivée à un de mes gens, ne permit plus de douter de la vérité de l'autre.

« Un de nos jeunes esclaves dormait avec ses compagnons dans le lieu qui leur est destiné. Deux hommes vêtus de blanc (c'est ainsi qu'il le racontait) vinrent par les fenêtres, lui rasèrent la tête pendant qu'il était couché et s'en retournèrent comme ils étaient venus. Le lendemain, lorsque le jour parut, on le trouva rasé comme on avait trouvé l'autre, et les cheveux qu'on lui avait coupés épars sur le plancher. Ces aventures n'eurent aucune suite, si ce n'est que je ne fus point accusé devant Domitien sous l'empire de qui elles arrivèrent. Je ne l'eusse pas échappé s'il eût vécu, car on trouva dans son portefeuille une requête donnée contre moi par Carus. De là on peut conjecturer que, comme la coutume des accusés est de négliger leurs cheveux et de les laisser croître, ceux que l'on avait coupés à mes gens marquaient que j'étais hors de danger. » (*Lettres de Pline*, liv. VII, titre 37.)

Pline l'Ancien reconnaît qu'il y a plusieurs exemples de personnes mortes qui ont apparu après avoir été enterrées, mais il n'en veut point parler, parce que, dit-il, il ne rapporte que des œuvres naturelles et non des prodiges.

Platon et saint Clément d'Alexandrie racontent que le fils de Zoroastre était ressuscité douze jours après sa mort et lorsque son corps eût été porté sur le bûcher.

Plutarque rapporte qu'un nommé Thepsius, tombé d'un toit, ressuscita le troisième jour après qu'il fut mort de sa chute.

Cicéron, dans son livre de la Divination, relate un grand nombre d'apparitions arrivées dans le sommeil.

Pline raconte qu'Appion évoqua l'âme d'Homère, pour savoir de lui quelle était sa patrie et quels étaient ses parents.

## V

On lit, dans le Livre des Macchabées, que le grand prêtre Onias, qui était mort plusieurs années auparavant, apparut à Judas Macchabée en posture d'un homme qui a les mains étendues et qui prie pour le peuple du Seigneur. En même temps, le prophète Jérémie, décédé depuis longtemps, apparut au même Macchabée et Onias lui dit : « Voilà ce saint homme qui est l'ami et le protecteur de ses frères, etc... »

Dans le Livre des Rois, l'historien sacré rapporte l'apparition du prophète Samuel, qui, obéissant à l'évocation d'une sorcière, vient prédire à Saül sa défaite et sa mort.

On peut conclure de ses passages que les Hébreux ne doutaient point que les esprits des morts ne pussent revenir, qu'ils ne revinssent en effet, et qu'ils ne découvrirent aux vivants des choses au-dessus de nos connaissances naturelles.

Saint Augustin reconnaît que les morts ont souvent apparu aux vivants et leur ont révélé le lieu où leur corps était sans sépulture. Il dit de plus qu'on entend souvent du bruit dans les églises et que des morts ont été vus entrant dans les maisons où ils demeuraient avant leur décès.

Après la mort de saint Ambroise, arrivée la veille de Pâques, la nuit même où l'on baptisait les néophytes, plusieurs enfants nouvellement baptisés virent le saint évêque et le montrèrent à leurs parents qui ne le purent voir, « parce qu'ils n'avaient pas les yeux épurés », dit saint Paulin, disciple d'Ambroise et auteur de sa Vie.

On a vu aussi le même évêque paraître dans plusieurs autres circonstances après sa mort (Paul, *Vita S. Ambrosi*, n° 47-48).

Les vies des saints sont remplies d'apparitions de personnes décédées.

Le cardinal Baronius, homme très grave et très sage, rapporte plusieurs histoires semblables qu'il dit avoir apprises de personnes très sensées, et entre autres une de Michel Mercati, protonotaire du Saint-Siège, homme d'une probité reconnue et fort habile, à qui elle était arrivée et qui avait vu l'apparition de son ami Marcile Ficin.

Dans les *Transactions de la Société royale de Berlin* est mentionnée l'apparition de Maupertuis.

M. Thielbault, dans les *Souvenirs de Frédéric-le-Grand et de la cour de Berlin*, la rapporte comme suit :

« Peu de temps après la mort de Maupertuis, M. Gleditsch (c'était un botaniste très distingué, professeur d'histoire naturelle à Berlin, et réputé comme un homme d'un caractère habituellement sérieux, simple et tranquille), M. Gleditsch, étant obligé de traverser la salle dans laquelle l'Académie tenait ses séances, ayant quelques arrangements à faire dans le cabinet d'histoire naturelle dont le soin lui était confié, aperçut en y entrant l'apparition de Maupertuis, debout et immobile dans le premier angle à gauche et ayant les yeux fixés sur lui.

« Il était alors environ trois heures après midi. Le professeur d'histoire naturelle connaissait trop bien les sciences physiques pour supposer que son président, qui était mort à Bâle dans la famille de MM. Bernouilli, fût revenu en personne à Berlin. Il ne regarda donc cette apparition que comme un fantôme produit par le dérangement de ses propres organes, et il alla s'occuper de sa besogne sans s'arrêter plus longtemps qu'il n'était nécessaire pour reconnaître exactement les formes extérieures de l'objet qu'il voyait. « Cependant il « fit part de cette vision à ses confrères, et les assura qu'elle « avait été aussi distincte et aussi parfaite que si Maupertuis « lui-même eût été devant ses yeux. »

(A suivre.)

Hippolyte DE BARRAU.

---

## VARIÉTÉS

---

### SÉANCE SPIRITE

En montant, il y a quelques jours, le pauvre escalier du palais Bonanni, sur la place Santa Croce in Gêrusalemme — palais qui eut jadis son heure de célébrité — je songeais qu'une des plus belles compositions de Schiller portait pour titre *Geisterstimme* ou : *Voix des Esprits*. Et je disais, à part moi, tandis que les gardes de la questure, qu'on avait dû placer à la porte, vérifiaient mon *laissez-passer*, qu'il ne devait vraiment exister que peu ou rien de commun entre la composition idéale du poète allemand et le triste lieu que ces *Esprits nouveau siècle* avaient choisi comme théâtre de leurs exploits.

Toutefois, la curiosité était vivement excitée : depuis une vingtaine de jours, continuellement, à des intervalles presque réguliers de cinq minutes, dans un mur qui limitait un appartement de la maison, retentissaient des coups secs qui paraissaient être l'écho d'un coup de canon tiré au loin, à une grande distance dans les profondeurs de la terre.

Et puisque le fait des coups n'était pas niable, qu'ainsi l'autorité n'y était pas mêlée, et que les causes en étaient absolument ignorées, nous pensâmes à appliquer à ce phénomène une sorte de cure homéopathique : comme le bon et spirituel Scartazzini disait qu'il fallait expliquer le Dante avec le Dante, ainsi pensâmes-nous qu'il fallait expliquer les Esprits avec les Esprits, et l'on décida de faire immédiatement, dans la maison infestée, une séance spirite.

Nous entrâmes vers le soir dans la chambre désignée, et comme les locataires de la maison avaient déjà été avertis, nous fûmes bientôt laissés seuls. Il y avait le *médium*, dont nous reparlerons, deux dames de la vieille aristocratie romaine citées comme cultivant les sciences médianimiques et trois messieurs, parmi lesquels un jeune diplomate français initié récemment par ces dames aux mystères des tables « parlantes ». Tous étaient des croyants, on le voyait bien, en

la science d'Allan Kardec ; de sceptique, il n'y avait que moi et cela doit s'entendre sceptique jusqu'à un certain point : sceptique dans le sens philosophique et philologique du mot, lequel, en grec, n'a d'autre signification que celle-ci : investigateur. D'où la faute, ensuite, qu'à travers les vicissitudes des temps et des écoles philosophiques, le même mot qui voulait dire *investigateur*, arriva dans l'usage ordinaire, à signifier *incrédule*. Mais laissons là la philosophie et le sort des mots.

Nous nous mîmes autour d'une table en formant avec les mains la chaîne habituelle ; la lampe à pétrole qui éclairait la chambre fut baissée autant que possible, jusqu'à ce qu'elle ne donnât plus qu'une tremblotante flamme rougeâtre, et l'expérience commença.

Après deux ou trois minutes de silence absolu, on entendit le premier bruissement, lequel semblait, je dois le dire, *sourdre* de l'intérieur du mur : nous tressaillîmes tous, la petite main de la Comtesse B. trembla légèrement ; le diplomate français dit à demi-voix : « Nous y sommes ». Le médium, un pâle visage slave de blond anémique, avec de grands yeux azurés qui semblaient regarder ce qui ne peut se voir, poussa un profond soupir, et, lorsque du milieu de la table s'entendit un coup sec, je demandai à haute voix : « Est-ce toi, John ? » Un autre coup répondit (nous observons que, dans le langage de la table « parlante », un coup veut dire : oui ; deux coups : non). Donc John, l'esprit familier de notre médium, était déjà présent. Cela commençait bien.

Le médium se mit alors à interroger l'Esprit, lequel, avec des mouvements de la table, répondait toujours, quoique pas toujours précisément dans le ton. (Je fais remarquer aux lecteurs que je ne dois ici ni commenter ni expliquer : je raconte simplement).

Et le dialogue, comme je l'annotai immédiatement, fut celui-ci :

- John, qui produit ces coups dans le mur ?
- Un Esprit.
- Quel Esprit ?
- Un Esprit bas.
- Pourquoi ne peut-il s'élever ?



- Parce qu'une vengeance le tient.
- Le vois-tu?
- Je le hais.
- Pourquoi?
- Parce qu'il me fait peur.
- Mais tu le vois donc?

A ce point, comme nous commencions à compter les petits coups secs de la réponse, le médium poussa un grand cri; nous nous arrêtàmes: le médium réclama la lumière qui fut faite à l'instant, et nous rompîmes la chaîne. Le médium dit alors, en phrases entrecoupées, son visage exprimant visiblement la terreur, qu'il s'était senti prendre à la gorge. L'incident n'était pas nouveau pour nous: il était déjà arrivé d'autres fois que les séances avaient dû être interrompues, parce que le médium se disait menacé, mais on ne peut nier que cette fois, dans cette vieille chambre, à l'extrémité de Rome, tandis qu'à de brefs intervalles le profond silence était rompu par l'écho d'un bruit souterrain paraissant venir de profondeurs inconnues, cette agression avouée d'un Esprit sur l'homme qui tentait de connaître sa personnalité, faisait une impression à la fois nouvelle et bien plus solennelle. Toutefois, quelques minutes après, le médium lui-même voulut recommencer; la lampe, cette fois, fut éteinte, et le médium se remit à interroger.

Mais, à partir de ce moment, nous n'eûmes plus que des réponses insignifiantes, et déjà nous désespérions de la suite de la séance, lorsqu'il se produisit un fait singulier: le médium bondit sur ses pieds, poussant des cris aigus, tandis qu'un coup beaucoup plus fort que les précédents ébranlait le mur, la table et la maison, et se perdait au loin dans la nuit avec un bruit de tonnerre.

L'une des dames jeta un petit cri; l'autre se leva résolument: le Français dit très fort: « Assez! » et fit flamber une allumette. Nous nous regardâmes: chacun de nous, par la coloration du visage, ressemblait à l'*Aurore*, de Guido Reni...

ARTURO.

(*Tribuna illustrata della Domenica.*)

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Le 17/30 septembre 1902.

Monseigneur,

Tout en me rappelant à votre souvenir, je vous envoie la traduction d'une lettre, écrite en polonais, qui m'a été communiquée par une de mes amies.

Le fait a eu lieu cette année dans une campagne, située dans le gouvernement de Witebsk. Je ne sais si vous trouverez bon de publier cette lettre dans la *Revue du Monde invisible*. Si vous ne la publiez pas, veuillez au moins me faire savoir si vous l'avez reçue et ce que vous pensez de ce récit.

On me fait l'objection que le mort ne pouvait pas prendre le livret dans le coffre, mais il n'est pas prouvé que le livret s'y trouvait alors. Peut-être, exceptionnellement, et à l'insu de la veuve, se trouvait-il par exemple dans la poche de l'habit dans lequel Idzi devait être enterré? Alors, il l'aurait rapporté au maître, pour faire éviter à sa femme l'embarras qui suivait la perte du livret.

Il faut connaître les mœurs de nos campagnes pour se figurer comment les choses ont eu lieu.

Idzi revêt son habit de dimanche et se présente chez son maître avec le livret, qu'il tient toujours soigneusement serré dans le coffre. Au lieu de le remettre à sa place, il l'oublie dans la poche de l'habit. Bientôt après, il tombe malade et meurt. On lui met l'habit de dimanche pour le dernier voyage et le livret se trouve dans la poche...

Si ce récit est imprimé, je le retrouverai dans votre *Revue*, que je lis toujours avec autant d'intérêt que de plaisir.

Agréez, Monseigneur, mes hommages respectueux.

Marie FIRARDOWSKI.

Pinsk, gouvernement de Minsk (Russie).

Madame,

Mon oncle, M. R..., soignait sa femme malade depuis quelques semaines et pendant ce temps s'occupait peu de ses affaires; on lui fit toutefois savoir qu'un jeune valet de ferme, engagé depuis peu, se mourait d'une pneumonie. Il donna alors l'ordre d'aller le lendemain, au petit jour, chercher un prêtre.

Pendant la nuit, la femme de mon oncle se sentit mieux ; tout deux eurent un peu de repos et mon oncle se leva à 5 heures du matin pour vaquer aux soins de son ménage.

Il était dans sa chambre et finissait sa toilette devant une glace, lorsque la porte s'ouvrit et Idzi, le valet de ferme malade, pâle et jaune comme la cire, entra dans la chambre. Mon oncle, sans attendre qu'il lui adressât la parole, cria :

« Ah ! c'est trop fort, hier tu te mourais, aujourd'hui j'ai envoyé prier le curé de venir t'assister, et voilà que tu te lèves et sors par un temps si épouvantable !

— Monsieur, je vous apporte mon livret de service et je vous demande d'y inscrire du seigle pour aujourd'hui (1), ma femme manque de farine. »

Il tend son livret à mon oncle qui le prend et le pose sur la table.

« Ta femme ne pouvait-elle pas l'apporter elle-même ? Va-t'en et recouche-toi. »

Idzi salue :

« Oui, je me recoucherai. »

Bientôt après, mon oncle sort et voit, dans la cour de la ferme, atteler des chevaux à un cocher.

« Le régisseur m'a donné l'ordre d'aller chercher un cercueil pour Idzi.

— Quand donc est-il mort ?

— Hier soir. »

Mon oncle est pétrifié. Il se rend tout de suite dans la demeure d'Idzi et, le trouvant mort, entouré de cierges et de femmes qui psalmodient des prières, il s'informe et apprend que le malade est mort hier soir, et que, toute la nuit, les gens du village avaient veillé auprès de son corps.

Tout en larmes, la femme du défunt s'approche du maître, et lui ayant demandé du seigle, se met à chercher dans le coffre le livret de service, mais elle ne le trouve nulle part. Mon oncle la rassure, lui disant que le livret se trouve probablement chez lui et va pour vérifier si toute cette histoire n'était pas un rêve. Il revient chez lui et trouve le livret sur sa table...

Agréez, Madame, etc...

J. K.

(1) Les valets et autres serviteurs de ferme en Pologne ne sont généralement pas nourris par leur maître, mais il reçoivent, eux et leurs familles, une certaine quantité de seigle et autres céréales, qui doit suffire à leur subsistance. Chacun d'eux possède un livret sur lequel le maître inscrit céréales et gages, au fur et à mesure que le serviteur les touche. (Note du Traducteur.)

## LE PROBLÈME DU PRÉTERNATUREL

### I

Nous voulons savoir si, en dehors de ce monde matériel que nous connaissons par les sens, par la vue, l'ouïe, le tact et l'odorat, il existe un autre monde que nous ne connaissons pas de la même manière, par le canal des sens.

Nous voulons savoir si cet autre monde, composé d'autres créatures intelligentes, bonnes ou mauvaises, anges ou démons, se trouve en communication réelle, intime et mystérieuse avec nous, avec les habitants de notre univers.

Nous appellerons ces créatures *préternaturelles*, parce qu'elles se trouvent *en dehors* de notre nature, dans un autre monde, sur un autre plan. Le mot surnaturel a un sens différent, profond, un sens théologique d'un ordre particulier qui éveille les hautes pensées de la grâce et de la vision intuitive. Il n'en est pas question en ce moment.

Nous appellerons *préternaturels*, *extranaturels*, *surnormaux*, les phénomènes qui caractérisent les relations de ces mondes, de ces deux plans, et nous continuerons à réserver le nom de phénomènes naturels aux faits qui se produisent entre les habitants de ce monde dont nous faisons partie et selon les lois ordinaires de la nature.

Et ces distinctions qui n'ont rien d'arbitraire, de subtil, ou d'abstrait éclairent déjà les préliminaires de cette discussion. Nous voyons qu'il existe deux mondes, que les habitants de l'autre monde ont des rapports entre eux, selon des lois qui nous sont encore inconnues, dans des conditions qui nous restent fermées, et des rapports avec nous dans des conditions que nous cherchons à connaître et selon des lois que nous essayons timidement de déterminer.

Cet autre monde de l'au-delà ne comprend pas exclusive-

ment les anges et les démons, il comprend les bienheureux, les damnés, les décédés, qui expient leurs fautes dans le purgatoire, et, plus haut, les saints, les anges, Dieu.

Il faut savoir ce que vaut cette singulière affirmation de Kant, qui sert d'épigraphe à un livre qui vient de paraître, sous ce titre : *Recherches sur la médiumnité* ! « Bientôt on arrivera à démontrer que l'âme humaine peut vivre, dès cette existence terrestre, en communication étroite, indissoluble, avec les entités immatérielles du monde des Esprits ; il sera acquis et prouvé que ce monde agit indubitablement sur le nôtre et lui communique des influences profondes dont l'homme d'aujourd'hui n'a pas conscience, mais qu'il reconnaîtra plus tard. »

## II

Ouvrons l'Évangile et recueillons l'enseignement divin :

« Lorsque Jésus fut arrivé à l'autre bord du lac, dans le pays des Géraséniens, il vint à lui deux possédés qui sortaient des sépulchres et qui étaient si furieux que personne n'osait passer par ce chemin-là.

« Ils se mirent à crier : Qu'avons-nous à faire avec vous, Jésus, Fils de Dieu ? Êtes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps ?

« Or, il y avait assez près de là un grand troupeau de pourceaux qui passait, et les démons le prièrent, en lui disant : Si vous nous chassez d'ici, laissez-nous entrer dans ce troupeau de pourceaux.

« Il leur dit : Allez ! Et, étant sortis, il entrèrent dans ces pourceaux. — A l'instant, tout le troupeau courut avec impétuosité se précipiter dans la mer, par un endroit escarpé, et ils périrent dans les eaux.

« Ceux qui les gardaient s'enfuirent, et, étant allés à la ville, ils racontèrent tout ceci et ce qui était arrivé aux possédés. Aussitôt, toute la ville sortit au devant de Jésus, et, l'ayant vu, ils le prièrent de se retirer de leur pays (1). »

(1) Saint Matthieu, VIII, 28-34.

De ce texte il est permis de conclure : 1<sup>o</sup> qu'il existe des êtres mauvais, haineux, pervers, connus sous le nom de démons ; 2<sup>o</sup> que ces êtres, doués d'intelligence, de volonté, de personnalité et de puissance physique s'emparent quelquefois de l'homme, le tourmentent, le rendent furieux et féroce ; 3<sup>o</sup> que la puissance de ces démons n'est pas illimitée, et qu'il existe au-dessus d'eux une autre force, une force morale supérieure, divine, qui peut les vaincre et les réduire au silence ; 4<sup>o</sup> qu'ils peuvent enfin, avec la permission de Dieu, sous l'impulsion sauvage de leur colère impuissante et liée, s'emparer du corps d'un animal, quand ils sont chassés du corps de l'homme, et lui donner la mort. Dans le monde occulte, les exemples de cette substitution sont fréquents.

Notre croyance à l'existence et à l'action des démons dans l'univers est donc fondée sur la parole même de Dieu ; elle n'est pas une rêverie de l'imagination, une conception orgueilleuse de la raison, une hypothèse chimérique conçue pour justifier un système, elle est une adhésion à la parole de Dieu.

Quand Jésus réunit ses Apôtres pour leur faire connaître la puissance et la vocation qu'ils tiennent de Dieu, il leur donne le pouvoir et il leur fait un commandement de chasser les démons :

« Ayant rassemblé ses douze disciples, il leur donna le pouvoir *de chasser les esprits impurs*, et de guérir toutes sortes d'infirmités et de maladies...

« Partout où vous irez, prêchez en disant : Le royaume du ciel est proche. Rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, *chassez les démons*. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement (1). »

A la veille de son Ascension, Jésus annonce à ses Apôtres que ceux qui croiront, jouiront de ces mêmes privilèges miraculeux et qu'ils auront la puissance de chasser les démons :

« Il apparut aux onze lorsqu'ils étaient à table, et il leur

(1) Saint Matthieu, x, 48.

reprocha leur incrédulité, et la dureté de leur cœur, de n'avoir point cru ceux qui l'avaient vu ressuscité. Et il leur dit :

« Allez par tout le monde, prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira point sera condamné.

« Voici les miracles que feront ceux qui croiront : *Ils chasseront les démons en mon nom*; ils parleront de nouvelles langues; ils manieront les serpents, et, s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur fera point de mal : ils mettront les mains sur les malades, et les malades seront guéris (1). »

En donnant des pouvoirs si étendus à ses apôtres et à ceux qui croiront en lui, le Sauveur nous fait comprendre la continuation de l'action satanique dans le monde. Après sa mort et son ascension, les démons continueront à rôder autour de nous, à jouer un rôle mystérieux et puissant dans le monde, à séduire les âmes, à menacer, sans repos, l'Église, l'œuvre immortelle du Rédempteur.

Mais, parallèlement à cette action perverse des esprits mauvais, nous verrons se continuer avec plus d'éclat et de succès l'action des apôtres, de leurs successeurs, de ceux qui croiront en Jésus-Christ, et, en promettant ainsi, publiquement, la conservation de son esprit et de sa puissance miraculeuse dans l'Église, le Sauveur nous apprend que l'humanité terrestre ne cessera jamais de se trouver en face de son ennemi, le démon.

### III

Ce n'est pas seulement dans l'ordre moral et religieux que s'exerce l'action démoniaque, c'est encore dans l'ordre physique, dans les organes, dans la vie matérielle, dans le corps humain. L'enseignement évangélique est encore formel sur ce point, et il justifie certaines conclusions dont nous aurons à parler.

C'est ainsi que le Seigneur guérit le malheureux possédé à qui le démon avait enlevé l'usage de la parole :

(1) Saint Marc, xvi, 14-18.

« Après qu'ils furent sortis, on lui présenta un homme muet, possédé du démon. Le démon ayant été chassé, le muet parla, et le peuple, ravi d'admiration, disait : On n'a jamais rien vu de semblable dans Israël. Mais les pharisiens disaient : C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons (1). »

Parmi les malades que sa main guérissait, un grand nombre, nous dit l'Évangile, étaient possédés :

« Quand le soleil fut couché, tous ceux qui avaient des malades affligés de diverses maladies les lui amenaient, et il les guérissait en imposant les mains sur chacun d'eux. Les démons sortaient du corps de plusieurs, criant et disant : Vous êtes le Fils de Dieu. Mais il les menaçait et ne leur permettait pas de dire qu'ils savaient qu'il était le Christ (2). »

Cette présence du démon se révélait quelquefois avec éclat :

« Il y avait dans la synagogue un homme possédé d'un démon impur qui jeta un grand cri, en disant : Laissez-nous, qu'avons-nous à faire avec vous, Jésus de Nazareth? Êtes-vous venu pour nous perdre? Je sais qui vous êtes, (vous êtes) le Saint de Dieu.

« Mais Jésus lui dit, en le menaçant : Tais-toi, et sors de cet homme! Et le démon, l'ayant jeté par terre, au milieu de la place, sortit de lui, sans lui faire de mal. Tout le monde en fut épouvanté, et ils se disaient les uns aux autres : Qu'est-ce que ceci? il commande avec autorité et avec puissance aux esprits impurs, et ils sortent. Et sa réputation se répandit de tous côtés, dans le pays (3). »

La guérison de la Chananéenne nous rappelle encore la puissance du Seigneur sur les démons, et l'irruption du démon dans le corps humain.

Je dis le corps humain, car le démon ne peut jamais pénétrer dans l'enceinte de l'âme, et s'y établir. Il rôde autour d'elle, il n'en force pas l'accès.

« Jésus étant parti de là se retira du côté de Tyr et de Sidon. Et d'abord une femme chananéenne qui venait de ces

(1) Saint Matthieu, ix, 32, 33, 34.

(2) Saint Luc, iv, 40-42.

(3) Saint Luc, *Ibid.*



quartiers-là, se mit à crier en lui disant : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée par le démon.

« Mais il ne lui répondit pas un mot.

« Sur quoi, ses disciples s'approchèrent, et ils le priaient en disant : Accordez-lui ce qu'elle demande, afin qu'elle s'en aille, car elle crie après nous.

« Il leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui sont perdues. — Elle s'avança néanmoins, et l'adora en disant : Seigneur, secourez-moi!

« Il leur répondit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux chiens. — Il est vrai, Seigneur, répliqua-t-elle, mais les petits chiens mangent au moins des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.

« Alors, Jésus lui dit : Femme, votre foi est grande! Que ce que vous désirez se fasse. Et la fille fut guérie à l'heure même (1). »

#### IV

Cette foule qui se précipite sur les pas du Seigneur, tous ces malheureux qui demandent ardemment la guérison des paralytiques, des aveugles, des sourds, ces hommes et ces femmes paraissent dominés par la pensée que tous ces maux sont l'œuvre du démon. Ils se déclarent vexés par le démon; ils demandent au Seigneur de chasser l'Esprit mauvais qui les fait souffrir, et les incrédules, aveuglés par la haine, font intervenir Beelzebut, le prince des démons, pour expliquer la divine puissance de ce geste qui guérit instantanément les muets, les paralytiques, les lépreux.

Or, que fait le Sauveur? Il ne les contredit pas; il ne conteste pas leur croyance, il ne dit pas que le démon est une chimère et qu'ils sont victimes de leur superstition ignorante; il n'enseigne pas que toutes les misères physiques de notre pauvre humanité sont l'effet inéluctable des lois générales de la nature et de notre tempérament ébranlé.

(1) Saint Matthieu, xv, 21-29.

Assurément, le Sauveur qui venait apporter la lumière aux hommes et détruire les superstitions n'aurait pas manqué de combattre l'erreur de ces pauvres malades, si l'existence du démon n'était qu'une sottise ou une invention de notre cerveau. Il aurait dit aux malades, à la foule, aux juifs, aux pharisiens, aux docteurs de la loi : le démon n'existe pas ; je vois des malades, je ne connais pas de possédés ; le démon n'a jamais existé.

Non seulement le Seigneur n'élève pas cette négation, non seulement il autorise de son silence la croyance générale des Juifs et des Gentils, mais il les confirme encore dans leur croyance : il parle à ces Esprits qui obsèdent les malades (1) ; il leur commande de sortir (2) ; il leur défend de proclamer sa divinité (3) ; il répond à leurs interrogations : il rappelle à ses apôtres que certains Esprits n'obéissent qu'au jeûne et à la prière (4) ; il nous apprend que ces Esprits sont nombreux, qu'ils appartiennent à des catégories diverses ; qu'ils se réunissent pour envahir ensemble le malheureux possédé : pour présider aux phénomènes de la vie sensitive et animale, et produire, enfin, les phénomènes prodigieux qui étonnent ceux qui en sont témoins (5).

Et c'est précisément à l'instant où une parole tombée de ses lèvres divines a chassé l'Esprit mauvais du corps du possédé que le malade se trouve guéri. Il existait, donc, un rapport de causalité entre la maladie et la présence du démon. L'Évangile répète souvent cette affirmation : l'Esprit mauvais fut chassé, et le malade recouvra la parole, l'ouïe, la santé.

Après avoir lu et médité ces textes si clairs, si absolus, il faut bien reconnaître qu'il existe des Esprits mauvais, auprès de nous, autour de nous, dans l'espace, que ces Esprits nous connaissent, nous voient, nous entendent, se mêlent d'une manière mystérieuse et profonde aux événements de notre vie ; qu'ils peuvent même, dans certains cas, envahir notre

(1) Saint Luc, iv, 33.

(2) Saint Jean, viii, 48.

(3) Saint Matthieu, viii, 31.

(4) Saint Matthieu, xvii, 20.

(5) Saint Luc, viii, 2 ; xi, 14 ; Saint Marc, xvi, 9.

corps, notre cerveau, les centres nerveux des facultés sensible et produire la crise effrayante de la possession (1).

## V

Ni la sagesse, ni la bonté de Dieu ne répugnent à ces phénomènes troublants de la possession, et notre faible intelligence ne peut pas prétendre connaître l'économie des lois de la Providence dans le gouvernement de l'univers.

Tantôt Dieu veut punir un coupable, même en cette vie. C'est un homme livré à ses passions, ou brutales, ou sensuelles, qui ne reculera pas un jour devant un crime éclatant et un outrage à Dieu, avec l'insolence d'un défi. Dieu le livre à Satan.

Tantôt, Dieu veut éprouver la vertu et le courage de son serviteur. Aux ravissements et aux extases de la vie mystique succéderont des heures de ténèbres passagères, de bouleversements intimes : heures sombres où le saint, soumis aux violences troublantes des plus grandes épreuves, s'égare, et s'en va errant sur les frontières de la désolation sans mesure, jusqu'à l'heure où il plaît à Dieu de lui rendre ses faveurs.

D'autres fois, Dieu permet à Satan de faire souffrir son serviteur, de l'obséder, de s'emparer de son corps, de le torturer, pour associer sa créature souffrante aux douleurs méritoires, et à l'agonie de son calvaire, et sauver ainsi une âme pécheresse, une famille, un nation, une portion choisie de l'Eglise de Jésus-Christ.

Si, dans la folie de la possession, le malheureux fait des actes et profère des paroles qui semblent un outrage à la majesté de Dieu, ces actes sont purement matériels, automatiques, irresponsables : ils n'ont aucune valeur morale et n'atteignent jamais la sainteté de Dieu.

Et ce spectacle contribue à conserver la foi dans les âmes, à réveiller le sentiment religieux en frappant vivement les

(1) Nous ne pouvons pas recommencer sans cesse la démonstration de la divinité de Jésus-Christ. La preuve est faite. Entre catholiques elle est acceptée. Il faut renvoyer les rationalistes à ces démonstrations préliminaires. E. M.

sens et l'imagination des témoins. Ce spectacle suffit quelquefois, l'histoire nous l'apprend, pour convertir des incrédules, troubler la conscience d'un pécheur endurci, et produire un plus grand bien.

Il ne nous appartient pas de pénétrer ces secrets et de scruter les desseins de la Providence, quand elle permet au Mauvais de rôder ainsi sur cette terre livrée au mérite et aux périls de la liberté humaine. Il faut ou déchirer les pages de l'Évangile, ou reconnaître la réalité de l'action démoniaque en ce monde. Or, l'Évangile est divin; avec lui nous affirmons la réalité des Esprits, de leur action parmi nous, de leur maîtrise passagère sur le corps humain livré aux épreuves ou aux châtiments de la possession.

## VI

L'intervention démoniaque se révélera donc, tantôt par certaines affections morbides des corps humains, tantôt par les phénomènes bruyants de la possession.

Faut-il dire que toutes les maladies, et, en particulier, que toutes les affections nerveuses, sous les formes innombrables qu'elles revêtent, soient l'œuvre des démons? Non, assurément. Les maladies, les névroses, avec les phénomènes psychiques qui les accompagnent sont quelquefois, le plus souvent, l'effet du tempérament et des lois générales de la nature : elles relèvent de la médecine et de la pathologie.

Il serait puéril de prétendre que toutes les maladies relèvent de l'eau bénite et des sacrements; ce serait la négation de l'ordre naturel.

Mais certaines maladies, certaines névroses peuvent être l'effet soit de la nature, soit d'une cause intelligente, personnelle, objective, c'est-à-dire du démon. Nous nous séparons de ceux qui disent : *toutes* les maladies sont l'effet de la nature, et de ceux qui prétendent que *toutes* les maladies sont l'œuvre des démons.

Nous disons seulement, que, dans certains cas, et accidentellement, des affections morbides peuvent être l'œuvre des

Esprits mauvais, d'une causalité anormale, et constituer ainsi un phénomène préternaturel.

De même, en présence de certains phénomènes qui révèlent un trouble profond du système nerveux, et des fonctions de la vie végétative et animale, devant les phénomènes intellectuels et moraux qui les accompagnent, nous dirons, selon les circonstances : ces phénomènes morbides sont naturels ; ou, ces phénomènes sont préternaturels. Nous éviterons l'orgueilleuse témérité de ceux qui tranchent violemment la question, et qui ont la prétention de tout expliquer par la folie. Ni la science, ni l'expérience n'autorisent ces généralisations sans fondement et ces affirmations absolues.

Il suit de là que nous nous trouvons en présence d'un ordre nouveau, c'est l'ordre qui comprend les rapports de l'Esprit mauvais avec l'homme, c'est un ordre indépendant de celui qui rattache le corps humain aux causes et aux forces physiques de la nature : c'est un ordre préternaturel, c'est un ordre dont la possibilité est incontestable et dont la certitude est établie par les faits.

Et c'est ainsi que des visions, des auditions, des senteurs, des contorsions nerveuses, peuvent être l'effet, tantôt d'une cause naturelle, cauchemar, hallucination, aliénation mentale. tantôt d'une cause externe, objective, réelle, c'est-à-dire de l'Esprit mauvais.

Et ces cas extraordinaires, ces phénomènes préternaturels relèvent à la fois du médecin et du théologien, de la science et de la foi.

Élie MÉRIC.



## UN GUÉRISSEUR

## LE PRINCE DE HOHENLOHE

## I

Ayant parlé des guérisseurs qui n'ont jamais fait entièrement défaut dans l'Église de Dieu, alors qu'ils étaient fort nombreux dans les temps de ferveur primitive, j'ai pensé que les lecteurs de la *Revue du Monde Invisible* seraient bien aises de parcourir quelques notes historiques sur un des plus fameux guérisseurs du siècle dernier, dont la renommée fut européenne, le prince Alexandre de Hohenlohe, ecclésiastique bavaïois. Indépendamment de l'intérêt qui s'attache à ce vénérable personnage et à sa surprenante carrière de guérisseur, ces notes présentent quelques données curieuses pour la solution des problèmes que soulève l'exercice du don de guérir les malades accordé par la Providence à certains prêtres ou laïques.

Le prince Alexandre de Hohenlohe naquit le 17 août 1793 : il était le dix-huitième et dernier fils de Charles-Albert, prince régnant de Hohenlohe, général au service de l'Autriche. Sa mère était fille d'un seigneur hongrois. Elle perdit son mari deux ans seulement après la naissance d'Alexandre, et prit soin d'inspirer à cet enfant le goût de la piété. Modèle elle-même de religion et de vertu, elle avait pour habitude de faire dans son intérieur, avec toute sa famille, les prières du matin et du soir : et elle ne donnait que des exemples de douceur et de charité. Elle confia l'instruction religieuse du jeune Alexandre au P. Riel, jésuite. On l'avait d'abord destiné à l'état ecclésiastique : plus tard, à la suite de diverses circonstances, on voulut donner une autre direction à sa vie. Il n'était plus temps. Son goût pour le sanctuaire était déjà

décidé. Quand on lui mettait en main des armes, il les quittait pour prendre des objets de piété, et, quand on le menait à la chasse, il s'échappait pour aller prier à l'église. Le prince fut laissé libre de continuer ses études cléricales. Le 16 septembre 1815, il était ordonné prêtre, et, le lendemain, célébrait pour la première fois le saint sacrifice. Ce fut à cette occasion que le docteur Jean-Michel Sailer, professeur à l'université de Landshut, et, depuis, suffragant de Ratisbonne, prononça un discours plein d'onction, et qui fut imprimé sous ce titre : *Le prêtre sans reproche*. On y trouve plusieurs passages qu'on pourrait presque regarder comme des prophéties, tant la suite a vérifié ce qu'on ne comprenait point alors.

En 1816, le prince voulut faire le voyage d'Italie, moins encore pour voir les monuments des arts que pour satisfaire sa dévotion. A Rome, il se lia bientôt avec divers prélats, avec les jésuites et d'autres personnes recommandables par leur piété. Le 21 novembre, Sa Sainteté le reçut dans une audience particulière. Quelques jours après, il fit une retraite. Pendant les mois de décembre et de janvier, on vit le prince suivre les dévotions en usage dans les différentes églises de la Ville éternelle. Rentré en Bavière, il se livra au ministère de la prédication. La foule se portait à ses sermons. On l'entendait avec plaisir, moins comme un orateur élégant qui chercherait à plaire par l'arrangement ou la pompe des pensées que comme un prêtre pieux qui aimait à répandre au dehors les sentiments de ferveur et de charité dont son cœur était rempli. Les ecclésiastiques les plus distingués par leurs vertus et leurs lumières formaient sa société habituelle. La douceur et la bonté du prince lui gagnaient tous les cœurs. Plusieurs années se passèrent ainsi à Bamberg, dans l'exercice paisible des vertus sacerdotales.

Le 12 juin 1821, le prince fit le voyage de Wurtzbourg. C'est là que commencèrent les événements qui attirèrent sur lui l'attention générale.

Voici comment, d'après une correspondance d'Allemagne, l'*Ami de la Religion* du 11 août 1821 les présentait à ses lecteurs :

Les 17 et 21 juin, le prince célébra la messe à l'église de Hang à Wurtzbourg ; chaque fois l'office fut accompagné d'un sermon, et l'affluence du peuple était immense. Ce fut le 20 juin que la princesse Mathilde de Schwartzemberg fut guérie de la manière la plus inattendue. Atteinte d'une maladie organique, elle ne pouvait point marcher. On la conduisit aux eaux, on consulta les plus habiles médecins de France et d'Allemagne qui regardèrent le mal comme incurable. Depuis deux ans, elle habitait chez un médecin à Wurtzbourg. Le prince de Hohenlohe, l'ayant vue, l'engagea à demander à Dieu sa guérison, en lui assurant que, si elle avait une foi ferme, elle l'obtiendrait. Sur ce qu'elle lui répondit qu'elle croyait fermement que Dieu pouvait la guérir, il fit une prière à la suite de laquelle il dit : Si vous croyez, levez-vous et marchez, vous êtes guérie. En effet, il en fut ainsi. Le même jour, le prince guérit une femme paralytique et plusieurs autres malades. Le 23, le 24 et le 25, de nouvelles guérisons se succédèrent. Ce dernier jour, entre autres, on remarqua celle d'une femme affligée d'une forte surdité. On assiégeait les maisons où était le prince ; et, sur la prière qu'on lui fit, il se rendit dans deux maisons, dans chacune desquelles il guérit plusieurs personnes. Le 28, on comptait déjà cinquante malades ou infirmes délivrés. Le prince ne guérissait pas tous indistinctement, mais ceux seulement qui montraient une parfaite confiance. Il conseillait aux autres de fortifier leur foi par la pratique des sacrements. Il était rare qu'un enfant invoquât en vain son secours. Le 28, en rentrant dans le presbytère de Hang où il logeait, il trouva la maison entourée de voitures des villages voisins qui amenaient des infirmes ; et il guérit tous ceux qui témoignèrent une foi vive. Le 29, avant et après la messe, il opéra quelques guérisons. Ce jour-là, il dina dans le palais du prince héritier de Bavière qui a pour lui beaucoup d'affection. Il est notoire que ce prince était affligé d'une surdité ancienne ; le jeune et pieux prêtre l'en a délivré le 3 juillet, comme le prince royal le raconte dans une lettre du même jour.

Une guérison, opérée le 30, mérite encore d'être remarquée. C'est une des dernières qui eut lieu à Wurtzbourg. Un jeune étudiant, perclus de tous ses membres, avait été amené de Mennerstadt, en voiture. Le prince lui demanda s'il avait la foi ; et, sur sa réponse affirmative, il pria sur lui à peu près cinq minutes, puis lui ordonna au nom de Jésus-Christ de se lever. L'étudiant commence tout tremblant à se lever, se pose par l'ordre du prince sur le pied droit qui se trouva guéri, puis sur le pied gauche qui fut aussi guéri à son tour. Le malade, pénétré d'attendrissement et d'admiration, s'écria : O mon Dieu ! vous m'avez guéri. Tous les assistants fondaient en larmes. De Wurtzbourg le prince se rendit à Bruckenau où les guérisons furent encore plus nombreuses et plus signalées.

Mais si les gens de bien louent le Seigneur de ce qui se passe, il est des hommes qui décrivent le saint prêtre ; cependant, on ne voit pas



qu'ils osent nier les faits. Les feuilles libérales montrent sur ce sujet une sorte de fureur. Le journal allemand de Francfort est un peu plus impartial; au surplus, on assure que le gouvernement bavarois a ordonné de recueillir les faits, et on espère qu'il paraîtra quelque relation officielle, si toutefois les ennemis de la vérité ne se remuent pas pour empêcher une publication qui serait si glorieuse à la religion.

Des lettres d'Allemagne en grand nombre confirmèrent le récit de ces guérisons. Citons, en particulier, une lettre du prince Charles de Hohenlohe-Bartenstein, cousin du prince Alexandre: il mandait, le 18 août 1821, qu'il avait été témoin lui-même, à Bruckenu, de la plus grande partie des guérisons dues aux prières de son cousin, qu'on en comptait plus de quatre cents opérées dans la chapelle du lieu, qui était remplie de béquilles laissées par les infirmes en mémoire de leur délivrance.

Quelques polémiques s'élevèrent entre protestants et catholiques au sujet de ces faits qui soulevaient une vive émotion. Les premiers prétendirent qu'ils n'étaient pas authentiquement constatés: une proclamation du magistrat de Bamberg défendit les réunions de malades et les essais de guérison, sous prétexte que le prince ne voulait pas se soumettre à des réglemens de police. Les catholiques affirment, dans des écrits publics, comme témoins oculaires, l'authenticité des guérisons opérées. Les négations des protestants ne paraissent pas de nature à infirmer la valeur de ces documents signés par des personnages, sérieux et recommandables.

Cependant la renommée de guérisseur du prince de Hohenlohe franchit les frontières de l'Allemagne. De tous côtés, de France et même d'Angleterre, on lui écrivit pour obtenir de Dieu par son intermédiaire le soulagement dans les maladies, et même la guérison d'infirmités graves. Invariablement, le prince indiquait des prières à faire, auxquelles il promettait de s'unir à tel jour déterminé; et, le jour dit, si nous en croyons des lettres et des documents contemporains, l'amélioration ou la guérison désirée se produisait d'une manière plus ou moins subite et éclatante.

Voici quelques faits recueillis dans l'*Ami de la Religion*.

Le 20 janvier 1822, M<sup>me</sup> veuve de Salce, de la paroisse

Saint-Martin à Metz, fut guérie d'une maladie fort grave dont elle souffrait depuis longtemps, au moment où elle recevait la communion. On avait écrit pour elle au prince de Hohenlohe qui avait répondu que, le 20 janvier, à telle heure, il ferait des prières pour elle, et qu'elle devait s'y unir. Elle s'y est unie, en effet, et a éprouvé, à la même heure, une amélioration qui alla toujours en croissant, comme elle l'attesta par une lettre du 4 février, insérée dans le *Journal de la Moselle*.

Le même numéro de l'*Ami de la Religion*, du 30 mars 1822, rapporte la guérison de M<sup>me</sup> de Noirfontaine, née à Mézières, religieuse sous le nom de Sœur Saint-Louis, dans le couvent des dames de Sainte-Sophie à Metz. Elle était, depuis plusieurs années, dans un état de dépérissement qui faisait entrevoir sa fin comme très prochaine. On la recommanda au prince de Hohenlohe qui fixa des prières pour elle, au 30 janvier. A l'heure indiquée, on conduisit la malade auprès de la chapelle de la maison. Là, elle se trouva tout à coup mieux, marcha seule, et, depuis ce moment, elle jouit d'une bonne santé.

Le rédacteur de l'*Ami de la Religion* ajoute prudemment : « On parle de semblables événements arrivés à Paris et ailleurs; nous croyons devoir attendre pour en parler qu'il ait été fait des informations plus précises. » L'administration du journal religieux ne se départit jamais de cette sage réserve, et les nombreuses guérisons qu'elle relata durant plusieurs années pouvaient supporter l'épreuve de la critique la plus acérée, étant ordinairement certifiées par les autorités et personnes compétentes.

Le 31 mars de la même année, une nouvelle guérison était opérée à Grémonville (Seine-Inférieure), sur une fille de trente-six ans. Marie Picot avait, depuis 1815, une paralysie fortement caractérisée dans le bras gauche. Elle était obligée de porter constamment le bras en écharpe, et sa main était tout à fait insensible. Plusieurs médecins la virent en cet état et conseillèrent une opération à laquelle la malade refusa de se soumettre. D'autres moyens ayant été employés sans succès, on eut recours au prince de Hohenlohe. M. Vallée, curé de Grémonville, écrivit au prince pour lui recommander sa paroissienne. Il reçut, le 25 mars, une lettre imprimée,

comme celles du même genre que le prince a envoyées en France. Elle portait que la malade devait, le 31 mars, dimanche des Rameaux, à onze heures du matin, unir ses prières à celles du prince. Marie Picot attendit sa guérison avec une entière confiance; cependant, les jours qui précédèrent, ses souffrances devinrent plus vives. Mais, dit la relation, au jour et à l'heure indiqués, il s'opéra une guérison à l'instant de la communion. Les douleurs cessèrent, l'écharpe fut retirée, le bras et les doigts se trouvèrent avoir repris leur mouvement naturel, et firent leurs fonctions avec facilité. En peu de jours, la main reprit son ancienne forme. Cette guérison eut un grand éclat dans le pays. La relation est dressée par M. Vallée et certifiée par sept curés voisins et onze laïques. A ces témoignages imposants, se joint le certificat d'un médecin, M. Passe, qui atteste l'état ancien et présent de la fille et déclare qu'il a vu, avec *étonnement*, cet *effet merveilleux*.

Quelques guérisons survenues en Angleterre causèrent grand émoi parmi les populations protestantes. Le 3 mai 1822, sœur Gonzague, religieuse de la communauté de New-Hall, dans le comté d'Essex, recouvrait l'usage du bras droit. Le 10 juin 1823, Marie Lalor, jeune irlandaise de dix-huit ans, muette depuis six ans, recouvrait l'usage de la parole. Un médecin qui l'avait traitée, l'ayant entendue parler, reconnut que c'était un fait miraculeux. Mgr l'évêque de Kildare, dans une Lettre pastorale du 22 juin, publia formellement le miracle. Convaincus par l'évidence, huit protestants se convertirent. Enfin, le 15 août suivant, Mgr Daniel Murray, archevêque de Dublin, annonçait également à ses diocésains une nouvelle faveur céleste, obtenue par les prières du prince. C'était la guérison de M<sup>me</sup> Marie Stuart, religieuse carmélite.

J'ai voulu, écrit à ce sujet un homme grave et éclairé, j'ai voulu voir M<sup>me</sup> Stuart, et je suis allé au couvent des Carmélites de Ranelagh. Cette dame a bien voulu répondre à toutes mes questions et m'a fait voir les cautères cicatrisés sur sa tête. Elle était mourante le 31 juillet, et, le 1<sup>er</sup> août, elle se trouva soudain parfaitement guérie. Elle m'a raconté elle-même toutes les circonstances de cette cure extraordinaire. Au surplus, pendant que l'on disserte sur un miracle, il s'en

opère de nouveaux. Le 31 août, M<sup>lle</sup> Dowell a été guérie. Agée de vingt-cinq ans, elle était depuis quatre ans dans un état habituel de souffrance. Depuis neuf semaines, elle ne sortait point de son lit et ne digérait plus; on ne la soutenait qu'en lui humectant les lèvres avec du bouillon. Une toux fréquente faisait croire aux médecins qu'elle avait un ulcère aux poudrons. On avait eu peine à lui persuader de s'adresser au prince de Hohenlohe; elle le fit cependant, et, ayant reçu la réponse du prince, elle se prépara, par une neuvaine et par un renouvellement de ferveur, à recevoir la communion à l'heure indiquée par le prince. La messe finie, elle ne se sentait pas soulagée; mais le prêtre lui ayant dit de se lever, elle fit un léger effort, et aussitôt ses maux disparurent. Elle s'habilla, se leva, descendit dans la salle à manger et déjeûna de bon appétit. Elle monta ensuite en voiture pour aller remercier Dieu à la chapelle des Jésuites, assez loin de sa maison. Notez que, quelques jours auparavant, le médecin avait déclaré qu'on ne pouvait, sans danger pour sa vie, la transférer d'une chambre à l'autre.

Durant une vingtaine d'années, l'*Ami de la Religion* enregistra les faits merveilleux de ce genre qui intéressaient la France. Il est inutile d'en prolonger la liste. En Allemagne, ils avaient lieu dans une proportion bien plus forte. Quel que soit le jugement qu'on porte sur eux, il ne paraît pas possible de nier qu'il y ait eu quelque chose d'extraordinaire dans le pouvoir de soulagement et de guérison dont fit preuve le prince Alexandre de Hohenlohe.

Les sentiments de sincère humilité, de déférence envers l'autorité de l'église, avec lesquels il en usa, ne forment pas un faible préjugé en sa faveur.

## II

Dès qu'il se vit revêtu de ce pouvoir extraordinaire, le prince, en bon catholique, en prêtre prudent et pieux, soumit son cas à l'autorité ecclésiastique; il écrivit même au Saint Père, alors Pie VII, la lettre suivante dont voici la teneur; elle est datée du 16 juillet 1821 :

« Très Saint Père, j'expose à Votre Sainteté, sans artifice ni ostentation, ce qui arrive de merveilleux en ce moment, et je le sou mets humblement au jugement du siège apostolique.

« La Providence a voulu que les relations étroites que j'ai avec G. M. Bergold, doyen et curé d'Hassfurt, ecclésiastique pieux et zélé du diocèse de Wurtzbourg, me procurassent la connaissance d'un paysan aisé, nommé Martin Michel, parent de ce curé. J'appris, non sans en être vivement frappé, que cet homme avait déjà souvent opéré des choses étonnantes, par la seule invocation du nom de Jésus, sur des paralytiques, des goutteux, des sourds, des boiteux et des personnes affligées d'autres infirmités anciennes et qui étaient presque sans espoir de guérison ; j'en fus d'autant plus touché de joie, que je me suis assuré de la piété, de la bonne foi et de la candeur de Michel, que j'appelle volontiers un véritable Israélite.

« Le pouvoir donné d'en haut à ce brave homme parut manifestement, lorsqu'appelé par moi à Wurtzbourg, il rendit les forces à la fille du prince de Schwartzemberg, qui, depuis sept ans, avait été tellement affaiblie dans tout son corps, qu'elle ne pouvait se remuer d'elle-même et sans secours ; la princesse avait été seulement excitée auparavant, par lui et par moi, à avoir la confiance la plus ferme en Dieu, et la guérison eut lieu par la vertu d'une prière faite au nom de Jésus ; elle fut telle que la princesse, dégagée des liens et des bandages mécaniques qu'on lui avait mis, put sur le champ se tenir debout et marcher.

« C'est le 20 juin que cela se passait à Wurtzbourg. Tout le monde en fut dans l'étonnement. Averti par Michel que, comme prêtre, j'opérerais les mêmes effets et même de plus grands encore, sur des hommes religieux et pleins de confiance au nom divin de Jésus-Christ ; sentant ensuite en moi-même quelque impulsion extraordinaire ; quelque indigne serviteur de Dieu que je sois, je mis, avec une foi ferme, la main à l'œuvre ; je commençai à guérir diverses infirmités et langueurs, en invoquant le saint nom de Jésus, et avec un tel succès que beaucoup furent guéris et soulagés.

« J'ai exposé ingénieusement à Votre Sainteté ce qui s'est fait alors et depuis ; et je me sou mets avec un entier dévouement, moi et mes actions, au jugement suprême du Saint-Siège, priant avec instance Votre Sainteté qu'elle daigne m'indiquer comment et jusqu'à quel point je dois user, pour

la gloire de Dieu et le salut des hommes, du don gratuit reçu du Tout-Puissant. S'il y avait dans cette affaire quelque chose qui déplût à Votre Sainteté, je dirai avec l'Apôtre : *qu'il soit anathème*. Je me jette aux pieds de Votre Sainteté, et lui demande, en suppliant, sa bénédiction apostolique.

« ALEXANDRE, *prince de Hohenlohe*. »

Le Pape répondit : « Nous avons appris avec plaisir les guérisons opérées par la prière de notre cher fils, Monsieur le conseiller ecclésiastique, Alexandre, prince de Hohenlohe, et nous l'exhortons à les continuer, en évitant cependant une bruyante publicité, afin que les choses saintes ne deviennent pas un objet de curiosité ou de dérision. Nous attendons du vicaire général une enquête précise et scrupuleuse des guérisons les plus éclatantes, appuyée d'un serment, et nous nommerons alors une congrégation particulière qui, après une recherche exacte, décidera jusqu'à quel point ces guérisons portent le caractère de miracles. »

En même temps qu'il se soumettait au jugement du Saint-Siège, le prince consultait les prêtres et religieux les plus capables de l'éclairer. Il s'adressa notamment à un Père Antonin, religieux de l'ordre des Augustins, éminent en science et en vertu. Celui-ci, après des considérations générales sur les miracles, répondit qu'il n'était pas surpris que, dans un temps de vertige et d'impiété, Dieu voulût ranimer la foi par des prodiges. Il est dans l'ordre de la Providence, qu'à des égarements prodigieux sur la religion soient opposées des preuves du pouvoir divin. Les circonstances des dernières guérisons opérées en Allemagne paraissent d'ailleurs au P. Antonin déposer en faveur de leur origine surnaturelle. La piété du prince, l'orthodoxie de sa doctrine, son attention à tout rapporter à Dieu sont de puissants préjugés en sa faveur. La lettre finit par des avis au prince sur les moyens de conserver le recueillement et l'humilité au milieu de ces grâces extraordinaires. La lettre est datée de Vienne en Autriche, le 9 octobre 1821.

(A suivre.)

Dom B. MARÉCHAUX.

## LES LONGS JEUNES

---

### I

Un des obstacles qui s'opposent à l'étude suivie des phénomènes psychiques est la tendance de notre esprit à considérer comme impossibles tous les faits auxquels il n'est pas habitué par une répétition fréquente : — j'ai donc pensé faire œuvre utile en montrant que, dans la plupart des branches des connaissances humaines, il y a des régions brumeuses où les théories officielles ne suffisent pas à porter la lumière.

Pour les recherches de ce genre, il importe de réunir le plus grand nombre possible d'observations, sans trop se préoccuper de leur qualité, car, les phénomènes étant rares et les expériences très difficiles, ce n'est que par un coup d'œil d'ensemble qu'on pourra essayer d'entrevoir la vérité.

Dans cet article, je me suis occupé d'une propriété singulière qui a joué un grand rôle dans toutes les religions, et qui a été étudiée scientifiquement dans ces derniers temps.

### II

Les exemples de jeûnes prolongés fourmillent dans les annales du mysticisme.

Voici d'abord ce qu'en dit l'abbé Ribet, professeur de théologie au Grand Séminaire de Lyon, dans le tome II de sa *Mystique*.

Par deux fois, Moïse demeure quarante jours dans la montagne, sans autre aliment que la loi du Seigneur, qu'il devait transmettre à son peuple. Après avoir goûté du pain mystérieux que l'Ange lui présente, Elie marche pendant quarante jours et quarante nuits

jusqu'au mont Horeb. Le Sauveur devait consacrer par son exemple ce jeûne de quarante jours.

Saint Siméon Stylite, sainte Élisabeth, qualifiée de thaumaturge par les Grecs, sainte Colette et plusieurs autres ont renouvelé cette abstinence absolue pendant la quarantaine liturgique. Saint Siméon Salus jeûnait tout le Carême, jusqu'au Jeudi-Saint. Saint Dalmace passa également tout un Carême sans prendre de nourriture, jusqu'au jeudi de la grande semaine, où, après les Offices sacrés, il prit son repas avec les Frères. Le soir de ce même jour, il s'assit sur un escabeau et demeura encore quarante-trois jours, c'est-à-dire jusqu'à la solennité de l'Ascension, dans l'immobilité de l'extase. Enfin son supérieur Isace le rappelle, et le saint raconte alors une vision qui fournit à tous la preuve que l'illumination dont son âme avait joui venait véritablement du Seigneur.

Hors même des temps consacrés par la piété chrétienne, ces faits se sont multipliés à l'infini. Saint Pierre d'Alcantara avouait à sainte Thérèse qu'il ne donnait d'aliment à son corps que de trois en trois jours, et ses historiens racontent que, parfois, il prolongeait son abstinence pendant des semaines entières. L'abbé saint Elpide vécut vingt-cinq ans dans une grotte, ne prenant de nourriture que le dimanche et le jeudi. Saint Euthyme, surnommé le Grand, ne mangeait que le samedi ou le dimanche. La vénérable Marie d'Oignies était huit, onze et quelquefois trente jours sans boire ni manger, absorbée dans une douce contemplation et n'éprouvant de faim que pour l'Eucharistie, qui était alors sa seule nourriture...

Sainte Catherine de Sienne, en qui la vie contemplative a rayonné d'un si vif éclat, passait tout le Carême et le temps pascal sans autre réfection que l'Eucharistie. (1)

Le bienheureux Nicolas de Flue obtint de sa femme, dont il avait eu dix enfants, de se consacrer à Dieu dans une solitude profonde. Il y passa le reste de ses jours, depuis l'âge de cinquante ans jusqu'à celui de soixante-dix ans, sans user d'aucun aliment. Après les six premiers mois, sur l'ordre de ses supérieurs, il essaie de manger; il parvient avec peine à introduire dans son estomac quelques miettes et quelques gouttes de vin qu'il rejeta aussitôt. Interrogé comment il pouvait vivre ainsi, il répond que c'est l'Eucharistie qui est sa vie. Une attestation inscrite aux archives de la paroisse de Saxlen, du vivant de cet ermite célèbre, et citée par son biographe est ainsi conçue : « Qu'il soit fait savoir à tous et à chacun que, l'an du Seigneur 1487, vivait un excellent homme du nom de Nicolas de Flue, né et élevé dans la paroisse de Saxlen, à la Montagne, lequel, abandonnant père et frère, sa pauvre épouse et ses enfants, cinq fils et cinq filles, s'en est allé dans le désert de Raust, où Dieu l'a soutenu sans nourriture et

(1) La vénérable mère Agnès de Langeac vécut ainsi plus de six mois de suite.



boisson pendant longtemps, c'est-à-dire dix ans. Au moment où l'on écrivait ceci, il était plein de sens et menant une sainte vie, ce que nous avons vu et savons en vérité. »

Un autre auteur célèbre qui a écrit sur *la Mystique*, le professeur allemand Gœrres, donne à ce sujet quelques détails plus précis (tome I, ch. v) :

Pendant un mois, dit-il, les habitants d'Underwald occupèrent tous les passages qui conduisaient à la cabane de Nicolas de Flue et furent convaincus que non seulement on ne lui avait porté aucune nourriture pendant ce temps, mais qu'aucun homme n'avait pu arriver jusqu'à lui. Cependant, l'évêque de Constance, ne se trouvant pas encore satisfait, envoyait près du solitaire son évêque suffragant. Celui-ci, étonné de le trouver si vigoureux après une si longue abstinence, lui ayant demandé quelle vertu il préférait à toutes les autres, répondit que c'était l'obéissance ; sur quoi l'évêque lui ordonna de manger un pain qu'il lui présenta. Le solitaire obéit ; mais, à peine avait-il mangé la première bouchée, qu'il éprouva des vomissements très violents, et il lui fut impossible de continuer à manger. L'évêque de Constance, ne croyant pas encore au récit de son suffragant, voulut s'assurer par lui-même de la vérité des faits. Il se rendit donc auprès de Nicolas, et il lui demanda comment il pouvait vivre ainsi sans manger. Le frère lui répondit que, lorsqu'il assistait à la messe ou qu'il prenait la sainte Eucharistie, il sentait une force et une douceur qui le rassasiaient et lui tenaient lieu de nourriture...

Gœrres rappelle, à ce propos, qu'en 1225 Hugues, évêque de Lincoln, apprit qu'il y avait à Leicester une religieuse n'ayant pris aucune nourriture depuis sept ans et vivant seulement de l'Eucharistie, qu'elle recevait tous les dimanches. N'ajoutant aucune foi à ce récit, il envoya d'abord à cette femme quinze clercs qui devaient l'observer attentivement pendant quinze jours, sans la perdre de vue un seul instant ; et comme, pendant tout ce temps, elle conserva ses forces et sa santé, quoiqu'elle n'eût pris aucune nourriture, il se déclara convaincu.

Voici encore quelques autres exemples se rapportant à des saints et également empruntés à Gœrres :

Sainte Rose de Lima s'était interdit, dès la plus tendre enfance, tous les fruits dont la saveur est, on le sait, si agréable au Pérou. A

l'âge de six ans, trois fois par semaine, elle ne prenait que du pain et de l'eau, et, depuis l'âge de quinze ans, elle renonça entièrement à l'usage de la chair. Elle s'était tellement accoutumée à ce genre de vie que, lorsque dans ses maladies on lui donnait quelque nourriture recherchée pour la soutenir, son état empirait, au contraire, d'une manière très grave, tandis qu'un morceau de pain trempé dans l'eau lui rendait quelquefois subitement la santé. Plus tard, à partir de l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à Pâques, elle ne prenait qu'une fois le jour un peu de pain et d'eau; encore, pendant tout le Carême, renonçait-elle au pain, pour ne vivre que de pépins d'orange. Le vendredi, elle n'en mangeait que cinq, et, le reste du temps, elle en prenait si peu que ce qu'elle consommait en huit jours paraissait à peine suffisant pour un seul. Une fois, un petit pain et une bouteille d'eau lui suffirent pendant cinquante jours; une autre fois, elle passa tout ce temps sans boire une goutte d'eau. Dans les derniers temps de sa vie, elle avait coutume de s'enfermer le jeudi dans son oratoire et d'y rester jusqu'au dimanche, sans boire ni dormir, mais continuellement occupée à prier.

Lidvine de Schiedam tomba malade en 1395 et resta dans cet état pendant trente-trois ans, jusqu'à sa mort. Pendant les dix-neuf premières années, elle ne mangeait dans le jour qu'une petite tranche de pomme, grosse comme une hostie, ou un peu de pain, avec une petite gorgée de bière, ou quelquefois un peu de lait doux. Plus tard, ne pouvant digérer ni la bière, ni le lait, elle prit un peu de vin mêlé avec de l'eau. Plus tard encore, elle fut obligée de se réduire à l'eau comme breuvage et nourriture. Elle en prenait et en buvait le quart d'une mesure par semaine et la faisait prendre à la Meuse. Son goût avait acquis une telle délicatesse qu'elle sentait les moindres altérations de ce fleuve, dont l'eau, du reste, lui paraissait plus savoureuse que le meilleur vin. Mais, au bout de dix-neuf ans, elle ne prit plus rien, et elle avoua même, en 1422, à quelques frères qui la visitaient que, depuis dix-huit ans, elle n'avait pris aucune nourriture et que, depuis vingt ans, à cause de ses infirmités, elle n'avait vu ni le soleil, ni la lune, et n'avait pas foulé la terre de son pied.

Saint Joseph de Cupertino, étant devenu prêtre, resta cinq ans sans manger de pain, et dix ans sans boire de vin, se contentant d'herbes, de fruits secs et de fèves... Ses jeûnes étaient à peu près continuels; car, à l'exemple de saint François, il faisait sept carêmes de quarante jours dans l'année, et, pendant tout ce temps, il ne prenait rien, si ce n'est le dimanche et le jeudi.

Sainte Angèle de Foligio trouva, pendant douze ans, dans l'Eucharistie, des forces suffisantes pour pouvoir se passer de toute autre nourriture. Il en fut ainsi de sainte Colombe de Riéti, qui ne prenait rien autre chose pendant tout le Carême; de l'évêque saint Modoc qui, une fois, pendant quarante jours, vécut seulement de la sainte

Eucharistie, et qui, après ce temps, parut à ses disciples plus fort qu'auparavant. A Norfolk, dans le nord de l'Angleterre, vivait une sainte fille que le peuple avait nommée Jeanne Malts, c'est-à-dire *sans nourriture*, parce que, pendant quinze ans, elle n'avait pris que l'Eucharistie. La sœur Louise de la Résurrection, en Espagne, vécut ainsi plusieurs années. Il en fut de même de sainte Colette, d'Hélène Encelmine, qui rendait par le nez toute autre nourriture, des abbés Ebrulpt et Faustin, de Pierre d'Alcantara et de beaucoup d'autres, particulièrement chez les Pères du Désert.

### III

Si l'on a recours à l'histoire profane, les exemples sont moins nombreux, il est vrai, mais beaucoup plus concluants pour certaines personnes qui se défient des exagérations propres aux légendes.

Le travail le plus ancien que je connaisse sur ce sujet est un livre petit in-8° publié à Mayence en 1542 sous ce titre :

*De Puella quæ sine cibo et potu vitam transigit brevis narratio, teste et autore Gerardo Bucoldiano physico regio, — Moguntiae, apud Divum Victorem; excudebat Franciscus Behem.*

Il relate le cas d'une jeune paysanne, Marguerite Weis, de Roth près Spire, qui, depuis l'âge de dix ans, ne mangeait ni ne buvait, sans en être autrement incommodée. L'auteur cite comme précédent le cas d'une jeune fille de Commercy, en Lorraine, qui, après sa première communion, à l'âge de douze ans, en 1328, cessa de prendre aucune nourriture et resta dans cet état trois ans, terme après lequel elle mangea et but comme tout le monde; c'est ce qu'il espère voir arriver pour Marguerite, sa cliente.

L'auteur aurait pu citer également le cas suivant rapporté dans le *Chambers Book of Days* (vol. 1, p. 551). En l'an 1357, le 25 avril, Édouard III, roi d'Angleterre, accorda sa grâce à la femme Cécilia, épouse de John de Rygeveway, qui avait été enfermée dans la prison de Nottingham pour le meurtre de son mari. La grâce était motivée sur ce que cette femme s'était volontairement abstenue de nourriture et de boisson,

ce qui fut rapporté au roi par des témoignages dignes de foi et considéré comme un miracle.

Une brochure de 28 pages, publiée à Paris, par de Roigny, en 1586, contient l'*Histoire admirable et véritable d'une fille champestre du pays d'Anjou*, qui a été quatre ans sans user d'autre nourriture que d'un peu d'eau.

En 1604, parut à Berne un petit in-8° intitulé : *Historia admiranda de prodigiosa Appollonia Schreira virgine in agro Bernensi inediâ, a Paulo Lentulo, med. doct., etc.* « Le texte de Lentulus, dit M. Charles Richet, est accompagné d'une planche où la jeune Appollonie, une hystérique assurément, est étendue sur son lit de jeûne, presque sans voiles : malgré l'absence d'alimentation, elle ne paraît pas trop décharnée. Il paraît qu'on a fait une sorte d'enquête pour s'assurer qu'il n'y avait pas, dans la prolongation de son abstinence, quelque supercherie, et on a essayé de constater la réalité du jeûne. Ce qui prouve qu'il s'agissait bien là de phénomènes hystériformes, c'est l'état de semi-aliénation où était Apollonie et l'absence complète de sommeil. A quelque heure de la nuit ou du jour qu'on arrivât pour la voir, on la trouvait éveillée. Après ce récit merveilleux, il y en a d'autres : *De puella Spirensi*, *De puella Heidelbergensi*, *De puella Coloniensi*, *De episcopo Spirensi*, *De puero æstatico Aldenburghensi*. — Ces histoires sont fort amusantes ; mais ceux qui les rapportent sont tellement dénués de critique scientifique qu'on ne peut vraiment ajouter grande foi à ce qu'ils disent. »

Dix ans après, Licetus faisait imprimer à Padoue une dissertation analogue sous le titre : *De his qui diù vivent sine alimento*.

Les D<sup>rs</sup> La Provanchère et Montsainet ont écrit avec détails, en 1616, l'histoire d'un enfant de dix ans, né à Vauprofonde, près de Sens, et qui est resté cinq années consécutives sans boire ni manger, avaler ou sucer quoi que ce soit. (Sens, 1616.)

En 1618, un gentilhomme provençal, nommé Jean de Puget, qui paraît avoir été à moitié fou, vint à Blois et demanda à voir la reine mère pour lui confier des secrets d'une haute importance qui lui étaient inspirés par Dieu; comme preuve de sa mission, il affirmait qu'il pouvait vivre sans manger ni boire autre chose qu'un peu d'eau sucrée qu'il prenait dans sa bouche et qu'il rejetait aussitôt. Il y eut à ce sujet une enquête, peu intéressante du reste, dont les originaux se trouvent en partie dans les archives du département de Loir-et-Cher et qui ont fait le sujet d'une brochure imprimée, en cette même année 1618, chez Abraham Saugram sous le titre : *Histoire prodigieuse d'un Provençal présenté à la Reyne Mère à Blois et qui vivait sans boire ni manger.*

En 1684, un fou qui croyait être le Messie, voulant surpasser le jeûne de Jésus-Christ, s'abstint pendant soixante-douze jours de tout aliment; il ne but même pas d'eau; il ne fit que fumer et se rincer la bouche. Pendant cette longue abstinence, sa santé ne sembla éprouver aucune altération: il ne rendit aucun excrément. (*Dictionnaire des Sciences médicales*, t. IV, au mot *Abstinence.*)

En 1689, le libraire Jean Coste mit en vente, à Lyon, un volume, in-8°, intitulé : *Traité de Primerose sur les erreurs vulgères de la médecine*, avec les additions de M. de Rostagny.

Le chapitre III traite « de ceux qui peuvent vivre plusieurs mois et plusieurs années sans manger »; voici ce qu'on lit à la page 339 :

Albert le Grand assure avoir observé un homme mélancolique, qui véquit sept semaines en ne buvant qu'un peu d'eau, de deux jours l'un. Quelques graves auteurs rapportent avoir vu, en Espagne, une fille qui était parvenue à l'âge de vingt-deux ans sans prendre aucune nourriture que de l'eau pure. D'autres assurent la même chose d'une fille débauchée, en Languedoc, qui demeura trois ans sans manger. Selon des auteurs dignes de foi, il y en eut une autre dans Spire, en Allemagne, qui véquit aussi trois ans en assez bonne santé, ne vivant que de l'air qu'elle respirait. Le célèbre Conciliateur fait le récit d'une femme de

Normandie qui demeura dix-huit ans sans manger, et d'une autre qui véquit trente-six ans de la même manière. Mais, ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'au rapport d'Hermalao Barbaro, le pape Léon X et plusieurs princes firent observer, sous bonne et fidèle garde, un prêtre dans Rome qu'on disait ny manger ny boire. Et, en effet, on le garda à veüe d'œil durant plusieurs années sans lui avoir vu rien avaler quoi que ce fût et qu'il passa de la sorte quarante ans.

Et à la page 351 :

On fait le récit d'une jeune fille allemande qui, par un jeûne assidu de trois ans, se guérit d'une grande maladie causée par une extrême cacochymie, dont l'humeur était douce, bénigne et lente, aimant l'oisiveté et *presque toujours endormie*.

Les mémoires de l'Académie des sciences rapportent un cas intéressant.

En 1751, une fille des environs de Beaune, âgée de dix ans et demie, fut atteinte d'une fièvre dans laquelle elle refusa tous les remèdes et ne voulut ou ne put avaler que de l'eau fraîche ; à cette fièvre succéda un mal de tête qui l'obligeait à sortir de son lit et à se rouler par terre. Dans un de ces accès, elle fut prise d'une syncope si longue qu'on la crut morte. Revenue à elle-même, elle perdit peu à peu l'usage de ses membres et de la parole, mais il lui resta les sens de l'ouïe, de la vue et du toucher. Sa raison demeura intacte, et elle en faisait usage pour faire connaître ses désirs au moyen de sons inarticulés. Ces sons furent d'abord au nombre de deux, un qui approuvait, l'autre qui désapprouvait. Elle parvint par la suite à en augmenter le nombre ; successivement, elle put y joindre quelques mouvements de mains qui se multipliaient avec les sons. Elle ne vivait que d'eau en petite quantité ; son ventre était affaissé ; en y portant la main on touchait les vertèbres ; cette partie et les extrémités inférieures conservaient la sensibilité, sans jouir de la contractilité. L'œil était vif, les lèvres vermeilles, le teint assez coloré ; le pouls avait de la force et battait avec assez de régularité. Peu à peu, la malade avala une plus grande quantité d'eau. Un médecin ayant essayé de lui faire avaler de l'eau de veau à son insu, elle la rejeta avec de violentes convulsions. Trois ans environ après le début de sa maladie, elle éprouva un jour une soif et fit de grands efforts pour demander de l'eau ; la parole lui revint dès cet instant. Elle en conserva l'usage qui augmenta sensiblement. Les évacuations alvines étaient totalement supprimées. La malade commença à reprendre l'usage de ses bras ; elle fila, s'habilla, se servit de deux béquilles avec lesquelles elle s'agenouillait, ne pouvant encore

faire usage de ses jambes. Vers l'âge de quinze ans, l'appétit revint à la malade et tous les accidents disparurent les uns après les autres. Elle marcha sans béquilles et mangea comme une personne en bonne santé, « après avoir été pendant quatre ans sans pouvoir prendre autre chose que de l'eau ».

De 1760 à 1764, on vit à Châteauroux, près d'Embrun, un enfant qui passa quatre ans et quelques jours sans manger ni boire. Ce jeune homme s'appelait Guillaume Gay; il était âgé de dix ou onze ans, lorsqu'il cessa tout à coup de prendre aucune nourriture; son corps devint comme un squelette, mais lorsque, après quatre ans, il recommença à se nourrir, il se trouva en peu de temps aussi développé et aussi robuste que les autres jeunes gens de son âge. Parmi les innombrables personnes qui ont attesté ce fait extraordinaire, on compte Mgr Fouquet, archevêque d'Embrun, et l'intendant, du Dauphiné. L'intendant, soupçonnant quelque supercherie de la part des parents, fit même garder l'enfant à vue pendant plusieurs jours. — Ce fait est rapporté par la plupart des chroniqueurs dauphinois.

Le 21 octobre 1767, un médecin écossais, le Dr Mackinsie, visita une fille âgée de trente-trois ans, nommée Janet Macléod, au sujet de qui il rédigea les rapports suivants qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques* :

A quinze ans, cette fille avait eu une forte attaque d'épilepsie : quatre ans après, elle éprouva une seconde attaque, fut tourmentée par une fièvre qui dura plusieurs mois. Pendant cet intervalle, elle perdit l'usage des paupières et se trouva réduite à soulever ces parties avec les doigts pour faire quelque usage de sa vue. L'évacuation périodique fut remplacée par un crachement de sang et un saignement de nez.

Il y a environ cinq ans, Janet Macléod eut une nouvelle attaque fébrile; depuis lors, couchée, réduite à une sorte de végétation très peu active, elle parla très rarement et ne demanda plus de nourriture.

Pendant quatre ans, on ne lui a vu avaler qu'une cuillerée d'eau médicamenteuse et une pinte d'eau simple; elle n'a eu aucune évacuation par les selles ou par les urines; la transpiration a été presque nulle. Le pouls, que j'ai eu quelque peine à trouver, est distinct et régulier,

lent et excessivement faible; le teint est bon et assez frais; les traits ne sont ni défigurés ni flétris; la peau est naturelle ainsi que la température; et, à mon grand étonnement, lorsque j'ai examiné le corps, que je présumais devoir être une espèce de squelette, j'ai trouvé la gorge proéminente comme celle d'une jeune femme bien portante, les bras, les cuisses et les jambes nullement amaigries, l'abdomen un peu enflé et les muscles tendus. Les genoux sont pliés, les talons touchent presque le derrière; lorsqu'on lutte avec la malade pour mettre un peu d'eau dans sa bouche, on observe quelquefois de la moiteur et un peu de sueur sur sa peau. Elle dort beaucoup et fort tranquillement; mais, lorsqu'elle est réveillée, on l'entend se plaindre continuellement comme le fait un enfant nouveau-né, et elle essaie quelquefois de tousser. Aucune force ne peut maintenant séparer les mâchoires. J'ai passé le petit doigt par l'ouverture de ses dents et j'ai trouvé la pointe de sa langue molle et humide; il en est de même de la partie interne de ses joues. Elle ne peut rester un moment sur son dos et tombe toujours d'un côté ou de l'autre. Sa tête est courbée en avant comme dans l'affection nerveuse appelée *Emprosthenos*; on ne peut la relever.

Cinq ans après, en octobre 1772, le docteur visita de nouveau la malade. Il apprit qu'elle avait commencé à manger et à boire. Voici les nouveaux détails qu'il donne :

Environ une année avant cette dernière date, les parents, revenant un jour de leurs travaux des champs, furent extrêmement surpris de trouver leur fille, qu'ils avaient laissée au lit dans la position où elle était couchée depuis plusieurs années, assise à terre et filant avec la quenouille de sa mère. Je demandaisi elle mangeait ou buvait, si elle avait quelquefois des évacuations naturelles. On me répondit qu'elle émiettait de temps en temps dans la paume de sa main un morceau de pain d'orge, comme on le fait pour donner aux petits poussins, et qu'elle introduisait une des miettes dans sa bouche où elle la promenait avec sa langue; qu'elle suçait ensuite un peu de lait ou d'eau dans le creux de sa main; qu'elle faisait cela une ou deux fois par jour, et même seulement lorsqu'on l'y obligeait; que ses évacuations étaient proportionnées à ce qu'elle avalait; qu'elle n'essayait jamais de parler; que ses mâchoires étaient encore serrées, ses jarrets aussi tendus qu'auparavant et ses yeux toujours fermés. En soulevant ses paupières, je trouvais que l'iris était tournée en haut vers le bord de l'os frontal. Son teint était pâle, sa peau ridée et sèche et tout son corps amaigri.

On ne trouvait son poulx qu'avec la plus extrême difficulté. Elle paraissait sensée et traitable sur tous les articles, excepté sur celui de la nourriture; car, à ma demande, elle fit ses divers exercices; elle fila, elle se traîna sur son derrière autour des murs de la chambre en



s'aidant de ses mains ; mais, lorsqu'on la priaît de manger, elle témoignait la plus grande répugnance ; elle pleurait même avant de céder et, lorsqu'elle obéissait enfin, elle ne prenait qu'une miette de pain et une demi-cuillerée de lait, comme on l'a dit tout à l'heure. A tout prendre, son existence ne paraissait guère moins extraordinaire cette fois que dans ma première visite à l'époque où, pendant plusieurs années, elle n'avait pas avalé la moindre particule. J'attribuai son amaigrissement et son teint hâve, en un mot le changement de son apparence, à ce qu'elle dépensait trop de salive en filant du lin, et je recommandai en conséquence qu'on la bornât à filer de la laine, qu'elle filait avec autant de dextérité que le lin.

Diderot a rapporté le cas d'un alchimiste, nommé Duchanteau, qui pensait qu'après quarante jours de privation de nourriture, en ne buvant que son urine, il produirait la pierre philosophale « par cohobation du supérieur et de l'inférieur ». Duchanteau supporta ce régime pendant vingt-six jours et ne mourut pas. La dernière urine, d'odeur balsamique, fut conservée par la Loge des Amis réunis jusqu'à la Révolution.

En 1790, plusieurs savants de Genève étudièrent une jeune fille des environs, nommée Joséphine Durand, qui, à la suite de plusieurs infirmités et maladies, était arrivée à vivre à peu près sans boire et sans manger ; du moins, elle avait été pendant quatre mois sans prendre aucune nourriture, ni liquide, ni solide. Ses mâchoires étaient convulsivement serrées et s'opposaient à l'introduction de toute espèce d'aliment ; l'arrachement d'une dent avait ouvert seul une voie à une petite quantité de liquide qu'on faisait pénétrer avec peine, et à des époques très éloignées les unes des autres. L'action du système digestif s'était éteinte graduellement ; l'aveuglement était survenu, et une double paralysie avait privé de toute sensibilité et de tout mouvement les parties inférieures du corps depuis le diaphragme, à l'exception du gros orteil, qui jouissait encore d'une faible contractilité.

Voici quelques extraits du rapport que ces savants firent insérer dans la *Bibliothèque britannique*.

Notre première visite eut lieu le 29 juin de cette année 1790. Nous nous rendîmes avec M. Albert, au village de Lamothe, situé [à une

petite lieue au sud de celui de Viri, dans la pente méridionale du mont de Sion.

Personne dans la maison qu'habite Joséphine Durand ne s'attendait à nous voir, et cette surprise était dans nos intentions; nous entrâmes de suite dans la chambre qu'elle occupe et nous nous assîmes auprès du lit de misère sur lequel elle est, depuis plus de quatre ans, couchée sur le dos, dans la même attitude. Elle reconnut à l'instant son chirurgien au son de sa voix et parut lui savoir beaucoup de gré de sa visite.

Là, nous commençâmes une suite d'observations et de questions auxquelles elle répondait avec beaucoup de justesse et de complaisance. Elle parle assez distinctement, quoique sa mâchoire soit serrée depuis longtemps; mais elle parle toujours à voix basse, c'est-à-dire des lèvres et de la langue seulement, sans que la glotte fasse aucune vibration ni que le larynx entre pour rien dans la production des sons.

Nous nous attendions à contempler en quelque sorte un squelette en considérant cet être infortuné, et nous fûmes très surpris de trouver à son visage un embonpoint à peu près ordinaire. Nous le fûmes davantage lorsqu'en considérant ses extrémités inférieures frappées depuis longtemps de la double paralysie du sentiment et du mouvement et que nous croyions atrophiées, nous leur trouvâmes une consistance musculuse et une chaleur naturelle: et quoiqu'elle n'ait aucun sentiment à la surface de la peau depuis les côtes jusqu'aux pieds, elle se plaint souvent de la sensation de froid dans ses extrémités inférieures. Sa peau était moite; son pouls était égal et plus élevé qu'on aurait pu le présumer d'après son état; il faisait 88 à 90 pulsations dans la minute. Elle tient ses bras hors du lit et n'en a point perdu l'usage; nous la priâmes de nous serrer la main pour juger de sa force, qui nous parut peu considérable.

Son teint n'est ni livide ni d'une pâleur extraordinaire; la peau de son abdomen est fortement déprimée et se rapproche beaucoup de la colonne vertébrale...

Ses paupières sont paralysées... elle a l'odorat très fin... elle a l'ouïe très fine...

Quoiqu'elle ne fasse depuis longtemps que peu ou point usage de l'organe du goût, il paraît que cet organe s'est conservé chez elle. Chaque fois qu'elle a essayé d'introduire quelque aliment par l'ouverture que forme sa dent arrachée, elle a toujours éprouvé la sensation des saveurs dans sa perfection. Ses dents sont d'ailleurs très blanches et sans tuf: son haleine est sans odeur et l'intérieur de ses lèvres est légèrement humecté.

Son tact s'est singulièrement perfectionné depuis qu'elle a perdu l'usage de la vue; elle reconnaît fort bien au toucher diverses pièces de monnaie en cuivre et en argent.

Ses facultés intellectuelles n'ont pas souffert la moindre altération,

malgré celle de ses organes : sa mémoire en particulier est extrêmement fidèle... elle dort quelquefois et son sommeil est souvent accompagné de songes.

Le caractère moral de cette créature malheureuse inspire un vif intérêt et une véritable admiration. Sa patience et sa résignation sont extrêmes, comme ses maux l'ont été.

Gisante depuis quatre ans, couchée sur le dos dans la même attitude, tourmentée de douleurs et quelquefois de la faim et de la soif pendant des intervalles qui durent souvent plus d'un mois, réunissant en quelque sorte dans sa personne l'abrégé de toutes les misères, elle ne voulait pas que nous la plaignissions; elle cherchait à nous prouver qu'il y avait beaucoup de gens peut-être encore plus malheureux qu'elle.

Elle fit, à notre demande, l'essai d'avaler environ une demi-cuillerée d'eau pure; expérience qui la fatigue et l'incommode toujours plus ou moins. On fit couler le liquide par l'ouverture de la dent; la déglutition en parut difficile et douloureuse et sa présence dans l'estomac occasionna dans l'instant une convulsion qui repoussa toute l'eau dehors. Cette expérience fut suivie d'une sorte d'angoisse qui dura plus d'un quart d'heure en diminuant par degré.

Le père, la mère, l'oncle et une sœur cadette de la malade étaient dans la chambre, y allaient et venaient pendant notre visite. Ce sont de bons paysans qui paraissent à leur aise et qui n'acceptent jamais rien des personnes que la curiosité conduit chez eux. Nous leurs fîmes diverses questions sur son état habituel: voici les informations que nous reçûmes.

Ils affirment tous qu'elle vit sans boire ni manger et qu'elle n'est sujette à aucune espèce d'évacuation. Lorsqu'elle a longtemps lutté contre la soif, elle se résout enfin à avaler une demi-cuillerée d'eau qui ressort à l'instant, mais dont le contact passant dans l'œsophage apaise jusqu'à un certain point le besoin qui la tourmente.

A l'époque de notre visite, il y avait environ quinze jours, nous dit-on, qu'elle n'avait avalé d'eau et elle ne se plaignait pas de la soif. Elle est quelquefois deux ou trois mois sans ressentir ce besoin.

Nous avons appris que, rigoureusement attachée aux pratiques de la foi catholique, elle communie assez fréquemment, environ une fois le mois. Elle reçoit alors un fragment d'hostie tel qu'il peut passer par l'ouverture de sa dent arrachée, et la présence de cette petite quantité de solide dans l'œsophage ne paraît pas y exciter les mêmes convulsions que produit l'action du liquide.

On nous dit qu'il y avait trois ans et demi qu'on n'avait fait son lit, changé sa chemise. On change seulement son drap supérieur tous les deux mois... On n'éprouve cependant, ni dans la chambre qui est très petite, ni auprès de son lit, aucune mauvaise odeur. Elle répugne à changer de linge, parce que, la dernière fois qu'on fit cette opération,

son dos était écorché et qu'une partie de sa peau resta attachée à sa chemise, ce qui accrut beaucoup les douleurs de la situation. Elle demeure constamment couchée sur le dos, et ses parents craignent de la remuer, de peur, disent-ils, de la casser en deux parce qu'il paraît que ses vertèbres sont ankylosées.

Autrefois, on soumettait les fiévreux à une diète absolue, ce qui amenait quelquefois des accidents très graves sur certaines parties de l'organisme. Velpeau raconte (1) avoir vu se produire la perforation de la cornée sur un militaire privé de tout aliment pendant six semaines, pour une fièvre typhoïde, à Tours, en 1818. Il en observa un second cas au Val-de-Grâce, en 1820, chez un soldat arrivé au quarantième jour d'une fièvre typhoïde et tenu à l'abstinence complète.

En 1829, en Amérique, un illuminé nommé Reuben Kelsey, âgé de quatre-vingt-sept ans, déclara un jour qu'il ne voulait plus prendre de nourriture. Son jeûne commença le 2 juillet. Pendant les six premières semaines, il se rendait tous les matins à la fontaine, se lavait la figure et la tête et prenait quelques gorgées d'eau. Le onzième jour de son jeûne, il déclara ne s'être jamais trouvé aussi bien, ni aussi fort depuis longtemps. Pendant les quarante-deux premiers jours, il faisait quotidiennement une promenade à pied et passait une partie de la journée dans les bois. A partir de ce moment, ses forces commencèrent à décliner et il mourut, le 24 août, après avoir passé cinquante-trois jours sans prendre de nourriture. Sa peau était toute noire et son aspect horrible.

(1) *Dictionnaire de Médecine*, t. IX, article *Cornée*.

(A suivre )

A. DE ROCHAS.



## LES INTERVENTIONS DÉMONIAQUES

Qui oserait, après de semblables faits, poser encore les limites du possible... ?

---

La Revue du *Monde Invisible*, dans ses Variétés d'octobre dernier, reproduit un passage du Dr Teste intitulé : « Un cas remarquable de clairvoyance ».

En présence de l'issue qu'allait prendre la prophétie mystérieuse du sujet ou médium, M<sup>me</sup> Hortense, le témoin, qui venait de la questionner de nouveau, confesse : « Pour moi, j'étais dans une situation d'esprit que je ne parviendrais pas à décrire : je me perdais en conjectures, en hypothèses qui faisaient, par instant, chanceler ma foi ; je doutais de tout, je doutais de moi-même. » — C'est bien cela ! — Les expérimentateurs de telles surprises et ceux qui en lisent le récit ne recueillent que du trouble, surtout quand ils se perdent en conjectures. Or, le docteur conclut par cette question : *Qui oserait, après de semblables faits, poser les limites du possible ?*

Eh bien, je me permets, en présence de tant de possibilités de m'arrêter, moi, à une hypothèse unique. C'est celle de l'intervention du diable. C'est le démon, dis-je, qui, dans le cas présent, est la cause ingénieuse de tout. C'est le Mauvais qui a profité de l'hypnotisme pour troubler inutilement l'hypnotiseur et son ami, et les plonger dans une double souffrance morale : celle de connaître un avenir aussi lamentable, et celle de ne pouvoir obvier au malheur vraiment *fatalisé* qui allait fondre sur la pauvre victime.

Ce fait est une révélation. On y découvre la méchanceté pleine d'astuce d'un malfaiteur implacable, jubilant de pouvoir nuire pour le plaisir de nuire, et cela en se moquant de ses dupes par la combinaison de coïncidences cyniques. Aussi,

je ne m'arrête pas à dire que Satan a suggéré au sujet la prédiction d'événements qui, de toute manière, devaient arriver : je prétends que ces événements ont été voulus par lui, et par lui montés de toutes pièces, — de telle sorte que, si M<sup>me</sup> Hortense n'avait pas été questionnée, elle n'aurait rien eu à prédire : c'est la question posée qui a engagé Satan à dicter la réponse, lui se réservant ensuite de la réaliser, de provoquer la frayeur ; escomptant la crainte instinctive qu'il connaissait à M<sup>me</sup> H... pour les rats, et calculant exactement les suites de la frayeur, puisqu'il est docteur en médecine depuis avant l'apparition des maladies sur la terre. Il connaissait à fond toutes les circonstances et se savait le pouvoir de les aggraver s'il le fallait, afin de parfaire les accidents annoncés.

Sans doute, le démon ne peut rien sans la permission de Dieu ; mais la Providence se sert quelquefois du diable pour nous ouvrir les yeux : on se souvient du colloque du Seigneur avec Satan consigné au livre de Job. « Le Seigneur dit donc à Satan : voilà qu'il est en ta main : cependant, conserve sa vie. » (Job, II, 6.) On connaît le résultat qu'eut pour le pauvre Job cette concession faite au pire ennemi des hommes.

Dans le cas dont il s'agit, l'examen des faits m'aidera à prouver la valeur de mon hypothèse.

*Premièrement.* La prédiction de M<sup>me</sup> H. n'est pas naturelle. Elle déclare elle-même ignorer la cause de sa future frayeur. Elle prédit un événement dont l'effet n'a aucune cause, ni en elle, ni dans les circonstances présentes : « *Mardi prochain, a) j'aurai peur de quelque chose, b) je ferai une chute* ».

Je concède que l'on puisse *prévoir* plus ou moins exactement un certain avenir, voire même celui qui dépend de la liberté humaine, et l'annoncer. Un général vous dira l'issue d'une rencontre avant qu'elle ait commencé : il vous prédira un combat et l'endroit de la bataille. Un avocat sait ce que fera la partie adverse, telle circonstance étant donnée. Mais ce ne sont là que des pronostics déduits, par perspicacité, d'apparences communes et de l'expérience acquise. — Pour qu'il y ait prophétie réelle, c'est-à-dire prévision inspirée ou suggérée surnaturellement, il faut que la chose ou l'effet annoncé

n'ait, dans les circonstances présentes, aucune cause, aucune raison d'être. Or, c'est ainsi que prédit M<sup>me</sup> H. ; la preuve, c'est que ses auditeurs en sont stupéfiés et se perdent en conjectures. Donc, M<sup>me</sup> H. a prophétisé réellement ; donc elle a été inspirée par un être qui *connaissait* l'avenir pur et simple, et alors cela ne pouvait être que Dieu, puisque lui seul connaît cet avenir : ou bien elle a été *prévenue* par un être qui avait le pouvoir de faire ce qu'il annonçait, et alors cela pouvait être un ange ou un démon ; car enfin ce n'était pas M<sup>me</sup> H. qui se préparait ce lamentable avenir, puisqu'elle ne connaissait ni le motif de sa frayeur, ni l'endroit où elle se produirait : ce n'était pas non plus son mari, ou le médecin, ceux-ci en répondent.

*Deuxièmement.* Celui qui a inspiré M<sup>me</sup> Hortense ou qui l'a fait prophétiser est un menteur. Ce n'était donc pas un ange, mais le Malin dont le mensonge est la marque distinctive. Il est surnommé le père du mensonge. « — Dieu seul pourrait donc prévenir l'accident que vous redoutez ? — Dieu seul : mais il ne le fera pas, et j'en suis profondément affligée. »

Dieu seul ! — C'est faux. Un ange, le tentateur lui-même ne pouvait-il pas empêcher le rat de passer au moment où la victime allait venir là où jamais rat ne passait ; ou empêcher la victime d'éprouver la nécessité d'aller à cet endroit au moment où le rat s'y trouvait. — Et si la cause de l'accident avait été connue, combien il eût été facile au docteur et à son ami de le conjurer, soit en opposant un épouvantail à ce maudit... rat qui m'apparaît ici comme un second mensonge : ce rat, à mon avis, n'était autre chose que Satan en personne ; ce ne serait pas la première fois qu'il se travestit.

*Troisièmement.* Le coup a été monté avec une malice raffinée.

On en était à faire, pour la quantième fois, des expériences hypnotiques sur cette personne et, d'après le texte du rapport, M<sup>me</sup> Hortense [était accoutumée, dans ces essais, à prédire l'avenir, mais toujours dans un seul sens, celui qui

regardait des événements voilés qui la concernaient exclusivement et dont toutes les circonstances lui restaient inconnues »... « Nonobstant la forme de nos questions, la destinée de M<sup>me</sup> \*\*\* revenait toujours se mêler à ses réponses. Elle découvrait l'avenir, mais dans une seule direction, celle qu'elle devait parcourir », et le narrateur ajoute l'expression d'un sentiment bien naturel en présence de révélations aussi futiles dans leur brutal et terrible secret : « Je confesse, malgré tout ce que j'avais vu déjà, qu'un des points de cette prophétie révoltait ma raison ».

Eh ! comment une raison droite et honnête ne serait-elle pas révoltée contre cette raison perverse qui en dit assez pour plonger ses victimes dans le désespoir, pas assez pour leur permettre de détourner le coup qui les menace. Et que de complications à propos de la peur d'un rat, chez une personne, d'ailleurs saine, gaie et bien équilibrée !

Au reste, toutes les précautions étaient prises par l'*invisible* pour amener l'événement au temps voulu et faire avorter celles que, pour le conjurer, prendraient les deux amis : « Nous avons l'air de jouer avec le diable, remarque l'un ; mais, s'il gagne cette fois, il sera bien rusé. — En effet, fait l'autre, cela me paraissait difficile ; eh bien ! pourtant, *je conseille à nos lecteurs de ne jouer jamais gros jeu à pareille partie, car le diable gagna.* »

Moi, à mon tour, je conseille aux hypnotiseurs d'éviter le plus possible un remède souvent dangereux et qui met toujours leurs patients en péril d'en retirer plus de mal que de bien, parce que Satan qui rôde sans cesse autour de nous, comme un lion rugissant cherchant qui dévorer, peut toujours se mettre de la partie.

Je conseille aux hypnotisés, qui, pour une cause ou pour une autre, ne croient pouvoir se soustraire à cette méthode médicale, de se munir, avant l'expérience, de ce qui est de nature à épouvanter et à éloigner le Mauvais : médaille de la sainte Vierge et surtout celle de l'Immaculée-Conception : scapulaire ; signe de la croix avec de l'eau bénite...

Je conseille, enfin, aux hypnotisés et aux hypnotiseurs de protester, de part et d'autre, contre toute intervention du



démon, déclarant formellement avant chaque expérience, que, si l'effet attendu doit être l'œuvre du démon, ils s'y refusent et ne veulent point l'obtenir,

\*  
\* \*

## COROLLAIRE

A mon avis, clairvoyance, télépathie, transmission et lecture de la pensée, *suggestion* hypnotique sont tous phénomènes de même famille qui se tiennent par la main, et dont on cherche en vain l'explication par des voies naturelles. Ce sont, dans leurs cas particuliers, des *manifestations extraordinaires* qui semblent avoir attendu, pour se produire plus fréquemment, l'époque agitée où les pratiques spiritistes énerveraient une partie de l'humanité.

Si ces sortes de manifestations jaillissaient de la nature humaine comme les productions spontanées de cette riche nature, elles ne seraient pas aussi clairsemées aujourd'hui encore où l'on fait tant d'efforts pour les provoquer, les développer, leur demander un secours nouveau; et, dans les siècles passés, l'homme s'en serait occupé aussi bien qu'il s'en occupe de nos jours. — Mauvaise raison, direz-vous! — La télégraphie, le téléphone, (auxquels on aime trop à les comparer) ne sont-ils pas, eux aussi, des manifestations insoupçonnées jadis et dont l'invention était réservée à nos contemporains? — Sans doute, mais, de grâce, n'allez pas comparer des *inventions* du génie humain à ce que vous appelez, pour n'en citer qu'une espèce, *l'irradiation* de la pensée, production, selon vous, de votre nature, et par conséquent toute naturelle! — Si la pensée rayonnait, si elle produisait spontanément des irradiations soit par mode de rayonnement direct, soit par des vibrations atmosphériques ou fluidiques quelconques, les savants de l'antiquité s'en seraient aperçu, ce me semble, comme ils se sont aperçu de la lumière, de l'électricité, du son, des odeurs,

et nous n'en serions pas réduits à nous en étonner de plus en plus. — Ne parlez pas non plus des rayons X découverts récemment, quoiqu'existant depuis toujours : Ce n'est là qu'une *circonstance* du rayonnement lumineux. Or, la question n'est pas de savoir si les prétendus rayons, ondes ou vibrations cogitatoires de nos idées, nous dérobent quelque inconnu, mais de savoir si nos idées peuvent se communiquer à l'instar des substances fluides, et par conséquent matérielles, du calorique, des atomes de certains corps odoriférants, ou comme les ébranlements de l'air ambiant.

(*A suivre.*)

Alfred VAN MONS.



## LE MONDE EXTÉRIEUR

---

C'est par les organes des sens que nous entrons en communication avec ce monde extérieur. La vue, l'ouïe, l'odorat, le tact nous permettent de percevoir les couleurs qui parent les fleurs et les feuillages, les odeurs qui s'en dégagent, les sons de la parole et les bruits de la nature, le chaud et le froid de la matière étendue.

Et parce que nous connaissons l'univers tel que les sens nous le font voir, nous croyons le connaître en lui-même, tel qu'il est, dans sa réalité. Nous disons : je connais le monde extérieur.

Cependant, si nos sens subissaient une altération ou une modification profonde, si, par exemple, la conformation de notre œil ou de nos oreilles se trouvait accidentellement disposée d'une autre manière ; si les rayons lumineux et les ondes sonores nous arrivaient sur un plan différent, et, selon d'autres directions, le monde extérieur nous apparaîtrait tout autre, les couleurs, les odeurs, les sons ne seraient plus pour nous ce qu'ils sont aujourd'hui. Nous verrions un autre univers.

Que si nos organes se trouvaient développés, amplifiés, notre âme serait toujours la même, et nous pourrions voir des rayons que nous ne soupçonnons pas, entendre des sons qui se perdent pour nous dans le silence des espaces incommensurables, sentir des odeurs et des impressions tactiles que nous ignorons. Il arriverait ainsi que deux hommes, doués d'un organisme différent, verraient le monde extérieur d'une manière toute différente. Les découvertes modernes, les recherches sur l'uranium, le polonium, et sur les ondes hertziennes, introduisent des éléments nouveaux dans notre vieille psychologie, et dans nos théories de la perception des sens. Qu'est-ce que le monde extérieur ? Comment le connaissons-nous ?

L'abbé Moreux vient de répondre à ces questions dans un article scientifique, d'une grande sagesse, que nous empruntons au *Cosmos*. Il nous paraît utile de le lire et de le méditer.

Élie MÉRIC.

---

## RADIATIONS CONNUES ET RÉGIONS INEXPLOREES

Nous avons exploré, dans un premier article, presque toutes les sensations qui nous font entrer en relation avec le monde extérieur, et nous avons reconnu que notre organisation est loin de nous donner une idée des différentes radiations dans leur continuité réelle. Il serait au moins enfantin, à l'exemple des anciens philosophes, de chercher si chacun de nos sens nous fournit une image adéquate du non-moi. Représentative, la sensation l'est évidemment jusqu'à un certain point, pourvu qu'on ne prenne pas ce mot dans le sens purement aristotélien. Je me souviens encore que certain manuel de philosophie se plaisait à nous citer le bon Aristote pour éclaircir le mystère de la sensation : c'était toujours l'exemple du cachet et de la cire qui en a reçu l'empreinte. La physique moderne a fait bonne justice de ces naïves élucubrations. Il suffit de réfléchir un instant pour voir qu'aucun de nos sens ne peut nous représenter exactement l'objet extérieur ; sans les recherches récentes et les artifices scientifiques, un être pensant aurait-il jamais pu imaginer que la couleur rouge existât en dehors de nous à l'état de vibrations d'une manière à peine connue ? Ainsi en est-il, du reste.

Un exemple familier nous fera mieux comprendre : Voici une orange ; enlevons successivement les qualités par lesquelles nous arrivons à la connaître. L'odeur peut disparaître sans inconvénient, et on peut facilement imaginer des êtres dépourvus d'odorat : les vieillards sont presque tous dans ce cas. Les sons que nous produisons en découpant notre orange ou en la laissant tomber pourraient ne pas exister, au moins subjectivement, Pour ceux qui sont privés du sens de l'ouïe, le monde se meut en silence, les oiseaux ne chantent pas, et les foules les plus bruyantes ne présentent qu'un phénomène de mouvement.

Continuons notre dissection psychologique. Nous pouvons de même imaginer que la couleur de notre orange a disparu : il suffira de prendre un être privé du sens de la vue. Reste donc le toucher : nos papilles nerveuses pourraient devenir

tout à coup insensibles et nos muscles se refuser à fournir par l'intermédiaire du système nerveux les documents dont nous avons besoin pour apprécier la masse. Que reste-t-il maintenant de notre fruit qui puisse parvenir jusqu'au moi pensant? Rien, que la substance dont nous ne connaissons pas la nature intime.

Pourquoi nous arrêter en si bon chemin? Les vibrations électriques pourraient être perçues par un sens spécial; les vibrations thermiques inconnues par un autre; les ondulations ultra-violettes par un troisième; les rayons X par un quatrième sens; et voilà toute la nature complètement changée. Le monde extérieur nous apparaîtrait avec une physionomie toute autre, méconnaissable pour un homme comme nous.

Spéculations vaines que tout ceci! direz-vous. — Pas le moins du monde. — Nous ne sommes pas certains que la conception de notre voisin sur l'univers répond identiquement à la nôtre.

Nous sommes en droit de comparer le non-moi à un clavecin joué par un pianiste, mais dont nous ne saurions percevoir toutes les notes. Qui nous dit que chacun de nous entend la même partie? Sans doute les rapports sont à peu près les mêmes, et nous mettons simplement sur chaque note une étiquette différente que chacun de nous identifie par l'éducation. Cette étrange supposition devient éminemment vraisemblable si nous nous donnons la peine de parcourir et d'analyser le domaine propre à chacun de nos sens.

Les recherches d'anatomie comparée nous démontrent à l'évidence que la sensation ne peut donner les mêmes résultats dans l'échelle des êtres vivants. Il est impossible par exemple de n'être pas frappé du caractère de dégradation qui s'affirme dans les diverses parties de l'appareil auditif des poissons. On ne voit chez eux aucune trace du *limaçon* que nous retrouvons encore chez les crocodiliens. L'organe auditif du poisson fait pressentir le moment où le sens de l'ouïe, comme chez les mollusques, ne sera représenté que par une vésicule remplie d'otolithes, venant frapper de simples terminaisons nerveuses. En quoi peut bien consister la musique

pour des animaux de ce genre? Ils entendent le bruit, à n'en pas douter; mais distinguent-ils les sons composant une gamme? Ont-ils, je ne dirai pas la notion, mais simplement la sensation d'extériorité? Nous savons, en effet, que c'est par une habitude longue et invétérée que nous arrivons à extérioriser nos sensations et à rapporter au non-moi les états de conscience que nous subissons : nous nous construisons, pour ainsi parler, le monde extérieur. Mais les conditions d'exercice de nos sens viennent-elles à changer, immédiatement nous sommes déroutés. En plongeant la tête dans l'eau, le son paraît devenir intérieur, et chacun sait qu'il faut souvent une grande attention, un certain exercice, pour distinguer les bourdonnements et autres phénomènes entotiques des impressions analogues provenant du dehors.

Il paraît bien prouvé aujourd'hui que le lieu des impressions musicales réside dans la partie de l'oreille interne appelée *limaçon*. On avait cru primitivement que les piliers externes des organes de Corti étaient seuls destinés à vibrer, mais ces pièces automatiques font complètement défaut dans l'appareil cochléen des oiseaux : pourrait-on refuser décemment aux rossignols un sens auditif très développé?

On a reconnu depuis que les vibrations étaient recueillies par les fibres radiales de la membrane basilaire qui peuvent être assimilées à des cordes de piano de différentes longueurs et dont chacune vibre à l'unisson d'une note extérieure. Les fibres les plus courtes fonctionnent pour les sons aigus, les plus longues pour les sons graves. — Très bien. — Mais ne semblerait-il pas puéril de penser que toutes les oreilles sont identiquement semblables. Sans doute, les fibres de la membrane basilaire chez tous les sujets vont en augmentant comme les cordes d'une harpe; ce n'est pas une raison pour en conclure que chacune d'elles a exactement son homologue dans l'oreille d'à côté. La musique sera donc un peu différente pour chacun de nous.

Bien plus, pour certains sujets incapables de monter la gamme ou de reconnaître la fausseté d'un accord, il faut admettre que l'appareil auditif est incomplet, ou qu'il manque d'une quantité plus ou moins considérable de fibres audi-

tives, ou bien que ces fibres ne fonctionnent pas normalement.

Si, par des procédés analogues à ceux qu'emploient les éleveurs pour modifier les races d'animaux domestiques, nous avons le pouvoir de transformer l'oreille de certains peuples, nous assisterions bientôt à des concerts d'une épouvantable cacophonie. Toute la musique et l'harmonie seraient changées : d'où il suit que nos règles musicales, en temps qu'effet produit, sont entièrement subjectives.

Cette dissertation un peu longue sur la subjectivité des sons, nous pourrions la recommencer pour chacun de nos sens et pour ceux même qui nous manquent. Appliquons notre raisonnement à l'extrémité opposée du clavier des vibrations que nous pouvons percevoir, c'est-à-dire vers les vibrations lumineuses, nous obtiendrons des résultats encore plus bizarres.

Demandons-nous comment certains animaux perçoivent le monde extérieur, par exemple, les êtres possédant ce qu'on appelait autrefois des yeux composés comme ceux des insectes. On a cru pendant longtemps que les cônes réfringents et transparents qui terminent leurs bâtonnets rétiniens étaient autant de pièces lenticulaires donnant chacune une image complète centralisée probablement dans la substance cérébrale. Il a fallu rabattre de ces prétentions, mais le problème, tel qu'il se pose maintenant, est aussi insoluble. Si chacun des cônes ne transmet pas une image, comment la sensation résultante donnera-t-elle la forme de l'objet? Au reste, les insectes ne perçoivent-ils pas cette forme d'une façon bien nette et ne sont-ils sensibles peut-être qu'à une impression confuse de couleur? Alors, comment imaginent-ils le monde extérieur, et, si le toucher leur suffit pour la forme, quelles couleurs perçoivent-ils? D'après des expériences très ingénieuses de sir John Lubbock, les fourmis percevraient les rayons ultra-violets. C'est en vain que nous chercherions de quelle couleur apparaissent ces radiations; mais concevez un homme doué de ce pouvoir; là où un autre sera plongé dans l'obscurité, lui pourra découvrir tout un paysage brillamment éclairé d'une lumière inconnue à notre humanité.

Cette supposition d'un œil humain affecté par des couleurs ignorées de l'ensemble des hommes ne doit pas paraître invraisemblable. Les curieuses affections du daltonisme et de l'achromatopsie, quelque explication qu'on en donne, montrent que les sensations lumineuses sont très différentes chez certaines personnes et varient même probablement d'un sujet à un autre. La plupart des daltoniens sont incapables de distinguer le rouge du vert ou du noir, surtout quand ces couleurs sont un peu éteintes : d'autres ne peuvent percevoir le jaune et le bleu ; dans quelques cas très rares, la rétine se montre tout à la fois insensible au rouge, à l'orangé, au vert et au violet. Les expériences de Maxwell montrent que, pour un daltonien, les courbes d'intensité lumineuse n'offrent pas la même allure que celle d'un œil normal pour les diverses régions du spectre.

Disons, en passant, qu'on explique aujourd'hui ce fait par des actions photochimiques différentes. D'une façon générale, sous l'influence des mouvements vibratoires de l'éther, une substance appelée *érythropsine*, qui baigne les cellules rétinienne, subirait des altérations en rapport avec la longueur des ondes lumineuses, et ces altérations affecteraient plus ou moins les terminaisons du nerf optique. La lumière blanche détruit presque instantanément l'érythropsine : viennent ensuite les rayons à courtes longueurs d'onde comme le bleu et le violet ; le rouge, au contraire, exerce sur cette substance une action plus lente. On peut alors imaginer que ces dernières couleurs n'agissent pas plus que le noir, et transposant toute la gamme du spectre, concevoir en même temps que les rayons situés bien au delà de l'ultra-violet exercent sur l'érythropsine une action chimique intense. Aussitôt nous aurons un œil sensible aux rayons Röntgen. Des hommes doués d'organes de ce genre verraient la nature sous un étrange aspect. Nous ne résistons pas au désir d'en donner une idée d'après la description humoristique qu'un auteur en a faite il y a quelque années :

« La brusque entrée en ligne des rayons X, soulignée par le nom mystérieux qu'on a eu le tort de donner à ces vibrations, a vulgarisé grandement la notion de la relativité de nos



sens. Qui n'a essayé de se représenter quelle conception du monde pourrait avoir un être organisé pour percevoir directement ces rayons, ce pourquoi il lui suffirait d'avoir l'œil construit en bois ou en carton ?

« Imaginons-le donc, cet homme, que nous pouvons appeler un xylope, et dont l'œil percevrait, non comme le nôtre, des vibrations de 450 à 750 trillions à la seconde, mais celles qui sont comprises entre les vitesses de 300 à 2300 quatrillions. »

Le corps humain pour lui ne sera qu'un squelette entouré d'une masse confuse et translucide présentant à son regard l'aspect gélatineux. Les chairs étant à peine indiquées, le sens esthétique se reportera sur le système osseux, et l'idéal de la beauté humaine variera du tout au tout. Notre auteur, à ce propos, se plaît même à citer des passages de romans chez les xylopes. Passons ; voici qui vaut mieux :

« Cette singulière population se cachera aux regards dans les maisons en verre, dont on ouvrira les volets, également en verre, quand on aura envie de laisser pénétrer, par les carreaux en bois, les rayons bienfaisants du soleil. La forêt vierge la plus épaisse lui apparaîtra comme un bois dénudé : ou du moins, puisqu'on verra la sève qui monte dans l'intérieur des arbres, elle produira l'effet de jets d'eau extrêmement minces, affectant les formes les plus compliquées et s'élevant avec une lenteur qui les fera paraître immobiles. Et comme un xylope ne pourra pas s'approcher de l'un de ces jets sans se heurter au tronc, qu'il ne verra pas, il insérera dans un traité d'hydraulique la curieuse observation que voici :

« Pendant la belle saison, on observe dans la campagne  
« une multitude de fontaines jaillissantes, dont les molécules  
« sont évidemment soustraites aux lois de la gravitation et de  
« l'évaporation. Leur débit est extrêmement faible : elles  
« forment des filaments capillaires qui se subdivisent à l'infini,  
« suivant les dessins les plus capricieux, et s'élèvent parfois  
« à une hauteur considérable, et en général d'autant plus  
« grande qu'ils sont plus subdivisés. Elles se présentent tou-  
« jours par groupes, sous forme de faisceaux de filaments  
« très rapprochés, parfois fort nombreux. Malgré leur ténuité,

« il est très rare que la chaleur de l'été parvienne à tarir complètement ces sources. Par contre, il arrive qu'elles gèlent en hiver.

« Dans ce cas, on constate généralement ce fait singulier qu'au lieu de reprendre sa vigueur avec le dégel, la source tarit définitivement un certain temps *après ce dernier* ; mais, dans la grande majorité des cas, la source tarit temporairement vers la fin de l'automne, ce qui la soustrait à l'épreuve de la gelée si spécialement redoutable pour elle. Une des particularités les plus curieuses, c'est qu'à chacune d'elles correspond une zone impénétrable, qui l'enveloppe et que rien ne révèle à la vue : en sorte que l'on doit s'en approcher avec précaution si l'on ne veut être heurté, déchiré ou piqué à l'improviste, d'une façon parfois fort douloureuse. »

« Et, plus tard, il se trouvera, avec le progrès de la civilisation un xylope pour compléter ce chapitre.

« On vient d'imaginer une application très ingénieuse des sources jaillissantes. Au moyen d'instruments spéciaux, appelés haches, scies, serpes, couteaux, il est possible de détacher ces sources du sol, en totalité ou en partie, et d'enlever, en même temps qu'elles, la substance dure et transparente qui les entoure, et dans laquelle nos crédules aïeux voyaient un esprit frappeur défendant l'abord de la source.

« Cette substance peut être débitée suivant une forme quelconque : et, si on la conserve assez longtemps pour laisser évaporer l'eau qu'elle contient, sa transparence devient absolue. On l'emploie alors en lames minces pour clore les fenêtres des maisons sans obscurcir l'intérieur de ces dernières, et l'on en fabrique toutes sortes d'objets d'une grande utilité, tels que récipients permettant d'apercevoir les objets qu'on y a enfermés, et lentilles propres à améliorer la vision en faisant paraître les objets plus gros, et par conséquent plus rapprochés. Cette matière a été nommée *cristal de source*, ou, plus communément, *bois*.

« Et, encore une fois, il suffit, pour que des êtres voient l'univers sous cet angle, que leur œil soit construit pour percevoir, non les vibrations comprises entre le 45<sup>e</sup> et le 50<sup>e</sup> des

degrés de M. Crookes, mais celles qui s'étendent du 58<sup>e</sup> au 61<sup>e</sup>. Quoi d'impossible à cela (1)? »

Dans un même ordre d'idées, imaginez que nos yeux soient accordés pour les vibrations thermiques que nous décèle le bolomètre, toute l'échelle visuelle est transposée et, au lieu de voir les étoiles que nous voyons, nous percevrons des astres éteints depuis longtemps, et dont les méthodes de la physique actuelle permettent de déceler la présence. Le soleil sera entouré à chaque instant de la couronne variable dans sa forme et dans sa position, et on n'aura plus besoin de se déranger au moment des éclipses totales pour étudier ce phénomène si passager. Les courants d'air chauds deviendront visibles comme nos tourbillons de neige, et la science de la chaleur n'aura plus de secrets.

Les êtres, en évoluant au milieu des périodes géologiques, qu'on soit transformiste ou non, ont-ils parcouru une échelle plus ou moins grande de vibrations? Nos sens s'affinent-ils par l'exercice jusqu'à un certain point?

Pourquoi n'avons-nous que cinq sens, et comment ceux-ci se sont-ils formés? L'influence d'un autre milieu ferait-elle naître des organes récepteurs adaptés pour d'autres ondulations? Autant de questions que la science se pose sans pouvoir les résoudre.

Nous sommes entourés de mystères. Nous connaissons fort peu de chose des lois que la nature livre à nos discussions, et les *fenêtres*, pour employer l'expression de Leibniz, par lesquelles notre âme regarde au dehors, ne sont ni nombreuses, ni grandes ouvertes.

Si la philosophie nous a enseigné que nous construisons de toutes pièces le monde extérieur, il revient à la physique moderne de nous avoir appris combien cette construction était fragile, incomplète, et fort loin de la réalité. Les œuvres de Dieu sont encore plus belles que nous ne nous plaisons à l'imaginer, et dans cette vie notre âme enchaînée devra se contenter de voir une bien faible partie de ce tableau merveilleux qu'on appelle l'Univers.

Abbé TH. MOREUX.

(1) Voir *Bulletin de la Société astronomique de France* (p. 177, année 1898) : « Sur la relativité des connaissances humaines », par Gaston Moch.

# LA TRANSMISSION DIRECTE DE LA PENSÉE

## OBSERVATION

1° Le sujet de ces expériences de transmission de pensée est endormi, c'est-à-dire qu'il a perdu momentanément sa raison, sa conscience, sa volonté. *Il entre par l'hypnotisme de salon, dans un monde qui nous est totalement inconnu.*

2° La pensée n'est pas chose matérielle ; on ne peut ni la peser, ni la diviser, elle est immatérielle ; elle n'a ni hauteur, ni largeur, ni profondeur, on ne peut pas la saisir, la projeter et la faire voyager, à la manière des ondulations et des vibrations.

3° Ni celui qui expédie la pensée, ni celui qui la reçoit, n'a jamais appris l'alphabet des vibrations cérébrales qui accompagnent la pensée ; ils les ignorent absolument, comment donc pourraient-ils savoir que l'impression reçue, *on ne sait comment, et on ne sait où*, signifie telle ou telle chose. Le phénomène est inexplicable. Personne, d'ailleurs, n'a pu constater la réalité de cette vibration psychique, inventée pour expliquer un phénomène inconnu.

4° Notre savant collaborateur, M. Van Mons, nous annonce une étude approfondie de cette question ; nous la publierons volontiers. Nous voulons engager nos lecteurs à ne pas se laisser tromper par le mirage des mots scientifiques dont on fait un si grand abus. On parle de neurones, d'ondes hertziennes, de résonateurs, etc., comme si la pensée n'était qu'un phénomène matériel : on nous ramène à un matérialisme grossier.

Élie MÉRIC.

## I

M., est une femme de quarante-cinq ans environ, courte, trapue, d'apparence masculine. Les traits sont prononcés, le teint mat, la physionomie impassible. Elle semble étrangère à ce qui l'entoure et ne veiller que de cette demi-veille qu'est la veille hystérique. Elle présenterait divers symptômes d'hystérie. Je n'ai pu l'examiner à ce point de vue.

O... est un homme de trente-cinq ans environ, intelligent et nerveux.

Dans les premiers jours de mars 1902, j'ai fait, à Angers, avec ces deux sujets, les expériences que je vais rapporter. Elles ont eu lieu, de 9 heures à 11 heures du soir, dans un salon, de 5<sup>m</sup>20 sur 4<sup>m</sup>75, bien éclairé, que j'ai moi-même choisi, en présence du Dr Legludic, directeur de l'école de médecine d'Angers, et de six personnes sûres.

Je suis à une extrémité du salon, devant la table A, avec O...; M... est à l'autre extrémité, à une distance de 5 mètres, devant la table B, suffisamment isolée des personnes présentes, pour qu'on ne puisse lui souffler. Elle s'est rapidement endormie sur un ordre de O... Elle a les yeux bandés avec un bandeau non truqué. Entre elle et O..., contre les murs du salon, sont rangés les assistants parfaitement silencieux et immobiles. Aucune communication, de quelque nature qu'elle soit, n'est possible directement ou indirectement entre les deux sujets.

J'ai devant moi, sur la table A, trois paquets contenant des poudres blanches d'aspect identique : le premier, du bioxalate de potasse ; le second, du bromure d'ammonium ; le troisième, de la poudre de savon. Je suis seul, dans l'assistance, à connaître le contenu de ces paquets, que je puis distinguer à l'aide de signes de moi seul connus, et que j'ai fait préparer, le jour même, par un pharmacien qui ignore dans quel but et qui n'assiste pas aux expériences.

A l'aide d'un rouleau de papier humide, je dépose sur la langue de O... un peu de bioxalate de potasse.

*Instantanément*, à l'autre extrémité de la pièce, la mimique de M... traduit, avec une exactitude parfaite, la sensation gustative provoquée chez O... par cette substance. A plusieurs reprises, ses joues se creusent, ses lèvres se projettent en avant : « Ça pique, dit-elle, ça serre la langue » ; et elle se met à cracher.

Je fais la même expérience avec le bromure d'ammonium. A peine O... a-t-il goûté ce sel que la mimique de M... traduit la sensation correspondante. Elle crache encore et déclare : « C'est salé. »

L'expérience avec la poudre de savon n'est pas moins démonstrative : « C'est fade, dit M... : on dirait de la farine, de l'amidon. Cette fois encore, la transmission s'est faite instantanément.

Je dépose alors sur la langue de M..., un peu de bromure d'ammonium, et lui demande si elle reconnaît la substance qu'elle a goûtée en premier lieu. Elle me répond affirmativement. Il y a donc erreur de sa part.

Je fais la même expérience avec la poudre de savon. Mais, cette fois, je pose la question de la manière suivante : « Est-ce là la substance que vous avez goûtée en premier lieu, en second lieu ou en troisième lieu ? » — « C'est la troisième », me répond-elle, ce qui est exact.

L'erreur commise pour le bromure d'ammonium peut être attribuée à l'analogie qui existe entre la saveur de cette substance et celle du bioxalate de potasse.

*Interprétation.* — Il est certain que *quelque chose* a passé, du cerveau de O... ou du mien, au cerveau de M...

Mais y a-t-il eu réellement transmission de sensations ? On peut supposer en effet que O..., en goûtant le bioxalate de potasse par exemple, a pensé : « Ça pique, ça serre la langue », et que les images d'articulation verbale correspondantes à ces mots ont été transmises à M... Mais, dans ce cas, il faudrait admettre que celle-ci a traduit instantanément ces images d'articulation en sensation gustative, car sa mimique ne laissait aucun doute sur l'existence d'une hallucination. Je crois plutôt et il est plus simple d'admettre qu'il y a eu transmission immédiate de sensations.

Une autre question se pose : M... a-t-elle réellement reconnu, en goûtant la poudre de savon, la substance qui avait provoqué chez elle la troisième hallucination gustative ? Au moment où je lui demandais, en lui déposant cette poudre sur la langue : « Est-ce là la substance que vous avez goûtée en premier lieu, en second lieu ou en troisième lieu ? » je savais et je pensais que c'était elle qui avait provoqué la troisième hallucination, et il se peut que j'aie transmis cette pensée au sujet. La question ne peut être résolue.

## II

## Transmission des images visuelles

*Première expérience.* — M..., toujours endormie et les yeux bandés, est assise devant la table B, face au mur, qui est dépourvu de glaces, de telle sorte que, même sans bandeau, elle ne pourrait voir ce qui se passe dans la salle. O... est auprès de moi, devant la table A. Aucune communication n'est possible entre les deux sujets.

Je présente au Dr Legludic le premier volume des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, édition Charpentier, 1890, et un coupe-papier. Il passe le coupe-papier dans le livre, qui s'ouvre à la page 196. Je prie alors M. J..., assis auprès du Dr Legludic, de souligner un mot quelconque sur cette page. Le mot souligné est *vautour*. Ce mot n'est pas prononcé, même à voix basse, et n'est lu des yeux que par M. J... et par moi. J'esquisse alors sur une feuille de papier un cou et une tête de vautour, et prie O... de transmettre l'image à M...

Au bout de quelques secondes, celle-ci déclare : « C'est un oiseau » ; puis : « C'est un drôle d'oiseau, il n'a pas d'ailes » ; et enfin : « C'est un vautour. »

La phrase : « C'est un drôle d'oiseau, il n'a pas d'ailes » prouve qu'il y a eu transmission de mon croquis, c'est-à-dire d'une image visuelle de O... à M... (C'est, du reste, d'après O..., la transmission qu'il opère le plus aisément. Il traduit mentalement en images visuelles ce qu'il veut transmettre). La phrase : « C'est un vautour » paraît prouver qu'il y a eu en même temps transmission d'une image d'articulation verbale, car mon croquis ne suffisait guère à faire reconnaître un vautour.

*Deuxième expérience.* — Je présente au Dr Legludic, le deuxième volume des *Contemplations* de Victor Hugo, édition Hetzel. Le livre s'ouvre à la page 253. Le mot souligné par M. J... est *limace*. J'esquisse une limace sur le papier, et prie O... de transmettre l'image.

M... commence par déclarer : « C'est une limande » : puis, se reprenant : « Ça rampe, c'est gluant. » (Elle prononce ces mots avec une expression de dégoût.) Puis : « C'est une limace. »

La phrase : « C'est une limande » prouve qu'il y a eu transmission d'une image d'articulation verbale, qui d'abord a été mal interprétée. (Je répète qu'aucune communication, surtout par la voix, n'était possible entre O... ou un autre assistant et M... De plus, les assistants placés du côté de M... ne pouvaient voir mon croquis.)

Les phrases : « Ça rampe, c'est gluant, c'est une limace » prouvent qu'il y a eu transmission d'une série d'images, probablement visuelles, se rapportant au mot limace.

*Troisième expérience.* — La troisième expérience est faite avec les mêmes précautions que les précédentes. Le mot souligné est *Croix*. J'en exécute le croquis, et prie O... de le faire reproduire par M... Celle-ci trace immédiatement et coup sur coup deux croix.

On remarquera qu'elles ne sont pas identiques à la mienne. Mais il faut tenir compte de ce que le sujet a dû les exécuter les yeux bandés.

Dans ces trois expériences, il est probable que la transmission n'a pas été faite par O... seul ; mais que le Dr Legludic, M. J... et moi y avons inconsciemment collaboré.

### III

#### Transmission des images d'articulation verbale

*Première expérience.* — Je présente au Dr Legludic le deuxième volume des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, édition Charpentier, 1890. Le livre s'ouvre à la page 290, et M. J... souligne le vers suivant :

Souffle, bise ! Tombe à flots, pluie !



Je dis à O... de lire mentalement ce vers, et de le faire répéter à haute voix par M... Celle-ci commence par prononcer un certain nombre de syllabes commençant par S. Elle a des soubresauts, des éclats de voix indiquant l'effort, et elle ne parvient pas tout d'abord à prononcer le premier mot du vers. O... m'invite alors à le lire mentalement en même temps que lui : il a remarqué que la transmission se faisait plus aisément quand on se mettait à deux pour la faire. Nous nous y appliquons. M... finit par dire :

Suffle

Et enfin,

Souffle, bise,

Elle ne va plus loin.

*Deuxième expérience.* — Le Dr Legludic ouvre le même volume à la page 197, et M. J... souligne le vers suivant :

Le Dieu ne viendra pas. L'Église est renversée.

Après un tâtonnement, moins long que dans la première expérience, M... prononce ces deux mots :

Le Dieu,

Puis brusquement, d'un seul jet :

Le Dieu ne viendra pas.

Elle n'achève pas le vers.

(A suivre.)

Dr Charles BINET-SANGLÉ,  
(*Annales des Sciences psychiques.*)



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

---

Monseigneur,

Dans les lettres que MM. A. Van Mons et C. de Kirwan, ont adressées à la Revue et qui ont parues dans le numéro d'octobre, mes distingués contradicteurs établissent plutôt une base de discussion philosophique au sujet de l'astrologie qu'ils ne produisent des arguments *précis* contre la réalité *possible* des indications données par l'horoscope sur les événements qui marqueront l'existence d'un homme.

Laissant de côté et le *libre arbitre facultatif de l'homme*, et les *relations de cause à effet*, c'est-à-dire abandonnant une discussion qui ne tient pas compte du fait, la question se pose alors d'une façon empirique et scientifique. Pour cela, il ne s'agit que de prendre un exemple, et je l'emprunterai à M. Paul Flambart, puisqu'aussi bien c'est à cause de son livre qu'est née cette discussion.

Voici le thème de nativité de Gambetta; les événements qui ont marqué sa vie sont connus de tous. Si l'on en trouve l'indication dans les astres et s'ils sont annoncés au ciel pour les époques où ils se sont produits, il apparaîtra que la justification de la science astrologique sera faite? Or l'étude de M. Paul Flambart : ne laisse pas de doute la concordance entre la vie de Gambetta et ce qu'en disent les astres est certaine. Mais il ne s'agit pas seulement de l'horoscope d'un individu; ce que l'on a fait pour Gambetta, on l'a fait pour mille autres personnes, et les résultats obtenus par M. Paul Flambart ont toujours répondu à la réalité des choses et à ses théories astrologiques (1).

L'on se trouve donc en présence de faits *précis* qui répondent aux exigences de la science moderne, puisqu'ils peuvent être vérifiés et contrôlés.

Nous voilà revenu à mon point de départ : je disais qu'il fallait aujourd'hui, en astrologie, discuter scientifiquement, c'est-à-dire par les méthodes ordinaires de la science, et que les négations *a priori* étaient insullisantes. Les quelques explications qui précèdent en sont la preuve.

Dans ceci, il ne peut y avoir de critique personnelle. Si je me suis fait comprendre, l'on jugera que j'ai été guidé par le désir de voir serrer une discussion qui portait à côté de la question en négligeant le point essentiel, c'est-à-dire le phénomène lui-même.

D<sup>r</sup> J. GALLUS.

(1) Il faudrait démontrer : 1<sup>o</sup> que tous ceux qui sont nés sous la même constellation, et le même jour que Gambetta, ont eu la même destinée; 2<sup>o</sup> qu'aucune autre personne, née sous une autre constellation, n'a eu cette même destinée; 3<sup>o</sup> que les astres n'influent sur nous *qu'une fois*, au moment de la naissance. Or, tout cela n'a été ni discuté, ni prouvé. E. M.

## RÉPONSE A LA DEUXIÈME OBJECTION DU D<sup>r</sup> J. GALLUS

Bien que cette discussion risque de nous entraîner dans un cercle vicieux, j'insisterai encore, sans toutefois me prêter à la proposition que me fait M. Gallus, celle de mettre de côté mes armes : le libre arbitre et l'examen des causes !

Je n'ai jamais discuté des *faits*. Devant les *faits*, en n'importe quelle matière, on s'incline ; à moins de faire comme don Quichotte en présence des ailes de moulin. Seulement, pour qu'on soit *forcé scientifiquement*, comme le veut M. Gallus, de s'incliner devant des faits, surtout quand ces faits contrarient des principes extrêmement solides, appuyés par toute une lignée de savants très célèbres, et que ces faits sont de nature à bouleverser tout un ordre de choses établi par des lois connues depuis toujours, consignées par l'Écriture sainte, l'Ancien et le Nouveau Testament, et cela au risque de compromettre la foi, et toute morale, si élémentaire soit-elle ; pour qu'on soit contraint, dis-je, de s'incliner devant de semblables faits, il faut que les faits soient relevés, non sur quelques milliers d'exemplaires, à l'aide d'une pratique passée qui depuis longtemps a cédé la place à une vraie science et par quelques hommes d'études plus ou moins connus, tels que l'évêque cité dernièrement par M. Flambart, qui, si sagaces soient-ils, peuvent, on me le concèdera, se tromper ou être trompés ; attendu que lesdits faits peuvent être défectueux soit du côté des connaissances horoscopiques ; soit du côté de leur base qui est l'astrologie, dont les recherches, comme l'avoue M. Gallus, ne sont encore qu'à l'état de théorie ; soit enfin du côté de leur cause, laquelle ces messieurs cherchent exclusivement dans les astres. — Toujours est-il que ces faits sont, *a priori*, d'un mauvais aloi qui saute aux yeux !

Cependant, j'accepte les FAITS signalés par M. Flambart, tels que les présente M. Gallus. *A priori*, et, par hypothèse, j'admets que les astres consultés, pour motif d'horoscope, par des hommes compétents, à propos de tel sujet donné, font connaître à ces messieurs, non seulement le tempérament, les passions, le caractère du sujet, ainsi que les conséquences de sa complexion physique et de sa complexion morale ; mais encore le cours de sa vie, son histoire, les événements marquants de son existence, qu'on annonce le tout au moment de la naissance, ou qu'on le vérifie plus tard, peu importe. Ce sont des faits, disent les astrologues ; je les crois sur parole.

Gambetta avait telles inclinations, tels talents, telles aptitudes ; il a posé tels actes, il a subi tels événements ; il est mort de telle manière. Or les indices de toutes ces circonstances de l'existence de Gambetta se trouvent précisément assemblés dans la disposition astrale qu'offrait le firmament à l'heure précise de sa naissance. Donc l'horoscope de Gambetta est un *fait* dont la nature se prouve scientifique-

ment. Donc la cause de ce fait doit être attribuée exclusivement à une disposition astrale relevée par l'astrologie avec toute la précision voulue. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Je ne cherche pas la petite bête. Je n'examine pas si une fillette née sous la même constellation astrologique que Napoléon I<sup>er</sup> ou sous une constellation identique pouvait devenir une seconde Jeanne d'Arc, ni si Orléans, Austerlitz et Waterloo sont dus exclusivement à certaines planètes ou étoiles d'humeurs diverses ; je constate seulement que les combinaisons stellaires de la sphère céleste saisissent à point les individus, dès leur avènement et influent tellement sur tout leur organisme, sur tout leur être, sur toutes les circonstances de leur vie, sur toute leur liberté, sur toutes les causes de la mort, que l'homme est complètement enlacé dans un réseau d'influx inexorables, et que les astrologues n'ont qu'à regarder les astres pour savoir ce qu'il en adviendra. — J'avoue que c'est merveilleux, peut-être plus merveilleux que les splendides conceptions du darwinisme, lequel, en définitive, ne pêche guère que par le point de départ.

Après cela, on n'a plus qu'à se faire une idée plus ou moins exacte des conséquences que livrent à notre considération des faits aussi brillamment établis. Je terminerai ensuite par l'examen des causes, en me rivant autant que possible à la doctrine de saint Thomas d'Aquin sur l'Astrologie.

\*  
\* \*

Portée des faits astrologiques tels que nous les expose M. Galus.

1<sup>o</sup> *Au point de vue du Créateur, de la création et des premiers âges du monde.* — Durant les centaines de millions d'années qui ont séparé la quatrième époque où Dieu créa le soleil, la lune et les étoiles, jusqu'à la sixième époque, celle de l'apparition de l'homme, qu'ont marqué les astres ? Je n'en sais rien. — Quel fut le thème astrologique sous lequel le Seigneur a formé Adam du limon de la terre ? Quel fut le thème astrologique sous lequel le Seigneur tira Ève d'une des côtes d'Adam ? Je l'ignore. En tous cas, d'après les données de l'Astrologie, le moment était mal choisi ; car on sait l'horoscope ! Dès la première heure vos faits sont des blasphèmes. Ce qui est certain, c'est que les astres d'alors étaient plus favorables que de nos jours en fait de longévité. — Par contre ce sont de bien mauvaises planètes que celles qui ont fait la race de Caïn. — Une période de mille ans s'est écoulée. Voici une génération immense composée d'hommes de tous âges depuis le vieillard plusieurs fois centenaire jusqu'à l'enfant à la mamelle : tous promus à la noyade du déluge universel, tous excepté les familles de Noé !

Vient la manie d'élever une tour de Babel, manie générale à coup sûr, suivie de la confusion des langues. Il faut croire que semblable

thème ne se renouvelle plus, pour les nations homogènes telles que la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Russie, où les gens restent en possession pacifique de leur langage. Je passe le reste. Je demande seulement à l'Astrologie, Enoch et Elie n'étant point morts du tout, quel thème il faudrait pour reconstituer leur horoscope. Ce serait là une formule à souhaits pour le jour de l'an!

2° *Au point de vue de la Rédemption.* — Si les bergers à la naissance du Christ avaient été astrologues, ils auraient, sans aucun doute découvert parmi les astres sa Passion, sa Croix et même sa résurrection, toutes choses prédites par les prophètes, inspirés eux-mêmes par leurs planètes respectives. Les planètes qui ont fait ces prophètes se sont-elles retrouvées toutes ensemble dans le thème de Jésus-Christ; et quel thème faut-il pour la résurrection par soi-même et pour la résurrection d'un mort par un vivant? — Heureux thèmes que ceux des apôtres et des premiers chrétiens aux horoscopes si abondants en tous ces charismes dont nous a parlé dom Bernard Maréchaux. — Heureux thèmes que ceux de cette génération vingt fois séculaire où tant de chrétiens pratiquent les vertus les plus sublimes en dépit de ces nations immenses vouées à l'idolâtrie. Mais les astres sont injustes, ils devraient former un peu plus de missionnaires, ou faire luire plus de thèmes chrétiens, sur les Chinois, les Hottentots, etc., ne pas donner tout à l'Europe et presque rien aux autres!

*Au point de vue du libre arbitre et des tribunaux.* — Vain mot que ce libre arbitre! — Qu'en puis-je si je suis vertueux ou criminel! Ce sont des astres qui m'ont fait comme ça. — Martin Luther avait raison : *Pecca fortiter sed crede fortius!* — Juges, laissez donc courir ces pauvres tireurs d'hommes! Pourquoi en vouloir à une pléiade de voleurs? Cherchez la lune!

\*  
\* \*

Les causes, s'il vous plaît, les causes de faits aussi complexes? — Les astres, dites-vous, uniquement les astres, exclusivement les astres. — Impossible! — Vos faits révèlent, évidemment, deux sortes d'éléments bien distincts : des phénomènes physiologiques et des phénomènes psychologiques, lesquels, par conséquent, ne peuvent avoir une même cause, pour intime que soit dans l'homme l'union des deux termes du composé humain. Voyons, toute blague à part, je ne me trouve pas en présence d'athées, à qui il faille commencer par prouver même l'existence de Dieu, ni en présence de matérialistes, qui ne rêvent que matière partout. Je m'adresse à des chrétiens. Vous reconnaissez l'existence de deux mondes : l'un matériel, l'autre spirituel. Vous admettez, en même temps, — l'Écriture, la doctrine catholique, la raison vous y obligent, — que ces deux mondes sont là l'un pour l'autre, qu'ils agissent de conserve l'un sur l'autre, l'un par l'autre — sans oublier que, très vraisemblablement, comme je l'ai dit ailleurs, en évo-

quant des preuves, la nature spirituelle, qui pour vous est surnature, doit être incomparablement plus vaste, plus active et plus agissante que la nature corporelle, visible, de cet univers. Et alors vous prétendriez que les faits qui englobent tout l'être humain, soient exclusivement dus à des causes, ou plutôt à une cause purement matérielle : à une conjonction d'astres? — Non, assurément!

Je veux bien que les thèmes dont vous observez la constitution aient une relation avec la constitution physiologique de l'homme. Les faits établis par votre science rendent la chose très logique. Mais je dis que, si, dans les mêmes faits, dans vos horoscopes, vous signalez des relations psychologiques, elles n'ont pas lieu d'homme à astre, mais d'homme à X, et que vous avez affaire à deux relations *différentes*, diamétralement opposées, bien qu'elles se manifestent toutes les deux en même temps.

Or voici comment il faut chercher la relation X, pour nous mettre d'accord avec la théologie, science qui a pour objet Dieu, le surnaturel, les *mystères*.

1<sup>o</sup> La relation qui existe entre l'organisme et les astres, dit Saint Thomas, peut influencer cet organisme directement, et peut influencer *indirectement*, et par conséquence, les opérations de l'âme se servant de l'organisme pour agir; mais toujours les puissances intellectuelles de l'âme peuvent réagir et surmonter les *inclinations* vicieuses imprimées à l'organisme par l'influx astral.

Toutefois, comme ces inclinations sont quelquefois très intenses et très opposées à la vie spirituelle, ou encore que le commun des mortels, dans certains milieux sociaux, ne se met guère en peine de maîtriser les plus bénignes, l'on peut croire que *la plupart* des hommes se laissent aller à leurs inclinations favorables ou défavorables, de sorte que, si l'horoscope ne fait pas l'homme, c'est l'homme qui, les trois quarts du temps, fait l'horoscope. Ainsi, se vérifie la concordance de milliers d'horoscopes; et si on établissait des horoscopes, parmi les saints ou les vrais serviteurs de Dieu, plutôt que de les établir parmi des hommes d'état, des hommes politiques, etc., on tomberait peut-être moins juste!

Toutefois il n'apparaît pas encore, par là, comment les mêmes horoscopes signalent couramment des événements *fortuits*, tels que le genre de mort dont meurent les... signés de l'Astrologie.

2<sup>o</sup> Est-ce que Dieu, qui, seul, en définitive, connaît d'avance, d'une manière certaine, les événements contingents, et qui est le maître de la nature, composerait les thèmes célestes, ou amènerait sous des thèmes donnés, la naissance des hommes? — J'écarte immédiatement cette hypothèse; premièrement, parce que Dieu fait tout pour nous cacher l'avenir, disposition admirable de sa sagesse infinie; et que, par conséquent, en disposant des thèmes ou des naissances de façon à nous mettre le doigt sur cet avenir, Dieu serait inconséquent et agi-

rait contre sa propre providence. Je ne me livrerai pas ici à des perspectives semblables à celles de plus haut pour démontrer où l'on en arriverait si l'homme connaissait l'avenir! — Secondement, j'écarte cette hypothèse précisément à cause des inconséquences et des absurdités où nous ont conduit ces perspectives. Encore une fois, Dieu est sage! Dieu est la sagesse même!

3° Pour les mêmes raisons, l'on ne peut concevoir que Dieu ait chargé ses anges de faire ce que lui ne pourrait faire sans tomber dans l'absurdité. Les anges sont les agents de sa sagesse, les ministres de sa providence.

Donc, le signalement des événements contingents n'est et ne peut être le fait ni de Dieu, ni des anges. Et, nous avons observé *ad primum* que ce signalement n'est pas davantage le fait des phénomènes physiologiques, ni celui des phénomènes psychologiques. Alors, que reste-t-il?

4° La surnature, ce n'est plus à prouver, comprend, outre les anges, tout un monde de démons. Ce que les anges ne font pas, les démons tâchent à toute force de le faire, précisément pour contrarier Dieu, les anges, les serviteurs de Dieu, et bouleverser l'ordre établi, du moins en apparence, quand ils ne réussissent pas à le bouleverser d'une manière réelle. Et, pour y arriver, ils se servent de tout ce qui est à leur portée, même des astres. Or, ils ont un certain pouvoir sur les astres, comme le dit saint Thomas.

Voyons donc ce que le saint Docteur dit de la puissance des démons dans l'art divinatoire, triste art s'il en fut, d'autant plus triste qu'eux seuls en ont le record. *Divination*, dit-il, vient de *dioni*, ce qui, de prime abord, pourrait faire conclure, dit-il, en faveur d'une chose qui porte un aussi beau nom : faire de la divination, — *diviniser*, jouer le dieu, c'est en quoi le diable s'entend à merveille; lui, le « faussaire de Dieu. » Ah! pour l'orgueil humain qui dérive en ligne droite de l'orgueil diabolique, quelle belle gloire que de défier l'omniscience du Très-Haut! — Eh bien, c'est ce que font tous ceux qui se mêlent de divination, cherchant, par divers moyens, à surprendre les choses futures conditionnelles, libres, les faits contingents les plus cachés de l'avenir ou du présent : au moyen de l'interrogation du démon (oracle); de l'évocation du démon (prestige); de l'appel aux prophètes du diable (pythonisme); de l'appel aux morts (necromancie); de l'appel aux esprits par « médium », par une table, par des cartes à jouer, par des baguettes et autres objets (spiritisme); de l'observation des lignes de la main (chiromancie); de l'observation juridique des astres (astrologie), etc. Le diable, se servant indifféremment de n'importe quoi, les cas sont innombrables. Et notez qu'il n'est pas nécessaire que le diable vous mette lui-même ces moyens entre les mains. *Par le fait même que vous vous en servez dans un but divinatoire, le diable accourt à votre secours.* Dès lors, pour arriver à connaître

l'avenir *absolu*, ou les circonstances *contingentes* d'un individu, il est dommage de se livrer à tout le travail que demandent et la précision du moment de la naissance et le calcul de la situation des astres à ce moment précis. La première vieille femme venue peut, sans regarder ni l'heure, ni le ciel, vous rendre, à coup sûr, le même service à l'aide d'un jeu de cartes ordinaire.

5° Or, toujours avec saint Thomas, voyons *comment le diable s'y prend*? — Vous qui cherchez à surprendre Dieu dans ses secrets les plus sacrés, permettez-moi de chercher à surprendre Satan dans les siens.

Vos *faits* horoscopiques ont pour cause la situation des astres au moment d'une naissance, dites-vous? — Pour tout ce que ces faits recèlent de relatif, oui, vous avez raison. — Au contraire, pour tout ce que ces faits recèlent de contingent, non; au nom de la science, je le nie et je dis que, pour le deuxième cas, les astres en sont la cause *apparente* seulement, et c'est ce qui vous abuse.

Saint Thomas établit une distinction dans les phénomènes contingents ou événements futurs. — Les uns sont contingents à la vérité; mais ils sont plus ou moins liés à des causes connues, et peuvent par conséquent être prévus, plus ou moins exactement, par les hommes et surtout par les esprits purs, incomparablement plus subtils, plus savants et plus perspicaces que l'homme le plus érudit, le plus expérimenté en toutes sortes d'arts et de pratiques.

En revanche, il y a des accidents qui sont contingents d'une manière *absolue*, ne relevant, par quelque liaison que ce soit, d'aucune cause première ni d'aucune cause causée à un degré quelconque; telles sont les choses futures conditionnelles, libres; et cet avenir-là, *Dieu seul le connaît*. Et les hommes ou même les esprits purs ne peuvent ni le déduire, ni le soupçonner; mais seulement l'apprendre *de Dieu* même, *si Dieu le leur révèle*.

6° Donc, puisque ce sont des démons qui s'ingèrent dans la divination, ainsi que nous venons de l'établir, ils peuvent nous apprendre l'avenir tantôt par eux-mêmes, tantôt par révélation divine faite à eux. Faite à eux, dis-je, non directement par Dieu; ce qui répugne, en semblables matières futiles, mais indirectement, par l'intermédiaire des anges.

7° Donc, encore un coup, sous peine de tomber dans l'absurde, on est forcé de soutenir, de par la raison, de par la foi et de par la théologie des grands théologiens, tels que saint Thomas, qui surpasse les autres savants, autant que sa doctrine dépasse la leur, et que la théologie surpasse les sciences naturelles, je le répète, on doit soutenir, et j'affirme péremptoirement *que les choses futures conditionnelles libres*, sont le secret de Dieu seul, que le démon même ne peut les connaître que par révélation; que s'il les avance, c'est donc qu'il les connaît par révélation.



8° Quant à la façon de se servir des cartes, des astres, etc., d'un commun accord avec l'homme, pour faire connaître à l'homme un avenir que celui-ci ne saurait conjecturer par soi, mais qu'il veut à toutes forces connaître. — Quel est l'influx qu'exerce le démon pour faire concorder les expériences divinatoires et amener la formule de syllogismes comme ceux-ci : Chaque fois que tels astres se rencontrent groupés de telle manière à la naissance d'un homme, c'est le signe que cet homme mourra assassiné. Or semblable est le thème de la naissance de N. Donc N. mourra assassiné. — *Vice versa* : Les comtes d'Egmont et de Hornes ont été assassinés par le duc d'Albe. Or, etc. Donc, *a priori*, etc. — Observez la sphère céleste, posez vos chiffres. Voyez-vous, voici les deux thèses de naissance. — Les équations astronomiques sont d'une exactitude incontestable. C'est prouvé.

9° Encore une fois, le diable, puisque c'est lui, comment s'y prend-t-il? — Le médecin connaît son art qu'il a dû étudier pendant des années. L'astronome connaît le sien, et il lui coûte chaque jour une fameuse dose de labeur, dont les profanes en la matière ne se font pas d'idée. Les astrologues sont roués dans l'établissement de leurs thèmes.

Interrogez l'astrologue, l'astronome, le médecin. — Vous leur ferez pitié : — Mon ami, pour comprendre cela, pour en saisir l'explication, il faut être de l'art.

Questionnez le diable. S'il vous répond, il en profitera pour se moquer de vous. L'art divinatoire, chaque procédé divinatoire a sa méthode, dans laquelle l'expérimentateur humain n'est qu'un malade, un patient ou, pour mieux dire, un jouet, une dupe, et où le diable est un menteur, un trompeur, un tricheur, un faussaire de la pire espèce, infiniment plus adroit, plus rusé, plus raffiné en sa malice exécrationnelle, que vous et moi ne prétendons être habiles dans les rouages de nos métiers respectifs.

10° Quelque soit le procédé, *de deux choses l'une*, ou le diable agit sur l'objet de la divination pour *produire* les signes, ou bien sur l'opérateur pour procurer les signes de son cru, qui vous induisent en erreur.

Chez la diseuse de bonne aventure, supposé que l'objet soit un jeu de cartes, le diable, sans qu'elle s'en aperçoive, mêlera, coupera et tirera à sa guise.

En astrologie, défense de toucher aux astres, bien qu'en principe, il en ait le pouvoir. Les astres, c'est l'affaire des anges. En astrologie divinatoire, c'est donc pire; car ici, messieurs les astrologues, ce n'est plus votre objet, c'est vous-même, qui vous trouvez sous l'influence diabolique. En matière aussi scabreuse, rien n'est plus aisé à Satan que de donner un coup de pince à l'horloge de la naissance de votre sujet, rien ne lui est plus aisé que de tronquer vos chiffres et vos

équations (1), et vos observations, et n'importe laquelle de vos données. Vous avez affaire à partie plus adroite que vous qui, de vous-même, vous trompez souvent, comme tout mortel d'ailleurs.

Oui, chaque fois que vous *divinisez*, attentifs à l'avenir, Satan vous vient en aide et cela avec toute la serviabilité et toute la constance dont il est capable, quand il s'agit d'*éconduire quelqu'un hors des voies de Dieu, ou Dieu se sert de lui pour punir les hommes ou les livrer à leur propre orgueil.*

### Conclusions

a) L'influx diabolique est écarté dans les horoscopes qui ont pour base la nature, les lois naturelles. Cet influx est absolument certain dans les horoscopes qui ont pour but la divination ou scrutation de l'avenir *absolu*.

La découverte des horoscopes mixtes, c'est-à-dire relevant à la fois des deux ordres est due à l'influx diabolique pour la partie *divinatoire*.

b) L'astrologie purement scientifique, c'est-à-dire portant exclusivement sur les lois, les phénomènes, les propriétés et les correspondances de la nature, est honnête et par conséquent licite comme n'importe quelle autre science. C'est peut-être la partie la plus avantageuse de l'astronomie.

c) L'astrologie qui vise des conséquences futures *relativement* contingentes est dangereuse, attendu que l'homme est rarement assez perspicace et assez sûr de ses appréciations pour porter ses vues aussi loin. Ce qui fait que, les trois quarts du temps, le diable se mêle des horoscopes ainsi constitués. D'ailleurs, ce degré de l'astrologie n'a point pour excuse l'utilité des opérations.

d) L'astrologie *divinatoire* comporte un pacte tacite avec le démon et constitue dès lors, à un degré quelconque, le crime de superstition lequel n'admet en conscience aucune restriction de matière, *non datur parvitas materiæ*. J'ai déjà soulevé ce point, dans mon article : « Les limites de l'astrologie (2). » Les astrologues qui pratiquent cette sorte d'astrologie soit isolément, soit conjointement avec l'autre, font œuvre pernicieuse pour eux-mêmes et pour autrui. Leurs ouvrages sont passibles de l'Index. Ceux qui les lisent se rendent coupables.

e) Comme je l'ai dit dans le même article, l'astrologie, pour rester dans les limites d'une science matérielle utilitaire ne peut s'étendre au delà d'observations qui ont pour but l'examen de l'influence des

(1) Lisez *Sens dessus dessous*, par Jules Verne. Ce n'est qu'une des fables géniales du grand auteur ; mais elle est bien trouvée ! — Quel colossal fiasco pour un zéro échappé !

(2) *Revue du Monde invisible*, numéro d'avril 1902. Voir page 693.

astres sur l'homme, c'est-à-dire sur l'organisme, la constitution et le tempérament, au point de vue physiologique, médical ou de l'éducation.

f) Que les astrologues éliminent donc de leurs recherches tout ce qui sent la superstition, qui veut dire en même temps futilité, absurdité malsaine.

Lorsqu'ils auront fait leurs preuves, — M. Flambart semble y être arrivé, — qu'ils les appliquent.

Vienne le temps où l'astrologie fera ajouter aux extraits de naissance une nouvelle rubrique : *Thème astrologique!*

Paucsova, 15 novembre 1902.

Alfred VAN MONS.

**Note.** — Pour tout ce qui a rapport à l'Astrologie, consulter la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin :

*P.P.* q. XIV, 13. — LVII, 3. — LXIV, 1 ad quint. — LXXXVI, 4 ad s. — LXXXIX, 3 ad t. — CXV, 3, 4, 5, 6. — CXVI.

*P.S.* q. IX, 5. — XXXV, 8. — CXI, 4.

*S.S.* q. IX, 2. — XCV, 1, 2, 3, 5. — CLXXI, 6 ad p. s. et t. — CLXXII, 1. — CLXXIV, 1.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

# LE PROBLÈME DU PRÉTERNATUREL

(Suite)

## I

Il faut, ou déchirer les pages de l'Évangile, ou reconnaître l'existence de certains esprits malfaisants qui jouent un rôle considérable dans notre vie. Ils s'emparent des causes physiques de l'univers pour déterminer des troubles profonds dans notre organisme; ils agissent avec notre liberté, sans la violer directement, et ils provoquent en elle des perturbations morales extraordinaires qui diminuent considérablement, en certains cas, la responsabilité humaine.

Les grands apologistes chrétiens des premiers siècles de l'Église nous rappellent souvent, par leur enseignement et par les faits, la réalité de cette intervention démoniaque. L'histoire de l'Église et la vie des Saints nous placent sans cesse en présence de ce spectacle et de cette action aussi profonde que mystérieuse des esprits mauvais dans le monde. Les théologiens ont recueilli, cet enseignement et ces faits, ils en ont organisé la synthèse savante dans leurs écrits. Dans la confusion troublante des phénomènes dont nous sommes témoins, je reconnais qu'on éprouve un grand soulagement à les écouter et à les croire. Ils éclairent la route, et ils apaisent l'esprit.

Nous rencontrons ici les intelligences faibles, superstitieuses, qui voient partout le démon; les âmes orgueilleuses qui ne le voient nulle part, et les pusillanimes, esclaves du respect humain, qui n'osent pas se prononcer.

Il faut éviter ces exagérations. Les esprits faibles voient le démon dans tous les phénomènes extraordinaires dont l'explication leur échappe : ils prétendent le reconnaître dans

les catastrophes physiques de l'univers, dans les affections nerveuses, dans les apparitions, hallucinations, et visions qui troublent leur imagination émancipée du joug de la raison. Leur cas relève de la pathologie. Nous n'avons jamais eu l'intention de nous faire les défenseurs de ces *diabolisants*, qui compromettent, par leurs exagérations puériles, la cause de la vérité. Ils font sourire les incrédules et gémir les apologistes éclairés.

Les matérialistes ne le voient nulle part. Ils ont déclaré *a priori* que l'âme n'existe pas, que le monde invisible n'existe pas, que Dieu, les anges, les saints, les âmes survivantes dans le mystère de l'au-delà, sont des légendes et des superstitions que la science peut dédaigner. Ils nous parlent sans cesse de centres nerveux, de fluide nerveux, de mouvements réflexes, de *neurones*; ils entassent hypothèses sur hypothèses pour expliquer ce qui reste pour eux inexplicable, et ils se trouvent en dehors du grand mouvement qui attire, aujourd'hui, les plus hautes intelligences vers des entités qui, sans se laisser voir, nous font sentir leur présence et leur action.

Les pusillanimes reconnaissent, en théorie, la vérité de l'enseignement théologique intégral sur la survivance des âmes et la certitude d'un monde invisible, mais quand il s'agit des faits, des relations de l'invisible avec le visible, ils se dérobent, et ils trouvent mille prétextes pour éviter de se prononcer. Ils ne voient partout que des exploiters et des exploités. Ils se plaisent à nous parler des ruses des sujets, des ténèbres qui enveloppent leurs expériences, des supercheries dévoilées, et ils arrivent, sans le savoir, à des conclusions qu'un matérialiste ne refuserait pas de signer.

Qu'il y ait des hystériques, des détraqués, des névrosés parmi les sujets qui se prêtent aux expériences de l'occultisme; qu'ils essayent quelquefois, inconsciemment, par la force même de leur tempérament et de leur défaut d'équilibre de tromper les témoins, qu'il soit regrettable, au point de vue scientifique, de ne pas expérimenter plus souvent, et en pleine lumière, j'en conviens, mais ces difficultés ne justifient pas les négations pratiques et tranchantes de ces chrétiens

pusillanimes qui ont la prétention excessive de défendre les droits de la science contre nous.

Ainsi, nous voyons, dès les premiers siècles de l'Église, le témoignage de Tertullien en fait foi, des esprits curieux et rebelles interroger les esprits par le moyen des tables, essayer d'entrer en communication avec les morts, obtenir des phénomènes qui sortent du cadre des choses ordinaires de la nature. Et ces faits se continuent sans interruption, jusqu'à nous, dans tous les pays du monde.

Nous voyons des Papes, des conciles, des théologiens les plus célèbres affirmer la réalité de ces communications coupables, les décrire, en indiquer l'origine, et les condamner avec une juste sévérité. Aujourd'hui même, nous pouvons lire et méditer les savantes instructions des évêques de toute l'Église contre les pratiques superstitieuses des tables tournantes; nous pouvons relire la lettre encyclique du Saint-Office, lettre solennelle adressée à tous les évêques de la catholicité, pour condamner les abus du magnétisme, et proscrire les rapports qui s'établissent, par les tables tournantes et parlantes, entre les vivants et les morts.

Nous voyons, enfin, aujourd'hui, des savants rationalistes, très hostiles à l'Église, très versés dans la pratique des sciences naturelles, affirmer, chez toutes les nations, la réalité des phénomènes dont on avait, jusque-là, dédaigné de s'occuper. Ils en cherchent, sans doute, en dehors de nous, dans des causes ou physiques ou physiologiques, l'explication qui leur paraît répondre aux difficultés du problème, mais ils ne contestent plus la réalité de ces faits.

Je ne peux pas croire que, pendant vingt siècles, les théologiens, les docteurs, les Evêques, les Conciles, les Papes aient fait une œuvre vaine, et poursuivi des chimères quand ils condamnaient si sévèrement, et en affirmant leur réalité, ces rapports coupables entre les vivants et les morts.

Je ne peux pas croire que ces savants dont les noms se retrouvent partout aujourd'hui, les Crookes, les Lodge, les Aksakoff, les Richet, les Rochas et tant d'autres, qui ont fait des efforts invraisemblables pour découvrir scientifiquement la vérité et déjouer toutes les ruses, aient été victimes ou

dupes de quelques femmes habituées au mensonge et livrées à l'hystérie.

Et quand je vois ces chrétiens pusillanimes exiger que ces phénomènes où nous reconnaissons, nous, une cause *intelligente et capricieuse*, se reproduisent au grand jour, devant une Académie, à volonté, nous regrettons ces imprudences. Elles nous rappellent l'orgueilleuse prétention de ces rationalistes qui refusent de croire aux miracles de Jésus-Christ et dès saints, parce qu'ils n'ont pas subi le contrôle d'une Académie.

Écoutez l'aveu loyal de quelques rationalistes d'une valeur incontestée :

« On doit abandonner, dit M. Binet (1), l'explication grossière de la simulation, car il y a un nombre considérable de personnes dignes de foi, qui affirment avoir été les auteurs du phénomène, avoir posé les mains sur des tables qui tournaient, avoir tenu des plumes qui écrivaient, sans la moindre volonté de faire mouvoir la table ou écrire la plume. Ce sont là des preuves suffisantes, quand une doctrine comme le spiritisme aboutit à bouleverser le monde entier et fait des milliers de croyants. »

Voici un autre psychologue, très connu par ses études savantes sur l'automatisme, M. Pierre Janet (2). Il s'exprime ainsi : « Les doctrines que nous venons de résumer méritent une étude attentive et une discussion. Le scepticisme dédaigneux qui consiste à nier tout ce que l'on ne comprend pas et à répéter partout et toujours les mots de supercherie et de mystification, n'est pas plus de mise ici qu'au sujet des phénomènes du magnétisme animal. Le mouvement qui a provoqué la création d'une cinquantaine de journaux en Europe, qui a inspiré les croyances d'un nombre considérable de personnes, est loin d'être insignifiant. Il est trop général et trop persistant pour être dû à une simple plaisanterie locale et passagère ».

« Il n'est pas possible, écrit M. Richet (3), que tant

(1) Alf. Binet, *Les Altérations de la personnalité*, p. 298.

(2) P. Janet, *L'Automatisme psychologique*, p. 376.

(3) Ch. Richet, *Annales des Sciences psychiques*, p. 349.

Cités par M. Delanne, *Recherches sur la Médiumnité*. Introduction.

d'hommes distingués d'Angleterre, d'Amérique, de France, d'Allemagne, d'Italie, se soient grossièrement et lourdement trompés. Toutes les objections qu'on leur a faites, ils les avaient pensées et discutées; on ne leur a rien appris en leur opposant soit le hasard possible, soit la fraude; et ils y avaient songé bien avant qu'on le leur ait reproché, de sorte que j'ai peine à croire que leur travail ait été stérile et qu'ils aient médité, expérimenté sur de décevantes illusions. »

Il faut donc une grande prudence dans l'étude du problème du préternaturel, j'en conviens, mais il faut prendre garde aussi de se laisser dominer par des exigences excessives, également contraires à la religion et à la science; il ne faut pas s'exposer au péril d'étouffer la foi dans les âmes chrétiennes et de faire douter des miracles divins, en employant des procédés de critique qui nous conduiraient à la négation de toute certitude, au scepticisme absolu!

## II

Que faut-il penser des Esprits évoqués dans les ténèbres de ces expériences de l'occultisme? Que sont-ils? D'où viennent-ils? Je parle des communications bien établies, qui échappent à la tare de fraude et d'hallucination.

Saint Thomas pose ainsi l'objection: « Les morts apparaissent souvent aux vivants, pendant la veille ou pendant le sommeil; ils les avertissent des événements qui approchent: c'est ainsi que Samuel apparut à Saül (Liv. des Rois, I, 28); ils voient donc ce qui se passe encore sur la terre... »

Le saint Docteur répond: « Si les morts apparaissent quelquefois aux vivants, c'est en vertu d'une permission spéciale de Dieu qui leur permet d'intervenir dans les affaires des vivants, et c'est un vrai miracle.

« Ces apparitions se produisent quelquefois par les anges bons ou mauvais, sans que les défunts le sachent, de même que l'on voit, comme l'observe saint Augustin, des vivants apparaître en songe à d'autres vivants.

« Quant à Samuel, on peut dire qu'il apparut à Saül pour



lui répéter la parole de Dieu... Ou bien cette apparition fut l'œuvre des démons (1).

Si, comme l'enseigne saint Thomas, l'apparition des morts est un vrai miracle, c'est-à-dire un fait rare, anormal, préternaturel, il est évident que les apparitions qui se produisent aujourd'hui, autour de nous, ou par les mouvements de la table, ou par l'écriture des médiums, ou dans le mystère des matérialisations, constatées par des esprits sérieux, ces apparitions ne prouvent pas la réalité de la présence des défunts évoqués. Pourquoi? Parce que ces apparitions sont de vrais miracles, que le miracle est un phénomène *rare*, très rare, et que Dieu ne peut pas, sa sainteté y répugne, faire des milliers de miracles, tous les jours, dans les conventicules de quelques spirites, pour amuser la curiosité, ou pour consoler le chagrin de ceux qui ont l'ardent désir de s'entretenir avec les morts.

Dieu ne prodigue pas les miracles, et, quand il daigne les faire, c'est pour l'accomplissement d'un grand dessein.

Selon saint Thomas, les êtres qui répondent à nos évocations, sont des esprits ou bons ou mauvais, ce ne sont pas les défunts. Nous ne pouvons y reconnaître les bons anges, tout s'y oppose : les témoins, le lieu, les questions posées, les réponses données, les conditions mêmes de l'expérience tentée ; il faut donc conclure que ces êtres sont les esprits mauvais, rusés, trompeurs, qui prennent le masque du défunt et se jouent de la naïveté des évocateurs.

Je le répète, et je ne saurais trop insister sur ce point, il faut se défier des hystériques, des médiums de profession, des simulateurs et des compères : il faut faire la part de l'imagination des esprits faibles et des hallucinations ; il faut exercer un contrôle rigoureux sur les faits merveilleux soumis à notre examen, mais, après avoir fait ce travail sévère d'élimination, il restera encore un nombre suffisant de faits certains pour établir la réalité de ces communications, ou bizarres ou troublantes, avec des êtres que nous ne connaissons pas comme nous connaissons les autres créatures, c'est-à-dire avec les esprits mauvais.

(1) P. I. quest. 89, a. 8, ad 2.

Saint Thomas cite encore, dans sa *Somme théologique*, le témoignage précieux de saint Augustin, au chapitre XI de la *Cité de Dieu*, et de saint Jean Chrysostome dans sa vingt-neuvième homélie sur l'Évangile selon saint Matthieu (1).

« Il arrive souvent, disent-ils, que les démons feignent d'être les âmes des morts pour confirmer les païens dans leurs erreurs et gagner leur foi. »

De ces textes, et d'un grand nombre de témoignages que nous pourrions recueillir, nous avons le droit de conclure : 1<sup>o</sup> qu'il existe des Esprits mauvais ; 2<sup>o</sup> que ces Esprits peuvent et veulent entrer en communication avec nous pour nous tromper ; 3<sup>o</sup> qu'ils prennent la forme, la voix, les goûts, les habitudes des défunts que nous avons connus sur la terre, et que nous évoquons ; 4<sup>o</sup> que les communications que nous obtenons dans les réunions spirites, quand elles présentent, d'ailleurs, les garanties voulues d'authenticité, ne sont pas des communications de nos amis décédés ; 5<sup>o</sup> que ces communications sont l'œuvre dangereuse et mauvaise des démons, qui veulent nous tromper et abuser de la naïveté de nos espérances.

Quand Dieu permet qu'il en soit autrement, quand il permet aux défunts de nous apparaître, il fait un miracle, c'est-à-dire une chose rare, une exception qui n'a rien de commun avec les communications familières, quotidiennes, et trop souvent grotesques des spirites hypnotisés ou hallucinés.

La mort fait cesser les communications *ordinaires* et *sensibles* des vivants avec les défunts ; elles ne peuvent plus s'établir que par une volonté spéciale de Dieu.

Vous ne trouverez pas dans l'Évangile une seule parole qui nous autorise à croire au commerce habituel et sensible des vivants avec les morts. Nous y trouvons fréquemment l'affirmation de la présence et de l'intervention des esprits mauvais dans ce monde où la lutte morale domine tout ; nous y rencontrons souvent les *esprits immondes* qui tourmentent notre pauvre humanité, ensemble ou séparément, par des maladies et des catastrophes, par des tentations sans nombre et des

(1) S. Thom. 1<sup>er</sup> pars, quæst. 89, a. 8, ad 2. — Quæst. 117, a. 4, ad 2. — Quæst. 117, a. 5, ad 9. — 2<sup>a</sup>. 2<sup>a</sup>, quæst. 9, a. 4, ad 2.

obsessions douloureuses, mais nous n'y trouvons jamais l'ordre et le conseil de nous adresser aux morts pour connaître les lois de la vie présente et de l'autre vie.

Comment expliquer ce silence absolu de Notre-Seigneur et des Apôtres sur une question d'une si grande importance? S'il était nécessaire pour connaître la solution du problème de la destinée d'interroger les morts; s'il était possible et permis de sentir leur invisible présence, de leur parler, d'en obtenir des réponses ou par les coups frappés d'une table, ou par l'écriture d'un médium inconscient, nous le saurions, le Sauveur nous l'aurait dit, les premiers chrétiens nous auraient donné le spectacle de ces assemblées de vivants et de morts; nous en trouverions le précepte et les conditions dans les saints Livres et dans la Tradition.

Il s'agit là, en effet, d'une question fondamentale qui n'intéresse pas seulement la piété des fidèles et la douleur de ceux qui pleurent ceux qu'ils ont perdus, il s'agit en réalité de savoir si nous devons chercher et trouver la vérité religieuse dans l'infailible enseignement de l'Eglise ou dans les révélations incertaines, dangereuses, contradictoires des inconnus qui voudraient bien entrer en communication avec nous.

Personne n'ignore que la pratique du spiritisme, reconnue très dangereuse, au témoignage même des Esprits, a augmenté dans des proportions lamentables le nombre des fous, dans notre pays.

Eh bien! non, l'Evangile ne dit nulle part que le fondement de la certitude religieuse se trouve dans les communications spirites. Notre-Seigneur n'a jamais enseigné à ses apôtres que le magistère infailible se trouvait dans les médiums, dans des femmes, des enfants neurasthéniques, hystériques, détraqués ou *entrancés*. Les premiers chrétiens ne nous ont jamais donné le spectacle de réunions spirites, organisées par les apôtres pour entrer en communication avec les défunts, et si les spirites veulent assurer le triomphe de leur religion nouvelle, ils feront bien de chercher des arguments plus sérieux.

## III

Des arguments sérieux? Les spirites ne peuvent pas en présenter.

Ils nous disent que les Esprits leur donnent les conseils les plus élevés. Ils oublient qu'ils donnent aussi trop souvent les conseils les plus déplorables, et qu'ils sont successivement, au gré de ceux qui les interrogent, matérialistes, panthéistes, athées, et qu'ils avouent naïvement ou malicieusement, comme on le voit, dans le dernier livre du général A... qu'ils ne savent rien de l'autre vie.

On nous rappelle que ces Esprits nous donnent des renseignements qui ne pouvaient être connus que des défunts évoqués. Nous avons répondu vingt fois que ces renseignements étaient connus et des défunts que nous évoquons, et des anges mauvais que nous attirons sans le savoir, et que ces démons, comme *ils l'ont avoué eux-mêmes dans des réunions sérieuses*, prennent le masque et la place de ceux que nous avons perdus et que nous évoquons.

On nous dit que Dieu ne peut pas permettre ainsi à Satan de nous mystifier? Pourquoi pas? Dieu permet au démon de nous tenter; il laisse à l'homme sa liberté, et il punit notre désobéissance curieuse, et notre révolte contre ses défenses, en permettant au démon de tromper et de perdre ceux qui, malgré tout, se livrent à lui. Pourquoi transgressez-vous volontairement le commandement de Dieu?

On écrit : « Satan mystifiant tous les investigateurs du monde occulte, c'est trop vieux, trop démodé, trop ridicule à nos yeux. »

Et pourquoi? N'est-ce pas plus vieux, plus démodé, plus ridicule, de croire qu'un désœuvré n'a qu'à poser ses mains sur une table, pour engager une conversation avec César, Alexandre, Napoléon, ou les vieilles dynasties de l'Egypte? Comme il deviendrait facile, par ces évocations, de reconstituer l'histoire primitive du genre humain!

Comme il serait facile aussi d'évoquer les victimes, égorgées par la cupidité ou la haine de quelques misérables qui

échappent à la justice humaine ! Ces victimes nous raconteraient avec une exactitude irréprochable les circonstances du crime où elles ont trouvé la mort : elles nous feraient connaître les assassins, et de grands crimes ne resteraient pas impunis.

Il n'en est rien. Un grand silence répond à nos appels et à nos prières quand nous évoquons les morts, errants dans l'inconnu et le mystère de l'autre vie. Nous attendons, dans la résignation et les larmes, le jour de la résurrection et de la lumière.

Qu'on ne parle donc plus de Katie King, et des révélations de Piper et de Thomson ! On se heurterait sans cesse à la même objection. Rien ne prouve que Katie King, dont nous ne voulons pas contester l'apparition soit réellement le personnage qu'elle dit, ni qu'elle ait habité autrefois sur cette terre. La logique et l'observation ne permettraient d'affirmer qu'une seule chose, c'est que Crookes s'est trouvé en présence d'un personnage mystérieux qui prenait le nom, les habitudes et les allures de Katie King. Et cette observation ne prouve pas l'identité des esprits.

Vous frappez de la tête contre la porte d'airain de l'autre vie ; mais la porte ne s'ouvre pas.

« Souvent, écrit Max Théon (1), les Esprits connaissent ce que vous voudriez vous cacher à vous-mêmes : *ni actes ni pensées ne peuvent leur être dissimulées*. Quand vous vous croyez bien cachés, vous avez souvent une foule d'Esprits à vos côtés qui vous voient... Les idées mêmes sont suggérées par les Esprits... Un Esprit peut être attaché à un individu depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et souvent il le suit après la mort.

« Telle est la doctrine spirite.

« Or les Esprits peuvent influencer ou obséder les médiums, se servir de leurs organes de la parole, agir sur les mains avec lesquelles ils écrivent : ils connaissent tous les détails, même les plus intimes de la vie des personnes qu'ils prétendent avoir été. Pourquoi, dès lors n'écriraient-ils pas et ne parleraient-ils pas comme les personnes qu'ils représentent ont écrit et parlé ?

(1) Max Théon, *La Doctrine spirite et l'œuvre d'Allan-Kardec*, p. 19.

Pourquoi ne révéleraient-ils pas ce qui est prouvé n'avoir été connu que d'elles-mêmes? Combien est vrai le proverbe : Il n'est de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

« Aksakoff, le savant expérimentateur, après avoir énuméré quantité de faits les plus convaincants *en apparence*, est forcé d'avouer qu'il n'y a, en effet, que des apparences et que la preuve d'identité ne peut être faite. *Animisme et spiritisme.* »

#### IV

Ne croyez pas qu'il soit dans l'ordre général de la Providence que l'homme puisse communiquer avec les morts, et en obtenir des réponses qui éclairent la vie présente. Rêve et chimère! Si cette loi existait, l'humanité l'aurait connue, et nous verrions, à travers l'histoire, tous les peuples civilisés ou barbares appeler leurs morts, leurs femmes, leurs sœurs, leurs enfants disparus, pour s'entretenir avec eux, et prolonger les effusions d'une tendresse que la mort n'aurait pas pu briser.

Mais, depuis l'origine du monde, nous cherchons en vain la trace de cette croyance universelle : elle n'existe pas, et les âmes les plus élevées, n'ont d'autre espérance, pour consoler leur douleur, que d'attendre, en paix et résignées, l'heure d'aller les rejoindre, dans le sein de Dieu.

Vous en appelez au témoignage des Esprits? Eh bien, écoutez ces témoignages recueillis par un médium dans l'ouvrage que le général A..., spirite convaincu, vient de publier :

« Ne cherchez jamais, par des pratiques ordinaires, à aller dans le monde invisible. Le but qu'on se propose peut être bon, mais le chemin à suivre est des plus dangereux. En outre, les moyens d'investigation que vous auriez dans ces conditions seraient peu sûrs...

« L'esprit, tant qu'il sera homme, c'est-à-dire uni à un corps matériel, ne pourra jamais sortir sans danger de la sphère d'action des facultés qui lui sont départies, et qui sont limitées par ses organes. »

Et, pour décourager l'impatiente curiosité de ceux qui voudraient le consulter, l'Esprit ajoute : « Quant aux choses d'en haut, quant aux grands problèmes de l'âme, ne nous en demandez pas la solution. »

Nous avons ainsi sous les yeux la réfutation du spiritisme par les Esprits.

Parlez donc encore, ô Église de Jésus-Christ ! Que votre parole éclaire, dirige et console ceux qui pleurent ici-bas !

Élie MÉRIC.



## LES LONGS JEUNES

(Suite et fin.)

---

En 1831, Guillaume Granié se laissa mourir de faim dans les prisons de Toulouse. Il vécut jusqu'au soixante-troisième jour sans avoir pris autre chose que de l'eau. A sa mort, il ne pesait que vingt-six kilogrammes.

Le docteur Fournier dit, dans son *Dictionnaire des Sciences médicales*, qu'il a connu à Paris un écrivain distingué restant parfois des mois entiers sans prendre autre chose que des boissons émollientes, tout en vivant comme tout le monde (1).

Il y a quelques années, un aliéné du service du Dr Simons, dans un asile d'Allemagne, est resté douze jours sans prendre aucun aliment, pas même de l'eau. Le douzième jour, il commençait à être affaibli et à avoir des syncopes. Son état de faiblesse l'empêchant de faire beaucoup de résistance, on lui ingurgita, par la sonde, du lait et des œufs crus. Le lendemain, il se remit à manger. Les organes n'avaient été nullement altérés par une si longue inanition. Il avait perdu quatorze kilogrammes de son poids, ce qui fait un kilogramme et un seizième par jour. Dans les cas analogues, mais le sujet n'étant pas privé d'eau, la perte est ordinairement d'un demi-kilogramme par jour.

(1) J'ai trouvé encore relaté, sans date, dans des ouvrages de médecine, les deux cas suivants :

Une jeune fille de seize ans, ayant avalé une certaine quantité d'acide sulfurique, eut une oblitération complète de l'œsophage, sept mois après l'accident, et vécut encore seize jours, se plaignant, non de la faim, mais de la soif.

Huit mineurs restèrent ensevelis dans les houillères de Bois-Monzil, pendant cent trente-cinq heures, soit plus de cinq jours, n'ayant pour toute nourriture que deux verres de vin et une demi-livre de pain qu'ils partagèrent. Ils purent trouver de l'eau qui apaisa leur soif, et, quand on les retira de leur tombeau, ils déclarèrent que cette longue abstinence leur avait été peu pénible.



En 1896, les journaux scientifiques parlèrent beaucoup d'une femme de quarante-cinq ans, Zélie Bouriou, veuve Gassou, qui, à cette époque, n'avait, dit-on, pris aucune nourriture depuis neuf ans.

Cette femme, originaire de la Verrerie, petit hameau d'une centaine d'habitants de la commune de Paussac-et-Saint Vivien, avait perdu, en quelques années, son mari et ses quatre enfants. A la suite de ses malheurs, elle prit une maladie nerveuse et cessa de boire et de manger; elle avait alors trente-cinq ans. Le docteur Lafont la décida à entrer à l'hôpital de Bourdeilles, le 9 mars, et elle en sortit le 12 juillet. Pendant cette période de cent vingt-cinq jours, où elle fut soumise à une étroite surveillance, on constata qu'elle n'avait pris, à de longs intervalles, d'autres aliments qu'un peu d'eau panée qu'elle rejetait immédiatement.

Un journaliste, qui était allé la voir à l'hôpital, donnait les détails suivants :

C'est une grande femme brune, maigre, sèche, aux yeux noirs très brillants, à la voix forte, un peu criarde.

Je l'ai vue dans la chambre où le Dr Lafont l'a placée en observation sous la surveillance des religieuses; cette pièce, dépendance de l'hôpital, est très sommairement meublée : un lit de fer, une table de nuit, une chaise et une grande table. Dans un tiroir de cette table, on a placé quelques morceaux de sucre et une épaisse tranche de pain renouvelée chaque jour. Les morceaux de sucre sont comptés, le pain pesé minutieusement matin et soir. Depuis le 9 mars, jour de l'entrée à l'hôpital de Zélie Bouriou, il n'a pas manqué une miette de l'un, pas une parcelle des autres.

Quoique notre héroïne ait, comme on dit, la langue bien pendue, je n'ai pas pu en tirer grands renseignements; elle ne parle, en effet, que le patois périgourdin et comprend à peine le français.

Les détails ne m'ont pas manqué cependant sur cette singulière femme, dont tout le pays connaît l'histoire et dont le jeûne, vrai ou simulé, défraie depuis plus de huit ans toutes les conversations. Voici ce qu'on m'a raconté sur Zélie Bouriou :

Mariée à un petit cultivateur, Guillaume Gassou, qui était sacristain de sa paroisse, elle avait eu quatre enfants, tous morts aujourd'hui. Il y a quelques années, elle donna des signes évidents d'aliénation mentale, fut en proie à de fréquentes hallucinations.

Elle raconta, entre autres visions, que Dieu lui était apparu et lui avait montré Guillaume Gassou mêlant du poison aux aliments de sa

femme et de son beau-père. Peu de temps après, le père Bouriou mourut; sa fille fut convaincue qu'il avait été empoisonné par son mari. C'est à peu près à cette époque que remonte le commencement de son jeûne.

Elle revint à la raison, perdit son mari, mais continua à ne prendre aucun aliment; c'est, du moins, la conviction de tous ceux qui l'ont connue depuis bientôt neuf ans. Il n'est pas un boulanger, pas un boucher, pas une fermière qui lui ait fourni, depuis cette époque, la moindre quantité de pain, de viande ou de lait. Elle allait fréquemment en journée pour aider aux travaux des champs ou pour laver du linge. A l'heure des repas, quand les autres femmes se mettaient à table, elle se reposait, refusant obstinément toute nourriture.

Zélie Bouriou a, dans son village et dans les environs, des parents, des amis, des ennemis même; personne n'a pu la prendre en flagrant délit de mensonge : tout le monde est convaincu qu'elle jeûne réellement ! De là, deux légendes contradictoires : l'une mise en circulation par un curé du pays, qui voyait dans la veuve Gassou une bienheureuse, une sainte choisie par Dieu pour un miracle; l'autre qui représentait la jeûneuse comme possédée du diable. Quelques sceptiques se contentaient de nier, sans preuves du reste, ce jeûne invraisemblable, mais ils étaient en infime minorité.

Le séjour de Zélie Bouriou à l'hôpital de Bourdeilles s'est passé sans incidents. Malade pendant quelques jours de l'influenza, elle est à présent complètement remise. Elle a repris toute son animation, toute sa vivacité. L'attention dont elle est l'objet ne paraît pas l'importuner, il s'en faut. Elle parle (toujours en patois) de son jeûne avec une certaine fierté et répète, lorsqu'on lui demande les motifs de son abstinence : « Je ne pourrais pas avaler seulement gros comme cela d'aliments » et elle montre la tête d'une épingle.

Pendant que j'étais près d'elle, une marchande de gâteaux est venue se mêler aux curieux et a fait passer sous les yeux de la jeûneuse ses croquets les plus appétissants, ses pains d'épices, et lui a demandé si elle n'en désirait pas.

— Non ! a répondu Zélie. Ah ! si j'avais encore mes pauvres enfants, je vous en prendrais pour eux.

Et les larmes lui sont venues aux yeux, à ce souvenir. Presque aussitôt après, du reste, avec une surprenante mobilité, elle redevenait gaie et se remettait à jaser avec les visiteurs.

A voir bavarder cette femme aux pommettes roses, aux lèvres colorées, on ne croirait pas se trouver en présence d'un être privé de toute nourriture depuis plusieurs années peut-être, en tout cas depuis deux semaines sûrement, jeûne suffisant d'ordinaire pour anémier les plus robustes.

A l'en croire, d'ailleurs, ce n'est pas le sang qui manque à Zélie Bouriou; elle ne trouve, en effet, rien de mieux pour dissiper les maux de

tête dont elle est parfois atteinte que de se faire aux gencives de fortes piqûres avec des aiguilles. A la suite de ces saignées, elle se déclare complètement soulagée. Tout cela est bien étrange!

La même année, on signalait une autre femme à Belle-Isle-en-Mer, M<sup>lle</sup> Marie-Josèphe Seveno, qui, elle, n'aurait rien pu avaler depuis vingt ans. Elle préparait les repas de sa famille; mais, au moment où l'on se mettait à table, elle se bornait à regarder manger les siens.

En 1900, M. Gaston Méry écrivait, à propos d'un article paru sur la dormeuse de Thenelles, dont nous parlerons plus tard :

Je connais une autre femme, dont on ne parle jamais, et dont le « cas », qui dure également depuis dix-sept ans, ne me paraît pas pas moins extraordinaire que celui de la dormeuse de Thenelles.

On pourrait l'appeler « la jeûneuse d'Hottot », du nom du joli village normand où elle habite à deux pas de Caen. Marguerite Bouyenvall dort toujours, mais elle mange. Rose Savary, au contraire, ne dort jamais, mais elle ne mange pas.

Rien n'effacera en moi le souvenir de l'entretien que j'eus avec cette jeûneuse — qui est, en même temps, une sainte...

La voiture qui m'amena s'arrêta devant une forge qui, parmi les façades des maisons blanches et toutes luisantes de soleil, faisait un trou noir au fond duquel on apercevait des ombres qui s'agitaient dans des lueurs.

Un des forgerons vint à ma rencontre et me conduisit au fond d'une cour, entourée d'une haie fleurie. Là, debout sur le seuil d'une petite chaumière tout habillée de fleurs grimpantes, une paysanne en bonnet m'accueillit. Elle me fit traverser une pièce carrelée, dans laquelle une petite vieille, près de la cheminée, faisait marcher un rouet.

Puis elle ouvrit une porte, et je me trouvai dans une chambre étroite, éclairée seulement par une petite fenêtre aux rideaux demi-clos.

Dans une sorte d'alcôve, Rose Savary, étendue sur son lit, me salua d'un sourire de ses yeux.

Ce fut comme une vision dont je garde une impression d'une douceur infinie, l'impression d'un visage blanc, blanc d'ivoire, blanc de lis, blanc de neige, plus blanc encore sous le bandeau noir des cheveux, mais non pâle... La pâleur peut avoir sa grâce, mais c'est une grâce toute physique. Le visage de Rose Savary n'est pas pâle; il est blanc. Il est le rellet, à travers la chair diaphane, d'une âme absolument pure...

Les mains longues et fines, presque transparentes, étaient croisées sur sa poitrine. Et toujours les yeux souriaient, des yeux expressifs, voilés de longs cils, au fond desquels scintillait une petite flamme lointaine.

Oppressée, la jeûneuse, d'une voix éteinte, me disait sa vie.

Elle a quarante-deux ans. Je ne lui en supposais pas plus de vingt-huit. Depuis 1883, elle est couchée. C'est à se demander si le temps, pour elle, n'a pas cessé de couler depuis cette époque, et si, lorsqu'elle guérira, elle ne reprendra pas son existence à l'âge qu'elle avait quand elle tomba malade.

De quoi souffre-t-elle ? C'est une sorte d'arrêt des fonctions de l'estomac. Elle ne peut rien digérer.

Ce qui est horrible, c'est que, parfois, elle éprouve la sensation de la faim.

— Ces jours-là, me disait la paysanne en bonnet, nous sommes au désespoir. Car, que faire ? Si nous cédon à ses prières, à peine a-t-elle avalé ce que nous lui avons donné, que ses souffrances augmentent et la torturent affreusement.

Une fois, cette sensation de faim devint si intense et les supplications de la malade furent si instantes, qu'on n'eut pas le courage de résister. On lui donna une fraise dans un peu d'eau sucrée. Deux jours plus tard, après une recrudescence de douleur, Rose rendit la fraise absolument intacte.

Dans les premières années de sa maladie, la jeûneuse fut conduite à Paris, où de grands médecins l'examinèrent et tentèrent de la guérir. Leurs efforts restèrent sans résultat. On la ramena alors à Hottot, et, depuis ce temps, elle n'a pas bougé du lit aux rideaux blancs, moins blancs que son visage...

Rappelons encore que dans beaucoup de maladies, notamment dans l'anorexie nerveuse, qui survient surtout chez les jeunes filles, les malades sont absolument sans appétit et restent quelquefois plusieurs mois sans manger ou ne mangeant presque rien.

Le docteur Bonheur a soigné, pour des vomissements incoercibles, une jeune fille qui avait de l'appétit, mangeait et buvait, mais vomissait instantanément tout ce qu'elle prenait. Pendant plus d'un an, on ne pouvait dire de quoi elle vivait ; cependant, malgré sa maigreur, elle avait continué de mener la vie ordinaire, conservant des apparences hors de proportion avec son jeûne involontaire, et elle finit par guérir à la suite d'un voyage prolongé.

Le bureau de statistique du gouvernement de Pskov, en Russie, signale, dans son rapport de l'année 1898, un procédé qu'emploient les paysans de cette contrée pour résister aux disettes fréquentes dont ils sont les victimes.

Ce procédé s'appelle la *lējka* ou le couchage (du verbe *lēja*, être couché) et est ainsi décrit :

A peine le chef de la famille s'aperçoit-il, vers la fin de l'automne, qu'une consommation normale de sa provision de blé ne le mènera pas jusqu'à la fin de l'année agricole, qu'il prend des dispositions pour en diminuer fortement la ration. Mais, sachant par expérience que, dans ce cas, il lui sera difficile de conserver à leur hauteur normale sa santé et surtout la force physique nécessaire pour les travaux du printemps, il se plonge, lui et sa famille, dans la *lējka*, c'est-à-dire que, tout simplement, tout le monde va rester couché sur le poêle pendant quatre ou cinq mois, se levant seulement pour chauffer la hutte ou pour manger un morceau de pain trempé dans de l'eau; il tâche de remuer le moins possible et de dormir le plus qu'il peut. Allongé sur son poêle, conservant la plus complète immobilité, cet homme n'a qu'un seul souci, celui de dépenser le moins possible de sa chaleur animale; pour cela il tâche de moins manger, de moins boire, de moins remuer, en un mot, de moins *vivre*. Chaque mouvement superflu doit fatalement se répercuter dans son organisme par une dépense superflue de chaleur animale, ce qui, à son tour, appellera nécessairement une recrudescence d'appétit qui l'obligera à dépasser le minimum de consommation de son pain, minimum qui seul lui permettra de conserver sa provision de blé jusqu'à la récolte nouvelle. L'instinct lui commande de dormir, dormir et encore dormir. L'obscurité et le silence règnent dans la hutte où, dans les coins les plus chauds, hivernent, seuss ou entassés, les autres membres de la famille.

La *lējka* n'est pas un fait temporaire, passager ou accidentel, mais tout un système élaboré par une série de générations de paysans et parfaitement rationnel comme on va le voir.

#### IV

Malgré les nombreux faits de ce genre observés depuis des siècles et dont nous venons de rappeler les principaux, la science orthodoxe refusa longtemps d'accepter la possibilité d'un jeûne de plusieurs jours.

Longet, qui professa pendant bien des années la physiologie à la Faculté de médecine de Paris, disait encore, dans la troisième édition de son cours, publiée en 1869 :

Nous n'avons pas rapporté les cas d'abstinence prolongée pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois, plusieurs années. Nous croyons que, si l'on fait la part de l'exagération, *ces cas rares se réduisent à néant*. La faim est une fonction tout animale dans laquelle l'esprit ne joue aucun rôle ; or, comme chez les autres animaux, la mort arrive fatalement en assez peu de jours dans les cas d' inanition <sup>1</sup>, il nous paraît impossible qu'il en soit autrement chez l'homme.

Il fallut, non plus des observations, mais des expériences, pour vaincre cette résistance de l'enseignement officiel.

La première fut faite, en 1880, par un médecin anglais domicilié à New-York, le docteur Tanner.

Il prit l'engagement de s'abstenir de toute nourriture pendant quarante jours et de ne boire que de l'eau pendant ce laps de temps.

L'expérience commença le 28 février. Pendant les quatorze premiers jours, le docteur ne prit rien, pas même de l'eau ; il avait perdu douze kilogrammes de son poids. Il se mit alors à boire de l'eau et, après douze jours de libations aqueuses, il regagna deux kilogrammes qu'il reperdit bientôt.

Tous les jours, il dormait de seize à dix-huit heures.

Le samedi 7 août, à midi, les quarantes jours de jeûne étaient terminés ; il avait conservé toute son intelligence et

(1) Cela dépend des animaux. M. Henri Bruyère rapporte, dans *La Nature* du 24 août 1901, que les serpents peuvent supporter de très longs jeûnes sans paraître en souffrir et qu'il a observé lui-même des Pélépholes de Madagascar qui restaient deux, trois, et même quatre ans, sans manger. L'un d'eux, mesurant 2 mètres et pesant 4 kilogrammes, mourut au bout de *quatre ans et un mois de jeûne absolu* sans avoir perdu beaucoup de son poids.

On admet généralement que le chien peut résister 35 jours ; le chat, le cheval et l'homme, une vingtaine de jours ; une souris de 2 à 3 jours seulement.

Les animaux à sang froid qui ont la température du milieu ambiant ou ne présentent que quelques degrés au-dessus de cette température résistent mieux que les animaux à sang chaud à température constante variant entre 35 et 40°.

Les animaux hibernants tels que l'écureuil, la marmotte et la chauve-souris sont alternativement à sang chaud et à sang froid. Pendant l'hibernation, les combustions sont très faibles, les tissus se consomment très peu, très lentement ; car, en dehors du travail du cœur et des poumons, ces animaux ne dépensent rien pendant leur engourdissement qui dure des mois entiers. C'est pour cela que leur température s'abaisse.

son activité. Il se mit à manger du lait, du melon, du vin, un beefsteak et les digéra facilement,

Le poid total qu'il avait perdu était de dix-huit kilogrammes, et il avait absorbé vingt et un kilogrammes d'eau pendant la durée de son expérience (1).

Le Dr Tanner avait parié 5.000 dollars (25.000 francs) qu'il sortirait victorieux de l'épreuve. Il les gagna, et son succès fit surgir immédiatement de nombreux imitateurs. Battandier à Vesoul, Savonay à Alger, Alex. Jacques à Londres, Simon à Bruxelles, jeûnèrent plus ou moins longtemps et admirèrent, moyennant payement, le public à les contempler ; mais les recettes furent maigres, et c'est à peine si l'on parla d'eux. Il en fut de même pour un Italien, Alberto Montazzo, qui avait offert de se soumettre à une expérience de six mois.

Deux autres Italiens, Succi et Merlatti, furent plus heureux et, s'ils ne s'enrichirent pas, ils devinrent au moins célèbres et eurent la satisfaction de se voir étudiés par des savants.

Succi était alors âgé de trente-cinq ans. C'était un homme un peu maigre, de taille moyenne, le squelette et les muscles bien développés ; tous les organes des sens fonctionnaient normalement, et sa sensibilité générale, examinée avec l'esthésiomètre de Weber, ne présentait rien d'anormal. Dans sa famille, on n'avait jamais constaté de maladie nerveuse ; ceux qui le connaissaient depuis son enfance déclaraient l'avoir toujours tenu pour un homme d'un cerveau bien équilibré. Cependant, comme il était d'un caractère vif et irritable et qu'il professait des théories peu d'accord avec les opinions vulgaires, il fut deux fois enfermé dans un asile d'aliénés, à Rome, et deux fois relâché au bout de peu de temps.

Il avait beaucoup voyagé, surtout en Afrique, et c'est dans un de ces voyages qu'il a commencé, en 1877, la série de ses jeûnes. Il eut les fièvres d'Afrique et s'aperçut, à ce moment, que certains sucs végétaux qu'il prenait pour combattre ces

(1) Figuier, *Année scientifique*, 1880.

fièvres lui permettaient de s'abstenir de toute nourriture, tout en poursuivant ses excursions. (Je reviendrai plus tard sur ce remède, qu'il appelait sa liqueur de Zanzibar.)

Il se soumit ainsi successivement à une vingtaine de jeûnes de plus en plus prolongés jusqu'en 1885, époque où il en fit un qui, dit-on, dura trente jours.

Il proposa alors, à Milan, de rester trente jours sans boire ni manger, en se faisant contrôler par des hommes de science. L'expérience eut lieu et le Dr Luigi Bufalini, membre de la commission de contrôle, a publié son rapport, dont nous extrayons les lignes suivantes :

On a nettement constaté qu'il n'y avait eu aucune supercherie.

Contrairement à ce qui se passe ordinairement dans les jeûnes prolongés, l'intelligence de Succi est restée lucide, son aptitude aux diverses occupations très complète et sa force musculaire égale à celle d'un homme qui se nourrit bien.

Succi a pris son dernier repas le 18 août 1886, à midi, et le soir avant de se coucher, il avala une certaine quantité de sa liqueur.

A partir de ce moment, il ne mangea plus rien, mais but en moyenne 850 grammes environ d'eau par jour (1). Il en rejetait, par vomissement volontaire, environ 250 grammes, de sorte qu'en définitive il absorbait quotidiennement 600 grammes d'eau. La substance vomie était constituée par un liquide à peine trouble et par un sédiment de mucus et de cellules épithéliales provenant des premières voies digestives.

La quantité d'urine émise chaque jour a été en moyenne de 408 grammes, jamais plus de 500 grammes.

(1) Pendant ses trente jours de jeûne, Succi a bu 7 kilogrammes d'eau de Vichy, 12 kilogrammes d'Hunyadi Janos et 16 kilogrammes d'eau pure. M. Gley a fait, à ce sujet, dans la *Revue scientifique* les observations suivantes :

« Bien des expériences ont démontré et tous les physiologistes admettent maintenant que la privation d'eau est pour beaucoup dans les graves désordres de l'inanition. Des grenouilles placées sous des cloches avec du chlorure de calcium (*anhydriées*) meurent en présentant des troubles de la circulation et de la respiration (ralentissement des battements du cœur, dyspnée), des troubles de la sensibilité et des contractions tétaniques; en même temps il se produit des altérations des globules rouges. Il est d'ailleurs incontestable que l'absorption d'eau permet de prolonger le jeûne. Déjà, mais sans l'établir définitivement, — car les résultats de ces expériences sur ce point ne furent pas toujours identiques, — Chossat avait entrevu le fait. Je puis, à ce sujet, citer une expérience toute récente, à laquelle il m'a été donné d'assister, et qu'il m'est permis de rapporter sommairement, expérience exécutée au laboratoire de physiologie de la Faculté de médecine par M. Laborde. M. Laborde prend deux chiens de même poids et, le même jour, les soumet tous les deux à la diète absolue; seulement le second peut boire de l'eau *ad libitum*. Or le premier chien mourut le vingt et unième jour du jeûne; le quarantième jour, le second était bien vivant, très amaigri sans doute, et offrant quelques symptômes inquiétants, mais alerte encore,



L'urée excrétée a été scrupuleusement dosée tous les jours. Elle a été au minimum de 10 grammes quand Succi restait au repos, et au maximum de 29 grammes après des exercices violents.

Succi a eu trois évacuations par le rectum pendant son jeûne, le troisième, le dixième et le vingt-septième jour. Au dixième jour les fèces contenaient des cristaux d'acides gras et de phosphaste tribasique, de la matière colorante, des cellules épithéliales de l'intestin et des fibres musculaires, reste évident du dernier repas. Les matières du vingt-septième jour ne comprenaient plus aucune trace de ces résidus d'alimentation.

Toutes les autres sécrétions ont été abolies. Succi n'a jamais transpiré, même après une course de sept kilomètres. Il ne s'est pas mouché et n'a pas craché pendant la durée de son jeûne.

La température moyenne a été de 37°, les respirations de 21 par minute, les pulsations de 71.

Succi pesait, au commencement de l'expérience, 61<sup>kg</sup> 300; son poids a subi une diminution totale de 13<sup>kg</sup> 100, soit de 441 grammes par jour (1).

Le 18 septembre, date à laquelle son jeûne s'est terminé, toutes ses facultés physiques et intellectuelles étaient absolument normales, malgré les exercices violents auxquels il s'était livré et qui paraissaient n'avoir entraîné aucune fatigue.

Les organes de la vision notamment étaient en aussi bon état le trentième jour du jeûne que le premier, ce qui est en contradiction avec tout ce que l'on enseigne sur la grande influence qu'exerce sur ces organes le fonctionnement stomacal et sur ce qu'on connaît des effets de l'irradiation sur la nutrition de la cornée et sur l'élasticité des tissus et, par suite, sur le mécanisme de l'accommodation.

### Le Dr Bufalini conclut ainsi :

répondant aux appels et aux caresses, et le regard vif. Il buvait en moyenne environ 100 grammes d'eau par jour. L'expérience fut interrompue à ce moment, car M. Laborde voulait voir comment ce chien réparerait les pertes qu'il avait subies. Ce fait très simple, débarrassé de toute complication expérimentale, n'est-il pas des plus démonstratifs? Notons enfin que, par l'absorption d'une certaine quantité d'eaux très riches en matières salines, comme l'eau de Vichy et l'eau d'Hunyadi, M. Succi se gardait contre les accidents très graves qui résultent de la privation des sels contenus dans les aliments solides. Ces accidents, on le sait, consistent surtout en des troubles profonds du système nerveux (*déminéralisation*).

L'eau entre pour les deux tiers dans la composition de notre organisme. Elle s'élimine constamment par la peau, les muqueuses digestives et respiratoires, par le rein et diverses autres glandes; il faut donc la remplacer incessamment et l'homme a besoin d'en absorber en moyenne trois litres par 24 heures. Une grande partie est fournie par les aliments; le fromage en contient 370 p. 100; la viande, le poisson et les fruits 700; la salade 940, et le riz seulement 90.

(1) Les expériences de Chaussat ont montré qu'un animal soumis à l'inanition meurt, en général, quand il a perdu un quart de son poids initial, ce qui a lieu généralement dans un délai de 15 à 18 jours en moyenne. Succi n'aurait donc plus eu que 2 kilogrammes à perdre quand il a cessé son jeûne.

Un organisme qui, par défaut de nutrition, ne reçoit ni carbone, ni azote, ni hydrogène, continue cependant à excréter jusqu'à la fin de l'acide carbonique, de l'eau, de l'acide urique, et cela aux dépens de sa propre substance. La régression organique se poursuit, et la progression ne peut se faire, puisque les échanges moléculaires ne s'accomplissent qu'à la faveur des albuminoïdes préexistants dans le sang et les humeurs parenchymateuses. Eh bien ! chez Succi, on voit cette élimination urique se ralentir et le poids ne diminue que d'une façon minime (441 grammes par jour). Il est certain que la régression organique a été presque enrayée, et l'échange moléculaire entre les albuminoïdes aboli.

Je ne puis m'expliquer des résultats si surprenants qu'en cherchant le secret du jeûneur dans son *grand sympathique*. Je crois que Succi a un système nerveux trophique tout à fait spécial et grâce auquel ce travail moléculaire intime de la nutrition peut être, sinon suspendu, du moins fortement diminué. Succi a vécu à ses dépens, mais il consomme très peu ; telle est ma conclusion. Comme on le voit, j'admets une névropathie réelle portant sur le système ganglionnaire.

Un fait me paraît souverainement précieux pour appuyer ma thèse, celui qui a trait à l'intégrité de la vision. Si les cornées de Succi sont restées intactes, s'il a échappé aux troubles profonds qu'ont si exactement notés des observateurs comme Brett, Magendie et Chaussat, c'est que ces nerfs trophiques sont habitués à une consommation matérielle minime et ont pu continuer ainsi leurs fonctions.

Il y a évidemment chez cet homme comme une habitude de conservation qui lui permet d'assimiler beaucoup, de perdre fort peu et d'emmagasiner, pour ainsi dire, des provisions pour la disette.

Succi vint ensuite à Paris. Quand il eut, à grand'peine, après un mois de démarches, réussi à constituer un comité, son impresario, le chevalier Lamparti, l'exhiba d'abord dans un appartement de la rue Le Peletier, avec un tourniquet. L'entrée coûtait 2 francs la semaine, et 1 franc le dimanche : malgré la modicité des prix, il n'y eut presque pas de visiteurs. Le malheureux passa alors à l'état d'annexe dans des établissements comme l'Olympia, l'Eden-Théâtre et les Montagnes russes, mais il n'eut pas plus de succès. C'est dans un de ces établissements que je l'ai vu et, comme j'étais à peu près seul avec lui, je pus causer assez longtemps. Il me parut très versé dans les sciences psychiques et d'un esprit parfaitement équilibré.

Tous ceux qui pouvaient s'intéresser, pour une raison ou

pour une autre, à ce genre d'expérience s'étaient portés au Grand-Hôtel, où un peintre sicilien, Merlatti, s'était installé, à grand fracas, quelques jours auparavant, annonçant un jeûne de cinquante jours, sans l'absorption de la moindre liqueur, et de plus, amusant le public par ses saillies, tout en barbouillant des toiles pour charmer ses loisirs. C'est ainsi que les journaux du temps lui prêtèrent ce mot de la faim ou de la fin : « La splendeur de ce palais me fait oublier le mien. »

Il était, comme Tanner, très gros mangeur. Dans le dernier repas qu'il fit solennellement devant la foule assemblée, il dévora une oie grasse *avec son ossature toute entière*, un kilogramme environ de filet de bœuf, un kilogramme de légumes et, comme dessert, deux douzaines de noix, dont il croqua les coquilles.

On voit qu'il faisait provision à l'intérieur (1).

## V

D'après le Dr Bernheim, l'homme sain qui meurt après plusieurs jours de jeûne ne meurt pas d'inanition ; il est encore un colosse relativement au phtisique émacié qui se traîne pendant des semaines comme un cadavre ambulante, ou un convalescent de fièvre typhoïde qui n'a plus que la peau et les os et qui, cependant, va guérir. C'est donc *la faim qui tue et non l'inanition*, ou du moins *la faim qui tue avant l'inanition*. En effet, le fébricitant, le phtisique, l'anorexique, l'hystérique qui vomit et le sensitif qui s'auto-suggestionne n'ont pas faim. Et, d'autre part, si l'on veut interpréter les symptômes de la faim, l'agitation, puis la dépression, les hallucinations, l'insomnie, l'excitation furieuse suivie de stupeur et d'un collapsus terminal, on voit qu'il s'agit là d'une véritable névrose à laquelle les affamés succombent avant d'avoir eu le temps de mourir d'inanition.

(1) L'action de vivre ainsi sur ses réserves est connue en médecine sous le nom d'*autophagie*. On en a des exemples curieux dans les bosses des chameaux et les fesses des Hottentotes, qui s'enflent dans l'abondance et se dégonflent dans la famine.

Toute la question revient donc, pour pouvoir supporter un long jeûne, à s'y préparer graduellement ou à suspendre la faim par des procédés stupéfiants.

J. Acosta signalait déjà cette propriété des feuilles du tabac et de la coca du Pérou, dans son *Histoire naturelle des Indes* (t. IV, ch. xii) publiée à Séville en 1590, et l'amiral de Corbigny écrivait récemment qu'un marron astringent de l'Afrique équatoriale, la noix de Gourou ou de kola, très apprécié des habitants de ce pays pour ses propriétés reconstituantes, permet aux voyageurs de supporter sans fatigue la privation de nourriture et de longues marches sous un soleil énervant,

Le professeur Germain Sée, le Dr Rochard et le professeur Heckel (de Marseille) ont montré que la Kola et quelques autres aliments dits d'*épargne*, ayant pour base la *caféine*, supprimaient la sensation de faim, facilitaient le travail musculaire et permettaient de le continuer sans fatigue en annulant l'essoufflement consécutif à l'effort.

Matthiole (*Commentaire sur Dioscoride*) attribue aux Scythes l'usage d'une herbe agréable au goût qui pouvait suppléer à la nourriture pendant dix à douze jours.

Beaucoup d'auteurs de l'antiquité, et en particulier Plutarque, prétendent que le philosophe Épiménide avait dormi pendant cinquante ans dans une caverne; d'autres, moins crédules, se bornent à dire qu'il vécut tout ce temps-là presque sans manger et un écrivain militaire du deuxième siècle avant notre ère donne même plusieurs recettes de préparations connues sous le nom de *Pâte d'Épiménide*, et qui entraient dans la composition des approvisionnements des places fortes; je les ai reproduites dans mon livre sur la Poliorcétique des Grecs.

Les préparations de cette nature étaient fort répandues, car Xiphilin (*In Severo*, ann. 206) dit que les Calédoniens et les Méates savaient « préparer une nourriture telle que, prise en boulette de la grosseur d'une fève, elle calmait la faim et la soif ».

La liqueur de Zanzibar qu'employait Succi était, on le voit, renouvelée des Grecs. Seulement le Dr Bernheim pense que cette liqueur, absorbée le premier jour, n'a pas suffi pour sup-

primer la sensation de faim pendant toute la durée du jeûne, mais qu'elle a produit une auto-suggestion capable d'annihiler les effets de cette névrose. Il raconte à ce propos que M. Debove, ayant suggéré à deux femmes hystériques endormies par lui l'absence de faim et l'ordre de ne pas manger, put les soumettre à un jeûne de quinze jours pleins, pendant lesquels elles ont bu mais n'ont ingéré aucun aliment solide. Ce jeûne, très bien supporté, aurait pu être prolongé encore pendant quinze jours, mais l'une des malades avait déjà perdu 3<sup>kg</sup> 200 et l'autre 5<sup>kg</sup> 200.

La théorie du Dr Bernheim avait déjà été formulée dans les *Prolegomènes* de l'Histoire universelle de Ibn Khaldoun, savant homme d'État du quinzième siècle, qui nous a laissé de précieux renseignements sur tout ce qui se rattache à la civilisation arabe <sup>1</sup>.

« Les médecins se trompent, dit-il, en prétendant que c'est l'abstinence qui fait mourir : cela n'arrive jamais, à moins qu'on ne prive l'homme brusquement de toute espèce d'aliments ; alors les intestins se ferment tout à fait et l'on éprouve une maladie qui peut conduire à la mort. Mais lorsque la chose se fait graduellement, et par esprit religieux, en diminuant peu à peu la quantité de nourriture, ainsi que font les Soufis, la mort n'est pas à craindre. La même progression est absolument nécessaire lorsqu'on veut renoncer à cette pratique de dévotion ; car, si l'on reprenait brusquement sa première manière de se nourrir, on risquerait sa vie. Il faut revenir au point de départ, en suivant une gradation régulière, ainsi que cela s'était fait en le quittant. Nous avons vu des hommes qui supportaient une abstinence complète pendant quarante jours consécutifs et même davantage.

« Sous le règne du sultan Abou'l-Hacen, et en présence de nos professeurs, on amena devant ce prince deux femmes, dont l'une était native d'Algésiras et l'autre de Rouda. Depuis deux ans, elles avaient renoncé à toute nourriture. et, le bruit s'en étant répandu, on voulut les mettre à l'épreuve. Le fait

(1) Une traduction française des *Prolegomènes* a été publiée en 1852 dans les *Notices et Extraits des Manuscrits*.

fut complètement vérifié, et elles continuèrent à jeûner ainsi jusqu'à leur mort. Parmi nos anciens condisciples, nous en avons vu plusieurs qui se contentaient pour toute nourriture de lait de chèvre : à une certaine heure de chaque jour, ou à l'heure du déjeuner, ils étaient le pis de l'animal. Pendant quinze ans, ils suivirent ce régime. Bien d'autres ont imité leur exemple. C'est un fait qu'on ne saurait révoquer en doute (p. 182). »

En résumé la machine humaine, comme la machine à vapeur, peut subsister longtemps sans être alimentée si aucune cause extérieure ne vient la détruire.

Si la machine ne travaille pas, comme dans les sommeils léthargiques, elle peut résister très longtemps. C'est ce que prouve, en ce moment, Marie Boyenval qui dort à Thénelles (Aisne) depuis 19 ans.

Si, au contraire, la machine travaille, la théorie d'Ibn Khaldoun et de Bernheim paraît devoir être admise, en laissant toutefois subsister une inconnue. Quand l'individu, comme Zélie Bouriou notamment, ne consume pas ses réserves, où prend-il la force nécessaire pour accomplir les actes de sa vie quotidienne ? Son organisme serait-il comparable à celui de certains végétaux qui poussent sur le roc, empruntant les éléments de leur vitalité à l'oxygène et à l'azote de l'air, et vivant, suivant l'expression populaire, de *l'air du temps* ?

Albert DE ROCHAS.

(*Annales des Sciences psychiques.*)



# LES FAITS DE TÉLÉPATHIE

ET

## LEUR OBSERVATION SCIENTIFIQUE



C'est bien un peu vieux, surtout en matière de télépathie, de faire appel au Moyen Age : néanmoins il est toujours profitable de mettre à contribution la sagesse des philosophes de ces âges antiques. Plus on les étudie, plus on leur trouve de précieuses qualités, même en science d'observation.

Il est un principe qui leur était familier et sur lequel nous voulons appeler l'attention des amateurs de télépathie : « Dans toute question, disaient-ils, avant de discuter la nature du fait, informez-vous soigneusement de la réalité de son existence ; » ou en langage scolastique : « Avant d'étudier le *quid sit* d'une chose, établissez toujours la question préalable *an sit*. »

Existe-t-il des faits de télépathie réels et bien observés ? On a beaucoup discuté à leur sujet, mais a-t-on pris toutes les précautions nécessaires pour *analyser* la réalité du phénomène pris non pas en bloc et dans un certain vague imprécis, mais disséqué dans chacun de ces éléments constitutifs ? Nous croyons que bien souvent on a oublié ces précautions fondamentales.

Parmi les éléments les plus essentiels en la matière nous plaçons, sans hésiter, la concordance des temps. Elle seule suffira bien souvent à détruire toute tentative d'explication scientifique et naturelle. Or souvent on se borne à affirmer la coïncidence que j'appellerai *vulgaire* et non la simultanéité physique. Alors on tire des conclusions qui n'ont rien de scientifique.

Nous voulons concrétiser notre pensée en l'appliquant

à deux faits inédits et très caractérisés. Nous nous sommes à leur sujet livré à des recherches spéciales et minutieuses dans le but de bien dégager les détails les plus essentiels.

Le premier de ces faits nous a été raconté par un des agents du fait télépathique lui-même; c'est sa rédaction, écrite de sa main, que nous publions ici: elle est exacte dans tous ses détails.

Certaines circonstances du récit paraîtront peut-être superflues; mais, comme en ces sortes de phénomènes un détail, en apparence insignifiant, souvent jette un grand jour sur l'ensemble, nous n'avons rien voulu retrancher du récit authentique.

Le principal acteur est l'ainé d'une famille bretonne composée de 9 enfants. Sept d'entre eux sont marins: un autre est religieux. C'est ce dernier, témoin oculaire et agent partiel, qui fait le récit.

Il y a une dizaine d'années, mes frères Yves et Joseph faisaient la campagne de Terre-Neuve. Exilés loin de la patrie, ils étaient heureux après une rude journée de pêche de se retrouver le soir et de se communiquer mutuellement leurs joies et plus encore leurs peines; car aux bancs les joies sont rares, mais les difficultés et les souffrances sont de tous les instants: « Pour nous, gémissaient les petits graviers, plus de famille, plus de jours de fête! Mais toujours le froid et la tempête, toujours la morue à chasser, à fendre, à ébrouailler (1). » Puis, pour se consoler, les petits fieux s'endormaient en pensant que là-bas, dans la chaumière bretonne, on ne manquait pas, à la prière récitée en famille, d'avoir un souvenir pour les Terr'neuvass.

Or, un soir d'été (13 septembre 1892), leur journée finie, ils s'étaient étendus sur leur pauvre couche; ils commençaient à s'endormir, quand subitement ils sont réveillés par la brusque irruption de 7 ou 8 gars Rochois (2), renommés pour leur brutalité, et la terreur des autres marins. Les nouveaux venus somment mon frère aîné de leur verser immédiatement à boire.

(1) Ebrouailler, argot des pêcheurs de Terre-Neuve.

(2) Originaires de Roche-Derrien, canton de l'arrondissement de Lannion. Les habitants de cette bourgade, à cause de leur caractère violent et hableur, sont mis à l'index par les Bretons des communes voisines.



Yves était chargé du vin de la compagnie ; voyant que ses camarades étaient pris de boisson et du reste ayant la défense formelle de rien distribuer après l'heure, il congédie les malheureux buveurs et leur dit qu'il ne peut les écouter sans s'exposer à être lui-même sévèrement puni. Ce courageux refus réveille chez les Rochois les vieilles rancunes de clocher. Furieux de se voir ainsi déboutés, nos amateurs d'alcool s'en prennent à mon frère : « Tu ne veux pas nous donner à boire, nous te paierons tout de même. » Alors, s'emparant de grosses triques, ils s'approchent du lit où reposent les deux frères et frappent si cruellement l'aîné qu'ils l'auraient tué sans les supplications de son plus jeune frère qui leur criait, les larmes aux yeux : « Au moins, ne le tuez pas si loin ! si loin de son pays ! » Enfin, quand ils ont satisfait leur vengeance, ils quittent la baraque, laissant le pauvre Yves à demi mort.

Le même soir, à 7 ou 800 lieues de là, nous, les frères des Terr'neuvras, nous avions, autour de nos vieux parents, pieusement terminé notre journée par la prière accoutumée, non sans un souvenir donné aux absents chéris. Puis chacun avait regagné sa couchette rustique. Tout à coup, j'entends ma mère fondre en larmes :

« Yvon ! mon pauvre Yvon se meurt là-bas, à Terre-Neuve ! nous crie-t-elle.

— Pourquoi ces pleurs, lui dis-je, ce qui se passe en ce moment à la grande île, Dieu seul le sait.

— Le voilà, le voilà ! s'écrie la pauvre mère éplorée. Yvon n'est plus, Yvon est mort. »

J'ouvre les yeux et instinctivement je les referme de peur de voir la vision. Ma mère de reprendre :

« Vois donc ! Vois donc ! ton frère s'avance vers ton lit ! »

Je regarde, mais je n'aperçois rien. Au même moment, des coups semblables au toc toc d'une horloge se font entendre sans interruption. Mes jeunes frères et moi-même, nous commençons à notre tour à nous inquiéter. La peur me gagne, si bien que je ne me rappelle pas en avoir jamais éprouvé une aussi grande. Mon père jusque-là était resté indifférent, incrédule, railleur même. Lui aussi entend comme nous.

Maîtrisant un peu ma frayeur, pendant un quart d'heure,

j'inspecte avec lui tous les coins de la maison. Après de vaines recherches pour découvrir d'où peuvent venir ces coups et ce qu'ils signifient, nous retournons nous coucher. Mais le même son lugubre se fait encore entendre durant deux longues et terribles heures. Ma mère continuait de pleurer, bien convaincue qu'elle ne reverrait plus son Yvon.

Une lueur me traverse l'esprit. Il est bien possible qu'Yves, mon jumeau, se trouve, à cette heure, en grand danger de sa vie. Je le recommande à Dieu et fais vœu d'aller le lendemain offrir un cierge à Notre-Dame pour le salut du marin. Et j'essayai de me rendormir.

Le lendemain, j'étais debout à la première heure, et, sans retard, je partis accomplir ma promesse. Mais ma mère était inconsolable, elle fut plus de huit jours sans parler et pendant les deux mois qui précédèrent l'arrivée de mes frères, elle disait à tout venant que l'ainé des Terr'neuvvas ne reverrait plus la maison paternelle.

Contre son attente, les deux pêcheurs étaient de retour au commencement de novembre. — Avant d'entendre le récit détaillé de la campagne, on leur demande s'il ne leur était point arrivé quelque malheur. Alors Yvon de raconter comment, ayant refusé de se prêter au désir de méchants buveurs, ceux-ci le maltraitèrent si fort qu'il fut plusieurs jours sans pouvoir travailler. Coïncidence vraiment surprenante, c'était le même soir où mamère avait éprouvé les tristes impressions décrites plus haut.

DOSENN-KERNEÛN.

Voici maintenant le second fait tel qu'il nous a été rapporté :

Georges Sausse était enseigne de vaisseau. Il est mort, il y a deux ans à peine. En août ou septembre 1896, il prenait part à une croisière dans les mers du Levant. Sérieux, ami de l'étude, passionné pour les sciences et l'archéologie, il était resté en même temps chrétien solide et convaincu.

- Un jour, retiré à l'écart des autres officiers, il se reposait, plongé dans une de ses lectures favorites. Tout à coup il sent son âme envahie par une pensée et une conviction terrible :

Mon pauvre N. se meurt ! il est mort ! je ne le reverrai plus ! N. était son ami de prédilection ; tous deux étaient une de ces paires d'intimes dont il est vrai de dire : ils ne forment qu'un cœur et qu'une âme.

L'impression de Georges fut si forte qu'il garda durant plusieurs jours une profonde tristesse empreinte sur toute sa personne. Il pensait à son ami et priait pour le repos de son âme, comme on fait pour un mort. Ses camarades, le voyant ainsi accablé, taciturne, lui demandèrent la cause de son chagrin. Il dut leur raconter la terrible pensée dont il s'était senti empoigné et la terrible conviction qui l'avait subjugué.

Ceux-ci essayèrent de le consoler, de lui enlever cette idée fixe, qu'ils regardaient comme une illusion, un caprice étrange. Mais Georges répétait : il est mort ! je ne le reverrai plus !

Au bout de quelques semaines, le navire fit escale, et l'on distribua les lettres arrivées du pays. Il y en avait une pour Georges endeuillée de noir. Il l'ouvre fiévreusement en présence de ses camarades. Il a vite parcouru les quelques lignes qui la composent : « Il est bien mort, s'écrie-t-il ; et le jour et l'heure de sa mort sont le jour et l'heure où la terrible pensée, la terrible conviction s'est emparée de moi ! »

Ce fait produisit sur lui, on le conçoit, une impression ineffaçable. Plusieurs fois il en entretint l'un de ses amis, et c'est cet ami témoin auriculaire qui nous l'a raconté. Lui-même, après avoir pris connaissance de notre récit, a bien voulu le certifier exact.

Tel est le récit vulgaire des deux faits annoncés. Mais, pour la précision scientifique, il fallait avoir des renseignements complémentaires, et le principal, avons-nous dit, c'est la concordance des temps.

Or ici les deux éléments du fait télépathique, l'angoisse de la mort chez l'un et la connaissance de cette mort chez l'autre, se sont-ils passés à la même heure astronomique et réelle ?

Pour le premier fait nous avons interrogé les sujets eux-mêmes. Tous les deux vivent encore et ils ont gardé précise la mémoire de toutes les circonstances. Or tous les deux affirment que le fait s'est passé peu après la nuit venue, c'est-à-dire en Bretagne comme à Terre-Neuve, vers 9 ou 10 heures

du soir. Il y a donc eu coïncidence des heures au sens vulgaire.

Mais au sens astronomique et réel, il y a eu discordance ; et cette discordance est considérable. Nous allons le prouver. Entre la Bretagne et Terre-Neuve, en effet, il y a une différence de longitude de 50 degrés environ. Or cette différence de longitude établit entre les heures une différence de 200 minutes ou 3 h. 20. Quand il est 10 heures en Bretagne, il n'est encore que 6 h. 40 à Terre-Neuve. La mère bretonne a donc ressenti les angoisses de son fils trois heures avant qu'elles ne se produisent réellement.

Comme l'effet ne peut précéder sa cause réelle, il faut conclure que l'angoisse du Breton n'a point été cause de la douleur et de la vision de la mère. L'avertissement mystérieux, qui a troublé la famille bretonne, ne peut venir que de Dieu même ; car, lui seul pouvait connaître à l'avance, c'est-à-dire trois heures avant leur manifestation, les desseins pervers qui allaient germer et se produire au cœur des pêcheurs rochois.

Du reste cette intervention du Ciel n'a rien qui soit indigne de Celui qui aime à s'appeler le Père, la Providence des petits et des humbles. Elle est une affirmation sensible de ce dogme chrétien, que les prières faites par un père, une mère, des frères, des sœurs, au foyer de famille, sont le salut des absents.

Pour le second cas, la même remarque et la même conclusion s'imposent. Nous n'avons pu savoir de l'enseigne de vaisseau lui-même l'heure réelle du phénomène dont il a été le sujet. Mais le témoin, qui nous a communiqué ce récit, nous a certifié que Georges Sausse, en racontant son aventure ne parlait que de l'heure vulgaire, et ne songeait nullement à faire la correction exigée par la différence de latitude. Or la différence d'heures est ici bien plus considérable encore que dans le cas précédent.

Il devient donc impossible d'expliquer ces deux faits par les lois, hypothétiques d'ailleurs, de la télépathie naturelle. Il faut admettre l'intervention de l'action divine ou invoquer les caprices du hasard.

Cette dernière solution a été préconisée par MM. Gurney, Myers et Padmore pour tous les phénomènes de ce genre :

« Une personne, disent-ils (1), est morte à trois heures un quart dans l'Océan Indien, le fait est consigné dans le journal du bord : et lorsque l'hallucination (ou vision) a eu lieu, l'aiguille marquait trois heures un quart en Angleterre. La télépathie peut bien, comme l'électricité, supprimer l'espace, mais elle ne peut faire que l'heure soit la même à deux longitudes différentes. »

Ces auteurs sont d'avis qu'il faut éliminer de la télépathie scientifique les phénomènes de ce genre où manque la coïncidence nécessaire des temps et des heures.

Nous sommes de leur avis, s'ils veulent parler de la télépathie *naturelle*. Comme nous l'avons déjà dit au sujet des deux marins bretons, la terreur des deux frères n'a pu causer *naturellement* les angoisses ressenties par leur mère, trois heures auparavant.

La télépathie naturelle étant écartée pour ces sortes de phénomènes, faut-il ne voir en eux que de purs jeux du hasard ? « Pour moi, je l'avoue, écrit M. Christian (2), médecin de la maison de Charenton, je ne saurais voir là qu'une simple coïncidence, un pur hasard, je suis même sûr que fort souvent la coïncidence est imaginée ou inventée (bien inconsciemment !) après coup.

N'est-ce pas le cas d'appliquer ici ce que Walter Scott dit des songes ? « Si l'on prend en considération les milliers de rêves qui doivent, de jour en nuit, se présenter à l'imagination des hommes, le nombre des coïncidences entre la vision et l'événement véritable est moins fort et moins remarquable qu'un calcul impartial des chances ne devrait nous porter à nous y attendre. »

Nous croyons ces conclusions trop radicales. Qu'il y ait des faits télépathiques que le hasard seul suffise à expliquer, nous l'admettons volontiers. Et même, la plupart des faits, présentés comme des phénomènes de télépathie purement *natu-*

(1) *Les Hallucinations télépathiques*. Traduction de Marillier, 1891.

(2) *Que faut-il penser de la télépathie ?*

*relle*, sont-ils autre chose que de purs jeux du hasard? Nous n'oserions l'affirmer. Les rapports recueillis jusqu'à présent n'ont pas encore donné une base suffisante, à notre avis, pour une conclusion scientifique. L'étude si importante de la coïncidence *réelle* des temps n'a pas été assez sévèrement envisagée dans la plupart des cas.

Il y a plusieurs années, nous ne l'ignorons pas, M. l'abbé Gayraud (1) écrivait ces paroles très affirmatives : « Quant aux phénomènes télépathiques, nul ne saurait douter de leur réalité; ils s'imposent à la science. »

Mais, en dehors des faits nombreux où le caractère divin s'impose, et dans lesquels le jeu des forces naturelles devient évidemment impuissant, comme dans les deux cas rapportés plus haut, l'expérience et l'observation ont fourni bien peu d'éléments pour une discussion sérieuse, et le doute, en ces matières, est l'attitude qui nous paraît la plus sage.

Néanmoins, en ce qui nous concerne, nous n'aurions pas plus de répugnance à reconnaître comme possible l'action réciproque à distance de deux âmes harmonisées par la nature ou par une longue amitié qu'à admettre l'action à distance de l'hypnotiseur sur le sujet précédemment soumis à son influence. Mais, avant de se prononcer sur la possibilité ou la nature de ces communications occultes, nous voudrions que les auteurs exigeassent plus de faits scientifiquement constatés. Car jusqu'à présent on n'a guère enregistré, en fait de télépathie incontestable, que des faits où le merveilleux divin s'impose d'une manière presque nécessaire.

Paris, le 28 décembre 1902.

Fr<sup>e</sup> HILAIRE,  
*Religieux capucin.*

(1) *Suggestion mentale et Télépathie*, 1896.

---

## UN GUÉRISSEUR

## LE PRINCE DE HOHENLOHE

(Suite et fin.)

Enfin, pour répondre à diverses attaques, ou plutôt pour fixer les âmes de bonne foi que ces attaques auraient ébranlées et troublées, le prince publia le mémoire justificatif ou plutôt explicatif qui suit. D'un accent de piété profonde, empreinte d'une douce sérénité, cette pièce vaut certainement la peine d'être reproduite.

« Pour démentir de faux bruits, et répondre aux attaques d'une critique maligne, autant que pour rectifier les jugements erronés et les méprises, je me vois obligé de faire la déclaration suivante (1) :

« Il n'est aucun chrétien instruit qui ignore avec quelle force le divin auteur de la religion a recommandé à ses disciples d'avoir en lui une foi pleine de confiance comme ayant reçu tout pouvoir au ciel et sur la terre ; on sait aussi quel pouvoir d'opérer des merveilles il a communiqué à une prière humble et confiante, dirigée en son nom vers le Père céleste, quelles promesses pour la vie présente et future il y a attachées, et avec quelle douceur et charité il inspirait cette ferme confiance à ceux qui cherchaient près de lui le remède à leurs maux, et il déclarait que son secours était la récompense de leur foi.

« C'est par cette confiance, fondée sur la foi en Jésus-Christ Fils de Dieu, et jointe à un repentir et à un amendement sincère, qu'au temps des Apôtres et depuis, tant de fidèles ont

(1) Tiré de l'*Ami de la Religion*. Reproduction textuelle.

obtenu, non seulement le salut et la sanctification de leurs âmes, mais encore la guérison des infirmités et des maladies les plus graves, comme les livres saints et l'histoire de l'Église nous l'apprennent. De nos jours même, plus d'un chrétien fervent a éprouvé par lui-même, au milieu de ses souffrances et de ses dangers, le pouvoir céleste de la foi ; plus d'une fois, le Tout-Puissant a fait éclater, par des faveurs insignes, le succès de l'humble confiance des malheureux, et des prières de l'Église faites en leur nom et sur eux.

« Ces pensées se saisirent de mon âme avec plus de vivacité depuis que, de mon propre mouvement, et dans l'unique but de travailler plus efficacement à la gloire de Dieu et au bonheur du prochain, j'embrassai l'état ecclésiastique et je reçus l'ordination sacerdotale, en 1815. Touché de ces paroles du Sauveur : *Laissez venir à moi les petits enfants*, et sollicité par de pieux parents, je prononçai plusieurs fois avec succès, sur des enfants malades, les prières et les bénédictions autorisées par le Rituel.

« Tandis que ces heureux résultats m'encourageaient, j'éprouvai une sorte de confusion sur l'observation qu'un simple paysan catholique eut l'occasion de me faire, lorsque, se trouvant avec moi chez son parent, le digne curé Bergold à Hassfurt, il me dit, à propos des longues souffrances de la princesse de Schwartzemberg, qu'il s'étonnait que des prêtres fissent des difficultés de prier avec et pour des malades, après une préparation convenable, et de leur donner les bénédictions usitées par l'Église, et auxquelles on a toujours attaché tant de prix : et cela dans l'intention que, par la vertu de ces prières et de ces bénédictions, les malades reçussent la guérison, ou tout au moins du soulagement, si c'était la volonté de Dieu, et qu'il fût expédient pour le salut de leurs âmes.

« Il ajouta que lui-même avait souvent prié de la sorte avec succès, mais sans prononcer de bénédiction ; ce qui ne lui convenait pas comme laïque. Il me détermina donc à recommander à cette princesse qui, depuis de longues années, ne pouvait quitter son lit, l'usage de ce pieux remède. Elle se porte d'autant plus volontiers à suivre mon conseil, que les sentiments religieux lui étaient naturels depuis sa tendre



enfance. De son consentement, et pour appuyer mes prières, j'amenai avec moi Martin Michel, sur la piété duquel je comptais principalement. Nous nous mîmes tous en prières avec la princesse, qui s'y était bien disposée, et avec les personnes attachées à son service et agenouillées près de son lit. Nous invoquâmes avec ardeur le Père céleste, source d'amour et de toute consolation, par son Fils Jésus-Christ.

« A peine eûmes-nous achevé notre prière, et moi prononcé en silence sur la malade la bénédiction, en ajoutant qu'elle devait se lever et reprendre le libre usage de ses membres ; à peine eut-on enlevé les liens et bandages qui la tenaient, que, se sentant animée d'une vie nouvelle, elle se mit en mouvement, pleine de joie, quitta son lit, marcha dans l'appartement, et descendit même l'escalier au milieu des larmes d'attendrissement et des félicitations des assistants. Tandis que je réfléchissais sur le succès miraculeux de nos prières, et sur la vertu de la foi en Jésus-Christ qui sait compatir à nos maux, et que, vivement touché de la bonté divine, je lui rendais grâces avec tous les habitants de la maison, la nouvelle de cette guérison soudaine se répandit dans toute la ville de Wurtzbourg ; et il me fallut céder à l'empressement d'un grand nombre de malades qui sollicitaient ma bénédiction, et espéraient la guérison par la vertu de notre foi.

« Le public a appris ce qui s'est passé depuis. L'affluence de ceux qui demandaient mon secours, sans que je les eusse appelés, me laissa peu de repos à Wurtzbourg, à Bamberg et aux bains de Bruckenaü, où le prince héréditaire de Bavière m'avait engagé à prendre quelque délassement. Il m'eût semblé dur et même inhumain de renvoyer sans consolation ces malheureux qui arrivaient ; et je crus d'autant moins devoir leur refuser la bénédiction que chaque prêtre peut accorder à ceux qui la demandent, qu'ils la sollicitaient de moi avec la confiance la plus touchante : qu'un grand nombre en ont éprouvé les heureux effets, et que les personnes les plus distinguées m'encourageaient à ce religieux et charitable ministère.

« Cependant, comme l'ordre et l'édification étaient parfois

troublés par ces réunions, lorsqu'à cause de la foule elles avaient lieu sur les places publiques, comme moi-même alors j'avais peine à conserver le recueillement et la patience nécessaires, l'on eut raison d'interdire ces attroupements. Je respecte ces mesures de l'autorité spirituelle et civile à qui je dois l'obéissance; j'attends avec tranquillité les ordres ultérieurs du vicariat général de Bamberg, auquel j'ai envoyé ma déclaration respectueuse; j'attends aussi les enquêtes et la décision du chef suprême de l'Église, auquel j'ai tout exposé avec la plus humble soumission.

« Je prie, par conséquent, que l'on veuille m'épargner, en attendant, et s'abstenir de m'amener des malades de près ou de loin. Du reste je crois qu'il est de mon devoir de déclarer publiquement :

« 1<sup>o</sup> Que dans ces pieux essais, ma conscience me rend le témoignage de n'avoir rien eu en vue que le désir de glorifier, dans ces temps d'incrédulité et de corruption, Dieu auteur de tout bien et l'Église fondée par son Fils, et de procurer à l'humanité souffrante du soulagement et du secours, autant qu'il plaira à Dieu.

« 2<sup>o</sup> Que, me regardant comme un homme faible, pécheur, indigne de la grâce, je n'attribue rien à mes mérites, mais tout à la puissance et à la bonté de Dieu, auquel soient honneur et gloire dans l'éternité. *Donnez-en la gloire, Seigneur, non pas à moi, mais à votre nom* : c'est là ma prière, et je ne cherche pour ma coopération aucune récompense humaine, aucun applaudissement, aucune louange.

« 3<sup>o</sup> Que, pour obtenir les guérisons, je ne me sers absolument d'aucun art secret, inventé ou appris d'autrui, mais simplement des moyens recommandés par Jésus-Christ à ses disciples, et surtout à ceux qui sont chargés du saint ministère dans l'Église : savoir, d'une prière humble et repentante, ainsi que d'une ferme confiance dans les mérites et les promesses du Sauveur. Si le malade en est pareillement pénétré, il peut attendre du soulagement ou une guérison parfaite, en tant que cela est utile au salut de son âme, et n'est point opposé aux décrets impénétrables et profondément adorables de la sagesse et de la justice divine. Quiconque se

fait une autre idée de la chose et attribue aux formules mêmes de prières une vertu secrète, se trompe fort; il ne connaît pas la vertu de cette foi pure, intérieure et pleine de confiance envers Jésus-Christ qui en est l'auteur et le consommateur, en qui habite la plénitude de la divinité, auquel j'adresse tous les jours dans la sainte messe mes supplications pour les malades qui arrivent et dont la main secourable est bien moins éloignée de nous que ne le pense un monde orgueilleux, engourdi dans son indifférence pour les mystères et les bénédictions de la religion.

« 4° Qu'en particulier le riche et pieux cultivateur, Martin Michel, ne m'a ni découvert ni communiqué, comme on le prétend faussement, une science secrète, religieuse et médicale; mais que, mu par un zèle pur pour la gloire de Dieu et le bien du prochain, dans un entretien où il était question de la paralysie incurable de la princesse Mathilde, il me fit songer aux espérances de guérison que l'on pourrait concevoir, si j'avais recours, comme prêtre, aux prières et aux bénédictions de l'Église; et je ne l'ai amené avec moi que dans cette occasion, et je n'ai pas par la suite employé le concours de ce digne serviteur de Dieu.

« 5° Que c'est une fausseté encore plus sensible à mon cœur que d'avancer que j'exclus des bénédictions les non catholiques, ou je les regarde comme réprouvés. J'admets tous ceux qui croient en Jésus-Christ comme au divin docteur et rédempteur des hommes, quoique persuadé que la doctrine de Jésus-Christ et les moyens de salut ne se trouvent dans leur pureté et leur intégrité que dans l'Église catholique, sous la direction du corps des pasteurs institué par Jésus-Christ même, et que dans ce sens on ne trouve le salut que dans son sein. Je condamne cependant aussi peu que l'Église elle-même les particuliers qui en sont séparés, parce que je ne puis savoir si leur erreur est coupable ou innocente, et que, dans ce dernier cas, ils appartiennent encore à la véritable Église. Je me borne à exciter dans les malades non catholiques le désir d'être éclairés dans la véritable doctrine et dans les voies du salut, et d'appartenir à la véritable Église, et je ne pense pas que ce langage puisse m'être reproché.

« 6° Que je souhaite fort que l'on fasse des enquêtes exactes pour constater les bienfaits obtenus déjà par un grand nombre de malades ou d'infirmes qui se trouvent rétablis ou soulagés; et que les autorités locales ou les personnes guéries publient ces guérisons pour la gloire de Dieu, pour faire éclater la vertu de la foi, et non pour ma propre gloire que je ne cherche point.

« 7° Que je ne crains nullement la présence de personnes instruites, chargées par les magistrats d'assister à mes essais qui d'ailleurs n'ont jamais eu lieu en secret, et que (comme l'expérience apprend que ces faveurs célestes ne s'obtiennent pas toujours sur le champ, mais sont parfois l'effet de la persévérance dans la prière), l'évidence du résultat obtenu ne peut que gagner à ce que les malades aient été longuement examinés dans leurs états successifs.

« 8° Que les circonstances aient jusqu'ici rendu très difficile, sinon impossible, l'assistance des agents de l'autorité, et le maintien de l'ordre, à cause de la grande affluence de ceux qui venaient chercher du secours: et que je trouverai bon que l'autorité prenne à ce sujet les mesures convenables, me soumettant volontiers à ces réglemens.

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

« Le prince Alexandre DE HOHENLOHE. »

(*Ami de la Religion*, 15 septembre 1821.)

### III

Il est probable que les enquêtes, réclamées par le pieux prince, furent ouvertes; je n'en connais pas de procès verbal authentique. Quoi qu'il en soit, le prince Alexandre continua à prodiguer ses prières aux malades. Il menait une vie fort édifiante. Il fut élevé aux dignités de l'Église, et nommé évêque de Sardique *in partibus infidelium*. En 1845, il adressait au clergé d'Allemagne une lettre digne d'un apôtre.

La situation de la religion catholique était alors bien précaire en ces contrées. « Celui, écrivait le prince, qui fortifia Paul dans ses combats, qui soutint Pierre défaillant sur les flots, celui-là est assez puissant pour nous protéger. Cramponnons-nous à sa main droite qui sauve, et les efforts, les malices de l'enfer ne pourront rien contre nous. Élevons nos regards vers celui qui se sert de nous comme d'un instrument; et, dussions-nous souffrir comme saint Paul dans l'accomplissement de nos devoirs, nous souffrirons volontiers. »

Le mémoire du prince soulève plusieurs questions pleines d'intérêt.

Il nous raconte ingénument qu'il a été stimulé et comme entraîné à guérir les malades par un pieux cultivateur, Martin Michel. Mais il déclare que cet homme ne lui a communiqué aucun art secret, qu'il s'est contenté de faire ressortir à ses yeux la puissance de la foi, et spécialement la vertu des prières de l'Église dans la bouche du prêtre. Rien de suspect en tout cela. Martin Michel est un simple initiateur que la Providence met sur le chemin du prince : ce que celui-ci en apprend répond à des sentiments intimes et déjà anciens. Préalablement le prince avait expérimenté sur des enfants la puissance des prières de l'Église; désormais il agira avec plus d'assurance, dans un cercle plus large, et obtiendra des effets plus étendus.

On ne saurait dire que les prières authentiquement approuvées par l'Église soient inopérantes. Leur efficacité, il est vrai, est subordonnée à bien des conditions, et surtout aux desseins impénétrables de la sagesse divine. Mais enfin, en elles-mêmes, elles ont une vertu; et il est permis d'affirmer qu'on la verrait éclater plus souvent, si elles étaient d'un côté sollicitées, de l'autre prononcées avec une foi plus vive.

Toutefois est-on en droit de conclure que tout prêtre a l'étoffe d'un guérisseur? Nullement. Autre chose est d'obtenir des résultats consolants par les prières de l'Église; autre chose d'avoir ce don spécial qu'on nomme la grâce des guérisons. Ce don est un charisme du Saint-Esprit, qui, dans l'Église primitive, n'était pas départi indistinctement à tous; son

rayonnement s'étend plus loin que l'influence d'intercesseur et de bénisseur rentrant dans les facultés du prêtre. Le prince Alexandre déclare au Saint-Père que, animé et fortifié par les exhortations du paysan, il avait senti en lui-même une *impulsion extraordinaire* à entreprendre la guérison des malades. Cette impulsion extraordinaire venait d'un moteur secret, que l'on peut croire avoir été dans l'espèce, d'après l'ensemble des observations, le Saint-Esprit. Voilà ce qui caractérise le don de guérisseur, en tant qu'il est accordé à certaines personnes.

C'est bien ce don qui fut le principe actif des guérisons opérées par le prince de Hohenlohe : si toutefois, ce qui ne paraît pas supposable, il n'y eut pas dans son fait illusion diabolique. Il y a deux dons relatifs aux miracles : l'un supérieur et transcendant, l'opération des prodiges : l'autre plus commun et plus rapproché de l'ordre de la nature, la vertu des guérisons. Les faits observés ne rentrent pas dans les prodiges proprement dits : ce sont de simples guérisons, produites le plus souvent par voie de soulagement inespéré. Quelques-unes auraient-elles pu être qualifiées miracles, à cause de leur instantanéité ? C'est possible : mais nous ne pouvons rien affirmer, l'information canonique faisant défaut.

Dans le temps même où vivait le prince de Hohenlohe, il était question des merveilleuses guérisons opérées par le saint évêque de Bardstown aux États-Unis, Mgr Flaget. Plus tard, M. Dupont de Tours inaugura la série des prodiges de la Sainte-Face : l'huile qui brûlait devant celle-ci, mise en petits flacons et envoyée dans toutes les contrées du monde, chassait les maladies et les infirmités. Le saint missionnaire de Chine, Mgr Verrolles, passait également pour doué d'une grâce de guérisons : il se trouvait un jour en un monastère de la Visitation que je pourrais nommer ; une religieuse malade réclama sa bénédiction : l'évêque daigna la lui donner ; aussitôt la religieuse de s'exclamer : *Je suis guérie*. L'évêque avait sans doute senti *une vertu qui s'échappait de sa personne* ; il se déroba précipitamment, tandis que la nouvelle mettait en émoi le monastère.

Il est bon de rapporter ces faits à la gloire de Dieu et à la louange de ses serviteurs.

Il ne sera pas inutile de se demander si, à côté et au-dessous du don surnaturel des guérisons, il n'y a pas un don naturel de guérison. J'essaierai de répondre à cette question dans un prochain article.

Dom Bernard MARÉCHAUX.  
*de l'Ordre de Saint Benoît.*



## LA TRANSMISSION DIRECTE DE LA PENSÉE

(Suite et fin.)

## IV

## Transmission de pensées diverses

*Première expérience.* — Désirant savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les phénomènes dits de *double vue*, M. J... avait écrit, l'avant-veille, à un de ses amis de Bordeaux, d'exécuter, au jour et à l'heure où les expériences devaient avoir lieu, c'est-à-dire à 10 heures et demie du soir, un acte quelconque, et de lui écrire ensuite ce qu'il avait fait.

Il est 10 heures et demie. M. J... exprime le désir de savoir ce que fait en ce moment même un de ses amis habitant Bordeaux. Il ne donne ni nom ni adresse. O... ordonne à M... de se transporter dans cette ville et de nous dire ce qu'elle voit.

Je reproduis presque textuellement ses paroles (1) :

« Je vois un monsieur grand et brun, qui a l'air d'un journaliste. Il ne se croit pas rien (*sic*). Il est au café avec un monsieur blond. Il sortent et marchent très vite. Le monsieur brun quitte le monsieur blond, et continue sa route vers la rue Porte-Dijeaux. (Il est à remarquer que le sujet n'est jamais allé à Bordeaux.) Il entre dans une grande maison. En bas, il y a une salle très éclairée. C'est un journal. Dans cette salle, il y a des dames et des jeunes filles qui causent. Le monsieur ressort et revient vers le théâtre. Là, il s'arrête à causer. Je ne le vois plus. »

M. J... demande alors à M... de revenir devant le journal, et de lui dire ce qu'il y a en face, de l'autre côté de la rue. En

(1) Nous connaissons à Paris des chiromanciennes, des tireuses de cartes, des médiums de profession qui produisent avec la plus grande exactitude les phénomènes de double vue et de transmission de pensée dont il est question, et ces phénomènes échappent à tout essai d'explication *naturelle*, physique ou physiologique.  
E. M.



posant cette question, M. J... pensait à un magasin de coiffure. M... répond qu'elle voit un magasin fermé. M. J... la prie de regarder à l'intérieur. Elle y voit, dit-elle, des antiquités. Or, chose remarquable, il y a un magasin d'antiquité à côté du magasin de coiffure.

M. J... prie le sujet d'essayer de retrouver le monsieur brun dont elle a perdu la trace : « Il est, dit-elle, sur une grande place avec la personne qui l'accompagnait tout à l'heure. Il la quitte, et entre dans un café dont la façade est cintrée et où l'on fait de la musique. (Il s'agit, selon M. J... du *Café anglais* dans les allées de Tourny.) Il va au téléphone, parle et s'en va. Il revient vers la rue Sainte-Catherine et la rue Porte-Dijeaux, et rentre au journal. Il monte au premier étage. Il parle très fort : il est en colère. Il passe devant le bureau de transmission des dépêches, et entre dans une pièce sur la porte de laquelle est écrit le mot *Secrétariat*, et où il y a une table couverte de papiers. Il lit des notes. Une lui fait plaisir : il est content. Il reste là jusqu'à minuit, parce qu'il a beaucoup à travailler. » (Il est un peu plus de 10 heures et demie, au moment où M... prononce cette dernière phrase.)

Le surlendemain, M. J... recevait une lettre de Bordeaux. Son ami n'était pas sorti de chez lui, ce soir-là. Il n'avait donc pas exécuté les actes que M... lui prêtait. Mais, dans le récit précédent, tout ce qui a trait au caractère et à la profession de cette personne, ainsi qu'à la description des lieux est rigoureusement exact. De plus, l'ensemble des actes qui sont prêtées à l'ami de M. J... constitue sa vie normale aux heures indiquées.

Il semble résulter de cette expérience que M. J... a transmise à M... toute une série d'images et d'idées, les unes conscientes, les autres subconscientes, se rapportant à la personne en question.

*Deuxième expérience.* — Je demande à M... de me dire ce que fait, à cette heure même, un de mes amis, habitant Paris et dont je donne le nom et l'adresse.

O... ordonne au sujet de se transporter à l'adresse indiquée.

Elle nous dit qu'elle passe sous une grande porte cochère, et qu'elle voit un monsieur et une dame. Le monsieur s'occupe de recherches scientifiques et fréquente des savants.

Je déclare que le sujet fait fausse route.

M... se reprend alors et prononce rapidement les phrases suivantes, que je reproduis presque textuellement :

« C'est joli ici. Il y a des meubles de cuir, des tableaux aux murs, un grand tableau incliné comme ça (elle fait le geste), sur un chevalet. Oh! ce monsieur, il a un mauvais caractère. Il n'est pas commode. Est-il grincheux! Il aime beaucoup la peinture. Il fréquente des architectes, des artistes.

— « Que fait-il en ce moment? dis-je.

— « Il est couché dans sa chambre. Il lit un livre à couverture jaune, des chefs-d'œuvre. Il y a un grand tableau au mur. Le lit est dans le fond. Il l'a fait changer de place, parce qu'il s'est enrhumé et qu'il était gêné par l'air et la lumière. »

— « A quel étage se trouve sa chambre?

— « Au premier. »

Tout ce qui a trait au caractère de mon ami, à sa profession et à la description de son appartement est exact.

Mon ami, un jeune peintre de grand talent, mais certainement inconnu de M..., est un hypocondriaque. Il habite, dans une maison qui s'ouvre par une grande porte cochère, un appartement élégamment meublé, et composé d'une antichambre contenant des chaises d'un bois foncé, qui, à première vue, peuvent être prises pour des chaises de cuir (1), d'un atelier où de nombreux tableaux sont suspendus aux murs ou posés sur des chevalets, et d'une chambre à coucher située au premier et contenant un grand tableau. Le lit est au fond de la pièce par rapport à la fenêtre.

Renseignements pris, tout le reste était faux. A l'heure où j'interrogeais M..., mon ami était absent, et il n'avait pas lu dans son lit ce soir-là. Mais il a l'habitude d'y lire et, sur la cheminée de sa chambre, sont rangés des ouvrages de la bibliothèque Charpentier, à couverture jaune.

(1) Je ne me représentais, au moment où j'interrogeais M..., que la couleur de ces meubles.

Que s'est-il donc passé?

Il est évident que rien de M... ne s'est transporté à Paris, et n'est allé visiter l'appartement du peintre. Elle n'a donc fait qu'exprimer ce que je pensais, et non seulement ce que je pensais, mais *ce que je savais*, ce qu'il y avait dans ma conscience subliminale. Au moment où je l'interrogeais, je me représentais l'appartement de mon ami, et elle traduisait de vive voix les images visuelles qui se déroulaient en moi. Mais je ne pensais nullement alors au caractère du peintre ni à ce qu'il pouvait faire à cette heure, et cependant M... a décrit son caractère, et l'a montré lisant dans son lit, comme il en avait l'habitude.

De ces diverses expériences, il résulte que *les sensations gustatives, les images visuelles et d'articulation verbale, ainsi que diverses pensées conscientes ou subscientes, peuvent se transmettre de cerveau à cerveau, sans l'intermédiaire des signes, à une distance de cinq mètres au moins, et dans un temps extrêmement court.*

A quel phénomène physiologique correspond ce phénomène psychologique?

Nous pouvons nous en faire une idée, en nous rappelant qu'il y a très grande analogie, sinon identité, entre les oscillations nerveuses et les oscillations électriques. En effet, l'ensemble des travaux de d'Arsonval, les expériences de Beaunis sur la vitesse de l'électricité dans les conducteurs organiques, les recherches de Bernstein sur la variation négative des nerfs, et celles d'Auguste Charpentier sur la vitesse de propagation et la longueur d'onde des oscillations nerveuses, conduisent à penser, après du Bois-Reymond, que ces oscillations sont de nature électrique. D'ailleurs, le nerf excité fait dévier le galvanomètre. Il ne répond qu'à une excitation brusque, comme si cette excitation n'agissait que par l'intermédiaire de courants induits. Sa coupe ressemble d'une façon frappante à celle d'un câble électrique, et l'on sait que l'industrie ne fait le plus souvent que plagier la nature. Enfin la fonction spéciale des poissons électriques n'est qu'un cas particulier de la grande fonction nerveuse.

D'autre part ;

1<sup>o</sup> Il résulte des expériences de Becquerel et de d'Arsonval, ainsi que des recherches de Ranke sur les réactions cellulaires, que toute cellule est une pile hydro-électrique, un couple électro-capillaire ;

2<sup>o</sup> Pflüger, reprenant les expériences de Budje, a été conduit à admettre que le nerf est non seulement un organe de transmission, mais un organe de dégagement nerveux ;

3<sup>o</sup> Hermann a fait remarquer que c'était dans les phénomènes de polarisation que l'électrotonus trouvait sa meilleure interprétation ;

4<sup>o</sup> Schröder van der Kolk et Hughlings Jackson comparaient le cellule nerveuse à un condensateur. Elle est, selon moi, à la fois un accumulateur et un condensateur électriques.

J'ai essayé de démontrer que les conducteurs nerveux étaient interrompus, même à l'état normal, par des zones mauvaises conductrices que j'ai appelées *neuro-diélectriques*. Le défaut fréquent d'équivalence entre l'excitation sensitive ou sensorielle et la réponse musculaire, ainsi que les phénomènes d'addition latente ne sauraient, selon moi, s'expliquer autrement. Lorsque, en amont d'un neuro-diélectrique, la pression nerveuse atteint un certain taux, une décharge éclate au travers, déterminant, suivant le conducteur intéressé, une sensation (douleur fulgurante), une image ou une idée (éclair de mémoire, coup de génie), ou une contraction musculaire (secousses du tremblement, de la chorée, des attaques d'épilepsie).

Or, supposons qu'à travers un diélectrique séparant deux sphères métalliques reliées à une bobine de Ruhmkorff, on fasse éclater une série de décharges oscillantes, ces décharges engendreront des oscillations électriques qui se communiqueront à l'éther ambiant et rayonneront dans l'espace. Et si, dans le champ d'expansion de ces oscillations, on place un anneau métallique interrompu et terminé à ses extrémités par deux petites boules, les variations électriques du champ donneront naissance à des forces électromotrices d'induction qui chargeront ce petit condensateur, de telle sorte

que les étincelles jailliront entre les deux boules. Le premier appareil est l'*oscillateur* ou *excitateur* de Hertz, le second le *résonateur* de Hertz. C'est sur ces phénomènes qu'est basée la télégraphie sans fil.

Or, la possibilité de la transmission de la pensée sans l'intermédiaire des signes permet de supposer que les décharges nerveuses qui éclatent, au cours de la pensée, à travers les neuro-diélectriques du pallium, donnent naissance à des oscillations nerveuses qui peuvent traverser les enveloppes du cerveau comme les rayons Röntgen traversent le bois et le cuir, et aller impressionner un cerveau sensible situé dans leur champ d'expansion.

Et, de même que les étincelles du résonateur de Hertz se produisent d'autant mieux qu'il y a un plus grand nombre d'excitateurs dans leur voisinage, de même la transmission de la pensée se fait d'autant plus aisément qu'un plus grand nombre de cerveaux y collaborent.

Pour qu'une sensation, une image ou une idée soit exactement transmise d'un cerveau à un autre, il est nécessaire d'admettre qu'à chacune d'elles correspond un système d'oscillations nerveuses spécial, et susceptible de faire naître, dans le second cerveau, la même sensation, la même image ou la même idée que dans le premier.

De même, dans la télégraphie sans fil, à chaque mot enregistré au poste récepteur correspond un système spécial d'oscillations électriques réglées par le manipulateur du poste transmetteur.

Il est d'ailleurs probable que l'analogie du cerveau et des appareils de la télégraphie sans fil ne s'arrête pas là, et que, sous l'influence des oscillations nerveuses de l'espace, les molécules des neurones se cohèrent, se décohèrent, comme la limaille d'argent du tube radioconducteur d'Édouard Branly sous l'influence des oscillations électriques.

La transmission de la pensée est un phénomène rare et qui paraît exiger du cerveau récepteur des propriétés spéciales. Ces propriétés paraissent consister essentiellement dans une instabilité moléculaire extrême de la substance nerveuse. Cela expliquerait que cette transmission s'obtient plus aisé-

ment chez les hystériques [la divination de la pensée a été observée un grand nombre de fois chez les possédées de Loudun et chez les prophètes cévenols (1)], s'il est vrai, comme j'ai essayé de le démontrer, que l'hystérie consiste essentiellement dans l'hyperamiboïsme des neurones (2).

D'autre part, la transmission se fait plus aisément lorsque le sujet récepteur est en état d'hypnose. C'est que, dans cet état, un nombre considérable de neurones corticaux étant endormis, c'est-à-dire, selon moi, rétractés, et les circuits qu'ils forment interrompus par des neuro-diélectriques infranchissables, la veille des autres neurones n'en est que plus intense, et leur pression nerveuse que plus élevée, phénomène tout à fait comparable aux phénomènes de court circuit en électricité. De là, à côté d'anesthésies, d'amnésies et de paralysies, les hyperesthésies, les hypermnésies et les phénomènes d'hypertonus de l'hypnose. Il est donc compréhensible que les neurones éveillés de l'hystérique en état d'hypnose soient plus sensibles que jamais aux oscillations nerveuses de l'espace.

Certains cerveaux transmettent mieux leurs pensées que d'autres, et, dans mes expériences, O... s'est montré, à cet égard, de beaucoup supérieur aux autres assistants. Il est vrai qu'il est entraîné depuis plusieurs années, et que son cerveau est en quelque sorte accordé avec celui de M...

Enfin la transmission se fait mieux au bout d'un certain temps : il y a une période de mise en marche.

Les expériences que je viens de rapporter n'ont pas seulement un intérêt théorique. Elles comportent une application de la plus haute importance. On conçoit, en effet, de quelle utilité serait à la justice un *résonateur psychique* de la valeur de M... Il va sans dire que ses révélations ne sauraient en aucune façon être reçues en témoignage. Mais de quel droit le magistrat enquêteur négligerait-il une telle source de renseignements, alors surtout qu'il ne manque pas de faire contrôler ceux qui lui sont fournis par des lettres anonymes? Mise

(1) Ch. Binet-Sanglé. *Le mécanisme des phénomènes hystériques*. (Revue de l'hypnotisme, 1901.)

(2) Et même, paraît-il, tout dernièrement chez la possédée de Grèzes.

en présence d'un criminel, M... serait un confesseur terrible. Et le jour où les professionnels du vol et de l'assassinat sauraient qu'on peut leur arracher leurs secrets du crâne, ils ne seraient pas loin d'abandonner leur métier. Ce serait la fin du crime.

Dr Charles BINET-SANGLÉ.  
(*Annales des Sciences psychiques.*)



## SÉANCES AVEC EUSAPIA PALLADINO

## A GÈNES



Nous avons parlé, dans le dernier numéro de la *Revue*, des séances organisées par le *Circolo scientifico Minerva* de Gênes, pour expérimenter la médiumnité de M<sup>me</sup> Eusapia Palladino. Nous avons ajouté que la présence de M. Henri Morselli, professeur de psychologie à l'Université de Gênes, donnait un piquant tout spécial à ces expériences. On nous informe que M. Morselli a enfin reconnu la réalité *objective* de quelques-uns au moins des phénomènes médianimiques auxquels il a assisté. Il ne nous reste qu'à attendre ce que ce savant ne manquera pas de publier.

Pour le moment nous nous bornerons à reproduire les passages les plus saillants d'une série d'articles qu'a publiés dans le *Secolo XIX*, l'un des expérimentateurs, M. François Porro, dernièrement directeur de l'Observatoire astronomique de Turin et actuellement professeur d'astronomie à l'Université de Gênes.

M. Porro débute en disant :

« Dix ans à peu près se sont passés depuis qu'Eusapia Palladino a débuté par les mémorables séances de Milan, dans ses tournées médianimiques à travers l'Europe. Objet de sagaces recherches de la part d'observateurs expérimentés et savants, point de mire de plaisanteries, d'accusations, de sarcasmes, exaltée par quelques fanatiques comme une personification des puissances surnaturelles, honnie par d'autres comme une vulgaire bateleuse, la modeste mercière de Naples a fait tant de bruit dans le monde qu'elle en est elle-même ennuyée et mécontente.

« J'en ai bien eu la preuve, il y a deux jours, lorsque je



pris congé d'elle, après avoir écouté, avec beaucoup de curiosité, les anecdotes qu'elle me racontait sur ses séances et sur les hommes remarquables avec lesquels elle s'est trouvée en rapport : Ch. Richet, Schiaparelli, Lombroso, Flammarion, Sardou, Aksakoff, etc. Elle me recommanda alors avec quelque insistance de ne pas parler dans les journaux de sa présence à Gènes et des expériences auxquelles elle devait se prêter. Heureusement qu'Eusapia a de bonnes raisons pour ne pas lire les journaux (1) : ça l'empêchera de connaître quel compte j'ai tenu de ses recommandations...

« Pourquoi a-t-on choisi un astronome pour rendre compte des expériences de Gènes? Pourquoi est-il si répandu, parmi les astronomes, le besoin de s'occuper des modernes recherches psychiques?

« Si un homme si absorbé par ses études et si attaché à une méthode austère de vie laborieuse, tel que mon vénéré maître M. Schiaparelli, n'a point hésité à défier les lazzis irrévérents de *Guerrin Meschino*, il faut bien en conclure que le lien entre la science du ciel et celle de l'âme humaine est plus intime qu'il ne paraît. En voilà l'explication la plus probable. Il s'agit de phénomènes qui se manifestent en des conditions tout à fait spéciales et encore indéterminées, conformément à des lois presque inconnues et, en tout cas, d'un caractère tel que la volonté de l'expérimentateur n'a que bien peu d'influence sur les volontés autonomes et souvent contraires qui s'y décèlent à tout moment. Personne n'est mieux préparé qu'un astronome par une éducation scientifique adaptée à de telles conditions. En effet, dans l'observation systématique des mouvements célestes, l'astronome contracte l'habitude de demeurer spectateur vigilant et patient des faits, sans tâcher d'en arrêter ou d'en activer le déroulement fatal... En d'autres mots, l'étude de ces phénomènes se rapporte à la science d'*observation* plutôt qu'à celle d'*expérimentation*. »

Le professeur Porro nous montre ensuite bien connaître la situation actuelle de la question des phénomènes médianimiques, en disant :

(1) On sait que M<sup>me</sup> Palladino ne sait presque ni lire ni écrire. (N. de la R.)

« L'explication qui se fonde sur la fraude, consciente ou inconsciente, est aujourd'hui à peu près abandonnée, tout aussi bien que celle qui supposait une hallucination. Ni l'une ni l'autre ne suffisent en effet à nous éclaircir sur tous les faits observés. L'hypothèse de l'action automatique inconsciente du médium n'a pas obtenu un meilleur sort, puisque les contrôles les plus rigoureux nous ont prouvé que le médium se trouvait dans l'impossibilité de provoquer un effet dynamique direct. La physio-psychologie s'est alors trouvée obligée, en ces dernières années, de recourir à une suprême hypothèse, en acceptant ces théories de M. de Rochas, contre lesquelles elle avait jusqu'alors dirigé ses foudres les plus sévères. Elle s'est résignée à admettre qu'un médium, dont les organes se trouvent contraints à l'immobilité par un contrôle rigoureux, peut, en certaines conditions, projeter en dehors de lui-même, et à la distance de quelques mètres, une force suffisante pour produire quelques phénomènes de mouvement sur des corps inanimés.

« Les partisans les plus hardis de cette hypothèse vont jusqu'à accepter la création éphémère de membres pseudo-humains, — des bras, des jambes, des têtes, — à la formation desquels doivent probablement coopérer, avec les énergies du médium, celles des autres personnes présentes, et qui ne tardent pas ensuite à disparaître, en se dissolvant (1).

« Avec cela on ne parvient pas encore à admettre l'existence d'êtres autonomes, auxquels les organismes humains donneraient seulement le moyen d'exercer leur action — et bien moins encore on admet l'existence d'esprits qui aient animé des êtres humains... »

Pour sa part, M. F. Porro, au début des expériences, déclare ouvertement qu'il n'est matérialiste, ni spiritualiste : il dit

(1) Il faudrait démontrer : 1° qu'il existe en chacun de nous un fluide dont nous connaissons la nature et les effets, comme nous connaissons les fluides électriques, magnétiques, etc. : 2° que nous pouvons projeter ce fluide à distance, sans le vouloir et sans le savoir : 3° que ce fluide se coagule et forme un fantôme de matérialisation : 4° que ce fantôme dont nous serions créateurs, devenu vivant, agit comme Katie King, et révèle son intelligence et sa volonté. De telles assertions que l'on présente, sans la moindre preuve, dépassent tout, par l'extravagance et découragent toute discussion.

n'être prêt à accepter *a priori* ni les négations de la psychophysiologie, ni la foi des spirites.

Du reste, M. Porro remarque qu'il savait à peu près à quoi il pouvait s'attendre dans les séances d'Eusapia, à cause des rapports qu'il en avait lus dans les journaux et les Revues, mais surtout dans les deux livres très importants du colonel de Rochas et du docteur Visani-Scozzi.

Il ajoute que les neuf personnes qui assistaient avec lui aux séances représentaient les plus différentes graduations d'opinion sur le sujet, depuis les spirites les plus convaincus jusqu'aux sceptiques les plus incorrigibles. D'ailleurs, sa tâche n'était pas celle d'écrire un compte rendu officiel, approuvé par tous les expérimentateurs, mais uniquement de rapporter fidèlement ses propres impressions.

Le professeur Porro ne manque pas de faire une description détaillée des locaux du *Circolo Minerva*, où se tinrent les premières séances. Ces locaux consistent en une antichambre, en trois autres pièces et en la salle où se font les expériences.

Cette salle mesure 5 mètres 15 c. de chaque côté. Elle a, vers le sud-ouest, deux fenêtres, dont l'une munie d'une grille de fer, l'autre, de jalousies extérieures.

Les croisées restaient fermées pendant les séances; l'embrasure de chaque fenêtre était séparée du restant de la salle par de lourds rideaux rouges auxquels on avait attaché du gros drap d'étoffe noire. On avait appliqué des bandes de cette même étoffe aux vitres, de telle façon qu'on interceptait tout passage à la lumière et toute communication avec la rue.

Tous les soirs, avant de commencer les expériences, on fermait la porte d'entrée et on visitait soigneusement les différentes pièces qui composent le petit appartement. Ensuite, on fermait les portes du côté nord-ouest, qui donnent accès aux autres chambres, et on ne laissait ouverte que celle du nord-est, vers l'antichambre, dans un coin de laquelle on gardait allumée une bougie.

Cette lumière était suffisante pour laisser entrevoir les phénomènes qui avaient lieu sur la table et sur les rideaux,

alors que — conformément aux indications données par les Intelligences inconnues au moyen de coups frappés par la table — on devait éteindre le gaz et la lumière électrique (blanche et rouge) dans la salle des expériences.

Pendant les séances, les mains du médium étaient toujours tenues par les mains de ses deux voisins de droite et de gauche : ceux-ci, à leur tour, formaient la « chaîne » avec les trois autres expérimentateurs. Les cinq personnes du groupe qui, en attendant leur tour, ne faisaient pas partie de la chaîne, se trouvaient à l'extrémité opposée de la salle, dans un enclos fermé à clef, construit tout exprès.

Dans le compte rendu de la *première séance*, M. Porro dit n'avoir pas vu, pour sa part, certaines lumières que quelques-uns de ses compagnons affirment avoir aperçues.

« Mais j'ai vu, et bien vu — ajoute-t-il — la table, en bois brut de sapin, à quatre jambes, longue d'un mètre et large de 50 centimètres à peu près, se soulever plusieurs fois de terre et rester suspendue en l'air, sans aucun contact avec les objets visibles, à quelques décimètres de hauteur sur le parquet, pendant l'espace de deux, trois et même quatre secondes.

« Ce phénomène se renouvela en *pleine lumière*, sans que les mains du médium et des cinq personnes qui formaient la « chaîne » autour de la table touchassent aucunement celle-ci ; les mains d'Eusapia étaient gardées par ses voisins, qui contrôlaient aussi ses jambes et ses pieds, de telle façon qu'aucune partie de son corps fût à même d'exercer la moindre pression pour soulever ou pour soutenir en l'air le meuble assez lourd dont il s'agit.

« M<sup>me</sup> Palladino elle-même demande continuellement à être surveillée pendant ses accès d'auto-hypnotisation ou, ainsi qu'on l'appelle, de transe. C'est donc dans des conditions tout aussi sûres que j'ai pu voir s'enfler un drap noir très épais et des rideaux rouges qui se trouvaient derrière le médium et qui servaient à fermer l'embrasure de la fenêtre.

« La croisée était soigneusement fermée, il n'y avait dans la chambre aucun courant d'air et il est absurde de supposer que des individus se trouvaient cachés dans l'embrasure de la

- fenêtre. Je crois donc pouvoir affirmer en toute sûreté qu'une *force* analogue à celle qui avait produit la lévitation de la table s'est manifestée dans les rideaux, les a enflés, les a agités et les a poussés de façon qu'ils touchassent tantôt l'un tantôt l'autre des assistants.

« A ce moment, se produisit un fait qui mérite d'être signalé comme une preuve, ou tout au moins comme un indice du caractère *intelligent* de la force en question (1).

« Me trouvant vis-à-vis de M<sup>me</sup> Palladino, dans le point de la chaîne le plus éloigné d'elle, je me suis plaint de ne pas avoir été touché, comme l'avaient été les quatre autres personnes qui formaient le cercle. Aussitôt je vis le lourd rideau se soulever et venir me frapper à la figure par son extrémité inférieure, pendant que je ressentais un choc léger sur les phalanges des doigts, tel d'un corps en bois, très fragile et délicat. »

Plus loin, M. Porro raconte : « Une chaise sur laquelle on avait posé un bloc de plâtre à mouler (dans l'espérance d'obtenir des empreintes), partit *spontanément* de l'embrasement de la fenêtre et vint en contact avec la mienne. Le mouvement d'aller et retour se renouvela à plusieurs reprises, *même à la lumière* : les cinq personnes qui se trouvaient en dehors du cercle purent s'en assurer en s'approchant de nous.

## Deuxième séance

La table frappe les cinq coups pour demander l'obscurité, à peine atténuée par le faible reflet de la bougie dans la chambre voisine.

« Et voilà un coup formidable, un coup de point d'athlète, frappé au milieu de la table. La personne assise à droite du médium se sent saisir par les flancs : on lui emporte la chaise sur laquelle elle était assise et on la met sur la table, d'où elle revient ensuite à sa place, sans que nul autre ne l'ait touchée, de façon que l'expérimentateur dont il s'agit resté

(1) L'intervention démoniaque est incontestable ; et, les faits étant admis, il nous paraît impossible d'en trouver une autre explication. E. M.

debout puisse s'y asseoir de nouveau. Le contrôle de ce phénomène n'a rien laissé à désirer.

« Il importe de remarquer que l'*intentionnalité* de ce phénomène est évidente, d'abord par des circonstances dont je ne puis parler, ensuite par la délicatesse avec laquelle le phénomène s'est produit, sans causer le moindre mal à personne...

« Les coups se répètent, si violents qu'on dirait qu'ils doivent fendre la table. On commence à sentir des mains qui soulèvent et gonflent les rideaux et qui s'avancent jusqu'à toucher tantôt l'un, tantôt l'autre des assistants, les caressant, leur serrant la main, leur tirant délicatement une oreille ou tapant gaîment dans l'air, sur nos têtes.

« Je trouve toujours bien singulier et bien intentionnel le contraste entre ces attouchements quelquefois énergiques et nerveux, d'autrefois délicats et doux, mais constamment aimables, et les coups assourdissants, violents, brutaux, frappés sur la table.

« Un seul de ces coups de poing, frappé dans le dos, suffirait à briser la colonne vertébrale.

« Ce sont des mains fortes et larges d'hommes, des mains plus mignonnes de femmes, de toutes petites mains d'enfant.

« Le nombre et la contemporanéité de ces manifestations ne semblent vraiment pas trop conciliables avec l'hypothèse d'une simple extériorisation de la motricité du médium. Ce battement des mains en l'air, ces coups simultanés, la différence des mains qui me touchent fournissent autant d'arguments en faveur de la multiplicité des formations autonomes. En tout cas, reste toujours à savoir s'il s'agit d'êtres préexistants, qui se sont concrétés dans leurs effets physiques pendant l'expérience, ou si ce sont des produits éphémères destinés à se dissoudre quelques instants après... »

(A suivre.)

(4) Il est incontestable que quelqu'un, c'est-à-dire un être intelligent, se sert de ces *produits éphémères*, de ces fluides, pour révéler sa présence. Que ce fluide se dissolve ensuite, peu importe; il a été l'instrument de la manifestation de l'Esprit mauvais.

## DU MONDE INVISIBLE

OU RECHERCHES SUR LES FAITS D'UN ORDRE SURNATUREL (1840)

(Suite)

---

On lit dans les *Mémoires* de Sully un autre fait singulier et qui peut se rapporter à ceux-ci.

« On cherche encore, dit l'auteur, de quelle nature pouvait être ce prestige vu si souvent et par tant d'yeux dans la forêt de Fontainebleau. C'était un fantôme environné d'une meute de chiens dont on entendait les cris et qu'on voyait de loin, mais qui disparaissait lorsqu'on s'en approchait. »

Le « journal » de Henri IV et la chronologie septennaire en parlent aussi et assurent même que ce phénomène effraya beaucoup Henri IV et ses courtisans.

### VI

Voici un exemple d'apparition rapporté par d'Aubigné, dans son *Histoire Universelle* :

« J'affirme sur la parole du roi (Henri IV) le prodige suivant qu'il nous a certifié, alors qu'il en avait encore les cheveux hérissés. La reine s'était mise au lit de meilleure heure que de coutume, ayant à son coucher, entre autres personnes de marque, le roi de Navarre, l'archevêque de Lyon, les dames de Retz, de Lignerolles et de Sauve. Comme elle était pressée de donner le bonsoir, elle se jeta d'un tressaut sur son chevet, mit les mains devant son visage, et avec un cri violent appela à son secours ceux qui l'assistaient, leur voulant montrer au pied du lit le cardinal qui lui tendait la main. Elle s'écria plusieurs fois : « M. le cardinal, je n'ai que faire de vous ! »

« Le roi de Navarre envoie aussitôt un de ses gentilshommes au logis du cardinal. Le messenger revint rapportant la nouvelle que le cardinal avait expiré au même moment... »

Voici maintenant un extrait pris dans les ouvrages politiques de l'abbé de Saint-Pierre, tome IV, page 57.

« On me dit dernièrement à Valogne qu'un bon prêtre de la ville qui apprend à lire aux enfants, nommé M. Bezuel, avait eu une apparition en plein jour, il y a dix ou douze ans. Comme cela avait fait d'abord beaucoup de bruit, à cause de sa réputation de probité et de sincérité, j'eus la curiosité de l'entendre conter lui-même son aventure. Voici comment il me la narra hier, 7 janvier 1708 :

« En 1695, étant jeune écolier d'environ quinze ans, je fis connaissance avec les deux enfants d'Abaquène, procureur, écoliers comme moi. L'ainé était de mon âge, le cadet avait dix-huit mois de moins. Il s'appelait Desfontaines. Nous faisons nos promenades ensemble, et soit que Desfontaines eût plus d'amitié pour moi, soit qu'il fût plus gai, plus complaisant, plus spirituel que son frère, je l'aimais aussi davantage.

« En 1696, nous promenant tous deux dans le cloître des Capucins, il me conta qu'il avait lu, depuis peu, une histoire de deux amis qui s'étaient promis que celui qui mourrait le premier viendrait dire des nouvelles de son état au vivant, que le mort revint et lui dit des choses surprenantes.

« Sur cela, Desfontaines me dit qu'il avait une grâce à me demander, qu'il me la demandait instamment : c'était de lui faire une pareille promesse, et que, de son côté, il me la ferait. Je lui dis que je ne voulais point. Il fut plusieurs mois à m'en parler souvent et très sérieusement ; je résistais toujours.

« Enfin, vers le mois d'août 1696, comme il devait partir pour aller étudier à Caen, il me pressa tant, les larmes aux yeux, que j'y consentis. Il tira dans le moment deux petits papiers qu'il avait écrits tout prêts, l'un signé de son sang, où il me promettait en cas de mort de me venir dire des nouvelles de son état, l'autre où je lui promettais pareille chose. Je me piquai au doigt, il en sortit une goutte de sang, avec lequel je signai mon nom.



« Il fut ravi d'avoir mon billet et, en m'embrassant, il me fit mille remerciements. Quelques temps après, il partit avec son frère. Notre séparation nous causa bien du chagrin. Nous nous écrivîmes de temps en temps de nos nouvelles, et il n'y avait que six semaines que j'avais reçu sa dernière lettre, lorsqu'il m'arriva ce que je vais vous conter.

« Le 31 juillet 1697, un jeudi, il m'en souviendra toute ma vie, feu M. de Sortoville auprès de qui je logeais et qui avait eu de la bonté pour moi, me pria d'aller à une prairie, près des Cordeliers, et d'aider à presser ses gens pour entrer du foin. Je n'y fus pas un quart d'heure que, vers les deux heures et demie, je me sentis tout d'un coup étourdi et pris d'une faiblesse. Je m'appuyai en vain sur ma fourche à foin, et je fus environ une demi-heure pour reprendre mes esprits.

« Cela se passa; mais, comme jamais rien de semblable ne m'était arrivé, j'en fus surpris et je craignais le commencement d'une maladie. Il ne m'en resta cependant que peu d'impression le reste du jour. Il est vrai que la nuit je dormis moins qu'à l'ordinaire. Le lendemain, à pareille heure, comme je menais à la prairie M. de Saint-Simon, petit-fils de M. de Sortoville, qui avait alors dix ans, je me trouvai en chemin attaqué d'une pareille faiblesse. Je m'assis sur une pierre à l'ombre; cela se passa, et nous continuâmes notre chemin. Il ne m'arriva rien de plus ce jour-là, et la nuit je ne dormis guère.

« Enfin, le lendemain, deuxième jour d'août, étant dans le grenier où l'on serrait le foin que l'on apportait du pré, précisément à la même heure, je fus pris d'un pareil étourdissement et d'une pareille faiblesse, mais plus grande que les autres.

« Je m'évanouis et je perdis connaissance. Un des laquais s'en aperçut. On m'a dit qu'on me demanda alors ce que j'avais et que je répondis : « J'ai vu ce que je n'aurais jamais cru. » Mais il ne me souvient ni de la demande ni de la réponse. Cela, cependant, s'accorde à ce qu'il me souvient avoir vu alors comme une personne nue à mi-corps, mais que je ne reconnus cependant point.

« On m'aida à descendre de l'échelle. Je me tenais bien

aux échelons; mais, comme je vis Desfontaines, mon camarade, au bas de l'échelle, la faiblesse me reprit, ma tête s'en alla entre deux échelons et je perdis encore connaissance. On me descendit et on me mit sur une grosse poutre qui servait de siège dans la grande place des Capucins. Je m'y assis. Je n'y vis plus alors M. de Sortoville, ni ses domestiques, quoique présents.

« Mais, apercevant sur le pied de l'échelle Desfontaines qui me faisait signe de venir à lui, je me reculai sur mon siège pour lui faire place, et ceux qui me voyaient et que je ne voyais point, quoique j'eusse les yeux ouverts, remarquèrent ce mouvement.

« Comme il ne venait point, je me levai pour aller à lui. Il s'avança vers moi, me prit le bras gauche de son bras droit et me conduisit à trente pas de là dans une rue écartée me tenant ainsi accroché. Les domestiques, croyant que mon étourdissement était passé et que j'allais à quelque nécessité, s'en allèrent chacun à leur besogne, excepté un petit laquais qui vint dire à M. de Sortoville que je parlais tout seul. M. de Sortoville crut que j'étais ivre : il s'approcha et m'entendit faire quelques questions et quelques réponses qu'il m'a dit depuis.

« Je fus là près de trois quarts d'heure à causer avec Desfontaines. « Je vous ai promis, me dit-il, que, si je mourais  
« avant vous, je viendrais vous le dire. Je me noyai avant hier  
« à la rivière de Caen, à peu près à cette heure-ci. J'étais à  
« la promenade avec tels et tels, il faisait grand chaud, il  
« nous prit envie de nous baigner, il me vint une faiblesse  
« dans la rivière et je tombai au fond. L'abbé de Ménéjean,  
« mon camarade, plongea pour me reprendre, je saisis son  
« pied, mais, se sentant embarrassé, il secoua si rudement le  
« jarret qu'il me donna un grand coup sur la poitrine et me  
« jeta au fond de la rivière qui est là fort profond. »

« Desfontaines me conta ensuite tout ce qui leur était arrivé dans la promenade et de quoi ils s'étaient entretenus.

« J'avais beau lui faire des questions, s'il était sauvé, s'il était damné, s'il était en purgatoire, si j'étais en état de grâce et si je le suivrais de près, il continua son discours comme s'il ne m'avait pas entendu et comme s'il ne voulait pas m'entendre.

« Je m'approchai plusieurs fois pour l'embrasser, mais il me parut que je n'embrassais rien. Je sentais pourtant bien qu'il me tenait fortement par le bras et que, lorsque je tâchais de détourner ma tête pour ne plus le voir, parce que je ne le voyais qu'en m'affligeant, il me secouait le bras, comme pour m'obliger à le regarder et à l'écouter.

« Il me parut toujours plus grand que je ne l'avais vu, et plus grand même qu'il n'était lors de sa mort, quoiqu'il eût grandi depuis dix-huit mois que nous ne nous étions vus.

« Je le vis toujours à mi-corps nu, la tête nue, avec ses beaux cheveux blonds, et un écriteau blanc entortillé dans ses cheveux, sur son front, sur lequel il y avait de l'écriture que je ne pus pas lire. C'était son même son de voix ; il ne me parut ni gai, ni triste, mais dans une situation calme et tranquille. Il me pria, quand son frère serait revenu, de lui dire certaines choses pour transmettre à son père et à sa mère.

Il me pria de réciter les sept psaumes qu'il avait eus en pénitence le dimanche précédent, et qu'il n'avait pas encore récités. Ensuite, il me recommanda encore de parler à son frère et puis me dit adieu, s'éloigna de moi en me répétant : *Jusques, jusques*, qui était le terme ordinaire dont il se servait, quand nous nous quittions à la promenade, pour aller chacun chez nous.

« Il me dit que, lorsqu'il se noyait, son frère, en écrivant une traduction, s'était repenti de l'avoir laissé aller sans l'accompagner, craignant quelque accident. Il me peignit si bien où il s'était noyé, et l'arbre de l'avenue de Louvigny où il avait écrit quelques mots, que, deux ans après, me trouvant avec le feuchevalier de Gotot, un de ceux qui étaient avec lui quand il se noya, je lui marquai l'endroit même, et qu'en comptant les arbres, d'un certain côté que Desfontaines m'avait spécifié, j'allai droit à l'arbre et je trouvai son écriture.

(A suivre.)

Hyppolite DE BARRAU.

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

## L'INCONSCIENT

---

### I

Les philosophes et les physiologistes se plaisent, depuis quelque temps, à nous parler de l'inconscient et de son rôle en psychologie et en physiologie. Charles Richet, Pierre Janet, Lyell, Grasset, Ferrand, des maîtres de la science, écoutés avec respect, ont écrit des volumes sur cette question. Après eux, des écrivains d'une valeur inégale, esclaves, peut-être, des mots scientifiques, et plus obscurs que profonds, ont essayé de marcher dans la voie ouverte par les maîtres. Quelle obscurité trop souvent, et quelle variété d'expressions pour expliquer les choses les plus familières, et les plus ordinaires de la vie !

Voici des mots qui reviennent sans cesse dans leurs écrits : inconscient, cérébration inconsciente, dissociation et désorganisation cérébrale, conscience subliminale, automatisme et actes subconscients, etc. J'en passe, et des meilleurs.

Je voudrais jeter quelque lumière sur ce problème, et séparer la paille des mots du grain des idées.

### II

Nous conservons longtemps dans notre mémoire sensible le souvenir des objets qui nous ont fait éprouver une sensation agréable ou désagréable. Nous avons vu un beau paysage, une peinture, une statue, le visage d'un parent ou d'un ami. Nous avons entendu un chant harmonieux, un air de musique qui nous a emporté au pays des rêves, la voix d'un étranger ou d'un ami. L'objet extérieur qui a causé en nous ces impressions diverses a disparu depuis longtemps.

Entre lui et nous il y a le long intervalle des années écoulées et des illusions éteintes, et cependant ces impressions restent en nous, elles se perpétuent dans la mémoire latente ou dans le domaine de l'inconscient. Je n'y pensais pas, je croyais les avoir oubliées, et soudain, à l'occasion d'une impression nouvelle, d'un mot, d'un objet, d'un incident, les impressions endormies dans l'inconscient se réveillent, avec un charme nouveau et plus intense : je revois ce paysage, cette maison, ce clocher, j'entends cet air de musique, je sens ce parfum, et si l'on en parle devant moi, je dis : je connais cela, depuis longtemps ; mais, je l'avais oublié.

L'image de ces objets se trouvait donc en moi, à l'état inconscient, sans que je le sache actuellement, et l'image a renouvelé l'impression. Je revois mentalement le clocher de mon village, j'entends aussitôt les vibrations de ses cloches, je revois le visage connu d'un ami oublié, depuis longtemps, et je crois entendre sa voix ; je revois une fleur, je crois sentir son parfum.

Voilà donc en nous les vastes régions de l'inconscient, remplies de souvenirs, d'impressions, de sensations que nous avons éprouvées et oubliées : nous n'y pensons plus, jusqu'au moment, où en vertu de la loi des associations, ou par un effort d'attention et de volonté, nous essayons de les faire revivre dans les illusions du rêve ou dans le charme du souvenir.

Ces souvenirs et ces impressions observent une loi de dégradation. Au début, la sensation est vive comme l'image qui en est inséparable : elle s'affaiblit dans la mesure où l'on s'éloigne de la cause qui l'a fait naître ; à la fin, elle semble mourir, elle se perd dans les ténèbres de l'inconscient. Mais la disparition n'est pas totale. Alors, je dirai : il me semble que j'ai entendu cet air, autrefois, je ne sais où ; je reconnais cette personne que je viens de rencontrer, mais, son nom m'échappe : où l'ai-je vue ? Je n'en sais plus rien.

Si je parle d'une personne que je n'ai pas vue depuis longtemps, il m'arrivera de la revoir dans mon imagination ; elle sortira des profondeurs de l'inconscience, elle montera à la surface dans les contours de son image, et il me sera impossible de trouver son nom oublié. Mais, je veux le retrouver, et

c'est quand je n'y pense plus que l'image rappelle le nom de cette personne, comme la cloche rappelle instantanément l'air que j'ai entendu et dont j'avais perdu le souvenir.

### III

Plus haut que les sensations oubliées, dans ces régions mystérieuses de l'inconscience, nous rencontrons les phénomènes intellectuels qui sont l'œuvre de notre esprit. Nous avons lu une page de Virgile, d'Homère ou de Racine, et nous l'avons gravée dans notre mémoire, après l'avoir récitée plusieurs fois, à haute voix. Mais, la mémoire serait-elle donc la faculté d'oublier ? Voilà qu'après quelques jours, je ne me souviens plus que des passages dont la beauté m'a frappé d'une manière plus intense. Insensiblement, cet acte intellectuel semble s'éteindre, et le souvenir descend dans les profondeurs de l'inconscience où il disparaît.

A-t-il réellement disparu ? Non. Seulement je n'en ai plus conscience, je l'ai oublié. Il suffira d'une circonstance fortuite, d'une allusion, d'un autre souvenir pour éveiller des réminiscences et me rappeler de longues citations que je répète sans hésiter. C'est ainsi que, dans le mystère de l'hypnotisme, on constate quelquefois, avec un grand étonnement que certains sujets ignorants, étrangers à l'étude des langues, répètent des mots, des phrases dans une langue qu'ils ne connaissent plus. Ces sujets ont entendu autrefois ces phrases, ces mots, qui sont restés à l'état latent dans la mémoire inconsciente, et il a suffi d'un accident pour les rappeler.

On dira, peut-être, avec surprise, que ce sujet hypnotisé parle une langue étrangère ; il n'en est rien, il a des réminiscences, et il faut connaître ses antécédents pour en trouver l'explication.

Nous retrouvons cette même dualité de la conscience et de l'inconscience dans l'ordre moral et religieux, c'est l'homme et la bête qui nous apparaissent sous les aspects les plus divers. L'hérédité, les habitudes acquises, les influences

ambiantes, combinées avec les conséquences de la chute originelle entretiennent en nous, dans notre inconscience, des impulsions mauvaises, en opposition avec les appels lumineux de la conscience, et deviennent trop souvent, le point de départ des plus cruelles tentations.

Les idées qui font naître ces impulsions intenses, sauvages, sont en nous, sans que nous le sachions, leur présence nous étonne, leur puissance nous effraye, leur persistance décourage quelquefois nos résistances, elles occupent une grande place dans les innombrables phénomènes de notre inconscient.

#### IV

C'est principalement dans les actes physiques, externes, accomplis sans conscience et sans réflexion, par la force de l'habitude que l'on voit mieux l'intervention de l'inconscient. On peut dire que ces actes remplissent la plus grande partie de notre vie.

Un enfant apprend lentement à lire et à écrire. Il étudie les lettres, les syllabes, les mots, les phrases entières avec une pénible attention. A force d'habitude, et par l'éducation de la vue et de la parole, il arrive à lire couramment, des pages entières qu'il avait tant de peine à déchiffrer au début de son instruction. Avec quelle rapidité nous parcourons des pages, des chapitres, des livres entiers, sans y faire attention, par la force d'une habitude que nous n'essayons pas d'analyser.

Le pianiste qui s'est résigné, pendant des mois, au métier ingrat de faire des gammes, et de coordonner ses activités motrices, arrive enfin à jouer un morceau, sans effort, sans fatigue, sans délibération, sans volonté actuelle, par un automatisme inconscient. Et s'il essayait de retenir son attention, d'analyser ses impressions, il perdrait ses moyens.

N'avons-nous pas observé souvent, nous-même, dans un ordre d'idées plus familier, que nous récitons certaines prières liturgiques, par routine, sans attention. Si nous voulons les

réciter avec attention, il nous arrivera peut-être d'en oublier une partie et de nous arrêter. Nous recommencerons deux fois, trois fois, nous serons toujours arrêtés au même endroit. Il nous faudra recommencer notre prière sans attention, et la réciter d'une manière presque inconsciente, pour nous rappeler le passage oublié. L'automatisme nous a tiré d'embarras.

Ces mouvements inconscients qui ne sont l'effet ni d'une volonté actuelle, éclairée, ni d'une excitation externe, sont plus sensibles dans certains états morbides de notre organisation, ainsi, dans le somnambulisme, dans l'épilepsie, dans les attaques de la grande hystérie, dans la folie déambulatoire. Nous en avons vu d'étranges exemples dans nos longues observations. Nous avons connu un jeune homme d'une rare intelligence, qui, pendant des mois, vivait sans trouble et sans accidents. Tout à coup, il devenait triste, inquiet : c'était les prodromes de la crise, il était pris d'une irrésistible envie de voyager. Il ne prévenait personne, se cachait, et partait, subitement, sans savoir ce qu'il faisait, jusqu'à l'épuisement de la crise qui le rendait à sa vie ordinaire. Il sortait de l'état second, et rentrait dans l'état premier.

## V

Nous arrivons ainsi, par l'étude des facultés sensibles, des facultés intellectuelles, des facultés morales et religieuses, de l'activité externe, des habitudes, des perturbations inséparables de certains états nerveux, à constater en nous une dualité dont l'explication semble nous échapper. La conscience et l'inconscience se partagent notre vie.

Cependant, si nous voulons approfondir cette question, nous reconnaitrons que le mot inconscient est vague, qu'il ne convient pas à tous les états que nous venons d'étudier, que notre esprit n'est pas encore satisfait.

En réalité, nous appelons inconscient celui qui agit sans le savoir, sans le vouloir, et qui n'est pas responsable, en un mot *celui qui ne sait pas ce qu'il fait*. L'enfant qui n'a pas



atteint l'âge de raison, le fou, l'halluciné, le vieillard éteint, épuisé, le somnambule sont des inconscients, et leurs actes sont inconscients, sans liberté, sans responsabilité.

A notre avis, c'est la signification exacte du mot inconscient.

Les souvenirs, les impressions, les images qui se perpétuent dans notre mémoire ne méritent pas le nom qu'on leur prête, ce sont des souvenirs *latents*, ils persistent dans les régions obscures de la mémoire, mais il ne convient pas de leur donner le nom d'inconscient.

De même quand nous parlons de l'artiste qui promène si rapidement ses doigts sur le clavier d'ivoire, pourquoi parlons-nous d'*automatisme*, comme si nous étions en présence d'un acte sans intelligence. En réalité, c'est après de longues études, après des actes attentifs et répétés d'intelligence que nous arrivons à jouer, à première lecture, un air difficile, sur le piano ou sur le violon. Il ne faut pas y voir un acte automatique, inconscient, inintelligent, il faut y reconnaître un effet de l'habitude, et une manifestation de l'extraordinaire variété des phénomènes intellectuels.

Il serait donc nécessaire, si l'on voulait rendre plus facile l'étude de ces problèmes si intéressants, de donner un sens précis à ces mots, automatisme et inconscient; il ne faudrait les appliquer qu'à une catégorie déterminée de faits.

Ce qui reste vrai, c'est que nous agissons tantôt sans attention, tantôt avec attention. Ce qui est vrai encore, c'est que certains actes sont accomplis, par habitude acquise, et sous la direction originelle de l'intelligence, et que nous faisons d'autres actions, d'autres mouvements *physiologiquement*, d'une manière réflexe, ou sous l'impulsion de l'instinct qui nous est commun avec les animaux.

La physiologie confirme ces observations de la philosophie que nous venons d'étudier.

On a reconnu dans le cerveau deux séries de centres nerveux, formant un polygone dont les angles sont des points précis de l'écorce cérébrale; leur siège est dans un point du cerveau nettement déterminé.

La première série comprend trois centres qui recueillent ou reçoivent les impressions sensorielles; la première reçoit les

impressions du son, par l'ouïe; le second, les impressions lumineuses, par la vue; le troisième, les impressions de déplacement et de sensibilité générale.

Si nous examinons la seconde série, nous reconnaitrons qu'elle se compose, elle aussi, de trois centres nerveux. La première série appartient à la sensibilité, elle correspond à l'état passif de l'ouïe; celle-ci appartient à l'activité, elle correspond à la volonté.

Cette seconde série comprend le centre des mouvements du corps, celui de l'écriture, et celui de la parole articulée.

Au-dessus des uns et des autres se trouve le centre psychique supérieur qui correspond à la raison et à la liberté consciente, et qui peut se trouver en relation avec tous les centres inférieurs.

Mais nous supposons, en ce moment, que ce centre supérieur n'est pas en communication avec les deux séries de centres inférieurs et que l'âme est absorbée dans la contemplation d'une pensée.

Les centres nerveux de la sensibilité ou de la passivité et les centres nerveux de la motricité sont reliés entre eux par une quantité de fibres transcorticales, et intrapolygonales, de telle sorte qu'une impression reçue dans un centre nerveux de la sensibilité peut se répercuter directement par les fibres sur les centres de la motricité, ou de la coordination motrice, et déterminer un mouvement.

D'autres fibres, tiennent tous ces centres en rapport avec le centre supérieur qui correspond à l'âme, ou à la raison.

Lorsque les actes des deux centres inférieurs sont déterminés par le centre supérieur, c'est-à-dire par la raison, l'acte est libre et délibéré. Lorsque le mouvement est déterminé, au contraire, par une action directe des centres de la sensibilité, sous l'intervention du centre supérieur, ou de la raison, l'acte est automatique ou spontané.

Les trois centres moteurs pouvant ainsi être impressionnés directement par les centres sensitifs, sans l'intervention du centre supérieur, il s'ensuit logiquement que nous pouvons parler, écrire, agir quelquefois, d'une manière inconsciente, automatique, pendant qu'un autre objet captive la raison.

La figure suivante que j'emprunte au Dr Crocq, élève de M. Grasset, éclaire cette théorie physiologique des actes inconscients.

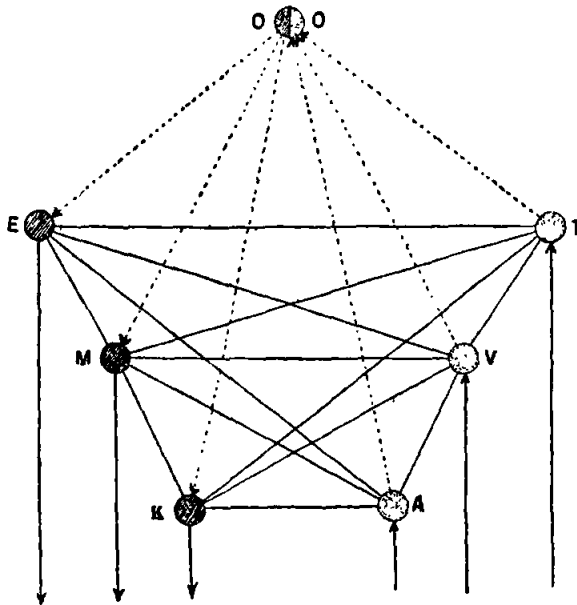


SCHÉMA GÉNÉRAL DES CENTRES AUTOMATIQUES.

(D'après le professeur Grasset, de Montpellier.)

O, Centre psychique supérieur, relié aux centres automatiques ou psychiques inférieurs par des traits pointillés.  
Cercles clairs. — Centres sensoriels : A, audition ; V, vue ; T, sensibilité générale.  
Cercles foncés. — Centres moteurs : K, divers mouvements du corps ; M, parole articulée ; E, écriture.  
Les flèches indiquent le sens des transmissions.

## VI

De ces observations philosophiques et physiologiques, certains écrivains ont cru pouvoir conclure que l'unité de la personne humaine était une chimère. L'homme serait la résultante de plusieurs personnages assemblés, qui apparaîtraient successivement dans la variété de notre vie. A côté du personnage éveillé, on verrait le personnage qui rêve pendant le sommeil, celui qui fait des tours d'acrobate dans les crises de somnambulisme, celui qui nous surprend dans les expériences d'hypnotisme avec ses absences et ses retours de mémoire, celui qui se livre à ses passions et qui s'agite

dans le délire. Il serait facile d'allonger cette nomenclature.

Un personnage conscient et un groupe de personnages inconscients, irresponsables, dominés par la loi fatale de l'instinct, tel serait l'homme nouveau. Je ne veux pas exposer longuement le polyzoïsme de Durand (de Gros). Il a des adeptes convaincus.

« Parmi les anciennes explications, écrit le Dr Francken, il faut citer la théorie du *polypsychisme* de Durand (de Gros). Notre âme (*psuchè*) ne constituerait pas une unité indivisible et notre moi ne serait un qu'en apparence, composé en réalité d'une infinité d'individus partiels, chacun doué de la faculté de penser; le moi serait une colonie de *mois* secondaires, plus ou moins intimement reliés les uns aux autres, solidaires et subordonnés à une direction supérieure, mais néanmoins relativement autonome, chacun avec sa conscience à lui. Il existerait donc, d'après cette hypothèse, une sorte d'atomisme psychique, dans lequel le moi qui se manifeste au dehors ne serait pas toujours identique à lui-même, mais, au contraire, se modifierait continuellement en vertu des éléments qui le constitueraient à un moment donné. » (*Revue de l'hypnotisme*, janvier 1903).

La responsabilité humaine disparaît avec ces hypothèses gratuites qui suppriment l'unité de la personne humaine. Quel est donc le moi, dans cette colonie imaginaire qui aurait devant la conscience, devant la société et devant Dieu la responsabilité de nos actions? A qui faudrait-il l'attribuer? Et quand on a détruit la responsabilité libre et méritoire, n'a-t-on pas contesté un fait évident et incontestable, celui de notre unité?

Ici, M. Pierre Janet hésite :

« Peut-être, écrit ce docteur, y a-t-il, comme le disait Liébault, une rémémoration inconsciente pour chaque fonction vitale, le cœur a appris à battre et le poumon à respirer (1) ». « Peut-être y a-t-il en nous un grand nombre d'âmes *spinales* ou ganglionnaires susceptibles d'habitudes et d'éducation qui dirigent chaque fonction physiologique (2). » « Il y a peut-

(1) Liébault, *Du Sommeil*, 137.

(2) Dr Phillips, *Cours de braidisme*, 104.

être dans la moelle de l'épine dorsale de l'homme *des êtres réels* d'une plus grande valeur spirituelle que l'âme de la grenouille (1). » — Mais, quoique ces suppositions *nous paraissent vraisemblables*, elle dépassent assez la portée des observations que nous avons faites, pour que nous évitions de les discuter dans un ouvrage de psychologie expérimentale (2)! »

C'est par une série d'études sur les sujets hypnotisés, plongés dans l'état de somnambulisme que certains écrivains arrivent aux conclusions étranges et fausses que nous venons de rappeler. N'oublions pas que l'hypnotisé est un aliéné, et l'aliénation ne peut pas servir de base à la psychologie de l'homme à l'état normal. Il arrive encore souvent que ces expériences donnent des résultats contradictoires, quand elles sont faites à des points de vue différents, par des observateurs qui ne se sont pas concertés. En tout cas, il ne faut pas conclure du fou à l'homme sain : l'hypnotisme est un terrain fuyant qui ne portera jamais l'édifice de la psychologie.

L'unité de la personne humaine est un fait certain. L'hypothèse de plusieurs personnages juxtaposés et simultanés pour expliquer certains phénomènes peu connus est une chimère que rien ne justifie.

J'affirme tous les jours, à tout instant, cette unité, quand je dis : *je pense, je veux, je sens, je marche, je vis*. Je l'affirme quand je reconnais que je suis le principe des trois vies, végétative, animale, rationnelle. Je l'affirme, quand je constate l'influence réciproque et profonde du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps. Les activités partielles et les forces qui peuvent exister dans les cellules et dans les centres nerveux portent toujours la marque de leur origine, et elle s'éteignent quand l'âme se sépare du corps. Nous avons des facultés conscientes et des facultés inconscientes, mais les unes et les autres appartiennent à l'âme, c'est-à-dire au *moi* qui les domine et les discipline dans leur évolution. Les hautes facultés conscientes, la raison, la volonté libre, l'abstraction, la généralisation, ces facultés et ces opérations qui n'occupent pas un siège anatomique distinct nous rappellent la

(1) Lotze, *Psychologie physiologique*, 144.

(2) P. Janet, *L'Automatisme psychologique*, 461.

vie intellectuelle et l'activité intelligente éclairée par la lumière de la raison.

Plus bas, voici les habitudes acquises et les actes qui ne comportent ni l'attention ni l'usage actuel et distinct de la raison. Les doigts qui effleurent rapidement les touches d'un piano, la main qui écrit, les lèvres qui font la lecture à haute voix sont marquées encore du signe de l'intelligence; mais, dans la multitude infinie des éléments qui les composent, dans la rapidité avec laquelle ils s'exécutent, ces mouvements n'impliquent ni l'attention actuelle, ni les délibérations de la liberté.

Plus bas, encore, voici des actes et des mouvements auxquels notre attention semble rester étrangère. Le distrait dont l'attention est absorbée par une pensée, par un problème, par la recherche d'une solution scientifique, ne fait plus attention à ce qui se passe autour de lui. Il sort, il va, il vient, solitaire avec sa pensée, et ne voyant plus, en apparence, le monde extérieur où il vit. Et cependant il va où il veut, et il saura bien éviter la voiture qui pourrait l'écraser. Son attention n'est donc pas totalement absorbée dans sa distraction, et toutes les communications avec la raison ne sont pas coupées.

Descendons encore. Sous l'influence de certaines substances toxiques, enivrantes, du haschich, de l'opium, de l'éther : dans le délire de certaines affections nerveuses, particulières à l'hystérie, dans les phénomènes troublants et contradictoires de l'hypnotisme, les communications sont coupées entre la raison et la liberté d'une part, et les facultés sensibles, les activités inférieures d'autre part. Les actes et les mouvements du sujet n'obéissent plus à la raison, ils obéissent aux causes organiques qui les font naître, et ils prennent le caractère de la folie.

A mesure que nous nous éloignons des sommets de l'âme, tout resplendissants de la lumière de Dieu qui les éclaire, les mouvements de l'homme perdent graduellement leur caractère lumineux; ils perdent la liberté qui les détache de l'étreinte des causes physiques; ils deviennent ténébreux, désordonnés, automatiques, jusqu'au moment où nous voyons sombrer totalement la liberté.

Est-ce à dire qu'il y ait en nous plusieurs personnages réunis et que l'unité de l'homme soit une chimère? Il n'en est rien. Il suffit de se rappeler que, sous l'influence des causes les plus diverses, nous pouvons nous trouver dans *des états différents*. Gardons-nous de confondre la variété des crises avec la multiplicité des individus. Dans le somnambulisme, dans l'ivresse, dans la fureur de la passion, dans les crises hypnotiques, nous ne voyons pas apparaître plusieurs personnages successifs, il y a seulement des changements d'états, des modifications profondes, quelquefois effrayantes, dans les rapports de l'âme et du corps. Les innombrables activités qui sourdent ou halètent dans tous les replis de notre organisme passent inaperçues quand elles évoluent sous la direction de l'intelligence, mais, qu'elles échappent un instant à cette direction, qu'elles soient viciées par des causes morbides, troubles nerveux, hystérie, narcotiques violents, etc., aussitôt des orages et des tempêtes éclatent en nous.

Élie MÉRIC.

(*A suivre.*)



## GUÉRISSEURS ET GUÉRISSEURS

---

Le don accordé au prince de Hohenlohe de guérir les malades offre trois caractères remarquables :

a) La guérison se produit par la simple prière, par la vertu des oraisons de l'Eglise spécialement composées pour les malades et implorant en leur faveur un soulagement. On ne voit même pas que le prince ait imposé les mains sur les malades, ou leur ait fait des onctions. Aurait-il d'ailleurs employé ces moyens évangéliques, qu'on devrait encore rapporter à la prière la guérison obtenue. L'imposition des mains n'est pas une passe magnétique ; une simple onction d'huile ne saurait avoir naturellement la vertu de guérir toutes sortes de maladies. Ici encore c'est la prière qui agit ; les moyens employés ne valent que par elles.

b) La guérison se produit aussi bien au loin que de près, aussi bien par correspondance que sur la présentation du malade. Il n'y a donc pas à rechercher une influence quelconque, physique, nerveuse, magnétique.

c) Le prince ne se préoccupe pas de connaître la nature ou le siège de la maladie. Il prie pour un malade, et c'est tout. Il commande aussi au nom de Jésus-Christ.

Pour tous ces motifs, il ne saurait être rangé dans la catégorie des guérisseurs par contact. La *Revue du Monde Invisible* a parlé de ces guérisseurs (*Première année*, nos 1 et 2). Elle a cité un religieux qui, de nos jours même, jouit d'un pouvoir curatif des plus remarquables ; elle a rappelé le cas de Valentin Gréatrack, cité par Gorres, qui guérit une infinité de malades par l'imposition des mains. Ces deux observations révèlent, chez les guérisseurs en question, une propriété, merveilleuse sans doute et surnormale, mais qui néanmoins paraît être



physique, et rentrer en définitive dans l'ordre naturel (1). L'imposition des mains qu'ils pratiquent n'est pas proprement le rite ecclésiastique que l'on désigne sous ce nom, et qui consiste à étendre les mains sur la tête de quelqu'un; ce rite est simplement un geste déprécatif, qui appelle une intervention divine. Les guérisseurs dont nous parlons promènent les mains sur la partie malade, et ils ont nettement conscience qu'une influence s'échappe de leurs mains et procure la guérison.

M. Antonini, qui a entretenu les lecteurs de la *Revue* du religieux guérisseur, le représente comme un sensitif, très impressionnable à l'électricité, ayant la faculté de découvrir une veine d'eau cachée dans le sol. Quand il s'agit de guérir, il promène sa main au-dessus du malade; et là où git la souffrance, il éprouve la sensation curieuse « comme d'un petit filet d'air qui sort d'une serrure »; du bout du doigt il semble retirer le mal comme on enlève une écharde; si, ayant découvert l'endroit malade, il continue à promener sa main, la douleur suit son mouvement. Il lui est arrivé de ressentir lui-même la douleur dans un membre correspondant à celui du sujet souffrant. Tout cela dénote, à mon avis, une propriété physique, sur laquelle d'ailleurs peut se baser un don surnaturel. Le Révérend Père, d'après ce que rapporte M. Antonini, fait remonter à Dieu la gloire des guérisons qu'il opère; il se défend de les opérer par lui-même, il les attribue à la foi des malades qui se trouvent soulagés. Il a parfaitement raison de penser et de s'exprimer ainsi. Le don qui lui est départi relève de Dieu par son caractère extraordinaire: et néanmoins il a son point d'appui, sa condition d'action, dans une disposition physique, dans un état d'innervation très particulier. Ce n'est plus la guérison, obtenue simplement par la prière, telle qu'elle se dégage des relations concernant le prince de Hohenlohe.

Le cas de Valentin Gréatrack paraît bien identique à celui du religieux contemporain. Quoique ayant vécu il y a plus de

(1) Au cours d'une série d'articles, fort judicieusement pensés, publiés naguère dans l'*Ami du Clergé* sur le *Démonisme*, la faculté de guérir en question est appelée *divino-naturelle*.

deux siècles, sa mémoire n'a pas péri, tant le nombre des guérisons opérées par lui avait frappé les esprits. Lui aussi est un « guérisseur par contact ». Ses plus chauds partisans attribuaient sa puissance à une disposition naturelle et à certaines émanations bienfaisantes qui s'échappaient de lui. Il l'attribuait lui-même à une vertu secrète qui résidait dans ses mains. Il avait remarqué qu'avant de l'avoir reçue, lorsque, dans un violent mal de tête, il mettait les mains sur la partie malade, il n'obtenait aucun résultat, et que, depuis qu'il avait reçu ce don, il lui suffisait de porter la main à la tête pour être guéri. Il disait aussi que, lorsqu'il imposait les mains à un malade, le mal suivait leurs mouvements, changeant de place selon qu'il les imposait ici ou là, jusqu'à ce qu'il disparût entièrement. Ses gants produisaient aussi souvent le même effet (1). »

Ainsi ce fameux guérisseur reconnaissait qu'il avait reçu un don, mais un don consistant en une propriété physique localisée dans ses mains, lesquelles communiquaient à certains objets quelque chose de leur vertu curative.

Ce don rentre-t-il dans le charisme nommé « grâce des guérisons » ? Je serais porté à répondre négativement. Je l'appellerais plutôt un don extraordinaire, qui, malgré son caractère merveilleux, ne sort pas de l'ordre naturel. Les effets qu'il produit ne sauraient être qualifiés miracles ; ils tiennent à la réaction nerveuse, amenant la cessation d'un trouble fonctionnel ou l'apaisement d'une douleur.

Ce don étant, en définitive, la mise en œuvre d'une propriété physique, se manifestant par une influence qui atteint le système nerveux, n'aurait-il pas quelque affinité avec le magnétisme ? Le magnétisme ne ferait-il que cultiver cette propriété physique, dont le germe existerait en tout le monde, et se développerait en quelques-uns par des exercices appropriés et par un entraînement convenable ?

Je n'aurais aucune répugnance, en principe, à souscrire à cette thèse. Les magnétiseurs de profession se font forts de guérir les maladies les plus diverses par une émission de fluide,

(1) Citation du *Monde Invisible*, juillet 1898.

ou par une vibration ondulatoire, dont l'effet serait de remettre en équilibre les fonctions déséparées d'un malade. Je ne nie pas absolument que la nervosité de quelqu'un ne puisse influencer sur un autre. Mais je ne puis consentir à identifier les procédés des guérisseurs et ceux des magnétiseurs, pour les deux motifs qui suivent : *a)* Les premiers sont très simples, et d'une efficacité indéniable ; les seconds sont très compliqués, et d'une efficacité problématique ; *b)* Les premiers produisent immédiatement une détente, et même une disparition complète du mal ; les seconds amènent parfois avec eux, et sont susceptibles d'amener toujours chez un expérimentateur novice, des troubles significatifs, et même des accidents terribles. Et ici je m'appuie sur l'autorité d'un magnétiseur très en vogue, M. Moutin, qui, dans son livre du *Nouvel hypnotisme*, énumère ces accidents, signale ces dangers inhérents à la pratique du magnétisme, et même établit un rapprochement suggestif entre les séances du magnétisme curatif et celles des convulsionnaires jansénistes.

C'est là ce qui me met en garde contre le magnétisme, indépendamment de sa prétention à provoquer des phénomènes surnormaux. Je me demande comment la mise en jeu d'une propriété physique peut constituer un grand danger et amener de pareils troubles. Dans l'acte du guérisseur, tout est simple et limpide : l'opérateur approche les mains de la partie malade ; le sujet, nullement endormi, ayant pleine conscience de lui-même, est immédiatement soulagé. Dans le magnétisme il faut que le sujet soit endormi ; et le magnétiseur, d'après M. Moutin, doit s'armer d'une énergie intense pour prévenir et comprimer des phénomènes terribles qui amèneraient toute autre chose que le soulagement du malade. Comment de si menaçantes éventualités seraient-elles à craindre dans le magnétisme, s'il ne faisait que développer une propriété naturelle dont l'action serait essentiellement curative et calmante ?

Cette considération ne me permet pas d'assimiler les magnétiseurs aux guérisseurs proprement dits, j'entends les guérisseurs par contact ; car, quant à ceux qui agissent par la prière à des distances indéfinies, il est clair que leur cas est

absolument différent du magnétisme. Les guérisseurs par contact ont un don qui se manifeste en eux sans entraînement préalable et comme à leur insu : ce don est basé sur une propriété physique et en ce sens il rentre dans l'ordre naturel ; mais il est exceptionnel, et il n'y a pas d'exemple qu'on puisse le susciter en soi-même. S'il y a dans l'homme une aptitude radicale à agir sur son semblable par voie d'émission d'un fluide nerveux, cette aptitude ne saurait devenir, par une simple culture, même par un entraînement prolongé, une puissance capable de produire des guérisons sans nombre obtenues comme par enchantement.

Dans le don des guérisseurs par contact, je vois quelque chose comme un reflet de la « grâce des guérisons » dans l'ordre naturel. Le don de guérir, en dehors de tout procédé matériel, me paraît, au contraire, rentrer directement dans les charismes du Saint-Esprit.

Cette distinction jette, ce me semble, une lumière, sur les faits de guérison, qui peuvent se produire chez les dissidents.

Les dons dits *gratuitement donnés* du Saint-Esprit, parmi lesquels la grâce des guérisons, s'épanouissent dans le corps visible de l'Eglise, dans le sein de son unité ; et je ne crois pas théologiquement soutenable qu'ils puissent se rencontrer en dehors d'elle, parmi les non catholiques. Ainsi on ne trouvera pas chez eux des personnages ayant le don des miracles, ou même la grâce surnaturelle des guérisons. Il pourra se produire chez eux quelques faits isolés de guérison : il serait par trop dur de nier que des schismatiques de bonne foi, se prosternant devant leurs icônes vénérées, puissent obtenir de la bonté de Dieu un soulagement à leurs maux. Mais ces faits eux mêmes ne seront pas des miracles proprement dits.

Quant au don de guérir par contact, étant en soi naturel, rien n'empêche qu'il puisse se trouver chez les dissidents : c'est une propriété physique exceptionnellement départie à quelques-uns, comme le don de lire à travers les corps opaques ou de découvrir des sources. C'est de cette manière et pas autrement, à moins encore qu'il n'y ait illusion démoniaque,

que l'on peut expliquer certains faits merveilleux de guérison observés dans les branches non catholiques de la famille chrétienne.

D'ailleurs, il faut le reconnaître, il est très difficile de saisir ces faits sur le vif, de les constater authentiquement, d'en dégager le caractère. Entrons ici en quelques détails relatifs à des événements récents.

Il existe actuellement en Russie un moine très vénéré, nommé Jean de Krönstadt, qui passe pour thaumaturge ou tout au moins pour guérisseur. Dernièrement, le journal russe *Novoïé Vrémiâ* racontait avec enthousiasme une guérison qu'il aurait opérée sur une paralytique. Puis, quelque temps après, le même journal, avec une bonne foi qui l'honore, insérait une correspondance qui réduisait le fait à la proportion d'un incident des plus vulgaires. Il s'agissait, non d'une paralytique, mais d'une femme sujette à des crises nerveuses. Le peuple, qui avait vu cette femme, portée sur les bras, recevoir la bénédiction du P. Jean, puis revenir en marchant sans soutien, avait crié au miracle. Le fait, avec toutes ces circonstances, avec les citations du journal russe, est rapporté dans le numéro de *la Terre Sainte* du 1<sup>er</sup> juin 1902.

Cette histoire de miracle montre avec quelle réserve il convient d'accueillir le récit de faits merveilleux survenus chez les dissidents.

Tout récemment encore, il se faisait grand bruit à Constantinople des guérisons miraculeuses qui étaient censées s'accomplir journellement dans une église de la sainte Vierge au quartier d'Hexi-Marmara. L'affluence quotidienne des pèlerins et des curieux y était énorme. Des religieux français s'y transportèrent pour constater *de visu* s'il y avait quelque fondement à ces rumeurs. Ils se trouvèrent mêlés à une foule exaltée et fébrile, qui remplissait l'église. « De miracle, pas l'ombre d'un. Des prières, des chants, des *Kyrie Eleison*, des cris, des rires, c'est tout. Tout le monde se fait asperger d'eau bénite, et baise l'icône. Les malades la tiennent au-dessus de leur tête et restent immobiles pendant qu'on prie et qu'on chante : au bout d'un temps assez long, ils se mettent parfois à tourner sur eux-mêmes et l'image tourne aussi : c'est alors

que le peuple crie miracle (1) ». Le patriarche Joachim III, homme d'une rare intelligence, dut intervenir pour mettre un peu d'ordre en ces scènes tumultueuses. Son protosynelle ou vicaire général déclare à qui veut l'entendre qu'il n'ajoute aucune foi aux prétendus miracles d'Hexi-Marmara.

Ces choses d'Orient font voir combien il faut rabattre des bruits de miracles qui se produisent chez les dissidents. En réalité, le miracle, le vrai miracle, n'éclot que dans le sein de l'Église catholique. En dehors d'elle, on ne trouve que des contrefaçons sataniques, ou des imitations naturelles, ou des approximations par voie de soulagement, du vrai miracle qui reste marqué à des caractères absolument transcendants.

Dom Bernard MARÉCHAUX,

*de l'Ordre de Saint-Benoît.*

(1) *Bulletin des missions des Augustins de l'Assomption*. Août 1902.



## LA PRINCESSE KARADJA

---

Parmi les médiums contemporains les plus en vue, il en est un qui, à cause de sa situation sociale, de la culture de son esprit, de l'élévation de ses sentiments, et d'une foule d'autres circonstances dont il sera question plus loin, mérite d'attirer à lui d'une façon toute spéciale l'attention de ceux qui suivent le mouvement des sciences psychiques. Nous nous sommes donc efforcés de recueillir quelques données sur cette intéressante personnalité — la princesse Mary Karadja ; nous sommes parvenus à nous procurer des renseignements auprès de quelques-unes de ses connaissances auxquelles nous savons pouvoir complètement nous fier, en même temps que nous mettions à profit différents articles parus, en ces dernières années, dans plusieurs journaux spirites anglais, hollandais, allemands, français.

La princesse Karadja naquit le 12 mars 1848, à Stockholm. Son père, sénateur suédois fort riche, lui fit donner une éducation très soignée par les meilleures institutrices.

Si, pourtant, il nous est permis de pénétrer dans le sanctuaire de la famille, nous avons lieu de croire que, quoique comblée de tous les dons de la fortune, la petite Mary ne se sentit pas complètement heureuse à la maison. Le bon accord ne devait guère y régner, en effet ; aussi les parents de la princesse sont actuellement divorcés. Elle-même n'a, d'ailleurs, pas caché à quelques intimes que jamais enfant ne se sentit plus dépaylée et isolée qu'elle au sein de sa famille, où l'intensité de ses sentiments et sa nature passionnée n'étaient pas trop comprises.

Dès l'âge de douze ans, M<sup>lle</sup> Mary fut placée dans un pensionnat de Genève, dirigé par M<sup>me</sup> Chaboux, une femme supérieure, douée d'un grand cœur et d'une haute intelligence. Ce fut probablement l'époque la moins malheureuse de son

existence. Toutefois, elle travaillait avec ardeur douze heures chaque jour, apprenant l'allemand, l'italien, l'espagnol. Elle possédait déjà parfaitement le français, l'anglais et le suédois. Il est même à remarquer qu'après son mariage, elle apprit aussi le grec et le hollandais. Il faut dire que toutes les personnes qui l'avoisinent lui attribuent une intelligence rare et une facilité énorme pour apprendre.

Tout comme son fameux compatriote Emmanuel Swedenborg, tout comme Socrate lui-même, dès sa plus tendre enfance, notre distinguée médium « entendit des voix » et fébrilement elle écrivit des pièces de vers absolument au-dessus de sa portée. Mais elle avait été alors tellement blessée par les remarques ironiques que provoquaient ces dispositions précoces, qu'elle ne tarda point à considérer, à treize ans, sa passion pour la poésie comme une honteuse infirmité. De toutes ses forces, elle essaya de s'en corriger et de devenir « comme tout le monde ».

Nous n'avons pas la prétention de définir le caractère de ces « voix » et de ces « inspirations », mais il importait de ne point négliger ces particularités de l'adolescence de la future médium écrivain.

En 1884, M<sup>lle</sup> Mary rentra à Stockholm. A dix-huit ans, la vie lui inspirait déjà un dégoût profond. « J'ai l'horreur des gens très riches », écrivait-elle alors à une de ses anciennes compagnes du pensionnat. « On me bombarde d'offres de mariage. L'idée que tous ces gens recherchent ma dot me les rend répugnants. » En quoi la jeune fille donnait preuve d'un peu trop de scepticisme; en effet, tous ceux qui la voyaient étaient bien loin de ne lui reconnaître d'autres charmes que celui de sa richesse. Et, dans la même lettre que nous avons pu voir, elle ajoutait que, si elle avait pu choisir le milieu où elle aurait voulu vivre, elle aurait recherché la société d'artistes et de savants. Elle n'en connaissait pas un seul ! Son cœur et son cerveau étaient également affamés.

A dix-huit ans, on lui présenta le prince Karadja, ministre de Turquie à la Haye. C'était un homme d'un âge déjà un peu mûr, mais très distingué, extrêmement intelligent, excellent musicien. M<sup>lle</sup> Mary sentit qu'il l'aimait profondément.



Après quelques mois d'hésitation, elle consentit à l'épouser. Le mariage eut lieu le 24 avril 1887. La jeune mariée quitta, sans trop de regret, son pays natal qu'elle ne revit que dix ans plus tard.

La vie conjugale de la princesse aurait pu être relativement heureuse, si la santé de son mari n'avait été déplorable. Après la mort de son premier-né, en 1889, jamais il ne se rétablit. De ce mariage naquirent encore un fils et une fille, actuellement vivants, mais d'une santé très délicate. Pendant les sept années que dura son mariage, la princesse quitta rarement le chevet d'un malade ! Elle devint veuve à vingt-six ans ; mais une octogénaire ne peut pas se sentir plus lasse de vivre qu'elle ne le fut alors. Elle n'avait aucune espèce de croyance religieuse, ayant eu le malheur de lire Büchner dans la première jeunesse. La vie lui paraissait donc une sinistre plaisanterie. Les chagrins de toute sorte s'accumulaient. « Pendant des années, je ne pus voir passer un convoi funèbre sans un soupir d'envie, » avoue-t-elle dans l'un de ses derniers écrits.

Loin d'être hystérique, comme certains psychologues prétendent que le sont toujours les médiums, la princesse est très calme, d'un caractère naturellement enjoué.

Ses goûts ont toujours été portés vers la littérature et les études linguistiques. A vingt-quatre ans, elle publiait son premier volume, recueil de pensées, intitulé : *Étincelles*, chez Lemerre, à Paris. Il est écrit en français et depuis longtemps épuisé. Nous avons pu néanmoins nous en procurer un exemplaire. La plupart de ces pensées, tout en n'ayant rien d'abstrus, sont profondes et charmantes. Nous en glanons quelques-unes au hasard, pour donner une idée de la tournure d'esprit de cette dame.

Une jeune fille ne considère un homme marié que comme un billet de loterie après le tirage.

Un ami violent et un ennemi calme sont également dangereux.

La médecine est l'art de guérir ou de tuer scientifiquement.

Ceux qui nous déplaisent le plus sont ceux à qui nous plaisons le moins.

La mauvaise musique est agressive ; la mauvaise peinture inoffensive.

Les hôtels sont des autels où l'on immole les voyageurs.

Mieux vaut le chagrin, quand on est deux à le porter, que le bonheur lorsqu'on est seul.

Plus tard, la princesse Karadja publia, en anglais, deux comédies d'un genre gai et badin. L'auteur n'en paraît, d'ailleurs, pas très fière. Enfin, elle écrivit un drame en suédois : *Après le réveil*, qui eut un très grand succès. On le joua à une dizaine de théâtres en Suède et en Norvège et on va le donner à Wiesbaden et ailleurs.

Depuis qu'elle est devenue spirite, la princesse n'écrit plus que sur son argument favori.

Ainsi, elle composa par inspiration, assure-t-elle, un poème suédois : *Vers la lumière*, qui a été traduit en allemand, danois, anglais, italien et français, et qui contient réellement des pensées fort élevées. Neuf mille exemplaires furent vendus en quelques mois, ce qui est très extraordinaire pour la Suède. Cet ouvrage a contribué à faire faire des progrès énormes à la cause du spiritisme en Suède, où il était, il y a quelques années encore, à peu près inconnu. M<sup>me</sup> Mary Karadja publia ensuite : *Phénomènes spirites et vues spiritualistes* et *l'Évangile de l'Espoir*. Comme bien d'autres avant elle, — comme Swedenborg lui-même, — la princesse rêve de contribuer à l'établissement d'un spiritisme chrétien, d'un christianisme spiritualisé (1).

Il est à peine besoin de rappeler que, personnellement, nous n'attachons que bien peu d'importance aux « révélations » discordantes, dues à de supposées inspirations. Nous croyons que ce qui importe avant tout, c'est de bien déterminer si l'origine des phénomènes médiumniques est *toujours* en nous-mêmes, ou *parfois* en dehors de nous. Seulement, est-il possible d'inspirer, d'imposer nos doutes, nos raisonnements élaborés et entortillés à des caractères ardents, enthousiastes, à des personnes « qui ont vu », qui ont été elles-mêmes l'instrument de faits d'une tournure prodigieuse, et qui tirent tout naturellement de ces faits les conséquences

(1) Cette tentative de conciliation entre les rêveries du spiritisme et les vérités chrétiennes est une chimère, et dénote déjà les lacunes de ce cerveau que les expériences spirites ont profondément ébranlé.

les plus simplistes et les plus spontanées — les plus rationnelles peut-être — des conséquences qui, après tout, ont de fortes chances d'être justes, au moins en partie? Autant vaudrait prétendre réclamer aux cerfs agiles ce que l'on demande aux bœufs robustes; autant obliger les hirondelles à quitter leurs nids pour entreprendre les savantes constructions des castors. Nous dénonçons souvent les inconvénients de l'enthousiasme; ne cachons pas ses avantages. Que deviendrions-nous, paralysés par nos doutes, entravés par nos syllogismes, entourés par l'indifférence et le scepticisme, si nous ne sentions derrière nous la poussée de ces natures généreuses, excessives, d'où sont sortis toute les réformes, tous les progrès?

Que penser donc des « voix » et des « inspirations » de la princesse Karadja? Quant à nous, le moindre phénomène psychique se rapportant aux choses les plus banales de la vie a plus d'importance (s'il est en notre pouvoir de le contrôler) que toutes les « révélations » hypercosmiques, dont il ne nous est pas possible de vérifier l'exactitude. Nous en possédons bien quelques exemples racontés par la médium elle-même :

« Un matin de ce dernier hiver, en traversant mon salon, j'entendis une voix disant : « Prenez garde à cette lampe ce soir. » L'avis était bon, car le soir venu et les lampes ayant été allumées, un accident arriva justement à cette lampe qui était surveillée heureusement; sans cela elle aurait pu mettre le feu à l'appartement (1). »

L'on voudrait rechercher l'origine de cette hallucination auditive prémonitoire, en examinant si la princesse n'avait pas remarqué quelque chose dans la lampe, le soir précédent, sans même s'en rendre bien compte. Mais comment s'y prendre?...

Passons maintenant à un cas de rêve prémonitoire et à un cas de télépathie. La princesse continue donc :

« L'automne dernier, j'ai eu un rêve prophétique très curieux. Je me vis moi-même en voiture au coin d'une rue

(1) *Light*, 12 avril 1901.

particulière de Stockholm, lorsqu'un monsieur que je connaissais tourna brusquement la rue, si près de la voiture, qu'il fut presque renversé. Cinq semaines après, la scène arriva effectivement dans le même coin de rue que je vis dans la vision. Ce monsieur n'habite pas Stockholm, ce qui rend la chose plus extraordinaire (1).

« L'été dernier, un cas, plutôt intéressant, de télépathie eut lieu. M<sup>me</sup> Morel, femme du conseiller de l'ambassade de Turquie, m'écrivit de Berlin une lettre me demandant de lui envoyer deux photographies et deux de mes ouvrages *en suédois*, pour un ami, qui était désireux de les lire. Sa pensée m'impressionna (en Belgique), car l'idée me vint subitement de mettre sous enveloppes les deux volumes et les deux photos, et de les lui expédier. Elle les reçut au moment même où je recevais sa lettre, où elle me demandait de les lui envoyer. Il n'y avait aucune raison plausible pour que j'envoyasse des ouvrages en langue suédoise à une dame qui est *anglaise* de naissance et qui ne connaît pas un mot de ma langue maternelle. »

Mais ce n'est vraiment là que la menue monnaie du merveilleux. Au surplus, pour la plupart des faits que nous venons de transcrire, l'intervention des esprits ne s'impose ni comme une hypothèse nécessaire, ni même comme une hypothèse tout simplement utile.

Nous allons passer maintenant à des faits bien plus étonnants, bien plus importants, bien mieux appuyés par des témoignages respectables.

(A suivre.)

(Revue des études psychiques.)

---

(1) Tout d'abord, l'on pourrait supposer qu'il s'agit là d'un simple cas de paramnésie : la princesse aurait imaginé d'avoir rêvé cela, après que le fait était arrivé. Mais il paraît qu'il n'en est rien, puisque la princesse précise même l'époque à laquelle le rêve avait eu lieu : cinq semaines avant l'événement.

## LES FANTOMES

---

On appelle généralement fantômes ces formes vagues qui, aux premières heures de la nuit, se présentent aux yeux des assistants, en prenant plus ou moins rapidement corps devant eux.

Dans les récits où il en est fait mention, on a soin d'insister sur le caractère horrible de ces apparitions, qui, par leurs gestes désordonnés, et souvent par un vacarme de chaînes ou d'autres bruyants accessoires, jettent la terreur parmi leurs victimes, ou cherchent, au contraire, à émouvoir leur pitié par des plaintes et des gémissements.

On sait en outre que, dès que le chant du coq, cet ami de la lumière et de l'activité, signale la disparition prochaine des ténèbres, le spectre effrayant s'empresse de s'évanouir sans laisser d'autres traces que la crainte qu'il vient d'inspirer.

Peut-être m'adresserez-vous le reproche qu'il y a soixante ans déjà, un contemporain faisait à l'exposé de certains faits ou de certaines doctrines qu'il taxait, dans le langage solennel de l'époque, « d'indignes des progrès du siècle et de la lumière des temps où nous vivons ». J'aurais certainement hésité à affronter ces critiques si je ne devais me borner à n'être ici que l'interprète de l'opinion des penseurs les plus illustres de l'Antiquité et surtout le narrateur des expériences précises des savants de nos jours. C'est sur ces dernières que j'insisterai particulièrement. Cependant, je vais, en me gardant de remonter, selon la formule classique, jusqu'au déluge, vous rappeler sommairement quelques faits observés par les Anciens et relatifs au sujet qui va nous occuper.

Chez les Hébreux, dès l'origine de ce peuple, on rencontre la croyance aux spectres et aux fantômes; ils admettaient l'existence d'êtres fantastiques dont ils peuplaient généralement les déserts.

On trouve dans la Bible deux récits d'apparitions. Le premier est celui de l'évocation de Samuel par la prophétesse d'Andor. Le roi Saül, en guerre contre les Philistins, se déguise, car il avait ordonné la mise à mort des devins de son royaume, et se rend chez la Pythonisse. Celle-ci le reconnaît, malgré son déguisement, et lui reproche de vouloir lui tendre un piège. Saül la rassure et lui demande de faire apparaître à ses yeux le prophète Samuel qu'il désire consulter. La Pythonisse décrit une forme encore invisible aux yeux de Saül. Celle-ci prend corps et Saül reconnaît Samuel qui se plaint d'avoir été dérangé dans la paix du tombeau, puis prédit à Saül sa défaite par les Philistins et sa mort pour le lendemain, ce qui arriva effectivement (1).

La seconde description d'une apparition de fantôme se trouve au livre de Job. Celui-ci se lamente sur son fumier et un des amis de ce malheureux le console en lui citant les paroles d'un spectre qui se présente, dit-il, « pendant les pensées diverses des visions de la nuit, quand un profond sommeil saisit les hommes ». A l'exemple de Saül, il est frappé de terreur, car il est pris d'un tremblement qui agite tous ses membres, et ses cheveux se hérissent. Il ne voit d'ailleurs pas le visage du fantôme qui, selon ce qui se passe ordinairement dans les récits de ce genre, lui parle à voix basse (2).

Les littératures grecque et romaine abondent en cas d'apparitions, et il faudrait de longues heures pour parler de tous ceux qu'on rencontre dans les ouvrages des principaux écrivains. C'est pourquoi je me bornerai à n'en citer que quelques-uns.

Nous trouvons à Rome l'histoire du fantôme de Brutus que Plutarque rapporte dans ses *Vies des Hommes illustres* (3). Voici de quoi il s'agit. Vous savez que Brutus et Cassius, après le meurtre de César qu'ils avaient commis, s'étaient retirés en Grèce, alors province romaine, et s'étaient mis à la tête d'une armée.

De leur côté, Antoine et Octave, anciens amis de César,

(1) Samuel, liv. I, ch. xxviii.

(2) Job, ch. iv, versets 13 et suiv.

(3) Plutarque, traduction Dacier. Tome XI, p. 417.

commandaient une seconde armée qui devait marcher contre la première pour rétablir sa soumission. Une des nuits qui précédaient la bataille définitive, Brutus veillait dans sa tente éclairée par une faible lumière, et était absorbé dans une profonde méditation, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit de pas. Il jette les yeux sur la porte, et voit une forme étrange qui se tient debout sans parler. Il a le courage de lui demander : « Es-tu homme? es-tu Dieu? Que viens-tu faire ici »? — Le fantôme répond : « Je suis ton mauvais génie et tu me reverras dans les plaines de Philippes. — Eh bien, nous t'y verrons, » répond Brutus. — On prétend qu'effectivement cette même forme réapparut dans la nuit qui suivit la bataille de Philippes, fatale à Brutus, et à la suite de laquelle il se perça de son épée. Nous devons remarquer que Plutarque nous dépeint Brutus comme un homme sérieux et froid, passant ses temps de loisir à s'occuper de philosophie, et qu'il insiste beaucoup sur ce point.

Un philosophe de profession, celui-là, Cicéron dans son *Traité de la Divination*, qui est un ouvrage consacré à l'étude de facultés peu ou mal connues à son époque, mais sur lesquelles les travaux modernes du magnétisme et de l'hypnotisme commencent à nous donner quelques indications, Cicéron nous rapporte l'histoire suivante des voyageurs de Mégare : « Deux amis arrivent à Mégare et vont se loger séparément. A peine l'un d'eux est-il endormi qu'il voit devant lui son compagnon de voyage lui annonçant, d'un air triste, que son hôte a formé le projet de l'assassiner et le suppliant de venir le plus vite possible à son secours. L'autre se réveille, mais, persuadé qu'il a été abusé par un songe, il ne tarde pas à se rendormir. Son ami lui apparaît de nouveau et le conjure de se hâter, parce que les meurtriers vont entrer dans sa chambre. Plus troublé, il s'étonne de la persistance de ce rêve, et se dispose à aller trouver son ami, mais le raisonnement, la fatigue finissent par triompher, il se recouche.

Alors son ami se montre à lui pour la troisième fois, pâle, sanglant, défiguré. « Malheureux, lui dit-il, tu n'es point venu lorsque je t'implorais. C'en est fait; maintenant, venge-moi. Au lever du soleil, tu rencontreras à la porte de la ville un

chariot plein de fumier. Arrête-le et ordonne qu'on le décharge. Tu trouveras mon corps caché au milieu. Fais-moi rendre les honneurs de la sépulture et poursuis mes meurtriers. » Une ténacité si grande, des détails si suivis ne permettent plus d'hésitation. L'ami se lève, court à la porte indiquée, y trouve le char, arrête le conducteur, et, dès les premières recherches, le corps est découvert (1) ».

On peut lire dans le même ouvrage de Cicéron deux faits analogues : l'histoire de l'apparition de Tibérius Gracchus à son père et celle du songe de Simonide. Plus près de nous, c'est-à-dire il y a 1.800 ans, Pline le Jeune adresse à son ami Sura la lettre suivante (2) : « Le loisir dont nous jouissons vous permet d'enseigner et me permet d'apprendre. Je voudrais donc bien savoir si les fantômes ont quelque chose de réel, s'ils ont une vraie figure, si ce sont des génies, ou si ce ne sont que de vaines images qui se tracent dans une imagination troublée par la crainte. Ce qui me ferait pencher à croire qu'il y a de véritables spectres, c'est ce qu'on m'a dit être arrivé à Curtius Rufus. Dans le temps qu'il était encore sans fortune et sans nom, il avait suivi en Afrique celui à qui le gouvernement en était échu. Sur le déclin du jour, il se promenait sous un portique, lorsqu'une femme d'une taille et d'une beauté plus qu'humaine se présente à lui. La peur le saisit. « Je suis, dit-elle, l'Afrique, je viens te prédire ce qui « doit t'arriver. Tu iras à Rome, tu rempliras les plus grandes « charges, et tu reviendras ensuite gouverner cette province où « tu mourras. » Tout arriva comme elle l'avait prédit. On conte même qu'en abordant à Carthage et sortant de son vaisseau, la même figure se présenta à lui et vint à sa rencontre sur le rivage. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'il tomba malade, et que, jugeant de l'avenir par le passé, du malheur qui le menaçait par la bonne fortune qu'il avait éprouvée, il désespéra d'abord de sa guérison, malgré la bonne opinion que tous les siens en avaient conçue. Mais voici une autre histoire qui ne vous paraîtra pas moins surprenante et qui est bien plus horrible. »

(1) Traduction extraite d'Uranie, par C. Flammarion.

(2) Pline le Jeune, liv. VII, lettre 27. Traduction Nisart.



(Une chose bien plus horrible encore, et à laquelle Pline n'avait certainement pas pensé, c'est que le récit qu'il va commencer, a servi un nombre incalculable de fois, par sa faute, de sujet de version latine, et, par suite, de matière à pensums aux malheureux écoliers qui s'en voient infliger la traduction au moins une fois, si ce n'est plus, pendant la durée de leurs classes). Voici ce fameux récit : « Il y avait à Athènes une maison fort grande et fort logeable, mais décriée, et déserte. Dans le plus profond silence de la nuit, on entendait un bruit de fer qui se choquait contre du fer, et, si l'on prêtait l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaînes qui paraissait d'abord venir de loin et ensuite s'approcher. Bientôt, on voyait un spectre fait comme un vieillard, très maigre, très abattu, qui avait une longue barbe, des cheveux hérissés, des fers aux pieds et aux mains qu'il secouait horriblement. De là, des nuits affreuses et sans sommeil pour ceux qui habitaient cette maison : l'insomnie à la longue amenait la maladie, et la maladie, en redoublant la frayeur, était suivie de la mort, car, pendant le jour, quoique le spectre ne parût plus, l'impression qu'il avait faite, le remettait toujours devant les yeux, et la crainte passée en donnait une nouvelle. A la fin, la maison fut abandonnée et laissée tout entière au fantôme. On y mit pourtant un écriteau pour avertir qu'elle était à louer ou à vendre, dans la pensée que quelqu'un, peu instruit d'une incommodité si terrible, pourrait y être trompé. Le philosophe Athénodore vint à Athènes, il aperçoit l'écriteau, il demande le prix. La modicité le met en défiance, il s'informe. on lui dit l'histoire, et, loin de faire rompre son marché, elle l'engage à le conclure sans remise. Il s'y loge, et, le soir, il ordonne qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes, sa plume et de la lumière et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui, de peur que son imagination libre n'allât au gré d'une crainte frivole se figurer des fantômes, il applique son esprit, ses yeux et sa main à l'écriture. Au commencement de la nuit, un profond silence règne dans cette maison, comme partout ailleurs. Ensuite, il entend des fers s'entrechoquer, des chaînes qui se heurtent. Il ne lève pas les yeux, il ne quitte

point sa plume, se rassure et s'efforce d'imposer silence à ses oreilles. Le bruit augmente, s'approche, il semble qu'il se passe près de la porte de la chambre, et enfin dans la chambre même. Il regarde, il aperçoit ce spectre tel qu'on l'avait dépeint. Ce spectre était debout et l'appelait du doigt. Athénodore lui fait signe de l'attendre un peu, et continue à écrire comme si de rien n'était. Le spectre recommence son fracas avec ses chaînes qu'il fait sonner aux oreilles du philosophe. Celui-ci regarde encore une fois et voit qu'on continue à l'appeler du doigt. Alors, sans tarder davantage, il prend la lumière, se lève et suit. Le fantôme marche d'un pas lent, comme si le poids des chaînes l'eût accablé. Arrivé dans la cour de la maison, il disparaît tout à coup, et laisse là notre philosophe, qui ramasse des herbes et des feuilles et les place à l'endroit où il avait été quitté, pour le reconnaître. Le lendemain, il va trouver les magistrats et les supplie d'ordonner que l'on fouille en cet endroit. On le fait, on y trouve des os encore enlacés dans des chaînes. Le temps avait consumé les chairs. Après qu'on les eût soigneusement rassemblés, on les ensevelit publiquement, et, depuis que l'on eût rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus le repos de cette maison.

« Ceci, je le crois sur la foi d'autrui ; mais voici ce que je peux assurer aux autres sur la mienne. J'ai un affranchi nommé Marcus, qui n'est point sans savoir : il était couché avec son jeune frère ; il lui sembla voir quelqu'un assis sur son lit, et qui approchait des ciseaux de sa tête, et même lui coupait des cheveux au-dessus du front. Quand il fit jour, on s'aperçut qu'il avait le haut de la tête rasé, et ses cheveux furent trouvés répandus près de lui. Peu après, pareille aventure, arrivée à un de mes gens, ne permit plus de douter de la vérité de l'autre. Un de mes jeunes esclaves dormait, avec ses compagnons, dans le lieu qui leur est destiné ; deux hommes vêtus de blanc (c'est ainsi qu'il le racontait), vinrent par les fenêtres, lui rasèrent la tête pendant qu'il était couché, et s'en retournèrent comme ils étaient venus. Le lendemain, lorsque le jour parut, on le trouva rasé comme on avait trouvé l'autre, et les cheveux qu'on lui avait coupés, sur le plancher. Ces

aventures n'eurent aucune suite, si ce n'est que je ne fus point accusé devant Domitien, sous l'empire de qui elles arrivèrent. Je ne l'eusse pas échappé s'il eût vécu : car on trouva, dans son portefeuille, une requête donnée contre moi par Carus. De là, on peut conjecturer que, comme la coutume des accusés est de négliger leurs cheveux et de les laisser croître, ceux que l'on avait coupés à mes gens, marquaient que j'étais hors de danger.

« Je vous supplie donc de mettre ici toute votre érudition en œuvre. Le sujet est digne d'une profonde méditation, et peut-être ne suis-je pas indigne que vous me fassiez part de vos lumières. Si, selon votre coutume, vous balancez les deux opinions contraires, faites pourtant que la balance penche de quelque côté, pour me tirer de l'inquiétude où je suis ; car je ne vous consulte que pour n'y être plus. Adieu. »

Vous le voyez, Messieurs, les termes de cette lettre sont ceux qu'emploierait encore un de nos contemporains curieux d'obtenir des renseignements sur le sujet.

Puisque nous en sommes à Pline, je dois ajouter que son oncle, Pline l'Ancien avait une opinion précise sur les fantômes et que, loin de partager les hésitations de son neveu, il n'ajoutait pas foi aux apparitions de morts qu'on lui avait signalées, « ne voulant, dit-il, s'occuper que des œuvres de la nature et non des miracles ».

Tirons au moins la conclusion que déjà, à Rome, il pouvait se faire qu'un neveu fût en désaccord avec son oncle.

Au Moyen Age, la croyance aux revenants est générale, et on voit des fantômes se mêler aux danses et aux cérémonies du sabbat des sorcières.

On raconte qu'à l'époque de la Renaissance, Marsile, savant philosophe, disputait avec son disciple Michel Mercati sur l'immortalité de l'âme et que, comme ils ne s'entendaient pas, ils convinrent que celui qui partirait le premier pour l'autre monde, reviendrait en donner des nouvelles au survivant. Un soir que Michel, bien éveillé, s'occupait de ses études, il entendit le pas précipité d'un cheval et le bruit d'une voix qui criait de l'extérieur : « Michel, rien n'est plus vrai que ce qu'on dit de l'autre vie ».

Michel ouvrit la fenêtre et vit son maître Marsile monté sur un cheval qui s'éloignait au galop. Il lui cria de s'arrêter, mais Marsile continua sa course jusqu'à ce qu'on ne le vit plus. Le jeune homme, stupéfait, envoya aussitôt chez Marsile et apprit qu'il venait d'expirer.

Plus tard, Agrippa d'Aubigné, l'austère calviniste, affirme que le duc de Guise, assassiné au château de Blois, apparut à Catherine de Médicis, au jour et à l'heure de sa mort.

On cite un fait identique relatif à François I<sup>er</sup> qui, tandis qu'il mourait, au château de Rambouillet, serait apparu à sa sœur, Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, au couvent de Tusson, dans la Charente.

Au dix-septième siècle, dans les lettres de la Princesse Palatine, on trouve l'histoire d'un seigneur qui, partant pour la guerre, avait promis à une dame de lui apparaître s'il était tué. Ce qui se réalisa de tous points. Mais la dame, ayant poussé de hauts cris à l'apparition du spectre, une main invisible lui appliqua un soufflet. Pendant ce temps, une gouvernante qui couchait dans la chambre de sa maîtresse, lui criait : « N'ayez pas peur, Madame, ce n'est qu'un esprit ; en rêvant, je l'ai senti qui me tirait par les pieds. »

Ne quittons pas le dix-septième siècle sans avoir rappelé le fantôme immortalisé par Shakespeare, dans *Hamlet*, et citons une fois de plus les paroles si profondes de ce fou raisonnable :

« Il y a plus de choses, Horatio, dans le ciel et sur la terre, que ne peut en rêver toute votre philosophie. »

Un célèbre athée du dix-huitième siècle, le poète Sylvain Maréchal, mort non loin d'ici, à Montrouge, en 1803, apparut à sa femme et à l'une de ses amies, M<sup>me</sup> Dufour, pour leur révéler l'existence d'une somme de 1.500 francs qu'il avait cachée dans un meuble.

N'oublions pas, mais dans le domaine du roman, la *Dame Blanche*, dont Walter Scott a tiré une si grande part dans quelques-uns de ses ouvrages, et les légendes analogues qui s'attachent, d'ailleurs, à presque tous les vieux châteaux.

J'abandonne le passé, non sans avoir répété que les quelques faits précédents ne constituent qu'une partie infime de tous

ceux qui sont racontés ici ou là. Je ne les ai choisis parmi tant d'autres, qu'en raison des personnages considérables qui en ont été témoins, personnages dont le caractère froid et sérieux est généralement connu. Je vais vous parler maintenant des faits contrôlés de nos jours par des savants habitués à l'observation rigoureuse.

Nous diviserons ces recherches en deux parties : la première concernant les apparitions de personnes vivantes ou sur le point de mourir, la seconde consacrée à celles de personnes mortes, ou fantômes proprement dits.

En 1882, se fonda à Londres, sous le titre de Société des recherches psychiques, une société qui comprend, parmi ses membres, tous les psychologues en renom de l'Angleterre, ainsi que des physiciens universellement connus. Cette société a pour but d'étudier, en employant des moyens précis, les phénomènes qui nous occupent, et d'autres qui sont du même ordre, mais ne rentrent pas dans notre cadre. Elle ouvrit, il y a environ vingt ans, une enquête, en priant tous ceux qui auraient été témoins eux-mêmes d'une apparition, ou auraient entendu parler d'un fait de ce genre, de lui signaler le cas. L'information recueillie, on allait sur place interroger les correspondants, on leur demandait des renseignements complémentaires et on éliminait tous les faits explicables par un simple produit de l'imagination, par un souvenir oublié pendant longtemps et qui se présente subitement à la mémoire ; bref, par une de ces opérations de l'esprit sur lesquelles la psychologie moderne commence à nous donner d'utiles informations.

Le résultat de cette enquête a été consigné dans un vaste recueil, paru il y a dix ans, sous le nom de *les Fantômes des Vivants*, titre devenu : *Les Hallucinations télépathiques* par le pur effet de la volonté du traducteur français. Cette édition française est, d'ailleurs, accompagnée d'une préface de M. Charles Richet, le professeur de physiologie bien connu. Ce volume comprend 357 cas d'individus qui se réveillent la nuit, ou voient même apparaître en plein jour une personne à laquelle ils ne pensent pas. Les enquêtes faites avec le plus grand soin, et selon la méthode anglaise qui se donne la peine

de réfuter des hypothèses même invraisemblables, prouvent que, la plupart du temps, la personne, devant qui se produit le phénomène, ignore l'existence d'une maladie de celle qu'elle voit apparaître au moment de sa mort. Les auteurs de ce recueil ont d'ailleurs relié ces apparitions spontanées à d'autres phénomènes dont l'existence est démontrée : celui de la transmission de la pensée d'un opérateur à son sujet, et celui de la description par le sujet des impressions que veut lui faire ressentir l'opérateur. Le professeur Richet, et d'autres expérimentateurs, se sont basés sur le calcul des probabilités pour prouver que le nombre des réponses fausses du sujet est toujours très notablement inférieur à celui que le calcul donnerait au cas où le phénomène serait dénué d'existence.

Nous ne sommes encore ici que dans un laboratoire où les deux personnes qui expérimentent sont en présence l'une de l'autre, mais on a cité des faits où l'opérateur cherche à aller impressionner son sujet à des distances plus ou moins grandes. On en lit plusieurs de ce genre dans le volume en question : il s'agit ordinairement d'individus faisant un effort de volonté intense avec l'idée d'apparaître à quelqu'un qu'ils n'ont pas prévenu. Et l'opérateur attend que la personne à laquelle il a cherché à rendre cette singulière visite, lui confirme, la première, le succès de l'expérience. Il y a une concordance généralement très remarquable entre l'acte pensé et l'effet obtenu.

(*A suivre.*)

C. DE WATTEVILLE.

(*Revue scientifique du spiritisme.*)



## SÉANCES AVEC EUSAPIA PALLADINO

## A GÈNES

(Suite)

*Troisième séance.* — Après un quart d'heure d'attente, pendant lequel le médium cause volontiers et avec une vivacité vraiment méridionale, les mouvements de la table commencent, accompagnés par une transformation progressive de l'apparence de M<sup>me</sup> Palladino, qui se prend à bailler, à avoir des frissons nerveux, à fixer d'un regard égaré. La langue, d'habitude si bien pendue, se trouve embrouillée; elle ne prononce plus que quelques mots, péniblement articulés, dont quelques-uns, suppliants, paraissent adressés par elle à l'être mystérieux qui se manifeste, et d'autres, plus graves, semblent venir de cet être lui-même, qui nous fournit des communications courtes et formelles, se rapportant exclusivement à la marche de cette séance.

« Le dédoublement de la personnalité s'accroît avec le progrès de la transe et produit des effets analogues à ceux connus des amateurs d'études psychiques, grâce aux recherches classiques de M. Pierre Janet sur les sujets hypnotiques.

« Mais, en même temps, quelle richesse de phénomènes physiques, en partie provoqués par notre volonté, en partie spontanés, quelquefois en contraste avec notre attente!...

« Le médium touche avec un doigt (contrôlé par le n° 5) le n° 4; en même temps le n° 8 se sent touché par un doigt au flanc. Le même phénomène d'extériorisation, toujours annoncé d'avance par le médium, se répète à plusieurs reprises sous des formes différentes : mais il s'agit constamment d'une

répétition identique de certains actes accomplis par Eusapia, exécutés par des corps invisibles. Quelquefois, les coups sont frappés sur les chaises.

« On diminue quelque peu l'obscurité et aussitôt la chaise du n° 5 (1), qui avait déjà fait un bond de côté, se dérobe à la personne, pendant qu'une main se pose sur son dos et sur son épaule. La chaise se soulève sur la table, descend de nouveau à terre et, après différentes oscillations en sens vertical et en sens horizontal, va se placer *sur la tête* du n° 5 (resté naturellement debout); elle y demeure pendant quelques minutes, dans une position d'équilibre très instable.

« Les coups violents et les attouchements délicats de mains grosses et petites se suivent sans interruption, de telle façon que, sans que l'on puisse prouver mathématiquement la simultanéité de différents phénomènes, elle est toutefois presque certaine en plusieurs cas.

« Pendant que nos instances augmentent pour obtenir un argument si précieux de démonstration, la contemporanéité que nous demandons nous est enfin accordée, puisque la table frappe, la sonnette retentit, le tambour de basque est porté tout autour de la salle en tintant sur nos têtes, se pose sur la table et reprend son vol dans l'air...

« Le bouquet de fleurs qui se trouvait dans le goulot d'une carafe, sur la plus grande table, arrive sur la nôtre, précédé d'une agréable sensation de parfum. Pendant que les tiges de quelques fleurs s'introduisent dans la bouche du n° 5, le n° 8 est frappé par une balle de caoutchouc qui rebondit sur la table.

« La carafe vient rejoindre les fleurs sur la table; ensuite elle se lève et se porte à la bouche du médium en le faisant boire deux fois; entre l'une et l'autre reprise, elle se replace debout sur la table. Nous entendons distinctement la déglutition de l'eau, après quoi M<sup>me</sup> Palladino demande qu'on lui essuie la bouche avec un mouchoir. Enfin, la carafe retourne sur la grande table; les fleurs restent au milieu de nous.

« Mais voilà que s'effectue un transport d'un caractère tout

(1) On devine par l'ensemble du récit de M. Porro que le « n° 5 » n'était autre que le professeur Morselli. — (N. de la R.)



à fait différent. Je m'étais plaint, à plusieurs reprises, que ma position dans la chaîne, loin du médium, m'ait empêché d'être touché pendant la séance. Tout à coup j'entends un bruit sur la paroi de la chambre, suivi par le tintement des cordes de la guitare qui vibraient comme si l'on cherchait à détacher l'instrument de la muraille où il était accroché. Enfin l'effort réussit et la guitare, détachée de la paroi prend la position horizontale et s'avance vers moi en direction oblique.

« Je l'ai vue distinctement arriver entre moi et le n° 8, avec une rapidité qui en rendait peu désirable le choc. Ne pouvant tout d'abord me rendre compte de cette masse noireâtre qui arrivait sur moi, je me suis esquivé du côté droit (le n° 8 siégeait à ma gauche) : alors la guitare changeant de route, me frappe, avec une certaine force, trois coups avec le manche sur le front (qui resta un peu meurtri pendant deux ou trois jours); après quoi elle se place délicatement sur la table.

« Elle n'y reste pas longtemps et commence à tourner tout autour de la salle, bien haut sur nos têtes, avec rotation à droite et à grande vitesse,

« Il convient de remarquer que, dans cette rotation accompagnée, en plus de la vibration des cordes, par le son du tambour de basque frappé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en l'air, la grosse guitare n'a jamais cogné le lampadaire central à la lumière électrique (deux lampes placées au bouts d'un tuyau horizontal soutenu par un autre tuyau vertical,) ni les trois lampes à gaz fixées aux parois de la chambre.

« Étant donnée l'étroitesse de la chambre, il était assez difficile d'éviter ces obstacles, puisque l'espace resté libre était fort borné.

« La guitare exécuta par deux fois de suite son vol en rond, en venant se reposer, entre l'une et l'autre reprise, au milieu de la table, où elle s'arrêta enfin définitivement.

« Il était tard; le médium semblait de plus en plus fatigué et nous avons insisté auprès de l'être invisible qui paraissait diriger les phénomènes, afin qu'il consentît à l'interruption de la séance. Mais les deux coups négatifs nous avaient

fait comprendre que quelque phénomène allait bientôt se produire.

« Dans un dernier effort désespéré, Eusapia se tourne vers sa gauche où se trouvait, sur une table, une machine à écrire du type Columbia Bar-Lok n° 6, du poids de 6 kilos. Dans son effort, le médium tombe, épuisé, sans force, sur le parquet : mais la machine se lève de sa place et se porte au milieu de notre table, près de la guitare.

« Ainsi s'acheva cette séance, pleine de phénomènes dynamiques.

« M<sup>me</sup> Palladino se trouve dans un tel état d'épuisement et de trouble d'esprit, qu'il nous faut bien trois quarts d'heure de soins pressés pour la faire revenir à elle complètement : en quittant les locaux du Cercle, elle était encore chancelante et devait s'appuyer au bras de l'un de nous. »

*Quatrième séance.* — Cette séance est moins remarquable. D'ailleurs, pendant toute la soirée, Eusapia n'est jamais proprement tombée en transe.

« Nous dirons seulement que le n° 5, après plusieurs attouchements, sentit mettre dans sa main deux tablettes d'ardoise qu'avant la séance les expérimentateurs avaient cachetées ensemble et placées sur la table, dans l'espoir d'y trouver de l'écriture. Les deux ardoises, tenues fortement par les n°s 5 et 9, restèrent dans leurs mains, malgré les efforts considérables que faisaient les entités invisibles pour les leur arracher.

« De même — et cette fois en pleine lumière — la table se souleva sur deux jambes en opposant une forte résistance aux efforts de M. Porro et des n°s 8, 9 et 10 pour la baisser.

« Toujours en pleine lumière, Eusapia appelle M. Morselli, et, contrôlée par ses deux voisins, l'emmène avec elle vers la table sur laquelle est placé le bloc de plâtre à mouler. Elle lui prend la main ouverte et la pousse trois fois sur le plâtre, comme pour l'enfoncer et laisser sur elle une empreinte. La main de M. Morselli demeure à une distance de plus de dix centimètres du bloc ; néanmoins, à la fin de la séance, les expérimentateurs vérifièrent que le bloc portait l'empreinte

des trois doigts — empreintes plus profondes que ce qu'il est possible d'obtenir directement au moyen d'une pression volontaire, »

*Cinquième séance.* — A présent, un beau phénomène de *lévitation*.

« ...La transe est plus profonde et plus pénible que d'habitude.

« Tout à coup, le médium lève ses deux mains, toujours serrées par les miennes et par celles du n° 5 (Morselli) et, tout en poussant des gémissements, des cris, des exhortations, elle se soulève rapidement avec la chaise, jusqu'à poser ses deux pieds et les bouts des deux bâtons antérieurs de la chaise sur la planche supérieure de la table, déjà toute tendue.

« C'est un moment de grande anxiété. La lévitation s'était accomplie sans aucun choc, sans aucune secousse, rapidement, mais sans soubresaut. En d'autres termes, si l'on voulait par un effort de défiance suprême, imaginer un artifice pour obtenir le même résultat, on devrait songer plutôt à une traction d'en haut (au moyen d'une corde et d'une poulie) qu'à une poussée d'en bas.

« Mais ces deux hypothèses ne soutiennent ni l'une ni l'autre l'examen élémentaire des faits...

« Ce n'est pas tout encore. Eusapia s'est encore soulevée avec sa chaise, de la partie supérieure de la table, de telle sorte que le n° 11 d'un côté et moi de l'autre, nous avons pu passer la main sous les pieds du médium et sous ceux de la chaise.

« D'ailleurs, le fait que les deux pieds postérieurs de la chaise étaient restés hors de la table, sans aucun appui visible, rend encore plus inconciliables les effets de cette lévitation avec la supposition qu'Eusapia se soit soulevée au moyen d'un bond qu'elle aurait fait faire à son corps et à la chaise. »

M. Porro juge que ce phénomène est l'un de ceux qui s'expliquent le moins facilement sans avoir recours à l'hypothèse spirite, sans quoi il faudrait songer à quelque chose de

semblable au cas de cet homme qui était tombé à l'eau et qui pensait se saisir par les cheveux pour en sortir. Nous ne sommes pas du même avis à ce sujet. Sans doute, nous ne nous expliquons pas mieux ce phénomène que la plupart des autres manifestations de la nature; mais l'examen des très nombreux faits de lévitation que nous rencontrons dans l'hagiographie et qui nous montrent comment plusieurs ascètes se soulevaient du sol chaque fois qu'il tombaient en extase, nous ferait plutôt croire qu'il s'agit d'un fait dans lequel peuvent ne pas intervenir des entités extrahumaines.

M. Porro continue son récit en disant :

« Eusapia est redescendue sans secousse, petit à petit, toujours tenue au moyen des mains par le numéro 5 et par moi; la chaise, montée un peu plus haut, se renversa et vint se placer sur ma tête, d'où elle retourna spontanément sur le parquet.

« Le phénomène se renouvela; Eusapia et sa chaise furent de nouveau transportées sur la table, seulement, cette fois, le résultat de la fatigue supportée par le médium a été tel que la pauvre femme tomba évanouie sur la table, d'où nous l'avons replacée à terre avec tous les soins nécessaires.

« Une demi-heure se passa avant que M<sup>me</sup> Palladino se remit quelque peu de ce qui s'était passé aux dépens de son énergie vitale... »

(*A suivre.*)

OBSERVATION. — Si tous ces faits sont prouvés d'une manière scientifique, et par des procédés rigoureux, il est incontestable qu'on ne peut pas les expliquer ni par des causes naturelles, ni par une cause divine. L'intervention des esprits mauvais est évidente; elle seule, explique ces faits.

---

## PETITE MÉTHODE D'AUTOSUGGESTION



### I. — Définition

L'*autosuggestion* a pour but de se donner à soi-même une suggestion.

L'*autosuggestion*, pour donner de bons résultats, doit être pratiquée avec méthode.

\*  
\* \*

Le terme *autosuggestion* s'emploie dans trois sens différents :

1° L'*autosuggestion* est l'ensemble de la pratique qui consiste à se donner une suggestion.

2° L'*autosuggestion* est la suggestion ou l'idée que la personne se donne à elle-même.

3° L'*autosuggestion* est l'acte exécuté à la suite de la pratique de l'*autosuggestion*.

Pour différencier ces trois sens, on peut leur ajouter les termes suivants :

1° Autosuggestion mise en pratique, ou pratique de l'*autosuggestion* :

2° Autosuggestion idée, ou pensée, ou ordre ;

3° Autosuggestion résultante ou acte.

Bien souvent, en sous-entendant *autosuggestion*, on dit : l'idée proposée, la pensée proposée (par l'*autosuggestion*).

On dit également l'acte résultant, en sous-entendant de l'*autosuggestion*.

### II. — Du meilleur moment de l'*autosuggestion*

Il est des conditions nécessaires à la pratique de l'*autosuggestion*.

Le meilleur état pour pratiquer l'autosuggestion est la somnolence qui précède ou accompagne le sommeil.

Dans cette somnolence toutes les facultés sont au repos. L'*abstraction* de l'individu peut être complète. Par l'*abstraction* on entend cette puissance de l'individu à se séparer du monde extérieur pour ne penser qu'à un seul objet. Certains savants, mathématiciens ou philosophes, sont arrivés à la puissance d'*abstraction* par un travail continu et par un entraînement obtenu dans la période de veille. Cette *abstraction* a lieu bien plus facilement dans la somnolence qui accompagne le sommeil.

Plusieurs causes s'opposent à la pratique de l'autosuggestion. Exemples : Bruits du dehors, mauvaise musique, bavardages entendus, coups de fusils, pour l'ouïe. — Froid aux pieds ou aux mains, chaleur exagérée, pour les sensations de tact. — Douleurs, migraines, coliques, rhumatismes, névralgies dentaires ou autres, etc.

Par conséquent il faut d'abord favoriser la pratique de l'autosuggestion et l'*abstraction* qui est nécessaire en assurant l'absence de distractions et en supprimant les impressions qui s'opposent à cette pratique.

La solitude, l'isolement sont très favorables.

Si l'isolement ne peut être obtenu dans une grande ville ou même un village, on peut pratiquer l'autosuggestion la nuit de 1 heure à 3 heures du matin, au moment où tout le monde dort. C'est, en effet, le meilleur moment pour pratiquer l'autosuggestion, car la somnolence que l'on obtient à ce moment est la plus parfaite pour l'*abstraction* et pour la pratique proposée.

Il est d'autres moments pendant lesquels on peut pratiquer l'autosuggestion.

Le soir, étant couché, avant de s'endormir.

Le matin, étant couché, avant de se lever.

Ces deux moments de pratiquer l'autosuggestion : 1° avant de s'endormir; 2° après le sommeil de la nuit, ont chacun leurs avantages.

1° Avant de s'endormir. Le sommeil ou la somnolence est favorisé par la fatigue de la journée et l'autosuggestion se

fait très facilement. Mais chez les débutants, il y a cet écueil que le sommeil arrive dès les premiers moments de l'autosuggestion. L'autosuggestion est trop courte, le sommeil naturel qui succède involontairement y mettant fin.

Le grand avantage de l'autosuggestion pratiquée le soir avant de s'endormir, c'est que, après la pratique bien faite de l'autosuggestion, vient succéder le sommeil naturel de la nuit. Or le sommeil naturel de la nuit succédant à l'autosuggestion, lui donne une puissance bien plus grande, deux ou trois fois plus grande; l'autosuggestion est bien plus parfaite et plus facile à exécuter.

2<sup>o</sup> La pratique de l'autosuggestion peut avoir lieu au réveil du matin chez le débutant; c'est le meilleur moment, car il ne s'endormira pas de nouveau, et, s'il s'endort, il se réveillera facilement. A ce moment, l'individu est plus maître de son sommeil et de sa somnolence. L'inconvénient est qu'il faut se lever pour les travaux de la journée et que le temps nécessaire ne peut être consacré à la pratique de l'autosuggestion.

Les meilleurs moments de pratiquer l'autosuggestion, pour une personne expérimentée, sont le soir avant de s'endormir ou la nuit en se réveillant.

Pour le débutant, le meilleur moment est le matin.

### III. — Comment pratiquer l'autosuggestion

L'autosuggestion se pratique en se donnant mentalement une idée, une impression, un ordre, dans la somnolence la mieux appropriée.

Le sujet, pour se donner le mieux possible cette idée, cette pensée, ou cet ordre, doit se les répéter mentalement plusieurs fois de suite.

Le mieux serait de se répéter mentalement une seule pensée indéfiniment. Mais il faut des moments de repos, car le travail d'autosuggestion s'accompagne d'une certaine fatigue.

Soit l'autosuggestion *avoir de bonnes idées*, que le sujet veut se proposer. Le sujet se met d'abord dans la somnolence

favorable. Puis il se répète mentalement cette idée, cette pensée, cet ordre : *avoir de bonnes idées*.

L'avantage immense de l'autosuggestion c'est que les bonnes idées viendront. Toutefois elles viendront dans la mesure de l'intelligence et du développement cérébral du sujet. Il n'y a pas d'autre moyen connu pour faire produire de bonnes idées à un individu qui n'en a pas l'habitude. Ce résultat est obtenu par la suggestion et par l'autosuggestion, le sujet agissant lui-même et sur lui-même.

#### IV. — Premier exercice d'autosuggestion

Le premier exercice d'autosuggestion est de se réveiller et de s'endormir à volonté.

1<sup>o</sup> Se réveiller à volonté. — C'est le premier exercice à effectuer parce qu'il est nécessaire aux exercices suivants. On peut penser le soir en s'endormant : *Se réveiller au milieu de la nuit*. On répète mentalement cette pensée pendant vingt minutes environ en se reposant de temps en temps. Puis on s'endort en favorisant le sommeil.

Il arrive le plus souvent que le réveil dans la nuit a lieu lors du premier exercice. On en profite pour faire l'autosuggestion de s'endormir et se réveiller de nouveau, pour fixer l'état de somnolence le plus voisin du sommeil.

2<sup>o</sup> S'endormir à volonté. — Cet exercice se fait le soir, lorsque ayant terminé les exercices d'autosuggestion, on veut dormir. Le sujet répète mentalement : *Dormir*.

Le matin, si l'on s'éveille de bonne heure, on peut faire l'exercice d'autosuggestion pour *s'endormir très peu de temps*. Il arrive, quand l'exercice est bien fait, que l'on s'endort pendant un quart d'heure ou vingt minutes. Quelquefois le sommeil dure seulement cinq minutes.

Quand on est suffisamment expert, quand on a vérifié que l'on se réveille la nuit à volonté, et plusieurs fois par nuit, on pratique l'autosuggestion pour les besoins du moment, pour les nécessités du lendemain, pour les devoirs à accomplir dans le temps à venir.



## V. — Du nombre des autosuggestions

Pour que l'autosuggestion soit la mieux faite possible, il ne faut qu'une pensée.

S'il n'y a qu'une pensée proposée en autosuggestion, c'est la pensée unique, c'est en quelque sorte l'analogue de l'idée fixe, préméditée, expérimentale. Cette pensée unique, proposée en autosuggestion, accapare toute la puissance de l'individu dans un seul but.

Toutefois quand une seule idée est proposée en autosuggestion, la fatigue arrive rapidement. Ce sont les mêmes cellules cérébrales qui sont sollicitées et constamment en activité. Au bout de quelques minutes, la fatigue survient et elles ont besoin de repos.

Pour obvier à cette fatigue provenant de l'autosuggestion unique, le sujet peut pratiquer plusieurs autosuggestions. Il pourra prendre trois ou quatre pensées et se les proposer l'une après l'autre.

Mais quand on pratique plusieurs autosuggestions, c'est au dépens de la perfection de chacune d'elles. La force dont l'individu est capable étant répartie sur quatre autosuggestions différentes, chaque autosuggestion est exécutée avec moins de puissance et moins de perfection.

Chaque pensée proposée en autosuggestion devra être répétée mentalement un nombre de fois assez grand ; de dix à cinquante fois de suite. Et ce même travail sera exécuté successivement pour les autres autosuggestions.

Soit les autosuggestions : 1<sup>o</sup> *Avoir de bonnes idées.* — 2<sup>o</sup> *Écrire.* — 3<sup>o</sup> *Avoir de l'ordre.*

Le sujet qui voudra se les proposer se mettra d'abord dans la somnolence favorable.

Puis, 1<sup>o</sup> il répétera mentalement de dix à cinquante fois : *avoir de bonnes idées*, et il se reposera deux minutes.

Puis, 2<sup>o</sup> il répétera mentalement de dix à cinquante fois : *écrire*, et se reposera deux minutes.

Puis, 3<sup>o</sup> il se répétera mentalement de dix à cinquante fois, *avoir de l'ordre*, et se reposera deux minutes.

Voilà comment il devra s'y prendre théoriquement.

Le sujet répétera un ordre de dix à cinquante fois. Le nombre peut être variable. C'est la fatigue éprouvée qui doit le fixer. Quand la phrase est longue comme *avoir de bonnes idées*, la fatigue arrive au bout de peu de fois, dix, vingt ou trente fois. Quand la phrase est courte, comme *écrire*, la fatigue arrive beaucoup moins vite. Au bout de quarante ou cinquante fois seulement. C'est la fatigue qui doit régler le nombre de fois que l'idée est proposée mentalement.

Le sujet choisit et reprend chaque idée un peu suivant son inspiration et suivant le désir qu'il a d'accomplir l'acte. Par exemple, s'il tient davantage à l'auto-suggestion *avoir de bonnes idées*, c'est à celle-là qu'il reviendra le plus souvent; les deux autres, *écrire*, *avoir de l'ordre*, étant proposées moins souvent. Mais chaque fois que le sujet reviendra à une idée proposée, il devra se la répéter mentalement au moins dix fois de suite pour bien la fixer dans son esprit.

Le nombre d'auto-suggestions qui peuvent être proposées facilement en une séance est de trois. A ce nombre, les auto-suggestions sont bien pratiquées et donnent des résultats certains. On peut aller jusqu'à quatre auto-suggestions différentes dans la même séance et avoir des résultats satisfaisants. Mais plus on augmente et moins les auto-suggestions sont bien exécutées. Si le nombre d'auto-suggestions proposées dans une séance est grand, le résultat est nul, négatif. Souvent plus de cinq auto-suggestions proposées en une séance ne donnent aucun résultat.

Cependant on peut tourner la difficulté. Le sujet pourra se proposer dans une séance deux auto-suggestions les plus vigoureusement désirées, il leur consacra la plus grande partie du temps employé à cette séance. Ce sont les auto-suggestions principales. Puis un temps relativement très court sera consacré aux auto-suggestions secondaires. De la sorte le sujet pourra se proposer plus de cinq auto-suggestions.

Exemple : Les auto-suggestions principales seront :  
1<sup>o</sup> *Écrire*; 2<sup>o</sup> *Avoir de bonnes idées*. Ces auto-suggestions seront répétées aussi longtemps que le sujet le pourra, le temps sera limité par la fatigue seule.

Les autosuggestions secondaires seront : 1° *Avoir de l'ordre* ; 2° *Etre sage* ; 3° *Réussir* ; 4° *Plaire* ; 5° *Causer*. C'est un exemple de cinq autosuggestions secondaires qui pourront être exécutées comme repos, comme variété de travail intellectuel, lorsque les autosuggestions principales auront amené la fatigue. De la sorte, ces autosuggestions secondaires seront salutaires. Leur résultat sera petit, modeste, en comparaison des autosuggestions principales, mais ce ne sont pas elles qui sont recherchées le plus, elles ne sont pas difficiles à exécuter.

Et le résultat final, recherché, *écrire et avoir de bonnes idées*, sera obtenu.

Il faut ajouter que, lorsque le sujet est bien entraîné à la pratique de l'autosuggestion, il n'est jamais fatigué.

## VI. — De la méditation

La méditation est un travail cérébral qui vient compléter l'autosuggestion et s'y associer très heureusement.

Mais la méditation a un pouvoir bien différent de l'autosuggestion.

L'autosuggestion crée les idées.

La méditation groupe les idées, elle s'exerce grâce à une faculté différente.

L'autosuggestion crée les idées. Cette pratique de l'autosuggestion appelle l'activité de l'individu sur certains centres nerveux. Elle développe certaines facultés et ce développement, à cause de la facilité des cellules nerveuses à se reproduire en raison du travail qui leur est demandé, ce développement est l'occasion d'une création ou d'une augmentation de certains centres nerveux.

Considérons le centre nerveux dans l'exemple d'autosuggestion, *avoir de bonnes idées*. Le centre nerveux qui préside à ce travail peut donner dans une journée un nombre d'idées assez restreint, par exemple dix bonnes idées. Quand l'autosuggestion *avoir de bonnes idées* aura été pratiquée, le centre nerveux qui préside à ce travail aura été sollicité, son activité

aura été stimulée, et il produira un travail dix fois plus grand, soit cent bonnes idées dans une journée.

Si ce même centre nerveux est sollicité tous les jours, si son activité est stimulée tous les jours par une autosuggestion bien pratiquée, en vertu de la loi d'entraînement, le centre nerveux grandira, grossira, s'augmentera ; les cellules nerveuses se multiplieront. Et là où il n'y avait qu'une cellule nerveuse, il y aura dix ou cent cellules nerveuses, effectuant un travail dix ou cent fois plus grand. Il existera un véritable centre nerveux, nous assistons à la création d'un centre nerveux.

Ce sont, en effet, les cellules nerveuses qui produisent tout travail, musculaire ou intellectuel. Une idée produite ou un mouvement produit sont des résultantes qui ont pour origine l'activité de centres nerveux. Le muscle qui se contracte se contracte, parce que l'impulsion vient du centre nerveux qui lui est spécial. L'idée émise est émise, parce que l'impulsion vient du centre nerveux qui lui est spécial.

## VII. — Exercice d'autosuggestion

Pour enseigner la pratique de l'autosuggestion, nous allons prendre un autre exemple, soit l'idée proposée : *Plaire — Causer* — à développer par l'autosuggestion.

*Plaire. — Causer.* — Ce sont deux idées qui seront associées.

On commence par se mettre dans la somnolence favorable à l'abstraction.

Puis on pense de dix à cinquante fois *plaire, plaire, plaire, plaire, plaire, plaire, plaire, plaire*, etc. On n'a pas besoin de compter sur les doigts pour savoir combien de fois on répète mentalement l'autosuggestion *plaire*. On s'arrête quand la fatigue se fait sentir. Elle se fait sentir au bout de vingt ou trente fois. Pour arriver à penser mentalement une autosuggestion plus de cinquante fois de suite, il faut être entraîné depuis longtemps.

Quand on a pratiqué l'autosuggestion *plaire* vingt ou

trente fois de suite, on se repose une minute, puis on passe à l'autosuggestion suivante, *causer*.

On agit pour cette seconde autosuggestion *causer*, comme pour la première, *plaire*. On répète dix à cinquante fois de suite, *causer, causer, causer, causer, causer, causer, causer, causer*, etc.

Quand la fatigue arrive, au bout de vingt à trente fois, on se repose une minute.

Puis on reprend la première autosuggestion *plaire*; on la renouvelle comme il a été dit précédemment.

On peut prendre successivement l'autosuggestion n° 1 *plaire*, et l'autosuggestion n° 2 *causer*.

Il est plusieurs procédés que l'on peut employer et qu'il faut connaître.

1° On peut aussi prendre plusieurs fois de suite, avec intervalles de repos, l'une ou l'autre des autosuggestions.

Par exemple, on prendra l'autosuggestion *plaire*, on la répétera vingt fois environ.

Puis on se reposera une minute.

On reprendra cette même autosuggestion, on la répétera vingt fois.

Puis on se reposera.

On pourra renouveler plusieurs fois cette pratique, et de la sorte l'autosuggestion n° 1 *plaire* aura été répétée cent ou deux cents fois de suite, mentalement, avec des intervalles de repos.

Puis on fera de même pour l'autosuggestion n° 2 *causer*.

On la pensera mentalement par groupes de vingt ou trente fois avec des intervalles de repos, et en fin de compte on aura pensé mentalement cent ou deux cents fois l'autosuggestion *causer*.

2° On peut varier les procédés.

Une méthode consiste à prendre ces deux autosuggestions *plaire*, — *causer*, — et à les répéter l'une après l'autre de la sorte : *plaire, causer, — plaire, causer, — plaire, causer, — plaire, causer, — etc.*

Cette méthode repose des méthodes précédentes.

Au bout de quelque temps, le repos devient nécessaire ; on

intercalles des périodes de repos succédant à la pratique simultanée de ces deux autosuggestions.

3<sup>o</sup> Une méthode mixte, et c'est la plus facile, consiste à penser cinq ou six fois l'autosuggestion n<sup>o</sup> 1 *plaire*, puis cinq ou six fois l'autosuggestion n<sup>o</sup> 2 *causer*; on revient tantôt à l'une, tantôt à l'autre, de la sorte :

*Plaire, plaire, plaire, plaire, plaire, plaire, causer, causer, causer, causer, causer, causer, plaire, plaire, plaire, plaire, plaire, causer, causer, causer, causer, causer, causer, causer, plaire, plaire, etc.*

On se repose quand on est fatigué, puis on reprend.

On peut associer les méthodes précédentes et on aura la façon de procéder suivante :

Premier groupement :

1<sup>o</sup> *Plaire, plaire, plaire, plaire...* 20 ou 30 fois de suite — Repos.

2<sup>o</sup> *Causer, causer, causer, causer...* 20 ou 30 fois de suite. — Repos.

Le premier groupe sera renouvelé un certain nombre de fois.

Après l'exercice répété, la fatigue survenant, on passe à la deuxième méthode.

Deuxième groupement :

1<sup>o</sup> *Plaire, plaire, plaire, plaire...* 5 ou 6 fois. — Repos.

2<sup>o</sup> *Causer, causer, causer, causer...* 5 ou 6 fois. — Repos.

On renouvelle cette pratique un certain nombre de fois, dix ou vingt fois, puis on passe à la troisième méthode.

Troisième groupement :

*Plaire, causer, plaire, causer, plaire, causer, plaire, causer...* 20 ou 30 fois. — Repos.

Puis on recommence.

On passe ainsi une demi-heure environ à pratiquer cette autosuggestion. Alors il est bon de prendre un repos un peu plus long, de cinq à dix minutes.

Si l'on est débutant, il est bon de terminer à ce moment l'exercice d'autosuggestion.

## VII. — Combien de temps doit-on consacrer à l'autosuggestion ?

Pour que l'autosuggestion donne un résultat certain, il faut lui consacrer un minimum de vingt minutes. C'est l'expérience qui a donné cette mesure. Quelquefois on pourra y consacrer moins de temps, mais le travail effectué sera minime.

Quand on veut avoir un résultat parfait, complet, net, précis, évident; quand on pratique l'autosuggestion couramment, tous les jours ou toutes les nuits; quand on est entraîné, on peut y consacrer deux ou trois heures. C'est la bonne mesure. Elle comporte les moments de repos.

Il est bon de couper ces deux ou trois heures consacrées à l'autosuggestion. Par exemple, on pratiquera l'autosuggestion pendant une heure ou une heure et demie le soir avant de s'endormir; puis on pratiquera l'autosuggestion une heure ou deux heures dans la nuit; puis on pratiquera l'autosuggestion une demie-heure ou une heure le matin.

On peut aller jusqu'à cinq heures d'autosuggestion par jour; c'est un maximum que l'on peut atteindre facilement quand on est entraîné. Mais quand on pratique l'autosuggestion trop longtemps, elle est l'occasion d'une fatigue très grande, fatigue qui empêche la perfection des résultats, fatigue qui empêche le travail attendu de s'effectuer, fatigue qui ne laisse plus de forces pour produire un travail, une résultante louable et belle.

## IX. — Note

Cette petite méthode est le résumé de plus de vingt années de méditations et de recherches. Elle expose la question de l'autosuggestion dans ses grandes lignes. Mais chaque point devrait être l'origine de développements nombreux et inté-

ressants. Les méthodes courtes sont les meilleures, et on ne doit pas traiter les parties avec trop de détails.

Je veux ajouter cependant un avertissement pour ceux qui seraient tentés de mettre cette méthode en pratique :

1° Il faut être intelligent :

2° Il faut avoir peur des détraquements, car ils surviennent facilement chez certains prédisposés ou chez ceux qui manquent de prudence. Tout entraînement est soumis à des lois auxquelles il faut obéir.

Les détraquements sont tous ces symptômes nerveux décrits par les traités, en nombre si considérables et en formes si variées. Beaucoup de ces détraquements sont dus à une autosuggestion spontanée, faite en violation de l'organisme.

Des COMMENTAIRES feront suite à cette petite méthode.

## Discussion

M. Félix REGNAULT. — On peut, en s'endormant, s'auto-suggestionner de se réveiller de bonne heure. Supposez, par exemple, qu'ayant l'habitude de s'éveiller à sept heures, on veuille se lever à cinq heures. On y pensera en s'endormant. Très généralement on se trompe et le sommeil cesse à trois heures, puis à quatre heures, enfin à cinq et on a passé une mauvaise nuit.

Il faut distinguer diverses autosuggestions comme il existe diverses hétéro-suggestions.

L'autosuggestion dont nous parle M. Coste de Lagrave consiste à répéter machinalement en s'endormant ce qu'on veut se suggestionner.

Je rapprocherai l'autosuggestion que je fis avec succès à un hypocondriaque, lui conseillant d'écrire chaque soir sur le mur avec de la poudre phosphorée, ces mots : « Je suis gai » et de s'endormir en les contemplant.

Ici l'autosuggestion est mécanique, machinale ; elle se



rapproche beaucoup de l'hétéro-suggestion. Comme dans celles-ci, paroles prononcées ou lettres écrites pénètrent par les oreilles ou les yeux pour agir sur le cerveau : elle ne fatigue pas ce dernier.

L'autosuggestion voulue, méditative, qui se force à penser d'une manière continue à l'acte qu'on veut exécuter est au contraire pénible et fatigante. Elle ne peut être réalisée que par les gens très volontaires, et à ce titre il ne conviendrait pas de la recommander à ceux qui veulent par la suggestion suppléer à un manque de volonté.

*Je ne conseillerai à personne d'en faire un emploi courant, à moins que ce ne soit dans un but de recherches scientifiques. On peut alors arriver à des résultats extraordinaires.*

Je citerai le cas d'un Européen que j'ai connu il y a dix ans dans un voyage que je fis aux Indes. Ayant vu les exercices des fakirs, il voulut les imiter, et s'aperçut qu'il suffisait de le vouloir fortement pour rester vingt minutes à une demi-heure les bras étendus en croix à l'égal des hystériques. De même, il pouvait, sans souffrir aucunement, s'enfoncer de longues aiguilles dans les joues et dans les mains ; les plaies restaient exsangues. Lorsqu'il négligeait de vouloir au contraire, il souffrait et la plaie saignait.

Un prodige exhibé chez Barnum, Tomasso, l'homme pelote d'épingles, montre des phénomènes de même ordre : il s'enfonce des épingles sans éprouver aucune douleur, et les piqûres ne saignent pas ; mais il affirme que l'anesthésie n'apparaît que lorsqu'il le veut. Sinon, il éprouve une douleur et les piqûres saignent. Tomasso commande non seulement à ses vaso-moteurs, mais encore à son cœur : il peut activer ou ralentir à son gré la circulation de son sang.

Il y a, d'ailleurs, longtemps que les physiologistes ont étudié des sujets qui pouvaient à volonté arrêter leur cœur.

M. BÉRILLON. — La méthode de M. Coste de Lagrave, qui lui est absolument personnelle, car on n'en trouve d'indication dans aucun auteur, présente un grand intérêt. Elle permettrait de réaliser, dans certains cas, une autosuggestion thérapeutique d'une grande efficacité. Il m'est souvent arrivé

d'en enseigner l'emploi à des malades intelligents après les avoir adaptés à son usage par un entraînement hypnotique préalable. J'ai remarqué que les guérisons obtenues chez ces malades étaient beaucoup plus marquées et qu'on obtenait, par l'association de la suggestion hypnotique et de l'auto-suggestion méthodique, des transformations durables dans le caractère et la volonté.

Dr COSTE DE LAGRAVE.

*(Revue de l'hypnotisme.)*



## DU MONDE INVISIBLE

OU RECHERCHES SUR LES FAITS D'UN ORDRE SURNATUREL (1840)

(Suite)

---

« Le chevalier de Gotot me dit aussi que l'article des sept psaumes était vrai, et qu'au sortir de confession ils s'étaient dit leur pénitence. Son frère me dit depuis qu'il était vrai qu'à cette heure-là il écrivait sa version, et qu'il se reprocha de n'avoir pas accompagné son cadet.

« Comme je passai près d'un mois sans pouvoir faire ce que m'avait demandé Desfontaines à l'égard de son frère, il m'apparut encore deux fois avant dîner à une maison de campagne où j'étais allé dîner à une lieue d'ici. Je me trouvais mal, je dis qu'on me laissât, que ce n'était rien, que j'allai revenir. Je m'avançai vers le coin du jardin. Desfontaines m'ayant apparu, il me fit des reproches de ce que je n'avais pas encore parlé à son frère et m'entretint encore un quart d'heure sans vouloir répondre à mes questions.

« C'est une chose remarquable que j'eus toujours une douleur à l'endroit du bras qu'il m'avait saisi la première fois, jusqu'à ce que j'eusse parlé à son frère. Je fus trois jours que je ne dormis pas de l'étonnement douloureux où j'étais.

« Au sortir de la première conversation, je dis à M. de Varonville, mon voisin et mon camarade d'école, que Desfontaines avait été noyé, qu'il venait lui-même de m'apparaître et de me le dire. M. de Varonville s'en alla de toute la vitesse de ses jambes chez les parents pour savoir si cela était vrai : on en venait de recevoir la nouvelle. Mais, par un malentendu, il comprit que c'était le frère aîné qui avait péri. M. de Varonville m'assura qu'il avait lu la lettre de Desfontaines, et il le croyait ainsi. Je lui soutins toujours que cela

ne pouvait pas être, et que Desfontaines lui-même m'était apparu. Il retourna, il revint et me dit en pleurant : Cela n'est que trop vrai !

« Il ne m'est rien arrivé depuis, et voilà mon aventure au naturel. On l'a contée diversement ; mais je ne l'ai contée, moi, que comme je viens de vous le dire.

« Le feu chevalier de Gotot m'assura que Desfontaines était aussi apparu à M. de Méniljean. Mais je ne le connais point, il demeure à vingt lieues d'ici, du côté d'Argenta, et je ne puis en rien dire de plus. »

Voilà un récit bien singulier et bien circonstancié, rapporté par l'abbé de Saint-Pierre, qui n'est nullement crédule et qui met tout son esprit et toute sa philosophie à expliquer les événements les plus extraordinaires par des raisonnements physiques.

## VII

Parmi les histoires des apparitions, celle du marquis de Rambouillet fit grand bruit vers la fin du dix-septième siècle. On cite plus de cinq cents témoins qui ont examiné la vérité du fait avec une attention particulière. Voici l'aventure, telle que la rapportent ceux qui ont écrit dans le temps où elle s'est passée.

Le marquis de Rambouillet, frère aîné de la duchesse de Montauzier, et le marquis de Précý, aîné de la maison de Nantouillet, tous deux âgés de vingt-cinq à trente ans, étaient intimes amis et allaient à la guerre, comme y vont en France toutes les personnes de qualité.

S'entretenant un jour des affaires de l'autre monde, après plusieurs discours qui témoignaient assez qu'ils n'étaient pas trop persuadés de tout ce qu'il s'en dit, ils se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait en viendrait apporter des nouvelles à son compagnon.

Au bout de trois mois, le marquis de Rambouillet partit pour la Flandre, où la guerre était pour lors ; et de Précý, arrêté par une grosse fièvre, demeura à Paris. Six semaines après, de Précý entendit sur les 6 heures du matin tirer les

rideaux de son lit, et, se tournant pour voir qui c'était, il reconnut le marquis de Rambouillet en buffle et en bottes. De Précý sortit de son lit, et voulut sauter à son cou, pour lui témoigner la joie qu'il avait de son retour.

Mais Rambouillet, reculant quelques pas, lui dit que ces caresses n'étaient plus de saison, qu'il ne venait que pour s'acquitter de la parole qu'il lui avait donnée; qu'il avait été tué la veille en telle occasion; que ce qu'on disait de l'autre monde était très certain; qu'il devait songer à vivre d'une autre manière, et qu'il n'avait point de temps à perdre, parce qu'il serait tué dans la première affaire où il se trouverait.

On ne peut exprimer la surprise où fut le marquis de Précý à ce discours. Ne pouvant croire ce qu'il entendait, il fit de nouveaux efforts pour embrasser son ami qu'il croyait le vouloir abuser. Mais il n'embrassa qu'un fantôme, et Rambouillet, voyant que de Précý était incrédule, fit voir à ce dernier le coup mortel qu'il avait reçu dans les reins; le sang paraissait encore en couler.

Après cela, le fantôme disparut et laissa Précý dans une frayeur plus facile à comprendre qu'à décrire. Précý appela en même temps son valet de chambre et réveilla toute la maison par ses cris. Plusieurs personnes accoururent à qui il conta ce qu'il venait de voir. Tout le monde attribua cette vision à l'ardeur de la fièvre qui pouvait altérer son imagination. On le pria de se recoucher, lui remontrant qu'il fallait qu'il eût rêvé ce qu'il disait.

Le marquis, au désespoir de ce qu'on le prenait pour un visionnaire, raconta toutes les circonstances que je viens de dire. Mais il eut beau protester qu'il avait vu et entendu son ami en veillant, on demeura dans la même pensée jusqu'à l'arrivée de la poste de Flandre, par laquelle on apprit la mort du marquis de Rambouillet.

Cette première circonstance se trouvant véritable et de la manière que l'avait dit Précý, ceux à qui il avait conté l'aventure commencèrent à croire qu'il en pouvait être quelque chose. Rambouillet avait été tué précisément la veille du jour où Précý avait raconté sa mort; il était donc impossible

que Précý eût appris cet événement par des voies ordinaires ou naturelles.

Cette histoire s'étant répandue dans Paris, ont crût que c'était l'effet d'une imagination troublée, ou un conte fait à plaisir, et, quoi que pussent dire les personnes qui examinaient les choses sérieusement, il resta toujours dans les esprits un soupçon qui ne pouvait être détruit que par le temps. Cela dépendait de ce qui arriverait au marquis de Précý, lequel était menacé de périr à la première occasion. Ainsi, chacun regardait son sort comme le dénouement de la pièce.

Mais il confirma bientôt tout ce dont on doutait. Car, dès que Précý fut guéri de sa maladie, les guerres civiles étant survenues, il voulut aller au combat du faubourg Saint-Antoine, quoique son père et sa mère, qui craignaient la prophétie, fissent tout le possible pour l'en empêcher. Il y fut tué, à la grande désolation de toute sa famille.

## I

## VIII

Une aventure, non moins curieuse, arrivée à Saint-Maur, près Paris, en 1706, se trouve rapportée au 4<sup>e</sup> volume du *Traité* du Père Lebrun. Elle fit un grand bruit à Paris. Je la retrouve dans une dissertation publiée à la suite du *Traité* de Dom Calmet.

« M. de S... à qui elle est arrivée est un jeune homme de petite stature, bien fait dans sa taille, âgé de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

« Après avoir entendu plusieurs fois, étant couché, de grands coups donnés à sa porte, sans que sa servante qui y courait aussitôt y trouvât personne ; ayant constaté, à différentes reprises, que les rideaux de son lit étaient mis en mouvement et tirés quoiqu'il n'y eût que lui dans la chambre, le 22 mars dernier (1706), sur les onze heures du soir, étant à contrôler des rôles d'ouvrages dans son cabinet avec trois jeunes garçons qui sont ses domestiques, ils entendirent tous distinctement feuilleter des papiers sur la table. Le chat fut

soupçonné de cet ouvrage. Mais M. de S..., ayant pris un flambeau et cherché avec attention, ne trouva rien.

« S'étant mis au lit peu après, et ayant envoyé coucher ceux qui étaient avec lui dans sa cuisine qui est à côté de sa chambre, il entendit encore le même bruit dans son cabinet.

« Il se leva pour voir ce que c'était et, n'ayant rien trouvé, non plus que la première fois, il voulut en fermer la porte. Mais il y sentit quelque résistance. Il entra donc pour voir d'où pouvait venir cet obstacle. Il entendit en même temps un bruit en l'air, vers le coin, comme d'un grand coup donné contre la muraille, ce qui lui fit faire un cri, auquel ses gens accoururent. Il tâcha de les rassurer, quoique effrayé lui-même, et, n'ayant rien trouvé, il s'alla recoucher et s'endormit. A peine les garçons avaient-ils éteints la lumière que M. de S... fut réveillé subitement par une secousse telle que pourrait être celle d'un bateau qui échouerait contre l'arche d'un pont.

« Il en fut si ému qu'il appela ses domestiques. Et lorsqu'ils eurent apporté la lumière, il fut étrangement surpris de voir son lit déplacé au moins de quatre pieds.

« Et il connut que le choc qu'il avait senti était celui qu'avait fait son lit contre la muraille. Ses gens, ayant replacé le lit, virent avec autant d'étonnement que de frayeur tous les rideaux s'ouvrir en même temps et le lit courir vers la cheminée. M. de S... se leva aussitôt et passa le reste de la nuit auprès du feu. Sur les six heures du matin, ayant fait une nouvelle tentative pour dormir, il ne fut pas sitôt couché que le lit fit encore le même mouvement jusqu'à deux fois, en présence de ses gens qui tenaient les quenouilles du lit pour l'empêcher de se déplacer.

« Enfin, étant obligé de quitter la partie, il s'alla promener jusqu'au dîner, après lequel ayant essayé de se reposer, et son lit ayant encore par deux fois changé de place, il envoya quérir un homme qui logeait dans la même maison, tant pour se rassurer avec lui que pour le rendre témoin d'un fait aussi surprenant.

« Mais la secousse qui se passa devant cet homme fut si violente que le pied gauche du chevet du lit en fut cassé. Le

témoin en éprouva une grande frayeur, et, aux offres qu'on lui fit de renouveler l'expérience, il répondit que ce qu'il avait vu, avec le bruit terrible qu'il avait entendu toute la nuit, suffisait pour le convaincre de la vérité du fait.

« Ce fut ainsi que la chose qui était demeurée jusque-là entre M. de S... et ses domestiques devint publique. Elle arriva aux oreilles d'un très grand prince qui se trouvait momentanément à Saint-Maur. Son Altesse fut curieuse de s'en éclaircir et se donna la peine d'examiner avec soin la qualité des faits qui lui furent rapportés. Comme cette aventure était le sujet de toutes les conversations, on n'entendit bientôt qu'histoires d'esprits racontées par les plus crédules, et que plaisanteries de la part de ceux qui ne voulaient pas l'être.

« Cependant M. de S... tâchait de se rassurer pour se mettre la nuit suivante dans son lit et se rendre digne des confidences de l'esprit qui, sans aucun doute, devait avoir quelque chose à lui dire. Il dormit jusqu'au lendemain, 9 heures du matin, sans avoir autre chose que de petits soulèvements, comme si les matelats s'étaient élevés en l'air : ce qui n'avait servi qu'à le bercer et à provoquer son sommeil. Le lendemain se passa assez tranquillement. Le 26 mars, l'esprit qui paraissait être devenu sage reprit son humeur badine. Il commença le matin par faire un grand bruit dans la cuisine. On lui aurait pardonné ce jeu s'il en était demeuré là. Mais ce fut bien pis l'après-midi. M. de S... étant entré sur les six heures dans son cabinet fut fort surpris de voir la porte qu'il avait laissée ouverte se fermer toute seule et se barricader avec les deux verrous.

« En même temps, les deux volets d'une grande armoire s'ouvrirent derrière lui et rendirent son cabinet un peu obscur, parce que la fenêtre qui était ouverte se trouvait derrière l'un des volets. A ce moment M. de S... entendit à son oreille gauche une voix distincte qui venait d'un coin du cabinet et qui lui parla en fort bons termes *pendant l'espace d'un demi-miserere*, et lui ordonna, en le tutoyant, de faire certaine chose, sur quoi elle lui a recommandé le secret. Ce qu'en a publié M. de S..., c'est qu'elle lui a donné quatorze jours pour accomplir sa mission ; elle lui a commandé d'aller en un endroit où il trouverait des gens qui l'instruiraient sur ce qu'il de-



vait faire; elle l'a menacé de revenir pour le tourmenter encore, s'il manquait à lui obéir. La conversation finit par un adieu.

« Après cela, M. de S... se souvint être tombé évanoui sur le bord d'un coffre, et il en a ressenti la douleur plusieurs jours. Le grand bruit et les cris qu'il fit ensuite firent accourir plusieurs personnes, qui, ayant vainement tenté d'ouvrir la porte du cabinet, allaient l'enfoncer avec une hache, lorsqu'elles entendirent M. de S..., se trainer vers la porte qu'il ouvrit avec beaucoup de peine.

« Dans le désordre où il parut et hors d'état de parler, on le porta près du feu et ensuite sur son lit, où il éprouva toute la compassion du grand prince dont j'ai parlé, qui accourut au premier bruit de cet événement. Son Altesse, ayant fait visiter tout les coins et recoins de la maison, où l'on ne trouva personne, voulut faire saigner M. de S... Mais un chirurgien, ne lui ayant point trouvé de pouls, ne crut pas qu'il le put sans danger.

« Lorsque le malade fut revenu de son évanouissement, Son Altesse qui voulait découvrir la vérité l'interrogea sur son aventure; mais elle n'apprit que les circonstances dont j'ai parlé, M. de S... lui ayant protesté qu'il ne pouvait sans courir risque de la vie lui en dire davantage.

« L'esprit n'a point fait parler de lui pendant quinze jours; mais ce terme expiré, soit que ses ordres n'eussent pas été fidèlement exécutés, ou qu'il fut bien aise de venir remercier M. de S... de son exactitude, comme il était pendant la nuit couché dans un petit lit près d'une fenêtre de sa chambre, madame sa mère dans le grand lit et un de ses amis dans un fauteuil auprès du feu, ils entendirent tous trois frapper plusieurs fois contre la muraille, et donner un si grand coup contre la fenêtre, qu'ils crurent toutes les vitres cassées.

« M. de S... se leva dans le moment, et s'en alla dans son cabinet pour voir si cet esprit importun aurait encore quelque chose à lui dire; mais il n'y trouva ni n'entendit rien. »

C'est ainsi que finit cette aventure qui eut un grand retentissement et qui attira beaucoup de curieux à Saint-Maur.

(A suivre.)

Hippolyte DE BARRAU.

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Dans l'espoir de détourner du spiritisme et de ses périls quelques âmes de bonne volonté, je me hâte de vous communiquer la teneur d'un article emprunté à l'un des plus grands journaux hongrois. Le *Budapesti Hírlap*, dans son numéro du 20 janvier courant, publie le fait suivant sous ce titre : *Une victime du Spiritisme*.

« L'on annonce de Prague que, ces jours-ci, à Haida en Bohême, une jeune veuve, nommée Anna Faubner s'est empoisonnée à l'arsenic. Demandée en secondes noces par un homme de son âge, elle voulut, avant de s'engager, connaître l'avis de feu son premier époux dont elle évoqua l'âme suivant les méthodes du spiritisme. *L'esprit cruel* lui conseilla, paraît-il, de le suivre dans la mort, pour partager avec lui les délices de l'autre monde, dont il jouit lui-même parmi des bosquets de rosiers au milieu d'un paysage enchanté. M<sup>me</sup> Faubner, le lendemain, mourait suicidée (1) ».

Profitant de l'occasion, Monseigneur, me serait-il permis de faire deux remarques sur *Les faits de Télépathie et leur observation scientifique* publiés, dans le numéro de ce mois, par le Révérend Frère Hilaire.

Le premier des deux faits que l'auteur signale, il l'attribue, bien justement, à l'action de Dieu qui seul connaît l'avenir absolu, soit que le Seigneur ait averti lui-même cette famille chrétienne de se mettre en prière pour leur proche en danger de mort, soit qu'il l'ait fait par le ministère de ses anges. Cependant il y a des faits de télépathie nuisibles ou criminels qui doivent être l'œuvre du démon. Tel est celui rapporté dans le numéro de mars 1900 de la *Revue du Monde Invisible*, page 604, sub. II. — Celui-ci est un fait de télépathie *coïncidente* ; mais l'œuvre du démon peut être admise également dans les faits de télépathie *antécédente*, et, à plus forte raison, dans les faits de télépathie *subséquente*. Les démons connaissent le présent, le passé. Ils peuvent connaître l'avenir par science conjecturale ou par révélation ; et Dieu leur *permet* quelquefois de nuire pour éprouver l'homme.

Ma seconde remarque porte sur ce que le pieux auteur est enclin à

(1) Traduction textuelle.

admettre la possibilité de la communication d'âme à âme, dès cette vie-ci, sans l'intermédiaire du corps, qu'il s'agisse de télépathie ou d'action hypnotique. Ceci nous ramènerait à l'extériorisation de l'âme et à la communication directe des idées... A mon avis, la possibilité de l'extériorisation de l'âme ne sera démontrée que quand on aura rencontré un sujet reconnaissant en avoir eu conscience; car enfin si mon âme s'extériorisait pour aller influencer autrui, j'espère que je serais le premier à m'en apercevoir! — A mon avis, tous ces phénomènes de correspondance intellectuelle directe, voire même la bilocation, ont pour auteurs les esprits purs. Quant à la *télépathie*, Monseigneur, votre article l'*Action à distance*, publié dans les numéros de septembre, octobre et novembre 1900, a, me semble-t-il, tranché la question d'une manière péremptoire.

Je vous prie, Monseigneur, de vouloir agréer l'expression de mon respect.

Alfred VAN MONS.

Pancsova (Hongrie), le 22 janvier 1903.

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

## L'INCONSCIENT ET LE MERVEILLEUX

(Suite.)

---

### I

Il faudrait donc demander à l'inconscient, si nous en croyons certains philosophes, l'explication scientifique, naturelle, des phénomènes qui rentrent dans la catégorie du préternaturel. Que vaut cette explication? Nous essayons ici de le déterminer.

Examinons, d'abord, les phénomènes élémentaires du merveilleux naturel; ainsi, la notion du temps, pendant le sommeil.

« C'est ce moi inconscient, lisons-nous dans le *Cosmos*, qui agit lorsqu'une personne, en s'endormant, le soir, décide qu'elle se réveillera dans la nuit ou de grand matin, à telle heure déterminée, et qui ne fait qu'un somme jusqu'à l'heure précise que sa volonté a prévue. Le moi inconscient a, en ce cas, la notion exacte du temps beaucoup plus que le moi conscient : celui-ci ne saurait connaître l'heure s'il n'avait une montre ou une horloge pour la lui révéler.

« M. Arcelin cite le curieux exemple d'une femme de chambre qui avait mission d'éveiller, à heure dite, la cuisinière couchée dans la même chambre et qui, chaque matin, au moment voulu, s'écriait d'une voix forte et sans se réveiller : « Il est telle heure! »

Je ne vois pas la nécessité de recourir à l'hypothèse de deux personnages juxtaposés, l'un conscient, l'autre inconscient, pour expliquer ce phénomène de psychologie, et je ne comprends pas que le moi inconscient, mystérieux, ait la notion exacte du temps et de l'heure. Il nous faudrait quelque explication. Si, après avoir pris la résolution de me réveiller,

le lendemain, à telle heure, je dors d'un *profond* sommeil, neuf fois sur dix je me réveillerai ou plus tôt, ou plus tard que je ne voulais le faire, et l'expérience ne réussira pas. Et, cependant, elle devrait réussir si le personnage n° 2, le personnage inconscient, celui qui veille, suivait invariablement la marche de l'aiguille sur le cadran, pendant la nuit, avec la pensée de me réveiller à une heure déterminée.

En réalité, je dors d'un sommeil léger, incomplet, quand je veux me lever le lendemain, de bonne heure, et partir, par exemple, à 3 heures du matin.

Je reste somnolent, à demi éveillé; sans m'en rendre compte, je cherche et je choisis *un point de repère*, pour me réveiller à l'heure convenue. Ce point de repère, c'est le mouvement de la rue, la lumière de l'aube, une cloche éloignée, l'horloge de la chambre voisine, le mouvement d'un balancier, un fait auquel je n'ai pas la pensée habituelle d'attacher quelque importance. Tenez compte aussi de l'habitude de s'éveiller à la même heure, et des insuccès, d'ailleurs si fréquents, dans les expériences de ce genre, et vous comprendrez que, pour expliquer cet accident psychologique, il n'est pas nécessaire de recourir à l'inconscient.

Dans ce sommeil léger et quelquefois fiévreux, toutes les communications ne sont pas, d'ailleurs, coupées entre moi et le monde extérieur; je cherche une cause physique, un mouvement sensible qui, en frappant mes sens et mon cerveau, remplira le rôle d'avertisseur.

N'oubliez pas que c'est le personnage n° 1; le personnage conscient qui s'est endormi, le soir, avec la pensée de s'éveiller, demain, à trois heures du matin. C'est lui qui a pris cette résolution, quand il était en pleine possession de sa raison, de sa conscience, de sa volonté; c'est donc ce personnage n° 1 qui devrait s'éveiller sans qu'il soit nécessaire que le personnage inconscient, n° 2, que personne ne connaît, qui n'a pris aucune part à mes résolutions, qui n'a jamais été clairement défini, vienne interrompre mon sommeil à l'heure convenue, pour obéir à la consigne qu'il aurait reçue.

## II

Voici les phénomènes plus obscurs de la télépathie. C'est encore à ce personnage inconscient, jamais défini scientifiquement, et qui serait greffé en nous sur le personnage conscient, d'après certains philosophes très téméraires, qu'il faudrait demander l'explication de l'action directe et à longues distances d'un esprit sur un autre esprit.

« La télépathie consiste, lisons-nous dans le *Cosmos*, ou *consisterait* dans la révélation directe soit par voie d'hallucination, soit de toute autre manière, de la mort ou de quelque accident grave, subi à plus ou moins grande distance, par une personne aimée ou connue, ou même de circonstances moins tragiques, plutôt heureuses, au moment ou à proximité de l'événement. Cette révélation aurait lieu quelquefois par des songes. »

Le *Cosmos* nous présente, après des auteurs connus, et avec une précision à laquelle je me plais à rendre hommage, quelques faits intéressants de télépathie. Tel, rêvant qu'il voit son frère assis devant lui et répondant à ses paroles par de simples mouvements de tête, se réveille très impressionné, note la date et l'heure et apprend, trois jours après, la mort de son frère, tombé de cheval, précisément à la date et à l'heure qu'il avait notées à son réveil. Tel autre voit en rêve un ami, qu'il attend, tomber, la tête en avant, et se blesser. Une demi-heure après, son ami entre et lui raconte qu'il a failli se tuer, en sortant du bal.

Ils sont innombrables les faits de ce genre qui excitent notre curiosité et défient nos explications. Nous en avons parlé trop souvent dans cette revue, pour insister. Je ne vois pas que l'hypothèse des deux *moi*, l'un conscient et l'autre inconscient, apporte quelque lumière dans ces ténèbres; je ne distingue aucune soudure entre l'hypothèse, d'ailleurs, gratuite, et les faits.

On nous dit : « Ces faits rapportés par des personnes graves, sérieuses, et dont la sincérité est au-dessus de tout soupçon, paraîtront assurément étranges. *Quelle que soit l'explication*

qu'on tente de leur donner, le *moi* inconscient y remplit incontestablement un rôle, puisque c'est à la faveur du sommeil, et sous forme de rêve que ces visions sont produites. »

Cela ne suffit pas. Je demande qu'on me fasse connaître précisément le rôle du sommeil, du songe et de l'inconscient dans la télépathie. Nous discuterons cette explication, nous estimerons sa valeur, nous verrons s'il faut l'accepter ou la rejeter.

On nous annonce que, grâce à la dissociation psychologique et à l'inconscient, nous allons comprendre, enfin, les phénomènes de la télépathie, et d'autres phénomènes plus merveilleux. J'attends avec impatience cette démonstration, je la demande, et l'on se contente de me répondre : « *Quelle que soit l'explication* qu'on tente de leur donner, le *moi* inconscient y remplit un rôle. » Et c'est tout. Nous demandons autre chose pour justifier l'hypothèse de l'inconscient et de son rôle principal dans l'apparition des phénomènes merveilleux.

### III

Avant tout, il faut reconnaître que les phénomènes de télépathie ne se produisent pas le plus souvent pendant le sommeil ; ils se produisent, au contraire, pendant l'état vigile et en dehors de l'inconscient. Cette observation suffit pour ramener à des proportions bien modestes, le rôle de la dissociation psychique et de l'inconscient, ce personnage n° 2, qu'on oublie toujours de définir, et qu'on n'a jamais vu.

Les occultistes prétendent que, pour agir à de longues distances sur un autre sujet, pour faire apparaître une image dans son cerveau, il suffit de se recueillir, de faire un acte très intense d'attention et de volonté, et de diriger avec une grande énergie, vers un point donné, la vibration du cerveau prolongée.

Si nous en croyons ces occultistes, la télépathie est toujours l'effet de cette vigoureuse projection de fluide à travers l'es-

pace ; il reste à définir la nature, l'origine et les effets de ce fluide nouveau.

Ce n'est donc pas pendant le sommeil, dans un songe, par l'intervention de l'inconscient que se produiraient les phénomènes de télépathie ; ce serait, au contraire, à l'état de veille, et à la suite d'une concentration puissante de la raison et de la volonté sur une idée. Nous pourrions ainsi constater la force merveilleuse de l'idée fixe à travers l'espace.

La télépathie n'est donc pas liée à la dissociation psychique et à l'inconscient, elle en est absolument indépendante, elle relève d'une autre loi.

La vie des saints, telles, celles de sainte Colette, de saint Vincent Ferrier, de saint Pierre Nolasque, de saint François d'Assise, de saint Jean de Matha, etc., est éclatante de phénomènes surnaturels de télépathie, d'apparitions, de prophéties, et c'est debout, éveillés, en pleine possession de leurs facultés, que les grands saints ont reçu la grâce ravissante de ces apparitions.

Et, enfin, parmi les phénomènes spontanés de télépathie qui appartiennent *peut-être* à l'ordre naturel, il en est encore un grand nombre qui se produisent à l'état de veille. Le sujet éprouve subitement une impression étrange : il se sent saisi, bouleversé, et il voit, dans la clarté et la rapidité de l'éclair, l'accident, la catastrophe qui se produit loin de lui. L'inconscient ne se trouve pas là, il faut chercher une autre explication.

Il reste, j'en conviens, un certain nombre de faits, de prévisions, de pressentiments, de vues à distance qui se manifestent dans le songe et pendant le sommeil. Nos saints Livres contiennent souvent cette formule : *misit in eum soporem*. Mais l'inconscient n'a que faire ici. Dans l'universel silence qui se fait en nous, pendant le sommeil, notre âme *consciente* est mieux disposée, comme l'enseignent les grands théologiens, à recevoir des influences, des lumières, des révélations qui viennent d'un autre monde. Le moi conscient écoute, reçoit et emmagasine ces communications préternaturelles qui illuminent les horizons lointains de la pensée éveillée.



Il est possible aussi que, pendant ce sommeil provoqué et toujours rempli de mystères, d'autres influences se fassent sentir; il est possible que d'autres êtres, mauvais, pervers, anges de ténèbres, agissent profondément sur notre imagination et la remplissent des scènes les plus étranges, car le sommeil provoqué des voyants, des médiums, des magnétisés, nous fait entrer dans un monde dont nous ignorons les chemins et les frontières, mais toutes ces choses n'ont rien de commun avec l'inconscient.

#### IV

Il reste encore l'hypothèse d'un fluide inconnu au service de l'inconscient pour expliquer la télépathie : « S'il existe, lisons-nous dans le *Cosmos*, dans l'organisme, comme des observations nombreuses et de divers ordres permettent de le conjecturer, un fluide particulier, nerveux ou non, mais, en tout cas, vital, serait-il impossible que, dans certains cas, et sous certaines conditions encore ignorées, ce fluide se comportât d'une manière analogue au fluide électrique et eût, lui aussi, ses ondes hertziennes? Une telle hypothèse ne mettrait-elle pas sur la voie d'une explication des révélations télépathiques? Et l'état de sommeil ne serait-il pas particulièrement favorable à la production du phénomène, en raison, précisément, de la prépondérance, en cet état, du moi inconscient sur le moi conscient? »

Qu'il existe en nous, dans notre organisme, un fluide nervoso-vital, c'est bien mon sentiment. Que l'on puisse expliquer, un jour, par ce fluide, les phénomènes de télépathie à longues distances, c'est très douteux. Que la prépondérance du moi inconscient, pendant le sommeil, soit particulièrement favorable à la production du phénomène télépathique, je ne le crois pas; j'attends qu'on en donne des preuves certaines, pour m'incliner.

Si l'on pouvait démontrer scientifiquement que nous possédons la faculté de produire un fluide vital, de le projeter à la manière des ondes hertziennes, à travers l'espace,

jusqu'à la personne avec laquelle nous désirons communiquer, de réveiller en elle ou de faire apparaître une image dans son cerveau, on serait bien forcé de reconnaître aussi dans cet acte, l'intervention de l'intelligence, de l'attention, de la volonté directrice, de tout ce qui constitue, en un mot, l'homme éveillé et conscient; ce n'est pas un phénomène du *moi* inconscient, c'est un phénomène du *moi* conscient à la plus haute puissance que nous aurions sous les yeux.

Et puisque la télépathie se produit aussi, et souvent, à l'état de veille, aussi souvent et plus souvent que dans l'état de sommeil, il n'est pas logique d'attribuer rigoureusement le pouvoir télépathique à notre inconscient.

Nous agissons tantôt avec réflexion et conscience, tantôt sans réflexion ni conscience, tantôt sous la direction de la raison, tantôt sous l'impulsion de l'instinct qui nous est commun avec les animaux. Il est facile de le constater. Cette distinction nous suffit, dans bien des cas. Mais nous demandons d'autres arguments pour expliquer les phénomènes qui appartiennent à l'ordre merveilleux, et à l'ordre extranaturel.

« L'inconscient, écrit M. Sage, ce n'est là *qu'un mot*, mais un mot malheureux, capable de créer un mirage qui peut décevoir l'humanité pendant un quart de siècle. L'inconscient, pour l'homme, *c'est le néant*, et peut-on aller chercher la cause d'un phénomène dans le néant? Nous, les psychistes, nous parlons de subconscient (le fond de la conscience), ce n'est pas la même chose. Le subconscient peut, dans certaines conditions, être ramené à la lumière de la conscience normale. Comment y amener l'inconscient? Non! pas de mots creux. Quand nous ne connaissons pas la cause d'un phénomène, disons : nous ne connaissons pas la cause de ce phénomène, et ne disons pas : la cause de ce phénomène, c'est l'inconscient... cessons donc d'agir en enfants (1). »

(1) M. Sage, *La Zone frontière*, p. 314.

## LES CLOCHES ET LES ESPRITS

### PENDANT LES ORAGES

---

Q. — Autrefois c'était l'habitude de sonner les cloches en temps d'orage. Dans les campagnes on n'y manquait jamais. Les sonneurs apportaient un grand zèle à cette fonction. En revanche, à l'époque de la moisson ou des vendanges, selon les pays, ils avaient coutume de faire leur tournée de quête dans les granges ou dans les pressoirs de la paroisse, et cette tournée était souvent fructueuse.

Aujourd'hui, ces habitudes n'existent presque plus. La sonnerie en temps d'orage est déclarée une superstition. Elle est même en plusieurs lieux interdite comme dangereuse, parce qu'elle attire la foudre sur les clochers et met en péril la vie des sonneurs.

Que pense l'*Ami* à ce sujet? Et dans les pays où l'on ne serait pas arrêté par les prohibitions de police, ferait-on bien de conserver la pratique de la sonnerie des cloches pendant les orages?

#### I

R. — Rappelons d'abord certains points de la doctrine catholique sur les mauvais anges, leur séjour, leur rôle et en même temps sur certains moyens dont l'Église se sert pour les combattre.

Les mauvais anges, ou démons, sont dans l'enfer; c'est leur principal lieu : *Rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos*. (II Pierre, II, 4.) Et après le jugement dernier ce sera leur seul lieu. Mais jusque-là leur réclusion n'est pas définitive; car ils ont une mission à remplir

auprès du genre humain : *Deputantur nobis ad exercitium*, dit saint Thomas. (*In IV*, dist. 45, q. 1, art. 3, ad 4.) Et pour cela, ajoute le même Docteur, bien que l'air ténébreux ne leur soit pas assigné comme le lieu de leur punition, il leur est cependant assigné comme un lieu qui convient à leurs fonctions.

C'est pourquoi saint Paul appelle Satan : *principem Potestatis aeris hujus* (Eph., II, 2), et les démons : *rectores tenebrarum harum, spiritualia nequitiae in caelestibus*. (*Ibid.*, VI, 12.) Cette expression : *in caelestibus*, désigne les régions de l'air. Entendons, par exemple, saint Jérôme (*in hunc locum*). Il nous explique que saint Paul parle ainsi, non pas parce que les démons habiteraient dans le ciel proprement dit, mais parce que ce nom de *ciel* a été donné à l'air qui est au-dessus de nous ; ainsi les oiseaux qui volent dans l'air s'appellent les oiseaux du ciel. — Et il ajoute : « C'est du reste l'opinion de tous les docteurs que cet air qui remplit l'espace intermédiaire entre le ciel et la terre, et qu'on appelle le *vide*, est rempli par les Puissances ennemies. » Ainsi s'exprime saint Jérôme. Le pape Léon XIII, dans la prière à saint Michel qu'il a ordonné de réciter chaque matin après la messe, s'exprime d'une manière analogue : *Satanam aliosque spiritus malignos qui ad perditionem animarum pervagantur in mundo*.

Les démons, ou plutôt des démons, sont donc dans les airs. Ils y sont avec leur puissance naturelle qui leur donne, quoique contenue par Dieu, une grande force sur tous les éléments matériels et les agents physiques. Ils y sont aussi avec leur haine pour les hommes. Ils y remplissent un rôle providentiel par les tentations et les persécutions qu'ils font subir au genre humain, en vue de perdre les âmes. Voilà un premier point indubitable.

En voici un second au moins certain : c'est que la sainte Église, en vertu de la puissance surnaturelle dont elle est revêtue, possède des moyens efficaces de combattre les influences sataniques, non seulement les influences morales, mais aussi les influences physiques. Un de ces moyens consistent à se servir, comme Notre-Seigneur en a donné l'exemple dans les sacrements, d'objets matériels et sensibles

auxquels elle attache par ses bénédictions une vertu surnaturelle répulsive du démon : *Ut creatura tua mysteriis tuis serviens ad abigendos dæmones divinæ gratiæ sumat effectum.* (RIT. ROM., *Ordo ad fac. aquam bened.*) Tels sont, par exemple, l'eau, les cierges, les *Agnus Dei*, etc.

Prenons l'eau. Dans l'*Ordo ad faciendam aquam benedictam*, que nous venons de citer, nous trouvons toute la doctrine de l'Église sur ce point.

Dans l'exorcisme du sel, la sainte Église demande à Dieu que ce sel exorcisé, là où il aura été répandu, écarte et fasse disparaître toute illusion, malice ou surprise que peut produire la ruse diabolique, et tout esprit immonde.

Dans l'exorcisme de l'eau, elle demande que cet élément soit exorcisé pour pouvoir dissiper toute la puissance de l'ennemi, arracher et déraciner l'ennemi lui-même avec tous ses anges apostats.

Et dans l'oraison finale, après le mélange de l'eau et du sel, elle demande encore au Roi invincible et au Triomphateur magnifique de toutes les puissances ennemies que, par la vertu de son nom, l'effusion de cette eau sanctifiée écarte toute atteinte de l'esprit immonde, détruise toute crainte du serpent venimeux.

Ainsi, d'une part, la puissance des démons et leur action dans les airs, et, d'autre part, la vertu surnaturelle attachée à des objets matériels pour les combattre, voilà deux points établis.

## II

Venons maintenant aux cloches.

D'abord les cloches sont touchées et purifiées par l'eau bénite; et déjà par ce seul fait elles deviennent un des objets sur lesquels se répand la vertu de cette eau. Mais en outre les cloches sont elles-mêmes l'objet de bénédictions et de consécérations toutes particulières. Et dans les prières employées pour ces consécérations et ces bénédictions, la doctrine de l'Église se développe avec une ampleur grandiose que goûteront certainement ceux qui les liront dans le Pontifical romain.

On y voit que les cloches sont consacrées pour une double fonction, celle de héraut et celle d'exorciste.

Comme hérauts, elles chantent dans les airs les louanges de Dieu, elles annoncent les fêtes, elles convoquent le peuple à la prière.

Comme exorcistes, elles chassent les démons, elles combattent les puissances de l'air, elles conjurent les perturbations atmosphériques que les démons peuvent exciter. C'est ce second rôle des cloches que nous considérons; et il nous apparaît clairement et solennellement défini dans les prières du Pontifical.

D'abord, en bénissant l'eau qui doit laver la cloche, l'évêque demande que la voix de cette cloche écarte les pièges des ennemis, et les fantômes effrayants, et les désastres que causent les ouragans, les foudres, le tonnerre, et qu'elle mette en fuite tous les esprits des tempêtes.

Dans la première oraison qui suit la première onction faite avec l'huile des infirmes, l'évêque prie ainsi :

« ... Quand la mélodie de cette cloche retentira aux oreilles des peuples, que par elle soient repoussés au loin tous les pièges de l'ennemi, les fracas des grêles, la fureur des ouragans, l'impétuosité des tempêtes: que la violence du tonnerre soit tempérée; que les vents, suspendant et modérant leur force, deviennent des souffles salutaires: que votre bras vigoureux, ô Dieu, abatte les puissances de l'air; qu'en entendant cette cloche, elles tremblent et fuient devant l'étendard de la sainte croix de votre Fils qui y est représenté. »

Après de nouvelles onctions faites à l'extérieur et à l'intérieur de la cloche avec l'huile des infirmes et le saint chrême, le pontife, priant toujours dans le même sens et comparant les cloches aux trompettes sacrées dont les sons renversaient les murs des villes fortes, demande :

« Que la bénédiction céleste soit répandue sur cette cloche, afin que ses sons fassent fuir au loin les traits enflammés de

l'ennemi, les coups de la foudre, la violence des grêles, les dévastations des tempêtes... »

Et enfin, dans la dernière oraison, notons encore ces paroles adressées au Seigneur :

« Répandez sur cette cloche la rosée de l'Esprit saint, afin que par ses sons l'ennemi du bien soit mis en fuite, que le peuple chrétien soit invité à la foi, que l'armée des ennemis recule épouvantée... »

Il est donc absolument vrai que, parmi les instruments matériels bénits pour conjurer les désordres des éléments, et réprimer les influences des démons sur ces mêmes éléments, se trouvent les cloches. Elles sont aériennes; elles sont faites pour combattre les puissances de l'air. C'est une vertu surnaturelle qui leur est attachée par les bénédictions de l'Église. Un catholique ne peut croire que ces bénédictions soient inefficaces, et que ces éloquentes et solennelles formules du Rituel et du Pontifical, où l'on sent comme un souffle de l'Esprit sanctificateur, ne soient que de vaines phrases et des formules creuses et par conséquent superstitieuses.

Et que nous importent, après cela, les prétentions de la science? Nous ne nions pas des lois physiques; nous disons qu'elle sont dominées par les lois d'un ordre supérieur. Dieu, qui a donné aux agents créés leurs forces naturelles, est bien le maître aussi de leur en conférer de surnaturelles. Il l'a fait pour les cloches.

Sans doute, il ne s'est pas engagé à leur faire produire toujours et infailliblement leur effet. Les cloches sont les instruments d'une providence ordinaire qui peut déroger à ses lois, surtout quand les conditions qu'elle suppose n'existent plus. Et si parfois les accidents physiques ne sont pas conjurés, n'est-ce pas précisément parce que ces conditions ne sont pas remplies, parce que le moyen surnaturel a cessé d'être employé comme surnaturel, que la superstition a remplacé la foi, et que Dieu, dans ces circonstances, ne veut pas laisser servir l'instrument de sa puissance à un usage superstitieux?

De telles exceptions n'empêchent point la règle, pas plus que les interdictions policières n'enlèvent aux cloches leur vertu. Mais, pour éviter les difficultés que pourrait créer la violation de ces interdictions, il sera bon, dans la plupart des cas, de s'abstenir de sonner les cloches. C'est la seule raison valable de cette abstention.

Là où cette raison n'existe pas, l'esprit de l'Église est qu'on sonne les cloches en temps d'orage. Et si les laboureurs et les vigneron dans leur foi naïve et vraie demandent que l'on sonne, et veulent bien donner au sonneur une légère rétribution, souvenir des temps passés où une faible dime tenait lieu des gros impôts d'aujourd'hui, nous ne voyons là qu'une coutume chrétienne bonne à conserver.

*(L'Ami du Clergé.)*





## LES FANTOMES

(Suite et fin.)

Nous voyons ensuite des cas d'apparitions de mourants, des officiers anglais dans l'Inde, par exemple, se présenter au moment où ils sont tués, aux yeux des leurs en Angleterre, et inversement, les mêmes officiers être prévenus de la mort de leurs parents en Angleterre, au moment où elle se produit, en tenant compte de la différence des longitudes. J'ajoute, en passant, que le télégraphe ne peut être pour rien dans l'affaire, quoique ce soit à lui que nous soyons tout de suite tentés de demander une explication bien simple, car la plupart de ces cas remontent à vingt-cinq ou trente ans, c'est-à-dire à une époque où son emploi était encore très restreint, lorsqu'il existait même des câbles sous-marins entre les endroits en question.

Les savants auteurs des *Fantômes des vivants* adoptent les trois thèses suivantes :

1<sup>o</sup> L'expérience prouve que la télépathie, c'est-à-dire la transmission des pensées et des sentiments d'un esprit à un autre sans l'intermédiaire des organes des sens, est un fait.

2<sup>o</sup> Le témoignage prouve que des personnes qui traversent quelque crise grave, ou qui vont mourir, apparaissent à leurs amis et à leurs parents, ou se font entendre par eux, avec une fréquence telle que le hasard seul ne peut expliquer les faits.

3<sup>o</sup> Ces apparitions sont des exemples de l'action suprasensible d'un esprit sur un autre.

En France, de son côté, M. Flammarion a prié les personnes qui connaissent des faits analogues, de les lui signaler, et il a réuni les résultats de cette enquête dans un volume paru récemment, intitulé : *l'Inconnu et les Phénomènes psychiques*. Ces résultats sont analogues à ceux obtenus par les savants

anglais ; ils ont été communiqués par des représentants de toutes les classes de la société : ingénieurs, instituteurs, magistrats, ecclésiastiques, professeurs, etc. Ces récits concernent en général, comme tout à l'heure, des apparitions de personnes au moment précis de leur mort ; d'autres sont relatifs à des rêves, à des pressentiments ou à des intuitions de choses qui se passent au loin. Parmi les premiers, citons un récit fait par l'illustre Chevreul à Gratiolet. Chevreul, près de son feu, médite dans sa bibliothèque. Il se lève, se retourne et voit entre les deux fenêtres, une forme blanche et pâle, analogue, dit-il, à un cône surmonté d'une sphère mal définie et immobile. Chevreul n'éprouve aucune frayeur morale, mais se sent frissonner, il détourne les yeux, cesse de voir le fantôme, puis l'aperçoit de nouveau en regardant à l'endroit où il l'avait remarqué. Cette épreuve fut renouvelée. Fatigué de cette vision persistante, Chevreul passe dans sa chambre à coucher. Trois mois après environ, il apprenait la mort d'un ami qui lui léguait sa bibliothèque, mort qui avait coïncidé, lui semble-t-il, avec l'apparition.

Mais, allons plus loin, et voyons comment les fantômes ont quitté leurs lieux de prédilection d'autrefois pour aller visiter les laboratoires des savants, où d'ailleurs tout finit par se rendre.

Un célèbre naturaliste anglais, Sir Russel Wallace, émule et continuateur de Darwin, a publié un livre intitulé : *les Miracles et le moderne Spiritualisme*, à la fin duquel je trouve les en-tête de chapitres suivants qui suffiront à vous faire connaître l'opinion de ce savant :

De la réalité objective des apparitions.

Réfutation des prétendues hallucinations collectives.

Fantômes dont l'objectivité est prouvée par des relations d'espace définies.

Impressions sur les animaux.

Effets physiques produits par les fantômes ou occasionnés par eux.

Les fantômes peuvent être photographiés et sont par conséquent des réalités objectives. Qu'est-ce que les fantômes et pourquoi apparaissent-ils ? Etc.

Parlons maintenant des apparitions des membres séparés du corps humain, observées par un groupe de plusieurs assistants. Ces apparitions ont ce caractère commun qu'elles nécessitent, pour se produire, la présence d'une personne au tempérament particulier qu'on nomme sujet ou médium. On en a connu plusieurs pendant ces cinquante dernières années et quelques-uns d'entre eux sont encore vivants. Je parlerai d'abord d'une napolitaine nommée Eusapia Paladino, dont les facultés ont été étudiées en France par MM. Richet, de Rochas, Sabatier, Flammarion ; en Italie par MM. Schiaparelli, Lombroso ; en Pologne par M. Ochorowicz ; en Russie par M. Aksakof ; en Angleterre par M. Lodge ; et par bien d'autres qui sont loin d'être des seigneurs sans importance. Ces savants dont la plupart étaient persuadés qu'il n'entrait que de la jonglerie dans les phénomènes qu'on leur signalait ont, après de longues et minutieuses expériences, dont le détail se trouve dans des rapports très circonstanciés, signés par eux, affirmé la sincérité des manifestations qui se produisent en présence d'Eusapia Paladino. Nous détacherons de la très grande série de ces récits celui qui se rapporte, dans les expériences de Milan, à l'apparition d'une main se promenant sur un écran phosphorescent, main vue par tous assistants, puis celle de deux mains qu'on aperçoit profilées sur une fenêtre faiblement éclairée par la lumière du dehors, tandis que MM. Aksakof et Schiaparelli tiennent chacun une des mains d'Eusapia. Ces Messieurs font remarquer que ce fait est très significatif, « car on ne peut l'expliquer par une supercherie du médium qui n'avait pu en aucune façon en rendre, disent-ils, libre plus d'une seule, grâce à la surveillance de ses voisins. Le même fait d'apparition d'une main, ne pouvant appartenir au médium, se reproduit sous le contrôle rigoureux et solennellement attesté de MM. Richet et Schiaparelli. »

A Varsovie, M. Ochorowicz, étudiant la même Eusapia, affirme aussi l'objectivité de cette main qui apparaît pendant que le médium est sérieusement tenu. Même conclusion de la part des expérimentateurs de Bordeaux où les deux mains d'Eusapia, vues à la clarté d'une bougie par tous les assis-

tants, et tenues, l'une par le colonel de Rochas, l'autre par le général Thomassin, une main nettement visible claqué deux fois des doigts au-dessus de la tête d'Eusapia.

On a réussi à faire imprimer par ces mains leur moulage dans de la paraffine ou de la terre glaise. Nous allons vous montrer les empreintes d'une figure obtenue ainsi en Italie au milieu des assistants, le médium étant tenu comme à l'ordinaire.

Voici maintenant un moulage en creux, et coulé ensuite en plâtre, obtenu à Montfort-l'Amaury, avec la même Eusapia, dans une séance à laquelle prenait part M. C. Flammarion qui contrôlait lui-même les mouvements de la tête du médium, pendant que divers autres assistants le surveillaient de près. On avait placé sur la table un plat de mastic de vitrier, corps qui a, comme vous le savez, une odeur assez forte. Les expérimentateurs affirment qu'ils s'empressèrent, aussitôt après que ce moulage eut été obtenu, d'aller embrasser Eusapia, sous prétexte de la féliciter, mais en réalité, pour s'assurer que son visage était indemne de toute odeur de mastic, ce qui n'était pas le cas pour les doigts de ceux qui avaient seulement effleuré le plat où devait se produire l'empreinte. Vous remarquerez la ressemblance de ce masque dont on va projeter la photographie, avec ceux qui ont été obtenus en Italie.

Avant de vous parler, pour terminer, des expériences d'Aksakof et de Crookes, je crois bon de vous prévenir que tous ces récits, dont je n'extrais, pour ainsi dire, que la seule substance, tiennent une place très minime dans les longs ouvrages des auteurs de ces expériences. On peut dire que la dixième partie à peine en est consacrée à la description des faits, tandis que les neuf autres dixièmes sont relatifs aux précautions prises pour éviter toute supercherie. Il est évident, qu'à première vue, ces phénomènes paraissent si bizarres qu'on est tenté d'admettre la présence d'un compère, un truquage plus ou moins habile des résultats fournis par l'appareil photographique, et Dieu sait le nombre de facéties auxquelles on peut se livrer en détournant de son fonctionnement normal ce véritable œil du physicien. Mais n'oublions

pas que nous avons affaire précisément à des spécialistes de toutes sortes qui ont soigneusement prévenu les fraudes possibles et signalent minutieusement la façon dont ils s'y sont pris pour y échapper. Pensez-vous, par exemple, qu'un prestidigitateur ordinaire aurait consenti à subir le traitement qu'ont infligé ces expérimentateurs à Eusapia Paladino? Celle-ci arrivait de Naples, son pays, dans un endroit isolé, à la campagne, toute seule, et n'était pas perdue de vue pendant des jours entiers. Avant chaque séance, elle s'habillait devant une dame, des pieds à la tête, puis était remise à trois observateurs auxquels, par principe, tout mouvement était suspect. L'un d'eux, à genoux par terre, tenait dans chacune de ses mains un des pieds déchaussés d'Eusapia, tandis qu'il appuyait sa tête contre celle du sujet. Deux autres observateurs tenaient chacun une des mains du médium dont le bras appuyait le long du leur, tandis qu'avec l'autre main libre ils immobilisaient chacun un de ses genoux. Si on fait attention que ces observations étaient faites par des physiologistes, des médecins, des physiciens, etc., en somme, comme vous avez pu le voir, par l'élite des savants du temps, que les phénomènes étaient invariables, quand même le groupe des assistants changeait, vous admettrez que l'accusation de s'être, comme on dit vulgairement, laissés mettre dedans, est peut-être un peu hâtive.

Ceci posé, je m'enhardis, et j'arrive aux expériences de Crookes. Vous savez, messieurs, qu'il s'agit là d'une des plus hautes autorités scientifiques de l'Angleterre et que ce grand physicien est aussi connu par ses admirables spéculations philosophiques que par ses travaux scientifiques : en particulier, sa découverte du thallium et celle des propriétés singulières des espaces très raréfiés où il a constaté ce qu'il a appelé le quatrième état de la matière. Vous savez qu'il a été amené à concevoir la matière radiante, et que c'est grâce à ses travaux et en particulier à l'instrument connu sous le nom de tube de Crookes que la découverte des rayons X a été possible. Crookes, dans un volume intitulé : *Recherches sur la force psychique*, nous raconte une série de faits où, bien entendu, nous allons trouver un fantôme. Mais celui-ci se

montrera pendant les trois années de suite que durèrent les expériences de Crookes. Son sujet était une jeune fille de quinze ans, nommée Florence Cook. Les séances avaient lieu dans la bibliothèque de Crookes, en présence de sa famille et de quelques amis. Vous pourrez lire, dans *Les Recherches sur la Force psychique*, les précautions prises pour déjouer toute fraude, les observations dictées par Crookes à un sténographe au moment même où il les faisait, etc. Dans ces conditions, la forme d'une femme disant se nommer Katie King se présentait et causait avec les assistants, restant une fois près de deux heures visible. Ce fantôme se laissait examiner de près, palper, ausculter, et surtout racontait son existence passée qui s'était écoulée dans l'Inde. Les constatations de Crookes et des autres assistants purent durer jusqu'au moment où l'apparition déclara que sa mission étant terminée, on ne la reverrait plus. A cet instant la jeune fille médium était sortie de sa léthargie et suppliait ce fantôme de rester; celui-ci répondit que cela lui était impossible et disparut. Vous observerez donc que dans ce cas, comme dans d'autres, le fantôme est vu en même temps que le sujet. On va projeter devant vous une des quarante-quatre photographies prises par l'un des cinq appareils dont deux stéréoscopiques, qui étaient chargés de prendre l'image du fantôme : cette vue le représente à côté de Crookes lui-même.

Nous allons encore parler du médium Eglington et des expériences que fit M. Aksakof avec lui. Dans son ouvrage intitulé : *Animisme et spiritisme*, et destiné à réfuter par des faits les théories du philosophe allemand Hartmann, Aksakof rend compte de l'apparition d'un fantôme qu'il observa, à maintes reprises, et toujours avec le contrôle le plus rigoureux. Il s'agit d'un homme qui, lui aussi, causait de son existence passée. La photographie qu'on va projeter représente Eglington endormi et soutenu par l'apparition. On peut voir dans un coin la signature qu'Aksakof avait apposée sur la plaque avant de la mettre lui-même dans le châssis pour prévenir toute substitution.

Mais je suis obligé de m'arrêter là, malgré tout ce qu'on pourrait emprunter de plus à la littérature déjà considérable

qui traite de notre matière, car je ne doute pas que vous compreniez maintenant pourquoi il est préférable de nous séparer avant l'heure de minuit, et je résume, messieurs, en disant que de tout temps on a cru aux fantômes, et qu'à l'heure actuelle, des hommes auxquels nous devons les bienfaits de la science ne craignent pas de nous inciter à ne pas repousser cette croyance. Or il paraît bien téméraire de rejeter l'opinion de savants de haute valeur lorsqu'il s'agit d'un point déterminé, tandis qu'on s'incline respectueusement devant le résultat des recherches de ces mêmes savants dans d'autres ordres d'idées. Réfléchissons, comme on l'a dit si spirituellement, que ces mystérieux rayons X traversaient, bien avant leur découverte, sans que nous nous en doutions, de gros livres de physique qui ne faisaient pas mention de leur existence. Qu'en outre, dans la télégraphie sans fil, un appareil dont l'énergie est bien peu considérable permet de faire rayonner la pensée humaine dans tous les sens et sans intermédiaire visible, et demandons-nous s'il est inadmissible que, parmi les nombreuses réactions très énergiques qui se passent dans le corps humain, il ne s'en trouve peut-être pas que nous ignorons et grâce auxquelles, sous l'action de la volonté accomplissant un effort particulièrement intense, un organisme n'aurait pas une action à distance sur un autre organisme. Nous ne pouvons encore raisonner que par analogie, mais j'espère vous avoir indiqué que cette question, vieille comme le monde, ne peut pas encore être considérée comme dénuée d'intérêt. Nous pouvons, au contraire, espérer voir la science réussir définitivement à retenir les fantômes auprès d'elle, malgré les appels opposés du coq de tout à l'heure, et leur demander de bien utiles renseignements sur notre constitution et peut-être aussi, à l'exemple de Crookes, sur notre destinée. Car, malgré le conseil de se connaître eux-mêmes que donnait déjà Socrate à ses disciples, c'est peut-être nous-mêmes que nous connaissons le moins bien.

C. DE WATTEVILLE.

*(Revue scientifique et morale du Spiritisme.)*

## MAGIE

---

Nous sommes tentés, trop souvent, d'accuser de superstition et d'ignorance les théologiens et les historiens du moyen âge, qui ont écrit sur les rapports de l'homme avec les démons. L'orgueil de la science, les mensonges des hystériques, l'audace des sinistres aventuriers qui exploitent la crédulité publique, nous rendent encore plus défiants et font de nous les victimes du respect humain.

C'est pour combattre cet état d'esprit dangereux que nous empruntons aujourd'hui à la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* le récit de quelques expériences troublantes, je dirai même effrayantes, attestées par des témoins sérieux et faites, récemment, dans des conditions qui excluent tout soupçon de fraude et de compérage. Ces expériences n'étaient pas faites pour le public. Les témoins n'avaient aucun intérêt à nous tromper.

On y reconnaîtra sans peine la contrefaçon satanique des chastes et divines familiarités dont la vie suave des saints nous conserve le souvenir.

On y trouvera aussi la justification expérimentale de l'enseignement traditionnel des théologiens les plus célèbres sur le commerce de l'homme fasciné et de l'esprit mauvais.

Ces vérités ne sont pas populaires, mais qu'importe la popularité ! Nous préférons, à tout, l'honneur d'être le serviteur modeste et loyal de la vérité.

E. M.

---

## LES MATÉRIALISATIONS DE LA VILLA CARMEN

Il embrassa toutes les dames à l'anglaise, mais témoigna sa préférence à la présidente, en venant la saluer ainsi à chaque sortie du cabinet. Il nous relevait doucement le menton et, se penchant sur nous, il nous permettait de contempler et ses yeux et son regard (1).

(1) Il, désigne l'Esprit qui apparaissait sous une forme matérielle : il se laissait voir, toucher.



Comme on le suppliait de se laisser photographier, il vint à moi pour la quatrième fois et, mettant sa main sur ma tête, il fit comprendre qu'il acceptait d'être photographié avec moi. C'est à cette séance qu'il me demanda de changer de place et me fit mettre en flèche à gauche en regardant le cabinet. Puis venaient à ma droite M<sup>me</sup> Saint-Paul, le général, et M<sup>me</sup> Bergalonne en flèche à droite; avant cette réunion, M<sup>me</sup> Saint-Paul et moi-même occupions les places contraires.

M<sup>mes</sup> Saint-Paul et Bergalonne ont vu, à cette seule séance, un cordon lumineux qui sortait de l'Esprit (près de sa main gauche) et qui entraît dans le cabinet.

### 16<sup>e</sup> Séance (21 mars)

Le groupe était augmenté et troublé par la présence de notre ami M. D..., chargé de prendre la photographie du guide. L'Esprit sortit, et, malgré l'éclairage produit par une nouvelle lanterne à pétrole plus forte que la première (on ne s'en est plus servi après cette séance), il vint se placer derrière moi, la main sur ma tête. Les épreuves obtenues ainsi sont très laides. A cela il y avait plusieurs raisons.

D'abord notre magnésium n'était pas bon, et a pris longtemps à brûler, puis l'appareil n'était pas bien mis au point; enfin, on comprit la faute que l'on avait faite en regardant l'Esprit. *Aussi, à notre profond chagrin, il ferma les yeux.* Nous apprîmes par la suite, que B. B. s'était laissé photographier pour nous faire plaisir, mais que c'était beaucoup trop tôt.

M. D... fut, après le départ de M<sup>me</sup> Bergalonne, admis à la remplacer. Il suivit les séances assez régulièrement pendant un certain temps. Nous reçûmes ensuite du guide l'ordre de le prier de se retirer, son fluide ne convenant nullement au développement des phénomènes. Mais on nous prévint qu'il se rait invité à revenir quand la matérialisation serait parfaite.

J'écrivis, à regret, la lettre demandée. Au moment où elle allait être jetée à la poste, M. D... vint nous annoncer que ses occupations ne lui permettaient plus de suivre nos réu-

nions, l'après-midi. Il réclamait seulement la permission de revenir, de temps à autre, quand le travail serait achevé. Voilà ce qui s'appelle une heureuse coïncidence!

### 19<sup>e</sup> Séance (28 mars)

Avec M. Bergalonne. Le guide sortit trois fois (1). La deuxième fois, il m'embrassa et me caressa doucement le bas de la figure. La troisième fois, il embrassa les trois dames et il permit à ces messieurs de toucher son voile tout à leur aise. Ce voile semblait être en gaze de soie et, depuis ce moment, il a toujours paru être en cette étoffe.

Aux 21<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> séances (5 et 7 avril), M. D..., enseigne de vaisseau, fut admis sur sa propre demande... Il tenait, du reste, énormément à cette faveur. Il put arriver à voir l'esprit matérialisé, et toucha même son voile de gaze.

Sa présence dans le groupe nuisit cependant aux manifestations de la manière la plus marquée. On recula de plusieurs semaines, pour se relever ensuite petit à petit. Ceci montre la vérité de ce que Papus a dit si catégoriquement sur la nécessité de changer le moins souvent possible les membres du groupe, *car tout changement nuit*.

### 23<sup>e</sup> Séance (11 avril)

Fort belle séance pour les adieux de M<sup>me</sup> Bergalonne, obligée, à son grand regret, de nous quitter le lendemain. Elle rentrait en France avec son mari.

Le guide, en cette mémorable séance, fit le tour de la table, s'arrêtant longuement auprès de chacun de nous. Il nous embrassa tous le plus affectueusement du monde.

A M<sup>me</sup> Bergalonne, il remit une rose, faveur qu'elle avait beaucoup désirée.

Elle lui fit des adieux touchants, qu'il écouta gravement en lui tenant la main.

(1) Le guide, c'est l'Esprit incarné.

Le départ de cette dame apporta une profonde perturbation dans le groupe. On fut près de deux mois à s'en remettre.

M<sup>me</sup> Bergalonne fut remplacée par M<sup>lle</sup> Luisa Galiana.

### 28<sup>e</sup> Séance (23 avril)

A cette séance, j'étais fort souffrante. Le guide sortit deux fois et resta près d'une heure à côté de moi. Il parut s'intéresser à ma santé, car il me prit la figure entre ses deux mains et m'embrassa affectueusement; puis il me passa les doigts sur la figure, avec l'intention évidente de me magnétiser. Il nous montra sa bague et me permit, à moi, de la toucher tout à mon aise. Elle était en or, placée à l'index de la main gauche et tenait toute une phalange du doigt.

Il laissa aussi son voile dans ma main pendant deux ou trois minutes.

### 31<sup>e</sup> Séance (30 avril)

J'avais exprimé le désir, quelque temps auparavant, de voir les bijoux que, selon nous, un brahme de haute caste devait porter dans sa vie terrestre. Aussi, à cette séance, le guide parut avec un bandeau sur le front, enrichi de pierreries (chacune était de la grosseur d'un pois ordinaire).

A plusieurs autres séances, le guide parut et avec la bague et avec le bandeau.

Une fois même, on lui vit un baudrier étincelant de superbes pierres précieuses, et un magnifique bracelet. Nous avons aussi remarqué que la bague portait une pierre étincelante, diamant ou rubis, nous ne savons lequel, la lumière rouge ne permettant pas de distinguer la couleur de la pierre.

Je profite de la fin de ce résumé pour faire les observations suivantes :

Le médium, comme je l'ai dit plus haut, reste dans la villa, à coudre toute la journée. Elle ne se dérange que pour aller à la séance.

De plus, vu la distance qui nous sépare d'Alger, elle couche souvent à Mustapha, chez nous, s'épargnant ainsi des allées

et venues très fatigantes, surtout pendant les chaleurs que nous venons de traverser. Il s'ensuit de là que Vincente Garcia est continuellement sous mes yeux, et, la nuit, je possède même une deuxième clé de la chambre qu'elle occupe. Que l'on veuille bien penser aux toilettes légères que nous portons ici, surtout pendant le sirocco ! (et nous venons de supporter vingt jours de sirocco presque continu), et l'on admettra certainement que, dans ces conditions, il ne m'est pas difficile d'étudier à fond le costume de mon médium, et de me rendre compte que ses vêtements ne cachent aucun truc (1).

Du reste, la connaissant, nous avons tous, en Vincente Garcia, une grande confiance, et je n'écris ceci que pour ceux qui ne la connaissent point.

### Procès-verbaux

Des séances des lundis 9 juin, 11 juin, 16 juin, 27 juin, 25 août (2), 1<sup>er</sup> septembre, 8 septembre, 15 septembre.

Ces procès-verbaux sont des brouillons (3). Ils n'ont pas été recopiés ; ils portent les corrections faites pendant la lecture en commun (4).

M<sup>me</sup> la générale se sert de deux encriers : de là, la couleur mauve et la couleur noire qui paraissent tour à tour dans les pages.

### Procès-verbal de la Séance du lundi 9 juin

L'Être matérialisé *Bien Boa* sortit du cabinet fort peu de temps après le commencement de la séance (dix minutes environ)...

Il était parfaitement matérialisé et visible à tous. Pendant le cours de la séance, il sortit et rentra trois fois.

A la première sortie, il vint assez près de la présidente pour

(1) Vincente Garcia, plus tard, dans une séance où l'Esprit *venait d'apparaître*, a été prise d'une hémorragie violente : le D<sup>r</sup> de Créguy lui a rendu des soins immédiats. Il est prêt à témoigner qu'ayant aidé M<sup>me</sup> la générale à la dévêtir, il n'a trouvé absolument rien de suspect.

(2) Le voyage du médium eut lieu en juillet.

(3) Une seule page (p. 66) a été recopiée à la suite d'un accident, d'une déchirure.

(4) M. Delanne les tient à la disposition de ceux qui désireraient les voir.

permettre à celle-ci de prendre son voile dans ses mains ; mais la lampe s'étant mise à fumer, il se retira dans le cabinet, ce qui permit au général de se lever et de monter sur une chaise pour arranger le luminaire.

A la seconde sortie, B. B. vint baiser la main de la présidente, et, tout en retenant cette main dans la sienne, il embrassa les lèvres de la présidente, puis il posa sa main *droite* sur la tête de la présidente.

Ensuite, il fit le tour de la table, s'arrêtant successivement à M<sup>me</sup> Saint-Paul, au général, à M<sup>lle</sup> L. G. A chacun de ces membres il baisa une main, et posa sa main *droite* à lui sur la tête de chacun d'eux, puis il se plaça debout à la table, dans le petit demi-cercle vide, et, des deux mains, il fit basculer, trois fois, fortement, la table.

La présidente lui ayant demandé de vouloir bien fermer le cercle avec les membres, il tendit sa main *droite* à la présidente, sa gauche à M<sup>lle</sup> L. G. et resta ainsi une ou deux minutes, puis il se rapprocha de la présidente, lui prit la figure entre ses deux mains et l'embrassa affectueusement.

Il posa de nouveau sa main *droite* sur la tête de la présidente, et, avec cette main, lui caressa les cheveux, et même, déclare celle-ci, lui tira légèrement une mèche, le tout, dans l'esprit des membres, pour montrer la dextérité de sa main *droite*, qui s'était matérialisée bien après la gauche.

Le général remarqua particulièrement la force et même la dureté des mains de Bien Boa, qui ressemblaient absolument à des mains humaines.

A la troisième sortie, Bien Boa, pour la première fois, *parla d'une voix timbrée*, quoique basse et lente. Il était debout, du côté de la présidente, à 1<sup>m</sup>25 du rideau.

Quand il fut rentré dans le cabinet, la présidente lui demanda la permission, pour éviter toute erreur de mémoire, de faire recopier ses paroles aussitôt la séance terminée, par l'esprit désincarné *Marie* dont Bien Boa se sert toujours, quand il veut communiquer avec les membres du groupe par l'écriture.

Bien Boa répondit de sa voix timbrée :

« Je vous le permets. »

Voici les paroles de Bien Boa : ce qui est entre parenthèses,

ce sont les mots que les membres n'ont pas compris et qui ont été donnés par l'écriture seule :

« Carmencita, pour votre bon cœur (je vous adore).

« Suivez mes conseils et vous réussirez dans tous vos projets.

« Pour votre santé, faites des sorties, des promenades tous les jours, sauf les jours de ma visite.

« M... aura une belle place dans quelques mois. Deux propositions seront faites. Au général de choisir. »

Alors, la présidente ayant demandé si, comme faveur suprême, il ne pourrait pas se montrer aujourd'hui avec le médium, Bien Boa continua : « Vous n'avez pas confiance en moi ? Dans un mois, jour pour jour, je me montrerai avec Vincente. Ne vous énervez pas. » (Soyez toujours calmes).

Une fois Bien Boa rentré dans le cabinet, on entendit le médium dire après quelques minutes : « Comme il est beau ! Comme il fait clair ici ! »

Puis, les rideaux furent violemment et subitement tirés et on vit le médium à moitié éveillée sur sa chaise. Elle se souvenait vaguement, comme dans un rêve, d'avoir vu Bien Boa.

Nous, soussignés, déclarons sur l'honneur que le ci-dessus procès-verbal est parfaitement exact et conforme à la vérité.

Le général G. NOEL.

Carmencita NOEL.

Françoise SAINT-PAUL.

Luisa C. GALIANA.

### Procès-verbal de la Séance du 16 juin

En cette séance, l'Être matérialisé (que nous nommons le guide Bien Boa), ne sortit pas une seule fois du cabinet : il n'y rentra pas davantage.

Quatre fois, il sortit du sol, et quatre fois il descendit dans le sol.

Deux fois, ce phénomène eut lieu dans le coin droit, c'est-à-dire dans l'angle que forment devant nous, à notre droite, les rideaux du cabinet, cloués au mur sur toute leur longueur. Les deux dernières fois, le phénomène eut lieu devant la table, entre la présidente et M<sup>lle</sup> L. G., à 1m50 environ des rideaux du cabinet.

On voyait d'abord paraître sur le parquet une tache lumineuse, de la dimension d'un grand mouchoir, puis, la tête sortait, et enfin, graduellement, apparaissait tout le restant.

Pour disparaître, Bien Boa commençait par saluer en s'inclinant, puis il descendait graduellement et doucement dans le sol; à la fin, la tête restait seule sur le sol, puis elle descendait à son tour, et il ne restait plus rien qu'une tache lumineuse, semblable à celle qui précédait son arrivée. A son tour la tache disparaissait.

Entre ces quatre visites, le guide vint à la table, il la souleva *et se mit à la chaîne, debout entre la présidente et M<sup>lle</sup> L. G.*

Une autre fois, le guide fit tout le tour de la salle, longeant les murs. Il fit donc le tour aussi grand que possible. Arrivé à la porte, c'est-à-dire à 4<sup>m</sup>20 des rideaux du cabinet, il se trouva directement sous les rayons de la lampe.

Une troisième fois, il allongea une tape à M<sup>lle</sup> L. G., parce qu'elle ne suivait pas assez vite un conseil que lui donnait la présidente, puis d'une voix rauque mais *timbrée*, il parla ainsi :

« Carmencita, ayez toujours de bons sentiments et vous réussirez dans tout *ce que vous voudrez; je vous aiderai.*

« Suivez, tous, les conseils de Carmencita, car deux bons esprits la dirigent. »

« Quel est le second », demanda-t-on ?

B. B. répondit de *sa propre voix* :

« La mère du général. »

Il parla ensuite *longuement* de plusieurs affaires privées regardant le général et Madame.

Comme les membres remerciaient chaudement le guide, en témoignant leur joie et leur satisfaction, le guide leur envoya des baisers des deux mains. On les lui rendit avec empressement.

Nous, soussignés, déclarons, sur l'honneur, que ce procès-verbal est parfaitement exact et conforme à la vérité.

Le général NOEL.  
Françoise SAINT-PAUL.

Carmencita NOEL.  
Luisa C. GALIANA.

## Procès-verbal de la Séance du vendredi 27 juin

Après un temps relativement court (10 minutes), nous avons entendu la voix de Bien Boa dans le cabinet.

« Cette séance, dit-il, sera extrêmement courte; mais que ma Carmencita ne se tourmente pas, car la séance sera aussi belle que courte. Je vais me montrer avec mon médium. Faites, tous, bien attention, car cette épreuve est une des plus belles. »

Au milieu d'un silence général, les rideaux furent ouverts. On entendait distinctement les anneaux glisser sur les tringles.

Puis, on vit Bien Boa debout devant nous; il touchait la chaise de Vincente que l'on voyait assise à côté de lui. Ce qui nous frappa, c'est que sa chaise *avait été avancée*. Par rapport à nous, le guide était à gauche, Vincente à droite, *tous deux à 1<sup>m</sup>35 de la table*.

Vincente toussa plusieurs fois en remuant la tête. Au milieu de nos exclamations et remerciements, le guide dit : *Plus de lumière* (1).

Alors les rideaux se fermèrent, mais pas tout à fait, car on voyait toujours la robe blanche de Bien Boa.

Le général se leva, alla à la porte, monta sur une chaise, et tourna la lanterne, de manière à éclairer, autant que possible, le devant du cabinet. Au risque de faire fumer, il leva encore la mèche, et tira aussi la lanterne sur le devant de la petite planche, qui lui sert de support : il faut dire que la lampe, ce jour-là, avait été posée sur la planchette, de manière à éclairer toute la salle (la lanterne a trois côtés éclairés); le général étant revenu à sa place, les rideaux furent ouverts de nouveau.

Chacun se leva ou se pencha pour mieux voir (la présidente en particulier s'avança jusque sur le devant de la table), *et chacun vit distinctement et l'Esprit et le médium!*

Quand les rideaux furent fermés définitivement on entendit la voix du guide disant :

(1) Ce n'est donc pas dans les ténèbres favorables à la supercherie que se produisait l'apparition.  
E. M.



« Je vous dirai quand le moment sera propice pour photographier. La prochaine fois, je me montrerai assis à côté de mon médium. Quand la séance sera terminée, regardez dans le cabinet, vous y trouverez une chaise qui n'y était pas (1). »

Deux ou trois phrases restèrent obscures. Les rideaux s'étant ouverts une troisième fois, on vit, cette fois Vincente seule et, à sa droite, une chaise qui n'y était pas, certes, au début de la séance.

Quelques instants après, Vincente se réveilla devant nous.

En résumé, nous déclarons avoir, tous, vu l'Esprit et le médium, *le visage découvert*, et les avoir parfaitement reconnus tous deux. En foi de quoi, nous avons signé le présent procès-verbal.

Françoise SAINT-PAUL.  
Général G. NOEL.

Carmencita NOEL.  
C. Luisa GALIANA.

*Note.* — J'ajoute ce qui suit au procès-verbal de la séance du 27 juin :

Nous avons vu deux fois encore l'Esprit et le médium ensemble :

Le 2 juillet, nous les avons vus assis tous deux sur le seuil du cabinet. Malheureusement, le guide était voilé à la suite d'interruptions produites par des ouvriers qui travaillaient à la villa. M<sup>me</sup> Saint-Paul et moi (nous tenant par la main), nous reçûmes la permission de nous lever et d'aller doucement juste devant le cabinet regarder, mieux encore, ce groupe si intéressant.

Le 1<sup>er</sup> août, nous les vîmes encore debout tous deux, mais assez enfoncés dans le cabinet pour qu'on ne puisse voir que le bas de la figure du guide. Les rideaux s'ouvrirent, ce jour-là, comme le 2 juillet et le 27 juin tout seuls, en faisant entendre le bruit des anneaux qui se choquaient (2).

(1) Ce détail n'a aucune importance.

E. M.

(2) Je fais remarquer que B. B. a devancé sa promesse en se montrant le 27 juin.

### Procès-verbal de la Séance du 25 août

Le guide se matérialisa fort bien, mais resta sur le seuil du cabinet, à l'ouverture des rideaux.

Il parla fort longtemps de sa propre voix timbrée.

Entre autres choses, il dit ce qui suit :

La présidente lui demanda d'indiquer une signature par laquelle on reconnaîtrait que les communications écrites émanaient bien de lui.

Réponse. — *Dieu bon.*

La présidente lui demanda ensuite s'il l'avait connue dans une autre existence.

Réponse. — « Ne me demandez pas cela maintenant, mais plus tard, car cela troublerait trop vos séances. »

Le général et Madame lui recommandèrent alors des amis.

Réponse. — « Ils sont bien négligents. »

Le général et Madame lui recommandèrent chaleureusement leur fils Maurice.

Réponse. — « Il ne fera jamais rien » ; on croit que le mot *ici* terminait la phrase ; car on n'entendit pas tout ce que dit le guide à cette séance.

En effet B. B. ajouta :

« Je ferai tout pour vous aider, ne vous tourmentez pas. »

La présidente lui demanda si on pourrait admettre M. B..., officier de marine, à quelques séances.

Réponse. — « Oui, mais qu'il vienne le plus tard possible, à la fraîcheur. »

M<sup>me</sup> Saint-Paul lui demanda s'il pourrait s'occuper de sa sœur.

Réponse. — « Je suis occupé, en ce moment, à soigner le corps de mon médium. Elle en a grand besoin. Recommandez-lui, surtout, de prendre bien des précautions. Elle aura demain une forte hémorragie et il n'y aura pas séance mercredi (1) : du reste, jusqu'à la fraîcheur vous ne ferez que

(1) Cette prédiction s'est accomplie.

deux (ou même une) séance par semaine. Le médium n'aura pas grand plaisir avec les siens (1). »

Enfin, de lui-même, le guide dit :

« Je viens ici pour ma Carmencita. Je l'aime. Je l'aime ».

Il termina par ces mots :

« Chantez tous très fort, car je vais faire tous mes efforts pour venir embrasser la main de ma Carmencita » ; mais les fluides étaient épuisés et le médium s'éveilla en appelant comme d'ordinaire : « Madame, Madame ».

Nous déclarons que ce procès-verbal est conforme à la vérité, en foi de quoi nous signons.

Carmencita NOEL.

Le Général NOEL.

Luisa C. GALIANA.

Françoise SAINT-PAUL.

(1) Une très sérieuse maladie du mari de Vincente est venue, depuis, gravement la tourmenter.

(*A suivre.*)



## LES CHARMEURS DE SERPENTS AU CAIRE

---

**Lettre du R. P. Eugène Chautard, des Missions Africaines de Lyon, ancien missionnaire en Egypte.**

Vous avez bien voulu me demander un dernier mot pour servir de conclusion à mon étude sur les *psylles* ou charmeurs de serpents au Caire. La voici telle qu'elle se dégage de mes observations antérieures et de la dernière expérience à laquelle j'ai assisté.

Disons-le tout d'abord : il s'agit non de fantasmagorie, mais de vrais serpents qui parfois mordent le charmeur dont j'ai même vu couler le sang.

\*  
\* \*

Ceci posé, une triple hypothèse se présente :

- 1° Dans l'apparition et la prise des serpents y a-t-il quelque chose de diabolique ?
- 2° Y a-t-il au moins fascination du reptile par le preneur ?
- 3° Est-ce simplement affaire d'escamotage et de prestidigitation ?

Quoi qu'il en soit des *psylles* du temps de Pharaon, l'hypothèse d'une intervention diabolique dans leurs exploits d'aujourd'hui doit être absolument écartée.

Mais le preneur ne fascine-t-il pas le serpent, comme celui-ci fascine lui-même certains oiseaux ?

Non, sauf peut-être dans la circonstance suivante, sur laquelle j'appelle l'attention des zoologues. J'ai vu plusieurs fois les *psylles* endormir instantanément même de gros serpents, simplement en les touchant à l'occiput.

Dès lors l'immobilité est complète, sans raideur pourtant. Le reptile se laisse traîner à droite ou à gauche, sans donner le

moindre signe de vie ; mais à peine le charmeur lui a-t-il pincé la queue que soudain le serpent se redresse, superbe dans sa furie, et s'élance pour mordre le premier objet à sa portée.

Cet engourdissement et ce réveil instantanés n'ont-ils rien à voir avec l'hypnotisme et la fascination ?

Demandons la réponse aux naturalistes experts en ophologie.

En tout cas, cette double opération fut pour moi un trait de lumière, car elle facilite singulièrement l'art du *prestidigitateur*, en lui permettant de cacher le reptile plus facilement et de le ranimer au moment favorable.

L'expérience du 25 mars 1896 m'amena à conclure, avec tous les témoins, que nous n'avions affaire qu'à un simple escamoteur. Cette conclusion toutefois rencontra beaucoup de contradicteurs. Il m'était impossible de les convaincre, sans connaître le truc du prétendu charmeur. Pour le découvrir il fallait de nouvelles expériences bien surveillées. Je fus servi à souhait, à l'arrivée, au Caire, de M. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, et de M. Le Camus, alors vicaire général de Carcassonne et aujourd'hui évêque de La Rochelle. Ces deux savants Orientalistes s'intéressaient vivement à la question.

\*  
\* \*

Nous envoyâmes chercher le charmeur de serpents : il vint le lendemain, coiffé d'un turban blanc et revêtu d'une simple *galabieh* bleue (espèce de robe à manches flottantes que portent les fellahs en Égypte).

L'épreuve commença aussitôt.

Notre *psylle* déroule d'abord son turban pour montrer qu'il ne contient point de reptiles ; puis il rejette vivement sa *galabieh*. Après l'avoir examinée pour voir s'il n'y a point de fausses poches, je lui fais signe de la reprendre. L'air très satisfait, le charmeur se met en quête de serpents ; il pénètre dans une sorte de vestibule assez obscur, flairant et sifflant pour appeler les reptiles :

— Il y a un serpent ici, dit-il.

— Eh bien ! prends-le et nous te donnerons cinq piastres.

Alors solennellement et comme inspiré, le charmeur adjure le serpent de venir, lui promettant, au nom d'Allah, récompense s'il vient et châtiment dans le cas contraire.

Ce disant, il s'avance au fond du vestibule vers l'encoignure. Nous le suivons, mais il nous repousse vivement, sous prétexte que nous faisons peur au serpent (en réalité, c'est pour nous empêcher de trop surveiller ses opérations).

— *Enza! enza!* (sors! sors!) s'écrie-t-il d'une voix impérieuse.

Alors le charmeur avance et retire vivement les mains, comme s'il craignait d'être mordu; enfin il saisit au fond de l'encoignure, dans l'endroit le plus obscur, une petite couleuvre qu'il nous montre tout rayonnant.

Heureusement pour moi et pour ma thèse, un séminariste, caché au premier étage de la maison, vint nous dire qu'il avait vu l'escamoteur tirer le serpent de sa *galabieh*, le jeter devant lui, puis le saisir de la main et nous le montrer.

Notre prestidigitateur essaie de nier, son embarras le trahit. L'opinion s'est retournée en ma faveur.

— Tu vas nous dire ton secret, autrement nous te livrons à la police comme imposteur et escroc.

Notre homme hésite.

— Ah! tu ne veux pas. Eh bien! tu vas voir: crois-tu pouvoir nous tromper et voler impunément notre argent?

— Mais, reprend-il, si les autres charmeurs de notre corporation apprennent que j'ai fait cette confidence, je suis perdu.

— Nous ne dirons rien et deux d'entre nous seulement entendront ton aveu.

La promesse d'un généreux *bakchich* achève de le décider. M. l'abbé Le Camus et un de nos Pères, sachant très bien l'arabe, le conduisent alors dans un endroit retiré et lui promettent 20 piastres égyptiennes (environ 5 francs). Le charmeur découvre son truc à peu près en ces termes :

« Je choisis un serpent, le plus petit possible; je l'endors et je l'enroule de façon qu'il occupe peu de place; puis je le cache dans ma *galabieh*. Si on m'ordonne de la quitter, j'ai soin de ne pas me laisser entourer par les spectateurs, afin

d'avoir toujours une moitié du corps dérobée aux regards. Quand on m'examine par derrière, en me disant d'étendre les bras, j'ai la précaution de ne pas écarter les doigts et de ne montrer que le revers de la main qui maintient avec le pouce le serpent enroulé dans la paume. Si on me regarde par devant, alors je cache ma nudité et, au besoin, j'allègue les convenances pour empêcher de pousser l'inspection plus loin. Puis je reprends ma *galabieh* et il m'est facile alors d'y cacher mon serpent, jusqu'au moment où je le fais glisser tout endormi dans un endroit propice pour le prendre, après l'avoir réveillé en le pinçant à la queue. »

Telles furent les explications du prétendu charmeur ; évidemment il en donna le moins possible de peur de trop se compromettre. Ajoutons que ses opérations d'escamotage étaient singulièrement facilitées par la largeur de ses mains et sa souplesse extraordinaire. On sait que les mouvements très rapides échappent à notre vue. Ainsi enlevez le balancier d'une montre dont le ressort est tendu, les aiguilles courront sur le cadran avec une telle rapidité qu'elles deviendront absolument invisibles.

\*  
\* \*

On comprend maintenant pourquoi tant de mise en scène dans la capture des serpents, pourquoi l'escamoteur ne se laisse jamais entourer dans les opérations décisives, pourquoi il opère au milieu des broussailles, des hautes herbes ou dans un endroit obscur ; pourquoi enfin il avance et retire, à plusieurs reprises, ses deux mains. C'est pour dérouter les témoins, pour mieux masquer son jeu, pour arriver à réveiller le reptile avant de le jeter devant les spectateurs ahuris.

\*  
\* \*

On m'objectera peut-être : « Quelquefois, ces charmeurs de serpents réussissent à en prendre une douzaine de suite ; comment peuvent-ils arriver à en dissimuler un aussi grand nombre ? »

Ils amènent alors un compère qui a des reptiles enroulés autour de lui dans sa *galabieh*, ou même dans un sac de cuir. Quand l'escamoteur a pris le premier, il demande la permission de le porter dans son sac ou de le remettre à son compagnon, sous prétexte de le vendre aux pharmaciens du Caire. Alors, il s'asseyait tout à côté de son ami, qui lui offre une cigarette et en profite pour lui glisser un nouveau serpent dans sa *galabieh*. Et ainsi de suite, après chaque capture, tant que le stock n'est pas épuisé.

Ce n'est pas une supposition; nous avons vérifié le fait et surpris le compère, portant enroulés autour de sa taille plusieurs serpents pour les remettre un à un au charmeur, qui venait renouveler sa provision, après chaque capture.

\*  
\* \*

L'escamoteur commence toujours par un petit serpent, afin de pouvoir le dissimuler plus facilement durant l'inspection, excepté dans un cas que voici :

En juin 1898, je fis demander pour une nouvelle expérience le fameux *psylle* Ali-Youssef. Suivant son habitude, il eut bien soin de ne venir que le lendemain. Cette fois, il était rayonnant, bien qu'il fût parti tout décontenancé à la séance précédente : c'est qu'il avait découvert un nouveau truc lui permettant de résister victorieusement aux inspections les plus minutieuses. Voici quel il doit être : il consiste à porter d'avance et en cachette les serpents *tout endormis* dans l'endroit, plus ou moins caché, où on les prendra bientôt, après les avoir réveillés.

Cette manœuvre est parfaitement possible dans notre mission du Caire, où les portes sont ouvertes toute la journée : d'ailleurs il n'est pas bien difficile à un Arabe d'y pénétrer pendant la nuit. Ali-Youssef, qui connaissait très bien cours et jardin, avait dû user d'un pareil stratagème. Le fait est qu'il prit cette fois deux serpents assez gros, l'un dans les broussailles, l'autre dans un soupirail. Nous lui offrîmes de l'argent pour continuer ses prises : mais, comme il n'avait pas amené de compère pour renouveler sa provision, il dut se



contenter de cette double capture, ce qui était significatif pour quiconque connaissait sa conduite antérieure et son amour du lucre.

D'ailleurs, je suis loin de prétendre connaître tous les trucs du répertoire des *psylles* égyptiens de nos jours ; mais, après avoir assisté à de nombreuses expériences, je dis que ce sont de simples escamoteurs. M. Rosset, bien connu à Lyon ; M. Nicour bey, secrétaire général du ministère des travaux publics au Caire ; M. Jaillon, ancien inspecteur aux chemins de fer égyptiens, et beaucoup d'autres ont également vérifié leur supercherie.

B. C.



## LA VOYANTE DE BOULLERET

(au diocèse de Bourges)

Il est désagréable d'avoir à revenir fréquemment sur un même sujet. La *Semaine catholique* a, depuis des années, exhorté ses lecteurs à se tenir en garde contre les récits de faits plus ou moins merveilleux qui se produiraient dans une petite paroisse du département du Cher, dépendant du diocèse de Bourges.

Voici les renseignements les plus récents, puisés à très bonne source :

Les faits qui se produisent à Boulleret n'ont jamais été approuvés par les archevêques de Bourges. Une enquête faite dès le commencement par Mgr de La Tour d'Auvergne leur a été tout à fait opposée. Mgr Marchal, vers 1887, a sermonné et blâmé l'abbé O... S. Ém. le cardinal Boyer et l'archevêque actuel, Mgr Servonnet, ont été dans les mêmes sentiments.

Voici, d'autre part, l'avis officiel que la *Semaine religieuse* de Bourges publiait dans son numéro du 16 novembre 1901.

« On répand, en certains diocèses de France, des feuilles imprimées à Montpellier et contenant : 1° un acte d'amour au Cœur de Jésus, « révélé, dit une note, par Notre-Seigneur « Jésus-Christ lui-même, le 13 mai 1896, à Joséphine, « voyante de Boulleret » ; 2° le règlement d'une « association « en l'honneur du Cœur de Jésus et de Notre-Dame des Sept-« Douleurs de Boulleret (Cher) » ; 3° diverses autres prières et formules.

« Le règlement de l'association est signé par l'abbé Joseph Olive qui s'en intitule « le directeur » et réside à Cette (Hérault).

« L'archevêque de Bourges n'a jamais donné aucune autorisation à ces feuilles et à cette association ; il a fait, au contraire, selon les circonstances, tout ce qui a été en son pouvoir pour s'opposer aux initiatives irrégulières de M. l'abbé Olive, à qui il a interdit la célébration de la messe à Boulleret et dans tout le diocèse. Cette mesure déjà ancienne a été renouvelée et confirmée en ces derniers temps. »



## LA VIE DES ANGES

(Suite)

---

### Sainteté des Anges

*Saint, saint, saint est le Seigneur  
Dieu des armées.*

Cette partie de notre étude est une résultante complémentaire de ce que nous avons appris sur les opérations de l'intelligence et de la volonté des esprits célestes, deux puissances qui leur ont été données comme à nous, premièrement pour se sanctifier, selon l'exhortation du divin Maître : soyez parfaits comme votre Père du ciel est parfait ; en second lieu, pour assister et servir Dieu ainsi qu'il est écrit au Livre de Daniel. Des milliers de milliers le servaient, et mille millions l'assistaient.

Nous aurons à traiter des célestes hiérarchies où les anges sont disposés pour le second, mais principal usage de leurs facultés intellectuelles : à savoir, l'assistance et le service du Très-Haut. Pour le moment, examinons la valeur morale de l'acte originel par lequel les anges se sanctifièrent, et voyons comment les vertus subsistent en eux.

Fidèles à notre plan, nous étudierons la sainteté des anges d'après les données que nous possédons sur la perfection morale de l'homme.

\*  
\* \*

Il faut distinguer deux sortes de *sanctifications*. L'une est la sanctification divine qui consiste dans le don de la grâce sanctifiante toujours accompagnée de vertus infuses, la grâce étant la sève, et les vertus, les germes de la *sainteté*. L'autre dont celle-ci est la base est la sanctification personnelle de la

créature mettant à profit le fond sacré de la grâce divine qui est en elle ; produisant au prix de mille efforts des actes salutaires sans cesse renouvelés, qui font éclore les germes vertueux de l'état de grâce ; se couvrant enfin, terre fertile, d'une végétation plus ou moins riche où fleurissent des plantes variées que l'on a justement nommées les vertus actuelles.

L'âme est en effet souvent comparée, dans les Écritures, à une terre que mentionne le verset de la Pentecôte : *Emitte spiritum tuum et creabuntur, et roravabis faciem terræ*. La pauvre terre de notre âme, horriblement ravagée par la catastrophe de la faute originelle, ne produisait plus qu'épines et ronces. Il a fallu que l'Esprit de Dieu la fécondât derechef au moyen des eaux baptismales que fait couler la Passion du Sauveur, et en renouvelât la surface végétale.

\*  
\* \*

Notre sanctification personnelle, qui n'est pas encore la sainteté, mais qui est notre perfectionnement moral, consiste donc en des actes surnaturellement vertueux devenus assez fréquents pour nous rendre aisée la pratique du bien.

Or, comme le bien actuel de la créature n'est autre chose qu'une reproduction du Bien souverain et exemplaire, et que le souverain Bien se distingue par les attributs qui lui sont propres, il existe nécessairement des vertus nombreuses et variées. Et, d'après leur principe, elles se partagent en trois espèces qui sont : les vertus *intellectuelles*, les vertus *acquises* et les vertus *infuses*.

Les vertus intellectuelles sont celles qui ont pour principe nos facultés intellectuelles. Elles sont de deux sortes : les intellectuelles spéculatives et les intellectuelles pratiques. Les trois spéculatives sont l'intelligence, la science et la sagesse. Les pratiques sont : la prudence et l'art (1).

(1) Ne pas confondre l'intelligence potentielle, consubstantielle à l'âme ou esprit, avec l'intelligence, vertu qui consiste en l'exercice de ladite puissance s'habituant à comprendre les choses par le raisonnement. Distinguer également entre la science, vertu naturelle et la science, don surnaturel ; ainsi qu'entre la sagesse, vertu naturelle, et la sagesse, don surnaturel. — La prudence est la seule vertu qui soit des trois espèces : elle peut être intellectuelle, acquise ou infuse.

Les vertus acquises sont les habitudes *naturelles* du bien moral, telles qu'elles peuvent se rencontrer chez un païen honnête, qui s'est accoutumé à observer la loi naturelle. Ces vertus acquises, et appelées encore morales naturelles, ne procurent qu'un mérite purement naturel et ne peuvent par conséquent avoir aucune prétention au salut, quelles que soient les meilleures intentions et les vues les plus élevées de celui qui les pratique.

Les vertus infuses sont les habitudes *surnaturelles* du bien moral, déposées dans l'âme par le Créateur en même temps que la grâce sanctifiante et à cause d'elle. Et les actes vertueux qu'en pose l'homme en état de grâce ont un mérite surnaturel, et lui procurent le droit à la vie éternelle qui sera la couronne de sa persévérance. — Les vertus infuses sont donc aux vertus acquises ce qu'est l'ordre surnaturel à l'ordre naturel.

Cependant l'acquisition active ou bien moral surnaturel suppose, lui aussi, une accoutumance qui en rend la pratique vertueuse de plus en plus aisée, de sorte qu'il faut distinguer, comme nous l'avons dit plus haut, entre l'habitude vertueuse infuse et l'habitude vertueuse active; entre la sanctification divine et la sanctification personnelle. — Le petit enfant au baptême reçoit avec la grâce sanctifiante l'habitude vertueuse infuse. — L'homme fait, le vrai chrétien croit par ses actes vertueux dans l'habitude vertueuse active. — Le chrétien pécheur, qui vient à perdre la grâce, perd en même temps l'habitude vertueuse infuse qui vivifiait en lui, pour la vie éternelle, l'habitude vertueuse active. Mais cette habitude vertueuse active lui reste et si, privé de la grâce, il continue néanmoins à poser des actes honnêtes, le bien moral qu'il produit et auquel il continue à s'accoutumer, ne se trouve plus qu'à l'état de simples vertus acquises, naturelles, par conséquent, et incapables du ciel.

On doit encore considérer l'*intention* de celui qui opère le bien, ou le motif de l'acte vertueux. Ce motif est-il surnaturel chez celui qui se trouve orné des vertus infuses, il mérite pour le ciel; ce motif est-il simplement naturel, il n'y a qu'un mérite naturel; et, bien que celui-là agisse en vertu

des habitudes infuses, il ne sera pas plus avancé que ceux qui pratiquent des vertus acquises et naturelles. — Que si quelqu'un en dehors de l'état de grâce, et, dès lors, privé des vertus infuses, posait un acte vertueux dans un but surnaturel, il agirait en vain!

Dans la présente étude, il n'est question que des vertus infuses et de leurs actes posés pour un motif surnaturel.

\*  
\* \*

Un acte vertueux ne fait pas une vertu : car une vertu est l'habitude, la coutume du bien moral dans un sens donné ; et plus une vertu est difficile, plus il faut en produire d'actes pour qu'ils deviennent coutume, pour qu'ils deviennent vertu.

Vertu veut dire *force*. Les vertus sont les forces surnaturelles de l'âme et le prix de ses efforts constants dans la pratique du bien. Ce sont les habitudes du bien d'abord infuses, puis actives et affermies par un exercice continu, souvent répété, comparable à la gymnastique à laquelle notre corps demande cette souplesse et cette adresse qui décuplent sa vigueur.

De même que le beau est la splendeur du vrai et que la vérité se pare de toutes espèces de beautés, ainsi le bien se signale par les forces qui lui sont propres ; par des forces non seulement latentes au fond de l'être spirituel, mais, de plus, éminemment actives. — Ces forces du bien, quoiqu'on ne puisse pas aussi nettement les distinguer que les beautés physiques de la vérité, n'offrent pas au regard des anges une variété moins attrayante. Et cela se comprend puisque cette sanctification personnelle est l'effort par lequel nous nous rendons semblables à Dieu, abîme de toutes perfections, qui nous avait créés à son image!

\*  
\* \*

La vertu dominante est celle que l'on a pratiquée davantage. Elle émerge de la grâce sanctifiante, comme le doigt

majeur entre les autres qui lui sont proportionnés. Ceux de l'enfant croissent en même temps que la main, et graduellement ils se fortifient et se rendent habiles à remplir les fonctions les plus compliquées.

La grâce sanctifiante, à son tour, et, conjointement avec elle, les habitudes vertueuses infuses, augmentent chaque fois que l'on pose un acte vertueux. Un seul acte d'une vertu quelconque double avec la grâce toutes les vertus infuses.

Mais pour que cette augmentation, ce doublement de la grâce, multipliée par elle-même à chaque acte, ait lieu, il faut que l'acte soit complet et *fervent*. Il en est de même pour que les actes vertueux se changent en vertus actives; les actes incomplets, tièdes, négligés, paresseux ou indolents, quoique conformes au bien moral, loin d'ajouter pierre sur pierre à l'édifice de la perfection spirituelle, tendent plutôt à démolir ce qui était déjà construit.

\*  
\* \*

Il est possible de pratiquer plusieurs vertus à la fois en un seul acte, non précisément en raison de la connexité qu'ont entre elles les vertus infuses, connexité qui les unit plutôt habituellement qu'activement; mais parce qu'un même acte peut produire le bien sous plusieurs aspects, et avoir ainsi plusieurs mérites. Exemple, secourir son père : justice et charité à la fois.

En posant un seul acte vertueux d'une même vertu, on a autant de mérites qu'on a eu de bonnes intentions en le posant, parce qu'on a moralement fait autant de biens divers qu'il y a eu de motifs surnaturels. — Exemple : faire une prière ou autre bonne œuvre à dix intentions.

Et quand même plusieurs actes intérieurs complets, moralement interrompus, n'auraient abouti qu'à un acte extérieur unique, il y aurait autant de mérites qu'il y a eu d'actes intérieurs. — Exemple : vouloir à plusieurs reprises aider tel pauvre, sans pouvoir le faire, tant qu'enfin on y parvienne.



\*  
\* \*

Après ces principes généraux, descendons dans le détail.

La théologie compte sept vertus principales qui sont les trois théologes de *foi*, d'*espérance* et de *charité*, et quatre vertus cardinales auxquelles se rattachent toutes les autres. Ainsi les filles de la *tempérance* ont nom mansuétude, clémence, modestie, entrapélie, etc. La *force* donne naissance à la magnanimité, à la patience, à la persévérance, etc.

La *justice* engendre la religion, la piété, la gratitude, l'humilité, l'obéissance, etc. La *prudence* est la mère de l'ébulie, de la synèse et de la gnomée.

Les unes persévèrent dans l'éternité de la vie : les autres à l'issue de la voie terrestre se transforment en énergies nouvelles.

Ainsi la tempérance, frein de notre caducité, devient cette exubérance irrésistible avec laquelle les élus s'élancèrent à la conquête de toutes les jouissances célestes. La prudence qui souvent hésitait entre deux routes opposées se trouve désormais changée en une fixité imperturbable qui fait l'immuitabilité des saints. Par contre, leur justice et leur force, tout en perdant ce qu'elles avaient d'humain, s'unissent pour toujours à la force et à la justice de Dieu. Enfin si là-haut la foi aux mystères s'est transformée en vision, et l'espérance aux biens futurs, en leur possession, la charité demeure l'amour créé au sein de l'amour incréé.

O charmes ineffables de la céleste Jérusalem, où les bienheureux unis aux anges voient le triomphe de la vertu glorifiée ! En attendant, nous, ici-bas, notre existence est un combat continu, et nos vertus, sans cesse aux prises avec l'armée de vices, offrent une stratégie qu'il serait intéressant de mettre en scène.

\*  
\* \*

Le vice est l'ennemi de la vertu, c'est l'habitude acquise du mal. A chaque vertu s'oppose un double vice par excès ou par défaut. Il y a donc deux fois plus de vices que de vertus.

mais ils sont la part de l'enfer et il ne peut en être question là où l'on traite des vertus.

Lorsqu'on veut se rendre compte de l'action des vertus les unes sur les autres, et des relations qu'elles ont entre elles, il suffit de mettre en avant la prudence et les trois vertus théologiques.

Les vertus infuses, et elles sont très nombreuses, ont entre elles une telle connexité que, si l'une vient à périr dans le combat, toutes les autres sont perdues avec elle et disparaissent, à l'exception cependant de la foi et de l'espérance. Ces deux vertus théologiques étant les deux colonnes de l'édifice spirituel qui ont leur fondement à la base de l'âme, elles ne peuvent être renversées que par un péché qui leur soit directement opposé, c'est-à-dire l'une par l'infidélité et l'autre par le désespoir; et cela, de telle façon que le désespoir renverse l'espérance sans renverser la charité, mais que l'infidélité, en sapant la foi, fasse tomber du même coup l'espérance. De toutes les vertus c'est donc la foi qui est le moins ébranlable.

Quant à la charité, elle est la reine, la mère, et la *forme habituelle* de toutes les vertus. Elle en est de plus la fin, en ce sens que toutes tendent en définitive à développer en nous l'amour de Dieu, qui n'est autre que le sommet de la charité. Aussi cette vertu a-t-elle sa racine au cœur de la grâce sanctifiante: et, toutes les autres, si l'on excepte la foi et l'espérance, sont comme des ramifications de la charité; de sorte que, si la grâce vient à être retranchée, la charité s'en va nécessairement avec elle; et avec la charité toutes les autres vertus infuses. Alors la foi et l'espérance restent seules, elles continuent à subsister parce que, contrairement aux autres vertus, et quoiqu'en même temps qu'elles, elles sont l'une et l'autre infuses non dans la grâce mais dans l'âme. Cependant, privées de la charité, elles restent toutes les deux *informes*, et leurs actes cessent d'avoir une valeur surnaturelle.

Chose qui, au premier abord, semble illogique, la prudence, elle aussi, est la forme de toutes les vertus et même de la charité. C'est que les vertus sont à la fois des habitudes et des actes: la prudence est leur *forme active*. Au moment où une vertu se traduit en acte, la prudence s'en empare pour en

faire ce en quoi consiste toute vertu : une juste moyenne entre deux extrêmes. Car la vertu, à cause de notre fragilité, tourne aisément à défaut, soit par une exagération qui la porte au delà de ce qu'elle doit être, soit en déviant du plan surnaturel, qui est le sien, pour se ravalier au niveau des attrait matériels. Or, la prudence la dirige comme par la bride dans le milieu du bien moral, afin qu'une force si excellente, donnée pour nous conduire au souverain Bien, ne se change pas en mal.

\* .  
\* \*

Dans cet exposé, trop court pour être un traité des vertus chrétiennes, et qui n'a d'autre but que de faire saisir ce que durent être les vertus de l'ange et ce que doit être sa sainteté, bien des circonstances sont restées inexplorées. Nous supposons toutefois que le lecteur en trouve le développement tant à l'aide de ses propres connaissances que dans le souvenir des chapitres précédents, où il s'est agi des actes moraux de l'homme et de ceux des esprits purs.

Touchant la fin que nous nous sommes proposée, il nous faut répondre aux deux questions suivantes : 1<sup>o</sup> Les anges ont-ils possédé les vertus infuses et les ont-ils mises en action ? 2<sup>o</sup> Les possèdent-ils encore et les pratiquent-ils dans l'état de gloire ?

Alfred VAN MONS.

(*A suivre.*)



## SÉANCES AVEC EUSAPIA PALLADINO

## A GÈNES

(Suite)



*Sixième séance.* — En rapportant les phénomènes qui se sont produits le long de cette soirée, M. F. Porro en tire argument pour soutenir que les Intelligences qui se manifestent par l'entremise de la médiumnité de M<sup>me</sup> Palladino sont plusieurs : après le fameux « John King », il paraît y en avoir au moins deux autres.

Mais les phénomènes dont il est question dans le compte rendu de cette séance n'offrent pas un intérêt particulier.

*Septième séance.* — Cette fois, nos expérimentateurs ne se sont plus réunis dans les locaux du *Circolo Minerva*, mais chez un des membres du groupe, qui a eu l'obligeance de permettre à ses collègues de profiter des conditions favorables que son appartement offre pour une réunion au clair de lune.

« Nous désirions en effet », écrit M. Porro, « connaître si ces phénomènes, dont la réussite dépend en si grande partie des conditions de lumière dans lesquelles ils se manifestent, ne pouvaient pas trouver une aide dans la lumière blanche et tranquille qui vient de notre satellite. »

Nos expérimentateurs durent se persuader qu'il n'y avait pas une différence appréciable entre la lumière lunaire et les autres, des phénomènes adoptés pour ce qui regarde la production des phénomènes médiumniques. Du reste, après quelque temps, la table autour de laquelle les expérimentateurs avaient formé la chaîne quitta la véranda où se tenait la séance, et, malgré les désirs fortement exprimés par les assistants et par

le médium lui-même, se porta dans la chambre voisine, où la séance continua.

Cette chambre était un petit salon tout plein de meubles élégants et d'objets fragiles, tels que des lustres en cristal, des vases en porcelaine, des bibelots, etc. Les expérimentateurs craignaient fort que tout cela eût à souffrir dans le tourbillon de la séance, mais pas le moindre petit objet n'a été endommagé.

« M<sup>me</sup> Palladino, parfaitement réveillée, saisit la main du numéro 11 et la pose délicatement sur le dos d'une chaise assez lourde en y superposant sa main à elle; alors, soulevant sa main et celle du numéro 11, la chaise suit le même mouvement d'ascension à plusieurs reprises.

« Le phénomène se répète en pleine lumière, quelque temps après... »

A ce moment, il nous faut remarquer que, tout d'abord, M. Porro et les numéros 4 et 5, avaient manifesté leur scepticisme au sujet de certaines lumières anormales que quelques expérimentateurs disaient avoir vu dans l'air pendant les séances; tous ceux qui suivent les études psychiques savent de quoi il s'agit. Mais ces trois sceptiques durent enfin se persuader, eux aussi, qu'il ne s'agissait point d'une hallucination.

Le numéro 5 crut même apercevoir une ombre humaine. Comme le numéro 9 disait, lui aussi, l'avoir vue, les deux expérimentateurs en tracèrent la silhouette sur le papier, chacun de son côté: les deux desseins offraient beaucoup de ressemblance entre eux.

Or, dans cette septième séance, selon M. Porro, il se serait produit quelque chose de mieux encore.

« Tout d'abord le numéro 5, et puis d'autres assistants aperçoivent, d'une manière à n'en pas douter, une figure vague, indistincte, qui se projette dans l'embrasure d'une porte donnant sur l'antichambre, faiblement illuminée. Ce sont des silhouettes fuyantes et changeantes, tantôt avec un profil de tête et de corps humains, tantôt comme des mains qui sortent des rideaux. Leur caractère objectif est démontré par la concordance des impressions, contrôlées à leur tour

•

au moyen d'enquêtes continuelles sur notre parfait état d'attention consciente. Il ne pouvait pas être question d'ombres projetées volontairement ou involontairement par nos corps, puisque nous nous surveillions l'un l'autre et nous nous gardions réciproquement de toute illusion possible... »

*Huitième séance.* — Les phénomènes ordinaires des séances de M<sup>me</sup> Palladino. Seulement l'on remarque une déplorable grossièreté de l'entité qui semble diriger les phénomènes et qui ne paraît pas la même des séances précédentes. Par exemple, une main invisible déchire en l'air la peau du tambour de basque, après quoi elle enfle le cerceau en bois dans le bras d'un assistant et puis l'enfonce brusquement sur la tête de M. Porro qui en a le front meurtri.

On fait fonctionner un tube Crookes et l'on constate, une fois de plus, que la lumière catodique n'empêche pas la production des phénomènes. Malgré cela, « John King » demande, après quelque temps, que l'obscurité soit faite, et l'on est forcé de lui obéir.

*Neuvième séance.* — « John King est sage; il promet une lévitation de la table, assez longue pour qu'on puisse la photographier au moyen de la lumière du *magnésium*, et l'on y parvient en effet.

« Les coups frappés recommencent et, avec eux, les attouchements; l'un d'eux parvient enfin à laisser une empreinte sur le plâtre à mouler. Cette empreinte est celle d'un poing fermé. Il paraît que ce phénomène correspond à un geste analogue fait par le médium avec sa main en l'air, rigoureusement contrôlée par la mienne, à quelques mètres du bloc de plâtre. »

Dans cette séance, ainsi que dans celle qui suit, M. Porro croit avoir entendu que les Intelligences invisibles lui chuchotaient quelques mots à l'oreille.

*Dixième séance.* — La dernière, et l'une des mieux remplies, peut-être la plus intéressante de toutes.

« A peine la lumière électrique a-t-elle été éteinte, on

remarque un mouvement automatique de la chaise sur laquelle a été posé le bloc de plâtre, tandis que les mains et les pieds d'Eusapia sont attentivement contrôlés par moi et par le numéro 3. En tout cas, comme s'il s'agissait de prévenir l'objection que les phénomènes se poursuivent dans l'obscurité, la table demande typtologiquement la lumière, et les expérimentateurs allument la lampe électrique.

« Aussitôt, tous les assistants voient la chaise qui porte le bloc de plâtre, pas léger du tout, se mouvoir entre moi et le médium, sans qu'on puisse comprendre ce qui détermine le mouvement.

« M<sup>me</sup> Palladino met ma main étendue sur le dos de la chaise et sa gauche au-dessus : lorsque nos mains se soulèvent, la chaise en fait autant, sans contact, arrivant jusqu'à quinze centimètres, à peu près, de hauteur.

« Le phénomène se renouvelle à plusieurs reprises également avec l'intervention de la main du numéro 5, dans des conditions de lumière et de contrôle qui ne laissent rien à désirer...

« On refait l'obscurité presque complète...

« Un courant d'air froid sur la table précède l'arrivée d'un petit rameau avec deux feuilles vertes : nous reconnaissons tous qu'il n'y a pas de végétaux dans les locaux du cercle : il paraît donc qu'il s'agit d'un phénomène d'*apport* d'objets étrangers.

« Le numéro 3 est épuisé par la chaleur. Voilà qu'une main lui ôte le mouchoir autour du cou et lui essuie la sueur de la figure. Il cherche à saisir le mouchoir avec les dents, mais on le lui arrache. Une grosse main lui soulève la main gauche et lui en fait taper plusieurs coups sur la table.

« Les lumières commencent à paraître ; tout d'abord sur la main droite du numéro 5 ; ensuite en différents côtés de la salle ; elles sont aperçues par tous les assistants.

« Le rideau s'enfle, comme s'il était poussé par un vent très fort, et va toucher le numéro 11 qui est assis sur un petit fauteuil, à un mètre et demi du médium. La même personne est touchée par une main, pendant qu'une autre main lui tire un éventail de la poche antérieure du veston, le porte au numéro 5 et puis de nouveau au 11.

« On retire bientôt l'éventail à son propriétaire et on l'agite sur nos têtes, à la grande satisfaction de nous tous. On ôte de la poche du numéro 3 une blague de tabac, on la vide sur la table et on la remet au numéro 10. D'autres tiges d'herbe arrivent sur la table : on arrache la chaise de dessous le numéro 3.

« On allume pour vérifier les résultats de ces derniers faits qui se sont succédé d'une façon un peu tumultueuse ; après quoi on reprend la séance avec de nouveaux éléments dans la chaîne. Le numéro 10 s'assoit à la place du 3, le 11 à la mienne.

« Les passages de l'éventail d'une main à l'autre recommencent. Alors le numéro 11 se croit en devoir d'annoncer que l'éventail lui avait été offert, quelques heures auparavant, par une jeune fille qui avait exprimé le désir qu'il fût ôté au numéro 11, puis remis au numéro 5. Personne ne savait la chose, en dehors du numéro 11 : l'expérience, qui avait eu lieu une première fois lorsque le 11 n'était pas dans la chaîne, se renouvela lorsqu'il fut appelé par l'Intelligence à occuper ma place à la gauche d'Eusapia.

« Le numéro 5, qui à présent occupe le petit fauteuil où auparavant était assis le 11, à un mètre et demi du médium, sent arriver le bas du rideau et perçoit ensuite la présence d'un corps de femme dont les cheveux s'appuient sur sa tête...

« On lève la séance vers une heure.

« Au moment de partir, Eusapia voit une sonnette placée sur le piano : elle tend la main et fait signe de la prendre. La sonnette glisse sur le piano, se renverse et tombe sur le parquet.

« On renouvelle l'expérience, toujours en pleine lumière, la main du médium demeurant à plusieurs décimètres de la sonnette... »

Dans la prochaine livraison de la *Revue*, nous parlerons de quelques considérations dont M. le professeur Porro fait suivre son compte rendu des séances de Gènes.

En attendant, nous nous bornerons à rapporter cette remarque qu'il fait au cours de son récit :

« Si l'on accepte l'hypothèse de la fraude, l'on devra



reconnaître que ce n'est pas M<sup>me</sup> Palladino, les mains et les pieds contrôlés par les expérimentateurs, qui pourrait exécuter *à elle seule* tous les tours dont il s'agit : transport de meubles, attouchements, coups frappés, déplacements du tambour de basque, de la guitare, de l'éventail, etc.

« Or, demande M. Porro, peut-on sérieusement supposer que, partout où M<sup>me</sup> Palladino se rend, à Milan, à Varsovie, à Paris, à l'Agnelas, à Gênes, etc., elle trouve des complices invariablement si habiles et si discrets? »

**La conclusion du rapport du professeur Porro. Une séance extraordinaire relatée par M. Bozzano. Une lettre du professeur Morselli.**

Dans le dernier fascicule de la *Revue*, nous avons publié les parties saillantes du rapport du professeur FRANÇOIS PORRO, de l'Université de Gênes, sur les séances médiumniques qui ont eu lieu dernièrement dans cette ville par l'entremise du « Cercle Minerva ». Nous complétons, à présent, cette publication, en rapportant le passage essentiel des conclusions dont l'auteur a fait suivre l'exposé des faits.

... Lorsque, il y a onze ans, M. Alexandre Aksakof présentait nettement le dilemme entre « Animisme et Spiritisme », et prouvait, dans son admirable ouvrage, que l'on ne peut guère diviser les manifestations purement animiques de celles qui font croire à l'existence de certaines entités autonomes, intelligentes et agissantes, personne n'aurait osé espérer qu'au moins le premier terme du dilemme aurait été développé, analysé, exploité de toutes les manières imaginables par ceux que le second terme a le don d'effaroucher.

Qu'est-ce, en effet, que toutes les hypothèses (qu'on appelle avec un peu trop d'aisance des *théories*) imaginées dans les derniers dix ans, pour ramener les phénomènes médiumniques aux proportions de manifestations des facultés latentes de l'âme humaine, si ce n'est des formes et des adaptations différentes de l'hypothèse animique, si bernée lorsqu'elle parut dans l'ouvrage d'Aksakof?

Depuis l'action musculaire inconsciente des expérimentateurs trouvée, il y a un demi-siècle, par Faraday, jusqu'à l'éjection protoplasmique, jusqu'à l'émanation temporaire de membres spéciaux du corps du médium, imaginée par Lodge; depuis la doctrine « psychiatrique » de Lombroso jusqu'à l'hypothèse « psycho-physiologique » d'Ochorowicz; de l'« extériorisation » admise par de Rochas à l'« exopsychisme » de Morselli; de l'« automatisme » de Pierre Janet au « dédoublement de la personnalité » d'Alfred Binet, ce fut une succession, une superposition d'explications, qui ont toutes le même but : celui d'éliminer l'intervention de personnalités extrahumaines.

Le procédé était logique et conforme aux principes les plus sains de la philosophie scientifique qui nous apprend, ainsi que l'a dit Lodge, « à épuiser les possibilités de tout ce qui est connu, avant de demander un appui à l'inconnu ».

Mais ce principe lui-même — inattaquable en théorie — peut nous conduire à de fâcheux résultats, quand on s'en sert trop longuement, avec obstination, sur un terrain de recherches.

Le professeur Vailati a cité, à ce sujet, une note fort curieuse de Galilée, qui a été dernièrement publiée dans le troisième volume de l'édition nationale de ses œuvres :

« Si l'on réchauffe l'ambre, le diamant ou certaines autres matières très denses, elles attirent les petits corps légers : cela arrive parce qu'en se refroidissant elles attirent l'air, et celui-ci, en se déplaçant, entraîne les petits corps en question. »

Voilà donc comment, pour avoir voulu réduire quand même un fait encore inexpliqué aux limites des lois physiques connues à son époque, un observateur et un penseur prudent et positif, tel que Galilée, commettait une faute énorme.

Si on lui avait dit que, dans cette attraction de l'ambre, se cachaient les germes d'une nouvelle branche de la science et la manifestation la plus élémentaire d'une force : — l'électricité encore ignorée — il aurait probablement répondu qu'il était inutile « d'avoir recours à l'inconnu ».

L'analogie entre l'erreur dans laquelle était tombé le grand physicien et les fautes que commettent les savants d'aujourd'hui peut même se pousser plus loin que ne l'a fait Vailati. Galilée connaissait une forme d'énergie que la physique moderne étudie à côté de l'énergie électrique : le *magnétisme*.

Eh bien, si Galilée, après s'être aperçu qu'en effet l'*explication* qu'il avait donnée au phénomène de l'ambre n'était pas juste, avait pu arrêter son attention sur les analogies entre l'attraction de l'ambre frottée sur les petits corps légers, et celle de l'aimant sur les petits morceaux de fer, il aurait alors assez probablement mis de côté sa première hypothèse et il aurait admis que l'attraction de l'ambre est un phénomène *magnétique*.

Et il se serait trompé encore, puisqu'il s'agit, au contraire, d'un phénomène *électrique*.

N'est-il pas à craindre qu'ils puissent tomber dans une pareille erreur ceux qui, pour éviter à tout prix la nécessité de nouvelles entités, insistent avec une prédilection trop constante sur l'hypothèse animiste, alors même que celle-ci paraît insuffisante à expliquer toutes les manifestations médiumniques?...

(A suivre.)



## DU MONDE INVISIBLE

OU RECHERCHES SUR LES FAITS D'UN ORDRE SURNATUREL (1840)

(Suite)

## IX

François Michel, maréchal-ferrant à Salon, en Provence, est aussi célèbre dans l'histoire de Louis XIV que le Masque de fer. Voici comme le duc de Saint-Simon en parle dans ses *Mémoires*.

« Un événement singulier fit beaucoup raisonner tout le monde. Il arriva tout droit à Versailles un forgeron de la petite ville de Salon, en Provence, qui s'adressa à Brissac, major des Gardes du roi, à qui il voulait parler en particulier. Il ne se rebuta point des rebuffades qu'il reçut, et fit tant que le roi en fut informé et lui fit dire qu'il ne parlait point ainsi à tout le monde. Le forgeron insista, dit que s'il voyait le roi, il lui dirait des choses si secrètes et tellement connues de lui seul qu'il verrait bien qu'il avait mission pour lui parler :

« Qu'en attendant, au moins, il désirait d'être interrogé et qu'il demandait à être renvoyé à un de ses ministres d'État. Là-dessus, le roi lui fit dire d'aller trouver Barbezieux, à qui il avait donné ordre de l'entendre.

« Ce qui surprit beaucoup, c'est que ce forgeron qui ne faisait que d'arriver et qui n'était point sorti de son pays ni de son métier, ne voulut point de Barbezieux, et répondit tout de suite qu'il avait demandé à être renvoyé à un ministre d'État, que Barbezieux ne l'était point et qu'il ne parlerait qu'à un ministre.

« Sur cela, le roi nomma Pompone, et le maréchal,

sans faire difficulté ni de réponse, alla le trouver. Ce qu'on sut de l'histoire est fort court ; le voici :

« Cet homme, revenant tard de dehors, se trouva investi d'une grande lumière auprès d'un arbre, près de Salon.

« Une personne, vêtue de blanc et pardessus à la royale, belle, blonde et fort éclatante, l'appela par son nom et lui dit de la bien écouter, lui parla plus d'une demi-heure, lui confia qu'elle était la reine qui avait été l'épouse du roi ; lui ordonna de l'aller trouver et de lui dire les choses qu'elle lui avait communiquées ; que Dieu l'aiderait dans tout son voyage, et qu'à une chose secrète qu'il dirait au roi et que le roi seul au monde savait, et qui ne pouvait être sue que de lui, il reconnaîtrait la vérité de ce qu'il avait à lui apprendre ; que si d'abord il ne pouvait parler au roi, il demandât à parler à un de ses ministres d'État, et que surtout il ne communiquât rien aux autres quels qu'ils fussent, et qu'il réservât certaines choses pour le roi tout seul ; qu'il partit promptement et qu'il exécutât ce qui lui était ordonné, hardiment et diligemment ; qu'il serait puni de mort s'il négligeait de s'acquitter de la commission.

« Le maréchal promit tout ; aussitôt la reine disparut et il se trouva dans l'obscurité auprès de son arbre. Il s'y coucha au pied, ne sachant s'il rêvait ou était éveillé, et s'en alla après chez lui, persuadé que c'était une illusion et une folie dont il ne se vanta à personne.

« A deux jours de là, passant au même endroit, la même vision lui arriva encore, et les mêmes propos lui furent tenus. Il y eut, de plus, des reproches de son doute et des menaces réitérées, et pour fin d'aller dire à l'intendant de Provence ce qu'il avait vu, et l'ordre qu'il avait reçu d'aller à Versailles, et que sûrement il lui fournirait de quoi faire son voyage.

« A cette fois, le forgeron demeura convaincu mais flottant entre la crainte des menaces et les difficultés de l'exécution. Il ne sut à quoi se résoudre, gardant toujours le silence sur ce qui était arrivé.

« Il demeura huit jours dans cette perplexité. Enfin, comme résolu de ne point faire le voyage et repassant par le même

endroit, il vit et entendit encore des menaces si effrayantes qu'il ne songea plus qu'à partir. A deux jours de là, il alla trouver à Aix l'intendant de Provence qui, sans balancer, l'exhorta à suivre son voyage, et lui donna de quoi le faire dans une voiture publique. On n'en a jamais su davantage de ce côté.

« Le maréchal entretenait trois fois M. de Pompone et fut chaque fois plus de deux heures avec lui, M. de Pompone en rendit compte au roi en particulier qui voulut que Pompone en parlât plus amplement au Conseil d'État, où Monseigneur n'était point et où il n'y avait que les ministres qui lors, outre lui, étaient le duc de Beauvilliers, Pontchartrain et Torcy ; nul autre.

« Ce conseil fut long ; peut-être y parla-t-on d'autre chose après. Ce qui arriva ensuite, c'est que le roi voulut entendre le forgeron : il ne s'en cacha point. Il le vit dans ses cabinets et le fit monter par le petit degré qui est sur la cour de marbre, par où il passait pour aller à la messe ou se promener. Quelques jours après, il le vit encore de même, et à chaque fois il resta plus d'une heure avec lui et prit garde que personne ne fût à portée d'eux.

« Le lendemain de la première fois qu'il l'eut entretenu, comme il descendait par ce même petit escalier pour aller à la chasse, M. de Duras, qui avait le bâton, et qui était sur pied d'une considération et d'une liberté de dire au roi tout ce qui lui plaisait, se mit à parler de cet artisan avec mépris et à dire le mauvais proverbe *que c'était un fou ou que le roi n'était pas noble*.

« A ces mots le roi s'arrêta, et se tournant au maréchal de Duras, ce qu'il ne faisait guère jamais en marchant :

« — Si cela est, lui dit-il, je ne suis pas noble, car je l'ai entretenu longtemps ; il m'a parlé de fort bon sens et je vous assure qu'il est loin d'être fou.

« Ces derniers mots furent prononcés avec une gravité imposante qui surprit fort l'assistance. Après le second entretien, le roi convint que cet homme lui avait dit une chose qui lui était arrivée, il y a plus de vingt ans, et que lui seul savait parce qu'il ne l'avait jamais dite à qui que ce fût. Et il

ajouta que c'était un fantôme qu'il avait vu dans la forêt de Saint-Germain et dont il était sûr de n'avoir jamais parlé.

« Il s'expliqua encore plusieurs fois très favorablement sur cet artisan de Salon qui était défrayé de tout par ses ordres, qui fut renvoyé aux dépens du roi qui lui fit donner assez d'argent outre sa dépense, et qui fit écrire à l'intendant de Provence de le protéger particulièrement et d'avoir soin que, sans le tirer de son état et de son métier, il ne manquât de rien le reste de sa vie.

« Ce qu'il y a de plus marqué, c'est qu'aucun des ministres d'alors n'a voulu parler là-dessus. Leurs amis les plus intimes les ont poussés et retournés en tout sens et à plusieurs reprises sans avoir pu en arracher un mot. Tous d'un même langage leur ont donné le change, se sont mis à rire et à plaisanter sans jamais sortir de ce cercle, ni informer cette surface d'une ligne.

« Cela m'est arrivé avec M. de Beauvilliers et M. de Pontchartrain, et je sais par leurs plus intimes et leurs plus familiers qu'ils n'en ont rien tiré davantage; et pareillement de ceux de MM. de Pomponne et de Torcy.

« Ce maréchal-ferrant qui était un homme d'environ cinquante ans, qui avait une famille bien famée dans son pays, montra beaucoup de bon sens dans sa simplicité, de désintéressement et de modestie. Il trouvait toujours qu'on lui donnait trop, ne parut d'aucune curiosité, et dès qu'il eut achevé de voir le roi et M. de Pomponne, il parut empressé de s'en retourner et dit que, content d'avoir accompli sa mission, il n'avait plus rien à faire que de s'en retourner chez lui.

« Ceux qui en avaient soin firent tout ce qu'il purent pour en tirer quelque chose; il ne répondait rien ou disait : « Il m'est défendu de parler », et coupait court sans se laisser émouvoir en rien; il ne parlait ni de Paris ni de la cour, répondait deux mots à ceux qui l'interrogeaient et montrait qu'il n'aimait pas à être questionné; et sur ce qu'il avait été faire, pas un mot. Surtout, nulle vanterie. Il ne se laissait pas entamer sur les audiences qu'il avait obtenues, et se contentait de se louer du roi qu'il avait vu : mais en deux mots sans laisser entendre s'il l'avait vu en habits royaux ou d'une autre

manière et ne voulant jamais s'expliquer sur M. de Pomponc. Et quand on lui en parlait, il répondait qu'il avait vu un ministre sans expliquer comment, ni combien de fois ; qu'il ne le connaissait pas ; puis, il se taisait, sans qu'on pût lui en faire dire davantage.

« Il reprit son métier de forgeron et a vécu depuis, à son ordinaire. C'est ce que les premiers de la Provence en ont rapporté et ce que m'en a dit l'archevêque d'Arles qui passait quelque temps à Salon, qui est la maison de campagne de l'archevêque.

« Il n'en faut pas tant pour beaucoup faire raisonner le monde. On raisonna donc beaucoup sans avoir pu rien trouver ou qu'aucune suite de ce singulier voyage ait pu satisfaire les fureteurs. »

Ainsi finit l'intéressant récit du duc de Saint-Simon. L'auteur de la *Vie du Dauphin, duc de Bourgogne*, rapporte les mêmes faits avec quelques légères différences ; mais les deux relations concordent parfaitement pour le fond.

(A suivre.)

Hippolyte DE BARRAU.

---



## BIBLIOGRAPHIE

**L'Au-delà et les Forces inconnues**, par Jules Bois. Un vol. in-12. Paris, librairie Ollendorff.

Le volume de M. Jules Bois n'admet pas de compte rendu, parce qu'il ne traite pas d'un sujet unique. Il ne donne pas le moyen de dire que l'auteur ait raison ou tort, qu'il défend tel système ou tel autre. Il n'apporte pas une thèse : M. Jules Bois ne prétend pas nous dire, s'en rapportant à ses propres forces, ce qu'il y a dans l'au-delà de ce monde. Il a fait une enquête et nous rapporte seulement l'opinion d'autrui. Il a consulté toutes les personnes écoutées du public, possédant une influence notoirement connue sur ceux de nos contemporains qui ne sont pas indifférents au problème. Et il nous rend compte, avec la sincérité la plus complète, la plus indépendante, la plus détachée de considérations personnelles, de ce qui lui a été dit.

Que ces opinions soient diverses et même contradictoires entre elles sur nombre de points, c'est inévitable. Leur ensemble n'est que plus curieux et, au total, très intéressant.

Il est, si on préfère, à un autre point de vue, douloureusement intéressant pour nous spécialement, chrétiens qui nous rencontrons toujours dans notre foi commune en lisant cette revue. Quoi ! penserons-nous, toutes ces voix qu'entendent avec confiance les groupes si divers mais qui ne forment pas moins le total des âmes actives, s'il est permis de le dire, des esprits éveillés, des intelligences droites, cultivées et soucieuses de vérité, sont-elles si divisées entre elles et si loin de nous ? M. Jules Bois lui-même, qui est, avant tout, un esprit d'une sincérité sans retour, et une âme de la plus vraie bonne volonté, peut-il froidement poursuivre cette enquête ? Et entendre avec la même sérénité Huysmans, François Coppée, Paul Bourget, puis Aristide Bruant, Jean Grave, Francisque Sarcey ?

Avec la même indifférence non, sans doute, mais, en tous cas et toujours, avec la même attention scrupuleuse, avec la même fidélité courtoise dans son récit, constamment simple, net, observé, vivant, posant bien l'homme dans le cadre familial qui l'entoure et qui donne au lecteur la sensation d'être présent lui-même à l'entretien.

Ceci, pour ne pas l'oublier non plus, bien que ce ne soit qu'un des

attraits secondaires du livre, une simple question de style et de forme, est une des qualités charmantes de M. Jules Bois. Elle lui est si naturelle qu'il n'y pense même pas, mais si naturelle et si aisée que le lecteur se croit tout de suite le compagnon de son auteur dans ses visites à toutes les célébrités contemporaines. Vous entrez avec Jules Bois chez Huysmans que vous trouvez en proie aux importunités de son chat. L'auteur de *Là-Bas* cède à l'animal pour en avoir la paix qui lui laisse la liberté de distinguer entre les phénomènes du spiritisme et de l'occultisme qu'il veut laisser de côté et ceux du satanisme au point de vue religieux qui l'intéressent exclusivement. En fait, d'ailleurs, le spiritisme, l'occultisme et le reste ne sont pas moins du diabolisme. Par le spiritisme, le diable tente les imbéciles, en leur faisant croire qu'il n'existe pas.

Voilà une opinion nette. Nous en trouverons une autre ailleurs sur le même sujet. Nous suivrons M. Jules Bois au village d'Aunay, chez l'académicien Sully Prudhomme. Le poète, souffrant, vient à notre rencontre, nous reconnaît de loin sur la route, fait un signe de bienveillance avec sa canne... Entrons dans sa maison, « petite comme celle d'Horace, et entourée d'un jardin. » Le maître de la maison nous entraîne dans la pièce où il aime à causer, et d'où l'on découvre un joli paysage. Nous voici devant l'âtre, une cigarette à la main : M. Sully Prudhomme raconte des expériences et des faits dont il fut témoin et qui ne sont explicables par aucune cause humaine et matérielle... Mais abrégeons, car nous serions tentés de nous attarder par tout.

Nous visiterons aussi M<sup>me</sup> Augusta Holmès, qui vient de mourir parfaitement chrétienne. Elle nous dira qu'elle a jadis pratiqué le spiritisme sans jamais croire que les esprits qui se manifestaient à elle sous les noms de musiciens connus fussent réellement ce qu'ils affirmaient être. L'un d'eux lui révéla une faute laissée dans sa musique par un copiste.

Car toute cette enquête est remplie de faits. Et plusieurs de ces faits, rapprochés d'autres similaires (par exemple l'histoire du chien de Mistral) pourraient servir de point d'appui à des développements intéressants. Cette enquête touche beaucoup de questions, remue beaucoup d'idées, met en œuvre beaucoup de matériaux. On y trouve beaucoup d'occasions de penser, de réfléchir, de s'arrêter en route.

Et on s'arrêterait, on s'attarderait volontiers tout à l'aise chez Jules Lemaitre, chez Jules Soury, chez Lombroso, chez Camille Flammarion, chez tant d'autres sans partager leurs opinions, mais on n'y reste pas.

On ne se résout pas à quitter l'aimable guide à qui on doit cette rare compagnie d'esprits éminents. Et nous sommes à peine charmés chez l'un que M. Jules Bois nous entraîne chez un autre. On le suit et on achève d'apprendre avec lui ce qu'on avait commencé d'apprendre chez tous malgré leurs divergences, à savoir qu'en ces délicates

matières le souci scrupuleux de la vérité, la sincérité envers soi-même, la déférence courtoise due à la loyale pensée d'autrui, la bonne foi, la bonne volonté et le bon sens ont une puissance de persuasion considérable.

Les orateurs et les écrivains qui les préfèrent à tout en sont récompensés par le secret qu'ils ont bientôt de rencontrer le succès et la sympathie partout où ils portent la discussion. Et M. Jules Bois leur doit le meilleur du renom qu'il s'est fait dans la république des Lettres.

Georges Bois.



---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

## L'INCONSCIENT ET LE MERVEILLEUX

(Suite et fin.)

Dans une communication faite au IV<sup>e</sup> Congrès international de psychologie, le Dr Van Eeden, très versé dans les questions du monde occulte, se déclare, comme nous, l'adversaire de cet inconscient dont on parle trop souvent et qu'on n'explique pas.

« J'ai trouvé très difficile, écrit ce docteur, de contredire théoriquement l'opinion d'après laquelle il n'y a pas de télépathie, ni de clairvoyance comme facultés personnelles, mais que tout est l'œuvre des esprits. Selon cette opinion soutenue par des intelligences très supérieures, comme Russel Wallace, les esprits nous entourent toujours et en tout lieu, et, n'ayant rien à faire de plus pressant, s'occupent sans relâche à nous communiquer des impulsions, des idées ou des fantaisies.

« Selon leur caractère malin ou bienveillant, et selon l'impressionnabilité, plus ou moins sensitive de notre esprit, l'état sain ou morbide, ces influences seront agréables ou terribles, insignifiantes ou merveilleuses.

« Ainsi s'expliquent la télépathie, la clairvoyance, toutes les qualités attribuées à l'âme inconsciente, les rêves, et même les hallucinations et les fantaisies des aliénés.

« Cette position m'a paru très forte. En étudiant les rêves et les idées morbides des aliénés, j'ai reçu bien souvent l'impression vive qu'il y avait là quelque influence maligne, démoniaque, qui profitait de la faiblesse physique d'un homme pour l'attaquer.

« Il m'a paru toujours *très invraisemblable* qu'il fallût expliquer tout cela par l'inconscient ou par une seconde personnalité. Et, en outre, tous ces termes psychologiques modernes, tels que, inconscient, subliminal, seconde ou troi-

sième personnalité, sont-ils beaucoup plus clairs et plus scientifiques que les termes, démon, esprit ou revenant? »

Souvent, en effet, ces mots nouveaux et tumultueux cachent une grande misère philosophique, et ne répondent à aucune réalité saisissable. Il y a longtemps nous avons signalé pour la première fois et nous continuons à signaler, comme un fléau de la science, cet abus des mots sonores et cette aversion des clartés sercines de la vérité.

Il y a longtemps que les occultistes et les magiciens nous ont entretenu de ce fluide nerveux et des prodiges qu'il produirait dans l'univers. Les mots ont changé, le fond reste le même. « Il est possible, écrivait Pierre Pomponace, que, par un acte très intense de son imagination et de sa volonté, l'homme produise, dans son sang et dans ses esprits vitaux, une altération profonde, et que ces esprits s'évaporent, sortent de nous, et produisent leur effet à l'endroit vers lequel ils sont dirigés... Et, de même que cette action peut produire le désordre de la maladie, elle déterminera aussi, en certains cas, la guérison. »

Un disciple de Pomponace, Vannini, enseignait qu'une forte imagination, maîtresse des esprits animaux et du sang, peut guérir un malade, comme elle peut être l'occasion d'une grave maladie. »

Maxwell, qui appartenait à la même école, ajoutait : « Il est incontestable que l'imagination exerce son influence sensible, extérieurement, en dehors de nous, et qu'elle est, pour ainsi dire, la main dont l'âme se sert pour agir au dehors (1). »

La doctrine de ces philosophes qui déifiaient l'âme humaine était un mélange de panthéisme, de superstitions orientales, d'erreurs de toute sorte. Au quinzième et au seizième siècles, ces erreurs firent de grands ravages parmi les esprits les plus cultivés.

Nous reculons jusqu'à ces vieilles écoles de superstition de la renaissance, quand nous parlons d'un fluide que notre imagination lancerait à travers l'espace, par les ondes hertziennes, jusqu'au cerveau d'un parent ou d'un

(1) *La Campana del Mattino*, 5 gennaio 1903.

ami à l'autre extrémité de la terre. Cette faculté de communication entre les âmes, malgré les plus grandes distances, ferait partie intégrante de notre nature, depuis l'origine du monde ! Il suffirait *de vouloir*, pour que tout homme, savant ou ignorant, puisse entrer en communication avec d'autres esprits ! et nous n'en savons rien ! et l'humanité n'a jamais eu la pensée de se servir de cette faculté si précieuse et si puissante !

Il est triste de s'endormir dans de telles rêveries ! Il est plus triste de voir des esprits sérieux s'en faire les défenseurs !

## V

Nous rencontrons, enfin, les phénomènes spirites, qui nous font entrer dans les régions encore inexplorées du préternaturel. Il suffit, selon certains physiologistes de l'école matérialiste, de recourir à l'hypothèse de l'inconscient et des personnalités multiples pour expliquer tous les phénomènes que nous avons la faiblesse ou l'ignorance d'attribuer aux Esprits.

Je voudrais exposer clairement ces théories obscures et les réfuter.

Supposez donc qu'il y ait en nous plusieurs personnages assemblés dans le même individu ; donnons à ces divers personnages les numéros d'ordre 1, 2, 3. Supposez encore que, par l'intervention d'une cause psychique ou morale, le personnage principal et ordinaire, celui que nous avons l'habitude de voir, soit accidentellement condamné à l'inaction et plongé dans un état *d'hémisomnambulisme*. Supposez, enfin, que les autres personnages 2, 3, 4, produisent des pensées, reçoivent des impressions, font des opérations très compliquées, pendant que le personnage ordinaire et principal, le personnage 1, est endormi, ou frappé d'inhibition : vous aurez la clef de tous les phénomènes merveilleux.

Le spirite est un médium, à moitié endormi, sans que vous le sachiez, un médium qui laisse les autres personnages 2, 3, 4, etc., parler, écrire, agir, au nom de César ou de Charle-

magne et vous éblouir par des réponses de l'autre monde.

Puis, le personnage ordinaire s'éveille. Aussitôt, tout rentre dans l'ordre ; les personnages secondaires, tertiaires, quaternaires, se taisent, disparaissent et ne bougent plus. Le personnage principal ignore tout et n'a conscience de rien.

Et, si, vous renouvez l'expérience, si, par le magnétisme, l'hypnotisme, ou par un acte volontaire, le premier personnage s'endort de nouveau, voilà que les autres personnages, 2, 3, 4, se réveillent, apparaissent sur la scène, continuent la conversation interrompue, et jouent le rôle de ces esprits qui n'existeraient, selon ces matérialistes, que dans notre imagination effrayée, ou dans notre cerveau marqué de la tare des superstitions.

C'est bien la thèse de MM. Charles Richet, du Prel, Hellenbach, Myers, etc.

« Sans connaître aucun de leurs ouvrages, écrit M. Pierre Janet, et sans songer à étudier le spiritisme, nous examinons, au point de vue psychologique, le somnambulisme des hystériques et les actes qu'elles accomplissent par suggestion. Cette étude nous a amené à constater des actes subconscients, des anesthésies partielles, des écritures automatiques, en un mot tous les caractères des phénomènes spiritiques. Tandis que ces auteurs partaient de l'étude du spiritisme pour arriver à la théorie des personnalités multiples et à l'étude de l'hypnotisme, nous nous trouvons les rejoindre quoiqu'en étant parti d'un point de départ tout opposé. Cette rencontre nous porte à croire, ce qui nous paraît facile à démontrer, que les phénomènes observés chez les spirites sont exactement identiques à ceux du somnambulisme naturel ou artificiel et que nous avons le droit d'appliquer littéralement à cette question nouvelle les théories et les conclusions auxquelles nous sommes parvenus dans le chapitre précédent (1) ».

(1) Pierre Janet, *L'Automatisme psychologique*, p. 464. — « On demeure surpris, écrit M. Delanne, de la légèreté avec laquelle cet auteur, réputé sérieux, n'hésite pas à retenir dans une même catégorie les médiums et les névropathes. » (*Recherche sur les médiumnités*), p. 89.

## VI

M. Janet ne connaît aucun des ouvrages écrits par les spirites, mais il prétend que presque toujours, les médiums qui font tourner et parler les tables, sont « des névropathes quand ce ne sont pas franchement des hystériques ». M. Janet a besoin de cette hypothèse gratuite pour faire ensuite un rapprochement ingénieux entre le somnambulisme et le spiritisme. Il ignore, sans doute, que cette classification est fausse, que les médiums ou les expérimentateurs ne sont pas le plus souvent « des femmes, des jeunes filles, des enfants, des hystériques » ; il oublie qu'il est très difficile de donner une définition précise de l'hystérie ; il n'a donc pas vu comme nous, des hommes qui n'avaient aucune tare neurasthénique, des hommes sains, équilibrés, faire parler des tables et en obtenir des réponses qui dépassent la portée de l'intelligence humaine.

Dans son ouvrage sur le *Somnambulisme provoqué*, p. 10, le Dr Beaunis, d'accord avec les Drs Liébault et Bernheim, réfute sans peine l'assertion de M. Janet : « Contrairement à l'opinion répandue, — écrit ce savant expérimentateur, — les sujets somnambules ne sont pas rares, et ici, je dois combattre, un préjugé qui a cours, non seulement dans le public, mais encore chez beaucoup de médecins : c'est qu'on ne peut guère provoquer le somnambulisme que chez les hystériques. En réalité, il n'en est rien. Le somnambulisme artificiel s'obtient avec la plus grande facilité chez un grand nombre de sujets chez lesquels l'hystérie ne peut être invoquée, enfants, vieillards, hommes de toute constitution et de tout tempérament.

« Bien souvent même, l'hystérie, le nervosisme, sont des conditions défavorables à la production du somnambulisme, probablement à cause de la mobilité d'esprit qui les accompagne et qui empêche le sujet que l'on veut endormir de fixer son attention assez fortement sur une seule idée, celle du sommeil ; au contraire, les paysans, les soldats, les ouvriers à constitution athlétique, les hommes peu habitués à laisser



vagabonder leur imagination, tombent souvent avec la plus grande facilité dans le somnambulisme, et cela quelquefois dès la première séance. »

Le point de départ de l'argumentation de M. Paul Janet est donc faux, et nous ne pouvons pas dire que le plus souvent le sujet de l'expérience soit hystérique. Ce qui est vrai, c'est qu'une longue pratique de ces phénomènes troublants peut déterminer des accidents nerveux chez les médiums de profession. Le médium n'est pas, en général, un neurasthénique, mais il peut le devenir.

Pour simplifier sa thèse arbitraire, M. Janet enferme tous les phénomènes spirites dans un cercle étroit, et la conception qu'il s'en fait ne répond plus à la réalité. A l'entendre, le spiritisme serait tout entier dans des phénomènes d'anesthésie partielle, d'actes subconscients d'écriture automatique. Il choisit et il retient les phénomènes favorables à l'identité du spiritisme et du somnambulisme. Il oublie qu'en dehors et au-dessus des phénomènes physiques, dont il nous entretient, nous découvrons dans le spiritisme des phénomènes intellectuels et moraux qu'il n'est pas permis de négliger.

Citons brièvement quelques faits.

Trois personnes réunies dans un salon posent la main sur un lourd guéridon. La table oscille, frappe des coups, répond.

Le maître de maison, un homme d'une grande vigueur, très sceptique, entre. « Eh bien, lui dit un des expérimentateurs, la table tourne. » — G. hausse dédaigneusement les épaules. — Essayez de l'arrêter. — G. s'approche, saisit de ses mains vigoureuses le lourd guéridon, et le soulève. Mais le guéridon continue à tourner, à pirouetter pendant quelques instants. Honteux et découragé, G. laisse tomber la table, et s'en va.

Son fils, officier d'artillerie, arrive à l'instant. Même scepticisme, mêmes observations ironiques, même commandement. P. saisit la table, la soulève : elle continue à pirouetter ; l'officier la laisse tomber et s'en va, sans souffler mot.

Cela, je l'ai vu.

Vous ne pouvez pas expliquer ce fait par l'hystérie. Les

mots ne suffisent pas, il nous faut des idées. Ni cet officier, ni son père, n'étaient hystériques. Vous ne pouvez pas invoquer l'action inconsciente et l'impulsion automatique de l'expérimentateur. L'officier et son père avaient fait, au contraire, des efforts très vigoureux pour empêcher la table d'osciller, et ils étaient profondément incrédules à ce sujet. Vous ne ferez pas intervenir une personnalité seconde et inconsciente, car c'était bien la personnalité première, consciente, parfaitement éveillée, qui cherchait vigoureusement à tenir la table en repos.

La théorie des disciples de Charcot ne nous suffit pas pour expliquer cette expérience physique. J'en pourrais citer beaucoup d'autres, mais, je ne veux pas m'arrêter aux phénomènes matériels. Il en est d'un ordre plus élevé qui appellent notre attention.

Ces exemples d'un ordre plus élevés sont très nombreux. Nous en avons recueilli un grand nombre dans cette Revue. On en trouvera de très remarquables dans les *Proceedings* de la *Société des recherches psychiques*, de Londres, dans l'*Inconnu*, de Flammarion, dans l'ouvrage sévèrement documenté de M. Piper, et dans les revues spéciales consacrées à l'étude du spiritisme contemporain.

On a vu des spirites écrire et parler des langues étrangères qu'ils n'avaient jamais apprises, révéler des faits inconnus d'eux-mêmes et de tous les témoins de ces expériences, annoncer des événements tragiques et prochains qu'il n'était pas possible de prévoir, assister par la pensée, dans le mystère d'une inspiration indéfinissable ou d'une vision terrifiante, à une mort violente qui avait lieu, au même instant, à une grande distance. Voilà une catégorie nouvelle de faits étranges de clairvoyance et de lucidité, inexpliqués, parfaitement constatés, et que l'hypothèse gratuite, romanesque, de l'inconscient n'expliquera jamais. Et ces faits m'intéressent autrement que les phénomènes d'écriture automatique et mécanique et les explications byzantines des matérialistes qui se croient savants parce qu'ils sont obscurs.

Il y a autre chose qu'un mouvement mécanique dans l'écriture du médium, il y a le côté intellectuel, suprasensible que

nous n'avons pas le droit de négliger. Ainsi, j'évoque en présence d'un médium, et successivement trois de mes parents qui sont morts depuis longtemps. Je pose des questions. Le médium écrit. Il n'a jamais connu les personnages évoqués. Je regarde ces réponses écrites, et je constate : 1° qu'elles reproduisent *exactement* les écritures diverses de mes trois amis; 2° qu'elles font connaître des faits intimes, inconnus du médium et des autres témoins; 3° qu'elles dénotent quelquefois la claire vue des événements éloignés ou des événements qui vont se produire, etc. Voilà les faits, autrement importants que le mouvement automatique de la main, qui me font croire à l'intervention des Esprits.

Nous ne sommes ni un composé de plusieurs personnages, ni, comme le prétend M. Janet, un agrégat de plusieurs âmes qui se serviraient ou successivement ou simultanément de notre corps. Ces romans pseudo-scientifiques ne nous donnent pas l'explication de ces phénomènes encore mystérieux de télépathie, de lucidité, de clairvoyance, de connaissances instantanées que l'observation impartiale constate et qui ne relèvent en aucune manière de la physiologie.

Presque tous les phénomènes d'ordre inférieur qui semblent être l'objet exclusif des recherches des psycho-physiologistes de l'école matérialiste s'expliquent *par les troubles de la mémoire, par la suggestion et par l'union de l'âme et du corps*. L'homme n'est ni ange ni bête, a dit Pascal. Il est composé d'un corps et d'une âme, dans l'unité de personne, et toute modification profonde de son organisme par le magnétisme, l'hypnotisme, ou par des substances telles que l'alcool, l'opium, le haschisch, etc., détraque notre pauvre machine, bouleverse le cerveau, retentit autour de l'âme et fait produire *au composé humain* des actes singuliers qu'il n'est pas permis d'attribuer à des personnages de fantaisie greffés sur un personnage réel.

Quant aux phénomènes spirites que des hommes de valeur et de bonne foi ont constatés dans des expériences répétées et concluantes, ils prouvent manifestement l'existence d'un autre monde et d'une autre causalité que la nôtre. Il est plus facile de le constater que de justifier l'hypothèse gratuite d'un

inconscient responsable, actif, intelligent, qui se cacherait en chacun de nous.

Sous le monde invisible qui nous domine et nous enveloppe, s'agite le monde visible dont nous faisons partie. Si violents que puissent être les efforts du matérialisme, ils n'empêcheront pas l'âme humaine de croire à la réalité de ce monde invisible, et d'attendre avec confiance le renouvellement de la vie après la mort.

Elie MÉRIC.



## LES MIRACLES DE L'ÉVANGILE

### ET LES FAITS HYPNOTIQUES

---

La tactique des incrédules, dans leurs attaques dirigées contre le surnaturel, est, on le sait, complètement changée. Naguère encore, tous les faits ayant un caractère miraculeux étaient impitoyablement relégués dans le domaine de l'invention et de la fable : *a priori*, et sans aucun examen intrinsèque ou extrinsèque du récit, tout cela était tenu pour non existant. Le miracle est impossible, on ne discute pas ce qui n'existe pas : tel était l'axiome qui coupait court à toute controverse. Aujourd'hui la négation a pris une autre forme. Les faits sont admis, mais on leur assigne des explications naturelles. « Assurément, disent les savants incroyants, la bonne foi des évangélistes ne saurait être mise en doute, l'authenticité de leur récit n'est pas contestable : mais ce qu'ils ont pris pour des phénomènes surnaturels, pour des miracles, ce sont tout bonnement des faits merveilleux de magnétisme et d'hypnotisme, dont nous reproduisons les équivalents dans nos hôpitaux et nos cliniques. »

Cette explication est d'une manifeste inconséquence. Ceux qui la proposent, d'un côté, reconnaissent l'authenticité des évangiles; de l'autre, ils les mutilent, pour ajuster à leurs théories préconçues, exclusives d'une intervention divine, les faits qui y sont racontés. En un mot, à l'Évangile vrai ils substituent un évangile de fantaisie qui n'existe que dans leur imagination. Le procédé n'est pas recevable. Ou bien niez la véracité historique des évangiles, et alors, prenant contact avec vous sur ce terrain, nous vous démontrerons leur authenticité; ou bien, si vous en acceptez le récit, acceptez-le de toutes pièces, et n'en retranchez pas arbitrairement

les détails qui vous gênent parce qu'ils ne rentrent pas dans le cadre de vos idées naturalistes.

En cette étude, je suivrai pas à pas un auteur récent, M. le Dr Félix Regnault, qui, dans la *Revue de l'Hypnotisme* (décembre 1901, janvier, février 1902) discute la *Vie de Jésus devant la Science hypnotique*. C'est le résumé de leçons professées en 1901 à l'École de Psychologie. L'auteur condense sous une forme succincte les théories qui ont cours assez généralement dans les milieux où l'hypnotisme est en faveur; il apporte d'ailleurs, dans son exposé, une réserve, je dirai presque un respect, qui est un hommage indirect à nos croyances, et dont il faut lui savoir gré.

## I. — Les possessions

M. Regnault commence par discuter les possessions et expulsions de démons. Bien entendu, il ne s'agit à ses yeux que de maladies nerveuses que Jésus aurait guéries par une influence magnétique ou par une simple suggestion. Les anciens, dit-il, attribuaient ces maladies à des démons qui infestaient tels ou tels individus. Les évangélistes ont parlé le langage usuel, étant imbus des idées ambiantes. Ils ne pouvaient évidemment pas s'en déprendre. D'ailleurs, ajoute-t-il, ce qu'ils décrivent est bien manifestement une attaque épileptique. « L'esprit, dit saint Marc, parlant du jeune possédé, l'agite par des convulsions partout où il le saisit, il écume, grince des dents et devient tout raide; l'esprit l'a souvent jeté dans le feu ou dans les eaux pour le faire périr » (Marc, ix, 17, 22). Les évangélistes connaissaient aussi la dernière phase de résolution de la maladie : « Et l'esprit, jetant un grand cri et l'agitant avec violence, sortit de lui, et l'enfant devint comme mort » [26] (1).

Ces textes ne prouvent qu'une chose, c'est qu'il y aurait une base naturelle commune aux possessions et aux maladies

(1) Le P. de Bonniot (*Etudes Religieuses*, janvier 1888, les *Miracles de l'Évangile*) fait cette remarque : « L'enfant de la transfiguration a toutes les apparences d'un épileptique; le possédé de Capharnaüm offre quelques signes d'hystérie, et celui de Gêrasa se comporte comme un vrai frénétique. »

nerveuses ; c'est que les démons, ce qui rentre très bien dans le mode d'action des esprits sur les corps, se saisissent des possédés par le système nerveux, et par suite déterminent en eux des accidents vérifiables même en dehors d'une possession. Mais, à côté des analogies, il faut constater d'irréductibles différences. Celles-ci nous sont signalées par l'Évangile, sinon toujours distinctement, au moins par la physionomie générale des récits relatifs à la délivrance des possédés ; on les relève en tout cas de possession nettement caractérisé.

Ces différences résultent de ce que l'*esprit* signale sa présence, soit par des actes qui sont en dehors des phénomènes purement naturels, soit par une surintelligence communiquée au sujet.

Voyons comment saint Luc nous décrit le possédé de Gérasa, et son expulsion par le Sauveur. « Étant entré dans la terre des Géraséniens, il vit venir à lui un homme, qui, depuis fort longtemps, avait un démon, et cet homme était sans vêtement ; il ne demeurait pas dans une maison, mais dans des sépulcres. Aussitôt qu'il vit Jésus, il tomba à ses pieds, et lui cria d'une voix forte : *Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut ? Je t'en conjure, ne me tourmente pas.* Or Jésus commanda à l'esprit immonde qu'il sortit de cet homme. Depuis fort longtemps l'esprit se saisissait de lui ; on avait beau le lier de chaînes et le serrer dans des entraves, il rompait ses liens, et le démon le poussait dans le désert. Jésus l'interrogea en lui disant : *Quel est ton nom ?* Il répondit : *Légion.* Car de nombreux démons étaient entrés en cet homme. Et ces démons suppliaient Jésus qu'il ne leur commandât pas d'aller dans l'abîme. Il y avait là un nombreux troupeau de porcs, qui paissaient sur la montagne ; ils le priaient donc qu'il leur permit d'entrer dans ces animaux. Il le leur permit. Les démons sortirent de l'homme et entrèrent dans les porcs : aussitôt le troupeau s'en fut se précipiter dans la mer où il fut noyé. Ce que voyant, les gardiens du troupeau s'enfuirent, et ils annoncèrent ce qui venait d'arriver, à la ville et dans les campagnes. Beaucoup accoururent pour constater le fait, et vinrent trouver Jésus ; et ils virent, assis à ses pieds, habillé et rendu à la raison, l'homme duquel étaient

sortis les démons; et ils furent saisis de crainte. » (Luc, VIII, 27-36.)

Il ne suffit pas, pour expliquer cet épisode, d'une allusion aux mendiants saboteurs du moyen âge, ou aux « mendiants chinois que nous a décrits Matignon, nus comme ver pendant les plus grands froids ». Il y a, dans le récit de saint Luc, des traits qui ne conviennent nullement à un névropathe quelconque. Je me demande d'abord si un frénétique, étroitement ligotté, pourrait, dans un accès, rompre des chaînes de fer et des entraves. Et puis voici un phénomène de surintelligence. A peine le possédé a-t-il vu Jésus, qu'il s'exclame : *Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut?* Ce n'est pas le possédé qui parle, mais c'est un esprit étranger à cet homme fruste qui s'exprime par sa bouche, et qui reconnaît ou plutôt qui soupçonne en son expulseur le propre Fils de Dieu. — Enfin la présence des démons est caractérisée par ce fait que, sortant de cet homme en qui ils sont légion, ils implorent la permission d'entrer dans des pourceaux, et, s'en emparant, ils les précipitent dans la mer. Évidemment une maladie nerveuse, expulsée d'un homme, n'ira pas émigrer dans des pourceaux. Je ne crois pas qu'on puisse jamais signaler, dans les faits hypnotiques, un trait de substitution de cette force.

Cette possession est donc nettement en dehors des crises nerveuses. Quand bien même on la nommerait lycanthropie, elle sort du cadre des phénomènes purement pathologiques.

Le plus souvent les évangélistes ne mentionnent que d'un mot les expulsions de démons. Mais ils constatent que les foules étaient dans l'admiration, en voyant avec quelle souveraine et irrésistible autorité le Sauveur chassait en un clin d'œil les esprits mauvais. C'est qu'il y avait des exorcistes juifs, mais ceux-ci procédaient par des adjurations longues, compliquées et parfois d'un effet douteux : au lieu que Jésus, rien qu'en se montrant, faisait trembler les démons qui se lamentaient pitoyablement, et d'une simple parole, d'un geste, il les expulsait sans retour. La physionomie même de ces scènes exclut toute hypothèse de maladie nerveuse.

Au surplus, quand les évangélistes nous parlent de posses-



sions démoniaques, n'est-il pas logique d'entendre celles-ci par analogie avec les possessions que l'on a toujours constatées et que l'on constate encore de nos jours? Or, dans toutes ces possessions, il y a des signes décelant l'intervention d'un esprit. Ces signes sont les suivants, d'après le Rituel romain : « Parler et comprendre une langue inconnue, connaître et révéler des choses cachées ou qui se passent à distance, montrer une force physique supérieure à la nature, à l'âge ou à la condition du sujet. — On pourrait encore, ajoute le vénérable texte, signaler d'autres phénomènes du même genre, lesquels sont d'autant plus probants qu'ils sont plus nombreux. »

Là où ces marques paraissent, et surtout se multiplient et se corroborent les unes par les autres, il ne faut pas voir qu'une simple crise nerveuse : on doit reconnaître une action étrangère au patient. Ces marques concordantes, qui éclataient dans les possessions évangéliques où il n'est pas permis à un chrétien de nier la présence des démons, se sont montrées avec évidence dans maintes et maintes possessions, notamment dans les possessions historiques de Loudun et de Louviers : nous en avons pour garants l'autorité ecclésiastique qui a permis les exorcismes, et aussi les relations authentiques signées par des témoins d'une gravité exceptionnelle, tels que les PP. Surin et Esprit de Boisroger. Que l'on veuille bien se reporter au grand ouvrage de M. Bizouard sur les *Rapports de l'homme avec le démon* (tome III, livre XIII) ; la documentation ne laisse rien à désirer, la démonstration de l'ingérence démoniaque est complète.

Pour en venir à un fait contemporain, chacun a entendu parler de la possédée de Grèzes, dans l'Aveyron. Elle est guérie et délivrée, paraît-il, actuellement ; l'autorité ecclésiastique ne s'est pas prononcée sur son cas ; il faut avouer toutefois, d'après plusieurs observations dont nul n'a contesté la véracité, qu'il est bien extraordinaire. A un prélat missionnaire qui lui parlait, cette possédée a répondu dans la langue des Caraïbes. Elle entraînait en fureur si on lui présentait un objet béni, une hostie consacrée, alors qu'un objet non béni, qu'une hostie non consacrée la laissait indifférente. Phéno-

mènes curieux d'autosuggestion, proclament les gens décidés à rejeter sans examen le préternaturel ! C'est une ridicule défaite. L'autosuggestion, comme la suggestion elle-même, s'exerce dans le cercle des choses connues ou connaissables. Mais ici c'est l'inconnu, c'est l'inconnaissable. On ne devine pas la langue des Caraïbes : rien de saisissable aux sens ne révèle la présence d'une hostie consacrée. Le fait de parler cette langue, de faire ce discernement, excède manifestement la sphère des phénomènes naturels.

Conclusion : la possession démoniaque se trahit à des signes qui ne permettent pas de la confondre avec une affection nerveuse.

## II. — Les guérisons

M. Regnault en vient aux guérisons miraculeuses de Jésus.

« Il guérissait, dit-il, la surdité et la cécité (amaurose) hystériques. Dans certains cas, il n'y a pas de doute sur ce dernier diagnostic, puisque les évangélistes spécifient que le sujet muet était possédé par un démon (Mat., ix, 32 ; Luc, xi, 14), et que le démoniaque était soit aveugle, soit muet (Mat., xii, 22). Dans d'autres, la nature démoniaque de l'affection n'est pas spécifiée. » — L'auteur rapproche de ces faits la cécité de saint Paul, et celle qu'il inflige au mage Élimas.

La surdité et la cécité hystériques sont de simples troubles fonctionnels, des accidents nerveux, sans altération de l'organe. Pourquoi le démon, agitant un possédé, ne les produirait-il pas ? Dès lors ce sont des faits réellement démoniaques. Les évangélistes ne disent pas d'un sourd-muet, d'un aveugle, qu'il est possédé du démon, simplement parce qu'il est sourd-muet ou aveugle ; autrement ils allégueraient la possession pour tous les sourds-muets et tous les aveugles : mais parce que la possession se trahissait, dans l'espèce, par des signes tels que nous venons de les énumérer. Et dès lors ils reconnaissent que le mutisme, la surdité, la cécité étaient de simples accidents greffés sur un état démoniaque. Mais à côté de ces troubles occasionnés par la présence d'un démon, ils

mettent en avant des cas de cécité, où l'esprit mauvais n'est pour rien, notamment celui de l'aveugle-né dont parle saint Jean (ix). Voilà une cécité congénitale, dont les nerfs ne sont point la cause; les parents du jeune aveugle attestent qu'il est bien tel depuis sa naissance. Jésus le guérit par une onction de terre détrempée de salive; le remède est purement symbolique. — Tout donne à penser que les aveugles de Jéricho étaient atteints d'une affection qui n'était pas guérissable, du moins par une révolution nerveuse ayant un caractère instantané; c'étaient des mendiants de profession, leur infirmité était donc plus ou moins invétérée. — Que dire de ces guérisons collectives d'aveugles et autres infirmes que relatent les évangélistes? De quel droit les classer sous la rubrique d'affections nerveuses?

Je ne m'étends pas sur la cécité de l'apôtre saint Paul et sur celle du mage Élimas que l'auteur attribue à la suggestion. Singulière suggestion que rien ne prépare et qui vient comme un coup de foudre! Que les hypnotiseurs essaient donc de rendre aveugle, par une suggestion lancée impérieusement, le premier venu qui passe dans la rue! Notons que, lorsque saint Paul fut guéri, il tomba de ses yeux, d'après le texte sacré, *comme des écailles*. (Act., ix, 18.)

« Jésus, continue M. Regnault, guérit une cyphose » (Luc, xiii, 11) en redressant la femme courbée depuis dix-huit ans. Il voit, dans son infirmité, une manifestation hystérique, parce que c'est *Satan* qui la *tenait liée*. — J'admets que cette infirmité, produite par une influence démoniaque sur le système nerveux se rattache à l'hystérie; mais j'estime que, par le temps, elle était devenue l'équivalent d'une maladie constitutionnelle, et que le redressement subit de cette femme était dès lors très nettement une œuvre miraculeuse.

La guérison des paralytiques est également attribuée par l'auteur à une révolution nerveuse. Et pourquoi? C'est, répond-il, « qu'il y a beaucoup de béquilles suspendues dans les lieux de pèlerinages », la démonstration gagnerait à être plus en forme. J'ouvre le saint Évangile; j'y trouve le paralytique de saint Jean (v), qui était infirme depuis trente-huit ans: voilà une infirmité qui ne ressemble en rien à un simple acci-

dent nerveux; Jésus le guérit d'un mot, et radicalement. Même guérison instantanée, dans saint Marc, d'un paralytique qui est porté par quatre hommes sur un grabat, que l'on descend aux pieds du Sauveur au moyen de cordes du haut de la terrasse d'une maison (11). Les apôtres à leur tour guérissent un boiteux de naissance, qui mendie à la porte du temple. Des infirmités ainsi caractérisées ne disparaissent jamais d'une manière subite, à supposer qu'elles ne soient pas incurables.

Lancé dans l'hypothèse des maladies nerveuses, M. le docteur Regnault les voit partout, dans les fébricitants, dans l'hydropique de saint Luc (xiv, 2); la suggestion est la panacée qui guérit tout, même le flux de sang de l'hémorrhôisse, même le corps décomposé des lépreux. — Sans entrer dans le détail des faits, je pose la simple question suivante : comment la suggestion guérit-elle, à supposer qu'elle ait toute la vertu curative que lui prêtent les hypnotiseurs? Par une stratégie patiente, par une amélioration lente et progressive. Il faut des tâtonnements et du temps. On ne voit pas, dans les cures hypnotiques, de changements à vue, de guérisons subites. Admettons que la suggestion possède une action vaso-motrice efficace, jamais elle ne fera disparaître du premier coup une hydropisie, jamais elle ne supprimera en un instant une perte de sang devenue constitutionnelle, jamais elle ne remettra en parfaite santé sans passer par la convalescence un tempérament miné par la fièvre, jamais, à plus forte raison, elle ne nettoiera, comme par enchantement, de la lèpre un corps profondément contaminé (1). Or, tel est le caractère des miracles de Jésus-Christ : instantanéité dans la production, résultat ferme et complet obtenu d'un mot ou d'un geste, acclamé par l'enthousiasme des foules. Évidemment, pour quiconque admet la véracité des récits évangéliques, ces guérisons miraculeuses excèdent complètement la sphère très limitée des faits hypnotiques.

(1) Saint Thomas d'Aquin, dans un passage souvent cité, déclare qu'une forte imagination peut amener la fièvre dans un organisme, ou même la lèpre. Mais il n'a jamais dit que la faculté imaginative, mise en mouvement par une suggestion, puisse faire disparaître la fièvre ou la lèpre comme en un clin d'œil. La première proposition, malgré l'autorité du saint Docteur, est, jecrois, discutable; la seconde n'est pas soutenable.

### III. — Les Résurrections

Les résurrections de morts, racontées dans l'Évangile, sont un morceau plus difficile à digérer. Les hypnotistes s'en tirent par une défaite : il n'y avait pas mort, mais simplement léthargie.

Les évangélistes relatent trois miracles de résurrection. Mais il y en eut un plus grand nombre. Jésus, questionné par les envoyés de Jean, leur donne ce critère de sa mission divine, basé sur une prophétie d'Isaïe : « Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, *les morts ressuscitent.* » (Matth., xi, 5.) On est en droit de conclure de cette affirmation que le Sauveur en plusieurs rencontres ressuscita des morts ; et que, si les évangélistes ne mentionnent que trois résurrections, c'est que celles-ci résument toutes les autres comme sous trois types : résurrection de la fille de Jaïre, le cadavre est encore chaud, la mort est toute récente ; résurrection du jeune homme de Naïm, le cadavre est déjà refroidi, on l'emporte pour l'ensevelir ; résurrection de Lazare, le cadavre est depuis quatre jours au tombeau, la décomposition commence.

En arrivant près de la fille de Jaïre, le Sauveur dit : *Elle n'est pas morte, elle dort.* (Matth., ix, 24.) Voyez, dit notre auteur, Jésus ne reconnaît là qu'une léthargie. Ces paroles, d'après l'ensemble du contexte, d'après l'unanimité des interprètes catholiques, ont un tout autre sens. Elles signifient : *ce qui est véritablement une mort n'est pour moi qu'un sommeil.* Et Jésus ressuscite la jeune fille. Tout le monde est convaincu qu'elle était bien réellement morte ; et le Sauveur n'eût pas fait le simulacre de la rendre à la vie, s'il avait cru avoir affaire à une léthargique.

La supposition d'une léthargie est plus invraisemblable encore, là où Jésus ressuscite le jeune homme de Naïm (Luc, vii, 11). On l'emporte à la sépulture. D'un mot, le Sauveur le rend à sa mère éplorée. Alors que les baisers et les larmes de cette femme n'ont pu réchauffer ce corps inanimé, Jésus le redresse vivant en lui prenant la main. Et toute la foule est dans l'émerveillement d'un tel prodige.

En ce qui concerne Lazare, la preuve de la résurrection échappe à toute objection, à toute argutie. Il y a quatre jours qu'il est mort, il commence à se décomposer. Que les Juifs aient cru, oui ou non, que l'âme, le quatrième jour après la mort, cessait de voleter autour du corps qu'elle avait quitté, cela ne fait rien à la question. Un mort de quatre jours, qui sent mauvais, est bien mort.

Quelques explications, tirées de Dom Calmet, éclairciront le drame de la résurrection de Lazare. Les Juifs ensevelissaient leurs morts dans la cavité d'un rocher, au fond d'une caverne dont l'entrée était fermée par une pierre. Ils avaient coutume, dans les premiers jours qui suivaient le décès, de détourner cette pierre, et d'aller pleurer près du mort aromatisé dans ses linges et ses bandelettes. Ainsi faisaient les deux sœurs de Lazare, Marthe et Marie; mais elles avaient remarqué, à leur dernière visite, que la décomposition s'emparait des restes de leur frère. Quand Notre-Seigneur eut commandé qu'on écartât la pierre du tombeau, Marthe se crut obligée de l'avertir de cette constatation affligeante. Jésus lui dit alors : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu as la foi, tu verras la gloire de Dieu. » (Joan., XI, 40.) Ainsi, les conditions du miracle sont nettement posées : il s'agit d'un mort en voie de décomposition. Jésus l'opère, après avoir prié, en criant d'une voix forte : *Lazare, sors dehors*. Et aussitôt, le mort, comme poussé par un ressort invisible, sort du tombeau, lié dans ses linges pieds et mains, et la face couverte d'un suaire. Jésus le fait délier, et il s'en va vivant. Telle est cette résurrection, le plus insigne miracle du Sauveur. Qu'on en étudie le récit, tous les traits convergent à en établir la réalité. On ne peut la nier, qu'en substituant un récit de pure fantaisie à la narration évangélique.

La résurrection de Lazare fut publique, elle eut un grand nombre de témoins, elle jeta le désarroi dans le camp des Juifs, ennemis acharnés du Sauveur. Les princes des prêtres ne parlaient de rien moins que de tuer Lazare. (Joan., XII, 10.) Ils se résolurent à tuer Jésus lui-même. Ainsi, ce miracle éclatant, indéniable, précipita la crise qui amena la passion et le crucifiement de Jésus.

La réalité de la résurrection de Lazare, qu'il est de tout point impossible d'expliquer par une léthargie, emporte avec soi la réalité de toutes les autres résurrections opérées par le Sauveur. Ayant la puissance d'arracher un mort même à la décomposition du tombeau, il lui était facile de rappeler une âme dans un corps intact. En fait, une œuvre miraculeuse ne coûte pas plus qu'une autre à la toute-puissance. Néanmoins Jésus se plut à nuancer son action d'après la difficulté à surmonter. Ressusciter la jeune fille est pour lui comme un jeu ; ici la mort n'est, à ses yeux, qu'un sommeil. Afin de ressusciter Lazare, après avoir solennellement prié, il pousse un grand cri, comme pour évoquer l'âme du fond du *schéol*.

Mais revenons à l'hypothèse du réveil d'un léthargique par suggestion. Elle soulève une objection qui paraît décisive. Comment la parole a-t-elle prise sur un léthargique ? Cela est vrai en général, répond M. Regnault, mais non d'une manière absolue. Je serais curieux d'entendre un homme compétent discuter ce point, qui d'ailleurs laisse ma démonstration intacte.

Afin de diminuer le miracle des résurrections opérées par Jésus, l'auteur remonte aux résurrections opérées par Élie et Élisée. (III Reg., xvii ; IV Reg., iv.) Parce que les deux prophètes se sont couchés sur les enfants qu'il s'agissait de ressusciter, appliquant bouche contre bouche, il croit reconnaître dans leur mode d'opérer des moyens médicaux, et notamment la respiration artificielle. C'est leur prêter une habileté qui ressemble bien à un anachronisme. Il ne parle pas du mort jeté fortuitement sur les ossements d'Élisée et qui revit. (IV Reg., xiii.) Ici, il n'y eut pas de moyens médicaux employés. La vérité, c'est que Dieu, qui dispose tout avec sagesse, a voulu marquer une différence entre le mode d'opération des prophètes et celui de son Fils Jésus. Là, où les prophètes semblent peiner et se reprennent à plusieurs fois, Jésus opère comme en se jouant.

Suivrons-nous notre auteur dans son excursion chez les païens ? Il affirme qu'eux aussi se flattaient de ressusciter les morts ; il cite deux résurrections opérées l'une par Apollonius de Tyane, l'autre par Rhazès. Mais les deux récits, diffus,

péniblement agencés, démontrent avec évidence qu'il ne s'agit que de simples léthargies. « Apollonius de Tyane, dit M. Regnault, réveilla une jeune fille qu'on portait au bûcher ; mais son biographe avoue que la pluie qui tomba sur son visage avait pu commencer à éveiller ses sens. » Quant à Rhazès, il réveille le prétendu mort par la percussion. Il n'y a, en résumé, aucun rapport d'analogie fondée à établir entre ces récits d'un style embarrassé et prétentieux, et la narration claire et limpide des évangiles.

#### IV — Les Prodiges

M. Regnault prétend bien ne laisser debout aucun des faits miraculeux relatés dans l'Évangile. Voici comment il passe brièvement en revue les faits autres que les guérisons.

« La *transfiguration du Christ* a pu être due à une hallucination des Apôtres. Elle n'est d'ailleurs qu'une imitation de l'enlèvement d'Elie. » (IV Reg., II.) La *marche sur les eaux* s'explique de même.

« L'*apaisement de la tempête* a pu n'être qu'une coïncidence ; et la *pêche miraculeuse*, une bonne pêche qui a été exagérée.

La *transmutation de l'eau en vin* (Jean, II, 2) est une suggestion collective ; les disciples ont bu de l'eau en croyant que c'était du vin. Cette expérience hypnotique est d'une réalisation facile. Des croyances semblables se retrouvent ailleurs. Saint Épiphanes dit qu'à Cybire, ville de Carie, il existe une fontaine dont l'eau, à certaines heures, se change en vin. Il déclare sur parole avoir bu de ce vin miraculeux et soutient que ce prodige arrive à plusieurs endroits.

« La *multiplication des pains et des poissons* peut recevoir la même explication. Elle rappelle singulièrement la multiplication de l'huile de la veuve. » (IV Reg., IV.)

Reprenons tous ces faits un à un.

La transfiguration, une hallucination ! Aucunement. L'hallucination répond à un état maladif, à une exaltation d'esprit, ou tout au moins à une forte préoccupation. Or, quand les



trois Apôtres gravirent la montagne avec Jésus, ils étaient sains de corps ; au moral, ils se trouvaient plutôt abattus par l'annonce de la passion prochaine du Maître qu'exaltés par la promesse imprécise d'une « vision du royaume de Dieu » ; leur âme était combattue et flottante ; on peut dire qu'ils ne s'attendaient à rien moins qu'à contempler Jésus dans un état lumineux et glorieux. Et puis, cette vision de gloire, dont saint Pierre conserva le souvenir très actuel jusqu'à la fin de sa vie, dépasse toute opération subjective de la distance qui sépare le ciel de la terre. Une hallucination n'a pas une pareille envergure ; elle ne se présente pas en une scène aussi vivante, avec un relief aussi ferme. L'enlèvement d'Élie, s'il faut rapprocher la transfiguration de ce fait biblique, n'en est qu'une faible préfiguration.

La marche sur les eaux, une hallucination ! Mais celle de saint Pierre, qui s'enfonça dans la vague, en était-elle une ? Cette rencontre de l'Apôtre avec le Sauveur sur le sein mouvant de la mer, compose une scène très pittoresque, très expressive, dont l'objectivité est indéniable. Jésus n'était pas dans la barque, il y monte, et immédiatement le vent cesse : tous les passagers se jettent à ses pieds, en lui criant qu'il est bien le Fils de Dieu. Si tout cela est hallucination, il faut renoncer au témoignage de ses yeux ; on pourra soutenir que n'importe quel événement public, par exemple la visite du czar en France, était une hallucination.

L'apaisement de la tempête, une coïncidence ! Singulière, en effet ! Jésus parle ; aussitôt, tranquillité profonde. Je m'étonne que M. Regnault n'ait pas mis en avant le filage de l'huile, pour expliquer comment Jésus calma le mouvement des flots.

La pêche miraculeuse, une bonne pêche exagérée ! Mais non. L'exagération n'est pas admissible, là où les détails sont si nettement circonstanciés. Celui qui exagère reste dans le vague.

En toutes ces occasions, les témoins sont stupéfaits. Une puissance manifestement divine a éclaté devant eux. Ils proclament, tout d'une voix, la transcendance du fait.

Voici des explications plus insoutenables encore.

La transmutation de l'eau en vin s'expliquerait par une hallucination collective. De même la multiplication des pains et des poissons. En d'autres termes, le Sauveur fait croire à tous les invités des noces de Cana qu'ils buvaient du vin, alors qu'ils ne buvaient que de l'eau; à cinq mille personnes, qu'elles étaient nourries de pain et de poisson et rassasiées, alors que leurs mâchoires s'agitaient dans le vide. Il faut avouer que c'est très fort, que cela dépasse immensément les plus audacieuses suggestions hallucinatoires pratiquées dans les hôpitaux. Supposer une hallucination si colossale, accorder à Jésus une puissance de suggestion aussi phénoménale, ne serait-ce pas simplement déplacer le miracle? — Notez, dans les noces de Cana, la surprise naïve du majordome qui s'étonne que l'on ait réservé le meilleur vin pour la fin du repas. Le miracle s'est fait à son insu, son esprit n'est pas amorcé ni capté. De plus, à ce moment, le Sauveur n'avait pas encore commencé sa mission ni déployé sa puissance thaumaturgique; c'est là, dit saint Jean, son premier signe, sa première manifestation messianique, celle qui amena ses disciples à croire en lui. (Joan., II, 11.) Donc auparavant ils ne croyaient pas en lui, et les simples invités étaient à cent lieues de penser à un Messie; ni les uns ni les autres n'offraient prise à une suggestion (1). — En ce qui concerne la multiplication des pains, il faut reconnaître, d'après le récit évangélique, que la foule ne s'attendait nullement à être nourrie par Jésus; la pensée du miracle jaillit du cœur compatissant de celui-ci; les Apôtres sourient, quand le Maître leur parle de sustenter cette multitude, quand il se fait apporter les cinq pains et les deux poissons. Tout est secret dans la préparation, tout est imprévu dans le don de la nourriture miraculeuse. (Joan., VI, 1-14.) On ne saisit pas l'ombre d'une suggestion en tout cela.

Disons un mot de la citation de saint Épiphane, et complétons-la. Le Père expose que, d'après la tradition antique, le miracle des noces de Cana eut lieu le onzième jour de Thébét

(1) Jésus fit le miracle à son corps défendant, sur la sollicitation de la sainte Vierge; il le fit par compassion pour les mariés, et non proprement pour établir une preuve de sa mission. Tout fût demeuré secret entre lui et les serviteurs qui remplirent les vases, sans la réflexion du majordome qui mit en cause l'époux.

qui est le dixième mois de l'année religieuse des Hébreux et correspond à décembre ; que, ce jour-là même, à une certaine heure, il se renouvelle en deux localités, à Cybire en Carie et à Gêrasa en Arabie, en ce sens que des fontaines y donnent momentanément du vin au lieu d'eau. « J'ai bu moi-même, dit-il, de la fontaine de Cybire, et quelques-uns de nos frères ont bu de celle de Gêrasa qui coule dans un temple dédié aux saints martyrs. Les incrédules, ajoute-t-il, sont confondus par ce prodige. » (Épip., *Contra Hær.*, tome I, l. II, p. 200. Édit. lat. de 1564.) — Le témoignage est curieux ; je n'y attache pas autrement d'importance ; je demande seulement qu'on ne s'en serve pas pour infirmer le miracle des noces de Cana.

(A suivre.)

D. Bernard MARÉCHAUX.



## PRESENTIMENTS

---

Pressentiment, prémonition, avis d'un fait en gestation ou qui a lieu immédiatement mais à distance, quel phénomène est-ce là? Idée soudaine et intuitive à l'état de veille, songe, vision ou signe quelconque annonciateur de ce qui est à venir, sont-ils de simples apparences ou des réalités de mystère? Diderot, dans *Claude et Néron*, dit qu'il est difficile de discerner le pressentiment de l'instinct de la raison, du tact des vraisemblances. Pardon, dirai-je à mon tour, quand cette hésitation, ce doute sont possibles, il y a fort à parier qu'il n'y a pas pressentiment. Une spontanéité, une vivacité singulière d'impression où ni la raison instinctive et ni les probabilités n'ont rien à voir sont en effet le premier caractère du pressentiment véritable, la réalisation conforme n'étant que le second et j'ajoute le moins essentiel des deux, au risque de voir taxer mon opinion de paradoxe. Un occultiste expliquerait : Les formes de l'avenir qui évoluent dans le plan central ne sont pas toutes nécessairement destinées à se manifester dans le plan physique.

Des événements possibles, imminents, où la volonté humaine a sa part, peuvent quelquefois être conjurés. En conséquence, telles formes d'événements apparues en magie ou bien dans certains cas de clairvoyance ne seraient pas un gage certain que la manifestation physique aura lieu. C'est une théorie. Seulement la légende occultiste, pour ingénieuse qu'elle soit métaphysiquement, n'a pas encore conquis les âmes. Contentons-nous de dire que la pensée divine n'embrasse pas seulement ce qui doit advenir, mais bien encore tous les futurs possibles, et qu'ainsi, comme il y a des prophéties conditionnelles, de même il peut y avoir des avertissements véritables qui ne sont pas fatalement suivis d'effet.

La science matérialiste, il va sans dire, se gausse des pressentiments. Il n'y aurait dans tout cela que le besoin de croire au merveilleux, et pour ce qui est de la conformité du fait avec la prévision, elle s'expliquerait par la coïncidence. On pourrait justement répondre qu'il est insuffisant et même peu scientifique de nier *a priori* la réalité mystérieuse de certains faits. La science n'a d'autre droit que celui d'exiger des preuves. Or s'il est vrai qu'en matière de pressentiment, la réalisation conforme n'est pas une preuve suffisante, il reste cependant qu'à la suite d'un rêve, d'une illumination subite, d'une obsession, que sais-je ? un fait futur, sans déterminisme apparent, parfois sans probabilité aucune, s'est imposé soudain comme une réalité certaine à l'imagination. On demandait à une personne qui avait eu un pressentiment : « Mais enfin, quelle raison aviez-vous d'y croire ? — J'y ai cru, répondit-elle, contre toute raison, et malgré moi, si je puis dire. En pareil cas, le sentiment de certitude est inanalysable et d'autant plus fort que l'on peut moins se l'expliquer. » On voit que, dans l'espèce, il ne suffit pas de nier. La force de suggestion occulte qui caractérise le pressentiment véritable est bel et bien un fait, fait connu de tout temps, attesté par maints témoignages que l'on ne peut tous récuser, à moins de parti pris. Or un fait, quel qu'il soit, ne peut exister sans une cause. Pourquoi donc la recherche de cette cause, comme également de la façon dont elle agit, ne serait-elle pas un problème scientifique ?

Dans un entretien rapporté par M. Jules Bois, M. Anatole France se pose, au nom de la science, en contempteur des recherches psychiques. « Les occultistes et les spirites — dit-il — reprochent aux savants de ne pas tenir compte de faits extraordinaires, observés bien ou mal, ça et là. Ils ont tort. Un fait isolé ne prouve rien. Je verrais, par exemple, le diable en personne, je lui déclarerais : Je vous vois, mais je ne crois pas en vous. Un fait ne commence à avoir une signification que s'il est entré dans le domaine scientifique, c'est-à-dire s'il peut être indéfiniment reproduit dans les mêmes conditions ou prédit mathématiquement avec certitude. Une éclipse est un fait scientifique. C'est un fait également

scientifique que l'or se dissout dans l'eau régale, mais la transmission mentale, la télépathie, le spiritisme échappent à la science par l'irrégularité et l'imprévu de leurs phénomènes. » Permettez, répondrai-je, on ne saurait prétendre que, scientifiquement, un fait exceptionnel ne compte pas. Un tremblement de terre, par exemple, n'est pas un phénomène répétable à volonté, on ne peut le prédire mathématiquement, et toutefois il ne constitue pas un accident négligeable pour les géologues. Ce n'est pas un fait isolé, soit. Est-ce que les faits psychiques sont des faits isolés? Loin de là, non seulement ils abondent, mais chacun d'eux dépend d'une catégorie parfaitement définie et reconnaissable. On ne voit donc pas ce qui peut justifier, à leur égard, le dédain *a priori* de la science. Rien ne peut s'opposer en principe à ce qu'un phénomène encore inexpliqué et non catalogué par la science officielle serve de point de départ à des recherches qui ne prouvent pas nécessairement un manque de méthode, comme l'affirme un peu plus loin l'interviewé de M. Jules Bois. Ce qu'Anatole France dit de la transmission mentale, de la télépathie, etc., on eût pu le dire aussi bien du magnétisme, par exemple, avant qu'il fût entré dans le domaine scientifique grâce aux travaux de Braid et de Faria. N'avons-nous pas vu cependant les savants les plus illustres s'occuper non seulement de la question mais de la pratique de l'hypnotisme, et déjà n'assistons-nous pas à la tentative d'assimiler la télépathie à la télégraphie sans fil avec M. Binet-Senglé? J'accorde que jusqu'ici le résultat de ces recherches est de nous découvrir plus d'inconnu encore que de certitudes. Je n'en suis pas moins convaincu que le temps n'est pas éloigné où tous ces phénomènes mystérieux de télépathie, télépsychie, etc., au point de vue de leur processus, seront considérés comme des problèmes de mécanique. Sans doute, la façon de voir en question a ceci d'arbitraire qu'elle fait de l'espace le lieu des phénomènes psychiques et communications interpsychiques, ce qui, tout en étant possible, n'est rien moins que certain. Son avantage, par contre, est de fournir un plan déterminé, réel, aux investigateurs, quelles que soient leurs opinions. Si en effet l'on croit qu'entre autres phénomènes,

la prescience est le fait de suggestions qui nous viennent de l'au-delà, il n'en reste pas moins à savoir comment les choses se passent, c'est-à-dire quels rouages du mécanisme universel des entités de l'invisible font mouvoir pour communiquer avec l'homme dont elles n'ont rien de la nature, et provoquer chez lui des états de conscience ou de sensibilité. Dans l'espèce, peut-être n'y aurait-il pas de suggestion directe, mais une opération surnormale toujours possible, avec ou sans l'intervention des êtres que nous supposons. Cette opération-là, en quoi consiste-t-elle, et si cette pensée d'une intuition géniale est vraie que *l'ombre des événements les précède et les annonce*, quel sens précis et positif pouvons-nous donner à ce dire ?

La réponse philosophique est qu'avant comme après ce qui doit arriver, l'homme ne peut connaître que des signes en lui d'un fait qui lui sera ou lui est extérieur. Des signes, en l'espèce, prémonitoires d'un événement futur, d'où viendront-ils à l'homme ? Apparemment des causes les plus prochaines qui doivent amener l'événement. Or on peut concevoir que le déterminisme de ces causes matérielles ou morales, aveugles ou conscientes crée, par résultante, un courant d'une force secrète, capable, par ondulations et à distance, d'agir sur un cerveau sensible, et le temps d'un éclair, d'y mettre en œuvre une faculté latente que certains nomment *spécialité*.

Bien évidemment, ce ne sont qu'hypothèses. Mais, comme on l'a remarqué, l'emploi de l'analogie en matière de recherches est provisoirement le seul moyen de jeter quelque jour sur bien des questions obscures. Or on s'accorde à reconnaître que la plus grande analogie existe entre les vibrations nerveuses et les électriques, comme aussi entre l'électricité elle-même et le je ne sais quoi de subtil qui paraît émaner surtout des nerfs de l'homme, et lui venir, comme par un aspir continu, à travers l'ambiance, de la matière en mouvement. (Fluide vital cosmique de Baraduc, ou de Reichembach, matière radiante de Crookes, biomagnétisme de Durand de Gros.) Des modalités de ce fluide, diverses selon les éléments et les vouloirs en jeu dans les actes de l'existence, pourraient

influencer, à certaines conditions, un organisme humain, et produire des effets comme magnétiques d'intuition, voire de divination, chimériques en apparence et pourtant très réels.

Pure supposition encore une fois. L'explication qui tend à présenter certains faits de pressentiment ou de prémonition comme des phénomènes magnétiques vaut ce qu'elle peut valoir. En tout cas, elle laisse intacte la distinction qu'il faudra toujours faire entre le naturel et le surnaturel de ces faits envisagés dans leur cause. La source divine des prophéties n'en est point altérée, non plus que le caractère mystique d'aucune révélation d'avenir particulière à tel ou tel. Qu'importe, au point de vue spiritualiste, le mode de communication divine ou angélique, en pareil cas? Il est tels cas de réelle *voyance* que l'on peut croire naturels, et tels à qui leur origine assigne un rang plus élevé. Et les uns ne prouvent rien contre les autres, de même que certaines cures obtenues par suggestion n'infirment aucunement les miracles de Lourdes.

Fernand DE LOUBENS.





## MAGIE

---

### LES MATÉRIALISATIONS DE LA VILLA CARMEN

(Suite et fin)

#### Procès-verbal de la séance du 1<sup>er</sup> septembre 1902

Le guide, presque tout de suite, sortit deux fois du cabinet des matérialisations.

Il vint baiser la main de la présidente. O surprise ! il était changé !...

Sa barbe n'était plus aussi fournie, mais descendait en pointe, sa figure était très amincie et allongée ; on voyait ses lèvres pour la première fois ; elles étaient petites et charnues.

Il sortit encore une troisième fois, tenant gracieusement, à deux mains, un service à café, qu'il vint présenter à la présidente !

Ce service se composait d'un plateau en cuivre, qui se trouve d'ordinaire dans l'antichambre de la villa ; et sur ce plateau étaient placés les objets suivants, provenant aussi de la maison : 3 roses, 4 tasses à café en porcelaine (d'un service dit Viennois), 4 soucoupes assorties, 4 cuillères à café, un sucrier en argent plein de sucre, enfin une cafetière arabe en cuivre gravé — remplie d'excellent café tout chaud. Le guide offrit donc ce plateau à la présidente. Elle le prit et le plaça sur la table. Alors l'Esprit, qui paraissait tout joyeux, lui saisit la tête à deux mains et l'embrassa affectueusement, à l'anglaise... La présidente lui prit la main gauche et, la gardant longtemps dans la sienne, elle le remercia au nom de tout le groupe pour cette belle manifestation. Puis B. B. invita ses amis par gestes gracieux à prendre le café, et se retira lui-même dans le cabinet. Les quatre membres prirent alors le café et constatèrent qu'il était excellent, très fort, très parfumé, et fait à l'arabe. A la villa Carmen, on le fait souvent ainsi, mais

jamais on ne laisse le marc, et cette fois, on remarqua que le marc était au fond de la cafetière.

Le petit goûter terminé, on se remit à chanter; et bientôt, à travers les rideaux refermés (sans qu'ils aient bougé le moins du monde), arriva sur le groupe... en sonnant, à toute volée, la cloche basquaise qui sert à annoncer les repas à la villa Carmen! c'est cette même cloche dont il a été si souvent question et dans le récit des séances de Tarbes et dans les récits des séances faites à la villa avec le médium Hamed.

Quelques minutes après, on reçut, par le même procédé, un trousseau de clés perdues depuis deux mois environ par M<sup>lle</sup> L. G.

Enfin, les rideaux s'ouvrirent seuls, en faisant un certain bruit, et on aperçut le médium, profondément endormie, portant, sur ses genoux, deux gros pots à tabac (1), provenant de la chambre du général.

Ces pots présentent un travail très fin, facile à ébrécher, mais ils étaient absolument intacts.

(Il faut se rappeler que la salle des séances est dans un pavillon séparé de la villa par le jardin.)

On pria ensuite l'Esprit de réveiller le médium, car elle commençait à s'agiter, c'était un symptôme indiquant qu'il fallait terminer la réunion, car le médium, pour produire de beaux résultats, doit dormir d'un sommeil calme et profond.

Elle se réveilla gaie, reposée, ne sentant pas la moindre fatigue.

Elle fut ravie des résultats de la séance.

Toute la lassitude fut pour la présidente, qui sortit, elle, très fatiguée de la salle.

Les membres soussignés déclarent sur l'honneur que ce procès-verbal est conforme à la vérité.

Carmencita NOEL.  
Le Général NOEL.

Luisa C. GALIANA.  
Françoise SAINT-PAUL.

(1) En émail, avec monture dorée.

*Note.* — La présidente déclare que, par un hasard assez étrange, il n'y avait, ce jour-là, pas de café à la villa, si ce n'est la provision de réserve enfermée dans l'armoire à provisions, *sous clé*. Quant aux pots à tabac, ils étaient dans la chambre du général, mais celui-ci avait fermé cette chambre à clé, avant de descendre à la séance, vu la présence de cinq ouvriers dans la villa.

### Procès-verbal de la séance du 8 septembre 1902

Cette séance fut caractérisée par un fait peu ordinaire :

Le guide était sorti du cabinet, et tendait la main à la présidente. Celle-ci, poussée, tout à coup, par un instinct irréfléchi, se leva vivement et se jeta sur le guide. Elle lui passa le bras droit autour du cou, et l'embrassa deux fois, en se serrant contre lui... De cette façon, elle s'assura, de la manière la plus positive : 1° que le guide n'était pas le médium ; 2° que l'Esprit ressemblait en tout à une personne vivante ; 3° que toute sa personne était parfaitement matérialisée. Les autres membres remarquèrent : 1° la taille du guide qui dépassait de beaucoup la présidente, et cependant celle-ci est au-dessus de la taille moyenne ; 2° l'esprit *se pencha fortement*, vu sa grande taille, pour embrasser la présidente, cela fut très visible ; 3° M<sup>me</sup> la présidente était habillée en clair — et l'on n'aurait pas su, si l'on n'avait pas été prévenu, qu'un des deux personnages du groupe était un esprit. M<sup>me</sup> la présidente avait tout l'air d'embrasser un chef arabe.

A cette séance, un nouveau membre assistait... pour la seconde fois — mais ce membre avait fait partie de groupes précédents. Nous avons nommé M<sup>me</sup> Klein... Bien avant de nous connaître, cette dame avait servi de médium dans un groupe où venait le *gouverneur de l'Algérie* lui-même, mais elle n'avait jamais vu de matérialisation.

A nos séances de matérialisation, elle n'est que simple spectatrice. Nous déclarons, sur l'honneur, que le pré-

sent procès-verbal est exact — en foi de quoi nous signons.

Carmencita NOEL (Présidente).  
Françoise SAINT-PAUL.

Le Général G. NOEL.  
Rose KLEIN.  
Luisa C. GALIANA.

### Procès-verbal de la séance du lundi 15 septembre

Le guide réalisa en cette séance une promesse faite à la séance précédente. D'après ses instructions, on avait déposé, sur la table, des verres et de la limonade.

Le guide vint près de la table. La présidente versa de la limonade dans un verre, elle en but, puis elle présenta le verre au guide.

Celui-ci le prit, et, par une série de petits mouvements saccadés, il le porta à ses lèvres, *et il but!*

Il abaissa ensuite la main qui tenait le gobelet (1) de manière à laisser constater à la présidente que : si le liquide avait beaucoup (considérablement) baissé dans le verre, il en restait encore un peu. Puis il rentra doucement dans le cabinet, où il parut s'occuper à faire boire le médium, car on entendit celle-ci tousser, tout en avalant.

Au bout de quelques secondes, le guide ressortit tenant toujours le verre en main. On croyait qu'il allait tout bonnement le remettre sur la table, mais il le tendit à la présidente qui le prit et constata qu'il était plus d'à moitié plein de liquide!

La présidente remercia B. B., puis chacun à son tour, goûta la mystérieuse liqueur. Cette communion d'un nouveau genre permit de constater que le verre renfermait un breuvage cher aux Algérois, mais qui étonne toujours les Parisiens, c'est-à-dire un mélange de vin et de limonade (2). En tout cas,

(1) Il était en cristal.

(2) Cette boisson n'est autre que la boisson slave (Voir l'*Almanach Hachette* de 1903, page 111).

une fois encore, le groupe constata ainsi le passage de la matière à travers la matière par la présence de ce vin rouge dans une salle où certes il ne s'en trouvait pas avant la séance.

Le guide étant rentré, on vit les rideaux s'ouvrir, et on entendit encore le guide faire la leçon au médium à voix basse. Le médium sortit et annonça à haute voix. *Séance mercredi, à trois heures*, puis il retourna dans le cabinet. Les rideaux se fermèrent et, quelques instants après, Vincente s'éveilla tranquillement.

|                       |                                  |
|-----------------------|----------------------------------|
| Le Général NOEL.      | X., enseigne de vaisseau (1).    |
| Françoise SAINT-PAUL. | Luisa C. GALIANA.                |
| Rose KLEIN.           | La Présidente : Carmencita NOEL. |

### Portrait de l'Esprit, guide de M<sup>me</sup> la présidente

Bien-Boa est un homme de haute taille (environ 1<sup>m</sup>,80 ou 85) et de superbe prestance. Ses gestes sont lents, sobres, empreints d'une grande noblesse. Sa démarche est lente et majestueuse. Il paraît avoir trente-cinq ans environ. Il présente le type aryen dans toute sa pureté.

Le teint est d'une blancheur extrême, le visage ovale, les yeux sont grands, très noirs, au regard doux et velouté de l'Oriental (en véritable Oriental, il sait même sourire avec les yeux); le nez est grec, très long et très mince. Les lèvres, cachées jusqu'ici par la barbe et la moustache, semblent absolument naturelles. La barbe et la moustache sont noires, douces, soyeuses et très fournies. Les cheveux qu'on a vus quelquefois à travers le voile, sont noirs, ondulés et soyeux.

Il est habillé tout en blanc, à la façon d'un chef arabe et à peu près comme l'esprit représenté dans le tableau dont j'ai parlé plus haut (2). Nous lui avons vu trois coiffures, toujours

(1) Cet officier étant en activité de service, nous supprimons son nom par discrétion, mais M. Delanne est admis à le faire nommer en confidence, aux personnes qui désireraient le connaître.

(2) Tableau de M. Tissot. — Papus en a donné une gravure dans le *Traité des Sciences occultes*.

avec le voile, l'une (la plus fréquente) absolument semblable à celle du tableau en question, la seconde était une sorte de bonnet persan, et la plus rare était une espèce de turban recouvert du voile.

JAMAIS NOUS N'AVONS VU LES PIEDS (1).

Dans les premiers temps, l'Esprit se déplaçait en glissant, peu à peu il est arrivé à marcher, mais sa marche est toujours souple et glissante, si je puis ainsi m'exprimer.

Il s'est développé graduellement. Dans les commencements, il lui arrivait de n'être pas matérialisé entièrement; il avait un trou, par exemple, à la place du dos, ou bien un bras n'était qu'à moitié de sa grosseur normale.

Un jour que nous avons insisté intempestivement pour que l'Esprit avançât son bras, M. Bergalonne remarqua, que ce bras (recouvert du voile) n'était qu'un os, mais un os réglementaire, comme il nous le dit, en plaisantant. Pour me faire comprendre, je renvoie à certaines photographies de l'ouvrage intitulé : *Au pays de l'Ombre*, de M<sup>me</sup> d'Espérance. Certaines parties des figures représentées manquent, ou bien sont représentées en brun, ce qui est un degré d'avancement un peu plus fort.

Enfin, nous avons remarqué que l'Esprit diminuait de taille, quand la force fluidique baissait. Tout cela s'est régularisé peu à peu, et, surtout depuis deux mois environ, l'Esprit nous paraît absolument semblable à nous-mêmes, en un mot il nous paraît être un homme parfaitement vivant.

Malgré sa bonté et sa douceur, il sait montrer une certaine autorité et parle quelquefois en maître. Il témoigne une grande tendresse à la présidente. Toutes ses préférences sont pour elle et il commence toujours par aller la saluer.

Néanmoins, il est l'ami de tous les membres du groupe, et, tous, nous ressentons pour cet être mystérieux qui vient ainsi nous visiter une profonde et réelle sympathie.

Depuis que ce portrait a été écrit, la matérialisation du

(1) Cet aveu confirme l'enseignement des théologiens sur les apparitions démoniaques. Son importance n'échappera pas à ceux qui ont l'habitude de ces questions. C'est nous qui le soulignons.

guide a subi un changement. La barbe n'est plus aussi fournie; elle est maintenant amincie et pointue.

La figure s'est allongée; enfin on voit les lèvres..., petites et charnues. Le guide est tel maintenant que d'autres médiums l'ont vu dans le sommeil médiumnique et tel qu'il a apparu trois fois à Vincente Garcia.

Loin d'être terminées, nos expériences continuent encore et nous avons tout lieu d'espérer que de nouveaux succès couronneront nos efforts.

Villa Carmen, Mustapha, octobre 1902.

Carmencita NOEL.

### Lettre de M. Bergalonne

Mercredi 17 septembre 1902.

Chère Madame,

Si vous n'avez pas reçu plus vite ce que vous désirez de nous, il ne faut en accuser que notre séparation momentanée, car je reçois par ce courrier seulement une lettre de ma femme me communiquant celle que vous lui avez écrite il y a quelques jours, ainsi que la réponse qu'elle y fait.

Je vous envoie donc ci-joint la petite pièce que vous désirez, je le fais d'autant plus volontiers que j'ai été absolument émerveillé par ce que vous avez bien voulu me faire voir dans vos belles séances de matérialisation, qui, de sceptique et d'incroyant que j'étais, m'ont rendu un fidèle adepte du spiritualisme.

Je profite donc de cette nouvelle occasion, pour vous remercier encore d'avoir bien voulu m'initier à vos superbes séances.

Veuillez, je vous prie, chère Madame, présenter au général mes plus sincères amitiés, et accepter l'expression de mes sentiments de respectueuse affection.

Gabriel BERGALONNE.

Luchon, le 17 septembre 1902.

Je, soussigné, déclare avoir vu et touché, dans les séances auxquelles m'a fait assister M<sup>me</sup> la générale Noël, dans le pavillon de sa villa « Carmen » destiné à cet effet, un être absolument matérialisé, ayant à peu près un mètre quatre-vingt-cinq centimètres de hauteur, portant une barbe fournie et soyeuse de teinte excessivement brune, vêtu

d'étoffe blanche de mousseline, excessivement lumineux, qui a, devant moi, marché, embrassé la générale et ma femme, et qui, à moi, m'a tendu la main et m'a laissé le temps qu'il m'a plu tâter l'étoffe dont il était vêtu.

Cet être paraissait plusieurs fois à chaque séance, et à certains moments avait l'air de se rapetisser et de s'allonger.

Je ne crois pas en mon âme et conscience que le médium, qui est une femme que je voyais journellement et qui n'a guère qu'un mètre soixante de taille, puisse être prise pour l'être que j'ai vu.

Je ne crois pas non plus à aucune supercherie, et j'ai visité dans tous ses coins et recoins la salle des séances et le cabinet noir où se trouve le médium endormi.

C'est donc absolument convaincu d'avoir vu un être venant de l'Au-delà, se mouvant et essayant de parler, que je signe cette attestation.

Gabriel BERGALONNE.

### Lettre de M. D<sup>\*\*\*</sup>, enseigne de vaisseau (1)

J'ai assisté, dans les premiers jours d'avril 1902, chez M<sup>me</sup> et M. le général Noël, à deux séances de matérialisations.

Le nombre des assistants était de six, y compris les hôtes de la maison. — La salle de séance était parfaitement isolée et fermée; l'éclairage (à la lumière rouge) était assez puissant pour permettre non seulement de voir distinctement tous les assistants, mais aussi de distinguer les objets éloignés de la salle. — Le médium (une femme) se tenait pour la séance dans le « cabinet » disposé dans un coin de la pièce et fermé sur le devant par un épais rideau. — J'ai pu visiter à loisir ce cabinet avant et après les séances.

A chaque séance une forme humaine entière, masculine, bien matérialisée et vêtue de blanc, est sortie du cabinet et s'est approchée des assistants à plusieurs reprises.

A la première séance, un seul de mes sens, la vue, a été impressionné par l'apparition; à la seconde, le toucher et l'ouïe le furent en surplus.

D<sup>\*\*\*</sup>, enseigne de vaisseau.

Toulon, 7 septembre 1902.

(1) M. Delanne est autorisé à faire connaître, *confidentiellement*, le nom des officiers qui ont assisté à ces séances et qui ont adressé à M<sup>me</sup> la générale Noël les lettres reproduites ici.



## Lettre de M. Saint-Paul, chef de bureau à la Compagnie Transatlantique

Je, soussigné, déclare connaître à fond la salle des réunions de la villa Carmen et les objets qu'elle contient dont tous me sont familiers.

Je connais également le médium, une bonne et brave mère de famille, que je crois incapable d'une tromperie dans les résultats obtenus par son intermédiaire. A peu près illettrée elle ne possède que de vagues notions sur le but poursuivi et j'ai toujours constaté qu'elle se prêtait de bonne grâce à toutes les mesures et investigations prises à son encontre, tant avant que pendant ou après les séances.

La matérialisation, telle qu'il m'a été donné de la voir, consiste en une forme humaine recouverte de grands voiles blancs, qu'au toucher on prendrait pour de la soie et produisant le même froufroutement.

Cette forme va, vient et se meut comme une personne ordinaire. Elle fait montre de volonté.

En ma présence elle a répondu, à plusieurs reprises, par signes et intelligemment aux demandes qui lui étaient faites. Je lui ai vu prendre délicatement la main de la Présidente et la porter à ses lèvres. Des essais pour nous répondre par la parole n'ont produit que des sons gutturaux incompréhensibles.

Ce qui précède, je l'ai vu dans l'absolue plénitude de mes facultés et à plusieurs reprises.

J'ajoute que cette forme est celle d'un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, portant une longue barbe noire. Ses gestes, quand il élève ses bras comme une prière et qu'il nous montre le Ciel, sont lents, larges et ont un caractère de grandeur qui inspire le respect.

Alger, le 2 octobre 1902.

*P. S.* — J'ajoute que les séances ayant lieu les après-midi, je n'ai pu y assister que quatre fois seulement, mais il est une chose que je tiens à rappeler et qui m'a vivement impressionné, c'est que j'ai vu l'être mystérieux dans le cabinet des matérialisations dessiné en lignes de feu phosphorescentes lesquelles disparaissaient successivement en produisant une légère fumée lumineuse semblable à celles d'allumettes humides qui seraient produites dans l'obscurité.

SAINT-PAUL.

## Lettre du Dr Decréquy, de la Faculté de Paris (1)

Monsieur,

M<sup>me</sup> Noël m'ayant dit que le compte rendu de la séance d'aujourd'hui, lundi, 11 août vous aurait intéressé, écrit de ma main, je m'empresse de le faire immédiatement au sortir de la villa Carmen.

Il y a un mois, j'eusse traité d'halluciné tout individu parlant comme je vais le faire.

Les deux premières séances, une avec Luisa, l'autre avec Vincente, n'ont pas donné de matérialisations, mais certaines choses se sont passées qui m'ont tiré de mon incrédulité (bruit de gifles, etc., dans la première séance, conduite extraordinaire du médium entransé, arrangeant les chaises et faisant changer de place, puis se réveillant lui-même en mettant ses mains sous un robinet, deuxième séance), je passe sur d'autres faits.

Aujourd'hui lundi, Bien Boa nous est apparu sortant des rideaux, il s'est avancé lentement vers M<sup>me</sup> Noël, très lentement. Il a levé le bras droit vers le ciel. Je lui ai dit : « Si nous devons croire non seulement en Dieu, mais aussi en Jésus-Christ, levez les deux bras. Il a alors levé l'autre bras en me regardant, mais seulement à demi-hauteur, sans doute parce qu'il ne pouvait mieux faire. Je voulais le photographier, mais dans mon trouble, j'oubliai d'allumer le magnésium. Le général avait dit qu'il l'aurait fait si Bien Boa autorisait de vive voix à le photographier. Il ne le fit pas et je pressai sur le bouton sans que le magnésium brûlât.

Bien Boa alors prit un pan de son vêtement et l'avança jusqu'au milieu de la table, je pus toucher le tissu dont je sentis les mailles fines, mais je lui dis : « Serrez-moi la main », il recula la main. A deux reprises, il baisa la main de M<sup>me</sup> Noël et rentra derrière les rideaux.

Au bout de quelques minutes les rideaux s'entr'ouvrirent, je vis le médium dans le fond et Bien Boa s'avança. Cette fois il marchait au lieu de glisser et son vêtement faisait un frou-frou de soieries.

Il s'approcha de la table qu'il souleva d'au moins 10 centimètres. Il embrassa M<sup>me</sup> Noël sur le front. Nous lui demandâmes de parler. C'est alors que se fit entendre un singulier bruit de souffle très fort qu'un homme ne pourrait produire aussi longtemps qu'il l'a fait à deux reprises différentes.

Il prononça mal d'une voix sifflante quelques mots, que je ne compris pas, mais j'entendis : « Carmencita ». Il se retira derrière les rideaux. Pendant l'apparition, la lumière était plus vive qu'elle l'était par la lampe. Cette lumière annonça l'apparition et dura aussi longtemps qu'elle.

(1) Cette lettre était adressée à M. D<sup>\*\*\*</sup>, enseigne de vaisseau, qui l'a envoyée à M<sup>me</sup> la générale Noël.

Ensuite je crus qu'il allait sortir de terre, voyant une lueur sur le plancher, mais tout s'évanouit.

Le médium s'écria : « Du feu, de l'eau. » Il était réveillé.

Voilà Monsieur, la vérité pure, écrite de la main d'un médecin qui, il y a un mois, ne croyait à rien.

Psychisme (???) Esprits (?)

Veillez agréer ma considération la plus distinguée.

D<sup>r</sup> DECRÉQUY,

### Lettre de M. B<sup>\*\*\*</sup>, enseigne de vaisseau

Toulouse, le 26 septembre 1902.

Je déclare avoir acquis, pendant les six séances auxquelles j'ai assisté en septembre 1902, la conviction absolue de la réalité du phénomène de la matérialisation.

Dans des conditions de contrôle que je considère comme très bonnes j'ai vu apparaître à de nombreuses reprises l'Etre décrit par M<sup>me</sup> la générale Noël. Je l'ai touché trois fois, les deux premières fois je n'ai senti que son voile d'un tissu très fin, la troisième, j'ai touché la main et le poignet gauches. Je l'ai vu porter un verre à ses lèvres et enfin j'ai constaté sa présence en même temps que celle du médium trois fois : deux fois j'ai vu les deux personnages dans le cabinet, le médium assis, l'Etre debout, les rideaux étant soulevés ; une troisième fois ils sont sortis tout deux devant les rideaux.

B<sup>\*\*\*</sup>, enseigne de vaisseau.

*(Revue scientifique et morale du spiritisme.)*

---

## LA PRINCESSE KARADJA

(Suite et fin.)

---

Le genre de médiumnité le plus intéressant dont a été douée la princesse Mary Karadja est sans doute celui qui se manifeste en ses dessins automatiques.

La princesse a probablement pris quelques leçons de dessin lorsqu'elle était encore à peu près une fillette, puisque cela fait partie de toute éducation soignée. Mais elle n'a jamais, depuis lors, cultivé les arts figuratifs, à tel point qu'elle avoue franchement : « Même si ma vie en dépendait, je ne pourrais reproduire un seul des dessins que j'exécute lorsque je suis entransée. » Mais, dans cet état, elle a même dessiné de superbes portraits au pastel, dont des artistes suédois ont été émerveillés. Plusieurs dessins — et non des moindres — ont été tracés *dans l'obscurité*. Tel un portrait supposé de saint Jean-Baptiste, qui a été reproduit. Pour la plupart, les sujets de ces dessins sont allégoriques et ont trait aux idées spirites, chères à la princesse.

Mais notre intention n'est pas d'examiner ces dessins sous le rapport exclusif de l'automatisme inconscient, qui, tout en étant un phénomène d'un intérêt scientifique considérable, passe tout à fait en seconde ligne lorsqu'il laisse entrevoir la mystérieuse intervention d'une intelligence extraterrestre. Tel est justement le cas de plusieurs dessins automatiques de M<sup>me</sup> Mary Karadja. Nous laissons la princesse elle-même raconter l'un de ces faits.

C'était en 1900. Elle avait depuis peu publié le poème inspiré : *Vers la lumière* et la brochure *Phénomènes spirites*, dont nous avons parlé, et qui avaient attiré fortement l'attention publique du nord de l'Europe sur le spiritisme :

« Je reçus des centaines de lettres », raconte la princesse,

« venant de personnes en deuil, en Suède, Danemark et Finlande. L'une de ces lettres venait de M. George Larsen, de Copenhague, dont je n'avais jamais entendu parler : il me disait avoir, peu de mois avant, perdu sa femme qu'il aimait beaucoup ; étant matérialiste, il était plongé dans un chagrin sans espoir jusqu'au jour où il avait lu mes livres : cette lecture l'avait décidé d'aller à Londres pour consulter les médiums dont je parlais, ajoutant que la vie ne lui paraîtrait supportable que s'il pouvait acquérir la *certitude* qu'après la mort nous retrouvons ceux qui nous ont été si chers ici-bas.

« Le soir où je reçus cette lettre, nous avions une séance chez moi ; mon mari se manifesta et je lui demandai s'il pourrait trouver M<sup>me</sup> Larsen. Je fus très surprise lorsqu'il me dit qu'elle était présente. Je m'étonnais, disant que nous venions seulement de la demander. Mon mari reprit que c'était elle qui avait inspiré à M. Larsen de m'écrire, ajoutant : « Elle désire qu'il vienne ici. » Je fis part de cette nouvelle à M. Larsen qui, sans perdre de temps à me répondre, se mit en route pour Stockholm.

« Depuis l'hiver dernier, j'ai reçu le don de faire des dessins médianiques ; ma spécialité est de faire des portraits d'esprits. Le jour où M. Larsen arriva à Stockholm, j'avais exécuté au crayon une très belle tête de femme ; le visage en était si expressif qu'il ne pouvait être une création de fantaisie : l'on sentait instinctivement que ces traits séduisants avaient appartenu à une créature humaine.

Je venais à peine de terminer ce dessin lorsque M. Larsen fut annoncé et que mes amis arrivèrent pour la séance. En voyant le portrait sur la table, M. Larsen poussa une exclamation de joie et de surprise, disant qu'il reconnaissait *sa femme* !

« Il tira une photographie de sa poche et nous la montra, disant que le dessin était bien plus ressemblant parce qu'il la rappelait telle qu'on l'avait vue pendant les derniers jours de sa vie, tandis que la photographie la représentait en bonne santé. Plus tard, il m'a écrit que son beau-père avait sangloté en voyant le dessin.

« Des centaines de personnes en Suède et en Danemark

sont devenues croyantes à la suite de ce fait, car M. Larsen m'était complètement inconnu, et nous n'avions pas un seul ami commun.

« Pendant la séance, M. Larsen reçut les messages les plus probants ; sa femme lui dit son nom de baptême que nous ignorions tous, et lui rappela plusieurs circonstances de leur vie privée ; elle joua sur une mandoline un de ses airs favoris. Puis elle demanda à M. Larsen de se rendre à Copenhague, à un endroit qu'elle lui mentionna et que nous ignorions tous ; qu'il y trouverait une femme nommée Christina à laquelle on avait fait un tort qu'elle voulait voir réparer. Revenu dans son pays, M. Larsen trouva cette femme à l'endroit indiqué. Il n'avait jamais entendu parler d'elle auparavant. Je considère ce fait comme une excellente preuve d'identité d'un esprit, car il ne peut être expliqué par la théorie de la conscience subliminale, puisque nous ignorions tous l'existence de Christina, que feu M<sup>me</sup> Larsen était seule à connaître. »

M. Georges Larsen, se trouvant dernièrement à Berlin, écrivit de là à M. Hermann Grönvall, éditeur du journal *Elko*, une lettre descriptive de plusieurs séances, auxquelles la princesse Karadja, la comtesse de Moltke, M<sup>lle</sup> Frisk, de Stockholm, M<sup>me</sup> Abend le médium, et deux parents de celle-ci étaient présents.

Il dit : « Ce que je croyais être impossible est arrivé. Ici, à Berlin, en présence de plusieurs témoins, j'ai vu ma femme décédée. Je l'ai vue quatre fois dans des conditions qui excluent toute possibilité de fraude ou d'hallucination. La chose maintenant me paraît si naturelle que je suis étonné de mon ci-devant scepticisme (1). »

La princesse Karadja nous écrivait au sujet de ces mêmes séances :

« Nous étions neuf témoins qui ont vu M<sup>me</sup> Larsen matérialisée. *Trois lampes brûlaient.* Nous avons déshabillé le médium avant la séance ; chaque vêtement, jusqu'à la che-

(1) N'oublions pas qu'il est facile au démon de prendre la forme et le langage de la personne évoquée, et que l'identité de l'esprit n'a jamais été démontrée.

mise et les bas, a été fouillé, ainsi que la chambre. Nous avons vu l'esprit et le médium en même temps *l'un à côté de l'autre, en pleine lumière*. Le médium est une petite femme assez laide; M<sup>me</sup> Larsen grande, svelte, admirablement belle. Elle s'est montrée vêtue exactement comme sur mon dessin (fait un an auparavant) et drapée dans du tulle avec une étoile sur la tête. Elle a laissé trois mètres de tulle entre les mains du mari : c'était pareil à son voile de mariée. Il est absolument impossible que ce tulle, *sans un pli*, fût dissimulé sur le médium ou dans la chambre. »

Laissons maintenant les quatre séances avec le médium M<sup>me</sup> Abend, et revenons au portrait médiumnique de M<sup>me</sup> Larsen.

Il n'est pas nécessaire d'insister pour faire comprendre l'importance de ce fait. Il semblerait donc que les « savants » qui entassent de si beaux volumes sur l'« Automatisme psychologique », sur les « altérations de la personnalité », etc., ne pourraient pas négliger des cas pareils. N'en croyez rien. La science, la science, la science, l'amour de la science, les nouvelles lumières de la science — tout ça c'est fort beau, pourvu que ça ne mette pas en danger votre candidature à une chaire de la Sorbonne, du Collège de France ou d'un autre Institut quelconque. Lorsqu'un pareil danger menace, alors on laisse les « obscurantistes », ceux qui « voudraient nous ramener aux ténèbres du moyen âge », rester seuls fidèles à la science — qui, pour eux, n'a pas d'S majuscule.

Le prétexte que l'on saisit d'ordinaire pour se dispenser de tenir compte de ces faits est « qu'ils manquent des témoignages nécessaires pour qu'on puisse les considérer authentiques. » Eh bien ! cherchez-les, les témoignages ; vous savez bien vous donner la peine d'entreprendre des recherches, quand il s'agit de faire des publications qui peuvent jeter le discrédit sur les phénomènes médiumniques !

Pour notre part, nous avons prié M<sup>me</sup> Karadja de nous fournir un certificat pouvant appuyer le récit que l'on vient de lire. La princesse avait ce certificat, bien qu'elle n'ait pas jugé à propos de le publier jusqu'à ce jour. Le voici donc :

Je certifie, par la présente, que lorsque je suis arrivé à Stockholm pour assister à une séance chez la princesse Karadja, nous ne nous connaissions absolument pas, qu'elle n'avait jamais ni vu ni entendu parler de ma femme morte, que nous n'avions pas un seul ami commun et que nous n'habitions pas la même ville.

Le portrait de ma femme, dessiné par la princesse quelques heures avant la séance, la représente telle qu'elle était les dernières heures de sa vie. J'ai parfaitement reconnu l'expression de son œil mourant; le père de ma femme et plusieurs amis l'ont également reconnue.

A la séance, ma femme me pria de me rendre à un endroit de Copenhague qu'aucun de nous ne connaissait, pour y chercher une personne appelée C... J'obéis et j'y trouvai cette personne à l'endroit indiqué. Cela ne me laisse aucun doute au sujet de l'identité de l'esprit de ma femme.

Copenhague, le 22 août 1900.

Overassistent GEORG LARSEN.

(Oesterbro Station, Copenhague, Danemark.)

Ce cas n'est pas unique. Celui se rapportant à la comtesse Gyllensvard est tout aussi remarquable. Voilà comment la princesse Karadja le raconte :

« L'automne passé, après avoir dessiné le portrait d'une jeune fille, je reçus l'ordre de mon guide (je suis *clairaudiente*) d'envoyer ce dessin automatique à Potsdam, parce qu'il serait identifié par une amie de la comtesse de Moltke. Cela eut lieu six mois plus tard. Je ne connais pas la comtesse Gyllensvard, ni son amie morte; le portrait n'aurait donc jamais été reconnu, s'il était resté chez moi. »

Voilà maintenant le certificat de la comtesse Gyllensvard :

Je certifie, par la présente, avoir reconnu les traits de mon amie M<sup>lle</sup> Helen Dickson, dans un dessin automatique exécuté par la princesse Karadja.

M<sup>lle</sup> Dickson, native de Gothenbourg, est morte le 24 février 1893.

Elle ne connaissait absolument pas la princesse, qui n'a jamais vu de portrait d'elle.

Le dessin automatique avait été remis à la comtesse de Moltke, à Potsdam, chez qui il a été identifié par moi. Je ne connais pas personnellement la princesse Karadja...

Ebba PIPER (1).

Amélie GYLLENSVARD née PIPER.

Eva WATHANY née THANN (1).

(Sodertalje, Suède.)

(1) Ces deux signatures sont celles des deux membres de la famille de la comtesse Gyllensvard, qui appuient les déclarations de la comtesse.



Cédons une fois encore la parole à la princesse Karadja :

« Au mois de février 1901, en passant par Berlin, j'assistai à une séance très intéressante avec le médium à fleurs, M<sup>me</sup> Anna Rothe. Elle vint quelques jours après chez moi pour voir mes dessins et fut excessivement surprise de reconnaître parmi eux le portrait de sa fille, décédée il y a cinq ans environ. Ce dessin fut fait le 1<sup>er</sup> août 1900. Je n'avais jamais rencontré M<sup>me</sup> Rothe avant le 10 février 1901, et je ne savais pas qu'elle avait perdu une fille...

« M<sup>me</sup> Rothe m'envoya ensuite une photographie de sa fille. La ressemblance est frappante. »

Nous avons entre les mains un certificat se rapportant à ce dernier fait. Toutefois, nous n'aurions pas publié ce cas, à cause des soupçons qui planent actuellement sur M<sup>me</sup> A. Rothe, si la circonstance de la photographie de la jeune fille, qui a permis de contrôler la ressemblance du dessin médianique avec la personne qu'il représente, n'était pas de tel caractère à écarter le doute que le *blumenmedium* ait pu se jouer de la bonne foi de la princesse Karadja.

La princesse Karadja raconte encore :

« Morel bey et sa femme (de l'ambassade turque à Berlin) identifièrent un de mes dessins comme étant le portrait de Rustem pacha (feu l'ambassadeur turc à la cour de Saint-James). J'avais rencontré ce monsieur une seule fois il y a onze ans et je ne me le rappelais plus du tout (1).

« La comtesse de M..., une dame allemande, que je n'avais jamais rencontrée, entendant parler de ce cas, m'écrivit pour me demander s'il ne me serait pas possible d'obtenir le portrait de son père. Je répondis que j'essaierais volontiers, si elle voulait bien concentrer ses pensées sur moi à une certaine heure, mais que je n'étais pas du tout sûr de réussir. Je dessinaï une figure très particulière à l'heure convenue. La comtesse de M... vint à Stockholm pour me voir. Le por-

(1) Une lettre signée par M. et M<sup>me</sup> Morel, attestant l'authenticité de ce fait, a été lue au Congrès spirite de Paris. Nous attachons moins d'importance à ce cas, puisque, comme la princesse avait vu une fois Rustem pacha, l'on peut toujours objecter que sa subconscience en avait gardé le souvenir. Il est pourtant juste de remarquer que, selon la déclaration de M. et M<sup>me</sup> Morel, le dessin représente le pacha dans un âge avancé, quoique la princesse ne l'eût vu que onze ans avant sa mort.

trait représentait son père tel qu'il était *dans sa première jeunesse*, vingt ans avant que je fusse née. »

Il nous sera encore permis de toucher à quelques phénomènes bizarres qu'on ne peut passer sous silence sans laisser dans l'ombre un côté intéressant de la physionomie psychique de la princesse.

Elle a éprouvé deux fois dans sa vie la sensation de la paramnésie, du « déjà vu », que nous avons étudiée longuement dans la *Revue des Études psychiques* de l'année passée.

La première fois, notre médium n'avait que treize ou quatorze ans : elle était encore au pensionnat de Genève.

« On me fit faire une excursion », raconte-t-elle, « pendant laquelle je visitai un endroit de la Suisse que je reconnus absolument, quoique je n'y fusse jamais allée de ma vie. Je me mis à sangloter, tellement l'émotion m'étouffait.

« En 1890, je me trouvais à Bournemouth (Angleterre), avec mon fils malade. Faisant une promenade, j'arrivai près d'une colline. Je reconnus l'endroit et *savais ce qui se trouvait de l'autre côté*, sans avoir jeté un coup d'œil sur le versant opposé. »

L'hypothèse toute naturelle qui se présente à l'esprit d'un spirite réincarnationniste, quand il est sujet à de pareils phénomènes, c'est qu'il doit avoir vu ces lieux au cours d'une autre existence précédente.

Quant à nous, nous avons aussi songé à la *télesthésie*, c'est-à-dire, à l'hypothèse de la sortie de l'esprit de la princesse hors du corps, pendant le sommeil, ou la transe. Nous avons donc questionné à ce sujet M<sup>me</sup> Karadja. Voici sa réponse :

« Notariew Sandstedt (52, Dalagatan, Stockholm) me vit, au mois d'avril 1901, soudain devant lui très distinctement. Mon corps se trouvait à ce moment en Belgique. J'y étais alitée, très vexée de ne pouvoir travailler.

« M<sup>lle</sup> Lind of Hagely (25, Brahegatan, Stockholm) m'affirma que l'été passé, lorsqu'elle visita Londres, plusieurs personnes à une séance spirite lui demandèrent si j'étais morte, parce qu'elles m'avaient vu apparaître au milieu d'elles.

« Ma sœur la baronne Lagerbielke, la baronne Kyhn, le

chambellan Lagerberg et plusieurs autres personnes ont aussi affirmé m'avoir vu astralement à différentes occasions.

« A deux ou trois reprises, j'ai été absolument consciente de quitter mon corps... »

Nous nous sommes longuement occupé de la princesse Karadja médium : cela ne doit pas nous faire oublier la princesse Karadja apôtre.

Son rêve, qui est en bon chemin de se réaliser, c'est de voir *le* Spiritualisme remplacer les différents spiritualismes, *la* Religion se substituer aux différentes religions. Elle exprime sa pensée par une image frappante :

« L'humanité est un immense bâtiment où chaque religion représente une fenêtre — grande ou petite — par laquelle pénètre le *même* soleil... Les hommes qui s'y trouvent auprès des différentes fenêtres se querellent entre eux, prétendant que l'un donne plus de lumière que l'autre et chacun affirme que la *vraie* lumière ne saurait entrer qu'à la fenêtre où il se trouve lui-même.

« C'est la mission du spiritualisme d'abattre toute la muraille qui sépare les différentes fenêtres. »

Espérons que la princesse saura éviter l'erreur habituelle des spirites, des théosophes, etc., de créer, sans s'en apercevoir, avec leurs révélations et leurs fantaisies, de nouveaux dogmes, de nouvelles religions (1)...

---

(1) Ces aveux confirment ce que des écrivains catholiques avaient annoncé depuis longtemps, — les spirites ont la prétention de fonder une religion nouvelle sur les ruines du catholicisme, et les violences de leur langage contre les dogmes chrétiens laissent voir clairement leurs projets et leurs espérances. E. M.

## SÉANCES AVEC EUSAPIA PALLADINO

(Suite et fin.)

Maintenant, avons-nous, dans les dix séances que nous a données M<sup>me</sup> Palladino, le fait qui suffit à rendre nécessaire l'hypothèse spirite au détriment de toutes les autres imaginées jusqu'à ce jour?

A cette question, il n'est pas possible de répondre d'une manière catégorique, puisqu'il n'est, et *il ne sera jamais* possible d'obtenir des preuves scientifiques d'identité de la part des entités qui se manifestent.

J'aurai beau voir, toucher, entendre un fantôme, lui reconnaître l'aspect d'une personne morte que j'ai connue et que le médium n'a jamais entendu nommer, obtenir de cette apparition éphémère les démonstrations les plus remarquables, les plus émouvantes, — rien ne suffira jamais à constituer le fait scientifique irréfragable pour tous, destiné à rester dans la science à côté de l'expérience de Torricelli, de celle d'Archimède ou de celle de Galvani.

Il sera toujours possible d'imaginer un engin inconnu, dont la force et la matière sont tirées du médium et des assistants et sont combinées de manière à produire les effets en question.

Il sera toujours possible de trouver dans la nécessité de la présence d'un médium pourvu d'aptitudes spéciales, dans la pensée des assistants, dans l'attention de l'attente, les preuves de l'origine *humaine* des faits.

Il sera toujours possible de tirer de l'arsenal, où sont les armes ayant servi contre ces études depuis cinquante ans, quelque argument générique ou spécifique, *ad rem et ad hominem*, sans connaître, ou sans faire montre de connaître, la réfutation de l'argument dont il s'agit...

La question est donc réduite, d'un côté, à un examen individuel des faits dont on a été le témoin, et de ceux que l'on tient de sources, autorisées, de façon à créer une conviction personnelle capable de résister même aux impitoyables moqueries des sceptiques; de l'autre côté, à préparer l'opinion publique à admettre, sans trop de défiance, la vérité des faits que des personnes dignes de foi ont observés...

Un expérimentateur éminent, Sidgwick, a déjà dit qu'il *n'existe pas* de fait capable de convaincre *tous*, mais que *chacun* peut, en observant avec calme et avec patience, parvenir à trouver le fait suffisant pour sa conviction personnelle.

Tout ce que je puis dire, c'est que pour moi ce fait existe; il suffit pour cela que je me reporte aux phénomènes qui me regardent personnellement dans les deux dernières séances...

« Outre les séances pour ainsi dire *officielles*, dont a rendu compte le professeur Porro, plusieurs membres du Cercle Minerva tinrent quelques séances privées avec Eusapia Palladino. L'une d'elles présente un tel intérêt, que nous jugeons utile de rapporter en grande partie le récit qu'en a fait l'un de nos collaborateurs, M. Ernest Bozzano, dont nos lecteurs connaissent l'importante étude sur la « Paramnésie ».

La séance médiumnique dont je vais parler peut être regardée comme l'une des plus importantes que l'on ait jamais obtenues grâce à la médiumnité d'Eusapia Palladino.

Des raisons faciles à comprendre m'empêchent de publier les noms des personnes qui firent partie du groupe; mais la direction de ce journal les connaît fort bien.

Cette séance improvisée eut lieu dans la salle à manger d'une maison privée, sans aucun préparatif.

Voilà comment nous étions disposés autour de la petite table rectangulaire à quatre pieds. Eusapia était assise à l'une des extrémités; j'étais à sa droite; puis venait M<sup>lle</sup> R., à l'autre bout: en face du médium se trouvait M. P., qui avait à sa droite M. F. A. et M<sup>me</sup> A., les maîtres de la maison. Eusapia

se trouvait donc assise entre M<sup>me</sup> A. à gauche et moi-même à droite...

Nous baissâmes le gaz, sur la prière de l'agent occulte (qui se manifestait au moyen de coups sur la table); la chambre resta encore suffisamment éclairée par le reflet d'une bougie allumée dans l'antichambre. Cela étant fait, la grande table à manger placée derrière moi se mit à se mouvoir et fut transportée avec grand bruit jusqu'à l'angle extrême de la pièce; l'intention évidente de l'agent occulte était d'obtenir plus d'espace. Presque simultanément, le tapis qui était sur la table à manger en fut enlevé et jeté sur la petite table. Comme la chaleur allait en augmentant, nous exprimâmes le désir que le tapis que recouvrait nos mains fût retiré.

« John King » ne le permet pas; il affirme qu'il a transporté là le tapis avec intention, dans le but de mieux accumuler et condenser le fluide extériorisé...

Je sens notre table se déplacer vivement vers la gauche, de sorte que je me trouve justement en face de la porte par laquelle la lumière entre. Peu après, une grosse tête se montre, puis disparaît rapidement dans l'espace clair qui est devant moi, plusieurs fois de suite. Elle s'approche si près de moi, que je puis distinguer nettement le profil du nez qui est aquilin et la barbe en pointe.

Alors les attouchements commencent. M. et M<sup>me</sup> A. se sentent serrer la main. Quant aux contacts sur ma personne, ils sont si multipliés qu'il m'est impossible d'en déterminer le nombre.

Je remarque pourtant, que tout en étant favorisé par ces mains fluidiques, aucune d'elles ne m'avait encore honoré d'un serrement de mains, quand, tout à coup, je vois descendre d'en haut deux grosses mains qui saisissent ma main droite et la lèvent au-dessus des leurs. Elles la serrent avec violence et lui impriment une secousse si forte, qu'il y a lieu de craindre qu'elles ne la disloquent. Je cherche à leur opposer de la résistance, espérant pouvoir mesurer la force musculaire de l'agent occulte; mais une secousse des plus violentes, irrésistible, me fait plier le bras et comprendre qu'il est inutile de faire de l'opposition. Les lois les plus élé-

mentaires de la mécanique enseignent qu'un point d'appui est la condition indispensable à la production des forces. Or, ces mains viennent tantôt d'en haut, puis, de mon côté droit, c'est-à-dire du côté opposé au médium, et portent ma main en l'air. Elles étaient donc suspendues et isolées dans l'espace. Où était donc leur point d'appui et comment expliquer un tel phénomène?

De petits coups secs et métalliques, faibles tout d'abord, mais augmentant en force, se font entendre (je cherche à les comprendre, mais en vain); une main me prend délicatement la barbe et en coupe une mèche, pendant qu'une autre main s'était approchée de mon menton. Cette fois-ci je n'ai plus de peine à m'expliquer le phénomène. L'agent occulte est en possession des ciseaux qui étaient dans mon nécessaire. Après cela, John s'avise de passer, avec délicatesse, les mêmes ciseaux sur la figure de M. F. A.; puis il revient à moi et les replace dans la poche où j'avais mon mouchoir.

Alors suit une pause de quelques secondes; on entend s'ouvrir avec bruit le piano qui était placé à une distance de 1<sup>m</sup>20 derrière le médium et qui se met à jouer d'abord une mélodie, puis s'arrête pour recommencer de nouveau, comme si l'exécutant cherchait à se rappeler un air oublié depuis longtemps. Ce phénomène se continue pendant quelques minutes encore et la main mystérieuse finit brusquement en parcourant toutes les notes du clavier.

Au même instant, on demande de faire l'obscurité complète et M. F. A. se hâte de fermer la porte qui communique avec l'antichambre; mais une fente de la fenêtre laisse assez de lumière pour me permettre de distinguer nettement le profil de quelqu'un qui est en face de moi. Je n'étais pourtant pas favorablement placé, quand tout à coup la table se mit à parcourir un quart de cercle sur elle-même, nous obligeant à la suivre dans son mouvement de rotation.

Aussitôt après, deux mains puissantes me saisissent par les épaules et me font faire un tour sur moi-même, de sorte que je me trouve ainsi en face de la fenêtre. Je comprends dès lors qu'un phénomène nouveau va se produire; en effet, je vois apparaître distinctement d'en haut un bras entier qui

vient me toucher l'oreille et va frapper ensuite l'épaule de M. F. A. qui était vis-à-vis de moi; le bras disparaît et une tête d'enfant, au profil bien dessiné, se montre entre F. A. et M<sup>me</sup> A. La tête s'incline à plusieurs reprises, s'avance et se retire visiblement à la lumière. Je la distingue assez pour qu'il me soit facile d'y voir onduler une mèche de cheveux.

Malgré ma déclaration formelle, M. F. A. pense que ce doit être la tête de John. Nous interrogeons la table qui répond négativement. Alors M<sup>me</sup> A. demande, à son tour, si cette tête ne serait pas celle de son petit frère César, mort à l'âge de trois ans. (John avait, en effet, annoncé au commencement de la séance que le petit frère de M<sup>me</sup> A. serait en état de pouvoir se manifester.) A cette question, la table répond énergiquement « oui » et, au même instant, M<sup>me</sup> A. se sent entourer le cou de deux petites mains et une figure d'enfant se presser contre la sienne et elle dit qu'elle sent sur ses genoux un poids qui lui paraît celui des deux petits pieds d'un enfant. Ainsi que l'on peut voir, nos sensations, en coïncidant, se contrôlent mutuellement, cette fois encore.

Passons à la seconde partie de la séance. — Des attouchements variés se manifestent de nouveau; on commence à apercevoir de petites flammes et l'on dirait qu'elles sortent de la table; elles volent tout autour comme des lucioles et s'évanouissent ensuite au-dessus de nos têtes. Peu après, de semblables lumières se montrent sur les mains des assistants: deux d'entre elles, des plus belles, apparaissent sur ma poitrine, y restent et brillent quelque temps comme des étoiles d'une couleur azurée et verdâtre; d'autres flammes grosses comme une noisette se forment en grande quantité derrière et au-dessus d'Eusapia; elles s'élèvent rapidement jusqu'au plafond et voltigent comme des papillons; ce phénomène n'excéda pas la durée d'une demi-minute.

Bientôt après, nous entendons comme un bruit étrange de verres qui s'entrechoquent dans le buffet: un coup sec et sonore, à la fois caractéristique et familier, nous annonce que quelqu'un a débouché une bouteille, tandis que M. F. A. nous dit qu'on lui a mis un tire-bouchon dans la main et que nous



entendons distinctement le bruit d'un liquide s'échappant d'une bouteille. Il n'y a plus de doute; c'est du vin qui a été versé dans les verres.

Peu après, je sens qu'un objet rond et solide est pressé contre ma lèvre inférieure et à mon grand étonnement, je vois que c'est un verre de vin. Je prévien aussitôt les autres membres du cercle. Au même instant, je sens que le verre se penche; mes lèvres sont humectées par le liquide. Malheureusement, un peu à cause de la surprise, un peu par suite de la hâte que j'avais d'avertir aussitôt mes amis de ce qui m'arrivait, j'avalai de travers; je fus alors saisi d'un accès de toux, et le verre fut retiré. Ma voisine de droite, M<sup>lle</sup> R..., demande à John d'avoir l'amabilité de lui en donner à son tour et un autre verre qu'elle vida lui fut soudain offert. Un troisième verre fut versé en outre au voisin de cette dernière, M. P... avec cette différence qu'après que le liquide lui fût mis aux lèvres, l'agent occulte lui ouvrit la main et y plaça le verre. A peine eût-il vidé le verre qu'une force inconnue le lui arracha de la main et nous l'entendîmes tomber sur le plateau, qui était au fond de la salle.

- Pendant que tout ceci se passait, j'eus tout le temps d'observer Eusapia. Non content de lui tenir la main droite, je voulus m'assurer encore que sa main gauche était contrôlée par M<sup>me</sup> A... De plus, le plateau sur lequel les verres se trouvaient était à près de deux mètres de distance d'Eusapia, lui ôtant ainsi la possibilité de l'atteindre.

Je ne négligeai aucun moyen de contrôle et j'exercai sur toutes les personnes composant le cercle une surveillance des plus sévères.

Tout à coup, nous entendons le bruit d'un liquide versé sur les vêtements de quelqu'un. Nous apprenons bientôt que la victime est Eusapia elle-même, que l'agent occulte est en train de faire boire à son tour. Or, à ce qu'il paraît, elle avait, sans y avoir pris garde, éloigné ses lèvres du verre — ce qui fait que le vin s'était répandu sur sa robe. M<sup>me</sup> Palladino, se sentant toute mouillée, commence à crier, à protester: elle veut à tout prix que l'on fasse la lumière. Nous hésitons d'abord, mais nous finissons par la contenter...

Eusapia s'essuie, se rassoie; chacun reprend sa place, la séance recommence et l'on refait l'obscurité.

Presque aussitôt, un corps dur se heurte en cadence contre le dessous de la table, et, peu après, une bouteille vide est mise entre les mains de M. F. A. C'est la même bouteille que « John » a vidée en remplissant ses fonctions d'échanson.

A ce moment, il faut que je fasse remarquer la plaisanterie assez spirituelle qui se cache dans tout cet épisode. Quoique les maîtres de la maison l'en eussent prié instamment, « John » ne s'était pas laissé émouvoir et ne leur avait pas donné à boire. Ils les avait négligés, en gardant toutes ses prévenances pour les hôtes de céans. Il avait même largement favorisé ces derniers puisque — au lieu de se servir des petits verres qui étaient prêts sur le plateau — il avait été plus loin chercher des verres ordinaires. Toutefois, à titre de juste compensation, avait-il eu l'obligeance de laisser aux maîtres de la maison tout d'abord le bouchon, ensuite la bouteille vide.

En effet, aussitôt que j'eus attiré l'attention de mes amis sur cette farce, voilà que la table commence ses vibrations caractéristiques, dont a déjà parlé M. Porro [dans les articles précédents, et que l'on ne saurait interpréter que comme un éclat de rire...

... Jusqu'ici, Eusapia s'est maintenue dans un état complet de veille. Elle parle et discute les phénomènes qui se suivent; et, contrairement à son habitude, elle est restée constamment immobile comme une statue; ses mains si souvent agitées par des mouvements convulsifs sont comme mortes sur celles de ses voisins. Dans de telles conditions, le contrôle du médium avait été aisé et sûr.

Mais, à ce moment, des bouffées de vent froid commencent à passer dans la chambre; en même temps, les signes avant-coureurs du sommeil médiumnique se manifestent dans Eusapia; bientôt la transe devient complète, profonde.

Tout à coup, deux bras énormes me serrent fortement le corps; mon épaule gauche est pressée contre un torse herculéen, je sens une tête s'approcher de la mienne et son haleine chaude passer sur ma figure; puis, la tête se tourne et les cheveux qui la couvrent me touchent légèrement à son pas-

sage; la lumière projetée de la fenêtre me permet de distinguer parfaitement le profil. Je m'efforce de tâter avec le coude, seul resté libre, la forme corporelle qui se manifeste ainsi; c'était celle d'un athlète. Mais il me fut impossible de découvrir de quels vêtements elle était revêtue; ils me semblaient être faits d'un tissu très fin et, au toucher, j'en sentis la surface inégale. Après m'avoir tenu ainsi embrassé pendant une minute, John se retira.

Les manifestations s'arrêtent pendant quelques instants pour continuer ensuite avec la même intensité.

Je sens à mon front le contact léger d'une main délicate; le même attouchement se renouvelle ensuite à l'épaule gauche, puis à la droite, enfin à la poitrine. Je n'ai pas de peine à comprendre que la main a voulu tracer sur moi le signe de la Croix. Après cela, la main se pose sur mes lèvres et j'y pose avec respect un baiser; je n'ai aucune peine à reconnaître que cette main est celle d'une femme.

A cinq ou six reprises différentes, la forme revint, sur ma demande, m'embrasser et avant de me quitter, elle prononça distinctement et avec une profonde tristesse ce seul mot : « Adieu ».

Alors suit un silence profond. M<sup>me</sup> Palladino, immobile comme une statue, dort profondément à côté de moi.

M. F. A. prie *mentalement* « John » de lui fournir, si c'est possible, des renseignements sur une personne dont il manque de nouvelles depuis longtemps. Voilà que M<sup>lle</sup> R. déclare que quelqu'un lui a ôté de la poche une feuille de papier : M. F. A. s'aperçoit en même temps qu'une main lui tire de sa poche son crayon. Bientôt nous entendons distinctement le bruit d'un crayon qui écrit. Sept coups nous ordonnent de faire la lumière. Nous trouvons la feuille de papier sur la table; on n'y lit qu'un seul mot : *Mort*. C'était la réponse à la question formulée *mentalement* par M. F. A.

Il ne faut pas oublier, à ce propos, que le médium est une femme qui ne sait pas écrire.

Eusapia se réveille. Elle est blême, épuisée de fatigue, très faible. Mais l'air frais de la nuit ne tarde pas à lui rendre des

forces ; dix heures de sommeil la rétablissent complètement...

En terminant, je me bornerai à répondre à une question qui sera probablement présente à l'esprit de bien des lecteurs : — A quoi devons-nous attribuer la réussite exceptionnellement favorable de cette séance ?

La réponse est aisée : à la concomitance des principaux coefficients psychiques nécessaires au succès des séances médiumniques.

D'abord, nous étions peu nombreux. Ensuite, nous étions parfaitement d'accord, par suite d'expérimentations exécutées régulièrement ensemble. Enfin, le médium se sentait comme attiré par un courant de sympathie vers les membres du groupe...

En forme de corollaire, je ne puis m'empêcher de faire remarquer aux lecteurs une curieuse anomalie psychologique, qui ne se glisse pas uniquement au milieu des rangs d'élite des superhommes, lesquels, lorsqu'ils n'ont absolument pas autre chose à faire, daignent tourner leur attention sur les recherches psychiques. Cette anomalie se manifeste surtout dans une classe hétérogène de profanes — une classe infiniment nombreuse et qui descend par degrés de l'homme cultivé jusqu'au plus parfait imbécile qu'il soit possible d'imaginer. Voilà, en deux mots, de quoi il s'agit.

Tout superhomme en question, tout profane auquel prend la fantaisie de déraisonner à ce sujet, non seulement se trouve irrésistiblement entraîné à se considérer comme un être muni d'une pénétration d'esprit tout à fait hors ligne, mais en même temps, et avec la même candeur de conviction, il se montre inébranlablement sceptique, chaque fois qu'il est question de l'intelligence des autres. En deux mots, il ne veut absolument pas reconnaître chez autrui les qualités qu'il s'accorde à lui-même avec tant de prodigalité. La contradiction est patente, mais n'est pas moins réelle. Les savants les plus éminents eux-mêmes ne trouvent pas grâce auprès de lui... « Il nous faut des hommes d'une puissance d'observation bien autrement profonde et scientifique ! » Et en disant cela, tout aussi bien le superhomme que l'imbécile pensent avec complaisance à eux-mêmes.

C'est de cette aberration de raisonnement que tirent leur origine la plupart des jugements inconsidérés, toujours changeants, qu'il nous faut entendre de ceux qui ne connaissent pas le premier mot de ces sciences et qui ont la prétention de poser en maîtres. Les pauvres, qui déclarent vouloir penser en toute circonstance de leur propre tête et qui ne comprennent point que ce droit est la conséquence imprescriptible d'un devoir sacré accompli : celui d'avoir tout d'abord étudié longuement, sans cesse, avec conscience, la matière dont on veut parler.

« En terminant cette relation, nous serions bien aises de pouvoir satisfaire la curiosité légitime de nombre de nos lecteurs, qui désirent connaître quelle impression ont laissée les séances médiumniques de Gênes sur le professeur Henry Morselli, qui a assisté à une partie d'entre elles.

« Malheureusement, l'éminent psychologue ne s'est pas encore ouvert à ce sujet ; il s'est montré fort réservé avec les personnes elles-mêmes qui ont pris part avec lui aux expériences.

« Les seules déclarations publiques qu'il a faites à ce sujet sont celles qui lui ont été arrachées par un spirite très connu en Italie ayant publié dans le *Caffaro* de Gênes un article dans lequel il parlait de Morselli de telle façon que celui-ci a jugé indispensable de répondre par une lettre adressée au directeur du même journal, et de laquelle nous détachons les passages suivants » :

« ... Je suis libre d'étudier à mon aise le « spiritisme » et les questions qui s'y rattachent ; je suis libre de demander de faire partie d'un Cercle<sup>(1)</sup> composé de personnes absolument dignes et respectables, qui se proposaient sans passion et sans idées préconçues, ni spirites ni antipirites, d'observer les phénomènes médianimiques de M<sup>me</sup> Palladino ; je suis libre de rechercher, chaque fois que l'occasion s'en présentera, les faits qui peuvent m'aider à me former une opinion ; en

(1) Le « Circolo scientifico Minerva ». — (N. de la R.)

dernier lieu, j'ai le droit, comme tout autre, de manifester mon avis quand il me plaît et de la manière que je veux, dans la forme que je préfère, avec la tournure que j'estimerai nécessaire pour prouver qu'elle est fondée, réfléchie et consciencieuse...

« Or, il n'y a personne en Italie, parmi ceux qui étudient la question spirite, qui ignore quelle est ma situation actuelle vis-à-vis du spiritisme : je l'ai déclaré ouvertement, longuement, dans une lettre au comte Baudi de Vesme, parue dans la *Revue des Etudes psychiques* de septembre 1900... Tous savent que, depuis des années et des années, j'admets l'*authenticité* de plusieurs phénomènes « médiumniques », tandis que je conteste uniquement leur *explication* « spirite »...

« Un savant véritable sait bien que, surtout en des questions aussi ardues et aussi compliquées que le sont la « médiumnité » d'Eusapia Palladino et le caractère des phénomènes *réels* ou *apparents* qu'elle produit, l'on ne peut pas nier ou affirmer avec légèreté et sans un examen profond.

« Or, jusqu'à ce que je n'aie pas vu, touché, entendu, je me suis tenu de côté; je n'ai jamais énoncé avec témérité des jugements et des formules dogmatiques, en dehors de cette opinion modeste et modérée : — que les phénomènes médiumniques sont certainement *réels*, au moins la plupart d'entre eux (il y en a qui sont de nature hallucinatoire, d'autres qui appartiennent à un ordre de phénomènes tout à fait différent, sans compter les fraudes); mais l'explication qu'en donne le spiritisme, c'est-à-dire l'existence des âmes désincarnées, n'est pas acceptable, à mon avis, parce qu'il y en a de *plus scientifiques*; c'est-à-dire — pour rester dans mon positivisme incorrigible — de *plus vraisemblables*.

« Et aujourd'hui, après avoir assisté à quatre séances de M<sup>me</sup> Palladino, après avoir examiné sérieusement et froidement les phénomènes qu'elle a produits devant mes sens, je déclare que je ne me trouve point encore sur « le chemin de Damas », et que je m'éloigne même chaque jour davantage du « spiritisme ». Cela n'empêche pas que, si j'avais un jour de solides raisons pour changer d'avis, je le ferai avec toute la sincérité et toute l'honnêteté scientifique dont je suis

capable : — vingt-neuf ans de travail continu et d'étude sont là pour prouver que je n'y manquerais point.

« Pour le moment, je ne puis dire — et l'on ne peut prétendre que je dise — quel sera le chemin que je prendrai ; il faut tout au moins attendre que les séances avec M<sup>me</sup> Palladino soient terminées et que j'aie bien songé, comme il convient, à l'argument ardu dont il est question... »

Les dernières séances avec Eusapia Palladino, qui ont été les plus importantes, ont-elles fait se raviser le professeur Morselli au sujet de l'origine des mystérieux phénomènes qui nous occupent ?

C'est ce que nous ignorons encore. Nous ajouterons même que nous ne sommes pas pressé de le savoir. Nous sommes convaincus que tout le temps qu'il donnera à l'examen expérimental et logique des phénomènes médiumniques, le rapprochera davantage de la vérité. C'est tout ce que nous devons désirer.

*(Revue des Études psychiques.)*

---

## VARIÉTÉS

CAS DE TÉLÉPATHIE

Le Dr Baudouin se trouvait, le dimanche 5 mars 1899, en visite chez M<sup>me</sup> X..., à Paris, et causait avec elle de choses banales, lorsqu'à 11 h. 1/2, *elle se mit à pleurer* à chaudes larmes, sans motif apparent. Elle sembla faire aussitôt un grand effort sur elle-même et s'ingénia à parler de choses gaies comme avant cette crise. Le Dr B., qui connaît depuis longtemps M<sup>me</sup> X..., ne se rappelle pas avoir jamais observé une crise semblable chez elle, bien que ce soit une personne impressionnable. La conversation continua encore une heure et demie environ, lorsqu'on entendit un coup de sonnette très sec; on venait prier M<sup>me</sup> X... de se rendre immédiatement auprès de sa sœur, M<sup>me</sup> Z..., extrêmement malade. M<sup>me</sup> Z... demeurait à l'extrémité opposée de Paris; les deux sœurs étaient liées d'une affection profonde, et M<sup>me</sup> Z... était affectée depuis longtemps d'une maladie cardiaque et d'accès de nature angineuse, et sous le coup d'une crise mortelle. En réalité, M<sup>me</sup> Z... était morte à 11 h. 1/2, au moment de la crise de larmes involontaire de M<sup>me</sup> X. Le simple souvenir de sa sœur malade n'aurait jamais provoqué une crise de ce genre, car M<sup>me</sup> X... était une femme énergique, autoritaire, peu encline à des sensibleries.

Il y avait une *affinité cérébrale manifeste* entre les deux sœurs, affinité non seulement familiale, mais intellectuelle et morale, au suprême degré. Rien d'étonnant, dès lors, qu'un phénomène télépathique ait pu se produire entre elles. M. Baudouin trouve même qu'aucun des faits, colligés par M. Flammarion, ne présente un degré d'authenticité et de simplicité aussi grand que le sien; en sa qualité de médecin et de sceptique, il n'est pas suspect de s'être emballé. Pour lui, le fait, de la part de M<sup>me</sup> X..., d'avoir connu l'état de santé de sa sœur et redouté depuis longtemps un accident fatal, contraire-



ment à ce qu'on croit en général, est précisément une garantie de l'authenticité du phénomène et peut mettre sur la voie de la théorie des faits de télépathie. « Nous croyons, dit-il, que, pour que ladite impression (télépathique) se transmette, il faut plus qu'une affinité élective pour le cerveau récepteur ; *il faut que le sujet impressionné soit dans un état de réceptivité très spécial, c'est-à-dire préparé*, autrement dit, soit dans un état intellectuel particulier tel, par exemple, qu'il ait la **connaissance de faits antérieurs relatifs à l'impression éprouvée!** » Pour expliquer les cas où il n'y a pas de connaissance antérieure, qui, aux yeux de la plupart, passent pour les plus probants, le Dr B., admet l'existence de **phénomènes inconscients**, de notions précédemment acquises, *mais restant parfaitement inconnues du sujet, à l'état normal*. M. Baudouin ne développe pas davantage sa théorie qui prête le flanc à plus d'une critique.

Plus loin, il se risque cependant à comparer la manifestation d'un mourant à une suggestion à longue distance, déterminée par la propagation d'ondes psychiques ; mais il n'admet pas que ces ondes puissent impressionner un cerveau quelconque ; il faut que le cerveau soit dans un état particulier, soit un bon appareil récepteur. Les conditions qui font d'un cerveau un récepteur adéquat sont, par exemple, les affinités familiales et affectives, puis les impressions cérébrales antérieures, conscientes surtout, et même inconscientes, celles-ci jouant un grand rôle dans le domaine des rêves et dans le cas de dédoublement de la personnalité. Quant à la « force psychique », dont le Dr B... admet l'existence, il constate qu'on en ignore totalement la nature. Sans doute ; et il en est un peu de même de toutes les forces dont nous voyons journellement se produire les effets ; il en est ainsi, entre autres, de l'od de Reichenbach, dont cependant l'existence n'est plus discutable depuis les expériences de M. de Rochas et autres, voire même du magnétisme animal ; si honni et qui n'en existe pas moins ; et précisément ces forces, que nous venons de citer sont bien apparentées avec cette force psychique dont le Dr B... admet l'existence.

(*Annales des Sciences psychiques*, mai-juin.)

## PHOTOGRAPHIE DES FANTOMES

M. C. Hanson, écrivant au directeur du *Saturday Blade* dit ceci : Je vous envoie la photographie d'un fantôme vu nombre de fois, à environ deux milles de la ville, et qui attire, depuis deux semaines, quantité de gens venant pour le voir. Beaucoup certifient avoir vu l'étrange visiteur, qui généralement apparaît entre 7 et 8 heures du soir.

« Le fantôme ou n'importe ce que c'est, paraît plus grand qu'un homme de 6 pieds, et il est toujours vêtu d'une sorte de vêtement gris : il porte une carabine et paraît toujours au même endroit, près d'un grand rocher, à côté de la route, et au sommet d'une colline. Avec l'aide de M. F. Snyder, j'ai réussi, samedi soir, à obtenir un *instantané* du fantôme, et vous en envoie une copie ; vous remarquerez une sorte de *halo vaporeux* et tout particulier qui entoure complètement la figure du fantôme, *et ce qui est plus étonnant*, vous observerez que la figure est parfaitement *transparente*, les rochers étant nettement visibles à travers les parties basses du personnage de l'au-delà.

« La photographie que je vous envoie n'est pas aussi bonne qu'elle aurait pu l'être, par rapport au jour qui baissait et avait presque disparu ; de plus, Snyder et moi, nous nous sommes pressés, et, comme c'est la première fois que je photographie un *vrai Fantôme*, j'avoue que j'étais un peu ému. Personne ici ne peut expliquer ces faits. Il y a quelques années, un homme disparut de ces côtés et on soupçonna toujours qu'il avait été tué. Un chapeau qu'on savait porté d'habitude par cet homme, et qu'il avait le jour où il disparut, fut trouvé dans le grand rocher où le fantôme apparaît. »

C'est évidemment, ou très probablement, dit M. Erny, un cas de hantise, et, comme il s'est produit nombre de fois avant qu'on photographie le fantôme, cela prouve que ces apparitions peuvent se manifester, même sans l'aide d'un médium. J'en ai connu bien d'autres cas, ajoute-t-il.

(*Echo du Merveilleux*, 15 août, d'après *Light*.)

### MESMÉRISME ET HYPNOTISME

Le mesmérisme et la suggestion psychique produisent le sommeil, donnent la santé et mettent l'harmonie dans l'organisme. Au contraire, l'hypnotisme pur ne produit pas de sommeil naturel, mais un état nerveux analogue au sommeil, et qui est plutôt pathologique que physiologique... L'expérience apprend que les personnes nerveuses sont les plus faciles à hypnotiser, et que plus souvent l'hypnose est répétée, plus il est facile de la provoquer de nouveau et rapidement, attendu que le système nerveux de ces personnes devient de plus en plus sensitif, irritable et faible. Cette faiblesse peut aller si loin que l'hypnose est provoquée par la cause la plus légère, même contre toute volonté, comme c'est le cas de ce sujet qui tombait en catalepsie rien qu'en regardant sa propre image dans une glace. L'état de somnambulisme se produit aisément chez les personnes qui ont été souvent hypnotisées : et, dans cet état, il est certain que le sujet n'est pas pleinement le maître de son esprit ni de ses actes. On cite le cas de plusieurs sujets qui, après avoir été hypnotisés une ou deux fois seulement par des hypnotistes de profession, sont devenus malades et très faibles — et même sont tombés dans la mélancolie ou ont eu l'esprit dérangé. Il ne faut donc user qu'avec une extrême prudence d'un pouvoir qui peut ainsi dominer le corps et l'esprit d'un sujet. L'hypnotiste est en possession d'une puissance si dangereuse que l'exercice de l'hypnotisme devrait être strictement interdit à tous autres que des savants et des médecins responsables, qui n'ont en vue que la santé et le bien-être des hommes.

(Dr J.-M. Peebles, *Light*, 23 juin.)

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

## LES PRESENTIMENTS

### I

Pressentir, c'est sentir un événement avant sa réalisation. Je sens instinctivement que tel parent, telle personne, tel ami va venir chez moi, j'attends quelques instants, il arrive. Je sens vaguement qu'il va éclater un grand malheur dans une famille, qu'une menace plane sur elle. Quelques jours après, j'apprends, précisément, qu'un membre de cette famille est mort foudroyé. Un de mes amis est sur mer, en voyage; tout à coup, je suis pris d'angoisse, et j'annonce à ceux qui sont près de moi que mon ami est en danger, qu'il va périr dans un naufrage; le courrier m'apporte un pli qui m'apprend la mort de mon ami.

Qui de nous n'a éprouvé, au moins une fois dans sa vie, le pressentiment, l'impression mystérieuse et antécédente d'un événement heureux ou malheureux.

Quand le sujet du phénomène est doué d'une irritabilité nerveuse excessive: quand il est uni par une grande affection au parent ou à l'ami qui va l'impressionner à distance: quand l'événement qu'il espère ou redoute, est un événement important, dont les suites auront un long retentissement dans sa vie, les conditions sont plus favorables à l'apparition du pressentiment, et nous saisissons un instant la chaîne mystérieuse qui rattache le présent à l'avenir.

Ce n'est pas la raison, ce n'est pas la volonté et la conscience qui se trouvent en jeu dans le pressentiment, c'est la sensibilité générale, et c'est pourquoi les sensitifs ont, plus souvent que d'autres, des pressentiments que la coïncidence fortuite ne peut pas expliquer.

Nous sentons qu'un événement va se produire, nous assistons à son enfantement, nous éprouvons des émotions pénis-

bles ou joyeuses, selon que cet événement sera heureux ou malheureux, et quand il se produit, nous éprouvons un soulagement : c'est la fin d'un cauchemar. Il n'est pas nécessaire de formuler une définition philosophique ou scientifique du pressentiment, il nous suffit de savoir que c'est une impression, une modification de la sensibilité produite par un événement qui n'existe pas encore et qui fait partie de notre avenir.

Comment l'expliquer ?

Les matérialistes ont constaté la réalité de ce phénomène, ils ont la prétention d'en trouver l'explication dans cette théorie de l'automatisme qui est en faveur aujourd'hui, et dont nous avons déjà parlé.

Rappelez-vous que nous avons dans notre système nerveux un centre supérieur qui représente la raison, des centres inférieurs qui correspondent à la mémoire, à l'imagination, à la sensibilité. Quand le centre supérieur et les centres inférieurs marchent ensemble, tout va bien, mais quand le lien qui unit les centres inférieurs au centre supérieur est relâché, paralysé (inhibition), c'est la dissociation, le somnambulisme, l'automatisme, et quelquefois le désordre et la confusion dans notre pauvre machine humaine qui ne sent plus la main de son conducteur.

Le pressentiment se rattacherait, selon les matérialistes, à la dissociation physiologique que je viens de signaler : voici comment. Les centres inférieurs, en commerce avec le monde extérieur, recevraient des impressions et ne manqueraient pas de les emmagasiner. Le centre supérieur, occupé ailleurs, n'y fait pas attention. Mais voilà qu'un jour, quand l'objet extérieur a disparu, le centre inférieur entre en communication avec le centre supérieur, et lui transmet, sans explication, les trésors qu'il tenait cachés.

Le centre supérieur, ainsi suggestionné, s' imagine que son impression lui appartient, qu'elle a une origine mystérieuse, parce qu'il ignore que cette impression a été produite, un jour, à son insu, sur les centres inférieurs.

Des physiologistes spiritualistes ont adopté, eux aussi, avec trop d'empressement, sans doute, cette explication

que nous avons essayé d'exposer clairement. Elle a le succès de la vogue.

Avant de la discuter, écoutons le Dr Ménard qui la défend sans objection.

## II

« Nous avons deux psychismes distincts qui collaborent pour notre bien, mais qui peuvent fonctionner isolément. Dans nombre de circonstances physiologiques ou morbides : la simple distraction, le rêve, les attaques de somnambulisme, l'hypnose, le psychisme inférieur se désagrège et échappe au contrôle et à la direction du psychisme supérieur. Les communications entre les centres organiques, servant à ces deux activités, peuvent être plus ou moins complètement interrompues. Le centre supérieur reçoit des communications. Les excitations venues du dehors s'arrêtent au polygone et ne vont pas jusqu'au centre O. D'autre part, O ne vient plus diriger et contrôler le fonctionnement du psychisme inférieur.

« Mais ce que le polygone a enregistré dans un moment de désagrégation plus ou moins complet peut être plus tard révélé au centre O.

« Le sommeil est parfois l'occasion de ces messages du sous-moi qui donnent aux rêves une apparence de divination prophétique.

« Voici, par exemple, un de ces rêves :

« Un de mes amis, dit Abercrombie, employé dans une  
« des principales banques de Glasgow en qualité de caissier,  
« était à son bureau, lorsqu'un individu se présenta, récla-  
« mant le paiement d'une somme de six livres. Il y avait  
« plusieurs personnes avant lui qui attendaient leur tour ;  
« mais il était si impatient, si bruyant et surtout si insuppor-  
« table par son bégaiement, qu'un des assistants pria le cais-  
« sier de le payer pour qu'on en fût débarrassé. Celui-ci fit  
« droit à la demande, avec un geste d'impatience et sans  
« prendre note de cette affaire. A la fin de l'année, qui eut  
« lieu huit ou neuf mois après, la balance des livres ne put

« être établie : il s'y trouvait toujours une erreur de six  
« livres. Mon ami passa inutilement plusieurs nuits et plu-  
« sieurs jours à chercher ce déficit; vaincu par la fatigue, il  
« revint chez lui, se mit au lit et rêva qu'il était à son bureau,  
« que le bègue se présentait, et bientôt tous les détails de  
« cette affaire se retracèrent fidèlement à son esprit. Il se  
« réveille la pensée pleine de son rêve, et avec l'espérance  
« qu'il allait découvrir ce qu'il cherchait si inutilement.  
« Après avoir examiné ses livres, il reconnut, en effet, que  
« cette somme n'avait point été portée sur son journal et  
« qu'elle répondait exactement à l'erreur (1). »

« Une impression sensorielle perçue par les centres du polygone, interprétée par eux sans contrôle, donne naissance à des rêves souvent absurdes ou incohérents, mais qu'on peut rattacher à cette impression. Quand le sommeil n'est pas très profond, que quelques communications suspolygonales sont conservées, ils peuvent éclairer le moi supérieur. C'est le fait du rêve d'Abercrombie. En voici d'autres exemples que donne Max Simon.

« Certaines personnes rêvent qu'elles sont gravement malades, se réveillent pourtant bien portantes, et peu de temps après, sont en effet frappées du mal dont elles avaient rêvé qu'elles étaient atteintes. C'est ainsi que Conrad Gesner eut un songe dans lequel il se vit mordu au côté gauche de la poitrine par un serpent, et qu'une lésion grave et profonde ne tarda pas à se montrer dans cette même partie. M. Teste, l'ancien ministre de Louis-Philippe, rêva, trois jours avant sa mort, qu'il avait une attaque d'apoplexie et, trois jours après son rêve, il succomba en effet à cette affection. Galien parle d'un malade qui se vit en rêve portant une jambe de pierre; quelque temps après, cette même jambe était frappée de paralysie. Une jeune femme aperçoit en songe les objets confus et brouillés comme à travers un nuage épais, et sa vue est bientôt gravement compromise. Macario, qui cite les faits que je viens de reproduire, rapporte que lui-même rêva qu'il souffrait d'un violent mal de

(1) Max Simon. *Le Monde des Rêves*, Paris, 1888.

gorge : bien portant à son réveil, il fut atteint quelques heures après d'une amygdalite extrêmement douloureuse.

« Dans nombre de rêves d'apparence prophétique, on se rend compte que les faits annoncés auraient pu être prévus par les dormeurs en raison de la connaissance particulière qu'ils avaient de certaines circonstances ou particularités ayant trait à l'événement qui s'est en effet accompli.

« Voici un fait encore cité par Max Simon :

« Une dame, habitant la Cochinchine, devait quitter  
« Saïgon et s'embarquer sur une canonnière de l'État, qui  
« faisait alors le service entre la capitale de notre colonie et  
« les divers postes de l'intérieur. Toute la nuit qui précéda  
« l'embarquement, la personne dont je parle ici ne fit que  
« rêver naufrages et incendies : ces rêves étaient interrom-  
« pus par des cris, des réveils en sursaut ; puis, le sommeil  
« revenu, des visions de navires sautant, s'abimant dans les  
« eaux, de naufragés cherchant à échapper à la mort, s'offraient  
« à nouveau. Malgré ces rêves, le départ eut lieu, mais le  
« voyage fut des plus malheureux : la chaudière de la canon-  
« nière où s'était embarquée la voyageuse éclata, et cette  
« dame, horriblement brûlée, mourut bientôt dans d'atroces  
« souffrances. »

« L'explication de ce fait, ajoute l'auteur, est des plus simples : le monde savait dans la colonie que les chaudières des canonnières étaient en très mauvais état, notion qui, justifiant parfaitement les craintes de la personne qui périt si malheureusement, fut évidemment l'origine du rêve dont nous l'avons vue poursuivie pendant son sommeil.

« Le même auteur est très embarrassé pour expliquer le fait suivant :

« Une nuit, la princesse de Conti vit en songe un apparte-  
« ment de son palais prêt à s'écrouler, et ses enfants, qui  
« y couchaient, sur le point d'être ensevelis sous les ruines.  
« L'image affreuse qui était présentée à son imagination remua  
« son cœur et tout son sang. Elle frémit ; et, dans sa frayeur,  
« elle s'éveilla en sursaut, et appela quelques femmes qui dor-  
« maient dans sa garde-robe. Elles vinrent au bruit recevoir  
« les ordres de leur maîtresse. Elle leur dit sa vision, et



« qu'elle voulait absolument qu'on lui apportât ses enfants.  
« Ses femmes lui résistèrent en citant l'ancien proverbe :  
« que tous songes sont mensonges. La princesse commanda  
« qu'on allât les quérir. La gouvernante et les nourrices  
« firent semblant d'obéir, puis revinrent sur leurs pas dire  
« que les jeunes princes dormaient tranquillement et que  
« ce serait un meurtre de troubler leur repos. La princesse,  
« voyant leur obstination et peut-être leur tromperie,  
« demanda fièrement sa robe de chambre. Il n'y eut plus  
« moyen de reculer; on fut chercher les jeunes princes, qui  
« furent à peine dans la chambre de leur mère que leur  
« appartement fut abîmé. »

« L'explication me paraît assez aisée.

« Le moi inférieur polygonal avait perçu la veille dans l'appartement quelque signe, fente au plafond, par exemple, ou bruits de craquements faisant logiquement redouter une catastrophe. Dans le sommeil il avait prévenu le moi supérieur. Les pressentiments, dans nombre de cas, n'ont pas d'autre origine.

« Un jour que l'abbé de Montmorin était entré à l'église  
« Saint-Louis et s'y était agenouillé, il ne tarda pas à se sentir  
« pressé de changer de place. Il résista tout d'abord, mais  
« cette sollicitation intérieure devenant plus pressante, il finit  
« par y céder et alla s'agenouiller du côté opposé de l'église.  
« A peine y était-il qu'une pierre se détacha de la voûte et  
« tomba justement à l'endroit qu'il venait de quitter. »

« Le sous-moi avait vu la pierre s'ébranler.

« Dès 1882, dans la première édition du livre sur le *Monde des Rêves*, Max Simon avait entrevu cette explication pour les pressentiments. Il écrivait à cette époque :

« Je ne voudrais, certes, m'avancer dans cette voie qu'avec  
« prudence, mais il paraît que l'activité inconsciente du cer-  
« veau peut assez souvent être invoquée dans les cas dont  
« nous nous occupons ici et que le pressentiment n'est  
« autre chose que *le résultat d'un jugement inconsciemment*  
« *élaboré et reposant sur des données que nous avons acquises*  
« *d'une façon également inconsciente*. Il est évident pour  
« nous que les personnes qui ont éprouvé les pressentiments

« que j'ai mentionnés tout à l'heure avaient recueilli sur les  
« choses, sur les circonstances des faits, des notions dont  
« elles n'avaient point été frappées, mais qui, élaborées par  
« le travail inconscient de l'esprit, se formulaient en cette  
« intuition subite qui les frappait comme la vive clarté  
« d'une évidente vérité. Et, cela étant admis, il est facile de  
« voir que les rêves prophétiques dont nous venons de par-  
« ler en dernier lieu ne sont que des jugements inconscients  
« dont la conclusion se présente dans le sommeil et avec  
« l'appareil ordinaire des opérations mentales du sommeil :  
« les images du rêve. »

« La théorie de l'automatisme psychologique est venue confirmer cette hypothèse et lui donner l'appui solide qui lui faisait défaut (1).

### III

Laissons de côté l'interprétation physiologique, d'ailleurs très contestable, et contentons-nous de l'explication de philosophie et de bon sens.

Il n'est ni philosophique ni scientifique de donner une interprétation identique, générale, absolue de tous les pressentiments, et de dire, par exemple, comme le fait l'auteur que nous avons cité, que les pressentiments sont le résultat de dissociation psychologique entre les centres nerveux. Non, il n'en est pas ainsi, et nous connaissons un grand nombre de pressentiments, très authentiques, qui échappent absolument à cette explication.

Je reconnais que l'on peut expliquer par la mémoire latente un certain nombre de pressentiments. J'ai vu une lézarde au plafond d'une maison, je l'ai vue, sans la remarquer, sans y attacher d'importance et en pensant à autre chose. Le souvenir en reste, cependant, sans que je le sache, au fond de ma mémoire. Instinctivement je m'éloigne de cette maison ; un jour, elle s'écroule. Ne sachant pas que la lézarde avait laissé une impression dans le fond de ma

(1) *Cosmos*, p. 533, 1903.

mémoire, je suis tenté d'expliquer par un pressentiment mystérieux, et peut-être préternaturel, la pensée que j'ai eue de m'éloigner de cette maison, et de me mettre à l'abri d'un accident.

Qu'il en soit ainsi quelquefois, j'en conviens, et je serais disposé à dire que l'on peut expliquer *certain*s pressentiments, par une cause connue, mais *oubliée*. Peu m'importent les centres nerveux !

Et cependant, cette explication soulève encore deux observations.

On nous répète à tout instant que certains faits entrent dans notre mémoire, sans que nous le sachions, qu'ils remontent un jour à la surface, et qu'ils m'impressionnent, sans qu'il soit en mon pouvoir de leur assigner une cause déterminée. Est-ce bien sûr ?

Un objet auquel je ne fais pas attention, comme les arbres qui se succèdent le long du chemin, où je passe, en courant, effleurent la surface de la rétine ; certains bruits impressionnent légèrement le nerf acoustique, mais, cette impression étant trop légère, elle n'arrive pas au cerveau, elle n'ébranle pas le centre nerveux, elle n'entre pas chez moi, ou, si elle y entre, c'est qu'elle a été assez forte, pour retentir au cerveau.

Je vois donc dans la mémoire latente des souvenirs, ou prochains ou éloignés, des impressions dont j'ai eu conscience autrefois, et qui dorment dans les ténèbres de l'oubli.

Mais, je ne dirai jamais que *tous* les objets devant lesquels je défile, que *tous* les bruits qui frappent mon oreille, que j'y prête attention ou non, s'installent dans ma mémoire, dans l'assoupissement de l'inconscience. Pour entrer dans la mémoire il faut passer par le cerveau, et pour entrer dans le cerveau, il faut que l'âme fasse, au moins une fois, un acte d'attention dont l'intensité varie très souvent dans nos perceptions.

Les impressions ne vont pas se loger dans les centres inférieurs, à l'insu du centre supérieur. C'est l'âme, c'est toujours l'âme qui voit, entend, se souvient et oublie.

J'estime donc que cette hypothèse de l'emmagasinement

*de toutes* les impressions, faibles ou fortes, dans les limbes de l'inconscience, n'est pas justifiée. J'estime aussi que, très souvent, on se contente d'une hypothèse gratuite quand on explique le pressentiment par l'intervention du *sous-moi* : on croit ainsi se tirer d'affaire, mais on n'explique rien.

En prière dans l'église Saint-Louis, l'abbé de Montmorin se sent pressé de changer de place. Après de longues hésitations, il cède à cette impulsion et s'éloigne. Aussitôt, une pierre se détache de la voûte et tombe à l'endroit qu'il venait de quitter.

Le Dr Ménard se contente de répondre : « Le *sous-moi* avait vu la pierre s'ébranler. » Qu'en savez-vous ? On suppose ici gratuitement que l'abbé avait levé la tête, qu'il avait vu la pierre s'ébranler, qu'il y avait eu chez lui hésitation, conflit d'impressions, et enfin, décision.

Mais, pas du tout ! Si les choses s'étaient passées comme on le suppose, il n'y aurait rien d'extraordinaire, et l'abbé n'y aurait attaché aucune importance. On lève la tête, on voit une poutre qui branle, on prend la précaution de s'éloigner ; tout cela est naturel.

Pendant qu'il était en prière, l'abbé a senti intérieurement un avertissement secret, une impulsion sourde et persistante ; il n'a pas hésité, délibéré, pesé les motifs d'agir ou de résister, il n'a pas fait un acte *intellectuel*, en prévision d'un danger qu'il voulait éviter, il a obéi mécaniquement à une impulsion, et il a reconnu dans cette impulsion, l'intervention paternelle de la Providence qui voulait lui sauver la vie.

Le *sous-moi* est un mot qui n'explique rien.

#### IV

Je citerai encore d'autres pressentiments extraordinaires qu'il est impossible d'expliquer par le *sous-moi*, ou par la dissociation des centres inférieurs et du centre supérieur. Je les citerai, sans les discuter ; la discussion nous entraînerait trop loin.

« Un des cas les plus remarquables de pressentiment que je connaisse est ce qui arriva, il n'y a pas longtemps, à bord d'un des navires de Sa Majesté, en rade de Portsmouth. Les officiers étant un jour à table, un jeune lieutenant, M. P. posa subitement couteau et fourchette, repoussa son assiette et devint très pâle. Se couvrant le visage de ses deux mains, il se leva de table et se retira.

« Le président du mess, le croyant malade, envoya un des jeunes officiers savoir ce qui en était. M. P. ne voulut d'abord rien dire, mais finit par avouer qu'il avait été saisi par l'impression subite et irrésistible qu'un frère qu'il avait alors aux Indes était mort.

« Il est mort, dit-il le 12 août, à 6 heures, j'en suis parfaitement sûr. » Rien ne put affaiblir cette conviction, et, en temps voulu, la chose se vérifia à la lettre. Le jeune homme était mort à Carrupore, au moment précis qui avait été mentionné. »

« J'ai entendu citer plusieurs exemples de gens rentrant précipitamment parce qu'ils pressentaient le feu.

« M. de Caldenrrod, s'étant absenté, fut saisi d'une telle anxiété au sujet des siens qu'il se sentit poussé à venir les rejoindre et à leur faire quitter la maison qu'ils habitaient; une aile s'écroula immédiatement après leur sortie. *Il n'avait jamais eu l'idée d'un tel accident, et il n'y avait aucune raison de s'y attendre*, un défaut dans les fondations en était la cause.

Un fait identique est raconté par Stilling. Le professeur Boehm, qui enseignait les mathématiques à Marburg était, un soir, avec des amis et fut pénétré tout à coup de la conviction qu'il devait rentrer. Mais, comme il prenait tranquillement son thé et n'avait rien à faire chez lui, il résista à ce sentiment qui revint, cependant, avec une telle force qu'il fut obligé de céder.

« Arrivé chez lui, il trouva tout comme il l'avait laissé, mais se sentit poussé à changer son lit de place; il résista encore à cette impulsion. Cependant toute résistance était

vaine. Si absurde que cela parût, il sentit *qu'il devait* le faire. Il appela donc la bonne, et tira avec son aide le lit de l'autre côté de la chambre. Cela fait, il se sentit à son aise et retourna finir la soirée avec ses amis, On se sépara à dix heures. Il rentra, se coucha, et s'endormit.

« Il fut éveillé au milieu de la nuit par un grand fracas et s'aperçut qu'une grosse poutre était tombée, entraînant une partie du plafond.

— « M. D., jeune homme du Cumberland, vint étudier à Édimbourg et y fut confié aux soins de son oncle et de sa tante, le major et M<sup>me</sup> Griffiths, qui habitaient alors le château. Ce jeune homme faisait souvent des excursions avec ses amis, et il dit un jour qu'ils avaient projeté une partie de pêche, et avaient commandé le bateau pour le lendemain.

« Aucune objection ne fut faite, mais, au milieu de la nuit, M<sup>me</sup> Griffiths cria : « Le bateau coule, sauvez-les ! » Son mari supposa qu'elle avait pensé à la partie de pêche. Elle affirma qu'elle n'y avait pas pensé le moins du monde, et se rendormit bientôt.

« Elle se réveilla une seconde fois, criant qu'elle voyait le bateau couler. « Ce sont, évidemment, les suites de l'impression que m'a faite le premier rêve, dit-elle à son mari, « car je n'ai pas la moindre inquiétude au sujet de la partie de « pêche. » Ils se rendormirent. Cependant, son mari fut encore éveillé par ces cris : « Ils sont perdus, disait-elle, le bateau a coulé ! »

« Elle s'inquiéta d'abord sérieusement, et, sans attendre le matin, passa sa robe de chambre et alla trouver M. D. qui était encore au lit et lui persuada, à grand peine, de renoncer à l'excursion projetée.

« Il envoya donc son domestique à Leith pour l'excuser, et ses amis embarquèrent sans lui. Le temps était très beau quand ils mirent à la mer ; mais, une tempête s'éleva quelques heures après, le bateau coula, et personne ne survécut (1). »

(1) Mistress Crowe, *Les Côtés obscurs de la nature*, p. 87. Les auteurs qui se sont occupés des pressentiments nous ont laissé un grand nombre de faits aussi

## V

Les exemples que nous venons de citer, et d'autres plus nombreux que nous pourrions citer encore ne nous permettent pas de donner une explication unique et générale de tous les pressentiments ; il est indispensable de faire des distinctions et des classifications dans les cas qui ont été sérieusement constatés et observés.

Je rêve, pendant la nuit, que je souffre du cœur, du foie ou de l'estomac. Je m'éveille avec cette impression : j'ai le pressentiment de la maladie qui va me frapper ; le pressentiment se réalise. Je trouve ici, au point de départ, une cause physique, réelle, un trouble dans les organes, plus sensible pendant la nuit, qui a déterminé une impression douloureuse, et un pressentiment.

Un jour je serai frappé d'un ensemble de circonstances, qui attirent mon attention et j'aurai le pressentiment d'un événement prochain heureux ou malheureux, qui se trouve lié à ces circonstances, par un lien de causalité. J'y pense avec attention, j'y reviens, je provoque une obsession, j'acquiesce la conviction de la proximité de cet événement qui se réalise. Assurément, je ne verrai rien d'anormal ou de surnaturel dans le fait que je viens d'analyser. Mon imagination a fait tous les frais de ce pressentiment.

Il ne faut pas confondre le pressentiment et la conjecture. Si je vois une pierre branlante à la voûte d'une église, si j'observe une large lézarde dans une muraille, si je remarque une rupture commencée dans la corde d'une grosse cloche, il est évident que je peux prévoir ou conjecturer la possibilité d'un accident contre lequel j'essaierai de me défendre. C'est mon esprit, c'est ma raison qui observe et déduit des conclusions.

Il en est tout autrement dans le pressentiment ; ma raison n'y intervient pas, mon appréhension ne repose pas sur des

clairs et aussi explicites que ceux que nous venons de citer. Il suffit de consulter les publications très documentées de la Société des Sciences psychiques de Londres.

faits observés, elle me paraît ridicule, quelquefois, elle ne comporte ni analyse, ni synthèse, ni induction, ni déduction. Je suis saisi, tout à coup, par une impression qui naît dans les profondeurs mystérieuses de mon âme, monte à la surface, et s'empare de moi. Quelque chose, en dehors de toute conjecture, me dit intérieurement que je viens de perdre un être qui m'est cher ou qu'un grand danger me menace. C'est une impression qui m'obsède et dont la cause reste inconnue.

Sans doute, nous vivons par notre âme, sous le regard de la Providence, dans le monde des esprits bons et mauvais, anges et démons qui nous entourent, nous pressent, nous avertissent, nous impressionnent de mille manières, et occupent une grande place dans les événements de notre vie. C'est à la Providence et à ses anges qu'il faudra demander, le plus souvent, l'explication de ces pressentiments étranges, de ces avertissements mystérieux, à la veille d'un malheur ou d'un grand danger. Pourquoi l'oublions-nous si souvent ? Quelle surprise quand la mort nous fera voir dans une éclatante lumière ce monde invisible qui nous entoure, ce monde dont les impressions répétées ont agi d'une manière si profonde et si pénétrante sur nos résolutions pendant la vie !

Mais, au-dessous de cette explication préternaturelle qui, seule, peut éclairer certains pressentiments, l'observation nous fait découvrir d'autres pressentiments, qui ont une origine naturelle et dont il est permis de chercher l'explication dans les causes physiques de l'univers.

Méditez cette belle page d'un très orthodoxe et très savant théologien de l'Université de Wurtzburg : (1)

« Quand on s'est pénétré de la pensée que nous sommes liés et formons un même tout avec l'univers entier, avec notre système solaire, avec notre terre, et surtout avec la nature qui nous environne : que notre essence est continuellement traversée et influencée, quoique à notre insu, par les irradiations vitales de toutes ces sphères, on s'étonne beaucoup moins de certaines perceptions mystérieuses de nos nerfs, de certains pressentiments extraordinaires.

(1) Franz Hettinger, *Apologie du Christianisme*, tome II, p. 194.



« Puisque notre sensibilité s'accroît parfois, soit à cause de l'irritabilité accidentellement plus forte des nerfs, soit en raison de la force relativement plus grande des impressions, jusqu'à être affecté de ce qui se passe en certaines régions de notre être, dont nous n'avons pas ordinairement conscience, pourquoi cette même sensibilité ne serait-elle pas ainsi susceptible de s'étendre dans ses rapports avec le monde extérieur, de manière à saisir parfois des influences qui ordinairement lui échappent? Les changements de température, un orage qui menace, des froids vifs, tous ces mouvements de la pression atmosphérique, de l'électricité, du magnétisme, agissent matériellement sur les sains comme sur les malades, sur ceux qui ont la sensibilité obtuse, comme sur ceux qui l'ont très vive, et cependant ils passent inaperçus chez les uns, et sont ressentis des autres.

« Là, et là seulement, se trouve tracée la voie qui mènera à comprendre la raison de ces perceptions surprenantes, et difficiles à expliquer. On arrivera ainsi par exemple à voir que, en songe, une vision magnétique qui nous offre dans le présent l'image d'un événement nécessairement mêlé à la trame de notre vie, mais non encore accompli, peut s'expliquer tout aussi naturellement que le pressentiment qu'un corps maladif et irritable a présentement de certaines variations de température qui ne s'accompliront, il est vrai, que plus tard, mais qui sont déjà en préparation.

« Il en sera de même des autres phénomènes de clairvoyance. Nous admettons, comme un fait constant, l'instinct des bêtes parce qu'il n'est pas possible de le contester; mais, le pressentiment chez l'homme est-il plus incompréhensible que l'instinct? Ils vont tous les deux de pair, et parallèlement l'un à l'autre. L'instinct des animaux est la perception immédiate de ce qui regarde leur conservation, et le pressentiment est le sentiment immédiat de changements qui se préparent.

« Il est très certain, dit Goethe, que, dans certains cas, les fibres sensibles de notre âme peuvent atteindre au delà de nos limites corporelles, « qu'elles jouissent quelquefois du pressentiment ou de la vue réelle de notre prochain avenir. Nous sommes dans un milieu dont nous ignorons les mouve-

ments et les influences sur nous, ainsi que les relations avec notre âme. Nous avons tous en nous quelque chose de forces électriques et magnétiques. Il m'est arrivé souvent, lorsque j'étais en compagnie d'un ami et que j'avais l'esprit vivement occupé d'une pensée, de voir cet ami me parler, le premier, de ce que j'avais dans l'esprit. Une âme peut aussi agir sur une autre par sa présence muette. »

Élie MÉRIC.



# LES MIRACLES DE L'ÉVANGILE

## ET LES FAITS HYPNOTIQUES

(*Suite et fin*)

---

### V. — La résurrection de Jésus

La résurrection de Jésus lui-même est la clef de voûte de l'édifice évangélique, le grand et solennel argument de sa divinité. M. le Dr Regnault ne pouvait se dispenser d'en parler.

« La résurrection du Christ, dit-il, a été expliquée de deux façons différentes.

« 1<sup>o</sup> Elle est l'effet d'hallucinations collectives des Apôtres et des saintes femmes. Plusieurs fois déjà les disciples avaient été effrayés par des apparitions.

« 2<sup>o</sup> Elle est réelle, Jésus étant simplement tombé en léthargie.

« Jésus n'était, en effet, resté que trois heures sur la croix, alors qu'ordinairement la mort est très lente. Le coup de lance qu'on lui aurait donné n'aurait pu faire sortir du sang, s'il avait été réellement mort. Hérodote et Josèphe citent des exemples de crucifiés qui revinrent à eux. »

L'auteur paraît donc se ranger à la dernière des deux explications qu'il met en avant.

Or ni l'une ni l'autre n'est recevable.

La résurrection du Sauveur n'est pas l'effet d'une hallucination collective. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, le récit vivant et palpitant, admirablement circonstancié, de ses apparitions. Loin de s'attendre à une réapparition du Seigneur, les Apôtres, abattus et décontenancés, étaient en proie à une défiance voisine de la désespérance. Lorsque, pour la première

fois, ils voient Jésus ressuscité, ils croient voir un fantôme. Il faut que Jésus se mette sous leurs yeux, entre leurs mains. Il leur dit : « Palpez et voyez, un esprit n'a pas de chair et d'os comme vous voyez que j'en ai. » Et les Apôtres hésitent encore à croire. Pour achever la démonstration, Jésus leur demande à manger, et il se met à manger devant eux. (Luc, xxiv, 37-44.) — Bientôt les apparitions se multiplient; de privées qu'elles sont en Judée, elles deviennent publiques en Galilée; l'une d'entre elles, au témoignage de l'apôtre saint Paul, a pour témoins plus de cinq cents personnes. (I Cor., xiii, 6.)

Il est absurde de supposer que ces apparitions si fréquentes, par devant des personnes de toute catégorie, soient une longue série d'hallucinations répétées. Sir Russell Wallace déclare qu'il faut tenir une manifestation pour réelle et objective, si elle est perçue par plusieurs personnes à la fois. C'est là le langage même du bon sens. L'hallucination collective est une *exception* qu'il faut prouver.

Notre-Seigneur est bien vraiment ressuscité; la conviction de sa résurrection étreint si puissamment les Apôtres, qu'ils bravent les fouets, le fer, les flammes, pour en témoigner. Et ils gagnent l'univers entier à cette conviction, qui est le thème de leur apostolat. Notre auteur reconnaît d'ailleurs que ces Galiléens sont des sincères et des convaincus.

La résurrection ne serait-elle que le réveil d'un léthargique? Pas davantage. Cette seconde hypothèse est tout à la fois contre la lettre des Écritures, et contre les faits que les adversaires admettent eux-mêmes comme base de la controverse.

Le Sauveur, après de cruelles tortures, arriva à la croix à bout de forces. Il agonisa et expira à la vue de tout le peuple qui était là. Il y eut évidemment, dans la manière dont il mourut, quelque chose d'extraordinaire; nous disons, nous croyants, quelque chose de voulu. Un moment avant que d'expirer, il poussa un grand cri, qui sans doute attira sur lui tous les regards; et, inclinant la tête, il rendit l'esprit. Ce n'est pas tout. Des prodiges éclatèrent. Précédemment déjà le soleil s'était obscurci : maintenant voici que la terre tremble,

que les rochers se fendent, que le voile du temple se déchire de haut en bas. Tous ces phénomènes portèrent dans tous les esprits, même en ceux des Juifs les plus réfractaires, la conviction que Jésus était bien réellement mort. Aussi nous ne voyons pas que les ennemis du Sauveur aient eu là-dessus le moindre doute. Ils n'acceptèrent pas la leçon qui se dégageait pour eux de tels prodiges, à savoir qu'ils étaient responsables de la mort du Juste; mais que Jésus ait expiré parmi ces convulsions et dans ces ténèbres, je le répète, ils ne purent en douter. C'est pourquoi ils se préoccupèrent, non de la réalité de sa mort, mais de l'éventualité d'un rapt qui ferait croire à une résurrection.

D'ailleurs, toutes précautions furent prises. Le soir venu, des soldats furent envoyés au Calvaire pour examiner l'état des trois suppliciés du jour, Jésus et les deux larrons. Ils trouvèrent ceux-ci respirant encore, et ils leur rompirent les jambes; Jésus n'offrait plus signe de vie, aussi ne lui rompirent-ils pas les jambes. Mais un soldat lui ouvrit le côté avec sa lance, et il en sortit du sang et de l'eau. Saint Jean atteste toutes ces choses, comme témoin oculaire. (Joan., XIX, 31-38.)

Cet écoulement de sang et d'eau fournit un argument à M. Regnault pour nier la réalité de la mort de Jésus : un homme, réellement mort, ne verse pas de sang. Les auteurs catholiques, anciens et modernes, ne se sont aucunement mépris à ce sujet. Jansénius (*in Év.*) cite notamment saint Ambroise et Euthymius. « Chacun sait, dit le premier, qu' aussitôt après la mort le sang se coagule dans les veines. — Perceriez-vous mille fois un cadavre, observe le second, vous n'en tireriez pas une goutte de sang, à plus forte raison de l'eau qui soit vraiment de l'eau. » Je mets de côté la question de l'eau, qui est subsidiaire; je me contente de remarquer que les Pères et les exégètes considèrent la double effusion du sang et de l'eau comme miraculeuse et en dehors des lois communes. Les incrédules n'admettront pas cette explication : pour eux, l'écoulement du sang restera une démonstration de la non-réalité de la mort du Sauveur. Ne sommes-nous pas fondés à leur répondre, en partant de leur hypothèse, qu'à

supposer la mort non acquise avant le coup de la lance, elle eût été amenée par la transverbération du cœur qui s'ensuivit?

Mais il y a mieux encore à dire pour les réfuter. Supposons un crucifié qu'on a détaché du gibet le croyant mort, qu'on a même enseveli, et puis qui donne des signes de vie. Que sera cette vie? Une vie vacillante, qu'on aura mille peines à ranimer. Perforé de larges blessures, disloqué par la suspension, épuisé de sang, le pauvre supplicié sera longtemps encore inerte et sans force comme un cadavre. Est-ce là l'état de Jésus sorti du tombeau? Les Apôtres le voient, dans ses apparitions, qui déploie une agilité, une puissance surhumaine. C'est un vivant, dans la plénitude de la force, dans la jouissance de toutes ses facultés, avec un surcroît immense de gloire. C'est, en un mot, le divin ressuscité que nous adorons, que nous confessons être le Fils de Dieu.

## VI. — La foi et la suggestion

M. le Dr Félix Regnault en vient ensuite à l'explication des procédés par lesquels Jésus opérait ses miracles. Or ces procédés se ramèneraient à la suggestion. Jésus, répète-t-il, aurait été un excellent hypnotiseur, connaissant à fond toutes les ressources de son art, et les utilisant avec une suprême habileté. Je demande pardon aux lecteurs chrétiens de leur redire une pareille billevisée, outrageante pour la personne adorable du Sauveur,

Comment l'auteur échafaude-t-il son système? Voici. Le plus souvent le Sauveur réclame au préalable la foi, avant que de faire un miracle; si elle n'existe pas, il cherche à la produire; si elle existe, il la stimule. Or, par cette foi, M. Regnault entend une confiance absolue du malade en son médecin, confiance, dit-il, qui, agissant sur l'imagination et sur la sensibilité du malade, produirait en lui des effets extraordinaires et décisifs. Quiconque, en un mot, croit absolument et sans hésitation qu'il va guérir, guérit.

Cette explication est fausse et pleine d'équivoque. Non,

quiconque croit qu'il va guérir ne guérit pas. Si la maladie est tout entière dans l'imagination et dans les nerfs, la confiance qui calme la sensibilité exaspérée peut amener une détente, et quelquefois peut-être une guérison. Mais toutes les maladies ne sont pas dans ce cas. Les affections constitutionnelles ne disparaissent pas à la simple persuasion qu'on va guérir. Or Jésus guérissait de telles maladies, comme aussi les ulcérations de la lèpre, le récit évangélique ne permet pas d'en douter.

La foi qu'il demandait aux malades n'était donc pas une confiance aveugle qu'ils allaient guérir. C'était quelque chose de plus et de mieux ; ou plutôt c'était tout autre chose. C'était la foi, vertu surnaturelle et théologale, qui donnait à ces infirmes, à ces suppliants, la conviction éclairée qu'ils étaient en présence de l'Envoyé de Dieu par excellence, du Messie investi d'une puissance divine, et disposé à en faire usage même pour le soulagement des corps. Jésus leur demandait cet acte de foi, parce qu'il y allait de l'intérêt supérieur de leurs âmes. Pour lui, faire des miracles, n'était qu'un moyen de justifier sa mission, d'engendrer et d'enraciner la foi en sa personne, foi qu'il disait être indispensable au salut (1).

Ceci ne me paraît pas contestable, d'après ses déclarations formelles, consignées dans l'Évangile.

Jésus insiste sur les miracles qu'il fait comme sur une preuve sans réplique de sa divinité. Il les déclare inimitables, et sans analogie dans le passé. « Ne croyez-vous pas, dit-il, que je suis en mon Père et que mon Père est en moi ? Autrement, croyez à cause de mes œuvres. (Joan., XIV, 11, 12.) — Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres telles que nul n'en a fait, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils ont vu, et ils m'ont haï, moi et mon Père. » (Joan., xv, 25.) Il avait tenu déjà précédemment le même langage (x, 37, 38) ; il le répète au moment de mourir, afin de donner le sens bien net de sa mission, de sa vie et de ses œuvres.

(1) Dans les premiers temps de sa prédication, Jésus guérit une multitude de malades qu'on lui apporte, sans leur demander au préalable un acte de foi. Il s'agissait précisément d'établir cette foi. Plus tard, quand il eut donné des preuves surabondantes de sa mission, quand sa personne fut àprement discutée, il réclame plus fréquemment cet acte de foi : on était inexcusable de ne pas croire.

Ainsi Jésus prend position de la façon la plus précise. Il déclare qu'il est le Fils de Dieu, qu'il est en son Père et que son Père est en lui. Et, en preuve de cette affirmation, il donne les miracles qu'il fait. Ceux-ci démontrent son identité de nature avec le Père. « De même que le Père possède la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. » (Joan., v, 19-37.)

Or il est clair que les miracles ne servent de preuves de son caractère messianique et de sa divinité, qu'autant qu'il les fait en confirmation de la foi qu'on a qu'il est bien le Messie, le Fils de Dieu. Voilà pourquoi il exige cette foi. « Croyez-vous que je sois le Fils de Dieu, que j'aie puissance de remettre les péchés? — Oui. — Eh! bien, pour vous démontrer que votre foi est légitime, je vous guéris, je guéris ce malade ». La conclusion porte coup.

C'est pour cela que Jésus ne demande ou n'exige pas rigoureusement la foi du malade lui-même. Il lui suffit qu'il en rencontre l'expression vive chez celui qui l'implore pour la guérison d'un autre ou qui lui présente le malade à guérir. Ainsi en est-il du maître de la synagogue qui supplie pour la résurrection de sa fille, du centenier qui sollicite la guérison de son fils, de la Chananéenne qui poursuit le Sauveur de ses prières en faveur de sa fille. En toutes ces circonstances, Jésus se contente de la foi de l'entremetteur. Dans l'hypothèse d'une suggestion, elle eût été insuffisante; il faut évidemment que la foi du sujet lui-même soit excitée et entre en jeu, pour que la suggestion opère en lui. Or, ici, rien de pareil ne nous est révélé. La fille du maître de la synagogue est morte; c'est à lui que Jésus dit : *Ne crains rien, crois seulement, et elle sera sauvée.* (Luc, viii, 50.) Le fils du centenier, la fille de la Chananéenne, n'ont aucun contact avec Jésus. — M. Regnault sent bien que cette observation ruine sa théorie de fond en comble; aussi il essaie, mais bien inutilement, de l'esquiver. « La foi, dit-il, était dans la famille; or elle est communicative. » Il ne suffit pas que la foi soit dans la famille, au cas où le miracle proviendrait d'une suggestion; il faut qu'elle actionne le malade lui-même. Et c'est ce que l'on ne voit pas dans le récit évangélique. Jésus ne



s'inquiète nullement si le fils du centenier, la fille de la Chananéenne ont foi en lui. Je ne parle pas de la fille de Jaïre qui est morte, et que M. Regnault suppose en profonde léthargie.

Pourquoi le Sauveur accomplissait-il certains rites, procédait-il par imposition des mains, par attouchement, par onction, en faisant tel ou tel miracle? C'était, dit M. Regnault, afin de frapper plus vivement l'imagination, et d'accentuer ainsi son action hypnotisante. Eh! bien, non. Les rites très simples employés par le Sauveur étaient quelque chose d'équivalent aux gestes d'un orateur, et voilà tout. N'est-il pas naturel que, dans une action guérissante exercée sur un aveugle ou un sourd-muet, intervienne le toucher de l'opérateur, qu'il prenne la main d'un paralytique qu'il veut redresser, d'un mort qu'il veut rappeler à la vie? Parfois le geste de Jésus est symbolique, comme lorsqu'il détrempe de la terre avec sa salive, et fait une onction sur les yeux de l'aveuglé; mais c'est là une exception. En maintes circonstances, il guérit des aveugles et d'autres infirmes par le seul commandement; son pouvoir thaumaturgique n'est pas attaché à des rites et à des gestes, qui n'ont rien de commun d'ailleurs avec les passes magnétiques.

Disons aussi que, par ses gestes, en faisant de ses mains les conducteurs de l'influx miraculeux qu'il verse sur les malades, en dégagant de tout son corps, par ses vêtements eux-mêmes, une vertu guérissante, le Sauveur a voulu montrer d'une manière tangible que son humanité, comme unie à la personne du Verbe, participait à la toute-puissance divine. Il se donnait comme Homme-Dieu, sa nature humaine n'ayant qu'une même personnalité avec la nature divine qu'il tient du Père. Il prouvait la réalité de cette union transcendante, en faisant de ses mains, de ses doigts, de tous ses membres, les instruments de ses miracles. S'il n'eût pas agi ainsi, s'il n'eût pas associé son corps à ses opérations miraculeuses, on eût pu croire que son humanité, loin d'être revêtue d'une personnalité divine, n'était qu'un vêtement d'emprunt, ou même une simple apparence, comme certains hérétiques ont eu l'impudence de le dire.

En envisageant les miracles de Jésus comme une preuve sensible et irréfutable de sa divinité et de la divinisation de son humanité, nous sommes dans la vérité des évangiles, dont tous les textes se coordonnent et s'expliquent.

Aux incroyants, qui ne veulent voir dans le Sauveur du monde qu'un hypnotiseur jouant de la suggestion avec une habileté qui n'a jamais été égalée, qu'un magnétiseur dégageant un fluide d'une puissance surprenante, je pose la question suivante : quel but se proposait Jésus en se donnant comme thérapeute et thaumaturge ? Il voulait sans doute se faire passer pour un Dieu, n'étant qu'un homme. Dès lors l'alternative classique se pose : ou bien il se croyait sincèrement un Dieu, et dans ce cas il était un halluciné ; ou bien il voulait se faire passer pour un Dieu, sachant ne pas l'être, et il était un trompeur.

Visiblement M. le Dr Regnault embrasse la première hypothèse. Par autosuggestion, Jésus se croyait Dieu : par suggestion, il faisait croire au peuple qu'il était Dieu. Et le monde entier se laissa envahir par cette suggestion : il acclama la divinité de Jésus. Bien plus, après dix-neuf siècles, la suggestion opère encore : on continue à acclamer la divinité de Jésus.

Voilà une puissance de suggestion bien étrange ! Est-il besoin de réfuter une pareille théorie, qui serait ridicule, si elle n'était outrageante pour notre foi qu'elle suppose dénuée de base et de preuves, et aussi pour la nature humaine qu'elle livre à l'illusion et au fatalisme de l'erreur, L'homme n'a donc pas la raison pour réagir contre les duperies de l'imagination ! Tant d'esprits illustres, qui ont cru et qui croient à la divinité de Jésus, ont été et sont le jouet d'un rêve ! Pour l'honneur même de la raison, nous protestons, nous croyants, contre une supposition pareille.

La suggestion, là où elle prend dans les masses, ne crée jamais qu'un entraînement factice et passager ; c'est un tissu vaporeux que la réalité brutale met vite en lambeaux. Il y eut dans la Judée, soit avant, soit après Jésus, de faux messies, des hallucinés fanatiques, qui provoquèrent des soulèvements. M. Regnault cite Judas de Gamala. Ils disparurent

les uns après les autres, sans laisser de traces appréciables. Quand les Apôtres, après la mort et l'ascension de Jésus, comparurent devant le sanhédrin, il se trouva dans ce haut Conseil un Pharisien nommé Gamaliel qui dit à ses collègues, après leur avoir rappelé les exemples récents de plusieurs agitateurs (1) : « Ne vous occupez pas de ces hommes (les Apôtres), laissez-les faire : si leur entreprise est humaine, elle tombera d'elle-même ; si elle vient de Dieu, vous ne pourrez pas en venir à bout, et vous risquez de lutter contre Dieu. » (Act., v, 38, 39.) La réflexion de Gamaliel eut gain de cause ; le haut Conseil, bien qu'à contre cœur, relâcha les Apôtres. Ils continuèrent à prêcher le nom de Jésus ; et l'événement, c'est-à-dire leur réussite, montra que leur entreprise *venait bien de Dieu*.

Le critère de Gamaliel est à retenir ; c'est le langage même de la raison et du bon sens. Une religion, qui ne fait pas appel aux passions comme le paganisme, qui ne s'appuie pas sur la force comme le mahométisme, qui combat les instincts de l'orgueil et du plaisir, qui ne lutte que par le martyre de ses membres, qui prêche en un mot un Dieu crucifié ; cette religion-là ne peut se propager et ne peut subsister que par une assistance divine. Elle vient de Dieu ; donc elle est vraie, et, dans sa vérité, elle est unique, nécessairement.

Si je fais une rapide excursion sur le terrain apologétique, c'est à la suite de M. Regnault. Il dit que la propagation du christianisme est *l'œuvre de la paix romaine* ; que les paroles d'amour de Jésus venaient à une heure propice où le monde pacifié était prêt à les recevoir. L'histoire est là pour nous dire quelle réception les cités grecques et romaines ont faite aux porteurs de ces paroles d'amour ; ils y ont trouvé des prisons, des chevalets, des croix et des bûchers. Le Sauveur d'ailleurs n'avait pas bercé ses Apôtres d'illusions souriantes, que les faits eussent cruellement démenties. Il leur avait prédit nettement qu'ils seraient l'objet de la haine universelle à cause de son nom. Et il en fut ainsi. Les historiens romains signalent les chrétiens comme une race exécrationnelle ; ils font

(1) Gamaliel mentionne Théodas, et précisément Judas de Gamala dit aussi le Galiléen.

écho, presque mot pour mot, aux prédictions du Sauveur. Il était réservé à notre époque de travestir en roman l'histoire des origines du christianisme, pour essayer de lui ravir son caractère surnaturel et divin.

L'auteur convient qu'il fallut des miracles pour accréditer le christianisme. Croit-il donc que les Juifs si retors, les Grecs si raffinés, les Romains si pratiques, auraient pris pour des miracles, pour de vrais miracles, des faits, tels que les faits hypnotiques, que le premier venu peut produire, pourvu qu'il soit doué d'une volonté énergique et qu'il rencontre des sujets convenablement disposés?

## VII. — La transcendance du christianisme

Je n'ai garde de confondre M. le Dr Regnault avec un de ces négateurs à outrance qui veulent à tout prix rabaisser le christianisme en feignant d'y voir une injure à la raison, et qui ne se gênent pas pour traiter d'imposteurs les écrivains sacrés. Tout au contraire; il reconnaît volontiers, au moins sous certains rapports, la transcendance de la religion chrétienne; quant aux évangélistes, il proclame hautement leur bonne foi et leur sincérité.

A ce point de vue, la dernière partie de son étude est très intéressante à suivre et à analyser.

« Plusieurs auteurs, dit-il, ont admis que les évangélistes avaient attribué tous ces miracles à Jésus, pour qu'on admit son rôle de Messie. Nous ne discuterons pas le degré d'authenticité des évangiles, cela sort des limites que nous nous sommes tracées. Mais il est évident, par l'étude qui a précédé, que les quatre évangélistes étaient fort au courant de la pratique des miracles qui étaient probablement fréquents à leur époque (1); et qu'ils croyaient aux miracles qu'ils ont décrits : le luxe de détails vrais, alors qu'ils paraissaient faux avant que la science hypnotique fût fondée et dont nous

(1) *Probablement* : le mot est charmant. C'est grand dommage qu'aucun auteur ne dise rien de cette fréquence de miracles. Et puis, mettre en avant la compétence des évangélistes, en cette matière, est une étrange idée, comme si c'eût été pour eux un objet de curiosité et d'étude.

n'avons pu par suite comprendre la portée que tout récemment, nous impose cette conclusion.

« Tout autres eussent été leurs descriptions des miracles, s'ils les avaient inventés ou écrits sans y croire. Nous aurions alors un récit analogue à celui que fit le biographe d'Apollonius de Tyane. Ce thaumaturge, qui naquit sous le règne de Néron et mourut à Éphèse en 97, exécuta de nombreux miracles que les philosophes du dix-huitième siècle opposèrent à ceux de Jésus. Il suffit de lire ces prodiges pour noter la différence qui existe entre Philostrate, le Latin, homme de lettres fin et sceptique, qui les a écrits, et les évangélistes animés par la foi. »

Ici l'auteur donne des citations de Philostrate. C'est le récit d'une expulsion de démon par Apollonius de Tyane, c'est celui de la réapparition d'Apollonius après sa mort à un disciple. Or ces deux récits, par leur contexture même, n'offrent aucune garantie sérieuse de véracité. « Ce sont là, dit très bien notre auteur, des phrases de rhéteur philosophe qui se soucie avant tout du style. » Sa conclusion est que l'impression produite par les évangiles est tout autre; et qu'autant la vie d'Apollonius est suspecte, autant ils inspirent créance par leur accent de sincérité.

Faut-il ne voir dans les miracles du Christ que de pures allégories, suivant l'interprétation des gnostiques vers laquelle penche Origène? Non, dit M. Regnault.

« La foi profonde des évangélistes, leur parfaite connaissance des conditions nécessaires à la production des miracles, nous feront écarter également l'interprétation des gnostiques: pour eux les miracles étaient de pures allégories.

« Pour Origène, cette explication seule nous révèle la portée profonde de la Bible. Ainsi, dans la résurrection de Lazare, le miracle n'est que l'accessoire, l'essentiel est ailleurs, il est dans le *Ego sum resurrectio et vita* dont ce miracle n'est que le symbole (Herder, Strauss).

« De même, la transmutation de l'eau en vin (Joan. II, 2) a reçu une explication symbolique, car Jésus compare son enseignement à du vin et à du vin nouveau qu'il ne faut pas mettre dans de vieilles outres. (Matth., IX, 17.)

« Si les évangélistes avaient eu l'idée, en rappelant les miracles, de n'écrire que des allégories, ils n'auraient pu donner ce luxe de détails vrais que nous avons relevés. »

Faut-il s'en tenir, relativement aux miracles de Jésus, à certaines explications ultranaturalistes, qui avaient cours dans les deux derniers siècles? Pas davantage.

« Notre étude des miracles permet aussi de repousser, au moins pour beaucoup d'entre eux, l'explication naturelle qu'ont voulu donner certains auteurs des dix-huitième et dix-neuvième siècles. Ainsi pour Paulus (1828), si Jésus a marché au-dessus de la mer, cela signifie qu'il a marché sur un rivage plus élevé que le niveau de la mer. Pareille explication est enfantine. »

En résumé, l'auteur se sépare de Havet, de Strauss et même de Renan, qui se refusaient à admettre la réalité objective des miracles évangéliques, d'après lesquels les écrivains sacrés auraient, plus ou moins sciemment, sur une échelle plus ou moins large, altéré la vérité. « Les explications, dit-il, que ne pouvaient concevoir les anciens critiques, une science nouvelle nous les donne, l'hypnotisme. Elle renouvelle l'étude de la vie de Jésus-Christ, telle que nous l'ont transmise les évangiles. »

Les croyants éprouveront une vraie satisfaction de voir l'exégèse de Havet, de Strauss, de Renan et consorts, ainsi mise au panier.

M. le Dr Regnault ne s'en tient pas là, il ajoute :

« Il convient d'opposer les miracles de Jésus à ceux des autres religions. Là encore l'avantage est au christianisme, car ses miracles ont été accomplis et rapportés avec sincérité. Jésus, et plus tard les apôtres, les saints, guérissaient parce qu'ils croyaient à leur vertu miraculeuse. Tout autres étaient les miracles des prêtres païens. Ceux-ci étaient gens experts dans les sciences physiques et chimiques de leur époque; ils usaient de l'acoustique, de l'hydrostatique, etc., pour illusionner les fidèles (1). Aussi les chrétiens eurent-ils beau jeu

(1) *La Revue de l'Hypnotisme*, 1899, p. 366, a traité cette question. Certes, j'admets qu'il y eut de la supercherie dans les prodiges des temples païens; mais

pour critiquer ces faux miracles, dus à de simples trucs, tandis que les leurs provenaient de la seule foi.

« Les miracles bouddhiques diffèrent plus encore de ceux de Jésus.

« Le récit de ces prodiges fait dans l'Avadana-Cataka, réunion de légendes bouddhiques, montre que nous avons affaire à un peuple qui n'a aucun souci du vraisemblable et se complait dans la fantasmagorie. On doit les rapprocher des légendes des peuples, mais elles diffèrent des miracles chrétiens. »

Ainsi le christianisme a réellement une note transcendante. On y sent passer un souffle de conviction ardente. Là où les prêtres païens se jouent de la crédulité des masses, là où les sectateurs de Bouddha se livrent à des débauches d'imagination, les apôtres et évangélistes parlent avec l'accent d'une foi profonde, d'une absolue sincérité.

Il faut savoir gré à M. Regnault de cette constatation, qui honore sa bonne foi et sa loyauté.

Mais, franchement, prenant comme point de départ l'entière sincérité des évangélistes, peut-on admettre un seul instant que l'hypnotisme rende raison des faits miraculeux qu'ils racontent? Certainement non, je crois l'avoir démontré; et des professionnels, mieux à même que moi d'apprécier les faits médicaux, le démontreront sans doute avec un surcroît d'évidence.

L'hypnotisme agit, comme sur son terrain propre, dans le ressort des affections nerveuses; il n'étend son action que par voie indirecte aux maladies du sang et des humeurs; il est impuissant vis-à-vis des maladies constitutionnelles et des plaies et lésions, surtout invétérées. Il ne peut donc fournir une explication satisfaisante de beaucoup des miracles relatés dans l'Évangile, les affections guéries échappant manifestement à la qualification de troubles nerveux.

L'hypnotisme procède d'une manière lente, avec des tâtonnements; il n'amène, pour l'ordinaire, qu'un soulagement

il y avait aussi des faits démoniaques réels, et excédant le pouvoir de l'homme. Nier l'ingérence démoniaque dans le paganisme est contraire à l'enseignement apostolique et traditionnel.

passager, suivi bientôt d'un retour offensif du mal dont la diathèse persiste. Il y a très loin de là à ces guérisons instantanées, radicales, dont les évangiles nous offrent le tableau.

En ce qui concerne les hallucinations, l'hypnotisme les produit sur des sujets malades, ou tout au moins sur des sujets préalablement endormis. Comment ramener à l'hallucination tant de faits prodigieux, dont les témoins sont éveillés et en pleine possession de leurs facultés? L'hallucination collective, mise en avant, est, non pas une explication, mais une défaite.

J'ai traité la question de la résurrection de plusieurs morts, racontée dans les pages évangéliques. Ici, la suggestion est hors de cause; ne l'est-elle pas même dans la supposition d'une profonde léthargie?

Pour tous ces motifs, je nie que l'hypnotisme puisse expliquer les faits miraculeux du saint Évangile.

Les témoins, les narrateurs étant reconnus sincères, il ne reste qu'à s'incliner devant la divinité de Jésus, le Fils de Dieu.

D. Bernard MARÉCHAUX.





## TÉLÉPATHIE

---

En 1892, sous ce titre : *Un Anglais à Paris, Notes et souvenirs*, la *Revue Hebdomadaire* publia la traduction d'un ouvrage dont l'auteur, désigné simplement par trois étoiles, semble des mieux renseigné sur tout ce qui s'est passé durant les cinquante années environ qu'il a habité la capitale de la France. En relations intimes avec la plupart des sommités politiques, artistiques, littéraires, ses récits sont empreints d'un caractère de sincérité et de modération qui leur donne un sérieux intérêt.

Nous en extrayons le curieux épisode qui suit :

A propos de cette campagne d'Algérie du duc d'Aumale, une histoire m'a été racontée par le duc de Montpensier, qui devient particulièrement intéressante à l'heure actuelle, où le spiritisme est si vivement discuté. Il la tenait de deux sources irrécusables, de son frère d'Aumale et du général Cousin-Montauban, plus tard comte de Palikao.

C'est au général Cousin-Montauban qu'Abd-el-Kader se rendit après la bataille d'Isly et de Djemma-Gazhouat. Le jeune capitaine de Géreaux succomba dans ce dernier engagement. Lorsque la nouvelle de sa mort parvint à sa famille, elle l'y trouva presque préparée. Le bruit se répandit que le jour même de l'engagement et à l'heure exacte où le capitaine de Géreaux avait été frappé, sa sœur, jolie jeune fille, fort impressionnable, avait tressailli soudain, s'était levée comme mue par un ressort, s'écriant qu'elle voyait son frère entouré d'Arabes qui le terrassaient, puis était tombée évanouie.

Quelques années s'écoulèrent. Le général Mautauban était devenu gouverneur militaire de la province d'Oran, lorsqu'il reçut une lettre de la famille de Géreaux, le priant de faire

des recherches au sujet des circonstances qui avaient accompagné la mort du capitaine. Cette lettre était écrite sur les instances de M<sup>lle</sup> de Géréaux, qui n'avait jamais cessé de penser à son frère et d'en parler. Un mois environ avant l'envoi de la lettre au général de Montauban, elle l'avait vu encore et sans éprouver une impression aussi profonde que la première fois. Il était vêtu du costume indigène, semblait fort pauvre et bêchait la terre. Ces visions se reproduisirent à de fréquents intervalles, au grand chagrin de la famille, qui ne pouvait les attribuer qu'à l'imagination frappée de la jeune fille. Peu après, elle soutint avoir vu son frère en robe blanche et en turban; il chantait des hymnes qui lui avaient semblé être en arabe. Elle supplia ses parents d'organiser des recherches; de là, cette lettre au général Montauban.

Le pays étant pacifié, celui-ci put procéder à une enquête minutieuse, et au bout de quelques mois, on apprit qu'un Français était effectivement prisonnier dans un village de la frontière du Maroc; qu'il avait, depuis deux ou trois ans, entièrement perdu la raison, mais qu'antérieurement à ce malheur il s'était converti à l'islamisme. Sa démence étant inoffensive, on l'avait employé au service de la mosquée. Tous ces renseignements, grossis et embellis en passant par un nombre considérable d'intermédiaires, étaient loin, on le comprend, d'avoir la netteté succincte que je leur donne ici.

Sur ces entrefaites, le général Montauban reçoit un autre commandement, et pendant près d'un an, l'enquête fut abandonnée. Quand on la reprit, le prisonnier était mort, mais on envoya à Oran des papiers trouvés sur lui; ils étaient écrits en français et prouvèrent, à n'en pas douter, que le défunt était bien le capitaine de Géréaux.

Il est probable que l'infortuné capitaine avait déjà perdu la raison lorsqu'il se convertit à l'islamisme, car il aurait bien trouvé le moyen ou de s'enfuir ou de faire parvenir de ses nouvelles aux siens. Je me souviens vaguement de cette histoire et de la persistance de la jeune fille à soutenir que son frère était vivant. L'authenticité de ce fait étant démon-

trée par le témoignage du prince et du général, j'ai pensé qu'il avait sa place naturelle dans cette Revue, comme un de ces phénomènes supranaturels, encore inexpliqués, qui n'avait été provoqué par aucune pratique de spiritisme, car on ne s'en occupait guère en France à cette époque.

E. LE NORMANT DES VARANNES.



## LA VIE DES ANGES

(Suite)

\*  
\* \*

*Réponse à la première question.* — Les docteurs parlent peu des vertus des anges, sans doute parce que si les vertus jouent un si grand rôle dans la vie humaine, elles sont à peine saisissables dans la vie de l'ange, laquelle, nous le savons, n'a duré qu'un instant et s'est toute passée en un acte, en une seule action !

En effet, la vertu n'existe que pour préparer au salut. Or, tandis que l'homme a souvent des années pour faire le sien, les anges durent faire le leur en moins d'une seconde !

Il est certain, de par les Écritures, que les anges furent mis à l'épreuve. Ils ont donc eu un obstacle à surmonter pour mériter la vie éternelle ; et cet obstacle ne pouvait être qu'un obstacle moral, puisqu'il était imposé à de purs esprits. Par conséquent ils ont dû avoir la force de le surmonter, et ceux qui l'ont surmonté ont dû faire un effort ; force et effort qui, à leur tour et pour le même motif, durent être de l'ordre moral. Or une force morale est une force vertueuse, et un effort moral est un effort vertueux qui, l'un et l'autre, supposent la vertu morale.

Et cette vertu morale a dû leur être infuse par l'Auteur du salut, attendu qu'ils étaient destinés à une vocation surnaturelle.

Il faut conclure que les anges, avant d'être élevés à la gloire, ont possédé, avec le don de la grâce habituelle, les vertus théologales et les vertus cardinales, et que ces vertus leur ont été infuses à un degré d'autant plus éminent que leur

sanctification et la sainteté qui allait en résulter, devaient surpasser la sanctification et la sainteté des élus du genre humain.

Il faut conclure en outre que, ces vertus, ils les ont toutes mises en action, parce que Dieu ne les donne que pour qu'on se sanctifie, ce qui suppose l'activité morale.

Enfin il faut conclure 1<sup>o</sup> que ces vertus, et toutes celles qui s'y rattachent, ils les ont pratiquées en un seul acte ; 2<sup>o</sup> que, par cet acte unique, qui fut un acte de toutes les vertus à la fois, ils les portèrent toutes à la hauteur d'habitudes actives : 3<sup>o</sup> que toutes ces vertus dans les anges furent non seulement extrêmement ferventes, mais plus héroïques qu'elles ne le sont chez les plus grands saints, vu que la sainteté de ceux-ci est très inférieure à celle des anges.

Oui, assurément, les anges ont pratiqué toutes les vertus à la fois, et sont arrivés d'un seul coup à la perfection la plus éminente qu'on puisse imaginer dans la créature, si l'on excepte la perfection suréminente de leur Reine et celle plus sublime encore de l'Homme-Dieu. — Et c'est ce qu'attendait d'eux le Seigneur pour leur ouvrir si larges les portes de la céleste patrie.

Oui, le cœur dilaté par une joie toute angélique, ces esprits purs ont volé dans la voie des préceptes qui leur étaient imposés et, dans cette voie si longue et si pleine en sa brièveté, ils ont fait plus de chemin, ils ont fait plus et mieux que ne fait l'homme durant sa vie entière. — Car comptez nos saints et voyez s'il en est un qui approche en sainteté de l'ange qui le conduisit au port du salut !

\*  
\* \*

Mais quelle fut donc la vertu dominante de ces esprit saints ou plutôt quelle fut la vertu qui, en présence de l'obstacle — *car il n'y en eut qu'un !* — se manifesta primesautière et en laquelle furent incluses activement et éminemment toutes les autres ?

Si de grands docteurs ès sciences sacrées, tels qu'un Hugues de Saint-Victor dont le dire, selon saint Thomas d'Aquin, est

magistral et possède la force de l'autorité (1); si plusieurs grands théologiens, dis-je, pour des raisons très sages, ont contesté l'existence de la *foi* chez l'ange à son principe, existence que l'ange de l'école affirme néanmoins d'une manière péremptoire, tous les Maîtres et lui le premier sont unanimes à applaudir à *l'humilité* des anges.

Lorsqu'on traite de la *voie* des anges, on n'y aperçoit qu'humilité sous tous les rapports; c'est une voie d'humilité et, comme telle, si elle est plus courte que la moindre parcelle de temps, elle est aussi plus profonde que les abîmes primitifs où l'enfer fut creusé par l'orgueil des superbes.

Le premier acte des anges a dû être un acte d'héroïque humilité, base des vertus les plus dignes de la céleste altitude; acte d'humilité la plus parfaite, qu'après la Mère de Dieu, ait jamais produit une créature. Et leur grand acte d'humilité, ces esprits supérieurs le posèrent non tant en obéissant que par obéissance, c'est-à-dire parce que Dieu voulait qu'avant tout ils fussent humbles; et Dieu le voulait parce qu'il appelait ses anges à dominer dans les hauteurs de la création à la sublimité de la perfection.

De leur côté, les anges le voulurent aussi, parce qu'en toute justice il est convenable et nécessaire que la créature reconnaisse de prime abord son néant et adore celui sans l'acte créateur de qui elle ne serait point ou n'aurait pas d'autre issue que de cesser d'être, si Dieu ne persévérât dans cet acte en la conservant éternellement.

Il s'ensuit que l'humilité est une vertu perpétuelle mieux à sa place encore au sein de la gloire céleste que parmi les vanités passagères d'ici-bas: puisque, plus on est élevé par l'Auteur des êtres, plus on doit professer qu'on a d'autre droit à l'existence que le bon plaisir de Dieu. — Il s'ensuit encore que la vertu de l'humilité est celle qui, de toutes, sied le mieux à la créature, étant sa perfection exclusive comme l'infinitude est la perfection exclusive du Très-Haut.

N'importe quelle autre vertu peut se supposer en Dieu, même la foi et l'espérance. Il ne répugne pas qu'un Dieu

(1) *Quamvis dicta. Hug. de S. Vict. magistrali, et robur auctoritatis habeant.* (Sec. sec. Quæst. V, art. I ad 1.)

infini en toutes espèces de perfections, si pur, si doux, si continent et justement tempéré dans les œuvres de sa toute-puissance, qu'un Dieu si fort et si prudent, dis-je, puisse en quelque façon croire et espérer en l'ouvrage de ses mains ; mais il ne saurait, ce Dieu, à moins de se faire homme, s'abaisser au-dessous de l'Ange. Au contraire, l'humilité est bien la vertu principale de l'Ange comme de l'homme, l'unique perfection dont l'être créé peut être jaloux et qu'il ne partagera jamais avec son Dieu.

Il ne fallait pas moins que cette ineffable perfection d'humilité pour faire de l'ange un élu, et c'est ce qu'a voulu lui rendre possible le Créateur, en le soumettant à une épreuve si pleine de bénédictions.

Et puis, en s'humiliant, ces esprits bienheureux ont fait éclore du fond de leur être fécondé par la grâce habituelle, et fertilisé par les grâces actuelles, toute une flore sanctificatrice, tout ce que comprennent la foi la plus vive, l'espérance la plus ferme, la charité la plus ardente, l'intégrité de la justice, la mortification de la tempérance, une prudence à toute épreuve et cette force qui les rend maîtres de l'enfer ; ou plutôt de même que, quand la foudre embrasse le firmament, tout resplendit épouvanté, ainsi l'acte vertueux que produisit chaque ange en particulier, est comparable à un faisceau d'éclairs qui, fulgurant d'un seul coup, viendrait anéantir les cohortes du mal.

\*  
\* \*

*Réponse à la seconde question.* — Une fois béatifiés, les anges possèdent-ils encore les vertus infuses et les pratiquent-ils dans la gloire ?

Le sol des vertus est la grâce. La grâce de l'élu s'est changée en gloire et sa vertu en sainteté. — Il ne pratique plus des vertus pour se sanctifier ; mais il éternise sa sainteté en assistant et en servant le Saint des saints. Or, la sainteté des élus au ciel n'est autre chose que le bien moral, vécu jadis dans la voie, et maintenant stabilisé dans la gloire, au sein de laquelle il rayonne sous divers aspects aussi variés que l'étaient des vertus en espèces et en intensité.

Pendant que la gloire et la béatitude des anges est un don de Celui qui leur donnera la grâce et l'infusion des vertus, leur sainteté est leur droit à la béatitude et une gloire personnelle acquise. En leur courte voie la sanctification divine les déifie; dans la vie éternelle la sainteté personnelle les unit à Dieu d'autant plus étroitement qu'ils sont plus saints. Enfin les degrés de la sainteté font les degrés de la gloire et de la béatitude des anges, et c'est dans la même proportion qu'ils sont dignes d'assister et de servir le Dieu trois fois saint; service et assistance qui consistent en une action, très variée, elle aussi dans ses élans perpétuels et dans le bonheur qu'elle procure, là-haut dans la plénitude du souverain bien; désormais plus d'obstacle, plus de lutte pour le bien; mais le bien affermi, à l'abri de toute défaillance, en chacun des actes de l'évangélique nature; puisque ce qui en eux, comme en nous présentement, eut un instant pour objet la victoire, n'est plus en eux comme en Dieu que l'exemplaire des racines du bien.

Alfred VAN MONS.

(*A suivre.*)

---



# LES APPLICATIONS DE L'HYPNOTISME

## A L'ÉDUCATION DES ENFANTS VICIEUX OU DÉGÉNÉRÉS

Rapport par M. le Dr BÉRILLON

Médecin inspecteur des asiles publics d'aliénés  
Directeur de la Revue de l'Hypnotisme

---

Depuis 1886, nous n'avons cessé, dans un grand nombre de communications, d'appeler l'attention des psychologues et des sociologues sur la valeur de la *suggestion hypnotique* envisagée *au point de vue pédagogique*.

Au Congrès d'*Anthropologie criminelle*, en 1896, nous avons démontré les services que la suggestion hypnotique est appelée à rendre comme adjuvant à la correction paternelle, notamment dans les cas de kleptomanie irrésistible chez les enfants (1).

Actuellement, en présence des résultats obtenus, on peut considérer la *méthode hypno-pédagogique* comme une science positive, réunissant tous les éléments d'une véritable *orthopédie mentale*.

En effet, il n'est plus permis de méconnaître la valeur de la suggestion hypnotique employée comme agent moralisateur et réformateur dans le traitement des enfants pervers, kleptomanes, impulsifs ou vicieux.

Nous avons journellement l'occasion d'en faire la démonstration expérimentale, lorsque des parents, justement préoccupés des tendances impulsives constatées chez leurs enfants, viennent spontanément nous demander d'appliquer sur ceux-ci la méthode hypno-pédagogique.

L'emploi de ce procédé nous a déjà permis de guérir un

(1) De la *Suggestion hypnotique envisagée comme adjuvant à la correction paternelle*. Comptes rendus du IV<sup>e</sup> Congrès d'Anthropologie criminelle, Genève, 1896.

grand nombre d'enfants réfractaires aux procédés habituels d'éducation et considérés à tort comme incorrigibles.

Dans un grand nombre de cas le succès de la méthode hypno-pédagogique a été d'autant plus frappant et plus convaincant que les enfants soumis à ce traitement étaient sous la menace d'un internement immédiat dans une maison de correction et qu'on y recourait seulement à la dernière extrémité.

Pendant longtemps, il faut le reconnaître, beaucoup de bons esprits accueillirent avec indifférence et scepticisme nos communications sur la valeur pédagogique de la suggestion hypnotique. Aujourd'hui, le nombre des hommes éminents (médecins, magistrats, professeurs, etc.) que nous avons convaincus par des faits probants est tellement considérable, que nous ne nous arrêterons plus à discuter les objections.

Nous nous bornerons à rappeler le cas d'un professeur de philosophie d'un lycée français qui, après s'être montré l'adversaire obstiné de l'emploi de la suggestion hypnotique en pédagogie, fut placé dans la pénible obligation d'y recourir pour un enfant qui manifestait des dispositions vicieuses. La guérison rapide de cet enfant par la suggestion hypnotique l'obligea à revenir sur les conclusions qu'il avait publiées et, dans un nouvel article, il reconnut son erreur.

Dans notre pratique, les manifestations morbides auxquelles nous l'appliquons habituellement avec succès, sont :

- 1° La kleptomanie ;
- 2° L'onanisme ;
- 3° La perversité morale ;
- 4° L'onychophagie.

Nous nous bornerons à donner quelques détails de notre technique applicable au traitement spécial de chacune de ces dispositions anormales :

### 1° Kleptomanie

Ce qui caractérise l'impulsion kleptomaniaque que l'on observe fréquemment chez les enfants dégénérés, c'est l'auto-

matisme et l'inconscience absolue qui président à l'accomplissement de l'acte. Lorsqu'on interroge ces enfants sur les motifs qui les ont poussés à accomplir un vol, ils font invariablement la même réponse : « Je ne sais pourquoi je l'ai fait, je n'ai pu faire autrement. » Il semble qu'ils aient agi comme s'ils étaient non seulement atteints d'inconscience, mais aussi dépourvus de tout pouvoir d'inhibition volontaire. La kleptomanie chez les enfants est donc la conséquence d'un défaut de discernement associé à un véritable état d'*aboulie*.

Les dégénérés doués d'une faible résistance contre les impulsions reflexes, prédisposés à l'accomplissement des mouvements automatiques ou inconscients, offrent un terrain favorable pour le développement de l'impulsion à s'emparer de l'objet de leurs convoitises. C'est ce qui explique le peu de succès des moyens coercitifs auxquels on a recours pour les guérir.

Au contraire, la suggestion hypnotique réalise toutes les conditions favorables à la guérison. Le sujet étant hypnotisé, c'est-à-dire placé dans l'état d'obéissance passive, reçoit sans les discuter et sans y résister les suggestions destinées à éveiller sa conscience, en un mot à transformer des sensations non perçues en sensations conscientes.

De plus, les suggestions appropriées, faites également dans l'état d'hypnose, permettent de développer, en même temps que son attention volontaire, le pouvoir d'arrêt qui leur permettra de résister à l'impulsion.

Pour faire comprendre par quel artifice on arrive à guérir un enfant atteint de la manie de voler des pièces de monnaie, je vais donner un aperçu d'un procédé très efficace. L'enfant étant mis dans l'état d'hypnotisme, je le fais approcher d'une table sur laquelle j'ai placé une pièce de monnaie. « Tu vois cette pièce, lui dis-je, tu as envie de la prendre. Eh bien, prends-la si tu veux et mets-la dans ta poche. » Il le fait. J'ajoute alors : « C'est ce que tu as l'habitude de faire, mais tu vas remettre maintenant la pièce d'argent où tu l'as prise et désormais tu agiras toujours ainsi. S'il t'arrive de succomber à la tentation, tu auras honte d'avoir volé et tu t'empresseras de remettre l'objet volé à sa place. » Au bout

de quelques séances de cette gymnastique mentale, exécutée dans l'état d'hypnotisme, l'enfant est généralement guéri pour toujours de sa mauvaise habitude. Un fait à noter, c'est que la guérison d'une habitude grave, obtenue par la suggestion hypnotique, n'est pas seulement le résultat d'une action automatique. Au contraire, elle s'accompagne le plus habituellement d'un réveil de la conscience et du sens moral. Nous en trouvons la meilleure preuve dans ce fait que l'enfant guéri en témoigne les plus vifs sentiments de reconnaissance.

## 2° Onanisme

Les habitudes d'onanisme, lorsqu'elles revêtent un caractère d'irrésistibilité, dénotent, chez les individus qui les présentent, des perturbations fonctionnelles profondes des centres cérébro-spinaux. Lors même que les sujets sont doués d'un certain développement intellectuel, on peut toujours constater qu'il existe une véritable *aboulie* par rapport à l'habitude automatique dont ils sont atteints. En effet, ces sujets, tout en ayant conscience des dangers que leur font courir les pratiques d'onanisme, se déclarent absolument impuissants à y résister.

On a imaginé un grand nombre d'appareils de contention et de *ceintures* dites de *chasteté* pour réprimer les habitudes d'onanisme chez les enfants. Aucun de ces appareils n'a jamais amené la guérison d'un seul malade. Au contraire, nous avons pu constater que l'usage prolongé des appareils de contention, ainsi que l'usage d'attacher les mains des enfants onanistes pendant la nuit, exerçait l'influence la plus mauvaise et avait pour effet de créer une disposition à l'*incurabilité de l'habitude* : nous affirmons même que l'emploi des appareils de contention et le fait d'attacher les mains semblent créer ce que nous serions tenté d'appeler l'*onanisme chronique*.

Cela est tellement exact que, lorsque nous éprouvons quelque difficulté à obtenir la guérison, nous pouvons, sans crainte de nous tromper, affirmer que l'enfant a été long-

temps attaché pendant la nuit, ou qu'il a porté une ceinture de chasteté pendant plusieurs mois.

Il se passe quelque chose d'analogue à ce qu'on observe chez les aliénés longtemps soumis à la contrainte de la *camisole de force*. Ces malades ne tardent pas à revêtir un aspect particulier, et beaucoup d'aliénistes considèrent que l'emploi de ces moyens de coercition augmente la disposition des troubles mentaux à passer à l'état chronique.

L'emploi de moyens de coercition dans le traitement de l'onanisme non seulement est sans efficacité, mais encore il augmente la gravité de l'habitude vicieuse. Cela tient à ce qu'il importe avant tout, non d'empêcher par des moyens mécaniques la réalisation de l'impulsion automatique, mais bien de procéder à la rééducation de la volonté et de créer chez ces malades de véritables centres psychiques d'arrêt.

Au contraire, on arrive assez rapidement à la guérison de l'onanisme par l'emploi de la suggestion hypnotique à laquelle il faut associer une gymnastique spéciale.

Voici notre procédé. L'enfant étant hypnotisé, nous lui levons les bras en l'air et nous lui suggérons l'apparition dans les bras d'une véritable *paralysie psychique*. Nous lui affirmons que lorsque l'impulsion à céder à l'onanisme se manifestera, la paralysie dont il est l'objet se reproduira immédiatement et qu'il sera, par conséquent, dans l'impossibilité matérielle de céder à l'habitude. En même temps, nous nous appliquons, par des suggestions appropriées, à éveiller la conscience de l'acte reprehensible et à faire en sorte qu'il ne puisse plus l'accomplir inconsciemment. En général, il est nécessaire d'appuyer les suggestions par des raisonnements et d'invoquer les arguments les plus capables d'imposer l'horreur de l'onanisme.

Après deux ou trois séances, les sujets ne tardent pas à reconnaître qu'ils sont capables de résister dans une certaine mesure à l'impulsion. Bientôt leur résistance s'organise et la guérison s'établit.

L'argumentation devra varier selon le degré de culture morale et les influences du milieu. C'est là affaire de tact.

Dans certains cas, l'impulsion à l'onanisme se trouve asso-

ciée à de véritables altérations du *sens moral*. Il est évident, dans ces cas-là, que l'on devra utiliser l'état d'hypnotisme non seulement pour procéder à la rééducation de la volonté et à la création de centres psychiques d'arrêt, mais aussi à l'éducation de la sensibilité morale.

On ne saurait s'imaginer à quel point la provocation préalable de l'état d'hypnose augmente la puissance de la suggestion. Quand l'hypnotisme est obtenu, la guérison est la règle. Sans l'hypnotisme, la suggestion pratiquée à l'état de veille ne donne que des insuccès. C'est pourquoi nous pouvons déduire de notre pratique, déjà longue, que c'est l'hypnotisme qui joue le rôle prépondérant dans la guérison de l'onanisme et des états mentaux qui s'y rattachent.

La durée du traitement varie nécessairement selon l'ancienneté des habitudes et le terrain névropathique sur lequel elles se sont développées. Chez les onanistes dont le développement intellectuel est suffisant et dont les stigmates de dégénérescence sont peu accentués, la guérison de l'onanisme par la suggestion est rapide et durable.

### 3° Perversité morale. — Troubles du caractère. — Paresse

Les dispositions du caractère présentent de grandes variétés individuelles. Chez les animaux, de même que chez l'homme, ces dispositions évoluent entre ces deux termes : docilité et méchanceté. Chez l'enfant, l'analyse du caractère est difficile et l'on observe un nombre infini de modalités. Cela tient à ce que les aptitudes héréditaires sont contrariées par les influences de milieu. Ces influences, à notre avis, jouent le rôle prépondérant dans la constitution de la personnalité ; cependant, abstraction faite de toute influence de milieu et de toute action éducative, un certain nombre d'enfants se montrent naturellement dociles et doux, tandis que d'autres se montrent indociles et méchants.

La plupart des auteurs ne voient dans la méchanceté l'indocilité que des manifestations de la dégénérescence héréditaire.

ditaire. En réalité, pas plus chez l'homme que chez les animaux, la méchanceté n'est l'apanage de la dégénérescence. Des individus très robustes, de race très pure, sont d'emblée méchants ; d'autres, très dégénérés, sont très doux.

Quelle que soit la cause originelle de la méchanceté de l'enfant, il convient de recourir, pour la modifier, à une éducation spéciale et à un véritable dressage.

Le but de ce dressage sera surtout de créer chez l'enfant de véritables centres d'arrêt psychique et de procéder à une éducation systématique de la volonté. L'absence de la volonté d'arrêt conduit fatalement l'individu à la dégradation par la satisfaction exagérée des appétits. Par extension, l'absence de la volonté d'arrêt devient donc un facteur important dans la provocation de la dégénérescence.

La méthode d'éducation systématique de la volonté d'arrêt consiste dans l'emploi de la suggestion hypnotique. Les résultats de cette méthode sont extrêmement frappants. Elle permet en peu de temps d'obtenir la transformation des sentiments pervers, des habitudes automatiques, des impulsions irrésistibles.

Il est très remarquable de constater que les mêmes enfants qui se montrent absolument indociles et insociables à l'état de veille, deviennent immédiatement malléables et éducatibles, dès qu'ils sont plongés dans l'état d'hypnotisme.

#### 4<sup>o</sup> Onychophagie

Le mot *onychophagie* est un néologisme que nous avons créé pour désigner l'habitude de se ronger les ongles. Cette habitude est extrêmement répandue chez les enfants. Nous avons démontré, dans un travail documenté, qu'elle était fréquemment associée à l'existence des stigmates de dégénérescence et à d'autres habitudes vicieuses. Bien que l'onychophagie soit difficile à guérir chez les dégénérés, dès que l'on a recours à l'hypnotisme, la guérison s'obtient au contraire avec la plus grande facilité.

Voici dans toute sa simplicité le procédé dont nous vérifions

chaque jour l'efficacité chez les enfants atteints d'onychophagie.

Le malade étant hypnotisé et assis dans un fauteuil, les deux avant-bras reposant sur les appuis du siège, je saisis une des mains et je la maintiens solidement. Je dis alors au sujet : « Essayez de porter votre main à votre bouche et de vous ronger les ongles. — Vous voyez que vous ne le pouvez pas. — La pression que j'exerce sur votre main est un obstacle que vous ne pouvez vaincre. — Eh bien, lorsque les circonstances dans lesquelles l'habitude se renouvelle surviendront, vous éprouverez dans la main la même sensation de pression que vous ressentez en ce moment. Votre bras vous paraîtra lourd à soulever. Cette fois, la résistance sera constituée non plus par ma main, mais par une véritable impuissance. La force à dépenser pour vaincre la résistance vous donnera le temps de vous ressaisir, d'avoir conscience du mouvement que vous alliez exécuter et de faire intervenir votre propre volonté. » Je répète cet exercice à plusieurs reprises, pour l'une et l'autre main, et la séance est terminée.

Habituellement, les sujets éprouvent toutes les sensations suggérées. Ainsi dès le lendemain de l'opération, chaque fois que la main se soulève automatiquement pour se diriger vers la bouche, ils éprouvent nettement dans l'avant-bras une sensation qui contrarie le mouvement. Cette sensation d'arrêt est telle que beaucoup accusent dans le bras un réel engourdissement, qui se reproduit à l'occasion de chaque mouvement d'élévation. Ces sensations sont d'ailleurs passagères. Lorsque l'action curative n'a été exercée que sur un seul bras, l'autre membre continue à céder à l'habitude automatique, et ce fait constitue une expérience de contrôle du plus grand intérêt.

### Conclusion

La mise en œuvre de la méthode hypno-pédagogique, en apparence assez simple, nécessite de la part de l'opérateur une certaine compétence et des aptitudes spéciales. Nous estimons même qu'elle est une opération d'ordre essentielle-



ment médical et qu'elle gagne à rester sous la direction d'un médecin neurologiste ou psychiâtre.

Il convient également de limiter les applications au traitement des enfants vicieux, impulsifs, récalcitrants, manifestant un penchant irrésistible vers les mauvais instincts, en un mot, aux enfants qui sont réfractaires aux procédés habituels d'éducation.

La méthode n'est applicable ni aux idiots ni aux imbéciles, ni aux sujets atteints de débilité mentale. Son efficacité est en rapport avec le degré de développement intellectuel du sujet.

Les impulsions instinctives et automatiques qui disparaissent facilement chez les individus normaux sous l'influence de l'éducation, se montrent d'une extrême ténacité chez les dégénérés. Chez ces sujets, pour obtenir une transformation favorable, la suggestion à l'état de veille, quelle que soit l'autorité de l'éducateur, se montre impuissante. Au contraire, la suggestion acquiert une remarquable efficacité lorsqu'elle est faite dans l'état d'hypnotisme.

Nous considérons donc que, dans l'application de la méthode hypno-pédagogique, ce n'est pas la suggestion, mais l'hypnotisme qui joue le rôle prépondérant. Les guérisons obtenues par son intervention sont durables.

Nous devons ajouter que la méthode hypno-pédagogique utilisée par des médecins expérimentés est d'une innocuité absolue et ne comporte aucun inconvénient pour le sujet soumis au traitement.



## L'AUTOREPRÉSENTATION

## CHEZ LES HYSTÉRIQUES

*La Presse médicale* (17 janvier 1903)

---

Les phénomènes d'autoreprésentation que j'ai signalés, il y a quelques mois, dans la *Revue neurologique*, ont été observés depuis par d'autres auteurs qui les ont décrits sous le nom d'autoscopie interne et d'hallucination cénesthésique (Sollier), d'autoreprésentation ou hallucination cénesthésique (Buvat <sup>1</sup>).

Quels que soient les noms employés, ces nouveaux faits viennent absolument confirmer ceux que j'avais signalés. Je rappelle pour mémoire qu'il s'agit dans tous ces cas de la faculté qu'ont certaines grandes hystériques de « se représenter » et de décrire dans l'hypnose leurs organes internes non seulement dans leur constitution extérieure, leur forme, leurs dimensions, mais aussi dans leur structure intime, puisqu'elles vont jusqu'à percevoir les éléments cellulaires de ces organes et leur constitution anatomique.

Il ne faudrait pas croire que toutes les hystériques peuvent présenter ce phénomène ; je ne l'ai jamais rencontré pour ma part que chez de grandes hystériques, complètement vigilambules, et dont les manifestations hystériques remontaient à l'enfance.

J'en apporte aujourd'hui trois nouveaux cas ayant trait à des malades qui m'ont décrit non seulement leurs organes internes, mais aussi des corps étrangers introduits dans ces

(1) *Revue neurologique*, 1901, 30 mai. — Renon et Sollier, *Bulletin médical*, 1901, 9 novembre. — Buvat, *Gazette des hôpitaux*, 1902, 25 novembre. — Sollier, *Bulletin de l'Inst. psych. Internat.*, 1902, janvier-février.

organes, leur parcours dans le tube digestif, et les lésions causées dans l'organisme au cours de ce trajet.

Avant de citer ces faits, je crois devoir expliquer pourquoi j'ai choisi et conservé le mot *autoreprésentation* pour les qualifier. Il me paraît avoir l'avantage de ne rien préjuger sur la nature de ces faits, ni sur l'explication qui pourrait en être donnée le jour où ils seront mieux connus ; il donne, en outre, par lui-même une explication, en ce sens qu'à mon avis les malades se représentent plutôt qu'ils ne voient ce qu'ils décrivent. Or, le mot *autoscopie* implique en lui-même l'idée de voir. Il ne s'agit pas non plus d'une hallucination, laquelle est une perception sans objet. Là, au contraire, les malades décrivent des organes ou des objets qui existent... Ceci dit, voici les faits.

\*  
\* \*

Une grande hystérique, que je soignais par le traitement mécano-thérapique, ayant pour but le réveil de la sensibilité, était prise tout à coup de fièvre. La température monta graduellement jusqu'à 40°, la malade n'ayant pour tout symptôme qu'une sensation douloureuse dans la région iliaque droite. Devant l'absence de tout signe pouvant expliquer cette température, je restais dans l'expectation pensant me trouver en présence d'une fièvre hystérique, avec péritonisme localisé dans la région cœcale. Je me contentai de prescrire avec précaution une alimentation liquide et de la glace en permanence sur l'abdomen. Cet état fébrile dura trois semaines avec défervescence progressive. Au cours de cet état, la malade, étant dans l'hypnose, me parla à plusieurs reprises de la petite peau qui entourait ses intestins et qui était très rouge, surtout à un endroit. Sous l'influence du repos et de la glace les phénomènes s'étant amendés, la malade se releva. Par prudence je la laissai au régime liquide, lorsque, au bout de quelques jours, les mêmes faits se reproduisirent avec des symptômes cette fois plus nets : nausées, ballonnement abdominal, constipation, douleur lancinante au niveau de l'appendice et fièvre. Le jour où la température atteignit 40°, je fis mettre la malade dans des bains frais. Les mouve-

ments provoqués occasionnèrent une exacerbation de la douleur et amenèrent le troisième jour une crise paroxystique au cours de laquelle la malade me dit qu'elle voyait la petite peau plus rouge que la première fois, et que surtout le petit bout de l'intestin était très malade. Je profitai de son état d'hypnose pour la questionner et lui demander ce qu'elle voyait ainsi :

« Je ne vois pas très bien le petit bout, je ne sais pas où il finit.

— Pourquoi ne le voyez-vous pas ?

— Je ne peux pas le voir parce que je ne le sens pas ; mon intestin et la peau qui l'enveloppe, je les vois parce que je les ai sentis ; mais ce petit bout-là, je ne l'ai jamais senti.

— Eh bien, dis-je, sentez-le. »

Elle fit des mouvements abdominaux accompagnés de vives douleurs et entrecoupés de cris et de paroles que je transcris.

« Ah ! mais ça va percer, mais c'est très mince ; la petite peau colle, elle est double, et entre ses faces il y a une sorte de liquide sale et épais ; ça se colle et ça se décolle quand je remue, mais ça va tout arracher ; c'est comme quand on a un mal blanc au doigt, ça suppure ; c'est ce qui me donne cette fièvre, et tout autour de ce point-là, c'est rouge, toute la petite peau est rouge dans tout le ventre, mais surtout du côté droit.

— Sentez plus... »

Les mouvements augmentent, les phénomènes douloureux paraissent plus intenses et elle me dit :

« Oh ! le petit bout est plein de saletés ; ah ! que c'est sale ! mais il y a longtemps que c'est là-dedans tout ça ; c'est ça qui m'a fait mal, et ça ne peut pas sortir.

— Sentez plus.

— Ah ! je vois le bout maintenant. »

Elle fait un mouvement plus vif et s'arrête tout à coup en poussant un cri :

« Ah ! ça me pique.

— Quoi donc ?

— Mais il y a quelque chose dans le bout.

— Quoi?

— Je ne vois pas très bien, car c'est entouré d'un tas de saletés, mais ça me fait très mal ; je n'ose plus bouger, j'ai peur que ça ne crève.

— Quoi? lui dis-je.

— Mais le petit bout ; il y a dedans quelque chose de pointu qui a irrité, mais c'est entouré de saletés et je ne vois pas bien ce que c'est, alors si je remue j'ai peur que la pointe ne fasse percer mon intestin.

— Eh! bien, lui dis-je, continuez à sentir en allant doucement et en faisant attention à ce que ça ne perce pas. »

Elle continue alors à faire doucement et comme avec précaution les mouvements abdominaux qu'elle avait faits jusqu'alors, et me dit tout à coup :

« Mais ça remue, tout le petit bout de l'intestin se tortille comme un ver, et ça fait remuer ce qui est dedans, ça se déplace... ça remonte... mais ça m'écorche en passant... ah ! ça sort du petit bout ; c'est dans le gros intestin ! »

Elle continue à faire quelques mouvements et s'arrête « parce qu'elle a trop mal au ventre ». Je jugeai inutile de pousser plus loin ce jour-là, craignant, puisque la malade s'arrêtait d'elle-même, d'amener des accidents plus sérieux, et jugeant préférable de la suivre plutôt que de la guider. Le soir, la température, non seulement n'avait pas augmenté, avait baissé de deux dixièmes. Le lendemain, je mettais néanmoins la malade dans l'hypnose et lui demandais si elle voyait toujours son intestin.

« Oui, me dit-elle, et la petite pointe qui me faisait mal est toujours au même endroit qu'hier.

— Eh! bien, lui dis-je, réveillez votre intestin. »

Elle fait alors de nouveaux mouvements, me dit que tout son intestin remue, que la petite pointe se déplace et que les saletés qui sont autour sont moins épaisses.

« Sentez plus. »

Elle me dit un instant après :

« Je commence à voir mieux, mais je ne vois qu'un bout, on dirait un morceau d'os. C'est pointu à une extrémité et plus large à l'autre, ça a environ 1 centimètre. »

Elle m'indique alors comme situation dudit objet la région correspondante au côlon transverse.

« Sentez plus. »

Les mouvements continuent :

« Où le voyez-vous maintenant ? »

— Là, montre-t-elle avec son doigt, en indiquant la fosse iliaque gauche.

— Vous êtes sûre ! lui dis-je.

— Mais je le vois très bien.

— Eh ! bien alors, arrêtez-vous et ne cherchez plus à sentir. »

Et aussitôt je lui fis administrer un lavement d'eau pendant qu'elle était endormie. Je fis filtrer les matières rendues, et je trouvai dedans un petit morceau d'os.

Le lavement expulsé, je demandai à la malade si elle voyait encore sa petite pointe.

« Mais non, me dit-elle, elle est partie avec l'eau que je viens de rendre. »

A partir de ce jour, la température baissa progressivement. La malade questionnée à diverses reprises dans l'hypnose, me déclara successivement que la petite peau (le péritoine) était moins rouge, que les saletés qui en collaient les deux surfaces disparaissaient petit à petit. Elle semblait suivre jour par jour la diminution de l'inflammation péritonéale et la résorption de l'exsudat. Il n'y eut une légère élévation de température que le jour où je lui fis retrouver la sensibilité de tout le cœcum.

On m'objectera que la malade savait avoir oublié ce bout d'os. — Alors pourquoi ne m'avait-elle pas décrit son intestin et le corps étranger lors de sa première poussée fébrile ? Car il y a tout lieu de supposer que c'était le même fragment d'os qui avait amené la première poussée d'appendicite, puisque la malade n'avait repris aucun aliment solide entre les deux poussées successives. Pourquoi donc aurait-elle attendu cette rechute et l'élévation de la température à 41° ? On pourra, je le sais, invoquer la mauvaise foi de la malade, une ruse pour tromper le médecin, se rendre intéressante, et me dire qu'elle

avait avalé en cachette le bout d'os en question. Je ferai remarquer que je la faisais veiller jour et nuit, qu'elle ne faisait aucun mouvement et n'avait rien à sa disposition. Admettons cependant cette objection.

Mais alors comment a-t-elle pu me dire un jour qu'il était à tel endroit (en désignant le cœcum), le lendemain, qu'il ne s'était pas déplacé et me le décrire successivement à telle ou telle place de son intestin, jusqu'au moment où, m'ayant dit qu'il était dans l'S iliaque, j'en ai moi-même amené l'expulsion par un lavement?... Enfin, il faudrait admettre aussi que la malade ait pu faire baisser sa température progressivement après l'expulsion du fragment d'os. Elle eut pu aussi bien, si on admet une fièvre d'autosuggestion, avoir une défervescence brusque; alors qu'au contraire cette défervescence est logique et s'explique par la diminution progressive de l'inflammation péritonéale après l'expulsion de l'objet.

\*  
\* \*

Cette observation vint recevoir une nouvelle confirmation dans le fait suivant, survenu avec la même malade quatre mois plus tard.

Un jour, après avoir mangé à son repas une bombe glacée, la même malade accuse une sensation douloureuse dans l'estomac, et me dit elle-même (elle ne cherchait donc pas à me tromper) qu'elle croyait avoir avalé quelque chose, mais n'était pas certaine. Je l'endormis aussitôt, et lui demandai si réellement elle avait avalé un corps étranger.

« Oui, me dit-elle, je le crois, il est dans mon estomac; c'est un petit morceau de plomb ?

— Comment, lui dis-je, voyez-vous que c'est du plomb ?

— Ah ! cela, je ne le vois pas ; mais c'est lourd, ça ne surnage pas dans mon estomac et en faisant des mouvements j'ai du mal à le faire remuer ; alors comme j'ai mangé une glace et que j'ai failli avaler un morceau du moule, je suppose que ça en est un autre que je n'ai pas vu et que j'ai avalé. Mais ce que je vois très bien, c'est la grosseur de cette petite pointe et sa forme, elle a un centimètre de long environ et est

plus pointue à une extrémité qu'à l'autre, elle est dans mon estomac.

— Eh bien, lui dis-je, n'ayez pas peur, ça s'en ira tout seul. »

Et je la réveillai. Le lendemain, je la rendormis. Je lui demandai dans l'hypnose si le petit morceau de plomb avalé était parti et si elle le voyait toujours, lui disant qu'il devait être maintenant dans l'intestin.

« Non, il est encore dans mon estomac ; il était trop lourd, il s'est seulement déplacé, et il est tombé entre deux petits plis ; il ne bouge plus, il ne remue un peu que quand je fais de grands efforts... »

Je ne dis rien à la malade, et je lui fis avaler séance tenante 1 gramme d'ipéca, toujours endormie. Je restai auprès d'elle, et un quart d'heure après elle vomissait devant moi le petit morceau de plomb en question, dont la forme correspondait bien à la description faite par elle.

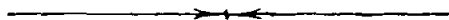
Questionnée ensuite, elle me répondit qu'elle ne voyait plus rien.

On ne pourra pas objecter qu'elle savait qu'elle venait de l'avalé. J'avais attendu au lendemain avant de le lui faire rendre. Logiquement, elle eût dû le croire passé dans l'intestin.

Elle le sentait, dira-t-on ? Parfaitement, mais la sensibilité de l'estomac est physiologiquement assez obtuse pour que nous ne puissions affirmer la présence d'un si petit corps étranger à un endroit précis, à moins qu'il ne se révèle à nous par une douleur violente, brûlure, piquûre, etc... Or, ma malade, sauf le premier jour, tout de suite après l'avoir avalé, ne s'était pas plainte de souffrir ; et pourquoi m'aurait-elle dit le lendemain que ledit objet était déplacé, si elle ne l'avait pas vu ainsi ? Enfin, ses réponses dans l'hypnose prouvent qu'elle ne cherchait pas à m'induire en erreur.

Le fait le plus probant me paraît être dans l'expulsion par deux voies différentes de ces deux corps étrangers, sous l'influence de deux agents thérapeutiques différents.

(A suivre.)





## DU MONDE INVISIBLE

OU RECHERCHES SUR LES FAITS D'UN ORDRE SURNATUREL (1840)

(Suite)

---

### X

En 1816, on vit se renouveler à Paris le fameux épisode du maréchal-ferrant de Salon.

Un laboureur des environs de Chartres vint trouver le roi Louis XVIII pour lui donner des conseils qui lui avaient été révélés par un esprit céleste. Toutes les pièces concernant cette affaire se trouvent réunies dans un petit volume imprimé à Paris, en 1817, chez Egron, et en 1827, chez Gueffier. Mais quelque respectables que soient les témoignages qui s'y trouvent rapportés et le caractère de Martin, les révélations ont une certaine couleur politique qui doit faire douter de leur authenticité.

Sous le bénéfice de cette observation nous allons rapporter les faits tels qu'ils sont consignés dans les documents désignés ci-dessus.

Thomas-Ignace Martin, âgé de trente-cinq ans, marié, père de quatre enfants, laboureur à Gallardon, révéla à M. l'abbé Laperuque, curé de Gallardon, qu'à différentes fois et en différents lieux il lui était apparu, notamment dans les journées des 15, 18, 20, 21, 24 et 30 janvier 1816, aux champs, dans sa cave, dans sa grange et dans l'église de Gallardon, un fantôme sous la forme d'un homme qui lui avait dit très distinctement d'aller trouver le roi pour le prévenir des complots que les malveillants tramaient contre lui, l'engager à donner une meilleure marche aux affaires et à protéger

davantage la religion, sinon la France serait perdue et accablée de toute sorte de malheurs.

Ces révélations ayant été communiquées à M. le curé de Gallardon chaque fois qu'elles eurent lieu, ce pasteur s'empessa d'en informer Mgr l'évêque de Versailles par Martin qu'il chargea d'une lettre à cet effet.

L'évêque en rendit compte au ministre de la police générale qui aussitôt renvoya le rapport de M. le curé de Gallardon à M. le comte de Breteuil, préfet du département d'Eure-et-Loir, en invitant ce magistrat à faire venir Martin, à l'interroger, à découvrir ce que pouvait être ce prétendu fantôme, si les apparitions données comme miraculeuses n'étaient pas plutôt un jeu de l'imagination de Martin, une véritable illusion de son esprit exalté; ou si enfin le prétendu envoyé et Martin lui-même ne devaient pas être sévèrement examinés par la police et livrés comme imposteurs aux tribunaux.

M. de Breteuil manda Martin et le curé de Gallardon. Le 6 mars 1816 ceux-ci se rendirent chez lui, à Chartres. Martin fort naïvement lui raconta tout ce qui lui était arrivé depuis le 15 janvier jusqu'à ce jour.

Il en détailla toutes les circonstances et soutint son dire avec fermeté. Du reste, toutes les informations que prit le préfet présentèrent Martin comme un homme franc, ouvert, modéré, remplissant ses devoirs fidèlement, sans ostentation, ennemi de la révolution mais sans aigreur, ami du roi sans apparat, d'humeur gaie, d'un caractère ferme, point crédule, point ami du merveilleux, incapable de servir un parti aux dépens de la sincérité et de la vérité.

Le préfet se détermina alors à faire conduire Martin devant le ministre de la police générale, sous la garde de M. André, lieutenant de gendarmerie à Chartres. Les visions continuèrent pendant le voyage, et ce fut dans ce trajet que le fantôme lui dit s'appeler l'archange Raphaël, envoyé de Dieu pour avertir le roi des malheurs qui menaçaient son royaume s'il ne prenait pas des précautions.

Martin fut interrogé plusieurs fois du 9 au 13 mars par le ministre de la police, puis examiné par le Dr Pinel, qui,

pour mieux s'assurer de son état, demanda qu'il fût transféré à Charenton. Là, il fut soumis aux soins de M. Royer-Collard, médecin en chef de l'hôpital, et fut traité avec les plus grands égards.

Cependant l'affaire de Martin s'ébruita sourdement à la cour. M. de La Rochefoucauld, qui en fut instruit, vint à Charenton le 29 mars, ainsi qu'un ecclésiastique qu'envoyait l'archevêque de Reims, pour voir, examiner Martin, et s'instruire de sa propre bouche du fond de son affaire et de ses circonstances.

Le 2 avril, Martin fut extrait de Charenton et conduit à l'hôtel de la police générale. M. Royer-Collard avait déclaré qu'il ne regardait pas cet homme comme aliéné.

Cet avis ayant été rapporté à l'archevêque de Reims, grand aumônier de France, celui-ci avait informé le roi de ce qui se passait, et le roi, touché d'une suite de faits si extraordinaires, avait donné ordre au ministre de la police de lui amener l'homme arrivé de Chartres.

Voici la relation de l'entrevue de Martin avec le roi, telle qu'elle a été écrite de la main du curé de Gallardon, d'après le rapport de Martin lui-même.

(*A suivre.*)

Hippolyte DE BARRAU.

---

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS



Monseigneur,

Des articles parus dans les récents numéros de la *Revue du Monde Invisible* m'ont fait faire quelques réflexions que j'ai l'honneur de vous communiquer.

## I

La livraison de février dernier publie une « *Petite Méthode d'auto-suggestion* » que l'auteur lui-même déclare être laborieuse et dangereuse, dangereuse surtout au point de vue mental, et il pose comme condition *sine qua non*, à ceux qui voudraient essayer, une intelligence suffisamment développée et une grande force de volonté. Entre autres essais, il propose l'*autosuggestion de causer et de plaire*, deux choses en effet qui vont bien ensemble; mais dès lors qu'on est intelligent, est-il nécessaire de recourir, pour causer et pour plaire, à tout ce mécanisme de l'*autosuggestion*? — Dans cet exemple l'auteur ne tient pas compte de l'antipathie, sentiment aveugle, spontané, souvent inexplicable, qui survient à l'improviste, envers une personne d'ailleurs avenante, qu'on voit pour la première fois. Cette personne peut être sympathique à d'autres; à moi, elle m'est antipathique. — J'estime que l'*autosuggestion de plaire* ne peut rien contre l'antipathie et qu'elle est inutile vis-à-vis de la sympathie. — L'*autosuggestion de plaire* en causant doit être impuissante aussi dans les rapports de caractère. Cette suggestion ne doit pas pouvoir rendre agréable à un homme superficiel la conversation, nécessairement sérieuse d'un esprit posé ou scientifique, et *vice versa*.

En pratique, c'est-à-dire pour les actes de la vie pratique, un propos, une résolution bien prise, fortement voulue, n'amènerait-elle pas des résultats identiques à ceux de l'*autosuggestion méthodique* dont il s'agit? — Pour le propre délibéré de la résolution, pas n'est besoin de se prédisposer, ni de se mettre dans un état mental quelconque, ni d'épier le demi-sommeil, ni de se livrer, pendant des minutes, des heures, des nuits, à un exercice pénible et dangereux : c'est l'affaire d'un instant, et plus on est éveillé et de bonne humeur, mieux cela vaut. — Ceux qui ont une volonté forte sont inébranlables dans l'accomplissement de leurs résolutions bien prises, et il ne les oublient

pas : c'est tout naturel ! — Mais, si à cet exercice naturel de la volonté et de l'intelligence on ajoute l'exercice surnaturel de la prière, que n'obtiendra-t-on pas ! — Il est certain, la vie des saints le prouve abondamment, que ces trois choses : la *considération* ou méditation, la *résolution* bien prise et la *prière*, c'est-à-dire la demande de la grâce divine ; il est certain, dis-je, que ces trois actes de la vie spirituelle produisent des résultats bien plus merveilleux que ceux de n'importe quelle suggestion ou autosuggestion. Saint François de Sales fut préablement un colérique ; il avait donc habituellement des idées colériques, mauvaises par conséquent. Or, par la pratique des actes de la vie spirituelle, il est devenu extrêmement doux ; ses idées colériques se sont changées en idées très douces et très bonnes, à tel point que la douceur constitue le fleuron de sa canonisation ! — Saint Augustin avoue que le dévergondage était chez lui une *seconde nature*. Car il s'est rendu, sans suggestion, ni autosuggestion, ni modèle de vertu.

A moins que la *résolution* ne soit, naturellement parlant, une sorte d'autosuggestion ! — Le Dr Coste de Lagrave prétend que l'autosuggestion aboutit à la création de nouveaux centres nerveux dans notre organisme ; c'est ainsi qu'il *explique* les résultats de cette pratique. Qui sait si l'exercice des nouveaux actes rendus habituels par la *résolution* ne finit pas par produire des créations semblables, surtout si, en même temps, au moyen de la prière, on a recours au Créateur ! Ajoutons que la méthode de la résolution est accessible à tout le monde, que personne n'y risque quoi que ce soit, et que la prière peut tenir lieu d'une grande intelligence et d'une volonté forte, pourvu qu'on l'ait bonne, en ce sens, que les hommes de bonne volonté, mais d'aptitude médiocre, peuvent obtenir, par la prière, des grâces de choix, lesquelles procureront à leurs efforts des résultats semblables à ceux que leur aurait procuré une intelligence développée : ceci est d'une expérience constante, dans la vie scolaire par exemple.

## II

Feu Desfontaines, lorsqu'il apparaît à son ami n'est vu que de lui seul. Les spectateurs voient celui-ci s'éloigner, se promener et causer pendant un quart d'heure ; mais personne n'aperçoit auprès de lui le revenant qui l'accompagne et à qui il parle.

Ordinairement, lorsqu'une apparition de l'autre monde se manifeste sur la terre d'une manière sensible, elle se montre à tous ceux qui sont présents ; tout le monde peut voir le prodige. Ainsi par exemple les trois anges qui apparurent à Abraham furent vus de lui et de toute sa famille, et l'archange Raphaël était aperçu par tous ceux que fréquentait Tobie.

Mais il arrive parfois qu'une apparition ne se manifeste qu'à un

seul témoin ou à quelques-uns, à l'exclusion de toutes les autres personnes présentes. Telles les célèbres apparitions de Lourdes où, parmi 18 à 20 mille personnes, Bernadette seule voyait l'Apparition, et celles de Campitello relatées par la *Revue du Monde Invisible* en 1900, où un certain nombre de spectateurs voyaient, tandis que tous les autres en très grand nombre regardaient en vain.

Saint Thomas d'Aquin, dans sa *Somme théologique*, première partie, question 51, article II : *Utrum Angeli assumant corpora*, explique longuement comme quoi les esprits purs ont la faculté de se former un corps, à l'aide des éléments de notre monde pour se rendre visibles à nous. C'est d'ailleurs la seule explication acceptable, car il est impossible qu'un esprit tombe sous nos sens s'il ne se rend sensible, en s'entourant d'une substance matérielle propre à affecter nos sens. Et dès lors tous les esprits qui se manifestent à nous, démon, ange ou âme, doivent nécessairement avoir recours à un procédé analogue : c'est le phénomène ou plutôt le prodige de la matérialisation, laquelle matérialisation est rendue plus ou moins sensible selon que les substances dont l'esprit se sert diffèrent de densité ou sont moins ou plus condensées par lui. Tantôt ce sera une simple vapeur, un brouillard, un spectre transparent, tantôt un corps comme le nôtre en chair et en os qui, mu par l'esprit et quoique sans vie, marchera, parlera, etc., tout comme un homme qu'il n'est pas.

Mais comment donc concevoir qu'une matérialisation des plus parfaites puisse apparaître exclusivement à celui en faveur de qui elle se manifeste, tout en se dérochant absolument à tous ceux qui sont présents et dont le voyant ou la voyante excite en vain l'attention? — Quelle explication en donner autre que la volonté de Dieu tout-puissant? — Comment expliquer qu'un esprit matérialisant exprès pour être remarqué, ne le soit pas également de tous ceux qui sont présents à sa matérialisation ou apparition sensible?

Je n'y trouve que deux explications scientifiques, toutes deux insuffisantes, l'une basée sur la disposition des molécules dont se sert l'esprit, l'autre sur l'éclairage de ces molécules, disposition ou éclairage matériel voulu expressément par l'esprit et qui lui permettrait de se rendre visible ou invisible à qui il veut.

1° *Disposition des molécules*. — Il arrive quelquefois qu'en regardant une bande d'oiseaux voler en cadence, tour à tour on les voit et on les perd de vue, sans pourtant quitter du regard l'endroit de leurs évolutions; — la même chose peut s'observer avec un essaim de certains petits insectes; — c'est que ces volatiles présentent tous ensemble, et en même temps, tantôt leur envergure de face, tantôt leur côté trop éloigné ou trop mince pour être aperçu du spectateur.

L'esprit, à la fois visible et invisible se sert peut-être pour sa matérialisation ou confection du corps sous lequel il nous apparaît, des molécules plates qu'il meut à son gré en les dirigeant de pile ou de face vers

le voyant et de tranche vers les indiscrets, ne se rendant visible que dans un rayon visuel déterminé : celui du voyant. Malheureusement cette explication ne vaut guère là où il y a, dans une foule, plusieurs voyants placés à divers point de vue!

2° *Eclairage des molécules.* — Peu de temps après le lever du soleil, mettez-vous entre un champ de trèfle et cet astre, de façon à voir s'allonger sur le champ votre ombre, dont le chef sera entouré d'une *auréole lumineuse*. Ce phénomène d'optique sera d'autant mieux visible que vous aurez choisi un endroit plus élevé, au-dessus du champ. Votre auréole est produite par une réfraction prismatique des rayons solaires dans les gouttelettes de rosée adhérente au trèfle. La feuille de trèfle est d'un vert foncé, circonstance qui offre plus de prise à ce genre de spectre. Vous êtes seul à l'apercevoir parce qu'il se produit exclusivement dans votre rayon visuel à vous. Les personnes qui se trouveront près de vous verront votre ombre, mais ne verront pas votre auréole.

Je le demande, les apparitions partielles ou *partiales*, dont il s'agit, telles que celles de Desfontaines, auraient-elles recours à un phénomène de ce genre, en se produisant exclusivement dans le rayon visuel du voyant. Quand il y a plusieurs voyants, l'apparition devrait alors se produire dans plusieurs rayons visuels à la fois, sans se manifester dans le rayon visuel des autres assistants? — Je me permets de poser ces questions aux lecteurs et collaborateurs qui s'occupent de semblables études.

Alfred VAN MONS.

Pancsova (Hongrie), le 3 avril 1903.



# TABLE GÉNÉRALE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME

### 1<sup>re</sup> LIVRAISON. — 15 JUIN 1902

|                                                                 |    |
|-----------------------------------------------------------------|----|
| M <sup>sr</sup> MÉRIC : Le P. de Condren et l'astrologie.....   | 5  |
| A. DE ROCHAS : Lettre du colonel de Rochas à M. Jules Bois..... | 19 |
| Autour du saint Suaire.....                                     | 25 |
| FR. HILAIRE : Les nouvelles radiations.....                     | 46 |
| A. VAN MONS : La vie des anges.....                             | 52 |
| G. BOIS : Bibliographie.....                                    | 59 |
| Tribune de nos lecteurs.....                                    | 61 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1902

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| M <sup>sr</sup> MÉRIC : La possédée de Grèzes.....  | 65  |
| Magnétisme et hypnotisme (suite).....               | 78  |
| D <sup>r</sup> FERRAND : Les stigmates.....         | 95  |
| A. VAN MONS : La vie des anges (suite).....         | 104 |
| FR. HILAIRE : Les nouvelles radiations (suite)..... | 113 |
| Sourciers.....                                      | 119 |
| Variétés.....                                       | 120 |
| Tribune de nos lecteurs.....                        | 126 |



3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOUT 1902

|                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>sr</sup> MÉRIC : La possédée de Grèzes (suite et fin)..... | 129 |
| Magnétisme et hypnotisme (suite et fin).....                      | 145 |
| Un nouveau liseur de pensée.....                                  | 157 |
| A. VAN MONS : La vie des anges (suite).....                       | 173 |
| FR. HILAIRE : Les nouvelles radiations (suite).....               | 183 |
| Tribune de nos lecteurs.....                                      | 188 |

4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1902

|                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>sr</sup> MÉRIC : La possédée et le D <sup>r</sup> Séguet.....             | 193 |
| D <sup>r</sup> A. GRAFÉ : Un nouveau liseur de pensée (suite et fin). ....       | 205 |
| DOM BERNARD MARÉCHAUX : Les mains de feux.....                                   | 213 |
| A. PARENT : La catastrophe de la Martinique aurait-elle été pré-<br>dite ? ..... | 221 |
| FR. HILAIRE : Les nouvelles radiations (suite).....                              | 228 |
| A. VAN MONS : La vie des anges (suite).....                                      | 234 |
| Le mouvement psychique.....                                                      | 241 |
| E. LENORMANT DES VARANNES : Autour du saint Suaire.....                          | 250 |
| Tribune de nos lecteurs.....                                                     | 254 |

5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1902

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>sr</sup> MÉRIC : Un peu de logique.....           | 257 |
| A. GOUPIL : Expériences de transmission de pensées.....  | 270 |
| FR. HILAIRE : Les nouvelles radiations (suite).....      | 278 |
| GEORGES BOIS : Un songe prophétique.....                 | 287 |
| A. VAN MONS : La vie des anges (suite).....              | 289 |
| FERNAND DE LOUBENS : L'imagination et les stigmates..... | 295 |
| DOM BERNARD MARÉCHAUX : Thaumaturges et guérisseurs..... | 300 |
| Variétés.....                                            | 308 |
| Tribune de nos lecteurs.....                             | 314 |

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1902

|                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>sr</sup> MÉRIC : Marie Alacoque.....                     | 321 |
| D <sup>r</sup> A. BATTANDIER : Sur la baguette divinatoire..... | 332 |
| D <sup>r</sup> GRASSET : La biologie et la psychologie.....     | 337 |
| FR. HILAIRE : Les nouvelles radiations (suite et fin).....      | 355 |

|                                                    |     |
|----------------------------------------------------|-----|
| A. DE ROCHAS : L'extériorisation de la pensée..... | 360 |
| HIPPOLYTE DE BARRAU : Du monde invisible.....      | 369 |
| Variétés.....                                      | 380 |
| Tribune de nos lecteurs.....                       | 383 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1902

|                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>SR</sup> MÉRIC : Le problème du préternaturel.....                   | 385 |
| D. BERNARD MARÉCHAUX : Un guérisseur : le prince de Hohenlohe               | 395 |
| A. DE ROCHAS : Les longs jeûnes.....                                        | 404 |
| A. VAN MONS : Les interventions démoniaques.....                            | 418 |
| ABBÉ TH. MOREUX : Le monde extérieur.....                                   | 424 |
| D <sup>R</sup> CH. BINET-SANGLÉ : La transmission directe de la pensée..... | 433 |
| Tribune de nos lecteurs.....                                                | 439 |

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1903

|                                                                                            |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>SR</sup> MÉRIC : Le problème du préternaturel (suite).....                          | 449 |
| A. DE ROCHAS : Les longs jeûnes (suite et fin).....                                        | 461 |
| FR. HILAIRE : Les faits de télépathie et leur observation scientifique.....                | 476 |
| DOM BERNARD MARÉCHAUX : Un guérisseur : Le prince de Hohenlohe (suite et fin).....         | 484 |
| D <sup>R</sup> CH. BINET-SANGLÉ : La transmission directe de la pensée (suite et fin)..... | 493 |
| Séances avec Eusapia Palladino, à Gênes.....                                               | 501 |
| HIPPOLYTE DE BARRAU : Du monde invisible (suite).....                                      | 508 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1903

|                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>SR</sup> MÉRIC : L'inconscient.....                             | 513 |
| DOM BERNARD MARÉCHAUX : Guérisseurs et guérisseurs.....                | 525 |
| La princesse Karadjja.....                                             | 532 |
| C. DE WATTEVILLE : Les fantômes.....                                   | 538 |
| Séances avec Eusapia Palladino, à Gênes (suite).....                   | 548 |
| D <sup>R</sup> COSTE DE LAGRAVE : Petite méthode d'autosuggestion..... | 554 |
| HIPPOLYTE DE BARRAU : Du monde invisible (suite).....                  | 568 |
| Tribune de nos lecteurs.....                                           | 575 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1903

|                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> MÉRIC : L'inconscient et le merveilleux (suite)..... | 577 |
| Les cloches et les esprits pendant les orages.....                   | 584 |
| C. DE WATTEVILLE : Les fantômes (suite et fin).....                  | 590 |
| Magie.....                                                           | 597 |
| B. C. : Les Charmeurs de serpents au Caire.....                      | 609 |
| La voyante de Boulleret.....                                         | 615 |
| A. VAN MONS : La vie des anges (suite).....                          | 617 |
| Séances avec Eusapia Palladino, à Gênes (suite).....                 | 625 |
| HIPPOLYTE DE BARRAU : Du monde invisible (suite).....                | 633 |
| GEORGES BOIS : Bibliographie.....                                    | 637 |

11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1903

|                                                                                     |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> MÉRIC : L'inconscient et le merveilleux (suite et fin).....         | 641 |
| DOM BERNARD MARÉCHAUX : Les Miracles de l'Évangile et les faits<br>hypnotiques..... | 650 |
| FERNAND DE LOUBENS : Pressentiments.....                                            | 665 |
| Magie (suite et fin).....                                                           | 670 |
| La princesse Karadja (suite et fin).....                                            | 681 |
| Séances avec Eusapia Palladino, à Gênes (fin).....                                  | 690 |
| Variétés.....                                                                       | 702 |

12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1903

|                                                                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>re</sup> E. MÉRIC : Les pressentiments.....                                                                | 705 |
| DOM BERNARD MARÉCHAUX : Les miracles de l'Évangile et les faits<br>hypnotiques (suite et fin).....                | 720 |
| E. LE NORMANT DES VARANNES : Télépathie.....                                                                      | 754 |
| A. VAN MONS : La vie des Anges (suite).....                                                                       | 737 |
| D <sup>r</sup> BÉRILLON : Les applications de l'hypnotisme à l'éducation des<br>enfants vicieux ou dégénérés..... | 742 |
| L'autoreprésentation chez les hystériques.....                                                                    | 750 |
| Hippolyte DE BARRAU : Du Monde Invisible.....                                                                     | 758 |
| Tribune de nos lecteurs.....                                                                                      | 761 |
| Table générale des matières.....                                                                                  | 765 |

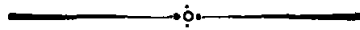
---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

**REVUE**  
**DU**  
**MONDE INVISIBLE**

**paraissant le 15 de chaque mois**



**DIRECTEUR :**

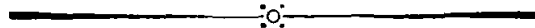
**M<sup>GR</sup> ÉLIE MÉRIC**

**DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, DOCTEUR EN THÉOLOGIE,  
PROFESSEUR A LA SORBONNE**



**SIXIÈME ANNÉE**

**1903-1904**



**RÉDACTION ET ADMINISTRATION**

**29, RUE DE TOURNON, 29**

**PARIS**





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2007.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



## LE CORPS HUMAIN ET SON FANTOME

En 1608, Mgr Frémiot, archevêque de Bourges, chargé par l'assemblée du clergé de France, de faire la remontrance solennelle à Henri IV, exprima cette singulière opinion du peuple hébreu :

« Les secrets théologiens des Hébreux ont inventé que l'âme est attachée à son corps par un esprit qu'ils appellent en la langue sainte *Nephes* : et, ce mot par une transposition de lettres, en fait un autre qui signifie *douteuse lumière*. Ils ajoutent que, quand l'âme doit dire le dernier adieu à son corps, cet esprit se répand au dehors, et que c'est l'ombre de l'idole qui, ne pouvant oublier son ancienne demeure, se montre souvent auprès du sépulcre, où ses reliques et ses cendres reposent. »

Les Indous enseignent, avec les panthéistes, que le fluide astral dont toutes les parties de l'univers sont pénétrées forme la substance de ce corps qui serait en nous, et que nous ne voyons pas. Les Égyptiens le nommaient *la forme qui sort*, faisant ainsi allusion, sans doute, aux cas de dédoublement qu'ils avaient observés. C'est le périsprit des adeptes du spiritisme, ou le corps fluidique qui forme le double de notre corps matériel. Par une déduction très erronée, certains psychologues ont essayé d'identifier ce prétendu corps psychique avec le corps glorieux réservé aux bienheureux, dans la gloire surnaturelle. Mais, cette identification ne repose sur rien : elle supprimerait, d'ailleurs, la distinction des bons et des méchants, des élus et des réprouvés, puisque tous les hommes, sans distinction, d'après ces fausses théories, auraient leur corps astral.

Ce n'est pas pour expliquer l'union de l'âme et du corps que l'hypothèse très ancienne que nous exposons a été inventée. Elle a rien qui rappelle le médiateur plastique de Cudworth,



l'harmonie préétablie de Leibniz, les causes occasionnelles de Malebranche, le principe vital de Lordat et de l'école médicale de Montpellier. L'âme est la forme du corps, elle est le principe immédiat de la vie végétative, animale, intellectuelle et morale de l'homme. Avec le corps, elle forme le composé humain dont il n'est pas permis de briser l'unité.

Mais, le corps ne se composerait pas seulement des os, des muscles, des nerfs, des humeurs, de la chair, du sang; il comprendrait aussi un fluide placé sous la domination de l'âme. Ce fluide, attaché aux nerfs dans leur étendue et dans leur profondeur, se manifesterait par les larges effluves enveloppantes du corps humain, il rendrait même lumineux notre corps, dans des circonstances rares que la science essaie aujourd'hui de déterminer.

L'unité du composé humain est admise; elle n'est donc pas ici en question, et nous l'écartons de ces recherches sur le fantôme des vivants. La question se pose ainsi : l'âme qui possède la puissance de faire son corps, n'a-t-elle pas aussi la puissance dans certains cas, et par la permission de Dieu, de se faire un spectre ou un fantôme, par lequel elle manifeste sa présence aux vivants?

Où prend-elle les éléments de ce fantôme?

Après avoir recueilli des faits certains, nous exposerons les principaux systèmes par lesquels des psychologues expérimentés ont essayé d'expliquer scientifiquement les phénomènes d'apparition dont la réalité nous paraît incontestable.

Nous discuterons, enfin, ces systèmes et ces opinions, ou plutôt ces efforts trop souvent déçus de la pensée humaine pour expliquer des faits qui découragent notre curiosité, en fuyant sans cesse devant nous.

Le personnage inconscient, distinct et séparé de notre *moi*, n'existe pas, nous l'avons démontré; le fantôme existe-t-il? Est-il en nous, est-il autour de nous, est-il soumis aux lois physiques générales qui maintiennent l'ordre et l'harmonie dans l'univers?

Serions-nous victimes d'une invincible hallucination?

## II

Ce que nous appelons notre fantôme, les psychologues anglais l'appellent le *double* : « Je crois qu'il y a en moi quelque chose de personnel, et que ce quelque chose est capable de se dégager et de se manifester hors de mon corps vivant. Je l'appelle *mon double*. Et je crois que cette chose qui est personnelle en moi, survit à la désagrégation même des atômes, à ce que nous appelons la mort, et peut, en se dégageant finalement, se manifester hors de mon corps, et indépendamment de lui. Cela c'est mon esprit. Donc, la même chose, la pensée si vous voulez, sous deux formes distinctes, le double et l'esprit <sup>1</sup>.

Plus précis, les psychologues français ne commettent pas l'erreur de confondre l'âme et le double, ou l'esprit et le fantôme. L'âme est absolument immatérielle, elle est le principe de phénomènes distincts, particuliers, déterminés, et le double est sous sa domination, comme le corps dont elle est la forme et le principe de vie. Le double, au contraire, n'est pas absolument immatériel, il possède une forme fluïdique sensible, et il n'est pas le principe de la pensée, de la sensibilité et de la volonté. Il est donc essentiel de ne pas confondre le double et l'esprit. Citons quelques faits bien observés.

« Une personne, dont je puis répondre, écrit Mistress Crowe, servait chez un colonel M... La maison qu'il habitait avec sa famille était à l'un des bouts de la ville, entourée d'une prairie. Un soir que le colonel ne dînait pas chez lui et que M<sup>me</sup> M. était seule avec son fils, âgé de douze ans, et Anne, la servante, M<sup>me</sup> M... appella celle-ci et lui montra un soldat qui se promenait de long en large dans une cour de derrière où séchait du linge étendu sur des cordes.

« S'étonnant fort de le voir là, elle pria Anne de rentrer le linge, craignant que cet homme n'en volât. La servante hésitait, effrayée, mais M<sup>me</sup> M... promit de rester à la fenêtre; alors, elle alla vite enlever le linge en tournant le dos au

1. Révér. Haweis. — *Fortnyghtly Review*. — Janvier 1893.

soldat qui se promenait toujours sans s'occuper d'elle, le moins du monde.

« Le colonel étant rentré, M<sup>me</sup> M... le mena aussitôt à la fenêtre, ne pouvant comprendre pourquoi cet homme se promenait de long en large et Anne ajouta en plaisantant : Pour moi, je crois que c'est un revenant. » Le colonel répondit qu'il allait voir cela.

« Il appela un gros chien qui était couché dans la chambre, et, suivi de son petit garçon qui demanda à l'accompagner, il sortit de la maison et s'approcha de l'étranger.

« A sa grande surprise, le chien qui était très brave, recula et sauta pour rentrer à travers la porte vitrée de la maison, jetant au loin mille éclats de verre. — Cette porte avait été fermée par le colonel.

« Le colonel avançait, en interpellant l'homme sans en recevoir de réponse. S'irritant, enfin, il leva une arme qu'il avait apportée, disant : Parlez, ou je tire. — Plus personne : le soldat avait disparu, et l'enfant tomba évanoui. Le colonel le releva, le rapporta à la maison, et dit à la servante : « Anne, vous avez raison, c'était un revenant. »

« Ce fait l'avait impressionné. Il regrettait la façon dont il avait agi, et aussi d'avoir emmené son fils, ce qui, pensait-il, avait probablement empêché une communication.

« Afin de réparer, s'il était possible, cette erreur, il sortait tous les soirs, et se promenait au même endroit dans l'espoir que le spectre reviendrait. Il dit, enfin, l'avoir revu, et lui avoir parlé, mais, il ne voulut jam répéter cette conversation, pas même à sa femme. L'effet produit sur son caractère par cet événement fut remarqué de tous ceux qui le connaissaient. Il devint grave et pensif, et semblait avoir passé par quelque étrange expérience. La servante qui me fit le récit est maintenant une femme d'âge mûr. Elle avait environ vingt ans quand la chose arriva; elle appartient à une famille des plus respectables, et a toujours été d'une véracité inattaquable<sup>1</sup>. »

Le Dr Werner raconte que le baron Von O. avait été envoyé

1. Mistress Crowe. *Les Côtés obscurs de la Nature*, p. 308.

à Paris, pour ses études, mais, formant de mauvaises liaisons, il les négligea et devint très dissipé. Il n'écoutait pas les conseils de son père, et ne répondait pas à ses lettres. Un jour, que le jeune baron était assis tout seul, sur un banc du bois de Boulogne, et qu'il s'était mis à rêver, il aperçut en levant les yeux, la forme, le fantôme de son père au-dessus de lui. Croyant que ce n'était qu'une simple illusion spectrale, il frappa l'ombre avec sa cravache, et elle disparut.

« Il reçut le lendemain, une lettre qui le priait de revenir immédiatement s'il voulait revoir son père vivant. Il partit, mais il trouva le vieillard dans sa tombe. Ceux qui l'avaient entouré dirent qu'il avait gardé toute sa connaissance et avait eu un grand désir de voir son fils. Cependant, il avait eu un peu de délire, tout de suite après avoir exprimé ce désir, car, il s'était écrié : « Mon Dieu ! il me frappe avec sa cravache ! » et avait expiré aussitôt<sup>1</sup>. »

« Récemment, un régiment en garnison à la Nouvelle-Orléans, s'était construit une cantine provisoire, avec une porte spéciale pour les officiers à l'une de ses extrémités, et une porte séparée pour le cantinier, à l'autre extrémité.

« Un jour, deux des officiers jouaient aux échecs ou aux dames, l'un faisant face au centre de la pièce, le second lui tournant le dos : « Dieu me bénisse ! mais voilà sûrement votre frère ! » s'écria le premier ; l'autre se retourna avec empressement, son frère étant alors, comme il le croyait, en Angleterre.

« A ce moment, le fantôme ayant dépassé l'endroit où les officiers étaient assis, ne se montrait plus que de dos. — « Non, répondit-il, mon frère n'est pas dans ce régiment, ceci est l'uniforme de la Rifle-Brigade. Mais, par Dieu, c'est pourtant, mon frère ! ajouta-t-il, » en se levant précipitamment, et en poursuivant l'étranger, qui tourna la tête, à ce moment, et le regarda, puis disparut tout à coup d'une façon inexplicable, du côté du cantinier.

Pensant qu'il était sorti par là, l'officier continua à le cher-

1. Mistress Crowe. *Les Côtés obscurs de la Nature*, p. 182.

cher, mais il demeura introuvable, et ni le cantinier, ni ceux qui l'entouraient ne l'avaient aperçu.

Le jeune homme était mort à ce moment-là, en Angleterre, après avoir changé de régiment et être entré dans la Rifle-Brigade<sup>1</sup>.

Les faits de ce genre, attestés dans tous les temps et dans tous les pays, sont innombrables. « Le témoignage prouve, écrit Gurney, que les personnes qui traversent quelques crise grave, ou qui vont mourir, apparaissent à leurs parents et à leurs amis, ou se font entendre par eux, avec une fréquence telle, que le hasard seul ne peut expliquer les faits.

En présence de la masse des faits de ce genre qui ont été recueillis, constatés scientifiquement, classés par des hommes dont il n'est permis de suspecter ni la valeur intellectuelle, ni la bonne foi, il n'est pas permis d'en appeler au hasard ou à l'hallucination.

Très souvent le sujet qui voit le fantôme se trouve arraché brusquement à d'autres préoccupations, à d'autres pensées par l'apparition du fantôme qui s'impose à son attention. Ce n'est donc pas le sujet qui, par une concentration particulière et puissante de son attention sur une personne ou sur un objet, arrive à se faire illusion et à croire qu'il voit ce qui n'existe pas. Le sujet est passif, il ne pense à rien, ou il pense à autre chose ; c'est une cause extérieure, inattendue, qui le saisit, s'empare de son esprit, élargit le champ de sa vision, et lui apparaît pour l'avertir, ou pour lui dire un suprême adieu.

Il est donc incontestable que le sujet se trouve en présence d'une réalité objective et que c'est bien la personne qu'il a connue, qu'il connaît, qui lui apparaît dans une vision troublante. Elle exprime par sa physionomie silencieuse, par son état réel au moment de l'apparition, la tristesse, la souffrance, une blessure, un désir violent. Si elle agite les lèvres, elle ne provoque aucune vibration, elle ne parle pas, ou elle ne se fait pas entendre. Elle s'évanouit, et ne reparait plus.

Un fait étrange signalé par tous les écrivains qui ont étu-

1. *Loc. cit.*, p. 172. Cf. *Les Hallucinations télépathiques*, par Gurney, Myers, et Podmore. Traduit de *Phantasms of the living*, par Marillier.

dié ces questions, et en particulier par Gorres dans son grand ouvrage sur la mystique, c'est que les animaux voient distinctement l'apparition, même quand l'homme ne la voit pas, quand il devine seulement une présence invisible par des bruits ou des coups. Invariablement, les chiens, même les plus féroces, n'osent pas aboyer, ils rampent, fuient et vont se cacher.

Cette réalité qui se fait voir un instant avec le signalement exact de la personne absente ou éloignée que l'on connaît, ce n'est pas le corps en chair et en os de cette personne, c'est son image. En effet, le corps réel ne quitte pas le lieu, la place où il est attaché. On le voit, on le touche, il est entouré de serviteurs ou d'amis qui peuvent constater sa présence; il est, le plus souvent, plongé dans un profond sommeil, tant que dure l'absence nécessaire à l'apparition.

C'est donc bien le fantôme du vivant qui, par une permission de Dieu, et selon des lois providentielles, apparaît à d'autres vivants.

Nous pourrions citer encore un grand nombre de faits ou d'apparitions recueillies par des témoins sérieux dans des ouvrages récents qui traitent spécialement de ces questions. Il nous paraît plus sage de se borner et de choisir. Nous avons écarté les apparitions qui avaient manifestement un caractère préternaturel, ou démoniaque, ou divin.

Par quels systèmes, ou par quelles hypothèses a-t-on essayé d'expliquer ces apparitions? Que faut-il penser 1° du corps électrique, 2° du corps fluide, 3° de la force psychique, 4° du corps phosphorescent?

Sommes-nous enfin renseignés sur la nature du fantôme des apparitions?

### III

Il est démontré que notre organisme projette à tout instant du fluide électrique en petite quantité. Les expériences de Tarchanoff et de Reichenbach ne permettent pas d'en douter. Que l'homme, qu'un sujet se trouve un instant dans certains états anormaux ou pathologiques, les décharges deviendront beaucoup plus fortes, et rendront ce fait plus évident.

Ces mêmes expériences de Tarchanoff ont permis aussi de reconnaître que nos actes intellectuels, volontaires, psychiques, sont accompagnés de phénomènes électriques cutanés ou de décharges électriques, aussi bien que nos actes nerveux. Ce fait a une grande importance au point de vue de l'action à distance ou de la télépathie.

Que ce dégagement d'électricité soit l'effet d'une liaison anatomique entre les centres nerveux de la sensibilité, de la volonté, de l'intelligence, et les centres nerveux des glandes cutanées, ou que l'activité des glandes soit, au contraire, l'effet du dégagement de l'électricité, nous n'avons pas à nous en occuper; cette question n'intéresse pas la psychologie.

Ces rayons électriques de notre organisme se propagent en ligne droite, d'après les expériences de Hertz; ils se réfléchissent, se polarisent, se réfractent, comme tous les corps lumineux.

D'où nous pouvons conclure que nous possédons dans notre organisme une source de chaleur, de force et de lumière, qui peut, dans certaines circonstances, sous l'influence de causes déterminées mais toujours naturelles, donner lieu à des phénomènes lumineux, dans notre corps, à sa périphérie, autour de lui.

L'existence de cette source d'électricité est plus facile à reconnaître chez les poissons dont nous avons déjà parlé. Dans la Méditerranée, dans la mer des Indes, dans le Nil, on trouve des poissons munis d'un organe électrique, d'un lobe électrique qui remplit les fonctions de condensateur ou d'accumulateur de fluide, et, ce qui est plus remarquable, c'est que cet organe est sous la dépendance de la volonté. Quand l'animal est excité ou irrité, quand il veut engourdir ou tuer son ennemi, il lance jusqu'à lui une forte décharge électrique. Les commotions du gymnote sont assez fortes pour renverser un cheval.

On a observé « que l'organe électrique de ces poissons, une fois chargé, peut conserver longtemps le pouvoir de fournir de l'électricité, car un fragment cubique détaché de l'organe donne, pendant vingt-quatre à trente heures, une déviation constante d'un rhéomètre à 24.000 tours<sup>1</sup> ».

1. Fugairon, *Essai sur les Phénomènes électriques des Etre vivants*.

Sous l'influence d'un régime alimentaire très sévère, de l'usage de certains narcotiques, d'une vie longtemps contemplative, de pratiques hypnotiques répétées, d'un système nerveux plus développé, certaines personnes acquièrent, elles aussi, la propriété de projeter violemment, au dehors, le fluide électrique, et de produire quelques phénomènes merveilleux.

D'après Fugairon, cette propriété ne serait pas plus rare chez l'homme que chez certains animaux; elle ferait partie de notre nature physique ou de notre organisation.

« La cause psychique qui est en nous (l'âme) ne produit ni la chaleur animale, ni l'électricité animale; elle ne détermine ni la translation de la matière, ni le mouvement d'association des molécules. Tout cela s'opère dans les êtres vivants par les mêmes causes et d'après les mêmes lois que dans le monde physique. Le principe de la conservation de l'énergie, du mouvement, qui régit la nature entière, se vérifie également chez les êtres organisés.

Mais si la cause psychique ne produit pas le mouvement, elle le modifie, elle le dirige suivant des idées, des images, des émotions, des désirs, et c'est ce pouvoir directeur qui différencie surtout les phénomènes vitaux des phénomènes purement physico-chimiques.

Les mouvements électriques des êtres vivants sont donc dirigés comme tous les autres, tantôt d'une manière inconsciente, tantôt d'une manière consciente; ils peuvent être soumis à la volonté, ainsi que nous le vérifions à chaque instant, dans les contractions musculaires, comme nous l'avons vu dans les décharges extérieures des poissons électriques. C'est là uniquement ce qui fait tout le merveilleux des phénomènes dus à l'électricité des êtres vivants. Supprimez dans ces phénomènes l'action de la cause directrice et vous verrez qu'ils ne diffèrent pas ou presque pas des mêmes phénomènes dans les corps bruts<sup>1</sup>.

Or, l'électricité produit les effets les plus bizarres, les plus étranges, sans nous révéler jamais sa nature intime: ainsi dans les orages où elle agit par grandes masses, elle produit ces

1. *Op. cit.*



images fulgurales, aéro-électriques, dont les savants ont cherché longtemps l'explication. Santini cite un grand nombre de faits de ce genre empruntés à des documents certains.

Des moutons sont frappés par la foudre à Combe-Hay, en Angleterre ; on les dépouille et l'on observe sur le côté intérieur de la peau ou sur la chair musculaire l'exacte reproduction du paysage d'alentour, avec ses chênes, ses noisetiers et les accidents du terrain. Un jeune homme, foudroyé à Cuba, porte sur le côté droit du cou l'image d'un fer à cheval cloué contre une fenêtre voisine. Un enfant, écrit Raspail dans la *Revue complémentaire des Sciences appliquées*, 1854-55, t. II, p. 282, était monté sur un peuplier d'Italie pour y dénicher un nid d'oiseaux : la foudre éclate, l'enfant est frappé et jeté sur le sol, on trouve sur la poitrine le décalque du peuplier, du nid et de l'oiseau.

Le *Cosmos* rapporte qu'en septembre 1857, en Seine-et-Marne, une paysanne gardant une vache est frappée de la foudre, en même temps que l'animal. On relève cette femme et l'on trouve sur sa poitrine l'image de la vache parfaitement gravée.

« Parmi ces faits, écrit Santini, il s'en trouve évidemment beaucoup où l'on peut reconnaître un transport de matière produit par l'électricité, comme cela a lieu dans l'expérience bien connue où la décharge d'une bouteille de Leyde volatilise une feuille d'or dont les particules, pénétrant à travers les découpures d'un poncif quelconque, en imprimant la reproduction sur une feuille de papier.

« On a constaté la volatilisation de bijoux métalliques, de montres, de chaînes, de pièces de monnaie, etc., avec transport de matière sur la peau des foudroyés, au travers des vêtements, *sans que ceux-ci en portent aucune trace* ; mais d'autres faits établissent que, sous l'influence d'une formidable effluve électrique, la peau et la partie des muscles immédiatement sous-cutanés peuvent devenir *photogéniques* ; leurs molécules superficielles peuvent s'orienter suivant une image ayant formé écran au passage du rayonnement fulgurant (comme l'image d'un objet qui rayonne sur la plaque sensible de la chambre noire en polarise à sa ressemblance les molécules

superficielles), et peuvent en même temps conserver cette orientation (développement et fixage photographiques) par l'effet chimique de cette radiation fulgurale.

« Et, ici encore, l'image, produite par les rayons obscurs accompagnant l'éclair, ne sera que la silhouette de l'objet imprimé (1).

Ces observations ne permettent pas de conclure que nous avons un corps électrique, intermédiaire entre l'âme et le corps vivant, et principe de quelques phénomènes extraordinaires de lévitation et de mouvement. Il faut éviter ces exagérations de langage. Il résulte simplement de ces observations qu'il existe entre notre système nerveux et l'électricité tout un ordre de relations et de phénomènes qui ont un caractère insolite, extraordinaire; éternel sujet d'études pour l'observateur et le philosophe! Mais ces relations et ces phénomènes n'appartiennent pas encore à la catégorie de l'extra-naturel.

Élie MÉRIC.

(*A suivre.*)

1. Saintive, *Etudes sur les images photofulgurales*, p. 61.



## UN CAS DE STIGMATISATION

### I

Parmi les phénomènes extraordinaires dont l'étude constitue la science psychique, en train de se constituer, celui des stigmates a été l'un de ceux qui ont donné lieu aux discussions les plus passionnées parce que, d'une part, l'expérience prouve que, dans ses manifestations élémentaires, il peut être produit par une simple suggestion et que, d'autre part, il est souvent accompagné de circonstances et porté à un degré tel qu'il semblait devoir être attribué à des interventions surnaturelles. Malheureusement, dans les controverses de cette nature, chacun des adversaires a pour habitude de passer sous silence les faits contraires à la thèse qu'il soutient. C'est là un procédé indigne du véritable homme de science qui doit chercher la vérité sans aucune idée préconçue et sans s'inquiéter des conséquences qui ne peuvent que coopérer à l'évolution normale de l'humanité.

Le cas dont je vais entretenir les lecteurs des *Annales* m'a paru présenter un intérêt tout particulier, parce que, tout en s'étant produit chez une personne douée d'autres facultés très difficilement explicables d'une façon naturelle, on peut en suivre, pour ainsi dire pas à pas, le processus physiologique, et je ne crois pas qu'il existe beaucoup d'autres observations aussi complètes et aussi impartiales.

### II

Il y a près d'un demi-siècle, alors que je venais passer mes vacances d'élève de l'École polytechnique auprès de mon père qui était juge à Privas, j'eus l'occasion de voir quelquefois

et surtout d'entendre beaucoup parler d'une sainte femme habitant Coux, village voisin, et qui présentait, disait-on, des phénomènes extraordinaires.

On la voyait souvent suspendue en l'air, soit à l'église, soit chez elle; parfois son voile de communion lui était enlevé lorsqu'elle se dirigeait vers la sainte Table et, à ce moment, un cierge allumé se trouvait entre ses mains sans secours humains et disparaissait de même; en d'autres occasions, on la voyait subitement renversée à terre et on entendait, au même instant, des claquements répétés comme si de violents soufflets eussent été appliqués sur ses joues que l'on voyait immédiatement enflées, rougies et même noircies. On parlait de stigmates sanglants apparaissant et disparaissant subitement sur diverses parties de son corps. On racontait que ces faits étranges se produisaient beaucoup plus fréquemment le vendredi que les autres jours de la semaine. Enfin on lui attribuait la faculté de voir et d'entendre ce qui se passait au loin, de lire les pensées et même quelquefois de prédire l'avenir.

Je n'étais alors ni en âge, ni en situation de faire une enquête: enquête qui, du reste, aurait été fort difficile, car, dans un but très légitime, cette femme, qui s'appelait Victoire Clair, et les personnes qui l'entouraient (notamment l'abbé Combes, curé de la paroisse) s'efforçaient de cacher des phénomènes dont la divulgation eût pu susciter des controverses fâcheuses et livrer à une curiosité très gênante la vie de celle qui en était la victime involontaire.

Il y a quelques années, ayant pris intérêt aux recherches psychiques, je m'adressai à M<sup>me</sup> A..., très liée avec ma famille, et dont la mère, M<sup>me</sup> D..., habitant près de Coux, avait été l'amie et la confidente presque unique de la stigmatisée. M<sup>me</sup> A... me répondit en m'envoyant un manuscrit où M<sup>me</sup> D... avait consigné les faits extraordinaires dont elle avait été témoin ou dont elle avait pu recueillir le récit pendant les quatorze ans (1849-1863) qu'elle vécut dans son intimité.

Dans la lettre qui accompagnait l'envoi, M<sup>me</sup> A... m'écrivait : « Je vous garantis tous les faits renfermés dans cet écrit. Ils sont vrais; j'en ai été le témoin bien des fois; mais, si les

faits eux-mêmes ont toute ma croyance, je ne vous en dis pas autant sur les jugements de voyante que je laisse à votre appréciation. » Ces lignes font allusion aux nombreuses extases pendant lesquelles Victoire Clair voyait le Christ, la sainte Vierge et saint Joseph, conversait avec eux et visitait en leur compagnie les différentes salles du séjour des élus, assistait en esprit aux phases de la Passion et comptait le nombre de coups qu'il avait reçus sur telle ou telle partie de son corps, le nombre de gouttes de sang qui étaient tombées de ses plaies, etc.

Quel que puisse être l'intérêt qui s'attache à l'étude comparative de visions analogues, soit qu'on les considère comme réelles, soit qu'on les assimile à de simples rêves provoqués par la nature des préoccupations des sujets, je ne m'en occuperai pas ici. Je ne les invoquerai même pas comme un appui à l'origine extranaturelle des stigmates, me bornant à rappeler, en la faveur de cette hypothèse, les phénomènes physiques que j'ai énumérés plus haut et dont la réalité est affirmée par de nombreux récits dans les *Souvenirs* de M<sup>me</sup> D...

### III

Victoire Courtier est née à Coux (Ardèche), vers 1811. Ses parents étaient de très honnêtes cultivateurs, et dès ses premières années, on la plaça dans une fabrique de soie en qualité d'ouvrière. Très bonne, très intelligente et très pieuse, elle fut une jeune fille modèle sous tous les rapports. En 1828, elle épousa un menuisier, René Clair, dont elle eut deux filles : l'aînée mourut en bas âge ; la seconde, Victorine, digne de sa mère, l'assista dans toutes ses épreuves.

En décembre 1832, René Clair projeta d'aller couper les branches d'un arbre déraciné et renversé par une inondation de la rivière d'Ouvèze ; sa femme, poursuivie par de sombres pressentiments, s'efforça de le dissuader. N'ayant pu y réussir, elle l'accompagna ; mais ce fut pour le voir écrasé par le tronc dont la section d'une grosse branche avait rompu l'équilibre. La jeune femme se précipita sur le corps de son

mari en appelant au secours et perdit connaissance après une violente attaque de nerfs.

Elle revint enfin à elle ; mais, pendant un mois, ces mêmes crises se succédèrent, à ce point qu'il lui en survenait plusieurs dans un seul jour. A la longue, cet état s'améliora ; cependant, durant quelques années, chaque fois que M. le curé de Coux offrait le saint sacrifice de la messe pour le repos de l'âme de son mari, on était obligé de l'emporter chez elle ; en ces moments, elle ne donnait aucun signe de vie.

Après cette catastrophe, Victoire fut obligée, pour vivre, de retourner à la fabrique ; elle y alla pendant neuf ou dix ans jusqu'au moment où le travail de sa fille Victorine, qui l'avait accompagnée dès qu'elle en fut capable et qui était devenue une ouvrière habile, put subvenir aux besoins des deux femmes vivant avec la plus grande simplicité dans une petite maison leur appartenant.

Peu à peu, se développèrent alors les phénomènes dont la genèse est rapportée çà et là, sans beaucoup d'ordre dans les *Souvenirs* de M<sup>me</sup> A...

C'est en 1849 que M<sup>me</sup> A... fit connaissance avec Victoire. Comme tous les membres de la petite société de Privas, elle avait entendu parler de la sainte de Coux et de ses facultés singulières.

« J'avoue, écrit-elle, qu'étant naturellement peu crédule à cette époque de ma vie à l'égard des choses surnaturelles, j'ajoutai peu de foi à ces divers récits qui, répétés plusieurs fois, éveillèrent enfin ma curiosité et me donnèrent envie d'aller juger moi-même de leur réalité.

« Je parlai de mon désir à deux dames de mes amies qui n'habitent plus Privas, et qui le partagèrent, ainsi qu'à deux autres de mes amies religieuses trinitaires ; et, le vendredi suivant, nous effectuâmes notre projet.

« Dès notre arrivée à Coux, quelques femmes de ce village, à qui nous demandâmes de nous indiquer la demeure de Victoire, nous assurèrent que nous ne pourrions pas pénétrer chez elle, attendu que la porte était habituellement gardée, surtout les vendredis, par une femme qui, sur l'ordre de M. le

curé, en interdisait l'entrée à tous ceux qui se présentaient.

« Après nous être consultées, nous nous décidâmes à aller nous-mêmes chez le curé qui nous reçut avec un air qui nous déplut infiniment. Nous le priâmes et insistâmes longtemps pour qu'il nous permit de visiter la digne femme; il était inflexible. Je me souviens que j'insistai, moi plus particulièrement que mes compagnes; enfin, le digne curé me dit : — « Allez-y donc, Madame; mais souvenez-vous que c'est sans mon approbation, car votre curiosité est parfaitement inutile en cette circonstance. » — N'importe; je persistai, peut-être plus résolument encore, et mes amies s'acheminèrent, ainsi que moi, vers la demeure qui était encore gardée par la femme en question, vrai cerbère que nous ne pûmes gagner ni par la supplication ni par l'espoir d'une récompense. C'est alors qu'une voisine de Victoire, voyant notre embarras, nous conseilla de monter par l'écurie de sa maison, et au moyen d'une échelle, afin de pouvoir pénétrer dans la chambre de la pauvre patiente. En effet, et avec d'assez grandes difficultés, nous arrivâmes auprès d'elle. Elle était couchée et avait le front entièrement inondé de sang. A peine eus-je jeté les yeux sur Victoire, qu'un frisson parcourait tout mon corps. J'éprouvai en moi-même un saisissement étrange; je tremblais, fondais en larmes et, sans lui adresser une parole, je me retirai au fond de l'appartement. Sa jeune fille, peinée de me voir en cet état, ne me quitta pas et me donna tout ce qu'elle put pour me soulager, mais rien ne parvint à calmer cette agitation; je frissonnai, et sanglotai ainsi près d'une heure.

« Mes compagnes me pressant enfin de partir, je m'approchai de Victoire qui me tendit sa main que je baisai avec respect, m'apercevant qu'elle était teinte de sang. Elle me montra l'autre en me disant que son côté et ses pieds étaient également remplis de sang. Je la contemplai quelques minutes, éprouvant un sentiment indéfinissable de sympathie déjà vive, de pitié, d'admiration et d'un profond respect à l'égard de cette créature qui présentait à mes yeux l'aspect d'un crucifié, et je la quittai à regret. Mais à peine étions-nous toutes sur les premières marches de l'escalier que sa fille accourant

demanda celle parmi nous qui s'appelait M<sup>me</sup> D..., parce que sa mère la faisait prier de revenir auprès d'elle (aucune de nous n'avait dit son nom). Je retournai donc vers la pauvre souffrante qui sourit en me revoyant. « Vous êtes bien M<sup>me</sup> D... ? » me demanda-t-elle. Sur ma réponse affirmative, elle ajouta tout bas : « Il y a, voyez-vous, une voix qui me parle bien souvent et qui, sitôt que vous êtes sortie de ma chambre, m'a dit d'un ton très élevé : — Appelle M<sup>me</sup> D..., elle sera ta meilleure amie. — Et alors, Madame, je vous ai fait remonter pour vous dire cela... »

A dater de ce moment, en effet, les visites se firent de plus en plus fréquentes soit à Coux, soit à Privas, où Victoire Clair n'était personnellement connue que d'un très petit nombre de gens, comme le prouve la jolie anecdote rapportée par M<sup>me</sup> D...

« Dans une de ses visites, elle me conta en riant qu'étant allée vendre des fruits chez une dame, celle-ci lui avait demandé si elle ne connaissait pas la *Sorcière* de Coux, et qu'elle lui avait répondu « Non » incontinent. — Cependant, ajouta-t-elle, j'avais bien envie de dire que c'était moi qui étais la sorcière ! Une autre fois, alors qu'elle retournait à Coux, des dames l'abordèrent pour lui demander si elle ne connaissait pas la *Sainte* de Coux qu'elles aimaient sans la connaître. Et elle leur répondit qu'elle ne connaissait pas de sainte dans son village. — Oh ! me dit-elle, l'autre dame avait bien plus raison que celle-ci. — Mais, comme ces diverses rencontres se renouvelèrent assez souvent, elles lui inspirèrent le dégoût de vendre les petits produits de son jardin à Privas et ailleurs. »

La seconde fois que M<sup>me</sup> D... fut témoin de la production des stigmates, la chose se passa chez elle, à Privas, le 22 juillet 1849. Victoire était venue la voir et l'avait longuement entretenue de ses visions.

« Tout en me parlant des grâces que le bon Dieu et la sainte Vierge lui accordaient, je la vis avec un profond étonnement rester, les yeux fixes mais animés, et s'élever peu à peu de dessus la chaise sur laquelle elle était assise, étendre ses bras en avant, ayant le corps penché dans la même direc-



tion et demeurer ainsi suspendue, sa jambe droite repliée sous elle, l'autre ne touchant à terre que par l'orteil <sup>1</sup>.

« Étant donc dans ce ravissement je l'entendais qui disait à haute voix : — « Vous m'avez donné M<sup>me</sup> D... pour amie, ma mère, et vous voulez que je lui fasse part de ce que vous me confiez ; vous me dites que vous l'aimez et que vous la bénissez ainsi que toute la famille. » — Puis elle parla à voix basse et je n'entendis plus rien. Un instant après, elle revint à son état naturel et je fus effrayée en voyant qu'elle était sur le point de s'évanouir, ne pouvant se soutenir, regardant autour d'elle d'un air égaré, étant pâle et défaite. J'appris bientôt qu'il en était ainsi toutes les fois qu'elle revenait de ses extases.

« Je ne savais à qui elle s'adressait en parlant, n'ayant rien vu ni entendu ; je compris néanmoins vaguement que ce pouvait bien être à une voix céleste, la même dont elle m'avait parlé la première fois que je la vis, et qui lui avait dit de me faire appeler, me désignant comme devant être sa meilleure amie.

« J'interrogeai tout d'abord Victoire sur cette voix mystérieuse avec laquelle elle conversait, qu'elle questionnait et qui lui répondait. Après beaucoup d'hésitations elle finit par me dire qu'elle espérait et croyait que c'était la très sainte Vierge <sup>2</sup>.

« En me disant ces paroles, la pauvre femme fut prise d'un nouveau ravissement et je vis venir subitement du sang sur son front. Il était frais et sous la forme de nombreuses gouttelettes rondes. Je saisis ses mains qui étaient remplies de sang dans le creux de toutes deux. J'y aperçus une marque noire qui me présenta l'aspect de la tête d'un assez gros clou.

« Je compris que la voix céleste lui disait de me montrer ce sang, et il me fut dit quelques bonnes paroles.

« Lorsque Victoire revint de son extase, je ne vis plus, sur

1. C'est dans cette position impossible pour toute personne dans son état naturel que j'ai vu Victoire, toutes les fois qu'elle était dans ses moments de ravissement extatique, alors que j'avais le bonheur de l'avoir très régulièrement deux fois par semaine près de moi qui étais alors sa seule amie. Et elle prenait, pendant ses visites, deux ou trois extases qui duraient de 10 à 15 minutes l'une. Je l'ai vue dans cet état plus de mille fois, surtout pendant les six premières années de notre connaissance. (*Note de M<sup>me</sup> D...*)

2. Ici se placent des détails sur ses visions, détails que nous nous abstenons de reproduire pour les raisons déjà indiquées.

son front et ses mains, des traces de sang, ce dont je fus prodigieusement étonnée. Je la questionnai sur la venue subite et la prompte disparition du sang que je venais d'apercevoir sur elle; puis quand et de quelle manière cette merveille se reproduisait-elle?

« Elle me répondit qu'il disparaissait instantanément sans savoir comment cela s'opérait, dès qu'il s'était montré pendant quelques instants plus ou moins longs sur son front, ses mains, son côté, ses pieds, ajoutant qu'il y avait à peu près douze ans <sup>1</sup> que la chose avait lieu; que *le sang commença tout d'abord à se montrer sur le sommet de la tête*, ce qui lui faisait éprouver de cuisantes douleurs. Sa fille et d'autres personnes voyaient souvent son bonnet en être teint : *Peu à peu, il ne se montra plus là, mais au front*, toujours accompagné de très vives souffrances. *Un peu plus tard, il se montra également à sa main, à son côté et à son pied gauches* qui la faisaient beaucoup souffrir. *Plus tard encore, elle éprouva de cruelles douleurs à sa main et à son pied droits, sans qu'il y vînt du sang.* Lorsque, *après plusieurs mois, il se montra subitement en même temps qu'à ses autres membres*, il lui fut dit : « Qu'elle avait sur son corps les marques sacrées et sanglantes de la Passion de son Sauveur qui la choisissait et l'agréait comme une victime qui s'était volontairement offerte à souffrir en union avec lui pour l'expiation des crimes des pécheurs du monde entier, et qu'à l'avenir il voulait et devait être son modèle.

« Je revis plusieurs fois Victoire après le 22 juillet et je lui voyais du sang soit au front, soit aux mains, pendant ses fréquents colloques avec les voix que je nommerai célestes et qui daignaient, dès lors, lui donner des conseils pour sa conduite, celle de mon mari et de mes enfants.

« Victoire vint me voir plusieurs fois pendant le mois d'août et, ayant eu encore sa visite le 1<sup>er</sup> septembre, elle me pria incessamment d'aller chez elle le 14 du même mois, fête de l'Exaltation de la sainte Croix <sup>2</sup>.

1. C'est-à-dire depuis quatre ans après la mort de son mari. A. R.

2. Victoire avait des redoublements de souffrances, non seulement le vendredi de chaque semaine, mais encore aux anniversaires des quatre fêtes de la Croix : son exaltation, son invention, la susception de la sainte Couronne d'épines, et les

« Le 14 septembre, je partis pour Coux dès six heures du matin et trouvai la pauvre Victoire couchée. Elle me parut encore plus malade et plus accablée que lors de ma première visite chez elle. Son front était, s'il est possible, encore plus inondé de sang, et son visage me parut si défiguré que j'en éprouvai la plus vive peine et la plus profonde impression. Le sang coulait tout au long de ses joues : ses yeux étaient enfoncés, mourants ; sa voix était si faible que je ne pouvais l'entendre, et elle offrait l'aspect d'une personne sur le point d'expirer.

« Monsieur le curé de Coux était près d'elle, et c'est ce jour-là que j'eus le bonheur de connaître particulièrement ce saint homme.

« Il fut très bon pour moi, me prit à part et me dit qu'il allait à l'église pour y célébrer la sainte messe et que, me laissant seule avec Victoire, il me prévenait de ne pas m'effrayer de tout ce que je verrais pour la première fois se passer en elle, qu'il espérait que tous ces faits si extraordinaires et mystérieux n'arrivaient que par la permission de Dieu, expérimentant depuis de longues années que cette femme à laquelle il avait fait subir de très longues et dures épreuves, l'humiliant de toutes les manières et dans toutes les occasions, la tournant et la retournant en tous sens pour la surprendre en fausseté et tromperie, lui refusant même souvent les sacrements pour l'éprouver, était toujours sortie de ces diverses épreuves plus humble et plus disposée à obéir à ses moindres ordres, ce qui lui faisait espérer qu'elle était une victime immolée à l'amour de son Dieu.

« Dès qu'il m'eut quittée, je m'approchai du lit de la pauvre malade qui me serra la main et me pria de fermer la porte à clef pour que nous fussions libres de visites importunes.

« Nous échangeâmes quelques paroles et entendîmes sonner la messe ; et, à peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées, qu'elle entra dans un de ses ravissements habituels, qui, cette fois, dura plus de trois heures<sup>1</sup>.

cinq plaies. Ses souffrances étaient encore plus intenses le 19 mars, jour qui lui avait été révélé comme l'anniversaire de la mort du Christ.

1. Je remarquai que, pendant ce long temps, ses yeux restèrent fixes, très ouverts, et que plusieurs mouches se posant sur le globe de l'œil ne le firent point

« Peu après elle fit le signe de la croix et récita le *Confiteor*. »

Ici se place le récit d'une vision où Victoire suit Notre-Seigneur dans tous les détails de sa Passion, depuis le jardin des Oliviers jusqu'à sa mort. Après ce spectacle émouvant, M<sup>me</sup> D... se rendit chez le curé de Coux pour lui rapporter ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

« Il me dit que le sang qu'on voyait aux mains, au côté et aux pieds de Victoire, s'y montrait dès minuit aux jours désignés<sup>1</sup> (à moins qu'elle ne fût dans ses états d'extase), qu'ayant voulu s'assurer par lui-même de quelle manière ce sang venait et disparaissait, il avait passé plusieurs heures près d'elle pendant la nuit; que, vers le moment désigné, il l'avait vue rentrer dans un de ces ravissements, et, bientôt après, une grande abondance de sang affluait à son front, ses mains, etc.; que, pour s'assurer de la réalité de ce phénomène surnaturel, il avait également voulu se trouver près de la pauvre patiente, retenue au lit pendant vingt-quatre heures lors de ces jours de souffrances, pour voir disparaître le sang de ses divers membres sanctifiés par les saints stigmates; et que, sans la perdre de vue un seul instant, il ne voyait plus, l'instant d'après, une seule trace de sang sur le corps de cette pauvre martyre. Il me dit encore que, lors des premiers temps que ce sang se montrait sur Victoire, il avait essayé, à diverses reprises, de le laver ou de l'enlever du front et des mains, mais qu'il avait renoncé à cette expérience qui l'avait toujours effrayé, voyant cette femme prendre des convulsions et avoir les membres tordus dès que l'on touchait à ce sang vraiment merveilleux, souffrant même pendant plusieurs jours de cette commotion, et qu'actuellement, il regardait cette tentative comme inutile à sa croyance à cet égard, que vouloir la renouveler serait de sa part une barbarie...

« M. le curé m'assura qu'il était fort à plaindre d'avoir à lui seul la charge de cette âme d'élite qu'il pourrait égarer s'il n'avait soin de la maintenir dans les sentiments de la

vaciller, ce qui m'étonna beaucoup. Au reste, je me suis aperçue qu'il en était toujours ainsi quand elle était dans ses états d'extase. (*Note de M<sup>me</sup> D...*)

1. Voir la note.

plus profonde humilité — vertu qui était son partage — et que, pour qu'il en fût toujours ainsi, il feignait, le plus souvent, de ne pas ajouter une grande importance aux choses surnaturelles qu'il voyait se passer en elle; ce, qui, néanmoins, le préoccupait sans cesse. Il me dit que, ne voulant pas s'en rapporter à ses propres lumières pour la direction de sa paroissienne, il était allé, par deux fois, consulter M<sup>sr</sup> Guibert<sup>1</sup> qui n'avait jamais voulu lui donner de conseils à cet égard, laissant à sa « prudence » la garde de cette âme, lui demandant seulement de ne pas donner de publicité aux détails qui la concernaient.

« Il me dit que les événements mystérieux qui se passaient en cette digne femme lui arrivaient depuis la mort de son mari; mais, à part les crises de nerfs ou de tout autre genre qui n'étaient connues que de Dieu et qui étaient plus ou moins rapprochées peu d'années après ce triste événement, il arrivait souvent à Victoire d'avoir des maux singuliers, quoique très violents, auxquels les médecins consultés ne connurent rien et qui disparaissaient aussi subitement qu'ils étaient venus. C'étaient des tumeurs accompagnées d'inflammations insupportables et purulentes dans toutes les parties de son corps, l'une après l'autre; d'autres fois, de vives douleurs qui la forçaient à garder le lit, etc. Puis, à un moment donné, sans autre remède que l'eau bénite et un signe de croix, elle était subitement guérie sans qu'elle gardât nulle trace de maux si violents. — Pour en citer un exemple, me dit le curé, hier elle vint à la sacristie, après la sainte messe, me montrer sa main et son bras qui étaient prodigieusement enflés et qui semblaient tuméfiés tant ils étaient rouges et même livides! Elle en avait souffert toute la nuit. Je lui dis d'avoir patience et confiance en Dieu et d'aller prier à l'autel de la Vierge. Elle sortit et revint après cinq minutes me montrer son bras et sa main parfaitement guéris; on ne voyait pas même la trace de son mal. »

Les exsudations sanguines avaient lieu, du reste, avec une

1. Alors évêque de Viviers, dont dépend la cure de Coux. Le curé de Coux correspondait également au sujet de sa pénitente, avec le célèbre abbé guérisseur, prince de Hohenlohe.

facilité extrême, ainsi qu'on peut en juger par les faits suivants :

« Je la vis arriver un jour que j'étais occupée à travailler sur un linge qui était étendu sur une chaise devant moi. Elle me dit que j'avais l'air bien triste sans m'en demander le motif. Nous causâmes un moment et, bientôt après, je la vis debout, en extase, tenant élevé et étendu son bras gauche ainsi que l'index et le médium de cette même main, à la pointe desquels j'aperçus du sang frais, mais plus clair et plus liquide que celui que je voyais d'habitude sur son front et sur ses mains. Comme c'était la première fois que je voyais du sang à ces deux doigts, je ne sais pas bien ce que j'éprouvai en ce moment de saisissement ; pourtant ce fut un doute, car je regardai sa poche et de tous côtés ; mes idées étaient confuses, lorsque j'entendis qu'elle disait à haute voix : « O mon divin Sauveur ! vous voulez que je mette mes doigts dans la plaie de votre divin côté... » et après un silence : « Vous voulez que je dise à mon amie : Ne doutez plus que ce sang que vous voyez et qui vous trouble soit celui qui est pris dans le côté sacré de votre divin Maître et Sauveur qui, par sa toute-puissance, peut opérer des prodiges, car cela est aussi vrai qu'il est vrai que, ce matin, vous avez éprouvé une violente peine dont vous n'avez encore fait part qu'à votre fille. »

Pendant ce colloque qui dura près d'un quart d'heure, soit bas, soit à haute voix, le sang coulait des deux plaies de Victoire sur le linge, en gouttes pressées.

Une autre fois, Victoire racontait à M<sup>me</sup> D... que, souvent, à l'offertoire de la messe, au moment où le curé mettait du vin dans le calice, il lui semblait que ce vin était du sang véritable ; en rapportant ce fait, elle fut saisie d'un ravissement et ses deux doigts se remplirent de sang.

J'ai déjà dit que le 19 mars était un des jours où les souffrances de Victoire étaient les plus terribles. Elle pria M<sup>me</sup> D... de venir à cet anniversaire l'assister dans son martyre.

M<sup>me</sup> D... n'eut garde de manquer à l'invitation ; elle arriva à Coux à six heures du matin et, après le départ de Victorine (fille de Victoire) qui allait à sa fabrique, elle se ferma à clef

dans la chambre de la malade pour que personne ne pût entrer.

« Je restai auprès de ma pauvre amie toute pénétrée de la voir dans un si pitoyable état. Son visage et toute sa personne avaient une expression plus douloureuse et plus souffrante que lors de ma visite du 14 septembre. Ses yeux étaient éteints, ses paupières affaissées, ses mains écartées, ses lèvres décolorées, ses joues creuses, sa figure si terne et pâle, son front couvert de sang en si grande abondance que les cheveux y étaient collés et y avaient formé une croûte épaisse; il coulait tout au long de ses joues! En la voyant ainsi, on aurait pu croire qu'elle était sur le point d'expirer; toute sa personne présentait l'aspect d'une mourante.

« Ses mains étaient hors du lit et je vis, dans le creux de toutes les deux, cette même forme ronde, dure et noirâtre que j'y avais aperçue la première fois que je la vis dans cet état, lors de l'exaltation de la sainte Croix et qui me représentait assez bien des clous à large tête. Le sang en sortait abondamment.

« Je vis du sang sur le drap; elle me dit que c'était la plaie de son côté qui l'avait taché. Je demandai à la voir, et elle me sembla à peu près pareille à celle de ses mains. Le mouvement que je fis pour déranger les couvertures la fit beaucoup souffrir, sa chemise et sa camisole étaient remplies d'un sang tout frais.

« Je la priai de me laisser voir ses pieds; ils étaient comme fixés l'un sur l'autre. J'employai toute ma force pour les détacher : impossible! Cette adhérence me causa une très vive impression, de même que la vue du sang qui les ensanglantait tous deux. Ils semblaient percés sur le cou-de-pied par le même trou noir que l'on voyait dans le creux des mains. Je regardai sous le pied qui reposait sur le drap; celui-ci était couvert par le sang qui coulait de tous les deux dont les muscles étaient horriblement tendus et les veines gonflées.

« Je voulus prendre un peu de ce sang sur mon mouchoir pour conserver cette miraculeuse empreinte. Elle s'y refusa en me disant (ce que je savais déjà) que M. le curé et sa fille

avaient tous deux fait l'expérience d'en prendre sur un linge : mais qu'ayant vu la souffrance inouïe qui en résultait pour elle, alors que son corps était convulsionné et ses membres tordus, le curé l'avait assurée qu'il ne lui arriverait plus de lui infliger cette torture dont elle s'était ressentie plusieurs jours.

« Enfin on sonna la messe, et deux minutes après elle entra dans son état d'extase habituel : fit le signe de la croix, récita le *Confiteor* à haute voix et suivit le saint Sacrifice avec toutes ses circonstances, à peu près comme elle l'avait fait lors de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix... »

A neuf heures, l'extase avait pris fin depuis quelque temps, M<sup>me</sup> D... racontait à Victoire ce dont elle avait été témoin. « Le sang de ses cinq plaies se renouvela : de sec et coagulé qu'il était, il redevint frais ; on le voyait sortir goutte à goutte et couler sur ses cheveux qui en étaient imbibés. Je regardais ce sang nouveau lorsque, ayant pris un ravissement, elle revit cette chère sainte Vierge qui ne paraissait pas vouloir l'abandonner... »

En plusieurs endroits de ses souvenirs, M<sup>me</sup> D... raconte que diverses personnes ayant voulu recueillir sur un linge le sang miraculeux, le linge disparaissait sans qu'on pût le retrouver, et Victoire entendait une voix lui disant que ce sang, représentant des signes sacrés, ne devait être ni pris ni emporté. Enfin le phénomène se compliqua encore davantage, car un jour que M<sup>me</sup> D... et sa fille avaient subi une violente peine, Victoire, qui était venue les voir, en fut elle-même extrêmement affligée. « Tout en causant, nous la vîmes tomber subitement entre deux fauteuils, ayant le corps entièrement convulsionné et étant dans son état d'extase. Aussitôt il parut sur son front, en forme assez large, une couronne d'épines de chacune desquelles sortait une goutte de sang. La peau de ces nombreuses petites plaies était entièrement soulevée. En cet état, elle dit à Notre-Seigneur qu'elle voulait bien qu'il perçât son front à peu près comme le sien, pour nous éviter, à ma fille et à moi, des peines et des chagrins, d'augmenter les siens, mais de nous épargner. Nous fîmes tous nos efforts pour la relever de sa pénible position, ce qui fut impos-



sible jusqu'au moment où elle le put facilement, étant revenue à son état naturel. Les plaies de son front la firent beaucoup souffrir : c'était pitié de la voir ainsi... »

Ici s'arrêtent les renseignements que j'ai pu recueillir dans les *Souvenirs* de M<sup>me</sup> D... sur les stigmates de Victoire. Ces *Souvenirs* se composaient, en effet, de deux cahiers dont le premier seul m'a été communiqué. Le second contenait probablement des détails trop intimes sur la famille de l'auteur ; on voit en effet prédominer de plus en plus dans son manuscrit le récit des extases, des conseils, des prophéties, tandis qu'il n'est presque plus question des phénomènes matériels qui devaient être toujours à peu près les mêmes.

D'après les renseignements qu'a bien voulu me fournir le maire actuel de Coux, Victoire Clair est décédée, le 23 octobre 1883, à Coux, dans la maison de sa fille Victorine, alors mariée et aujourd'hui veuve.

Albert DE ROCHAS.

(*Annales des Sciences psychiques.*)



# LES ANGES ET LE SAINT-ESPRIT

## DONS, CHARISMES, BÉATITUDES

~~~~~

« Venez, Esprit-Saint, et faites luire sur nous un rayon de votre clarté céleste. »

Les vertus infuses ne sont pas les seuls principes de notre sanctification ni les seuls ornements de la grâce divine répandue dans les hommes et dans les anges : l'Écriture mentionne en outre certains *dons* surnaturels que le Saint-Esprit adjoint aux vertus, et les *béatitudes* prêchées par Jésus-Christ pour couronner les vertus et les dons.

Ces précieux secours qu'il ne faut pas confondre avec les grâces actuelles, sont, avec une prévenance infiniment délicate, émis dans le cœur, ardents rayons de l'amour, au moment où l'eau baptismale coule sur le front du nouveau-né, et reçoivent plus tard à la confirmation une énergie nouvelle. Ce sont eux qui rendent souple notre nature afin qu'elle reçoive avec docilité et suive généreusement les inspirations surnaturelles, et afin de nous habituer à produire promptement des actes de vertus les plus excellents. C'est grâce à ces dons du Saint-Esprit que bien des chrétiens portent leur vertu et leurs actes vertueux jusqu'à l'héroïsme, lequel consiste, pour les actes, à faire beaucoup plus que ce qui est ordonné par la loi, ou à agir selon la loi dans des circonstances extrêmement difficiles : et pour les vertus, à les pratiquer excellemment, avec une ardeur qui ne se dément jamais.

Aussi, non seulement les sept dons habituels s'adjoignent admirablement aux sept vertus principales et les fécondent, mais certains d'entre eux y correspondent plus directement ; tandis que d'autres en quelque sorte y suppléent. C'est

ainsi que les dons de *force* et de *piété* accompagnent les vertus de même nom, et que ceux d'*intelligence*, de *science* et de *sagesse* tiennent lieu au surnaturel de ce que sont dans l'ordre naturel les vertus intellectuelles.

Le *don de force* est le ressort des vertus de force. Il nous fortifie et nous prémunit contre les périls de la vie. — La *crainte de Dieu* stimule les vertus de tempérance et nous attire ou nous pousse vers le Souverain Bien, tout en provoquant le mépris des choses terrestres. — La *don de piété* éveille les vertus de justice et surtout la religion en fermant notre cœur, avant tout, au culte de latrie ou adoration du Très-Haut, au culte d'hyperdulie ou dévotion à la divine Mère, et au culte de dulie ou dévotion aux saints et aux anges. — Le *don de conseil* éclaire la prudence et ses vertus pour accélérer nos pas dans les voies du salut. — L'*intelligence infuse* illumine l'intelligence potentielle afin de l'aider à croire selon les règles de la foi. C'est un rayon des clartés éternelles ajouté à la lumière de la vraie foi. — La *science* instruit l'espérance et lui donne le courage d'entreprendre et d'accomplir de grandes choses, de surmonter les obstacles les plus rebutants; car elle nous montre, à la lueur des mêmes clartés, les splendeurs de la céleste patrie. — Enfin, la *sagesse*, sœur de la charité, l'entraîne vers les hauteurs de la perfection chrétienne, et si l'une est la mère des vertus, l'autre est celle des dons; ce qui engageait le sage à écrire dans le Livre qu'elle-même lui inspira : « Tous les biens imaginables me sont venus avec elle, et de la même manière, » ils me sont venus de l'Auteur de tout bien dans la voie, de l'Auteur de toute sainteté dans la vie. *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa* (Sap. XIII, 11).

Or, les dons sont infus plus noblement que les vertus. Par les vertus, au sein de la grâce, Dieu sanctifie et divinise sans se donner cependant, tandis qu'au moyen de ses dons Dieu se communique lui-même et habite réellement en nous par la personne du Saint-Esprit avec qui les dons sont pour ainsi dire identifiés, comme l'exprimait Isaïe en disant : « Et l'esprit du Seigneur reposera sur lui (sur le rejeton de la racine de Jessé, rejeton qui n'est autre que le Messie prédit, Jésus-Christ, notre divin Sauveur et modèle), l'esprit du Seigneur

reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et l'esprit de la crainte du Seigneur le remplira. » (Isaïe, XI, 1 et 2.)

Si le Prophète annonce que l'Esprit de toute vertu et de toute sainteté reposerait sur le Verbe incarné, cela ne peut évidemment s'entendre dans le même sens que pour nous, puisque le Saint-Esprit n'avait rien à donner au Fils ; mais que c'est au contraire le Fils qui donne au Saint-Esprit tout ce qu'il a, comme il le dit : « Tout ce qu'a mon Père est à moi, c'est pourquoi j'ai dit qu'il (cet Esprit de vérité) recevra de moi et vous l'annoncera. » (Jean XVI, 13... et 15.) — Le Saint-Esprit reposa et repose sur l'Homme-Dieu, il est avec lui et il est en lui parce que les personnes divines sont inséparables, de sorte que là où est le Fils, là est aussi le Saint-Esprit.

Cependant il est de foi que la grâce était dans l'Homme-Jésus, comme elle est en nous, bien qu'à un degré infiniment plus élevé : attendu que la grâce est infuse, non dans la personne, mais dans la nature, et que Jésus possédait, avec la nature humaine complète, tout ce dont est susceptible cette nature, tout ce qu'elle demande : « Et le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire comme la gloire qu'un fils unique reçoit de son père, plein de grâce et de vérité... Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce. » (Jean I, 14 et 16.)

Or, cette plénitude de grâce et de vérité, suppose vraiment toutes les grâces possibles ainsi que l'énoncent deux propositions que prouve Egger en s'appuyant sur saint Thomas (P. 3, q. 7). « 1^o Outre la grâce de l'union hypostatique se trouvèrent dans le Christ la grâce habituelle y compris les dons du Saint-Esprit, les vertus et les charismes. 2^o La plénitude de la grâce qui inonda l'âme du Christ dès son origine, ne fut pas seulement relative, mais absolue et en quelque sorte infinie. » (Egger, Fr. IV, sect. 1, cap. 3.)

C'est pourquoi, si d'un côté la grâce sanctifiante est la base des autres dons surnaturels, et si d'un autre côté, l'âme du Christ, lui le type de toute la création, est l'exemplaire des esprits célestes, on peut conclure que les anges ayant possédé la grâce, ce qui est absolument certain, auront eu avec elle,

à l'exemple de Jésus-Christ, les vertus, les dons et les charismes; et cela a un degré beaucoup inférieur à celui de l'Homme-Dieu; mais de beaucoup supérieur à celui de l'homme. Parce que leur nature en laquelle est infuse la grâce surpasse incomparablement la nôtre en excellence, et se trouve, en dignité, infiniment en dessous de la nature humaine du Christ, à cause de l'union hypostatique.

Au chapitre précédent, nous avons traité des vertus et nous avons expliqué comment il convenait de les concevoir dans l'ange. Ici, il est question des dons et des charismes. Nous venons de voir le rapport nécessaire qui existe entre les dons et les vertus, et nous avons déjà eu l'occasion de constater à quelle éminence d'héroïsme les anges portèrent à la fois toutes les vertus que l'homme met tant de temps à pratiquer une à une.

Et maintenant que nous sommes fixés sur l'opération de sept dons, c'est avec raison que nous pouvons attribuer à cette action la prodigieuse dextérité des esprits bienheureux à parfaire en un seul acte une multitude de vertus, leur adresse merveilleuse à escalader le ciel par tous ces échelons gravis d'un seul coup, magnifique poussée de l'Esprit de Dieu!

*
* *

Les anges, comme toute chose d'ailleurs, furent créés dans le Saint-Esprit qui, dès leur origine, féconda ce monde infini d'esprits, ainsi qu'il fécondait la matière universelle au premier jour de la création. *Et spiritus Dei ferebatur super aquas.* Mais encore dans les siècles éternels cet Esprit d'amour et de vertu, cet Esprit aux opérations multiformes, cet Esprit de sagesse, de science et de force, cet Esprit de toute parole et de tous charismes est avec les anges à peu près comme avec le Verbe, tant l'union est étroite entre cet esprit essentiellement infini et ces esprits infiniment nombreux; il opère quasi en eux comme dans le Christ en ce sens qu'en opérant dans les anges ce divin Esprit a plus égard à la convenance qu'à une nécessité.

Un horizon admirable va se découvrir à nos yeux, horizon

fait de grâces extraordinaires. Au risque d'être trouvé un peu long, il nous faut décliner les *charismes*; voir de quelle manière ils peuvent être dans l'homme avant de savoir comment ils sont dans les anges au plus haut des cieux.

Certains fidèles, surtout ceux de la primitive Église, reçurent et reçoivent encore, quoique plus rarement de nos jours, ces grâces du Saint-Esprit que l'on a nommés les charismes.

Si les charismes du Saint-Esprit se distinguent des dons proprement dits ordinaires, constants, et nécessaires, au salut d'un chacun, ce n'est ni par leur nature, ni par la manière d'être infus; mais parce qu'ils ont d'autres raisons d'être.

Les dons nous sont donnés à tous pour notre propre sanctification. Les charismes sont départis à ceux que la Providence a choisis pour l'émulation et la sanctification d'autrui.

Les mérites de Jésus-Christ nous ont donné *droit* à recevoir les dons; et en mettant les dons à profit par l'exercice des vertus, nous *méritons* nous-mêmes leur *accroissement* en même temps que l'augmentation de la grâce sanctifiante à laquelle des vertus et les dons sont attachés, augmentation qui, pour ce motif, est désignée sous le terme de *grâce seconde*.

Les charismes, eux, aussi *gratuits* que la grâce première, ne sont susceptibles d'aucune augmentation méritée, et, en outre, personne, à aucun titre, pas même les plus grands saints, n'y ont droit. C'est pourquoi on classe plus spécialement les charismes, en les appelant des *grâces données gratis*, — *gratiæ gratis datæ*.

Saint Paul mentionne neuf charismes. Ce sont : La *parole de la sagesse*, la *parole de la science*, le *charisme de la foi*, la *grâce des guérisons*, l'*opération des prodiges*, le *don de prophétie*, le *discernement des esprits*, l'*interprétation des discours* et le *don des langues*. Nous les examinerons séparément et selon qu'ils opèrent dans ceux des hommes qui en sont privilégiés. Puis nous étudierons leur raison d'être, et enfin, nous verrons sous quel jour on peut concevoir les charismes au ciel parmi les anges. Et il apparaîtra à ceux qui aiment à méditer les desseins de la Providence, combien ces grâces de

choix que le Saint-Esprit nous fait partager avec les célestes intelligences sont dignes des vues de Dieu sur ses créatures.

La parole de la sagesse et la parole de la science étaient une érudition infuse permettant aux prêtres et aux fidèles qui la possédaient d'enseigner et d'expliquer clairement tout ce qu'il importait de savoir sur la dogmatique, la morale et les connaissances naturelles, en un temps où, l'école chrétienne n'était pas encore formée. — Ces deux charismes, mentionnés premièrement par l'Apôtre, dit le savant auteur à qui nous empruntons ces données, « expriment l'enseignement théologique tout entier, lequel embrasse, dans son amplitude, l'ensemble des choses divines et humaines. Il roule pour ainsi dire sur deux pôles : le premier qui regarde Dieu, se nomme la sagesse, le second qui regarde l'homme, science. La sagesse atteint les vérités par leurs cimes ; la science les aborde par leurs bases. L'une et l'autre se rencontrent et s'embrassent dans une synthèse qui est l'œuvre des siècles catholiques ».

On remarque dès lors la différence (1) qu'il y a entre sagesse et science charismes ; et science et sagesse dons auxiliaires de deux genres de vertus.

Même différence entre la vertu théologale de foi et le charisme de la foi. Lumière, dans les deux cas, la vertu éclaire l'âme pour lui montrer les vérités, la faire adhérer aux mystères ; le charisme fait de celui qui le possède un phare au milieu des ténèbres de l'erreur. L'enseignement de la sagesse ne suffisait pas. N'a-t-on pas vu des docteurs éminents choir au fond d'un abîme d'hérésies, malgré toute leur science divine et les protestations des disciples qu'eux-mêmes avaient formés ! — Ne voit-on pas encore chaque jour des orateurs pleins d'une verve sacrée qui émerveillent leur auditoire, mais qui, ainsi que les Apôtres livrés à eux-mêmes, jettent leur filet sans rien prendre. Quel contraste avec ce prédicateur de moindre taille, obscur, d'une parole faible, qui opère d'innombrables conversions ! Celui-ci est un saint, l'Esprit de Dieu est en lui. Pour prêcher il faut avoir le cœur pur, car

(1) Les charismes du Saint-Esprit, par dom Bernard Maréchaux, *Revue du Monde Invisible*, Mars 1901.

Dieu se montre plus qu'il ne s'enseigne ; et c'est ici que commence le *prodige*, lequel, comme va nous l'indiquer Jésus-Christ, a pour principe la foi.

La grâce de guérison et l'opération des prodiges. — La première est le pouvoir de guérir miraculeusement toutes espèces de maladies, et la seconde celui d'opérer toutes espèces de miracles. Ces deux charismes se ressemblent en ce qu'ils supposent une puissance surhumaine, *de nature à ouvrir les yeux aux plus endurcis* ! la puissance d'opérer en dépit des lois de la nature. Ils se distinguent en ce qu'il faut une plus grande puissance pour produire des œuvres franchement surnaturelles, défiant absolument la nature, que pour en produire de préternaturelles seulement, telles que certaines guérisons que la médecine elle aussi peut effectuer, bien que d'une manière plus lente et moins efficace. Cette dernière puissance est due à la grâce des guérisons, l'autre au pouvoir des prodiges en vertu duquel le thaumaturge substitue aux lois de l'ordre naturel, les forces agissantes de la surnature, au point par exemple de ressusciter un mort.

Le Verbe fait chair ordonne à ses apôtres et à ses disciples : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons... (Matth., x, 8) et, après sa résurrection, il ajoute : « Or, voici les prodiges *qui accompagneront ceux qui auront cru* : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront des langues nouvelles ; ils prendront les serpents et s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur nuira point ; ils imposeront les mains sur les malades et ils seront guéris. (Marc, xiv, 17, 18.) — Notez cette condition : *Ceux qui auront la foi*. Oh ! combien est puissant le nom de notre divin Sauveur dans la bouche de ceux qui ont la foi ! Il l'avait signifié à ses apôtres qui, après sa transfiguration, avaient essayé en vain de délivrer un lunatique possédé.

Confus de leur échec, ils demandent tout bas au divin Maître : « Pourquoi nous, n'avons-nous pas pu le chasser, » le démon ? — Jésus leur répond : *A cause de votre incrédulité*. En vérité je vous le dis, si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne :

« Passé d'icilà, et elle y passerait et rien ne vous serait impossible. » (Matth., xvii, 18, 19.)

Or, évidemment, Jésus ne fait pas ici allusion à la vertu théologale qui, par elle-même, en ce genre, ne produit rien ; mais au charisme qui, pour petit qu'il soit, produit en grand. — Mais alors, comment expliquer le ton de reproche, dont se sert ici Jésus-Christ ? — La vertu de foi sans doute, nous pouvons l'obtenir par la prière, la développer par les œuvres ; mais le charisme, qui oserait le demander ? et que de grands saints ne l'ont pas eu, attendu que personne ne le mérite ! — Jésus cependant tout en intimant à ses apôtres de faire des miracles, pour répondre à leur vocation thaumaturgique nécessaire, rejette sur eux la faute de ne pas être munis du charisme de la foi qui est la base indispensable de celui des prodiges. C'est que la foi charisme, comme tous les autres charismes, exige la *sainteté* que les apôtres étaient responsables de ne pas avoir : ce n'étaient pas encore des saints ! Or, la sainteté a pour racine la foi, vertu pratiquée, vivifiée ; plus elle est vive, plus on est saint et plus on en pratique les œuvres, plus on acquiert l'habitude d'avoir présentes à la mémoire la présence de Dieu, et la réalité du bien. Ce qui faisait dire à sainte Thérèse que tout péché est le résultat d'un manque de foi ; car l'ombre de l'iniquité ne saurait atteindre une âme resplendissante des clartés de la foi.

C'est ce qu'enseigne Jésus à l'occasion de la mission probatique des soixante-douze disciples : « Or, les soixante-douze revinrent avec joie disant : Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom. Et il leur dit : Je voyais Satan tombant du ciel comme la foudre. Voilà que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi ; et rien ne vous nuira. *Cependant ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis* (1) ; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. En cette heure même, il tressaillit de joie par l'Esprit-Saint et dit : Je vous rends gloire, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, *de ce que vous avez caché ces*

(1) Nous recommandons cet avis divin aux réflexions des spirites.

choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. » (Luc, x, 17-21.) — Dieu résiste aux superbes et comble de grâces les humbles : l'humilité donne la main à la foi dans les voies de la sainteté qui est celle des charismes. L'humilité et la foi ne nous méritent pas des charismes, mais nous méritent le ciel. Que servirait de faire des miracles pour ouvrir les yeux aux autres, si soi-même on tombait dans les ténèbres extérieures ! Qu'en reviendrait-il à celui qui délivrerait son frère des étreintes d'un ange déchu, si lui se jetait pour l'éternité entre les bras du démon !

D'un côté, Jésus démontre la nécessité de la sainteté pour les charismes, et de l'autre la préséance de celle-là sur ceux-ci qui peuvent accomplir toutes les grandes choses à l'exception de la plus grande de toutes : le salut de celui qui opère des merveilles.

Les premiers chrétiens durant des siècles furent des saints. Ils héritèrent des apôtres et des disciples, chacun leur dose de charismes. A mesure que l'Église prospéra les charismes perdirent leur raison d'être ; mais aussi ils devinrent moins possibles à cause du refroidissement de la foi chez les fidèles, de sorte que pour ce qui est des guérisons et des prodiges, dont l'utilité constante ne saurait se nier, l'on ne sait trop s'il faut attribuer leur déclin à l'exaltation de l'Église toujours sainte, ou à la décadence des mœurs au sein du christianisme : car il est un fait, c'est que ces deux genres de grâces ont franchi les siècles avec toute une lignée de serviteurs de Dieu. Et si jadis l'ombre de saint Paul suffisait pour guérir, aujourd'hui la dévotion à certains bienheureux qui ne sont plus de ce monde opère souvent de vrais prodiges parmi nous. Témoin saint Antoine de Padoue ; voulez-vous éprouver ses bienfaits en nécessités de tous genres, vous n'avez qu'à l'invoquer avec confiance. Bien de sceptiques, après en avoir essayé sont revenus de leur doute et peuvent constater que le culte sincère en ce père des pauvres, en cet ami intime des humbles met le miracle réel à la disposition de tout le monde.

A la suite des prodiges se présente le don de prophétie, qui, lui aussi, est un prodige ; mais un prodige à part, ne consistant pas en une *action* miraculeuse et ne se vérifiant pas de

la même manière. La prophétie découvre et publie ou dévoile les choses cachées du présent, telles que le secret des cœurs ou des consciences; ainsi que les événements de l'avenir. — Quant à la cause, toujours surnaturelle, il nous semble devoir faire une distinction. La vision ou perception prophétique qui est l'effet du charisme paraît avoir un caractère différent de la vaticination qui a pour cause et pour motif la Révélation.

Les prophètes de la Révélation méritent seuls, à proprement parler, la dénomination de *prophètes* qui est l'expression d'une vocation spéciale. Leur vue portait sur tout l'avenir du monde; ils annonçaient le Messie et la Rédemption du genre humain, et les livres qu'ils ont écrit sous la *dictée* du Créateur constituent la partie principale de la Bible.

La loi nouvelle commence par offrir à l'adoration des siècles Celui qui est la raison d'être de tous les prophètes, Jésus-Christ Notre-Seigneur, Prophète lui aussi, à la vérité, mais non par révélation puisqu'il est lui-même le Révéléateur de l'Évangile. Un seul prophète se présente après Lui, dernier émule des anciens Prophètes, pour clore les deux Testaments, c'est l'apôtre saint Jean l'Évangéliste dont l'Apocalypse est le recueil du passé et d'un avenir qui s'étend jusqu'à la consommation de l'ère chrétienne dans l'éternité.

L'ancienne Révélation nous apparaît comme le dictée du Père annonçant son Fils par la bouche des prophètes. L'Évangile est l'œuvre du Verbe incarné. L'Apocalypse est l'inspiration spéciale du Saint-Esprit.

Après avoir rempli les Apôtres qui sont les sommités de l'Église, les prodigalités du divin Paraclet rejaillissent abondamment sur les nouveaux baptisés que saint Paul appelle les temples du Saint-Esprit. Les chrétiens se mettent à prophétiser et prophétisent longtemps. Leurs prédictions, leurs vues sont les prophéties *privées* du charisme. Ils annoncent des événements futurs, mais limités à un avenir relativement restreint. Ils émerveillent les païens en lisant au fond de leur cœur leurs pensées, leurs sentiments, leurs projets.

Or, ici une circonstance est à noter. Ces premiers chrétiens rendus quasi impeccables par l'ardeur de leur charité, la vivacité de leur foi et leur assiduité à fréquenter les sacre-

ment, étaient quasi incapables de dol. Cependant les dires de cette multitude de prophètes étaient convaincus de fausseté. Avaient-ils menti? — Non; mais l'ange des ténèbres contrefaisant le Saint-Esprit les induisait en erreur. De là, pour remédier à pareil stratagème, la nécessité d'un charisme supplémentaire que l'Apôtre appelle *le discernement des esprits*. Ceux qui en étaient doués contrôlaient les prophéties de leurs frères, et, en cas de tromperie, les avertissaient.

L'interprétation des discours est un autre charisme encore qui supplée de même à celui des langues, lequel va terminer toute une série de grâces extraordinaires. Les interprètes de l'Esprit de Dieu comprenaient toutes les langues, tous les idiomes, tous les dialectes; non pour les parler, mais assez pour les traduire et en expliquer le sens.

Le don des langues vient en dernier lieu, comme le moins précieux des charismes et en même temps comme le plus répandu de tous : En ce temps-là, tout le monde était polyglotte; chaque saint parlait spontanément, sans les avoir apprises, toutes les langues dont il pouvait avoir besoin. Singulier contraste d'une gracieuse récompense de l'humilité chrétienne, opposée au châtimement qui, après le mutisme de la mort, est le plus généralisée sur notre terre coupable.

Lorsqu'après le déluge les descendants de Noé durent se partager le monde, ils résolurent auparavant, pour défier, malgré la promesse divine, le retour de semblable fléau, d'élever une tour qui dépasserait les nuées. — Dieu les punit en confondant leur langage.

C'est de plus haut que cette tour chimérique, et plus bas que sa base orgueilleuse que descendit le Saint-Esprit au jour où, en *langues de feu*, il se répandit sur les hôtes du cénacle. Ces langues embrasées autant que subtiles annoncent l'ampleur qu'allait donner à l'extension universelle de l'Église du Verbe, la parole des chrétiens pleine d'un amour céleste. Et de fait, n'est-ce pas l'organe de de leur voix que devaient affecter presque tous les charismes?

A peine les flammes de l'Esprit-Saint ont-elles éclairé leurs sens; à peine son souffle sacré a-t-il transfiguré leur âme que le nouveau chef de la religion fait entendre un discours qui,

au delà des portées de l'écho, convertit les multitudes accourues au spectacle de tant de prodiges : Parthes, Mèdes, Élamites et ceux qui habitaient la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Égypte et les contrées de la Lybie voisine de Cyrène, et ceux venus de Rome, juifs et prosélytes, Crétois et Arabes. (Act. Ap., II, 9-II.) Tous comprenaient Pierre, chacun en son idiome natal. Voilà la merveille ! L'érection de l'Église fait cesser la confusion de Babel.

*
* *

Le savant auteur déjà cité explique l'étonnante prodigalité de ce charisme : « Il attestait la permanence dans l'Église du Saint-Esprit tel qu'il était descendu au cénacle ; plus tard d'autres signes remplaceront celui-là. Il rappelait à tous que l'Église était destinée à convertir et à réunir dans son sein toutes les nations de la terre... D'ailleurs, et en dehors même de ces raisons probantes, les œuvres de Dieu n'ont-elles pas précisément pour caractère une sorte de magnifique prodigalité, surtout quand elles sont dans la fraîcheur de la jeunesse ; quand elles n'ont pas subi encore l'épreuve du temps ou l'attouchement des hommes ? Vovez comme le printemps charge les arbres de fleurs en si grand nombre qu'ils ne pourraient jamais nourrir de sève et porter tous les fruits qui en sortiraient ? Quelle prodigieuse quantité de graines et de semences est jetée en pure perte dans le vaste sein de la nature ! Au sortir du cénacle, l'Église était jeune : elle se couvrait d'une exubérante floraison de charismes spirituels. »

En outre le dogme des saints charismes nous fait mettre le doigt sur une loi générale qu'il est d'autant plus important de noter qu'elle nous éclaire davantage sur le rôle et les divers ministères des anges dans l'univers.

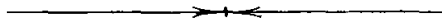
Le premier article de cette loi stipule que *les créatures ne peuvent rien sans le secours de Dieu* ; le second, que *Dieu ne fait rien pour les créatures sans leur coopération réciproque et mutuelle*.

Dès que Dieu a fait ce que lui seul peut faire, il donne à

ses créatures de quoi faire le reste, leur laissant le soin de s'entr'aider les unes les autres; mais aussi en distribuant à chacune les secours nécessaires, soit sous forme de grâces actuelles pour les choses ordinaires, soit sous forme de grâces d'état plus spéciales et de charismes, pour les choses extraordinaires. Cette admirable conduite de Dieu s'observe dans l'ordre de la création comme dans celui de la rédemption. Jésus-Christ dit au chef des Apôtres. « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » (Matth., xvi, 18.) Puis, comme en définitive l'Église est la barque qui doit passer les fidèles terrestres au havre de la patrie, il ajoute : « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans les cieux; et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans les cieux. (*Ibid.*, 19.)

(*A suivre.*)

Alfred VAN MONS.



A PROPOS DE SAINT AMBROISE

Saint Ambroise est incontestablement une des plus grandes figures de l'antiquité chrétienne. Tout est admirable dans les gestes de ce saint évêque : mais ce qui le rend plus admirable encore, c'est l'attachement que son peuple a pour lui. L'histoire ecclésiastique n'a pas de plus beau spectacle que celui de cette foule milanaise, de toute condition et de tout âge, entourant Ambroise dans les heures critiques, s'exposant pour lui à la fureur des soldats de Justine, veillant avec lui dans les basiliques au chant des psaumes. Théodose le Grand avait raison de dire : Je ne vois qu'Ambroise qui soit vraiment évêque.

Assurément, des écrits et des discours de saint Ambroise, on peut tirer une *vie* qui sera d'un palpitant intérêt. Mais, à côté de ces monuments d'une valeur inappréciable, se présente un document contemporain qu'un historien aurait grand tort de négliger : c'est la *vie* du saint par le diacre Paulin de Milan, son disciple, son fils spirituel, qui le suivit dans ses derniers voyages, qui l'assista à sa mort.

Paulin n'est pas le moins du monde ce qu'on appelle un écrivain de race ; ce n'est pas non plus, à proprement parler, un personnage marquant, mais enfin il fait bonne et honorable figure à son époque, il fut aimé de saint Augustin, il intervint utilement et courageusement pour la bonne cause au début des controverses pélagiennes. Sa *vie* relativement courte de saint Ambroise, d'une incontestable sincérité, porte l'empreinte d'une religieuse et profonde émotion.

Le document paraît donc sérieusement recommandable : néanmoins, il s'en faut qu'il soit accepté avec empressement par certains critiques. D'où provient cette attitude plus que réservée, presque méfiante et méprisante ? De ce que Paulin prend la vie de saint Ambroise par le côté surnaturel et mer-

veilleux ; de ce qu'il nous raconte les visions et révélations dont l'évêque de Milan fut gratifié ; de ce qu'il peint en lui l'ascète et le thaumaturge. Dès lors Paulin est suspect de crédulité : on dirait de lui volontiers, c'est un naïf.

Naguère, en des pages très doctes⁽¹⁾, le R. P. Edmond Bouvy des Augustins de l'Assomption, directeur de la *Revue Augustinienne*, vengeait la mémoire de Paulin de Milan de toute accusation d'excessive crédulité, et revendiquait pour son œuvre la place documentaire qui lui revient dans une histoire complète de saint Ambroise.

Les réflexions du R. P. Bouvy m'ont paru de nature à intéresser très vivement les lecteurs de *la Revue du Monde invisible*.

« Sans doute, dit le Révérend Père, un hagiographe doit être avant tout un historien : c'est là en quelque sorte un devoir d'état ; mais il lui est bien difficile de ne pas devenir un panégyriste. Lorsque Tacite écrit sa *Vie d'Agricola*, il avoue qu'il le fait par piété filiale, *professione pietatis*, et il proteste que les grandes vertus ont droit à cet éloge public, *ad prodendam virtutis memoriam*. Dans ses *Annales*, il considère comme le but principal de l'histoire de protéger la vertu contre un injuste silence.

« Pourquoi ne permettrait-on pas aux biographes des saints des sentiments analogues ? Quelle que soit la noblesse d'âme, la dignité de vie d'un héros de Tacite, un homme comme Ambroise peut tout au moins marcher de pair avec lui dans l'estime de tous les siècles.

« Il serait donc injuste de reprocher à Paulin de Milan le culte sincère qu'il a voué à la mémoire de son évêque, et nous devrions plutôt regretter de ne pas trouver dans son livre l'accent de religieuse et intelligente admiration qu'une si belle vie aurait inspirée à un Tacite chrétien.

« Mais n'insistons pas, car Paulin ne peut d'aucune manière soutenir la comparaison. Par la nature de son esprit, il ressemblerait plutôt à Suétone et aux auteurs de *l'Histoire Auguste*, surtout à ces derniers... Il cherche les

(1) *Revue Augustinienne*, novembre 1902.

détails et il les accumule. Il n'omet rien, tout lui est bon et à n'importe quelle place, car il a peu souci de la chronologie. Il a fait collection d'anecdotes sur saint Ambroise, et, autant que possible, d'anecdotes surnaturelles. Il les rapporte, je dirai volontiers qu'il les juxtapose. Sur cinquante ou soixante petits faits qu'il raconte, il y a quarante ou cinquante miracles.

« Cette surabondance de merveilleux n'est certainement pas et ne peut pas être du goût de tout le monde. Pour moi, je garde à Paulin une singulière reconnaissance. Sans lui, nous connaîtrions bien saint Ambroise, évêque et docteur de l'Église... nous connaîtrions l'exégète, le théologien, le moraliste, le directeur des âmes, l'hymnographe, le controversiste et, par l'histoire de Théodoret, le diplomate et l'homme d'État. C'est à peine si le livre de Paulin nous fournit quelques renseignements nouveaux sur ces aspects multiples de la personnalité d'Ambroise.

« Mais, sans ce même livre, nous ignorerions presque complètement l'ascète et le thaumaturge; et je l'avouerai, au risque de passer pour esprit faible, je ne me consolerais pas de cette ignorance aussi facilement que la plupart des critiques. Quelques merveilles de plus ou moins dans l'histoire de l'Église n'ajoutent rien, ne retranchent rien à son caractère de société transcendante et divine; mais il est toujours bon et consolant de savoir que certains de nos saints, les plus grands par le génie, qui ont été les conseillers des princes, les soutiens des empires, ont pratiqué jusqu'à l'héroïsme les mêmes vertus d'humilité, de mortification que nous prêchons encore; et que c'est en récompense de ces vertus-là, silencieuses et cachées, qu'ils ont reçu et qu'ils ont exercé, à la face de l'univers, sous le contrôle des Symmaque et des Auxence, le don des miracles, privilège glorieux que l'on veut à toute force chasser de l'histoire et qui y demeure inexpugnable.

« Paulin a donc raconté quelques mots d'Ambroise qui expriment sa vie intérieure, par exemple cette belle parole : *Ambrosius nescit inflari*, Ambroise ne sait pas s'enorgueillir ». Il nous l'a montrée affligeant sa chair par le travail, par

les veilles, par un jeûne quotidien, priant le jour et la nuit, pleurant sur tous les affligés, mais surtout pleurant sur les pécheurs et les amenant à pleurer avec lui; prosterné sur le tombeau des martyrs, et lui-même désireux de donner son sang pour la foi et pour l'Église; enfin étendu sur son lit de mort, les bras en croix, attendant pour expirer le viatique du Seigneur. C'est Paulin qui nous apprend sur Ambroise ces choses si simples et si touchantes.

« C'est aussi Paulin qui nous raconte les réponses du ciel à cet ascétisme héroïque : la guérison des malades, la délivrance des possédés, les aveux des démons, la réalisation des prophéties, les apparitions, les secours à distance, et cette résurrection d'enfant qui renouvelle à Florence une des plus belles scènes de la Bible. »

Admettons que Paulin ait conçu « sa biographie comme une thèse historique que l'on peut énoncer ainsi : Ambroise fut un grand thaumaturge ». Mais cette thèse, il prétend l'appuyer sur des faits, et toute la question est de savoir si ces faits sont apocryphes ou s'ils sont réels. Tant vaudront les faits, tant vaudra la thèse.

« Or, il faut que la critique en prenne son parti. Elle demande, pour établir des certitudes, des documents contemporains; voici le livre d'un témoin oculaire. Car, parmi ces prodiges, il y en a que Paulin a vus de ses yeux; de quel droit l'accuserait-on de mensonge? Quand il n'a pas vu, il cite ses autorités. Elles sont toutes acceptables : c'est sainte Marcelline, la sœur aînée d'Ambroise, témoin de son enfance et de sa jeunesse; ce sont les évêques Théodule de Modène, saint Simplicien et saint Vénérius de Milan, saint Félix de Bologne, saint Zénobius de Florence, saint Bassien de Lodi, saint Honorat de Verceil; c'est le *clarissime* Décens et sa femme Pansophia, le père et la mère de l'enfant ressuscité. C'est un homme de guerre, Mascezel, qui raconte, non seulement à Paulin mais à tous les évêques d'Afrique, comment Ambroise lui apparut dans sa campagne contre Gildon, et comment, frappant le sol de son bâton pastoral, il lui indiqua l'endroit précis de la prochaine bataille et de la victoire.

« La réputation d'Ambroise comme thaumaturge avait

même dépassé les frontières de l'empire romain. Les rois des tribus franques, battus par Arbogaste et invités ensuite à un festin pour cimenter la paix, demandent à leur vainqueur : « Connais-tu Ambroise ? — Oui, répond Arbogaste, je suis de ses amis, nous mangeons souvent à la même table. — Alors, reprennent les Francs, quoi d'étonnant que tu l'emportes sur nous dans les combats, étant l'ami d'un homme qui dit au soleil *Arrête-toi !* et le soleil s'arrête. » — De telles paroles ne s'inventent pas, et, dans le cas particulier, Paulin aurait pu se passer de désigner son témoin. Il le désigne cependant : c'est un témoin auriculaire qui lui répète à Milan ce qu'il avait entendu sur les bords du Rhin ; c'est l'échanson d'Arbogaste, celui-là même qui remplissait les coupes du festin. Suétone avait-il de plus sûrs garants ? »

La justification des dires de Paulin de Milan paraît bien irréfutable : nous devons lui savoir gré de ce que, dans sa piété filiale, il nous a révélé saint Ambroise avec l'auréole du thaumaturge. Quant aux réflexions du savant auteur, dont l'érudition sur toute l'époque patristique est très sûre d'elle-même, elles ont une portée générale qu'il importe de mettre en lumière.

De quel droit la critique répudierait-elle ou négligerait-elle un document, uniquement parce qu'il relate des phénomènes surnaturels ? Son rôle n'est pas de s'inquiéter de ce que renferme un document, mais simplement d'examiner si les faits qu'il contient sont appuyés sur des témoignages probants. Or, quand un auteur est contemporain, quand il a été témoin oculaire de plusieurs des faits qu'il raconte, quand il appuie les autres faits sur des autorités acceptables, la critique la plus exigeante n'a plus rien à lui demander.

Les incroyants nient la possibilité des faits surnaturels : nous leur apportons des arguments d'une incontestable valeur pour leur démontrer que ces faits rentrent dans le domaine du possible. Il semble dès lors que le litige doive être tranché par la réponse à cette question : *Ces faits existent-ils, se sont-ils produits quelque part ?* Ici nous mettons en avant des documents, des témoignages, tels que les requiert la critique historique pour établir la réalité d'un

événement. Si les incroyants récusent ces témoignages, en leur opposant cette question préjudicielle que le caractère surnaturel des faits relatés les rend non recevables, il n'y a plus moyen de discuter. Seulement nos adversaires auront à nous expliquer pourquoi leur critique historique a deux poids et deux mesures : une concernant les faits ordinaires, une autre concernant les faits surnaturels.

Plusieurs auteurs catholiques ne sont pas éloignés de taxer de crédulité et de naïveté Paulin de Milan, et probablement aussi Sulpice-Sévère, saint Grégoire le Grand, et à leur suite les hagiographes du moyen âge. Cette tendance me semble dangereuse. Assurément, je ne mets pas sur le même pied les Actes des Apôtres, livre inspiré, et l'œuvre de ces divers auteurs. Mais je constate que le livre des Actes est un tissu de phénomènes surnaturels, que les visions, révélations et miracles entrent à tout moment dans la trame du récit, et même donnent l'explication des événements les plus importants de l'histoire de l'Église en ces temps primitifs. Saint Luc serait-il donc un crédule et un naïf?

Appliquez à saint Luc et à saint Paul les procédés dont use une certaine critique vis-à-vis de Paulin de Milan et de saint Ambroise : la personnalité grandiose de saint Paul se trouvera singulièrement diminuée ; ce ne sera plus le terrassé du chemin de Damas, l'homme à qui Jésus-Christ lui-même a révélé son évangile ; ce ne sera plus saint Paul.

Tout se tient dans l'histoire de l'Église : la suite d'une chose répond à ses commencements. Joseph de Maistre a démontré que, dans tous les grands événements qui ont changé la face de l'humanité, on est obligé de reconnaître une impulsion extérieure et supérieure à l'homme. De même, dans l'œuvre des grands saints, la main de Dieu se fait voir par des traits naturellement inexplicables. L'histoire de la fondation de tous les ordres religieux est là pour établir cette thèse.

Ne permettons pas qu'on découronne les saints de leur auréole surnaturelle. Ne contestons point, par des procédés de critique excessive et injuste, la persistance dans l'Église des charismes du Saint-Esprit.

B. MARÉCHAUX.

L'AUTOREPRÉSENTATION

CHEZ LES HYSTÉRIQUES

(Suite et fin.)

Enfin j'apporte une troisième observation d'une autre malade que j'ai eue en traitement chez moi en octobre dernier, et qui me présenta le même phénomène de façon encore plus caractéristique.

La malade en question avait avalé au mois de mars précédent une épingle : en travaillant elle l'avait mise dans sa bouche, s'était endormie, et l'avait avalée. Toutes les tentatives pour la lui faire rendre avaient échouées; ou bien l'épingle avait été rendue à l'insu de la malade et avait passé inaperçue; puis la malade ne se plaignant pas, il n'avait plus été question de l'épingle; si peu question que lorsqu'on me l'avait amenée quatre mois plus tard, pour les accidents hystériques qu'elle présentait, on ne m'avait même pas parlé, ni elle ni les siens, de l'incident de l'épingle.

Il s'agissait cette fois encore d'une grande hystérique vigi-lambule, chez laquelle je n'hésitai pas à employer la méthode de traitement qui m'avait donné de si bons résultats. Cette malade présentait en particulier la manie d'avaler dans l'hypnose tous les menus objets qui lui tombaient sous la main. Un jour, où je lui disais, au cours d'une séance, de réveiller son intestin, de le sentir, elle s'arrêta tout à coup en disant qu'elle ne pouvait plus continuer « parce que ça la piquait ». Je pensais qu'elle traduisait ainsi une des manifestations douloureuses causées par le réveil de la sensibilité, et, j'insistai.

Elle fit encore quelques mouvements et s'arrêta de nouveau, en disant que « ça lui faisait trop mal, et que ça la piquait trop.

— Quoi donc ?

— Je ne vois pas bien, mais c'est pointu ; ça doit être une petite épingle que j'ai avalée il y a deux mois.

— Sentez plus. »

Elle fait alors des mouvements moins étendus, moins rapides, localisés surtout d'un côté, et me dit après quelques minutes :

« Mais je vois très bien : ça n'est pas la petite épingle que j'ai avalée il y a deux mois, c'est celle que j'ai avalée il y a six mois ; je la reconnais, mais je croyais bien l'avoir rendue depuis longtemps.

— Comment la reconnaissez-vous ? vous la voyez donc ?

— Oh ! mais oui, elle était beaucoup plus grosse que l'autre et je la reconnais bien, elle est à près de 3 centimètres ; mais elle est piquée dans mon intestin de telle façon qu'elle ne pourra plus partir, et je vois maintenant qu'en faisant des mouvements tout à l'heure, je l'ai enfoncée davantage. Je souffre beaucoup. »

J'interrompis la séance : ceci se passait un jeudi. Au réveil la malade se plaignit de souffrir beaucoup dans le ventre, d'un côté, et de ressentir une sensation de piqure très douloureuse ; elle me demanda ce qu'elle avait, et ce que je lui avais fait, et ne parla nullement de son épingle. Je la questionnai alors à ce sujet, lui demandant pourquoi on ne m'avait jamais parlé de ce fait ; que depuis sept mois il devait y avoir longtemps que l'épingle était ressortie. Je la laissai étendue toute la journée avec une alimentation liquide et de la glace sur l'abdomen. Le lendemain, je rendors la malade et la questionne de nouveau. Elle me décrit comme la veille les dimensions et la situation exacte de l'épingle. Je lui demande alors si elle peut la déplacer. Elle fait quelques mouvements et me dit que c'est très difficile, car chaque mouvement l'enfonce d'avantage.

« Il faudrait, me dit-elle, que je fasse remuer mon intestin en sens inverse et c'est très difficile.

— Essayez. »

Elle fait d'autres mouvements et me dit : « Elle bouge ; je l'ai fait bouger d'un centimètre ; elle commence à remonter ; mais ça saigne et je n'ose plus bouger. »

J'arrête la séance. Journée mauvaise avec hoquet, nausées, sensation de douleur et de chaleur dans l'abdomen.

Le troisième jour, je la rendors. Elle me dépeint « tout l'intérieur de son ventre rouge, et, à l'endroit de la piquûre, la tête de l'épingle a fait un petit trou et s'est collée dedans. » Je lui demande de me décrire exactement la situation de l'épingle et si elle la voit assez bien pour me dessiner avec un crayon sa situation. « Oui, dit-elle. » Je lui donne un crayon et du papier et dans l'hypnose, sans hésiter une minute, elle fait le dessin demandé, m'expliquant que la tête de l'épingle est en haut et qu'elle traverse la paroi intestinale sans cependant en prendre toute l'épaisseur, puis ressort de l'autre côté d'un centimètre environ.

Elle prend même son drap de lit et le replie sur son doigt pour mieux m'expliquer comment l'épingle est piquée :

« Elle passe, me dit-elle, sous la petite peau mince qui entoure l'intestin. Heureusement qu'elle ne la traverse pas aussi ; sans cela mon intestin serait crevé.

(L'épingle est donc piquée dans l'épaisseur de la paroi ; elle a traversé la muqueuse et la musculuse, respectant la séreuse, et à un centimètre au-dessous elle rentre dans l'intérieur du tube intestinal, comme le montre bien le dessin de la malade.) Je lui demande encore si c'est dans le gros intestin.

« Vous voyez bien que non, me dit-elle, en me montrant son dessin. »

Et, en effet, elle a bien dessiné une anse d'intestin grêle.

Je m'arrête, car elle souffre trop. Je la laisse reposer et continue dans la journée l'alimentation liquide et la glace sur l'abdomen.

Le lendemain nouvelle séance. Je lui dis de faire partir l'épingle de la place occupée. Elle fait des efforts qui paraissent très douloureux, et en allant avec beaucoup de précaution. Je comprends à ses explications qu'elle est obligée de

faire faire à son intestin des mouvements antipéristaltiques. Elle dépeint toutes les positions successives que prend cette épingle, tous les mouvements qu'elle fait, elle se repique, elle s'accroche, elle tourne, elle bouge, elle se heurte à la paroi, etc. Enfin après un quart d'heure environ, l'épingle est sortie, elle est maintenant libre dans l'intestin.

« Mais, ajoute-t-elle, il faut que je la fasse descendre ; car elle est restée si longtemps à cette place qu'elle pourrait avoir tendance à y revenir, et j'ai eu trop de mal à la faire partir pour recommencer. »

Elle me dit que « l'endroit de la piqûre saigne un peu et que ça fait une plaie. » J'arrête la séance. Le cinquième jour je recommence ; l'épingle a fait du chemin avec les liquides absorbés par la malade. Elle me dit qu'elle est passée dans le gros intestin. Enfin le sixième jour, je l'endors et lui dis de faire avancer l'épingle. Elle fait toujours des mouvements abdominaux, mais me dit qu'elle a peur que l'épingle se pique à la fin de l'intestin. Je lui fais administrer un lavement pour en faciliter l'expulsion. Elle me dit à ce moment que l'eau arrive bien jusqu'à l'épingle et l'entraîne ; et elle la rend enfin, en me disant : « Ça y est, elle est sortie ! » L'épingle était bien conforme à sa description, dépolie par les liquides intestinaux. Je réveille la malade, lui montre son épingle ; elle n'hésite pas une minute : « C'est bien celle-là, dit-elle. »

Cette observation me paraît la plus probante de toutes : pendant six jours la malade m'a décrit le trajet d'une épingle dans son intestin. Or, si elle ne l'avait pas vue, pourquoi en aurait-elle parlé ainsi tout à coup au bout de six mois ? Pourquoi m'aurait-elle fait son dessin ? Pourquoi aurait-elle accusé la sortie de l'épingle le sixième jour plutôt que le premier ou le deuxième ? Pourquoi m'aurait-elle parlé de cette première épingle avalée et non de la deuxième avalée quatre mois plus tard ? Elle savait cependant qu'elle avait avalé les deux. Enfin cette description minutieuse, ce dessin précis, tous ces faits qui se sont déroulés devant moi, ne me laissaient aucun doute.

Les jours suivants, la malade me décrivit dans l'hypnose les progrès de la cicatrisation de la petite plaie causée par l'épingle, la formation d'une petite croûte molle, la diminution de l'inflammation péritonéale voisine : et au bout de quelques jours elle put reprendre l'alimentation normale, me disant qu'il n'y avait plus qu'une petite cicatrice et une petite dépression de la paroi intestinale à l'endroit où la tête de l'épingle avait appuyé si longtemps.

Depuis, la malade a repris son traitement et ne s'est plus jamais plainte de son intestin.

*
* *

Tels sont les trois faits qui se sont déroulés sous mes yeux. J'ai depuis questionné dans l'hypnose les malades chez qui ces faits s'étaient présentés pour leur demander comment elles voyaient en dedans d'elles-mêmes et si elles voyaient réellement ; et je terminerai cet article en transcrivant les explications qu'elles m'ont données, car elles me paraissent de nature à éclairer cette question nouvelle de l'autoreprésentation.

« Comment voyez-vous, ai-je demandé à la première malade, ce qui est en vous, corps étranger ou organe ? Le voyez-vous comme vous voyez avec vos yeux quand vous regardez un objet ?

— Ah ! mais non, je le vois, mais pas de la même façon ; d'abord ça me fatigue beaucoup plus dans la tête que lorsque je vois avec mes yeux. Quand je veux arriver à voir une place en moi, les nerfs de la partie que je veux voir me tirent à la partie correspondante de ma tête.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Eh ! bien ; toutes les parties de mon corps ont une partie correspondante dans ma tête. Si l'une dort, l'autre dort aussi. Ainsi vous savez bien que quand je sens mes jambes ça me tire derrière la tête ; mon cœur, ça me tire au milieu de ma tête ; eh bien ! si je veux voir mon cœur il faut que je sente en même temps dans ma tête. Je ne vois un organe que si cet organe se réveille en même temps dans ma tête ; autrement

je vois très mal, et même s'il est bien engourdi, je ne le vois pas du tout.

— Donc, quand vous ne sentez plus un organe, vous ne le voyez plus?

— Ah! si, quand je l'ai déjà senti bien, je le vois encore, mais moins; il est vrai que c'est très curieux, ce qui se passe alors: je le vois sans le voir, on dirait que je me rappelle plutôt l'avoir vu; mais toujours quand je veux regarder en moi, ça me fatigue beaucoup.

— Mais voyez-vous les couleurs?

— Je ne sais pas, il me semble que oui. Ainsi quand la petite peau de mon ventre (son péritoine) est irritée, je vois bien qu'elle est rouge. Quand j'ai uriné du sang, je voyais bien que dans ma vessie c'était du sang qu'il y avait, et pas autre chose. Tout ce que je sais bien c'est que, quand je regarde un point de mon corps, ça me tire tout de suite dans la tête. »

Ma deuxième malade questionnée me répondit ceci, que j'écris textuellement à mesure qu'elle parle :

« Quand je veux voir, je n'ai qu'à suivre les nerfs qui partent du point de ma tête correspondant et qui descendent dans mon dos et vont enfin jusqu'à l'endroit que je veux voir; mais je ne les vois pas comme avec mes yeux... Il y a des endroits que je ne peux pas bien voir : il faut que ça parte de ma tête où je le sens en même temps... Quand je sens bien un organe, je ne le vois plus; ainsi vous m'avez fait sentir mes jambes, je les voyais, je voyais dedans; mais maintenant que je les sens bien, je ne les vois plus de la même façon, je les vois seulement dessus avec mes yeux. Ce que je ne sens pas un peu, je ne le vois pas, il faut d'abord que j'aie trouvé à quel endroit de mon corps et de ma tête est l'organe que je veux voir.

— Mais quand vous avez vu l'épingle dans votre intestin, comment l'avez-vous vue?

— Je ne sentais pas mon ventre avant, je ne voyais rien; quand j'ai commencé à sentir, j'ai commencé à voir. Or un jour, le 17 octobre (c'est en effet exactement le 17 octobre qu'elle m'a dit voir la dite épingle) j'ai mieux senti mon intestin, alors j'ai bien vu l'épingle en entier.

— Vous l'avez vue ?

— C'est-à-dire que j'ai senti qu'il y avait quelque chose dans mon intestin ; alors j'ai regardé dans ma tête avec les nerfs qui partent en arrière de mes yeux, et à l'endroit qui dans ma tête correspondait à mon intestin, j'ai vu comme une ombre sur un voile, une raie noire ayant la forme d'une épingle, et en même temps que je voyais ça dans ma tête je le sentais dans mon ventre!... »

J'ai transcrit textuellement, je le répète, les paroles de mes deux malades. Toutes deux m'ont, en résumé, dit la même chose. Leurs paroles me semblent fournir une explication du phénomène décrit. Les malades sentent d'abord et interprètent ensuite les phénomènes de sensibilité. Peut-être y a-t-il cependant un phénomène plus complexe qui reste inexpliqué, et qui a été traduit imparfaitement par ma deuxième malade, me parlant, à propos de l'épingle, de l'impression qu'elle a eu de la projection d'une raie noire sur un voile. Y a-t-il là les éléments d'une autre interprétation de ces phénomènes normaux ? Peut-être se composeraient-ils alors de deux phases successives dont la première serait certainement un trouble de la sensibilité périphérique transmis aux centres cérébraux, et la deuxième phase une interprétation faite par la malade et où entreraient en jeu la mémoire et les notions secondement acquises. Il y a là, en résumé, à côté d'un phénomène de sensibilité, anesthésie, ou hyperesthésie un phénomène spécial de cénesthésie cérébrale sur lequel j'ai cru de nouveau devoir attirer l'attention (1).

Dr COMAR.

(1) « Cet article était déjà sous presse quand a paru dans *la Revue philosophique* de janvier 1903 un article de Sollier intitulé « L'Autoscopie interne », dans lequel l'auteur, à côté de faits nouveaux, donne une interprétation des phénomènes observés. »

Nous reproduirons cet article intéressant et nous discuterons prochainement la thèse philosophique de l'auteur.

E. M.



DU MONDE INVISIBLE

OU RECHERCHES SUR LES FAITS D'UN ORDRE SURNATUREL (1840)

(Suite)

« Le ministre vint me trouver et dit à quelqu'un en lui donnant une lettre : « Vous allez mener cet homme-là au premier valet de chambre du roi. » Nous partons, mon conducteur et moi. Le carrosse était prêt pour nous conduire, mais j'ai dit : « Ça n'est pas la peine, j'irai bien à pied ; il n'y a pas loin, il n'y a que la Seine à traverser. »

« Le ministre part après nous ; mais comme il était en carrosse, il est arrivé plus tôt que nous. Nous arrivons aux Tuileries sur les trois heures ; nous montons à l'appartement du roi. Nous avons trouvé dans tout ce qui était en avant et dans les alentours bien des gardes, et personne ne m'a rien dit. Celui qui me conduisait a remis sa lettre au premier valet de chambre du roi qui, après l'avoir lue, m'a dit : « Suivez-moi. » Mon conducteur est resté là et n'a pas été plus loin. J'entre dans la chambre du roi au même moment que le ministre en sortait.

« Le roi était assis à côté de sa table, sur laquelle il y avait bien des papiers et des plumes. J'ai salué le roi et je lui ai dit, mon chapeau à la main : « Sire, je vous salue. » Le roi m'a dit : « Bonjour, Martin. » Et j'ai pensé en moi-même : il sait bien mon nom, toujours. « Vous savez, Sire, pourquoi je viens ? — Oui, je sais que vous avez quelque chose à me dire, et l'on m'a dit que c'était quelque chose que vous ne pouviez dire qu'à moi : asseyez-vous. »

« J'ai pris un fauteuil et je me suis assis vis-à-vis du roi. Il n'y avait que la table entre nous deux. Et quand j'ai été assis, je lui ai dit : « Le 15 janvier, à peu près à 2 heures de relevée

comme j'étais dans mon champ à répandre du fumier, il m'est apparu tout de suite, sans que je sache d'où il venait, un homme qui m'a dit : « Il faut que vous alliez trouver le roi et que vous lui disiez que sa personne est en danger... » (Ici se trouve la relation détaillée des apparitions qu'à vues Martin, et des paroles qu'il a entendues).

« Le roi, pendant tout ce récit, pleurait; je lui voyais les larmes couler sur ses joues. Je lui rappelle des particularités qui m'ont été annoncées de son exil, et il m'a dit : « Gardez-« en le secret; il n'y aura jamais que Dieu, vous et moi qui « saurons cela. » (Suivent d'autres détails.)

« Le roi écoutait tout cela en me regardant et sans me rien dire. Ici, il m'a dit : « C'est le même ange qui conduisit le « jeune Tobie à Ragès et qui l'a fait marier. » Et il m'a pris la main en me disant : « Que je touche à la main que l'ange a « serrée; priez pour moi. — Bien sûr, Sire, que moi et ma « famille, ainsi que M. le curé de Gallardon, avons toujours « prié pour que l'affaire réussit. » Ici, j'ai répété au roi ce que je lui avais dit au sujet des dimanches et fêtes et je lui ai dit que c'était là le principal.

« Et le roi m'a répondu : « Je ferai en sorte d'y remédier. » J'ai salué le roi en lui disant : « Je vous souhaite une bonne « santé; il m'a toujours été annoncé qu'il ne m'arriverait « aucune peine ni aucun mal. — Il ne vous en arrivera pas « non plus; vous vous en retournerez demain; le ministre va « vous donner à souper et à coucher, et des papiers pour « vous en retourner. »

« Je suis retourné rejoindre mon conducteur qui m'attendait et nous avons été ensemble à l'hôtel du ministre. »

Le ministre lui fit délivrer ses papiers et le força de recevoir une gratification de la part du roi.. Martin refusait d'accepter, mais le ministre lui ayant dit qu'on ne pouvait en aucune sorte refuser un don de Sa Majesté, il se rendit à cette raison.

Ce brave homme après son retour dans ses foyers a repris ses travaux ordinaires, sa vie simple et champêtre, évitant de parler indiscretement de ce qui lui est arrivé.

M. Archer, ancien chanoine de Chartres, raconte que quelques moments après la retraite de Martin, le roi dit en présence de plusieurs personnes : « On dira ce qu'on voudra, mais il est certain que cet homme m'a rappelé des choses qui n'étaient connues que de Dieu et de moi. »

Les révélations de Martin avaient été défavorables à M. Decazes. Aussi, après le dénouement de cette affaire, on remarqua une petite persécution contre tous les fonctionnaires qui avaient cru à la mission surnaturelle de cet homme. M. André fut rélégué en Bretagne, le curé de Gallardon fut changé à l'instigation du gouvernement qui exigea son éloignement de l'évêque de Versailles.

Au sujet de l'intéressante publication que nous faisons sous ce titre, nous recevons la communication suivante :

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié dans le dernier numéro du *Journal de l'Aveyron* un fragment de M. de Barrau sur l'histoire d'Ignace Martin qui avait, disait-il, reçu de l'ange Raphaël la mission d'aller trouver le roi Louis XVIII et qui y alla en effet après avoir passé trois semaines à Charenton sous la surveillance des médecins. Voulez-vous me permettre de compléter le récit de M. de Barrau à l'aide du Rapport adressé, le 27 juin 1816, au duc Decazes, ministre de la police, par MM. Royer-Collard et Pinel, professeurs à la Faculté de médecine de Paris?

Le hasard ayant fait tomber entre mes mains le texte manuscrit de ce rapport, je me disposais à l'analyser pour le faire connaître à vos lecteurs, lorsque j'ai lu le récit de M. de Barrau. Je me hâte donc de vous adresser ces quelques notes qui, venant après l'article de dimanche dernier, auront au moins quelque actualité.

C'est en janvier 1816 qu'eurent lieu les premières apparitions de Martin. Sur l'ordre du préfet d'Eure-et-Loir, M. André alla le chercher et le conduisit à Paris le 7 mars. Il descendirent tous deux rue Montmartre, à l'hôtel de Calais, et le lendemain sur les 9 heures du matin ils se rendirent chez le ministre.

« Au moment même où Martin entra dans les appartements du ministre, l'inconnu se trouva à côté de lui et lui recommanda de ne pas fléchir, de n'avoir ni inquiétude, ni crainte et de dire les choses comme elles étaient. »

Après l'avoir questionné, le ministre lui dit qu'il pouvait s'en aller tranquille, car il avait fait arrêter le personnage qui le poursuivait.

« Je n'en crois rien, répondit Martin, car je viens de le voir ici tout à l'heure. En tout cas faites amener la personne que vous avez arrêtée et je verrai bien si c'est la même. »

En sortant de chez le ministre, Martin fut reconduit à l'hôtel, où l'inconnu lui apparut de nouveau.

« On vous a dit qu'on m'avait arrêté, eh bien ! dites à celui qui vous l'a dit, qu'il n'a aucun pouvoir sur moi. »

Le lendemain, Martin revit encore l'inconnu, qui lui annonça qu'il recevrait le jour même la visite d'un docteur en médecine.

Vers les 3 heures de l'après-midi, une personne d'un certain âge se présenta à l'hôtel et demanda à voir Martin. Celui-ci ne l'eût pas plutôt aperçue qu'il lui dit :

« Vous êtes le docteur dont la visite m'a été annoncée.

— Comment savez-vous cela ?

— Je le sais parce que le personnage inconnu que je vois, me l'a annoncé ce matin même. »

M. Pinel, qui n'avait fait part à personne du jour et de l'heure de sa visite, en fut profondément étonné. Les apparitions continuèrent les jours suivants. Ce fut alors que l'inconnu se nomma, et qu'il annonça à Martin plusieurs faits qui devaient se produire et qu'on avait soigneusement tenus cachés.

Enfin, le 2 avril, Martin fut conduit chez le Roi. Il revit encore, avant d'entrer, l'ange Raphaël qui lui recommanda de dire au Roi tout ce qu'il savait et qu'au surplus les paroles dont il auraient besoin lui arriveraient toutes seules.

Le récit de son entrevue avec le Roi a été donné par M. de Barrau.

Le 3 avril, Martin reprenait le chemin de son village où il a vécu pendant longtemps, sans avoir d'autres apparitions.

MM. Royer-Collard et Pinel, qui avaient observé longuement Martin pendant les trois semaines qu'il resta à Charenton, firent le rapport qu'on leur avait demandé et l'adressèrent au ministre de la police générale.

Après avoir raconté l'histoire de Martin telle que nous la connaissons, ces Messieurs se posent une double question : Les faits racontés par Martin sont-ils réels ou supposés ? Dans le premier cas Martin est sincère, dans le second c'est un imposteur.

Examinant d'abord la deuxième hypothèse, ils déclarent que si Martin est un imposteur, « il ne peut l'être que de deux manières : ou en imaginant seul son rôle et en l'exécutant sans aucune assistance étrangère, ou en obéissant à l'influence d'autres personnes plus éclairées que lui et en suivant leurs conseils et leur direction. »

MM. Royer-Collard et Pinel exposent longuement les raisons qui les empêchent de croire que Martin ait pu imaginer et jouer tout seul le rôle qu'il a joué avec tant de suite et de persévérance ; ils n'admettent pas davantage que Martin ait obéi à une impulsion supérieure et qu'il ait été l'instrument d'hommes plus habiles que lui qui avaient leurs vues secrètes dans cette affaire, et ils n'hésitent pas à conclure ainsi :

« Il résulte évidemment selon nous, de cette double discussion, que Martin n'est ni l'auteur unique ni l'instrument aveugle d'une fourberie préparée et exécutée dans un dessein quelconque et par conséquent qu'il n'est point un imposteur. »

Notons en passant que MM. Royer-Collard et Pinel ne partagent point l'avis de M. de Barrau qui dit : « ... ces révélations ont un caractère politique qui doit faire douter de leur authenticité. »

Mais si Martin n'est point un imposteur, il a donc réellement éprouvé les sensations qu'il rapporte, c'est-à-dire qu'il a vu et touché lorsque d'autres hommes placés dans la même situation que lui ne voyaient et ne touchaient rien, qu'il a entendu des paroles distinctes lorsque les autres n'entendaient rien, et ces sensations il les a éprouvées quarante ou cinquante fois pendant des intervalles de cinq à dix minutes et cela pen-

dant près de trois mois. Comment faut-il caractériser cet état des fonctions intellectuelles ? »

Ici les médecins entrent dans une longue discussion technique dont je vais donner le résumé.

Les faits analogues à ceux qui nous occupent sont connus sous le nom d'hallucination.

Il n'y a pas de doute que l'histoire de Martin ne présente une analogie marquée avec celle des hallucinés qu'on a jusqu'ici observés, mais il faut ajouter qu'elle en diffère aussi par des *circonstances importantes et fondamentales*.

1^o Les hallucinations sont toujours précédées et amenées par des causes qui ont troublé plus ou moins les facultés intellectuelles de l'halluciné.

Or chez Martin on ne rencontre aucune de ces causes. Il a eu des visions religieuses, mais jamais il ne s'est occupé de matières religieuses et il s'est toujours borné à remplir simplement ses devoirs religieux sans aller au delà de la lettre du précepte.

Des matières politiques, il ne s'est pas occupé davantage, ne lisant ni livres, ni journaux, ne se mêlant à aucune discussion, et vivant tranquillement de son travail.

2^o A mesure que les hallucinations se reproduisent, l'halluciné entre dans un état d'excitation de plus en plus marqué ; il se croit inspiré, se prend pour un prophète, fait part à tout venant de ses visions.

Chez Martin rien de pareil. Depuis la première de ses apparitions il a été constamment le même, c'est-à-dire tranquille, immobile, sans aucune préoccupation apparente, continuant de vaquer à ses occupations habituelles. Il n'a parlé de ses visions qu'à ses supérieurs, non pour s'en faire gloire, mais pour accomplir ce qu'il considérait comme un devoir.

« Une pareille conduite ne ressemble guère à celle des visionnaires ordinaires et ici Martin se présente encore avec des caractères qui n'appartiennent qu'à lui. »

3^o Souvent les visions et les révélations des aliénés, tout en paraissant se rapporter à un but déterminé, présentent des bizarreries, des idées extravagantes : le délire s'y manifeste inévitablement.

Au contraire, si l'on admet la réalité du personnage qui apparaît à Martin, tout s'explique, tous s'enchaînent, tout y est raisonnable.

« Cette différence est, à notre avis, d'une haute importance et mérite une attention toute particulière. »

4° Les aliénés mêlent quelquefois à leurs visions des prédictions ou des révélations qui portent si évidemment le signe de l'erreur qu'elles sont une preuve du délire qui les égare. *Il paraîtrait qu'il y a eu quelque chose de plus sérieux chez Martin.* Martin a annoncé dès le matin la visite que devait lui faire M. Pinel dans l'après-midi; il a également écrit le 12 mars qu'on allait prendre des informations dans son pays, or la lettre ordonnant ces informations n'a été écrite que le 16. De plus Martin a révélé à Sa Majesté des faits connus d'Elle seule.

Or s'il a eu « des exemples incontestables de prévisions et de pressentiments réalisés par l'événement, il est certain que ces exemples *ne se sont jamais rencontrés chez des aliénés.* »

5° Les sensations de Martin ont existé dans un état de simplicité parfaite, c'est-à-dire dégagées de toute altération, même la plus légère, des facultés intellectuelles: or une simplicité si rigoureuse, si absolue, n'appartient jamais aux hallucinations des aliénés.

6° Enfin tandis que les hallucinations sont toujours accompagnées chez les aliénés d'un dérangement dans la santé physique, « nous avons remarqué chez Martin qu'il était impossible de jouir d'une santé meilleure, et cet état s'est maintenu jusqu'à la fin sans présenter aucune altération. »

Et les médecins concluaient que si l'état de Martin présentait sous certains rapports une analogie marquée avec l'état de certains aliénés, sous d'autres rapports il en différait par des caractères *essentiels*.

Ils déclaraient ne pouvoir, en l'état de la science, se prononcer sur la nature de l'affection de Martin, et tout en faisant observer que parfois l'aliénation ne se manifeste qu'après un temps plus ou moins long, ils ajoutaient qu'on devait rendre la liberté à Martin en le soumettant néanmoins à une observation éclairée.

Il ne paraît pas que cette observation ait fourni de nouvelles données permettant de se prononcer plus formellement sur l'état de Martin.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Le V^{te} DE BONALD.

(*A suivre.*)

Hippolyte DE BARRAU.



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

LE CORPS HUMAIN ET SON FANTOME

(Suite)

I

Cette électricité, qui foudroie un arbre, arrache une branche et la jette au loin, qui dessine sur le corps à travers les vêtements l'image des objets qu'elle rencontre sur son passage, nous apparaît comme une force fantastique, irrégulière, capricieuse, soumise, en bien des cas, à des lois que nous ne connaissons pas, et toujours assez puissante pour produire des phénomènes merveilleux.

Supposez que cette force se trouve en nous, dans notre système nerveux, et que, tantôt d'une manière consciente, tantôt d'une manière inconsciente, nous puissions en disposer, vous aurez alors ces *médiums* organisés, plus aptes que beaucoup d'autres à remplir l'office d'accumulateurs ou de condensateurs. Ils projetteront l'électricité, substituant ainsi une cause intelligente à la cause violente et brutale ; ils produiront ces effets extraordinaires de lévitation, de hantise, ces mouvements de tables et de meubles dont la cause naturelle nous était encore inconnue, et que nous étions tentés d'attribuer à un agent extra-naturel.

Qui mettra cette force électrique et humaine en action ? Tantôt la nature, tantôt les anges, tantôt le démon. C'est là, qu'un grand esprit de discernement deviendra nécessaire : mais l'hypothèse que nous venons d'exposer et que nous discuterons plus tard, n'exclut pas la possibilité d'une intervention extra-naturelle, ou démoniaque ou divine, c'est-à-dire d'un agent préternaturel qui pourra s'emparer de cette force et produire avec nous des phénomènes merveilleux.

Je m'empresse de déclarer que non seulement l'analogie

supposée n'est pas démontrée, mais qu'elle n'explique en aucune manière la lévitation divine des saints. Que voyez-vous de commun entre les effets rapides, violents, passagers d'une déflagration ou d'une décharge électrique et le mouvement ascensionnel, majestueux, tranquille du saint qui monte dans les airs? Et non seulement cet enlèvement aérien du corps humain n'a rien de violent, mais il s'arrête par exemple, en présence d'une croix ou de l'image de la mère de Dieu. Dans certains cas, il suffira même d'un ordre mental d'un Supérieur, au nom de l'obéissance, pour ramener à terre le corps déjà transfiguré du saint qui flotte dans les airs. Ne parlons pas ici de phénomène aveugle, physique, violent, nous sommes en présence d'un phénomène préternaturel.

Il vous suffit, en ce moment, de constater l'existence du fluide électrique dans le corps humain.

C'est encore sous la forme magnétique que ce fluide se révèle quelquefois dans les sujets sensitifs. On peut constater sa réalité.

Certains sensitifs voient le corps humain entouré d'une lueur blanche et grise, elle est plus vive et plus abondante à la tête et aux extrémités. Ces lueurs deviennent plus lumineuses pour un sujet mieux doué, elles sont rougeâtres sur le côté gauche du corps et bleuâtres sur le côté droit. Un sensitif mieux exercé voit des flammes nettement lumineuses autour du corps, bleues à droite, orangées ou rouges à gauche, d'une singulière intensité autour de sa tête.

Dans ses études physiques sur le magnétisme animal, le Dr Charpignon cite cette observation. Une cataleptique, Schmitz Banek, travaillait à l'horlogerie. Dans les jours qui précédaient ses crises, ses outils, ses tournevis, pince-brosettes étaient invariablement aimantés. Après quelques jours, ces outils soulevaient la limaille, des petites vis, des aiguilles d'acier. Un tournevis, aimanté ainsi par contact, conserva deux ans sa vertu magnétique. Ce phénomène impatientait l'ouvrière et son maître qui était obligé de fournir trop souvent de nouveaux instruments.

Les cas de ce genre ne sont pas si rares, ils remplissent les livres spéciaux sur l'aimantation par l'action humaine.

Cette force se révèle encore sous une forme qui présente de frappantes analogies avec l'électricité. Après une série d'expériences dont l'exposé nous éloignerait de notre sujet, M. Durville a formulé les lois suivantes qui résument ses longs travaux.

Le corps humain est polarisé : le côté droit est positif, le côté gauche est négatif. — La polarité est inverse chez les gauchers. — Les pôles de même nom excitent, les pôles de nom contraire calment. La contraction se transfère d'un côté à l'autre par action isonome; la paralysie par action hétéronome. On pourrait donc considérer le corps humain comme un condensateur : les plexus seraient des batteries, les nerfs les fils conducteurs, et le fluide nerveux, matière spiritualisée, corps astral, produisant successivement, dans des expériences faciles à répéter, des effets lumineux, des rayons Röntgen, des effluves visibles dont la photographie nous donnera la reproduction

II

Ces effluves ont été souvent reproduits par le Dr Iodko, membre des l'Institut de médecine expérimentale de Saint-Petersbourg, électricien d'un rare mérite. Nous avons entendu son intéressante communication à la Société des Sciences psychiques, au mois d'avril 1896, et il a bien voulu répéter pour nous, dans une réunion intime, les expériences que nous voulions observer avec plus d'attention.

Je dois rappeler ici une circonstance particulière. Le Dr Iodko se préparait à faire passer sous nos yeux quelques clichés de radiation lumineuse, d'effluves développés autour des mains. Je lui demandai s'il était vrai qu'il eût obtenu, la veille, un cliché de deux personnes invisibles. Je tenais à établir une distinction rigoureuse entre de simples effluves rayonnants et des personnages, double ou fantôme, dont les contours étaient parfaitement dessinés.

Le docteur me parut embarrassé, contrarié de cette question. Après quelques instants d'hésitation il me dit : « Eh bien, oui, c'est vrai; hier, dans cette petite chambre, très mal éclairée,

presque obscure à 6 heures du soir, contrairement à toutes les lois de la photographie, le colonel X. a obtenu ce cliché. »

Le docteur me présenta un cliché, sur lequel deux personnes se détachaient avec une parfaite netteté.

Le docteur ajouta avec une vive expression de mécontentement : « Ces expériences ne rentrent pas dans le cadre de mes travaux, elles me troublent, je ne veux pas m'en occuper. »

Il était difficile de séparer d'une manière plus tranchée les expériences scientifiques sur les radiations humaines et les expériences trop mystérieuses sur la photographie de l'invisible, fantôme ou corps astral. Nous tenons à cette distinction qui nous paraît essentielle dans la question que nous étudions ici.

Voici donc la théorie du Dr Iodko. Il se fait un échange perpétuel entre notre organisme et l'éther ambiant; il nous environne, il nous pénètre, il entre en nous, il en sort, dans l'équilibre et l'harmonie. Mais l'on peut rompre l'équilibre, surcharger l'organisme, condenser l'éther et obtenir ainsi des effets lumineux dans les tubes de Geissler, dans l'ampoule de Crookes, et des effluves enveloppants du corps humain que l'on peut photographier.

Ce qui est particulier aux expériences de Iodko quand il veut obtenir la surcharge de l'organisme, c'est qu'un des pôles de la bobine est en communication avec l'air atmosphérique, tandis que l'autre est fixé à un fil conducteur que l'on tient à la main, par un manchon de verre isolateur. Le corps humain remplit ici le rôle de condensateur.

Nous n'avons à nous occuper ici, ni de la transmission des ondes sonores, ni de l'illumination d'un tube Geissler, ni des rayons X dans le tube et l'ampoule de Crookes, malgré le grand intérêt que présentent ces expériences, très faciles à répéter. Elles démontrent d'une manière incontestable la polarité du corps humain et confirment les théories que M. Durville a exposées et défendues. Elles démontrent aussi avec la même évidence que le corps emprunte directement à l'atmosphère la quantité d'éther qu'il condense et s'assimile dans les propulseurs de l'organisme humain.

Ce qui nous intéresse davantage, c'est que, par son procédé électrographique, M. Iodko obtient, sans objectif, la photographie des effluves dégagés par le corps humain. Nous avons pu voir ainsi, autour des mains, les faibles effluves d'une personne anémique, puis les effluves plus larges d'une jeune fille bien portante et nerveuse, et enfin, des effluves longs, fins et nombreux dégagés par la main d'un jeune homme sensuel. Une dernière épreuve servait à démontrer que les radiations de nom contraire d'hommes et de femmes s'attirent, et qu'elles se repoussent quand les mains sont de même nom ¹.

Un observateur expérimenté arriverait ainsi à connaître le caractère, les tendances, les impulsions d'un sujet par l'empreinte photographique de la radiation des mains.

Le fluide humain n'est donc plus une hypothèse, il est une réalité.

III

M. de Rochas a pénétré plus loin que ses prédécesseurs, dans cette question de fantôme du corps humain. Ce que nous appelons fantôme, M. de Rochas l'appelle corps odique pour désigner plus clairement les éléments qui le composent. Le nom importe peu. Je cite M. Sage, un disciple et un ami du consciencieux expérimentateur.

« J'ai eu l'heureuse chance d'assister à quelques-unes des expériences de M. de Rochas. Je n'ai pas pour me taire les mêmes raisons que lui, je n'ai pas dans la science de nom qu'on puisse salir, je donnerai donc une esquisse de la suite du phénomène.

« Quand le magnétiseur continue les passes, l'extériorisation latérale ne continue pas indéfiniment. Un moment arrive

1. MM. Guébard et Dujardin attribuaient ces nuages d'effluves à la décomposition des sels d'argent dans le bain révélateur. Le Dr Baraduc a répondu en faisant l'expérience à sec. Le commandant Tegrat a obtenu un grand nombre d'épreuves même à travers une boîte où se trouvait enfermée la plaque, le fluide opérait comme les rayons X. Cet officier avait obtenu des radiations fluidiques, en 1894, longtemps avant le Dr Luys, à l'hôpital de la Charité.

Le Dr Branly attribue ces effets à la chaleur humaine, mais il ne nie pas la possibilité d'un fluide vital.

où les deux moitiés de fantôme odique quittent le corps physique des deux côtés à la fois et viennent se réunir en avant de ce même corps physique pour former un fantôme complet, visible par les somnambules et les sensitifs.

« Le magnétiseur en trouve la situation en pinçant dans ce qui est pour lui le vide : le fantôme a entraîné avec lui la sensibilité, et dès qu'on touche ce fantôme, le corps humain tressaille.

« Le corps odique (fantôme) tend à reproduire les moindres particularités du corps physique; mais quand il n'est point encore assez dense, assez formé, il se présente comme une sorte de nuée lumineuse qui rappelle le Balzac, aux formes imprécises de Roduc.

« Abandonné à lui-même il a des tendances à s'éloigner dans le sens de la verticale, en demeurant toujours rattaché au corps physique par un mince cordon odique. Mais la volonté du sujet et celle du magnétiseur qui s'impose au sujet peuvent le ramener et le diriger comme elles veulent.

« L'âme, vie et pensée, continue à fonctionner dans le corps physique, évidemment, mais elle est surtout active dans le fantôme.

« Le sujet qui est dans cet état témoigne, quand on l'interroge, d'une béatitude infinie. Il voudrait qu'on l'y laissât toujours¹. »

Ce fantôme ne serait donc pas le résultat d'une action volontaire et délibérée du sujet endormi. Dans cet état comme dans certains états maladifs, le fantôme se dégagerait spontanément. « Il se produit alors *un double* (fantôme) qui peut rester dans le voisinage du patient ou aller vagabonder au loin. Celui-ci peut voir ce double, ou simplement le sentir ou même être totalement inconscient de son existence. Ceux des savants actuels qui nient toujours l'*od* (fluide) appellent les phénomènes des hallucinations autoscopiques : cette dénomination suffit à expliquer ce qu'ils en pensent (p. 114).

D'après de nombreuses indications l'*od* serait un fluide sécrété par l'organisme, et ce fluide formerait spontanément,

?

1. *La Zone frontière*, p. 113.

selon des lois qui nous sont encore inconnues, ce fantôme odique, d'un bleu pâle que les sensitifs savent distinguer et qu'ils peuvent voir.

Et ce fluide ainsi sécrété par nos organes ne serait pas la matière à l'état solide, liquide, gazeux, radiant, ce serait la matière à l'état *éthéré*.

Nous arrivons ainsi à constituer la synthèse du phénomène des apparitions. Les organes de notre corps sécrèteraient un fluide qui prend le nom de fluide odique. Ce fluide, que l'on verrait se dégager des deux côtés de notre corps, se rapprocherait, se condenserait et deviendrait l'image, la reproduction, le fantôme de notre corps physique. Ce fantôme resterait toujours attaché, pendant la vie, et par un lien fluidique à ce corps matériel qui frappe nos sens. Et, tout en conservant ce lien de dépendance vitale avec notre âme et avec notre corps, ce fantôme pourrait apparaître en divers lieux, en dehors de nous, et réveiller notre souvenir dans l'esprit de nos parents ou de nos amis.

Mais ici, les psychologues se divisent : les uns prétendent que ce fantôme est essentiellement distinct et indépendant du corps que nous aurons après la mort, du corps des désincarnés. Les autres prétendent, au contraire, que ce fantôme accompagne notre âme, après la mort, ne la quitte plus et lui permet de se manifester à nous, dans le mystère et la frayeur des apparitions. Telle est l'opinion de M. de Rochas et des spirites qui prétendent reconnaître dans le fantôme le *périsprit* et le corps astral.

Mais, si après la mort, notre âme, séparée de ce corps matériel, restait enveloppée du fantôme odique, on ne voit pas pourquoi elle aurait besoin de s'emparer du fluide odique des médiums pour se rendre visible, on ne voit pas même pourquoi la présence d'un médium serait nécessaire, le désincarné apparaîtrait quand il voudrait et comme il voudrait.

Et dans cette hypothèse il faudrait en revenir à cette vieille erreur que l'homme a une âme et deux corps : le corps astral, fluidique, le fantôme et le corps matériel. Cette assertion est fausse, elle est contraire à l'unité de la personne humaine. Il est vraiment étrange d'entendre des Esprits eux-mêmes,

évoqués par des hommes sérieux, réprouver cette erreur de deux corps juxtaposés en nous, d'un périsprit ou d'un astral qui aurait la propriété de mouvoir notre organisme corporel et de vagabonder dans le mystère des rêves et des visions.

« On a prétendu, par ignorance, que l'homme a un double, et que ce double, ou autre soi-même, peut être extériorisé du corps matériel et parcourir le monde à plaisir. Les faits, dans ce cas, démontrent que l'homme n'est pas du tout pluriel, ni double dans son essence, mais bien unique, une unité parfaite dans son être : et certains psychologues ont tellement obscurci la manière d'interpréter les faits concernant l'âme humaine, que beaucoup pensent que le prétendu subscscient ou subliminal *ego* est une réalité, tandis que l'homme est une unité dans chaque phase et chaque manifestation de son entité. La psychologie le prouve, et le spiritualisme l'enseigne ¹. »

Qui parle ainsi ? Les Esprits. Ces Esprits dont on invoque le témoignage pour prouver que l'unité de notre personne n'existe pas, et que nous avons deux corps, un corps physique et un corps astral !

IV

Les psychologues de notre temps ont cherché à déterminer philosophiquement et scientifiquement l'origine de ce fantôme qu'on a appelé parfois l'ombre de notre corps, qui nous suit partout et qui demeure insaisissable. Il nous semble utile de creuser ce problème d'un si grand intérêt.

M. Sage expose son système dans le livre qu'il vient de publier sous ce titre : *La Zone frontière*. Selon lui, l'encéphale sécrète un fluide. On lui a donné des noms divers, esprit vital, esprit nerveux, magnétisme ou électricité animale, esprits animaux, fluide odique. M. Sage donne la préférence à cette dernière dénomination qu'il attribue à Reichenbach, le célèbre physicien de Vienne, dont les expériences et les travaux sont connus.

¹. *La Revue spirite*. Février 1903. *La Science et la philosophie de la matérialisation*. Traduit par le professeur Moutonnier.

Ce fluide odique jouirait de certaines propriétés psychiques et physiques dont la principale consisterait à servir d'intermédiaire à l'âme dans ses rapports avec le monde physique. Le fluide odique répondrait avec une sensibilité exquise aux vibrations de l'âme. Toute modification, si légère qu'on la suppose, dans nos pensées, nos sentiments, nos sensations, amène une modification dans le nuage de fluide odique qui flotte constamment autour de chaque individu, et qui a une tendance à reproduire les formes de notre corps physique, c'est-à-dire le fantôme de chacun de nous.

« C'est ainsi que certains sujets, à l'état hypnotique, peuvent voir dans un fauteuil un homme qui s'y est assis, et qui n'y est plus depuis un certain temps. »

A l'état normal, ce fluide envelopperait donc notre corps tout entier, mais on le trouverait en plus grande abondance dans le cerveau, dans la main droite, dans les organes des sens, à l'extrémité des doigts.

On pourrait, selon M. Sage, séparer le corps fluidique des corps physiques et l'on obtiendrait ainsi d'un sujet hypnotisé, le phénomène désigné sous le nom d'extériorisation de la sensibilité.

M. de Rochas explique ainsi ce phénomène et cette propriété de notre fantôme.

« Dès que chez le sujet magnétisé la sensibilité commence à disparaître, le duvet lumineux recouvrant sa peau à l'état de veille semble se dissoudre dans l'atmosphère, puis reparait au bout de quelque temps sous la forme d'un brouillard léger qui, peu à peu, se condense en devenant de plus en plus brillant, de manière à prendre en définitive l'apparence d'une couche très mince, suivant, à trois ou quatre centimètres en dehors de la peau, tous les contours du corps.

« Si moi, magnétiseur, j'agis sur cette couche d'une façon quelconque, le sujet éprouve les mêmes sensations que si j'avais agi sur sa peau, et il ne sent rien ou presque rien si j'agis ailleurs que sur cette couche ; il ne sent rien non plus si c'est une personne mise en rapport avec le magnétiseur qui agit.

« Si je continue la magnétisation, il se forme autour du

sujet une série de couches équidistantes, séparées par un intervalle de six à sept centimètres et le sujet ne sent les attouchements, les piqûres et les brûlures que sur ces couches qui se succèdent parfois jusqu'à deux ou trois mètres, en se pénétrant et en s'entre-croisant, sans se modifier, au moins d'une façon appréciable, leur sensibilité diminuant proportionnellement à l'éloignement du corps.

« Au bout d'un temps variable, généralement après la troisième ou quatrième phase de léthargie, les couches concentriques présentent deux maxima d'intensité, l'un sur le côté droit du sujet, l'autre sur son côté gauche, et il s'y forme comme deux pôles de sensibilité. »

Ainsi, selon M. de Rochas, le sujet magnétisé devient insensible (anesthésique) dans tout son corps, il ne sent ni piqûre, ni brûlure, mais si on pince à quelques centimètres du corps ces couches concentriques de fluide odique, le sujet sent vivement. Il ne sent plus dans son corps normal, il sent dans son fluide odique, dans son fantôme, dans son corps anormal.

Dans cet état profond d'hypnose, il se produit un phénomène visible aux somnambules et aux sensitifs. Les deux moitiés de fluide odique s'éloignent du corps physique, se réunissent en avant, et forment un fantôme complet qui, lorsqu'il est assez dense, reproduit exactement les moindres particularités du corps avec lequel il reste uni par « un mince cordon odique ». Ce fantôme obéirait au sujet et au magnétiseur.

Ce double ou ce fantôme devient visible, même pour les personnes qui restent à l'état normal et dans les conditions ordinaires de la vision naturelle. Gœrres, Sage, Flammarion, Aksakoff, les psychologues de l'école anglaise des sciences psychiques et d'autres auteurs rapportent de nombreux exemples, parfaitement constatés, de ce phénomène de bilocation : un sujet se rend visible en deux endroits, ici dans son corps physique, plongé quelquefois dans un profond sommeil, et là dans son corps fluidique, dans son fantôme qui reproduit avec une parfaite exactitude tous les détails du corps.

Qu'est-ce que ce fluide odique? Quelle est la substance de ce fantôme? Nous l'ignorons encore. Nous avons vu la matière à l'état solide, liquide, gazeux, radiant. Il est possible que la matière soit susceptible de prendre encore d'autres formes qui nous sont inconnues, et qui lui permettraient de se désagréger et de s'agréger avec la plus grande facilité sous la direction dominatrice d'une volonté. Cette facilité de décomposition et de *recomposition* expliquerait un grand nombre de phénomènes merveilleux.

V

Notre esprit est-il satisfait de ces explications? Avons-nous une connaissance plus approfondie de la question? Je ne le crois pas.

Que l'on rencontre de temps en temps dans l'histoire, d'une manière exceptionnelle, des sujets qui se rendent visibles simultanément en deux endroits, j'en conviens. Mais, comment se produit ce phénomène? Je n'en sais rien.

Quelle est la nature ou la substance de ce fantôme? Je n'en sais rien. On nous parle de la matière à l'état solide, liquide, gazeux, radiant, éthéré; on soupçonne que la matière se prête même à d'autres combinaisons moléculaires que nous ignorons encore, mais tout cela prouve que nous ne connaissons ni la nature, ni les conditions d'évolution, ni les lois de la composition de ce fantôme que personne encore n'a pu saisir et analyser. Nous ne savons rien.

On nous vante le fluide odique qui serait sécrété par notre organisme en général et par le cerveau en particulier, qu'en savons-nous? On invoque le témoignage de quelques somnambules ou de quelques rares sensitifs qui auraient vu dans l'obscurité ce dégagement de ce que j'appellerais plus volontiers le fluide humain. Ce témoignage est insuffisant; il ne constitue pas une preuve ou une démonstration sérieuse. La science a d'autres exigences pour justifier ses conclusions.

Que vaut le témoignage de ce sensitif, de ce névrosé?

N'est-il pas victime d'une hallucination? N'est-il pas le jouet d'une illusion? Ne se prête-t-il pas inconsciemment, et trop volontiers peut-être, à tout ce qu'on lui demande, quand il prétend voir le mouvement et la couleur de ce fluide humain dont l'origine est toujours mystérieuse?

Qui oserait ici affirmer ou nier, sans présomption? Je le répète avec tristesse, nous ne savons rien.

J'ai toujours parlé avec estime et sympathie de la mentalité de M. de Rochas et de ses courageuses recherches. Il a foulé aux pieds le respect humain et abordé avec une grande indépendance des questions qui jusqu'alors n'avaient pas droit de cité dans le monde scientifique, ce mérite n'est pas commun. Mais il me serait bien difficile d'accepter sans objection sa théorie nouvelle de l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité.

Si la sensibilité, chassée du corps humain par l'anesthésie, se réfugiait, comme l'enseigne M. de Rochas, dans le fluide odique, dans le fantôme, ce phénomène serait constant comme le sont les lois de la nature, il serait fréquent et il serait facile de le constater.

Il en est tout autrement dans la réalité. Sur cent ou mille sujets plongés dans l'insensibilité par le magnétisme, l'hypnotisme, le chloroforme, etc., vous n'en trouverez pas deux qui présentent le phénomène de la sensibilité extériorisée. Ces sujets ont perdu la sensibilité, c'est un fait incontestable et facile à constater. On peut les piquer, les brûler, les déchirer, ils ne sentent rien, la sensibilité a disparu.

Vous cherchez en vain, autour du sujet, ces couches concentriques de fluide, qui forment notre fantôme, personne ne constate leur réalité, personne ne les voit, personne ne peut s'en emparer et les soumettre aux sévérités d'une analyse impartiale.

Et si vous essayez de pincer ces couches imaginaires, à une distance que l'on a essayé de déterminer, vous aurez fait un geste inutile, le sujet qui ne sent rien dans son corps, ne sent pas davantage dans le fluide ébranlé autour de lui.

Il reste donc simplement que quelques rares sujets, dressés et détraqués par le magnétisme, prétendent sentir quand

leur magnétiseur, et lui seul, s'amuse à pincer en l'air le fantôme qu'on ne voit pas. Ce n'est pas assez pour justifier une théorie.

Il ne faut pas oublier que le magnétisme établit un rapport profond entre le magnétisé et le magnétiseur. Le magnétisé perd un instant sa raison, sa conscience, sa volonté, sa personnalité; il pense, il sent, il veut par la pensée, la sensibilité, la volonté de son magnétiseur. Je ne cherche pas à expliquer cette substitution du magnétiseur au magnétisé.

Le magnétisé voit donc, mentalement, le geste et la pensée de son magnétiseur, il le voit dessiner le geste d'un homme qui vient le pincer, il se persuade dans son imagination qu'il est pincé en réalité, et qu'il éprouve un sentiment de douleur.

Je voudrais d'autres preuves pour croire à l'extériorisation de la sensibilité.

On nous dit bien encore que le magnétisé fait passer son fluide dans la statuette de cire, dans le bois, dans le chiffon qu'il roule dans ses mains, et que si l'on déchire à distance cette image de bois ou de cire, le magnétisé, anesthésié, éprouvera un sentiment très vif de douleur. Ici encore les conclusions nous paraissent forcées: tout se passe dans l'imagination.

Ne prévenez pas le sujet, emportez à son insu, dans une pièce voisine, ses vêtements que la proximité du corps et la chaleur organique auront très fortement imprégnés de son fluide: donnez, si vous voulez, des coups de canif ou de ciseaux dans ces vêtements intimes, et vous constaterez que le magnétisé ne sent rien, ne se doute de rien, reste le même dans la chambre où il dort, et qu'il ne pense pas à vous.

Si au contraire le magnétisé connaît votre désir, si son imagination se trouve en rapport harmonique avec la vôtre, s'il voit mentalement votre pensée et votre geste, il pourra, dans ce cas, éprouver une sensation douloureuse. Mais il est évident que l'impression pénible qu'il éprouve n'est pas l'effet d'un coup de ciseau donné dans son fluide, elle constitue un phénomène *psychique*, elle est l'effet de la communication anormale qui s'établit entre les cerveaux du magnétiseur et du magnétisé. Rien ne nous autorise donc à conclure

que la sensibilité du sujet s'est réfugiée dans ce fluide, et que le magnétisé vit, sent, agit dans ce fluide devenu son fantôme ou son corps aérien.

Que nous ayons un corps électrique, odique ou fluidique, je n'en vois aucune preuve certaine. et je n'y crois pas. Il est plus sage et plus scientifique de reconnaître son ignorance que d'affirmer des hypothèses gratuites ou de bâtir sur le sable des systèmes chimériques. Il faut résister à cette inclination naturelle de l'esprit humain altéré de lumière, épris de l'inconnu.

Qu'il existe en nous, dans notre corps vivifié par notre âme une source mystérieuse d'électricité, de magnétisme, indépendante de la chaleur humaine, j'y crois, c'est ma conviction.

Qui écrira ce nouveau chapitre de la psychologie de l'avenir?

Élie MÉRIC



LES ANIMAUX DEVANT L'OCCULTE

Monseigneur,

Je trouve dans votre article sur *Le corps humain et son fantôme* une remarque dont l'intérêt ne saurait passer inaperçu et qui soulève une question à laquelle je pensais depuis longtemps. Sans prétendre la résoudre ni même en prévoir toute la portée, je demande seulement la permission de la poser devant les lecteurs de la Revue. Je reproduis d'abord le passage de votre article auquel je fais allusion :

« Un fait étrange signalé par tous les écrivains qui ont étudié ces questions, et en particulier par Gœrres dans son grand ouvrage sur la Mystique, c'est que les animaux voient distinctement l'apparition, même quand l'homme ne la voit pas, quand il devine seulement une présence invisible par des bruits ou des coups. Invariablement, les chiens, même les plus féroces, n'osent pas aboyer, ils rampent, fuient ou vont se cacher. »

D'où résulte d'abord que certains animaux, surtout ceux dont l'observation nous est familière et facile, peuvent être à l'occasion des témoins sûrs de la réalité de certains phénomènes extra-naturels. Les chiens, par exemple, ne sont pas superstitieux, ils ne pensent pas à l'astral, ils ignorent le spiritisme et l'occultisme, ils n'ont de préférence pour aucun système. Leurs sensations se traduisent sans artifice. Ce sont des témoins qui ne mentent pas. Les chats et les chevaux, observés aussi parfois dans les mêmes circonstances, sont dans le même cas.

D'autre part les animaux ne peuvent être impressionnés qu'au moyen de facultés limitées qu'ils possèdent et que deux

mots résument : les sens et l'instinct. Par la connaissance de ces facultés nous pouvons analyser les impressions que nous pouvons observer en eux. Ces conditions sont intéressantes parce qu'elles réunissent les moyens d'une observation méthodique lorsque les faits sont assez nombreux. Malheureusement ils ne le sont pas encore.

Enfin une question plus particulière se pose encore. Les animaux ne peuvent-ils pas subir l'influence des bons ou des mauvais esprits? Nos anges gardiens ou les démons tentateurs ne peuvent-ils pas, dans le cercle que la Providence assigne à leur action, se servir des animaux? Lorsque des animaux, c'est-à-dire des êtres sans raison, se comportent comme des êtres, bons ou méchants, mais évidemment intelligents, ne pouvons-nous pas soupçonner qu'ils le font sous l'impulsion d'une influence surnaturelle? Je laisse de côté, bien entendu, les faits qui sont déjà jugés, comme ceux que relatent les saintes Écritures ou la vie des saints. Il n'est ici question que des faits dont la discussion nous appartient.

Tous ceux qui ont étudié la question en connaissent, et néanmoins, je viens de le dire, ils sont assez rares. On peut faire la revue de quatre ou cinq cents manifestations de l'ordre de choses extra-naturel et en compter peut-être une dizaine qui mettent en scène des animaux. Et encore de ces dix cas cinq seront plus ou moins contestables, ou explicables par des causes naturelles. Ceux qui me sont en ce moment présents à l'esprit sont en si petit nombre que je puis les rapporter tous sous le bénéfice de quelques réserves.

Le premier sera tiré de cette Revue même. Il est cité aux *Variétés* dans le numéro du 15 février 1900 sous ce titre : *Un chien mystérieux*. C'est un extrait du *Light*. Un soir d'hiver, un chien de forte taille entre dans la boutique d'un bijoutier et se fait accepter par ses allures amicales. Le lendemain matin, le bijoutier doit s'absenter en laissant au magasin sa femme seule. Survient un client qui, bientôt, n'est plus qu'un voleur. La marchande est fort effrayée. Le malfaiteur va commettre un mauvais coup, lorsque le chien lui montre les dents et le met en fuite. Puis, il fait bonne garde, jusqu'au retour du maître de la maison, près de la pauvre dame qui

s'est évanouie. Un peu plus tard, quand on veut s'occuper du chien, on constate qu'il a disparu. « Que faut-il penser de ce chien mystérieux ? » demande le *Light*. Il faut penser qu'il n'y eut là rien de supérieur aux lois de la nature.

Je ne vois rien non plus de surnaturel dans le fait similaire qui va suivre, et qui laissa la plus vive impression à la jeune fille qui s'y trouva en cause. Je le tiens d'elle-même, et je pus m'en rendre compte d'autant mieux que je connais parfaitement le lieu de la scène.

C'était, il y a une vingtaine d'années, près de la petite ville de Baccarat, si connue par sa cristallerie. La jeune fille dont je parle venait de visiter une malade, dans un village distant de sept kilomètres de Baccarat, et se trouvait obligée de revenir seule et à pied. La route n'est pas pénible, le temps était celui d'un beau jour d'été, la jeune voyageuse cheminait paisiblement, sans crainte aucune à l'ombre d'un bois qui longe la route lorsqu'elle se vit accompagnée par un chien qui sortit inopinément du bois. Elle n'aimait pas les chiens, mais elle n'eut pas le temps d'être mal impressionnée par celui-ci, car, au même instant, elle entendait le roulement d'une voiture suivant la même direction qu'elle et qui l'eut bientôt rejointe. La voiture était un char à banc monté par un homme seul qui mit son cheval au pas et entreprit de lier conversation : Où allez-vous, mademoiselle ? D'où venez-vous ? N'êtes-vous pas fatiguée ? Etc...

Ce disant, l'homme explorait d'un coup d'œil la solitude environnante. Ses allures étaient inquiétantes. La pauvre fille, au comble de l'anxiété, s'était arrêtée pour laisser la voiture s'éloigner, mais la voiture s'était arrêtée aussi.

Après un moment de terrible silence, l'homme, tout à coup, d'une voix troublée demanda : « Est-ce que ce chien est à vous ? »

Elle avait oublié le chien.

Saisissant aussitôt cette faible chance de salut, elle répondit avec assurance :

— Oui, Monsieur, c'est mon chien.

Et comme elle allait faire un geste d'appel elle s'aperçut que l'animal était près d'elle et qu'il regardait l'homme.

Celui-ci, sans un mot de plus, rassembla vivement les rênes, fouetta le cheval et s'éloigna précipitamment.

Une demi-heure après, toujours escortée de son providentiel gardien, bouleversée d'émotion, la jeune fille atteignait les premières maisons de Baccarat. Elle était sauvée. Elle s'arrêta, chercha des yeux le chien. Il avait disparu.

La victime sauvée de cette aventure a toujours cru à une intervention sensible de son ange gardien. Cette impression personnelle est des plus respectables. Je ne la discute pas. J'ajouterai seulement, comme indice supplémentaire, que le bois d'où sortait ce chien est giboyeux, que les chasseurs sont nombreux dans toute la région, que ce sont généralement de bons chasseurs et pourvus de bons chiens, lesquels, s'ils en trouvent l'occasion, chassent pour leur propre compte.

Voici un autre fait un peu plus obscur dans son interprétation, sans que, cependant, je l'avoue, je consente à y rien voir d'extra-naturel. Il est cité par M. Jules Bois dans son enquête sur *l'Au-delà et les forces inconnues* et met en scène le poète Mistral qui apporte son témoignage écrit.

M. Mistral, au cours d'une promenade champêtre, a été suivi par un chien inconnu qui s'est attaché à lui avec obstination et l'a choisi pour maître. C'est le chien *Pan-Perdu* (pain perdu). M. Mistral observe son chien avec intérêt, puis avec étonnement et constate des faits si singuliers qu'il ne craint pas d'écrire à M. Jules Bois :

« ... Je devins convaincu (qu'on en pense ce qu'on voudra) que le chien *Pan-Perdu* était l'organe ou l'avatar de quelque esprit bienveillant, un ami mort, un ancêtre, venu chez moi pour me garder contre quelque péril mystérieux, qui sait? »

De ces faits voici le plus étrange, celui dont Mistral paraît le plus impressionné. C'est toujours sa lettre à M. Jules Bois qui est citée :

« Peu de temps après l'entrée de *Pan-Perdu* en mon logis, ma femme avec sa bonne alla, le jour des Morts, porter une couronne sur le tombeau de notre famille. Or le cimetière

est clos de murs et le chien en question n'avait jamais eu l'occasion ni la possibilité de s'y introduire : mais, sitôt que la porte fut ouverte, voilà mon *Pan-Perdu* qui prend les devants, disparaît dans les arbres, et ma femme et la domestique, ébahis, le retrouvent campé sur notre tombe et les attendant là, d'un air quelque peu narquois. Comment ce chien étrange, nouveau venu dans le pays, avait-il pu reconnaître, au milieu de cent autres tombes, celle de notre famille ? »

M. et M^{me} Mistral n'avaient pas visité le cimetière depuis un an. Leur chien n'avait donc pu reconnaître et suivre leur trace au flair. Donc quelle explication donner ? Je l'ignore. On sait que le chien dont le maître accepte l'attachement et la familiarité en reçoit une sorte d'imprégnation qu'on peut appeler magnétique, ou nerveuse, ou fluide, etc..., qui met l'instinct de l'animal d'accord avec les impressions raisonnées de l'homme et qui fait croire à une sorte de divination instinctive chez l'animal. Presque tous les possesseurs de chiens pourraient en ce genre fournir des anecdotes plus ou moins surprenantes. Celle de M. Mistral est remarquable, mais y voir quelque chose de supra-naturel parce que nous ne connaissons pas les causes naturelles qui peuvent l'expliquer serait aller trop loin. Je ne suis pas réduit à croire à la métempsycose parce que mon chien, qui m'accompagnait dans une sortie, en a pressenti le but, sans que je sache comment, et m'y a devancé.

Georges Bois.

(*A suivre*)

Le dernier numéro de la *Revue scientifique et morale du spiritisme* contient l'article suivant :

Plaintes d'un esprit entendues par deux personnes et par un chien

M. Knight Summers raconte le fait suivant : « Il y a quelques années j'habitais, dans le quartier de Regent's Park, un appar-

tement dans la maison d'un vieux marchand fleuriste et je possédais un magnifique chien du mont Saint-Bernard. Vers la Noël, ce vieux monsieur prit froid et fut rapidement enlevé par une affection aiguë des poumons. Ses derniers moments avaient été particulièrement pénibles. En proie au délire, il poussait des plaintes et des gémissements incessants, disant que les démons s'efforçaient de l'entraîner, pour le jeter dans le canal qui coule au bout de sa propriété.

Peu de jours après sa mort, je travaillais dans mon cabinet lorsque mon attention fut vivement attirée par des hurlements de mon chien, tels que je n'en avais jamais entendu. Voulant en connaître la cause, je m'approchai du chenil, et dans le but de calmer son agitation, je le détachai. Aussitôt libre, il se lança à droite et à gauche, en continuant à pousser ses cris lugubres. Espérant que le mouvement le calmerait, je me disposai à le conduire en promenade ; pour atteindre la porte il fallait traverser une partie de la propriété. Tout à coup j'entendis nettement ces mêmes plaintes et gémissements que le malheureux vieillard poussait sur son lit de mort. Je m'arrêtai pour m'assurer que je n'étais pas victime d'une hallucination ; puis je m'avançai pour déterminer le point d'où partaient ces bruits ; mais ils s'éloignaient à mesure que j'avancais. Tout ceci me parut si mystérieux que je résolus de le tirer au clair, mais sans appeler l'attention des autres habitants de la maison.

L'idée me vint de recourir à l'assistance d'un policeman peu sujet à s'émouvoir et absolument ignorant des circonstances précédentes.

Je me rendis au poste le plus voisin, et sous un prétexte quelconque, je décidai un constable à me suivre. Dès que nous arrivâmes, il fut frappé de ces bruits qu'il entendait aussi bien que moi, et chaque fois que nous avancions vers le point d'où ils semblaient partir, ils se transportaient sur un autre. Après m'être ainsi convaincu que je n'étais pas le jouet de mon imagination, je remerciai ce représentant de la loi, qui en est sans doute encore à se demander pourquoi je l'ai dérangé.

A partir de ce jour, je n'entendis plus rien.

UNE APPARITION

Un pieux et savant ecclésiastique nous adresse le récit suivant que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs.

I

Il y avait dans un couvent de France une jeune novice gaie, vive, pieuse mais nullement portée au scrupule et aux idées noires. Elle était depuis cinq mois au couvent (ce détail est à noter) lorsqu'un jour, passant dans un corridor, elle eut comme un sentiment intérieur que quelqu'un la suivait. Elle regarda derrière elle et vit, à une certaine distance, comme l'ombre indécise d'une personne. Ne pouvant se rendre compte de ce que c'était, l'endroit du corridor où elle se trouvait étant un peu obscur, elle alla dans une partie plus éclairée et, regardant derrière elle, elle vit de nouveau cette forme indécise qui la suivait. Elle parcourut différents endroits du couvent et toujours cette ombre la suivait. Effrayée, elle en parla à sa supérieure qui se moqua d'elle, lui dit que c'était l'effet de son imagination, et lui recommanda de n'y plus penser et surtout de ne pas regarder derrière elle. La novice essaya de suivre les conseils de sa supérieure, mais ce fut en vain. Une force irrésistible la forçait de regarder derrière elle, et elle constatait chaque fois avec frayeur que l'apparition était là, ne la quittait plus et que même elle se rapprochait d'elle peu à peu, de sorte qu'elle pouvait distinguer comme la forme d'une religieuse. Elle alla de nouveau raconter ces détails à la supérieure. Celle-ci, inquiète pour la tête de la novice, fit venir le médecin et le mit au courant de ce qui se passait. Il examina la jeune fille et ne trouva en elle aucun indice de fièvre, d'exaltation, d'hystérie, ou d'agi-

lation nerveuse. Dans ses rapports avec ses sœurs la jeune novice continuait à se montrer gaie, vive, très sensée et très calme dans tout ce qu'elle faisait. Le médecin ne voulut pas d'abord se prononcer et demanda quelques jours d'examen.

II

Après un certain temps, la novice vint dire à sa supérieure que l'ombre s'était approchée et qu'elle était revêtue de l'uniforme du couvent, qu'elle distinguait parfaitement ses traits, mais qu'elle ne la connaissait pas, qu'enfin sa figure, son air étaient d'une tristesse poignante. La supérieure, ennuyée de tout cela, répondit avec un peu d'humeur : « Eh bien ! demandez-lui ce qu'elle veut. » La jeune fille questionna l'apparition et celle-ci répondit qu'elle était une religieuse une telle (elle se nomma), morte au couvent même, il y avait six mois (la novice étant au couvent depuis cinq mois seulement ne pouvait la connaître) ; elle ajouta qu'avant sa mort, étant sacristine, elle avait négligé de faire dire six ou huit messes (je ne me rappelle pas bien le nombre) qui lui avaient été confiées : que, pour cette négligence, elle était condamnée à rester dans le purgatoire jusqu'à ce que ces messes fussent dites, que Dieu dans sa miséricorde lui avait permis de s'adresser à elle pour les faire dire puisqu'on n'y pensait pas. La supérieure ne sachant que penser de tout cela fit venir l'aumônier. On le mit au courant de ce qui se passait. Réflexion faite, il dit qu'un fait pareil n'était pas impossible, qu'il était prudent et sans inconvénient de faire dire les messes, qu'on verrait ensuite. Pendant les jours qui suivirent la novice s'était habituée à la présence de l'apparition, elle n'en avait plus peur, elle causait avec elle et, sur la demande de la supérieure, elle l'avait aspergée d'eau bénite, ce qui avait paru lui faire plaisir. A mesure que les messes étaient dites, son air devenait moins triste.

III

Un jour la supérieure dit à la novice de demander à l'apparition de lui donner la main. La novice fit d'abord quelque résistance, sous l'impression d'une crainte facile à comprendre. Sur les instances réitérées de sa supérieure, elle y consentit et demanda à l'apparition de vouloir bien lui donner la main. Celle-ci hésita un instant, leva les yeux au ciel comme pour demander conseil à quelqu'un, puis, s'avancant vivement, elle plaça ses deux doigts sur la main que la novice lui tendait. Celle-ci poussa un cri déchirant et tomba sans connaissance sur le parquet. On se précipita vers elle, on regarda sa main et on y vit comme deux brûlures très profondes ayant la forme de deux doigts qui les auraient produites. La novice revenue à elle dit qu'elle avait ressenti une horrible douleur de brûlure lorsque les deux doigts de l'apparition avaient touché sa main, que cette douleur avait été si vive et si subite qu'elle en avait perdu connaissance, et qu'elle souffrait encore horriblement. Elle avait aussi une forte fièvre, et on fut obligé de la faire mettre au lit. L'apparition ne la quittait plus et la consolait; elle lui conseillait d'offrir ses souffrances à Dieu pour le soulagement des âmes du purgatoire, lui affirmant qu'elle serait bien récompensée plus tard de sa charité. Enfin, lorsque la dernière messe demandée fut dite, la novice dit à la supérieure et aux autres personnes qui étaient là : « Oh ! que l'apparition devient belle ! comme sa tristesse s'efface ! comme sa figure devient joyeuse ! » C'est alors que l'apparition lui dit qu'elle venait d'être délivrée des flammes du purgatoire, qu'elle montait au ciel et que, pour récompenser sa charité, elle allait prier pour elle. En effet, au bout de peu de temps, les souffrances cessèrent, les brûlures disparurent d'elles-mêmes et ne laissèrent aucune trace. J'ai oublié de dire que l'on avait fait venir le médecin pour soigner les brûlures sans lui dire comment elles avaient été faites. Il n'avait jamais vu de brûlures pareilles et tous les remèdes essayés ne produisaient aucun effet ni de guérison ni même de soulagement.

IV

Voici maintenant les preuves de ce fait. Il nous a été raconté, il y a quarante ans à peu près, en lecture spirituelle par le supérieur de théologie du grand séminaire. Il en connaissait les détails par le supérieur général de Saint-Sulpice, et ce dernier les avait entendus raconter par l'aumônier du couvent où s'était passé le fait et qui en avait été témoin oculaire.

En pesant les témoignages sur lesquels repose le fait, il est difficile de nier sa certitude. La brûlure produite devant plusieurs personnes d'une manière surnaturelle est un fait extérieur visible, tangible et facile à constater. Le témoin oculaire qui le premier a raconté le fait est digne de foi ; les deux témoins auriculaires par le témoignage desquels le fait est arrivé à notre connaissance n'en sont pas moins dignes. Moralement parlant, ces trois témoins, vu les circonstances, n'ont pu tromper ni être trompés. Il y a là une certitude morale qui nous suffit et nous y adhérons d'autant plus volontiers que le fait en lui-même et dans ses circonstances est en tout conforme au dogme catholique : l'existence du purgatoire ; le feu qui purifie les âmes ; l'utilité, l'efficacité des prières, des souffrances, du saint sacrifice de la messe surtout, pour soulager et délivrer les âmes du purgatoire.

Abbé E. D.



LA MORT PAR SUGGESTION

On a beaucoup disserté sur l'influence du physique sur le moral. Dans ces dernières années, les travaux auxquels ont donné lieu les recherches sur l'hypnotisme et les états analogues ont permis de mieux pénétrer ce qu'on pourrait appeler le mécanisme de cette influence. Dans le sommeil hypnotique, ou simplement dans certains états superficiels d'hypnose qui le précèdent, l'action du moral, de l'imagination, sur les phénomènes purement somatiques, est portée à sa plus haute puissance.

Dans une certaine mesure, toute idée peut se transformer en acte. On vous suggère, ou vous vous persuadez à vous-même qu'un verre d'eau ordinaire contient un violent drastique, et à peine l'avez-vous bu que vous êtes purgé. Purgé par une idée, comme le disait Durand de Gros.

Jusqu'où peut aller cette influence de la suggestion ? Peut-elle aller, par exemple, jusqu'à amener l'arrêt du cœur et la mort ?

L'expérience a été faite accidentellement et paraît très convaincante.

Dans un de ses premiers mémoires sur l'hypnotisme, le colonel de Rochas cite l'expérience suivante ¹ :

« Étant dans un laboratoire, où se trouve un robinet de fontaine, je mets un sujet en état de crédulité et je lui dis : « Le robinet est ouvert, voilà tout le sol couvert d'eau. » Il voit l'eau, marche sur la pointe du pied et gagne une échelle double sur le premier échelon de laquelle il monte. Je répète à plusieurs reprises : « Je ne puis fermer le robinet, l'eau monte toujours ; j'en ai jusqu'aux genoux, jusqu'à la poitrine, jusqu'au cou. »

1. *Les Forces non définies*, A. de Rochas. Masson, 1887.

« Le sujet, chez lequel l'hallucination se prononce de plus en plus, monte jusqu'au dernier échelon ; son visage s'altère et devient pâle, il se débat, il ne respire plus qu'à peine, et il allait se noyer si je n'avais mis fin à la scène en le soutenant et en commandant : « Réveillez-vous. »

Il ajoute que ces expériences sont très dangereuses, et qu'on peut mourir de peur.

En voici deux exemples classiques. Un condamné anglais avait été livré à des médecins pour servir à une expérience psychologique, dont la mort fut le résultat. Ce malheureux avait été solidement attaché à une table avec de fortes courroies ; on lui avait bandé les yeux ; puis on lui avait annoncé qu'il allait être saigné au cou et qu'on laisserait couler son sang jusqu'à épuisement complet : après quoi, une piqûre insignifiante fut pratiquée à son épiderme avec la pointe d'une aiguille et un siphon placé près de sa tête, de manière à faire couler sur son cou un filet d'eau qui tombait sans interruption, avec un bruit léger, dans un bassin placé à terre. Au bout de six minutes, le supplicié, convaincu qu'il avait dû perdre au moins sept à huit pintes de sang, mourut de peur. On pourrait dire mourut par persuasion, parce qu'il était convaincu qu'il n'avait plus de sang et que son cœur s'arrêta par une vraie suggestion.

Le second exemple donné par de Rochas est celui d'un portier de collège qui s'était attiré la haine des élèves soumis à sa surveillance. Quelques-uns de ces jeunes gens s'emparèrent de sa personne, l'enfermèrent dans une chambre obscure et procédèrent devant lui à un simulacre d'enquête et de jugement. On récapitula tous ses crimes et on conclut que la mort seule pouvant les expier, cette peine serait appliquée par décapitation. En conséquence, on alla chercher une hache et un billot qu'on déposa au milieu de la salle ; on annonça au condamné qu'il avait trois minutes pour se repentir de ses fautes et faire sa paix avec le ciel ; enfin, les trois minutes écoulées, on lui banda les yeux et on le força de s'agenouiller, le col découvert, devant le billot, après quoi les tortionnaires lui donnèrent sur la nuque un grand coup de serviette mouillée et lui dirent, en riant, de se relever.

A leur extrême surprise, l'homme ne bougea pas. On le secoua, on lui tâta le pouls : il était mort !

Le journal anglais *La Lancette* a rapporté il y a quelques années qu'une jeune femme de Keating, voulant en finir avec la vie, avait avalé une certaine quantité de poudre insecticide, après quoi elle s'était étendue sur son lit où elle fut trouvée morte au bout de quelques heures. Il y eut enquête et autopsie. L'analyse de la poudre trouvée dans l'estomac, et qui n'avait même pas été digérée, démontra que cette poudre était absolument inoffensive par elle-même, au moins pour un être humain. Et pourtant la pauvre femme était bel et bien morte.

Je pourrais multiplier ces exemples. Ils doivent servir à expliquer certains faits qui ont pu laisser croire à une faculté de divination ou à un pouvoir magique dont auraient été douées certaines personnes.

Voici, par exemple, un fait que rapporte Ernest d'Hauterive ¹ :

« Au cimetière Saint-Médard, sur le tombeau du diacre Pâris, en 1760, le poète Guimond de la Touche, âgé de trente-sept ans, eut l'honneur d'accompagner une princesse chez des convulsionnaires. Ce jour-là on ne crucifiait personne : une jeune fille s'enfonçait simplement des épingles dans le sein. Au premier moment, la Touche fut écœuré. Sans céder cependant à ce mouvement de répulsion, il s'approcha pour ne rien perdre de la représentation. « C'est par curiosité que vous êtes venu ici, lui dit subitement la convulsionnaire. « Eh bien, sachez une chose : c'est que, dans trois jours, vous serez mort. »

« Sur le moment, le poète se contenta de sourire, mais, rentré chez lui, il se sentit malade : trois jours après, il mourait d'une fluxion de poitrine.

« D'autres personnes ont prétendu qu'une cartomancienne lui avait fait la même prédiction. »

Les faits de ce genre sont très nombreux et quelques-uns fort bien établis.

¹ Ernest d'Hauterive, *Le Merveilleux au dix-huitième siècle*, Paris, Félix Juven.

On affirme à quelqu'un qu'il mourra dans un délai déterminé. Celui à qui cette prédiction est faite n'y ajoute souvent aucune importance en apparence, mais il en reste frappé. A la date annoncée, il tombe malade et parfois meurt. Dans certains cas, une autre suggestion contraire peut le sauver.

Un riche seigneur est accosté dans le jardin des Tuileries par un inconnu qui lui demande la permission de l'entretenir à l'écart. Ils s'éloignent un peu.

— Votre visage, reprend l'inconnu, porte une si heureuse influence des astres que je n'ai pu résister au plaisir de vous exprimer ce que ma science m'a révélé de parfait pour vous.

Montrez-moi votre main pour compléter mon étude.

— La voici.

Le sorcier lui annonce les félicités les plus grandes. Ravi, le grand seigneur tendit généreusement un petit écu de trois livres.

Peu satisfait d'une si modeste somme pour de si heureuses prédictions, le prophète rappela son interlocuteur.

— Monsieur, lui dit-il pour se venger, il est une chose que j'hésitais à vous annoncer, mais, en présence de votre force de caractère, je crois pouvoir parler : Vous aurez trois convulsions successives et la dernière sera très dangereuse.

A ces mots, il salue et disparaît.

Notre personnage rejoint ses amis, leur raconte cette étrange conversation et on en rit. Il rentre chez lui préoccupé cependant. Peu de jours après, il a une première convulsion, suivie d'une seconde, puis de la troisième qui doit être si fatale. En vain les médecins se pressent autour de son lit, lui prodiguent des remèdes, lui certifient que ce n'est absolument rien : il déclare qu'il va mourir. En désespoir de cause, un médecin, qui connaît l'aventure des Tuileries, se déguise en sorcier de comédie, avec une grande robe constellée d'étoiles, un immense chapeau pointu, une baguette, des lunettes qui servent d'ailleurs à changer son visage, et se présente auprès de son lit, appelé, dit-il, par un de ses amis.

— Votre science est grande? lui demande le moribond.

— Elle est sans bornes, répond humblement le faux sorcier.

— Dans ce cas, vous voyez que je suis condamné.

— Montrez-moi votre main.

— Laquelle?

— La gauche.

— La voici.

— Votre santé, en effet, a couru un grand danger, mais la mort n'est nullement à craindre : la ligne de vie n'est brisée qu'en apparence. Vous guérirez promptement et jamais vous n'éprouverez d'autres convulsions ¹.

La prédiction du faux sorcier fut aussi juste que celle du vrai.

Certains sujets peuvent suspendre à volonté leurs mouvements du cœur.

Tel était le cas du colonel Townshend, raconté par le Dr Cheyne².

« Il pouvait mourir ou ne pas respirer quand il voulait, et puis, par un effort ou de toute autre manière, il pouvait revenir à la vie... Son poulx, examiné par nous trois, était bien sensible, quoique petit et filiforme; son cœur battait comme de coutume. Il se coucha sur le dos et resta quelque temps sans mouvements. Pendant que je tenais sa main droite, le Dr Baynard avait la main sur son cœur, et M. Skrive lui tenait devant la bouche un miroir bien poli. Je trouvais que son poulx baissait peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin, malgré toute mon attention, je ne sentis plus rien. Le Dr Baynard ne percevait plus le moindre mouvement dans le cœur, tandis que M. Skrive ne distinguait pas la moindre trace de souffle sur la glace polie. Chacun de nous se mit à examiner de nouveau, à tour de rôle, le bras, le cœur et la respiration, et nous ne pûmes, malgré le soin le plus minutieux, découvrir chez le colonel aucun signe de vie. Nous discutâmes longtemps sur ce singulier cas de mort apparente, et, comme il continuait à rester dans le même état, nous commençâmes à croire qu'il était réellement mort, et nous étions disposés à le laisser. Cela dura environ une demi-heure... Comme nous partions,

1. D'Hauterive, *loc. cit.*

2. Voir C. Lloyd, Tackey. — *Thérapeutique psychique* de Hack Turck. Traduction de J. David. Société d'action scientifique, Paris 1893.

nous remarquâmes quelques mouvements de son corps, et, en l'examinant de plus près, nous constatâmes le retour graduel du pouls et des battements du cœur ; il se mit à respirer lentement et à parler à voix basse. Nous fûmes tous étonnés au suprême degré de ce changement inattendu¹. »

Un phénomène d'arrêt de même ordre dû à l'automatisme psychologique doit se produire dans les cas de mort à date fixe et prévue dus simplement à l'imagination.

Ce sont sans doute des cas de suggestion à date fixe. Ces suggestions sont heureusement assez rares et il faut, pour qu'elles réussissent, un ensemble de conditions de la part du sujet et du suggestionneur qui ne se rencontrent que rarement réunies.

Dr L. M.

1. Le point de départ des mouvements du cœur est l'excitation produite par la pression du sang sur les fibres nerveuses de l'endocarde. Si l'on empêche le contact du sang avec l'endocarde, le cœur cesse de battre parce que l'action réflexe ne s'exerce plus. Si, par une expiration forcée, on retient la respiration et que la poitrine, par conséquent le cœur, soit comprimée jusqu'à vider complètement les poumons de l'air qu'ils contiennent, et à faire toucher les parois musculaires du cœur, nous pouvons réussir à arrêter les battements. Une expérience semblable n'est pas à recommander parce qu'elle pourrait avoir une issue fatale. (Note du Dr David.)

(Le *Cosmos*.)



DE LA MÉTHODE D'EXPÉRIMENTATION

DES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Extériorisation de la sensibilité

L'extériorisation de la sensibilité est un phénomène que l'on observe dans un état profond d'hypnose. Nous pensons que c'est dans l'état médianique actif seul qu'il se présente, mais les auteurs ne sont pas tous d'accord à ce sujet; peut-être cela tient-il à ce que l'état médianique actif, comme l'état somnambulique, présente plusieurs degrés différents et par suite n'a pas toujours été reconnu.

L'extériorisation de la sensibilité est un phénomène assez rare. Chez certains sujets il se développe spontanément, c'est-à-dire que, le sujet étant placé dans l'état d'hypnose nécessaire, c'est-à-dire dans une des premières phases de l'état médianique actif, on constate, en même temps que l'anesthésie cutanée, le développement de couches sensibles extérieures. Le plus souvent, dans ces conditions, le phénomène est peu accentué, il reste plus ou moins vague et, en tous les cas, peu accessible à des expériences rigoureuses de contrôle.

Pour bien soumettre l'extériorisation de la sensibilité à l'expérimentation scientifique, il faut transférer la sensibilité du sujet dans un objet; le verre d'eau est celui qui se prête le mieux aux différentes épreuves par lesquelles on peut avoir à contrôler le phénomène.

On place donc un verre d'eau entre les deux mains du sujet préalablement endormi, et l'on fait des passes qui partent de la tête et des épaules du sujet, descendent le long de ses bras et vont aboutir au verre d'eau qu'il tient entre les mains. L'expérience montre qu'il est quelquefois nécessaire de pro-

longer ces passes pendant un certain temps, cinq minutes et même plus. De temps en temps, on contrôlera l'état de la sensibilité cutanée du sujet, et c'est seulement quand on aura constaté une anesthésie absolue qu'il y aura lieu de rechercher la sensibilité extériorisée.

Chez certains sujets, le plus grand nombre même très probablement, il est nécessaire, outre les passes, de faire des suggestions verbales tendant à produire, d'abord l'anesthésie cutanée, et, en second lieu, le transfert de la sensibilité dans l'objet choisi pour l'expérience. Il ne faudrait pas croire que des suggestions ainsi faites diminuent en rien la valeur de l'expérience. En effet, les suggestions, faites à ce moment, ont uniquement pour but et pour effet de provoquer la réalisation du phénomène. Une fois le transfert de la sensibilité opéré, toutes les précautions seront prises, comme nous le verrons tout à l'heure dans la marche de l'expérience, pour qu'aucune suggestion nouvelle ne puisse plus se produire. A ce moment, tout l'intérêt de l'expérience consiste dans la constatation même du fait de l'extériorisation de la sensibilité, peu importe le mécanisme par lequel le phénomène se soit produit, et nous avons alors des moyens de contrôle suffisants pour constater si l'extériorisation de la sensibilité existe réellement, en dehors de toute suggestion volontaire ou involontaire, ou de toute autosuggestion.

Le sujet étant ainsi préparé, il faut prendre la précaution de lui bander les yeux. Il faut, pour cela, employer un bandeau spécial, ou plutôt un masque qui doit remplir les conditions suivantes : 1^o couvrir les yeux sans les comprimer, et les couvrir d'une étoffe noire de tissu très serré et plusieurs fois double; 2^o combler exactement le creux situé entre les pommettes et l'os du nez, et s'appliquer hermétiquement sur les joues pour ne laisser aucun rayon de lumière pénétrer par-dessous. Ces conditions peuvent être facilement réalisées. Pour les personnes qui ont quelques notions de l'hypnotisme, le bandeau n'est qu'une condition accessoire, car on constate en même temps des signes cliniques irrécusables de l'état hypnotique du sujet; mais il ne faut, sous aucun prétexte, bander les yeux du sujet avec un mouchoir ou une serviette,

ces bandeaux, permettant quelquefois de voir dans un certain rayon, amèneraient des discussions absolument inutiles et stériles pour l'expérience : il vaudrait mieux, dans ce cas, opérer sans aucun bandeau et en prenant d'autres précautions.

On peut alors commencer l'expérience, et tout d'abord il ne faut pas perdre de vue quel en est le but et la portée. Il s'agit de démontrer que la sensibilité du sujet est extériorisée et transférée à l'eau du verre qu'on lui a mis entre les mains, c'est-à-dire que, si une action quelconque est exercée sur l'eau du verre, le sujet éprouvera des sensations correspondantes à l'action exercée. L'on sait très bien que, si l'on suggère à un sujet en état de somnambulisme une sensation quelconque, le sujet éprouvera cette sensation ; on peut suggérer une douleur à un sujet, comme on peut la lui enlever par suggestion ; on peut suggérer à un sujet une sensation de piqûre ou de brûlure, comme on peut lui suggérer le chaud ou le froid, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Nous insistons sur ce point, parce que, d'une part, certains expérimentateurs sont tombés dans l'erreur de faire des suggestions, et, d'autre part, la suggestion, volontaire ou involontaire, est la grande objection que soulèvent ceux qui veulent nier la réalité des phénomènes d'extériorisation de la sensibilité.

Pour bien conduire l'expérience, on évitera donc d'abord toute suggestion directe ; pour cela on exigera le silence et l'immobilité des témoins de l'expérience, qui devront seulement être attentifs à constater tout ce qui se passera sous leurs yeux. L'expérimentateur devra placer lui-même les témoins à la place qu'ils doivent occuper, c'est-à-dire de façon qu'ils puissent voir très facilement les moindres mouvements du sujet, ainsi que tout ce que fait l'opérateur ; mais il ne faut pas les placer trop près du sujet ni leur permettre de s'en rapprocher, car ici, comme dans toutes les expériences faites dans les états hypnotiques, le sujet subit, du voisinage d'une autre personne, des influences qui peuvent modifier son état et compromettre le succès des expériences.

L'opérateur fera alors lui-même les expériences dans le

plus grand silence. Il est facile d'abord de reconnaître l'anesthésie cutanée du sujet en pinçant ou piquant la peau avec une épingle en différents points. Il ne faut pas oublier que certains sujets présentent en tout temps, même à l'état de veille, des zones d'anesthésie cutanée plus ou moins étendues. Il faudra donc éprouver la sensibilité du sujet sur différents points du corps, assez nombreux et assez éloignés les uns des autres, si l'on n'a pas, avant l'expérience, contrôlé sa sensibilité cutanée à l'état de veille et constaté les points où elle est intacte. Pendant toutes ces épreuves, comme pendant celles qui vont suivre, on observera attentivement la physionomie du sujet, car il est bon de constater le moment exact de la sensation perçue, par une légère contraction des traits, avant même qu'il ait pu l'accuser par la parole.

Outre la suggestion, qui aurait pu provenir de ce que l'expérimentateur ou les assistants aient annoncé d'avance et inconsiderément devant le sujet l'épreuve qui allait être tentée, il pourrait encore se produire chez le sujet des autosuggestions qui lui feraient éprouver des sensations analogues à celles qui font l'objet de l'expérience, mais sans l'intervention réelle de l'extériorisation de la sensibilité.

Pour éviter ces autosuggestions, il faut avoir soin de ne pas parler devant le sujet, soit à l'état de veille, soit endormi, de la nature des expériences auxquelles on va se livrer. Il faut avoir obtenu simplement son consentement à une expérience pendant l'état d'hypnose, et le sujet, qui doit avoir entière confiance dans l'expérimentateur, ne demandera pas de plus amples explications, sachant lui-même qu'elles pourraient nuire au succès.

C'est dans le verre d'eau que nous avons supposé, dans cette expérience, que l'on avait transféré la sensibilité du sujet ; par conséquent, le point capital et le plus intéressant de l'expérience, c'est de constater si le phénomène s'est réalisé. Pour cela on enfonce légèrement la pointe de l'épingle à la surface du liquide ; si l'extériorisation existe réellement, la physionomie du sujet exprime immédiatement une sensation douloureuse, quelquefois on observe en même temps un mouvement de retrait des bras, mouvement spontané et natu-

rel quand on ressent une piquûre. Parfois le sujet accuse verbalement cette sensation, soit spontanément, soit si on l'interroge.

Si le phénomène se passe ainsi, on pourra nous objecter qu'il peut y avoir de la part du sujet, ou simulation, ou autosuggestion; nous allons voir par quelles expériences nous pourrions répondre à ces deux objections.

L'objection de simulation, d'abord, ne pourra être faite que dans deux cas : 1^o si nous avons négligé de faire le diagnostic précis de l'état hypnotique dans lequel se trouve le sujet et de constater, devant les témoins de l'expérience, les signes irrécusables, impossibles à simuler, qui caractérisent cet état; 2^o ou bien si nous avons affaire à des gens qui n'ont pas les notions les plus élémentaires de l'hypnologie.

Il ne tient qu'à nous de ne pas nous mettre dans le premier cas, et c'est un devoir élémentaire pour l'expérimentateur de faire le diagnostic de l'état de son sujet. Dans la seconde hypothèse, il faut engager ceux qui veulent se mêler de contrôler des phénomènes psychiques à commencer par apprendre l'hypnologie.

L'objection de simulation n'aura donc pas de valeur, et, du reste, nous allons voir qu'elle serait aussi réduite à néant par les moyens de contrôle qui éliminent l'autosuggestion.

D'abord le sujet tient le verre d'eau entre les mains, et l'on constate qu'il éprouve la sensation de piquûre quand on enfonce la pointe de l'épingle dans l'eau.

Comme l'on sait qu'il y a souvent une hyperesthésie considérable des organes des sens chez les sujets en état d'hypnose, on pourrait dire que le sujet entend le mouvement de la main qui s'élève et qui s'abaisse pour enfonce l'épingle dans l'eau. Il y a un moyen bien simple de le constater.

On fait exactement le même geste, avec l'épingle à la main, autour du verre d'eau; si l'on constate que le sujet exprime la sensation, seulement quand on enfonce l'épingle dans l'eau, on ne peut plus accuser une autosuggestion due à ce qu'il entend le mouvement, celui-ci étant exactement le même dans les deux cas. Mais on pourra dire maintenant que le sujet voit à travers les paupières et le bandeau le mouvement de la main.

On répondra à cette objection de la manière suivante : Dès que le sujet a subi quelques épreuves avec le verre d'eau, si la sensibilité est bien extériorisée, il n'est plus nécessaire qu'il tienne constamment le verre entre les mains, on peut le lui prendre, une autre personne peut le tenir, on peut le placer sur une table, pourvu qu'on ne l'éloigne pas trop, le phénomène se produit de la même façon. On posera donc le verre sur une table, placée derrière le fauteuil dans lequel se trouve assis le sujet ; là l'opérateur fera encore le geste de piquer, soit autour du verre, soit au-dessus, mais sans atteindre la surface de l'eau, et de temps en temps, par le même mouvement, il fera descendre l'épingle jusque dans l'eau.

Si, dans ces conditions, le sujet exprime encore une sensation lorsque l'épingle touche l'eau, et absolument rien dans les autres cas, il faudra nécessairement en conclure qu'il y a une relation entre le contact de l'eau avec l'épingle et la sensation perçue. Il est absolument impossible au sujet de voir, dans la disposition prise, ce qui se passe derrière lui ; il lui est impossible aussi d'entendre une différence de mouvement lorsque la main qui tient l'épingle s'élève ou s'abaisse autour du verre, soit que l'épingle pénètre dans l'eau, soit qu'elle reste à quelques millimètres de sa surface.

Il y a enfin l'objection qui consiste à expliquer le phénomène d'extériorisation de la sensibilité par la suggestion mentale, que nous devons examiner. Cette objection semble, il est vrai, capable d'expliquer tous les phénomènes et devoir beaucoup nous embarrasser. Toutefois, il n'est pas impossible d'y répondre, et, comme cette objection ne peut venir que de personnes ayant une certaine connaissance des phénomènes hypnotiques et psychiques, nous la discuterons beaucoup plus aisément, car il est bien plus facile de répondre par quelques faits décisifs à des gens qui savent quelque chose qu'à des ignorants. Quand l'expérimentateur pique l'eau avec une épingle, que ce soit devant ou derrière le sujet, il y a possibilité d'une suggestion mentale involontaire de sa part ; si la même action est accomplie par un aide ou une personne quelconque, autre que l'expérimentateur lui-même, il y a

encore possibilité d'une transmission mentale, car le sujet peut recevoir une suggestion de toute personne qui a connaissance de l'acte qui doit l'influencer.

Nous avons deux moyens d'éviter cette objection. Le premier consiste à employer, pour enfoncer l'épingle dans l'eau, un petit appareil automatique qui met en mouvement un levier qui supporte la pointe, sans que ni l'expérimentateur, ni aucun assistant puisse être prévenu de l'instant où cela a lieu. L'expérimentateur, d'autre part, se borne à enregistrer avec le même appareil l'instant précis où le sujet a témoigné la sensation. Il suffit alors de constater si les deux faits ont eu lieu simultanément.

On pourrait encore utiliser le phénomène des retards de la sensation chez le sujet, qui se produit quand cette sensation lui arrive à travers plusieurs organismes. Pour cela, on forme une chaîne de trois, quatre ou cinq personnes; l'une de celles qui se trouve à l'extrémité tient la main du sujet, la personne qui est à l'autre extrémité tient le verre d'eau. Les personnes qui forment la chaîne ne doivent voir ni le moment où l'on enfonce l'épingle dans l'eau ni le moment où le sujet exprime la sensation. Un des expérimentateurs pique l'eau, un autre note le moment où la sensation arrive au sujet. On constate un retard dans la sensation, qui est proportionnel au nombre de personnes qui forment la chaîne. La suggestion mentale, si elle était la cause du phénomène, serait aussi rapide dans ce cas-ci que lorsque le sujet tient lui-même le verre d'eau.

Quand on a fait toutes ces expériences avec les précautions que nous venons d'indiquer, on a démontré la réalité du phénomène d'extériorisation de la sensibilité. On peut alors varier l'expérience de bien des manières différentes : chercher, par exemple, si la sensibilité des différents points du corps du sujet s'extériorise au même degré, transférer cette sensibilité à d'autres personnes ou à différents objets, et noter les substances qui paraissent les plus favorables au phénomène. Tout cela peut être fait en se conformant d'une manière générale aux mêmes règles.

Il nous reste maintenant à voir les précautions spéciales

à prendre, pour que le sujet n'ait rien à souffrir ni aucun désagrément des expériences auxquelles il se prête.

L'état hypnotique du sujet exige des précautions particulières qui feront l'objet d'une étude spéciale dans le chapitre suivant: nous ne parlerons donc pas maintenant des règles générales qui sont communes à tous les états profonds de l'hypnose.

Nous ne savons pas exactement ce qui se passe dans les sensations éprouvées par le sujet extériorisé, mais nous devons agir comme si les sensations qu'il éprouve par l'intermédiaire de l'objet sensibilité étaient aussi vives que celles qu'il éprouverait si l'action était directement portée sur lui-même, et comme si cette sensibilité extériorisée pouvait produire les mêmes réactions générales que l'excitation directe de son organisme. Il ne faut donc jamais faire d'épreuves trop violentes; c'est pourquoi aussi l'expérimentateur doit toujours faire les épreuves lui-même; parmi ceux qui assistent à l'expérience il y a toujours des sceptiques, et des sceptiques si peu logiques avec eux-mêmes qu'ils voudraient toujours forcer l'expérience, sous prétexte de voir ce que fera le sujet. La prudence est donc indispensable, surtout quand on veut se livrer à une épreuve nouvelle.

Outre les épreuves trop violentes que l'on devra éviter, il y en a encore qui ont une action spéciale sur le sujet, à cause même de l'état hypnotique dans lequel il se trouve. L'on sait en effet que certaines actions, insignifiantes chez un sujet à l'état de veille, provoquent des réactions violentes chez un sujet hypnotisé. Dans le cas actuel, l'expérience a montré que, si, après avoir transféré la sensibilité du sujet dans un vase qui contient une solution saline saturée, on provoque la cristallisation du liquide, on peut amener chez le sujet un état de catalepsie. On prendra donc des précautions particulières, en vue de la possibilité de ce phénomène quand on fera des expériences de ce genre.

Lorsqu'on a transféré la sensibilité d'un sujet dans un verre d'eau, si l'on fait absorber une partie de cette eau par une éponge, l'expérience démontre que le sujet semble éprouver de très vives souffrances. Cette expérience devra donc tou-

jours être conduite avec beaucoup de précautions : il faudra avoir soin, pendant toute sa durée, de surveiller attentivement le sujet, enfin il convient de ne pas la prolonger trop longtemps. De plus, l'observation nous permet de croire que certains mouvements brusques ou transformations apportées au liquide auquel on a transféré la sensibilité du sujet, comme serait le renversement de ce liquide, certaines combinaisons chimiques, l'ébullition, etc., pourraient produire chez le sujet des sensations violentes ou des crises plus ou moins dangereuses. La conclusion sera donc d'apporter beaucoup de prudence à ce genre d'épreuve ¹.

Après les expériences, le danger pourrait consister en ce que : ou bien certains objets aient conservé des rapports avec la sensibilité du sujet et que, par suite, celle-ci soit exposée à des atteintes fortuites et plus ou moins violentes; ou bien que le sujet ait conservé en lui-même, et indépendamment des objets, des troubles dans sa sensibilité normale. Pour éviter ces deux inconvénients, il faut d'abord, après chaque épreuve partielle, bien dégager la sensibilité du sujet de tout objet qui aura pu la recevoir; et, en second lieu, avant de terminer la séance, rendre au sujet d'une façon complète sa sensibilité normale. Ces deux résultats s'obtiennent sûrement et facilement par le moyen de suggestions, et il est bon d'y ajouter la suggestion de l'oubli de toutes les modifications de la sensibilité qui se sont produites pendant le sommeil.

Extériorisation de la Force

Nous arrivons ici à des phénomènes psychiques plus rares, dont les conditions sont encore mal connues et par conséquent difficiles à réaliser.

Tout d'abord, il faut diviser ces expériences en deux groupes qui ont des buts absolument différents : les unes auront pour objectif simplement de démontrer l'existence de la force psychique; les autres chercheront à déterminer quels sont

1. Le lecteur, connaît notre opinion. Voir p. 177-178 de ce numéro.

les différents phénomènes que peut produire cette force, et quelles sont les conditions dans lesquelles elle peut donner lieu à ces phénomènes avec le plus d'intensité.

Les expériences de la première catégorie sont assez faciles à réaliser, elles sont simples, mais elles sont aussi très limitées. Pour démontrer l'existence de la force psychique, il faut simplement un biomètre. Pour que ces expériences aient quelque valeur, il faut seulement que cet instrument ne contienne ni aiguille aimantée, ni bobine d'induction ou solénoïde de quelque sorte que ce soit, enfin aucune partie qui puisse recevoir un courant électrique, ou contenant elle-même un courant qui puisse être modifié par l'électricité qui se développe dans tout organisme vivant. Quand on a ainsi un instrument qui ne peut être influencé ni par la lumière, ni par la chaleur, il suffit de le mettre à l'abri de l'air et des trépidations qui pourraient lui être communiquées.

Pour les expériences de la seconde catégorie, les difficultés sont bien autrement considérables. Il s'agit ici d'étudier les phénomènes qui peuvent être produits par certains sujets doués de facultés anormales, soit qu'il s'agisse d'une force psychique d'une intensité plus considérable, soit simplement d'une facilité plus grande d'extérioriser et de diriger ces forces.

Les conditions de ces phénomènes sont d'autant plus difficiles à préciser que, si parfois ils ont été observés avec méthode, dans le plus grand nombre des cas au contraire, ils se sont présentés d'une manière fortuite et dans des milieux peu favorables à une observation scientifique. Nous en sommes donc réduits à agir d'une façon à peu près empirique, et à reproduire, aussi exactement que possible, les conditions dans lesquelles ces phénomènes se sont montrés.

Nous savons, tout d'abord, qu'il faut la présence d'un médium, c'est-à-dire, à notre point de vue, un sujet capable d'être placé dans l'état médianique actif. Quelquefois, il est vrai, on se livre à ces expériences sans avoir fait choix d'un médium connu à l'avance. Si l'on obtient quelque résultat dans ces conditions, c'est que, en réalité, il se trouve un médium parmi les expérimentateurs.

Il est nécessaire que les expérimentateurs ne soient pas en trop grand nombre, quatre ou cinq personnes semblent être la meilleure condition, on pourrait aller jusqu'à huit au maximum. Ce chiffre maximum doit comprendre toutes les personnes qui assistent à l'expérience, soit qu'elles y prennent part directement, soit qu'elles restent comme de simples spectateurs. Il est évident qu'il faut éliminer rigoureusement toute personne qui ne voudrait pas se livrer sérieusement à l'observation scientifique des phénomènes, ou qui refuserait de se soumettre aux conditions de l'expérience, celles par exemple qui n'y verraient qu'un jeu et seraient disposées à les tourner en plaisanterie.

Les expérimentateurs doivent, autant que possible, se tenir dans une chambre peu encombrée et fermée, éclairée modérément. Ils se placent alors autour d'une petite table qu'ils puissent facilement entourer; et, ou bien ils appliquent les mains ouvertes et à plat sur le bord de la table; ou bien ils forment une chaîne, en se tenant mutuellement par la main et sans prendre aucun point de contact avec la table placée au milieu d'eux¹.

On pourrait nous demander pourquoi cette table, qui fait ressembler l'expérience à un jeu ou à toute autre chose qu'une observation scientifique.

Nous répondrons à cela que nous nous bornons à décrire le dispositif dans lequel, le plus souvent, les phénomènes se sont manifestés; que, voulant reproduire ces phénomènes, nous ne pouvons mieux faire, pour avoir toutes les chances de réussir, que de nous placer dans les mêmes conditions; que c'est précisément parce que nous nous plaçons au-dessus de tous les préjugés que nous acceptons indifféremment tous les objets, quels qu'ils soient, qu'on peut nous présenter comme favorables au but poursuivi; que, jusqu'ici, on ne nous a rien présenté de mieux que la table, mais que nous serions prêts à y substituer tout autre objet qui nous serait prouvé avoir contribué à la manifestation des phénomènes.

1. Ces précautions ne sont pas nécessaires. Nous avons vu souvent la table s'animer et répondre, au contact très superficiel d'un doigt du médium.

Du reste, puisque la plupart des médiums, que nous sommes bien obligés de prendre tels qu'ils sont, ont l'habitude de se servir d'une table, la table peut être utile pour fixer et maintenir leur attention, et pour les mettre ainsi dans la disposition d'esprit la plus favorable à la manifestation de leurs facultés. Bien que les phénomènes se produisent autour de médium, d'une manière le plus souvent inattendue, et aux dépens de toutes sortes d'objets, il arrive très fréquemment que c'est au moyen de la table que se manifestent d'abord les premiers effets de la force psychique.

Ces raisons sont suffisantes pour que, jusqu'à ce que nous soyons mieux fixés sur les lois qui régissent ces phénomènes, nous adoptions les règles suivies antérieurement par d'autres expérimentateurs. Une partie de la force psychique, employée pour la manifestation des phénomènes, semble émaner de l'ensemble des expérimentateurs; cette force aurait besoin d'être, autant que possible, équilibrée, c'est pourquoi l'on conseille, dans la disposition des places des expérimentateurs, d'alterner les personnes de différent sexe, ou plutôt les sensitifs avec ceux qui le sont moins¹.

Il peut se faire que le médium, quand il est connu, donne lui-même des indications sur les dispositions à prendre pour l'expérience, ou demande des modifications sur les dispositions déjà prises. Il faut, autant que possible, tenir compte de ces indications, pourvu qu'elles ne nuisent pas à l'observation scientifique et qu'elles ne mettent pas obstacle au contrôle.

En dehors du médium, la séance doit être dirigée par une personne qui est choisie comme celle qui a le plus d'autorité et de compétence dans ce genre d'expériences. Ce directeur doit organiser entièrement l'ordre et la nature des expériences, ainsi que tous les moyens de contrôle qui devront être employés; c'est en effet de la sûreté et de la rigueur de son observation scientifique que dépendra la valeur des résultats qui seront obtenus. Les autres expérimentateurs doivent donc se soumettre à toutes les dispositions jugées

1. Tout cela est inexact.

utiles par le directeur, dont l'autorité doit s'étendre aux moindres détails de l'expérience.

Il est bon habituellement d'exiger le silence pendant les expériences; toutefois, comme la période d'attente peut être assez longue, on peut, dans certains cas, tolérer une conversation sérieuse et calme entre les expérimentateurs; mais il faut éviter surtout de préjuger ou d'interpréter, d'une façon quelconque, les phénomènes dont on attend la réalisation : il est donc indiqué de porter la conversation sur un tout autre sujet. C'est surtout dans ce genre d'expériences que la patience est absolument indispensable aux expérimentateurs, les phénomènes sont quelquefois très longtemps avant de se manifester; aussi celui qui dirige la séance doit-il soutenir l'attention des expérimentateurs et les encourager à une attente patiente.

Il peut se faire que l'on opère avec un médium choisi à l'avance; ou que l'on ait simplement réuni un groupe d'expérimentateurs, dans l'espoir de trouver parmi eux le médium nécessaire.

Dans ce dernier cas, celui qui dirige la séance, en observant attentivement tous les expérimentateurs, cherchera les symptômes qui peuvent lui indiquer un médium.

Quand il l'aura découvert, il s'efforcera de l'étudier, sans toutefois le faire connaître aux autres expérimentateurs, car il est souvent utile, au moins au début, que le sujet lui-même ignore le plus longtemps possible l'influence qu'il exerce sur les phénomènes obtenus.

Il vaut mieux n'utiliser qu'un seul médium à la fois, afin de ne pas entremêler ou contrarier les phénomènes qu'ils produisent ou les forces qu'ils mettent en jeu. Aussi, quand on découvre plusieurs médiums parmi les expérimentateurs, il faut prendre un prétexte pour diviser les expériences, et n'admettre dans chaque séance qu'un seul d'entre eux à la fois.

Quand on a découvert le sujet qui doit servir de médium, il ne faut pas s'obstiner à chercher à obtenir un genre particulier de phénomènes. Il faut, tout d'abord, ne rien lui demander, et laisser faire le sujet en se contentant d'obser-

ver et d'attendre les phénomènes qui peuvent se manifester. Si le sujet témoigne une tendance à se livrer à certains genres d'expériences, ou le désir de voir se produire certaines manifestations, il ne faut pas le contrarier, car, le plus souvent, il montrera ainsi lui-même les facultés spéciales qu'il possède.

Après la découverte du médium, ce qu'il importe le plus de connaître c'est le genre de phénomènes qu'il est capable de produire. Une fois que l'on est fixé sur les capacités du sujet, on peut lui insinuer indirectement les divers phénomènes que l'on désire observer dans cette catégorie.

Il faut s'efforcer avant tout d'obtenir des faits nets et précis; puis, par le contrôle auquel on soumettra ces phénomènes, on s'assurera qu'ils sont bien produits par une force psychique, c'est-à-dire par une force autre que les forces physiques connues; puis, s'ils ne peuvent être attribués à aucune supercherie de la part du sujet.

Nous avons étudié, dans un chapitre précédent, les différents genres de fraudes auxquels ont peut avoir affaire de la part des sujets, nous n'avons donc pas à revenir ici sur les mêmes points. Il faut seulement rappeler que, si l'on croit s'apercevoir d'une supercherie quelconque, il ne faut pas s'empresse de la dévoiler et vouloir confondre immédiatement le sujet, comme le ferait un observateur peu expérimenté et ignorant de ce qu'est un sujet et de ce que sont les phénomènes psychiques. Il faut seulement observer avec plus de soin le médium; et, si l'on constate que la fraude est volontaire et qu'elle est constante, on abandonnera ce sujet comme ne pouvant servir à des expériences sérieuses et l'on en cherchera un autre: si l'on constate au contraire que la fraude est involontaire et seulement passagère, il n'y a aucune raison pour se séparer du médium, il suffit d'apporter plus d'attention et de patience dans l'observation des phénomènes. C'est dans ce cas surtout que l'on trouvera grande utilité à se servir d'appareils enregistreurs et d'instruments de précision, avec lesquels on discernera facilement les résultats douteux et ceux qui peuvent être concluants.

Enfin, il faut savoir limiter bien nettement la portée des

expériences que nous entreprenons. Dans l'état actuel de nos connaissances, ce que nous devons scientifiquement constater c'est :

1° Si tel médium est capable, dans certaines conditions, de donner lieu à des phénomènes psychiques authentiques :

2° Quels sont les phénomènes que peut produire ce médium ;

3° Quelles sont les conditions dans lesquelles on peut constater ces phénomènes.

En conduisant les expériences de cette façon, et en nous bornant à en tirer ces conclusions, elles auront une valeur scientifique indiscutable et une utilité certaine pour le progrès de nos connaissances.

Dr JOIRE,

(*Annales des sciences psychiques*)



TÉLÉPATHIE



I

Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises, dans la *Revue de l'Invisible*, de la singulière faculté de M^{me} X..., avertie en rêve, de façon variable et plus ou moins explicite, quand la mort frappe quelqu'un de sa connaissance. Parfois, pour un indifférent, elle verra l'événement dans tous ses détails, tandis qu'une simple impression funèbre, ou la vue d'un cercueil, lui fait pressentir la perte d'une personne aimée.

Depuis quelque temps la forme de ces avertissements se précise. Elle voit en rêve une femme assez pauvrement vêtue de noir, dont les traits sont voilés ou indistincts, traverser sa chambre avec lenteur et en silence.

M^{me} X... a une sœur aînée, très pieuse, s'occupant surtout de bonnes œuvres et restée complètement en dehors de ces mystérieux avertissements, tant qu'ils ne se manifestèrent pas sous la forme de la *femme noire*. Depuis quelque temps, elle lui apparaît dans les mêmes conditions qu'à sa sœur.

Il y a six mois environ, M^{me} X... était depuis plusieurs jours chez M^{lle} A..., lorsqu'une après-midi, elles entendirent frapper à la porte du logement, où il y a cependant une sonnette. Ceci arrivant parfois à des intimes, on ouvrit aussitôt. Ne voyant personne, on crut s'être trompé.

Un peu après, les coups se renouvelèrent; on ouvrit de nouveau : personne encore.

A une troisième reprise, les coups recommencèrent, et une couturière qui venait d'arriver, s'écria :

— Cette fois-ci, on ne dira pas que vous vous êtes trompés ; j'ai bien entendu frapper et vous aussi, mesdames.

Pourtant, il n'y avait personne sur le palier. Le logement est au second, et s'il se fût agi comme on l'avait d'abord pensé

de la mauvaise plaisanterie d'un enfant, quelque vite qu'il se fût enfui, on avait ouvert assez rapidement pour le voir, ou tout au moins l'entendre dégringoler l'escalier.

Ce fait resta donc inexplicable, quoique réel.

La nuit suivante, M^{me} X... s'éveilla en jetant son cri habituel : « La femme noire ! » Elle l'avait vue faisant le tour de son lit et se dirigeant vers la chambre de M^{lle} A... et cette fois avait vu sa figure. C'était celle d'une femme de journée employée depuis huit ou dix ans par sa sœur. La mère Louise avait cessé de venir depuis un mois seulement. Atteinte d'une maladie de cœur à son dernier période, elle avait dû, par ordre du médecin, cesser tout travail, sans être cependant alitée.

En rapprochant cette vision des coups frappés la veille, M^{me} X... ne douta point que la mère Louise ne fût morte, et elle était restée éveillée depuis une heure environ, lorsqu'elle entendit M^{lle} A... jeter le même cri : « La femme noire ! » et se précipita dans la chambre de sa sœur. Celle-ci avait vu l'apparition faire le tour de son lit, mais n'avait pas vu ses traits.

La veille, dans le milieu de la journée, la mère Louise avait été trouvée morte, assise dans son fauteuil.

II

Dernièrement encore, M^{me} X... revit *la femme noire* vêtue cette fois comme une dame, toujours sans apercevoir son visage. Sachant une de ses cousines à toute extrémité, M^{me} X... ne douta pas qu'elle n'eût succombé cette nuit-là. Elle en reçut en effet la nouvelle.

Douze jours, ou plutôt douze nuits plus tard, *la femme noire* se montra encore, de la même façon que la première fois. Quel nouveau malheur venait-elle annoncer ? M^{me} M... avait un frère, d'une mauvaise santé depuis longtemps, mais d'âge à vivre des années encore et dont M^{me} X... n'était nullement inquiète à ce moment. Il mourait cependant lui aussi, à la date annoncée par l'apparition.

M^{lle} A... connaissait bien davantage et était plus intime-

ment liée que sa sœur avec les parents qu'elles venaient de perdre. Quoique favorisée — est-ce bien le mot propre? — depuis beaucoup moins de temps de ces avertissements extranaturels, elle en avait reçu d'infiniment plus précis.

La nuit où mourut sa cousine, M^{lle} A... la vit entrer dans sa chambre et venir s'asseoir auprès de son lit. L'ombre était vêtue de noir, et après lui avoir dit quelques vers qui l'émurent vivement, elle lui fit diverses recommandations, sans doute au sujet de ses enfants, et disparut. M^{lle} A... s'éveilla alors baignée de larmes, et ne fut pas surprise lorsqu'elle apprit la mort de M^{me} M... mort prévue, du reste.

Préoccupée de ce triste événement, ses enfants qui restaient orphelins sous la direction affectueuse et dévouée de leur oncle, elle ne songeait nullement à celui-ci, lorsque, douze nuits après, elle le vit en songe. Elle ne distinguait pas ses traits, mais il était grand, élancé, très maigre, et elle le reconnut parfaitement à sa tournure et au son de sa voix.

Il s'approcha du lit de sa cousine et dit des vers, comme sa sœur l'avait fait, mais sans s'asseoir.

Ces vers étaient très jolis, très touchants. M^{lle} A..., qui s'éveilla comme la première fois, tout en larmes, quand l'apparition disparut, regrettait que ces vers ne fussent pas restés dans sa mémoire. Le sens de la fin était... *A mon heure dernière, je me souviendrai de ma première communion.*

La lettre donnant les détails de la mort de ce parent, indifférent et plutôt sceptique au point de vue religieux, comme le sont malheureusement beaucoup d'hommes, annonçait qu'il avait *demandé et reçu en pleine conscience* les derniers sacrements.

La foi de sa jeunesse, endormie et non éteinte, s'était réveillée quand le doigt de Dieu l'avait touché.

E. LE NORMANT DES VARANNES.



LE RETOUR DES CONNAISSANCES

disparues de la mémoire consciente

Un nouvel exemple classique

C'est une doctrine généralement admise en psychologie que nos perceptions sont toutes enregistrées de façon permanente. Toutes peuvent être rappelées et reconnues, constituer un souvenir. Toutes, de l'âge le plus tendre au plus avancé, les plus insignifiantes, comme les plus frappantes : toutes, c'est-à-dire celles qui ont été les moins conscientes aussi bien que les perfections qui ont tenu la plus large place lors de leur formation.

Évidemment cette proposition ne peut se démontrer. Pour l'établir, il faudrait pouvoir, par un artifice, revivre tout le passé. Mais de nombreux faits — et dont le chiffre se grossirait si l'on procédait à une enquête méthodique sur la matière — la rendent infiniment probable.

Ces faits, ce sont les exemples de retour à la conscience, parfois très tardif, vers la fin de la vie, notamment, de souvenirs d'enfance qu'on ne savait point posséder.

Par une association d'idées souvent obscure, il est arrivé à beaucoup d'entre nous de voir sortir de notre inconscient un fait, une circonstance, un événement se rapportant à une époque très lointaine que nous connaissons parfaitement bien, le localisant dans le temps et dans l'espace; c'est un souvenir manifeste, le souvenir d'une chose sans importance souvent et un souvenir qui n'était point rentré dans la conscience depuis un temps très long. Si ce souvenir-là en est sorti, des milliers d'autres le pourraient faire tout autant, si quelque circonstance favorable se présentait, si quelque association d'idées, notamment, les tirant hors du tréfonds incon-

scient, les élevait dans le domaine plus superficiel de la conscience : telle est la conclusion qui s'impose et que corroborent de nombreux faits d'hypermnésie.

De ceux-ci, il suffira de rappeler un ou deux qui sont classiques. Une dame mourante fut conduite de Londres à la campagne, raconte Abercrombie. Sa petite fille, qui ne parlait pas encore, lui fut amenée et, après une courte entrevue, ramenée en ville. La dame mourut quelques jours après. Bien des années plus tard, la petite fille étant devenue femme et femme d'âge mûr, celle-ci fut fortuitement amenée dans la chambre où sa mère était morte. Elle ignorait que l'événement se fût passé là. Mais, en entrant, elle eut un tressaillement. On lui demanda la cause de son émotion. « J'ai, dit-elle, l'impression distincte d'être venue autrefois dans cette chambre. Dans ce coin se trouvait une dame couchée, qui semblait très malade et qui se pencha sur moi et pleura. » Ici le souvenir avait été réveillé par la représentation du lieu. Dans d'autres cas, la raison du réveil échappe. C'est ce qui a lieu, notamment, dans les exemples assez fréquents de réminiscence des langues oubliées, dont Coleridge¹ et Goethe nous ont laissé deux cas typiques.

« Je connais, dit Goethe (dans une conversation avec Eckermann), le fait d'un vieillard appartenant à la basse classe qui, sur son lit de mort, se mit tout à coup à réciter des passages grecs d'une langue fort élégante. Comme on savait qu'il ne comprenait pas un mot de grec, la circonstance parut miraculeuse, et quelques personnes habiles l'exploitèrent aussitôt aux dépens des crédules. Malheureusement pour elles, toutefois, on découvrit bientôt que, pendant sa jeunesse, ce vieillard avait dû apprendre par cœur et déclamer du grec pour faciliter sa tâche à un élève de haute naissance, mais d'intelligence plus que médiocre. Il avait, de la sorte, acquis de manière

1. Le cas raconté par Coleridge dans son *Table Talk*, et que M. de Varigny ne rapporte pas, est le plus connu. C'est celui de la servante qui, pendant le délire, avait prononcé des phrases latines. On découvrit plus tard qu'elle avait été, bien des années auparavant, au service d'un prêtre qui avait l'habitude de lire tout haut son bréviaire, dont les phrases latines en question avaient été empruntées. Carpenter parle aussi d'un homme qui, dans son délire, commença à parler dans le patois celtique du pays de Galles, quoiqu'il l'eût oublié depuis sa plus tendre enfance, ayant toujours vécu ailleurs. — N. de la R.

purement mécanique une teinture de grec, sans d'ailleurs comprendre un mot de ce qu'il disait. Et ce ne fut qu'à son lit de mort, quelque cinquante ans plus tard, que ces mots vides de sens lui revinrent à la mémoire et passèrent sur ses lèvres... »

Autre fait du même genre, concernant un vieux forestier qui, ayant vécu toute sa jeunesse sur les frontières polonaises, n'avait guère parlé que le polonais jusqu'au moment où il se fixa dans un district allemand, où il ne parla plus qu'allemand pendant trente ou quarante ans. Étant anesthésié pour une opération, ce forestier parla, chanta et pria deux heures durant rien qu'en polonais, langue dont il ne se servait absolument plus à l'état de veille ¹.

Les faits de ce genre se pourraient multiplier sans peine : il suffit d'avoir rappelé ceux qui précèdent pour faire voir que nous avons le droit de croire à la permanence des perceptions, encore que celles-ci ne se soient pas présentées à la conscience depuis un temps fort long. Notre inconscient est donc fort rempli : et nous ignorons beaucoup de choses qu'il contient, comme l'a fait voir Hartmann, jusqu'au moment où le hasard les fait sortir.

Encore pouvons-nous avoir une certaine conscience de leur existence. « Nous pouvons avoir conscience médiatement de tenir une idée, dit Kant, sans avoir directement conscience de celle-ci. »

Ces choses, que nous reconnaissons, proviennent évidemment d'expériences antérieures et dérivent d'impressions reçues par nous, impressions précises, ou bien impressions vagues ; les aperceptions de Leibnitz. Mais ont-elles toutes une origine personnelle ? L'expérience de nos ascendants ne nous serait-elle pas transmissible dans une certaine mesure, et la connaissance en quelque sorte instinctive dont nous hériterions ne jouerait-elle pas un rôle dans notre vie mentale ?

Car de l'inconscient qui fait notre fonds principal, bien des

1. Ici M. de Varigny rapporte, en quelques mots, le cas d'une dame âgée parlant l'hindoustani. Nous reproduisons plus loin ce cas dans tous ses détails. — *N. de la R.*

choses sortent qui nous étonnent, qui vont contre notre éducation, contre celles de nos croyances que nous considérons comme les plus fermes. Nous agissons contre nos théories. « Les hommes, dit Maudsley, suivent sans savoir pourquoi une ligne de conduite que de bonnes raisons justifient... »

Mais, dira-t-on, tout cela c'est de l'hérédité. Parfaitement. Mais qu'est-ce que l'hérédité? La transmission, à des degrés variables d'ailleurs, de l'ascendant aux descendants, de caractères appartenant au premier, de caractères très variés, du reste, anatomiques, physiologiques, de tendances, d'habitudes, etc. Mais qu'est-ce que cela peut bien être, la transmission d'une habitude physiologique, d'une habitude intellectuelle? Sous quelle forme se fait-elle? Qu'est-ce qui se transmet?

On a beaucoup discuté sans beaucoup éclaircir le problème. Pourtant l'hérédité existe : on peut même dire qu'elle existe épouvantablement. Et par elle se font des transmissions fort étranges.

Gratiolet présenta à un petit chien un vieux morceau de peau de loup, usé jusqu'au cuir, et ce morceau par son odeur, pourtant bien affaiblie, jetait le chien dans des convulsions d'épouvante. Ce dernier, pourtant, n'avait jamais vu de loup. Faites passer sous le nez d'un cheval né en Europe la litière qui a servi à un lion ou à un tigre : le cheval est terrifié. Et pourtant il n'a jamais vu ou entendu de lion¹ ...

Au reste il se fait des transmissions héréditaires qui semblent être plus compliquées encore. Mais s'il en est ainsi, les choses ne pourraient-elles aller un peu plus loin? Ne pourrait-il pas se transmettre des images?

La question a été posée récemment. Peu de temps avant sa mort, le regretté Letourneau présenta à la Société d'Anthropologie une note sur les *Rêves ancestraux*².

Les deux cas suivants ont été communiqués à la *Society for Psychical Research* (en 1895) par M. W. S. Lach Szyrma, de Saint-Pierre-en-Cornouailles. « Pendant la première jeunesse, écrit-il, j'avais deux rêves à l'état de veille très mar-

1. Il est à peu près établi que l'*instinct* n'est que l'« habitude héréditaire ». — *N. de la R.*

2. Nous avons reproduit et commenté cet écrit de M. Letourneau dans le numéro d'août-septembre-octobre 1901. — *N. de la R.*

qués : ils me sont revenus des centaines de fois. L'un deux représentait un grand village avec une rivière et un petit pont, et une église ; une route s'en va vers le nord et, à l'est, se trouve un parc. Or, tandis que j'étais étudiant à Oxford, ma mère me fit aller à Addenbury, où ma famille a vécu à plusieurs reprises depuis 1800, et où ma mère avait passé son enfance. Je reconnus aussitôt le village de mes rêves.

« L'autre représentait un grand village près de la mer, avec une colline très raide dans laquelle sont taillées des marches. Les maisons sont étagées sur des terrasses, avec des terrains boisés par derrière. C'est en juillet 1889 que je vis Clovelly pour la première fois, où mes ancêtres maternels avaient longtemps vécu. Et Clovelly se trouva être mon second village de rêve... »

Le problème est de solution difficile. En tout cas, l'hypothèse formulée par Letourneau et pressentie par Laycock mérite examen. Le sage qui affirme peu de choses en nie moins encore ; il répond : « peut-être », et met la question à l'étude. L'Institut psychologique international, qui est une réunion de sages, pourrait s'occuper des rêves ancestraux.

Henry de VARIGNY.

L'intéressant article que l'on vient de lire et dont nous n'avons retranché que quelques passages moins essentiels a paru dans le *Temps* du 13 novembre. Nous ajoutons seulement, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le récit suivant, qui a été publié par le Dr Henri Freeborn dans le *Lancet* de Londres (14 juin 1902).

Il s'agit d'une femme âgée de soixante-dix ans. Elle commença à ressentir les atteintes du mal le 6 mars 1902 et s'alita le jour suivant... L'auscultation m'apprit qu'elle souffrait d'une bronchite fort étendue... Le 13, elle empira à un tel point que la mort semblait imminente¹.

Le point le plus intéressant de la maladie consiste dans le

1. Nous supprimons ici certains détails d'un intérêt purement médical. — *N. de la R.*

délire. Depuis la nuit du 7 mars jusqu'au soir du 13 (alors que la température du corps tomba tout à coup), la malade avait toujours un peu divagué, parlant sans cesse dans son sommeil, mais quand elle était éveillée et parlait à quelqu'un, elle était parfaitement à même de répondre aux questions qu'on lui adressait, etc. Lorsque la température tomba, le 13, le délire commença à être complet et resta tel jusqu'au 16, alors que la raison lui revint petit à petit.

Dans la nuit du 13 au 14, on s'aperçut qu'elle parlait une langue inconnue aux personnes qui l'entouraient. Il semblait parfois qu'elle disait des vers; d'autres fois qu'elle causait. Elle répéta à plusieurs reprises la même composition en vers. On finit par reconnaître que le langage était l'hindoustani.

Le matin du 14, l'hindoustani commença à se mêler d'un peu d'anglais: elle s'entretenait de la sorte avec des parents et des amis d'enfance, ou bien elle parlait d'eux.

Le 15, l'hindoustani avait disparu à son tour, et la malade s'adressait à des amis qu'elle avait connus plus tard, en se servant de l'anglais, du français et de l'allemand.

La dame en question était née dans l'Inde qu'elle quitta à l'âge de trois ans pour se rendre en Angleterre, après quatre mois de voyage, avant qu'elle eût accompli sa quatrième année. Jusqu'au jour où elle débarqua en Angleterre, elle avait été confiée à des domestiques hindous et elle ne parlait pas du tout l'anglais.

(Revue des études psychiques.)



DU MONDE INVISIBLE

OU RECHERCHES SUR LES FAITS D'UN ORDRE SURNATUREL (1840)

(Suite)

XI

Apparitions dans un quartier de soldats

Celui qui écrit ces lignes, se trouvant en garnison à Lyon en 1817, avait été envoyé en détachement, avec une trentaine de chasseurs du 17^e régiment de chasseurs à cheval qu'il commandait comme lieutenant, à Villefranche-de-Beaujolais.

Les cavaliers furent d'abord logés en ville; mais au bout de quelque temps on leur assigna pour quartier un ancien couvent abandonné, qui était encore en assez bon état de conservation. Ils formèrent deux chambrées, et le maréchal des logis, vieux soldat à chevrons, nommé Mangé, occupa une petite pièce donnant sur le même palier.

Dans la nuit du 19 janvier 1817, il fut tiré de son sommeil par plusieurs coups sourds frappés à la porte de sa chambre. Un instant après trois coups semblables l'amènèrent à se lever. Il alla ouvrir la porte et aperçut contre le mur en face un grand fantôme blanc qui lui fit signe de ne pas avancer davantage et disparut aussitôt.

Le maréchal des logis, malgré son courage, sentit au front une sueur froide, rentra chez lui, ferma sa porte à clef et attendit avec impatience le jour pour éclaircir ce mystère.

Le factionnaire posté à l'entrée du quartier n'avait vu entrer personne; la porte était demeurée exactement fermée.

Alors, il entre dans la chambrée, et à ses questions les chasseurs se pressent autour de lui, lui déclarant avec une

sorte de terreur qu'ils ont vu déjà plusieurs fois la même apparition, que s'ils n'en ont pas parlé plus tôt, c'est par un sentiment d'amour-propre fort naturel chez les soldats; mais que la caserne est infestée par des esprits, qu'ils ne peuvent plus fermer l'œil et qu'il faut à tout prix quitter ce lieu de malédiction.

Mangé vint me faire son rapport sur ce qu'il venait d'entendre et sur ce qu'il avait vu lui-même pendant la nuit. J'accueillis d'abord son récit avec dérision; mais il insista avec le ton d'un homme tellement convaincu, et d'un autre côté j'avais une si grande confiance dans l'honnêteté de cet ouvrier soldat, que je vis bientôt qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire qu'il importait d'éclaircir.

Je me rends au quartier. Tous les chasseurs me confirmèrent le récit du sous-officier, et j'eus alors l'idée que quelque malveillant avait bien pu s'introduire dans la maison par quelque issue secrète pour jouer à mes braves un tour de sa façon. J'annonçai donc à l'instant qu'il fallait visiter tous les coins du vieux bâtiment, pour s'assurer si le visiteur n'avait pas quelque moyen caché de s'y introduire.

Mais à l'air dont ma proposition fut reçue, je vis bien que l'idée d'un événement naturel ne pouvait entrer dans la tête de ces braves gens. Nous nous mettons en marche. Ils me montrent sous un passage voûté du rez-de-chaussée une porte qu'aux toiles d'araignée dont elle était tapissée, on devait présumer n'avoir pas été ouverte depuis de longues années.

C'est vers cette porte que plusieurs déclarent avoir vu une nuit se diriger le fantôme. N'ayant point de clef pour l'ouvrir, on l'attaque avec des marteaux et des leviers. La porte cède aux efforts dirigés contre elle et tombe avec fracas. Elle fermait l'entrée des souterrains qui avaient autrefois servi de sépulture aux religieux.

Munis de flambeaux, nous parcourûmes ces froides demeures et n'y découvrîmes que des tombes scellées et muettes.

L'exploration terminée, le maréchal des logis revint chez moi et me déclara que dorénavant il ne lui était plus possible

de maintenir ses gens dans l'obéissance, attendu qu'ils étaient tous déterminés à ne plus habiter dans ce maudit quartier.

J'étais dans cet embarras et ne savais plus à quoi me résoudre lorsque l'ordre de quitter Villefranche et de rentrer à Lyon m'arriva fort à propos.

Aventure d'un jeune Allemand

A la suite du récit qui précède, Hippolyte de Barrau, dix ans plus tard, ajoutait la relation suivante :

Le P. de Cuzzi, jésuite de la maison de Toulouse, nous a raconté pendant la retraite qu'il vient de donner à Carcenac au mois de mars 1851, un fait qui paraîtrait tout à fait incroyable si le caractère grave du narrateur, son esprit éclairé et sa droiture n'éloignaient toute idée d'erreur et de mauvaise foi.

Il y avait naguère à l'Université de Göttinguen un jeune étudiant connu par son esprit d'incrédulité et la haine violente qu'il nourrissait contre le christianisme. Il ne laissait échapper aucune occasion de faire éclater ses sentiments impies et poussait les choses au point que son fanatisme irréligieux était devenu proverbial dans la ville. Une nuit d'été, réveillé par la foudre qui venait d'éclater sur la maison qu'il habitait et avait même pénétré dans sa chambre, il sauta furieux de son lit, saisit un fusil pendu au mur, et ajustant la nue qui portait l'orage dans ses flancs, il fit feu sur elle comme pour défier la puissance divine.

On citait de lui une foule de traits qui décelaient son irréligion passée à l'état de monomanie aiguë. Ce jeune homme, issu d'ailleurs d'une famille honorable et riche, suivait le cours de médecine. Il avait pour conchambriste un ami qui partageait sa manière de voir, mais avec plus de calme et de mesure. Ils s'occupaient l'un et l'autre alors de l'anatomie du corps humain, et s'étaient procuré, à grands frais, un squelette retiré des caveaux de quelque ancien couvent de la ville.

Après avoir étudié pendant le jour les détails de l'organisation humaine sur le squelette, leur séance finie, ils le reléguèrent sous l'un des deux lits de la chambre.

Dans la soirée qui suivit l'orage dont on vient de parler, ils venaient à peine de se coucher lorsque celui d'entre eux qui paraissait le plus raisonnable, sentit une rude étreinte à sa gorge. On eût dit d'une main qui cherchait à l'étouffer.

Aux efforts qu'il fait pour crier et se débarrasser du mal qui l'opprime, son camarade se réveille et le questionne. Il venait de quitter son lit. Sa voix était redevenue libre. Il raconte l'accident qu'il vient d'éprouver et l'attribue à une crise nerveuse. Il avale quelques gorgées d'un cordial et reprend sa place. Mais au même instant l'étreinte recommence et plus forte encore que la première fois.

Tout haletant, il se jette de nouveau hors de son lit et s'écrie : « On dirait que c'est ce maudit squelette qui me poursuit ! »

— Ah ! si c'est là ta crainte, lui réplique son camarade, sois sans inquiétude je m'en vais t'en débarrasser. »

Il saisit en effet le squelette, le traîne sous son propre lit et se couche.

Mais qu'on juge de sa surprise et de son épouvante lorsque, au même instant, il subit lui-même l'horrible étreinte ! Il parvint pourtant non sans de violents efforts à quitter cette couche funeste, et, tout éperdu, il s'écria :

« Que nous veux-tu donc, horrible spectre, et que t'avons-nous fait ? »

— Vous me faites horreur, lui répond coup sur coup une voix surhumaine, et je n'ai pu souffrir que mes restes mêmes fussent souillés par le contact d'hommes aussi impies. »

A ces mots, un fantôme de religieux traversa lentement la chambre et disparut.

L'étudiant, violemment ému, sentit subitement changer le cours de ses idées. La pensée d'une autre vie pénétra pour la première fois dans son âme et avec elle le sentiment de la divinité avec toutes les idées consolantes et terribles qu'il entraîne. Tout le reste de la nuit se passa en réflexions amères, et, lorsque le jour parut, son parti était pris ; à l'incréd-

dulité la plus effrénée, avait succédé la vive lumière de la foi.

Le jeune homme était décidé à consacrer sa vie au service du Dieu qu'il avait si longtemps blasphémé et méconnu. En effet, il se fit prêtre, et depuis cette époque il n'a cessé de donner d'admirables exemples de piété et de dévouement à ses semblables.

M. de Cuzzi n'a point appris de bouche étrangère cette merveilleuse aventure. C'est celui qui en fut le héros qui la lui a contée lui-même, à l'époque d'un voyage que notre missionnaire fit en Allemagne. Il lui assura de la manière la plus formelle la vérité du fait dont le récit nous a été fidèlement rendu. Depuis un certain nombre d'années, les deux ecclésiastiques sont unis d'amitié et entretiennent entre eux d'assez fréquentes relations.

Démonologie. — Esprits. — Génies. — Obsessions

Il n'y a qu'à ouvrir les œuvres de Platon, de Plutarque, de Porphyre et d'une infinité d'autres auteurs païens pour être convaincu que toute l'antiquité savante a reconnu l'existence des démons.

Les plus illustres des philosophes modernes, Locke, Clarck, Leibnitz, Newton en conviennent comme les anciens. Les Pères de l'Église, qui ont ou défendu le christianisme ou combattu l'idolâtrie pendant les premiers siècles, démontrent la même chose.

Enfin, les livres divins en font un point de foi ; on ne peut donc nier l'existence des démons, sans élever ses idées sur les ruines de toutes les autorités et sans se charger de l'explication d'une infinité d'événements incontestables qui n'ont pu avoir lieu sans l'intervention des esprits.

Nous savons qu'il faut attribuer beaucoup de cas du dérèglement de l'imagination, aux préjugés de l'éducation, aux ressorts cachés du tempérament ; que souvent les prétendues possessions ne sont que de simples maladies ou des travers d'esprit entretenus par l'ignorance ou la crédulité ; mais il

n'en est pas moins certain que les possessions réelles, bien que devenues moins nombreuses depuis l'établissement du christianisme, se produisent encore de nos jours.

Nous ne citerons point l'exemple des religieuses de Loudun, dont on a porté des jugements si divers, dont la réalité a été révoquée en doute dès le temps même, et qui est très problématique encore aujourd'hui. Mais entre autres faits qui réunissent toutes les preuves désirables, on peut lire l'histoire de la possession de Mademoiselle de Raufing, écrite et imprimée à Nancy en 1622, par M. Pichard, docteur en médecine.

Nous ajouterons qu'il n'y a guère de contrée, pour si chétive et ignorée qu'elle soit, qui n'ait été le théâtre de quelque événement de ce genre, et que, de nos jours encore, il s'en produit avec de tels caractères qu'on ne peut raisonnablement les révoquer en doute.

Cassien, qui avait beaucoup étudié la vie des Pères du désert, et qui avait fréquenté les solitaires d'Égypte, parlant des diverses sortes de démons, reconnaît qu'il y en a qu'on nomme communément faunes ou satyres, que les païens regardaient comme des espèces de divinités champêtres ou bocagères, qui se plaisent non à tourmenter les hommes, ni à leur faire du mal, mais à les tromper, les fatiguer, se divertir à leurs dépens et se jouer de leur simplicité.

Guillaume, évêque de Paris, dit qu'il a connu un baladin qui avait un esprit familier, qui jouait et badinait avec lui, et qui l'empêchait de dormir, jetant quelque chose contre la muraille, tirant les couvertures du lit, ou l'en tirant lui-même lorsqu'il était couché.

On ne peut guère attribuer qu'à des esprits familiers la découverte des choses cachées qui se fait en songe ou autrement.

Grotius rapporte qu'un homme, qui ne savait pas un mot de grec, vint trouver M. de Saumaire, qui était conseiller au Parlement de Dijon, et lui montra ces mots qu'il avait ouïs la nuit en dormant et qu'il avait écrits en caractères français à son réveil : *Apithi ouc osphrainé ten seu apsygian*.

Il lui demanda ce que cela voulait dire. M. de Saumaire traduisit :

« Sauve-toi ; ne sens-tu pas la mort qui te menace ? »

Sur cet avis, l'homme déménagea et quitta sa maison qui s'écroula la nuit suivante.

Un savant de Dijon, après s'être fatigué tout le jour sur un passage important d'un poète grec sans y pouvoir rien comprendre, se coucha tout rempli de sa difficulté. Durant le sommeil, son Génie le transporte à Stockholm, l'introduit dans le palais de la reine Christine, le conduit dans la bibliothèque et lui montre un petit volume qui était précisément celui qu'il cherchait. Il l'ouvre et y lit dix à douze vers grecs qui levalent absolument la difficulté qui l'avait arrêtée si longtemps. En s'éveillant, il met sur le papier les vers qu'il a vus à Stockholm.

Le lendemain, il écrit à Descartes, qui était alors en Suède, et le prie de voir dans tel endroit et dans un tel rayon de la bibliothèque si le livre dont il lui envoie la description s'y trouve, et si les vers grecs dont il lui donne le texte s'y lisent.

Descartes lui répondit qu'il avait trouvé le livre en question et les vers qu'il lui avait envoyés à l'endroit par lui indiqué ; qu'un de ses amis lui avait promis un exemplaire de cet ouvrage lequel serait expédié à Dijon par la première commodité.

Après la défaite de l'armée athénienne commandée par le général Lachès, Socrate fuyant comme les autres avec ce général, et étant arrivé à un lieu où aboutissaient plusieurs chemins différents, ne voulut point suivre la route que tenaient les autres fugitifs.

On lui en demanda la raison. Il répondit que son Génie l'en détournait. L'événement justifia sa prévoyance ; tous ceux qui avaient suivi un autre chemin que celui de Socrate furent tués ou faits prisonniers par la cavalerie ennemie.

D. Calmet rapporte le fait suivant : Le comte Despilliers, étant jeune et capitaine de cuirassiers, se trouva en quartier d'hiver en Flandre. Un de ses cavaliers vint un jour le prier de lui assigner un autre logement, disant que toutes les nuits revenait dans sa chambre un esprit qui ne le laissait pas dormir.

Le comte Despilliers renvoya son cavalier et se moqua de sa simplicité. Quelques jours après, le même cavalier vint lui faire la même prière, et le capitaine impatienté s'emporta contre lui en menaces.

Enfin, le soldat revint une troisième fois à la charge et protesta à son chef qu'il ne pouvait plus résister, qu'il serait obligé de désertar si on ne le changeait de logis.

Despilliers, qui connaissait le cavalier pour un brave soldat et fort raisonnable, lui dit en jurant : « Je veux cette nuit aller coucher avec toi et voir ce qu'il en est. »

Sur les dix heures du soir, le capitaine se rend au logis de son cavalier, et ayant mis ses pistolets en bon état sur la table, il se coucha tout vêtu, son épée à côté de lui, près du soldat, dans un lit sans rideaux. Vers minuit, il entend quelque chose qui entre dans la chambre, qui en un instant met le lit sens dessus dessous, et qui enferme le capitaine et son cavalier sous le matelas et la pailleasse. Despilliers eut toute la peine du monde à se dégager et à retrouver son épée et ses pistolets : il s'en retourna chez lui fort confus.

Le soldat fut changé de logis dès le lendemain et dormit tranquillement chez un nouvel hôte.

M. Despilliers racontait cette aventure à qui voulait l'entendre ; c'était un homme intrépide et qui n'avait jamais su ce que c'était que de reculer. Il est mort maréchal de camp des armées de l'empereur Charles IV, et gouverneur de la forteresse de Szegedin.

Alexandre, savant jurisconsulte napolitain du quinzième siècle, dit que tout le monde sait qu'à Rome, il y a nombre de maisons tellement décriées par les spectres qui s'y montrent presque toutes les nuits, que personne n'ose y habiter. Il cite pour témoin Nicolas Tuba, son ami, homme très connu par sa bonne foi et sa probité, qui a été tourmenté lui-même par ces apparitions.

*
* *

Venons à des faits plus récents et qui nous touchent de plus près.

Les apparitions de La Cresse, non loin de Millau, firent

grand bruit en 1830. J'ai vu cinq rapports adressés à MM. les grands vicaires de Rodez, où le curé de La Cresse, M. Durand, entre dans les plus grands détails à ce sujet.

Le théâtre des apparitions était à dix ou quinze minutes de distance du village, sur les bords de la rivière du Tarn, à un endroit stérile et d'une pente très rapide, au milieu des buissons qui s'y trouvent épars.

La première manifestation eut lieu le 27 juin 1830, jour de dimanche, après vêpres. Quatre enfants de dix à onze ans, occupés à chercher des nids, virent descendre un oiseau semblable à un pigeon sauvage dans un buisson épais.

L'un d'eux ôta son habit et s'avança vers le buisson espérant y trouver un nid. Mais comme il étendait sa main vers le nid qu'il croyait apercevoir, quelque chose le saisit par le bras. Ses camarades accoururent, et alors ils furent bien surpris d'apercevoir un vieillard, puis un enfant d'une beauté ravissante. A cette vue, ils se retirèrent tout effrayés, abandonnant habits et souliers.

Ils gagnent le chemin qui n'est éloigné que d'une trentaine de pas, rencontrent une jeune fille de 23 ans, lui racontent ce qu'ils ont vu et l'embarras où ils sont d'aller reprendre leurs habits. La jeune fille les accompagne auprès du buisson et ils y voient de nouveau un enfant qui semblait voltiger autour. Cependant la jeune fille, qui ne voit rien, engage les enfants à interroger l'apparition.

Ils s'y refusent disant qu'ils ont peur. Quelques instants après, en prenant leurs habits pour s'enfuir, ils entendent une voix qui leur dit : « N'ayez pas peur, c'est moi. » Le plus âgé des quatre voyants était le fils du Maire, M. Monestier, docteur médecin. Celui-ci, entendant le récit de son enfant, le croit ivre et lui ordonne de se retirer. L'enfant insiste et en appelle à ses compagnons. On les fait venir, on les interroge de mille manières, on cherche à les faire tomber en contradiction. C'est en vain. Leur récit est identique, jusqu'à la couleur de l'habit de l'enfant miraculeux.

Le bruit de cet événement se répand dans le village et le lendemain on accourt en foule au lieu de la vision. Les mêmes enfants et quelques autres la contemplent encore pendant

plusieurs heures. Les jours suivants, les mêmes scènes se renouvelaient, seulement les apparitions deviennent plus fréquentes et plus variées.

Ce sont principalement des prêtres, des évêques en habits sacerdotaux; quelquefois, des chapelles resplendissantes de beauté.

Le merveilleux d'un tel spectacle attirait beaucoup de monde de plusieurs lieues à la ronde; un grand nombre d'enfants, tant de La Cresse que des paroisses voisines, voyaient les apparitions; les personnes plus âgées ne les voyaient point.

Le curé de La Cresse observa avec le plus grand soin ce qui se passait et s'assura par toutes sortes de précautions de la sincérité des visionnaires. Les apparitions répondaient brièvement aux questions qu'on leur adressait, et du tour de la nature de leurs réponses, on crut devoir conclure qu'elles n'avaient rien de diabolique. On voyait souvent la représentation des cérémonies religieuses les plus solennelles et des saintes figures vénérées dans la liturgie catholique.

Au commencement de septembre tous ces prodiges continuaient plus que jamais.

Hippolyte DE BARRAU.

(*A suivre.*)

Le Gérant : P. TÉQUI.

LE CORPS HUMAIN ET SON FANTOME

(Fin)

I

La thèse du Dr Garcin¹ nous présente la question du corps astral sous un aspect nouveau : c'est bien, au fond, la pensée de Gorres sur l'existence d'un fluide indéfinissable, au service de l'âme, que cet écrivain défend encore sous la dictée d'un sujet magnétisé. Mais, plus hardi, il essaye de nous faire connaître le champ ouvert à l'action mystérieuse du fluide astral ou éthéré.

D'après lui, le cerveau est le point de départ du fluide, c'est là qu'il se concentre pour avoir plus de force, et c'est de là que le sujet le dirige directement, sans passer par le canal des sens, du côté indiqué. Du cerveau à l'objet, si éloigné qu'il soit, il se fait comme un écoulement continu de fluide que l'on pourrait comparer à un courant électrique, malgré les différences profondes qui les séparent, et c'est en envoyant sans relâche le fluide vers l'objet qu'il veut connaître, que le sujet entretient la communication avec cet objet, le pénètre, le voit dans son ensemble et dans tous ses détails.

Mais ce fluide resterait toujours en communication avec notre corps : « Je remarquai toutefois, que, malgré tout l'élan de mon âme, je décrivais un cercle dont le centre était occupé par mon corps ; il y avait une certaine limite que je ne pouvais, ou plutôt que je n'osais franchir. J'en voulus connaître la cause, et je vis que l'union de mon âme et de mon corps serait brisée, si cette limite était franchie. Je compris alors pourquoi je m'étais trouvé, à plusieurs reprises, comme instinctivement retenu. »

1. *Le Magnétisme expliqué par lui-même.*

Ni l'âme, ni le corps ne se déplacent pour se rendre au loin, dans un pays inconnu, et voir ainsi la personne ou l'objet dont on demande la description fidèle : l'âme reste dans le corps, et celui-ci reste dans le lieu où il est vu. Mais l'âme déborde la périphérie de son corps, par une action puissante ; elle dirigerait ainsi le fluide vers la personne désignée ou le lieu indiqué, et son regard, qui s'étend aussi loin que ce fluide magnétique, fluide ou vital, se trouverait ainsi en contact avec la personne ou le pays éloigné dont elle décrit la nature et l'état.

A l'état normal, dans les conditions ordinaires de la vie, le fluide vital servirait encore, d'après le Dr Garcin, à expliquer le phénomène si délicat de la perception. Une maison est devant moi ; à sa vue j'éprouve une impression organique sur le nerf optique, l'impression modifie l'état du cerveau où elle vient retentir ; aussitôt le cerveau dégage le fluide qui va envelopper la maison, et c'est alors seulement que j'entrerais en rapport avec l'objet extérieur et que j'en aurais la perception ; ce serait dans ce fluide vital que je verrais tous les corps.

Quand un sujet est plongé dans l'état magnétique, il est en même temps anesthésique, il n'est plus en communication par les sens avec le monde qui l'environne, il n'éprouve aucune douleur si on le pique, il n'entend pas si on lui parle, il ne voit pas si on le regarde, il est comme enseveli dans un profond sommeil, et cependant il voit, il entend, il produit des actes d'intelligence et d'activité ; il vit, mais d'une autre manière, et il nous apprend ainsi qu'il existe un autre moyen que celui des sens pour voir, sentir, connaître. Or, l'hypothèse de la vision par le fluide vital répondrait selon Garcin à nos difficultés. Je réfuterai plus tard cette théorie.

II

Serons-nous plus heureux en examinant le nouveau système de l'auteur des *Types physiologiques et phénomènes psychiques* que nous allons exposer ?

Selon M. Ledos nous trouverions dans tout homme : 1° une âme ou un esprit qui préexiste à la matière ; 2° un corps invisible qu'il ne faut pas confondre avec le périsprit, et 3° un corps visible ou matériel.

« Le corps invisible possède les mêmes sens que le corps matériel, mais ils sont incomparablement plus subtils et plus parfaits. Le corps organique, malgré l'admirable structure de toutes ses parties, n'est qu'une grossière et très imparfaite ébauche du corps invisible. »

D'où il suivrait que notre corps invisible entend, voit, sent avec une pénétration et une intensité extraordinaires, quand il se trouve dans des conditions favorables à sa manifestation, quand il entre en contact avec le monde extérieur. C'est lui qui nous donnerait la clef des phénomènes merveilleux.

M. Ledos nous dit d'étranges choses de ce corps invisible, de ce corps qui n'emprunte à aucun élément étranger son énergie vitale, ni son mode d'être. Il tire de lui-même sa propre vie, il n'emprunte rien aux éléments, aux astres, aux influences ambiantes ; il est invulnérable, indécomposable, indestructible ; et ce n'est pas tout.

« Le sens visuel du corps invisible ne peut en aucune sorte être comparé à celui du corps matériel. L'œil intérieur est le soleil du corps invisible ; sa pénétration est telle qu'il perçoit *bien au-delà des limites du connu et des choses visibles*. La lumière la plus éblouissante ne peut l'offenser, et l'obscurité la plus profonde n'arrête point sa puissance visuelle.

« Pendant la vie terrestre, le sens de la vision intérieure demeure inactif et à l'état latent. Néanmoins, quelques rares privilégiés possèdent jusqu'à un certain point la faculté active du sens visuel du corps invisible. Ils ont alors la faculté de pénétrer dans les mystérieux replis du corps humain, de sonder les consciences, de voir clairement les fonctions si profondément cachées de l'organisme et d'en découvrir les lésions.

« D'autres, doués du même privilège, ont des visions merveilleuses, des extases sublimes qui les font entrer en relation avec le monde invisible ; par le sens visuel et le sens auditif

du corps fluïdique ils jouissent de spectacles et de mélodies d'une telle beauté et d'une telle harmonie, que leur âme reste comme suspendue dans un délicieux ravissement, et qu'elle semble prête à franchir les limites de sa prison corporelle. »

III

Ainsi, d'après M. Ledos, les ravissements, les extases, le don de lire dans le corps humain et dans les profondeurs de la conscience humaine, tous ces phénomènes et d'autres qui appartiennent, selon nous et selon l'enseignement de l'Église, au monde préternaturel, à des causes préternaturelles, ne dépasseraient pas les forces de la nature, ils seraient l'effet naturel de la puissance naturelle de ce corps invisible que chacun de nous possède sans le savoir. En prenant ces principes, il serait facile d'arriver à la négation de tout ordre préternaturel.

Le corps invisible aurait encore d'autres propriétés. Tandis que certains auteurs prétendent, nous l'avons déjà vu, que le fluide odique ou humain est sécrété par l'encéphale et par notre système nerveux, M. Ledos en attribue la production à notre corps intérieur, celui qu'on ne voit pas :

« Il y a dans le monde, écrit M. Ledos, un flux et un reflux continuel et régulier, de l'intérieur à l'extérieur ; émanation fluïdique qui échappe à la vision corporelle et que l'on peut comparer à une sorte d'électricité latente. Du corps humain se dégage ce rayonnement fluïdique, qui, de la périphérie corporelle, transmet à une certaine distance ses rayons et forme une sorte d'atmosphère ambiante, propre à l'individu dont elle émane.

« Ce fluide phosphorescent, subtil, insaisissable, indécomposable et indestructible n'est pas le produit de diverses fonctions du corps organique, mais bien *le résultat des émanations du corps invisible qui enveloppe la périphérie du corps matériel.*

« Chez quelques rares individus, ce fait produit le mystérieux phénomène de la réflexion du corps intérieur ou fluï-

dique au delà des limites corporelles. C'est ainsi que se produisent dans l'atmosphère les apparitions ou visions de certains personnages à des distances plus ou moins éloignées du lieu où réside leur corps matériel, phénomène admirable et merveilleux, bien que naturel, car il n'est, en réalité, que la réflexion ou le mirage de l'image corporelle. »

C'est ainsi que l'on pourrait expliquer, selon M. Ledos, le phénomène de la bilocation, et les phénomènes de l'hallucination. Sous l'influence d'une grande exaltation, d'une passion très intense, le corps intérieur et phosphorescent illumine son corps matériel, et celui-ci réfléchit son image dans l'atmosphère ambiante.

« De là ces apparitions étranges, ces fantômes qui frappent de terreur l'imagination du visionnaire. » Mais l'auteur ne conteste pas que, dans certains cas, la vision ne puisse être le résultat de la présence d'un Esprit étranger.

L'enlèvement du corps dans les airs, la lévitation s'expliqueraient aussi de la même manière. Certains individus, perdus dans l'extase, s'affranchiraient des lois de la pesanteur, lorsque le corps fluïdique phosphorescent envelopperait et soulèverait accidentellement dans les airs le corps matériel.

IV

Nous pouvons résumer ainsi ce système ingénieux, mais faux.

Nous avons en nous un corps fluïdique et phosphorescent qui possède à un degré infiniment supérieur tous les sens de notre corps matériel. Ce corps phosphorescent dont la nature, l'origine et le mode de conservation nous restent inconnus, rayonne, entoure et dessine les formes de notre corps, devient notre fantôme et jouit de la propriété de maintenir le corps matériel dans les airs, de le transporter sur différents points de l'espace où il se rend visible, de pénétrer les secrets les plus cachés de l'âme et de notre organisme. Quand il y a relation harmonique entre le corps fluïdique et le corps matériel, le sujet possède un pouvoir physique vivifiant, c'est

le pouvoir « des thaumaturges, des faiseurs de miracles, des guérisseurs par l'insufflation et par l'imposition des mains ».

Tout le système de M. Ledos repose donc sur cette hypothèse : nous avons en nous un corps fluide extraordinaire qui produit naturellement tous les phénomènes merveilleux et préternaturels de la mystique chrétienne. Voilà donc notre fantôme !

Quelles preuves nous donne-t-on de l'existence de ce corps intérieur et phosphorescent ? Aucune. Nous sommes donc en présence d'une affirmation gratuite, sans valeur scientifique, sans fondement. On suppose que nous avons en nous un corps invisible qui possède tous les sens de notre corps physique portés à la plus haute puissance, et on ne nous donne aucune preuve de son existence. Ni l'expérience, ni le raisonnement, ni l'induction, ni la déduction ne nous donnent même un commencement de preuve.

Il est facile à tout homme doué d'esprit et de quelque imagination d'inventer une thèse de ce genre, de rêver que nous avons un fantôme en nous, que nous pouvons dégager ce fantôme, en faire notre émissaire ou notre messager, l'envoyer à travers l'espace et en obtenir des communications sur les secrètes pensées de ceux que nous connaissons et que nous aimons. On discute des preuves, on ne discute pas une hypothèse gratuite, si profonde que soit notre sympathie pour celui qui la produit.

V

M. Ledos reconnaît la réalité des divins phénomènes de la mystique chrétienne, apparitions, connaissance intime des consciences, révélations, lévitations, multilocation, et il attribue tous ces phénomènes à notre corps phosphorescent. Ici encore nous errons dans les ténèbres et dans les aventures de l'imagination. Il faudrait nous montrer par l'expérience ou par le raisonnement qu'il existe un rapport de causalité entre ces phénomènes et le prétendu similaire ou fantôme caché en nous, derrière le rideau du corps matériel. Affirmer n'est pas prouver.

Si tous les hommes possèdent, en vertu même de leur nature, ce corps intérieur d'une agilité et d'une pénétration si puissante, pourquoi n'en savent-ils rien, pourquoi les thaumaturges sont-ils si rares, pourquoi les guérisseurs et les voyants ne se trouvent-ils pas partout, dans nos rues, dans nos carrefours et dans nos maisons?

On nous dit que « l'homme a en lui-même des forces et des facultés cachées, qui, étant mises en activité par l'action du corps intérieur, produisent *des effets surnaturels*, p. 153 ».

Mais, si ces effets sont surnaturels, ils appartiennent à une cause surnaturelle, et ce n'est pas à l'homme, à la nature humaine, c'est à une cause surnaturelle qu'il faut les attribuer; c'est Dieu qui en est l'auteur.

On nous dit encore que le corps intérieur voit les objets les plus éloignés, les pensées les plus secrètes, etc. Pourquoi faire intervenir un corps quand l'âme nous suffit? Ce n'est pas le corps qui voit, c'est l'âme par le corps. S'il plaît à Dieu, d'élever la puissance et d'étendre la pénétration de l'âme, elle verra à de longues distances, elle connaîtra les pensées qui se traduisent à l'extérieur d'une manière qui semble imperceptible, elle connaîtra l'avenir, et elle refoulera devant elle l'obstacle de l'espace et de la matière, et nous verrons les prodiges éclatants de la lévitation et de la multilocation.

L'hypothèse du corps intérieur est donc inutile et elle n'est pas démontrée.

On nous dit encore que « le fluide masculin affecte trois couleurs : le jaune, le rouge et l'orangé, et que le fluide féminin est bleu, vert et violet, p. 142 » Des preuves? C'est en vain que nous en cherchons. Mais ce fluide, ce corps intérieur, c'est précisément celui qui sortirait de nous dans certains cas extraordinaires, et qui formerait notre fantôme. Il faudrait donc que le fantôme féminin fût toujours vert ou violet, et que le fantôme masculin fût rouge ou orangé?

Or le fantôme ou le double dont on a quelquefois constaté la réalité dans les apparitions n'est ni rouge ni violet, il est la reproduction exacte du visage, des vêtements, de l'attitude de celle ou de celui qu'il représente; c'est le même individu du présent en deux endroits.

Il faut donc renoncer à l'explication du *double* par le corps intérieur fluide ou phosphorescent. Toutes ces hypothèses, purement imaginaires, amusent peut-être, un instant, la curiosité, mais elles n'expliquent rien.

VI

Allan Kardec et ses disciples nous ont laissé une théorie des images fluidiques et du fantôme qui diffère de celles que je viens d'exposer.

« L'Esprit, écrit Allan Kardec dans son livre *La Genèse*, p. 310, agit sur la matière; il puise dans la matière cosmique universelle « les éléments nécessaires pour former à son gré des objets ayant l'apparence des divers corps qui existent sur la terre. Il peut également opérer sur la manière élémentaire, par sa volonté, une transformation intime qui lui donne des propriétés déterminées. Cette faculté est inhérente à la nature de l'esprit qui l'exerce souvent comme un acte instinctif quand cela est nécessaire, et sans s'en rendre compte. Les objets formés par l'esprit ont une existence temporaire, subordonnée à sa volonté ou à la nécessité; il peut les faire ou les défaire à son gré. Les objets peuvent, dans certains cas, avoir aux yeux des personnes vivantes toutes les apparences de la réalité, c'est-à-dire devenir momentanément visibles et tangibles. »

Les esprits sentent, voient, entendent, vivent dans le monde fluide, au sein de cette matière raréfiée, et quand ils veulent se rendre visibles et prendre le corps et l'apparence de ceux qu'évoquent les spirites, ils n'ont qu'à recueillir autour d'eux, dans ces fluides spirituels qui constituent leur demeure, les éléments avec lesquels ils forment le fantôme de l'apparition.

« Les esprits agissent sur les fluides spirituels, non en les manipulant comme les hommes manipulent les gaz, mais à l'aide de la pensée et de la volonté. La pensée et la volonté sont aux esprits ce que la main est à l'homme. Par la pensée, ils impriment à ces fluides telle ou telle direction; ils les

agglomèrent, les combinent et les dispersent; ils en forment des ensembles ayant une apparence, une forme, une couleur déterminées; ils en changent les propriétés comme un chimiste change celle des gaz ou autres corps, en les combinant suivant certaines lois. C'est le grand atelier ou laboratoire de la vie universelle. »

S'il en est ainsi, on ne voit pas pourquoi les spirites répètent si souvent que les esprits soutirent le fluide des médiums dans les expériences de matérialisation. Ils n'ont que faire du médium endormi; ils trouvent autour d'eux, dans l'immense région des fluides spirituels ou de la matière extrêmement raréfiée, les éléments du fantôme qui se forme instantanément, sous l'inspiration de leur pensée, au commandement de leur volonté. C'est ce fantôme que nous avons appelé le *corps aérien* que les bienheureux, les âmes du purgatoire, rarement les damnés, composent eux-mêmes, par une volonté particulière de Dieu, quand il leur permet d'apparaître aux vivants.

Mais les vivants ne puisent pas dans ce réservoir les molécules de leur double, ils les trouveraient en eux-mêmes, selon les spirites, dans ce périsprit ou corps intermédiaire, dont nous avons souvent parlé. C'est ce périsprit qui se détacherait de nous; double ou fantôme mystérieux, dont les lois de formation et les modes d'apparitions sont encore entourés de grandes obscurités et qui ne cesse pas, pendant la vie, de rester sous la domination de notre *moi*. Chimères et rêveries!

VII

Je m'étonne que Gorres, le grand mystique, ait oublié les principes les plus sûrs et les mieux justifiés de la théologie, et qu'il ait écrit cette page :

« L'homme peut contempler les âmes séparées et les reconnaître plus ou moins clairement. En effet, quoique la mort ait brisé les liens qui attachaient ces âmes à leur corps, elles n'ont pas perdu néanmoins toutes les forces de la vie corporelle, mais il leur en est resté quelque chose qui doit servir

plus tard, lors de la résurrection, à recomposer ces organes dont elles ne sont pas séparées pour toujours. Elles peuvent donc, à l'aide de ces forces qui leur sont restées, se rendre sensibles aux hommes qui restent sur la terre et converser avec eux. Bien plus, elles peuvent, par certaines opérations naturelles, en faisant usage de ces forces, manifester leur présence même à ceux dont le regard intérieur ne se distingue par aucune disposition extraordinaire.

« Le monde des vivants et le monde des défunts ne se touchent que rarement, et par quelques points seulement ; pour tout le reste, ils sont séparés par un abîme infranchissable. Mais quelles que rares que soient ces conjonctions de deux personnes d'un monde différent, elles ont lieu quelquefois néanmoins, soit parce que le regard de l'homme, par suite de quelque développement extraordinaire, voit dans une lumière naturelle ce qu'il ne peut voir ordinairement, soit parce que l'âme séparée se rend visible à l'homme à l'aide des forces physiques qui lui sont restées.

« Les régions invisibles renferment plusieurs ordres d'esprits. Plus ceux-ci sont rapprochés de nous, plus aussi nos rapports avec eux doivent être fréquents et faciles. Or, il n'en est point qui soient plus voisins de l'homme que ceux qui ont une nature commune avec lui, qui ont été autrefois ce que nous sommes nous-mêmes, et qui doivent par conséquent tenir toujours à nous, par les liens d'une sympathie particulière. On conçoit donc que l'homme puisse quelque fois, sans même avoir besoin que son œil intérieur soit élevé à une très grande puissance, que l'homme puisse converser avec des esprits de cet ordre. Le somnambulisme spontané peut donner lieu aussi à des rapports de ce genre, en aiguissant le sens général et en lui donnant une perspicacité extraordinaire. Mais pour monter plus haut dans la hiérarchie des esprits, pour entrer en rapport avec les anges, le somnambulisme et la magie naturelle ne suffisent plus, il faut une élévation mystique de l'âme ¹. »

1. Gorres, *Mystiq.*, t. III, p. 342.

VIII

Que des rapports entre les vivants et les morts soient possibles, réels, c'est incontestable. En effet, les âmes, séparées de leur corps, conservent les forces physiques, chimiques, vitales au moyen desquelles, sur la terre, elles maintenaient dans l'unité de forme et dans la vie les atômes fuyants qui formaient notre corps, avant de disparaître à leur tour dans le tourbillon vital. Avec ces forces et le fluide vital, elles peuvent apparaître, et, en fait, l'histoire le démontre, elles ont apparu bien souvent parmi nous, quand Dieu le permet.

Nous admettons aussi qu'il existe des affinités morales particulières et persévérantes entre les vivants et les défunts qui ont partagé nos deuils et nos joies, nos déceptions et nos succès pendant la vie, à notre foyer. Ils font partie de nous, en quelque manière, et nous faisons partie d'eux-mêmes. Quelque chose d'eux reste en nous, sur la terre, quelque chose de nous reste en eux, dans l'autre vie.

Mais, que nous puissions communiquer *naturellement*, en vertu de cette sympathie, avec ceux qui nous ont quittés, qu'il suffise d'un développement *naturel* de notre perspicacité, d'une acuité particulière du sens général, d'une extension spontanée ou provoquée de notre regard pour pénétrer dans l'autre monde, et converser d'une manière sensible avec les esprits, voilà ce qui est contraire à la doctrine catholique; voilà ce que le philosophe allemand ne pouvait pas démontrer.

La distinction qu'il établit entre les esprits supérieurs et les esprits inférieurs pour expliquer ces communications ne repose sur rien. En effet, si nous pouvons voir naturellement, par un développement accidentel de notre sensibilité, les esprits inférieurs que nous avons connus sur la terre, si la sympathie qu'ils ont éprouvée pour nous explique assez ces relations, à plus forte raison devons-nous voir les esprits supérieurs que nous avons aimés en ce monde. Ils sont supérieurs, c'est-à-dire plus élevés, sans doute, en intelligence et en puissance, plus maîtres aussi de ces forces physiques qui

leur permettent de faire de la matière radiante l'instrument de leur apparition, et il leur est, par conséquent, plus facile qu'aux esprits inférieurs d'entrer en communication avec nous.

On ne voit pas d'ailleurs sur quoi le philosophe allemand peut s'appuyer pour justifier cette catégorie des esprits supérieurs opposés aux esprits inférieurs. Après la mort, l'âme va ou au ciel, ou au purgatoire, ou dans l'enfer; elle se trouve ainsi ou dans la béatitude éternelle, ou dans la souffrance temporaire, ou dans la douleur sans fin. C'est la seule distinction que l'on puisse établir.

Que si l'on prétend, comme Gorres l'enseigne, que nous pouvons entrer *naturellement* en communication avec les esprits inférieurs, il faut dire, dans une langue plus claire, que nous pouvons converser avec les bienheureux, avec les damnés, et avec les âmes du purgatoire, et qu'il suffit, pour obtenir ces communications, de provoquer un développement anormal de la sensibilité et de la perception. C'est une erreur manifeste en opposition formelle avec la doctrine catholique et avec les faits.

Les apparitions des morts aux vivants ne dépendent pas des lois de l'ordre naturel, elles dépendent de la volonté de Dieu. Il ne suffit pas d'une affection de la plus grande intensité, ou d'un état anormal de la sensibilité pour en obtenir la production. Que si ces conditions suffisaient, les apparitions seraient très fréquentes, elles feraient partie de l'ordre naturel, elles deviendraient ordinaires, et nous pourrions tous les jours en constater la manifestation. Nous voyons au contraire que, malgré la puissance des profondes affections, malgré les modifications spontanées ou provoquées du système nerveux, malgré les essais les plus variés, sous l'excitation d'un ardent désir, on échoue toujours quand on veut revoir un parent, un ami, un personnage qui n'appartient plus à ce monde. Et si l'on obtient une communication, phénomène d'ailleurs très rare, rien ne nous garantit la vérité de l'apparition.

Ce n'est pas ainsi que les phénomènes se produisent dans l'ordre naturel; ils ne portent pas ce caractère de caprice et

d'irrégularité; ils se produisent invariablement de la même manière, dans les mêmes circonstances, sous l'influence décisive des mêmes causes, et c'est la raison de l'harmonie qui domine tous les mouvements de l'univers. Nous connaissons les causes, nous prédisons sûrement les effets, nous voyons clairement le lien qui rattache la cause aux effets : nous affirmons l'existence d'une loi qui ne sera pas violée.

Mais, dans le domaine des apparitions des défunts aux vivants, nous ne voyons ni l'effet, ni la cause, ni le rapport de l'un à l'autre, ni l'action uniforme de la loi, ni la périodicité régulière dans les phénomènes constatés. Tout semble au contraire y révéler l'arbitraire, l'incertitude, le caprice, le défi aux prévisions de la raison, et nous ne pouvons jamais affirmer, à coup sûr, que tel degré d'intensité dans le désir, telle surexcitation de la sensibilité, telle puissance de l'intelligence déterminera nécessairement l'apparition du défunt que nous attendons.

Et cette incertitude témoigne bien que les apparitions ne dépendent pas de nous, de notre volonté, de nos désirs, mais qu'elles dépendent d'une cause supérieure, c'est-à-dire de Dieu qui permet ou qui défend ces apparitions, selon les lois de sa providence, dans le gouvernement du monde.

IX

De toutes les observations qui ont été faites avec une attention scrupuleuse par des savants d'une valeur incontestable, il est permis de dégager, sans superstition et sans témérité, les conclusions suivantes :

Des vivants apparaissent quelquefois aux vivants, à de grandes distances, ou à des distances moins considérables. Ces apparitions ont toujours lieu sous la forme d'une image ou d'un fantôme qui frappe directement l'imagination du sujet récepteur quand l'apparition est imaginative. Elles sont rares, anormales, et ne pouvant pas les reproduire à volonté, nous ne pouvons pas les faire rentrer dans le cadre des événements ordinaires de la vie. Elles se produisent quelquefois à la suite

d'une tension vigoureuse de notre esprit, d'une concentration de notre pensée sur la personne qui nous est unie par les liens du sang ou de l'amitié, que nous voulons impressionner. Cette condition ne suffit pas.

Cet acte si intense d'attention (*monoïdéisme*) n'est pas toujours nécessaire. L'apparition se produit, tantôt sans l'intervention du sujet expéditeur qui ignore le phénomène et ne pense aucune en manière au sujet récepteur; tantôt sous une forme prophétique, c'est une scène qui n'est pas encore réalisée, et qui est à la veille de se réaliser; d'autrefois, enfin, le fantôme apparaît, deux ou trois jours avant la mort du sujet, à la manière d'un avertissement mystérieux. Nous voyons ainsi que le phénomène de l'apparition n'est pas l'effet volontaire de l'homme, de sa puissance de concentration intellectuelle, et qu'il est soumis à d'autres lois.

Si nous observons le corps humain pour en dégager la notion de fantôme, nous reconnaitrons, avec les expérimentateurs les plus sérieux, que notre système nerveux sécrète un fluide dont le nom n'a pas reçu encore une consécration définitive, fluide odique, éthéré, nerveux, vital, neurique, désigné aussi, par les philosophes des siècles passés, sous le nom d'*esprits animaux*, et qui permet de croire à un état spécial de la matière, ni solide, ni liquide, ni gazeux, un état radiant qui se prêterait avec la plus grande facilité, à tous les phénomènes de désagrégation et de réintégration.

Ce fluide, qu'il ne faut pas confondre avec le corps astral des spirites, et qui n'est pas un intermédiaire entre le corps et l'âme, serait simplement cette matière qui sert, en certains cas, à former notre fantôme, ou notre image, et à le rendre sensible dans l'imagination du sujet récepteur, ou de la personne qui voit l'apparition.

Quel est l'agent intelligent qui forme ainsi le fantôme et le dirige à travers l'espace, jusqu'à la personne à laquelle nous apparaissions? Il est incontestable que nous ne pouvons pas nous attribuer la responsabilité de l'apparition dans les cas suivants: 1° quand le phénomène se produit sans que nous le sachions; 2° quand il représente une scène qui n'existe pas encore, telle, la vision de la mère dont nous avons parlé,

qui vit, trois jours avant son accomplissement, une scène sanglante de mutinerie sur un bateau de pêche de Terre-Neuve; 3° quand le fantôme précède de quelques jours la mort tragique ou naturelle de la personne dont il porte la ressemblance.

Dans ces conditions, l'apparition est préternaturelle, elle est l'œuvre d'un esprit ou bon ou mauvais, ange ou démon, elle n'est pas le produit conscient ou inconscient de la personne qui apparaît sans le savoir, sous l'apparence d'un fantôme, et qui porte avec elle un avertissement.

Il peut arriver que par un acte très intense d'attention et de volonté, je force une personne éloignée à penser à moi, et qu'une organisation nerveuse, particulière détermine dans le cerveau de cette personne une hallucination, ou l'apparition saisissante de mon image qui lui semble une réalité concrète, matérielle. Ici les données du problème sont profondément modifiées, et nous touchons au mystère de la télépathie. Le moment n'est pas venu de reprendre cette question.

Ce que je veux observer, pour ne pas m'écarter de mon sujet, c'est qu'il est faux de dire que tout homme a son fantôme, que ce fantôme est à sa disposition et que, par son intermédiaire, il peut quand il veut entrer en communication avec les absents.

Ce qui ne me paraît pas contestable, c'est que le corps humain sécrète un fluide, *le fluide humain*, que ce fluide peut produire des phénomènes physiques, magnétiques, électriques dont l'étude présente le plus grand intérêt et de sérieuses difficultés : que les Esprits peuvent s'emparer de ce fluide, prendre notre ressemblance et apparaître, ou dans les expériences de matérialisation, ou ailleurs, d'une autre manière, dans des conditions qui varient sans cesse.

Il n'est pas sage de provoquer ces apparitions toujours si dangereuses, ni d'essayer de pénétrer dans la zone de l'autre monde. Tous nos efforts sont vains, ils nous exposent aux amertumes des plus cruelles déceptions.

ELIE MÉRIC.

LES ANIMAUX DEVANT L'OCCULTE

(Suite et fin.)



II

Les trois chiens dont il a été question dans le précédent article ont un rôle actif. Ils prennent *l'initiative*, autant que ce terme est convenable lorsqu'il s'agit d'animaux, du fait dont le caractère naturel ou extranaturel est à discerner.

Je ne prétends pas atteindre au vrai dans un sujet si difficile et si laborieux, qui n'a pas, que je sache, encore été traité. Je ne puis que faire appel à la bienveillance et à la patiente attention du lecteur. L'initiative suppose l'exercice de la raison. Sous quelle influence ont-ils fait ce qu'on leur a vu faire? Un homme éminemment intelligent et d'esprit élevé, comme le poète Mistral a supposé un cas de métempsycose. Une jeune fille, que je savais d'autre part chrétienne, sensée et positive, a cru à l'influence de son ange gardien. Le troisième cas n'est accompagné d'aucune interprétation : c'est l'affaire du lecteur d'en trouver une à son gré. Dans les trois cas, on suppose quelque chose de plus que naturel. On peut dire : instinct. Je l'ai dit moi-même, faute de mieux, mais sans me dissimuler à moi-même que *instinct* est un mot obscur.

Les quatre faits qui me restent à citer sont d'ordre différent. Il n'y paraît plus d'initiative, c'est-à-dire rien qui en ait les apparences. Nous sommes dans l'hypothèse de Gœrres : celle de la terreur éprouvée visiblement par des animaux. Ces animaux sont deux chiens, un chat et un cheval.

Qu'on me pardonne ce qu'il paraît de puéril dans cette énumération. Tous les animaux ont ce commun caractère d'être dénués de raison, puisque l'absence de raison est la définition même du mot animal, mais cela n'implique pas que

toutes les espèces animales soient pourvues des mêmes facultés.

Nous savons par la Genèse qu'Adam fit le dénombrement des animaux et leur donna leurs noms. Ces noms signifiaient quelque chose. Ils avaient chacun leur sens qui, sans doute, peignait le caractère et les facultés de chaque espèce. Connaître ce sens serait exactement posséder la science de la nature animale.

Nous ne la possédons pas. Nous la considérons seulement comme une recherche légitime qui doit consister en premier lieu dans l'exactitude et la précision des faits.

Il se peut que quelques espèces animales soient impressionnables, dans l'hypothèse de Gørres, et que d'autres ne le soient pas.

Il se peut que si ceux-là et non d'autres ont été impressionnés, c'est seulement parce qu'ils vivent plus que d'autres dans la société de l'homme.

Il se peut qu'ils soient impressionnés par une sorte d'action réflexe, de communauté de magnétisme, qu'ils subissent dans la société de l'homme.

Il se peut, etc., etc... Les personnes qui ont possédé un cheval de selle savent, par exemple, que le contact du cheval et du cavalier produit, avec le temps et l'habitude, une sorte de lien qu'on ne doit pas appeler un lien moral, mais qui en donne la pensée. Le cheval n'a pas d'intelligence, et il a néanmoins une certaine perception des impressions nerveuses de son cavalier. M. Flammarion, dans l'enquête déjà citée, rapporte l'attestation suivante, certifiée par la signature et l'adresse de son auteur :

« Le père de ma mère habitait Huningue, dont il était maire. Peu de temps après le siège de cette ville, il reçut la nouvelle que son père, qui habitait Rixheim, situé à environ 20 kilomètres d'Huningue, était dangereusement malade. Faire seller son cheval et partir à toute bride fut l'affaire d'un instant. A mi-chemin, *son père lui apparut à la tête de son cheval, qui se cabra*. La première pensée fut que son père était mort, et, en effet, arrivé à Rixheim trois quarts d'heure après, il

constata que son père avait rendu le dernier soupir au moment même de l'apparition. »

Le cheval s'est-il cabré parce qu'il a vu le fantôme? Ou parce qu'il a ressenti subitement, par la communication nerveuse qui l'unissait à son cavalier, le trouble et l'étonnement de celui-ci? La première hypothèse est celle de Gørres. Je vous livre la seconde pour ce qu'elle vaut.

Dans la même enquête, je relève un cas de perception d'un fantôme par un chat. Ici l'animal est impressionné directement. C'est l'hypothèse de Gørres dans toute sa pureté :

« Une de mes amies d'étude (je suis doctoresse) était allée aux Indes comme médecin missionnaire. Nous nous étions perdues de vue comme cela arrive parfois, mais nous nous aimions toujours.

« Un matin, dans la nuit du 28 au 29 octobre (j'étais alors à Lausanne), je fus réveillée avant 6 heures par des petits coups frappés à ma porte. Ma chambre à coucher donnait sur un corridor, lequel aboutissait à l'escalier de l'étage. Je laissais ma porte entr'ouverte pour permettre à un gros chat blanc que j'avais alors d'aller à la chasse pendant la nuit (la maison fourmillait de souris). Les coups se répétèrent. La sonnette de nuit n'avait pas sonné, et je n'avais pas non plus entendu monter l'escalier.

« Par hasard, mes yeux tombèrent sur le chat qui occupait sa place ordinaire au pied de mon lit : il était assis, le poil hérissé, tremblant et grognant. La porte s'agita comme poussée par un léger coup de vent, et je vis paraître une forme enveloppée d'une espèce d'étoffe vaporeuse blanche, comme un voile sur un dessous noir. Je ne pus pas bien distinguer le visage. Elle s'approcha de moi : je sentis un souffle glacial passer sur moi, j'entendis le chat gronder furieusement. Instinctivement, je fermai les yeux, et quand je les rouvris tout avait disparu. Le chat tremblait de tous ses membres et était baigné de sueur !

« J'avoue que je ne pensai pas aux Indes, mais bien à une autre personne. Environ quinze jours plus tard, j'appris la

mort de mon amie, dans la nuit du 29 au 30 octobre 1820, à Srinaghar, en Kashmir. J'appris plus tard qu'elle avait succombé à une péritonite.

« MARIE DE THILO,

« Docteur-médecin à Saint-Junien (Suisse) ¹. »

Ce récit prête à plusieurs observations. La date de la mort n'est pas celle de l'apparition. La différence de longitude entre Srinaghar et Lausanne suppose bien une différence d'heures, mais cette différence n'est pas suffisante pour croire que les deux faits sont contemporains. La différence des longitudes est à peu près de 67 degrés de longitude Est. On voit de suite qu'à raison de 15 degrés par heure, les horloges de Lausanne sont en avance de moins de 4 heures et demie sur celles de Srinaghar. Lorsque le fantôme se manifestait à Lausanne vers 6 heures du matin, il était un peu plus de 1 heure et demie à Srinaghar. Or le décès ne survint que la nuit suivante. Ce n'est donc pas le fantôme d'un mort mais celui d'un mourant.

M. Flammarion mentionne le fait parmi d'autres très nombreux qui sont des manifestations de mourants. Mais ces manifestations de mourants sont le plus souvent assez proches de la mort. Celle-ci précède la mort de vingt-quatre heures. A vrai dire ce n'est même plus le fantôme d'un mourant, la mort est encore assez éloignée pour que le fantôme puisse être considéré comme le fantôme d'un vivant. Ces fantômes sont très rares et sont l'objet, en occultisme, d'une théorie qu'il est impossible d'entamer parce que la digression serait beaucoup trop longue. Le point était seulement bon à noter. La question se retrouvera plus tard.

Autre particularité : le témoin de l'apparition sent un souffle glacial. C'est une autre question à réserver. Le souffle ou la sensation d'un souffle ont été observés plus d'une fois, je ne dis pas dans les apparitions de fantômes, mais dans d'autres manifestations de caractère extranaturel.

Il en est de même de la terreur. Dire que la terreur est le

1. Camille Flammarion, *L'Inconnu et les Problèmes psychiques*, p. 166.

signe exclusif des manifestations démoniaques serait peut-être excessif, mais elle est fréquente, connue à tel point et portée souvent à un degré si haut que les occultistes la considèrent comme un péril de leur science. Et c'est pourquoi ils recommandent si souvent la fermeté de caractère et la force d'âme. Ce serait encore une autre question à traiter à part : les manifestations de caractère démoniaque sont dangereuses. Celles d'origine légitime, celles que la Providence permet ne mettent pas en péril celui qui en est favorisé.

Bornons ici les observations de portée générale. Nous avons encore deux cas à connaître.

Le fait suivant sera le dernier que j'emprunte à l'enquête de M. Flammarion. Il date du mois d'août 1849. Il consiste en l'apparition d'un fantôme, au cours de l'après-midi, avec coïncidence de l'apparition et de la mort d'une personne dont le fantôme sévère est apparu à l'auteur du témoignage rapporté, et en une manifestation qui continue l'apparition quelques heures après. C'est le soir, dans une maison gardée par deux chiens, et habitée par plusieurs personnes. La maison est au milieu d'une propriété dont la porte d'entrée est gardée par un gros chien qui ne signale l'entrée de personne. A l'intérieur de la maison est un petit terrier qui aboyait contre tout le monde et à chaque bruit. C'est le soir au moment du coucher :

« Nous allions nous retirer dans nos chambres, nous étions assis dans le salon au rez-de-chaussée, et nous avions avec nous le petit terrier. Les domestiques étaient allés se coucher dans la chambre de derrière, à soixante pieds plus loin.

« Soudain il se fit, à la porte d'entrée, un bruit si grand et si répété (la porte semblait remuer dans sa bâtisse et vibrer sous des coups formidables), que nous fûmes debout en un instant, remplis d'étonnement, et les domestiques arrivèrent à moitié habillés, descendus à la hâte de leur chambre pour savoir ce qui se passait.

« Nous courûmes à la porte, mais nous ne vîmes et n'entendîmes rien. Le terrier, contre son habitude, se cacha en tremblant sous le canapé et ne voulut ni rester à la porte ni sortir dans l'obscurité. »

On peut objecter que le terrier a été terrorisé par le bruit sans avoir eu la perception d'un fantôme et on pourrait discuter encore cette objection.

On ne la trouvera plus dans le fait, le dernier, que voici, et qui est un souvenir personnel.

Toutes les personnes curieuses des choses du monde invisible connaissent les faits de hantise survenus au presbytère de Cideville, en Normandie, vers la fin de 1850 et dans les premières semaines de 1851. Ils furent l'objet d'une publication de M. de Mirville en 1853 dont le retentissement fut considérable. L'académie des sciences était mise en demeure de déterminer les causes naturelles de faits inexplicables. Elle s'en tira par le dédain, mais les faits n'étaient pas moins certains et la seule interprétation qui en demeure fut l'intervention, supposée pour les uns, constatée à ce que pensaient les autres, de l'action malfaisante d'un sorcier.

Après examen de la question, je n'en ai pas trouvé non plus d'autre solution que d'admettre un cas de véritable et classique sorcellerie ¹.

Or, il y a quelques années, je reçus la visite d'un homme fort honorable et intelligent, nullement halluciné, mais fort ému de faits extraordinaires qui se passaient dans sa maison et qui ressemblaient parfaitement à ceux qu'avaient constatés jadis M. le curé de Cideville et quelques-uns de ses confrères. Tout ce que me racontait mon visiteur me semblait fort possible puisqu'il existait assez de précédents dûment constatés, et que les maisons hantées ne sont d'ailleurs pas tellement rares qu'on n'en entende parler de temps en temps. Néanmoins je n'étais pas fâché de trouver quelque indice de conviction en dehors du témoignage ému de mon visiteur. Il m'avait fait comprendre, au cours de l'entretien, qu'il était chasseur. Je lui demandai s'il n'avait pas un chien, si le chien ne s'était pas trouvé quelquefois dans les chambres où se produisait les faits de hantise, et s'il s'en était impressionné.

Mon visiteur, qui ne songeait pas à la portée ni au sens de

1. V. *Le Péril occultiste*, ch. vii.

ma question, me répondit qu'en effet le chien s'était trouvé plusieurs fois présent. Qu'il avait été fort effrayé, s'était caché dans un placard, etc... Bref, il y avait là autre chose que le trouble et l'imagination d'un homme plus ou moins influencé ou prévenu qui pouvait se tromper avec une bonne foi parfaite. Il y avait une influence invisible mais sensible et bien réelle.

On peut supposer en ce fait comme en d'autres de même apparence que l'animal n'a été que le reflet magnétique de l'impression de l'homme. J'ai émis un peu plus haut cette hypothèse. Mais ici d'autres détails qu'il serait trop long de rapporter minutieusement donnaient bien à penser que la cause invisible qui prouvait sa présence par des manifestations visibles était tout à fait objective, et qu'elle agissait directement sur l'animal. Ce cas avait toutes les apparences d'un cas de sorcellerie très caractérisé. C'était l'avis du trop célèbre abbé Schnœblin qui avait été consulté sur cette affaire. Il croyait à l'action concertée de plusieurs sorciers. Mais je ne cite que pour mémoire, sans lui attribuer un poids à discuter, l'opinion de ce dévoyé qu'était ce pauvre prêtre engagé dans l'occultisme. C'était son avis, qui m'a été rapporté, et que je cite pour être complet mais sans en rien conclure.

Je pense, Monseigneur, qu'il convient de s'arrêter ici. Les quelques faits rapportés montrent des animaux sous l'impression d'influences extranaturelles très diverses. Ils conduisent à penser que la nature animale n'est pas réfractaire à l'action des causes occultes mais cette seule constatation mène à beaucoup de points d'interrogation. Un s'est présenté inévitablement.

Les impressions que nous avons vu subir à des animaux tenaient à des causes qui intéressaient directement l'homme. Faut-il croire que les animaux ne sont sensibles à l'occulte que dans la société de l'homme? Faut-il supposer le cas inverse? Est-ce que les animaux qui fuient l'homme seraient impressionnés quelquefois par les causes occultes qui peuvent se rencontrer dans la solitude? Ne savons-nous pas que les démons peuplent aussi les lieux déserts et pouvons-nous

considérer l'hypothèse de leur action sur les animaux sauvages?

Action spontanée? Ou conséquence d'un pacte avec l'homme?

Quelques récits de missionnaires semblent confirmer cette hypothèse en se référant à certaines pratiques superstitieuses constatées chez des peuplades non encore évangélisées.

G. BOIS

Avocat à la Cour d'Appel.



DE QUELQUES OBSESSIONS MORBIDES

Il arrive parfois qu'une pensée, un projet absorbent notre esprit au point qu'il nous est impossible de l'occuper d'autre chose. Nous sommes obsédés à l'idée de faire un voyage, d'écrire un article de journal, de prononcer un discours, de trouver la solution d'un problème. La pensée est parfois si tenace qu'elle absorbe tout le champ de la conscience, nous rend insensible et inactif à tout le reste. C'est ainsi que les gens distraits sont souvent des gens très préoccupés. Archimède parcourant les rues de Syracuse au sortir de son bain est un exemple de ce mode d'obsession.

Le désir d'accomplir une action que l'on croit très importante, le regret parfois d'un acte coupable ou dont les conséquences ont été funestes peuvent aussi envahir le champ de la conscience au point d'étouffer pour un temps tous les autres sentiments.

Les passions vives, la haine, le remords, produisent des effets de cet ordre. Caïn, poursuivi par la pensée du meurtre d'Abel, fuyait devant lui, nous dit le poète, mais partout l'œil de Dieu personnifiant le remords le poursuivait; il se réfugia au fond d'un tombeau :

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Mais souvent l'objet pour lequel l'esprit est tourmenté est futile, tandis que le trouble est violent, produit une angoisse plus ou moins durable; c'est alors que naît l'état morbide, l'obsession angoissante.

Quand vous rencontrez quelqu'un dans la rue, il vous est arrivé de vous dire : il me semble que je le connais, et de chercher à vous rappeler son nom. Cette impression si simple

et si naturelle prend chez certaines personnes un caractère morbide. Ainsi d'un malade, dont parle le Dr Ballet :

Un mot que l'on prononce, une affiche, une circonstance quelconque, éveillent dans son esprit l'idée d'une personne qu'il connaît un peu, mais d'une manière imprécise. Immédiatement, le voici qui éprouve le besoin de connaître le nom et l'adresse de cette personne. Il cherche ces renseignements avec une émotion croissante: sa mémoire troublée ne les fournit pas; alors l'angoisse le saisit, le cœur bat, la respiration est embarrassée, la sueur coule, il faut qu'il marche, qu'il s'agite en criant; il sort de chez lui, court au hasard pendant des nuits entières jusqu'à ce qu'il ait fini par retrouver le mot. Aussitôt, tout se calme comme par enchantement et il éprouve un sentiment de bien-être.

Sachant d'avance les souffrances que cette recherche lui fait éprouver, il prend des précautions, il porte sur lui un carnet où il inscrit les noms, les adresses des personnes auxquelles il prévoit qu'il pourra penser.

Legrand du Saulle cite ce fait devenu classique. Un de ses malades éprouve le besoin maladif de savoir si les femmes qu'il rencontre sont jolies ou ne le sont pas. Un domestique qui l'accompagne a pour mission de répondre à chaque interrogation : « Non, elle est laide. » Au retour d'un long voyage, il demande avec angoisse si la buraliste qui lui a remis le billet était jolie ou non. Par étourderie, le domestique répond qu'il n'en sait rien. Ce fut une crise terrible, et, pour l'arrêter, il fallut renvoyer le domestique faire le voyage et la vérification.

Certaines personnes recommencent indéfiniment un addition craignant de s'être trompées; d'autres, par peur des microbes, se lavent indéfiniment les mains, elles ne toucheraient par les boutons de porte sans avoir pris soin de mettre des gants. Ces formes d'obsession, de *phobie*, comme disent les neurologistes, rentrent dans le cadre du délire du doute. Le sujet de Legrand du Saulle en est un exemple très typique. Les phobiques peuvent être considérés comme formant un groupe à part.

A côté de ces obsessions d'idées, il y a les impulsions à des

actes. Ces impulsions, plus ou moins irrésistibles, procèdent du même mécanisme psychologique. En voici quelques traits : Une personne âgée de vingt ans se présente à la clinique de la Salpêtrière, elle dit qu'elle est très inquiète parce qu'elle ne se sent plus maîtresse d'elle-même. Il faut, dit-elle, qu'elle quitte une jolie position dans une maison de couture parce qu'il n'est pas prudent de la laisser approcher de la cliente.

— Quel danger y a-t-il à cela, Madame?

La malade. — Parce que je ne peux toucher des ciseaux, des épingles, des couteaux; j'ai peur de blesser les gens que j'approche.

— Pourquoi cela, par étourderie, par imprudence?

La malade. — Mais non, parce que je sens en moi une envie folle de leur donner des coups, de les blesser, de les tuer. Je vous assure qu'il n'est pas prudent de me laisser tenir un couteau.

— Mais cependant vous n'avez jamais fait de mal à personne?

La malade. — Non, mais j'ai dû résister d'une manière terrible; la lutte me donne des étouffements, des vertiges, je me sens m'évanouir. D'ailleurs, je suis inquiète comme si j'avais réellement fait du mal, je me reproche d'avoir blessé quelqu'un, quoique je sache bien que jusqu'à présent je n'aie rien fait.

Voici un autre exemple emprunté au même auteur, le Dr Janet.

C'est une malade de la Salpêtrière, âgée de quarante-quatre ans.

La malade. — Je suis inquiète comme si j'avais commis des crimes, et je crois bien n'avoir fait aucun mal, mais cela ne peut manquer d'arriver un jour.

— Pourquoi donc cela?

La malade. — Je ne puis pas voir une personne, surtout un enfant, sans avoir une envie folle de l'étrangler. Je n'ose plus toucher un couteau à table de peur de blesser quelqu'un, et, quand je résiste à ce besoin, je sens mon cœur qui se rompt et je souffre à en mourir.

Impulsion à l'homicide, ou du moins, impulsion à frapper,

angoisse au moment de l'accès, remords imaginaires après l'impulsion, c'est exactement la même chose, et vous pourriez entendre, non pas deux mais cent de ces malades, ils parleraient de la même manière.

Voici l'histoire de la première femme.

C'est la fille d'un père alcoolique qui s'est portée assez bien jusqu'à l'époque de son mariage, à vingt et un ans. Depuis elle a été désespérée en voyant que son mari avait le même vice qui avait fait déjà le malheur de toute la famille. Elle a essayé de sermonner cet ivrogne, sans succès bien entendu, puisqu'elle s'est fâchée et l'a pris en haine. « Ce n'est pas ma faute, dit-elle, je sais que, s'il ne buvait pas, ce serait un brave homme, mais je ne puis m'empêcher de le détester. »

La seconde, Cos, est aussi la fille d'un père alcoolique, mais en outre d'une mère hystérique. Elle a été raisonnable jusqu'à trente ans, mais elle s'est mariée avec un veuf qui lui a amené un petit garçon. Elle voudrait bien aimer cet enfant; mais, que voulez-vous, il n'est pas à elle et elle-même n'a pas eu d'autres enfants. Elle ne peut s'empêcher de le prendre en grippe.

M. Janet fait à ce sujet les réflexions suivantes :

« Voici ce sentiment de haine qui se développe dans ces deux têtes faibles, il se généralise, il s'applique à tout le monde, il tend à se manifester par les actes appropriés et voici l'impulsion à donner des coups de couteau. Que d'enseignements psychologiques on pourrait tirer de cassemblables? Les relations de la haine et de la colère, l'impulsion à frapper comme un des éléments consécutifs de la haine, la généralisation des tendances : voici bien des points qui seraient intéressants pour la psychiatrie. Il nous suffit de vous les signaler. »

C'est un essai d'explication de certaines impulsions en apparence incompréhensibles et dont l'origine peut s'éclairer avec l'hypothèse d'une idée fixe.

Les impulsions et les obsessions dont nous avons donné quelques exemples ne sont pas des signes d'aliénation mentale. Elles sont l'indice d'une émotivité morbide, grâce à laquelle prédomine à un moment donné l'automatisme psy-

chologique. On peut, avec une certaine habileté, arriver à en pénétrer le mécanisme et même, dans quelques cas, à les guérir.

Reprenons l'exposé rapide de leur diverses formes.

Il y a des obsédés douteurs, les phobiques, les impulsifs. L'homme qui, sans motif raisonnable, se retourne une fois sorti de chez lui pour s'assurer qu'il a bien fermé la porte, qu'il a éteint les lampes, que le robinet de l'eau n'est pas resté ouvert, appartient à la catégorie des obsédés douteurs. Parmi ces mêmes douteurs, nous remarquons les scrupuleux ; on a cité des prêtres qui recommençaient un nombre infini de fois les paroles de la Consécration à la messe, craignant toujours de ne pas les avoir bien prononcées. Ces douteurs se rapprochent des phobiques : les uns, par peur de la contagion microbienne dont ils redoutent d'être les victimes ou les agents de transmission, se lavent les mains vingt fois de suite ; d'autres n'osent pas traverser sans un appui une place publique, une rue un peu large : ce sont les agoraphobes. Certains craignent d'être seuls ou enfermés, ils ne consentiraient pas à rester seuls dans une chambre dont la porte ne serait pas ouverte. Je connais une dame tourmentée par la crainte d'être malade et de ne pas avoir de médecin pour la soigner. Elle a aussi la phobie de la solitude sans être atteinte d'autre infirmité ; elle a constamment auprès d'elle une garde-malade ; un domestique est à sa disposition dont la mission presque exclusive est de se rendre plusieurs fois par jour chez deux médecins de ses amis, elle s'assure que l'un viendra le matin, l'autre l'après-midi, chacun des deux doit lui écrire. Elle envoie chez eux, aux heures des repas s'informer auprès de leur concierge ou de leurs domestiques pour savoir si réellement ils ne s'absenteraient pas. C'est une nosomane ou plus exactement une nosophobe. M. Debove a décrit une catégorie curieuse de nosophobes qu'il appelle des basophobes. Ils craignent de ne pouvoir marcher.

G. Ballet cite un médecin éminent qui en est un remarquable exemple¹ ; il ne pouvait faire son service à l'hôpital qu'à

1. *Revue générale des sciences*, 30 avril 1902, p. 376.

la condition d'être certain d'avance que certaines chaises étaient, dans ces salles, espacées d'une certaine façon; il ne s'y asseyait jamais; mais elles étaient pour lui une sorte d'appui moral; si, par hasard, une des chaises avait été dérangée, il était pris d'angoisse et se hâtait de quitter le service. Il ne consentait à aller en consultation en province qu'à la condition qu'on lui donnât l'assurance formelle qu'une voiture l'attendrait dans la cour même de la gare. Un jour, il est appelé à quelques lieues de Paris; à l'arrivée à la station, il demande où est la voiture; on lui fait remarquer qu'en raison de quelques réparations qui ont lieu devant la gare, on a été obligé de la faire stationner à quelques mètres plus loin; immédiatement il est angoissé et n'hésite pas à remonter en wagon et à rentrer à Paris.

Rappelons, pour être à peu près complet, la peur de rougir ou éreuthrophobie. Cette obsession est assez fréquente chez les tout jeunes gens; elle se dissipe généralement avec l'âge, mais prend chez certaines personnes un caractère d'émotivité morbide très pénible.

Des phobiques nous arrivons aux impulsifs. Tout cela se tient : l'obsession d'idée pousse à un acte corrélatif. Le phobique qui, craignant d'être malade, envoie dix fois par jour chez son médecin, le douteur qui, au milieu de la nuit, se lève pour vérifier s'il a fermé sa porte, qu'au fond il est certain d'avoir verrouillée, sont déjà des impulsifs, mais des impulsifs peu dangereux. Tout autrement grave sera l'impulsion qui portera une grande dame à voler dans un grand magasin un objet de valeur insignifiante relativement à sa fortune et aux risques que ce larcin lui fait courir; autrement sérieuses et inquiétantes sont les impulsions au suicide, à l'homicide. Le caractère commun à toutes ces passions obsédantes, à toutes ces impulsions, c'est d'être irrésistibles; elles dominent l'esprit comme la passion; leur vivacité, leur caractère impérieux ne sont pas en rapport avec la cause qui les provoque. Suivant l'heureuse expression de Gilbert Ballet, l'obsession n'est pas adéquate à la cause qui la provoque. En troisième lieu, elle s'accompagne d'angoisse, de battements de cœur, de sueurs, de malaises qui ne cessent que lorsque le brusque désir est

satisfait. Ceci s'entend pour les obsessions et les impulsions morbides vraiment irrésistibles. Entre la simple préoccupation plus ou moins exagérée, pas toujours adéquate à la cause, et le doute, la phobie ou l'impulsion morbide, il y a tous les degrés qui séparent par gradations insensibles l'état physiologique de la maladie.

Ces obsessions ne naissent pas au hasard, je voudrais dire un mot de leur genèse.

Il faut, pour la comprendre, commencer par des faits simples; les suggestions hypnotiques sont de cet ordre.

Plongez un sujet dans le sommeil hypnotique ou mettez-le simplement en état de suggestibilité; donnez-lui un ordre très simple, par exemple de monter la pendule quand elle sonnera une heure déterminée. A l'heure dite, mû comme par un ressort, votre sujet montera la pendule; il aura obéi à une impulsion irrésistible, il aura suivi une idée que vous aviez, à son insu, placée dans son esprit. Il est possible même que, après coup, il se donne à lui-même des raisons pour expliquer son acte. Mais la raison véritable, ignorée de lui, est dans sa subconscience, c'est l'ordre donné par vous.

Supposez un sujet moins entraîné, moins suggestible ou encore auquel vous aurez suggéré un acte en complet désaccord avec ses habitudes, vous pourrez n'être par obéi, être obéi incomplètement avec des phénomènes d'angoisse, des signes d'inquiétude, des marques d'hésitation qui rappellent les phases des obsessions.

Ces faits vont nous servir à pénétrer le mécanisme de certaines impulsions en apparence spontanées.

Obéir à un ordre reçu pendant le sommeil hypnotique et dont on n'a pas gardé le souvenir dans la conscience est, au fond, avoir une impulsion irrésistible. Les obsessions peuvent aussi être produites par le même mécanisme, et ces expériences aident, comme nous le disions, à comprendre l'origine de certaines obsessions ou impulsions en apparence spontanées. A leur origine, se trouve souvent une idée fixe, une impression vive, éprouvée dans des circonstances spéciales, qui mettent en jeu l'automatisme psychologique et favorisent la désagrégation mentale.

On peut quelquefois arriver à démêler le début des crises d'obsession, leur cause première. Nous avons vu comment une idée de haine a amené l'impulsion à tuer.

Quand on a une grande désillusion, qu'on est témoin d'un fait inattendu, inconcevable, il n'est pas rare qu'on dise : c'est à douter de tout, et que même, pendant un temps, on en arrive à mettre en doute les choses les plus élémentaires, les assertions les plus simples; on perd toute confiance. Mais, chez un homme bien équilibré, la raison, le jugement reprennent vite le dessus. Il n'en est pas de même chez une personne très affaiblie ou atteinte de tares nerveuses héréditaires.

Une jeune fille âgée d'une douzaine d'années et se préparant à la Première Communion avait été l'objet pendant cette préparation de reproches fréquents, et pensait qu'elle n'y serait pas admise. On fit une lecture des notes, et le prêtre annonça qu'elle avait mérité un « parfaitement bien » et qu'elle allait être présentée la première. Elle prétend se souvenir parfaitement de ses impressions; ce ne fut pas de la joie ni du chagrin, ce fut encore de l'étonnement. « Ce n'est pas possible, j'ai dû me tromper, j'ai dû rêver et mal entendre », et chez elle a commencé à ce moment l'obsession du doute. Cela dura deux ans. Plus tard, devenue femme, à la suite d'une surprise très violente et très pénible, le même déclanchement se produisit dans son intelligence.

Dans un autre cas, cité aussi par Pierre Janet, nous voyons l'obsession du remords succéder à une accusation puérile.

Une domestique à laquelle on avait donné quelques vieux vêtements retrouve dans sa malle une paire de rideaux de mousseline qu'elle y a mis par mégarde et qu'elle s'accuse d'avoir volés. Ces rideaux n'ont aucune valeur. Quand on essaye de raisonner cette obsédée elle répond :

« Je sais bien que j'ai tort, qu'il n'y a là aucun vol, que je suis une folle. Mais je ne puis me débarrasser de ce souvenir, de cette accusation que je m'adresse sans cesse à moi-même », et à la suite de cette obsession, elle ne mange plus, a sans cesse des nausées et des vomissements, ne dort qu'un peu en prenant force hypnotiques, s'agite et pleure sans cesse; elle

est désespérée parce qu'elle éprouve toutes sortes de remords et de hontes, dont rien ne peut la distraire.

Dans les différentes obsessions du doute ou du remords, l'idée fixe implantée dans le cerveau à la façon d'un parasite, suivant l'heureuse expression de Charcot, envahit le domaine de la conscience et empêche ou altère la perception nette des autres impressions.

C'est une forme de l'aboulie très intéressante que de ne jamais savoir prendre son parti de ce qui est fait et de s'épuiser en regrets superflus. Nous savons qu'il faut un effort pour vivre dans le réel, dans le présent, pour s'adapter à une situation donnée, telle que les circonstances l'ont faite. Les abouliques ne savent pas percevoir les choses comme elles sont à cause de la complexité de ces choses et de la faiblesse de leur synthèse mentale; ils ne savent pas accepter une situation. Ils restent tous incertains et indécis, mais l'indécision des uns porte surtout sur l'avenir et celle des autres sur le passé. Ceux-là discutent sans cesse sur ce qu'ils ont fait, ne peuvent pas se décider à admettre que c'est fait. C'est cette forme de l'aboulie qui détermine le scrupule perpétuel, et notre malade, avant l'accident actuel, était déjà une scrupuleuse. (P. Janet.)

Une personne atteinte d'une maladie de l'estomac avait été soumise au régime sec. Elle avait suivi avec exactitude ce régime pénible qu'elle supportait difficilement. Voyant son mari prendre du café au lait avec un petit pain, elle éprouva une envie très violente de cesser son régime et c'était pour elle le supplice de Tantale.

Un soir que le mari était sorti, elle se jeta comme une bête sur le pain qui restait et le dévora, puis elle descendit chez la crémillère chercher du lait et se fit un excellent café au lait. Cet excès grave se reproduisit de temps en temps et son estomac ne s'en porta que mieux. Sur les entrefaites, son mari, qui la surveillait beaucoup, mourut : elle fut bouleversée par cette mort et par les ennuis qui la suivirent. Elle ne se consolait un peu qu'en prenant le repas défendu : une tasse de café au lait avec du pain. Ce régime ne fit aucun mal à son estomac, mais il amena les plus singuliers effets moraux.

Le désir du café au lait et du petit pain devint tout à fait

obsédant. Cette femme en buvait d'abord une tasse en se couchant, puis deux, trois, quatre; quand elle avait épuisé sa provision, elle restait debout toute la nuit dans l'attente angoissée du matin. Pourquoi? Parce que, le matin, les crémiers ouvraient leurs boutiques et qu'elle pouvait se faire servir un café au lait. Elle n'osait guère, dans une même crémérie, en prendre plus de deux tasses de peur d'être remarquée; elle sortait à la recherche d'une autre crémérie, puis d'une troisième et ainsi toute la journée; rentrée chez elle, elle recommençait à confectionner du café au lait, en absorbant ainsi vingt ou trente tasses par jour.

En même temps se développait un autre désir, celui du petit pain avec le café au lait, mais du petit pain défendu car il est bien meilleur, et par conséquent du petit pain *volé*. Elle surveille les boulangeries avec une patience invraisemblable, elle attend que plusieurs clients entrent dans la boutique, elle entre aussi et demande un petit pain. Elle le paye et en même temps en vole plusieurs autres qu'elle cache dans sa poche, qu'elle fait tomber dans son parapluie, etc. Elle vole ainsi dix, douze petits pains, puis elle rentre et les mange, bourrelée de remords délicieux, et, le lendemain, elle recommence. Voilà la vie qu'elle mène depuis un an. (P. Janet.)

C'est un état analogue à celui des morphinomanes et des dipsomanes; l'objet seul varie.

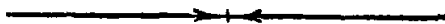
Deux conditions essentielles sont nécessaires à l'évolution d'une idée fixe et des désordres qu'elle amène dans l'esprit. Une émotion spéciale survenue dans des conditions de réceptivité analogues à celle que crée l'hypnotisme et le plus souvent un affaiblissement de l'organisme qui ne lui permet pas de réagir. L'idée fixe peut parfois être chassée, soit par des procédés empruntés à l'hypnotisme et des suggestions appropriées, soit par un changement de milieu, l'éloignement des circonstances dans lesquelles s'est produit l'état de conscience dont le souvenir est si tenace. On peut aussi relever les forces de l'organisme et de la sorte le mettre en état de plus grande résistance.

Quand les idées obsédantes prennent un trop grand empire

et que les distractions ou même les suggestions n'arrivent pas à les dissiper, on doit isoler de leur entourage habituel les sujets qui en sont atteints. Certains sont amaigris, affaiblis; on les condamne au lit, on leur impose une nourriture surabondante, et souvent, à mesure que les forces reviennent, que leur poids augmente, on voit la raison revenir complètement, les obsessions disparaître. Cette cure d'isolement et d'engraissement sans autres médications, sans calmants, sans douches, a donné et donne chaque jour dans certains établissements d'hydrothérapie des résultats très encourageants. /

Dr L. M.

(*Cosmos*)



LES ANGES ET LE SAINT-ESPRIT

DONS, CHARISMES, BÉATITUDES

(Suite)



Pouvoir suprême, le plus grand qui soit connu, confié à un faible mortel ! C'est à peu près ce qu'en d'autres termes le Créateur aura dit à ses anges et à leur chef en mettant la création à la disposition. Dieu a créé la matière première et il en a confié le chaos aux esprits angéliques, sans toutefois le leur abandonner ! — L'univers et la terre une fois formés comme par eux, Dieu fait de ses anges les ministres de sa providence *pour tout ce que l'homme ne pourra atteindre*.

Ici-bas, après avoir donné la Révélation, il suscite Moïse et les prophètes. Après s'être fait homme, il gouvernera son royaume terrestre par ses représentants humains. A cet effet, il formera des apôtres, dont les successeurs sont les évêques actuels sous l'obédience du Pape, lui-même successeur de Pierre. Les évêques à leur tour, de commun accord avec le Souverain Pontife et à l'instar des apôtres, revêtus des mêmes pouvoirs qu'eux, formeront et ordonneront des prêtres qui, en vertu du *Ministère sacré*, procureront et distribueront aux fidèles les sacrements de Jésus-Christ et autres moyens de salut.

Or à la naissance de l'Église, vu que les pasteurs étaient en petit nombre par rapport à la grandeur d'un troupeau extrêmement hétérogène et en majeure partie sauvage, le Maître qui fait tout avec poids et mesure avait revêtu les brebis apprivoisées de prérogatives provisoires qui leur permettaient d'assister les pasteurs, sinon dans les fonctions du ministère et du régime sacrés, du moins dans celles du saint magistère : telle était la portée des charismes.

Alors le Christ était monté au Ciel; c'était son envoyé, le Paraclet, qui se manifestait. Aujourd'hui il agit encore tout autant, mais sans se manifester. Par contre le Christ est toujours avec nous; il est partout sur nos autels pour se donner en nourriture divine, et aussi dans le sens de sa promesse : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles » (Matth., xxviii, 20), et encore : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom je suis au milieu d'eux. » (Matth., xviii, 20.)

C'est comme cela que nos saints anges, eux aussi, sont avec nous et avec toutes choses : comme le Père, ils agissent dans le secret, mais ils agissent.

*
* *

Voyons maintenant comment on peut concevoir dans les anges et d'abord dans les neuf chœurs de l'Église triomphante les charismes que répandait le Saint-Esprit sur les saints de la primitive Église.

Il existe neuf chœurs angéliques, nombre exactement fixé par la toute-puissance d'un Dieu infiniment sage.

Il n'y a ni plus ni moins, nous venons de les énumérer, neuf charismes ou grâces qui font agir surnaturellement ceux qu'ils affectent, et cela non plus dans l'intimité de l'esprit comme pour la production des actes intérieurs, mais exclusivement à l'extérieur, sous forme de relations, c'est-à-dire en faveur des rapports d'individu à individu.

C'est ce que nous constatons, et ce qui nous suggère la question suivante : Tout ce qui est divin étant surnaturel à toute espèce de créature et par conséquent à la nature angélique comme à la nature humaine, les anges n'ont-ils pas besoin de secours surnaturels *spéciaux* pour accomplir les grands mystères d'expiation, d'illumination et de perfectionnement, lesquels nous étudierons en traitant des ordres célestes, tant parmi eux, ou de hiérarchie en hiérarchie, que pour leurs offices envers nous ?

Et n'y aurait-il pas relation numérique entre les neuf charismes et les neuf chœurs, comme entre l'auguste Trinité

et la triade de ces célestes hiérarchies, de même qu'il en existe une entre tant de triades dont foisonne la création? — En d'autres termes, si chacun des anges possède les neuf charismes du Saint-Esprit à l'instar du Christ qui les possède tous, est-il admissible que ces grâces soient en outre partagées entre les neuf ordres célestes, de façon à ce que chaque ordre excellent particulièrement dans un des charismes, puisse agir sur les autres ordres selon les opérations propres à ce charisme?

C'est là, nous l'avouons, une question qui ne peut être complètement résolue que par les habitants de l'Empyrée. Que si ce partage existe, voici, nous semble-t-il, la manière de le concevoir, sans oublier cette circonstance importante : à savoir que les charismes, ainsi qu'il ressort de l'étude que nous en avons faite, *ont pour but de combler, dans ceux qui en sont doués, une lacune de relation dans leurs rapports avec ceux en faveur desquels ils en usent, ou de suppléer pour ceux-ci, à une défectuosité de nature.* C'est ainsi, par exemple, que le charisme des guérisons serait superflu s'il n'y avait point de maladies à guérir : mais que la même grâce serait loin d'être inutile si, dans celui qui la possède, elle avait pour effet de *préserver* de toute infirmité ceux qui sont bien portants ! Cette grâce atteindrait alors, au contraire, son maximum de perfection, attendu que les préservatifs sont de loin plus parfaits, plus efficaces et plus utiles que ne le sont les remèdes. Car ce n'est qu'à ce point de vue-là que les charismes peuvent se concevoir infus dans la plus parfaite des natures créées, c'est-à-dire dans la nature angélique, pour ce qui est des rapports des anges entre eux.

Nommons donc les neuf charismes parallèlement aux neuf chœurs angéliques, et nous obtenons la nomenclature suivante en allant du plus parfait au moins parfait : sagesse, Séraphins ; science, Chérubins ; foi, Trônes ; prophétie, Dominations ; prodiges, Vertus ; guérisons, Puissances ; discernement, Principautés ; interprétation, Archanges ; langues, Anges.

Maintenant, en remontant, observons le mode d'opération des divers charismes, d'après le principe ci-dessus énoncé.

Le don des langues entretiendra une harmonie parfaite dans la conversation des esprits célestes, conversation que nous

avons définie ailleurs ¹. Ils parlent le langage du Saint-Esprit.

L'interprétation des discours sera une clarté divine qui les aide à mieux saisir les vérités qu'énonce le Seigneur en leur parlant.

Le discernement des esprits joint au don de prophétie leur communiquera un pouvoir surnaturel que par eux-mêmes ils n'ont pas : celui de sonder les démons et de découvrir leurs intentions cachées.

La grâce des guérisons sera pour eux celle qui les a prémunis contre le péché qui est la pire des maladies ! Ceux qui n'ont point correspondu à cette grâce ont prévariqué et se sont damnés. Nous avons eu l'occasion de faire valoir notre opinion personnelle, avançant qu'il est admissible que les anges des trois ordres supérieurs étaient impeccables dès leur origine ². Ce qui supposerait évidemment un charisme ou grâce toute spéciale.

Enfin, nous allons voir que si les anges ont d'eux-mêmes la puissance de guérir parmi nous certaines maladies physiques ou morales, il est des infirmités, telle que celle de Tobie, guérie par l'archange Raphaël, dont la sanation relève de la seule puissance de Dieu, et requiert par conséquent dans la créature qui opère de semblables prodiges, un très grand charisme.

L'opération des prodiges. — Qu'est-ce qu'un *miracle* ? C'est, d'après saint Thomas, un événement digne d'admiration (du latin, *mirari*) un fait que l'on admire, dont on est surpris, parce qu'il se produit en dehors de l'ordre établi et dès lors est causé par une vertu qui n'est pas de cet ordre. Or, sous ce rapport, il existe trois ordres : l'ordre naturel qui est le nôtre, l'ordre surnaturel qui est, par rapport à nous, celui de l'évangélique nature, et l'ordre divin qui évidemment est surnaturel aux anges mêmes. Par conséquent, si dans l'ordre céleste de ces purs esprits survient un fait qui a pour cause l'ordre divin, c'est là pour eux aussi bien que pour nous un événement étonnant, admirable, miraculeux. Et l'on doit admettre des miracles parmi les anges, miracles directs, c'est-à-dire venant

1. *Revue du Monde Invisible*, juillet 1902, pages 110, 111 et 112.

2. *Revue du Monde Invisible*, août 1901, page 162.

de Dieu sans l'intervention des anges, et miracles indirects, c'est-à-dire produits par les anges sous l'influx d'un charisme. Sans doute la fin de ces prodiges extraordinaires ne sera pas la même là-haut qu'ici-bas. Chez nous ils ont lieu pour affermir notre foi, pour l'augmenter : ce sont des indices de la présence de Dieu ou de la proximité d'une surnature. Pour les anges ce sont des motifs de réjouissance, des manifestations qui, en vue de leur bonheur, leur font admirer la puissance du Dieu qu'ils contemplent face à face. Alors éclatent dans l'immensité des cieux des *Magnificat*, comparables aux *Magnificat* français de Lourdes.

Donc, le miracle, soit qu'il se produise chez nous, soit qu'il se produise chez les anges, requiert trois conditions; il faut, pour qu'il y ait miracle réel : 1° que le fait extraordinaire ait lieu dans la nature à laquelle il s'adresse; 2° qu'il excède les forces de toute cette nature; 3° que ce soit un fait insolite. Et il y a dans le miracle trois gradations qui sont : le prodige qui est tout à fait au-dessus de la nature (*supra naturam*), de façon à ce que la nature ne puisse absolument pas le produire; le prodige contraire à la nature des choses (*contra naturam*) qui a lieu à l'encontre des lois physiques ou spirituelles; enfin le prodige qui a lieu en dépit de ce que la nature a coutume de faire (*præter naturam*). — La première catégorie du miracle relève exclusivement de la toute-puissance divine, et c'est le seul genre de miracle que l'on puisse admettre dans le ciel Empyrée. Les miracles des deux autres catégories sont du ressort de la puissance angélique; autrement dit, pour les anges, ce ne sont point des miracles; et il est même un chœur céleste, celui des Vertus, dont les esprits ont pour mission spéciale de les produire sur la terre ou dans l'univers.

Le don de prophétie sera pour les anges une révélation des choses qu'ils ne peuvent connaître par eux-mêmes. Les plus haut placés s'en serviront pour avertir d'événements futurs ceux qui sont au-dessous d'eux, selon que le leur suggère l'Esprit-Saint qui les remplit.

Le charisme de la foi doit exceller dans les anges et ils s'en servent pour nous, afin d'exercer en faveur des hommes

ces *miracles de grâce*, peut-être bien plus fréquents et bien plus proportionnés qu'on ne le suppose à *l'infinitude* de la divine miséricorde, ainsi qu'à l'efficacité universelle de la Rédemption et de la grâce du Christ.

Dieu sait que d'inspirations salutaires nous devons à ce charisme, de la part des esprits célestes qui nous entourent et surtout de notre ange gardien. Dieu sait que de conversions ces bons anges opèrent, *surtout à l'heure de notre mort*, où l'on imagine trop les assauts de l'enfer ; pas assez l'intervention ineffable des saints anges, bien plus abondants et bien plus préoccupés de nous que ne le sont les démons. Dieu sait que de conversions *in articulo mortis* les anges opèrent parmi les pécheurs, en leur dictant un acte suprême de contrition parfaite ; et parmi les juifs et les païens en leur inspirant le baptême de désir. A Dieu ne plaise, cependant, que nous n'ayons qu'un secours si tardif, et que nous attendions pour nous convertir, s'il y a lieu, les incertitudes de la dernière heure, et un miracle final pour suppléer aux lâchetés de notre vie ! Espérons-le pour d'autres, cela nous dilatera le cœur ; mais supplions les saints anges de nous venir en aide tant qu'ils le peuvent encore sans le concours d'un charisme.

Nous avons attribué le don de la foi, d'une manière spéciale, aux *Trônes* ou théophores c'est-à-dire « porte-Dieu ». Ces grands esprits de la hiérarchie supérieure pourront, avec cette grâce, non pas éveiller la foi chez les autres anges, puisque cette vertu n'existe plus au ciel, mais les éclairer pour qu'ils nous éclairent mieux qu'ils ne le feraient sans cela. Les *anges*, suivant la signification du terme, sont députés vers nous par le Saint-Esprit comme les premiers chrétiens le furent à l'égard des gentils.

Enfin la parole de la science et celle de la sagesse peuvent être à coup sûr décernées, respectivement aux Chérubins et aux Séraphins. N'avons-nous pas vu que les anges ont une science *infuse* ? — Le Saint-Esprit, amour infini avec tous les dons qui lui sont propres, sature, c'est tout dire, le monde spirituel.

Alfred VAN MONS.

(A suivre.)

LES FRONTIÈRES DE LA SCIENCE ¹

Dans une foule il arrive que la foudre va chercher certains individus en ne produisant rien sur ceux qui sont auprès ². Les femmes paraissent jouir d'une immunité particulière ³, de même que certains arbres ⁴.

Il y a des gens qui ont recouvré l'usage de leurs membres paralysés après avoir été frappés par la foudre; d'autres, au contraire, ont contracté des paralysies persistantes. On en a vu qui restaient pour ainsi dire figés dans l'attitude où ils avaient été tués ⁵.

Les phénomènes de projections de signes ou d'écriture qui se rencontrent assez souvent dans les séances psychiques et dont j'ai été témoin moi-même avec Eusapia Palladino n'ont-ils point une ressemblance frappante avec la production, sur le corps de certaines personnes foudroyées, de l'image des objets environnants?

L'électricité animale n'est-elle point aussi sur les confins de la physique classique? Que dire des plantes lumineuses, des plantes qui digèrent, qui marchent, qui agissent sur la boussole ⁶?

Ce sont là des choses bien plus difficiles à expliquer que la

1. Librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques. Prix : 2 fr. 50.

2. De même on a vu des pièces de monnaie, des lames d'épée présenter des traces de fusion, tandis que la bourse ou le fourreau qui les entouraient n'avaient pas été brûlés par leur contact. (Daguin, *Physique*, III, 248.)

3. D'après le Dr Sestier (*La Foudre*, II, 307), sur 206 personnes frappées, il y a 169 hommes et 37 femmes.

4. En 1896, M. Karl Müller a déduit d'une statistique, s'étendant sur onze années dans le territoire forestier de Lippe Detmold, que la foudre a frappé : 56 chênes, 20 sapins, 3 ou 4 pins et pas un seul hêtre, bien que les 7/10 des arbres appartenissent à cette dernière espèce.

5. Dr Bottey, *Le Magnétisme animal*, p. 30.

6. La *Nature* du 18 juin 1898 rapporte les observations de M. Pierre Weiss, professeur à Rennes, qui contrediraient toutes nos théories sur le magnétisme.

D'après ce savant, si l'on approche un aimant d'un cristal de pyrrothine ou pyrite magnétique, l'attraction est nulle dans une direction, tandis qu'elle existe dans toutes les autres.

vue de nos somnambules à travers les corps opaques et les transmissions de pensée. Les rayons X et la télégraphie sans fil sembleraient devoir sur ces points désarmer les incrédules; il n'en est rien cependant et cela tient à ce que la plupart des esprits qui ont été pétris par les doctrines matérialistes de la science officielle du milieu du dernier siècle, ne se contentent pas, comme leurs prédécesseurs, de nier certains faits parce qu'ils renversent leurs théories¹; ils semblent pris d'une sorte de terreur devant tout ce qui tend à prouver qu'il y a dans l'homme un élément spirituel destiné à survivre au corps.

C'est cependant à cette affirmation qu'ont abouti, dans les pays les plus divers, à toutes les époques, les hommes les plus distingués par leur intelligence, et j'ajouterai par leur caractère, puisqu'ils n'ont pas craint de proclamer leur croyance, malgré les railleries et souvent les persécutions.

Après de vaines excursions dans des directions diverses, on a été ramené par les faits à cette conception du corps fluide qui est vieille comme le monde; je vous demanderai la permission de l'exposer telle qu'elle s'est imposée à nous à la suite d'expériences récentes faites par des personnes que vous connaissez tous.

Je partirai de ce *postulatum* qu'il y a, dans l'homme vivant, un CORPS et un ESPRIT.

1. Il y a juste cent ans, un physicien célèbre, Baumé, membre de l'Académie des sciences et inventeur de l'aréomètre qui porte encore son nom, écrivait à propos des découvertes de Lavoisier :

« Les éléments ou principes primitifs des corps, établis par Empédocle, Aristote et par beaucoup de philosophes de la Grèce aussi anciens, ont été reconnus et confirmés par les physiciens de tous les siècles et de toutes les nations. Il n'était pas trop présumable que les quatre éléments, regardés comme tels depuis plus de deux mille ans, seraient mis, de nos jours, au nombre des substances composées, et qu'on donnerait avec la plus grande confiance, comme certains, des procédés pour décomposer l'eau et l'air, et des raisonnements absurdes, pour ne rien dire de plus, pour nier l'existence du feu et de la terre. Les propriétés élémentaires reconnues aux quatre substances ci-dessus nommées tiennent à toutes les connaissances physiques et chimiques acquises jusqu'à présent; ces mêmes propriétés ont servi de bases à une infinité de découvertes et de théories plus lumineuses les unes que les autres, auxquelles il faudrait ôter aujourd'hui toute croyance si le feu, l'air, l'eau et la terre étaient reconnus pour n'être plus des éléments. »

En 1831, le Dr Castel disait à l'Académie de médecine, à la suite de la lecture d'un rapport fait par une commission de cette Société sur le magnétisme animal : « Si la plupart des faits énoncés étaient réels, ils détruiraient la moitié des connaissances acquises en physique. Il faut donc bien se garder de les propager en imprimant le rapport. »

« C'est un fait d'observation vulgaire, dit M. Boirac ¹, que chacun de nous s'apparaît à lui-même sous un double aspect. D'un côté, si je me regarde du dehors, je vois en moi une masse matérielle, étendue, mobile et pesante; un objet pareil à ceux qui m'entourent, composé des mêmes éléments, soumis aux mêmes lois physiques et chimiques; et, d'un autre côté, si je me regarde pour ainsi dire au dedans, je vois un être qui pense et qui sent, un sujet qui se connaît lui-même en connaissant tout le reste, sorte de centre invisible, immatériel, autour duquel se déploie la perspective sans fin de l'univers, dans l'espace et dans le temps, spectateur et juge de toutes choses, lesquelles n'existent, du moins pour lui, qu'autant qu'il se les rapporte à lui-même. »

L'Esprit, nous ne pouvons nous le représenter; tout ce que nous en savons, c'est que de lui procèdent les phénomènes de la volonté, de la pensée et du sentiment.

Quant au Corps, il est inutile de le définir; mais nous y distinguerons deux choses : la matière brute (os, chair, sang, etc.), et un agent invisible qui transmet à l'esprit les sensations de la chair et aux nerfs les ordres de l'esprit.

Lié intimement à l'organisme qui le sécrète pendant la vie, cet agent s'arrête, chez le plus grand nombre, à la surface de la peau et s'échappe seulement, en effluves plus ou moins intenses selon l'individu, par les organes des sens et les parties très saillantes du corps, comme les extrémités des doigts. — C'est du moins ce qu'affirment voir quelques personnes ayant acquis par certains procédés une hyperesthésie visuelle momentanée, et ce qu'admettaient les anciens magnétiseurs. — Il peut cependant se déplacer dans le corps sous l'influence de la volonté, puisque l'*attention* augmente notre sensibilité sur certains points, pendant que les autres deviennent plus ou moins insensibles : on ne voit, on n'entend, on ne sent bien que quand on regarde, qu'on écoute, qu'on flaire ou qu'on déguste.

Chez certaines personnes qu'on appelle des *sujets*, l'adhérence du fluide nerveux avec l'organisme charnel est faible,

1. Leçon d'ouverture du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Dijon, 1897.

de telle sorte qu'on peut le déplacer avec une facilité extrême et produire ainsi les phénomènes connus d'hyperesthésie et d'insensibilité complète dus soit à l'autosuggestion, c'est-à-dire à l'action de l'esprit du sujet lui-même sur son propre fluide, soit à la suggestion d'une personne étrangère dont l'esprit a pris contact avec le fluide du sujet.

Quelques sujets, encore plus sensibles, peuvent projeter leur fluide nerveux, dans certaines conditions, hors de la peau, et produire ainsi le phénomène que j'ai étudié sous le nom d'*extériorisation de la sensibilité*. On conçoit sans peine qu'une action mécanique exercée sur ses effluves, *hors du corps*, puisse se propager grâce à eux et remonter ainsi jusqu'au cerveau.

L'*extériorisation de la motricité* est plus difficile à comprendre et je ne puis, pour essayer de l'expliquer, que recourir à une comparaison.

Supposons que, d'une manière quelconque, nous empêchions l'agent nerveux d'arriver à notre main; celle-ci deviendra un cadavre, une matière aussi inerte qu'un morceau de bois, et elle ne rentrera sous la dépendance de notre volonté que lorsqu'on aura rendu à cette matière inerte la proportion exacte de fluide qu'il faut pour l'animer. Admettons maintenant qu'une personne puisse projeter ce même fluide sur un morceau de bois en quantité suffisante pour l'en imbiber dans la même proportion; il ne sera point absurde de croire que, par un mécanisme aussi inconnu que celui des attractions et des répulsions électriques, ce morceau de bois se comportera comme un prolongement du corps de cette personne¹.

Ainsi s'expliqueraient aussi les mouvements de tables placées sous les doigts de ceux qu'on appelle des *médiums*, et en général tous les mouvements *au contact* produits sur des objets légers par beaucoup de sensitifs, sans effort musculaire appréciable. Ces mouvements ont été minutieusement étudiés par le baron de Reichenbach; il les a décrits dans cinq conférences faites en 1856 devant l'Académie I. et R. des sciences de Vienne.

1. Nous ne pouvons pas admettre, sans preuves, de telles hypothèses. La raison les contredit.
E. M.

On comprend même la production de mouvements nécessitant une force supérieure à celle du médium par le fait de la chaîne humaine qui met à la disposition de celui-ci une partie de la force des assistants.

Mais une hypothèse aussi simpliste ne rend pas compte de tous les phénomènes si on est amené à la compléter ainsi qu'il suit :

L'agent nerveux se répand le long des nerfs sensitifs et moteurs dans toutes les parties du corps. On peut donc dire qu'il présente dans son ensemble la même forme que le corps puisqu'il occupe la même portion de l'espace, et l'appeler le *double fluïdique* de l'homme, sans sortir du domaine de la science positive.

De nombreuses expériences, qui malheureusement n'ont eu en général pour garant que le témoignage des sujets, semblent établir que ce double peut se reformer en dehors du corps, à la suite d'une extériorisation suffisante de l'influx nerveux, comme un cristal se reforme dans une solution, quand celle-ci est suffisamment concentrée.

Le double ainsi extériorisé continue à être sous la dépendance de l'esprit et lui obéit même avec d'autant plus de facilité qu'il est maintenant moins gêné par son adhérence avec la chair, de telle sorte que le sujet peut le mouvoir et en accumuler la matière sur telle ou telle de ses parties de manière à rendre cette partie perceptible au sens du vulgaire¹.

C'est ainsi qu'Eusapia formerait les mains qui sont vues et senties par les spectateurs.

D'autres expériences, moins nombreuses et que, par suite, on ne doit accepter qu'avec plus de réserves encore, tendent à prouver que la matière fluïdique extériorisée peut se modeler sous l'influence d'une volonté assez puissante, comme la terre glaise se modèle sous la main du sculpteur.

On peut supposer qu'Eusapia, à la suite de ses passages à travers divers milieux spirites, a conçu dans son imagination un John King, avec une figure bien déterminée, et que, non

1. Ici encore nous rencontrons des hypothèses gratuites en opposition avec les faits les plus certains.

seulement elle en prend la personnalité dans son langage, mais qu'elle parvient à en donner les formes à son propre corps fluide, quand elle nous fait sentir de grosses mains et qu'elle produit à distance, sur la terre glaise, des impressions de tête d'homme ¹.

Mais si rien ne nous a prouvé que John existait réellement, rien ne nous a prouvé non plus qu'il n'existait pas.

Nous ne sommes du reste point, mes collaborateurs et moi, les seuls qui aient étudié la question ; il y a d'autres personnes que je connais parfaitement, en qui j'ai la plus grande confiance, et qui rapportent des faits ne pouvant s'expliquer qu'à l'aide de la *possession temporaire* du corps fluide extériorisé, par une entité intelligente d'origine inconnue. Telles sont les matérialisations de *corps humains entiers* observées par M. Crookes avec Miss Florence Cook, par M. James Tissot avec Eglington et par M. Aksakof avec Mistress d'Espérance.

Eh bien ! ces phénomènes extraordinaires, dont le simple énoncé exaspère les gens qui se croient savants parce qu'ils ont plus ou moins scruté quelques rameaux de l'arbre de la science, ne nous paraissent qu'un simple *prolongement* de ceux que nous avons constatés par nous-mêmes et dont il est aujourd'hui impossible de douter.

Nous obtenons, en effet, un premier degré de dégagement du corps fluide dans l'extériorisation de la sensibilité sous formes de couches concentriques au corps du sujet : la matérialité des effluves est démontrée par ce fait, qu'ils se dissolvent dans certaines substances, telles que l'eau et la graisse ; mais, comme les odeurs, la diminution du poids du corps qui émet est, dans ce cas, trop faible pour pouvoir être appréciée par nos instruments.

Le deuxième degré est donné par la coagulation de ces effluves en un double qui n'est pas encore visible pour les yeux ordinaires.

Au troisième degré, il y a comme un transport galvanoplastique de la matière du corps physique du médium, matière

1. L'observation des faits réfute péremptoirement cette hypothèse.

E. M.

qui part de ce corps physique pour aller occuper une place semblable sur le double fluïdique. On a constaté, *un grand nombre de fois*, avec la balance, que le médium perdait alors une partie de son poids et que ce poids se retrouvait dans le corps matérialisé.

Le cas le plus singulier, resté jusqu'ici unique, c'est celui de Mistress d'Espérance chez qui ce transport s'est fait avec une telle intensité qu'une partie de son propre corps était devenu invisible. Il ne restait, à sa place, que le corps fluïdique dont le double est seulement une émanation ; les spectateurs pouvaient le traverser avec la main, mais elle le sentait. Ce phénomène, poussé à sa dernière limite, amènerait la disparition complète du corps du médium et son apparition dans un autre lieu, comme on le rapporte dans la *Vie des Saints*. Ce serait le quatrième degré ¹.

Dans les matérialisations de corps complet, ce corps est presque toujours animé par une intelligence différente de celle du médium. Quelle est la nature de ces intelligences ? A quel degré de la matérialisation peuvent-elles intervenir pour diriger la matière psychique extériorisée ? Ce sont là des questions du plus haut intérêt qui ne sont point encore résolues, du moins pour la plupart d'entre nous.

Ce que nous venons de dire suffit pour montrer que l'étude des phénomènes psychiques relève de trois sciences distinctes.

C'est à la *physique* qu'incombe la tâche de définir la nature de la force psychique par les actions mutuelles qui peuvent s'exercer entre elles et les autres forces brutes de la nature : son, chaleur, lumière, électricité.

La *physiologie* aura à examiner les actions et les réactions de cette même force sur les corps vivants.

Enfin nous entrerons dans le domaine du *spiritisme* quand il s'agira de déterminer comment la force psychique peut être mise en jeu par des intelligences appartenant à des entités invisibles.

Mais nous savons que tous les phénomènes de la nature se

1. La bilocation des saints est un miracle, elle ne constitue pas un phénomène naturel.
E. M.

genre de recherches ; mais elle ne doit point nous arrêter. Car, comme le dit M. Lodge :

« La barrière qui sépare les deux mondes (spirituel et matériel) peut tomber graduellement comme beaucoup d'autres barrières, et nous arriverons à une perception plus élevée de l'unité de la nature. Les choses possibles dans l'univers sont aussi infinies que son étendue. Ce que nous savons n'est rien, comparé à ce qu'il nous reste à savoir. *Si nous nous contentons du demi-terrain conquis actuellement, nous trahissons les droits les plus élevés de la science. »*

A. DE ROCHAS.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

L'ENQUÊTE DE M. JULES BOIS

L'*Au-delà* et les forces inconnues

M. Jules Bois, le brillant auteur des *Petites Religions de Paris*, publie, depuis la moitié de juillet dernier, dans le *Matin*, sous le titre général de *L'Au-delà et les forces inconnues*, une série d'articles qui constituent une espèce d'enquête sur les différentes Écoles s'occupant des phénomènes supernormaux. C'est un travail agréablement écrit, quelque peu superficiel — ce qui ne doit pas étonner dans une étude destinée à des milliers de lecteurs profanes à ces questions; l'auteur s'occupe plutôt de nous peindre les prosélytes de chaque doctrine que d'approfondir les doctrines elles-mêmes. Mais enfin, M. J. Bois parle sans parti pris, sans morgue doctorale, et surtout sans tomber dans des inexactitudes à tout bout de champ, ainsi qu'il arrive à la plupart des petits et des gros bonnets de la science lorsqu'ils s'avisent d'aborder ce sujet. Et comme la grande diffusion du *Matin* contribue à donner à cette publication une certaine importance, nous croyons utile d'en faire connaître à nos lecteurs les parties qui peuvent les intéresser davantage.

M. Jules Bois débute en rapportant le toast — j'allais dire le discours — prononcé par le Dr Edgar Bérillon au dernier banquet de la Société d'hypnologie, en complimentant M. J. Bois lui-même au sujet de l'enquête qu'il devait publier dans le *Matin*. Les idées de M. Bérillon sur les phénomènes en question sont connues par le lecteur, grâce à un article qui précède; dans ce toast, elles sont exprimées de la façon la plus insolente, puisque nous y trouvons traités d'*aventuriers imaginatifs*, d'*empoisonneurs*, de *marchands de produits frelatés*, ceux qui se sont donné la peine de cons-

tater certains faits, mais sans toutes les absurdités qui enjolivent les déclarations faites aux collaborateurs de la *Liberté* et à cause desquelles M. J. Bois lui-même prend à partie notre hypnologue d'une manière assez raide, malgré l'habileté qu'il emploie à dorer la pilule. Il remarque surtout que M. Bérillon se montre d'un *simplicisme* étonnant.

En tout cas, Jules Bois reconnaît que « même en cette assemblée de praticiens et de scientifiques, le Dr Bérillon n'arriva pas à réunir tous les suffrages ».

Un médecin se leva et répondit que, pour sa part, il croyait à la suggestion mentale pour l'avoir appliquée souvent à ses malades.

« — J'ai même, avoua-t-il, une fois bien embarrassé ma femme en obligeant par la pensée un de mes *sujets* à venir déjeuner avec nous. Quand le *sujet* arriva, j'avais moi-même oublié cette invitation transaérienne et ma femme me dit : « Tu n'en fais jamais d'autres, tu invites les gens sans le dire ni à eux ni à moi ! »

Le Dr Magnin, à son tour, ajouta en ne plaisantant qu'à demi :

« — Je crois qu'il y a bien des forces que nous ne connaissons pas. Ainsi tenez, étant tout jeune homme, j'ai vu Émile Augier, qui avait pourtant de la corpulence, emporté par une table sur laquelle il s'était assis et qui tournait avec la violence d'une toupie, alors qu'une jeune fille, faible et malade, seule y posait le bout des doigts. »

Le Dr Baraduc affirma avec autorité que beaucoup de médiums, se croyant inspirés par les *esprits*, étaient les victimes des suggestions mentales de leurs consultants.

« — Ce sont, dit-il, les vrais liseurs de pensées. A l'un d'eux, je demandai à quel prix serait vendu un tableau que je désirais avoir. Je pensais 500 francs, le médium répondit : « 500 francs ». Puis, je pensais 5.000 francs, et le médium dit : « 5.000 francs ». Je le conduisis ainsi docilement jusqu'à 500.000 francs.

M. J. Bois, invité par ses convives à dire comment il comptait mener son enquête, débuta en disant :

« Il est évident que les corps scientifiques ne sauraient être confondus avec les groupes d'amateurs souvent trop crédules et n'ayant guère pris les précautions indispensables contre la tricherie et l'illusion. Néanmoins, les hypnotiseurs que vous êtes, messieurs, n'ont pas oublié, comme le disait M. Charles Richet, que l'hypnotisme fut longtemps décrié et ridicule avant d'être admis par tous. De même, il se pourrait que les autres sciences psychiques, telles que la télépathie, la suggestion à distance, les phénomènes du spiritisme, aujourd'hui sévèrement soupçonnés, viennent, partiellement du moins, à entrer peu à peu dans le domaine des vérités acquises. Alors, les rieurs et les réprobateurs seront les premiers attrapés.

« Je ferai donc appel à ces *insensés* et à ces *malfaiteurs* dont il a été parlé plus haut ; à ceux, du moins, des occultistes, des spirites, des théosophes qui, je le sais, sont des cœurs sincères et des intelligences amoureuses de la réalité. « Il y a des parcelles d'or, disait Leibnitz, dans ce fumier de la scolastique. » Il y a aussi, dans la besace du sorcier et dans les pratiques du nécroman, les éléments d'une science nouvelle... »

Le second article de M. J. Bois porte le sous-titre de : *Un village spirite*. C'est de Poulseur qu'il s'agit.

« Il existe en Belgique, ou mieux en Wallonie, tout près de Liège, un village d'ouvriers carriers qui est en grande partie spirite. Ces travailleurs, qui ont échappé à la tutelle de l'Église, n'ont pu se contenter de la libre-pensée et de l'athéisme pur et simple, et ils ont reconstitué, au début de notre vingtième siècle, ce culte des morts qui fut, d'après Fustel de Coulange, l'auteur de la *Cité antique*, la première religion de l'humanité.

« Dimanche, étant à Liège, je fus rendre visite au citoyen Focroule, directeur du *Messenger*, journal spirite. C'est un brave homme, sans prétentions, qui a été et qui est encore, malgré son âge, un excellent mécanicien. Il gagne sa vie avec

ses mains et il ne rougit pas d'être du peuple... Je crois bien qu'il est aussi socialiste, et il a l'amitié de M. Demblon, un des leaders du parti. Je serrai sa main ronde avec plaisir : j'appréciai sa mine d'honnête homme encadrée d'une barbe blanchissante. »

M. Focroule fit, entre autres, au publiciste parisien la déclaration suivante :

« Le quart à peu près de la population de Liège est spirite. Ah ! ne croyez pas que nos fidèles soient capables, comme nos premiers chrétiens, de mourir pour leur foi ni même de l'avouer. Les Liégeois sont avant tout prudents. Par exemple, j'ignore le nom d'un bon nombre de mes abonnés : ils se font adresser poste restante, sous des initiales, notre journal. »

Naturellement, les spirites de Poulseur ont leur temple.

« Le temple spirite est tout près de là, un peu plus haut, sur le versant d'une colline verdoyante de sapins, que domine un vieux château écroulé, palais, d'après la légende, de Charlemagne et des quatre fils Aymond. Il est situé entre le cimetière et la Maison du Peuple. C'est un édifice plus élevé que les autres, avec un toit d'ardoise très aigu qui simule un clocher. Dans l'angle du sommet, un œil rayonne ; deux devises y convergent, partant de la base du toit et suivant l'ardoise...

« Le président prend place dans l'unique fauteuil : c'est Léon Focroule, le cousin de mon mécanicien et le propriétaire du terrain où est bâti le temple. « Prions », dit-il. Une demoiselle au corsage clair ouvre un petit livre noirci comme un grimoire et lit une invocation au « Dieu clément et miséricordieux qui permet le commerce avec le monde spirituel » pour notre avancement ». Et elle le supplie de sa voix chantante pour qu'il « éloigne les esprits légers et moqueurs »...

« M^{me} Leruth pâlit encore : elle a fermé les yeux et il me semble que ses joues émaciées ont un rayonnement pâle.

« — C'est un cantique que les esprits eux-mêmes nous ont donné... et tout entier, musique et paroles.

« La médium prélude en effet : ce chant est d'une lenteur énervante et les vers pourraient être signés par un maître d'école devenu décadent. L'impression n'en est pas moins profonde.

« Plusieurs fillettes tombent en transes : l'une change de personnalité, prend une frêle voix plaintive pour raconter l'aventure d'une pauvre enfant perdue dans les bois, en attendant sa mère qui'était allée mendier pour elle et qui est morte de faim...

« Dans le corps d'une autre enfant tombée en extase, un autre esprit raconte l'histoire d'une noble dame emmurée dans son château : une séquestrée romantique !

« D'autres fillettes, médiums-écrivains, sont agitées d'un délire graphomane. Leurs mains crispées au crayon bondissent sur un papier grossier pris à l'épicier, et c'est la détresse racontée des pauvres femmes qui furent, pendant leur vie, battues par des maris ivrognes, ou des conseils, des principes de morale d'esprits anonymes. Alors, c'est comme une trouée dans l'au-delà.

« — On serait trop malheureux, s'il n'y avait que cette vie, me disait M^{me} Leruth. »

M Jules Bois s'assura que Poulseur n'était point en Belgique un cas isolé, et quelques autres agglomérations importantes pratiquent aussi l'évangile d'Allan Kardec : Jemmappes-sur-Meuse, Chapelle-lez-Herlaimont, Gohissart.

A Poulseur les spirites, d'accord avec les socialistes, gouvernent la commune et sont échevins. Cette circonstance prouve que le spiritisme peut fort bien s'accommoder de tous les partis politiques honnêtes et pratiqués honnêtement. Sans doute, nous sommes convaincus que, parmi les ouvriers de Jemmappes-sur-Meuse qui, il y a quelques jours, assommèrent leurs contremaitres, il ne se trouvait aucun spirite. Mais cela n'empêche pas que les ouvriers spirites puissent voter vaillamment pour les candidats socialistes, s'ils croient ainsi de bien faire.

Est-ce à dire que, comme M. J. Bois l'affirme, « là où le catholicisme faiblit, le spiritisme se lève » ? Cela peut être vrai

en Belgique, où le catholicisme est la religion dominante. Mais ailleurs, cet aphorisme ne peut être exact que s'il est énoncé sous cette autre forme : « Là où une religion faiblit, le spiritisme se lève. » En effet, ces agglomérations spirites, avec leurs temples, etc., peuvent être *presque* une nouveauté dans les pays catholiques ; elles ne le sont certainement pas aux États-Unis, en Angleterre, dans les colonies britanniques où domine le protestantisme.

Nous croyons donc que les braves gens de Poulseur, et les autres, n'auraient rien perdu à rester chrétiens — pas même sous le rapport politique, puisque nous avons les socialistes-chrétiens. Mais nous sommes persuadés qu'ils ont tout gagné à ne pas être matérialistes.

Nous savons bien ce que l'on peut dire au sujet des dangers de ces pratiques superstitieuses, sous le rapport hygiénique. Eh bien, cela ne nous effarouche point outre mesure. Si ces gens ne se réunissaient pas pour chanter et pour entendre les non-sens de quelques-uns des leurs, qui confondent un dédoublement de personnalité avec une « possession », la plupart d'entre eux sauraient bien se trouver chaque soir dans les cabarets, en de pires lieux, ou dans des réunions politiques où les « possédés » sont bien plus nombreux que dans les temples spirites, et où, après avoir braillé pendant des heures, les yeux hors des orbites, les cheveux hérissés, la bave à la bouche, on finit par se jeter hygiéniquement les chaises à la tête, ou tout au moins par se cracher à la figure, malgré les recommandations réitérées des savants bactériologues.

Dans son troisième article, M. J. Bois passe à Louis Antoine, un *guérisseur* spirite qui habite à Jemmappes-sur-Meuse et qui est fameux dans toute la Belgique. Nous ne nous arrêterons pas sur ce sujet que les magnétiseurs et les spirites ont le tort de vouloir exclusivement envisager sous le rapport de la science, qui n'en peut mais, tandis qu'il s'agit plutôt d'une question légale, d'une question de prérogatives, comme celle des avocats, etc.

Nous ne nous arrêtons pas sur ce terrain brûlant!...

Dans l'article suivant, M. J. Bois nous présente Messieurs

les *occultistes* — Papus en tête. Le Dr Encausse — grâce à certains petits verres d'alcool de menthe — consent à exposer à son interviewer ses idées, mais il le fait avec beaucoup de tact et de prudence, en parlant plutôt des études psychiques que des « pantacles » et de tout cet arsenal de mots égyptiens, hébreux et chaldéens, dont on a voulu former une science secrète et qui n'est qu'un galimatias ridicule. M. Papus nous dit :

« La grande différence entre nous, qu'on appelle occultistes, et les spirites, c'est une affaire de méthodes. Nous procédons en effet par élimination, autant dans l'étude des phénomènes et des forces psychiques que dans les écoles, où l'initiation et les examens progressifs permettent, seuls, l'entrée dans les différents centres. »

Malheureusement, de nos temps, dans les circonstances où nous vivons, *l'initiation* n'est qu'un leurre ; c'est l'étude intelligente, telle qu'on la pratique dans les autres branches de la science, qui nous permet d'éclaircir quelque peu les mystères qui nous entourent : l'intelligence, l'étude, voilà les seules différences qui peuvent exister entre les hommes au sujet des « forces occultes » comme dans tout le reste — et l'Ordre Suprême Maartiniste, l'Ordre de la Rose-Croix, etc., malgré toute leur quincaillerie chevaleresque, ne diffèrent en rien de l'Ordre fondé par le « prince de Vittenval » et des autres de la même espèce.

Passons au cinquième article : aux *spirites*. Nous y trouvons tout d'abord un passage intéressant :

« Je me rappelle une causerie récente que j'eus à Rome avec Mgr Battendier qui revenait d'un voyage d'études chez les spirites, les théosophes, les psychistes. Il avait assisté aux phénomènes de sortie du corps astral qu'expose entre intimes le colonel de Rochas et il avait vu les meubles danser autour d'Eusapia Palladino. » — Le protestantisme, me disait-il, ne nous cause plus guère d'inquiétudes. Lentement il cesse de devenir une religion pour se laïciser en philosophie : mais le spiritisme présente des dangers véritables. Il gagne du terrain par les prestiges qui lui servent d'appât et de propagande

et il ensorcelle les âmes en combattant par la réincarnation les dogmes fondamentaux de l'Église : le Ciel et surtout l'Enfer. — Alors, répondis-je, Léon XIII va condamner le spiritisme et ses pratiques par une bulle? — Il faut attendre, reprit le prélat; la question est très complexe : il y a là une quantité de faits qui relèvent de la science et de son contrôle. Le spiritisme comme religion est une hérésie ou plutôt la renaissance des vieilles hérésies ; il est donc condamnable, mais la plupart de ses phénomènes rentrent dans le domaine de la physiologie et de la physique. L'Église ne peut se prononcer que lorsque le triage sera fait et quand la science se sera prononcée. »

Viennent ensuite quelques renseignements sur les notables spirites de France, et enfin une entrevue avec M^{me} Leymarie, veuve du directeur de la *Revue spirite*. Rien de remarquable.

Jules Bois fait suivre la péroration de M^{me} Leymarie de quelques commentaires. Il admet la télépathie et quelques phénomènes médiumniques : il en nie d'autres, ou il semble les nier, mais sans que l'on comprenne bien pourquoi, puisque les autorités qu'il cite à l'appui des uns sont les mêmes qui attestent les autres, et qu'il ne dit pas les raisons de la distinction qu'il fait. Seulement, il parle des fraudes de certains médiums — même de Home — en prenant de simples affirmations comme des choses prouvées, et sans songer qu'en tout cas cela ne prouverait absolument rien. Le cas de la falsification de vins ne prouve pas qu'il n'y a pas de vin authentique sur terre.

Jules Bois lui-même termine son article en disant :

« Nous émanons de nous-mêmes, dans les séances de spiritisme et de magie, des forces dont nous n'avons pas conscience et qui peuvent se dresser devant nous et nous répondre comme si elles étaient des énergies à nous étrangères!

« Mais, n'y a-t-il que cela et ne se pourrait-il pas que par cette évasion hors de notre propre chair nous puissions entrer en contact avec des entités inconnues?

« Là, un mystère nous environne et le vertige de la pensée nous guette... J'irai plus loin pourtant : le spiritisme nous a rappelé quelle importance avait dans le monde des vivants le souvenir et la perpétuelle influence des morts : il a aussi réveillé dans les âmes obscures et épaissies de ce temps le sentiment de l'immortalité, sans lequel, pour moi, il n'y a pas d'humanité supérieure. J'espère que voilà assez de titres à notre hommage et que nous pouvons lui pardonner, à cause de tout cela, — à ce spiritisme si décrié et si fécond — les charlatans et les imbéciles dont il est infecté. »

L'article qui suit est dédié aux *théosophes*. C'est le Dr Pascal qui expose les doctrines de M^{me} Blavatsky et du colonel Olcott. Une chose pitoyable — voilà ! Et M. J. Bois a bien l'air de comprendre...

Notre auteur passe ensuite à la *télépathie* et aux *fantômes des vivants*, auxquels il semble croire, en citant plusieurs exemples de tous les temps. Il nous parle aussi longuement des prétendues « photographies de l'âme », qui sont pourtant encore une chose si douteuse sous le rapport chimique ! en tout cas, si elles indiquent des émanations encore mystérieuses de notre corps, elles ne prouvent pas nécessairement que ce soit bien là des émanations de ce qu'on appelle *âme*, ou même *esprit*. On peut en dire tout autant de cet autre « scientifique qui est encore, pour le moment du moins, le *biomètre* du Dr Baraduc.

M. J. Bois nous parle ensuite du *miracle*. Il nous fait entendre là-dessus le son de deux cloches différentes : le Dr Maurice de Fleury, qui décide qu'« il n'y a pas de surnaturel », et juge que « la très grande majorité des miracles connus sont de tous points comparables aux cas de guérison subite que l'on observe à la Salpêtrière » — et M. J.-K. Huysmans, le romancier bien connu, devenu presque moine, qui est de l'avis contraire, et qui expose quelques-uns des motifs que l'on peut produire à l'appui de sa thèse.

Il est probable que nous revenions bientôt sur cet argument.

DU MONDE INVISIBLE

OU RECHERCHES SUR LES FAITS D'UN ORDRE SURNATUREL (1840)

(Suite)

Ce fut alors que le curé de La Cresse, changeant d'avis, eut l'idée que ces apparitions devaient dériver du démon. L'esprit mauvais, après avoir réduit ceux qui le voyaient et le curé lui-même par les dehors pieux et vénérables des personnages dont il prenait la forme, entreprit de se loger dans l'église. Il montra à l'un des enfants une prétendue relique disant qu'elle devra être transportée dans le Tabernacle. On se mit en devoir de l'y porter solennellement et processionnellement. Quand le cortège fut dans l'église, le Tabernacle ayant été ouvert, l'apparition, qui avait pris la forme d'un évêque avec crosse et mitre, enleva la relique des mains de l'enfant et la plaça dans le Ciboire avec les hosties consacrées.

A cette vue, le curé ne conservant aucun doute, eut recours aux exorcismes du rituel pour chasser le démon.

Pendant que ceci se passait dans l'église, les enfants et plusieurs grandes personnes voyaient, ou affirmaient qu'elles voyaient distinctement les apparitions agir et se mouvoir en face des fidèles assemblés, car c'était un dimanche. Qu'on juge du trouble que ces incidents mirent dans la paroisse!

Cependant l'église fut abandonnée par le malin esprit, et il alla reprendre position sur son ancien théâtre, où il se montra d'ailleurs de plus en plus rarement. Au mois de juin 1831, les apparitions cessèrent tout à fait.

Comme toujours, en pareil cas, il y eut dans le pays des croyants et des incrédules. Ceux-ci soutinrent toujours qu'on était en présence d'un coup habilement monté ¹.

1. L'une des prétendues voyantes, encore en vie aujourd'hui, déclara en 1898 à son curé que ce qu'elle avait dit en 1830 n'était que pure imagination et qu'en réalité elle n'avait rien vu. (N. D. L. R.)

XIII

Je reproduis ici la relation que j'écrivis à la suite d'une visite par moi faite au hameau de C... commune de Salmiech, au mois de septembre 1838, à l'effet de m'assurer si les faits extraordinaires qui, d'après le bruit public, se passaient dans la maison R... avaient quelque réalité.

Faits extraordinaires dans la commune de Salmiech

Depuis environ six semaines, la maison de R..., au hameau de C..., commune de Salmiech, serait, s'il faut en croire la rumeur générale, le théâtre d'événements fort extraordinaires. Des apparitions surnaturelles suivies d'effets sensibles auraient lieu dans cette maison et dans les propriétés qui en dépendent. Deux jeunes bergères verraient dans les champs, quand elles gardent les troupeaux, et surtout la nuit quand elles reposent, des fantômes qui les poursuivent, les obsèdent sous diverses formes, se manifestent par un grand tapage et par le désordre qu'ils causent autour d'elles.

Tant qu'une simple rumeur vague a signalé ces faits, je ne leur ai prêté qu'une médiocre attention : mais ayant appris que le témoignage de quelques personnes graves leur donnait du poids, j'ai résolu d'aller moi-même à la recherche de la vérité.

Le 13 septembre 1838, je me suis rendu dans la soirée au village en question, accompagné de MM. Robert, de la Bastide, Thomas et Fabre, de Salmiech, mes collègues au conseil municipal, et de François, domestique de mon frère. Nous sommes arrivés à C... vers le coucher du soleil.

Notre premier soin a été de visiter minutieusement les lieux au dedans et au dehors. Le hameau se compose de quatre maisons. Celle de R... est au centre et formée d'un rez-de-chaussée où se trouvent les étables, et d'un premier étage qui comprend la cuisine, une chambre et un cabinet.

Au-dessus est la toiture. Dans la basse-cour, qui précède l'entrée de la maison, se trouvent deux autres bâtiments qui

servent de grange et d'écurie. Ces bâtiments sont en bon état, et nous nous sommes assurés que la fraude n'avait aucune part dans ce qui se passait d'extraordinaire, c'est-à-dire que l'introduction secrète de personnages étrangers, ou l'emploi des moyens empruntés à la prestidigitation étaient impossibles.

La maison est habitée par le père R..., vieillard de soixante-dix ans, au caractère enjoué : par sa femme ; par leurs trois enfants, dont deux garçons et une fille ; enfin, par deux bergères.

Le père et la mère déclarent n'avoir rien vu ni entendu.

Leurs deux garçons, Antoine et Amans, âgés l'un de quarante ans, l'autre de trente ans, font à nos questions les mêmes réponses que leurs parents. Le dernier a perdu une partie de sa raison à la suite d'un violent chagrin qu'il a éprouvé, il y a environ six mois.

On assure même que de cette époque datent les événements extraordinaires de ce village, quoiqu'ils ne soient connus que depuis environ six semaines.

La fille de R... est une jolie personne de vingt-deux ans. Elle a vu, dit-elle, et entendu plusieurs fois.

Les deux bergères sont :

Françoise P..., âgée de seize ans, remarquable par ses grands yeux noirs, vifs et saillants ; elle a la garde des bêtes à laine ;

Et Rose B..., âgée aussi de seize ans ; celle-ci a la garde des vaches. Françoise et Rose sont les seules héroïnes du drame... ou de la comédie.

Le soir de notre visite, il y avait en outre dans la maison :

Claire P..., parente, et souvent commensale de la famille R... C'est une fille d'environ trente ans, curieuse, bavarde, peureuse. Elle dit avoir vu, entendu et senti plusieurs fois ;

Et Christine C..., du même village, jeune fille candide et pieuse, à laquelle le lutin s'attaque aussi depuis que les deux bergères, tourmentées dans la maison de leur maître, se sont avisées d'aller se réfugier la nuit chez elle.

Après avoir adressé un grand nombre de questions aux gens de la maison et aux deux bergères, et avoir appris d'elles ce que nous savions déjà par ouï-dire, que les apparitions avaient eu lieu d'abord dans les champs, puis dans la

maison, quelquefois le jour, mais communément la nuit ; et qu'enfin l'être surhumain signalait ordinairement sa présence par des soufflets sur les joues de ses deux victimes de prédilection, et aussi par l'enlèvement de leurs coiffes : après avoir appris enfin qu'il venait du côté du Sud, nous avons ouvert deux fenêtres de la cuisine donnant de ce côté. Françoise P... s'est placée à l'une, Rose B... à l'autre. Nous étions près d'elles.

La vue est bornée dans cette direction par un petit coteau dont la crête est couverte de grands châtaigniers. Sur le versant que nous avions en face se trouve une prairie qui se prolonge jusqu'auprès du village. La nuit tombait. Au bout de quelques instants, les deux jeunes filles ont aperçu les fantômes voltigeant à travers les arbres et s'approchant insensiblement de la maison.

Nous regardions attentivement et ne voyions rien. Au dire de ces filles, les formes de ces apparitions variaient beaucoup. Tantôt, c'était un corps semi-lumineux analogue à la lune ; tantôt un corps plus brillant ; et d'autres fois, un fantôme blanc semblable à un homme enveloppé d'un linceul, mais dont la taille changeait à vue d'œil.

Bientôt, les spectres se sont montrés jusque sur le mur qui entoure le petit jardin attenant à la maison. Alors, nous nous sommes retirés pour passer dans la chambre où couchent ces filles. Ladite chambre contient deux lits : l'un destiné au maître et à la maîtresse de la maison, l'autre aux deux bergères.

Je me suis emparé de Françoise P..., celle des deux qui est le plus obsédée par les visions. Je l'ai fait asseoir dans un coin le dos au mur, ses deux mains dans ma main droite, tandis que ma gauche se plaçait et demeurait au-dessus de sa tête. M. Thomas se tenait près de moi.

Les mêmes dispositions étaient prises à l'égard de Rose B... à l'autre coin de la chambre.

Nous étions plongés dans une obscurité profonde. Au bout de quelques instants, les deux filles ont annoncé la présence du spectre. Françoise P... surtout le voyait fréquemment et sous les mêmes formes qu'elle avait signalées lorsqu'elle regardait à la fenêtre. Le corps lumineux se montrait sans

cesse, disait-elle, sur les armoires adossées au mur, en face de la place que nous occupions, au milieu de la chambre, se mouvant avec rapidité et affectant diverses formes, Il a été moins souvent visible pour Rose B...

Les patientes n'ont accusé aucun bruit. Du reste, leurs réponses à nos interrogations étaient simples, concises et portaient un caractère prononcé de bonne foi. Quant à nous, nous n'avons rien vu ni entendu pendant une heure et demie qu'a duré cette expérience; les coiffes sont demeurées à leur place, et il n'y a pas eu de voies de fait de la part du lutin.

Je dois ajouter qu'après une heure de station dans mon coin, l'idée m'est venue de magnétiser Françoise; et j'ai remarqué que pendant nos *passes* les apparitions devenaient pour elle plus rares.

Du reste, magnétisant à son insu et mal placé, j'étais gêné dans mes mouvements, et je n'ai pu donner à mon action toute l'intensité dont elle eût été susceptible.

Au bout d'une heure et demie d'observation peu fructueuse, nous sommes tous rentrés dans la pièce commune et là, chacun a fait part de ses réflexions. Notre air d'incrédulité paraissait vivement contrarier les habitants de la maison.

On a proposé aux jeunes filles de se mettre au lit. Elles s'y sont rendues, accompagnées de Christine C..., du même village. A peine étaient-elles couchées que les apparitions ont recommencé de plus belle. M. Robert seul est demeuré au lit, tenant les deux mains de Françoise dans sa main droite, et plaçant son bras gauche de manière à contenir la coiffe. Dans un moment où le spectre se montrait d'une manière plus fixe que de coutume, Robert a dit à la jeune fille : « Conduis-moi à la place où tu le vois. » Françoise a fait aussitôt un mouvement pour se lever; mais, au même instant, sa coiffe a été enlevée. Au cri de Robert, nous sommes accourus avec de la lumière. Nous avons cherché la coiffe, elle ne s'est trouvée nulle part.

Ce fait du reste ne nous a paru avoir qu'une valeur relative, car Robert n'est pas sûr de n'avoir point lâché un moment l'une des deux mains de Françoise, qui aurait pu en faire usage pour se décoiffer.

Françoise était revenue au lit; j'ai remplacé M. Robert auprès d'elle et aucun phénomène n'a fixé mon attention pendant une demi-heure qu'a duré ma garde.

Ceux qui étaient demeurés dans l'autre pièce sont allés visiter l'écurie; tout y était dans l'ordre accoutumé... Nous sommes partis entre une heure et deux heures du matin.

Je ne dois pas omettre une circonstance qui m'a paru remarquable. Quand j'ai questionné les deux fils R... pour savoir si, durant le cours de ces troubles, ils avaient eux-mêmes éprouvé quelque chose d'inaccoutumé, ils ont répondu négativement. Et cependant, j'ai vu d'une manière positive que le jour même où nous avons fait notre visite, dans la matinée, Antoine R..., l'aîné, est descendu à Salmiech et s'est plaint amèrement d'être depuis quelque temps obsédé de telle manière que le séjour de la maison paternelle lui est devenu insupportable.

De là, il s'est rendu au presbytère de Saint-Amans, il a conté la même chose au curé et lui a demandé des prières pour être délivré des poursuites de l'esprit malin.

(A suivre.)

Hippolyte DE BARRAU.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Le Dégagement du fantôme fluïdique chez les animaux

Monseigneur,

Pour étudier le fantôme fluïdique¹, le procédé le meilleur c'est d'examiner et de photographier ce corps lorsqu'il est dégagé du corps matériel.

Mais un tel dégagement est assez rare chez les médiums humains. Il offre pour le médium quelque péril.

La science devrait donc chercher à obtenir *le dégagement du fantôme chez les animaux* (chevreaux, cobayes, etc...).

Les savants étudieraient sur l'animal, avec beaucoup moins d'hésitations et de difficultés que sur l'homme :

1° Par quelles manœuvres hypnotiques ou magnétiques ou, encore, par quels anesthésiques on détermine le dégagement et quelles précautions permettraient de diminuer, de supprimer les périls qui menacent le sujet de cette expérience.

2° Par quels moyens on peut rendre visible et photographier le fantôme dégagé. On rechercherait, par exemple, si on arrive à rendre visible et à photographier ce corps soit en le magnétisant de manière à le coaguler, à l'épaissir, soit en l'environnant de fumées aromatiques où se dessinerait sa forme; soit en plaçant, autour de l'animal sujet de l'expérience, d'autres animaux qu'on hypnotiserait et dont les effluves vitaux seraient absorbés par le corps psychique dégagé et en épaissiraient la trame. On pourrait d'ailleurs combiner les trois moyens précédents. — La science, une fois le dégagement obtenu fréquemment chez l'animal, serait mieux préparée à l'obtenir, sans témérité, chez l'homme.

Albert JUNET.

1. Appelé aussi corps astral, périsprit. Il y a discussion, au point de vue philosophique, concernant la nature de cet organisme. Les uns le regardent comme un véritable corps indépendant, les autres comme un simple élément du corps unique et normal. Je n'ai pas à entrer ici dans cette discussion. Car elle est indifférente au dégagement expérimental du corps ou, si l'on préfère, de l'élément psychique.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

SCIENCE ET SUPERSTITION

I

Entre la science orgueilleuse qui ne croit rien et la superstition ignorante qui croit tout, il y a la science vraie qui se tient à égale distance de l'incrédulité et de la superstition. En présence des phénomènes extraordinaires dont nous sommes quelquefois témoins, nous devons éviter avec une égale sagesse d'attribuer rapidement et sans examen ces phénomènes qui nous étonnent à une cause préternaturelle ou de nier, dans tous les cas, cette intervention; il faut, tout en respectant les principes théologiques solidement établis, faire la part de l'inconnu d'aujourd'hui et de la science de demain.

Je ne parle pas des miracles de premier ordre qui servent de fondement à la religion chrétienne et qui défient les négations; je parle des phénomènes extraordinaires dont la cause nous échappe actuellement, guérisons, apparitions, visions, troubles nerveux, possessions apparentes où nous serions tentés de voir, sous le coup de l'étonnement et sans examen, l'intervention réelle d'un ange ou du démon. C'est cette superstition, cette légèreté imprudente dans les affirmations qui éloigne de nous des âmes de bonne foi, et compromet la dignité de la religion.

A faire cette distinction capitale, on s'expose à l'accusation de naturalisme, d'incrédulité, de révolte contre le préternaturel; j'estime, cependant, que l'on sert ainsi d'une manière plus efficace la cause de la vraie philosophie et de la religion.

Pendant longtemps, on a considéré, par exemple, comme démoniaques et possédés, des malades, des névrosés, des hystériques contaminés par la contagion, et livrés par l'autorité civile aux sévérités cruelles du bourreau. Que parmi ces

névrosés on ait pu trouver de vrais possédés, je ne le conteste pas; mais que tous ces névrosés fussent possédés du démon, je ne veux pas le croire, et si l'on veut établir scientifiquement, dans certains cas, la réalité de la possession, on est forcé de reconnaître que les caractères physiques, gambades, contorsions, léthargie, catalepsie, ne suffisent plus, et qu'il faut chercher parmi les causes d'ordre intellectuel, moral, religieux, la lumière qui éclaire les faits. Le malade et le possédé présentent quelquefois les mêmes caractères physiques, les mêmes apparences extérieures qui étonnent, effrayent, et font croire à une manifestation de l'ordre préternaturel; en fait, il n'en est rien.

J'ai connu un vénérable religieux qui avait passé la plus grande partie de sa vie sacerdotale dans les Indes, et qui avait été témoin de nombreux prodiges, trop souvent attribués au démon, et d'un intérêt puissant. Il me racontait qu'à Mariapenour, dans le vicariat de Pondichéry, parmi les païens et parmi les chrétiens, il avait vu, à l'état épidémique, ces contorsions, ces gambades, ces sauts merveilleux, cet arc de cercle de la grande hystérie si bien décrit par l'école de Charcot, tous ces phénomènes qui avaient les apparences de la possession démoniaque, et que les Indiens attribuaient, en effet, au démon.

Ce n'est pas à l'exorcisme et à des prières liturgiques que le missionnaire demandait la guérison de ces pauvres malades, il aurait craint d'exalter leur imagination et d'aggraver leur mal; il avait recours à un moyen plus brutal. « Nous frappions ces malades à coups de rotin, et très fortement. Presque toujours nous les guérissions ainsi, et nous avons raison de l'épidémie. »

Nous avons entendu parler souvent du phénomène intéressant de la floraison instantanée du *Manguier*. L'Indien s'accroupit devant un morceau de bois, il récite des prières, il fait des incantations, il multiplie les mouvements et les gestes, et voilà que subitement le bois desséché revit, reverdit, et se couvre de feuilles devant les spectateurs ébahis.

C'est le démon, déclarent quelques théologiens effrayés, c'est évidemment le démon qui opère ce prodige, à la prière

de son support. D'autres théologiens, plus avisés, nous rappellent qu'ils faut tenir compte des conditions particulières de chaleur, d'humidité, de fécondité particulières à ce pays, et qu'il ne faut pas se hâter d'en appeler au préternaturel.

L'explication est plus simple.

Le missionnaire des Indes avec qui je m'entretenais, avait été souvent témoin de ce prodige, dans sa maison et à l'extérieur; il l'avait observé avec soin et n'y attachait aucune importance. C'est un tour vulgaire de prestidigitation qui demande quelque habileté. Le manguier verdoyant est préparé d'avance, et caché avec soin. Le tour consiste à substituer rapidement, habilement et sans être découvert le manguier vivant au manguier mort. Le fakir hindou s'amuse aux dépens du public.

On voit ce qu'il faut penser de l'illusion de la foule et des théologiens qui se hâtent d'attribuer ce prodige au démon et de s'étonner de sa puissance. La superstition étouffe la foi, mais le temps et la science ont raison de la superstition.

Les esprits faibles ou ignorants sont toujours portés à attribuer les phénomènes insolites dont ils ne voient pas la cause à des génies bienfaisants ou malfaisants.

Voici une fausse mystique qui a la prétention d'avoir des ravissements et des extases divines. Elle convoque la foule, elle annonce la représentation, elle se rend au lieu sacré du prodige, elle fend les pèlerins accourus et crédules, elle s'agenouille, elle s'auto-suggestionne, la crise commence: la contraction des muscles, la rigidité cadavérique, l'anesthésie absolue, l'immobilité du regard, peut-être même l'arc de la grande hystérie, rien ne manque au spectacle qui plonge les témoins dans un saisissement profond; on crie au miracle, au surnaturel, au divin, et les plus crédules cherchent à toucher les vêtements de cette fausse mystique, dominée par l'orgueil, flattée de jouer un rôle et victime de l'hystérie.

Que cette fausse mystique, qui appartient à l'histoire contemporaine, ait bercé son imagination éveillée dans la contemplation des apparitions de la Vierge et des saints racontées avec amour dans les livres de piété, que va-t-il arriver? La raison et ses facultés supérieures, frappées

d'inhibition, cessent complètement d'agir, l'imagination et les facultés sensibles, surexcitées, déchaînées, dominant le cerveau et tout l'organisme, et l'on voit alors se produire, parallèlement aux phénomènes physiques, léthargie et catalepsie, des phénomènes psychiques; la fausse mystique croit entendre des voix, elle croit assister à des scènes étranges et divines qui la plongent dans la suavité et les délices des extases célestes, elle crée elle-même ses personnages, elle leur prête ses pensées habituelles et ses rêves, elle donne une forme réelle, vivante, objective aux fantômes de son imagination sans frein, et devenue plus calme, elle racontera avec complaisance les apparitions, les révélations, les faveurs qu'elle a reçues du ciel.

Et si vous commettez l'imprudence de sourire à ce spectacle, de vous apitoyer sur cette malade, de gémir de l'empressement ignorant de la foule, de faire appel à la raison, à la sagesse, à la foi éclairée, on vous accusera de naturalisme ou d'impiété, et vous perdrez tout crédit.

On néglige les principes intellectuels, moraux, religieux, les seuls qui nous permettent de juger sainement ces spectacles à la lumière de l'enseignement de l'Église, et l'on ne veut considérer que les phénomènes physiques, la scène théâtrale, les manifestations de l'hystérique, esclave de son imagination quand elle n'est pas victime du démon.

C'est ici que le rotin du missionnaire catholique ferait des prodiges, et pour assagir ces fanatiques de ténèbres, il suffirait d'une correction vigoureuse et de quelque énergie.

II

Nous ne sommes pas de purs esprits, notre vie ne s'écoule pas dans des régions immatérielles: nous avons un corps et une âme; c'est le composé humain. Par notre corps, et d'une manière qui nous est particulière, nous faisons partie de l'univers, nous subissons l'influence continuelle des forces magnétiques, physiques, chimiques, comme les plantes et les animaux, nous sommes passifs à l'égard de ces mysté-

rieuses vibrations qui déterminent des changements dans notre corps et dans notre vie.

Mais nous ne sommes pas toujours et exclusivement passifs à l'égard de ces forces physiques innombrables et de nature si diverse dont nous subissons le choc ou l'influence à tous les moments de notre existence terrestre ; nous sommes aussi actifs, nous jetons, nous aussi, dans ce tourbillon de forces physiques des vibrations et des radiations, effluves de notre corps, radiations de notre cerveau sous l'action de la pensée et du sentiment et des passions, influences électriques et magnétiques qui se propagent, s'éteignent insensiblement ou se transforment autour de nous.

C'est un continuel échange d'actions et d'influences indépendant du phénomène de l'alimentation et de l'assimilation qui s'établit ainsi entre nous et les forces que nous découvrons dans les minéraux, les végétaux et les corps vivants, et ces échanges qui ne seront jamais connus dans toute leur étendue, parce qu'ils touchent à l'infini, sont quelquefois l'occasion de certains phénomènes physiques extraordinaires, inconnus. insoupçonnés, que notre ignorance imprudente est tentée d'attribuer à des causes surnaturelles, à des anges ou à des démons.

Essayez un instant de vous étudier vous-même avec attention, et vous comprendrez mieux ce que j'avance ; observez la faculté qui plonge plus que les autres dans les organes de votre corps, je veux parler de la sensibilité physique : vous recevez le choc des objets extérieurs, des forces qui vous entourent. et vous éprouvez une impression générale. Jusqu'à quel point de l'espace votre sensibilité physique peut-elle s'étendre ?

Un savant physicien italien, M. Boggio Lera, vient d'inventer un appareil pour annoncer les orages lointains. Guarini le décrit ainsi : Si les ondes électriques émanées d'une décharge atmosphérique viennent à frapper l'antenne de l'appareil, le cohéreur est impressionné, le courant de l'élément Leclanché circule, l'armature du relais est déclenchée, et la sonnerie, grâce aux trois piles, entre en branle. Le marteau de la sonnerie, dans son mouvement de va-et-vient, frappe

le timbre et décohere le tube à limailles. L'appareil revient alors à l'état de repos. Pour chaque décharge électrique et suivant sa durée, le marteau frappe un ou plusieurs coups.

Tant que l'orage est à grande distance, ce ne sont que les ondes émanées des décharges les plus puissantes, qui, atteignant l'appareil, ont une intensité suffisante pour impressionner le cohéreur. Les sonneries ne se feront donc entendre qu'à de longs intervalles. Mais à mesure que l'orage approche ou augmente d'intensité, que son arrivée sur le lieu où se trouve l'appareil devient plus probable, les sonneries se multiplient, parce que les oscillations électriques, capables d'impressionner le cohéreur, deviennent plus nombreuses et plus fréquentes.

Lorsque l'orage est très proche ou arrive sur les lieux, la sonnerie fonctionne presque sans interruption.

Voilà donc un petit appareil qui, muni de son antenne, recueille les ondes électriques d'une décharge atmosphérique à 100 et à 1000 kilomètres de distance et sonne l'orage pour avertir du danger.

Notre corps, dans l'inextricable réseau ou fouillis de ses filets nerveux, ressemble, plus qu'on ne voudrait le croire, à cet appareil révélateur : ses rapports avec l'électricité atmosphérique sont réels et peu connus. Des rhumatisants, des goutteux, des neurasthéniques sont quelquefois de vrais baromètres qui annoncent les variations atmosphériques. J'ai connu un cardiaque qui *sentait* la neige à une distance de quarante lieues. Si ce cardiaque avait traduit son impression dans une formule absolue ; s'il avait dit : « Je vois tomber la neige à quarante lieues », des esprits faibles auraient cru au surnaturel, parce qu'il est contraire aux lois de la nature de *voir* à cette distance, et, cependant, cette hyperesthésie accidentelle est un phénomène anormal, mais naturel.

III

Si nous passons de la sensibilité générale à la sensibilité particulière de chacun de nos appareils sensoriaux, nous arri-

verons aux mêmes conclusions, et nous verrons que l'on est souvent exposé à confondre l'*extraordinaire* et le surnaturel.

Voici, par exemple, la voyante de Constantinople dont il est parlé dans cette Revue. En plein midi, elle sort, elle tourne le dos au soleil, elle laisse tomber un voile noir sur sa tête pour se soustraire à l'influence des rayons solaires, elle avance lentement, en regardant le sol, et voilà qu'à une profondeur de quelques mètres, elle *voit* la nappe d'eau et en décrit exactement la direction.

C'est un fait établi.

Quand on parle de la baguette de coudrier, entre les mains du sourcier, qui découvre les sources, on nous répond : « C'est le sourcier qui, sans le savoir, par des mouvements inconscients et fibrillaires, imprime à sa baguette un mouvement. » Mauvaise explication.

La baguette de coudrier ne tourne que sur les cours d'eau, dont personne d'ailleurs ne soupçonne la présence; la baguette devrait tourner indifféremment là où l'on trouve des sources et là où l'on n'en trouve pas, si elle était mise en mouvement par les nerfs du sourcier. Il est incontestable qu'il existe un rapport encore inconnu, direct ou indirect, entre le sourcier et le filet d'eau.

Mais la voyante de Constantinople ne se sert pas de la baguette de coudrier; elle s'isole, autant que possible, des rayons solaires, et elle regarde fixement le point qui l'attire et la fascine pour recevoir l'influence d'autres radiations.

Nous connaissons les lois générales ordinaires de la vision des corps, c'est incontestable; nous voyons les objets extérieurs absorber quelques rayons, nous en renvoyer d'autres qui frappent le nerf optique, le suivent dans sa longueur, et modifient dans l'écorce cérébrale le centre sensoriel de la vue: nous savons ainsi comment les choses se passent *ordinairement*, mais nous n'avons pas le droit de dire que les choses se passent et se passeront toujours ainsi, et qu'il est impossible qu'elles se passent autrement; nous n'en savons rien.

Nous ne connaissons exactement ni le degré de sensibilité que peut atteindre le nerf optique, ni toutes les radiations des corps. Les études les plus récentes et les plus sérieuses sur les affections du système nerveux, par le magnétisme et l'hypnotisme, les radiations de l'uranium, du polonium et d'autres corps, les rayons Röntgen, les immenses progrès réalisés dans cette voie nous invitent à la prudence et nous font un devoir de ne pas dire avec une présomption tranchante : « La nature ne va pas jusque-là. » Il faut ajouter aux critères physiques, qui sont trop souvent insuffisants, les critères intellectuels, moraux et religieux.

A rester sur le terrain des phénomènes physiques, nous nous exposons à de cruels démentis.

Ce que j'ai dit des phénomènes de la vision des corps, nous pouvons le dire de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du tact, de tous les sens. Nous sommes loin de connaître tous les rapports qui existent, ou qui peuvent exister, entre nos sens et le monde extérieur. Et la science elle-même est encombrée d'hypothèses qui troublent et découragent l'esprit humain.

IV

Jusqu'à présent je n'ai parlé que des rapports entre notre corps et le monde extérieur, mais que dire des rapports qui s'établissent par l'intermédiaire de notre système nerveux entre le monde extérieur et notre âme, ou notre esprit. Ici l'horizon se découvre, plus large et plus profond.

Si toutes nos pensées, nos affections, nos volitions sont accompagnées d'une vibration cérébrale, matérielle, si toutes ces vibrations, d'une intensité différente comme le principe qui les engendre, retentissent dans l'éther et y trouvent leur prolongement, que deviennent-elles ? car rien ne se crée ni se perd dans la nature : que deviennent-elles, où vont-elles, quelle action peuvent-elles exercer sur d'autres cerveaux que le sang et l'affection font vibrer à l'unisson de notre cerveau ? A quelle distance retentira le cri de notre amour, ou de notre désespoir ? Quel écho va-t-il éveiller ? Quelle impression pro-

duira-t-il? Quel trouble va-t-il engendrer au loin dans une âme qui a vécu et senti avec notre âme?

Si une décharge atmosphérique lance dans l'espace une onde électrique qui, à une distance de mille kilomètres, entre une multitude si diverse de directions, se fraye un chemin, va frapper une antenne et impressionner un cohéreur, caché et perdu dans l'immensité, qui nous dira ce que devient à travers l'espace cette vibration cérébrale, née sous le coup et dans le mystère d'une grande passion? Quand vous criez si vite au miracle, ne craignez-vous pas de vous tromper?

Connaissez-vous bien cette matière avec laquelle nous nous trouvons perpétuellement en contact par la périphérie de notre corps? Vous savez sans doute que la matière se présente à l'état solide, liquide, gazeux, radiant; vous savez qu'en s'élevant ainsi, les atomes de la matière étendent de plus en plus l'amplitude de leurs vibrations. Mais au delà de l'état radiant, la matière ne peut-elle pas se présenter encore sous d'autres états qui nous sont inconnus, particules d'éther, *ions* ou *électrons*, selon la science d'aujourd'hui?

Nous sentons cruellement, tous les jours, la mélancolie de la vérité qui se dérobe, et de nos questions ardentes restées sans réponses; et si le globe terrestre dont nous avons fait le tour, qu'un fil télégraphique enserre, nous paraît plus petit, le monde de la pensée grandit devant nous, et nous effraie par ses profondeurs.

V

Je ne sais quel pressentiment secret, quel instinct religieux nous porte sans cesse à voir des entités inconnues et surnaturelles derrière les phénomènes dont l'explication nous échappe. Qu'une ligne de feu, horizontale, terminée par un anneau sphérique traverse les airs, qu'une aurore boréale force le pâtre à lever la tête et à regarder l'horizon, il se croira en présence d'un être inconnu et tout-puissant qui passe; mais voici qu'un savant produit des aurores boréales artificielles en projetant en l'air des rayons cathodiques, et il démontre que les couches extrêmes de l'atmosphère terrestre

absorbent les rayons cathodiques solaires et produisent ainsi l'aurore boréale. La poésie s'en va avec l'illusion de la légende, la science reste avec son indiscutable autorité.

Que conclure de ces indications sur lesquelles j'aurais voulu insister et qu'il faudrait encore approfondir? Faut-il éconduire le préternaturel et rejeter l'intervention des causes supérieures, de Dieu, des anges, des démons dans les affaires de ce monde? Non, ce serait un blasphème. Nous croyons fermement à cette intervention.

Mais nous croyons que le moyen le plus sûr de défendre heureusement la cause des miracles et du surnaturel, c'est de combattre et de repousser hautement les superstitions qui la déshonorent et les ignorances présomptueuses qui voudraient s'imposer.

Élie MÉRIC.



JÉSUS-CHRIST D'APRÈS L'ÉVANGILE

I

J'ai sous les yeux un livre fort intéressant, d'une facture peut-être un peu hâtive, mais vigoureuse : *Jésus-Christ d'après l'Évangile*, par Albert Jounet ¹.

C'est la réfutation pied à pied d'un ouvrage de J. Strada, intitulé : *Jésus et l'ère de la science*.

Strada se flatte de faire évanouir, par une projection de lumière dite scientifique, l'auréole divine qui enveloppe la physionomie de Jésus. Cette manie antichrétienne n'est, hélas ! que trop commune de nos jours.

M. Jounet n'a pas de peine à démontrer que, pour arborer une étiquette de science pure, l'ouvrage de Strada n'est rien moins que scientifique. Il viole à tout instant les règles les plus élémentaires de la critique historique, il travestit avec un prodigieux sans-gêne les faits de l'Évangile, et substitue à la trame du récit le plus invraisemblable et parfois le plus répugnant des romans.

L'auteur dédie son livre, avec des accents vraiment pathétiques, à Strada lui-même, dont il est l'ami ; il déplore en lui une belle intelligence dévoyée, dont un inexplicable parti pris trouble la vision, fausse le jugement, et compromet la loyauté.

M. Jounet est un croyant, et comme tel soumis à l'autorité de l'Église. Il ne fait aucunement abstraction de sa foi dans la réfutation qu'il entreprend des divagations de Strada ; mais il entend y faire surtout œuvre de « recherche indépendante ». Il examine les textes évangéliques en eux-mêmes ; il montre

¹. *Jésus-Christ d'après l'Évangile*, par Albert Jounet. — Réfutation du livre de Strada, *Jésus et l'ère de la science*. — Saint-Raphaël. Imprimerie V. Chaillan, 1900. In-8°, 417 p.

qu'il en résulte une physionomie de Jésus entièrement différente de la conception stradienne, et que cette physionomie postule en quelque manière les données de la foi sur la personnalité divine du Sauveur. Voilà quelle me paraît être la conclusion finale de son intéressant et suggestif ouvrage.

Dirai-je que l'auteur ne me semble pas très heureux, quand il s'essaie à analyser l'acte de foi? Cette analyse est chose très délicate, témoin la divergence des conceptions et des systèmes chez les théologiens eux-mêmes. La pensée de l'auteur est par trop imprécise et nuageuse. Il semble ne voir dans les formules de foi, que l'Église propose à notre créance, que des symboles d'une vérité qui est en Dieu, qui est Dieu lui-même, mais qui d'ailleurs demeure inconnaissable dans l'état présent. Or, ces formules embrassent, d'après saint Paul, « la substance des choses que nous espérons ». (Héb., XI, 1.) Elles ne sont donc pas de purs symboles. Elles contiennent l'essence de vérités, impénétrables en elles-mêmes, qu'elles accommodent et attempèrent à la condition actuelle de notre intelligence. Loin d'être simplement relatives, elles ont quelque chose d'absolu, si elles ne sont pas tout l'absolu; et voilà pourquoi elles sont nettement exclusives des affirmations qui seraient contradictoires.

Ainsi, le jugement de Dieu, le ciel et l'enfer, tous deux éternels, nous sont proposés comme des réalités qu'on ne saurait mettre en doute sans faire naufrage dans la foi. Sans doute, ces réalités-là dépassent nos conceptions, nous ne pouvons nous les représenter que par des images approximatives; elles ne laissent pas pour cela d'être très formelles et très positives.

Remarquons aussi que les dogmes relatifs à la dispensation temporelle du salut des hommes s'appuient à des faits historiquement vérifiables : d'un côté la révélation nous les propose, de l'autre la saine critique, ou, comme parle l'auteur, la « recherche indépendante », nous les fait toucher du doigt. Seulement celle-ci ne met en nous, relativement à ces faits, qu'une foi humaine toujours faillible, tandis que la révélation engendre la foi proprement dite, la foi divine, qui exclut toute crainte d'illusion et d'erreur. Et puis la foi tire d'un fait

dogmatique des conclusions que la critique la plus aiguisée est impuissante à en dégager; elles ne sont pas de son ressort.

Ainsi la résurrection de Jésus-Christ peut-être l'objet d'une démonstration historique, à laquelle un esprit de bonne foi ne saurait disputer son assentiment. Il avouera que Jésus de Nazareth, après être réellement mort, est vraiment ressuscité; et même, qu'ayant mis en avant sa résurrection comme preuve de sa filiation divine, il doit être reconnu pour Fils de Dieu. Mais comment entendre cette filiation? C'est ici que la lumière de la foi théologale est indispensablement nécessaire. Et, en définitive, il faut en venir à la déclaration que fit le Sauveur à saint Pierre : « Tu es heureux, Simon fils de Jean, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé [que je suis le Fils de Dieu], mais mon Père qui est dans les cieux. » (Matth., xvi, 17.) On ne peut passer d'une conviction humaine à une foi divine que par une illumination d'en haut; elle seule nous fait saisir le mystère caché dans le fait dogmatique.

Placée en présence d'un fait tel que la résurrection du Sauveur, mise en demeure de le constater, la « recherche indépendante » sincère et loyale dira : « Je le constate, je ne puis nier sa réalité, mais je ne me l'explique pas, je ne sais qu'en conclure. » La foi au contraire explique le fait par une intervention divine, et elle en déduit les conclusions.

Il suit de là que toutes les objections, soulevées par une critique intempérante contre les faits bibliques et évangéliques, peuvent être péremptoirement et méthodiquement réfutées; sans que cette réfutation suffise pourtant à engendrer la foi, qui résulte tout ensemble d'une lumière versée dans l'intelligence et d'une grâce agissant dans la volonté. Cette lumière révèle à l'esprit toute la portée d'un fait dogmatique, qui a bien sa base dans un événement vérifiable, mais qui par son sommet plonge dans les régions de l'invisible et de l'inaccessible; et cette grâce, décidant la volonté à l'accepter, détermine par suite l'acquiescement sans réserve de l'intelligence qui constitue proprement la foi. Ainsi se vérifie, même pour des faits historiquement démontrables, la définition de saint Paul : « La foi est la conviction des choses qui ne se voient pas. » (Heb., xi, 1.)

La foi a sa vision qui lui est propre ; elle atteint des réalités que l'œil de la chair ne saisit pas, que l'esprit le plus pénétrant ne saurait concevoir. L'apôtre saint Thomas voit Jésus ressuscité ; en le voyant, il croit en lui. « Il croit autre chose que ce qu'il voit », remarque à ce propos saint Grégoire le Grand. Il est convaincu de la vérité de la résurrection par l'évidence du fait qui frappe ses yeux : mais de plus, dans le divin ressuscité, il discerne, il adore le propre Fils éternel de Dieu, et c'est en cela qu'il croit. Quant à nous, notre foi embrasse le fait même de la résurrection comme divinement révélé, encore que ce fait puisse être démontré par voie de méthode historique.

Cette méthode conduit à un résultat tout en harmonie avec les données de la foi, pourvu qu'elle soit employée avec une rigueur vraiment scientifique, et par un esprit exempt de tout préjugé. Être exempt de tout préjugé, c'est la condition nécessaire du bon fonctionnement de nos facultés. Le préjugé s'arrête à l'apparence des choses, et empêche d'en pénétrer le sens profond. Il a faussé, dans la recherche et l'appréciation des faits évangéliques, la remarquable intelligence de Strada... et de tant d'autres.

II

On ne saurait dire en quelles excentricités parfois écœurantes se lance l'imagination des écrivains, qui, hantés sourdement par un parti pris de négation, traitent de la vie de Jésus Sauveur du monde.

L'un d'eux, récemment, dans une revue médicale, représentait le Sauveur sous les traits d'un jeune thérapeute qui est allé aux Indes, a fréquenté les gymnosophistes, a cueilli chez eux des pratiques de magnétisme et d'hypnotisme, et s'en revient éblouir ses naïfs compatriotes par de prétendus miracles, dus uniquement à l'influx nerveux et à la suggestion.

Remarquez que l'on vous donne ces contes ridicules, puisés en je ne sais quelle légende indoue sans valeur et sans auto-

rité, pour le dernier mot de la science, pour des faits acquis sur lesquels on table avec un aplomb véritablement inouï.

Strada, lui, dans un autre ordre d'idées, confectionne une sorte de roman politique avec la vie de Jésus. Il se contente de coudre çà et là à son récit quelques mots des évangiles, détournés de leur véritable sens; et le tour est joué.

Tout est pure et même odieuse fantaisie dans ce qu'il raconte des origines et de la naissance de Jésus. Fantaisie également, et qui touche aux limites de l'extravagance, le dénouement qu'il prête à la carrière publique du Sauveur, sur la terre fatidique du Calvaire et dans le monument funéraire de Joseph d'Arimathie.

Strada assigne au Sauveur un caractère de politique retors et de despote intransigeant : quel travestissement ! Jésus ressort des évangiles sous les traits du Juste par excellence, dont la droiture incorruptible rompt et met en pièces à tout instant la trame des hypocrisies pharisaïques. On le hait, on s'acharne après lui, on le met à mort, parce que, tout d'abord avec la sérénité du maître, puis avec l'indignation du justicier, il confond les pharisiens arrogants et les scribes astucieux, qui surchargent la loi de Moïse de pratiques superstitieuses, qui exploitent indignement la crédulité populaire, et qui au fond ne sont que des sépulcres blanchis.

Jésus, un despote ! lui qui fait son habituelle société d'hommes ignorants et grossiers, qui les supporte dans leurs indécadences avec une longanimité sans exemple, qui les entoure d'une affection toute gratuite et humainement incompréhensible, qui s'abaisse, au moment où il va mourir, jusqu'à leur laver les pieds.

Jésus, il est vrai, fait paraître, dans tous ses dires et tous ses gestes, l'intransigeance de la vérité dont il est le héraut divin ; la suprême indépendance de l'envoyé de Dieu, qui ne relève d'aucune puissance humaine, et qui jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la mort de la croix, sans forfanterie comme sans peur, accomplira sa mission. Toute sa vie ne se résume pas moins en la parole qu'il a dite, exprimant son propre caractère : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » (Matth., xi, 29.)

Je me demande quel intérêt il peut bien y avoir, au simple point de vue humanitaire et esthétique, à ravalier la sublime figure de dévouement et de tendresse qu'est Jésus, ce type idéal de justice et de sainteté, qui plane au-dessus de nos défaillances, qui relève si merveilleusement le niveau des esprits et des cœurs.

Jules Lemaitre se plaignait un jour que des romanciers et auteurs dramatiques aient essayé, en dénaturant les scènes les plus délicates du saint Évangile, de créer un Jésus « à base de péché ». Attenter à la pureté de Jésus, lui prêter des vues humaines et des finesses de politique, pour les croyants c'est une profanation; pour les incroyants eux-mêmes, c'est un crime de lèse-humanité.

Strada voudrait nous faire croire que Jésus avait un plan; et ce plan aurait consisté à fonder une Église israélite dépendante du pouvoir romain. Le pivot de cette politique eût été le fameux : *Rendez à César ce qui est à César*. En réalité, cette formule, avec son complément nécessaire *et à Dieu ce qui est à Dieu*, a créé la distinction des pouvoirs religieux et civil, qui est pour les peuples la meilleure garantie d'une sage liberté. Quelle absurdité d'y découvrir la conception d'une Église soumise à l'omnipotence de César! Quand Jésus comparut par-devant Ponce-Pilate qui s'ingéniait à le soustraire aux fureurs juives, ce lui était une belle occasion de développer son prétendu programme, et de se faire acquitter par le gouverneur qui craignait, s'il l'eût renvoyé, de ne pas se montrer suffisamment *ami de César*. Au lieu de cela, Jésus... se tait. Il laisse Pilate se débattre avec sa conscience troublée. Il établit même sa responsabilité dans le déicide, relativement à celle des Juifs, quand il lui dit : « Celui qui m'a livré à toi est plus coupable que toi. » (Jean, XIX, II.)

Mais c'en est assez sur le caractère de Jésus; à la suite de notre auteur, étudions ses miracles.

III

M. Jounet montre très bien que le miracle n'est aucunement contraire aux lois profondes qui régissent la nature, et qui

sont en elle une impression de la raison divine. Les anciens appelaient Dieu *natura naturans*, comme qui dirait la nature cause; et la création *natura naturata*, comme qui dirait la nature effet. Comment la nature cause pourrait-elle violenter la nature effet? Dieu n'aurait-il pas la puissance de toucher les ressorts de son œuvre, et d'en tirer de temps à autre, pour montrer qu'il en est le maître, des effets surprenants? En agissant extraordinairement par le miracle, il ne va pas plus contre l'ordre secret de la nature qu'il ne va contre lui-même.

« Les rationalistes et Strada, dit l'auteur, confondent l'aspect ordinaire des choses avec leurs véritables règles, l'action coutumière de la loi avec la loi. » (p. 175.)

La vraie loi mondiale, celle qui est au fond de toutes les lois, et qui d'ailleurs reste inaccessible à l'esprit humain, c'est le rapport de subordination des causes secondes vis-à-vis de la cause première qui est Dieu.

Loin de détruire cette subordination, le miracle la fait ressortir; de latente qu'elle est, il la rend plus manifeste.

La cause première, en effet, quand elle intervient extraordinairement dans le plan de ce monde, n'annihile pas, ne suspend pas l'activité des causes secondes; elle la surexalte plutôt.

Nous ne saurons jamais exactement tout ce que Dieu pourrait tirer des agents naturels, en leur appliquant une impulsion souverainement efficace, telle qu'elle peut provenir de la cause créatrice; le miracle nous le fait à tout le moins soupçonner.

Voici un être mortellement frappé dans ses fonctions vitales : Dieu, par une intervention miraculeuse, réveille en lui les énergies éteintes ou près de s'éteindre; un souffle de vie est passé en lui de la bouche du grand Vivant, de celui qui est la vie par essence. Il se ranime, son organisme fonctionne librement; l'action vitale de l'âme, qui informe les activités des agents purement physiques, a été renforcée par un influx émanant de la cause première. Où voit-on là un bouleversement des lois? C'est au contraire la remise en vigueur des lois qui président à l'épanouissement de la vie.

La mort s'est produite. Assurément aucun agent naturel, même le plus subtil, n'est capable de renouer le fil d'une vie brisée, de rappeler l'âme dans un corps devenu incapable de la garder. Mais pourquoi Dieu ne pourrait-il pas accomplir ce prodige, rétablir les organes dans un état qui les rende propres aux fonctions de la vie, replacer l'âme au foyer de cette vie un instant disparue ? Dans cette palingénésie, les forces physico-chimiques interviennent chacune à leur place sous la direction de l'âme, et plus encore sous l'impulsion restauratrice de Dieu.

On a remarqué, dans les guérisons miraculeuses les mieux avérées, des traces de l'activité des agents naturels : par exemple, certaines soudures se présentaient avec l'aspect qu'elles auraient eu si elles s'étaient produites naturellement, et même avec des imperfections relatives à la constitution physique du sujet. Que conclure de là ? Que les agents physico-chimiques ont tout fait ? Non, car la guérison a été instantanée. Mais qu'ils ont concouru au résultat produit, sous l'impulsion d'une cause supérieure qui supplée à l'action ordinairement nécessaire du temps. Le miracle est tout entier dans l'instantanéité du fait.

Dans son opuscule intitulé *Faits surnaturels et Forces naturelles*¹, le R. P. De la Barre, le distingué professeur de l'Institut catholique de Paris, développe excellemment cette thèse, que le fait surnaturel, c'est-à-dire le miracle comportant une intervention divine, n'exclut en aucune façon le jeu normal des forces naturelles, mais au contraire qu'il les utilise et les coordonne en vue d'un effet à produire : cet effet d'ailleurs excède leur portée, et, pris dans son ensemble, ne peut être attribué qu'à la toute-puissance créatrice.

Jésus, dans la production de ses miracles, disposait de cette toute-puissance ; il le déclare ; il la tient de son Père, et néanmoins elle est réellement sienne. Il s'en sert d'ailleurs à la façon d'un homme, qui fait passer par sa bouche, par ses mains, et même par ses vêtements, l'influx miraculeux.

M. Jounet voit là une analogie avec les procédés de l'hyp-

¹ Collection *Science et Religion*.

notisme et du magnétisme, tout en reconnaissant d'irréductibles différences au point de vue de l'effet obtenu. L'analogie est donc toute superficielle, il ne faudrait pas trop la presser. J'estime que les procédés du Sauveur, dans la production de ses miracles, sont plutôt semblables aux gestes que fait un orateur pour accentuer son débit.

M. Jounet pense qu'il y a, dans le vaste sein de la nature, des forces subtiles, à peine soupçonnées, dont l'existence nous est vaguement révélée par les phénomènes du *merveilleux*, apparitions télépathiques, prémonitions, etc. ; et que ces forces, mises en jeu par la toute-puissance divine, surexaltées par elle jusqu'à une efficacité qu'elles n'ont point naturellement, pourraient concourir instrumentalement à la production du miracle. C'est possible ; mais cette théorie ne peut être acceptée que sous la réserve de bien des distinctions. Ainsi il n'est aucune force naturelle psychique qui puisse nous donner l'intuition de l'avenir : en d'autres termes, le pressentiment, qui est un simple instinct vague et faillible, ne peut passer à l'état de prophétie nette et infaillible que grâce à une illumination divine sortant de l'ordre des causes secondes. Dès lors le phénomène est transcendant.

IV

Le miracle fondamental, qui porte pour ainsi dire tout l'édifice du catholicisme, est celui de la résurrection du Sauveur. Aussi bien est-ce à lui que s'attaque tout l'effort du rationalisme. D'après les principaux tenants du système, Jésus n'était point mort, conséquemment sa résurrection a été fictive.

Strada adopte avec empressement cette explication, pleinement inconciliable avec les faits d'apparitions diverses qui ont suivi la résurrection : un crucifié revenu d'une simple léthargie n'aurait jamais pu apparaître avec tant d'aisance, et faire montre d'une telle plénitude de vie. — De plus, il l'agrémente d'une fiction romanesque, la plus étrange assurément qu'on puisse rêver. Écoutez plutôt.

Jésus aurait combiné le simulacre de sa mort et de sa résurrection avec Joseph d'Arimathie et Nicodème, sur lesquels il comptait comme sur des personnages influents pour constituer son Église judéo-romaine. Il se laissa crucifier. Après trois heures de crucifiement, il proféra ces mots : *J'ai soif*. Cette plainte était un signal. Un affidé de Joseph d'Arimathie se tenait là, au pied de la croix : il se hâta d'approcher des lèvres de Jésus un breuvage qui était un « stupéfiant ». Jésus le prit, et tout aussitôt, par l'effet de ce narcotique, il tomba en syncope ; on le crut mort, tellement que les soldats, les Juifs, Pilate lui-même, furent convaincus qu'il n'était plus qu'un cadavre. Alors survinrent Joseph d'Arimathie et Nicodème : les drogues aromatisées dont ils couvrirent le corps du crucifié hâtèrent la fin de la catalepsie, en combattant l'effet trop prolongé du stupéfiant. Il rouvrit les yeux, respira. Il ne s'agissait plus que de dissimuler son corps pendant quelque temps. Le monument funéraire de Joseph d'Arimathie, disposé tout exprès en prévision de l'avènement, servit à souhait les desseins qu'on avait formés. Jésus y fut l'objet de soins assidus ; à un moment donné il en sortit, et la nouvelle de sa résurrection se répandit de proche en proche.

On rougit vraiment de transcrire une élucubration aussi audacieuse dans sa puérilité sacrilège. Son moindre inconvénient est de ne tenir aucun compte de la narration si précise du saint Évangile, d'après lequel c'est un des assistants, et très probablement un soldat romain, qui présenta au Sauveur en croix du vinaigre sur une éponge. Selon Renan, le vase qui était là contenait la boisson ordinaire des soldats romains, mélange d'eau et de vinaigre, appelée *posca*. Elle servit, non pas à désaltérer Jésus, mais simplement à mouiller ses lèvres ; après quoi, tout aussitôt, à bout de forces, il expira.

Certes il faudrait admirer que Jésus se soit laissé réellement crucifier, qu'il ait risqué sa vie dans les plus atroces tortures, qu'il se soit confié au hasard d'une intervention problématique de je ne sais quel affidé, pour jouer la comédie d'une résurrection. Il faudrait s'étonner que les Juifs se soient laissés prendre à l'appât d'une mort apparente, alors qu'ils avaient poursuivi avec tant d'acharnement leur victime ; qu'ils n'aient

pas inspecté soigneusement le monument funéraire de Joseph d'Arimathie, avant que d'y mettre des gardes et d'apposer sur la pierre énorme qui le fermait le sceau public. Toutes ces invraisemblances ne coûtent rien à l'imagination romanesque d'un rationaliste, qui veut à tout prix chasser le surnaturel de la vie et de la mort de Jésus.

Je l'ai dit naguère et je le répète, le drame du Calvaire eut quelque chose de si formidable et de si divin, il étreignit les cœurs d'une émotion si tragique, il fut entouré de tels prodiges, qu'au moment où Jésus, non pas sous l'influence d'un narcotique, mais en pleine lucidité, en pleine possession de lui-même, remit son âme *avec un grand cri* entre les mains de son Père, amis et ennemis, Juifs et soldats romains, personne ne douta de la réalité de sa mort.

Strada ne manque pas de relever, comme indice d'une survie de la victime, le sang et l'eau (dans laquelle il voit une liqueur blanche, du chyle probablement) qui jaillirent de son côté sous le coup de lance du soldat.

Les Pères de l'Église, ai-je observé dans mes articles sur *les miracles de l'Évangile*, ne se sentent pas embarrassés par cette objection. Ils conviennent sans peine que, normalement, le sang et l'eau ne coulent pas d'un cadavre. Mais ils disent que cet écoulement fut, dans l'espèce, un phénomène surnaturel, riche en significations symboliques, qu'il plut à Dieu d'ajouter à tous les prodiges dont la mort du Sauveur avait été marquée.

M. Jounet a recueilli une explication naturelle et fort intéressante du fait dans le savant livre du docteur Sepp sur la *vie de Jésus*. (Vol. II, p. 207. *Traduction Charles Sainte-Foi*.) Il est avéré, d'après cet auteur, que du sang et de l'eau peuvent couler, soit successivement, soit en même temps, du *péricarde d'un cadavre*, dans le cas où le cœur serait ouvert et transpercé par un coup de lance ou d'épée. Ainsi l'écoulement du sang et de l'eau n'aurait rien que de naturel, même en présupposant la mort de Jésus bien acquise; il prouverait seulement, ce qui concorde admirablement avec la tradition chrétienne, que le coup de lance a non seulement ouvert le côté, mais transpercé le cœur de l'auguste victime. Par suite,

l'objection se trouve devenir une confirmation de ce que l'Église enseigne communément touchant la blessure profonde du cœur de Jésus.

Je suis heureux de signaler ici une explication qui ruine les déductions des rationalistes. Je remercie M. Albert Jounet de me l'avoir fournie. Il la développe en son livre (p. 205-211), là où il démontre avec abondance de preuves que Jésus est *vraiment mort sur la croix*.

De telles questions, traitées avec une grande sincérité, avec une vivacité entraînant, sont la meilleure recommandation d'un ouvrage.

D. B. MARÉCHAUX.



UNE ÉTRANGE HISTOIRE

M. Maxwel, docteur en médecine, avocat général, vient de publier un livre de bonne foi, précédé d'une éloquente préface par M. Charles Richet, de l'Académie de médecine. Le titre de ce livre en indique bien l'objet : *Les phénomènes psychiques, recherches, observations, méthodes*. Nous discuterons dans un prochain article les conclusions de ce travail où la question du monde invisible est étudiée à un point de vue nouveau et personnel. Nous en détachons le récit suivant :

Je dis ceci pour les spirites qui ont une tendance à croire aveuglément tout ce que disent certains de leurs bons esprits. Ils peuvent se tromper s'ils ne nous trompent pas. Il ne faut jamais s'abandonner à leur direction : il faut toujours ne se laisser guider que par la raison et le jugement critique. Il ne faut pas être trop crédule. Je dois à l'obligeance de M. Braunschweig une histoire bien instructive à cet égard. Les phénomènes dont se porte garant l'auteur de ce récit, homme connu, cultivé, intelligent, rompu aux affaires, n'ont pas été observés par moi ; mais les conséquences funestes de sa trop grande confiance dans « l'esprit » comportent une leçon si sérieuse et si utile qu'il me paraît bon de la faire connaître. Je ne la donne que dans ce but, car je ne saurais attester personnellement les faits extraordinaires dont on va lire l'intéressant récit. Que M. Braunschweig et M. Vergniat, dans la famille desquels les faits se sont passés, et qui m'autorisent à les publier, reçoivent ici mes remerciements. Je donne ce récit *in extenso*, sans y rien changer, pour n'en pas altérer la physionomie :

Ces notes écrites à la hâte, en quelque sorte au courant de la plume, n'ont d'autre prétention que de rapporter des faits étranges, tout en laissant à chacun le soin de les apprécier.

Un instant, une préoccupation m'a dominé. J'hésitais, en présence de l'incrédulité qui repousse systématiquement tout

ce qui n'est ni chiffre, ni matière, à dévoiler des phénomènes que les de Mirville, les G. Lamotte, les A. Bellemare et tant d'autres ont déjà constatés : mais le devoir de préserver mes enfants des épreuves que j'ai subies l'emporte, et je dirai la vérité sans crainte qu'eux du moins soupçonnent leur père d'avoir menti.

UN MYSTÈRE

Canius Junius en marchant au supplice dit à ses amis : « Vous me demandez si l'âme est immortelle ; je vais le savoir, et, si je le puis, je reviendrai vous le dire. »

En écrivant ces lignes, j'obéis à la pensée que le témoin de faits mystérieux doit, dans l'intérêt de l'humanité ou de la science, une narration scrupuleusement exacte de ce qu'il a vu. Et il la doit doublement lorsque ses révélations peuvent préserver l'inexpérience des embûches d'un pouvoir occulte dont il serait aussi insensé de nier l'existence, que de douter de sa puissance à faire le bien ou le mal suivant sa volonté.

J'accomplis donc ce que je crois un devoir. Cette conviction suffit pour braver l'esprit fort toujours disposé à nier ce qu'il ne peut expliquer.

La crainte d'être accusé de rechercher des sympathies, en racontant des faits dont je fus victime, pourrît aussi m'arrêter ; mais la perte de quelques biens ici-bas est amplement compensée dans mon esprit, dans mon âme, par la certitude d'une vie future qui résulte des faits dont le maître a bien voulu me rendre témoin.

C'était en 1867. Attiré par les sons d'une trompette, je traversais la place Saint-André pour m'engager dans la rue sombre et étroite qui longeait alors la cathédrale, et où s'étaient les vieilles défroques des marchandes à la toilette. Une foule nombreuse stationnait au coin de la rue des Palanques où le commissaire-priseur procédait à la vente d'un fonds de mouleur statuaire.

J'allais passer outre, lorsque fut mise en vente une sta-

tuette dont les contours et la pose gracieuse fixèrent mon attention.

Était-ce une Vierge? Une « Mater dolorosa »? Je ne sais. Mais je vois encore ce beau visage tout empreint de douleur, les yeux levés vers le ciel, laissant échapper deux grosses larmes, qui semblaient me supplier d'arrêter la profanation. La tête légèrement inclinée et recouverte d'un voile délicieusement drapé révélait un objet d'art.

Je l'achetai, cédant au désir de posséder un travail artistique, et non pour satisfaire un sentiment religieux qui, je l'avoue, n'existait pas.

J'achetai aussi une console pour supporter la statuette, et quelques instants après le tout était installé dans ma chambre, rue du Palais-Gallien, 147.

M^{me} Vergniat était en Périgord. A son retour, elle fut surprise de voir dans l'endroit le plus apparent de ma chambre un sujet religieux dont j'avais fait moi-même l'acquisition.

Sa surprise était légitime, car des idées bien arrêtées laissaient peu de place dans mon esprit aux préoccupations religieuses.

Rien d'étrange ne se produisit dans cette maison, bien que nous l'ayons habitée longtemps après l'achat de la statuette; seulement j'éprouvais un plaisir si grand à admirer ma Vierge, que je me suis souvent demandé si cette attraction mal définie n'était pas le prélude et en quelque sorte une première influence des faits mystérieux qui devaient se produire.

A ce moment nous quittâmes notre domicile de la rue du Palais-Gallien pour habiter une maison dont je venais de faire l'acquisition, rue Malbec, 116.

Cette maison isolée, au milieu d'un jardin, comprenait seulement deux chambres à coucher, un salon et un vestibule servant de salle à manger.

Quelques détails sur l'ameublement et les dispositions intérieures sont indispensables pour la bonne intelligence de ce qui va suivre.

Une table de nuit séparait mon lit de la cheminée. Au-dessus du meuble était un bénitier, au-dessus du bénitier

un tableau à l'huile représentant la Vierge; enfin, près du plafond, la statuette sur son support.

A gauche de la table de nuit, sur l'épaisseur formée par la cheminée, était une panoplie composée de sabres et d'épées.

Notre installation terminée, M^{me} V... fit un nouveau voyage en Périgord. C'est pendant son absence que devait se produire la première manifestation à laquelle, du reste, je n'attachai pas grande importance.

Voici dans quelles circonstances ce phénomène eut lieu.

Je fus réveillé la nuit par un violent coup de marteau. J'allumai promptement ma bougie, la pendule marquait une heure.

Cette visite n'avait rien de rassurant, car, pour frapper à la porte de la maison, il fallait avant tout avoir franchi la grille qui en défendait les approches.

J'attendis avant d'ouvrir qu'on frappât une seconde fois, mais ce fut inutilement.

La nuit suivante, un coup aussi violent que celui de la veille vint encore me réveiller et la pendule marquait également 1 heure.

La bonne couchée près des enfants dans une chambre voisine, ayant entendu frapper, s'épouvantait. Je crus la rassurer en disant : *Demain je chargerai mon fusil pour recevoir celui qui se plaît à nous donner des alertes.*

Je souligne ces mots que nous aurons l'occasion de voir rapportés plus tard d'une façon surprenante.

Quelques mois après, et sans incidents nouveaux, notre bonne fut congédiée et remplacée par une grosse fille des Landes.

La visite nocturne était donc oubliée depuis longtemps, lorsque, le 23 janvier 1868, M^{me} V... et sa bonne occupées dans ma chambre entendirent comme un frôlement courir sur les vitres et virent la statuette s'incliner par deux fois sur son piédestal, comme pour les saluer. Elles crurent d'abord à un tremblement de terre, et ce fut sur les tons les plus effarés qu'à mon arrivée le fait fut raconté.

La statuette n'était plus dans son axe; mais était-ce suffisant pour me convaincre? Non.

Je riais du récit, persuadé que M^{me} V... et sa bonne étaient victimes d'une illusion.

Cependant, le lendemain à la même heure, c'est-à-dire vers 11 heures du matin, les mêmes phénomènes s'étant produits, ainsi que les jours suivants, je résolus de rester chez moi pour constater *de visu* ce fait merveilleux.

Je fus servi à souhait, la statuette a tourné ce jour-là, tantôt à droite, tantôt à gauche, 12 à 14 fois. Parfois elle avançait et se mettait en équilibre sur le bord extrême du piédestal.

L'évolution était si prompte et si inattendue que l'œil pouvait à peine la saisir.

Je ne fus pas longtemps à constater que, pour exécuter ces mouvements, le pouvoir mystérieux attendait le moment où l'attention fatiguée ne surveillait plus. Alors un coup sec, semblable à l'étincelle électrique qui se dégage, annonçait que l'évolution était accomplie.

Le tableau placé au-dessous de la statuette perdait alors son aplomb : la coquille du bénitier se renversait en même temps que les sabres et les épées s'agitaient comme autant de balanciers de pendules.

J'avais remarqué que la présence de M^{me} V... et surtout de la bonne aidaient beaucoup à ces manifestations ; et, même, que l'apparition de l'une ou de l'autre sur le seuil de l'appartement suffisait pour les provoquer.

Je faisais des efforts pour dissimuler la préoccupation que me causaient ces phénomènes et j'affectais de n'y attacher aucune importance, afin de réagir mieux contre l'exaltation et la peur qui s'emparaient de l'esprit de M^{me} V..., de sa bonne et des deux ouvrières témoins constants de ce désordre.

Mais, au lieu de seconder mes efforts, la Vierge ne se contentait plus des évolutions sur place. Elle se laissait tomber sur l'édredon de mon lit et y restait enfouie jusqu'au moment où un coup sec avertissait qu'elle revenait sur son socle.

Bientôt les coups devinrent plus fréquents et n'indiquèrent pas toujours des déplacements. On les entendait, sur les portes, dans les armoires, etc., etc., voire même au milieu du jardin.

C'est ainsi qu'un jour, entrant chez moi, un coup retentit si

formidable, que les voisins se mettant aux fenêtres dirent :
« J'espère, M. V..., qu'on vous salue. »

A ces faits, déjà extraordinaires, devaient en succéder de plus étranges encore.

L'horloger qui, chaque quinzaine, montait nos pendules (M. Ouvrard), s'étant jadis occupé de somnambulisme, crut reconnaître dans notre bonne un sujet accessible aux influences magnétiques et lui proposa de l'endormir.

Quelques minutes suffirent pour obtenir cet état de prostration et d'insensibilité qui caractérise le sommeil magnétique. Si cette première fois les réponses de Marie furent inintelligibles, elle ne tarda pas après quelques séances à s'exprimer très clairement et même avec volubilité.

En l'état où nous tenaient les évolutions de la statuette, on comprendra aisément que la première question posée à la somnambule devait être celle-ci : « Voyez-vous qui fait remuer la Vierge ? »

« Je le vois, répondit-elle, il est près de moi, à genoux, en prières. — C'est un homme vêtu d'une redingote marron tenant à la main un livre recouvert d'une étoffe noire. Je ne vois pas sa figure. J'aperçois seulement un peu ses favoris ; car il me tourne le dos. »

Pendant plusieurs jours, les réponses à ce sujet restaient les mêmes. Mais ayant insisté pour connaître le nom de l'homme en prières, la somnambule répondit : « Je suis le père de Madame ».

Cependant cette assertion fut contredite bientôt par une déclaration plus explicite.

Obtenir le sommeil magnétique, chez Marie, était si facile, que, m'ayant demandé de l'endormir, j'y parvins sans autres notions que d'avoir assisté aux séances précédentes, mais il me fut impossible de la réveiller et je dus envoyer à la recherche de l'horloger espérant qu'il me sortirait d'embarras. Il arriva ; mais ses efforts furent inutiles.

La somnambule se moquait de nous et plaisantait sur l'embonpoint de l'horloger.

Ce fait est déjà à remarquer, en ce sens, qu'il contredit l'opinion trop accréditée que le sujet subit la volonté du magné-

tiseur; mais ce qui va suivre révèle un phénomène bien autrement intéressant.

Marie ne parla plus alors de sa propre autorité. Un esprit s'étant substitué à sa volonté déclara que tous nos efforts pour réveiller la somnambule seraient inutiles.

« Je suis bien ici, disait l'esprit, et il me plaît d'y rester. « Seulement, à 4 heures, j'ai besoin d'être ailleurs; alors « la somnambule se réveillera d'elle-même. Ayez la patience « d'attendre. »

En effet, à l'heure indiquée, au moment même où la pendule disait 4 heures, la somnambule se frottait les yeux et revenait à l'état normal.

A dater de ce jour, la somnambule resta constamment sous l'influence des esprits qui s'emparaient d'elle pendant son sommeil. C'est ainsi qu'aussitôt endormie l'esprit disait : « Je n'ai que quelques instants à rester. » Et, le délai passé, Marie se réveillait sans aucune intervention.

Durant ces conversations, plus ou moins longues, l'esprit affectait de m'appeler son fils. Ses avis, ses conseils étaient empreints d'une grande bienveillance et surtout profondément religieux. Il était incontestable que, par un phénomène inexplicable, les facultés de Marie étaient remplacées, pendant ces communications, par un esprit dont il était impossible de méconnaître la supériorité que révélaient et le niveau de la discussion, et le choix des expressions.

Le pressant un jour de s'expliquer, je lui demandai résolument : « Mais qui êtes-vous donc ? »

« Je suis celui que tu voulais recevoir à coups de fusil, « lorsque je frappais à ta porte à 1 heure du matin ! »

Notons que la somnambule ignorait absolument ce fait, puisqu'elle n'était pas à notre service à l'époque où se produisit l'étrange visite.

De son côté, la Vierge ne chômait pas et continuait à tourner cinq à six fois par jour.

Les bons avis de l'esprit, la pureté de ses principes m'intéressaient certainement; mais, je l'avoue, la statuette m'occupait davantage. N'étais-je pas en face d'un fait tangible, indéniable et aussi rebelle que voulait se montrer ma raison;

je frappais du pied en répétant : « Et pourtant elle tourne ! »

Toujours en garde, même contre l'évidence, je me donnai la satisfaction d'emprisonner la Vierge, mais de façon à pouvoir constater ses évolutions.

Je fis construire, rue Bouquière, une niche en fil de fer enveloppée d'une gaze très transparente et, la scellant au mur, je cloitrai solidement la statuette.

Mon travail terminé, je quitte la chambre. Aussitôt un coup formidable retentit. — J'accours : tout a disparu ; seul le piédestal est à sa place. La Vierge, projetée sur mon lit, est retrouvée enveloppée dans l'édredon, tandis que l'armature gît dans la ruelle.

Mes précautions ayant déplu, je me gardai bien de les renouveler. Consultée sur ce fait, la somnambule, ou plutôt l'esprit agissant en elle, dit « de ne jamais toucher à la Vierge et de la laisser là où elle serait transportée » ; ajoutant « que celui qui l'enlevait de son piédestal, saurait bien l'y replacer ».

La recommandation fut suivie ; mais un jour advint que la statuette disparut. M^{me} V..., revenue de ses frayeurs premières, se mit activement à sa recherche. et, après avoir bouleversé la maison, la retrouva dans un placard, derrière le lit des enfants. Ce placard, dissimulé par la tapisserie, n'avait jamais été utilisé et nous n'en soupçonnions pas l'existence.

Comment la Vierge s'y était-elle introduite ?

Les déplacements devenaient de plus en plus fréquents. Ainsi, la statuette s'avisait de changer d'appartement et le salon était son lieu de prédilection ; mais elle ne passait jamais une journée entière sans reparaitre sur son piédestal.

Les portes s'ouvraient ou se fermaient devant elle avec le même bruit qui suivait chaque évolution. Tout cela avec tant de rapidité qu'on était surpris plutôt qu'incommodé.

Sous l'influence de ces phénomènes, le sommeil ordinaire de la somnambule devint plus lourd. On l'entendait, la nuit, parler tout haut. Elle s'éveillait difficilement et, après avoir secoué sa torpeur, elle ne pouvait encore ouvrir les yeux. — « Je les sens collés », disait-elle. Mais plaçant les doigts sur

les paupières, M^{me} V... faisait une prière et la difficulté disparaissait aussitôt.

Dans le sommeil ordinaire, la conversation n'avait rien de sérieux; c'était le plus souvent des banalités, des plaisanteries, quelquefois même de mauvais goût, tandis que dans le sommeil provoqué on retrouvait constamment un esprit sérieux, professant les maximes les plus pures et donnant des avis empreints de la plus profonde charité.

Je demandai à cet esprit mystérieux s'il était vrai qu'il fût le père de Madame, ainsi qu'il l'avait déclaré une première fois.

Voici sa réponse, que je crois reproduire mot à mot :

« Mon fils, je lis dans ta pensée (car tu ne peux me la cacher)
 « que, n'ayant pas assez de foi pour reporter à Dieu le bon-
 « heur de la vie, que tu recherches dans ta maison, tu en cherches
 « l'explication dans je ne sais quelles suppositions absurdes.
 « NE CROIS PAS AU SPIRITISME, mon fils!

« Dieu, qui est essentiellement bon, ne saurait permettre
 « qu'après avoir subi toutes les épreuves terrestres, vos esprits
 « fussent encore condamnés à assister à toutes les turpitudes,
 « à toutes les souffrances de ceux qui leur ont été chers. C'est
 « un supplice que Dieu n'a pas voulu vous réserver.

« Oui, un esprit existe; mais il est seul, unique, et cet esprit
 « est le mien. C'est lui qui donne le souffle, qui anime tout:
 « enfin qui te fait agir, marcher ou t'arrêter lorsque tu crois
 « que ta volonté est toute-puissante.

« Cet esprit, je le répète, est unique. C'est celui du Maître. »

Disons que cette opinion est celle du P. Malebranche qui prétend, lui aussi, que Dieu est l'auteur immédiat de l'accord que nous admirons entre l'âme et le corps.

« Je le vois bien, tu doutes de mes paroles, ajouta l'esprit
 « (car, je te l'ai dit déjà, tu ne peux me cacher ni tes pensées,
 « ni tes actions), et tu te dis à toi-même : *Quelle prétention*
 « *de supposer que j'aie pu mériter semblable visite et que*
 « *l'esprit divin est venu frapper à ma porte !*

« Tu préfères donc, mon fils, douter de mes paroles et
 « t'éloigner ainsi de la vérité. Soit! mais, ne l'oublie pas,
 « quelle que soit ton appréciation sur moi et le but de

« ma visite, reste persuadé que je ne puis être chez toi qu'en
 « vertu d'une volonté suprême et que tous tes efforts pour
 « me chasser et même mon désir de m'en aller avant l'accom-
 « plissement de ma mission, seraient également inutiles.

« Accueille-moi donc comme un bon père qui vient aider
 « son fils à parcourir le chemin si pénible de la vie.

« Je ne t'ai pas quitté depuis que tu es au monde. Nous
 « avons traversé ensemble beaucoup d'ennuis, supporté beau-
 « coup de chagrins; mais des temps meilleurs sont proches
 « et je puis te révéler, mon enfant, que du moment où il
 « m'est possible de te faire entendre ma voix, cette béné-
 « diction du maître va t'assurer désormais le repos du corps,
 « de l'âme et de l'esprit.

« Pour toi plus de soucis, ton père te les évitera tous. Mais
 « en échange du bien que j'ai mission de te faire, je te de-
 « mande d'élever souvent tes pensées vers le Créateur et de
 « le remercier de l'immense faveur qu'il t'a accordée. Car,
 « sache-le bien, personne jusqu'à ce jour n'avait reçu dans sa
 « maison semblable visite.

« Je désire que tu assistes régulièrement aux offices et que
 « tu fasses la communion.

« Je veux aussi que tu donnes aux pauvres dont je t'indi-
 « querai l'adresse et les besoins; mais comme je suis un pro-
 « tecteur, si je t'impose des charges, je te procurerai les
 « moyens d'y pourvoir. »

On peut juger déjà de l'influence que ces faits mystérieux
 exerçaient sur mon esprit, car je promis tout, et en enfant
 soumis, je communiai avec ferveur à Talence.

Dès ce jour, la bienveillance de l'inconnu s'étendit à tout,
 aux personnes de la maison, comme aux besoins du service.
 Sa sollicitude, pour la somnambule surtout, le poussait
 parfois à m'imposer des missions délicates dont je vais citer
 un exemple.

Je venais d'endormir Marie, aussitôt l'esprit se manifeste
 en disant :

« J'ai à t'entretenir de faits personnels à la somnambule et
 « pour lesquels je te prierai de suivre mes indications.

« Cette fille espère se marier avec un ouvrier menuisier du

« nom de Toussaint qui la poursuit depuis longtemps. Mais
« les parents de Marie, qui sont d'honnêtes gens, ne consen-
« tirent jamais à ce mariage. D'abord parce que T... est un
« mauvais sujet et, en second lieu, parce que le frère de T...
« vient d'être condamné *hier*, dans son pays, à une peine
« infamante pour faits immoraux.

« Il faut donc que Marie cesse de parler à ce jeune homme
« dont le caractère jaloux et violent serait bientôt un danger
« pour elle.

« Marie ignore tous ces détails, même la condamnation qui
« n'est pas encore connue de tous...

« Ainsi donc, lorsque Marie sera éveillée, tu auras soin de
« ne rien dire de notre conversation ; mais demain, en venant
« de Bordeaux, tu la lui rapporteras comme un renseigne-
« ment recueilli en ville.

« Marie niera d'abord ; elle prétendra même ne pas con-
« naître l'individu ; mais tu insisteras sévèrement et elle
« avouera tout. »

C'est en effet ce qui arriva.

Puis, continuant, l'esprit ajouta :

« Cet ouvrier s'est fait récemment une blessure à la main
« qui l'empêche de travailler : aussi est-il toujours à rôder
« autour de la maison et il convient de s'en méfier. »

Souvent, le soir à la veillée, Marie me demandait de l'endor-
mimir. Alors, chose étrange, elle nous disait combien de fois
son prétendu passerait le lendemain devant la porte et à
quelle heure.

Ces renseignements étaient d'une exactitude parfaite.

Cependant un jour notre homme ne paraissait pas à l'heure
fixe — il était en retard de deux minutes. Marie était endor-
mie dans le salon et j'allais alternativement de la terrasse à
elle. Je commençais à perdre patience. « Il arrive, dit-elle, tu
auras à peine le temps nécessaire pour aller à la terrasse. » En
effet, aussitôt à mon poste d'observation, le menuisier pénétrai
dans la rue Malbec par le chemin de Bègles.

Quelques jours après, l'esprit, que la somnambule appelait
son « bon papa », nous écrivait que Marie courait un grand
danger. Son prétendu, se voyant éconduit à cause de la flé-

trissure qui frappait sa famille et dont il avait eu confirmation par lettre, avait résolu de se venger.

Animé des plus mauvais desseins, il avait coupé sa barbe pour se rendre méconnaissable, et après avoir caché un long couteau sous sa blouse, il avait pris le chemin de la maison, avec l'intention bien arrêtée, disait l'esprit, de frapper Marie.

En nous donnant ces avis, par la voix même de la somnambule, l'ami mystérieux ajoutait : « Ne laissez pas sortir cette « fille de la journée. Je vous débarrasserai bientôt de cet « homme dangereux *en faisant naître dans son esprit le désir* « d'un voyage d'où il ne reviendra pas. »

Deux ou trois jours après, Marie apprenait que l'individu était parti pour l'Algérie.

Nous avons vu une première fois par la substitution de l'esprit aux facultés de la somnambule combien notre libre arbitre est subordonné aux influences occultes. Et si l'on objectait que, dans ce cas, les influences magnétiques ont facilité cette substitution, il nous resterait l'exemple autrement décisif du menuisier dont le libre arbitre a été absolument subjugué avec préméditation, ainsi qu'il résulte de la déclaration de l'esprit *qui fait naître le désir d'un voyage d'où l'individu ne reviendra pas.*

Au fur et à mesure que tous ces faits étranges se succédaient, notre esprit à tous subissait de plus en plus une influence à laquelle il était impossible de se soustraire, je dirai même à laquelle on était heureux d'obéir.

Comment repousser des avis, des conseils toujours profondément honnêtes et auxquels le nom de Dieu était constamment associé?

Après la somnambule, M^{me} V... était celle qui, de nous tous, ressentait le plus fortement les effets de cette atmosphère mystique.

Pour ma part, je m'étais borné d'abord à observer les phénomènes et à ne les accepter que comme étude; mais de surprises en surprises j'arrivais, plein d'admiration, à une soumission aveugle.

Et cependant nous n'étions qu'au début de ces manifestations féériques.

Si pendant le repas nous désirions un objet quelconque du service, la bonne (Marie) nous l'apportait avant même de le demander. Une voix qu'elle croyait tantôt la mienne, tantôt celle de Madame, lui avait déjà transmis notre désir avant qu'il fût exprimé.

C'était une communication parfaite de la pensée, sans l'intervention de la parole.

Si le travail de la bonne (de la somnambule) laissait à désirer, celui qui surveillait assidûment la maison l'en punissait immédiatement en lui enlevant avec une dextérité incroyable le foulard qui la coiffait.

Et s'il arrivait à cette fille de s'écarter vis-à-vis de nous des règles de la plus stricte politesse, elle était immédiatement rappelée à l'ordre de la même manière et sans tenir compte du milieu où elle se trouvait.

J'ai vu souvent son foulard jeté à terre, pour lui rappeler qu'elle devait nous laisser monter avant elle en voiture ou en omnibus,

J'ai eu aussi l'occasion de voir une manifestation bien surprenante par la facilité de déplacer un meuble d'un poids relativement considérable.

Souvent, après être couchée, la somnambule sentait son lit rouler tout doucement au milieu de l'appartement et puis revenir, tout aussi doucement, à sa place. Ce va-et-vient, qui se renouvelait quelquefois trois à quatre fois dans la soirée, se produisant lentement, on pouvait voir à l'aise cette masse s'agiter sous l'impulsion d'une force invisible.

La somnambule, je l'ai dit au début, était une grosse fille venue des Pyrénées ou des Landes. Elle ne savait ni lire, ni écrire et la vue de toutes ces choses surnaturelles la laissait ou ébaubie ou effrayée. J'avais remarqué même qu'elle perdait souvent le souvenir de ce qu'elle avait vu la veille — cela, bien entendu, à l'état normal.

Ce qu'elle comprenait bien, c'est que « bon papa » n'était pas satisfait d'elle lorsqu'il lui envoyait à la tête, on ne sait d'où, une croûte de pain ou de fromage, signe certain que quelque chose clochait dans le ménage.

Un petit lustre Louis XV, suspendu dans le vestibule nous

servant de salle à manger, s'agitait dès que nous nous mettions à table, et le mouvement que précédait toujours un frôlement sur les chaînes métalliques, était lent ou accéléré selon que M^{me} V... en témoignait mentalement ou à haute voix le désir.

Si nous avions un invité, tout restait dans le calme et rien ne faisait soupçonner les étrangetés qui se produisaient habituellement. On eût dit que ces manifestations étaient réservées aux gens de la maison et aux quelques voisins privilégiés, dont le bruit devait forcément attirer l'attention.

Deux demoiselles, l'une du Périgord, Anna..., l'autre de Bordeaux, Mathilde..., qui travaillaient presque constamment à la maison, assistèrent à toutes ces surprises, et « bon papa » leur témoignait même beaucoup d'affection.

J'ai dit, en commençant, que lorsque la statuette tournait sur son socle, sabres et épées s'agitaient en sens inverse. L'une de ces épées fut décrochée et déposée dans l'angle de la muraille, mais presque aussitôt, en présence de M. V..., une forme invisible la remit lentement à sa place.

Les oscillations du lustre, le mouvement des épées, les déplacements du lit sont les seuls phénomènes dont l'œil ait pu suivre les mouvements: tous les autres étaient si prompts qu'ils échappaient à l'attention, même la plus soutenue.

Notre présence dans la maison n'était point nécessaire pour y produire du bruit ou d'autres phénomènes. Et le fait que je vais citer contredit cette opinion, émise par quelques spirites, que les esprits empruntent aux médiums ou aux personnes présentes la force indispensable pour produire des déplacements.

Étant allés à la campagne, la bonne nous suivit et la maison resta abandonnée toute la journée. Le soir, à notre arrivée, les voisins vinrent au-devant de nous pour annoncer que toute notre vaisselle, au moins, devait être brisée: car depuis notre départ un bruit formidable n'avait cessé dans la maison.

Nous pénétrâmes dans les appartements, où tout était parfaitement à sa place, et aucun dégât ne fut constaté.

Où donc l'esprit avait-il pris, dans cette maison inhabitée, la force auxiliaire qu'on assure lui être nécessaire?

J'étais à l'égard de ces faits d'une très grande réserve, ne voulant pas les ébruiter, afin d'éviter des controverses qui certainement n'eussent pas manqué de se produire.

Ce qui m'engageait encore au silence, c'est que, m'étant confié à un membre d'une famille réputée profondément religieuse, la Vierge refusa toute évolution devant ce visiteur. A peine l'incrédule avait-il franchi la porte, que la statuette était déplacée.

Le soir même, j'endormis Marie et j'essuyai de l'esprit les plus vifs reproches.

« Ce qui se passe ici est pour toi, me dit-il, et ne doit pas être donné en spectacle. »

Cependant cette déclaration en apparence si sévère fut bientôt enfreinte par lui-même.

Voici dans quelles circonstances :

M. Bossuet, coiffeur, rue Bouffard, à Bordeaux, était occupé dans la salon à coiffer M^{me} V... lorsqu'un coup sec vint avvertir que la Vierge se déplaçait. M^{me} V... se lève et sans rien dire se dirige vers la pièce à côté, où M. Bossuet la suit instinctivement.

La Vierge était en équilibre sur le bord de la console. M. Bossuet, comprenant bien vite ce qui venait de se passer, s'écria, plein d'admiration : « Mon Dieu ! je me sens heureux d'être témoin d'un pareil fait. »

M. Bossuet est mort ; qui pourrait nous dire s'il a trouvé ailleurs la solution du problème qui nous occupe ?

Je saisis, comme une revanche, cette occasion de demander pourquoi la Vierge avait remué pendant la visite de M. Bossuet, puisqu'il est dit que cette faveur est réservée exclusivement aux gens de la maison.

« Je choisis mon monde, répondit l'esprit, et j'avais à récompenser M. Bossuet d'avoir patiemment avec des cheveux reproduit les traits du Christ. »

J'ignore s'il est vrai, comme on me l'a affirmé depuis, que M. Bossuet soit l'auteur d'un pareil travail. Je me suis borné, en narrateur fidèle, à rapporter la réponse qui me fut faite.

Notre habitation avait l'inconvénient, très désagréable en

hiver, d'obliger la bonne à traverser le jardin pour ouvrir la grille au laitier, qui carillonnait à la porte avant le jour.

Nous cherchions une combinaison pour éviter ce dérangement, lorsque notre bienveillant protecteur nous vint en aide.

Ce fait est un des plus curieux de cette longue série d'aventures surprenantes.

A dater de ce jour, lorsque la charrette du laitier s'arrêtait devant notre porte, et avant qu'il eût sonné, une puissance mystérieuse avait fait jouer le pêne de la serrure. Alors le portail s'ouvrait et le laitier déposait sur la fenêtre le pot que la bonne prenait plus tard.

Peut-être le laitier supposait-il qu'un mécanisme particulier nous permettait d'ouvrir ainsi notre porte. Quoi qu'il en soit, son imagination était préoccupée, car on l'entendait faire tout haut cette réflexion en montant dans son véhicule : « C'est égal, cette maison est bien singulière. »

Il nous arrivait parfois, après avoir assisté aux vêpres soit à Sainte-Croix, soit aux Vieillards, d'entreprendre une longue promenade. Nous rentrions très fatigués et impatients de nous asseoir.

Pour nous éviter d'attendre, une main invisible sonnait avant notre arrivée au portail.

Ce fait ne pouvait se cacher et notre bonne voisine, M^{me} Pradeau, bien placée pour s'en apercevoir, riait des prévenances dont nous étions l'objet.

Alors eut lieu une substitution bien étrange et qui devait rendre désormais inutile l'intervention de la somnambule. Nous venions, M^{me} V... et moi, de faire une visite à Talence. Chemin faisant, ma femme se retourne vivement en disant : « On vient de m'appeler ; par deux fois j'ai entendu : Héloïse ! Héloïse ! »

Dès ce jour, M^{me} V... posa mentalement des questions et une voix étrangère lui donna les réponses.

Bientôt la voix prit elle-même l'initiative des conversations, et absorbant les facultés de M^{me} V..., parla par sa bouche.

On ne pouvait s'y tromper et il était aisé de reconnaître la présence du même esprit bienveillant qui en quelque sorte n'avait changé que son domicile.

La première recommandation faite par la bouche de M^{me} V... fut de ne plus endormir Marie : « Tu ne pourrais le faire dorénavant sans encourir des désagréments. »

Mon désir de tout voir, de tout observer était si grand qu'il l'emporta sur les conseils donnés et j'endormis la somnambule comme d'habitude. Mal m'en apprit. Aux exordes charitables et bienveillantes avait succédé un langage échevelé auquel je crus pouvoir mettre fin en réveillant la somnambule; mais il me fut impossible d'y parvenir.

Elle se promenait les yeux fermés dans l'appartement en criant : « Je me réveillerai lorsque cela me fera plaisir. Je suis « bien ici et je veux y rester précisément parce que ma pré-
« sence te contrarie. » Puis elle tenta de sortir pour se promener dans le jardin et je dus fermer la porte à clef.

Cette scène, qui dura plusieurs heures, m'enleva le désir de nouvelles expériences.

A dater de ce moment, Marie subissait pendant son sommeil ordinaire des influences mal définies; s'exprimant tout haut, elle affectait tantôt un langage sérieux: tantôt elle se montrait d'une gaieté folle. Tout ce qu'il y avait précédemment de profondeur et de bienveillance dans les avis avait disparu.

Au surplus, j'étais amplement dédommagé par la situation nouvelle qui rendait inutile l'intervention de la somnambule et je ne songeais pas à renouveler la scène désagréable dont j'ai parlé. Je puis dire même qu'ici finirent toutes les tentatives et les expériences de magnétisme. Il n'en fut plus question.

Parfois l'esprit consulté ne répondait pas. M^{me} V... me disait alors : « Je lui parle et il ne me répond pas. » Mais l'attente n'était jamais longue.

Souvent aussi il annonçait son départ. « Si tu as, disait-il, « quelque chose à me demander ou à me dire, hâte-toi, car je
« vais m'absenter pour ne revenir que demain à telle heure. »

Jusqu'à l'heure indiquée toute question était inutile. On ne répondait pas.

Cent fois j'avais eu l'occasion de contrôler l'exactitude des renseignements fournis par Marie; mais il me restait à savoir si ceux qui prenaient l'autre voie avaient la même valeur.

Je n'attendis pas longtemps avant d'être fixé à cet égard.

C'était un soir d'hiver, la nuit était noire, il pleuvait à verse. En rentrant à la maison, la bonne vint m'annoncer qu'une toute petite chienne havanaise, qu'une voisine avait eu la gracieuseté de nous offrir, était égarée. Je l'ai dit, le temps était affreux et il ne fallait pas songer à aller à la recherche de cette bête microscopique. Mais, comme je manifestais quelque chagrin, M^{me} V..., qui n'avait encore rien dit, lève la tête et, s'adressant à moi sur un ton particulier qui annonçait une communication officielle : « Tu tenais donc bien à cette petite bête ! Hé bien ! rassure-toi, tu vas la retrouver. Je la vois, un ouvrier la tient sous sa blouse chez le coiffeur de la rue de Bègles (Le petit Bossu). »

Le renseignement était précis : donné par la somnambule je n'aurais pas hésité, mais il me fallait maintenant d'autres preuves.

Mes recherches m'ayant conduit jusque chez le perruquier, je regardais timidement à travers les vitres lorsque le bossu m'aperçut : « Vous désirez quelque chose, Monsieur Vergniat ? — Si vous apprenez qu'on ait trouvé dans le quartier une toute petite chienne havanaise, vous voudrez bien nous prévenir. »

Un ouvrier qui se trouvait dans le magasin répondit : « Il y a cinq minutes à peine je la tenais sous ma blouse cherchant à la réchauffer. Je l'avais ramassée toute mouillée au coin de la rue où je l'ai déposée de nouveau. »

En effet, quelques pas plus loin j'apercevais un point blanc dans l'obscurité. C'était Fleurette blottie sous une porte, à l'abri du mauvais temps.

Je rentrai triomphant rapportant à la maison le bonheur des enfants et la confirmation de l'infailibilité du protecteur.

On comprendra aisément l'influence de ce pouvoir qui se révélait sans bornes. Aussi, gagnant toujours du terrain par de nouvelles manifestations de plus en plus surnaturelles, sa volonté se substitua entièrement à la nôtre. Ce qu'il formulait au début comme un désir, devint bientôt des ordres.

Il s'occupait des moindres détails. Il désignait les provisions nécessaires pour la journée et en fixait le prix.

Si une acquisition plus importante était à faire, il indiquait le magasin, toujours en fixant d'avance le prix demandé.

Ces faits donnaient lieu à des incidents curieux. Ainsi, par exemple, lorsqu'une marchande demandait un prix exagéré, « Bon papa » toujours là soufflait à l'oreille de M^{me} V... : « Dis à cette femme que sa marchandise ne lui coûte que tel prix. Tu lui offriras tant. C'est assez gagner. »

La marchande restait ébahie, elle ne pouvait nier, et le marché était conclu.

Je révélerai, sans hésiter, tous les faits, persuadé que l'étude de manifestations si persistantes et si variées peut aider à soulever le voile mystérieux qui nous environne.

Au surplus, pourquoi hésiter ou me taire ? N'ai-je donc pas vu ?

Plus les faits sont surnaturels, plus le devoir de les révéler est grand.

On m'accusera peut-être de faiblesse ou de trop de soumission pour ce pouvoir occulte, qui cependant ne se réclamait que de Dieu et n'invoquait que des sentiments honnêtes. A ceux-là je répondrai : Subissez d'abord la même épreuve et alors je vous reconnaitrai le droit de prononcer.

Quant à la faiblesse, elle ne fut jamais un des défauts de mon caractère, si on en excepte pourtant celle que je tiens à conserver et qui me fait incliner devant le Maître.

J'ai dit que nous assistions, ma femme et moi, régulièrement aux offices tantôt à Talence, tantôt à Sainte-Croix ; mais le plus souvent aux « Vieillards ».

Il me souvient à ce propos que voyant passer ces déshérités que la charité publique soutient, notre hôte mystérieux nous fit cette confidence : « Sans ma visite, mes pauvres enfants, ce sort-là vous était réservé. »

J'ai dit en commençant que j'avais promis de communier ; je le fis avec ferveur, tant les faits mystérieux auxquels j'assistais m'avaient impressionné ; je poussai la soumission à ce point de renoncer au théâtre, à toutes les distractions, sur le désir manifesté par l'inconnu. ♦

En revanche, je pouvais être de tous les pèlerinages.

Un matin, au moment de partir pour me rendre à mon

bureau, M^{me} V... me dicta d'un air inspiré l'ordre suivant : « Tu vas faire vendre ce matin à Paris par dépêche 6.000 fr. de rente 3 o/o et acheter par contre 10.000 de rente italienne. » Puis il ajouta : « Ne te l'ai-je pas dit? Lorsqu'il me plaira de t'imposer l'obligation de donner, cela ne sera jamais à tes dépens. Or j'ai besoin de quelques milliers de francs dont je t'indiquerai l'emploi le moment venu. »

Malgré les choses étranges que j'avais déjà vues, je restai abasourdi. En effet, M^{me} V..., quoique la femme d'un agent de change, ne s'était jamais occupée d'affaires et elle était absolument ignorante des combinaisons financières.

Les termes mêmes employés pour dicter l'arbitrage indiquaient que l'opération était conçue par un esprit habitué aux affaires de ce genre.

Cette affaire n'étant pas dangereuse et ne pouvant, en cas de non-réussite, me mener bien loin, je télégraphiai à Paris sans hésiter.

Le soir, en rentrant, j'avais déjà la réponse que je voulus communiquer à mon mystérieux client. « C'est inutile, me dit-il, je la connais. »

Je profitai de cette circonstance pour causer affaires, avec l'arrière-pensée de savoir jusqu'où pouvaient aller les connaissances de l'esprit en matière de spéculation.

« Savez-vous, lui dis-je, que votre arbitrage est à cheval sur deux liquidations. La rente italienne est en liquidation du 15 et le 3 o/o est pour la fin du mois. »

« Je l'ai fait exprès. L'Italien sera liquidé le premier, car le bénéfice qui va en résulter a un emploi pressé. Celui que procurera la rente française pour la fin du mois est destiné à offrir un cadeau à ta fille. Je te donnerai des instructions à ce sujet. »

Je risquai cette question : « Vous croyez donc à la hausse sur l'Italien et à la baisse sur la rente française? »

« — Ton père n'est pas celui qui doute, qui croit ou qui seulement espère, il est toujours sûr, parce qu'il est le maître. »

Du jour où cette opération de bourse fut faite, les deux mouvements en sens inverse favorables à l'arbitrage ne se sont pas démentis. Et, un fait important à noter, c'est que

tous les matins l'inconnu prédisait avec une précision mathématique la cote que le télégraphe apporterait à 4 heures du soir.

J'insiste, je le répète, sur ce fait, parce qu'on semble contester aux esprits la possibilité de prévoir ou de dénoncer l'avenir.

Toujours préoccupé d'étudier les faits, j'ai demandé quelquefois *la veille* quels seraient les cours du lendemain. — « Je ne pourrai te répondre que demain matin. La nuit m'est nécessaire pour me renseigner. »

Il m'arriva un jour de constater une différence de deux centimes et demi entre le cours prédit le matin et l'officiel arrivé à 4 heures. Comme j'en faisais la remarque : « C'est, me dit l'inconnu, une mauvaise tête qui a pesé sur les cours au coup de cloche. » On le voit, l'esprit possédait même l'argot de la corbeille.

En présence de tant de pénétration je demandai timidement s'il pourrait ou voudrait m'être utile dans mes affaires.

Voici sa réponse :

« Je ne suis pas venu pour cela ; ma visite a un autre but. Cependant je crois pouvoir t'être utile et, à l'occasion, je n'y manquerai pas. »

Cette déclaration semble s'écarter un peu de la première. Au début, la bénédiction du maître m'assurait le repos de l'âme et de l'esprit : « Pour toi plus de soucis, ton père te les évitera tous ! » Maintenant succède un vague qu'on ne peut s'empêcher de constater.

Revenons à cet esprit de pénétration : il était tel, que, consulté sur l'état de ma caisse, il m'en donnait le solde instantanément. Pour lui ce n'était qu'un jeu de dire à chacun de nous le contenu de son porte-monnaie.

Durant l'arbitrage je lui demandai quelquefois : « Quel est le bénéfice que vous donne votre opération aux cours de ce soir ? » Il l'accusait aussitôt et sans omettre un centime, car il tenait compte des courtages et du prix des dépêches.

« Tes affaires, disait-il, ne doivent plus te préoccuper, elles « sont les miennes. C'est moi qui m'en charge, tu n'as qu'à « obéir et à me satisfaire pour être récompensé.

« Tu peux te convaincre tous les jours que rien ne me serait
« facile comme de te combler de richesses ; mais si je te fais
« attendre, c'est que toi aussi tu m'as fait attendre longtemps
« avant de pouvoir te ramener vers moi. »

Voilà qui était plus net que la déclaration de tout à l'heure.

Pendant que l'arbitrage marchait favorablement, la Vierge continuait ses évolutions qui pourtant devaient bientôt cesser.

Une après-midi, la Vierge fit des évolutions plus bruyantes que de coutume, et sortant de la maison elle vint se placer sur des sarments dans le jardin.

A ce moment, une de nos anciennes domestiques nommée Caroline T..., la même qui était à notre service lors de la visite nocturne dont il est question au début, étant venue à la maison, les ouvrières décidèrent de replacer la statuette sur son piédestal.

A peine y était-elle qu'un coup violent retentit et la Vierge tomba brisée sur le plancher.

Grande fut la désolation de M^{me} V... en apprenant l'accident. J'avoue que pour mon compte j'étais très contrarié. Les débris réunis furent conservés longtemps avec vénération.

Mais le piédestal était toujours vide. Alors me vint la pensée de demander à notre protecteur s'il serait possible de trouver une statuette semblable à la première.

« Je m'en occuperai cette nuit », me dit-il.

Il arrivait en effet très souvent à l'esprit de se réserver la nuit avant de répondre. C'était pendant la nuit, disait-il, qu'il obtenait les renseignements nécessaires.

Le lendemain, fidèle à sa promesse, j'eus les renseignements suivants :

« Il n'existe dans Bordeaux qu'une Vierge semblable à
« celle qui a été cassée. Tu la trouveras chez un mouleur,
« rue Bouquière (un petit magasin situé dans un enfonce-
« ment). Il n'y a que ce spécimen et le marchand n'a pas même
« le moule. »

Vite je prends un des fragments et me dirige rue Bouquière.
— En effet, je trouve le magasin indiqué et le marchand me déclare qu'il a une Vierge semblable à celle que je désire ;

mais *qu'il ne possède pas le moule*. Je la chercherai et vous pourrez la prendre ce soir.

En effet, le soir même je rentrai à Malbec avec la statuette qui devait faire cesser tous les regrets.

En me voyant arriver, une communication officielle s'ensuivit :

« Cette vierge, mon fils, sera déplacée. Je ne te dirai pas où je l'emporterai; mais c'est elle qui révélera la visite que tu as reçue. Or, comme elle ira très loin, tu vas mettre dans l'intérieur ton nom et ton adresse. »

Ce qui fut fait.

Placée sur le support, la nouvelle Vierge tourna trois fois le lendemain de son arrivée; mais depuis elle resta complètement immobile.

Je ne saisi elle effectuera un jour le voyage annoncé. Quoi qu'il en soit, ses préparatifs sont bien longs.

Ici se terminent tous les incidents ayant trait à la statuette que les circonstances de l'année terrible firent passer du reste en d'autres mains.

Nous l'avons dit, l'arbitrage marchait de mieux en mieux. Et, avec sa facilité à prévoir l'avenir, l'inconnu liquida au plus haut cours l'Italien, tandis qu'il attendit quelques jours pour racheter plus favorablement son 3 o/o.

C'était d'une précision renversante, et avec un pouvoir pareil à son service, la fortune était sans limites.

Le bénéfice résultant des deux opérations s'éleva à environ 3.000 francs.

Sur les premiers fonds provenant de la liquidation du 15, j'eus mission de réserver 1.000 francs pour un père de famille. Et le souvenir de cette bonne action, dont je ne fus en quelque sorte qu'intermédiaire, me réjouit encore.

D'autres distributions moins importantes me furent ordonnées.

Enfin, comme couronnement de l'édifice, il fallut illuminer notre jardin en l'honneur de la Vierge.

Vinrent ensuite les bénéfices de la liquidation de fin du mois qui donnèrent lieu à un incident curieux.

Le jour des paiements, lorsque le bénéfice fut à la dispo-

sition de l'esprit mystérieux, il me pria de revenir à Bordeaux pour acheter un piano qu'il offrait à ma fille. (C'est là le cadeau dont il a été question au début de l'opération.)

« Va, me dit-il, chez M. Caudérès, allées de Tourny, 50, où « tu achèteras un piano d'occasion dont on te demandera « 650 francs. »

Comme je faisais observer qu'il me fallait des indications précises afin d'éviter toute confusion :

« C'est inutile, *je serai là* pour veiller à ce qu'on ne t'offre « que le piano que je désire.

« Tu n'auras même pas à marchander, car le prix est au-dessous de la valeur de l'instrument. »

Comment résister aux désirs d'un ami si bienveillant et dont le pouvoir semblait n'avoir d'autres bornes que sa volonté?

Au surplus, avais-je à discuter l'emploi d'argent qui ne m'appartenait pas?

J'arrive donc allées de Tourny; M^{me} C... était seule au magasin. Je suis mes instructions et on m'offre un piano d'occasion pour 600 francs. C'était donc 50 francs au-dessous du prix fixé. J'hésitai à le prendre, mais me rappelant ses propres paroles : *je serai là*, je conclus le marché à la condition expresse que l'instrument me serait livré le soir même, selon la volonté du bienfaiteur.

J'arrivai bien vite à la maison, impatient d'avoir une explication au sujet des 50 francs.

C'était la première fois que je constatais une irrégularité, et comme ma soumission n'était que le résultat d'une infaillibilité qui ne s'était pas démentie, il fallait la continuation absolue et régulière des faits pour entretenir dans mon esprit cette confiance aveugle, qui déjà portait une si grande atteinte à mon libre arbitre.

Ce fut presque d'un air triomphant que j'annonçai en rentrant à la maison que le piano ne coûtait que 600 francs.

« Je le sais, répondit l'inconnu, mais *Madame* a fait une erreur. »

Le lendemain, en allant régler le compte, le marchand me dit : « Vous avez fait hier une bonne affaire, ma femme s'est

trompée en vous vendant *pour 600 francs* un piano que j'avais *fixé à 650*. »

Tout entier aux préoccupations des incidents surnaturels, je ne songeai pas à répondre et ce fut tout pensif que je repris le chemin de *Malbec*, où je racontai à l'être mystérieux ce qui venait de m'arriver chez le marchand de pianos.

Si les préoccupations mystiques m'avaient fait oublier un instant mon devoir, il ne fut pas longtemps à me le rappeler.

« Je t'avais prévenu », dit-il.

Je compris et je rapportai 50 francs au marchand, ne voulant pas bénéficier d'une erreur.

A ce moment les connaissances musicales de ma fillette se bornaient au *Bon roi Dagobert* et, cependant, lorsqu'elle se mit au piano ses doigts subissant une influence mystérieuse se promenèrent involontairement sur le clavier et jouèrent des airs inconnus dont les accompagnements étaient dans toutes les règles de l'harmonie.

Convaincu que l'enfant exécutait des exercices de mémoire, l'accordeur la félicitait sur ses dispositions musicales.

Ce phénomène ne s'est produit que trois ou quatre fois; il est vrai que j'avais pris soin de faire quitter le piano à l'enfant dès que je soupçonnais l'approche de l'influence.

L'arbitrage liquidé, d'autres affaires patronnées et conseillées par le protecteur réussirent aussi bien que la première. Le but était toujours l'aumône. Ces opérations n'étaient pas importantes; mais, malgré tout, leurs résultats permettaient d'augmenter chaque jour l'importance des secours.

L'esprit s'était réservé (je crois l'avoir dit en commençant) de désigner les personnes à secourir. Quelquefois il indiquait le nom; mais plus souvent il se bornait à la rue, au numéro et à l'étage.

Il me souvient qu'un dimanche, au moment même du déjeuner, j'eus mission d'aller *immédiatement* visiter une famille vivant dans une maisonnette derrière la rue François-de-Sourdis. La course était longue et malgré les indications qui m'étaient données je parcourus inutilement toutes les rues à peine tracées dans les terrains vagues du quartier et je revins sans avoir pu remplir ma mission.

« Il faut y revenir, me dit l'inconnu, même avant de déjeuner, *car si tu peux attendre, toi, il n'en est pas de même là-bas, où des enfants ont faim!...* »

Tous les matins en sortant de chez moi pour me rendre au bureau j'étais chargé d'une bonne œuvre.

« Dans telle rue, à tel numéro, à tel étage, la porte à droite, habite une veuve : tu lui remettras 5 francs ou 10 francs, etc. »

Au début, craignant de me fourvoyer, ces missions m'embarrassaient, surtout lorsqu'il m'envoyait là où il n'y avait aucune apparence de misère ; mais il ne se trompait jamais.

Pour subvenir à ces distributions et exécuter certain projet religieux qu'il m'avouait, tel que la construction d'une chapelle sur le terrain de *Malbec*, afin d'y perpétuer le souvenir de sa visite, pour subvenir, dis-je à tant de frais, il augmentait sensiblement le chiffre de ses opérations.

Il est vrai qu'une affaire engagée par son ordre donnait le soir même un résultat favorable. Et il fallait qu'il en fût rigoureusement ainsi pour maintenir cette confiance aveugle que l'esprit tenait tant à conserver.

C'est alors qu'il changea de tactique dans ses opérations. Au lieu de prendre ses bénéfices à chaque liquidation, il s'opposa désormais à toute réalisation.

En présence d'un système aussi dangereux je risquai timidement ces réflexions :

« Vous me guidez on ne peut mieux, et je serais déjà *trop* « *riche* si, comme autrefois, vous profitez de toutes les fluctuations au lieu de vous opposer à la réalisation des bénéfices. — C'est vrai, la marge est grande sur vos achats, mais « notre prospérité n'est que factice puisqu'elle n'est que le « résultat de reports et non d'opérations liquidées. C'est-à-dire « que par ce système nous prêtons constamment le flanc aux « événements. »

Ce fut aussi sous cette inspiration mystérieuse que je pris alors l'engagement de désintéresser à bref délai mes commanditaires.

Toujours sous la même direction, les affaires me créèrent rapidement une position opulente.

Le mouvement ascensionnel des fonds continuait, et s'il

survenait parfois une légère réaction, elle ne pouvait enlever qu'une faible parcelle des bénéfices déjà acquis sur les positions continuellement reportées.

On le voit, le système dangereux des non-réalisations n'avait pas été abandonné.

Je m'en plaignis souvent.

C'est ainsi que le 1^{er} janvier 1870 (qui était, je crois, un dimanche), la coulisse ayant coté sur le boulevard 75 fr. 05 et ce cours nous assurant un bénéfice de 30.000 francs sur une seule affaire, je le suppliais de consentir à réaliser. Il refusa énergiquement disant : « Les tripotages au jour le jour ne me conviennent pas, je t'ai mis sur une position *qui sera ta dernière affaire.* »

De plus, il affectait une aversion grande pour ma profession qu'il désirait me voir quitter au plus tôt.

Il arrivait parfois à l'esprit de laisser échapper quelques exclamations, comme des apartés, dont le plus fréquent était celui-ci : QUELLE LUTTE !

Je n'y prenais point garde et ce n'est qu'après le dénouement tragique de cette affaire que le souvenir de ces exclamations, pourtant fréquentes, m'est revenu à la mémoire.

Les circonstances qui vont suivre démontrent douloureusement que pendant deux ans et demi le but, si patiemment poursuivi, était de capter ma confiance à l'aide de révélations étranges et de tenir en échec mon libre arbitre.

Ce résultat acquis, il ne s'agissait plus que d'user d'influence pour me maintenir sur une position dont l'importance devait être fatale, en présence d'événements prochains et que l'esprit de pénétration de l'inconnu lui permettait d'entrevoir.

Ce fut au milieu de cette prospérité, en quelque sorte d'emprunt, puisqu'elle ne résultait que d'opérations non réalisées, que je pris possession de ma nouvelle habitation, rue d'Enghien, n° 11.

Pendant plusieurs mois, quoique la rente fût impuissante à franchir le cours de 75 francs, fidèle à son système l'inconnu refusait de liquider. Il fallait donc faire reporter.

Mais pouvais-je me plaindre si les fonds restaient stationnaires ? Est-ce que les bénéfices, entrés en caisse par la plus-

value, ne semblaient pas une garantie suffisante contre tout événement ?

De plus, il me semblait indigne de reprocher à qui je devais en quelque sorte une prospérité inespérée, de ne pas me donner davantage.

Ma quiétude était donc absolue lorsque éclatèrent les complications avec l'Allemagne. Cependant, dès le premier jour, je voulais tout liquider.

« Voilà tes terreurs qui recommencent comme au moment de l'incident du Luxembourg. Eh bien, je t'affirme que la guerre n'aura pas lieu. Crois donc celui qui est le Maître, et qui depuis bientôt trois ans ne t'a jamais trompé. »

Malgré ces affirmations, deux jours après la guerre était décidée et en s'emparant des lignes télégraphiques le ministre, au cœur léger, acheva ma ruine car il me mettait dans l'impossibilité de communiquer avec Paris et partant de limiter ma perte.

Quel que soit le danger de la lutte, on succombe avec moins de regrets lorsqu'on a combattu à armes égales ; mais ici, sans parler des circonstances étranges, la suppression des communications télégraphiques me plaçait dans les conditions d'un homme préalablement garrotté, qu'on jette à la mer et auquel on ferait le reproche de ne pas nager.

Dans ce moment critique l'inconnu était absolument muet. Il ne répondait à aucune des questions que je lui adressais. Et pourtant la situation était des plus graves, car vingt années de travail disparaissaient dans le gouffre, et, de plus, à cette perte matérielle s'ajoutait la douleur d'être contraint de me séparer de ma fille très dangereusement malade.

Une dernière explication eut lieu : « Voilà donc, dis-je, où vous vouliez en venir ! J'ignore qui vous êtes ; je sais seulement que vous avez fait appel aux sentiments honnêtes pour me faire votre victime et que vous n'avez pas craint de mêler le nom de Dieu à vos embûches. »

J'étais trop irrité pour comprendre sa réponse ; aussi je n'ai conservé d'autre souvenir que d'avoir entendu balbutier le mot d'épreuve.

Ainsi se termina cette longue et douloureuse « histoire ».

J'ai donné *in extenso* cette curieuse auto-observation. La leçon qu'elle comporte se dégage d'elle-même. La personification est sujette à des erreurs qui peuvent être dangereuses si l'on s'abandonne aveuglément à sa direction, comme trop de personnes sont tentées de le faire.

Au surplus, les faits extraordinaires dont la vie de M^{me} Vergniat a été remplie ne se sont pas bornés à ceux que je viens de raconter. Elle paraît avoir possédé des facultés supranormales *jusqu'au dernier moment*. Il serait d'un intérêt considérable que sa famille en donnât un récit détaillé.

Dr MAXWEL,

Avocat général à la Cour d'appel de Bordeaux.



UN DOUBLE

C'est aux *Souvenirs* du général du Barail que nous empruntons le récit suivant.

En février 1844, M. du Barail faisait partie, en qualité de sous-lieutenant, des quatre escadrons de spahis commandés par le colonel Yusuf qui occupaient le poste de Sidi-Bel-Abbès récemment créé pour surveiller la turbulente tribu des Béné-Amnir.

« ... Je me liai d'une vive amitié, en dépit de la différence d'âge et de grade, avec le capitaine Tristan de Rovigo, second fils du ministre de la police de Napoléon. C'était bien l'être le plus original et le plus amusant qu'on pût rencontrer; nous passions les soirées et les nuits, autour du feu du bivouac à l'écouter égrener un chapelet interminable d'histoires, toutes plus divertissantes les unes que les autres.

« Un soir de la fin de mai, nous étions tous assis autour de notre petit brasier, et Rovigo était encore plus en verve que de coutume. Il termina cependant l'entretien par une histoire presque lugubre, étrange, invraisemblable.

« — Ma belle-sœur, nous dit-il, est Irlandaise. Par conséquent, elle croit aux apparitions, et j'aime beaucoup à causer avec elle, car j'adore le merveilleux. Il y a tantôt deux ans, j'étais en villégiature chez mon frère René, à son château de Barbazan, au fond du Languedoc. Un jour, après déjeuner, ma belle-sœur me proposa une promenade dans le parc. J'acceptai, mais comme il avait plu, je la priai de prendre les devants pendant que j'irais mettre des chaussures plus fortes. Quand je la rejoignis, je la vis qui faisait de grands gestes comme pour appeler quelqu'un.

« — Qu'avez-vous donc? lui dis-je.

« — Ah! mon Dieu, répondit-elle, je viens de vous voir

double. Je savais que vous étiez derrière moi et je vous voyais là, devant moi. C'est un présage de mort.

« — Vous êtes très gaie, lui dis-je.

« — Non, reprit-elle, quand on voit une personne double, elle meurt dans les deux années qui suivent.

« — Et quand elle ne meurt pas?

« — Alors le présage n'a plus de force.

« — Il y a vingt-deux mois que le fait s'est passé, j'ai donc encore deux mois à vivre sous cette influence néfaste, ajouta Rovigo en riant. Après ça, je pourrai faire la nique aux puissances infernales.

« Nous fîmes chorus avec lui. Nous étions bien tranquilles au camp. Rien ne bougeait dans les environs. Nous savions que le gouvernement français voulait la paix à tout prix et que le maréchal Bugeaud avait reçu comme instruction d'éviter les complications; aucune action de guerre n'était à prévoir.

« Quinze jours après, le général Tempouve venait prendre le commandement de la colonne. Nous levions le camp et nous dirigions en toute hâte vers la frontière du Maroc, où les difficultés les plus graves venaient de surgir... Le prétexte de la brouille fut la construction d'une redoute sur une ruine romaine près du marabout de Lallah-Mayrnia, à trois lieues de la frontière du Maroc. Abd-el-Kader avait persuadé à l'empereur du Maroc, chez lequel il s'était réfugié, que les Français menaçaient ses États.

« Le caïd d'Oudjda, petite ville marocaine située au delà de la frontière, écrivit au général Lamoricière d'avoir à suspendre les travaux, tandis que le gouvernement marocain concentrait des troupes sur la frontière. On échangeait des correspondances évasives, mais sans interrompre les travaux de la redoute. Le général Bugeaud arrivait avec des renforts, et le caïd proposa une entrevue dans laquelle on réglerait les difficultés pendantes entre les Français et les Marocains, ce qui fut accepté, et le maréchal délégua le général Bedeau pour conférer avec le caïd. C'était le 15 juillet 1844, à un endroit appelé Bittrin, à un kilomètre des Eaux-Chaudes, où étaient campés les spahis.

« Quelques minutes après le général Bedeau et son escorte,

le colonel Yusuf passait devant nos rangs, suivi du colonel Fleury. Ce dernier, arrivé à hauteur du premier escadron, frappé de la pâleur du capitaine de Rovigo, s'arrêta brusquement et lui dit :

« — Qu'est-ce que vous avez, Rovigo ? Est-ce que vous êtes malade ?

« — Non, répondit Rovigo ; seulement je serai tué ce soir, moi et mon fourrier Bauër, voilà !

« Le fourrier, en entendant cette singulière prophétie, fit sur son cheval un haut-le-corps significatif.

« — Quelle plaisanterie ! répondit Fleury. La paix va être signée. Voyez là-bas, au milieu des Marocains, le général Bedeau qui est en train de la conclure.

« Puis il passa en haussant les épaules.

« De la place où nous étions, nous ne voyions rien. Le caïd avait eu, dès l'arrivée du général Bedeau, toutes les peines du monde à le faire respecter par ses gens... Bientôt la fusillade s'en mêla... On commença à être fort inquiet sur le sort de notre plénipotentiaire. Courir à son secours, c'était risquer de le faire écharper, lui et ses compagnons. Enfin on les vit, avec un immense soulagement, revenir sains et saufs, la conférence ayant été rompue.

« On envoya prévenir le maréchal... Il avait toujours soutenu que, pour avoir la paix, il fallait l'imposer au Maroc par un acte de guerre.

« — Allez dire au général Lamoricière, dit-il, de faire face à l'ennemi ; j'arrive moi-même à la rescousse.

« Nous n'attendions que cet ordre... Notre charge réussit à souhait. La cavalerie marocaine, vigoureusement abordée, fut dispersée en un clin d'œil...

« Le capitaine de Rovigo ramenait son escadron, sans plus songer, probablement, à la sinistre prédiction de sa belle-sœur, lorsqu'il arriva sur un emplacement de silos... La moitié de l'escadron prit à gauche des silos, l'autre moitié à droite, avec le capitaine.

« Cette fraction de l'escadron vit venir à elle un groupe d'environ trois cents cavaliers arabes, marchant au pas, le fusil en travers de la selle, et ayant arboré à leur cordelette

en poil de chameau la petite branche de verdure qui servait de signe distinctif à nos auxiliaires. Les deux troupes se croisèrent à quelques pas de distance. Puis, quand les cavaliers arabes eurent dépassé le dernier spahi, ils se retournèrent brusquement, firent sur les nôtres une décharge générale de leurs fusils, et s'envolèrent au triple galop... C'étaient des Marocains égarés dans nos lignes et qui avaient eu recours, pour en sortir, à cette ruse de guerre...

« Le capitaine de Rovigo avait été foudroyé par une balle qui, pénétrant au-dessous de l'omoplate, lui avait traversé le cœur... cinq blessés furent rapportés au camp... parmi eux le brigadier fourrier Bauër. Il avait reçu dans le flanc une blessure qui ne paraissait pas grave.

« A l'ambulance, après qu'il eut été pansé, il demanda :

« — Où est mon capitaine ? A-t-il été touché ?

« Dans la nuit, la fièvre le prit. Il répétait sans cesse : « Où est mon capitaine ? je veux voir mon capitaine ! » Enfin, malgré les efforts des infirmiers, il se leva, marcha jusqu'à la tente de Rovigo, vit le cadavre étendu, rentra sans rien dire à l'ambulance... et mourut. »

(Tiré de la *Revue hebdomadaire* du 20 janvier 1894. — *Mes Souvenirs*, par le général du Barail.)

E. LE NORMANT DES VARANNES.



LE DÉMONISME

ÉTUDE HISTORIQUE, CRITIQUE ET THÉOLOGIQUE

(*L'Ami du Clergé*)

On peut dire en toute vérité que le démonisme, ou l'intervention et l'influence du démon sur l'homme par le moyen des créatures, remonte au paradis terrestre. C'est là, en effet, que le démon, se servant du serpent, trompa nos premiers parents, et leur esprit s'étant révolté contre Dieu, ils sentirent de suite en eux-mêmes les révoltes de la chair contre l'esprit. Dès lors aussi le démon dut comprendre qu'il avait deux moyens puissants entre tous de tromper et de perdre l'homme : l'orgueil et les convoitises de la chair ; et grâce surtout à ces deux terribles passions habilement exploitées, le démon ou plutôt les démons ne tardèrent pas à exercer une influence singulièrement puissante dans le monde, au point de pouvoir être appelés en toute vérité les « princes de ce monde ».

Pour procéder avec plus d'ordre et de méthode, nous diviserons la présente étude en neuf chapitres :

- 1^o Le démonisme dans l'idolâtrie ;
- 2^o Le démonisme dans l'occultisme ancien et moderne ;
- 3^o Le démonisme dans les guérisons de maladies et autres opérations merveilleuses ;
- 4^o Le démonisme dans la divination ;
- 5^o Le démonisme dans les pactes ;
- 6^o Le démonisme dans les sabbats ;
- 7^o Le démonisme dans la sorcellerie ;
- 8^o Le démonisme dans les possessions ;
- 9^o Le démonisme dans les obsessions.

Dans cette étude, nous ne voudrions nous montrer ni trop crédules, ni trop incrédules, mais tout examiner froidement,

à la lueur de la foi, de la raison et de l'histoire, et indiquer ce qu'on doit regarder comme faux, ce qu'on doit regarder comme douteux et ce qu'on doit regarder comme vrai, ensuite ce qu'on peut expliquer naturellement, et enfin ce qu'on ne peut expliquer qu'en recourant à une intervention diabolique.

CHAPITRE I^{er}

LE DÉMONISME DANS L'IDOLÂTRIE

§ I^{er}. — *Origine de l'idolâtrie*

Assurément, chassés du paradis terrestre dans la personne de leur premier père, les hommes n'arrivèrent pas de suite, mais par degrés, à l'idolâtrie ; et pour expliquer ces degrés, chaque auteur a son système à lui.

Pour nous, celui que nous trouvons le plus conforme à la raison et aussi à l'histoire, c'est celui d'Eusèbe, quelque peu développé par d'autres.

Les hommes sentant que Dieu était irrité contre eux après le péché d'Adam, et qu'il devait le devenir de plus en plus à cause de leurs péchés personnels, se détournèrent aussi peu à peu de lui. Cependant la crainte et aussi le besoin qu'ils avaient de la divinité pour être protégés et délivrés des maux qui les affligeaient ou les menaçaient, les faisaient aussi se retourner vers elle. Mais, en raison même de leurs sens, il leur fallait quelque chose qui leur rappelât sensiblement le souvenir de ce Dieu qu'ils voulaient prier.

Ils se tournèrent donc d'abord, pour faire leurs prières, vers le soleil, la plus noble des créatures matérielles, en qui ils trouvaient le souvenir le plus vivant de la divinité, et ils le montraient à leurs enfants. La nuit, c'était vers la lune ou vers les étoiles, et peu à peu ils furent amenés à les regarder comme des dieux véritables. Quand le ciel était sombre, à défaut du soleil et des astres, et aussi quand ils voulaient prier tout à fait à l'intérieur de leurs maisons, ils se tournaient

vers le feu. En effet, quand on remonte aux temps les plus anciens, on ne trouve aucune mention de Saturne, de Jupiter, de Mars, etc., tandis qu'on retrouve le culte du soleil, des astres et du feu chez tous les anciens peuples.

Comme les hommes, dès les premiers jours du monde, se prirent à régler le temps sur le cours des astres, ils voulurent leur donner des noms pour les reconnaître, et ils leur donnèrent ceux des animaux qu'ils voyaient devant eux et dont ils se servaient pour leur usage. C'est ainsi qu'ils furent amenés à se tourner vers les animaux pour se rappeler Dieu lui-même. De là à les adorer, il n'y avait pas bien loin. On avait porté les animaux dans le ciel pour donner leurs noms aux étoiles, on les en fit descendre pour les adorer; de là vient qu'on retrouve chez les Égyptiens et d'autres très anciens peuples le culte des animaux.

Mais quand on arrive à adorer des animaux, on ne tarde pas à comprendre qu'on pourrait bien aussi, et même à plus forte raison, adorer des hommes, et soit par orgueil, soit pour favoriser les passions, on en fit les principaux dieux. Quand par la mort les esprits de ceux qui s'étaient rendus célèbres, furent remontés au ciel, on les en fit descendre pour animer les statues qu'on faisait à leur ressemblance afin d'en mieux garder le souvenir, et on voulait qu'elles parlassent et dirigeassent encore le monde qu'ils avaient dirigé de leur vivant.

Et comme les hommes sentaient toujours les passions régner en eux en maîtresses, ils étaient heureux de se donner des dieux qui avaient ces mêmes passions, et après avoir adoré des dieux passionnés, il était tout naturel qu'ils en vinssent à adorer les passions elles-mêmes, précisément en raison de leur force qu'ils sentaient et disaient irrésistible, et en conséquence comme divine, puisqu'ils la trouvaient plus forte qu'eux-mêmes. Mais pour les rendre plus sensibles, ils leur donnaient une forme humaine; c'est ainsi qu'ils adoraient la Vengeance, la Cruauté, l'Amour de la guerre, l'Amour des richesses, la Sensualité, l'Impudicité, etc., et ils leur donnaient un nom de dieu ou de déesse, car ils avaient transporté dans le ciel et divinisé les deux sexes. L'Amour de la guerre, c'était

Mars, l'Amour des richesses Plutus, l'Impudicité Vénus, le Vol lui-même Mercure.

Ils divinisaient de même ce qu'ils craignaient ou désiraient : la Mort, la Fièvre, la Fortune.

Mais les vertus, qu'ils étaient toujours forcés d'admirer, durent aussi être divinisées ; ainsi la Sagesse devint Minerve et cette Minerve était vierge.

En poursuivant un genre d'idées analogue, de leurs héros ils firent des astres : ainsi Bélus, premier roi des Assyriens, fut confondu avec le soleil, Apollon chez les Grecs, Phébé avec la lune.

On dira peut-être que ce ne sont après tout que des conjectures. C'est vrai. Mais au moins ces conjectures sont très vraisemblables, et peut-être même n'est-il pas possible d'en trouver qui expliquent mieux les faits.

Les philosophes sans doute et les savants voyaient bien la sottise et l'inanité de l'idolâtrie ; mais d'un côté ils avaient peur de l'opinion, peur du peuple auprès duquel ils n'osaient pas s'ériger en censeurs trop importuns, et d'un autre côté ils ne se sentaient sûrs de rien et ils voulaient, eux aussi, être libres de se laisser aller aux penchants de leur nature corrompue. Aussi on trouve dans leurs livres les plus flagrantes contradictions. A côté des pages qui montrent qu'ils avaient entrevu les plus sublimes vérités, on en trouve d'autres empreintes du doute le plus désolant, ou renfermant même les affirmations les plus erronées ou les plus insensées. Et, pour expliquer le bien et le mal et les différents penchants des hommes, plusieurs reconnaissaient deux principes suprêmes : l'un bon, l'autre mauvais ; ou bien une âme universelle du monde, laquelle est aveugle et donne naissance à deux dieux suprêmes : l'un bon et l'autre mauvais, qui font la création, et se mettent en rapport avec les hommes et la nature par le moyen de dieux inférieurs, génies ou démons, bons ou mauvais aussi.

Ces doctrines avaient transpiré aussi jusque dans le peuple. Malgré la multiplicité des dieux généralement admise, on reconnaissait assez volontiers qu'il y avait un dieu supérieur aux autres : la Providence ne permit jamais que cette idée fit

nauffrage dans le monde. Mais de quels nuages elle était obscurcie ! Ainsi même ce Dieu suprême n'a pas la toute-puissance, ni la toute science, ni la vraie éternité, ni la suprême bonté ; il y a quelqu'un de plus fort que lui, contre qui il ne peut rien et qu'il est obligé de consulter : c'est le Destin. Il est obligé souvent de se faire aider pour arriver à ce qu'il veut ; il aime surtout les hommes heureux ou qu'il peut rendre heureux : les autres, il ne peut rien ou presque rien pour eux ; il est bien immortel, mais il a un père, ou il sort de la matière ou du chaos. Cette magnifique définition que Dieu a donnée de lui-même : *Ego sum qui sum*, semble inconnue au monde en dehors du peuple juif.

§ 2. — *Le Démonisme dans l'idolâtrie.*

L'idolâtrie ayant entièrement détourné les hommes de la connaissance et du culte du vrai Dieu, il est impossible que les démons n'y aient pas été au moins pour beaucoup. L'ange tombé qui fut homicide dès le commencement a dû toujours guetter la moindre fissure par où il pût infiltrer l'erreur et la corruption dans la pensée et les mœurs des hommes, déformer toutes les vérités et corrompre tout bien. Au berceau de toute erreur il y a en effet une vérité qui s'est déformée de plus en plus, et dans toute action ayant quelque grandeur il y a aussi un germe de vertu : l'erreur pure et le vice pur n'auraient pas d'influence sur le genre humain. C'est ce que les démons savaient fort bien ; aussi surent-ils en tirer un grand avantage.

Mais les démons ne voulaient pas seulement tromper et pervertir les hommes. Ils voulaient aussi, ils voulaient surtout satisfaire leur propre orgueil : ils sont, en effet, avant tout des esprits bouffis d'orgueil. C'est l'orgueil qui, dès le commencement, les a empêchés de se soumettre à Dieu et, selon un grand nombre de Pères, au Verbe qui devait s'incarner ; c'est l'orgueil qui les a poussés à vouloir être eux-mêmes leur propre fin dernière, se substituer à Dieu et s'élever au-dessus du Verbe incarné.

Et ce qu'ils ont voulu dès le commencement, ils le veulent toujours, puisqu'ils sont confirmés dans le mal; et comme Dieu a toujours exigé des hommes le culte et le sacrifice et qu'il les y a poussés par les oracles, et les a attirés à lui par les miracles, les démons aussi ont voulu qu'un culte même d'adoration leur fût rendu et que des sacrifices leur fussent offerts. Afin de se substituer pleinement à Dieu, au moins pour le plus grand nombre, ils ont voulu rendre des oracles et opérer des miracles.

Comme ce dernier genre d'opération appartient de moins près à la religion, nous en parlerons dans un autre chapitre, mais dans celui-ci nous devons traiter du culte, des sacrifices et des oracles.

I. Culte et Adoration. — Les hommes ayant été poussés, comme nous l'avons dit, à se faire des statues et à les adorer, et même à adorer des animaux, les démons, pour ramener directement à eux ce culte et ces adorations, n'avaient qu'à prendre possession de ces statues ou de ces animaux, qu'à se montrer en eux, à agir par eux. C'est ce qu'ils firent.

Tous les païens généralement, ignorants, philosophes et savants, étaient persuadés qu'un dieu, c'est-à-dire un esprit, venait habiter dans les statues, en prendre possession et agir en elles à partir du moment où elles étaient consacrées. Or, une croyance générale et universelle, et qui a duré des siècles, ne peut pas être une croyance sans fondement. — Hermès Trismégiste, un des plus anciens philosophes dont il nous reste encore des écrits, avoue, dans une conversation avec Esculape, que les hommes délaissèrent le culte du Dieu véritable, mais qu'ils trouvèrent en même temps l'art de faire des dieux, et qu'impuissants à créer des âmes, ils évoquèrent celles des démons et des anges pour les introduire dans des statues consacrées, afin de communiquer par elles aux idoles la faculté de bien faire ou de nuire : et il ajoute : « Ne vois-tu pas, Esculape, que ces statues sont douées de sens, qu'elles sont animées d'esprit, et qu'elles opèrent une foule de prodiges... ? » — Porphyre nous apprend que ce sont les dieux eux-mêmes qui ont réglé les usages religieux, la forme des

statues, les formules de prières pour les invoquer ou les contraindre, les jours fastes et les jours néfastes, et les lieux qu'ils habitaient le plus fréquemment.

Comme le Saint-Esprit s'appelle l'Esprit aux sept dons. Satan a voulu choisir sept esprits pour présider aux sept jours de la semaine ; et comme Dieu a donné à chaque nation, à chaque ville, à chaque homme un ange tutélaire chargé de veiller sur eux et de les diriger vers leur fin dernière, de même Satan a voulu députer à chaque nation, à chaque ville, à chaque homme un démon particulier chargé de les pervertir. Il y avait aussi, comme nous le savons par la Sainte Écriture, les dieux ou démons qui tenaient à se faire honorer sur les hauteurs, peut-être parce que Dieu avait opéré de grandes choses sur les montagnes.

De même, tous les auteurs païens sont unanimes à assurer que, par le moyen de certaines invocations magiques, on pouvait animer d'un esprit divin un simulacre, et même un animal, comme le bœuf Apis qu'un dieu possédait vraiment, des serpents aussi et d'autres animaux, et des hommes. Alors c'était la possession. Il est à remarquer que le culte du serpent surtout s'est répandu chez presque toutes les nations qui avaient leur serpent sacré. Comment ne pas voir là bien clairement l'action du démon qui voulait toujours célébrer son premier triomphe sur l'homme au paradis terrestre ?

(A suivre.)



LA VISIONNAIRE DE TILLY

Nous lisons dans la *Semaine religieuse de Bayeux* le document suivant.

La *Semaine religieuse de Toulouse* a publié récemment la communication officielle suivante :

« Mgr l'archevêque dénonce aux fidèles de son diocèse une
« brochure ayant pour titre : *Les Apparitions de la Très Sainte*
« *Vierge à Tilly-sur-Seulles* (diocèse de Bayeux).

« Cette brochure renferme le rapport du P. Lesserteur,
« des Missions-Étrangères, lu au Congrès marial de Fribourg,
« et présente comme vraies des apparitions de la très sainte
« Vierge et des faits miraculeux sur lesquels l'autorité ecclé-
« siastique compétente ne s'est pas prononcée.

« Ledit rapport a paru avec l'*imprimatur* de Mgr l'évêque
« de Blois qui a formellement déclaré qu'on ne le lui a pas
« demandé et qu'il ne l'aurait pas donné.

« Mgr l'archevêque de Toulouse fait savoir qu'il est,
« lui aussi, étranger à la publication de cette brochure,
« et il en interdit la lecture à ses diocésains. »

A la suite de cette communication, le P. Lesserteur, dans des lettres écrites à plusieurs journaux, a déclaré être complètement étranger à la publication de la brochure condamnée par Mgr l'archevêque de Toulouse : mais il a cru pouvoir affirmer que « l'*imprimatur* de Mgr l'évêque de Blois avait été dûment et officiellement donné » à son rapport, contenu dans le compte rendu du Congrès marial de Fribourg, qui a paru avec cet *imprimatur*.

Or, dans une lettre adressée le 21 juillet dernier à Mgr l'évêque de Bayeux et dont il a été donné avis au P. Lesserteur par l'entremise de son supérieur, Mgr l'évêque de Blois avait fait connaître que « c'est à son insu que le compte rendu du Congrès marial de Fribourg avait paru avec son *imprimatur*, et qu'on ne lui avait demandé aucune permission à cet égard ».

Nous sommes autorisés à dire que Mgr l'évêque de Blois vient de renouveler cette déclaration, dans une lettre adressée au P. Lesserteur lui-même, en date du 24 août. Sa Gran-

deur ajoute que, si Elle n'a pas protesté publiquement au moment de l'apparition du compte rendu en question, c'est qu'Elle a alors complètement ignoré la chose.

Dès l'année dernière, Mgr l'évêque de Bayeux, ayant eu connaissance du rapport du P. Lesserteur, et ayant appris qu'il était lithographié et répandu, avait protesté auprès de qui de droit contre la publication de ce rapport, comme contraire à la défense faite aux ecclésiastiques par la décision du Saint-Office reproduite ci-après.

A cette occasion, il est utile de rappeler qu'en vertu d'une des règles générales de l'Index, « sont proscrits les *livres* ou « *écrits* qui racontent de nouvelles apparitions, révélations, « visions, prophéties, miracles... s'ils sont publiés sans une « permission légitime des supérieurs ecclésiastiques ».

En ce qui concerne les faits de Tilly, on sait qu'en date du 24 mars 1897, la Congrégation romaine du Saint-Office adressa à ce sujet le décret suivant à Mgr Hugonin, alors évêque de Bayeux, ayant eu connaissance du rapport que la-dite Congrégation avait demandé au vénéré prélat :

« Que l'évêque prenne soin que soit évité tout ce qui, « directement ou indirectement, paraîtrait approuver les « visions, pèlerinages, etc. ; et que, par un journal catholique, « il avertisse les fidèles que le jugement, en cette affaire, « appartient à l'autorité ecclésiastique, et que, si elle porte « un jugement, il faudra s'y tenir. En attendant, que l'évêque « défende aux ecclésiastiques de se mêler, en aucune façon, « d'examiner l'affaire. Quant à l'enlèvement de la statue, « qu'il en décide lui-même, s'il le juge et quand il l'aura jugé « opportun. »

Ce décret a toujours force de loi et oblige évêque, prêtres et fidèles. A plusieurs reprises, et cette année encore, le Saint-Siège, mis au courant de la situation et consulté sur la conduite à tenir, a encouragé l'autorité diocésaine à persévérer dans la réserve précédemment recommandée.

(Communiqué de l'Évêché.)

Le Gérant : P. TÉQUI.

LE MERVEILLEUX DEVANT LA SCIENCE

I

Jusqu'à ce jour, les savants avaient refusé de s'occuper des phénomènes classiques de l'ordre merveilleux ; à les entendre ces phénomènes n'étaient ni réels, ni possibles ; tables parlantes, lévitations, vue à longues distances, bilocation, apparitions des morts aux vivants, qui aurait osé rappeler dans une assemblée scientifique ces manifestations surnaturelles ? Il suffisait de les dédaigner.

On déclarait aux savants que ces phénomènes s'étaient produits et se produisaient depuis l'origine du monde, qu'on en retrouvait l'expression et le souvenir dans les symboles de toutes les religions, que des milliers et des millions d'hommes affirmaient leur réalité, que cet accord de toutes les religions et de tous les peuples constituait une présomption grave en faveur des partisans du surnaturel, que c'était un noble devoir de regarder en face ces problèmes nouveaux, de les observer, de les discuter ; que les théologiens et les historiens les plus graves n'avaient pas hésité à proclamer leur croyance à la réalité de ces faits troublants qui forment la trame de la mystique divine et démoniaque ; ces observations inutiles échouaient devant l'invincible opposition des prétendus savants : ils croyaient tout savoir, et ils nous accusaient de tout ignorer.

Les temps sont changés. Les savants les plus renommés sont devenus plus modestes ; ils n'ont plus la prétention de tout savoir, ils ne nous accusent plus de tout ignorer, ils reconnaissent les profondeurs infinies qui s'allongent devant l'intelligence humaine, toujours éprise de vérité, ils n'ont plus la prétention de rendre d'infailibles oracles : ils ont constaté, enfin, la réalité des phénomènes merveilleux.

Mais, quand nous affirmons que cette explosion du merveilleux dans la nature est l'œuvre incontestable d'agents intelligents et inconnus, distincts et différents de nous, qui se mêlent à notre vie, qui s'intéressent à nos affaires, qui manifestent leur invisible et réelle présence à leur manière et par des effets particuliers, les pseudo-savants, étrangers à toute philosophie, reculent: ils nous opposent le sourire dédaigneux par lequel ils accueillaient autrefois les défenseurs éloquents de la mystique chrétienne, ils nous accusent de superstition.

A les entendre, ces phénomènes que nous appelons merveilleux, que nous attribuons à des êtres intelligents et invisibles d'un autre monde, ces phénomènes sont naturels, l'œuvre de l'homme, l'œuvre de chacun de nous, de l'expérimentateur, du médium qui met en jeu, sans le savoir, des forces intimes et profondes qu'il ne soupçonnait pas et qui restaient inconnues et cachées dans ses nerfs et dans son cerveau.

Pour démontrer ces assertions nouvelles, les pseudo-savants se plaisent à écrire un long chapitre de physiologie, à inventer des mots et des formules aux apparences solennelles et scientifiques, à ruiner les thèses classiques et solides de la philosophie spiritualiste, et, pour se faire pardonner la témérité de croire au merveilleux, ils s'efforcent de démontrer que le merveilleux n'est qu'un phénomène naturel, dénaturé par l'ignorance et la superstition.

La question du préternaturel se présente donc aujourd'hui sous une forme nouvelle, sous une forme plus scientifique et plus moderne, et c'est ainsi que nous allons l'exposer et la discuter.

II

Nous rencontrons, d'abord, le phénomène classique des tables tournantes et parlantes. Quelques personnes s'assoient autour d'un guéridon, forment la chaîne avec leurs mains, font des questions, et obtiennent des réponses par des coups répétés.

Faut-il contester la réalité de ce phénomène? Non. Aujourd'hui les adversaires et les partisans du surnaturel reconnaissent le fait: ils ont eu le courage de le constater.

« Les tables tournantes, écrit le Dr Grasset¹, constituent l'élément primitif, initial, le point de départ du spiritisme. Elles en restent l'élément essentiel. Car, des tables tournantes dérivèrent les tables frappant des coups, écrivant, dansant, qui sont les agents du langage médiumnique et par suite du spiritisme.

« Je vous ai dit et maintiens que les tables tournent réellement dans certains cas, alors qu'autour de la table il n'y a, les mains appuyées dessus, que des gens d'absolue bonne foi, c'est-à-dire des personnes ne poussant pas volontairement et ne sentant pas qu'elles poussent involontairement. — J'ai fait moi-même, dans le temps, des expériences très serrées avec plusieurs de mes collègues dans un laboratoire de la Faculté et je peux vous affirmer que personne de nous ne poussait la table *volontairement et consciemment*, et cependant, elle tournait parfois avec une extrême vitesse.

« Nous avons fait tourner des chapeaux, des assiettes. Je me rappelle l'histoire d'une jeune fille sceptique à qui je contais cela, qui posa ses mains dans la position voulue sur une assiette (elle seule, sans chaîne fermée) et qui, très peu après, à sa profonde terreur, vit l'assiette se mettre à tourner rapidement.

« Nous avons fait déplacer la table sur ses roulettes vers un mur ou un angle de la pièce, nous lui avons fait soulever un pied, frapper des coups, répondre par suite en langage spirite aux questions posées.

« Tout cela nous l'avons fait sans jonglerie ni tromperie aucune. Cela existe donc. »

Ces constatations scientifiques nouvelles et imprévues nous rappellent que nos connaissances sont courtes par beaucoup d'endroits et qu'il faut l'aveuglement de la routine ou la ridicule prétention de l'orgueil pour oser dire : Ce phé-

1. Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier, *Le Spiritisme devant la Science*.

nomène est impossible. Telle est la position prise aujourd'hui par les adversaires du surnaturel.

« Voici un dilemme, écrit M. Charles Richet, qui me paraît très démonstratif. De deux choses l'une : ou nous connaissons toutes les forces de la nature, ou nous ne les connaissons pas toutes. Or, la première alternative est tellement ridicule qu'elle ne vaut vraiment pas la peine d'être réfutée.

« Nos sens sont tellement bornés et imparfaits que le monde leur échappe presque complètement. La force colossale de l'aimant ne nous est connue qu'accidentellement pour ainsi dire, et, si le hasard n'avait pas placé le fer doux à côté de l'aimant, nous eussions pour toujours ignoré que l'aimant exerce une attraction sur le fer. Il y a dix ans, on ne soupçonnait pas l'existence des rayons Röntgen. Avant la photographie, on ne savait pas que la lumière réduit les sels d'argent. Les ondes hertziennes ne sont connues que depuis trente ans à peine. Il y a deux cents ans, on ne connaissait de cette force immense électrique que la propriété de l'ambre frotté.

A interroger un sauvage, voire même un pauvre fellah ou un moujik russe, sur les forces de la nature, il ne connaîtra pas la dixième partie de celles que les traités élémentaires de physique de 1903 énumèrent. Il me paraît que les savants d'aujourd'hui sont vis-à-vis des savants des siècles à venir dans la même infériorité que les moujiks vis-à-vis des professeurs du Collège de France¹. »

D'où il suit que les phénomènes merveilleux que nous avons l'habitude de désigner sous les noms de tables parlantes, de lévitation, de bilocation, de télépathie, ne doivent pas être repoussés *a priori*, et déclarés impossibles ; ils sont possibles, ils ne sont pas contradictoires à la science, ils expriment des forces nouvelles et inconnues.

La découverte des ondes hertziennes n'a pas ébranlé les lois d'Ampère ; l'optique de Newton et de Fresnel reste malgré la découverte des vibrations lumineuses qui traversent les corps opaques ; les principes de la thermodynamique ne sont pas renversés parce que nous venons d'apprendre que

1. Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris. Introduction à l'ouvrage de Maxwell : *Les Phénomènes psychiques*.

le radium et d'autres substances dégagent, sans phénomènes chimiques moléculaires appréciables, de grandes quantités d'énergie calorifique.

Et de ces constatations que rappelle heureusement M. Charles Richet, il découle nécessairement et par voie scientifique qu'on n'a pas le droit de rejeter *a priori* le miracle, qu'on n'a pas le droit d'accuser les catholiques de superstition et d'ignorance, et que les faits miraculeux qui remplissent les pages de l'Évangile ne sont pas *contradictoires à la science*. Il me paraît très important de le constater et de le rappeler. L'apologétique ne doit ni oublier cet aveu important, ni le dédaigner.

III

Jusque-là nous sommes d'accord avec nos adversaires, mais nous refusons de les suivre quand ils prétendent, par une contradiction qui frappera tous les esprits de bonne foi, que les phénomènes préternaturels sont l'œuvre d'une force naturelle et encore inconnue.

Cette science, dont M. Richet a écrit : « Il faut être solidement persuadé que la science d'aujourd'hui, pour vraie qu'elle soit, est terriblement incomplète », cette science finira par nous faire connaître, à la parole d'un homme de génie, une force nouvelle qui nous permettra d'expliquer naturellement les tables frappantes, la lévitation, la télépathie et tous ces phénomènes que nous avons pris l'habitude de faire entrer dans le cadre des faits surnaturels. C'est bien la prétention des rationalistes contemporains.

« J'ai toujours pensé, écrit M. Maxwell, que les faits constatés n'avaient rien de surnaturel. Mes conclusions n'ont pas changé : il faut s'entendre, cependant, sur cette expression.

« Je ne veux pas dire que ces phénomènes soient toujours d'accord avec les lois de la nature telles que nous les formulons aujourd'hui.

« Il est certain pour moi que nous sommes en présence

d'une force inconnue; ses manifestations ne semblent pas obéir aux mêmes lois que celles des autres forces qui nous sont plus familières, mais je ne doute pas qu'elles n'obéissent à des lois : leur étude, peut-être, nous amènera à la conception de lois plus générales encore que celles que nous connaissons. Quelque Newton futur trouvera une formule plus complète que la nôtre¹. »

C'est ici que je rencontre une contradiction qui m'a toujours frappé dans les objections sincères de quelques rationalistes contemporains.

Vous reconnaissez que nous ne connaissons pas toutes les forces de la nature, que nous ne savons presque rien, que notre science d'aujourd'hui fera sourire la génération de demain, que cette science dont nous sommes si fiers n'est que la connaissance des apparences, parce que le fond de toute chose nous échappe. Vous arrivez au scepticisme par un découragement amer qui doute de tout, parce qu'il n'ose plus rien affirmer.

Dans le lointain des choses humaines, vous croyez entrevoir vaguement des vérités nouvelles, des principes nouveaux, des forces inconnues, et vous reconnaissez que la vraie science doit être modeste en présence du champ immense qui s'ouvre devant nous, et qui attend pour être mieux connu le soleil de demain.

Vous affirmez ainsi le droit de la pensée à chercher au moins des hypothèses qui précèdent les certitudes futures, à formuler des conjectures, à pressentir l'avenir de la science en s'appuyant sur des faits constatés.

Si vous ignorez, vous n'avez plus le droit de nier.

Or, voici des philosophes catholiques et des théologiens qui ont approfondi ces questions, sans préjugés et sans passion. Ils affirment qu'en dehors de cette humanité qui évolue quelques instants à la surface de notre globe, il y a d'autres êtres, anges ou démons, peu importe en ce moment, doués comme nous et mieux que nous d'intelligence et d'activité.

¹ 1. J. Maxwell, *Les Phénomènes psychiques*, p. 27.

Ils affirment que ces créatures sont en rapport mystérieux avec nous, qu'elles nous voient, qu'elles peuvent nous entendre et s'intéresser à notre vie, que, sous certaines conditions théologiques connues, elles interviennent dans les affaires de ce monde et manifestent parfois leur présence et leur puissance par des effets nouveaux, extraordinaires, inattendus.

Cette intervention est-elle impossible? Non. Est-elle contradictoire à la science? Non.

Quand les sciences nous permettent de supposer qu'il y a au-dessus et autour de nous d'autres mondes, que ces mondes sont habités, qu'ils peuvent exercer sur nous une action mystérieuse mais réelle, que des vibrations de toute sorte unissent et les habitants de notre planète, et les planètes entre elles; quand les sciences autorisent ces hypothèses brillantes, pourquoi rejetteriez-vous *a priori* toute communication psychique, intellectuelle entre tous les êtres, disséminés, peut-être, dans ces globes qui flottent au sein de l'espace infini?

Je m'adresse aux rationalistes, et ma discussion n'excède point, en ce moment, les limites de la raison pure.

Il reste incontestable 1° que nos connaissances scientifiques sont très imparfaites, très limitées, très insuffisantes et que rien n'est plus ridicule que la sotte prétention du savant qui croit savoir tout ce que l'intelligence humaine peut apprendre; 2° que rien ne répugne à l'existence d'autres créatures, dans d'autres mondes, et à leurs communications avec nous, selon des lois établies par Dieu dans sa liberté; 3° qu'aucun savant de bonne foi ne peut nier, comme contradictoire à la science, la possibilité d'une manifestation sensible, tables parlantes, lévitation, révélation télépathique, etc., faite par d'autres êtres que ceux que nous voyons autour de nous.

Or, nous tenons pour phénomènes naturels, tantôt ordinaires, tantôt extraordinaires, les phénomènes qui sont produits par les forces de la nature, et qui restent soumis dans leur genèse et dans leur évolution aux lois générales de la nature. Ces phénomènes sont l'œuvre des créatures que nous voyons, que nous entendons, que nous sentons autour de nous, et qui font l'objet de cet univers.

Nous tenons pour extra ou préternaturels les phénomènes produits par des êtres qui ne font partie de ce monde auquel nous appartenons pendant la vie, par des êtres qui appartiennent à un autre monde et qui sont soumis à d'autres lois, dont l'économie échappe encore aux ardues investigations de la raison humaine.

Il est évident que nous ne pouvons pas désigner par le même nom, ni faire entrer dans le même cadre les faits qui sont l'œuvre de l'homme sur cette terre, et les faits qui résultent de l'activité intelligente des créatures d'un autre monde, d'un monde dont la possibilité ne peut pas être contestée, même par les adversaires de la foi.

Il faut donc faire une distinction essentielle entre les uns et les autres, et les désigner par des noms différents.

C'est ainsi que nous donnons le nom de naturels aux phénomènes de notre nature, et que nous qualifions de préternaturels les phénomènes que nous découvrons en dehors de cette nature et des lois qui en assurent l'harmonie.

Supprimez cette distinction, tout est confusion. Je ne vois pas pourquoi les rationalistes repoussent *a priori* cette distinction du naturel et du préternaturel que justifient la foi et la raison.

C'est à dessein, pour conserver à cette discussion toute sa clarté que je ne parle en ce moment ni des miracles de premier ordre, ni du surnaturel chrétien, je m'occupe exclusivement des phénomènes préternaturels soumis au contrôle de la raison.

IV

Dans son ouvrage sur *les phénomènes psychiques*, M. Maxwell se déclare l'adversaire irréconciliable du surnaturel, mais il n'avance aucune raison pour justifier cette animosité; celle-ci ne convient pas à la sérénité, à l'impartialité, à la modestie du savant qui branle la tête et attend la lumière en présence des ténèbres de l'inconnu.

Il se défend d'engager avec nous une polémique religieuse; il oublie donc cette déclaration qu'il vient de nous faire et

dont l'injustice violente n'a d'égale que la méconnaissance théologique :

« Il semble même que l'agonie du dogme chrétien commence. Quel est l'esprit sincère avec lui-même qui pourrait répéter aujourd'hui le fameux *credo quia absurdum*? N'est-ce pas faire à la divinité, si elle existe, la plus grande injure que de ne pas employer toutes les forces de notre intelligence et de notre raison à l'examen de notre destinée?

« C'est, cependant, cette abdication que le catholicisme, par exemple, nous demande¹. »

Il est pénible de trouver, sous la plume de certains écrivains élevés et de bonne foi, des objections blessantes qui n'ont aucune base et que les apologistes chrétiens ont réfutées vingt fois.

Le catholicisme n'a jamais pris sous sa protection ce *credo quia absurdum* qui provoquerait les protestations les plus légitimes de la pensée humaine, et qui, d'ailleurs, n'a jamais été présenté, par aucun théologien, comme article de foi. Un esprit sérieux ne doit plus employer de telles armes contre nous.

Notre foi aux enseignements de l'Église catholique n'est pas une soumission aveugle et ignorante à un enseignement qui refuse de justifier son autorité, ou de présenter ses titres à notre adhésion

C'est par la raison, par l'étude, par un effort intense et libre de notre pensée que nous arrivons à constater la divinité de l'Église et son autorité dans le domaine mystérieux de ces vérités religieuses qui intéressent les destinées humaines.

Et, quand nous avons acquis la certitude que l'Église ne se trompe pas, qu'elle est assistée de Dieu pour nous faire connaître les chemins de l'autre vie, et nous aider à les suivre, c'est alors seulement que nous disons : je crois. Et cette parole nous donne la lumière, la paix et la sécurité.

Je veux bien discuter avec mes adversaires, mais je demande avant tout qu'ils exposent fidèlement notre pensée et qu'ils

1. Maxwell, *Les Phénomènes psychiques*, p. 11.

ne nous prêtent pas gratuitement des opinions que nous avons toujours combattues.

M. Maxwell écrit : « Je ne suis ni spirite, ni théosophe, ni occultiste. Je ne crois pas aux sciences occultes, je ne crois pas au surnaturel, je ne crois pas aux miracles. » Il nous reste à voir s'il est plus heureux quand il essaie d'expliquer par la science les tables parlantes et les autres phénomènes de l'ordre merveilleux. Que valent ses explications?

Élie MÉRIC.

(*A suivre.*)



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Un legs d'Aksakof à la « Society for Psychical Research ».

Dans son testament, Alexandre Aksakof a fait un legs de 3.805 livres sterling (95.125 fr.) à la Société pour les recherches psychiques de Londres. — Il laisse à la Bibliothèque publique de Saint-Petersbourg sa collection de livres de psychisme et sciences connexes au psychisme. Cette collection est l'une des plus complètes qui existent; Aksakof n'avait pas d'enfants.

— M. N.-W. Thomas quitte la place de secrétaire-organisateur de la *Society for Psychical Research*; c'est miss Alice Johnson, déjà directrice du *Journal* et des *Proceedings* de la Société, qui lui succède.

Le Colonel de Rochas à Lisbonne.

D'une lettre du colonel A. de Rochas, qui a été passer l'hiver à Lisbonne, auprès de sa fille, mariée à un officier français en mission en Portugal :

« J'ai renoncé à aller à Rome, cette année-ci. Je me trouve fort heureux à Lisbonne et j'en profite. Ma présence seule y a, du reste, déterminé un courant vers les études psychiques jusque-là inconnues. Il s'est manifesté par une série d'articles (bien faits du reste) dans les deux principaux journaux de Lisbonne, où on relate des faits de télépathie, de lévitation, d'apparitions, et qui se seraient passés récemment ici, dont on parlait à mots couverts, mais qu'on n'avait pas encore osé publier. »

Crookes et le « biomètre » de Baraduc.

Sir William Crookes s'est occupé dernièrement du « biomètre ». D'une lettre que l'éminent physicien a ensuite adressée à M. O. Murray, il résulte qu'il a soigneusement expérimenté avec l'appareil du Dr Baraduc, mais sans parvenir à y découvrir aucun mouvement qui ne puisse être expliqué par l'action de la chaleur irradiante ou convergente.

Une bonne circulaire publiée par le groupe psychique de l'Institut Psychologique. Une opinion intéressante sur l'Institut.

Le Dr Duclaux, de l'Institut, Président du groupe pour l'examen des phénomènes psychiques, à l'Institut Général Psychologique de Paris, a publié, il y a quelques jours, la circulaire suivante :

« Lors de la première réunion du groupe psychique qui eut lieu chez M. Duclaux, et sous sa présidence, le 9 janvier 1902, il fut décidé de fonder un laboratoire spécial pour les études du groupe. Cependant, comme à ce moment l'Institut psychologique n'avait pas à sa disposition les ressources suffisantes, M. Duclaux proposa que chaque membre du groupe prêtât, selon les besoins, son laboratoire. Depuis cette époque, des recherches ont été poursuivies. Mais les conditions toutes spéciales dans lesquelles il est indispensable d'opérer nous ont amenés à nous préoccuper de nouveau de l'organisation d'un laboratoire pour le groupe des études psychiques. L'aide que nous prêtent de généreux donateurs nous permet dès maintenant de réaliser, au moins en partie, ce projet. Vers le commencement de mars, le groupe d'étude des phénomènes psychiques disposera d'un local assez spacieux, qui sera spécialement aménagé pour ses recherches.

« Dès la formation du groupe, on avait décidé de faire un appel à tous les adhérents de l'Institut psychologique et à

toutes les personnes qui s'intéressent à l'étude des phénomènes psychiques, en leur demandant de nous signaler des phénomènes de ce genre, et de nous amener, si possible, les sujets qui pourraient les produire. Car ce n'est qu'avec la collaboration bienveillante des témoins et des sujets que de telles études peuvent être poursuivies.

« A cet effet, une circulaire signée de tous les membres du groupe a été largement répandue dans le public. Nous avons regretté de ne pas avoir eu autant de réponses que nous l'eussions souhaité. Quelle en a été la raison, nous l'ignorons. Est-ce parce qu'on a craint que des phénomènes se produisant dans un cercle intime ne pussent se manifester dans des conditions différentes de milieu? Est-ce parce que l'on pensait que les médiums risquaient d'être intimidés par les hommes de science? Est-ce parce que l'on redoutait que la manière d'expérimenter dans un laboratoire ne fût pas aussi bienveillante et sympathique qu'ailleurs? Est-ce parce que les médiums craignaient de perdre leur réputation, s'ils ne pouvaient, dans certaines conditions de contrôle, produire des manifestations? Est-ce, enfin, parce que nous ne possédions pas jusqu'à présent un local spécial pour ces recherches, où l'on pourrait se réunir régulièrement? Nous n'en savons rien.

« Cependant, quoiqu'il ait été répondu d'une manière très insuffisante à cet appel, il a été possible de poursuivre certaines recherches préliminaires d'une utilité considérable pour l'étude des questions que le groupe s'est proposé d'élucider. Nous tenons à remercier ici les personnes de bonne volonté qui n'ont pas cessé de collaborer avec nous. Nos premières expériences leur ont permis d'apprécier les procédés en usage dans les laboratoires, et qui, tout en étant d'une bienveillance absolue pour les personnes, permettent en même temps d'apporter dans les recherches les méthodes les plus précises et l'esprit de suite nécessaire aux investigations scientifiques.

« Aussi, en annonçant l'organisation d'un laboratoire, adressons-nous une seconde fois un appel à toutes les personnes qui peuvent contribuer au progrès de ces études et, si possible, à la solution de problèmes encore si obscurs.

« Ce local nous permettra sans nul doute de rendre plus effective la collaboration que nous voudrions trouver parmi nos membres. Des heures régulières pourroient être fixées, où ces derniers rencontreroient au laboratoire des membres du groupe qui seront heureux de les recevoir et de prendre connaissance des cas qui leur seraient soumis. En dehors de ces réceptions, d'autres heures pourront être réservées aux travaux que les adhérents désireraient entreprendre, sous la direction des membres du groupe. On s'efforcera en outre, selon les circonstances, d'organiser des réunions périodiques et des causeries scientifiques, au cours desquelles on échangerait des idées sur les questions mises à l'étude. La réussite complète de ces projets est subordonnée à l'organisation définitive du laboratoire. Nous croyons répondre ainsi aux désirs de quelques-uns de nos adhérents, qui sont venus nous proposer leur concours pour faciliter au groupe l'observation d'un grand nombre de sujets, condition *sine qua non* de la fécondité des travaux.

« Car, pour faire progresser les études de cette nature, il est indispensable de pouvoir répéter de nombreuses fois les mêmes expériences et de comparer les résultats donnés par beaucoup de sujets. C'est alors seulement que le groupe pourra publier les résultats dûment contrôlés des recherches déjà commencées, recherches qui, malgré l'insuffisance des moyens et des ressources dont on a disposé, ont cependant fourni des indications très importantes. »

Il est à peine besoin de dire que cette circulaire a produit la meilleure impression chez les psychistes, malgré la prévention formidable qui existe depuis longtemps déjà contre l'Institut.

Nous pouvons ajouter, en attendant, que l'on s'efforce de soumettre à l'examen du groupe quelque médium de premier ordre. Dans ce cas, il paraît décidé que les séances auront lieu de telle façon à contenter le psychiste ou le spirite le plus exigeant. Malheureusement, on a déjà rencontré bien des difficultés, bien des désillusions, à ce sujet...

*
* *

Nos lecteurs seront sans doute heureux de connaître l'avis porté sur l'Institut Général Psychologique de Paris par l'un des hommes qui le connaissent le mieux : M. Sage, qui en parle justement dans son livre, *La Zone-Frontière*, dont il a été question plus haut. Voici son jugement impartial et équilibré :

« Malgré leur parti pris de ne rien entendre, les savants ont eu les oreilles tellement rebattues des phénomènes psychiques, qu'à la fin, agacés, beaucoup veulent savoir ce qu'il en est. Un jeune attaché à l'ambassade de Russie à Paris, M. Youriévitich, a pu réaliser, avec le concours de M. Oswald Murray de Londres, un tour de force que, malgré son énergie et tout son dévouement, il n'aurait pas réalisé il y a seulement quelques années. Il a pu réunir dans un institut la plupart des savants français pour les amener à étudier, non seulement les questions psychologiques, mais encore les questions psychiques. La chose n'a pas marché toute seule. Dans l'idée de M. Youriévitich, les questions psychiques devaient avoir la prépondérance ; mais la plupart des savants, venus là surtout dans l'espoir de trouver des ressources pour leurs travaux particuliers, auraient voulu, eux, reléguer les questions psychiques au dernier plan, sinon dans le cabinet aux oubliis. « Mais si nous faisons appel aux médiums, disait l'un des plus connus, on se moquera de nous. » M. Youriévitich a tenu bon, et il faut lui en être reconnaissant. On a débarqué, il est vrai, les vieux psychistes, les de Rochas et autres, mais M. Youriévitich n'y est pour rien : il a laissé faire pour empêcher certains, auxquels il tenait, de se retirer, nouveaux Achilles en courroux, sous leur tente. On veut bien consentir à la fin à examiner ces sottises du psychisme et à démasquer les médiums, mais on ne veut pas être exposé à coudoyer ceux qui de longue date leur ont accordé de l'importance en dépit des académies.

« Enfin l'Institut psychologique existe, et il existe uniquement grâce à M. Youriévitich, qui se dévoue tout entier à une

grande idée, à un âge où les hommes de sa caste ne songent guère qu'à dindonner dans les salons. Mais que donnera-t-il, cet institut? Ce ne sont pas les instituts qui font les grandes découvertes; le génie échoit à un homme, jamais à un groupe, quoiqu'un groupe puisse favoriser l'éclosion d'un génie. Mais les instituts ont du poids sur l'opinion; ils peuvent créer rapidement un public; or aucune étude n'avance sans un public. Si l'Institut psychologique rend ce service, il aura déjà été très utile.

« Mais durera-t-il? Si M. Youriévitich venait à disparaître ou à l'abandonner, il tomberait aussitôt. Il est composé d'éléments trop hétérogènes, et M. Youriévitich a peut-être vu trop grand; il a trop oublié le proverbe : Qui trop embrasse mal étreint. »

Pour une Collection de Gravures psychiques.

Nous recevons de M. Max-Rahn, rédacteur de l'*Uebersinnlichen Welt*, Berlin, Schönhauser-Allée, 42 :

« Les possesseurs de photographies et de gravures représentant des manifestations psychiques, des lieux hantés, des apparitions de fantômes, des états somnambuliques, hypnotiques et magnétiques, des moments intéressants de séances, des matérialisations, des effluves magnétiques, des appareils de recherche ou de contrôle, ainsi que des médiums et des personnages connus dans le mouvement psychique, sont priés de bien vouloir nous les envoyer.

« Nous avons l'intention de rendre ces matériaux plus tard accessibles au public, au moyen de vues cinématographiques et de conférences explicatives, et d'exciter ainsi l'intérêt pour le psychisme.

« Les photographies seront imprimées par nous-mêmes, afin d'offrir toutes les garanties de retour à l'expéditeur.

« Il est inutile de faire ressortir la valeur d'une telle collection (à part l'usage de propagande qu'on lui destine) pour l'histoire du développement de la médianité, du spiritisme et du psychisme; les soussignés espèrent donc qu'on mettra un grand nombre de gravures à leur disposition. »

Les Fédérations spirites d'Angleterre et des États-Unis.

Les journaux spirites anglais nous donnent le compte rendu du congrès annuel de l'Union nationale des spirites (*Spiritualists' National Union, Ltd.*) qui eut lieu, les 4 et 5 juillet, au temple spirite de la Heber-Street, à Londres. Le président était M. William Johnson. Cette Union, qui réunit la plus grande partie des sociétés spirites anglaises, n'existe que depuis une année, mais elle est une transformation des *Spiritualists' National Federation* qui comptait déjà treize années d'existence, quoiqu'elle ne fût pas encore un corps légalement reconnu. Les Sociétés représentées au congrès étaient presque 80.

Dans son discours d'ouverture, le président se plaignit, entre autres choses, du manque de fonds, ne permettant pas de donner un plus grand développement à la propagande.

M. John Ainsworth, de Blackpool, dit qu'il désirait, depuis un certain temps déjà, faire quelque chose pour les lycées spirites des enfants; maintenant, il avait décidé d'offrir à l'Union un édifice lui appartenant à Blackpool, avec les meubles qu'il contient, afin d'y établir une maison pour les convalescents des lycées en question et pour les spirites pauvres. Il se proposait encore de faire le possible pour doter cette institution des fonds nécessaires à son but.

La réunion fut close avec un vote de remerciement à M. Ainsworth, et après l'élection aux charges de l'Union.

Le jour suivant (dimanche 5), le Rév. J. Page Hopps donna aux congressistes et à de nombreux invités une conférence sur cet argument : « Jusqu'à quel point les phénomènes spirites peuvent-ils être attribués à des esprits désincarnés ? » Il soutint que l'influence de ces derniers paraît se manifester dans tout un ordre de phénomènes. Suivit une discussion, à laquelle participèrent une douzaine de personnes.

Dans l'après-midi, M. Philips, le directeur de *The Two Worlds*, donna lecture d'un discours sur « l'Œuvre de propa-

gande ». Dans la soirée, autres discours, chœurs chantés dans le temple spirite, etc.

Dans le *Banner of Light* nous trouvons le compte rendu de la conférence annuelle tenue à Chicago par les délégués de l'Association des spirites de l'État de New-York.

Le président A. W. Richardson parla dans son discours du développement que l'Association avait pris au cours de l'année dernière. Il rapporta les efforts faits pour rédiger une liste comprenant tous les spirites déclarés de l'État — efforts qui n'aboutirent qu'en partie, à cause du manque de temps et d'argent. Il espère que le travail pourra être promptement terminé. Il donna des éclaircissements au sujet de l'action du « missionnaire spirite » de l'État (chaque État de la Confédération appointe un missionnaire; celui de New-York est M^{me} Reynolds). Il parla des *campmeetings* locaux; les spirites de New-York se réunissent actuellement, dans le courant de l'été, aux « champs » de Freeville, de Lily Dale (qui prendra le nom de *City of Light*, ville de la lumière) et de North Collins.

Il toucha enfin à la question délicate de l'ordination des ministres spirites, chargés de prêcher l'Évangile du spiritisme : pour cette année ne fut décidée aucune ordination de ministre.

Il se plaignit du peu de cas que l'on faisait des lycées spirites des enfants (*Children's Lyceums*), qui sont tellement utiles à la propagande. Cependant on a formé un comité pour fonder à New-York un de ces lycées.

L'Association possède un fonds, qui lui vient d'un legs, pour ériger une maison destinée aux médiums vieilliss et indigents. Mais ce fonds n'étant pas suffisant, le président Richardson invite les croyants à donner une obole pour cette institution.

Le onzième congrès fédéral spirite aura lieu à Washington en septembre.

Nous avons jugé intéressant de dire quelques mots de ces réunions pour mieux faire connaître l'action publique qu'exercent les *spiritualists* anglais et américains. L'on ne peut qu'admirer leur activité et leur esprit de propagande; malheureusement il paraît que les Anglo-Saxons comprennent

encore moins que les spirites latins, qu'en faisant sortir le spiritisme du domaine purement scientifique, pour en former une religion constituée comme toutes les autres, c'est-à-dire une Église, ils ne l'élèvent point, mais au contraire ils aboutissent à amoindrir son importance mondiale.

ÉTUDE NOUVELLE SUR L'HÉRÉDITÉ ¹

L'exemple d'*hérédité astrale* qui suit est un extrait du nouveau volume sous presse que publie M. Paul Flambart. Il montrera sur quelle base scientifique s'appuie l'auteur dans son étude réellement nouvelle sur l'hérédité transmise par les astres :

Exemple de deux sœurs ayant pour données de nativité :

Latitude 48° — 25 septembre 1875 — 10 h. matin.

Latitude 48° — 26 mars 1877 — 10 h. soir.

L'ordre des figures qui suivent est celui des données².

Trois planètes : Mars, Uranus et Neptune, sont aux mêmes lieux du zodiaque.

Les aspects semblables sont : la conjonction du Soleil et de Vénus, la quadrature (à 10 degrés près) du Soleil et de Mars, l'opposition de la Lune et de Saturne ; les mêmes aspects de sextile entre l'Ascendant et Mars et de quadrature entre l'Ascendant et Uranus.

La journée seule de la naissance de la jeune sœur par les positions planétaires dans le zodiaque était exceptionnelle comme analogies planétaires.

Enfin, la nativité s'est opérée au moment précis où le zodiaque, déjà très ressemblant à celui de la sœur aînée, présentait au lieu de naissance une orientation identique, c'est-à-dire donnait même « milieu du ciel » et même « Ascendant ».

En résumé la naissance a eu lieu dans l'année 1877 à un moment où la ressemblance planétaire passait par un maximum.

Paul FLAMBART,

Ancien élève de l'Ecole polytechnique.

1. *Étude nouvelle sur l'hérédité*, par Paul Flambart. 1 vol. in-8° Prix : 6 fr. (Chez Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris.)

2. Voir *Langage astral* pour l'explication des figures astronomiques. Les traits renforcés des figures montrent les notes héréditaires principales.

UNE VISITE AU DOCTEUR MARTIN EN 1902

Dialogues sur des faits historiques du XIX^e siècle, tenus soigneusement sous le boisseau par la plupart des histoires officielles ou officieuses contemporaines au sujet de Louis XVIII, de Charles X, de la duchesse d'Angoulême et du Dauphin son frère, ainsi que d'un humble laboureur de la Beauce, Martin de Gallardon.

Dédié aux réflexions des honnêtes gens de toutes les classes et de tous les partis, y compris « les royalistes » qui se prétendent « légitimistes » et... se font illusion.

PRÉAMBULE

Quand on s'est fait une conviction, étayée sur des preuves aussi fortes que celles publiées par les écrivains indépendants, mais trop rares, hélas ! qui ont eu l'honnêteté et le courage de dévoiler le crime explicatif des principaux bouleversements nationaux de tout un siècle, c'est-à-dire la suppression civile, par un faux acte de décès, du fils de Louis XVI, on n'est pas fâché de se mettre en rapport avec quelques témoins de ce drame, mytérieux et sanglant tout à la fois.

On se rend ainsi mieux compte de la valeur et de la sincérité des témoignages, aussi précis que vengeurs, rendus en faveur de la vérité et de la justice méconnues, témoignages qu'il n'est plus guère facile à la masse de contrôler, maintenant que la plupart de leurs auteurs ont trépassé.

On s'explique en même temps la raison d'État qui a plané sur la décision de tous les tribunaux français et les a empêchés d'accorder à temps *l'enquête* si éloquemment réclamée par Jules Favre au début de 1874, durant le procès intenté par les héritiers de Louis XVII, devant la Cour d'appel de Paris, au comte de Chambord, qui... fit défaut.

Les années passent, et les témoins — ou mieux les acteurs — du drame deviennent de plus en plus rares. Il convient donc de se presser, si l'on veut encore arriver en temps utile.

Comme on nous avait signalé un de ces témoins les plus sensationnels, le fils du fameux Martin de Gallardon, demeurant au 315 de la rue de Vaugirard, à Paris, nous avons prié un ami de la Survivance de demander à ce vieillard, âgé de quatre-vingt-sept ans, s'il consentirait à certifier devant nous tout ce qui avait été écrit touchant les révélations et démarches de son père, ainsi que les faits qu'il avait vus se dérouler sous ses propres yeux il y a un demi-siècle et plus.

On nous répondit que le docteur Martin ne se refusait nullement à cette entrevue, mais qu'il serait prudent de lui soumettre un questionnaire; car la seule infirmité du bon vieillard étant depuis peu une forte surdité, sans la parole écrite, m'était-il dit, l'entretien risquerait de s'égarer.

Fort de cette assurance, nous fîmes précéder notre visite de demandes écrites. Avec une amabilité parfaite, M. le docteur Martin fit, à son tour, passer sous nos yeux certaines réponses, écrites également de sa propre main, réponses qui furent complétées verbalement pendant le cours de la conversation que nous eûmes avec lui, tantôt à l'aide de la plume, tantôt à travers le petit instrument qu'on appelle cornet acoustique.

Aujourd'hui nous sommes heureux, par amour pour la justice, de pouvoir communiquer, à ceux que la lueur de la vérité ne fait point reculer ou sourire, le résultat de cette enquête, laquelle, au fond, n'offre d'autre utilité — digne de toute attention cependant — que de confirmer ce qui a pu antérieurement être écrit sur le sujet.

Nous reproduirons donc le questionnaire tel que nous l'avons posé, mettant entre guillemets toutes les réponses écrites de la main même du docteur Martin; développant ensuite celles que nous avons recueillies de vive voix et pour lesquelles, séance tenante, nous avons nous-même buriné plusieurs notes, dans la crainte de quelque erreur de mémoire.

PREMIÈRE QUESTION

— M. le docteur Martin voudrait-il nous raconter la démarche du général de La Rochejaquelein, accompagné de son aide de camp et de

son ordonnance, dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août 1830, à Gallardon? — La réponse de son père? — Lui, enfant âgé alors de quinze ans, a-t-il bien *entendu* cette réponse ou bien est-ce son père qui la lui a transmise? — En un mot, quels sont ses souvenirs à ce sujet?

Réponse. — « Le général de La Rochejaquelein est bien venu à Gallardon du 31 juillet au 1^{er} août 1830. Il vint prier mon père de venir au-devant de Charles X à Maintenon, ville la plus proche de Gallardon. Mon père s'y refusa et dit au général que le roi ne remonterait pas sur le trône, qu'il y avait derrière lui comme une main qui le repoussait.

« Plus tard, le général a nié cette entrevue. Mais, étant à Orléans, chez des amis, — le 18 février 1857, — le général s'y trouvait également chez son neveu (le marquis de La Rochejaquelein, sénateur). Il me fit demander par le capitaine Blon (parent de Cathelineau) d'aller le voir. Je m'y refusai.

« Alors il vint me trouver chez mes amis en grommelant dans l'escalier qu'un pauvre vieillard était obligé d'aller voir un jeune homme¹. — Je lui dis, en le recevant, que je n'avais point voulu aller chez son neveu, car je n'aurais pu m'empêcher de l'y traiter de menteur pour avoir nié (dans les salons, à Paris et ailleurs) sa visite à Gallardon comme envoyé par Charles X. »

— Vous rappelez-vous exactement la démarche du général auprès de votre père?

Réponse. — « Fort bien. Au milieu de la nuit, on frappa à la porte de la ferme, et nous fûmes réveillés. Mon père alla ouvrir, à moitié vêtu, et moi je suivis. J'ai donc tout entendu. Je me souviens qu'il faisait fort chaud, que toute la conversation, qui n'a pas duré plus d'une demi-heure, a été tenue au dehors dans la cour, mon père se trouvant sur les marches de la maison.

« Le général, pour trouver notre habitation, avait réveillé pas mal de voisins, qui, le lendemain, en jasèrent, étant fort mécontents d'avoir été dérangés dans leur sommeil.

« Quand le général prit congé de mon père, pour ne plus devoir demander sa route à personne, ce fut mon frère Denis qui le reconduisit sur la route de Maintenon. »

En dehors du surnaturel, c'est-à-dire des révélations de Martin, qui donc, après un tel témoignage, oserait encore affirmer que la Restauration, soit en la personne de Louis XVIII, soit en celle de Charles X, s'est toujours crue en possession légitime du trône et que — comme le disait un

1. M. Antoine Martin avait à cette époque quarante-quatre ans, et le général Auguste de La Rochejaquelein en avait soixante-quatorze. — M. Martin reçut le général à 8 heures du soir, chez M. Breton, beau-père du capitaine Blon, rue de Bourgogne.

jour le comte d'Hérisson lui-même — tous les principaux actes de ces deux règnes, y compris la piteuse fuite de Charles X, n'ont pas été inspirés par la secrète pensée de la survie du royal neveu?

DEUXIÈME QUESTION

— Avant mon départ pour Paris, j'ai lu et relu la lettre publiée dans *le Cabinet noir*¹, relatant l'entrevue de M. le docteur Martin lui-même avec le général de La Rochejaquelein. — Mais, à la suite de cette entrevue, que fit en réalité ledit général? Ne bougea-t-il pas plus qu'auparavant? — Les témoins de cette conversation n'en soufflèrent-ils mot à personne? Le docteur ne connut-il aucun des noms de ces témoins?

Rappelons tout d'abord, pour le résumer, cet important témoignage.

Le 22 novembre 1886, le docteur Antoine Martin confirmait par écrit au comte d'Hérisson le récit fait par lui à M. Gruau de La Barre, récit dans lequel est relatée son entrevue en 1857 avec le général de La Rochejaquelein.

C'est avant tout la confirmation de la démarche faite auprès de Martin père dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août 1830. — De plus, devant Martin fils, le général de La Rochejaquelein déchargea sa conscience du poids suivant : *Avant sa mort, Madame la Dauphine, tout en larmes, fit appeler le général et lui donna la mission de rechercher et de reconnaître son frère dont elle avouait la survivance*².

Il suffit donc de méditer cet aveu et, en même temps, la démarche du vieux général, pour toucher du doigt la profondeur même du cœur humain et s'expliquer ainsi ces alternatives d'aveux et de négations qui remplirent l'existence entière de la malheureuse princesse!

1. *Le Cabinet noir* (Louis XVII-Napoléon-Marie-Louise), par le comte d'Hérisson, pp. 31-34. — Paris, Paul Ollendorff.

2. La loyauté nous oblige à rappeler que si le fait même de l'aveu de la duchesse d'Angoulême au général de La Rochejaquelein ne peut être contesté, des difficultés sérieuses ont été soulevées au sujet des termes de cet aveu et surtout de l'époque à laquelle il aurait été fait. — Cf. *Légitimité* du 30 juillet 1893; des 21 janvier, 4, 11, 18, 25 février et 18 mars 1894; *Bulletin de la Société d'études sur la question Louis XVII*, de décembre 1893, p. 270, et de mars 1894, p. 65. — A. R.

C'est la véritable clef de l'énigme, c'est-à-dire de l'attitude de la duchesse d'Angoulême en face des revendications de son frère.

Placée, sa vie durant, entre un devoir impérieux et l'intérêt qu'elle avait à ne pas compromettre sa famille usurpatrice, cette femme, sur le bord de la tombe, sent la nécessité d'une réparation. Elle croit sa conscience dégagée en confiant à un autre la mission qu'elle aurait dû remplir elle-même.

A son tour, le général pense à satisfaire à ce mandat testamentaire en le confiant au fils de Thomas-Ignace Martin, qui avait été le messenger — mystique ou céleste — chargé d'avertir le roi lui-même.

Et le mandataire de la duchesse d'Angoulême se crut sans doute quitte devant Dieu et devant les hommes, en se contentant de cette réponse faite par le fils du voyant, qui n'avait eu égard ni pour son âge ni pour ses jambes, mais qu'il tenait à voir à tout prix :

« J'ignore le lieu de retraite actuelle du Dauphin ¹. Mais ce que vous me dites là me rappelle que mon père a toujours prédit que la sœur serait la dernière à reconnaître son frère ! »

Voilà donc comment, la faiblesse ou la complicité du cœur humain aidant, les plus monstrueuses iniquités se perpétuent !

Mais voilà comment aussi ces complicités sont châtiées par les conséquences mêmes des événements qui en découlent !

A la question si nettement posée sur l'entrevue du docteur Martin avec le général de La Rochejaquelein en 1857, il nous fut fait, par écrit, la simple réponse que voici :

« Tous les témoins de cette conversation sont morts, et personne n'a parlé de cette conversation. Finalement, ce jour-là, nous nous sommes quittés bons amis. »

C'est-à-dire que, le premier mouvement d'aigreur ayant disparu, le docteur Martin et son visiteur se séparèrent en bons termes.

Qu'on dise encore, après cela, que les naundorffistes font tort à leur cause en malmenant la *sainte* duchesse d'Angoulême!...

¹ M. Martin fils ignorait, on le voit, à cette date de 1857, la mort de Louis XVII à Delft en 1845.

Expliquer, d'après ses aveux mêmes, n'est point, à notre sens, malmener une personne.

La seule moralité qui se dégage de là, c'est que, quand l'homme est placé entre son devoir et son intérêt, il voit trouble, et à la veille de la mort seulement une notion plus claire du devoir lui apparaît.

Or, qui donc oserait nier que, en présence de la possession d'état des Bourbons dits aînés, l'intérêt de la sœur n'était pas d'accepter la version de la mort de son frère, de le préférer entre les bras de l'Éternel plutôt que de le serrer dans les siens¹ ???

TROISIÈME QUESTION

— Le docteur Martin voudrait-il me raconter également, dans tous ses détails, l'entrevue si importante qu'eut jadis son père avec M. le duc de Montmorency, beau-frère du vicomte Sosthène de La Rochefoucauld? — A quelle date cette visite eut-elle lieu? — Comment fut-elle provoquée? Chez la duchesse de Luynes, n'est-ce pas? Cette duchesse était la grand'mère du vicomte Sosthène de La Rochefoucauld².

Rappelons en deux mots, ce qui a été publié à ce sujet :

Mathieu de Montmorency fut député auprès du prophète beauceron, de la part de Charles X, pour connaître le fameux secret qui avait été dévoilé au roi Louis XVIII, car Martin avait promis au roi de ne point l'ébruiter. — C'est à Mathieu de Montmorency qu'il confessa que ce secret avait trait à la survie de Louis XVII.

A cette question il me fut répondu laconiquement :

« Je ne sais rien de ce qui s'est passé à Eclimont³. Tout ce

1. Si, parmi les importants lecteurs d'occasion sous les yeux desquels passera ce numéro, il s'en trouvait qui pussent éclairer ou confirmer la très authentique déclaration du général Auguste de La Rochejaquelein, nous les adjurons, au nom des droits imprescriptibles de la justice et de la vérité, d'avoir le courage de dire publiquement ce qu'ils savent. — A. R.

2. Ou, plus exactement, la grand'mère de sa femme, le vicomte de La Rochefoucauld ayant épousé M^{lle} de Montmorency.

3. L'entrevue de Martin et de Mathieu de Montmorency n'eut pas lieu à Eclimont (terre qui appartenait à la duchesse de Luynes), mais aux environs, chez M. le curé de Bleury, ainsi qu'il ressort du document inédit publié plus loin et de la lettre de la duchesse Mathieu de Montmorency à l'*Ami de la Religion*, en date du 30 octobre 1834. Dans cette lettre (Cf. *Lég.*, 1893, 19 nov., p. 3, col. 3), M^{me} de Montmorency, tout en confirmant le fait et le fond même de cette rencontre, nie que son mari ait jamais été envoyé par Charles X pour consulter Martin. — A. R.

que je puis dire, c'est qu'il a été beaucoup question de Louis XVII, et Mathieu de Montmorency en fut tellement frappé, qu'il n'a pu survivre. Vous savez le reste. »

Mathieu de Montmorency mourut en 1826, le vendredi saint 24 mars, croyons-nous.

Il convient d'ajouter que le docteur Martin, prié par nous de préciser quelque peu, ajouta verbalement :

« Mon père était seul, ou plutôt je ne l'accompagnai point. Je n'ai donc personnellement rien entendu ; mais je certifie que mon père m'a raconté *avoir dit à Mathieu de Montmorency que Louis XVII était bien vivant.*

« Je ne saurais fixer la date de l'année ; je sais seulement que l'entrevue eut lieu en été. Mon père ne fut pas prévenu de cette visite : le messenger se présenta devant lui tout à fait à l'improviste. »

Que découle-t-il de ce témoignage et de ces quatre mots significatifs : *Vous savez le reste?* — C'est que tout ce qui a été écrit à cet égard est parfaitement exact.

Puis, dans le cours de la conversation, nous ne pûmes nous empêcher d'exprimer le sentiment suivant : — Dans de multiples milieux rattachés aujourd'hui à la maison d'Orléans, après avoir couru plus de la moitié d'un siècle après une figure princière dont la naissance était illégitime aux yeux de l'Église, quoique ce prince se prévalût si respectueusement de sa doctrine, bien des personnes hautement considérées, bien des noms retentissants dans l'estime du monde se sont donc comportés, en face de cette vérité gênante, exactement de la même façon que tant d'autres acteurs de notre histoire contemporaine, en face de situations plus ou moins régulièrement acquises, ont accepté ou acceptent docilement tout ce que la politique leur apportait ou leur apporte de profit.

Dans quels partis politiques trouve-t-on le plus de circonstances aggravantes, ou le plus de circonstances atténuantes ? — Laissons à l'Éternel le soin de scruter les consciences de chacun.

Pour notre part, bornons-nous à tirer les déductions logiques de faits probants et indéniables à la fois.

Aujourd'hui, en effet, à quel spectacle politique assistons-

nous ? — De fameux royalistes, ô ironie de la Providence ! se rattachent *aux descendants* des perpétuels Caïns de leur principe !!!

Or, depuis le décès du comte de Chambord, qui n'a pas entendu ou lu des réflexions telles que celle-ci : — Ce prince, au fond, était un superstitieux, immobilisé toute sa vie, parce qu'il n'était pas assez sûr de son droit.

Quant à nous, nous avons souvenance complète du fait suivant :

Après le décès de son mari, la comtesse de Chambord fit appeler auprès d'elle le Père jésuite Marquigny, que nous avons fort bien connu quand il résidait à Lille. Ce religieux avait accepté la tâche d'écrire la vie du comte de Chambord et, par conséquent, de perpétuer les dithyrambes élogieux qui n'ont cessé de saluer ce prince dans la plupart des familles les plus aristocratiques et les plus catholiques de l'époque.

Mais la veille du jour où le P. Marquigny se disposait à mettre la première main à son œuvre, il mourut subitement ; et nous nous rappelons parfaitement avoir lu, dans certaines feuilles d'alors, le détail suivant : — La comtesse de Chambord fut tellement frappée de la mort foudroyante du religieux, *qu'elle crut y voir un avertissement de la Providence* et manifesta, à partir de ce jour, la volonté formelle que personne plus ne se mit à la même tâche ¹.

NOTA. — Avant de passer à la quatrième question, il nous semble utile de reproduire intégralement les lignes suivantes, encore inédites. Elles ont été extraites, par un ami de la cause, d'un vieux registre manuscrit de 126 pages, rédigé avant l'année 1835 et renfermant, entre autres, une grande quantité de documents précis concernant Martin de Gallardon.

Voici ce qu'on trouve dans ce manuscrit, aux pages 43 et 45 (nous conservons le style et l'orthographe de l'époque) :

1. Cf. *Légit.*, 1886, pp. 319-320.

Conversation de Martin avec Louis XVIII. — Mardi 2 avril 1816.

M. le marquis de Pacca (neveu du célèbre cardinal de ce nom) ayant lu mot à mot à Martin tout ce qui est écrit dans la première relation, selon l'impression de Paris 1827, depuis la page 7 jusqu'à la page 74, il a déclaré que ces pages contenoient parfaitement la vérité...

Ayant demandé à Martin à qui il a promis le *Sécret* et pourquoi?

« J'avois promis le *Sécret* à Louis XVIII et je le lui avois promis sur tout ce qui regardoit le but de ma mission et le *Sécret* que je lui avois revellé en sa présence comme l'ange m'avoit dit et que je ne connoissois pas avant d'être devant lui. »

Ce qu'il avoit dit au Roi de *sécret* lui ayant été demandé par le ministre (M. Decazes) et le préfet (M. de Breteuil¹), il lui avoit répondu que rien au monde ne lui feroit divulguer, vu la promesse qu'il en avoit faite au Roi.

Ayant demandé ensuite à Martin s'il avoit depuis divulgué le *Sécret*, à quelle époque et pourquoi? Martin a répondu : « J'ai gardé le *Sécret* jusqu'à la mort de Louis XVIII; mais dans le mois d'octobre d'après, M. le marquis de Sailly (d'Orléans), étant venu chez moi, me fit des questions sur mon entretien avec Louis XVIII, et ayant répondu que je ne voulois pas dire mon *Sécret*, il me fit sentir que l'intérêt de l'État et de la Religion demandoient que mon *Sécret* fût su par Charles X, auquel Louis XVIII n'avoit rien dit; enfin, il me décida à lui dire le *Sécret*, en me disant qu'il étoit chargé par une certaine personne de venir le lui demander de la part du Roi.

« Après cela, il m'est venu une invitation de la part de M. le curé de Bleury, de me trouver un dimanche, jour de la Saint-Pierre (3 juillet 1825), à la maison de la communauté de ce curé, où je trouvois M. Mathieu de Montmorency et plusieurs ecclésiastiques. Il fut parlé de ce *Sécret* et M. le duc fit l'impossible pour me faire révoquer ce que j'avois dit à M. de Sailly en me disant, entre autres choses, que si l'Existence du Prince Légitime étoit vraie, M^{me} la Dauphine, sa sœur, Princesse si pieuse, ne permettroit pas qu'on ne lui fit point justice. » Mais Martin répondit que M^{me} la Dauphine seroit malheureusement celle qui s'opposeroit le plus à la Rentrée du Prince Légitime sur le trône et que du reste lui, Martin, n'avoit dit le *Sécret* et la vérité relativement à ce qui lui a été inspiré que parce que cela lui avoit été demandé comme de la part du Roi; qu'alors l'un des ecclésiastiques dit : « Mais le Prince qui pouvoit avoir droit au trône est mort il y a un an », et qu'alors lui Martin (qui a beaucoup pleuré en faisant toutes ces réponses, disant que cela lui rappeloit ses entretiens avec l'ange) répondit : « Si le Prince vivait il y a un an, il vit encore »; enfin, Martin a dit qu'après cette époque, il a dit le *Sécret* avec plus ou moins de

1. Le présent numéro sera adressé à M. le comte de Breteuil, rue de Chaillot, 50, à Paris, que nous supposons parent de l'ancien préfet.

détails à des personnes qu'il croyait mériter sa confiance et pour le plus grand bien en pensant que l'ange ne lui avoit jamais défendu de parler et qu'il n'avoit promis le Secret qu'à Louis XVIII qui n'existoit plus. »

Suit l'entretien de Martin avec le roi, raconté dans tous ses détails.

Louis XVIII était mort le 16 septembre 1824.

(A suivre.)

Frédéric MOENECELAY,
Ancien magistrat,
Adjoint au maire de Bailleul (Nord).

OBSERVATION

Nous lisons, dans le *Correspondant* du 25 août 1903, sous la signature de L. de Lanzac de Laborie :

« De tous nos érudits, M. Lenôtre est assurément celui qui connaît le mieux les détails familiers et pittoresques de l'histoire révolutionnaire. Il est au courant, non seulement de la biographie des personnages, mais des lieux où ils ont vécu, également expert soit à fouiller les dépôts publics et les archives des officiers ministériels, soit à dénicher dans la banale uniformité du Paris moderne les vestiges des ruelles et des masures d'il y a cent ans.

« M. Lenôtre vient de publier une seconde série de ces études détachées qui, sous le titre de *Vieilles maisons, vieux papiers*, ont eu le plus vif et le plus légitime succès... Une de ces monographies, la première, mérite d'être citée à part, tant elle est attirante et émouvante : elle a trait au couple Simon, ce ménage de savetiers qui furent quelques mois les éducateurs et les geôliers du petit roi de France. A travers le fouillis de légendes et de déclamations amoncelé autour de ce sujet dramatique entre tous, M. Lenôtre a très clairement discerné et démontré que les Simon n'étaient pas des bourreaux, mais des butors, et que le sort du royal enfant n'en devint, d'ailleurs, que plus lamentable, car s'il fut moins rudoyé qu'on ne l'avait dit, il fut dégradé infiniment davantage.

« Mais c'est surtout la conclusion de l'historien qui nous laisse anxieux, car, sans oser se prononcer définitivement, il montre du moins que la femme Simon, morte seulement en 1819, *affirma toute sa vie qu'elle avait fait évader le petit prisonnier en lui substituant un enfant rachitique et muet; il prouve que les détails accessoires de ce récit sont tous vérifiés par des documents.* Voilà qui nous permet tôt ou tard un nouveau, un passionnant Louis XVII. »

LES ANGES ET LES BÉATITUDES

FRUITS DU SAINT-ESPRIT

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce qu'à eux appartient le royaume des cieux. »

Jésus ayant gravi la côte suivi d'une foule dont il venait de guérir les malades, se mit à prononcer huit fois le mot : *Bienheureux*. — Ceux qui en concluent qu'il y a huit béatitudes se trompent. Il n'y en a que *sept*. A la huitième fois, Notre-Seigneur résume ce qu'il vient de promettre aux chrétiens qui sont pauvres, doux, versant les larmes de la bonté, justes, miséricordieux, purs, paisibles. — La persécution est assurée aux fervents, aux hommes apostoliques qui se rendent autrement heureux que les méchants. L'apôtre, quels que soient sa condition et son apostolat, c'est-à-dire celui que la charité pousse à se haïr soi-même et sa propre vie, s'il le faut, par amour du prochain, pour le bien spirituel d'autrui, celui-là est sensé cumuler les sept vertus officielles, racines de l'éternelle béatitude; celui-là, le divin Crucifié l'assimile aux vrais pauvres d'esprit, et c'est ce qu'il exprime en disant une dernière fois : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce qu'à eux appartient le royaume des cieux. » — C'est là plus qu'une promesse ordinaire, c'est une assurance péremptoire : Celui qui est pauvre selon l'esprit chrétien, et cela jusqu'à oublier ses propres intétêts, sa propre vie, a, par le fait, droit au bonheur des élus *qui meurent dans d'aussi heureuses dispositions*.



Les charismes divins dont il a été parlé sont des grâces extraordinaires octroyées seulement à certaines âmes de choix.

Les vertus, ainsi que les dons qui les accompagnent toujours, constituent des *capitaux* spirituels déposés dans l'âme en même temps que le trésor de la grâce sanctifiante. Dépôt sacré qui, sans activité, sans le labeur qui fait les saints, ne fructifierait point, risquerait même de se perdre.

Les *intérêts* de ce fonds sacré sont de deux espèces : célestes et terrestres. Les intérêts terrestres sont les *Fruits du Saint-Esprit*; les intérêts célestes sont les *Béatitudes*.

Suscités par les dons, les actes vertueux sont, *en tant qu'ils nous sanctifient*, des Vertus; — *en tant que ces actes du bien pratiqué nous délectent*, ce sont les Fruits du Saint-Esprit. Ces divins fruits sont donc une manne très suave au goût de l'âme, car nos bonnes actions sont imprégnées de l'ineffable saveur de l'Esprit saint, de cet Esprit d'amour qui y coopère par ses dons, de sorte que leur effet initial est comparable à une germination de fruits spirituels que l'âme ravie savoure avec délices, délices qui vont jusqu'à provoquer d'abondantes larmes de bonheur chez les amis de Dieu.

Les Béatitudes, à leur tour, ne sont autre chose que les conséquences à venir du vertueux labeur, et leur ensemble constitue la fin dans laquelle se reposera l'homme de bonne volonté qui eut à cœur ici-bas le bien de Dieu et le bien de ses frères.

Mais Dieu nous ayant créés pour le bonheur, il ne nous le laisse pas attendre. Au sein des plus grandes vicissitudes de notre humble condition de mortels, les Fruits sacrés de l'Esprit de Dieu nous apportent une consolation surabondante en douant nos bonnes actions d'un avant-goût des célestes voluptés qui en est la première récompense et un premier motif de les pratiquer. Et comme ces mêmes bonnes actions tendent, en définitive, au bonheur incomparable dont les saints jouissent au ciel, elles sont, pour nous, les causes des

Béatitudes révélées par le Verbe sur la montagne; de sorte que le bonheur céleste n'a d'autre voie que le bonheur terrestre. Le Saint-Esprit nous procure celui-ci; le Fils nous procure l'autre pour répondre au grand désir du Père.

Oh! le bonheur, n'est-ce pas ce que tout le monde souhaite et ce que Dieu souhaite à tous les hommes qui seuls sont capables de se rendre malheureux en suivant une autre voie que celle de la vérité et de la vie, en cherchant de faux biens? — Lorsque nous élevons notre voix vers Dieu, qu'est-ce que nous demandons, sinon d'être heureux et de faire des heureux? — Oui, c'est bien le bonheur sur la terre comme au ciel que nous fait solliciter la prière des prières, cette sublime *Oraison dominicale* enseignée au monde par le Maître en même temps que les Béatitudes, au jour où il promulgua une Loi nouvelle sur le Sinaï chrétien.

Aussi, des hauteurs de la gloire, les anges aperçoivent-ils ce qu'entrevoit d'ici-bas le Docteur angélique : d'une part, la correspondance mystérieuse qui existe entre les sept demandes de la prière du Christ et les sept Béatitudes de sa munificence; d'autre part, le lien non moins mystérieux unissant ensemble les Béatitudes, les Fruits et les Vertus.

C'est pourquoi les splendeurs de la sainteté offrent entre le ciel et la terre un horizon ravissant tiré naguère d'épaisses ténèbres, mais désormais éclairé par les rayons du Soleil sans déclin : horizon n'ayant d'autres limites que l'infinitude de l'Éternel. — Quant à nous, unis aux anges, mêlons-nous en esprit à la multitude qui au bord du lac immense, sur les hauteurs de la sainte montagne, recueillait attentive l'enseignement du Verbe fait chair et méditons une à une ses divines paroles.

*
* *

Bienheureux les pauvres d'esprit, parce qu'à eux est le royaume des cieux.

Au plus haut du royaume éthéré les premiers des bienheureux, c'est donc vous, ô esprits créés dans l'Esprit-Saint, vous

qui fûtes initiés, dès le principe des choses, aux joies les plus divines.

Combien vous avez dû l'être et que vous êtes encore pauvres de tout ce qui n'est pas Dieu, anges célestes, vous qui, arrivés au faite de l'Empyrée, savez vous y maintenir et tout y attirer ! — La Reine vous a ravis, cette Reine incomparable qu'admirait le séraphin d'Assise¹, ô Séraphins, et elle vous a donné six ailes : deux pour prendre votre essor du fond de la vallée des biens inférieurs ; deux pour vous élever au sommet des richesses impérissables ; deux enfin pour voltiger éternellement dans l'infini du Souverain Bien.

C'est ainsi que, méprisant la gloire que vous offraient les fauteurs de l'enfer, et vous-mêmes contempteurs des trésors immenses qu'avait accumulés en un instant de vie Lucifer, vous avez conquis ce que lui enviait. Et vous possédez plus qu'ils n'ont perdu ; car eux, ils n'ont jamais eu la gloire ; ils n'ont jamais vu leur Créateur, et cela parce qu'ils ont voulu être riches d'autre chose que de Dieu, mais surtout riches d'eux-mêmes : se posséder eux-mêmes et jouir de tout ce qu'ils étaient capables d'acquérir par leurs propres forces.

O Chérubins, contemplateurs du Très-Haut, célestes Sagesses, Sciences sacrées ; ô Séraphins de l'amour infini ; ô souverains Trônes décorés de gloire, Théophores de la divine Majesté, donnez à nos cœurs un élan nouveau ; que la puissance de votre intercession auprès de Dieu nous préserve, pauvres pécheurs, de tomber de la plénitude des biens visibles dans la profonde et éternelle indigence où gémissent à jamais Satan et ses anges réprouvés. Inculquez à toute chair les folies de la voie véritable, en même temps que les délices du sentier qui mène à la Virginité, sommet de la tempérance héroïque. Vous qui jubilez d'ardeurs inextinguibles au sein des clartés les plus pures, rendez-nous douce la pratique de la belle vertu, et que nos cœurs, palpitant de cet amour stérile sur la terre, créé pour enrichir les cieux d'une postérité sans égale, puissent un jour admirer le voile d'angélique

1. Saint François d'Assise appelait la pauvreté sa reine.

modestie dont vous couvrez votre face en présence de la Mère de l'Auteur des anges, la Vierge des vierges.

Puretés des ordres supérieurs, dont l'humilité profonde est la chasteté; grands Esprits de la pauvreté intransigeante, abaissez vos regards sur nous, et que la concupiscence des yeux n'ait point de part en notre âme, ni les concupiscences charnelles, ni l'orgueil de la vie; mais que les serviteurs du Maître de la vie sachent le suivre et l'imiter, Lui qui abdiqua toute souveraineté pour se faire obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ¹!

*
* *

Bienheureux ceux qui sont doux parce qu'ils posséderont la terre.

Quelle terre? — Est-il ici question de la terre où nous vivons, comme le veut saint Augustin, et où personne ne songe à discuter leur droit à ceux qui, par leur douceur, laissent tout le monde en paix? — Ou bien la terre qui est ici la récompense de la mauvéétude est-elle autre chose que le cœur humain qui, lui aussi, selon saint Bernard, est une terre où croissent les vertus chrétiennes? — Non, d'après saint Jérôme, la terre bienheureuse dont parle Jésus-Christ est celle que chantait le psalmiste en ces termes d'une foi ardente : « Je crois que je verrai les biens du Seigneur dans la terre des vivants. » (Ps. 26.) C'est la terre que figura celle promise à Abraham et où coulait le lait et le miel, substances emblématiques de la douceur.

1. Dans ces élévations sur les Béatitudes, nous tenons compte de leur portée ascétique. Sachant que la *Pauvreté*, la *Douceur* et le *Pleur* ou les larmes de la consolation sont dirigés contre le faux bonheur des voluptés malsaines, nous nous adressons respectivement, pour ces trois premières Béatitudes, aux Esprits célestes des trois ordres supérieurs, des trois ordres moyens et des trois ordres inférieurs, parce que tous les anges en tant que purs esprits sont, par leur nature même, opposés à tout ce qui dans l'homme est charnel. — La *Justice* et la *Miséricorde* sont deux Béatitudes qui visent la vie active; c'est pourquoi l'on s'adresse à la hiérarchie inférieure et à la hiérarchie moyenne, toutes deux destinées à l'activité. — Enfin la *Pureté* et la *Paix* appartiennent avec les Trônes, les Chérubins et les Séraphins à la vie contemplative. — Ces élévations peuvent donc être considérées comme une introduction à la deuxième partie de notre étude où nous comptons traiter des célestes hiérarchies; après quoi, si Dieu nous prête vie et grâce, nous étudierons le rôle des Esprits célestes dans la création pour répondre au titre général : « Les Anges dans l'univers ».

Cette terre de la béatitude, deuxième degré de gloire, que nous montre le Cœur de Jésus comme par une porte entr'ouverte, en nous apprenant qu'il est doux : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur », cette terre, ô Esprits saints, n'est que celle où vous vivez et où vivront avec vous ceux qui sont « sans aigreur, sans enflure, sans dédain, sans prendre avantage sur personne, sans insulter au malheureux, sans même choquer le superbe,... sans opposer l'humeur à l'humeur, la violence à la violence ; mais qui savent corriger les excès d'autrui par des paroles vraiment douces », ainsi que l'exprime si joliment l'Aigle de Meaux.

Voilà qui menace de m'interdire à moi l'angélique séjour de votre terre si vous ne me secourez dans mon impiété relative, très douces Dominations, célestes Vertus, Puissances pleines de bonté.

N'est-ce pas une injustice qui crie vengeance, que je sois si rude envers mes semblables et les autres créatures de Dieu, pendant que Dieu est si doux envers moi ? Que de vivacités, poussées souvent jusqu'à la colère, comme si tout ce qui existe sur terre valait la peine de s'impatienter ! et qu'en résulte-t-il, sinon de la haine, ou du moins du ressentiment pour le prochain ; et pour soi-même du trouble, de l'énervement, une surexcitation qui, en blessant notre âme, irrite l'organisme jusqu'à produire la folie. Que de gens sont morts de colère ! L'irritation est un froissement du cœur : c'est un pli fait, la trace y reste ; et quelle sera notre contenance lorsque, au jugement qui suit la mort, nous présenterons à la Douceur infinie entourée de ses anges, ce cœur, une volonté si souvent froissée, toute chiffonnée. — Alors qu'alléguera-t-on à l'Époux des âmes qui dans le cantique des cantiques appelle à lui sa colombe ? — Me voici, moi que vous créez à votre douce image ; me voici toute balafmée à force d'avoir guerroyé contre les ouvrages de vos mains. Mille fois vous m'avez pardonnée, mille fois je me suis élevée contre les hommes, contre les choses : le trépas seul fut capable de me réduire, me voici : suis-je admise dans la terre des vivants ?

Les accès sont fréquents ; mais la colère est de courte durée. L'homme le plus hargneux ne saurait tenir longtemps dans

cette ivresse meurtrière, la nature ne pourrait le supporter. Si la passion est trop violente ou bien il tombe, ou bien il tue. C'est la foudre et la bourrasque qui hurlent, saccagent et incendient ; le premier déchirement se fait sentir à la source : le ciel gémit, le cœur palpite à se rompre. Et après le cataclysme quelle désolation silencieuse ! — Le colérique seul avec lui-même se prend à mesurer les désastres et leurs conséquences. Il remonte à la cause de son exaspération. Il ne trouve qu'une futilité qu'il s'efforce en vain de grossir pour s'excuser. — Point d'excuse ! Cela ne valait pas même la peine d'un souci.

L'homme furieux est ridicule ; on s'en moque — et il n'a pas de vrais amis. Du poing il menace son frère ; sa bouche profère contre Dieu le blasphème.

La femme furieuse, *alias* furie, est une horreur d'autant plus méprisable que son rôle était d'entretenir la concorde dans les familles, de donner l'exemple de la bienveillance, de la bénignité, de la pieuse douceur. La femme heureusement ne blasphème pas, du moins en général. J'entends beaucoup d'hommes blasphémer, je n'entends point de femmes blasphémer : on les a appelées le sexe dévot ; les lèvres de la femme se prêtent plutôt à la prière. Par contre, si elles n'injurient pas Dieu, elles médisent facilement du prochain, oubliant que la médisance est comme le choc en retour du blasphème. L'amour ou la haine du prochain est la mesure de la haine ou de l'amour de Dieu. Dire qu'on aime Dieu, tandis qu'on n'aime pas le prochain, est un mensonge. Et aimez-vous votre prochain, vous qui déblatérez si aisément contre lui ? — Quelle fausse dévotion, quelle hypocrisie que de passer de la prière à la médisance ; que de perdre autrui dans l'esprit d'un tiers après avoir tendu votre langue en reposoir au Sauveur — ou bien, au sortir d'une conversation poignante, aller embrasser l'Hôte divin dans les étreintes eucharistiques, n'est-ce pas renouveler le baiser de Judas ? Vous qui médisez, votre langue s'est changée en un dard triple et venimeux qui d'un même coup blesse votre propre cœur d'une faute énorme et irréparable, et le cœur de celui qui a le malheur de vous écouter, et le cœur de la personne visée.

L'on n'en finirait pas s'il fallait énumérer les crimes que la terre des mourants vomit à chaque minute contre la terre promise, et l'on ne peut s'empêcher de frémir en songeant aux jugements de pauvres mortels émis à la face du Juge des vivants et des morts. — Homicides de tous genres, en pensée, en parole, en action. — Des parents maudissant leurs enfants; des enfants maltraitant leur père et leur mère.

Le Juif sous les menaces du glaive de l'ancienne loi obéissait au précepte : « Honore ton père et ta mère afin que tu sois d'une longue vie sur la terre que le Seigneur ton Dieu te donnera. » (Exode, xx, 12.)

Aujourd'hui, en voyant renaître au sein même du christianisme une génération de païens éhontés, on est en droit de se demander avec le prophète : « *Quis ascendet in montem Domini...* Qui montera sur la montagne du Seigneur? Qui s'arrêtera dans son lieu saint? » (Ps. 23.)

Hélas! saintes Dominations, esprits sublimes qui réglez sur toutes choses dans les hauteurs afin de ramener tout à Dieu, commandez, et les anges tendront une main secourable au vrai peuple de Dieu. Que les Vertus souveraines fassent un nouvel effort, suscitent un prodige nouveau avant la fin des temps: que les Puissances avec saint Michel repoussent dans l'abîme les esprits malins dont les chrétiens sont assiégés de toute part, et conservent à l'Agneau la race de son sang.

*
* *

Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés.

Mystère! La plupart des hommes sont secs, insensibles aux misères d'autrui, à la vertu des justes, à la perte de leur propre âme; ils ont le cœur dur comme le roc aride ou comme un lingot d'or; rudes jusqu'à offenser la Bonté souveraine; et cependant, depuis toujours, tout le genre humain fond en larmes, et il en sera ainsi jusqu'à la consommation des siècles; à tel point qu'on a pu surnommer cette terre la vallée des pleurs! C'est un mystère. Il y a là un mystère trop profond pour en sonder les abîmes.

On dirait que l'homme n'existe que pour pleurer; il naît en pleurant, sa mère pleure en lui donnant le jour; sa vie n'est qu'un tissu de maux qui, continuellement provoquent l'affliction. Si pour quelques-uns, si quelquefois les larmes ne coulent pas, du moins il y a là, cachée au fond de notre être, une source de larmes prête à s'épancher, et la vie de l'homme est un flot de larmes, un flot intarissable.

Et ces pleurs défient la variété des fleurs de la terre et des étoiles du ciel que d'un œil humide nous contemplons. Larmes de mille tristesses, larmes de mille souffrances, larmes de mille regrets, larmes du désespoir, larmes de l'espérance, larmes de joie, larmes du bonheur; l'énumération épuiserait autant que l'immensité du mystère : c'est l'océan sans bornes avec ses soulèvements et ses soupirs sans cesse renaissants.

Mais au milieu des temps, entre la vie et la mort, une voix s'est fait entendre. Celui qui pleura près du sépulcre de Lazare et répandit ses divines larmes sur la ville pécheresse a dit au monde : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » — « Soit qu'ils pleurent leurs misères, ajoute Bossuet, soit qu'ils pleurent leurs péchés; ils sont heureux et ils recevront la consolation véritable, qui est celle de l'autre vie, où toute affliction cesse, où toutes les larmes sont essuyées. »

L'on ne saurait trop s'arrêter à méditer ces promesses du Sauveur.

Un autre mystère encore voile celle-ci. Le Verbe incarné est venu sauver *tous* les hommes. Les Béatitudes proclament ce salut universel à certaines conditions. La condition de la troisième béatitude est que l'on pleure. Mais tout le monde pleure; tout le monde sera donc sauvé puisqu'il suffit de pleurer sur la terre pour être consolé au ciel, avoir entrée au ciel, être sauvé? — Et n'est-ce pas la réalisation, la plus complète des grâces que nous demandons à sept reprises dans notre prière de chaque jour : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite sur la terre comme aux cieux? — Quelle est la volonté du Père sur la terre? C'est que tous les hommes s'y sauvent; et quelle est la volonté du Père dans le ciel? C'est que tous les hommes y soient éternellement heureux. — De

nouveau, le pleur ici-bas ne souffre pas plus exception que la mort. Des gens même se rencontrent dont toute la vie s'écoule en larmes ; parmi les hommes il n'y a donc que des élus ?

Hélas ! le croire serait abusif, et l'on est forcé de partager en trois catégories de pleurs les larmes infiniment variées qui forment le fleuve de notre vallée.

Il y a le pleur des riches dont la vie est opposée à la première béatitude : ceux-là ils pleurent la pauvreté ; ils la pleureront éternellement ! Ce genre de pleur, le plus répandu et le plus contagieux de tous, inonde la terre, à cause de la terre, et constitue un flot qui s'érige en contradiction diamétrale avec toutes les béatitudes. Pleur maudit, il inaugure dès ce monde le pleur des damnés ; ceux qui le versent seront, dans les abîmes, en but au conflit sans issue du feu infernal et du pleur éternel.

Laissons-les pleurer, il est plus facile de convertir dix païens que de consoler un seul de ces chrétiens-là. Du mont des Béatitudes passons au Calvaire ; le trajet n'est pas long. Ici que voyons-nous ? Un Dieu cloué au gibet inonde de son sang adorable le monde entier. Au pied de la croix sa Mère, appelée tout aussi vraiment la mère éplorée : *mater lacrymosa*, verse un déluge de larmes pour parfaire à ce qui manque à la Passion du Christ, selon l'expression hardie de saint Paul. — Au sang du Cœur il manquerait le sang de l'âme, si n'avait pleuré Marie qui est aussi notre mère, et qui, chaque fois que nous lui redisons avec l'Église : *Monstra te esse matrem*, faites voir que vous êtes notre mère, est sensée répondre ce qu'elle répondit à quelqu'un de vive voix : « Pour commencer, montrez que vous êtes mon enfant. » — Comment donc, ô bonne Mère, sinon pleurant comme vous ; en pleurant de ces pleurs dont le monde était altéré, dont le genre humain avait soif depuis tant de siècles ? — *Fac ut tecum lugeam*. — Faites que je pleure avec vous et je pleurerai le pleur du salut, celui qui est consolé.

Dans le courant de l'ère chrétienne, une âme bien petite en comparaison de la Reine des saints, mais bien grande parmi ses serviteurs, l'humble et très amoureuse sainte Thérèse

de Jésus, nous montre une autre espèce de pleur lorsqu'elle cherche à décrire un des meilleurs états de la vie mystique, état rare s'il en fut, pour peu qu'on le considère en son achèvement grandiose; mais que la plupart des âmes vraiment pieuses goûtent quelquefois en son commencement, pourvu qu'elles participent à un don extraordinaire de la divine munificence, don qui ne se demande pas... « Dieu, s'écrie la vierge séraphique, vous qui faites la joie des anges, je ne puis penser aux avantages de converser avec vous par l'oraison, sans désirer de fondre comme de la cire au feu de votre divin amour¹. »

Et de fait, elle y a fondu souvent; car c'est par expérience qu'elle expose son quatrième degré d'oraison : « Quand une personne est ainsi appliquée à la recherche de son Dieu, elle se sent tomber tout à coup comme dans une espèce de défaillance universelle, avec une douceur et un contentement ineffables. La respiration commence à lui manquer, toutes les forces du corps l'abandonnent, au point qu'elle peut à peine remuer les mains. Les yeux se ferment sans qu'on veuille les fermer, ou s'ils restent ouverts, on ne voit presque rien... On perd l'usage de l'ouïe, celui de la parole et celui des autres sens... La mémoire est comme un pauvre papillon dont les ailes sont brûlées, et qui tombe à terre sans pouvoir se remuer, pendant que la volonté reste tout occupée à aimer, sans comprendre de quelle manière elle aime. — Au sortir de cette oraison *on se trouve tout baigné de larmes* sans savoir quand ni comment elles ont commencé à couler; et l'on sent avec un plaisir qui ne se peut rendre, que, par un effet incompréhensible, ces larmes, en calmant l'impétuosité du feu de l'amour divin, l'augmentent au lieu de l'éteindre. Ceci peut passer pour de l'arabe, mais rien n'est plus vrai². »

Et c'est cette vérité, ajouterons-nous, que le Verbe, en son divin langage, appelle la consolation de ceux qui pleurent ainsi; consolation qui se fait entre-sentir dès ici-bas, comme une céleste rosée, à quelques privilégiés qui, à l'exemple de sainte Thérèse, savent *pleurer leurs péchés*; consolation

1. Chap. viii de sa *Vie*, par elle-même.

2. Chap. xix.

dont la plénitude est le partage des cieux : c'est pour l'élu le pleur céleste de l'amour parfait qui aura pris définitivement la place du péché dans son cœur. C'est le pleur angélique des Principautés, des Archanges et des Anges, mais surtout celui des chœurs contemplatifs.

Cher lecteur, si le paragraphe a su vous inspirer quelque ardeur pour votre future patrie, vous estimerez qu'il est bien dans le cadre d'un traité qui a pour objet les esprits célestes qui nous y attendent, qui nous y appellent. La béatitude surpasse évidemment notre nature : mais elle ne la changera pas ; elle ne fera que l'unir à la nature du Créateur et à la nature des anges. Créatures eux aussi, leur joie est, à un degré suréminent, ce qu'est la nôtre lorsqu'elle part d'un cœur divinisé par la vertu. Créés pour nous réjouir durant l'éternité, puissions-nous arriver au terme où le bonheur que nous espérons se manifeste par les ravissements continuels, toujours nouveaux d'une alternative entre les attendrissements les plus profonds du véritable amour et les éclats d'une allégresse infinie.

Alfred VAN MONS.

(*A suivre.*)



PHÉNOMÈNES MÉDIUMNIQUES SPONTANÉS

en France, en Italie et en Belgique

Nous rapportons, d'après le *Petit Parisien* du 16 août, la lettre suivante de Châlons-sur-Marne :

« Depuis deux mois, une vaste maison, située rue des Récollets, numéros 16 et 18, à Châlons-sur-Marne, et possédant une sortie sur la rue du Flocmagny, numéro 17, est le théâtre de mystérieux événements.

« Tout d'abord, les nombreux locataires de cette maison, ainsi que les propriétaires des immeubles voisins, ont été bouleversés par des bruits formidables qui semblaient sortir, toutes les nuits, des caves.

« Une minutieuse visite domiciliaire n'a pu rien faire découvrir.

« Cependant, les bruits provenant des caves ont cessé; mais, en revanche, chaque nuit, des projectiles de toutes sortes : briques, tuiles, bouteilles, pierres, canettes, etc., sont jetés par-dessus les murs de la maison maudite et tombent dans les cours intérieures.

« Tous les soirs, de nombreux curieux se rassemblent autour de la maison, que le propriétaire, M. Charles Caillet, lithographe, fait garder par des agents de police et des sapeurs-pompiers.

« Malgré toute la vigilance exercée par les hommes de garde, les projectiles continuent à pleuvoir chaque nuit, sans qu'on puisse arriver à découvrir les auteurs de cette déplorable et trop longue plaisanterie. »

Le *Fieramosca* de Florence publiait, le 5 août dernier :

«...Il y a cinq à six jours, l'attention des personnes qui habitent dans la petite villa de M. Cipriani, sculpteur, sur la

route Pisane, fut mise en éveil par le bruit que faisaient des pierres qui venaient frapper une espèce d'auvent en fer qui protège l'escalier par lequel on descend du premier étage de la maison au grand jardin qui l'entoure.

« On crut tout d'abord qu'il s'agissait d'une plaisanterie de mauvais goût : on explora les alentours, quoiqu'ils ne soient accessibles qu'à quelques personnes sérieuses et incapables de pareilles farces ; on parcourut en tous sens la localité (où il ne se trouve pas d'autres maisons) ; on examina tout le chemin qui mène à l'ancien couvent de Monteoliveto, mais l'on ne trouva aucune trace des coupables.

« En attendant, les pierres continuaient à pleuvoir, matin, soir et nuit. Elles étaient assez grosses et tombaient sur l'auvent en fer avec une précision mathématique ; mais les étranges et mystérieux artilleurs continuaient à rester invisibles.

« La chose devenait sérieuse. Quelques pierres n'étaient plus lancées sur l'auvent, mais pénétraient par les fenêtres ouvertes à l'intérieur de la maison. Cela causait un danger assez grave pour les habitants. Alors, ne sachant plus que faire, M. Cipriani avertit de la chose la police et les gendarmes.

« On peut s'imaginer les commérages des femmes du voisinage qui attribuaient cette affaire... aux esprits !

« Vendredi soir, les gendarmes et les agents firent des recherches, explorèrent la localité ; mais le jet des pierres continua, au milieu de l'étonnement général, aux mêmes heures qu'auparavant.

« Dans la journée de samedi, et aujourd'hui même, les pierres continuaient à pleuvoir sur la villa.

« Ce fait a excité l'imagination jusqu'à faire dire que quelques cailloux qu'on a cueillis à peine tombés, semblaient sortis d'un four, tellement ils brûlaient ¹.

« Les « esprits » — appelons-les donc ainsi ! — se servent d'autres projectiles encore, en plus des cailloux. Des morceaux de charbon, du sable, des morceaux de brique vien-

1. Le Dr Karl Du Prel, dans son étude sur les *projectiles mystérieux*, remarque justement cette particularité des pierres, qui ont quelquefois une température fort élevée. (N. de la R.).

nent frapper régulièrement la cible. Quelques projectiles doivent avoir été pris loin du lieu où ils viennent tomber; d'autres, ainsi que le sable, sont pris sur les lieux mêmes où ils tombent...

« Ce n'est pas le premier cas de ce genre; mais nous avons toujours vu finir les *esprits*... au violon¹. »

Trois jours après, le *Fieramosca* annonçait que la grêle de pierres continuait encore, mais il ajoutait :

« Les autorités s'occupent de cette affaire; avec un peu de zèle, un peu de vigilance, elles ne tarderont pas à découvrir les auteurs de ce vandalisme. »

Enfin, le 10 août, le même journal publiait :

« La police, lasse de l'obstination des *esprits*², fit des recherches attentives et apprit bientôt que la bonne de M. Cipriani ne devait pas être étrangère à cette affaire mystérieuse et indécente (!).

« En effet, pendant les quelques heures que la bonne resta dans les bureaux du commissariat de police, les esprits cessèrent de jeter des pierres.

« C'était déjà là une preuve bien éloquente³.

« Mais il y a mieux. Habilement questionnée, la bonne nia, nia tant qu'elle put. A un certain point, toutefois, le commissaire lui fit remarquer qu'à Viareggio, pendant qu'elle s'y trouvait avec la famille Cipriani, aussi on l'avait soupçonnée d'avoir jeté des cailloux contre la maison de ses maîtres. La servante répondit aussitôt :

« — Non, non; c'était du charbon...

« C'était suffisant! Désormais, l'aveu lui avait échappé: ce n'était plus possible de nier⁴.

1. C'est précisément le contraire qui est la vérité. *Jamais* on n'a découvert les auteurs de ces pluies de pierres. (N. de la R.)

2. Songez donc si c'est possible de faire pleuvoir, depuis le matin jusqu'au soir, depuis le soir jusqu'au matin, une grêle de pierres sur une maison isolée, sans que l'on puisse découvrir les coupables, si ceux-ci sont des hommes. (N. de la R.)

3. Voilà ce que c'est que de parler des choses que l'on ne connaît pas. Tout cela prouvait uniquement que la bonne pouvait bien être le médium moyennant lequel les phénomènes se produisaient. (N. de la R.)

4. Ça, par exemple, c'est un peu fort. On dirait une plaisanterie. On ne voit pas comment la bonne se serait reconnue coupable seulement parce qu'elle se souvenait qu'à Viareggio il s'agissait d'une grêle de charbon et non de cailloux. (N. de la R.)

« Cette bonne est une fille de dix-neuf ans, appelée Marie Torrini. Elle avait été renvoyée par ses maîtres ¹.

« Il paraît, pourtant, qu'il s'agit d'une malheureuse hystérique; en effet, même au commissariat, elle fut saisie de convulsions très fortes et elle dut être soignée.

« Pendant ses convulsions, elle se débattait, elle se prenait à la gorge en criant : « C'est toi qui tires les pierres; oui, oui, je t'ai vu; sors, sors; tu me suffoques ². »

« Un médecin, qui est aussi spirite, visita la Torrini et jugea qu'il s'agissait d'un excellent médium et qu'à son avis, le phénomène des pierres était authentique.

« Quand la jeune fille rentra en elle-même, elle ne se souvenait plus de rien. »

Depuis ce jour, naturellement, la grêle de cailloux cessa, puisque la fille Torrini ne rentra pas chez les Cipriani. Seulement, le jour après, les journaux publiaient ces lignes que nous traduisons textuellement :

« M. Cipriani assure que la chute mystérieuse de pierres se produisait pendant que la jeune fille s'occupait du ménage, sous les yeux de ses maîtres, qui la surveillaient attentivement. »

Il faut remarquer que c'est justement là le commencement de la carrière médiumnique d'Eusapia Palladino. Elle était servante dans une maison où des phénomènes étranges de toutes sortes se produisaient. Elle fut renvoyée par ses maîtres, mais il se trouva une personne intelligente qui comprit aussitôt le parti qu'on pouvait tirer d'elle.

— Les journaux italiens s'occupèrent aussi, à la fin du mois d'août, des phénomènes qui se produisaient à San Remo, chez un certain François Carlo, qui habite une maison des vieux quartiers, avec sa femme et ses deux filles. Ces pauvres gens sont tourmentés depuis quelque temps déjà par les « esprits », qui leur arrachent les couvertures du lit pendant qu'ils dorment, transportent les objets d'une

1. Cela est exact. Seulement elle avait été renvoyée à cause de la grêle de pierres, et non pas auparavant — ce qui change tout à fait l'aspect de l'affaire. (N. de la R.)

2. Ces mots prouvent plutôt qu'elle ne se reconnaissait pas coupable. (N. de la R.)

chambre à l'autre, détachent les tableaux des murs et les y replacent, etc., etc. Les deux jeunes filles se sont évanouies plusieurs fois de peur.

Les détails que les journaux ont publié au sujet de ces phénomènes ne nous paraissent pas suffisants pour qu'on puisse se faire une idée exacte de leur importance.

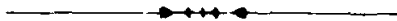
Passons maintenant à la Belgique. Voici ce qu'on lit dans l'*Etoile belge* du 16 septembre :

« Depuis trois jours, le quartier de la rue Tielemans, à Laeken, tout en haut de la rue Marie-Christine, près du pont Léopold, se trouve plongé dans une indicible émotion par suite de faits curieux et bizarres qu'on ne s'explique pas jusqu'à présent. Voici de quoi il s'agit : Jeudi dernier, vers 9 h. 1/2 du matin, l'épouse Van Herstraeten, qui occupe avec son mari une petite maison de derrière, au n° 106 de la rue Tielemans, vaquait aux soins du ménage, lorsqu'une lourde pierre vint briser une fenêtre de sa demeure. La femme, tout émue, s'élança dans la rue, mais n'aperçut personne. Au même instant, plusieurs autres briques lancées par une main inconnue firent voler en éclats une dizaine de carreaux de la maison Van Herstraeten et des immeubles occupés par les époux Christiaens et Vanderlinden.

« La femme Van Wingen, qui habite la maison portant le n° 14, était occupée à coudre dans sa cuisine, lorsque soudain une demi-brique l'atteignit au bras gauche en même temps qu'une autre pierre alla briser un vase placé sur la cheminée. Plusieurs personnes explorèrent les environs sans rien découvrir d'anormal. Les scènes, qui se répétaient par intervalles de une à deux heures, ont duré jusqu'à 10 heures du soir. Samedi, l'agent de police Van Couteren était occupé à inscrire sur son calepin le nombre de carreaux cassés, lorsqu'une nouvelle pluie de pierres vint briser une autre dizaine de vitres des maisons susdites. Le premier projectile lancé enleva le képi du policier qui, plus mort que vif, laissa échapper son calepin et son crayon. La nouvelle de ces faits mystérieux se répandit bientôt dans tout Laeken et, durant l'après-midi de samedi, un nombre incalculable de personnes

sont accourues sur les lieux pour contempler de loin les maisons assiégées par les esprits.

« Dimanche matin, à 9 h. 1/2, une nouvelle volée de pierres est venue briser les trois derniers carreaux, restés entiers, des habitations des époux Van Herstraeten et Vanderlinden. La maison occupée par M^{me} veuve De Godt, et qui se trouve enclavée au milieu des maisons hantées, est restée complètement intacte. Les esprits frappeurs n'ont qu'à bien se tenir, car, dès aujourd'hui, bonne garde est faite autour des maisons soi-disant hantées. La police est fermement décidée à mettre la main sur les auteurs de cette fumisterie. »

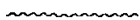


LE DÉMONISME

ÉTUDE HISTORIQUE, CRITIQUE ET THÉOLOGIQUE

(L'Ami du Clergé)

(SUITE)



Le témoignage de milliers d'historiens affirme qu'on a vu des statues s'agiter, suer, répandre des larmes, sourire, parler, etc. Dans certains temples ces prodiges étaient habituels ; des statues s'y promenaient seules : à Héliopolis entre autres, on vit plusieurs fois une statue d'Apollon s'élever, d'un seul élan, jusqu'à la voûte du temple. D'après Valère-Maxime, les dieux pénates qu'Énée avait apportés de Troie se transportèrent deux fois d'eux-mêmes à Lavinium. Saint Augustin, qui parle également de ce prodige, dit qu'il n'était point supérieur au pouvoir des dieux. Macrobe raconte aussi qu'à Héliopolis la statue du dieu Soleil est portée sur un brancard par des hommes de la première distinction qui, alors agités par l'esprit divin, sont absolument forcés de suivre la direction qu'il leur imprime. Denys d'Halicarnasse rapporte que les femmes de Rome, ayant fait élever de leurs propres deniers une statue d'argent à la Fortune, après la dédicace elle s'écria : « O femmes, en me dédiant cette statue, vous vous êtes conformées aux saintes lois de la religion de votre cité ! » Certaines femmes, qui se trouvaient là et n'avaient rien entendu, ne voulaient pas croire au rapport des autres, mais quelques instants après, au moment où se faisait un profond silence, la statue répéta plus haut les mêmes paroles et toutes entendirent parfaitement, quoique le temple fût entièrement plein. Tite-Live et Valère-Maxime racontent que les Romains, après la prise de Véies, voulurent transporter à Rome la statue de Junon. « O Junon, s'écria un soldat romain en portant la

main sur la statue de la déesse, vous plaît-il d'abandonner les murs de Véies et de vous installer à Rome? » La statue fit un signe de tête pour indiquer qu'elle y consentait et ajouta : « Oui, je le veux bien; » et enlevée par les vainqueurs elle sembla à l'instant perdre sa pesanteur et les suivre plutôt que se faire porter.

Les païens savaient que les dieux protecteurs étaient présents dans les temples où leurs statues étaient régulièrement consacrées, mais que l'évocation les forçait d'en sortir. Aussi généralement, les généraux romains, lorsqu'ils assiégeaient une ville dont ils avaient l'espoir de s'emparer, avaient soin d'en évoquer au moyen d'un charme, *carmen*, les dieux tutélaires : sans cela ils n'eussent pas cru pouvoir prendre la ville, ou ils eussent regardé comme un crime d'en faire les dieux prisonniers. Après, ils leur demandaient de vouloir bien aller habiter Rome et s'y laisser transporter, ce à quoi ils consentaient d'autant plus volontiers que, dès sa fondation, Satan avait déclaré que cette ville serait sienne et en avait pris possession de la manière la plus solennelle. Des prêtres initiés à ses plus secrets mystères furent mandés de Toscane par Romulus, initié lui-même à l'art des augures; le tracé de la ville se fit d'une manière toute mystérieuse; et ainsi la ville matérielle fut fondée par celui qui, dès le commencement, en tuant son frère, se fit l'imitateur de Caïn qu'on pourrait appeler le premier-né de Satan, à qui il appartenait bien mieux qu'Adam, car, du moins, Adam se repentit. La ville morale fut fondée par Numa, sans cesse en rapport avec le démon qui lui apparaissait sous la figure de la nymphe Égérie, laquelle même voulut bien l'accepter pour époux et lui dicter les différents articles de la constitution religieuse et civile de Rome.

Quand donc les généraux romains, qu'il s'appelassent Camille, Fabius, Scipion, Marcellus, Paul-Émile, Pompée ou César, voulaient livrer une bataille, leur première opération était d'évoquer et d'appeler à eux les dieux protecteurs de la nation à qui appartenait l'armée ennemie, puis de la vouer aux furies ou aux dieux ennemis, ainsi que nous l'apprennent Macrobe, Pline et autres historiens, qui en indiquent même

les formules en quelque sorte magiques, et, disent-ils, on trouva plusieurs fois les vestiges des pas des dieux qui s'en allaient. Lucain lui-même rapporte qu'avant la bataille de Pharsale, Pompée connut que les dieux et les destins de Rome évoqués par César l'avaient abandonné. Pour empêcher cette évocation, on cachait soigneusement le nom de la divinité spécialement protectrice de Rome, et défense était faite, sous peine de mort, à quiconque le pouvait connaître, de le divulguer; le tribun Valerius Soranus, racontent Varon et Pline, ayant un jour prononcé ce nom, fut pour cela mis en croix.

Diogène Laërce raconte que l'Aréopage d'Athènes condamna à l'exil le philosophe Stilpon pour avoir osé soutenir que la Minerve de Phidias, adorée des Athéniens, n'était qu'un bloc de marbre et que la fille de Jupiter ne s'y trouvait pas réellement incluse. Aussi quand les premiers chrétiens reprochaient aux païens d'adorer des statues de bronze ou d'argent, ceux-ci répondaient, dit Arnobe (Lib. VII, 17) : « Vous vous trompez, nous ne croyons pas que le bronze et l'argent soient des dieux, l'ouvrier qui sculpte des statues ne fait pas des dieux, mais celui qui les consacre par des cérémonies. » L'auteur des *Clémentines* dit de même que les païens, pour justifier leur culte, prétendaient qu'ils n'adoraient point la matière des statues, mais les esprits qui y résidaient. Cependant la Sainte Écriture reproche en plusieurs endroits aux païens d'adorer la pierre ou le bois travaillés par l'ouvrier, d'adorer des statues qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, etc.

Ces affirmations, en apparence contradictoires, sont faciles à concilier. Quoique l'adoration se rapportât plus directement à l'esprit qui, prétendaient-il, habitait ces statues, de fait les païens adoraient l'un et l'autre *per modium unius* à cause de leur jonction intime, et là il y avait double faute : adoration d'un esprit diabolique et adoration d'une statue qui ne voyait ni n'entendait, car ce n'était point par les yeux et les oreilles de la statue que l'esprit voyait et entendait. Il y avait bien une certaine union ou alligation, mais pas de manière à ne faire qu'une seule personne, comme pour le corps et l'âme de

l'homme. Nous, chrétiens, nous pouvons bien sans idolâtrie adorer le corps ou le cœur de Jésus, parce qu'ils ne font, en vertu de l'union hypostatique, qu'une personne avec le Verbe divin et que l'adoration s'adresse à la personne; mais nous n'adorerons jamais les statues qui les représentent; nous nous contenterons d'avoir pour elles du respect et de la vénération.

Après ce que nous venons de dire, après cette persuasion de tous les peuples pendant des milliers de siècles, après ces témoignages des historiens, des philosophes, des généraux, il est bien difficile de ne pas admettre comme certaine l'intervention directe et personnelle des démons dans l'idolâtrie. Car ces esprits ainsi adorés, évidemment ce n'était pas le vrai Dieu, qui est unique, ni les bons anges, qui ne se prêteraient jamais à ce qui est contre le vrai Dieu. C'étaient donc les démons.

Et s'il manquait encore quelque chose à nos preuves, nous pouvons apporter maintenant le témoignage des Saints Pères qui, unanimement, ont admis les faits et les témoignages des auteurs païens, d'autant mieux qu'ils avaient aussi vu ces choses-là de leurs propres yeux et se trouvaient par conséquent bien mieux à même de les juger sainement que nous. Seulement, à la place des mots *dieux* ou *esprits*, dont se servent les païens, ils mettent le mot *démons*. Citons-en seulement quelques-uns. « Vos idoles, vos statues consacrées, dit saint Cyprien, sont la demeure des démons qui inspirent vos devins, animent la fibre des entrailles de vos victimes et, mêlant le faux au vrai, rendent des oracles et opèrent des prodiges dont le but est d'amener à leur culte. » Tertullien et saint Irénée parlent dans le même sens. Origène, dans son livre *Contre Celse*, admet sans conteste la vérité des guérisons et des merveilles opérées par les divinités païennes qui habitent dans les statues consacrées et ne sont autres que des démons, et il ne craint pas d'affirmer que ces dieux prétendus apparaissent dans bien des temples et toujours sous des formes humaines. « La pierre et le bois, dit saint Athanase, séduisaient les hommes qui les adoraient, grâce aux prestiges des démons qui s'en étaient emparés. » Nul n'est plus explicite que saint

Augustin dans la *Cité de Dieu*, où il renchérit presque sur les auteurs païens et ne raconte cependant, comme il l'affirme, que ce dont il a été témoin. Il ajoute que « ce serait une témérité et une impudence de nier ces choses-là, tant elles sont publiques et évidentes aux yeux de tous ». Eusèbe affirme aussi que les démons trompent les hommes en imprimant des mouvements aux statues consacrées, en rendant par elles des oracles et en guérissant des malades. « Les démons, dit Firmicus Maternus, sont attirés par l'image de Sérapis, par les sacrifices qu'on lui fait, comme ils le sont vers les autres simulacres. »

Nous pourrions ajouter bien d'autres témoignages à peu près identiques de saint Jérôme, de saint Basile, d'Arnobé, de Lactance, de Minutius Felix, etc.

Tous les Pères invitaient en même temps, et c'est un argument sans réplique, les païens à venir voir comment les chrétiens chassaient ces prétendus dieux, les faisaient taire ou les forçaient d'avouer qu'ils n'étaient que de mauvais démons, et que Jésus était vraiment Dieu.

Ces faits, du reste, étaient si notoires que les apologistes, s'adressant aux empereurs et aux philosophes, invoquaient le témoignage des Gentils eux-mêmes pour attester ce qu'ils disaient. Et cependant, tandis que les prêtres païens recouraient à la magie et à toutes les ruses possibles pour soutenir leurs divinités, les chrétiens procédaient avec la plus grande simplicité et ingénuité et ne recouraient qu'à la prière et à une parole de commandement. Aussi, c'est cette supériorité des chrétiens sur les esprits qui habitaient dans les idoles et les faisaient agir ou parler, qui contribua le plus à ruiner l'idolâtrie¹

(A suivre.)

1. Assurément nous ne voulons pas prétendre que parmi les faits relatifs aux idoles et rapportés par les historiens ou philosophes païens, il n'y en a pas de faux ou d'exagérés; nous sommes au contraire persuadés qu'il y en a un certain nombre de cette nature. La chose est peu importante en soi. Ce que nous soutenons et ce qui est indéniable, c'est qu'il y en a de vrais; c'est que tant d'auteurs distingués et de bonne foi n'ont pas pu se tromper tous et en tout; c'est que la croyance unanime des peuples ne peut pas reposer uniquement sur des faussetés absolues; c'est que tous les saints Pères, dont beaucoup avaient vu les choses eux-mêmes, n'ont pas pu être dans l'erreur; c'est enfin que le culte des idoles était vraiment démoniaque, puisque les esprits qu'on adorait en elles et qui y faisaient leur demeure ne pouvaient être que des démons.

DU MONDE INVISIBLE

OU RECHERCHES SUR LES FAITS D'UN ORDRE SURNATUREL (1840)

(Suite)

Une semaine après ma visite aux deux bergères, j'ai eu un entretien avec le nommé Gaubert, de Gisman, commune d'Arvieu, sur les faits qui provoquent dans le pays une émotion considérable. Gaubert, artiste vétérinaire, est un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'un esprit jovial, d'un caractère rond et décidé. Il a eu, lui aussi, la curiosité d'aller faire une enquête personnelle. Il s'est rendu au hameau de C..., pour y passer la nuit du 15 au 16 septembre. Les deux bergères étaient absentes, mais nonobstant Gaubert a vu à plusieurs reprises dans leur chambre un corps lumineux de forme ronde qui se roulait sur le plancher.

Il a entendu un bruit très fort semblable à celui que ferait une massue tombant à coups redoublés sur un meuble; en même temps, des faux suspendues à la muraille tintaient avec fracas. La fille du propriétaire de la maison a fait remarquer à Gaubert une croix de sang tracée sur une armoire; on n'a pas pu s'expliquer comment cette croix se trouvait là. L'ensemble de ces phénomènes a inspiré une telle terreur à Gaubert, qu'il est sorti précipitamment, m'a-t-il déclaré, et qu'il en avait les cheveux hérissés sur la tête.

Le mardi, 18 septembre, les deux bergères, Amans R... et sa sœur, la femme L..., de la Pailhousie, ont entrepris le pèlerinage de Ceignac pour aller se mettre, eux et leur maison, sous la protection de la Vierge.

Plusieurs fois pendant le voyage, tant à l'aller qu'au retour, des pierres ont roulé jusqu'à leurs pieds, comme lancées par une main invisible. La femme L... a été frappée une fois au bras; elle me l'a elle-même affirmé.

Les mêmes faits se sont renouvelés durant plusieurs jours. Au dire de la petite Françoise P..., des pierres ont à différentes reprises frôlé sa joue le 20 septembre, tandis qu'elle gardait son troupeau dans un pâturage où ne se voit pas une seule pierre. Je tiens ce récit des deux bergères elles-mêmes.

Le dimanche 23 septembre 1838, Françoise P..., l'une des deux bergères qui sont poursuivies par les apparitions dont j'ai parlé, est venue nous voir à Carcenac. Elle est restée chez nous et a passé une nuit tranquille.

Le lendemain soir, pendant qu'on était encore à table, j'étais passé à la cuisine et Françoise s'y trouvait seule avec moi. Elle baissait la tête et paraissait péniblement affectée. Je lui ai demandé en souriant si ses visions revenaient. Elle n'a rien répondu et s'est mise à pleurer. Je me suis alors approché d'elle et lui ai renouvelé la même question.

Elle m'a répondu alors à voix basse que le spectre venait de lui apparaître au moins dix fois sur la grande fenêtre de gauche qui est en face la cheminée. J'ai pensé que c'était pour cette pauvre fille un effet de l'imagination troublée et je l'ai rassurée.

Cependant, je suis passé à la salle à manger et j'ai rendu compte du récit de Françoise. Tout le monde s'est empressé d'aller la joindre, de la questionner, de l'encourager. Elle a répondu avec beaucoup de précision et comme une fille qui est sûre de son fait. J'ai proposé alors d'aller à la découverte dans la cour. Ma mère a pris Françoise au bras et est sortie accompagnée de ma sœur Justine et du domestique François.

Au bout de quelques minutes, de la cuisine où j'étais resté, j'ai entendu une exclamation de ma mère. Je me suis hâté d'aller la joindre. Elle venait d'apercevoir l'apparition, un trait de feu très éclatant, dans les branches de l'acacia de gauche. Nous nous serrons tous près d'elle. La jeune fille désigne en tremblant un globe lumineux, au pied de la petite pyramide de l'escalier du jardin. Ma mère le voit comme elle. Notre intérêt redouble. Le domestique signale comme une nappe d'une blancheur éclatante au-dessus du pavillon où est le four. Ma mère distingue aussi cet objet.

Immédiatement après, la jeune fille annonce une lumière éclatante au fond du jardin. Cette fois le phénomène est visible pour ma sœur et pour ma mère.

Enfin, ma mère voit encore un corps lumineux, de la forme d'un fer à cheval, à quelques pas d'elle sur le sable; puis, vers le bas du jardin, un point ardent, comme une sorte d'œil enflammé, de l'éclat le plus vif.

Ma mère n'était point troublée et ne ressentait aucune frayeur. Elle a remarqué simplement que l'aspect de ces corps lumineux lui faisait éprouver une sensation indéfinissable et qui ne pouvait se comparer en rien à celles que procurent les objets qui dans l'ordre naturel frappent le plus notre curiosité. Nous étions sept spectateurs. Sur ce nombre, ma mère, ma sœur, Françoise et le domestique ont seuls aperçu ces merveilleux phénomènes.

Après une assez longue attente, durant laquelle la bergère seule a continué de voir les apparitions, nous sommes rentrés.

Je suis forcé d'avouer que cette séance a fortement ébranlé mon incrédulité. Le témoignage de ma mère, femme d'un sens droit, d'un esprit éclairé et de beaucoup de caractère, est pour moi du plus grand poids.

Pendant la nuit, la jeune fille, qui couchait dans la chambre de ma sœur, n'a été troublée qu'une fois.

La soirée du mardi, 25 septembre, s'est passée dans la même expectative. M. le curé de Carcenac était présent, et nous avons envoyé prendre deux enfants du village, les jeunes Tubières et Fabre, âgés de onze ans. Les apparitions ont été fréquentes pour Françoise P... Une première fois, le petit Favre a vu avec elle une lumière rougeâtre dans le jardin. Puis, à diverses reprises, les deux enfants ont aperçu les mêmes objets qu'elle distinguait elle-même. Les autres spectateurs n'ont rien vu.

Pendant la nuit, le spectre est apparu souvent à Françoise, et la porchère, Marie Jamme, qui couchait avec elle, a entendu quatre ou cinq fois un bruit très fort, semblable à celui d'un corps dur qui tomberait sur le plancher. Cette fille affirme qu'elle n'était pas dupe d'une illusion et qu'elle n'a pas dormi

un instant de toute la nuit. Mes sœurs couchaient dans une chambre séparée par une simple cloison du cabinet où reposaient Françoise P... et Marie Jamme. Elles ont parfaitement entendu, mais d'une manière plus sourde, le bruit qu'on y faisait.

*
* *

Le fait suivant, qui commence à s'ébruiter et que je tiens de bonne source, donnerait de tous ces phénomènes une explication aussi surprenante que les phénomènes eux-mêmes.

Au mois de mars de cette année 1838, Amans R..., fermier d'une maison située à Salmiech, éprouva dans cette maison une perte considérable. On lui déroba six cents francs.

Son chagrin fut extrême, et il paraît que, dans l'espoir de recouvrer cette somme, il se livra à des sortilèges, forma de mauvais pactes et « livra, comme on dit, son âme au diable ».

Dès ce moment, on remarqua que ce jeune homme devenait extrêmement sombre, et sa raison ne tarda pas à s'égarer. Dès ce moment aussi des troubles nocturnes commencèrent à éclater dans la maison R..., mais ils n'ont été connus que lorsque les deux bergères de R... en sont devenues l'objet plusieurs mois après. Amans R... répète souvent que tout cela ne cessera que lorsqu'il cessera lui-même d'exister.

J'ai remarqué que les membres de la famille R..., assez expansifs quand il s'agissait des deux petites filles étrangères, étaient extrêmement circonspects à leur propre égard et ne disaient jamais un mot qui pût donner à penser que la cause du désordre provint de leur famille.

*
* *

Le 26 septembre (1838) j'ai fait une seconde visite à la maison hantée, accompagné de ma sœur Justine. Nous y avons trouvé M. Jeanson, maire de la commune, et les gen-

darmes de Cassagnes, contre lesquels la famille R... avait porté des plaintes, à raison de certaines descentes vexatoires qu'ils s'étaient permis de faire, la nuit, dans cette maison. Je me suis employé à calmer cette affaire. Les gendarmes sont partis et M. Jeanson est resté avec nous. Nous avons ramené de Carcenac la jeune bergère obsédée, Françoise P...

Avant la nuit, j'ai eu l'occasion d'examiner attentivement les deux frères, Antoine et Amans R... Ce dernier est hébété. Une idée fixe le tourmente cruellement. Sa figure porte une telle empreinte de chagrin et de malaise qu'on ne peut le considérer sans être ému. Antoine cherche à donner le change sur sa véritable situation; mais on voit qu'il est souvent absorbé par de tristes pensées. Son front sillonné de rides dénonce une préoccupation habituelle et pénible.

Après le souper, nous sommes passés dans la chambre obscure. Les assistants étaient ma sœur Justine, M. Jeanson, moi, la fille des maîtres de la maison, Marianne Vernhes, couturière de Salmiech, Christine G..., voisine de la famille R..., et la bergère, Françoise P... Les spectres ont paru à l'instant sous leurs formes ordinaires. Christine, surtout, les voyait fréquemment, et sa vision était ce soir-là plus lucide que celle de Françoise P... La fille de la maison, ma sœur et Marianne Vernhes les ont aussi aperçus quelquefois, tantôt brillant d'un vif éclat, tantôt ne répandant qu'une lumière pâle. A certain moment, le corps lumineux a paru à leurs pieds comme une lame ardente, et par un mouvement spontané les cinq femmes ont reculé simultanément pour éviter son contact. Elles ont remarqué plusieurs fois à haute voix que lorsque ce corps étrange paraissait, toute la chambre en était éclairée, ce qui leur faisait parfaitement distinguer les traits de M. Jeanson et les miens.

M. Jeanson était assis au milieu de la chambre; moi, plus près du lit où se trouvaient également assises les jeunes filles. Ma sœur avait pris place sur un vieux coffre, au devant du lit, à côté de la fille R...

Plusieurs fois, les jeunes filles nous ont dit à voix basse qu'elles voyaient le corps lumineux voltiger sur la tête de M. Jeanson. Dans un de ces moments, ce dernier nous a

demandé si nous ne voyions pas des ombres ; il nous a expliqué ensuite que des ombres épaisses avaient paru lui passer plusieurs fois sur le visage et devant les yeux.

Nous étions là depuis une demi-heure, lorsqu'un bruit effrayant s'est fait tout à coup entendre sur le toit. On eût dit un corps lourd et pesant qui roulait sur les ardoises avec des soubresauts. Ce bruit a été entendu distinctement de tout le monde, et ce n'a pas été sans un sentiment d'effroi. La charpente même a craqué. Ma première pensée a été qu'elle s'entr'ouvrait et que les débris allaient nous écraser.

Dès que ce bruit, qui n'a duré que quelques secondes, a cessé, je me suis élancé pour sortir de la maison et m'assurer si quelqu'un n'aurait pas usé de fraude pour produire ce fracas. M. Jeanson et sa fille R... m'ont suivi, celle-ci munie d'une lanterne ; la lune éclairait faiblement et le vent d'autan soufflait avec assez de violence. Nous avons fait rapidement le tour du corps de logis, pendant que quelqu'un montait sur le couvert par le toit inférieur d'un petit bâtiment qui s'y trouve adossé ; et ni les uns ni les autres nous n'avons rien découvert. La surface de la toiture n'offrait aucun désordre.

Je me suis alors dirigé vers la porte de la maison pour rentrer ; la fille R... me suivait ; M. Jeanson était encore dans le jardin. Comme j'allais franchir le seuil, j'ai entendu très distinctement et très près de moi un bruit parfaitement semblable à celui d'un grand coup de fouet. Je me suis retourné vivement et la fille R..., qui me suivait de près, m'a dit à demi voix : « Avez-vous entendu?... » Nous avons fait une perquisition exacte autour de nous ; nos recherches ont été vaines.

Rentrés dans la maison, nous avons prolongé la séance fort avant dans la nuit ; les mêmes visions n'ont presque pas discontinué aux yeux des jeunes filles ; M. Jeanson et moi n'avons rien vu.

Pendant que j'étais assis sur le vieux coffre, j'ai eu la sensation que le bois se soulevait sous moi ; cependant je ne saurais être tout à fait affirmatif. Mais lorsque j'ai parlé de cet incident, ma sœur m'a déclaré qu'elle avait ressenti le même effet. Il m'a semblé une fois entendre un gémissement plain-

tif, peut-être était-ce l'effet d'un rêve, car je ne sais trop si je dormais ou si je veillais.

Françoise P... et Christine G... se sont couchées vers minuit. Ma sœur et Marianne Vernhes leur tenaient les mains. J'étais penché sur le bord du lit. Elles ont bientôt annoncé la présence du follet tout près d'elles. Leur respiration est devenue entrecoupée, une sueur froide décollait de leur front. Elles sentaient, disaient-elles, quelque chose qui tirait leurs coiffes et même leurs cheveux.

Cependant elles n'ont pas été décoiffées.

Après une attente assez longue, nous sommes sortis, et un moment après Christine G... a eu sa coiffe enlevée; nous l'avons trouvée renversée derrière le traversin. Mais ici, il faut s'en rapporter au dire de Christine, car nul de nous n'a été témoin du fait.

Je dois ajouter seulement que cette jeune personne par son caractère et sa bonne foi habituelle semble mériter confiance.

Nous avons passé le reste de la nuit auprès du feu et sommes repartis pour Carcenac à 5 heures sonnées.

*
* *

Dans la journée du jeudi, 27 septembre, Françoise P..., allant au village de Brès, a vu un grand nombre de pierres venir tomber près d'elle, sans qu'aucune main visible les lançât.

Le vendredi matin, pendant que Françoise, qui était encore à Brès, s'entretenait avec Rose B..., dans un champ, une ardoise énorme est tombée entre elles et s'est brisée.

La nuit du vendredi au samedi a été très cruelle pour Amans R... Il ressentait des douleurs brûlantes dans le corps, s'écriait qu'il était perdu, qu'il avait quelque chose qui le tenaillait à l'intérieur. Il s'était couché dans le lit occupé précédemment par les deux bergères.

Dans la nuit du samedi au dimanche, Christine G... et Françoise P..., qui couchaient de nouveau dans la maison R..., ont été extrêmement tourmentées. Le lutin les a plusieurs fois décoiffées, leur a tiré les cheveux, les couvertures;

elles ont entendu une planche posée sur un coffre s'agiter et puis tomber au milieu de la chambre.

Elles ont poussé des cris. La mère R..., qui couchait dans l'autre lit avec son mari, s'est levée et les a conduites au lit de sa fille où elles ont passé le reste de la nuit, ne cessant de voir les apparitions, entendant des bruits étranges dans la cuisine ; cependant, il n'y a pas eu voies de fait.

D'un autre côté, dans la soirée, au moment où la fille R... se mettait au lit, une pierre assez grosse détachée de l'intérieur de la cheminée et toute noircie par la suie, est tombée avec fracas et a roulé à ses pieds. Son père et sa mère étaient encore assis auprès du feu.

Quand les bergères ont quitté leur lit en appelant au secours, Amans R..., qui était couché dans l'écurie située au-dessous, est monté, s'est mis à leur place et a passé assez tranquillement le reste de la nuit.

Le 5 octobre 1838, la fille R..., couchée avec la bergère, a entendu pendant la nuit des gémissements très prolongés dans la maison. Le 6, samedi, le père R..., pour la première fois, a pareillement entendu les mêmes gémissements.

Je tiens ces détails des époux R... eux-mêmes.

Dans la soirée du vendredi, 11 octobre 1838, j'ai fait une troisième visite à la maison hantée. J'étais accompagné de mon frère Adolphe, docteur en médecine, et de ma sœur Justine qui avait amené Marie, servante à Carcenac. Nous sommes arrivés au hameau de C... à 6 heures et demie.

Les apparitions se sont montrées fréquemment dans la chambre ordinaire, où nous nous étions réunis, et souvent sous des formes hideuses. Les deux bergères, Rose B... et Françoise P., ainsi que Christine G... étaient les seules qui les vissent.

Vers les 7 heures et demie, Rose B... et Françoise étaient sorties pour aller appeler Christine. Une assez grosse pierre est tombée près d'elles quand elles revenaient.

En entrant, Françoise avait la figure bouleversée et paraissait frappée de terreur.

Vers 8 heures, mon frère et Christine G... sont descendus dans la petite bergerie située au-dessous de la chambre

obscur. Mon frère était muni d'une lanterne sourde. Bientôt Christine a distingué un fantôme effrayant. Les brebis épouvantées se sont précipitées du côté où se trouvait mon frère, comme pour fuir le fantôme. Christine a ressenti un moment son contact. Il avait la forme d'un homme à grande taille, avec des traits « horribles », a-t-elle dit, des yeux étincelants. Mon frère a éclairé l'étable et n'a vu autre chose que le troupeau entassé tout d'un côté.

Nous sommes sortis tous ensemble sur le *Couderc* du village. Les jeunes filles ont aperçu plusieurs fois le corps lumineux. Mon frère et ma sœur l'ont vu également près d'un petit vivier.

Sauf moi, tout le monde a distingué un gros chien qui, au dire des bergères, n'était pas des environs et ne ressemblait pas aux chiens du pays.

L'air était froid; il pleuvait un peu. Nous sommes rentrés et avons pris nos dispositions pour passer le reste de la nuit dans la chambre obscure.

Mon frère et moi nous sommes jetés sur un des deux lits: l'autre a été occupé par les trois filles, Rose, Françoise et Christine. Ma sœur et Marie se sont assises sur le vieux coffre attenant. J'étais fatigué et je n'ai pas tardé à m'endormir. Personne plus n'a fermé l'œil.

(*A suivre.*)

Hippolyte DE BARRAU.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Le Crenсот, le 9 septembre 1903.

Monseigneur,

La *Revue du Monde Invisible* du 15 avril 1902 a publié un appel de l'Institut psychologique international.

Le 30 juin 1902, j'ai cru y répondre en informant cet Institut qu'il existe à Magny, près de Dijon, une demoiselle âgée et infirme que bien des gens vont consulter, ordinairement pour des malades, et qui semble connaître l'avenir et la pensée de personnes présentes ou éloignées. J'ai demandé à être renseigné dans le cas où le groupe d'étude ferait une enquête au sujet de cette demoiselle. On m'a répondu en me demandant son nom et tous les renseignements que je pourrais recueillir. On m'a promis de me renseigner si l'enquête avait lieu.

Je me suis procuré le nom demandé et j'ai fourni un exemple de consultation. Je n'ai rien reçu depuis. Je suppose que cette étude ne rentre pas bien dans le programme de l'Institut.

Je viens vous demander s'il ne vous serait pas possible de vous procurer des renseignements précis sur cette personne. Il serait important de savoir ce qu'il faut penser d'elle pour pouvoir donner un conseil à ceux qui en demandent avant d'aller la consulter.

Elle attend que tout le monde soit entré avant de commencer les consultations. Celles-ci sont quelquefois insignifiantes. Parfois, elle adresse des reproches pour des fautes qu'elle révèle devant toutes les personnes présentes. D'autres fois, elle annonce la guérison. Voici l'exemple que j'ai cité à l'Institut :

Une femme, qu'elle ne connaissait pas, avait été la voir pour son mari qui était alité depuis trois mois. Il avait des rhumatismes qui le faisaient beaucoup souffrir. Sans attendre d'explications, elle lui a dit que son mari allait déjà mieux et qu'il irait à sa rencontre. Elle lui a recommandé de le faire reposer pendant quinze jours pour obtenir une guérison complète et de jeter tous les médicaments que les médecins lui avaient fait acheter. Tout ce qu'elle avait annoncé s'est réalisé.

Comme remède principal, elle donne de l'huile dans laquelle elle a fait tomber des gouttes de cierge. Elle a une chapelle chez elle. Elle ordonne des *Pater* et des *Ave*. Elle donne quelquefois son adresse pour

qu'on lui écrive si la maladie persiste, mais elle ne répond pas aux lettres.

Elle dit qu'il n'est pas nécessaire d'aller à l'église pour prier. Elle dit aussi qu'il n'y a que peu de bons prêtres. Malgré cela, on lui fait une réputation de sainteté. Elle se nomme Françoise Sauvestre.

Il y a des prêtres qui ont des opinions différentes sur son compte, mais qui ne voient pas d'inconvénient à ce qu'on la consulte. Il y en a qui disent que ce sont de simples coïncidences qui ont fait croire à du surnaturel quand ce qu'elle avait annoncé est arrivé.

Je crois que les cas sont trop nombreux pour qu'on puisse se contenter de cette explication.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect.

Etienne PELLETIER.

22, vieille route de Montcenis.



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

LE MERVEILLEUX DEVANT LA SCIENCE

(Suite.)

I

Les faits constatés par M. Maxwell méritent l'attention. Cet observateur sérieux nous a déclaré qu'il ne croyait ni au miracle, ni au surnaturel. Il nous paraît intéressant d'étudier les faits qu'il rapporte avec une incontestable bonne foi et l'explication scientifique qu'il en donne. C'est un état d'esprit nouveau que nous allons observer.

La table tourne et répond par des coups (*raps*), c'est un fait acquis ¹.

M. Maxwell a répété ses expériences en plein jour.

1° Il a entendu des coups sur le plancher, sur les assistants, sur les meubles, sur les murailles et le plafond de la salle d'expérimentation.

2° Ce n'est pas seulement à la suite d'un contact avec la table que M. M... a obtenu ces coups, c'est encore à distance, en plein jour et sans contact.

« Avec certains médiums, l'énergie libérée est assez grande pour agir à distance; j'ai eu l'occasion d'entendre des raps résonner sur une table qui était à près de 2 mètres du médium. Nous avons fait une très courte séance et nous avons quitté la table. J'étais étendu dans un fauteuil; le médium, debout, causait avec moi quand une série de coups fut frappée sur la table que nous venions d'abandonner.

« Les assistants me sont personnellement connus et j'ai la

1. Il nous paraît utile de donner la signification de quelques mots que l'on retrouve souvent chez les auteurs qui ont étudié ces questions. *Trance*, extase. *Raps*, coups frappés. *Télékinésie*, mouvements d'une table obtenus sans contact. *Parakinésie*, mouvements produits par des contacts insuffisants pour les expliquer. *Apports*, objets réels, fleurs, fruits, etc., qui apparaissent sur la table, sans qu'on en connaisse l'origine.

persuasion qu'il sont au-dessus de toute espèce de soupçon, mais cette circonstance est tout à fait insuffisante à elle seule pour entraîner une conclusion favorable au phénomène, car je ne saurais trop mettre en garde les observateurs contre toute confiance aveugle dans leurs voisins.

« Les expérimentateurs sérieux doivent exclure toute susceptibilité entre eux et convenir d'avance que les vérifications et les contrôles réciproques pourront être librement exercés sans que personne ne s'en formalise.

« Dans le cas que je rappelle, la table où résonnaient les coups était éloignée de 2 mètres environ du médium et de moi ; il faisait grand jour, on était en plein été, vers 5 heures du soir ; la table n'avait jamais été touchée par le médium et les assistants avant l'expérience, les coups étaient forts et durèrent plusieurs minutes ¹. »

3° En compagnie d'un médium très sérieux, très instruit et qui occupe une situation honorable, M. M... a obtenu des coups retentissants dans des salles de restaurant, dans des buffets de chemin de fer, dans des musées, « et plus particulièrement devant des tableaux religieux ». Quand M. M... était confus des coups frappés, ceux-ci se multipliaient. « On eût dit qu'un être taquin les produisait et s'amusait de notre embarras (p. 70). »

4° Il arrive quelquefois que, tandis que l'expérimentateur repose sa main sur la table, les coups retentissent plus loin. Ainsi M. M... expérimentait un jour dans un appartement où se trouvait un paravent. Des coups très nets furent frappés sur le sol, derrière le paravent. Il faisait grand jour, mais les coups retentissaient du côté obscur, la table était à environ 3 mètres du paravent (p. 74).

5° Malgré son incrédulité systématique en matière de miracle et de surnaturel, M. M... ne peut s'empêcher de constater la relation des coups avec la personnification de celui qui les produit.

« Chaque individualité personnifiée, écrit M. M..., se manifeste par des coups spéciaux. Dans une série d'expériences

1. Maxwell, docteur en médecine, avocat général près la cour d'appel de Bordeaux, *Les Phénomènes psychiques*, p. 69.

qui ont duré plus de deux ans, j'ai eu l'occasion fréquente d'étudier les coups qui ont personnifié diverses entités. L'une d'elles se disait John, le contrôle d'Eusapia.

« D'autres personnifications frappent des coups clairs. Elles forment un groupe de quatre individualités qui s'appellent les *Fées*. Elles se sont montrées particulièrement intéressantes et j'aurai l'occasion de raconter comment l'une d'entre elles s'est fait voir. Elles se mêlent volontiers à la conversation, approuvant ou désapprouvant les idées émises par les expérimentateurs.

« Elles paraissent prendre un intérêt considérable aux expériences, et j'ai souvent remarqué qu'il suffisait, quand les coups tardaient à venir, de mettre la conversation sur les phénomènes psychiques pour entendre bientôt des coups approbateurs ou non. Quelquefois les coups imitent un éclat de rire, cela coïncide soit avec une histoire amusante dite par un des assistants, soit avec une taquinerie. Une autre entité personnifie un homme pour lequel j'ai eu la plus profonde affection.

« Si je signale le rapport qui existe entre les personnifications et les coups, cela ne veut pas dire, qu'on ne l'oublie pas, que j'accepte la réalité de celles-là. Je fais un récit et je le fais complet afin de permettre aux expérimentateurs tentés de reprendre mes observations, de connaître exactement ce que j'ai observé (p. 76). »

II

Des phénomènes d'un ordre plus élevé, et plus intéressants, ont été souvent constatés par des observateurs dont la bonne foi est au-dessus de tout soupçon. Les phénomènes intellectuels qui démontrent l'incontestable réalité de la vue à longue distance d'une certaine connaissance de l'avenir et qui ont, d'ailleurs, toutes les apparences de la prophétie, ces phénomènes produits par les tables parlantes ne doivent être ni méconnus, ni négligés par un observateur qui cherche sincèrement l'explication scientifique des coups frappés: Ils indiquent la présence et l'intervention d'un agent étranger,

d'une cause intelligente et libre supérieure à l'expérimentateur et distincte de lui.

On nous dira peut-être : vous faites de la métaphysique et de la théologie ; je répondrai : je fais, avant tout, de la logique et de la philosophie, c'est-à-dire de la science, et je déclare que, sans logique et sans philosophie, il est impossible, en restant même sur le terrain des faits matériels, d'expliquer l'intervention de l'être caché qui révèle sa présence, d'une manière intelligente, par des coups frappés.

Voici la théorie inacceptable que M. M... nous propose, sans passion et de bonne foi :

Et, d'abord, il ne faut pas confondre avec les hystériques et les tarés les médiums qui produisent facilement les phénomènes psychiques les plus intéressants. Presque toujours les effets les plus sérieux, obtenus dans des séances répétées, ont été donnés par des sujets qui ne présentaient aucun stigmate de dégénérescence, par des sujets sains d'esprit et de corps. Avec un médium équilibré et qui n'est pas névrosé, on a des phénomènes vrais ou l'on n'en a pas du tout.

Les médiums seraient, selon M. M..., des sujets dont le système nerveux est plus développé, plus affiné et qui représentent dans l'échelle des êtres, dans la trame de l'universelle évolution, un type avancé, un type supérieur. Les types arriérés représenteraient les types moyens d'autrefois, les types avancés représentent aujourd'hui l'état moyen de l'avenir.

Le développement de la race humaine semble lié aujourd'hui au développement du système nerveux, mais ce développement qui apparaît avec des caractères particulièrement intéressants dans le médium n'a rien de commun avec la dégénérescence des hystériques ; il constitue, au contraire, une supériorité.

« Il est plus raisonnable de penser, écrit M. M..., que notre sensibilité nerveuse s'affinera de plus en plus. Il serait téméraire de croire que le type humain actuel est l'aboutissant définitif de l'évolution. Notre espèce n'est qu'un anneau dans la série des êtres ; les causes qui ont amené le perfectionnement de l'espèce humaine sont encore en activité et il

est logique de penser qu'il y a des natures au-dessus de la moyenne comme il y en a au-dessous. Celles-ci représentent des types ancestraux, des rappels de formes dépassées; celles-là sont des précurseurs peut-être et nous offrent des facultés anormales aujourd'hui, mais qui seront normales un jour (p. 42). »

Les faits sont en contradiction avec l'hypothèse métaphysique que nous empruntons à M. Maxwell, et cette thèse gratuite ne peut pas nous satisfaire. Prétendre, sans en donner aucune preuve scientifique, que le type humain actuel est supérieur au type ancestral par le développement plus affiné de son système nerveux, que l'homme actuel est doué peut-être de facultés qui nous paraissent aujourd'hui surnormales et qui seront normales pour la génération prochaine, attribuer à ces facultés les phénomènes merveilleux, tels que les coups frappés et les lévitations, c'est entasser hypothèses sur hypothèses; il serait peut-être plus sage, après avoir écarté d'ailleurs sans discussion l'explication théologique, d'avouer son ignorance et de ne tenter aucune explication. Nous préférons le silence à une mauvaise raison.

Prouvez-nous que le type humain actuel est supérieur, par exemple, au type humain, au temps de la civilisation de Rome et d'Athènes, que le système nerveux de l'homme est plus affiné aujourd'hui qu'au temps de Périclès. Avez-vous fait une étude comparée? Avez-vous reconnu et exposé les signes physiologiques qui constituent la supériorité de l'homme actuel sur l'homme ancestral? Ne serait-il pas facile, au contraire, de constater un affaiblissement et une dégénérescence de la race? Faudrait-il un long examen pour établir qu'en vertu de sa liberté et sous l'influence des passions de toutes sortes, l'homme peut enrayer l'évolution physique d'une race et la faire rétrograder?

Vous nous dites que les phénomènes occultes sont peut-être l'effet de facultés surnormales qui feront partie, demain, de l'ordre naturel et qui n'étonneront personne. C'est répondre à la question par la question; il s'agit, en effet, de savoir s'il est vrai que l'homme possède ces facultés surnormales, et si elles sont l'effet prévu de l'évolution humaine.

Nous vous demandons, par exemple, l'explication des coups frappés à distance. Comment se fait-il que l'homme produise ces phénomènes, s'il est vrai qu'il en soit l'auteur?

Vous répondez : l'homme les produit parce qu'il a la faculté de les produire. Qui voudrait se contenter de cette réponse ou de ce faux-fuyant?

Vous ajoutez que ces facultés nouvelles, que nous contes-tions absolument, répondent à l'évolution de l'homme, à l'universelle évolution de la nature, et qu'elles marquent une étape nouvelle de la vie.

Mais l'histoire religieuse des peuples nous apprend que tous ces phénomènes occultes dont nous cherchons aujourd'hui la genèse, coups frappés, lévitations, matérialisations, sont aussi anciens que le monde; toutes les vieilles religions en ont conservé le souvenir. Au temps de Tertullien, les païens faisaient tourner les tables et les interrogeaient. Les fakirs et les yoghis produisaient ces phénomènes de lévitation, d'extase, de télépathie sur les bords du Gange, et tous les païens les ont vus et provoqués.

Sans remonter ainsi jusqu'à ces temps si éloignés, ne voyons-nous pas chez les peuples civilisés, en Europe, dans les nations chrétiennes, les procès de sorcellerie les plus célèbres nous rappeler que ces faits occultes étaient connus, qu'ils n'étaient pas rares, et que ceux qui les produisaient étaient devenus un danger social?

Le médium n'est donc pas un être nouveau qui marque une phase ascendante de la civilisation, il est aussi ancien que l'humanité, et ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de phénomènes psychiques, on le désignait autrefois sous le nom de commerce avec les esprits mauvais.

Je suppose que l'on arrive à démontrer d'une manière certaine que le système nerveux de l'homme actuel est de beaucoup supérieur au système nerveux des hommes des siècles passés, quelle conclusion philosophique pourrait-on en tirer? Que penser de ce raisonnement que l'on voudrait nous faire accepter, et dont voici la formule : « Le système nerveux de l'homme actuel est plus perfectionné que celui de l'homme des temps passés. Donc, l'homme actuel peut

produire spontanément tous les phénomènes occultes de l'ordre merveilleux.

Qui ne voit la faiblesse de cet argument? Il y a un grand écart entre les prémisses et la conclusion. On n'oublie qu'une chose, c'est de nous démontrer que les phénomènes occultes dépendent de la structure de notre système nerveux.

Et puisque l'histoire nous apprend que ces phénomènes, dont l'origine est si obscure, étaient très fréquents dans le vieux monde païen et à l'avènement du christianisme, il faudrait en conclure que déjà, à cette époque éloignée, le système nerveux de l'homme était très affiné.

Cette simple observation nous fait bien voir l'insuffisance de la thèse risquée de l'évolution et les perpétuelles contradictions de l'erreur.

III

L'auteur ne paraît pas bien convaincu de ce qu'il avance, car tout en se défendant de croire aux esprits, il en parle et il agit comme s'il croyait à leur existence et à leur intervention.

Il n'a aucune raison de croire que les manifestations de la table soient l'œuvre d'un mort connu ou inconnu, d'un parent, d'un ami, d'un homme célèbre, d'un grand criminel : il l'ignore ; il conseille cependant aux expérimentateurs d'accepter la personnification variable des phénomènes, de tenir compte de ses observations, d'avoir pour elle les plus grands égards.

« Si je recommande, écrit M. M. . ., de ne pas abandonner la conduite de sa vie ou de ses affaires à la personnification, je recommande avec la même énergie de la traiter avec les plus grands égards. On ne peut faire que des hypothèses sur son essence : le scepticisme que l'ensemble de mes observations m'a inspiré vis-a-vis d'elle, peut n'être pas fondé : aussi, vaut-il mieux lui témoigner la courtoisie que l'on marque à un co-expérimentateur. Cette prudente attitude est la plus profitable. Dans la pratique j'ai pour la personnification les

mêmes égards que pour le médium. Je ne l'appelle pas *cher esprit* comme le font les spirites, mais je l'interpelle par le nom qu'elle s'est donné et je me trouve bien de lui indiquer avec précision ce que je cherche. Je n'ai pas besoin d'insister sur les différents caractères que je viens de signaler pour que l'on s'aperçoive combien les réactions de la personnification rapprochent de celles de la conscience subliminale (p. 62). »

Si M. M... est persuadé, comme il en a fait la déclaration, que le miracle et le surnaturel n'existent pas, qu'il faut les écarter absolument de nos recherches scientifiques, que tous les phénomènes occultes sont l'effet des forces de la nature, il doit être également persuadé que la personnification de ces phénomènes n'existe pas, qu'il est puéril de croire que d'autres entités intelligentes, présentées sous les noms de divers personnages, sont les auteurs de ces phénomènes, et il doit rejeter *a priori*, sans appel, toute espèce de croyance au surnaturel.

Mais, s'il en est ainsi, pourquoi donc nous recommandez-vous de traiter cette chimère préternaturelle avec les plus grands égards, d'écouter ses conseils et d'en tenir compte dans l'organisation et dans la direction des séances d'expérimentation, de lui accorder la confiance que vous donnez au médium ? Vous supposez donc que cette personnification est une entité réelle, qu'elle est intelligente, qu'elle vous comprend, qu'elle a des sympathies et des caprices, de la puissance et de la volonté. Nous ne sommes plus loin des esprits. On n'adresse pas des prières au néant.

Ou vous croyez à la réalité de la personnification et vous affirmez le préternaturel ; ou vous n'y croyez pas et les témoignages de déférence que vous adressez au néant n'ont plus d'objet.

IV

On nous ramène ainsi au fluide nerveux qui doit expliquer toutes les merveilles du monde occulte, mais il se trouve que cette explication est plus obscure et ne nous apprend rien.

On nous dit que notre système nerveux dégage une certaine énergie, analogue peut-être à la force électrique et au fluide

qui produit les contractions musculaires, que cette énergie a une tendance à se dépenser, normalement, en mouvements musculaires ordinaires, qu'elle se répand au dehors (extériorisation), qu'elle est assez grande, avec certains médiums, pour faire entendre des coups à une distance de trois mètres de l'expérimentateur.

De là cette proposition qui expliquerait un grand nombre de phénomènes que nous avons la mauvaise habitude d'attribuer à une cause préternaturelle : certaines personnes ont une constitution qui leur permet d'émettre une grande quantité de force psychique et d'agir à distance, sans contact, souvent même sans conscience, sur d'autres objets.

A la rigueur, cette hypothèse, qui nous paraît très vraisemblable, car nous sommes convaincu de l'existence d'une force neurique dont la nature et les effets nous sont encore peu connus, cette hypothèse pourrait expliquer certains phénomènes physiques, produits à distance. Mais, quand nous cherchons la cause des tables tournantes et parlantes, nous ne sommes plus en présence d'un phénomène exclusivement matériel, nous n'avons plus devant nous une cause physique, une loi physique, un effet physique, nous sommes en présence d'un phénomène intellectuel marqué d'un caractère particulier.

A ne considérer même que les effets physiques obtenus par le médium, la thèse de la force psychique nous paraît insuffisante dans bien des cas, et le phénomène *mixte* laisse pressentir la présence d'un facteur étranger.

Je n'en veux pour preuve que cet aveu de M. M... : « J'ai obtenu, avec un médecin, *des coups retentissants* dans des salles de restaurant et dans des buffets de chemin de fer. Il suffirait d'avoir observé les coups produits dans les conditions que j'indique, par ce médium, pour être convaincu de leur authenticité. Le bruit insolite de ces coups attirait l'attention des personnes présentes et nous gênait beaucoup ; le résultat dépassait notre attente ; il est à remarquer que plus nous étions confus du bruit fait par nos coups, plus ceux-ci se multipliaient. On eût dit qu'un être taquin les produisait et s'amusait de notre embarras (p. 70). »

Il est évident que si M. M... se trouvait très gêné, comme il l'avoue, des coups qui retentissaient autour de lui, dans le restaurant de la gare, il a dû faire ce qui était nécessaire pour les faire cesser; il a dû réprimer en lui ces contractions musculaires qui précèdent, selon lui, la décharge de la force psychique et les coups qu'elle produit en l'air; il a dû supprimer les causes du phénomène qui dépendait en apparence de sa volonté. Et si les coups ont retenti, au contraire, multipliés et plus violents, malgré la suspension des contractions, et avec un caractère manifeste de taquinerie, c'est qu'il n'y avait aucune corrélation entre les coups et la contraction musculaire, et que les coups étaient produits par une autre cause que l'on s'obstine maladroitement à écarter du débat.

Je le répète, ces phénomènes sont mixtes, et il est logique d'y reconnaître un effet physique lié à une cause physique, et un effet intellectuel lié à une cause intellectuelle dont il faudrait déterminer la nature et l'intervention.

L'incertitude de M. M... n'est-elle pas trop sensible dans cet aveu qui nous touche par sa sincérité : « En résumé, j'ai la certitude, autant qu'il est raisonnablement possible de l'avoir en pareille matière, que des coups, de rythme et de tonalité variables, se font entendre en présence de certaines personnes, sans que ces coups frappés *puissent s'expliquer par aucun procédé connu*. On les entend à des distances diverses; ils paraissent souvent obéir aux désirs exprimés par les assistants et manifester *une certaine intelligence indépendante*. D'autre part, leur production paraît liée à l'énergie nerveuse du médium et des assistants (p. 95). »

Tout nous paraît donc incertain, confus, téméraire dans les hypothèses par lesquelles on essaie d'expliquer naturellement les phénomènes élémentaires des tables parlantes. Est-il prouvé que la force psychique existe? Non. Est-il prouvé qu'une contraction musculaire précède la décharge de l'énergie neurique? Non. Est-il prouvé que les coups sont produits invariablement par le médium? Non. Ils se produisent assez souvent sans lui et malgré lui. Que reste-t-il de cet échafaudage pseudo-scientifique? Presque rien.

Il est arrivé souvent que ces coups frappés dans les murs,

au plafond, sur une planche, ont résonné brusquement, comme un appel ou un avertissement d'un agent mystérieux.

Non seulement nous sommes étrangers à ce phénomène, mais il nous cause un sentiment de frayeur, il se produit sans nous, malgré nous; nous voudrions le faire cesser, et repousser celui qui le produit.

Ce n'est donc pas nous, ce n'est pas notre volonté, consciente ou inconsciente, qui provoque une contraction musculaire et une sorte de décharge électrique. Je voudrais dire que de telles explications sont enfantines. Tout mon être inconscient et conscient s'oppose à ces coups, de toutes ses forces. Il faut donc en chercher la cause ailleurs.

Et si vous observez non seulement les phénomènes matériels de la table en mouvement, si vous observez les phénomènes intellectuels, connaissance d'un passé lointain ignoré du sujet, révélation de l'avenir, perception claire d'un fait ou d'un événement qui se produit au même instant, à de grandes distances, manifestation de sentiments d'amour et de haine, d'humilité et de révolte; il faudra bien reconnaître que la force psychique est un mot qui cache notre ignorance et amuse un instant notre orgueil.

Elie MÉRIC.



L'ATTRACTION A DISTANCE

SANS PAROLE NI CONTACT

Avant d'avoir eu l'occasion de m'occuper personnellement d'hypnotisme et d'observer pour mon compte, j'avais assisté plusieurs fois à des séances publiques organisées, pour les foules payantes, par des « magnétiseurs » de profession doublés de prestidigitateurs (Donato, Verbeck, Caseneuve, Pickmann, etc.). Tout le monde sait qu'à côté des faits d'hypnose classique, reproduits des milliers de fois par des médecins du plus grand mérite, et définitivement entrés dans le domaine scientifique, les exhibitionnistes en question ne se sont pas fait faute de présenter à leurs spectateurs des expériences bien autrement troublantes — télépathie, suggestion mentale, etc. — Mais ce sont là des questions encore frappées d'ostracisme par la généralité des savants, bien que plusieurs d'entre eux, et non des moindres, aient paru fort ébranlés par certains faits très frappants et que quelques-uns même, après les avoir admis comme incontestables, se soient risqués jusqu'à leur chercher une explication rationnelle.

Parmi ces expériences extra-scientifiques, une de celles qui m'avaient le plus vivement intéressé consiste dans ce que j'appellerai *l'attraction à distance sans parole ni contact*. J'ai vu notamment Verbeck la réussir à merveille chez des somnambules placés au fond de la scène, *le dos tourné vers la salle et les yeux bandés*, qu'il faisait marcher vers lui à reculs, en exécutant, avec les deux mains, des gestes d'attraction. Dans le curieux volume du célèbre magnétiseur Lafontaine, on trouve plusieurs observations de cette nature. Voici une des plus remarquables : « A Orléans (édit. 1860, p. 118), une jeune fille nommée Blanche, et que plusieurs médecins m'avaient fait magnétiser en leur présence, m'of-

frit le phénomène de l'attraction à un point très développé. J'ai vu plusieurs personnes très vigoureuses la retenir avec force, entre autres M. Danicourt, le rédacteur-propriétaire du journal *le Loiret*, et M. de Saint-Maurice, rédacteur de *l'Orléanais*, tous deux y mettant toute leur force musculaire, au risque de briser les membres de la jeune fille; elle était éloignée de moi d'une distance de 30 mètres à peu près. Sitôt que, par un signe, je l'attirais à moi en présentant le bout de mes doigts et en les reployant un peu, Blanche, *qui me tournait le dos*, faisait des efforts surhumains pour se dégager; ne le pouvant pas, elle entraînait ces deux messieurs, malgré toute la résistance qu'ils faisaient. Dès qu'ils la lâchaient, elle arrivait en arrière et tombait sur mon bras sans connaissance. »

Il va sans dire qu'à l'époque de Lafontaine l'interprétation de ces faits ne pouvait être qu'erronée. Est-on en mesure, à l'heure actuelle, d'en donner une explication plus satisfaisante? Il est peut-être permis d'en douter. Quoi qu'il en soit, l'important serait, en attendant, de les vérifier le cas échéant: et c'est ce que je m'étais promis de faire à la première occasion.

Cette occasion s'est présentée à moi, pour la première fois, en 1894.

Je donnais alors des soins à une grande hystérique, M^{lle} T..., âgée d'environ quarante ans, qui m'avait été adressée par le professeur Bonnemaïson. Dans le but de tenter une diversion, et aussi pour essayer le lavage de l'estomac contre des accidents gastriques rebelles, l'éminent clinicien m'avait confié le soin, en 1889, de soumettre sa malade à l'usage du tube Faucher. Comme il était mort sur ces entrefaites, j'étais resté chargé, depuis lors, de diriger l'entier traitement; et je n'avais pas tardé à reconnaître que ma nouvelle cliente réalisait le type de ce que l'on est convenu d'appeler « un sujet remarquable ». Tout en utilisant ces dispositions spéciales en vue d'atténuer les terribles crises qui se répétaient incessamment, je fis dès le début, mais surtout en 1894, diverses tentatives d'« attraction » qui réussirent au delà de mes espérances. Mais ce ne fut que quatre ans plus tard, au

cours d'une nouvelle série d'accidents, que j'eus toute latitude pour multiplier mes expériences. Je les pratiquai, pendant la léthargie la plus profonde, à l'aide d'un geste des mains d'abord (comme Verbeck et comme Lafontaine), ensuite par le regard seul. Elles me parurent à tel point concluantes que j'eus l'idée d'en faire part à mon vieux camarade et ami le professeur Grasset.

Je ne crois pas pouvoir mieux faire que de reproduire ici la réponse du célèbre neuropathologiste de Montpellier : « Vous m'avez vivement intéressé par le récit de votre observation extrêmement curieuse. Elle me paraît constituer surtout une preuve de plus en faveur des idées de Nancy contre celles de la Salpêtrière. L'ancien état léthargique de la Salpêtrière peut être suggestible, d'après Nancy : et, dans notre cas, c'est ce qui arrive. Dans votre première expérience, votre sujet, quoiqu'en léthargie, *sente* l'approche de votre main (vue, chaleur, courant d'air...) et obéit à la suggestion que cette approche cause. Dans la deuxième expérience, il faut faire intervenir ce fait curieux, mais bien démontré : qu'une sensation, non perçue par le sujet, peut causer néanmoins une suggestion. Chez une hystérique à champ visuel rétréci, un corps lumineux, mis dans la partie où elle ne voit pas, provoquera la suggestion comme si elle voyait ; de même un contact sur un membre complètement anesthésique. De même ici, votre corps n'est pas vu, n'est pas perçu : mais il est perçu par les centres sous-corticaux, ce que j'appelle les centres *polygonaux*, qui sont le siège des actes automatiques et suggérés. »

J'acceptai volontiers les explications de Grasset en ce qui concerne la possibilité de la suggestion par un geste des mains. Mais j'avoue qu'il me fut difficile d'admettre tout de suite qu'un simple regard fût de nature à déterminer une suggestion. Je résolus donc de reprendre mes expériences dans des conditions différentes et plus rigoureuses : 1° en agissant sur la patiente en léthargie à *travers un obstacle matériel* ; 2° en agissant sur la patiente en somnambulisme ou même à l'état de veille, mais après que je me serais rendu invisible par suggestion.

Le résultat, qui fut absolument le même, me laissa dans un étonnement voisin de la stupeur.

Je retrouve dans mes notes le brouillon de la seconde communication que je fis alors à Grasset : j'avoue que je m'explique assez difficilement que mon sujet, en léthargie profonde, *sente*, fût-ce avec ses centres polygonaux, l'approche (?) des mains à plusieurs mètres de distance. D'ailleurs, comment expliquer que cette attraction ne soit pas permanente ? Car, enfin, je puis, sans que rien se produise, rester indéfiniment auprès de la patiente, la toucher et la manipuler de mille manières. Je ne l'attire que lorsque j'*impose* les mains ; et l'effet se produit à merveille même lorsqu'un dossier de fauteuil est interposé, interceptant, je suppose, et la vue et la chaleur et les courants d'air. Malgré tout, je me rendrais tout de suite (tant j'ai de méfiance en pareille matière), si de nouvelles expériences, beaucoup plus renversantes, n'étaient venues augmenter mon trouble et mes perplexités. Cessant d'agir avec les mains, j'ai voulu essayer du regard seul : assis sur une chaise, en arrière du dossier du fauteuil sur lequel repose la malade, et dans une position telle que je me trouve entièrement caché, je puis rester indéfiniment dans cette position sans que rien n'arrive. Mais il suffit que je projette mon regard sur le dossier pour que l'attraction se produise aussitôt et que la patiente se précipite vers moi après avoir contourné son fauteuil. Même résultat si, le sujet étant en somnambulisme ou même à l'état de veille, je me suis rendu préalablement invisible par suggestion. Seulement, dans ces cas, la malade est consciente et se plaint énergiquement d'être attirée malgré elle. Une différence, cependant : elle va moins droit au but ; elle tâtonne pour trouver mon corps, lorsqu'elle en est proche, et, non sans un vif sentiment de dépit, demande où je suis aux personnes présentes. Hier, je faisais ces expériences à l'état de veille. M^{lle} T... était presque en colère. Après l'avoir calmée, je la fis asseoir au coin du feu et pris un fauteuil en face du sien. Elle avait froid aux mains et les rapprochait du feu en frissonnant. Au bout d'un instant, je la regarde fixement ; elle se précipite aussitôt en avant en se plaignant énergique-

ment de ce que je ne la laissais pas se chauffer. « Mais chauffez-vous donc ! — Oui, si vous ne me forcez pas à courir vers vous ! » Et l'expérience est refaite dix fois, vingt fois, jusqu'à ce que la fatigue et l'exaspération fussent telles que je crus devoir en finir. Si je veux attirer la jambe ou la main, je le puis aisément en fixant mon regard sur ces parties exclusivement.

Dira-t-on que le regard est *senti*, que les mouvements des paupières sont perçus et que les sensations qui en résultent sont les causes de la suggestion ? Sans doute, il semble nécessaire qu'un avertissement quelconque, émané de l'hypnotiseur, arrive jusqu'à la patiente. Mais de quelle nature est cet avertissement ? J'avoue qu'il me répugne fort de le trouver, étant données les conditions des expériences, dans les mouvements (?) de l'œil qui regarde. Et, alors, malgré moi, malgré l'éloignement très marqué que j'ai toujours eu pour tout ce qui ressemble à un occultisme qui m'épouvante, je ne puis m'empêcher de penser aux faits de Crookes et de Richet « qui appellent autre chose que des sourires et du dédain ».

N'ayant reçu aucune réponse à cette seconde lettre, je fis taire le grand désir que j'avais eu de publier mon observation ; et il est plus que probable qu'elle dormirait encore avec mes autres « papiers inutiles », si la même malade n'avait encore réclamé mon intervention, dans ces derniers temps, pour une crise, moins sévère il est vrai, qui dure encore à l'heure qu'il est. L'ayant donc endormie de nouveau à plusieurs reprises, j'ai saisi, bien entendu, cette troisième occasion de reprendre mes expériences antérieures, et je n'ai pas besoin de dire que je me suis entouré de toutes les précautions imaginables afin d'éviter, plus que jamais, d'être dupe des apparences ou de la malade. Eh bien ! ce que j'ai constaté, cette fois encore, m'afermit d'une manière absolue dans la persuasion où j'étais déjà qu'il n'y avait pas eu erreur. *L'attraction, dans les conditions que j'ai spécifiées, est — chez M^{lle} T... — un fait indéniable et constant.*

J'arrive donc aujourd'hui aux mêmes conclusions que précédemment, avec cette seule précision en plus que j'ai, à présent, la quasi-certitude que le regard lui-même est *senti*. « Ce qui m'a permis de le croire, disais-je à Grasset dans une

lettre toute récente, c'est qu'un tressaillement, parfois très intense, précède immédiatement le mouvement d'attraction ; » et j'ajoutais : « J'ai fini par acquérir la conviction que *quelque chose* s'échappait de mes yeux pour aller assaillir les centres automatiques de la patiente, par l'intermédiaire des nerfs sensitifs cutanés. »

Enfin, au cours de mes expériences à l'état de veille (alors que j'étais devenu invisible par suggestion post-hypnotique), j'ai profité de la pleine conscience dont jouissait M^{lle} T..., qui est d'ailleurs très intelligente, pour la prier de m'expliquer *pourquoi* elle se précipitait ainsi tout à coup vers moi. Elle m'a répondu textuellement : « Je suis poussée par une force irrésistible, dont je ne puis définir ni l'origine, ni la nature. J'AI BESOIN *de me lever* ; JE DOIS *marcher* ; IL FAUT *que j'aille vers vous* ! »

MOI. — Cette nécessité de me suivre est-elle aussi urgente qu'au moment de la prise du regard (fascination) ?

ELLE. — C'est un peu moins fort, quoique invisible. Dans le second cas, *je briserais tout* !

En réalité, ce qu'elle peut démêler de plus clair, dans cette aventure qui l'étonne grandement et même l'humilie véritablement, c'est que « son hypnotiseur le veut ainsi » ; qu'elle se sent, malgré elle, invinciblement, fatalement, sous l'empire de cette volonté étrangère, sans qu'il soit possible de s'expliquer pourquoi et comment il en est ainsi.

En conclusion, il me paraît évident que le geste des mains et le regard lui-même sont perçus et sentis par le sujet, même à distance, même à travers un corps solide, et qu'il en résulte une suggestion (dans l'espèce, attraction toujours, soit totale, soit partielle).

Reste à savoir quel est, en pareil cas, le trait d'union entre l'hypnotiseur et le sujet...

Je me décide, en fin de compte, et sur l'avis de Grasset, à publier mon observation qui semble de nature à jeter quelque lumière sur la question, encore si obscure et si controversée, de la suggestion mentale.

Dr D'ARDENNE.

OBSERVATION

Cette intéressante communication du Dr d'Ardenne mériterait une étude approfondie. On y voit clairement le parti pris d'écarter absolument *a priori* le préternaturel, et de chercher vaille que vaille une explication naturelle qui masque la déroute de l'observateur.

Que c'est donc une chose rare le courage intellectuel !

Peut-on lire sans tristesse cette affirmation inintelligible et contradictoire du Dr Grasset :

« Votre corps *n'est pas perçu, mais il est perçu* par les centres sous-corticaux!! »

Ce n'est donc plus l'âme qui perçoit les objets, ce n'est plus *le moi*, c'est un centre polygonal!

Et le Dr Grasset est un homme de valeur et un chrétien convaincu!

Il donne involontairement des armes au matérialisme et à l'incrédulité. C'est un jeu dangereux.

E. M.



MAGIE ET OCCULTISME

EN EXTRÊME-ORIENT ¹

Il est curieux de retrouver chez des peuples très éloignés dans l'espace ou dans le temps des croyances superstitieuses et des pratiques de magie analogues, sinon identiques.

A quoi sont dues ces analogies? peut se demander le philosophe; à une commune origine de ces peuples? à l'extension de ces pratiques d'un peuple à l'autre? à la forme de la pensée humaine qui fait que l'on raisonne... ou déraisonne partout de la même façon? à la réalité de phénomènes occultes répondant à ces croyances?

Ce sont là des questions auxquelles il serait difficile et hasardeux de répondre; aussi, tel n'est pas notre but : nous nous contenterons de rapprocher des croyances et pratiques superstitieuses d'Extrême-Orient quelques-unes des croyances et pratiques que nous avons rencontrées antérieurement chez les peuples anciens et modernes de l'Occident, au cours de nos études sur la sorcellerie ².

Les revenants et les fantômes (Ma-qui annamites, Koéi chinois) jouent un grand rôle dans la magie d'Extrême-Orient. Mais pour bien comprendre l'action attribuée à ces Koéi, il nous faut d'abord rappeler quelle idée les Sino-Annamites se font de la vie et de la mort. L'homme a trois âmes, une passionnelle, une rationnelle et une troisième fluïdique ou matérielle; après l'enterrement, les deux premières âmes sont rapportées à la maison dans une pièce de soie (âmes en soie) et fixées dans les tablettes des ancêtres; la troisième, qui correspond à la coque astrale des occultistes européens,

1. *Revue scientifique* du 2 mai 1903.

2. Jules Regnault, *la Sorcellerie, ses rapports avec les sciences historiques*. Félix Alcan, éditeur, Paris.

entre avec le corps dans la tombe, d'où elle peut sortir ensuite en certaines circonstances sous forme de fantôme (Ma-qui).

L'âme d'un mort pourrait apparaître à une personne pour se plaindre : dans une légende taoïste du livre des récompenses et des peines, un certain Kou sun Tcho apparaît la nuit au gouverneur du district et se plaint d'avoir été victime d'un attentat ; une enquête démontre qu'il a été envoûté par ses domestiques !

D'autres fois, l'âme d'un mort aurait pu aussi être évoquée et serait apparue devant un juge pour témoigner. En pareil cas, il faut que les deux premières âmes soient réunies à un Koéi pour manifester leur personnalité.

Les Koéi et Ma-qui agissant seuls seraient très dangereux : pendant certaine nuit de l'année, ils passeraient sur les lits des enfants afin de défigurer par la petite vérole ceux qui leur semblent les plus jolis. Les parents, pour tromper les méchants esprits, iraient, dit-on, jusqu'à mettre alors à leurs bébés des masques horriblement laids.

Les Ma-qui cherchent en tout temps à faire mourir les beaux enfants ; aussi use-t-on de ruse avec eux : dans les premières années on évite de faire des compliments à un bébé ou de lui donner un joli nom, de peur d'attirer sur lui l'attention d'un Ma-qui. Certains parents poussent même la précaution jusqu'à donner à leurs enfants des noms grossiers et orduriers afin de dégoûter les mauvais esprits.

Les fantômes les plus méchants seraient ceux des enfants mort-nés et des femmes mortes en couches.

Les adultes ne seraient d'ailleurs pas à l'abri des attaques des revenants, des esprits et des diables.

Les pollutions nocturnes et les rêves obscènes sont quelquefois attribués à l'influence des mauvais esprits : « Un démon agit et dirige le sortilège. » L'incube ou le succube semble être tantôt un esprit, tantôt le double astral d'un mort ; dans ce dernier cas, il tiendrait à la fois de la nature des incubes et des vampires. Quelquefois, les jeunes vierges frappées de mort violente poussent dans leurs tombes des cris plaintifs ; si un passant les entend, il doit bien se garder

de répondre, sans quoi il se verrait possédé et épuisé par un succube avide de caresses.

D'autres revenants s'éprennent de jeunes filles et de femmes; ils leur imposent, sous forme d'incubes, des pratiques indécentes en des rêves obscènes. Les enfants monstrueux sont considérés comme fils de ces incubes, on les appelle Koéi Tai. C'est d'ailleurs là l'un des surnoms les plus méprisants que les Fils du Ciel décernent aux barbares d'Occident.

Des croyances analogues ont existé dans l'antiquité chez les Hébreux et au moyen âge dans le monde chrétien. Dans les premières pages de la Genèse nous lisons que les anges déchus s'unirent aux filles des hommes et engendrèrent des géants. Ces anges qui s'unissaient ainsi aux filles des hommes étaient des incubes. Les théologiens ont attribué à de tels incubes non seulement la paternité des géants plus ou moins problématiques dont parlent les Écritures, mais encore la paternité d'hommes célèbres tels que Alexandre le Grand, Scipion l'Africain, César, Auguste, Merlin, Martin Luther ¹. Enfin, c'est un incube qui sera le père de l'Antéchrist.

Valérius, archiatre de Reggio, a même inventé une théorie ingénieuse pour nous faire comprendre comment un incube pourrait acquérir une telle paternité; il nous montre un démon prenant la forme de succube pour polluer un homme, puis prenant ensuite la forme d'incube pour tenter une femme et la féconder!

Quelquefois, le Ma-qui se manifeste parce qu'un tombeau est mal placé. Lorsqu'un homme se croit poursuivi par un fantôme, lorsqu'il voit divers malheurs le frapper dans sa personne, dans sa famille, dans ses biens, il s'adresse au sorcier, lequel déclare le plus souvent que tout le mal provient de l'emplacement de telle ou telle tombe. Le géomancien choisit lui-même un autre endroit; il fait accomplir les cérémonies magiques, un grand tchin-tchin, puis ordonne la translation du cercueil dans la nouvelle sépulture.

Il n'est pas inutile pour les Européens qui résident en

1. R. P. Sinistrari d'Améno, *De la démonialité et des animaux incubes et succubes*, p. 32, 33.

Extrême-Orient d'être au courant de telles superstitions : à Tien-yen, ayant dû faire abattre et enfouir onze bœufs atteints de peste bovine, nous avons fait creuser une immense fosse dans l'endroit qui nous semblait le plus convenable au point de vue sanitaire : tout à coup un indigène se précipite à nos genoux, se prosterne à plusieurs reprises le front dans la poussière, et nous supplie avec la plus vive insistance de ne pas enfouir nos bœufs dans la fosse déjà creusée, parce que tout près de cette fosse se trouve, cachée sous la brousse, la tombe d'un de ses ancêtres. Le pauvre homme craint d'être victime des plus grandes calamités, si cette tombe est profanée par le voisinage de nos bœufs.

Que faire? Discuter cette croyance? Il n'y faut pas songer. Considérer la requête comme non avenue? C'est nous aliéner la population superstitieuse. Faire creuser une autre fosse ailleurs ; c'est du travail et du temps perdus, sans compter que nous ne voyons dans les environs aucun endroit remplissant aussi bien les conditions exigées par la police sanitaire. Nous prenons vite notre parti et voici le dialogue échangé.

« Que me demandes-tu là? Crois-tu donc que j'agis sans discernement? Ne suis-je pas médecin et maître en magie? J'ai très bien vu la tombe de ton ancêtre et j'ai eu soin de laisser entre cette tombe et la fosse que j'ai fait creuser plus de trois *thuoc* (mètre annamite); or tu sais très bien qu'au delà de cette distance il n'y a rien à craindre. — Ah! au delà de cette distance il n'y a rien à craindre? — Comment! tu ne le savais pas! mais qu'est-ce que tu sais alors? »

Et notre brave homme entièrement rasséréné s'empresse d'aller rassurer sa famille.

Si, après qu'on a déplacé la tombe, le fantôme continue à apparaître, si les troubles qui lui sont attribués ne cessent pas, on se résout quelquefois à fixer malgré lui le revenant dans son tombeau : pour cela on enfonce un clou dans la terre de la tombe au niveau de la tête du mort. Le fantôme serait arrêté par cette pointe et ne pourrait plus sortir du tombeau. Cette mesure énergique serait utile surtout avec

les individus ayant succombé à une mort violente. Cette pratique n'est-elle pas à rapprocher de celles qu'on mettait autrefois en œuvre pour combattre les vampires? Chacun sait qu'on désignait de ce nom des morts qui seraient sortis de leur tombeau pour sucer le sang des vivants; lorsqu'on avait découvert la tombe d'un prétendu vampire, on exhuma le cadavre et on lui enfonçait dans le cœur un pieu de bois durci au feu.

Les revenants et les forces astrales ne sont-ils pas encore combattus aujourd'hui par les occultistes européens au moyen de pointes? Après leurs maîtres du moyen âge, Eliphas Lévy et Papus conseillent de combattre les revenants par l'action des pointes et des poignards; l'abbé Shnebelin, plus moderne, s'attaquait aux forces occultes à coups de fusil, lorsqu'il opérait en 1896 dans la maison hantée de Valence en Brie.

L'emploi des pointes contre des larves n'est d'ailleurs pas une invention récente. Ulysse évoquant Tircésias tient les ombres en respect au moyen de son épée. Dans la Bible il est également fait allusion à l'action des épées sur les ombres des morts. (Lévitique, XIX, 26. — Ézéchiél, XXXIII, 25-26.)

Enfin, Virgile nous montre la Sibylle disant à Énée, au moment où il pénètre dans les enfers : « Vite, sortez l'épée du fourreau; frayez-vous une route. »

Les objets tranchants ou pointus sont souvent employés dans la magi sino-annamite.

De même que les esprits des disciples d'Allan-Kardec, les *Ma-qui* pourraient faire des *apports*. Ils soulèveraient dans certains cas les couvercles des marmites ou des creusets pharmaceutiques pour y introduire divers ingrédients nuisibles à la santé des malades; aussi place-t-on quelquefois sur ce couvercle un couteau ouvert pour empêcher toute action maléfique de ce genre.

Dans *Fumeurs d'opium*, Boissières a noté une pratique analogue; il nous montre des Annamites obligés de passer la nuit chez les Thôs dans une forêt qui a la réputation d'être hantée des esprits : « Jusqu'au matin chacun d'eux veillait à tour de rôle, un sabre à la main : et quand un cauchemar planait sur ses camarades endormis, le veilleur gesticulait

pour écarter les fantômes. » Cela ne nous rappelle-t-il pas Paracelse combattant les fantômes et les larves à coups d'épée?

Les griffes et les os hyoïdes de tigre sont recherchés comme amulettes; ils servent, comme les petites cornes que les Napolitains portent en breloque, à chasser les démons, à conjurer les mauvais sorts et la jettatura.

L'action des pointes est considérée comme tellement importante que l'architecture s'en est ressentie : les coins de pagodes ne sont relevés en pointes que pour détruire l'action des mauvais esprits.

Il y a encore de nombreux moyens de combattre les Ma-qui. Il suffit d'avoir mangé de la viande de tigre pour les mettre en fuite. Pour se préserver de leurs attaques on suspend au-dessus des portes des yeux desséchés de tigre ou un papier imprégné de sang de tigre. Du sang frais de poulet placé sur un papier au-dessus d'une porte arrête aussi les esprits.

Des tiges d'acore cueillies et placées au-dessus de la porte le cinquième jour du cinquième mois sont réputées avoir une action efficace; elles remplacent les rameaux de laurier et de buis, les tiges de verveine et surtout l'épi de la Saint-Jean qui, dans le midi de la France, est si souvent fixé au-dessus des portes. Au-dessous de ces tiges se trouve souvent l'espèce d'octogone constitué par les Pa-Koua de Fou-hi, l'un des plus anciens pantagrammes des occultistes.

Les enfants portent souvent des amulettes au cou : des griffes de tigre, une sorte de médaille sur laquelle sont gravés les Pa-koua, une main de singe desséchée.

Il est à croire que les Ma-qui craignent fort le bruit, car pour les chasser on brûle souvent force pétards et on use et abuse du gong.

Les Ma-qui semblent aussi fort naïfs : nous avons déjà vu comment on les trompait en mettant des masques très laids aux enfants qu'ils voudraient défigurer, ou encore en donnant à ces enfants des noms orduriers; on les trompe aussi en jetant ou brûlant des papiers représentant des pièces de monnaie et en leur faisant prendre l'image d'une pièce pour la pièce elle-même.

En réalité, les indigènes pensent que chaque objet a un double qu'on peut libérer en brûlant l'objet ou même son image. Les anciens Égyptiens avaient des croyances analogues : ils brûlaient des objets dans l'espoir d'en faire parvenir les doubles au double astral de l'un de leurs ancêtres (*Ka* ou *Bai*).

Les *Ma-qui* seraient cause de nombreuses maladies ; aussi voit-on souvent les indigènes appeler le sorcier et dépenser en grand tchin-tchin des sommes assez considérables (vingt à trente piastres), alors qu'ils hésitent à acheter pour quelques cents chez le pharmacien le médicament qui pourrait souvent les guérir ou les soulager. D'ailleurs, magie et médecine semblent quelquefois se confondre. Les pulvérisations et les fumigations prescrites par les médecins sont souvent accompagnées d'incantations magiques. Nous avons pu assister un jour à l'incantation faite pour une morsure de serpent : la sorcière apporte avec elle des baguettes parfumées et quelques feuilles d'arbre ; elle allume une baguette avec laquelle elle décrit plusieurs signes mystérieux dans l'espace, et trace une série de cercles autour et au-dessus de la morsure ; elle crache ensuite sur la plaie et la panse avec une feuille d'arbre.

En France, l'incantation est pratiquée en dehors de certaines cérémonies religieuses par des sorciers qui traitent les entorses en faisant un signe de croix sur l'articulation lésée et en disant : *Et te, super ante et super ante te!*

En dehors des fantômes, l'indigène superstitieux doit craindre les maléfices et les envoûtements.

Il croit qu'il suffirait de brûler un poil de moustache de tigre et d'en faire absorber les cendres par un ennemi pour voir celui-ci tousser, dépérir, puis mourir en l'espace de trois mois.

Les Chinois connaissent aussi les envoûtements par la figurine ; tantôt ils emploient de petites figurines de terre qu'ils déposent sur les tombes ou près des maisons de leurs ennemis ; tantôt ils emploient des papiers jaunes consacrés par les bonzes ou les sorciers et représentant une tête de buffle ou une tête de chien. Pour traiter les malades qui se

croient envoûtés, on produit chez eux une sorte de fascination, en promenant un miroir au-dessus de leur tête : pendant ce temps, on produit un contre-envoûtement en brûlant des images ou des figurines analogues à celles qu'on suppose avoir été employées pour causer le sortilège. Ces pratiques sont presque identiques à celles que nous avons rencontrées en France il y a peu de temps en faisant une étude sur les sorciers européens modernes. L'hypnotisme semble assez souvent employé par les sorciers annamites, car chaque fois que nous avons hypnotisé ou tenté d'hypnotiser un indigène, il nous a toujours demandé qui nous avait donné le regard et la science du sorcier (*thây phép*).

Les envoûtements d'amour sont également pratiqués : une femme d'Extrême-Orient croit qu'il lui suffit de faire absorber dans un mets quelques gouttes de son sang menstruel à son amant pour se l'attacher complètement. Cette croyance est également fort répandue dans le midi de la France.

Dans d'autres cas, les femmes ont recours à certains philtres qu'elles mélangent soit aux aliments, soit au tabac. L'un de ces philtres (*thuoc bo yô* des Annamites) rendrait l'amant ou le mari fort amoureux et très généreux, mais ne tarderait pas à le rendre anémique et à le faire mourir. Il servirait à accomplir un envoûtement de haine ou d'intérêt plutôt qu'un envoûtement d'amour.

Les arts divinatoires ont leurs fidèles en Extrême-Orient : on attache une assez grande importance aux présages ; briser un verre, une glace, un lorgnon est d'un très mauvais présage ; on attache aussi une grande importance aux songes. La chiromancie a ses représentants. La nécromancie est connue : nous avons trouvé dans l'arrière-gorge d'un cadavre quelques sapèques enveloppés d'un papier sur lequel étaient les noms des trente-six bêtes : celui qui avait placé ce papier et ces sapèques dans la gorge du cadavre espérait, semble-t-il, que l'esprit du mort lui révélerait en songe le nom de la bête gagnante (au jeu des trente-six bêtes).

Certaines cartomanciennes prédisent l'avenir de l'interprétation des mouvements d'une petite tortue : nous avons pu suivre à Tien-yen tous les détails de l'opération magique : la

sorcière, une vieille Chinoise, qui va exercer son art de village en village, apporte avec elle un petit sac contenant une tortue, un plateau en cuivre et trente-six cartes. Chacune de ces cartes peut se replier deux fois sur elle-même, de façon à cacher les trois dessins qu'elle porte. La sorcière dispose ses trente-six cartes ployées sur le plateau autour d'une tasse de riz que la cliente doit fournir; elle plante dans la tasse de riz des baguettes parfumées qu'elle allume; elle fait des invocations, puis met la petite tortue sur le plateau. L'animal se promène lentement et s'arrête de temps à autre; les trois premiers arrêts désignent les trois cartes qui permettent de connaître l'avenir de la cliente. La sorcière prend ces trois cartes, les déploie et fait de nombreuses prédictions. N'est-ce pas aussi intéressant que le « grand jeu » de nos plus célèbres somnambules et cartomanciennes?

Jules REGNAULT.



UNE VISITE AU DOCTEUR MARTIN

(Suite)

QUATRIÈME QUESTION

— Monsieur le docteur Martin voudrait-il me raconter l'entrevue de son père avec Naundorff en 1834 (je crois), chez M^{me} de Rambaud ? M. Martin fils devait être âgé alors de dix-neuf ans.

Réponse écrite. — La première entrevue de mon père avec Naundorff était le 29 septembre 1833, et non en 1834, chez M^{me} de Rambaud, et *j'étais présent*. Mon père lui dit en arrivant : « Si vous êtes Louis XVII, vous devez avoir sur l'épaule un *demi-anneau*, et votre sœur également, ce qui fait un anneau à vous deux ; puis, un *lion endormi* sur la poitrine, et une *sorte de pigeon* sur la cuisse. » Alors le prince lui montra les trois marques bien distinctes ; mon père lui dit : « Vous êtes le prince prédit, vous êtes le fils de Louis XVI. »

Quoique cette réponse ne soit pas absolument conforme aux relations de la *Légitimité* sur les signes corporels, par rapport au premier d'entre eux, notamment (voir la lettre adressée à Blondel et reproduite par Romaney dans le feuillet de la *Légitimité* du 24 décembre 1893), nous la transcrivons néanmoins intégralement, avec cette seule réflexion : C'est bien Naundorff cependant qui fut reconnu pour Louis XVII par Martin, chez M^{me} de Rambaud.

Le dialogue entre le docteur et nous continua de la sorte :

— Votre père vous a-t-il jamais affirmé que le fils de Louis XVI remonterait sur le trône de ses pères ?

— Mon père a affirmé que Naundorff — Louis XVII — était légitime héritier ; mais jamais il n'a certifié que le trône lui serait rendu un jour.

— Comment votre père avait-il connaissance de ces marques corporelles ?

— Mon père me dit que son ange le lui avait inspiré ainsi.

— Cependant, dans les diverses relations des amis intimes ou confidents de la famille et dans les déclarations de Naundorff lui-même, il

n'a jamais été question d'un demi-anneau sur l'épaule ; quant au signe sur la poitrine, il n'en est question nulle part, ce me semble, dans les ouvrages concernant Louis XVII.

— *Ces signes, je les ai vus*, en société de mon père, sur le corps de Naundorff, et non d'un autre : ils étaient rougeâtres et quelque peu saillants. Cela ne veut pas dire que sur le corps du prince ne se trouvaient pas d'autres marques, qui ont pu frapper davantage les anciens serviteurs de la maison du roi ; mais, je me souviens avoir vu celles que mon père connaissait par inspiration, quand, pour la première fois, chez M^{me} de Rambaud, l'ancienne berceuse du dauphin, on l'introduisit auprès du prince, encore alité.

Voici, d'ailleurs, quelques explications aussi nettes que précises, fournies tout récemment, au sujet des signes qui précèdent, par le docteur Martin lui-même, dont la lucidité d'esprit persiste toujours en dépit de l'âge et des infirmités de la vieillesse, dont il se ressent davantage :

La cicatrice sous le menton, provenant du coup de chaise du cordonnier Simon, était une plaie accidentelle servant sans doute à reconnaître le dauphin ainsi maltraité dans la personne du nommé Naundorff. Mais il n'a jamais été question de cette cicatrice comme preuve de son identité. Il ne faut donc pas la confondre, comme on a pu le faire, avec les trois autres signes ou marques naturelles indiquées à mon père et reconnues effectivement par nous sur le corps du prince, dans la journée du 29 septembre 1833, à Paris.

Pour ce qui regarde le demi-anneau sur l'épaule, voici son histoire : Il avait pour auteur la reine elle-même, Marie-Antoinette, qui, un jour, « fit rougir au feu son anneau ; puis, rapprochant les épaules de ses deux enfants, l'y imprima de manière que le même anneau marqua l'un et l'autre à la fois et en même temps ». (Lettre du docteur Martin, en date du 31 janvier 1903.)

Huit jours après, le bon vieillard, revenant sur ce signe d'identité, seulement connu des intimes, écrivait ceci :

C'est par ce demi-anneau que sa sœur — M^{me} la duchesse d'Angoulême — devait le reconnaître, si toutefois elle avait voulu consentir à voir son frère. Il lui avait écrit plusieurs fois, mais elle n'avait jamais répondu à ses lettres ; et pourtant il disait qu'elle le reconnaîtrait par ce signe seulement, bien qu'elle sût qu'il en portait d'autres.

Plus loin encore :

Le signe du demi-anneau sur le prince n'était pas un secret. M. et M^{me} de Rambaud et bien d'autres personnes de la cour connaissaient aussi cette marque de l'anneau sur les épaules des enfants de France. Il est probable que les médecins ont trouvé cette marque, s'ils ont visité le corps du prince après sa mort.

Enfin, ce dernier détail à noter, pour remettre tout au point :

Mon père n'a parlé que des signes plus caractérisés, ceux sur la poitrine, sur la cuisse et sous le menton. Il savait, par M^{me} de Saint-Hilaire, la marque sur l'épaule; c'est le prince lui-même qui l'a montrée à mon père. (Lettre du même, en date du 7 février 1903.)

Consultons maintenant le *procès-verbal dressé à Delft le 12 août 1845 par les trois docteurs hollandais Soutendam, Snabilié et Kloppert*, pour constater les signes extérieurs qui caractérisaient le cadavre du prince infortuné, dont la tombe proclame toujours publiquement, en dépit des efforts de Louis-Philippe, le vrai nom et les titres légitimes : LOUIS XVII, CHARLES-LOUIS, DUC DE NORMANDIE. Nous y trouvons, entre autres, l'indication suivante :

« 5^o Aux membres supérieurs : a) à la partie postérieure de l'épaule gauche, une cicatrice d'un centimètre... »

Une cicatrice semblable aura dû, certainement, être constatée sur l'épaule droite de M^{me} la duchesse d'Angoulême, dont on s'explique ainsi, mieux encore, les amertumes et les remords dans les dernières années de sa vie.

D'après le susdit procès-verbal, *le lion endormi* pourrait bien être le signe suivant :

« 4^o A la poitrine : ...une cicatrice en forme d'angle, dont la hauteur ne peut pas être déterminée, puisque les côtes ne peuvent pas être comptées, à cause du gaz déjà existant. »

Il faut se rappeler en effet, que, d'après des indices sérieux, le malheureux Louis XVII était mort empoisonné¹.

Enfin, la forme de *colombe ou pigeon* — autrement dit,

¹ Ou, plutôt, selon la déclaration des docteurs Soutendam et Kloppert, du « typhus ctéroïde ». — A. R.

signe du Saint-Esprit — figure en ces termes dans l'acte notarié des trois docteurs hollandais :

« 6° Aux membres inférieurs : A la partie inférieure du milieu de la cuisse gauche une tache de mère, étendue, superficielle et irrégulière (*nævus maternus*), non pourvue de cheveux. »

Pour les autres signes, se reporter à la *Légitimité* du 21 février 1886, pages 126 et 127, où la pièce officielle se trouve reproduite *in extenso*.

CINQUIÈME QUESTION

Les précédentes questions ayant trait surtout aux faits dont M. le docteur Martin a été témoin oculaire, aux faits palpables, en dehors de toute intervention du surnaturel, il ne me serait point indifférent cependant de savoir tout ou une partie de ce que son père lui a laissé de révélations ou de prédictions.

En réponse à cette question, le docteur Martin me passa les quelques lignes suivantes, toujours écrites de sa propre main :

« Si vous avez lu le *Passé et l'Avenir* paru en 1832, vous avez dû voir tout — ou à peu près — ce que mon père a prédit... »

Nous avouâmes au docteur Martin n'avoir point connaissance du livre en question ; il eut l'obligeance de nous le prêter. Nous le rapportâmes à Bailleul (Nord) pour le lire paisiblement. En voici d'abord le titre :

« *Le Passé et l'Avenir expliqués par des événements extraordinaires arrivés à Thomas Martin, laboureur de la Beauce.* — Paris, à la librairie d'Édouard Bricon, rue du Vieux-Colombier, n° 19. »

Ce volume, fort documenté, est depuis longtemps presque introuvable, même dans les bibliothèques urbaines. On le trouve néanmoins à la Bibliothèque nationale de Paris, où il fait partie de la *Réserve*. — Il était l'œuvre, absolument consciencieuse et remarquablement discutée, de M. l'abbé Per-

reau¹, vicaire général de Mgr le grand aumônier de France, depuis 1824 jusqu'en 1830 ; tels sont ses nom et titres officiels, d'après les *Almanachs royaux* de cette époque.

Le grand aumônier fut d'abord : S. A. le prince de Croy, archevêque de Rouen ; puis le premier aumônier, S. E. le comte Frayssinous, évêque d'Hermopolis.

Donnons maintenant la substance du rarissime volume :

L'ouvrage confirme ce que nos lecteurs habituels et d'autres encore connaissent tous déjà. Mais, comme le visionnaire Martin lui-même déclare, dans une lettre-préface, que ce livre rapporte fidèlement tout ce qui a trait aux révélations et aux démarches de sa part qui en furent les conséquences, c'est un appoint, un témoignage précieux en faveur de la vérité historique².

Retraçons donc, dans ses grandes lignes, la mission de Martin auprès de Louis XVIII, mission dont il s'acquitta au palais même des Tuileries, dans l'après-midi du mardi 2 avril 1816, durant cinquante-cinq minutes, suivant la montre et du propre aveu de M. le duc d'Escars (des Cars), gentilhomme de la maison du roi, figurant en qualité de premier maître d'hôtel dans l'*Almanach royal* pour 1816³.

Ce paysan de la Beauce, en travaillant dans les champs, voit apparaître tout à coup une forme humaine se dressant devant lui. Il s'en effraie, mais l'étranger lui dit de ne point craindre. Il lui annonce que lui, Martin, a été choisi pour porter un message au roi Louis XVIII.

Cette vision ne cessant de le poursuivre partout, le paysan en parla à son curé. Celui-ci en référa à l'Ordinaire du lieu. L'évêque en avertit l'autorité préfectorale ; l'autorité préfectorale enfin s'adressa à la police gouvernementale.

Tous ces ressorts, mis en jeu, firent que notre bon Martin

1. L'abbé « Perrot », d'après F. Delrosay, *Question Louis XVII*, p. 110.

2. Voici, du reste, le texte de cette *Déclaration de Thomas-Ignace Martin* : « Je soussigné déclare que les événements extraordinaires qui me sont arrivés depuis le 16 janvier 1816 sont fidèlement rapportés dans cette relation, et qu'elle est la seule exacte, surtout pour ce qui a rapport au secret dit à Louis XVIII, secret qui est indiqué dans cette relation. — Thomas MARTIN, habitant de Gallardon, le 3 avril 1832. »

3. *Légitimité*, 1883, p. 669.

fut conduit à Paris et... enfermé à Charenton, s'il vous plaît.

Alors, les médecins aliénistes, les docteurs illustres de l'époque, les sommités de la science, furent appelés à délibérer sur son cas.

Rien, absolument rien, ne put être constaté qui dénotât chez lui un esprit détraqué.

Le cardinal de Périgord, grand aumônier de la cour, ayant eu vent de l'affaire, en avisa le roi, pour lequel on avait tâché de tenir le fait secret jusque-là.

Or, le roi fit appeler Martin.

Et ce fut le franc-maçon Decazes, — car ce n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier que la franc-maçonnerie dirige la politique des gouvernements — ce fut le franc-maçon Decazes, chef de la police d'alors, qui dut, bon gré mal gré, introduire au palais l'humble messenger, sorti tout exprès de Charenton, sain et sauf comme il y était entré, du reste, trois semaines auparavant.

Quand Martin se trouva en face du monarque, il lui fit savoir cette chose que tous ceux qui se sont donné la peine de rechercher le pourquoi de certains événements mystérieux du dix-neuvième siècle savent aujourd'hui parfaitement :

Louis XVIII — fut-il dit par Martin — occupait un trône qui ne lui appartenait pas¹, et son devoir était de rechercher celui qui avait le droit de régner, faute de quoi — s'il ne faisait pas ce qui lui était ordonné d'En-Haut — il ferait tomber la France dans de nouveaux malheurs².

Ce *prince légitime*, ainsi désigné expressément par Martin, et qui lui était alors totalement inconnu, n'était autre que le dauphin évadé du Temple, en dépit du faux acte de décès qui l'y faisait mourir à la date du 8 juin 1795, alors que le véritable défunt était substitué, le fils scrofuleux des époux Gonnhaut-Leninger.

Comme preuve de sa mission divine, l'ange qui inspirait Martin lui fit révéler au roi la scélérate pensée que celui-ci

1. Le texte de l'abbé Perreau, reproduction d'un récit écrit en 1823 sous la dictée même de Martin, porte (page 69) : « Et je dis au roi : « Le secret que j'ai à vous » dire, c'est que vous occupez une place... » L'auteur ajoute entre parenthèse : « Nous ne finissons point la phrase, il n'est pas encore temps de le faire. »

2. *Le Passé et l'Avenir*, pp. 74-77, 171-172.

eut un jour, pendant une partie de chasse dans la forêt de Saint-Hubert, de tuer son propre frère, alors que Louis XVI n'avait pas encore d'enfant capable de lui succéder...

Le fusil meurtrier fut arrêté par une branche d'arbre¹...

« O mon Dieu ! mon Dieu ! cela est bien vrai ; il n'y a que Dieu, vous et moi qui sachions cela », avoua incontinent l'usurpateur royal, qui se hâta de faire promettre à Martin de garder à cet égard le plus grand secret.

L'honorable M. Wallon a relaté lui-même, dans sa belle et intéressante *Vie de Jeanne d'Arc*, — laquelle incontestablement restera son chef-d'œuvre, — un fait semblable, ou du moins analogue, de la part de la messagère céleste. Le roi d'alors, Charles VII, écouta la voix de la Pucelle, et son trône fut relevé. Le roi du dix-neuvième siècle, lui, se contenta de promettre, et ne fit rien, ou presque rien, paraît-il². Toutefois, il eut soin de décommander les préparatifs de son sacre, à cause de la menace que lui fit également le prophète beauceron, à savoir, qu'il serait foudroyé pendant la cérémonie, s'il se prêtait à cette comédie, sacrilège de sa part.

Or, ces révélations sont tellement gênantes dans certains milieux très confits en dévotion, mais très imbus des préjugés héréditaires, que nous ne serions pas surpris outre mesure de voir ceux qui acceptent le livre du père de notre Constitution républicaine et la mission céleste de la bergère de Domremy sourire de la mission analogue dont fut chargé l'humble paysan de la Beauce sous la Constitution monarchique dite Charte de 1815.

Qu'importe après tout ? — Les événements qui se déroulent inflexiblement sous nos regards nous semblent com-

1. Voici le texte même du *Passé et l'Avenir*, pp. 69 et 70 :

« Et c'est si vrai ce que je vous dis, qu'il est vrai qu'un jour étant à la chasse avec le roi Louis XVI, votre frère, dans la forêt de Saint-Hubert... » Après avoir, là aussi, averti le lecteur qu'il laisse la phrase inachevée, l'abbé Perreau la complète à demi plus loin (p. 170) : « Et c'est aussi vrai ce que je vous dis qu'il est vrai qu'un jour, étant à la chasse avec le roi Louis XVI, votre frère, dans la forêt de Saint-Hubert et le roi étant devant vous d'une dizaine de pas... Le roi était monté sur un cheval plus grand que le vôtre ; vous avez été embarrassé par une branche d'arbre qui s'est pliée de manière à vous empêcher, en passant sous l'arbre, de... »

2. Qui sait, cependant, si le testament en faveur de Louis XVII (dont M. Brémond a, on le sait, affirmé l'existence) ne fut pas inspiré au vieux roi par le désir de réparer, dans une certaine mesure, son manque de parole à l'égard de Martin ?

A. R.

porter visiblement avec eux cette morale qui passe à travers les âges :

Tout finit par se payer, même ici-bas.

Maxime traduite, au siècle qui vient de finir, de cette façon non moins piquante que topique, par Louis Veuillot, si nous ne nous trompons :

La Justice est une boiteuse qui arrive toujours, tôt ou tard.

Au sujet de la mort de son père, disparu mystérieusement, ainsi que certains de ceux qui avaient — antérieurement — parlé un peu trop haut ou en savaient trop long au sujet de la suppression civile de Louis XVII, le docteur Martin nous a fait également des confidences que nous préférons omettre ici et qui ne sont pas, du reste, nécessaires à la confirmation de la thèse de la survivance.

Pour terminer ce chapitre, disons que, sur le livre en question, à nous prêté par le docteur Martin, se trouve écrite, de la propre main de ce dernier, cette réminiscence qui mérite également de passer à la postérité :

« Mon père me dit que Decazes, en le reconduisant après son entrevue avec Louis XVIII, lui demanda ironiquement si l'ange ne lui avait rien dit à son sujet : — Pardon, lui répondit mon père, il m'a été dit que si on vous « traitait d'après « vos mérites, vous seriez pendu sur-le-champ ¹ ».

Ce fut le mot de la fin, sur lequel le policier Decazes se renferma dans son cabinet en faisant claquer la porte de colère.

Notre causerie tirant à sa fin, le docteur Martin me donna ces quelques détails au sujet de sa famille : — L'aînée fut une sœur, mariée à un M. Glouton, qui a été professeur au petit séminaire de Versailles : elle s'appelait JUSTINE. — Un frère aîné, AMBROISE, décédé, s'était mis dans le commerce². —

1. Ce propos a déjà été rapporté. — Cf. *Légit.*, 1883, p. 669, et 1893, 20 octobre, 4^e colonne du feuilleton : *Martin de Galaridon, le pieux voyant*, étude très documentée de notre collaborateur Romaney, que publia la *Légitimité* (nous paraissions alors sous le format des journaux politiques) du 6 août 1893 au 4 mars 1894.

2. A propos de cet Ambroise, qui fit ses classes avec Antoine, chez M. l'abbé Chauvet, à Versailles, M. le docteur Martin nous prie de rectifier une erreur qui a trop longtemps eu cours et dont la *Légitimité* se fit jadis l'écho : Jamais la duchesse d'Angoulême ne paya la pension des deux frères.

Son second frère, DENIS, mort également, était resté sur la métairie paternelle à Gallardon. « J'en reviens depuis deux jours, m'a dit le docteur, étant allé passer une quinzaine chez mes neveux, qui ont succédé à leur père dans la culture. — J'avais encore un frère plus jeune que moi de quatre ans : LOUIS, décédé il y a trois ans. — Je reste donc le seul survivant de la famille, et je suis âgé de quatre-vingt-sept ans. »

M. le docteur ANTOINE Martin est né le 12 août 1815.

Ceux qui liront les lignes que nous venons d'écrire ne seront peut-être pas fâchés de savoir que la lucidité d'esprit de ce vieillard est complète à tous égards : car, pendant l'après-midi de notre entrevue, nous fûmes interrompus différentes fois par la visite de clients venant consulter cet excellent praticien, qui traite ses malades selon la méthode homéopathique.

ÉPILOGUE

Que le récit de notre entrevue avec le docteur Martin, fils du célèbre voyant de Gallardon, passe sous les yeux des sceptiques ou des croyants au point de vue du merveilleux ; qu'il heurte des préjugés ou froisse la bonne foi des partis politiques, partis *engendrés toujours par l'histoire*, vraie ou frelatée ; qu'il soit de nature à expliquer le passé, à justifier même le présent, ou encore à éclairer quelque peu l'avenir ; qu'il satisfasse quelques esprits, ou qu'il en gêne et chagrine d'autres : ce n'est point ce que nous avons recherché.

Notre but était de vulgariser quelques faits inconnus de certains, méconnus par d'autres, et mis le plus souvent sous le boisseau par des intérêts personnels ou de parti.

Nous disons donc et nous concluons que — à moins de rejeter toute certitude historique — il reste acquis et prouvé :

1^o Qu'un simple et humble paysan de la Beauce est allé trouver Louis XVIII et a dit à ce monarque qu'il occupait une place ne lui appartenant pas ;

2^o Que son successeur, le roi Charles X, avant sa piteuse fuite et sa déchéance, a fait demander à ce même paysan ce qui lui restait à faire en pareille occurrence ;

3° *Enfin, que* la duchesse d'Angoulême, dite « la sainte », mais trop tôt peut-être ! — on a tort de canoniser les gens de leur vivant — s'est soulagée devant Dieu et devant les hommes en donnant message à un courtisan de marque de réparer ce qu'elle aurait dû réparer elle-même.

Et, pour le mot de la fin, nous serions presque tenté de buriner celui des Écritures, employé par le premier des orateurs sacrés du grand siècle :

Et nunc... erudimini qui judicatis terram.

Frédéric MOENECLAËY,

Ancien magistrat,
Adjoint au maire de Bailleul (Nord).



LE DÉMONISME

ÉTUDE HISTORIQUE, CRITIQUE ET THÉOLOGIQUE

(*L'Ami du Clergé*)

(SUITE)

~~~~~

**II. Sacrifices.** — Le sacrifice est par lui-même le suprême hommage rendu à la divinité, car il renferme la plus vive protestation en acte que Dieu est le souverain maître de la vie et de la mort et le souverain maître de toutes les créatures, qu'il mérite que toutes les vies se consomment en son honneur, d'autant plus qu'en les perdant il ne perdrait absolument rien et pourrait les refaire par un seul acte de sa volonté.

Après le péché, le sacrifice renferme de plus en quelque sorte une suprême expiation, par la protestation solennelle que la créature qui a péché mérite absolument de perdre la vie que Dieu lui avait donnée et dont elle a abusé, mais que ne pouvant pas sans crime se l'ôter à elle-même, puisqu'elle n'est point maîtresse de sa propre vie, comme compensation elle immole à son Dieu la vie d'une autre créature qui lui appartient et dont elle peut user à son gré.

La vie étant surtout dans le sang et le sang ayant été vicié par le péché, les sacrifices devaient être sanglants.

Cependant l'homme ne pouvait savoir si Dieu accepterait en échange de la sienne la vie d'un animal, et si l'effusion de son sang le porterait à pardonner; aussi il a fallu que Dieu lui-même se prononçât et demandât, dès le commencement, des sacrifices. De là est venue cette antique tradition en vertu de laquelle les sacrifices se retrouvent dans toutes les anciennes religions, et aussi dans toutes les nouvelles, à l'exception du protestantisme.

On comprend aussi que le sacrifice étant la partie impor-

tante du culte, Dieu n'en ait rien laissé à la libre appréciation de l'homme. C'est lui qui dans l'ancienne loi a indiqué à Moïse les victimes qu'il voulait et celles dont il ne voulait point, la manière de les immoler et les différentes sortes de sacrifices. Dans tous les sacrifices, il a demandé comme participation de l'homme la *manducation* ou bien *réelle* d'une partie de la victime, ou bien *morale*, lorsque, dans l'holocauste où la victime tout entière doit être brûlée à l'honneur de Dieu, on mange des fruits ou des gâteaux offerts avec elle; ou au moins *figurative*, lorsqu'on participe au repas donné à l'occasion du sacrifice. De même l'Église a réglé selon la volonté de Notre-Seigneur toutes les parties du sacrifice eucharistique destiné désormais à remplacer tous les autres et le seul, à cause de son excellence suprême, que Dieu veuille jusqu'à la fin des siècles, et elle a demandé du prêtre toujours la manducation réelle, et des fidèles ou la manducation réelle ou bien la manducation morale par l'union entre tous ceux qui participent au même sacrifice et la communion de désir, ou encore quelquefois la communion figurative par la manducation du pain bénit offert à la messe.

Après ce que nous avons dit précédemment, on pense bien que les démons, qui voulaient se substituer à Dieu et être adorés, ne pouvaient pas négliger le sacrifice, acte suprême d'adoration. Aussi ont-ils voulu que des sacrifices leur fussent offerts, et ils en ont demandé sans cesse par l'entremise des idoles et par la voix des oracles.

Nous pourrions accumuler ici un nombre immense de citations; contentons-nous des paroles de Porphyre :

« Après avoir juré de dire la vérité, je vais transcrire les préceptes de piété et de culte divin que l'oracle a proférés. Cet oracle d'Apollon expose l'ensemble et la division des rites qu'on doit observer pour chaque dieu... : une victime aux divinités heureuses, à celles qui habitent les hauteurs des cieux; une à celles qui règnent dans les airs et l'atmosphère; une à celles qui président à la mer et à celles qui sont dans les ombres profondes de l'Érèbe, car toutes les parties de la nature sont sous la puissance des dieux qui la remplissent...; aux dieux Lares trois victimes couleur de terre; aux

dieux célestes trois victimes blanches. Celles aux dieux Lares doivent être coupées en trois; celles aux dieux infernaux ensevelies dans une fosse profonde avec leur sang tout chaud: des libations de miel et des dons de Bacchus aux nymphes. Quant aux dieux qui voltigent autour de la terre, que le sang inonde leurs autels de toutes parts, et qu'un oiseau entier soit jeté dans leurs foyers sacrés..., que les membres principaux des victimes soient le partage des dieux, que les extrémités soient jetées aux flammes, et que le reste soit pour les convives... »

Mais en haine de l'homme, celui qui fut homicide dès le commencement devait demander des sacrifices humains, afin de continuer à être homicide jusque dans le culte suprême rendu à la divinité. Aussi n'y a-t-il peut-être pas une seule nation païenne de qui il n'en ait exigé et qui ne lui ait obéi.

Dans les anciennes régions chananéennes et phéniciennes, la religion était caractérisée par un culte particulièrement licencieux et sanguinaire : les orgies, la débauche et la prostitution y revêtaient un caractère sacré. Les sacrifices humains y étaient assez fréquents. Dans les cas de grand péril pour la nation, le roi et les nobles fournissaient ceux de leurs enfants que le dieu demandait; on les brûlait vifs devant eux, et l'odeur de leur chair apaisait la colère du dieu. Pour que l'offrande fût agréée, la mère devait être là, impassible et vêtue comme aux jours de fête. Assurément, s'il n'y avait pas eu un commandement exprès et bien réel de leur idole, ils ne se seraient jamais soumis à ce qui révoltait à ce point leurs sens et leur cœur. Pour détourner les Juifs de s'y laisser entraîner, en maint endroit Dieu avait dû fulminer les plus terribles objurgations et menaces avec peine de mort contre ceux qui livreraient leurs enfants à Moloch.

Tout le monde connaît les hécatombes humaines exigées et livrées chez les Carthaginois.

De là, ces horreurs furent transportées en Chypre, à Rhodes, à Lemnos et jusque dans le cœur de la Grèce. Dès le temps de la guerre de Troie, Agamemnon fut obligé d'immoler sa fille impérieusement réclamée par l'oracle. Cécrops dut sacrifier sa propre fille. A Athènes, on nourrissait quelques

hommes aux frais de l'État, et dans les calamités publiques on en immolait deux à la fois devant tout le peuple. D'accidentelle qu'elle était dans le principe, l'immolation devint périodique et reçut le nom de fête des *Thargélies*; on la faisait en automne et elle durait deux jours. Les mêmes Athéniens ayant fait mourir Androgée, ils furent moissonnés par la peste et par la famine; l'oracle de Delphes, interrogé sur la cause de la double calamité et sur le moyen d'y mettre un terme, répondit : « La peste et la famine cesseront si vous désignez par le sort sept jeunes gens et sept jeunes vierges pour Minos; vous les embarquerez sur la mer sacrée en représailles de votre crime; et c'est ainsi que vous vous rendrez le dieu favorable. » Ces malheureuses victimes étaient conduites dans l'île de Crète et renfermées dans le labyrinthe où elles étaient dévorées par un monstre ou mouraient de faim; et cela devait se répéter tous les ans. Au temps de la mort de Socrate, c'est-à-dire plus de cinq cents ans après, cet odieux tribut n'était pas encore aboli chez les Athéniens.

Les autres peuples de la Grèce ne furent pas plus exempts des sacrifices humains que ces Athéniens qui passaient pour le peuple le plus doux et le plus civilisé.

Comme la Grèce, Rome sacrifia aussi de temps en temps des victimes humaines jusqu'à l'avènement du christianisme, et parmi les sacrificateurs Dion Cassius cite l'homme le plus éminent de l'antiquité, Jules César. Ajoutons, avec Tite-Live, qu'il était permis au consul, au dictateur et au préteur, quand il dévouait les armées ennemies, de dévouer comme victime le citoyen qu'il voulait, pris dans une légion romaine.

Et quand les dieux déclaraient que les sacrifices même humains ne suffisaient pas, ils demandaient des dévouements volontaires. Qui ne connaît ceux de Codrus à Athènes, de Curtius et des deux Decius à Rome et les effets qui suivirent?

Est-ce qu'on n'est pas autorisé aussi à regarder à Rome, comme de vrais sacrifices humains, la mort de tant de milliers de gladiateurs? Car c'était en l'honneur des dieux que se donnaient ces combats dans ces immenses amphithéâtres où quelquefois vingt ou trente mille hommes, selon le calcul de Lipse, s'égorgeaient dans l'espace d'un mois. Ces spectacles

étaient donnés souvent par les meilleurs empereurs; ainsi Trajan, pour fêter son triomphe sur les Daces, célèbre de ces jeux où s'entre-déchirent dix mille gladiateurs, et Pline le Jeune, son panégyriste, loin de le blâmer, le loue d'y avoir fait preuve de justice et d'humanité, parce que, ainsi que l'avait fait Caligula, il n'avait pas pris parmi les spectateurs de nouvelles proies à jeter dans l'arène et ajouté par là au nombre des victimes. Le peuple romain était devenu insatiable de ces combats meurtriers; il mettait sa joie dans le bruissement du sang, dans la vue d'affreuses blessures et dans le râle de la mort. Quand un blessé tombait incapable de continuer la lutte, des milliers de mains s'élevaient pour faire signe qu'on l'achevât, et s'il demandait grâce, c'était aux plus jeunes dames romaines et même aux jeunes filles que le plaisir de la lui refuser était réservé, en tournant le pouce en bas.

D'autres devaient combattre contre des bêtes fauves, et même, à en croire Sénèque, les gladiateurs qui avaient échappé le matin au glaive des combattants, à la lutte du pugilat ou à la gueule et aux griffes des fauves, devaient quelquefois dans l'après-midi combattre de nouveau, sans aucune arme défensive, pour rassasier les spectateurs par la grande quantité de leurs blessures mortelles et la foule des agonisants.

A toutes ces atrocités se mêlaient les raffinements d'une délicatesse voluptueuse. C'était un orchestre à mille instruments qui faisait entendre les sons les plus harmonieux; c'étaient des voiles de pourpre brodés d'or qui ondoyaient au-dessus de la tête des spectateurs, pour les protéger contre les ardeurs du jour; c'étaient des tuyaux ménagés avec art qui versaient une rosée odorante, pour rafraîchir l'air et corriger l'âcre parfum du sang.

Ces mœurs féroces étaient devenues tellement naturelles que les victimes elles-mêmes, oubliant qu'elles avaient droit de vivre, s'y prêtaient avec une résignation stupide, et passant devant le trône de César elles courbaient lâchement le front jusqu'à terre, comme pour adorer une dernière fois ce dieu en l'honneur de qui elles donnaient leur vie, et chantaient :

*Ave, Cæsar, morituri te salutant!* Et pas un philosophe, pas une femme n'élevait la moindre réclamation contre de telles abominations. Assurément, quelles que soient la déchéance et les passions humaines, si les dieux ou plutôt les démons qui dominaient ces peuples ne s'y fussent pas étrangement mêlés, elles ne seraient pas descendues jusque-là.

Nulle part peut-être l'abus de la croyance à la nécessité de l'effusion du sang humain pour apaiser la justice divine, n'a produit de plus déplorables conséquences que chez les anciens Gaulois et les anciens Germains. Dans les guerres et les grands dangers, c'étaient des centaines d'enfants des meilleures familles que leurs divinités féroces réclamaient pour être jetés vivants dans de vastes chaudières rougies à blanc; ou bien des centaines d'hommes ou de jeunes vierges qui devaient être enfermés dans un colosse d'osier et qui disparaissaient sous des torrents de flammes, pendant que les instruments résonnaient éclatants pour empêcher d'entendre leurs cris déchirants. Aussi les Romains eux-mêmes, si peu scrupuleux sur le respect de la vie humaine, demeuraient stupéfaits devant ces tueries accomplies au nom de la religion. Le druidisme semblait trop inhumain même à des tyrans comme Tibère, qui se faisaient un jeu de la vie de leurs semblables.

Chez tous les peuples modernes, tant qu'ils n'ont pas été chrétiens, se sont retrouvés, également demandés par leurs divinités, ou pour mieux dire par les démons qu'ils adoraient, les sacrifices humains dans des proportions colossales et odieuses. Ainsi en l'an 1447, trente-quatre ans avant la conquête espagnole, à Mexico, pour une seule fête, le nombre des victimes humaines immolées avec un raffinement de cruautés inouïes s'éleva jusqu'à 80.000; et les Espagnols trouvèrent des temples tout entourés de têtes humaines, les unes encore sanglantes, les autres desséchées. Dans le Dahomey, qui compte environ un million d'habitants, il n'y a pas encore longtemps, en certaines années, on a compté plus de 3.000 victimes humaines égorgées avec une barbarie révoltante. On pourrait multiplier presque à l'infini les citations, si l'on voulait passer en revue tous les peuples idolâtres.

Nous avons vu que dans tous les sacrifices il y avait participation à la victime par la manducation réelle, morale ou figurative. Or cette participation, elle ne pouvait pas manquer aux sacrifices humains, Satan devait l'exiger pour que son œuvre fût complète.

Chez les peuplades sauvages il y eut la manducation *réelle* : de là l'anthropophagie, absolument contraire à tous les instincts de la nature. Si donc elle n'est pas un fait naturel, elle est un fait extra-naturel, auquel il faut une cause. Cette cause ne peut pas être divine, puisque Dieu la condamne toujours. Elle est donc nécessairement diabolique. On en est encore convaincu davantage quand on voit dans les rapports des missionnaires avec quels raffinements d'atroce barbarie elle se pratique chez un nombre encore assez considérable de peuplades.

Chez d'autres peuples, il y avait au moins la manducation *figurative*, par la participation aux banquets qui suivaient les sacrifices humains.

On peut bien dire que chez les Romains il y avait la manducation *morale*. Les combats de gladiateurs et tous les jeux sanglants de l'amphithéâtre n'étaient-ils pas, en effet, de vastes festins de chair humaine dont tous les spectateurs se repaissaient par les yeux avec une joie atroce? Et, comme chez les sauvages, ils étaient donnés la plupart du temps pour remercier les dieux de quelque victoire. Il est donc impossible de n'y pas voir les démons comme principaux agents.

III. **Oracles.** — On sait qu'avant de rien commencer d'important l'ancien peuple de Dieu avait ordre de consulter l'oracle du Seigneur : *os Domini*. Le nouveau peuple de Dieu, l'Église, a toujours eu soin aussi, dans les circonstances solennelles ou importantes, d'adresser à Dieu de solennelles supplications pour qu'il daignât lui faire connaître ce qu'il y avait à faire; et, tant qu'elles furent vraiment chrétiennes, les nations s'adressèrent toujours au Souverain Pontife, remplaçant de Jésus-Christ, pour avoir des règles de conduite sûres : c'était encore là consulter l'oracle du Seigneur, *os*

*Domini.* Même dans la vie privée, les vrais catholiques n'entreprennent rien de grave et d'important sans avoir consulté leurs évêques ou leurs prêtres, et pour eux c'est encore consulter l'oracle du Seigneur, *os Domini*, Jésus-Christ ayant dit lui-même : *Qui vos audit, me audit.*

Il semble bien évident que Satan a dû contrefaire et tourner à son profit un usage si propre à lui assurer les hommages et la confiance des hommes. Aussi nous voyons chez tous les peuples païens des oracles sataniques, qui forment comme la base de la religion, et que tous vont consulter sur toutes les affaires importantes publiques et privées, et qui sont tellement nombreux qu'il serait plus facile, dit Plutarque, de trouver une ville bâtie en l'air qu'une ville sans oracles.

D'où viennent ces oracles? C'est bien vite fait et bien facile de dire qu'ils viennent de la supercherie des prêtres, mais ce n'est pas aussi facile de le prouver.

Nous ne nierons point cependant que les prêtres des idoles n'aient plus d'une fois fabriqué, en usant de supercherie, des oracles à leur profit, quand, par exemple, leurs idoles ne voulaient pas, ou, parce que Dieu s'y opposait, ne pouvaient pas répondre.

Mais que de fois aussi les oracles ont annoncé avec certitude des choses que les prêtres ne pouvaient pas savoir! Que de fois aussi ils ont annoncé des choses que les prêtres n'auraient jamais osé dire, des choses même dont ils auraient voulu empêcher la proclamation! — Puis, si toujours et partout les oracles n'eussent parlé que grâce à la supercherie des prêtres, est-ce qu'on y aurait cru pendant des centaines et même des milliers d'années? Est-ce qu'on n'eût pas découvert en maint et maint endroit cette supercherie? est-ce que par là les prêtres ne fussent pas tombés dans le discrédit? Et cependant, tout au contraire, jusque bien longtemps encore après Jésus-Christ, les oracles sont tellement respectés que les savants, les philosophes, les rois et les empereurs les consultent, et les plus fiers généraux n'osent se mettre en campagne sans les avoir interrogés, et pour leur obéir ils sacrifient au besoin leurs propres idées, leur réputation,



leurs biens et jusqu'à leurs enfants ou même leur propre vie.

Si Pascal a pu dire avec raison en parlant des martyrs : « Je crois volontiers et sans peine des témoins qui se laissent égorger pour attester la vérité de ce qu'ils disent avoir vu », est-ce que nous aussi nous ne devons pas croire volontiers tant de milliers d'hommes qui, pendant des siècles et même des milliers d'années, ont sacrifié tout ce que nous venons de dire pour attester leur foi dans les oracles et les miracles qu'ils leur avaient vu faire ? Aussi tous les saints Pères étaient également si persuadés de la réalité des oracles que pas un seul d'entre eux ne les attribue aux prêtres, mais aux démons : et ils étaient à même de contrôler la vérité de ce qu'ils disaient.

Les démons, du reste, tenaient eux-mêmes à prouver que ces oracles n'étaient point chose naturelle, soit par la manière dont ils les rendaient, soit par les circonstances qui les accompagnaient, soit par les choses qu'ils annonçaient.

Ainsi tout leur était bon pour rendre ces oracles : un morceau de bois, comme nous le voyons dans la Sainte Écriture, une table, comme le rapporte Tertullien, un homme ou une femme, comme on le voit dans l'histoire sainte et l'histoire profane, un chêne, ainsi que celui de Dodone ou ceux des druides, une statue de bronze, comme celle de Memnon, une fontaine, comme celles de Colophon et de Castalie, une fève, un grain de froment, les entrailles d'un animal, une chèvre, un corbeau, comme le rapportent Clément d'Alexandrie et tant d'autres auteurs, un trépied, comme celui de Delphes, un serpent, disons surtout un serpent, car si les démons, en signe de leur premier triomphe sur l'homme, ont propagé partout, ainsi que nous l'avons dit, le culte du serpent, c'est aussi surtout par les serpents qu'ils aimaient rendre leurs oracles, comme la Sainte Écriture et l'histoire profane le disent en tant d'endroits. D'autres fois c'était par des voix mystérieuses, ou par des songes, ou par des sorts, que les démons parlaient, mais de manière à convaincre qu'il y avait là quelque chose de tout à fait extra-naturel. « Souvent, dit Cicéron, les faunes ont fait entendre leurs voix ; souvent les dieux ont apparu sous des formes tellement sensibles qu'ils

ont forcé quiconque n'est pas stupide à reconnaître leur présence... Souvent des voix véritables se sont fait entendre dans les temps de trouble, sans qu'on pût savoir d'où elles venaient... Peu avant la prise de Rome, on entendit une voix qui venait du bois consacré à Vesta, et cette voix avertis-sait qu'on eût à reconstruire les murailles, parce que, autrement, la ville serait prise dans peu. » L'oracle ne fut reconnu que trop vrai. » (*De Divinat.*) Ailleurs, il dit qu'Épicure est le seul qui ait douté de la vérité des oracles.

Assez souvent, au moment où ces oracles étaient rendus, on entendait comme de sourds mugissements sortir du centre de la terre, ou l'on voyait les murs s'ébranler, des sillons lumineux traverser les airs, des trépieds marcher seuls, etc. Trajan, après le récit des prédictions étonnantes de l'oracle d'Héliopolis, se décida à le consulter; pour n'être point dupe d'un imposteur, il prit ses mesures et envoya une lettre bien scellée, en demandant une réponse. L'oracle lui fit renvoyer un billet blanc bien plié. Les prêtres furent effrayés d'un tel ordre, mais Trajan fut dans l'admiration, car sa lettre ne contenait rien. Le judicieux Tacite rapportant quelques oracles avoue qu'ils se trompaient quelquefois, mais qu'ils étaient la plupart du temps très véridiques et fort prodigieux, et que savants et ignorants y avaient grande confiance, malgré le scepticisme et l'impiété de ces temps.

Que les oracles se soient trompés quelquefois ou aient été amphibologiques, c'est une preuve de plus qu'ils viennent des démons, qui sont très clairvoyants, mais qui ne savent pas tout et ne peuvent pas tout prévoir infailliblement.

Ce qui prouve encore qu'ils viennent des démons, c'est qu'ils sont arrivés à corrompre et à avilir les hommes en les forçant à adorer de prétendus dieux qui ne pouvaient être que des démons, sous la figure de tout ce qu'il y a de plus laid et de plus repoussant dans la nature : ce à quoi les hommes ne se seraient jamais prêtés, s'ils n'y avaient été poussés par une force préternaturelle.

Enfin, une des preuves les plus indéniables de cette vérité se trouve dans la puissance que les chrétiens, ainsi que l'affirment Tertullien et saint Cyprien en mettant les païens

au défi de le nier, avaient d'empêcher les oracles de parler, ou de leur faire avouer qu'ils n'étaient que des démons: ce qu'obtenaient même les simples reliques des martyrs, ainsi qu'on pourrait le prouver par bien des faits, et c'est même ce qui mit fin à cette multitude si prodigieuse d'oracles.

§ 3. — *Suites et conséquences de l'idolâtrie.*

Nous avons vu que Satan, dès le commencement, comprit parfaitement que le meilleur moyen de corrompre l'homme et d'en faire un révolté contre le vrai Dieu était de le pousser à l'orgueil et à l'impureté. Plus donc nous reconnaitrons cette impulsion générale dans l'idolâtrie, plus nous devons y reconnaître l'œuvre de Satan.

Or, comme le montre M. Auguste Nicolas, que nous nous permettrons d'analyser ici, en y ajoutant toutefois les pensées de quelques autres auteurs, dans l'idolâtrie l'orgueil et la volupté étaient encensés sous toutes les formes. On attribuait aux divinités l'infamie des vices ou des crimes les plus énormes, de manière à en faire la personnification vivante de l'ivrognerie, de l'inceste, du rapt, de l'adultère, de la luxure, de la fourberie. Ceux ou celles qui voulaient s'excuser de leurs fautes ou se porter au vice, n'avaient besoin que de se rappeler les exemples des dieux ou déesses. « Jupiter a séduit une femme en se changeant en pluie d'or, fait dire Térence à l'un de ses personnages, et moi, chétif mortel, je n'en ferais pas autant? » Aristote, qui regardait comme un acte blâmable de représenter des images obscènes, excepte celles des dieux qui voulaient être honorés par de telles représentations. Ovide, qui a fait des poésies si impudiques, ne veut pas que les jeunes filles aillent dans les temples, parce qu'elles y verraient, dit-il, combien Jupiter a fait de mères; les murs et les plafonds des temples étaient en effet couverts de fresques honteuses, de telle sorte que l'adolescent et la jeune fille qui avaient grandi au milieu du spectacle continu de ces images lubriques se trouvaient familiarisés, dès la plus tendre enfance, avec les infamies qu'elles contenaient. Quoi

de plus fort que ce que dit Sénèque? « Ils murmurent aux oreilles des dieux des supplications les plus exécrables; mais si quelqu'un vient à les écouter, ils se taisent; ce qu'un homme rougirait d'entendre, ils ne rougissent pas de le dire à un dieu! » A noter que nous ne voulons parler ici que de ce qu'il y avait de plus public, car nous réservons pour le chapitre suivant ce qui regarde les fêtes mystérieuses des divinités.

Quelles devaient donc être les mœurs sous l'influence d'un tel culte? Toutes les forces, tout l'organisme de l'homme étaient portés à la sensualité; toute l'intelligence était passée en quelque sorte dans les sens, et enfantait quelque chose de monstrueux dont rien ne peut donner l'idée. De là ces proportions colossales dans les repas, où, pour le plaisir des sens, des grands, des empereurs se faisaient quelquefois servir par de jeunes esclaves nues, où presque tous s'enivraient, où beaucoup allaient se faire vomir pour recommencer à manger; et dans les spectacles et sur les théâtres, où les gladiateurs combattaient tout nus, où l'on faisait paraître des courtisanes entièrement nues. Aussi les hommes blasés sur les plaisirs des sens en avaient des nausées; comme il faut des boissons frelatées à l'ivrogne à qui le vin et l'eau-de-vie même ne suffisent plus, ainsi l'on comprend qu'à ces hommes il fallait des plaisirs contre nature, ceux de la sodomie, vice infâme entre tous. Ce vice infâme, Gibbon le met à la charge des quinze premiers empereurs romains, à l'exception de Claude, qui vivait dans un commerce incestueux; la délicatesse la plus exquise de Virgile et de Tibulle ne s'en offensait pas, et l'austère philosophie de Cicéron jouait avec ces monstruosité. On vit bientôt célébrer des noces auxquelles rien ne manquait : la robe, le voile, les serments, les flambeaux, etc., rien, excepté une femme! « Le public, dit Juvénal, n'assiste pas encore à ces infâmes mariages, et ils ne sont pas encore inscrits sur les registres, mais vivons encore quelque temps et nous verrons former en public ces exécrables nœuds, nous les verrons légitimer. » Et en effet, au cinquième siècle, le saint prêtre Salvien nous apprend que, parmi les païens, de telles noces se célébraient en présence et aux acclamations de tout un peuple.

Il n'est pas étonnant qu'avec ce besoin effréné de jouissances, dans les pays civilisés, les deux tiers des habitants fussent réduits à l'esclavage et entièrement employés à repaître les sensualités de l'autre tiers qui avait pouvoir absolu, c'est-à-dire, de par la loi, droit de frapper, de fustiger, de percer avec un stylet ou une longue aiguille, de jeter en pâture à des poissons, enfin de faire mourir à son gré et pour quelle cause il voulait ses esclaves... et il ne s'en faisait pas faute. Ainsi Védius Pollion, ami d'Auguste, entretenait des murènes d'une grosseur énorme en leur donnant des esclaves à dévorer, et le sénateur Q. Flaminius fit mettre à mort un de ses esclaves sans autre motif que de procurer un spectacle nouveau à l'un de ses complaisants, qui n'avait jamais vu tuer un homme.

Que de milliers d'exemples à peu près du même genre on pourrait citer ! Et jamais un philosophe, ni un poète, ni un historien, n'eut un mot de blâme contre les cruautés exercées sur les esclaves, ou un mot de pitié pour les victimes de ces barbaries !

Quelle société ! Vraiment Satan n'avait pas perdu son temps avec l'idolâtrie.

(*A suivre.*)



## LES ANGES ET LES BÉATITUDES

(Suite)



*Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.*

Voyez au tableau des Béatitudes et des Vertus qui fait partie de notre présent chapitre, comment se partage la justice. C'est la plus étendue des vertus cardinales. *En pratique*, dans l'exercice de la vie spirituelle, elle précède la charité.

Oh ! qu'il est difficile d'être juste en tout point sur ce théâtre des vices que l'on appelle la terre et que le Prince des ténèbres a envahi pour y régner en souverain, comme il y régna presque seul durant quatre mille ans ! — Usurpateur despotique des droits de Dieu et des droits de l'homme, il y régnait en souverain absolu lorsque l'aurore de l'ère chrétienne vit se lever le Soleil de justice ; lorsque vint le vrai Roi revendiquer son royaume terrestre, ce qui fait dire à saint Jean : « Et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise. Celui qui est la vraie lumière... est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. »

Or, quelle distance il y a entre ne pas vouloir recevoir le Juste, et le désirer, le repousser et aspirer à lui ; entre refouler le Juste dans sa voie qui est la vérité, et tendre à sa vie par cette même voie ; entre mépriser cet éclatant soleil, et avoir faim et soif de sa justice ?

Cependant, telle est la distance que doivent franchir ceux qui passent de la mort à la vie<sup>1</sup> sur notre terre, et si l'on ne veut être juste assez que pour prétendre à la béatitude de justice, on doit avoir faim et soif de la justice. — Pour comprendre ces divines paroles de la Vérité : *Cherchez le*

1. La mort et la vie de l'âme : le péché, la vertu.

*royaume de Dieu et sa justice*, il faut avoir faim et soif de la justice; pour savoir *bien rendre à César-ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*, il faut avoir faim et soif de la justice; pour être suffisamment religieux, *adorer Dieu en justice et en vérité*, rendre à la Mère de Dieu le culte qui lui est dû, honorer comme il faut les anges et les saints et pratiquer envers les hommes, nos amis, nos alliés, nos frères, nos parents les nombreuses vertus qu'indique cette mère vertu à tout vrai chrétien, il faut avoir faim et soif de la justice.

Faim et soif. La justice est la nourriture et le breuvage de nos âmes. La charité est comme l'air vital que nous respirons; sans respirer, impossible de vivre, mais impossible de vivre non plus sans manger ni boire, et l'appétit que nous éprouvons pour l'un et pour l'autre est le vrai signe d'une bonne santé. Or la sainteté est la santé de l'âme.

Un autre grand signe de la santé est la force. La vertu de justice demande une grande force d'âme pour résister aux attraites des convoitises et des passions qui tendent à nous rendre injustes envers Dieu, envers nous-mêmes, envers les autres. — Voyez les nobles vertus qu'engendre la force, et calculez la puissance du don sacré qui est, de tous les dons, le seul à se rencontrer avec une vertu de même nom, de même nature. Il n'en fallait pas moins pour rassasier notre âme de ces deux fruits du Saint-Esprit dont la *douceur* est la qualité de la vraie force et dont la *patience* nous fait attendre en paix l'heure à jamais bénie où les élus commencent à se *rassasier* éternellement aux sources infinies de la Justice.

Anges de ces heureux, vous êtes bienheureux, vous qui les avez guidés depuis le commencement de leur vie dans la voie étroite de la justice et de la vérité. Vous êtes bienheureux parce que depuis le commencement du monde vous disposez toutes les créatures qui vous sont subordonnées, d'après l'ordre établi par le Créateur du ciel et de la terre. Vous êtes bienheureux, anges gardiens des hommes, qui les conduisez dans la voie des commandements de Dieu, et leur prêtez le secours de vos ailes pour qu'ils avancent en courant dans la plénitude de sa loi sainte, ainsi que l'annonça le prophète : « *In vita mandatorum tuorum cucurri cum dilatasti cor meum,*

tandis que vous dilatiez mon cœur j'ai couru dans le chemin tracé par vos préceptes. » — O bon ange, quand vous m'invitez à élever mon cœur dans l'oraison et que l'âme suspendue aux lèvres du divin Législateur je médite sur les délices de sa volonté adorable, faites-moi sentir de plus en plus la vérité de sa parole lorsqu'il disait à ses disciples : « Venez à moi, vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. — Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. — *Car mon joug est doux, mon fardeau léger.* » — C'est-à-dire que la justice est insupportable aux païens et aux esclaves des hommes et du démon ; mais d'autant plus suave et plus aisée pour les serviteurs du Maître, lesquels peuvent être comparés, dans l'exercice de cette vertu multiforme, aux oiseaux d'espèces et de grandeurs variées qui trouvent on ne peut plus agréable de planer ou de voltiger, les uns plus haut les autres plus bas, à la recherche de la pâture dont ils se rassasient eux-mêmes et nourrissent leurs petits.

Magnanimes archanges, vous, Force de Dieu <sup>1</sup>, et vous surtout, Michel, faites donc respecter la douce loi du Seigneur, le repos de son jour, la sainteté de son Nom. Élevez, à la Religion persécutée, des temples nouveaux, sur les ruines des schismes et des hérésies ; tarissez l'idolâtrie et glorifiez le triomphe universel de l'Église du Christ.

Et vous tous, assesseurs du souverain Juge des vivants et des morts, Princes de la justice et Trônes de Dieu, qui chaque jour voyez comparaître devant un tribunal sans appel cent mille convoqués, rendez attentifs aux droits de Dieu les rois et les peuples : que tout le monde respecte les lois qui dérivent de la loi éternelle et regarde, avec l'Ange de l'École, comme une corruption de loi celles qui en dévient.

\*  
\* \*

*Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde.*

1. Force de Dieu est la signification du nom de l'archange Gabriel.



La miséricorde a plus d'affinité avec la justice que n'en ont entre elles toutes les béatitudes. Si, par ordre, elle a rapport au don de conseil qui répond avec elle à la troisième demande du *Pater*, par convenance elle correspond avec le don de science qui est la base de l'espérance, ainsi que, et surtout, au don de Piété, lequel engendre la vertu de Justice et les fruits de Bonté et de Longanimité. Tandis que d'un autre côté ces deux fruits dépendent de la Force, vertu et don alliés l'un et l'autre à la béatitude de Justice.

Il est juste d'être miséricordieux, là où cesse le péché ou la peine due au péché : c'est justement au tribunal de Dieu ; c'est juste au tribunal des hommes. Le siège du Pénitencier est appelé le *tribunal de la miséricorde*. Et n'est-ce pas la volonté de Dieu — *fiat voluntas tua* — que nous implorions sa miséricorde infinie pour les âmes qui, en purgatoire, enfer de la Miséricorde, achèvent de purger leur peine ? — Or la prière, en ce sens, œuvre de miséricorde, est un acte de religion, vertu ayant sa racine dans la justice. La miséricorde a donc aussi sa loi, et c'est la même que celle de la justice ; car la justice n'est autre chose que l'accomplissement de la volonté de Dieu opposée à la tentation qui est la volonté du démon. Pourquoi nous demandons encore à notre Père qu'il nous accorde la force de résister au Mauvais.

Prudence et Vigilance, conseil du Christ, veillez et priez afin que vous ne succombiez pas au mal de la tentation.

Oh ! aidez-nous, Puissances des cieux, volez à notre secours ; assistez les pauvres pécheurs en but aux misères de ce monde dont la plus grande est le mal, la corruption, la séduction, les tentations innombrables qui nous assiègent de toutes parts, pour fondre sur notre âme quand nous y pensons le moins. Mon Dieu, souvenez-vous de notre profonde misère, *misericordie recordare*<sup>1</sup>, et dépêchez à notre secours les anges, ces esprits très forts et très puissants auxquels entre tous vous avez donné pour mission spéciale de refouler les démons dans l'abîme des peines éternelles.

Miséricordieux vous également, aimables Vertus, qui,

1. Le secours de la misère, étymologie du mot *misericorde*.

invisibles dans le mystère, opérez d'innombrables conversions, par des prodiges qui sont votre secret et votre spécialité, surtout à la mort des pécheurs, j'aime à le croire, pour faire produire la grâce du pardon suprême aux torrents infinis que fait pleuvoir constamment, sur cette terre qui en a toujours soif, la miséricorde de notre Dieu.

Père, j'ai contemplé la bonté de votre Fils Notre-Seigneur, s'oubliant à la recherche de la brebis perdue, et sa longanimité surhumaine, surangélique à attendre son retour, et la magnanimité sans bornes qu'il déploya sur le Calvaire lorsqu'il versa tout son sang pour la brebis introuvable... égarée, désespérée aux yeux de l'homme; mais récupérée, peut-être, aux regards des anges. — Et c'est Lui qui nous a appris à vous dire sans cesse, ô Père de Jésus-Christ et de tous les hommes ses frères : « ... remettez-nous nos dettes *comme nous les remettons nous-mêmes à ceux qui nous doivent.* »

Miséricorde ou justice; pardon ou condamnation? — Oui, bienheureux ou malheureux, ceux qui chaque jour, chaque heure, présentent à un Dieu leur propre volonté, leurs intentions les plus intimes, pour exemple et mesure de sa volonté, de ses intentions à leur égard! — Si je ne pardonne pas, ne me pardonnez pas; si je pardonne du bout des lèvres, agissez de même avec moi; si j'ai quelque rancune, quelque ressentiment, continuez à m'en vouloir dans les mêmes proportions; si je hais, vengez-vous contre moi — Mais non, je pardonne du fond du cœur, et j'espère d'autant plus de vous un pardon intégral, absolu, que votre miséricorde surpasse la mienne infiniment.

Avez-vous jamais suspendu votre pardon? — Votre cœur était dans l'angoisse; si vous priiez vous aviez peine de vous défendre contre l'hypocrisie de votre prière. — C'est qu'il n'y a point d'union possible avec Dieu, tant que dure une séparation volontaire d'avec le prochain.

Avez-vous eu à pardonner, et l'avez-vous fait, la consolation qui aussitôt inonda votre âme est un indice des joies qui inondent les cieux chaque fois que Dieu fait un acte de miséricorde. Le calme, le plaisir intime que vous éprouvâtes, étaient l'avant-goût du bonheur spécial réservé dans la gloire

aux miséricordieux. Vous cueillites alors les fruits savoureux attachés à cette béatitude.

Combien donc on pourrait être heureux sur la terre et que de bienheureux la terre donnerait au ciel, si les créanciers étaient plus coulants, en présence de la magnifique promesse du Maître ! C'est ce que nous donne à penser la multitude et la variété des créances : dettes de contradiction, dettes d'honneur, dettes d'argent, dettes de promesse. Débiteurs, soyez justes ; mais vous, créanciers, soyez miséricordieux et n'allez pas vous affubler de la dépouille de l'indigent... L'un et l'autre, soyez pauvres d'esprit ; cessez votre duel, de part et d'autre ; vous en serez d'autant plus riches, plus honorables, plus véridiques, plus heureux.

Jadis une loi fut promulguée, en vigueur de laquelle le juif, lors de l'année jubilaire, devait rendre au propriétaire même ce qu'il avait *acquis* de lui légitimement. Chacun rentrait dans sa propriété pour cinquante ans. Et aujourd'hui, sous l'aire de la loi nouvelle perfectionnée par la charité du Christ, on voit dans certain pays des chrétiens léguer de père en fils, jusqu'à une génération centenaire, la créance de haine qui aboutit au meurtre de l'arrière-petit-fils du débiteur !

C'est pourquoi, saintes Dominations, nous vous prions d'intervenir avec les Puissances et les Vertus pour maintenir l'ordre établi par le Sauveur des hommes. Tandis que Jéhovah remettait les tables du Décalogue au chef des Hébreux, vous ébranliez le Sinaï des foudres de la miséricordieuse justice dont allait user le Très-Haut envers de pauvres mortels. Ranimez aujourd'hui dans cette vallée de larmes les douceurs de la miséricorde chrétienne.

Et vous, Dominatrice des cieux, Marie, Mère de Miséricorde, lorsque la voix des anges qui interdisaient l'entrée du paradis déserté viendra réveiller du tombeau les élus de votre Fils, rendez au séjour de la béatitude ceux que lui avait ravis la mère du péché<sup>1</sup>.

1. La mère du péché, Ève.

## DU MONDE INVISIBLE

OU RECHERCHES SUR LES FAITS D'UN ORDRE SURNATUREL (1840)

*(Suite)*

Pendant la nuit, les assistants ont entendu des bruits étranges, le tintement des faux suspendues à la muraille, des pas comme ceux d'animaux qui se seraient promenés sur le plancher, des gémissements...

Ma sœur a très bien distingué deux ou trois fois comme les battements d'un gros chien qui se secoue. Les visions sous différentes formes n'ont pas discontinué du reste de la nuit. Rose B... à certain moment a poussé un cri disant qu'une main se promenait sur sa tête. Une autre fois, elle a reçu un léger coup de poing sur les épaules. A cet instant, Rose, Françoise et Christine déclaraient voir le fantôme sur elles.

Vers les trois heures du matin, j'ai été réveillé par un bruit assez sensible et pareil à celui d'un meuble qu'on traînerait sur le plancher. J'ai demandé à haute voix si quelqu'un déplaçait un meuble. Au même instant, la même question était faite par ma sœur qui s'assurait que Rose, Françoise, Christine, Marie étaient près d'elle et ne bougeaient pas.

Une minute après, un bruit semblable a été entendu de tout le monde. Allumant une lumière, nous avons constaté qu'une chaise placée près du lit des jeunes filles s'en était écartée. Il est certain que personne ne l'avait touchée et que ce mouvement a quelque chose d'inexplicable.

Nous sommes repartis au point du jour. Christine G..., Françoise P... et Rose B... sont venues passer la nuit à Carcenac, le mardi soir 16 octobre. Les visions et apparitions ont été comme de coutume.



En août 1838, mon frère Adolphe, docteur en médecine, s'était rendu deux fois dans la maison R... pour observer par lui-même les faits qui dans notre région avaient un si grand retentissement.

En sa présence, les deux bergères Françoise et Rose avaient été décoiffées à différentes reprises comme par une main invisible. Mon frère s'était assuré que l'enlèvement des coiffes ne pouvait avoir eu lieu par un simple tour de prestidigitation.

Cependant, les faits ne lui paraissant pas encore assez décisifs, il revint une troisième fois, le 5 septembre, auprès de la famille R... et le rapport qui suit a trait à cette troisième visite.

« Craignant encore que ces filles, malgré leurs protestations, n'eussent pu avoir recours pour arracher leurs coiffes aux deux moyens naturels qui leur restaient, savoir : la traction avec les dents ou un fort mouvement de tête sur le traversin, je me rendis de nouveau auprès d'elles dans la soirée du 5 septembre, accompagné de Pierre Vigouroux, de Salmiech, maréchal ferrant âgé de quarante-deux ans; de Joseph Vigouroux, âgé de quarante-huit ans; de Marianne Vigouroux, âgée de cinquante ans, et de M. le vicaire de Saint-Amans.

« Il est bon d'observer que ces divers témoins semblent par leur caractère connu de tous mériter une entière confiance.

« Les deux bergères placées au milieu de la chambre obscure, chacune sur une chaise, leurs bras attachés solidement près des mains aux montants du siège, leurs coiffes assujetties comme précédemment au moyen d'un serre-tête, d'un second lien, et de *mentonnières* que nous eûmes le soin de bien nouer.

« Un des témoins fut placé sur une troisième chaise au milieu d'elles; deux autres témoins se rangèrent par derrière, tenant chacun une main appuyée sur la plus haute traverse de leur chaise; enfin, les deux derniers témoins se placèrent devant les jeunes filles de manière à sentir leurs moindres mouvements. Avec ces précautions et ces arrangements, il

était impossible aux deux bergères de se décoiffer elles-mêmes.

« Au bout de quelques instants, une d'elles dit qu'elle voyait une lueur au bas de son visage et qu'elle sentait le contact d'un corps moelleux sous le menton. Nous demandons de la lumière et nous trouvons les deux liens de la coiffe flottant sur ses épaules.

« Pierre Vigouroux, qui s'était montré fort incrédule jusque-là, voulut nouer lui-même les cordons et le fit avec le plus grand soin.

« Après quelques minutes d'attente, les deux *mentonnières* se trouvèrent également déliées et flottantes sur les épaules. Un ruban noir dont nous nous étions servis pour étreindre leur tête avait disparu. On le découvrit le lendemain dans le foyer de la cuisine.

« Une troisième tentative aboutit au même résultat. On rétablit les coiffures avec les mêmes précautions. Les deux filles s'assirent sur le bord du lit. Au devant du lit est un vieux coffre sur lequel se placèrent Pierre Vigouroux et sa sœur.

« Le premier prit dans sa main droite les deux mains de Françoise, et de la main gauche il lui contenait la coiffe sur la tête. Marianne Vigouroux avait pris la même position vis-à-vis de Rose B...

« Tout à coup, la coiffe de Françoise se renverse sur la main du forgeron qui sent au même instant une impression assez forte à sa main droite qui retenait les deux mains de la fille, impression qui dura quelque temps et qui, d'après l'explication qu'il donna, avait quelque chose d'électrique.

« Quant à Rose Bonnefous, sa coiffe fut enlevée au même moment et lancée contre la muraille où bientôt après nous la trouvâmes adhérente.

« Dans la même soirée, j'aperçus deux fois moi-même le corps lumineux : une première fois, sous forme globuleux, avec une couleur pâle qui s'évanouit insensiblement; la seconde ce fut un point ardent, de la grandeur d'un œil de bœuf, mais d'une teinte et d'un éclat si vifs que je ne saurais comment les définir... »

Les obsessions dont étaient particulièrement victimes les deux bergères et Christine G... devinrent moins fréquentes à partir du mois de novembre 1838. Elles cessèrent bientôt complètement.

Il est à remarquer que parmi les nombreuses personnes qui, durant plusieurs mois, ont voulu faire des enquêtes personnelles sur toutes ces manifestations extraordinaires, aucune n'a pu surprendre la moindre tricherie de la part des voyantes, de leur famille, des voisins, ni de qui que ce soit.

### Faits extraordinaires à Marcillac

Je tiens de M. l'abbé Pal, curé de Comps-la-Granville, ecclésiastique distingué par son instruction et son esprit éclairé, qu'alors qu'il était vicaire à Marcillac en 1830, l'ancienne maison de M. de Cabrières habitée par les dames de Masson, qui y tenaient un pensionnat, avait été le théâtre de scènes fort étranges et qui se répétèrent pendant plus de six mois.

Dès que la nuit était venue on entendait un bruit affreux dans les mansardes, au-dessus des pièces habitées. Plusieurs fois, les jeunes pensionnaires reçurent dans leur lit des poignées de sable qui tombaient de haut en bas. Un soir, une vieille domestique eut sa coiffe enlevée par une main invisible.

Une autre fois, quand on se présenta le matin pour entrer dans la salle d'études, on trouva la porte barricadée à l'intérieur avec les meubles de la salle, quoi qu'il n'y eût point d'autre issue et que les fenêtres d'ailleurs très élevées fussent exactement fermées. L'abbé Pal, informé de ces faits, voulut les vérifier. Il se rendit au couvent accompagné d'un ancien gendarme pour y passer la nuit.

Vers 9 heures du soir, un vacarme extraordinaire se fit entendre au-dessus de sa tête. Muni d'une lumière et accompagné du gendarme, il se hâta de monter à la mansarde où se passait le bruit. Tout y était calme et en ordre; ils ne virent rien.

Mais le bruit se fit alors entendre très violemment dans l'appartement qu'ils venaient de quitter. Ils descendirent alors en diligence et ne purent non plus qu'en haut en découvrir la cause.

Leurs investigations se continuèrent pendant le reste de la nuit et la nuit suivante sans plus de succès. La cause de cet horrible fracas échappait à toutes les recherches, et M. Pal, ainsi que les autres personnes qui visitèrent à cette époque la maison, demeurèrent convaincus qu'elle n'était pas dans l'ordre naturel. L'autorité ecclésiastique ordonna des prières et le bruit cessa après six mois.

## XVI

### Magie

Dans la loi de Moïse dictée pour la divinité même, se trouve un texte qui ne laisse aucun doute sur la réalité de l'art magique et qui, inséré dans le code criminel de toutes les nations chrétiennes, a occasionné beaucoup de cruautés, à une époque où la plus grande partie de cette loi avait été abrogée par les préceptes plus doux et plus indulgents de l'Évangile.

Le texte auquel nous faisons allusion est le verset du chapitre xxii de l'*Exode* portant : « Tu ne laisseras pas vivre une sorcière. »

Il est encore fait allusion dans un autre passage aux pratiques de ces personnes appelées sorcières dans les Saintes Écritures (*Deutéronome*, chap. xviii) : « Il ne se trouvera parmi vous personne qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille, qui interroge les devins, qui observe les songes et les augures, ni sorcier, ni enchanteur ; ni personne qui consulte les esprits familiers et les devins, ou qui évoque les ombres des morts. » Les mêmes défenses sont répétées dans le chapitre xx du *Lévitique* : de même, dans le livre II des *Chroniques*.

Manassé est accusé d'avoir fait passer ses enfants par le



feu, d'avoir pratiqué des enchantements et des sortilèges et d'avoir eu commerce avec des esprits familiers et des sorciers. Tous ces passages semblent concourir pour prouver que le peuple juif s'adonnait à la sorcellerie et aux autres pratiques damnables d'un commerce avec le démon.

Les Israélites allèrent parfois jusqu'à consulter Bêlzébuth pour savoir s'ils relèveraient de leurs maladies. (Livre des Rois, ch. iv.)

Daniel parle des magiciens des Chaldéens et de ceux qui se mêlaient parmi eux d'interpréter les songes et de prédire l'avenir.

Les Livres saints parlent en maints endroits des magiciens de Babylone consultés par Nabuchodonosor, Balthazar, etc.

Il y a beaucoup d'apparence que les Hébreux avaient pris dans l'Égypte, où ils étaient, l'habitude de consulter ces sortes de gens, puisque Moïse leur défend en tant d'endroits de les écouter.

On peut voir au chapitre II de l'*Exode* à quel degré de puissance était arrivé l'art magique, et quel ascendant devaient exercer sur le peuple ceux qui le pratiquaient, puisque Jannès et Mambres, les magiciens de Pharaon, osèrent lutter avec Moïse et Aaron, et les égalèrent dans les premiers prodiges.

Les livres du Nouveau Testament ne sont pas moins explicites. Lorsque l'apôtre Philippe vint annoncer l'Évangile à Samarie, « il y avait dans la ville un homme appelé Simon qui y avait jusqu'alors exercé la magie et qui avait séduit le peuple de Samarie, se faisant passer pour quelque grand personnage. Tous l'écoutaient, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et ils disaient : C'est là celui qu'on appelle la grande vertu de Dieu. Ils s'attachaient ainsi à lui, parce que depuis longtemps il leur avait renversé l'esprit par ses enchantements. »

Dans les *Récognitions* de saint Clément, un des plus anciens ouvrages chrétiens qui nous restent, il est parlé de Simon comme d'un homme qui opérait des prodiges. Dans les *Constitutions apostoliques* on lit sa fameuse aventure et sa fin tragique à Rome, lorsqu'il voulut lutter de puissance avec

saint Pierre devant l'empereur Néron. Saint Jérôme dit que saint Pierre alla à Rome pour y détruire l'empire de Simon le Magicien.

Saint Luc, au chapitre XIII des *Actes*, parle d'un certain Élymas, de Paphos, qui faisait profession de magie et se vantait de prédire l'avenir. Il fut aveuglé par saint Paul dont il traversait les prédications.

Saint Paul fit brûler à Éphèse un grand nombre de livres de magie.

Dans les *Actes des Apôtres*, on voit une jeune fille de la ville de Philippiques qui était inspirée par l'esprit de Python. Elle prédisait et révélait les choses cachées et futures, ce qui produisait un gain considérable à ses maîtres. Saint Paul lui imposa silence et chassa le mauvais esprit qui la possédait.

Origène écrivant contre Celse admet la réalité de la magie et croit que les magiciens suivant les règles de leur art prédisent souvent l'avenir.

Lactance, réfutant les philosophes Démocrite, Épicure, et Dicéarque qui niaient l'immortalité de l'âme, dit qu'ils n'oseraient soutenir leur sentiment devant un magicien qui, par la force de son art et de ses charmes, a le secret de faire sortir les âmes de l'enfer, de les faire paraître, parler, prédire l'avenir et donner des marques certaines de leur présence.

Saint Paul parle du péché de sorcellerie comme étant plus grand que celui de l'ingratitude, et dans les offenses de la chair il le range immédiatement après l'idolâtrie. Ce crime est supposé impliquer un pacte imposant respect et adoration à la sorcière qui contracte cette fatale obligation, et à qui son patron diabolique promet en retour protection, appui et assistance.

Dès le temps d'Homère, la magie était toute commune parmi les Grecs. Ce poète parle de la guérison des plaies et du sang arrêté par les secrets de la magie et des enchantements.

Le chevalier de Marsham montre fort bien que l'école de magie parmi les Égyptiens est la plus ancienne qui soit connue dans le monde; que c'est de là qu'elle s'est répandue parmi les Chaldéens, les Babyloniens, les Perses et les Grecs, et de ces derniers aux Latins.

M. de la Marre, commissaire au Châtelet de Paris, dans son traité de police, s'étend au long sur la magie et en prouve la réalité, l'origine, les progrès et les effets.

M. Remi, procureur général de Lorraine, auteur d'un ouvrage célèbre intitulé : *Démonolatrie*, et qui avait fait le procès à une infinité de sorciers et de sorcières dont la Lorraine était alors infestée, cite un grand nombre de faits; mais il prouve en même temps qu'il y a beaucoup de faux et d'exagération dans ce qu'on attribue à ces malheureux.

Le midi de la France était réputé la pépinière des sorciers. En 1320, d'après Raynaldi, la Gaule narbonnaise était en proie à la magie. Le plus ancien récit de sabbat met la scène dans ce pays.

On voit dans Bodin que, sous Charles IX, un sorcier qui fut exécuté assura au roi que ses confrères français n'étaient pas moins de trois cent mille. Mézeray réduit, il est vrai, ce nombre à deux cents.

Haen, savant médecin allemand, a fait un bon traité sur la magie et la sorcellerie. Il y combat la crédulité du peuple, et cette multitude de contes que les siècles d'ignorance ont enfantés sur la magie; mais il maintient, conformément à l'Écriture Sainte, aux saints Pères et à l'histoire de tous les siècles, la possibilité de la magie, et même sa réalité, quoique dans des cas beaucoup plus rares que le vulgaire ne l'imagine.

Hippolyte DE BARRAU.

(*A suivre.*)

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

# LA SCIENCE ET LES TABLES TOURNANTES

(Suite)

## I

Avant d'agir *librement*, nous considérons les motifs et les mobiles; nous écoutons successivement les suggestions de la conscience et les suggestions de la passion; nous prenons une résolution après avoir fait un choix, nous l'exécutons.

Quand nous agissons *spontanément*, nous n'arrêtons pas notre attention sur les motifs et les mobiles, nous ne perdons pas le temps à délibérer, nous agissons rapidement et sans réflexion. L'instinct de la conservation physique nous emporte quelquefois. C'est ainsi que nous évitons la voiture que nous rencontrons, la pierre qui va tomber sur nous, l'animal qui nous menace.

Il est vrai encore que nous agissons souvent *par habitude* et sans attention. Quand on fait tous les jours et longtemps la même chose, on arrive à la faire sans en avoir conscience, en vertu d'une force acquise. Il nous arrive même de faire une chose et de penser à une autre. Tel l'enfant qui joue du piano en regardant tristement son serin qui se débat dans l'agonie.

N'oublions pas que c'est toujours notre âme, **en des états différents**, qui fait marcher la machine. A trop considérer les rouages toujours si compliqués de l'organisme humain, on s'expose à oublier le moteur; le danger est sérieux, et, par timidité ou par imprudence, on fait les affaires du matérialisme, pour qui le moteur principal et immatériel n'existe pas.

Il ne faut pas se laisser prendre aux schèmes et aux poly-

gones d'une physiologie d'ailleurs intéressante, mais qui se tient trop loin d'une saine philosophie.

## II

La théorie de M. Maxwell sur le dégagement de la force psychique à la suite d'une contraction musculaire n'explique ni tous les phénomènes physiques, ni principalement les phénomènes intellectuels si étroitement liés aux mouvements de la table et aux coups frappés.

Le Dr Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier, et disciple trop fidèle quelquefois de M. Janet, nous présente à son tour une nouvelle solution, qui mérite notre attention.

Il nous arrive souvent, nous l'avons vu, de faire des actes sans attention, sans délibération, sans résolution précédente et sous le coup de fouet de l'instinct. Voici donc, à côté des actes lumineux et délibérés où la raison tient le principal rôle, des actes intelligents où la raison n'intervient pas. L'habitude ou l'instinct prennent sa place et suffisent pour donner à nos actes un caractère intellectuel.

Il y a un monde composé des actes innombrables, libres cependant et imputables, où rayonne la lumière de l'attention, de la réflexion, de la raison, et un autre monde, composé de phénomènes inconscients, de mouvements vagues et continuels, de pensées, de sentiments, d'actions sourdes qui absorbent une grande partie de notre vie et qui ont une influence plus profonde qu'on ne suppose sur les actes d'un ordre plus élevé, accomplis avec la conscience et la raison

C'est dans ce monde que se conservent encore sous une forme inconsciente, dans les limbes des choses passées, des souvenirs, des sensations, des impressions de toute sorte, qui côtoient les connaissances acquises par la réflexion, endormies aujourd'hui, prêtes à s'éveiller un jour à l'appel de l'attention.

C'est ainsi que nous agissons tantôt avec raison, conscience

et liberté, tantôt sans raison, sans conscience, sans liberté, sous l'impulsion et la direction de l'instinct; tels les actes du somnambule, du rêveur, du distrait.

Depuis longtemps, les philosophes ont connu, approfondi et expliqué ces deux états d'âme, sans le concours, d'ailleurs inutile ici, de la phrénologie et de la physiologie. Nous ne voyons pas la nécessité de rendre plus obscur un problème déjà si difficile et de nous arrêter à l'étude des centres corticaux du psychisme et des deux groupes physiologiques, supérieurs l'un à l'autre et anatomiquement distincts. Trop d'hypothèses, dirons-nous, trop d'hypothèses qui favorisent le matérialisme et retardent l'avènement de la vérité dans les esprits.

Ce qui reste clair et incontestable, c'est que nous produisons quelquefois des actes spontanés, intelligents, sans le savoir, tandis que notre attention est ailleurs; les communications sont interrompues provisoirement entre la raison consciente et la volonté.

Partant de ce fait, certains physiologistes ont cru découvrir en nous-mêmes l'explication du plus grand nombre des phénomènes merveilleux dont la cause nous paraissait mystérieuse; nous serions nous-mêmes, sans le savoir et sans le vouloir, cette cause mystérieuse qui communique aux tables tournantes des réponses intelligentes et des mouvements coordonnés. Voici cette explication.

### III

« Cette influence de la pensée supérieure sur l'activité polygonale va devenir plus évidente, écrit M. Grasset, avec le *cumberlandisme*, chez les liseurs de pensées.

« Vous connaissez les expériences faites en représentation ou par des amateurs. Certains de mes collègues actuels, pendant leur internat, les réussissaient fort bien.

« On cache un objet à l'insu du sujet, qui a les yeux bandés. Puis, une personne qui sait où est l'objet entre en communication avec le sujet, en lui touchant la main ou la

tempe. Cette personne directrice pense fortement à l'endroit où est l'objet : le sujet y va droit et découvre l'objet.

« Ceci peut être varié à l'infini : on pense un acte à accomplir, un numéro à trouver.

« D'abord, il n'y a là rien d'hypnotique, comme certains le croient. Il n'y a ni clairvoyance, ni vue à travers le bandeau. Ce peut aussi n'être pas une jonglerie. Cela réussit très bien, en dehors de tout acrobatisme, entre gens, tous d'absolue bonne foi : il y a encore là des mouvements automatiques et inconscients.

« Le sujet directeur concentre fortement sa pensée sur l'acte à exécuter et sa pensée passe alors dans ses doigts. *O* du directeur pense fortement, alors son polygone entre en mouvement, à l'insu de *O*, et par des pressions ou des attractions inconscientes et involontaires dirige mécaniquement le sujet qui a les yeux bandés.

« J'ai fait moi-même quelques expériences et, les yeux bandés, me suis très bien rendu compte des pressions ou des attractions que le doigt du directeur exerçait à l'insu de ce même directeur<sup>1</sup>. »

Le problème nous paraît mal posé, et la solution est en défaut. Quand le directeur sait à quel endroit on a caché l'objet que son sujet, les yeux bandés, doit découvrir, il est possible qu'instinctivement le directeur imprime des mouvements imperceptibles et de faibles secousses directrices à son sujet attentif. Nous n'en n'avons jamais douté, et cette influence, même involontaire et inconsciente, n'est pas en question.

Mais, 1<sup>o</sup> si le directeur de l'expérience ignore lui-même l'endroit où l'on a caché l'objet à découvrir, il n'est pas possible d'admettre qu'il dirige involontairement les recherches de son sujet. Il serait plutôt en expectative auprès du chercheur embarrassé et il en subirait l'influence et l'anxiété.

2<sup>o</sup> Si le directeur était bien résolu à faire une expérience contradictoire et vraiment scientifique ; si, tout en connaissant l'endroit où se trouve l'objet à découvrir, il en écartait

1. Dr Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier, *Le Spiritisme devant la Science*, p. 231.

la pensée / et l'image pour éviter précisément l'influence motrice de l'image; s'il pensait à autre chose et à un endroit différent, il est évident qu'on ne pourrait pas l'accuser de diriger le sujet, hésitant et les yeux bandés. Ici encore la théorie du Dr Grasset se trouve manifestement en défaut.

3<sup>o</sup> Une dernière contre-épreuve a été faite : nous en avons publié dans cette Revue le récit intéressant qui nous avait été envoyé par un officier d'une grande valeur. Cet officier assiste à une expérience de lecture de pensée, donnée par Pickmann, il se recueille, il fait une prière silencieuse, et il paralyse absolument le directeur dont il fait échouer tous les essais.

Voilà des expériences, et j'en connais d'autres; ainsi, les expériences *sans contact*, où il nous paraît impossible d'expliquer la divination par l'action inconsciente et par les mouvements fibrillaires de l'homme de bonne foi qui dirige l'expérience.

Je pourrais faire les mêmes observations à propos de la théorie du Dr Grasset touchant les découvertes des sourciers. Nous retrouvons ici le même argument. Si la baguette de coudrier tourne entre les mains du sourcier, c'est que celui-ci la fait tourner sans le savoir. Il est d'ailleurs de bonne foi. Mais cet argument ne peut pas nous convaincre. Le sourcier ne sait pas où passe la source, tout le monde l'ignore, et si on le savait, il serait inutile de recourir à lui.

Et s'il l'ignore lui-même, comment pourrait-il faire tourner la baguette à l'endroit même où passe la source, et pas ailleurs? Les observations qui ont été faites plusieurs fois par les *sourciers* dans cette Revue et dans le *Cosmos* ne permettent pas d'expliquer cet art intéressant par des mouvements inconscients <sup>1</sup>.

Il arrive trop souvent que l'esprit de système, le parti pris empêche les intelligences, même les plus honnêtes, de voir la vérité, et le respect humain ne leur permet pas de faire connaître leur sentiment : le courage intellectuel devient rare parmi nous.

1. Cf. la *Revue du Monde invisible*, numéros du 15 novembre 1901, 15 avril et 15 juillet 1902.



Au lieu de considérer le cas que l'on veut observer tel qu'il est, avec toutes ses circonstances, on nous présente un cas imaginaire qui cadre avec des théories ingénieuses, d'ailleurs très contestables, on généralise, et on étend ensuite à tous les cas, même les plus différents, l'explication qui ne convient qu'à tel cas particulier.

Il faut nous tenir à égale distance de ceux qui voient partout le préternaturel et de ceux qui ne le voient nulle part.

#### IV

Fidèle à sa théorie des polygones, M. Grasset explique le phénomène des tables tournantes comme il a expliqué la découverte des sources et la lecture des pensées.

Avant tout, M. Grasset prétend avec M. Janet que le médium qui fait tourner et parler les tables est un hystérique, un déséquilibré qui traîne sa misère psychologique. Il faut bien qu'il en soit ainsi pour expliquer ensuite la désagrégation physiologique qui va se produire et les poussées inconscientes qui la suivront.

Supposez que le médium n'est pas hystérique, et qu'il n'est pas hypnotisé, le problème deviendra très obscur, et la conclusion sera très incertaine.

Or, contrairement aux assertions de MM. Janet et Grasset, il n'est pas vrai que, dans toutes les expériences réussies, le médium soit atteint d'hystérie.

« L'un de ces obstacles, écrit M. Maxwell, et ce n'est pas le moindre, est dû à la façon dont beaucoup de savants apprécient les médiums. Hystériques ou fraudeurs, tarés au physique ou au moral, tel est en résumé leur jugement. Il est *inique, et dans la généralité absurde et faux*; il est aussi funeste dans ses conséquences. Il repose sur une *erreur déplorable*, car je connais des médiums qui ont des facultés supérieures à la moyenne et qui ne présentent aucun stigmate de dégénérescence. J'ai dit et je le répète encore, les plus beaux phénomènes m'ont été donnés par des sujets sains d'esprit et de corps. C'est avec les hystériques qu'à côté de

phénomènes vrais on constate de la fraude ; avec un médium qui n'est pas névrosé, dont l'intelligence équilibrée sait résister à l'idée fixe et à l'auto-suggestion, on a des phénomènes vrais ou l'on n'en a pas du tout <sup>1</sup>. »

Il nous serait facile de multiplier les témoignages favorables à ce sentiment. Il n'est donc pas permis d'affirmer d'une manière générale, absolue, que tout médium est un hystérique, un déséquilibré. Cela est contraire aux faits. Nous avons pu nous en convaincre bien des fois. Sans le savoir, ou sans le vouloir, les disciples de Janet répètent ce sophisme trop facile à réfuter : Tel sujet fait tourner et parler les tables : donc il est hystérique et *désagréé*. Nous n'insistons pas.

## V

Nous savons que M. Grasset désigne sous la lettre *O* le centre de la conscience vraie et complète et de la volonté libre et responsable, centre de l'activité personnelle et du psychisme supérieur.

Selon lui, le polygone est le centre des actes psychiques inférieurs, automatiques, ni libres, ni responsables.

Il a divisé l'âme en deux régions qui correspondent à ces deux états, la région de la raison et la région des actes spontanés.

Nous avons déjà fait observer que cette hypothèse d'un psychisme supérieur et d'un psychisme inférieur est en opposition avec les données les plus sûres de la philosophie spiritualiste et traditionnelle. Cette hypothèse repose en effet sur l'affirmation de l'existence en nous de deux âmes, l'une qui préside aux actes du psychisme supérieur, du grand (*O*), l'autre, à laquelle il faudrait attribuer les mouvements du psychisme inférieur.

Les spirites ne se contenteront pas de deux âmes, l'astral en exige sans doute un plus grand nombre. Les polyzoïstes de l'école de Durand de Gros ne les comptent plus. Il

1. Maxwell, *Les Phénomènes psychiques*, p. 314.

en est de même des consciences. C'est la simplicité et l'unité de la personne humaine qui sombrent dans ces affirmations dangereuses.

Si l'on admet l'hypothèse fausse de deux âmes, comme le fait le Dr Grasset, je ne vois pas pourquoi on n'en supposerait pas d'autres, et avec elles, un plus grand nombre de consciences, dans le même individu. Nous n'insistons pas sur les conséquences de cette erreur.

Avec cette distinction, M. Grasset nous explique, à sa manière, le phénomène des tables tournantes :

« Prenons, dit-il, le cas le plus simple : un certain nombre de personnes, toutes égales, sont autour d'une table, les mains dans la position classique, faisant la chaîne. *O* (le principe de la raison et de la liberté) est sérieux, c'est important. Chez chacun *O* met son polygone en *expectant-attention*, c'est-à-dire que la séance, commencée librement, va se continuer polygonalement : *O* a présidé à l'installation, le polygone va présider à toute la deuxième partie.

« Au bout d'un certain temps, souvent très court, d'un des polygones part (à l'insu de *O*) un mouvement involontaire et inconscient (quelle preuve en donne-t-on?) : un des assistants, plus nerveux que les autres, entraîné par l'idée de rotation de la table, la seule que *O* ait imposée et maintienne au polygone, un des assistants pousse, *sans le vouloir et sans le savoir*. (Où sont les preuves?)

« Alors tous les autres polygones ou un certain nombre d'autres, sollicités par ce commencement de mouvement de la table, poussent aussi, et poussent dans le même sens, toujours inconsciemment et involontairement, avec une énergie considérable et croissante.

« A ce moment, c'est le troisième temps, *O*, stupéfait, voit tourner la table, sans se rendre compte, même après, que c'est son polygone désagrégé qui est l'agent de ce curieux phénomène (p. 242). »

Traduite en langage vulgaire, cette explication se ramène à ceci : Un observateur, très nerveux, pense fortement à l'idée du mouvement de la table; l'idée ou l'image détermine un commencement d'impulsion dans ses mains, cette impulsion

se communique, à son insu, à ses voisins, et tous ensemble, sans s'en douter, ils font tourner la table, et ils ont la naïveté de croire que c'est un autre qui la fait tourner.

Entre cette hypothèse et les faits spirites les mieux constatés, l'écart est très grand.

1. Dans les cas les plus fréquents et les plus ordinaires, le sujet — j'en connais plusieurs — s'enferme seul dans sa chambre, il est seul à sa table dont il attend les réponses, il est seul, en pleine possession de ses facultés, et la table tourne immédiatement, sans attention, sans concentration de la pensée sur une image qui déterminerait un mouvement musculaire, et je ne vois aucune proportion, aucune équivalence entre l'imposition d'un doigt ou un simple et léger attouchement et les mouvements intelligents de la table ou du guéridon.

La rotation n'est donc pas la résultante de l'action combinée de plusieurs personnes, d'une pression collective dans le même sens.

2. Les personnes réunies autour de la table, dans l'hypothèse de M. Grasset, conservent chacune leur manière de voir et leur pensée; la pression qu'elles exercent sur la table est diverse comme leur pensée. A la question posée, les uns pensent oui, les autres non; l'ardent désir d'obtenir telle réponse qui fait battre le cœur de celui-ci, et détermine un commencement de mouvement dans la table, n'existe pas dans le cœur de son voisin qui pense autrement. Chaque assistant ayant ainsi sa pensée particulière, exercera une action particulière et quelquefois contradictoire sur la table.

Ainsi, je demande à la table si telle nomination se fera. Chaque assistant a son candidat, et ses polygones qui entrent en mouvement. Si vous me répondez : c'est le plus nerveux qui l'emportera sur ses voisins et qui imposera son candidat à la table, je vous dirai : qu'en savez-vous? Par quel argument sérieux prouverez-vous qu'il en est ainsi et que les polygones des voisins sont tenus en échec par le plus nerveux. Cette hypothèse n'est-elle pas contradictoire aux faits observés? Et, en parlant du fluide nerveux, ne faites-vous pas intervenir un nouveau et mystérieux facteur dans la question?

Le Dr Grasset ne peut pas ignorer que des savants physi-

ciens ont inventé des appareils pour constater et pour éviter la pression des mains sur les tables, et que, malgré tout, ces tables ont tourné et répondu.

Ces appareils ont été inventés et utilisés par Thury, professeur de physique à l'Université de Genève, par l'illustre Crookes, avec le concours de Butlerof, de l'Université de Saint-Pétersbourg, et par Robert Hare, professeur de chimie à l'Université de Philadelphie.

3. Toutes vos hypothèses sur l'impulsion inconsciente donnée à la table par les assistants reposent sur cette affirmation qu'il y a toujours contact entre la table et les mains des expérimentateurs. Supprimez le contact, il ne sera plus question de polygones, de mouvements fibrillaires et inconscients, d'impulsion automatique et pénétrante.

Or, M. Maxwell, et d'autres expérimentateurs avant et après lui, ont démontré clairement que l'on peut faire mouvoir une table et obtenir des coups violents, *sans contact*, jusqu'à une distance de trois ou quatre mètres. Le Dr Maxwell a fait cette expérience en plein jour, chez lui, au dehors, dans une salle de restaurant, sans prévenir personne, avec une parfaite loyauté, et les coups ont été clairement entendus.

Ce n'est donc pas par contact, sous l'impulsion déterminante de l'idée fixe, par des mouvements inconscients que vous mettez la table en mouvement. Il faut renoncer à cette explication.

4. Il peut arriver que, sans le savoir, l'expérimentateur inconscient pousse la table, j'en conviens. L'ardent désir soit de pénétrer dans le monde inconnu, soit d'obtenir la confirmation d'une théorie ingénieuse, produira ce résultat ; mais si l'expérimentateur est un homme sérieux, décidé à faire une expérience loyale, il se défiera de lui-même, il se surveillera, il résistera à la fascination de l'idée fixe, il tiendra ses polygones sous sa surveillance, il empêchera l'impulsion inconsciente. Or, ni cette attention libre et cette résolution, ni cette résistance à l'impulsion de l'image n'empêcheront la table de tourner et de répondre. Ce n'est donc pas le sujet, ce n'est pas son polygone qui fait parler ce morceau de bois.

A chaque instant, nous rencontrons ici l'abus de la généralisation et ce sophisme involontaire : Quelques femmes ignorantes, fascinées sous l'idée fixe, font tourner la table par des impulsions inconscientes. Donc, toujours, dans toutes les expériences, les tables tournent sous l'impulsion inconsciente de l'expérimentateur. — Vous voyez le défaut de cet argument.

5. Et si nous examinons les phénomènes intellectuels qui donnent un caractère particulier aux réponses intelligentes de la table, il faudra bien reconnaître l'insuffisance de l'explication physiologique. La table décèle des sentiments et des passions, la joie et le mécontentement, l'amour et la haine, de faciles complaisances et d'intraitables entêtements. Elle répondra si elle veut, et, quand elle ne voudra pas, elle ne répondra pas.

Ses réponses vous révèlent des pensées secrètes, elles vous disent ce qui se fait actuellement à de grandes distances, ce qui se fera dans un avenir prochain, les catastrophes qui vous menacent, le malheur qui vient de fondre sur un parent ou un ami. Tous ces phénomènes sont affirmés et démontrés avec une science scrupuleuse, courageuse, par la Société des recherches psychiques de Londres, qui ne se laisse pas arrêter par les lâchetés du respect humain.

Le Dr Grasset ne s'occupe pas de cet aspect nouveau du problème et de ces phénomènes merveilleux. Je le regrette, il a tort. Ces phénomènes constituent l'essence même du spiritisme, et il n'est pas permis de les négliger, quand on promet au lecteur de trancher la question du *spiritisme devant la science*, ou devant la raison.

Pour nous qui n'avons jamais reculé devant l'expression loyale de notre pensée, nous n'hésitons pas à dire qu'aucune cause physique connue ne permet de les expliquer par les lois générales de la nature. Il y a ici autre chose. Il faut arriver à l'être intelligent, actif, qui depuis l'origine du monde, chez tous les peuples, par les moyens les plus divers, essaie d'entrer en communication avec l'homme, et aiguise sans cesse son invincible et dangereuse curiosité.

Relisez ce récit du savant Dr Hinkovitch, directeur du

*Novo Sunce*, à Agram, examinez-le avec attention, et voyez s'il est possible d'expliquer, comme vous en avez la prétention, les phénomènes spirites, dans toute leur étendue, par l'automatisme et par des mouvements inconscients.

Nous empruntons ce récit à la *Revue d'études psychiques* de ce mois.

« Zagreb (Croatie), le 26 mai 1903.

« Monsieur et cher confrère,

« ... Il y a ici une jeune fille, M<sup>lle</sup> Tonica, médium à effets physiques, tout à fait remarquable, par laquelle se manifeste une Intelligence qui prétend être le fils « Vatroslav » d'une veuve de ma connaissance, mort il y a deux ans, à l'âge de quinze ans, élève de l'École des arts et métiers.

« Notre médium, une pauvre orpheline, vivait dans la famille de Vatroslav de son vivant encore. La mère de Vatroslav a cinq filles. Toute la maison s'amusait à faire tourner la table par laquelle « parlait » une Intelligence se nommant « Métudi » — nom d'un vieux professeur de dessin à Zagreb, mort depuis plusieurs années.

« Vatroslav, gamin espiègle, très éveillé, plein d'esprit, était la terreur des instituteurs par ses saillies d'esprit et ses plaisanteries et bouffonneries dépassant quelquefois toute mesure. Mais, au fond, son cœur était excellent.

« La table de ses sœurs était surtout l'objet de ses railleries. Il n'y croyait rien.

« Mais quelle fut sa stupéfaction lorsque une fois, s'étant assis, seul avec un ami, à la table, celle-ci commença à s'agiter !

« Plus tard le pauvre garçon tomba malade, et bien que se sachant perdu, sa belle humeur ne le quitta guère jusqu'au dernier soupir.

« Cloué au lit, il menaça ses sœurs qui se divertissaient avec la table dans l'autre chambre :

« — Attendez, gamines, vous en aurez assez de votre « Métudi » lorsque je serai trépassé. Je reviendrai, et vous n'aurez pas un moment de tranquillité.

« Il mourut, et, peu de temps après son décès, un « Métudi »

commença à se manifester, mais un « Métudi » tout à fait différent de l'autre — du vrai.

« Bientôt, la table développa tout un système très curieux de gestes, singulièrement expressifs, éloquents même — de sorte que la table peut soutenir toute une conversation rien qu'avec des mouvements caractéristiques dont la table elle-même a indiqué la signification. Par exemple, pour exprimer le rire, la table tressaille; pour « pleurer », elle grince avec un pied sur le sol; quand elle veut « écrire », c'est-à-dire parler par l'alphabet, elle trace avec un pied une ligne et puis pose un point; elle fait en cachette avec un pied à l'un des assistants toutes sortes de signes pour se moquer des autres, etc. Chose remarquable : la table est pendant tout l'entretien presque continuellement en l'air et frappe l'alphabet et fait ses signes dans cet état de lévitation.

« Les personnes qui connaissaient Vatroslav disent que rien qu'aux manières et boutades de la table, elles reconnaissent à ne pas s'y tromper le défunt. L'Intelligence se donnait longtemps comme « Métudi », ne voulant pas avouer son identité. Ce n'est qu'à la fin, à sa mère, qu'il s'est découvert. Et encore à présent il tient toujours à son pseudonyme qui pourtant ne cache plus de secret pour personne.

« Vatroslav a tenu sa parole; il est toujours autour de sa famille, et quand il veut « parler » par la table, il jette un objet quelconque en guise de signe conventionnel. Il est resté dans l'espace ce qu'il était sur la terre : plein de sollicitude pour sa mère aimée et ses sœurs, dont l'une l'a suivi dans l'autre monde; prévenant, délicat, affectueux pour ses amis; mais impétueux, capricieux, moqueur.

« Je n'en finirais pas si je voulais vous faire un tableau, si imparfait qu'il soit, de la vie pour ainsi dire familiale qui s'est établie entre « Métudi » et nous, ses amis. Pour ne pas abuser de votre patience, je veux restreindre ce récit à quelques phénomènes, obtenus maintes fois avec notre médium sous le contrôle le plus rigoureux, ainsi que j'en peux garantir l'authenticité absolue. Ces phénomènes se produisent dans une obscurité relative, éclairée parfois par une lumière faite



par l' « Esprit » lui-même, et parfois en plein jour. Le médium ne s'entrance pas ordinairement.

« Maintes fois nous avons vu *deux* petites tables se promener et se croiser dans l'air sans que personne n'y touchât : des fauteuils montaient tout seuls et frappaient avec un pied l'alphabet pour causer avec nous, etc.

« Les phénomènes les plus remarquables sont l'écriture directe et les apports.

« Comme apport, nous avons reçu toutes sortes d'objets : cartes postales étrangères (avec vues), fleurs délicates avec de la rosée sur les feuilles et de la terre sur les racines ; même des objets vivants comme des pigeons, poulets, etc.

« Une fois « Métudi » nous ordonna de remplir une casserole de farine, de niveler le contenu, et de fermer à clef les portes. Un des assistants fit à l'insu des autres une marque dans la farine. Peu après, il nous fut dit de faire la lumière et de chercher la casserole — qui avait disparu — dans la cour. Nous l'y trouvâmes, avec la marque dans la farine.

« Très souvent nous obtenons écriture et dessin directs. J'avais sur mon bureau le portrait de Vatroslav enfant, encadré et sous verre. Sur ma demande, « Métudi » me permit de mettre « directement » sa signature sur ce portrait. Je le démontai, mis ma signature sur le dos de la photographie, la remontai et la posai sur la table. Par ordre exprès de « Métudi », je dus appeler ma servante dans le salon où nous étions assemblés, de sorte que dans tout l'appartement, hors le salon, il n'y avait personne. Après un certain temps, il nous fut dit de faire la lumière et d'aller dans mon cabinet de travail, séparé du salon par la salle à manger. Là nous trouvâmes sur le bureau, à sa place accoutumée, la photographie encadrée avec la signature de « Métudi » sous le verre. Cette photographie avec la signature est reproduite dans le *Novo Sunce*.

« Une autre fois nous enfumâmes sur une bougie les deux fonds d'une petite boîte de carton, la fermâmes et mîmes nos signatures sur son dos. « Métudi » me permit de tenir tout le temps ma main sur la boîte. Nous entendîmes le grincement de crayon dedans, et quand nous fîmes lumière, nous découvrîmes dans la boîte, sur les deux fonds noircis, les dessins

très délicats avec la signature de « Métudi » que j'ai publiés dans le n° 23 de ma Revue.

« Comme preuve « d'identité », je mentionnerai un fait vraiment curieux. Vous vous souvenez qu'une des sœurs de Vatroslav est morte après lui. Cette jeune fille avait entretenu avec son fiancé une correspondance chiffrée que sa mère avait découverte après le décès de la fiancée, sans pouvoir la comprendre.

« Il n'y a pas longtemps, notre médium, M<sup>lle</sup> Tonica, quitta la maison de la mère de « Métudi », et celui-ci en fut d'autant plus désolé que sa mère ne fréquentait pas les nouveaux maîtres de M<sup>lle</sup> Tonica, et toutes les relations entre mère et fils furent brusquement rompues. Une fois « Métudi » déclara vouloir écrire à sa mère. La séance était chez moi. M<sup>lle</sup> Tonica prit un crayon, et tandis que ma femme (sur l'ordre de « Métudi ») lui immobilisait le bras, la table sur laquelle était posé du papier, en état continu de lévitation, se frottait contre la pointe du crayon en formant ainsi de très curieux signes angulaires. C'est de cette manière que, devant nos yeux, dans une pénombre, fut écrite la lettre que nous devons, sans la regarder, envoyer à la mère de « Métudi ».

« Le lendemain celle-ci, toute radieuse, vint me raconter que la lettre était cryptographiée, et que l'auteur avait ajouté une clef pour la déchiffrer.

« Dans cette lettre Vatroslav racontait à sa mère que l'Esprit de sa sœur Lubica lui avait confié le secret de son écriture cryptographique, et que, à l'aide de la clé, la mère pourrait déchiffrer la correspondance des fiancés, entretenue à l'insu de la mère. Ce que celle-ci fit. La mère de « Métudi » ajouta d'être sûre que personne, et notamment Vatroslav, de son vivant, ne savait le secret de son écriture.

« Agréez, etc.

N. HINKOVITCH. »

Le phénomène des tables tournantes n'est donc pas aussi simple que le prétendent certains physiologistes qui manquent de philosophie et de théologie. Il nous sera facile de nous en convaincre dans la suite de ce travail.

Élie MÉRIC.

## TILLY EN 1840

(LETTRES D'UN CURÉ)

*A Monseigneur l'évêque de Bayeux<sup>1</sup>.*

Tilly, le 26 novembre 1840.

Monseigneur,

Je me trouve dans la nécessité de vous entretenir encore de mon prophète (Vintras); pardonnez-moi l'ennui que je vous donne au sujet de ce misérable, mais ma patience à son égard commence à s'épuiser, et je ne puis m'abstenir d'avoir recours à vos lumières pour connaître la conduite que je dois tenir envers l'infamale bande qui infecte ma paroisse. Vintras, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, Monseigneur, approche fréquemment de la sainte table, depuis quelques mois, et il n'y manque pas toutes les fois qu'il se trouve ici quelques-uns de ses fidèles, mais, la semaine dernière, nous avons eu recrudescence d'édification. Ainsi, mercredi, Vintras, Geoffroy, père et fils, le baron de Razac, Le Meneur; samedi, Vintras, Geoffroy fils, Le Meneur, sa sœur et M<sup>me</sup> Geoffroy nous ont donné le spectacle d'une communion générale. Cela devient désolant. J'ai pris des informations pour savoir à qui tout ce monde va à confesse; je ne puis le découvrir. Voici pourtant ce que je viens d'apprendre par une indiscretion sortie de la maison Geoffroy sur le compte de Vintras : il ne se confesse à personne. Après avoir été pendant assez longtemps sans recevoir la sainte communion, son bon ange, prétend-il, lui demanda

1. Nous avons commencé, il y a quelques années, dans la *Croix du Calvados*, la publication de ces documents conservés à la bibliothèque du grand séminaire de Bayeux.

pourquoi il s'en abstenait. « C'est que les prêtres ne veulent pas m'absoudre, s'empressa-t-il de répondre. — Adresse-toi à Marie, ajouta l'ange, elle te dira ce que tu as à faire. » Et la sainte Vierge lui a dit : « Va à ton Dieu, confesse-toi à lui, et reçois-le dans la sainte eucharistie quand il t'appellera. » C'est de la sorte, à ce qu'il paraît, qu'en agit cet individu, et n'est-ce point par sa voix que sont aussi appelés les pauvres imbéciles qui prêtent foi à ses rêveries? Il serait temps, ce me semble, de remédier à ce désordre; mais comment? Je vous le demande, Monseigneur, parce que je ne veux faire rien de mon propre mouvement, ni me fourvoyer dans cette circonstance. Cependant, je me retiens de toutes mes forces pour ne pas étouffer dans leur nid des fous ou des escrocs dont la réputation de sainteté s'étend au loin de plus en plus avec leur doctrine; car, la maison Geoffroy à Tilly est une fabrique de copies des communications, qu'on n'ose faire imprimer, mais qu'on envoie manuscrites dans l'Anjou, le Poitou, la Touraine, et très probablement avec le panégyrique de la haute piété de l'auteur. Toute la troupe est partie depuis deux jours pour le château de Fosses; il y avait sûrement une représentation à donner à Saint-Sylvain. Il faut que le baron de Razac ne regarde pas sa chapelle comme bien et dûment interdite; il a engagé mon vicaire à y dire la messe si jamais il allait dans cette contrée. Quelle déplorable engeance!

Je suis, avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Grandeur, le très humble et très dévoué serviteur.

LE PETIT, *curé de Tilly.*

Je vous serais très reconnaissant, Monseigneur, de ne me parler de Vintras que par lettre cachetée; notre bureau de poste mérite toute défiance

Tilly, le 14 mai 1841.

Monseigneur,

Je viens, au risque de vous ennuyer de mes misères, vous entretenir encore de mon état de situation avec ma bande prophétisante. Depuis six mois elle a gardé assez bonne

contenance et ne m'a obligé envers elle qu'à deux refus publics de sacrements; mais il paraît qu'on s'ennuie de mon rigorisme. M. Le Meneur s'est dévoué pour tous, et hier, il s'est présenté pendant ma messe à la sainte table. Je fis communier une personne de ma paroisse qui s'y trouvait avec lui, et je le laissai de côté. Il s'écria derrière moi : « Je demande la communion. » Je ne tins point compte de cette réclamation et j'activai ma messe; mais il me suivit dans la sacristie, me reprocha le scandale que j'avais donné et l'insulte que je venais de lui faire. « Pourquoi ne voulez-vous pas me donner la communion? — Je n'ai pas de réponse à ce pourquoi, lui répondis-je, je crois remplir mon devoir en vous la refusant. — Et moi le mien en vous la demandant. — Alors, nous n'avons rien à nous reprocher ni l'un ni l'autre. » Ces mots s'échangèrent avec politesse des deux parts, et il se retira.

Mais tout n'était pas fini. Avant que je fusse rentré de l'église, M. Le Meneur avait déjà déposé au presbytère le factum ci-joint; et, dans la matinée, il m'arriva de sa personne pour s'expliquer plus amplement et me demander en définitive de reconnaître *par écrit* mon refus de sacrements motivé, *point de fait* à lui nécessaire pour arriver à la discussion du *point de droit*. Comme vous le pensez bien, Monseigneur, je n'ai accueilli cette nouvelle demande que par un nouveau refus. « Le point de fait je ne le conteste pas, il a eu d'assez nombreux témoins, je l'avouerai partout, je suis tout prêt à le renouveler; mais je ne le signerai pas après en avoir exprimé les considérants. Si je me permets des actes qui puissent être considérés comme arbitraires, j'ai un premier juge, mon évêque, adressez-vous à lui, plaignez-vous; c'est à lui d'abord que je dois compte de ma conduite et des motifs qui me font agir. »

Alors, M. Le Meneur me quitta en me disant qu'il allait confondre ce grief de ma part contre lui, les refus que j'ai faits à sa sœur, à Vintras, Geoffroy et Cie, avec ceux d'un autre genre qu'il avait à vous reprocher, à vous, Monseigneur, à M. Michel, à M. Thommie, etc., qu'il allait entamer cette affaire en commerce et que du reste il ne tarderait pas de me sommer de répondre à la demande qui l'avait fait se

présenter devant moi. Effectivement, deux heures après, il revint apporter lui-même une lettre à mon adresse; je la lui renvoyai sans l'avoir ouverte; il me fit parvenir dans la soirée cette même lettre par la poste, *port payé*; mais elle n'eut pas plus de succès la seconde fois que la première; j'écrivis au dos : *refusée*.

Le reste de tout cet ennui est dans l'avenir et je l'attends sans le craindre; d'ailleurs, si j'avais à en redouter quelque gros éclat fâcheux, je me trouverais, comme vous le voyez, Monseigneur, attaqué par trop bonne compagnie pour ne pas avoir à m'en consoler.

En attendant, je peste d'avoir à ma porte ce repaire de fous à me taquiner. Ainsi soit-il, cependant, puisque Dieu le permet... Votre autorité jusqu'à présent, non plus que les avis que vous avez bien voulu me donner, n'ont point été mis en avant; je prends tout ce que je fais et tout ce que je dis à mon compte.

#### LE PETIT, *curé de Tilly.*

A la condamnation solennelle, par Grégoire XVI, dans un bref à l'évêque de Bayeux du 8 novembre 1843, la *Septaine sacrée* répondit : « Des prodiges de premier ordre, un redoublement de ferveur et de piété, des conversions opérées par la vue de faits surnaturels, et, quelquefois même, par la seule lecture ou récit de ces faits, nous ont convaincu que l'œuvre de miséricorde à laquelle nous avons été appelés, est bien une œuvre divine. »

(*Protestation de la Septaine sacrée contre l'esprit trompeur qui a motivé cette réponse de Grégoire XVI.*)

Le 7 avril 1841, le curé de Tilly raconte à son évêque l'histoire d'un M. Hery (Hilarion), desservant au diocèse de Montpellier, qui s'était présenté à Tilly, avec tous ses papiers, pour y célébrer la messe :

« Reconnaissant dans ses réponses évasives qu'il n'était venu à Tilly que pour y voir Vintras, chez lequel je sus, après, qu'il avait couché, je lui refusai mon autel. Comme il est probable que ce pèlerin est *un esprit incarné* et que son évêque ne lui connaît pas cette qualité, qui, d'ailleurs, ne me paraît pas en lui devoir être aperçue au premier abord, j'écris

à Monseigneur de Montpellier pour lui signaler les pieux détours de M. Hery avant de se rendre à destination et l'informer du véritable but de ses promenades, car je suis convaincu que la Belgique (où il prétend se rendre) ne le verra point. Que je suis ennuyé de cette bande de fous ! Ce nouveau venu a passé la journée d'hier et d'aujourd'hui avec d'autres étrangers chez Geoffroy ; il se devine que Liégeard n'y avait point fait défaut. Mais que se prépare-t-il encore ? Il y a un autel de commandé et bientôt terminé qui doit être mis dans l'oratoire aux miracles ; on a ménagé dans la table une place pour une pierre sacrée !...

Je suis avec un profond respect, etc...

LE PETIT, *curé de Tilly.*

« Le moulin de Tilly, exploité par Vintras, est situé dans la partie la plus isolée et la plus pittoresque de la vallée sur les bords de la Seule. Il se compose de l'usine avec ses accessoires, d'une salle au rez-de-chaussée sur laquelle est une chambre qui s'accède par un escalier dit de meunier. C'était dans cette chambre, contiguë à deux petits cabinets, que Vintras officiait et faisait des miracles. »

La Vierge lui apparaissait avec un ruban bleu de ciel sur lequel étaient des initiales qui avaient rapport à l'Immaculée-Conception.



## LE CORPS HUMAIN ET SON FANTÔME

---

Tel est le titre d'une série d'articles que Mgr Élie Méric vient d'écrire dans la *Revue du Monde invisible*. Et à ce sujet, examinant ce que M. de Rochas a appelé l'extériorisation de la sensibilité, il trouve que les motifs apportés par ce savant expérimentateur ne sont pas convaincants.

Je cite :

« Je voudrais d'autres preuves pour croire à l'extériorisation de la sensibilité.

« On nous dit bien encore que le magnétisé fait passer son fluide dans la statuette de cire, dans le bois, dans le chiffon qu'il roule dans ses mains, et que si l'on déchire à distance cette image de bois ou de cire, le magnétisé anesthésié éprouvera un sentiment très vif de douleur. Ici encore, les conclusions nous paraissent forcées : tout se passe dans l'imagination.

« Ne prévenez pas le sujet, emportez à son insu dans une chambre voisine ses vêtements que la proximité du corps et la chaleur organique auront très fortement imprégnés de son fluide ; donnez, si vous voulez, des coups de canif ou de ciseaux dans ces vêtements intimes, et vous constaterez que le magnétisé ne sent rien, ne se doute de rien, reste le même dans la chambre où il dort, et qu'il ne pense pas à vous.

« Si, au contraire, le magnétisé connaît votre désir, si son imagination se trouve en rapport harmonique avec la vôtre, s'il voit mentalement votre pensée, votre geste, il pourra, dans ce cas, éprouver une sensation douloureuse. Mais il est évident que l'impression pénible qu'il éprouve n'est pas l'effet du coup de ciseaux donné dans son fluide, elle constitue un phénomène psychique, elle est l'effet de la communication



anormale qui s'établit entre les cerveaux du magnétiseur et du magnétisé. Rien ne nous autorise donc à conclure que la sensibilité du sujet s'est réfugiée dans ce fluide, et que le magnétisé vit, sent, agit dans ce fluide devenu son fantôme ou son corps aérien. »

L'argumentation de Mgr Méric est claire et précise, elle ne nie point ces phénomènes, elle les explique d'une manière aussi simple que naturelle par la transmission de pensée, par l'harmonie qui existe entre le magnétiseur et le magnétisé; ce dernier, sur l'ordre ou le désir mental du magnétiseur, *croit* éprouver telle sensation désignée.

Il est certain que dans nombre d'expériences, je dirai même dans la grande majorité, on peut faire intervenir ce facteur, et, l'effet s'étant produit, l'attribuer à l'extériorisation de la sensibilité, si on l'admet, à la transmission de pensée et d'impressions, si on adopte la thèse de Mgr Méric. Mais si la majorité des expériences peuvent s'accorder avec la thèse du savant prélat, il serait téméraire de dire que toutes en relèvent. Et c'est précisément pour cela que je voudrais en peu de mots raconter deux expériences personnelles, faites il y a quelques années à Paris avec M. de Rochas. Elles prouveront que le sujet, sans être aucunement prévenu, sans transmission de pensée ou communication harmonique d'impressions, a été vraiment frappé dans sa sensibilité extériorisée; cela suffit pour prouver que dans certains cas il y a réellement extériorisation de la sensibilité, et que l'impression reçue est vraiment objective et non uniquement subjective.

Le médium avec lequel sont arrivés ces deux faits est une dame, M<sup>me</sup> Lambert, personne assez jeune, mais tellement névrosée qu'elle était obligée le matin de fermer à clé la porte de sa chambre et d'en ouvrir toutes les fenêtres pour aérer les serviettes de toilette, l'eau où elle s'était lavée, et lui faire perdre l'impression de sensibilité que conservaient ces objets pendant près de deux heures. Des accidents répétés, et où l'imagination ne jouait aucun rôle, l'avaient, sur le conseil de M. de Rochas, obligée à cette ligne de conduite. Ce simple fait indique à quel point ce sujet était névrosé et, si on peut

le dire, au point de vue de l'équilibre du système nerveux, détraqué.

En photographiant M<sup>me</sup> Lambert, dans l'obscurité complète, M. de Rochas avait obtenu une série de points lumineux qui, superposés à une photographie de la personne dans la même attitude, avaient révélé l'existence de nombreux points hypnogènes, ou points de l'épiderme par lesquels sort en plus grande abondance le fluide magnétique ou odique. Ces points sont comme des sortes de soupapes magnétiques. En appuyant le doigt sur une d'elles, le sujet, s'il est éveillé, entre immédiatement en sommeil, et inversement, s'il est en sommeil, il suffit de presser un de ces points pour le réveiller.

M. de Rochas voulut un jour renouveler l'expérience de la photographie du fantôme et convoqua chez M. Nadar une dizaine de personnes pour y assister. J'étais du nombre des invités. Le sujet, enfermé avec nous dans une chambre complètement obscure, fut endormi, puis on dirigea sur lui l'objectif d'un appareil photographique. Au bout d'une exposition d'un quart d'heure, l'opérateur jugea que le temps de pose avait été suffisant, et emporta la plaque de l'autre côté pour la développer. On réveillait en même temps le sujet, qui causait avec les personnes qui l'entouraient. Tout à coup le sujet pousse un cri et tombe évanoui sans que rien semblât motiver une crise aussi subite. M. de Rochas le fait revenir à lui et une autre personne se dirige vers le cabinet photographique pour connaître le résultat de l'épreuve. « Tout est à recommencer, dit l'opérateur, le verre vient de se casser. » Et en demandant des explications, on s'aperçut qu'au moment précis où la plaque s'était cassée, la jeune personne, située dans une autre salle, et qui ne pouvait aucunement se rendre compte de ce qui se passait, s'était évanouie.

Mais voici un autre cas qui me semble mieux répondre à la difficulté faite par Mgr Méric. Les expériences dont le plan est tracé d'avance peuvent souvent bien réussir, mais il faut faire, ce semble, plus de cas de celles qui sont en quelque sorte improvisées sur place, sans entente préalable, sans autre but nettement défini que d'observer ce qui se passera. Si cette expérience se fait par une des personnes présentes,

à l'insu du magnétiseur habituel, si cette personne n'a jamais vu le sujet, n'a point pris contact ou rapport avec lui, il faudra bien admettre que l'effet ne provient pas d'une émanation du magnétiseur sur le sujet, puisque le magnétiseur ignore tout et que le sujet n'a pas reçu la transmission de la pensée de celui qu'il voit pour la première fois et qui, d'ailleurs, n'a rien voulu transmettre.

Or, voici le cas, m'excusant auprès du lecteur de me mettre en scène.

J'étais allé à l'École polytechnique voir M. le colonel de Rochas pour lui demander des éclaircissements sur l'extériorisation de la sensibilité et le prier de me faire assister à quelques expériences. Le colonel se mit aimablement à ma disposition et, après m'avoir raconté la manière dont il était arrivé à constater cette propriété curieuse et m'avoir mis au courant des expériences déjà faites, me dit que si je pouvais disposer de la soirée, je verrais peut-être quelques expériences, car il avait, pour ce soir même, donné rendez-vous à M<sup>me</sup> Lambert, cette personne dont il a été parlé plus haut. Me montrant ensuite une poupée grossièrement faite en cire, il me dit vouloir essayer si son fluide se dissoudrait dans la cire, reproduisant ainsi les conditions classiques de l'envoûtement.

Le médium arrive quelques instants après, et la séance commence. Pendant que le sujet est endormi, M. de Rochas lui coupe une petite mèche de cheveux qu'il presse sur la tête de la poupée de cire mise dans les mains du médium, et dépose le tout sur son bureau. Ce bureau, situé à un des bouts de la pièce, avait, par devant, de nombreux casiers assez élevés pour qu'une personne assise ne pût voir ce qui se passait dans l'appartement, ni en être vue. Ce détail est important.

J'étais resté simple spectateur, me contentant d'examiner attentivement les faits qui se déroulaient sous mes yeux, mais cherchant le moyen de faire une petite expérience personnelle sans prévenir personne, même M. de Rochas, précisément pour éviter l'intromission de la transmission de pensée. A ce moment entra chez le colonel un pein-

tre de talent, M. Dupré, auteur du tableau du « Centenaire de l'École polytechnique », qui venait précisément assister à ces expériences. Les présentations faites, et avant que M. Dupré eût été mis au courant de la mèche de cheveux coupée et fixée sur la poupée de cire, je priai ce peintre de vouloir bien accompagner le sujet dans une des salles contiguës au cabinet de travail du colonel. Le motif que je mis en avant était que cette salle contenait un tableau assez suggestif, et je voulais savoir si les rêves du sommeil hypnotique en garderaient quelque trace. M. de Rochas fut bien un peu étonné de ma demande, mais il y consentit de bonne grâce et pria M. Dupré d'accompagner la jeune personne. A peine étaient-ils dehors que, sans attendre une explication de M. de Rochas, et sous prétexte de regarder un volume qui était sur son bureau, je m'en approchai et, tout en ayant l'air de chercher, grattai furieusement d'une main la petite mèche de cheveux collée sur la poupée de cire; les câsiers empêchaient le colonel de se rendre compte de mes mouvements, et, d'ailleurs, j'avais bien soin de soutenir la conversation pour lui donner le change sur mes véritables projets. Une minute ne s'était pas écoulée que M. Dupré rentrait seul dans le bureau du colonel, lui demandant ce que cela voulait dire. Après être sortie de cette pièce, la personne qu'il accompagnait ne faisait que se gratter furieusement la tête, à tel point que ses cheveux étaient défaits. Pendant ce temps, je continuais mon manège, quand la porte se rouvrit. C'était M<sup>me</sup> Lambert elle-même qui rentrait, les cheveux complètement dénoués, se grattant et demandant à M. de Rochas ce que signifiait cette démangeaison insolite qui lui causait un véritable tourment. A ce moment, je cessai de gratter les cheveux fixés sur la poupée de cire, et immédiatement le prurit cessa. M<sup>me</sup> Lambert arrangea ses cheveux et déclara ne plus rien ressentir.

J'expliquai alors à M. de Rochas l'expérience que j'avais voulu tenter à son insu, précisément pour écarter toute influence de transmission de pensée.

Il résulte de cette expérience qu'elle rentre parfaitement bien dans les conditions posées par Mgr Méric. Le sujet n'est

point prévenu, je ne le connais pas, il est dans une pièce différente, les vêtements intimes sont, il est vrai, remplacés par une mèche de cheveux, mais le raisonnement est identique. Or, j'ai constaté que la magnétisée, endormie, non par moi, mais par M. de Rochas, a ressenti les effets que je produisais sur ses cheveux coupés, en dehors de toute transmission de pensée, de toute entente plus ou moins préalable ou habituelle; donc, dans certains cas, l'extériorisation de la sensibilité existe objectivement, et n'est pas seulement une impression transmise au cerveau du magnétisé par celui du magnétiseur.

Le cahier d'expériences du colonel de Rochas comprend d'ailleurs un grand nombre d'autres cas curieux complètement probants, et où il est impossible de faire entrer le mécanisme de la transmission de pensée. Ces faits montrent que, dans certaines circonstances, avec certains sujets, ceux-ci laissent sur des substances déterminées, variant suivant les individus, une part plus ou moins grande de leur sensibilité; et quand on touche, pique ou brûle cette matière ainsi sensibilisée, perçoivent, d'une façon plus ou moins définie, les sensations analogues. Tel est le fond de ce que l'on appelle l'extériorisation de la sensibilité. Il est juste de reconnaître que, dans bien des cas, soit la transmission de pensée, soit l'habitude entre le magnétiseur et le magnétisé, vient ajouter son action à cette première cause et peut arriver à en masquer les effets. Les deux expériences citées plus haut montrent cependant que l'extériorisation de la sensibilité est indépendante des autres causes, et cela suffit pour que la thèse de Mgr Méric, qui peut être vraie dans un grand nombre de cas, ne réponde pas exactement à la vérité des faits tels que nous les donne l'observation impartiale et sans parti pris.

Dr Albert BATTANDIER.

(*Le Cosmos.*)

---

## RÉPONSE

Le Dr Battandier essaie de démontrer, dans le *Cosmos* du 24 octobre, la réalité de l'*extériorisation de la sensibilité* et il nous fait connaître à ce sujet deux expériences intéressantes qui lui paraissent favorables à l'hypothèse de M. de Rochas.

N'oublions pas que le sujet de ces expériences est une personne très névrosée *qui a été préalablement endormie du sommeil magnétique*. Cette observation est essentielle, car nous ne connaissons pas l'état mental et psychologique du sujet magnétisé. Cet état reste plein d'obscurités et de mystères pour l'observateur de bonne foi.

J'ai connu à la Salpêtrière, à l'époque où je faisais des recherches sur l'hypnotisme, une jeune fille hypnotisée qui, enfermée dans le cabinet des expériences, voyait à l'extérieur une personne qui traversait la cour, entraînait dans un corridor, frappait à une porte éloignée et disparaissait.

Dans une ville de l'Est, en comité fermé, j'ai vu magnétiser une femme qui avait un point hypnogène derrière l'oreille gauche. J'envoyai sa pensée à Biarritz : elle me décrit la ville, la maison, les locataires, leur occupation actuelle ; elle les voyait.

Il m'est arrivé d'être témoin d'une expérience semblable avec Julia : elle décrit avec une parfaite exactitude une ville du Midi : une habitation, le maître de la maison, son état de santé, etc.

Ces faits sont très connus, ils sont fréquents, ils appartiennent à la lucidité et à la clairvoyance. Ce n'est pas le moment d'en chercher l'explication physiologique ou philosophique.

Ceci étant admis, il est évident que la névrosée magnétisée, endormie par M. de Rochas, se trouve précisément dans cet état psychologique, dans ce sommeil provoqué dont la nature et les conditions nous échappent.

Il est moralement certain que la personne magnétisée chez M. de Rochas a vu le Dr Battandier comme elle voyait les autres personnes, qu'elle l'a observé quand il grattait furieusement la petite mèche de cheveux collée sur la poupée de cire et que cette image cérébrale a déterminé en elle cette sensation désagréable et le mouvement qu'elle accusait en se grattant elle-même avec violence.

Aussi, je ne me crois pas encore autorisé à dire que certains sujets laissent sur des substances déterminées, variant suivant les individus, une part plus ou moins grande de leur sensibilité.

Il faudrait d'abord discuter la clairvoyance et la lucidité du sujet.

J'ajoute que ces expériences ne présentent, selon moi, aucune analogie avec l'envoûtement, car, dans bien des cas, l'envoûteur criminel n'a pas besoin de la poupée de cire, ni d'aucun autre objet de ce genre pour arriver à ses fins. Mais ceci nous éloigne de notre sujet.

Je serais très heureux de me rendre aux observations courtoises du savant Dr Battandier; je le ferai volontiers quand on aura trouvé des faits certains et découvert la loi de leur évolution. Mais ces magnétisés professionnels, ces névrosés endormis me paraissent toujours suspects. Ils nous offrent un terrain mouvant sur lequel on ne peut rien bâtir.

Le Dr Battandier soutient avec M. de Rochas que le sujet magnétisé ne sent plus son corps, mais qu'il sent toutes les modifications que l'on fait subir, par exemple, à la poupée de cire magnétisée par influence, chargée du fluide *mystérieux* du sujet endormi.

Dans le cas présent, le docteur nous dit qu'il a « gratté *furieusement* la petite mèche de cheveux collée sur la poupée de cire ».

S'il en est ainsi, le sujet magnétisé a dû sentir une main le gratter lui-même furieusement, et d'une manière désagréable. Mais non, le docteur nous déclare que le sujet a senti une *démangeaison insolite* qui lui causait un véritable tourment.

Ne faudrait-il pas en conclure que le sujet a vu et interprété le geste, et qu'il a pensé à un violent prurit? Ce n'est pas, en effet, un prurit, c'est une violente égratignure que le sujet aurait dû ressentir, si la thèse du docteur était fondée.

Il me reste encore un scrupule. Dans la thèse de M. de Rochas, le sujet magnétisé est entièrement anesthésié, il ne sent plus ni piqûres, ni brûlures, ni coups. Le nerf de la sensibilité ne transmet plus la vibration de la périphérie au cerveau.

Mais si la sensibilité est abolie, si le transmetteur ne fonctionne plus, par quelle voie l'impression faite sur la poupée est-elle transmise au centre sensoriel? Qui remplacera les points de communication? Comment se fait la transmission?

Je sou mets ces observations à M. de Rochas qui connaît l'admiration et la sympathie qu'il a su m'inspirer, je les sou mets aussi au Dr Battandier. Je cherche la lumière avec la plus grande sincérité.

J'ai éprouvé, je l'avoue, un sentiment pénible, en lisant dans le dernier *Bulletin de la Société des études psychiques*, de Nancy, cette singulière observation.

« Une observation citée par M. de Rochas, et qui peut, jusqu'à un certain point, rendre compte du mécanisme de l'envoûtement, est celle d'un jeune enfant dont on jetait les déjections au feu, et qui, au même instant, poussait des cris, en accusant de vives douleurs au fondement. »

Élie MÉRIC.

---

## LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

---

Dans le quatrième volume de ses *Leçons de clinique médicale*, M. le Dr Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier, consacre deux cents pages à l'étude du spiritisme, de l'hypnotisme, du rêve et de la distraction. C'est ce chapitre dont nous désirons présenter l'analyse à nos lecteurs, parce que le sujet dont il traite tient à la fois à la philosophie et à la physiologie; qu'il côtoie le merveilleux et l'occultisme; qu'il touche à la cabale et à la sorcellerie; que, par conséquent, il sera accueilli avec intérêt par la plupart des lecteurs.

La tentative de faire rentrer dans le domaine scientifique tous ces problèmes troublants ne date pas du livre de M. Grasset. Une science nouvelle, la *psychologie expérimentale*, est née des efforts des savants, médecins ou philosophes, qui se sont livrés à l'étude de ces phénomènes. Cette science a-t-elle produit quelques résultats positifs?

Ces résultats sont certains au point de vue biologique. Des recherches opiniâtres basées sur des observations cliniques et des expérimentations de laboratoire ont fait faire de très grands progrès à la science des *localisations cérébrales* : et, sur ce terrain, des connaissances positives demeurent acquises. Nous ne pouvons pas en dire autant de la psychologie proprement dite; elle n'a guère gagné à tous ces mouvements scientifiques que la réédition d'anciennes erreurs, étayées d'explications peu sérieuses pour la plupart.

Entrons maintenant dans l'exposition des enseignements de M. Grasset.

Si, chez l'homme bien portant et bien équilibré, la personnalité constitue une unité parfaite, il existe des états où cette personnalité *semble dédoublée*, tels sont : la distrac-



tion, le rêve, le somnambulisme spontané ou provoqué. Dans ce dernier état, et dans les phénomènes de *suggestion*, la personnalité est supprimée au moins pour tout le temps de la durée de l'hypnotisation, et remplacée par une volonté étrangère.

Les faits réunis sous le nom de *spiritisme* tiennent en partie au somnambulisme et en partie à d'autres facteurs indéterminés ; mais, dans tous les cas, la personnalité y est encore plus ou moins atteinte.

Tous ces états, depuis la plus simple de tous, la *distraction*, caractérisée par la continuation d'actes automatiques, plus ou moins involontaires et inconscients, pendant que l'intelligence poursuit la solution d'un problème, jusqu'à ces états, où la personnalité humaine a disparu et où l'homme est mû, sans même qu'il en ait conscience et sans qu'il en conserve le souvenir, par une volonté étrangère, par un *médium* ; tous ces états, dis-je, isolent et séparent, comme par une habile dissection, les facultés de l'âme. Aussi tous les systèmes qui ont eu la prétention d'expliquer ces phénomènes étranges, présentent un même caractère ; ils admettent deux ou trois âmes dans l'homme.

Le professeur Grasset admet un *psychisme supérieur*, dans lequel une âme intellectuelle présiderait aux facultés de l'intelligence et de la volonté ; un *psychisme inférieur*, sorte d'âme animale, aurait sous sa dépendance les actes automatiques, c'est-à-dire fatals et involontaires ; enfin un grand nombre de spirites admettent une troisième âme, un principe *astral*, agissant en dehors de l'homme et expliquant la plupart des phénomènes du spiritisme.

Or, cette conception de l'âme humaine anéantit l'unité même de l'homme ; de plus, elle constitue une erreur aussi bien au point de vue théologique qu'au point de vue philosophique.

Quelques citations sont maintenant nécessaires, pour permettre au lecteur de juger la valeur de ces systèmes.

*Papus* (M. le Dr Encausse) est l'auteur choisi par le professeur Grasset pour représenter l'opinion générale des spirites<sup>1</sup>.

1. Il ne faut pas oublier que le spiritisme a été fondé par Allan Kardec, et que la doctrine spirite se trouve exposée dans ses écrits.

Ce médecin s'exprime en ces termes : « Il y a entre le moi et le non-moi, entre l'esprit et le corps *un ou plusieurs principes intermédiaires*... En général, la *tri-unité* domine dans la nature... » Chez l'homme, le principe intermédiaire est le *corps astral* qui unit l'inférieur physique au supérieur spirituel.

« L'homme est ainsi comparé à un équipage dont la voiture représente le corps physique, le cheval le corps astral et le cocher l'esprit <sup>1</sup>. »

Ce corps astral, d'après Papus, peut rayonner autour du corps, s'extérioriser, être lumineux. Cette *sortie du corps astral* explique les phénomènes de *matérialisation* : mouvements et déplacements d'objets auxquels on ne touche pas; apparitions de têtes, de bras, de corps, au milieu de la chambre; *télépathie*, c'est-à-dire la vue à distance; la suggestion mentale, etc.

Je passe tout ce qui concerne la *métempsychose*, les *réincarnations successives*, les différentes espèces d'esprits, les évocations et toutes les rêveries analogues, mais je retiens seulement ce point que Papus admet dans l'homme trois âmes distinctes.

Léon Denis, président de la Société d'études psychiques de Tours, soutient des opinions analogues :

« L'homme pourrait être comparé, dit-il, à un foyer d'où émanent des radiations, des effluves qui peuvent s'extérioriser en couches concentriques au corps physique; et même, dans certains cas, se condenser à des degrés divers, se *matérialiser* au point d'impressionner des plaques de photographie et des appareils enregistreurs. »

La science physiologique, autant que la science philosophique, souffre également d'un langage qui rappelle les divagations des premiers magnétiseurs, mais il était nécessaire de faire toucher du doigt l'infériorité de cette nouvelle science.

Citons encore Durand de Gros qui admet la pluralité des âmes chez l'homme; Paul Gibier, qui expliqua la matérialisa-

1. Grasset, *Leçons cliniques*, 4<sup>e</sup> partie p. 484.

tion des fantômes et les apparitions ; mais arrivons au système du professeur Grasset, et si, là encore, nous trouvons l'erreur fondamentale des deux âmes, au moins ces idées sont-elles exposées en termes scientifiques.

Le professeur Grasset admet deux psychismes (deux âmes) :

1<sup>o</sup> Un *psychisme inférieur*, qui préside aux actes automatiques, involontaire ou inconscient. Or, l'automatisme qui constitue les actes du psychisme inférieur, « est, dit P. Janet, soumis à un déterminisme rigoureux, sans variations et sans caprices <sup>1</sup> ».

Sous le nom de psychisme inférieur, il faut donc comprendre les facultés communes à l'homme et aux animaux : la sensibilité, la motilité, la mémoire, l'imagination ; et l'instinct, soumis, lui aussi, « à un déterminisme rigoureux, sans variations ni caprices ».

2<sup>o</sup> Un *psychisme supérieur*, qui préside aux actes volontaires et libres ; c'est ce que, dans l'ancienne philosophie, on appelle l'âme intellectuelle par opposition à l'âme animale ou psychisme inférieur.

Voilà le système exposé par le professeur Grasset. Il est impossible de nier qu'il repose sur le *dualisme* ; doctrine traditionnelle de l'École de Montpellier. Cette doctrine enseigne qu'il y a, dans l'homme, deux âmes : l'une, intellectuelle, qui préside aux facultés intellectuelles et volontaires ; l'autre, animale, ou *principe vital*, qui meut toutes les fonctions des corps vivants.

Cette doctrine de Montpellier, que nous repoussons parce qu'elle détruit l'unité humaine, a au moins pour elle un langage clair et vraiment philosophique. Nous ne pouvons en dire autant des termes employés par le professeur Grasset. Dans l'exposition de son système, pourquoi appeler *psychisme inférieur* le principe qui produit des *actes automatiques* ? Le premier de ces termes désigne un agent intellectuel ; je comprends qu'il s'applique aux phénomènes d'intelligence et de volonté, mais non à des actes involontaires, inconscients

1. *Loc. cit.*, p. 435.

et se répétant fatalement comme tous les actes réflexes. Les actes réflexes, qu'ils s'appliquent tout simplement au réflexe rotulien ou aux réflexes plus compliqués qui constituent la plupart des actes automatiques, n'ont rien à voir avec la pensée. Pourquoi alors cette expression de *psychisme inférieur*?

Que le professeur Grasset me permette de lui donner la raison d'une contradiction aussi évidente et dont cependant il semble ne pas s'être aperçu.

Cette division, à laquelle il tient beaucoup, du psychisme supérieur et du psychisme inférieur, est tout à fait artificielle. Je vais plus loin, c'est même un simple *schéma*; et un schéma est toujours plus ou moins faux. Or, qu'est-il arrivé? En faisant fonctionner son schéma, le professeur Grasset n'a pas tardé à constater que, chez l'homme, des phénomènes intellectuels se trouvaient mélangés aux phénomènes automatiques. Lisez ce passage : « Mais cependant, dit-il, dans les réflexes supérieurs et complexes que nous appelons automatiques, il peut y avoir du *psychisme*, c'est-à-dire de la *pensée*<sup>1</sup>. » Puis M. Grasset cite immédiatement plusieurs exemples d'actes automatiques auxquels viennent s'associer des actes intellectuels.

Cela devrait être ainsi puisque l'âme est une; et que si, dans certaines circonstances, ses facultés inférieures semblent livrées à elle-même, ce n'est qu'une apparence ou un accident; et les facultés intellectuelles de l'âme, à un moment donné, interviennent et répriment la direction des actes inférieurs.

M. Grasset, grâce à son grand talent d'observation, a pu constater lui-même le défaut de son système, mais pourquoi a-t-il continué à s'en servir?

Les questions que M. Grasset a essayé de résoudre sont horriblement difficiles parce qu'elles appartiennent à la fois à la physiologie et à la métaphysique, et cependant notre auteur proteste et se défend énergiquement de toucher à la métaphysique! Et pourquoi cette répulsion pour une science

1. *Loc. cit*, p. 435.

si élevée et si nécessaire dans le cas présent? Les enseignements d'Hippocrate sont-ils donc totalement oubliés, à Montpellier; et ne dit-on plus : *Olim cos, hodie Montpellien-sii*? On ne se souvient donc plus que le père de la médecine, loin de négliger la métaphysique, a dit *qu'un médecin philosophe est presque un Dieu*. Enfin, comment aborder l'étude du somnambulisme, de la suggestion et du spiritisme sans être en possession d'une doctrine sur la nature de l'homme et de la maladie? Or, toutes ces questions de *nature* sont absolument du domaine de la métaphysique, et vouloir les résoudre en dehors de cette science, c'est se réduire à amonceler hypothèses sur hypothèses pour aboutir à quelques-uns des systèmes ridicules que nous avons exposés ci-dessus.

A côté de la doctrine cellulaire, essentiellement matérialiste de l'École de Paris et du dualisme de l'École de Montpellier, il y a place pour une autre doctrine. Cette doctrine remonte à Aristote; elle florissait pendant la scolastique et elle est enseignée, depuis soixante ans, par l'École de J.-P. Tessier: c'est la doctrine de *l'union substantielle de l'âme et du corps*.

La doctrine thomiste de la nature de l'homme a contre elle les passions matérialistes et antireligieuses de l'École de Paris. Malgré cette opposition formidable parce qu'elle est officielle, nous avons constamment lutté et nous avons la conviction du triomphe de la vérité.

Nous nous proposons de reprendre ici cette question de la nature de l'homme. Les lecteurs des *Annales de philosophie chrétienne* nous semblent par leur éducation et leur habitude d'esprit absolument compétents pour juger ces questions.

C'est du reste le seul moyen de résoudre les problèmes posés par le professeur Grasset.

Le monde offre à notre étude deux espèces d'êtres. Les uns sont *inorganiques*, les autres *organiques*; et, malgré les tentatives d'une école matérialiste et évolutionniste<sup>1</sup>, ces deux espèces d'êtres sont absolument distinctes.

1. L'Ecole monistique. — Cette Ecole enseigne que le cristal, cette forme la plus parfaite du monde inorganique, peut se transformer en corps organisé. Cette erreur

Qu'est-ce qui constitue la différence des corps inorganiques et des corps organisés; qu'est-ce qui caractérise le corps vivant; qu'est-ce que la vie?

Sans étudier dans la tradition les différentes solutions données à ce problème, nous nous bornerons à l'examen de la *théorie cellulaire*, qui règne aujourd'hui dans l'École de Paris. Or la solution proposée par ce système est très simple. Inspirée par la doctrine positiviste d'Auguste Comte, Virchow et ses élèves se désintéressent des questions d'origine et de nature — il y a des cellules: — ces cellules ne sont douées ni d'âme, ni d'archée, ni de principe vital. Cependant elles vivent. Comment? par l'*irritabilité*. D'autres ajoutent: par l'action des causes externes, de la lumière, de la chaleur. Quelle est l'origine de la cellule? La cellule est éternelle: *cellula e cellula*.

Nous trouvons que c'est là un procédé commode; un problème est posé par toute la tradition; sa solution est très discutée: eh bien! on le supprime. C'est simple, mais je trouve le résultat fort incomplet.

Le fait incontesté de la stérilité absolue du globe terrestre à un moment de sa durée; l'existence des êtres organiques qui existent aujourd'hui, joints aux expériences de Pasteur démontrant l'impossibilité de la génération spontanée, constituent pour tout homme de bon sens une preuve certaine de la création. La cellule n'est donc point éternelle.

Quant au système cellulaire de Virchow, il est applicable à l'anatomie normale et pathologique, mais, en biologie, il représente une *négation*, et cela n'est pas suffisant et surtout il ne répond pas à la question posée plus haut: Qu'est-ce que l'être vivant? Qu'est-ce que la vie?

Voici notre réponse et l'exposé de notre doctrine:

Tout être vivant se compose d'une matière et d'une force.

est restée à l'état de simple affirmation, et pour cause. La chaîne harmonique et progressive des êtres présente une interruption complète entre l'anneau le plus parfait des corps inorganiques et l'anneau le plus imparfait des êtres vivants. Ce qui constitue l'être vivant, c'est précisément qu'il *transforme* le corps inorganique en sa propre substance et que quand il cesse de vivre il retourne au monde inorganique, *circulus vitæ*. Le cristal, s'il s'accroît, augmente par juxtaposition d'éléments semblables aux siens. Jamais il n'a transformé une substance étrangère en sa propre substance.

Cette force, qu'elle s'appelle *archée*, *âme* ou *forme*<sup>1</sup>, modifie la matière, la transforme, l'élève à un état défini ; la fait passer de l'état inorganique à l'état vivant. C'est cette force qui, dans le végétal, transforme l'azote, le carbone, la chaux, etc., en eau, sucre, fécule et graisse. C'est elle qui modèle, comme un sculpteur, chaque être dans un moule défini et constitue les espèces.

Dans le *règne végétal*, le principe actif, l'âme, n'a que des facultés végétatives : nutrition, circulation, respiration et reproduction. Quelques espèces semblent posséder à un très faible degré la sensibilité et la mobilité (sensitive, tournesol, etc.) faisant ainsi pressentir le règne suivant.

Le *règne animal* joint aux facultés végétatives les facultés animales : sensibilité, motilité, réflexe, automatisme, instinct et chez les animaux supérieurs la mémoire, l'imagination, les passions, la perception du particulier, le sentiment, non du bien et du mal, mais du plaisir et de la douleur, ce qui leur permet de recevoir une certaine éducation.

L'*homme* a toutes les facultés qui existent dans le règne végétal et dans le règne animal, mais il se distingue d'une *façon absolue* de l'animal le plus parfait par l'intelligence et la volonté.

La caractéristique de l'intelligence humaine est la perception des idées générales, de l'*universel* ; et comme conséquence directe, la possession du langage ; l'homme seul parle, parce que l'homme seul possède la notion d'idée générale.

L'animal le plus perfectionné, les grands singes, les chiens connaissent un cercle, un homme, une couleur ; l'homme seul a l'idée de cercle en général, de l'homme, de la couleur.

L'animal ne parle pas et ne parlera jamais, parce que dans toutes les langues les mots désignent des *universaux* et que c'est par leur arrangement qu'on parvient à désigner des objets particuliers. Dans cette phrase, la *canne de mon père*, canne et père expriment toutes les cannes et tous les pères et c'est seulement la construction de la phrase qui donne aux mots un sens défini et particulier.

1. Dans le langage philosophique on donne le nom de *forme* au principe actif qui *forme* l'être, c'est le *mnisus formativus* de Blumembach.

La *volonté* de l'homme est une volonté intellectuelle qui se décide et se dirige par des raisons appréciées par la conscience; tandis que la volonté animale, autant qu'on puisse employer cette expression, se décide par les coups ou les récompenses. L'homme est responsable parce qu'il sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait, l'animal ne l'est pas.

Les êtres vivants sont donc des mixtes résultats de l'union d'une forme et d'une matière. Nous ajoutons que cette *union est substantielle*.

Qu'est-ce que nous entendons par l'union substantielle de l'âme et du corps?

Nous entendons par cette expression que chez l'homme l'union est tellement intime que l'être qui en résulte n'est plus ni un esprit pur ni un corps, mais une substance nouvelle : *l'homme*, c'est la substance nouvelle, c'est l'homme et non l'esprit ou le corps qui agit ou souffre, la scolastique a exprimé cette idée par une formule aussi courte qu'elle est claire : *actiones et passiones sunt composito*, les actes et les souffrances sont du composé.

Cette doctrine rend compte de tous les phénomènes présentés par les êtres vivants. C'est la spécificité de chaque forme, de chaque principe animateur qui constitue la différence des règnes et des espèces. Les corps inorganiques qui servent à constituer les corps vivants : azote, carbone, soufre, chaux, potasse, soude, etc., se retrouvent dans tous les corps organisés, ils ne peuvent donc expliquer les différences qui existent entre chaque espèce. La cellule composée d'un ou plusieurs noyaux, d'une matière cellulaire et d'une enveloppe ne pourrait constituer des êtres définis comme les espèces végétales et animales, si une cause supérieure, une force ne présidait à l'arrangement de ces cellules. C'est donc le principe animateur, la forme, qui seule peut expliquer la production de ces espèces si harmonieusement et si hiérarchiquement distribuées.

C'est l'union de l'âme et du corps qui explique la vie, comme c'est la séparation de ces deux substances qui fait comprendre la mort.

Il est encore nécessaire, pour résoudre les problèmes posés



par le professeur Grasset, de distinguer nettement la maladie du symptôme et de la souffrance.

La *maladie* est un état du composé vivant caractérisé par un ensemble de symptômes et de lésions, soumis à une évolution déterminée constituant des états distincts comparables à des espèces.

Le *symptôme* est un trouble fonctionnel lié à une maladie et recevant de cette maladie un caractère spécial.

Les *souffrances* sont aussi des troubles fonctionnels, mais sans évolution définie; et qui au lieu d'être liées à une maladie, sont toujours liées à des circonstances extérieures.

Ces définitions nous seront nécessaires pour fixer exactement la valeur des termes dont nous aurons à nous servir dans notre exposition.

Les différents états étudiés par M. le professeur Grasset ont tous un caractère commun, c'est la suspension ou la perte de la conscience et de la volonté coïncidant avec la persistance et quelquefois l'exaltation de facultés animales<sup>1</sup>. Mais une âme unique, douée des facultés intellectuelles, animales et végétatives, suffit à l'explication des phénomènes; il est absolument inutile de supposer l'existence de deux ou trois âmes distinctes et de donner un corps à cette hypothèse en la représentant par une figure géométrique.

Dans le *sommeil* profond, les facultés intellectuelles et animales de l'homme sont entièrement suspendues, les facultés végétatives seules subsistent et la vie n'est plus représentée que par la respiration, la circulation et les fonctions qui en dépendent comme la calorification, les sécrétions et la nutrition.

1<sup>o</sup> *Rêve*. — Dans le sommeil moins profond avec *rêve*, les facultés animales persistent et sont même quelquefois exaltées; la mémoire rappelle des événements oubliés pendant la veille, et l'imagination enchaîne des événements et des tableaux dignes des *Mille et une Nuits*; tantôt le sommeil est

1. Dans un grand nombre d'expériences de tables tournantes, ce prétendu caractère commun fait complètement défaut, et l'expérimentateur conserve sa conscience et sa volonté. Nous l'avons constaté. N'oublions pas, d'ailleurs, que le spiritisme s'étend beaucoup plus loin que le phénomène élémentaire des tables tournantes.

assez profond pour que l'intellect soit tout à fait absent; d'autres fois il assiste en spectateur au rêve qui se déroule et alors il en garde le souvenir. C'est une erreur d'enseigner, comme M. Grasset, que dans le rêve le *psychisme inférieur* seul fonctionne. Le rêve de l'homme se distingue du rêve du chien, parce que chez l'homme l'intellect n'est jamais absent et qu'il se mêle aux phénomènes dus à la mémoire et à l'imagination, comme il est facile de le voir dans les rêves dont on conserve le souvenir : la faculté la plus atteinte est la volonté; aussi, dans le rêve, l'homme est irresponsable.

Le *somnambulisme* peut être *spontané*, et il se rattache de très près au rêve; ou il est *provoqué*, et alors il revêt des caractères particuliers.

2° Le *somnambulisme spontané* est une maladie ou plutôt une affection morbide, que l'on observe le plus souvent chez les hystériques et les neurasthéniques; il présente plusieurs variétés ou degrés. Chez la plupart des malades il se réduit à la déambulation pendant le sommeil et, quelquefois, en quelques paroles vagues et sans suite; d'autres fois le malade manifeste des signes de frayeur : c'est le *cauchemar*. A un degré plus élevé, le somnambule fait de véritables marches, en dehors de sa chambre et souvent par des endroits périlleux; il tient des discours suivis et peut, comme dans le *somnambulisme provoqué*, répondre à des questions avec plus ou moins de lucidité; quelques somnambules écrivent, font des devoirs ou composent.

Jamais le somnambule ne se souvient de ce qu'il a dit et de ce qu'il a fait pendant l'accès.

3° Le *somnambulisme provoqué* est beaucoup plus complexe parce qu'il se passe chez des sujets très prédisposés et entraînés par une sorte d'habitude et surtout parce que le somnambule subit l'influence du magnétiseur.

Nous ne parlerons point en détail de tous les phénomènes provoqués pendant le sommeil magnétique; ils sont du reste très connus. Nous nous arrêterons sur l'un d'eux, à cause de sa signification et de son importance; nous voulons parler de la *suggestion*.

4° La *suggestion* est une action habituellement irrésistible

exercée sur la volonté du magnétisé par le magnétiseur. Exemples : un malade atteint d'*anorexie progressive* et qui ne mange pour ainsi dire pas depuis des mois, fera, sur l'ordre de son magnétiseur, un ou plusieurs repas abondants. Un malade sujet à des accès de convulsions, à des crises de nerfs survenant depuis des semaines, suspendra ses accès pendant plusieurs jours sur l'ordre de son magnétiseur.

Ces faits médicaux sont maintenant vulgaires; on ne peut donc contester l'existence de la suggestion. Il faut aussi admettre que la même volonté étrangère peut contraindre le magnétisé à exécuter des actes criminels ou ridicules. Ces faits ne peuvent être niés et la suggestion dans le sommeil magnétique est un fait acquis.

Chez les sujets malades et prédisposés, la suggestion s'impose très facilement et pour ainsi dire sans sommeil préalable, mais la plupart des hommes ne sont pas susceptibles d'être suggestionnés. La facilité à être suggestionné s'augmente par la pratique de cette manœuvre; et il y a des malades chez lesquels la volonté propre semble absolument perdue et remplacée par la volonté du magnétiseur.

Étudions maintenant les rapports du somnambulisme et de la suggestion avec la science.

Un premier point, qui semble bien établi, c'est que le somnambulisme spontané est un acte morbide et le somnambulisme provoqué un acte de même nature; que par conséquent le somnambulisme est toujours un phénomène naturel; qu'il n'y a là ni occultisme, ni action surnaturelle.

La relation scientifique est facile à établir. Le somnambulisme spontané est un symptôme lié à l'existence d'une maladie définie, le somnambulisme provoqué ne diffère du premier que parce qu'il apparaît chez des malades sous l'action d'une cause externe, la *fascination*.

La fascination s'exerce toujours par des moyens analogues, elle agit par la vue, habituellement la fixation des yeux sur un objet brillant (hypnotisme), ou sur le regard du magnétiseur, certains mouvements de la main devant les yeux; chez les malades habitués et prédisposés, l'occlusion de la pau-

pière par la main du médecin et l'ordre de dormir suffisent pour amener le sommeil magnétique.

En résumé, le somnambulisme est un symptôme comme tous les autres symptômes; c'est un trouble lié à une maladie à laquelle il emprunte et son caractère et sa durée, ses rapports scientifiques ne sont point à faire.

Veut-on expliquer les phénomènes qui constituent le somnambulisme?

Le somnambulisme ne nécessite point pour son explication l'existence de plusieurs âmes et l'unité de l'homme n'est point atteinte par ces faits bizarres.

Dans le somnambulisme, les facultés intellectuelles continuent à se manifester; ainsi le somnambule qui fait ses devoirs ou qui compose à l'usage de ses facultés intellectuelles. Mais si la fonction existe, elle est toujours troublée. Ainsi la conscience est toujours absente, puisque le somnambule ne conserve aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant l'accès; et la volonté est, dans le somnambulisme provoqué, remplacée par celle du magnétiseur, d'où la *suggestion*.

Le somnambule a donc comme deux existences séparées. Dans l'une, c'est la vie ordinaire pendant laquelle il jouit de l'intégrité de ses facultés intellectuelles; il a conscience de ses actes et se dirige librement. Dans l'autre existence, il perd la conscience de ces actes, n'en conserve aucun souvenir et sa volonté est remplacée par celle de son magnétiseur. Sa personnalité *semble* donc être double; mais ce n'est qu'une apparence, c'est toujours le même homme dans deux états différents : état de santé, état de maladie: car le somnambulisme même provoqué est un état morbide; et l'unité de l'homme n'est pas plus détruite par le magnétisme que par la fièvre avec délire; il y a deux états, et non deux personnes. Inutile pour expliquer les faits d'évoquer la pluralité des âmes et des psychismes.

La *suggestion* touche à l'inconnu et à l'explicable et la science doit se borner à enregistrer les conditions dans lesquelles elle se produit.

Résumons les connaissances positives que possède la science sur la suggestion.

La suggestion est un fait incontestable.

Elle ne peut se produire que chez des malades et avec leur consentement.

Elle est d'autant plus facile qu'elle est plus répétée.

Elle est presque toujours précédée du sommeil magnétique.

5° Le *spiritisme* a de grands rapports avec le somnambulisme provoqué et les *médiums* dans lesquels *s'incarne* l'esprit des morts et qui reçoivent les communications des esprits passent souvent par un très court sommeil magnétique; d'autres fois ils éprouvent des troubles nerveux, des souffrances, des spasmes auxquels les spécialistes de ce genre d'études ont donné, je ne sais pourquoi, le nom de *trans*.

Le spiritisme présente à étudier plusieurs ordres de faits. Nous commencerons par les plus simples.

1° *Baguettes divinatoires, pendule explorateur, tables tournantes*. Dans tous ces faits il s'agit de l'action de l'organisme humain sur un objet auquel involontairement il imprime un mouvement.

Les expériences de Chevreul et d'Arago ont démontré que ces mouvements étaient produits par l'action inconsciente ou consciente des expérimentateurs.

Le 13 mai 1853, le *Journal des Débats* publia une lettre de Chevreul qui avait paru vingt ans avant dans la *Revue des Deux Mondes*. Dans cette lettre, le savant professeur démontrait que le *pendule explorateur*, corps lourd suspendu à un fil et dont les oscillations répondent aux questions posées, restait absolument immobile quand les doigts sont appuyés<sup>1</sup>.

Arago, Babinet, l'abbé Moigno et d'autres savants ont démontré que les *tables tournantes* étaient mues par l'effort volontaire, conscient ou inconscient, des personnes assises autour de cette table<sup>2</sup>.

De nombreuses expériences faites avec la *baguette divina-*

1. Grasset, p. 506.

2. L'auteur oublie de nous dire, comme nous l'avons vu dans le dernier numéro de la Revue, que l'on obtient souvent des mouvements, des coups et des réponses, *sans le contact des mains*. Cette simple observation détruit l'argumen-

*toire* m'ont convaincu que ses inflexions étaient toujours produites par une pression des mains qui la tiennent ; et cette pression reste inconsciente si le sujet ne s'observe pas avec le plus grand soin.

C'est aussi par des pressions involontaires et inconscientes de la main que s'expliquent les phénomènes si curieux du *cumberlandisme* ; cette expérience consiste à cacher un objet à l'insu du sujet qui a les yeux bandés. Puis une personne qui voit où est caché l'objet est mise en communication avec le sujet en lui tenant la main ou lui touchant la tempe, il *pense fortement à l'endroit où l'objet est caché* et cette impression guide le sujet qui va droit et découvre l'objet caché. Or, des pressions involontaires de la main du directeur sont le guide certain du sujet à la recherche de l'objet caché. •

Mais les tables tournantes interrogées sont entrées en communication avec les expérimentateurs en frappant avec le pied un nombre de coups en rapport avec les lettres de l'alphabet. Puis un crayon a été attaché au pied de la table qui a écrit ses réponses ; le crayon a plus tard été mis entre les mains du médium ; puis enfin le médium, après un sommeil magnétique ou directement, est entré lui-même en communication avec les esprits, a rapporté leur message. D'autres fois, les âmes de morts célèbres ou non se sont incarnées en eux et nous avons eu des consultations de médecins décédés, des messages de rois et d'empereur. Joseph Balzamo, Marie-Antoinette, Victor Hugo, ont pris le corps des médiums et parlé par leurs bouches. Un médium s'est élevé jusqu'à la planète de Mars, nous en a décrit les habitants et leurs mœurs, mieux que cela, a rapporté la langue et l'écriture des Martiens !

Mais qu'est-ce donc qu'un médium ? « Les médiums, dit Janet, quand ils sont parfaits, sont des types de la division la plus complète dans laquelle les deux personnalités s'ignorent complètement et se développent indépendamment l'une de l'autre<sup>1</sup>.

tation du docteur. On oublie aussi qu'en Angleterre, en Allemagne et en Amérique, on a inventé des appareils pour rendre la pression des mains impossible, et que, malgré ces appareils, les phénomènes se sont produits. E. M.

1. *L'Automatisme*, p. 524.

Voici la définition de Ch. Richet :

« La conscience de cet individu persiste dans son intégrité apparente; toutefois, des opérations très compliquées vont s'accomplir en dehors de la conscience, sans que le moi volontaire et conscient paraisse ressentir une modification quelconque. Une autre personne sera en lui, agira, pensera, voudra, sans que la conscience, c'est-à-dire le moi réfléchi, conscient, en ait la moindre notion <sup>1</sup>. »

Le médium est donc un exemple frappant du dédoublement de la personnalité. Ajoutons que le médium est toujours un malade.

Les médiums répondent aux questions qu'on leur pose. D'autres fois ils transmettent les réponses aux questions adressées aux âmes des morts et aux esprits.

Dans un degré plus avancé l'âme du mort s'incarne en eux, et alors ils imitent la pose, les manières et le langage des grands hommes qu'ils représentent, mais dans ce cas ils commettent des fautes plus ou moins grossières contre l'histoire.

M<sup>lle</sup> Hélène Smith, célèbre médium de Genève étudié par Fournoy, après avoir incarné Victor Hugo, Marie-Antoinette et Barthès, a prétendu être allée dans la planète Mars dont elle a décrit les habitants et rapporté le langage. Or, cette langue, évidemment inventée à plaisir, n'est que du français déguisé et cet idiome fantaisiste, dit M. Fournoy, « est évidemment l'œuvre naïve et quelque peu puérile d'une imagination enfantine qui s'est mis en tête de créer une langue nouvelle et qui, tout en donnant à ses élucubrations des apparences baroques et inédites, les a coulées, sans s'en douter, dans le moule accoutumé de la seule langue réelle dont elle a eu connaissance <sup>2</sup> ».

M. P. Janet a donné le véritable caractère de toutes ces communications spirites. « Comment les lecteurs de ces

1. Ch. Richet, « La suggestion mentale et les calculs de probabilité » (*Revue phil.*, t. II, p. 65, 1884).

2. *Loc. cit.*, p. 159. — Le Dr Jousset qui est spiritualiste et chrétien, ne veut pas sans doute contester la réalité des possessions démoniaques si fréquentes dans l'Évangile et dans l'histoire de l'Eglise. Il ne peut pas ignorer les exorcismes et l'enseignement chrétien.

messages ne se sont-ils pas aperçus que ces élucubrations, tout en présentant quelques combinaisons intelligentes, sont, au fond, horriblement bêtes, et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir sondé les mystères d'outre-tombe pour écrire de semblables balivernes. Corneille, quand il parle par la voix des médecins, ne fait plus que des vers de mirliton, et Bossuet signe des sermons dont un curé de village ne voudrait pas pour son prône; la dégénérescence a tellement atteint l'esprit des plus grands personnages, qu'ils ne tiennent plus que propos de déments et de gâteux <sup>1</sup>. »

Que conclure? C'est que tous ces phénomènes sont entachés de fraude, inconsciente si l'on veut, mais alors à quoi bon s'attarder à écouter des névropathes nous raconter leur rêverie? Quelle importance peuvent bien avoir ces faits tant au point de vue philosophique qu'au point de vue physiologique? Ils n'offrent qu'un intérêt, c'est le point de vue pathologique,

Le spiritisme me semble maintenant jugé par des hommes fort compétents et je ne vois pas qu'il soit possible de le rattacher au domaine scientifique.

Que dirons-nous maintenant des faits beaucoup plus extraordinaires décrits sous les noms de *suggestion mentale*, de *clairvoyance*, de *télépathie* ou vue à distance et de *lévitation* ou déplacement des objets à distance et sans contact?

La *suggestion mentale*, sans un geste ni une parole, est un phénomène très discutable et est encore à l'étude.

La *clairvoyance*, la vue à travers des corps opaques comme la *télépathie* ou vue à distance, compte un certain nombre de faits positifs, mais qui n'ont pas pu être reproduits assez régulièrement pour entraîner la conviction.

Quant à la *lévitation*, si elle était démontrée, il faudrait renoncer à l'expliquer par les lois naturelles.

1. *Loc. cit.*, p. 552. — M. Janet se trompe lourdement quand il prétend que toutes les communications spirites sont l'expression ridicule de la pensée de celui qui fait l'expérience. Cet abus de la généralisation est déplorable. Il faut faire une sélection. Dans certains cas, il est possible que le médium dicte lui-même inconsciemment les réponses reçues. Mais, dans d'autres cas, plus nombreux, les choses se passent autrement, et les réponses reçues indiquent incontestablement l'intervention d'une entité étrangère. Il ne faut pas conclure du particulier au général.  
E. M.



De cette trop longue étude nous concluons que les phénomènes de somnambulisme et de spiritisme se produisent toujours chez des malades; que ces phénomènes nous permettent de constater des symptômes caractérisés par un trouble des fonctions intellectuelles différents, et cependant analogues aux symptômes bien connus de l'*aliénation mentale*.

Remarquons d'abord, pour les lecteurs étrangers à la médecine, que, *la maladie étant un état du composé vivant*, il n'y a point, comme on l'a prétendu, de *maladies mentales*; que la folie n'est point une maladie de l'âme, mais de l'homme tout entier. Par contre, les facultés intellectuelles peuvent, comme les autres fonctions, présenter des troubles qui constituent des *symptômes de l'intelligence* : perte de mémoire, impulsions, hallucinations, idée délirante. Or, en dehors de ces symptômes bien étudiés et bien connus, le somnambulisme présente à notre observation deux symptômes très curieux, la perte de la conscience et la perte de la volonté, et ce sont ces deux symptômes qui constituent et caractérisent cet état bizarre connu sous le nom de somnambulisme et de suggestion.

Quant au spiritisme, il présente, d'après le résumé bien impartial du professeur Grasset, un assemblage de fraudes plus ou moins inconscient et involontaire, mais qui n'en sont pas moins des tromperies, combiné à des divagations puériles et souvent ridicules. Nous ne trouvons donc rien qui puisse intéresser la science dans le spiritisme, et sans vouloir décourager les savants qui s'obstinent à chercher quelque chose de sérieux dans cet amas de jongleries et de puérilités, nous dirons que les études si honnêtes et si savantes du professeur Grasset nous détachent de plus en plus de ces manœuvres que j'abandonne bien volontiers aux occultistes <sup>1</sup>.

Dr P. JOUSSET,

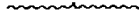
Médecin de l'hôpital St-Jacques.

(*Annales de philosophie chrétienne.*)

(1) Le Dr Jousset se trompe quand il traite ainsi l'enseignement de l'Eglise sur le rôle des esprits, et les grands traités de la mystique diabolique et divine. Que l'on condamne sévèrement les fraudeurs et les imbéciles, j'y consens volontiers, mais que l'on ne voie que puérilités et jongleries dans toutes les expériences de spiritisme, ce n'est ni philosophique, ni scientifique, ni chrétien. E. M.

## LES ANGES ET LES BÉATITUDES

(Suite)



*Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.*

On raconte qu'un artiste habile s'étant mis à l'œuvre pour reproduire sur la toile les augustes traits de la Vierge des vierges, il se vit à court de modèles et d'inspiration parce que rien ici-bas ne lui semblait approcher d'une beauté aussi éclatante. En désespoir de cause, notre artiste traça de son mieux les contours d'après les formes les plus exquises qu'offre la nature; il passa des journées entières à choisir les nuances destinées à revêtir Celle que revêt le soleil, à peindre ces mains qui répandent la grâce et ces pieds sous lesquels gémit Lucifer. Mais hélas! aucun pinceau n'avait encore osé ébaucher le visage de la Vierge, son corps restait sans tête, et seule, une couronne de douze étoiles annonçait l'achèvement d'un chef-d'œuvre.

Le pauvre peintre en était là, à bout de talent, à bout de prières, lorsqu'un matin il entre à l'atelier et tombe prosterné devant son tableau, comme fit autrefois saint Denis l'Aréopagite en voyant pour la première fois Marie : un chérubin était venu à l'improviste parfaire ce que l'homme ne saurait commencer.

L'homme d'art émerveillé venait d'apercevoir la douce figure qui inspira l'auteur de la « Céleste hiérarchie », ses yeux venaient de rencontrer le regard virginal qui purifie les cœurs,

Histoire ou légende, cela s'adapte aux théologiens qui traitent de la belle vertu.

Pas plus que la peinture ou la sculpture ne parviennent à satisfaire ceux qui désirent se représenter la très sainte

Mère de Dieu, jamais la littérature ne définira exactement et encore moins décrira en son intégrité la pureté qui fait voir Dieu. Nous ne voyons de cette vertu que ce qui est terrestre ; le côté céleste nous échappe tout à fait.

On a essayé de graduer la pureté. D'abord cette vertu a deux acceptions : 1<sup>o</sup> en général, absence du péché 2<sup>o</sup> en particulier, absence du péché charnel et de ce qui en approche. — C'est dans ce sens spécial qu'il convient de prendre la présente béatitude. Les autres s'opposent à tous les péchés en général, celle-ci est spécialement opposée à la luxure que nous regrettons de devoir mentionner ici. Mais la vertu n'est pas seulement l'absence du péché ; ce ne serait là que son caractère négatif, caractère qui, en réalité, n'existe pas autrement que le *point* en géométrie ou la *seconde* en mathématiques, toutes choses imaginées pour jalonner le raisonnement. La vertu est une affirmation de la volonté ; une énergique poussée de l'âme qui tend au bien suprême en s'éloignant du mal de plus en plus. Ce qui est vrai surtout pour la pureté dont le mot d'ordre est : *in fuga salus*, c'est-à-dire qu'ici, la victoire et le progrès victorieux sont le triomphe des poltrons, de ceux qui ont peur de l'ennemi. Toutes les autres vertus commandent la préparation au combat et une lutte continuelle. La pureté engage à une fuite persévérante : fuite de l'action, fuite de la parole, fuite du regard, fuite de la pensée, fuite du sentiment.

Il est peut-être plus facile de déterminer la limite des teintes prismatiques de l'arc-en-ciel que d'en poser des degrés à la pureté du cœur.

La considérons-nous dans sa plénitude, son premier degré sera l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu ; son deuxième degré, la vie entière de la Vierge qui l'a enfantée sur la terre ; son troisième degré, le couronnement de Marie au ciel.

Les neuf chœurs des Anges réunis n'offrent pas autant de pureté que n'en offre leur Reine, bien que son existence ait commencé longtemps, des siècles, des milliers d'années après la leur, et bien qu'elle ait un corps, tandis qu'eux n'en ont jamais eu.

Les progrès de la pureté dans le cœur du chrétien peuvent se partager ainsi : Le premier date du moment de sa conversion et consiste en cet état salulaire où l'homme ne péchant plus mortellement, reste continuellement en grâce avec Dieu. — Dans le second progrès on ne commet plus de péché véniel délibéré, et l'on perd toute attache au péché<sup>1</sup>. — Arrivé au troisième progrès, non seulement on ne pèche plus du tout, mais on est même éloigné de ces affections tant soit peu déréglées qui étaient des inclinations au péché, restes d'une certaine débilité spirituelle. — Le quatrième progrès comprend les cœurs désormais purs comme un ciel sans nuages : c'est l'absence complète de tout ce qui pourrait empêcher l'entrée du ciel. — Enfin, le cinquième progrès est un élan constant vers Dieu du cœur qui, négligeant tout ce qui est terrestre, et s'oubliant soi-même, ne cherche et n'aime plus que Dieu seul.

O divine pureté, le plus précieux des trésors, céleste richesse des esprits bienheureux, est-il possible, ô volupté des chérubins, que la Vierge et le Christ t'aient semée sur notre terre? Arrosée du sang de l'Agneau, crois-tu vraiment dans le cœur de l'homme, et ta fleur est-elle un miracle ou est-elle due à la grâce? — L'air parfumé de la grâce, la pluie d'un sang immaculé pour rosée, les larmes virginales de la mère des chrétiens, l'angélique soin des jardiniers du ciel : voilà qui rend féconde la fange du cœur et bientôt le transforme en parterre fleuri.

O la plus noble des vertus, où puises-tu la force de défier les Trônes? — Tu arraches aux cieus le Très-Haut et tu le contrains de venir habiter avec toi le cœur du pécheur.

Ici-bas, virginalle innocence, et toi, pureté immaculée, beaux yeux de l'intelligence, lorsqu'à la lumière de la foi nous contemplons l'Éternel sous les voiles eucharistiques, c'est vous qui nous l'y faites voir toujours davantage, à mesure que les clartés de notre vie mourante approchent du grand jour de l'éternité. Vienne le trépas désiré des saints, quand se lèvera pour eux une aurore sans crépuscule, douce

1. *L'attache au péché* est un certain goût pour les choses défendues ; un certain regret de devoir s'en abstenir.

innocence, humble pureté, vous serez alors le regard qui voit Dieu tel qu'il est. C'est par vous, c'est ainsi que les Anges le contemplent.

Mais hélas ! avant que d'arriver au paradis, plusieurs d'entre les élus ont perdu l'œil de l'innocence qui plus jamais ne s'ouvrira aux clartés de la foi, ni aux splendeurs de la gloire.

L'innocence est l'intégrité d'une âme restée vivante. Le péché mortel commis contre la belle vertu encourt le retrait de la grâce sanctifiante et entraîne la perte des vertus. Le sacrement de pénitence, il est vrai, restitue la grâce et les vertus, mais pas l'innocence, qui ne renaît plus jamais. Ceux qui ne l'ont plus sont des borgnes. En regardant Dieu de l'œil de la pureté, ils ne le verront pas aussi bien que ceux qui le regardent aussi de l'œil de l'innocence. Il en est de même des vierges qui seules partout suivront l'Agneau d'une manière plus intime que les Martyrs et les Confesseurs. La virginité ne ressuscite pas plus que l'innocence.

Virginité, innocence, pureté, sont trois parties intégrantes d'un trésor fragile et indispensable pourtant à notre entrée dans les cieux.

C'est pourquoi, Trônes, Chérubins, Séraphins qui formez l'intégrité d'une hiérarchie, la plus élevée de toutes, priez Dieu pour nous d'abaisser sur notre faiblesse son regard de grâce pour que nous puissions à notre tour contempler en Lui avec vous la force qui vous a conservés si purs et qui nous aura sauvés.

Car si véhéments sont les attraites qui sollicitent la chair, le cœur et le sang, que le secours des grâces actuelles nous est indispensable pour arriver jusqu'à vous, anges très purs, et vous ressembler dès cette vie. Aussi votre prière, plus forte que l'espérance, se revêt-elle des certitudes de la foi, persuadés que l'assistance du ciel ne manque jamais à personne ; de telle sorte que les aveugles de l'enfer ne sont damnés que par leur propre faute.

O grands esprits des ordres supérieurs, fac-similé du Très-Haut, dieux<sup>1</sup> de sa création, nous vous en supplions, des

1. On sait que les anges ont quelquefois été appelés des dieux. Voir notre chapitre II, *Monde Invisible*, février 1901.

cieux les plus élevés étendez vos ailes protectrices et qu'à leur ombre nous avancions dans les voies de la *belle vertu* par une mortification sincère de nos facultés intellectuelles, de notre cœur et de notre chair.

Et qu'à l'exemple de ceux qui nous ont devancés auprès de vous, Trônes resplendissants de gloire, faites que nous soyons assidus à la table des anges où l'on sert journellement la chair, le cœur et le sang de l'Homme-Dieu en nourriture pour l'innocence, en festin pour la virginité, en réfection pour la pureté recouvrée; et qu'en retour, cette triple vertu rende vraiment tous chrétiens les trônes terrestres de la Majesté divine.

Resplendissants Chérubins, présentez au Dieu que vous contemplez l'encens de la prière, l'encens d'une oraison parfumée, l'encens des saintes pensées que font monter vers lui les élans divers de l'état virginal : virginité du corps, virginité du cœur, virginité de l'âme. Offrez encore à Dieu la pénitence de ces chastes âmes, myrrhe très amère pour la vallée de cet exil, mais d'une douceur infinie au ciel éternellement; enfin, versez en abondance dans le sein de Dieu l'or céleste de leur amour.

Séraphins, ministres sacrés de l'intimité divine, si la terre ne vous est pas tout à fait étrangère, alors sans doute vous y apercevez, non seulement à l'abri des remparts inviolables qu'érigea la religion pour ses prédestinés<sup>1</sup>; mais aussi dans la plénitude du peuple de Dieu, ce qui, après la vue de Dieu même, est de nature à réjouir le mieux votre regard : nombre de chrétiens et de chrétiennes parmi tous les états et conditions de vie, qui cherchent à se cacher sous vos ailes afin de donner libre cours aux essors ineffables de la contemplation. Loin du regard des hommes, ces âmes restées ou devenues immaculées, embrasées d'un amour semblable à celui qui vous consume, ô Séraphins, se donnent elles-mêmes sans retour après avoir tout donné. Union toujours croissante avec le souverain Bien où elles sentent, ces âmes, sans savoir le dire, combien sont heureux ceux qui ont le cœur pur.

1. Les couvents, où ceux qui les habitent sont les prédestinés de la religion; ils furent prédestinés à être religieux.

\*  
\* \*

*Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.*

Anges de la paix qui entourez le Dieu de paix, donnez la paix du ciel aux hommes de bonne volonté; rendez-leur la paix comme la leur donna le grand pacificateur Jésus-Christ disant : *Pax vobis, ego sum*. La paix soit avec vous; c'est moi, ne craignez pas; car il n'y a rien à craindre pour les âmes séraphiques et pures qui sont avec Dieu et unies à Dieu par la contemplation, l'eucharistie ou la prière. Voilà des âmes sincères de bonne volonté dans lesquelles habite la paix comme elle habite parmi les chœurs des célestes hiérarchies.

*Pax vobis*. C'est encore la voix intarissable du Verbe, que la foule des Pontifes, héritiers de Pierre et des Apôtres, du grand pacificateur, jettent à l'écho des siècles; *pax vobis*, disent-ils chaque fois qu'ils sacrifient : la paix soit avec vous; et le peuple répond : *et cum spiritu tuo*, et qu'elle soit pareillement, cette paix du Seigneur, avec ton esprit, avec ton âme chaste, évêque, toi aussi, saint ange, de Jésus-Christ parmi nous. — Et quand l'évêque dépose sur le front de celui qu'il confirme l'onction pacificatrice, il lui répète en lui donnant le Saint-Esprit : *Pax tecum*; que la paix soit avec toi.

Des paroles semblables de paix sont répétées tous les jours par le prêtre à l'autel, avant que de s'unir et d'unir son peuple à l'Agneau : *Pax Domini sit semper vobiscum*, que la paix du Seigneur soit toujours avec vous. — Et chaque fois qu'il donne à baiser le crucifix ou une relique des saints qui nous ont précédés au royaume de la paix, il redit à chacun : *Pax tecum*. Oui, que par ce saint baiser la paix soit avec toi, âme fidèle; que la paix soit avec toi par le sang de l'Agneau et qu'elle demeure avec toi, cette paix des cieux, dans le Saint-Esprit.

Et si par hasard on te demande pourquoi la paix est si souvent donnée dans l'Église et par l'Église du Christ à tous les fidèles, réponds que Jésus-Christ est venu pour nous faire

renaitre dans les eaux du baptême, fécondées par son sang divin, et nous rendre par l'Esprit-Saint, les fils, les enfants adoptifs de Dieu; et que le Père, le Fils et le Saint-Esprit éternisant entre eux la paix infinie d'une union cousubstantielle, il est impossible de dire à Dieu « notre Père », si nous, qui sommes les images de Dieu, n'avons en nous la paix chrétienne, ainsi qu'entre nous, avec nos frères en Jésus-Christ. — C'est ce qu'annonçaient les anges de la Nativité en criant et en chantant aux pasteurs, images des pasteurs des âmes : « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. » — C'est ce que ratifia le bon Pasteur en disant : « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. » — C'est, enfin, ce que confirme depuis deux mille ans le collège des pasteurs, dans l'Église universelle en union avec son Pasteur suprême, recherchant, pour le redire toujours, toutes les occasions possibles : *La paix soit avec vous tous.*

Or, cette parole de paix que le ciel apprit à la terre par l'organe du divin Médiateur entre Dieu et les hommes, cette parole de miséricorde sans borne tombe sur l'humanité comme la semence du semeur évangélique. Rares sont les cœurs où elle rencontre un sol fertile pour produire son fruit en proportions variées. Le plus souvent, à peine a-t-elle germé dans le cœur de l'enfance et du jeune homme, que les passions de la vie l'étouffent. Ordinairement, elle est desséchée par une aridité précoce ou enlevée par le diable.

Hélas! aujourd'hui, après avoir expliqué la parabole avec le divin Maître, on en est encore à conclure comme lui : « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende. » (Matth., XIII, 3, 23.) — La parole de concorde et de paix, si nécessaire en toute chose, même dans les rapports scientifiques, n'est plus écoutée.

La paix n'est plus reçue parmi les hommes, et en cela les hommes se rapprochent des démons de l'enfer. La paix n'existe plus que dans la nature, où les choses sont d'autant plus paisibles qu'elles s'éloignent davantage de l'homme. Admirez la paix qui règne dans les hauteurs du firmament où tout respire la douce loi du Créateur, et vous aurez une



image de la paix des anges au sein de la gloire; paix de la pureté et de la vérité, indispensable pour la contemplation, et que la contemplation nourrit. Car nous distinguons deux sortes de paix : celle qui doit subsister entre les créatures et qui s'oppose à toutes sortes de guerres, à toute espèce de conflits; et la paix qui doit subsister en chacun de nous, entre le vieil homme et l'homme nouveau, au fond de notre conscience. Cette paix-ci suppose une guerre continuelle, circonstance qui seule rend véridique l'axiome des diplomates contemporains : *Si vis pacem para bellum* ... En nous-mêmes, la guerre entre le vice et la vertu vient-elle à cesser, la paix est vaincue, la révolution du désordre règne en souveraine.

O saints anges des ordres supérieurs toujours en paix avec ceux des ordres inférieurs, obtenez la paix aux enfants de Dieu.

Alfred VAN MONS.

(A suivre.)



# LE DÉMONISME

## ÉTUDE HISTORIQUE, CRITIQUE ET THÉOLOGIQUE

(*L'Ami du Clergé*)

(SUITE)



### CHAPITRE II

#### LE DÉMONISME DANS L'OCCULTISME

On parle beaucoup maintenant d'*occultisme*, pour cacher sous ce nom quelque peu savant les hontes et les infamies des sciences prétendues occultes, telles que la nécromancie, la cabale, la magie, l'alchimie, la sorcellerie, etc., dont les adeptes veulent faire un mystère. Mais pour nous, comme nous le verrons et le prouverons, l'occultisme ne peut guère être que l'opération mystérieuse des démons par des moyens plus ou moins cachés.

Pour procéder avec plus d'ordre et de méthode, nous traiterons d'abord de l'occultisme ancien, et en second lieu de l'occultisme moderne.

#### § 1<sup>er</sup>. — *Occultisme ancien.*

Ce nom semble avoir été inventé pour cacher les hontes des mystères que renfermaient toutes les anciennes religions païennes, car il n'en est pas une qui n'ait eu ses mystères, et des mystères de deux sortes : mystères pour le peuple, on les appelait quelquefois *petits mystères*; et mystères pour les prêtres, les savants, les initiés spéciaux, on les appelait aussi quelquefois, à cause de cela, les *grands mystères*. Nous

traiterons séparément de ces deux sortes de mystères ou d'occultisme.

I. OCCULTISME OU MYSTÈRES POUR LE PEUPLE. — L'ancienne tradition enseignait que le secret des mystères était la transmission de révélations anciennes faites par les dieux. Les petits mystères eux-mêmes, quoique pour un grand nombre, dès lors qu'ils étaient *mystères*, demandaient bien certaines initiations qui exigeaient d'abord la prière, la continence et certains jeûnes, puis des purifications pour faire illusion et permettre de se livrer après, plus librement et sans scrupule, au libertinage le plus éhonté. L'amour du merveilleux et de ce qui est caché ne servait pas peu à en attirer beaucoup; mais une fois initié on ne reculait devant rien. Aristophane lui-même demandait qu'on proscrivît à Athènes tous les dieux étrangers, à cause des abominations auxquelles leur culte donnait lieu; ce qui ne veut pas dire que tout était pur dans le culte des dieux de la patrie, car le même auteur, dans une de ses comédies, accuse les initiés des mystères de Cérès d'ivrognerie, d'impureté et de méfaits de différente nature. Il contribue ainsi à nous instruire sur le degré de moralité que présentaient ces mystères chez le peuple le plus policé et le plus intelligent de l'antiquité. Saint Augustin ajoute que dans les temples mêmes de Pallas, la déesse vierge, il y avait une foule de courtisanes indécemment vêtues et que les regards avides se promenaient alternativement sur la déesse vierge et sur ces courtisanes : on savait en effet ce qui plaisait à cette virginale déité! (*Cité de Dieu*, I. II.)

Lorsque les femmes s'étaient rendues à la clarté des flambeaux où se célébraient les mystères, elles ne tardaient pas à entendre des paroles obscènes qui devaient les porter à adorer plus convenablement ce qu'on appelait « le principe de vie » ou le « principe générateur ». Puis avaient lieu des apparitions effrayantes qui remplissaient les assistants d'une sainte horreur ; c'était d'abord Hécate, puis Bacchus, puis Pluton, le sanctuaire du temple s'ébranlait jusque dans ses fondements, et une voix se faisait entendre comme un roulement de ton-

nerre, de sourds mugissements sortaient de la terre, des montagnes s'ébranlaient, des forêts s'agitaient, des spectres se montraient aux regards; c'est ainsi que la présence des dieux se faisait sentir aux spectateurs frappés de crainte et d'épouvante. On les marquait alors d'un signe, et, sous l'influx de la divinité, ils s'écriaient en tremblant : « *Deus, ecce Deus!* » Puis on entendait des sifflements de serpents, une lumière éclatante jaillissait de la voûte, les assistants se trouvaient saisis par le délire sacré, leurs regards devenaient farouches, leurs mouvements convulsifs, ils poussaient des cris inarticulés, plusieurs prophétisaient l'avenir. Ensuite, les lumières s'éteignaient et on se livrait à tout le délire d'une impureté sans nom.

C'est ce que racontent Tite-Live, Dion Chrysostome, Proclus, Themistius, Numenius, etc., et bien des Pères de l'Église. « Dans ces fêtes en l'honneur des dieux, dit saint Augustin au livre II de la *Cité de Dieu*, il y avait des chants tellement lubriques et infâmes qu'il eût été honteux, non seulement à la mère des dieux, mais à la mère d'un honnête homme quelconque, et même à la propre mère de l'un de ces tristes bouffons, de les entendre. Si c'est là une cérémonie sacrée, qu'est-ce donc qu'un sacrilège? Si c'est là une ablution, qu'est-ce donc qu'une souillure? Qui ne sait quels esprits se complaisent à de pareilles infamies, à moins d'ignorer l'existence même des esprits immondes, séducteurs des hommes sous le nom de dieux?... Qu'on nous cite des lieux consacrés à de pieuses réunions exempts de chants obscènes et de postures cyniques!... » Puis, après avoir dépeint les infamies honteuses qui s'y commettaient (et qui surpassaient de beaucoup celles des lieux de prostitution), en termes tels que nous n'osons les traduire en français, il ajoute : « Et c'étaient des choses saintes !... Et ces abominables hommages ont été arrachés par les terribles menaces des dieux eux-mêmes!... Plus de doute donc maintenant : ce sont les funestes démons, les esprits immondes que toute la théologie païenne attire et évoque dans de stupides simulacres dont ils se servent pour parvenir à la possession de cœurs abrutis. » — « Aux fêtes de Bacchus, dit le même saint Augustin c'était la mère de

famille la plus respectable qui devait, en présence d'une foule de spectateurs, couronner l'emblème obscène du membre viril. Aux fêtes de Vénus, les dames romaines se servaient du simulacre d'un de ces emblèmes pour figurer une copulation avec la déesse elle-même, et les jeunes mariées étaient obligées de s'asseoir sur l'organe de Priape pour éviter l'ensorcellement. » (*Cité de Dieu*, l. VII.)

Non seulement les dieux ordonnaient le libertinage qui accompagnait leurs cérémonies sacrées, mais ils punissaient les personnes qui refusaient de s'y livrer. Ainsi Vénus obligeait les femmes et les jeunes filles à se prostituer un jour par dévotion pour elle. A Corinthe, plus de mille jeunes filles étaient consacrées à la déesse pour se prostituer, et elles obtenaient par là le don des miracles, et cela attirait beaucoup de monde à Corinthe. Les dieux eux-mêmes se montraient amoureux des mortelles et avaient avec elles des unions qui devenaient quelquefois fécondes. Les femmes s'en trouvaient fort honorées et les pères ou les maris n'osaient rien dire par respect pour le dieu; quelques-uns même y consentaient avec joie. Voilà ce que racontent bien des auteurs païens et entre autres Varron, que saint Augustin regarde comme le plus savant et le moins crédule des Romains. « Ce ne sont pas là, dit-il, des fictions de poètes, mais des mystères sacrés qui s'opèrent dans les temples. »

Sans doute il put y avoir quelque duperie, un homme a pu se substituer à un dieu, mais il était bien vite reconnu et condamné immédiatement à mort. Cela peut sembler étrange, mais aucun Père de l'Église ne doute de la vérité des démons incubes ou succubes. « Ces choses sont si publiques, dit saint Augustin, que ce serait une imprudence de les nier. »

Personne en dehors des initiés ne devait assister aux mystères, et la peine de mort était toujours prononcée contre les infracteurs des lois qui protégeaient le secret des mystères. Tite-Live, au livre XXXI, raconte que deux jeunes Acharnaïens qui s'étaient glissés par hasard dans le temple d'Éleusis au moment de la célébration des mystères, furent massacrés sur-le-champ. Les terribles vengeances suspendues sur la tête des faux frères dans les rites maçonniques trouvent ici

leur source, et le F. . Ragon fait observer que dans les anciens mystères on frappait l'esprit de l'initié pour lui faire prendre, par la peur des supplices, la résolution de bien observer son serment.

II. OCCULTISME DES PRÊTRES, DES SAVANTS ET DES INITIÉS SPÉCIAUX. — L'occultisme populaire, ainsi que nous venons de le voir, était vraiment démoniaque. En était-il de même de l'occultisme plus savant, le seul que l'on appelle proprement et strictement *occultisme*? — Toutes les fausses religions du monde entier avaient dès le commencement à leur base un *ésotérisme*, selon l'expression des savants, c'est-à-dire des secrets mystérieusement révélés à quelques initiés seulement. Mais cet ésotérisme aussi devait être diabolique; en d'autres termes, toutes ces sociétés appartenaient à la cité de Satan, selon la frappante expression de saint Augustin.

Ce grand docteur a précisément réfuté parfaitement les prétentions de certains prêtres à un ésotérisme pur et saint, et montré aussi l'inanité de ces pompeuses théories d'après lesquelles des initiés impuissants ou complices abandonnaient le peuple aux superstitions les plus stupides et aux rites les plus crapuleux, tout en prétendant professer au fond des sanctuaires un enseignement de la plus haute morale et de la science la plus profonde. Assurément ils pouvaient se glorifier de connaître sur la divinité, la morale et les sciences, certaines parties de vérité inconnues au vulgaire; mais de combien d'erreurs encore cette vérité était mêlée et obscurcie! Et ce qu'ils connaissaient de vérité ne faisait, comme le montre saint Paul, que les rendre plus coupables, puisque étant plus éclairés ils ne vivaient pas mieux que les autres. Le but de ces connaissances mystérieuses était bien, disait-on, d'améliorer les hommes, de leur faire connaître leurs grandes destinées, d'affaiblir l'action de la matière sur l'âme, et de la dégager de ses liens de chair, ce à quoi on parvenait par des lustrations, des expiations et la continence, puis par de plus hauts enseignements; mais bientôt ils étaient assez purs pour n'avoir plus à rougir d'aucune infamie.

La Chaldée, la Phénicie, l'Égypte, l'Inde, la Chine, etc.,

eurent leur science divine et humaine occulte, et pour arriver à en avoir connaissance, il fallait un long noviciat avec des épreuves qui frappaient singulièrement l'imagination et étaient de nature à effrayer d'abord (c'est assurément la source des épreuves maçonniques); partout l'initiation comptait un assez grand nombre de degrés (ce qu'ont encore imité les francs-maçons), et chaque degré avait son secret qu'il était défendu de révéler sous les peines les plus graves. Mais tous s'adonnaient plus ou moins à l'astrologie, à la magie, à la nécromancie, et par là même se mettaient en rapport avec les démons pour mieux réussir.

Le pouvoir magique que les Égyptiens attribuaient à Moïse ne les frappa d'étonnement que lorsqu'ils virent que celui de leurs prêtres ne pouvait lui être comparé: mais ce qu'ils firent montre bien qu'ils étaient en rapport avec les démons, car ils arrivèrent à faire quelque chose que l'homme par lui seul n'eût pas été capable de faire.

Dans les Gaules, le mot *druide* (*draoi* en gaélique) signifie « devin, augure, magicien », et d'après César, Cicéron et d'autres auteurs, les druides s'occupaient de diverses sciences, mais aussi d'astrologie, de divination et de magie. Leurs élèves n'étaient initiés aux mystères de l'ordre qu'après vingt ans d'études, et ils répandaient chez le peuple la foi à des peines ou des récompenses immortelles pour le lâche ou le brave: de là vint le grand courage des soldats gaulois qui ne voyaient dans la mort que le passage à une vie meilleure. Sous la direction des druides, les druidesses leurs femmes ou leurs filles se livraient aussi à la pratique de la divination et de la magie et par là-même entraient aussi en commerce avec le démon: elles prédirent à Alexandre Sévère qu'il mourrait de mort violente, et à Aurélien et Dioclétien qu'ils arriveraient à l'empire.

L'abbé Hue (*Voyage en Tartarie et au Thibet*) nous a montré que les pratiques de l'astrologie, de la nécromancie et de la magie sont connues des Chinois, des Tartares, des Mongoliens et des Thibétains depuis un temps immémorial.

On doit dire la même chose des Indiens, dont les livres

sacrés indiquent une science inconnue du vulgaire et menant aussi à la magie.

Chez les Juifs, la *Cabale* est l'âme du Talmud. On distingue deux sortes de cabale : 1<sup>o</sup> La *cabale ancienne* ou explication des prescriptions mosaïques et des mystères religieux. Elle n'a rien, à proprement parler, de répréhensible; elle a même conduit un certain nombre de Juifs au christianisme, parce qu'elle expliquait fort bien les passages de la Bible qui concernaient le Messie. 2<sup>o</sup> La *cabale pharisaïque*, très ancienne sans doute, mais dont l'existence ne fut vraiment révélée au monde que vers la fin du quinzième siècle par Pic de la Mirandole et le savant juif Paul Ricci. Elle dénaturait entièrement les enseignements bibliques en les mélangeant de doctrines idolâtriques surtout par rapport aux astres, de sabéisme, de panthéisme, de matérialisme, et elle a servi de base aux doctrines maçonniques. On doit porter d'elle relativement au démonisme le même jugement que sur les doctrines occultes païennes; d'autant plus que c'est grâce à elle que les Juifs ont toujours été au moyen âge les grands maîtres de la magie et de l'astrologie judiciaire.

C'est aussi dans ces initiations et par la magie que les pythonisses, les sibylles et autres devineresses trouvaient le moyen d'entrer en rapport avec le démon et de rendre des oracles; et ce que les hommes d'alors, et un certain nombre encore aujourd'hui, appelaient ou appellent encore la *vraie science*, saint Jean l'appelle plus justement le *caractère de la bête*, d'autant mieux que cette prétendue science servait surtout à ses initiés de voile pour se livrer en secret à des infamies plus honteuses, sous le prétexte fallacieux qu'étant devenus parfaitement saints, rien ne pouvait plus leur nuire ni faire le moindre mal à leur âme. Tertullien, Clément d'Alexandrie, saint Augustin et Théodoret nous disent que le culte secret des initiés était le simulacre du membre viril et de l'organe de la femme : « *Simulacrum membri virilis et naturæ muliebris imago.* » Les femmes initiées devaient porter le premier à leur cou, comme un préservatif contre les charmes.

Si l'on trouve les Pères suspects à ce sujet, on peut con-



sulter Tite-Live, Diodore de Sicile, Juvénal ou le philosophe platonicien Maxime de Tyr. Et le docteur Paul Gibier, un occultiste de la plus grande renommée, ne craint pas d'avouer que, pour le présent comme pour le passé, ces recherches de science et de pratiques occultes aboutissent toujours à une aberration du sens génésiaque. « Un écrivain anglais de grand talent, dit-il, et de grande mysticité, avait réussi à fonder en Orient une communauté où se trouvaient un certain nombre de jeunes filles et de femmes anglaises et américaines de bonne société. Eh bien ! derrière le piétisme et le mysticisme raffinés des adeptes se cachaient et se cachent encore les pratiques obscènes les plus dégoûtantes, élevées à la hauteur d'un principe et d'un culte. »

On peut donc affirmer sûrement que les démons sont les inspireurs et les conducteurs de l'occultisme ancien.



---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

# LÉON XIII, PAPE

A NOTRE CHER FILS JOSEPH-ÉLIE MÉRIC

*prélat de Notre maison*

---

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique. Nous sommes loin d'ignorer que, pendant vingt ans, vous avez enseigné la théologie dogmatique dans la célèbre Académie de Paris, avec de grandes louanges, et que vous avez publié des ouvrages dans lesquels vous donnez des preuves éclatantes de votre science et de votre piété.

Aussi vous Nous paraissez digne de recevoir pour vos mérites une récompense qui soit un gage particulier de Notre bienveillance envers vous.

C'est pourquoi après vous avoir absous et déclaré absous par les présentes de toute excommunication, interdit, et autres censures ecclésiastiques ou peines portées de n'importe quelle manière et pour quelle cause que ce soit, si, par hasard vous les avez encourues, par ces lettres, et en vertu de Notre autorité, nous vous nommons Protonotaire apostolique *ad instar participantium*.

En conséquence, cher Fils, Nous vous accordons tous et chacun des droits, privilèges, prérogatives, indults, dont jouissent et peuvent jouir les prélats du même titre, en vertu principalement de la Constitution apostolique des Protonotaires dont Nous avons donné l'ordre de vous envoyer un exemplaire.

Nous voulons toutefois qu'avant de jouir de ses avantages, vous vous présentiez, ou personnellement si vous êtes à Rome, ou par un légitime procureur, devant le doyen des Protonotaires apostoliques participants pour faire la profession de foi prescrite par le Saint-Siège, et pour prêter le serment requis dans la forme accoutumée.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 23 mars 1897, la vingtième année de Notre pontificat.

*Signé : ALOIS, cardinal MACCHI.*



## QUELQUES FAITS SPIRITES

---

### I.

La théorie des polygones que nous venons d'exposer et de discuter est, manifestement, insuffisante pour expliquer dans tous les cas cet étrange phénomène des tables parlantes que l'on trouve à la base du spiritisme.

Il ne suffit pas de dire que, sans le savoir et sans le vouloir, par une poussée inconsciente, j'entraîne mes voisins, et je fais exécuter à un guéridon très lourd tous les sauts et toutes les gambades que l'imagination de l'homme peut concevoir.

Il ne suffit pas d'affirmer que ma raison (le centre O) donne des ordres au polygone inférieur, puis garde le silence et disparaît pour laisser agir à leur gré les centres inférieurs. Il faudrait prouver ces assertions.

Il ne suffit pas enfin d'affirmer que si je me mets en contact avec une table, j'en obtiendrai des phénomènes de clairvoyance, de prévision, d'action à distance qui décèlent une intelligence incontestablement supérieure à l'entendement des expérimentateurs.

Une hypothèse, si brillante qu'elle soit, dans son appareil scientifique, ne nous suffit pas. nous demandons des preuves sérieuses qui justifient les assertions avancées avec trop d'assurance et qui expliquent les faits. Ces preuves n'existent pas.

Toute la théorie du Dr Grasset, dont nous admirons sans réserve la haute intelligence et la probité scientifique, traduite en langue vulgaire, repose sur cette unique affirmation :

c'est le médium qui fait tourner la table par des poussées inconscientes, et c'est lui qui trouve le moyen d'exprimer ses propres pensées. Il ne serait donc pas l'agent ou l'instrument d'une entité étrangère, d'un esprit. Nous avons réfuté cette affirmation.

Laissons de côté les polygones, exposons simplement et clairement quelques faits.

## II

Voici le témoignage récent d'un spirite :

« Le chef du groupe pria mon père de se rapprocher de la table qui, sous l'impulsion de l'esprit, avait repris sa première place, et d'essayer de la soulever.

« Se prêtant de bonne grâce à cette expérience, mon père fut fort surpris de voir qu'il pouvait soulever non seulement le côté de la *lourde table* devant lequel il se trouvait, mais encore la table tout entière, qui s'éleva légèrement dans l'espace, *soutenue par un seul de ses doigts*. Il continua d'élever la main, et la table suivit ce mouvement. Il la porta ainsi avec la même facilité jusqu'à la hauteur de son front.

« Je ne pouvais encore, à cette époque, m'expliquer ce phénomène, m'imaginer la table entourée de fluide, trempant en quelque sorte dans un bain fluidique sur lequel l'esprit agit par ses propres fluides pour soulever la matière. Mais la production du phénomène me ravit. Il n'existait et ne pouvait exister aucun truc, c'était visible aux yeux de tous les assistants.

« Force était donc de croire aux paroles du maître de la maison, qui, au moment où mon père avait placé un doigt sur le bord de la table, avait forcé l'esprit de contribuer à la lévitation de ce meuble.

« Ma curiosité vivement excitée par ce phénomène, me fit demander, pour mon propre compte, la répétition de ce qui venait de se produire.

« Je fus bien étonné, moi aussi, de pouvoir soulever, puis, *élever du doigt jusqu'à la hauteur de mon front un objet*

*inerte aussi lourd que cette table* qui n'aurait dû prendre pied que d'un seul côté, celui sur lequel j'exerçais une pression de bas en haut.

« Le chef du groupe voulut nous donner une preuve plus évidente encore de la présence et de l'action des esprits désincarnés sur la matière. Il demanda à l'être invisible qui se manifestait de peser sur la table de façon à empêcher mon père ou moi de la soulever. Et cette fois, la table que nous venions de manier avec tant de facilité, prenant tout à coup un poids extrême, put à peine être ébranlée par nous, malgré nos efforts réitérés <sup>1</sup>. »

Ne nous arrêtons pas encore à la question des fluides, des bains, des esprits désincarnés. Contentons-nous de constater qu'il a suffi de toucher du doigt un meuble très lourd pour le soulever jusqu'à la hauteur du front.

La théorie des polygones et la poussée inconsciente s'expliquent par cela.

J'emprunte au même recueil le fait suivant où une intelligence étrangère semble se manifester d'une manière plus sensible.

### III

« Très expansive, Eusapia se jeta à mon cou, les larmes aux yeux. Quelques instants après, nous étions tous réunis dans mon cabinet de travail. En attendant l'heure du dîner, j'avais recommencé à écrire.

« Ma femme avait placé sur une petite table une lampe électrique portative, en forme de colonne, d'une hauteur de soixante centimètres. Eusapia et ma femme prirent place à côté de la table : l'une tricotant, l'autre brodant. Tout à coup M<sup>me</sup> Perretti me fait remarquer que la lampe s'agitte évidemment en sens ondulatoires.

« Je réponds qu'Eusapia a probablement les pieds en contact avec la table, mais le médium *déclare qu'il n'en est rien, et va s'asseoir un peu plus loin*. La lampe continue ses étranges

1. *Le Progrès spirite*, 5 octobre 1903.

mouvements qui augmentent au point de faire craindre pour sa stabilité.

« Je me lève alors et je m'approche de la table pour mieux examiner le phénomène. Et voilà que la table me tire une révérence en formant un angle de 54 degrés; malgré cela, la lampe ne tombe pas. Je porte la main sur elle et je trouve que la table et la lampe paraissent former un seul corps.

« La table ne tarde pas à se relever, je me place à côté d'elle. Alors, le guéridon, en exécutant une lévitation très remarquable, vient appuyer sa surface sur mes lèvres, comme s'il voulait me baiser : après quoi il redescend lentement.

« — Es-tu donc le bon John ? » demandai-je alors. Et la table en frappant trois coups répond affirmativement.

« — Quelle bonne nouvelle m'apportes-tu ? » La table se lève de nouveau, s'approche encore de mes lèvres et, en même temps, s'agitant d'une manière caractéristique, semble donner des signes manifestes de joie. »

J'arrête ici cette citation.

C'est la table seule qui produit l'étrange phénomène que nous venons de rapporter. Elle s'agite, se soulève, oscille, se penche jusqu'à former un angle de 54 degrés sans renverser la lampe; elle répond d'une manière intelligente, elle exprime des sentiments de joie et de sympathie, et cette table est livrée à elle-même. Elle n'est pas sous la main d'un expérimentateur étranger, elle n'en subit aucun contact, elle ne reçoit donc pas la pensée inconsciente d'un complice de bonne foi.

C'est dans la table, ce n'est pas dans les assistants qu'il faut chercher la cause et l'explication du phénomène que nous venons de rapporter. C'est en elle, dans la table en mouvement qu'il faut chercher le principe intelligent, libre, agissant qui se manifeste par des oscillations passionnelles sous l'influence d'un sentiment profond.

Cette classe de phénomènes ne présente absolument aucun rapport avec l'hypothèse de l'inhibition du grand O et de l'indépendance temporaire du polygone, si laborieusement décrite par les maîtres du Dr Grasset.

Les faits de ce genre sont très fréquents dans les annales

du spiritisme, ils sont très anciens dans le monde et dans l'histoire des vieilles religions <sup>1</sup>. Je pourrais m'appesantir sur cet aspect historique de la question, mais il faut resserrer le débat, et nous contenter de constater encore une fois l'insuffisance de ces hypothèses pseudo-scientifiques par lesquelles on prétend expliquer ce qu'on ne comprend pas.

#### IV

Je reste encore sur le terrain des phénomènes physiques, contrôlés et constatés par des savants de bonne foi.

« Ayant suivi avec attention les phénomènes qui se sont produits sous mes yeux, pendant quatorze séances, nous avons été forcés d'admettre la réalité et la sincérité de la plupart des phénomènes, et nous rejetons comme absolument inadmissible l'hypothèse de suggestions et d'hallucinations du côté des expérimentateurs <sup>2</sup>. »

Quels sont donc ces faits observés? « Les phénomènes se produisaient à une petite distance du médium. Les plus éloignés avaient lieu à environ deux mètres (par conséquent sans contact). Une table du poids de 15 kil. 400 placée à deux mètres du médium s'ébranle, s'approche et va au médium. Un verre placé sur la table, avance, recule, se balance sur la table, sans contact avec les mains de l'expérimentateur. Une cuillère bat les bords du verre avec un bruit qui rappelle une petite sonnerie électrique.

« Sur la table autour de laquelle nous étions assis, écrit le Dr Hallock, se trouvaient quelques feuilles de papier, un crayon, deux bougies et un verre d'eau... Malgré la rapidité de ses mouvements, tout ce qui était sur la table conservait sa position. La table en acajou avait une inclinaison de 40 degrés... On demanda aux esprits de soulever la table sous le même angle et d'en détacher le crayon, en retenant le reste dans une position fixe, ce qui fut accordé. La table

1. Cf. la *Revue du Monde invisible*, 15 octobre 1903, *Le Démonisme*.

2. *Revue d'Etudes psychiques*, mars 1903.



fut soulevée, le crayon roula par terre et les autres objets conservèrent leur fixité.

« Nous demandâmes alors si les esprits pouvaient remuer la table avec un homme dessus. On répondit : « Oui, avec deux hommes. » Nos poids réunis s'élevaient à un peu plus de 350 livres ; mais, en dépit de ce fardeau, la table se mut aussi aisément que si elle n'avait eu affaire qu'aux chandeliers.

« Nous fûmes balancés en arrière et en avant, tantôt du côté de M. House, tantôt dans une direction opposée, puis, le doigt du médium toucha la table, et celle-ci s'arrêta tout à coup. Finalement nous ajoutâmes en riant : « Quand vous serez fatigué de nous balancer, jetez-nous par terre. » Ce qui fut fait : le doigt du médium toucha de nouveau fortement et rapidement la table, et nous roulâmes sur le parquet<sup>1</sup>.

Manifestement, pour élever ainsi, et tenir en l'air, une table chargée d'un poids de 350 livres, il faut autre chose que la poussée inconsciente d'un polygone inférieur, et l'inhibition du grand O.

L'expérience racontée par M. Bell dans le *Cornhill Magazine* est aussi instructive : La table se lève sur un de ses côtés jusqu'à ce que sa surface forme avec le plan *un angle d'environ 45 degrés*. Là elle s'arrête. Selon les lois ordinaires et générales de la nature physique, tout ce qui se trouve à sa surface devrait tomber et glisser à terre ; il n'en est rien : le vase des fleurs, les livres, les petits objets d'ornement jetés çà et là, tout reste immobile comme si ces objets étaient rivés à leur place.

Nous décidons *de retirer nos mains*, de relever par-dessus les bouts de tapis, pour mieux voir la colonne et le trépied de la table, et *de reculer nos chaises à une petite distance*. Notre éloignement est absolument sans effet, et nous voyons distinctement la table qui semble à chaque instant sur le point de tomber.

Ce n'est pas tout : un des assistants exprime un désir qui rendra l'expérience plus décisive. Aussitôt la table se rapproche de plus en plus de la perpendiculaire ; des trois griffes,

1. *Revue scientifique et morale du spiritisme*. Août 1903.

deux sont en l'air, *tout l'édifice* repose sur la pointe extrême d'une seule griffe et s'y maintient, malgré l'effrayante oscillation à laquelle il est soumis, aussi solidement que s'il avait été une masse compacte, au lieu d'être un composé d'objets détachés. La violation des lois de l'équilibre était évidente.

Cette fois encore, j'écarte de cette discussion, que je voudrais abréger, les phénomènes d'un ordre plus élevé où l'intervention d'une personnification étrangère nous paraît évidente : vue à de grandes distances, prescience et prédiction conjecturale de l'avenir, connaissance des pensées intimes, révélation du passé, communication de certains faits ignorés absolument de tous les assistants.

Il suffirait de parcourir les annales du spiritisme, d'en dégager les faits qui se rapportent aux manifestations dont je viens de parler, de les soumettre à une enquête et à une critique sévère, comme l'ont fait les auteurs des recherches de la Société psychique de Londres, et d'en retenir trois ou quatre qui échappent absolument à l'hypothèse automatique de MM. Janet et Grasset. On verrait ainsi clairement l'insuffisance de ces théories en apparence scientifiques, plus obscures et plus hasardées que les théories métaphysiques, et j'estime que la cause de la vérité ferait alors de grands progrès.

## V

On nous reproche injustement à nous, philosophes et théologiens, de faire de la métaphysique, d'oublier les exigences légitimes de la science expérimentale, de négliger les faits.

Or, il se trouve que c'est nous qui procédons, au contraire, d'une manière expérimentale, nous cherchons sans parti pris des faits incontestés.

Avant tout nous cherchons des faits certains, des faits dont la réalité est affirmée par des témoins autorisés, sans distinction de croyance et d'opinion, de religion et de philosophie. Nous ne cherchons pas des faits qui cadrent avec nos opinions et qui les justifient; nous n'écartons pas les faits qui semblent

contraires à nos principes et à nos convictions, nous acceptons les uns et les autres, quand leur réalité nous paraît prouvée.

Flattés d'avoir conçu une théorie scientifique nouvelle et brillante, il arrive souvent que certains savants se préoccupent d'abord de recueillir les faits qui sont en harmonie avec ces théories, et ils négligent les autres. Il serait facile d'en faire la preuve en examinant les hypothèses des partisans très en vue, de l'automatisme et de l'inconscient.

Cet état d'esprit est funeste à la recherche de la vérité.

En second lieu, après avoir ainsi recueilli des faits certains sans nous préoccuper des suggestions pusillanimes du respect humain, nous les examinons, nous en faisons l'analyse et la critique impartiale, et nous arrivons à démontrer la radicale insuffisance des théories retentissantes qui ont la faveur du public. Nous disons hautement : Non, ces théories n'expliquent pas les faits; vous amusez la curiosité de l'esprit humain, vous ne répondez pas aux exigences de la raison.

J'estime que cette méthode est sûre, scientifique, et que nous pouvons garder nos positions.

## VI

On abuse aussi de la théorie très contestable du conscient et de l'inconscient. On nous dit, dans un grand nombre de cas : l'âme avec ses hautes facultés, raison, conscience, liberté, se trouve paralysée; on ne sent plus sa présence. A ce moment, les facultés inférieures, indépendantes du grand O, se mettent en mouvement, et elles exécutent des mouvements inconscients, des actes qui ont toutes les apparences des actions intelligentes de la liberté.

Par cette assertion téméraire, fausse, on multiplie sans raison des âmes, tantôt unies, tantôt séparées, on nous prépare l'hypothèse de deux ou plusieurs individus réunis dans la même personne, juxtaposés, on détruit l'unité du composé humain. C'est le polyzoïsme à son berceau.

Nous disons, nous, tantôt l'âme agit avec toute son atten-

tion, sa conscience, sa raison, sa liberté, et elle produit alors des actes qui engagent souverainement sa responsabilité.

D'autres fois, au contraire, l'âme agit *avec une attention et une conscience très affaiblies*, qui diminuent sa responsabilité; mais l'âme est toujours là, vivante et agissante. Voilà un savant, distrait, absorbé par la recherche d'un problème scientifique; il descend dans la rue, sans savoir où il va; sa préoccupation d'esprit semble épuiser sa capacité d'attention. Et cependant, il saura bien éviter, dans sa marche, la voiture qui pourrait l'écraser, ou le passant qu'il pourrait culbuter. Pourquoi? Parce que *toute* l'attention de son âme n'est pas absorbée par le problème scientifique, et qu'il en reste encore assez pour empêcher ce distrait de se faire écraser. L'attention de l'âme peut ainsi s'arrêter simultanément, et avec une intensité très inégale, sur deux objets. Je n'ai que faire de l'hypothèse du polygone, de l'automatisme et de l'inconscient.

On nous dit que si, dans certains cas, la table tourne, c'est l'effet d'une poussée inconsciente, et d'une dissociation physiologique de l'expérimentateur. J'ai déjà démontré l'insuffisance de cette explication dans les cas les plus élevés et les plus généraux.

Mais je ne peux me défendre de faire encore ici une observation psychologique, importante. Quand un homme est très préoccupé, quand son esprit et *son attention sont obsédés par une idée*, il peut arriver, et il arrive souvent, qu'il fasse une autre action, moins importante, sans y faire grande attention. Je n'y répugne pas.

On pose, ensuite, en thèse générale, que les choses se passent ainsi quand un expérimentateur interroge la table ou le guéridon. Je le nie. J'ai assisté à un grand nombre d'expériences intimes, faites par des hommes sincères, des hommes de science et de conviction, et je n'ai jamais constaté cette dissociation physiologique. J'ai retrouvé dans ces expériences ce que l'on remarque dans tous les actes faits avec attention, intelligence, liberté, c'est-à-dire avec les facultés les plus élevées de l'âme, et jamais, des actes inconscients d'un polygone inférieur.

L'expérimentateur s'approchait de la planchette, la touchait légèrement du doigt; aussitôt une vibration se faisait entendre et la planchette écrivait des réponses. Mais l'expérimentateur ne cessait pas un seul instant de savoir ce qu'il faisait, d'être maître de son attention, et de faire un acte de raison.

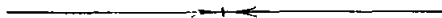
Je pourrais citer une expérience intéressante faite en ma présence par le général de Curten, qui commandait le corps d'armée de Bordeaux. Avant de commencer l'expérience, le général avait eu la précaution de me dire : « Je fais devant vous une expérience sérieuse; je pense bien que vous ne doutez pas de ma bonne foi. »

J'ai été témoin de faits de ce genre nombreux et concluants.

Non, les théories pseudo-scientifiques les plus en vogue aujourd'hui n'expliquent pas cet étrange et troublant phénomène des tables parlantes et tournantes. Qu'on n'ait pas le courage de reconnaître la présence et l'intervention mystérieuse d'un agent inconnu et de le dire, c'est quelquefois le signe d'une faiblesse intellectuelle déplorable, et c'est un spectacle que nous avons souvent sous les yeux.

Nous l'avons souvent rappelé, ne soyons ni crédules, ni incrédules, mais soyons sincères, et ne reculons pas devant les dédains ignorants de l'incrédulité.

Élie MÉRIC.



## LE PAGANISME

## DES INITIATIONS MODERNES



La *Revue du Monde Invisible* cite depuis quelque temps une remarquable étude de l'*Ami du Clergé* sur le démonisme. Le dernier fragment cité développe cette idée que les impurs mystères des initiations antiques revivent sous le mystère des initiations modernes, dont la plus généralement connue est la franc-maçonnerie. L'auteur du *démonisme* s'en réfère sur ce point à Ragon, écrivain franc-maçon qui est, de par l'étendue, l'importance et la notoriété de ses œuvres, une sorte de père de la maçonnerie.

Tout cela est vrai.

J'ai publié il y a plus de dix ans tout un lourd in-octavo <sup>1</sup>, pour expliquer l'histoire de la maçonnerie en France, son action politique et le fonctionnement des convents annuels qui, alors, n'était pas connu chez nous. Le but politique et social de la maçonnerie me paraissait être alors son dernier secret, puisque ce secret n'était autre que *la destruction*, l'anéantissement, la mise au tombeau dans le cercueil symbolique d'Hiram, de tout ce qui, personnes et choses que le soleil éclaire, appartient à l'ordre chrétien.

Quand on est mort, on n'a plus besoin de secret. Et c'est pourquoi ce secret me semblait le dernier. Après avoir surabondamment prouvé cela par les documents mêmes de la secte, je croyais avoir tout dit. J'ai reconnu bien des fois depuis par divers témoignages et par des études plus prolongées que ce secret n'était pas le dernier. Hiram sort du tombeau quand sa chair a quitté ses os; il renaît de la putréfaction. Sur le

1. *Maçonnerie nouvelle du Grand-Orient de France*. (Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte.)

cercueil du christianisme s'édifie le temple d'un culte nouveau, qui n'est autre que le paganisme ressuscité, le paganisme antique, avec ses dieux et ses mystères. Après avoir avancé cette proposition, venons aux preuves.

Ces preuves, à les détailler par le menu, rempliraient un numéro entier de la *Revue*. J'abrège en me contentant de quelques souvenirs. Ces souvenirs en éveilleront d'autres chez le lecteur qui complétera de lui-même ses éléments de conviction.

Au cours des laborieuses lectures que m'avait coûtées mon livre (car je dois dire en passant que la littérature maçonnique et occultiste est extrêmement rebutante et fastidieuse), j'avais souvent rencontré l'histoire de groupements particuliers, de petites sociétés détachées qui semblaient des rameaux de l'arbre généalogique de la maçonnerie. C'étaient à peu près toujours, sous des noms plus ou moins fantaisistes, des associations occupées de fêtes, de galanterie, de libertinage. Je les considérais en passant comme des accessoires accidentels sans grande importance, dépourvus d'importance politique et en dehors du but essentiel que poursuivait la maçonnerie. Ces associations spéciales étaient particulièrement florissantes aux époques où le régime politique était conservateur. A la fin du dix-huitième siècle, puis sous l'Empire et la Restauration, les fêtes maçonniques, les réunions où l'on s'amuse, les petites maçonneries particulières de plaisir servent à donner à l'institution maçonnique, en général, des apparences innocentes. Le public n'y voit pas autre chose que des banquets, des bals, des exhibitions qui faisaient sourire. Il voyait aussi parmi ceux qui prenaient part à ces sortes de choses beaucoup de gens réputés respectables et bien posés dans la société. Les annuaires maçonniques de ces temps-là semblent des annuaires de la bonne compagnie. Beaucoup des noms qu'on y constate se retrouvent aujourd'hui dans le camp des militants conservateurs et chrétiens. Je note en passant ce détail à l'intention de ceux que préoccupe le sens de l'histoire politique. Je n'y insiste pas ici.

Je considérais, et beaucoup auraient fait de même, que

ces choses étaient un moyen, aux yeux de la maçonnerie, de tenir les hommes qu'elle avait attirés dans un courant d'idées libéral et pratiquement en dehors de l'Église. C'était pour la maçonnerie toujours autant de gagné en attendant mieux, c'est-à-dire en attendant la révolution politique et sociale.

Je suis bien porté à croire aujourd'hui que je me trompais en prenant pour un accessoire ce qui était le principal, en regardant comme un moyen d'arriver au but ce qui était le but lui-même. Ces petits foyers de paganisme allumés sur divers points dans de petites sociétés locales n'avaient qu'à grandir pour devenir l'incendie général et pour substituer peu à peu dans l'ombre, puis au grand jour, le paganisme au christianisme.

Voyons les choses d'un peu plus loin. Lorsque le cardinal Consalvi traversa la France pour venir négocier le Concordat, il examina, d'un œil moins distrait que le commun des voyageurs, le pays que traversait sa chaise de poste. Arrivé à Paris il écrivit à Pie VII qu'il avait vu partout sur son passage en France les autels des dieux du paganisme, Vénus et les autres, relevés. Nous avons un contrôle de cette impression dans les documents maçonniques. A cette époque il y en avait beaucoup en circulation, brochures, diplômes, règlements imprimés de loges, etc... Les maçons qui avaient fait la révolution avaient disparu pour la plupart avec elle. Ils s'étaient guillotisés les uns les autres, et ce qui restait d'eux était connu. Les livres d'instruction et les documents de toute sorte portaient la trace évidente de ce qu'avait été la maçonnerie. On y vit les symboles de la mythologie pris au sérieux. Ils sont mêlés à des symboles tirés de la Bible et de la cabale juive. *Et les uns et les autres sont reliés entre eux par une explication commune.* Nous allons retrouver ceci plus loin. Après l'expédition d'Égypte la maçonnerie suivit le courant général, tout était à l'Égypte ! Elle se prévalut donc des mystères de l'Égypte antique. Au reste elle n'y perdait rien. Apollon, Vénus, le grand Pan, etc., faisaient place à Isis, Horus, etc.

Ici se place une remarque importante. C'est qu'il existe dans la maçonnerie d'assez nombreuses légendes qui interprètent les origines, mais dont la réalité historique n'a aucune



importance. Par exemple il est dit, dans une certaine initiation, que la maçonnerie a pris naissance dans le paradis terrestre, qu'elle nous est venue en passant par la descendance de Caïn, par le patriarche Misraïm, puis par divers personnages de l'antiquité : Pythagore, Numa Pompilius, etc., etc.

Ces légendes sont admises pour leur portée morale et nullement pour leur valeur historique.

Donc dès l'Empire on se réclame des mystères d'Égypte. A cette époque il existe, entre bien d'autres, un document démonstratif. C'est l'ouvrage de Lenoir, un superbe in-quarto imprimé avec luxe et pourvu de planches qu'il suffit de voir pour être instruit de ce qu'il nous importe de savoir :

*La franche-maçonnerie rendue à sa véritable origine, ou l'antiquité de la franche-maçonnerie prouvée par l'explication des mystères anciens et modernes, par M. Alexandre Lenoir, administrateur du Musée royal, ... conservateur, etc., avec dix planches gravées par les meilleurs artistes de Paris, sur les dessins de M. Moreau jeune, graveur au cabinet du roi, etc.*

Sous l'Empire la maçonnerie renaissait des cendres de la Révolution, se développait avec une rapidité prodigieuse, les personnages les plus officiels en étaient membres. Joseph Bonaparte en était grand maître, Cambacérés grand dignitaire, etc... Bref la publication de Lenoir était une manifestation très avouée, très applaudie, très solennelle des doctrines et des traditions revendiquées par l'ordre maçonnique. Le livre est daté de 1814. Il avait été commencé plusieurs années avant.

Depuis, plusieurs autres livres ont paru. Citons par exemple : *Isis, ou l'Initiation maçonnique, par Berchtold-Beaupré*, philalèthe. Imprimé à Fribourg en Suisse, en 1859. Voici encore le *Rameau d'or d'Eleusis*, par le F... Marconis, à Paris, 1862. Venons à Ragon.

La vie de Ragon a été longue, son zèle maçonnique infatigable et son œuvre révèle, avec des dons intellectuels mal employés, une somme de travail que les autres écrivains maçons réunis n'ont peut-être pas égalée. Le plus décisif de ses livres au point de vue actuel a été publié à Paris en 1844 : *La*

*messe et ses mystères comparés aux mystères anciens, ou complément de la science initiatique, par Jean-Marie de V...*

C'est le seul volume de Ragon, je crois, signé d'un pseudonyme. Toutes les parties de la messe sont patiemment analysées et présentées comme des adaptations chrétiennes des cérémonies antiques. En général elles se rapportent « au culte du Grand Architecte, manifesté à tout instant et dans tous les siècles par les bienfaits de son fils unique, de son messie, le *Soleil* » (p. 316). Toutes les fêtes chrétiennes sont rapprochées des fêtes du paganisme célébrées souvent aux mêmes époques de l'année. Les litanies du saint nom de Jésus, les litanies de la sainte Vierge sont comparées aux invocations qui accompagnaient les processions païennes, et identifiées par des rapprochements odieux.

Oserai-je citer autrement que par leur titre des développements comme ceux-ci :

*Conformités* de Diane, Lucifera, Lucine, Luna, Tellus, Latone, Triformis, Proserpine, Hécate *avec Marie?*

.....  
*Conformités* de Leucothée, Astarté, Vénus-Céleste, Astrée dite Uranie, *avec Marie?...*

J'entends le lecteur demander grâce. Et je sens que ma plume n'en écrirait pas plus.

Observons seulement que les neuf dixièmes des francs-maçons ne sont pas de grands érudits. Ce qu'on leur demande n'est pas d'être des puits de science ni des prodiges de vertu. Et qu'il y a des chances de croire que tout cela, dans les loges, peut être pris pour de l'érudition de bon aloi.

Mais Ragon même n'est guère lu dans les loges. Ce serait encore trop de prendre cette peine. Le blasphème brutal et la haine aveugle ont plus vite fait d'aller au but. Et ici vient la question qui terminera cette note.

Il n'est pas rare de rencontrer des francs-maçons que leur éducation rend abordables et qui déclarent franchement : « Mais, voilà bien des années que je fréquente les loges, et jamais je n'y ai entendu parler de rien de semblable. »

Ou encore : « Bien que je sois franc-maçon militant, je vous avoue que le fameux secret des francs-maçons m'est inconnu. »

Et c'est peut-être vrai. Tous les francs-maçons ne savent pas ce qu'étaient les mystères. Tous ne sont pas jugés dignes de passer le seuil des initiations. Il y a d'autres initiations que celle de la maçonnerie vulgaire.

Et le secret qui n'est pas général, devient le secret particulier de beaucoup.

Beaucoup ont eu la révélation intime et silencieuse du démonisme, et ont trouvé tout à coup aux emblèmes qui les entourent un sens qu'ils ont gardé pour eux.

Le secret langage qui s'est révélé, un jour, inopinément, à un maçon dans une cérémonie de sa loge a touché en lui des cordes trop intimes. Parfois ses initiés l'ont dit. Je l'ai lu. Je ne pourrais citer de mémoire l'auteur et l'œuvre, mais le sens était celui-ci : « Il n'y a pas de secret, ou, s'il y en a un, celui qui le trouve le garde sûrement pour lui. »

Un franc-maçon isolé peut avoir un secret. La multitude des maçons n'en a pas, hormis le secret des conspirations politiques.

Enfin n'oublions pas que la franc-maçonnerie n'est que la plus commune et la plus vulgaire des initiations pratiquées autour de nous. Il en est diverses autres plus discrètes, plus profondes, d'un recrutement plus choisi. Et pour tout dire, si on parcourt Paris, ou quelques autres grandes villes en ouvrant des yeux avertis, on ne peut ne pas voir, çà et là, trop fréquemment, les traces presque cultuelles, si on peut le dire, d'un démonisme qui n'est déjà plus secret<sup>1</sup>.

G. Bois,  
*avocat à la cour d'appel de Paris.*

1. V. M. Meurin, *La synagogue de Salun*, et Jean Kostka, *Lucifer démasqué*.



# LES RADIATIONS HUMAINES



## I

Nous avons toujours enseigné que le corps humain dégageait ou *exhalait* un fluide *imprécis* qui justifiait les théories de ces anciens magnétiseurs que la science officielle accablait de dédain. Nous avons eu la bonne fortune de nous entretenir souvent de cette question avec Iodko, le célèbre électricien russe, qui avait mis à notre disposition ses photographies décisives; notre conviction était faite, et nous avons proposé, pour couper court à bien des difficultés et rester dans les généralités où l'accord est facile, de donner à ce fluide le nom de *fluide humain*.

La réalité de ce fluide est aujourd'hui scientifiquement constatée, c'est un grand événement. Un nouveau facteur vient d'entrer dans la philosophie, la physiologie, la pathologie, etc. C'est une porte ouverte sur un grand inconnu.

Cette importante découverte rendra plus sages, sans doute, certains esprits déséquilibrés qui répètent à tout propos dans ces difficiles matières : « Ce phénomène dépasse les forces de la nature, il est surnaturel. » — N'abusons pas de cet argument qui laisse voir notre ignorance et n'engageons pas trop vite un avenir qui nous réserve bien des surprises. Nous ne répéterons pas ce que nous avons écrit ici, sous ce titre : Science et superstition.

## II

Nous lisons dans l'*Eclair*, du 16 décembre 1903 :

La journée de lundi marque une date dans l'histoire de la science. Et ce petit événement est cependant passé à peu près inaperçu. L'éminent professeur M. d'Arsonval a présenté à ses collègues, très attentifs, un travail de MM. Charpentier, de Nancy, et Blondlot.

Ceux-ci ont découvert que le corps humain dégageait des

*radiations*, que des *rayons* émanaient de notre organisme, que la puissance de ces rayons est influencée par la surexcitation nerveuse et la contraction musculaire. L'action de ces autres rayons X s'établit par le platinocyanure de baryum; elle l'excite et, dans l'obscurité, l'illumine. Présente-t-on un écran sensible au-devant d'un corps d'un sujet qui dégage ces radiations, on peut voir se dessiner sur l'écran, en un trait lumineux, le trajet du tronc avec ses ramifications multiples.

L'éminent professeur a exposé les faits sans en tirer de déductions. Depuis quelque temps, la science est bouleversée dans les lois qu'elle croyait le plus solidement établies. Le prix Nobel récompense les inventeurs du radium, ce corps simple, dont les propriétés sont en contradiction avec toutes les théories reçues. Dans cet ordre d'idées, l'Académie des sciences, qui est décidément résignée à tout entendre, souffre qu'on fasse, devant elle, l'exposé des faits auxquels, la veille, son orthodoxie répugnait. Elle écoute qui lui vient dire que l'homme est le réservoir de forces à peine soupçonnées, qui agissent chimiquement et à distance; que le flux nerveux est une matière sensible; qu'il éclaire, brûle et peut laisser sa trace. Et que l'homme n'est, au demeurant, qu'un merveilleux appareil qui a son électricité propre et ses rayons X.

Si les corps savants prêtent l'oreille à ces découvertes, ce n'est point que l'on commence d'en parler, c'est qu'ils commencent à comprendre qu'on n'en saurait parler plus longtemps sans qu'ils fassent mine de ne pas entendre. La science officielle, dogmatique et fermée, enfin vaincue sur ce terrain, capitule.

### Les précurseurs

Il y a dix ans, M. de Rochas — l'un des esprits les mieux nourris, les plus pondérés et les plus audacieux de ce temps — étudiait ce qu'avant lui Reichenbach avait appelé la *science de l'od*.

Le baron de Reichenbach, né à Suttgard en 1808, était un

esprit d'une prodigieuse activité, qui s'enrichit dans des entreprises colossales. Son goût l'entraînait vers la chimie ; ce fut lui qui nous donna la paraffine et la créosote. La chimie le mena au magnétisme et à l'électricité, sciences encore balbutiantes. Ce fut dans ce domaine qu'il découvrit une force naturelle, à laquelle il donna le nom d'*od*.

Pour le démontrer, il se livra à une série d'expériences, que nous ne pourrions même résumer.

« Nous avons tous, dit-il, des doigts et des orteils, nous nous en servons constamment et nous leur donnons toutes les positions possibles dans toutes les circonstances imaginables. Mais quelqu'un a-t-il jamais vu, en plein jour, sortir des doigts autre chose que les produits de la respiration cutanée ? Eh bien, placez-vous dans une chambre faiblement éclairée, et tenez votre main vis-à-vis de vos yeux, à la distance habituelle de la vision distincte. Considérez alors les extrémités de vos doigts se détachant sur un fond obscur disposé à quelques pas en arrière. Les personnes *sensitives* verront, au-dessus de l'extrémité de chaque doigt, une sorte de faible courant sans couleur, non lumineux, semblable à de l'air mobile, long de quelques lignes, se dirigeant vers le haut, inclinant vers le sud, suivant les doigts de quelque côté qu'on les tourne. Ce n'est pas de la fumée, ce n'est pas de la vapeur, cela a l'air d'une petite flamme semblable à un courant ascendant d'air chaud, beaucoup plus délicat.

« Ce quelque chose, d'infiniment subtil, que les sensitifs aperçoivent, mais dont on ne connaît pas la nature, c'est autre chose que les agents dynamiques, tels que l'électricité, le magnétisme, la chaleur et la lumière : ce quelque chose, qui présente à l'examen des propriétés variées, aussi bien dans sa manière d'être propre que dans l'ensemble des phénomènes qui s'y rattachent, pourra être désigné sous le nom d'*od*, jusqu'à ce qu'on ait trouvé une expression meilleure. »

Ceci s'écrivait en 1859. Et hier, M. d'Arsonval venait lire à l'Académie des sciences un travail nous révélant l'existence, dans le corps humain, de radiations, influencées par l'excitation musculaire et perçues par une matière sensible. Comment

s'empêcher de penser à l'*od* de Reichenbach, sans chercher, d'ailleurs, s'il y a lieu d'établir une parenté?

Depuis trente ans, le baron de Reichenbach était mort. L'étude de ces problèmes avait subi un arrêt, durant lequel le vieux magnétisme animal, si décrié, allait conquérir ses grandes lettres de naturalisation, sous le nom d'hypnotisme; le spiritisme continuait le train routinier de ses séances, influencées par un spiritualisme aveuglant; mais les études de laboratoire de ces forces révélées et inconnues restaient stationnaires. Le colonel de Rochas reprenait alors les travaux interrompus. Tout d'abord, il étudia l'*od* de Reichenbach. Ces effluves, il les retrouva, lumineux, d'une lumière spéciale, ondes sensibles s'étendant à une portée qu'il apprécia, traversant la matière où s'y adaptant; il les fit décrire par des sujets, malheureusement trop rares et suspects, étant médiums, qui les voyaient bleus d'un côté du corps, rouges de l'autre. Il extériorisa ce fluide, en lequel il fut tenté de reconnaître l'*od*, précédemment révélé. Il en impressionna de l'eau ou des objets qui restaient en communion avec celui dont le fluide les avait baignés, comme si un lien invisible était désormais créé entre eux; ce qui fit songer aux pratiques de magie et de sorcellerie qui ne furent point toujours de simples jongleries. Il fit voir que des mains pouvaient s'échapper des radiations et qu'un halo pouvait s'apercevoir entourant certains visages : ce qui ramena l'attention vers les nimbes que les anciens ont vus autour du front des martyrs.

Mais de toute cette poésie il ne faisait point grand cas, se bornant à en dégager l'inconnu. Il fut hardi, mais ne fut point téméraire. Il ne s'avança qu'avec une extrême circonspection sur un terrain où la séduction des aspects cachait des pièges et des fondrières. Si scrupuleux qu'il fût, si attentif à ne rien avancer qui semblât plus qu'une hypothèse, il ne heurta pas moins de front les idées reçues et la science orthodoxe. On se gaussait de ses recherches et de celles de ses compagnons.

Mais le char était en plaine et roulant... Les radiations du corps humain dont il a été parlé, lundi, à l'Académie des sciences, ces radiations qui se comportent comme des rayons X

ou des rayons N, ne sont plus vues seulement que par la rétine ultra sensible d'un médium douteux, mais enregistrées chimiquement par la matière, et c'est là la vraie trouvaille, honneur de ceux qui l'ont faite. Tout homme peut voir un autre homme passé à l'état d'ampoule et illuminer la nuit d'une lumière mystérieuse dont les lois sont et demeurent insoupçonnées.

Au moment où la science officielle en fait l'aveu, il n'est qu'équitable de se retourner vers les précurseurs tant méconnus et tant bafoués, qui servaient la vérité sous les sarcasmes. Leur heure est venue. Elle sonnait à l'Académie des sciences, lorsque lundi parlait M. d'Arsonval de l'action à distance de la sensibilité de l'homme. Car après ce phénomène dûment reconnu et matériellement enregistré, de quelle manifestation nerveuse a-t-on le droit de dire qu'elle n'existe qu'à l'état d'imposture?

### III

*La Libre Parole* annonce en ces termes cette nouvelle découverte :

#### A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

#### Une séance de physiologie psychique

C'est lundi, 14 décembre 1903, que l'Académie des sciences a entendu une communication d'un de ses plus illustres membres sur les radiations humaines, — en d'autres termes, sur les effluves s'extériorisant du corps humain.

Un savant de premier ordre, d'une intégrité scientifique absolue, le docteur d'Arsonval, professeur de médecine au Collège de France, a annoncé à ses collègues la grande découverte de MM. Charpentier et Blondlot des irradiations lumineuses de l'homme.

Depuis longtemps, ces irradiations étaient connues des psychologues. Elles avaient été vues par des sujets sensitifs, en état d'hypnose ou non, et qui tous en donnaient la même description. Puis, elles avaient pu être photographiées par le



docteur Le Bon et ensuite par Iodko. Elles avaient enfin été dessinées par Albert L..., atteint d'hyperexcitabilité de la vue pendant son séjour à l'hôpital de la Charité, dans le service du docteur Luys.

Mais, jusqu'à présent, leur objectivité n'avait pas été reconnue par la science positive. Elle l'est aujourd'hui, puisque ces effluves humains peuvent être enregistrés chimiquement par la matière. D'après les recherches de MM. Charpentier et Blondlot, ces effluves ont, en effet, une action spéciale sur le platinocyanure de baryum et illuminent ce corps dans l'obscurité : ils se dessinent sur un écran sensible avec toutes leurs ramifications, — celles-ci d'autant plus manifestes qu'il y a surexcitation nerveuse et contraction musculaire chez le sujet en expérience.

Pourquoi l'Académie des sciences a-t-elle considéré comme des quantités négligeables les travaux de Luys, médecin des hôpitaux, et du colonel de Rochas, sur cette question des irradiations du corps humain ?

Pourquoi l'Académie des sciences est-elle restée dans son scepticisme orthodoxe, en présence des faits expérimentaux du docteur Iodko, membre de l'Institut de médecine expérimentale de Saint-Petersbourg, qui, en 1896, avait obtenu, par son procédé électrographique, la photographie des ces irradiations ?

Pourquoi enfin les travaux de Reichenbach, de Jussieu, de Rostan, de Goudard, de l'éminent Crookes, de Baréty, de Baraduc, de Richnowski et de beaucoup d'autres savants anciens et modernes, venant après Plotin, Maxwell et Van Helmont, affirmer la réalité d'un corps fluide, — pourquoi, dis-je, ces travaux n'ont-ils jamais été pris en considération par l'Académie ?

On a donné pour raison que celle-ci était réfractaire à tout ce qui sortait du cadre des connaissances acquises.

C'est là un vieux cliché dont je ne veux pas me servir, pour répondre aux questions posées. Je préfère rappeler que l'Académie des sciences a pour membres des mathématiciens, des médecins, des chimistes, des physiciens, des géomètres, qui ont pour mot d'ordre de n'accepter que des faits *mathé-*

*matiquement* démontrés, — cette assemblée de savants officiels constituant avant tout le Sénat conservateur du dogme positiviste. Ni de Jussieu, ni Laplace, ni Arago n'ont pu la faire sortir de ce rôle, qui a servi de base à la doctrine d'Auguste Comte.

Aujourd'hui, la communication de d'Arsonval a rompu le charme : les traditions matérialistes vont faire place aux vérités spiritualistes, démontrées par la science positive; le surnaturel est devenu phénomène naturel. L'Institut psychologique fondé par MM. Marey, d'Arsonval, Bergson, Charles Richet, a maintenant des bases sur lesquelles il peut s'appuyer pour résoudre les propositions portées l'année dernière à son ordre du jour.

D<sup>r</sup> DUPOUY (d'Auch).

(*A suivre.*)



## LA CUIRASSE BENEDETTI

---

Tout le monde s'occupe actuellement de cette invention italienne, déjà relativement ancienne, puisqu'elle remonte à 1898. Mais, avant de parler de l'invention, disons un mot de l'inventeur; cela n'expliquera pas la découverte, mais éclairera les vicissitudes qu'elle a traversées.

M. Benedetti a une trentaine d'années, il n'a étudié dans aucune école de guerre, n'a jamais de près ou de loin appartenu à l'état-major, n'a point fait carrière dans l'artillerie, le génie et la marine; il n'a à son actif que son service militaire dans l'infanterie, ce qui est peu. De plus, son service terminé, il a repris le café qu'il gérait avant de faire ses trois ans; en un mot, c'est tout ce qu'il y a de plus bourgeois.

Or, on ne voit pas un vulgaire cafetier inventer une cuirasse que n'ont découverte ni les génies de l'artillerie, ni les intelligences du génie, et une invention militaire sortant d'un cerveau qui n'a jamais été militarisé est frappée *a priori* d'un vice rédhibitoire.

En effet, après des expériences faites, en 1898, devant une commission militaire nommée *ad hoc*, et qui reconnut l'invulnérabilité de la cuirasse, le ministère entra en pourparlers avec l'inventeur qui était disposé à traiter dans ces conditions : il demandait 200.000 francs pour l'application au tir de l'infanterie, autres 200.000 francs pour l'application au tir de l'artillerie, et réservait tous ses droits en ce qui concernait la protection des cuirassés. Tout d'abord on fut feu et flamme, puis les choses traînèrent en longueur, et M. Benedetti n'eut pas de peine à s'apercevoir que l'artillerie cherchait à pénétrer son secret pour le lui enlever. Il rompit les pourparlers.

Après ces expériences, il offrit de fournir au roi Humbert une cuirasse flexible qui ne se laisserait point percer par le poignard, ni traverser par une balle. La *Casa reale*, qui est, en Italie, un ministère, transmet le dossier et la demande au ministère de la guerre, qui fit le mort. Quelques mois plus tard, le roi Humbert tombait sous les coups de Bresci. La cuirasse l'aurait sauvé, si on s'en tient aux expériences, mais le ministère de la guerre s'était tu.

Le 14 août 1901, nouvelles expériences, à Tordi Quinto, devant les sommités de la balistique italienne; elles réussissent à souhait, mais on ne prend aucune conclusion. Le 8 juillet de l'année dernière, on fait d'autres expériences à la villa Doria Pamphili : elles ont le succès des précédentes, bien que la cuirasse fût moins épaisse. L'inventeur avait, entre temps, trouvé le moyen d'en diminuer le poids, sans rien lui enlever de son impénétrabilité.

Le 2 juillet de cette année, M. Benedetti fit de nouvelles expériences à Rome, au théâtre Adriano; mais, dans l'intervalle, l'inventeur avait reçu l'offre d'un syndicat étranger. Ce que sachant, un syndicat italien se forma pour garder, malgré les bureaux de la guerre, cette invention à l'Italie, et fit à ses frais ces expériences. Comme elles avaient eu un gros succès, que l'enthousiasme des spectateurs — et beaucoup étaient des officiers — était au comble, le syndicat, se voyant entre les mains une mine d'or, oublieux du but premier de sa constitution, voulut porter à l'étranger la fabrication des étoffes impénétrables. M. Benedetti s'y refusa, et alors un autre Italien, M. Manzoni, de Milan, racheta l'invention au syndicat et va l'exploiter pour son compte.

Nous en sommes là.

Quelle est au fond cette invention? Il faut avouer que l'auteur a bien gardé son secret, puisqu'il a échappé aux yeux vigilants des officiers qui cherchaient à le surprendre; disons plus simplement à le voler. C'est une cuirasse feutrée d'une matière spéciale et travaillée d'une façon qui nous échappe complètement. Cette cuirasse ou *protecteur*, comme l'appelle l'inventeur, revêt les formes les plus variées. C'est, par exemple, un plastron de chemise avec col, ou encore une

sorte de tricot qui enveloppe toute la personne et la garantit absolument des coups par devant et par derrière.

Le protecteur varie comme épaisseur de 3 à 22 millimètres, suivant l'arme dont il doit arrêter les effets. Avec la cuirasse de 22 millimètres, non seulement le revolver d'ordonnance avec cartouche de balistite, et balle revêtue d'acier, mais même le fusil modèle 1891 chargé à poudre sans fumée, sont impuissants. Dans les nombreuses expériences faites — et on tirait à une distance de quelques mètres — la balle, qu'elle soit de plomb ou d'acier, arrivant sur le protecteur, s'arrête, se déforme, parfois se retourne, d'autres fois se réduit en une sorte de bouillie. Il y a non pas seulement arrêt, mais déformation complète du projectile, et c'est à cette déformation que serait employée la force vive de la balle. Il y a probablement aussi une forte élévation de température au point touché, mais il semble que seul le projectile en ressente les effets; du moins, on n'aperçoit pas que la cuirasse soit brûlée.

Quelquefois, la balle tombe aux pieds de la cible, d'autres fois elle y reste légèrement adhérente, mais un petit coup sec la fait tomber.

Cette impénétrabilité n'est point seulement limitée aux effets balistiques. Dans les expériences du 2 juillet de cette année, on chercha à percer la cuirasse avec un coup de poignard asséné avec toute la force possible. La pointe de l'arme ne put entamer le feutre et se plia.

On pourrait dire que la force vive du projectile se communique à la cuirasse, et que celle-ci est violemment projetée en arrière, d'où un choc désagréable et parfois même dangereux pour celui qui en serait l'objet. Pour démontrer la fausseté de cette crainte, M. Benedetti a attaché son protecteur sur un cheval, a tiré dessus à deux mètres de distance avec un revolver d'ordonnance; la balle est tombée aux pieds du cheval, qui, délivré de sa longe, s'est mis à marcher comme si de rien n'était. Notons qu'avec le même revolver on avait traversé auparavant une plaque d'acier. On refit la même expérience avec un coq couvert d'une cuirasse plastron. Le coq, sorti de cette carapace d'un nouveau genre, se redressa

sur ses pattes et se promena tranquillement. Mais il y a plus. On suspendit la cuirasse en l'air par le moyen d'une corde, et, sur sa tranche, on plaça un verre plein d'eau. Tirant sur cette cible, la balle, après avoir touché le protecteur, tomba à terre; celui-ci n'avait pas eu de vibration appréciable, puisque pas une goutte d'eau n'était sortie du vase.

Ce que l'on vient de lire semble toucher à l'extraordinaire, et on se demande si ce n'est pas le jeu habile d'un prestidigitateur, émule de Robert Houdin. Cependant, les différentes commissions militaires qui ont examiné l'invention auraient depuis longtemps découvert la tromperie, si tromperie il y avait. Et puis, comment expliquer l'impénétrabilité à la perforation d'un poignard dont la pointe vient s'émousser et se plier sur la cuirasse sans l'entamer?

Avec cette invention, l'artillerie elle-même devient inutile. Si une cuirasse de quelques millimètres protège si efficacement contre le tir de l'infanterie, il ne faudra que quelques centimètres, mettons un décimètre, pour obtenir une cuirasse à l'épreuve du canon de campagne. Et alors, les fameux cuirassés deviendront à leur tour inutiles. On aura à leur place des bateaux complètement invulnérables, grâce à un protecteur de 50 centimètres contre lequel viendront s'aplatir, se déformer, les projectiles des canons de cent tonnes, et qui ne pèsera presque rien en comparaison de la cuirasse actuelle d'acier au nickel.

Ce serait toute une révolution, et dans ce duel qui se combat depuis cinquante ans entre le canon et la cuirasse, celle-ci aurait le dernier mot.

On va faire maintenant de nouvelles expériences à Milan.

M. Manzoni, actuel concessionnaire du secret Benedetti, veut arriver à forcer le ministère de la guerre à acheter cette invention. Y réussira-t-il? En tout cas, l'idée est lancée, et comme le patriotisme, tout respectable qu'il est, a cependant des limites, il ne faut pas désespérer de voir porter cette invention en Angleterre, où elle est déjà allée une fois. C'est une question de prix.

Au point de vue scientifique, l'invention renverse les lois de la dynamique, et la seule explication que l'on pourrait

hasarder est que, comme je l'ai indiqué, toute la force vive de la balle est employée à sa déformation. Ce qu'on ne s'explique pas, c'est que la balle ne communique pas son choc à la cuirasse qu'elle frappe. Les diverses expériences mettent bien en évidence ce manque de communication, mais on ne saisit pas en vertu de quelle loi. On ne peut arguer d'effets chimiques qui se produiraient au moment du choc, car on n'expliquerait plus alors l'impénétrabilité à une lame de poignard ou de sabre.

Les expériences faites jusqu'ici l'ont été pour la galerie. Ce sont des expériences sensationnelles, elles ne sont ni sérieuses, ni menées scientifiquement; nous n'avons aucun élément de mesure; on n'en a pas varié les divers éléments pour voir l'effet de tel ou tel d'entre eux, etc... Cela tient probablement à ce que si M. Benedetti était soumis à tous ces contrôles, on n'aurait pas manqué de voir comment était fabriqué son protecteur, et c'en était fini de son secret. Or, garder son secret est en ce moment la première de ses préoccupations. Plus tard, une fois qu'il l'aura vendu, nous aurons la clé scientifique d'un phénomène dont on parle trop ouvertement pour qu'il soit faux, et qui est encore entouré de trop d'obscurités pour que l'on sache à quel loi il se rattache.

(*Le Cosmos.*)

Dr A. B.



# LE DÉMONISME

## ÉTUDE HISTORIQUE, CRITIQUE ET THÉOLOGIQUE

(*L'Ami du Clergé*)

(SUITE)



### CHAPITRE III

#### LE DÉMONISME DANS LES GUÉRISONS DE MALADIES ET AUTRES OPÉRATIONS MERVEILLEUSES.

Pour mettre ici plus d'ordre et de clarté, nous diviserons ce chapitre en quatre paragraphes. Le premier traitera du pouvoir des démons sur la nature matérielle et sur l'homme ; le second, des faits extraordinaires opérés par eux chez les nations païennes et même chez les nations chrétiennes ; le troisième, des vampires, des lutins, farfadets ou gnomes, des loups-garous et des revenants : le quatrième examinera théologiquement ce qu'il faut penser des guérisons par des moyens extra-médicaux.

§ 1<sup>er</sup>. — *Pouvoir des démons sur la nature matérielle et sur l'homme.*

Les démons sont des anges, anges tombés sans doute, mais ayant conservé leur nature d'anges, et par conséquent le pouvoir que les anges ont sur la nature matérielle et sur l'homme. Certains rationalistes ont prétendu que s'il y avait des esprits supérieurs à l'homme, ils ne devaient avoir par eux-mêmes aucune force motrice, parce que le mouvement étant une impulsion physique ne peut être donné par un esprit qui n'a aucune proportion physique avec la matière.



Mais deux choses indéniables viennent prouver la fausseté de ce raisonnement. Dieu, en effet, n'est-il pas un pur esprit? Cependant c'est bien lui qui a créé la matière et lui a donné à l'origine le mouvement, et il conserve toujours sur elle la puissance la plus entière. En second lieu, l'âme humaine est bien un esprit et un esprit créé, et cependant elle imprime sans effort le mouvement à tous les membres du corps.

Saint Thomas d'Aquin et tous les théologiens scolastiques admettent, avec bien plus de raison, d'après les saints Pères, que Dieu, ayant créé l'esprit bien supérieur à la matière, lui a donné un très grand empire sur elle, et que, quoiqu'il puisse tout faire directement par lui seul, il a voulu, par bonté et par surabondance de puissance, communiquer à ses créatures quelque chose de cette puissance suprême et se servir des créatures supérieures pour régir les créatures inférieures, et en conséquence des anges pour régir et gouverner la matière, afin que tout soit fait avec sagesse et raison : de cette sorte, les créatures matérielles ne pouvant pas par elles-mêmes rendre gloire à Dieu, les anges qui les régissent le glorifient par elles et pour elles.

Les anges, ayant une grande puissance sur toute la nature matérielle, l'ont ainsi sur le corps de l'homme, qui par lui-même est organisé à peu près comme le corps des animaux; ils peuvent donc bien souvent, en agissant sur l'air et les corps ambiants, sur les humeurs, le sang, les nerfs, les membres eux-mêmes, donner des maladies ou les guérir, donner même la mort, et cela très facilement.

L'action des anges sur l'esprit de l'homme se comprend encore mieux, puisque c'est l'action d'un esprit sur un autre esprit; il est donc là tout à fait dans sa sphère. Les anges peuvent donc agir immédiatement sur l'intelligence en l'éclairant, comme les anges d'un ordre supérieur illuminent ceux d'un ordre inférieur; et au moins médiatement sur la volonté, soit par l'intelligence, soit par l'imagination, ou les passions des appétits sensitifs, qui ont une grande influence sur la volonté, quoique cette volonté conserve toujours la liberté suprême d'y consentir ou de résister.

Tout ce que nous venons de dire, la sainte Écriture le

prouve à peu près à toutes les pages. C'est par les anges que Dieu entre en rapport avec l'homme, dès le paradis terrestre; les anges apparaissent à Abraham, en prenant un corps simulé; un ange touche le nerf de la cuisse de Jacob, et ce nerf perd aussitôt sa vigueur; c'est par les anges que Dieu fait sortir les Israélites d'Égypte et les fait entrer dans la Terre promise; c'est un ange qui devant Gédéon frappe le rocher avec un bâton, et en fait sortir du feu qui en un instant consume entièrement la matière du sacrifice; c'est un ange qui transporte avec la rapidité de la pensée le prophète Habacuc jusqu'au-dessus de la fosse aux lions où était Daniel pour lui apporter à manger, et le ramène avec la même vitesse à l'endroit où il l'avait pris; un ange qui conduit le jeune Tobie; c'est un ange qui passe devant l'armée de Sennachérib et la détruit tout entière dans l'espace d'une seule nuit, etc., etc.

Du temps de Notre-Seigneur, ce sont les anges qui lui amènent ses premiers adorateurs; les anges qui lui servent à manger après son jeûne; c'est un ange qui descend pour agiter l'eau de la piscine où doit être guéri le premier malade qui y entrera après; c'est un ange qui renverse la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre du Sauveur; un ange qui transporte en un instant le diacre Philippe, du chemin de Gaza où il a baptisé l'eunuque de la reine d'Éthiopie, jusque dans la ville d'Azot; un ange qui brise la double chaîne de saint Pierre et ouvre sans bruit les portes de sa prison, etc., etc. Saint Jean dans son Apocalypse voit quatre anges qui retiennent les quatre vents, afin qu'ils ne soufflent point sur la terre; il en voit un autre qui jette dans l'air un feu pris à l'autel divin, et aussitôt se font des éclairs, des tonnerres, et un grand tremblement de terre: un autre qui sonne de la trompette, et il tombe une grêle affreuse qui ravage tout, etc.

Le prophète Daniel et bien d'autres auteurs sacrés nous font voir les anges présidant au gouvernement des nations, qui ne peuvent rien qu'avec eux, et se faisant les exécuteurs des vengeances de Dieu. Aussi saint Paul les appelle *administratorii spiritus*, et saint Augustin résume admirablement la doctrine de la sainte Écriture et des Pères quand il dit :

*Unaquæque res visibilis in hoc mundo habet angelicam potestatem sibi præpositam* (*De Trin.*, l. III, c. iv), et saint Grégoire quand il dit dans le même sens : *In hoc mundo visibili nihil nisi per creaturam invisibilem disponi potest.* (IV *Dial.*, c. vi.)

Les démons étant restés des anges n'ont pas plus perdu par le péché leur puissance naturelle que les hommes ne perdent la leur quand ils pèchent aussi. La sainte Écriture elle-même nous en fournit des preuves abondantes. Satan soulève tous les éléments et les hommes pour détruire la famille entière de Job et lui enlever toutes ses richesses, et il frappe le saint patriarche lui-même dans tout son corps, de la plus terrible de ces maladies de peau qui désolent l'Orient, cette lèpre affreuse que les savants appellent *éléphantiasis*. Le livre de Tobie nous montre (ch. vi) les sept premiers maris de Sara tués par un démon en punition de leur impudicité, etc. L'Évangile lui-même nous montre Notre-Seigneur enlevé par le démon jusque sur le pinacle du temple, puis transporté sur une haute montagne.

Mais si les démons ont conservé une si grande puissance, comment ne font-ils pas beaucoup plus de mal? — Deux choses s'y opposent : c'est d'abord la volonté suprême de Dieu. Les bons anges gouvernent le monde visible et toutes les nations, mais de la manière que le veut la divine Providence qui leur manifeste ses voies; les mauvais anges, eux, ne désirent point plaire à Dieu, mais ils ne peuvent faire que le mal que Dieu leur permet de faire, et là où Dieu ne veut pas, ils ne peuvent plus rien : nous le voyons clairement par les livres de Job et de Tobie.

La seconde, c'est l'empire que les saints anges ont sur les démons, empire tel, dit saint Thomas (I<sup>a</sup> Pars, q. cix, art. 4), que le dernier des anges peut commander à Lucifer lui-même et s'en faire obéir. La raison qu'il en donne, c'est que la force de la divine justice à laquelle ils adhèrent est bien supérieure à celle de tous les esprits infernaux.

Mais alors, pourquoi les bons anges n'usent-ils pas de leur autorité pour empêcher tous les maux que les démons font aux hommes? — C'est qu'ils ne sont que les ministres de

la divine sagesse, qui permet ces maux pour en tirer de grands biens.

Mais quels sont ces biens? Pourquoi Dieu permet-il aux démons d'exercer encore une si terrible puissance? — C'est, comme les livres de Job et de Tobie nous le font pressentir, ou bien pour frapper et punir les méchants, ou bien pour éprouver les hommes par des tentations de tous genres qu'ils peuvent vaincre par la grâce de Dieu, ou bien encore pour perfectionner les justes et les rendre dignes d'une plus grande récompense.

§ 2. — *Faits extraordinaires opérés par les démons chez les nations païennes et même chez les nations chrétiennes.*

Nous ne disons pas ici *miracles*, parce que par miracle proprement et strictement dit on doit entendre une dérogation aux lois naturelles au-dessus de toute force créée, et dans notre étude sur le *Spiritisme* (1900, p. 762, v), nous avons indiqué les moyens de discerner infailliblement les prestiges diaboliques. Il ne s'agit donc ici que de miracles proprement dits, ou de faits extraordinaires supérieurs à ce que peut l'homme par lui-même.

Nous avons déjà rapporté un certain nombre de ces faits dans les deux chapitres précédents. « Comment méconnaître, dit Esculape à Trismégiste, que les statues sont animées d'esprit, et qu'elles opèrent une foule de prodiges? Ne savent-elles point atteindre les hommes par des infirmités, puis aussi les guérir, et répandre dans leurs cœurs, suivant leurs mérites, la tristesse ou la joie? Aussi tous les peuples ont été persuadés que des guérisons s'obtenaient par des prières dans les temples, et que des expiations, des lustrations, des chants, des paroles magiques avaient le pouvoir de guérir. Sérapis, Esculape, Apollon, etc., comme le racontent beaucoup d'auteurs, ont fait une multitude de guérisons : et les nations païennes de nos jours ont encore la même croyance. Non seulement Pausanias rapporte, mais Pline même, qui ne veut voir partout que des lois naturelles, comme les matérialistes de nos jours, est forcé d'avouer que les prêtres des

idoles ont le pouvoir, en se servant de formules magiques de conjuration, de faire tomber la foudre ou de la détourner, de faire tomber des pluies abondantes, de faire cesser la peste, de guérir certaines maladies, etc. Et de nos jours, le P. Huc nous révèle que dans la Tartarie, le Thibet et la Mongolie, le grand lama récite une prière, qui est une espèce de consécration à Satan, puis s'ouvre le ventre dans toute sa longueur, et quand il est inondé de sang, il rend des oracles et répond à tout sur les choses les plus cachées et les événements à venir ; puis la foule écoulée, il passe la main sur la blessure de son ventre, et tout rentre dans son état primitif : pas la moindre trace de blessure, il lui reste seulement un grand abattement. (*Voyage en Tartarie et au Thibet.*)

Nous ne voulons discuter aucun fait en particulier, nous disons seulement qu'il est impossible que tous soient faux et que tous les auteurs se soient toujours trompés, d'autant plus que nous voyons de ces faits dans la Bible, ceux par exemple opérés par les mages d'Égypte à l'imitation de Moïse. Bien des savants autrefois les expliquaient en disant que les dieux se mettaient en rapport avec les hommes par des êtres intermédiaires, génies ou démons. Quelques autres, surtout aux deuxième, troisième et quatrième siècles de l'ère chrétienne, procédaient comme nos libres-penseurs d'aujourd'hui : quand les faits rapportés leur semblaient inexplicables, ils les rejetaient d'abord comme absurdes, faux et impossibles ; s'ils étaient trop bien prouvés pour qu'ils les pussent nier, ils disaient : « Si le fait est vrai, soyez sûrs qu'il est naturel, il y a dans la nature des forces inconnues que la science découvrira plus tard. » Eh bien ! la science d'aujourd'hui ne les a pas plus expliqués que la science d'autrefois, et il s'agit de faits presque journaliers, observés par une foule de personnes, de faits que les épicuriens, qui ne voulaient croire à rien de supranaturel, avaient intérêt à nier, et que cependant ils étaient obligés de croire, et que tous croyaient fermement, et que les historiens les plus graves ne racontent qu'à cause de cela.

Celse affirme comme certain que les dieux apparaissaient encore sans cesse dans les temples sous des formes humaines,

et par là-même qu'on ne pouvait pas nier les prodiges des temps passés. Origène, l'un des plus grands génies qui aient jamais paru au monde, dans son livre *Contre Celse*, loin de nier, confirme pleinement la vérité des guérisons merveilleuses opérées par les divinités païennes, c'est-à-dire, comme il l'explique, par les démons. Saint Augustin qui, au cinquième siècle, avait vu lui-même de ces prodiges qui se faisaient encore, pense absolument comme Origène, et tous les autres Pères sont du même avis. On nous permettra bien de n'être pas plus difficile qu'eux.

Depuis l'avènement de Notre-Seigneur, quoique les démons conservent toujours leur même puissance naturelle, il est certain, d'après toute la Tradition, qu'elle fut singulièrement limitée dans son exercice chez les nations chrétiennes, Dieu ne leur permettant plus d'en user autant qu'il le leur permettait auparavant, et cela en raison même du sacrifice de la messe offert partout, des sacrements et sacramentaux, et des prières de la sainte Vierge, des saints et des fidèles. Cependant, des faits très nombreux encore sont là pour prouver que Dieu, pour les raisons que nous avons données plus haut, permet encore assez souvent aux démons d'agir.

Il est impossible d'abord de nier que le premier des hérétiques, Simon le Magicien, n'ait fait par le démon bien des choses merveilleuses : il se faisait appeler à cause de cela *la grande vertu de Dieu*, et par ses enchantements il avait séduit un nombre considérable de personnes à Rome, où on lui avait fait élever une statue avec cette inscription : *A Simon, dieu saint*. L'empereur Néron, passionné pour la magie, l'aimait beaucoup et désirait surtout le voir voler dans les airs, et Simon lui promit publiquement que non seulement il s'élèverait dans les airs, mais qu'il pénétrerait dans les cieux et y occuperait le trône qui lui était réservé. Saint Pierre et saint Paul, qui se trouvaient à Rome, sentirent combien il était important de confondre l'imposteur, et ils demandèrent un jeûne et des prières à tous les chrétiens. Le jour venu, devant une multitude considérable, Simon fut, en effet, emporté bien haut dans les airs par le démon ; mais

saint Pierre et saint Paul se mirent alors à genoux en invoquant le nom de Jésus pour enchaîner la puissance du démon. Aussitôt celui-ci, obligé de lâcher son favori, le laissa retomber sur le pavé, aux pieds de Néron lui-même, et, selon Suétone, le balcon où était l'empereur fut teint de son sang. Ce fait est attesté non seulement par Suétone, mais par saint Justin, Dion Chrysostome, Arnobe, saint Cyrille de Jérusalem, saint Ambroise, saint Augustin, saint Isidore de Péluse, Théodoret et plusieurs autres docteurs de l'Église grecque et de l'Église latine, et fut cause que Néron furieux ralluma le feu de la persécution et fit jeter saint Pierre et saint Paul dans la prison Mamertine.

La mésaventure de Simon n'empêcha pas plusieurs gnostiques célèbres, et un peu plus tard plusieurs manichéens, de cultiver encore la magie et de faire par elle des choses merveilleuses aux yeux du peuple. Il reste encore un bref du pape Grégoire IX à quelques évêques d'Allemagne indiquant les différentes formes d'animaux sous lesquelles le démon paraissait dans les assemblées des Catharins, secte de manichéens.

Il est impossible aussi de nier les faits extraordinaires de puissance démoniaque renfermés dans les vies de saint Antoine, de saint Hilarion, de saint Pacôme, de saint Abraham, des deux saints Macaire et autres Pères du désert, de tels faits étant rapportés et consignés dans tous leurs détails par des hommes tels que saint Athanase, saint Jérôme, saint Ephrem, Denis le Petit, etc. Ainsi saint Antoine fut plusieurs fois tellement frappé et maltraité par les démons que la grandeur de ses souffrances l'empêchait de marcher et même de parler. Une fois même, le frère qui avait coutume de lui porter à manger le trouva étendu par terre comme mort et l'emporta chez lui; quelques instants après, il était complètement guéri par la vertu de Dieu. Bien des fois le lieu où il était se trouva rempli de bêtes féroces, de serpents, de lions, de taureaux, d'ours, de panthères, de scorpions, et tous ces animaux hurlaient ou mugissaient, faisant un bruit si épouvantable qu'on l'entendait de très loin, et ils voulaient se

jeter sur lui; le saint solitaire les arrêtaient par le signe de la croix, ce qui ne l'empêchait pas d'en souffrir horriblement, mais son courage ne ploya jamais sous l'effort de ces terribles tempêtes. Des faits de ce genre se retrouvent tout le long des siècles dans les vies de bien des saints et jusque dans celle du vénérable curé d'Ars <sup>1</sup>.

Au moyen âge, les faits extraordinaires de démonisme se retrouvent fréquemment; il serait trop long de les discuter ici, d'autant plus que l'autorité de ceux qui les rapportent, au moins d'un certain nombre, n'est pas indiscutable, et que beaucoup de ces faits appartiennent plutôt à la légende qu'à l'histoire.

Il serait beaucoup trop long aussi de discuter les faits diaboliques de l'histoire moderne: cependant nous ne pouvons nous empêcher de dire au moins quelques mots des prodiges des Cévennes et de ceux du cimetière de Saint-Médard. Les premiers se rapportent au protestantisme, les seconds au jansénisme. Tous les auteurs les citent comme authentiques et indubitables, mais très peu les discutent; presque tous se contentent d'attribuer les premiers au fanatisme des Camisards, aux suggestions du ministre Jurieu et à l'école d'inspiration de Du Serre, et les seconds au fanatisme des jansénistes et à un état maladif ou hystérique contagieux, et d'en rire. C'est bien vite dit ou bien vite fait, mais en réalité cela n'explique rien. On ne peut pas nier que les hérésies du protestantisme et du jansénisme ne soient, chacune dans son genre, de vrais chefs-d'œuvre du démon: aussi il serait bien étrange qu'on ne trouvât pas dans l'une comme dans l'autre des traces prodigieuses de son passage.

Assurément, parmi ces faits il en est qui pourraient s'expliquer humainement, mais il nous semble bien que tous ne le pourraient pas.

Comment, par exemple, dans l'insurrection des Cévennes, expliquer humainement qu'au mois de janvier 1686 des gens grossiers, des enfants et des idiots deviennent tout à coup des prédicateurs éloquents et se réunissent au même lieu à l'insu

1. Voir *Le Diable dans la vie des Saints*, par Paul Verdun. 2 vol. in-12, 6 fr. Paris, Beauchesne.



les uns des autres, entrent tous comme en extase et se sentent inspirés, puis tombent en convulsions, malgré les efforts que beaucoup d'entre eux font pour résister? Il y en a des centaines et même des milliers; des étoiles indiquent à ceux qui l'ignorent le lieu où se tient l'assemblée; d'étranges symphonies se font entendre dans les airs, des enfants qui ne savaient pas lire et étaient incapables de s'exprimer font soudain des discours pleins de feu, parmi ces enfants il y en a de cinq ans et même au-dessous, il y en a même qui sont encore sur les bras de leur mère ou de leur nourrice et qui parlent distinctement pour exhorter au repentir d'avoir fait des actes catholiques; des bergers imbéciles, des paysannes idiotes qui ne savent pas dire deux mots sont saisis par l'esprit et parlent merveilleusement, et on sent qu'un autre parle en eux : ils annoncent ce qui se passe, au moment où ils parlent, dans des contrées très éloignées, et les choses se trouvent parfaitement exactes : ils dévoilent avec la même exactitude des projets perfides que leurs auteurs cherchaient à cacher; des apparitions sous forme d'anges se font voir assez souvent devant des centaines de personnes, indiquent celles qui sont allées à la messe et ordonnent de les chasser. Un homme de trente ans, nommé Claris de Quissac, fait construire un grand bûcher qu'il allume lui-même, et, pendant que tous prient, il se met au milieu, les flammes l'enveloppent de tous côtés et s'élèvent au-dessus de sa tête; il n'en sort qu'après plus d'un quart d'heure, quand tout le bois est consumé et ni ses habits, ni ses cheveux n'avaient reçu le moindre dommage. — On dira que c'étaient des fanatiques préparés par Du Serre. mais ils ne pouvaient pas l'être tous, et il y avait bien des choses qui dépassaient toute la puissance de Du Serre et des autres hommes. Évidemment il ne peut pas s'agir ici de miracles divins, ce sont donc des miracles diaboliques. Qu'ils aient été préparés, qu'importe? S'il faut une préparation de sainteté pour que l'Esprit de Dieu s'empare d'un homme et le rende prophète et thaumaturge, il n'est pas étonnant que le diable aussi prépare ou fasse préparer ceux dont il veut se servir. Sans doute, dans ces temps-là, chez les protestants

des Cévennes et des environs, il y eut bien d'autres faits au moins singuliers mêlés avec ceux dont nous venons de parler et qui, s'ils étaient seuls, pourraient s'expliquer naturellement. Ceux-là, nous ne les attribuons pas directement aux démons; nous disons seulement que les hommes aidèrent les démons et que les démons aidèrent les hommes : tout s'explique très bien par là, et sans cela bien des choses ne peuvent s'expliquer.

Nous dirons à peu près la même chose au sujet des faits extraordinaires du cimetière de Saint-Médard, en 1727 et les années suivantes. Les jansénistes, pour rehausser et justifier parfaitement leur secte, avaient besoin de miracles. Or, le 1<sup>er</sup> mai 1727 mourut un diacre nommé Pâris, et, ce qui le rendait vénérable dans la secte, c'est qu'il était resté deux ans sans communier, même à Pâques, et ce qui prouvait l'héroïsme de ses vertus, c'est qu'il résista opiniâtrement à l'Église catholique et aux bulles du Souverain Pontife. Les jansénistes le déclarèrent donc saint, et pour confirmer sa sainteté, ils voulurent lui faire faire des miracles, et comme il ne s'y prêtait pas, ils en fabriquèrent plusieurs de toutes pièces : ainsi il fut prouvé que plusieurs de ces miraculés au tombeau de Pâris dans le cimetière de Saint-Médard étaient guéris de maux qu'ils n'avaient point. Alors le diable dut venir au secours de ceux qui servaient si bien sa cause, et il se passa beaucoup de choses que le fanatisme ou l'hystérie sont insuffisants à expliquer. M. de Montgeron, conseiller au Parlement de Paris, qui n'était ni janséniste ni même chrétien, mais simplement incrédule et impie, fut amené par la curiosité à voir ces miracles, puis à les étudier sous toutes leurs phases pour s'en rendre bien compte; il les trouva certains et irréfutables et en présenta au roi un *Mémoire* formant comme trois gros volumes in-4<sup>o</sup> où il rapporte les faits les plus extraordinaires et les mieux attestés : certificats de médecins très sérieux, actes authentiques, dépositions de témoins, attestations d'incrédules. etc., rien n'y manque.

Citons quelques faits au hasard. — Un jeune seigneur espagnol a perdu les deux yeux, le nerf optique est desséché : l'oculiste du roi déclare le mal absolument incurable. Le

2 juillet 1731 il invoque le diacre Pâris, et il voit des deux yeux, et le nerf optique est rétabli. — Le 19 juin 1731, une vieille fille hydropique depuis plusieurs années, et de plus paralysée, percluse, estropiée par une ankylose qui avait soudé tous les os des doigts de la main gauche, et couverte de plaies qu'on ne pouvait voir sans horreur, se fait transporter sur le tombeau de Pâris et elle est subitement et complètement guérie. Trois médecins qui avaient déclaré son état incurable accourent et attestent la guérison entière et surnaturelle. — Une autre paralytique plus âgée encore, privée de la parole, et ayant les membres froids comme ceux d'un cadavre, reprend en quelques instants sur le même tombeau, le 13 juin 1731, l'usage de sa langue et de tous ses membres avec l'agilité de la jeunesse. — Un jeune homme a les deux yeux perdus, l'œil droit a été crevé par un instrument de fer : il se rétablit le 22 avril 1733 ; la cornée de l'œil gauche, devenue opaque à la suite d'une petite vérole, redevient transparente le 14 mai, et les cicatrices disparaissent. — Une demoiselle a été réduite à l'état le plus affreux depuis plus de douze ans par un cancer au sein, le mamelon a été séparé du sein, l'organe détruit, l'affection cancéreuse répandue dans le sang, la moitié du corps est complètement insensible. On lui applique pendant quelques jour de la terre prise au tombeau : elle est totalement guérie, et le mamelon même est refait ; les médecins, frappés d'admiration, déclarent ce fait sans exemple, etc., etc.

(A suivre.)

## DU MONDE INVISIBLE

OU RECHERCHES SUR LES FAITS D'UN ORDRE SURNATUREL (1840)

*(Suite et fin.)*

Le P. Spé publia en 1632 un livre sur les procès des sorciers, livre où il combat les préjugés de son siècle et les fautes qui se commettaient dans les procédures contre les sorciers et les sorcières. Ce religieux érudit montre que le peuple, toujours extrême, s'imagine voir des sortilèges où souvent il n'y en a pas même l'apparence ; mais il ne disconvient pas que la magie ne soit possible et même réelle.

Il est à remarquer que le P. Spé vivait dans un temps où l'on n'osait pas écrire contre la magie : et nous écrivons, nous, dans le temps où, sans s'exposer à la risée des beaux esprits, on ne peut en défendre l'existence. Telles sont les révolutions qui, avec beaucoup d'autres, forment l'histoire de l'intelligence humaine et qui doivent inspirer à tout esprit juste une défiance prudente des opinions en vogue et de mode.

Notons en passant que Leibniz fait le plus grand éloge du P. Spé.

Un autre religieux, le Jésuite hollandais Delrio, vivant au seizième siècle, publia un livre qui fit beaucoup de bruit, les *Disquisitiones magiques*. Cet ouvrage écrit en latin parut à Louvain en 1599 ; il a été réimprimé plusieurs fois. L'auteur y cite une foule d'écrivains et une multitude de faits, dont un bon nombre assez circonstanciés et appuyés pour donner de l'embarras aux philosophes les plus retors et aux sceptiques les plus avisés.

Delrio fit cet ouvrage pour réfuter les auteurs qui préten-

dent que le Nouveau Testament a mis fin à l'art magique. Il leur oppose les Pères de l'Église, particulièrement saint Augustin, saint Grégoire de Naziance, saint Léon, les Conciles, le droit canon, la pratique des exorcismes aussi ancienne que l'Église, l'accord unanime des théologiens, le consentement de tous les peuples et l'expérience de tous les siècles. Enfin, il établit qu'il faut prendre dans cette affaire un milieu entre ceux qui croient tout et ceux qui ne croient rien.

Une chose remarquable, c'est que dans un grand nombre d'ouvrages très modernes on parle de magie, et non pour en rire comme il fut longtemps de mode, mais pour en rapporter des choses étonnantes, sur lesquelles on s'abstient le plus souvent de se prononcer, tout en les présentant comme incontestablement vraies.

Dans notre siècle, où les philosophes eux-mêmes qui se gaussent le plus volontiers de ces sortes d'histoires, courent volontiers, et parfois avec une imprudente curiosité, après tout ce qui peut les reproduire.

Le comte de Mirabeau, dans sa *Monarchie prussienne*, parle en plusieurs endroits du goût des philosophes, des princes et autres grands personnages pour la magie. Il cite un cafetier de Leipzig, Schropfer, qui sut tellement fasciner le duc Charles de Courlande et nombre de gens considérables de Dresde et de Leipzig, qu'il arriva ainsi à jouer un grand rôle. Le genre particulier de Schropfer était surtout l'évocation des mânes. Il commandait aux esprits; il faisait apparaître à son gré les morts et les puissances invisibles. Ce misérable finit par se casser la tête d'un coup de pistolet.

A Schropfer succéda Saint-Germain. Cagliostro offrit des scènes du même genre.

« Qui eût cru, dit un auteur, qu'au siècle où l'existence de Dieu était un problème, où presque tous les hommes doutaient de celle de leur âme et ne répondaient que par un sourire moqueur à tout ce qui supposait celle des anges et des démons: qui eût cru qu'un tel siècle, au lieu de finir par une entière incrédulité, arriverait au contraire à finir avec autant

d'avidité après le surnaturel de toute espèce, qu'il avait eue longtemps après les livres détruisant jusqu'à la possibilité de ce surnaturel? »

Les lois civiles des empereurs, tant païens que chrétiens : celles des rois de France ; les médecins, les historiens sacrés et profanes, concourent à soutenir la réalité de la magie. On remarque dans toute sorte d'écrivains une infinité d'histoires de magie, de sortilèges, de maléfices. Les Parlements de France (voir notamment les remontrances faites au roi, en 1670, par le Parlement de Rouen : voir aussi divers arrêts sur le crime de magie et sortilège rapportés par Bodin qui écrivait en 1680), les tribunaux de justice parmi les autres nations ont reconnu les magiciens, les pernicious effets de leur art, et on condamné leurs personnes aux peines les plus rigoureuses.

Serait-il possible que les auteurs sacrés, les lois divines et humaines, les plus grands hommes de l'antiquité, que les jurisconsultes, les historiens les plus éclairés, les évêques dans les conciles, l'Église dans ses décisions, dans ses pratiques et dans ses prières, eussent conspiré à nous tromper et à condamner la magie, les sortilèges et les crimes de même nature à la mort et aux plus rigoureux supplices, si tout cela n'était qu'illusion et l'effet d'une imagination gâtée et prévenue?

« Il y a, est-il dit dans les *Mémoires de la Marquise de Créquy*, tome III, page 225, il y a dans les dispositions naturelles de l'homme qui ne veut rien croire, ainsi que dans les dispositions naturelles de l'homme de foi, une force d'obligation qui l'entraîne invinciblement à croire quelque chose, j'entends quelque chose d'occulte et de mystérieux. Les hommes ont tellement la conscience de leur infirmité d'origine et de l'existence d'un mauvais principe ; ils ont tellement besoin de croire à l'existence d'un bon principe, ainsi qu'à l'action de quelque puissance formidable ou secourable pour eux, que l'impiété systématique de Voltaire n'avait abouti qu'à transporter ce principe naturel de la foi sur d'autres objets de croyance.

« Et vous allez voir que le plus beau temps de l'incrédulité philosophique est devenue l'époque de la crédulité la plus

aveugle pour les évocations, les apparitions, les divinations et autres jongleries des plus effrontés charlatans. On refusait hommage au Créateur, et l'on vouait à la lune un culte d'amour ! On ne voulait plus croire à la divinité du Verbe, mais on croyait à la toute-puissance de Cagliostro sur les esprits de l'air ! On osait démentir la révélation divine ainsi qu'elle est déposée dans nos livres saints, et l'on adoptait toutes les recettes et les formules qui sont contenues dans un certain bouquin jauni, où vous trouverez notamment que pour obtenir « du basilic, de la lavande et du thym de qualité suprême, il faut les semer avec force outrages et malédictions !... »

### Pressentiments

L'âme a-t-elle des pressentiments ? Faut-il croire aux pressentiments ? N'est-ce là toujours qu'une crédule fantaisie de l'imagination malade, ou bien est-il vrai qu'à l'approche de quelque crise imminente, de quelque circonstance solennelle dans notre vie, une voix intime vibre en nous, sombre et prophétique ? Y a-t-il enfin dans le monde moral et providentiel, comme dans le monde physique, de pâles éclairs qui précèdent l'orage ?

L'historien n'a pas dédaigné d'enregistrer comme des faits authentiques dans ses graves annales les involontaires tristesses, les terreurs instinctives qui vinrent la veille de la catastrophe assaillir d'illustres infortunes.

Au moment de quitter la France, Marie Stuart, rapportent les chroniques du temps, éprouva en mettant le pied sur le vaisseau qui devait la transporter en Écosse un effroi douloureux dont elle ne fut point maîtresse. Lorsqu'on mit à la voile, elle tourna en pleurant les bras vers le rivage de France comme pour y réclamer du secours, et elle parut dès lors moins une reine qui rentre dans ses États qu'une victime qui marche au supplice.

Un exemple non moins frappant, c'est celui d'Henri IV, d'Henri IV prêt à tomber dans la maturité de l'âge sous le couteau de Ravallac. Tout le royaume était en joie, la reine

venait d'être couronnée, Paris faisait de grands apprêts pour l'entrée solennelle de sa souveraine. Le bon Henri, occupé des fêtes qui devaient avoir lieu à la cour en cette occasion, en dirigeait lui-même toute l'ordonnance avec un soin minutieux.

« Le roi cependant, dit Mézeray, *accablé d'un cruel chagrin et d'une mélancolie* dont il ne pouvait deviner la cause, sentait en lui-même des signes du malheur qui le menaçait. On eût dit qu'il avait déjà le poignard dans le sein ; on l'entendit souvent pousser des soupirs et des paroles de mauvais présage. »

Et le vieil historien ajoute avec son bon sens ordinaire : « Il semble que tous les avis que le ciel lui donnait n'étaient pas tant pour le sauver du péril que pour apprendre aux hommes qu'il existe une souveraine puissance qui dispose de l'avenir puisqu'elle le connaît. »

Nul n'ignore les pressentiments si vifs, si touchants, si extraordinaires de la plus belle et de la plus malheureuse de toutes les reines, les pressentiments de Marie-Antoinette d'Autriche.

Chose étrange et inexplicable ! Cette jeune archiduchesse impériale, parée de mille grâces, faite pour plaire et pour être adorée n'importe où le ciel l'eût fait régner, amie passionnée des arts et des plaisirs dont notre pays semble plus que tout autre la patrie adoptive, allait passer d'une cour triste et monotone à une cour brillante et animée ; fiancée à l'héritier présomptif de la couronne de France, Versailles avec toutes ses pompes, Paris avec tous ses prestiges devaient lui apparaître de loin comme une sorte de féerie enchantresse ; et, ce qui est plus séduisant encore pour un cœur de femme, elle se savait impatiemment attendue par un peuple aimant et enthousiaste jusqu'au délire. Comment ne pas croire que la future dauphine bondissait de joie et d'orgueil en songeant à la haute et radieuse destinée qui s'ouvrait en apparence devant elle.

Hélas ! c'est pourtant le contraire qui était vrai. Dès que son mariage eut été arrêté entre les deux cours, une tristesse indéfinissable s'empara d'elle et ne la quitta plus.



Elle passait les nuits entières à pleurer ; il semblait que cette belle couronne des lis suspendue au-dessus de sa tête fût déjà pour elle la couronne du martyr.

A mesure que l'époque où elle devait quitter Vienne s'approchait, de jour en jour son anxiété devenait plus vive et son effroi plus impérieux.

Le moment fatal arrivé, lorsque enfin il fallut partir et qu'elle se jeta tout en larmes aux pieds de ses augustes parents, ce ne fut pas leur bénédiction qu'elle implora, les mains jointes et d'un accent désespéré : ce fut la grâce de n'être pas reine de France. Vaines prières qui ne conjurèrent point l'avenir et ne purent, hélas ! détourner loin d'elle l'affreux calice d'amertume.

Voilà des exemples solennels, irrécusables, et qui se présentent à nous dans l'histoire avec une majesté pleine de tristesse.

Il en est d'autres plus vulgaires et dont l'autorité moins bien établie n'en est pas moins touchante. Qui de nous n'a pas quelquefois entendu raconter l'histoire d'un vieux militaire échappé déjà à plus de cent combats, et qui, la veille d'une bataille, dont il ne devait pas revenir, assailli tout à coup et comme malgré lui d'un trop sûr pressentiment de mort, avait écrit à sa jeune femme ou à sa vieille mère avec l'attendrissement déchirant d'un dernier adieu ?

Ceci nous rappelle que M<sup>lle</sup> Arillon, dans ses *Mémoires* sur l'impératrice Joséphine, rapporte que le duc de Montebello, avant de patir pour la campagne de 1809 où il périt si glorieusement, eut à se séparer de sa famille une peine extrême et qu'il n'avait jamais jusqu'alors éprouvée à ce point. Sa figure prit une expression sombre et soucieuse, qui était tout l'opposé de son caractère habituel.

Se faisant à lui-même mille prétextes pour prolonger son séjour à Paris, il ne rejoignit l'armée qu'au dernier moment et lorsqu'il lui devint impossible de différer plus longtemps : et il emporta la pensée trop véritable qu'il venait d'embrasser tous les siens pour la dernière fois.

La croyance aux pressentiments est de racine chrétienne. Elle découle naturellement de notre foi à une secrète et

secourable influence de Dieu sur les intimes dispositions de l'âme. Et qui osera dire jusqu'où s'étendent et à quel point s'arrêtent les rapports occultes de la terre et du ciel?

Qui sait, par exemple, si à l'approche d'un malheur qui menace quelqu'un de ces personnages d'exception, privilégiés de la terre et du ciel, le génie tutélaire qui veille fraternellement à ses côtés ne lui communiquait pas quelque chose de son tressaillement involontaire?

Pourquoi ne serait-ce pas un bienfait de la Providence qui, pour empêcher que le mal ne fonde pas trop à l'improviste sur ces grands infortunés, les trouble d'avance et les prépare à l'adversité? Tout nous semble croyable, oui, tout excepté l'isolement de cette pauvre créature qu'on appelle l'homme et l'abandon de Dieu, son créateur.

Eh bien, ces pressentiments secrets, ces soudaines pensées d'avenir, qui semblent être bien moins des pensées humaines que des révélations d'en-haut, ce flambeau passager qui vient tout à coup éclairer d'une lueur blafarde et sinistre la sombre et pénible route où marchent les grands du monde, ces lugubres avertissements qui viennent parfois les épouvanter, le plus souvent, — hélas! — sans les détourner de leurs vains projets, ce mors et cet éperon invisibles qui tour à tour les poussent et les arrêtent, pourquoi donc ne serait-ce pas quelques-unes des mille et mille formes de la grâce qui descend sur nous à toute heure du jour et de la nuit comme une manne céleste?

Il est des époques critiques où ce n'est plus seulement l'homme isolé, mais une nation tout entière qu'un noir pressentiment travaille. La vague appréhension d'un avenir inconnu tourmente et agite les masses comme les flots d'une mer orageuse.

C'est alors qu'à Rome le feu de Vesta s'éteint: qu'à Sion, sur la montagne, une voix lamentable est entendue qui crie: « Malheur, malheur à toi, Jérusalem »: qu'en France, sur l'autel des fiançailles d'un jeune couple royal, l'avenir se dresse comme un fantôme derrière un voile ensanglanté: qu'aujourd'hui même à Constantinople la voie lugubre des muezzins

semble prophétiser aux musulmans la ruine prochaine de l'empire.

A ces moments solennels de la vie des nations, le pressentiment a quelque chose d'épique et de grandiose, et l'on dirait qu'il est comme un écho menaçant de la colère de Dieu.

On cite de nombreux exemples de diverses personnes qui ont été averties par pressentiment de la mort de leurs amis ou de leurs proches, qui se trouvaient séparés d'eux par de grandes distances.

La reine Marguerite raconte dans ses *Mémoires* que Catherine de Médicis, sa mère, étant dangereusement malade à Metz, et ayant autour de son lit le roi (Charles IX), Monsieur et Mademoiselle de Lorraine, et force dames et princesses, elles s'écria comme si elle eût vu donner la bataille de Jarnac :

— Voyez comme ils fuient ! Mon fils a la victoire. Voyez-vous dans cette haie le prince de Condé mort ?

Tous ceux qui étaient là croyaient qu'elle rêvait. Mais la nuit d'après, M. de Losse apporta des nouvelles de la bataille à Catherine.

— Je le savais bien, dit-elle ; ne l'avais-je pas vu d'avant-hier ?

Ma grand'tante maternelle, M<sup>me</sup> de Morlhon, qui, avant la Révolution, avait été prieure de la Chartreuse de Prémol, en Dauphiné, nous racontait qu'une de ses sœurs avait eu plusieurs fois d'étonnants pressentiments.

Une fois, se trouvant à Luc où résidait sa famille, elle s'éveilla au milieu de la nuit en s'écriant qu'elle voyait leur maison de Rodez toute en flammes.

Au point du jour arriva un exprès pour donner la triste nouvelle que la maison de M. de Morlhon, située dans la rue des Hebdomadiers (cette maison en 1840 est possédée par M. Vayssettes) avait été détruite pendant la nuit par un incendie, dû à l'imprudence d'un domestique.

Dans une autre circonstance, la même jeune personne étant pensionnaire dans un couvent d'Aurillac, fut prise d'une vive émotion et sans sujet apparent se mit à fondre en larmes. On lui en demanda le motif. Elle répondit qu'elle

venait de voir son frère expirer à Paris. Et en effet, on sut peu de jours après que son frère aîné qui terminait à Paris ses études, était mort d'une violente et très courte maladie, le jour même et au moment où sa jeune sœur avait eu son funeste pressentiment.

Cette seconde vue était donnée à la famille de Morlhon. On raconte plusieurs choses surprenantes en ce genre de feu M<sup>me</sup> de la Raffinie, de la Planque, qui était issue de la même famille.

### Prédications

Tous les peuples ont cru aux prophéties. S'il fallait nous arrêter à prouver (ce que savent tous ceux qui ont quelques notions d'histoire) qu'une main divine a quelquefois soulevé le voile de l'avenir, même en faveur des sociétés païennes, nous pourrions rappeler cette prédiction dont on n'a jamais pu retrouver l'origine, et qui annonçait aux Romains que leur ville serait la ville éternelle et la capitale du plus grand empire qui ait jamais existé : prédiction à laquelle ils croyaient fermement, selon Tite-Live, lors même que leur ville n'était qu'un amas de chétives cabanes, ne cessant jamais d'y croire au milieu des vicissitudes si extraordinaires de leur fortune, et puisant principalement dans la confiance qu'elle leur inspirait le courage et la constance qui les rendirent plus tard les maîtres de tout l'univers connu.

Oui, de tout temps, l'esprit prophétique s'est agité dans le monde, ce qui fait dire à Machiavel « qu'il ne sait à quoi l'attribuer, mais que toute l'histoire ancienne et moderne atteste que jamais il n'est arrivé aucun changement dans une ville ou dans un État, qu'il n'ait été annoncé soit par des devins, des révélations, des prodiges, soit par des visions célestes ». (Machiavel, *Discours sur Tite-Live*.)

Au moment qui a précédé la naissance du Sauveur du monde, la terre entière semblait, tout autant que le peuple juif, l'appeler de ses vœux. C'était comme un cri général du genre humain qui avait retenti jusque dans les vers des poètes profanes. Il serait fort à désirer que la cause de cette propension

des esprits fût discutée par des hommes instruits dans les choses naturelles et métaphysiques.

Il peut se faire que notre atmosphère étant, comme l'ont cru certains philosophes (Pythagore, Platon, Plutarque, saint Paul), habitée par une foule d'esprits qui prévoient les choses futures, ces intelligences qui ont pitié des hommes les avertissent par ces sortes de signes de se tenir sur leurs gardes.

Quoi qu'il en soit, le fait est certain, et toujours après ces annonces on voit arriver des choses nouvelles et extraordinaires.

D'anciens livres chinois annoncent que le Tien ne frappe jamais de grands coups sur une nation entière sans l'inviter à la pénitence par quelques signes sensibles. On lit dans le *Chou-King* :

« Quand une famille s'approche du trône par ses vertus et qu'une autre est prête à en descendre en punition de ses crimes, l'homme parfait en est instruit par des signes avant-coureurs. »

Cette opinion est générale parmi les lettrés.

L'arrivée des Espagnols dans le Nouveau Monde causa aux Mexicains moins de surprise que de terreur. La croyance presque universelle régnait chez eux qu'une grande calamité les menaçait et leur serait apportée par une race de conquérants redoutables, venant des régions de l'Est pour dévaster leur contrée. Dans un discours aux grands de ses États, Montezuma leur rappela les traditions et les prophéties qui depuis longtemps annonçaient l'arrivée d'un peuple qui devait prendre possession du pouvoir suprême. (De Solis, *Histoire de la conquête des Indes*; Roberston, *Histoire de l'Amérique*.)

Cicéron examinant la question de savoir pourquoi nous sommes instruits de pluieurs événements futurs, en rapporte trois raisons d'après le philosophe grec, Posidonius :

1<sup>o</sup> L'esprit humain prévoit plusieurs choses sans aucun

secours extérieur, en vertu de sa parenté avec la nature divine :

2° L'air est plein d'esprits immortels qui connaissent ces choses et les font connaître ;

3° Les dieux enfin les révèlent immédiatement. On retrouve ici la pure doctrine de Pythagore et de saint Paul.

On peut encore lire le comte de Maistre dans son onzième entretien, page 316, *Soirées de Saint-Pétersbourg* :

« Si vous me demandez, dit cet auteur célèbre, ce que c'est que cet esprit prophétique que je vous nommais tout à l'heure, je vous répondrai qu'il n'y eut jamais dans le monde de grands événements qui n'aient été prédits de quelque manière. Machiavel est le premier homme de ma connaissance qui ait avancé cette proposition : mais si vous y réfléchissez vous-même, vous trouverez que l'assertion de cet écrivain est justifiée par toute l'histoire.

« Vous en avez un dernier exemple dans la Révolution française prédite de tous les côtés de la manière la plus incontestable. Quoique les hommes méconnaissent le plus ordinairement ces avertissements célestes, il entre dans les plans de la Providence divine de les donner à la terre pour fournir à l'homme de bonne volonté les moyens d'entrer dans ses vues adorables. »

Les malheurs en effet qui ont désolé notre patrie furent, tant en France qu'à l'étranger, décrits avec des circonstances hors de toute probabilité humaine plus de trente ans avant qu'ils éclatassent. En Allemagne, le vertueux Albert de Haller les avait annoncés. (*Gazette de Göttingen*, 1759.)

Treize ans avant la Révolution, au milieu de Paris, un prêtre, le P. Beauregard, prêchant à la cathédrale, saisi soudain d'un esprit prophétique, quitta le style de la chaire, et avec des accents lyriques résuma l'histoire de la catastrophe à venir :

« Oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte proscrit. Mais qu'entends-je ? Aux saints cantiques qui faisaient retentir les voûtes en votre honneur succèdent les chants

lubriques et profanes ! Et toi, divinité infâme du paganisme impudique, Vénus, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du Saint des Saints et recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adorateurs ! »

L'agitation fut extrême dans l'auditoire. Au dehors, ces prophétiques paroles furent taxées de démente ; même des ecclésiastiques blâmèrent cet excès imprudent de zèle. Le public en carrosse, le peuple des beaux esprits et des esprits forts s'ameuta. Tous crièrent au ministre du Seigneur, comme autrefois les misérables enfants de Béthel à Élisée : « Allez, chauve ! »

Le temps de la justice divine arrivé, traînés à l'échafaud, pendant qu'on les liait à la fatale planche, ils purent jeter un dernier regard sur cette église qui avait retenti du dernier avertissement du prêtre.

On raconte qu'après le veuvage de M<sup>lle</sup> d'Aubigné, depuis M<sup>me</sup> de Maintenon, qui avait d'abord épousé le poète Scarron, un maçon nommé Barbé lui annonça sa future grandeur.

« Après bien des peines, lui dit-il d'un ton prophétique, un grand roi vous aimera ; vous régnerez. Mais quoique au comble de la faveur, vous n'aurez jamais un grand bien. »

Il ajouta des détails singuliers, qui bien qu'elle n'y crût point, parurent lui causer un peu d'émotion.

Ses amis s'en amusèrent, et le devin leur répondit comme un homme assuré de sa prédiction : « Vous feriez mieux de baiser sa robe que de plaisanter. »

Ce fait, quoique merveilleux, est attesté de manière à ce qu'on n'en puisse douter. L'oracle étant accompli, M<sup>me</sup> de Maintenon fit chercher Barbé, mais il était mort. Le bien qu'elle voulut lui faire rejaillit sur ses enfants.

M<sup>lle</sup> d'Aumale, aussi distinguée par ses rares qualités que par sa naissance, et qui jouissait à juste titre de l'intimité de M<sup>me</sup> de Maintenon, rapporte qu'en lui lisant un jour la vie du chevalier Bayard, où on lui prédit qu'il

monterait au plus haut degré de considération, elle entendit M<sup>me</sup> de Maintenon s'écrier : « Voilà mon histoire, et c'est Barbé qui l'avait pronostiquée. »

A propos d'une prédiction qui fut faite au général Bonaparte, on lit dans les *Mémoires de Joséphine*, tome II :

« Une Égyptienne, née et vieillie dans ces affreux déserts, sur ce vaste océan de sables arides et d'antiques monuments, dévoila l'avenir à Bonaparte et lui marqua le cours et le terme de ses prospérités.

« — Tu auras deux femmes, lui dit-elle; tu en répudieras une à *grand tort*; ce sera la première. La seconde ne lui sera pas inférieure par ses grandes qualités. Elle te donnera un fils. Peu après, commenceront pour toi de sourdes intrigues. Tu cesseras bientôt d'être heureux et puissant. Tu seras renversé dans toutes tes espérances... Tu seras chassé par la force et relégué sur une terre volcanisée, entourée de mers et d'écueils... Garde-toi, mon fils, ajouta-t-elle encore, garde-toi de compter sur la fidélité de tes proches; ton propre sang doit s'élever contre ta domination. »

« Cette femme se servait pour ses opérations cabalistiques de coquillages divers. Elle en formait une pyramide, et selon la variété de leurs nuances ou la manière dont elle les plaçait, elle en tirait des augures plus ou moins favorables.

« Bonaparte, à ce que l'on assure, fut d'autant plus frappé de son raisonnement suivi, qu'elle ignorait absolument qu'elle parlait au général en chef. Il lui fit donner 27 *sequins*; c'était tout ce que, Abd... qui devint colonel des Mamelucks avait sur lui. De retour en France, il oublia bientôt l'Égyptienne et ses prédictions.

« Lors de son retour à l'île d'Elbe, il se rappela les coquillages et leur étrange signification; il en parla au colonel Abd...

« — Je n'ai jamais voulu rien croire, disait à cette dernière époque Napoléon, mais je conviens ici de bonne foi qu'il est des choses au-dessus de la portée des hommes: malgré toute leur perspicacité, ils ne pourront jamais les approfondir: témoin, cette singulière prophétie trouvée chez les Bénédictins de..., soustraite pendant la Révolution, et que j'ai entre



les mains. Qui désigne-t-elle? Est-ce moi qui en suis l'objet? Il paraît que « l'ancienne dynastie » doit remonter sur le trône. Joséphine en eut toujours la pensée. » .

« En vérité, nous devrions nous en rapporter pour tout à celui qui régit l'univers, et faire notre profit des étincelles de lumière réparties parfois sur quelques êtres privilégiés pour nous éclairer sur la route véritable qu'il faut suivre, et nous prévenir des écueils que nous pourrions y rencontrer. »

En fait de prédiction digne de remarque et parfaitement authentique, nous citerons celle de Jean Cazotte, homme de lettres, qui fut condamné à mort pour avoir cherché à faciliter à Louis XVI des moyens d'évasion, et fut guillotiné à Paris, en septembre 1792, âgé de soixante-quatorze ans.

La prédiction de Cazotte est rapportée par de La Harpe, l'académicien bien connu, ami et disciple de Voltaire. La Harpe avait professé dans ses écrits et ses leçons les dogmes destructeurs de 1793, ce qui ne l'empêcha pas d'être incarcéré sous la Terreur. D'un instant à l'autre il allait partir pour l'échafaud, lorsque le 9 thermidor lui rendit la liberté.

Après ces épreuves, La Harpe changea de sentiments, et renonçant aux principes impies qu'il tenait de Voltaire, il devint le courageux défenseur de cette religion qu'il avait tant outragée.

Voici donc en quels termes La Harpe rapporte la prédiction de Jean Cazotte :

« Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état; gens de cour, gens de robes, gens de lettres, académiciens, etc., on avait fait grande chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton.

« On était alors venu dans le monde au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort nous avait lu de ses contes impies et libertins et les grandes dames avaient écouté, sans avoir même recours à l'éventail. De là, un déluge de plaisan-

teries sur la religion; l'un citait une tirade de la *Pucelle*, l'autre rappelait les vers philosophiques de Diderot :

Et des boyaux du dernier prêtre  
Serrez le cou du dernier roi.

« Et d'applaudir.

« Un troisième se lève, et tenant son verre plein :

« — Oui, messieurs, s'écria-t-il, je suis aussi sûr qu'il n'y a pas de Dieu que je suis sûr qu'Homère est un sot. »

« Et en effet il était sûr de l'un comme de l'autre. On avait parlé d'Homère et de Dieu et il y avait des convives qui avaient dit du bien de l'un et de l'autre. »

« La conversation peu à peu devient plus sérieuse; on se répand en admiration sur la révolution qu'avait faite Voltaire, et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire. « Il a donné le ton à son siècle et s'est fait lire dans « l'antichambre comme dans le salon. »

« Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant :

« — Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre. »

« On conclut que la *Révolution* ne tardera pas à se consumer, qu'il faut absolument que « la superstition et le « fanatisme fassent place à la philosophie ».

« Et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront *le règne de la raison*. Les plus vieux se plaignaient de ne pouvoir s'en flatter; les jeunes se réjouissaient d'en avoir une espérance très vraisemblable. Et l'on félicitait surtout l'Académie d'avoir préparé *le grand œuvre*, et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser.

« Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés.

« Il prend la parole, et du ton le plus sérieux :

« — Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez tous cette *grande et sublime Révolution* que vous désirez tant.

Vous savez que je suis un peu prophète; je vous le répète, vous la verrez. »

« On lui répond par le refrain connu : *faut pas être grand sorcier pour ça*.

« — Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera de cette *révolution*, ce qui en arrivera pour vous tous, tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue? »

« — Ah! voyons, dit Condorcet, avec son air et son rire sournois et niais, un *philosophe* n'est pas fâché de rencontrer un prophète.

« — Vous, Monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot: vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le *bonheur* de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous. »

« Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle.

« — Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diabte amoureux* (roman de Cazotte, N. D. L. R.). Mais que diable vous a mis dans la tête ce *cachot*, ce *poison*, et ces *bourreaux*? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la *philosophie* et le *règne de la raison*? »

« — C'est précisément ce que je vous dis, fait Cazotte: c'est au nom de la *philosophie*, de l'*humanité* de la *liberté*; c'est sous le *règne de la raison* qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien le *règne de la raison*, car alors elle aura des *temples*, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des *temples de la raison*.

« — Par ma foi, dit Chamfort avec le sourire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ce temps-là.

« — Je l'espère: mais vous, Monsieur Chamfort, qui en serez un et très digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. »

« On se regarde, et on rit encore.

« — Vous, Monsieur Vicq-d'Azyr, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour, au milieu d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, et vous mourrez dans la nuit. Vous, Monsieur de Nicolaï, vous mourrez sur l'échafaud : vous, Monsieur Bailly, sur l'échafaud : vous, Monsieur de Malesherbes, sur l'échafaud...

« — Ah ! Dieu soit béni, dit Roucher, il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie : il vient d'en faire une terrible exécution ; et moi grâce au ciel !...

« — Vous, vous mourrez aussi sur l'échafaud.

« — Oh ! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toutes parts : il a juré de tout exterminer !

« — Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré.

« — Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares ?

« — Point du tout, je vous l'ai dit ; vous serez alors gouvernés par la seule *philosophie*, par la seule *raison*. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des *philosophes*, auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront tout comme vous les vers de Diderot et de la *Pucelle*. »

« On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'il est fou ! » •

« L'un des convives reprit :

« — Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante : vous savez bien qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries.

« — Oui, répondit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai. Et quand tout cela arrivera-t-il ?

« — Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli.

« — Voilà bien des miracles (cette fois, c'était moi qui parlais), et vous ne m'y mettez pour rien.

« — Vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire ; vous serez alors chrétien. »

« Grandes exclamations.

« — Ah ! reprit Chamfort, je suis rassuré : si nous ne devons périr que le jour où La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels.

« — Pour ça, dit alors M<sup>me</sup> la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les *révolutions*. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu ; mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous, et notre sexe...

« — Votre sexe, Mesdames, ne vous en défendra pas cette fois, et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque.

« — Mais, qu'est-ce que vous dites donc là, Monsieur Cazotte, c'est la fin du monde que vous prêchez !

« — Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que vous, Madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous dans la charrette : et les mains liées derrière le dos.

« — Ah ! j'espère que dans ce cas-là j'aurai du moins un carrosse drapé de noir.

« — Non, Madame : de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous.

« — De plus grandes dames ? Quoi ! les princesses du sang ?

« — De plus grandes dames encore... »

« Ici, mouvement très sensible de stupeur dans toute la compagnie : la figure du maître se rembrunit. On commençait à trouver que la plaisanterie était forte. M<sup>me</sup> de Grammont pour dissiper le nuage n'insista pas sur cette dernière réponse et se contenta de dire du ton le plus léger :

« — Vous verrez qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur !

« — Non, Madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne : le dernier supplicié qui en aura un, par grâce, sera... »

« Il s'arrêta un moment.

« — Eh bien ! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative ?

« — C'est la seule qui lui restera; et ce sera le roi de France. »

« Le maître de la maison se leva brusquement et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte et lui dit avec un ton pénétré :

« — Mon cher Monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre; vous la poussez trop loin, et jusqu'à compromettre la société où vous êtes et vous-même. »

« Cazotte ne répondit rien et se disposait à se retirer, quand M<sup>me</sup> de Grammont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaité, s'avança vers lui :

« — Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. »

« Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés.

« — Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem dans Josèphe?

« — Oh, sans doute, qu'est-ce qui n'a pas lu ça? Mais faites comme si je ne l'avais pas lu.

« — Eh bien! Madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant d'une voix sinistre et tonnante : *Malheur à Jérusalem!* et le septième jour il cria : *Malheur à Jérusalem, malheur à moi-même!* et dans le moment une pierre énorme lancée par les machines ennemies l'atteignit et le mit en pièces. »

« Après cette réponse, Cazotte fit sa révérence et sortit. »

Le récit de La Harpe s'arrête ici: mais nous pouvons rappeler en deux mots quel fut le sort de ceux auxquels Cazotte avait dit « la bonne aventure », suivant l'expression de la duchesse de Grammont.

Sébastien-Roch-Nicolas de *Chamfort*, de l'Académie française, né en 1741 dans un village voisin de Clermont-Ferrand, l'un des plus séduisants propagateurs de la doctrine qui prépara les excès de la Révolution, mourut en 1794, quelques semaines après s'être inutilement tiré un coup de pistolet et s'être blessé à plusieurs reprises avec un rasoir. Il détesta la Révolution qu'il avait désirée. Quelques jours avant sa mort et lorsqu'on espérait qu'il pouvait encore vivre de longues

années, un de ses amis le félicitant d'avoir échappé à ses propres coups :

— Ah! mon ami, répondit Chamfort, les horreurs que je vois me donnent à tout moment envie de recommencer.

Marie-Jean-Antoine-Nicolas, marquis de *Condorcet*, de l'Académie française, de l'Assemblée législative et de la Convention nationale, né en Picardie le 17 septembre 1743, décrété d'accusation par ses propres complices, fut pris à Clamart après avoir erré plusieurs nuits dans les bois. Exténué de faim et de fatigue, il fut jeté dans un cachot où le lendemain, 29 mars 1794, ses gardiens le trouvèrent empoisonné avec le poison qu'une cruelle prévoyance le forçait de porter constamment sur lui depuis près d'un an. Condorcet était l'élève d'Alembert, qui fut le patriarche de la secte philosophique dont Voltaire était le chef.

Félix *Vicq-d'Azyr*, célèbre médecin, de l'Académie française, né à Valogne en 1748, mourut à Paris le 20 juin 1794. à l'âge de quarante-six ans, emporté par une fluxion de poitrine qu'il prit à la « fête de l'Être Suprême », à laquelle il avait été contraint d'assister sous peine de mort. Dans l'ardeur de la fièvre qui l'emporta, il ne voyait que des échafauds et ne parlait que du tribunal révolutionnaire.

Aimar-Charles-Marie de *Nicolaï*, de l'Académie française, premier président à la chambre des comptes, né en 1747, fut guillotiné à Paris le 7 juillet 1794. Son fils âgé de vingt-trois ans subit le même sort trois jours après.

Jean-Sylvain *Bailly*, de l'Académie française, né à Paris le 15 septembre 1736, premier député aux États généraux pour le Tiers-État, successivement président de l'Assemblée nationale et maire de Paris, président la fameuse séance du Jeu de Paume, à Versailles, quand il répondit au grand maître des cérémonies envoyé par le roi pour ordonner la séparation de l'Assemblée :

— La nation n'a point d'ordres à recevoir.

Indigné à la fin des crimes commis par cette révolution qu'il avait plus que personne souhaitée et favorisée à ses débuts, il voulut se faire oublier, mais n'y parvint point. Il fut guillotiné à Paris le 10 novembre 1793, après une agonie

de quatre heures, pendant laquelle exposé à une pluie continuelle, transi de froid, il eut à supporter les outrages d'une populace féroce qui, trois ans plus tôt, en avait fait son idole.

Guillaume de Lamoignon *de Malesherbes*, de l'Académie française, né à Paris le 16 décembre 1721, dans sa conduite privée et dans sa conduite publique s'était montré le partisan zélé des principes professés par le parti philosophique avec lequel il était lié. Le procès de Louis XVI rendit Malesherbes à lui-même. Il fut l'un des défenseurs de l'infortuné monarque. Rappelé à la religion par l'exemple du roi-martyr, il était revenu aux saines doctrines lorsqu'il fut guillotiné à Paris le 2 avril 1794, avec sa fille et sa petite-fille.

Jean-Antoine *Roucher*, auteur du poème *des Mois*, était né à Montpellier en 1745. Il blâma courageusement les excès révolutionnaires et fut l'instigateur de la *pétition de vingt mille Parisiens* flétrissant les attentats dirigés contre la famille royale dans la journée du 20 juin 1792.

Roucher fut guillotiné à Paris le 29 juillet 1794. Le jour de l'exécution, il envoya son portrait à sa femme et à sa fille avec ces quatre vers :

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,  
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage :  
Lorsqu'un savant crayon dessinait mon visage,  
J'attendais l'échafaud... et je pensais à vous.

M<sup>me</sup> la *duchesse de Grammont*, après avoir fait les délices des salons philosophiques, fut arrêtée comme suspecte et guillotinée à Paris au commencement de 1794.

Hippolyte DE BARRAU.

---



## BIBLIOGRAPHIE

---

**Etude nouvelle sur l'hérédité**, par Paul FLAMBART, ancien élève de l'École Polytechnique. — Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Dans ce livre, M. Paul Flambart a voulu mettre en évidence, plus encore par des exemples que par la théorie, le rôle que joue l'influence héréditaire dans les descendance directes et collatérales des hommes entre eux.

Pratiquement le problème à résoudre est celui-ci. A la naissance de l'enfant existe-t-il dans le ciel une disposition entre certains astres présents, sinon entre tous, qui soit analogue, voire même identique dans la plupart de ses traits à celle qui a présidé à la naissance de ses parents, de ses frère et sœur, — s'il en possède — de ses grands et arrière-grands-parents, ou d'autres encore plus éloignés? Existe-t-il, en d'autres termes, une hérédité astrale, au même titre qu'il existe une hérédité de transmission pour les diverses particularités du corps et de l'esprit?

M. Paul Flambart a répondu affirmativement à cette question, telle que nous la formulons, à l'aide d'une série d'exemples portant sur les cas les plus variés et les plus démonstratifs.

Il existe toujours pour tout fœtus donné un certain nombre de jours où sa naissance peut s'effectuer sans dommage pour lui, de façon à pouvoir être qualifiée de normale. Mais parmi tous ces jours possibles, il y a un ou plusieurs moments de ces jours tels que les astres qui président dans le ciel lors d'un ou de plusieurs de ces moments, y présentent une disposition analogue ou identique à celle qu'ils présentaient à la naissance des parents. Et ce sont autant que possible ceux-là que la nature choisit. Ce choix qu'effectue la nature est tel

que l'on chercherait en vain dans tout un siècle, ou dans toute une série d'années, de mois ou de jours (selon le cas), un autre moment plus heureusement trouvé au point de vue de la reproduction d'une particularité astrale existant chez un des ancêtres.

En outre, on observe des particularités astrales qui touchent une ou plusieurs générations pour ne se manifester que chez un descendant assez ou très éloigné; cette constatation toujours tirée de la comparaison des divers ciels de nativité, a conduit l'auteur à formuler la proposition suivante : « *La nature spécialise les facultés héréditaires d'après les influences astrales de l'époque de nativité qui sont le plus d'accord avec son germe latent d'atavisme.* »

Ainsi, par exemple, soient les nativités A, B, C, D (lettres indiquant les générations successives) : A naît avec la quadrature du soleil avec Saturne entre le *Verseau* et le *Scorpion*; cette particularité n'a pu se manifester chez B et C, « mais la nature semble avoir profité de la rencontre planétaire en question (en février 1867), pour la nativité de l'arrière-petit-fils D. ».

M. Paul Flambart est amené à énumérer les deux lois suivantes (page 101) :

1° L'enfant tend à venir normalement au monde sous un ciel *conforme à son atavisme*;

2° Le ciel de nativité agit d'autre part indépendamment de son atavisme pour *modaliser* celui-ci d'une façon spéciale.

« Si la nature, ajoute un peu plus loin l'auteur, nous fait naître sous certains aspects célestes plutôt que sous d'autres, ce n'est certainement pas par une simple bizarrerie, sans cause. On doit voir là une application très nette du principe de continuité en prévision d'une influence astrale *directrice*. »

Comme exemple d'atavisme entre enfant et arrière grand-père, M. Paul Flambart nous donne dans son trentième exemple celui de Victor Hugo et de ses arrière-petits-enfants. L'atavisme s'y trouve nettement indiqué par les positions du milieu du ciel et de l'ascendant, semblables dans les trois nativités.

L'auteur nous livre également des données astrologiques intéressantes sur l'atavisme des Bourbons (trente et unième exemple).

En comparant les généalogies astrales des *Naundorf* et des *Bourbons*, il est arrivé à la découverte de rapprochements des plus caractéristiques et tels que la date du 6 novembre 1872 (jour de naissance d'Auguste Naundorf), rapprochée de celle où naquit Louis XVII « offrait un maximum de double similitude planétaire qu'on pourrait croire choisi exprès parmi les trente-six mille cinq cents journées du siècle précédent ».

L'auteur a eu le mérite de savoir se limiter à la recherche expérimentale du problème qu'il s'est posé, sans le surcharger ni l'obscurcir par celle de considérations adventices ou plus ou moins hypothétiques.

Nous nous bornerons à ce court aperçu d'un livre qui sera sûrement apprécié de ceux qui s'intéressent spécialement aux hautes études astrologiques.

Dr MARC.

(*La Lumière.*)

## OUVRAGES REÇUS

Charles Lancelin : *Histoire mystique de Satan*. Dr Bain : *De l'Auto-représentation*. J. Maxwell : *Les Phénomènes psychiques*. Le P. Barnabé : *Le Tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem*. Sage : *Le Sommeil naturel et l'Hypnose*. Wattenberg : *Paradoxes philosophiques*.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

# BIBLIOGRAPHIE

---

**BRULON :** *Une explication du catéchisme*, accueillie et recommandée par S. Ém. le cardinal LANGÉNIEUX, 4 vol. in-12. Prix : 12 fr. Net pour les abonnés du **Catéchisme**, *franco* en gare : 10 fr. (Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris-VI<sup>e</sup>.)

Voici en quels termes S. Ém. le cardinal Langénieux a accueilli la dédicace de ce livre.

ARCHEVÊCHE

DE REIMS

Reims, le 24 juin.

—  
Cher Monsieur le Curé,

Je tiens à vous dire un bien sincère et bien cordial merci pour votre *Explication du Catéchisme*, que vous m'avez dédiée.

Je sais, par le rapport qui m'en a été fait, que cette étude se distingue par l'exactitude et la solidité de la doctrine. Les fidèles pourront donc y puiser une excellente instruction; et vos confrères y trouveront, pour leurs catéchismes, d'intéressants développements puisés aux meilleures sources, avec de nombreux traits historiques dont il leur sera facile de tirer bon parti. Ils apprendront encore, par votre exemple, ce que peut l'amour du travail uni à la piété et au zèle de la gloire de Dieu.

Je vous remercie donc, cher Monsieur le Curé; j'accepte de grand cœur votre hommage et je vous bénis bien paternellement.

† B. M. Card. LANGÉNIEUX,  
*Arch. de Reims.*

## TABLE DES MATIÈRES DU TOME I<sup>er</sup>

### LEÇON PRÉLIMINAIRE

Excellence du nom de chrétien; exemple de sainte Cécile. Définition du vrai chrétien; de la doctrine chrétienne: ses trois parties. Nécessité de connaître la doctrine chrétienne; exemple fourni par M. Roch, exécuteur des hautes œuvres; *pensée du P. Lacordaire.*

### PREMIÈRE PARTIE : Le dogme.

*Du Symbote des Apôtres.* — Définition du symbole des apôtres; obligation de le savoir. Diverses formes de symboles. Nature et immutabilité du Credo; conservation et perpétuité du Credo; différence entre notre profession de foi catholique et tous les systèmes scientifiques.

Le Credo des Catacombes ; son antiquité et son immutabilité démontrées sur leurs murs. Premier article démontré par l'épigraphie et la peinture. Deuxième article démontré pareillement par des découvertes récentes, et autres articles enseignés dans les Catacombes. Le symbole des Apôtres décrit et peint sur les murs de Rome souterraine, admirable représentation de la société chrétienne au deuxième siècle.

*Premier article du Symbole* : Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre. — Existence de Dieu ; Unité de Dieu ; preuves : 1° par l'impossibilité d'admettre plusieurs infinis ; 2° parce que Dieu est souverainement parfait ; 3° parce qu'il est tout-puissant ; 4° à cause de l'unité de dessein et l'ordre invariable de l'univers. Preuves par la Sainte Ecriture ; folies et crimes des païens dans la multiplication de leurs dieux. Diverses preuves de l'existence de Dieu : 1° par la révélation, Ancien et Nouveau Testament ; 2° par la raison : A. nécessité d'une première cause ; B. la première poule et le premier œuf ; C. la montre sans horloger ; 3° par la notion de l'infini ou preuve de M. Pasteur ; 4° preuve tirée de l'harmonie de l'univers ; 5° preuve tirée de l'existence du mouvement ; 6° par l'instinct qui nous porte vers Dieu ; 7° preuve tirée de la croyance du genre humain ; 8° preuve tirée de la conscience humaine. Théodoric, roi meurtrier, en voyant sur un plat un énorme poisson, croit revoir la tête ensanglantée de Symmaque qu'il avait fait mourir. Conclusion : la folie ou une perversion incompréhensible peut seule empêcher d'admettre cette vérité. Réponse à d'Alembert de la princesse Leréna.

#### DES PERFECTIONS DE DIEU

Définition du mot Dieu. Il est un pur esprit ; infiniment parfait. Ses principales perfections : son éternité, sa bonté, sa sainteté, sa justice, sa miséricorde, son immensité, sa toute-puissance : pensées de Bossuet, de Chateaubriand, de Jean-Baptiste Dumas de l'Institut de France. Dieu créateur du ciel et de la terre. Le dogme de la création n'a pu venir que de la révélation. Dieu, souverain maître de toutes choses : pensées de Mgr Besson ; opinion de M. Louis Tridou, directeur de l'observatoire. Providence de Dieu qui conserve et gouverne toutes les créatures, preuves : A. par la raison ; B. le spectacle de la nature ; C. tout le genre humain ; D. la sainte Ecriture ; l'enseignement de l'Eglise. Objections contre la Providence tirées de l'existence du mal physique et du mal moral.

#### DES MYSTÈRES DE LA RELIGION EN GÉNÉRAL ET DU MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ

1° Des mystères de la religion en général. Définition d'un mystère. Une infinité de mystères dans la nature avouée par les philosophes tant anciens que modernes. Raisons de croire aux mystères de la Reli-

gion. 2° Du mystère de la Sainte Trinité. Définition de ce mystère; unité de Dieu. Trinité des personnes. Images et symboles de la Sainte Trinité. Dénomination des personnes de la Sainte Trinité. Leur consubstantialité divine. Hérésies contre la substantialité divine. Explication de la filiation des Personnes divines; de leurs opérations propres ou appropriées, et leur mission.

*De la création du monde, des anges et des hommes :* 1° Si le monde a eu un commencement. Sa nature, ses caractères de nouveauté, le récit de Moïse répondent : oui. Autorité de Moïse comme historien de la création. Conclusion : Moïse est un écrivain inspiré. Cinq interprétations du récit de Moïse sur la création. 2° Création des anges.

*Définition du mot ange, leur nombre, leur état primitif.* Démonstration de leur existence. Destinée et occupation des bons Anges. De l'Ange gardien et de ses offices. Nos devoirs envers notre ange gardien. Punitions des mauvais anges. Occupation des démons. Possession diabolique. 3° De l'homme. Définition de ce mot. De l'âme. Ses principales qualités. Mode de création de l'homme. Origine divine de l'homme démontrée par la raison. Origine récente de l'homme. Différence radicale entre l'homme et la bête. L'homme, roi de la Création, usufruitier et pontife de l'univers. Le premier homme et la première femme. Unité de l'espèce humaine. Système des Préadamites. Système préhistorique. Objections contre l'unité de l'espèce humaine réfutées. Fin de l'homme. Etat primitif de l'homme. Position géographique du Paradis terrestre. Chute de l'homme. Objections de Voltaire et des incrédules contre ce dogme. Punition de la désobéissance d'Adam et d'Eve et de sa réversibilité sur tout le genre humain. Du Messie promis. Le Christ dans l'Ancien Testament. Le Christ dans le monde antique.

*Deuxième et troisième articles du Symbole :* Je crois en Jésus-Christ, son fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit et né de la Vierge Marie. — Du mystère de l'Incarnation. Double nature et une seule personne en Jésus-Christ. Explication du nom Jésus-Christ. Fruits que nous devons tirer du mystère de l'Incarnation. De la Vierge Marie et ses quatre prérogatives. Vie de Jésus-Christ : sa vie privée. Jour de sa naissance; ses premiers adorateurs. Mystère de la circoncision. Son exil en Egypte, son retour de ce pays et sa retraite à Nazareth jusqu'à l'âge de trente ans. Vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son baptême. Sa prédication de l'Evangile. Les preuves qu'il donne de sa divinité et de sa filiation divine. Les prophéties qui l'annoncent. Les principaux miracles qu'il opère lui-même. Nature et possibilité des miracles. Constatation des miracles. Preuves qu'il donne de sa filiation divine par l'excellence incomparable de sa doctrine et par les vertus inimitables qu'il pratique.

*Quatrième article du Symbole :* A souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli. — Du mystère de la Rédemption. Nature et grandeur des tourments que le Sauveur a soufferts pour nous

racheter. Prodiges accomplis dans les éléments à la mort de Jésus-Christ.

*Cinquième article du Symbole* : Est descendu aux enfers et le troisième jour est ressuscité d'entre les morts. — Sens du mot enfer. La résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le plus grand miracle du christianisme, en prouve admirablement la divinité. Témoins irrécusables de cette résurrection.

*Des sixième et septième articles du Symbole* : Est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père Tout-Puissant; d'où il viendra juger les vivants et les morts. — De l'Ascension de Notre-Seigneur et du jugement dernier.

*Huitième article du Symbole* : Je crois au Saint-Esprit. — Du Saint-Esprit. Sa descente visible sur la terre, ses effets dans les apôtres et dans les âmes qu'il visite.

*Neuvième article du Symbole* : Je crois la sainte Eglise catholique, la communion des saints.

#### DE L'ÉGLISE

1<sup>o</sup> De l'Eglise et de sa constitution. Définition du mot Eglise. Son fondateur primitif. De notre Saint-Père le Pape. Sa primauté d'honneur et de juridiction. Prérogatives attachées à la primauté du Pape. Des évêques et de leurs coopérateurs. 2<sup>o</sup> De l'enseignement de l'Eglise. Pouvoir d'enseigner et matière de cet enseignement. De l'Ecriture sainte et de la tradition. Infaillibilité de l'Eglise et du Pape dans l'enseignement religieux. Des conciles.

*Des caractères ou marques de l'Eglise et de ses membres.* 1<sup>o</sup> De la véritable Eglise et de ses marques : l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité. 2<sup>o</sup> Des membres de l'Eglise et de ceux qui en sont exclus.

*Fin du neuvième et du dixième article du Symbole* : Je crois la communion des saints et la rémission des péchés. — De la communion des saints. De la rémission des péchés et des moyens de la reproduire.

*Onzième et douzième articles du Symbole* : Je crois la résurrection de la chair et la vie éternelle. — Des fins dernières de l'homme. De la mort : sentiments de Louis XIV en présence de la mort; pensée du P. Lacordaire sur la mort; pensée de Buffon sur l'impression que cause la mort. Raisons de la résurrection du corps et preuves sur lesquelles s'appuie cette future résurrection. Conditions et qualités des corps ressuscités. Du jugement particulier et du jugement général. Objections tirées de ce texte : *Stellæ cadent de celo*. Du ciel, du purgatoire et de l'enfer. De la vie éternelle : le ciel, l'enfer; démonstration de ces deux vérités. Objections contre l'éternité de l'enfer. Du purgatoire et preuves de son existence. Apparition miraculeuse d'une âme du Purgatoire à un incrédule. Affirmation de l'immortalité de l'âme et du purgatoire par les enterrements civils (Mgr Freppel à

l'Assemblée nationale.) Devoirs de soulager les âmes du purgatoire.

*Du signe de la croix.* Profession de foi abrégée du chrétien. Exemple courageux donné par un pauvre enfant. Effets du signe de la croix : miracles opérés par saint Martin et saint Benoît à l'aide du signe de la croix.

---

## TABLE DES MATIÈRES DU TOME II

### SECONDE PARTIE : Des devoirs que nous devons remplir.

#### DES COMMANDEMENTS DE DIEU.

De la vraie et bonne morale. Des diverses lois : la loi naturelle, la loi positive, la loi humaine. Origine et excellence du Décalogue. Objections tirées de la réprobation des Juifs et de l'indifférence des chrétiens pour cette loi. Possibilité de l'observer. Motifs que nous avons d'observer les commandements de Dieu.

*Premier commandement* : Des vertus théologiques. — 1<sup>o</sup> De la foi. Certitude de la révélation divine. Nécessité de la foi. Raisons qui montrent cette nécessité. Péchés contre la foi. Causes générales du manque de foi : exemples admirables de la profession du christianisme donnés par les premiers chrétiens de l'Eglise et par des soldats français en Algérie. 2<sup>o</sup> De l'Espérance, son objet et ses motifs. Péchés contre l'Espérance. 3<sup>o</sup> De la Charité. De l'amour de Dieu. Excellence de la charité d'après le P. Lacordaire. Péchés contre l'amour de Dieu.

*De l'amour du prochain.* — Sens de ce mot inconnu du paganisme. Obligation d'aimer le prochain. Nécessité de la charité pour faire du bien aux hommes (Mgr Freppel). Solution du paupérisme. Les sept œuvres de la miséricorde corporelle et les sept œuvres de la miséricorde spirituelle. Péchés opposés à l'amour du prochain. Pensée de d'Alembert sur le prix de la vie privée de l'espérance chrétienne. 4<sup>o</sup> De l'adoration due à Dieu et du culte de la sainte Vierge, des Anges et des Saints. Définition du culte rendu à Dieu et nécessité de ce culte. Péchés contre le devoir de l'adoration : irrégion superstition et idolâtrie. A. irrégion : la tentation de Dieu, l'irrévérence et le sacrilège. Différentes sortes de tentations de Dieu : le combat entre l'accusateur et l'accusé; les épreuves du feu (Pierre Ligné 1063); les épreuves de l'eau; les épreuves de la croix; le pain conjuré. B. irrévérence, C. sacrilège : exemples : Lothaire II duc de Lorraine; trois municipaux de Solarolo, dans les Romagnes, punis de Dieu pour leurs sacrilèges. Superstition. Idolâtrie; culte d'une fausse divinité par laquelle le démon exerce son action. Exemples : le renard adoré au Japon, Luther recevant du démon toute sa théorie sur l'Eucharistie. Le culte illégitime : exemple de la femme Aveline, implorant Notre-



Dame des Victoires pour qu'elle l'aide dans l'assassinat de son mari. La superstition proprement dite : A. la vaine observance, B. la divination. C. la magie : exemple d'Appolonius de Tyanes; tous les Matabélés croient aux puissances occultes. Les opérations magnétiques, ce qu'il faut en penser. Tables tournantes. Spiritisme. Hypnotisme. Faits remarquable d'hypnotisme; se délier de cette pratique dangereuse.

*Du culte de la sainte Vierge, des Anges et des Saints.* — En quoi il consiste. Objection des protestants contre le culte des saints. Principales raisons du culte rendu à la sainte Vierge. Culte rendu aux reliques des saints; exemple : la cape de saint Martin, mot d'où est venu le nom dynastique de Capet; les reliques de Sainte-Geneviève sauvant Lutèce de l'invasion des Normands. Culte légitime rendu aux images de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints. Haine de Léon l'Isaurien contre les saintes images; il mérite avec Constantin Copronyme le nom d'Iconoclaste. Culte légitime de la croix.

*Du second commandement :* Dieu en vain tu ne jureras ni autre chose pareillement. — A. Du serment; nouvelle formule du serment et ce qu'il faut en penser d'après Mgr Freppel. Conditions requises pour la licéité du serment. B. Du blasphème. Trois manières de blasphémer directement contre Dieu; exemple : le rhéteur Libanius et Julien l'Apostat. Gravité du blasphème; exemple récent d'un blasphémateur puni du ciel. C. Des imprécations. D. Du vœu. Samson puni pour avoir violé son vœu de Nazaréen.

*Troisième commandement :* Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement. — Le jour du Seigneur d'abord le samedi, est devenu le dimanche; l'institution du septième jour se retrouve à toutes les époques du monde. Obligation grave de le sanctifier. Pénalité sociale et individuelle de la transgression de cette loi.

*Des actes religieux à pratiquer le Dimanche.* Exemple du zèle de Charlemagne; les Dames de l'association du Calvaire nous enseignant la pratique des œuvres de miséricorde à pratiquer le Dimanche.

*Du quatrième commandement :* Tes pères et mères honoreras afin de vivre longuement. — Devoirs des enfants envers leurs parents. Exemple : piété filiale de Coriolan pour sa mère, de Pierre Lombard pour sa mère qui n'était qu'une pauvre femme. Châtiments d'Othon empereur d'Allemagne qui avait banni sa mère, sainte Adélaïde; d'Absalon qui s'était révolté contre David son père. Modèle inimitable de piété filiale du Sauveur pour sa mère. Dévouement sublime de M<sup>lle</sup> de Sombreuil pour sauver son père. Devoirs réciproques des frères et des sœurs. Récompenses providentielles sur la terre pour les enfants fidèles au quatrième précepte. Le grand Frédéric récompense la piété filiale de son page. Devoirs des parents envers leurs enfants : l'amour; l'éducation corporelle et chrétienne; surveillance

attentive; sage correction. Exemple du prince de Galles corrigeant le prince Albert son fils. L'autorité de l'exemple. La prière pour obtenir l'assistance de Dieu. Des devoirs réciproques des supérieurs et des inférieurs. Devoirs réciproques des tuteurs et des pupilles, des maîtres dans l'enseignement et de leurs élèves; des maîtres et de leurs serviteurs dans la société domestique; des souverains temporels et de leurs sujets. L'amour de la patrie recommandé par l'Eglise aux citoyens comme un des devoirs les plus sacrés; devoirs des pasteurs et des fidèles. Exemple d'héroïque charité de M. l'abbé Baron, ancien aumônier de l'École militaire.

*Du cinquième commandement* : Homicide point ne seras de fait ni volontairement. — 1<sup>o</sup> Du suicide. Gravité du suicide : attentat contre Dieu, injustice envers la société, cruauté envers soi-même, lâcheté désolante. 2<sup>o</sup> De l'homicide, défendu par la loi divine, par la loi naturelle, par la loi civile. Enfin par la loi ecclésiastique. Objection contre la peine de mort. L'homicide permis dans trois circonstances. 3<sup>o</sup> Du duel; son origine : il est défendu par la loi naturelle, par la loi divine et par la loi ecclésiastique. Autres défenses portées par le cinquième commandement. 4<sup>o</sup> Du scandale. Il attaque la vie morale et la vie spirituelle de l'homme. Sa gravité par rapport au prochain, par rapport à Dieu et par rapport à celui qui s'en rend coupable. Meilleurs moyens pour observer fidèlement le cinquième commandement de Dieu

*Du sixième et du neuvième commandement* : Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement. — L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement. — Ces deux préceptes ne sont vraiment praticables que sous la loi de l'Evangile, seul remède contre le sensualisme. A. Péchés défendus par le sixième et par le neuvième commandement. B. Gravité des péchés contre la pureté et châtiments terribles par lesquels Dieu les punit dès cette vie. Exemples : Incendie d'un théâtre à Vienne (Autriche), où périrent mille victimes, de cinquante-quatre théâtres dans une même année. M<sup>me</sup> de Lavallière, Justinien empereur d'Orient, qui s'allie à la fille d'un dompteur de bêtes; Luther devenu apostat et hérésiarque à cause de Catherine Bora. Occasions et causes du péché d'impureté. C. Préservatifs et remèdes contre la luxure. Maximes de sagesse qu'il est bon de se rappeler dans les tentations de ce genre.

*Du septième et du dixième commandement de Dieu* : Le bien d'autrui ne convoiteras ni retiendras à ton escient. Le bien d'autrui ne convoiteras pour les avoir injustement. — Du droit de propriété. 1<sup>o</sup> Différentes manières de violer le bien du prochain; quatre manières : A. Le vol. B. La détention injuste. C. Dommages causés injustement. D. Violation des contrats.

2<sup>o</sup> De l'obligation de restituer. Des causes qui exemptent de la restitution.

*Du huitième commandement* : Faux témoignage tu ne diras ni mentiras aucunement. — Faux témoignage, mensonge et différentes sortes de détractions. Moyens prescrits par saint Philippe de Néri pour réparer la médisance. De la susurration. De la contumélie. De la violation du secret. Parole de Caton le Censeur. Enseignement d'Esope sur la langue.

#### DES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE.

Origine du pouvoir législatif de l'Eglise. Obligation d'observer ses commandements. Raison profonde du pouvoir législatif donné à l'Eglise. De la dispense des lois de l'Eglise.

*Premier commandement* : Les fêtes tu sanctifieras qui te sont de commandement. Manière de sanctifier les fêtes d'obligation.

*Deuxième commandement* : Les dimanches messe ouïras et les fêtes pareillement. Exemple admirable de l'empressement des sauvages du Groenland à faire soixante lieues pour aller à la messe.

*Du troisième et du quatrième commandement de l'Eglise* : Tous tes péchés confesseras au moins une fois l'an. Ton créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. — Gravité du précepte de la confession annuelle. Exemple d'un homme sans péché. Amour des premiers chrétiens pour la sainte Eucharistie. Grand péché d'omettre ses pâques volontairement.

*Du cinquième et du sixième commandement de l'Eglise* : Quatre-temps vigile jeûneras et le carême entièrement. Vendredi chair ne mangeras ni le samedi même. — Obligations renfermées dans la loi du jeûne. Avantages du jeûne, de l'abstinence sous les rapports de l'hygiène, de l'intelligence, de la morale et de la religion. Objections des libres-penseurs contre cette loi. Les Gradoublistes du Vendredi saint.

#### APPENDICE A LA MORALE

De la conscience. Diverses sortes de conscience.

---

#### TABLE DES MATIÈRES DU TOME III

Du péché. Existence du péché originel. Péché actuel; péché mortel et ses effets. Paroles de saint Chrysostome et de saint Anselme sur l'énormité du péché mortel. Du péché véniel; exemple : pensée de sainte Thérèse sur les effets du péché véniel; paroles de saint Augustin et de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, sur le péché véniel. Moyens de résister aux tentations qui nous portent au péché. Exemple : les trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise ardente sont préservés du feu par un ange.

## DES PÉCHÉS CAPITAUX EN GÉNÉRAL

Cause de l'amour déréglé de soi-même, les sept passions capitales et leurs suites. Manière de combattre les passions en général et en particulier les passions capitales. Contrastes entre les principes de l'Eglise et ceux des matérialistes. De l'orgueil et ses principaux traits. Principaux péchés dont l'orgueil est la source.

*De l'avarice* : Principaux caractères de l'avarice ; Plaute, Molière et Boileau la censurent au mieux. Effets ordinaires de l'avarice. Exemple frappant : l'usurière de Moscou.

*De la luxure* (voir les explications données sur les 6<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> commandements).

*De l'envie* : Caractères principaux de l'envie. Suites ordinaires de l'envie ; exemple : double fratricide causé par cette passion.

*De la gourmandise* : Exemple de la gloutonnerie et de la friandise romaines ; paroles d'Henri IV à un grand mangeur. Laideur de la gourmandise. Suites funestes de la gourmandise dans l'ordre moral et dans l'ordre physique. De l'ivrognerie et ses principaux effets. De l'absinthe et de son influence redoutable. Des alcools frelatés.

*De la colère et de ses suites* :

*De la paresse* : Gravité de ce péché ; il est difficile à guérir. Vertus opposées aux péchés capitaux. Définition du mot vertu. Division des vertus. De la prudence appelée le cocher des vertus. Pensée de Mgr Turinaz, évêque de Nancy, sur la prudence ; exemple : Zénobie, reine de Palmyre, manque de prudence. De la justice. De la force ; exemples de Mgr Darboy, archevêque de Paris, de Mgr Jourdan. La patience, la magnanimité, la persévérance, la temporisation, fruits de la force ; exemples : de Mgr de Ségur, des cinquante-deux otages fusillés sous la Commune etc... De la tempérance, exemples : saint Odon, abbé de Cluny ; Midas, roi de Phrygie. Samson trahi par son indiscretion. De l'humilité ; nécessité de cette vertu chrétienne ; exemples : de Carloman, de sainte Rose de Lima. Du détachement. Prodigalités incompréhensibles des Romains de la décadence. Les Stoïciens antiques n'avaient que l'ombre du détachement. De la chasteté, vertu essentiellement chrétienne. Lucrèce et Suzanne ; le jeune chrétien qui se coupe la langue avec ses dents et la crache au visage d'une femme impudente. De la charité, exemple : des sœurs chrétiennes. De la sobriété ; apologue juif sur les effets du vin. Axiome de l'école de Salerne ; coutume d'un célèbre médecin ; exemple : du général Harrison, président actuel des Etats-Unis. De la douceur chrétienne ; parole de Marc-Aurèle sur cette vertu ; recette de Jefferson, ancien président des Etats-Unis, pour réprimer la colère. Théodose et saint Ambroise. Exemple de saint François de Sales, devenu le plus doux des hommes. De l'énergie. Noblesse du travail ; le travail, compagnon du génie ; exemples : de Charlemagne, de Bossuet ; parole de Franklin sur le travail. Récompense du travail, une légende sur ce sujet. De la vertu dominante.

## DES MOYENS QUE DIEU A ÉTABLIS POUR NOUS SANCTIFIER

*De la grâce* : Signification générale de ce mot. Différentes figures de la grâce. Nécessité de la grâce actuelle; la grâce efficace; exemple : saint Jean de Dieu, l'homme de la grâce. Différentes sortes de grâces. Obligation pour nous de coopérer à la grâce; sainte Brigitte et la grâce. Effets de la grâce sanctifiante. Mérites des bonnes œuvres.

*De la prière* : Deux sortes de prière; obligation de prier; temps de la prière. Qualités de la prière, exemple : Christophe Colomb découvrir l'Amérique grâce à sa confiance en Dieu. Parole de Donoso Cortès sur la vertu de la prière.

*De l'oraison dominicale* : Explication détaillée de cette prière.

*De la salutation angélique* : Explication de cette prière à la sainte Vierge.

## DES SACREMENTS

Place des sacrements dans le plan divin de la rédemption; origine de ce mot et définition du sacrement. Preuves de la doctrine de l'Eglise sur l'institution des sacrements. Raison des sept sacrements. Des effets des sacrements. Ministre, sujet et cérémonies des sacrements. Dispositions requises pour recevoir les sacrements. Cérémonies à employer dans leur administration. Des sacramentaux.

*Du baptême* : Matière et forme du baptême; nécessité du baptême. Des effets du baptême; influence du baptême dans l'ordre moral et dans l'ordre social. Ministre du sacrement de baptême; sujet du baptême. Promesses ou vœux du baptême. Des parrains et des marraines. Des cérémonies du baptême.

*De la confirmation* : Démonstration de l'existence de la confirmation. Si elle est nécessaire au salut. Des effets de la confirmation. Ministre, sujet et cérémonies de la confirmation.

*Du sacrement de Pénitence* : Sa définition et la démonstration de la certitude de ce sacrement. Matière et forme de la pénitence. Nécessité du sacrement de pénitence pour le salut. Effets de ce sacrement. De la contrition. Qualités de la contrition. Différentes sortes de contrition. Du ferme propos et ses qualités. Manière de s'exciter à la contrition de Mgr de la Mothe.

*De la confession et de son institution* : Nécessité de se confesser; Fénelon et la confession. Qualités de la confession. De la manière de se confesser. De la confession écrite; du secret de la confession.

## TABLE DES MATIÈRES DU TOME IV

*De la satisfaction et des indulgences* : Obligation de satisfaire à Dieu même après avoir reçu l'absolution. Pénitences en usage sous l'ancienne discipline de l'Eglise. Définition de l'indulgence. D'où vient

le pouvoir d'accorder des indulgences. Conditions requises pour les gagner. Différentes sortes d'indulgences. Indulgences qu'on peut appliquer aux âmes du purgatoire.

*De l'Eucharistie* : Différents noms donnés à l'Eucharistie. Figures prophétiques de l'Eucharistie. Temps de son institution. Définition de ce sacrement. Fondements de la foi catholique à l'Eucharistie. Conséquences de la présence réelle. Transsubstantiation, présence de Jésus-Christ sous chacune des deux espèces, sa présence tout à la fois au Ciel et dans la sainte Eucharistie, sa présence continuée sous les espèces sacramentelles, culte d'adoration qui est dû à la sainte Eucharistie. Matière et forme de l'Eucharistie. Raisons du choix de cette matière et de cette forme. Du saint sacrifice de la messe. Définition de la messe. Objections des protestants contre l'utilité de la messe. Pour quelles fins ce sacrifice est-il offert à Dieu? Pour qui ce sacrifice est offert. Trois manières d'assister fructueusement au saint sacrifice de la messe.

*De la sainte communion* : De l'obligation de communier. Temps de la communion. Effets produits en nous par la sainte communion. Des dispositions pour la sainte communion. Grand péché de communier sans être en état de grâce. Manière de communier.

*De l'extrême-onction* : Pensée de saint Augustin sur la mort. Définition de l'extrême-onction. Matière, forme, ministre et sujet de ce sacrement. Dispositions pour le bien recevoir. Sentiments de saint Martin, de saint Jean de Dieu et de tous les fidèles fortifiés par la grâce de ce sacrement. Des effets de l'extrême-onction. S'il est nécessaire de la recevoir. Observations surtout pour les gardes-malades.

*Du sacrement de l'ordre* : Définition, existence de l'ordre. Différents degrés qui constituent la hiérarchie ecclésiastique. Du sacerdoce. Grandeur du sacerdoce méconnue quelquefois par Napoléon I<sup>er</sup> au faîte de sa gloire. Raisons des défaillances et des passions qui se rencontrent dans des prêtres. De la prêtrise. De l'épiscopat. Distinction et suréminence qui se voient dans ceux qui en sont revêtus. Hiérarchie de juridiction. De la matière et de la forme de l'ordre. Des effets du sacrement de l'ordre. Principales obligations imposées par le sacrement de l'ordre. Pensée remarquable de Mgr Perraud sur la grande mission que le prêtre a remplie dans le passé et qu'il ne cessera de remplir dans la suite. Devoirs des fidèles envers les ministres de l'Eglise. Origine du pouvoir d'exercer les fonctions ecclésiastiques.

*Du ministre et du sujet de l'ordre* : Conditions pour la validité et la licéité de la réception de l'ordre. Gloire et bonheur d'être appelé au sacerdoce. (Œuvres des séminaires. — Le cardinal Langénieux. — Exemple du zèle admirable de M<sup>me</sup> Goupile pour la formation des prêtres.

*Du mariage* : Sa définition. Si le mariage chrétien est un sacrement. Les propriétés du mariage. Utilité et indissolubilité. Des effets du sacrement de mariage. Du ministre et du sujet de ce sacrement. Dis-

positions pour le recevoir. Énumération des empêchements de mariage. Conduite avant et après le mariage. Exemple redoutable de l'infidélité conjugale. Appréciation du mariage civil.

*Moyens de sanctifier la journée* : Ce qu'il faut pour rendre nos actions méritoires de la récompense du ciel. Ce qu'il faut faire à son réveil, lorsqu'on est habillé, après la prière du matin. Comment on sanctifie ses repas. Règles à observer relativement aux récréations. Ce qu'on doit éviter dans les conversations. Ce qu'il faut faire à l'occasion d'une peine ou d'une souffrance. Principaux exercices propres à entretenir la piété : la méditation spirituelle, l'assistance à la sainte messe, appelée la clef d'or au moyen de laquelle on ouvre la porte des trésors célestes. Exemple de saint Louis assistant quelquefois à quatre messes dans un jour. La visite au Saint-Sacrement qui est une participation à la sainte communion et au saint sacrifice. Prières des quarante heures établies en 1556 par Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, qui fonda en outre le premier monastère des Bénédictines dont la mission est d'adorer la sainte Eucharistie perpétuellement. Exemple du bienheureux Benoît-Joseph Labre, appelé à Rome le pauvre des quarante heures. Le chapelet (on vénère encore aujourd'hui à Rome, dans l'église de Sainte-Marie, le chapelet attribué à la sainte Vierge). C'est à sainte Brigitte, vierge, née en Irlande, au quatorzième siècle, qu'on doit la composition du chapelet en six dizaines et d'un tercet de trois *Ave Maria*, le tout formant soixante-trois *Ave Maria* en l'honneur des soixante-trois années de la sainte Vierge. Les lectures pieuses ; exemples de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint François-Xavier, de saint Bernard de Menton (au dixième siècle), d'Ampère, illustre mathématicien. Manière de finir sa journée.

---

**LES DROITS DES CURÉS D'APRÈS LE DROIT CANONIQUE**, par A. DENASSANS, docteur en droit canonique et en théologie, auteur de la *Stabilité canonique des desservants*. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr. 50.

Nous lisons dans *L'Ami du Clergé* :

Thème brûlant que les *droits des curés d'après le droit canonique*, dans les pays où l'ingérence du pouvoir civil ne permet pas de s'en tenir aux règles du droit. L'auteur l'a senti, et met quelque vivacité à nous le dire dans sa préface. Mais, cette première effusion passée, le reste de l'ouvrage, c'est-à-dire l'ouvrage tout entier, est écrit avec un grand calme, le calme d'un jurisconsulte et la précision méthodique d'un canoniste. — Cinq chapitres : 1° du pouvoir judiciaire de l'Eglise ; 2° des suspenses *ex informata conscientia* ; 3° du curé (inamovibilité) ; 4° du changement et de la récréation ; 5° de l'appel et du recours à Rome.

Comme tout s'harmonise heureusement dans le droit de l'Eglise, la fermeté et la douceur, l'autorité et la liberté ! Mais allons-y *piano*, et rappelons-nous bien que l'état violent où les excès royalistes et révolutionnaires ont amené l'Eglise de France, nous impose à tous, et aux évêques aussi bien qu'à nous, nombre de sacrifices.

---

**Chanoine CHAUVET** : *Exposition de la doctrine chrétienne*. Dogme, morale, culte divin, avec questionnaires traits historiques, division des sections en trois points; chaque section peut fournir la matière d'un catéchisme, d'un prône ou d'une conférence. 3 vol. in-8°. Prix : 10 fr.

Nous reproduisons ci-dessous la table des matières du tome deuxième contenant le **Décatalogue**, afin que nos lecteurs puissent se rendre compte des matières contenues dans cet ouvrage et de leurs divisions.

I. Sect. 1. Ce qu'est la loi comprise dans le Décatalogue. Comment s'est conduite la divine sagesse pour amener l'homme à la connaissance et à l'observation de sa loi. Si l'ignorance de la loi de Dieu excuse du péché, 5. Traits historiques, 17. Sect. 2. 1<sup>er</sup> commandement du Décatalogue. Il ordonne l'amour de Dieu. L'amour du prochain, 19. Traits historiques, 30. Sect. 3. Le premier précepte ordonne directement l'adoration. Il nous défend l'idolâtrie, le sacrilège. La superstition, 31. Traits historiques, 42. Sect. 4. Du culte et de l'invocation des saints. De l'honneur que l'on rend aux reliques des saints. Des images, 44. Traits historiques, 55. Sect. 5. Les pèlerinages. leur antiquité. Manière fructueuse de les faire. L'ex-voto, pratique respectueuse et louable, 59. Traits historiques, 62.

II. II<sup>e</sup> commandement. Tu ne prendras point le nom du Seigneur en vain, car le Seigneur ne regardera pas comme innocent celui qui aura pris en vain le nom du Seigneur. Sect. 1. Jurer ou faire serment, si c'est une chose permise. Conditions requises, la vérité, le jugement. La justice, 64. Traits historiques, 72. Sect. 2. Le blasphème. Culpabilité, châtiment du blasphème. Les imprécations et réponses aux objections, 74. Traits historiques, 83. Le vœu. Sect. 3. Le vœu action bonne et louable. Obligation de l'accomplir. De la cessation du vœu, 85. Traits historiques, 94.

III. III<sup>e</sup> Commandement. Sect. 1. de quelle nature est la loi renfermée dans ce précepte. Quel était dans l'Ancien Testament le jour du repos de Dieu. Quel est ce jour dans le Nouveau Testament, 97. Traits historiques, 100. Sect. 2. Pour sanctifier le dimanche s'abstenir des œuvres serviles. Faire des œuvres de religion dans le temple, hors du temple. Exceptions à cette règle, 101. Traits historiques, 111. 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> commandements de l'Eglise. Sect. 3. Deux sortes de fêtes. fin de leur institution. Loi qui oblige les fidèles d'assister à la messe paroissiale. Raison de cette loi, conséquences, 114. Traits historiques, 122.

IV. IV<sup>e</sup> Précepte du Décatalogue. Père et mère honoreras. Sect. 1. Devoirs des enfants envers leurs pères et mères, l'honneur. Le respect, l'obéissance et les secours dans leurs besoins. Récompense



ou punition, 126. Traits historiques, 137. Sect. 2. Devoirs des parents envers leurs enfants. Des fidèles à l'égard de leurs pasteurs, les respecter, leur obéir. Leur fournir la subsistance, 141. Traits historiques, 149. Sect. 3. Devoirs des sujets envers leurs souverains, magistrats, etc. Des supérieurs envers leurs inférieurs. Des domestiques envers leurs maîtres et des maîtres envers leurs serviteurs, 153. Traits historiques, 161.

V. V<sup>e</sup> commandement. Tu ne tueras point. (Exode 20.) Sect. 1. Défense d'ôter la vie au corps, d'abord à soi-même : suicide. Aux autres directement : meurtre. Duels, 165. Traits historiques, 175. Sect. 2. Défense de causer du mal au prochain dans son corps : blessures, coups, outrages. Haine, envie, colère, désir de vengeance. Injures, imprécations, 176. Traits historiques, 186.

VI. Luxurieux point ne seras, de corps ni de consentement. L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement. Sect. 1. L'importance du précepte. Sur quoi il est fondé. Quelle en est l'étendue, 189. Traits historiques, 193. Sect. 2. Causes ordinaires du péché d'impureté. Suites du péché d'impureté. Remèdes à employer contre ce vice, 195. Traits historiques, 204.

VII. Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient. Les biens d'autrui tu ne convoiteras pour les avoir injustement. Sect. 1. La justice, le droit et l'injure. Le vol, ses espèces, sa culpabilité. Retenir injustement le bien d'autrui, 207. Traits historiques, 215. Sect. 2. Contrats. Domages causés injustement. Restitution et réparation, 217. Traits historiques, 225.

VIII. IV<sup>e</sup> commandement. Faux témoignage ne diras ni mentiras aucunement. Sect. 1. Le faux témoignage. Le mensonge. Equivoques, restrictions mentales, 227. Traits historiques, 234. Sect. 2. La détraction. Le jugement téméraire. Ce qui est ordonné par ce précepte, 236. Traits historiques, 241.

IX. Sect. 1. L'Eglise a le pouvoir de faire des lois. Fin des lois et des commandements de l'Eglise. Quelle sorte d'obéissance on doit aux lois de l'Eglise, 244. Traits historiques, 249.

X. Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an. Sect. 1. Précepte de la confession annuelle. Epoque. A qui elle doit être faite. Si la confession annuelle est suffisante, 251. Traits historiques, 259. Ton créateur tu recevras... etc. Sect. 2. Ce que nous ordonne le quatrième commandement. Où l'on doit faire ses pâques. A quel âge, peines portées contre les infracteurs de cette loi, 260. Traits historiques, 267.

XI. V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> commandements de l'Eglise. Quatre-temps vigiles jeûneras et le carême entièrement. Vendredi chair ne mangeras et le samedi même. Sect. 1. Esprit de l'Eglise dans le précepte qu'elle fait de l'abstinence et du jeûne. Réponse aux objections. Abstinence du vendredi et du samedi, 269. Traits historiques, 273.

**L'ABBÉ DE RANCÉ ET BOSSUET, ou le Grand Moine et le Grand Évêque du Grand Siècle**, par le P. Marie-Léon SERRANT, religieux de la Grande Trappe. Un vol. in-8° de xvi-611 pages. Prix : 7 fr. 50.

Sous ce titre le R. P. Marie-Léon Serrant vient de nous donner une histoire des rapports du réformateur de la Trappe et du grand évêque de Meaux. Ces rapports avaient commencé dès leur jeunesse et continuèrent jusqu'à leur mort. C'est donc la vie de l'un et de l'autre qui nous est ainsi présentée. Chemin faisant, dom Marie-Léon corrige les erreurs où sont tombés les écrivains qui l'ont précédé, soit par insuffisance de renseignements, soit par amour du pittoresque, comme cette fable ridicule, racontée par Chateaubriand, de l'abbé de Rancé arrivant à l'improviste dans la chambre de la duchesse de Montbazou et trouvant le corps ouvert, la tête posée sur une table, défigurée par la mort et par les chirurgiens qui travaillaient à l'embaumer. La vérité est beaucoup plus simple et plus édifiante; l'abbé avait été dès le premier moment appelé auprès de la duchesse, frappée soudainement d'une fièvre pernicieuse, et l'avait préparée à paraître au terrible jugement de Dieu. La lettre de Bossuet où l'auteur de la légende avait cherché une preuve est adressée non, comme il le croyait, à l'abbé de Rancé, mais à un laïc, M. Maisne, retiré à la Trappe. C'est l'année même où fut écrite cette lettre, c'est-à-dire en 1682, non, comme l'a dit M. Floquet, en 1668 ou 1669, que Bossuet vient pour la première fois au célèbre monastère. Dom Marie-Léon montre que le passage de la vie de Rancé par l'abbé Marsollier sur lequel M. Floquet s'était appuyé désigne non l'évêque de Condom, mais probablement l'évêque de Grenoble, le cardinal Le Camus.

Mais ce n'est pas principalement pour redresser ces erreurs et cent autres que le livre a été écrit. Si, comme historien, j'ai vu ces corrections avec plaisir et me suis arrêté à les signaler, je dois dire au public que le livre a l'avantage d'être très édifiant. Ce n'est pas seulement l'abbé de Rancé, c'est Bossuet lui-même qui grandit à nos yeux dans cette histoire. En voyant de plus près ces deux hommes illustres, nous apercevons mieux leurs efforts continuels pour mettre d'accord leur vie et leur doctrine. Cette doctrine paraîtra peut-être sévère à quelques personnes. La réaction contre le jansénisme nous a emportés un peu loin et l'on entend assez souvent soutenir des maximes que les hommes du xvii<sup>e</sup> siècle auraient nettement qualifiées de relâchées et d'absolument contraires à l'esprit du christianisme.

Plus d'un d'entre nous pourrait méditer avec profit ces paroles de l'abbé de Rancé : « Je suis fort convaincu qu'il faut se garantir des opinions excessives et ne pas porter les choses à un point où personne ne puisse atteindre; mais je le suis aussi qu'il n'est pas moins dangereux d'élargir le chemin au delà des bornes que Jésus-Christ leur a prescrites, de donner le nom de bien à ce qui est mal, d'entrer dans des condescendances molles, de flatter les pécheurs dans leurs iniquités, et de mettre, comme dit le prophète, des coussins dessous leurs coudes, au lieu de couvrir leur tête de sac et de la cendre. » (P. 162.)

Ceux qui liront ce livre y trouveront maints passages de ce genre qui les feront rentrer en eux-mêmes.

C. MARCHAND,

*Professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest.*

**Chanoine MOUSSART :** *Conférences aux Jeunes Filles sur l'Apostolat chrétien.* In-12. Prix : 2 fr.

Le chanoine Moussart a réuni dans un volume les conférences qu'il avait adressées aux jeunes filles pendant sa longue carrière d'aumônier dans une communauté religieuse. Nous espérons que ces instructions seront très utiles à nos abonnés. Nous leur donnons ci-dessous la table des matières.

**PREMIÈRE PARTIE : Apostolat par l'exemple**

I. La jeune fille est très apte à exercer l'apostolat. Motifs qu'elle a de s'y dévouer. — II Certains travers que la jeune fille doit éviter. — III. Dangers auxquels la jeune fille doit se soustraire pour conserver son innocence et sa vertu. — IV. Une jeune fille doit craindre les mauvaises compagnies et les mauvais livres. — V. Une jeune fille doit craindre le péché, mais particulièrement le premier péché capital. — VI. Combien la médisance serait odieuse dans une jeune fille chrétienne. — VII. Que penser d'une jeune fille qui perd ou emploie mal son temps. — VIII. Effets de la confession et de la communion pour la jeune fille. — IX. Obligation et fruits de la prière et de l'oraison pour la jeune fille. — X. Importance pour la jeune fille de s'enrôler dans une congrégation. — XI. L'humilité, vertu fondamentale, à laquelle une jeune fille doit d'abord s'appliquer. — XII. La bonté chez la jeune fille apôtre. Sa puissance. — XIII. Une jeune fille arrive au bonheur et à la gloire par la mortification. — XIV. La pureté, principale vertu de la jeune fille vouée à l'apostolat. — XV. L'amour du prochain est pour les jeunes filles un moyen de gagner des âmes en même temps qu'un devoir. — XVII. Dans quelles conditions et sous quelle figure une jeune fille doit-elle se présenter au monde pour l'édifier.

**DEUXIÈME PARTIE : Apostolat par la parole**

XX. Réponse à deux difficultés sur les mystères ; la Trinité en particulier. — XXI. Comparaison du pays catholique et du pays protestant au point de vue du bien-être matériel. — XXII. Que faut-il penser de la morale indépendante. — XXIII. On attaque Jésus-Christ comme législateur. Enfants, publiez ses louanges. *Ex oves.* — XXV. Les congrégations religieuses. — Injustice des reproches qu'on leur fait. — XXVI. Est-il vrai qu'avant la Révolution, l'instruction confiée à l'Eglise était dans un état déplorable ? — XXVII. La confession est-elle une institution divine ? Est-elle vraiment utile ? Quel compte faut-il tenir des propos dont elle est l'objet dans un certain monde ? — XXVIII. Prétendues difficultés de la confession, et réponse aux plaintes que provoquent les difficultés. — XXIX. Culte des saints et des reliques à venger des attaques de l'hérésie. Les jours de fêtes dans l'Eglise sont-ils des jours de tristesse et de pénitence ? La prière. — XXX. Nécessité de la prière publique. Assistance aux offices de l'Eglise. — XXXI. Critiques malveillantes et accusations injustes auxquelles sont en butte les membres du clergé paroissial. — XXXII. Accusations injurieuses à l'Eglise et à l'épiscopat catholique, ainsi qu'à la compagnie de Jésus. — XXXIII. Sur la vie et le pontificat de certains papes : Benoît IX, Jean XII, Innocent VIII, Jules II. — XXXIV. La vérité sur le pontificat d'Alexandre VI. — XXXV. Les persécutions. Erreurs sur leur durée et la cruauté des persécuteurs, sur le nombre des victimes, sur les raisons qui ont pu déterminer les empereurs à ces massacres. — XXXVI. Encore les persécutions. Idées fausses et malveillantes sur la conduite des chrétiens après les persécutions. — XXXVII. Idées étranges sur la durée de l'Eglise, sur la papauté et son gouvernement, sur le budget des cultes. — XXXVIII. Est-il vrai et juste d'attribuer à l'Eglise le massacre de la Saint-Barthélemy ?

## LES NOUVELLES RADIATIONS

### ET LE SPIRITISME

C'est donc un fait aujourd'hui démontré que le corps humain produit des rayons qui sont entrés dans la science sous le nom de rayons N.

Depuis longtemps des chercheurs qui forment l'avant-garde de la science avaient soupçonné et affirmé l'existence d'un fluide qui ne semble pas étranger à ces radiations si peu connues. Les esprits avaient le pressentiment et l'intuition vague d'une réalité dont ils ne pouvaient encore donner la preuve certaine, mais qu'ils entrevoyaient déjà à travers les phénomènes merveilleux qui appelaient leur attention. On ne connaissait pas encore les expériences de Reichenbach.

J'en trouve la preuve dans un opuscule peu connu, très intéressant, que le hasard a fait passer dans mes mains il y a quelques années .

J'en détache cette citation :

« Je n'examine pas ce que disent certains auteurs, savoir. que quelques personnes douées d'une forte imagination peuvent, sans prononcer une parole, communiquer leurs pensées à d'autres personnes, quelle que soit la distance, par le moyen des esprits animaux ou fluides qui émanent d'eux et ébranlent l'air ambiant comme ferait la voix. C'est ainsi que Mithridate, roi du Pont, doué d'une remarquable imagination, communiquait sans parler ses pensées à ses ministres. Je n'examine pas non plus ce qu'ils disent, que les effluves magnétiques maintiennent en équilibre et en l'air un corps plus pesant que l'air, et que cela peut arriver par cette force vitale qu'on appelle une forte imagination <sup>1</sup>. »

1. *Ciculus sul fascino*, par Nicolo Valetta, publié à Naples, en 1787, avec approbation de l'Ordinaire, et dédié à Mgr Garthler, confesseur de Marie-Caroline, reine des Siciles.

Qu'il existe de nouvelles radiations, dans le corps humain, c'est un fait certain, mais, que ces radiations contiennent l'explication de tous les phénomènes merveilleux, c'est autre chose, et nous sommes encore loin de cette conclusion.

Il nous paraît vraisemblable que la découverte de ces radiations nous permettra de reconnaître la cause matérielle et naturelle de certains phénomènes naturels et matériels que la crédulité populaire faisait entrer dans le domaine du merveilleux, mais la thèse spirite ne repose pas exclusivement sur ces phénomènes secondaires d'ordre physique, et pour le réfuter il faut d'autres arguments. Ces arguments ne manquent pas.

Qu'il est difficile cependant de tracer d'une main sûre une ligne de démarcation entre les phénomènes naturels qui relèvent de la science et les phénomènes préternaturels qui appartiennent à une cause étrangère et inconnue!

## I

M. de Rochas attribue au fluide nerveux la plupart des phénomènes physiques dont nous cherchons ailleurs l'explication. Il croit voir notre organisme sécréter pendant la vie ce fluide merveilleux; il constate que l'adhérence du fluide à l'organisme charnel est faible chez certains sujets, ce qui permet à celui qui s'en empare d'obtenir facilement tous les phénomènes d'anesthésie, d'hyperesthésie, d'auto-suggestion et de soumission presque absolue à l'expérimentateur.

Ce fluide, il croit le voir encore sortir de l'organisme, s'extérioriser, se localiser dans un objet qui a été pendant quelque temps en contact avec le médium, et produire les phénomènes si souvent décrits d'extériorisation de la sensibilité.

Ce n'est pas assez. M. de Rochas prétend que nous pouvons aussi projeter ce fluide nerveux sur un objet quelconque qui, alors, par un mécanisme aussi inconnu que

celui des attractions et des répulsions électriques, pourra se comporter comme un prolongement du corps du sujet. « Le mouvement des tables et tous les mouvements *au contact* produits sur des objets légers par certains sensitifs s'expliqueraient de la même manière. »

Nous pouvons même, selon M. de Rochas, nous emparer de ce fluide devenu notre double et notre fantôme, en accumuler la matière sur telle ou telle de ses parties, de manière à rendre cette partie perceptible aux sens du vulgaire. Le sujet pourrait faire voir la main, la tête ou les pieds de son fantôme. On aurait le droit de l'affirmer « sans sortir du domaine de la science positive ». On verrait ainsi « que la matière fluide extériorisée peut se modeler sous l'influence d'une volonté assez puissante, comme la terre glaise se modèle sous la main du sculpteur ». John King pourrait n'être « que le corps fluide d'Eusapia, modelé par elle conformément à l'idée qu'elle se fait de cet esprit ».

Si l'on admet ces hypothèses, il devient facile d'expliquer le phénomène des matérialisations qui semblait appartenir au monde fabuleux. Le médium commence par dégager et extérioriser son corps fluide, puis il le condense en un fantôme encore invisible pour les yeux ordinaires, mais sensible aux yeux d'un sensitif, il fait passer ensuite par une sorte de galvano-plastique de la matière de son corps physique dans le fantôme et, enfin, dans certains cas, le médium ferait passer son corps physique dans le fantôme qui apparaîtrait dans un autre lieu.

Il peut arriver cependant qu'un esprit inconnu intervienne, esprit distinct du *médium*, et qu'il agite ce fantôme troublant.

« Dans les matérialisations du corps complet, dit M. de Rochas, avec une courageuse sincérité, ce corps est presque toujours animé par une intelligence différente de celle du médium. Quelle est la nature de ces intelligences? A quel degré de la matérialisation peuvent-elles intervenir pour diriger la matière physique extériorisée? Ce sont là des questions du plus haut intérêt qui ne sont point encore résolues, du moins pour la plupart d'entre nous. »

Je ne conteste pas la réalité du fluide nerveux, et d'une radiation humaine dont la nature et l'économie nous sont encore inconnues, mais il me serait bien difficile d'admettre que ce fluide est sous notre dépendance, que nous pouvons en disposer de mille manières, l'extérioriser, le condenser, lui faire subir l'opération d'une galvano-plastique aux dépens de notre organisme, puis, quand tout est bien fini, envoyer ce fantôme dans le mystère troublant des apparitions, à tous les points de l'espace, aux endroits que nous avons choisis. Il me serait bien difficile d'admettre que je peux à mon gré condenser et matérialiser la main, la tête ou les pieds de mon fantôme, et les faire apparaître séparément, dans une expérience sérieuse ou dans les fantaisies d'une représentation. Il me serait impossible d'admettre, enfin, que ces affirmations gratuites, ces hypothèses bizarres ne sortent pas des régions sévères de la science positive, ou si elles n'en sortent pas, c'est qu'elles n'y sont jamais entrées.

M. de Rochas nous dit bien que des intelligences étrangères dont il n'essaie pas de nous faire connaître la nature et l'origine, interviennent souvent dans ces expériences ténébreuses de l'occultisme déguisé; que le John King d'Eusapia pourrait bien être un personnage réel et vivant; que dans la matérialisation du corps complet, « ce corps est presque toujours animé par une intelligence différente de celle du médium ». Ne trouvez-vous pas que ces sages réserves détruisent la thèse si péniblement élevée ?

M. de Rochas reconnaît donc qu'il existe des intelligences inconnues absolument différentes des expérimentateurs et des médiums. Il reconnaît que ces intelligences d'un autre monde interviennent dans notre monde, assistent à nos expériences, s'y intéressent, et manifestent leur présence par des phénomènes qui dépassent les forces du médium. Il reconnaît donc que, si notre système nerveux dégage un fluide *humain*, tout le long de nos membres, ce fluide devient l'instrument nécessaire des communications immédiates et mal définies entre nous et d'autres intelligences qui rôdent autour de nous.

Mais, s'il en est ainsi, vous n'avez plus le droit de dire que

les phénomènes dont le médium est l'occasion, sont l'effet inconscient de son fluide. Il faut dire, si l'on veut rester dans la vérité des phénomènes observés, qu'une intelligence étrangère a pu intervenir au cours de l'expérience, et en modifier le caractère et la direction.

Cette théorie de M. de Rochas sur les gradations dans la condensation du fluide nerveux nous paraît ingénieuse, séduisante, mais elle manque, peut-être, de point d'appui. Le cas unique de M<sup>me</sup> d'Espérance ne prouve rien.

Ce qui me frappe davantage, je dirai même ce qui m'effraie, c'est le jeu dangereux du magnétiseur qui plonge une créature humaine et vivante dans les états profonds de l'hypnose. Il l'endort, il coupe ses communications avec le monde extérieur; il lui fait descendre lentement, sûrement par ses passes longitudinales prolongées, tous les degrés du sommeil; il la conduit au seuil de la mort et des régions inconnues. Et quand cette créature ne s'appartient plus, quand elle ne tient à la vie que par un fil, quand son être inconscient semble s'agiter déjà dans l'autre monde, c'est alors, c'est après cette évocation dangereuse, redoutable, que l'intelligence mystérieuse pressentie par M. de Rochas apparaît; elle produit des phénomènes dont la puissance étonne, et sans souffler sur ce cadavre du médium pour lui rendre la vie terrestre, elle en fait le sujet de ses manifestations, et la preuve éclatante de son intervention dans le monde.

Il faut savoir gré à M. de Rochas d'avoir eu l'esprit de le reconnaître et le courage de ne pas le cacher.

## II

La thèse de M. Maxwel, fervent disciple de M. de Rochas, trahit, avant tout, une imagination hardie, mais cette thèse se présente à nous sous des apparences scientifiques; il n'en faut pas davantage pour lui conquérir des défenseurs. Ces apparences justifient toutes les témérités de la pensée, je dirai, tous les rêves de l'imagination.

Selon M. Maxwel, les expérimentateurs des tables tour-



nantes arrivent, sans le savoir, et sous l'action de leur force nerveuse personnelle, à créer autour d'eux une sorte de champ magnétique, qui atteint un maximum de potentiel. Les objets, la table, par exemple, placée dans ce champ, aurait son potentiel différent. De là les phénomènes d'attraction et de répulsion. Singulière explication!

Un expérimentateur placé à cinq mètres de distance obtient, *sans contact*, le déplacement d'une table très lourde: cette table exprimera même des sentiments de haine ou d'amour, de colère ou de joie; elle s'élèvera à la hauteur de plusieurs mètres, elle frappera de ses pieds le plafond, comme l'affirme le Dr Gibier qui fut témoin de ce phénomène: elle s'approchera d'un personnage désigné et s'inclinera devant lui, elle se prêtera aux phénomènes les plus extraordinaires, dix fois, vingt fois, dans des expériences devenues classiques en certains milieux, voilà des faits constatés. Où voyez-vous un champ magnétique, et un maximum de potentiel, et des actions et des répulsions de l'ordre physique?

Je dirai même, quelle analogie pourrait-on découvrir entre des actions et des réactions physiques, soumises à d'inéluctables lois mathématiques et les mouvements variables, incertains, capricieux d'une table ou d'un guéridon? Tel jour les expérimentateurs attendront trente ou quarante minutes, placés dans les mêmes conditions physiques et morales; le champ magnétique et le potentiel hypothétique ne feront pas défaut, et l'on n'obtiendra aucun mouvement, aucun résultat. Tel autre jour, il suffira, au contraire, qu'un seul expérimentateur pose son doigt sur la table, pour provoquer un mouvement instantané. Il suffira même quelquefois d'un ordre formulé *mentalement*, et sans contact des mains, pour obtenir ce résultat.

Rien ne rappelle ici un phénomène physique soumis à des lois connues ou soupçonnées, et les mots d'action et de répulsion électrique ou magnétique ne serviraient qu'à dissimuler notre ignorance.

M. Maxwell ne nous paraît pas plus heureux quand il essaie d'expliquer par la force psychique ou nerveuse le

phénomène si fréquent des *raps*, c'est-à-dire des coups frappés. « Les raps, écrit M. Maxwell, sont moins aisément explicables, à moins de les concevoir comme des faits analogues à des décharges électriques. Le rap serait l'équivalent du bruit de l'étincelle : celle-ci serait invisible bien que dans certains cas elle puisse être aperçue (p. 152). »

Tout d'abord, il est bon de constater qu'il n'existe aucune analogie entre la force électrique et la force nerveuse, que les différences sont profondes, et qu'aucun physiologiste ne se permettrait de les confondre. Et les différences de nature étant si accusées, nous n'en demanderions pas davantage pour démontrer l'impossibilité d'identifier les effets.

Qu'est-ce donc que cette force psychique? Qui l'a vue, emprisonnée, soumise à l'analyse, expliquée et classée dans le cadre sévère des vérités scientifiques? Personne. Tout le monde en parle et personne ne la connaît. Quand le Dr Baraduc a essayé de s'en emparer, pour en faire une description savante, le Dr Branly et Crookes l'ont convaincu d'erreur. Son biomètre promettait beaucoup et ne donnait rien. La chaleur humaine suffisait pour nous faire comprendre les phénomènes constatés.

M. Maxwell nous laisse rêveur quand il nous parle, sans nous donner la moindre preuve, d'électricité, de champ magnétique, de potentiel. Notre étonnement augmente quand nous le voyons essayer d'un rapprochement ingénieux entre les coups frappés et le bruit de l'étincelle. N'est-ce pas un roman cette théorie que les ignorants tiennent pour l'expression autorisée de la science?

### III

Nous avons cité dans la *Revue du Monde Invisible*, deuxième année, p. 653, une communication sérieuse et intéressante sur cette question; elle vaut bien les expériences, trop souvent contestables, qui encombrant les productions matérialistes des adversaires du préternaturel.

Un savant professeur romain de physiologie nous écrit

que, pendant un mois, il fut assailli et privé de sommeil par des coups (raps) qui augmentaient chaque jour de nombre et d'intensité. Il ajoutait :

« Ce bruit, qui le fait ? »

« Ce n'est pas une hallucination. Il a été entendu de plusieurs personnes. »

« Ce n'est pas davantage le bruit d'un rat, d'un insecte, ou d'un voisin, et j'ai dû abandonner l'une après l'autre toutes les hypothèses hasardées pour l'expliquer naturellement. »

« Était-ce un esprit ? Je trouve si humiliant d'être en relations de familiarité avec le pire ennemi de Dieu et de mon âme, que je ne voulus l'interroger qu'à la dernière extrémité. »

« La troisième nuit seulement, je lui demandai à haute voix : « — Si tu es une âme en peine, frappe trois coups. » Pas de réponse. »

« — Si tu es un démon frappe trois coups. »

« Une seconde de silence, puis une grêle de coups. »

« C'était trop, je n'en avais demandé que trois. »

« — Dis-moi mon âge en frappant autant de coups que j'ai d'années. » Pas de réponse. »

« Enfin, le septième jour, après une messe pour obtenir une réponse qui me fixerait sur la nature de ce bruit, je répétai mes deux questions. »

« A la première, rien. A la seconde : « — Si tu es un esprit, au nom de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, frappe trois coups », j'entendis distinctement et fortement les trois coups demandés. »

Notre savant correspondant ajoutait, p. 763 : « A la suite d'une fervente neuvaine, tout bruit cessa brusquement, à partir du 19 mars. Malheureusement pour moi, trois jours plus tard, j'en revins à mes doutes. Non, ce n'est pas possible, disais-je, ce n'est pas le démon. »

« A peine avais-je formulé ce doute, que le tapage reprit avec plus de violence, et ce n'est que depuis la nuit du 31 mars, après avoir clôturé le mois de saint Joseph par un redoublement de prières et de bonnes œuvres, que je n'ai plus jamais entendu le moindre coup. »

« C'est bien au démon que j'avais affaire, et je pourrais vous

le démontrer d'une manière plus évidente en vous racontant tous les détails et tous les incidents que j'ai cru devoir passer sous silence pour ne pas donner à ce récit une longueur démesurée. »

#### IV

C'est bien sous cette forme concrète et avec tous ses détails qu'il faut considérer le problème des coups frappés si l'on veut en trouver la solution. Qui frappe ces coups, tantôt discrets, tantôt violents, au plafond, sur les meubles, ou dans les murs? Est-ce un effet physique, aveugle d'une cause physique et aveugle? Est-ce l'œuvre d'une cause intelligente et tracassière qui appartiendrait à un autre plan? Serait-ce, enfin, une décharge électrique de notre force psychique? Il serait intéressant de le savoir.

Que le sujet produise lui-même, sans le vouloir, avec une volonté contraire très arrêtée, ces coups si incommodes, rien ne permet de l'affirmer, et la thèse de M. Maxwell s'évanouit quand on la considère de près. Nous n'avons ici ni guéridon, ni contact, ni expérimentateurs assemblés pour créer une sorte de champ magnétique, ni contraction musculaire d'un chercheur indépendant. Nous sommes en présence d'un homme sérieux, très ennuyé d'entendre des bruits persistants qui lui font perdre le sommeil et empoisonnent sa vie.

Dire que c'est précisément cet homme qui sans le savoir, sans le vouloir, en protestant de toute son énergie, en opposant toutes ses forces, produit ces bruits agaçants, n'est-ce pas abuser de la crédulité humaine? n'est-ce pas affirmer, sans un commencement de preuve, un fait extraordinaire? N'est-ce pas contraire à toute science, à toute philosophie?

Prouvez donc, ou par des expériences bien constatées, ou par des déductions scientifiques sérieuses que ce malheureux est chargé d'électricité, qu'il produit lui-même l'étincelle bruyante, nous discuterons ces preuves, nous découvrirons sans doute la vérité. Jusque-là, nous nous contentons de sourire.

Si nous étions, comme on le prétend, en présence d'un phénomène physique produit par une cause physique, il serait bien difficile d'expliquer le rôle qui appartient ici à des causes morales. Cette modification dans la marche du phénomène physique qui se produit à l'occasion d'une prière, d'une neuvaine ou d'une invocation mystique, n'appartient pas, assurément, à l'ordre matériel; elle laisse voir l'intervention d'une cause intelligente, morale, religieuse; d'une entité parfaitement distincte du sujet qui nous semble obsédé ou hanté.

Pour faire cesser le phénomène physique il nous faut une cause physique, et si j'obtiens ce résultat par une simple invocation pieuse ou par une prière, je sors du domaine des phénomènes matériels, j'entre dans l'ordre métaphysique et religieux.

Il nous paraît donc incontestable que ni le fluide vital, ni le fluide électrique n'expliquent le déplacement des objets et les coups frappés.

Il nous faut d'autres preuves et d'autres explications.

## V

Sous le nom générique de phénomènes lumineux, M. Maxwell a réuni une troisième classe de phénomènes dont il essaie de découvrir l'explication naturelle. Quels sont ces phénomènes? Voici ce que M. Maxwell a vu : « Des mains lumineuses apparurent. Une main très lumineuse monta rapidement à l'extérieur des rideaux et alla saisir une sonnette qui avait été accrochée à un clou à environ 2<sup>m</sup> 50 de hauteur. Cette main fut visible pour tous les assistants.

« Puis, les lucurs laiteuses se montrèrent de nouveau, plus grandes et plus brillantes. L'une d'elles, aux contours très indistincts, se promena dans la chambre et s'éloigna du cabinet d'environ trois mètres, le long du mur opposé à celui près duquel les assistants étaient groupés... Enfin, l'une d'elles, extrêmement brillante, apparut au-dessus du cabinet, près du plafond. Cette lueur pouvait avoir environ 50 centimètres de hauteur sur 40 de largeur (p. 131). »

Les assistants crurent reconnaître dans ces lueurs des formes fantômatiques, une tête d'homme, couverte d'un turban ou d'un burnous. M. Maxwell n'ose pas se prononcer. Mais il déclare qu'il a vu plusieurs fois, et très nettement, une main, un bras, et le profil allongé, barbu, avec un nez fortement busqué du personnage qui disait être John.

« Le profil observé paraissait se former au sommet du cabinet, à une hauteur de 1<sup>m</sup> 25 environ au-dessus de la tête d'Eusapia; il descendait assez lentement et venait se placer en avant et au-dessus d'elle; au bout de quelques secondes il disparaissait pour reparaitre quelque temps après dans les mêmes conditions. Nous nous sommes toujours assuré avec soin de l'immobilité relative des bras et des mains du médium, et l'étrange phénomène que je relate est un des plus certains que j'aie jamais constatés, tant l'hypothèse de la fraude était incompatible avec les conditions dans lesquelles nous observions (p. 138). »

M. Maxwell a vu plusieurs fois tantôt des figures humaines, tantôt des figures d'animaux. Il décrit même ses visions avec une précision et une fermeté qui ne permettent pas de mettre en doute sa sincérité :

« J'aperçus une ravissante figure de femme, pâle, les yeux levés au ciel, dans l'attitude de la prière. Les yeux et les cheveux étaient noirs; la coiffure était formée par deux bandeaux égaux, dans le genre de celle qui était à la mode il y a cinquante ou soixante ans. La figure était enveloppée d'un voile blanc qui recouvrait la tête et l'encadrait complètement. La physionomie était très douce et d'une rare beauté. L'apparition paraissait légèrement lumineuse, d'un ton blanc laiteux. Elle se produisit au-dessus et à gauche du médium, à une assez grande hauteur, près du plafond. La durée de cette apparition a été extrêmement courte... Les raps indiquèrent que c'était la figure d'une fée. Je n'ai pas souvent eu de vision aussi nette : je n'ai que très rarement obtenu ce curieux phénomène, mais cependant je l'ai observé trois fois avec le médium dont je parle (p. 140). »

## VI

M. Maxwell a donc vu des lueurs brillantes, des mains et des bras, des visages connus et inconnus, des animaux, des objets inanimés. D'autres témoins ont vu comme lui, et, pour se défendre contre les illusions, les fraudes, les hallucinations, lui, savant, médecin et magistrat, il a pris toutes les précautions que l'on peut imaginer. Nous pouvons donc ajouter foi à ses affirmations.

S'enrôler sous la bannière du spiritisme lui répugne encore; s'incliner devant l'enseignement de l'Église catholique le révolte, il imagine donc une théorie pour expliquer les faits; c'est un syncrétisme retouché des hypothèses formulées par M. de Rochas et par le Dr Grasset. Je voudrais l'exposer clairement et rester accessible à tous les lecteurs.

Il y aurait en nous, selon M. Maxwell, des centres nerveux, supérieurs, idéogènes, qui correspondent à la raison, à la volonté, et des centres inférieurs qui correspondent à nos facultés animales et végétatives. A l'extérieur, hors de nous, se trouveraient des particules d'une substance très ténue, l'éther, par exemple, ou toute autre matière raréfiée.

Quand ces particules, douées d'une certaine plasticité, sont en connexion avec les centres nerveux supérieurs, on a des formes intelligibles et définies, figures d'hommes, d'animaux, d'objets.

Quand ces particules sont en connexion avec les centres inférieurs, on obtient des formes non définies. Ce n'est pas tout à fait le polygone et le double psychisme du Dr Grasset.

La vraie thèse spiritualiste est plus claire et plus ferme en ses contours. Des intelligences dont nous n'avons pas en ce moment à étudier la nature et l'origine vivent autour de nous. Dans certaines circonstances, elles s'emparent de l'éther, de la matière radiante ou même du fluide humain; elles s'en font un corps, c'est le simulacre d'un membre, d'un visage connu, d'un animal, d'un objet matériel, et elles se laissent voir dans

le demi-jour d'une apparition. C'est John King de Paladino, c'est la fée de M. Maxwell. Je ne vois rien dans cette hypothèse qui choque ma raison.

Comparez cette explication si claire à cette théorie de M. Maxwell : « Des particules d'une substance très ténue, l'éther, par exemple, ou toute autre matière très raréfiée seraient en état de subir l'influence de la force nerveuse. Elles se chargeraient et se disperseraient suivant les lignes de force. Ces lignes seraient déterminées par l'action des centres nerveux et présenteraient des formes en relation avec ces centres (p. 153). » Quelle incertitude et quelle obscurité !

Quand M. de Rochas nous dit que notre esprit (notre âme) prend le fluide nerveux de notre organisme, et en fait un fantôme, il exprime une hypothèse très discutable, mais intelligible, possible, et soutenue de quelques vraisemblances. Mais, que des particules de matière raréfiée soient attirées par des centres nerveux, et que, de ce rapprochement, il résulte une image, un fantôme qui a toutes les apparences d'un être mort il y a cent ans, c'est là que je persiste à voir une bulle de savon qu'un souffle ferait évanouir.

Et quand on nous dit que ce fantôme reproduit exactement les traits d'un ami, d'un parent que nous avons connu, avec qui nous avons vécu, d'un être oublié depuis longtemps, mon étonnement redouble. Qui a pensé à ce personnage ? qui a ravivé son souvenir ? qui donc a eu l'idée de le rendre visible et de le présenter sous le transparent des particules de matière radiante ? Pourquoi ce fantôme plutôt qu'un autre ? Qui fait ce choix ?

Ici, je ne suis pas actif, je reste passif. Ce n'est pas le sujet qui a fait cette œuvre intentionnelle et intelligente de grouper les particules plastiques de la matière et de les couler dans le moule d'un visage connu. Il ne pense pas à ce visage, il l'a oublié ; il attend ce qui va se passer, sans avoir la moindre idée de ce qui se prépare. Il ne fait pas l'apparition, il la reçoit.

Quand on prétend que le centre nerveux supérieur intervient, et forge lui-même l'image de l'apparition, je demande si ce centre nerveux est un esprit intelligent, libre, raison-



nable, et alors, nous retrouvons la thèse de M. de Rochas, c'est l'âme qui fait le fantôme. Ou ce centre nerveux n'est qu'un organe matériel de sensibilité et de mouvement, et je ne vois pas comment il pourrait faire apparaître cette image, ce fantôme qui évoque un passé lointain.

Évidemment, un effet intelligent suppose une cause intelligente. Une apparition qui reproduit exactement les traits, les mouvements, l'expression d'un ami ou d'un parent, est un effet intelligent qu'il n'est point permis d'attribuer au hasard, sans tomber dans l'hypothèse matérialiste et inintelligible des atomes d'Épicure ou d'un athéisme depuis longtemps oublié et réfuté.

Ce phénomène des apparitions a une double face, l'une physique, matérielle, l'autre psychique intellectuelle. Si on ne considère que le côté physique, on se condamne à ne jamais résoudre le problème, et à soulever d'insurmontables difficultés. Si l'on ne tient compte que du facteur philosophique, on risque de s'égarer dans la superstition. Il faut donc considérer le problème sous ses deux aspects et tenir compte de l'élément psychique et de l'élément matériel.

.

## VII

Faisons la part de la fraude inconsciente et consciente, des erreurs de la superstition religieuse, de la suggestion et de l'auto-suggestion, c'est le devoir de la science. Nous arriverons ainsi à éliminer un grand nombre de faits légendaires, grotesques, ridicules qui encombrant les révélations spirites des âmes ignorantes. Mais il nous restera encore, après un contrôle sincère, un grand nombre de faits certains, indiscutables dont tout esprit de bonne foi reconnaîtra la réalité.

Ces faits étant reconnus, une seconde conclusion s'impose, c'est l'insuffisance évidente des hypothèses pseudo-scientifiques par lesquelles l'orgueil et l'ignorance ont essayé de les expliquer. Ces hypothèses trompent les esprits faibles par un certain appareil scientifique, par une plus grande audace

d'affirmation, mais elles ne reposent sur rien. Il est facile de le démontrer.

Après avoir écarté ces hypothèses invraisemblables, il reste incontestable — c'est le côté intéressant du spiritisme — qu'il existe un autre monde, que les morts ont quelquefois des rapports mystérieux avec les vivants, que des intelligences étrangères, peu connues de la raison, mal définies encore, interviennent dans le jeu des forces physiques de la nature, pour y produire des phénomènes déconcertants. Il appartient à la théologie d'éclairer notre insuffisance et de nous faire connaître ces entités étrangères. La lumière ne manque jamais aux hommes de bonne foi.

Élie MÉRIC.

## ERRATUM

Dans le numéro de janvier, à la page 451, ligne 17, lire *n'expliquent pas cela* au lieu de *s'expliquent par cela*.

---

## UNE TABLE DEMANDANT UNE MESSE

---

Il y a quelques jours, dans une réunion intime, la vieille question des tables tournantes fut mise sur le tapis. Elle préoccupe, sans qu'ils veuillent l'avouer, ceux qui ne la connaissent que par ouï-dire, ou n'ont vu que des expériences insignifiantes, et la tranchent pour s'en débarrasser. C'est généralement le procédé masculin. Le mouvement des tables dépend du magnétisme, il est emprunté aux opérateurs; lorsque la supercherie en est écartée, elles ne peuvent donc dire ce que sait au moins un de ceux qui l'entourent, frapper des coups qu'on interprète par oui ou par non. Quant à épeler au moyen de l'alphabet une réponse intelligente, c'est impossible, donc cela n'est pas.

Certaines personnes invoquaient en vain leur expérience personnelle, remontant, il est vrai, à un certain nombre d'années. Comme on ne pouvait suspecter leur sincérité, la discussion aboutit à l'inévitable : « Je voudrais le voir pour le croire. »

Cela semblait relativement facile. Huit ou dix croyants ou incroyants se mirent à faire la chaîne, continuant à discuter avec une animation nerveuse, tout le monde parlant à la fois; la table ne savait évidemment auquel entendre; la majorité l'emportant, on lui demandait des numéros matricules du régiment, des comptes d'argent, etc. Elle répondait assez bien, et l'on concluait qu'elle ne saurait faire plus.

Cependant certains s'étaient rendu compte du peu de sérieux de cette séance et l'on convint d'en faire une autre avec plus de calme et en plus petit comité.

Quatre personnes seulement prirent place autour d'un

assez grand guéridon à trois pieds. Je les désignerai par les premières lettres de l'alphabet.

C'était d'abord une dame d'un certain âge, M<sup>me</sup> A..., qui s'en était occupée au moment où cette mode faisait fureur; deux jeunes femmes, M<sup>me</sup> B... et M<sup>me</sup> C..., et le mari de cette dernière, partisan déclaré du magnétisme, faisant de la table une sorte de machine à compter.

Je n'assistais pas à cette séance, mais j'en eus aussitôt après un compte rendu très exact par M<sup>me</sup> A..., à laquelle on décida de laisser l'entière direction de l'expérience. Les opérateurs étaient seuls.

On s'arma d'abord de patience, mais il n'en fut pas besoin. Au bout de quelques minutes, la table se souleva, commença à tourner. M<sup>me</sup> A... lui demanda si elle voulait parler. Elle frappa un coup disant oui. On convint qu'un des pieds frapperait pour dire oui, un autre pour non et que le troisième épellerait au commandement, ce qu'elle exécuta sans se tromper une seule fois.

Voici ce qu'on obtint.

M<sup>me</sup> A... — Y a-t-il un esprit dans la table?

— Oui.

— Quel esprit?

Elle épelle :

— De bois.

Rire général. M. C... est un industriel qui en fabrique.

— Quel bois?

— Dont on fait des flûtes.

L'hilarité est à son comble, la chaîne se rompt, la table tourne toujours, se dirigeant vers le piano. M<sup>me</sup> B... la quitte et joue une polka. Les trois autres font la chaîne, la table danse en mesure, ils sont forcés de la suivre et ont beaucoup de peine à l'empêcher de faire le tour du salon. M<sup>me</sup> B... cesse de jouer, revient à sa place et l'interrogatoire continue.

— Tu aimes bien la danse, étais-tu danseuse?

— Oui.

— Dans un corps de ballet?

— Oui.

— Où cela?

— Opéra.

Impossible de lui faire dire son nom, bien qu'elle prétende avoir eu une certaine réputation.

— As-tu été malheureuse ?

— Oui, oui !

— Pourquoi ?

— Amour.

— Tu as été abandonnée ?

— Oui.

— Quand ?

— Il y a seize ans.

— Par qui ?

— Léon.

Elle ne dit que ce prénom. Il n'est dans l'intimité d'aucune des personnes présentes. Pourtant on le connaît un peu. On n'insiste pas pour en savoir davantage.

— Qu'es-tu devenue ?

— Charenton.

— Le chagrin t'avait rendue folle ?

— Oui.

— Depuis quand es-tu morte ?

— Deux ans.

— Souffres-tu ?

— Oui.

— Peut-on te soulager ?

— Oui.

— Comment ?

— Messe.

Stupeur générale. Ni M<sup>me</sup> A... ni moi, quand elle me raconte ceci, n'avons eu souvenance qu'une table ait demandé des messes. Tout ce qui touche à la religion semble leur déplaire. Elles disent tant qu'on veut ce qu'il y a dans une bourse, quel est l'objet caché dans une main fermée ; il a fallu une volonté impérieuse et prolongée pour lui faire épeler le mot chapelet, lorsqu'il y a une quarantaine d'années, un prêtre voulut se rendre compte de la réalité de ces phénomènes.

Je reviens au guéridon dansant qui se dirigeait toujours avec insistance du côté de M<sup>me</sup> A...

M<sup>me</sup> C... lui demanda :

— Quelle est la personne que tu préfères de nous quatre? Montre-la nous.

La table va vivement vers M<sup>me</sup> A... qui reprend l'interrogatoire.

— Combien faut-il te faire dire de messes?

— Une.

— Il faudra nous cotiser pour la faire dire?

— Non.

— Qui devra la faire dire?

La table marche vers M<sup>me</sup> A...

— Est-ce moi?

— Oui.

— Par qui? où? par quel curé?

— Le curé de X...

X... est un pauvre petit village que bien peu de géographes même connaissent.

M<sup>me</sup> C... — Mais comment faire dire une messe pour une personne dont nous ne savons pas le nom? Faut-il la faire dire pour les âmes du purgatoire?

— Oui.

M<sup>me</sup> A... — En tout cas je n'irai pas à X... pour assister à celle messe.

M<sup>me</sup> C... — Suffira-t-il qu'elle entende la messe ici, pendant qu'on la dira à X...?

— Oui.

— Faut-il que j'aille aussi à cette messe?

— Non.

On fit alors un assez grand nombre d'autres questions, après avoir toutefois demandé quel délai on avait pour faire dire cette messe, et que la table eut répondu : « *L'année.* » Est-ce celle qui va finir ou celle où nous entrons? On ne pensa pas à le demander.

Le guéridon frappait, épelait, tournait, tant qu'on voulait, avec la plus grande rapidité. Les questions suivantes n'offrirent aucun intérêt particulier. Je n'en allongerai pas mon récit. La séance avait duré en tout un peu moins de trois quarts d'heure.

M<sup>me</sup> A... est restée fort perplexe. Assurément, elle ne refuserait pas une messe à une âme du purgatoire, mais à un guéridon!...

Le cas nous paraît assez bizarre pour le soumettre à l'appréciation compétente de Mgr Méric.

E. LE NORMANT DES VARANNES.

26 décembre 1903.



## LE DÉMONISME

## ÉTUDE HISTORIQUE, CRITIQUE ET THÉOLOGIQUE

(L'Ami du Clergé)

(SUITE)

Évidemment il ne peut pas s'agir ici de miracles divins, puisqu'ils étaient faits en faveur d'hérétiques obstinés et aussi faits d'une manière absolument indigne de Dieu. D'un autre côté, la puissance humaine est bien surpassée. Il s'agit donc de prestiges diaboliques que Dieu a pu permettre parce qu'il était facile de les distinguer des vrais miracles divins, et pour montrer que l'erreur, même appuyée de toute la puissance du démon, ne l'emportera jamais sur la vérité et la vraie foi : et ces faits contribueront même beaucoup à discréditer le jansénisme.

Faut-il voir aussi un fait de démonisme chez les *incombustibles*? — Assurément non, du moins généralement. L'Espagnol Martinez, rapporte Bizouard, s'enfermait dans un four chauffé à 140 degrés, et faisait cuire un poulet dans sa main : il posait une plaque de fer rouge sur ses cheveux, frappait avec un autre fer rouge sur son talon et sur la pointe du pied, et il s'en élevait une vapeur âcre et épaisse ; il plaçait entre ses dents un fer presque chauffé à blanc, buvait une certaine quantité d'eau bouillante, plongeait le bout de son doigt dans du plomb fondu, et en mettait un peu sur sa langue, sur laquelle il passait un fer rouge, etc., et chacun restait émerveillé de tout ce qu'il faisait.

Un savant napolitain, M. Sementini, voulut découvrir son secret, et pour y parvenir il expérimenta sur lui-même, et il découvrit que des frictions avec de l'acide sulfurique étendu d'eau rendaient la peau insensible à l'action du fer rouge, et qu'une solution d'alun évaporée était encore plus efficace ; il se frotta ensuite avec du savon sur les parties rendues à peu près insensibles, et reconnut, après les avoir lavées, qu'elles



l'étaient encore davantage; il se frotta de nouveau avec du savon et n'éprouva plus aucune sensation douloureuse de l'application du fer rouge. Pareille opération faite sur la langue lui permit de la mettre en contact avec un fer chaud : il avait mêlé du savon avec de l'huile bouillante et en avait fait un enduit : l'huile bouillante alors ne le brûlait plus au moment où elle touchait la langue, on entendait même un bruit analogue à celui du fer ardent qu'on éteint dans l'eau, et ainsi l'huile devenue tiède pouvait être avalée sans danger.

On ne pourrait cependant pas expliquer ainsi les épreuves du fer chaud au moyen âge, car ces méthodes étaient encore inconnues, et eussent-elles été connues, ceux qu'on soumettait aux épreuves étaient trop surveillés pour qu'ils aient pu y recourir.

§ 3. — *Que penser des vampires, des lutins, des farfadets, des gnomes, des loups-garous, etc.?*

I. **Les vampires.** — On appelle *vampires* ces morts qui, dit-on, ont la faculté de sortir de terre et de venir sucer le sang des vivants, hommes ou animaux, et de se conserver ainsi eux-mêmes sans corruption, grâce à ce sang qui empêche la décomposition. — Sans doute, il y a eu bien des erreurs et des superstitions dans les croyances populaires au vampirisme, et les faits en ont dû être bien rares; il semble cependant impossible de les nier absolument tous, car on connaît des faits bien prouvés, et jugés par les tribunaux, d'hommes et de familles presque entières dont le sang avait été sucé; on fit alors des exhumations devant toute une population et l'on trouva des cadavres enterrés depuis assez longtemps, conservant un teint rose, ayant du sang dans la bouche, et rendant un sang vermeil si on leur perçait le cœur, tandis que les corps voisins étaient entièrement décomposés; et quand on leur avait ainsi percé le cœur ou tranché la tête, ou bien quand on avait brûlé leurs corps, les phénomènes de vampirisme cessaient.

Gorres, qui cite un certain nombre de faits authentiques et

juridiquement prouvés dans la Serbie, la Valachie, la basse Hongrie, la Pologne, la Moravie et la Bohême, croit que c'est là un phénomène tout à la fois *de vie végétale* qui peut se conserver dans certains corps ayant à cela des dispositions particulières et qui peuvent, comme certaines plantes souterraines, se développer pendant quelque temps et changer les éléments ambiants en leur propre substance, comme on voit aussi quelquefois les cheveux, la barbe et les ongles continuer de pousser sur certains cadavres, et même une nouvelle peau se former; et aussi d'*action à distance* par le moyen des corps ambiants, l'air par exemple, comme cela a lieu en temps d'épidémie. Quant à ceux qui se croient ainsi sucés, c'est selon lui affaire d'imagination épeurée et de cauchemars dans lesquels ils croient voir un fantôme blanc qui vient les étreindre et leur sucer le sang, ce qui peut en effet l'arrêter et le décomposer.

Bizouard, avec plus de raison peut-être, du moins à notre sens, aime mieux d'abord rejeter tout ces faits-là jusqu'à ce qu'ils soient fortement et certainement prouvés, et dans ce dernier cas attribuer le tout au démon. Sans doute l'imagination peut avoir une grande puissance, mais peut-elle vous enlever du sang et surtout le transporter chez un mort?

Cependant on est toujours libre, si on croit la chose possible, d'admettre l'opinion de Gorres.

**II. Lutins, farfadets, gnomes.** — On appelle *lutin*, dit Littré, une espèce de démon qui vient la nuit tourmenter les hommes et qui est d'une nature plutôt malicieuse que méchante; *farfadet*, un esprit follet qui aime voltiger dans l'air; et *gnome*, celui qui sort du sein de la terre et qui y rentre.

Le démon, dit Gorres, peut entrer en rapport avec l'homme de plusieurs manières : en y étant appelé par l'homme lui-même, ou bien en s'y introduisant de lui-même, soit lorsqu'il y est excité par un magicien ou un autre qui a fait un pacte avec lui, soit lorsque la personne chez qui il veut s'introduire lui en a donné au moins quelque sujet. Alors ses premières atteintes se font ordinairement sentir dans ces moments

intermédiaires où la lumière et les ténèbres semblent lutter ensemble et forment comme une espèce de clair-obscur favorable à ses desseins. Son action se trahit d'abord par des phénomènes insignifiants et innocents en apparence, par des caprices et des agaceries qui ressemblent souvent à ceux d'un enfant, le déplacement d'un objet, sa disparition, son remplacement, le tiraillement ou relèvement des draps, etc. Ces jeux ne sont pas aussi innocents qu'ils peuvent le paraître; quand le fait est bien certain, et qu'il est certain aussi qu'il ne peut pas venir d'une cause naturelle (car il faut toujours se garder d'y croire légèrement), cette apparence innocente n'est qu'un masque sous lequel le démon cache des intentions plus sérieuses, et prépare les voies à une action plus mauvaise. Les esprits qui jouent ainsi et qui flattent sont précisément ceux dont il faut le plus se garder. N'est-ce pas ainsi qu'agit souvent un jeune homme pour arriver à séduire, ou une jeune fille pour arriver à gagner un jeune homme? Ils commencent presque toujours par de petites taquineries.

Quelquefois ces démons se rendent visibles sous certaines formes, de nains, par exemple, qui sautent dans le coin d'une chambre, rient, font du tapage, se glissent près des lits dont ils tirent les couvertures. La plupart du temps ils ne sont visibles que pour certaines personnes. Ils ne cherchent point d'abord à posséder ceux à qui ils s'attaquent, mais seulement à s'introduire dans leur familiarité; ils s'adressent de préférence aux jeunes filles ou jeunes femmes, leur font des promesses, leur témoignent de l'amitié, leur apportent tantôt ceci, tantôt cela, quelquefois leur apparaissent sous la forme d'un beau jeune homme. Elles ne conçoivent d'abord aucun soupçon; mais malheur à elles si dès les premières poursuites elles ne mettent pas l'ennemi en fuite, au moyen du signe de la croix répété plusieurs fois s'il est nécessaire, de l'eau bénite, de l'invocation des saints noms de Jésus et de Marie!

On comprend en effet que des rapports familiers, entretenus pendant plus ou moins longtemps avec des esprits équivoques d'abord, mais qui peu à peu dévoilent leur véritable nature, doivent conduire tôt ou tard à un pacte avec le

démon ou à une possession, ou au moins à une obsession très dangereuse. Gorres cite plusieurs exemples, qui semblent bien prouvés, où ces esprits ne purent être chassés que par des exorcismes, mais le furent entièrement.

**III. Loups-garous.** — Buffon parlant de certains loups très cruels, qui dévorent les enfants ou même les grandes personnes, semble faire venir de là l'étymologie du mot loup-garou : *Loup dont il faut se garer*. D'autres la font venir de l'arbrisseau appelé *garou* dont on emploie l'écorce pour fabriquer certaines pommades, ceux qui veulent faire le loup-garou ayant assez l'habitude de se frictionner auparavant avec certains onguents ou pommades; Bescherelle la fait venir du mot celtique *garo*, *garw*, sauvage, féroce; enfin Littré du mot suédois *varulf*; homme-loup, et cela est d'autant plus vraisemblable que les loups-garous ne sont généralement que des hommes déguisés en loups pour faire peur et pouvoir commettre plus facilement des vols ou autres mauvaises actions.

Gorres dit qu'il y a certains hommes à demi sauvages, qui ont une assez grande propension à cela, qui marchant très bien sur les pieds et sur les mains, et se revêtant d'une peau de loup, ressemblent assez bien, surtout la nuit et le soir ou quand on ne les voit que de loin, à de vrais loups. Il cite plusieurs exemples de jeunes gens ou d'hommes, ayant avec cela des instincts féroces, qui poussés par un certain homme monté sur un cheval noir qui leur fit croire qu'il les changerait bien en loups, se sont en effet frottés avec un onguent et revêtus d'une peau de loup, puis se sont jetés sur des enfants qu'ils ont mordus et tués, et dont ils ont mangé une partie de la chair. Le Parlement de Bordeaux eut à juger ces faits: des médecins furent consultés, bien des témoins entendus, et tout fut bien prouvé, et les juges rendirent une sentence très équitable qu'il serait trop long de rapporter ici. Il est bien à croire que ces cavaliers noirs qui les avaient excités n'étaient autres que des démons, cependant il n'était pas possible de le prouver. Quant aux actions des accusés, c'étaient simplement des actions humaines en elles-mêmes, mais inspirées par le diable, comme d'autres mauvaises actions.

Il est certain que les démons, qui apparurent bien des fois sous des formes humaines, apparurent aussi quelquefois sous des formes d'animaux, mais jouèrent-ils eux-mêmes directement le rôle de loups-garous? Nous ne le croyons pas; il nous semble que Dieu ne le permettrait pas. Pourraient-ils au moins métamorphoser vraiment les hommes en loups véritables? Nous ne le croyons pas non plus : l'âme humaine est faite pour un corps d'homme et non pour un corps de loup. Ils pourraient tout au plus leur en donner l'apparence.

**IV. Revenants.** — Il est bien certain qu'il y a eu des apparitions de morts à qui Dieu permettait de sortir momentanément du ciel, du purgatoire ou de l'enfer, soit pour ramener d'autres âmes au bien, soit pour leur donner des avertissements, soit pour demander des prières, ou des restitutions; les vies des saints entre autres nous en offrent bien des exemples. Mais dans ces cas-là les personnes à qui se font ces apparitions peuvent en être très impressionnées, mais elles n'en sont point éplorées : il y a toujours dans le surnaturel divin quelque chose qui rassure, fortifie et pousse au bien.

Nous avons prouvé aussi que les démons bien des fois ont simulé qu'ils étaient les âmes des morts, tant dans l'antiquité que dans les âges modernes : comme nous avons traité cela dans le *Spiritisme* (surtout dans le n° 15 de 1900), nous n'y reviendrons pas ici, et nous nous contenterons de dire que nous ne croyons pas que les démons apparaissent jamais sous forme de personnes mortes, à moins d'être évoqués; nous n'en connaissons du moins aucun fait certain, et nous croyons que Dieu ne le permettrait pas.

Quand ces apparitions ne viennent pas à la suite d'évocations et ne portent pas de traces lumineuses de surnaturel divin, ou bien elles sont une simple illusion de l'imagination, ce qui peut arriver assez facilement quand cette imagination, surtout chez la femme, est vivement frappée; ou bien elles sont dues à des méprises ou à des ruses humaines.

Il est des personnes qui voient simplement comme une lumière qui se promène, ou bien entendent du bruit, des

coups, des paroles inarticulées, et on attribue tout cela aux morts. Quelquefois il peut y avoir un avertissement providentiel, venant alors du bon ange, puis l'esprit est en même temps frappé d'une idée subite, par exemple : « C'est un tel qui est mort et qui demande des prières » ; il ne lui reste pour ainsi dire pas de doute là-dessus et le calme se refait dans son âme ; mais presque toujours c'est ou bien l'imagination surexcitée qui a cru voir ou entendre, quand il n'y avait rien, ou bien une méprise. Ainsi une personne croyait avoir vu une apparition de chandelles lumineuses, et c'était simplement des feux follets. Une autre vint nous trouver un jour tout épouvantée : toutes les nuits elle était réveillée par des coups frappés contre sa cloison : c'étaient bien sûr ses parents défunts qui venaient demander des prières ; quand elle fut moins effrayée, elle finit par découvrir qu'on avait mis des chevaux dans un appartement assez voisin et que le bruit de leurs sabots retentissait contre la cloison de sa chambre. Une autre s'aperçut que ce qu'elle avait pris d'abord pour un bruit provenant des morts venait simplement de noix roulées par des rats dans le grenier ou entre les solives.

§ 4. — *Que penser des guérisseurs par des moyens extra-médicaux ?*

Il y a eu de tout temps et il y a encore de ces guérisseurs-là qui semblent au moins avoir un pouvoir extraordinaire ; pas un théologien n'en doute, pas un homme de bon sens même n'en peut douter. Les guérisons qu'ils opèrent peuvent venir ou de Dieu, ou du démon, ou d'un don divino-naturel, ou d'une vertu simplement naturelle, ou de charlatanisme agissant sur l'imagination ou sur les nerfs. Pour se prononcer il faut bien tout examiner : le but qu'ils se proposent, leur manière d'agir et les résultats qu'ils obtiennent, et encore souvent on restera dans le doute ; et la règle admise par tous les théologiens, c'est que dans le cas de doute il faut attribuer l'effet plutôt à la nature qu'à une intervention divine ou diabolique, parce que ces dernières ne se supposent pas, elles se prouvent, tandis que ce qui vient de la nature n'a pas besoin

de se prouver, il se suppose par cela seul que nous sommes faits pour vivre de la nature, dès lors que le contraire n'est pas prouvé.

Cependant lorsqu'il y a des doutes sérieux, on ne doit pas recourir à ces guérisseurs sans des raisons proportionnées, parce qu'on ne doit pas s'exposer au danger sans raison; et s'il y a des raisons suffisantes d'y recourir, il faut encore protester extérieurement ou intérieurement au moins, selon les occurrences, contre toute intervention diabolique.

Mais cette protestation seule ne suffirait pas, s'il était moralement sûr que la cause est diabolique. A quoi sert en effet de protester contre une cause, si on veut un effet qui ne peut venir que d'elle? Il en serait de même si on n'avait pas de raison sérieuse d'y recourir.

Quand il est sûr qu'un effet ne vient pas de la nature, dans le cas de doute entre Dieu et le démon, on doit plutôt présumer qu'il vient du démon parce que quand Dieu veut intervenir il n'a pas besoin de se cacher, il se prouve, se montre, se déclare ou se fait connaître de quelque manière.

**I. Guérisons provenant de Dieu.** — Ce sont celles qui sont opérées par des personnages d'une sainteté héroïque ou bien reconnue, et qui ne s'en attribuent rien, mais en renvoient toute la gloire à Dieu; celles qui se font dans les pèlerinages sous l'influence du Saint-Sacrement ou de la sainte Vierge, comme récompense de la foi, de la ferveur, ou de longues prières; celles qui sont obtenues par des neuvaines, des messes, des communions : encore faut-il bien que la superstition au moins formelle n'y ait aucune part. Assurément la *messe*, plus que toute autre chose, en raison du sang, des mérites et des prières de Jésus-Christ lui-même; les *neuvaines*, en raison de la multiplication des prières, et de la tradition chrétienne; la récitation ou lecture d'un *évangile*, à cause de la puissance de la parole même de Dieu; les *pèlerinages*, en raison de la piété plus grande que surexcitent un long voyage que la foi fait entreprendre, la visite de lieux sanctifiés par Notre-Seigneur, la sainte Vierge ou les saints, les cérémonies, le concours de fidèles, etc., sont de

nature à obtenir de Dieu de bien plus grandes grâces et quelquefois des miracles. Il en est de même, proportion gardée, des *Agnus Dei*, à cause des mérites de Jésus-Christ représenté sous la forme d'un agneau et de la bénédiction solennelle du Souverain Pontife. Les *cloches* aussi, soit par l'ébranlement de l'air, soit surtout en vertu de la bénédiction et des prières solennelles de l'Église, peuvent avoir une efficacité assez puissante pour écarter les orages. Mais il faut bien se garder d'attribuer à tout cela une vertu infaillible pour l'effet même qu'on veut obtenir, surtout quand cet effet est de l'ordre temporel, car cela reste toujours dépendant de l'ordre de la Providence divine et des vues de Dieu pour le bien spirituel des sociétés et des individus. Ce qui n'empêche pas que toute bonne prière bien faite est toujours exaucée, en ce sens qu'elle obtient toujours quelque chose de Dieu.

Toute prière donc qui prétend à l'infailibilité, surtout immédiate, relativement à la chose demandée, toute prière qui attribue sa vertu à tel ou tel mot en particulier, ou qui a besoin d'être faite par telle personne en particulier, cette personne fût-elle indigne devant Dieu, ou qui demande des choses contraires à la volonté de Dieu ou à la foi de l'Église, doit être regardée comme une prière entachée de superstition, et la superstition honore plutôt le démon que Dieu.

Il en est de même de la messe, lorsqu'on veut, par exemple, qu'elle soit dite par tel prêtre en particulier, non parce qu'il est plus pieux, mais parce que son nom commence par telle lettre, ou en l'honneur du Saint-Esprit en intervertissant l'ordre des cérémonies. Il en est de même des voyages ou pèlerinages où l'on attribue tout au voyage lui-même, fait par exemple un dimanche où l'on n'assistera pas à la messe, un vendredi où l'on fera gras, ou à cause même du nom du saint, comme par exemple saint Aignan, qu'on appelle saint Teignon contre la teigne, saint Loup, contre la peur, parce qu'un loup est de nature à faire peur.

En dehors de là, on peut dire que plus on aura de confiance et de dévotion et plus on fera de sacrifices, plus aussi on sera sûr d'être exaucé. Nous ne pouvons que louer aussi la



confiance des parents qui vouent leurs enfants au blanc ou au bleu parce que ce sont les couleurs de la sainte Vierge, ou bien à tel ou tel saint invoqué spécialement contre telle ou telle affection malade; mais sous les mêmes restrictions.

**II. Guérisons provenant du démon.** — On doit croire que les guérisons ou effets merveilleux viennent du démon : lorsqu'il y a pacte entre le guérisseur et le démon : lorsque ces guérisons sont faites pour affermir ou favoriser l'impiété, l'hérésie, l'erreur, une superstition notoire, comme nous l'avons vu au sujet des protestants des Cévennes et des jansénistes de Saint-Médard ; lorsque les prières qui les obtiennent sont impies, ou de nature à détourner de la vraie religion ou de la pratique religieuse, ou renferment des choses insensées ou des promesses contraires à l'Évangile ou à toute la tradition chrétienne, comme par exemple d'aller infailliblement au ciel si on les récite pendant quarante jours. Il est évident alors en effet que les guérisons qu'on suppose extra-naturelles ne viennent pas de Dieu.

Il en est de même de toutes celles qui n'ont d'autre but que d'exalter l'orgueil de guérisseurs qui veulent qu'on ait confiance en eux à l'égal de Dieu et se faire passer pour des envoyés de Dieu qu'on doit spécialement vénérer, ou qui ne cherchent qu'à gagner beaucoup d'argent. On doit voir aussi l'action du démon quand la maladie guérie, si on n'accomplit pas telle prescription indifférente en soi, ou même plutôt mauvaise que bonne, retombera infailliblement sur un autre membre de la famille ou sur le guérisseur lui-même ; c'est bien là en effet une tyrannie démoniaque.

**III. Guérisons provenant d'un don divino-naturel.** — Nous appelons un don *divino-naturel* celui qui est concédé par Dieu, non en raison de la sainteté de la personne, mais par une faveur gratuite, propre cependant à favoriser la piété et qui est ensuite comme naturellement attachée à la personne.

Ainsi il est admis qu'en raison de leur sacre les rois de France avaient le privilège de guérir les écrouelles, comme le reconnaît saint Thomas et aussi le pape Boniface VIII dans

la bulle de canonisation de saint Louis, et les rois d'Espagne et d'Angleterre les scrofules.

Saint Alphonse de Liguori, après Viva, n'ose pas rejeter les *Marcous* : quand une femme avait mis au monde sept garçons de suite, le septième s'appelait *Marcou*, et avait le privilège de guérir les humeurs froides. Ne peut-on pas en effet admettre que Dieu accorde cette grâce pour récompenser et encourager les nombreuses familles?

Ne peut-on pas admettre aussi que Dieu accorde, comme dit saint Liguori, à certaines personnes, le don de guérir par des prières? Mais à tout cela il ne faut pas attribuer d'infaillibilité proprement dite.

Parmi les guérisseurs extraordinaires, Gorres cite Valentin Greatrack, né en 1628, d'une famille respectable d'Irlande. A l'âge de trente-trois ans, il entendit comme une voix secrète qui lui disait qu'il pourrait par simple attouchement guérir les scrofules, de même que les rois d'Angleterre, et il en guérit en effet un très grand nombre de cette manière. Un peu plus tard, la même voix lui dit qu'il pouvait de la même façon guérir aussi les fièvres intermittentes, puis les épilepsies et d'autres maladies encore ; et il réussit également, au moins presque toujours. Il semblait qu'une vertu secrète sortait de ses mains en émanations bienfaisantes, aussi il ne voulait rien recevoir des malades qu'il guérissait. Quoique vivant à une époque où la superstition avait beaucoup de vogue, il ne se servait d'aucune formule magique ni de mots particuliers : il prononçait seulement une courte oraison jaculatoire, et lorsque le malade était guéri, il lui recommandait d'en rendre gloire à Dieu. Le pouvoir merveilleux de cet homme fut attesté par un nombre considérable de malades qu'il avait guéris, par des médecins et des personnages du plus haut rang.

M. Antonini, professeur à l'Institut catholique de Paris, a parlé d'un très respectable prêtre français, vivant encore et qu'il ne veut pas nommer, lequel guérit, par le simple contact, un nombre considérable de malades sur qui les médecins ne peuvent rien. La seule chose qu'il demande est celle-ci : « Croyez-vous que Dieu peut guérir comme il veut,

par le moyen qu'il veut? Croyez-vous qu'un ministre de Jésus-Christ peut, en imposant les mains au nom du Rédempteur, guérir les malades? » Et il ne présente point la guérison comme résultant d'un pouvoir à lui, mais bien comme la récompense que Dieu peut donner à la foi du malade. Il demande sans cesse que le malade vienne le trouver non comme un guérisseur, mais comme ministre de Jésus-Christ, et en mémoire des paroles du Sauveur, car il ne veut pas tenter Dieu, mais agir seulement pour Dieu, au nom et au gré de sa sainte volonté. M. Antonini cite un assez grand nombre de guérisons tout à fait merveilleuses opérées comme instantanément par ce bon prêtre pour qui c'était devenu comme naturel. *Alii datur gratia sanitatum*, dit saint Paul.

C'était aussi un don de ce genre devenu naturel qu'avait reçu de Dieu ce bon curé de Pioussay (Deux-Sèvres), mort tout récemment et que presque toute la France a connu. Au premier coup d'œil, il discernait le mal ou la maladie de celui qui le venait voir, et les remèdes les plus simples capables de guérir ceux pour qui les remèdes prescrits par d'habiles médecins avaient été absolument inefficaces.

Il y a des hommes à qui dans l'ordre intellectuel Dieu donne des capacités merveilleuses qui étonnent tout le monde : pourquoi ne donnerait-il pas aussi quelquefois dans l'ordre physique à quelques-uns une capacité de discerner et de guérir les maladies? Ce qu'il faut bien se garder d'attribuer au démon, quand il n'y a absolument rien dans leur manière d'agir qui soit de nature à l'évoquer directement ou indirectement.

**IV. Guérisons provenant d'une vertu simplement naturelle.** — On a vu bien des fois des guérisons opérées par des courants électriques, des aimants, le magnétisme; on peut bien admettre aussi que certains tempéraments nerveux, ou plus chargés que d'autres de fluide électrique ou magnétique, puissent dans certains cas produire des effets étranges sur quelques malades et les guérir. En traitant du magnétisme et du spiritisme, nous avons eu occasion de citer des

faits assez extraordinaires qu'il ne faut cependant pas ranger parmi les faits extra-naturels.

Il y en a qui arrivent à arrêter une brûlure en soufflant dessus et en prononçant certaines paroles. Il peut bien y avoir en effet des personnes dont le souffle ait une vertu et une puissance que d'autres n'ont pas; il peut très bien ne se trouver aucune superstition là-dedans, pourvu qu'elles n'aient pas une foi absolue dans les paroles elles-mêmes. Un prêtre nous a assuré être arrivé au même résultat en changeant entièrement les paroles, et il l'attribuait au souffle fait à des intervalles égaux.

Il en est qui arrivent presque toujours à couper les fièvres au moyen d'une veine dont ils font remonter le sang; rien encore là de superstitieux,

D'autres guérissent par des recettes qui sont des secrets de famille, et se communiquent de père en fils; en général rien à reprendre encore ici. Si l'on y ajoute des prières qui par elles-mêmes ne sont pas superstitieuses, à qui l'on n'attribue pas une vraie infailibilité, l'effet ne peut qu'en être meilleur encore.

Il existe encore, dit Bizouard, dans les campagnes et même dans les villes, des gens qui pratiquent la médecine d'une singulière manière. Un *toucheur*, avec certains gestes ou paroles bizarres, signes de croix et oraisons, guérit les entorses, les maux d'yeux, les dartres vives, tandis que les médecins, tout en recourant à la science et à de longues médications, échouent souvent. L'entorse exige un temps bien long pour être guérie; un toucheur, lui, la guérit de suite si elle est récente; si elle date de quelques jours, il faudra le même nombre de jours pour la guérison. Le Dr Ricard parle d'un toucheur qui, quoique presque indigent, ne voulait accepter aucune rétribution, et en marmottant quelques paroles guérissait complètement en trois jours, glandes, tumeurs, fièvres, etc.

(A suivre.)



## LES ANGES ET LES BÉATITUDES

(Suite)

*Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce qu'à eux appartient le royaume des cieux.*

A quoi Jésus s'empresse d'ajouter pour confirmer toute béatitude : « Vous êtes bienheureux lorsque les hommes vous maudissent et vous persécutent, et disent faussement toute sorte de mal de vous, *à cause de moi*. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, *parce que votre récompense est grande dans les cieux*; car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont été avant vous <sup>1</sup>. »

Remarquez ici deux circonstances. Jésus dit : « Vous êtes bienheureux lorsque *les hommes* vous maudissent, etc... parce que votre récompense est grande dans le royaume des cieux. » — Ici, Jésus ne parle pas au futur; il parle au présent. En conversant avec ses vrais disciples, il s'adresse à des élus, à des prédestinés. Il s'adresse à ses propres enfants, aux enfants de Dieu; il ne s'adresse pas aux hommes, il ne s'adresse pas aux fils d'Adam, à la génération de la chair, aux ténèbres qui ne l'ont pas comprise cette parole de la lumière, Lui, le Verbe. Jésus s'adresse à ceux qui l'ont reçu, à qui il donne le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu <sup>2</sup>.

Heureux donc les persécutés à qui on jette la pierre à cause du nom de Jésus, heureux parce que la parole du Dieu de la paix a pris racine dans leur cœur, et parce que, la tribula-

1. Matthieu, v, 1, 12.

2. Voir l'Évangile selon saint Jean, 1.

tion et la persécution survenant à cause de la parole, ils ne se sont pas laissés scandaliser<sup>1</sup>.

Heureux les grands martyrs du divin Crucifié qui, en union avec lui, ont souffert et souffrent chaque jour encore crucifiement, flagellation, couronnement d'épines, lapidation, incarceration, conspuation, le supplice du feu et mille autres supplices inventés par la cruauté du mal armé contre le bien. Heureux les petits martyrs selon le cœur de Jésus qui, par amour pour lui, souffrent quelque peine de la part de soi-disant chrétiens plus ou moins impies, et des persécuteurs de l'Église.

Bienheureux sont-ils dès cette vie dans l'abondance des fruits du Saint-Esprit, puisque, par la charité, ils possèdent la paix en eux-mêmes, et la paix avec leurs frères. L'injuste guerre qu'on leur fait est elle-même un indice de cette paix au sein de laquelle ils jouissent des douceurs de la prière et de la contemplation. C'est Dieu possédé comme le meilleur des pères; c'est, sur la terre, un avant-goût du bonheur qu'ont au ciel les Trônes et les Chérubins.

Heureux sont ceux dont le monde se moque à cause de l'innocence de leurs mœurs. Plus on les méprise, plus ils s'affermissent dans la sainte pureté du cœur; et à mesure que croît en eux la vraie foi, ils se séparent du monde pour se donner à Dieu sans retour. Les Chérubins ne connaissent pas d'autre bonheur.

Il est ici-bas un autre bonheur que les Anges et les Archanges envient sans doute à la terre : c'est celui qu'éprouvent les grandes âmes lorsqu'elles sont en butte aux sévices de l'ingratitude, de la part de ceux-là mêmes envers qui elles ont excellé en bonté, en justice et en miséricorde. Il est doux de souffrir ainsi; c'est une douleur très douce qui promet l'éternelle béatitude, puisque Jésus-Christ a dit : « Venez, les bénis de mon père, possédez le royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli: nu.

1. Voir l'Évangile selon saint Matthieu, XIII, 20, 24.

et vous m'avez vêtu; malade, et vous m'avez visité; en prison, et vous êtes venus à moi. »

Bienheureux et remplis de délices également ceux qui, poursuivis par l'injustice parce qu'ils sont pauvres ou qu'ils sont doux et craignent Dieu, n'opposent à leurs ennemis que les pieuses larmes de l'espérance et du pardon offertes à notre Père qui est dans les cieux!

Vienne le dernier de leurs jours et les derniers jours du monde, pour ces innombrables bienheureux en tous genres de béatitudes, eux qui ont su fuir toute leur vie le malheur. l'unique malheur du péché, alors se réalisera cette autre prophétie de Celui qui a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme, et le champ, c'est le monde. Mais le bon grain, ce sont les enfants du royaume, et l'ivraie les enfants du malin. L'ennemi qui l'a semée, c'est le démon. La moisson, c'est la consommation du siècle; et les moissonneurs sont les anges. Comme donc on arrache l'ivraie et qu'on la brûle dans le feu, ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle. Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité: et ils les jetteront dans la fournaise du feu. Là sera le pleur et le grincement des dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende<sup>1</sup>.

O saints Anges, ministres de la justice du Très-Haut pour les coupables du vice et pour les coupables de la persécution, vous êtes aussi les ministres de sa miséricorde infinie pour ceux mêmes que sur le tard un humble repentir vient ranger parmi les élus, parmi ceux qui ont mené une vie vertueuse. Dans la fureur suprême d'un Dieu en courroux vous apparaitrez tous éclatants de majesté céleste à ces pervers de l'iniquité, et ce sera là leur premier châtiment : *Voir les anges du royaume des cieux pour ne plus les revoir jamais!* Tandis que les saints monteront tout naturellement

1. Matthieu, xiii, 37, 43.

avec vous dans les splendeurs de la gloire afin de jouir durant l'éternité de Dieu en votre compagnie.

Eh! donc, magnifiques ambassadeurs que le père du peuple de Dieu vit jadis aller et venir lorsque tour à tour vous descendiez vers notre vallée et remontiez vers les hauteurs où vous habitez, hâtez, s'il se peut, le jour auquel s'ouvriront toutes larges les portes de la patrie. *Attollite portas, principes vestras*<sup>1</sup>. O princes de la gloire, ouvrez les portes du royaume. Ouvrez les portes qui laisseront passer le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les combats quand il vint à nous vivre de notre vie; ouvrez les portes éternelles et nous entrerons à la suite du Roi de gloire, régner avec lui. Et ils monteront sur la montagne du Seigneur ceux dont les mains sont innocentes et le cœur pur; qui n'ont pas reçu leur âme en vain, ni fait un serment trompeur à leur prochain, ceux qui reçoivent du Seigneur la bénédiction, et la miséricorde de Dieu, leur Sauveur; car ils forment la race des enfants de Dieu qui cherchent la face du Dieu des chrétiens. O célestes princes, ouvrez-nous les portes des béatitudes en ce séjour de notre exil, puis les portes de la patrie en la plénitude de la gloire et, sur les traces du divin Crucifié, nous entrerons à la suite des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges pour prendre place parmi les Anges, les Archanges, les Princes, les Puissances, les Vertus, les Dominations, les Trônes, les Chérubins, les Séraphins, où les prédestinés seront partagés dans les demeures infinies de la maison de Dieu selon qu'ils se seront rendus dignes des promesses de Jésus-Christ, et où les élus, par la variété de leurs mérites, s'associant à la diversité des célestes intelligences, psalmodieront avec elles les louanges de la sainte Trinité!

1. Voir le psaume xxiii.



## CONCLUSION

## DE LA PREMIÈRE PARTIE DE CETTE ÉTUDE

L'homme comprend éminemment en lui tout ce qui constitue, au physique, le règne animal.

Les anges comprennent éminemment, au spirituel, au moral, tout ce qui constitue l'homme.

La loi éternelle vise l'ange aussi bien que l'homme : l'un et l'autre furent créés pour la même fin, pour jouir éternellement en Dieu d'un souverain bonheur.

L'ange comme l'homme a été créé bon et en état de grâce ; comme lui, il a dû mériter d'être élu ; comme lui, il a eu son épreuve à soutenir, sa victoire à remporter.

Les prédestinés de la nature angélique et de la nature humaine se donnent rendez-vous dans une gloire identique par une voie qui ne change pas de condition.

Cette voie, ce sont les vertus, fécondées par les dons du Saint-Esprit, et qui n'admet entre l'ange et l'homme qu'une variante accessoire occasionnée par l'union en l'homme de la nature corporelle et de la nature spirituelle ; l'ange étant l'esprit pur mais nécessitant, lui aussi, le secours divin des grâces actuelles.

Et puis, il y a le contrat des béatitudes.

En ce monde, elles sont précédées pour l'homme de fruits célestes que les anges eux aussi auront cueillis avant d'arriver à la gloire.

La gloire est l'ensemble de ces béatitudes où leurs fleurs avec elles subsistent éternellement<sup>1</sup>.

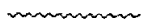
Les anges les possèdent toutes mieux que les élus, et plus ils sont élevés en perfection sur les célestes montagnes, plus ils sont pauvres d'esprit et heureux, doux et heureux, bons et consolés de la perte des méchants, justes et heureux, miséricordieux et heureux de nous pardonner, purs et heureux, paisibles et heureux.

Alfred VAN MONS.

1. L'on appelle ici fleurs des béatitudes, les vertus dont les béatitudes émergent et qui sont de celles qui subsistent dans la gloire. — Le pleur lui-même accompagne au ciel la consolation qui lui est promise, en ce sens que le pleur bienheureux n'était autre chose que l'expression de la bonté par excellence.

## DE LA SUGGESTIBILITÉ

### CONSIDÉRÉE COMME UNE FACULTÉ



#### Observations de psychothérapie

Je vous dirai d'abord que voici bientôt quatorze ans que je me suis fixé à Bruxelles à l'effet de m'y consacrer aux applications thérapeutiques de la suggestion.

Je ne m'occupe ni de médecine générale, ni de chirurgie et j'ai abandonné en grande partie l'électrothérapie que j'appliquais dans les premières années de ma pratique. Je ne traite que les maladies nerveuses et les symptômes nerveux, quelle que soit l'origine de ces derniers.

Je vous dirai encore que c'est à Paris, chez notre dévoué et savant secrétaire général, M. Bérillon, que je me suis initié à la psychothérapie. Pendant huit mois j'ai fréquenté sa clinique et ses cours et ensuite pendant quatre mois ceux de M. Bernheim, de Nancy. Après ces séjours, ma conviction était faite et je fondai à Bruxelles l'Institut psychothérapique dont j'ai l'honneur de vous mettre sous les yeux quelques vues photographiques.

Je saisis l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui pour affirmer à MM. Bérillon et Bernheim que je garde et garderai toujours vis-à-vis d'eux une profonde reconnaissance.

Je suis convaincu que les membres de la Société d'hypnologie apprendront avec plaisir que le succès a couronné mes efforts, et que, dans mon pays, la psychothérapie acquiert chaque jour de plus en plus de sympathie dans toutes les classes de la société.

Ce n'est pas que tout cela ait marché sans peine et que la lutte soit finie. Oh ! non. Il reste encore bien des préjugés à

combattre partout et, disons-le, *surtout* dans le monde des *confrères*.

« Les préjugés, a dit Victor Hugo, sont pareils aux buissons que dans la solitude on brise pour passer. Toute la multitude se redresse et vous mord pendant qu'on en courbe un. » J'ai appris par expérience personnelle combien sont justes les paroles du grand poète français.

Nous devons cependant dire que nous sommes loin du temps où *The Lancet* de Londres publiait la phrase suivante digne d'être reproduite : « Nous considérons les partisans de l'hypnotisme comme des charlatans et des imposteurs; ils devraient être chassés honteusement du corps médical. Le sujet, c'est-à-dire la victime, c'est-à-dire le complice du crime est aussi mauvais que l'opérateur et même l'homme qui lit des choses concernant l'hypnotisme est une lèpre! »

\*  
\* \*

Après ce préambule, j'aborde le sujet de ma communication. Je crois qu'il n'est pas inutile que nous insistions beaucoup sur le fait de considérer la suggestibilité comme une faculté normale, aussi normale par exemple que la sensibilité. Je m'explique.

En prenant la filiation suivante :

Présentation de l'idée au cerveau;

Acceptation de l'idée par le cerveau;

Réalisation de l'idée;

Nous arrivons à la loi établie par M. Bernheim : Toute cellule cérébrale actionnée par une idée actionne à son tour les fibres nerveuses qui doivent réaliser cette idée.

Il en découle la définition : La suggestibilité est la faculté par laquelle le cerveau accepte et réalise l'idée. J'insiste sur le mot faculté, car trop de personnes pensent que la suggestibilité est un phénomène anormal, et qu'être suggestible est l'équivalent d'être malade ou détraqué. La faculté de suggestibilité, comme celle de la sensibilité, peut être normale ou anormale. Il peut y avoir peu ou trop de suggestibilité comme il y a anesthésie ou hyperesthésie.

Dans *l'état normal* la faculté de suggestibilité présente des variantes selon la personnalité de l'individu. (Il en est de même pour les sens et autres facultés.)

Y a-t-il *trop peu* de suggestibilité, on arrive à l'entêtement, qui est un état anormal.

Y a-t-il *trop* de suggestibilité, on arrive de nouveau à un état anormal comparable à l'hyperesthésie.

En d'autres termes :

A l'état normal, le cerveau accepte avec jugement ;

A l'état d'entêtement, le cerveau n'accepte pas ;

A l'état d'hypersuggestibilité, de nature hystérique, ou autre : le cerveau accepte trop vite et, par conséquent, réalise trop rapidement.

\*  
\* \*

En considérant la suggestibilité comme une faculté, il est facile de comprendre qu'on peut exalter celle-ci comme on peut exalter les sens et les autres facultés, par la concentration. Expliquons en quelques mots ce qu'est la concentration.

Si nous prenons le chiffre 5 comme représentant la totalité de la force psychique dont nous disposons, il est évident qu'en supprimant un sens, la force 5 toujours identique s'éparpille sur quatre sens. Supprimons deux sens, la force 5 s'éparpille sur trois sens et ainsi de suite. Voyez ce qui se passe dans les faits ordinaires de la vie. Voulez-vous voir un objet au loin, vous concentrez toutes vos forces sur les yeux. Pendant ce temps, l'ouïe, le tact, etc... diminuent considérablement. Un amateur de musique ferme les yeux, donc supprime un sens, pendant une audition. Les exemples abondent et d'ailleurs le mot même de « concentration » en indique toute la portée.

Eh bien ! ce qui se produit pour les sens se produit pour les facultés psychiques, et je réclame pour la suggestibilité la place qui lui revient parmi les autres facultés psychiques.

On peut concentrer la force dont on dispose sur la suggestibilité, comme on peut la concentrer sur la mémoire par exemple.

Il faut considérer la plupart des phénomènes hystériques

comme résultant de l'exagération de la faculté de suggestibilité.

Il en découle pour la pratique :

Que si on a à mettre en jeu la suggestibilité pour un malade chez qui cette faculté est normale, le suggestionneur n'aura, en général, pas beaucoup d'efforts à faire, dès que le consentement est acquis. Il s'agit de concentrer la force psychique sur la faculté en question et sur l'idée à faire réaliser. Pour cela il ne faut qu'un peu de pratique, mais j'ajouterai que cependant il faut en plus énormément de tact, car il faut considérer la personnalité, la situation, l'intelligence et une foule d'autres circonstances concernant le sujet.

Que si on a affaire à un entêté, il faudra avoir la patience de la goutte d'eau qui finit par creuser le marbre.

Que si on a affaire à un hypersuggestible (je répète : hystérique ou autre), il faudra annihiler et prévenir l'acceptation des idées conscientes ou inconscientes qui se présentent en foule à son cerveau et tendent à se réaliser instantanément avant que le jugement n'ait pu intervenir. Pour cela il faut ramener la suggestibilité à l'état normal, et ceci exige souvent beaucoup de diplomatie.

Je ne sais si j'ai été fort clair, mais j'ai dû naturellement me résumer le plus possible pour ne pas vous tenir trop longtemps et arriver à vous exposer quelques cas de clinique.

J'ai tenu à venir vous relater très sommairement quelques cas parmi ceux qui comportent un certain enseignement.

\*  
\* \*

M<sup>lle</sup> V. M... souffre depuis six ans d'une ovarialgie extrêmement douloureuse. On décide l'opération. Sur les instances de la famille on accorde un sursis et j'essaie la suggestion. Dès la deuxième séance il n'y a plus aucune douleur et depuis douze ans il n'y a pas de récurrence.

\*  
\* \*

Mlle H... (ovarialgie grave). Le médecin traitant arrive chez moi avec la jeune fille très suggestible. La famille, avant de laisser continuer l'application de la suggestion, consulte un chirurgien. Celui-ci conseille l'opération et la famille consent. L'opération enlève la douleur pendant deux mois. Après ce temps les douleurs reviennent beaucoup plus violentes qu'auparavant et compliquées en plus de démoralisation. Cette fois on recourt à la suggestion qui enlève la douleur en quelques jours, mais à laquelle on doit recourir de nouveau de temps à autre pour le symptôme pénible de démoralisation par suite de mutilation inutile.

\*  
\* \*

M. A... est atteint de crises épileptiques environ tous les deux mois. Seulement il est plus malade de la peur d'avoir la crise que de la crise elle-même. Il est arrivé au point de ne presque plus oser sortir de sa maison, de peur d'avoir une crise. Sa profession étant celle de voyageur de commerce, il est bientôt réduit presque à l'état de misère. Je lui donne la suggestion de ne plus avoir peur, d'avoir l'aura très longue, etc... Actuellement il voyage sans crainte, sent l'aura la veille de la crise, s'installe dans son lit, subit sa crise et le lendemain recommence ses voyages. Il n'attache pas plus d'importance à sa crise qu'il n'en attacherait à une simple migraine. Quant à la crise même, l'effet de la suggestion est nul.

\*  
\* \*

M. C..., un confrère, est atteint de paralysie agitante. La suggestion n'a actuellement aucune prise sur celle-ci. Seulement j'ai pu maintenir ce malade pendant près de trois ans dans un état de calme d'esprit étonnant, vu que le patient se savait incurable.

Jusqu'à une demi-heure avant sa mort (pneumonie des vieillards), il a éprouvé un calme qu'aucune médication n'était parvenue à lui procurer.

Notre rôle, Messieurs, à nous médecins, ne consiste pas toujours à guérir. Nous sommes bien souvent, hélas ! impuissants ; mais soulager et réconforter, voilà un rôle très délicat et que la suggestion remplit à merveille. Permettez-moi de dire, à ce propos, que des confrères ont cru que je me proposais formellement de *guérir* une paralysie agitante *par la suggestion*. Cette idée n'a jamais été la mienne.

\*  
\* \*

Au point de vue chirurgical, je ne crois pas que l'application de la suggestion soit de pratique fort courante. Il faut en effet pour obtenir l'anesthésie dans des opérations assez importantes avoir affaire à des personnes extrêmement suggestibles, surtout si l'opération comporte une certaine durée. Je vous conterai, parmi plusieurs autres, deux cas intéressants.

M<sup>lle</sup> B... est atteinte d'un kyste muqueux volumineux à la lèvre inférieure. Par suggestion, elle tombe dans l'état de sommeil profond avec anesthésie complète. Un confrère peut faire la dissection de la lèvre de façon à éviter la cicatrice extérieure. Au réveil, M<sup>lle</sup> B... ne se souvient plus de rien. Ce cas date de dix ans.

\*  
\* \*

Dans un autre cas, une jeune fille était terrifiée à l'idée d'aller chez un dentiste, chose qui était urgente. Je l'hypnotisai et lui donnai la suggestion de m'accompagner sans crainte. A son réveil, elle me demanda elle-même d'aller chez le dentiste. Celui-ci déclara qu'il fallait enlever deux dents et une racine. J'endormis la personne, et l'opération fut faite avec la plus grande facilité.

\*  
\* \*

M<sup>lle</sup> C... présente depuis trois ans une surdité absolue. Tout a été fait, et finalement étant donnée l'existence de quelques symptômes nerveux, un spécialiste me l'envoie.

En six semaines, l'audition était revenue complètement aux deux oreilles et la guérison s'est maintenue pendant six ans.

\*  
\* \*

M<sup>lle</sup> P... a depuis trois semaines vingt-quatre hoquets par minute. Elle arrive chez moi dans un état très inquiétant. Je lui dis de fermer les yeux et elle s'endort instantanément et depuis cinq ans le hoquet n'est revenu qu'une fois. Cette fois d'ailleurs il n'a fallu à nouveau qu'une minute pour le faire disparaître.

\*  
\* \*

Voilà, Messieurs, quelques cas parmi une multitude d'autres. Je suis occupé à compiler toutes les observations que j'ai pu faire jusqu'ici et j'espère pouvoir les publier d'ici peu de temps.

Laissez-moi encore vous faire une remarque quant aux effets consécutifs à l'emploi de l'hypnotisme.

Quand on recourt à un moyen qui paraît être nouveau, on analyse beaucoup plus ce qui se produit après l'avoir employé que si on usait des moyens ordinaires. Une personne a été hypnotisée, deux jours plus tard elle a un mal de tête : c'est l'hypnotisme ; quelque temps après elle gagne une pneumonie : c'est encore l'hypnotisme. C'est toujours la question de *post hoc propter hoc*. Je dois dire cependant que j'ai eu de la chance sous ce rapport, c'est-à-dire que j'ai, dans diverses circonstances, échappé au reproche qu'on aurait pu me faire d'avoir tué quelqu'un par l'hypnotisme.

Un jour, je reçois chez moi un monsieur habitant un faubourg de Bruxelles et accompagné de son fils. Le but de la visite était de faire hypnotiser ce dernier. Après examen, je dis vouloir d'abord causer avec le médecin traitant et aviser ensuite. Le malade me quitte, rentre chez lui et meurt subitement.

Une autre fois, je devais aller en province, appelé par un professeur d'université, à l'effet d'essayer l'hypnotisation chez une de ses malades.



Le jour était convenu, mais il se fit qu'un empêchement de la part du professeur fit remettre la séance au jour suivant. Le jour même où j'aurais dû partir, je reçus la visite du mari de la malade en question, qui venait m'exprimer ses regrets à propos du contretemps survenu. Il était à peine parti depuis dix minutes que je reçus une dépêche me priant de prévenir M. X... que sa femme venait de mourir subitement. Si donc j'avais été ce jour-là faire une séance de suggestion à C..., je n'aurais certes pas empêché cette dame de mourir, et beaucoup auraient mis la mort subite sur le compte de l'hypnotisme. Ces deux cas sont typiques. *Post hoc propter hoc!* restera toujours de croyance courante.

\*  
\* \*

Je termine, Messieurs, en vous exposant brièvement ma façon de procéder.

Mon institut est composé d'une série de chambrettes donnant sur une vaste galerie bien aérée. Ces chambrettes sont séparées l'une de l'autre et construites de façon à éviter le plus possible tout bruit venant du dehors.

Chaque malade s'y trouve, selon son désir, seul ou accompagné d'une personne de sa famille.

Une grande salle spéciale est réservée pour les hypnotisations en commun.

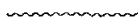
Les suggestions sont répétées à chaque malade environ toutes les dix minutes. Je garde chaque malade chez moi pendant une heure au *minimum*. La séance se prolonge quelquefois pendant plusieurs heures. Et il m'est arrivé, il y a six ans, de tenir une grande hystérique, dans l'état somnambulique, pendant cinq mois sans la réveiller. Aussi la guérison a-t-elle été et reste-t-elle complète.

Je conclus en disant que les résultats sont extrêmement encourageants et me font oublier aujourd'hui les difficultés souvent pénibles qui ont marqué le début de ma carrière d'hypnotiste.

Dr Prosper VAN VELSEN (de Bruxelles).  
(Revue de l'Hypnotisme.)

## LES RADIATIONS HUMAINES

(Suite)



L'étude suivante que nous empruntons à la *Science catholique* complète celle de notre collaborateur le P. Hilaire que nous avons publiée dans cette revue. Elle permettra au lecteur de suivre plus facilement l'évolution d'un problème qui occupe vivement l'attention.

### Étude de quelques radiations

S'il est une question scientifique à laquelle des savants éminents ont su, dans ces sept dernières années, attacher leur nom et leur savoir, c'est bien celle qui est relative à la découverte des phénomènes que l'on a appelés *radioactifs*. Il existe en effet certains corps désignés sous le nom de *radiants*; ils ont la propriété curieuse d'émettre un rayonnement non perceptible à nos sens qui ne peuvent s'assurer de sa présence qu'à l'aide d'appareils et de procédés très délicats: leurs propriétés physiques et chimiques en font une classe de corps tout à fait spéciale, et c'est à ce titre que leur étude peut avoir de l'intérêt: de plus, il y a là une question toute nouvelle pour la science, car jusqu'ici aucune application n'est venue compléter cette découverte purement scientifique.

Avant de parler des radiations spéciales émises par le radium et les autres substances radioactives, nous voudrions passer en revue certaines radiations que nous connaissons: cette étude préliminaire, faite avant même celle des corps

en question, aura le grand avantage de nous permettre de mieux comprendre les faits qui seront successivement exposés, et de mieux classer les rayons émis par les substances actives; en effet, si certains phénomènes d'ordre physique paraissent encore obscurs à tant de personnes, c'est qu'ils sont étudiés sans méthode aucune de classification, ou qu'ils sont envisagés d'une façon trop abstraite; de plus, nos organes qui sont pour nous des appareils si délicats et si précis lorsque nous étudions quelque être du monde de la matière, deviennent insuffisants pour ne pas dire inutiles lorsque nous cherchons à approfondir quelque problème relatif au monde de l'énergie.

C'est dans le monde de l'énergie que se place les phénomènes radioactifs: et pour bien les connaître, cherchons tout d'abord à donner une idée nette de la signification du mot « rayonnement ». Pour cela considérons par exemple un corps chaud, placé dans un milieu quelconque à température plus basse que lui; ce corps abandonné à lui-même va perdre petit à petit et assez régulièrement toute son énergie calorifique, tandis que le milieu ambiant, au contraire, s'échauffera; il se fera donc un échange continu de chaleur, jusqu'à ce que finalement tout notre système ait une température fixe. Si dans ce milieu nous plaçons maintenant, à une certaine distance du corps chaud, une substance quelconque possédant une température très inférieure à celui-ci, cette substance subira également l'influence du premier, et par un accroissement progressif de chaleur, deviendra sensiblement aussi chaude que lui: ces faits se constatent et se vérifient chaque jour; mais comment cette action se produit-elle? Avec un peu d'attention, la question est bien vite résolue. Il y a là un transport d'énergie calorifique du corps chaud vers le corps froid, ce transport s'effectuant à travers l'espace qui les sépare tous deux: nous donnons à ce transport le nom de *radiation* et nous appelons *rayons* la série des points considérés simultanément ou progressivement dans l'une quelconque des lignes suivies par la vibration calorifique. Scientifiquement parlant, et par extension, nous dirons, en parlant d'un corps chaud et d'un corps lumineux: ce corps émet des radiations calori-

figues, ce corps émet des radiations lumineuses. Il importe de ne pas confondre le mot « rayonnement » avec le mot « émanation » : un rayonnement, une radiation, sont des phénomènes se passant dans le sein de l'éther et se propageant par ondulations ; une émanation est tout autre chose ; un jet de lumière est une radiation, un jet de vapeur est une émanation, c'est-à-dire une émission et non un rayonnement.

On connaît actuellement un très grand nombre de rayons de toute espèce, et ces rayons sont presque tous invisibles, presque tous imperceptibles à nos sens qui, tout au moins, ne perçoivent qu'une très faible partie seulement de ces radiations. Les radiations lumineuses qui nous éclairent journellement frappent directement nos sens : elles nous viennent du soleil, immense foyer à l'état d'incandescence, dont la température est excessive, mais dont la production en lumière et en chaleur ne peut avoir lieu sans une consommation correspondante de forces vives d'une autre espèce. Observons les rayons émis par des corps incandescents, ceux émis par le charbon dans l'arc électrique, par exemple ; en faisant passer le faisceau lumineux à travers un prisme, on obtient le spectre des différentes couleurs qui composent la lumière ; cette expérience de Newton montre que la lumière blanche est formée d'un grand nombre de rayons : rayons rouges, jaunes, verts, bleus, indigo, violets.

Un corps qui émet de la lumière est un corps qui dépense de l'énergie d'une façon continue ; cette énergie se transmet dans l'espace sous la forme de radiations lumineuses, et, à son tour, elle est absorbée et transformée en chaleur ; on peut du reste facilement s'en rendre compte, en plaçant, comme l'a fait Herschell, un thermomètre avec son spectre ; on constate un échauffement sensible ; et ceci nous montre que les rayons lumineux peuvent se transformer en chaleur. Mais Herschell ne s'est pas contenté de promener son thermomètre dans les parties lumineuses du spectre ; il l'a promené aussi au delà du rouge, en dehors des parties colorées ; en déplaçant ainsi le thermomètre, il a observé également un échauffement sensible dans les régions où nous n'apercevons rien ; il est arrivé au même résultat en promenant un appareil

thermométrique très sensible au delà du bleu : on constate encore de la chaleur. Il faut donc qu'il y ait là quelque chose : on arrive donc nécessairement à cette conclusion qu'une partie seulement des radiations frappe notre œil, mais que beaucoup d'autres chauffent le thermomètre sans être pour cela capables d'impressionner nos yeux. On pourrait de même encore reconnaître dans le spectre une troisième espèce de rayons, les rayons chimiques.

La radiation qui constitue le spectre possède donc une grande étendue et se compose en réalité de trois parties : de rayons lumineux qui, agissant sur la rétine, constituent le spectre proprement dit, et donnent successivement les sept couleurs simples ; en deçà du rouge, de rayons impropres à exciter la vision, mais possédant une puissance calorifique beaucoup plus grande que les autres parties du spectre : ce sont les rayons calorifiques ; au delà du violet, de rayons encore impropres à la vision, comme les rayons situés au delà du rouge, d'un pouvoir calorifique très faible, mais doués d'une grande énergie chimique : ce sont les rayons chimiques. Il semble donc que le spectre solaire soit formé de trois spectres superposés, l'un donnant la lumière et les couleurs ; un autre dont l'action influence le thermomètre ; un troisième enfin, donnant naissance aux radiations chimiques ; mais des expériences délicates, parmi lesquelles nous ne faisons que citer celle qui accuse l'identité des raies du spectre lumineux et de celles du spectre chimique, montrent qu'il y a une liaison intime entre ces diverses radiations.

Ces rayons invisibles ont presque toutes les propriétés de la lumière : la seule différence qu'ils présentent avec elle, c'est que notre œil est incapable de les voir, c'est que notre œil n'est pas doué de propriétés assez générales pour s'apercevoir de leur présence. Mais par des procédés détournés, on peut arriver à constater l'existence des rayons existant au delà du violet : en effet, si dans cette partie absolument noire pour notre œil nous plaçons un écran enduit de platino-cyanure de baryum, ce dernier devient fluorescent sous l'action de ces rayons que nous pouvons apercevoir par cette méthode.

Ainsi il est relativement simple de démontrer l'existence des rayons ultra-violet invisibles : lorsqu'on les fait arriver sur certaines substances, dites fluorescentes, celles-ci transforment ces rayons non perceptibles en rayons ayant les propriétés de la lumière. Il est du reste très facile d'en faire l'expérience avec un verre fluorescent : prenons un verre contenant de l'urane, et interposons-le sur le trajet d'un faisceau de rayons ultra-violet ; ce faisceau qui émettait au début une lumière à peine visible devient aussitôt lumineux. L'expérience devient beaucoup plus sensible si nous nous servons d'une substance fluorescente soluble telle que la *fluorescéine* ; si nous faisons arriver en effet comme précédemment un faisceau de rayons ultra-violet dans un verre contenant de l'eau, celle-ci d'abord très peu éclairée, fait apparaître une belle fluorescence verte au fur et à mesure que la fluorescéine entre en dissolution dans l'eau ; si l'on agite le liquide, toute l'eau est rendue lumineuse : cette lumière verte est la transformation des rayons invisibles reçus par cette substance. On peut répéter la même expérience avec l'*éosine*, qui sous l'action de ces mêmes rayons accuse une lumière rouge. En en ajoutant à l'eau, comme tout à l'heure, la lumière devient rouge, au lieu d'être verte comme auparavant.

Il en serait de même si l'on se servait pour réaliser ces faits d'autres substances, entre autres celles dites phosphorescentes : nous savons que ces substances après avoir été impressionnées par des rayons, restent lumineuses pendant quelques instants, même lorsque le faisceau de rayons ne tombe plus sur elles : c'est ce qui se passe par exemple pour le sulfure de zinc, substance excitée par les rayons ultra-violet. Nous pouvons donc nous contenter d'éclairer pendant quelque temps un écran recouvert de ce corps et le retirer ensuite. En plaçant la main sur cet écran rendu ainsi impressionnable, et en l'exposant à la lumière invisible ultra-violette, on constate, en retirant l'écran, qu'il est lumineux sauf à l'endroit où se trouvait la main. Eh bien ! les divers rayons invisibles analogues à ceux de la lumière constituent la plus grande partie du rayonnement des corps incandescents : lorsqu'un

corps est porté à l'incandescence, il émet une grande quantité de rayons non accessibles à notre vision.

Mais ce ne sont pas là les seules radiations invisibles que nous connaissons : lorsqu'une étincelle électrique éclate entre deux corps conducteurs, il se propage dans l'espace une perturbation qui peut se faire sentir au loin en agissant sur un appareil situé à une grande distance ; on sait que c'est sur ce principe qu'est fondée la télégraphie sans fils : on peut à distance produire certaines actions électriques au moyen de rayons formés par les ondes électriques, qui se propagent dans l'espace, grâce aux vibrations d'un fluide particulier appelé éther. D'après Maxwell, les radiations électriques se propageraient absolument comme les radiations lumineuses, en faisant vibrer l'éther normalement à la direction de propagation ; les ondulations électriques et les ondulations lumineuses différeraient par l'amplitude et la fréquence : Hertz a découvert cela il y a une quinzaine d'années ; une liaison entre ces deux sortes d'ondulations a été établie par lui nettement au moyen d'expériences sur les ondulations électriques, basées sur la méthode des interférences ; elles ont montré que les actions électro-magnétiques se propagent dans l'espace avec une grande vitesse ; la seule différence entre les deux sortes d'ondulations est que les longueurs des ondes lumineuses sont un million de fois plus courtes que celles des ondes hertziennes : il a également montré que ces dernières se réfléchissent, et, au moyen d'un prisme en asphalte, qu'elles présentaient aussi le phénomène de réfraction. Des expériences plus récentes ont démontré que la vitesse de ces ondes est la même que celle de la lumière, c'est-à-dire d'environ 300.000 kilomètres par seconde.

Il y a donc là encore de nouveaux rayons qui ne frappent pas directement nos sens et qui sont analogues à ceux de la lumière, bien qu'on les étudie avec des appareils tout à fait différents de ceux que nous avons considérés jusqu'ici.

Enfin, il existe d'autres rayons invisibles qui sont d'une nature absolument différente : nous voulons parler des rayons cathodiques et des rayons Röntgen. Ces rayons prennent naissance lorsqu'une source fournissant une grande diffé-

rence de potentiel, une bobine d'induction de Ruhmkorff par exemple, est reliée à un tel tube de verre par deux fils de platine soudés au verre. On constate, en faisant dans ce tube un vide de plus en plus grand, que la décharge y change d'aspect suivant la valeur de la pression. Pour des pressions ordinaires, la décharge s'effectue sous forme d'éclincelles ; pour des pressions plus faibles, il se produit des aigrettes ininterrompues et enfin, lorsqu'il n'y a plus que quelques millimètres de pression, une lueur part du pôle positif ou anode, le pôle négatif ou cathode étant entouré d'une auréole violette suivie d'un espace plus obscur. Cette ampoule dans laquelle ne se trouve qu'une quantité d'air égale à un dix-millième de la quantité normale constitue ce qu'on appelle un tube de Geissler : la lueur de ces tubes varie avec le gaz qu'ils contiennent : examinée au spectroscope, elle donne des raies caractéristiques de ce gaz. Si l'on pousse encore plus loin la raréfaction, les électrodes se trouvent reliées par des bandes alternativement brillantes et obscures : c'est le phénomène de la *stratification*.

Mais dans ce tube, les phénomènes qui donnent naissance aux rayons cathodiques ne naissent pas encore. Pour obtenir les rayons cathodiques, il faut pousser le vide encore à un plus haut degré, et tel que la pression de l'air restant ne soit plus qu'un millionième environ de celle qui existe dans l'atmosphère ; dans ce cas l'aspect du tube dans lequel passe le courant électrique est tout différent : il constitue un tube de Crookes : les lueurs disparaissent et la décharge partant de la cathode se transmet sous forme de rayons rectilignes réfléchis normalement à la surface, indépendamment de la position de l'anode dans le tube ; ce fait distingue les tubes de Crookes des tubes de Geissler ; ces rayons appelés cathodiques forment ainsi un faisceau doué de propriétés curieuses : ils donnent naissance à l'endroit où ils arrivent sur le verre à une belle fluorescence verte : il se produit également à cet endroit un dégagement de chaleur qui peut être suffisant pour fondre le verre.

Les rayons cathodiques jouissent de propriétés magnétiques et mécaniques : ils sont déviés par un aimant et peuvent faire



mouvoir un moulinet en mica disposé à l'intérieur du tube ; on peut même combiner ces deux propriétés et en faire expérimentalement leur démonstration ; un moulinet placé devant la cathode est masqué en partie par un écran de mica : lorsque les rayons ne sont pas déviés, ils viennent frapper l'écran sans faire tourner la roue ; mais si, au moyen d'un gros aimant, on peut les faire changer de direction de manière à ce qu'ils passent d'un côté ou l'autre de l'écran, ils viennent alors frapper la roue dont la rotation change de sens suivant qu'elle reçoit les rayons en haut ou en bas. Crookes attribua ces effets à un nouvel état de la matière, distinct de l'état gazeux, qu'il appela l'état radiant. Suivant ce physicien, les molécules de gaz se trouvant très écartées les unes des autres sont, après avoir été électrisées, repoussées par la cathode et viennent frapper le verre de l'ampoule sans rencontrer d'autres molécules sur le chemin. Sous l'action de ce bombardement moléculaire, le verre de l'ampoule devient fluorescent.

Enfin ce sont les rayons cathodiques qui donnent naissance aux célèbres rayons Röntgen ; lorsque les rayons cathodiques viennent frapper une paroi solide, cette paroi devient le siège d'une nouvelle émission de rayons : c'est à ces derniers que le professeur Röntgen donna le nom de rayons X. Ces rayons ont certaines propriétés communes avec les rayons cathodiques ; comme eux, ils rendent l'air conducteur de l'électricité ; comme eux, ils rendent lumineux les corps fluorescents. Les rayons Röntgen traversent les métaux, le papier noir, la chair, et l'on sait quel usage on fait en médecine de cette propriété vraiment extraordinaire. Prenons un tube de Crookes en activité ; dans ce tube les rayons cathodiques viennent frapper le verre à leur sortie, ils y produisent les rayons X. Si maintenant nous plaçons entre ces rayons et un écran au platino-cyanure de baryum, capable d'être impressionné par eux, une boîte en bois avec vis et charnières métalliques, on voit très bien que les rayons traversent les bois, tandis qu'ils traversent très mal les vis et les charnières en fer dont l'image est nettement visible.

Ces rayons diffèrent de la lumière en ce qu'ils ne se réflé-

chissent pas ni ne se réfractent pas : un faisceau de rayons Röntgen traverse un prisme sans dévier de sa direction ; sur un miroir ils ne subissent point de réflexion : ils sont absorbés par le miroir ou bien ils disparaissent ; ils diffèrent essentiellement des rayons cathodiques en ce que l'aimant n'a sur eux aucune action.

Toutes ces considérations sur le rayonnement en général nous montre qu'il y a trois groupes de rayons bien caractérisés par des propriétés spéciales : 1° rayons semblables aux rayons lumineux, qui sont soumis aux lois de la réflexion et de la réfraction et sur lesquels l'aimant n'a aucune action ; 2° rayons cathodiques qui ne se réfléchissent pas ni ne se réfractent pas, mais sur lesquels agit l'aimant ; 3° rayons Röntgen qui ne se réfléchissent pas ni ne se réfractent pas, et sur lesquels l'aimant n'agit pas.

### Découverte des phénomènes radioactifs

Nous arrivons donc à l'étude des corps radioactifs. Ils ont la propriété d'émettre des rayons qui rappellent par leurs principales propriétés les rayons Röntgen, mais ils en diffèrent d'une façon essentielle par ce fait important : tandis que pour donner naissance aux rayons Röntgen, il faut utiliser le courant d'une bobine d'induction, c'est-à-dire dépenser de l'énergie électrique et disposer d'un appareil puissant, au contraire, les rayons des corps radioactifs sont émis spontanément, sans aucune dépense, et c'est là ce qui est particulièrement étonnant dans ce phénomène.

La découverte des phénomènes radioactifs a pour point de départ les recherches faites, il y a très peu d'années, sur les propriétés de certaines substances phosphorescentes et fluorescentes et sur les impressions qu'elles produisent sur les plaques photographiques : nous venons de voir de quelles particularités intéressantes étaient doués les rayons Röntgen, et nous connaissons le retentissement que fit leur découverte dans le monde, découverte qui conduisit depuis certains physiciens à des déductions qui semblent maintenant jeter un

jour nouveau sur toute une partie de la physique; c'est ainsi que des recherches conduisirent tout d'abord M. Poincaré à la remarque suivante : « Étant donné que le verre du tube de Crookes, frappé par les rayons cathodiques, devient fluorescent, et que de cette fluorescence résulte une émission de rayons Röntgen, on peut se demander si tous les corps, dont la fluorescence est suffisamment intense, n'émettent pas, outre les rayons lumineux, des rayons analogues aux rayons Röntgen, quelle que soit la cause de leur fluorescence. »

En effet, G. Le Bon fit remarquer que certains métaux tels que le zinc, l'aluminium, le cadmium, le fer, frappés par la lumière, devenaient capables d'impressionner, quoique faiblement et irrégulièrement, des plaques photographiques; cette découverte de la *lumière noire*, plus modeste en apparence que celle des rayons Röntgen, fut plus importante en réalité. Énoncer que les métaux peuvent, dans certaines conditions, émettre des radiations d'un ordre entièrement nouveau, capables d'impressionner des plaques sensibles à travers des obstacles, de décharger les corps électrisés, était émettre une idée digne de contestation; la lumière noire eut d'abord le don d'exaspérer une foule de physiciens. Néanmoins, G. Le Bon poursuivit ses expériences, sachant mieux que personne qu'elles étaient incomplètes en effet, et qu'il se trouvait en présence de radiations d'origines fort diverses qu'il fallait d'abord dissocier.

La séparation de ces éléments donna lieu à des recherches sur *la transparence de la matière et la luminescence invisible*.

Ces premiers travaux ne devaient pas rester infructueux; peu de temps après, en effet, M. Henry remarqua que le sulfure de zinc phosphorescent pouvait aussi émettre des rayons capables d'impressionner les plaques sensibles à travers un papier noir entièrement opaque à la lumière; il fut également constaté par un autre savant que le sulfure de calcium, exposé à la lumière, produisait le même effet; c'était une vérification des expériences et des faits avancés par G. Le Bon. On pouvait considérer ces phénomènes comme le résultat d'une émission de rayonnement après excitation à la lumière; pour

que ce rayonnement prenne naissance, il fallait, en effet, soumettre à l'insolation les substances actives; il y avait donc là, en quelque sorte, emmagasinement puis restitution d'énergie, et ce n'était donc qu'un cas particulier de la phosphorescence. Plus tard, M. Troost lui-même obtint de très fortes impressions photographiques avec de la blende hexagonale phosphorescente, en la faisant agir à travers un papier noir et un carton.

Les travaux continuant, M. H. Becquerel entreprit de rechercher si les sels d'*uranium*, dont quelques-uns sont fluorescents, pouvaient de même produire des radiations traversant le papier noir; il obtint, en effet, des résultats tout à fait positifs et c'est avec le sulfate double d'uranyle et de potassium que débutèrent ses expériences, lesquelles ouvrirent la voie à toute une série de découvertes qui se sont succédé depuis sans interruption. Il était naturel de penser, d'après les résultats obtenus antérieurement, que ce sel, qui est fluorescent, se comportait comme les sulfures de zinc et de calcium, et que ses radiations avaient la même nature; mais bien que les sels d'*uranium* impressionnent les plaques photographiques, et bien que cette action se produise à travers les corps opaques, l'analogie n'était qu'apparente, et ce phénomène, pour ce cas particulier de l'*uranium*, n'était nullement lié à la fluorescence. En effet, pour que l'*uranium* puisse impressionner des plaques, il n'était pas nécessaire, contrairement à ce qui se passait pour les sulfures de zinc et de calcium, qu'il soit exposé à la lumière; en le laissant en pleine obscurité, il continuait à impressionner les plaques photographiques pendant des années. Il y avait donc là un phénomène d'une apparence toute nouvelle, lié à la nature même de l'*uranium*; de plus, tous les composés de ce métal, qu'ils soient fluorescents ou non, agissent de même, et l'*uranium* métal est le plus actif.

« Ce furent des lamelles cristallines de sulfate d'uranyle et de potassium, dit M. Becquerel, qui servirent à mes premières expériences; après avoir posé une de ces lamelles sur le papier noir qui enveloppait une plaque sensible, et l'avoir laissée ainsi pendant quelques heures, j'observai, en dévelop-

pant la plaque, que le sel d'uranium avait émis des rayons actifs, traversant le papier noir ainsi que plusieurs écrans interposés entre le corps rayonnant et la plaque sensible : lamelles minces de verre, d'aluminium, de cuivre. »

Ce physicien ne tarda pas à reconnaître que ce phénomène était indépendant de toute excitation de nature connue ; il fallait donc reconnaître que l'uranium et ses composés émettent des rayons particuliers, capables d'impressionner des plaques sensibles ; le même savant établit définitivement les propriétés de ces rayons uraniques qu'il résuma ainsi : l'uranium et ses composés émettent *spontanément* des radiations qui impressionnent les plaques sensibles au travers du papier noir opaque à la lumière ou même d'une feuille mince de métal : ils traversent en général toutes les substances, mais seulement sous une faible épaisseur. Les rayons uraniques ne se réfléchissent pas ni ne se réfractent pas : ils rendent l'air conducteur de l'électricité, et c'est là une de leurs propriétés les plus importantes.

Quand on se trouve en présence d'un phénomène aussi nouveau, il est naturel de chercher à le classer en essayant de faire des rapprochements avec des phénomènes déjà connus et étudiés ; on s'aperçoit alors que les propriétés des rayons uraniques sont communes à celles des rayons cathodiques et des rayons Röntgen, les deux sortes de rayons émis par un tube de Crookes. Il convient donc de rapprocher les radiations émises par l'uranium des rayons cathodiques et des rayons Röntgen ; mais il est une particularité des rayons uraniques qui se refuse à toute analogie : nous voulons parler de la spontanéité et de la constance de l'émission ; l'émission de ces rayons est spontanée, c'est-à-dire qu'elle ne provient aucunement de l'extérieur, qu'elle n'a pour origine aucune force étrangère. Pendant longtemps, M. Becquerel avait pensé, comme nous l'avons dit plus haut, que la lumière était la cause unique du phénomène ; que l'uranium emmagasinait de la lumière, et qu'il la restituait ensuite sous forme de rayons uraniques. Mais l'expérience n'était pas favorable à cette interprétation du phénomène : car il a montré que, s'il n'est pas possible de priver l'uranium de ses propriétés

par un séjour dans l'obscurité, il n'est pas davantage possible d'augmenter son rayonnement par un éclaircissement intense, ni par aucun procédé. L'émission des rayons uraniques est donc très constante, elle ne varie sensiblement ni avec le temps, ni avec l'éclaircissement, ni même avec la température, et c'est là le côté le plus troublant du phénomène: aucune modification ne se produit dans cette matière qui rayonne de l'énergie, très faiblement à la vérité, mais d'une façon continue; elle n'éprouve aucun changement d'état appréciable, aucune transformation chimique visible; elle demeure, en apparence tout au moins, identique à elle-même; la source d'énergie qu'elle dégage reste introuvable: c'est là peut-être un désaccord avec les lois fondamentales de la science, considérées jusqu'ici comme générales.

A la suite des recherches de M. Becquerel, et en présence d'un phénomène aussi bizarre, il était naturel qu'on se demandât si l'uranium était le seul métal jouissant de propriétés aussi extraordinaires. M. Schmidt, en Allemagne, étudia à ce point de vue un grand nombre de corps et leurs composés: il put ainsi trouver que le *thorium* et ses composés étaient doués de propriétés semblables à celles de l'uranium: M<sup>me</sup> Curie, en France, grâce à l'obligeance de chimistes qui lui prêtèrent quelques échantillons de corps très rares, entreprit de passer en revue tous les corps alors connus; elle arriva au même résultat que M. Schmidt: seuls l'uranium, le thorium et leurs composés étaient susceptibles de produire ces phénomènes. M<sup>me</sup> Curie a alors entrepris l'étude spéciale des radiations émises par les sels d'uranium et de thorium: pour cela elle s'est servie de la propriété que nous venons d'énoncer, que ces radiations rendent l'air conducteur, ce phénomène étant celui qui se prête le plus facilement aux mesures. Elle imagina des appareils dont le principe du fonctionnement était le suivant: Supposons que nous ayons un électroscope chargé (on en constate la charge par l'écartement des feuilles d'or); si nous en approchons un corps radiant, l'électroscope se décharge naturellement puisque l'air est rendu conducteur, et les deux feuilles se rapprochent l'une de l'autre. Par conséquent on conçoit que l'on peut mesurer,

par la vitesse avec laquelle les feuilles d'or se rapprochent, l'intensité de la radiation. On a pu constater de la sorte, en première approximation, que tous les corps renfermant de l'uranium et du thorium sont radioactifs, et cela, en général, d'autant plus fortement qu'ils contiennent une plus grande proportion de matière active.

La radioactivité est donc une propriété qui accompagne l'uranium et le thorium dans tous leurs états; c'est une propriété atomique de ces éléments, et elle est toujours diminuée par l'addition de matières étrangères inactives; au point de vue de ses caractères, le thorium jouit de propriétés à peu près semblables à celles de l'uranium. Certains autres corps émettent des rayons analogues aux rayons uraniques et thori-ques, mais l'émission n'a pas le caractère atomique; ainsi le phosphore blanc humide est actif, mais le phosphore rouge et les combinaisons du phosphore ne le sont pas; le phosphore n'est donc pas un corps radioactif à la façon qui nous occupe ici. Ajoutons que les rayons émis par l'uranium et le thorium sont maintenant souvent désignés sous le nom de rayons de Becquerel; nous pouvons même généraliser ce nom, et l'appliquer non seulement aux rayons émis par ces deux corps, mais aussi à tous les rayons de même nature; nous appellerons également substances radioactives celles qui émettent les rayons de Becquerel, quelles que soient ces substances.

(*A suivre.*)

Dr DUPOUY



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

---

### Le Secret de la Salette

MONSEIGNEUR,

Beaucoup de bons esprits pensent que le « Secret de la Salette » est dû, en partie au moins, à l'imagination de Mélanie. L'un des partisans du Secret, M. Jean de Dompierre, en a publié récemment une édition à Rennes, et, sans s'en apercevoir, a donné de nouvelles armes aux sceptiques.

1° Ces derniers objectaient que la révélation aurait été faite à Mélanie en 1846. Or le texte n'a été publié que trente-trois ans après, en 1879. Il est difficile d'admettre que pendant un si long espace de temps, le mot à mot du discours de la sainte Vierge ait pu être conservé exactement. Il est beaucoup plus probable qu'il aura été influencé par le tempérament agité de la voyante.

A cela les partisans répondaient que, dès 1851, Mélanie avait transmis son texte à Pie IX.

Cette réponse n'était pas solide. Elle n'eût eu de valeur que si on eût apporté une copie, certifiée conforme, de la rédaction présentée au Saint-Père. Peut-être, disait-on, la rédaction imprimée n'est-elle plus la même et a-t-elle subi des retouches, à la lumière des événements postérieurs ?

Eh bien, la brochure de M. de Dompierre nous donne la preuve positive de ces retouches. Elle renferme, en effet, une lettre de 1880, écrite en faveur de Mélanie, par son protecteur, Mgr Zola, évêque de Lecce. On y trouve les aveux suivants : « Mélanie n'a pas envoyé à Sa Sainteté Pie IX *tout le secret* qu'elle a publié dernièrement, mais seulement tout ce que la sainte Vierge *lui inspira, sur l'heure*, d'écrire de cet important document (p. 11). »

Voilà qui est grave. Dans une prophétie, qu'on nous présente comme prononcée *textuellement* par Marie, tous les mots portent, et il y a une distance immense entre le mot à mot et le résumé.

Bien plus, il y eut d'autres remaniements. Car Mgr Zola continue ainsi : « Le 30 janvier 1870, Mélanie livra entre les mains de M. l'abbé Félicien Bliard ce même document, avec sa déclaration d'authenticité et sa signature, mais avec de petites *rélicences* indiquées par des points et des etc., remplaçant ainsi les parties du *Secret* qu'elle ne jugeait pas devoir encore dévoiler (p. 11)... » « Quant au *Secret*, imprimé à Lecce (1879), je vous assure qu'il est identique (?) à celui qui me fut donné par Mélanie en 1869. Dans ce dernier (celui de 1879), elle a



seulement comblé ces *lacunes*, ces petites *réticences*, qui, du reste, étaient loin de rien ajouter ou de rien ôter à la *substance* de ce document (p. 15). »

Fort bien ! La *substance* est la même. Mais cela ne suffit pas. On nous annonce « le texte authentique et intégral ». Rien ne prouve plus que nous l'avons.

2° M. de Dompierre insère, p. 34, la lettre suivante, d'avril 1903; elle est précieuse pour les sceptiques : « J'ai été longtemps en correspondance avec Mélanie de la Salette, et je possède de cette sainte fille trente-cinq à quarante lettres. Or, dans votre brochure, ainsi que dans celle du Père..., il s'est glissé une petite inexactitude qui n'est pas sans une certaine importance. En effet, dans le texte que vous publiez, il est dit : « Les méchants attenteront plusieurs fois à la vie du Saint-Père (il s'agit de Pie IX) sans pouvoir nuire à ses jours ; mais ni lui « ni son successeur, *qui ne régnera pas longtemps*, ne verront le « triomphe de l'Église de Dieu. » Ces mots que je souligne, *qui ne régnera pas longtemps*, n'existent pas dans le texte de Mélanie ; ce sont des points qui les remplacent ; et ces points tiennent la place d'un passage, qui annonçait l'emprisonnement de Léon XIII dans un cachot du Vatican, de Pâques 1892 à Pâques 1893 ; puis sa séquestration dans ses appartements, séquestration qui se continue peut-être encore (en 1903) et le met dans l'impossibilité de remplir ses devoirs de Pontife suprême. Et voilà comment Léon XIII, qui, en réalité, aura porté la tiare pendant de longues années, n'aura, de fait, régné que très peu de temps, ses pouvoirs ayant été usurpés par son entourage, dès les premières années de son règne. »

Ainsi Mélanie a prédit deux captivités successives de Léon XIII, et avec une précision de dates à laquelle, hélas ! les prophéties ne nous ont pas habitués.

De ce document, je tire deux conclusions. La première, c'est qu'on y trouve un aveu. Il est donc reconnu que les partisans du *Secret* ne se sont pas gênés pour y faire une suppression importante, portant sur un passage gênant. Cela ne donne pas confiance dans leurs publications qualifiées « d'authentiques et intégrales ».

Seconde conclusion. Ces captivités de Léon XIII sont des histoires à dormir debout, racontées, s'il m'en souvient, par les fausses voyantes de Loigny. Tous ceux qui ont approché Léon XIII, même dans les derniers mois de sa vie, ont constaté avec admiration avec quelle lucidité et quelle énergie il gouvernait par lui-même, se tenant au courant de toutes les affaires. Ce n'était point un vieillard, en enfance, mené « par son entourage » et « dans l'impossibilité de remplir ses devoirs de Pontife suprême ». Or puisqu'il est avéré que le *Secret* contient cette niaiserie, il s'ensuit qu'on doit l'attribuer, au moins en partie, à une imagination surchauffée.

Abbé Louis.

## VARIÉTÉS

PASSAGE A TRAVERS LA MATIÈRE

Dans un précédent numéro de la *Lumière*, nous avons rendu compte du curieux phénomène éprouvé par M<sup>lle</sup> Lucy A. Mallory, qui avait flotté dans les airs et traversé, en flottant, les portes et les murs. Ce médium se demande si le phénomène a été réel ou non, et, dans ce dernier cas, comment a pu se produire chez elle cet état d'esprit qui lui a fait prendre le phénomène pour réel. Le message suivant qu'elle a obtenu jette quelque lumière sur ce sujet : « Il n'y a rien de miraculeux ni d'étrange dans ce fait que votre corps ait flotté dans les airs et ait traversé des corps solides. La chose vous paraît extraordinaire parce que vous ne comprenez pas encore la loi qui est en action dans ce phénomène. La transformation de la glace en vapeur et du bois en feu vous paraîtrait non moins miraculeuse, si vous n'aviez jamais constaté ces faits : mais, comme c'est pour vous un phénomène banal, vous dites : c'est une loi naturelle. Cependant, vous ne comprenez pas cette loi, vous n'en voyez que l'effet.

« Le temps est proche où il ne paraîtra pas plus extraordinaire de voir de la matière solide flotter dans les airs et de la matière passer à travers la matière, que de voir le fil télégraphique transporter des messages ; et la loi n'en sera ni mieux ni moins bien comprise que celle qui préside à la transmission téléphonique...

« Jusqu'à ce jour, la famille humaine a toujours identifié la vie avec le corps, ou du moins s'est comportée comme si le corps était la vie, c'est-à-dire le moi ou l'individu ; on a donc eu toujours la tendance à matérialiser l'esprit. Mais aujour-

d'hui l'humanité s'affranchit de la peur qu'elle a eu de penser autrement que suivant des directions données; sa conscience s'élargit, atteint d'autres plans, et bientôt on découvrira qu'il existe une loi en vertu de laquelle la manifestation de l'esprit, appelée « matière », peut revêtir des expressions diverses et traverser une autre matière, l'éviter ou tomber, rien que par la puissance de la volonté. La science sera forcée de recourir à cette loi pour prouver l'immortalité de l'âme.

« La matière spiritualisée a une action plus effective que l'esprit matérialisé. »

(*The World's Advance-Thought*, mai.)



---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

## UNE NOUVELLE RELIGION

### I

Malgré certains dissentiments philosophiques que l'on retrouve dans les écrits des écrivains de l'école nouvelle, il faut bien reconnaître que la grande majorité des spirites, à la suite de quelques hommes dont la bonne foi surprise nous paraît contestable, rêve de détruire le catholicisme et de lui substituer le spiritisme dans la conscience humaine et dans la société.

Les philosophes qui protestent contre cette tentative d'organiser un clergé spirite, d'ouvrir des temples aux fidèles, de leur donner le spectacle d'imposantes cérémonies, ces philosophes sont en minorité; leurs essais d'une philosophie scientifique nouvelle fondée sur une connaissance plus approfondie de la matière et de l'organisme de l'homme, n'ont pas encore eu un retentissement profond dans la foule. On les lit peu, et les disciples vont ailleurs.

Les spirites qui se réunissent en France, en Belgique, en Amérique pour prier, chanter des cantiques, évoquer leurs morts, échanger leurs pensées sur la vie future avec l'opiniâtreté d'une conviction intraitable, se comptent aujourd'hui par millions. Ceux-ci les encouragent parce qu'ils ont la prétention de voir dans cette tentative un puissant moyen d'atteindre la puissance du catholicisme. Ceux-là les observent avec une attention philosophique vivement intéressée, ils signalent leur avènement, ils prédisent leur victoire.

« Les occultistes, écrit Maxwel, et les théosophes se recrutent surtout dans les milieux intellectuels : la clientèle du spiritisme est plus vaste. Son avenir me paraît aussi plus assuré. La simplicité de ses enseignements et de ses méthodes est faite pour séduire les âmes et les intelligences qui

reculent devant l'édification personnelle d'une croyance : car c'est une pénible entreprise et une lourde tâche que de se façonner une philosophie. Il est plus commode d'accepter des indications toutes prêtes et de croire à des affirmations en apparence sincères et bien informées. De longs siècles de discipline religieuse ont accoutumé l'esprit humain à faire des actes de foi et à fuir toute discussion libre dès qu'il est question des destinées futures. Il est malaisé de se débarrasser de cette habitude atavique.

« C'est ce qui fait le succès du spiritisme ; il vient à son heure et répond à un besoin général <sup>1</sup>. »

Ce n'est pas une habitude atavique qui gagne aujourd'hui tant d'âmes à la cause du spiritisme et qui les incline devant une idole nouvelle. Ce besoin est contemporain de l'apparition de l'homme sur la terre. Si loin que nous remontions dans l'histoire, à tous les moments de la durée, sur tous les points de l'espace, nous voyons des peuples qui ont cherché à jeter un pont de communication entre l'autre monde et le monde présent. Ils évoquaient les morts, ils consultaient les esprits, ils interrogeaient les augures et les oracles, et ce n'était pas le désir d'échapper aux fatigues d'une recherche scientifique qui exaspérait ainsi leur curiosité ardente.

S'il en était autrement, les hommes qui ont passé leur vie dans les fatigues et les incertitudes de ces recherches scientifiques, ces philosophes qui n'ont jamais entendu une réponse satisfaisante aux questions qui s'élevaient dans leur esprit, tous ces chercheurs convaincus de l'inutilité de leurs efforts douloureux auraient fini par demander à la révélation et à l'autorité ce que la raison et la philosophie ne pouvaient pas leur donner.

Il n'en fut jamais ainsi parmi ces philosophes qui cheminent dans la nuit, et ni aujourd'hui, ni jamais, l'esprit humain ne se sentit invinciblement attiré vers les communications de l'autre monde, par cette considération exclusive, qu'il en coûte trop de chercher la vérité.

La grande majorité des spirites — j'en ai interrogé un

<sup>1</sup>. Maxwell, *Les Phénomènes psychiques*, p. 7.

certain nombre — se sent attirée vers ces réunions dramatiques par le désir de voir un spectacle saisissant et nouveau, par l'illusion d'entendre les morts et d'en être entendue, par les puissantes énergies du sentiment.

Ce n'est donc pas la partie philosophique et doctrinale du spiritisme qui les attire. Ils y sont indifférents. Mais, dans ces assemblées si nombreuses à Paris, en Belgique, en Amérique, on prie, on subit la contagion aveuglante des médiums et des extatiques, médiums à incarnations, médiums écrivains; on y cherche ce trouble enivrant qui va jusqu'à l'hallucination inconsciente et qui secoue violemment le système nerveux. Le besoin d'émotions violentes tourmente notre génération et la tue.

Ce ne sont pas des penseurs d'une haute intelligence qui fréquentent ces réunions troublantes. On n'y trouve pas des philosophes attirés par l'espoir de résoudre enfin l'éternel problème de la vie future. Les intellectuels haussent les épaules, et n'ont pas la foi. Toute manifestation surnaturelle, ou proclamée telle par la crédulité naïve des spirites, les fait sourire. Ils n'ont pas la foi qui transporte les montagnes. Ils n'ont pas la foi qui éclaire les chemins et les tournants de la vie.

Ce sont des âmes simples et de bonne espérance qui puisent dans le sentiment l'inspiration et la direction de leur vie, ce sont des curieux et des malheureux, souvent incapables de se rendre compte du mobile de leurs actions qui accourent à ces fêtes spirites où la violence des secousses met la raison en péril.

« Les phénomènes des séances spirites, écrit M. Maxwell, phénomènes réels, sont le miracle qui vient confirmer l'enseignement des esprits. Pourquoi douter?

« Aussi la clientèle du spiritisme grossit-elle avec une extraordinaire rapidité. L'extension que prend cette doctrine est un des plus curieux phénomènes de l'époque actuelle. Nous assistons à ce qui me paraît être la naissance d'une véritable religion, sans cérémonial rituel et sans clergé organisé, mais ayant des assemblées et des pratiques vraiment cultuelles. Je trouve pour ma part un extrême intérêt à ces

réunions, et j'ai l'impression d'assister à la naissance d'un mouvement religieux appelé à de grandes destinées.

« Mes prévisions se vérifieront-elles ? C'est à l'avenir qu'il appartient de nous fixer (p. 11). »

Ce n'est pas un spirite qui s'exprime ainsi, c'est un écrivain indépendant qui fait profession un peu trop bruyante de ne croire ni aux sciences occultes, ni au miracle, ni au surnaturel. Mais, tandis que ces pseudo-savants ne veulent voir que charlatanisme et supercherie dans ces phénomènes qui occupent les assemblées spirites, Maxwell prétend que ces phénomènes sont réels et qu'on finira par en découvrir l'explication naturelle, scientifique, sans recourir à l'intervention des esprits.

## II

Les chefs de cette religion nouvelle sont animés d'un sentiment de colère et de haine contre l'enseignement de l'Église catholique. Quand on lit les revues et les ouvrages spirites, on est frappé de l'extrême violence de ce sentiment qui trouble et aveugle la raison. Mensonges, calomnies, affirmations ignorantes et audacieuses, falsification des textes et des documents historiques les plus certains, outrages au clergé, à l'épiscopat, à la papauté, ils font arme de tout pour arriver à leur fin et tromper les esprits.

Ils fouillent la vie privée et publique des Papes du moyen âge, sans reculer devant les fables les plus odieuses, ils dénaturent les canons des conciles, ils travestissent les dogmes catholiques, ils font peser sur l'Église la responsabilité des procès de sorcellerie, de ces procès qui furent plus nombreux et plus effrayants chez les protestants d'Allemagne; ils refont, à leur manière, sans critique, et sous l'impulsion de la haine, l'histoire de l'Inquisition, et ils arrivent enfin à cette conclusion que l'Église entend répéter de siècle en siècle depuis sa fondation : Le catholicisme est fini, le catholicisme est mort!

J'ai cité souvent M. Maxwell, parce que cet écrivain me paraît un des plus modérés parmi ceux qui croient assister

aux funérailles de l'Église catholique. Je vais le citer encore, et étudier en lui un état d'esprit général parmi ceux qui ont perdu la foi ou qui ne l'ont pas connue.

« On a beaucoup parlé, écrit M. Maxwel, du conflit entre la science et la religion, mais on est encore resté au-dessous de la vérité. Ce n'est pas un conflit qui s'élève entre la science et la révélation : c'est une lutte à mort qui éclate entre elles. Il est facile de prévoir quel sera le vaincu.

« Il semble même que l'agonie du dogme chrétien commence. Quel est l'esprit sincère avec lui-même qui pourrait aujourd'hui répéter le fameux *credo quia absurdum*? N'est-ce pas faire à la divinité, si elle existe, la plus grande injure que de refuser de faire usage des dons les plus précieux qu'elle nous a faits? de ne pas employer toutes les forces de notre intelligence et de notre raison à l'examen de notre destinée et de nos devoirs envers nous-mêmes et envers les autres?

« C'est cependant cette abdication que le catholicisme, par exemple, nous demande. Il exige que nous fassions une adhésion complète à ses dogmes, que nous croyions aveuglément tout ce que l'Église enseigne, tout ce qu'affirme un Pape infallible. Il me paraît inadmissible que le Dieu des catholiques lui-même approuve une pareille indifférence (p. 8). »

Est-ce ignorance ou mauvaise foi? La tactique de nos adversaires consiste à travestir l'enseignement de l'Église, à lui attribuer une doctrine absurde, inconciliable avec les légitimes exigences de la raison, à répéter des objections puériles qu'un enfant de nos catéchismes saurait réfuter.

L'Église a-t-elle couvert de sa protection le fameux *credo quia absurdum*? Jamais. On affirme, on ne prouve pas.

L'Église a-t-elle défendu de se servir de la raison pour connaître nos devoirs envers nos semblables et notre destinée? Jamais. L'Église n'a jamais réprouvé les principes de la morale naturelle fondée sur la raison. On retrouve cette morale dans toutes nos philosophies.

Sommes-nous obligés par notre religion à croire *aveuglément* tout ce qu'enseignent le Pape et l'Église? Pas le moins du monde. Notre foi n'est pas aveugle, elle est raisonnable,



et nous écoutons l'Église après avoir acquis la certitude qu'elle ne peut ni se tromper, ni nous tromper.

Que reste-t-il des objections de M. Maxwell? Rien. Peut-être un malentendu qu'une observation de bonne foi aurait pu dissiper.

Ce n'est pas tout. L'auteur continue à exposer ses objections.

« Les intelligences moins cultivées, elles-mêmes, commencent à saisir l'insuffisance de la révélation. Elles s'étonnent que la divinité ait pu s'incarner et mourir pour racheter une humanité bien peu digne d'un aussi grand sacrifice. Elles s'étonnent d'une sollicitude semblable pour les habitants d'une des sphères les moins importantes de l'univers. Elles s'étonnent aussi de l'inexorable sévérité de ce Dieu qui, pour pardonner aux hommes, exige la mort de son propre fils; qui, pour les offenses méprisables d'êtres sans commune mesure avec lui, exige une éternité de souffrances comme châtiment d'éphémères outrages. Tout cela ne satisfait pas les âmes éprises de vérité et de justice. Ces dogmes donnent aux hommes une importance comique qu'ils n'ont pas et prêtent à Dieu une susceptibilité et une cruauté indignes de l'Être suprême (p. 9). »

Voilà, selon M. Maxwell, les raisons qui éloignent aujourd'hui de nos églises abandonnées les fidèles découragés et révoltés. Le spiritisme répond mieux, selon lui, à leurs besoins et les attire.

L'Église enseigne-t-elle que Dieu a exigé la mort de son Fils? Non. Elle nous dit : *oblatus est quia ipse voluit*. Le Sauveur aurait pu sauver le monde par un acte d'amour et sans effusion de sang.

La sollicitude de Dieu pour l'âme humaine qui passe sur la terre, choque-t-elle notre raison? Je ne le vois pas. Qu'importent les étoiles et les soleils qui tourbillonnent comme des flocons de neige dans toutes les profondeurs du firmament. Quelle que soit leur grandeur, l'âme humaine est encore plus grande, elle est digne de l'attention de Celui qui l'a créée.

Que l'infinie justice de Dieu nous effraie, je ne voudrais pas le contester, mais son infinie miséricorde nous console.

Nous oublions trop que le damné est un malheureux qui n'a jamais voulu demander pardon.

Ces objections devenues banales, sans cesse répétées, sans cesse réfutées, ne justifient ni l'hostilité ardente de nos adversaires, ni la désertion retentissante des spirites à la recherche d'une religion nouvelle. Et si nous voulions faire en ce moment la critique sévère de l'origine, de la morale et des effets du spiritisme, il nous serait facile d'en démontrer les erreurs profondes et les contradictions.

### III

Les chefs autorisés de l'Église spirite cherchent donc, en ce moment, à entraîner leurs disciples dans une campagne violente contre le catholicisme. L'attaque dans les sereines régions intellectuelles ne leur suffit plus, ils se placent résolument sur le terrain de l'action. Les hommes qui avaient la prétention de faire triompher la raison et de se constituer les défenseurs d'un système de philosophie s'efforcent de faire triompher une foi nouvelle et une autre religion. Les hommes qui ont protesté avec de si violentes colères contre l'intolérance du catholicisme deviennent eux-mêmes les plus intolérants des sectaires, et tandis qu'ils prétendent que la raison leur suffit pour triompher de leurs adversaires, ils font appel à la force et à la persécution pour suppléer à l'insuffisance de la raison.

Ce caractère militant et sectaire du spiritisme échappe à beaucoup d'observateurs ; il mérite cependant l'attention.

Le 15 octobre 1903, la Fédération lyonnaise et régionale des spirites modernes tenait sa première conférence à Lyon. Voici son ordre du jour :

« Huit cents personnes dont 538 fédérés spiritualistes (spirites) modernes lyonnais et régionaux, réunis à Lyon, salle des Folies-Bergère, le 15 octobre 1903, à 8 heures du soir ;

« Après avoir entendu le secrétaire général de la fédération dans sa conférence sur le spiritisme, le but des Fédérations, ont voté l'ordre du jour suivant :

« Considérant que l'œuvre du clergé catholique n'a cessé  
 « d'être contraire à la science et à la raison, adressent au  
 « président du Conseil des ministres français leurs meilleurs  
 « encouragements, l'engagent à poursuivre jusqu'au bout  
 « l'œuvre de laïcisation, forment le vœu que le spiritualisme  
 « moderne (spiritisme) occupe enfin dans le monde la place  
 « qui lui revient. »

Cet ordre du jour est voté à l'unanimité moins six voix.

Il serait bien difficile, sans doute, aux fédérés régionaux de démontrer que le catholicisme est contraire à la science et à la raison et que le spiritisme avec les tables tournantes, les extases épileptiques, les apparitions et les matérialisations, répond mieux aux besoins les plus élevés de l'âme humaine. De telles rêveries découragent la critique et désarment la réfutation.

Mais il reste certain que les spirites n'observent plus la neutralité primitive, qu'ils ne se contentent plus de propager un système de philosophie où se heurtent les propositions les plus contradictoires, mais qu'ils ont la prétention de détruire le catholicisme, de fonder une religion nouvelle et de l'imposer.

Le jour de Noël 1903, les spirites de Charleroi tenaient une séance religieuse dont j'emprunte le récit à *La Voix d'Outre-Tombe* :

« A cette séance, ont été distribuées les récompenses aux enfants du cours de catéchisme spirite.

« Les fondateurs de ce cours sont eux-mêmes les instituteurs, notre ami L. Arotin, pour la partie morale et intellectuelle, et notre ami A. Dhauwer pour la partie musicale.

« La petite cérémonie débutait par des chœurs cantiques et une récitation de prières accompagnées de déclamations où bon nombre d'enfants firent apprécier leur excellente mémoire. Les émouvants poèmes *Hommage au Christ* et *La Pluralité des Mondes* nous ont profondément émus. Ensuite, la bienfaitrice de l'œuvre, M<sup>me</sup> C. F., fut complimentée et remerciée par la plus grande des fillettes.

« Nous aimons à féliciter MM. Dhauwer et Arotin, ainsi

que leurs collaborateurs, du zèle qu'ils éprouvent pour la cause spirite, ainsi que de leur patience et de leur dévouement désintéressés. Nous ne doutons pas que cette première école servira de modèle à celles qui suivront dans les autres groupes.

« Le recueillement est ensuite demandé, et l'Esprit Charles Fritz nous donne la communication suivante que nous ne pouvons reproduire que très succinctement <sup>1</sup>. »

Au mois de novembre 1903, les spirites des États-Unis d'Amérique et du Canada ont tenu à Washington le onzième congrès de leur association. On y comptait deux cent cinquante délégués.

Le rapporteur de la *Commission des usages* a lu un mémoire très détaillé et très écouté sur les résultats obtenus par l'Église spirite au sujet des services religieux dans les temples, des mariages, des baptêmes, des enterrements, de l'ordination des clergymen, des prédications inspirées des médiums en extase, de tout ce qui constitue la vie religieuse de la nouvelle Église et assure son avenir.

Le rapporteur, M. Harrison D. Barrett, directeur du *Banner of Light*, nous apprend que chaque État a son missionnaire particulier, que l'Association se trouve sous les ordres de quatre généraux, qu'elle a fondé des lycées spirites, des instituts et des maisons de retraite pour les médiums sans fortune.

« Les spirites de Cuba et de Porto-Rico, lisons-nous dans la *Revue d'Études psychiques*, fort nombreux dans tout l'ouest de l'Amérique latine, ont demandé avec instance leur incorporation dans la *National spiritualists Association*. »

En Angleterre, l'Église *Modern Spiritualism* s'organise, et s'affirme sans bruit. Elle prend sa place dans le cadre des sectes religieuses qui sont nées du protestantisme et du libre examen.

1. Charleroi, 15 février 1904. *La Voix d'Outre-Tombe*.

## IV

Sans exagérer l'importance de ce mouvement, il nous paraît sage de ne pas le négliger et de le suivre pour en prévenir les destructions.

Un des chefs les plus actifs et les plus écoutés de la religion spirite, M. Léon Denis, s'adresse lui aussi au gouvernement, et pour obtenir la place qui convient à l'enseignement du spiritisme, il propose une nouvelle combinaison. Il demande au président du Conseil des ministres de rendre l'étude du spiritisme obligatoire dans tous les lycées. On substituerait ainsi le catéchisme spirite au catéchisme catholique dans l'enseignement religieux.

Il faut lire attentivement ce document nouveau pour en mesurer la portée. Toutes les revues spirites, obéissant à un mot d'ordre, l'ont reproduit sans le réprouver.

Selon M. Denis, ni l'Église, ni l'Université ne répondent aux besoins des âmes, elles n'ont plus l'efficacité et la conviction nécessaires pour résoudre le problème de la destinée humaine et pour donner une orientation aux esprits.

« C'est un fait notoire pour tout homme familiarisé avec les milieux universitaires, que la plupart des professeurs et instituteurs, les uns imbus des théories négatives, matérialistes et positivistes, les autres profondément indifférents, dédaignent ou négligent l'enseignement spiritualiste, et, quand ils le donnent, le font sans conviction, sans chaleur communicative, et, parlant, sans résultat.

« Même impuissance chez le prêtre, qui, par ses affirmations dogmatiques, ne réussit guère à communiquer aux âmes dont il a la charge une croyance qui ne répond plus aux lois d'une saine critique, ni aux exigences de la raison.

« En réalité, qu'elle se tourne vers l'Université ou vers l'Église, l'âme moderne ne voit qu'obscurité et incertitude pour tout ce qui touche au problème de sa nature et de sa destinée<sup>1</sup>. »

1. Lettre ouverte à M. Combes, sénateur, président du Conseil des ministres.

M. Léon Denis reproche à l'Université d'enseigner aux jeunes élèves le positivisme d'Auguste Comte, le naturalisme d'Hégel, le matérialisme de Stuart Mill, l'éclectisme de Cousin, le scepticisme de Kant, et de laisser les âmes flotter sans idéal et sans but, dans l'incertitude des systèmes les plus contradictoires. Il lui reproche de former des hommes qui ne croient qu'à la fortune, aux honneurs, aux plaisirs, au succès. Vaincus avant de combattre, ils sont livrés au scepticisme et au désespoir.

M. Denis reproche à l'Église d'enseigner une doctrine surannée qui perd tous les jours du terrain, parmi les fidèles, et jusque dans le sanctuaire, parmi le clergé.

Il ne prouve pas, il affirme : « Ce que l'enseignement classique à tous ses degrés ne peut donner, l'enseignement religieux est-il capable de le fournir ? Le croire serait une illusion.

« Les Églises elles-mêmes sont atteintes par une crise profonde. Dans l'Église catholique, la plus résistante jusqu'ici, ce n'est pas seulement du dehors que viennent les attaques, c'est au sein même du sanctuaire que grandissent les efforts dissolvants. La vieille foi est ébranlée et les dogmes vacillent sur leurs bases. Un vent d'indépendance souffle parmi le clergé. Des prêtres nombreux ne pouvant plus enseigner ce que leur raison réprouve, abandonnent le sacerdoce et désertent l'Église. Les religions voient s'affaiblir chaque jour leur empire sur les âmes. Le nombre se réduit de plus en plus à ceux qui croient sincèrement au péché originel, à la rédemption, ainsi qu'aux peines éternelles ou au salut par la grâce. »

Le tableau pessimiste de la décadence du christianisme répond à une préoccupation personnelle et fautive de l'auteur, il n'est pas conforme à la vérité. Si le catholicisme traverse une crise en France, et si l'on compte quelques défections, ces défaillances ne peuvent pas nous faire oublier les merveilles de charité, de dévouement, de sacrifice que d'invincibles convictions suscitent tous les jours autour de nous, dans tous les rangs de la société. Elles ne peuvent pas nous faire oublier les progrès actuels éclatants de l'idée catholique en

Angleterre, en Hollande, en Allemagne, aux États-Unis. Il ne faut pas juger de la vitalité d'une doctrine par l'état religieux d'un seul peuple, il faut voir l'humanité dans l'ensemble de son histoire, et se défier des généralisations qui ne reposent que sur quelques faits particuliers.

M. Léon Denis a besoin d'exagérer l'affaiblissement de l'idée religieuse pour faire croire à l'efficacité du spiritisme fondé sur le dogme des réincarnations. C'est le dogme qui devra servir de base à votre éducation nationale, à la formation morale de vos enfants.

« Des expériences poursuivies depuis cinquante ans, un fait considérable se dégage : la coexistence de deux humanités ; l'une, visible et dont nous faisons partie, l'autre, invisible à nos yeux, qui se renouvellent toutes deux par de perpétuels échanges, au moyen de la naissance et de la mort. »

Ainsi, selon M. Denis, les âmes passeraient sans cesse, par la vie et la mort, de ce monde visible dans le monde invisible, et du monde invisible dans le monde visible où s'écoule notre vie terrestre, d'épreuves et de douleurs.

Tel est le premier article de la nouvelle religion.

Quand ces âmes pénètrent dans le monde invisible, elles prennent le nom d'esprits, et elles ne cessent pas d'être en communication avec nous.

« Ces humanités (l'une visible, l'autre invisible) se pénètrent, s'influencent, évoluent vers des fins communes. Entre elles, une communion de plus en plus étroite s'établit, *et par là, des enseignements nous parviennent sur tous les points du monde*, enseignements qui s'harmonisent et constituent un contrôle universel. Peu à peu, la vie future se dévoile avec l'appareil imposant des lois qui la régissent, lois de progrès et d'éternelle justice. »

Les esprits s'entretiennent donc avec nous, selon M. Denis, par les tables tournantes, les coups frappés, par les médiums à incarnations, et par ces révélations qui remplissent les ouvrages des spirites contemporains.

C'est le second article de la nouvelle religion.

Comment se fait-il que ces esprits qui connaissent tous les

détours de l'autre monde, qui sont en communion intime avec nous, qui veulent nous instruire, oublient tout, et ne nous apprennent rien quand ils reviennent dans ce monde pour continuer les expiations qui punissent et élèvent les âmes pécheresses?

Qui donc a vu, en effet, un seul de ces esprits revenus sur la terre, conserver le sentiment de son identité, se souvenir de son voyage dans l'autre monde, et faire part à ses semblables des émotions qu'il a éprouvées, quand il a pénétré, pour la première fois, dans le monde invisible? Qui se souvient d'avoir fait ce voyage et d'avoir vécu?

Cette loi des réincarnations ne serait pas une loi exceptionnelle, faite pour un seul individu, elle serait, selon les spirites, une loi générale, faite pour l'humanité. Or, si tous les hommes qui peuplent la terre, en ce moment, ont déjà vécu dans le monde invisible, s'ils en ont connu l'économie et les secrets, s'ils ont eu leur Juge et entendu une première sentence, comment expliquez-vous ce phénomène : pas un seul homme ne se souvient d'avoir vécu, pas un seul homme n'a conservé le souvenir de ce qu'il a vu et entendu! N'est-ce pas un incompréhensible mystère, ou plutôt une hypothèse qui amuse des enfants?

Comment! vous prétendez que ces esprits séjournent quelque temps dans le monde invisible, qu'ils communiquent avec nous, qu'ils ont conscience de leur identité, que Dieu veut nous instruire par le moyen de ces esprits, et quand ils reviennent dans ce monde, quand il leur serait si facile de nous instruire d'une manière plus certaine et plus lumineuse, ils ont tout oublié... ils n'ont jamais rien su.

On nous dit que les enseignements donnés par les esprits sur tous les points du globe s'harmonisent et constituent un contrôle universel. Or, les révélations faites par ces esprits sont universellement contradictoires sur les données fondamentales, sur Dieu, sur la vie future, sur les châtiments et l'expiation, sur l'état des âmes après la mort.

Prenons, par exemple, ce dogme des réincarnations qui est le fondement de la religion spirite, et qui expliquerait, selon M. Denis, notre condition sur la terre. Nous venons en ce



monde pour nous purifier et pour expier les fautes que nous avons commises, autrefois, dans le monde invisible. Qui vous a appris cela? Les esprits, répond M. Denis.

En Europe, le plus souvent, les esprits se servant des médiums nous enseignent le dogme des réincarnations. Soit. Mais, en Angleterre, en Amérique, et dans d'autres pays, les esprits qui parlent par l'intermédiaire des tables déclarent qu'on ne se réincarne pas.

Nous lisons dans le *Banner of Light*, de Boston, du 22 août 1903 : « Les lecteurs et les écrivains qui sont au courant de ces questions savent que la réincarnation n'a jamais fait partie du spiritisme et de la théosophie. »

Les spirites anglais partagent le sentiment des spirites américains. Nous lisons dans le *Light* du 24 octobre 1903 : « On ne sait pas assez que la doctrine de la réincarnation ne se trouve pas dans la théosophie. »

Ainsi, en France, les esprits enseignent qu'on se réincarne. En Angleterre et en Amérique, ils enseignent qu'on ne se réincarne pas. Qui a raison? Qui faut-il croire? Ces esprits sont-ils ou trompés ou trompeurs? Se moquent-ils de nous?

Comment peut-on songer à fonder sur cette base croulante la morale nationale qui formera dans notre pays les générations de l'avenir?

Comment peut-on s'arrêter à la pensée d'enseigner le spiritisme dans nos collèges, d'inspirer à de jeunes élèves l'ardent désir de se livrer aux expériences redoutables des évocations mystérieuses et d'entrer en conversation avec les esprits? N'avons-nous pas assez de fléaux qui ravagent le cerveau de nos enfants, et menacent l'avenir de notre pays? Faut-il donc encore introduire officiellement la folie dans nos maisons d'éducation?

Malgré les prédictions pessimistes des faux prophètes, je ne crois pas à l'avenir du spiritisme en Europe, et je ne crains pas son triomphe. Sous des formes et avec des alternatives diverses, depuis l'origine du monde, il s'est toujours rencontré des hommes qui ont essayé de nouer des relations avec les esprits du monde invisible. La tentative n'est pas nouvelle, elle a toujours échoué.

Les penseurs qui ont perdu la foi et la direction de l'idée religieuse ne s'arrêteront pas à l'étape du spirilisme et des évocations troublantes. Les âmes simples goûteront, peut-être, ce fruit amer et s'endormiront dans le rêve mystérieux des hallucinations mystiques, mais elles se ressaisiront après le rêve, et ce n'est pas à des esprits dont le langage varie avec les latitudes qu'elles demanderont la solution du problème de notre destinée.

Élie MÉRIC.



## LA PROPHÉTIE DE MALACHIE

---

L'avènement au trône pontifical de Sa Sainteté Pie X a remis en lumière un document apocryphe et bizarre, dont on ne manque jamais de citer une des légendes<sup>1</sup>, à la fin de chaque pontificat, pour annoncer et caractériser le pape ou le pontificat qui va sortir de l'urne du prochain conclave.

Le dernier conclave a provoqué la répétition de ce fait traditionnel. Nous en avons été témoins dans notre pays, et la chose s'est produite également ailleurs, puisque nos journaux quotidiens ont, à cette occasion, cité un article, emprunté, je crois, au *Courrier des États-Unis*, qui l'avait lui-même extrait d'un journal de Paris.

Le fait, cela va sans dire, s'est manifesté aux portes mêmes du conclave, à Rome, où la connaissance que l'on a des différents cardinaux qui peuvent être appelés à l'honneur de la tiare détermine nombre de conjectures, appuyées sur un nombre encore plus grand de raisons plus ou moins plausibles.

M. Étienne Lamy, dans un remarquable article consacré à l'étude de la politique du dernier pontificat et du dernier conclave, a signalé cette particularité :

Les imaginations éprises du merveilleux cherchaient, dans les armes des cardinaux et dans les circonstances de leur vie, auquel d'entre eux s'appliquaient les mots *Ignis ardens*, par lesquels Malachie a désigné le successeur de Léon XIII. Et la superstition des Romains faisait entrer l'âge du pape défunt, le jour et l'heure de sa fin, le nombre des cardinaux, la date du conclave en d'innombrables calculs de nombres, pour jouer sur ces chiffres au prochain *lotto*<sup>2</sup>.

1. On entend ici par légende la devise qui désigne chacun des papes annoncés dans cet étrange catalogue.

2. 1. *Le Conclave*. — *Correspondant*, 10 octobre 1903, p. 9.

J'ai cité à dessein les deux phrases, parce que la première, qui seule se rapporte au document en question, emprunte à la seconde un complément de ce que j'appellerais la philosophie de cette prétendue prophétie. Elle doit en effet son origine et son autorité à l'amour du merveilleux, et la foi qu'on lui accorde, fondée en très grande partie — inconsciemment, je l'accorde — sur ce sentiment, pourrait être, sans injustice, qualifiée de superstition.

Une chose, du reste, est à remarquer à propos du crédit qu'on accorde, de confiance et par routine, à ce singulier document : presque aucun de ceux qui ont l'habitude de le citer n'en connaît l'origine, la teneur ni le caractère exact. Son attribution à saint Malachie semble même être tellement légitime et fondée en droit qu'on ne l'appelle presque jamais autrement que la « prophétie de Malachie », comme nous venons de le lire dans la citation de M. Lamy.

Cette appellation engendre même parfois d'amusantes méprises, grâce à l'existence d'un autre prophète du même nom, dans l'Ancien Testament. L'été dernier, après la mort de Léon XIII, un reporter d'un des « grands » journaux de Montréal se présenta au Séminaire pour s'enquérir en quel volume il trouverait la prophétie de Malachie. Le prêtre qu'il interrogeait lui désigna spontanément la Bible. « Mais c'est précisément là que je l'ai cherchée, lui répondit le bon jeune homme; elle y est, mais incomplète : elle ne contient rien relativement à la prophétie des papes. » Il avait cherché dans les oracles du douzième des petits prophètes bibliques *l'Ignis ardens* dont les interprètes du pseudo-Malachie attendaient impatiemment, avec l'avènement du nouveau pape, une réalisation qui allait confirmer celle de la légende du pontificat précédent : *Lumen in cælo!*

Je dis à dessein le pseudo-Malachie, pour distinguer tout de suite l'auteur apocryphe de cette sorte d'almanach prophétique des papes du saint évêque de Down, de Connor et d'Armagh<sup>1</sup>, à qui il avait eu l'impertinence d'attribuer sa

1. Saint Malachie O'Morgair, évêque de Down, de Connor et d'Armagh, légat du Saint-Siège en Irlande, vécut au douzième siècle (1094-1148) et mourut à Clairvaux entre les bras de saint Bernard, son ami, son panégyriste et son bio-

publication, pour lui donner une couleur respectable et un crédit quelconque.

On ne saurait douter un instant, pour si peu qu'on se pique de sens critique, que la prétendue prophétie ne saurait être l'œuvre du saint. Saint Malachie, en effet, est mort en 1148, et la « Prophétie des papes » a été publiée, pour la première fois, en 1595. Cela fait donc, bien compté, un intervalle de quatre cent quarante-sept années entre la date extrême de sa rédaction et celle de sa divulgation (1148-1595). Or, dans cet intervalle respectable, aucun auteur n'a mentionné l'existence de cette prophétie, pas même saint Bernard, qui a écrit la vie de saint Malachie<sup>1</sup>, après avoir, deux années de suite, prononcé son éloge à l'anniversaire de son décès. Ce silence est d'autant plus concluant que l'oracle du prophète hibernien, si l'on accepte l'interprétation que nous en donne son premier éditeur, se serait déjà vérifié trois fois du vivant même de son auteur. Les trois premiers papes de la prétendue prophétie ont, en effet, été élus du vivant même de saint Malachie : Célestin II (*Ex castro Tiberis*) en 1143, Lucius II (*Inimicus expulsus*) en 1144, Eugène III (*Ex magnitudine montis*) en 1145. Ce dernier, mort la même année que saint Bernard (1153), avait été son disciple, en sa qualité de moine de Clairvaux. C'est à lui qu'il a adressé son traité ascétique *De Consideratione*. Il est permis de présumer que son ami n'aurait pas laissé ignorer au saint docteur un oracle intéressant d'aussi près un pape avec lequel il n'a cessé d'être en étroite relation<sup>2</sup>.

graphie. Cette illustre amitié suffirait seule, en outre du mérite éminent du saint évêque d'Armagh et de l'importance considérable de son action sociale en Irlande, à rendre son nom vénérable entre tous ceux des saints, si nombreux, de cette époque intéressante.

1. *Sancti Bernardi, De vita et rebus gestis Sti Malachiaz, Hiberniaz episcopi Liber. Opera S. Bernardi, tomus II.*

2. Voir dans le livre de l'abbé Joseph Maître, *La Prophétie des Papes attribuée à saint Malachie*, Beaune, 1901, « les raisons probables » pour lesquelles saint Malachie aurait « eu une révélation destinée à rester ignorée pendant un certain temps » (pp. 603-606 et 189-190). On y trouve aussi cette ingénieuse hypothèse : « Le manuscrit de saint Malachie fut peut-être remis à Innocent II († 1153) en personne... Qui nous dira si la Providence n'a pas voulu se servir de cette occasion et de ce moyen pour garder aux générations futures un document qui devait si directement les intéresser et les préparer au grand jour ? » Pourquoi ne pas avoir ajouté tout de suite : Qui nous dira les raisons probables pour lesquelles ce pape a cru devoir priver les cent onze papes qui allaient venir après lui de la

Ce silence de quatre siècles et demi constitue, ce me semble, une raison décisive pour ne pas reconnaître d'abord au document discuté la paternité du saint évêque d'Armagh, et ensuite pour récuser toute prétention à en fixer la composition à une date précédant immédiatement la publication qu'en a faite pour la première fois le bénédictin Arnould de Wion en 1595.

Les partisans de la « Prophétie » manifestent, à divers endroits de leur plaidoirie, une surprise, désobligeante pour la raison humaine, de l'insistance que mettent ses adversaires à réclamer des preuves positives de son authenticité; et ils opposent trop souvent une véritable pétition de principe aux objections et aux questions qui leur sont faites à cet égard.

Leur argumentation se résume généralement à ceci : la prophétie est vraie, parce qu'elle s'est vérifiée<sup>1</sup>; elle appartient à saint Malachie<sup>2</sup>, parce qu'elle lui a toujours été attribuée; elle est ancienne et bien de l'époque du saint évêque, puisque son éditeur l'affirme<sup>3</sup>; et autres arguments de même valeur.

consolation de ce « tableau symbolique » de ses successeurs jusqu'à la fin des temps?

A leurs heures de loisir, ils auraient trouvé, avec leurs familiers et leurs visiteurs distingués, une singulière édification à approfondir cette « preuve la plus sûre que l'Eglise et la Papauté pourront résister victorieusement, selon la promesse du Christ, aux assauts de l'impiété et de la démagogie. » (Maitre, *Ouvr. cité*, p. 189, note.) Il est manifeste, en effet, que le *Portæ inferi non prævalerunt* de la promesse divine aurait reçu, à leurs yeux, une corroboration singulière du *Sus in cribro* (N° 11) ou du *Picus inter escas* (N° 13) de la prophétie « symbolique », plus encore peut-être du *De modicitate lunæ* (N° 54) ou du *Bos albanus in portu* (N° 60). Les sources de consolation ne sauraient manquer dans une anthologie aussi agréablement variée!

La « Prophétie de Malachie » contient la liste de 112 papes, de Célestin II à Petrus Romanus (1143 — ?). Les soixante-quatorze premiers, d'après l'interprétation attribuée par Arnould de Wion au dominicain Chacon, comprennent la série qui s'étend de Célestin II à Urbain VII, qui fut contemporain du bénédictin découvreur. Des trente-huit autres, vingt-huit, de Grégoire XIV à Léon XIII, ont déjà plus ou moins bien réalisé leur légende. Le vingt-neuvième, Sa Sainteté Pie X, répond à la devise *Ignis ardens*. Les neuf autres, jusqu'à la fin des temps, appartiennent aux futurs contingents. Le dernier, qui se passe de légende, — son nom fatidique de *Petrus Romanus* lui servant amplement d'enseigne horoscopique — « paltra les brebis au sein de tribulations nombreuses; après quoi, la ville aux sept collines sera détruite, et le terrible Juge jugera le peuple ». (Conclusion du « tableau symbolique ».)

1. Maitre, *Ouvr. cité*, p. 148.

2. F. Cucherat, *La Prophétie de la succession des papes depuis le douzième siècle jusqu'à la fin du monde, son auteur, son authenticité et son explication*. *Revue du monde catholique*, t. XXX, p. 258. — Epigraphe : *Prophetias nolite spernere* (I Thess. v, 20). — Cette épigraphe est tout un état d'âme!

3. Maitre, *Ibid.*, p. 161, ss. Nous sommes redevables au même auteur d'un

Je ne crois pas que les esprits hésitants soient réduits à la conviction par des arguments de cette force. J'en ai vainement tenté la vertu sur le mien, et je réclame, au nom d'autres sceptiques, une démonstration plus décisive.

Il appartient aux croyants de faire la preuve, puisque ce sont eux qui posent la thèse : *quod gratis asseritur, gratis negatur*.

Qu'ils veuillent bien d'abord nous dire sur quelle autorité s'est appuyé Arnould de Wion, pour présenter à ses lecteurs, à la fin du seizième siècle, « une certaine prophétie sur les souverains pontifes », « dont il avait entendu dire qu'elle avait, avec quelques opuscules, saint Malachie pour auteur<sup>1</sup>. » Il avoue du reste, avec une simplicité qui lui concilie la confiance de M. Maitre<sup>2</sup>, qu'il n'a vu aucun autre de ces opuscules, mais qu'il se borne à citer celui-ci à cause de sa brièveté, et parce qu'il n'a pas, qu'il sache, encore été publié,

autre ouvrage, cadet du précédent et intitulé : *Les Papes et la papauté, de 1143 à la fin du monde, d'après la prophétie attribuée à saint Malachie. Etude historique par Joseph Maitre, docteur en théologie et philosophie, licencié ès sciences mathématiques; avec plus de cent vignettes dans le texte.* — Paris, librairie P. Lethielleux; Beaune, librairie G. Loireau. C'est un beau volume in-18 jésus, de 768 pages. Il est revêtu d'un double imprimatur épiscopal (Dijon, 1898; Tours, 1901), et précédé d'un hommage de l'auteur à Sa Sainteté Léon XIII dont les armes, portant la devise malachique : *Lumen in cælo*, ornent la première page et même, imprimées à froid, la couverture de l'exemplaire de luxe que j'ai entre les mains. Cet hommage ou lettre dédicatoire accompagnait l'envoi de l'ouvrage précité, l'*Etude critique*, et annonçait celui en tête duquel il est reproduit, l'*Etude historique*.

L'auteur attire l'attention du Saint-Père sur le tire-l'œil obséquieux des armoiries, en des termes d'une insistance légèrement intéressée : « Cette devise et ces armoiries sont l'explication de mon travail, etc., » et il sollicite pour « le plus humble de ses prêtres » la Bénédiction apostolique (avec un grand B). Le cardinal secrétaire d'Etat, Eminence Rampolla, lui répond par une lettre concise, reproduite en fac-similé « aux dimensions du livre », dans laquelle il lui transmet l'assurance que le Saint-Père n'a pu, à cause de ses « graves occupations », lire le volume « remis entre ses mains augustes », mais lui a volontiers accordé (avec un petit b) la bénédiction sollicitée; le cardinal lui offre ses propres remerciements pour l'exemplaire particulier que l'auteur lui a adressé. Réponse plutôt froide et qui révèle assez sûrement, je crois, que le secrétaire d'Etat du dernier pontife n'était pas appelé par feu Arnould de Wion à vérifier l'oracle *Ignis ardens!*

1. *Scriptisise fertur et ipse (i. e. S. Malachias Hibernius) nonnulla opuscula, de quibus nihil vidi præter quamdam prophetiam de Summis Pontificibus; quæ, quia brevis est et nondum, quod sciam, excusa, et a multis desiderata, hic a nobis apposita est.* — *Lignum vitæ, ornamentum et decus Ecclesiæ, in quinque libros divisum, etc...* Auctore D. Arnolde Wion Belga, Duacensi. — Venet. MDXCV. — Pars. I, Lib. II, cap. XL, p. 307 (*Liste des évêques bénédictins, lettre D.* — *Dunensis episcopus.* — *S. Malachias Hibernus.*)

2. « Si nous considérons le témoignage en lui-même, le ton de simplicité (les italiques sont de l'auteur) avec lequel il y est parlé du manuscrit renfermant la Prophétie nous dispose de prime abord à croire que Wion a vu en réalité ce manuscrit. » (Maitre, *Ouvr. cité*, p. 161.)

et parce que beaucoup de personnes désirent le connaître.

Ces motifs sont certes d'un très honnête homme, et le désir qui en résulte aboutit à une publication curieuse. Mais tout cela ne constitue pas une preuve d'authenticité en faveur du document attribué si lestement par le bénédictin flamand à l'évêque de Down, encore moins une preuve du caractère surnaturel de ce document.

Tout le monde avouera qu'on exige généralement plus que cela pour admettre un oracle dicté par l'Esprit-Saint et portant sur un objet d'égale, voire même de moindre importance.

L'Église a été plus circonspecte et plus lente à constituer le canon des prophéties bibliques, et nous aurions fort mauvaise grâce à ne pas imiter sa prudence à l'endroit d'une prophétie privée, de forme aussi insolite, éclore soudainement, à la fin du seizième siècle, des presses d'un éditeur de Venise, et ayant déjà reçu, depuis quatre siècles et demi, à l'insu du monde catholique, les deux tiers de sa réalisation.

Si ce fait n'a pas frappé l'honnête Bénédictin ni, à sa suite, maint honnête lecteur qui a, de confiance, accepté sur son affirmation la soi-disant prophétie, cela prouve tout simplement que beaucoup de braves gens ne trouvent pas dans leur seule honnêteté le principe d'une défiance de bon aloi.

Nous avons tout récemment du reste assisté à une manifestation de crédulité tout aussi honnête et beaucoup plus ridicule. Les *Révélations d'une ex-palladiste*, les excursions incroyables du Dr Bataille dans les régions souterraines de la franc-maçonnerie cosmopolite, l'histoire fantastique de Diana Vaughan, de Sophie Walder et de Barbe Bellinger constituaient autant de canards gigantesques, que d'ingénieux et cyniques fumistes ont pourtant réussi à apprêter, à servir, à découper, puis à faire déguster, avaler et digérer à maint honnête lecteur de la fin du dix-neuvième siècle, entre lesquels plus d'un très intelligent et très docte en beaucoup d'autres matières<sup>1</sup>.

L'honnêteté n'est pas une garantie de sens critique : j'ose-

1. L'ensemble des documents qui contiennent ces fables savoureuses constitue certainement une des productions les plus curieuses de la fin du dernier siècle.



rais presque dire qu'elle y est souvent un obstacle; parce que, pesant toute affirmation à son propre poids, elle ne soupçonne pas qu'on veuille ni qu'on puisse délibérément la tromper.

Ce fut sans doute l'histoire du très honnête Arnould de Wion. Composant un dictionnaire des hommes illustres de son ordre, il ne pouvait manquer, s'il y croyait, d'insérer dans la courte notice qu'il consacre à l'évêque de Down une prophétie qui suffirait à elle seule, si elle était vraie, à immortaliser son auteur. Mais le fait seul de cette insertion ne saurait constituer une preuve d'authenticité. Or, nous n'en avons absolument aucune autre. Pas un des croyants et des défenseurs de la prophétie ne nous en donne d'autre; et nous faisons, ce nous semble, nous qui la rejetons, œuvre de catholiques éclairés, en les priant, pour l'honneur même de leur réputation d'hommes sérieux, de nous soumettre d'autres motifs de créance.

A ceux, moins soucieux qu'il ne convient de la question, préalable au premier chef, de l'authenticité, et qui retranchent obstinément leur foi dans la prétendue vérification de l'oracle, nous ferons observer que cette vérification, dans l'hypothèse d'une fabrication récente, s'explique abondamment pour toutes les légendes — au nombre de soixante-quatorze — qui se rattachent aux papes qui ont vécu avant la date de la composition. Pour ceux qui suivent, il n'y a rien d'étonnant que, sur le nombre de leurs légendes — vingt-neuf, y compris celle du pape actuel — plusieurs puissent se vérifier d'une façon plus ou moins plausible. Les armes de famille ou d'épiscopat, les particularités personnelles ou biographiques, les circonstances multiples d'un pontificat qui couvre en quelque sorte le monde entier, favorisent éminemment la vérification d'une devise de deux ou trois mots. Les oracles antiques même sans l'intervention de l'esprit malin, se sont plus d'une fois, grâce à leur ampleur ou à leur ambiguïté, vérifiés tout naturellement, sans qu'aucun historien mystique se soit cru tenu pour cela de crier au miracle.

Les amateurs de chinoiseries et de tours de force cérébraux trouveront certainement leurs délices à examiner la série des

contorsions consciencieuses par lesquelles M. Maître et M. Cucherat, dans leurs élucubrations respectives, développent laborieusement la thèse de la vérification intégrale.

Des esprits d'une autre tournure s'aviseront peut-être de ne voir là que des phénomènes de pathologie mentale et soumettront ces documents morbides à l'examen de quelque Charcot du même ordre.

J'inclinerais pour ma part, afin de sauvegarder les droits de la charité chrétienne et de la courtoisie littéraire, à me ranger tout simplement à cet avis de l'éminent auteur de la *Vie de saint Bernard*, M. l'abbé Vacandard :

Il est fâcheux qu'un prêtre érudit — M. Cucherat — ait cru devoir dépenser tant de talent et de temps à développer en trois cent vingt-quatre pages de pareilles billevesées<sup>1</sup>.

Ce jugement sommaire, mais bien fondé, peut s'appliquer sans injustice aux seize cent trente-deux pages de M. Maître.

Je le regrette pour ces deux auteurs, mais leur exemple nous autorise à penser que l'érudition ne supplée pas plus que l'honnêteté au défaut de sens critique, et qu'une licence en mathématiques — c'est le cas de M. Maître — ne confère pas nécessairement au récipiendaire la clef des songes.

L'un des bollandistes du dix-septième siècle, le P. Pabebrock, nous a prestement donné l'exemple de cette sévérité par la façon peu cérémonieuse dont il a traité l'auteur de la prophétie apocryphe. Il l'appelle tout simplement un sot, plus sot même — *insulsior*<sup>2</sup> — qu'un autre faussaire de même acabit, qui avait, un siècle plus tôt, composé et attribué au B. Joachim de Calabre un document du même genre, qui décrivait après coup, sous couleur de prophétie, la série des vingt-six papes qui vont de Nicolas III à Innocent VIII.

C'est le cas, manifestement, de rappeler la sentence du Sage, qu'« il n'est rien de nouveau sous le soleil ». Les

1. Un évêque d'Irlande au douzième siècle. Saint Malachie O'Morgair. — *Revue des Questions historiques*, 1<sup>er</sup> juillet 1892.

2. Daniel Pabebrochius. *Dissertatio de ætate et auctoribus Prophetiarum B. Joachimo abbati et S. Malachæi Episcopo imputaturum circa successiones R. Pontificum*. — *Acta sanctorum, Propylæum Maii, ad Conatum chronologico-historicum, etc. Appendix II*, p. 246<sup>ss</sup>.

fausses prophéties ont toujours été de mode parmi les hommes, naissant de la rencontre d'intérêts et de circonstances analogues, et trouvant un égal crédit auprès d'une crédulité et d'un amour du merveilleux qui sont inhérents à notre faible nature.

Il n'y a lieu ni de se scandaliser ni de s'affliger outre mesure de l'uniformité banale de ces procédés inventifs et de la faveur imméritée qu'ils rencontrent inévitablement.

Une femme d'esprit, en train de défendre quelque légende exquise, m'affirmait un jour avec une conviction profonde qu'on trouve plus de bonheur dans une belle légende que dans une vérité austère. Un très grand nombre de femmes et un trop grand nombre d'hommes travaillent tous les jours, sans penser à mal, à donner raison à cette personne sensible. Je ne veux pas leur disputer les sources d'un bonheur qu'ils n'ont pas souci de chercher plus à fond, avec un plus dur labeur : tout le monde ne se sent pas le courage de descendre lentement et péniblement au fond du puits où une belle et transparente légende a depuis longtemps fixé le séjour de la vérité. Libre aux âmes éprises d'un bonheur facile de l'y laisser toute seule, au sein d'une ombre épaisse !

Mais elles auraient fort mauvaise grâce, à tout événement, d'accuser de témérité sacrilège les plongeurs consciencieux qui s'obstinent à aller reconnaître de près cette auguste recluse, pour produire ensuite au grand jour ses aimables traits.

Boileau a dit, entre beaucoup de vérités méprisables :

... le vrai seul est aimable.

A cause de cela, il a été lestement traité de vieille perruque par maint imberbe échevelé. N'empêche qu'il continue d'avoir raison aux yeux des gens sensés, et qu'il aurait encore raison, demeurât-il seul en son bon sens, passé tout à fait de mode.

La maxime que ce critique austère a gravée sur les tables de la loi du Parnasse français ne saurait être exclue du manuel pratique d'aucun membre d'une société savante, voire même

d'une faculté ou d'un séminaire catholique. L'heure n'est guère propice à nous, au moment où l'incrédulité scientifique s'efforce à l'envi de saper les bases scripturaires de la révélation chrétienne, de perdre nos jours et nos nuits à torturer les légendes d'une élucubration facétieuse, pour en extraire des oracles divins, formulés en calembours.

Nous avons autre chose à faire, à étudier, à enseigner aux âmes qui nous demandent, par leur prière ou leur maigreur silencieuse, le pain fort et nourrissant de la vérité religieuse.

La piété est trop souvent languissante, parce que la doctrine est parcimonieusement distribuée, dans des confectiions sans substance et sans saveur. Le goût de l'historiette merveilleuse et de la dévotionnette secondaire ou même quaternaire tend à remplacer en trop d'endroits la pratique simple et forte des vertus chrétiennes ou simplement naturelles et des devoirs d'état quotidiens.

Toute prédication, tout écrit, tout effort qui tend à favoriser ces inclinations frivoles et parfois malades, est funeste à la conservation et au développement de l'esprit chrétien, qui est un esprit de force et d'abondante lumière, essentiellement incompatible avec tout ce qui respire l'étrangeté, l'excentricité.

Laissons donc à des « érudits », en mal de singularité, le bizarre souci d'approfondir des fables qui doivent le meilleur de leur crédit à la naïveté de ces « honnêtes » gens qui acceptent sans aucune sorte de contrôle tout ce qu'une autre naïveté ou une impudence fallacieuse, déguisée de sincérité apparente, propose à leur excès de religion!

Déplorons également, sinon davantage, l'inconscience de ceux qui n'hésitent pas à mêler à d'excellents renseignements et à de très bons avis sur les choses de la science et de la vie sacerdotales des consultations puériles et des dissertations ineptes sur des « billevesées » comme celles que nous venons, avec un certain regret, de discuter ici.

Pour nous, avec d'autres sceptiques, nous voudrions nous inspirer toujours, Dieu aidant, de cette réflexion sévère mais éminemment opportune de l'estimable auteur d'un *Cours de*

*philosophie* récent, le R. P. Castelein, de la Compagnie de Jésus :

La loyauté nous oblige à reconnaître que certains historiens catholiques, tel feu l'abbé Darras, auteur d'une volumineuse histoire de l'Eglise, comme aussi certaines petites revues pieuses et *nombre d'hagiographes de tous temps* ont trop peu de souci de l'authenticité des documents qu'ils invoquent et de l'exactitude de leurs histoires. Ils semblent parfois oublier que rien ne glorifie Dieu, l'Eglise et ses saints que la vérité bien cherchée et fidèlement exposée. Nous regrettons, pour l'honneur de notre foi, l'étroitesse d'idées et de vues qui inspire ces apologies maladroites et ces exagérations, d'un si déplorable effet sur nos adversaires <sup>1</sup>.

En face de nos adversaires, qui ne sont — lorsqu'ils sont vraiment sérieux et redoutables — ni des sots ni des ignorants, nous ferions piètre figure de nous montrer tels. Et aux côtés de nos alliés et de nos compagnons d'armes, en tête de l'armée fidèle qui nous suit avec confiance, et parfois avec inquiétude, n'allons pas compromettre notre réputation nécessaire de tacticiens prudents, en nous amusant à faire l'expertise de vessies transformées en lanternes, au moment même où les pièces de l'ennemi vomissent la mitraille dans nos rangs et où le danger réclame la riposte d'un feu bien nourri et savamment dirigé <sup>2</sup>.

Abbé G. BOURASSA.

1. *Cours de philosophie, I, Logique*, nouvelle édition. Bruxelles, Société belge de librairie, 1891. — Nous ne saurions trop recommander aux prédicateurs soucieux de se mettre en garde contre certaines opinions gratuitement attribuées à quelques Pères de l'Eglise, en vertu d'une fausse interprétation *traditionnelle*, l'examen critique d'un texte célèbre de saint Jean Chrysostome sur le petit nombre des élus (pp. 400-402). Ils y trouveront matière à des conclusions piquantes à tirer d'autres interprétations aussi *traditionnelles* mais aussi peu fondées que celle-là.

2. Dès que la « Prophétie des papes » ne peut raisonnablement être attribuée à saint Malachie, l'on est en droit de se demander qui en est l'auteur. Les limites de cet article ne nous ont pas permis d'examiner et de discuter l'hypothèse, universellement acceptée par tous les critiques sérieux, de sa composition par quelque partisan du cardinal Simoncelli, au cours de l'inter règne des pontificats d'Urbain VII et de Grégoire XIV, en 1590. Ce prélat était originaire et avait été évêque d'Orvieto (*Urbs vetus*), nom qui suggère facilement la légende *Ex antiquitate urbis*. Cette hypothèse a été soutenue avec beaucoup de netteté et de vraisemblance dans un article de M. Harnack, analysé par M. l'abbé Maitre, dans

\* A. Harnack, *Ueber den Verfasser und den zweck der Prophetia Malachie de Summis Pontificibus (1590)*, publié dans la revue *Zeitschrift für Kirchengeschichte*. III, Band, 2 Heft. pp. 315-324. — Gotha, 1879.

## LA LÉVITATION DU CORPS HUMAIN

M. Albert de Rochas vient de publier la 2<sup>e</sup> série de ses études si remarquables sur *les frontières de la Science*<sup>1</sup>. Il a su fouiller avec son érudition sûre, sa pénétration obstinée, ces difficiles problèmes. Ses conclusions bouleversent certaines données traditionnelles très contestables, en matière de mystique préternaturelle, mais elles sont toujours sévèrement discutées et elles méritent l'attention.

On a essayé de révoquer en doute la réalité de la lévitation du corps humain; M. de Rochas en établit la réalité avec une abondance et une sûreté de preuves qui défilent la contradiction de ses adversaires trop intéressés. Je n'en cherche pas la cause, je me contente de dire en ce moment : le fait est certain.

Les lecteurs partageront notre sentiment en lisant les pages suivantes que nous sommes heureux de reproduire, et nous remercions M. de Rochas d'avoir mis gracieusement à notre disposition les clichés et les illustrations de son livre de courage, de science et de bonne foi.

E. MÉRIC.

### I

On désigne aujourd'hui sous le nom de *lévitation du corps humain* le phénomène qui consiste dans le soulèvement d'un

son *Etude critique*, pp. 119-123. Les observations de ce dernier ne sauraient infirmer la valeur des considérations qui justifient pleinement cette hypothèse; et l'on a lieu de s'étonner qu'un esprit aussi honnête n'ait été en rien impressionné par la portée d'un article de cette valeur.

L'hypothèse adoptée par M. Harnack, après Carrière, Menestrier, Moréri et d'autres critiques, emprunte une force singulière à ce fait qu'à Rome même, où l'on est en mesure de vérifier, sur un tel sujet, la valeur des explications traditionnelles, des écrivains récents ou même contemporains soutiennent la même hypothèse, ou du moins ne l'écartent pas comme étant invraisemblable. Témoins, Moroni : *Dizionario di erudizione storico ecclesiastica*, article *Profeta*, t. LV, p. 287, et article *Simoncelli*, t. LXVI, p. 156; et, l'année dernière même, Lucius Lector (Mgr Gutblin) : *Le Conclave, origines, histoire, organisation, législation ancienne et moderne*, Paris, P. Lethielleux, p. 406. Nous recommandons particulièrement à M. Maître la lecture du chapitre XI de ce dernier et très intéressant volume. Sa parfaite bonne foi, teintée d'une naïveté marquée, y trouvera peut-être quelques raisons de douter du bien fondé sur cette phrase dans son *Etude critique* : « Les esprits étaient trop remplis de préoccupations d'ordre supérieur pour qu'on pût s'arrêter, soit à l'intérieur du Conclave, soit à l'extérieur, à des bagatelles, à des pronostics ou à des mystifications du genre de celles que supposent Harnack et le P. Menestrier (p. 589). » Au conclave de 1590, aussi bien qu'au dehors, il n'y avait pas que des esprits sérieux : ce ne sont pas ceux-ci, évidemment, qui y ont composé la « Prophétie des papes », pas plus qu'ils n'ont, depuis, livré leur foi sans défense à l'autorité improvisée d'un Arnould de Wion.

1. Albert de Rochas, *Les Frontières de la Science* (2<sup>e</sup> série).

corps vivant sous l'action d'une force encore indéterminée, soulèvement qui va jusqu'à produire une suspension plus ou moins longue dans l'air sans aucun contact avec le sol.

J'ai publié en 1897 une brochure<sup>1</sup> où étaient relatés plus ou moins sommairement les cas que j'avais pu recueillir. J'ai cité, d'après les histoires ecclésiastiques, plus de soixante saints ou bienheureux chez qui le phénomène se reproduisait fréquemment. On en trouve également de nombreux exemples chez les mystiques de l'Orient, comme chez ceux de l'Occident<sup>2</sup>. De nos jours, on a pu l'observer avec toutes les garanties désirables chez certains médiums; moi-même j'en ai été témoin deux fois<sup>3</sup>. Le fait peut donc être considéré comme certain; l'explication reste seule à trouver. Tantôt on pourrait l'attribuer à une simple force physique se développant dans l'organisme du *sujet* sous l'influence de causes morales et agissant comme un courant semblable existant dans le sol<sup>4</sup>; tantôt il semble dû à une entité intel-

1. Paris, Leymarie. 1 vol. in-8° de 40 pages avec gravure.

2. « Maximin, dans l'ivresse de la joie que lui procurait son avancement, ne pouvait plus se tenir en place et se croyait sans doute la faculté des Brahmanes pour marcher en l'air, car il semblait que la terre ne fût plus digne de le porter. » (AMMIEN MARCELLIN. *Histoires* : règne de Valentinien, année 730.)

D'après Philostrate (Vita Ap.), Apollonius de Tyane avait vu les Brahmanes flotter dans l'air. Carl du Prel dit, dans sa *Physique de la Magie* (t. II, ch. VII), qu'il eut l'occasion en 1856 de voir Marie Moerl; elle était agenouillée en prière, sur son lit, mais on pouvait passer la main au-dessous de ses genoux.

J'ai connu moi-même, dans ma jeunesse, une sainte femme qui habitait le village de Coux, près de Privas, dans l'Ardèche; elle jouissait de facultés extraordinaires dont j'ai récemment fait un exposé sommaire dans les *Annales des sciences psychiques*. Une dame de mes amies qui était très liée avec elle les a décrites en détail dans les mémoires inédits dont j'extrais ce qui suit : « Victoire passa auprès de moi plusieurs heures. Tout en me parlant des grâces que Dieu et la sainte Vierge lui accordaient, je la vis avec un profond étonnement rester les yeux fixes mais animés et s'élever peu à peu de dessus la chaise où elle était assise, étendre les bras en avant, ayant le corps penché dans cette même position et demeurer ainsi suspendue, sa jambe droite repliée sous elle, l'autre ne touchant à terre que par l'orteil. C'est dans cette position impossible à toute personne dans un état naturel, que j'ai vu Victoire toutes les fois qu'elle était dans ses moments de ravissements extatiques, alors que j'avais le bonheur de l'avoir très régulièrement deux fois par semaine près de moi qui étais alors sa presque seule amie. Elle prenait deux ou trois extases pendant ses visites qui duraient de 10 à 15 ou 20 minutes l'une. Je l'ai vue en cet état plus de mille fois, surtout pendant les six premières années de notre connaissance. »

3. Voir la brochure citée ci-dessus, p. 68 et 82.

4. M. Derôme a publié, en 1900, dans LA NATURE (1<sup>re</sup> sem. p. 202), un article intitulé : *La bouteille de Leyde et la prévision du temps*. Il y relate diverses expériences prouvant que le poids d'une bouteille de Leyde indiqué par une balance hydrostatique à l'un des plateaux de laquelle elle est suspendue, peut augmenter de plusieurs décigrammes quand on l'électrise, et que cette augmentation de poids est d'autant plus forte que l'air est plus humide.

ligente et invisible qui soulève le sujet, comme le ferait un homme ordinaire.

De nouveaux documents m'étant parvenus, il m'a paru utile d'en faire connaître les principaux à ceux que cette question intéresse. Ce n'est en effet que par l'examen comparatif des circonstances dans lesquelles se sont produits ces phénomènes qu'on pourra essayer d'en déduire une théorie. Ils sont du reste si étranges par eux-mêmes que la multiplicité des témoignages parviendra seule à en faire admettre la réalité.

Mais, a dit Herschell <sup>1</sup>, « les yeux du parfait observateur doivent toujours être ouverts pour ne laisser passer aucun phénomène en opposition avec les théories régnantes; car tout phénomène de ce genre marque le début d'une nouvelle théorie ».

## II

On sait que les sorcières passaient pour avoir une légèreté surnaturelle qu'on constatait soit par l'épreuve de l'eau, soit par celle de la balance <sup>2</sup>.

Pour la première épreuve on liait la malheureuse avec des cordes et on la jetait à l'eau. Si elle surnageait, elle était déclarée coupable et on la brûlait; si elle enfonçait, elle était reconnue innocente et se noyait.

Pour la seconde épreuve on plaçait l'accusée dans un des plateaux d'une balance dont l'autre plateau supportait une Bible. D'après Bodin, il était admis que toute personne plus légère qu'une Bible d'église était adepte de Satan.

Chez les Cambodgiens, on soumet également la femme accusée de sorcellerie à l'épreuve de l'eau. « On la jette au fleuve; si elle enfonce, elle est proclamée innocente et remise en liberté; si elle surnage, c'est qu'elle est soutenue par des démons. Dans ce dernier cas, on la saisit et on la livre au juge. » (LECLERC, *la Sorcellerie chez les Cambodgiens* <sup>3</sup>).

1. *Einleitung in das Studium der Naturwissenschaft*, 105.

2. On sait aussi qu'elles prétendaient aller au Sabbat en s'envolant à cheval sur un bâton.

3. *Revue scientifique* du 2 février 1893.



Le Dr Kerner rapporte que, quand la voyante de Prévorst qu'il soignait était en transe et qu'on la mettait au bain, « on voyait ses membres, sa poitrine et la partie inférieure de son corps émerger involontairement de l'eau en vertu d'une étrange élasticité. Les personnes qui la soignaient faisaient tous leurs efforts pour maintenir son corps sous l'eau et ne pouvaient y parvenir; si, à ce moment, elle était tombée dans une rivière, elle n'aurait pas pu s'y enfoncer plus qu'un morceau de liège <sup>1</sup>. »

La somnambule du Dr Koreff qui ne savait pas nager se maintenait très bien sur l'eau à l'état de somnambulisme; elle s'y trouvait comme dans son élément et manifestait une joie excessive. Il en était de même d'une somnambule du Dr Despine qui restait à plat sur l'eau comme une planche <sup>2</sup>. En Irlande un garde-côte remarqua, un jour, un individu nageant dans la mer; un canot sortit et alla recueillir le nageur. On reconnut en lui un somnambule qui avait nagé ainsi à une distance du rivage d'un mille et demi <sup>3</sup>.

Le Dr Henri Goudard a étudié dans les *Annales des sciences psychiques* (année 1895) le cas d'une jeune Américaine, miss Abotth, qui vint en 1892 donner à Paris des représentations. Elle pouvait se rendre lourde ou légère à volonté et communiquer cette propriété à d'autres personnes. C'est ainsi qu'elle soulevait de terre, en la prenant entre ses deux mains ouvertes, sans pression, une chaire chargée de cinq personnes groupées de manière à ne pas toucher le sol. Cette jeune fille était toute petite et pesait, dans son état normal, 45 kilos. Quand elle voulait se livrer à ses exercices, elle se tenait immobile pendant un instant, le regard fixe dans l'espace; tout à coup un éclair semblait passer dans ses yeux, une secousse à peine perceptible agitait son corps et elle entrait dans une sorte de transe où elle restait en relation avec le milieu ambiant.

La *Revue d'études psychiques* de M. César de Vesme parle <sup>4</sup> d'un cas analogue qui aurait été observé tout récem-

1. KERNER. *La voyante de Prévorst*. Paris, Leymarie, 1900, p. 35.

2. PIGEAIRE. *Électricité animale*, 27.

3. BRIERRE DE BOISMONT. *Des hallucinations*.

4. N° de février 1903.

ment aux États-Unis. Il s'agirait d'une fillette âgée de douze ans appelée Stella Lundelius, et fille d'un photographe d'origine suédoise établi à Port-Jervis. Depuis sa plus tendre enfance elle jouissait de la faculté d'accroître à volonté le poids apparent de son corps. Pour produire le phénomène, Stella appuie le bout du doigt sur le poignet, le front ou le cou de l'expérimentateur; alors, plusieurs hommes en unissant leurs efforts ne parviennent pas à la soulever de terre, bien que normalement elle ne pèse pas plus de 30 kilos. Ces expériences ayant fait du bruit, M. Lundelius fut invité à amener sa fille à New-York pour y être étudiée par un comité de médecins. Après de longues et minutieuses expériences, le comité a fait un rapport détaillé dans lequel il conclut à la réalité du phénomène et propose pour explication la différence mainte fois constatée entre le « poids vif » et le « poids mort ». Il cite comme exemples le fait du cavalier qui se fait plus léger sur son cheval et celui du soldat qui, porté sur un brancard à l'hôpital, se laisse aller et devient si pesant que ses camarades protestent et lui demandent de se faire moins lourd.

« André Mollers cite une femme qui vivait en 1820 et qui, se trouvant en état magnétique, s'enleva soudain de son lit dans l'air, en présence de nombreux témoins et plana dans l'espace à la hauteur de plusieurs mètres, comme si elle allait s'envoler par la fenêtre. Les assistants prièrent Dieu et elle redescendit. — Horst, conseiller privé, parle d'un homme dans les mêmes conditions qui, en présence de plusieurs témoins respectables, s'éleva en l'air, plana au-dessus des têtes des personnes présentes, de telle sorte qu'ils coururent derrière lui afin d'éviter qu'il ne se blessât lorsqu'il retomberait <sup>1</sup>. »

« L'empereur François, époux de Marie-Thérèse, avait à sa cour un médium nommé Schindler qui possédait l'art de s'élever à volonté dans les airs sur commande. Le monarque fit un jour enlever le grand lustre de l'une des hautes salles de la Burg de Vienne, et, au crochet resté dans le plafond fut

1. KERNER. *La Voyante de Prévorst*, ch. VII.

suspendue une bourse contenant 100 ducats; ils devaient être la rémunération de Schindler s'il était capable de décrocher cette bourse sans échelle. Aussitôt il se mit à l'œuvre; il fut saisi de convulsions épileptiformes, se démenant des bras et des jambes et finalement, l'écume aux lèvres et avec un tremblement général, s'éleva lentement dans les airs. Il réussit à saisir la bourse; après quoi son corps s'étendit horizontalement comme pour se reposer et descendit lentement en planant <sup>1</sup>. »

Le célèbre médium anglais Eglington a raconté lui-même, dans le n° du 24 juin 1886 du journal *le Médium*, une lévitation qu'il subit au cours d'une séance à la cour de Russie.

« Après le thé, on passa dans une chambre où prirent place, en se tenant par la main, l'empereur, l'impératrice, le grand-duc et la grande-duchesse d'Oldenbourg, le grand-duc et la grande-duchesse Serge, le grand-duc Wladimir, le général Richter et le prince Alexandre d'Oldenbourg. Les lumières furent éteintes et les manifestations commencèrent: la plus frappante fut une voix qui s'adressa en russe à l'impératrice et causa avec elle pendant quelques instants. Une forme féminine fut aperçue entre le grand-duc Serge et la princesse d'Oldenbourg, mais elle disparut bientôt... Je commençai alors à *m'élever dans l'air*, tandis que l'impératrice et la princesse d'Oldenbourg continuaient à me tenir la main. La confusion devint indescriptible lorsque, m'élevant de plus en plus haut, mes voisins durent monter sur leurs chaises afin de me suivre. Cette idée qu'une impératrice était obligée de poser ainsi à l'antique, au risque de se blesser, était peu propre à maintenir l'équilibre mental du médium et je demandai plusieurs fois qu'on levât la séance. Mais ce fut inutilement et je continuai à monter jusqu'à ce que mes deux pieds touchassent deux épaules sur lesquelles je m'appuyai et qui étaient celles de l'empereur et du grand-duc d'Oldenbourg, ce qui fit dire à l'un des assistants : « C'est la première fois « que l'empereur se trouve sous les pieds de quelqu'un. » Lorsque je fus redescendu, la séance fut terminée. »

(A suivre.)

Albert DE ROCHAS.

1. BRADBÉE, *Sub rosa...*

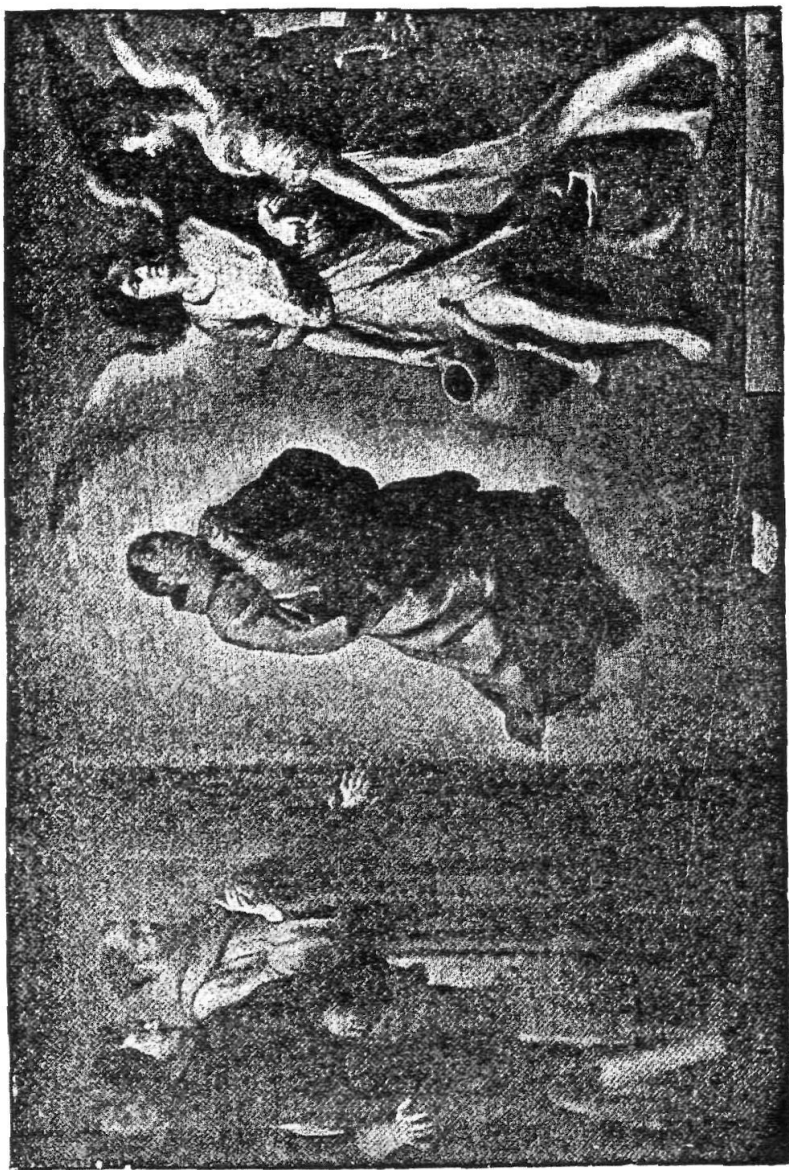


Fig. 14. — Le Miracle de san Diego.

Le lecteur trouvera dans cette livraison et les suivantes, l'explication successive des gravures que nous publions simultanément dans ce numéro.



*Nu la Piccola porta*

*F. Barbiana del'arce*

FIG. 15. — Lévitation de saint Martin de Porres.



*S. Petrus de Alcántara Hispanus strictioris observantiæ  
Sancti Francisci Fratrum Minorum Discalceatorum Pater et Magister*

FIG. 16.





**S. GIACINTA MARISCOTTI V.**  
*Nobile Romana del Terr. Ordine di S. Chiara  
 Nata nel 1585. morta nel 1640. Canonizzata nel 1807.  
 Il di cui Corpo si venera in S. Bernardino della Città di Viterbo.*

*Roma, presso G. Antonelli Via del Corso N.º 228. 229.*



Effigiem S. Iosephi a Cupertino Ord. Min. S. Francisci Conventual. Sacerdotis  
 Augustus. Eucharistia Sacramento cum semel peracta supplicatione  
 in loco Cryptula Populo benedixitum foret mirabiliter in aere appropinquantis  
 Sanctissimo Domino Nostro Clementi XIII. Pont. Opt. Max.  
 Ejusdem Seraphici Ordinis Fratres offerunt et dicunt

Per Augustum del. et del.

Per Bernardi 1765. Sup. 61. 1765.

FIG. 18.





*Vicarii Christi Urbani Papæ VIII. Pedes osculaturus  
Ejus rei admirandam speciem  
Emin. ac Rev. Principi Flavio  
Seraphici eorum Ordinis  
Fratres Minores Conventuales*

*Pet. Apolloni del. et sculp.*



*S. Joseph a Cupertino sublimis in aere fertur  
nunc primum typo expressam  
S. R. E. Cardinali Ghisio  
Protectori munificentissimo  
obsequentissime offeruntur.*

*Pet. Bombelli sculp. sup. li. 2. et 64.*

FIG. 19.



Fr. Ant. Lorenzini Min. Con. incidit



FIG. 20.



*S. Joseph a Cupertino Ord. Min. S. Francisci Convent.  
in Missæ celebratione sæpissime in aerem elevatur.*

*Michaelang. Ricciolini del.*

*Nic. Gutierrez sculp.*

FIG. 21.



*B. Thomas a Cora O.M.O. mirè  
elevatus dum Eucharistiam ministrat.*

*Parisiotti a Pasquino N.º 2.*

FIG. 22.



FIG. 23. — *Effigie del Ven. Servo de Dio*  
*Fra Humile di Bisignano*  
*finori riformati della Prov<sup>a</sup> Calabria citra.*  
*Morte li 26 novembre 1631.*





FIG. 24.

N'oublions pas que ces gravures rappellent l'extase et la lévitation de saints que l'Église a canonisés, et que le phénomène constaté appartient incontestablement au préternaturel divin.

E. MÉRIC.

## LE DÉMONISME

(*L'Ami du Clergé*)

(SUITE)

---

Il y a aussi des *uromantes* qui devinent à l'inspection de l'urine la cause de la maladie, connaissent le sexe et l'âge de la personne malade, et, si c'est une femme, si elle a eu des enfants et combien ; ils disent s'il y a lieu, oui ou non, d'espérer la guérison, et on assure que très souvent leurs remèdes ont guéri des personnes abandonnées des médecins. Cependant, l'*uromante* est le plus souvent, comme le toucheur, un homme ignare ; l'un et l'autre tiennent leur prétendue science d'un secret transmis par un vieux guérisseur. Comme toujours, nos esprits forts nient. C'est facile de nier, mais les faits sont là : et ni l'imposture, ni l'imagination ne sauraient expliquer toutes les guérisons faites par ces hommes ignorants, quelquefois même impies ou immoraux ; ainsi une dartre vive fort rebelle est guérie par eux en très peu de jours, en faisant sur elle des simulacres de cercles concentriques qui vont en se rétrécissant chaque fois.

Il y a aussi des *rebouteurs* qui, malgré leur ignorance, sont très adroits, plus adroits que les médecins, d'autant mieux que leur adresse se déploie toujours sur la même chose ; et souvent même des personnes très instruites s'adressent à eux.

C'est au prêtre à étudier les choses de près, suivant les principes que nous avons donnés, et à n'attribuer au démon que les effets qui ne peuvent pas être expliqués autrement. Tout en se gardant bien de préconiser ces choses-là, le prêtre ne doit pas refuser trop facilement l'absolution aux personnes qui les consultent, ni aux toucheurs, ni aux *uromantes*, d'autant plus qu'il y a une liaison très intime entre l'urine et le tempérament d'une personne, mais seulement

chercher à les préserver des pratiques reconnues superstitieuses. *Videat*, dit très sagement Clément Marc, *num res in bonum sensum retorqueri possit, vel mutari in alium usum quasi similem, sed bonum*.

**V. Guérisons provenant de charlatanisme.** — Il est certainement de ces guérisseurs qui sont de simples charlatans, et qui cherchent avant tout à surexciter l'imagination, laquelle, comme on sait, joue un grand rôle même sur la santé, surtout chez la femme. Pour cela, ils vantent leurs propres exploits, demandent des prières, veulent qu'on ait confiance en eux, etc. Mais alors, pour la plupart du temps, les guérisons ou améliorations ainsi obtenues ne sont pas de longue durée.

Nous avons connu une de ces guérisseuses qui pendant un certain temps a joui d'une grande réputation : beaucoup des personnes qui la consultaient se croyaient guéries quand elles la quittaient : mais le même mal les reprenait quelques jours après, et même avec plus d'intensité. Elles en étaient tout étonnées : quelques-unes nous disaient : « Pourtant, elle m'avait bien guérie, je me sentais si bien ! » Et nous avions de la peine à leur faire comprendre que c'était l'imagination exaltée qui seule avait tout fait.

Ajoutons que ces sortes de guérisseurs sont généralement très fins ; ils observent bien tout, et quand ils voient qu'il n'y a rien à espérer, ils disent à la personne qui les consulte qu'elle est venue trop tard, ou bien qu'elle n'aurait pas dû auparavant recourir à des médecins. Quand au contraire ils se sont assurés qu'il n'y a presque rien, ils exagèrent à dessein le mal et prétendent qu'eux seuls pouvaient le guérir, et qu'ils le feront très facilement, grâce à leurs onguents ou à leur toucher.



## CHAPITRE IV

## LE DÉMONISME DANS LA DIVINATION

L'homme a toujours désiré savoir l'avenir, surtout dans les grandes circonstances, et aussi connaître les choses cachées ; et comme Dieu, pour des raisons très sages, ne voulait les révéler que très rarement, l'homme s'adressa directement ou indirectement aux démons qui, eux, lorsque Dieu ne les empêchait pas, se montrèrent plus accommodants, mais toujours pour dominer les hommes et les mener au mal.

Dans le chapitre premier nous avons assez parlé des *oracles*, qui étaient anciennement le principal genre de divination démoniaque ; nous n'y reviendrons pas. Mais les oracles directs ne suffisaient pas ; on recourait alors aux *aruspices* qui consultaient les entrailles des victimes, aux *augures* ou aux *auspices* qui consultaient le chant ou le vol des oiseaux, aux *astrologues* qui consultaient les astres, ou encore aux *sorts* ou à l'interprétation des *songes*. « Ce n'est pas, disaient les philosophes païens, la fantaisie des victimes ou des oiseaux qui nous révèle l'avenir, qu'eux-mêmes ignorent complètement : nul n'est assez dépourvu de sens pour le dire ou le croire ; mais c'est la divinité rendue favorable par les cérémonies et les sacrifices qui les dirige et suggère les oracles, et d'autres fois les songes. » A Rome, les aruspices ont toujours prévu les grands événements ; ainsi l'arrivée des Gaulois a été prédite six ans d'avance, la mort de César et bien d'autres faits, de même. Sans doute, les démons ne connaissent pas l'avenir infailliblement, mais ils le prévoient avec une sorte de certitude, d'autant mieux qu'eux-mêmes ont une très grande influence sur la direction de la plupart des hommes. Qu'ils se soient cependant trompés quelquefois, ce n'est qu'une preuve de plus que ces prédictions venaient d'eux.

Nous ne prétendons pas cependant que toutes venaient d'eux, car si les prêtres fabriquaient quelquefois des oracles, quand les démons ne parlaient pas, ainsi ils faisaient, et

même plus facilement encore pour les autres genres de divination, des réponses prétendues divines. Cependant le plus souvent il y avait là quelque chose de démoniaque. C'est le sentiment des saints Pères, qui assurément doivent être crus sur des choses qui existaient encore de leur temps, bien mieux que les docteurs des âges suivants; et la sainte Écriture, s'il reste à ce sujet quelque difficulté, la tranche nettement, car le *Deutéronome* défend sous les peines les plus graves de consulter les devins, et le *Lévitique* veut qu'on mette à mort et qu'on lapide ceux qui ont l'esprit de Python et les devins; et assurément s'il n'y avait pas eu là du démonisme, elle n'eût pas montré une telle sévérité.

En dehors de la divination, il y a aussi la *vision à distance* qui s'en rapproche bien quelque peu : ainsi Cornelius voit en plein jour à quelques centaines de lieues de distance la bataille qui se livre entre César et Pompée, et raconte dans les moindres détails les péripéties de l'action et ses diverses circonstances, comme le dit Aulu-Gelle. — Dion et Philostrate rapportent qu'Appollonius monté sur un tertre, d'où il parlait à une nombreuse assemblée, s'écria tout à coup : « Frappe, frappe le tyran ! Domitien est tué, c'est bien fait ! » et c'était à l'heure précise où le meurtre se commettait. — Sozomène de son côté écrit qu'à l'heure même de la mort de Julien l'Apostat, Didyme, philosophe d'Alexandrie, vit des chevaux blancs qui couraient dans l'air, et qu'il entendit crier à ceux qui étaient dessus : « Allez dire à Didyme que Julien vient d'être tué, et qu'il le redise à Athanase. »

Ces faits, s'ils sont vrais, comme il est à supposer, ne peuvent s'expliquer naturellement : il y a donc là évidemment ou l'intervention du bon ange, qui ne semble pas impossible dans le dernier fait, ou celle du démon, qui apparaîtrait plus clairement, surtout dans le second.

Il est certain que dans les âges modernes aussi bien que dans l'antiquité, des devins ont prévu et annoncé bien des choses que les événements ont vérifiées, et qu'ils ne pouvaient pas naturellement connaître, et annoncé aussi des choses qui se passaient à une très grande distance, et découvert des choses absolument cachées. Il faut y voir de l'extra-

naturel. Deviner ici n'est pas une faculté, c'est une inspiration donnée souvent quand on ne la demande pas, et refusée quand on la sollicite, surtout quand il s'agit d'en tirer un avantage pécuniaire : ainsi les devins ne voient jamais d'avance les numéros qui sortiront d'une loterie où il y a de gros lots à gagner, et ils ne peuvent jamais les indiquer sûrement : jamais non plus, ou du moins très rarement, ils ne voient de grands trésors cachés, et si quelquefois ils en peuvent découvrir, il est bien rare qu'ils en puissent profiter. Dieu ne le permet pas, et le démon qui ne cherche pas le bien de l'homme, tout au contraire, ne le veut peut-être pas lui-même.

Outre ce que nous avons dit des temps anciens, citons encore un fait indéniable. Saint Augustin parle d'un certain Albicerius qu'il avait connu à Carthage et qui était illettré, et cependant répondait à tous ceux qui le consultaient sur les choses les plus inconnues, et il cite le témoignage d'Alype, de Licentius et de Trigetius qui avaient été comme lui étonnés de ses réponses. Et saint Augustin n'hésite pas à dire qu'elles ne pouvaient venir que des mauvais esprits.

Dans le moyen âge, les devins avaient surtout recours à l'astrologie, et on pourrait citer un certain nombre de faits étranges où le démon ne fut certainement pas étranger.

Passons aux temps modernes, où parmi un grand nombre de faits que nous pourrions mettre en avant, nous en citerons seulement quatre. — Un médecin hérétique, Wier, parle longuement d'un enfant fort ignorant qui avait fait une foule de prédictions qu'on croyait divines et on finit par reconnaître, à n'en pas douter, qu'elles venaient du démon. — Frederica Hauffe, dans le Wurtemberg, eut, de l'aveu de son médecin Kerner, homme aussi distingué pour son talent que pour sa probité et sa sincérité, et qui la soigna toute sa vie, des apparitions et des infestations extra-naturelles et diaboliques. — Qui n'a entendu parler aussi, à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, des prédictions étranges de M<sup>lle</sup> Lenormand, que l'empereur Napoléon et l'impératrice Joséphine consultaient assez souvent ainsi que bien d'autres personnages très distingués, et

qui presque toutes se trouvèrent vraies, même contre toute vraisemblance? Sa science extra-naturelle ne pouvait venir que du démon, d'autant plus que, jeune encore, elle s'était livrée à l'étude des calculs cabalistiques et des sciences occultes, s'était liée avec une célèbre tireuse de cartes, les tirait souvent elle-même, et se prétendait en communication avec le génie *Ariel*, en qui elle avait une foi entière. — Mais l'homme le plus étonnant à ce sujet, à la fin du dix-huitième siècle, c'est Cazotte, dont tout le monde connaît la fameuse prophétie sur la Révolution. La Harpe, M<sup>me</sup> de Genlis, M. de Vicq d'Azyr, M<sup>me</sup> de Beauharnais, M. Delenze et bien d'autres attestent l'authenticité de ses prédictions que tous, excepté M. Delenze, avaient entendues. En supposant même qu'il ait pu s'y glisser quelques exagérations, le fond doit être vrai et il est bien suffisant pour forcer à admettre de l'extra-naturel : mais comme Cazotte était chrétien pratiquant, il ne serait pas impossible qu'il ait parlé sous l'inspiration du bon ange pour donner à réfléchir. D'un autre côté, il s'était affilié à la secte des illuminés et n'était point étranger aux sciences magiques. Il reste donc quelque doute.

Il y a bien des genres de divination, car on peut procéder en tirant les cartes, c'est la *cartomancie* ; en regardant les astres, c'est l'*astrologie* ; en faisant tourner une clef ou balancer un anneau, c'est la *cléidomancie* ; en se servant d'une baguette, c'est la *rhodomancie* ; en consultant les morts ou les évoquant, c'est la *nécromancie* ; en inspectant les lignes de la main, c'est la *chiromancie*, etc., etc. Assurément, tous ceux qui recourent à un ou plusieurs de ces moyens ne se mettent pas pour cela en rapport avec le diable : la plupart du temps, ce sont simplement des trompeurs qui pour gagner de l'argent cherchent à capter la confiance des simples, et le diable n'y est pour rien directement et Dieu encore moins.

Il y a des tireuses de cartes, sonnambules, diseuses de bonne aventure, qui vous font causer d'abord, ou en font causer d'autres à votre sujet, et qui après peuvent vous en dire un peu davantage. Mais quelquefois les choses ne se passent pas si innocemment : le *Catéchisme de Rodez* en cite

un exemple arrivé en 1851 et rapporté par la *Gazette des tribunaux*.

**Conclusions théologiques.** — Consulter sérieusement un devin ou tireuse de cartes, etc., quand on s'expose à une intervention démoniaque, est évidemment, de soi, un péché mortel. — Si on ne le faisait pas sérieusement, mais que le devin ou la tireuse de cartes le fissent, eux, sérieusement, et recourussent au démon explicitement ou implicitement, il serait difficile de n'y pas voir une coopération très prochaine, grave par conséquent, en soi, à une faute grave. Cependant l'ignorance ou la bonne foi peuvent excuser plus ou moins. — Mais tirer les cartes, ou faire des pronostics quelconques sur l'avenir par manière de jeu, pour amuser la société, dès lors qu'il n'y entre aucune superstition, ne peut renfermer aucun péché. Cependant ce n'est pas à conseiller, parce qu'une certaine crainte superstitieuse peut s'y glisser. Il y a beaucoup de jeunes filles qui aiment, sans doute pour s'amuser, consulter ce qu'on appelle l'*Oracle des dames* ; quoique cela se puisse faire sans aucun péché, il faut les en détourner pour une double raison : et parce qu'une certaine superstition peut s'y glisser, et surtout parce que les questions qu'on lui adresse et les réponses sont souvent légères et de nature à entretenir dans les jeunes filles un esprit de légèreté qui les détourne au moins des idées sérieuses de la vraie piété.

**Que faut-il penser des sourciers et des baguettes divinatoires?** — On appelle *sourciers* ceux qui ont la spécialité bien définie et limitée de découvrir les sources que recèle la terre. Ils ne les voient pas, ils les pressentent. Ils se servent ordinairement d'une *baguette de coudrier* qu'on appelle *divinatoire*, très mobile, dont le centre de gravité se déplace très facilement ; elle se compose ordinairement d'un point d'embranchement d'où partent deux branches à peu près égales, formant un angle le moins ouvert possible, et aux approches de la source elle tourne d'une manière saisissante, sans qu'on puisse même l'empêcher.

(A suivre.)

## LES RADIATIONS HUMAINES

(Suite)



Les rayons de Becquerel sont assez vite absorbés par les substances qu'ils traversent, c'est-à-dire qu'ils sont peu pénétrants; on peut du reste s'en rendre compte facilement par un procédé photographique très simple : disposons sur un support horizontal plusieurs petites boîtes non munies de couvercles et remplies de poudre de divers composés d'uranium et de thorium; au-dessus plaçons à une très petite distance une plaque photographique dont la couche sensible est tournée vers les substances actives (naturellement cette opération doit être effectuée dans l'obscurité la plus complète). Sur les petites boîtes posons des bandelettes découpées dans diverses substances telles que du papier, du verre, du métal. Après avoir enlevé et développé le cliché nous obtiendrons pour chacune des substances la silhouette sombre de la boîte légèrement confuse vers les bords; les bandelettes se montreront d'autant plus claires que leur matière sera plus absorbante, et leur forme sera exactement reproduite par le cliché. On reconnaît ainsi que ces rayons sont absorbés par les métaux, le verre, le mica, la paraffine, le papier. Pour obtenir des nombres on se sert d'une méthode électrique. On reconnaît ainsi que les rayons de Becquerel peuvent traverser seulement sous une faible épaisseur les substances solides; une épaisseur de quelques millimètres est suffisante pour les absorber complètement : une lame d'aluminium de 0,001 millimètre d'épaisseur ne laisse passer qu'une fraction du rayonnement égale à 0,2 pour l'uranium, à 0,11 pour l'oxyde de thorium en couche mince (0,005 millimètres d'épaisseur<sup>1</sup>). Si l'on emploie l'oxyde de thorium en couche de 0,006 millimè-

1. *Revue générale des Sciences*, 30 janvier 1899.

tres d'épaisseur, la même lame d'aluminium laisse passer une fraction du rayonnement égale à 0.7. L'absorption quoique toujours très forte est donc bien moindre que dans le cas de la couche mince. Cela semble montrer que les rayons émis par l'oxyde de thorium ne sont pas homogènes; parmi les rayons provenant des couches profondes, les plus pénétrants seuls traversent la couche d'oxyde de thorium et arrivent à la surface; ils viennent ajouter leur effet à ceux de la couche superficielle et modifient l'absorption produite par les écrans.

Ces rayons sont aussi fortement absorbés par l'eau; c'est ainsi qu'une couche de substance active mouillée au point d'être entièrement submergée par l'eau, devient presque inactive; mais si on laisse le tout sécher à l'air, l'activité reprend sa valeur normale au fur et à mesure que l'humidité disparaît. Les sels des substances radioactives, en dissolution sont actifs, mais en solution saturée, ils le sont bien moins que lorsqu'ils se trouvent à l'état solide: une dissolution d'azotate d'urane est très absorbante pour ces rayons; enfin, quelques expériences ont montré que les rayons de Becquerel éprouvent aussi une forte absorption de la part de l'air qu'ils traversent, bien qu'elle paraisse cependant beaucoup plus faible que celle provenant des liquides et des solides: il est probable que les rayons uraniques et thoriques soient presque entièrement absorbés par quelques centimètres d'air à la pression ordinaire, mais par quelques millimètres seulement d'eau ou de substance solide.

Mais, parmi toutes les substances dont M<sup>me</sup> Curie a étudié et mesuré la radioactivité, il se trouvait des minéraux; certains d'entre eux présentaient des propriétés radioactives; comme ils contenaient tous de l'uranium ou du thorium, cela n'avait rien d'étonnant, et il était naturel qu'ils puissent impressionner les plaques sensibles et décharger un électroscope: ce sont en particulier la pechblende, la chalcolite, l'autunite, la clévécite, la fergussonite, l'orangite, la monazite; mais le plus surprenant, c'était le degré d'activité de certains de ces composés naturels: cette activité était beaucoup plus forte que l'uranium lui-même et le thorium métal. Cette

intensité de radiation était inattendue; ainsi, il se trouve des pechblendes, minerais contenant de l'oxyde d'urane, qui sont quatre fois plus actives que l'uranium métallique; la chalcolite (phosphate d'urane et de cuivre cristallisé) est deux fois plus active que l'uranium; l'autunite (phosphate double d'urane et de calcium) est aussi active que l'uranium. Il se trouvait donc là une contradiction avec les résultats jusque-là obtenus avec les composés purs de l'uranium métal. Il fallait alors soumettre ces faits au contrôle de l'expérience: pour cela, M<sup>me</sup> Curie prépara d'abord de la chalcolite artificielle par le procédé de Debray, en se servant comme matières premières de produits chimiquement purs. Cette chalcolite artificielle possédait une activité tout à fait normale, en rapport avec sa composition: elle était deux fois moins active que l'uranium.

Il était donc logique de penser que si la pechblende, la chalcolite et l'autunite naturelles ont une activité si grande, c'est qu'elles ne contiennent pas seulement une unique substance, mais une matière inconnue différente de l'uranium, du thorium et des corps simples connus; de plus, cette matière, quoique renfermée en très petite quantité dans ces minéraux, devait avoir une activité prodigieusement forte. M. et M<sup>me</sup> Curie se sont alors donné pour mission de rechercher cette substance inconnue: ils sont arrivés à reconnaître très rapidement que des substances radioactives s'y trouvent effectivement et à montrer que l'on peut, par des procédés purement chimiques, retirer de la pechblende des substances qui ont une activité beaucoup plus forte que l'uranium. Leur unique guide dans ces recherches était la radioactivité et voici comment ils s'en servaient: on mesurait par la méthode électrique l'activité d'un certain produit; on effectuait sur ce produit une séparation chimique, on mesurait de nouveau l'activité de tous les produits obtenus, et l'on pouvait voir ainsi si la substance active cherchée était restée intégralement avec l'un d'eux, ou bien si elle s'était séparée en deux et dans quelle proportion. On avait ainsi une indication qui était comparable jusqu'à un certain point à celle que pourrait fournir l'analyse spectrale.



Après chaque réaction chimique le liquide se trouvait composé de deux parties : l'une qui était précipitée et l'autre qui restait dissoute. En particulier, l'urane et le thorium restent en dissolution ; les sulfures se précipitent et ils sont beaucoup plus actifs que la pechblende qui a servi à les obtenir : ils contiennent du plomb, du cuivre, du bismuth, de l'arsenic, de l'antimoine ; on peut par d'autres précipitations en extraire le plomb, le cuivre, l'arsenic et l'antimoine ; mais finalement la substance active reste avec le bismuth ; elle est voisine de ce métal par ses propriétés et l'accompagne dans toutes ses réactions, en très petite quantité du reste ; on a appelé cette nouvelle matière active *polonium* ; on n'a pas encore pu la séparer du bismuth, mais on obtient du bismuth de plus en plus riche en polonium. L'intensité radioactive du polonium est surprenante si on la compare à celle de l'uranium et du thorium : on pouvait se demander, après avoir découvert cette matière, si ce n'était pas à une petite quantité de polonium que l'uranium et le thorium devaient leur activité ; cela ne paraît pas très probable. En effet, s'il en était ainsi, les composés d'uranium ou de thorium provenant de lieux différents, auraient sans doute une activité différente. Or, dans les expériences que Mme Curie a faites avec quelques échantillons d'uranium métallique, ainsi qu'avec des oxydes et des sels de diverses provenances, elle n'a jamais eu de divergences importantes entre les nombres relatifs à un même composé.

Au point de vue de l'impression qu'ils produisent sur les plaques photographiques, les rayons poloniques sont très actifs ; le thorium donne des rayons qui agissent moins rapidement même que ceux de l'uranium, ces derniers donnent une impression après une heure de pose avec des plaques au gélatino-bromure ; le polonium donne une très bonne impression photographique après trois minutes seulement de pose, et déjà après une demi-minute, on a un effet assez sensible.

On sait que les rayons Röntgen rendent fluorescent le platino-cyanure de baryum. Il est donc naturel de se demander si les rayons poloniques produisent le même effet ; cette fluorescence qui n'est produite ni avec l'uranium ni avec le

thorium est rendue très visible avec le polonium: elle peut du reste être facilement mise en expérience de cette manière: prenons un disque métallique et étalons sur une portion seulement de la surface, en couche très mince, la matière active: à l'aide d'un disque en aluminium très peu épais et de même diamètre que le premier. recouvrons le tout: puis, sur toute la surface du disque en aluminium non tournée du côté du premier disque, étalons uniformément une couche assez légère de platino-cyanure de baryum. En transportant ce dispositif dans une chambre obscure, nous apercevrons sur le disque supérieur une région lumineuse: cette région est celle qui est en face de la substance active. Les rayons émis par cette dernière ont traversé l'aluminium et ont rendu fluorescent le platino-cyanure de baryum situé au-dessus, tandis que le reste de la surface du disque, bien qu'étant également recouverte de platino-cyanure, est restée obscure. Il semble que l'on ait ainsi réalisé un système fournissant d'une manière indéfinie de la lumière sans dépense d'énergie: il convient toutefois de faire remarquer que M. Villard a montré que, sous l'action prolongée des rayons X, la sensibilité du platino-cyanure de baryum diminuait, mais qu'il est facile de la régénérer en exposant cette substance à la lumière. En répétant pour les oxydes d'uranium et de thorium les mêmes expériences que pour le polonium, M. et Mme Curie ne purent pas obtenir de lumière.

Nous avons vu plus haut que les rayons uraniques et thoriques pouvaient rendre l'air conducteur de l'électricité: cette propriété s'étend également aux rayons poloniques: mais l'air n'est pas le seul gaz qui puisse être ainsi rendu conducteur par ces rayons: l'oxygène, l'hydrogène, l'acide carbonique donnent lieu à des phénomènes semblables: les lois de la conductibilité acquise par les gaz sous l'influence des rayons de Becquerel sont analogues à celles que l'on obtient pour la conductibilité communiquée à l'air par les rayons Röntgen. On explique cette conductibilité par une dissociation particulière que les gaz éprouvent sous l'effet de ces rayons: de plus, l'air qui a été ainsi rendu conducteur par les rayons Röntgen, conserve cette propriété pendant

quelques instants après la suppression des rayons; il a été démontré expérimentalement qu'il en était de même pour les rayons émis par les substances radioactives.

Mais les découvertes ne devaient pas encore s'arrêter là. En effet, en continuant leurs études, M. et M<sup>me</sup> Curie, en collaboration de M. Bémont, ont trouvé une deuxième substance très fortement radioactive qui accompagne le baryum dans la pechblende et en a les propriétés; ils ont donné à cette substance le nom de *radium*.

Pour obtenir un radium presque pur, il faut soumettre le chlorure de baryum radifère à une cristallisation fractionnée; les cristaux qui se déposent sont beaucoup plus actifs que le sel qui reste dissous. Enfin, M. Debierne a montré, il y a trois ans, qu'il existait dans les résidus de la pechblende, à côté du polonium et du radium, une nouvelle matière active appartenant au groupe du fer; cette matière, sur laquelle on n'a jusqu'ici que peu de renseignements, a reçu le nom d'*actinium*.

Toutes les trois substances radioactives se trouvent dans la pechblende en quantité infinitésimale. Pour arriver à les obtenir à l'état de concentration actuel, M. et M<sup>me</sup> Curie ont été obligés d'entreprendre le traitement de plusieurs tonnes de résidu de minerai d'urane. Le gros traitement se faisait dans l'usine de la Société centrale des produits chimiques, après quoi venait tout un travail de purification et de concentration. Ils arrivèrent ainsi à extraire de ces milliers de kilogrammes de matière première quelques décigrammes de substances qui sont prodigieusement actives par rapport au minerai dont elles proviennent. Il est bien évident que l'ensemble du travail est des plus pénibles et des plus longs. Aucune des nouvelles substances radioactives n'a pu être isolée.

Croire à la possibilité de les isoler revient à admettre que ce sont des éléments nouveaux: et c'est cette opinion qui a guidé M. et M<sup>me</sup> Curie dès le début de leurs travaux: elle était fondée en principe sur le caractère atomique évident de la radioactivité des matières qui faisaient l'objet de leur étude. « Cette propriété si tenace, dit M<sup>me</sup> Curie, qui ne se

laissait jamais détruire par le très grand nombre de réactions chimiques effectuées, qui même dans les réactions chimiques comparables suivait toujours le même chemin et se manifestait avec une intensité bien en rapport avec la quantité de matière retirée, cette propriété, disons-nous, ne pouvait assurément pas être accidentelle : elle devait tenir à la matière qu'elle accompagnait si fidèlement et en être un caractère tout à fait essentiel. » D'après eux, le baryum radioactif était donc assurément autre chose que le baryum ordinaire, de même que le polonium n'était pas du bismuth. Ils n'ont pas trouvé, il est vrai, de réactions chimiques permettant de faire une séparation absolue du baryum et du radium, du polonium et du bismuth, et ces réactions, les eussent-ils connues qu'ils n'auraient pas pu s'en servir, parce que la quantité de matière à séparer était réellement trop faible. Mais par contre, on peut établir chimiquement l'existence d'un élément en se basant sur l'étude de son *spectre* et sur la recherche de son *poids atomique*. C'est ainsi que l'existence du radium, comme élément nouveau, a pu être définitivement établie.

### Etude particulière du Radium et de ses propriétés

On sait que l'existence d'un nouveau corps simple est décelée par des raies nouvelles dans le spectre : lorsqu'on place un corps dans l'arc électrique, ce corps est décomposé par la haute température de l'arc : il est vaporisé, et sa vapeur portée à l'incandescence émet une lumière dont le spectre est formé de raies lumineuses séparées les unes des autres. Chaque élément chimique donne lieu à un spectre d'aspect différent formé par des raies qui n'ont pas les mêmes positions et le même caractère. Ce spectre sert en quelque sorte à caractériser le corps ; ainsi, chaque fois qu'un corps donne naissance à de nouvelles raies, c'est qu'il contient un élément nouveau. En plaçant un morceau de cuivre dans l'arc électrique, on obtient un spectre où l'on voit un certain nombre de raies vertes et violettes, ayant une position fixe ;

toutes les fois que l'on mettra dans l'arc un morceau de cuivre ou un sel de ce métal, on obtiendra des raies caractéristiques du cuivre et ce procédé est vrai pour tous les corps, quelle que soit leur nature.

Eh bien ! ce caractère particulier a été obtenu avec le radium. Il s'agissait de prouver d'une façon définitive que ce corps est différent du baryum avec lequel on le recueille et dont on ne le sépare que difficilement, comme nous l'avons déjà dit antérieurement.

L'analyse spectrale devenait ainsi d'autant plus utile, que contrairement à quelques idées répandues, le radium était tout à fait différent des éléments anciennement connus, et s'en distinguait par des propriétés caractéristiques.

L'étude complète d'un spectre est un travail qui demande une connaissance très approfondie de la spectroscopie et une très grande habitude. M. E. Demarçay, dont la grande compétence en spectroscopie est connue, voulut bien s'occuper de l'étude spectrale des substances radioactives : il a rendu ainsi l'immense service d'apporter une certitude, basée sur une méthode scientifique qui a fait ses preuves, alors que l'on était encore dans le doute sur la valeur des autres méthodes de recherches.

Ayant reçu de M. et M<sup>me</sup> Curie, dans le courant de l'année 1899, différents échantillons de chlorure de baryum contenant du radium, en proportion croissante, M. E. Demarçay remarqua que corrélativement à l'accroissement du pouvoir radioactif, la raie nouvelle s'était montrée de plus en plus forte, et de nouvelles raies ont pris naissance, confirmant ainsi la supposition que ce spectre était bien dû à la substance radiante. Lorsque l'on possède du baryum ayant un cuivre de l'électroscope de manière que la distance qui les sépare soit tout de même de plusieurs mètres, on voit immédiatement les feuilles d'or se rapprocher lentement indiquant ainsi la décharge de l'électroscope.

On peut aussi mettre en évidence d'une façon beaucoup plus sensible cette propriété en se servant d'une bobine d'induction de Ruhmkorff ; au moyen d'une source quelconque d'énergie électrique (piles ou accumulateurs), on fait

fonctionner cette bobine, et l'on s'arrange pour que l'étincelle puisse passer à volonté par deux chemins différents. Ces deux chemins, tels qu'ils sont aménagés, offrent naturellement la même résistance à l'étincelle, qui passe tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais si l'on approche de l'appareil un tube contenant du radium et qu'on l'intercale sur l'un quelconque des deux trajets à suivre par l'étincelle, on peut décider celle-ci à passer exclusivement d'un seul côté, celui où se trouve le radium. Si l'étincelle passe de préférence de ce côté, c'est qu'il lui offre un passage plus conducteur que l'autre; en effet, si l'on abandonne l'appareil à sa position première, en levant le radium, l'étincelle recommence à jaillir indifféremment d'un côté ou de l'autre; mais si on approche de nouveau le radium, l'étincelle jaillit toujours du côté où se trouve le métal actif. Ainsi donc le radium facilite le passage de l'étincelle dans l'air.

Mais l'air n'est pas le seul corps capable d'être rendu ainsi conducteur par le radium; nous avons vu précédemment que l'uranium et le thorium rendaient la plupart des gaz conducteurs et que cette conductibilité persistait pendant quelques instants, après que tout rayonnement avait cessé. Eh bien! ce fait se produit également avec le radium.

M. Curie a également montré que les diélectriques liquides devenaient conducteurs lorsqu'ils étaient traversés par les radiations du radium: il a observé en outre que la paraffine solide, corps employé généralement comme isolant en électricité, devenait elle-même très bonne conductrice et qu'elle gardait cette conductibilité pendant une demi-heure environ; à partir de ce moment, la conductibilité diminuait rapidement: il a donné à ce phénomène le nom de « conductibilité résiduelle de la paraffine ».

Avec le sélénium, il se produit une action légèrement différente de celle que l'on observe avec la paraffine: on sait que ce corps a pour propriété curieuse de changer de conductibilité électrique sous l'influence de la quantité de lumière qu'il reçoit, c'est-à-dire d'être plus ou moins éclairé. M. Schmidt a découvert ce fait en 1873; depuis, il a été démontré que les rayons Röntgen produisaient le même effet

que les rayons lumineux, il était donc naturel de se demander si le même phénomène se produirait avec les rayons émis par le radium ; en effet, on a pu mettre en évidence, à l'aide d'expériences, que le radium rendait par son rayonnement le sélénium très bon conducteur, et que cette conductibilité était à peu près du même ordre de grandeur que les deux précédentes, quoique plus lente. A l'aide d'un dispositif permettant de mesurer à différentes reprises la résistance du sélénium (pont de Wheatstone), on plaçait sur une table un échantillon de carbonate de baryum radifère placé de telle façon qu'il puisse influencer le sélénium : de plus, ce sel était recouvert d'une épaisseur assez grande de papier noir, afin de soustraire le sélénium à la faible lumière émise par le corps radioactif. En mettant en marche l'expérience, et en prenant note à différents moments de la résistance du sélénium, on pouvait observer que cette résistance, d'abord assez grande lorsque ce dernier ne subissait pas l'influence active du radium, diminuait, lentement, il est vrai, mais d'une façon très régulière ; au bout de dix minutes environ, elle était tombée à une valeur bien inférieure à celle qu'elle possédait au début : les résultats ont été toujours les mêmes après plusieurs essais.

Jean ESCARD, *ingénieur.*

(A suivre.)



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

~~~~~  
Le Secret de la Salette

Monseigneur,

Je viens vous demander de vouloir bien me permettre de répondre, dans votre savante Revue, à un article qui y a paru, en février, sous le titre ci-dessus, *article où je suis nommé et mon dernier ouvrage critiqué*¹.

Ma réponse sera d'ailleurs succincte, elle suivra l'ordre adopté par mon vénérable contradicteur.

1^o Ce ne sont pas de *bons* esprits, mais de *mauvais* esprits, qui pensent que le Secret de la Salette est dû, en partie au moins, à l'imagination de Mélanie; car l'opinion de ces *prétendus bons esprits* est en opposition avec les appréciations de Pie IX et de Léon XIII; on peut même dire aussi de Pie X, puisque, dès sa première encyclique, Pie X a parlé absolument dans le sens du Secret de Mélanie.

2^o La révélation faite à Mélanie date, en effet, de 1846; et elle ne l'a fait imprimer qu'en 1879, bien que la sainte Vierge lui eût dit qu'elle pourrait la faire connaître à partir de 1858. Mais, dès 1851, sur une sorte de mise en demeure de l'évêque de Grenoble, Mélanie l'a envoyée, par écrit, à Pie IX. Voilà donc trente-trois ans réduits à moins de six. Mais l'intervalle écoulé entre l'apparition et la publication du secret ne signifie rien; la sainte Vierge avait incontestablement la puissance d'en conserver le souvenir exact et précis à Mélanie; et c'est ce qui s'est en effet produit.

3^o La conformité du texte publié en 1879, avec la rédaction remise à Pie IX en 1851, ne peut être sérieusement contestée, puisque le texte de la brochure de Mélanie a eu l'imprimatur de Mgr Zola, évêque de Lecce; puisque, précédemment, il avait eu l'imprimatur du cardinal Riario Sforza, archevêque de Naples; puisque, depuis, il a encore été approuvé par un évêque d'Arras, et, aussi, par Mgr Baillès, évêque de Luçon. C'est à ceux qui ont des doutes sur cette conformité d'aller à Rome collationner les deux textes : celui remis à Pie IX, et celui imprimé par les soins de Mélanie. Mais ces *sceptiques* s'en garderont

1. *Texte authentique et intégral du Secret de la Salette. — Deux mots sur la destruction de Paris.* — 2^e édition. 1 fr. 20 franco poste. — En vente chez l'auteur, 51, faubourg de Fougères, à Rennes (Ille-et-Vilaine); et chez Ch. Amat, éditeur, seul dépositaire, 11, rue Cassette, Paris-VI^e.

bien, car ils visent, non pas à faire éclater la vérité, mais à faire suspecter un document qui les gêne et leur déplaît.

4° Il est inexact de dire qu'il y ait eu des retouches dans le texte du Secret de Mélanie; tel Mélanie l'a publié en 1879, tel elle l'a toujours maintenu. Dans les communications officieuses qu'elle en a faites, elle ne l'a pas toujours donné complet; et même, en 1879, elle y a laissé quelques obscurités *voulues*; mais, dans ces diverses circonstances, elle n'a agi que sous l'inspiration divine du moment. Toujours est-il que les parties *déliçates* du Secret, parties qui sont l'unique cause des préventions des sceptiques, ont toujours figuré, et dans les mêmes termes qu'elle les a imprimées, dans les différentes copies manuscrites, données par Mélanie; et *c'est là l'essentiel*.

5° Dire qu'à la lumière des événements postérieurs, Mélanie a fait subir des retouches à son texte, c'est avancer une chose absolument inexacte. Retoucher à un texte, c'est en changer le sens en un point ou en un autre; or, jamais Mélanie n'a changé, même un seul mot, au texte qu'elle a publié en 1879. Dernièrement, ce texte lui ayant encore été soumis pour le reviser s'il y avait lieu, elle n'y a fait que quelques corrections de ponctuation.

6° Une partie d'un texte n'est pas un résumé de ce texte; ce n'est donc pas un résumé du message de la Vierge que Mélanie a communiqué à Pie IX, mais certaines parties de ce message, *plus quelques autres choses qui étaient personnelles à Pie IX*.

7° De même, des coupures opérées dans un texte communiqué ne constituent pas des *remaniements* de ce texte. Mais, alors, le texte, ainsi tronqué, n'est plus qu'un extrait. Toutefois, cet extrait, plus ou moins long, est non moins authentique que le texte complet et intégral.

8° Dans mon ouvrage, on a bien le texte authentique et intégral du Secret de la Salette, c'est-à-dire le texte qu'avec l'approbation de Mgr Zola, évêque de Lecce, Mélanie publia en 1879.

9° Il est sûr que le Secret de Mélanie n'a pas toujours été publié *intégralement*: certains ont cru bon, pour ménager les susceptibilités du clergé, d'en retrancher les parties *déliçates*. Dans ce cas, le public n'avait pas un texte intégral. Pour ma part, je me suis bien gardé de tomber dans ce travers; je n'ai rien dissimulé, estimant qu'il n'y avait rien à cacher des paroles du message de la Vierge, quelques colères que je dusse soulever.

10° Quant à l'assertion de mon correspondant, elle a trait, non au texte imprimé par Mélanie en 1879, *le seul officiel*, mais à une copie quelconque que mon correspondant a pu avoir. C'est comme curiosité que, dans une note de mon ouvrage, j'ai mentionné cette assertion, mais je ne la garantis nullement. A ceux qui sont en relations avec Mélanie (s'ils le jugent à propos) de tirer au clair ce détail.

Jean DE DOMPIERRE,

51, faubourg de Fougères, à Rennes (Ille-et-Vilaine).

Monseigneur,

A la réception du *Monde Invisible* du 15 février, j'ai ouvert la brochure à la « Tribune de nos lecteurs » et j'y ai lu la lettre de M. l'abbé Louis sur le Secret de la Salette. M. l'abbé émet des doutes pour l'éclaircissement desquels je vous prie de vouloir bien me donner l'hospitalité de vos colonnes.

La très sainte Vierge, voulant faire passer à tout son peuple de maternels avertissements, a choisi deux enfants, d'une complète ignorance, incapables d'inventer d'aussi graves paroles, afin de mieux faire ressortir l'action divine dans celles qu'elle venait leur confier. Mais, ne fallait-il pas que notre bonne mère, siège de la sagesse, fût en sorte que ses ambassadeurs fussent mis par elle en état de ne rien oublier, particulièrement les paroles du secret de la bergère qui ne devaient pas être transmises à tout son peuple avant 1858.

A la page 21 de l'autographe que j'ai reçu récemment de M. le curé de Diou, il est répondu à cette préoccupation, ainsi qu'à l'authenticité du secret.

« L'authenticité repose donc d'abord sur la déclaration publique de la pieuse voyante. Elle a affirmé à plusieurs de ses confidents de ma connaissance, qu'elle a conservé toujours la mémoire exacte et parfaite de tous les mots du secret. De plus, lorsqu'elle veut se rappeler un détail de sa révélation, elle a devant les yeux de son intelligence la *vue*, comme elle dit, c'est-à-dire la vision qui accompagnait les paroles qu'elle entendait. Par exemple, quand la sainte Vierge lui révéla que Paris serait brûlé, elle lui montra en même temps le spectacle de cette destruction. Ainsi de tous les événements. En un mot, elle n'a jamais perdu la mémoire et l'intelligence de sa révélation. »

Si M. l'abbé Louis, qui parle de M. l'abbé Félicien Bliard, possède sa brochure de 1873, il pourra s'assurer à la page 34 qu'il y est question, avec détails, du miracle de la *vue* qui se continue toujours, aidant celui de la conservation de la mémoire des mots du secret. Ces deux miracles permanents ne sont-ils pas une garantie de la source divine du secret, auquel croyaient LL. SS. Pie IX et Léon XIII.

Je me permets de relever un mot impropre, échappé à la plume de M. l'abbé Louis, qui pourrait faire douter de l'identité des diverses communications de la bergère. Le mot *retouche* signifie changement. Y a-t-il changement quand la pieuse bergère considère le moment venu de combler les vides des réticences des textes précédents indiqués par des points ? Le texte nouveau est alors identique au précédent. Les paroles ajoutées le complètent, mais ne le changent pas.

M. l'abbé Louis demande si l'on a bien actuellement le texte complet du secret confié à Mélanie pour être transmis à tout le peuple de Dieu ; un seul témoin peut répondre à cette question. M. le curé de Diou ne se formalisera pas que j'emprunte à son autographe un extrait d'une lettre de l'ambassadrice de la Reine du ciel qui enlève tout doute à ce sujet.

« Ce 17 octobre 1902.

« Très vénéré Monsieur le Curé,

« Que Jésus soit aimé de tous les cœurs!

« Vous avez eu la bonté de m'envoyer les premières feuilles d'un ouvrage que votre zèle pour la gloire de Notre-Dame de la Salette vous a inspiré de faire, pour que je constate si ce secret est exact et tel que je l'ai reçu de la très sainte Vierge le 19 septembre 1846.

« Je l'ai lu en entier, et, à ma très grande satisfaction en Dieu, je puis vous dire que le secret *tout entier* est d'une parfaite identité aux paroles de la Vierge amoureuse qui voudrait nous sauver tous.

.

« Signé : Sœur MARIE DE LA CROIX, née Mélanie Calvat,
bergère de la Salette. »

M. de Dompierre a donné un texte identique, quant aux mots, avec celui de M. le curé de Diou, reconnu complet par Mélanie. Pourquoi a-t-il fallu qu'il prît en considération et mît en note à la page 34 une lettre qui parle d'histoires à dormir debout, comme dit M. l'abbé Louis, racontées par les fausses voyantes de Loigny? Elles sont toujours excommuniées ainsi que leurs partisans. C'est si bien que, étant allé à Loigny, en 1901, en pèlerinage pour visiter le lieu où se livra le mémorable combat des zouaves contre les Prussiens et où le général de Sonis, tombé sur le champ de bataille, fut si suavement consolé, pendant la terrible nuit qu'il y passa, par une apparition de la très sainte Vierge, je ne pus entrer dans l'église que par le presbytère. M. le curé de Loigny a pris cette sage disposition, afin de défendre l'entrée de son église aux excommuniés du couvent des fausses voyantes, qui ont un aumônier, par suite excommunié comme elles, ne cessant pas d'être toujours en révolte contre l'autorité de l'Eglise. Il n'y a pas lieu de tenir compte de ces contes infernaux. Comment, en effet, mélanger aux maternels avertissements de la divine Marie, des contes dans lesquels est trop visible le bout de l'oreille de celui dont elle a mission d'écraser la tête?

Ah! si la France, au lieu d'étouffer la voix de la Reine du ciel, qui est aussi sa Reine, l'avait écoutée et avait profité de ses avertissements pour se convertir, en serions-nous où nous sommes? — Nous ne serons cependant sauvés que par son intercession, ainsi qu'elle le dit dans son divin secret à la bergère.

Veillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

Ernest DE POULPIQUET,
Chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand et du Saint-Sépulcre.

Le Gérant : P. TÉQUI.



Monseigneur Dupanloup

ÉVÊQUE D'ORLÉANS

Dans son *Journal intime*, il précise ainsi lui-même les circonstances de sa naissance : « 3 janvier 1802, à Saint-Félix (Haute-Savoie), fête de sainte Geneviève, patronne de Paris. Né à quatre heures, baptisé à huit. Je ne demeurai pas longtemps sous l'empire du démon. Premier immense bienfait. Saint Félix, simple prêtre et martyr. On me donne son nom. Je naquis en danger de mort. »

Le danger passa : il mourut à soixante-seize ans passés (18 octobre 1878), à la suite d'une vie pleine d'éclat : Educateur, orateur, écrivain, membre de l'Académie française, de l'Assemblée nationale, du Sénat. Vingt-neuf ans d'épiscopat à Orléans (1849-1878).

Le lendemain de son ordination (18 décembre 1825) — et c'est de là certainement qu'est sortie la valeur de ses écrits — il se traçait ainsi son plan d'études et de travaux :

« Je dois tout mon temps à Dieu, qui me le donne, à Jésus-Christ, à l'Eglise, aux fidèles. Tout absolument du matin au soir...

1° Je ne ferai jamais, pas même en vacances, pas même en maladie, la moindre lecture par curiosité.

2° Je ne lirai jamais précipitamment, c'est une intempérance, cela fatigue; c'est, de plus, un temps perdu.

3^e Je ne ferai jamais une lecture suspecte, médiocre. Rien que des modèles, les classiques.

4^e Je ne ferai jamais aucune étude qui ne soit suivie et réglée d'avance.

5^e Je n'écrirai jamais rien sans l'avoir médité, conçu, analysé.

6^e Lorsque je me serai décidé pour une étude, la finir, quand même je trouverais mieux. (*Journal intime*, p. 63.)

Quel tracé ! mais aussi, ayant été ponctuellement suivi, quelle grande carrière !

SON ŒUVRE

<i>De l'Éducation</i> . Tome I ^{er} . L'Éducation en général. — Tome II. De l'Autorité et du Respect dans l'Éducation. — Tome III. Les Hommes d'Éducation. 3 volumes in-12.	10 50
<i>Les Hommes d'Éducation</i> . Tome III de l'Éducation. 1 vol. in-8 ^o .	7 50
<i>Lettres sur l'Éducation des Filles</i> et sur les études qui conviennent aux femmes dans le monde. 1 vol. in-12.	4 »
<i>De la Dévotion au Très Saint-Sacrement</i> . 1 vol. in-18.	0 80
<i>Conférences aux femmes chrétiennes</i> . In-12.	4 »
<i>Lettres choisies</i> . 2 vol. in-8 ^o .	10 »
<i>L'Œuvre par excellence</i> . 1 vol. in-8 ^o .	5 »
<i>L'Enfant</i> . 1 vol. in-16, caractères elzéviens, encadrés de vignettes.	4 »
<i>La Femme studieuse</i> . 1 vol. in-16, caractères elzéviens encadrés de vignettes.	4 »
<i>Le Mariage chrétien</i> . 1 vol. in-16, caractères elzéviens encadrés de vignettes.	4 »
<i>Le Catéchisme chrétien</i> , ou un exposé de la doctrine de Jésus-Christ, offert aux hommes du monde. In-8 ^o .	2 50
<i>La Chapelle Saint-Hyacinthe</i> . — Instructions, Homélie, Sermons, etc. 2 vol. in-18.	6 »
<i>De la Souveraineté pontificale</i> . 3 ^e édition, 1 vol. in-12.	3 »
<i>Avertissements à la Jeunesse et aux Pères de famille</i> sur les attaques dirigées contre la Religion par quelques écrivains de nos jours. 1 »	1 »
<i>Conseils aux jeunes gens</i> sur l'étude de l'Histoire. 1 vol. in-12.	3 »
<i>Nouvelles œuvres choisies</i> . 7 in-8 ^o .	45 50

Derniers jours de Mgr Dupanloup, avec une préface de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque d'Albi. 1 vol. in-16.

Journal intime de Mgr Dupanloup. Extraits recueillis et publiés par L. BRANCHERAU, supérieur du grand séminaire d'Orléans. In-12 3 50

Sous presse :

Vie de Mgr Borderies, second évêque de Versailles. In-12. 4 »



S. Ém. le Cardinal Meignan

ARCHEVÊQUE DE TOURS

M. le chanoine Henri Boissonnot, son secrétaire intime, a publié chez l'éditeur Lecoffre une très belle *Vie* de cet éminent prince de l'Eglise. Nous en tirons ces détails biographiques :

Le cardinal Meignan (Guillaume-René) naquit à Denazé, petite commune de l'arrondissement de Château-Gontier (Mayenne), le 12 avril 1817. Sa mère avait quarante-sept ans.

Brillant élève des collèges de Laval et de Château-Gontier, nous le voyons sortir ensuite du grand séminaire d'Angers et recevoir l'onction sacrée, en 1840, à vingt-trois ans.

Puis, d'un bond, le voilà à Paris, s'ouvrant et parcourant le plus éclatant sillage, au pas de course, pourrait-on dire, et touchant barre de tous côtés : directeur des études au petit séminaire de Notre-Dame des Champs, aumônier de la Légion d'honneur à Saint-Denis, vicaire à Saint-Joseph et à Saint-André, paroisses de création nouvelle, premier vicaire à Sainte-Clotilde (1857-1862), professeur d'Ecriture sainte à la Sorbonne, vicaire général de Paris en 1863, nommé à l'évêché de

Châlons le 17 septembre 1864, transféré à celui d'Arras, le 20 septembre 1882, promu à l'archevêché de Tours, le 25 mars 1884, créé cardinal dans le consistoire du 19 janvier 1893, enlevé à l'Eglise de France, du jour au lendemain, sans maladie, le 20 janvier 1896.

Avec une vie si divisée, si complexe, le cardinal Meignan, doué d'une force de travail prodigieuse, a trouvé le moyen de composer des ouvrages de tout premier ordre, aussi bien ceux qui touchent à l'histoire et à la polémique civiles, que ceux qui ont pour objet la science ecclésiastique et la direction chrétienne.

Ses dernières paroles sont admirables. Il les prononça, au cours de son entretien avec son secrétaire, dans la soirée qui précéda sa mort :

« ... Ma mère, je la retrouverai bientôt. Souvent, il me semble qu'elle me fait signe. J'ai foi en Jésus, pour qui j'ai travaillé toute ma vie, et qui m'a traité si généreusement. J'aime son Eglise, le Pape, qui me le rend bien. Si j'avais à recommencer ma carrière, je n'aurais rien à y changer, parce que je n'ai rien à y regretter, ni à désirer... Je mourrai content. »

SON ŒUVRE

Les Evangiles et la critique au XIX^e siècle. Nouvelle édition, avec une notice de M. le comte de Vogüé, de l'Institut. 1 beau vol. in-8°. 5 fr.

A ces divers titres de l'Œuvre du vénéré cardinal, on pourra remarquer combien lui redonne d'actualité la récente condamnation des ouvrages de l'abbé Loisy par la Sacrée-Congrégation de l'Index.

Les Prophéties Messianiques. 1 vol. in-8°. 5 fr.

Le Monde et l'Homme primitif selon la Bible. 1 beau vol. in-8°. 5 fr.

L'ANCIEN TESTAMENT, dans ses rapports avec le Nouveau et la critique moderne. 7 vol. in-8°. 52 50

ON VEND SÉPARÉMENT :

T. I. *De l'Éden à Moïse*, avec des considérations sur l'autorité du Pentateuque. 1 vol. in-8°. 7 50

T. II. *De Moïse à David*, avec une introduction sur les types ou figures de la Bible. 1 vol. in-8°. 7 50

T. III. *David, roi, psalmiste, prophète*, avec une introduction sur la nouvelle critique. 1 vol. in-8°. 7 50

T. IV. *Salomon, son règne, ses écrits.* 1 vol. in-8°. 7 50

T. V. *Les Prophètes d'Israël. Quatre siècles de lutte contre l'idolâtrie.* 1 vol. in-8°. 7 50

T. VI. *Les Prophètes d'Israël et le Messie, depuis Salomon jusqu'à Daniel.* 1 vol. in-8°. 7 50

T. VII. *Les Derniers Prophètes d'Israël.* 1 vol. in-8°. 7 50

LECTURES DE FAMILLE

Instructions et conseils sur le mariage, les enfants, la famille. 4 fr.

Les Prières et la célébration du mariage, avec instructions et conseils; éd. de luxe, caractères elzéviens, pages ornées de vignettes. 4 fr.

BIOGRAPHIE

Le Cardinal Meignan, par l'abbé Henri BOISSONNOT, son secrétaire intime, avec lettre de S. G. Mgr Renou, archevêque de Tours à l'auteur et portrait de S. E. le cardinal. 1 vol. in-8° de vi-558 p. 8 fr.

LES RÉINCARNATIONS

I

La croyance aux vies successives ou aux réincarnations nous paraît être le dogme fondamental de la nouvelle religion spirite : on la retrouve sous des formes diverses dans les ouvrages si répandus qui servent à la propagation des idées d'Allan Kardec ; elle endort la conscience facile d'un grand nombre de fidèles que la crainte d'un saut dans l'inconnu jette dans la terreur ; elle doit nous délivrer de la menace d'une éternité dans le châtimement ou dans la récompense, enseignée par l'Église catholique. Cette doctrine gagne du terrain parmi les esprits faibles, effrayés des conséquences repoussantes du matérialisme, et préoccupés de notre survivance ou du lendemain de la mort.

Le chef reconnu, j'allais dire le pontife de la nouvelle religion spirite, expose ainsi la thèse fondamentale des réincarnations :

« La loi de la destinée consiste dans le développement progressif de l'âme qui édifie sa personnalité morale et crée elle-même son propre avenir ; c'est l'évolution rationnelle de tous les êtres, partis du même point pour aboutir aux mêmes sommets, aux mêmes perfections. Cette évolution se poursuit alternativement dans l'espace et à la surface des mondes, à travers des existences innombrables ; mais toutes ces existences sont reliées entre elles par la loi de cause à effet. La vie présente est, pour chacun de nous, l'héritage du passé et l'enfantement de l'avenir.

« La vie humaine est une école et un champ de labour, la vie de l'espace qui la suit en est la résultante. L'esprit y

récolte dans la lumière ce qu'il a semé dans l'ombre, et souvent dans la douleur.

« L'esprit se retrouve dans l'au-delà tel qu'il s'est fait par la lente et laborieuse éducation de ses vies passées. Il s'y retrouve avec ses acquisitions intellectuelles et morales, ses qualités et ses défauts, ses tendances, ses penchants, ses affections. Ce que nous sommes moralement en ce monde, nous le sommes encore dans l'autre : de là vient notre bonheur ou notre souffrance. Nos jouissances sont d'autant plus vives que nous nous sommes mieux préparés à cette vie de l'espace où l'esprit est tout, et la matière peu de chose, où il n'y a plus les ressources nécessaires à la manifestation de ses énergies cachées. Mais, le passé reste en elle; ses intuitions et ses tendances en sont la révélation sensible¹. »

Voici donc, selon les spirites, les solutions du problème de notre destinée : pendant des siècles nous passons successivement sur cette terre et dans l'espace, puis, de l'espace sur cette terre, jusqu'au jour où nous aurons atteint, par des purifications et des expiations successives, la perfection qui nous unira à Dieu.

Cette hypothèse toute gratuite soulève déjà bien des difficultés, elle fait naître des questions importantes qui restent sans réponse, et notre esprit n'est pas satisfait. Dans quel espace passons-nous après la mort? Sous quelle forme et pendant combien d'années ou de siècles vivons-nous dans cet espace mystérieux? Que signifie cet instant de repos que l'on nous promet avant le retour dans notre planète? Qui nous jugera, qui prononcera notre sentence, qui nous enverra dans la terre des expiations toujours renaissantes? Quel sera le sort de ceux qui ne consentiront jamais, malgré toutes les épreuves et toutes les souffrances, à se repentir et à changer de vie? La liberté humaine conserve en effet jusqu'à notre dernière heure le pouvoir de résister au bien et d'embrasser le mal. Comment pourrait-on concilier cette résistance perverse et sans fin avec cette union bienheureuse avec Dieu,

1. Léon Denis. *Christianisme et spiritisme*, p. 295.

qui sera, d'après les spirites, la récompense de tous les hommes sans distinction?

On nous promet une série de vies ou de réincarnations successives sur cette terre, ou dans d'autres mondes, qu'en savons-nous, quelle preuve en donne-t-on? Qui nous l'a appris? On nous répond : c'est par une révélation, c'est par l'enseignement des esprits, continué encore aujourd'hui sur tous les points de l'espace, par les tables parlantes et les médiums écrivains que nous recevons la lumière sur le lendemain de la mort.

Mais, parmi ces esprits qui nous environnent, et qui se plaisent ainsi à communiquer avec nous, à nous entretenir de l'autre vie, il y en a de bons, sans doute, mais il y en a aussi de mauvais. Ceux-ci, et ils sont très nombreux, sont pervers, haineux, moqueurs, favorables au vice et toujours menteurs; ils veulent nous tromper et nous perdre. A chaque page de la religion spirite nous retrouvons cette description des esprits mauvais, des désincarnés qui refusent de se corriger.

C'est ainsi que les tables parlantes nous donnent des réponses contradictoires, sur des questions fondamentales, quand nous commettons l'imprudence de les consulter. Elles affirment et elles nient la pluralité des existences et les réincarnations successives. Elles affirment et elles nient le théisme et le panthéisme. Elles affirment et elles nient l'éternité des peines, la spiritualité de l'âme, les principes essentiels de la morale et de toute religion : elles semblent se moquer de ceux qui les consultent, et elles cherchent à tromper par le scepticisme leur trop naïve crédulité.

Qui donc voudrait donner sa confiance à ces esprits qui cherchent ainsi à nous tromper par leurs contradictions? On nous dira sans doute qu'il faut croire aux esprits bons et qu'il ne faut pas croire aux esprits mauvais. Mais, à quel signe pourrions-nous distinguer l'esprit bon de l'esprit mauvais? On nous répondra sans doute qu'il appartient à la raison de reconnaître ce qui est vrai et ce qui est faux, ce qui est bien et ce qui est mal, et de se prononcer sur la valeur morale des communications qui sont faites par les esprits.

Il faut donc supposer que nous connaissons déjà par notre raison ce qui est vrai et ce qui est faux, que nous savons ce qu'il faut penser de la vie présente et de la vie future, que nous possédons la solution du problème de notre destinée, que nous comparons les réponses faites par les esprits à nos croyances rationnelles, à nos convictions, que nous écoutons favorablement celles qui sont conformes à nos convictions et que nous écartons celles qui leur sont contraires: en un mot, nous restons juges de la révélation qui serait faite par les esprits. Nous ne croyons pas à la révélation des esprits, nous croyons au système de philosophie que notre raison a conçu.

Et si la raison nous apprend ce qu'il faut penser de l'immortalité de l'âme et de la vie présente, comme le prétendent les adversaires du catholicisme, il est inutile de consulter des esprits qui se contredisent, et de demander aux tables parlantes ce qu'elles ne paraissent pas disposées à nous faire savoir.

En réalité, ce n'est pas une révélation autorisée, certaine, infaillible que les spirites prétendent nous imposer comme un dogme, ce n'est qu'un système de philosophie très contestable, une conception de leur imagination, un rêve qui ne peut ni apaiser la curiosité de la raison, ni régler l'orientation de notre vie. Parmi les réponses quelquefois incohérentes des tables tournantes, dans le flot de paroles quelquefois ridicules que l'on a la faiblesse d'attribuer à des *esprits-guides*, les spirites font une sélection; ils s'inspirent de leurs principes et de leurs préférences, ils choisissent certaines propositions qui leur conviennent, ils les combinent avec d'autres propositions plus chimériques conçues par leur imagination, ils en font un système, et ils nous disent : Voici la religion nouvelle enseignée par les esprits. C'est la troisième et dernière révélation qui sera faite à l'humanité.

II

Des affirmations sans preuves, des hypothèses invraisemblables, voilà ce que nous découvrons dans les ouvrages

doctrinaux du spiritisme. « La pluralité des existences de l'âme, écrit M. Denis, et son ascension sur l'échelle des mondes constituent le point essentiel des enseignements du spiritisme moderne. Nous avons vécu avant la naissance et nous revivons après la mort. Nos vies sont les étapes successives du grand voyage que nous poursuivons dans notre marche vers le bien, vers la vérité, vers la beauté éternelle.

« Par la doctrine des préexistences et des réincarnations, tout se lie, s'éclaire, se comprend : la justice divine apparaît, l'harmonie se fait dans l'univers et dans la destinée.

« L'âme n'est plus formée de toutes pièces par un Dieu capricieux qui distribue, au hasard de son bon plaisir, le vice ou la vertu, le génie ou l'imbécillité : créée simple et ignorante, elle s'élève par ses propres œuvres, elle s'enrichit elle-même, en récoltant dans le présent ce qu'elle a semé dans ses vies antérieures, et elle sème pour ses vies futures.

« L'âme construit sa propre destinée ; degré à degré, elle monte de l'état inférieur et rudimentaire jusqu'à la plus haute personnalité : de l'inconscience du sauvage jusqu'à l'état de ces êtres sublimes qui illuminent la route de l'histoire et passent sur terre comme un rayon divin (p. 300). »

Est-il vrai que primitivement toutes les âmes aient été créées dans une parfaite égalité, simples et ignorantes, table rase destinée à recevoir les impressions les plus diverses ? Non. Sur quoi repose cette hypothèse ? Sur rien. C'est le système rêvé par l'imagination qui le veut ainsi. L'histoire nous apprend que l'inégalité physique, intellectuelle et morale a toujours existé sur la terre, et que l'homme, en vertu de sa liberté et par son travail, est devenu le facteur principal de cette inégalité. La révélation nous apprend que nos premiers parents furent créés dans un état qui ne rappelle en aucune manière la simplicité et l'ignorance, et que leurs facultés intellectuelles et morales étaient, au contraire, très développées.

Est-il vrai que le progrès sous toutes ses formes soit l'inviolable loi de l'humanité, et que l'homme se purifie et grandisse à travers ses réincarnations successives ? Non, rien ne

soutient cette hypothèse. On nous dit bien que nous avons été pires autrefois dans un autre monde et que nous sommes meilleurs aujourd'hui, mais qu'en savons-nous, et quelle preuve nous en donne-t-on? Aucune. Nous n'avons aucun souvenir de ces existences antérieures. Ni la conscience, ni les esprits ne nous disent rien de ces prétendues existences, qui se perdent dans la brume des rêveries.

Je me recueille, j'interroge ma mémoire et ma conscience, je cherche à reconnaître dans mes pensées, dans mes souvenirs ou dans mes rêves subconscients des traces d'une vie antérieure, des indications qui me feraient supposer que j'ai déjà vécu sur cette terre et que j'ai parcouru quelques étapes du long chemin des purifications, mais je ne découvre rien qui confirme cette assertion hardie. On me dit que j'ai déjà vécu sur cette terre, et tous les objets qui frappent ma vue me sont absolument inconnus, je ne me souviens pas de les avoir vus, tout est nouveau pour moi, les hommes et les choses, je n'en aurais pas conservé le plus léger souvenir dans le crépuscule de l'inconscient. On me dit que j'expie en ce monde des fautes passées, et cependant je ne me reconnais coupable d'aucun crime, ma mémoire ne me rappelle aucune action bonne ou mauvaise, je ne me souviens pas d'avoir vécu.

On me dit que des esprits qui habitent l'espace réservé à l'*erraticité* sont à ma disposition, qu'il faut les croire, qu'ils me donnent comme une certitude la réalité de nos existences antérieures et de nos existences futures, et si j'interroge loyalement ces esprits je suis forcé de reconnaître qu'ils ne s'entendent pas entre eux. Ils répondent oui et non, ils affirment le pour et le contre, ils affirment et ils nient, suivant les temps et les lieux, le dogme hypothétique des réincarnations.

Que cela me paraît étrange! Les spirites nous affirment que nous sommes entourés d'une quantité innombrable d'esprits bons et mauvais; que ces esprits sont disposés à causer avec nous et à nous instruire, qu'il nous suffit de poser les mains sur un guéridon et de les appeler, que des millions de spirites s'entretiennent ainsi avec ces désincarnés pour apaiser la douleur cruelle des séparations et pour forti-

fier leurs espérances ; qu'ils nous donnent des renseignements certains sur cette vie future, sur l'autre monde où ils font une halte avant d'autres incarnations. Assurément ces désincarnés doivent savoir ce qui se passe dans l'autre monde puisqu'ils en font partie, et ils nous apprendront quelque chose, puisqu'ils peuvent nous parler.

Non, ils ne nous apprendront rien de certain ni sur l'état de notre corps, ni sur l'état de notre âme, ni sur les lieux, ni sur le présent, ni sur l'avenir. Leurs témoignages se contredisent, vous trouvez tout ce que vous voulez dans leurs prétendues révélations, le purgatoire, le feu et l'éternité de l'enfer, l'anéantissement final dans le grand Tout, etc. Les réponses varient avec les esprits, leur humeur et leur goût.

Assurément si Dieu, dont la sagesse et la sainteté sont infinies, avait décidé d'instruire les hommes par le canal de la révélation spirite, et de leur faire connaître ainsi les secrets du lendemain de la mort, il n'aurait pas permis ces contradictions qui ressemblent à une triste plaisanterie ; il ne nous enverrait pas des esprits menteurs, mauvais, qui se moquent de notre crédulité naïve ; il n'autoriserait pas ces messagers à varier leurs réponses sur des questions capitales, selon les latitudes et le tempérament de ceux qui ont la faiblesse coupable de les interroger. Les lois de la nature sont universelles, absolues. Si Dieu avait résolu de nous instruire par la révélation des esprits, il nous serait facile de le savoir, et nous verrions, depuis l'origine du monde, sur tous les points de l'espace, les esprits se manifester, nous éclairer, dans un accord parfait, nous enseigner, enfin, une doctrine identique à elle-même, à tous les moments de la durée. Dieu ne peut pas se contredire, et il ne cherche pas à nous tromper.

Il faut donc avouer que ni la conscience, ni les esprits ne nous donnent la preuve de nos réincarnations ; ils ne prouvent pas davantage ce progrès continu, ces purifications successives dont les spirites font la loi de la vie ; ils ne prouvent pas que notre évolution se poursuive alternativement dans l'espace et à la surface des mondes, à travers des existences innombrables.

Ce qui demeure certain, c'est que l'homme est libre, et

qu'en vertu de sa liberté, il peut, ou se rapprocher ou s'éloigner de sa fin suprême. Il rencontre sur son chemin l'obstacle des passions, sous la forme de la concupiscence et de l'orgueil. Tantôt il franchit l'obstacle, et il continue son ascension ; tantôt, il recule, vaincu, en présence de l'obstacle, et il tombe dans l'abîme de ses passions. Sa vie semble faite de ces alternatives de défaites et de victoires ; elle ne rappelle pas ce mouvement majestueux et calme du fleuve qui avance vers son embouchure.

Si nous examinons notre conscience, et si nous consultons l'histoire, nous verrons que le progrès continu vers la moralité, sans défaillance et sans arrêt, n'existe pas. Des âmes entrées dans la vie avec le courage et l'inspiration des grandes actions s'éteignent quelquefois dans les crimes de l'âge mûr et dans l'égoïsme de la vieillesse. Des âmes qui semblaient chancelantes et vicieuses dans la jeunesse, se redressent, triomphent des obstacles, et entourent d'un grand éclat leur tombe respectée. Voilà les faits, et ces faits réfutent la thèse du progrès continu dont les spirites font le complément de la loi des réincarnations.

Que la même fin bienheureuse soit réservée à tous les hommes, après des purifications successives, rien ne permet de l'affirmer, ce serait la négation de notre liberté. S'il plaît à l'homme, à chacune de ses existences nouvelles, ici-bas, ou ailleurs, de se livrer à ses passions, et de rester dans le mal, d'être égoïste, mauvais, cruel par instinct et par besoin : si l'homme s'éloigne ainsi volontairement et obstinément de l'Être infini vers lequel il devrait sans cesse s'avancer, il se condamne ainsi à ne s'unir jamais à cet Être et à le posséder, et il est lui-même l'artisan de son propre malheur.

On nous dit que l'homme expie et se purifie, je réponds qu'il ne se purifie pas, et que, trop souvent, l'homme se dégrade et devient plus vicieux. J'admets volontiers que celui qui expie, se purifie, s'élève dans la lumière, se rapproche de Dieu, et qu'il goûtera un jour le repos suprême dans la possession de sa fin. Mais, il reste vrai qu'un trop grand nombre d'hommes abusent de leur liberté, et s'en servent pour le mal.

Quelle sera leur destinée?

Étant obstinément mauvais, ils ne peuvent pas espérer le bonheur éternel. Étant finis, mortels, ils ne recommenceront pas éternellement leurs vies terrestres. Ces pérégrinations auront un terme et une sanction, et cette sanction ne peut pas être la même pour l'homme juste et pour le scélérat.

Je ne comprends pas cette déclaration fausse et absolument arbitraire de M. Denis qui croit cependant à la liberté humaine :

« Ni élus, ni réprouvés. L'humanité ne se divise pas en deux parties : ceux qui sont sauvés et ceux qui sont perdus. Le chemin du salut par le progrès est ouvert à tous. Tous le parcourent d'étapes en étapes, de vies en vies; tous s'élèvent vers la paix et la félicité, par le travail et par l'épreuve. Toutes les âmes sont perfectibles et susceptibles d'éducation : elles doivent parcourir les mêmes voies, et parvenir de la vie inférieure à la plénitude du savoir, de la sagesse et de la vertu. Elles ne sont pas également avancées, mais toutes graviront tôt ou tard les pentes ardues qui conduisent aux sommets radieux que baigne l'éternelle lumière (p. 312). »

Que tous les hommes *doivent* se rapprocher de Dieu par le sacrifice et par l'épreuve, c'est une vérité incontestable. Mais, que les hommes *pratiquent* ce devoir, et se rapprochent de Dieu courageusement et librement, c'est faux; l'expérience de la vie nous l'apprend tous les jours. Sont-ils, même, les plus nombreux ceux qui arrivent au sommet? Ce n'est pas sans mélancolie que nous posons cette question. Nous n'essaierons pas d'y répondre. Laissons à Dieu ses secrets.

Élie MÉRIC.

(A suivre.)



LA LÉVITATION DU CORPS HUMAIN

(Suite.)



Le *Journal de Francfort*, du 6 septembre 1861, contient l'entrefilet suivant, emprunté au *Gegenwart*, de Vienne :

« Un prêtre catholique entretenait, dimanche dernier, dans l'église Sainte-Marie, à Vienne, ses auditeurs de la protection constante que prêtent les anges aux fidèles commis à leur garde, et cela dans un langage plein d'exaltation et d'images, avec une onction et une éloquence qui touchaient profondément le cœur des nombreuses dames et jeunes filles réunies autour de lui. Dès le commencement du sermon, une jeune fille d'une vingtaine d'années manifestait tous les signes de l'extase, et bientôt, dit un témoin oculaire, les bras alternativement croisés ou élevés vers le ciel, les yeux fixés sur le prédicateur, elle fut aperçue de tout le monde se *soulevant peu à peu de terre et demeurant à plus d'un pied du sol jusqu'à la fin du sermon*. On assure que le même phénomène s'était produit quelques jours avant, au moment où cette jeune personne recevait la communion. »

Miss Cook, le célèbre médium qui a servi aux séances de matérialisation chez M. Crookes, raconta, en 1872, dans une lettre adressée à M. Harrisson, qu'en 1870, étant alors âgée de quatorze ans, on la mena à une séance de spiritisme parce qu'elle voyait et entendait souvent des esprits invisibles pour tout le monde. « Après plusieurs mouvements et lévitations de la table, une communication par coups frappés nous fut donnée, disant que si on voulait faire l'obscurité, je serais portée autour de la chambre. J'éclatai de rire, ne croyant pas que cela fût possible. On éteignit la lampe, mais l'obscurité n'était pas complète, car il entraît de la lumière par la fenêtre.

Bientôt, je sentis que l'on me prenait ma chaise. Je fus soulevée jusqu'au plafond. Tout le monde a pu me voir en l'air. J'étais trop effrayée pour crier, et je fus portée au-dessus de la tête des assistants et déposée sur une table, à l'extrémité de la chambre. Ma mère demanda alors si nous pouvions avoir des phénomènes chez nous. La table répondit « oui », que j'étais un médium. »

M. l'abbé Petit, que beaucoup de mes lecteurs ont sans doute connu chez la duchesse de Pomar, m'écrivait récemment :

« Ce qu'il importe de déterminer dans tous ces phénomènes, c'est la cause qui les produit. Cette cause étant complexe, comme tous les agents de cette nature, doit être étudiée par le sujet lui-même en même temps que par l'opérateur, si le phénomène est produit par un médium étranger; dans le cas contraire, c'est que le sujet est plus ou moins médium et c'est pour lui un devoir d'étudier ses sensations, autant qu'il en est capable.

« En ce qui concerne la lévitation, je l'ai éprouvée de deux manières différentes dans une église : une fois, c'était un simple soulèvement que j'attribue à la dilatation du corps astral; une autre fois, il y a eu transport.

« J'ai ressenti, dans le premier cas, un fourmillement intense dans les mains et les pieds avec la sensation d'une force qui s'échappait; dans le second cas, la sensation était toute différente, il me semblait qu'une force *étrangère* m'attirait vers l'autel ¹.

« Je pense que, dans le cas de transport, la force médianimique du sujet se soude à une force supérieure qui l'entraîne. Si la frayeur ne m'avait saisi, si je ne m'étais pas débattu, je serais probablement passé par-dessus la grille du sanctuaire. Ma frayeur a été si grande que j'ai failli en être malade...

« Il m'en coûte de parler de moi, je ne le fais qu'avec répugnance; mais il serait à désirer que les personnes à qui surviennent, accidentellement ou non, quelques phénomènes

1. Le curé d'Ars racontait que le démon le soulevait quelquefois dans son lit. On prétend qu'Eugène Vintras, le soi-disant prophète qui vivait à Tilly il y a une cinquantaine d'années, s'élevait de terre devant témoins lorsqu'il priait.

de cette nature, en fissent l'aveu en toute sincérité. Cet aveu est très pénible : aussi la *plupart s'en cachent avec soin* pour ne point s'attirer la réputation d'hallucinés ou de visionnaires, épithètes toujours désagréables.

« En tout cas, aucun de ces phénomènes n'est miraculeux. Rien dans ces faits, qui échauffent malheureusement les imaginations, n'est produit en dérogation aux lois de la nature, mais tous relèvent d'une loi supérieure qu'on finira par formuler. Il faudra sans doute encore de nombreuses expériences avant d'arriver à ce résultat. Ce qu'il y a de déconcertant, c'est que les meilleures théories sont tout à coup bouleversées par un facteur inconnu qu'il est impossible de déterminer¹. »

M. Gustave Ferrys a publié le compte rendu d'expériences faites récemment dans un cercle très restreint.

Le médium était une petite fille de douze ans, nommée Jane, très bien constituée, bien portante et parfaitement élevée. Son état paraît rester toujours normal pendant les manifestations, et suivant une observation déjà faite souvent, elle n'est pas la seule à fournir des éléments de force ; pour que les phénomènes se réalisent les membres du cercle doivent être toujours les mêmes et se placer dans un ordre déterminé.

Ces phénomènes comportent des déplacements d'objets sans contact, des apparitions lumineuses et des matérialisations qui sont hors de notre sujet. Je me bornerai à reproduire ici les parties du compte rendu qui ont trait aux lévitations du médium.

« Jane est debout sur la petite table. Mes deux mains effleurent sa robe un peu au-dessous des aisselles : les trois autres assistants soutiennent les bras horizontaux du médium en touchant seulement les avant-bras. Sur notre demande, le médium est enlevé de dix centimètres environ et retombe debout sur le plateau. Touchant seul le corps du médium et ayant les bras tendus, il m'est matériellement impossible de

1. Nous n'hésitons pas à dire, au contraire, que ce phénomène de lévitation appartient à l'ordre préternaturel, ou démoniaque ou divin.

Le salon de la Duchesse était un centre spirite important. Doinel nous en a laissé la description dans cette Revue. E. M.

l'enlever dans cette position. Jane, du reste, déclare après chaque expérience de ce genre *n'avoir senti de pression nulle part*. Elle est enlevée *de partout*. J'insiste particulièrement sur ce point important.

« L'expérience précédente est répétée, mais alors que le médium a quitté le plateau, la table est renversée seule et Jane redescend lentement à terre. Je ne crois pas pouvoir, à ce moment, estimer son poids à plus d'un kilogramme.

« Un soir de lévitations du médium, une surprise nous est annoncée pour la fin de la séance. Le médium est alors placé debout; j'ai les deux mains un peu au-dessous de ses aisselles, mes amis tiennent les mains et les avant-bras. Je sens tout à coup, par un mouvement des épaules, que le corps a pris une direction horizontale. Les pieds joints venaient de quitter brusquement le sol et avaient décrit un quart de cercle autour d'une épaule comme centre. Enlevant vivement ma main gauche, tout en conservant la droite sous l'aisselle gauche du médium, je l'étends dans la direction du corps et constate la position horizontale de celui-ci sans qu'aucune main ne le soutienne. Ce résultat est obtenu trois fois de suite.

« Enfin, je rappelle, pour terminer l'exposé de ce genre de phénomènes, un fait analogue à celui dont parle M. le Dr Corneille dans son article de février.

« Jane est debout, les deux pieds posés sur mes genoux. Je place une de mes mains sur chacune de ses chaussures. On effleure comme toujours la robe et les bras. Je demande une lévitation du médium. Le poids du corps de celui-ci ne tarde pas à décroître sensiblement... et, finalement, les pieds quittent mes genoux pour y retomber bientôt.

« J'essaie l'épreuve contraire. Je demande maintenant une augmentation de poids. L'expérience réussit pleinement. Les pieds pressent si fortement qu'ils dévient et m'obligent à les tenir serrés. Je constate d'une main que, par leur position, mes amis ne peuvent nullement contribuer à la production de ce phénomène. Sans exagération aucune, le poids du corps est doublé.

« Je rappelle que le médium dont la nature aimante et

douce reflète toute la franchise de l'enfance, déclare ne sentir aucune pression, aucune poussée. Un fait curieux mérite d'être signalé : avant que les pieds de Jane quittent le sol ou les genoux, le corps *s'allonge* sensiblement et dans le cas d'augmentation de poids, le corps *se tasse* et doit certainement diminuer de longueur d'au moins 2 ou 3 centimètres.

« Voulant varier ces effets à l'infini, la table, dans ses réponses, semble s'ingénier à combiner d'autres phénomènes. Elle nous dit :

« — Couchez Jane sur le plateau.

« — Mais, disons-nous, ce n'est pas possible!

« — Je veux la léviter au mur.

« — Comment cela?

« La table répond que le médium sera raidi et qu'il nous faut mettre les mains légèrement en dessous.

« Nous suivons le petit meuble qui va prendre, en lévitant, une position convenable, puis Jane est étendue les reins portant sur la table, la tête et les pieds soutenus par nous quatre.

« Le corps perd bientôt de son poids; nous ne le sentons plus sur nos mains qui effleurent seulement la robe; il s'élève et fait horizontalement un mouvement de va-et-vient: les pieds frappent le mur à chaque fois. Le médium rit et dit : « Encore! »

« Pendant que Jane rebondit vers le mur, telle une balle de caoutchouc, j'émetts l'idée que la table ne servant plus à rien pourrait bien sortir du cercle formé par les assistants. Nous lui réservons un passage; mais elle sort, *seule* évidemment, du côté opposé et va s'affaler avec bruit dans un angle de l'appartement. Le poids du corps de Jane augmente et redevient normal.

« Un instant après, nous obtenons que l'expérience soit refaite, mais avec cette variante :

« Quand le médium sera en l'air, et lévitera au mur, vous glisserez lentement vos mains vers la tête de sorte que la partie supérieure du corps reste horizontale, sans contact.

« Ainsi est fait. Jane continue les lévitations au mur jusqu'à ce que nos mains soient toutes remontées de la tête à la

taille. Plus de la moitié du corps restait donc *seule* soutenue par l'invisible. Puis le médium, couché dans les mêmes conditions que précédemment, est enlevé horizontalement, redressé et posé debout sur la table. Enlevé de nouveau, il tourne dans le plan vertical et se couche lentement. Pendant ce temps, nos mains, effleurant seulement la robe, n'ont qu'à suivre. Les mouvements sont lents et réguliers. Il est de toute impossibilité de les reproduire à force de bras, ainsi que nous l'avons essayé depuis. »

M. le Dr Dusart, ancien interne des hôpitaux de Paris, a étudié, dans un petit village du département du Nord, une jeune fille de dix-sept ans, qui était un médium extraordinaire sous des rapports divers. Voici ce qu'il m'écrivait, le 7 mars 1899, au sujet des phénomènes se rapportant à la question qui nous occupe en ce sens qu'on voit varier le poids des objets matériels sous l'influence d'une force inconnue :

« Maria ayant les mains à plat sur la table, les pieds de celle-ci qui sont de son côté se soulèvent : un d'eux vient toucher sa robe ; puis les deux autres s'enlèvent à leur tour et la table ainsi complètement en l'air vient, sans le moindre effort musculaire de Maria, se poser sur la tête des assistants debout dans la salle. A la demande, on ne la sent pas du tout ou elle pèse à faire crier grâce. Nous avons tous essayé de la soulever non pas en y imposant simplement les mains, ce qui est évidemment impossible, mais en l'empoignant vigoureusement par les bords : nous n'y sommes pas arrivés.

« Il était nécessaire d'apprécier l'étendue des modifications de la pesanteur. J'ai apporté un peson à l'index et j'y ai suspendu la table : libre, elle donne 17 kilos. A la demande, Maria portant les mains dessus la plate-forme, elle arrive à peser zéro ; ou bien Maria posant les mains dessous, l'index descend lentement jusqu'à 40 kilos. Plus tard la table s'agitant dans une vraie sarabande, on a constaté 50 kilos, point extrême du peson ; mais ceci ne compte pas, à cause des secousses. »

On connaît l'expérience du pèse-lettre, qui eut lieu à l'Agné-las en 1895 ; elle a été répétée, en 1897, à Bordeaux, chez

M. Maxwell qui m'a communiqué le procès-verbal rédigé par lui-même.

Séance du 4 août 1897.

« Présents : Eusapia, *médium* ; M^{me} A... ; M. Maxwell ¹ ; M. de Pontaud ; M. Denucé, docteur en médecine ; M. Pr..., avocat.

« Lumière vert-clair donnée par une lampe électrique placée dans une lanterne photographique. On distingue les moindres détails de l'appartement, sauf le dessous de la table à cause de l'ombre portée par le tableau.

« Eusapia est en corsage clair, celui qu'elle avait pendant le diner.

« J'ai acheté dans la journée un pèse-lettre que j'apporte. E... nous fait rester deux ou trois minutes les mains sur la table, puis approche ses mains du pèse-lettre, en faisant placer la main droite du Dr D... sous la main gauche du médium.

« Le Dr D... accuse une sensation de souffle froid qui s'arrête au bout d'un instant, puis recommence.

« Les mains d'Eusapia sont à environ 15 centimètres du pèse-lettre, de chaque côté et dans le prolongement d'un diamètre du plateau.

« Eusapia fait deux ou trois fois un mouvement de haut en bas avec ses mains, face palmaire au-dessous. Or, la deuxième fois, le pèse-lettre est poussé à fond de course, ce qui exige une force de plus de 170 grammes.

« Eusapia prend la main gauche de M. de Pontaud, la place sous sa main droite et tente l'expérience avec lui. Elle demande s'il sent le souffle froid : M. de Pontaud répond que non. Après quelques instants, M. de Pontaud sent un souffle froid à l'annulaire et au petit doigt (les deux doigts de sa

1. M. Maxwell a donné un résumé de cette séance à la page 292 du livre qu'il vient de publier dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, sous le titre : *LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUEs*, Recherches, observations, méthodes, par J. Maxwell, docteur en médecine, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux. — Préface de Charles Richet, membre de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de médecine de Paris.

main la plus rapprochée du corps du médium). Le plateau s'abaisse et l'aiguille s'arrête à la division 20.

« Eusapia reprend la main droite du Dr D... Elle ne place plus ses mains dans le prolongement des diamètres du plateau, mais dans deux directions faisant un angle d'environ 120 degrés, dont le sommet serait au centre du plateau.

« Le Dr D... a toujours sa main droite dans la main gauche d'Eusapia. Les extrémités des mains de celle-ci sont à environ 10 centimètres du bord du plateau et à environ 15 centimètres l'une de l'autre. Le plateau s'abaisse à 90 grammes et revient lentement à 0.

« Dans les deux expériences précédentes, il était revenu brusquement à 0.

« Eusapia essaie de faire lever le plateau. Ses mains sont dans le prolongement d'un diamètre du plateau; la face palmaire est, cette fois, en haut. Le plateau se relève. Dans cette position la course du plateau est faible; il est bloqué au bout d'un demi-centimètre.

M. Pr... place son portefeuille en maroquin noir, pesant 70 grammes, sur le plateau. Eusapia recommence l'expérience dans les mêmes conditions de position des mains et de distance comptées à partir du bord du portefeuille. Après deux ou trois mouvements de ses mains (de bas en haut, le plateau est relevé à bloc.

« Avant qu'on enlève le pèse-lettre, Eusapia fait remarquer que ces expériences sont celles qui lui plaisent le plus. Elle n'est pas endormie et se rend compte de tout ce qui se passe. Elle dit éprouver une sensation de froid dans le dos, le long de l'épine dorsale, puis dans le bras, et un fourmillement dans le bout des doigts au moment où le plateau s'abaisse. »

A Montfort-l'Amaury, ce phénomène s'est présenté sous une forme différente et assez originale. C'était également à la fin d'une séance.

« On passe, dit M. de Fontenay¹, dans la salle à manger, on s'assoit autour de la grande table. On prend du thé et des gâteaux. Il y a devant Eusapia un plateau chargé de

1. *A propos d'Eusapia Paladino*, Paris. Société des éditions scientifiques, 1893.
MONDE INVISIBLE

tasses avec leurs soucoupes et leurs petites cuillers, un sucrier, une théière et divers menus objets, parmi lesquels une cuiller à entremets pesant 40 grammes : celle-ci est posée à même le plateau appuyée sur le rebord qu'elle dépasse de 6 ou 7 centimètres. Eusapia, qui attend sa tasse de bouillon, montre la cueiller à ses voisins, et, comme pour s'amuser, la fait sauter en passant les deux mains de bas en haut à quelques centimètres à gauche et à droite de l'objet. Aussitôt on nous appelle, M. Flammarion et moi, et Eusapia recommence. Nous sommes sous la pleine lumière d'une lampe et de plusieurs bougies. Tout le monde regarde. Eusapia renouvelle deux ou trois fois le geste de soulever quelque chose entre ses deux mains, qui passent chaque fois à 3 ou 4 centimètres *au minimum* de l'extrémité de la cuiller. Le premier mouvement n'amène aucun résultat; au deuxième ou au troisième, la cuiller sursaute et retombe dans la même position. Nous prions le médium de recommencer une fois encore. Elle répète le même geste deux ou trois fois, mais sans succès, et frotte ses mains contre sa jupe comme pour les essuyer et les débarrasser de quelque impureté qui s'opposerait au passage de je ne sais quelle force. Puis elle renouvelle sa tentative. Les deux premières passes ne produisent rien; la troisième amène un léger mouvement de la cuiller; à la quatrième elle saute en l'air complètement et se renverse bout pour bout sur le plateau. On applaudit, et Eusapia se met à rire et à plaisanter : elle est, je le répète, complètement éveillée (p. 116). »

Le livre de M. de Fontenay contient une excellente photographie de lévitation de table et de nombreux détails sur d'autres mouvements à distance, qui ont eu lieu en pleine lumière.

A Montfort-l'Amaury, comme dans les autres groupes où elle a opéré, les spectateurs mettent généralement fin à la séance au bout de deux ou trois heures, parce que le médium est complètement épuisé; les spectateurs rompent la chaîne, et on augmente progressivement la lumière. Eusapia sort alors peu à peu de l'état de transe, reprend l'usage de ses sens, se lève, marche, cause et finit par paraître se trouver dans son état normal. Cependant elle est fortement chargée de force

psychique, et c'est à ce moment qu'elle produit en pleine lumière des phénomènes qu'elle répète souvent plusieurs fois de suite au gré des observateurs. Elle vous dit par exemple de placer votre main sur une table, sur le dossier d'une chaise; puis elle place la sienne par-dessus, également à plat et la lève; alors votre main et le meuble qui est au-dessous suivent le mouvement et le meuble reste ainsi suspendu à votre propre main pendant 40 à 50 secondes, jusqu'à ce qu'il tombe brusquement, pendant qu'Eusapia pousse un soupir de soulagement, comme si elle venait de cesser un violent effort.

Cette expérience est du plus haut intérêt parce que l'impossibilité d'un truc est de toute évidence; j'en ai été témoin plusieurs fois. Elle a été obtenue à Palerme avec Eusapia en juillet et août 1902.

Dans le compte rendu de ces séances on peut cependant lire : « A deux reprises, alors que nous n'étions pas en séance et qu'Eusapia se trouvait en pleine lumière tout près d'une table où se trouvaient plusieurs bibelots, elle s'est servie d'un fil qu'elle avait entre ses mains pour déplacer ces objets et nous a permis de croire qu'elle se livrait à une fraude consciente. »

Comme les expérimentateurs rendent ailleurs pleine et entière justice aux facultés extraordinaires d'Eusapia, nous sommes portés à conclure qu'ils avaient réellement vu un fil, mais qu'ils avaient eu le tort de ne point s'assurer de la nature de ce fil. Ils auraient alors pu constater que ce fil était purement fluidique, ainsi que cela a été démontré au cours des séances tenues en mars et avril 1903, avec le même médium, chez le chevalier Peretti, à Gènes. Voici comment l'un des témoins, M. Bozzano, narre le fait¹ :

« La séance était à peine finie; la pièce était éclairée par une lampe électrique à la lumière rouge; le médium encore un peu épuisé était assis auprès de la table. Tout à coup il parut se réveiller de l'espèce d'engourdissement dans lequel il se trouvait; il se frotta les mains; après quoi, en les éloi-

1. *Revue d'études psychiques*, mars 1903.

gnant l'une de l'autre et les portant en avant, il les approcha d'un petit verre posé sur la table; alors en faisant avec les mains des mouvements, tantôt en avant, tantôt en arrière, il parvenait à imprimer au petit verre en question des mouvements analogues de traction et de répulsion à distance... Pendant que se déroulait ce phénomène, tous les expérimentateurs furent à même d'apercevoir très clairement, à l'improviste, quelque chose comme un gros fil de couleur blanchâtre, lequel, partant d'une manière indéfinie des phalangettes des doigts d'une main d'Eusapia, allait se joindre d'une façon tout aussi peu définie aux phalangettes des doigts de l'autre main.

« Aucun doute : le médium trichait; chacun des expérimentateurs ne put s'empêcher de songer en ce moment à l'épisode de Palerme. Voilà que le médium lui-même se prend à s'écrier avec un ton de joyeuse surprise : *Tiens! Regardez le fil! Regardez le fil!*

« A cette exclamation spontanée du médium, le chevalier Peretti imagina de tenter une épreuve aussi simple que décisive. Il allongea le bras et commença à presser légèrement et ensuite à tirer vers lui, lentement, ce fil qui s'arqua, résista un instant, puis se brisa et disparut tout à coup; une brusque secousse nerveuse fit tressaillir le corps du médium. Inutile de décrire l'étonnement général; un tel fait suffisait à résoudre d'un coup toute incertitude. Il ne s'agissait point d'un fil ordinaire mais d'un filament fluidique. »

M. Bozzano s'en est du reste assuré encore plus complètement au moyen d'une vingtaine d'observations faites ensuite au courant des séances de Gênes et où le phénomène s'est reproduit, quoiqu'un peu atténué, grâce au dispositif suivant : Quand le médium avait donné une bonne séance et qu'on supposait qu'il était dans de bonnes conditions pour extérioriser son fluide, on n'avait qu'à étendre, en pleine lumière, sur son giron, un drap noir et à disposer la table ou un meuble quelconque de telle façon que son ombre tombât sur le drap en question; puis on plaçait les mains du médium dans l'étendue de l'ombre, les deux pointes vis-à-vis de l'autre, à une distance de dix centimètres environ, les dos des mains

soulevés et les doigts légèrement ouverts. Quelques instants après on pouvait observer distinctement quelques filaments fluidiques fort minces, d'une couleur blanchâtre, qui, en partant de chacune des phalangettes d'une main d'Eusapia, allaient se rattacher à chacune des phalangettes correspondantes des doigts de l'autre main¹. Grâce à ce filament fluidique, on peut donc expliquer certains mouvements qui paraissent se produire en contradiction avec les lois de la pesanteur.

1. M. Maxwel a démontré, dans le chapitre iv de ses *Phénomènes psychiques*, la réalité objective de ces effluves digitaux qui se produisent plus ou moins chez tout le monde, mais qui sont en général trop faibles pour être aperçus par d'autres que par les sensitifs.

Albert de ROCHAS.

(*A suivre.*)



LES RADIATIONS HUMAINES

(Fin.)

Le radium agit sur les plaques photographiques à la façon de l'uranium, du thorium et du polonium et ses rayons traversent le papier noir et les métaux; ils traversent même plusieurs centimètres de plomb, quoique ce métal soit le plus opaque à ces sortes de rayons. On peut avec les radiations du radium obtenir des épreuves photographiques comme avec les rayons X, mais le temps d'exposition est plus long; par contre, l'appareil qui sert à produire ces radiographies est des plus simples; on n'a besoin pour cela que d'un tube contenant quelques décigrammes de matière active et de le placer à une certaine distance de la plaque sur laquelle se place l'objet à radiographier : la radiographie se fait toute seule sans aucun autre appareil. Il est évident qu'on est obligé au point de vue des plaques de prendre certaines précautions avec le radium, les mêmes que l'on prend avec les rayons X : si l'on disposait des plaques sensibles dans le voisinage de tubes renfermant du radium, quelque temps après elles seraient toutes voilées; ses rayons traversent donc tous les corps et vont aussi impressionner les plaques à distance.

Au point de vue de leur mode de propagation dans l'air, les rayons du radium se rapprochent des rayons cathodiques et des rayons Röntgen, en ce qu'ils ne se réfléchissent pas ni ne se réfractent pas; ils ne sont donc pas semblables à ceux de la lumière. Mais, nous savons qu'entre les rayons cathodiques et les rayons Röntgen, il y a une différence importante; les premiers sont déviés de leur direction par un aimant, tandis que les seconds ne le sont pas.

M. H. Becquerel, en France, MM. Meyer et Schweieller,

en Autriche, M. Giesel, en Allemagne, montrèrent expérimentalement que les rayons du radium sont déviés par un champ magnétique comme les rayons cathodiques. Une étude plus complète montra à M. Curie qu'en réalité il y a deux parties dans le rayonnement du radium : les rayons déviés par un champ magnétique et les rayons déviables. Il vérifia, du reste, cela en prenant une plaque photographique et en plaçant dessus, du côté sensible, une petite auge très profonde en plomb ; au fond, était introduit un petit fragment de radium ; le plomb, étant opaque pour les rayons émis par cette substance, la plaque n'était pas impressionnée et les rayons sortaient de l'auge en ligne droite ; mais si l'on approchait un électro-aimant en activité de l'auge, de manière à influencer les rayons à leur sortie, ceux-ci prenaient une direction oblique et s'inclinaient vers la plaque : celle-ci qui n'avait pu être impressionnée par les rayons sortant directement de la cuve en plomb, était cette fois-ci atteinte indirectement par eux. M. Becquerel a même modifié cette expérience en la rendant plus curieuse : il plaçait l'auge contenant le radium juste au bord de la plaque : aussitôt que l'électro-aimant était excité, les rayons émis par le radium étaient déviés et, contournant le bord de la plaque, venaient l'impressionner par-dessous, après avoir décrit des chemins qui sont des cercles complets : il était curieux de voir aussi ces rayons revenir à leur point de départ. Mais, tous les rayons sortant de l'auge ne subissent pas l'action du champ magnétique fourni par l'électro-aimant ; un certain nombre de rayons continuent à cheminer en ligne droite, comme si l'électro-aimant n'existait pas : ce sont les rayons non déviables. Ce mélange de deux sortes de rayons nous montre que le rayonnement du radium est composé de rayons analogues aux rayons cathodiques, et d'autres analogues aux rayons Röntgen : cela n'a rien qui doive nous surprendre, car ces deux dernières espèces de rayons ont entre eux une liaison étroite.

Parmi toutes les particularités qui accompagnent le radium, il en est une qui est peut-être la plus curieuse et la plus intéressante, au point de vue de l'influence qu'il exerce sur

toutes les matières que l'on met en contact avec lui. M. Curie a découvert que sous l'influence du radium, tous les corps peuvent devenir temporairement radioactifs; il a donné à cette propriété le nom de « radioactivité induite », et il en a fait une étude très complète. Il a démontré que toute substance enfermée dans un vase clos avec un sel solide de baryum radifère devenait radioactive elle-même. Cette radioactivité peut s'obtenir encore en remplaçant le sel solide de baryum par sa solution aqueuse; cette disposition est même préférable, car les résultats obtenus sont à la fois plus intenses et plus réguliers. C'est ainsi que le cuivre, le plomb, le platine, l'étain, l'aluminium, le verre, le papier, la cire deviennent actifs et à un égal degré lorsqu'ils sont placés dans les mêmes conditions et la même enceinte activante. Le rayonnement de ces corps ainsi activés est comme celui du radium lui-même, composé de rayons analogues à celui-ci. L'activité induite est indépendante de la pression et de la nature du gaz qui entoure l'enceinte activante; l'activité-limite dans une même enceinte dépend uniquement de la quantité de radium qui a été introduite à l'état de solution. Les liquides mêmes, l'eau de cristallisation extraite des sels actifs ou celle qui est séparée d'une solution active par une membrane semiperméable, deviennent fortement radioactifs. Il en est de même des gaz. Tous ces corps activés produisent des effets semblables à ceux du radium, ils émettent un rayonnement assez persistant, qui traverse les enveloppes de verre qui les contiennent en les rendant lumineuses.

Les propriétés du radium ne se limitent pas seulement aux actions physiques que nous venons d'énumérer; les sels de radium sont susceptibles de produire également des actions chimiques. En effet, ils transforment facilement l'oxygène en ozone, et colorent le verre et la porcelaine de différentes façons; les fioles qui ont servi à les contenir deviennent violettes, brunes ou noires, suivant l'espèce du verre; cette coloration peut même pénétrer profondément dans le verre, elle est permanente et subsiste même lorsqu'on a retiré le sel de radium; le sel gemme et tous les sels alcalins se colorent également au bout d'un certain temps. Les rayons du

radium peuvent agir sur certains corps en les rendant fluorescents : c'est ainsi que lorsque l'on approche un sel radiant d'un écran au platino-cyanure de baryum, celui-ci émet une lueur. Bien plus, les sels de radium se rendent lumineux par eux-mêmes : leur luminosité, comme leur rayonnement, est spontanée ; elle est faible pour le sulfate et pour le carbonate ; mais elle est beaucoup plus forte pour le chlorure et le bromure quand ceux-ci sont parfaitement secs ; le radium reste constamment lumineux, même lorsqu'on l'a maintenu dans l'obscurité complète pendant plus d'une année ; c'est le premier exemple d'un corps qui émet spontanément de la lumière d'une façon permanente. Le radium possède également la propriété de condenser la vapeur d'eau sursaturée, telle que celle qui s'échappe d'une chaudière par un trou étroit ; cette expérience réussit très bien : aussitôt qu'on approche le radium, on voit apparaître un nuage blanc qui indique la formation de gouttelettes d'eau dans le jet de vapeur.

Au point de vue physiologique, le radium produit sur la peau les mêmes effets que les rayons Roentgen. M. Curie a reproduit sur lui une expérience de M. Giesel, en faisant agir, pendant dix heures, sur son bras, au travers d'une mince feuille de gutta-percha, du chlorure de baryum radifère, d'activité relativement faible. Après l'avoir laissé agir ainsi pendant tout ce temps, la peau est devenue rouge sur une surface de cinq à six centimètres carrés ; il y avait apparence de brûlure, mais il y avait à peine sensation de douleur ; au bout de quelques jours, la rougeur, sans prendre d'extension, se mit à augmenter d'intensité, et cinquante jours après l'action des rayons, il restait encore à l'état de plaie sur une surface de un centimètre carré, indiquant par son aspect une mortification profonde.

D'un autre côté, M. H. Becquerel, en transportant un petit tube contenant quelques décigrammes de chlorure de baryum radifère très actif, a subi des actions de même ordre. La matière était enfermée dans un tube de verre scellé et occupait un volume cylindrique ayant environ dix à quinze millimètres de hauteur sur trois millimètres de diamètre ; le tube

enveloppé de papier était contenu dans une petite boîte de carton. Ayant placé à plusieurs reprises cette boîte dans un coin de poche de gilet pendant une durée de six heures environ, il s'aperçut que le rayonnement au travers du tube, de la boîte et des vêtements, avait produit sur l'épiderme une tache qui devint plus foncée les jours suivants, en marquant en rouge la forme oblongue du tube et affectant une forme ovale de six centimètres de long sur quatre centimètres de large. Le mal fut soigné et la plaie, une fois fermée, laissa une cicatrice dans la région qui marquait la place du tube. Pendant que l'on donnait des soins à cette brûlure, on vit apparaître une deuxième tache rouge oblongue en regard de l'autre coin de la poche du gilet où avait été placée la matière active. L'action remontait sans doute à la même date, mais elle avait été de plus courte durée. M^{me} Curie elle-même, en transportant un petit tube de matière active, enfermé de plus dans une boîte métallique mince, eut sur la peau une tache rouge qui donna une ampoule semblable à celle d'une brûlure superficielle. En dehors de ces actions vives, les expérimentateurs ont eu, sur leurs mains, au cours de recherches faites avec les produits très actifs, des actions diverses : les extrémités des doigts qui avaient tenu les tubes ou capsules renfermant du radium, sont devenues dures et parfois très douloureuses, pour l'un d'eux, l'inflammation des extrémités des doigts a duré une quinzaine de jours, et s'est terminée par la chute de la peau ; mais la sensibilité douloureuse n'a pris fin qu'au bout de deux mois.

En plus de ce qui vient d'être dit, il convient d'ajouter que les rayons actifs du radium exercent une action particulière sur le système nerveux et sur la vision. Si l'on introduit une boîte contenant du bromure de radium dans une cage où sont renfermées des souris, ces animaux sont atteints de paralysie et tombent dans un état comateux. Les personnes qui sont complètement aveugles ou qui n'ont qu'une perception très faible de la lumière sont parfaitement sensibles aux rayons actifs et peuvent se former une conception visuelle du contour des objets lorsque l'on projette les ombres de ces objets sur un écran au moyen de ces rayons.

Toutes les considérations qui précèdent nous montrent que le radium émet des radiations dont nous pouvons ainsi résumer les principales propriétés : ils rendent l'air et beaucoup d'autres gaz, conducteurs de l'électricité; ils produisent des impressions photographiques; et ces deux propriétés sont indépendantes de l'action présente ou passée de la lumière sur eux : ils traversent tous les corps : verre, papier, liquides, métaux; leur émission ne subit aucune action de l'état physique des substances inactives et des impuretés que les sels de radium peuvent contenir.

Il importe de tenir compte de tous ces caractères lorsqu'on veut établir, comme nous allons le faire en terminant ce travail, les analogies et les différences qui existent entre les radiations nouvelles du radium et les phénomènes connus qui semblent s'en rapprocher.

On avait cru tout d'abord que le rayonnement du radium était lié à un état chimique de la matière radiante et alors les radiations de ce métal semblaient se rapprocher d'actions connues; il existe en effet toute une série de substances qui peuvent impressionner dans l'obscurité les plaques sensibles, sans aucune excitation apparente : cette propriété a été découverte par M. Colson avec le zinc : il plaçait dans l'obscurité une plaque mince de ce métal fraîchement décapée vis-à-vis d'une plaque photographique et à une très faible distance de celle-ci. Après une journée environ, la plaque était impressionnée assez fortement et la silhouette de zinc était reproduite; d'autres métaux, le cadmium, le magnésium, agissent de même. Mais ces corps ne communiquent à l'air aucune conductibilité appréciable, et de plus cette activité du zinc ne peut avoir lieu que pour un état chimique particulier de celui-ci; le zinc fraîchement décapé est actif à un haut degré, tandis qu'il ne l'est plus par une exposition prolongée à l'air, c'est-à-dire probablement pas suite d'une oxydation superficielle. Le zinc métallique possède donc de l'activité tandis que son composé n'en possède pas : il faut donc convenir que ce caractère de radioactivité lui est seulement passager. Enfin, pour certains autres métaux, l'activité est fortement accentuée par la présence d'impuretés; le mercure,

complètement inactif quand il est pur, devient très actif quand il contient une trace de zinc ou de magnésium, il en est de même de l'alcool et de l'éther. — Nous sommes donc obligés d'admettre que cette radioactivité métallique, à la fois irrégulière et non générale, n'a aucun des caractères de celle du radium; nous pouvons dire ainsi que l'activité du radium ne provient pas de sa nature chimique.

Mais poursuivons; après avoir rejeté cette première hypothèse, nous nous trouvons en présence d'une autre : on a remarqué que le phosphore blanc et humide rendait l'air conducteur de la même façon que le radium: il était donc naturel de supposer, comme on l'avait déjà fait pour l'uranium, que le rayonnement du radium pouvait avoir quelque ressemblance avec le phénomène de phosphorescence : pour combattre cet argument il nous suffit de remarquer que le phosphore à l'état de combinaison ou même à l'état de phosphore rouge ne jouit plus de la propriété énoncée ci-dessus. Il est vrai que le phosphore émet des buées blanches qui peuvent jouer un certain rôle dans la conductibilité, et qu'il donne des radiations lumineuses, lorsqu'il est en voie d'oxydation, mais, comme nous le voyons, ces effets n'accompagnent pas le phosphore dans tous ses états.

Mais en rejetant toutes ces hypothèses, nous n'en sommes pas moins embarrassé, car nous nous trouvons nous-même dans l'impossibilité d'assigner une véritable cause aux radiations du radium et nous posons cette question : Où est la source d'énergie du radium? C'est sur ce point que l'on n'est pas plus avancé qu'au moment où les rayons uraniques étaient seuls connus; on a, en effet, seulement préparé des substances qui ont une énergie de rayonnement incomparablement plus grande que l'uranium, mais en ce qui concerne l'origine du rayonnement des corps actifs, on ne peut rester que dans le domaine des hypothèses; car la nature bizarre de ces éléments, uranium et radium, les seuls qui puissent être considérés jusqu'ici comme réels et qui rayonnent de l'énergie d'une façon continue, reste inexpiquée. Le rayonnement de ces corps est soudain: il y a dépense continuelle d'énergie qui se manifeste par des effets photochimiques,

électriques, lumineux; et de plus ce rayonnement n'est produit par aucune cause excitatrice connue. C'est un fait envers lequel on n'est pas habitué que d'avoir un corps qui dégage de l'énergie sans qu'il soit possible d'en voir la source. Quand nous faisons fonctionner un tube de Crookes, nous utilisons l'énergie chimique de la pile qui nous fournit le courant électrique nécessaire; dans le cas d'un corps radioactif, au contraire, l'énergie est comme existante par elle-même.

La lumière solaire ne semble jouer aucun rôle dans l'émission de ces rayons : de nombreuses mesures de conductibilité électrique de l'air par l'effet de ces rayons ont montré qu'elle est indépendante du degré d'éclairement des substances actives. On se demande également d'où vient la *constance* de ce rayonnement, car, lorsqu'on mesure l'activité d'un même échantillon pendant des années, on constate toujours la même puissance. Si l'on examine une de ces substances à l'état de métal et si on lui fait subir un grand nombre de transformations de manière à le ramener à l'état primitif, on constate que l'activité n'a pas changé.

L'émission spontanée des radiations du radium semble en contradiction, au point apparent, avec le principe de Carnot, principe fondamental de la thermodynamique, d'après lequel un corps à température invariable ne peut pas produire d'énergie s'il n'en reçoit pas de l'extérieur. Les physiciens expliquent les phénomènes radioactifs en rapprochant les rayons du radium des rayons cathodiques; d'après la théorie de Crookes, les rayons cathodiques sont une projection de matière électrisée venant de la cathode: c'est la *matière radiante*. « De même que dans un tube à vide ces particules s'échappent de la cathode, dit M^{me} Curie, de même le radium en enverrait dans l'espace d'une façon continue. La matière radioactive serait donc de la matière où règne un mouvement intérieur violent, de la matière en train de se disloquer. » S'il en est ainsi, le radium doit perdre constamment de son poids, mais la petitesse des particules est si faible qu'on trouve par le calcul qu'il faudrait un million d'années pour prendre un équivalent, en milligrammes de

son poids : la vérification en est impossible. On imputerait ainsi la dépense d'énergie à la dissipation de la matière active. Bien que cette hypothèse rende à peu près compte de la plupart des faits, il n'existe aucune expérience précise capable de lui donner une véritable sanction.

Nous avons vu qu'il existait des rayons analogues à ceux de la lumière qui ne frappent pas directement notre vision et dont nous ne pouvons constater l'existence qu'à l'aide d'appareils compliqués. Avec l'électro-aimant, nous pouvons créer un champ magnétique considérable et si nous mettons la main dans la région où se trouve le champ, nous ne sentons rien. Il est donc extrêmement vraisemblable d'admettre que les formes d'énergie jusqu'ici admises pour expliquer tous les phénomènes n'existent pas seules : mais, au contraire, que l'énergie peut revêtir un grand nombre de formes, lesquelles ne se dévoileront qu'avec les découvertes à venir et les progrès de la science.

Jean ESCARD, *ingénieur*.



DÉFINITION DE L'HYSTÉRIE ¹

Malgré le grand nombre des travaux dont l'hystérie a été l'objet, les médecins ne semblent pas se faire tous une conception identique de cette névrose. Dans notre Société même, composée cependant de membres élevés pour la plupart à la même école, il y a eu plusieurs fois des discussions tendant à montrer qu'il y a de notables différences dans la manière dont, les uns et les autres, nous comprenons l'hystérie.

Le désaccord tient sans doute à ce que les auteurs qui ont traité de l'hystérie n'en ont pas donné une définition suffisamment nette, que même beaucoup d'entre eux n'ont pas cherché à la définir, semblant ainsi donner raison à Lasègue, qui a déclaré que « la définition de l'hystérie n'a jamais été donnée et ne le sera jamais ».

Or, une définition étant « une énonciation des attributs qui distinguent une chose, qui lui appartiennent à l'exclusion de toute autre » (*Dictionnaire de la langue française*, par Littré), soutenir que l'hystérie n'est pas définissable équivaudrait à dire que l'hystérie ne se distingue par aucun caractère d'autres affections nerveuses et qu'il y a lieu de rayer cette prétendue névrose spéciale des cadres nosologiques. Tout médecin qui a porté, ne serait-ce qu'une fois, le diagnostic d'hystérie, à moins d'employer des mots qui soient pour lui dépourvus de sens, doit s'être formé au préalable une idée plus ou moins nette de ce qui distingue cet état névropathique, ce qui revient à dire qu'il doit au moins l'avoir définie dans son esprit à sa façon.

Mais pour s'entendre sur les questions relatives à l'hystérie, qui sont encore l'objet de discussions, il serait indispensable

1. Extrait des comptes rendus des séances de la Société de Neurologie de Paris (7 novembre 1901).

de posséder une définition de cette névrose unanimement admise et qui de plus fût claire et précise. Ces dernières conditions seront remplies si l'on arrive à déterminer des caractères faciles à observer, communs à toutes les manifestations de l'hystérie et qui leur soient exclusivement propres.

Pour atteindre ce but, il faut passer en revue les divers syndromes que tous les médecins s'accordent à appeler hystériques, les analyser et les rapprocher des divers troubles nerveux que l'on est unanime à séparer de l'hystérie.

Considérons les grandes manifestations de l'hystérie, les crises nerveuses, les paralysies, les contractures, les anesthésies. Quels en sont les attributs communs? On peut dire que ces divers troubles sont purement fonctionnels, mentaux, qu'ils sont susceptibles d'être provoqués par des causes psychiques, de se succéder sous différentes formes chez les mêmes sujets, qu'ils ne retentissent pas gravement sur la nutrition générale et sur l'état mental des malades qui en sont atteints.

Mais est-on en droit, comme certains auteurs l'ont pensé, de se servir de ces caractères pour définir l'hystérie?

Tel n'est pas mon avis, car aucun d'eux n'appartient exclusivement à cette névrose. Il existe, en effet, bien d'autres affections qui sont fonctionnelles, mentales. L'hystérie n'est pas seule susceptible d'être provoquée par des causes psychiques; les commotions morales peuvent exercer une influence sur la genèse des troubles mentaux indépendants de l'hystérie, elles sont même capables de faire apparaître chez les diabétiques des accidents nerveux et de déterminer des troubles circulatoires graves chez les sujets atteints de lésions vasculaires: c'est ainsi que l'hémorragie cérébrale peut être consécutive à une vive émotion. De même que l'hystérie, la goutte peut se manifester par des accidents variés qui se succèdent et se substituent les uns aux autres; c'est là une notion si bien établie qu'il est inutile d'insister sur ce point. Enfin, il y a d'autres affections nerveuses qui ne retentissent pas gravement sur la nutrition générale et sur l'état mental des malades; la neurasthénie peut durer des années sans amener aucun trouble de la nutrition; il en est de même de la maladie

du doute, qui n'apporte aucune perturbation dans l'état général et n'affaiblit pas les facultés intellectuelles.

Il faut donc poursuivre l'examen et chercher d'autres caractères, à la fois communs à toutes les manifestations hystériques et spéciaux à l'hystérie.

La possibilité d'être reproduits par suggestion avec une exactitude rigoureuse chez certains sujets et de disparaître sous l'influence *exclusive* de la persuasion me paraissent être des caractères de ce genre. Mais avant de chercher à le prouver, je crois indispensable d'indiquer le sens qu'il faut, selon moi, donner à ce mot « suggestion », qui, comme le mot « hystérie », ne me semble pas avoir été défini avec une précision suffisante.

Le mot « suggestion » signifie généralement, dans le langage courant, « insinuation mauvaise » (*Dictionnaire de la langue française*, par Littré). Dans le sens médical, ce mot me paraît devoir exprimer l'action par laquelle on cherche à faire accepter à autrui ou à lui faire réaliser une idée manifestement déraisonnable. Par exemple, dire à quelqu'un qui se trouve dans un endroit obscur qu'il est entouré de flammes éblouissantes constitue de la suggestion, car cette idée est en désaccord flagrant avec l'observation ; soutenir à un individu dont les muscles fonctionnent d'une manière normale qu'il est paralysé d'un bras, que désormais il ne pourra plus le remuer est encore de la suggestion, car cette affirmation est contraire au bon sens. Si ces idées sont acceptées, si l'hallucination visuelle ou si la monoplégie brachiale est réalisée, on peut dire que le sujet en expérience a subi la suggestion, qu'il a été suggestionné. Le « mot suggestion » doit donc impliquer que l'idée qu'on cherche à insinuer est *déraisonnable*. En effet, si on ne donnait pas à ce terme ce sens spécial, il serait synonyme de persuasion : c'est cette confusion, du reste, que l'on commet quand on prétend obtenir des guérisons par suggestion. Déclarer à un malade atteint d'une paralysie psychique que ce trouble est purement imaginaire, qu'il peut disparaître instantanément par un effort de volonté, et obtenir ainsi la guérison n'est pas une suggestion, bien au contraire, car l'idée émise, loin d'être déraisonnable, est éminemment sensée :

le médecin en agissant ainsi, loin de chercher à suggestionner le malade, tend à annihiler la suggestion ou l'autosuggestion cause de la maladie. Il n'agit pas par suggestion, mais par persuasion.

Ainsi donc, comme je le disais plus haut, je soutiens que tous les grands accidents hystériques, toutes les variétés de paralysies, de contractures, d'anesthésies, toutes formes d'attaques peuvent être reproduits par suggestion chez certains sujets, en particulier chez les grands hypnotiques : cette reproduction est rigoureusement exacte et il est impossible de distinguer les troubles hystériques de ceux qui sont créés par la suggestion expérimentale, ce qui conduit à admettre qu'ils résultent d'une autosuggestion. Au contraire, aucune des affections actuellement bien classées hors du cadre de l'hystérie ne peut être reproduite par suggestion : il est tout au plus possible d'en obtenir par ce moyen une imitation très imparfaite, qu'il est facile de distinguer de l'original¹. Que l'on essaie par exemple de reproduire chez un grand hypnotique l'hémiplégie faciale périphérique, la paralysie radiale vulgaire, le sujet en expérience, quelle que soit sa suggestibilité et quelle que soit la patience de l'expérimentateur, ne parviendra jamais au but qu'on se propose de lui faire atteindre ; il ne sera pas en son pouvoir de réaliser l'hypotonie musculaire d'où dérive la déformation caractéristique de la face dans la paralysie du nerf facial : il sera incapable aussi le dissocier dans le mouvement de flexion de l'avant-bras sur le bras l'action du long supinateur de celle du biceps, comme le fait la paralysie radiale.

De même que tous les grands accidents hystériques peuvent être produits par suggestion, ils sont tous susceptibles de disparaître sous l'influence *exclusive* de la persuasion ; il n'y a pas un seul de ces accidents qu'on n'ait vu parfois s'éclipser en quelques instants après la mise en œuvre d'un moyen propre à inspirer au malade l'espoir de la guérison². Aucune

1. J'ai déjà développé cette idée dans mon travail sur la migraine ophthalmique hystérique, paru en 1891 dans les *Archives de Neurologie*.

2. Voir : *Hypnotisme et Hystérie*. Du rôle de l'hypnotisme en thérapeutique. Leçon faite à la Salpêtrière, par J. BABINSKI, et publiée en 1894 dans la *Gazette hebdomadaire*.

autre affection ne se comporte de cette manière et, si l'on n'a pas l'expérience de ce mode de traitement, on est même surpris des échecs que l'on essuie quand on cherche à guérir par persuasion certains malades sur lesquels ce moyen semble *apriori* devoir agir efficacement. Voici, par exemple, un sujet atteint de la maladie du doute bien caractérisée et tourmenté par des phobies diverses; c'est du reste un homme intelligent, n'ayant aucune idée délirante, se rendant parfaitement compte de l'absurdité des pensées qui l'obsèdent, sachant bien que ses craintes ne se réaliseront pas et animé d'un ardent désir de se débarrasser d'un trouble qui rend sa vie intolérable: admettons de plus que ce malade soit hypnotisable. Il semble vraiment qu'un cas de ce genre réunisse les meilleures conditions pour guérir sous l'influence de la persuasion. Or l'observation vient donner un démenti à ces vues préconçues; la persuasion pourra procurer à ce malade un peu de calme, mais elle est incapable de le guérir. Il n'y a pas une seule affection nerveuse bien définie et située hors des limites de l'hystérie que la psychothérapie seule soit en mesure de faire disparaître; si son intervention est utile, ce que je reconnais volontiers, elle n'est pas suffisante; ce qui le prouve bien, c'est que jamais, dans les cas de cet ordre, la persuasion n'est suivie d'une guérison immédiate. On a affaire, par exemple, à un neurasthénique, qui, alarmé de son affaiblissement cérébral, est tourmenté par de sombres pensées, des idées hypocondriaques qu'il ne peut pas chasser; il se voit menacé de folie et cette obsession, qui constitue un véritable travail de l'esprit, aggrave les phénomènes neurasthéniques. Si l'on arrive à persuader au malade que ses craintes ne sont pas fondées et qu'il doit nécessairement guérir, on procure à son esprit le repos qui lui est indispensable et l'on accélère ainsi le retour à l'état normal. En réalité, la psychothérapie a rendu service, elle a eu pour résultat d'empêcher la neurasthénie de s'accroître, mais elle n'a pas été le seul agent de la guérison qui a nécessité l'adjonction d'autres moyens, en particulier d'un repos cérébral plus ou moins prolongé.

Tout ce qui précède s'applique aux accidents que j'appelle *primitifs*, de beaucoup les plus importants, du reste, les anes-

thésies, les paralysies, les contractures, les crises, etc., qui sont susceptibles d'apparaître sans avoir été précédés d'autres manifestations de l'hystérie. Je crois qu'il est légitime d'appeler encore hystériques des troubles qui, sans présenter les caractères des accidents primitifs, sont liés d'une façon très étroite à un de ces accidents et lui sont subordonnés; mais il faut ajouter à ces troubles l'épithète de *secondaires*. L'atrophie musculaire dans l'hystérie¹ est le type du genre : elle n'apparaît jamais primitivement; la suggestion ne peut la faire naître; elle est liée à la paralysie ou à la contracture hystérique qu'elle ne précède jamais, dont elle est la conséquence, et elle ne tarde pas à disparaître quand la fonction musculaire est redevenue normale. Ce sont là les caractères dont la réunion peut servir à définir les troubles secondaires; c'est parce qu'ils sont intimement liés à des phénomènes hystériques primitifs qu'on doit les rattacher à l'hystérie.

Mais, me dira-t-on peut-être, jusqu'à présent vous avez cherché à définir les accidents hystériques; comment définissez-vous l'hystérie elle-même? Je répondrai que l'hystérie sans manifestations hystériques est en quelque sorte une abstraction; on peut dire que c'est un état d'esprit en vertu duquel on est apte à présenter des manifestations hystériques.

En résumé, voici la définition que je propose :

L'hystérie est un état psychique rendant le sujet qui s'y trouve capable de s'autosuggestionner.

Elle se manifeste principalement par des troubles primitifs et accessoirement par quelques troubles secondaires.

Ce qui caractérise les troubles primitifs, c'est qu'il est possible de les reproduire par suggestion avec une exactitude rigoureuse chez certains sujets et de les faire disparaître sous l'influence exclusive de la persuasion.

Ce qui caractérise les troubles secondaires, c'est qu'ils sont étroitement subordonnés à des troubles primitifs².

Comme on vient de le voir, j'ai été conduit à déterminer les

1. Voir à ce sujet : *De l'atrophie musculaire dans les paralysies hystériques*, par J. BABINSKI. Travail publié en 1886 dans les *Archives de Neurologie*.

2. Dans mon travail intitulé *Hypnotisme et Hystérie*, que j'ai mentionné plus haut, j'ai développé la thèse que les phénomènes hypnotiques sont de même essence que les phénomènes hystériques; cette idée ressort aussi de ma définition

attributs qui sont propres à l'hystérie et qui, par conséquent, la définissent par une analyse comparative des divers troubles sur la nature desquels il n'y a plus de discussion, que l'on s'accorde à classer les uns dans le cadre de l'hystérie, les autres en dehors de ce cadre.

Pour ce qui concerne les troubles qui sont l'objet de discussions, j'estime qu'il y a simplement lieu de rechercher s'ils possèdent ou non les caractères de la définition proposée; c'est tout bonnement une question d'observation et d'expérimentations cliniques.

Je prévois une objection que l'on pourrait me faire. Il n'est pas rare d'observer des cas d'hystérie incontestable se manifestant par des crises ou quelque autre accident bien caractérisé qui sont réfractaires à la persuasion, au moins en apparence; soutiendra-t-on pour ce motif que l'hystérie n'est pas en cause? Je ne prétends pas, répondrai-je, qu'on soit toujours sûr de guérir par persuasion les manifestations hystériques, je dis seulement qu'elles sont toutes *susceptibles* de guérir par ce moyen et si, dans un cas donné, malgré l'échec essuyé par la psychothérapie, j'affirme qu'il s'agit d'hystérie, c'est que j'ai observé au préalable d'autres cas ayant un aspect clinique identique et tout à fait spécial, que j'ai pu reproduire par suggestion et faire disparaître par persuasion. Pour préciser ma pensée, je prendrai un exemple. Soit un malade atteint d'une monoplégie brachiale flasque et complète, de plusieurs mois de durée: les réflexes tendineux et osseux du membre paralysé sont normaux et les muscles ne présentent pas la D R: nous pouvons affirmer, même si les tentatives psychothérapie-

de l'hystérie. Mais je voudrais être plus précis et déterminer avec exactitude le lien qui unit l'hystérie à l'hypnotisme. On peut définir l'hypnotisme de la manière suivante :

L'hypnotisme est un état psychique rendant le sujet qui s'y trouve susceptible de subir la suggestion d'autrui.

Il se manifeste par des phénomènes que la suggestion fait naître, que la persuasion fait disparaître et qui sont identiques aux accidents hystériques.

Les manifestations de l'hystérie sont donc exactement semblables à celles de l'hypnotisme. Ce qui distingue ces deux états, c'est que dans le premier les troubles sont le résultat de l'autosuggestion, qu'ils sont dus, dans le second, à la suggestion d'autrui et cèdent plus facilement à la persuasion; l'hystérique est en quelque sorte actif, l'hypnotique est passif. Mais, à la vérité, cette distinction est quelque peu artificielle, car généralement un sujet qui est susceptible de subir la suggestion d'autrui est bien capable de s'autosuggestionner à l'occasion, et réciproquement.

ques ont échoué, que la monoplégie est hystérique; en effet, si elle dépendait d'une lésion cérébrale, le membre devrait être contracturé et les réflexes tendineux exagérés; si elle était due à une névrite, les réflexes tendineux seraient affaiblis ou abolis et il y aurait de la D R; aucune autre cause que l'hystérie ne peut produire une paralysie de ce genre; mais si nous sommes arrivés à cette notion, c'est que nous avons auparavant observé des cas de monoplégie ayant les mêmes caractères cliniques, qu'il nous a été possible de guérir exclusivement à l'aide de la persuasion et que nous avons été en mesure de reproduire par suggestion la même forme de monoplégie. Je demande qu'on procède de la même manière en présence d'un trouble encore non classé qu'on veut faire entrer dans le cadre de l'hystérie, qu'on le reproduise d'abord par suggestion, qu'on le guérisse, au moins dans un cas, par persuasion, et que l'on démontre qu'il y a des caractères cliniques spéciaux, distinctifs: on sera ensuite, mais alors seulement, en droit, en présence d'un nouveau cas identique, de diagnostiquer l'hystérie, même si le traitement psychique reste sans effet. Du reste, j'ajouterai que, dans les cas d'hystérie où la psychothérapie ne semble pas donner des résultats, l'échec est toujours dû à ce que l'auto-suggestion ou la suggestion plus ou moins consciente de l'entourage vient contre-balancer ou annihiler la persuasion du médecin; s'il est possible de placer le malade dans des conditions qui entravent cette action pernicieuse, on arrive généralement à le guérir.

Ce que je viens de dire s'applique aux accidents primitifs. La définition que j'ai donnée des accidents hystériques secondaires suffit pour connaître les conditions qu'un trouble doit remplir afin d'être admis dans ce groupe. Je le répète, pour éviter tout malentendu, il est nécessaire que la relation de cause à effet contre les troubles en question et une manifestation hystérique primitive s'impose: il est indispensable que le lien entre l'accident primitif et l'accident secondaire soit intime et il faut bien se garder de se laisser tromper par de simples coïncidences. Si, par exemple, on n'avait observé qu'une seule fois l'amyotrophie liée à la paralysie hystérique, malgré l'apparition de l'atrophie musculaire très peu de temps après le

début de la paralysie et la disparition rapide de l'atrophie suivant de très près la guérison de la paralysie, il eût été impossible d'affirmer l'existence d'une amyotrophie hystérique; ce n'est qu'à la suite de nombreuses observations identiques que l'affirmation a été permise.

C'est en m'appuyant sur ces idées que je soutiens depuis longtemps, contrairement à la plupart de mes collègues, que l'exagération des réflexes tendineux ne peut être provoquée par l'hystérie¹. Je dis qu'il est impossible d'exagérer par suggestion les réflexes tendineux et de ramener à l'état normal, par la persuasion, des réflexes tendineux exagérés: donc ce phénomène ne peut être rangé dans le groupe des manifestations hystériques primitives. Je dis de plus qu'il n'existe pas de faits bien nets où une exagération des réflexes tendineux aurait accompagné une paralysie hystérique et aurait disparu après la guérison, que, par conséquent, on n'est pas autorisé à considérer ce phénomène comme un phénomène hystérique secondaire. J'en dirai autant du phénomène des orteils, de l'immobilité pupillaire, de la paralysie limitée au territoire d'un nerf, comme, par exemple, la paralysie du moteur oculaire commun ou la paralysie du moteur oculaire externe. Les observations de ce genre qu'on a publiées et qui ont été rangées dans l'hystérie sont loin d'être démonstratives selon moi, car elles ne remplissent pas les conditions exigées.

La définition que je viens de donner me paraît tout à fait satisfaisante au point de vue nosographique, car, parmi les affections névropathiques et mentales, il n'y en a pas une autre de laquelle on puisse tracer des traits distinctifs aussi spéciaux. Elle me semble aussi inattaquable au point de vue pratique; n'est-il pas essentiel, en effet, de réunir dans un même groupe tous les troubles sur lesquels la persuasion peut avoir une pareille action et d'en éliminer tous ceux qui sont privés de cette propriété?

On est même en droit de dire que l'hystérie ainsi définie est l'affection mentale qu'il importe le plus, au point de vue du

1. Voir : Contracture organique et hystérique, par J. BADINSKI, *Soc. médicale*, 5 mai 1893, et aussi Diagnostic différentiel de l'hémiplégie organique et de l'hémiplégie hystérique, par J. BADINSKI. Leçon publiée dans la *Gazette des hôpitaux*, 5 et 8 mai 1900.

traitement, de savoir reconnaître, car un trouble hystérique peut guérir rapidement, instantanément, sous l'influence des pratiques de la persuasion mises en œuvre avec habileté, ou durer des années, la vie entière, suivant que sa nature est reconnue ou méconnue.

Si l'on m'objectait que ma délimitation de l'hystérie est arbitraire, voici ce que je répondrais : Il est, comme je l'ai déjà dit, légitime et même utile de faire avec les troubles présentant les caractères sur lesquels je viens d'insister un groupe nosologique spécial, quelle que soit l'étiquette qu'on y applique. On pourrait, en se servant d'un néologisme, leur donner la dénomination de troubles pithiatiques¹, qui exprimerait au moins l'un de leurs caractères distinctifs et dissiperait tout malentendu ; il serait en effet impossible de confondre dans une classification des phénomènes « pithiatiques », c'est-à-dire guérissables par la persuasion, avec des accidents que la persuasion ne peut faire disparaître. Si je me sers du mot hystérie, quoiqu'il fût plus raisonnable d'abandonner l'usage d'un terme qui n'a plus pour personne son sens primitif et étymologique, c'est pour ne pas rompre trop brusquement avec la tradition. Mais si l'on continue à appeler hystériques ces troubles dont la propriété essentielle est leur dépendance intime de la suggestion et de la persuasion, il est logique de refuser cette épithète à des manifestations qui n'ont pas cet attribut ; il est logique, en effet, de ne pas désigner par un même mot deux choses profondément différentes.

J'espère avoir bien fait comprendre ma pensée et, comme il paraît essentiel de s'entendre une fois pour toutes sur la définition de l'hystérie, j'invite mes collègues, s'ils n'acceptent pas celle que je propose, à nous faire connaître leur manière de concevoir l'hystérie et à indiquer le sens qu'ils attachent à ce mot, c'est-à-dire à le définir à leur tour.

J. BABINSKI,
Médecin de la Pitié.

1. Les mots grecs « παῖθω » et « ἰατρός » signifiant le premier « persuasion », le second « guérissable », le néologisme « pithiatisme » pourrait fort bien désigner l'état psychique qui se manifeste par des troubles guérissables par la persuasion et remplacerait avantageusement le mot « hystérie ». L'adjectif « pithiatique » serait substitué à « hystérique ».

DÉCRET

Relatif au diocèse de Belley au sujet de la béatification et de la canonisation du vénérable serviteur de Dieu Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars.



Sur le doute : « Y a-t-il des miracles constatés, et lesquels, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit ? »

Ce que Grégoire le Grand, dans ses écrits, a affirmé de la charge pastorale : « L'art des arts est le gouvernement des âmes », se vérifie toujours et partout, et principalement lorsque les inclinations et les mœurs du peuple sont corrompues. Car, plus les blessures à guérir dans la société malade sont nombreuses et graves, plus la guérison est difficile, et plus capable doit être la main du médecin. Mais, à ces époques, la divine Providence a coutume de susciter un prêtre fidèle et de lui confier le soin de réformer son peuple, ainsi qu'elle le fit jadis pour Jérémie : « Voilà que je t'ai chargé d'arracher, de détruire, de disperser, de dissiper, d'édifier et de planter » (I, 10). C'est ce qui advint à la France vers le début du siècle dernier, par le ministère d'un homme dont l'utilité ne se renferma pas dans les limites de son village, mais se fit sentir dans toute l'étendue de son pays.

Le vénérable serviteur de Dieu, Jean-Baptiste Vianney, moins connu sous son propre nom que par le titre de la charge remplie par lui si saintement — puisqu'on avait coutume de l'appeler le « curé d'Ars » — appelé, par une vocation divine, de la garde du troupeau paternel, à laquelle il était voué dans son enfance, aux fonctions de pasteur sacré, eut non seulement le mérite de réaliser, par l'innocence de sa vie et par l'exemple de toutes les vertus, ce qu'on attendait et désirait de son pieux sacerdoce, dans la sphère des

sollicitudes qu'il lui imposait, mais encore celui de dépasser cette attente et ces désirs. Nommé à la cure d'Ars, « il vint, non dans la sublimité du discours et de la sagesse, mais dans la bonté et le zèle de son âme » (*Cor.*, II 1. — *Eccl.*, XLV, XXXIX).

Par la charité dont il brûlait, « s'étant fait tout à tous », il obtint promptement que le village d'Ars devint, non seulement la demeure de la prière et l'arène de la vertu chrétienne, mais encore l'asile des malheureux, l'hospice des infirmes, la providence de tout le pays. Et, précisément, c'est sous ce nom de Providence qu'il fonda une maison pour l'entretien et la tutelle des jeunes filles, maison qui fut un modèle d'éducation populaire.

Du reste, prêchant souvent, priant avec ardeur, macérant son corps par les jeûnes, les veilles, les flagellations, passant presque des jours entiers et une partie de ses nuits au confessionnal, il obtint cette grâce que « Dieu augmentât ceux qui chaque jour se sauvaient par lui » (*Act. Ap.*, II, 47). Par là sa vie commença à être de jour en jour un objet plus grand d'admiration, son nom se répandit au loin, des hommes de toute condition vinrent le voir, non seulement des diverses parties de la France, mais encore de Belgique, d'Angleterre, d'Allemagne, et cela pendant vingt-cinq ans, sans solution de continuité. Ils étaient aussi poussés à ces pèlerinages par le désir d'aller voir un homme enrichi de dons supérieurs, un homme qui scrutait les profondeurs les plus intimes des âmes et prédisait l'avenir, un homme enfin auquel, de son vivant, de nombreux miracles étaient attribués.

La renommée de cette sainteté et de ces miracles s'étant augmentée après sa pieuse mort, survenue le 30 juin 1859, il en résulta que, cinq ans après à peine, la cause de Jean-Baptiste Vianney fut déférée à la Sacrée Congrégation des Rites.

Après le décret tout récent proclamant l'héroïcité des vertus, décret qui fut rendu le septième jour des calendes d'août de l'année 1896, par Notre Très Saint-Père le Pape Léon XIII, d'heureuse mémoire, une enquête minutieuse fut

faite au sujet de deux miracles qui, suivant l'opinion générale, avaient été accomplis par l'intercession du vénérable serviteur de Dieu, et les actes du procès furent vérifiés et approuvés par la Congrégation des Saints Rites.

Le premier de ces miracles se produisit dans la ville de *Saint-Laurent-le-Maçon*, en l'année 1862. Claude-Léon Roussat, enfant de six ans, atteint d'épilepsie, ayant les nerfs malades et épuisés, les membres paralysés et ayant perdu l'usage de la parole, trainait une vie misérable et en était arrivé au point de ne plus pouvoir retenir sa salive. En vain on avait employé tous les remèdes; la violence de la maladie croissait de jour en jour, et les médecins avaient perdu tout espoir de sauver l'infirme.

Alors les parents conduisirent l'enfant au tombeau de Jean-Baptiste Vianney, se proposant d'adresser au vénérable serviteur de Dieu une neuvaine de prières. Le bras paralysé de l'enfant fut approché du sépulchre, et aussitôt la guérison commença; en effet, de cette même main, l'enfant donne d'abord une aumône à un pauvre qu'il rencontre, puis il enflamme des allumettes; bientôt il court sans difficulté jusqu'à sa demeure; enfin, les neuf jours écoulés, il jouit du plein usage de sa langue, et il a recouvré son ancienne santé.

L'autre miracle se produisit en 1862, à Lyon, dans l'asile de jeunes filles de Saint-Jean. Adélaïde Joly, âgée de neuf ans, qui, en tombant, s'était heurtée contre un mur, fut atteinte d'une tumeur blanche au bras gauche. Les médecins désespérant de la guérison, un lacet des souliers du vénérable Jean-Baptiste Vianney fut appliqué sur le bras de la patiente, pendant une neuvaine de prières. La guérison s'ensuivit sur-le-champ et elle fut tellement complète que bientôt il ne subsista plus aucune trace de la maladie.

Une enquête fut ouverte au sujet de ces deux miracles; les procès apostoliques furent dressés, leur validité vérifiée et approuvée. La discussion eut lieu, d'abord au cours d'une réunion antépréparatoire, tenue dans le palais du R^{me} cardinal Lucido-Maria Parocchi, d'illustre mémoire, le douzième jour des calendes de janvier de l'année 1902, puis dans une séance

préparatoire au palais du Vatican, le treizième jour des calendes de mars de l'année dernière, enfin dans l'assemblée plénière, en présence de Notre Très Saint-Père le Pape Pie X, le septième jour des calendes de février de la présente année. Dans cette dernière réunion, le R^{me} cardinal François-Désiré Mathieu, remplaçant comme relateur le défunt cardinal Lucido-Maria Parocchi, proposa ce doute : *Si des miracles sont établis, et lesquels, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit.* Le Très Saint-Père recueillit les suffrages des consultants et des cardinaux, sans cependant rien décider, afin d'avoir en une matière si grave le temps d'implorer le secours divin.

Aujourd'hui enfin, en ce premier dimanche de carême, le même Très Saint-Père, ayant célébré le saint sacrifice dans sa chapelle privée, ayant fait son entrée dans cette illustre salle vaticane et ayant pris place à son trône, ordonne d'appeler et d'amener devant lui les RR^{mes} cardinaux Séraphin Cretoni, préfet de la Congrégation des Saints Rites, ou, à sa place et en son nom, Louis Tripepi, pro-préfet de cette même Congrégation des Saints Rites, et François-Désiré Mathieu, relateur de la cause, en même temps que le R. P. Alexandre Verde, promoteur de la foi, et moi, secrétaire soussigné. Et en leur présence, Sa Sainteté a confirmé par un décret solennel : « Que les deux miracles sont établis : le premier, *la guérison instantanée et parfaite de l'enfant Claude-Louis Roussat, d'une très grave maladie épileptique*; — et le second, *la guérison instantanée et parfaite de la jeune fille Adélaïde Joly, d'une tumeur blanche au bras gauche.* »

Et le Souverain Pontife a ordonné que ce décret fût publié et placé dans les actes de la Congrégation des Saints Rites le dixième jour des calendes de mars de l'année 1904.

Séraphin, cardinal CRETONI,
Préfet de la Congrégation des Saints Rites.

† Diomède PANICI,
Archevêque de Laodicée,
Secrétaire de la Congrégation des Saints Rites.

Place † du sceau.

LE DÉMONISME

(L'Ami du Clergé)

(SUITE)



Beaucoup d'esprits forts nient le fait; ils le verraient qu'ils le nieraient encore : c'est contre leurs principes. Cependant le fait est des plus certains. Quelques-uns même ont prétendu que Moïse qui fit jaillir l'eau d'un rocher dans le désert était un sourcier; c'est tout simplement absurde. Moïse eut même le tort de mettre de l'hésitation à frapper le rocher comme Dieu le lui commandait, et il en fut puni; et les sourciers ne feront jamais jaillir comme lui l'eau d'un rocher instantanément et sans aucune préparation. — Mais il est certain que dans l'antiquité, tant chez les Grecs que chez les Romains, on connaissait très bien les sourciers, et que quelques-uns même s'acquirent par là une grande célébrité. Ils étaient également connus au moyen âge, où on les appelait *hydrosopes* et *rhabdomanciens*, et maintenant il y en a dans toutes les contrées du monde.

Les savants, comme Thouvenel, Tristan, Riondet, Chevreul, prétendent expliquer cela naturellement. D'après Thouvenel, ce serait une question d'électricité ou d'aimant : le sourcier sentirait l'eau comme un vaporeux sent l'orage, comme un goutteux sent la neige. Chevreul y reconnaît une cause morale toute naturelle; il prétend démontrer qu'il s'établit plusieurs actes inconscients de notre part, au moyen de mouvements musculaires, sans intervention d'une complète volonté, comme pour la suspension d'un anneau dans un vase : tenu entre nos mains, l'anneau va frapper les parois, le mouvement étant ainsi déterminé par nos muscles. Il en est de même, dit-il, des baguettes; s'agit-il, par exemple, de chercher une source, on ignore où elle gît, mais la vue

d'un gazon vert, par exemple, détermine des mouvements musculaires capables de diriger la baguette, car il s'établit une liaison entre l'idée de l'eau et celle d'une végétation verdoyante, puis, sans y songer, nos muscles agitent cette baguette.

Assurément ces raisonnements ont bien au moins quelque probabilité. On peut très bien penser aussi que l'habileté presque infaillible du sourcier (c'est à dessein que nous disons *presque*, car nous n'admettons pas l'infaillibilité complète) peut être un don de Dieu infusé en quelque sorte dans la nature, comme celui de distinguer et de guérir certaines maladies; ainsi le prêtre guérisseur dont parle M. Antonini est aussi habile sourcier qu'habile guérisseur. Beaucoup de sourciers aussi, comme les médecins, n'opèrent avec sûreté que sur le terrain qu'ils ont bien exploré et étudié. La faculté du sourcier enfin, comme bien d'autres facultés, peut se perdre par suite d'une maladie grave, et diminuer singulièrement après des excès de table, ou sous le coup de passions vives.

Le directeur de la *Vérité Canadienne*, dans une lettre adressée à la *Revue du Monde Invisible*, dit qu'au Canada et aux États-Unis les sourciers, avec leur baguette divinatoire, sont assez nombreux, et que les prêtres catholiques se servent d'eux au besoin sans aucun scrupule, tout aussi bien que les laïques, et qu'ils agissent toujours à peu près sûrement: et il cite l'exemple de quelqu'un qui, protestant contre toute intervention diabolique, et se servant d'une baguette bénite et entourée encore d'un chapelet béni pour plus de sûreté, ne la voyait pas moins tourner à l'approche d'une source. Aussi croyons-nous qu'il n'y a absolument rien là de diabolique, d'autant plus qu'il n'est guère dans les habitudes du diable de rendre service aux hommes sans aucune utilité ou sans aucun retour pour lui. Nous ne nions point non plus qu'il pourrait y avoir des hommes capables de découvrir, par les mêmes procédés, des gisements de métaux.

Mais il en est, dit-on, qui, par leur baguette divinatoire, découvrent infailliblement tout ce qu'ils veulent, des valeurs, des choses perdues, etc. Si cela existait, nous ne trouverions

plus la chose aussi naturelle : voici du reste ce que dit à ce sujet le sage Clément Marc : *Si adhibeatur virga ad rependiendum res amissas, translato agrorum limites, fures ac homicidas, certum est hujusmodi actus esse superstitiosam divinationem, nam motus qui, præsentem aliquam rem, non contingunt, nisi quia hæc res fuit emissæ vel occultatæ, manifeste non oriuntur ex causa naturali. — Si autem adhibeatur ad inveniendo aquarum vel metallorum venas, non desunt auctores, præsertim moderni, qui affirmant usum virgæ divinatoriæ non esse necessario habendum ut rem superstitiosam, eo quod motus virgæ, si a personis physica quadam dispositione præditi teneatur, effectus sit pure naturalis... Consulto autem fiat protestatio contra diabolicam operationem quæ forte adesse posset, excludendusque omnis animus superstitiosus.*

Que faut-il penser des songes et des pressentiments?

— Les songes par eux-mêmes ne signifient absolument rien : ils ne sont en effet que le produit des vapeurs cérébrales qui agitent dans le cerveau telle ou telle tablette à laquelle correspondent la mémoire et l'imagination ; mais comme dans le sommeil il n'y a plus la pleine et libre conscience de soi-même pour tout pondérer, les songes ont la plupart du temps quelque chose de bizarre, de singulier, de déréglé, dont on peut bien rire. Mais ce serait superstition de vouloir toujours chercher à les expliquer, surtout d'une manière infallible, et de recourir pour cela à un petit livre intitulé *La Clef des songes*, lequel n'est qu'un tissu d'inepties.

Cependant, comme la Providence divine veille toujours sur nous, il est arrivé plus d'une fois qu'elle s'est servie des songes pour présager l'avenir et qu'il y a eu des songes prophétiques, tels que les songes de Pharaon interprétés et expliqués par Joseph, et ceux de Nabuchodonosor par Daniel, ou pour donner des avertissements et des ordres : tels les songes de saint Joseph. Mais ces songes portaient un cachet divin et apportaient à l'âme une conviction profonde et comme invincible que le doigt de Dieu était là.

Il y a toujours eu dans la suite des siècles de ces sortes de

songes venant de Dieu. Pour n'en citer qu'un exemple, saint Augustin, au livre III de ses *Confessions*, ch. xi, raconte que sa mère eut un songe prophétique qui la consola beaucoup.

Il est aussi des songes que Dieu envoie pour détourner les âmes d'une voie mauvaise et les convertir, ou les réveiller de leur assoupissement et les amener à une vie plus sainte. C'est ainsi que sainte Thérèse vit en songe la place qu'elle devait occuper en enfer si elle continuait à lire des romans et à se laisser aller à la légèreté, et elle y souffrit tant qu'elle avoue que, vécût-elle encore cent ans, elle ne pourrait l'oublier. — C'est ainsi que saint Jérôme, dans le temps qu'il trouvait les Livres saints trop ennuyeux et pas assez bien écrits et leur préférait les auteurs païens, Cicéron surtout, eut un songe où il se vit cité au jugement de Dieu. Quand il se réveilla, les yeux baignés de larmes, « les marques des coups de fouet, dit-il, demeurèrent pendant bien longtemps imprimées sur ma chair ».

Les démons ont toujours trop cherché à singer les œuvres de Dieu pour n'avoir pas aussi parlé aux hommes par la voix des songes. Il y avait autrefois des temples païens très renommés pour cela, ainsi que les bois sacrés, où l'on allait dormir pour entendre la voix des dieux dans les songes, et très souvent en effet on y avait entendu des songes, qui venaient évidemment des démons. Cicéron et bien d'autres auteurs en parlent et ne doutent pas un instant que les dieux ne s'en mêlent.

Disons cependant que les bons anges se mêlent au moins aussi souvent que les démons des avertissements donnés en songe. Il est des personnes qui sont réveillées en sursaut par trois coups qu'elles ont entendu ou cru entendre frapper sur la porte, ou sur un meuble, ou par un autre bruit quelconque, avec cette pensée qui leur arrive de suite avec une clarté étrange : « C'est un tel qui est mort », et la chose se trouve être vraie. — Saint Augustin, dans son livre *De cura pro mortuis*, xi, raconte ce fait : on présenta à un fils, en qualité d'héritier de son père, un billet souscrit par ce dernier; celui-ci, ignorant cette dette, eut un songe dans lequel il vit son père lui assurant que la dette était payée et lui affir-

mant qu'en cherchant à tel endroit il en trouverait la preuve, ce qui eut lieu en effet. Saint Augustin attribue cet avertissement aux esprits, mais il ne dit point auxquels. Dans le doute, il faut examiner les circonstances dans lesquelles le fait est arrivé, et surtout quel en est le but; et si celui qui a reçu ainsi un avertissement en songe peut en tirer quelque chose pour la gloire de Dieu et la paix et le salut de son âme, il peut l'attribuer aux bons anges, car les démons n'ont pas l'habitude de travailler pour rien et encore moins pour la gloire de Dieu et le salut des âmes: dans le cas contraire, ce ne serait pas une témérité de l'attribuer aux démons; toujours est-il qu'il faut s'en défier.

Quant aux *pressentiments*, on peut y croire bien plus qu'aux songes, sans leur attribuer cependant quelque chose d'absolument infailible. Ils rentrent en effet parfaitement dans l'ordre de la Providence qui, par là, veut éveiller notre attention et nous donner le moyen d'éviter plus facilement un malheur qui nous menace ou la mort, ou du moins nous exciter à nous tenir prêts à paraître devant Dieu. Mais il est impossible que le démon n'ait pas aussi cherché à donner des pressentiments pour un tout autre but.

Quoi qu'il en soit, en tout temps il y a eu de ces pressentiments, quelquefois même accompagnés d'apparitions : ainsi Julien l'Apostat, au rapport d'Ammien Marcellin, peu de temps avant sa mort, vit très clairement le Génie de l'empire qui lui était déjà apparu quand il fut salué Auguste, mais cette fois il était profondément triste et semblait lui annoncer sa mort, que d'autres présages du reste lui avaient déjà fait pressentir d'une manière indubitable. — Quand Drusus, dit Dion Cassius, voulut traverser l'Elbe, une femme gigantesque lui apparut et lui reprochant son ambition lui dit que son destin ne lui permettait pas d'aller plus loin; peu après, en effet, il mourait d'une chute de cheval. — Et Dion lui-même, rapporte Plutarque, vit un jour, pendant qu'il était assis devant sa porte, une grande femme qui, semblable à une furie, se mit à balayer devant lui : quelques jours après, son fils et lui étaient morts. — L'empereur Valentinien, raconte Ammien Marcellin, vit sa femme alors absente lui apparaître

avec les cheveux épars et vêtue d'habits de deuil. Le lendemain il mourut d'un coup de sang.

Que ces apparitions aient été réelles ou seulement imaginaires, peu nous importe : il n'y avait pas moins là un avertissement ménagé ou permis par Dieu, selon qu'il venait des bons ou des mauvais anges.

Pour notre part, nous avons vu bien des fois des accidents causant une mort subite, et quand nous avons pu aller aux renseignements, il nous a presque toujours été prouvé que les victimes s'étaient trouvées auparavant agitées, inquiètes, troublées, et se disaient : « Il va m'arriver un malheur, je le sens, je ne sais pourquoi... Je ferais peut-être bien de prendre mes précautions et de ne pas aller là ou là. » — Et qui de nous ne s'est pas senti quelquefois poussé instinctivement par une force presque invincible, et sans savoir pourquoi, à rentrer chez soi ? Il y avait quelqu'un qui nous attendait ; ou bien à diriger la marche de tel côté où rien ne semblait nous appeler ? et nous y avons fait une rencontre des plus utiles.

Nous croyons que la plupart du temps ces pressentiments viennent du bon ange qui, chargé de nous garder, veut nous faire du bien. Mais si c'est pour le mal ou pour la perte de l'âme, il est bien à croire que l'inspiration vient du démon. En tout cas, ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait, sans trop se troubler, de faire usage des pressentiments pour prendre de bonnes précautions, régler les affaires de sa conscience et se tenir prêt à rendre ses comptes à Dieu.

CHAPITRE V

PACTES AVEC LE DIABLE

Il est certain qu'*il peut y avoir, qu'il y a eu et qu'il y a encore* des pactes avec le diable.

L'homme en effet peut tout aussi bien entrer en rapport avec les démons qu'avec les bons anges, et les démons de

leur côté cherchent et désirent ces rapports pour perdre plus sûrement les âmes.

Deux êtres intelligents et libres peuvent s'unir dans un but commun, parce que chacun peut faire usage de sa liberté pour s'associer à un autre. Mais lorsque ces deux êtres appartiennent à des régions différentes, il faut qu'il y ait un point de contact, c'est-à-dire que chacun des deux doit avoir des dispositions analogues à celles de l'autre. Si dans ces relations l'être le plus élevé est un esprit mauvais, l'accord ne peut se faire que dans le mal, comme il ne peut se faire que dans le bien lorsque l'être le plus élevé est un bon esprit : c'est en effet le plus fort qui doit dominer l'autre.

Mais si l'esprit mauvais exige que l'accord soit fait pour le mal, l'être inférieur demandera que ce mal lui rapporte quelque chose, par exemple de l'argent, de l'honneur, de la vengeance, du plaisir, ou bien il ne s'y prêterait pas. L'homme demandera plus souvent de l'argent ou de la gloire, et le diable lui en promettra facilement, mais ne lui en donnera guère, ou s'arrangera de manière qu'il n'en puisse guère jouir. C'est que le démon ne veut généralement pas donner à l'homme quelque chose qui puisse le contenter et le satisfaire et qui en soi ne soit pas péché. La femme au contraire demandera plus souvent que l'homme la vengeance ou les plaisirs sensuels. — quoique l'homme le fasse aussi quelquefois, mais alors pour arriver à séduire une personne qui se dérobe à lui et que cependant il aime. L'homme en effet, destiné à l'action, n'attend pas qu'on lui donne ce qu'il désire, il le prend ou va le chercher lui-même; il trouve assez facile de se satisfaire par les moyens ordinaires, puis il a de la force et de l'audace pour lutter contre les obstacles, et dans la volupté, comme dans ses autres passions, il cherche avec énergie ou même violence l'objet vers lequel il se sent attiré.

La femme, au contraire, attend ce qu'elle désire; elle a le sentiment de sa faiblesse naturelle; elle ne recule pas devant les difficultés, mais au lieu de chercher à renverser l'obstacle qui l'arrête, elle aime mieux le tourner par la ruse ou attendre avec opiniâtreté qu'il disparaisse. Si avec tout cela

elle ne peut arriver à son but, et surtout si la jalousie s'en mêle, elle peut céder facilement à la tentation de demander aux puissances infernales ce qui lui manque pour le plaisir sensuel dont l'amour s'est allumé dans son cœur, ou pour la vengeance. Plus mobile d'ailleurs que l'homme, elle est aussi plus légère et cependant plus profondément émue par ses passions, et celles-ci, une fois déchaînées, rentrent plus difficilement et plus tard dans le devoir; de plus, comme l'imagination domine chez elle, elle est plus accessible aux illusions, et ainsi plus disposée à céder aux suggestions du démon, quand elle ne cherche pas dans la religion une force et un amour qui répondent aux besoins de son cœur.

Pour former un pacte, il n'est point nécessaire que les deux parties soient présentes par elles-mêmes; l'affaire peut être traitée par écrit, et le démon dans ces sortes de pactes exige souvent la signature avec le sang de l'homme : c'est le sang qui a racheté, il veut aussi que ce soit le sang qui damne. La plupart du temps, le démon ne se montre pas : un tiers, un magicien, par exemple, déjà vendu au diable, intervient comme médiateur, et quelquefois celui-ci donne à prendre certains breuvages, et de suite des images sensuelles et lubriques viennent se graver dans l'âme, comme cela arriva à nos premiers parents lorsqu'ils eurent mangé du fruit défendu : des impressions impures qu'ils ne connaissaient pas auparavant se firent sentir en eux. — D'autres fois l'initiation à ces pactes a lieu au moyen de sociétés secrètes et avec certaines formalités, sans que le diable ait besoin d'intervenir personnellement. — D'autres fois enfin, il y a apparition réelle. Il est des saints et des saintes qui ont vu réellement Notre-Seigneur et ont entretenu avec lui dès leur enfance des relations intimes, et même en ont reçu un anneau comme symbole de l'union contractée avec lui. Il est également dans la cité du diable des personnes tristement privilégiées qui ont pu voir le démon d'une manière sensible dès leur première jeunesse et à qui il propose d'entrer avec lui en des rapports plus étroits. Il est même à croire qu'il y a plus d'apparitions visibles de mauvais anges que de bons, et cela pour deux raisons. La première, c'est qu'il est bien

plus facile d'être très mauvais que très bon, l'homme étant plus porté au mal qu'au bien, et presque toujours c'est aux très mauvais ou aux très bons que se font les apparitions. La seconde, c'est que pour le bien Notre-Seigneur par l'Eucharistie entre en rapport avec nous personnellement, quoique d'une manière insensible : alors le ministère visible des bons anges est moins nécessaire, il suffit de leur ministère intime pour soutenir le bien commencé par Notre-Seigneur dans le secret de l'âme ; tandis que pour le mal le démon, ne pouvant rien qui ressemble à l'Eucharistie, cherche par compensation à donner une plus vigoureuse poussée par des apparitions extérieures, quand Dieu ne l'arrête pas.

Il serait peut-être difficile de citer des exemples de pactes formels entre l'homme et le démon avant la venue de Notre-Seigneur, ou bien parce que ces exemples n'ont pas été cités par les écrivains contemporains, ou plutôt parce qu'alors ces pactes eussent été inutiles et même eussent dévoilé la nature du démon, nature qu'il voulait cacher. Le démon en effet était alors le vrai prince du monde, il se faisait obéir comme il voulait par les oracles et les différents genres de divination si multipliés ; et les prêtres des idoles, les aruspices, les augures, tous ceux qui s'adonnaient à l'occultisme, ainsi que nous l'avons vu dans les chapitres I et II, lui appartenaient entièrement : il n'était donc pas besoin de pactes plus formels.

Il n'en fut plus de même après la venue de Notre-Seigneur : d'un côté, la puissance du démon fut singulièrement limitée, et d'un autre côté, les chrétiens s'engageaient par le baptême à n'avoir pas d'autre roi et d'autre maître que Jésus-Christ. Le démon alors chercha donc à les faire rentrer sous son pouvoir, et comme par les pactes il trouvait moyen de les reprendre et de les posséder d'une manière bien plus ferme et plus stable, il ne pouvait pas manquer d'y recourir. Aussi verrons-nous dans le chapitre suivant que tous les *sorciers* étaient engagés envers le démon par un pacte véritable ; mais même en dehors de la sorcellerie, il y eut bien des pactes demandés ou acceptés par l'homme pour sa satisfaction. Nous en citerons seulement quelques-uns des plus authentiques.

En voici d'abord un qui fut rendu public et qu'on ne saurait contester. Saint Amphiloque, dans la *Vie de saint Basile*, raconte que le sénateur Protèse avait une fille qu'il destinait à l'état religieux; un des domestiques de la maison s'éprit d'un violent amour pour elle et alla trouver un magicien afin que celui-ci lui procurât un moyen de satisfaire sa passion. Le magicien le conduisit dans un lieu où il trouva Satan assis sur un trône et entouré d'autres démons. Satan l'accueillit d'abord rudement et exigea de lui qu'il renonçât par écrit à son baptême et s'engageât par vœu au service de son nouveau maître, avec l'intention de partager son sort pendant l'éternité. Il accepta, et des démons furent alors envoyés pour enflammer d'amour le cœur de la jeune fille, qui ne tarda pas à se jeter et à se rouler par terre, en criant à son père : « Donnez-moi ce jeune homme, sinon j'en mourrai bientôt. » Voyant qu'elle ne voulait plus manger et qu'il ne pouvait rien gagner sur elle, le père finit par consentir au mariage. Comme après son mariage le mari ne voulait plus aller à l'église, la jeune femme alla trouver saint Basile pour le prier d'avoir pitié d'elle. Le saint fit venir son mari et, à force d'instances, il obtint qu'il lui racontât tout ce qui s'était passé. Saint Basile, après l'avoir marqué du signe de la croix, le renferma dans la sacristie et lui donna de rudes pénitences à faire, et il engagea tout le peuple chrétien à prier pour lui. Les démons assiégèrent en vain le coupable de leurs cris et de leurs menaces, saint Basile fut plus fort qu'eux; après avoir prié lui-même pendant plus de quarante jours, il fit passer au clergé et au peuple une nuit entière en prières, et, le lendemain matin, le pacte que ce malheureux avait souscrit de sa main tomba d'en haut, en présence de tous, dans les mains de saint Basile qui le déchira et en jeta les morceaux dans la boue.

(A suivre.)

LE BIOMÈTRE ET SES INDICATIONS ¹

Pour expliquer un certain nombre de phénomènes psychologiques encore imparfaitement étudiés, on admet assez volontiers l'existence d'un *rayonnement vital* qui émane de l'organisme et jouit de propriétés actives s'exerçant sur des organismes voisins. Ce rayonnement est souvent appelé *magnétisme animal*, parce qu'il s'agit d'être animé à être animé, comme le magnétisme animal physique agit d'aimant à aimant. L'hypothèse du magnétisme animal rencontre toutefois de sérieux contradicteurs, qui opposent aux manifestations de l'être animé récepteur des doutes inspirés par la possibilité de la suggestion et quelquefois même de la simulation. Le désir d'éliminer toute interprétation par la suggestion a fait accueillir avec empressement certains faits purement physiques attribués à l'action exclusive du magnétisme animal. Ces effets physiques constituent en déplacement d'objets matériels: ils ont conduit à la construction d'appareils qui mesurent l'intensité d'un rayonnement vital, comme un thermomètre peut mesurer l'intensité d'un rayonnement calorifique.

Toutefois le mode d'emploi de ces appareils offre des incertitudes qui ont amené à mettre en question non pas l'existence même du magnétisme animal, mais la réalité de son action sur des objets matériels. Sans être en mesure d'apporter une affirmation ou une négation, je me propose sim-

1. *Bulletin de l'Institut général psychologique*, mars-avril 1902.

plement d'insister sur la nécessité de donner aux essais de démonstration une précision qui les rende plus concluants.

La constatation du déplacement d'un objet matériel est habituellement accessible à l'observation, il vaut encore mieux qu'elle le soit à l'expérimentation. Il en sera ainsi dans le cas qui nous occupe, si l'on connaît des objets sur lesquels agit le rayonnement vital, si l'on a pu déterminer les conditions d'influence, et si enfin ces conditions n'imposent pas à l'être animé transmetteur un état psychologique difficilement réalisable.

Or le rayonnement vital passe pour agir sur des objets vulgaires, et il y a des cas où son influence s'exerce sans préparation particulière. Malheureusement, l'extrême mobilité des appareils qui subissent alors l'impulsion du rayonnement vital exige de minutieuses précautions pour éviter un entraînement par des causes de déplacement étrangères à ce rayonnement.

Parmi les appareils qui obéissent au rayonnement vital, je ne considérerai pour le moment qu'un des plus connus : le *biomètre* de M. Baraduc, en raison de l'usage fréquent qui en a été fait et des résultats qui ont été déduits de son emploi.

Sous le nom de magnétomètre, cet appareil a été utilisé par l'abbé Fortin pour prédire le temps ; depuis 1891, il est appliqué, par M. Baraduc, à la mesure du *fluide vital*.

Il consiste en une aiguille de cuivre soutenue avec torsion par un fil de cocon très fin dans l'axe d'un cylindre vertical de verre. L'aiguille est mobile horizontalement au-dessus d'un cadran divisé en degrés. Cette construction simple a paru suffisante à M. Boirac, à M. Joire, à M. Goeffriault. Ils ont quelquefois substitué à l'aiguille de cuivre un chalumeau de paille.

Le magnétomètre de M. l'abbé Fortin, dont M. Baraduc a scrupuleusement respecté tous les détails, comprenait, en outre, au-dessous du cadran divisé, une bobine de fil métallique fin enroulé autour d'un cylindre de verre à axe horizontal. C'est sur le magnétomètre de l'abbé Fortin, tel qu'il est employé par M. Baraduc, que mon attention s'est spécia-

lement portée. Il sera aisé de reconnaître que mes remarques s'appliquent aussi aux autres modèles.

D'après M. Baraduc, voici comment il convient de s'y prendre pour agir sur l'aiguille. On présente l'extrémité digitale de la main, soit droite, soit gauche, à une des extrémités de l'aiguille, de telle façon que le plan de la main soit perpendiculaire au plan vertical de l'aiguille et du fil de cocon. On laisse la main immobile dans cette position pendant deux minutes. Le fluide vital traverse le cylindre de verre et l'aiguille de cuivre éprouve une attraction ou répulsion qui correspond à l'état actuel du sujet actif. On lit la déviation de l'aiguille quand elle s'est fixée.

Avec ce mode opératoire, le déplacement de l'aiguille est manifeste; mais est-il nécessairement dû à un fluide vital? Un simple rayonnement calorifique émané de la main suscite dans la cage de verre des courants gazeux qui entraînent l'aiguille. On ne s'est pas le plus souvent préoccupé de ce rayonnement, et l'aiguille est exposée non seulement au rayonnement calorifique de la main, mais aussi à celui du sujet dont la masse et l'éloignement sont variables. La forme donnée à la main, sa distance exacte au cylindre de verre ne sont pas rigoureusement réglées, et le temps qui sépare deux observations consécutives n'est pas strictement précisé. Pour toutes ces causes, l'influence du rayonnement calorifique éprouve des variations; ces variations mêmes ne sont-elles pas considérées comme des modifications du rayonnement vital?

M. Baraduc estime que le rayonnement vital détermine la plus forte part des déviations observées et, comme les écarts de l'aiguille lui servent de guide dans le traitement d'un certain nombre d'affections, l'origine même de ces écarts peut être indifférente à sa pratique. Quelles que soient les idées théoriques, il me semble qu'il eût mieux fait de se placer dans des conditions telles que les observations successives fussent comparables entre elles.

Dans une étude simplement scientifique, nous devons rechercher ces conditions. Il serait assurément malaisé de soustraire absolument le biomètre aux influences calori-

liques extérieures. On connaît les difficultés rencontrées au bureau international des poids et mesures pour préserver les balances de la chaleur des opérateurs. Il suffirait encore, pour s'en convaincre, de consulter une lettre de M. Mendéléef communiquée, par M. Marcy, à l'Institut psychique international, où l'habile chimiste russe décrit les écrans dont il a dû faire usage dans ses pesées, pour intercepter le rayonnement calorifique du corps humain.

Dans un travail inséré, en décembre dernier, dans les *Annales des Sciences psychiques* du Dr Dariex, M. Goeffriault s'est proposé de supprimer les perturbations apportées par la chaleur, et, bien qu'il ait fort compliqué les conditions d'expérimentation, il n'a pas supprimé les effets calorifiques des objets présentés au biomètre.

Dans les essais que j'ai effectués moi-même et que j'ai limités à l'observation du rayonnement de la main, je me suis arrêté à un dispositif simple. Le biomètre est placé sur un support bien fixe, isolé du parquet; la lecture des déviations se fait avec une lunette horizontale dirigée vers un miroir incliné à 45°, posé sur la base supérieure du cylindre de verre.

Le cylindre de verre est lui-même enveloppé par une boîte de bois nu ou recouvert intérieurement et extérieurement de feuilles d'étain; une fente verticale de dix centimètres de hauteur et de deux centimètres de largeur, pratiquée latéralement dans la boîte de bois, permet de laisser passer la main, qui est toujours maintenue verticale et à une distance invariable du cylindre de verre. La main est soutenue par un appui indépendant du support sur lequel repose le biomètre.

Lorsque l'aiguille a pris une position sensiblement fixe, la main du sujet est présentée à l'appareil pendant deux minutes. Un observateur suit avec la lunette la marche de l'aiguille. Quand la main a été retirée, sans cesser d'avoir l'œil à la lunette, on laisse écouler un intervalle de temps suffisant pour que l'aiguille revienne vers sa position d'équilibre. Comme elle n'y reviendrait pas exactement, on attend simplement qu'elle se fixe. Par cette attente, on évite que la

vitesse acquise de l'aiguille en mouvement vient altérer l'écart correspondant à une nouvelle observation effectuée trop précipitamment. L'intervalle qui sépare deux observations consécutives est conservé constant; il est souvent de cinq minutes.

Il convient d'abord de noter que les déviations dues à l'action de la main, ainsi présentées isolément, sont beaucoup plus faibles qu'en l'absence de la boîte de bois.

En suivant à la lunette les mouvements que prenait l'aiguille pendant l'action de la main, je n'ai jamais remarqué les déplacements brusques signalés par divers expérimentateurs. Lorsque plusieurs mains, de températures superficielles peu différentes, ont été successivement présentées à la même extrémité de l'aiguille, dans une même position, elles ont toutes produit des déviations de même sens et presque égales: je n'ai jamais observé de changements de sens. La main droite et la main gauche se comportaient d'une façon analogue: un effort de volonté, une émotion, n'ont, en aucun cas, fait varier d'une façon apparente la déviation à un moment donné, ni transformé une attraction en répulsion.

Le rayonnement de la main est arrêté par tout ce qui arrête la chaleur, par le bois ou les métaux. Pour cette raison, le rayonnement vital n'a pas été, à ma connaissance, isolé du rayonnement calorifique; aussi la recherche d'un écran qui arrêterait le rayonnement calorifique en laissant passer le rayonnement vital aurait-elle une importance capitale.

Dans le mélange des deux radiations inséparables, le rayonnement calorifique me paraît jouer le rôle prépondérant. En effet, avec une boîte en zinc, offrant à peu près la largeur et la hauteur de la main, remplie d'eau à 37° environ, et recouverte extérieurement de peau de chamois, et présentée pendant deux minutes à l'aiguille du biomètre, verticalement comme la main et à la même distance, l'écart obtenu était de même sens que celui qui était dû à la main, et il était peu différent.

Comme on le voit, au point de vue de la constatation d'un rayonnement vital émané de la main et agissant sur un corps

matériel mobile, mes essais sont négatifs; mais il ne faut pas perdre de vue que l'observation rigoureuse d'un seul fait positif suffirait pour enlever tout intérêt à mon expérimentation. Ce fait positif, j'aurais été heureux de le rencontrer, car il aurait ouvert la voie d'une série très intéressante de recherches. Faut-il supposer que ma présence a été un obstacle à l'émanation du fluide vital? Me suis-je adressé à des sujets trop bien équilibrés ou trop calmes?

D'après les résultats rapportés dans son ouvrage sur le fluide vital, M. Baraduc a dû avoir à sa disposition des sujets privilégiés, tout différents par leur état psychique de ceux qui m'ont prêté leur concours. Il serait donc intéressant que les expériences fussent reprises avec méthode et sur des sujets variés, afin de faire un choix définitif entre une explication simplement physique et une explication psychodynamique des déviations du biomètre.

Si, après de nouvelles tentatives, cet appareil ne met pas en évidence d'autres effets que des effets calorifiques, les conclusions négatives resteront limitées au biomètre, une action exercée par le rayonnement vital sur un objet matériel sera peut-être possible dans d'autres conditions.

Enfin, si l'on n'arrivait dans aucun cas à démontrer l'action du rayonnement vital sur un corps matériel, on ne serait pas, pour cela, autorisé à nier l'existence même du rayonnement vital; rien, en effet, ne serait plus naturel que de voir un rayonnement issu d'un organisme vivant limiter ses effets à des influences exercées sur d'autres organismes vivants.

E. BRANLY.

Cet article est antérieur à la découverte des rayons N. Il nous paraît utile de le compléter par l'appréciation suivante :

Le 14 janvier, à huit heures du soir, à l'amphithéâtre du cours libre de l'École de médecine, devant un auditoire nombreux et intéressé, le Dr Hippolyte Baraduc a commencé son cours de biologie générale expérimentale qu'il continuera les jeudis suivants, à la même heure.

Il a pris pour sujet : « L'homme fluidique » démontrable par la radiophotographie humaine et les mouvements d'une aiguille biométrique qui chiffre et mesure par des arcs de cercle différents les différentes vibrations du double fluidique contenu dans le corps humain.

Il a exposé ses deux méthodes de radiophotographie humaine spontanée et de biométrie, en les comparant entre elles au point de vue du mouvement imprimé à l'aiguille par l'émanation humaine et par la puissance photochimique de cette même émanation réduisant les sels d'argent ou les dissolvant.

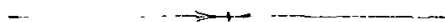
Il a exposé une série de photographies donnant les empreintes de la vitalité de l'homme et les a divisées en trois catégories : ondes d'émanation, irradiations, et éclats de la vitalité lorsqu'elle se projette ou fait explosion dans un mouvement excessif d'expansion. Après avoir invoqué et démontré la priorité de ses deux méthodes, il a développé la thèse suivante : que la signature authentique de la force sur plaque, le mouvement de cette force sur l'aiguille constituaient deux méthodes scientifiques et thérapeutiques qu'il applique journellement aux maladies nerveuses. Il a terminé en disant tout l'intérêt qu'on pourrait retirer de l'emploi de ces deux méthodes, vieilles de plus de dix ans, lorsque dans un laboratoire de physiologie elles seraient simultanément employées avec l'écran au platino-cyanure de baryum, si bien que l'homme fluidique pourrait à la fois être étudié dans ses vibrations par la plaque qui les enregistre, le biomètre qui en chiffre le mouvement et l'écran de MM. Charpentier et Blondlot qui en montre la lumière. Ces trois méthodes réunies permettront de se rendre exactement compte de l'allure du mouvement vital, de sa puissance photochimique, et de son degré de luminosité.

La Société universelle d'études psychiques s'est réunie, le samedi 5 décembre, au siège central de la Société, 143, rue de Rennes, à Paris. Le Dr Joire, président, donne communication des adhésions de province et de l'étranger et annonce la formation des nouvelles sections de la Société dans les

départements. Parmi les nouvelles adhésions figurent celles de M. le professeur Lombroso, de Turin; M. Von Schrenk-Notzing, de Munich; M. Richard Hodgson, de Boston; M. Maxwell, de Bordeaux.

Une délibération a lieu en vue d'une réunion générale en *Juin* prochain, réunion qui présentera un grand intérêt par suite des communications qui seront faites et des phénomènes psychiques qui seront présentés.

(*Bulletin de la Société d'études psychiques, de Nancy.*)



TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Sur la prédiction de Cazotte

Monseigneur,

Pour la seconde fois dans la *Revue du Monde Invisible* je vois la prophétie de Cazotte citée comme authentique et prise au sérieux. On a toujours cru, cependant, que cette histoire avait été arrangée par La Harpe après la Révolution et que les romanesques précisions qui lui donnent un aspect impressionnant sont de la littérature, non de l'histoire. Telle était, je crois, entre autres opinions en ce sens, celle de M. Taine. Le nombre des personnes qui ont cité cette légendaire prédiction est considérable. Combien l'ont approfondie ?

Dans l'article de l'*Ami du Clergé* cité par la *Revue*, Cazotte est présenté comme chrétien pratiquant et tout à la fois comme affilié à l'illuminisme. C'est difficile à concilier de prime abord. Cela s'explique mieux dans ce que fut la réalité.

Le 25 septembre 1792 Cazotte fut condamné à mort par le tribunal dit *du dix-sept août* constitué au Palais, à Paris, par une loi du 17 août 1792 « pour juger sans appel les conspirateurs ».

Il avait été arrêté, interrogé les 29 et 30 août, relâché, arrêté de nouveau sur des réquisitions de Fouquier-Tinville datées du 1^{er} septembre 1792.

Après la condamnation, le président du tribunal, le citoyen Lavau, qui paraissait être lui-même un illuminé, exhorta le condamné à... *mourir en chrétien* :

« ... Tes pairs t'ont entendu, tes pairs t'ont condamné; mais au moins leur jugement fut pur comme leur conscience.... Va, reprends courage, rassemble tes forces, envisage sans crainte le trépas; songe qu'il n'a pas droit de t'étonner, ce n'est pas un instant qui doit effrayer un homme tel que toi... Encore un mot : tu fus homme, chrétien, philosophe, initié; sache mourir en homme, sache mourir en chrétien... »

On le voit, Lavau, qui parle le langage de l'illuminisme touchant la *pureté* de conscience et celle du jugement, qualifie, lui aussi, le condamné de chrétien et d'initié.

C'est inexplicable pour qui ne sait pas que les mots *homme*, *philosophe* et *chrétien* étaient les noms d'autant de grades successifs dans l'illuminisme de Weishaupt.

L'exécution eut lieu le même jour, vers sept heures du soir, sur la place du Carrousel. Cazotte ne laisse voir aucune faiblesse, et dit à son défenseur, Julianne, que, s'attendant à la mort, il s'était confessé il y avait trois jours.

Les circonstances et la possibilité matérielle de cette confession sont un mystère ajouté au reste. Le fait est que le tribunal avait eu la preuve, à l'honneur de Cazotte, qu'il professait des sentiments royalistes et qu'il souhaitait une contre-révolution.

La correspondance prouve aussi que l'initiation lui avait apporté des désillusions et lui laissait des regrets. Sa confession, si le moyen lui en fut procuré, est très probable.

Il est probable aussi que des propos ont été tenus par lui touchant ce qu'il augurait des événements d'alors, comme nous pouvons tous en tenir aujourd'hui sur les suites possibles des événements dont nous sommes témoins, et dans lesquels on peut voir des prédictions au sens familier du mot, sans croire qu'il y ait rien de plus. Il y avait cependant de plus, chez Cazotte, sa connaissance des projets de l'illuminisme et des secrets de la Révolution. Il pouvait, sans sorcellerie, prédire la mort du roi et la tournure tragique des événements à prévoir. Bien d'autres alors en ont fait autant. Le roi lui-même éclairé par de dévoués serviteurs savait tout et n'osait y croire. La littérature de cette époque est pleine de ces prévisions. Mais cela me conduirait trop loin. Je voulais dire, Monseigneur, que la célèbre prédiction de Cazotte est au nombre de celles qui prouvent le moins leur source surnaturelle, ou même leur simple authenticité.

Veuillez, Monseigneur, agréer l'expression de tous mes respects en N.-S.

Georges Bois,
11, rue d'Arcole, Paris.



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



Le Curé d'Ars

8 MAI 1786. — 3 MAI 1856

Le 26 janvier s'est tenue au Vatican, devant Sa Sainteté, la Congrégation générale chargée de discuter les miracles relatés dans la cause de canonisation du vénérable curé d'Ars. S. E. le cardinal Mathieu, qui a présenté le rapport comme cardinal *ponent* (rapporteur), a eu la joie de le voir favorablement accueilli. Associons nos lecteurs à cette joie patriotique et chrétienne, en plaçant ici, en tête de nos belles célébrités, notre futur saint français du dix-neuvième siècle.

Le grand relief de la vie de Jean-Baptiste-Marie Vianney, curé d'Ars, c'est d'avoir présenté, de nos jours, tous les caractères et tous les faits que nous trouvons dans les hagiographies du passé les plus belles et les plus édifiantes : vertu, piété, sainteté suréminentes ; vénération, admiration unanimes ; merveilles, miracles avérés !

Vertu, foi, piété extraordinaires ! A dix-huit mois, sa langue savait parfaitement prononcer les doux noms de Jésus et de Marie, et elle les répétait sans cesse. Quand on lui présentait sa soupe, il refusait de la manger, si on ne lui avait pas fait faire le signe de la croix. Sa mère lui ayant donné une petite image de la sainte Vierge, en bois, il la portait toujours sur lui. « La nuit, disait-il plus tard, je n'aurais pas dormi tranquille, si je ne l'avais eue à côté de moi dans mon petit lit. » Et combien d'autres traits semblables dans sa radieuse enfance !

Saint ! Lorsqu'il vint de son vicariat, à travers routes et champs, prendre possession de sa cure d'Ars, il se prosterna à genoux dès qu'il vit apparaître les pre niers toits des maisons, priant Dieu de la bénir et de rendre fructueux l'apostolat qu'il venait y exercer. Ceux qui assistèrent à sa première messe, émerveillés de l'angélique dévotion qu'il y avait montrée : « Mais, disaient-ils entre eux, après être sortis, c'est un saint qu'on nous envoyé. » Sa figure

souffrante, ses traits émaciés, son corps débile, et surtout ce reflet céleste d'âme et de cœur purs qui s'échappait de toute sa personne firent toujours briller en lui le saint.

Vénération, admiration populaire! Comment ne lui seraient-elles pas venues? « Tous les matins il était à l'église avant l'aurore, et il n'en sortait qu'après l'*Angelus*. » Entre les confessions, on le voyait prier devant l'autel, dans les chapelles, ou s'enfermer dans la sacristie pour composer ses homélies et ses sermons, les apprendre par cœur et s'exercer à les prononcer, afin d'en bien pénétrer ses auditeurs.

Les conversions de ses paroissiens n'allant pas à son gré, il prend le parti d'aller chez eux, à l'heure des repas, principalement, moment où la famille se trouve réunie. De loin, il s'annonce en appelant par son petit nom le chef de la maison, entre familièrement, comme s'il passait là par hasard, pour dire à tous un petit bonjour. « Quand il s'en allait, sa visite avait charmé, instruit, consolé, raffermi dans le bien. » Et ce trait vraiment héroïque! « Un jour entre autres, rentrant chez lui, il rencontre un pauvre qui avait les pieds à vif et tout ensanglantés : le bon curé ôte ses souliers et ses bas, les lui donne et regagne son presbytère comme il peut, ayant soin de se baisser, afin de dissimuler sous les plis de sa soutane traînante ses jambes et ses pieds nus. »

Merveilles, Miracles. Sa mémoire était si ingrate, son esprit si étroit, son intelligence si obtuse qu'il se voyait obligé de renoncer à ses études ecclésiastiques. Sa foi lui inspira d'aller au tombeau de saint François Régis, pour intéresser en sa faveur l'apôtre du Vivarais. Il partit à pied, en pèlerin, mendiant sur sa route : il en revint exaucé.

Comme un autre saint Antoine, les démons venaient l'assaillir pendant le jour, pendant la nuit : le flattant, l'injuriant, se moquant de lui, faisant mille vacarmes dans sa chambre, dans son chemin, jusque dans l'église.

Maints et maints miracles lui furent accordés de son vivant, mais l'humble prêtre les attribuait toujours à sainte Philomène dont il avait institué en 1826 ce célèbre pèlerinage qui, pendant trente ans, conduisit des milliers de pèlerins à Ars : plus de 80.000, notamment, une année. On trouvera tout cela dans son biographie, l'abbé Monnin.

OUVRAGES DE L'ABBÉ MONNIN

Vie du Vénérable Curé d'Ars, Jean-Baptiste Vianney, publiée sous les yeux et avec l'approbation de Mgr l'évêque de Belley. 2 vol. in-12. 7 50

— LE MÊME. 1 vol. in-12 (abrégé). 2 »

Esprit du Curé d'Ars, M. Vianney dans ses catéchismes, ses homélies et sa conversation. 1 vol. in-18. 1 25

Petites fleurs d'Ars. In-32. Prix : 0 fr. 15; les 150/100. 15 »

Pensées choisies du Curé d'Ars, suivies des prières de la Messe et des Vêpres. Joli volume in-12 allongé de 200 pages. 1 »

Mater admirabilis ou les quinze premières années de Marie Immaculée, 4^e édition. In-12. 3 50

Marie adolescente dans le Temple de Jérusalem (petit drame biblique). 1 »

R. P. CROS. *Vie de saint François Régis*. 1 vol. in-8°. 3 50

Heures catholiques d'Ars. In-18. 1 50



Abbé Henri Perreyve

Naquit à Paris, le 11 avril 1831, sur la paroisse Saint-Sulpice. Son père, professeur à la Faculté de droit, inclinait à le pousser dans la même carrière. Sa nature enfantine, impétueuse et bouillante le portait vers l'armée. Dieu l'appela au sacerdoce et lui fit connaître sa vocation, au saint autel, le jour de sa première communion.

Prêtre le 29 mai 1858. Il eut pour prélat consécrateur S. E. le cardinal Morlot, archevêque de Paris. Le P. Lacordaire, venu exprès de Sorèze, l'assistait, le lendemain, à sa première messe, qu'il célébra au temple de l'Oratoire. Tous les prêtres de ce grand institut étaient ses amis ou ses maîtres. C'est à leur contact qu'il apprit la vertu, la pensée, l'action. Son premier écrit, un travail sur l'*Immaculée-Conception*, composé quelques jours avant la proclamation du dogme, date de leur maison : il le consacra maître écrivain. Les autres, malgré une santé toujours ébranlée, suivirent coup sur coup, une douzaine, tous des chefs-d'œuvre. A trente-quatre ans, Dieu avait trouvé sa tâche finie et l'appela au ciel (26 juin 1865).

« Tous ceux qui l'ont connu avoueront qu'il est facile de caractériser

et cette Âme et cette vie par un seul trait qui résume et domine le reste, et que ce trait se peut résumer d'un seul mot : *la Beauté*.

« Tout ce que le courage, le dévouement, l'intelligence et la bonté peuvent donner de beauté à une âme, tout ce que l'expression d'une belle âme peut donner de beauté au corps et à sa face, la nature et la grâce le lui avaient donné. Il en était resplendissant...

« Oui, par sa grande beauté morale, il a relevé, guidé, consolé beaucoup d'âmes, imitant en cela son Maître, qui entend « conquérir le monde et régner par la splendeur et la force de sa beauté : *specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna.* » Sa vie entière ne fut qu'un noble et vigoureux élan pour obéir à l'appel du Maître, qui nous propose, comme terme idéal de la vie, la beauté morale absolument comme celle de Dieu même : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

C'est le P. Gratry : *Henri Perreyve*, inscrit ci-dessous, qui fait ce bel éloge du jeune et saint prêtre, si prématurément enlevé à l'Église et aux Lettres.

SON ŒUVRE

Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens, recueillies et publiées par l'abbé H. PERREYVE, augmentées de lettres inédites et des approbations de NN. SS. les archevêques et évêques. 11^e édition. 1 vol. in-12. 4 »

Lettres de l'abbé Henri Perreyve (1850-1865), 7^e édition, augmentée de plusieurs lettres, avec une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans et le portrait de l'abbé Perreyve. 1 vol. in-12. 4 »

Lettres de Henri Perreyve à un ami d'enfance (1847-1865). 4 »

Méditations sur le Chemin de la Croix, 13^e édition. 1 vol. in-18. 1 50

Pensées choisies, extraites de ses œuvres et précédées d'une introduction par S. Em. le cardinal PERRAUD, de l'Académie française. 1 vol. in-18. 1 50

Études historiques. (Œuvres posthumes.) Leçons et fragments du cours d'histoire ecclésiastique. 1 vol. in-12. 4 »

Sermons. Sermons inédits. Une station à la Sorbonne. 1 vol. 3 50

Souvenirs de Première Communion. In-24 allongé. 1 »

Méditations sur quelques versets de l'Évangile de saint Jean. 1 »

Méditations sur les saints Ordres. (Œuvres posthumes.) 1 vol. 1 50

Entretiens sur l'Église catholique, nouvelle édition. 2 vol. in-12. 8 »

La Journée des Malades, réflexions et prières pour le temps de la maladie avec une introduction par le R. P. PÉTÉTOT, 11^e édition. 1 vol. in-12. 3 50

Étude sur l'Immaculée-Conception. Nouvelle édition, in-12. 1 »

Étude et Biographie

Henri Perreyve, nouvelle édition, avec Préface de S. E. le cardinal Perraud. In-12. 3 »

LES RÉINCARNATIONS

(Suite)

III

J'ai insisté sur la difficulté de concilier nos existences passées avec la perte absolue du souvenir. Qui de nous se souvient d'avoir vécu heureux ou malheureux dans d'autres mondes? Personne. Les spirites ont essayé de répondre à cette difficulté.

« Cet oubli temporaire de nos existences antérieures, écrit M. Denis, ces alternances de lumière et d'obscurité qui se produisent en nous, tout étranges qu'ils paraissent à première vue, s'expliquent aisément. Si la mémoire actuelle ne nous permet pas de nous rappeler nos plus jeunes années, il n'est pas étonnant que nous ayons oublié des vies séparées entre elles par un long séjour dans l'espace. Les états de veille et de sommeil par lesquels nous passons chaque jour, de même que les expériences de somnambulisme et d'hypnotisme nous prouvent que l'on peut oublier momentanément son existence normale, sans perdre pour cela sa personnalité. Des éclipses de même nature touchant nos existences passées n'ont donc rien d'invraisemblable. Notre mémoire se perd et se ressaisit à travers l'enchaînement de nos vies, comme pendant la succession des jours et des nuits qui composent l'existence actuelle (p. 297). »

Je ne peux m'empêcher d'observer que le spirite suppose ici ce qui est en question, et qu'il reste fidèle à sa méthode de toujours affirmer sans donner des preuves. Il n'a pas prouvé que nous avons vécu autrefois dans d'autres mondes; il n'a pas prouvé que le souvenir de ces existences passées se

réveillait en nous à des distances inégales, il n'a pas prouvé que nous étions dans l'erreur quand nous affirmions que jamais, à aucun moment de notre existence, nous n'avions eu conscience de nos existences antérieures.

Il en est tout autrement des alternances de veille et de sommeil qui composent ma vie. Si je dors quelques heures, je le sais, j'en ai conscience, et quand je m'éveille, je reprends possession par le souvenir de mes actions et de mes états passés. J'attribue ces actions à ma volonté, et j'ai la conscience très nette d'en être l'auteur libre, responsable.

Si la thèse spirite était fondée, il faudrait dire que pendant notre existence terrestre, nous sommes, comme le sujet hypnotisé, plongés dans un profond sommeil, que la mort viendra nous éveiller, et qu'à ce moment, en entrant dans une autre vie, nous prendrons conscience de nos états passés et présents. Que d'hypothèses! que de rêveries! Comment prouvera-t-on que notre existence terrestre est un long sommeil, que nous sommes des somnambules, que nous nous éveillerons au moment de la mort? On n'essaiera pas de le prouver.

Et, si nous sommes, comme on le prétend, des somnambules errants à la surface de notre planète, nous n'avons ni conscience, ni liberté, ni responsabilité, — le sujet plongé dans le sommeil magnétique n'est ni libre, ni responsable; nous sommes des fantômes inconscients en marche vers l'inconnu. Que devient la théorie des expiations et des purifications successives? Que devient cette loi de l'évolution et de la souffrance volontaire à laquelle il faut se soumettre pour arriver aux sommets?

Les spirites estiment, cependant, que cet oubli de nos existences passées est nécessaire, qu'il est un bienfait de la Providence.

« Au point de vue moral, écrit M. Denis, le souvenir de nos vies précédentes causerait ici-bas de profondes perturbations. Tous les criminels renaissant pour se racheter, seraient reconnus, rejetés, méprisés; eux-mêmes seraient terrifiés et comme hypnotisés par leurs propres souvenirs. La réparation du passé serait rendue impossible, l'existence devien-

draît insupportable. Il en serait de même, à des degrés divers, de tous ceux dont le passé est souillé. Les souvenirs antérieurs introduiraient dans la vie sociale des causes de haine, des éléments de discorde, qui aggraveraient la situation de l'humanité et rendraient toute amélioration irréalisable. Le lourd fardeau des erreurs et des fautes, la vue des actes honteux inscrits sur les pages de son histoire accablent l'âme et paralyseraient son initiative. Dans ceux qui l'entourent, elle pourrait reconnaître des ennemis, des persécuteurs, des rivaux ; elle sentirait se réveiller et s'attiser en elle les mauvaises passions que sa nouvelle existence a pour but de détruire, ou tout au moins d'atténuer.

« La connaissance des existences passées perpétuerait en nous, non seulement la succession des faits qui les composent, mais encore les habitudes routinières, les vues étroites, les manies puériles, obstinées qui sont afférentes aux diverses époques et opposent un grand obstacle à l'essor de l'humanité. On en trouve encore les traces dans beaucoup d'incarnés. Que serait-ce, sans l'oubli qui nous dégage momentanément de ces entraves et permet à une éducation nouvelle de nous réformer ?

« Quand on considère mûrement toutes choses, on reconnaît que l'effacement temporaire du passé est indispensable à l'œuvre de réparation, et que la Providence a tout disposé avec une profonde sagesse (p. 298). »

Ce long argument ne me convainc pas, et ne satisfait pas ma raison. En effet, il serait injuste et faux de prétendre que tous les êtres qui se trouvent en ce moment sur la terre ont été des criminels, des scélérats et que le souvenir de leurs vies passées les plongerait dans la terreur en leur rappelant leurs forfaits. Il faudrait bien reconnaître au moins que notre humanité n'est pas aussi perverse, et qu'elle comprend un grand nombre d'hommes qui, s'ils ont vécu ailleurs avant de venir en ce monde, s'ils ont commis des fautes que la fragilité humaine pourrait sans doute excuser quelquefois, n'ont jamais eu cependant de grands crimes à se reprocher ; rien ne m'oblige à ne voir autour de moi que des scélérats condamnés à la galère de la vie.

Est-ce que ces hommes de bonne volonté, mes contemporains aujourd'hui, ces hommes qui ont manqué de courage devant la tentation se trouveraient hypnotisés et terrifiés au souvenir de leurs fautes, et ne leur serait-il pas agréable, au contraire, de refaire lentement les chemins parcourus et oubliés? Le vieillard qui avoue ses fautes et s'en repent, avant de mourir, est-il épouvanté en regardant en arrière, et en comptant les infidélités échappées à sa fragilité? Non. Il se souvient de sa faiblesse et de la miséricorde de Dieu.

On nous assurè que les souvenirs antérieurs « introduiraient dans la vie sociale des causes de haine »; il faudrait de plus sérieuses raisons pour me convaincre. Est-ce que le souvenir de tout ce que nous avons fait dans notre enfance, notre jeunesse, notre âge mûr, souvenir qui devient quelquefois si intense chez les vieillards, introduit dans la vie sociale des causes de haine, de désordre, et d'envie? Je n'ai jamais pu le constater, et je pourrais même apporter de bons arguments en faveur de la thèse contraire. Pourquoi donc nous serait-il défendu de jeter sur nos existences antérieures ce long regard du vieillard sur les années lointaines de sa jeunesse? Et si nous ne pouvons pas le faire, n'est-ce pas précisément parce que les vies antérieures n'ont jamais existé?

Ces spirites raisonnent, d'ailleurs, comme si la vie humaine était faite exclusivement d'actions mauvaises et criminelles. Il n'en est rien. Laissons de côté les monstres et les grands criminels. N'est-il pas vrai que nous retrouvons dans toute vie humaine le bien et le mal, le vice et la vertu, des chutes et des relèvements, des infidélités et des repentirs, des actes de bonté, de charité, de sacrifice qui ont jailli à des heures d'inspiration élevée et d'élan divin? Pourquoi nous priverait-on de ces souvenirs? Ils ne troubleraient pas la paix sociale, ils n'accablent pas notre âme, ils ne paralysent pas notre initiative, ils nous aideraient même à devenir reconnaissants et meilleurs.

Non, nous n'avons pas vécu ailleurs avant de venir sur cette terre, et les hypothèses par lesquelles on essaierait d'expliquer l'absence de mémoire et de justifier la Providence restent sans valeur.

Si nous avons été de grands criminels dans un autre monde, et si nous expions ces crimes en ce monde, la justice exige, autant que la sainteté de Dieu, que nous sachions aujourd'hui que nous avons commis ces crimes et que nous en sommes punis. Or, nous n'en savons rien, et tout notre être proteste contre cette explication de la vie.

IV

Les spirites insistent sur les inégalités physiques, intellectuelles et morales que l'on découvre entre les enfants, dès leur naissance; ils prétendent y reconnaître la loi de continuité qui unit la vie présente aux existences passées.

« Ainsi les *enfants prodiges* sont une des preuves les plus sérieuses de la doctrine de la réincarnation. Supposons, par exemple, qu'un petit prodige musicien naisse de parents peu ou point du tout musiciens; comment serait-il possible que cet enfant héritât de quelque chose qui n'existe pas chez ses parents? Au contraire on peut facilement comprendre une connaissance apportée, car c'est ainsi qu'il faut appeler la facilité prodigieuse avec laquelle l'enfant saisit et s'approprie tout ce qui touche à son talent, car il le possédait auparavant et ce qu'il apprend ici n'est qu'un ressouvenir...

« Je vous le demande, comment serait-il possible d'apporter des traits de caractère, des facultés ou des manières, si l'on n'avait pas appris tout ceci dans d'autres existences terrestres. Rien ne vient de rien, et l'âme embryonnaire qui, en pareil cas, entrera dans le futur corps humain au moment de la conception, devrait ignorer absolument tout ce qui concerne la terre¹. »

Sans doute, rien ne vient de rien, aussi nous disons que l'âme est un effet de la puissance créatrice de Dieu; c'est à lui que nous attribuons les dons quelquefois extraordinaires dont il se plaît à orner une âme prédestinée. A quelle loi obéit-il? Quelles sont les raisons éternelles qui déterminent

1. Wallemberg, *Paradoxes philosophiques*, p. 117.

sa libéralité gratuite? Quelles seront dans le plan divin les conséquences de ces initiations secrètes et primordiales de l'intelligence et de la volonté de l'enfant? Nous sommes trop loin de Dieu pour deviner ses conceptions, et nous sommes trop petits pour surprendre ses secrets. Nous savons que Dieu est juste et saint dans la distribution de ses dons, cela nous suffit. Il donne, comme l'enseigne la parole de l'Évangile, à l'un cinq talents, à l'autre deux, et le compte qu'il demandera un jour à ses créatures sera proportionné à sa libéralité. Que pouvons-nous savoir davantage?

Mais si, comme le prétendent les spirites, au nom de l'évolution, si nous venions en ce monde en pleine possession de tous les talents dont nous avons été doués dans les existences antérieures; si nos connaissances n'étaient que des réminiscences, si les *enfants prodiges* étaient une confirmation de cette loi générale de l'univers, cet univers deviendrait incompréhensible. En effet, c'est par millions que l'on devrait compter les enfants prodiges, et le phénomène devenu banal ne devrait plus appeler notre attention.

Il faudrait dire que tous les hommes illustres : peintres, orateurs, poètes, philosophes, savants de la plus haute envolée, meurent, disparaissent un instant, puis reviennent sur cette terre, recommencer la partie manquée, c'est-à-dire une nouvelle existence, et qu'ils arrivent au milieu de nous, sans avoir perdu une seule des qualités géniales qui les désignaient pour l'immortalité. Ils n'ont perdu que la mémoire de leur passé.

Il faudrait donc dire encore qu'en vertu de cette loi des réincarnations nous avons auprès de nous, dans cette planète, les Newton, les Pascal, les Leibniz, les Corneille, les Racine, les Beethoven, les Mozart, les Raphaël, les Michel-Ange qui ont changé de corps, mais dont l'âme est restée toujours la même à travers les siècles et les réincarnations. A chaque réincarnation ils ont appris encore, et ils ont ajouté quelque chose au trésor de leurs connaissances.

Qui donc peut se flatter d'avoir rencontré aujourd'hui dans un berceau ces hommes de génie et de les avoir reconnus? Énoncer ces théories, n'est-ce pas les réfuter?

Les hommes de génie disparaissent en laissant des disciples qui continuent leurs travaux et accroissent ainsi le patrimoine intellectuel de l'humanité, mais ils ne renaissent pas, dans un autre corps, sur cette planète, et nous ne verrons jamais Leibniz revenir lui-même parmi nous, et prendre la plume pour continuer son œuvre que la mort a interrompue.

Les enfants prodiges ne prouvent donc pas la vérité des réincarnations, ils sont une preuve de la variété et de l'inégalité des dons de la Providence. S'il était vrai, comme le prétendent les spirites, que nous apportons en naissant les connaissances que nous avons acquises dans nos existences antérieures, si c'était une loi de la nature humaine, tous les enfants seraient des prodiges et ils donneraient, dès leur naissance, des signes de développement précoce de leur intelligence ou de leur vertu. Il n'en est rien. Je ne vois pas la nécessité d'insister sur cet argument.

L'hypothèse des réincarnations est donc fausse, contraire à la raison et à l'expérience, elle ne peut pas nous satisfaire. Ni les révélations des esprits, ni la conscience, ni la raison ne nous donnent une preuve acceptable de la doctrine spirite des réincarnations. La mémoire, la conscience, l'histoire ne nous apportent aucun témoignage en faveur de nos existences passées, et elles prouvent au contraire que nous n'avons jamais existé.

Je ne m'arrête pas aux conséquences morales et sociales de ce rêve extravagant des réincarnations, et cependant, je ne peux m'empêcher de les signaler. Quand nous voyons un homme malheureux, physiquement et moralement, nous éprouvons un sentiment de commisération et de pitié : nous cherchons à le soulager. Qu'il soit atteint de maladies cruelles ou qu'il traverse des épreuves morales intenses, perte de fortune, calomnies, basses vengeances, morts cruelles à son foyer, nous prenons part à ses douleurs. Ce sentiment de compassion et de fraternité est le point de départ de nos actes de charité mutuelle et de dévouement, il appartient à notre vie sociale, il inspire les sacrifices de la solidarité, de l'ordre le plus élevé.

Mais si tout homme qui souffre est un misérable qui expie

dans les souffrances de la vie présente les crimes qu'il a commis dans ses existences passées; si, quoique je fasse, il reste condamné à une expiation rigoureuse dont aucun homme ne peut abréger la durée, je n'éprouve plus un sentiment de compassion, j'éprouve au contraire un sentiment d'horreur; l'image des crimes qui pèsent sur la conscience de ce misérable passe sans cesse devant mes yeux, et je reste sous l'impression de la justice du châtiment infligé. La pitié pour le prochain, le dévouement jusqu'au sacrifice et les œuvres charitables qui en découlent n'ont plus de raison d'être. A la loi de charité succède la loi du talion, œil pour œil, dent pour dent.

Ce qui me frappe encore, c'est que cette doctrine des réincarnations favorise les rêves les plus insensés, les plus ridicules de la vanité humaine. Qui empêchera ce mendiant en haillons de croire qu'il a été autrefois le plus riche banquier de la terre, cette femme, assise à son comptoir d'épicerie, de prétendre qu'elle a été marquise ou duchesse, et de vous toiser, ce soldat vaniteux, de se persuader qu'il a été autrefois un héros, un foudre de guerre, un stratège de premier ordre, et qu'il a gagné des batailles, dont l'histoire a conservé le souvenir.

C'est précisément parce qu'ils ont occupé, dans une autre existence, une position plus élevée et qu'ils n'ont pas rempli leurs devoirs, que la justice éternelle les condamne aux humiliations de la misère dans la vie présente. Cette pensée les flatte, et ce système convient à leur vanité humiliée.

Que tous ces malheureux arrivent à se persuader par une sorte d'auto-suggestion que vous avez raison, que le système des réincarnations successives est une doctrine certaine, qu'ils ont occupé autrefois une position importante en ce monde, ou ailleurs, ce n'est pas un sentiment de résignation qui naîtra dans l'âme de ces déclassés, c'est un sentiment d'orgueil, d'indignation et de révolte contre l'ordre social, où ils sont descendus si bas, et ils feront tous leurs efforts pour en sortir. Ils rêveront de reconquérir, par tous les moyens, leur situation perdue.

Lesspirites ne reculent pas devant ces conclusions : « Com-

bien de fois, écrit Wallemberg, n'est-on pas frappé par les manières distinguées, les sentiments élevés des personnes qui n'ont pu les acquérir ni par leur position sociale, ni par leur éducation; alors que, d'un autre côté, on voit souvent des individus *dont le nom seul* a de la distinction, chez lesquels on était pourtant en droit d'attendre ces qualités. Dans l'un et l'autre cas, cet état de choses est déterminé par des existences antérieures. Un prince, qui dans une seconde incarnation reparait sur la terre sous l'enveloppe d'un pauvre journalier, garde naturellement ses idées et ses manières de prince, ce qui n'est guère avantageux soit pour lui, soit pour son entourage, dans la situation humble qui lui est échue après la gloire et la grandeur de son incarnation précédente.

« Par contre, un homme d'infime condition deviendra peut-être prince, et la conduite grossière, les passions basses et vulgaires, le manque d'éducation qu'il apportera lui seront une entrave et le rendront étranger et impropre à sa haute position (p. 118). »

Si votre concierge paraît avoir quelque distinction, c'est qu'elle était princesse avant de naître, et si votre enfant a de vilains défauts de caractère, c'est qu'il a gardé des moutons avant de descendre ici-bas, dans son berceau. Pourquoi réfuter ce roman? Le sourire suffit.

Ne voyez-vous pas que dans ce système qui, par tant de côtés, touche à la métempsycose, la justice de Dieu reste désarmée devant les révoltes et les crimes de sa créature, et que le mal reste impuni? J'entends bien que, selon les spirites, chaque existence mauvaise est suivie d'une existence douloureuse qui en est ici-bas le châtement. Mais, si le coupable, mécontent de son sort, renonce à la vie par le suicide, il échappera au châtement. Vous me direz, peut-être, qu'il recommencera une autre vie dans des conditions plus douloureuses, soit; mais, s'il lui plaît, chaque fois, à chaque renaissance, de se dresser contre son juge, et de lui échapper par le suicide, que ferez-vous? Il ne vous reste que l'ancantissement; mais la disparition de l'être dans le néant, si elle était possible, n'aurait ni la nature, ni la gradation d'une punition.

Il reste donc incontestable que cette théorie des renaissances successives ébranle l'ordre social en tarissant les sources de la pitié, développe l'orgueil et les passions de la révolte, en permettant à l'homme de se donner un passé glorieux et qu'elle laisse la justice de Dieu désarmée devant le suicide, qui soustrait le coupable au châtement.

Que la doctrine catholique est plus belle et plus conforme aux inspirations élevées de notre âme ! La variété libre et ordonnée des dons de Dieu explique les inégalités physiques, intellectuelles et morales qui affligent l'humanité. La grâce divine, l'exemple des saints, le sacrifice sanglant de Jésus-Christ, l'espérance du ciel, la brièveté de la vie, soutiennent le malheureux, si cruelles que soient ses épreuves et lui rappellent que le mérite et la récompense sont proportionnés à l'effort libre de notre volonté. Rien n'empêchera l'infailible justice d'accorder, après la mort, une récompense au juste, et d'infliger un châtement aux méchants.

Élie MÉRIC.



LA LÉVITATION DU CORPS HUMAIN

(Suite.)

Sainte Thérèse a eu de nombreuses lévitations; voici comment les rapporte un de ses historiens¹ :

Le guide spirituel du monastère, saint Jean de la Croix, venait joindre quelquefois ses ardeurs à celles de Thérèse. Un jour, fête de la très Sainte-Trinité, ils s'entretenaient ensemble, au parloir, de ce grand mystère vers lequel ils étaient portés par les mêmes attraites. Thérèse, à genoux d'un côté de la grille, semblait plutôt en oraison qu'en conversation. Le P. Jean de la Croix, assis de l'autre côté, parlait avec le feu que seul l'amour divin communiquait à son langage doux et calme d'ordinaire. Au milieu de leur discours, le ciel s'ouvre au-dessus de leurs têtes, et leurs deux âmes, unies dans une sublime contemplation, s'élancent vers le Bien suprême qu'il leur est donné d'entrevoir. A ce moment, la Sœur portière, Béatrix de Jésus, chargée de transmettre un message à sa Mère Prieure, frappe à la porte du parloir. Personne ne répond. Elle frappe encore, enfin elle pousse la porte. Le saint et la sainte sont l'un et l'autre élevés au-dessus du sol dans la situation qu'ils occupaient auparavant : Jean de la Croix assis sur sa chaise qu'il a inutilement saisie de ses deux mains pour se retenir à terre et qu'il a au contraire emportée avec lui; Thérèse toujours à genoux et soutenue en l'air. A cette vue, Sœur Béatrix, hors d'elle-même, appelle les religieuses qu'elle peut trouver hors du parloir, et une partie de la communauté devient ainsi témoin du double prodige.

1. (Anonyme). *Histoire de sainte Thérèse d'après les Bollandistes, les divers historiens et ses diverses œuvres complètes*. Paris. Retaux Bray, 1886, 2^e édition, tome II, p. 37.

On ne put en garder entièrement le secret avec la sainte Mère : « Que voulez-vous, mes filles, répondit-elle dans sa gracieuse humilité, on ne peut parler de Dieu avec le P. Jean. Non seulement il tombe aussitôt en extase, mais il fait y entrer les autres. »

La sainte a décrit elle-même les sensations qu'elle éprouvait au moment de ses lévitations, dans son autobiographie dont Mgr Méric a publié ¹ de nombreux extraits que nous lui empruntons.

« L'âme, dans ces ravissements, semble quitter les organes qu'elle anime. On sent d'une manière très sensible que la chaleur naturelle va s'affaiblissant et que le corps se refroidit peu à peu, mais avec une suavité et un plaisir inexprimables. Dans l'oraison d'union, nous trouvant encore comme dans notre pays, nous pouvons presque toujours résister à l'attrait divin, quoique avec peine et un violent effort; mais il n'en est pas de même dans les ravissements; on ne peut presque jamais y résister. Prévenant toute pensée et toute préparation intérieure, il fond souvent sur vous avec une impétuosité si soudaine et si forte que vous voyez, vous sentez cette nuée du ciel ou cet aigle divin vous saisir et vous enlever.

« Mais comme vous ne savez où vous allez, la faible nature éprouve à ce moment, si délicieux d'ailleurs, je ne sais quel effroi dans le commencement. L'âme doit montrer ici beaucoup plus de résolution et de courage que dans les états précédents; il faut en effet qu'elle accepte à l'avance tout ce qui peut arriver, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu et se laisse conduire par lui où il lui plaît, car on est enlevé, quelque peine qu'on en ressente.

« J'en éprouvais une si vive, par crainte d'être trompée que, très souvent en particulier, mais surtout quand j'étais en public, j'ai essayé de toutes mes forces de résister. Parfois je pouvais opposer quelque résistance; mais, comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois tous mes efforts étaient vains; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque tou-

1. Le Vol aérien des corps. *Revue du Monde invisible*, n° du 15 avril 1899.

jours ce mouvement sans que je pusse la retenir; et quelquefois même tout *mon corps était enlevé, de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre.*

« J'ai été rarement ravie de cette manière. Cela m'est arrivé un jour où j'étais au chœur avec toutes les religieuses et prête à communier. Ma peine en fut extrême dans la pensée qu'une chose si extraordinaire ne pouvait manquer de causer bientôt une grande sensation. Comme ce fait est tout récent et s'est passé depuis que j'exerce la charge de prieure, j'usai de mon pouvoir pour défendre aux religieuses d'en parler.

« En plus d'une circonstance, j'ai fait ce que je fis le jour de la fête du saint patron de notre monastère. Pendant le sermon auquel assistaient plusieurs dames de qualité, je vis que la même chose allait m'arriver; je me jetai soudain à terre, mes Sœurs accoururent pour me retenir, et le ravissement ne put échapper aux regards. Je suppliai instamment Notre-Seigneur de vouloir bien ne plus me favoriser de ces grâces qui se trahissent par des signes extérieurs; j'étais déjà fatiguée de la circonspection à laquelle elles me condamnaient, et, malgré mes efforts, je regardais comme impossible de les tenir cachées...

« Lorsque je voulais résister, *je sentais sous mes pieds des forces étonnantes qui m'enlevaient*; je ne saurais à quoi les comparer. Nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'a rien qui approche d'une telle impétuosité. C'était un combat terrible, j'en demeurais brisée. Quand Dieu veut, toute résistance est vaine; il n'y a pas de pouvoir contre son pouvoir. Quand Dieu veut, nous ne pouvons pas plus retenir notre corps que notre âme. Malgré nous, nous voyons que nous avons un maître et que de telles faveurs sont un don de sa main, et nullement le fruit de nos efforts; ce qui imprime dans l'âme une humilité profonde:

« Au commencement, je l'avoue, j'étais saisie d'une extrême frayeur. Et qui ne le serait en voyant ainsi son corps s'élever de terre? Car quoique l'âme l'entraîne après elle, avec un indicible plaisir quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas; pour moi, du moins, je le conservais de telle sorte *que je pouvais voir que j'étais élevée de terre.* A la vue de cette

majesté que déploie ainsi la puissance, on demeure glacé d'effroi, les cheveux se dressent sur la tête et on se sent pénétré d'une très vive crainte d'offenser un Dieu si grand. Mais cette crainte est mêlée d'un très ardent amour, et cet amour redouble en voyant jusqu'à quel excès Dieu porte le sien à l'égard d'un ver de terre qui n'est que pourriture. Car, non content d'élever l'âme jusqu'à lui, il veut élever aussi ce corps mortel, ce vil limon souillé par tant d'offenses...

« Je reviens aux ravissements et à leurs efforts ordinaires. Souvent mon corps en devenait si léger qu'il n'avait plus de pesanteur : quelquefois c'était à un tel point que je ne sentais plus mes pieds toucher la terre. Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort et souvent dans une impuissance absolue d'agir. Il conserve l'attitude où il a été surpris ; ainsi il reste sur pied ou assis, les mains ouvertes ou fermées, en un mot, dans l'état où le ravissement l'a trouvé '... »

Giordano Bruno dit, à propos de la puissance de concentration de l'âme et en parlant de saint Thomas d'Aquin : « Quand il s'élevait avec toute la force de son âme et toute sa piété à la contemplation spirituelle de ce qu'il croyait être le ciel, tout son être sentant et agissant se concentrait à un tel degré dans cette pensée unique que *son corps se détachait du sol et s'élevait en l'air.* »

Voici maintenant quelques cas qui ont été décrits et affirmés juridiquement.

Le premier en date se trouve à la Bibliothèque nationale.

C'est le « Procès-verbal fait, pour délivrer une fille possédée par le malin esprit à Louviers en 1591, par Louis Morel, écuyer, sieur de La Tour, conseiller du roi, prévôt général en la maréchaussée de France et en la province de Normandie, assisté de M^e Robert Behotte, licencié ès lois, avocat et lieutenant général de M. le vicomte de Rouen, à la résidence de Louviers ».

1. Il sera facile au lecteur de distinguer les différences profondes qui séparent la lévitation de sainte Thérèse de la lévitation des médiums. La confusion n'est pas possible.

La fille dont il est ici question était une pauvre servante, Françoise Fontaine, ni sainte ni sorcière, mais affligée de manifestations si extraordinaires qu'elle avait demandé tous les secours, y compris ceux de la religion, pour en être délivrée et qu'on avait fini par la garder dans la prison de Louviers pour éviter les accidents.

Ces manifestations, parmi lesquelles se trouvaient des coups frappés dans les murs, des transports d'objets mobiliers et des enlèvements de son propre corps, si brutaux qu'elle et les assistants en étaient souvent grièvement blessés, sont longuement exposées dans le procès-verbal avec les attestations des témoins. Je me bornerai à reproduire ici le récit de celles qui eurent lieu lorsqu'on eut recours à l'exorcisme, en y mettant l'orthographe et la ponctuation modernes pour rendre un peu claire la rédaction assez confuse du prévôt de Normandie.

« Suivant ce que nous avons arrêté le jour d'hier avec ledit curé Pellet, nous sommes partis de notre logis et venus trouver icelui curé Pellet, viron sur les six à sept heures du matin, avec lequel nous sommes transportés aux prisons de cette dite ville de Louviers, ayant amené avec lui un clerc qui portait l'eau bénite, et nous avons commandé auxdits Vymont, Dupuys, Hellot, Dubusc, le Prévost et autres, nos archers, nous accompagner; ce qu'ils ont fait. Et sommes entrés en icelle prison et avons trouvé ladite Françoise qui était en une petite chambre haute, couchée toute vêtue sur une couchette avec cinq ou six prisonniers qui la gardaient, laquelle avait le visage tout en sang, comme d'égratignures, à laquelle nous avons demandé qui lui avait fait cette égratignure.

« Par ladite Françoise fait réponse que c'était l'esprit qui la tourmentait qui lui avait fait lesdites égratignures, samedi au soir dernier en notre présence comme nous l'interroignons, l'ayant ledit esprit lors jetée par terre à cause de ce qu'elle nous avait confessé, comme nous avons pu voir.

« A laquelle Françoise nous avons usé de plusieurs remontrances pour la réconcilier en la crainte et amour de Dieu, lui remontrant qu'en reconnaissant Dieu, lui criant merci, confessant ses fautes, lui en demandant pardon et renonçant au diable, elle pouvait sortir des tourments où le malin esprit

l'avait conduite, par le moyen d'une confession générale de ses péchés qu'il fallait qu'elle fit audit curé Pellet, et se mettre en bonne état, pour ouïr la messe et recevoir le saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce qu'elle a promis de faire.

« Ce fait, ledit curé Pellet lui avait baillé de l'eau bénite, et icelle ouïe de confession; après laquelle nous avons icelle Françoise prise, menée et conduite avec nosdits archers, étant enserrée par les mains, à l'église Notre-Dame de cette dite ville de Louviers, où entrant ledit curé Pellet, qui marchait devant vêtu de son surplis et de son étole, lui avait jeté de l'eau bénite; et nous, après lui, ayant notre bâton de prévôt en la main, l'avons conduite en la chapelle de la Trinité où l'on avait fait accommoder l'autel pour dire la messe, et devant lequel autel nous avons fait mettre des bancs, sur l'un desquels elle s'est appuyée, s'étant mise à genoux et commencé à prier Dieu, étant toujours auprès d'elle ledit curé Pellet vêtu de sondit surplis ayant son étole au cou. Et nous sommes mis au coin de l'autel où l'on commence à dire la messe, pour voir quelle contenance tiendrait ladite Françoise sans qu'elle nous aperçût.

« Et lors et à l'instant, M^e Jean Buisson, prêtre chapelain de ladite église, qui était revêtu de ses ornements sacerdotaux pour dire et célébrer la messe, ayant fait allumer un grand cierge qu'il avait fait mettre sur le bord de l'autel, près de nous, et après a commencé à célébrer une basse messe où s'étaient trouvés présents plus de 1.000 à 1.200 personnes, tant catholiques que huguenots de la nouvelle prétendue religion, soldats et autres gens de qualité. Et entre autres personnes de qualité, étaient le sieur abbé de Mortemer, le sieur Ratte, abbé et conseiller au parlement de Toulouse, le sieur de Rubempré, le sieur baron de Neufbourg, le sieur baron des Noyers, le sieur Séguier, grand maître des eaux et forêts de France, M^e Jacques Duval, médecin à Évreux, M^e Jonas Marie, receveur des tailles en l'élection de Montivilliers, M^e Nicolas Coquet, prêtre dudit Louviers, Pierre Behotte, Jacques Surgis, Guillaume Inger l'aîné, Robert Langlois, bourgeois et marchands dudit Louviers.

« Laquelle Françoise s'était mise en prière et en état d'ouïr

sagement la messe, sinon que lorsque ledit Buisson prêtre a commencé à dire l'Évangile, ladite Françoise avait commencé à sommeiller, la tête lui étant tombée sur ledit banc devant lequel elle était à genoux, comme si elle eût été pâmée et évanouie : de quoi nous avons averti ledit curé Pellet qui nous regardait et avait l'œil sur nous, comme nous l'en avions prié, afin de l'avertir si nous apercevions que ladite Françoise fit quelque chose ; lequel curé Pellet l'avait exorcisée et à elle jeté de l'eau bénite, laquelle s'était aussitôt revenue, s'étant levée et fait le signe de la croix et ouï et entendu ledit Évangile attentivement. Après ledit Évangile dit, elle avait été à l'offrande où elle avait été conduite par ledit curé Pellet. Lors de l'élévation du saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle avait icelui regardé fort attentivement, faisant toujours mine de le prier et adorer, sans avoir été aucunement tourmentée. Après laquelle élévation, ledit curé lui avait présenté la paix qu'elle avait baisée.

« Et sur ce que ledit Buisson prêtre a voulu parachever de dire la messe, le livre et missel étant changés de lieu et remis sur le bout de l'autel où il avait commencé ladite messe, étant à l'action de grâce d'icelle, ledit curé Pellet avait commandé audit Buisson prêtre de ne parachever sa dite messe qu'il n'eût administré le Saint-Sacrement et l'Eucharistie à ladite Françoise ; lequel Buisson s'étant arrêté, icelui curé Pellet, vêtu toujours de son surplis et ayant l'étole au cou, s'étant approché d'icelle Françoise, laquelle il avait ouïe derechef de confession, et ayant icelle exorcisée, et conjuré ledit malin esprit auquel ladite Françoise a déclaré publiquement qu'elle renonçait, ledit curé Pellet a pris la sainte Eucharistie pour la lui bailler et faire recevoir. S'étant approché d'elle après avoir fait dire à ladite Françoise tout hautement son *Misereatur* et *Confiteor*, il s'était apparu comme une ombre noire hors de l'église, qui avait cassé un losange des vitres de ladite chapelle et pris le cierge qui était sur l'autel, qu'il avait éteint... et icelle Françoise étant à deux genoux avait été enlevée fort épouvantablement, sans avoir pu recevoir le Saint-Sacrement, ouvrant la bouche, ayant les yeux tournés en la tête, avec un geste tant effroyable, qu'il avait été besoin, à l'aide de cinq à

six personnes, la retirer par ses accoutrements comme elle était enlevée en l'air; laquelle ils avaient jetée à terre, ayant été contraints de se jeter sur elle à cause que cela la voulait enlever, sans toutefois voir ni apercevoir aucune chose; où s'était aussitôt présenté ledit curé Pellet, qui avait icelle exorcisée et à elle jeté de l'eau bénite, même conjuré ledit malin esprit; laquelle était revenue à soi, étonnée et débile. Ce que voyant, ledit curé avait derechef fait abjurer à ladite Françoise ledit malin esprit, et à elle fait plusieurs remontrances pour le salut de son âme; à quoi ladite Françoise avait prêté l'oreille.

« Cela fait, ledit curé avait derechef présenté la sainte Hostie à ladite Françoise, pour laquelle recevoir s'étant mise à deux genoux, ledit curé lui présentant, icelle Françoise a derechef *été enlevée de terre plus haut que l'autel*, comme si on l'eût prise par les cheveux, d'une si étrange façon que cela avait grandement étonné les assistants qui n'eussent jamais cru voir une chose si épouvantable; s'étant tous jetés à deux genoux contre terre et commencé à prier Dieu et implorer sa grâce pour la délivrance de ladite Françoise; ayant été de besoin pour icelle reprendre, que plusieurs hommes se soient jetés à ses accoutrements et icelle abattue à terre, s'étant jetés sur elle pour s'opposer à l'effet de l'ennemi qui la voulait enlever, ayant ladite Françoise la bouche torse et ouverte, les yeux qui lui sortaient de la tête, les bras et les jambes tournés sens dessus dessous.

« Ce que voyant, ledit curé Pellet s'était approché auprès d'elle, lui ayant jeté de l'eau bénite, icelle exorcisée et conjuré ledit malin esprit. Ayant ladite Françoise la face contre-mont, et ayant demeuré quelque temps en cet état, ledit curé Pellet ayant fait allumer un autre cierge, ladite Françoise était revenue à soi et repris ses esprits. Et après que ladite Françoise a derechef crié merci à Dieu et renoncé audit malin esprit, étant à deux genoux s'approchant ledit curé Pellet auprès d'elle pour lui présenter la sainte Eucharistie afin de icelle recevoir, pour la troisième fois elle avait été comme devant empêchée de ce faire, ayant été enlevée pour la troisième fois par-dessus une grande forme ou banc qui était

devant l'autel où l'on célébrait la messe, *et emportée en l'air du côté où la vitre avait été cassée, la tête en bas, les pieds en haut sans que ses accoutrements fussent renversés*¹, au travers desquels, devant, avec derrière, il sortait une grande quantité d'eau fumée puante; ayant été plus tourmentée que devant, avec une telle manière et fureur, que c'était chose horrible à voir et incroyable à ceux qui ne l'ont vue. Laquelle Françoise fut quelque temps ainsi *transportée en l'air sans que l'on la pût reprendre*; mais enfin sept à huit hommes s'étaient jetés à elle, qui avaient icelle reprise et mise contre terre, étant tourmentée de telle façon que c'était chose horrible et pitoyable à voir, tellement que ceux qui étaient là présents en grand nombre, tant catholiques que de la nouvelle religion réformée, avaient pleuré, s'étant mis à genoux et commencé à prier Dieu pour le salut de l'âme de ladite Françoise.

« Pendant lesquelles prières ledit curé Pellet s'était approché de ladite Françoise où, tout de nouveau, il avait icelle exorcisée et conjuré ledit malin esprit, et lui ayant jeté de l'eau bénite, était revenue et repris ses esprits ayant déclaré tout hautement ladite Françoise qu'elle renonçait au diable, criait merci à Dieu et lui demandait pardon de ses fautes.

« Disant ladite Françoise de soi-même que la première fois que ledit curé Pellet lui avait présenté la sainte Eucharistie, elle avait vu ledit malin esprit qui était entré par un trou qu'il avait fait en une vitre de ladite chapelle, étant à main droite, qu'elle nous a montré, et avait éteint le cierge qui était allumé sur l'autel où l'on célébrait la messe et icelle Françoise pris par les cheveux pour l'enlever et emporter par le trou de ladite vitre, de peur qu'elle ne reçût le saint corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Le rapport ajoute que le curé Pellet s'étant souvenu que, toutes les fois que Françoise avait été enlevée, cela avait été

1. Il arrive fréquemment que la force qui soulève l'être humain s'applique également aux objets qui l'enloulent. On en a déjà vu des exemples avec sainte Thérèse (p. 143) et dans les expériences de l'Agnélas où la chaise d'Eusapia fut soulevée avec elle. En voici un autre cité par Gœrres (*Einleitung zu Suzo's Leben*), à propos de saint Suzo qui s'éleva un jour dans l'air, à ciel ouvert, pendant une tourmente de neige; la neige se rassembla et resta suspendue au-dessus de sa tête en formant une espèce de toit.

par les cheveux, il les lui fit raser. A la suite de cette opération et de l'exorcisme qu'on vient de lire, la pauvre fille fut complètement guérie.

J'ai cité ce long texte *in extenso* pour que le lecteur pût bien se faire une idée du soin avec lequel les faits avaient été observés. Il ne peut y avoir de doute sur ceci que Françoise a été, pendant la messe, soulevée trois fois dans les airs, de telle manière qu'on ne saurait confondre ces lévitations avec des contorsions et des sauts.

Dans les différentes circonstances relatées, l'homme de science ne peut retenir que quelques particularités : telle est l'adhésion au corps des jupons qui ne se renversaient pas quand Françoise avait la tête en bas, ce qui prouve que la force inconnue qui soustrayait son corps aux lois de la pesanteur s'appliquait également à ses vêtements, phénomène qu'on a observé d'autres fois. Tel est également le fait que l'ablation de la chevelure a fait cesser, ou plutôt a contribué à faire cesser les manifestations, faits qu'on peut rapprocher de cette observation que la force psychique se dégage souvent par les cheveux, comme l'électricité. Tel est encore l'état de prostration de Françoise après les lévitations, circonstances qu'on observe toujours après les dépenses considérables de force psychique. Je pourrais également ajouter la sensation de vent froid, dont il n'est pas parlé dans le récit reproduit plus haut, mais qui est souvent indiquée dans les autres parties du procès-verbal, au moment de l'apparition du phénomène, ainsi que beaucoup d'expérimentateurs l'ont constaté dans des manifestations analogues ¹.

1. Ce serait dépasser manifestement les droits de la science positive et même du simple bon sens que d'affirmer que les faits, tels qu'ils ont été décrits dans le procès-verbal, sont suffisamment expliqués par les troubles nerveux et les hallucinations qu'on a étudiés dans les hôpitaux.

C'est cependant ce que n'a pas hésité à faire récemment un médecin dans la longue préface dont il a fait précéder la reproduction de l'histoire de Françoise Fontaine. Après avoir cité sainte Thérèse et quelques autres femmes célèbres, il dit :

« Françoise Fontaine est un cas particulier de la névrose; chez toutes ces femmes, il y a trouble intellectuel, altérations cérébrales et psychiques; si les manifestations diffèrent, le principe est un et identique. Ce sont des malades qui subissent l'influence de leurs sensations et de leurs sentiments, de leurs désirs et de leurs idées.

« Le travail de reconstitution n'est pas difficile, et l'analyse morale n'est pas moins claire que les constatations morbides; à côté de l'accident pathologique, de

Le fameux recueil des *Causes célèbres* contient, dans son tome VI, imprimé en 1738, deux documents cités à propos du procès de Louis Gaufridy, — ce prêtre de Marseille qui avait été brûlé comme sorcier en 1711, par arrêt du Parlement de Provence, — et relatifs à des faits contemporains du narrateur.

L'un se rapporte à une demoiselle Thévenet, de Corbeil, qu'on supposait possédée et au sujet de qui l'archevêque de Paris fit faire une information.

Voici les principaux faits qu'on dit avoir constatés :

« 1^o Cette demoiselle s'est élevée à 7 ou 8 pieds dans un jardin, et jusqu'au plancher dans sa chambre :

« 2^o Elle a enlevé son frère et sa garde jusqu'à 3 pieds sans aucun point d'appui :

« 3^o Ses jupes se sont repliées par-dessus sa tête, quoiqu'elle s'élevât debout en l'air ;

« 4^o Elle s'est élevée dans le lit avec sa couverture, jusqu'à 3 et 4 pieds, de la même façon qu'elle s'était couchée, c'est-à-dire le corps étendu horizontalement. »

l'affection névropathique se place un affolement interne du sens de l'intuition, une perturbation des sens externes, un accroissement démesuré de l'imagination et de son activité créatrice : pendant le sommeil de l'être pensant l'âme sensitive s'exalte et produit des visions, des hallucinations morales et physiques, c'est-à-dire de fausses images, constituant une véritable aliénation mentale qui convertit une sensation pathologique en réalités objectives. C'est une hallucination qu'elle a elle-même provoquée... (p. xix et xx.)

« Je me crois en droit de conclure :

« 1^o Il n'y a point de possédées ;

« 2^o Il n'y a que des malades, et l'hystéro-épilepsie suffit à expliquer tout ce qu'il y a de vrai dans les phénomènes démoniaques ;

« 3^o Françoise Fontaine est hystéro-épileptique, et son aventure ne présente absolument rien de surnaturel (p. lxxxvii). »

La désinvolture de ces affirmations en présence des faits dont le lecteur a pris connaissance plus haut, serait simplement comique si elle ne dénotait une hostilité aveugle et néfaste contre tout ce qui sort de l'enseignement matérialiste officiel.

(A suivre.)

Albert de ROCHAS.



LES ANGES ET LES BÉATITUDES



SECONDE PARTIE

Le royaume des cieux

Nous voici arrivé à la seconde partie de notre étude sur les anges où il sera nécessaire d'étudier la triple hiérarchie des cieux et les ordres angéliques, si nous voulons rendre clair ce que nous aurons à écrire dans la troisième et dernière partie en traitant du rôle des esprits célestes dans l'univers. Ici nous prions le lecteur de se remémorer ce qui a fait l'objet de la première partie, apportant une attention particulière aux questions qui eurent trait à la gloire, à l'intelligence et à la volonté des esprits purs ; toutes questions étroitement liées à celle des ordres et des hiérarchies ¹.

Nous allons parler de la monarchie et de la hiérarchie en général, deux choses que l'on confond trop ou que l'on entend mal : nous placerons en tête l'étude de l'illumination spirituelle indispensable pour saisir l'opération hiérarchique ; et puis, nous examinerons l'existence ainsi que la raison d'être de trois hiérarchies et de neuf ordres d'anges.

Nous faisons nôtre la doctrine profonde de saint Thomas d'Aquin, et, si difficile que soit le sujet, nous tâchons de le rendre attrayant pour les âmes chrétiennes désireuses de connaître les gloires de notre future patrie.

1. Repassez ces questions dans les numéros suivants de la *Revue du Monde invisible* : Chap. i : *Les anges existent*, janvier 1901. — Chap. ii : *Le nom des anges*, février 1901. — Chap. iv : *Origine des anges*, avril 1901. — Chap. v : *Les cieux*, mai 1901. — Chap. ix : *Etat permanent des anges*, octobre 1901. — Chap. x : *Les anges voient Dieu*, novembre 1901. — Chap. xi : *Essence et nature des esprits angéliques*, décembre 1901. — (Suite du même chapitre, février 1902.) — Chap. xii : *L'intelligence*, etc., mai, juin et juillet 1902. — Chap. xiv : *La volonté*, etc., août, septembre et octobre 1902.

I

L'ILLUMINATION SPIRITUELLE

« Par vos voies, ô Dieu seul en trois personnes, conduisez-nous là où nous allons, à la lumière en la plénitude de laquelle vous habitez. »

Nous croyons rendre plus compréhensible en traitant ici à part ce que l'auteur de *De cœlesti hierarchia* appelle les *mystères déifiants*, doctrine que lui et les théologiens mêlent plus ou moins confusément avec celle de la hiérarchie, parce que l'illumination spirituelle est la raison d'être de l'ordre hiérarchique. Encore, ne livrerons-nous pas comme eux au lecteur ces mystères déifiants sans lui expliquer : 1° en quoi consiste la lumière de l'esprit ; 2° comment la vérité éclaire ; 3° que l'illumination vient de Dieu ; 4° de quelle manière elle se communique ; 5° quels sont les rapports de l'intelligence avec les clartés célestes ; 6° et quels sont ceux qui existent entre la science et la sainteté ; 7° enfin la réalité d'une triple voie lumineuse pour les anges ; analysant ainsi la céleste lumière en un prisme septiforme qui la fasse mieux saisir aux yeux de notre foi et de notre raison.

§ 1. *Ce qu'est la lumière spirituelle.*

La lumière spirituelle est la vérité. La vérité est la réalité, l'existence des choses. La vérité, c'est ce qui est. Dieu est la vérité même, la vérité en ce qu'elle a d'infini et d'éternel, parce que Dieu est l'Être suprême. L'universalité des créatures au ciel et en ce monde constitue l'ensemble de toutes les vérités créées. Tout ce qui existe, toute vérité vient donc de Dieu créateur de toutes choses ; et tout ce qui existe, toute

vérité se trouve éminemment en Dieu soit avant l'acte créateur, à l'état de divines idées, soit à l'état d'êtres après l'acte créateur.

Il est des vérités, des créatures qui une fois tirées du néant par la puissance de Dieu, se sont incontinent détournées de Dieu. — Celles-là sont restées des vérités métaphysiques, des êtres ; mais la vérité morale fut tellement détruite en ces êtres par leur prévarication, que pour leur malheur, Dieu, en les conservant, les a nommés *ténèbres* : ce sont les démons.

Toute vérité est donc lumière ; lumière de l'esprit, et toute intelligence moralement vivante se tourne vers la vérité comme les fleurs vers la lumière.

L'intelligence angélique et l'intelligence humaine aspirent à la vérité, la recherchent, la trouvent et en font leur substance. « Heureux, dit Jésus-Christ, ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » La justice n'est autre chose que le désir et l'accomplissement de la vérité morale. Le juste est celui qui possède la vérité et qui la désire encore davantage.

Il y a des hommes qui sont tout à fait injustes et qui ressemblent aux anges rebelles. Ils se détournent de Dieu leur auteur et leur fin. S'ils continuent à poursuivre une voie aussi funeste jusqu'au dernier de leurs jours, ils seront eux aussi, comme les ténèbres, séparés de la lumière à tout jamais.

§ 2. *Comment la vérité éclaire. Voie purgative, voie illuminative, voie unitive.*

Beaucoup d'hommes passent leur vie ou une partie de leur vie dans une justice qui n'est pas intègre. A la lumière qu'ils reçoivent de Dieu et qu'ils aiment, ils mêlent les *ombres* des ténèbres. Ils ont en horreur le péché mortel qui sépare et détourne de Dieu en tuant l'âme ; mais ils ne laissent pas que de s'éloigner de Lui en commettant, comme par habitude, des péchés véniels sans cesse renouvelés. La théologie

mystique donne à leur vie le nom de *voie purgative*, parce qu'ils vivent purs de tout péché mortel, sont en état de grâce et disposés à recevoir la lumière de la vérité, à laquelle le péché véniel, *ombre* des ténèbres, ne fait pas obstacle, car si la lumière ne luit pas dans l'obscurité elle peut luire dans l'ombre.

Des âmes plus parfaites s'opposent à toute faute vénielle; ces âmes ne savent souffrir d'être éloignées de Dieu; elles tâchent de vivre avec Lui dans une sainte amitié et de retracer en elle la perfection de l'image de Dieu. Le long de la voie purgative, qui est un commencement, un départ pour la perfection spirituelle, le Saint-Esprit commençait à les diviniser par l'infusion de la grâce sanctifiante; maintenant il darde sur elles ses rayons déifiants pour reproduire en elles ses traits divins. Elles avancent en pleine lumière de la vérité; elles sont dans la *voie illuminative*.

Enfin il arrive que tout à fait détachée des choses terrestres, et de tout ce qui n'est pas Dieu, l'âme parvient à un état habituel d'étroite union avec Dieu que l'on appelle pour ce motif la *voie unitive*. Ici il ne peut plus être question d'*habitudes* tant soit peu viciées; c'est la vie angélique sur la terre.

La voie purgative est de précepte; la voie illuminative est de conseil; la voie unitive est de louange; mais la louange y revient plutôt à Dieu qu'à l'homme, à Dieu qui embrasse sa créature avec tant d'amour.

Tout ce progrès des mystères déifiants est appelé simplement *illumination*, attendu que dans les trois voies c'est à la lumière de la vérité que sont dus, premièrement, le commencement de la perfection par l'infusion de la grâce en tant qu'elle justifie; secondement, l'achèvement de la perfection par l'infusion de la grâce en tant qu'elle divinise; troisièmement, la consommation de la perfection par l'infusion de la grâce en tant qu'elle unit à Dieu. Car ici-bas, c'est sous forme de grâce sanctifiante que Dieu nous illumine des rayons de la vérité, laquelle opère en nous par les vertus morales que nous mettons en pratique : sur la terre la lumière de la vérité est gracieuse, au ciel elle est glorieuse.

§ 3. *Que l'illumination vient de Dieu, et qu'un être illuminé peut en illuminer un autre en lui communiquant la lumière de Dieu.*

Les astronomes nous montrent Mercure se dépêchant en pleine incandescence et lumière solaire; et là-bas bien loin, à peine effleurée par les dernières irradiations de l'astre du jour, la pauvre Neptune, plutôt humide que réchauffée, avance lentement suivie d'un satellite qui partage sa faible clarté. Entre ces deux extrêmes l'armée des mondes gravite avec une rapidité qui varie suivant qu'ils sont éclairés, puisque leur vertu lumineuse dépend de leur distance du soleil; et dans les mêmes proportions ils s'éclairent les uns les autres, comme la terre éclaire la lune et la lune la terre, grâce à la clarté reçue.

C'est ainsi que toute illumination, toute vivification, toute impulsion s'opère dans la nature spirituelle comme dans la nature corporelle, *par mode d'échange et de participation*. Partout il y a mouvement, vie et lumière, et ces trois énergies sont de Dieu qui, en créant, s'est constitué premier moteur, vivificateur et illuminateur de ses œuvres; et aussi bien que les astres du firmament, les anges et les hommes participent en Dieu à un commerce réciproque de lumière, de vie et de mouvement.

Si ce n'est Dieu seul, rien par soi-même n'est ni vivant, ni mobile, ni lumineux: pas même la lumière qui comme toute chose a Dieu pour auteur. Tout est illuminé, tout est vivifié, tout est mû.

L'homme n'est pas savant; c'est « un être enseigné », dit Lacordaire. Il n'est pas pur, ajouterai-je, il est purifié; il n'est pas clarté, il est éclairé; il n'est pas divin, il est divinisé. — Dieu l'aide, ses semblables l'aident; mais de lui-même jamais il n'y arriverait.

Eh bien! la même chose se passe au ciel pour les anges. Pour commencer, leur milliard ne faisait qu'un avec le néant. Dans le premier instant Dieu se fit connaître et leur révéla ce que et pourquoi ils étaient; dans le second Il se montra à eux; dans le troisième Il les rangea par ordres et leur livra

le chaos sans les livrer à eux-mêmes; car s'Il cessait de les conserver ils cesseraient d'être. Aussi les anges peuvent-ils, à l'unisson avec les hommes, répéter l'universel refrain : *Ipse facit nos et non ipsi nos*.

De là, nécessité absolue du secours de Dieu, aussi bien que pour l'homme, pour l'ange qui sans Dieu ne peut rien.

Dieu illuminerait l'ange en vain si en l'illuminant il ne coopérait en premier lieu à son aptitude de comprendre, par la grâce actuelle indispensable à tout acte intellectuel, et si, en second lieu, il n'aidait l'intelligence angélique à saisir la vérité qu'Il lui présente. Car les vérités que recèle sa divinité sont toutes surnaturelles aux esprits célestes, à qui la gloire permet de voir l'essence divine mais non de la pénétrer; de sorte que Dieu doit *fortifier d'une nouvelle force*, qui l'élève au-dessus d'elle-même, l'intelligence angélique, *chaque fois* que par l'illumination il lui découvre en lui-même une vérité à saisir.

Ce secours qui peut être considéré comme une grâce prévenante à l'entrée de la voie purgative, concomitante pour soutenir l'intelligence dans la voie illuminative, et perficiente pour aider l'ange à atteindre le sommet de la voie unitive, cette grâce, dis-je, se distingue de l'illumination elle-même qui est *pour l'ange* un enseignement et non une grâce proprement dite.

Ce secours, Dieu l'octroie directement aux esprits supérieurs qu'il illumine immédiatement, et il le donne par l'entremise de ceux-ci aux anges inférieurs qui sont illuminés par la médiation des esprits supérieurs.

§ 4. *Comme quoi l'illumination a lieu par la parole.*

La lumière spirituelle en un monde où tout nous est mystère, est une lumière parlée. Le premier qui l'exprima fut le Verbe, et cela avec un tel accent de vérité que les mondes, à sa voix, jaillirent tout d'un coup du néant pour lui dire : nous voici; nous sommes des témoins de la véracité. Le Verbe lui-même en tant que sagesse se dit issu de la

bouche du Très-Haut : « *Ego ex ore Altissimi prodivi* » ; et en tant qu'Homme-Dieu il se dit voie, vérité et vie : « *Ego sum via, veritas et vita.* » Saint Jean au commencement de son Évangile va jusqu'à confondre le Verbe avec la vie et la lumière.

Le Verbe est la parole de Dieu se révélant par sa puissance dans la création du ciel et de la terre et par sa sagesse dans la tradition de la vérité faite à ses créatures raisonnables. Et en enseignant la vérité aux anges, puis au premier homme, *Il leur apprend à parler*, à converser entre eux sur ce qui existe. Sans la parole de Dieu, Adam fût demeuré muet. Sans entendre le langage des hommes nos frères, nous ne saurions rien dire. Si, par hypothèse, avant d'ouïr votre mère on vous avait relégué loin de la société au milieu du désert, vous grandiriez comme un idiot à la vue des animaux; des arbres, des fleurs, des montagnes, de la voûte étoilée. — La science originelle infuse avec la grâce sanctifiante n'aurait produit dans l'homme aucune parole, si la lumière du Saint-Esprit n'était venue comme un troisième don ouvrir son entendement et délier sa langue.

Nous savons que les anges parlent un langage glorieux qui n'a point comme le nôtre été dispersé par la confusion. Lorsqu'ils voyagent à travers les cieux, leur unique mais vaste patrie, ils n'ont pas besoin de greffer à chaque étape idiome sur idiome. Et puis chez eux ce n'est pas un bruit d'organes; ils peuvent se parler de loin sans craindre d'être entendus de ceux auxquels ils ne s'adressent pas.

Leur langage diffère surtout du nôtre comme la pensée angélique diffère de la pensée humaine.

Affublées de sens, nos pensées, et dès lors le langage qui les exprime, sont basées sur des espèces corporelles et sensibles. Le langage des anges au contraire, ainsi que leurs pensées, ont pour objet des espèces purement intellectuelles. Leur conversation et leur enseignement ont lieu par l'esprit pur et porte sur des conceptions immatérielles exprimées par une parole lumineuse; — car, tandis que nous ne savons nous rendre compte des êtres, même spirituels, qu'à l'aide de concepts matériels, c'est-à-dire tirés de la matière, eux, les

anges, ils ne se représentent les êtres, même corporels, qu'au moyen de concepts ou de représentations immatérielles.

En effet la façon de penser et le mode de s'exprimer ne peuvent être identiques dans deux milieux aussi extrêmes que la gloire divine et la nature corporelle. Ici-bas, l'air que nous respirons est le milieu où se fait entendre notre parole articulée; là-haut, Dieu, qui est la respiration des anges, s'intermet à leur conversation et leur fait parvenir les prières de la terre, lesquelles arrivent au ciel sans aucun bruit de parole.

C'est d'un langage semblable tout immatériel, tout intellectuel, tout divin que Dieu se sert pour communiquer à ses anges ses *désirs*, ses *volontés*, ses *commandements*. C'est par le même langage pour tous, angélique autant que divin, que les anges se parlent la vérité, se communiquent les préceptes du Très-Haut, *s'instruisent les uns les autres*, ce en quoi consiste pour eux le mode de l'illumination.

§ 5. *De quelle manière l'intelligence angélique est en rapport avec les célestes clartés et comment il faut entendre qu'elle perçoit l'illumination par degrés.*

Nous avons ici à considérer : 1° Que Dieu communique la vérité aux anges dans une proportion intensive, stable et graduée, selon qu'ils sont plus ou moins élevés en gloire; — mais en même temps, suivant une augmentation qui, bien qu'éternellement progressive, ne nuit aucunement à la stabilité de la gloire. 2° Que les anges perçoivent la vérité et se l'approprient en vertu d'actes intellectuels constamment répétés — 3° Que l'illumination est à la fois, pour les anges, une érudition et une sanctification.

PREMIER POINT. — Si l'on s'arrête à comparer le soleil au Très-Haut et les mondes que cet astre éclaire, aux célestes intelligences, on observera que les sphères les plus rapprochées du grand astre, et par conséquent les plus élevées, sont celles qui reçoivent le plus de lumière, et que les plus

éloignées en reçoivent moins. Songez aussi que les rayons solaires s'épanchent constamment en diverses substances dont le soleil est rempli et que par conséquent les planètes illuminées de la sorte participent constamment à de nouvelles influences. La clarté du rayonnement au sein de laquelle ces mondes gravitent est parfaitement stable et invariable, et cependant son irradiation calorique et lumineuse progresse à tel point, qu'à ne considérer que notre terre, nous y admirons les prodiges continuels de la vie qui s'y propage sous des formes variées à l'infini.

Eh bien ! Dieu recèle éminemment en soi l'idéal de tout ce qui existe ; et, au delà, il recèle le type de toute espèce de créatures, de tout ce que durant l'éternité il pourrait, s'il voulait, créer sans jamais désister. C'est de cette plénitude infinie que Dieu illumine les anges en se découvrant à eux *de plus en plus*. Les anges qui *habitent* les confins du paradis obtiennent de tout ce que reçoivent les privilégiés d'en haut : mais ils ne savent en saisir autant. Les anges supérieurs saisissent davantage de ce tout, car plus rapprochés de la source, ils y boivent à grands traits, et ils en sont plus rapprochés parce que leurs facultés sont plus développées. — De même que les oiseaux se réjouissent de trouver leur substance et de se désaltérer d'air et de lumière au grand jour de la nature, où tout leur parle vie et plaisir, de même, les anges de Dieu, petits et grands, jouissent chacun à sa façon de la clarté d'une gloire immuable, heureux d'y glaner les charmes de la béatitude céleste qui ne varie jamais, bien qu'elle leur soit toujours nouvelle.

SECOND POINT. — Il va sans dire que l'illumination n'émane pas de Dieu comme les rayons d'un foyer lumineux, et il est tout à fait surnaturel que le Créateur se communique à des créatures. Cette illumination est donc due à l'acte infiniment sage de l'amoureuse volonté de Dieu. Les anges auraient beau regarder, écouter et mettre en œuvre toutes leurs facultés intellectuelles, si Dieu ne se manifestait à eux, ils ne sauraient jouir de lui ; et ils ne le voient, l'entendent et le comprennent que dans la mesure selon laquelle Il se révèle :

mesure qui a pour limites les capacités de la nature angélique glorifiée. Impossible à des êtres finis de percevoir infiniment l'infini : c'est pourquoi, petit à petit, poussant la bonté jusqu'à se mettre à leur portée, le Souverain Bien épanche son infinitude vers les esprits célestes, et eux, appuyés sur le sein de la sagesse divine, ils sucent avec délices, d'instant en instant, d'actes angéliques à actes angéliques, la vérité qu'elle leur offre avec des saveurs éternellement variées.

L'illumination spirituelle n'est donc pas comme le rayonnement de la lumière mondiale qui atteint les corps quasi malgré eux. Et Dieu ne se contente pas d'illuminer les anges, de leur donner la vérité ; en même temps il les stimule pour que les plus hauts placés la communiquent à leur tour à ceux qui sont moins élevés en gloire, à la manière des maîtres qui instruisent leurs disciples et des prêtres qui sanctifient leurs fidèles. — Le vrai et le beau resplendissent pour l'intelligence. L'intelligence a pour les admirer autant d'yeux que l'esprit a de tendances. La vérité divine par sa beauté captive les anges : ils en sont épris, se l'assimilent au point que, embrasés d'amour et tout dominés, ils n'aient rien tant à cœur que de s'unir à elle dans les transports d'un bonheur indicible.

TROISIÈME POINT. — Dieu porte aux anges un amour infini et Il se les attire de même. Les anges aiment Dieu de tout leur cœur, de tout leur vouloir et ils se portent vers Lui avec toute l'ardeur de leur amour. Les anges ne peuvent aimer Dieu infiniment ; ils savent L'aimer de plus en plus et c'est ce qu'ils expriment par des élans d'amour sans cesse renouvelés. Et pourquoi, sinon parce que Dieu, grâce aux expressions de sa vérité ravissante plait à leur intelligence qui sollicite leur volonté envers le Bien souverain qui est Dieu, et que, dès lors, unis à Dieu, ils cherchent à s'unir à Lui davantage ? — Or la sainteté de la créature n'est autre chose que la conformité de sa volonté avec celle de Dieu, conformité qui consacre l'union de Dieu avec elle. Ainsi, les effluves de l'illumination en provoquant l'attrait de l'intelli-

gence et en excitant l'amour de la volonté, sanctifient les anges : saints, le Saint des saints les sanctifie encore.

La sanctification s'opère dans la volonté et c'est dans la volonté que réside la sainteté.

Mais, en même temps, cette Vérité souveraine qui s'écoule pour ainsi dire de Dieu dans les anges est la manifestation de ce qu'est Dieu, de ce que conçoit la divine raison. Par conséquent les effluves de l'illumination sont le moyen dont Dieu se sert pour instruire les anges des mystères issus de la divine infinitude. Les intelligences angéliques saisissent donc dans cette lumière divine tout ce qu'elles sont rendues aptes à concevoir, toujours en train d'étudier et d'accroître leurs connaissances. Ce qui les sanctifie les instruit; ce qui les instruit les sanctifie, c'est l'illumination qui fait leur bonheur au sein d'une quiétude inaltérable.

L'érudition s'opère dans l'intelligence et c'est dans l'intelligence que réside la science.

Voilà comment Dieu instruit les anges : en les atteignant du côté de l'intelligence par l'illumination. Voilà comment Il les sanctifie : en les atteignant du côté de la volonté par la même illumination.

La sainteté est la main droite de la vérité, la science est sa main gauche. Il est donc dans l'ordre de la gloire céleste que ceux qui possèdent la vérité intègre soient au même degré saints et savants. C'est avec ces deux mains-là que les anges manipulent les mondes : sagement avec la science de l'intelligence; puissamment avec la sainteté de la volonté.

(*A suivre.*)

Alfred VAN MONS.



LE DÉMONISME

(L'Ami du Clergé)

(SUITE)

Un autre exemple non moins authentique et non moins certain est celui de Théophile d'Adana en Cilicie, vers le milieu du sixième siècle, sous le règne de l'empereur Justinien. Théophile était économe de l'église d'Adana, et d'une vertu si reconnue et si révérencée qu'on avait voulu l'élever à l'épiscopat; mais on ne put jamais vaincre le refus constant qu'il opposa par humilité. Il fut néanmoins plus tard accusé d'avoir dilapidé les revenus de l'église dont il avait l'intendance, et son évêque, ayant ajouté foi à cette accusation, le déposa de sa charge. Théophile, outré de dépit, ne put supporter cet affront, il voulut même s'en venger à tout prix. Un juif impie, auquel il s'adressa, lui promit de le satisfaire et le conduisit, la nuit suivante, sur une place publique, après l'avoir averti de ne pas s'épouvanter de ce qu'il verrait, et surtout de ne pas faire le signe de la croix. Théophile s'y trouva en présence d'une foule confuse, au milieu de laquelle paraissait le démon assis sur un trône. Le juif fit approcher Théophile et implora pour lui le prince des ténèbres. Le démon lui promit tout ce qu'il voulait, mais à condition qu'il renoncerait à Jésus et à Marie. Cette proposition fit frémir Théophile, mais l'amour de la vengeance l'emportant sur toute autre considération, il donna par écrit cette renonciation signée de sa main.

Dès le lendemain, l'évêque instruit de la fausseté de l'accusation qu'on avait fait peser sur Théophile, le fit venir à l'église, lui fit une réparation solennelle devant tout le monde, et le rétablit immédiatement dans sa charge.

A partir de ce moment, Théophile bourrelé de remords et

frappé de la terreur des jugements de Dieu, versait des torrents de larmes, se roulait par terre et affligeait son corps par toutes sortes de macérations sans y trouver la moindre consolation. Comment faire? Il avait renoncé à Marie qui eût été son unique ressource pour obtenir le pardon de son péché; toutes les avenues de la grâce lui semblaient donc fermées. Cependant il osa se rendre dans une chapelle consacrée à la sainte Vierge, et là, tout baigné de larmes et le visage contre terre, il confessa devant elle son crime, la suppliant humblement d'obtenir son pardon et lui promettant, quoi qu'il arrive, fidélité jusqu'à la mort. Après quarante jours de prières, de larmes et d'austérités, l'auguste Mère de Dieu lui apparut. Après lui avoir représenté la grandeur de sa faute, elle lui fit prononcer une nouvelle profession de foi, notamment sur la divinité de son Fils et sa qualité de juge souverain, puis elle lui promit d'intercéder pour lui et disparut. Théophile consolé ne relâcha cependant rien de ses prières et de ses austérités, aussi la sainte Vierge lui apparut une seconde fois. Elle lui dit en souriant : « Théophile, consolez-vous, j'ai présenté à Dieu vos larmes et vos prières, et il les a reçues favorablement ; ayez soin de conserver jusqu'à la mort la fidélité que vous avez jurée à mon Fils et à moi. » Théophile se sentit soulagé comme d'un poids immense. Cependant un souvenir pénible le tourmentait encore : c'était l'acte de renonciation resté entre les mains de Satan. Il pria donc la sainte Vierge de mettre le comble à ses bontés en retirant ce funeste écrit. Trois jours après, à son réveil, il le trouva sur sa poitrine.

Le jour suivant, qui était un dimanche, lorsque l'évêque se fut rendu à l'église, Théophile vint se jeter à ses pieds, lui raconta tout ce qui lui était arrivé et lui remit l'obligation qu'il avait passée avec le démon, le priant de la faire lire devant le peuple rassemblé. Le prélat, tout attendri, le releva et l'embrassa avec tendresse en bénissant de toute son âme Jésus et Marie; il fit ensuite brûler cet écrit devant toute l'assemblée qui criait avec des transports de compassion et de joie : « Seigneur, ayez pitié de lui ! » L'évêque, ayant fait faire silence, acheva la messe et donna lui-même la sainte

communion à cet illustre pénitent. Celui-ci, après avoir reçu le corps du Sauveur, se retira dans la chapelle de la sainte Vierge où il avait obtenu sa grâce et, après y être resté longtemps en prière, il sentit les premières atteintes de la maladie qui le devait emporter. Alors, après avoir mis ordre à ses affaires, il fit ses adieux aux fidèles assemblés, publiant jusqu'au dernier soupir les louanges de Dieu et de l'auguste Marie.

Parmi un grand nombre de pactes bien plus récents et cités assez longuement par Gorres, nous en choisirons seulement deux que l'auteur regarde comme très authentiques, et nous les abrégons beaucoup.

Michel Ludwig, jeune gentilhomme allemand, fut envoyé par son père à la cour du duc de Lorraine pour y apprendre le français. Mais il y contracta la passion du jeu et fit des pertes considérables, à la suite desquelles il lui arriva de dire que si le diable voulait lui donner de l'argent, il accepterait bien toutes ses conditions. Et voilà qu'en effet un jeune homme de son âge aux formes et aux manières polies et agréables se présente et lui offre l'argent dont il a besoin. Ludwig se prend d'abord à frémir, et à la vue des pièces d'or, sentant la cupidité bouillonner en lui, il lui dit : « Ces pièces sont sans doute fausses ! — Essaie, et si on les garantit bonnes, tu reviendras me trouver ici et nous nous entendrons. » Elles furent en effet trouvées bonnes ; Ludwig revint, et le démon aussi qui lui dit : « Eh bien, et ces pièces d'or ? — Bonnes ! aussi j'en voudrais encore d'autres. — Mais toi, que me donneras-tu en retour ? — Mais je n'ai rien ! — Comment, rien ? N'as-tu pas du sang ? Donne-m'en seulement quelques gouttes. » Le diable, sans lui faire aucun mal, fit sortir quelques gouttes de sang de son bras gauche, et lui fit signer deux papiers différents où il se donnait à lui pour sept ans, au bout desquels le diable pourrait venir le chercher. Le démon en garda un et lui dit qu'il avait fait passer l'autre sous sa peau. Depuis il revit souvent le même démon, qui lui interdisait toute prière et lui faisait commettre des fautes de plus en plus graves.

Avant que les sept ans fussent écoulés, son père le rappela

et fut étonné de le trouver si vicieux. Le jeune homme sentant qu'il ne lui restait plus guère de temps à vivre se prit à désespérer, et, pour s'étourdir, se livra avec une nouvelle fureur à toutes ses mauvaises passions : il voulut empoisonner son père, mettre le feu à la maison et se tuer lui-même ; mais Dieu ne permit pas qu'il réussit. Le diable revenait encore assez souvent pour le torturer et le maltraitait horriblement ; son père, qui le trouva un jour le corps absolument ployé en deux, obtint à force d'insistance et de larmes l'aveu de ce qu'il avait fait.

Son frère, qui était chanoine à Wurtzbourg, le conduisit alors à Molsheim et le confia aux Pères de Compagnie de Jésus. Le démon sentant que sa proie allait lui échapper, lui apparut plusieurs fois sous la forme d'animaux horribles, se jetant sur lui comme pour le dévorer, et lui faisait les menaces les plus épouvantables. Mais à force d'exorcismes, les Pères parvinrent à le calmer, et lui firent faire une confession générale. Puis le 12 octobre le recteur offrit pour lui le saint sacrifice, lui fit faire par écrit une profession de foi solennelle avec une renonciation formelle à Satan, et voulut forcer celui-ci à rendre les deux papiers signés avec le sang du jeune homme. A la fin des exorcismes, pendant lesquels deux démons apparurent sous des formes horribles et furent forcés de s'enfuir, il trouva à ses pieds le plus petit papier que le démon prétendait avoir caché sous sa peau. Il en restait encore un : le jeune homme continua à prier avec beaucoup de larmes, on recommença plusieurs fois les exorcismes, et enfin le recteur trouva l'autre pacte sur l'autel, à l'endroit même où il avait posé l'abjuration du jeune homme. A partir de ce moment Michel Ludwig se sentit tout autre et, rendant de ferventes actions de grâces à Dieu qui l'avait sauvé, il vécut très pieusement.

Mais le plus souvent les choses ne se passent pas ainsi. Lorsque l'homme, après s'être donné au démon, n'a pas comme Ludwig le courage de rompre les liens honteux qui l'enchainent, le diable vient à la fin réclamer sa proie et il finit par l'avoir. Un Suisse, Abraham Pollier, qui servait comme dragon chez le comte de Hohenlohe, après avoir

mené une vie criminelle et s'être donné au démon, annonça le 4 avril 1684 au paysan chez qui il logeait qu'il allait partir parce qu'il ne pouvait plus résister au diable, que celui-ci lui avait avancé de l'argent, et qu'à chaque fois qu'il avait voulu le lui rendre, conformément au pacte conclu entre eux, il avait toujours manqué à la somme un thaler. Le soir même, il disparut de la maison sans y jamais revenir. Il résulte des recherches et de l'enquête judiciaire que le lendemain on l'entendit dans plusieurs hameaux crier au secours et invoquer Dieu, sans que personne fût allé le secourir. On découvrit ses armes, sa tunique et son chapeau dans la même matinée, près de Fessbach, mais sans pouvoir retrouver son corps. On l'entendit cependant encore ailleurs pousser des cris, et l'on crut qu'il avait lutté contre le diable et que celui-ci avait été le plus fort. Huit jours plus tard, un pêcheur, en retirant sa ligne, trouva son pantalon et sa chemise, et huit jours plus tard encore le bailli du lieu trouva son corps dans la rivière. Lorsqu'on l'eut retiré, on crut s'apercevoir qu'on lui avait tordu le cou, et on remarqua des taches bleues sur la poitrine. Il fut enterré sous la potence.

Conclusions théologiques. — Quand un prêtre rencontre une personne qui a fait un pacte avec le démon et qui voudrait lui échapper, les exemples que nous avons cités lui indiquent la manière dont il doit procéder. Il faut d'abord lui recommander une grande dévotion à la sainte Vierge que le démon craint tant, le chapelet, le scapulaire, etc., puis la prière fréquente et forte, coûte que coûte, puis la pratique de la mortification, et surtout l'amener à se confesser.

S'il y a eu de la part du démon un commencement de possession, ou de fréquentes et fortes obsessions, il faut recourir aux exorcismes privés (ou, s'il était convenable dans la circonstance, aux exorcismes solennels avec la permission de l'évêque). Les exorcismes n'ont pas d'effet infailible, mais ils diminuent la puissance du démon et finissent par la briser. (Nous en reparlerons plus loin un peu plus longuement.)

S'il y a eu un écrit donné au démon, il faut exiger du péni-

tent un contre-écrit de renonciation au démon et de protestation de foi en Jésus-Christ, en la sainte Vierge, etc., signé même de son sang, si l'écrit du pacte l'avait été ; puis, s'il est possible, obtenir à force de larmes et de prières que Dieu oblige le démon à rendre l'écrit qui lui a été livré, et engager le pénitent à vivre toujours dans la piété, l'humilité, la pureté et la mortification.

CHAPITRE VI

LE DÉMONISME DANS LA MAGIE ET LA SORCELLERIE

Il est certain qu'il a existé autrefois dans les campagnes et même dans les villes beaucoup de préjugés au sujet de la sorcellerie, et que ces préjugés ne sont pas entièrement disparus. Une épidémie vient à sévir sur les bestiaux : c'est un sort qu'on leur a jeté. Des chevaux ne peuvent plus marcher, des vaches ne donnent plus de lait, des poules ne pondent plus : c'est encore un sort. Une maladie sortant quelque peu de l'ordinaire attaque une personne de la famille : c'est encore un sort. La grêle ravage les moissons : c'est un tel ou un tel qui l'a fait tomber¹.

Le peuple a donc besoin d'être instruit à ce sujet, mais en l'instruisant, il ne faudrait cependant pas faire tomber les préjugés aux dépens de la vérité. Dans ses *Entretiens de village*, Timon a un très beau chapitre sur les superstitions et il le conclut ainsi : « Les sorts ne sont que des illusions et des fables, lorsqu'ils ne sont pas des empoisonnements d'animaux et des crimes ; les *feux follets* ne sont que des vapeurs

1. Nous connaissons une paroisse importante, d'où un pèlerinage conduit par M. le curé était allé pieusement à Issoudun vénérer et prier Notre-Dame du Sacré-Cœur. Quelques semaines après, une grêle épouvantable, comme on n'en avait point vu de mémoire d'homme, enleva tout espoir de vendange, et brisa même les ceps de vigne. « Eh bien ! disaient certaines personnes, c'est le pèlerinage qui en est la cause ; la preuve, c'est qu'en ouvrant de gros grêlons on a trouvé des Sacrés-Cœurs au milieu. Cela ne serait pas arrivé si l'ancien curé était resté, car il avait bien dit, lui, que tant qu'il resterait dans la paroisse elle ne grêlerait jamais. » Inutile de dire que pas un mot de tout cela n'était vrai.

de la terre ; les *revenants*, que les figures bizarres de la crainte ; les *bruits de nuit*, que les terreurs d'une imagination ébranlée ; les *sorciers*, que des fripons ; les *devins*, des fourbes ; les *guérisseurs* de tous maux, des charlatans ; les *boissons* d'herbes et d'urine, des saletés ; les *chercheurs de trésor* et les *avaleurs de fiole*, des niais, des superstitieux et des dupes. » Il y a, nous l'avouons sans peine, beaucoup de vrai là-dedans, mais il faut admettre des exceptions. Un professeur célèbre, M. Jules Didiot, a écrit de son côté dans sa *Théologie catholique* : « Les sorciers autrefois si redoutés, quoique assez peu redoutables, ont disparu de la société actuelle. » Si on voulait prendre cette phrase dans toute sa rigueur, elle serait contre l'enseignement général des théologiens et contre le sentiment de l'Église, et elle fait une concession trop grande aux préjugés des libres-penseurs et d'une certaine classe de chrétiens de nos jours qui ne veulent pas voir de sorcellerie même là où il y en a, tandis qu'autrefois on était au contraire trop porté à en voir même là où il n'y en avait point.

Pour nous, afin de faire un peu de lumière, nous tâcherons de répondre, sans aucun parti pris et les preuves en main, aux questions suivantes : 1^o Que faut-il entendre par magie et sorcellerie ? 2^o Faut-il croire à la magie et à la sorcellerie ? 3^o Quelles en sont les différentes espèces, et peut-on sur chacune citer des faits bien certains ? 4^o Les juges chargés de punir les sorciers étaient-ils aussi cruels que crédules, comme on l'a dit ? 5^o L'Église elle-même n'a-t-elle rien à se reprocher à ce sujet ? 6^o Y a-t-il encore des sorciers de nos jours ? Et enfin 7^o nous formulerons quelques conclusions théologiques.

§ 1^{er}. — Que faut-il entendre par magie et sorcellerie ?

On appelle *magie* l'art d'opérer des effets extraordinaires et au-dessus des forces ou contre l'ordre de la nature. Mais si ces effets ne sont qu'en apparence au-dessus des forces de la nature et sont produits par adresse ou par des moyens

physiques, chimiques, électriques, etc., inconnus au vulgaire et même quelquefois aux savants, ils appartiennent à la magie improprement dite, et appelée *magie naturelle* ou *magie blanche*, et nous n'avons pas à nous en occuper ici. Quant aux effets qui surpassent les forces humaines ou que l'homme ne peut aucunement produire, ils viennent nécessairement ou de Dieu, et alors il y a miracle, ou du démon invoqué explicitement ou implicitement, et alors il y a *magie* proprement dite ou *magie noire*. Ce mot vient du mot *mage*, qui désignait les prêtres des idoles chez beaucoup de nations asiatiques, lesquels, comme nous l'avons vu, se livraient à l'occultisme et se faisaient souvent aider du démon.

Le mot *sorcellerie* se prend à peu près dans le même sens que le mot *magie*; mais il est généralement restreint à l'art de jeter les *sorts*, des *sortilèges* ou des *maléfices*, mots qui signifient à peu près la même chose, et ont toujours un but malfaisant. Quelques-uns cependant peuvent n'avoir d'autre but que d'inspirer de l'amour, mais un amour illicite, et dans ce sens ils sont encore malfaisants.

§ 2. — Faut-il y croire?

Assurément il n'y faut pas croire légèrement. A moins de preuves, il faut croire que les choses sont naturelles ou opérées naturellement, ou rester dans le doute. Mais s'il est prouvé que les effets produits ne peuvent venir naturellement de l'homme, dont ils surpassent les forces, et si en plus il est bien évident qu'ils ne viennent pas de Dieu, ou parce qu'ils sont contre lui, ou du moins ne sont pas dignes de lui, il faut bien les attribuer au démon.

Du reste, l'existence de la magie ou de la sorcellerie est prouvée :

1° **Par la sainte Écriture**, qui dans l'*Exode* raconte assez longuement les prodiges que firent les mages d'Égypte pour répondre à ceux de Moïse, et dans le *Lévitique* ordonne que ceux qui recourent aux devins et aux mages soient mis à

mort ou retranchés du peuple, et dans les *Prophéties d'Isaïe* les regarde comme très coupables, et qui enfin l'affirme partout par les noms qu'elle donne aux démons : *spiritus divinationis*, *spiritus nequam*, *spiritus procellarum*, *spiritus ad vindictam*, *spiritus fornicationis*, *spiritus immundi*, *spiritus infirmitatis*, etc. Et dans les *Actes des apôtres* nous voyons saint Pierre combattre Simon le Magicien, et saint Paul frapper de cécité le magicien Elymas qui *pervertissait les voies droites du Seigneur*. Il a donc existé des mages et des sorciers.

2° **Par les saints Pères.** Nous avons déjà cité un assez grand nombre de témoignages des saints Pères indiquant clairement qu'ils croyaient à la puissance de la magie. Ajoutons-y seulement ces paroles de Tertullien dans son *Apologeticum* : « Le corps et l'âme de l'homme, les fruits, les moissons, l'air que nos poumons respirent peuvent être atteints et viciés par la sinistre influence et le contact impur des démons, avec le secours de qui les magiciens opèrent. » Et ces autres paroles d'Origène (*Contre Celse*) : « Lorsque les démons se font les collaborateurs des magiciens, c'est par le fait de leur puissance que sévit la famine, que règnent des chaleurs mortelles, que les arbres et la vigne sont frappés de stérilité, et que survient cette corruption pestilentielle de l'air qui détruit les fruits de la terre et frappe de mort les hommes et les animaux. » Rappelons enfin que saint Augustin, dans son livre de la *Cité de Dieu*, montre longuement quels liens étroits unissaient dans le paganisme les mystères ésotériques avec la magie démoniaque.

Il ne serait peut-être pas hors de propos d'ajouter à ces témoignages celui de Bossuet qui, dans son premier sermon sur les démons, parle de « ces effets extraordinaires et prodigieux qui ne peuvent être rapportés qu'à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu pernicieuse ; et cela se confirme encore, ajoute-t-il, par cette *noire science de la magie*, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre ».

(A suivre.)

SA SAINTETÉ PIE X ET

LE DISCERNEMENT DES MIRACLES

M. l'abbé Boissarie a écrit pour la *Semaine religieuse* de Châlons, à laquelle nous l'empruntons, le récit de l'audience que son vénéré et célèbre père, M. le Dr Boissarie, a eue du Souverain Pontife, lors du récent pèlerinage des médecins catholiques à Rome.

On le lira avec le plus grand intérêt en raison des questions abordées par Sa Sainteté Pie X.

Le 12 avril, S. S. le Pape Pie X daignait recevoir, en audience privée, trois médecins français et leurs familles. Ces heureux privilégiés étaient le Dr Boissarie, membre du conseil d'organisation du pèlerinage médical, avec deux membres de sa famille; le Dr Cosc, qui se dévoue, depuis de longues années, au service de la Vierge de Lourdes, et le Dr Audibert, qui sait faire aimer, dans la Provence, la religion dont il est le si fidèle représentant à Marseille. Un proto-notaire apostolique, qui occupe une des premières paroisses de Périgueux, Mgr Rebière, s'était joint aux autres visiteurs, sa famille étant alliée à celle du Dr Boissarie.

Dès six heures, nous sommes introduits au Vatican. On nous fait parcourir toute une série de salles magnifiques. La salle du Trône nous ravit surtout par la richesse de son ornementation et par les souvenirs qu'elle évoque.

Bientôt le prélat de service se présente : « Vous allez, dit-il, être admis auprès de Sa Sainteté après ses anciens diocésains de Venise. En ce moment même, ils lui offrent les hommages de leur filiale et inaltérable reconnaissance.

« Sa Sainteté a commencé dès ce matin, à neuf heures, la série de ses réceptions, pour la terminer à une heure de

l'après-midi seulement : et, depuis trois heures ce soir, jusqu'à huit heures, son cabinet de travail ne désemplira pas. »

Soudain la porte s'ouvre. Le vicaire de Jésus-Christ nous apparaît assis devant son bureau de travail. A la vue des visiteurs, il se lève et donne à chacun son anneau à baiser. Il se rassied presque immédiatement et, avec une bonté toute paternelle, il daigne nous demander de prendre place, assis en cercle, autour de son bureau. Les sièges disponibles n'étant pas assez nombreux, un jeune homme va en prendre dans la salle.

« Très bien, mon fils, » lui dit le Saint-Père.

Le Dr Boissarie présente les membres de sa famille et ses confrères; il indique le but du pèlerinage qui se trouve à Rome en ce moment: il demande une bénédiction toute spéciale pour le bureau des constatations médicales de Lourdes, dont il est le chef.

Le Souverain Pontife lui répond : « Nous avons assisté, il y a deux jours, à un beau spectacle en voyant réunis, autour de Nous, un aussi grand nombre de médecins catholiques. La médecine est une des sciences qui semblent, au premier abord, éloigner le plus de la religion : elle trouve son champ d'action uniquement dans la nature: et n'est-il pas vrai, dit Sa Sainteté, que ce n'est pas chose aisée de découvrir l'âme sous le scalpel ?

« Néanmoins, le fait de médecins religieux et pieux n'est pas un fait inouï dans l'histoire. Durant Notre séjour à Venise, Notre cœur a été vivement consolé, en voyant un grand nombre de médecins vraiment convaincus et sérieusement pratiquants.

« La médecine confine à la religion plus qu'on ne saurait le croire. On prononce fréquemment le mot de *miracle*, ou de renversement absolu des lois de la nature, grâce à l'intervention divine.

« *Ce mot de miracle ne doit pas être prononcé à la légère. Nous sommes même très sévères pour l'admettre dans les procès de béatification ou de canonisation des saints. Ce matin même, Nous avons dû écarter cinq cas, se rapportant à*

la gloire des fidèles serviteurs de Dieu, et qui ne nous ont pas paru assez probants pour leur cause.

« Aucune année, peut-être, ne sera aussi féconde en béatifications que la nôtre ; Nous en préparons cinq pour bientôt : ce sont les causes du vénérable Vianney, curé d'Ars ; d'un Père Jésuite, martyrisé au Japon ; d'un religieux Barnabite ; d'un ermite de Saint-Augustin, curé de Notre-Dame de Genazano, en Italie, et d'un religieux Capucin.

« Quant au vénérable Vianney, nous dit Sa Sainteté, nous devons remarquer une glorieuse particularité. Il est mort depuis cinquante ans à peine et, déjà, il jouira des honneurs rendus aux bienheureux. C'est tout juste s'il n'est pas nécessaire de demander au Saint-Père une dispense de temps.

« Un certain nombre de ses pénitents sont encore de ce monde. Pour Nous, nous avons eu la consolation de recevoir l'absolution de ce pieux serviteur de Dieu. Nous connaissons une religieuse, Dame du Sacré-Cœur, qui a été une de ses pénitentes habituées. »

Pnis, montrant du doigt une statue équestre placée sur une table, bien au milieu de la salle, en face de lui, le Souverain Pontife nous dit : « Voilà Jeanne d'Arc, c'est la cause importante, la grande cause. Nous désirons vivement travailler pour elle ; mais Nous attendrons les marques du témoignage divin, le surnaturel, le miracle, en un mot. On nous en a présenté un certain nombre, mais il ne Nous ont pas paru assez concluants. »

Regardant le Dr Boissarie : « *Il ne faut pas, dit Sa Sainteté, prononcer le mot de miracle à la légère. Nous vivons à une époque où, plus que jamais, au point de vue humain, on peut invoquer la suggestion. Mais la cicatrisation d'une plaie, la guérison d'un membre remis en état très rapidement ne peuvent pas être rangées dans la catégorie des effets de la suggestion.* »

Et comme les pèlerins actuellement en sa présence sont venus des roches de Massabielle, Sa Sainteté se plaît à parler du sanctuaire de Marie, qui est la gloire de la France.

« Lourdes, nous l'espérons, dit le vicaire de Jésus-Christ, n'est pas destiné à périr, la bonne Vierge gardera fidèlement

son sanctuaire. Prions beaucoup à cette intention. La vigilance constante et toute paternelle du vaillant évêque de Tarbes nous est comme un sûr garant que ce glorieux sanctuaire sortira intact de la tourmente actuelle.

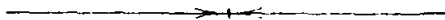
« La France ne peut pas périr, sa rédemption arrivera, peut-être, beaucoup plus tôt qu'on ne saurait le croire. »

En parlant ainsi, la voix de Pie X devenait plus forte et son regard semblait pénétrer dans les replis les plus cachés de l'avenir.

Mais, ici-bas, les moments les plus heureux ont un terme, les plus douces consolations une fin. D'autres frères venus de pays étrangers, eux aussi, attendent la parole du Père.

Le vicaire de Jésus-Christ se lève pour nous bénir tous.

Il écoute avec bonté l'énumération de nos vœux. Et nous le quittons, emportant son souvenir à jamais gravé dans nos cœurs.



COMMENT LE CURÉ D'ARS FUT PERSÉCUTÉ PAR LES DÉMONS

C'est une pensée de Bossuet, dans son *Discours sur les Démon*s, que ce que nous perdons pour la chair nous le gagnons pour l'esprit. Le jeûne fortifie et engraisse l'âme, et autant nous assujettissons nos corps par la mortification et la pénitence, autant diminuons-nous les forces de notre irréconciliable ennemi. Bossuet ajoute que c'est aussi ce qui augmente la rage des démons ; « car c'est une envie furieuse qui les enflamme contre nous. Ils voient qu'étant leurs inférieurs par nature, nous les passons de beaucoup par la grâce ; ils ne sauraient considérer sans un extrême déplaisir que, dans des membres mortels, nous puissions, par la miséricorde divine, approcher la pureté des substances incorporelles ¹. »

La vie de M. Vianney confirme cette doctrine d'une manière éclatante. On eût dit que plus il remportait d'avantages sur le démon, plus il l'excitait contre lui, « Quand vous le surmontez, remarque Tertullien, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflammez son indignation ². » C'est-à-dire que cet esprit superbe, qui a entrepris de s'égaliser à Dieu, ne croira jamais qu'une simple créature soit capable de lui résister, et, plus une grande âme fait d'efforts pour échapper à son empire, plus il dresse contre elle ses redoutables batteries. Considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur l'homme, qui en est la vivante image, toute l'impétuosité de sa rage ; comme on voit un ennemi

1. Sermon pour le premier dimanche du Carême.

2. Tertull., de Pœnit., n. 7.

impuissant, lorsqu'il ne peut atteindre celui qu'il poursuit, repaître en quelque sorte son esprit d'une fantaisie de vengeance, en déchirant sa peinture.

De là, ces luttes si fréquentes dans la vie des saints, où les puissances infernales, servant d'instrument à la divine Providence, concourent à la perfection des élus de Dieu par les tentations qu'elles leur suscitent et les victoires qu'elles leur ménagent.

On ne peut prononcer le mot de tentation, sans que le souvenir de la Thébàïde et de saint Antoine se présente aussitôt à l'esprit; car les tentations de cet homme célèbre sont devenues proverbiales. Pendant qu'il habitait cette montagne du Kolsim d'où il régna sur le désert et sur plusieurs générations de cénobites, les visiteurs qui affluaient en si grand nombre dans sa terrible solitude n'y venaient presque jamais sans entendre autour de lui un mélange confus et formidable de voix de toutes sortes, un bruit d'armes et de chevaux, comme s'il avait été assiégé par une armée d'esprits invisibles. Saint Hilarion n'était pas plutôt en prière, qu'il entendait des aboiements de chiens, des mugissements de taureaux, des sifflements de serpents et plusieurs autres cris épouvantables de divers monstres qui tâchaient de l'effrayer. Les démons faisaient autour de la cellule de saint Pacôme un tel vacarme qu'ils semblaient vouloir la détruire de fond en comble. Ils apparaissaient à saint Abraham une hache à la main, comme pour démolir sa cabane; d'autres fois ils mettaient le feu à la natte sur laquelle il priait.

La vie de saint Benoît, de saint François d'Assise, de saint Antoine de Padoue, de saint Jean de Dieu, de saint Vincent Ferrier, de saint Pierre d'Alcantara, de saint Nicolas de Tolentino, pour ne nommer que les plus illustres; celle de sainte Madeleine de Pazzi, de sainte Catherine de Gênes, de sainte Marguerite de Crotona, de sainte Françoise Romaine, de sainte Rose de Lima, de sainte Hedwige, de sainte Lidwine, de sainte Thérèse et, à une époque plus rapprochée de nous, celle de Jean de Castillo et de Sébastien del Campo, Jésuites, de Dominique de Jésus-Marie et de Franc, Carmes Déchaussés, de Christine de Stumbèle, de sainte Crescence de

Kauffbeyern, de Christine l'Admirable, de la Solitaire des rochers, de Benoîte, la petite bergère du Laus, celle enfin de Marie de Moerl, l'extatique du Tyrol, offrent des similitudes frappantes avec ce que nous allons raconter¹.

Il y avait six ans que M. Vianney était à Ars; il venait d'ouvrir, aux petites orphelines du pays, sa chère maison de refuge, quand des bruits étranges commencèrent à troubler le repos de ses nuits et le silence de son presbytère. Voici comment on lui a entendu raconter à lui-même l'origine de ces persécutions : « La première fois que le démon est venu
« me tourmenter, c'était à neuf heures du soir, au moment
« où j'allais me mettre au lit. Trois grands coups retentirent
« à la porte de ma cour, comme si on avait voulu l'enfoncer
« avec une énorme masse. J'ouvris aussitôt ma fenêtre et je
« demandai : « Qui est là ? » mais je ne vis rien, et j'allai
« tranquillement me coucher en me recommandant à Dieu.
« Je n'étais pas endormi que trois autres coups plus violents,
« frappés non plus à la porte extérieure, mais à celle de la
« montée d'escalier qui conduit à ma chambre, me firent
« ressauter. Je me levai et m'écriai une seconde fois : « Qui
« est là?... » Personne ne répondit.

« Lorsque le bruit commença, je m'imaginai que c'étaient
« des voleurs qui en voulaient aux beaux ornements de M. le
« vicomte d'Ars, et je crus qu'il était bon de prendre des
« précautions. Je priai deux hommes courageux de coucher à
« la cure pour me prêter main-forte, en cas de besoin. Ils
« vinrent plusieurs nuits de suite; ils entendirent le bruit,
« mais ne découvrirent rien et demeurèrent convaincus que
« ce vacarme avait une autre cause que la malveillance des
« hommes. J'en acquis moi-même bientôt la certitude; car,
« pendant une nuit d'hiver qu'il était tombé beaucoup de
« neige, trois énormes coups se firent entendre, vers le
« milieu de la nuit. Je sautai précipitamment à bas de mon
« lit; je pris la rampe et descendis jusque dans la cour, pen-
« sant trouver cette fois les malfaiteurs en fuite et me propo-
« sant d'appeler au secours. Mais, à mon grand étonnement,

1. Voir les légendes du *Bréviaire Romain*, Surius, les Bollandistes, Papebroch, Ridadeneira, la *Mystique* de Gorres, liv. V, c. xxv, xxvi et xxvii.

« je ne vis rien, et, qui plus est, je ne découvris sur la neige
 « aucune trace de pas... Je ne doutai plus alors que ce fût le
 « démon qui voulait m'effrayer. Je m'abandonnai à la volonté
 « de Dieu, le priant d'être mon défenseur et mon gardien, de
 « s'approcher de moi avec ses anges, quand mon ennemi
 « viendrait de nouveau me tourmenter. »

Si le but du démon était de frapper de terreur le pauvre curé, il n'avait que trop réussi; car M. Vianney a avoué que dans les premiers temps, alors que la cause de ces bruits mystérieux, qui se renouvelaient toutes les nuits, pendant des heures entières, n'était point connue, il mourait de peur dans son lit; sa santé ne pouvait manquer d'en être profondément altérée; on le voyait sécher et dépérir. Des personnes charitables s'offrirent à faire le guet autour de la maison et à coucher dans la chambre voisine de la sienne. Quelques jeunes gens armés s'établirent en embuscade au clocher, afin de mieux surveiller les abords de la cure.

Il y en eut parfois qui furent très effrayés, entre autres le charron du village, André Verchère. Une nuit que son tour de faction était venu, il s'installa, avec son fusil, dans une chambre du presbytère. Quand vint minuit, un bruit effroyable se fit entendre à côté de lui, dans la pièce même: il lui sembla que les meubles volaient en éclats sous une grêle de coups. La pauvre sentinelle de crier au secours, et le curé d'accourir. On regarde, on examine, on fouille les coins et les recoins, mais inutilement.

Quand M. Vianney se fut bien assuré que ces bruits n'avaient aucune cause humainement assignable, il prit le parti de congédier tous ces gardiens, dont la présence lui était inutile. Il eut moins peur et finit par s'y habituer.

Il nous a confié qu'avant cette période de luttes extérieures il y en avait eu une autre, pendant laquelle il avait été tourmenté intérieurement, de la manière la plus persistante et la plus pénible, par des pensées de désespoir. Il voyait continuellement l'enfer sous ses pieds, et une voix qui lui disait qu'il y avait sa place marquée d'avance. La crainte d'être damné l'obsédait jour et nuit. Après avoir combattu et surmonté cette tentation, la résistance extérieure était plus

facile. Que de constance néanmoins, et de force d'âme il lui fallut ! Car ce martyr ne fut pas de quelques nuits ; il dura trente-cinq ans, avec des phases et sous des formes diverses, mais sans qu'il y eût presque jamais d'intermittence.

Ordinairement, à minuit, trois grands coups contre la porte du presbytère avertissaient le curé d'Ars de la présence de son ennemi ; et, suivant que son sommeil était profond ou léger, d'autres coups plus ou moins rudes se succédaient en approchant. Après s'être donné le divertissement d'un affreux tintamarre dans l'escalier, le démon entraît ; il se prenait aux rideaux du lit et les secouait avec fureur, comme s'il avait voulu les arracher. Le pauvre patient ne pouvait comprendre qu'il en restât un lambeau.

Il arrivait souvent que l'esprit malin heurtait comme quelqu'un qui veut entrer ; un instant après, sans que la porte fût ouverte, il entraît dans la chambre, remuant les chaises, dérangeant les meubles, furetant partout, appelant le curé d'une voix moqueuse : « Vianney ! Vianney ! » et ajoutant à son nom des menaces et des qualifications outrageantes : « *Mangeur de truffes !* nous t'aurons bien, va, nous t'aurons bien !... nous te tenons !... nous te tenons !... » D'autres fois, sans se donner la peine de monter, il le hélait au milieu de la cour, et après avoir longtemps vociféré, il imitait une charge de cavalerie ou le bruit d'une armée en marche. Tantôt il enfonçait des clous dans le plancher, à grands coups de marteau ; tantôt il fendait du bois, rabotait des planches, sciait des lambris, comme un charpentier activement occupé dans l'intérieur de la maison ; ou bien il taraudait toute la nuit, et il semblait à M. Vianney qu'il allait, le matin, trouver son plafond criblé de trous ; ou bien encore il battait la charge sur la table, sur la cheminée et principalement sur le pot à eau, cherchant de préférence les objets les plus sonores.

Quelquefois le curé d'Ars entendait, dans la salle basse au-dessous de lui, bondir comme un grand cheval échappé, qui s'élevait jusqu'au plafond et retombait lourdement des quatre fers, sur le carreau ; d'autres fois, c'était comme si un gendarme chaussé de grosses bottes en eût fait résonner le

talon sur les dalles de l'escalier; d'autres fois encore, c'était le bruit d'un grand troupeau de moutons qui paissait au-dessus de sa tête : impossible de dormir avec ce piétinement monotone. Une nuit que M. Vianney était plus inquiet que de coutume, il dit : « Mon Dieu, je vous fais volontiers le « sacrifice de quelques heures de sommeil pour la conversion « des pécheurs. » Sur-le-champ, l'inferral troupeau s'en alla; le silence se fit, et le pauvre curé put reposer un instant. Nous tenons tous ces détails de M. Vianney lui-même.

Pendant plusieurs nuits consécutives, il entendit dans la cour des clameurs si fortes et si menaçantes qu'il en tremblait d'effroi. Ces voix parlaient dans une langue inconnue et avec la plus grande confusion, en sorte qu'elles réveillaient en lui le souvenir encore récent de l'invasion. Il comparait leur tumulte au bruit qu'aurait fait une armée d'Autrichiens, ou bien il se servait d'un autre mot non moins caractéristique, disant que des troupes de démons avaient tenu leur *Parlement* dans sa cour¹.

Ces histoires, on le pense bien, firent grand bruit; elles excitèrent, comme il arrive toujours, des rumeurs en sens divers et de vives contradictions. Elles avaient tort de se passer dans les ténèbres. La nuit est complice de l'erreur; il se mêle aux choses qu'elle couvre de ses ombres une vague incertitude, dont la critique peut aisément s'armer et l'incrédulité se prévaloir; tandis que la solitude profonde dans laquelle le curé d'Ars ensevelissait sa vie rendait cette critique difficile. Toutefois, il n'est pas permis de supposer que M. Vianney se soit trompé ni qu'il ait voulu tromper. Certes, ceux qui l'ont connu savent que la mort eût été pour lui préférable au mensonge. Il n'avait pas le tempérament d'un visionnaire; il n'était point du tout crédule; il possédait toutes les qualités d'un bon témoin, de bons yeux, de bonnes oreilles, un bon jugement. Ces choses ne se passèrent pas une fois, mais cent et cent fois par an, pendant trente ans; elles furent attestées par lui des milliers de fois : il n'y avait rien dont il parlât plus volontiers.

1. Sainte Thérèse raconte qu'elle entendait près d'elle *des voix fortes*, et qu'il s'embloit qu'on formait quelque *complot* (*Vie écrite par elle-même*, ch. xxxi).

Ainsi, nous trouvons dans les notes de Catherine de nombreuses confidences, recueillies jour par jour, de la bouche même du saint curé, et contemporaines des premières persécutions qu'il eut à subir. Qu'on nous permette de les rapporter ici textuellement.

« M. le curé nous a dit plusieurs fois, ces jours passés : « Je ne sais pas si ce sont des démons ; mais ils viennent par « grosses bandes. On dirait un troupeau de moutons. Je ne « peux quasi pas dormir. » A quelque temps de là, il nous a dit : « Cette nuit, quand j'étais sur le point de m'endor- « mir, le *grappin*¹ s'est mis à faire du bruit, comme quel- « qu'un qui relie un tonneau avec des cercles de fer. »

« 18 août 1825. — M. le curé nous a dit hier que le démon chantait dans sa cheminée comme un rossignol. »

On peut se convaincre, en lisant le savant livre de Gorres, qu'il n'est pas un seul des phénomènes que nous venons de mentionner, qui n'ait ses analogues dans l'histoire de la mystique diabolique : coups frappés aux portes, chants entendus dans la cheminée, hurlements de bêtes féroces, bruits de toute nature... Il faut voir en particulier les chapitres XXI et XXII du livre V, où il est question d'un esprit qui grattait à la porte, chantait dans la cheminée, battait du tambour, se logeait sous le lit ou derrière la taie de l'oreiller, imitait des cris d'animaux sauvages, haletait comme un chien essoufflé... Mais continuons.

« 15 septembre. — M. le curé nous a recommandé d'élargir sa paillasse parce que le démon le jetait hors de son lit. « Je ne l'ai pas vu, a-t-il ajouté, mais plusieurs fois il m'a « saisi et m'a précipité de mon lit. »

« 18 octobre. — M. le curé nous a dit hier que le démon voulait le tuer. »

« 4 décembre. — Ce soir, M. le curé est venu nous voir et il nous a dit : « Je vais vous raconter quelque chose. Le

1. Nom de guerre que M. Vianney donnait au démon dans ses moments de belle humeur, et sous lequel il prit l'habitude de le désigner ensuite. C'est chose assez frappante que ce rapport qu'ont eu entre elles quelques âmes saintes, en adoptant, pour qualifier l'ennemi commun, des mots d'une énergie singulière. Le curé d'Ars appelait Satan le *Grappin*. M^{lle} de Montmorency, dans la *Solitaire des Rochers*, l'appelle le *Teigneux*.

« *grappin* m'a fait sa visite; il soufflait si fort que j'ai cru
 « qu'il voulait me *renifler*. Il semblait vomir du gravier ou je
 « ne sais quoi dans ma chambre. Je lui ai dit : « Je m'en vais
 « là-bas (à la *Providence*) dénoncer tes intrigues, afin de te
 « faire mépriser. » Il s'est tu tout de suite.

Mais voici ce qui est plus extraordinaire, et c'est le cas de
 s'écrier avec Bossuet : « Qui pourrait dire la profondeur de
 Satan, et par quels artifices ce serpent *coule*¹. »

« Un soir — c'est Catherine qui parle — M. le curé était venu
 « chez nous voir un malade. A mon retour de l'église, il me
 « dit : « Vous aimez les nouvelles; eh bien! je vous en
 « apporte une toute fraîche. Écoutez ce qui m'est arrivé ce
 « matin. J'avais quelque chose sur ma table; vous savez ce
 « que c'est?... » — C'était sa discipline. — « Elle s'est mise à
 « marcher comme un serpent!... Cela m'a un peu effrayé.
 « Vous savez qu'il y a une corde au bout : j'ai pris cette
 « corde; elle était aussi raide qu'un morceau de bois : je l'ai
 « remise sur ma table; elle a recommencé à marcher jusqu'à
 « trois fois. — Vous faisiez peut-être branler votre table?
 « objecta une des maîtresses présentes à la conversation. —
 « Non, reprit M. le curé, je ne la touchais pas. »

1. *Sermons sur les Démon.*

(*A suivre.*)



VARIÉTÉS

DEUX FAITS INTÉRESSANTS

OBSERVATION I. — *Un cas de prophétie.*

Il y a de cela une trentaine d'années, la vieille cuisinière de M. et M^{me} H..., demeurant dans le département des Côtes-du-Nord, fut invitée à aller aux noces d'une jeune fille dont les parents habitaient un village fort éloigné de la commune de S. M...

Cette cuisinière, qui s'appelait Thérèse de son nom de baptême, prit sur son chemin une contemporaine à elle, invitée également aux noces en question; et toutes les deux cheminèrent jusqu'à un endroit assez voisin de la ferme dans laquelle la fête avait lieu.

La compagne de Thérèse s'arrêta alors brusquement et lui dit :

— N'entends-tu pas le son des cloches ? Elles sonnent un glas!...

— Non.

— Du chemin qui, de la grand'route, conduit à la ferme, débouche un cortège en habits de deuil escortant un cercueil.

— Je ne vois rien.

— Donne-moi ta main, alors !

Thérèse fit ce que lui demandait son amie et vit, comme elle, une foule de gens en deuil qui s'avançaient sur la route, et elle entendit le son lugubre des cloches.

Celle des deux femmes qui avait le don de double vue poursuivit en ces termes :

— La jeune fille dont on célèbre en ce moment si joyeusement les noces sera morte dans un an!

La funèbre prophétie s'accomplit de point en point. En effet, l'année suivante, à pareille époque, la malheureuse mourut en couches.

OBSERVATION II. — *Un cas de pressentiment.*

Dans la même commune de S. M..., et presque à la même époque, vivait un vieux charpentier, appelé Mathelinn, que j'ai beaucoup connu. Dans la belle saison, il travaillait presque constamment chez un membre de ma famille, M. H..., dont c'était le plaisir de faire exécuter de nombreux travaux dans ses fermes, toutes au surplus de construction fort ancienne.

Un matin donc, M. H... vit que Mathelinn était fort triste, et lui demanda ce qu'il avait.

— Ce que j'ai? lui répondit le vieil ouvrier, ce que j'ai?... mon fils est mort!...

Et des larmes coulèrent sur ses joues ridées.

Il est nécessaire que je donne quelques détails avant de poursuivre le récit de la conversation entamée entre mon parent et Mathelinn.

Le fils dont ce dernier parlait avait été condamné pour un crime passionnel et était alors en prison à Fontevault, non loin de Saumur, où existe une grande maison de détention.

— Tu as, poursuivit M. H..., reçu un avis du directeur de la prison?

— Non!

— Eh bien, alors?

— Hier, en rentrant de ma journée, je me suis assis sur mon banc, près de la cheminée, et mon gars m'est apparu en face de moi. Ce n'est pas son corps que j'ai vu, puisqu'il est en prison, mais son âme devenue libre par la mort!.,.

Ce fut en vain que M. H... voulut consoler le pauvre homme, et s'efforça de lui prouver qu'il se trompait à coup sûr.

Le vieillard ne voulut rien entendre et pour toute réponse

aux arguments de son interlocuteur, il se contenta de répondre : — Mon fils est mort!... Je vous dis qu'il est mort!...

L'événement donna, hélas! complètement raison au malheureux père qui, peu de jours après, reçut la nouvelle que son fils était mort le jour même où il lui était apparu.

J'ai connu toutes les personnes dont les noms figurent dans ces deux histoires; et c'est d'elles que je tiens les faits curieux que je viens de relater.

LA CATALEPTIQUE DE THENELLES

On connaît le cas de M^{lle} Bouyenval, qui vit en catalepsie, sans manger, depuis dix-huit ans et dix mois!

Ce phénomène, d'un si haut intérêt, d'un si curieux enseignement, se continue sans intervention officielle. Alors ce drame physiologique, où la mort se trouve aux prises avec des résistances organiques inexpliquées, s'accomplit en silence et reste scellé dans le mystère de la vie. Il est donc d'intérêt général de rappeler encore que la morte-vivante qu'est M^{lle} Bouyenval habite toujours avec sa mère le petit village de Thénelles, près de Saint-Quentin.

Dans un rez-de-chaussée humide, sur un pauvre lit, git, dans l'immobilité de la mort, un être humain à figure de marbre : ce n'est ni la mort, ni la vie; c'est du rêve, du cauchemar... D'abord, ce qui impressionne, ce sont les yeux dont les paupières brident les globes oculaires enfoncés dans les cavités orbitaires. La bouche est fermée et sans sécrétion salivaire; les dents sont fortement serrées; la peau est sèche, froide et intacte. Les battements du cœur sont à peine perceptibles; mais ils sont très réguliers. Si l'on soulève un bras, il reste rigide dans les diverses positions voulues.

M^{lle} Bouyenval (Marguerite) est née le 29 mai 1864; il y a dix-huit ans et dix mois qu'elle n'a pris aucun aliment, pas même une goutte d'eau; et la vie se continue, dit le *Figaro*!

M. le Dr Cahu, après de récentes expériences, affirme que les peptones, seules ou combinées aux substances alimentaires, ne s'assimilent pas; or, depuis plus de cinq ans, M^{lle} Bouyenal ne prend que des peptones et par la voie rectale. D'après les médecins de Saint-Quentin et de ses environs, il faudrait attribuer ce phénomène à une violente émotion, dont les effets s'expliquent ainsi : « Un choc d'influx nerveux avec retentissement aux cellules cérébrales, et dont la rupture de continuité aurait produit le sommeil cataleptique. » Voilà pourquoi votre fille est muette... C'était déjà la conclusion du médecin expert dans son rapport au tribunal de Saint-Quentin, qui, à cette époque, eut à juger de cette affaire.

En poursuivant notre enquête, nous avons appris, de source sûre, que M^{lle} Bouyenal est la victime d'un *accident de magnétisme*; or, de nombreux précédents nous autorisent à conclure que la dormeuse de Thénelles n'a pas été réveillée complètement, et ne pouvant rentrer dans son équilibre physiologique, est restée en catalepsie hypnotique.

Une déception de l'heure présente est d'avoir à constater le silence que gardent nos Académies, non seulement sur le cas de la dormeuse de Thénelles, mais encore sur toutes les manifestations de cet ordre de phénomènes.

OBJET RETROUVÉ GRACE A UN RÊVE

Le fait suivant est rapporté par le *Journal of the Society for psychical research* de février.

« M^{me} Jeannie Lang Blaikie avait fait l'acquisition, en avril 1892, d'une croix de bon vieil or et très artistique, qu'elle porta pour la première fois un soir qu'elle allait au théâtre. Rentrée du théâtre, elle constata que sa croix avait disparu et elle se coucha très affectée de cette perte. Elle s'endormit et rêva qu'elle perdait sa croix, puis le rêve changea et elle pensa se trouver dans le salon de la maison qu'elle habitait alors et regarder par la fenêtre placée au-dessus de l'entrée principale; dans son rêve, toujours, elle vit dans la rigole,

immédiatement devant la porte, la croix en or, courut dans la rue et ramassa sa croix.

« Dans la matinée, elle avait oublié son rêve, mais l'après-midi en prenant le thé avec son hôtesse dans le salon, celle-ci parla de la croix et exprima le doute que jamais elle serait retrouvée. Il n'en fallut pas plus pour rappeler son rêve à M^{me} Blaikie. Elle le raconta, disant : « J'allai à la fenêtre, regardai dehors et vis la croix dans la rigole, tout contre la bordure. » L'hôtesse rit de bon cœur ; elles allèrent toutes deux à la fenêtre, la croix était bel et bien dans la rigole, reflétant un rayon de soleil. »

Ainsi que le fait justement remarquer le *Journal of the S. P. R.*, il s'agit là d'un fait subliminal ; au moment de la perte, la conscience subliminale enregistra la chose et la rappela à la conscience normale dans un rêve. Frédéric Myers a rapporté plusieurs faits similaires dans son *Essai sur la Conscience subliminale*.



TRIBUNE DE NOS LECTEURS



Monseigneur,

J'ai assisté dernièrement chez des amis à une séance intime de table tournante et j'en suis sorti un peu troublé.

Me serait-il permis de vous demander ce que vous pensez des phénomènes dont j'ai été le témoin ?

Que l'influence magnétique suffise à expliquer les mouvements de la table qui tourne sur elle-même, circule dans la chambre sous des mains l'effleurant à peine, frappe d'un pied pour répondre aux questions qu'on lui pose ;

Que la même influence suffise également à expliquer certaines réponses du soi-disant esprit évoqué ; je le croirais volontiers. Lorsqu'en effet la réponse est en harmonie avec ce que les opérateurs connaissent d'avance, je comprends que ce qui réside dans leur cerveau passe par le véhicule du fluide jusque dans la table et lui imprime les mouvements de convention donnant une réponse conforme à la vérité.

Mais comment peut-on expliquer que la table donne des réponses absolument exactes concernant des choses que les opérateurs ne pouvaient savoir en aucune façon ?

— Combien a gagné mon voisin dans son mois ?

La table donne un chiffre : on va aux renseignements *le lendemain* ; la réponse avait été rigoureusement exacte. Et, Monseigneur, je puis affirmer que, dans tout ceci, il n'y a pas l'ombre de supercherie ?

— Qui a tué mon chien ?

La table donne un nom ; on fait une enquête *quelques semaines seulement plus tard*. La table avait dit vrai.

Voici qui est plus fort.

Invitée à dire le nom de la ville que j'habite, la table répond : ... *Dié*, mais pas *Saint-Dié*. On s'y reprend de diverses manières ; impossible de lui faire épeler, ni pour cela, ni pour quelque chose d'analogue, le mot *saint*.

Enfin, personne n'ayant pu me voir, ni connaître mon intention, je fais le signe de la croix et subitement la table cesse toute réponse,

tout mouvement, à la grande surprise des opérateurs et cela définitivement. On a beau essayer de s'y reprendre; rien, c'était absolument fini.

Je voudrais savoir, Monseigneur, si réellement le diable se mêle à ces expériences même entreprises simplement en guise de récréation, s'il emprunte le concours des forces physiques ou leur prête la vie.

Et si vous me répondez affirmativement, que penser de ceci?

L'esprit, invité à donner son nom, donne un nom ordinairement le même et quelconque. Mais dans deux circonstances il a commencé à épeler des noms de défunts aimés des opérateurs et alors, invité à ne pas achever, il a laissé les noms à moitié épelés. Ces défunts sont morts chrétiennement après avoir vécu de même, selon toute apparence. Serait-on autorisé à croire qu'ils sont damnés ou bien qu'étant sauvés Dieu permet au démon d'abuser de ces noms?

Je ne me suis jamais, Monseigneur, occupés de ces sortes de choses, ma vie étant toute paperassière et sans contact direct avec les âmes. Si donc j'ai émis des naïvetés, vous serez assez bon pour m'excuser. Et si vous voulez bien me donner votre sentiment comme savant et comme théologien, je vous en serai profondément reconnaissant.

Dans cet espoir, je vous prie, Monseigneur, d'agréer mes hommages les plus respectueux.



TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME



PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1903

Mgr Méric : Le corps humain et son fantôme.	5
Albert de Rochas : Un cas de stigmatisation.	16
A. Van Mons : Les anges et le Saint-Esprit.	31
B. Maréchaux : A propos de saint Ambroise.	44
D ^r Comar : L'autoreprésentation chez les hystériques (suite et fin.)	50
Hippolyte de Barrau : Du monde invisible.	57

2^e LIVRAISON. — 15 JUILLET 1903

Mgr Méric : Le corps humain et son fantôme (suite).	65
Georges Bois : Les animaux devant l'occulte.	79
Abbé E. D. : Une apparition.	85
D ^r L. M. : La mort par suggestion.	89
D ^r Joire : De la méthode d'expérimentation des phénomènes psychiques	95
E. Le Normant des Varannes : Télépathie.	110
Le retour des connaissances disparues de la mémoire consciente.	113
Hippolyte de Barrau : Du monde invisible.	119

3^e LIVRAISON. — 15 AOUT 1903

Mgr Méric : Le corps humain et son fantôme (fin).	129
Georges Bois : Les animaux devant l'occulte (suite et fin).	144
D ^r L. M. : De quelques obsessions morbides.	152
A. Van Mons : Les anges et le Saint-Esprit (suite).	163

A. de Rochas : Les frontières de la science.	169
Le mouvement psychique.	177
Hippolyte de Barrau : Du monde invisible (suite).	186
Tribune de nos lecteurs.	192

4^e LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1903

Mgr Méric : Science et superstition.	193
B. Maréchaux : Jésus-Christ d'après l'Évangile.	203
D ^r Maxwel : Une étrange histoire.	215
E. Le Normant des Varannes : Un double.	244
Le démonisme.	248
La visionnaire de Tilly.	255

5^e LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1903

Mgr Méric : Le merveilleux devant la science.	257
Le mouvement psychique.	267
Paul Flambart : Étude nouvelle sur l'hérédité.	276
F. Moeneclaey : Une visite au docteur Martin en 1902.	277
A. Van Mons : Les anges et les béatitudes du Saint-Esprit.	287
Phénomènes médiumniques.	299
Le démonisme (suite).	305
H. de Barrau : Du monde invisible (suite).	310
Tribune de nos lecteurs.	315

6^e LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1903

Mgr Méric : Le merveilleux devant la science.	321
D ^r d'Ardenne : L'attraction à distance sans parole ni contact.	332
Jules Regnault : Magie et occultisme en Extrême-Orient.	339
F. Moeneclaey : Une visite au docteur Martin (suite et fin).	348
Le démonisme (suite).	358
A. Van Mons : Les anges et les béatitudes du Saint-Esprit (suite).	371
H. de Barrau : Du monde invisible (suite).	377

7^e LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1903

Mgr Méric : La science et les tables tournantes	385
Tilly en 1840.	400
D ^r Albert Battandier : Le corps humain et son fantôme.	405
D ^r Paul Jousset : Le spiritisme devant la science.	413
A. Van Mons : Les anges et les béatitudes du Saint-Esprit (suite).	431
Le démonisme (suite).	439
Bref de S. S. Léon XIII.	447

8^e LIVRAISON. — 15 JANVIER 1904

Mgr Méric : Quelques faits spirites.	449
G. Bois : Le paganisme des initiations modernes.	459
D ^r Dupouy : Les radiations humaines.	465
D ^r A. B. : La cuirasse Benedetti.	472
Le démonisme (suite).	477
Hippolyte de Barrau : Du monde invisible (fin).	489
D ^r Marc : Bibliographie.	510

9^e LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1904

Mgr Méric : Les nouvelles radiations et le spiritisme.	513
E. Le Normant des Varannes : Une table demandant une messe.	528
Le démonisme (suite).	533
A. Van Mons : Les anges et les béatitudes (suite et fin).	546
D ^r Prosper Van Velsen : De la suggestibilité considérée comme une faculté.	551
D ^r Dupouy : Les radiations humaines (suite).	559
Abbé Louis : Tribune de nos lecteurs.	573
Variétés	575

10^e LIVRAISON. — 15 MARS 1904

Mgr Méric : Une nouvelle religion.	57
Abbé F. Bourassa : La prophétie de Malachie.	592
A. de Rochas : La lévitation du corps humain.	603
Le démonisme (suite).	620
Jean Escard : Les radiations humaines (suite).	627
Abbé Louis : Tribune de nos lecteurs.	637

11^e LIVRAISON. — 15 AVRIL 1904

Mgr Méric : Les réincarnations.	641
A. de Rochas : La lévitation du corps humain (suite).	650
Jean Escard : Les radiations humaines (fin).	662
J. Babinski : Définition de l'hystérie.	671
Décret relatif au curé d'Ars.	681
Le démonisme (suite).	685
E. Branly : Le biomètre et ses indications.	695
G. Bois : Tribune de nos lecteurs.	703

12^e LIVRAISON. — 15 MAI 1904

Mgr Méric : Les réincarnations (suite).	705
A. de Rochas : La lévitation du corps humain (suite).	715
A. Van Mons : Les anges et les béatitudes.	726
Le Démonisme (suite).	737
S. S. Pie X et le discernement des miracles.	746
Comment le curé d'Ars fut persécuté par les démons.	750
Variétés	758
Tribune de nos lecteurs.	763

Le Gérant : P. TÉQUI.

REVUE

DU

MONDE INVISIBLE

paraissant le 15 de chaque mois



DIRECTEUR :

M^{GR} ÉLIE MÉRIC

**DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, DOCTEUR EN THÉOLOGIE
PROFESSEUR A LA SORBONNE**



SEPTIÈME ANNÉE

1904-1905



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

**29, RUE DE TOURNON, 29
PARIS**



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LES POSSESSIONS

I

Des Esprits mauvais peuvent, quand Dieu le permet, s'emparer d'un homme, s'établir en lui, se substituer à lui, et se servir de ses organes pour produire des phénomènes particuliers. Quels sont les signes qui nous permettent de reconnaître la possession démoniaque et de la distinguer de certains phénomènes nerveux, désignés aujourd'hui sous le nom vague et général d'hystérie? Que faut-il penser de l'enseignement de la théologie et des affirmations contemporaines de la science touchant cette question? Sommes-nous en présence d'une antinomie irréductible entre la science et la théologie?

J'examinerai, d'abord, la question en théologien, nous l'étudierons, ensuite, au point de vue scientifique, en faisant la part de l'inconnu.

II

Que le démon produise quelquefois des phénomènes extraordinaire dans le corps et dans les organes de certains hommes, c'est un fait que nous retrouvons fréquemment dans les Évangiles et dans la vie de quelques saints. Nous y voyons que le Sauveur guérit les malades *qui étaient tourmentés par les esprits immondes*; que sur l'ordre du Sauveur *ces esprits sortaient des corps, en criant : Tu es le Christ, Fils de Dieu*; que les démons, chassés par la parole de Dieu, *se précipitaient dans un troupeau de porceaux, et se jetaient dans la mer*. La foule elle-même qui suit Jésus et lui demande des guérisons miraculeuses nous paraît

convaincue de la réalité de ces possessions, elle supplie le Sauveur de chasser l'esprit qui fait souffrir ses malades, *les roule à terre et les précipite dans le feu*. La foule croit à la possession, et le Sauveur confirme cette croyance par les ordres absolus qu'il donne au démon vaincu.

L'Évangile ne nous parle pas ici des phénomènes *psychiques* de la possession. Il ne nous apprend pas que les possédés étaient doués de seconde vue, de bilocation, de la science des langues, de la prévision de l'avenir, de la vue à travers les corps opaques. Il insiste au contraire sur les phénomènes de l'ordre *somatique*, matériels. Le possédé écume, se déchire lui-même, se roule à terre dans d'effrayantes convulsions, il fait entendre des hurlements, se débat, les yeux convulsés, les membres raidis.

D'autres fois les effets démoniaques n'ont pas cette violence, mais c'est bien le démon, au témoignage de la foule, qui fait perdre aux malades la vue, l'ouïe, le mouvement. La foule supplie le Sauveur qui ne contredit pas, d'ailleurs, leur croyance, de chasser l'esprit impur, de guérir ainsi les aveugles, les paralytiques, les sourds, les muets qui se précipitent à ses pieds.

Voilà donc des faits certains : c'est la possession, c'est-à-dire l'irruption du démon dans le corps humain, sa présence violente, tenace, prolongée dans l'organisme humain, avec les ravages qu'il y cause, les phénomènes extraordinaires qu'il produit, tantôt en se servant des membres du possédé, tantôt en bouleversant son cerveau, tantôt en s'emparant de tous les centres du mouvement et de la sensibilité.

Je ne veux pas chercher, en ce moment, les raisons pour lesquelles Dieu permet cette horrible tentation, ni les circonstances qui peuvent la provoquer.

Nous n'avons pas le droit, nous catholiques, de contester la parole et l'enseignement du Sauveur, de nier ces possessions et les miracles de guérison instantanée qui les terminent, de déchirer l'Évangile, et de dire, au nom d'une prétendue science : « Cela est faux, la possession n'existe pas. »

Non, cela n'est pas faux, la possession démoniaque est une réalité, la guérison miraculeuse est une réalité, et je

n'admettrai jamais que le Sauveur se soit trompé, ni qu'il ait voulu nous tromper en croyant et en faisant croire à l'intervention sensible, matérielle du démon.

Dans quel état physique, intellectuel et moral se trouvaient ces possédés que la parole de Dieu guérissait, voilà ce qu'il faudrait essayer de déterminer. Cette étude nous permettrait de conclure ainsi : Le Sauveur a reconnu comme possédés, des hommes, des femmes, des enfants, qui présentaient tels caractères physiques, intellectuels et moraux. Quand nous retrouverons des hommes, des femmes, des enfants qui présenteront ces mêmes caractères, nous dirons à l'exemple du Sauveur et de la foule qui admirait les prodiges divins : nous sommes en présence d'une intervention du démon.

Il n'est pas possible, en effet, que Dieu permette ces possessions, selon les lois de sa justice et de sa sagesse, et qu'il ne nous donne aucun moyen certain d'en reconnaître les conditions et la réalité. Il n'est pas possible que le Sauveur se trompe, et qu'il attribue au démon, à une cause préternaturelle, des troubles qui ne sont que l'effet naturel d'une maladie.

On nous dira, peut-être, qu'il n'est pas facile de déterminer, dans tous les cas, les caractères de cette intervention démoniaque; j'en conviens, mais on n'a pas le droit de dire que cette constatation est impossible, qu'elle est au-dessus des forces de la raison. Il y a des cas où il est possible, facile de reconnaître cette intervention. Cela me suffit.

III

Je reste encore sur le terrain de la théologie, et je constate un second fait, c'est que, depuis son origine, et dans tous les temps, l'Église a cru à la réalité des possessions démoniaques, qu'elle a institué des cérémonies et des pratiques spéciales, des exorcismes pour les faire cesser; qu'elle a choisi des ministres, des diacres chargés spécialement de la mission de chasser les démons; qu'elle a toujours encouragé la foi et

les prières à des saints, favorisés de Dieu pour exercer une action bienfaisante et plus puissante dans l'expulsion des démons.

Il suffit de lire l'histoire de l'Église, la vie de ces saints, les procès-verbaux de leur canonisation si l'on veut savoir ce qu'il faut penser de la possibilité et de la réalité des possessions.

Nous voyons, enfin, les théologiens recueillir les enseignements de l'Évangile, des docteurs, des Pères des premiers siècles, de la tradition, les préciser, les compléter, les expliquer et formuler une doctrine autorisée et définitive sur les possessions. Ils ne se contentent pas d'affirmer le fait de la possession, ils nous donnent des règles sûres qui nous permettront de faire la part du naturel et du préternaturel, de ce qui appartient aux forces connues ou pressenties de la nature et de ce qui est l'œuvre d'une entité étrangère, esprit ou démon.

Nous n'avons pas le droit de traiter légèrement de si graves autorités, de faire litière de l'enseignement des Pères, des docteurs, des théologiens les plus célèbres qui s'inspirèrent de l'Évangile, de sourire de leur crédulité et de dire à ceux qui en répètent les paroles : « Vous êtes des ignorants, ces témoignages n'ont aucune valeur, la science explique tout cela. »

Ce dédain orgueilleux nous laisse d'ailleurs indifférent. Non, la science n'explique pas tout cela, nous le prouverons, j'en ai la confiance, mais il n'est pas permis à des catholiques de traiter avec cette légèreté présomptueuse l'enseignement de nos théologiens et de la tradition.

IV

Il s'est trouvé un grand Pape qui a fait une étude approfondie de cette question, c'est Benoît XIV. Ce Pape a tracé d'une main sûre les principes qui doivent nous guider dans la recherche des signes de la possession. Nous retrouverons ces principes, consacrés par l'autorité de l'Église, dans le rituel romain. Nous en donnons la substance, et nous

en reproduisons les expressions. Qu'il s'agisse des exorcismes, qu'il soit question de la canonisation des saints et de l'examen critique des miracles, ces principes doivent être respectés, le théologien ne peut pas *prudemment* s'en écarter.

Nous empruntons ces citations au rituel romain, titre X, chapitre « de l'exorcisme des possédés du démon ».

« L'exorciste doit être un prêtre pieux, prudent, d'une vie intègre, humble et désintéressé. Avant tout, il ne doit pas croire facilement qu'une personne est possédée du démon, et il doit se souvenir des règles et des signes qui lui permettront de ne pas confondre le possédé avec les malades, quelle que soit, d'ailleurs, leur infirmité. Quelles sont donc ces marques de la possession ?

« Parler facilement et comprendre une langue qu'on n'a jamais apprise; voir et faire connaître des choses éloignées et cachées; faire des actes qui supposent des forces qui sont au-dessus de l'âge et de la condition du sujet. On peut ajouter à cette nomenclature d'autres phénomènes du même genre. Plus ces phénomènes sont nombreux, plus sont grandes aussi les probabilités en faveur de l'intervention du démon.

« Pour mieux s'éclairer, l'exorciste interrogera le possédé; après avoir fait la cérémonie de l'exorcisme, il lui demandera ce qu'il a éprouvé dans son âme et dans son corps, il connaîtra ainsi les paroles qui ont une influence plus efficace sur le mauvais esprit, et il s'en servira plus souvent.

« Qu'il n'oublie pas les feintes et les ruses dont se servent les démons pour tromper l'exorciste, ils ont l'habitude de mentir, de ne révéler leur présence qu'avec de grandes difficultés, afin d'éloigner l'exorciste fatigué et découragé et de faire croire que le sujet n'est pas tourmenté par le démon.

« D'autres fois, après s'être manifestés un instant, ces esprits se cachent, ils cessent de tourmenter le malade pour lui faire croire qu'il est délivré... ils font naître toutes sortes de difficultés pour que le malade ne se soumette pas à l'exorcisme et que son état lui paraisse une maladie naturelle, *infirmi-tatem esse naturalem*; ils le plongent dans le sommeil pendant l'exorcisme et lui donnent une vision qui le trompe sur son état; ils lui inspirent le désir de repousser les

ministres de l'Église et de s'adresser aux mages et aux devins, en lui faisant croire que ces sorciers lui ont jeté un sort. Elles sont innombrables les ruses du démon, l'exorciste ne prendra jamais trop de précautions pour les déjouer¹. »

Tel est l'enseignement de Benoît XIV et de tous les théologiens. Aujourd'hui encore, l'Église en fait la règle de conduite du prêtre qui exorcise les possédés; elle s'en inspire dans les procès canoniques touchant la canonisation des saints, elle en adopte les critères pour distinguer les phénomènes qui sont ou naturels ou préternaturels, ou démoniaques ou divins.

Je m'incline avec respect devant ces leçons de l'Évangile, ces enseignements et cette pratique constants de l'Église, ces sages et hautes prescriptions de Benoît XIV, dans son ouvrage magistral sur la canonisation des saints, devant ces thèses si fermes des théologiens qui s'inspirèrent de l'Évangile, de la tradition, des papes et des faits les mieux constatés.

Aussi bien, au début de ses instructions sur les exorcismes des possédés, Benoît XIV insiste sur un point capital. Il recommande à l'exorciste, avant de recourir aux prières et aux cérémonies liturgiques, de s'assurer que la possession est réelle, que le sujet *n'est pas un pauvre malade dont la bile est agitée*; nous dirions aujourd'hui un hystérique ou un névrosé, que le médecin peut guérir, et que les prières tragiques de l'exorcisme pourraient épouvanter.

Or, pour constater, comme le veut Benoît XIV, que l'on ne se trouve pas en présence d'un malade, il est évident qu'il faut recourir aux lumières de ceux qui s'occupent de la guérison des maladies, c'est-à-dire de l'homme de science, du médecin. Le diagnostic sera donc l'œuvre simultanée du médecin et du théologien, il ne sera pas l'œuvre exclusive de l'un ou de l'autre, et c'est dans cet accord de la science et de la foi que l'on trouvera les garanties nécessaires pour éviter l'erreur.

1. Rituale Romanum, titulus X, caput primum, *De exorcisandis obsessis a dæmonio*.

J'estime que cette doctrine est large, sûre, et que la raison peut s'en contenter. Si le médecin parvient à établir par des preuves scientifiques certaines que le sujet est hystérique, que ses contorsions, ses accès de clownisme, ses crises de fureur et de rage, la dépravation qu'il révèle dans ses goûts, dans ses gestes, dans ses paroles indiquent un trouble naturel et profond dans le cerveau et dans le système nerveux; qu'un traitement approprié, et l'isolement feront cesser, disparaître définitivement ces symptômes et ces manifestations effrayantes; que les antécédents du malade, l'hérédité, le milieu et l'entourage habituel de sa vie expliquent suffisamment le caractère quelquefois obscène de ses hallucinations et de ses cris, si le médecin établit cela scientifiquement, sans engouement pour les hypothèses audacieuses en vogue, il faudra bien tenir compte de son sentiment. C'est le cas de rappeler la prescription de Benoît XIV : *Si votre sujet n'est pas un malade que la science peut guérir.*

Dans certains cas, le sujet est à la fois *hystérique et possédé*. Par l'hystérie le sujet relève du médecin. Voilà une fille débauchée qui a couru les rues, et qui vient échouer dans un hôpital. Son cerveau est hanté par les images obscènes de tout son passé; ces images expliquent ses rêves; ses rêves habituels expliquent ses hallucinations, ses paroles, ses gestes, ses mouvements, dans le désordre des crises que la raison et la volonté ne dominent plus, et ne savent plus discipliner. Qui voudrait contester l'hystérie?

Mais il arrive aussi que d'autres symptômes, d'autres phénomènes, des épiphénomènes *qui ne sont pas de la compétence du médecin*, viennent, dans l'évolution de la maladie, se surajouter aux désordres de l'hystérie, en modifier le caractère, et déceler la présence d'une cause étrangère et intelligente qui trouve ici un milieu favorable à son action. Ce sujet est *hystérique*, j'en conviens; mais il est aussi autre chose, il est *possédé*, et si le théologien a besoin du médecin, celui-ci ne peut pas se passer du concours du théologien s'il veut expliquer scientifiquement l'état psychique total de son sujet.

Des adversaires incrédules et rationalistes, dont M. l'abbé

Véronet accepte trop légèrement les conclusions, refusent de reconnaître la sagesse de cet enseignement de Benoît XIV et des théologiens. Ils énumèrent les règles du rituel, et ils s'écrient : « Cela n'est pas scientifique ! » Les esprits simples se laissent prendre à ces déclarations ; ils tremblent devant les hypothèses les plus fantaisistes, par lesquelles on essaie aujourd'hui d'ébranler la foi dans les âmes, ils restent persuadés que nous n'avons aucun moyen scientifique de distinguer le naturel et le préternaturel.

Au fond de tout cela, il y a un malentendu qu'il importe de dissiper.

Qu'il ne soit pas toujours facile de démontrer par des raisons empruntées *aux sciences naturelles*, à la biologie, à la physiologie la réalité de l'intervention d'une cause étrangère dans tous les phénomènes qui caractérisent la possession, j'en demeure certain, et qui voudrait le contester ?

Mais, en dehors des arguments empruntés aux *sciences naturelles*, nous trouvons d'autres arguments, d'une très haute valeur, empruntés *aux sciences religieuses*, à la philosophie morale, à la théologie, à l'observation de l'âme et de ses facultés. Les arguments présentés par les plus grands génies ont une autorité incontestable et forcent l'adhésion de notre esprit.

Ne dites pas : « Ce fait de possession n'est pas scientifique », votre raisonnement serait faux. Contentez-vous de dire : « Ce phénomène de possession n'est pas *encore* démontré par les *sciences naturelles*, mais il est démontré par les *sciences religieuses*, et la certitude religieuse vaut bien la certitude biologique, ou physiologique. » Il n'est rien de plus téméraire que de nier *a priori* la valeur des signes du préternaturel, posés par Benoît XIV, parce que les sciences naturelles ne peuvent pas encore nous en donner une preuve évidente, et de négliger l'autorité incontestable de la science religieuse qui est une science réelle, d'un ordre différent.

IV

Que le médecin choisisse donc avec soin les moyens physiques qui lui permettront de rétablir l'équilibre dans le système

nerveux, dans ce cerveau détraqué, je le veux bien. Que la guérison du sujet par des moyens physiques soit quelquefois suivie de la guérison dans l'ordre moral, c'est encore possible, car le médecin peut faire disparaître les conditions physiques, favorables à l'action incontestable d'une puissance étrangère. Il faut, cependant, observer que dans certains cas de possession tous les moyens employés par la science échouent, et ne déterminent ni guérison, ni amélioration, tandis qu'une prière, une invocation produira quelquefois instantanément la guérison que la thérapeutique des savants n'a pas pu obtenir.

Que le lecteur lise avec attention les savants et sages articles sur le démonisme qui ont paru dans cette revue, il restera convaincu par les témoignages décisifs des auteurs païens et des Pères de l'Église de la réalité des possessions démoniaques. Cette réalité possède tous les caractères d'un fait historique certain. Aujourd'hui même dans certains groupes spirites, affranchis de la suggestion, de l'hallucination, de la superstition, de la mauvaise foi, nous pouvons encore être témoins des mêmes phénomènes de possession. Les garanties d'observation scientifique et de sincérité n'y manquent pas.

C'est ainsi que des faits positifs et l'enseignement toujours identique de nos théologiens à travers les siècles viennent confirmer les déclarations de l'Église et produisent la certitude touchant la réalité des possessions.

Je pourrais m'arrêter là, dans une controverse avec des catholiques qui n'ont pas rejeté l'enseignement de la foi, et leur rappeler qu'il serait bien téméraire de nous opposer les hypothèses contestables et éphémères de certaines sciences. Soyons catholiques, soyons prêtres, et ne rougissons pas de la vérité, si impopulaire qu'elle soit. Nous y perdons beaucoup et nous n'y gagnons rien.

Mais, je ne m'adresse pas seulement à des catholiques, je parle aussi aux incrédules. Le problème de la possession se présente alors sous un aspect nouveau; c'est ainsi que nous allons l'examiner.

(*A suivre.*)

Élie MÉRIC.

LA LÉVITATION DU CORPS HUMAIN

(Suite)

L'autre document est un rapport médical relatif à huit personnes de la paroisse de Langres, diocèse de Bayeux, également prétendues possédées. Voici ce rapport :

« Nous soussignés, Nicolas Andry, conseiller, lecteur et professeur royal, docteur, régent et ancien doyen de la Faculté de médecine de Paris, censeur royal des livres, etc., avons examiné avec tout le soin possible le mémoire qu'on nous a présenté; en conséquence de quoi, certifions avoir trouvé dans ledit mémoire quatre cas singuliers qui nous paraissaient passer les forces de la nature et ne pouvoir être attribués à aucune force physique, savoir :

« 1^o Que les personnes y mentionnées...

« 2^o Que souvent elles pèsent, dans le temps de leur syncope, au moins le double de ce qu'elles pèsent dans leur état naturel, de sorte que deux hommes ont eu quelquefois de la peine à porter un enfant de dix ans. Bien plus, que quatre hommes n'ont jamais pu, plusieurs fois et en différents temps, enlever une autre de terre où elle était étendue, quelque effort qu'ils fissent pendant un temps considérable; et dès qu'un prêtre y fut arrivé et qu'il eut commandé au démon de lui rendre la connaissance et la liberté de se relever elle-même, elle recouvra l'une et l'autre. De plus, que deux hommes la portant un autre jour, dans ce même état, deux autres hommes s'étant joints à eux pour les aider à la porter, son corps devint tout à coup si pesant qu'ils eurent toute la peine à gagner sa maison, quoique proche, déclarant

qu'ils auraient eu moins de peine à porter chacun un sac de blé.

« 3°

« 4° Qu'il y en a une qui, voulant se jeter un jour par la fenêtre d'un escalier d'un second étage, demeura suspendue debout en l'air, sans aucun appui sous les pieds, et sans tenir à rien, pendant tout le temps qu'il fallut pour monter à cet étage et la retirer. Qu'elle s'est mise une autre fois un talon sur le bord extérieur du linteau de la fenêtre d'une chambre, l'autre pied en l'air, et tout le corps penché sans se tenir à rien. Qu'elle s'est assise sur le bord intérieur d'un puits, tout le corps en dedans, sans aucun appui sous les pieds, et pendant tout cela toujours en syncope.

« Lesquelles choses énoncées dans ces quatre articles, certifions comme ci-dessus passer les forces de la nature et ne pouvoir être attribuées à aucune force physique; le tout sans prétendre rien aux autres articles qui peuvent être du ressort de la physique et de la médecine.

« ANDRY,

« WINSLOW.

« Fait à Paris, le 4 mars 1834.

« Après avoir lu et examiné le mémoire ci-dessus, après avoir appris de plus l'inutilité des remèdes employés par les médecins, nous croyons que la physique ne peut expliquer quelques-uns des faits énoncés, tels, par exemple, que d'être suspendu en l'air sans tenir à rien, etc., et que la nature toute seule, en santé ou en maladie, ne les peut produire.

« En foi de quoi, adhérant aux quatre articles extraits par nos confrères, MM. Andry et Winslow, sans rien décider sur les autres articles, nous avons signé à Paris, ce 7 mars 1835.

« CHOMEL, *conseiller, médecin du roi, associé vétérân de l'Académie royale des sciences et docteur régent de la Faculté de médecine de Paris;*

« CHOMEL FILS, *docteur régent de la Faculté de médecine de Paris.* »

III

Les lévitations ont eu souvent une telle durée qu'elles ont pu se fixer nettement dans la mémoire des artistes et être reproduites par la peinture et la gravure.

Le musée du Louvre possède un tableau de Murillo, catalogué sous le n° 550 *bis* et appelé le *Miracle de San Diego* (fig. 14).

La figure 15 est la réduction d'une gravure faite d'après un tableau de Nic. La Piccola; il représente saint Martin de Porres, qui était mulâtre et de l'ordre des Frères Prêcheurs, se précipitant à travers les airs vers un crucifix placé sur l'autel ¹.

Dans la figure 16, on voit saint Pierre d'Alcantara s'élever également vers un crucifix ². Dans la figure 17, c'est le même prodige avec sainte Jacinthe.

Les figures 18, 19, 20 et 21 se rapportent à saint Joseph de Cupertino, l'homme qui posséda au plus haut degré cette singulière propriété. La figure 18 le montre volant vers l'hostie au moment de la bénédiction, la figure 19, arrivant à travers les airs jusqu'au pape Urbain VII pour lui baiser les pieds; la figure 20, volant dans une église par-dessus la tête des assistants pour se porter vers une statue de la Vierge. Enfin dans la figure 21, il s'élève en consacrant l'hostie ³. On m'a signalé de plus un tableau du cavalier Mazzanti, gravé en 1780 par Gaspard Froy et représentant Joseph de Cupertino, partant de son monastère dans les airs, en présence de deux moines ⁴.

1. Saint Martin de Porres présentait souvent aussi le phénomène de la bilocation. (RIDER, *Mystique*, II, 188.)

2. RIDER, *Mystique*, II, 592.

3. Je connais, dit Césaire d'Heisterbach (liv. IX, c. 30) un prêtre, de notre ordre, qui par une faveur de Dieu, toutes les fois qu'il dit la messe avec dévotion, est élevé d'un pied en l'air pendant tout le canon jusqu'à la communion; s'il dit la messe plus vite ou moins dévotement, ou s'il est dérangé par le bruit des assistants, cette faveur lui est ôtée.

4. On rapporte que lorsque, en 1650, le duc de Brunswick arriva à Assise, l'aspect du saint qui se mit à planer au-dessus du sol en lisant sa messe le détermina à embrasser le catholicisme. (*Psych. Stud.*, 4, 24, 247.) Un jour, lors d'une de ses lévitations, saint Joseph de Cupertino retomba sur le sol. Le Frère Junipero se précipita vers lui; il ne put empêcher la chute, mais il raconta que le

La figure 22 montre saint Thomas de Cora s'élevant au moment où il donne la communion.

La figure 23 se rapporte au Frère Humile de Bisignano, de l'ordre des Mineurs réformés de la province de Calabre, mort en 1631.

J'ignore quel est le personnage que représente la figure 24 exécutée d'après une admirable statuette en bois appartenant à M. Gagneur de Patornay.

On connaît huit planches différentes d'une gravure représentant le pape Pie VII en lévitation, avec cette inscription :

PIUS VII, PONT. MAX,

Savonæ in extasim iterum raptus, die assumptionis

B. Mariæ V.

XIII Kalendas Septembris 1811

Une gravure italienne représente sainte Catherine de Sienne se tenant en l'air pendant que des prêtres écrivent ses paroles. Une autre représente la même sainte également en l'air avec l'inscription :

S. Caterina miracolosamente transporta in Siena.

IV

J'en ai, je crois, assez dit pour montrer que la lévitation est un phénomène parfaitement réel et beaucoup plus commun qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord.

Les lecteurs qui voudront approfondir davantage la question pourront lire : Dans la *Mystique divine, naturelle et diabolique* de GËRRES ¹, les chapitres XXI, XXII et XXIII du

corps du saint lui avait paru *léger comme un fêtu de paille*. (GORRES, II, 257.) Joseph de Cupertino, malade depuis l'âge de sept ans, s'habitua dès cette époque à l'abstinence par esprit de mortification. Pendant le carême des Franciscains, du 6 janvier au 10 février, il ne mangeait qu'une fois par semaine. Durant les six autres semaines du carême, il mangeait le dimanche et le jeudi, quelques herbes amères, quelques fèves ou fruits, et ne prenait rien les autres jours. Il tombait en extase cataleptique à l'église en entendant certains chants, certaines musiques. Il mourut à soixante ans.

1. Traduction française en 5 volumes. Paris, Poussielgue, 1882.

2^e volume (De la marche extatique... Comment les extatiques s'élèvent en l'air... Du vol dans l'extase... Explication de ces phénomènes) et le chapitre xix du 4^e volume (Du vol diabolique... Comment ce phénomène est commun aux extatiques et aux possédés);

Dans la *Mystique divine* de l'abbé RIBET ¹, le chapitre xxxii du 2^e volume (Dispense de la loi de pesanteur... Suspension, ascension, vol extatique... Agilité surnaturelle en dehors de l'extase. Courses aériennes de sainte Christine l'admirable... Énergie de cette attraction ascensionnelle... Marche sur les eaux... Explication de ce phénomène);

Enfin dans la *Physique de la Magie* que vient de publier récemment en Allemagne le baron KARL DE PREL, le chapitre vii du 1^{er} volume, chapitre qui a pour titre : *Gravitation et lévitation* et où le savant auteur essaie d'établir une théorie physique du phénomène basée sur la polarisation de la pesanteur.

J'espère être agréable à mes lecteurs en donnant ici un long extrait de ce chapitre dont je dois la traduction au Dr Hahn, bibliothécaire de la Faculté de médecine à Paris.

Le langage humain n'est pas le résultat du raisonnement scientifique; il a pris naissance avant toute science. C'est ce qui fait que les termes par lesquels on désigne les phénomènes naturels ne sont pas conformes à la doctrine scientifique mais à l'idée que s'en faisait l'homme préhistorique. Celui-ci ramenait toujours les choses de la nature à sa propre mesure et là où, par exemple, il voyait du mouvement, il supposait la vie. Encore aujourd'hui mouvement et vie restent associés dans le langage; ainsi lorsque le vent agite les feuilles d'un arbre on dit qu'elles se meuvent. Le naturaliste devrait, rigoureusement, protester contre de semblables expressions, qui désignent le phénomène tel que nous le voyons mais non tel que nous le comprenons. La science est donc constamment obligée de parler la langue de l'ignorance, celle des conceptions préhistoriques de l'univers; et ce qui prouve quelles profondes racines celles-ci ont conservées en nous, c'est le plaisir que nous fait éprouver la poésie. Le poète lyrique qui donne la vie à la nature inanimée flatte ces conceptions primitives qui sommeillent au fond de notre être, transmises à nous par hérédité.

1. Paris, Poussielgue, 1883. 3 vol. gr. in-8.

Notre langage renferme encore un bon nombre de ces éléments paléontologiques, et bien des traces de cette interprétation subjective des phénomènes naturels se retrouvent non seulement pour notre sens interne mais pour tous nos sens. Il en résulte une grande confusion dans les discussions scientifiques.

Lorsque nous ramassons une pierre, il nous semble qu'une sorte d'activité émane de cette pierre, qu'elle fait comme un effort pour se rapprocher du sol en pesant sur notre main, c'est ce sentiment que nous exprimons en disant : « La pierre est lourde. » Nous pensons désigner ainsi la nature de la pierre. Ce sentiment s'est à un tel point généralisé que chacun de nous se croit autorisé à dire : « Tous les corps sont pesants. » Voilà encore une expression contre laquelle le naturaliste devrait protester; car pris en lui-même, un corps n'est pas lourd; il ne semble le devenir que lorsqu'il se trouve dans le voisinage d'un autre corps qui l'attire. Notre langage moderne transforme le fait d'attraction passive en une propriété de la pierre; il place dans la pierre même la cause de la pesanteur qui réside en dehors d'elle. Étant donné que la terre attire la pierre tenue dans la main (nous faisons abstraction de l'attraction réciproque de la pierre sur la terre, pour plus de simplicité), la pierre paraît être lourde, mais ce n'est là qu'une apparence; si nous pouvions supprimer la terre, il serait facile de le constater; alors seulement la véritable nature de la pierre apparaîtrait et celle-ci se montrerait sans poids. Si nous replaçons la terre à proximité de la pierre, son état naturel se trouverait modifié; c'est ce que nous appelons *pesanteur*. Bref le mot pesanteur indique un rapport entre deux corps et non la nature de l'un d'eux; c'est la constatation d'une action exercée sur la pierre, mais non l'énoncé d'une cause résidant en elle. Ce n'est pas dans la pierre qu'il faut chercher la cause de la pesanteur mais hors d'elle et, si cette cause vient à être supprimée, la pierre cesse d'être pesante. C'est en se servant de ce même langage de l'ignorance que les astronomes disent que la terre pèse des milliards de kilogrammes; mais, si nous pouvions supprimer le soleil (et toutes les étoiles fixes), le poids de la terre serait nul. Si nous faisons disparaître le corps attractif, l'autre n'est naturellement plus attiré, car c'est uniquement dans l'attraction que consiste la pesanteur. En un mot, la gravitation ne caractérise d'aucune façon l'état effectif et invariable des corps.

Mais, dira-t-on, ces considérations sont assez stériles puisqu'en raison de l'impossibilité où nous sommes de nous soustraire à l'attraction de la terre, des corps sans pesanteur ne peuvent s'offrir à notre examen. Cette réflexion n'est pas juste. Certainement nous ne pouvons supprimer la terre; mais peut-être sa force d'attraction pourrait-elle être annulée par la mise en jeu de forces capables de transformer, sous des conditions données, la gravitation ou lévitation. Nous connaissons une force de ce genre opposée à la gravitation : c'est le

magnétisme minéral. De plus, de nombreuses observations faites dans le domaine de l'occultisme se rapportent précisément à la lévitation, phénomène qui doit son nom à ce que l'on y voit la pesanteur naturelle des corps diminuée ou abolie. Des milliers de témoins assurent avoir vu des tables rester suspendues en l'air, rien qu'en appliquant les mains sur elles, ou même en les tenant au-dessus d'elles à une certaine distance. Voilà cinquante ans que les spirites affirment le fait; leurs adversaires, au lieu d'examiner la chose, répondent simplement : « La lévitation est impossible, parce qu'elle est contraire à la loi de gravitation. » C'est la répétition continuelle de la scène caractérisée par une ancienne réponse d'oracle : « Il entra un sage et avec lui un fou : le sage examina avant de juger; le fou jugea avant d'examiner. »

L'exemple de l'aimant suffit déjà à prouver que, dans certaines circonstances, la lévitation est possible; reste à savoir si elle peut se présenter encore dans d'autres conditions. Du moment qu'une exception à la loi de gravitation est constatée, d'autres sont, sans doute, possibles. Il peut exister dans la nature d'autres forces capables de l'emporter sur la force d'attraction de la terre. Une première raison de ne pas opposer à cette hypothèse une fin de non recevoir, c'est que nous ne savons même pas en quoi consiste la gravitation. Nous en constatons les effets, mais son mode d'action physique nous échappe. Tous les physiciens savent que le processus de l'attraction est encore une énigme. La science aurait donc des raisons majeures pour examiner le phénomène de la lévitation; il est évident en effet que la connaissance des conditions sous lesquelles la gravitation se trouve annulée ne peut qu'éclairer le phénomène même de la gravitation. Il est non moins évident, d'après tout ce qui précède, que la lévitation ne peut être comprise qu'à la lumière de nos notions sur la gravitation : c'est donc par l'étude de celle-ci que nous devons commencer.

Newton, le premier, a donné la démonstration rigoureuse de la gravitation déjà soupçonnée dans l'antiquité. Voici l'énoncé de la loi qu'il a établie : « Tous les corps s'attirent en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance. » Ce fut la première loi terrestre à laquelle on attribua une valeur universelle; elle est vraie pour la pierre lancée par un gamin aussi bien que pour la comète qui arrive des profondeurs de l'espace. Tel est le fondement sur lequel a pu s'établir la science moderne de l'astro-physique; science qui part de ce principe que toutes les lois terrestres, loi de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, etc., ont une valeur universelle. Newton savait bien qu'il n'avait découvert que la loi de la gravitation mais non sa cause. Il a lui-même avoué ne pas connaître la nature de la gravitation. Il dit : « Je n'ai pu encore réussir à déduire des phénomènes observés la raison de cette gravitation; je ne forge pas des

hypothèses (*hypotheses non fingo*¹). » Dans une lettre à Bentley, il dit : « La gravitation doit être occasionnée par quelque impulsion qui agit d'une façon continue et d'accord avec certaines lois, je laisse à mes lecteurs le soin de juger s'il s'agit d'une impulsion matérielle ou immatérielle. »

Le problème à résoudre ne se range donc pas sous la rubrique *Gravitation*, mais sous la rubrique *Gravitation et Lévitation*. Voici ce que dit Newton dans sa lettre à Bentley : « Il est inconcevable que la matière brute, inanimée, puisse agir sur la matière, à distance, sans un intermédiaire matériel. » Pour expliquer cette action à distance, nous pouvons, d'après les règles de la logique, énoncer sous deux formes différentes la proposition de Newton et dire, ou bien : « Il est concevable que la matière animée puisse agir à distance », ou bien : « Il est concevable que la matière inanimée puisse agir à distance par intermédiaire. » La première formule renonce à une solution scientifique et suppose la matière animée, comme l'a fait d'abord Maupertuis et récemment Zoellner. La dernière formule reste dans le cadre des sciences naturelles et implique une conception qu'on trouve déjà chez Newton. Celui-ci supposait l'espace partout occupé par une matière, l'éther, véhicule des phénomènes tels que chaleur, lumière, gravitation, électricité, etc. Avant même la publication de son ouvrage, il écrivait à Boyle : « C'est dans l'éther que je cherche la cause de la gravitation. » De même que la loi de la gravitation n'a pu être découverte que par la généralisation d'une loi terrestre, de même nous ne pouvons découvrir la cause de la gravitation qu'en donnant une valeur cosmique à une force terrestre agissant à distance. La science astronomique ne devient une possibilité humaine qu'en présupposant l'universalité des lois terrestres; car celles-ci seules sont accessibles à une vérification expérimentale.

Il existe une force terrestre agissant à distance, qui nous paraît appropriée à l'explication de la gravitation : c'est l'électricité. Dans un mémoire sur « Les forces qui régissent la constitution intérieure du corps » publié en 1836 et reproduit par Zoellner², Mossoti a déjà fait ressortir que la gravitation peut être considérée comme une des conséquences qui régissent les lois de la force électrique. Faraday voulait déterminer expérimentalement les relations qui pouvaient exister entre la gravitation et l'électricité. Il parlait de cette prémisse que, si ces relations existent, *la gravitation devait renfermer quelque chose qui correspondrait à la nature duale et antithétique des forces électro-magnétiques*. Il avait bien reconnu³ qu'au cas où une semblable qualité existerait « il n'y aurait pas d'expressions assez fortes pour faire ressortir l'importance de ces relations ». En effet ce serait

1. NEWTON, *Principia*, III.

2. ZOELLNER, *Wissenschaftl. Abhandl.* 417-459.

3. FARADAY, *Rech. expér. sur l'électricité*.

là un fait d'une importance tout à fait extraordinaire, car alors la pesanteur ou gravitation se présenterait à nous comme une *forme modifiable sous certaines conditions*, et sa démonstration aurait pour la science une valeur plus grande que toute autre découverte. Les expériences de Faraday ne donnèrent pas, il est vrai, de résultat positif, mais ce physicien n'en conserva pas moins la ferme conviction que ce rapport existe. Il est fâcheux que Faraday n'ait pas cherché à découvrir ces relations là où elles existent réellement, c'est-à-dire dans les phénomènes de lévitation de l'occultisme.

En 1872, Tisserand a fait de son côté à l'Académie des sciences¹ une communication sur : « Le mouvement des planètes autour du soleil d'après la loi électro-dynamique de Weber. » Il a prouvé que les mouvements des planètes s'expliquent aussi bien par la loi de Weber que par celle de Newton, et que cette dernière n'est qu'un cas particulier de la précédente. Plus récemment Zöllner est revenu à cette idée : « La loi de Weber, dit-il, tend à se dévoiler à l'esprit humain comme une loi générale de la nature, régissant aussi bien les mouvements des astres que ceux des éléments matériels... Les mouvements des corps célestes s'expliquent, dans les limites de notre observation, aussi bien par la loi établie par Weber pour l'électricité que par la loi de Newton. Mais, comme celle-ci n'est qu'un cas particulier de la loi de Weber..., il faudrait, conformément aux règles d'une induction rationnelle, substituer cette dernière loi à la loi de Newton pour l'étude des actions réciproques entre particules matérielles en repos ou en mouvement². »

Si donc la pesanteur ou la gravitation est un phénomène électrique, elle doit être modifiable et polarisable par les influences magnétiques et électriques. C'est ce que prouve l'aimant quand il agit en sens inverse de la pesanteur. Celle-ci dépend de la densité et de la cohésion des molécules; la cohésion elle-même ne serait que de l'électricité enchaînée.

L'hypothèse qui fait de l'attraction du soleil sur les planètes un phénomène électrique gagnerait en vraisemblance si l'attraction que Newton attribue à la lune et dont l'effet se traduit par les marées, pouvait être imitée électriquement; or, si d'un liquide on approche un bâton d'ambre rendu électrique par le frottement, on voit se former à la surface de ce liquide une sorte de renflement en bourrelet. — Cette hypothèse gagnerait encore en vraisemblance si l'on pouvait mettre en évidence, dans notre système solaire, le fait de la répulsion électrique. C'est précisément le cas de la queue des comètes. Le noyau des comètes, en sa qualité de masse fluide parsemée de gouttelettes, est soumis à l'action de la gravitation et obéit à la loi de Kepler. La

1. *Comptes rendus*, 30 sept. 1872.

2. ZÖLLNER, *Natur der Kometen*, 70, 127, 128.

queue, c'est-à-dire les vapeurs formées aux dépens du noyau, se comporte d'une façon toute différente. Ces vapeurs ne sont pas attirées par le soleil, mais repoussées par lui selon le prolongement de la ligne droite qui relie le soleil au noyau et qu'on appelle le rayon vecteur. Tout liquide en voie de vaporisation s'électrise, comme on le sait; nous sommes donc autorisés à supposer que les vapeurs développées aux dépens du noyau cométaire sous l'influence de la chaleur solaire sont également électrisées. Comme les électricités de même nom se repoussent, il y aurait lieu de penser que la queue des comètes subit sa répulsion tout simplement parce qu'elle est chargée d'une électricité de même nom que celle du soleil. Mais, lorsque les comètes se rapprochent du soleil vers l'époque du périhélie, le processus d'ébullition qui a débuté à la surface de la comète doit gagner de plus en plus en profondeur, et il peut arriver que de nouvelles substances chimiques y prennent part et que le signe de l'électricité dont les vapeurs sont chargées vienne à changer, c'est-à-dire que ces vapeurs acquièrent une électricité de nom contraire à celle du soleil¹. Dans ces conditions et en raison de l'universalité supposée des lois de la nature, il pourrait se former une queue de comète dirigée vers le soleil, c'est-à-dire attirée par lui comme le noyau lui-même. C'est par ce raisonnement que Zoellner expliquait l'apparence présentée par la comète de 1823 qui présentait deux queues, l'une dirigée vers le soleil, l'autre en sens opposé, et faisant ensemble un angle de 160°².

L'examen de ce phénomène cosmique nous permet de supposer que la gravitation est identique avec l'attraction électrique, mais que par le changement de signe de l'électricité, la gravitation peut être changée en lévitation et réciproquement. Il en résulte pour la science la possibilité de modifier ou d'abolir la pesanteur dans des conditions soumises à des lois. Si la science réussissait à déterminer ces conditions et à en faire l'application technique aux mystères de la nature, la vie humaine s'en trouverait modifiée plus profondément que par toutes les découvertes faites jusqu'à ce jour. L'hypothèse de Faraday attribuant à la gravitation le caractère antithétique de l'électricité serait vérifiée; nous pourrions l'appliquer, et, du même coup, les phénomènes de lévitation si nombreux dans l'occultisme perdraient leur caractère paradoxal...

1. Il ressort des expériences de M. Bennet (*La lumière électrique*, n° du 16 janvier 1892, p. 104 et suiv. (que le simple contact de métaux ou autres substances ayant une affinité différente pour le fluide électrique peut changer le sens de l'électrisation.

2. ZOELLNER, *Wissensch. Abhandl.* II, 2, 632-640.

Albert de ROCHAS.

(A suivre.)

LE MÉDIUM POLITI A PARIS

Le Récit de M. R. De Albertis.

Nouvelles expériences de M. de Rochas, sur l'extériorisation de la sensibilité à grande distance.

Nous avons promis de revenir sur les séances que le médium romain, M. Auguste Politi, a tenu dernièrement à Paris. On avait annoncé que M. de Rochas en aurait parlé dans l'*Indépendance belge*. Maintenant, le colonel nous informe qu'il devait, en effet, donner à ce journal une série d'articles sur les sciences psychiques, mais que les occupations de son installation nouvelle à Grenoble et à l'Agnélas l'avaient empêché jusqu'ici de donner suite à son projet. « Du reste, ajoute-t-il, j'aurais fort peu parlé de Politi, qui ne nous a donné qu'une répétition affaiblie des phénomènes d'Eusapia. » Le colonel se propose d'en reparler, toutefois, au point de vue des transmissions des contractures à très longues distances — expériences que le colonel a reprises à l'Agnélas avec un de ses anciens sujets (M^{lle} Lux, de l'*Extériorisation de la sensibilité*), qu'il avait fait venir de Paris.

Le seul récit *complet* des séances données par Politi à Paris est, pour le moment, celui qui a été publié dans le *Messagero* de Rome, par M. Richard De Albertis.

M. De Albertis est un brillant publiciste italien qui a habité longtemps Paris, et qui revient chaque année passer trois mois à Joinville-le-Pont (Seine), ayant épousé une Française: Il a beaucoup voyagé en Extrême-Orient, où il avait tout d'abord été envoyé par son gouvernement étudier les places chinoises; il y fonda ensuite une entreprise indus-

trielle et commerciale qui lui procura des richesses. C'est dire qu'il ne s'agit pas d'un vulgaire *barnum*, mais d'un homme absolument désintéressé dans les recherches médiumniques; enfin, d'un homme à l'esprit ouvert, ainsi qu'il paraît, d'ailleurs, par le rapport des séances qu'il a publié et que nous allons résumer pour nos lecteurs.

Ces détails ne sont pas dépourvus d'importance. En effet, ainsi qu'on le verra plus loin, M. De Albertis s'est trouvé à Paris dans une position assez embarrassante — disons même assez fausse — vis-à-vis des autres expérimentateurs du groupe. Il ne lui fallait pas beaucoup d'esprit pour le comprendre; il lui en a fallu, peut-être, pour reconnaître que cela tenait uniquement à la force des circonstances, et pour ne pas s'en fâcher. Il avait traité avec Politi, au nom de M. de Rochas et de son groupe, pour le faire venir en France. Il n'avait pas précisément *accompagné* le médium romain à Paris, comme nous l'avons dit dans la note qui se trouve à la page 283 de la livraison de septembre, et qui — soit dit en passant — ne doit pas être mise sur le compte de M^{me} Ellen Letort, auteur de l'article dont ladite note est précédée. Mais enfin, il s'est trouvé à Paris en même temps que Politi; il a assisté, presque malgré lui, à la plupart des séances; les phénomènes se produisaient surtout autour de lui. M. De Albertis a éprouvé le besoin d'expliquer cette affaire, spécialement à l'intention des gens qui n'ont pas beaucoup d'expérience à ce sujet; il l'a fait avec une chaleur qui ne paraît pas jouée, avec une franchise que l'on sent être sincère.

LES TRANSMISSIONS DES CONTRACTURES COMMENT ON PEUT RECONNAÎTRE UN VRAI MÉDIUM

D'ailleurs, parmi les phénomènes observés chez Politi, à Paris, il en est un certain nombre pour lesquels le moindre soupçon ne paraît pas justifié. Cela s'est produit surtout au sujet des expériences auxquelles M. de Rochas a fait allusion dans la lettre dont il est parlé plus haut et qui se rapportent à ce qu'il appelle la « transmission des contractures ».

« Les personnes qui désirent s'occuper de ces recherches, écrit M. De Albertis, et qui n'ont pas de temps à perdre autour d'un guéridon, apprendront sans doute avec satisfaction la possibilité de reconnaître assez facilement les vrais des faux médiums, sans avoir recours à la camisole de force, aux cages et aux ligotements. Le colonel de Rochas, déjà bien connu par ses travaux sur l'extériorisation de la sensibilité, a pensé qu'un médium doit être doué de certaines facultés physiologiques, différentes de celles des autres hommes; que son organisme doit sans doute offrir quelque anomalie cachée ou manifeste, de façon à révéler l'étrange puissance qu'il s'attribue. Un homme qui soulève en l'air une table rien qu'en posant une main dessus: qui transporte des objets d'un endroit à un autre, sans y toucher; qui produit l'apparition passagère de fantômes, ne peut pas précisément être pareil à tous les autres mortels. »

M. De Albertis rappelle que les savants eux-mêmes ont, jusqu'à présent, négligé ces observations. Les médiums ont presque toujours refusé de s'y soumettre, ou s'y sont soumis de mauvaise grâce. « Les spirites purs, qui sont encore plus intransigeants que les antispirites et souvent aussi plus sots, au lieu d'insister afin que les sujets subissent les examens dont il s'agit et qui auraient donné les premières garanties que l'on a le droit d'exiger avant d'accepter des phénomènes aussi absurdes vis-à-vis de la science, sont accourus au secours des médiums récalcitrants. A leur avis, les expériences magnétiques et hypnotiques déplaisent aux esprits, et nuisent à la médiumnité. Même à Paris, dans le premier groupe d'expérimentateurs, entièrement composé d'hommes sortis de l'École polytechnique ou de l'Université, il se trouva quelqu'un qui tâcha de s'opposer aux observations préventives de M. de Rochas... Pour ma part, aidé par Politi, qui voulait absolument être étudié sous tous les rapports et qui se soucie de sa médiumnité bien moins qu'on ne le suppose, j'ai insisté afin que le colonel fût libre d'effectuer toutes les recherches qu'il jugeait à propos. »

Les premières expériences de ce genre, dont nous parle M. De Albertis, sont déjà connues, surtout par l'*Extériorisa-*

tion de la sensibilité, de M. de Rochas. Ce dernier prit un mouchoir et le serra fortement dans sa main, après quoi il le tendit au médium, en lui disant : « Serrez-le à votre tour et rendez-le moi. » Politi obéit, mais lorsqu'il voulut ouvrir la main pour rendre le mouchoir, sa main se contracta, les doigts se crispèrent et le poignet fut agité d'un tremblement convulsif. En attendant, les traits de sa figure exprimaient une sensation de douleur assez forte. M. de Rochas saisit la main de Politi entre les siennes, la frotta, souffla dessus et, un instant après, la contracture avait cessé. Naturellement, M. de Rochas n'avait pas fait connaître au sujet l'expérience qu'il allait tenter.

« Alors le colonel banda les yeux à Politi et passa plusieurs fois sa main à une distance de deux centimètres à peu près, sur le côté intérieur du poignet, où bat l'artère. Enfin, il pinça fortement dans l'air, toujours à deux centimètre de distance. Politi émit un cri de douleur et fit un bond en arrière. Il avait ressenti le pincement, comme si on le lui avait fait directement sur la peau.

« M. de Rochas se fit apporter un verre d'eau et le mit entre les mains de Politi, qui le garda pendant quelques minutes. Alors le colonel sortit de la chambre, en emportant le verre. Un instant après, le médium, qui était près de moi, fit un bond et alla se cogner contre un meuble. Il se serrait le buste des deux bras en criant :

« — Non, non, assez !

« Qu'était-il arrivé ? Politi, en tenant le verre entre ses mains, avait transmis à l'eau une petite partie de son fluide, de sa sensibilité. Dans la pièce voisine, le colonel avait plongé un bout de bois dans l'eau ; cela avait suffi pour que le médium ressentit des douleurs atroces. »

M. De Albertis fait observer que le rapport entre ces phénomènes et ceux médianimiques est évident. Si un être humain peut ainsi extérioriser un fluide, qui est en lui, il paraîtra assez naturel que le même sujet, toujours en extériorisant un fluide, parvienne consciemment, ou inconsciemment, à déplacer des objets à distance et à produire d'autres phénomènes médianimiques de caractère physique.

D'autres expériences du même genre ont été faites par M. de Rochas quelques jours plus tard, à Joinville-le-Pont. Le colonel invita le médium à plonger une canne dans un petit bassin, qui se trouve dans le jardin de la villa. Quand M. de Rochas plongea à son tour une canne dans la même eau, le bras de Politi se contracta violemment.

L'expérience, exécutée de cette façon, donne lieu de supposer qu'il peut s'agir de suggestion, voire même de fraude. Aussi l'on fit tourner à Politi le dos au bassin, de manière à ce qu'il ne pût apercevoir quand M. de Rochas plongeait la canne; après avoir laissé passer quelques minutes, l'expérience donna les mêmes résultats satisfaisants.

Pour ce qui a trait aux expériences précédentes, l'on pourra toujours supposer que le médium hyperesthésié pouvait percevoir par l'ouïe ou par le tact étrangement hyperesthésié ce que l'on avait soin de cacher à ses yeux. Il n'en est pas de même pour les expériences suivantes, qui n'ont pas uniquement le don d'être absolument étonnantes, mais tout aussi bien celui d'être nouvelles dans leur genre.

SUR LA MARNE ET SUR LES RAILS DU TRAMWAY

Voici le récit de M. De Albertis à ce sujet :

« Un matin, de Rochas, Politi et moi nous nous rendîmes sur le rivage de la Marne qui baigne la commune de Joinville-le-Pont, en la coupant en deux parties. Cette rivière a une largeur de 150 mètres environ, une profondeur qui varie de 5 à 10 mètres; son cours est assez lent.

« De Rochas monta dans un bateau et se fit conduire au milieu de la rivière; Politi et moi nous prîmes une autre embarcation et nous suivîmes le cours de l'eau, en nous éloignant du colonel jusqu'à 400 mètres.

« Il avait été convenu entre le colonel et moi que, lorsqu'il m'aurait fait un signal en élevant sa canne en l'air, je dirais au médium de plonger sa propre canne dans l'eau. Politi devait tourner le dos à de Rochas pour ne pas voir quand ce dernier aurait touché l'eau à son tour.

« Il en fut fait ainsi. Le colonel donna le signal; je transmis l'ordre à Politi, qui plongea le bâton et attendit. Quelque temps après, le bras du médium fut violemment secoué, sa main se contracta; l'homme résista autant que possible, mais l'on voyait que la canne était comme attirée vers le fond de la rivière. J'élevais ma canne à mon tour, pour avertir de Rochas que le phénomène se produisait en ce moment. Il me déclara plus tard que mon signal correspondait à l'immersion de sa canne, avec 3 ou 4 secondes de retard — le laps de temps qui était peut-être nécessaire au parcours de la force magnétique.

« L'on renouvela à plusieurs reprises cette expérience, qui donna toujours les mêmes résultats. Notre bateau était placé à peu près dans la même ligne que celle du colonel.

« Lorsque nous voulûmes essayer d'agir latéralement, le colonel aborda sur le rivage. Politi et moi, nous restâmes en bateau, et nous nous dirigeâmes, en ligne droite, vers l'autre côté de la rivière; les effets magnétiques ne dépassèrent pas 50 mètres. Cela prouve que la décharge magnétique se propage sur une masse d'eau courante qui ne dépasse pas 50 mètres de surface latérale et se prolonge au moins sur 400 mètres de longueur¹. Des expériences que nous fîmes quelque temps après, le long des rails du tramway, laissent supposer que cette force peut être transmise à des distances bien plus fortes sur terre.

« Les expériences sur les rails ont été exécutées de la manière suivante :

« Le colonel se plaça sur le pont de Joinville qui traverse la Marne, près du tramway de Champigny. Voici ce qui avait été convenu entre lui et moi, à l'insu de Politi :

« Il était 9 heures 40 du soir. Politi et moi nous devions nous éloigner du colonel, en suivant les rails dans la direction de Champigny. Chaque 20 ou 30 mètres, je devais ordonner au médium de toucher le rail avec sa canne. L'un de ces contacts devait avoir lieu à 9 heures 55 précises.

1. En tout cas, cette conséquence ne devrait pas se généraliser ainsi. Un sujet plus ou moins sensitif que Politi pourra peut-être donner des résultats plus ou moins étendus que ceux que l'on a obtenus avec lui.

« Nous nous mimes donc en chemin, après avoir réglé ma montre sur celle de M. de Rochas. Ainsi que je l'ai dit, Politi ignorait ce qui avait été arrangé entre nous; par conséquent, lorsque nous fûmes parvenus à une centaine de mètres du colonel et que le médium toucha le rail, il resta surpris de ne point recevoir de décharge.

« — Sans doute sommes-nous trop loin, me dit-il.

« — Qu'à cela ne tienne, répondis-je; nous avons la consigne de marcher et de ne point songer à autre chose.

« A mesure que nous nous éloignons et que je répétais à Politi l'ordre de toucher le rail, il obéissait, mais avec nonchalance; il considérait évidemment l'expérience comme ratée.

« Enfin, voilà 9 heures 54. Nous sommes à 1.100 mètres du colonel. Je laisse encore passer 55 secondes, après quoi j'ordonne à Politi de toucher le rail. Il obéit, le sourire aux lèvres, mais à peine a-t-il eu le temps d'approcher sa canne du fer, qu'il jette un cri de douleur et un juron en pur patois romain. Je vois sa main se contracter, les tendons du poignet vibrer brusquement. En faisant un effort, le médium arrache sa canne des rails, la jette loin de lui et se frotte la main. L'expérience avait réussi d'une façon indéniable.

« Il fallait pourtant la répéter, ainsi qu'il avait été convenu avec M. de Rochas. Nous nous éloignons encore, en attendant l'autre décharge, qui doit avoir lieu à 6 heures précises.

« Nous marchons ainsi 200 mètres encore. A deux reprises Politi, devenu plus craintif, puisqu'il ressent encore de la douleur à la main, touche le rail, sans aucun résultat. A 6 heures et quelques secondes la deuxième décharge a lieu enfin.

« Ces expériences, que nous avons renouvelées le jour suivant à une distance moins grande, mais en variant davantage la forme des phénomènes, peuvent être répétées à volonté, par qui que ce soit. »

A propos de ces phénomènes, M. De Albertis écrit :

« Certains d'entre eux peuvent être attribués à la suggestion : impossible de repousser *a priori* cette hypothèse. Dans ce cas, ils servent tout au moins à prouver que Politi est un

sujet sur lequel on peut entreprendre des expériences de suggestion et en obtenir des effets physiques, visibles, bien plus convaincants que ceux de la transmission de la pensée à distance, toujours difficiles à contrôler et qui, en tout cas, se produisent à l'improviste et ne peuvent pas être répétés à volonté. »

Quoique cette période ne soit pas trop claire, il paraît probable qu'en parlant de suggestion, M. De Albertis fait allusion à la « suggestion mentale », c'est-à-dire à la télépathie. Dans la plupart des expériences en question, il n'est même pas nécessaire de supposer une suggestion mentale à grande distance, c'est-à-dire provenant du colonel de Rochas; il suffit de supposer que l'agent inconscient était M. De Albertis lui-même, qui se trouvait à côté du percipient. (Dans l'expérience sur la Marne, cette hypothèse n'est peut-être pas admissible.)

Nul doute que M. de Rochas n'ait parfaitement compris la chose, comme il l'a bien démontré dans son *Extériorisation de la sensibilité* (page 31 et *passim*). Il ne manquera pas de trouver le moyen de tourner cette difficulté dans les nouvelles expériences qu'il a entreprises avec M^{lle} Lux et dans celles qu'il a encore l'intention de faire avec Politi lui-même, en se rendant tout exprès à Rome, l'été prochain.

Une dernière conséquence que M. De Albertis tire de ces expériences est la suivante :

« Une fois prouvé que Politi, à l'état de veille, subit les suggestions d'une façon si puissante et si formelle, ceux qui l'accusent de fraude nous permettront bien de discuter avant tout sa responsabilité, à l'état de trance, quand même ses trucs — si trucs il y a — seraient bien constatés — ce que l'on ne peut pas encore absolument affirmer.

(A suivre.)

LE DÉMONISME

(L'Ami du Clergé)

(SUITE)

3° **Par la doctrine de l'Église** que révèlent les décrets des Souverains Pontifes, les actes des conciles et les rituels.

On connaît, car les historiens en ont beaucoup parlé, les bulles d'Alexandre IV, de Grégoire IX, d'Innocent VI, d'Innocent VIII et de Sixte V, qui défendent très sévèrement l'exercice de la magie. C'est donc qu'ils la croyaient malfaisante et démoniaque. — Les conciles d'Agde en 506, d'Orléans en 511, d'Auxerre en 586, de Narbonne en 589, de Reims en 625, de Tours en 813, de Paris en 829, d'Angers en 1294, de Valladolid en 1322, de Cologne en 1357, de Rouen en 1445 défendent aussi très sévèrement la magie et portent des peines ecclésiastiques telles que l'excommunication contre ceux qui y recourent. — Enfin tous les rituels renferment des exorcismes contre les infestations ou obsessions démoniaques provenant de maléfices.

L'Église croit donc à l'existence de ces maléfices, et par conséquent de la magie ou sorcellerie.

4° **Par l'opinion de tous les théologiens**, dont l'unanimité apporte une certitude absolue en fait de doctrine. Or il n'est pas un seul manuel de théologie morale qui ne parle de la magie et de la sorcellerie comme ayant toujours existé et existant encore, et qui n'indique la gravité du péché que commettent ceux qui s'y livrent, et les moyens de se préserver ou de se délivrer des maléfices.

5° **Par la tradition, la conviction et l'histoire de tous les peuples.** Nous avons prouvé, surtout dans le chap. II, que la magie a existé et été puissante chez tous les anciens peuples et que tous y croyaient. Porphyre, qu'on peut appeler le théologien du paganisme, résume ainsi l'ancienne doctrine :

« Un des plus grands maux que commettent les démons malfaisants, c'est que, étant les auteurs de toutes les calamités qui désolent le monde : des pestes, des disettes, des tremblements de terre, des sécheresses, des incendies et de tant d'autres fléaux, ils en rejettent l'odieux sur ceux dont les œuvres sont le contraire des leurs. C'est par l'entremise de ces mauvais démons que s'accomplissent les sortilèges. La magie n'est autre chose qu'un effet de leurs opérations, et les hommes qui nuisent à leurs semblables par des enchantements rendent de grands honneurs aux mauvais démons et surtout à leur chef. »

Dans les temps chrétiens, la sorcellerie et la magie sont punies de très grosses peines par les édits des rois mérovingiens : et bien des faits sont cités : par exemple, un fils de Frédégonde meurt, et des sorcières avouent qu'elles ont causé sa mort à l'instigation du préfet Mummol qui, maléficié lui-même, ne pouvait être sauvé qu'en se substituant une victime illustre ; Mummol avoue avoir eu en effet recours à la magie. Les deux autres enfants de Frédégonde meurent ensuite, et Clovis, fils de Chilpéric par une première femme, est accusé de leur mort, parce qu'il aimait la fille d'une magicienne ; la fille et la mère avouent y avoir contribué en effet, et Chilpéric, convaincu de la culpabilité de son fils, l'abandonne à la vengeance de Frédégonde. La reine Brunehaut, disent les chroniqueurs, mérita sa fin malheureuse, parce qu'elle usa de charmes contre son fils et sa bru.

Charlemagne, dans plusieurs capitulaires, renouvelle toutes les peines anciennes contre les sorciers, et veut que la peine de mort soit infligée à toute personne convaincue d'en avoir fait mourir une autre par des sortilèges. Grimoald, duc de Bénévent et ennemi du grand empereur, fut convaincu de s'être servi de différentes personnes, qui l'avouèrent, pour

faire périr, au moyen de certaines poudres, les bœufs du monarque ¹.

Nous lisons dans la vie de saint Bernard qu'une femme adultère réduisit le corps de son mari, par le moyen de sortilèges, à un tel état de consommation qu'il ne pouvait ni vivre ni mourir. Il fut amené au saint, qui, touché de compassion pour l'état pitoyable de cet homme, le fit porter devant l'autel, et là, en vertu du Saint-Sacrement, il défendit au démon de tourmenter davantage cet homme, qui, à l'instant même, fut guéri et rendu à son premier état.

Dans les siècles suivants, on prit toutes sortes de mesures contre les sorciers.

Or, on ne peut pas accuser le monde entier jusqu'à Notre-Seigneur d'abord, ensuite depuis Notre-Seigneur jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, d'avoir été assez crédule et assez superstitieux pour employer tout son esprit à inventer et à perfectionner tant de méthodes différentes, si elles n'avaient jamais produit aucun résultat; ou d'avoir été assez méticuleux et assez insensé pour remplir les tribunaux de ses plaintes, si elles n'avaient jamais eu rien de fondé; ou enfin d'avoir été si aveugle que tous les tribunaux, après des examens prolongés, aient cru voir quelque chose là où il n'y avait rien; surtout quand dans cet immense espace de temps il se trouve des siècles comme le siècle de Charlemagne, le siècle de Philippe-Auguste et de saint Louis, et le siècle de Louis XIV.

§ 3. — *Quelles sont les différentes espèces de magie et peut-on sur chacune citer des faits bien certains?*

Tous les théologiens distinguent dans les opérations magiques qui nous occupent ici deux sortes de sorts : le *philtre* et le *maléfice* strictement dit ou *véniéfice*.

I. Le philtre. Il y en a aussi de deux sortes : 1^o celui qui

1. Quand même certains faits, surtout relatifs à Frédégonde et Brunehaut, ne seraient pas suffisamment prouvés, mais seulement inventés par la haine, la croyance et la conviction des peuples n'en subsistent pas moins.

consiste à inspirer un amour charnel, violent et comme irrésistible pour une personne, et 2^o celui qui a pour but au contraire d'empêcher les relations conjugales, soit en inspirant au mari de l'horreur pour sa femme, soit en le rendant impuissant envers elle.

1. Quant au premier, il est certain que l'appétit sexuel peut être déprimé ou surexcité par des moyens artificiels : mais il en est aussi qui sont fournis par la magie ou perfectionnés par elle. L'homme soumis à l'influence d'un philtre purement naturel se trouvera à peu près dans la même exaltation envers toutes les femmes, au moins celles dont l'extérieur a de quoi charmer et attirer, et aussi l'emploi de ces moyens a toujours pour résultat un épuisement qui finit quelquefois par la mort. Quand au contraire le démon n'est pas étranger dans ces phénomènes, la nature fournit en quelque sorte l'enveloppe extérieure, et le fond est l'œuvre du diable, et alors l'homme ou la femme se trouvent vivement portés, et cela tout d'un coup, vers une personne en particulier, celle que désigne le sorcier, et les jouissances qui sont le résultat de ces philtres diaboliques font comme l'effet d'une vision produite par l'esprit du mal. Assurément, on pourrait encore résister par la force de la volonté, qui reste toujours libre : mais presque toujours l'entraînement est si grand qu'on y cède. Dans le chapitre précédent nous en avons cité un exemple bien frappant tiré de la vie de saint Basile. En voici quelques autres dont on ne peut pas douter.

Saint Jérôme lui-même, dans la vie de saint Hilarion, raconte qu'un jeune homme employa, d'après le conseil des prêtres d'Esculape, un philtre pour gagner l'amour d'une jeune fille qui se détournait de lui, et y réussit parfaitement. — Brognoli, très saint religieux, rapporte de son côté qu'une jeune fille de Venise, âgée de dix-sept ans, reçut un philtre du domestique de son père qui s'était épris d'elle, et on l'entendit s'écrier pendant la nuit : « Je vais mourir si l'on ne me conduit pas vers lui. » Ses parents accoururent et ne purent rien comprendre au langage de leur fille jusque-là si timide et si modeste ; mais le démon, qui possédait leur servante, trahit le coupable, qui prit la fuite. Brognoli, appelé

le lendemain, demanda à la jeune fille si c'était bien de propos délibéré qu'elle avait prononcé les paroles qu'on avait entendues; elle répondit qu'elle s'était tout à coup sentie éprise d'amour pour ce domestique, que son esprit et son imagination en avaient été troublés, qu'elle se sentait comme dans un nuage et qu'une force invincible lui avait mis ces paroles sur les lèvres. Elle fut guérie par l'emploi de moyens spirituels. — On connaît le martyre de saint Cyprien et de sainte Justine. Un jeune et riche païen s'étant épris de Justine à cause de sa beauté, avait le plus grand désir de l'épouser, mais elle repoussait toutes ses avances. Le païen s'en alla trouver Cyprien, magicien des plus renommés, qui lui promit de vaincre Justine au moyen d'un philtre. Il s'adressa donc aux démons qui, en effet, employèrent toute leur puissance contre la jeune vierge; mais par la prière, le jeûne et le signe de la croix, elle résista à tous leurs efforts, et ils furent obligés d'avouer à Cyprien qu'ils ne pouvaient rien contre une vraie chrétienne : preuve de plus qu'on peut toujours résister. Cyprien alors se fit chrétien et il fut martyrisé avec Justine à Nicomédie.

2. Quant aux moyens magiques pour déprimer ou affaiblir l'appétit sexuel légitime, Bodin raconte qu'étant, en 1567, procureur du roi à Poitiers, on lui dénonça plusieurs sorcières, et qu'il lui fut alors démontré qu'il y avait bien des manières d'empêcher tout rapport entre un homme et une femme, que l'appétit sexuel pouvait être lié ou dans les deux à la fois, ou dans l'un seulement, de sorte que l'un des deux se trouvant épris d'amour pour l'autre, celui-ci ne le pouvait supporter. — En 1560, raconte-t-il encore, le juge criminel de Tours fit jeter dans une tour obscure la voisine d'une jeune mariée qui l'accusait, non sans raison, d'avoir noué son mari, et il la menaça de l'y laisser toute sa vie, si elle ne dénouait l'homme qu'elle avait ensorcelé. Deux jours après, la prisonnière fit savoir au jeune marié que le charme était rompu; l'impuissance cessa en effet, et le juge la fit sortir de prison. — Le fait est que l'Eglise elle-même autrefois, au moment des mariages, excommunait les noueurs d'aiguilletes, c'est-à-dire ceux qui voudraient faire plusieurs nœuds à une ban-

delette pour empêcher les rapports conjugaux entre les nouveaux mariés. Ce n'était pas simplement pour calmer l'imagination : cette menace l'eût plutôt excitée ; mais c'est qu'elle était convaincue que cela pouvait se faire, et que cela s'était fait plusieurs fois par des philtres avec l'aide du démon. Plusieurs médecins très célèbres s'en étaient convaincus par eux-mêmes et en avaient rendu témoignage.

II. Le maléfice proprement dit ou vénéfice peut s'exercer de plusieurs manières.

1^o D'abord *sur les éléments* eux-mêmes, *la terre, les moissons, les fruits*, etc. Nous avons vu que dans l'antiquité on en était persuadé ; et cette persuasion existait non seulement dans le peuple, mais chez des philosophes qui raisonnaient beaucoup, comme Porphyre, dont nous avons cité le témoignage, Jamblique, etc.

Sans doute les esprits forts ne manquent pas de dire à ce sujet : « Les démonologues croient qu'un sorcier peut, par la médiation de Satan, faire grêler, multiplier les insectes, etc., et l'Église a eu la simplicité d'exorciser les nuées. C'est tout simplement absurde. » — Assurément un sorcier, par l'intermédiaire du diable, ne saurait faire grêler ni pleuvoir, en créant de rien la pluie ou les grêlons. Dieu seul le peut. Mais quand Dieu le permet, le démon peut se servir des causes secondes, et opérer en grand ce que l'homme peut faire en petit, condenser les vapeurs, les congeler, et transporter dans les froides régions de l'atmosphère des molécules d'eau qui retomberont en grêlons. Ce pouvoir, quoique surhumain, n'est pas, à proprement parler, surnaturel. On n'a donc pas le droit de nier sans examen les aveux des sorciers et les déclarations des témoins, du moins quand il y a des faits bien prouvés, tel que peut sembler celui de Jacques VI, roi d'Écosse. Il avait fait punir sévèrement des sorciers et sorcières convaincus, mais il avait épargné Agnès Sampson, comme moins coupable. Cependant, elle fut après mise à la question et elle avoua tout et confessa même des choses si extraordinaires que le roi l'accusa d'imposture. Pour lui prouver que c'était vrai, elle lui rapporta tout ce que lui et la

reine s'étaient dit, dans le plus intime secret, la première nuit de leurs noces; elle ajouta aussi qu'une conjuration des sorcières s'était faite contre lui et qu'il en sentirait bientôt les effets : ce qui ne tarda pas à arriver. Pendant qu'il revenait de Norvège, ramenant la reine, en 1590, les sorcières se rassemblèrent pour exciter une tempête contre lui, et cette tempête s'éleva en effet épouvantable. Mais, chose surprenante, toute la flotte n'en ressentit absolument rien, excepté deux vaisseaux : celui qui portait le roi, qui fut séparé des autres, ballotté par des vents contraires et menacé de se briser sur les rochers, et celui qui contenait les bijoux de la reine, lesquels s'abîmèrent entre Leith et Kinghorn. Le procès qui suivit éclaira encore davantage les choses.

Les inquisiteurs d'Allemagne, comme le rapporte Gorres, voulant savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce prétendu pouvoir sur les nuées, permirent à une sorcière, à qui ils promirent sa grâce, de se retirer dans un lieu planté d'arbres et d'exciter une tempête. Celle-ci ayant agité de l'eau, il s'en éleva une vapeur qui se condensa en nuée, d'où le tonnerre se fit entendre si violent que les inquisiteurs en furent effrayés; la sorcière leur demanda où ils voulaient qu'elle dirigeât la grêle : ils désignèrent des terres en friche, et la nuée y fondit aussitôt en grêle.

Cependant, il n'est pas à croire que Dieu le permette souvent, autrement tout serait bouleversé dans la nature. Mais dès lors qu'il est admis que le démon peut intervenir, il n'est point ridicule du tout, quand on craint qu'il y soit pour quelque chose, d'exorciser et de conjurer les nuées, ou plutôt de prier Dieu qu'il enchaîne le démon et l'empêche de nuire. Celui qui croit à l'intervention du démon et à l'efficacité de la prière dans les fléaux, loin de considérer ces pratiques comme puériles, déplorera plutôt leur abolition ou leur cessation.

2^o Ensuite *sur les animaux*. Il est certain qu'il y a bien des maladies qui peuvent être données par des sortes de poisons et que bien des prétendus sorciers ne sont pas autre chose que des empoisonneurs de bestiaux. Mais il est certain aussi qu'il y a des maladies données surhumainement, que rien de naturel ne peut causer et qui tourmentent ou même

emportent des étables entières avec des symptômes qui ne se voient que là, et que les poudres qu'on a pu jeter n'ont rien de vénéneux : la main qui les manipule n'en reçoit rien, elles choisissent leurs victimes et donnent le mal que veut celui qui les dirige ; leur vertu est donc alors subordonnée au pacte dont elles sont un symbole, et comme un sacrement diabolique, opérant ce dont par elles-mêmes elles sont incapables. Pour notre part, nous avons été avertis plusieurs fois de choses étranges arrivant à des animaux après menace d'un sorcier vrai ou prétendu, et après mûr examen nous avons trouvé là quelque chose d'inexplicable humainement. Alors nous avons recommandé de bien nettoyer l'étable, de rechercher partout, d'enlever tout, et de la faire reblanchir, puis nous sommes allés la bénir, et en plus nous nous sommes servis de la bénédiction indiquée dans le rituel pour les animaux, et tout cessa. On voudra bien croire que ce n'était point affaire d'imagination.

3^e Enfin *sur les hommes*, qui ayant un corps peuvent être atteints aussi bien que les animaux, lesquels du reste ne sont frappés, par l'intermédiaire de la sorcellerie, que pour atteindre l'homme. Nous avons connu de ces maladies avec des circonstances si étranges et des actes si singuliers que nous sentions bien que la main du démon avait passé par là, et elles finissaient par des exorcismes. Certaines maladies extraordinaires ont été données, au moyen de malélices, par la parole, le regard, l'insufflation et surtout l'attouchement, et il s'y produisait de ces choses dont l'imagination n'eût pas été capable. Plusieurs fois même, les sortilèges avaient eu lieu sans que la personne contre qui ils étaient dirigés pût s'en douter. Aussi, non seulement des théologiens, mais des juristes, des magistrats, des médecins célèbres, et des plus déliants et des plus hostiles au merveilleux, par esprit de secte, ont été bien des fois obligés d'y reconnaître une cause surhumaine, après examen commencé avec un esprit prévenu.

Quand il s'agit de faire enlever le malélice par le démon, quelquefois il ne le veut qu'à la condition qu'il le fera retomber sur un autre, et si le sorcier oublie d'en désigner un, ou

si celui qu'il désigne lui est soustrait, il le fait retomber sur le sorcier lui-même, et plusieurs ont été de la sorte frappés de mort subite par le démon : preuve encore d'opération surhumaine¹.

§ 4. — *Les magistrats chargés autrefois de juger et de punir les sorciers étaient-ils aussi cruels que crédules, ainsi qu'on l'a dit ?*

Assurément nous ne nierons pas qu'il dut y avoir des juges trop crédules et trop superstitieux, qui cédèrent trop aux préjugés de l'époque, et d'autres qui, sur les plaintes de populations entières qui se disaient ravagées par les sorciers, se laissèrent emporter à punir trop sévèrement. Mais nous soutenons que c'était l'exception et que les juges d'alors ont été singulièrement calomniés par les libres-penseurs, parce qu'ils étaient religieux.

1^o Examinons d'abord si dans les procès de sorciers les magistrats ne furent pas en général *trop crédules*. — Non, assurément. On le voit par les écrits et la manière d'agir de De Lancre, chargé sur les plaintes d'une multitude de personnes d'une mission spéciale sous Henri IV, puis de Boguet, de Bodin, de Rémy, etc. Les *Mémoires* de Chenu, avocat à Bourges, au grand siècle de Louis XIV, rapportent aussi bien les procès de sorciers du Berry, de la Sologne et de la Brie, et ils montrent avec quel soin les juges procédaient, comment ils interrogeaient, comment les coupables niaient d'abord tout, et comment les juges arrivaient adroitement à

1. Comme nous aurons occasion d'y revenir bientôt, nous ne citerons ici qu'un exemple, mais un exemple bien frappant, de maléfices, qui prouve que Dieu peut permettre que des innocents en soient victimes, mais alors ils peuvent en retirer grand bien pour leur âme.

Le P. Lagarde, Jésuite très pieux, ayant dénoncé au capitaine du vaisseau sur lequel il était monté, un magicien avéré, celui-ci le fit enfermer d'abord, puis débarquer sur les côtes de Bretagne. En descendant du vaisseau, le magicien jeta sur le P. Lagarde un regard sinistre et, s'approchant de lui, il toucha son vêtement et lui souffla à l'oreille des paroles intelligibles. Au même instant le Père éprouva du malaise, une sorte de tremblement l'envahit, la tête lui tourna, et ses nerfs se contractèrent. Sans s'effrayer de ces symptômes : « Va, malheureux, dit-il au magicien, je ne crains pas tes maléfices. Si Dieu permet que j'en sois victime, je souffrirai tout pour sa gloire, et il n'en résultera que du bien pour mon âme. » Vainement on appela les médecins : ils déclarèrent que le Père était en proie à un mal inconnu à la science, et assisté par un bon prêtre, il mourut, comme martyr, souffrant horriblement et pardonnant à son assassin.

les faire se couper et enfin à obtenir des aveux complets. Dans un de ces procès il y eut jusqu'à 500 témoins et dans un autre 250, et ces procès duraient des mois entiers, et la sentence ne se portait que quand certitude entière était acquise, sans laisser l'ombre d'un doute. Était-ce agir avec trop de crédulité? Et il est à remarquer que c'est précisément dans les siècles les plus éclairés, sous les règnes d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, qu'il y eut le plus de procès de sorciers, alors encore que la magistrature comptait dans son sein les hommes les plus intelligents, tels même que depuis elle n'en a pas revu beaucoup qui les valaient.

Il y avait bien sans doute les prétendues *marques des sorciers*, sur lesquelles nos esprits forts ont tant plaisanté. — Mais d'abord est-il si étrange et si déraisonnable de croire que, quand Jésus-Christ marque par ses sacrements d'un caractère ineffaçable les chrétiens qui deviennent ses enfants, les parfaits chrétiens qui deviennent comme ses soldats, et les prêtres ses ministres, le démon, ne pouvant détruire entièrement les caractères du baptême, de la confirmation et du sacerdoce, ait voulu du moins en empêcher l'effet, et avoir aussi, lui que des saints Pères appellent « le singe de Dieu », sa consécration à lui, et posé sur certains hommes qui lui appartenaient spécialement une marque extérieure de prise de possession? Les Juifs avaient bien la circoncision comme marque extérieure de consécration au Dieu véritable, et quand après ils voulaient se consacrer aux idoles, ils faisaient des marques visibles contre la circoncision. Les prêtres de Baal et d'autres, avec un fer chaud, gravaient sur leurs bras le nom de leur dieu : c'était une marque de consécration. On a marqué autrefois les soldats, on a marqué les esclaves, on a marqué les prisonniers de guerre, on a marqué les criminels; l'Apocalypse dit que les prédestinés seront marqués du signe de Dieu, et que les sectateurs de l'Antéchrist porteront le caractère de la bête. Les marques donc en général étant regardées comme un signe d'appartenance ou d'esclavage, on ne doit pas trouver bien étonnant que le démon ait voulu s'en servir sur ceux qui avaient fait un pacte avec lui et promis de lui appartenir toujours.

En second lieu, si les marques diaboliques sont souvent invoquées dans les procès de sorcellerie et prennent dans l'histoire une place peut-être démesurée, la faute en est aux sorciers eux-mêmes. Pour se donner plus de crédit et se faire craindre, ils étaient les premiers à se prétendre en relations suivies avec le très puissant Satan et à se dire marqués par lui. A défaut du démon, ils ont dû plus d'une fois se faire cette marque eux-mêmes. Ils n'avaient donc aucun droit de se plaindre si leurs calculs se sont plus d'une fois aussi retournés contre eux.

En troisième lieu, les juges d'alors savaient fort bien que ces marques pouvaient quelquefois être naturelles, qu'elles étaient fort difficiles à reconnaître d'une manière certaine, et que, si c'était le démon qui les avait faites, il pouvait fort bien aussi les faire disparaître. C'est pourquoi ils ne les regardaient que comme un *confirmatur*, mais non comme une preuve infaillible, et ils exigeaient toujours d'autres preuves plus sûres avant de condamner les sorciers.

Mais, si ces sorciers étaient si puissants, *comment ne maléficiaient-ils pas leurs juges?*—Ils l'ont bien essayé quelquefois, mais Dieu ne leur a jamais permis de réussir, parce qu'il en eût résulté l'impunité d'un crime que lui-même ordonne de punir.

2^o Examinons ensuite *si les juges n'ont pas été trop cruels.*—Non encore, au moins en général, dans les pays catholiques. Pour ces causes de sorcellerie, la magistrature possédait une foule de documents qui nous font complètement défaut, elle appliquait des lois peut-être un peu sévères, mais proportionnées au génie et aux besoins de l'époque, et ordonnancées par des législateurs initiés à une science entièrement négligée de nos jours. Ils connaissaient la théologie, la science la plus certaine de toutes, que nos incrédules se font une gloire d'ignorer. Enfin ils consultaient des médecins habiles et consciencieux. De Lancre, dont le nom excite encore une sorte d'horreur chez nos libres-penseurs, écrit : « Je trouve très bon que les juges ne punissent pas les maléfices des sorciers, quelque évidents qu'ils leur paraissent, si la preuve n'est pas entière. » Est-ce là le fait d'un esprit cruel et prévenu? Il usait toujours au contraire d'une grande pru-

dence et d'une grande clémence. « D'ailleurs, demande Bodin, pouvait-on se dispenser de sévir contre les sorciers, quand les faits étaient parfaitement prouvés et avoués par les coupables eux-mêmes, *sans aucune torture préalable*, et quand les populations alarmées et au comble de l'irritation en présence des maux affreux que leur causait un tel fléau, vociféraient contre les magistrats prévaricateurs et se fussent chargées elles-mêmes au besoin du rôle de juge et de bourreau, et quand les textes de la loi étaient si clairs? » Il est à remarquer qu'en France on ne recourait pas ordinairement à la torture préalable, mais seulement quand les faits étaient bien prouvés et qu'on se trouvait en présence de malfaiteurs hardis et obstinés à nier, et ce ne fut jamais guère que d'affreux scélérats qui y furent condamnés.

En Angleterre et en Allemagne, les sorciers furent jugés plus sévèrement qu'en France, mais c'est uniquement grâce à la réforme protestante. Il faut voir, en effet, en quels termes Luther les abomine et les condamne impitoyablement. Après la guerre de Trente ans, le pays tout entier était dans une désolation profonde; ayant perdu toute foi à la Providence, il eut recours aux puissances infernales, et les arts ténébreux de l'enfer avec toutes sortes de crimes et de forfaits se répandaient partout, et le peuple en rejetait toute la faute sur les sorciers. Chaque accusation était reçue avec avidité; les juges devaient procéder avec une grande rigueur; alors bien des innocents furent condamnés : il suffisait presque d'être accusé pour être jugé coupable, et on employait une torture telle que, pour en être délivré, on avouait tout ce que demandaient les juges et on nommait des complices qui ne l'étaient point. On en vint même à dénoncer des juges et jusqu'à des princes, et comme ceux-ci ne pouvaient pas récuser des témoignages qui avaient la même valeur et offraient les mêmes garanties qu'auparavant, la flamme des bûchers se retournait contre ceux qui les avaient allumés. Voilà les fruits du protestantisme; mais c'est encore la coutume des libres-penseurs et des incrédules de n'accuser jamais les protestants et de passer par-dessus leurs iniquités les plus grandes pour les attribuer toutes aux catholiques. *(A suivre.)*

LES ANGES ET LES BÉATITUDES

(Suite.)

§ 6. *Où s'explique la connexion qui existe entre la sainteté et la science.*

L'une et l'autre est à la fois passive et active, donnée et reçue. La sainteté vient de Dieu qui la dépose dans notre âme et, de notre part, elle réclame un effort de la volonté qui doit l'acquérir, la mériter, la faire sienne. La science nous vient également de Dieu qui nous a révélé ce qu'il fallait savoir, soit que la révélation se trouve consignée dans les livres saints, soit qu'elle nous ait été transmise par la tradition, soit enfin qu'elle représente le dépôt sacré de l'Église seule interprète légale de l'Ancien et du Nouveau Testament : c'est la science sacrée de ce qu'il nous faut connaître pour atteindre la fin suprême de notre existence.

La science naturelle a ses principes dans la science sacrée ; premièrement, parce que tout ce que l'on connaît vient de Dieu, et, secondement, parce que les livres saints nous exposent l'origine des choses, base de toute science. — Ces deux genres de science demandent, elles aussi, un effort croissant, effort de l'intelligence qui dans le but de venir en aide à l'humanité, en lui procurant le bien spirituel et le bien temporel (seules fins que doive avoir en vue la science), se livre à des recherches laborieuses, qui ont donné naissance à toutes sortes d'études ayant nom dans le domaine spirituel : philosophie, dogmatique, morale, exégèse, droit ecclésiastique, théologie pastorale, etc. ; dans le domaine temporel : géographie, géologie, météorologie, astronomie, minéralogie, physique, chimie, botanique, zoologie, médecine, jurisprudence, etc.,

toutes sciences nécessaires aux arts, à l'industrie et aux métiers que se partage le genre humain.

Mais cette autre science, l'histoire, que nous apprend-elle ? C'est qu'avant la venue du Christ et malgré tous les efforts de l'intelligence, qui cependant était alors ce qu'elle est aujourd'hui, le genre humain demeurait plongé dans une ignorance abominable dont le seul peuple hébreu fut en partie préservé parce qu'il était à l'aurore de la vérité qui devait se lever sur le monde. Partout ailleurs, en Grèce comme en Égypte, les philosophes païens laissaient grouiller l'homme dans l'immoralité la plus immonde et l'on dirait que l'homme n'avait sa raison que pour adorer les bêtes, se détruire et violer la nature.

C'est à partir de l'ère chrétienne et avec elle que se développe, en même temps que l'intelligence humaine, le progrès civilisateur en toutes sortes de connaissances. Quelques siècles de lutte contre les ténèbres, et le génie humain est porté à des hauteurs que durant quatre mille ans il n'avait songé à atteindre, ne les soupçonnant même pas.

Et pourtant, la lumière du Christ, lorsqu'elle ouvrit nos yeux à la plénitude de la vérité, ne se proposait pas de nous conduire à la recherche de trésors terrestres ; bien au contraire, c'était afin d'arracher nos cœurs à la terre, d'allumer en eux le feu de la charité et de les élever jusqu'à la conquête du ciel. — Comment alors expliquer que deux tendances aussi opposées : l'aspiration à une vie surnaturelle et l'étude des choses de la vie présente, se soient donné la main, et que ce qui fait les grands saints ait suscité tant de philosophes qui laissent si loin derrière eux les rares génies de l'antiquité ? — C'est que, de fait, la sainteté et la science sont amies intimes, et que le christianisme, en élevant le cœur de l'homme, a développé son esprit dans les mêmes proportions, ainsi que l'exprime l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* au chapitre xciii de son III^e livre, conjointement avec le Psalmiste inspiré. « C'est moi qui donne la science aux hommes, et j'accorde aux petits une intelligence plus claire que celle que les hommes peuvent donner. J'élève un esprit humble, au point qu'il pénètre en un moment plus de secrets

de la vérité éternelle qu'un autre n'en apprendrait dans les écoles en dix années d'études. »

Aussi, la sainteté ne se contente pas de marcher de pair avec la science ; elle la favorise, elle la procure : comme dans les Apôtres, par exemple, eux qui, d'ignorants bateliers, sont devenus, au contact du divin Maître et sans avoir appris autre chose qu'à s'humilier et à aimer, les colonnes de cette religion chrétienne mère des sciences, des arts et des belles-lettres. Depuis lors, la plupart des grands saints furent de grands savants et la plupart des grands savants sont de grands chrétiens, des hommes de foi. En doutez-vous ? — Ouvrez la *Vie des saints*, consultez l'histoire. — De tout temps d'ailleurs, l'humanité fut imbuë du lien qui unit inséparablement le savoir à la religion ; témoin les oracles que l'on allait consulter et l'érudition que l'on attribuait aux prêtres en même temps que la dignité sacerdotale. Le christianisme en rendant féconde cette union aussi rationnelle que naturelle, l'a ennoblie ; il en a fait la base de l'éducation. Partout où l'on aperçoit l'éternel clocher porter haut sa croix d'or, on sait que là, au pied de cette tour, s'abrite une école.

Mais, direz-vous, les saints, les gens pieux, ne sont pas toujours des savants ou des chrétiens instruits, si vous entendez par instruction une connaissance plus ou moins approfondie des choses de ce monde et si vous ne regardez pas comme la plus précieuse des connaissances celle que l'homme a de Dieu dans l'intimité d'une foi simple et de la dévote charité.

D'un autre côté, l'on rencontre plus que jamais des philosophes irréligieux et des savants qui se targuent d'athéisme, s'évertuant à faire mentir leur inspirateur, celui qui n'a jamais dit la vérité : « Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » (Gen., III, 5.) Tristes dieux ! — Pardonnez-leur, ô mon Dieu, car ils ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils écrivent.

Voici la raison d'un contraste aussi étrange : l'ordre engendré par la vérité a été et demeure, pour l'homme, renversé par la faute originelle, et depuis que l'homme est tombé aveuglé par les ténèbres, tout saint n'est plus nécessairement

un savant et tout savant n'est plus un saint. Et nous déduisons de là, avec saint Thomas d'Aquin qui a si bien concilié en son bon cœur et en sa sublime intelligence l'extrême science et l'extrême sainteté, que parmi les hommes un inférieur peut très bien illuminer son supérieur, c'est-à-dire lui communiquer la vérité.

Cela est impossible chez les anges où, comme nous venons de le voir, la science et la sainteté sont une même chose. Un ange moins élevé en gloire ne saurait illuminer celui qui lui est supérieur.

Pour l'homme, il est facile de saisir ce qui s'observe à chaque instant. On a vu l'esclave de Fabiola instruire celle-ci dans la vraie foi et en faire une sainte. — *Moralement*, l'homme religieux étant plus près du Très-Haut, se trouve être supérieur à un athée, et cependant, un athée plus instruit des connaissances profanes, pourra enseigner une science naturelle à tel saint qui ignorait cette science.

Au ciel c'est autre chose ! Au ciel, où il n'y a qu'un seul genre de supériorité et d'infériorité, la supériorité et l'infériorité morales, au ciel, les anges sont d'autant plus élevés en gloire qu'ils sont plus parfaits en volonté et en intelligence, et ils sont d'autant plus parfaits qu'ils participent davantage à la vérité du souverain Bien. Or c'est le plus ou moins d'élévation dans la gloire qui constitue pour les anges la supériorité et l'infériorité. Mais chez les anges, être savant c'est être saint, et être saint c'est être savant.

Donc, chez eux, communiquer la vérité, qui est pour eux la seule chose communicable, c'est à la fois instruire et sanctifier, puisque la sainteté ne saurait être communiquée sans la science, l'une comme l'autre étant la vérité ; ce qui fait qu'un ange supérieur en dignité est également supérieur en science et en sainteté ; de sorte que pas plus qu'ici-bas un pauvre n'enrichit un riche, là-haut un ange inférieur ne peut illuminer un ange supérieur.

Dans les cieux l'illumination se propage, se communique constamment de haut en bas. — Un ange plus élevé illumine un ange moins élevé ; un chœur plus brillant éclaire un

chœur moins brillant; une hiérarchie suprême envoie ses rayons à une hiérarchie extrême.

§ 7. *Le ciel considéré comme une triple voie purgative, illuminative et unitive pour les anges éclairés dans ce mystérieux chemin par la splendeur du divin Soleil de justice.*

Le ciel une voie! — Pour arriver où? — N'avons-nous pas redit en mainte occasion que la voie c'est la terre, court chemin de notre vie conduisant au ciel qui n'a point d'au-delà! — C'est ainsi, il faut le maintenir. Pourtant, ne ravalez pas la gloire céleste, pour stable qu'elle soit, à l'immobilité perpétuelle d'une chose inerte qui contraigne ses bienheureux à l'inactivité; ce serait faire du ciel un séjour moindre que la terre qui n'est que son portrait. Priveriez-vous de mouvement la force de tous les anges moteurs de l'univers: ces esprits tout-puissants auxquels vous donnez des ailes plus rapides que l'air et que vous avez vus d'un seul acte escalader l'empyrée? — Ah! il avait raison l'orateur sacré, lorsqu'il dépeignait l'ensemble du monde angélique comme « une immense armée qui s'avance à travers l'éternité, dans le mystère de l'essence divine *pour en pénétrer de plus en plus les profondeurs* »¹. L'infini! Ces milliards d'anges d'un trait éternel auront à le traverser, chacun dans un autre sens, toujours, sans jamais arriver au bout.

Ainsi le ciel est une voie; les cieux sont mille voies. Si l'on n'y parvient plus au terme du mérite déjà atteint: si l'on n'y voit plus la grâce se changer en gloire, du moins y avance-t-on durant des siècles éternels sans jamais s'arrêter, et cela, pour explorer la gloire, en jouir sous des aspects toujours nouveaux; car éternellement Dieu, seigneur de ces vastes domaines, souverain de ces régions illimitées, se rend à la rencontre de ses invités, et ceux-ci à leur tour s'empressent de se porter vers Dieu afin d'habiter les cieux avec Lui, se sentir chez eux partout où il est chez Lui. Et il est dit que cet échange hospitalier, cette conversation entre Dieu et les

1. P. Lavy, cinquième conférence sur *les Anges*.

anges constitue pour ceux-ci une voie semblable à celle où nous avons observé l'homme, triple voie graduée que l'on appelle *purgative, illuminative, unitive*.

C'est là le mystère dont l'explication est d'une importance capitale, puisqu'il est la raison d'être de la disposition hiérarchique du royaume des cieux, disposition dont les ordres sont constitués en vue du gouvernement de l'univers.

Avant tout, il y a une différence notable selon que la triple voie en question est suivie par l'ange dans la hiérarchie céleste ou par l'homme dans la hiérarchie ecclésiastique.

L'homme ici-bas progressait dans sa voie de mérites en mérites *par la sanctification vertueuse*. L'ange progresse en érudition, *de connaissances en connaissances*, par la justice et la science de la gloire. — Comparé au trajet corporel d'un homme qui marche, le progrès de l'illumination spirituelle se fait en cadences rythmées plus rapides ou moins rapides, suivant la vélocité de l'esprit. Les pas y sont remplacés par des actes à la fois intellectuels et volontaires, et ces actes, au lieu de se succéder un à un comme les pas de la marche, se succèdent trois à trois. Attendu que dans le sens de l'érudition angélique par rapport aux profondeurs de la divinité, la purgation, l'illumination et l'union ne font, à trois, qu'un seul degré du trajet, un seul pas angélique qui dès lors est triple.

Il y a par conséquent une différence entre le trajet illuminatoire de l'ange qui se poursuit, à chaque degré, en trois actes angéliques, et le trajet de l'ange dans l'univers où l'ange personnellement se déplace en un seul acte ainsi que nous l'avons démontré au chapitre XI (n° de février 1902) de notre première partie en traitant de l'agilité des anges. — Ajoutons que l'illumination affecte plutôt l'être que la personne, et que l'ange y est plutôt porté qu'il ne se porte : Dieu le pousse, l'entraîne et le ravit.

Il est assez difficile de saisir cette gradation des voies scientifiques chez l'ange que nous avons longuement admiré comme un être on ne peut plus intelligent et comme un docteur en possession de toutes les sciences imaginables voyant Dieu face à face. Comment admettre encore pour l'intelli-

gence angélique si intimement unie à Dieu une voie unitive; comment admettre une voie illuminative pour cette intelligence déjà toute éclairée des clartés de la gloire; comment admettre une voie purgative où cette docte intelligence soit purifiée d'une ignorance quelconque?

Nous sommes ici en présence d'un mystère qui, comme tous les mystères, défie notre raisonnement sans pourtant choquer notre raison. Notre raison faite pour la vérité ne saurait être froissée par la vérité qui au contraire l'agrandit, la fortifie et la charme. Faisons-le paraître, tout mérite en reviendra à l'ange de l'école.

Une pensée à laquelle nous avons recours pour la centième fois nous soulage du poids du mystère. — Dieu est infini, l'ange n'est pas infini. En voyant Dieu, en le contemplant, en le saisissant, l'ange ne le peut voir tout à fait, ne le peut comprendre tout à fait, ne peut le saisir tout à fait. Pour peu que Dieu soit déjà vu, déjà compris, déjà possédé, s'il veut davantage se montrer, se faire comprendre et s'offrir à l'avidité intellectuelle de l'ange, l'ange aura de la besogne pour toute l'éternité; il y a là de quoi satisfaire et exciter un progrès éternel. En voie d'un tel progrès, les grands anges dévoreront l'infini comme l'aigle dévore l'espace; les petits anges voletteront comme les colibris. Les uns ont l'envergure lente du héron, les autres dépasseraient les oiseaux les plus rapides.

Disons que pour lier connaissance avec Dieu comme les anges, il fallait préalablement posséder à fond comme eux tous les genres de sciences, et que cette colossale érudition n'était qu'une préparation rudimentaire à leur étude éternelle de Dieu, où Dieu est leur maître et eux ses disciples. — Devant Dieu, l'ange est un ignorant; Dieu peut donc le purifier de son ignorance relative, et cela indéfiniment, de plus en plus, toujours, toujours; et toujours purifié, il sera toujours, en comparaison avec Dieu, un ignorant purifiable; parce que Dieu est science infinie tandis que la science et l'intelligence de la créature ont leurs bornes. — De cette façon l'on conçoit que l'ange puisse être instruit par Dieu, et qu'éternellement instruit il puisse l'être éternellement.

Or on peut dire de l'illumination scientifique des esprits célestes et de leur union avec Dieu ce que nous venons de dire de leur purgation.

Bien que Dieu soit tout-puissant, il doit, lorsqu'il traite ses créatures, soit pour les créer, soit pour les conserver ou les perfectionner, il doit, à moins d'agir par miracle, soumettre son acte à un commencement, à un achèvement et à une fin, opérant ainsi en trois périodes à cause des complications nécessaires de l'être créé qui est loin d'être simple comme Dieu. Tout être créé en effet nous apparaît, soit dans son essence, soit dans sa nature, soit dans sa voie ou son activité, avec un milieu et deux extrémités dont l'une est son commencement et l'autre sa fin. Le milieu ou moyeu de la créature est son trajet du commencement à la fin. — C'est ainsi qu'un voyageur part, chemine et arrive.

Les anges, eux aussi, voyageurs célestes dans l'infini de la divinité, sont constamment partants, cheminants et arrivants. Ils partent d'une béatitude et, bienheureux, ils cheminent pour arriver à un nouveau bonheur. Toujours, toujours, d'étapes en étapes, de béatitudes en béatitudes ils vont, avancent, courent, volent, ils se dépêchent comme des gens qui craignent de se retarder à force que le bonheur rend le bonheur désirable. Leur traversée est rendue délicieuse par l'agrément qu'ils goûtent à explorer la gloire; et ils n'éprouvent aucune fatigue. La rapidité de la course au lieu de les exténuer les délasse, car très rapides, leurs mouvements constituent ce repos éternel que nous souhaitons aux nôtres lorsqu'ils vont rejoindre les anges.

Ne riez pas, lecteur! Vos yeux non plus ne se fatiguent à parcourir ces lignes; nous désirons au contraire qu'ils s'y complaisent. On aime tant à regarder! C'est pour cela que le Créateur a fait les anges tout yeux. — Lorsque assis au penchant d'une colline vous contemplez la belle nature, votre regard satisfait se repose avec délices sur les fleurs qui couvrent le sol et sur le tendre feuillage des arbres; il observe les moindres détails de la vie; suit les papillons, atteint au vol des capricieuses hirondelles, plane avec la cigogne et l'épervier, trace le contour des champs cultivés, des

prairies, des bois aux teintes variées; il mesure l'étendue, vogue sur les eaux d'un lac ou d'une rivière lointaine, fouille l'horizon de la plaine, gravit la montagne au flanc drapé d'azur, au sommet blanchi par les glaciers; il va, il vient, monte et descend pour remonter encore de la terre à la voûte des cieux, et c'est en vain que mille charmes essaient de fixer son choix. — Dites, est-ce donc une peine pour la vue que de parcourir tant d'espace en un clin d'œil; n'est-ce pas plutôt un bien-être qui remplit votre âme d'une douceur ineffable et sans regret? — L'ange lui aussi vit par la vue, et se déplace comme elle; il a le bonheur de se dépenser dans la contemplation de Dieu.

La divinité est une infinitude de charmes sublimes que perçoit seule infiniment l'intelligence divine, et dont des intelligences les plus élevées n'ont *préalablement* la moindre idée. Car bien qu'elles regardent Dieu directement par l'esprit sans nécessiter comme nous l'intermédiaire des fenêtres de l'âme, elles ne perçoivent de son essence que la surface visible au jour de la gloire et les effets de sa puissance à mesure qu'elle suscite des êtres ou les conserve.

L'ange ne pénètre les profondeurs de la divine essence que pour autant que Dieu se manifeste par l'illumination.

Dieu dévoile-t-il aux regards de l'ange une sublimité de sa divine essence, il *purifie* cet ange de l'ignorance qu'il avait de cette sublimité, et fortifie son intellect par une grâce actuelle spéciale. Cet ange ainsi fortifié et préparé pour une *nouvelle vision de Dieu* entre, par rapport à la nouvelle connaissance qu'il va faire de la divinité, dans la *voie purgative*.

Maintenant, que cet ange est prévenu et préparé, et qu'il a perçu comme l'aurore d'une nouvelle sublimité, Dieu l'illumine, c'est-à-dire qu'il fait rayonner sur lui, *en proportion de la gloire de cet ange*, la splendeur de la sublimité nouvellement perçue. L'ange reçoit un nouveau degré de déification et l'on dit qu'il se trouve dans la *voie illuminative*.

Vient alors la troisième période où l'ange ainsi illuminé, divinisé et tout épris de la sublimité dont il est désormais pénétré, se voit ravir par Dieu, resserre son union avec Dieu,

s'unit plus étroitement à Dieu dans le sens de cette sublimité et dans la proportion dans laquelle Dieu l'en a illuminé. Cet ange a fait un pas dans la gloire ; il est entré dans la *voie unitive* d'une nouvelle sublimité.

C'est comme cela que chaque ange en particulier et que tous les anges ensemble avancent, dans leur triple voie. Ils grandissent en Dieu ou plutôt ils s'élèvent en sa divinité de sublimités en sublimités sur les hauteurs de la vérité. Tel le touriste alpestre. Parvenu au sommet de la montagne, il se trouve en présence d'une autre montagne à gravir. Il s'est débarrassé de son fardeau superflu. A mesure qu'il monte il se réjouit du spectacle de la nature. La cime atteinte, c'est le repos et le contentement.

Voltaire imagina un géant colossal qui d'une enjambée franchissait l'Atlantique, un pied en Europe et l'autre au Canada. — Les anges sont ces géants dont la grandeur défie l'imagination de Voltaire, et que lui reléguait au rang des personnages fabuleux.

Si ces esprits, comme nous, avaient des membres, d'un pas ils escaladeraient les plus hautes montagnes. Or chacun de nos pas requiert trois mouvements : un mouvement pour lever le pied, un mouvement pour le porter en avant, un mouvement pour le poser ferme, ce qui rend plus admissible encore les trois périodes de la locomotion intellectuelle sur le chemin de la vérité.

L'on aura compris que nous désignons par *sublimité* un aspect de la divine essence. En effet, Dieu n'est pas seulement l'infinitude du *Beau*, il est *une infinité de beautés* plus sublimes, plus ravissantes les unes que les autres. Chaque fois que Dieu se montre sous l'une d'elles, c'est pour les anges un soleil inconnu qui se lève à l'horizon de leur existence pour les illuminer de ses feux en une journée de gloire, et les mener à la jouissance de ces célestes soirées où l'on se repose au sein de l'union divine comme l'enfant entre les bras de sa mère. Or le ciel est semblable aux régions où le soleil changeant le crépuscule en aurore ne trace la courbe de l'occident que pour reprendre aussitôt sa course divine. Et le soleil des anges est comme un prince qui pour une nouvelle fête revêt des

ornements neufs. C'est le matin réveillant la nature par des charmes qu'elle ne soupçonnait pas et sans lui laisser deviner les charmes du lendemain.

*
* *

L'illumination *scientifique* est passive parce que l'intelligence angélique y est plutôt mue et sollicitée qu'elle n'agit.

Ayant admis que pour les esprits célestes la science fait un avec la sainteté, il faut conclure que l'illumination scientifique est en même temps *sanctifiante*. Et comme telle elle a quelque chose d'actif de la part de l'ange.

La vérité est flamme autant que lumière. Pendant que la splendeur des sublimités divines éclaire l'intelligence, leur ardeur embrase la volonté suivant les mêmes phases du progrès déifiant.

C'est pourquoi dans la voie purgative l'esprit, en même temps que d'une ignorance relative, est purifié d'un certain manque de pureté. D'ailleurs, immaculé comme les élus glorieux, l'ange tend à s'éloigner davantage de tout ce qui n'est pas Dieu, à se détacher de soi par conséquent. L'ange se purifie en quelque sorte de son propre être afin de se simplifier encore, pour se disposer à cette assimilation, qui lui est offerte avec Dieu infiniment simple.

Dans la voie illuminative son désir d'être plus à Dieu s'accentue; Dieu désire ennoblir l'ange d'une noblesse supérieure à toutes celles qu'il avait auparavant; l'ange désire s'identifier à Dieu en toute humilité et se l'identifie, le divinise par le cœur pendant qu'il le défie par l'esprit.

Dans la voie unitive l'ange s'unit à Dieu par l'esprit; oui, mais aussi par charité. Dieu s'unit à l'ange par communion intellectuelle et l'ange s'unit à Dieu par la dilection.

L'on peut regarder la voie purgative des anges comme l'œuvre de Dieu le Père à qui est attribué tout commencement. Puis, si l'on considère Dieu le Fils comme étant la Sagesse et le Verbe qui parle lumière, il est permis de lui rendre grâce pour la voie illuminative. Enfin la voie unitive, chef-d'œuvre d'amour, reviendra au Saint-Esprit, personne qui unit les deux autres en un seul Dieu.

C'est ainsi que divinement embrasés et tout rayonnants des clartés et des feux de l'auguste Trinité, les anges des trois triades, astres de la gloire éternelle, gravitent au plus haut des cieux, mus en vertu d'attractions sublimes. Ils se lèvent et s'élancent à la recherche d'orbites infinis. Géants de sainteté et de science, ils parcourent leurs voies et se reposent à tourner leurs rondes en des soirées ravissantes suivies d'aurores toujours plus belles.

Semblable doctrine vous étonne? — Songez qu'au moment où vous lisez ceci le soleil, blême image de ces astres angéliques, se lève pour quelque peuple, décline pour tel autre, resplendit au zénith pour un troisième, et qu'en cette course perpétuelle d'une triple lumière qui vous entraîne à raison de 24 kilomètres par seconde, l'astre du jour fond quelque part les glaces de l'hiver, réjouit ailleurs le printemps, plus loin allume l'été, en cette même seconde où sonnent à la fois toutes les heures du matin, du jour et de la nuit sur la terre et sur tous les globes de son immense rayon.

Ce que le Créateur a réalisé dans l'éphémère corporéité, n'en doutez pas. Il en pose aisément l'idéal dans la plénitude des esprits immortels où rien ne recommence sans commencer autre chose; où les anges comme vous se font illusion croyant être immuables, tant les abuse la quiétude de leur bonheur : Pour eux c'est Dieu qui tourne !

*
* *

Non seulement le soleil éclaire ses mondes, il les dirige. De même le Très-Haut tout en disposant les esprits célestes selon trois hiérarchies pour les illuminer et selon neuf chœurs pour qu'ils régissent et éclairent spirituellement l'univers, les gouverne comme un prince gouverne son peuple.

De là triple conception du royaume des cieux qu'il nous faut étudier séparément : monarchie, hiérarchie, organisation ordinale.

Alfred VAN MONS.

(A suivre.)

LE PAPE ET LES MÉDECINS CATHOLIQUES

Les vrais miracles

Le docteur Boissarie nous prie de publier la communication suivante :

Un très grand nombre de journaux ont reproduit le récit d'une audience que le Saint-Père avait bien voulu nous accorder, le 12 avril dernier, pendant le pèlerinage des médecins à Rome.

Ce récit, exact dans son sens littéral, pourrait être détourné de sa signification réelle, si nous ne rappelions dans quelles circonstances nous avons recueilli ces graves enseignements.

Le Saint-Père venait de recevoir deux ou trois cents médecins qui lui apportaient l'hommage de leur fidélité, de leur dévouement ; à la tête du pèlerinage, Monseigneur l'évêque de Tarbes avec les médecins du Bureau des constatations, les membres de l'Hospitalité, un certain nombre de miraculés ; c'était Lourdes avec toutes ses institutions, avec toute son histoire remplie depuis un demi-siècle de miracles et de guérisons... Le Saint-Père devait se rappeler le passage de son Encyclique du 2 février dernier où il disait : « A Lourdes, des prodiges quotidiens, dus à l'intercession de l'immaculée Mère de Dieu, fournissent de splendides arguments pour confondre l'incrédulité moderne... »

En outre, nous avions fait passer sous ses yeux le résumé de la guérison de Rudder, l'homme à la jambe cassée, le récit si émouvant de la guérison du lupus de Metz.

Ces deux exemples, choisis entre mille, devaient l'amener à nous dire : « Il ne faut jamais prononcer le mot de miracle à la légère, nous vivons à une époque où, plus que jamais, on peut invoquer la suggestion... *mais nous savons que la cicatrisation d'une plaie, que la consolidation instantanée d'une fracture ne peuvent être rangées dans les effets de suggestion.* »

Le Saint-Père voulait ainsi nous rappeler, dans une circonstance où tout semblait l'y convier, le principe admis par tous les hommes de science pour marquer la limite des lois naturelles, la distinction que nous devons toujours faire entre deux ordres de phénomènes absolument distincts ; d'un côté les plaies, les destructions de tissus, avec des réparations instantanées, et, de l'autre, les troubles fonctionnels ou nerveux qui peuvent disparaître sous l'action de causes naturelles.

Il y a bientôt deux ans, Léon XIII nous disait que les médecins peuvent constater les guérisons, mais que le miracle relève d'une autorité plus haute. « Sous la direction de votre évêque, nous disait-il, vous êtes dans une voie sûre ; continuez vos études avec confiance. » *Sous la direction de votre évêque* : c'était là l'autorité compétente.

Ce mot de miracle, qui divise souvent les hommes de science, doit être écarté de nos préoccupations, nous observons en médecin, et nos conclusions ne peuvent s'étendre au delà de notre domaine.

Nous avons été heureux de recueillir ces grands enseignements de la bouche même du Souverain Pontife, de voir confirmer les principes qui nous ont servi de guide dans la direction de nos travaux.

Dans cette année du cinquantenaire de l'Immaculée-Conception, l'étude du miracle prend une place plus importante dans les préoccupations du monde savant. L'histoire de Lourdes étant étroitement liée à ces études, nous devons demander une direction à l'abri de toute cause d'erreur ; cette direction se résume dans ces deux indications : séparer aussi complètement que possible les guérisons des maladies nerveuses des guérisons des affections organiques, soumettre tous ces résultats au jugement de l'autorité compétente ; se rappeler enfin que la suggestion ne peut cicatriser une plaie ou souder instantanément une jambe cassée.

En nous parlant du procès de béatification en cours, le Saint-Père n'a fait allusion à aucun fait, à aucun miracle en particulier. Il a voulu nous rappeler avec quel soin et quelle sévérité toutes les preuves et tous les témoignages doivent être discutés.

Dr BOISSARIE.

COMMENT LE CURÉ D'ARS

FUT PERSÉCUTÉ PAR LES DÉMONS

(Suite.)

Voilà des témoignages bien nets, bien précis, et dont le curé d'Ars n'était pas avare ; n'importe ! les démentis persévérèrent. Ils portaient surtout des rangs du clergé, qu'on a tort, soit dit en passant, de supposer crédule. La crédulité est en raison inverse de la foi. « Philosophes : race crédule ! » a dit un ancien.

Il faut croire à quelque chose : ce besoin est si fort, si impérieux dans l'homme qu'il préfère croire trop, croire tout, plutôt que de ne rien croire ; il préfère abdiquer toute raison plutôt que de renoncer à toute foi. Qui ne croit pas en Dieu, est d'autant plus près de croire au diable. Mais quand on a soumis sa raison aux divins enseignements de la foi, qu'a-t-on besoin de croire autre chose que ce que Dieu a révélé et que l'Eglise enseigne ?

Les confrères du curé d'Ars se montraient donc, en général, peu disposés à admettre la réalité de ces manifestations diaboliques ; ils leur cherchaient des causes naturelles et physiologiques, et croyaient en trouver dans les jeûnes et les veilles immodérées du saint homme : explication sommaire et commode plus que satisfaisante. « Si le curé d'Ars vivait « comme les autres, disaient-ils, s'ils prenait sa dose de « sommeil et de nourriture, l'effervescence de son imagination se calmerait, son cerveau ne se peuplerait pas de « spectres, et toute cette fantasmagorie infernale s'évanouirait¹. »

1. Nous n'avons qu'un mot à dire touchant les soi-disant explications physiologiques des phénomènes de ce genre. Si ces explications peuvent être admises, lorsqu'il s'agit de se rendre compte de faits entourés de circonstances patholo-

Ainsi a-t-on coutume de raisonner quand on juge avec des idées préconçues; ainsi a raisonné tout le dix-huitième siècle, et encore aujourd'hui, dans un certain monde, on ne sait pas raisonner autrement. Le sens des choses surnaturelles s'est tellement affaibli parmi nous, que nous ne pouvons nous décider à croire aux phénomènes qui dépassent la sphère naturelle où nous respirons habituellement. Nous aimons mieux nier ces faits, les attribuer à l'illusion et à la supercherie, que de nous donner la peine de les examiner sérieusement, et de nous exposer ainsi à rencontrer quelque agent invisible et supérieur dont nous redoutons la présence. Le merveilleux effraie autant qu'il attire; nous voulons le connaître et n'osons l'approcher.

Au plus fort de ces préventions, voici ce qui arriva : — ce drame infernal a été raconté de la même manière par les différentes personnes qui en furent témoins; un de ces témoins vit encore et s'est offert à en signaler les détails. — C'était dans l'hiver de 1826; il y avait à Saint-Trivier-sur-Moignans un vénérable curé, nommé M. Granger, qui s'était mis en rapport avec l'abbé Vianney, dès les premiers jours de son ministère à Ars; il avait su l'apprécier et il le voyait souvent. Jaloux de procurer à ses paroissiens le bienfait de la présence au milieu d'eux d'un prêtre si mortifié et si zélé, il le pria de se joindre aux missionnaires qui donnaient alors les exercices du grand jubilé. M. Vianney consentit à tout ce que son voisin voulut; il resta trois semaines à Saint-Trivier, prêcha de temps en temps et confessa beaucoup.

giques concomitantes, qui en décèlent la nature, et qui, d'habitude, ne lui font pas défaut, il devient impossible de leur attribuer la même cause quand ils se trouvent unis, comme chez M. Vianney, à l'accomplissement si régulier de toutes les fonctions de l'organisme, à cette sérénité d'idées, à cette délicatesse de perception, à cette sûreté de jugement et de vue, à cette plénitude de la possession de soi-même, au maintien de cette miraculeuse santé qui ne connaissait presque pas de défaillance, au milieu de l'incessante série de travaux qui absorbaient l'existence du curé d'Ars. Et, du reste, ces phénomènes extraordinaires, sensibles pour lui, ne l'étaient-ils pas, en bien des circonstances, également pour les autres? Les témoignages ici ne manquent pas. Faudra-t-il, pour se donner le vain plaisir de douter, mettre sans motif en suspicion des dépositions respectables et désintéressées! Disons-le : un scepticisme obstiné à l'endroit des faits d'ordre surnaturel, tels que ceux dont nous retraçons l'histoire, impliquerait, chez les catholiques surtout, une infirmité morale autrement certaine que la créance raisonnée à laquelle de prétendus *esprits forts* veulent bien donner le nom d'aveugle crédulité.

Comme les vexations auxquelles il était en butte, de la part du démon, faisaient alors grand bruit, ses confrères s'en amusaient et lui disaient sur le ton du badinage : « Allons ! allons ! cher curé, faites comme les autres ; nourrissez-vous « mieux : c'est le moyen d'en finir avec toutes ces diableries. »

Un soir, on le prit sur une gamme plus haute ; la discussion s'anima du côté des contradicteurs, et leur raillerie s'échappa en jets plus amers et moins contenus. Il fut convenu que toute cette mystique infernale n'était que rêverie, délire, hallucinations et le pauvre curé fut traité, en toutes lettres, de visionnaire et de maniaque. Il ne répondit pas un mot à ces savantes diatribes ; il se retira dans sa chambre, insensible à tout, sauf à la joie d'avoir été humilié. Un instant après, MM. les rieurs se souhaitaient une bonne nuit et gagnaient leur appartement respectif, avec l'insouciance de sages qui, s'ils croyaient au démon, n'avaient du moins qu'une foi très médiocre à son intervention dans les affaires du curé d'Ars.

Mais voilà qu'à minuit ils sont réveillés en sursaut par un horrible fracas : la cure est sens dessus dessous ; les portes battent ; les vitres frissonnent ; les murs chancellent ; de sinistres craquements font craindre qu'ils ne s'écroulent. En un instant, tout le monde est debout. On se souvient que le curé d'Ars a dit : « Vous ne serez pas étonné si, par hasard, vous « entendez du bruit cette nuit. » On se précipite dans sa chambre... il reposait tranquillement. « Levez-vous, lui crie-t-on, la cure va tomber ! — Oh ! je sais bien ce que c'est, « répondit-il en souriant. Il faut aller vous coucher ; il n'y a « rien à craindre. » On se rassure et le bruit cesse.

A une heure de là, quand tout est redevenu silencieux, un léger coup de sonnette retentit. L'abbé Vianney se lève et trouve à la porte un homme qui avait fait plusieurs lieues pour venir se confesser à lui. Il se rend aussitôt à l'église et y reste jusqu'à la messe, occupé à entendre un grand nombre de pénitents.

Un des missionnaires, M. l'abbé Chevalon, de pieuse mémoire, ancien soldat de l'Empire, demeura si frappé de

cette étrange aventure, qu'il disait en la racontant : « J'ai pro-
« mis au bon Dieu de ne plus plaisanter sur ces histoires
« d'apparitions et de bruits nocturnes; et quant au curé
« d'Ars, je le tiens pour un saint. »

Le lecteur aura remarqué, sans doute, la coïncidence des événements de la nuit avec l'arrivée soudaine d'un pécheur venu de loin pour se confesser. C'était chose ordinaire, qui, après de nombreux précédents, avait fini par devenir un indice presque infaillible. Chaque fois que les taquineries du démon redoublaient de fréquence et d'intensité, le curé d'Ars prévoyait que la grâce lui amènerait bientôt quelque grand pécheur à convertir: ses pressentiments étaient rarement trompés : si bien que, par la suite, au lieu de se troubler de cette recrudescence de colère infernale, il l'accueillait comme le signe avant-coureur des miséricordes de Dieu et des consolations réservées à son ministère. Souvent, quand il se levait après une nuit de lutte et d'insomnie cruelles, il trouvait, à la porte, des étrangers qui avaient marché toute la nuit et qui le priaient d'entendre leur confession.

L'esprit du mal variait ses moyens d'attaque : il ne se contentait plus de frapper aux portes et de troubler le repos de M. Vianney par des bruits effrayants, il était sans cesse à imaginer de nouveaux tours dont l'audace déguisait mal la faiblesse. Souvent il se cachait sous son lit, voire sous son chevet, et faisait, toute la nuit, retentir à son oreille tantôt des cris aigus, tantôt des gémissements lugubres, des plaintes étouffées, de faibles soupirs; quelquefois il l'entendait geindre bruyamment comme un homme qui se livre à un travail pénible, d'autres fois râler comme un malade à l'agonie.

« Le démon est bien fin, disait-il un jour, dans son catéchisme, mais il n'est pas fort : un signe de croix le met en
« fuite. Tenez, il n'y a pas encore trois jours qu'il faisait un
« grand tapage au-dessus de ma tête. On aurait dit que toutes
« les voitures de Lyon roulaient sur le plancher... Pas plus
« loin qu'hier soir, il y avait des troupes de démons qui
« secouaient ma porte; ils parlaient comme une armée d'Au-
« trichiens : je ne comprenais pas un mot de leur jargon. J'ai
« fait le signe de la croix; ils sont tous partis. »

Il y eut une nuit où il fut réveillé en sursaut et se sentit soulevé en l'air : « Peu à peu *je perdais mon lit*, dit-il; je « m'armai vite du signe de la croix et le *grappin* me « laissa. »

Une autre nuit, le diable imagina de prendre la forme d'un coussin très doux, très moelleux, dans lequel la tête du pauvre curé enfonçait voluptueusement comme dans de la ouate; en même temps il en sortait un gémissement plaintif. Il avoua que cette fois il eut grand'peur; il lui sembla que ce nouveau genre de piège mettait son âme en péril. Il invoqua le secours du ciel, et l'illusion disparut.

Ayant été appelé à Montmerle, après la mission de Saint-Trivier, le démon le suivit sur ce nouveau théâtre de son zèle, et comme il devait y faire beaucoup de bien, le mauvais esprit s'appréta lui-même à lui faire le plus de mal qu'il pourrait : c'est pourquoi il le molesta de son mieux et sans répit. Dès la première nuit il le traina dans son lit tout autour de sa chambre, en sorte qu'il ne put pas fermer l'œil. Le lendemain M. Vianney s'étant rendu à l'église de bonne heure, suivant son habitude, trouva la foule entourant son confessionnal; mais à peine y fut-il assis, qu'il se sentit soulevé et ballotté comme s'il avait été emporté dans une frêle barque sur un courant rapide.

Il a souvent cité ce fait, et la première fois que M. l'abbé Toccanier, alors vicaire de Montmerle, vit le saint prêtre, dont il devait être plus tard le compagnon et l'ami, M. Vianney lui dit : « J'ai fait une mission chez vous, anciennement, et je « m'en suis bien vu avec le *grappin*. Il s'amusait, la nuit, à « me promener dans ma chambre sur un lit à roulettes. »

Les effets que nous avons mentionnés jusqu'ici semblent indiquer que la malice et la lutinerie ne sont pas étrangères au royaume des esprits. « Leurs manifestations, dit le savant Gorres, ont quelque chose d'indéterminé, de singulier, quelquefois de bruyant et d'espiègle. On dirait qu'ils aiment à regarder, de temps en temps, à travers ces masques comiques, et à voir les pauvres mortels se pavaner dans leur sotte gravité et s'enorgueillir de leur vaine civilisation *qui ne croit pas mais qui tremble*; qu'ils aiment à descendre parmi eux, dans

un moment de bonne humeur, pour les agacer et se moquer d'eux. Toutefois, *on voit qu'ils redoutent ceux qui ne badinent pas avec eux*. L'ironie a une certaine affinité avec l'esprit malin. Aussi y a-t-il quelque chose de déréglé et de désagréable dans le comique de ces esprits, et, à travers leurs plaisanteries, nous avons vu plus d'une fois percer comme un éclair de lumière équivoque du feu qui les dévore ¹. »

C'est ainsi que nous avons entendu le curé d'Ars se plaindre de ce que le démon avait voulu le tuer... Quand il alla à Saint-Trivier pour y prêcher le jubilé, il partit à pied, avant le jour, et sans être accompagné; il marchait en récitant son chapelet; l'air autour de lui était rempli de lueurs sinistres: l'atmosphère était comme embrasée, et, de chaque côté de la route, les buissons lui paraissaient en feu. C'était Satan qui, prévoyant les heureux fruits que M. Vianney allait faire dans les âmes, enveloppé du fluide ardent qui le dévore, le suivait pas à pas, cherchant à l'effrayer et à le décourager. Lui, cependant, n'en continuait pas moins son chemin, confiant en la très efficace protection de la Mère de Dieu et de son bon ange, et ne voyant dans ces nouvelles manœuvres de l'ennemi, que le présage des bénédictions de Dieu sur ses travaux. En effet, son passage à Saint-Trivier fut marqué par les plus consolants triomphes de la grâce.

1. *Mystique*, II^e part., liv. V, ch. xxiii.

(A suivre.)



BIBLIOGRAPHIE

Les Phénomènes odiques, ou Recherches physiques et physiologiques sur les dynamides du Magnétisme, de l'Électricité, de la Chaleur, de la Lumière, de la Cristallisation et de l'Affinité chimique considérés dans leurs rapports avec la **Force vitale**, par le baron Charles DE REICHENBACH. — Traduction française par Ernest LACOSTE, ingénieur, membre des académies d'Aix et du Var, officier d'Académie. — Préface par le colonel DE ROCHAS.

1 volume in-8° de 564 pages, avec nombreuses figures dans le texte. — Prix : 8 francs. (Paris, Chacornac, 11, quai Saint-Michel.)

Reichenbach, mort à Leipsick en 1869, à l'âge de 60 ans, était docteur en philosophie, mais il s'occupa surtout de géologie et de chimie appliquée à l'industrie. Il découvrit la paraffine et la créosote et créa en Moravie de nombreux établissements dont la prospérité fut une source de richesses pour le pays et pour lui. Le roi de Wurtemberg l'en récompensa en lui conférant le titre de baron.

Esprit très observateur et très sagace, il avait remarqué l'influence exercée sur le système nerveux de certaines personnes par un grand nombre de radiations émanant, soit de substances inertes qui présentent, comme l'aimant et les cristaux, des molécules nettement orientées, soit d'organismes vivants, tels que les végétaux et les animaux. Il les étudia avec méthode, classa sous le nom générique d'*od* toutes celles qui produisaient les mêmes effets sur les sensitifs et essaya de les définir en comparant leurs actions avec celles des autres forces déjà connues. Le résultat de ses recherches fut consigné dans plusieurs livres, dont le plus important est celui dont nous publions la première traduction française.

Tout récemment MM. Blondlot et Charpentier ont également classé sous le nom générique de *rayons N* un certain nombre de radiations ayant pour caractère commun d'augmenter la lumière de quelques corps fluorescents ou phosphorescents.

Il est probable que l'*od* et les rayons N comprennent beaucoup de radiations communes et nous espérons que notre livre guidera utilement les savants français dans la voie nouvelle où s'est engagée la physique.

A. R.

Le Gérant : P. TÉQUI.

LES POSSESSIONS

(*Suite et fin.*)

VI

Certains écrivains, plutôt rationalistes que catholiques, ont prétendu que la sagesse des théologiens était en défaut, que les règles de discernement du miracle posées par Paul V, par Benoît XIV, et recueillies dans le Rituel n'avaient aucune valeur, et que nous cherchons en vain un signe scientifique certain pour reconnaître et caractériser la présence du préternaturel.

D'où ces conséquences fausses, contre lesquelles nous protestons : 1° il y a une opposition irréductible entre la théologie et la science ; 2° nous n'avons que de simples probabilités pour reconnaître le miracle, c'est-à-dire le fait surnaturel qui sert de base à la démonstration de la divinité de la religion chrétienne ; 3° l'Église n'a plus de marques scientifiques certaines pour se prononcer dans les procès de canonisation des saints ; 4° les exorcismes qui supposent les possessions, sont des institutions surannées et des souvenirs de notre ignorance.

Ces conclusions nous suffiraient pour apprécier la valeur du nouveau système de critique adopté par certains apologistes dont la témérité nous effraie. Ces apologistes nous parlent sans cesse des rayons X, du télégraphe sans fil, etc., etc., pour arriver à cette conclusion de l'école rationaliste : le préternaturel est indiscernable.

On suppose donc faussement qu'il est *toujours* très difficile de discerner le préternaturel, qu'il y faut de longues études

et une science éprouvée. On oublie que si, dans certain cas, le discernement du préternaturel offre de grandes difficultés et comporte une rare prudence, il n'en est pas de même dans tous les cas. Souvent, en effet, le bon sens suffit, et son témoignage est aussi important, aussi autorisé que celui des savants dans le domaine des faits qui confinent à l'ordre scientifique,

Voici, par exemple, la stigmatisée de Coux dont le colonel de Rochas nous a raconté l'histoire : « On la voyait souvent suspendue en l'air, soit à l'église, soit chez elle; parfois son voile de communion lui était enlevé lorsqu'elle se dirigeait vers la sainte table et, à ce moment, un cierge allumé se trouvait entre ses mains sans secours humain et disparaissait de même; en d'autres occasions, on la voyait subitement renversée à terre et on entendait, au même instant, des claquements répétés comme si de violents soufflets eussent été appliqués sur ses joues que l'on voyait immédiatement enflées, rougies et même noircies. On parlait de stigmates sanglants apparaissant et disparaissant subitement sur diverses parties de son corps. On racontait que ces faits étranges se produisaient beaucoup plus fréquemment le vendredi que les autres jours de la semaine. Enfin on lui attribuait la faculté de voir et d'entendre ce qui se passait au loin, de lire les pensées et même quelquefois de prédire l'avenir. »

On rencontre assez souvent des phénomènes de cet ordre dans la vie de quelques saints, avec des variantes plus ou moins accusées. Assurément, si des témoins dignes de foi nous affirment leur réalité, je serai disposé à les croire, en vertu de la certitude historique, et je me contenterai de prendre toutes les précautions nécessaires pour établir la véracité des témoins. Mais je n'exigerai pas de ces témoins une culture scientifique élevée, je ne demanderai pas des preuves et des démonstrations empruntées à la physique, à la chimie ou aux principes de la physiologie pour me persuader, par exemple, que les phénomènes de la stigmatisée de Coux que nous venons de rapporter, supposent manifestement l'intervention objective d'une entité étrangère.

Il en est de même de la résurrection d'un mort, de la gué-

raison instantanée d'un aveugle de naissance et de ces miracles que les théologiens ont l'habitude de désigner sous le nom de miracles de premier ordre. Pour les constater scientifiquement le bon sens suffit, avec la connaissance commune des lois générales de la nature.

On s'étonne et on se trouble de rencontrer sous la plume d'un apologiste qui se prétend catholique des assertions telles que celles-ci :

« Tous ces phénomènes, écrit l'abbé Véronnet, que le Rituel romain et l'enseignement commun des théologiens nous donnent comme des marques du surnaturel, nous les retrouvons dans la malade de Grèzes, et nous avons vu que tous pouvaient, au moins dans certains cas, s'expliquer rationnellement sans avoir besoin de recourir à l'intervention d'un être extranaturel... La possession diabolique serait-elle donc indiscernable? Il se peut, poursuit l'abbé Véronnet, qu'il en soit ainsi, scientifiquement parlant, et que nous en soyons réduits sur ce point à de simples conjectures, plus ou moins probables¹. »

Voilà donc l'irréductible antinomie entre la science et la théologie.

Parler et comprendre une langue qu'on n'a jamais apprise, voir à de longues distances malgré tous les obstacles matériels, discerner les choses cachées, tous ces phénomènes, séparés ou réunis, témoignent l'exercice d'une puissance qui est au-dessus des forces de la nature, l'intervention d'une entité étrangère plus forte que nous.

Cette règle posée par Benoît XIV, et appliquée sans cesse par l'Église, n'a aucune valeur scientifique aux yeux de M. l'abbé Véronnet qui explique ainsi le phénomène constaté. Le sujet voit et lit dans le cerveau d'un autre individu. Il n'est pas nécessaire qu'une entité étrangère bonne ou mauvaise intervienne, il suffit au sujet de recevoir les radiations cérébrales d'un autre sujet.

« Il suffirait d'admettre, écrit M. Véronnet, qu'en vertu d'une sensibilité surexcitée, telle qu'on la retrouve chez tous

1. Je ferai observer que M. Véronnet ne dit pas : *dans certains cas*.

les hystériques et les hallucinés, la malade de Grèzes percevait d'une manière inconsciente les impressions émanées du système nerveux et en particulier du cerveau des personnes présentes. »

L'auteur va bientôt s'égarer dans les régions des prédictions et des conjectures les plus étranges. Il oublie les sévérités de l'observation scientifique et les exigences de la science expérimentale. Par des *peut-être* habilement placés, il arrive aux conclusions les plus imprévues; je pourrais dire à la négation de la certitude, au scepticisme universel.

« Il n'est pas étonnant, écrit M. Véronnet, de trouver des personnes qui jouissent de *la vue à distance*, par perception de radiations éloignées, ou même de la pénétration des pensées, par perception des radiations cérébrales, c'est-à-dire des images de toute personne présente. Comme toute qualité naturelle, celles-ci pourront se développer par la répétition des mêmes actes. Beaucoup de personnes qui ne s'en doutent pas pourront s'apercevoir qu'elles les possèdent, à un degré plus ou moins élevé, et qu'elles peuvent les perfectionner, comme, depuis qu'on parle davantage des sourciers, beaucoup de personnes se sont trouvées cette sensibilité spéciale qui s'est ensuite développée chez elles avec une grande facilité. Ces qualités pourront encore se conserver et se généraliser par l'hérédité, comme toute qualité naturelle et... *peut-être* verra-t-on une génération qui saura se passer en partie de la parole, de l'écriture et du télégraphe pour la communication de ses pensées. Est-ce rêverie pure? Qui oserait l'affirmer après les merveilles insoupçonnées que l'on a vu se réaliser. »

I. — Quand un sujet comprend, parle, écrit une langue qu'il n'a jamais apprise, c'est qu'il voit ces signes dans le cerveau d'une personne présente, c'est qu'il en reçoit des radiations cérébrales qui s'implantent dans son propre cerveau. Donc, ce phénomène est naturel. Voilà la première objection.

Les apôtres, au lendemain de la Pentecôte, prêchaient à une foule composée de toute sorte de peuples, ils en étaient

compris, ils n'avaient pas cependant dans leur cerveau les signes conventionnels de la langue de chacun de ces peuples et de ces individus.

Quand saint François Xavier prêchait l'Évangile aux peuplades sauvages, de toute langue, suspendues à ses lèvres, et qu'il faisait pénétrer dans leur âme la vérité chrétienne, il est incontestable que ces peuplades ne lisaient pas dans son cerveau, qu'elles ne recevaient pas simultanément des radiations cérébrales si diverses, que le cerveau du saint ne pouvait pas émettre instantanément des vibrations ou des ondulations qui correspondaient à tous les idiomes de ces sauvages qui lui étaient inconnus.

L'objection ne tient pas debout.

II. — On nous dit que si un possédé parle grec, arabe ou hébreu, « c'est qu'il lit dans le cerveau des personnes présentes ». Mais, répondrons-nous, si aucune des personnes présentes ne connaît cette langue, il faudra bien chercher une autre explication.

Or, on a vu dans des réunions spirites des médiums parler une langue qu'ils ne connaissaient pas et que personne ne connaissait autour d'eux.

III. — Que faut-il entendre par ces vibrations cérébrales qui me feraient connaître les pensées d'une autre personne? Quand je parle à haute voix, j'ébranle l'air, j'envoie autour de moi des ondes sonores qui sont entendues de tous les assistants. Mais pour comprendre le sens de ces ondes sonores, il faut une éducation spéciale, un long exercice. J'ai appris à comprendre et à interpréter les sons, comme j'ai appris à lire, à écrire, à parler.

Il ne suffit pas d'émettre des ondes sonores pour être compris. Que je parle latin, grec ou hébreu, devant un public qui ne connaît pas ces langues, je prononcerai des syllabes, des mots, des phrases, j'agiterai l'air autour de moi, mais personne ne comprendra ce que je dis, personne ne devinera ma pensée.

Ce n'est donc qu'après avoir appris à connaître la corrélation de l'idée et du son que j'arrive à interpréter la parole et à comprendre la pensée de celui qui me parle, et cette cor-

rélation connue est la condition nécessaire, indispensable de l'échange de sentiments et de pensées.

Or, si je ne peux pas comprendre, sans préparation, sans éducation, la parole articulée, à plus forte raison en sera-t-il ainsi d'une vibration cérébrale dont l'existence n'a jamais été constatée et de laquelle je ne sais rien. On suppose donc : 1° que le cerveau émet une vibration spéciale; 2° qu'il projette cette vibration à l'extérieur; 3° que cette vibration se propage selon des lois inconnues; 4° qu'en vertu d'une affinité ou d'une parenté quelconque elle choisit au loin un autre cerveau accordé pour l'impressionner; 5° qu'elle pénètre dans ce cerveau, sous forme d'image, et qu'elle devient ainsi visible à un autre esprit; 6° qu'elle fait naître une pensée qui n'est que la reproduction, ou un écho de la pensée du cerveau expéditeur.

Vous demandez des explications et des preuves, on vous donne des hypothèses les plus invraisemblables, des inventions qui déconcertent la raison et qui défient la discussion.

Une vibration cérébrale qui communique *une pensée*, d'un cerveau à un autre cerveau! N'est-ce pas contraire à toutes les lois et à tous les principes de la psychologie? La généralisation, l'abstraction, l'intelligence, la volonté ne sont pas des fonctions du cerveau comme la mémoire et l'imagination. Ces facultés ne sont pas liées à un organe, elles appartiennent à l'âme; elles ne peuvent pas se transmettre à un autre cerveau, sous forme de vibration cérébrale, et il ne faut pas penser à les localiser. Que notre cerveau transmette une vibration cérébrale à un autre cerveau, je n'en sais rien, ce n'est pas impossible. Mais, que mon cerveau transmette à un autre cerveau une pensée abstraite, générale, absolue sous la forme particulière, concrète d'une vibration matérielle, c'est une contradiction. On constate une contradiction, on ne la réfute pas.

« Qui dit fonctions intellectuelles, écrit le Dr Ferrand, dit toute une série d'opérations dont les idées sensibles ont pu être le point de départ, mais qui évoluent dans un domaine tout différent, et auxquelles *il est impossible d'attribuer un siège anatomique distinct*.

« Par exemple, la généralisation ou l'abstraction et la formation de l'idée générale et les opérations qu'elle sert à effectuer, les hypothèses mêmes auxquelles elle donne lieu, les raisonnements qu'elle permet, tout ceci échappe *au domaine organique* et s'accomplit sans que rien nous permette d'en déterminer le siège.

« Nous connaissons, au contraire, le lieu et l'organe des opérations sensibles, de l'image : nous savons par quelle voie elle entre dans l'économie vivante, dans quel lieu elle s'y dépose et y marque sa place, où la mémoire la conserve et où l'imagination l'évoque, l'influence qu'elle y exerce et les réactions et les déterminations qu'elle y provoque...

« L'intelligence n'est pas une fonction physiologique, elle ne résulte pas d'un concours de fonctions physiologiques : elle opère sur le résultat de ces fonctions, mais elle en diffère par la nature même de ces opérations que la conscience nous révèle et dont *nous ne pouvons trouver nulle part ni le lieu ni l'organe.* » (*Annales de philosophie chrétienne*, décembre 1896.)

Il me serait même bien difficile d'admettre que mon cerveau transmette *une image* à distance à un autre cerveau. Je pense à une maison, à un arbre, à une rivière. Je me recueille, et j'envoie à cinquante ou cent kilomètres, sous forme de radiations, la photographie de cette maison, de cet arbre, de cette rivière. Il m'a suffi, dit-on, de me recueillir et de *voir*, pour avertir cet homme, appeler et retenir son attention, et lui donner les visions de ma photographie.

Et l'on ajoute : « Peut-être verra-t-on une génération qui saura se passer en partie de la parole, de l'écriture et du télégraphe pour la communication de ses pensées. »

Si l'auteur nous disait : Peut-être qu'on découvrira ou qu'on inventera des moyens plus perfectionnés que le télégraphe avec fil ou sans fil pour la communication des pensées, je m'empresserais de souscrire à cette prédiction, car la science progresse toujours. Je dirais même : il est certain que l'on inventera de nouveaux moyens de communication. Ce que nous avons déjà vu nous permet d'annoncer ce que nous verrons demain.

Mais ce que je ne peux pas croire, *c'est que sans recourir à de nouveaux procédés, à de nouveaux moyens physiques ou chimiques*, et par un seul acte de ma volonté, je puisse aujourd'hui ou plus tard m'entretenir mentalement avec un ami que j'ai laissé à Constantinople ou à Pékin. Non, cela n'est pas possible, et si un tel phénomène se produisait, je dirais : cela n'est pas naturel ; la communication est l'œuvre d'un autre agent ; nous sortons du domaine de la science expérimentale et des faits naturels.

Je répéterai ce que j'ai dit bien des fois : Dès l'origine du monde, en se connaissant, l'homme a connu sa nature et ses facultés fondamentales. Or, si l'homme possédait naturellement les facultés de recevoir et de transmettre non seulement des images, mais encore des pensées, à de longues distances, mentalement, par un seul acte de volonté, il est évident que nous le saurions, que nous aurions conscience de cette faculté, que nous en ferions usage depuis longtemps, et que la Providence ne voudrait pas nous cacher et rendre inutile une faculté dont les effets *immenses* changeraient les conditions de l'ordre social.

Je n'exagère pas. Voyez-vous cet homme qui aurait dans son essence quelque chose de l'immensité et de l'*omniprésence* de Dieu ! De son cabinet de travail, par un acte mental, il envoie des messages sur tous les points du globe, il est présent partout, il agit partout, il s'entretient avec tous les hommes, dans toutes les langues, et il leur fait connaître ses pensées, et il en reçoit des réponses ; il est arrivé à se « passer de la parole, de l'écriture et du télégraphe ». Ne voyez-vous pas que l'ordre social en serait bouleversé ?

Or, l'homme n'a jamais cru qu'il possédait cette faculté extraordinaire, jamais il n'a essayé d'en faire usage, jamais, malgré tous ses efforts et toutes ses expériences, l'homme éveillé n'arriverait encore aujourd'hui à soutenir mentalement et réellement une conversation avec un autre homme à une distance éloignée.

Voyez les contradictions de cette nouvelle théorie de la télépathie. Personne ne sait encore ce que c'est que cette radiation cérébrale, cette force psychique, ce

fluide mystérieux qui prend toute sorte de noms et qui transporterait nos images, à travers l'espace sans limites. Il faudrait bien, cependant, nous en donner une définition claire avant d'aller plus loin, et se mettre d'accord. Je n'insiste pas.

M. Véronnet prétend que cette radiation cérébrale peut franchir jusqu'à mille kilomètres, sans être interceptée. Pourquoi mille plutôt que dix mille, puisque cette force ne peut pas s'épuiser? Encore une affirmation gratuite! Mais, voici que cette radiation qui franchit des distances immenses, qu'aucun obstacle ne peut arrêter, arrive par exemple, dans une ville de cent mille habitants; elle ne se trompe pas de rue et de maison, elle ne s'arrête pas en chemin, dans le cerveau d'un inconnu, elle entre dans la maison, elle s'introduit dans la chambre, elle va trouver la personne intéressée, sans hésitation et sans erreur, et elle fait apparaître dans son cerveau l'image d'une personne qui, à cette heure même, court un grand danger, ou vient de mourir. C'est la télépathie! C'est ainsi qu'on prétend expliquer les pressentiments et l'action à distance, entre les esprits.

Après nous avoir fait cette description de la force psychique ou de la radiation cérébrale, à travers l'espace, dans les phénomènes de télépathie, ces mêmes écrivains se ravisent, et ils nous apprennent que, dans certains cas, il suffirait d'un écran pour arrêter cette force extraordinaire qui franchirait, cependant, des milliers de kilomètres sans être interceptée!

M. l'abbé Caudron, dans sa réponse spirituelle à l'abbé Véronnet, a signalé cette contradiction que l'on retrouve, d'ailleurs, dans tous les écrivains favorables à l'interprétation naturelle de la télépathie.

On a souvent raconté, écrit M. Caudron, le cas de Ludovic Quintard qui, à l'âge de cinq ans, en 1894, indiquait sans hésiter le tiroir où se trouvaient des objets cachés, traduisait des langues étrangères, l'anglais, l'espagnol, le grec, etc., et donnait la solution des problèmes les plus difficiles. Pour expliquer ce prodige, on a prétendu que cet enfant reproduisait les pensées gravées dans le cerveau de sa mère ou des personnes qui l'interrogeaient.

Cette communication de cerveau à cerveau se faisait sans qu'il eût besoin de s'aider de la vue, car il devinait aussi bien la pensée de sa mère « en fermant les yeux qu'en lui tournant le dos ». Encore un cas de puissantes radiations cérébrales !

Oui, mais pourquoi faut-il que comparé au cas précédent, celui-ci présente une anomalie étrange ? En effet, si la mère de cet enfant « va se placer derrière un paravent, aussitôt Ludovic ne voit plus rien, ne sent plus rien. Les radiations sont interceptées et les communications coupées ». — « Comment des radiations cérébrales qui, là, peuvent franchir jusqu'à sept et dix kilomètres, et, dans les espérances futures, jusqu'à mille kilomètres, sans être interceptées, sont-elles ici arrêtées par un simple paravent ? Pourquoi cette anomalie ? »

VII

Il faut bien nous arrêter devant une dernière difficulté. Essayez de comprendre la formation de l'image dans le cerveau. Je regarde une fleur, à quelques pas de moi. Des vibrations lumineuses partent de cette fleur, elles impressionnent le nerf optique, elles se répètent le long du nerf jusqu'au centre sensoriel dans le cerveau, aussitôt j'éprouve une sensation, je vois cette fleur. Tout semble donc se terminer à la modification matérielle d'un centre matériel, tangible, mesurable, dans le cerveau, dans l'écorce cérébrale.

Or, vous n'ignorez pas que toutes les cellules de notre corps, que notre corps tout entier se renouvelle en quelques années, en quelques mois, et que pas une seule de nos cellules n'échappe à cette loi absolue de la désassimilation. Nous sommes ici sur le terrain scientifique, en face de faits bien constatés.

Mais, si l'image n'est pas autre chose, comme vous le prétendez, qu'une cellule modifiée, qu'une vibration cérébrale, elle est condamnée à disparaître avec la cellule, et à subir elle aussi la loi de désassimilation, de telle sorte qu'après quelques mois, il ne devrait plus rester une seule des

anciennes images dans mon cerveau. Que si, au contraire, ces images se conservent indéfiniment, c'est qu'elles ne sont pas matérielles, et il faut les chercher ailleurs. L'image succéderait à la modification cérébrale qui en est la condition, mais elle ne serait ni cette modification cérébrale, ni ce changement d'état d'une cellule matérielle et vivante, ni cette vibration mystérieuse d'un centre sensoriel dont je suis loin d'ailleurs de contester la réalité.

Et si l'image conservée ne se trouve pas dans le cerveau, si elle persiste mystérieuse dans l'âme, liée seulement, par des lois psychiques, à la modification cérébrale qui est la *condition* de son apparition, que devient la théorie de la radiation, appliquée à l'imagination? Nous sortons du domaine de la physique et de la chimie, nous passons dans les régions abstraites de la philosophie: le problème doit être résolu par d'autres arguments.

Il reste donc vrai que la connaissance sans conjecture ou divination des pensées secrètes, la vue des objets et des événements à longue distance, la transmission muette de la pensée résistent à toutes nos explications naturelles, et que ces phénomènes, comme l'ont enseigné Pie V, Benoit XIV et tous les théologiens sont l'œuvre d'une cause préternaturelle, ange ou démon. Il ne faut pas accuser d'ignorance ou de superstition ces théologiens qui étaient convaincus de l'intervention des esprits dans l'univers, et il faut éviter l'engouement pour des hypothèses bruyantes que la vraie science repousse aujourd'hui et balaira demain.

VIII

M. V... prétend aussi expliquer naturellement l'extase et la lévitation des saints, cette glorieuse manifestation de la puissance de l'âme sous la main de Dieu.

Vôici sa thèse: « L'action de s'élever en l'air et d'y planer quelque temps, constitue-t-elle un phénomène essentiellement préternaturel? Bien téméraire serait celui qui oserait l'affirmer au nom de la science, après tout ce que nous avons

vu et tout ce que les faits examinés nous laissent soupçonner.

« Autrefois on aurait déclaré *a priori* qu'il était impossible à un ballon inerte et sans moteur de s'élever en l'air. Actuellement, on soulève des centaines de kilogrammes au moyen du fluide magnétique produit par un électro-aimant... »

L'auteur essaie de justifier scientifiquement son assertion : « Quand nous voyons le système nerveux suspendre pour notre organisme toutes les lois de la nature, faire qu'un poêle froid produise une brûlure, qu'un vésicatoire ne produise aucun effet, que l'imagination produise des épanchements sanguinolents, qu'il arrête absolument toute circulation, même les mouvements du cœur, jusqu'à produire la mort apparente pendant plusieurs jours, on ne voit pas pourquoi il ne pourrait pas suspendre également, et en apparence seulement, la loi de gravitation, en produisant une quantité de fluide magnétique suffisante.

En restant dans cet ordre d'idées et dans la logique de cette argumentation, le rationaliste dira à son tour : Quand on voit le système nerveux produire de tels résultats sur notre organisme, on se demande pourquoi il ne produirait pas aussi tous ces prodiges dont la description remplit l'Évangile, pourquoi il n'aurait pas rendu l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, la parole aux muets, la vie à Lazare ? Nous arrivons ainsi non seulement à la négation des miracles de l'Évangile, mais il faut aller jusqu'à la négation de tout préternaturel.

Nous retrouvons ainsi dans cette argumentation fausse et dangereuse les erreurs familières aux rationalistes, aux ennemis et aux négateurs les plus violents de la divinité de Jésus-Christ.

Quand on peut déduire logiquement d'un principe de telles conclusions, c'est que ce principe est faux ; on doit l'écarter. *La puissance de la suggestion n'est pas illimitée.*

J'ajoute que cette explication des phénomènes préternaturels n'est pas scientifique parce qu'elle ne repose pas sur des faits certains. Sainte Thérèse, en extase, s'élève et plane dans les airs. Voilà un fait certain et fréquent dans la vie de quelques saints. Nous y voyons un miracle et le signe d'une

intervention divine. On nous répond : Qui sait? Peut-être que le système nerveux dont l'action sur tout l'organisme est si puissante, produit un fluide qui permet à l'homme de neutraliser la loi de la gravitation et de se promener en l'air. Donc la lévitation n'est pas un phénomène préternaturel.

Nous répondons : Prouvez-nous qu'il en est ainsi, prouvez-nous que le système nerveux produit ce fluide, faites-nous connaître son origine, sa loi, ses effets, pratiquez des expériences qui nous feront voir des hommes, des neurasthéniques sans doute, s'élever de terre à votre commandement, et flotter dans les airs.

Vous vous contentez de nous dire : « *Qui sait? peut-être*, un fluide encore inconnu. » Quand nous aurons découvert ce fluide, nous pourrons discuter. Jusque-là votre théorie ne repose sur rien.

Je ne connais pas la nature intime de l'électricité, j'en conviens. Mais je sais que je peux la produire par le frottement, par le contact avec un corps électrisé, par induction. C'est une force que je connais assez pour la discipliner et pour m'en servir. Or, qui a vu le fluide de la lévitation? Qui a constaté son existence? Qui a pu déterminer ses lois et s'en servir? Personne. Il n'est donc pas scientifique d'établir entre ces deux fluides un rapport fondé sur l'analogie. Cette analogie n'existe pas.

On me rappelle que par un électro-aimant nous pouvons produire du fluide magnétique, et soulever des centaines de kilogrammes. C'est juste. Mais, il faudrait prouver que mon système nerveux produit lui aussi assez de fluide magnétique, pour me permettre de m'élever dans les airs. C'est précisément ce qui est en question. Comment! la nature humaine serait douée de cette puissance extraordinaire, et nous n'en saurions rien!

On nous prédit aussi une république idéale où toutes les lois de la nature, ces lois que l'on disait immuables, seront profondément bouleversées. En ce temps-là les hommes ne se serviront plus des pieds pour marcher, ni des locomotives pour voyager. Notre système nerveux produira un fluide qui

nous rendra plus légers que l'air. Nous pourrons nous élever, nous promener dans l'espace et nous diriger sans boussole et sans ballon.

Les distances seront supprimées pour les relations sociales et la communication des pensées. Notre cerveau plus affiné produira des radiations puissantes qui contiendront nos pensées et nos images. Par un acte de volonté, après quelques instants de recueillement, nous pourrons lancer ces radiations vers le cerveau d'un ami, quelle que soit la distance, sans prendre la précaution de le prévenir. Ce cerveau récepteur recevra les radiations cérébrales, il les déchiffrera, il arrivera même à les emmagasiner. Sans nous éloigner du coin du feu, malgré la neige, les vents et les tempêtes, sans fil et sans conducteur, par des radiations cérébrales innombrables, nous pourrons causer avec nos amis et nos parents.

N'avais-je pas raison de dire que ces théories aux apparences scientifiques, hérissées et gonflées d'expressions techniques les plus prétentieuses finissaient en roman et nous transportaient au pays des chimères?

Pourquoi chercherait-on à perfectionner les aérostats? Si les théories que je viens d'exposer étaient sérieuses, il serait plus utile de chercher le moyen de faire produire du fluide magnétique à notre système nerveux et de nous faire monter dans les airs!

Il n'est pas au pouvoir de l'homme de changer sa nature et de se donner de nouvelles facultés. Ici le transformisme est une chimère. L'homme a toujours vu et verra toujours par les yeux, il entendra par les oreilles, il marchera sur ses pieds. Pour obéir à la loi de sa constitution, l'auteur de la nature lui a donné des appareils merveilleux. Newton exprimait un fait incontestable quand il disait : Celui qui a fait l'œil connaissait les lois de l'optique. L'homme reste immuable, par constitution.

Qu'il règne une grande inégalité entre les créatures au point de vue du développement de l'organe, de son étendue, de son acuité; que certains troubles nerveux puissent modifier la puissance de l'organe; que l'on puisse encore atteindre

ce résultat par de nouvelles découvertes, télescope, microscope, téléphone, etc., etc., qui voudrait le contester? Mais, remarquez bien qu'il ne s'agit pas de nouvelles facultés qui changeraient la nature de l'homme, ou d'un nouveau sens qui viendrait s'ajouter à ceux que nous connaissons. La science perfectionne l'organe, elle ne le crée pas.

De même, l'ordre et l'harmonie de l'univers reposent sur la fixité des lois générales de la nature, et cet ordre est la base de toutes les sciences. Supposez que cet ordre n'existe pas, que nous ne soyons sûrs de rien, que toutes ces lois puissent être violées, bouleversées par la volonté de l'homme, c'en est fait des sciences de la nature et de l'harmonie de l'univers dans la stabilité de ses phénomènes et de ses lois. Il ne reste que le scepticisme universel. On pourra toujours dire : Il en est ainsi, *peut-être, qui sait, c'est possible*, la vérité d'aujourd'hui c'est l'erreur de demain. Et toutes les fois qu'il plaira à Dieu d'intervenir dans l'univers pour signaler sa puissance par un phénomène nouveau, on dira : c'est l'effet d'une cause naturelle encore inconnue.

Non, il n'en est pas ainsi. Chaque être n'a reçu qu'une puissance limitée, qui circonscrit son action, qui le fait tel qu'il est; et, quand cette limite est dépassée, j'y vois une intervention étrangère et supérieure. Les forces de la nature sont limitées, elles aussi, par des lois que la science et l'expérience nous font connaître. Et, quand ces lois sont violées, en apparence, c'est qu'une autre force supérieure et une autre loi se révèlent et traduisent l'intervention d'une cause étrangère.

Je ne connais pas toutes les lois de la nature : une telle prétention serait insensée, mais je connais certaines lois avec une absolue certitude, et, quand un phénomène dépasse ces forces et ces lois, je peux le discerner. Cela me suffit.

Je n'ai pas voulu m'enfermer dans l'étude particulière de la possédée de Grèzes, j'ai préféré élargir le débat et l'élever ¹.

1. Dans un excellent article sur *la possession diabolique*, M. l'abbé Caudron a démontré la réalité de la possession démoniaque, à Grèzes, et il a réfuté solidement les arguments de M. l'abbé Véronnet.

Il ne faut sacrifier ni les droits de la science, ni les revendications légitimes de la théologie. Il serait bien étrange que le dernier résultat de la science fût l'amer découragement du scepticisme universel ! On ne repose pas sur cet oreiller.

Élie MÉRIC.



LA LÉVITATION DU CORPS HUMAIN

(Suite.)



V

La lévitation du corps humain n'est qu'un cas particulier du phénomène qui consiste à modifier l'attraction exercée par la terre sur les corps qui se trouvent à sa surface. On vient de voir que, suivant l'hypothèse du savant allemand, l'organisme humain serait susceptible de dégager une force capable d'agir en sens inverse de la pesanteur.

J'ai déjà eu l'occasion de citer, soit dans le présent article, soit dans l'étude que j'ai publiée en 1897, un certain nombre de faits confirmant cette hypothèse; je vais en rappeler quelques autres.

Beaucoup de magnétiseurs affirment qu'on peut rendre un objet lourd ou léger en le magnétisant ¹.

Allan Kardec rapporte, dans le *Livre des Médiums*, qu'il a vu plusieurs fois des personnes faibles et délicates soulever avec deux doigts, sans effort et comme une plume, un homme fort et robuste avec le siège sur lequel il était assis, cette

1. Nous affirmons, dit M. de Mirville (*Des Esprits*, éd. de 1858, p. 300), que nous-même, sur un simple signe que nous transmettions à un magnétiseur, son somnambule, porté sur mes propres épaules, devenait à notre volonté infiniment plus léger ou nous écrasait de tout son poids; et nous vous affirmons encore que, sur un simple signe de nous à son magnétiseur, placé à l'autre extrémité de la chambre, ce somnambule, dont les yeux étaient hermétiquement bouchés, se laissait rapidement entraîner, ou bien, obéissant à notre nouvelle intention, demeurait tout à coup si bien cloué sur le parquet, que, courbé horizontalement et ne reposant plus que sur l'extrémité de la pointe des pieds, tous nos efforts (et nous étions quatre) ne le faisaient plus avancer d'une seule ligne : « Vous attelleriez dessus six chevaux, nous disait le magnétiseur, que vous ne le feriez pas bouger davantage. »

D'après les Hollandistes, saint Vincent Ferrier prit un jour dans ses mains et plaça sur un char une pièce de bois que six hommes auraient eu de la peine à soulever. Une autre fois, il fit porter au couvent par un éclopé et sans fatigue une poutre qu'une paire de bœufs n'aurait pu traîner.

faculté étant du reste intermittente chez les sujets. Il y aurait là un phénomène du même ordre qu'on peut rapprocher de l'expérience suivante rapportée par le célèbre physicien David Brewster, membre de la Société royale de Londres, dans une de ses *Lettres à Walter Scott sur la Magie naturelle* :

« La personne la plus lourde de la société se couche sur deux chaises de telle façon que le bas de ses cuisses repose sur l'une et les épaules sur l'autre. Quatre personnes, une à chaque pied et à chaque épaule, cherchent à la soulever et constatent d'abord que la chose est très difficile. Quand elles ont repris, toutes les cinq, leurs positions primitives, la personne couchée donne deux signaux en frappant deux fois les mains l'une contre l'autre; au premier signal, elle et les quatre autres aspirent fortement; dès que les poumons sont pleins d'air, elle donne le second signal pour l'élévation, qui se fait sans la moindre difficulté, comme si la personne soulevée était aussi légère qu'une plume.

« J'ai eu plusieurs fois l'occasion de remarquer que, lorsqu'une des personnes qui soulevaient n'aspirait pas en même temps que les autres, la partie du corps qu'elle s'efforçait de soulever restait au-dessous des autres.

« Bien des personnes ont joué successivement le rôle de porteur ou de porté; elles ont toutes été convaincues que, par le procédé que je viens de décrire, ou bien le poids du fardeau était amoindri, ou bien la force des porteurs était augmentée.

« A Venise, la même expérience fut répétée dans des conditions encore plus étonnantes. L'homme le plus lourd de la société fut élevé et porté à l'extrémité de l'index de six personnes. Le major H... déclare que l'expérience manque quand la personne à élever est couchée sur une planche et que l'effort des autres s'exerce sur cette planche. Il considère comme essentiel que les porteurs se trouvent en contact immédiat avec le corps humain à élever. L'occasion m'a manqué pour vérifier ce fait par moi-même. »

Il y a une trentaine d'années, on parvint à constater,

à l'aide d'appareils mécaniques, que certaines personnes pouvaient produire des variations dans le poids des corps par leurs propres émanations, et, au mois d'août 1855, le Dr Robert Hare, professeur émérite de chimie à l'Université de Pensylvanie, montrait au Congrès de l'Association américaine pour l'avancement des sciences comment il s'était servi d'une balance à ressort pour manifester une augmentation de 18 livres dans le poids d'un objet avec lequel son sujet ne communiquait qu'au travers de l'eau. La description et le dessin de cet appareil se trouvent dans l'ouvrage que le Dr Hare publia, l'année suivante, à New-York, sous le titre : *Experimental investigation*. Nous ne le reproduisons pas parce que nous allons le retrouver perfectionné par sir Crookes.

A plusieurs reprises cet illustre chimiste avait été vivement sollicité de soumettre au contrôle de sa science d'expérimentateur les phénomènes attribués à des personnes habitant alors Londres. En juillet 1870, il répondit à ces demandes par un article inséré dans le *Quarterly Journal of Science*¹, d'où j'extrais le passage suivant, qui montre avec quelle défiance il abordait ce genre d'études :

« J'ai lu la relation d'une quantité innombrable d'observations, et il me semble qu'il y a bien peu d'exemples de réunions tenues avec l'intention expresse de placer les phénomènes, avec les conditions expérimentales, en présence de personnes dûment reconnues aptes, par la direction de leurs études, à peser et à apprécier la valeur des preuves qui pourraient se présenter². Les seules bonnes séries d'expériences probantes dont j'ai connaissance ont été tentées par le comte de Gasparin, qui, en admettant la réalité des phénomènes, arrivait à la conclusion qu'ils n'étaient pas dus à des causes surnaturelles.

« Le spiritualiste pseudo-savant fait profession de tout connaître : nul calcul ne trouble sa sérénité, nulle expérience n'est difficile, pas de lectures longues et laborieuses, pas de

1. Vol. VII, p. 316. — Juillet 1870.

2. Les expériences de la *Société dialectique* de Londres n'étaient point encore publiées.

tentatives pénibles pour exprimer en langage clair ce qui a charmé le cœur et élevé l'esprit. Il parle avec volubilité de toutes les sciences et de tous les arts, submergeant son auditeur sous les termes d'*électro-biologie*, *psychologie*, *magnétisme animal*, etc., véritable abus de mots, qui montre plutôt l'ignorance que le savoir. Une pareille science banale n'est guère propre à guider les découvertes qui marchent vers un avenir inconnu ; et les vrais ouvriers de la science doivent, au plus haut degré, prendre garde à ce que les rênes ne tombent pas en des mains incompétentes et incapables.

« Le vrai savant a un grand avantage dans les investigations qui déjouent si complètement l'observateur ordinaire. Il a suivi la science dès le commencement, à travers une longue suite d'études, et il sait par conséquent dans quelle direction elle le mène ; il sait que, d'un côté, il y a des dangers, de l'autre des incertitudes, et d'un troisième côté, la vérité presque absolue.

« Il voit une certaine étendue devant lui. Mais, quand chaque pas se dirige vers le merveilleux et l'inattendu, les précautions et le contrôle doivent s'accroître plutôt que diminuer. Les chercheurs doivent travailler, quoique leur travail soit petit en quantité, pourvu que son excellence intrinsèque fasse compensation. Mais, même dans ce royaume des merveilles, cette terre de prodiges vers laquelle la recherche scientifique envoie ses pionniers, y a-t-il quelque chose qui puisse être plus étonnant que la délicatesse des instruments auxiliaires que les travailleurs apportent avec eux, pour les aider dans les observations de leurs sens naturels ?

« Le spiritualiste parle de corps pesant 50 ou 100 livres, qui sont élevés en l'air sans l'intervention de force connue ; mais le savant chimiste est accoutumé à faire usage d'une balance sensible à un poids si petit qu'il en faudrait dix mille comme lui pour faire un grain. Il est donc fondé à demander que ce pouvoir qui se dit guidé par une intelligence, qui élève jusqu'au plafond un corps pesant, fasse mouvoir sous des conditions déterminées sa balance si délicatement équilibrée.

« Le spiritualiste parle de coups frappés qui se produisent dans les différentes parties d'une chambre, lorsque deux personnes ou plus sont tranquillement assises autour d'une table. L'expérimentateur scientifique a le droit de demander que ces coups se produisent sur la membrane tendue de son phonautographe.

« Le spiritualiste parle de chambres et de maisons secouées, même jusqu'à en être endommagées, par un pouvoir surnaturel. L'homme de science demande simplement qu'un pendule placé sous une cloche de verre et reposant sur une solide maçonnerie soit mis en vibration.

« Le spiritualiste parle de lourds objets d'ameublement se mouvant d'une chambre à l'autre sans l'action de l'homme. Mais le savant a construit des instruments qui diviseraient un pouce en un million de parties, et il est fondé à douter de l'exactitude des observations effectuées, si la même force est impuissante à faire mouvoir d'un simple degré l'indicateur de son instrument.

« Le spiritualiste parle de fleurs mouillées de fraîche rosée, de fruits et même d'êtres vivants apportés à travers les croisées fermées, et même à travers de solides murailles en briques. L'investigateur scientifique demande naturellement qu'un poids additionnel, ne fût-il que la millième partie d'un grain, soit déposé dans un des plateaux de sa balance, quand la boîte est fermée à clef; et le chimiste demande qu'on introduise la millième partie d'un grain d'arsenic à travers les parois d'un tube de verre dans lequel de l'eau pure est hermétiquement scellée.

« Le spiritualiste parle des manifestations d'une puissance équivalente à des millions de livres, et qui se produit sans cause connue. L'homme de science, qui croit fermement à la conservation de la force et qui pense qu'elle ne se produit jamais sans un épuisement correspondant de quelque chose pour le remplacer, demande que lesdites manifestations se produisent dans son laboratoire, où il pourra les peser, les mesurer, et les soumettre à ses propres essais.

« C'est pour ces raisons et avec ces sentiments que je commence l'enquête dont l'idée m'a été suggérée par des

hommes éminents qui exercent une grande influence sur le mouvement intellectuel du pays. »

Avant de chercher à construire des instruments spéciaux, M. Crookes voulut se mettre en rapport avec un certain nombre de *sujets* et s'assurer, par les procédés usuels, de la nature et de la réalité des phénomènes qu'il avait à étudier.

« Je vis, dit-il¹, en cinq occasions différentes, des objets dont le poids variait de 25 à 100 livres, être momentanément influencés de telle manière que moi et d'autres personnes présentes, nous ne pouvions qu'avec difficulté les enlever au-dessus du plancher. Désirant établir d'une manière certaine si cela était dû à un fait physique ou si c'était simplement l'influence de l'imagination qui faisait varier la puissance de notre propre force, je mis à l'épreuve les phénomènes avec une machine à peser, dans deux circonstances différentes où j'eus l'occasion de me rencontrer avec M. Home chez un ami. Dans le premier cas, l'accroissement de poids fut généralement de 8 livres pour des poids de 36 livres, 48 livres et 46 livres : expériences qui furent faites successivement et sous le plus rigoureux contrôle. Dans le second cas qui eut lieu quinze jours plus tard en présence d'autres observateurs, je trouvai que, dans trois expériences successives dont les conditions furent variées, l'augmentation de poids fut de 8 livres pour des poids de 23 livres, 43 livres et 27 livres. Comme j'avais l'entière direction des essais susmentionnés, que j'employai un instrument d'une grande exactitude et que je pris tous les soins voulus pour calculer la possibilité des résultats obtenus par fraude, je n'étais pas sans m'attendre à un résultat satisfaisant, lorsque le fait fut convenablement expérimenté dans mon propre laboratoire.

1. *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, p. 37.

Albert de ROCHAS.

(A suivre.)

LE MÉDIUM POLITI A PARIS

(Suite et fin)

Les séances médianimiques du groupe de l'Ecole Polytechnique. Les causes de leur insuccès. L'obstacle du filet de la cage. — MM. De Albertis et Taton indispensables. — La « possession ».

Les expériences sur l'extériorisation de la sensibilité à grande distance sont de beaucoup les plus importantes entre celles qui ont été exécutées avec le médium Politi à Paris. Ainsi que le dit M. de Rochas, dans la lettre dont nous avons reproduit quelques lignes, « Politi n'a donné qu'une répétition affaiblie des phénomènes d'Eusapia ». Est-ce bien la peine de s'étendre beaucoup à parler d'une série de séances si peu réussies? Non, évidemment. Néanmoins, elles ne méritent pas, non plus, d'être tout à fait négligées à cause de certaines circonstances qui les ont marquées et qui ne sont pas absolument dépourvues d'intérêt pour ceux qui suivent les études médianimiques. Une séance ratée peut parfois être tout aussi importante qu'une autre bien réussie, si l'on examine les causes qui ont peut-être produit le mauvais résultat en question.

On sait que le groupe dont il s'agit était composé du colonel de Rochas, du Dr Dariex, des ingénieurs Baclé et Taton, de M. Louis Lemerle et de M. Guillaume de Fontenay. Douze séances eurent lieu à l'École polytechnique, quatre à la villa de M. De Albertis, à Joinville-le-Pont, la dernière chez M. Taton. M. de Fontenay avait préparé un appareil photographique 18×24 et un autre appareil, pour la production de

la lumière de magnésium, très perfectionné, capable d'être mis en action à distance, sans que l'opérateur fût obligé de quitter la « chaîne ».

La pièce était éclairée par une lampe rouge de photographie; on s'est servi aussi d'une de ces lampes à phosphore, dont Crookes affirme avoir eu de bons résultats, mais dont nos expérimentateurs ne purent tirer grand profit.

Malheureusement, des obstacles de toutes sortes ne tardèrent point à surgir.

D'abord, les expérimentateurs s'étaient proposé de prendre toutes les précautions imaginables pour rendre la fraude absolument impossible. Ni la visite des vêtements du médium, ni la camisole de force, ni les autres systèmes adoptés généralement dans ce but ne leur ayant paru offrir des garanties d'une certitude, pour ainsi dire, mathématique, ils eurent recours à une cage en bois, d'un mètre carré de large sur deux mètres de haut, dont les parois étaient constituées par un filet en ficelle. On avait pensé que le filet avait sur la toile l'avantage de ne pas isoler complètement le médium de la « chaîne » formée par les expérimentateurs.

Politi fut donc enfermé à clef dans sa cage.

De ce moment, plus de phénomènes. Quelle pouvait bien être la raison de ce fait?

Les incrédules répondront : — Ce n'est pas malin : les phénomènes étaient produits en fraude par le médium.

En réalité, la question n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire. Avant tout, il est peu probable qu'en de pareilles conditions, Politi aurait permis qu'on l'enfermât dans la cage. Mais ce n'est là qu'un détail. L'argument le plus important, c'est que, lorsque Politi était hors de la cage, des phénomènes se produisaient *sans doute à la lumière*, à quelque distance du médium, dont les pieds et les mains étaient strictement contrôlés. Ces phénomènes étaient des déplacements et des lévitations d'objets, surtout de meubles tels que cette chaise dont nous avons parlé plus haut — phénomènes d'importance secondaire, si l'on veut, mais bien constatés.

A ce qu'il paraît, le 13, dans son délire, elle revivait ses

premiers jours et parlait le premier langage qu'elle avait entendu. La poésie a été reconnue être une espèce de berceuse que les *ayahs* ont l'habitude de répéter aux enfants; en causant elle s'adressait sans doute aux domestiques hindous: aussi, l'on comprit, entre autres choses, qu'elle demandait qu'on l'emmenât au bazar pour y acheter des bonbons.

L'on pouvait reconnaître une suite dans tout le cours du délire. D'abord il y fut question des connaissances avec lesquelles la malade avait été en rapport pendant sa première enfance; ensuite elle passa comme une revue de toute son existence, jusqu'à ce qu'elle fut parvenue, le 16 mars, à l'époque où elle se maria et eut des enfants qui grandirent.

Il est curieux de constater qu'après une période de soixante-six ans, pendant laquelle jamais elle n'avait parlé l'hindoustani, le délire lui avait remémoré ce langage de sa première enfance. Actuellement, la malade parle avec autant de facilité le français et l'allemand que l'anglais, mais, quoiqu'elle connaisse quelques mots d'hindoustani, elle est absolument incapable de parler cette langue ou même d'en composer une seule phrase. Ce qui prouve que les premiers propos qu'elle tint dans le délire étaient réellement en hindoustani, c'est que la malade n'a jamais connu d'autres langues en dehors de celles que j'ai nommées plus haut. Une dame qui avait passé une bonne partie de son existence dans l'Inde et qui connaissait l'hindoustani, reconnut la poésie pour être un chant fort répandu parmi les *ayahs* et traduisit quelques-uns des propos que la malade adressait à ses interlocuteurs imaginaires.

Le *Lancet* fait suivre cette communication du Dr Freeborn par les remarques de quelques médecins, entre autres le Dr C. A. Mercier qui dit :

Ce cas est l'exemple le plus frappant — j'allais dire le plus dramatique — d'un état de choses qui, à un degré moins accentué, n'est pourtant pas rare, et qui, en étant anormal, ne peut pas se dire irrégulier. On avait bien connaissance de quelques cas du même genre, mais ils étaient loin d'être si complets, si extraordinairement parfaits, si bien documentés.

Il faut remarquer que ce n'était pas uniquement le langage oublié qui venait d'être si étrangement rappelé à la mémoire de la vieille dame dans son délire. C'est sa personnalité tout entière qui se trouvait reportée à ses premières années; la malade vivait derechef de la vie de son enfance. La malade ne parlait pas uniquement *de* ses connaissances d'alors, mais s'adressait tout aussi bien à elles; par exemple quand elle demandait d'être emmenée au bazar pour y acheter des friandises.

Or, c'est là ce qui arrive dans certains cas de démence sénile. Quoique M. le Dr Freeborn n'en ait pas parlé, je ne doute aucunement qu'en rentrant en elle-même, la dame se trouvait avoir complètement oublié ce qu'elle avait fait et dit pendant cette période de sa maladie¹... Les souvenirs de l'enfance restent non seulement enregistrés dans notre cerveau, mais encore ils nous reviennent avec une fréquence et une vivacité plus forte que ceux de l'âge viril. Nous remarquons souvent dans la démence que la malade oublie, non seulement les événements du jour, mais tous les autres encore, en dehors de ceux de l'enfance, lesquels se manifestent avec tant de véhémence et de persistance, qu'ils finissent par dominer toutes les autres pensées conscientes : alors la personne âgée se trouve revivre, littéralement, son enfance...

On dirait que l'édifice des souvenirs soit érigé dans le système nerveux par couches, de telle façon que le souvenir de chaque événement se superpose au souvenir précédent; il semble ensuite que, dans la perte sénile de la mémoire, la disparition des couches supérieures permet à celles qui restent de regagner une vitalité nouvelle.

Le fait que la vieille dame n'était pas aliénée dans la stricte signification du terme, mais seulement sujette au délire par maladie corporelle, ne sert qu'à corroborer ma doctrine favorable, selon laquelle le délire et la démence ne sont qu'une même chose...

On est donc autorisé à *supposer* que, si les phénomènes ne

1. Le Dr Freeborn déclare que c'est bien cela.

se produisaient plus lorsque le médium était enfermé dans la cage, c'est que la constitution de cette cage gênait en quelque sorte les manifestations. Pourquoi cela? Voici l'explication que nous donne M. De Albertis comme une simple hypothèse.

Reportons-nous aux expériences d'extériorisation de la sensibilité exécutées auparavant par M. de Rochas. Ce dernier, de la même façon dont il s'était servi de l'eau, des rails, etc., comme conducteurs de la supposée « force magnétique », s'était servi aussi d'un tronc d'arbre. Il touchait avec sa canne le pied du tronc, Politi en faisait autant pour la partie supérieure, et il ressentait la contracture. Mais si, au lieu de toucher le tronc, il touchait les feuilles ou bien les branches supérieures, l'effet devenait nul, ou à peu près. La même chose arrivait avec le fer : le phénomène se produisait si le colonel et Politi se trouvaient aux deux extrémités d'une barre de fer; il n'en était rien si l'on se servait d'un treillis également en fer.

Quand on cherche à se rendre compte de cette anomalie apparente, on est immédiatement frappé par l'idée que le supposé « fluide magnétique », ou autre, se transmet le long d'un corps, à peu près comme il arrive de l'électricité, du son, etc., mais se propage jusqu'à se disperser, lorsque le corps en question n'est pas composé d'une masse homogène mais se subdivise en de nombreux rayons : branches d'arbre, mailles de filet., etc.

Dans ce sens, la cage en filet pouvait neutraliser, intercepter les fluides qui s'extériorisaient du corps du médium.

La science médianimique est encore à son enfance; il est fort difficile de se prononcer sur cette hypothèse sans avoir bien examiné la question par de nouvelles expériences. Mais l'hypothèse de M. De Albertis n'a rien d'absurde, ni même d'in vraisemblable en elle-même.

Les expérimentateurs de Paris ne s'obstinèrent naturellement pas dans l'emploi de la cage et ils durent se contenter d'un autre genre de contrôle, qui ne la remplace pourtant qu'en partie. Le médium se déshabilla complètement en la présence de l'un de ces messieurs, l'ingénieur Taton, et fut

visité, dans toutes les parties du corps, par le Dr Dariex. Après cela il se rhabilla (toujours sous les yeux du délégué du groupe), d'un pantalon et d'un veston de toile. On répéta cette opération tous les soirs, avant la séance : à la fin, M. Taton assistait à la toilette de Politi lorsque celui-ci se rhabillait.

Mais un nouvel obstacle devait bientôt surgir. Au cours de la première séance, Politi fut contrôlé par MM. De Albertis et Taton, qu'il connaissait déjà — surtout le premier ; on avait pourtant décidé que dans les autres séances ce serait au tour des autres expérimentateurs d'exercer le contrôle sur le médium.

Ce projet ne put être réalisé. Politi ne s'endormait pas lorsqu'il avait à côté de lui MM. Lemerle, Dariez ou de Fontenay. Des demi-heures se passaient, pendant lesquelles Politi soupirait ou toussait, comme s'il était pris de suffocation — mais la trance n'arrivait pas. M. De Albertis essaya de lui tenir la main, sans quitter sa place ; le médium s'endormait alors presque de suite, mais, à peine entrancé, il réclamait la présence de M. De Albertis à son côté et l'on devait céder, pour ne pas perdre encore du temps.

« L'on comprendra aisément, ajoute de M. De Albertis, la contrariété que me causait cette affaire. Le groupe de Paris s'était adressé à moi pour faire venir Politi à Paris ; le médium habitait chez moi à Joinville-le-Pont. Tous les membres du groupe m'ont toujours témoigné, de vive voix et par écrit, la plus parfaite confiance. Malgré cela, je me mets à leur place et je n'ai pas de peine à reconnaître que l'impossibilité dans laquelle nous nous sommes trouvés de confier le contrôle à des personnes inconnues du médium, n'a certainement pas contribué à la garantie des phénomènes vis-à-vis des autres expérimentateurs. Afin de rendre moins grave cet état de choses, j'obtins de changer d'habits, comme le médium. J'ai voulu faire aussi ce sacrifice d'amour-propre à la manifestation de la vérité!...

« La même chose arriva à l'ingénieur Taton ; lui non plus, ne put se faire remplacer... »

Ce n'est pas tout.

D'habitude, la trance du médium romain est assez tranquille. Une fois la chaîne faite, il replie sa tête et s'endort,

après un laps de temps de quelques minutes seulement, si le milieu est favorable, après une demi-heure à peu près, s'il y a des éléments contraires. La trance s'annonce d'abord par la respiration difficile, par le tressaillement des nerfs des poignets, serrés par les contrôleurs; enfin le médium étend les bras, émet de longs soupirs : la trance est complète. Politi se retire alors dans le « cabinet médianimique ».

Au contraire, au cours des séances à l'École polytechnique, Politi se montra toujours inquiet, énervé. Lorsque M. De Albertis l'invitait à demeurer tranquille, à s'endormir, à ne pas résister à la trance, Politi répondait :

— Mais je ne le fais pas exprès. Je me sens suffoquer, comme si l'on me saisissait à la gorge...

Enfin, il s'endormait. Mais la plupart du temps, quand les phénomènes de lévitation de la table, l'attouchement de mains invisibles, le mouvement des objets avaient commencé depuis peu, voilà que Politi s'agitait, se tordait, tâchait de délivrer ses mains de celles des contrôleurs et étendait le bras droit vers un point de la chambre, en criant :

— Va-t-en! va-t-en!...

Ensuite, le corps devenait rigide, Politi glissait à terre, en proie à une crise de nerfs qui lui faisait donner des coups de poing, des coups de pied et l'envoyait frapper fortement de la tête contre le parquet. Alors, d'une voix étouffée, il disait :

— Rompez la chaîne! Faites la lumière!

Parfois ces crises arrivaient lorsque Politi s'était déjà retiré dans le cabinet médianimique : c'était pis encore.

Bref, il se produisait ce phénomène, ou cette série de phénomènes que les spirites appellent *possession*. Enfin, l'on voit aisément l'extrême difficulté qu'il y a à obtenir de bons résultats en des séances où de pareils incidents se répètent sans cesse ¹.

Les phénomènes obtenus peuvent être classifiés ainsi qu'il suit :

1^o La chaise qui avait été placée derrière le drap du

1. Des lettres de Rome nous apprennent que cette « possession » de M. Politi a encore augmenté depuis le retour du médium en Italie; elle a même pris une forme tout à fait choquante.

« cabinet médianimique » pour servir au médium, s'avança jusqu'au côté opposé de la chambre, en passant derrière le dos de Politi. Alors, l'on aperçut, à la lumière rouge, la chaise qui s'élevait et s'abaissait sur deux jambes, en battant la mesure sur l'air que les expérimentateurs chantaient pour obéir à une recommandation du médium entrancé.

2° Un guéridon placé derrière M. Taton bougea plusieurs fois pendant que le médium était dans la « chaîne », les mains et les pieds contrôlés; il se souleva même en partie.

3° La table autour de laquelle on formait la chaîne, fut à plusieurs reprises soulevée complètement de terre — c'est-à-dire de ses quatre pieds. M. de Fontenay obtint un instantané remarquable d'une de ces lévitations complètes. Politi y figure en transe, bien contrôlé; tous les membres du groupe sont autour du meuble, formant la chaîne. Malheureusement, chaque fois qu'un tel phénomène se produisait, la plupart des expérimentateurs, s'adressant à la mystérieuse personnalité qui semblait diriger les manifestations, lui disaient : « C'est inutile que tu te fatigues à mouvoir la table. Nous avons déjà vu cela avec Eusapia; nous voulons des apparitions, des fantômes — pas autre chose. » Ces expérimentateurs pouvaient avoir raison, à un certain point de vue; seulement, tout cela ne profitait guère à la bonne marche des séances, surtout parce qu'il est difficile d'arriver ainsi, d'emblée, aux phénomènes les plus rares et les plus merveilleux, dans un groupe qui n'était évidemment pas encore bien « fusionné ».

4° La chaise laissée vide par Politi, lorsqu'il se fut retiré de la chaîne et qu'il fut entré dans le cabinet médianimique, a été soulevée et jetée sur la table, dans les bras des expérimentateurs.

5° Depuis la troisième séance jusqu'à la dernière, l'on put observer plusieurs lumières rondes — des espèces d'étincelles — qui partent d'un point quelconque de la pièce, pas trop loin du cabinet médianimique, tracent une courbe dans l'espace et ensuite s'éteignent. Elles se forment parfois en l'air; en d'autres occasions elles partent de la tête ou des

épaules de l'un des assistants. Dans ce dernier cas, la personne dont se détache la lumière ressent comme une petite tape sur l'épaule ou sur la tête : aussitôt la lumière se met en mouvement et trace sa courbe. On put voir de ces étincelles à la hauteur du plafond, où le médium ne pouvait absolument pas arriver. Dans la quatrième séance, l'on vit apparaître sur le drap du cabinet médianimique une petite croix lumineuse. — Naturellement, il ne faut pas oublier que Politi était déshabillé avant toutes les séances, visité par un docteur et rhabillé ensuite avec des vêtements procurés par les expérimentateurs.

6° Enfin, après la quatrième séance, l'on constata plusieurs matérialisations, ou prétendues matérialisations, de figures fuyantes et imparfaites. Elles furent bien plus rares, bien moins importantes que celles observées avec Politi à Rome. Elles étaient surtout si peu éclairées, que l'on ne pouvait pas discerner les traits du visage. D'après M. De Albertis, l'on vit une figure lumineuse, dans laquelle on parvint seulement à distinguer la forme du crâne et l'ampleur des épaules. Le Dr Dariex nous affirme avoir bien aperçu de près les vêtements de l'apparition : malheureusement, ils avaient une certaine ressemblance avec ceux du médium — ce qui fait qu'il ne lui est pas possible de se prononcer sur l'authenticité du phénomène.

Comme on le voit, le bilan des séances de ce groupe se réduit à bien peu de chose. Peut-être — fort probablement, même — cela ne dépendait pas du médium, mais des expérimentateurs. Aussi les résultats obtenus furent bien meilleurs dans les séances tenues par le deuxième groupe — séances dont M. De Albertis publie le compte rendu, que nous négligeons, puisque nos lecteurs connaissent déjà celui qu'a publié dans notre *Revue* l'un des expérimentateurs, M^{me} Ellen Letort. Il n'est personne, parmi ceux qui sont un peu familiarisés avec les expériences psychiques en général, et celles médianimiques en particulier, qui ne connaisse pas l'influence absolument prépondérante qu'a sur la réussite des séances le milieu où elles se passent.

C'est là le plus grand obstacle à l'organisation de séances

tenues par des groupes savants : rien n'est plus malheureux pour la propagation des sciences psychiques. C'est comme pour l'observation de certains phénomènes astronomiques fort rares et importants : on prépare toutes choses à grand frais de déplacements, d'instruments perfectionnés, etc. ; — au dernier moment, un léger nuage passe : tout est perdu.



LE DÉMONISME

(L'Ami du Clergé)

(SUITE)



§ 5. — *L'Église n'a-t-elle rien à se reprocher relativement aux sévices exercés contre les sorciers?*

Là comme partout ailleurs, l'Église n'a guère joué que le rôle de conciliatrice et de pacificatrice. Mais cette Église, à qui on a tant reproché d'avoir allumé les bûchers pour y jeter de pauvres monomanes, pouvait-elle rester sourde aux supplications des populations terrifiées par tant de crimes épouvantables commis par les sorciers? Cependant les conciles, pendant longtemps, se bornèrent à frapper d'anathèmes ceux qui recouraient à la magie et à les soumettre à une pénitence canonique plus ou moins rigoureuse. C'est l'autorité civile elle-même qui, voyant le peu de cas que faisaient ces criminels des peines canoniques, comprit qu'il était impossible d'arrêter un fléau qui grandissait sensiblement, si la justice ecclésiastique n'était pas aidée par la justice civile.

L'Église n'a donc jamais manqué d'indulgence, et si l'on a un reproche à lui faire, ce serait plutôt d'en avoir eu trop. C'est bien ce que lui reprochaient les juges royaux, car elle n'a jamais livré aux supplices ceux que la justice séculière lui abandonnait. Les Templiers connaissaient si bien la mansuétude de l'Église qu'ils avaient demandé à être jugés par elle.

Rien de plus beau même que les instructions données au sujet des sorciers par la Chambre apostolique; on peut les

voir tout au long dans Gorres, tome V. En voici une rapide analyse :

Il ne faut pas arrêter une personne sur le soupçon de maléfice ou l'accusation d'une personne malade ou de sa famille; mais il faut avant tout que le maléfice soit prouvé. On doit d'abord interroger avec le plus grand soin les médecins de la personne malade, pour savoir d'eux s'ils regardent la maladie comme naturelle. Ceux-ci doivent constater leurs observations dans un procès-verbal détaillé, afin que leurs jugements puissent au besoin être contrôlés par un médecin plus expérimenté. Le juge doit appeler des témoins impartiaux et ne pas s'en rapporter à ceux qui croient avoir reçu quelques dommages, ni à leur famille.

S'il y a eu possession et si l'exorciste a été assez imprudent pour demander au démon si c'est par un maléfice qu'il est entré, il faut bien se garder de procéder pour cela seul contre ceux qu'il a nommés, parce que le démon est le père du mensonge et qu'il peut bien, avec la permission de Dieu, posséder quelqu'un sans qu'il y ait eu maléfice.

Les juges ne doivent pas non plus se décider facilement à procéder contre une sorcière sur le bruit public seulement, quoiqu'il faille en tenir quelque compte, mais ils doivent en étudier avec soin la source. Ils ne doivent pas permettre non plus que le gardien ou autre personne quelconque suggère à l'accusé ce qu'il y a à répondre dans les interrogatoires, car il est certain par l'expérience que, trompés par ces sortes de personnes, les accusés avouent souvent des choses auxquelles ils n'ont jamais pensé. Il faut leur laisser tout le temps nécessaire pour se défendre. Après avoir entendu la défense les juges réuniront, au besoin, des jurisconsultes expérimentés, et s'ils ne sont pas d'accord entre eux, ou si l'affaire est difficile, qu'on n'emploie jamais la torture avant d'avoir consulté la Sacrée Congrégation, en lui envoyant copie fidèle de tout le jugement.

Si les juges croient devoir employer la question à l'égard des accusés, qu'ils ne les interrogent point sur tel ou tel crime en particulier et ne cherchent point à leur suggérer ce qu'ils doivent dire, mais leur demandent seulement la vérité en général. On ne doit employer pour la question ni cordes, ni poids aux pieds, ni instruments qui déchirent les membres. Les juges ne doivent en ordonner la répétition que dans les affaires les plus difficiles et après en avoir obtenu la permission de la Sacrée Congrégation... La torture ne doit jamais durer plus d'une heure, et encore seulement dans les cas les plus difficiles et lorsqu'il y a des preuves convaincantes contre l'accusé. Son témoignage doit être contrôlé ensuite, et s'il se trouve faux il perd toute sa force et doit être considéré comme arraché par l'ennui ou la torture.

Si l'accusé a nommé des complices, on ne doit jamais procéder contre ceux-ci sur cette simple dénonciation.

La conduite des juges pendant toute l'affaire doit être exactement consignée dans les actes, afin qu'on puisse toujours l'apprécier.

Pouvait-on, pour ces temps-là, rendre une ordonnance plus humaine et plus sage? On voit que tout l'effort de l'Église se portait à adoucir des législations trop dures. De plus, comme les excès d'un zèle intempérant allaient quelquefois trop loin chez les populations, Rome ne manqua pas d'intervenir et de recommander surtout de s'appliquer à détruire la racine du mal en instruisant le peuple.

Enfin comme c'était, pour les raisons que nous avons indiquées, surtout en Allemagne qu'il y avait eu des excès dans les jugements et les condamnations de sorciers, ce fut un prêtre catholique, un Jésuite allemand, le P. de Spée, qui, au commencement du dix-septième siècle, sut trouver le moyen d'y mettre fin. Il eut le courage, au moment où personne ne l'osait, d'écrire un livre contre les punitions infligées aux sorciers. Il représenta aux princes que les juges justifiaient leur conduite par les ordres qu'ils recevaient de plus haut, et il leur dit qu'il y avait là pour eux, comme pour leurs conseillers, une responsabilité terrible, que c'était un crime de jouer avec le sang humain, et qu'ils rendraient un jour compte à Dieu de toutes ces exécutions sanglantes. Il ébranla ainsi les convictions les mieux affermies, alors on commença à s'apercevoir de ce que ces procédés avaient de monstrueux et, grâce à lui, les bûchers s'éteignirent¹.

§ 6. — *Existe-t-il encore des sorciers?*

Il faut ici bien distinguer les pays infidèles et les pays chrétiens.

1^o Dans les pays infidèles, les mœurs sont restées à peu près ce qu'elles étaient et le démon y règne encore pleine-

1. Quant à de Spée, il en reçut la récompense que le monde a coutume de donner aux bienfaiteurs les plus vertueux. Il avait ramené au catholicisme tout un village; pendant qu'il s'y rendait pour célébrer la messe, il fut attaqué par les hérétiques et reçut cinq blessures; Il n'en célébra pas moins le saint sacrifice, à la fin duquel il tomba d'épuisement, et il mourut peu de temps après, à l'âge de quarante-quatre ans.

ment en maître; aussi voyons-nous dans les *Annales de la Propagation de la Foi* que les sorciers y sont aussi nombreux et aussi puissants qu'autrefois et que le démon se sert d'eux, de leur prestige et de la puissance qu'il leur donne, pour faire obstacle à la diffusion de la religion catholique.

2^o Dans les pays chrétiens, au contraire, il est certain que le nombre des sorciers est bien diminué; il n'y en a presque plus. Cela tient à deux raisons : l'une du côté du démon, qui, grâce à la franc-maçonnerie, à l'hypnotisme, au spiritisme, n'a plus guère besoin de sortilèges pour dominer les hommes; l'autre du côté de l'homme, qui, devenu plus éclairé et plus civilisé, cherche beaucoup moins à recourir à la sorcellerie. Cependant il se produit encore des événements où il est bien difficile de ne pas reconnaître la main des sorciers. Tels sont, par exemple, les faits singuliers arrivés en 1849 dans la ferme de Guillonville, canton d'Orgères (Eure-et-Loir), pour lesquels M. le curé de Cormainville fut autorisé à faire des exorcismes, et qu'il attesta dans une lettre à M. de Mirville; tels encore ceux qui se passèrent pendant deux mois et demi, du 26 novembre 1850 au 15 février 1851, au presbytère de Cideville (Seine-Inférieure), et à propos desquels Robert Houdin signa à M. de Mirville cette déclaration : « Malgré ma ferme résolution de ne jamais intervenir dans des discussions étrangères à mon art (de prestidigitation), je dois convenir et même affirmer que le plus grand nombre des faits pratiqués à Cideville, sur une telle échelle et dans des circonstances si ingrates, défient absolument toutes les ressources de cet art. »

§ 7. — *Conclusions théologiques.*

1^o Quand un sorcier veut revenir à Dieu, comme il y a toujours pacte explicite ou implicite avec le démon, le confesseur doit procéder avec lui comme nous l'avons dit au chapitre précédent pour les pactes. De plus, il doit exiger qu'il répare, autant que la chose est possible, tout le tort qu'il a causé par ses maléfices.

2° Il faut lui faire livrer ou brûler ses livres de magie, et voir s'il ne serait pas coupable aussi d'hérésie, d'apostasie, d'idolâtrie, de sacrilège, et agir avec lui en conséquence.

3° Pour ceux contre qui le sortilège a été exercé, il faut recourir aux moyens spirituels, leur recommander la prière, la mortification et la fréquentation des sacrements, et quelquefois aussi, selon les besoins et les occurrences, recourir aux exorcismes, au moins aux exorcismes privés.

4° Il est quelquefois important de rechercher le signe extérieur du maléfice pour le détruire en le jetant au feu. Si on ne peut le trouver et qu'on puisse forcer, par un moyen quelconque, le sorcier de le détruire lui-même, qu'on l'y force, même en le frappant, c'est le cas de légitime défense; on peut le frapper aussi pour empêcher qu'il ne vous touche pas. Sans doute, les théologiens disent qu'il ne serait pas permis de lui faire enlever le maléfice s'il ne devait l'enlever que par un autre maléfice, *quia non sunt facienda mala ut eveniant bona*; mais il faudrait pour cela qu'on en fût en quelque sorte moralement sûr; car, presque toujours, il peut s'enlever autrement, et si le sorcier fait de lui-même un autre maléfice pour l'enlever, c'est à sa malice seulement qu'il faut l'imputer, dit très bien Clément Marc.

CHAPITRE VII

LE DÉMONISME DANS LES SABBATS

Si l'on parle assez peu maintenant des sabbats démoniaques, on en parlait beaucoup autrefois. Ce nom a sans doute été emprunté au sabbat ou jour de repos des Juifs, soit parce que le démon a toujours voulu singer et pervertir les œuvres de Dieu, et a cherché ainsi à donner des significations honteuses aux mots les plus saints; soit parce que les Juifs ont toujours eu la principale direction des œuvres démoniaques, et par conséquent de ces assemblées.

Il est cependant des auteurs qui veulent trouver l'étymologie du sabbat démoniaque dans les mots grecs : σαβαζιος, Bacchus; σαβαζω, je me livre aux plus indécentes folies de l'ivresse; σαβαχαι, bacchantes; σαβασμος, cri des bacchantes en fureur; σαβοή, oh! Bacchus! et en ce sens, qui après tout est le vrai en lui-même, les sabbats auraient été la continuation des plus détestables et honteux mystères du paganisme.

Nous allons dire en premier lieu ce qu'étaient les sabbats démoniaques, d'après les récits qui nous semblent le plus authentiques, et ensuite comment il faut entendre et expliquer toutes ces choses étranges¹.

I. — *Nature des sabbats.*

Il est certain que bien des mystères et des obscurités planent encore sur ces sabbats, que les démons et leurs adeptes avaient le plus grand intérêt à ne pas divulguer. Ils se tenaient le plus ordinairement, dit-on, dans la nuit du jeudi au vendredi, quelquefois dans celle du mercredi au jeudi, et quelquefois enfin dans celle du vendredi au samedi, sur le sommet des montagnes ou dans les bois, ou enfin dans des plaines désertes où l'herbe ne pouvait pas croître. On mettait alors des sentinelles pour en garder les abords et veiller à ce qu'aucun profane ne pût s'y introduire. Il arriva cependant plus d'une fois qu'ils furent tout à coup interrompus par l'arrivée imprévue de quelques personnes faisant le signe de la croix : alors c'était un vacarme affreux, tous disparaissaient aussi vite qu'ils étaient venus, et tout rentrait dans le silence.

Ces sabbats étaient le rendez-vous des sorciers et sorcières, magiciens et magiciennes, et de ceux qui voulaient se soumettre à Satan. La plupart au moins d'entre eux portaient

1. Nous disons : *ce qu'étaient...*, parce que nous croyons que ces sabbats n'existent plus maintenant, soit parce qu'ils ne sont plus en rapport avec nos mœurs, et que le démon est tout à fait *opportuniste*, c'est-à-dire qu'il sait parfaitement prendre la couleur du temps afin de dominer davantage; soit parce qu'ils sont avantageusement remplacés pour le diable par les *réunions maçonniques et spirites*.

imprimée sur leur chair une marque, qui par un certain mouvement les avertissait de l'heure du ralliement. Ils devaient le soir se frotter d'une pommade dans laquelle il entraient de l'ache, de la jusquiame, de la ciguë, du pavot, de l'aconit, de la belladone, etc., puis se coucher et s'endormir; c'était alors qu'ils étaient emportés par l'esprit, souvent à cheval sur un bâton, un manche à balai, un bouc ou quelque animal immonde; d'autres s'y rendaient à pied, mais comme emportés avec une vitesse vertigineuse à laquelle ils ne pouvaient résister. La passion du sabbat chez les personnes qui y avaient pris goût, comme celle des anciens mystères païens, devenait terrible et presque irrésistible, et à leur retour elles se trouvaient comme brisées et épuisées de lassitude, ainsi d'ailleurs que cela arrive plus d'une fois après des noces. Les démons y étaient très souvent reconnaissables, ainsi qu'un certain nombre de personnes, mais beaucoup aussi étaient masquées. Au milieu, sur une sorte d'autel, trônait une idole, un démon par exemple à tête et à pieds de bouc, ou même sous la forme d'un énorme crapaud, ou encore un homme ou au moins une apparence d'homme avec un masque de bouc. Chacun venait lui prêter hommage et l'adorer, lui baiser les pieds, les mains, les hanches ou d'autres parties du corps moins honorables encore. Sous la queue du bouc était souvent une figure d'homme noir, sans doute maître Léonard, grand diable, que les sorciers venaient baiser et adorer; les familiers seuls étaient admis au baiser de la bouche. Tout cela se faisait avec crainte et tremblement et la plus aveugle servitude, et tous ceux qui avaient prêté cet hommage avouaient que, du moment qu'ils s'étaient donnés au diable, il n'y avait plus moyen de se séparer de lui, et que s'ils le faisaient ils en seraient châtiés cruellement. C'est pour cela que personne, pour ainsi dire, n'osait se soustraire à sa tyrannie. Tous aussi devaient lui offrir quelque chose, ne fût-ce qu'un fil de leur vêtement.

Il y avait au sabbat trois sortes de plaisirs principaux : *les orgies, les danses et la luxure.*

La chair des chevaux, des chiens, des chats, des porcs, et aussi la chair humaine, par exemple celle des pendus, des

assassinés, et surtout celle des enfants non baptisés qu'on y avait amenés et égorgés, constituait les principaux aliments des festins. On faisait aussi de la soupe de chair humaine, dont on mangeait jusqu'à en vomir. Pour les petits enfants, on leur suçait le sang par la tête et le nombril; le cœur, les poumons et le foie appartenaient au maître, et les principaux membres au roi et à la reine du sabbat, qui étaient ordinairement un sorcier et une sorcière renommés, ou quelques personnes notables qu'on voulait affilier ou qu'on avait affiliées tout récemment. On prisait surtout le cœur des enfants non baptisés que le démon coupait en petits morceaux et distribuait selon son bon plaisir aux assistants. On y buvait un vin enivrant.

Puis les danses commençaient au son de la musique; mais comme il ne peut pas y avoir d'harmonie dans le mal, la musique qui dirigeait les mouvements était on ne peut plus dissonante : l'un soufflait sur un bâton au lieu d'une flûte et en faisait cependant sortir des sons; un autre se servait d'un crâne de cheval en guise de guitare; un autre frappait avec une massue contre un chêne qui lui servait de cymbale ou de tambour; d'autres jouaient des castagnettes, et aux sons aigus des violons se joignaient en manière de trompettes les voix rauques ou perçantes des démons. C'était un charivari capable d'étourdir les oreilles les moins délicates; cependant tous devaient être ou feindre d'être satisfaits et remercier le diable de la belle musique qu'il leur avait fait entendre, autrement ils auraient été punis de leur impolitesse. Mais aussi plus la musique était discordante, plus les danses étaient voluptueuses, emportant danseurs et danseuses dans un tourbillon effréné, comme dans certaines de nos danses tournantes; plusieurs personnes étaient nues ou ne gardaient qu'une chemise.

Il n'est pas étonnant après cela qu'on se soit donné, comme dans les mystères du paganisme, à toute la rage des appétits sexuels, et livré à des accouplements hideux, soit entre hommes et femmes, soit entre personnes du même sexe, soit avec des démons revêtant la forme d'homme ou de femme. Qui comprendra jamais combien les passions qu'on

veut assouvir à tout prix donnent de goûts dépravés, à qui il faut des choses contre nature, et combien les démons méprisent l'homme et sont tyranniques envers ceux qu'ils ont réussi à dominer entièrement!

La rage de la luxure ne pouvait suffire ni aux démons ni à leurs adeptes : il fallait encore la rage de l'impiété, aussi on faisait la parodie sacrilège de tous les mystères du christianisme. Au lieu d'eau bénite, il y avait dans un trou de l'urine du maître dont on aspergeait les assistants; on amenait des enfants à qui on administrait le baptême démoniaque (lequel a été remplacé de nos jours par le baptême civil). Si l'enfant avait l'âge de raison et avait déjà été baptisé, le démon cherchait, avec ses griffes passées sur le front, comme à effacer le caractère du baptême, puis il lui versait une sorte d'eau mêlée d'urine, lui faisait adorer l'idole dont nous avons parlé, et enfin jurer d'être à lui et de ne servir que lui, de renoncer à Dieu, à Jésus-Christ, à la sainte Vierge et aux saints et à son premier baptême, d'outrager la sainte Vierge et les saints par ses paroles et ses actions, de ne jamais se servir d'eau bénite, de ne jamais se confesser à moins que ce ne soit pour commettre un sacrilège, de ne jamais s'approcher de la sainte table à moins que ce ne soit pour abuser de la sainte hostie, et de cacher à tous ses rapports avec le démon et les mystères du sabbat. Pour confirmer ses promesses l'initié recevait plus tard la confirmation, où on lui donnait de nouveaux parrains, et il promettait de plus au démon de lui amener de nouvelles victimes.

Il y avait souvent aussi une messe célébrée solennellement par un démon ou bien par un prêtre sacrilège, et alors ce n'était qu'un tissu d'indignités. Au *Credo* on disait : « Je crois en Lucifer et en son fils Béelzébub, qui a été conçu de Léviathan, le Saint-Esprit. » A l'élévation, le vacarme devenait épouvantable, et ensuite les assistants étaient aspergés du sang du Christ, quand c'était un prêtre qui avait consacré, et tous criaient comme les Juifs : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants! » D'autres fois on enfonçait un couteau dans le sang du Christ, ou bien on clouait une hostie sur une croix, et les assistants venaient la percer; quelquefois on en

vit tomber quelques gouttes de sang, et le couteau enfoncé dans le calice devenir tout sanglant¹. Ce n'était pas seulement le *Credo* qu'on contrefaisait, mais aussi toutes les autres prières. Les commandements s'y récitaient ainsi : « Tu adoreras Lucifer, comme le vrai Dieu, et tu n'en aimeras point d'autre que lui. Tu blasphémeras assidûment le nom de Jésus. Tu commettras sans difficulté la fornication, l'adultère. Tu convoiteras la femme et les biens de ton prochain, etc. » La Salutation angélique s'adressait à la future mère de l'Antéchrist. Dans la confession, on s'accusait de tout le bien qu'on avait pu faire : la chasteté, l'humilité, le pardon des injures, etc., étaient des crimes ; le libertinage, l'orgueil, la colère, etc., des vertus, et ceux qui n'avaient pas fait assez de mal étaient battus. Il y avait aussi les litanies sataniques, avec des invocations épouvantables.

C'est aussi dans ces sabbats qu'on apprenait l'art dange-

1. Le curé d'Ascain, près de Bayonne, avoua lui-même devant les tribunaux qu'il y avait vingt ans qu'il assistait au sabbat, qu'il avait renoncé à Dieu et reçu le sacerdoce de Satan, comme pour remplacer le sacerdoce divin qu'il avait reçu de son évêque. Souvent il avait voulu quitter sa vie criminelle, mais le démon avait si bien fait par ses mauvais traitements, qu'il l'avait empêché d'avouer ses crimes en confession et d'en détourner les autres par le sacrement de pénitence. — Un autre, P. Bocal, âgé de vingt-sept ans, comparut aussi devant les tribunaux. Soixante-dix témoins déclarèrent l'avoir vu au sabbat, et l'accusèrent d'avoir, la nuit qui précéda sa première messe, célébré celle de Satan avec une grande pompe. Il répondit qu'il avait voulu par là s'exercer à dire la messe. Il fut dégradé par son évêque et exécuté avec un autre prêtre nommé Migalena, âgé de soixante et un ans, convaincu aussi dans le procès de Madeleine Bavan, au parlement de Rouen, qui eut à juger les célèbres possédées de Louviers dont nous parlerons plus tard. — Cette Madeleine Bavan, tourière au couvent, avait été victime de son tempérament et des mauvais prêtres qui avaient été donnés pour confesseurs au couvent, et quand les autres furent condamnés à mort, elle fut pendant quelque temps retenue encore en prison en attendant le même sort. Elle y fut touchée de la grâce de Dieu, et son confesseur, l'abbé des Marets, prêtre de l'Oratoire, lui conseilla d'écrire, par manière de confession et de testament, l'abrégé de toute sa vie, ce qu'elle fit, prenant pour base de ce travail la dernière confession qu'elle avait faite pour se préparer à la mort. — Elle se levait pendant la nuit, appelée une ou deux fois par une religieuse, et alors elle se sentait enlevée, sans pouvoir distinguer ni comment ni par qui, et portée dans le lieu du sabbat, où elle vit à peu près toutes les horreurs dont nous avons parlé ; entre autres choses elle vit un samedi saint une femme apporter son enfant nouveau-né, qu'on crucifia en lui enfonçant des clous aux pieds et aux mains, à travers des hosties, puis on lui en enfonça d'autres dans la tête en guise de couronne, et on lui perça le côté, puis on se servit de son corps pour les maléfices ; deux hommes, qui avaient refusé de prendre part à ces abominations, furent aussi crucifiés et mis à mort. Un jeudi saint, on apporta un enfant tout rôti, et les assistants le mangèrent, etc., etc. Elle n'allait jamais au sabbat sans être accompagné de l'abbé Picard, son curé, son confesseur et son corrupteur ; l'abbé Boullé, son vicaire, y allait aussi. Elle y fut mariée au diable Dagon, puis promue à la dignité de *princesse du sabbat*, quand elle eut promis d'ensorceler toute sa communauté.

reux de composer et d'administrer des poisons qui donnaient une mort prompte comme la foudre, ou qui hébétaient et faisaient mourir de langueur; des poisons qui, répandus dans les champs, semés le long des chemins ou des haies ou placés dans les étables, rendaient les animaux furieux ou les faisaient mourir.

De Lancre rapporte que ceux de Logrono, qui étaient accusés de magie, croyaient voir au sabbat des flammes dans lesquelles ils se jetaient sans éprouver aucun mal, et ils disaient qu'on leur avait donné à entendre que c'étaient là ces feux de l'enfer dont on voulait les effrayer¹.

II. — *Explications.*

Il y a au sujet des sabbats démoniaques quatre opinions principales.

1^o La première nie absolument tout : selon elle il n'y a jamais eu de sabbats ni de sorciers. Tout ce qu'on en raconte est insensé; ce fut affaire simplement d'imagination, d'hallucinations, de forfanterie, etc. Les uns, pour se faire valoir ou se faire craindre, disaient y être allés et avoir vu telle ou telle chose; les autres n'osaient pas en dire moins : ils y étaient allés aussi et avaient vu telle ou telle personne; d'autres enfin, ayant l'imagination toute remplie de ces récits, et souvent saisis de frayeur, s'imaginaient avoir vu ceux qui y allaient, prenant les moindres rassemblements pour des réunions de sorciers. Tout au plus y eut-il quelques rassemblements de certaines personnes qui se donnaient comme sorciers ou sorcières et se travestissaient au besoin en diables pour en imposer à la crédulité des peuples; et les procès de sorcellerie ne sont que la suite des superstitions et une des iniquités du moyen âge. — Telle est l'opinion de tous les libres-penseurs, que partagent beaucoup de chrétiens de nos jours qui trouvent plus commode de nier simplement les

1. Dans les *Mémoires* de ce De Lancre, juge au parlement de Bordeaux, qui condamna tant de sorcières, on trouve une multitude de faits très frappants au sujet du sabbat, et avoués par les criminels eux-mêmes.

choses que de les examiner sérieusement. Quelques autres plus sensés, comme par exemple Colin de Plancy (*Dictionnaire infernal*), ne veulent pas non plus admettre l'existence des sabbats, dont les saints Pères et les auteurs païens n'ont jamais rien dit, et dont on ne parle plus maintenant.

Nous avons déjà dit pourquoi il n'y a plus maintenant de sabbats, et pourquoi anciennement il n'y avait pas de sabbats proprement dits : les anciens mystères les valaient bien et même pis. Cependant : *a)* la *Loi salique* constate déjà l'existence des sabbats. — *b)* Un canon du concile d'Ancyre vers la fin du quatrième siècle fait mention d'illusions diaboliques, et de transports sur des bêtes à des assemblées nocturnes diaboliques ; qu'est-ce autre chose que le sabbat ? — *c)* Apulée parle d'un onguent magique qui permet de se transporter par l'air à de longues distances. — *d)* Les néoplatoniciens citent aussi le transport comme un des dons divins conférés par l'initiation. — *e)* Les druides, même après l'établissement du christianisme, ainsi que beaucoup d'hérétiques gnostiques ou manichéens, ont continué à tenir des assemblées nocturnes dans des lieux déserts, montagneux et boisés, et toutes ces assemblées étaient vraiment un horrible sabbat. — *f)* Jean de Salisbury au douzième siècle parle de sabbats et de banquets nocturnes dans lesquels on mange des enfants, comme existant de temps immémorial.

Qu'on remarque bien aussi que ce n'est pas au moyen âge, comme nous l'avons déjà dit, qu'il y eut le plus de procès de sorciers relatifs au sabbat, mais bien dans l'ère moderne, et surtout sous les règnes d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, où les juges avaient une réputation de lumière et d'intégrité bien supérieure à celle des juges de notre époque. Or, comment pourrait-on admettre que tant de personnes auraient par forfanterie, sans y être contraintes par aucune torture, avoué une culpabilité qui n'aurait pas existé, pour le plaisir d'être publiquement brûlées ? Quand d'un autre côté ces faits étaient aussi bien prouvés que n'importe quel fait historique, les nier absolument, c'est tout simplement battre en brèche toute certitude historique.

2° La seconde opinion, tout opposée, admet comme réel

tout ce qu'on raconte au sujet des sabbats, non seulement tout ce que nous avons dit, mais même ce que nous n'avons pas voulu dire comme trop invraisemblable, l'adoration par exemple d'un vrai crapaud et bien d'autres choses. Elle admet aussi que les sabbats existent toujours, quoique un peu plus rares, dans nos contrées.

Nous ne discuterons pas cette opinion, que nous trouvons trop entachée de crédulité et par conséquent trop exagérée, car parmi ceux qui ont pu prendre part aux sabbats, plusieurs assurément ont été trompés et d'autres ont cherché à charger plus ou moins les couleurs, et par là-même ont plus ou moins dénaturé la vérité, et la croyance populaire a été plus ou moins égarée. Or, pour nous, en fait de diabolisme, nous voulons bien admettre ce qui est certain et prouvé, mais cela seulement. Pour le reste, ou nous le rejetons, s'il nous semble inadmissible, ou au moins nous restons sur la réserve.

(A suivre.)



COMMENT LE CURÉ D'ARS

FUT PERSÉCUTÉ PAR LES DÉMONS

(Suite et fin.)

Une des fantaisies les plus bizarres du démon, celle qui trahit le mieux ses ignobles instincts, est l'histoire du tableau contre lequel il s'est acharné si longtemps. M. Vianney avait sur son palier, à la place même où l'on voit encore aujourd'hui une image grossière de la sainte Vierge, une toile qu'il aimait beaucoup, bien que ce fût une œuvre très médiocre. La vue de cette peinture parlait à son âme et l'attendrissait en lui rappelant le plus chaste et le plus divin de nos mystères : c'était une Annonciation.

Voyant que le curé d'Ars honorait cette sainte image d'un culte particulier, que faisait ce méchant *grappin*? Tous les jours il la couvrait outrageusement de boue et d'ordure. On avait beau la laver, on la retrouvait, le lendemain, plus noire et plus contaminée que la veille. Ces lâches insultes se renouvelèrent jusqu'à ce que M. Vianney, renonçant aux consolations qu'elle lui donnait, prit le parti de la faire enlever. Beaucoup ont été témoins de ces odieuses profanations, ou du moins en ont pu observer les traces sensibles. M. Renard dit avoir vu ce tableau indignement maculé : la figure de la sainte Vierge n'était plus reconnaissable.

Ce fait doit être mis au rang de ceux dont il est le moins permis de douter. Nous avons entendu le curé d'Ars y faire publiquement allusion, et, parmi ses auditeurs assidus, il n'en est point qui n'en sache les détails par cœur.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter la série entière de ces persécutions et de ces combats qui durèrent

autant que la vie de notre héros. Il y avait peu de sujets de conversation sur lesquels il fût plus fécond et plus intarissable que sur celui-là. Il ne faisait aucune difficulté de répondre aux questions sans nombre qu'on lui adressait à ce propos ; quelquefois, il ne les attendait même pas : c'était lui, le premier, qui racontait sur un ton aimable et plaisant ses plus récentes aventures avec le *grappin*.

« Monsieur le curé, lui disaient ses missionnaires, le démon nous laisse bien tranquilles. Nous avons beau vivre près de vous, nous ne voyons rien, nous n'entendons rien ; c'est apparemment que nous n'en valons pas la peine. — Oh ! répondait-il, c'est que vous êtes bien sages. — Ces bruits, ces voix que vous entendez dans la nuit, tout ce tintamarre ne vous fait pas peur ? — Oh ! non, jé sais que c'est le *grappin* : ça me suffit. Depuis le temps que nous avons affaire ensemble nous nous connaissons ; nous sommes camarades... D'ailleurs, le bon Dieu est meilleur que le diable n'est méchant ; c'est Lui qui me garde. Ce que Dieu garde est bien gardé. »

Que de fois, dans cette courte visite d'une heure après midi, où, pendant plusieurs années, il nous a été donné de voir de si près la sainteté, M. Vianney nous a dit gaiment à mes confrères et à moi, — il me semble l'entendre encore avec sa petite voix, si faible et si douce : — « Aujourd'hui, le *grappin* est venu gratter à ma porte ; il ne m'a pas laissé dormir... » ou bien : « Aujourd'hui, il était bien en colère : c'est bon signe. Il soufflait comme un bœuf !... » Et en disant cela, M. le curé imitait la respiration forte et bruyante du *grappin*.

Sur la fin de sa vie, les attaques du démon furent moins vives et moins continuelles : elles cessèrent tout à fait les six derniers mois. Auparavant déjà, ses malices étaient moins noires et ses menées plus timides : c'étaient comme les derniers traits d'un ennemi qui se retire, désespérant de vaincre ou comme les voix confuses d'une armée en déroute, qui se perdent et s'éteignent dans le lointain. Le prince des ténèbres ne venait plus guère l'importuner la nuit ; il se contentait de troubler l'instant de repos que le curé d'Ars prenait après son repas et dont il avait un extrême besoin.

Tantôt il lui donnait le charivari à sa porte, contrefaisant tour à tour le grognement d'un ours, le hurlement d'un loup, l'aboïement d'un chien; tantôt il l'appelait de sa voix rude et insolente : « Vianney! Vianney! viens donc! » lui donnant à entendre que de nombreux pénitents l'attendaient.

C'est très souvent que le saint homme nous a confié, soit aux uns, soit aux autres, le désappointement qu'il eut un jour, lorsque le diable, détachant un précieux bénitier, qui était à la tête de son lit, le mit en pièces sous ses yeux.

Plus tard, une statue de sainte Philomène avait été entreposée dans une des salles basses du presbytère, jusqu'à ce qu'elle fût bénite par M. Vianney et envoyée dans une paroisse de l'Auvergne, en reconnaissance des bienfaits obtenus par l'intercession de la chère et glorieuse thaumaturge. Le jour où cette bénédiction eut lieu, le curé d'Ars dit à son missionnaire et aux personnes présentes à la cérémonie : « Pendant tout le temps que sainte Philomène a été ici, le démon a fait des siennes... Cette statue l'ennuyait; il a bataillé autour d'elle tant qu'il a pu, mais il s'attaquait à forte partie. »

Après cet ensemble de choses prodigieuses et cette masse imposante de preuves et de témoignages, on a moins de peine à croire que l'incendie du lit de M. Vianney, survenu trois ans avant sa mort, soit l'œuvre du démon¹.

Voici le fait dans toute sa simplicité, et ici, je n'ai qu'à évoquer mes souvenirs personnels, car j'étais présent. Plusieurs mois du plus intime et du plus doux tête-à-tête me mirent en position d'apprendre beaucoup de choses, qui devaient plus tard entrer dans la composition de cet ouvrage.

Un matin, on était aux jours gras et on célébrait, pour la première fois, les *Quarante heures* à Ars : la foule était énorme, le travail de Dieu dans les âmes plus profond et plus éclatant que jamais. En sortant de très bonne heure pour me rendre à l'église, je fus saisi, sur le seuil de la porte, d'une odeur de roussi si infecte et si pénétrante que je faillis être renversé. Je traversai rapidement la place. La sainte messe, le

1. Gorres, dans sa *Mystique diabolique*, II^e part., liv. V, c. xxiii, cite plusieurs cas d'incendie allumé par le démon.

catéchisme et quelques confessions me conduisirent jusqu'à sept heures. Quand j'eus fini, je trouvai tout le village attroupé autour de la cure. J'aurais pu croire à un événement tragique, s'il n'avait été manifeste, en regardant cette foule, que l'impression générale était la gaieté : on riait, on plaisantait, on s'interpellait d'un bout de la place à l'autre, et les mots de lit et de *grappin* étaient tout ce que je pouvais saisir dans ce brouhaha.

« Qu'est-ce? demandai-je en m'approchant d'un groupe. — Comment! vous ne savez pas que le diable a mis le feu, cette nuit, au lit de M. le curé? Voyez, voyez!... » Je vis, en effet, à travers la porte entre-bâillée de la cour, quelques hommes passer en emportant des débris à demi consumés, j'entrai et allai droit à la chambre de M. Vianney, où je trouvai tout le désordre et toutes les traces d'un incendie à peine éteint. Le lit, le ciel de lit, les rideaux et ce qui était à l'entour, quelques tableaux qui tiraient leur valeur de la dévotion du serviteur de Dieu, les vieilles peintures sur verre qu'il aimait tant et dont il nous disait quelques jours auparavant, que « *ses bons saints* étaient la seule chose en ce monde à laquelle il tint encore un peu et qu'il n'avait pas consenti à les vendre parce qu'il voulait les laisser en héritage aux missionnaires », tout avait été consumé. Le feu ne s'était arrêté que devant la châsse de sainte Philomène, et, à partir de ce point littéralement pris, il avait tracé du haut en bas une ligne droite et d'une précision géométrique, détruisant tout ce qui était en deçà de la sainte relique, épargnant tout ce qui était au delà. Comme il s'était allumé sans cause apparente, il s'était éteint de même : et c'est chose vraiment remarquable et en quelque façon miraculeuse, qu'il ne se soit communiqué, par les épais rideaux de serge, au plancher si noir et si enfumé, qui aurait dû flamber comme de la paille. Ce qu'il y eut aussi de très particulier, c'est que M. le curé, qui était survenu au milieu de ce déménagement et de ce pêle-mêle, n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Il croisa plusieurs personnes chargées de débris; il ne leur fit aucune question. Je le trouvai à la sacristie, et je voulus lui dire quelques mots de l'accident qui mettait le pays en émoi; il se

contenta de faire une petite moue, accompagnée d'un geste d'indifférence. Ce ne fut qu'après la sainte messe, en signant les images, qu'il s'interrompit tout à coup ; — je le vois encore, la plume levée, son regard doux et profond arrêté sur moi : — « Il y a longtemps, me dit-il, que je demandais cette grâce au bon Dieu : il m'a enfin exaucé... Je pense que cette fois je suis bien le plus pauvre de sa paroisse ; ils ont tous un lit, et moi, grâce à Dieu, je n'en ai plus... » Puis, sans autre réflexion, il se mit à signer les autres images que la foule lui présentait.

« Pauvre Monsieur le curé ! » dis-je avec un accent tel qu'il crut voir de la pitié là où il n'y avait que de l'admiration. « Oh ! reprit-il, il y a moins de mal que si c'était le plus petit péché véniel. » Une fois déjà, il avait exprimé la même pensée, dans une circonstance que l'on connaîtra plus tard.

A midi, quand il vint me voir, nous causâmes un peu plus au long de l'événement de la nuit. Je lui dis qu'on s'accordait généralement à le considérer comme une mauvaise plaisanterie du démon, je lui demandai s'il croyait vraiment que l'esprit malin y fût pour quelque chose. Il me répondit très positivement avec le plus grand sang-froid : « Oh ! mon ami, c'est bien visible ! Ne pouvant brûler l'homme, il a voulu se donner le plaisir de brûler son lit... Il est en colère, ajouta-t-il, c'est bon signe : il va nous venir de l'argent et des pécheurs. »

C'est alors qu'il me fit cette belle et profonde réflexion : « Le démon n'est jamais plus fâché que lorsqu'il voit que, de ce même argent dont il se sert pour corrompre et perdre les âmes, nous faisons sortir leur salut. » En effet, M. Vianney reçut dans la semaine des sommes importantes pour son œuvre des missions, et il y eut un mouvement extraordinaire à Ars, durant quelques jours.

Il me parla aussi des *Quarante heures*, des bienfaits de cette sainte institution, des joies que la présence visible de la sainte Eucharistie ajoutait aux charmes ordinaires du pèlerinage. Ses yeux étaient pleins de larmes ; son âme débordait dans chacune de ses paroles. « C'est bien une autre flamme, disait-il, et un autre incendie !... C'est un incendie d'amour. »

On est tenté de se demander si Satan a quelquefois pris un corps pour tourmenter sa victime, s'il lui est apparu visiblement et sous quelle forme? Nous ne pouvons répondre que par deux faits. M. Vianney vit, un jour, à trois heures du matin, un gros chien noir, les yeux flamboyants, le poil hérissé, grattant la terre du cimetière, à l'endroit où avait été déposé, quelques jours auparavant, le corps d'un homme mort sans confession. Cette vue l'effraya beaucoup. On lit dans la légende de saint Stanislas de Kostka que, pendant une maladie qui vint à la suite de ses mortifications, l'angélique jeune homme vit aussi le démon sous la forme d'un horrible chien prêt à s'élancer sur lui. L'affreuse vision se renouvela trois fois, et trois fois il la mit en fuite avec le signe de la croix.

M. Vianney a encore raconté que le diable lui était apparu sous la forme de chauves-souris qui remplissaient sa chambre et voltigeaient autour de son lit; les murailles en étaient toutes noires.

Il est une autre question que le lecteur se sera faite sans doute. Le curé d'Ars a-t-il été seul à entendre les bruits dont nous avons parlé, ou bien a-t-on des exemples que d'autres personnes aient été témoins immédiats de ces manifestations surnaturelles? Les exemples, il est vrai, n'en sont pas très nombreux. Il en est pourtant d'assez remarquables, sans parler de ceux que nous avons mentionnés en commençant.

En 1829, au plus fort de cette lutte, un jeune prêtre du diocèse de Lyon, le fils de la bonne veuve d'Écully avec laquelle nous avons fait connaissance dès les premières pages de ce livre, et qui rendit de si touchants services à M. le curé, l'abbé Bibost, vint à Ars faire une retraite auprès de l'homme de Dieu. M. Vianney, qui avait encouragé et guidé ses premiers pas dans la carrière sacerdotale, le reçut avec une extrême bonté, et voulut qu'il logeât chez lui.

« Je connaissais particulièrement ce prêtre, dit M. l'abbé Renard, et la Providence me favorisa en faisant coïncider avec le sien un voyage que je fis dans ma paroisse natale. Dès notre première entrevue, la conversation tomba sur les choses extraordinaires qui se passaient à Ars, et dont la

rumeur remplissait le pays : « Vous couchez à la cure, lui dis-je, eh bien ! vous allez me donner des nouvelles du diable. Est-il vrai qu'il y fait du bruit ? L'avez-vous entendu ? — Oui, me répondit-il, je l'entends toutes les nuits. Il a une voix aigre et sauvage qui imite le cri d'une bête fauve. Il s'attache aux rideaux de M. le curé et les agite avec violence. Il l'appelle par son nom ; j'ai saisi très distinctement ces paroles : « Vianney ! Vianney ! que fais-tu là ? Va-t'en ! va-t'en ! » — Ces bruits et ces cris ont dû vous effrayer ? — Pas précisément. Je ne suis pas peureux, et, d'ailleurs, la présence de M. Vianney me rassure. Je me recommande à mon ange gardien, et je viens à bout de m'endormir. Mais je plains sincèrement le pauvre curé ; je ne voudrais pas toujours demeurer avec lui. Comme je ne suis ici qu'en passant, je m'en tirerai aussi bien que mal, à la garde de Dieu ! — Avez-vous questionné M. le curé là-dessus ? — Non, la pensée m'en est venue plusieurs fois, mais la crainte de lui faire de la peine m'a fermé la bouche. Pauvre curé ! pauvre saint homme ! Comment peut-il vivre au milieu de ce tapage ? »

En 1842, il vint à Ars un ancien militaire attaché, dans ce temps-là, à une brigade de notre gendarmerie départementale. Ce brave homme s'était levé à minuit, et mêlé à un groupe de pieux fidèles, il attendait, à la porte de l'église, l'arrivée de M. Vianney. Comme le saint curé tardait à paraître, il avait senti le besoin de s'isoler, et, pour vaincre le sommeil, il avait fait quelques pas autour de la cure. Cet homme était triste : il avait eu de récents chagrins ; il lui en restait un sentiment vague d'inquiétude et de terreur religieuse dont il ne se rendait pas compte. Ce sentiment le poussait vers Dieu, mais il hésitait au seuil du confessionnal. La vérité l'attirait et lui faisait peur : beaucoup d'âmes ont connu ces combats... Pour l'amener à faire le pas décisif, il fallait une force plus grande que celle de ses réflexions aidées du silence de la nuit.

Tout à coup il est arraché à sa rêverie par un bruit étrange qui semblait partir de la fenêtre du presbytère. Il écoute... une voix forte, aigre et stridente répète, à plusieurs reprises, ces mots qui arrivent très distinctement à son oreille :

« Vianney! Vianney! viens donc! viens donc!... » Ce cri le glace d'horreur. Il s'éloigne, en proie à la plus vive agitation. Une heure sonnait en ce moment à la grande horloge du clocher. Bientôt M. le curé paraît, une lumière à la main. Il trouve cet homme encore tout ému; il le rassure, le conduit à l'église, et, avant de l'avoir interrogé et d'avoir entendu le premier mot de son histoire, il le stupéfie par ces paroles : « Mon ami, vous avez des chagrins; vous venez de perdre votre femme, à la suite de ses couches. Mais ayez confiance; le bon Dieu viendra à votre aide... Il faut d'abord mettre ordre à votre conscience; vous mettrez ensuite plus facilement ordre à vos affaires. »

« Je n'essayai pas de résister, dit le gendarme, je tombai à genoux comme un enfant, et je commençai ma confession. Dans mon trouble, je pouvais à peine lier deux idées; mais le bon curé m'aidait. Il eut bientôt pénétré le fond de mon âme; il me révéla des choses dont il ne pouvait avoir connaissance et qui m'étonnèrent au delà de toute expression. Je ne croyais pas qu'on pût lire ainsi dans les cœurs. »

A la *Providence*, au dire de Catherine et des autres directrices que nous avons interrogées, on entendait, la nuit, des bruits de pas dans les escaliers et dans les dortoirs. On faisait enquête sur enquête, et l'on ne découvrait rien.

En 1857, un missionnaire d'Ars, que de cruelles douleurs tenaient éveillé, entendit, à minuit, des coups violents frappés contre le mur de son alcôve, à un endroit où personne ne pouvait avoir accès. La religieuse qui le soignait les a entendus comme lui.

Parmi tant d'âmes bourrelées qui ont trouvé le repos à Ars, nous savons deux malheureux qui, la veille du jour où sont tombées leurs chaînes criminelles, ont entendu toute la nuit des bruits affreux, des coups frappés à la porte et contre le mur de l'appartement où ils avaient leur dernière entrevue. Le moment était grave et solennel : il décidait de leur éternité.

Nous omettons beaucoup d'autres traits, parfaitement avérés, pour ne pas étendre hors de toute mesure un chapitre déjà long. Cependant, cette étude serait incomplète si nous

ne rappelions qu'il est venu à Ars, à diverses époques et de divers lieux, plusieurs personnes donnant des marques plus ou moins évidentes de possession. Deux de ces malheureux, un homme et une femme, sont connus de tous les habitants d'Ars; ils y ont fait de fréquentes apparitions, et ont presque toujours trouvé aux pieds de M. Vianney un peu de soulagement et de réconfort, dans un état des plus extraordinaires et des plus effrayants.

Sans se prononcer d'une manière ouverte et sans consentir, pour des raisons fondées sur la prudence et l'humilité, à pratiquer les exorcismes, M. Vianney les traitait au saint tribunal, l'un comme si le corps seulement, l'autre comme si l'âme et le corps eussent été possédés. Au milieu des crises les plus violentes, nous les avons vus se calmer instantanément sous la bénédiction et la parole du saint prêtre de Jésus-Christ. Mes confrères et moi avons assisté à des scènes d'un caractère à tout le moins fort étrange. Nous pourrions redire ici des choses prodigieuses que nous avons entendues, si elles se rapportaient plus directement à notre sujet, et si elles n'impliquaient, de notre part, la prétention de résoudre une question que nous ne pouvons ni ne voulons préjuger, manquant à la fois de lumière et d'autorité pour cela. Mais nos lecteurs ne nous pardonneraient pas de leur avoir dérobé la connaissance d'une pièce que nous trouvons dans des manuscrits très authentiques, et qui se présente avec tous les signes de la plus incontestable sincérité, sous le titre de « Dialogue entre une possédée des environs de Puy-en-Velay et le curé d'Ars. » Ce colloque a eu lieu l'après-midi du 23 janvier 1840, dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, en présence de huit témoins. Voici le résumé ou plutôt la reproduction littérale qui en a été faite sous la dictée de M. Vianney.

La possédée. — Je suis immortelle.

Le curé. — Vous êtes donc la seule personne qui ne mourrez pas.

La possédée. — Je n'ai fait qu'un péché dans ma vie, et je fais part de ce beau fruit à tous ceux qui veulent. Lève la main, absous-moi! tu la lèves bien quelquefois pour moi.

Le curé, lui parlant latin. — *Tu quis es?*

La possédée, lui répondant dans la même langue : *Magister Caput*. (Et continuant en français, mais en français diabolique) : Vilain crapaud noir, que tu me fais souffrir!... Nous nous faisons mutuellement la guerre; c'est à qui vaincra l'autre. Mais, quoi que tu en aies, il t'arrive bien de temps en temps de travailler pour moi : tu crois ton monde disposé, et il ne l'est pas... Pourquoi fais-tu l'examen de conscience de tes pénitents? à quoi bon tant de recherches? est-ce que celui que je leur fais faire ne suffit pas?

Le curé. — Tu dis que tu fais l'examen de conscience de mes pénitents? Ils ont pourtant recours au bon Dieu avant de s'examiner.

La possédée. — Oui, du bout des lèvres. Je te dis que c'est moi qui fais leur examen. Je suis plus souvent dans ta chapelle que tu ne penses : mon corps s'en va, mais mon esprit demeure... J'aime bien quand on y cause... Tous ceux qui y viennent ne sont pas sauvés .. Tu es un avare!

Le curé. — Il m'est difficile d'être avare. J'ai peu, et le peu que j'ai, je le donne de bon cœur.

La possédée. — Ce n'est pas de cette avarice que je parle, c'est d'une autre. Tu es avare des âmes; tu m'en arraches tant que tu peux; mais je tâcherai bien de les ravoir... Tu es un menteur! Il y a longtemps que tu dis que tu veux t'en aller, et tu restes toujours. Que fais-tu donc là? Tant d'autres se retirent pour se reposer! que ne fais-tu comme eux! Tu as bien assez travaillé. Tu voulais aller à Lyon. (C'était vrai; M. Vianney, dans ce temps-là, songeait beaucoup à Fourvières.) A Lyon, tu serais aussi avare qu'ici. Tu voulais te retirer dans la solitude. (C'est vrai encore; il était combattu entre ces deux idées d'une retraite à Fourvières ou à la Trappe.) Pourquoi ne le fais-tu pas?

Le curé. — Qu'as-tu encore à me reprocher?

La possédée. — Je t'ai bien interloqué, dimanche dernier, pendant la messe. Hein! te rappelles-tu?... (Ce dimanche était le deuxième après l'Épiphanie. Le curé d'Ars a avoué que, jusqu'à l'évangile, il avait ressenti un trouble extraordinaire.) Ta *robe violette*¹ t'a écrit dernièrement. Mais j'ai si beau et si bien fait qu'elle a publié une chose essentielle : ce qui l'a fort contrariée. (M. Vianney avait effectivement reçu ce jour-là une lettre de son évêque.)

Le curé. — Monseigneur me laissera-t-il partir?

La possédée. — Il t'aime trop! Sans cette... (ici la possédée a désigné la très sainte Vierge sous un nom que notre respect pour la glorieuse Mère de Dieu nous défend même d'insinuer), tu serais déjà loin. Nous avons bien fait tout ce que nous avons pu auprès de la *robe violette* pour te faire déguerpir, nous n'avons pas réussi à cause de... (la sainte Vierge). Ta *robe violette* est aussi avare que toi : elle me

1. Mgr Raymond Devie, évêque de Belley.

fait également bien souffrir. N'importe, nous l'avons endormie sur un abus qui est dans son diocèse... Allons ! lève la main sur moi, comme tu le fais sur tant d'autres qui viennent ici tous les jours. Tu crois les convertir tous, tu te trompes. C'est bon pour un moment, mais je les retrouve ensuite. J'ai bien aussi quelques-uns de tes paroissiens sur mon catalogue.

Le curé. — Que dis-tu d'un tel ? (Un prêtre d'une vertu éprouvée.)

La possédée. — Je ne l'aime pas ! (Ces mots furent prononcés avec une rage concentrée et accompagnés d'effroyables grincements de dents.)

Le curé. — Et un tel ?

La possédée. — A la bonne heure, celui-là ! il nous laisse faire ce que nous voulons. Il y a des crapauds noirs qui ne me font pas tant souffrir que toi. Je sers leur messe. Ils la disent pour moi...

Le curé. — Sers-tu la mienne ?...

La possédée. — Tu m'ennuies !... Ah ! si la... (la sainte Vierge) ne te protégeait pas !... Mais patience ! nous en avons fait tomber de plus forts que toi... Tu n'es pas encore mort... Pourquoi te lèves-tu si matin ? Tu désobéis à la *robe violette* qui t'a ordonné d'avoir soin de toi... Pourquoi prêches-tu si simplement ? Tu passes pour un ignorant. Pourquoi ne prêches-tu pas en grand, comme dans les villes ? Ah ! comme je me plais à ces grands sermons qui ne gênent personne, qui laissent les gens vivre à leur mode et faire ce qu'ils veulent ! A tes catéchismes, il y en a bien qui dorment, mais il y en a d'autres à qui ton simple langage va jusqu'au cœur.

Le curé. — Que penses-tu de la danse ?

La possédée. — J'entoure une danse comme un mur entoure un jardin.

Dans une autre circonstance, une malheureuse, donnant aussi des marques de possession, dit à M. Vianney : « Que tu me fais souffrir !... S'il y en avait trois comme toi sur la terre, mon royaume serait détruit... Tu m'as enlevé plus de quatre-vingt mille âmes. » Le curé d'Ars se tournant vers son missionnaire, lui dit : « Entendez-vous, Monsieur le missionnaire, le démon prétend qu'à nous deux nous détruisons son empire, et que nous lui avons enlevé vingt mille âmes !... » Le chiffre de quatre-vingt mille avait été prononcé d'une manière très distincte : l'humilité seule du saint curé lui faisait réduire des trois quarts. Il s'adressa ensuite à la fille de la possédée : « Vous commencerez aujourd'hui une neuvaine à sainte Philomène, et vous m'amènerez votre mère demain, à la sacristie : j'entendrai sa confession, après que

j'aurai dit la sainte messe. En attendant, faites-la mettre à genoux : je vais lui donner ma bénédiction. » La pauvre enfant suppliait le serviteur de Dieu de vouloir bien délivrer sa mère. Il s'en défendit, prétextant qu'il n'y était pas autorisé.

Le lendemain, la jeune fille parla de réunir sept hommes qui devaient porter sa mère à l'église. Il ne fallait, assurait-elle, rien moins que ce nombre-là pour exécuter cette périlleuse manœuvre. On lui répondit : « Le saint curé vous a dit de lui amener votre mère : cela suffit; vous n'aurez besoin de personne. » L'énergumène se laissa, en effet, conduire comme un agneau, sans opposer la moindre résistance.

Cette femme passa dix jours à Ars, fit une confession générale, reçut Notre-Seigneur et partit beaucoup plus calme. Elle avait dit devant plusieurs personnes, dans un moment où le mauvais esprit l'agitait : « Quel *sale* pays que votre Ars! *comme il y sent mauvais! tout le monde sent mauvais ici...* Parlez-moi de la *Rotonde* (lieu de plaisir très connu des mauvais quartiers de Lyon); c'est là qu'il sent bon, la rose, le jasmin et l'œillet!... » Puis, s'adressant à ceux qui l'entouraient : « Ah! si les damnés pouvaient venir à Ars, ils en profiteraient mieux que vous tous! »

Quelqu'un lui demanda : « Qui est-ce qui fait tourner les tables? » Elle répondit : « C'est moi... le magnétisme, le somnambulisme : tout cela est mon affaire. »

Les faits qui viennent de passer sous nos yeux dans leur effrayante réalité n'étonneront que ceux qui sont demeurés systématiquement étrangers à l'histoire de la sainteté dans le monde. Les légendes du bréviaire en sont pleines. Il est peu de monuments hagiographiques qui n'en offrent les traces¹. La tradition de ces faits n'a jamais cessé dans le monde : plus

1. Il y a un livre dont nul ne peut, sans abjurer sa foi, décliner le témoignage et la compétence : c'est le *rituel romain*, l'organe le plus pur et le plus autorisé de la doctrine orthodoxe, le monument le plus authentique de la tradition. Non seulement l'existence des démons y est affirmée à chaque page, mais les ruses de Satan, ses manœuvres tortueuses, ses noires entreprises contre les hommes y sont signalées minutieusement, je dirai presque décrites.

Qu'on lise ces exorcismes : « Créature de l'eau sois exorcisée!... Seigneur, que cette eau qui sert à vos mystères ait la puissance de chasser les démons!... Partout où tu seras jetée, que l'esprit immonde soit mis en fuite, que tout

nombreux et plus éclatants aux temps privilégiés où la foi était plus vive et la piété plus tendre, ils deviennent plus rares et plus obscurs en nos jours de défaillance et d'affadissement; à aucun moment ils ne disparaissent tout à fait.

Quelques-uns nous accuseront d'avoir bravé, en écrivant ce chapitre, les règles du simple bon sens. Il auraient raison s'il s'agissait de choses renfermées dans le domaine du bon sens; mais celles que nous venons d'exposer dépassent de beaucoup ses limites.

Trop étroit pour les comprendre, il ne peut exiger qu'elles se raccourcissent pour se mettre à sa portée : c'est à lui de s'étendre et de se proportionner à elles en complétant par l'expérience les lois qu'il s'est faites, et en se mettant ainsi en état de saisir ce qui lui échappait auparavant. Car de nier simplement serait ici comme ailleurs un procédé par trop puéril et antiphilosophique. C'en serait fait alors de toute vérité : nous ne pourrions plus croire à notre propre témoignage.

Une fois que la critique s'est emparée de ces faits et a rempli son devoir en les discutant sincèrement, il faut se résigner à les adopter tels qu'ils se présentent; il ne s'agit plus dès lors que de savoir comment la raison doit les comprendre. Or, il en est de l'explication de ces faits comme de l'acceptation : il ne s'agit pas de ce qui a dû être, mais de ce qui a été réellement. Vouloir rejeter complètement ce qu'il y a d'objectif dans ces phénomènes, s'obstiner à n'y voir que la création fantastique et les jeux d'une imagination frappée, sous l'unique prétexte que cela ne peut pas être autre chose, c'est évidemment sacrifier le monde extérieur et ses lois. Si des percep-

caprice, que toute ruse, que toute malice ténébreuse du diable s'évanouisse!... »

Dans la magnifique préface que l'Eglise chante le samedi saint, à la bénédiction solennelle des fonts, les diverses déclarations diaboliques sont clairement dénoncées. Le prêtre ordonne à tout esprit immonde, au nom du Dieu vivant, de s'éloigner de cette eau qui doit servir à la régénération des âmes. Les termes qu'il emploie sont très remarquables : il veut que la « méchanceté de la fraude diabolique disparaisse sans laisser de traces, *tota nequitia diabolicæ fraudis absistat*; qu'il ne reste dans cette eau aucun mélange d'une vertu contraire, *nilhil hic loci habeat contrariæ virtutis admixtio*... » Il parle « de circonvolutions insidieuses de subreptions latentes et hypocrites, d'infection corruptrice : *non insidiando circumvolet, non latendo subrepat, non inficiendo corrumpat*... » S'il y a quelque chose d'étrange, c'est l'inattention avec laquelle des chrétiens, soumis pourtant de cœur et d'esprit à la sainte Eglise, passent à côté de ces formules si claires, si positives, sans être frappés des conclusions qu'elles renferment.

tions aussi claires, aussi fréquentes ne sont que des rêves, rien n'empêche de regarder comme un songe la vie tout entière.

On aura beau faire et beau dire, il y aura toujours des choses qui resteront inexplicables autrement que par l'intervention d'une puissance au-dessus et en dehors de la nature. Et ce n'est pas une des moindres preuves de la grandeur de l'homme que le ciel et l'enfer se disputent ainsi sa conquête, et l'estiment assez pour entrer directement en lutte à cause de lui.



LES ANGES ET LES BÉATITUDES

(Suite.)

Le royaume des cieux (suite)

II

DE LA MONARCHIE

« Dieu veut régner et régner par ses fils. »

La monarchie est de tous les gouvernements le plus naturel et le plus parfait, parce que seul il consacre l'intégrité de la souveraineté, rendant le souverain absolument indépendant de ses gouvernés. C'est comme la tête régnante sur le reste du corps. On a comparé la monarchie à la famille qui en est la base : le monarque est un père couronné : les sujets sont ses enfants. — La raison d'être de la monarchie est le bonheur et la prospérité du peuple ; car c'est pour son bien-être qu'on le gouverne, c'est-à-dire pour la fin de la société qui en définitive n'est autre chose que le bonheur d'un chacun et de tous, l'homme étant créé pour être heureux. — Le monarque a donc pour mission de rendre son peuple heureux et cette mission il la tient de Dieu, principe de toute souveraineté, de toute autorité, de toute domination ; — c'est aussi Dieu qui par la révélation biblique a inspiré pour le monarque la dénomination de *roi*, qui veut dire recteur du peuple¹ ; ainsi que l'indiquent les livres des rois.

Telle est la forme de gouvernement que notre divin Maître a donnée à son Église, et dont il nous fait un précepte de demander l'extension en disant : « Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre règne arrive » ; parce que « Dieu veut régner et régner par ses fils », dit Gratry. (Com. Ev. S. Matth. 1, 5.) Or les fils de Dieu, ce sont les chrétiens ; nous l'avons soutenu avec l'Écriture, ce sont aussi les anges.

1. Le titre d'empereur a été ajouté par les hommes qui désignent d'ailleurs le monarque de diverses manières.

La monarchie que le Christ a fondée, c'est l'Église catholique : elle réunit dans son sein l'universalité du monde visible et l'infini du monde invisible : toutes les créatures et tous les siècles et même l'éternité ainsi que le veut Rohbacher. (*Hist. univ. de l'Égl. cath.*, tome I, liv I.) Et le divin Fondateur nous désigne bien son Église comme un royaume s'étendant à tous les royaumes de la terre lorsqu'il dit : « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » (Johan., III, 5.) Et il en fait le ciel quand nous montrant ces petits enfants dont les anges voient la face du Père, il dit : « Si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables aux enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Matth. XVIII, 3.)

La régime gouvernemental qui a Dieu pour roi n'est-il pas la monarchie par excellence, et celui qui a fondé une monarchie n'en est-il pas roi par excellence ?

Aussi, le Christ déclare sa royauté au gouvernement romain et cela au risque de sa vie : « Es-tu le roi des Juifs ? lui demande Pilate. — Tu le dis, répond le Christ, mais mon royaume n'est pas de ce monde. — Tu es donc roi, insiste le juge. — Tu le dis, affirme le divin condamné : *je suis roi.* » (Les quatre Évangélistes, vers la fin.) — Comme l'avait prédit le père des douze tribus d'Israël, et malgré l'astuce de Satan, le sceptre n'était point sorti de Juda et l'ange avait pu dire à la Vierge Mère : « Voilà que vous concevrez un fils et lui donnerez le jour, et vous le nommerez Jésus — qui veut dire Sauveur. — Assurément, il sera grand, il sera célèbre Celui-là et il sera appelé Fils du Très-Haut : et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son aïeul, et il régnera dans la maison de Jacob éternellement et son règne n'aura point de fin. » (Luc, I.)

Tel est le roi, tel est le royaume. Ouvrez l'histoire et voyez si cette monarchie du Christ n'a pas tous les caractères que nous donnons à la monarchie. — Plus un royaume approchera de ce type, plus il sera parfait.

Mais la monarchie du Christ a, en outre, un caractère qui lui est exclusif : elle seule a le droit et la faculté de réunir avec fruit sur une seule tête les deux pouvoirs : le pouvoir

temporel et le pouvoir spirituel, et cette circonstance constitue un des signes les plus caractéristiques et les plus catholiques de la rédemption du genre humain par le Christ, et de la réintégration de l'ordre primitif. — « Si les hommes avaient persévéré dans l'état primitif de la nature intègre, ils constitueraient encore aujourd'hui, sans aucun doute, une seule société; unis qu'ils seraient, très étroitement, *arctissime*, sous le règne de Dieu même par le ciment de la charité. Cette *distinction* des deux puissances due à la défaillance d'une nature corrompue par le péché et condamnée à la dissolution de la mort serait demeurée superflue. » (*Dem. R. Jus eccl.*, t. I, ch. 1, § 31.)

En réparant la faute originelle le Christ a rétabli la fusion des deux pouvoirs dans sa divine royauté, au sein de l'Église catholique. Condamné à mort par l'empire romain à cause de cette royauté, ainsi que l'indique l'épithète que le lieutenant d'Auguste fit inscrire sur la croix comme titre du verdict : « Celui-ci est le roi des Juifs », mais ressuscité d'entre les morts, le Christ a établi son lieutenant à lui sur le trône des césars afin que le pape — titre qui signifie Père des chrétiens — régnât sur Rome et sur le monde entier. C'est bien ainsi que le comprirent les souverains des premiers âges de l'ère chrétienne, eux qui se considéraient comme les vassaux du vice-roi de Jésus-Christ. Aussi plusieurs monarques s'efforcèrent-ils de consolider l'institution divine contre les envahissements des ennemis du christianisme lorsqu'ils concédèrent aux pontifes romains de quoi former autour de la Ville éternelle un royaume indépendant.

D'ailleurs l'ordre qui exige l'union, sinon l'identité absolue des deux pouvoirs, paraît si naturel, que la plupart des peuples de l'antiquité, comme encore de nos jours trois nations diamétralement étrangères l'une à l'autre, la Russie, la Turquie et la Chine, ont depuis toujours fait d'un seul homme les « deux fils de l'huile sainte » qui désignent les deux oints du Seigneur, les deux Christ, les deux souverains du pouvoir sacré et du pouvoir civil, le roi et le pontife que l'ange du Dominateur montra à Zacharie. (*Zach.*, iv.) Mais ces nations qui croyaient mettre les choses

au point en confiant à un même potentat les « deux branches d'olivier » n'ont abouti qu'au despotisme; car la primauté spirituelle y a été adjointe et par conséquent soumise à la primauté temporelle, et donnée à un homme par les hommes.

Le Christ au contraire a uni dans la papauté la suprématie temporelle à la suprématie spirituelle que lui seul, en tant que Dieu, a le pouvoir de conférer à l'homme, consacrant la préséance que le spirituel doit avoir et a naturellement sur le temporel. Et confirmant ainsi la bonne entente que le salut des peuples réclame entre deux puissances qui ont pour mission de s'entr'aider l'une l'autre, comme le corps et l'âme s'entr'aident dans la personne humaine. C'est ce qu'exprime ce passage des Nombres (xxvii, 21) : « S'il faut entreprendre quelque chose, Éléazar, le grand prêtre, consultera le Seigneur pour lui. A sa parole Josué sortira et entrera, et les enfants d'Israël avec lui, et le reste de la multitude, »

*
* *

Sachant que « Dieu n'a fondé les empires qu'en vue de son Christ » (Le Roy : *Le règne de Dieu*), l'implacable ennemi de Dieu, du christianisme et du genre humain, tout en laissant les nations barbares suivre la voie de l'erreur dans une paix relative, ne cesse de semer la zizanie sur le sol des monarchies chrétiennes; et il s'y prend avec une méthode remarquable que déjouera tôt ou tard d'une façon plus remarquable encore la souveraine sagesse par le ministère des anges.

L'assaut qu'il allait livrer aux royaumes de la chrétienté et qui commence sérieusement de nos jours, Satan l'a préparé de longue date en fomentant des schismes et des hérésies dont les plus décisifs furent le schisme d'Orient et l'hérésie du seizième siècle.

Dans tous les pays catholiques il a ébranlé les deux colonnes qui soutiennent l'édifice monarchique; il a mis aux prises les deux pouvoirs puis il a soulevé la révolution, fait naître le socialisme démocratique, et l'anarchie. — Il y a cent ans nos pères ont eu en spectacle un régicide populaire; aujourd'hui, conséquence directe, nous assistons au suicide d'un peuple.

Ce n'est pas l'esprit du bien et de la charité chrétienne qui

arme les nations les unes contre les autres; c'est Satan qui fait de ces temps de progrès la dérision d'une paix armée jusqu'aux dents.

L'intérieur des puissances répond à leur extérieur; là, partout, Satan a commencé par provoquer la séparation de l'État d'avec l'Église; puis il a retiré à l'Église la protection de l'État; enfin, il a armé l'État contre l'Église.

Mais le coup de maître de celui qui avait frustré le premier homme de sa dignité spirituelle a été de ruiner la dignité temporelle du plus grand des hommes. — Faut-il espérer que Dieu réintégrera le pouvoir temporel des papes ou bien permettra-t-il à Satan de poursuivre ses menées jusqu'à l'avènement de l'Antéchrist? — Et cet Antéchrist que sera-ce; un tyran universel qui contrecarrera le Christ jusqu'à renverser la papauté pour en finir avec le monde? — Tout cela c'est l'avenir que nous ignorons. Nous ne sommes certains que de deux choses, c'est que ce ne sera pas l'Antéchrist qui détruira le monde; car Dieu seul qui a créé le monde a ce pouvoir; et que le christianisme actuel ne cessera sur la terre que pour faire *immédiatement* place au règne absolument universel du Christ.

Dès que les anges feront retentir la trompette du jugement dernier pour la résurrection des morts et que le Christ apparaîtra dans sa majesté, ce sera l'annonce d'un nouvel ordre de choses. La face de la terre sera transfigurée; les démons enchaînés pour toujours avec les réprouvés au fond de l'enfer; les élus définitivement glorifiés non plus comme âmes en personnalités, mais comme hommes dans l'intégrité de leurs personnes, et cela aux cieux en compagnie des anges. Et les cieux seront l'universalité des régions supersidérales unies aux espaces de l'univers, où seules ces choses qui n'ont pas eu d'âmes immortelles conserveront la nature de la matière entretenue par les anges pour la joie des saints. Et ce sera en Dieu un royaume immense, infini; la monarchie éternelle du Christ Roi d'éternelle gloire et de sa Mère Reine des anges et des saints.

Alfred VAN MONS.

Le Gérant : P. TÉQUI.

LE NATUREL ET LE PRÉTERNATUREL

I

Nous avons reproché à M. Véronnet de supprimer les règles du discernement du surnaturel posées par l'Église, sans les remplacer, et d'avoir émis cette affirmation qui nous conduirait au scepticisme : le surnaturel est indiscernable.

A ces fausses négations nous avons opposé ces affirmations : 1^o les règles de discernement enseignées par l'Église sont conformes à la science et à la raison ; 2^o ces règles nous permettent de discerner sûrement le surnaturel. Il serait plus exact de dire : le préternaturel.

Le *Cosmos*¹ reprend aujourd'hui cette grave question qui a été soulevée à propos de la possédée de Grèzes, et de la possession en général. Essayons de distinguer la vérité de la conjecture, et les hypothèses, des principes certains.

II

Il est incontestable que les sciences naturelles ont fait d'immenses progrès et qu'elles ont introduit des idées nouvelles, des aperçus nouveaux, des facteurs encore inconnus dans le problème du préternaturel.

Il est également certain qu'il ne faut pas recourir sans cesse, comme on est tenté de le faire, à l'intervention du préternaturel, à l'action des démons. Il ne faut pas oublier que Dieu gouverne le monde par des lois générales et cons-

1. Ch. de Kirwan, 2 et 9 juillet 1904.

tantes, fondement reconnu de toutes les sciences; que le préternaturel ne doit pas se supposer, mais qu'il faut le prouver; que le miracle est un phénomène rare, éclatant, d'un caractère particulier et qu'il serait également faux et ridicule de le considérer comme un facteur ordinaire de l'ordre de l'univers.

Je reconnais, enfin, volontiers, qu'il ne faut pas décourager, qu'il faut, au contraire, louer et soutenir les savants qui essaient par des recherches loyales, désintéressées, courageuses d'approfondir ces problèmes mixtes de l'union de l'esprit et de la matière, de l'âme et du corps, de la pensée et du cerveau, de la physiologie et de la psychologie. Nous sommes encore au seuil de ces recherches, un immense horizon se découvre devant nous; il ne faut pas nous exposer par des affirmations tranchantes et par des condamnations intolérantes aux démentis les mieux justifiés de la science de demain.

La question de l'hypnotisme qui occupe une si grande place dans la science contemporaine ne m'effraie pas davantage. C'est à la suite de longues et consciencieuses recherches, et l'un des premiers parmi les écrivains catholiques que j'ai fait connaître mon opinion sur la légitimité et, dans certains cas, l'utilité incontestable de l'hypnotisme médical¹. Je persiste encore à croire, avec l'unanimité morale des médecins et des savants de tous les pays, qu'il faut réprouver hautement l'hypnotisme de foire ou de salon, pratiqué par des aventuriers et des désœuvrés, et qu'il ne faut pas réprouver l'hypnotisme médical, pratiqué aujourd'hui dans tous les hôpitaux et avec un sage discernement par les savants les plus estimés.

Tel est, sans doute, le sentiment de M. de Kirwan, quand il écrit : « Les pratiques de l'hypnose sont dangereuses, personne ne le conteste. Elles demandent à n'être appliquées qu'avec une extrême circonspection, par des opérateurs d'une honorabilité éprouvée, sans aucune intention d'utiliser le concours possible d'agents en dehors de la nature, et seule-

1. *Le Merveilleux et la Science*, onzième édition.

ment dans des cas graves et pour un but exclusivement charitable ou scientifique. »

Je suis heureux d'ajouter que tel est aussi le sentiment des théologiens et des philosophes catholiques les plus estimés. Dans les *Études religieuses* des Pères Jésuites, le P. Roure a rappelé l'utilité thérapeutique et la licéité de l'hypnotisme médical. Le P. Coconnier, de l'Ordre de Saint-Dominique, a soutenu la même thèse, avec une grande abondance de preuves, dans la *Revue thomiste*, et dans son livre : *L'Hypnotisme franc.* Nous avons reproduit dans cette Revue l'étude magistrale de l'*Ami du Clergé*, dont la compétence théologique et l'orthodoxie sont universellement reconnues. Nous retrouvons encore les mêmes conclusions dans la *Revue néo-scolastique* de Louvain, dirigée avec un talent philosophique de premier ordre, par un thomiste consommé, Mgr Mercier, professeur de l'Université catholique de Louvain.

« Que les faits si troublants de l'hypnotisme soient naturellement expliqués par la suggestion, l'auteur le montre clairement, et personne n'en doute plus aujourd'hui¹. »

Le Dr Ferrand, de l'Académie de médecine, s'est occupé plusieurs fois de l'hypnose, avec la compétence du savant et du chrétien, dans des pages magistrales. Il a défendu les conclusions que j'appellerai classiques, en faveur de l'hypnotisme médical dans le *Monde*, et dans les *Annales de philosophie chrétienne* (année 1885).

M. de Kirwan n'a donc rien à craindre quand il se déclare partisan de l'hypnotisme, dans certaines conditions, et sous certaines réserves que la morale et la religion nous commandent de respecter.

Sur tous ces points, nous sommes d'accord.

III

Laissons ces préliminaires, et examinons la question de fond, c'est-à-dire, le cas de la possédée de Grèzes, la Sœur

1. L. V. H. *Revue néo-scolastique de Louvain*. Dixième année, p. 110.

Saint-Fleuret. M. de Kirwan résume exactement les objections de l'abbé Véronnet, et ses affirmations tranchantes :

« 1^o Cette religieuse éprouve de cuisantes douleurs de brûlures et de morsures, les premières désorganisant les chairs aux endroits où la brûlure a été ressentie, les secondes ayant ouvert des plaies avec empreintes de dents. — C'est un effet de son imagination surexcitée, répond M. Véronnet.

« 2^o Elle témoigne d'une horreur violente et furieuse à la vue ou à l'approche des choses saintes, comme eau bénite, crucifix, hostie consacrée. — C'est, répond M. Véronnet, le fait d'une âme scrupuleuse arrivée à une perversion du sens religieux.

« 3^o Elle distingue, sans aucune indication extérieure, l'eau bénite de l'eau non bénite, le pain azyme de l'hostie consacrée. — C'est qu'elle lit, répond notre contradicteur, dans la pensée du prêtre qui lui présente successivement les mêmes objets apparents, les uns consacrés ou bénits, les autres, non, la qualité de ces objets.

« 4^o Enfin, si elle répond en langue caraïbe à une question qui lui est posée dans cette langue, c'est qu'elle lit, selon M. Véronnet, la question et la réponse dans la pensée de l'interrogateur. »

M. de Kirwan conclut ainsi : « Nous n'avons assurément aucune qualité pour trancher la question de savoir si la Sœur Saint-Fleuret était possédée du diable ou non, mais ce que l'on ne saurait nier, c'est que les faits signalés la concernant, tant considérés séparément que dans leur ensemble, paraissent difficilement explicables par les lois de la nature. »

IV

M. de Kirwan ne s'occupe donc ni de la pratique de l'Église dans la canonisation des saints, ni des règles si sages et si fermes formulées par le génie de Benoît XIV, ni du grave péril et du trouble profond auquel on expose les âmes, quand on prétend, avec M. Véronnet, que le préternaturel est indiscernable. N'oublions pas que, dans certains cas, ce préternaturel,

c'est le miracle, c'est-à-dire le fondement de la religion. M. de Kirwan s'est placé sur un autre terrain pour réfuter notre contradicteur.

Que l'imagination, agissant sur les nerfs vaso-moteurs, détermine quelquefois dans le corps des troubles sensibles, sous l'influence de la suggestion ou d'une violente émotion, nous le reconnaissons volontiers. Mais cette influence de l'imagination n'est pas illimitée, elle atteint *la fonction de l'organe, plutôt que l'organe*; elle s'arrête à la surface, elle produit des phénomènes superficiels, tels que la rougeur, l'enflure, l'exsudation sanguine, etc., et on ne prouvera jamais que l'imagination puisse, par exemple, reproduire instantanément des chairs saines, guérir subitement « une jambe cassée au-dessous du genou, depuis huit ans, avec solution de continuité entre la partie inférieure et la partie supérieure du tibia et du péroné, d'ailleurs gangrenée, purulente, pouvant être retournée, le talon en avant et les orteils en arrière, ainsi que cela s'est vu dans la guérison miraculeuse de Pierre de Rudder, le 7 avril 1875 ».

Ne dites donc pas que le préternaturel est indiscernable; la raison et la science protestent contre cette assertion. Il y a des cas où le préternaturel est très facile à constater; la présence de la cause supranaturelle et son intervention sont incontestables, et pour les nier il faudrait contester l'harmonie des lois générales de la nature et le principe de causalité.

Mais, il y a aussi des cas où cette présence et cette intervention de la cause supranaturelle n'ont plus le même caractère de certitude. Il est permis de suspendre son jugement et d'attendre les preuves plus sérieuses qui justifient l'assentiment.

Voici, par exemple, le phénomène des stigmates. Pourquoi nier *a priori* et d'une manière générale que l'influence de l'auto-suggestion puisse produire ce phénomène singulier. Nous voyons, d'abord, des théologiens très sérieux et très estimés, tels que le grand Suarez, et d'autres, dont le P. Coconnier a rappelé les témoignages, accepter l'explication naturelle de la stigmatisation. Nous savons aussi que les

stigmatisés démoniaques se rencontrent quelquefois dans la mystique chrétienne, et il n'est pas un seul théologien qui n'admette que, dans certains cas, les stigmates soient l'œuvre du démon qui contrefait l'œuvre de Dieu.

Or, le démon agit sans doute sur nos organes; et c'est par une action particulière sur les nerfs vaso-moteurs qu'il produit la déchirure et l'effusion du sang. Pourquoi donc l'imagination ne pourrait-elle pas, sous l'influence décisive de l'image, arriver au même résultat? Je n'y vois pas d'impossibilité.

Dans certains cas, au contraire, ainsi dans la stigmatisation de saint François d'Assise et de quelques saints, le phénomène prend un caractère surnaturel qui nous paraît incontestable; il appartient à la mystique surnaturelle, il est l'œuvre de Dieu, et ce caractère éclate, non seulement dans les circonstances, dans la vie, dans les œuvres des justes que Dieu se plaît à glorifier, il se manifeste encore dans le *processus*, ou dans l'évolution de la stigmatisation.

Je ne peux donc pas admettre cette affirmation de M. de Kirwan : « L'imagination saurait difficilement aller jusqu'à produire des stigmates... Autrement, on pourrait, avec la même vraisemblance, mettre sur le compte du système nerveux en surexcitation, la reproduction de chairs saines en la place d'un chancre au visage, comme cela s'est vu à Lourdes, etc. » Ici, la conclusion ne découle pas des prémisses, et il n'est pas besoin d'un grand effort de logique pour voir, par exemple, une différence profonde entre l'apparition *lente, progressive* des stigmates et la guérison *instantanée* d'un chancre au visage, ou d'une jambe cassée.

Quand je vois dans le corps de la Sœur Saint-Fleuret, une brûlure au deuxième degré avec désorganisation des chairs, et l'empreinte des dents qui implique une morsure profonde; quand j'entends cette Sœur affirmer que le phénomène a un caractère objectif et une cause externe, qu'elle est l'œuvre du démon, je m'abstiendrai d'affirmer ou de nier avant d'avoir examiné très attentivement les conditions et la réalité du phénomène, la nature, les antécédents, la mentalité du sujet, l'enseignement de la théologie mystique et les exemples du

même genre que nous rencontrons dans la vie de quelques saints qui furent tourmentés par les démons. Mais, il serait souverainement imprudent d'affirmer *a priori* que le sujet est halluciné, et que le phénomène est une conception de son cerveau. De telles affirmations se prouvent, et elles ne peuvent se prouver que par la *théologie* et la *physiologie*.

V

Est-il vrai que la Sœur Saint-Fleuret lisait dans la pensée de son exorciste et qu'elle distinguait ainsi l'eau bénite de l'eau naturelle et l'hostie consacrée du pain azyme? N'est-il pas plus vraisemblable que cette connaissance supranormale lui venait du démon?

Je sais que quelques philosophes catholiques ont prétendu que le cerveau d'une personne pouvait projeter des images dans le cerveau d'une autre personne. Mais, dans le cas présent, il ne s'agit pas de transmission d'images. Que l'eau soit bénite ou non, cela ne change pas sa condition matérielle, et la bénédiction n'appartient pas à la catégorie des images. Que l'hostie soit consacrée ou non, les apparences ne changent pas, et les paroles de la consécration n'appartiennent pas à la catégorie des images. Si l'exorciste a pu, sans le vouloir, et même contre sa volonté, projeter des images dans le cerveau de la possédée, il a transmis les images d'hosties qu'aucun caractère matériel externe ne pouvait différencier. Il en va de même de l'eau bénite. Et si la Sœur a pu les distinguer, il en faut chercher l'explication ailleurs que dans la transmission d'images, dont il est très difficile, d'ailleurs, d'établir la réalité.

« On peut concevoir, écrit M. de Kirwan, que dans certaines circonstances, et moyennant un concours de conditions donné, soit le fluide vital, soit quelque radiation inconnue, puisse transporter et reproduire plus ou moins fidèlement dans un autre cerveau l'image fortement imprégnée dans ce but sur un premier cerveau, et nulle intervention préternaturelle n'est indispensable pour expliquer la chose. »

Mais, l'exorciste qui voulait voir si le sujet distinguerait une hostie consacrée d'une hostie qui ne l'était pas, n'a jamais cherché à projeter dans le cerveau de son sujet une image qui aurait faussé l'expérience; il s'est abstenu de toute attention et de toute action sur la pauvre possédée; et, d'ailleurs, la consécration n'est pas une image transmissible à un autre cerveau.

Et même, dans l'hypothèse très contestable où une radiation encore inconnue pourrait reproduire dans un autre cerveau l'image fortement imprégnée dans ce but, il resterait à prouver qu'il en est ainsi, et qu'un agent étranger ne se sert pas, mystérieusement, de ces radiations pour reproduire lui-même une image dans le cerveau qu'il veut troubler.

Mais ce n'est pas seulement l'image, c'est encore, indirectement et accidentellement, la pensée, selon M. de Kirwan, que l'on pourrait transmettre à un autre cerveau. Serait-il vrai, par hasard, que la crainte exagérée de l'idéalisme nous jette dans le matérialisme, et nous expose aux plus graves dangers? De concessions en concessions on arriverait à ces conclusions qui seraient un désastre pour la philosophie.

« Si des images, écrit M. de Kirwan, peuvent, dans certaines circonstances et conditions déterminées, se transmettre d'un cerveau à un autre par fluide vital, ondes hertziennes, radiations encore inconnues ou autre agent matériel, on peut concevoir que les images formées dans le cerveau de l'opérateur pour formuler son ordre mental s'impriment dans le cerveau de la personne soumise à son influence avec la même intensité et dans le même ordre, et que l'élaboration de la pensée en résultant, s'établisse d'elle-même sur ces images identiques. »

Il faudrait donc admettre que nous sommes organisés de telle sorte que nous pouvons projeter nos images dans un autre cerveau, par l'intermédiaire d'un fluide qui n'est pas encore déterminé. Nous lancerions ces images, comme nous lançons, sans doute, nos pensées par les ondes sonores, par les vibrations de la parole articulée. Mais, si c'est bien une loi générale de la nature humaine de transmettre ces images, tous les hommes devraient avoir la faculté de se servir de ce moyen de communication, comme ils se servent de la parole ou du son.

En est-il ainsi? Non. Le nombre des personnes qui jouiraient de cette faculté est infiniment restreint; nous ignorons même les conditions requises pour transmettre les images, et les personnes, *médiums* ou autres, qui nous donnent le spectacle de ce phénomène, reconnaissent que leur faculté est capricieuse, irrégulière, qu'elle déjoue toutes les prévisions, que neuf fois sur dix elle trompe l'attente des expérimentateurs.

Nous ne sommes donc pas en présence d'une loi générale de la nature, d'une loi fondamentale de notre être, et ce serait abuser étrangement des mots que d'identifier cette transmission mystérieuse de l'image avec la communication de la pensée par l'écriture ou par le son.

Je demande des preuves et des faits et l'on me présente des suppositions sans fin. Je demande en vain que l'on prouve clairement les propositions suivantes : 1^o les images sont des molécules, emmagasinées par millions dans notre cerveau, sous les conditions de l'espace et du temps; 2^o nous avons la puissance de faire sortir ces molécules, de les faire voyager à travers l'espace, jusqu'à une distance inconnue, car, on nous parle de mille kilomètres et plus, et ces molécules ainsi expédiées, se conservent, cependant, dans notre cerveau, qui les retrouve quand il en a besoin; 3^o ces molécules vont trouver leur destinataire; on ne sait pas si elles entrent par l'oreille, par les yeux, ou d'une autre manière, mais elles pénétreraient dans le cerveau du destinataire, elles s'y installeraient exactement à la place et dans l'ordre qu'elles occupaient au cerveau expéditeur; 4^o et à cette occasion, le cerveau du destinataire recommencerait exactement sur ces données sensibles le travail intellectuel qui aurait été fait par la pensée de l'expéditeur; 5^o et c'est ainsi que l'on pourrait échanger non seulement des images, mais encore des pensées, avec des personnes qui ne seraient pas prévenues de l'envoi de ces messages, et qui seraient étonnées, sans doute, de voir tomber ces molécules-images dans leur cerveau.

Quel entassement de suppositions! Quel roman!

J'attends d'autres preuves pour croire que la victime volontaire de Grèzes lit couramment dans le cerveau de l'exorciste qui veut la délivrer.

Élie MÉRIC.

LA LÉVITATION DU CORPS HUMAIN

(Fin.)



Pendant les deux ans que le savant anglais a consacrés à ces recherches, il a trouvé neuf ou dix personnes possédant ce qu'il appelle le *pouvoir psychique* à un degré plus ou moins grand, mais cette faculté était si puissante chez M. Home et chez M^{me} X..., que c'est avec ces deux personnes qu'il a, par raison de commodité, exécuté les trois séries d'expériences que je vais analyser et qui, nous le rappelons, ont toutes eu lieu dans le laboratoire de M. Crookes¹.

PREMIÈRE DISPOSITION

L'appareil destiné à expérimenter l'altération de poids d'un corps consistait en une planche d'acajou de 0^m 90 de long sur 0^m 24 de large et deux centimètres et demi d'épaisseur.

A chaque bout, une bande d'acajou large de 4 centimètres était vissée et formait pied. L'un des bouts de la planche reposait sur une table solide, tandis que l'autre était supporté par une balance à ressort ou *peson* suspendu à un fort trépied; le peson était muni d'un index enregistreur automatique de manière à indiquer le maximum de poids marqué par l'aiguille. L'appareil était ajusté de telle sorte que, la planche d'acajou étant horizontale et son pied reposant à plat sur le support, l'index de la balance indiquait trois livres anglaises comme fraction du poids supporté.

1. Le lecteur aura déjà remarqué que M. de Rochas établit la réalité du phénomène sans se prononcer encore sur la cause. Cette question reste réservée; je loue la prudence du savant écrivain.

En présence de M. Crookes, de son frère, de son aide de chimie, du Dr William Huggins, membre de la Société royale de Londres, et de M. Sergeant Cox, docteur en droit, le sujet assis sur une chaise posa légèrement la pointe de ses doigts sur l'extrême bout de la planche d'acajou, dans une position qui fut constatée par des traits au crayon; presque aussitôt les observateurs virent descendre l'aiguille de la balance, qui remonta au bout de quelques secondes. Ce mouvement se répéta plusieurs fois, comme sous des émissions successives de la force psychique, et l'on percevait distinctement le mouvement d'oscillation de l'autre extrémité de la planche. Le sujet prit alors deux objets qui se trouvaient à sa portée, une petite sonnette et une boîte d'allumettes ordinaire, en carton, qu'il plaça sous ses doigts, pour montrer qu'il n'exerçait aucune pression : on ne tarda pas à voir le mouvement se reproduire avec plus d'intensité encore, et l'enregistreur automatique montra que l'index était descendu jusqu'à neuf livres; c'est-à-dire qu'il avait indiqué une augmentation de six livres dans la fraction du poids supporté par le peson.

Afin de voir s'il était possible de produire un effet notable sur cet instrument en exerçant une pression à l'endroit où le sujet avait mis ses doigts, M. Crookes monta sur la table et se tint sur un pied à l'extrémité de la planche; le Dr Huggins, qui observait l'index de la balance, constata que le poids entier du corps (140 livres) ne faisait fléchir l'index que d'une livre et demie, ou de deux livres quand M. Crookes donnait une secousse. Cette flexion tenait évidemment à ce que, le pied ayant plus de quatre centimètres de largeur, une partie du poids du corps agissait en avant de l'arête antérieure de la bande d'acajou, autour de laquelle il faisait tourner la planche; tandis que, le sujet plaçant ses doigts en arrière de cette même arête, une pression quelconque de sa part ne pouvait produire aucun effet, et même eût eu pour résultat d'entraver l'abaissement de l'autre extrémité. En admettant même que trompant la surveillance des yeux qui l'observaient, le sujet eût pu porter un instant ses doigts en avant de l'arête de la bande, il est facile de se convaincre, par un

simple calcul de proportion, que, pour faire descendre l'index jusqu'à neuf livres, il aurait dû produire du côté de *b* un effort supérieur à son poids tout entier, ce qui est inadmissible pour un homme assis.

DEUXIÈME DISPOSITION

Crookes voulut toutefois écarter jusqu'à l'idée de cette objection par le dispositif suivant.

Il prit une planche d'acajou semblable à celle de l'appareil précédent, mais sans les deux bandes formant pieds : près de l'extrémité il en fixa une autre, taillée de manière à faire l'office du couteau d'une balance, reposant sur un solide bâti.

L'extrémité fut encore suspendue à un peson, mais l'index mobile de cet instrument se terminait par une fine pointe faisant saillie et pouvant marquer sa trace sur une plaque de verre enfumée disposée de manière à se déplacer horizontalement devant lui sous l'action d'un mouvement d'horlogerie.

Si le peson est au repos et que le mouvement d'horlogerie vienne à marcher, il en résultera sur la plaque une trace blanche horizontale parfaitement droite. Si le mouvement est arrêté et qu'on place des poids sur l'extrémité de la planche, il en résultera une ligne verticale dont la longueur dépendra du poids appliqué. Si, pendant que le mouvement d'horlogerie entraîne la plaque, le poids de la planche et par suite la tension de la balance viennent à varier, il en résultera une ligne courbe d'après laquelle on pourra calculer la tension en grammes à n'importe quel moment de la durée des expériences.

A l'extrémité on plaça un large vase de verre plein d'eau, de telle manière que son centre de gravité fût précisément dans le plan vertical passant par l'arête du couteau. Dans ce vase on introduisit un vase de cuivre hémisphérique percé de plusieurs trous à sa partie inférieure et relié par un bras rigide à un support immobile, de telle manière qu'il y avait un intervalle d'au moins cinq centimètres entre lui et le vase de verre.

Ces dispositions avaient pour but d'empêcher que l'immersion de la main du sujet dans l'eau du vase de cuivre pût produire un effet sensible sur le peson, soit par suite de la force de réaction développée par l'effort même de l'immersion, soit par un choc quelconque imprimé aux parois du vase de verre. En effet la main entière de l'un des témoins, plongée dans le vase de cuivre, ne provoqua aucun mouvement de l'aiguille du peson.

L'appareil étant ainsi disposé, Home fut introduit dans la chambre et prié de mettre ses doigts dans l'eau du vase, ce qu'il fit pendant qu'on lui tenait son autre main et les pieds; lorsqu'il dit qu'il sentait une influence s'échapper de sa main, M. Crookes fit marcher le mouvement d'hologerie et presque aussitôt on vit osciller l'extrémité de la planche et l'index du peson tracer sur la plaque de verre la courbe que nous reproduisons dans la figure 30.

TROISIÈME DISPOSITION

Le contact par l'eau ayant été démontré aussi efficace que le contact direct, M. Crookes voulut éprouver si la force en question pourrait impressionner le poids, soit en touchant simplement un objet fixe en contact avec l'appareil, soit encore en se tenant simplement à côté.

On conserva donc l'appareil précédent, en supprimant les vases comme inutiles; M. Home plaça ses mains sur le support fixe à une dizaine de centimètres de l'appareil, un témoin mit ses mains sur les mains de M. Home et son pied sur ses pieds; puis on opéra comme précédemment et on obtint sur la plaque la courbe de la figure 31.

Un jour M. Home se déclarant mieux disposé que d'habitude, se plaça à un mètre de l'appareil; on lui tint solidement les pieds et les mains et on obtint la courbe de la figure 32.

Les courbes des figures 30, 31 et 32 sont en vraie grandeur; l'échelle verticale qui les accompagne représente la tension en grains¹ et l'échelle horizontale le temps en secondes.

1. Chaque division correspond à 1.000 grains, c'est-à-dire à 6 grammes 4 décigrammes.

On voit que les tensions maxima ont été respectivement, dans chaque expérience, de 5.500 grains (33 grammes), 9.000 grains (58 grammes) et 10.000 grains (64 grammes).

QUATRIÈME DISPOSITION

M. Crookes, convaincu que la force psychique existe plus ou moins développée chez tous les sujets, imagina un appareil beaucoup plus sensible pour en constater les manifestations. Nous en donnons ci-contre le plan et l'élévation.

Un morceau de parchemin mince est fortement tendu sur un cercle de bois, de manière à former une sorte de tambour de basque. B C est un léger levier parfaitement équilibré pivotant en D autour d'un axe horizontal. A l'extrémité se trouve une pointe d'aiguille verticale touchant la membrane; au point C une autre pointe d'aiguille, faisant saillie horizontalement et touchant une lame de verre noircie à la fumée; cette lame verticale peut être entraînée parallèlement au plan vertical dans lequel se meut le levier, par un mouvement d'horlogerie; des trous sont percés dans la paroi du cercle, pour permettre à l'air de circuler librement au dessous de la membrane. Des expériences préalables exécutées par plusieurs personnes permirent de constater que des chocs sur le support fixe ne communiquaient aucun mouvement au levier, et que la ligne tracée par l'index restait parfaitement droite quand bien même on cherchait à secouer le support et qu'on frappait du pied sur le plancher.

M^{me} X... fut introduite dans le laboratoire. Sans qu'on lui eût expliqué le but de l'instrument, on la pria de placer ses mains sur le support fixe, successivement en divers points plus ou moins éloignés de l'appareil; à chaque fois, bien que M. Crookes tint ses mains sur les siennes, pour s'assurer s'il n'y avait aucun mouvement conscient ou inconscient de sa part, on vit le levier osciller et la pointe tracer les diverses courbes reproduites dans la figure 34, à une échelle un peu plus grande que nature, pour permettre de bien distinguer les petites oscillations; en même temps, on entendait venir

du parchemin des bruits semblables à ceux qu'auraient produits des grains de sable projetés à sa surface; quelquefois les sons se succédaient aussi rapidement que ceux d'une machine d'induction, tandis que, d'autres fois, il y avait plus d'une seconde d'intervalle.

Un fragment de graphite placé sur le parchemin était projeté, à chaque coup, à la hauteur d'un demi-millimètre environ.

Quelques jours après, Home essaya à son tour l'appareil; il étendit la main droite au-dessus et à 20 centimètres environ de la membrane; Crookes lui tenait fortement le bras droit et un autre témoin le bras gauche. Après être demeuré dans cette position une minute, M. Home dit qu'il sentait le fluide passer; on fit alors marcher le mouvement d'horlogerie et l'on vit l'index osciller; les mouvements étaient beaucoup plus lents que dans le cas précédent et n'étaient point du tout accompagnés des coups vibrants dont il a été fait mention, mais les oscillations présentaient une amplitude beaucoup plus considérable.

Sir Crookes fait observer que les phénomènes de cette nature sont généralement précédés par un refroidissement de l'air tout particulier :

« Sous son influence, dit-il, j'ai vu des feuilles de papier s'enlever et le thermomètre baisser de plusieurs degrés. Dans d'autres occasions, je n'ai remarqué aucun mouvement réel de l'air, mais le froid a été si intense que je ne puis le comparer qu'à celui qu'on ressent lorsqu'on tend la main à quelques pouces du mercure gelé ¹... »

« Après avoir été témoin de l'état pénible de prostration nerveuse dans lequel quelques-unes de ces expériences ont laissé M. Home, après l'avoir vu dans un état de défaillance presque complète, étendu sur le plancher, pâle et sans voix, je puis à peine douter que l'émission de la force psychique ne soit accompagnée d'un épuisement correspondant de la force vitale ². »

1. *Rech. sur le spirit.*, p. 144.

2. *L. c.*, p. 67.

Il semble qu'une enquête aussi précise ne doive rien laisser à désirer; cependant un certain nombre de lecteurs demanderont peut-être pourquoi d'autres savants n'ont point fait d'expériences analogues et avec d'autres sujets.

Je répondrai d'abord que, outre celles du Dr Hare et du Dr Dusart que j'ai signalées plus haut, il y a eu encore celles de M. Boutlerow, professeur de chimie à l'Université de Saint-Petersbourg, pendant l'hiver de 1891¹. La tension normale du dynamomètre étant de 100 livres, elle fut portée jusqu'à 150 livres, les mains de M. Home étant mises en contact avec l'appareil d'une manière telle que tout effort de sa part aurait diminué la tension au lieu de l'accroître.

Je ferai observer ensuite que les facultés dont nous nous occupons sont tout à fait anormales, que rien n'est plus variable, plus mobile que leurs effets, et qu'il est difficile, non seulement de trouver des sujets, mais encore de saisir l'occasion d'expérimenter sur eux avec des appareils préparés à l'avance et dans certaines conditions qui, ici comme pour l'électricité, sont nécessaires pour la production bien nette des phénomènes.

VI

La plupart des faits que nous avons cités peuvent certainement s'expliquer par des considérations analogues à celles qu'a développées Karl du Prel; mais il me paraît non moins certain que quelques autres paraissent dus à des forces tout à fait différentes de celles que nous sommes habitués à considérer en physique et je terminerai cette étude déjà longue quoique encore bien incomplète² en rappelant un cas de lévitation qui laisse fort loin derrière lui tous les autres : ce sont les pérégrinations de la Santa-Casa de Notre Dame de Lorette³.

1. Crookes, *Recherches sur le spiritualisme*, p. 39.

2. Chaque jour mes lectures m'apportent de nouveaux cas, soit anciens, soit contemporains.

3. Cette célèbre chapelle a, dans ses œuvres, 9 m. 60 de long, 4 m. 18 de large et 4 m. 30 de haut; les murs sont en maçonnerie de moellons faits d'une pierre sablonneuse tendre et couleur de brique.

Je prie le lecteur de ne me considérer, ici comme pour quelques autres de mes citations, que comme un simple compilateur, un rapporteur qui expose les diverses pièces d'un procès en laissant à chacun le soin de juger du degré de confiance qu'elles méritent.

Je me contenterai donc d'extraire les détails essentiels du phénomène d'une longue dissertation que lui a consacrée l'abbé Lecanu dans le *Dictionnaire des prophéties et des miracles* faisant partie de l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne.

« Le 10 mai 1291, sur le sommet aplati d'une colline entre les villes de Fiume et de Tersatz, mais plus près de cette dernière, dans un lieu appelé Rauniza, les habitants aperçurent un édifice qu'ils n'avaient pas vu auparavant.

« On accourt, on examine; le bâtiment est construit de pierres de petit appareil, taillées et cimentées, *posé sans fondations sur la terre*, surmonté d'un clocher. On pénètre dans l'intérieur; l'édifice forme un carré oblong, le plafond est peint couleur d'azur, divisé en compartiments, semé de petites étoiles dorées. Une frise règne autour, représentant des vases de formes diverses inclus dans des cerceaux. Les murs sont recouverts d'un enduit, sur lequel on a représenté au pinceau divers mystères de la religion. Une porte latérale a donné l'entrée, une fenêtre s'ouvre à main droite; en face est l'autel dominé par une croix grecque avec le crucifix peint sur toile et collé, et la légende : *Jésus de Nazareth, roi des juifs...* »

« La sainte Vierge apparut à ce moment en songe au vénérable Alexandre, curé de Tersatz, et lui dit : « Sache que la demeure sacrée récemment apportée dans votre pays, est la maison même où j'ai pris naissance et où j'ai passé presque toute ma jeunesse... les Apôtres la consacrèrent... Après avoir été environnée des plus grands honneurs dans la Galilée pendant de longs siècles, elle a émigré de la ville de Nazareth vers vos rivages parce qu'elle s'est trouvée mise en oubli par la perte de la foi. »

« Alexandre ayant raconté ce songe au gouverneur du pays, on envoya à Nazareth des commissaires pour vérifier le fait; ces commissaires constatèrent, par le témoignage des habitants et par leurs propres yeux, la disparition de la sainte

demeure, prirent les mesures exactes des *fondations qui étaient demeurées au niveau du sol* et s'assurèrent que le temps de l'enlèvement coïncidait avec celui de l'apparition en Dalmatie.

« Le bonheur des habitants de Tersatz ne fut pas de longue durée. Au bout de trois ans et sept mois la sainte maison disparut. L'émotion fut grande dans tout le pays. Le pieux gouverneur, pour consoler ses ministres de la perte qu'ils venaient de faire, éleva à ses frais une autre maison pareille à la première; ses successeurs l'enfermèrent dans une église magnifique...

« La sainte maison avait été transportée de l'autre côté du golfe Adriatique, au milieu d'un bois, à mille pas du rivage, près de Recanati dans la marche d'Ancône. Des bergers l'aperçurent les premiers pendant la nuit, environnée d'une céleste splendeur, qui attira leurs regards. L'un d'eux prétendit même l'avoir vue traversant les airs et se posant après sur la terre. »

Les bois environnants étaient peuplés de bandits qui, plus d'une fois, assassinèrent les pèlerins qui s'étaient hâtés d'accourir. Aussi le séjour de la sainte maison fut-il très court dans cette station : au bout de huit mois, elle la quitta pour se rendre à deux milles de là sur une petite éminence où elle ne se trouva point encore à son gré, car, quatre mois après, elle descendit du sommet de la colline et s'établit, à la distance d'un jet de pierre, au milieu de la voie publique, au point où elle se trouve encore aujourd'hui.

« Le Souverain Pontife, Boniface VIII, ordonna à l'évêque de Recanati de prendre les mesures nécessaires pour arriver à la constatation authentique de faits si extraordinaires. Une députation, composée de seize personnes, partit donc de Recanati pour Tersatz. Les députés prirent les dimensions de la chapelle que les habitants venaient d'élever en place de la sainte maison; ils trouvèrent qu'elles se rapportaient exactement à celles qu'ils avaient levées avant leur départ; ils se dirigèrent de là vers la Palestine, constatèrent l'existence des fondations au lieu indiqué, en prirent les dimensions, consultèrent les traditions et se convinquirent que tout était conforme à ce qui leur avait été annoncé d'abord. Leur retour à Recanati leva les derniers doutes. »

Albert DE ROCHAS.

M^{GR} AUGUSTE JEAN III DE BOURBON

ROI DE FRANCE



Ma grand'mère fut une femme au cœur d'éponge pour les parasites et les rapaces grouillant dans son ombre. Ma grand'mère meilleure que l'oie se laissant écorcher vive, donnait sans regarder ; se laissait tout prendre par faiblesse. — C'est la caractéristique de la bonté. La pauvre chère âme avait la peur d'être suppliciée par quelques proches acharnés à troubler sa raison d'octogénaire. Elle revint à Dieu sans avoir jamais retrouvé les mémoires manuscrits qu'elle nous avait promis parce qu'ils étaient écrits par le grand aïeul paternel.

Celui-ci était le docteur Jean-Baptiste-Eugénie Duman-gin, médecin en chef de l'hospice de l'Unité (la Pitié), en 1793. Il fut le premier des quatre médecins (P.-J. Pelletan, P. Lassus, et N. Jeanroy), qui signèrent le procès-verbal d'autopsie de Louis-Charles de France, le 24 prairial de l'an III de la République (12 juin 1795). Document bizarre car on y lit cette phrase restrictive : « On a trouvé au Temple le corps mort d'un enfant qui nous a paru être âgé d'environ dix ans, et que les commissaires nous ont dit être celui du fils du défunt Louis Capet. »

Il est extraordinaire que ces témoins de l'ultime visite n'aient pas ajouté à leur texte des précisions absolues et nettes sur la reconnaissance formelle du petit cadavre « ayant tout les désordres apparents d'un vice scrofuleux existant depuis longtemps ». C'est un fait incroyable que sur quatre témoins, indépendants d'esprit, peut-être aussi d'opinion, il ne s'en soit pas trouvé au moins un qui n'ait pas connu antérieurement, et reconnu le misérable défunt.

Pas un qui ait osé écrire : « On a trouvé le corps mort du Dauphin. » S'il n'y avait pas eu la substitution, affirmée plus tard par des témoignages irrécusables et troublants, on aurait fait appeler Madame Royale — qui, à cette époque, avait dix-sept ans — pour veiller son frère délivré de l'horreur de vivre.

Des notes prouvent que le petit prisonnier était muet, lorsqu'on colportait les charmantes reparties du Dauphin. L'étrange, l'inattendu, ce qui demeure inquiétant pour les dessous de l'histoire, c'est cette phrase brève ouvrant large la porte aux hypothèses équivoques. Était-ce par crainte des représailles de la raison d'État laquelle, a dit Laubardemont, avec dix mots fait pendre un innocent? Pourquoi cette précaution illogique : « corps d'enfant qu'on a dit être celui du Dauphin. »

Pourquoi le cadavre autopsié le 21 prairial, mis en terre le 22, n'a-t-il été l'objet du procès-verbal précité que quatre jours ensuite? Attendait-on que la chaux eût dévoré ce qui en restait? Hélas! on est toujours l'esclave de ses ennemis. En politique, les dupes sont toujours les honnêtes gens.

Si nos notes de voyage n'avaient pas un cadre limité, il faudrait rappeler que la veuve du fameux cordonnier Simon, réfugiée à l'hospice des Incurables depuis vingt ans, persista, et jusqu'aux ténèbres de son agonie, à soutenir que l'énigmatique prisonnier, « cinq à six mois avant sa mort était plein de force et n'avait aucun des symptômes de la maladie dont il était atteint... qu'elle ne doutait pas qu'il avait été enlevé de la prison du Temple; qu'elle avait été informée de ce fait, dans le temps, par le cuisinier de la prison, et de la translation au Temple d'un enfant rachitique et contrefait ».

Pourquoi la Convention n'aurait-elle pas rendu à l'ambassade d'Autriche le petit Dauphin en même temps qu'elle lui remit sa sœur? Un gouvernement fort et victorieux n'avait rien à craindre d'un enfant réputé malingre, scrofuleux et chétif déjà condamné à disparaître.

Pourquoi le cœur de Louis XVII, conservé par le docteur Pelletan, reconnu authentique à la suite de minutieuses enquêtes, et devenu le trésor du marquis de Dreux-Brézé,

fut-il refusé par la duchesse d'Angoulême, alors qu'en 1817 le ministre de l'Intérieur le voulait faire déposer à la Basilique de Saint-Denis? Singulier acte d'égoïsme cruel, ou d'oubli nécessaire, ce refus d'une sœur ayant comme son frère courbé son orgueil dans les geôles. Est-ce parce que pour gouverner les hommes, il faut plus les mépriser que les aimer?

*
* *

Ma très chérie grand'mère, martyre aussi des siens embusqués derrière l'héritage, me contait souvent « qu'on devait trouver... qu'on trouverait des papiers secrets du grand-père Jean-Baptiste Dumangin dans ce qui restait des reliques de défunt son aimé mari.

La mort l'emporta comme un duvet. Quelques-uns des héritiers s'opposèrent sottement — ô aveugles et sourds! — à la pose des scellés. On ne trouva rien. Qui sait même si le beau portrait du docteur Dumangin, reproduit ici, n'a pas été vendu à quelque brocanteur. A quoi bon insister, il faut prendre bien des précautions pour paraître avoir raison.

Il a fallu un fait nouveau pour évoquer la mémoire, toujours en fleur funéraire, hélas! de notre bonne-maman répétant souvent, très souvent : qu'elle avait entendu dire qu'après la Terreur, le docteur Dumangin avait juré n'avoir pas reconnu Louis XVII dans le douloureux mort, au Temple.

Ce souvenir s'enchaîne à une visite faite au prince Henri-Jean-Edmond de Bourbon, troisième fils de Naundorff et de Marie-Caroline Van Kervel. Sa mère, la princesse de Bourbon, née Duquesne de Brughem, existait encore. Dans l'intérieur très modeste, des médaillons du grand-père Naundorff stupéfient l'esprit, si souvent sceptique, par ressemblance, et de profil surtout, avec le masque de Louis XVI. Même coupe du maxillaire; menton et nez bourbonien, très purs; expressivité du regard d'une excessive et attractive douceur; même renflement frontal.

En posant les médaillons dans une certaine coulée de lumière fluide, on en arrive à chercher machinalement quel est le véritable roi, si on ignore les noms. Celui qui signa, malgré

les foudres de Louis XVIII et les pièges déconcertants de sa police, Charles-Louis, duc de Normandie, pouvait-il bien être un imposteur, un faussaire, un escroc, quand sans ne l'avoir jamais rencontré, un voyant, qui fut célèbre à cette époque, Thomas Martin de Gallardon, « brave homme de campagne, très simple, très sincère et d'une honorabilité inattaquable », reconnut Louis XVII dans Naundorff; et, véritable paysan du Danube, s'en alla, sans tambour ni trompette, déclarer à Louis XVIII régnant « qu'il occupait le trône de son neveu ».

Jamais Martin ne se rétracta. Malheureusement pour beaucoup de gens, la vérité apparaît tellement nue qu'on s'empresse de la déguiser. La conscience qui proteste... voilà l'unique force.

*
* *

Raconter une conversation au courant d'une visite entraîne toujours avec elle du roman. On apprit, au flot des paroles, que de Naundorff devenu guérisseur de maladies mentales; de sa fille Jeanne, à qui son esprit tendrement paternel écrivait de charmantes lettres; et des Adelberth de Bourbon, il restait un petit-fils portant le nom de Charles XI, revenant chaque année à Paris faire dire une messe en reconnaissance de l'évasion miraculeuse. Sa profession de roi en effigie, à celui-là, n'a pas satisfait son existence, car il est devenu commerçant sans avoir mis à son enseigne un titre royal illusoire.

Son neveu Auguste-Jean Naundorff, né à Maëstricht, le 6 novembre 1872, marié le 7 février 1898 à Fanny-Marie-Madeleine Cuillé, avait revendiqué, en 1891 et dans sa ville natale, le droit, par filiation justifiée, de remplacer le nom paternel par celui de Bourbon. Ce qui lui fut accordé.

Avec son frère, Auguste-Jean de Bourbon signant maintenant Jean III, roi de France et de Navarre, aurait été établi marchand de vins à Lunel; et c'est dans l'Hérault qu'il se serait marié.

Aujourd'hui, la destinée semble avoir changé. On recommence à parler de cette famille Naundorff que le gouver-

nement néerlandais a reconnue issue du sang royal. Qu'elle a qualifié dans l'acte de décès du prétendant (10 août 1845) « de duc de Normandie, fils du roi Louis XVI et de Marie-Antoinette-Jeanne-Josèphe, archiduchesse d'Autriche, reine de France et de Navarre ».

Au fait, qu'est-ce qu'est l'espérance? Un rayon de soleil sur les ruines.

En causant avec le prince d'aspect sympathique; un peu gauche de manières; très timide, ou peut-être trop respectueux du regard, malgré sa tournure militaire; parlant comme s'il cherchait à se rappeler un vieil air oublié dans son accent où le timbre hollandais domine: n'ayant pour toute parure mondaine qu'une épingle fleur de lys à la cravate, on apprend quelques faits curieux.

Trois des petits-fils de Naundorff le Grand se sont mariés dans la patrie perdue, en France. Depuis le jugement de Maëstricht, ils gardent honorablement le nom de Bourbon. Tous le portent avec résignation, mais aussi avec la plus royale des fiertés... celle du malheur. Il est des blessures dont on ne peut ni guérir, ni mourir.

D'après le prince Jean III, c'est le 31 octobre 1794 que le Dauphin aurait été enlevé, et sortit du Temple dans la charrette de linge sale d'une blanchisseuse. A sa place, on aurait mis un enfant muet ayant nom Tardif. Ensuite, un autre orphelin nommé Gonnhaut, pris aux enfants perdus, recueillis à l'Hôtel-Dieu (1795), aurait définitivement remplacé Louis XVII et Tardif.

Une autre version, sans preuve flagrante, prétend que c'est dans le cercueil de l'enfant Gonnhaut qu'on aurait favorisé l'évasion du Dauphin.

La femme de chambre de Marie-Antoinette et la berceuse de Louis XVII, la bonne M^{me} de Rambaud, reconnut Naundorff comme étant bien le prince évadé, notamment à certains stigmates, ou cicatrices angulaires, qu'elle désigna exister sur le corps du prétendant. On la fit passer pour folle, et la duchesse d'Angoulême ne voulut jamais la recevoir. Cependant, M^{me} de Rambaud, à la face du Dieu vivant, avait déclaré ne pas se tromper. Elle persista quand le proscrit chassé

partout, plus tard accusé d'escroquerie afin d'être mieux replongé dans la fosse commune des martyrs de la calomnie, lui désigna le nom des douze femmes de la Maison royale, en détaillant sans erreur tout ce qu'il y avait dans la chambre de son enfance.

Le Livre l'a écrit à propos des sceptiques et des égoïstes : « Ils ont des yeux pour ne pas voir; des oreilles pour ne pas écouter. » Il n'y a que les fabricants de monuments funèbres pour graver la mémoire des hommes et des choses, et encore sur le marbre, cela dure davantage.



Il y a quelques jours, l'unique fille survivante de Louis XVII, M^{me} veuve Marie-Thérèse de Clercq, née de Bourbon, sollicitait de la municipalité d'Aperdoorn la faveur de voir la tombe de son père, feu le Dauphin de France, réparée et entretenue. La Ville a fait restaurer le monument stélaire.

Chaque année, à Paris et à Saint-Roch en la chapelle de la Vierge, une foule dans laquelle on revoit la comtesse de la Tour du Pin Chambly, les baron et baronne de Grandcourt, le comte Le Gonidec, etc.; quelquefois en tête, et au priedieu d'honneur, Jean III, chef de la Maison royale de France, ses frères Louis et Charles. Le prince Louis habite l'Algérie.

A Notre-Dame-des-Victoires a eu lieu, cette année, une messe grégorienne pour l'expiation de la vie d'angoisses et de souffrances réservées, ici-bas, à Louis XVII décédé à Delft (Hollande). Aujourd'hui on discute sur l'authenticité du cercueil en plomb découvert lors des fouilles récentes du cimetière, dit de Sainte-Marguerite (Paris). Dès 1847, l'abbé Hamet avait soutenu que ce cercueil contenait bien les restes de Louis XVII. Il en était d'autant plus certain que la duchesse d'Angoulême, sa sœur, y venait prier, en sanglotant et chaque jour Toussaint, durant la Restauration.

Véritablement, s'il contenait les cendres royales, pourquoi la Monarchie, souveraine maîtresse, ne les avait-elle pas

fait transporter à l'église béatifique de Saint-Denis, suprême refuge des épaves royales?

Masquez la sottise... mettez-lui des oripeaux; payez et décorez les aboyeurs, elle fera son chemin dans le monde.

Or, Louis XVIII avait fait ordonner des recherches pour découvrir les fosses des victimes de la grande tempête révolutionnaire, même sous la direction de ce commissaire de la section jacobine, Dusser, qui avait présidé à l'enfouissement. Il prétendit qu'on avait mis l'enfant martyr dans une fosse séparée, mais qu'il ne pouvait se rappeler l'endroit, après vingt et un ans (février 1816).

Le portier du cimetière, encore à son poste, depuis vingt-huit ans, affirma « qu'on déposa le corps dans la fosse commune ». La veuve du fossoyeur Valentin dit la même chose, en ajoutant « que son mari l'avait retiré du charnier la nuit qui suivit la mise en terre, et remis dans une fosse à part ». « Seulement qu'elle ne savait pas où. » Plus tard, le jardinier en chef du Luxembourg, Toussaint Charpentier, confirma l'enlèvement du cercueil et le transport dans un autre cimetière.

Allez donc débrouiller l'histoire. Cette sœur survivante refusant le cœur de son frère, dûment reconnu et authentifié; cette sœur allant gémir sur une fosse qu'on savait vide; et cette mort foudroyante du médecin des Tuileries, Desault, et de son apothicaire Choppart, quelques jours avant l'autopsie.

On dit que la vipère n'a plus de venin quand elle a mordu. Pauvre humanité, les hommes en ont toujours.

*
* *

L'état civil de Delft a reconnu « Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie, Louis XVII (connu sous le nom de Charles-Guillaume Naundorff), né à Versailles, etc.; époux de Madame la duchesse de Normandie, née Johanna Einert (11 février 1874).

Quand on autopsia Naundorff, on retrouva au milieu du bras gauche les trois cicatrices d'inoculation, et de forme triangulaire à base renversée, désignées par sa berceuse

M^{me} de Rambaud; n'est-ce pas la clef du mystère? S'il n'y avait eu que faux, comédie et duperie, l'affaire, autrement intéressante que celle de Dreyfus, ressusciterait-elle, non plus comme une légende apocryphe, mais comme une révélation tardive surgie triomphante des persécutions, proscriptions et supplices moraux dont fut abreuvé jusqu'à la lie l'évadé du Temple.

Le fils direct du martyr est mort officier supérieur dans l'armée hollandaise; et la famille attend tout de Dieu sans rien espérer des hommes. Les miracles viennent d'en haut, jamais d'en bas.

Qui sait, si la destinée infligeait une nouvelle invasion à notre patrie, on ne verrait point Auguste Jean III de Bourbon prouver, une fois de plus, en offrant sa vie en sacrifice sous le drapeau tricolore, qu'il est véritablement un fidèle enfant de France?

Jules et Cytha LE TEURTROIS.



PHOTOGRAPHIES TRANSCENDANTALES

A ROME

(Revue des études psychiques.)



Quand nous nous occupons de recherches transcendantes, en disposant d'un bon médium, nous sommes à même, assez souvent, de constater des phénomènes si étonnants, que le témoignage de tous les sens, alors même qu'il est affirmé par plusieurs personnes, et qu'il est renouvelé, ne parvient pas à nous convaincre que nous n'avons pas été le jouet d'une hallucination. C'est pourquoi la photographie spirite est l'une des preuves les plus recherchées, puisqu'elle nous confère un attestat supérieurement objectif et permanent de ce qui est arrivé.

Je sais bien que c'est là une arme à deux tranchants, parce que, si d'un côté elle peut servir de preuve inattaquable, dans certains cas elle peut tout aussi bien se prêter à bien des duperies.

C'est en considération de ce dernier cas que je crois indispensable de joindre aux rapports que l'on publie les noms, dates et circonstances de lieux et de temps, afin que tous ceux qui le désirent soient à même d'entreprendre les recherches nécessaires pour s'assurer de la rigoureuse exactitude du récit.

Ceci posé, il faut dire que j'avais décidé avec quelques amis qui m'aident, depuis quelques années, dans mes recherches, de tâcher d'obtenir des photographies transcendantes. Nous avons même déjà obtenu quelques résultats, pas trop brillants, à vrai dire, mais qui pouvaient nous encourager à persévérer dans nos efforts. C'étaient des lueurs informes — comme des principes de « matérialisation » qui apparaissaient sur le cliché, à côté du médium.

Les médiums dont nous nous proposons de nous servir étaient tous les deux très puissants. C'étaient M. Philippe Randone, comptable employé de l'État, jeune homme studieux et modeste, et son aimable sœur, M^{lle} Uranie, elle aussi employée de l'État, lesquels se prêtaient volontiers et avec le plus grand désintéressement à la grande cause pour laquelle nous luttons.

Le soir du 9 mars de l'année courante, M. Randone se rendit chez Cocconari, sur le cours Umberto I, à l'enseigne de l'*Iris*, et y fit emplette d'une demi-douzaine de plaques Lumière, qu'il plaça lui-même dans son appareil photographique (un « Murer » 9×12, bon marché). — Le matin suivant, comme s'il avait été poussé par une puissante suggestion, il essaya d'obtenir une photographie spirite, en se servant de la médiumnité de sa sœur, qu'il fit asseoir sur un fauteuil, le dos tourné à un placard qui servait de fond. Ceci fait, en pleine lumière du jour, il pointa et ouvrit l'objectif, avec l'espoir que quelque esprit, tout en restant invisible, impressionnât la plaque, comme il est arrivé en tant de cercles spirites.

En ce moment toutefois, étant lui-même un bon médium, ainsi que nous l'avons dit, il sentit qu'il tombait en *trance* : il s'endormit.

Quand il se réveilla, sans savoir depuis combien de temps il était resté sans connaissance, il se trouva assis avec l'appareil (qui était à obturateur fermé) entre les mains, et devant lui, sa sœur qui se réveillait à l'instant même avec peine du sommeil médiumnique.

Lorsqu'on développa la plaque, elle présenta une impression fort bizarre : à côté du médium on voyait une femme appuyée sur lui, de telle façon qu'elle lui adhérait de tout le côté droit.

Cette femme était en chemise, les bras nus, l'échancrure de la chemise ornée d'une dentelle qui, au premier abord, donnait l'idée d'une couronne. Elle avait la tête comme détachée du cou. La figure avait dans le cliché et dans la positive qu'on tira aussitôt, des traits caractéristiques ; néanmoins, elle paraissait presque transparente : en tout cas, bien moins opaque que le restant du corps. La paroi de la chambre cou-

verte de papier couleur marron, ornée de grands fleurons, avait complètement disparu; à sa place, en tournant le cliché dans le sens longitudinal, l'on voyait une suite de boulevards qui aboutissaient à une surface d'eau.

La chose était si étrange, que l'on songea d'abord à une double impression de la plaque, — mais, après un examen approfondi, l'on dut écarter cette supposition.

En premier lieu, le paquet de plaques avait été acheté intact la veille; M. Randone en avait lui-même extrait les plaques qu'il avait de ses propres mains placées dans l'appareil. Comment admettre qu'un magasin tel que l'*Iris* mette en vente des plaques déjà impressionnées, en modifiant ainsi les paquets portant la signature de la maison Lumière? — Et quand même l'on admettrait cela par simple hypothèse, comment expliquer la disparition du papier à fleurons et des cheveux du médium? Peut-être parce qu'ils étaient trop sombres et qu'ils n'avaient laissé aucune empreinte sur le bromure d'argent, déjà décomposé en partie par une première impression. Mais alors, pourquoi ne voyait-on même pas le cadre d'un petit tableau (un « chromo »), qui pourtant se détachait vivement sur le fond sombre?

Il reste à discuter l'honnêteté du médium. Or, toutes les personnes, assez nombreuses, qui le connaissent intimement peuvent garantir, non seulement son honnêteté, mais encore son exagération en matière de scrupules, ce qui l'entraîne jusqu'à garder le silence, même avec nous, sur des phénomènes fort importants, s'ils ne se sont pas réalisés en notre présence.

D'ailleurs, même en admettant que le médium ait voulu nous tromper — peut-être par suggestion — comment aurait-il photographié, pendant la nuit, ce corps de femme que l'on voit adhérent à celui de sa sœur, puisqu'il n'y avait pas d'autre femme chez lui, et que son logement est sans cesse surveillé par des amis qui habitent sur le même palier? Toutefois, si l'on songe à l'adhérence des deux corps, l'on ne peut guère admettre l'hypothèse de deux poses différentes ¹.

1. Nous croyons que M. Carreras se trompe sur ce point. Un photographe habile sait parfaitement comment s'y prendre pour jouer ce tour. On a de nombreux exemples même en dehors des photographies transcendantes. — N. de la R.

Il est aussi utile de dire qu'aucune peinture du plafond n'a de rapports avec les fortifications de la photographie, que la chambre ne contient aucun tableau du même genre et qu'il n'y a même pas des glaces qui puissent réfléchir des images du dehors.

Toutes ces hypothèses, avec bien d'autres encore, ont été examinées et écartées, parce qu'elles ne soutenaient pas l'analyse critique la plus élémentaire. Et cela après avoir aussi consulté des personnes techniques très compétentes en fait de procédés photographiques.

Il restait l'hypothèse de l'influence spirite — une hypothèse qui, d'ailleurs, n'était pas trop étrange pour nous qui avions assisté et assistions toujours à toutes sortes de phénomènes médianimiques.

Ce qui suit prouvera aux lecteurs que telle était vraiment la vérité.

Je vis la photographie en question deux jours après qu'elle avait été développée, et je fus immédiatement frappé de la grande ressemblance de la figure du fantôme avec celle d'une jeune fille que j'avais connue quelques années auparavant, mais que j'avais complètement perdue de vue depuis deux ans déjà : Joséphine Baruzzi, née à Bagnacavallo (en province de Ravenne).

Je songeais d'abord à un hasard, tellement était loin de moi l'idée que cette jeune femme, que j'avais connue florissante de santé, avait cessé de vivre; néanmoins, l'idée de cette bizarre ressemblance me hantait de telle façon, que je décidai d'écrire au maire de Bagnacavallo pour savoir où se trouvait M^{lle} Baruzzi.

Quelques jours plus tard, je reçus la carte postale suivante :

Bagnacavallo, 20 mars 1901.

Monsieur Carreras. — Rome.

Je suis à même de vous informer que, conformément à des informations que j'ai puisées ici, M^{lle} Joséphine Baruzzi, bonne d'un capitaine, est morte en Sardaigne, en février 1900.

Le Maire,
TATINI.

Cette carte postale ne pouvait que conférer plus de valeur à ma supposition : elle me confirmait, en effet, le décès de la jeune fille, et elle ajoutait qu'elle était morte en Sardaigne, et par conséquent, selon toute probabilité, dans une ville de mer : ainsi s'expliquait quelque peu la vue des boulevards sur l'eau.

Il ne sera pas inutile que je dise que Joséphine Baruzzi avait été, quatre ou cinq ans auparavant, employée dans un institut dirigé alors par une de mes tantes — depuis décédée. — Joséphine était très attachée à cette dame, qui l'aimait bien aussi.

Quelques jours avant que l'on exécutât la photographie, j'avais obtenu de la tante en question plusieurs communications médianimiques. Je crus, par conséquent, pouvoir envisager un certain rapport — assez vague, en vérité — entre la manifestation de ma tante et celle de Joséphine Baruzzi.

A peine avais-je reçu la carte postale, je me mis à la recherche du père et de la sœur de la morte, et je finis par les trouver. L'un tout aussi bien que l'autre reconnurent dans la photographie leur Joséphine. Sa sœur Thérèse, qui habite dans le palais Chigi, outre la ressemblance de la figure, remarqua la forme de l'avant-bras du fantôme, et expliqua que Joséphine avait les bras *tout d'un seul morceau*, c'est-à-dire aussi gros au poulx que près du coude. Le père, surpris, me demanda comment je me trouvais en possession d'un portrait de sa fille en chemise. Pour le moment, je m'en tirai par une explication quelconque.

J'appris alors du père que la jeune fille avait voulu épouser, malgré qu'il s'y opposât, un certain Pantaleo Missera, Sarde, venu sur le continent pour faire le service militaire, pendant lequel il resta en qualité d'ordonnance chez un capitaine. Lorsqu'il eut achevé son engagement, Missera avait emmené avec lui Joséphine Baruzzi, qui, par conséquent, était partie en désaccord avec sa famille.

A peine s'était-elle embarquée, la jeune fille avait été frappée d'une maladie; quelque temps après son arrivée en Sardaigne, elle était morte.

En attendant, le portrait du fantôme avait été reconnu par

d'autres personnes encore, auxquelles je montrai la photographie sans les prévenir d'aucune façon, pour ne pas les suggestionner.

Je produis ici deux des attestations que je recueillis :

Je déclare avoir spontanément reconnu Joséphine Baruzzi dans la photographie qu'on m'a présentée, et dans laquelle on voit une autre jeune femme et les boulevards d'une ville.

24 mars 1901.

Sophie BELLITI,
via del Velabro, 15, Rome.

J'atteste avoir reconnu, dans la photographie dont il est question plus haut, Joséphine Baruzzi, que je connaissais parfaitement. Cette jeune fille était un *médium*.

25 mars 1901.

Adalgise PISTELLI,
via Calabria, 12, Rome.

Je me procurai une photographie de Joséphine, exécutée une dizaine d'années avant sa mort; malgré le temps passé, il est aisé de constater la ressemblance qui existe entre elle et la photographie du fantôme.

Il nous restait à éclaircir l'énigme des boulevards et de la marine.

Après de longues recherches, je parvins à établir que les boulevards appartenaient au côté Est du fort Michel-Ange, à Civita-Vecchia.

En rejetant l'hypothèse d'une double impression de la plaque, pour les raisons que j'ai dites ci-dessus, quel rapport pouvait-il donc exister entre la forteresse et la morte?

Évidemment, cette image ne présentait autre chose qu'une pensée matérialisée de Joséphine : quelque chose qui devait l'avoir vivement impressionnée. Or donc, si l'on songe que c'est justement de Civita-Vecchia que partent les paquebots pour la Sardaigne, que la jeune femme s'était embarquée dans ce port, qu'elle était tombée malade pendant la traversée, et qu'elle était morte peu de temps après son arrivée, il

n'est pas malaisé de comprendre qu'elle devait avoir un très vif souvenir de tout ce qui se rapportait à son dernier voyage.

A cela je pourrais ajouter certaines communications que nous obtinmes postérieurement, au moyen du médium, dans lesquelles plusieurs détails nous étaient confirmés, et où il était question de quelque chose qui était arrivé à Joséphine et qui avait trait à la forteresse. Mais je ne crois pas devoir relater ces communications, puisqu'elles contiennent des choses qu'il faudrait avant tout éclaircir, d'autant plus qu'il paraissait desdites communications que Joséphine se trouvait en état de trouble.

Mon désir était de poursuivre les recherches en Sardaigne pour savoir si ce qui avait été dit dans les communications était exact, pour constater si, lorsqu'elle mourut, Joséphine Baruzzi portait une chemise avec une dentelle pareille à celle que l'on voit dans la photographie; j'aurais voulu... mais je ne pensais pas que certaines parties de la Sardaigne, surtout du côté de Pasada et Siniscola, ressemblent aux centres les plus éloignés de l'Afrique, et avec toute ma bonne volonté je ne pus rien obtenir si ce n'est la confirmation du genre de maladie dont mourut Joséphine. C'est beaucoup si, sur tant de lettres que j'écrivis aux autorités, à des médecins et à des particuliers, j'obtins deux réponses évasives!

Il me semble que, de ce que j'ai dit, l'identité de la morte résulte presque certaine. Si je dis *presque*, c'est même par un simple scrupule d'investigateur, parce qu'il nous resterait toujours à nous demander si ce fut vraiment l'esprit de Joséphine Baruzzi qui se montra, ou si un autre esprit — par exemple celui de ma tante, n'a pas pris cet aspect pour se faire reconnaître par moi et pour appeler plus spécialement mon attention sur les communications que j'avais reçues d'elle, en me fournissant ainsi une preuve indirecte de sa présence.

Il nous restait, après cela, à savoir si la photographie avait été obtenue au moyen du fantôme invisible, ou bien matérialisé. L'examen des ombres produites par la chemise m'avait fait incliner vers cette dernière hypothèse.

Les faits ne tardèrent pas à éclaircir ce point obscur de l'affaire.

*
* *

Après avoir obtenu ce premier résultat, si satisfaisant, nous étions tous désireux d'avoir d'autres photographies transcendantes. Alors, le chevalier Victor Benedetti, en compagnie d'un autre secrétaire au ministère du Trésor, son ami, se rendit le soir du mercredi 17 mars 1901 au même magasin de Coccognari, acheter un paquet de six plaques Lumière. Après les avoir contremarquées, il les plaça lui-même dans un appareil photographique, contremarqué lui aussi, qu'il confia à M^{me} Zénaïde Mazza, une spirite de la première heure, scrupuleuse et honnête, de façon à nous permettre d'avoir pleine confiance. Cette dame habite dans la même maison que M. et M^{lle} Randone; par conséquent ceux-ci n'ont qu'à descendre un étage pour l'appeler, le cas échéant. L'appareil avait donc été remis à cette dame pour qu'elle le gardât soigneusement et, en même temps, pour qu'il fût prêt, au besoin.

Dans la matinée du 18 mars, M. Philippe Randone se sentit poussé, comme par une suggestion irrésistible, à tenter une autre photographie transcendante, en se servant de la médiumnité de sa sœur.

Alors, il débarrassa la chambre de la table qui était au milieu, il plaça un fauteuil et une chaise l'un auprès de l'autre, avec l'idée que le médium devait s'asseoir dans le premier et qu'un esprit matérialisé pouvait prendre place dans la deuxième, ainsi que cela s'était fait une première fois.

La jeune fille s'endormit immédiatement, tout debout qu'elle était; son frère l'aida à s'asseoir sur la chaise, qui était plus près d'elle que le fauteuil.

Aussitôt il vit se former autour de sa sœur comme des flocons de coton blanc, qui ne tardèrent pas à se condenser, en formant un nuage blanc, près du fauteuil, à la droite du médium.

M. Randone, un peu à cause de l'étonnement, un peu parce qu'il se sent comme poussé par de forts courants fluidiques qui l'entraînent çà et là par la chambre, ne parvient pas à courir à la porte d'entrée afin d'appeler M^{me} Mazza.

Un coup de sonnette retentit. M. Randone, rappelé à lui-même par ce bruit subit, s'efforce de vaincre la force mystérieuse qui l'agite et, chancelant, il va ouvrir.

Avant de sortir de la chambre il se tourne instinctivement et il voit que la vapeur blanchâtre s'est transformée en un fantôme représentant une femme.

C'était M^{me} Buratti — une amie de la maison, institutrice dans une école municipale — qui avait sonné. Quand elle sut de quoi il s'agissait, elle s'arrêta sur le palier, sans trop savoir que faire.

M. Randone monte rapidement à l'étage au-dessus et, d'une voix étouffée, demande à M^{me} Mazza l'appareil photographique, en ajoutant qu'il y avait une « morte » matérialisée à côté de sa sœur; il invite avec insistance la dame à venir la voir.

M^{me} Mazza suppose qu'il s'agit d'un fantôme visible seulement pour le médium; néanmoins, elle saisit l'appareil et se rend dans le logement de M. Randone, où elle voit *parfaitement*, elle aussi, une figure blanche, au visage humain, avec les cheveux noirs, presque couchée au côté du médium, qui dort en gémissant fortement, comme le font d'habitude tous les médiums au moment où se produisent les phénomènes les plus remarquables.

Alors, elle tend l'appareil photographique à M. Randone, lequel, un peu à cause de l'émotion, un peu par suite du manque de lumière dans le coin où se trouve le médium, ne parvient pas à braquer l'objectif au point voulu. Par conséquent, en s'approchant à la fenêtre, il en ouvre tout grand les volets. Il se sent alors poussé par une force invincible à aller toucher le fantôme, comme si celui-ci voulait qu'il s'assurât de sa réalité objective; en effet, il s'approche, malgré lui, et il en touche les pieds avec la pointe d'un doigt. Il constate que ce corps matérialisé présente une solidité partielle, qu'il compare, d'une façon bien caractéristique, au « beurre de lait » (*ricotta*).

Quand M. Randone touche le pied du fantôme, sa sœur jette un cri aigu; le fantôme lui-même semble faire un mouvement.

Alors, il court à l'objectif et il l'ouvre, en faisant une pose

d'une trentaine de secondes, après quoi, il ne voit plus que sa sœur.

Pendant ce temps, M^{me} Mazza, dans la crainte que son fluide puisse faire manquer l'opération, après une minute à peu près, s'était retirée sur le seuil de la porte du logement avec M^{me} Buratti et M^{lle} Bernini, qui l'y avaient attendue, sans oser entrer, de crainte d'être trop frappées par la vue du fantôme; elles étaient aux écoutes, presque sans respirer, guettant la fin de cette scène inouïe.

A peine le fantôme eut-il disparu, que le médium se réveilla. M^{lle} Bernini se plaça aussitôt sur la porte d'entrée, pendant que M^{mes} Buratti et Mazza faisaient une perquisition minutieuse dans le petit logement, afin de pouvoir s'assurer d'une manière complète et absolue, pour les étrangers à la maison, qu'à cette heure il n'y avait chez les Randone que ceux-ci, qui ne bougèrent pas de la chambre.

Le fantôme était resté matérialisé pendant 10 à 12 minutes, n'avait émis aucun son et n'avait pas bougé: il parut seulement qu'il s'ébranla lorsque M. Randone le toucha. Il semblait en outre qu'il perdit peu à peu de sa densité, pendant la pose, à tel point que M^{me} Mazza et M. Randone craignaient que le résultat ne fût négatif.

On développa la plaque devant six personnes. La plaque qui a servi à la photographie avait été contrôlée — on s'en souvient — et elle a été reconnue comme une de celles contre-marquées. Quand on la développa, on y trouva une figure qui dans la négative ne se distinguait pas bien, mais qui, une fois imprimée, parut comme le fantôme d'une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, habillée en blanc, les cheveux longs, noirs, qui lui couvraient la figure en bandeaux.

A cause de la hâte et de l'agitation avec lesquelles la pose avait été exécutée, la partie inférieure du fantôme avait manqué.

De qui était donc cette mystérieuse figure qui s'était manifestée à nous d'une façon si extraordinaire, en plein jour, sans que l'on « formât la chaîne », sans invocations, spontanément? Aucun de nous ne la connaissait. Cependant, dans plusieurs communications successives, obtenues par la bouche

de M^{lle} Randone *entrancée*, le voile du mystère a été soulevé en grande partie.

En effet, il se manifesta une personnalité qui déclara, avec un certain trouble dans ses idées, que c'était elle qui avait paru la veille; que de son vivant, elle était jeune et jolie, si jolie, qu'elle était fiancée; qu'elle était morte en 1889; que ses parents avaient coupé et gardé un coin du voile qui l'enveloppait; qu'on lui avait coupé les cheveux derrière la nuque; que ses cheveux étaient très beaux; qu'elle avait été riche et fille de prince (*principessina*); qu'elle avait habité un château dans la commune d'Ar...¹. Ensuite, dans une série de communications qui continuent encore, elle fournit d'autres détails. Elle dit qu'on l'appelait *Bébella*; qu'elle avait eu *une quantité de choses rouges* sur le visage; qu'on l'avait laissée exposée au public pendant trois jours; que les paysans allaient la voir et disaient : « Quel dommage! elle était si jolie! » qu'elle s'était vue portée et enterrée *bien en haut, au milieu du bois*, dans une chapelle qui a une fenêtre d'où l'on peut voir l'emplacement où elle est enterrée; qu'il y a une lampe allumée dans la chapelle; à ce sujet elle a même ajouté : « Dites donc à Camille que la lampe n'est pas toujours allumée comme il voudrait. » Lorsqu'elle est morte, il y avait tout autour beaucoup d'*hommes rouges*; de son vivant elle se rendait chez les religieuses et elle y jouait « aux dames ».

Tous ces détails, fournis un peu chaque jour, finirent par me permettre d'imaginer quelle était la famille à laquelle avait pu appartenir la morte. Je commençai alors à prendre des informations et j'appris que le prince M... avait réellement perdu en Ar..., en 1889, une fille de seize ans et demi, frappée de néphrite venue à la suite de la scarlatine. Elle s'appelait Isabella, d'où le petit nom de *Bébella*, qui était pourtant connu seulement par la famille et par les intimes de la maison, ainsi que cela m'a été confirmé par une personne

1. En dérogeant à mes habitudes, je ne publie pas les noms en entier, parce que la famille à laquelle la morte aurait appartenu est une des plus importantes de la haute aristocratie ligue au Vatican, et par conséquent esclave de préjugés qui arrivent jusqu'à mettre une vénérable dame en lutte entre ses sentiments de mère et ses devoirs de catholique! — *Note de l'auteur.*

qui était certainement en état de le savoir. Elle était jolie, bien faite, avec beaucoup de cheveux; elle avait réellement été exposée en public pendant trois jours; elle avait été enterrée dans une chapelle privée, placée dans la partie la plus élevée du parc voisin du château qui date du moyen âge¹; le corps de musique d'Ar... qui portait alors des uniformes rouge écarlate (les *hommes rouges*) avait pris part à l'enterrement.

Comme l'esprit de *Bébella*, qui se manifeste avec des manières très aimables, vraiment dignes d'une jeune fille bien élevée, disait sans cesse de vouloir parler à sa mère, j'eus la hardiesse de me rendre chez la respectable dame, à laquelle je rapportai toutes les circonstances de cette affaire, je lui montrai aussi la photographie obtenue et une mèche de cheveux que nous avions reçue, au moyen d'*apport*, par sa fille supposée².

La dame déclara ne point reconnaître la morte en cette petite partie de visage que l'on voit dans la photographie, et elle ajouta que les cheveux que je lui montrais étaient plus noirs et plus lisses: que sa fille n'avait jamais été fiancée et qu'on ne lui avait jamais mis le voile dont elle parlait et dans lequel elle s'était montrée enveloppée. En dehors de cela, elle me confirma *tous* les détails que j'ai rapportés ci-dessus. Je dois même ajouter qu'en examinant un portrait d'Isabella, exécuté lorsqu'elle se portait bien, tout en tenant compte de l'énorme différence qui existe entre une jeune fille habillée et florissante de vie et l'apparition vague d'une morte, on doit reconnaître que le nez de cette dernière, surtout la narine visible, ressemble beaucoup à celui de la première; — ce dont la respectable dame à convenu à son tour³.

En attendant, pour ce que j'ai rapporté et par suite d'autres

1. Connaissant la localité, j'avais cru d'abord que la communication était inexacte parce que le cimetière de la commune se trouve loin d'Ar... dans un site bas: au contraire, *Bébel* la avait complètement raison. — *Note de l'auteur*.

2. Quelques journaux spirites ont publié le récit d'*apports* et de déplacements instantanés et inexplicables d'objets, qui se sont produits chez M. Randone. Des personnes dignes de foi ont attesté ces faits. — *N. de la R.*

3. Nous avons demandé à M. Carreras si M^{lle} Randone n'avait jamais été à Ar... et si elle n'avait jamais entendu parler de la fille du prince M... — M. Carreras nous répondit que M^{lle} Randone appartient à une famille piémontaise, qu'elle ne se souvenait même pas d'avoir jamais entendu nommer la famille des princes M... et qu'elle n'a jamais été à Ar... — *N. de la R.*

communications fragmentaires qui continuent encore, mes amis et moi nous sommes d'avis que l'esprit qui s'est manifesté est vraiment celui d'Isabelle M...

Nous aurions peut-être pu éclaircir plusieurs points si la mère avait consenti à assister à une communication de sa fille supposée; mais elle, tout en le désirant vivement, puisqu'elle pleure encore cette fleur qui lui a été sitôt enlevée, n'a pas pu le faire, parce que cela a été défendu pour son conseiller spirituel.

J'ajouterai à cela que la princesse M... avait été informée jadis d'une apparition de *Bébella* dans le château de famille; qu'elle s'y rendit alors et qu'elle y resta, seule, pendant toute une nuit, avec l'espoir de la voir: mais qu'elle ne vit rien, peut-être parce que, ayant éloigné tous les domestiques, elle avait, sans le savoir, empêché que le phénomène se produisît, puisque le médium était évidemment l'un deux.

Le 27 juin, au moment où M^{lle} Randone, déjà habillée, était en train de mettre son chapeau pour sortir, son frère vit se former autour d'elle des flocons blancs, comme l'autre fois. Alors, il saisit sa sœur, qui tombait en *trance*, et la fit asseoir sur un fauteuil. Il courut immédiatement à l'étage supérieur pour appeler M^{me} Mazza. Celle-ci descendit aussitôt, entra et vit au fond du couloir, dans la salle à manger, M. Randone qui braquait l'appareil vers un coin de la chambre demeuré invisible du point où elle se trouvait. Elle parcourait le couloir, mais quand elle arriva dans la chambre, le médium était en train de se réveiller et le fantôme avait disparu.

M. Randone avait vu se former à côté de sa sœur un fantôme entouré d'étoffes blanches. Il était visible depuis la tête jusqu'à un pied, qui paraissait couvert d'un bas. Le fantôme a été photographié; malheureusement, à cause du manque de lumière, de la rapidité de l'apparition, et de ce que le visage ne s'était pas bien formé, la photographie a mal réussi.

En même temps que se produisait l'apparition, on eut un *apport* d'une bande de crêpe vert et de quelques passiflores. Les apports de fleurs continuèrent le jour suivant en pleine lumière, en présence de cinq hommes; je les ai moi-même parfaitement constatés, de mes propres yeux.

Dans la dernière photographie il y a tout au moins un détail intéressant : les cheveux du fantôme sont bouclés, justement comme les avait *Bébella*. On aurait dit que l'être qui se manifestait avait voulu répondre à l'objection de la dame au sujet de ses cheveux.

En terminant ce récit, je me bornerai à faire remarquer l'importance exceptionnelle de ces apparitions de fantômes tangibles, en pleine lumière du jour, sans que l'on ait formé la « chaîne », sans aucun préparatif.

Je ne puis me dispenser d'adresser à M^{lle} et à M. Randone mes remerciements les plus affectueux, pour l'amabilité et le désintéressement complet avec lesquels ils se sont prêtés à ces expériences, en supportant bien des dérangements personnels, dans le but de propager dans l'humanité la foi *prouvée* en une existence d'au-delà.

De telle façon, la vérité, moyennant la coopération de toutes les personnes de bonne volonté, fait irruption parmi nous, triomphante, comme la lumière du soleil qui se lève !

Henri CARRERAS,

Direction supérieure des Postes et Télégraphes, Rome.

Je déclare en conscience que tout ce qui me concerne dans le récit de M. Carreras est de pure vérité.

Zénaïde MAZZA,

Institutrice aux écoles municipales.

Via Sardegna, 22.

Rome, le 15 septembre 1901.

M. Carreras, qui est spirite, parle comme un spirite et donne à son récit un caractère un peu subjectif. A part cela, ainsi que les lecteurs ont pu le voir, il examine les faits avec soin et intelligence.

Nous aurions bien voulu compléter ce récit par la reproduction en phototypie, ou en héliotypie, des photographies en question. Des difficultés qui ont surgi au dernier moment ne nous l'ont pas permis, au moins pour le moment. Nous tenons toutefois les photographies à la disposition des lecteurs qui désireraient les examiner.

Point nécessaire de faire remarquer l'importance de ces phénomènes, pour l'explication desquels il n'est pas possible d'avoir recours à l'hypothèse de l'hallucination, etc. Si on veut les contester, on doit dire franchement que l'on suspecte M. et M^{lle} Randone d'avoir fait jouer à

une poupée le rôle de fantôme, et d'avoir pastiché les photographies en question. Le doute est tout naturellement proportionné à la vraisemblance de ce que l'on veut vous faire croire. Les spirites qui ont assisté à des séances médiumniques où se sont produites des « matérialisations », ceux qui connaissent personnellement M. et M^{lle} Randone, ceux qui ont constaté chez eux d'autres phénomènes merveilleux, seront tout naturellement portés à admettre la vérité du récit de M. Carreras.

Les autres auraient tout au moins désiré quelques témoignages supplémentaires. Nous n'en avons en effet qu'un seul, qui paraît d'ailleurs fort respectable : celui de M^{me} Z. Mazza. Elle affirme avoir *parfaitement* vu le fantôme, qui avait un *visage humain*. On peut regretter qu'elle ne l'ait pas examiné de plus près, et surtout qu'elle ne se soit pas arrêtée dans la chambre jusqu'au bout. D'autant plus on regrettera que la peur ait empêché M^{me} Buratti et M^{lle} Bernini de constater l'apparition. Si elles avaient eu le courage d'entrer, de demeurer là tant que le fantôme ne se serait pas *évapouré devant leurs yeux*, le phénomène aurait eu une importance extraordinaire.

Espérons que l'apparition se renouvellera une troisième fois, et qu'alors on fera constater le phénomène par des témoins oculaires, si c'est possible — surtout au moment où le fantôme se forme et se décompose.

Quant à l'« identité de l'esprit », on aura bien d'autres occasions de l'établir *à peu près*, et on n'en aura jamais aucune de l'établir *d'une manière absolue*.



LE DÉMONISME

(L'Ami du Clergé)

(SUITE)

3° La troisième opinion, qu'embrassait déjà Roger Bacon au treizième siècle, et que suivent aussi avec des nuances très peu différentes l'abbé Lecanut et Gorres, rejette d'abord tous les voyages dans les airs pour se rendre au sabbat. Il y avait là simplement rêves dont les onguents pouvaient être plus ou moins la cause : ce qui cependant ne détruit pas le diabolisme. Pourquoi n'admettrait-on pas en effet certaines fascinations, ou sortes de magnétisations provenant de Satan ? Et s'il s'en est mêlé, on s'explique plus facilement que les suggestions aient été les mêmes chez plusieurs, et aient persévéré à leur réveil, comme cela arrive chez les hypnotisés à qui on le commande par suggestion ; on ne s'expliquerait même autrement qu'avec bien de la difficulté que tous aient rêvé la même chose à peu près. Il peut y avoir aussi des substances, des moyens artificiels qui provoquaient le sommeil magique, et les onguents dont se frottaient les sorcières devaient en être là. Mais les personnes qui y étaient comme naturellement disposées, ou dont l'imagination était tout à fait surexcitée, n'avaient quelquefois plus besoin d'onguents ni de breuvages pour s'y disposer : c'est ce qui montre comment plusieurs se passaient en effet de l'onguent des sorcières.

Il a été aussi plus d'une fois reconnu et prouvé que ceux qui croyaient avoir été ainsi transportés dans les airs et avoir assisté au sabbat n'étaient pas sortis de leur lit. Du reste, plusieurs (et Madeleine Bavan elle-même était de ce nombre)

doutaient s'ils n'avaient pas été le jouet de quelque illusion et si tout ce qu'ils avaient vu ou fait était bien réel. Préd disposés qu'ils étaient, par l'habitude et par l'influence de Satan par qui ils se laissaient conduire, à ces sortes de visions, n'est-on pas autorisé à croire qu'ils ne pouvaient rêver autre chose? Il leur semblait donc assister à leurs réunions favorites, y être transportés au milieu des airs, et le lendemain à leur réveil ils se trouvaient épuisés par le cauchemar, qui leur paraissait une réalité, de sorte que beaucoup y crurent de bonne foi et le certifièrent même devant les juges.

En second lieu, cette opinion admet qu'il y eut de vrais sabbats, où l'on se rendait à pied, mais en très petit nombre, parce que Dieu ne doit pas laisser aux démons et à leurs prestiges plus d'espace et de jeu qu'il n'en a donné à ses anges à l'égard des saints. On peut donc supposer dans bien des cas des visions produites par une extase diabolique où, comme dans l'extase divine, la sphère de vue et d'action s'agrandit pour l'âme, qui peut bien alors croire son corps transporté avec elle.

En troisième lieu, quant aux voluptés du sabbat, elle les explique en ce sens que les appétits humains proviennent d'ardeurs intérieures et que c'est à l'intérieur aussi que l'homme en cherche la satisfaction : les organes extérieurs ne jouent alors qu'un rôle subordonné, et les appétits, une fois surexcités, vont demander aux puissances infernales et aux visions de l'enfer les satisfactions qu'ils convoitent. C'est ainsi que souvent les festins et les orgies, les danses et les copulations du sabbat n'ont eu de réalité que dans l'esprit qui les a conçus. Mais alors la vision a été tellement vive, que l'instinct appétitif a eu satisfaction plénière sans le secours des organes qui lui correspondent, et qui dans l'état ordinaire sont chargés de le satisfaire. D'autres fois aussi les organes ont été entraînés par la surexcitation de l'imagination et ont goûté eux-mêmes les plaisirs sensuels qu'ils désiraient. D'autres fois, enfin, dans ce sommeil extatique dont nous avons parlé, ils ont cru avoir les rapports sexuels qu'ils désiraient, et plusieurs personnes se rencontrant dans le même ravissement et les mêmes désirs, et se trouvant satis-

faites à leur réveil, ont cru avoir eu vraiment ensemble de ces rapports qui, dans le fait, n'avaient existé qu'en imagination.

4^o La quatrième opinion, que suit Bizouard, sans rejeter l'imagination et les extases diaboliques, qui assurément ont dû jouer un certain rôle dans les sabbats et en créer qui n'ont jamais existé, admet qu'il y eut aussi des transports à travers l'espace dans les airs, et Gorres reconnaît lui-même qu'il a été prouvé que plusieurs personnes endormies dans leur lit par les onguents ne se trouvaient plus après ni dans leur lit ni dans leur maison. De Lancre, Bodin et Rémy citent un certain nombre de faits minutieusement éclaircis et bien prouvés, où le sabbat a été réel, les transports dans les airs aussi, comme aussi les festins, les danses et les rapports sexuels.

Ainsi, Rémy rapporte que le juge ayant permis à des sorcières de se frotter de pommade, elles le firent et furent visiblement transportées dans l'air. — L'évêque de Pampelune, François Sandoval, dans son *Histoire de Charles-Quint*, raconte le fait suivant à l'occasion d'un procès de sorcières qui fut porté devant le Conseil d'État de la Navarre. Voulant se convaincre par ses propres yeux de la vérité des faits qu'on imputait aux sorcières, il promit sa grâce à l'une d'elles, si elle voulait exercer en sa présence ses œuvres magiques. Elle accepta la proposition et demanda seulement qu'on lui rendit sa boîte d'onguent qui lui avait été enlevée. Après s'en être frottée, elle monta sur une tour avec le commissaire et beaucoup d'autres personnes, puis s'étant mise à la fenêtre, elle cria : « Es-tu là ? » Et tous les assistants entendirent dans l'air une voix qui répondit : « Oui, j'y suis. » Alors la magicienne se mit à descendre de la tour, la tête en bas, en se servant de ses pieds et de ses mains comme un écureuil, et lorsqu'elle fut arrivée à peu près au milieu de la tour, elle prit son vol et les assistants la suivirent des yeux jusqu'à ce que dans le lointain l'horizon l'eut soustraite à leurs regards. Tous étaient dans la stupéfaction, et la Commission fit annoncer publiquement que celui qui lui ramènerait cette femme aurait pour récompense une grosse somme d'argent.

Elle fut amenée au bout de deux jours par des bergers qui l'avaient trouvée. Le commissaire lui demanda pourquoi elle n'avait pas volé plus loin pour échapper à ceux qui la cherchaient; elle répondit que son maître n'avait pas voulu la transporter au delà de trois lieues, et l'avait laissée dans un champ où les bergers l'avaient trouvée. On lui fit néanmoins grâce cette fois, comme on le lui avait promis. — Dans un sabbat, le prêtre Vocal qui y disait la messe y faisait une bonne collecte qu'il remettait à sa mère, et cet argent n'était pas donné en songe. — Dans les endroits où se tenaient les sabbats, l'herbe était singulièrement foulée et on y trouvait des empreintes multipliées de pas. — Les sabbats de Nouan en Sologne et d'Olivet ont été jugés en 1614 par le lieutenant criminel d'Orléans, et tous les coupables avouèrent ce que nous avons dit. — Le médecin Pierre d'Albano s'efforçait, dit Bodin, de persuader qu'il n'y a pas d'esprits, et bientôt il est prouvé qu'il est un des plus grands sorciers d'Italie. — Guillaume de Line, docteur en théologie, disait en chaire que tout ce qu'on débite sur les sorciers n'est qu'une fable et qu'il n'en faut rien croire; et un jour lui-même est accusé de magie et on le trouve muni d'un pacte par lequel il promettait à Satan de prêcher que la magie est une absurdité, et alors il avoue tout. — De Lancre et Bodin eux-mêmes ne furent forcés que par des faits bien patents de croire aux prestiges démoniaques, qu'ils ne voulaient d'abord pas admettre.

Pour nous, bien résolus de n'admettre que les faits certains, nous ne voulons cependant pas rejeter ceux qui sont bien prouvés; et tout en admettant le plus souvent les explications de Gorres, nous croyons avec Bizouard qu'il y a eu des faits de sabbat réel et de transport dans les airs, quoiqu'ils n'aient pas dû être nombreux; et aussi des horreurs réelles de débauches et d'impureté, comme il s'en commettait dans les anciens mystères et dont le diable n'a pas voulu que les siècles les plus chrétiens fussent entièrement privés, sans cependant pour cela que nous acceptions tous les détails qui semblent par trop répugnants.

CHAPITRE VIII

OBSESSIONS ET INFESTATIONS DIABOLIQUES

Nous tâcherons de résoudre avec netteté et exactitude les trois questions suivantes : 1^o Qu'est-ce qu'on entend par obsessions et infestations? 2^o Pourrait-on en citer bien des exemples authentiques? 3^o Ne pourrait-on pas les expliquer sans l'intervention sensible du démon?

I. — *Qu'est-ce qu'on entend par obsessions et infestations diaboliques?*

Ces deux mots sont quelque peu synonymes. On dit encore *hantise*, parce que ce mot, qui signifie par lui-même « fréquentation familière », ne se prend guère qu'en mauvaise part et par là même peut très bien s'appliquer aux interventions, apparitions, ou actions fréquentes du démon près de quelqu'un.

Le mot *infestation*, dans son sens propre, signifie ravages et vexations causés par des incursions à main armée ou par des actes fréquents de violence et de brigandage ; il peut donc très bien s'appliquer aux incursions et aux actes violents et répétés que feraient les démons dans un lieu ou une maison pour y faire sentir leur présence et leur puissance, et en vexer les habitants et leur nuire. Il se dit donc surtout des lieux.

Le mot *obsession* au contraire s'applique surtout aux personnes, et il marque l'assiduité auprès de quelqu'un qu'on veut assiéger, pour ainsi dire, afin d'en prendre possession, et qu'on veut isoler des autres, qu'on attaque et qu'on tourmente pour le lasser à force d'importunités et le faire céder. Il ne peut donc pas à proprement parler s'appliquer à des apparitions ou à des attaques isolées du démon, quelque violentes qu'elles soient ; aussi de celles-là nous ne parlerons

pas ici. Il pourrait bien mieux s'appliquer à des tentations violentes et prolongées ou fréquentes ; aussi on l'y applique quelquefois. Cependant ici, comme le font généralement les auteurs qui traitent ce sujet, nous nous restreindrons aux attaques visibles ou au moins sensibles des démons dans un but évidemment mauvais, c'est-à-dire dans le but de faire illusion aux âmes, de les tromper, de les éloigner de Dieu, de leur faire perdre le goût de la ferveur, de la mortification et de l'humilité, de les corrompre en les poussant à satisfaire leurs sens et quelquefois même en leur procurant des moyens de contenter les passions les plus honteuses par des copulations démoniaques, et finalement de les perdre et de les damner.

II. — *Peut-on citer bien des exemples authentiques d'infestations et d'obsessions démoniaques ?*

Mgr Le Camus, dans sa *Vie de Notre-Seigneur*, prétend « qu'en dehors de sa manifestation au paradis terrestre, sous la forme du serpent, nous ne voyons pas dans l'histoire biblique que Satan se soit jamais révélé d'une manière visible, et que dans la tentation même de Notre-Seigneur, qui a été un fait réel, il aurait cherché à agir sur Jésus, comme il agit sur nos âmes, en évoquant des imaginations, en multipliant les illusions, et en murmurant des sollicitations dangereuses, mais que rien n'indique qu'il ait été vu par Jésus-Christ. » Le Dr Le Mesnant des Chesnais prétend de son côté que dans l'histoire ecclésiastique on ne pourrait guère citer de faits d'infestations ou d'obsessions sensibles d'une authenticité parfaite. — Et nous, nous répondons avec Dom Maréchaux, Bénédictin très distingué, qu'il y en a un très grand nombre, et que pour s'en convaincre il suffit de lire les vies de saints écrites par les Bollandistes.

Nous allons seulement en citer quelques-uns.

I. INFESTATIONS DE MAISONS. — Saint Augustin, dont on ne suspectera certes par l'autorité, rapporte que le tribun Hes-

perius possédait au territoire de Fussales une métairie nommée Zubedi, où les esprits malins tourmentaient ses esclaves et son bétail; il pria le saint évêque de s'y rendre pour les chasser. Saint Augustin, ne le pouvant lui-même, y envoya un de ses prêtres, qui y offrit le saint sacrifice, et de suite la vexation cessa. — Saint Césaire, du temps de Théodoric, rendit le même service au médecin Elpide dont la maison était aussi infestée par des lutins qui y jetaient sans cesse des pierres; infestation qu'il fit cesser par ses prières. (Bolland.) — La maison d'un officier était également infestée de lutins; les hommes et les animaux eux-mêmes étaient épouvantés et vexés de leurs attaques incessantes; on jetait des pierres aux gens qui étaient à table, et la maison se remp'issait de souris et de serpents, etc. Taint Théodore y passa la nuit en prière, y jeta de l'eau bénite partout, et la maison fut aussitôt délivrée. (Bolland.)

Passons à des exemples plus rapprochés de nous. Au milieu du dix-huitième siècle, le P. Richard, professeur de théologie, fit une dissertation au sujet d'infestations incessantes du démon dans une maison de la paroisse Saint-Jacques à Amiens. Cette maison fut habitée successivement par Catherine de Lâtre, Antoinette Desgranges, Gabrielle Debre-melle, Marie Jumelle, M^{me} d'Armanville, enfin M. Leleu. C'étaient des roulements de pierres, des déchargements de voitures de briques, des coups effroyables sur les portes, les fenêtres et les meubles, des hurlements, etc., qu'on entendait sans cesse. Bien souvent les voisins et les ouvriers qui ne travaillaient pas trop loin les entendaient aussi très bien. Quelquefois même ceux ou celles qui habitaient la maison reçurent des coups violents sur leurs corps sans rien voir; d'autres fois ils voyaient des flammes sortir du grenier et éclairer toute la maison. Deux prêtres et des laïques voulurent y passer plusieurs nuits pour s'assurer de la chose, et ils sentirent à quatre reprises différentes un tel ébranlement dans la maison qu'ils crurent qu'elle allait s'écrouler, puis c'étaient des bruits étranges, des coups violents, des cris, un jargon inintelligible, etc. Les faits sont attestés par un nombre considérable de témoins que la relation cite par leurs noms

propres. Le P. Richard termine ainsi : « Il y aurait folie à ne point croire des témoins de tout sexe, de tout âge, de caractères et d'états différents, dont la plupart, j'en suis sûr, aimeraient mieux mourir que de mentir. Toutes ces personnes conspireraient-elles à tromper le public sans le moindre intérêt pour elles ? Ce serait un prodige plus grand que celui qu'on refuserait de croire. » Aussi le 4 mars 1746, l'évêque d'Amiens approuva cette dissertation avec d'autant plus de confiance qu'il avait entendu lui-même dix des principaux témoins. Bizouard cite des faits analogues arrivés en Angleterre, en Alsace et à Constance vers la même époque, et au dix-neuvième siècle à Saint-Quentin, à Vaugirard, à Sézanne, à Levroux, à Dôle, en Allemagne, en Pologne, etc.

II. OBSESSIONS. — Saint Athanase d'Alexandrie, un des plus grands docteurs de l'Église, a rapporté avec de longs détails dont *il garantit l'exactitude, l'obsession de saint Antoine*, si ridiculisée dans les siècles d'incrédulité, et qui cependant ne renferme rien que n'aient vu aussi les siècles les plus modernes. Tout commence par l'infestation : les esprits malins troublent le saint personnage et lui livrent mille petits combats pour l'empêcher de prier ; il résiste et Dieu permet l'obsession : le corps de Saint Antoine, pour accroître son mérite, est livré à toutes ces vexations dont nous avons déjà parlé et dont le bruit se fait entendre au loin.

L'obsession de saint Benoît ne fut ni moins étrange, ni moins violente, ni moins longue que celle de saint Antoine. Elle est racontée par un autre docteur de l'Église, saint Grégoire le Grand, qui, comme il l'affirme, a recueilli le tout de la bouche des quatre principaux disciples de saint Benoît lui-même : Constantin, son premier successeur au Mont-Cassin, Simplicie qui fut le second, Valentinien longtemps abbé du monastère bénédictin de Latran, et Honorat qui gouverna le monastère de Subiaco après saint Benoît. Tous quatre étaient des saints et avaient connu intimement leur maître ; il y a donc, en raison de leur accord parfait, certitude complète, ou bien elle ne sera nulle part. A Subiaco le démon

vient voleter autour du saint d'abord sous la forme d'un oiseau, et à son aspect Benoît sent s'élever en lui une si violente tentation de la chair, que pour la vaincre, par un mouvement héroïque, il se roule tout nu sur les épines et éteint dans son propre sang le feu impur qui brûle en lui. Puis pour le distraire lui et ses disciples dans leurs prières, le démon se montre sous la forme d'un petit moricaud, et pour le chasser Benoît recourt à des coups de verge. Au Mont-Cassin, il apparaît sous un aspect plus terrifiant : c'est un monstre incandescent qui vomit les flammes par les yeux et la bouche avec des hurlements et des vociférations qui sont entendus de tous les moines, puis il allume un incendie fantastique, il renverse brutalement une muraille qui écrase un jeune moine, à qui le saint redonne la vie, etc.

Au dixième siècle, Dieu suscita *saint Romuald*, fondateur des moines Camaldules, dont la vie a été écrite par saint Pierre Damien, aussi docteur de l'Église, sur la relation de ses disciples les plus recommandables : n'est-elle pas également digne de foi ? Un soir, tandis qu'il psalmodiait les Complies, les esprits de malice entrent dans sa cellule, le jettent par terre et le rouent de coups. Romuald, levant les yeux au ciel, s'écrie : « O bien-aimé Jésus, m'avez-vous abandonné ? » A cette invocation les esprits méchants sont mis en fuite, et une suavité pénétrante d'amour divin remplit le cœur du saint. Il se relève de terre et poursuit son office ; toutefois le sang coulait encore de son front par une blessure que le démon lui avait faite, et dont il garda la cicatrice toute sa vie. Bien des fois, par la suite, saint Romuald vit les démons sous des formes de vautours qui semblaient guetter un cadavre, ou de géants monstrueux à la peau noire.

Bien d'autres Pères du désert et des saints de l'ancien temps eurent à lutter aussi contre des obsessions terribles ; un peu plus tard, saint Dominique, saint François d'Assise, saint Jean de la Croix, saint Jean de Dieu, saint Philippe de Néri, etc. ; et ces obsessions ne sont pas moins authentiques.

Parmi les saintes qui eurent à souffrir des obsessions de la part du démon, citons d'abord *sainte Françoise Romaine*, si célèbre dans les annales de l'Église par l'assistance visible que

lui prêtait ordinairement son bon ange. Mais aussi les apparitions diaboliques ne lui manquèrent pas, et elles offrent cette progression, cette stratégie que faisait remarquer saint Antoine à ses disciples. Tout d'abord le diable se présente sous des abords inoffensifs en apparence : c'est un faux ermite qui frappe à la porte du palais où habitait la sainte ; c'est un vieillard qui l'accoste dans les rues de Rome ; une nuit c'est un jeune homme qu'elle met en fuite en éveillant son mari. Mais après viennent des menaces et des scènes horribles. Une nuit le diable la transporte sur le haut d'une maison et fait mine de la précipiter dans la rue ; une autre nuit il apporte dans sa chambre un cadavre infect sur lequel il la roule, de sorte que ses vêtements en gardèrent une puanteur que rien ne put faire disparaître complètement. Plus tard il vient à elle sous les traits de son confesseur, ou bien se déguise en ange de lumière pour la tenter d'orgueil, et elle voit quatre démons s'agenouiller devant elle, en protestant qu'elle est une grande sainte. Enfin ce sont des coups et des violences : toutes les personnes qui habitent dans sa maison entendent le bruit des terribles flagellations que le démon lui inflige : il la jette rudement par terre, et on la relève toute livide, les cheveux en désordre, les vêtements souillés et déchirés, la bouche pleine de cendre et le corps tout couvert de meurtrissures : plusieurs personnes même la virent frappée sous leurs yeux et toute frissonnante sous les coups redoublés de nerfs de bœuf que lui portent des mains invisibles, et la sainte avoue que le diable qu'elle voit, elle, sous une forme terrifiante, est un supplice plus affreux que tous les coups dont il la martyrise, et qu'elle se jetterait dans une fournaise pour ne pas le voir. Tout cela est tiré des relations des amies intimes et des filles spirituelles de la sainte, qui toutes en furent témoins et ne se contredisent en rien.

Les obsessions de sainte Colette, qui eut pour mission de réformer l'ordre de saint François, ne le cèdent guère à celles de sainte Françoise. Les démons lui apparaissent sous toutes sortes de formes, et veulent se jeter sur elle comme des lions et des serpents. D'autres fois ils la molestent en remplissant sa cellule de mouches importunes, de limaçons, d'escargots,

etc. Enfin ils la frappent avec des bâtons longs et noueux, qui semblent lui broyer les os, et ils s'en servent aussi pour faire du vacarme pendant son oraison ; et ces bâtons sont si peu imaginaires qu'on en trouva plusieurs épars dans sa cellule ou son oratoire. Mais, chose plus singulière encore, elle eut la faculté, pour mieux les convaincre, de faire voir à plusieurs de ses confesseurs ces formes hideuses de démons. Ceux-ci, en les voyant, se sentirent tranquillisés par la présence de la sainte, à qui seule ils en voulaient ; cependant ils disaient que cette vision était si horrible qu'elle eût été capable de leur faire perdre l'esprit, si elle s'était présentée à leurs regards en son absence.

Notre-Seigneur dit à *sainte Madeleine de Pazzi* qu'il voulait la combler de faveurs pendant une extase de huit jours, mais qu'ensuite il la laisserait en proie à toute la fureur de l'enfer sans lui faire sentir aucunement sa présence. Ces démons en effet lui firent entendre des mugissements effroyables de bêtes féroces, avec les plus épouvantables blasphèmes : en même temps ils lui faisaient voir les péchés les plus affreux des hommes. Puis tantôt ils la jetaient du haut en bas des escaliers, tantôt ils la mordaient sous la forme de serpents venimeux et lui causaient d'horribles souffrances. Lorsque le soir, épuisée, elle voulait donner quelque repos à son corps, ils la tourmentaient encore de toutes sortes de manières ; une nuit, ils lui serrèrent tellement la poitrine et la gorge, que tous les traits de son visage en étaient contractés et que sa voix affaiblie pouvait à peine faire entendre une plainte ; une autre fois, comme elle était couchée sur son sac, elle fut déchirée et battue pendant cinq longues heures de la manière la plus cruelle, il lui semblait qu'on dépeçait ses membres les uns après les autres. Cependant rien ne lui fut plus pénible que les tentations proprement dites qu'elle eut à souffrir. Elles étaient telles qu'il lui semblait qu'il n'y en avait aucune au fond de l'enfer qui n'eût fondu sur elle et ne lui eût causé d'insupportables douleurs : tentations contre la foi, de sensualité, de gourmandise, contre la pureté, contre la pauvreté, contre l'obéissance, tentations surtout d'horrible désespoir. Elle criait, elle pleu-

rait, appelait Dieu à son secours, et Dieu semblait s'être fait tout à fait sourd. Elle se croyait devenue un vrai borbier de vices et de péchés, et au milieu de ces diverses tentations, les démons continuaient à lui apparaître sous des formes de plus en plus hideuses, menaçaient de la tuer et la maltrahaient toujours. A leur vue elle tombait en défaillance, on la voyait pâlir et tout son corps était inondé de sueur. Enfin, après avoir jeûné cinquante jours au pain et à l'eau, le jour de la Pentecôte 1590 elle eut un ravissement et son visage devint tout resplendissant de gloire, et, comme elle le dit, elle se sentit tirée de la fosse aux lions. Cette horrible obsession avait duré cinq ans.

Le démon apparut aussi bien des fois à *sainte Thérèse* et la fit horriblement souffrir! elle en triomphait avec le signe de la croix et l'eau bénite.

(*A suivre.*)



VARIÉTÉS

PHÉNOMÈNES SPIRITES CURIEUX

La femme du clergyman X... est médium; depuis une vingtaine d'années elle est sous le contrôle d'une jeune fille indienne nommée Vera par le clergyman. Cet esprit, dans une foule de circonstances, lui a donné d'excellents avis. Il y a trois ans, il vint dans une nouvelle résidence, et Vera lui apprit que les influences y étaient bonnes et que dans une pièce, non occupée, était morte de phtisie, il y a plusieurs années, une jeune fille qui était un excellent esprit. Elle donna toutes sortes de détails sur cette personne et sur sa tombe au cimetière; tout était exact à la lettre. Il y a quelques mois le clergyman reçut la visite d'une jeune dame à laquelle il proposa d'habiter la chambre dont il a été question plus haut et dont l'exposition était très agréable. Elle plut beaucoup à la jeune dame qui s'y trouva très heureuse. Tout alla bien jusqu'au début de mai, où des bruits insolites la réveillèrent dans la nuit; malgré cela, la jeune dame y resta et plusieurs nuits de suite les bruits se répétèrent; alors elle prit peur et il fallut la loger ailleurs. Le clergyman demanda des explications à Vera qui dit que les bruits émanaient de la jeune fille morte dans cette chambre et où elle revenait vers l'anniversaire de sa mort, parce qu'il y avait eu des difficultés entre ses proches et le vieux recteur qui avait précédé le titulaire actuel. Celui-ci fit des recherches dans les registres de la paroisse et trouva que le recteur avait refusé aux parents de la morte de placer une croix sur sa tombe; il avait fallu mettre une pierre tombale en marbre.

(*Light*, 2 juin.)

CAS DE PRÉMONITION

M. Arthur Percival, travaillant à Philadelphie sur un échafaudage, tomba et rendit le dernier soupir pendant qu'on le transportait à l'hôpital Sainte-Marie. M^{me} Percival avait rêvé la nuit précédente que son mari tombait du haut d'un pont et se tuait. Elle passait précisément non loin de l'endroit où travaillait son mari, quelques minutes avant l'accident, et elle se sentit poussée à s'y rendre. Elle arriva juste à temps pour voir son mari emporté vers l'hôpital sur un brancard. Elle suivit le brancard à distance et en arrivant à l'hôpital tomba évanouie. Lorsqu'elle revint à elle, on lui apprit que son mari était mort.

(*Philosophical Journal*, 4 août.)

CAS ÉTRANGE DE CATALEPSIE

Une paysanne de la commune de Scanno (Abruzzes), Giuseppina Macario, actuellement âgée de trente ans, est atteinte d'une maladie singulière que les médecins qualifient catalepsie. Depuis dix ans, elle se nourrit d'un peu de pain, de lait et de café, le tout ne faisant que trente à quarante grammes par jour, et pendant de longues périodes elle jeûne totalement ne prenant que quelques grammes d'eau sucrée de loin en loin. Elle est alitée depuis huit ans, conservant constamment la même position sans qu'il se produise d'escarres de décubitus; l'embonpoint est suffisant malgré le peu de nourriture ingérée et les muqueuses ne sont pas décolorées; les seuls mouvements qu'elle fait sont involontaires et produits pendant des convulsions qui surviennent à des intervalles plus ou moins longs. La malade ne ressent aucun besoin naturel et toute son activité est concentrée dans la sphère psychique. Elle annonce

de nouveaux phénomènes morbides très complexes qui doivent lui survenir, et prédit, paraît-il, l'avenir avec une merveilleuse précision; beaucoup de réalisations de ses prophéties lui ont valu une grande popularité. L'afflux des curieux est si grand que les carabiniers gardent l'habitation par mesure d'ordre public.

(*Riv. di Studi psichici*, mai-juin.)

LE CAS DE M^{me} LAY FÏNVIELLE

Nous donnons ici une énumération, bien courte et bien succincte, relativement à ce qui fut accompli, des faits qui marquèrent, à Toulouse, dans la ville des capitouls, le séjour de Julia.

Une enfant devait subir l'amputation d'une jambe. Le père désolé vient consulter Julia. Celle-ci supprime le traitement suivi jusqu'alors et défend d'administrer une potion ordonnée le matin même. Elle conseilla seulement des frictions sur la jambe malade et des prières. Le père, incrédule, fait quand même composer la potion par un pharmacien, mais quand il veut donner les premières cuillerées à la malade, le liquide se trouve transformé en granules semblables à des grains de plomb. Croyant à une erreur de l'apothicaire, le père retourne chez ce dernier. Mais à peine a-t-il franchi la porte de l'officine que la potion reprend d'elle-même son aspect primitif. Deux fois de suite le phénomène se renouvelle. Le lendemain, à la consultation, « Julia » se déclare l'auteur des transformations faites, dit-elle, dans un but de conversion et de protection. Le père suit dès lors les conseils donnés. Quinze jours après son enfant était guérie; elle jouait et courait avec ses camarades.

Les médecins venaient de définitivement abandonner un enfant atteint d'une fièvre typhoïde et chez lequel l'agonie était commencée. On se précipite, dans cette extrémité, chez Julia. L'esprit déclare que la tâche qu'on lui demande d'accomplir est bien difficile. Cependant il affirme que l'enfant sera sauvé s'il vit encore quand les consultants rentreront. Le fait se vérifie. Dans la journée une réaction salutaire se produit et la guérison s'achève en quelques jours.

*
* *

Un jeune homme était à l'hôpital. On avait diagnostiqué chez lui un cas de folie et on allait l'enfermer dans une maison de santé. La mère consulte Julia. Celle-ci déclare le malade absolument sain d'esprit; elle le reconnaît seulement troublé par les désordres qu'occasionne dans son organisme la présence d'un *tænia*. Elle ordonne un traitement et fait plus encore : elle déclare que l'infortuné sera successivement la victime de trois de ces parasites, lesquels se développeront à des intervalles qu'elle fixe. On écoute ses conseils : le jeune homme est guéri, puis repris et guéri encore. A l'heure actuelle même, on le débarrasse du troisième *tænia* prédit.

*
* *

Une mère consulte dernièrement pour sa jeune fille en proie à des crises nerveuses, continuelles, dont l'intensité faisait craindre un dénouement fatal. Julia déclare la malade victime de mauvais esprits ayant intérêt à sa mort. Elle ordonne des prières et promet d'agir elle-même. M^{me} Lay Fonvielle, amie de la consultante, donne à celle-ci, pour sa fille, une bouteille de quinquina. A la rentrée de la maman, une crise terrible se déclare. Un médecin appelé croit l'enfant perdue, fait, pour la forme, une ordonnance et prescrit un lavement. Dans son affolement, la mère se trompe et donne en lavement la bouteille de quinquina rapportée de chez Julia. Le

lendemain, la jeune fille était revenue et Julia consultée déclara que c'était elle qui avait provoqué une crise suprême, que c'était elle encore qui avait fait commettre l'erreur relative au lavement en faisant administrer du quinquina magnétisé par elle et elle conclut en déclarant la malade guérie pour toujours, ce qui se vérifia. Phénomène curieux : on retrouva, le lendemain, sous le lit de la malade, le chat de la maison, mort et absolument desséché.

*
* *

Un cheval de course est volé à son propriétaire qui consulte Julia. L'esprit envoie le consultant à Saint-Sébastien en lui recommandant de bien faire attention à la marche et à l'allure des chevaux qu'il verra et non à leur robe. Le cheval est ainsi retrouvé, peint et maquillé par ceux qui l'avaient dérobé.

*
* *

A maintes reprises, Julia a fait retrouver des objets perdus et découvrir des sommes cachées. A ce propos, mentionnons le cas d'un incrédule, possesseur d'une prairie, laquelle, disait-on, recélait un trésor. Par curiosité, il consulte Julia. Celle-ci voit un coffret renfermant une somme importante, caché près d'un vieux tuyau de drainage. Elle voit également une nappe d'eau souterraine et elle déclare que le consultant sera amené à croire par la vue de ce qu'elle déclare exister, mais puni de son incrédulité par la perte immédiate de sa découverte. On fait des fouilles et la prédiction s'accomplit : le coffre est découvert, mais au moment où on allait le saisir, un éboulement survient, découvre la nappe d'eau annoncée, mais précipite au fond le coffret et son contenu. Jamais on ne l'a retrouvé : la nappe seule sert à des irrigations et à la mise en valeur des terrains autrefois desséchés et incultes.

(*Journal du Magnétisme*, août et septembre.)

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

La récente catastrophe de New-York

Monseigneur,

La catastrophe de New-York, dont les journaux parlent encore, a coûté la vie à mille personnes. Presque toutes ont été brûlées vives. Quelques-unes ont été noyées. Le bateau qui les portait, le *Général-Slocum*, se trouvait à ce moment dans un passage de l'Est-River où les secours étaient difficiles. Faut-il ranger ce sinistre parmi les sinistres maritimes, ou parmi ceux d'incendie? Cette question que nous ne posons qu'avec un serrement de cœur paraîtra cruelle et inutile au premier aspect. Nous l'expliquerons dans un moment.

Un autre malheur maritime fut le naufrage du steamer *La Bourgogne*, en juillet 1898. La cause fut exclusivement maritime. Le bateau sombra dans un brouillard. Les victimes furent aussi nombreuses qu'à New-York. L'incendie du Ring-Théâtre à Vienne, en 1881, fit quatorze cent soixante victimes. L'incendie de notre Opéra-Comique, il y a une dizaine d'années, n'en fit guère moins. L'incendie du Théâtre-Français, en février 1901, fut le moins terrible de tous, mais ce fut encore un grand malheur. Au total, cette épouvantable récapitulation se résout par un chiffre de plusieurs milliers de morts, et les causes de la mort sont au nombre de deux seulement.

Toutes ces victimes étaient nées à des heures différentes, en des lieux et sous des astres différents. Voilà donc plusieurs milliers d'horoscopes dissemblables qui se résolvent néanmoins tous dans une fin commune, dans un mensonge uniforme. Que deviennent, ici, les prévisions de l'astrologie? Toutes ces victimes portaient dans les lignes de leurs mains la carte géographique de leur voyage terrestre. Cette expression saisissante a impressionné plus d'un esprit crédule. Quand les deux mains prédisent les mêmes choses, ce qui arrive rarement, mais quelquefois néanmoins, la destinée est fatale. On n'y échappe point. Tous ces noyés si divers auraient dû porter dans la main, sur le *mont de la Lune* qui fait face au pouce, la croix fatidique dénoncée communément par les chiromanciens. Toutes les victimes du feu auraient dû porter à la racine de l'annulaire le signe formé de

petites lignes entre-croisées, à peu près comme celles qui forment le signe musical dièse. Beaucoup de chiromanciens le considèrent comme celui d'une fatalité par le feu.

Les chiromanciens ne sont pas toujours d'accord entre eux, et ce signe, en d'autres temps, était traduit tout autrement, mais je veux que l'interprétation actuelle soit la bonne.

Quand j'ai produit cette objection pour la première fois¹ (et sûrement je ne l'inventais pas) un occultiste en renom me répondit amèrement : « Je croyais pourtant que quelques personnes avaient échappé au naufrage de la *Bourgogne*. »

Je fus étonné de l'embarras de cette raison, car mon adversaire était un homme remarquablement instruit, intelligent et habile. Sept ou huit passagers sauvés n'infirmaient pas l'observation qui portait sur la masse des victimes. Sur mille naufragés qui avaient péri, il n'y avait pas deux horoscopes semblables, et l'horoscope des survivants n'était d'ailleurs pas connu.

Inutile de dire que la même remarque s'applique à tous les autres genres de divination.

Les catastrophes qui font tant de victimes sont la démonstration la plus péremptoire du néant d'autant d'horoscopes. Plus elles sont terribles, plus elles prouvent l'inutilité des superstitions divinatoires. Or c'est là, c'est dans la curiosité inquiète de l'avenir que réside à peu près, en pratique, tout l'occultisme. Nous ne recherchons, du moins la plupart du temps, les choses cachées, que pour connaître les choses futures et nous délivrer du doute que l'avenir tient en suspens sur chacun de nous.

Toute cette science noire s'écroule quand il est évident que ses prophètes ne peuvent rien nous prédire. Et il faut bien que cette évidence soit mise en lumière, non certes pour que les chrétiens y cherchent l'occasion d'une lugubre victoire sur les ennemis de leur foi, mais pour que ces leçons terribles que la Providence donne à tous, ne soient pas perdues pour tous.

Veuillez, Monseigneur, agréer tous mes respects en Notre-Seigneur.

G. Bois,

11, rue d'Arcole, Paris.

1. V. *Péril occultiste*, ch. iv.

Ermitage. Lourdes, le 9 juillet 1904.

Monseigneur,

Toutes nos félicitations à M. Frédéric Moeneclae et à la *Revue du Monde Invisible*, d'avoir eu le courage de parler de la question Louis XVII, si peu étudiée, sans parti pris, et dont l'article « Une visite au docteur Martin » prouve si bien que Louis XVIII, Charles X et Henri V, savaient parfaitement leur règne illégitime. *Fait historique*, si bien prouvé dans les deux numéros de votre Revue des mois d'octobre et de novembre derniers.

Comme l'auteur « adjure ses lecteurs, au nom des droits imprescriptibles de la *justice et de la vérité*, d'avoir le courage de dire ce qu'ils savent », je me permets de lui envoyer, par votre bienveillant intermédiaire, comme appui de sa thèse, un extrait, ci-joint, de la *Gazette Béarnaise* (de Pau) du 13 février dernier, qui me tombe sous la main. Il a pour titre :

Monseigneur Auguste, Jean III de Bourbon, roy de France.

C'est signé par Jules Le Teurtrois et sa femme qui sont les propriétaires du journal.

C'est un journal hebdomadaire mondain, mais non sectaire, et je crois les signataires, que *je connais*, incapables de mensonges.

J'aurais bien aussi deux petits faits anecdotiques à relater, touchant le personnage actuel à qui reviendrait légitimement le trône de France, dans le cas si improbable qu'il puisse surgir. La raison d'État, le cas du prince, existant toujours...

Mais passons; ce que je pourrais apprendre ne touchant pas le *fait historique* de l'intervention du message de Martin, si bien constaté.

Que ceux qui auraient encore des doutes et de l'appétit aillent trouver le dernier témoin oculaire, existant encore, le docteur Martin, fils du remarquable et intègre messenger.

Je ne doute pas, Monseigneur, qu'au point de vue psychologique, la Revue ne se prononce pas théologiquement sur ce cas :

Le fait de Martin, de Gallardon, était-il imaginaire, rusé, diabolique ou divin?...

Si vous ne trouvez pas l'insertion opportune dans la Revue, je vous prie instamment de vouloir bien communiquer cet appoint à la question, à l'auteur de « Une visite au docteur Martin ».

Veuillez agréer, Monseigneur, nos hommages respectueux.

G. ROUBAUD.

Enseignement Supérieur libre

ÉCOLE PRATIQUE DE MASSAGE ET DE MAGNÉTISME

Fondée en 1893

*Sous les auspices de la Société magnétique de France, inscrite à l'Université de France,
Académie de Paris (n° 77), le 26 mars 1895*

Direction : MM. H. DURVILLE, les docteurs ENCAUSSE (PAPUS),
MOUTIN et RIDET.

Administrateurs : MM. BEAUDELLOT, DEMAREST et DURVILLE,
23, rue Saint-Merri, Paris-IV.

L'École pratique de Massage et de Magnétisme, fondée en 1893, autorisée par l'État en 1895 et classée avec les Grands Établissements de l'Enseignement supérieur libre, forme des *Masseurs et des Magnétiseurs praticiens* dignes en tous points de la confiance des Malades et des Médecins, et met la pratique du Massage et du Magnétisme à la portée des gens du monde.

L'enseignement, qui est donné par les *Médecins* directeurs de l'École et par les *Professionnels* les plus distingués, se divise en :

Enseignement théorique et pratique. — Enseignement clinique.

L'enseignement *théorique et pratique* a lieu les lundi, mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine, à 9 heures précises du soir, du 25 octobre au 30 juin. Il comprend :

Anatomie. — Professeur : MM. les Docteurs MOUTIN et RIDET.

Physiologie. — Professeur : M. le Docteur ENCAUSSE (PAPUS).

Physique magnétique. — Professeur : M. H. DURVILLE. Professeur adjoint : M. ED. DACE.

Histoire et Philosophie du Magnétisme et du Massage. — Professeur : M. FABIUS DE CHAMPVILLE.

Théories et Procédés. — Professeur : M. H. DURVILLE.

Massage hygiénique. — Professeur : M. SOURY.

Massage magnétique. — Professeur : M. H. DURVILLE.

Massage médical. — Professeurs : MM. HÉNAULT et SOURY.

Massage orthopédique. — Professeurs : MM. DEMÉ et HÉNAULT.

Pathologie et Thérapeutique. — Professeur : M. H. DURVILLE.

Cette partie théorique et pratique comprend :

Division du Massage. — Division du Magnétisme.

La durée des études est d'une année scolaire (8 mois), au bout de laquelle les élèves sont soumis à un examen public, et ceux qui ont les aptitudes voulues reçoivent le *Diplôme de Masseur praticien* ou celui de *Magnétiseur praticien*, représentés par les fig. ci-contre au 5^e de leur grandeur naturelle. Les deux *Diplômes* peuvent être remis à quelques élèves ayant suivi tous les cours, et qui, à l'examen, obtiennent le plus grand nombre de points.

Nota. — La direction de l'École considère que le *Magnétisme* doit former la base scientifique, théorique et pratique du *Massage*. C'est pour cette raison que presque tous les cours sont communs aux deux divisions. Néanmoins, en raison de l'importance des études, les élèves qui aspirent au *Diplôme de Masseur praticien* sont dispensés du *Cours d'Histoire*; et les aspirants au *Diplôme de Magnétiseur praticien* sont dispensés du cours de *Massage orthopédique*.

Tous les autres cours sont communs aux deux divisions.

L'*Enseignement clinique* a lieu à la Clinique de l'École, toute l'année, le jeudi et le dimanche à 9 heures du matin, sous la direction de M. le Docteur ENCAUSSE et de M. DURVILLE. Là, après avoir écouté les démonstrations cliniques faites par les professeurs, des malades de toute nature, reçus à cet effet, sont confiés aux élèves qui, de ce fait, acquièrent une solide instruction pratique.

Ceux qui désirent profiter des avantages que le *Diplôme* confère, sont priés de se faire inscrire à la direction de l'École, 23, rue Saint-Merri, Paris-IV^e, le jeudi et le dimanche, de 10 h. à 11 heures, ou les autres jours, de 1 h. à 4 heures.

Le Droit d'Inscription à tous les Cours est de 75 francs.

Le Droit d'Inscription à l'examen est de 25 francs.

Les gens du monde qui n'aspirent pas au *Diplôme*, et qui veulent seulement acquérir les connaissances suffisantes pour pratiquer avec succès le *Massage* et le *Magnétisme* au foyer domestique, peuvent suivre une partie des cours aux conditions suivantes :

<i>Les cours théoriques et pratiques seulement (environ 90 leçons)</i>	50 fr.
<i>Les cours cliniques seulement (environ 95 leçons)</i>	30 fr.
<i>Les cours d'un seul professeur (de 10 à 25 leçons).</i>	20 fr.

L'enseignement de l'École est essentiellement libéral.

Les élèves inscrits ne sont pas tenus de suivre régulièrement les cours; ils peuvent même apprendre chez eux au moyen de *cours et traités spéciaux*, contenant le programme des études, et venir seulement aux répétitions de la dernière quinzaine et même ne venir qu'à l'examen.

Par ses relations avec les Cliniques médicales, les maisons de santé,

les Établissements d'hydrothérapie à Paris et dans les villes d'eaux, les médecins spécialistes et les Malades, la direction de l'École favorise le placement de ses élèves.

COURS DE L'ÉCOLE

(Indication des ouvrages nécessaires aux élèves pour acquérir les connaissances exigées par le règlement statutaire de l'École.)

Anatomie. — *Précis d'Anatomie descriptive à l'usage des Masseurs et des Gens du monde, avec Figures*, par le docteur G. RIDET, 6 fr.

Physiologie. — *Précis de Physiologie synthétique, avec Figures*, par le docteur ENCAUSSE (PAPUS), 4 fr.

Physique magnétique. — *Physique magnétique*, par H. DURVILLE, 2 vol. reliés, 6 fr.

Histoire. — *Histoire et Philosophie du Magnétisme*, par ROUXEL, 1 vol. relié, 3 fr.

Théories et Procédés. — *Théories et Procédés du Magnétisme*, par H. DURVILLE, 2 vol. reliés, 6 fr.; *Analogies et différences entre le Magnétisme et l'Hypnotisme*, par BERCO, 1 fr.

Massage. — *Le Massage manuel, théorique et pratique*, par le docteur BERNE, relié, 8 fr.

Pathologie et Thérapeutique. — Pas de cours imprimé spécialement pour cela. Tout ce qui est nécessaire à l'instruction des élèves se trouve dans les *Conseils pratiques* que le professeur H. DURVILLE publie dans le *Journal du Magnétisme*. Une quarantaine sont indispensables. La collection complète, contenue dans 6 vol. du *Journal du Magnétisme*, 30 fr.



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

UNE NOUVELLE PHASE DE L'HYPNOTISME

I

Il s'est formé à la Salpêtrière, sous la direction prudente et savante du professeur Dejerine, une école nouvelle qui se détache des manœuvres de l'hypnotisme, et qui ne partage pas l'enthousiasme des disciples de la première heure pour les théories de Charcot et de Bernheim. Ce n'est pas l'idée théologique ou religieuse qui arrête ces observateurs, ils ne s'en occupent pas, ils ne veulent ni l'attaquer, ni la servir : ils se placent sur le terrain des faits acquis, des guérisons obtenues, des observations scientifiques bien déterminées, et ils essaient, sous le nom de *psychothérapie*, de fonder une méthode de traitement qui permettra de soigner les malheureux hystériques et neurasthéniques, sans leur demander de livrer au médecin, quelquefois empirique, nos plus hautes facultés, la raison et la volonté. Ils ont obtenu déjà des résultats sérieux qui soutiennent et autorisent leurs espérances. Leur conviction communicative leur assure le succès. Les amis du spiritualisme s'en réjouiront avec eux.

Au traitement des hystériques par l'hypnotisme et la suggestion, ces observateurs ont substitué le traitement par l'isolement, le repos, la suralimentation et la persuasion¹. Nous étudierons bientôt le rôle et les effets de l'imagination dans la persuasion ; elle occupe, peut-être, la place principale de ce nouveau traitement des affections nerveuses, qui déconcertent encore les plus célèbres praticiens.

1. Nous renvoyons le lecteur qui voudrait approfondir cette question au remarquable ouvrage que les docteurs Camus et Paglitz, anciens internes de la Salpêtrière, viennent de publier, sous ce titre : *Isolement et psychothérapie*. Voir aussi : *Les psychonévroses et leur traitement moral*, par le Dr Dubois.

II

Quelles sont les raisons qui expliquent la défaveur actuelle de l'hypnotisme et la tendance à lui substituer le traitement par l'isolement et la persuasion?

L'hypnotiseur crée dans son sujet un état psychique et physique très dangereux, il abaisse et diminue la personnalité humaine, il amoindrit et il diminue la fière et nécessaire puissance de nos facultés les plus élevées. Je n'oublierai jamais le sentiment profond d'étonnement, de douleur et de pitié que j'éprouvais quand je voyais un malheureux hypnotisé, fasciné, endormi, hébété, dont les mouvements automatiques et incertains trahissaient les profondes blessures faites au libre arbitre et à la raison. D'un sujet qui est un homme, l'hypnotiseur fait un automate inconscient et amoindri.

La répétition des expériences d'hypnotisme sur un même sujet détermine ainsi un état d'âme, un état organique, une constitution qui prive le sujet des infinies ressources de sa raison et de sa liberté, ou du moins, qui en diminue considérablement la valeur.

En effet, l'hypnotiseur sépare dans le sujet les facultés supérieures, raison et volonté, des facultés inférieures et sensibles; il paralyse les premières, ou du moins, il en suspend l'exercice, il met son sujet dans l'impossibilité de raisonner et de vouloir librement, il le condamne à penser et à vouloir aveuglément, sans résistance, au gré de l'hypnotiseur, de telle sorte que c'est l'hypnotiseur qui se sert du cerveau de l'hypnotisé et qui met en branle l'automate humain. L'hypnotisé est un fou, irresponsable et inconscient.

Quand vous hypnotisez *fréquemment* un sujet, vous l'habituez ainsi à ne plus raisonner, à ne plus agir librement, à ne plus posséder la plénitude de sa souveraineté dans l'intérieur de son être et de ses facultés, et vous l'exposez à subir, sans résistance, les influences et les suggestions qui lui viennent du dehors. Vous créez ce que j'appellerai l'état *suggestible*

qui le livre presque sans défense au milieu où il vit et aux causes physiques et morales qui agissent sur lui, à tous les moments de sa vie.

En suspendant ainsi, ou en détruisant la force de résistance qui est dans l'homme, en habituant un sujet à accepter sans protestation, au commandement de la parole ou du geste, la suggestion de l'hypnotiseur, on fait de ce sujet un être inutile qui se laisse emporter comme l'atome dans le tourbillon des décompositions matérielles, on le dégrade, on lui fait perdre le sentiment de la personnalité et de la responsabilité.

Je comprends que ce danger effraie des esprits sérieux, des philosophes de bonne foi.

Ce n'est pas l'âme seule qui se trouve ainsi bouleversée, l'organisme lui-même se détraque sous l'influence *répétée* de l'hypnotisme, il acquiert une prédisposition morbide, il contracte une névrose d'un ordre particulier, maladie étrange qui l'expose à tomber en sommeil, sous l'influence d'une cause physique déterminante, et sans le concours de l'hypnotiseur.

C'est donc l'homme tout entier, l'homme corps et âme, le composé humain que l'hypnotisme *répété* expose aux plus graves dangers.

III

Les docteurs Camus et Pagniez ont signalé ces dangers et ces méfaits de l'hypnotisme répété, ou de l'abus de l'hypnotisme; ils ont recueilli les dépositions concluantes des savants les plus estimés, les plus compétents, et ils ont ébranlé, je l'avoue, la confiance dans l'innocuité et l'efficacité thérapeutiques d'un traitement qui affaiblit si cruellement l'intégrité nécessaire de notre volonté.

Briquet nous dit : « Il ne faut pas employer la fascination comme moyen de traitement général de l'hystérie; on peut tout au plus s'en servir passagèrement comme d'un moyen de calmer quelque accident important. Les inhalations de chloroforme produisent les mêmes résultats que la fascina-

tion, elles endorment pour un temps plus ou moins long, mais, le plus souvent, les accidents reparaissent¹. »

« Il en est de même, écrit le Dr Brachet, du magnétisme et de l'électricité. Ces moyens dont la thérapeutique attendait de si grandes merveilles contre les affections nerveuses sont bien souvent déjà tombés en désuétude². »

Le Dr Gilles de la Tourette qui nous a laissé des études si importantes sur l'hypnotisme et la suggestion, est plus explicite et plus sévère dans ses critiques.

« L'hypnotisme, écrit ce savant auteur, n'est pas autre chose qu'un paroxysme hystérique *provoqué* au lieu d'être *spontané* ; il agit comme les paroxysmes en modifiant profondément le terrain hystérique.

« Avant donc de tenter l'hypnotisation, il faut faire une étude approfondie du malade et dire qu'on risque souvent beaucoup pour gagner peu. Quelle sera l'attitude du médecin qui s'est posé en thérapeute, en présence d'une attaque qu'il a lui-même provoquée et qu'il est le plus souvent impuissant à enrayer?

« Lorsqu'un sujet a été souvent hypnotisé, il n'est pas rare de le voir retomber spontanément de lui-même, sous l'influence de la provocation la plus fortuite, dans un état semblable à celui où il avait été déjà plongé³. »

On a souvent cité l'exemple de ces malheureux anorexiques qui retrouvent l'appétit, sous l'influence de l'hypnotisme et qui recommencent à manger. Mais, ces malades, répond le Dr de la Tourette, ne s'alimentent pas, on les alimente; manger par suggestion hypnotique, ce n'est pas manger.

Effrayé, le célèbre observateur ne craint pas de nous dire : « Ce que le médecin qui essaie de déterminer le sommeil artificiel doit avoir constamment présent à l'esprit, c'est qu'il ne peut savoir à l'avance si les effets qu'il va produire au lieu d'être curatifs ne seront pas, simplement, *désastreux*⁴. »

D'autres médecins, connus et appréciés, partagent ce sen-

1. Dr Briquet, *L'hystérie*, p. 645.

2. Dr Brachet, *Traité de l'hystérie*, p. 421.

3. Dr Gilles de la Tourette, *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie*, p. 583.

4. Dr Gilles de la Tourette; cité par Grasset, *Hypnotisme et suggestion*, p. 353.

timent et augmentent nos inquiétudes et nos défiances : « Il ne faut pas oublier, écrit le Dr Levillain, que cette arme puissante est une arme dangereuse, en raison des accidents nerveux qu'elle peut produire, crises d'hystérie, accès de manie, folie même; il n'est pas rare, en effet, de provoquer des crises, de les produire même chez des sujets qui n'en avaient jamais eu, en insistant, sans motif valable, sur les manœuvres d'hypnotisation près des malades qui les acceptent mal¹. »

« Développer ce mode pathologique de la croyance (l'hypnotisme), c'est contribuer à la ruine de la personnalité et à l'établissement du régime de l'automatisme². » — « Il ne faut pas demander à l'hypnose la guérison d'un état purement mental, ni même d'une névrose grave et profonde comme l'hystérie³. » — « Même entre les mains d'un médecin compétent, à plus forte raison entre celles d'un ignorant, la pratique de l'hypnotisme peut comporter dans le domaine médical des conséquences d'ordre pathologique assez variées; les unes immédiates, les autres plus éloignées; les unes bénignes et passagères, les autres sérieuses et tenaces... Parmi les agents provocateurs de l'hystérie, l'hypnotisme figure au premier rang, pour les raisons d'affinité fondamentale que nous avons indiquées plus haut... Les accidents neurasthéniques secondaires aux séances hypnotiques sont très fréquents⁴. »

IV

Étrangers, de parti pris, à l'idée religieuse, ces explorateurs de l'hypnose dans le sujet humain ne pouvaient pas, cependant, se désintéresser de toute morale et négliger entièrement le côté philosophique de la question. Ils devaient s'arrêter devant cette *mainmise* de l'hypnotiseur sur l'hypnotisé, devant cette effrayante et temporaire abdication de la raison

1. Dr Levillain, *La neurasthénie*.

2. Dr Duprat, *Gazette des sciences médicales*, octobre 1892.

3. Dr Grasset, *Hypnotisme et suggestion*, p. 368.

4. Dr Dupré, *L'hypnotisme devant la loi*. Rapport fait au Congrès de 1900.

et de la volonté entre les mains d'un homme, et nous faire connaître leurs impressions.

Je laisse de côté l'école matérialiste ; ce n'est pas le moment de la réfuter ; je citerai les témoignages très importants de deux savants de premier ordre, le Dr Binet et le Dr Wundt.

« Quoi que l'on pense, écrit Binet, de l'hypnotisme, et quant à moi, j'estime que c'est une méthode de premier ordre pour la pathologie mentale, il est incontestable que cette méthode d'expérimentation qui constitue une mainmise sur un individu, présente des inconvénients pratiques très graves ; elle ne réussit pas chez toutes les personnes, elle provoque chez quelques-unes des phénomènes nerveux importants et pénibles et, en outre, *elle donne aux sujets des habitudes d'automatisme et de servilité* qui expliquent que certains auteurs, Wundt en particulier, aient considéré l'hypnotisme comme une immoralité...

« Dans l'hypnotisme nous avons une tentative d'asservissement d'une intelligence, et c'est là ce que Wundt considère comme une immoralité ; le sujet devient la chose de l'expérimentateur ; on pèse sur lui jusqu'à ce que sa résistance soit vaincue et sa servilité complète ; et le résultat de cette tentative est de le rendre plus suggestible, plus servile pour une autre occasion ¹. »

Le savant allemand dont Binet vient de nous exposer l'opinion est en effet très sévère contre l'hypnotisme, et il n'hésite pas à le réprouver. Il n'y voit pas seulement une influence physique nuisible, une influence psychique dangereuse, une diminution dans la force de résistance du cerveau, une tendance à faire du malheureux sujet une victime des impulsions et des influences qu'il n'a plus la force d'écarter, il croit y reconnaître aussi une violation de la dignité humaine, un outrage à la morale, une atteinte grave à notre personnalité.

Il écrit : « La législation actuelle ne tolère pas l'esclavage ; elle ne l'admet pas même et à juste titre dans les cas où quelqu'un se déclare prêt à se faire librement l'esclave d'autrui. Sans doute, la dépendance dans laquelle l'hypnotisé

1. Dr Binet, *La suggestibilité*, p. 1, 242.

se trouve à l'égard de l'hypnotiseur n'est qu'un esclavage à temps, mais, tant qu'elle existe, elle constitue un esclavage avec circonstances aggravantes, parce qu'elle enlève à l'esclave, non pas seulement le droit d'agir, mais encore la possibilité d'agir sur sa propre volonté. De tous les rapports qui puissent relier l'homme à l'homme, celui-là est le plus immoral qui fait de l'un la machine de l'autre. Et il n'en est pas seulement ainsi quand l'homme devenu machine sert à des visées immorales, mais, ce rapport, comme tel, indépendamment de la manière dont on l'utilise, est immoral. Or, les choses ne changent pas, que ce rapport soit libre ou forcé dans son origine¹. »

La question est-elle résolue? Après avoir lu ces textes si clairs, si absolus, après avoir relu ces déclarations des médecins, des physiologistes, des savants les plus compétents, il semble que l'hypnotisme doive être réprouvé, et que son action néfaste ne fait que de profonds ravages dans le corps et dans l'âme du malade hypnotisé.

Mais si vous parcourez la *Revue de l'hypnotisme* du Dr Bérillon que nous avons sous les yeux; si vous lisez Bernheim, Liébeault, Delbœuf, vous apprendrez qu'un nombre considérable de médecins, parmi lesquels nous trouvons des praticiens célèbres, sont d'une opinion contraire, ils se félicitent, au contraire, de recourir à cet hypnotisme où Binet reconnaît *une méthode de premier ordre pour la pathologie mentale*, et ils obtiennent, par la suggestion, des guérisons et des résultats qui paraissent extraordinaires.

« J'en appelle, dit Bernheim, aux nombreux élèves et confrères qui, depuis de longues années, m'ont fait l'honneur de suivre ma clinique. Si vous avez vu un seul fait qui atteste un inconvénient sérieux de la méthode suggestive bien appliquée, dites-le! *J'ai vu bien des névroses guéries, je n'en ai vu aucune provoquée par la suggestion! J'ai vu bien des intelligences restaurées et rendues à elles-mêmes, je n'en ai vu aucune affaiblie par la suggestion.* »

1. Wundt, *Hypnotisme et suggestion*, traduction Keller, p. 156. — Nous avons pris nos citations dans *Isolément et psychothérapie*, par Jean Camus et Philippe Pagniez, anciens internes de la Salpêtrière.

Le Dr Bernheim cite les savants praticiens et professeurs dont les noms figurent; d'ailleurs, parmi les collaborateurs de la *Revue de l'hypnotisme*, et il ajoute : « Ni les docteurs Liébeault, Dumontpallier, Dejerine, Auguste Voisin, Bérillon, Porel, Ladame, ni les professeurs Ébing, de Vienne, Hirt, de Breslau, Tukey, de Londres, Van Eeden, d'Amsterdam, Moll, de Berlin, ni tant d'autres qui suivent les errements de notre école et font de la suggestion thérapeutique, *n'ont vu sur des milliers de sujets le moindre inconvénient sérieux en résulter*¹. »

Dans une des dernières séances de la *Société d'hypnologie et de psychologie*, présidée par le Dr Voisin (août 1904), le Dr Damoglou insistait sur la valeur thérapeutique de la suggestion hypnotique et de la psychothérapie : « L'hypnotisme, disait ce docteur, sous le contrôle de la médecine, de la physiologie et de la psychologie, est devenu une branche de la neurologie : il est un élément de premier ordre en thérapeutique; bien appliqué, *il soulage toujours, guérit souvent, et ne nuit jamais*, témoin les observations suivantes². »

On vient d'ouvrir à Moscou des infirmeries pour le traitement hypnotique de l'alcoolisme; les guérisons se sont élevées à 50 o/o : « Il est venu une telle quantité de personnes, écrit le Dr Orlitzky, de Moscou, désireuses de guérir, qu'on a été obligé de donner des numéros, et que, trois mois à l'avance, toutes les heures de consultation étaient retenues. Durant six mois environ, 500 personnes se sont adressées à la direction de l'infirmerie, et plus de 100 personnes attendent leur tour. On se propose d'agrandir cette entreprise et d'y appeler de nouveaux médecins. »

Il nous serait facile de reproduire un nombre plus considérable de témoignages, aussi décisifs, en faveur de l'hypnotisme, ces témoignages et les faits qui les justifient remplissent les revues spéciales; ils nous viennent des savants les plus sérieux et les plus estimés, de France et de l'étranger.

Celui qui découvrirait le moyen d'obtenir les effets heureux

1. Dr Bernheim, *Hypnotisme, suggestion psychothérapie*, p. 672.

2. *Revue de l'hypnotisme*, août 1904, p. 46.

de l'hypnotisme et d'en éviter les inconvénients, sans endormir le sujet, sans porter atteinte à sa raison et à sa volonté, par une action naturelle et intelligente sur l'imagination du malade, celui-là rallierait tous les suffrages et ferait disparaître les scrupules légitimes de certains théologiens. On croit avoir trouvé ce moyen, c'est la psychothérapie.

Vous savez comment procède l'hypnotiseur : 1° il endort le malade, et le prive momentanément de sa raison et de sa volonté; 2° par le geste ou la parole il fait apparaître dans son cerveau une image sensorielle, un personnage, une scène, un bruit; 3° il donne à cette image la plus grande intensité par la suggestion répétée; 4° le malade, privé de sa raison et de sa liberté, n'a plus la puissance de contrôler la valeur de l'image auditive ou visuelle et de se rendre compte de son impression; 5° c'est l'image qui, devenue souveraine, détermine l'hallucination, et imprime un mouvement profond à l'organisme tout entier.

Le psychothérapeute (médecin qui traite par l'influence de l'esprit sur le corps) procède autrement. Il n'endort pas le sujet, il ne confisque ni sa raison, ni sa volonté, il n'essaie pas de faire naître une image brutale et violente dans son cerveau. Il se contente d'isoler le malade, de le soustraire à toutes les influences qui ont contribué à lui faire perdre l'équilibre moral, de lui prescrire le repos et la suralimentation, il a recours, enfin, à une persuasion lente et progressive pour faire concourir toutes ses forces vives et latentes au rétablissement de sa santé.

Le psychothérapeute agit donc, lui aussi, sur l'imagination, mais il le fait autrement que l'hypnotiseur. La différence de traitement est fondée sur la différence qu'il est facile de reconnaître entre la suggestion et la persuasion. Quelle est cette différence? Essayons de la déterminer.

Élie MÉRIC.

DISCOURS ANNUEL

DU

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE RECHERCHES PSYCHIQUES DE LONDRES

En continuant à occuper cette place pour une nouvelle année, mon devoir est d'adresser un discours à la Société, et je le remplirais avec plaisir si j'avais eu récemment l'occasion de faire quelques recherches personnelles sur l'un des phénomènes importants auxquels s'intéresse la Société. Il me faut donc me borner à faire quelques observations générales sur certains aspects de nos études et à essayer d'examiner notre situation.

Dans ce but, je me propose de vous parler un peu sur chacun des points suivants, sans prétendre nullement épuiser chacun de ces sujets :

1^o Les explications courantes de la lucidité et de la clairvoyance ;

2^o Les étranges phénomènes physiques qui accompagnent quelquefois l'état de transe ;

3^o Les idées auxquelles je me suis arrêté au sujet de ces facultés ultra-normales.

Je parlerai d'abord de la lucidité et de la clairvoyance pendant l'état de transe ; par quoi j'entends le fait, le fait qui me semble indiscutable, que dans certaines conditions la bouche peut dire et la main peut écrire des choses tout à fait en dehors de la partie normale de l'esprit qui les dirige ordinairement.

Il y a beaucoup de questions intéressantes qui se posent au sujet de cette faculté : la bouche et la main paraissent obéir non aux centres cérébraux ordinaires, mais à quelque région du cerveau plus automatique et moins consciente, à

la partie qui agit dans les rêves, dans l'hypnose et, en général, dans les automatismes; de sorte que l'esprit habituel, normal de celui qui écrit ou parle ne semble pas être mis à contribution. Et cependant, il y a un esprit qui agit avec son caractère, des idées qui lui sont propres. Les questions intéressantes sont celles-ci : Quel est l'esprit qui agit? Et comment la connaissance nouvelle, possédée par l'organisme, a-t-elle été acquise?

Les deux principales explications que l'on a coutume de proposer sont :

1^o La télépathie due aux vivants ;

2^o Le renseignement direct donné par les esprits des morts.

On a tant dit pour et contre ces hypothèses qu'il est peut-être inutile de récapituler les arguments employés; d'autant plus que dans le dernier volume, considérable à tous les points de vue, publié par la Société, le professeur Hyslop a traité ce sujet en détail et avec le plus grand soin, et quant à moi, je tiens à lui exprimer ma reconnaissance pour la conscience avec laquelle il a fait ce travail et sa précieuse contribution à la science. Je sais, par expérience, combien est fastidieux ce genre de travail et le temps qu'il faut pour commenter, sans rien oublier, une longue série de messages relatifs à des sujets domestiques pour lesquels les personnes étrangères manquent, naturellement, de tout renseignement et de tout intérêt, et combien il est difficile de faire passer dans le rapport imprimé un peu de l'intérêt ressenti quelquefois si vivement pendant la communication par ceux à qui les moindres faits et traits personnels cités ont été familiers depuis l'enfance.

Il est certain que de tels rapports doivent forcément paraître très ennuyeux aux étrangers, absolument comme une conversation de famille qu'on entendrait en chemin de fer sur « Harry » et l'« oncle Tom » et « Lucy », etc., si elle dure longtemps et qu'aucune occasion ne se présente pour changer de compartiment, devient d'un ennui accablant.

La patience, cependant, est une des vertus que l'on doit apprendre quand on veut étudier. La grosseur du rapport du

professeur Hyslop peut empêcher beaucoup de personnes de commencer même à le lire ; mais je ferai remarquer qu'une grande partie du rapport consiste en commentaires, en discussions d'hypothèses et en un compte rendu d'expériences entreprises avec l'aide d'étudiants et de collègues de l'Université de Colombie, dans le but de trouver des explications, et tandis que le rapport complet restera là pour tout étudiant futur qui voudra l'examiner en détail, il est possible pour tous ceux qui savent lire et sauter avec intelligence les passages d'intérêt secondaire de prendre connaissance, dans ses traits principaux, de l'œuvre importante et magnifique du professeur Hyslop.

Mais laissons là cette digression.

Revenons au sujet de la lucidité en général. Je tiens à exprimer mon intime conviction qu'une explication basée sur la télépathie comme une *vera causa* ne suffit pas. La télépathie est la seule faculté humaine ultra-normale dont toute personne engagée dans ces recherches soit disposée à admettre l'existence, c'est-à-dire à l'admettre comme un simple fait, résumant certains phénomènes observés.

Mais ses lois sont inconnues et son pouvoir et sa signification ne sont pas encore apparents. Elle n'est probablement qu'une des facultés humaines que la science n'a pas encore reconnues, et il peut arriver que ce soit une erreur d'essayer de s'en servir pour expliquer un grand nombre d'autres facultés qui sont peut-être d'une étendue ou d'une valeur semblable, quoique cet essai soit naturel et convenable. Il faut essayer une clef dans toutes serrures pour être sûr que ce n'est pas un passe-partout, et si elle en ouvre seulement une ou deux, c'est autant de gagné.

La télépathie elle-même pourtant a besoin d'une explication. Une idée ou une pensée dans l'esprit d'une personne se réfléchit et apparaît obscurément dans l'esprit d'une autre personne. Comment cela se fait-il ? Est-ce un phénomène physique se produisant dans un milieu physique ou éther reliant les deux cerveaux ? Est-ce une fonction physiologique primitive du cerveau, ou est-ce une faculté psychologique primitive ? Et dans ce dernier cas qu'elle en est la signification ?

Peut-être ne peut-il y avoir d'action immédiate directe entre deux esprits ; peut-être doit-il y avoir un intermédiaire — sinon un milieu physique, du moins un milieu psychologique — ou bien encore une troisième intelligence agissant à la fois sur l'agent et le percipient ou en communication avec les deux ?

Jusqu'à ce que nous puissions répondre à ces questions — et quant à moi je doute que j'aie réussi même à les formuler convenablement — il est à peine possible de regarder l'influence télépathique, même venant de l'assistant, comme une explication légitime de beaucoup de traits de clairvoyance ou de lucidité notés dans les messages pendant l'état de transe.

On peut la considérer comme l'explication la moins forcée, mais on ne peut, avec certitude, la donner définitivement comme la seule bonne, même si elle répondait facilement aux faits ; encore moins est-il admissible, excepté comme hypothèse tout à fait vague et hasardée, de se servir de cette explication à chaque occasion au delà des limites de l'expérience dans une région complètement inconnue, et de supposer que le médium lit les pensées d'étrangers sans aucune connexion avec lui et inconscients d'un rapport avec lui, tandis qu'il n'a jamais été montré expérimentalement que la pensée peut être lue dans ces conditions.

On doit supposer que ces étrangers sont moins familiers avec ce qui concerne la personne donnée ostensiblement comme celle qui se communique au moyen du médium en transe qu'elle ne le serait elle-même ; pourquoi alors ne pas se contenter de supposer l'action de son intelligence persistant de quelque manière et imaginer l'action inconsciente de personnes absentes ou étrangères ? Nous avons pour le faire des raisons évidentes et peut-être toutes-puissantes. Il est facile de supposer que des personnes vivantes sont au courant chacune d'un ou deux des faits cités par la clairvoyante. Elles existent ces personnes, tandis que nous ne sommes pas du tout sûrs de la continuation de l'existence de la personne qui se donne comme le communicateur. En réalité, c'est justement la chose que nous voudrions pouvoir prouver : c'est-

à-dire que nous voudrions pouvoir maintenant montrer scientifiquement la vérité sur cette question. Aussi je demande que ceux d'entre nous qui sont convaincus de la continuation de cette existence soient aussi patients que possible avec ceux d'entre nous qui ne le sont pas. L'impatience n'est pas à sa place dans ces difficiles questions, auxquelles de tout temps quelque portion de l'humanité s'est vouée sans jamais arriver à satisfaire tout le monde.

Relativement à l'action des esprits désincarnés, on peut supposer qu'ils occupent eux-mêmes temporairement et animent quelque partie du corps du médium et par ce moyen contrôlent une partie suffisante du mécanisme physiologique pour produire le message qu'ils veulent. L'opinion que nous avons sur une telle hypothèse dépend de l'idée que nous nous faisons de nos pouvoirs normaux : elle tire sa vraisemblance à première vue de la théorie que nous sommes nous-mêmes des entités auxquelles les noms populaires d'âmes, d'esprits, etc., ont été donnés; dont on peut dire qu'elles forment, qu'elles habitent et contrôlent un certain assemblage d'atomes terrestres que nous appelons corps; et par le moyen duquel nous, comme agents psychologiques, arrivons à transmettre des messages plus ou moins compréhensibles à d'autres intelligences vêtues du même vêtement charnel : employant pour cela des procédés physiques tels que les vibrations de l'air, ou les traces laissées par l'encre sur le papier.

Étant donné que nous sommes de semblables entités mentales ou intelligences psychologiques avec le pouvoir de faire croître et former de la matière par l'acte de se nourrir, nous devons noter en passant le fait important que la fabrication de nos corps dont je viens de parler est l'œuvre de notre esprit subconscient, et que c'est une chose qu'il est complètement en dehors du pouvoir de notre conscience d'accomplir. Nourrissez un enfant, et, règle générale, inconsciemment il deviendra un homme, phénomène qui est au-dessus de notre influence et de notre intelligence, et dépasse absolument notre habileté d'exécution la plus complète.

Remarquez de plus que c'est le même esprit inconscient

ou la même partie subconsciente du corps — appelez-la comme vous voudrez — qui dirige presque tous les processus vitaux ordinaires, et dispose de notre nourriture, ou nous donne une indigestion, comme cela lui plaît. J'ai l'air de m'amuser à sortir de mon sujet, mais cela est important et se rattache à ce qui suit. Cela est peut-être même d'une importance capitale dans toute la question des rapports réciproques de l'esprit et de la matière.

L'hypothèse qui cherche à expliquer le contrôle du corps du médium en transe par l'influence d'esprits désincarnés suppose qu'une machine compliquée comme notre corps peut être employée occasionnellement, non seulement par l'esprit ou l'intelligence qui l'ont pour ainsi dire fabriquée, mais temporairement et avec difficulté par d'autres esprits ou intelligences autorisés à s'en servir.

Il y a beaucoup de difficultés ici et l'une d'elles est la supposition que de telles intelligences existent.

A s'en tenir là, j'avoue que la supposition ne me paraît pas très improbable; connaissant ce que nous connaissons avec certitude de l'univers matériel, de son immensité, du nombre de mondes habitables qu'il contient (je ne dis pas habités, nous n'en avons pas encore de preuves, mais habitables): considérant aussi l'absurdité de l'idée que nos sens, si peu nombreux, nous auraient instruits sur les possibilités d'existence qui peuvent être associées dans nos esprits avec l'idée généralisée d'« habitable »; remarquant aussi l'immense variété de vies qui pullulent partout sur cette planète aussitôt que les conditions le permettent, je crois impossible de nier la probabilité qu'il y a dans l'espace une immense catégorie de vies et d'intelligences dont à présent nous ne savons rien.

En réalité, nous sommes nous-mêmes sur cette planète et dans ce corps seulement pendant quelques révolutions de la terre autour du soleil; un millier de mois : c'est plus que ce que nous appelons « l'existence » de la plupart d'entre nous.

Où nous étions ou ce que nous étions auparavant, où nous serons et ce que nous serons après, ce sont des questions

liées intimement et nécessairement l'une avec l'autre, comme Platon le pensait, et qui jusqu'à présent restent et paraissent devoir rester toujours sans réponse¹.

Mais, si l'on croit à la possibilité d'une diffusion, d'une généralité de la vie et de l'esprit beaucoup plus grande que celles auxquelles on était accoutumé de penser, — généralité, diffusion égales peut-être à celles de la matière, — quelle probabilité y a-t-il que les différentes classes de vie et d'esprit se mêlent, entr'agissent l'une sur l'autre? Il n'y a là aucune probabilité *a priori*; c'est purement une question d'expérience et d'observation.

Par l'observation, nous apprenons qu'en règle générale, les habitants visibles et sensibles de ce monde semblent absolument libres de conduire leurs affaires et ne sont troublés que par leurs conflits mutuels ou leur coopération. Jusqu'à quel point cet isolement est-il apparent ou réel, je ne le chercherai pas maintenant. Je crois que les philosophes admettraient que cette *apparence* d'isolement et d'indépendance aurait probablement lieu même dans un monde où l'influence et le contrôle seraient des réalités; et certainement il y a eu de tout temps des personnes appelées religieuses, qui ont senti plus ou moins une direction.

Mais, même en supposant que l'indépendance et l'isolement sont les conditions normales, il ne s'ensuit pas qu'une intervention ou une collision occasionnelle soit impossible. Il en est ainsi avec les mondes matériels : — ordinairement, ils voguent pacifiquement dans l'immensité de l'espace, sans embarras, dirigés, c'est vrai, mais inconscients de cette direction, et peut-être que beaucoup d'entre eux, ceux dont l'atmosphère physique se trouve extradense, ou dont la vision est limitée pour quelque autre raison, s'enorgueillissent à l'idée de leur complet isolement qu'ils appellent peut-être leur splendide isolement. Mais nous qui voyons plus loin, à travers notre atmosphère plus claire, nous les héritiers d'Aristote, de Copernic et de Galilée, qui contemplons les globes

1. Ces questions ne sont pas sans réponse pour la philosophie spiritualiste et pour la religion. Elles sont connues et résolues.

célestes, nous savons que cette liberté apparente est illusoire, que leurs mouvements sont dirigés par une force dont ils sont inconscients et que même leur apparence extérieure d'isolement ou de préservation de tout danger extérieur est exposée à une fin soudaine et violente, car nous savons que parfois il peut arriver une rencontre avec quelque autre monde semblable, une collision, une catastrophe et l'éclat qui en résulte, nous l'appelons une nouvelle étoile¹.

Dans le monde psychologique, avons-nous jamais rencontré quelque phénomène également ultra-normal, quelque intervention d'origine externe se produisant au milieu de notre état normal et tranquille? A-t-on des exemples d'éclosion soudaine d'intelligence ou de caractère dépassant le type humain, d'informations obtenues autrement que par des moyens normaux, de révolution dans nos idées sur Dieu et l'humanité et sur le sens de l'existence? Avons-nous toujours bien accueilli, n'avons-nous pas ou maltraité un prophète, ou un voyant de première importance? Ou, sans aller si haut, sans sortir de notre vie de famille, ne nous sommes-nous jamais trouvés dans quelque circonstance étrange, nous croyant la proie d'une hallucination, mais d'une hallucination ayant un sens, en voyant l'image ou en entendant la voix d'amis ensevelis? Ou, pour descendre encore, n'avons-nous jamais été témoins de mouvements d'objets matériels qui n'avaient été remués par aucune cause connue, aucun habitant normal de cette planète?

Y a-t-il des preuves de faits semblables? Les opinions diffèrent. Pour moi, je crois à ces faits. Une partie de l'extrême difficulté qu'il y a à accepter un phénomène non habituel consiste dans l'idée, *a priori*, qu'il est contraire aux lois de la nature, et dès lors impossible. Nous ne pouvons cependant pas dire positivement que ceux-ci sont contraires aux lois de la nature. Tout ce que nous pouvons raisonnablement dire, c'est qu'ils sont contraires aux habitudes de la

1. Je sais bien que les collisions entre deux globes habitables doivent être extrêmement rares et que les collisions entre des masses nébuleuses doivent être beaucoup plus communes. Mais, ni l'habitabilité des masses s'entre-choquant, ni la fréquence des collisions n'importent au sens de ce que je dis; je tiens seulement à insister sur la rareté et sur la possibilité du phénomène.

nature; ou mieux encore, qu'ils contredisent ce que nous avons toujours vu ou qu'ils viennent s'y ajouter. Entre le mot « impossible » et ceux-ci : « contraire à l'ordre de la nature », il y a un abîme.

D'où vient l'antagonisme — l'antagonisme irréductible, mais, espérons-le, sur le point de disparaître, — entre la science orthodoxe et la croyance que l'humanité a souvent adoptée, dont s'occupe consciencieusement notre Société, la croyance que ces irrptions se produisent parfois? Il vient, je crois, de l'horreur que la science a pour l'inintelligible : elle ne peut rien faire d'un agent capricieux et désordonné, et elle préfère en ignorer l'existence. Elle est accoutumée à simplifier ces problèmes par des méthodes d'abstraction, des méthodes puissantes et pratiques qui ignorent ou éliminent les causes trop embarrassantes, trop complexes ou trop triviales, pour qu'on en tienne compte. Par une longue suite d'ignorances heureuses, elle a peut-être acquis l'habitude de penser qu'elle peut encore maintenant mettre de côté ces causes troublantes. Cela pourtant est en dehors de son pouvoir. L'abstraction est un procédé très utile, mais qui ne sert qu'à empêcher d'observer une chose; elle ne peut véritablement exclure de l'univers¹ ce qui est trop complexe ou ce qui paraît un désordre.

... Introduisez une araignée ou quelque autre animal vivant dans la balance ou dans quelque appareil délicat du physicien, et il se trouvera jeté dans la confusion pendant un moment. Quelque chose de capricieux et de désordonné est intervenu et gâte tout. C'est justement l'espèce d'ennui qu'éprouverait un savant s'il était introduit tout d'un coup au beau milieu d'une séance. Cependant, il viendrait à l'esprit d'un expérimentateur sérieux, même si une araignée était une chose absolument nouvelle pour lui, de la saisir, de la garder et de lui faire tisser sa toile pour peut-être plus tard s'en servir; mais, ordinairement, l'araignée sera rejetée comme gênante, et c'est le biologiste qui sera chargé de l'étudier.

1. James Ward, *Naturalism and Agnosticism*, vol. I.

S'il n'y avait pas de biologiste, si l'on n'avait encore jamais vu de bête vivante, et que l'araignée eût échappé, profitant de la confusion qu'elle aurait causée, il est difficile de se figurer l'accueil qui serait fait au récit de l'expérience par la société scientifique qui l'entendrait; ça ne pourrait être qu'une incrédulité plus ou moins polie.

De même, à ce que j'imagine, un être humain, se baissant vers un monde de fourmis, pourrait lui infliger des catastrophes ou y accomplir des miracles qui révolutionneraient ce petit monde. Je suppose que la fourmi, dans les pays peuplés, doit déjà avoir été exposée à de tels événements et avoir accumulé et transmis à ses descendants des légendes à ce sujet; mais, aux fourmis des contrées inexplorées, les exploits de quelque marin naufragé pourraient se présenter comme des événements nouveaux et incroyables. Et on remarquera que les actions accomplies par l'homme dépasseront les pouvoirs de la société des fourmis, non seulement en grandeur, mais en nature. Par exemple, il pourra produire des chocs électriques, ou des concentrations des rayons du soleil par le moyen de lentilles.

Maintenant, pour la très grande majorité, les phénomènes physiques que l'on dit avoir lieu en présence d'un médium n'ont en eux-mêmes rien d'extraordinaire : la production d'odeurs, par exemple, l'introduction de fleurs et autres objets, les mouvements des meubles, les épreuves photographiques, tout cela peut être obtenu par des moyens normaux, pourvu que le temps et l'occasion nécessaires soient donnés; la seule chose à expliquer est comment ces choses se produisent-elles dans les conditions données, plus ou moins rigoureusement établies pour empêcher leur production normale. C'est là un champ de bataille bien connu sur lequel en passant nous jetons un coup d'œil.

Mais il y a d'autres phénomènes qui impliquent un effet produit au delà des limites du pouvoir humain. Par exemple, la prétendue résistance de la peau et des nerfs humains au feu sous l'influence de l'émotion religieuse ou d'un état de transe; ou bien l'extraction d'un objet solide hors d'une boîte restée fermée: ou bien, ce qu'on dit beaucoup plus

commun, la matérialisation ou l'apparition de formes humaines temporaires.

J'avoue n'avoir jamais vu, moi-même, une seule de ces choses accomplie dans des conditions satisfaisantes; mais le témoignage de sir William Crookes et d'autres personnes à ce sujet est très détaillé: et il est presque aussi difficile de résister à leur témoignage que d'accepter les faits attestés. Bien plus, quelques-unes des personnes ici présentes croient que ces choses leur sont parfaitement familières.

Examinons donc, à la lumière de nos connaissances actuelles en physique, si ces choses sont tout à fait impossibles et absurdes, au point qu'aucun témoignage ne suffirait pour détruire notre incrédulité; ou bien si nous devons consentir à examiner les preuves et nous préparer à des enquêtes sur les cas qui nous seront présentés; avec soin, avec le scepticisme voulu, bien entendu, mais sans préjugé, sans parti pris.

Un des trois exemples cités semble, à certains égards, le plus simple, le mieux défini, en tant qu'il ne se rattache pas à la physiologie qui nous est moins familière et qu'il s'agit seulement de phénomènes physiques. Je veux parler du phénomène communément désigné sous les mots de : « passage de la matière à travers la matière », — le passage ou la filtration d'un corps solide inorganique à travers un autre sans dommage ni violence. Les exemples que l'on donne de ce fait sont les nœuds faits et défaits avec un lien sans bouts, l'extraction d'une bille de billard d'une coque restée fermée, l'enchevêtrement de deux anneaux fermés. Je n'ai jamais vu un exemple digne de foi d'aucune de ces choses. Je connais des cas d'anneaux passés autour d'objets qui paraissaient trop larges pour cela, par exemple : un anneau autour du pied d'un verre à vin, ou autour du pied d'une table ronde, ou autour du poignet d'un homme¹. Mais je n'ai jamais vu

1. L'anneau de fer passé au poignet de Husk était, suivant le Dr George Wyld, miraculeusement petit, c'est-à-dire trop petit pour avoir jamais pu passer autour de la main. — Voir *Proceedings S. P. R.* vol. III, p. 460, où se trouve le compte rendu des recherches faites sur ce phénomène par sir William Crookes, M. Victor Horsley et d'autres, qui conclurent que l'anneau pouvait être arrivé à occuper la position qu'ils constatèrent par l'effet de forces naturelles connues.

un exemple permanent et indéniable de ce qu'on pourrait appeler un miracle physique ; et je ne sache pas qu'il y ait au monde une seule chose de ce genre, comme par exemple deux anneaux de bois différents, d'une seule pièce et passés l'un dans l'autre ; et encore peut-être l'habileté du botaniste ou du jardinier pourrait-elle arriver à obtenir ce résultat en forçant des arbres à croître dans des conditions favorables. Mais je suppose qu'un botaniste pourrait découvrir si le résultat a été obtenu par quelque moyen naturel.

On a montré une couple d'anneaux en cuir d'une seule pièce, découpés dans une seule peau et passés l'un dans l'autre ; mais cet enchevêtrement peut avoir été obtenu en profitant de l'épaisseur de la peau et en la découpant habilement. Un verre à vin et des coquetiers passés ensemble à travers un morceau de bois ont été présentés à Berlin et l'on a bien voulu me les prêter pour que nous les examinions. Mais quoique l'on affirme que la production a eu lieu dans des conditions supernormales, je suis certain qu'il y a eu là seulement des moyens mécaniques d'une ingéniosité ordinaire pour arriver à une construction habile et trompeuse. Voici un objet semblable consistant en un anneau de bois autour du col d'un vase en verre, récemment fabriqué dans le laboratoire de sir William Crookes tout à fait normalement et que l'on m'a permis de vous montrer.

Relativement au passage anormal de la matière à travers la matière, je ne sache pas que sir William Crookes en ait jamais attesté aucun exemple ; la seule preuve scientifique que je connaisse est celle donnée par le professeur Zollner, qui, bien qu'extrêmement curieuse, embarrassante et détaillée, ne laisse pas un sentiment de conviction dans un esprit débarrassé de tout préjugé.

Par conséquent, ce qu'il y a de plus simple pour moi, ou pour tout savant d'aujourd'hui, c'est de considérer le cas du passage de la matière à travers la matière non seulement comme non prouvé, mais comme impossible, et de refuser de l'examiner. Cependant tant de choses extraordinaires sont arrivées que je ne nierais pas absolument qu'un jour viendra où nous ménagerons une petite place pour quelque chose de

semblable. S'il en était ainsi, tout au plus se hasarderait-on à suggérer qu'on pourrait invoquer les dernières découvertes sur la structure probablement complexe de l'atome matériel avec des intervalles très larges en proportion des agrégats constituants pour expliquer l'interpénétration de deux solides. A présent, les difficultés d'une telle hypothèse sont énormes et j'avoue mon complet scepticisme au sujet de ces phénomènes; il faudrait des preuves d'une force extraordinaire pour me convaincre.

« Mais, me dira-t-on, trouvez-vous les mouvements d'objets sans contact, ou les matérialisations plus faciles à croire? » Oui, certainement. Je suis disposé à soutenir que j'ai moi-même assisté à des exemples de ces choses; et je suis certainement prêt à les prendre en considération.

Supposez qu'un objet qu'on ne touche pas vogue ou se meuve dans l'air, ou soit soulevé et flotte au-dessus du sol, comment considérerons-nous la chose? C'est justement ce que pourrait faire un animal vivant, et ainsi la première hypothèse qui se présente naturellement c'est qu'un être vivant est là : (a) le médium lui-même se servant d'un truc ou d'un mécanisme caché, (b) un compère — peut-être un compère inconscient parmi les assistants, (c) une individualité inconnue et invisible autre que les personnes présentes. Si dans ce cas les lois ordinaires de la nature étaient suspendues ou si l'on pouvait s'assurer que le poids d'un morceau de matière a disparu, ou qu'une nouvelle force a été introduite autre que les forces connues, il y aurait alors de nouvelles difficultés; mais jusqu'à présent on n'a pas essayé d'établir aucune de ces choses. Il faut reconnaître, il est vrai, qu'ordinairement on n'accorde qu'une attention insuffisante à cet aspect des phénomènes physiques anormaux. Si un corps pesant est soulevé dans de bonnes conditions, nous devrions toujours essayer de savoir (je ne dis pas que ce soit facile) où a passé son poids; c'est-à-dire ce qui le supporte, ce qui finalement le supporte.

Par exemple, si les expériences étaient faites dans une chambre suspendue, le poids de cette chambre, mesuré par une balance extérieure, ne subirait-il aucun changement quand

une table ou une personne située à l'intérieur entrerait en lévitation? Ou bien les influences agissant à l'intérieur atteindraient-elles les corps extérieurs? Questions auxquelles on pourrait répondre, en se donnant la peine d'organiser un laboratoire psychique : je ne pense pas qu'un tel laboratoire existe, mais il pourrait exister, il existera un jour si le côté physique de la psychologie expérimentale arrive jamais à être reconnu comme formant une branche de la physique orthodoxe.

O. LODGE.

(*A suivre.*)



TRAITEMENT HYPNOTIQUE

DANS LES MALADIES ORGANIQUES INCURABLES

Quel sentiment pénible éprouve le docteur lorsque les parents d'un malade, atteint d'une maladie incurable du système nerveux, lui demandent avec angoisse s'il est vraiment possible que la médecine soit impuissante dans ce cas-là ! On prescrit généralement à ces sortes de malades un régime tonique, on leur affirme que la maladie, quoique pénible, peut être néanmoins combattue par un traitement énergique. Mais cela ne console pas le malade pour longtemps, et bientôt il devine confusément qu'on le trompe. Il lui paraît, toutefois, peu admissible qu'il soit condamné irrémédiablement, lorsqu'il éprouve encore tant de vigueur. Il essaie tous les moyens, s'adresse à des charlatans ou des empiriques et, grâce au mirage trompeur de quelque cure miraculeuse, en éprouve parfois un soulagement prolongé.

Les malades qui ont pleinement connaissance de leur état se jettent, à corps perdu, vers ce qui leur paraît pouvoir leur procurer un soulagement. Dans ce cas ils sont très crédules et faciles à suggestionner. Cette circonstance comporte une indication directe : la suggestion est le traitement qui leur convient, principalement la suggestion dans l'hypnose. En fait, on a trop rarement recours à ce procédé pour les malades dont je parle ici. Plusieurs exemples empruntés à la clinique de l'académicien Bechterew (années scolaire 1902-1903) montrent ce qu'on peut obtenir dans cette voie.

I. — Voici un malade, jadis télégraphiste, K. S. Il fut admis à la clinique le 1^{er} octobre 1902. Il souffrait d'un fort amai-

grissement des mains, de sorte qu'il lui était impossible de s'en servir. Il avait, de plus, des douleurs dans les bras et dans le dos, une constipation opiniâtre, un abattement complet et des hallucinations visuelles. La maladie avait commencé quatre ans auparavant. La main gauche avait été prise dans un engrenage; un mois après, elle avait commencé à lui faire mal et à maigrir, les mouvements des doigts devenaient de plus en plus difficiles; la peau se couvrit d'abcès sans douleur; puis, peu à peu, la peau des mains et du thorax devint insensible à la douleur et à la température. Plus tard la maladie s'étendit au bras droit et, un an après, il dut renoncer à son travail du télégraphe. Il est de taille moyenne et de constitution normale; le teint du visage et des muqueuses est sans pâleur; la peau de la tête, des extrémités et du corps jusqu'à la ligne des mamelles est doublée d'une grande quantité de graisse. Les deux poignets portent des traces de brûlure; quelques phalanges des doigts sont complètement déformées. Dans les muscles atrophiés l'examen électrique montre la réaction de dégénérescence; à signaler encore une scoliose marquée des vertèbres dorsales supérieures. Le sens du toucher est normal sur tout le corps; l'insensibilité à la température et à la douleur est complète, notamment dans la peau de la tête, des bras et du thorax jusqu'à la ligne des mamelles. Les exceptions comprennent seulement la région de la 2^e branche de la 5^e paire gauche où la sensibilité à la température est seulement affaiblie. Rien de spécial du côté des organes des sens, sauf un nystagmus très prononcé et l'affaiblissement de la sensibilité des muqueuses de l'œil, du nez, de la bouche et du pharynx. La déglutition des aliments froids se fait avec difficulté. Les réflexes rotuliens et achilléens sont très nets; à noter aussi la trépidation épileptoïde du pied, le réflexe simultané de Babinsky et la démarche spastique assez prononcée. La constipation est opiniâtre, l'émission de l'urine légèrement embarrassée, l'érection affaiblie. Tout cela indique clairement que le malade a de la syringomyélie occupant la partie cervicale de la moelle épinière et s'étendant jusque dans le cerveau. Du côté psychique, on remarque tantôt une irrita

tion, tantôt un abattement complet et de l'apathie; quand le malade est constipé, il a des hallucinations visuelles : des têtes de femmes et des corps nus passent devant ses yeux. Ces visions paraissent plus fortes à la vue des femmes, de sorte que le malade les évite et refuse de se dévêtir en présence de la masseuse.

Pendant le premier semestre de l'année scolaire 1902-1903, on traita avec zèle les muscles du malade par l'électricité; on pratiqua des bains de soude et le massage; on lui administra des purgatifs, de la strychnine, etc. Cependant on ne constatait aucune amélioration. Le malade se décourageait de plus en plus, se désolait de son sort, parlait aigrement de la médecine en présence du docteur et pensait au suicide.

En décembre 1902, je commençai à le traiter par l'hypnotisme. Le malade tomba tout de suite dans un profond sommeil, et je produisis facilement les phénomènes suivants : catalepsie, automatisme, diverses hallucinations pendant le sommeil, suggestions post-hypnotiques, fascination. Je suggère alors au malade que sa maladie s'améliore, qu'il a plus de force dans les bras, qu'il n'a plus de douleur ni aux mains, ni au dos. Je lui suggère ensuite qu'il dormira d'un sommeil réparateur, et qu'il avalera facilement les aliments froids. Le malade, au bout de trois mois, se sent parfaitement bien; il est plein des plus belles espérances; et, plus le temps s'écoule, plus il devient suggestible. Sans l'endormir on peut lui suggérer tout ce qu'on veut, lui peindre tout sous des couleurs riantes, produire la vision d'un coq se promenant sur la table, l'arrivée d'un orchestre militaire; on peut lui défendre de voir ou d'entendre les dames qui assistent à la soirée musicale de la clinique : même, on est encore parvenu à lui rendre la sensibilité de la peau (douleur et température). Il est vrai qu'il y a quelque différence de finesse dans le tact des parties saines et dans celui des parties malades, mais cette amélioration se soutient et le malade reconnaît parfaitement la piqure d'une épingle. De même la peau redevient normalement sensible au froid et à la chaleur. Quant aux purgatifs qui agissaient difficilement

d'abord, ils produisent un meilleur effet. Enfin, il n'y a plus d'hallucinations.

Si le traitement hypnotique n'était pas intervenu, le malade, ne voyant pas d'amélioration dans sa santé, se serait énervé : son accablement aurait augmenté ; il aurait probablement quitté la clinique et, pour quelque temps du moins, aurait cessé de se traiter. Grâce à l'hypnotisme, il a éprouvé le soulagement que je viens de dire.

Je me suis arrêté à un de ces cas. Il y en a beaucoup de pareils, et la sphère de l'application de l'hypnotisme, dans les maladies incurables, est très vaste. Cette application n'est pas quelque chose de nouveau. Sans vouloir faire ici une revue de toute la littérature qu'elle comporte, nous voulons dire seulement que les travaux de Bechterew¹, Bernheim², Bérillon³, Liébeault⁴, Farez⁵, et beaucoup d'autres⁶, fourmillent de cas analogues. Cependant le traitement hypnotique dans les maladies organiques incurables est encore une chose trop rare, c'est pourquoi je me permets d'y ajouter encore quelques exemples.

II. — Voilà un autre malade. A. J., âgée de 14 ans, souffrant de la même affection que le malade précédent, mais à un moindre degré : même scoliose dorsale, même atrophie des muscles du poignet, de l'avant-bras, du bras et de l'épaule,

1. M. le professeur W. M. Bechterew a le premier démontré que, dans les maladies organiques du système nerveux, on peut parfois complètement restituer quelque fonction perdue, en ne se servant que du traitement hypnotique. — Voir son travail : *Maladies nerveuses*, tome I, Kazan, 1894, surtout les chapitres : « Compression de la partie lombaire de la moelle épinière, compliquée de crises de somnambulisme et accompagnée de lésions rhumatismales des articulations, traitée avec succès par l'hypnotisme » et « Importance de l'hypnotisme comme agent thérapeutique ».

2. Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, etc.* Paris, 1891

3. Bérillon, Tremblement à forme parkinsonienne traité avec succès par la suggestion hypnotique. *Revue de l'hypnotisme*, V, 1900.

4. Liébeault, *Thérapeutique suggestive*. Paris, 1891.

5. Farez, Traitement hypnotique d'un cas de névrose trémulante chez une femme de 76 ans. *Revue de l'hypnotisme*, 1902, III.

6. Si l'on parcourt la dernière année de la *Revue de l'hypnotisme* on trouve encore quelques communications sur ce sujet. Par exemple : Dr Stembo (Vilna). *Un cas de paraplégie consécutive à une atrophie musculaire d'origine articulaire, traitée par divers moyens et finalement guérie par la suggestion*. La guérison dure depuis à peu près quatre ans. (*Revue*, IX, 1902.) — Dr David, *Névralgie ancienne du nerf radial, guérie par la suggestion hypnotique*. (*Id.*, X, 1902.) — Dr Jules Voisin, *Hystérie traumatique, guérie par la suggestion hypnotique*. (*Ib.*, I., 1903.) Dans tous ces cas le traitement sans l'hypnotisme était complètement inefficace.

insensibilité à la douleur et à la température siégeant à la peau du cou jusqu'à la ceinture et aux bras. On l'a traitée longtemps de la même façon que l'autre malade. La maladie n'empire, ni ne diminue visiblement, mais la guérison attendue si impatiemment par la malade ne s'effectue pas.

Récemment, au bain, elle s'est brûlé le bras qu'elle a posé sur un tuyau chaud; une plaie se forme sans provoquer la moindre douleur. La malade est plongée assez rapidement dans l'état d'hypotaxie, mais plusieurs séances sont nécessaires pour qu'on obtienne un sommeil plus profond. Maintenant, au réveil, elle a une amnésie complète. La suggestion hypnotique est exécutée exactement et la malade accepte facilement la suggestion à l'état de veille. Le traitement continue comme auparavant et M^{lle} J. constate une amélioration manifeste; elle n'a plus de douleurs, saisit facilement les objets, écrit mieux et, ce qui est essentiel, recommence à sentir la douleur et les changements de température. Il résulte de tout cela que le triste visage de la petite malade prend une expression de gaieté; elle est pleine d'espoir en l'avenir.

III. — Voici encore une malade de 22 ans qui est depuis trois ans en traitement à la clinique. Elle a une méningomyélite transversale lombaire qui s'est développée d'une manière aiguë à la suite d'une fièvre (?). Un traitement persévérant amena d'heureux résultats : elle sait retenir son urine et ses excréments et peut marcher sur des béquilles; toutefois cela lui devient impossible, si, dans les couloirs, elle rencontre une personne inconnue; elle s'effraie, chancelle et tomberait inévitablement, si on ne la retenait. Outre cela, ses jambes sont encore faibles et cette faiblesse, qu'elle ressent, lui est insupportable. Elle est souvent triste et pleure en secret. On la soumet à l'hypnotisme, on obtient un sommeil profond, suivi d'amnésie. Le résultat est le suivant : la malade est toujours de bonne humeur, marche facilement sans se préoccuper des personnes qu'elle peut rencontrer; elle ne tombe même pas, si on l'effraie exprès et lui dit qu'elle va tomber. Outre cela elle ne sent plus cette faiblesse importune dans les jambes.

IV. — Un officier de cosaques, âgé de 36 ans, atteint de tabes, peut également, grâce à l'hypnotisme, descendre sans crainte un escalier et marcher dans sa chambre. La maladie l'a réduit à la plus triste situation; il est complètement épuisé; des crises gastriques le tourmentent souvent; les articulations métacarpo-phalangiennes du pouce gauche et les cartilages des côtes sont atteints de lésions tabétiques; les mouvements des jambes sont tout à fait ataxiques; il éprouve de fréquents accès de douleurs lancinantes. Le sommeil hypnotique est profond; toutefois ni ses douleurs ni ses crises gastriques ne cèdent à la suggestion; l'hypnotisme lui permet cependant de marcher sans difficulté et d'être de fort bonne humeur.

Il est très appréciable d'obtenir ce résultat, même s'il n'y a rien à faire ou à espérer de plus.

V. — Voilà un jeune officier de 27 ans. Il a une myélite lombaire d'origine syphilitique. Il ne peut retenir ni son urine, ni ses excréments. Par suite d'un catarrhe de la vessie, l'urine a une odeur très désagréable. Malgré toutes les mesures prises pour guérir ce catarrhe, on ne peut s'en rendre maître et l'atmosphère qui entoure le pauvre jeune homme, éloigne de lui les autres malades. C'est avec difficulté qu'il peut marcher sur des béquilles. Il est malade depuis trois ans déjà et n'est marié que depuis quatre. De temps en temps, il arrive que les bains de vapeur, les frictions, etc., donnent un effet satisfaisant mais passager, après quoi la maladie empire. Cela suffit pour que le malade tombe dans le plus grand abattement et soit de mauvaise humeur; il y a des jours où le malade est insupportable et se querelle avec tout le monde.

Séance d'hypnotisme. Léger sommeil sans amnésie. Catalepsie, automatisme, contracture et paralysie suggérés, amnésie suggérée, suggestion post-hypnotique et fascination, tout réussit, mais pas toujours. En se réveillant, le malade change d'humeur, il remercie le docteur en lui serrant la main, est calme et regarde sa maladie en philosophe, comme si ce n'était pas lui qui fût malade : il est très calme et de

bonne humeur. Il suffit d'une séance pour une semaine entière.

Il est vrai qu'on pourrait obtenir un pareil effet sans hypnotisme, par exemple en faisant changer le malade de local, en lui ordonnant un nouveau traitement, en lui promettant une foule de choses, mais tout cela est accompagné de tracasseries et de dépenses : au contraire pour ce qui est de l'hypnotisme, la chose est fort simple. Une séance d'hypnotisme dure tout au plus 20 minutes, et c'est suffisant.

Il y a des cas où l'hypnotisme peut faire bien plus qu'aucune autre méthode de traitement ; et, parfois, sans l'hypnotisme, le traitement aurait été de toute impossibilité.

VI. — Voici une jeune fille de 25 ans, demoiselle de comptoir dans un magasin. Elle se plaint d'irritabilité, de faiblesse, de maux de tête fréquents, de manque d'appétit, d'insomnie et de tendance à être constipée. Elle se dit malade depuis cinq mois et tousse plusieurs fois sourdement en parlant au docteur. La malade est de petite taille et de faible constitution. Elle est pâle et un peu amaigrie depuis ces derniers quatre mois. La peau est pâle, flasque, les yeux cernés, les mains froides et moites. La sensibilité à la piqûre est excessive, par places, surtout du côté gauche à la poitrine. Les réflexes conjonctivaux, cornéens et pharyngiens sont nets. Il n'y a pas de rétrécissement du champ visuel (examiné sans périmètre). Les réflexes tendineux sont forts et proportionnellement égaux. A la percussion, la malade ressent une légère douleur au niveau des vertèbres dorsales. La langue est chargée, les bruits du cœur sont nets, le pouls est mou et bat à 96. Après les mouvements, il monte facilement jusqu'à 114 et même 120. Au sommet des deux poumons, on remarque des râles crépitants qui subsistent malgré une respiration forte et la toux ; la sonorité pulmonaire est plus prononcée à gauche. Évidemment nous avons ici affaire à une hystérie associée à une tuberculose commençante. La malade vit uniquement de 25 roubles qu'elle gagne par mois au magasin. Lui conseiller d'aller se traiter à la campagne, de quitter le service qui est assez fatigant, serait

simplement l'effrayer : elle ne saurait où aller et n'en aurait pas les moyens. Elle se plaint surtout de fréquents maux de tête, de manque d'appétit, d'insomnie et de constipation. Lutter contre tous ces symptômes, lorsque la malade est forcée de continuer son travail est chose fort difficile. Nous sommes en présence d'un cercle vicieux. La maladie amène de violentes crises de faiblesse, la perte de l'appétit, des maux de tête, et tout cela, en affaiblissant la malade, aggrave la maladie pulmonaire. Je suis porté à croire que la guérison de cette pauvre fille peut s'effectuer seulement avec l'aide de l'hypnotisme¹. J'endors la malade ; comme c'est une hystérique, elle tombe dans un profond sommeil et devient un fidèle instrument entre les mains du médecin. En outre du traitement hypnotique, elle prend du bromure de sodium et de la teinture de convallaria maialis. Cela la fortifie, règle le cœur et écarte l'irritabilité. On lui donne encore du podophyllin contre la constipation. Je lui suggère qu'elle n'a pas de maux de tête, que l'appétit revient et je vois renaître à mes yeux la malade. Il est vrai que je lui conseille de ne pas trop se fatiguer au magasin, d'épargner ses forces, de travailler seulement pour ne pas être réprimandée, de se bien reposer aux fêtes. Le troisième jour du traitement la malade recommence à manger, dort tranquillement, a l'estomac réglé, ne souffre plus de maux de tête ; l'accablement disparaît quoiqu'elle n'ait pas absorbé la moindre dose du traditionnel gaïacol. De toux, il n'en est plus question. Cependant la tuberculose pulmonaire continue encore (pendant deux mois).

Je crois que, sans l'hypnotisme, on n'aurait jamais pu obtenir un tel changement dans l'état général de la malade, vu l'obligation où elle se trouve de continuer son travail au magasin.

Il est vrai que cet exemple n'est pas entièrement conforme au titre de ma communication. En tout cas cette personne est sérieusement atteinte et se trouve dans des conditions qui ne peuvent qu'aggraver sa maladie.

1. La suggestibilité excessive des phthisiques est notée par M. Bérillon. — Voir les débats au sujet de la communication de M. F. Regnault : « La psychologie du tuberculeux pulmonaire », *Revue de l'hypnotisme*, 1, 1903.

VII, — Voici encore un autre cas. C'est une demoiselle de 26 ans. Il y a deux ans, à la suite d'un état fébrile, elle tombe malade d'une méningo-encéphalite aiguë, dont la conséquence fut une hémianopsie gauche avec une nette réaction hémioptique pour la couleur blanche et les autres. La malade vit exclusivement de son travail à la machine à écrire et cette perte du champ visuel gauche la gêne excessivement. A cause de cela la tête lui tourne souvent pendant le travail. Elle chancelle en marchant, trébuche et se cogne aux objets qui sont à gauche. Elle a déjà été traitée dans plusieurs cliniques sans aucun résultat. Outre cette maladie elle présente encore des stigmates d'hystérie, par exemple, une hémihyperesthésie gauche. Dans l'hypnotisme, en un profond sommeil, on lui suggère que la perte du champ visuel gauche ne l'empêche pas de travailler et la malade travaille aisément depuis plus de six mois.

Une fois par semaine, les jours de fête, elle se présente à l'ambulance psychothérapeutique que je dirige. C'est avec autant de facilité qu'on écarte les autres symptômes. Dans de pareils cas il n'y a que l'hypnotisme auquel on doive recourir et cela procure, d'un coup, tout ce qui est indispensable à la malade.

Pareils exemples sont très fréquents. Il est incontestable que, pour la plupart, tous nos moyens thérapeutiques soulagent les malades simplement parce que ceux-ci y ajoutent foi, c'est-à-dire, sont suggestibles à l'état de veille. Pourquoi donc borner notre traitement à une méthode si imparfaite que la suggestion à l'état de veille? Pourquoi recourir à la suggestion armée, ou à des cures toujours coûteuses et difficiles, telles que nouveaux médecins, pèlerinages, voyages, etc.? Il est bien plus simple de suggérer pendant l'hypnose.

(Revue de l'hypnotisme.)

LE DÉMONISME

(L'Ami du Clergé)

(SUITE)



Il nous est impossible ici de passer sous silence *l'obsession du P. Surin*, l'exorciste des religieuses de Loudun, parce qu'elle est d'un genre à part et dura pendant vingt ans. Pendant huit ans surtout, il fut à peu près muet et parut comme un idiot, et en dehors de là il était d'une faiblesse de tête affreuse. Dans la Compagnie de Jésus, dont il était membre, tous le regardaient comme un fou, excepté un seul qui mieux éclairé n'y voyait qu'une épreuve qui aurait sa fin, aussi lui portait-il un très grand intérêt : mais le Père, croyant sincèrement qu'il se trompait, ne le voulait pas écouter. Dieu permit cependant qu'on le voulût garder par compassion, mais comme il en vint à ne pouvoir ni marcher, ni se soutenir, ni s'habiller, ni remuer, ni même porter un morceau à sa bouche, on lui donna pour gardien, avec tout pouvoir sur lui, un Frère peu intelligent qui, sous prétexte d'en venir à bout, allait jusqu'à le frapper avec un gros bâton noueux, même sur la tête ; son visage en était tout meurtri et sa tête gonflée de meurtrissures noires ; et cependant, — ce qui le faisait souffrir encore bien davantage, — il avait conservé toute son intelligence ; à ceux qui lui demandaient ce que c'était, il répondait que c'étaient des coups qu'il avait reçus à la guerre, et on pensait que dans sa folie il s'était heurté contre des meubles. Un Père assez renommé étant entré un jour dans l'infirmerie, où il était assis sur son lit, et l'ayant regardé longtemps, crut devoir pour le ramener à son bon sens lui donner un bon soufflet, et s'en alla ensuite ; le Père ne se plaignit même

pas. D'autres s'amusaient à lui dire des choses absurdes et insensées, croyant qu'il était sans discernement.

Ce qui le faisait le plus souffrir, c'est qu'il se croyait définitivement damné, au point qu'il se confessa un jour de tous les actes de vertu qu'il avait faits. Son confesseur lui dit : « Mon Père, on vient à confesse pour dire ses péchés et non ses vertus. — C'est vrai, repartit le P. Surin, je le sais bien, mon Père; chez un autre ce pourraient être des actes de vertu, mais chez moi c'est un mal, parce que chaque être doit agir conformément à sa fin, eh bien! moi, je suis damné, je ne dois donc faire que le mal, je dois haïr Dieu; alors tout acte prétendu de vertu et d'amour de Dieu est un mal, puisque c'est contraire à la volonté de Dieu qui m'a damné. » Il disait cela avec un tel sentiment de conviction que le confesseur ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh! pauvre Père, que je vous plains! Soyez persuadé que Dieu aura enfin pitié de vous. » Et cela lui fit du bien. Plusieurs autres confesseurs lui firent au contraire un mal affreux en prenant pour de gros péchés ce qu'il leur accusait et en lui disant : « Vous avez sans doute résisté à la grâce, et Dieu se lasse enfin de vous chercher en vain : il est des âmes qu'il abandonne à cause de leur orgueil. »

Quand il fut un peu mieux, sa faiblesse de tête était encore telle qu'il était incapable de lier deux idées ensemble. Cependant, aussitôt qu'il était en chaire, ce n'était plus le même homme, et sa diction devenait singulièrement éloquente et persuasive. Un jour qu'un très grand prédicateur était annoncé, devant la duchesse de Longueville et d'autres dames de la cour, il fit défaut et on pria le P. Surin, le seul qui se trouvait présent, de le remplacer, et il parla avec une éloquence si entraînante que tous les auditeurs en furent dans le ravissement. Une autre fois, à une prise d'habit, le supérieur lui permit de prêcher, à condition qu'il serait là lui-même pour le juger; ce jour-là il était obsédé plus que jamais d'idées de désespoir et de damnation, néanmoins il parla si bien de l'amour de Dieu, qu'il fit pleurer tous ceux qui l'écoutaient. Du reste, lui-même se trouvait heureux au fond de son cœur d'être tenu pour fou, à l'exemple de Notre-Seigneur.

La tentation de se donner la mort dura chez lui pendant sept ou huit ans avec une violence extrême; elle provenait de la conviction intime où il était que Dieu voulait qu'il se rendît en enfer le plus tôt possible, de sorte que se tuer ne devait plus être pour lui un péché, mais un acte de soumission à la volonté de Dieu. En allant dans les rues, il ne voyait jamais un puits sans qu'il fit quatre ou cinq pas pour se jeter dedans, mais une force invisible le retenait; lorsqu'il allait vers une rivière, il prenait toujours la pente pour s'y précipiter; pendant la nuit, il allait chercher des couteaux pour se les enfoncer dans la gorge, et une fois il en garda un dans sa main pendant la nuit tout entière, sans pouvoir arriver à se l'enfoncer. Plus de vingt fois il alla à la sacristie pour chercher une corde afin de se pendre derrière le tabernacle où reposait le Saint-Sacrement, et son désir était qu'on le vît ainsi pendu; mais Notre-Seigneur qui veillait sur lui voulait ou qu'il ne trouvât pas ce qu'il cherchait, ou que les forces lui manquassent pour exécuter son dessein. Quand il était dans sa chambre en repos sur son lit, il songeait toujours à aller se jeter par la fenêtre, désirant que son corps fût trouvé sur le pavé, afin que la justice de Dieu fût satisfaite.

Toute sa force et sa capacité se réduisaient à s'occuper sans cesse l'esprit de son malheur d'avoir mérité par ses péchés occultes d'être damné dès cette vie; et il n'attendait que l'heure de mourir pour être jeté dans les abîmes de l'enfer. Aussi, le jour comme la nuit, il ressentait des impressions si grandes de la colère de Dieu qu'il n'y a pas dans le monde de peine qui en approche, en sorte que, quoiqu'il vît bien qu'il n'était pas en enfer actuellement et qu'il ne brûlât pas encore, il avait des vues imaginaires de Jésus-Christ comme du plus grand ennemi qu'il pût avoir : toute sa majesté était devant lui sans aucun trait de bonté, ayant les démons pour ministres de sa justice, et dans cet état il sentait les foudres de la colère divine, et se voyait en horreur à la sainte Vierge et aux saints, et il restait là comme une bête de somme attachée à la muraille. Une fois même il fut saisi d'une terreur si épouvantable qu'il tomba par terre, comme si la foudre l'eût frappé.

Il aurait eu, dit-il, cent révélations de sa damnation, qu'il ne l'aurait pas regardée comme plus certaine.

Tout cela est tiré des *Mémoires* du P. Surin écrits par lui-même, et un grand nombre des Pères de la Compagnie en ont rendu témoignage.

Outre une très grande hauteur de sainteté et une très profonde humilité, le P. Surin puisa dans ses obsessions mêmes une science de spiritualité des plus élevées, des plus pures et des plus rares, comme ses ouvrages en font foi. De plus, il passa des peines les plus extrêmes de l'obsession aux ravissements les plus enivrants de la grâce de Dieu. Après la communion il ressentait quelquefois des touches divines et des traits d'amour si fortifiants qu'il se sentait porté comme naturellement, ainsi qu'on l'a vu dans bien des saints, aux choses les plus répugnantes à la nature, et à un zèle si brûlant pour les intérêts de Dieu que sa chair même en ressentait les atteintes. Dans la journée il lui arrivait souvent d'éprouver un si grand besoin de Jésus-Christ qu'il se sentait défaillir; alors il recourait à la communion spirituelle, et après il se trouvait tellement réconforté et enflammé d'amour que les tressaillements en passaient jusque dans ses entrailles; une vie toute divine circulait dans tous ses membres et lui apportait des délices bien supérieurs à tout ce qu'on pourrait imaginer ou rêver sur la terre : il sentait vraiment Jésus-Christ qui était en lui et pénétrait tous ses membres d'une manière inexplicable, de sorte qu'il semblait que son âme fût déjà dans la gloire, et quand il parlait en public, ses lèvres exhalaient tellement le feu divin qui brûlait son cœur, que tous les assistants s'en trouvaient eux-mêmes tout enflammés.

Arrivons maintenant au dix-neuvième siècle et commençons par *l'obsession de Jeanne-Marie Auberger*, que Bizouard raconte très au long et qu'il est impossible de nier, comme on le verra. M^{lle} Denis, personne d'une piété très éclairée, avait par un motif de zèle rassemblé autour d'elle, à Lyon, un certain nombre de jeunes filles pour les former à la piété; c'était comme un atelier d'ouvrières en soie. En 1846, elle crut devoir, pour le bien des autres, en renvoyer un certain nom-

bre ; de là des colères et des calomnies contre elle. Elle avait gardé Jeanne-Marie Auberger, dont le caractère était difficile, mais susceptible de formation. Cette jeune fille lui disant que la sainte Vierge lui apparaissait, M^{lle} Denis, convaincue que c'était le démon, lui ordonna de lui dire : « Retire-toi, Satan ! » et de lui cracher au visage. La jeune fille obéit, et l'apparition se changeant en un horrible fantôme lui dit : « Tu as bien fait pour ton âme, que je voulais perdre, mais je me vengerai sur ton corps. » Alors commença l'obsession. Le démon la renversait, l'étranglait presque, lui arrachait les cheveux avec des menaces et des jurements. Puis M^{lle} Denis ayant ordonné au démon de se manifester à toute la maison, ce fut alors un tintamarre infernal que toutes les jeunes filles entendirent, des gémissements plaintifs, des cris d'animaux féroces, des grattements sur les planchers, des craquements de barres de fer, et des bruits affreux partout. Les jeunes filles étaient jetées hors de leur lit, et il leur semblait qu'un serpent énorme se repliait sous les matelas, et elles se trouvaient lancées au milieu du dortoir. On a vu jusqu'à quinze fois de suite M^{lle} Denis tirant à elle le traversin, tandis qu'un agent invisible le tirait de son côté, de sorte qu'il était étendu horizontalement et agité comme dans le vide. Le frère de M^{lle} Denis, esprit fort, en riait d'abord et ne voulait pas y croire ; mais un jour il fut témoin de faits si étranges qu'il se déclara convaincu et même se convertit entièrement.

Le médecin de l'établissement tenait aussi ces faits comme absurdes et ne voulait pas y aller. Mais ayant appris que M. Denis, frappé de tout ce qu'il avait vu, d'incrédule qu'il était, était devenu chrétien pratiquant, il voulut examiner minutieusement les faits ; il entendit la voix aigre et stridente de l'être invisible qui parlait à Jeanne-Marie et il vit un fil de fer comprimant ses paupières et terminé par deux crochets pénétrant fort avant dans ses tempes et qu'il eut bien de la peine à arracher. Une autre fois, il vit une de ses oreilles percée par une vis et l'autre par un écrou, ses joues cousues avec du gros fil et sa langue traversée vers le frein, repliée en arrière et nouée avec du gros fil. Un matin, la voix stri-

dente de l'être malfaisant s'écria : « Je vais faire rire le docteur, mais ce soir ce sera autre chose, » et aussitôt Jeanne-Marie qui filait se trouva tout à coup affublée d'une quantité de vieux rubans de toutes les couleurs attachés autour de son bonnet et pendant sur ses épaules, et une ceinture de gros bouquets tenus par une vieille corde faisait plusieurs fois le tour de sa taille. Mais le soir, les deux seins de la pauvre fille se trouvèrent traversés avec du gros fil, serrés et noués de manière à former un étranglement de ces organes, ce qui lui causait des douleurs atroces, puis soudain elle s'écria : « Voilà qu'il me frappe sur la tête avec un marteau ! Oh ! qu'il me fait mal ! » Le docteur écarta les cheveux à l'endroit douloureux, et vit la tête d'une pointe enfoncée dans le crâne, et une fois délivrée elle était presque aussitôt guérie.

Le docteur fut enfin complètement convaincu et en rendit lui-même témoignage à la justice. Car sur des bruits calomnieux et infâmes qu'on fit courir sur l'établissement, le commissaire de police, douze agents et six gendarmes, avec des menottes, y firent un jour invasion ; mais comme ils ne trouvèrent là que trente-cinq jeunes filles inoffensives, très calmes et occupées de leur travail, ils se retirèrent après une perquisition minutieuse qui dura sept heures. Néanmoins, les calomnies continuant encore, l'affaire fut évoquée devant la justice ; mais toutes les jeunes filles attestèrent qu'il ne s'était jamais rien passé contre les mœurs dans la maison, que M^{lle} Denis était une vraie mère pour elles toutes, et qu'elles se feraient plutôt couper le cou que de reconnaître que ce n'était pas le diable qui était l'auteur de tout ceci, tant elles en étaient sûres. Aussi toutes furent-elles élargies, et M^{lle} Denis, pour en finir, fut condamnée à cinq francs d'amende pour avoir tenu illégalement une école, quoique pourvue d'un diplôme, et n'avoir pas déclaré à l'Université son changement de résidence.

Dans la première moitié du dix-neuvième siècle vivait à Rome *Anna-Maria Taïgi*, vénérable mère de huit enfants. Quand son procès de canonisation fut ouvert, les déposants prêtaient serment à chaque fois de ne dire que la plus exacte

vérité, et c'étaient ceux qui l'avaient le mieux connue. Citons-en quelques extraits :

Le démon prit bien souvent la forme d'un vénérable religieux afin de l'exhorter à abandonner son genre de vie. Les esprits infernaux la tentèrent aussi, et sous les formes les plus séduisantes, et par les suggestions les plus humiliantes; elle leur opposait le bouclier de la patience et de la prière. Se voyant déçus, ils se tournaient contre son corps, tantôt en la saisissant à la gorge, tantôt en l'accablant de coups épouvantables. Elle avait obtenu la conversion d'un jeune débauché : elle dut payer cette grâce bien cher. Les esprits infernaux, se rendant visibles, essayèrent de l'étrangler, après l'avoir accablée d'injures; ils lui livraient des assauts incessants, surtout aux époques de ses peines intérieures. La pauvre femme entendait des voix qui lui criaient : « Qui t'a donné à entendre que l'éternité existe? Tout finit avec le corps... Oh! insensée, considère ce qu'ont pensé, ce que pensent les gens d'esprit! Regarde aussi les prêtres qui débitent ces fables, comme ils vivent! S'ils y croyaient, ils ne seraient pas si fous. Amuse-toi! amuse-toi! » et autres suggestions sur tous les points de la religion, surtout contre le Saint-Sacrement. Le démon lui apparut sous diverses formes, tantôt comme religieux ou abbé, tantôt comme prélat, ou comme un beau jeune homme, en l'excitant à des choses indignes et à des actions qui dénotaient l'esprit impur et corrompueur.

Celui qu'on appelait et qu'on appelle encore « le saint homme de Tours », le vénérable *M. Dupont*, mort en 1876, eut aussi à soutenir les obsessions de Satan. Les assauts commencèrent durant les veilles des Adorations nocturnes, dont il fut le promoteur et le propagateur infatigable. Pendant qu'il reposait sur le lit de camp des adorateurs, en attendant son tour de veille, il se vit à plusieurs reprises violemment tiré par une main invisible et jeté au milieu de la chambre; d'autres fois il fut lancé en l'air avec un mouvement giratoire inexplicable. Ces luttes nocturnes se renouvelèrent par la suite et eurent bien des témoins. Tandis qu'il prenait les eaux à Bourbon-l'Archambault, on entendit dans sa chambre un vacarme épouvantable pendant deux nuits, comme si un voleur avait pénétré chez lui et qu'une lutte corps à corps se fût engagée. Comme on lui demandait pourquoi il n'avait pas appelé au secours, il répondit : « Je

n'ai pas besoin des secours humains, ils sont inutiles¹. »

Il est bien peu de personnes qui n'aient entendu parler des obsessions du *vénérable curé d'Ars*, qui durèrent environ trente ans. Comme elles sont plus connues, nous ne nous y arrêterons pas².

Nous en avons dit assez pour montrer la nature des obsessions et faire voir qu'il y en a toujours eu un assez grand nombre, et dans notre siècle aussi bien que dans les siècles précédents. Nous citerons cependant, pour terminer, dans tous ses détails, un exemple dont nous avons eu pleine connaissance nous-même, appartenant non plus à des âmes d'élite, mais à une personne tout ordinaire, et montrant les choses sous un jour encore quelque peu nouveau. Les choses se sont passées à Romorantin (diocèse de Blois) et nous ont été minutieusement relatées dans des lettres que nous possédons encore, lesquelles sont écrites par une personne des plus pieuses et des plus judicieuses de la ville; nous la connaissons intimement, et tous à Romorantin n'ont jamais eu pour elle que la plus grande estime. Nous donnerons dès extraits de ses lettres, en changeant seulement les noms des deux femmes, que nous ne pouvons pas encore livrer à la publicité.

Voici la première lettre; elle est datée de Romorantin le 30 septembre 1882 :

Le confesseur de Françoise Malard étant très embarrassé au sujet de ce qu'elle lui disait, en parla avec sa pleine et entière permission à M. le curé³, et tous les deux résolurent de la mettre en rapport avec moi pour vérifier ses dires. Je la connaissais comme étant très régulière aux offices de la paroisse; je l'emmenai donc après les vêpres se promener à la campagne pour la faire causer, et quoiqu'elle ne fût pas très communicative, voyant l'amitié que je lui témoignais, elle s'ouvrit à moi et me dit :

« Depuis quatre ans, je vois le démon m'apparaître sous la forme d'un homme ayant de longs cheveux et comme des griffes, et il me

1. Tiré de sa *Vie* écrite par M. l'abbé Janvier, son confesseur, dont tous ceux qui la connaissent attestent la sincérité et la perspicacité.

2. Voir sa *Vie*, par l'abbé Monnin, 2 vol. in-12, 7 fr. 50. Paris, Téqui.

3. C'était alors M. Mennier, un des prêtres les plus intelligents et les plus judicieux qu'ait jamais possédés le diocèse de Blois, et peu porté par lui-même à admettre l'extranaturel.

sollicite au mal, il me prend souvent dans ses bras, me tire de mon lit, me pose à terre sur le carreau, et là il fait de moi ce qu'il veut, d'autant plus que souvent je perds connaissance. Je reste dans cette position environ une heure, ne pouvant remuer, car il me tient fortement. Souvent il éteint ma lumière; un soir que je voulais veiller très tard pour voir ce qu'il ferait, il a éteint ma chandelle neuf fois, parce qu'à chaque fois je la rallumais; enfin la dixième fois, je me dirigeai à tâtons vers mon lit et quand je fus auprès il me tira par derrière et me fit tomber, et là j'ai perdu connaissance. Le lendemain, qui était un dimanche, ma mère, qui n'a jamais rien su, fut surprise de ne pas m'entendre me lever pour aller à la messe, et vint me trouver. Elle me vit à terre, sans connaissance au bas de mon lit, et, croyant que je m'étais trouvée mal, elle alla chercher deux voisins pour me remettre au lit, et demanda un médecin qui ne comprit rien à ma maladie et dit que c'était de la faiblesse. Je ne repris connaissance que vers le milieu de la journée. Mon confesseur m'avait recommandé de me munir d'une alène pour le piquer s'il venait à moi; j'ai voulu le faire, mais il m'a arraché mon alène des mains, et depuis ce moment-là, c'est lui qui me pique trois ou quatre fois par semaine, tantôt au côté droit, tantôt au côté gauche, tantôt ailleurs; je perds beaucoup de sang et j'ai bien de la peine à le nettoyer sans que ma mère s'en aperçoive. Un jour qu'elle était absente, je vis à côté de moi un énorme chien noir qui me suivit partout, et me regardait sans cesse pendant que je m'en allais à mon travail; il me tira même par derrière et me fit tomber; les personnes qui me virent crurent que j'avais fait un faux pas. »

Je lui dis alors : « Vous vous trompez peut-être... Si vous voulez, j'irai passer une nuit avec vous, et nous verrons. » C'était le désir de M. le curé, et elle y consentit.

Je m'y préparai par la prière, la communion, le jeûne et l'aumône, et le soir je me présentai chez elle et dis à sa mère : « Si vous voulez, je vais veiller avec votre fille, nous avons l'une et l'autre de l'ouvrage pressé, nous nous tiendrons compagnie. » Craignant qu'elle ne dit et ne fit peut-être tout cela pour se rendre intéressante, je l'observais attentivement, et j'avais continuellement les yeux fixés sur ses mains. Toutefois j'avais peur que le diable ne vînt et ne soufflât la chandelle; aussi j'avais emporté avec moi des allumettes et des bougies sur lesquelles le diable ne devait avoir aucun pouvoir. La nuit se passa assez bien, et vers cinq heures je lui dis : « Eh bien! la nuit est passée et rien n'est arrivé. » — « Je me sens toute mouillée, me répondit-elle, et le côté me fait mal », et elle se découvrit un peu pour me faire voir plusieurs trous sanguinolents au côté, comme si des sangsues venaient de la piquer, et sa chemise était pleine d'un sang tout frais ainsi que son corset.

J'ai ainsi passé avec elle de quatre-vingts à cent nuits. La seconde

• nuit, nous avons couché ensemble, et il était convenu qu'elle dormirait pendant que je veillerais. Vers minuit elle s'est écriée : « Le voilà qui veut m'emporter ! » Alors je l'ai prise et serrée fortement contre moi, et elle me dit : « Il me laisse, le voilà parti. » Plusieurs fois j'ai cousu sa chemise du bas en haut tout au long, et lui ai ficelé tout le corps et lié fortement les mains ; le bas de la chemise était aussi fortement rattaché aux pieds du lit, et le haut au chevet. Le matin, tout était défait et impossible de retrouver ni dans le lit, ni dans les coins de la maison, le moindre bout de corde.

Quand le diable venait, il s'approchait par le pied du lit, et quand François m'en avertissait, je faisais le signe de la croix et il s'en allait. Quand elle me disait : « Je me sens le côté froid », j'allumais une bougie et je la trouvais toute mouillée depuis la hanche jusqu'à l'épaule : c'était presque curieux, car elle avait dû être mouillée en droite ligne avec de l'eau, toujours du côté gauche, et le drap de dessus n'avait rien. Plusieurs fois je lui ai passé autour du corps mon cordon de saint François, un scapulaire et des médailles, ou bien le cordon de saint Thomas d'Aquin. J'entendais vers minuit un bruit léger comme le trottement d'une petite souris : j'allumais bien vite la bougie, et je voyais la chemise de François à moitié décousue, mon cordon de saint François très proprement coupé en plusieurs morceaux, ainsi que le scapulaire, les médailles et le cordon de saint Thomas disparus.

Un nuit, avec le même appareil, je lui avais fait mettre en plus un grand pantalon, puis un jupon ; le matin, le pantalon, le jupon et tout le lit étaient pleins de sang, et elle avait été piquée en plusieurs endroits. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces blessures se guérissaient comme par enchantement pour faire place à d'autres.

Elle me disait : « Quand je le vois, il est presque toujours tout nu, et il me fait de grands reproches de ce que je ne couche pas seule, parce que, quand vous êtes là, il ne peut pas faire de moi ce qu'il veut. » Plusieurs fois j'ai lié son corps à mon corps et ses bras à mes bras, et les cordes qui nous attachaient ensemble n'en étaient pas moins coupées, mais toujours de son côté, et me restaient pendues.

Nous avons passé toutes les deux ensemble plusieurs nuits de jeudi saint à l'église et je lui disais : « Si vous sentez quelque chose, vous m'avertirez », et vers le milieu de la nuit, elle me disait : « Je viens de sentir comme une souris qui m'a passé sur la jambe. » Nous sortions alors toutes les deux, et elle était pleine de sang.

Je rapportai aux prêtres tout ce qui s'était passé, et ils convinrent qu'il y avait quelque chose de satanique, et comme je les pressais de la guérir enfin, parce que c'était trop cruel de laisser souffrir ainsi une pauvre personne sans la secourir, M. le curé me dit : « Vous ne savez pas, ni moi non plus, si elle veut être guérie. » Cette parole me jeta dans l'étonnement, et je me demandais s'il était possible qu'elle con-

sentit à ces infamies. Je l'interrogeai là-dessus et elle me répondit : « J'y ai souvent pris plaisir, j'ai même souvent communiqué dans cet état mauvais, et j'y prends encore plaisir de temps en temps, et je cède à la tentation, parce qu'il me fait trop souffrir quand je ne l'accepte pas. — Cependant, lui dis-je, si vous mouriez dans cet état, vous iriez tout droit en enfer, car vous êtes bien plus coupable que si vous péchiez avec des hommes. — Je le sais bien, me répondit-elle, aussi ma conscience n'est guère tranquille. »

Voilà environ onze ans que j'ai connaissance de toutes ces choses, et il y avait alors déjà quatre ans qu'elles avaient commencé, ce qui fait environ quinze ans. Depuis environ cinq ans, elle ne le voit plus en personne, mais il la pique toujours, et elle le sent encore quelquefois venir la nuit sur elle. Elle se confesse maintenant presque tous les huit jours, et communique quelquefois, du moins quand elle n'a pas donné son consentement, car il lui arrive encore parfois de le donner, quoique bien plus rarement.

Elle m'a dit qu'il lui avait offert beaucoup d'argent si elle voulait se donner à lui, mais qu'elle n'a pas accepté et n'a jamais voulu lui faire aucune promesse.

Agréez, etc.

Céleste DUFOUR.

La seconde lettre est datée de Romorantin le 27 février 1888, et vient de la même personne :

L'obsession continue toujours, mais bien moins forte; cependant il la pique toujours, mais seulement du côté gauche, et elle répand encore bien du sang... Je lui demande si elle y prenait encore plaisir. — « Non, me répondit-elle, il m'ennuie au contraire à présent et me fait toujours bien souffrir. Je n'ai pas encore pu garder de scapulaire, il ne veut pas m'en souffrir. — Comment, lui dis-je, est-il donc venu la première fois? L'aviez-vous demandé? — Oh non! je ne savais même pas trop ce que cela voulait dire. Je l'ai accepté pourtant. — Mais au moins, n'aviez-vous pas de mauvaises pensées, de mauvais désirs que vous aviez envie de satisfaire? — Oui, dit-elle, c'est pour cela que, sur ses paroles flatteuses, je me suis amusée avec lui. J'ai été ensuite plusieurs fois demandée en mariage, et je n'ai jamais voulu me donner à un autre. »

Troisième lettre, de la même, du 21 mars 1892 :

Françoise Malard est toujours la même; elle ne consent pas, mais souffre toujours et croit que cela ne finira qu'avec elle. Elle n'a pas cru nécessaire d'en parler à son nouveau confesseur, mais sa dévotion diminue, car elle ne se confesse plus guère que tous les mois...

Quatrième lettre, du 2 novembre 1898 :

Françoise Malard est à peu près ce qu'elle était il y a six ans, elle est encore piquée par une main invisible environ trois fois par semaine et répand toujours bien du sang. « Mais pourquoi, lui dis-je, n'en parlez-vous pas à votre confesseur? Elle me répondit : « C'est inutile, puisque je n'y consens pas ; je suis trop vieille du reste à présent pour y consentir. » Et les choses en restèrent là. Eh bien! pour moi, il me semble que, quoiqu'elle n'éprouve plus de plaisir sensuel, elle n'est pas fâchée au fond que certaines relations continuent, car si elle voulait fortement les faire cesser, elle en parlerait à son confesseur et elle y arriverait en prenant tous les moyens qu'il lui indiquerait.

Mais il y a là quelque chose qui flatte son orgueil et son amour-propre! Elle n'est pas comme une autre! Il doit rester aussi en elle quelque chose de l'affection qu'elle a donnée autrefois et qui n'est pas complètement brisée. La femme est ainsi faite...

III. — *Ne pourrait-on pas expliquer tous les faits d'obsession sans admettre l'intervention sensible du démon?*

Quelques-uns l'ont soutenu. Mgr Le Camus et le Dr Le Mesnant des Chesnais ont même prétendu, d'après saint Cyprien et Théodore de Mopsueste, disent-ils, qu'il en fut ainsi de la tentation de Notre-Seigneur au désert, que le démon aurait seulement cherché à agir sur lui comme il agit sur nous, évoquant des imaginations, multipliant les illusions, et murmurant des sollicitations dangereuses.

Cette opinion est contraire : 1^o à *l'Évangile*, où tout indique une action extérieure : et les pierres que montre le démon, et le transport sur le pinacle du Temple, d'où il lui dit de se jeter en bas, et le transport sur une haute montagne, et la prostration devant lui qu'il demande ; 2^o à *l'opinion générale*, on peut même dire universelle, des Pères et des commentateurs qui, dit Maldonat, ont admis à l'unanimité ici une tentation extérieure ; 3^o au bon sens et à la raison, qui nous enseignent qu'en Notre-Seigneur les facultés sensibles étaient dans une dépendance absolue de la raison, et qu'en conséquence il ne pouvait être le jouet d'une hallucination, et ceci semble bien conforme à la foi. Impuissant donc à

troubler son imagination, le diable, pour le tenter, était réduit à le combattre en lui apparaissant extérieurement.

Si donc la tentation d'Adam, notre père commun selon la nature, et celle de Notre-Seigneur, notre père commun selon la grâce, furent extérieures et sensibles, pourquoi n'y en aurait-il pas d'autres? Pourquoi le diable y aurait-il renoncé? Et pourquoi Dieu, pour des raisons très sages, ne le permettrait-il pas quelquefois?

On comprend facilement aussi que ces sortes de tentations et d'obsessions s'adressent de préférence aux saints qui ont d'abord surmonté les tentations ordinaires; alors en effet l'esprit mauvais, en désespoir de cause, tente les grands moyens et essaie d'intimider les serviteurs de Dieu par des visions effrayantes et de les terrasser par des assauts furieux. Il n'est pas étonnant non plus que les Pères du désert aient été particulièrement en butte à ces obsessions; séquestrés en effet de toute créature et placés en dehors des appâts du vice et des séductions du péché, ils n'offraient aucune prise au diable, qui en était réduit à les assaillir en face et comme à visage découvert. Il en était de même des saints et saintes qui avaient toujours été, dès leur bas âge, des anges de pureté et sur qui par conséquent les séductions ordinaires n'avaient absolument aucune prise.

On comprend aussi que le démon ait voulu attaquer certains pécheurs parfaitement convertis pour les ramener comme de force à lui, et aussi d'autres qu'il avait peur de voir s'adonner entièrement à la sainteté; et enfin que pour plusieurs il ait réservé ces assauts-là pour les derniers instants, afin de troubler leur agonie, quand il ne lui restait plus que peu de temps, et que Dieu de son côté l'ait permis pour augmenter leurs épreuves, et ainsi leur récompense et leur gloire.

Nous avouerons cependant très volontiers qu'il est certaines obsessions qui n'ont rien eu d'extérieur, et qu'on doit même y ranger toutes celles où les choses extérieures et sensibles ne sont pas évidentes et prouvées, parce qu'il ne faut point admettre sans raison et sans preuves l'extraordinaire

ou l'extranaturel, d'autant plus qu'il y a bien des personnes dont l'imagination est assez facile à troubler.

Mais quand il est évident qu'il n'y a rien d'humain et que les faits sont bien certains et ne peuvent être sérieusement ni niés, ni contestés; quand il s'agit d'hommes comme saint Antoine ou saint Benoît, ces patriarches de la vie religieuse dont tous admiraient la sagesse, que les philosophes visitaient pour les consulter, dont les païens eux-mêmes cherchaient à toucher les vêtements, à qui les empereurs ou les rois écrivaient pour se recommander à leurs prières, eux et leur famille¹; quand enfin ces obsessions ont eu un grand retentissement extérieur, quand aux environs tous étaient à même de voir et d'entendre, et quand tous voyaient et entendaient la même chose, et l'attestaient, au besoin même, par serment, comment expliquer tous ces faits sans l'intervention sensible du démon? La chose serait beaucoup plus extraordinaire et extranaturelle que cette intervention sensible. Disons même que ce serait alors vraiment miraculeux.

Mais peut-on admettre qu'un être aussi fin et intelligent que le démon recoure à des apparitions souvent si grotesques et si ridicules? — Pourquoi pas? Le vieux serpent n'est pas libre d'agir comme il veut, Dieu lui impose des limites et le force à ramper et à manger la terre; mais sa malice est telle et sa haine si grande que, quand elles ne peuvent se traduire que par des haines grotesques et des grimaces, incapables de se contenir elles éclatent quand même; et le diable au moins affirmera sa force et son action, il arrivera à troubler certaines âmes, à les vexer, et à en faire pécher quelques-unes. C'est ce qu'il veut.

IV. — *Les copulations sexuelles.*

Quant aux *copulations sexuelles* dans lesquelles on appelle *incube* le diable quand il joue le rôle de l'homme, et *succube*

1. Il est à remarquer que les plus fortes obsessions ont été dirigées contre des personnages remarquables par leur sainteté, leur jugement, leur perspicacité, leur bon sens pratique, leur caractère mesuré et peu impressionnable aux choses imaginatives.

quand il remplit les fonctions de la femme, Gorres cherche à tout expliquer par des illusions provenant cependant du démon. Toutefois un certain nombre de faits cités par lui disent quelque chose de plus; nous croyons donc que, même à s'en tenir à Gorres, il faut reconnaître ici trois genres de faits.

Les premiers ne renferment guère qu'une espèce de surexcitation ou d'inflammation des organes sexuels, et de satisfaction dans les puissances intérieures qui y correspondent, et cela dégénère parfois en hystérie libidineuse excessivement difficile à guérir, et le démon peut bien y être pour quelque chose.

Les seconds proviennent d'une véritable illusion démoniaque; alors l'imagination surexcitée et troublée représente les choses comme si elles étaient réelles. La personne sent comme quelqu'un qui la saisit, qu'elle croit voir par moment, et qui accomplit avec elle les actes copulatifs ou d'autres actes impurs, et elle n'est plus maîtresse d'elle-même, d'autant plus que les jouissances sexuelles sont surexcitées en elle et qu'elle s'y affectionne singulièrement. Par la raison qu'il ne faut admettre l'extraordinaire et l'extranaturel que quand il est bien certain et prouvé, nous ne demandons pas mieux que de nous en tenir à cette opinion quand elle peut suffisamment expliquer les faits.

Mais il y a certainement un troisième genre de faits, où il faut admettre apparition réelle et copulation réelle. Alors l'imagination n'est pas surexcitée et jouit même d'un certain calme; la personne ne voudrait point d'abord du démon, mais elle finit par être dominée par lui, parce qu'elle s'y est donnée auparavant plus ou moins, elle en souffre même beaucoup, mais elle n'est pas la plus forte. Dans ces cas-là, le démon joue bien plus souvent le rôle d'incube que celui de succube, soit parce que par orgueil il aime mieux jouer le premier rôle, celui qui domine l'autre, que le second; soit parce que l'homme passionné est ordinairement assez fort et assez hardi pour se procurer près d'une femme la satisfaction qu'il veut, tandis que la femme plus craintive ne l'ose pas

toujours, et qu'elle regarde quelquefois comme un honneur de copuler avec le démon ¹.

Disons même qu'il est impossible de nier ce genre de faits après les témoignages si nombreux, si clairs et si frappants des saints Pères. Qu'il nous suffise de citer les paroles de saint Augustin : « Les faits de démons incubes ou succubes sont si multipliés qu'on ne saurait les nier sans impudence ; l'autorité de tant de personnages graves, les récits de faits indiscutables tant chez les peuples civilisés que chez les peuples barbares, les aveux enfin de plusieurs milliers de personnes doivent être pris en considération. » (*De Civit. Dei*, vx.)

V. — *Conclusions pratiques.*

Elles découlent de ce que nous avons dit.

Le confesseur ne doit jamais repousser durement une personne qui se croit obsédée, mais au contraire avoir compassion d'elle ; et cependant ne pas admettre trop facilement les faits, les étudier d'abord avec soin et sans parti pris, puis les peser et les juger de son mieux, en admettant le moins d'extraordinaire et d'extranaturel possible ; mais ne jamais décourager la personne qui s'adresse à lui, lui inspirer au contraire la haine du péché et du démon, et la volonté bien déterminée de briser toute affection désordonnée, de combattre à outrance et de ne jamais admettre ce qui n'est pas bien ; l'exciter à se confesser souvent, et gagner assez sa confiance pour qu'elle lui fasse des confessions bien franches ; chercher après cela à la rendre humble et mortifiée ; lui ins-

1. Utrum prolem ex hujusmodi congressu dæmonis cum muliere nasci possibile sit? — Saint Thomas répond, avec beaucoup de raison, que le démon n'ayant pas la puissance divine ne saurait créer, et qu'étant esprit il ne saurait engendrer. Mais le pourrait-il à l'aide du corps sous lequel il apparaît? Alii negant simpliciter. Quibusdam vero videtur quod generare potest, non quidem per semen ab eo aut a corporibus assumptis decisum, sed per semen alicujus hominis ad hoc acceptum (utpote quod unus et idem dæmon sit ad virum succubus, et semen ab eo receptum in mulierem transfundit ad quam fit incubus). Sed proculdubio generatio tali modo facta, virtute humani seminis fit; unde homo sic genitus non esset filius dæmonis, sed viri cujus fuit semen acceptum. — Et quoad seminis translationem, notat idem Doctor quod dæmon, sive per velocitatem motus, sive per aliqua fomenta, remedium adhibere potest ne seminis minuat vis fecundativa. (*De Potent.*, q. vi, art. 8; *S. Theol.*, 1^a p., q. ii, art. 3.)

pirer encore une grande confiance et une grande dévotion à Marie, au Sacré-Cœur de Jésus et au signe de croix; recourir aux exorcismes privés (dont nous parlerons dans le chapitre suivant), selon qu'il le jugera prudemment utile. Il devra en être de même de la sainte communion, qu'il pourra quelquefois permettre très fréquente ou assez rare selon les circonstances et d'après ce qu'il croira le meilleur pour l'obsédé.

CHAPITRE IX

POSSESSIONS DIABOLIQUES

Nous allons d'abord tâcher de nous rendre compte de ce qu'est la possession diabolique; puis l'établir par des faits, dont nous discuterons les principaux; enfin nous étudierons les exorcismes et les différents remèdes à employer dans les cas de possession.

I. — *Qu'est-ce que la possession?*

I. Ici la possession est l'état d'une personne actuellement sous la puissance du démon qui est entré en elle, qui parle et agit par elle, et s'est saisi pleinement de toutes ses facultés inférieures et des membres de son corps.

Les natures corporelles peuvent agir les unes sur les autres, et les plus fortes dominer les plus faibles. Il doit en être de même des natures spirituelles ou intelligentes, qui peuvent se compénétrer jusqu'à un certain point, sans cependant se fondre ensemble. C'est ce qui montre que le démon, étant un esprit supérieur au nôtre, peut le dominer et le saisir jusqu'à un certain point, surtout dans ses facultés inférieures qu'il peut dominer de beaucoup, et à plus forte raison dans ses organes et les membres de son corps, Dieu

ayant fait les corps pour être régis par les esprits, comme nous l'avons dit au chapitre I^{er}.

Cependant le démon n'arrivera jamais à absorber ou détruire la personnalité de l'homme et à lui substituer la sienne propre, parce qu'alors il y aurait destruction de notre être propre, ou au moins une confusion absolument contraire à l'ordre établi par Dieu, qui lui-même ne veut jamais enlever à qui que ce soit sa personnalité, ni violer le sanctuaire de la liberté humaine, ni contraindre la volonté à faire des choses qu'elle ne veut pas. A plus forte raison donc le démon ne pourra jamais forcer la liberté et la volonté humaines et exercer un empire complet sur elles; il pourra seulement par le moyen des sens qu'il gouvernera, les endormir ou les assoupir, comme elles le sont dans le sommeil, et alors l'homme ne portera aucune responsabilité de ce qui se passera dans cet état, à moins qu'il ne l'ait voulu quand il avait conscience de lui-même. C'est si vrai que rendu à lui-même le possédé, généralement au moins, ne conserve aucun souvenir de ce qui s'est passé en lui dans l'état de possession; c'était un autre qui agissait en lui à son insu.

Dieu fit voir à sainte Hildegarde que le démon n'entrait point dans le possédé avec sa propre forme, mais le pénétrait comme de son ombre pour le faire agir et parler sans qu'il s'en doutât ou s'en aperçût, au moins d'une manière réflexe. C'est pour cela que les possédés, même quand ils disent ou font des choses absolument contraires et répugnantes à leurs idées et manières d'agir habituelles, n'en paraissent aucunement étonnés.

Lorsque le démon s'empare des puissances motrices pour les faire servir à ses fins, dit Gorres, il peut agir sur elles soit en doublant leur énergie, soit au contraire en l'affaiblissant — Dans le premier cas, il produit des opérations qui dépassent la mesure ordinaire, et qui se manifestent au dehors soit par des phénomènes terribles, d'une nature sauvage, quand les possédés, par exemple, transportés d'une aveugle rage, se jettent sur ceux qui les entourent, se déchirent eux-mêmes, bouleversent ou brisent tout autour d'eux; ou bien par des phénomènes tout à fait extraordinaires, quand, par

exemple, ils sont élevés au plafond d'une chambre ou se replient entièrement sur eux-mêmes, etc. — Dans le second cas, les puissances ainsi affaiblies ou liées par le démon sont réduites à une inaction complète ou ne produisent que des mouvements imparfaits; par exemple, le possédé devient sourd, muet, ou ne prononce que des sons inarticulés, etc.; cela quelquefois arrive subitement après des mouvements violents et saccadés.

Il en est de même des organes de la nutrition. Il est des possédés qui sentent une faim que rien ne peut rassasier, et qui dévorent tout ce qui se présente à eux; d'autres qui éprouvent au contraire un dégoût profond pour tout aliment, et ce sont quelquefois les mêmes personnes qui passent ainsi d'un extrême à l'autre; on a remarqué aussi que bien des possédés écumaient par la bouche, comme des chiens enragés.

On en voit aussi qui, par suite de l'altération des poumons, émettent comme des flammes par la bouche, et exhalent une odeur de soufre. On a remarqué également que quand c'était le diable qui parlait par la bouche des possédés, leur voix n'avait plus du tout le même timbre, mais en prenait un tout particulier, bref et saccadé, que l'homme aurait peine à imiter; d'autres fois ils imitent le cri de certains animaux, et en font entendre plusieurs à la fois, et même plusieurs voix plus ou moins humaines.

On a constaté enfin des altérations singulières et en sens contraire sur les organes génitaux, sur le système nerveux et sur la circulation du sang, aboutissant soit à un sommeil léthargique, soit à une insomnie prolongée.

Il faut bien observer que chez la plupart des possédés, la possession n'est pas continuelle, mais seulement passagère et les reprenant de temps en temps à l'improviste, et quand ils s'y attendent le moins; et en dehors de la possession ils reviennent complètement à leur état habituel.

Disons enfin que le bon Dieu ne permet pas généralement au démon de faire durer cet état trop longtemps, comme il ne lui permet pas de posséder beaucoup de personnes, mais seulement un très-petit nombre, et encore pour celles-là il

limite singulièrement sa puissance naturelle, car Dieu aime infiniment plus l'homme que le diable ne peut le haïr : aussi la plupart du temps les possessions tournent au bien spirituel des possédés.

II. Les *causes* qui donnent lieu à la possession sont multiples et quelquefois bien difficiles à connaître. La malice des démons est bien la première, il faut ensuite la permission de Dieu. Les démons ne sont pas sans étudier les caractères qui y sont plus aptes, et comme prédisposés. Le tempérament le plus accessible aux opérations de ce genre est assurément, disent les auteurs, le mélancolique, parce que c'est lui qui s'ouvre le plus largement aux influences du dehors, et chez qui les extrêmes opposés se retrouvent le plus facilement; le colérique vient tout après lui et le flegmatique occupe le dernier rang.

Mais pour que le démon puisse posséder une personne, il faut encore autre chose; par exemple, un sort jeté sur elle ou contre elle, est un stimulant pour le démon. Mais on reconnaît généralement qu'il faut aussi, du moins presque toujours, une faute de la part de la personne elle-même, soit de colère, soit de désir de vengeance, soit d'impureté, soit de sensualité, soit de curiosité, soit d'orgueil. Il n'est point nécessaire que cette faute soit grave, mais au moins ordinairement Dieu attend quelque faute de la part de cette personne pour permettre au démon de s'en emparer; et si cette faute est légère, c'est pour la lui faire mieux expier et la faire arriver à une plus grande sainteté. Nous croyons cependant que Dieu a dû permettre quelques possessions sans qu'une faute ait été commise comme cause préalable ou occasionnelle, mais alors c'est que le possédé en devait tirer de grands fruits pour le bien de son âme.

II. — *Les faits de possession.*

Les faits en général ne sauraient être niés, car il y a toujours eu des possédés. — Il y en avait beaucoup du temps de Notre-Seigneur, comme les saints Évangiles en font foi;

on peut bien croire qu'il y en eut davantage qu'auparavant, parce que le démon qui croyait bien que sa puissance allait être brisée en partie, fut emporté à une rage plus grande. Mais ce n'était point une innovation; chez les Juifs personne n'en était étonné; c'est donc qu'il y en avait toujours eu.

La preuve encore, c'est qu'il y avait dans l'ancienne loi des sortes d'exorcismes pour chasser les démons, et quand les Pharisiens disent que c'est par Béezébub, prince des démons, que Jésus les chasse, il leur répond : « Si c'est par Béezébub que je chasse les démons, par qui vos enfants les chassent-ils ? »

Il y en avait *chez les païens* : les Actes des martyrs citent un grand nombre de possédés délivrés par eux et convertis.

Il y en eut du *temps des Pères de l'Église*. Saint Jérôme qui, certes, n'était pas un petit esprit, en raconte plusieurs faits dans la vie de saint Hilarion¹. Saint Hilaire, saint Paulin, saint Jean Chrysostome rapportent des faits du même genre dont ils avaient eu parfaite connaissance. Saint Sulpice-Sévère, dans la vie de saint Martin, raconte aussi bien des faits semblables, dont il pourrait, dit-il, citer des milliers de témoins. Les possédés étaient enlevés en l'air, où ils restaient longtemps les bras étendus, sans aucun soutien visible; les démons exorcisés par le saint poussaient d'horribles rugisse-

1. L'un des premiers citoyens de la ville d'Ayla, nommé Orion, étant possédé par une légion de démons, fut amené, chargé de chaînes, devant le saint. Dès qu'Orion l'aperçoit, il se jette sur lui et le soulève très haut en l'air. Tous les assistants poussent des cris, craignant que ce corps exténué par les jeûnes ne soit brisé; mais le saint leur dit en souriant : « Laissez-le faire », puis il met une main sur les cheveux d'Orion et de l'autre saisit ses mains, en disant deux fois aux démons : « Soyez tourmentés ! » Orion pousse alors de grands cris, le derrière de sa tête se renverse et touche la terre et il pleure, puis on entendit sortir de sa bouche comme différentes voix et les cris confus d'une grande foule. Ce fut tout; il était délivré. — Un jeune officier des gardes de l'empereur Constance étant possédé, obtint de lui la permission de se rendre près d'Hilarion. Le saint commande à toute sa suite de se retirer et ne garde que ceux qui l'accompagnaient de plus près. L'officier est alors enlevé en l'air par le démon, et quoiqu'il ne le sache aucunement, il se met à parler très purement le syriaque, et le démon avoue qu'il est entré contrairement par des charmes. « Je ne te demande pas comment tu es entré, réplique Hilarion, je te commande de sortir. » Et de suite l'officier fut délivré. — Un autre possédé, nommé Marsitas, brisait ses chaînes et blessait tout le monde, comme un taureau furieux. Quand il est conduit près d'Hilarion, les cénobites eux-mêmes sont épouvantés à la vue de ce furieux qu'une foule de gens contiennent à peine. Néanmoins, Hilarion commande de le délier : « Baisse la tête, lui dit-il, et viens ici. » Le possédé obéit en tremblant. Le saint ayant ensuite exorcisé le démon, renvoya cet homme parfaitement guéri.

ments et déclaraient s'appeler, l'un Jupiter, l'autre Mercure, etc., et le saint renvoyait tous les possédés entièrement délivrés.

Les possessions furent très fréquentes *au moyen âge*, et les écrits de saint Pierre Damien, de Pierre le Vénérable, de saint Odilon, de saint Odon, de saint Bernard, etc., qu'on ne saurait suspecter de mensonge, ni même d'exagération, en rapportent bien des exemples¹.

Dans l'*ère moderne*, les possessions ne furent pas moins nombreuses qu'au moyen âge. Nous citerons seulement et discuterons, au moins quelque peu, les trois principales.

Celles de Loudun d'abord. Il y a là deux choses à examiner : les possessions elles-mêmes et le sort jeté par Grandier. Les possessions sont vraiment indéniables; aussi n'ont-elles été contestées que cinquante ans après le calviniste Aubin, sans renseignements, sans vraisemblance, sans preuves, et cependant c'est lui que suivent encore nos esprits forts. Les possessions durèrent six ans entiers; les quatorze religieuses Ursulines du couvent de Loudun furent possédées. Elles appartenaient aux grandes familles de France, et c'étaient d'excellentes religieuses. Après que le démon fut chassé, sous la direction du P. Surin, elles devinrent des saintes. Assurément elles n'ont pas voulu jouer la possession. Pourquoi en effet l'auraient-elles fait? Pour être méprisées, passer pour folles, perdre toutes leurs élèves et se voir réduites à la misère? (Car tout cela arriva.) Et comment pendant toute leur vie, et même à l'heure de la mort, pas une ne se serait-elle démentie?

Mais en supposant même par impossible qu'elles eussent voulu jouer la possession, elles n'auraient jamais pu réussir.

1. On amène un jour à saint Bernard une femme de haute condition, très âgée et depuis longtemps possédée du démon. A peine pouvait-elle respirer. Privée de la vue, de l'ouïe et de la parole, agitée de convulsions violentes, elle tirait tellement la langue qu'elle semblait un monstre et non une femme. Saint Bernard exhorta le peuple à prier avec ferveur, ce qu'il fit lui-même, puis il commença la sainte messe. Après le *Pater*, mettant la sainte hostie sur la patène, il la tint élevée au-dessus de la tête de cette femme, en disant : « Esprit malin, voici ton juge... C'est par sa puissance terrible que je te commande de sortir du corps de sa servante. » Le démon alors la tortura d'autant plus terriblement qu'il se sentait forcé de la quitter. Le saint remonta à l'autel et, après la fraction de l'hostie, donna la paix au diacre qui la communiqua au peuple, et à l'instant même la possédée fut complètement guérie.

Comment en effet échapper toutes à la vigilance de tant de témoins, observateurs clairvoyants, prêtres, magistrats, médecins? Treize juges choisis parmi les plus capables, cinquante médecins, le commissaire royal de Laubardemont, Gaston d'Orléans frère du roi, les examinent tous de près, interrogent et usent de tous les moyens en leur pouvoir pour arriver à la vérité, et finalement tous sont convaincus qu'il y a vraie possession, et signent des procès-verbaux différents, mais arrivant tous à la même conclusion. Des savants viennent aussi à Loudun pour se rendre compte des choses, ils interrogent les religieuses en latin, en grec, en turc, en arabe, etc., et reçoivent toujours une réponse exacte des religieuses dans la langue où elles sont interrogées. L'exorciste leur commande intérieurement seulement, et il obtient une obéissance complète et immédiate. Puis, comment des religieuses auraient-elles pu s'élever en l'air et y rester longtemps sans point d'appui, se ployer, sans manquer à la modestie, le corps de toutes sortes de manières, que les plus habiles jongleurs seraient absolument incapables d'imiter?

Il y eut beaucoup d'exorcismes, et chacun affaiblissait la force du démon, mais sans le faire sortir, car il était de la gloire de Dieu que les démons ne sortissent pas de suite¹. Les religieuses y gagnèrent de leur côté beaucoup en humilité, en abnégation, en obéissance, en piété et en sainteté.

Ces possessions donnèrent lieu aussi à bien des conversions. Mylord Montaignu et d'autres gentilshommes anglais,

1. L'un d'eux fit même cette déclaration : « Je voudrais bien sortir, car je souffre plus même qu'en enfer, puisqu'on me méprise et qu'on me force d'agir pour la gloire de Dieu; mais je suis forcé de rester encore, car si nous étions sortis dès le premier exorcisme, on aurait nié la vérité de la possession. » Un autre voulait, comme signe de départ définitif, écrire son nom sur la main de la religieuse, afin, disait-il, qu'au moins son nom fût porté dans le ciel; mais il fut forcé, en sa place, d'écrire le nom de saint Joseph d'une manière très visible, en caractères rouges parfaitement marqués. Un autre, après les plus vives résistances, fut obligé d'écrire le nom de Marie. Un autre ne partit qu'après une rude discipline que le P. Surin avait ordonnée à la religieuse jusqu'à ce qu'il fût parti. « Le fouet à moi! s'écria le diable, non, non! » La religieuse obéissante se donna la discipline pendant près d'une heure; elle était tout en sang et le diable résistait toujours; elle s'arrêtait enfin, épuisée, pour aller retrouver le P. Surin quand elle se dit à elle-même : « Eh bien! non, je n'irai pas, je suis une lâche il m'a dit de me la donner jusqu'à ce qu'il lût parti, j'obéirai, dussé-je en mourir! » (Voilà ce qu'étaient ces religieuses.) A peine eut-elle recommencé qu'elle se sentit complètement délivrée. Enfin, le dernier démon ne quitta la place que quand la mère supérieure, sur la demande du P. Surin, eut fait vœu de demander, pour être humiliée, à n'être plus que simple Sœur converse.

protestants, se sentirent singulièrement ébranlés après avoir vu ce qui se passait là, et ils en donnèrent l'attestation au greffe; le lendemain, mylord Montaigu vint trouver le P. Surin, pour lui dire qu'après de tels miracles il se faisait catholique; il alla ensuite à Rome auprès du pape Urbain VIII et fut ordonné prêtre. D'autres protestants anglais et français, qui avaient aussi été témoins de ce qui se passait à Loudun, l'imitèrent dans sa conversion. Des incrédules et des impies revinrent à la foi et aux pratiques religieuses par suite de ce qu'ils avaient vu là et entendu, et parmi les conversions les plus éclatantes on peut citer celle si connue de M. de Quériolet, jusqu'alors un des impies les plus forcenés qui aient jamais existé. D'autres se trouvèrent singulièrement raffermis dans la piété et amenés à une vie vraiment sainte; de sorte que cette possession tourna grandement à la gloire de Dieu. Aussi Bossuet, que personne n'accusera jamais d'être un petit esprit, était pleinement convaincu, ainsi que tous les grands évêques de ce temps-là, de la vérité de cette possession.

(A suivre.)



VARIÉTÉS

MADAME D'ESPÉRANCE

M^{me} d'Espérance, lors de son voyage à Oberammergau, en juin dernier, vint passer deux jours avec ma femme et moi, à notre grand plaisir. Je portai la conversation, entre autres, sur la possibilité de séances nouvelles, dans l'intérêt de la science, mais à cet égard tout espoir doit être abandonné. La raison en est la ferme conviction où se trouve M^{me} d'Espérance qu'une semblable série d'expériences serait préjudiciable à sa santé actuellement bien rétablie. Entre autres ennuis, attaques et dommages auxquels sa médiumnité l'avait exposée, il y a surtout deux faits qui ont causé un si grand préjudice à sa santé que, malgré son dévouement habituel, elle ne voudrait plus sous aucun prétexte courir des risques semblables.

Le premier de ces faits se produisit à l'époque où M^{me} d'Espérance vivait en Angleterre ; il concerne la séance où la figure matérialisée d'Yolande fut saisie brutalement. Il en résulta non seulement une sensation momentanée d'agonie et de terreur mortelle, mais une maladie grave et prolongée. Le second fait, de nature vraiment extraordinaire, se rapporte à une dématérialisation partielle subie, la disparition de toute la partie inférieure de son corps ayant été constatée par plusieurs assistants. Pendant la maladie de deux ans consécutive à ce phénomène si inattendu et si malheureux, ses cheveux devinrent tout blancs, puis tombèrent. Ma femme fut très heureuse de voir qu'aujourd'hui M^{me} d'Espérance possède une chevelure foncée, contrastant avec les cheveux presque blancs qu'elle portait en été 1894, neuf mois après la malheureuse séance d'Helsingfors.

Qui pourrait se porter garant que même dans des séances

tenues avec des personnes sceptiques, le mieux intentionnées, elle ne courrait pas le risque d'une nouvelle mésaventure? En dépit de toutes les précautions prises, quelque phénomène fâcheux inattendu pourrait se produire. Les personnes sérieuses, celles qui ne rejettent pas avec dédain tout témoignage humain, trouveront dans les ouvrages déjà publiés un nombre suffisant de preuves en faveur de la réalité des manifestations... Cependant M^{me} d'Espérance était disposée à faire une exception dans un but de charité... L'offre qu'elle fit ne put se réaliser...

Je me suis entretenu avec M^{me} d'Espérance de deux sujets qui, à mon avis, présentent un intérêt général. Je lui racontai entre autres que le fragment de voile que j'avais coupé à l'une des séances d'Helsingfors était encore intact, alors que, dans la règle, les substances matérialisées disparaissent plus ou moins vite; elle m'apprit alors que les objets de cette nature persistent toujours du moment qu'ils ont passé entre beaucoup de mains ou ont été souvent maniés. Je voulus aussi savoir d'elle comment il se faisait que Carl du Prel ne se fût pas encore manifesté, d'autant plus que durant sa vie il avait souvent affirmé son intention de se manifester après la mort, si cela lui était possible. M^{me} d'Espérance répliqua que, selon son expérience personnelle, il était de règle qu'il pouvait se passer des années avant qu'un esprit dégagé pût se communiquer avec succès, d'ailleurs il se peut que du Prel n'ait pas encore trouvé le médium qui lui convient. Son propre père, qui s'était trouvé dans la plus étroite affinité avec elle, ne put se manifester que six années après sa mort, et encore fut-ce par un autre médium; au bout de vingt-cinq ans seulement, il put se communiquer par sa fille cependant douée d'une si puissante médiumnité. En ce qui concerne du Prel, il se peut encore qu'actuellement il soit trop occupé de problèmes nouveaux pour songer à se manifester dans le plan terrestre.

Pour conclure, je saisis cette occasion pour répéter quelle impression favorable produisent les manières affables, franches, loyales et calmes de M^{me} d'Espérance sur tous ceux qui ont le bonheur de la connaître. Le Dr Egbert Müller a donné un curieux témoignage de la valeur de cette femme

exceptionnelle, en disant il y a quelque temps que, tout convaincu qu'il est que les phénomènes spirites sont l'œuvre de Satan, il doit faire une exception pour ceux qu'elle a produits

(*Light*, 1^{er} septembre.)



L'ENFER CHINOIS

On sait que le soulèvement de la Chine est dû, pour une grande part, au fanatisme religieux.

Nous n'avons pas ici l'intention d'expliquer les particularités des croyances des Boxers; voici, à titre de curiosité, leur théorie de l'enfer, que Confucius avait un peu négligée et qui est par conséquent plutôt traditionnelle que dogmatique.

Sitôt dépouillée de son enveloppe humaine, l'âme chinoise est recueillie par des démons qui parcourent l'espace munis d'une chaise à porteurs. Ils installent l'esprit défunt dans leur palanquin et cinglent à toute vitesse sur l'enfer, où ils sont reçus, dès le seuil, par le dieu du Destin. L'enfer chinois est divisé en une foule de compartiments. A la tête de chaque division se trouve un juge président entouré d'un nombreux état-major d'assesseurs, de substituts et d'officiers judiciaires de tout ordre. Dans chaque division l'on juge un crime bien défini : le meurtre, le vol, le blasphème. Les châtiments diffèrent d'une division à l'autre. Ils consistent en supplices douloureux et éternels. Les menteurs sont parmi les plus maltraités : un démon farouche les assomme méthodiquement, à la gloire de la Vérité.

Des cas fort embarrassants peuvent laisser les juges perplexes. L'âme dont il s'agit d'apprécier le passé terrestre compte parfois à son actif autant de bonnes actions que de mauvaises. Dans ce cas, on la renvoie sur terre et le dieu du Destin lui octroie, par une grâce spéciale, diverses occasions

de faire le bien. Si elle n'en profite pas, elle passera toute une existence d'homme dans un corps difforme ou malade. Les pauvres diables atteints d'une affection incurable passent en Chine, pour expier de la sorte un grand péché commis dans une existence antérieure. Si une femme observe sur terre une conduite exemplaire, elle renaîtra avec une figure d'homme : c'est monter en grade. Suivant les philosophes chinois, la vertu est du sexe masculin ; le crime du sexe féminin.

Ce n'est là qu'une opinion des philosophes chinois. Et ils ne sont pas infaillibles, non plus que les dieux qu'ils ont créés à leur image. Les Yu-Li citent le cas d'une erreur judiciaire qui provoqua jadis un scandale terrible dans l'enfer chinois : un homme vertueux, qui avait passé sa vie dans le culte de la justice et de l'honneur, fut soumis, par la faute d'un démon mal familiarisé avec la topographie de l'Hadès jaune, à une série d'horribles châtiments. Afin d'éviter toute réclamation, les juges infernaux font absorber à l'âme qui attend leur sentence une tasse de « thé d'oubli », breuvage merveilleux qui lui ôte complètement la mémoire. La croyance au thé d'oubli est très répandue dans le Céleste-Empire.

(Autorité du 10 août.)



LE RÊVE PRÉMONITOIRE DU D^r GIBIER

Le Dr Gibier, spirite français bien connu, fondateur de l'Institut Pasteur de New-York, est mort récemment d'accident. Il souffrait depuis douze jours d'un lumbago et dans la première nuit où il put trouver du sommeil, après cette rude atteinte, il fit le rêve qu'il se trouvait en voiture seul, qu'il était lancé dehors et tué. Le lendemain matin il parla de son rêve à sa femme qui en fut très effrayée, mais il rit de sa

frayeur. Le même jour il sortit en voiture non pas seul, mais avec sa belle-mère: son attelage s'emporta et il fut précipité sur le sol et tué.

(*Light*, 7 juillet.)

UNE PROPHÉTIE

Dans le premier quart du vingtième siècle, de grands bouleversements se produiront en Europe. Les gouvernements républicains seront la règle, les monarchies l'exception. Au début du premier quart du siècle, la reine Victoria mourra soudainement. Le prince de Galles montera sur le trône, mais périra peu après de mort violente. Le duc d'York lui succédera et sera le dernier des monarques d'Angleterre. Dans une quinzaine d'années la république sera établie dans ce pays. Dans l'intervalle la Grande-Bretagne aura perdu les Indes. Après cette perte, la puissance de la Grande-Bretagne déclinera rapidement. La France jouira d'une paix et d'une prospérité relatives, avec un gouvernement républicain qui persistera pendant vingt-cinq ans au moins. — La prophétie émane d'un personnage de Washington, écrivain et fonctionnaire éminent.

(*Light*, 9 mai, d'après *Religiophilosophical Journal*.)

ALPHABET DES HABITANTS DE MERCURE

Voici ce que dit M. Erny, en faisant allusion à l'alphabet de la planète Mars, dont parle M. Flournoy dans son livre : *Des Indes à la planète Mars* :

« Cela ne m'a pas étonné, car j'ai eu occasion de voir l'alphabet des habitants de Mercure, obtenu par les Brahmes, grâce à leur procédé psychique qui consiste en ceci : dans plusieurs villes de l'Inde, ils envoient des yoguis ou adeptes entraînés à opérer facilement la sortie de leur corps astral ; les brahmes ordonnent à chacun de ces yoguis de se transporter sur telle ou telle planète (comme par exemple Mercure) et d'y faire telles ou telles observations qu'ils contrôlent les unes par les autres et qui leur fournissent ainsi une base solide.

« C'est grâce à des documents brahmaniques, ajoute M. Erny, que j'ai pu avoir des alphabets lunaires (alphabets des habitants de la lune), planète qui, contrairement aux dires de nos savants, est parfaitement habitée, mais du côté qui n'est jamais tourné vers la terre. On sait que la lune ne nous montre invariablement qu'un côté de sa sphéricité ; aussi ne peut-on faire d'observations astronomiques que de ce côté, tandis que l'autre, qui échappe à l'œil humain, peut être vu et examiné par l'œil psychique des yoguis. »

(*Paix universelle*, 15 juillet.)

LES DERNIERS ENFANTS PRODIGES

Si incroyable que cela paraisse, l'Université de la Nouvelle-Orléans vient de délivrer un certificat médical à un étudiant

de *cinq ans* et nommé Willie Gwin. Les examinateurs ont ensuite déclaré en séance publique que le jeune Esculape était le plus savant ostéologue auquel ils eussent jamais délivré un certificat. Willie Gwin est le fils d'un médecin connu.

A ce propos, les journaux transatlantiques publient une liste de leurs enfants prodiges.

L'un d'eux, à peine âgé de onze ans, a récemment fondé un journal appelé *The Sunny Home*, qui dès le troisième numéro tirait déjà à vingt mille exemplaires. Pierre Loti et Sully Prudhomme sont les collaborateurs du Chatterton américain.

Parmi les prédicateurs célèbres des États-Unis on cite le jeune Denis Mahan, de Montana, qui dès l'âge de six ans (il en a actuellement neuf) étonna les fidèles par sa profonde connaissance des écritures et par l'éloquence de son verbe.

Parmi les *boys* prodiges du nouveau monde, il faut en citer un autre, l'ingénieur George Steuber, qui compte treize printemps, et Harry Dugan, le plus fameux voyageur de commerce des États-Unis, qui n'a pas encore atteint sa neuvième année. Harry Dugan vient de faire une tournée de mille milles (environ seize cents kilomètres) à travers la République étoilée, où il a fait des affaires colossales pour la maison qu'il représente.

En Europe les enfants prodiges sont rares. L'Allemagne cependant se vante d'avoir donné le jour à Henri Weber, un émule de Mozart qui, quoique à peine âgée de sept ans, a déjà composé plusieurs remarquables sonates et « fughette » et termine un opéra qui, dit-on, étonnera le monde musical.

En Victor Righetti, l'Italie peut se glorifier d'avoir produit un grand sculpteur de dix ans, dont la dernière œuvre, la *Madone et l'Enfant*, touche au sublime de l'art.

(*Soir*, de Bruxelles, du 26 juillet; le *Messenger*, 1^{er} septembre.)

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Je n'ai certes pas la prétention d'avoir un « cœur d'éponge » ni d'être « meilleure qu'une oie », comme la grand'mère de l'étonnant couple Le Teutrois, auteur de l'article intitulé : Mgr Auguste Jean III, roi de France, paru dans le numéro d'août de votre revue. Cependant je crois être assez au courant des faits historiques concernant l'extinction de la branche aînée des Bourbons pour que vous veuillez bien me permettre également de traiter cette question, aussi brièvement que possible. Un second article me suffira pour compléter celui que je vous envoie aujourd'hui, et pour rétablir la filiation de la famille Naündorff, singulièrement embrouillée par les fidèles de Jean III.

Cette question, un peu oubliée au milieu de tant de préoccupations plus importantes, est remise à l'ordre du jour par la publication de la *Correspondance intime de Naündorff*, que vient de faire paraître M. Otto Friedrichst, et dont plusieurs journaux, les *Débats* entre autres, se sont occupés.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

E. LE NORMANT DES VARANNES.

Je crois que *Louis XVII Jean III* vaudrait mieux que le titre que j'avais mis en tête de ma première page.

Le Gérant : P. TÉQUI.

L'IMAGINATION DANS L'HYPNOSE

I

Que le sommeil, naturel ou provoqué, contribue puissamment, dans un grand nombre de cas, au rétablissement de la santé, nous ne pouvons pas en douter. Quand on peut obtenir d'un malheureux neurasthénique qu'il se sépare des causes, des hommes, des influences qui le troublent habituellement, qu'il se retire dans la paix de la solitude, qu'il écarte les émotions agitantes, qu'il cesse en quelque manière de penser, qu'il s'endorme naturellement, et qu'il entre ainsi doucement dans un autre monde favorable au rétablissement de l'équilibre dans son âme et dans son corps, il est certain qu'on a fait un grand pas vers la guérison. Toutes les ressources et toutes les forces physiques ou morales du sujet malade entrent en jeu, et exercent une action simultanée et convergente favorable au rétablissement de la santé.

Ce traitement est indépendant de la suggestion, mais il n'est pas indépendant de l'imagination. C'est celle-ci, au contraire, qui, dans la paix mystérieuse du sommeil, exhume de l'oubli, et fait apparaître des images qui exercent leur action salubre sur l'organisme tout entier.

L'étude approfondie de l'hypnotisme a contribué à faire connaître le rôle et l'efficacité du sommeil dans le traitement des maladies du système nerveux. On a mieux compris que le sommeil calme l'hyperactivité morbide des centres nerveux en isolant le cerveau des causes d'excitation inutiles ou nuisibles. On a eu le sentiment plus précis du recueillement universel de notre dynamisme biologique dans le sommeil. On a mieux apprécié les observations pénétrantes

de nos grands philosophes sur les rapports de l'âme et du corps, du cerveau et de la pensée, pendant le sommeil.

« Je me suis appliqué, écrit le Dr Grasset, à faire ressortir l'avantage qu'il était possible de retirer de *l'hypnotisme employé seul, sans suggestion*, chez certains malades agiles et irritables; il n'y a aucun inconvénient à les laisser plongés dans l'état d'hypnotisme pendant plusieurs heures consécutives. A leur réveil, les symptômes les plus ennuyeux ont disparu comme par enchantement. »

« L'emploi du sommeil provoqué, écrit le Dr Bourdon de Méru, peut être utilisé avec une durée plus ou moins prolongée, dans le traitement d'un grand nombre d'états nerveux. Ce sommeil est éminemment réparateur, rien ne le vaut pour dissiper la fatigue la plus profonde. C'est un sédatif puissant; il a le plus souvent besoin d'être prolongé. Pendant le sommeil prolongé, il se fait un travail latent où les suggestions antérieures germent et mûrissent dans le domaine du subconscient, leur effet se trouvant ensuite, pour ainsi dire, décuplé. »

Le Dr Wetterstrand, de Stockholm, s'exprime ainsi : « On a donné dans beaucoup de cas trop d'importance à la suggestion et pas assez au sommeil. Le traitement par le sommeil profond et prolongé répond à des indications précises. Dans les formes nerveuses caractérisées surtout par des troubles psychiques, le sommeil profond est extrêmement bienfaisant, et plus sa durée pourra être prolongée d'une façon ininterrompue pendant des jours, même pendant des semaines, plus le malade bénéficiera de son efficacité. Il n'est pas nécessaire de le réveiller pour l'alimenter et pour pourvoir à ses divers besoins. Tous ces actes sont automatiquement accomplis pendant le sommeil.

« Le dormeur ne ressent aucun malaise; il a, au contraire, la sensation d'un repos bienfaisant, ce qu'il est facile de constater par son aspect et l'expression de ses traits. C'est une méthode dont le moindre mérite est d'être inoffensive¹. »

1. *Revue de l'hypnotisme*, août 1904, *Le sommeil, agent curatif*, par le Dr Lemesle, professeur à l'Ecole de psychologie de Paris.

Le Dr Liébeault résumait dans cet aphorisme les effets salutaires du sommeil : « Dormir, c'est guérir. »

Le sommeil naturel et spontané, et le sommeil provoqué par des moyens naturels ou de convention, produisent donc le même résultat : ils reposent l'organisme fatigué, ils soulagent et délivrent le cerveau oppressé par la tension et les fatigues de la veille, ils renouvellent les provisions dynamiques que nous dépensons ensuite dans le labeur de la vie, ils contribuent à nous délivrer des influences morbides qui troublent en nous la marche régulière et accoutumée de la vie.

Les physiologistes ne font pas de distinction essentielle entre le sommeil spontané et le sommeil provoqué ou l'hypnose. Ils ne voient dans les deux cas qu'une détente favorable de la force nerveuse : la force vitale cesse, un instant, d'être sous la dépendance vigilante de la volonté, elle agit spontanément, automatiquement, dans le sens de la guérison et de la santé.

Les causes les plus diverses peuvent produire l'engourdissement et le sommeil, c'est la chanson qui endort l'enfant, c'est le bruit monotone de la mer ou de la rivière qui bat les murs de votre maison, c'est le balancement du navire qui vous emporte, c'est un chant lointain, une mélodie rêveuse, c'est l'universel assoupissement de la nature dans les longs soirs d'été.

D'autres fois, pour nous faire oublier nos souffrances, nous provoquons le sommeil par des narcotiques d'une efficacité certaine, qui ne sont pas toujours sans danger. Mais, nous n'aurons jamais la pensée de supposer que nous sortons de l'ordre naturel et que ce sommeil provoqué soit l'œuvre d'une entité inconnue.

Qu'un malade s'asseoie commodément dans un fauteuil, avec la pensée bien arrêtée de se laisser endormir par son médecin, qu'il se soumette à des passes magnétiques, ou à des pressions sur des points hypnogènes, il ne me viendra jamais à l'esprit de supposer que cet état physique d'hypnose produit par une cause physique est un phénomène surnaturel. L'hypnotisme est un des moyens, — et ces moyens sont innombrables, — d'endormir un sujet. Dans son imagination

le sujet se représente l'état du sommeil, il y arrête volontairement son attention, sous la direction et l'action de l'hypnotiseur; il s'endort. C'est la première phase de l'état de sommeil, favorable à la suggestion.

II

L'hypnotiseur dit à l'hypnotisé : Votre jambe est paralysée, vous ne pouvez plus marcher. Il lui présente une poupée, en lui disant : C'est une belle fleur. Il lui offre un verre de vinaigre, en affirmant que c'est une excellente liqueur; il se dresse devant lui, en s'écriant : Voici une bête féroce. Il lui annonce une exécution musicale admirable, et il produit une horrible cacophonie; il s'adresse ainsi successivement à la vue, à l'ouïe, au tact, à l'odorat, au goût, à tous les sens par lesquels nous entrons en communication avec le monde extérieur.

Le sujet endormi fera tous les gestes d'un homme qui admire et sent une belle fleur, il éprouvera la plus agréable sensation, en croyant déguster un verre de liqueur, il reculera d'effroi devant le lion dont il croit entendre le rugissement, il se complaira dans l'audition de l'œuvre musicale qu'on lui a annoncée, il regardera sa jambe, et il se trouvera dans l'impossibilité de marcher.

Que s'est-il donc passé?

Quand vous dormez, si votre sommeil n'est pas profond, vous restez encore en communication, d'une manière très incomplète, d'ailleurs, avec le monde extérieur : une lumière qui traverse la chambre, l'aboïement d'un chien, un changement d'attitude, une mauvaise digestion, le bruit d'une chaise qui tombe deviendront le point de départ d'un rêve qui se déroulera dans votre imagination sans vous éveiller, parce que la sensation n'est pas assez violente pour vous rendre l'usage momentanément suspendu de la raison et de la liberté.

Dans l'hypnose nous retrouvons un phénomène analogue, avec des conditions qui ne sont pas identiques, vous dormez,

mais vous entendez encore la parole de l'hypnotiseur, comme vous entendiez l'abolement du chien, le chant du coq, le bruit de la chaise renversée. L'hypnotiseur évoque dans votre esprit l'image d'un lion rugissant, d'un breuvage délicat, etc., vous voyez aussitôt dans votre imagination cette bête féroce, ce breuvage, cette fleur.

Mais une image qui apparaît dans votre esprit n'est jamais seule, elle fait partie d'un groupe d'images où elle occupe, en ce moment, la place principale. L'habitude, et des perceptions répétées, nous ont habitué à nous représenter par exemple une bête féroce se précipitant sur sa proie pour la dévorer, et cette vue fait naître en nous un sentiment d'effroi. Si j'entends parler d'une fleur, d'une rose, je penserai à ses couleurs et à ses parfums. Si on me présente un verre d'eau, comme une liqueur précieuse dont on me fait la description, je retrouverai dans mon esprit l'image suscitée par la description de l'hypnotiseur, je vois dans mon imagination, c'est là seulement que le phénomène se produit. Je vois une image principale, et, en même temps, le groupe d'images secondaires dont elle fait partie.

Quand vous dites au sujet hypnotisé : votre jambe est paralysée, vous ne pouvez plus marcher, le sujet ne marche pas. Pourquoi ? Vous n'avez pas exercé une action directe et décisive sur les muscles et sur les nerfs du patient, vous avez simplement suscité une image : le patient, en vous écoutant, croit voir sa jambe liée ou enchaînée, il demeure convaincu qu'il en est ainsi, et il ne peut plus marcher.

Si vous lui dites qu'il est soldat, officier, général, ou homme d'église, évêque, cardinal, l'hypnotisé voit ces personnages dans son imagination, il les voit, avec une intensité d'autant plus puissante, que les centres supérieurs, c'est-à-dire la raison et la liberté, sont suspendus. Il se voit lui-même dans ces personnages, et il en prend l'attitude, les gestes, les paroles, les mouvements. Nous sommes là en présence d'actions réflexes, automatiques, inconscientes que l'on peut facilement augmenter ou diminuer.

Vous commandez au magnétisé de faire une action. Il s'éveille, et il vous obéit, il vous obéira, dit-on, jusqu'au

crime. J'en voudrais des preuves plus sérieuses. Quand vous avez commandé au sujet hypnotisé de frapper un individu, vous avez fait apparaître dans son esprit l'image de cet individu, vous avez fait naître un sentiment de haine, vous avez développé une prédisposition latente. Le sujet s'éveille, l'image persiste, elle devient l'occasion d'une impulsion, ou plutôt d'une tentation plus ou moins violente à laquelle ce sujet peut toujours résister. Si la suggestion est conforme au tempérament, aux habitudes, aux inclinations du sujet, il recevra volontiers l'ordre que vous lui intimez, et il l'exécutera. Si je commande à mon sujet hypnotisé et alcoolique d'avaler un verre d'eau-de-vie, il le fera. Mais si je commande à un sujet d'un tempérament calme, d'habitudes réfléchies et bienveillantes d'accomplir un crime, il ne le fera pas. L'acte automatique reste donc conforme à l'état moral du sujet ; l'image trouve son efficacité dans une corrélation entre l'ordre reçu et le tempérament de l'individu, et cette efficacité ne dépasse jamais la puissance ordinaire de la tentation.

On me présente un malade qui souffre du cœur. Je l'hypnotise, je lui répète avec autorité qu'il va mieux, qu'il est guéri, qu'il se trouve dans un excellent état. Il me croit parce qu'il ne peut pas contrôler mon affirmation, il se fait une image de son cœur, il la voit avec une intensité puissante, l'image impressionne les centres et y provoque des actes réflexes. Je ne cherche pas encore à connaître le mécanisme de cette action, il me suffit de savoir que l'image y tient le rôle principal.

L'hypnotiseur suggère à son sujet de faire une action tel jour, à telle heure, et le sujet obéit. Les succès de ces suggestions à longue échéance paraissent extraordinaires et troublent l'observateur qui croit y découvrir une intervention extra-naturelle ; il n'en est rien. L'hypnotiseur dit à son sujet : Vous porterez ce livre à cette personne, dans huit jours, à telle heure, à tel endroit. L'hypnotisé voit cette personne ; l'image passe, comme tant d'autres souvenirs, dans la mémoire inconsciente, et, le jour venu, par suite d'un concours de circonstances, l'image émerge de nouveau, le souvenir se ravive et le sujet exécute la suggestion.

Que de faits aussi étranges nous pourrions relever dans la vie du somnambule et de l'homme distrait ! Que d'exemples de dissociation entre les facultés dans l'homme intelligent, et de dissociation entre les centres nerveux dans certains animaux ! Je mentionne seulement les *zoonites*, ou les animaux articulés.

Mais, s'il nous est impossible de voir une intervention préternaturelle dans les phénomènes de l'hypnose ; si nous croyons que l'imagination nous en donne une explication rationnelle ; si nous sommes persuadés que, dans certains cas, sous certaines conditions, l'hypnotisme pratiqué par des médecins nous rendra quelquefois les plus grands services, nous n'allons pas plus loin, nous condamnons l'abus de l'hypnotisme, et nous approuvons ces sages paroles du Dr Ferrand :

« Si l'on considère que l'hypnose tient les sujets qui y sont soumis dans un état qui est, à vrai dire, une mutilation de la personne humaine, mutilation par suppression des aptitudes supérieures de la personne et par exaltation de ses facultés automatiques : que l'état d'hypnose et l'hypnotisme sont de tous points comparables à une maladie et assimilables aux grandes névroses ; que l'habitude de l'hypnotisme laisse les sujets dans un état de plus en plus avéré d'inconscience morbide ; que ces maladies peuvent se substituer des plus facilement l'une à l'autre et conduire aux accidents les plus graves, — on doit admettre comme dûment motivée la suspicion, pour ne rien dire de plus, dans laquelle l'autorité ecclésiastique a tenu jusqu'ici ces pratiques, et conclure que, sauf les réserves que j'ai indiquées, il est bon de s'en abstenir¹. »

III

Tandis que les hypnotiseurs commencent par frapper d'inhibition nos facultés supérieures, de suspendre l'action de la raison et de la liberté, pour obtenir une exagération dans

1. Dr Ferrand, *Des suggestions dans l'hypnose*, p. 60.

les actes réflexes, automatiques, inconscients, les psychothérapeutes procèdent d'une manière différente. Ils n'endorment jamais leur sujet ni par des passes magnétiques, ni par les effluves du regard, ils ne cherchent pas à diminuer le rôle de la raison et de la volonté au profit de la suggestion, ils se contentent de la persuasion.

Que dans certains cas cette méthode soit insuffisante, que l'hypnotisme agisse d'une manière plus sûre et plus prompte, des faits sembleraient le démontrer. Mais il est des cas plus nombreux, où la persuasion, conjointement avec le repos, la suralimentation et l'isolement, suffit, sans présenter ces redoutables dangers de l'hypnotisme que nous venons de signaler.

Il faut apprendre à l'homme à se servir de sa raison et de sa liberté pour découvrir la vérité et faire le bien. C'est par ces grandes facultés que l'homme s'élève au-dessus de l'animal soumis aux lois de l'automatisme inconscient. Il est sage aussi de lui apprendre à se servir de sa volonté pour obtenir des modifications salutaires dans son organisme aux prises avec la maladie : l'âme doit dominer le corps.

Les médecins sont loin de s'entendre sur la définition, la nature et les effets de la suggestion qui produit les mouvements automatiques, coordonnés du sujet hypnotisé. Nous retrouvons ici cette variété d'opinions et d'explications que nous avons déjà signalée à propos de l'hypnotisme et de ses effets. Voici le sentiment de Bernheim :

« Je définis la suggestion dans le sens le plus large : c'est l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui... Tout ce qui entre par l'oreille dans l'entendement, tout ce qui avec ou sans contrôle préalable est accepté par lui, tout ce qui persuade, tout ce qui est cru, constitue une suggestion par le sens auditif... Quelle que soit la porte d'entrée de l'idée dans le centre psychique, tantôt elle est transmise directement, et le rôle premier du cerveau se borne à l'accepter ; telle est l'idée communiquée par la parole, l'enseignement, la prédication, la persuasion ; l'idée est comprise dans la sensation, c'est la suggestion directe. Tantôt, au contraire, l'idée est créée par le cerveau à la suite de l'im-

pression reçue, c'est la suggestion indirecte. Ici intervient le rôle indirect de chaque cerveau¹. »

Je ne peux accepter ni cette définition, ni cette explication. Le prédicateur monte en chaire, il expose une thèse, il la défend par des preuves qui lui paraissent sérieuses, il réfute les objections de ses adversaires, il les invite à faire usage de leur raison pour reconnaître librement la valeur, l'autorité de ses arguments; il les provoque à penser. L'hypnotiseur n'agit pas ainsi; il commence par décapiter moralement son sujet, en frappant d'inhibition ses facultés supérieures; il le met dans l'impossibilité de penser, de réfléchir: son commandement agit d'une manière mécanique et fatale sur un cerveau qui ne peut pas se défendre, pour y provoquer, en suscitant une image, des mouvements automatiques, inconscients.

Je n'ai pas besoin de faire une analyse comparée de ces deux états pour reconnaître entre eux une différence profonde. La parole lumineuse de l'orateur qui s'adresse à des hommes libres, n'a rien de commun avec la suggestion par le geste, la parole ou l'image sur un cerveau qui ne peut ni se défendre, ni penser! L'orateur invite à penser, l'hypnotiseur force à agir.

D'après le Dr Babinski, le mot suggestion doit impliquer que l'idée qu'on cherche à insinuer est déraisonnable. « En effet, si on ne donnait pas à ce terme ce sens spécial, il serait synonyme de persuasion; c'est cette confusion du reste que l'on commet quand on prétend obtenir des guérisons par suggestion. Déclarer à un malade atteint d'une paralysie psychique que ce trouble est purement imaginaire, qu'il peut disparaître instantanément par un effort de volonté et obtenir ainsi la guérison, n'est pas une suggestion, bien au contraire, car l'idée émise loin d'être déraisonnable est éminemment sensée: le médecin en agissant ainsi, loin de chercher à suggestionner le malade, tend à annihiler la suggestion ou l'auto-suggestion cause de la maladie. Il n'agit pas par suggestion, mais par persuasion². »

Ainsi, d'après le Dr Babinski, la suggestion serait toujours

1. Dr Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*.

2. Dr Babinski, *Revue neurologique*, p. 175.

et nécessairement chose déraisonnable. C'est une erreur. Il faudrait s'entendre sur les mots. Quand un médecin suggère à un malade la pensée qu'il peut, qu'il doit guérir : quand il fait naître dans son esprit l'image qui, par un mécanisme mystérieux, agit sur les centres nerveux et sur les organes pour amener la guérison, il est incontestable qu'il fait un acte raisonnable, et que, dans toutes les langues, cet acte est une suggestion.

Qu'il y fait des suggestions déraisonnables, mauvaises, je ne veux pas le contester, mais, que toutes les suggestions soient mauvaises, c'est une affirmation contraire à l'expérience et facile à réfuter.

A l'état de veille, quand je cherche à suggestionner une personne, je commence par avoir une idée claire, précise de l'acte qui sera l'objet de la suggestion, puis, je fais appel aux facultés de cette personne, à sa raison, à son cœur, à son imagination, pour l'amener à penser comme moi, et à reconnaître la vérité et l'utilité de la suggestion, et j'arrive, enfin, à lui faire partager mon sentiment. Ma conviction passe dans son cerveau, devenu docile, et y détermine l'action.

Mais, ces opérations supposent que je suis en présence d'une personne intelligente qui comprend ma parole et mes efforts, d'une personne libre qui peut me résister, et repousser ma suggestion, d'une personne qui assume la responsabilité morale de ce qu'elle fait.

Or, que voyons-nous dans l'acte de l'hypnose ? L'hypnotisé est mis dans un état où il n'est plus ni intelligent, ni libre, ni responsable ; il est décapité. L'hypnotiseur commande avec autorité, et cherche, par un commandement répété, à faire pénétrer ses ordres dans le cerveau de son sujet. Il ne discute pas ses objections, il n'essaie pas de le persuader, il lui dit : Te voilà général, magistrat, millionnaire, et le sujet, agit avec la précision de l'automate, comme s'il était réellement général ou magistrat.

Je ne vois donc aucun rapport entre la suggestion et le procédé de l'hypnotiseur. L'hypnotiseur ne suggère pas une pensée à un homme libre, il intime un ordre irrésistible à un

sujet qu'il vient de rendre inconscient; *il détermine un mouvement.*

On nous dit encore que « la suggestion est *l'acte* par lequel une idée bonne ou mauvaise est introduite dans le cerveau d'un individu, sans son contrôle ». Mais, c'est précisément *cet acte* qu'il faudrait expliquer et qu'on n'explique pas, pour donner à la définition sa valeur.

Ce qui demeure incontestable, c'est que l'hypnotiseur s'adresse à l'imagination de son sujet privé momentanément de sa raison, et que l'image tient la première place dans les phénomènes si étranges, mais naturels, que nous venons d'observer.

Élie MÉRIC.



LOUIS XVII ET JEAN III

I

Ce mois d'août 1904 a été particulièrement favorable au réveil des polémiques sur le fils infortuné de Louis XVI.

M. André Hallays y a consacré, dans les *Débats*, quatre feuillets; les deux premiers concernaient Martin, le voyant célèbre de Gallardon. Il y revient, dans les deux autres, à propos de la publication récente de M. Otto Friedrichst, *La Correspondance intime de Naündorff*. Le *Figaro* s'en est également occupé, et plusieurs autres journaux aussi, probablement.

La *Revue du Monde Invisible* a reproduit, sur la demande de M. G. Ronboux, de Lourdes, un article publié, le 13 février dernier, par la *Gazette Béarnaise* de Pau, dans lequel M. et M^{me} Le Teutrois, directeurs de ce journal, s'efforcent, avec plus de zèle que de précision, d'établir que Naündorff était Louis XVII; en foi de quoi, ils intitulent carrément leur article : *Mgr Auguste Jean III de Bourbon, roi de France*, se basant sur les déclarations de leur grand'mère, veuve, si nous avons bien compris, du Dr Dumangin, qui a du reste, à notre connaissance, affirmé à plusieurs personnes que l'enfant mort au Temple n'était pas le dauphin.

Le procès-verbal d'autopsie démontre de la façon la plus claire, et l'on peut dire la plus hardie, étant données les conditions périlleuses dans lesquelles opéraient les quatre médecins (dont deux au moins, Dumangin et Jeanroy, médecin de Madame Victoire, connaissaient parfaitement le fils de Louis XVI), qu'ils se sont trouvés en face du cadavre d'un inconnu.

Ce fait est aujourd'hui généralement accepté.

Les *Mémoires manuscrits* du Dr Dumangin le mettraient hors de doute. Malheureusement ils sont perdus et il ne sert de rien d'en parler. Il ne s'ensuit pas nécessairement de ce que l'enfant royal aurait survécu à sa captivité, qu'un des nombreux descendants de Naündorff puisse être ainsi proclamé roi de France par ses partisans, quels que soient leur enthousiasme et leur désir d'imposer leurs convictions.

Antérieurement, dans cette même *Revue*, M. de Poulpiquet cherchait à établir, d'après les témoignages de personnes fort honorables, que Madame Royale ayant été mise en présence du corps de l'enfant, n'avait pas reconnu son frère et avait protesté. C'est une légende, basée de bonne foi sur des traditions de famille, mais qui ne supporte pas un examen sérieux.

Si l'enfant mort avait été le dauphin, on n'aurait pas manqué de le confronter avec sa sœur. Mais on ne pouvait s'exposer à une protestation ayant d'autant plus d'écho que plusieurs de ceux qui défilaient devant ce cadavre *savaient*, et beaucoup soupçonnaient, que c'était un substitué.

Rien parmi les papiers des Archives nationales ne peut faire supposer que depuis qu'ils étaient orphelins, la sœur de Louis XVII ait revu son frère, mort ou vivant, au Temple.

S'il eût été possible d'appuyer d'une ombre de vraisemblance cette visite funèbre, Eckart, dans sa *Vie de Louis XVII* composée par ordre, en 1816, pour affirmer la mort du pauvre petit roi prisonnier, n'eût pas négligé un fait de cette importance, coupant court à toute contestation. Et aucun des nombreux écrivains, ayant alors et jusqu'à nos jours soutenu la même thèse, n'y a fait la moindre allusion.

La famille royale savait parfaitement que le dauphin s'était échappé vivant du Temple. L'omission de son nom dans la chapelle expiatoire et dans les prières qu'on y disait, la défense formelle de célébrer aucun service funèbre pour lui à Sainte-Marguerite ou ailleurs, que nous savions par le curé de cette paroisse et qui nous a été confirmée par l'abbé Bossuet ; le refus du cœur conservé par Pelletan, de la mèche de cheveux coupée par Dumont sur la tête du petit cadavre, tout

le prouve, et le témoignage précis, persévérant, de la femme Simon le confirme absolument.

Aussi Louis XVIII, à sa seconde restauration, dut croire le secret de son usurpation enseveli pour jamais et la légende romanesque, absurde et sentimentale d'Eckart, acceptée partout.

Son illusion fut de courte durée.

Le 17 et le 18 janvier 1816, la Chambre des pairs et celle des députés votaient à l'unanimité une loi statuant qu'outre la chapelle expiatoire pour les victimes royales, il serait élevé un monument funèbre où l'on déposerait, dans l'église de la Madeleine, encore inachevée, les restes de Louis XVII.

Les commissaires chargés de l'enquête firent leur rapport le 19 mars.

Mais la visite de Martin eut lieu le 2 avril. Ce fut un coup de foudre. Quoi que pût penser le roi sceptique de la nature des révélations du voyant, l'existence de son neveu était connue et s'il achevait son œuvre sacrilège, serait proclamée bien haut.

Il recula de façon invraisemblable les fouilles qu'on devait faire à Sainte-Marguerite, et lorsque enfin, un jour du mois de juin, le clergé attendait, réuni au cimetière, le ministre de la police qui devait y présider, une dépêche de M. Anglès arriva, ordonnant de surseoir à l'exhumation.

Elle ne fut jamais reprise.

Le monument de Louis XVII resta inachevé et la chapelle expiatoire ne fut dédiée qu'à Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Elisabeth.

II

En fait de ressemblance, tous les yeux ne voient pas de même. Il est difficile, cependant, d'identifier les cheveux crépus de Naündorff, tel que le représente une photographie faite de son vivant et publiée par ses partisans, avec les belles boucles blondes du dauphin et, toujours d'après des photographies de même provenance, c'est à leur mère, Johanna Einert, que ses descendants doivent leurs nez bourbonniens;

si bourbonniens qu'on prétendait Naündorff d'origine juive.

Cependant Martin de Gallardon a reconnu en lui le petit roi qu'il n'avait jamais vu.

Il y a quelques observations à faire au sujet de cette reconnaissance. Nous les emprunterons aux lettres que M. le vicomte d'Orcet nous a adressées :

« Le *secret du roi* n'a été connu qu'après 1830... Je me trouvais alors à Langres, chez l'évêque du diocèse frère de mon père. Il m'exprima le désir d'être édifié sur ces divers rapports au sujet de Martin et me proposa d'aller en son nom m'en assurer à la source même. Je me rendis à Paris à la fin de 1830. Je fus présenté au R. P. Étienne, supérieur des Lazaristes... Il me promit de me mettre directement en rapport avec Martin... On racontait, ce qui était exact, que Martin avait eu, à la veille de la révolution de Juillet, de nouvelles révélations qui annonçaient de graves événements politiques et qu'il était l'objet des recherches de la police de Louis-Philippe... Il était caché chez une demoiselle Pitet¹ à Versailles...

« Je trouvai Martin préparé à ma visite. Il me dit qu'il avait reçu du R. P. Étienne l'ordre de répondre à toutes mes questions... Je lui dis que je ne venais lui demander que ce qui concernait le *secret du roi* qui n'avait été publié nulle part.

« Il commença son récit par la circonstance qui avait amené la révélation.

« — Un jour, le curé de Gallardon, M. Laperruque, vint me dire qu'il faudrait que j'aille à Chartres, chez M. le curé; où je trouverais deux personnages qui venaient pour me parler de la part du roi. J'y suis donc allé... j'ai trouvé deux messieurs très respectables et on m'a dit que c'étaient M. le duc Mathieu de Montmorency et M. le baron de Damas². — Martin, qu'ils me dirent, quand vous avez été devant le feu roi Louis XVIII... de la part de Dieu, vous lui avez dit des

1. C'était la nièce du curé de Gallardon, l'abbé Laperruque.

2. Nous abrégeons beaucoup le récit de Martin. On le trouvera plus complet dans l'*Histoire de Louis XVII*, d'après des documents inédits, officiels et privés, par M. Ed. Le Normant des Varannes, 1 vol. in-8°, prix : 7 fr. 50, chez Champion, libraire, 9, quai Voltaire, Paris.

choses que vous n'avez pas fait connaître. Eh bien, le roi Charles X, comme successeur de son frère, nous envoie vous demander de lui faire connaître ce secret dans l'intérêt du royaume.

« — Messieurs, que je leur répondis, c'est la chose que je ne peux pas faire, j'ai promis au pauvre défunt roi de n'en jamais parler... que le secret m'en suivrait dans la tombe... Mais M. le curé me dit que si c'était pour le bien de la France... il avait le pouvoir de me délier de ma promesse...

« Voilà donc ce que j'ai dit au roi :

« — Sire, Dieu m'envoie vous dire que vous n'êtes pas à votre place et de la rendre à celui à qui elle appartient.

« — ... A qui appartient-il donc (le trône)?

« — A l'héritier légitime.

« — Quel est l'héritier légitime? Mon frère n'avait qu'un fils qui est mort enfant dans sa prison. Où est-il donc, cet héritier légitime?

« — Si vous voulez le savoir, cela vous est bien facile.

« De ce moment, le roi ne me fit plus de question. Je continuai de parler et je lui dis :

« — Afin que vous croyiez que c'est Dieu qui m'envoie, je vais vous rappeler une chose qui n'est connue que de Dieu et de vous. *Vous avez voulu tuer le roi votre frère.* C'était à une chasse de la Saint-Hubert. Durant tout le temps de la chasse vous avez suivi le roi... vous aviez un fusil à deux coups que vous deviez tirer pour faire croire que l'on avait aussi tiré sur vous. Le roi marchait le premier... Une branche vous a frappé à la tête au moment où vous alliez tirer sur le roi... et avant que vous ne vous soyez remis d'aplomb, vous avez entendu arriver la chasse.

« Peu de jours après on a publié que la reine était enceinte; alors vous avez renoncé à votre dessein contre la vie de votre frère, et la reine a eu un fils.

« Je dois vous dire que si vous n'obéissez pas à l'ordre de Dieu, vous serez responsable de grands malheurs qui arriveront sur la France; *un prince de votre maison sera assassiné, votre famille sera encore chassée de France* par une nouvelle révolution... gardez-vous bien de vous faire sacrer;

vous seriez frappé de mort avant la fin de la cérémonie... »

On sait que Louis XVIII ne fut jamais sacré. On donna pour prétexte que persistant à dater son règne du 8 juin 1795, le pape refusait de sanctionner cette prétention qui supprimait le règne de Napoléon, reconnu par les puissances et sacré par Pie VII.

C'est en 1833 seulement qu'apparut en France Charles-Guillaume Naündorff. La lettre, où il se déclare Louis XVII, apportée par M. de Saint-Didier à une des audiences du procès de Richemont, en 1834, fut une solennelle entrée en scène.

Le 28 septembre 1833 avait eu lieu à Paris la reconnaissance de Martin. Cédant aux sollicitations de M^{lle} Pitet, tête exaltée, et des premiers partisans de Naündorff, il se décida à cette entrevue, moins décisive, toutefois, qu'elle ne le paraît dans l'enthousiaste récit de M. et M^{me} Le Teurtrois, auxquels nous ferons observer qu'un paysan — fût-il du Danube — ne pouvait s'en aller tout courant, *sans tambour ni trompette*, déclarer à Louis XVIII régnant qu'il occupait le trône de son neveu, par la raison fort simple que Louis XVIII régnant était mort depuis huit ans, et qu'ainsi que le lui avait prédit Martin en 1816, Charles X, son successeur, avait été détrôné par une révolution ayant porté au trône Louis-Philippe comme roi des Français.

Martin mourut peu après sa visite à Naündorff, et de façon assez mystérieuse pour faire croire que sa mort n'avait pas été naturelle.

E. LE NORMANT DES VARANNES.

(A suivre.)



LA SCIENCE ET LE SURNATUREL

Monseigneur,

Abonné dès la première heure à la *Revue du Monde invisible*, je suis ses travaux avec le plus grand intérêt, et en particulier la série des études que vous y publiez sur les phénomènes situés à la limite du monde naturel et du monde préternaturel. Cette lecture m'a suggéré quelques réflexions d'ordre général, que je vous demande la permission de vous soumettre.

I

J'admets avec vous et avec tous les catholiques que les anges et les démons, les saints du ciel, les âmes du purgatoire et peut-être les âmes des damnés non seulement peuvent agir d'une façon purement spirituelle sur nos âmes, mais en outre peuvent produire — dans certaines conditions voulues de Dieu — des phénomènes sensibles, et qu'en fait ces agents préternaturels en produisent quelquefois. Il y a, me semble-t-il, un grand intérêt à se demander quel est dans ce cas leur mode d'action. C'est là un côté de la question que vos études ont jusqu'ici laissé un peu dans l'ombre, et c'est pourquoi je prends la liberté de vous le signaler.

Prenons, si vous le voulez bien, un cas concret, un phénomène de lévitation par exemple. Supposé prouvé, d'autre part, que cette lévitation est l'œuvre d'un agent préternaturel, ma curiosité n'est pas satisfaite, je voudrais pénétrer un peu plus avant ce mystère, et je demande : Que peut-on savoir de la façon dont cet agent préternaturel a procédé pour produire cette lévitation ?

Pour essayer de répondre à cette question, je vais être obligé d'entrer dans quelques considérations plus générales, dont je vous prie d'avance d'excuser la longueur, en vous demandant en même temps de vouloir bien noter que, dans tout ce qui va suivre, il ne sera question que de phénomènes de l'ordre sensible — je dis sensible de préférence à matériel, parce que le terme est plus compréhensif.

II

A priori, toute cause peut agir de deux manières : par elle-même; c'est-à-dire en appliquant directement à produire son effet les puissances propres de sa nature; en second lieu, en mettant en œuvre d'autres causes, à elle subordonnées, dont elle se sert comme d'instruments.

La cause première, Dieu, peut agir des deux façons, et en fait, sans sortir du monde sensible, nous constatons en Dieu ces deux modes d'action. Toutes les fois qu'un homme vient au monde, Dieu se sert de causes secondes ou instrumentales pour produire son corps, mais il crée son âme, il la crée *per se*, sans aucun intermédiaire, et cette création se traduit en un phénomène sensible, puisque c'est grâce à elle que la vie humaine se maintient sur la terre.

Après ce simple coup d'œil jeté au sommet de l'échelle des causes, descendons au contraire au dernier échelon. Il est bien évident que les causes qui occupent la dernière place dans la hiérarchie, n'en ayant pas au-dessous d'elles, ne jouiront pas du second mode d'action, l'emploi d'instruments, et ne posséderont que le premier, la mise en œuvre directe des puissances de leur nature. C'est ce que nous constatons dans les phénomènes de ce monde inférieur que l'on appelle inorganique. L'analyse qu'en ont faite les astronomes, les physiciens, les chimistes a permis de les attribuer à certains agents, forces mécaniques, chaleur, lumière, électricité, etc., dont les concours ou les conflits produisent l'innombrable variété de ces phénomènes. Ces agents sont

caractérisés par leur indépendance à l'égard les uns des autres, la fixité, la fatalité de leur action. Si j'abandonne au sein d'une même masse d'eau un caillou et un morceau de liège, les deux phénomènes inverses qui se produisent sont tous deux les résultats des actions simultanées de la pesanteur et de la poussée du liquide (principe d'Archimède). La pesanteur agit sur le liège, tout comme si la pression hydrostatique ne le ramenait pas à la surface, et la résistance du liquide s'oppose à la descente de la pierre, tout comme si la pesanteur ne l'entraînait pas au fond. La différence des deux phénomènes est due à la présence d'une troisième cause, dont l'action est également indépendante des deux autres, la masse, ou si l'on veut, la relativité des densités de la pierre et du liège par rapport à l'eau. Action uniquement *per se*, et action indépendante, voilà donc ce qui caractérise le mode d'action des causes secondes du monde inorganique.

III

Immédiatement au-dessous des phénomènes sensibles dus exclusivement aux agents du monde inorganique, viennent ceux du monde organisé, et d'abord du monde végétal. Voici un grain de blé : il contient des quantités déterminées d'un certain nombre de corps chimiquement simples, et ne contient pas autre chose. Ces corps simples ne s'y trouvent pas, il est vrai, dans un mélange quelconque, mais sous des combinaisons complexes. Ce n'est pas là du reste ce qui distingue plus particulièrement ce grain de blé d'un minéral quelconque. Ce qu'il offre de caractéristique, c'est que la répartition de ces composants n'y est ni homogène, ni encore moins livrée au hasard, mais affecte une structure organisée, formée depuis le centre jusqu'à la surface de couches superposées, qui sont les mêmes et dans le même ordre dans tous les grains de blé. On voit déjà que, s'il est relativement facile de faire l'analyse qualitative d'un grain de blé, il le serait beaucoup moins d'un minéral quelconque. Toutefois, il n'y aurait pas d'impossibilité en soi à admettre qu'un

chimiste, doublé d'un technicien habile, pourrait parvenir à reproduire un grain de blé, s'il ne devait manquer à ce produit artificiel de laboratoire quelque chose, qui est au contraire la propriété essentielle du vrai grain de blé : la vie. Nous voici en présence d'un agent tout différent en effet de ceux que nous venons de voir à l'œuvre dans le monde inorganique. Le principe vital ne peut se définir ni en qualité ni en quantité comme la chaleur ou l'électricité, ni se mesurer par ses effets, il n'est fixe ni en son siège, ni en son action. C'est un principe évolutif, constamment en mouvement, tout en restant spécifiquement le même; il n'est pas d'ordre spirituel, puisqu'il est périssable, ni presque d'ordre matériel, puisqu'il est insaisissable : c'est en somme le grand mystère de la nature.

Mais ce n'est pas l'être de ce principe actif qui nous intéresse en ce moment, c'est son mode d'action que nous avons à étudier. Tant que nous laissons ce blé au grenier, il semble mort et inerte, bien qu'en réalité son inactivité ne soit pas absolue. Mais, si nous le semons à l'automne, l'été suivant, il aura disparu pour laisser à sa place une récolte de paille et de nouveaux grains de blé, plus nombreux que la semence, sans compter ce que le moissonneur laissera attaché au sol. Comment cette multiplication s'est-elle faite? Y a-t-il eu transformation et accroissement spontanés, c'est-à-dire par le simple jeu sur elles-mêmes des activités internes du principe vital? Non : le principe vital a emprunté toute cette matière d'accroissement aux matériaux chimiques du grain semé, à ceux du sol et à ceux de l'atmosphère successivement ou simultanément. Cela représente un travail énorme : désagrégation de ces matériaux, adduction et fixation de leurs éléments utilisables au moyen de combinaisons chimiques et de constructions physiques, ascension verticale par la circulation constante de la sève, sans compter la résistance aux intempéries. D'où une seconde question : est-ce par sa propre force que le principe vital accomplit tout ce travail? Non encore. Il l'emprunte en totalité aux forces du monde inorganique; le principe vital les a simplement utilisées pour une organisation savante, prévoyante, patiente, mais sans

y ajouter aucune force, aucun travail de son propre fonds. A peu près comme un architecte construit une maison, ou plus exactement encore comme un ingénieur dirige une exploitation industrielle, sans agir par lui-même, sans produire le travail proprement dit. Ainsi le principe vital des végétaux est une cause seconde, qui n'agit pas directement et par elle-même, mais qui, pour produire le phénomène sensible qui est la vie végétale, met constamment et uniquement en œuvre des instruments, les forces du monde inorganique, qui lui sont subordonnées.

Cette conclusion ne préjuge rien à l'encontre de la théorie, plus ou moins établie, des fluides vitaux. Il suffit d'observer que ces fluides ou forces, s'ils existent, sont de simples transformations préalables des forces du monde inorganique, opérées par le principe vital. Nous voyons de même nos industriels transformer en mouvement la chaleur de combustion de la houille, ou d'une chute d'eau tirer une source d'électricité.

IV

Si nous passons du règne végétal au règne animal, nous constaterons le même mode d'action. Le germe vital de l'œuf — qu'il achève son évolution dans le sein de la mère, ou qu'après en être sorti il subisse encore une incubation plus ou moins longue — s'accroît et se développe par des procédés identiques à ceux du grain de blé. Sans doute, après sa naissance, l'animal se déplace pour trouver sa nourriture, et par ce mouvement il produit un travail de surcroît. Mais travail interne de développement et d'entretien, aussi bien que travail externe de locomotion, toute l'énergie dépensée est en définitive empruntée aux forces du monde inorganique, soit directement par ce que l'animal emprunte à l'air, à l'eau, à la chaleur solaire, à la lumière, etc.; soit indirectement par les végétaux ou les autres animaux, dont il fait sa nourriture. L'évolution individuelle de la vie d'un animal est, comme celle du végétal, absolument assimilable par son mode de fonctionnement à une exploitation industrielle, dirigée par

cet ingénieur qu'est le principe vital. Ce principe de la vie animale est donc lui aussi une cause seconde, d'un nouvel ordre, supérieure à la précédente, mais qui, comme elle, ne produit les phénomènes sensibles de son ressort qu'à l'aide d'instruments, les causes secondes qui lui sont subordonnées.

Chez l'homme enfin, l'âme animale est remplacée par une âme spirituelle, qui est en même temps le principe vital de sa vie corporelle. Les phénomènes sensibles de cette vie corporelle, considérés en eux-mêmes, sont absolument analogues à ceux que nous présentent les animaux, et ce que nous venons de dire de ceux-ci s'applique ici à nouveau. Mais l'action extérieure de l'homme est beaucoup plus étendue; par les conquêtes accumulées de la civilisation, il est arrivé à mettre en œuvre pour son service les forces du monde inorganique, celles des végétaux par les soins de toute sorte qu'il leur donne et les produits qu'il en tire, celles des animaux qu'il domestique et fait travailler, celles enfin des autres hommes, car, pour l'être volontairement, nous n'en sommes pas moins les instruments les uns des autres. Tout ce travail extérieur se ramène chez l'individu soit à un travail musculaire, soit à un travail intellectuel, et comme ce dernier est fourni lui-même par le système cérébro-spinal, toute l'activité sensible individuelle de l'homme se réduit en dernière analyse à des opérations internes, d'ordre physiologique, dont le principe actif — je le répète une fois de plus — est encore une cause seconde purement directrice dans son mode d'action, c'est-à-dire n'agissant pas par elle-même, mais mettant en œuvre comme instruments les causes secondes qui lui sont hiérarchiquement inférieures.

Peut-être, Monseigneur, cette théorie vous semblera-t-elle côtoyer de trop près le matérialisme? J'espère ne pas encourir ce reproche, et je crois qu'il fallait bien prévoir au contraire que, l'unique principe vital de l'homme étant une âme spirituelle, il ne pouvait par lui-même produire aucun travail matériel, et que son rôle devait être purement directeur, organisateur des forces matérielles. Et où serait le mal, si nous pouvions nous dire que nous ne saurions même élever

nos cœurs à Dieu sans mettre à contribution les forces innombrables du monde inférieur, qu'il faut pourtant bien que Dieu ait créées pour sa gloire?

V

Et maintenant que nous avons passé en revue les causes secondes naturelles des phénomènes sensibles, si nous prenons le cas que j'ai supposé, d'un phénomène sensible produit par un agent préternaturel, et si nous nous demandons quel peut avoir été son mode d'action, allons-nous rompre brusquement avec les précédents? L'analogie nous invite au contraire à étendre à ce nouveau cas les constatations déjà faites. L'agent préternaturel possède une science de la nature qui dépasse celle de nos savants probablement beaucoup plus que nous ne pouvons l'imaginer, mais qui cependant est de même ordre. Il sera par rapport à nos ingénieurs ce que ceux-ci sont au regard de l'homme préhistorique, mais il agira en ingénieur, c'est-à-dire qu'il mettra en œuvre, lui aussi, toutes les causes secondes naturelles, y compris l'homme les dirigeant, les organisant, pour leur faire produire, le phénomène cherché, parce que pour obtenir ce résultat, il est obligé de se servir de ces instruments, n'ayant pas en lui-même une force qui puisse agir en leur lieu et place.

Lors même en effet qu'il se serait glissé dans les développements précédents une erreur qui en vicierait les résultats, il n'en resterait pas moins que l'agent préternaturel ne peut sans instruments et *per se* produire le moindre phénomène sensible. Car ce mode d'action, s'il lui appartenait, ne pourrait être inconscient, comme est celui de l'âme informant le corps humain, précisément parce que l'agent préternaturel est un pur esprit, une intelligence séparée dont le mode d'action est forcément conforme à sa nature, c'est-à-dire intelligent et libre. Il faudrait donc qu'il fût conscient, c'est-à-dire se réduisit à un simple acte de volonté, efficient par lui-même sans aucun instrument, mais alors, rien ne le diffé-

rencierait de l'acte créateur, qui ne peut appartenir qu'à Dieu.

Reprenons, pour conclure, notre exemple concret. L'oiseau qui vole, le nuage suspendu dans l'atmosphère, le ballon qui s'élève dans l'air et la table qui quitte le sol dans une séance de spiritisme, voilà quatre phénomènes de lévitation. Le dernier seul est préternaturel par son auteur, le démon. Mais, pour le produire, celui-ci est obligé, comme l'aéronaute, de recourir aux forces naturelles. La seule différence gît dans la supériorité de sa science et de sa technique sur les nôtres, actuellement incapables d'expliquer le mécanisme dont il se sert ou de le reproduire. Il lui faut vaincre la pesanteur de la table au moyen d'une autre force, à nous inconnue, mais préexistante, qu'il va chercher dans l'arsenal de la nature là où il sait qu'elle se trouve. Il ne peut pas plus créer l'une qu'il ne peut détruire l'autre. Donc, pour être préternaturelle par son auteur, la lévitation de la table n'en est pas moins un phénomène naturel, que notre science ne sait pas expliquer, mais qui est cependant encore du domaine de la science.

VI

Quelle devra donc être notre attitude en face de ces phénomènes que leur physionomie merveilleuse nous invite à attribuer aux agents préternaturels? Essayer de prouver qu'ils se refusent à toute explication scientifique possible? Peine perdue. Si cette preuve était faite, elle entraînerait à nier l'authenticité du fait, puisque, naturel ou préternaturel par son auteur, il faut qu'il ait une explication naturelle scientifique, connue de vous ou non, — à moins toutefois que nous soyons en présence d'un miracle ayant Dieu pour auteur immédiat, cas que j'ai implicitement écarté.

Il faut donc se rabattre sur l'étude des circonstances qui accompagnent le phénomène sensible et leur demander les critères qui décèleront la présence de l'agent préternaturel, et en l'absence de ces critères suspendre provisoirement notre jugement. Vous l'avouerez-je, Monseigneur? je crois,

comme vous, que le spiritisme est diabolique ; mais ce n'est pas le merveilleux des phénomènes médiumniques qui fait ma conviction, c'est le but hautement avoué des spirites de fonder une religion nouvelle. Voilà, à mon sens, la marque du démon : j'en conclus que les phénomènes dont les spirites sont les dupes, sont des prestiges diaboliques. La télépathie me paraît au contraire une matière à distinction et à doutes. Si l'avis télépathique a trait à un événement à venir, et que la vérification se produise, je suis obligé, pour ne pas admettre une coïncidence fortuite, de croire qu'il a été donné par un agent préternaturel. Si l'événement a précédé l'avis, ce qui peut être même lorsque le sujet les croit simultanés, je devais suspendre mon jugement.

VII

Je ne me fais pas d'illusions, Monseigneur. Le résultat des réflexions qui précèdent est assez mince, ou pour mieux dire, il est purement négatif, mais cela même n'est pas sans importance. Dans un procès, il importe d'abord d'établir à qui incombe le devoir de faire la preuve ; peut-être n'était-il pas inutile de poser la question. Il serait trop commode de dire aux hommes de science : « Vous n'avez pas réussi à donner une explication plausible de tel phénomène ; donc il est d'origine préternaturelle » — et, au point de vue apologétique, cela ne serait pas sans danger. Mieux vaut nous charger de ce qui nous incombe, faire la preuve directe de l'action préternaturelle. C'est ramener la question du terrain scientifique à celui de la philosophie, qui est bien davantage le terrain naturel de l'apologétique. N'est-ce pas d'ailleurs la conduite que nous trace une décision de l'Église, qui remonte déjà à quelques années ? En permettant aux médecins de continuer leurs recherches sur les états dits « profonds » de l'hypnose, moyennant quelques garanties et réserves, l'Église n'a-t-elle pas reconnu par là même la légitimité des recherches scientifiques dans les cas douteux, se refusant à les arrêter en deçà du préternaturel, ce qui revient à reconnaître

que la preuve du préternaturel incombe à la théologie, comme je le demande ?

Permettez-moi, Monseigneur, de réclamer votre appréciation sincère sur cette thèse, et, s'il y a lieu, vos critiques, et veuillez agréer avec mes remerciements anticipés l'hommage de mon profond respect.

M. DE L. V.,
ancien capitaine du génie.



REPONSE

Nous sommes tout disposé à traiter à fond cette grave et intéressante question, et à répondre aux difficultés qui nous sont proposées. Qu'il nous suffise, aujourd'hui, de rappeler à notre savant correspondant cette page que nous écrivions dans la *Revue du Monde invisible*, le 15 juin 1898, en tête de la livraison :

« Qu'un homme s'élève au-dessus du sol et viole ainsi la loi connue de la pesanteur qui attire tous les corps vers le centre de la terre, il neutralise la force attractive de la masse terrestre, il fait un acte opposé à l'hypothèse de Newton sur la gravitation universelle, et le vulgaire s'écrie : Voilà un fait miraculeux !

« La matière attire la matière, c'est un principe incontestable dont nous voyons à tout instant l'application facile dans l'immensité de l'univers. Mais nous pouvons supposer accidentellement l'existence d'une autre force attractive ou d'une force impulsive plus intense que celle qui soulève un instant le corps humain et le retienne en l'air. La loi de la gravitation universelle n'est pas violée, car on peut la formuler ainsi : tous les corps sont attirés vers le centre de la terre

tant qu'ils ne sont pas attirés par une autre force supérieure à celle de la masse terrestre.

« Il faudra donc chercher la cause de la lévitation, et on la découvrira tantôt dans une intervention démoniaque, tantôt dans une force naturelle qui se manifeste en des circonstances sûres, exceptionnelles, qui frappe vivement l'attention. Et nous dirons, tantôt, c'est un miracle, tantôt, c'est un prestige démoniaque, d'autres fois c'est un phénomène merveilleux mais naturel. Nous ne dirons pas *a priori*, ce fait est intrinsèquement et toujours surnaturel. »

C'est précisément la thèse que notre correspondant vient d'exposer avec sagesse et compétence. Nous l'examinerons prochainement.

Élie MÉRIC.



DISCOURS ANNUEL

DU

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE RECHERCHES PSYCHIQUES DE LONDRES

(Suite ¹.)

~~~~~

Les matérialisations, maintenant? Je ne prétends pas les comprendre, mais, comme je l'ai déjà fait entendre tout à l'heure, si jamais elles sont authentiques et objectives, elles peuvent, après tout, représenter seulement une modification singulière et surprenante d'une force vitale connue. Ainsi, de même qu'un mollusque, ou un crustacé, ou une tortue, peut extraire des matériaux de l'eau ou du milieu ambiant pour en faire une écaille, ou, analogie plus grande, exactement comme un animal peut s'assimiler les matériaux de sa nourriture et les changer en muscles, poils, peau ou os, phénomène merveilleux entre tous, et qui, pourtant, se présente chaque jour, de même je pourrais concevoir comme possible, si les preuves étaient satisfaisantes, que quelque autre intelligence ou individualité vivante ne se manifestant pas ordinairement à nos sens, quoique pouvant déjà être en contact constant avec notre univers physique, parce qu'il posséderait ce qu'on pourrait appeler un corps éthéré, pourrait pendant un certain temps utiliser les particules terrestres se trouvant sur sa route, et en fabriquer un semblant de corps capable d'impressionner nos sens ordinaires. La chose est

1. Ce discours est rempli d'hypothèses gratuites, d'erreurs, d'assertions dangereuses. L'orateur se déclare panthéiste, sans le savoir, il n'a pas la notion exacte de l'unité et de l'identité du moi; la survivance de l'âme est pour lui un thème à rêveries. C'est un esprit égaré qui rêve dans les ténèbres. L'importance de sa situation explique cette reproduction.



extrêmement invraisemblable, mais n'est cependant pas unimaginable. Et il n'est pas physiquement impossible que quelques-uns de ces agrégats temporaires demi-matériels soient incapables d'impressionner nos yeux et impressionnent cependant la plaque photographique ; mais ici j'avoue que les preuves pour moi manquent tout à fait et je n'ai jamais vu un exemple satisfaisant de ce qu'on appelle une photographie spirite<sup>1</sup> ; et il n'est pas facile d'imaginer l'espèce de rapport, en plus du témoignage, qui en pareil cas serait convaincant ; à moins que les photographies ne puissent être produites à volonté.

L'authenticité des photographies de personnages invisibles, dont on parle quelquefois ici, est d'une faiblesse surprenante. Par exemple, dans un livre récent, anonyme et peu sérieux, que l'on dit écrit par un membre de cette société, deux photographies de ce genre sont reproduites et on les donne comme obtenues dans des conditions irréprochables ; mais rien que par le récit on devine un simple truc de la part du photographe, à savoir qu'il devait avoir fait provision de fonds pour les assistants avec de vagues forces humaines peintes à l'avance au sulfate de quinine.

Les ingénieuses et habiles supercheries d'un prestidigitateur sont des *causæ verissimæ* et il faut leur faire une large place. Quelques-uns des phénomènes physiques que j'ai cités comme étant de ceux qu'on affirme avoir eu lieu, tels que les *apports*, les parfums, les mouvements d'objets, le passage de la matière à travers la matière, offrent une ressemblance dangereuse avec des tours de prestidigitation bien connus ; tours qui, bien faits, peuvent être tout à fait illusionnants. Aussi une extrême prudence est-elle nécessaire et il faut que les observateurs puissent tout contrôler, chose que les prestidigitateurs ne permettent jamais. Je n'ai jamais vu un prestidigitateur silencieux et se laissant contrôler. Les personnes bonnes et honnêtes sont souvent le plus facilement trompées, particulièrement par des protestations d'innocence offensée : ainsi certains membres et associés de cette société doivent

1. Que va répondre M. Crookes à cela ? Laissera-t-il mettre en doute par son éminent collègue l'authenticité des photographies de Katie King ? M. M.

être assez bons pour nous pardonner nous autres d'être d'un scepticisme (qu'ils trouvent stupide et absurde) au sujet de beaucoup de phénomènes auxquels ils croient eux-mêmes fortement. On ne peut forcer sa croyance. Et il est quelquefois difficile de donner des raisons satisfaisantes de sa foi ou de son incrédulité sur un sujet particulier.

Une question nous est souvent posée par des personnes qui ne réfléchissent pas : « Croyez-vous à ceci, à cela ? » Ordinairement, c'est : « Croyez-vous aux fantômes ? » Question qui, ordinairement, n'a aucune signification dans l'esprit de la personne qui la pose, et celle-ci n'en serait pas plus avancée si elle recevait une réponse catégorique : affirmative ou négative.

La meilleure réponse est que ce qui doit nous occuper, ce n'est pas la croyance, mais les recherches; et si nous sommes forcés d'en dire davantage, il faut changer la réponse en une demande de définition du terme employé. Rarement alors on nous suivra.

Mais supposons qu'on insiste. Cette société, par exemple, n'est pas dans le cas d'un questionneur frivole; presque chaque nuance d'opinion, et probablement presque chaque degré d'intelligence, existe parmi ses membres; et vraiment il serait salubre, dans l'état actuel de nos connaissances, que chacun de nous eût une nuance d'opinion différente. De plus quelques-uns d'entre nous ont voué la plus grande partie de leur vie à ces sujets et sont beaucoup plus avancés que moi-même; mais, cependant, si quelqu'un tient à ce que je lui dise quelle sorte de conviction s'est formée dans mon esprit, comme savant, par une familiarité d'une vingtaine d'années avec ces questions qui nous occupent, je lui répondrai très volontiers aussi franchement que je pourrai.

Je suis donc d'abord, pour des raisons toutes personnelles, convaincu de la persistance de l'existence humaine au delà de la mort du corps, et bien que je sois incapable de justifier cette croyance d'une manière complète, cependant je l'ai acquise par des preuves scientifiques; c'est-à-dire qu'elle est basée sur des faits et sur l'expérience, bien qu'il me soit impossible d'expliquer catégoriquement<sup>1</sup> comment les faits

1. Quelle regrettable réticence!

ont produit cette conviction. Qu'il me suffise de dire, pour le moment, que ce n'est pas d'une manière simple et claire, ni d'une manière qui puisse être saisie en une heure ou deux, excepté pour ceux qui ont sérieusement étudié le sujet, et qui ont par conséquent le droit d'avoir une opinion.

Si l'on me demande si j'associe les mouvements physiques et les autres phénomènes physiques avec la persistance de l'existence après la mort, je dois répondre non. Les phénomènes se produisent toujours en présence de vivants, et la supposition naturelle au premier abord, c'est qu'ils sont dus à des vivants d'une manière inconnue; que lorsqu'ils ne sont pas des trucs, ils représentent une extension inattendue et encore inconnue du pouvoir musculaire humain: pouvoir qui, soit dit en passant, quoique nous y soyons bien accoutumés, est, dans sa manifestation tout à fait normale, un phénomène des plus remarquables, et philosophiquement d'une extrême signification; mais il serait trop long d'expliquer entièrement ce que je veux dire ici. Qu'il me suffise de dire que par l'action des êtres vivants, les procédés ordinaires de la diminution ou de la dissipation de l'énergie peuvent être détournés ou suspendus ou renversés<sup>1</sup>; des poids peuvent être soulevés qui, dans un monde inorganique, seraient tombés, des rivières peuvent être déviées et la face de la terre changée; et, chose surprenante entre toutes, une assemblée de personnes peuvent s'asseoir et décider, ou selon toute apparence décider si une certaine chose arrivera ou n'arrivera pas.

Si l'on insiste, je dois confesser que je ne vois pas comment l'hypothèse de la continuation de la personnalité humaine, alors que le corps et les muscles n'existent plus, peut aider à expliquer les mouvements physiques ultra-normaux; sauf que, puisque les mouvements sont une indication de ce que nous appelons ordinairement la volonté libre et l'intelligence, ils supposent l'action de quelque être vivant.

Mais alors je ne vois aucune raison pour limiter les possibilités de l'existence — existence interplanétaire ou extra-

1. Voir la théorie des « démons de Maxwell » et les bactéries nitrifiantes qui sont un fait accepté maintenant.

spaciale à nos amis qui ont récemment habité cette planète.

Laissant donc de côté ces phénomènes physiques pour le moment, supposez que l'on me demande encore : Pensez-vous que les messages obtenus pendant l'état de transe sont toujours dus à l'influence des morts ? Je devrai répondre que quant au contenu, à l'esprit du message, j'ai connu des cas qui indiquent avec beaucoup de force que l'on a affaire à une portion persistante de la personnalité disparue ; et quelquefois, quoique rarement, l'influence actuelle d'une personne morte se manifeste.

Mais si, par influence, on se figure que je veux dire dans tous les cas une influence consciente, la communication directe avec une conscience entière de ce qui se passe, il faut me laisser expliquer que, dans la plupart des cas, j'ai des doutes énormes. Il me semble beaucoup plus souvent que c'est à une intelligence de personne rêvant<sup>1</sup> ou à une partie subconsciente de l'esprit persistant que nous avons affaire, mais non à une partie inconsciente. Cela me paraît être encore une véritable espèce de télépathie, une télépathie entre deux subconsciences. Ici l'emploi de ce terme est une extension de son emploi ordinaire, mais un emploi qui semble nécessaire. (Voir M<sup>rs</sup> Sidgwick, *Proceedings S. P. R.*, vol. XV, p. 17-18.)

Le médium quand il est réveillé ne se rappelle pas ordinairement, n'est pas réellement conscient de la communication qu'il adite ou écrite ; pour qu'il se souvienne, il faudra qu'il revienne à l'état de transe. Et je ne me figure pas le communicateur tant qu'il sera pareil à nous, se rappelant ou étant véritablement conscient pendant que sa mémoire est mise à contribution, et il ne retrouvera ainsi la mémoire que quand il retombera dans le même état de rêve ou de demi-conscience, ou de subconscience. Il peut y avoir cependant tous les degrés de mémoire, analogues aux différents degrés de

1. On me permettra de souligner ce passage qui confirme si bien les vues que j'ai émises au sujet du travail de M. Hyslop. (Et c'est ici pourtant un spiritualiste convaincu qui parle.) C'est pendant le sommeil que s'impriment une foule de communications inconscientes entre vivants. C'est avec ces documents directs ou indirects que le médium compose et ressuscite l'individualité disparue.

réminiscence des rêves ordinaires, au moment où nous nous réveillons ou après que nous sommes réveillés.

Bien plus, on dirait que la portion de la personne morte qui, dans cette hypothèse, est de nouveau individualisée en une certaine manière pour nous, et avec qui nous communiquons est une portion très fragmentaire<sup>1</sup>; si fragmentaire que si, à quelque autre moment, ou au même moment le même individu se manifeste autre part par l'intermédiaire d'un autre médium, quelquefois l'une des deux portions n'est pas, je crois, avertie de ce que dit l'autre, et elles sont capables de nier mutuellement leur bonne foi. Parfois cependant, d'après ce que j'ai observé, il y a eu une indication que la communication simultanée par deux médiums est connue et sentie; et je trouve qu'il serait utile que plus d'expériences et d'observations fussent faites dans cette direction; si l'on peut la suivre, on trouvera, j'espère, de ce côté, des renseignements extrêmement précieux. Les difficultés sont évidemment grandes et les occasions rares. Quoi qu'il en soit, on conviendra que cette double communication d'une intelligence sûrement unique, envoyant des messages différents et étrangers les uns aux autres, est un phénomène intéressant et instructif, s'il est bien réel, et qui s'accorde excellemment avec la lumineuse hypothèse de M. Myers sur le moi subliminal.

Car, à dire vrai, je ne soutiens pas que la totalité de chacun de nous est incarnée dans notre corps terrestre : il n'en est certainement pas ainsi dans l'enfance<sup>2</sup>; dans la vie adulte, la proportion est plus grande, mais pas beaucoup. Ce qui se manifeste dans ce corps est, je m'imagine, probablement, seulement une portion, une portion individualisée et définie d'un tout beaucoup plus vaste. Ce que peut faire le reste de mon moi pendant ces quelques années où je suis ici, je n'en sais rien : peut-être est-il endormi; mais probablement il

1. Cette définition de la personnalité et des apparitions est fautive et dangereuse.

E. M.

2. Ici, l'auteur est panthéiste; sa thèse des *portions individualisées* ne repose sur rien.

E. M.

n'est pas aussi complètement endormi chez les hommes de génie<sup>1</sup> et peut-être chez les personnes qu'on appelle « médium », n'est-il pas complètement inactif.

O. LODGE.

(*A suivre.*)

1. Si c'est là l'explication du génie, cela suppose que la partie de nous-même non incarnée est la plus intelligente. Elle doit vraiment s'ennuyer! Comment ne pas voir les conséquences plus que bizarres d'une théorie qui veut que toutes les âmes soient faites sur le même patron?

M. M.



## OBSERVATION DE VERTIGE DE LA LOCOMOTION

TRAITÉ AVEC SUCCÈS

PAR LA SUGGESTION HYPNOTIQUE

---

Une opinion courante encore aujourd'hui, même parmi les médecins, est que seuls sont hypnotisables les hystériques et tous les déséquilibrés du système nerveux, chez lesquels, par le fait de la maladie ou de l'éducation, la volonté se trouve affaiblie ou insuffisamment développée.

« Rien n'est moins vrai que cette assertion : les hystériques sont seuls hypnotisables », écrivait Bernheim, il y a plus de dix ans. Et un peu plus loin, il ajoutait : « Plus la neurasthénie s'approche de l'hypochondrie, plus l'imagination est obsédée par des sensations et des idées qui s'y sont incarnées de longue date; en d'autres termes, plus l'auto-suggestion domine le cerveau, moins, en général, la suggestion d'autrui a prise sur lui. »

La vérité de ces affirmations de Bernheim nous est démontrée par la pratique de chaque jour.

Si nous obtenons surtout chez les hystériques les manifestations de l'hypnotisme, par contre il nous arrive d'échouer dans nos tentatives près de malades de cette classe. Et ces échecs sont encore plus nombreux chez les abouliques, surtout mélancoliques.

D'autre part, nous obtenons des succès souvent rapides et très marqués, chez des individus paraissant jouir d'un fonctionnement nerveux parfaitement équilibré, et même chez certains sujets doués d'une grande énergie de la volonté.

L'hypnose, ou sommeil provoqué, est en effet une des nombreuses manifestations de cette propriété du système

nerveux, qui nous est commune à tous, et que l'on appelle la suggestibilité.

Comme les autres manifestations de cette propriété nerveuse, elle paraît dépendre surtout des circonstances extérieures qui peuvent agir sur notre émotivité. Suivant le tempérament et la constitution de chacun, les circonstances susceptibles d'influencer notre suggestibilité seront plus nombreuses ou plus rares.

Là est la cause de nos succès et de nos insuccès.

L'art du médecin qui pratique l'hypnotisme est donc, vis-à-vis de chaque sujet, de trouver les moyens d'exciter la suggestibilité de son système nerveux, de savoir le placer dans les conditions les plus favorables à cette excitation et surtout de savoir profiter des circonstances qui peuvent le mieux y contribuer.

Mais la constatation d'une forte volonté chez un sujet ne doit pas, à elle seule, nous faire craindre d'avance un échec ; dans certaines circonstances, l'énergie de cette volonté, loin de nuire au succès, peut y aider.

Le fait suivant m'a paru en être la preuve.

La malade dont je veux vous parler est, en effet, un de ces types admirablement doués au point de vue de l'énergie de la volonté. Sa vie tout entière en est la démonstration.

Agée de trente ans, petite, maigre, d'une constitution rachitique, avec un facies pâle, presque misérable, elle a toujours été souffrante, mais n'a jamais fait de grande maladie.

« Je n'en avais pas le temps », me disait-elle en riant, le jour où je l'interrogeai sur sa santé antérieure.

Douée d'une grande activité intellectuelle, ayant le travail facile, elle est entrée fort jeune à l'École normale et est une institutrice fort capable.

Elle fut remarquée par ses chefs et, malgré ses apparences malingres, ce fut toujours elle que, dans sa région, on choisissait pour relever des écoles tombées ou en installer de nouvelles.

Partout où on l'a envoyée, elle a réussi dans sa mission, malgré son peu d'apparences extérieures, malgré des difficultés administratives nombreuses auxquelles s'ajoutaient



l'obligation de soutenir sa famille, la préoccupation constante de la mauvaise santé de sa mère qu'elle aime tendrement, ainsi que de l'avenir de ses sœurs.

Aussi on peut affirmer qu'elle doit ses succès à sa remarquable énergie et à la constante possession d'elle-même.

A ma première visite, je constatai que chez elle toutes les fonctions végétatives étaient en grande souffrance, mais sans aucune lésion organique.

Dyspepsie avec inappétence, anémie, aménorrhée, insomnie.

On venait de lui imposer six semaines de repos avant de l'envoyer prendre un nouveau poste où tout était à refaire.

Deux de ses tantes, qui ont en moi la plus grande confiance comme médecin, et en particulier au point de vue hypnotique, l'avaient vivement engagée à venir passer chez elles ces six semaines, afin de profiter de ma présence dans leur pays.

Pendant les quelques jours qui séparèrent son arrivée de ma première visite, les bonnes tantes n'avaient cessé de lui répéter sur tous les tons que je la guérirais, et tant et si bien que j'étais ardemment désiré par elle et avec une confiance égale à celle de ses tantes.

Cet enthousiasme des tantes plaçait la jeune fille dans les meilleures conditions pour le cas où je croirais utile de lui faire de la suggestion hypnotique. Néanmoins, tout en faisant une première prescription contre son inappétence et sa dyspepsie, je me demandais ce que l'hypnotisme pourrait avoir d'utile dans la circonstance et, je l'avoue, si un sujet, doué d'une volonté aussi ferme, n'offrirait pas une grande résistance.

C'est pourquoi je me proposais de me retirer sans faire aucune tentative de ce genre, mais je vis que les tantes attendaient autre chose de moi que mon ordonnance.

Il n'y avait donc pas à reculer, surtout en face d'un sujet si bien préparé. Je me levai alors et, sans autre préambule, me plaçant devant la jeune fille qui, debout, tournait le dos à la fenêtre, je pris ses deux mains. Le jour éclairait mon visage. D'un ton calme, mais ferme, je lui dis : « Fixez mes yeux et écoutez-moi :

« La nuit prochaine, vous dormirez sans cauchemars, ni rêves; vous dormirez d'un sommeil complet et profond jusqu'au moment où vos tantes viendront vous réveiller. Vous vous éveillerez alors, mais pas avant. »

La jeune fille parut un peu étonnée; les tantes étaient radieuses. Je les laissai dans cet état et partis aussitôt en leur disant : « A demain ! »

J'avais fait ce que quelques-uns appellent la suggestion à l'état de veille. Nous avons maintes fois entendu ici et ailleurs le Dr Bérillon protester contre cette expression. Je partage entièrement son opinion sur ce point. L'état de veille dans lequel se trouvait cette jeune fille n'était pas l'état normal, mais un état spécial dans lequel, par suite de l'influence de ses tantes, la suggestibilité de son système nerveux, au moment de ma visite, dominait tout son être psychique.

N'est-ce pas, du reste, par cet état que passent tous les sujets qui s'endorment? Ce n'est plus véritablement l'état de veille normal, c'est un état d'émotivité dans lequel il y a comme une première inhibition de toute l'activité psychique au profit de la suggestibilité de l'individu.

Tout le secret de l'hypnotisme est là : savoir faire naître et saisir les circonstances propices à l'excitation de la suggestibilité de chacun.

Suggestionnée par moi, dans cet état spécial, la jeune fille dormit profondément toute la nuit et jusqu'au moment où l'une de ses tantes vint la réveiller.

Mon rôle, dès lors, devint bien facile. Pour intéresser ses tantes et dans un but thérapeutique, le lendemain je lui fis une seconde suggestion.

*Je lui dis de s'endormir.* Et bientôt je pus faire constater aux tantes les phénomènes classiques de léthargie, d'anesthésie, d'automatisme, de catalepsie, de somnambulisme et d'amnésie au réveil.

Avant de la réveiller, *je concentrai son attention* sur l'amélioration rapide qu'allaient éprouver toutes ses fonctions organiques. J'eus soin d'en faire l'énumération en insistant sur chacune.

J'attirai aussi son attention sur le complet repos qu'allait éprouver son esprit toujours préoccupé de l'avenir.

Comme complément de mes suggestions, je la prévins que l'expression de tristesse de sa figure allait disparaître sous l'influence d'un sentiment de gaieté qu'elle ressentirait très nettement et qui se refléterait sur son visage.

Le résultat fut des plus remarquables sur tous les points et, au bout des six semaines, la jeune fille était réellement transformée. Le succès, je le dois un peu au changement de vie, d'air, à quelques médicaments prescrits dans ma première ordonnance; mais je le dois plus encore au concours des tantes qui avaient si bien préparé le sujet et qui, à chaque nouveau progrès, ne cessaient d'exprimer, devant la jeune fille, leur admiration pour une si puissante méthode de traitement. J'estime que je le dois aussi à une cause dont je parlerai à la fin de cette communication.

Je renouvelai partiellement à peu près toutes les semaines la longue séance de ma seconde visite.

Au moment du départ, l'anémie n'avait pas disparu, les règles n'étaient pas encore revenues, mais l'état général accusait une amélioration des plus satisfaisantes.

Comme la jeune fille était assez triste de quitter ses tantes (dont l'une d'elles pleure toujours quand elle fait des adieux), je pris une de ses mains et, comme la première fois, je lui dis sans l'endormir : « Écoutez, demain, quand vous quitterez vos tantes, vous ne pourrez pas pleurer. » Et me retournant vers la tante pleureuse et qui écoutait mes paroles avec enthousiasme, je lui dis, en appuyant mes doigts sur son cou :

« Vous non plus, vous ne pourrez pas pleurer. »

C'est alors que ces dames me racontèrent que M<sup>lle</sup> X..., qui n'a jamais été incommodée dans les quelques traversées qu'elle a faites sur mer, ne peut voyager en chemin de fer. Très rapidement elle est prise de vertiges et de vomissements qui la rendent malade durant tout le voyage.

« Si vous pouviez l'en débarrasser, me dit une de ses tantes, ce serait lui rendre un fameux service, car elle va avoir deux jours de voyage en chemin de fer pour regagner son nouveau poste. »

J'avais tout motif d'espérer qu'une suggestion bien faite la débarrasserait de cet autre trouble si pénible. Pour être plus certain du succès, je ne me contentai pas de l'état émotif dans lequel je venais de faire une suggestion à l'occasion des pleurs du départ, et j'endormis tout à fait M<sup>lle</sup> X...

« Vous n'aurez pas de vomissements pendant votre voyage; bien plus, vous n'aurez même aucun des malaises que vous ressentez d'ordinaire en chemin de fer. Bien plus encore, vous aurez faim, vous mangerez avec plaisir et vous digérerez très bien. » Avant de l'éveiller, je lui rappelai une dernière fois que mon influence sur elle persisterait après son départ et malgré les distances.

Cette dernière suggestion est souvent fort utile à faire, comme nous le verrons dans le cas présent.

La jeune fille partit le lendemain matin et, quand je vis les tantes dans la journée, elles me racontèrent qu'en effet le départ avait été gai, et que personne n'avait eu envie de pleurer.

Quelques jours après, je recevais de la jeune fille une lettre dont j'extrais le passage concernant son voyage :

« Toutes les fois que je voyageais en chemin de fer, j'étais prise immédiatement de maux de tête, suivis de vertiges et de nausées qui aboutissaient à des vomissements. Il me semblait que tout dansait autour de moi. J'avais le mal de mer et, cependant, j'ai voyagé bien des fois sur mer sans ressentir le moindre malaise. Mon voyage, cette fois, s'est effectué dans les meilleures conditions possibles. J'avais eu cependant bien du chagrin de quitter mes tantes, mais je n'ai rien ressenti. J'ai admiré longtemps les différents paysages qui se déroulaient devant mes yeux sans avoir de vertiges. J'ai bien mangé, j'ai bu et je n'ai pas eu mal au cœur. J'ai même lu et causé avec des personnes qui voyageaient avec moi et je n'ai même pas été incommodée par l'indisposition de l'une d'entre elles. En arrivant chez moi, je n'étais pas fatiguée et je me suis aussitôt occupée de mon déménagement. »

Quelque temps après, elle m'écrivait que sa santé continuait à être bonne, mais qu'elle avait de nouveau perdu le sommeil.

Je lui donnai par lettre le conseil suivant : « Chaque soir, une fois couchée, laissez une de vos mains sur les draps comme si j'allais vous la prendre, et comptez lentement. Avant d'être arrivée à trente, vous dormirez.

Quinze jours après, elle me répondait : « Merci, mon bon docteur, de votre lettre qui m'a fait beaucoup de bien. Je suis bien mieux, je dors à peu près toute la nuit depuis que je suis votre prescription. Je compte à peu près jusqu'à vingt-cinq et je m'endors au bout de ce temps d'un sommeil profond. »

D'ordinaire la visite d'un inspecteur lui causait une grande émotion. Je lui avais dit qu'il n'en serait plus de même à l'avenir.

Dans sa lettre, se trouve aussi ce passage : « J'ai eu l'autre jour la visite d'un de mes inspecteurs ; sa venue ne m'a produit aucune impression. Il a été charmant et fort étonné de constater la présence de 105 élèves. »

Le fait de la disparition du vertige de la locomotion par la suggestion hypnotique rend déjà cette observation intéressante. Mais des faits semblables ont été souvent relatés ; c'est un de plus qui vient s'ajouter à la liste déjà longue des bienfaits du traitement hypnotique.

Aussi n'est-ce pas ce fait qui me paraît le plus intéressant à retenir de cette observation, mais le suivant :

Chez cette jeune fille, qui ne connaissait l'hypnotisme que de nom, et n'a encore sur cette science que des données vagues et peut-être très erronées, toutes mes suggestions se réalisaient avec une précision tout à fait remarquable. Le phénomène se produisait très rapidement et avec une intensité presque mathématiquement proportionnelle à l'énergie de l'ordre donné par moi.

Ces qualités de son hypnotisation étaient-elles dues seulement à l'influence de ses tantes et à sa confiance en moi ?

Sans doute, ces circonstances étaient favorables à son hypnotisation, mais n'expliquent pas les qualités remarquables de sa suggestibilité.

Et je crois qu'il faut en voir la véritable cause dans l'existence de cette énergique volonté dont la jeune fille a fait preuve toute sa vie.

Dès son entrée à l'école préparatoire, avec son ardent désir d'arriver à se suffire et à pouvoir aider les siens, elle a dû se faire une loi de l'obéissance à ses chefs. *Volontairement*, elle n'a plus obéi qu'à la volonté de ceux dont dépendait son avenir.

Et, grâce à l'énergie de sa volonté, cette obéissance a été complète et toujours dépourvue de toute hésitation. Secondée par son intelligence et la bonne possession d'elle-même, son énergique obéissance a été la cause des succès de cette jeune fille.

Les circonstances dans lesquelles j'ai été appelé à lui donner mes soins, m'ont fait apparaître à ses yeux comme celui d'où dépendait l'avenir de sa santé. Elle avait pleine confiance, elle s'est faite volontairement aussi passive que possible. Produit de son énergique volonté, cette passivité devait être rapide, intense dans ses manifestations, c'est ce qui a eu lieu.

Tel est le point sur lequel je tenais à insister. La forte volonté de la jeune fille m'a apporté un précieux concours.

Quand nous cherchons à émouvoir la suggestibilité d'un malade, c'est à son imagination que nous nous adressons. Mais nous rencontrons dans son intelligence et sa sentimentalité des forces qui peuvent contrarier ou aider notre action. On conçoit qu'il en soit de même pour la volonté. L'intensité des manifestations hypnotiques chez notre jeune fille, opposée à notre peu d'action sur les abouliques, nous montre d'une façon nette combien est fausse l'opinion encore courante dont je parlais au début de cette communication.

Elle nous porte en outre à penser que plus vive est l'activité psychique dans ses manifestations intellectuelles, sensibles et volontaires, plus nombreuses sont nos chances de suggestionner un sujet, du moment que nous évitons tout ce qui pourrait contrarier l'activité de ces facultés.

## LE DÉMONISME

(*L'Ami du Clergé*)

(SUITE ET FIN)

*Mais est-ce Urbain Grandier qui en fut cause en leur jetant un sort, au moyen d'une branche de rosier où tenaient plusieurs roses, que les religieuses vinrent sentir, après quoi elles se trouvèrent possédées, — et cela par jalousie et colère parce que les religieuses ursulines l'avaient refusé comme confesseur et lui avaient préféré l'abbé Mignon, prêtre très vertueux? — Nous ne voulons pas nous prononcer catégoriquement sur les détails qui peuvent laisser place au doute; mais nous dirons qu'il est bien difficile de ne pas admettre la culpabilité de Grandier dans la possession des religieuses de Loudun. Voici les faits.*

L'abbé Urbain Grandier était curé de la paroisse Saint-Pierre de Loudun, et chanoine de Sainte-Croix. D'une constitution robuste, de belles manières et d'une grande énergie de volonté, il était né pour dominer. Prédicateur distingué, homme de société, d'un esprit fin et pénétrant, il fit sensation dans la ville de Loudun. Mais il avait une forte inclination pour la volupté et se laissa trop dominer par elle. Accusé devant l'évêque de Poitiers, il fut mis dans les prisons de l'officialité, et un jugement de celle-ci l'interdit pour toujours dans la ville de Poitiers, et pour cinq ans dans le diocèse. Il en appela à l'archevêque de Bordeaux, qui annula le jugement

de l'officialité de Poitiers, et conseilla cependant à Grandier de quitter Loudun. Il voulut au contraire y rentrer, une branche de laurier à la main, et ne songea plus qu'à se venger. Il en voulait tout naturellement aux Ursulines qui, à cause de sa réputation, l'avaient refusé comme confesseur. Cela posé, tout ce qui suivit se comprend assez facilement.

Dans les exorcismes, les religieuses l'accusèrent sans exception, et sans jamais varier, et, chose étonnante, elles qui jusqu'alors n'avaient jamais voulu lui parler, une fois possédées se sentaient une forte inclination voluptueuse pour lui et il leur apparaissait dans une sorte de vision, tantôt à l'une, tantôt à l'autre, pour les solliciter au mal; mais toutes montrèrent une grande énergie de volonté dans leur résistance pour ne jamais consentir au moindre désir volontaire de mal. Ainsi, soit lorsque le démon parlait par leur bouche, soit lorsqu'elles se possédaient bien elles-mêmes, elles accusaient Grandier de magie et de sortilège. Au cours du procès de magie, plus de soixante témoins ont attesté des adultères, des incestes, des sacrilèges commis par lui. Lui-même, pour justifier ses excès, écrivit contre le célibat ecclésiastique un livre qu'on trouva parmi ses papiers avec bon nombre de ses poésies obscènes. Au cours du procès il se montra froid et hardi et nia obstinément toute participation à la magie. Les juges examinèrent la cause avec le plus grand soin et la plus grande impartialité, tous cependant avec le plus grand désir de n'être pas obligés de condamner un prêtre et de donner du scandale à la population. Ils se préparèrent tous par la confession et la communion au prononcé du jugement, et ils le condamnèrent à l'unanimité à être brûlé comme coupable de magie et de bien d'autres crimes; et pas un seul d'entre eux, jusqu'à sa mort, ne conçut le moindre remords au sujet de cette sentence, et pas un prêtre ne la leur reprocha.

Ce n'est que cinquante ans après que les protestants d'abord, et depuis tous les libres-penseurs, la blâmèrent, comme si cinquante ans après, quand toutes les lumières qui pouvaient éclairer une affaire sont éteintes, on pouvait voir plus clair! En tout cas, Grandier n'eût-il pas été magicien, il



méritait bien le supplice qu'il a subi, car d'après même son propre aveu il était grandement coupable<sup>1</sup>.

Le second fait, celui de la *possession des religieuses* du Tiers Ordre de Saint-François de *Louviers* (Eure), n'est pas moins certain. Nous avons déjà vu la tourière Marie-Madeleine Bavent avouer être allée au sabbat avec son confesseur Mathurin Picard et le vicaire Boullé. Picard étant venu à mourir et ayant été enterré, en 1642, dans l'église près de la grille du chœur des religieuses dont il avait été le directeur, aussitôt dix-huit religieuses devinrent possédées, et furent pendant quatre ans dans un état d'emportement et de fureur démoniaques qui leur ôtait la liberté et l'usage de la raison. Elles vomissaient dans leurs accès, au milieu d'horribles contorsions, les paroles les plus infâmes contre le défunt, et les blasphèmes les plus épouvantables contre la religion et les sacrements en particulier. On voyait souvent ces malheureuses victimes le corps ployé en arrière, de manière que la tête touchait les talons. Les exorcistes parlaient au démon dans un latin philosophique très choisi, bien au-dessus de la portée des religieuses, quand même elles auraient su le latin, et les réponses se faisaient de même par leur bouche. Ce qu'on remarquait surtout dans les discours infernaux, c'était un orgueil immense et une haine intense du Christ, de la sainte Vierge, des saints et de l'humanité tout entière.

Le Père Ésprit, provincial de l'Ordre, a fait une longue dissertation pour prouver la vérité de cette possession dont il avait été témoin.

L'imagination, dit-il, a ses bornes, et un grand nombre de personnes ont vu ou entendu, comme les religieuses, les plats et les ustensiles de cuisine tomber rudement, les pupitres se renverser, les règles, les diurnaux se transporter ailleurs, les disciplines, les chapelets et les socques voler dans l'air et s'attacher à l'extrémité des voiles, des soufflets retentissants s'appliquer sur les joues, des tintamarres et des

1. On accusa Richelieu, contre qui il avait fait un libelle, d'avoir préparé et exigé sa condamnation. Mais d'une part, si Richelieu avait voulu se venger, il avait bien d'autres moyens; et d'autre part, les juges étaient trop indépendants, trop intègres, trop consciencieux, pour se laisser circonvenir ainsi, et surtout tous et sans aucune protestation.

Grandier avoua beaucoup d'autres fautes graves, fruit, dit-il, de la fragilité humaine; mais il nia jusqu'à la fin sa culpabilité comme sorcier. Commission

fracas épouvantables se faire dans les cheminées, une sorte de foudre remplir de feu la cellule d'une pauvre fille, la frapper et la jeter par terre sans la blesser, une autre emportée dans l'air par le nœud de sa corde et précipitée ensuite du grenier jusqu'au bas des escaliers, couverte de blessures et de sang, etc., etc. Sont-ce là des imaginations? Ou bien il faudrait avouer que les rêveries seraient plus étonnantes que la vérité elle-même.

Vu les dénonciations de la Bavent, l'officialité d'Évreux entreprit un procès contre la mémoire de Mathurin Picard, dont le corps fut exhumé et jeté à la voirie, sur la demande de Satan, qui devait après sortir des religieuses et qui de fait ne sortit point. Mais faut-il s'en étonner? N'est-il pas le père du mensonge? Il en résulta quatre procédures à la fois, en dehors de celle de l'officialité, car cette déplorable cause fut plaidée à Louviers, à Pont-de-l'Arche, à Évreux et à Rouen; et par jugement du parlement de Rouen, Picard et Boullé, l'un mort, l'autre vif, furent brûlés en grand appareil sur la place publique de Louviers, en 1647; le couvent fut détruit par ordre de justice, et la possession cessa quand les religieuses eurent été dispersées.

Enfin l'on a beaucoup parlé, au milieu du dix-huitième siècle, de la *possession de Landes* (diocèse de Bayeux), et c'est le troisième fait public que nous voulons signaler. Parmi les possédées, on remarqua trois filles de M. de Léaupartie, seigneur du pays, et plus de cinquante autres filles. Elles parlaient très facilement le latin, qu'elles ne connaissaient aucunement, et même traduisaient en très bon français. On les vit plusieurs fois courir à reculons, sans aucun faux pas, sur un mur très élevé, rester longtemps suspendues en l'air sans aucun soutien, et bien d'autres choses qui surpassaient toutes les forces humaines. Vingt théologiens, quatre médecins et l'évêque de Bayeux, puis douze docteurs de la Sor-

avait été donnée par M. de Laubardemont à deux Pères Capucins de travailler à sa conversion; mais ils eurent beau le prier et l'exhorter, il refusa de se confesser à eux, disant qu'il n'en avait pas besoin, s'étant confessé depuis peu. Il monta donc sur le bûcher sans paraître donner aucun signe de contrition. Il avait prié M. de Laubardemont de modérer la rigueur de la sentence: il lui fut accordé par compassion d'être étranglé avant que les flammes l'atteignissent: mais le feu ayant touché et brûlé la corde avant que le bourreau pût arriver à lui, il tomba vivant dans le brasier.

bonne, le médecin du roi et d'autres médecins de la faculté de Paris, ayant mûrement examiné les choses, reconnurent et attestèrent la vérité et la certitude de la possession. Comment résister à de tels témoignages ? Il est vrai que l'évêque de Bayeux, par trop de condescendance pour les philosophes de l'époque, ne persévéra pas jusqu'au bout dans le même sentiment, il ne voulut plus reconnaître la possession qu'il avait précédemment admise, et défendit les exorcismes. Mais il ne pouvait détruire les faits publics et absolument inexplicables en dehors de la possession.

Nous arrivons enfin *au dix-neuvième siècle* où, quoi qu'on en veuille dire, les faits de possession n'ont point disparu du tout. — D'abord chez les nations païennes, comme l'attestent les lettres des missionnaires, les possessions sont toujours bien fréquentes. Mgr Augouard en raconte un grand nombre arrivées dans l'Oubanghi. — En France, nous citerons d'abord *Jeanne Sarrau*, de Bordeaux. La cause de sa possession semble être celle-ci : elle avait consulté un devin, puis une devineresse, avant son mariage. Elle se sentit après asséner un jour, entre les épaules, comme un coup de massue qui la jeta par terre en lui faisant pousser d'horribles hurlements. Quoique faible de complexion, elle renversait facilement quatre personnes qui la voulaient tenir. Elle aboyait comme un chien, grognait comme un porc et blasphémait d'une voix forte qui n'était point la sienne ; alors son visage devenait affreux et cependant son poulx n'était point altéré. Elle frémissait au contact des objets bénits et sentait de loin l'arrivée de l'exorciste. On entendait dans ses crises les conversations de deux interlocuteurs qui parlaient sur des sujets bien au-dessus de sa capacité et de son instruction. Elle discernait fort bien ce qui était béni de ce qui ne l'était pas ; l'eau bénite lui semblait bouillante ; elle savait d'avance quelles personnes seraient là quand elle serait exorcisée et à quelle heure elle le serait. Elle comprenait le latin, le grec, l'allemand, l'italien, l'espagnol, l'anglais, le russe, et obéissait à tout ce qu'on lui commandait dans ces langues, même quand les ordres étaient donnés si bas et de si loin qu'elle ne pouvait naturellement les entendre. Ses hurlements, ses mugis-

sements et ses contorsions n'avaient rien d'humain. Sa possession commença en 1823 et dura plus de deux ans.

Vers la même même époque, *Annette Trécourt*, du village de Cussey (Côte-d'Or), fut aussi possédée. Elle était aimée d'un jeune homme qui voulait l'épouser, mais la mère du jeune homme, qui était plus riche qu'Annette, s'y opposait, et pour être plus sûre d'empêcher le mariage, elle lui fit donner un jour cinq pommes qu'Annette mangea sans défiance. C'étaient autant de sorts, l'un pour la faire brûler, l'autre pour la noyer, un troisième pour la forcer de s'étrangler, etc. Aussi pendant longtemps elle se sentit invinciblement poussée à attenter à sa vie. Un jour elle fut horriblement brûlée, mais elle guérit au bout de sept mois. Une autre fois elle se jeta à l'eau dans un creux très profond où, dit-on, des charrettes tout attelées avaient disparu, mais elle surnagea comme du liège. A chaque fois qu'elle tenta de se suicider, elle ne le put; Dieu la protégeait évidemment. Aussi quand elle se sentait l'esprit libre, elle priait beaucoup et avec ferveur. Ici, comme chez d'autres possédés, se retrouvent les aboiements, les mugissements, les hennissements, les miaulements, etc. Elle sautait en l'air de cinq à dix pieds de haut, et faisait des tours de souplesse que n'eussent pu faire les meilleurs saltimbanques; et toujours ses vêtements la couvraient parfaitement<sup>1</sup>. Quand, à la suite des prières et des exorcismes, vint l'heure de la délivrance pour Annette, elle vomit en deux fois les pommes du maléfice, aussi vermeilles que si elle venait de les manger. Cependant depuis longtemps elle n'en avait point goûté, et, quoiqu'elle ignorât le maléfice, ces fruits depuis ce moment-là étaient devenus pour elle un objet de dégoût.

Nous pourrions encore citer la possédée de Riellès-Eaux, dans la Côte-d'Or, Reine Guétet et bien d'autres. Mais si l'on veut un exemple plus frappant, nous donnerons celui des *cent et quelques possédées de Morzines*, en Savoie, en 1860. De Merville, Ribet, Bizouard et d'autres en parlent assez longuement, et personne ne peut nier des faits qui ont été

1. On a remarqué cela à peu près dans toutes les possessions. Dieu ne permet pas qu'elles tournent à scandale contre la chasteté.

absolument publics, et en dehors de la possession il est absolument impossible de les expliquer.

On nous permettra bien de finir ceci par un souvenir personnel toujours vivant en nous. Nous avons dirigé pendant plusieurs années une personne très pieuse, très chaste, et avec cela très timide et un peu scrupuleuse, et qui, à la suite de certaines circonstances inutiles à relater ici, se trouva possédée du démon. Dans les moments de crise, il sortait de sa bouche une voix qui n'était pas la sienne et que ni elle ni aucun autre n'aurait pu imiter, et qui alors, sans qu'elle-même parût ni étonnée, ni honteuse, proférait des blasphèmes affreux avec une assurance inouïe, où perçait cette haine de Dieu qui n'existe qu'en enfer. Elle répondait aussi parfaitement en latin à une demande latine qu'elle ne comprenait point. Nous l'avons exorcisée plusieurs fois tout bas sans l'avertir, et elle répondait vite : « Pourquoi m'exorcisez-vous ? » Nous n'en continuions pas moins les exorcismes, et chaque exorcisme, sans chasser entièrement le démon, l'affaiblissait singulièrement et l'empêchait, au moins pendant un certain temps, de revenir. Un très pieux confrère qui nous succéda, après notre départ, fit comme nous et obtint les mêmes résultats, et cependant il ne peut pas affirmer qu'au moment de sa mort, où il l'assistait encore, elle était entièrement délivrée. Les faits n'ont jamais été publics, mais connus seulement de ses parents et de quelques amies, qui en étaient dans la désolation. Comme bien d'autres possédées, en dehors des crises elle reprenait entièrement possession d'elle-même, se confessait souvent et communiait alors tous les jours. Les vexations du démon tournaient à son bien spirituel, car elle n'en était que plus humble et plus fervente.

### III. — *Remèdes contre la possession; les exorcismes.*

Avant de se servir des remèdes et surtout des exorcismes, il importe de bien constater la maladie.

Quelques théologiens disent qu'il ne faut pas croire facilement qu'une personne est possédée du démon, parce que

cette possession est bien rare à notre époque. C'est vrai qu'il n'y faut pas croire facilement; le bon sens et surtout la prudence l'exigent. C'est vrai encore que les possessions sont très rares; elles l'ont toujours été, si l'on veut comparer le nombre de ceux qui sont possédés avec ceux qui ne le sont pas; mais pour nous, nous ne croyons pas qu'elles soient beaucoup plus rares à notre époque qu'à bien d'autres, et nous n'en comprendrions pas trop la raison. Aussi Lehmkuhl et d'autres avec lui recommandent simplement aux prêtres et cela très sagement, de n'être en matière de possession ni trop crédules ni trop incrédules, de consulter avant tout le Rituel, et aussi au besoin, quand c'est possible, un médecin chrétien, ou au moins sage et prudent, parce qu'il est bien des effets qu'on peut expliquer naturellement par des affections hystériques, nerveuses ou autres.

Voici les indications très sages du Rituel, qui, lui aussi, recommande expressément de ne pas croire trop facilement à la possession : « *Signa obsidentis dæmonis sunt : ignota lingua loqui pluribus verbis, vel loquentem intelligere; distantia et occulta patefacere; vires supra ætatis seu conditionis naturam ostendere, et id genus alia, quæ cum plurima concurrunt, majora sunt indicia.* » Nous devons remarquer ici, ce que bien des auteurs n'ont pas fait, que ces paroles s'appliquent à toute action du démon envers nous, et n'impliquent point la possession proprement dite. Ainsi, dans le magnétisme démoniaque<sup>1</sup> et le spiritisme, on peut découvrir des choses cachées et voir ce qui est très éloigné. On peut du reste recourir aux exorcismes aussi bien pour les obsessions que pour les possessions, et c'est bien ce que dit le Rituel. Pour se convaincre d'une possession, il faut s'assurer par ces signes-là qu'il y a non pas simplement action, intervention, révélation, aide ou obsession du démon, mais que celui-ci s'est saisi pleinement de toutes les facultés inférieures et des membres du corps, et les fait agir à son gré, et opère par eux ce qui est au-dessus des forces humaines, ou contre toute volonté de celui qu'il possède; et les faits que nous avons cités peuvent jeter une grande lumière sur cette appréciation.

Quand le prêtre s'est bien convaincu qu'il y a possession véritable, ou du moins est arrivé à une grande probabilité à défaut de certitude, il faut alors qu'il use des moyens spirituels, qu'il prie d'abord lui-même (les saints n'ont jamais eu recours aux exorcismes sans s'être sigulièremment fortifiés par des prières ferventes contre le démon), ensuite qu'il recommande à la personne possédée de beaucoup prier dans les moments où elle est libre d'elle-même, de s'humilier, de se mortifier, de se confesser avec grandes franchise et contrition, et qu'il la fasse communier souvent même, s'il n'y a pas crainte de profanation, d'abus ou de scandale : car ce sont là des armes puissantes contre le démon ; puis, s'il le juge nécessaire ou utile, qu'il recoure aux exorcismes ; et les exorcismes sont toujours utiles, et ils deviennent nécessaires si la possession s'accroît et se prolonge.

Les exorcismes appartiennent à *l'adjuration*, qui est un acte de religion en vertu duquel quelqu'un prie ou commande au nom de Dieu pour que quelque chose d'important soit fait, empêché ou éloigné pour la gloire de Dieu. Il y en a de deux sortes : *l'adjuration déprécative* et *l'adjuration impérative*. Si c'est par la sainte Vierge, les saints, les saintes reliques, le ciel, ou autre chose en quoi resplendit spécialement la divinité, il y a encore *adjuration*, mais *implicite* : on va à Dieu par la créature. Si l'adjuration s'adresse à des créatures sans raison, elle ne se fait qu'*indirectement* en priant les saints de vouloir bien se faire nos intercesseurs, et Dieu de vouloir bien par lui-même ou par les bons anges faire tourner ces créatures à notre bien, ou en défendant aux démons de s'en servir pour nuire. C'est ainsi que s'expliquent les exorcismes faits par l'Église sur le sel ou l'eau au baptême et à la bénédiction de l'eau, et les exorcismes employés encore dans d'autres bénédictions, par exemple celle de l'huile ; c'est dans ce sens aussi qu'autrefois on exorcisait les nuées ou les orages.

Quand l'adjuration s'adresse directement à Dieu, comme cela se fait dans certaines litanies, et à la fin des oraisons de l'Église : *Per Dominum nostrum Jesum Christum....* elle ne peut évidemment qu'être déprécative. Si elle s'adresse aux

hommes, elle est déprécative ou impérative, selon les circonstances. Si elle s'adresse aux démons, comme c'est ici le lieu, elle doit toujours être impérative, car il ne nous est pas permis de prier les démons ; ce serait du reste nous rabaisser, car par la vertu de Notre-Seigneur nous devons leur être bien supérieurs, et il nous est permis alors de leur commander, et même avec mépris pour les humilier davantage.

Tous les théologiens distinguent deux sortes d'exorcismes : les exorcismes *solennels* et les exorcismes *privés*. Il y a bien aussi les exorcismes qu'on pourrait, il nous semble, appeler *semi-solennels*, comme ceux qui doivent être prononcés contre le démon dans la cérémonie du baptême : « *Exorciso te, omnis spiritus immunde...* »

Pour l'*exorcisme privé*, qui se fait sans aucune cérémonie, il n'y a besoin d'aucune permission de l'évêque, à moins qu'il n'y ait loi expresse de sa part ; et il peut se faire ou bien avec toutes les prières indiquées dans le Rituel (mais alors en secret), pourvu qu'il y ait au moins réelle probabilité de possession, ou bien *sub formula brevi secundum beneplacitum proprium*, par exemple : « Ego, ut minister Dei, præcipio tibi (vobis), spiritus immunde (immundi), ut recedas (recedatis), ab hac creatura Dei. » Le vénérable serviteur de Dieu, Vincent Pallota, dit Clément Marc, se servait de cet exorcisme privé toutes les fois qu'il voyait que son pénitent se disposait à lui cacher quelques péchés, ou ne voulait pas se repentir, et il conseillait aux confesseurs de s'en servir aussi avec grande confiance et humilité. Saint Liguori recommande également de s'en servir pour les âmes qui sont obsédées de tentations très grandes. Les laïques peuvent aussi faire contre le démon un exorcisme privé, et rien même ne leur défend de se servir des prières du Rituel, mais alors en leur propre nom et non pas au nom de l'Église.

Quant aux *exorcismes solennels*, qui se font publiquement, en habit de chœur, dans l'église, aucune loi générale, dit Génicot, ne les défend ; mais un grand nombre d'évêques ont défendu à tout prêtre d'y avoir recours sans leur permission expresse, et l'on peut même dire que c'est devenu un usage général. Ce serait même, dit Gury, un péché grave de les faire



sans la permission de l'évêque, parce qu'il peut en résulter des scandales. L'exorciste ne doit faire que les questions qui peuvent aider à l'expulsion du démon, par exemple sur le temps et les causes de la possession, et servir à l'édification publique ; mais il ne peut pas être permis de poser des questions ou de donner des ordres n'ayant d'autre but qu'une vaine satisfaction d'orgueil ou de curiosité. Aussi les théologiens s'accordent-ils à dire qu'il pécherait mortellement s'il entretenait avec le démon de longues conversations vaines et inutiles, et véniellement s'il lui adressait seulement une ou deux questions oiseuses, pourvu encore que ce fût d'une manière impérative, car le péché arriverait bien plus vite et plus facilement à être mortel, s'il se mettait à plaisanter avec le démon ou à parler avec lui comme on cause avec quelqu'un qui vous est familier. — L'abbé Le Canut donne pour raison du peu de réussite des exorcismes dans la possession de Louviers la faute des exorcistes qui, au lieu de commander sévèrement au démon, appelèrent trop souvent sa présence, et lui demandèrent des signes pour prouver ce qu'ils voulaient démontrer aux incrédules, se fiant trop en lui et s'amusant à discourir avec lui sur toutes sortes de sujets, au lieu d'imiter saint Hilarion qui, au rapport de saint Jérôme, quand le démon voulait lui exposer en plusieurs langues les raisons pour lesquelles il s'était emparé d'un serviteur de l'empereur Constance, lui dit sévèrement : « Je ne te demande point pourquoi tu es venu, mais au nom de Jésus-Christ je te commande de t'en aller. »

Les exorcismes ne sont point des sacrements, par là-même ils n'ont pas d'effet infailible ; mais des sacramentaux, et comme tels ils n'ont pas non plus d'effet absolument infailible. Ils opèrent cependant d'une double manière : *ex opere operantis* de la part de l'exorciste, et de la sorte, plus l'exorciste est pieux et saint, plus il peut en général exercer d'empire sur le démon et le forcer de sortir vite ; et *ex opere operato ex parte Ecclesiæ*, et sous ce rapport les prières, la volonté et les mérites de l'Église leur communiquent toujours une très grande efficacité, et de la sorte on peut dire qu'ils obtiennent toujours ou bien un effet *complet* en chassant le

démon, ou bien un effet *incomplet*, mais très appréciable, en diminuant ses forces, et par là-même la violence ou la fréquence de ses attaques.

### CONCLUSION GÉNÉRALE

Ainsi que nous l'avons dit, en fait de démonisme il ne faut pas se montrer *trop incrédule*, car les démons jouent un grand rôle dans le monde et font beaucoup de mal aux âmes, dont ils perdent un si grand nombre. Il importe donc grandement de se garantir contre leurs assauts, et d'en garantir les autres, et aussi de les chasser des positions qu'ils ont enlevées comme de force; ce qu'on ne pourrait assurément pas faire si l'on ne voulait pas y croire.

Mais il faut encore moins se montrer *trop crédule*, parce que ce serait exposer la religion elle-même aux moqueries des impies, et aussi parce que, comme nous l'avons dit, l'extra-naturel ne se suppose pas, il doit se prouver; dès lors que Dieu nous a faits pour vivre avec la nature, il n'a pas pu permettre au diable d'en troubler l'ordre à son gré, et sans en laisser après lui des traces visibles.

Le meilleur moyen de se garantir ou de se délivrer du démonisme, c'est d'être bien soumis à Dieu, car alors il ne permettra pas que le démon ait la moindre puissance sur nous, à moins que ce ne soit sûrement pour le bien de notre âme: et ensuite de recourir avec foi et confiance aux armes qui ont toujours eu le plus d'efficacité contre le démon: la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, au crucifix, au signe de croix, à la sainte Vierge et aux saints Anges.

---

## LES PROPOS SCIENTIFIQUES

## DU DOCTEUR BÉRILLON

**Au sujet d'une entrevue. — La connaissance des « forces inconnues ». — Alphonse Karr et le Dr Bérillon. — La bougie et la télépathie.**

Il m'est arrivé quelquefois, à Paris, d'entendre des représentants de la science officielle parler de M. le Dr Edgar Bérillon, directeur de la *Revue de l'Hypnotisme*, avec une sévérité que je ne croyais pas équitable. Je n'en ai pas fait trop de cas. Je trouvais tout naturel qu'on traitât de la sorte un homme qui avait eu le grand tort de pousser bien loin ses investigations dans une région dont les savants d'il y a quelque dix ans niaient même l'existence, et dont la plupart des savants d'aujourd'hui connaissent à peine la partie très limitrophe.

Seulement, je supposais qu'un homme habitué à être bafoué par les docteurs de l'Université devait être devenu prudent dans ses propres jugements, surtout lorsqu'il s'agit de sciences qui appartiennent à la même catégorie que celle dont il s'occupe.

J'ai dit que cela *devrait être*. Eh bien, il n'en est rien.

J'ai devant les yeux le numéro du 29 juillet de la *Liberté*, dont un rédacteur, M. André Gaucher, intrigué par les articles de M. Jules Bois sur l'*Au-delà et les forces inconnues*, a imaginé d'aller faire éclairer sa religion par M. le Dr Bérillon. Pourquoi par M. Bérillon, et non pas par M. Waldeck-Rousseau ou par M. Santos-Dumont, c'est ce que je ne saurais dire. M. Gaucher explique son choix en disant que

M. Bérillon est « un des hommes que les spirites seront le moins tentés d'accuser de cléricalisme. » Admirable !

Or voilà la réponse que le directeur de la *Revue de l'Hypnotisme* a fait à son visiteur :

« Ne me parlez pas de *forces*. Je ne connais pas de forces(?!). L'essence des forces m'est inconnue. Elles présentent un je ne sais quoi qui m'échappe, un *quid divinum* qui ne ressortit pas à la science (?!). Ne me parlez pas davantage de matérialisme ou de spiritualisme. Pas plus que Claude Bernard, je ne saurais admettre ces distinctions, qui ne présentent à mon sens aucun caractère scientifique (??!!). Parlez-moi de faits. Là, je suis sur un terrain solide qui ne saurait se dérober. Observer des faits, expérimenter leurs causes, les relier par des lois, voilà l'œuvre scientifique par excellence. Le reste n'est que métaphysique. »

Vous avez donc entendu.

Avant tout, M. Bérillon *ne connaît pas de forces*. C'est un nouvel horizon pour la physique et la physiologie. Voyons, peut-être veut-il parler des forces dont il s'agit dans les articles de M. Jules Bois : *l'Au-delà et les forces inconnues*. Donc M. Bérillon veut dire que ce sont les *forces inconnues* qui lui sont inconnues. C'est ce qu'avait déjà fort judicieusement remarqué M. de la Palisse.

Après cela, nous apprenons que M. Bérillon « ne saurait admettre des distinctions telles que *matérialisme* et *spiritualisme* ! » — Non, vraiment, c'est extraordinaire ! Peut-être a-t-il voulu dire qu'il n'admettait pas que la question du spiritualisme ou du matérialisme puisse avoir d'autre fondement que les faits ? Seulement, il ne l'a pas dit. Kant a été quelque peu plus clair, quand il a écrit ses *Prolégomènes à toute la Métaphysique future qui aura le droit de se présenter comme Science*.

Parlons donc des fait : « Observer des faits, expérimenter leurs causes, les relier par des lois, voilà l'œuvre scientifique par excellence. Le reste est métaphysique. »

Parfaitement. Quant à moi, je ne comprends pas bien ce que c'est que d' « expérimenter les causes des faits », mais quant au reste, je suis tout à fait de l'avis de M. Bérillon.

C'est ce que disait aussi Claude Bernard, lequel, tout en n'ayant certainement pas dit le non-sens dont le gratifie le rédacteur de la *Liberté*, a bien écrit : « *Ce ne sont pas les faits qui constituent la Science, mais les explications qu'on donne des faits et les idées que nous y attachons* <sup>1</sup>. »

C'est justement en citant ces mots de l'éminent physiologue, que le Dr Durand (de Gros), dont la *Revue de l'Hypnotisme* a toujours exalté les mérites scientifiques, ajoutait de son côté :

« Une pomme tombe ; voilà un fait réel, voilà une notion expérimentale ; mais cette notion d'un fait individuel, res-  
« treinte à son objet propre, c'est-à-dire à ce fait individuel,  
« est nulle et sans valeur aucune pour la science. Elle ne  
« devient scientifiquement utile que lorsque le génie de la con-  
« ception a fait sortir de son objet réel un objet idéal et  
« transformé cette vérité étroite fournie par l'observation en  
« une vérité universelle obtenue par la raison <sup>2</sup>. »

Mais M. Bérillon est du même avis. Lui-même n'a-t-il pas dit : « Observer les faits... LES RELIER PAR DES LOIS, voilà l'œuvre scientifique ? »

Si donc l'on examine les phénomènes médianimiques et si l'on constate, par exemple, l'apparition de fantômes matérialisés des trépassés (ce qu'on ne peut pas nier *a priori*, comme faisaient les scolastiques), voilà que, selon M. Bérillon n° 2, il faudra relier ces faits par des lois qui reconnaîtraient fort probablement l'existence d'un monde spirituel, c'est-à-dire de ce *spiritualisme* dont M. Bérillon n° 1 ne voulait pas admettre la possibilité scientifique, quelques secondes auparavant.

Continuons, M. Bérillon parle à présent de la *table tournante*. Et voilà son jugement :

« Une table tourne parce qu'on la pousse. Il n'y a pas d'autre explication. On la pousse, parce que le cercle des gens qui l'entourent est un cercle de névrosés, où le plus déséquilibré exerce l'ascendant... »

Et il conclut modestement :

1. *Revue des cours scientifiques*, 4 février 1865.

2. *Ontologie et Psychologie physiologique*, 1<sup>er</sup> chap., § II.

« Voilà le dernier mot de la science en ce qui concerne les phénomènes de la « table tournante. »

Ce qui veut dire que M. Bérillon en est encore à la fameuse théorie des *mouvements inconscients*, trouvée par MM. Chevreul, Faraday et d'autres savants vers 1853. Il ne lui est pas passé par la tête que les illustres physiciens qui ont vérifié le phénomène en question pouvaient bien avoir eu l'idée d'en contrôler la cause.

Parions que M. Bérillon n'a jamais entendu parler de l'appareil inventé par Thury, professeur de physique à l'Université de Genève, pour empêcher la pression des mains sur la table, et malgré lequel le phénomène se produisait comme d'habitude. Un autre appareil a été inventé par le physicien Crookes, et perfectionné par Butlerof, de l'Université de Saint-Pétersbourg. Un autre enfin est dû à Robert Hare, professeur de chimie à l'Université de Philadelphie.

Mais est-ce la peine de parler de cela, lorsque dans tous les comptes rendus de séances médianimiques il est question à tout moment de la *lévitation complète* de la table et — ce qui est mieux — du soulèvement de la table *sans contact* d'aucune personne, et en pleine lumière? Si l'on veut bien se donner la peine de lire, par exemple, l'*Extériorisation de la Motricité* de M. de Rochas, l'on trouvera à ce sujet les témoignages du professeur Ochorowicz et d'autres hypnotologues que la gloire de M. Bérillon n'a pas complètement jetés dans l'ombre.

Enfin, pour répondre à l'objection d'une hallucination des expérimentateurs, on a eu recours à la photographie; M. Crookes, de son côté, a inventé un appareil, dont il a donné le dessin et la description dans ses *Researches*, et grâce auquel les mouvements obtenus sans contact sont enregistrés par le dynamographe.

Après cela, n'est-ce pas le cas de répéter pour M. Bérillon ce qu'Alphonse Karr avait dit, dans ses *Guêpes*, de Babinet, de l'Institut :

« On lui demanda l'explication du mouvement des tables.  
« Babinet n'osa pas répondre qu'il ne la connaissait pas, et  
« donna l'explication. Mais, de grâce, n'était-ce pas plus  
« simple d'avouer son ignorance que de la prouver?

Quant à l'affirmation que, dans les cercles des gens qui entourent la *table tournante*, c'est le plus déséquilibré qui exerce l'ascendant ; il n'est, ma foi, absolument pas difficile d'y répondre. Je me souviens, à ce sujet, que Lombroso me disait un jour : « J'avoue qu'un examen attentif d'Eusapia Palladino ne m'a fait remarquer en elle d'autres stigmates appréciables de dégénérescence, en dehors de cette espèce de trou qu'elle a sur une tempe. » — Or, que M. Bérillon aille chercher la fine fleur des « toquées » de la Salpêtrière et qu'il les groupe autour d'une table : les phénomènes qui se produisaient en la présence d'E. Palladino ne se réaliseront pas. Donc, en cela, comme dans le reste, M. Bérillon se trompe. C'est fort simple.

On passe à parler de la télépathie. M. Bérillon expose sa théorie :

« Suivez mon raisonnement. J'imagine que je ne sache pas qu'on puisse allumer une bougie au moyen d'une allumette. Quelqu'un vient qui me déclare qu'à l'aide de l'allumette qu'il me montre il va allumer la bougie. — Fort bien — lui dis-je — essayez. — Et, en effet, il l'allume. Je crois donc qu'à l'aide d'une allumette on peut allumer une bougie. Supposez à présent qu'une autre personne m'affirme qu'elle allumera la bougie à distance, au moyen d'un geste. — Essayez, lui dis-je encore. — La personne essaie, fait le geste et la bougie ne s'allume pas.

— Oui, — dit la personne, — mais j'ai déjà fait l'expérience. — Il ne s'agit pas de cela, — répondrai-je ; — pouvez-vous la répéter ? — Mais je l'ai fait encore hier. — Il ne s'agit pas de cela ; pouvez-vous le faire aujourd'hui, maintenant, tout de suite, en vous plaçant, bien entendu, dans des conditions identiques ? — La personne ne répond pas. La bougie ne s'allume pas. Et voilà la télépathie. »

Jusque-là M. Bérillon parle. Mais à présent j'entre en scène à mon tour. Supposons un instant que, devant les propres yeux de M. Bérillon, l'expérience ait réussi. M. Bérillon déclare le fait acquis pour la science. Le jour après, le même sujet se présente à moi et me raconte son exploit de la veille. — Essayez, lui dis-je. — La personne essaie, fait un geste et

la bougie ne s'allume pas. — Oui, — dit la personne, — mais j'ai déjà fait l'expérience. — Il ne s'agit pas de cela, — répondrai-je; — pouvez-vous la répéter? — Mais je l'ai fait encore hier. — Il ne s'agit pas de cela; pouvez-vous le faire aujourd'hui, maintenant, tout de suite, en vous plaçant, bien entendu, dans des conditions identiques? La personne ne répond pas. La bougie ne s'allume pas. Et voilà que M. Bérillon n'avait donc pas vu plus long que son nez, la veille; ce qu'il avait constaté ne valait rien, parce que cela ne se renouvelait pas aujourd'hui, maintenant, tout de suite.

Est-ce bien la peine de gaspiller des mots pour montrer la parfaite absurdité de ce raisonnement? Un enfant comprendrait que, si on ne réussit pas à répéter le phénomène de la veille, c'est que les conditions de l'expérience, malgré les apparences, ne sont pas les mêmes. Il faut n'avoir aucune connaissance de ce que c'est qu'un *sujet* psychique pour lui dire : « Placez-vous dans des conditions identiques à celles d'hier. » On reste abasourdi en entendant dire ces choses-là par un hypnologue. Au surplus, dans les phénomènes spirites (s'ils sont réellement *spirites*), il faut compter aussi sur l'intervention des esprits — et alors!...

Nous nous bornerons à rappeler comment, dans la dernière livraison de cette *Revue*, le professeur Porro remarquait, ainsi que maints savants l'avaient fait avant lui, que l'étude des phénomènes psychiques ne constitue proprement pas une science d'*expérimentation*, mais une science d'*observation*, justement comme il est de l'astronomie et de la météorologie, dont il s'occupe. Jamais les hommes n'ont produit aujourd'hui, maintenant, tout de suite — ni jamais — des comètes, des tremblements de terre, des aurores boréales, etc.

Aux quelques phénomènes observés par nous-mêmes, il faut joindre ceux qui ont été observés par des personnes capables et dignes de foi. Mais on voit que M. Bérillon, en fait de phénomènes psychiques, n'a jamais expérimenté, n'a rien lu, rien cherché, et qu'il parle comme je pourrais parler, moi, du calcul infinitésimal, sans savoir exactement ce que c'est.

Après cela, le rédacteur de la *Liberté* place un sous-titre



solennel : *Le Spiritisme devant la Science*. La Science, c'est M. le Dr Edgar Bérillon, lequel, invité par son interlocuteur à conclure une bonne fois, déclare — assez heureusement, ma foi — « qu'il n'y a pas un seul phénomène *spirite* scientifiquement constaté ». Les caractères italiques du mot *spirite* sont de la *Liberté*; on comprend par là, ainsi que par l'ensemble de l'article, qu'on veut parler de tout phénomène médianimique, et non pas uniquement de ceux dans lesquels l'on aurait reconnu l'intervention des esprits.

J'ai dit que telle est *heureusement* la conclusion de M. Bérillon. Après de semblables prémisses, voyez-vous quelle piteuse figure nous aurions fait, s'il avait donné avis favorable à la réalité de phénomènes psychiques supernormaux?

Eh bien, non, qu'il parle d'hypnologie. le Dr E. Bérillon; — qu'il parle de ce qu'il connaît!

C. V.

---

## VARIÉTÉS

*LA VISION D'ARMAND CARREL*

« C'était quarante-huit heures avant la rencontre fatale. Je dînais avec Carrel et M<sup>me</sup> Carrel : une autre personne assistait également au dîner. Quand l'appétit des convives fut satisfait, à ce moment où la causerie devient plus libre et plus intime, Armand Carrel, jusqu'alors aimable et communicatif, devint tout à coup soucieux. Son front se rembrunit et son esprit parut en proie à quelque amère pensée. Étonnés du silence qu'il gardait, nous lui demandâmes la cause de sa tristesse soudaine, et, après quelques hésitations, il nous raconta une vision qu'il avait eue la nuit précédente et qui l'avait fortement impressionné.

« Il travaillait à cette époque à une histoire de l'Empire. Pour être plus tôt à l'œuvre, il avait fait transporter un lit dans son cabinet, et aussitôt que les premières clartés de l'aube l'avaient éveillé, il prenait la plume. La veille du jour où il nous fit ce récit, il s'était endormi comme à l'ordinaire. Au milieu de la nuit, il se réveilla sans cause appréciable et son premier regard le glaça d'effroi. Une ombre se dressait devant lui. C'était une femme en longs habits de deuil, gémissante, éplorée. Carrel reconnaît avec une indicible terreur sa mère, qui habitait Rouen.

« Haletant, la sueur au front, il s'écrie : « C'est vous, ma mère ? Mais de qui portez-vous le deuil ? Est-ce que mon père serait mort ? »

« Une voix lui répond : « C'est de vous, mon fils, que je porte le deuil » ; et l'ombre disparut.

« Carrel épouvanté se lève, court à la chambre de sa femme.

Il trouve M<sup>me</sup> Carrel tremblante et tout en larmes. Elle venait d'avoir exactement la même vision.

« Tel fut le récit que nous fit Armand Carrel. Je n'avais pas lu les journaux ce jour-là, et je ne pouvais prévoir l'aventure misérable où l'illustre publiciste allait trouver la mort. Le lendemain, il se battit et, cinq jours après, il n'était plus : la prédiction de l'ombre s'était accomplie. »

(*Phare de Norm.*, août.)



### CAS DE PRESSENTIMENT

L'un des collaborateurs de l'*Esphinge* raconte qu'il rencontra il y a un mois à Belem un de ses amis, M. B..., qui lui paraissait très préoccupé. Il lui raconta que sa femme, résidant à Toulon, en France, et dont il n'avait eu jusqu'alors que de bonnes nouvelles, lui avait apparu en songe portant de longs vêtements noirs. De là, un sentiment d'inquiétude indéfinissable. Peu après M. B... reçut une lettre lui apprenant que sa femme était malade, mais qu'il n'y avait aucune crainte d'issue funeste. Les terreurs reprirent, le pressentiment devint de plus en plus vif; il télégraphia et apprit par le télégramme de réponse que sa femme était morte.

(*Esphynge*, mai.)



---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

## L'IMAGINATION DANS L'HYPNOSE

(Suite et fin.)

---

### I

L'expérience semble confirmer ce que nous avons dit sur le rôle de l'*image* dans l'action de l'esprit sur le corps. Rien n'est plus intéressant que l'étude de ce rôle de la représentation, et de son retentissement profond dans l'organisme humain.

Dans une des dernières séances de la *Société d'hypnologie et de psychologie*, tenue sous la présidence du Dr Bérillon, nous avons entendu cette communication :

« Le 10 juin, j'essaie de provoquer chez ma convalescente la sensation d'une brûlure. A l'un de ses doigts, Barbe S... garde la cicatrice d'une brûlure qu'elle s'est faite au charbon, il y a six mois; à cette époque la brûlure avait produit une ampoule. — Avant cette expérience, en 1900, j'ai essayé, mais sans succès, de produire chez le paysan J. K... une rougeur sur la peau en suggérant que j'ai appliqué un sinapisme. Mais je n'obtiens pas de rougeur, et même je remarque que ce paysan n'éprouve qu'à un degré très léger cette sensation de chaleur et cette irritation de la peau qui sont un effet de la brûlure.

« L'idée me vient alors que cet homme du peuple ne s'est jamais, peut-être, appliqué de sinapisme et que, par conséquent, son cerveau est incapable de reproduire l'*image qu'éveille l'application de ce remède et la sensation qu'il donne*. C'est ainsi que le phonogramme du grammophone ne peut reproduire d'autres sons que ceux qu'on y a enregistrés.

« Peut-être même ce paysan russe se représente-t-il, dans son cerveau, une autre sensation qui lui est plus familière, celle, par exemple, que produit une friction avec de l'esprit-de-vin ou de l'essence de térébenthine qui sont d'un usage si répandu dans la médecine populaire.

« Ma supposition se trouve confirmée ; en effet, il ne s'est jamais appliqué de sinapisme. Quand, plus tard, il a eu occasion de se servir de ce remède, l'hypnose réussit à provoquer aussitôt chez lui et la sensation d'une brûlure et la rougeur nécessaire à l'endroit où il croyait avoir un sinapisme.

« En octobre 1900, à la Société des naturalistes de Saratow, où je faisais mon rapport, j'ai présenté cet homme et j'ai formulé l'hypothèse que si l'on réussit assez rarement à provoquer les résultats voulus de la brûlure imaginaire, c'est que le sujet ne *possède pas l'image de la réaction que l'on veut produire en lui.*

« Sans doute, il arrive à tout le monde des brûlures, même suivies de vésicules, mais, selon des manières différentes : l'un se brûle avec de la cire à cacheter, l'autre avec de l'eau bouillante, un troisième avec un verre de lampe ; ils ne sont pas en état de reproduire la réaction de la brûlure par le fer rouge.

« En outre, le sujet qu'on endort doit pouvoir être plongé dans le somnambulisme. Ainsi, dans le cas cité, je puis espérer que Barbe S... recevra la suggestion d'une ampoule par brûlure imaginaire. En effet, malgré la rareté relative de ce phénomène, ma supposition se réalisa. »

Le docteur endort profondément la jeune fille, il lui applique au côté dorsal de l'avant-bras gauche, à quelques centimètres de l'articulation du carpe, une pièce d'argent, de quinze millimètres et demi. Il appuie légèrement la pièce sur la peau en disant à l'hypnotisée : « Demain matin, vous aurez une ampoule à cet endroit, *ainsi que vous l'avez eue après votre brûlure au charbon*, car je viens de vous appliquer sur la peau un cercle de fer incandescent. Ne craignez rien, la brûlure est déjà faite. Ce sera, peut-être, un peu douloureux, mais vous dormirez d'un bon sommeil, la nuit ; demain matin vous aurez une ampoule. »

Une rougeur se produit aussitôt à l'endroit où le docteur vient d'appliquer la pièce, et persiste. A son réveil il lui semble qu'un abcès est en train de se former sur son bras, près du poignet, et elle fait voir sa peau rougie. Le lendemain matin, elle aperçoit trois petites vésicules sur son bras. A dix heures du matin, on voit, au milieu de la rougeur de forme ronde, deux vésicules qui se rejoignent, remplies d'une sérosité transparente, comme dans les brûlures au second degré.

Il est plus facile de constater la réalité du phénomène, si merveilleux qu'il paraisse, que d'en découvrir le mécanisme ou le *processus*.

L'hypnotiseur a mis son sujet dans un état où il ne peut plus se défendre; il a surexcité son imagination et l'a placé en face d'une représentation très vive d'une brûlure au second degré; l'image cérébrale a déterminé un trouble profond dans les vaso-moteurs, elle a provoqué la formation et l'apparition de la rougeur, des vésicules et de la sérosité.

Dans ce cas, c'est l'hypnotiseur qui s'empare de l'imagination du malade endormi, c'est lui qui surexcite l'imagination jusqu'à l'hyperesthésie; c'est lui qui fait apparaître l'image devenue souveraine, et c'est l'image qui, par un *processus*, encore inconnu, produit le phénomène constaté.

Ce n'est pas une action que l'hypnotiseur vient de provoquer, ce n'est pas une action intelligente et libre, c'est simplement un mouvement qui, parti de l'image cérébrale, aboutit au phénomène de la vésication.

Cette image existait antérieurement, à l'état de souvenir, dans l'*inconscient* du sujet malade et endormi; l'hypnotiseur ne l'ignorait pas: il a fait sortir cette image des limbes de la mémoire inconsciente, il l'a dégagée, il l'a fait apparaître au premier plan, dans un puissant relief; il a écarté les autres images et les autres souvenirs, et il a obtenu l'effet voulu.

## II

Il n'est pas toujours nécessaire d'endormir un sujet pour obtenir des effets physiques et psychiques très étendus. A

l'état de veille et par la suggestion on arrive au même résultat. L'efficacité de la suggestion sur un sujet qui reste en possession de ses facultés dépendra de l'autorité, ou du prestige du médecin, de la faiblesse et de l'impressionnabilité du sujet malade.

Le médecin se présente avec le prestige de ses connaissances médicales, d'une longue pratique, d'une réputation méritée. Il parle avec autorité et conviction. Il domine son sujet par un ensemble de facultés et de ressources qui assurent à sa parole une efficacité certaine. Il assure à son malade que ces pilules de mie de pain, ce verre d'eau, ce bleu de méthylène contiennent un remède énergique, dangereux, dont il faut user avec la plus grande prudence et qui produira la guérison. Il dit cela avec fermeté, en regardant fixement son malade, il pratique ainsi la suggestion à l'état de veille, sans interrompre dans son sujet l'usage de la raison et de la volonté.

Si le sujet est une nature faible, il subira facilement l'ascendant autoritaire de son médecin; il sera persuadé de l'efficacité redoutable de ce médicament inoffensif, il le prendra avec crainte et précaution; il continuera de voir dans son imagination échauffée cette pilule de mie de pain à laquelle sa guérison semble attachée; il la suivra dans son action bienfaisante à travers l'organisme, il aidera ainsi puissamment la force vitale ou nerveuse à repousser les obstacles, et à rétablir l'harmonie dans les fonctions de tout son être, et tant que l'image restera dans son esprit, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans l'inconscience des souvenirs, elle contribuera à réaliser le pronostic du médecin et le désir du malade suggestionné.

Nous ne sommes plus ici en présence d'un mouvement automatique succédant à l'abolition de l'intelligence et de la volonté. Le malade conserve ses facultés; il comprend la pensée de son médecin, il y croit, il arrive à la conviction absolue. S'il n'était pas convaincu, les conseils, les ordres, les pronostics, tous les éléments de la suggestion médicale à l'état de veille resteraient sans effet. Il est donc convaincu, et il tient à la disposition de sa conviction toutes les ressources de l'imagination et de la volonté.

Dans certains cas la puissance de la suggestion à l'état de veille s'étend aussi loin que la puissance même de l'âme sur le corps, où elle peut produire des effets profonds.

« Notre volonté s'exerce de deux manières sur les muscles volontaires (à fibres striées) ; nous pouvons leur commander de faire un mouvement, ou nous pouvons arrêter un mouvement commencé. Les muscles des membres, du cou, de la face, une grande partie des muscles du tronc sont des muscles à action volontaire. L'esprit (l'âme) possède sur eux un pouvoir moteur et un pouvoir d'arrêt.

« Les muscles respiratoires qui fonctionnent en dehors de notre volonté, lui sont pourtant soumis, au moins momentanément, puisque nous pouvons, à volonté, accélérer, diminuer ou arrêter les mouvements de notre respiration. »

L'âme agit aussi indirectement sur nos organes : « Nous avons vu ce que les émotions étaient capables de produire sur les sécrétions, sur les muscles lisses de l'œsophage, de l'estomac, de l'intestin, etc. ; il nous est possible de provoquer volontairement ces états émotionnels et d'agir par eux sur les divers organes. Il suffit à certaines personnes de penser à un aliment qui leur déplaît pour avoir des nausées et même des vomissements. La pensée (disons l'image) d'un bon repas fait sécréter la salive, fait venir l'eau à la bouche.

« La représentation mentale volontaire d'un spectacle émotionnant peut occasionner une accélération des battements du cœur. Ainsi la volonté produit des effets surprenants dans le domaine des mouvements volontaires et dans celui des actes dits involontaires <sup>1</sup>. »

C'est sur cette puissance de l'imagination que le médecin exerce l'efficacité de la suggestion, avec le concours volontaire, intelligent, conscient du sujet qui s'est soumis à son traitement, et par cette image il agit sur l'organe dont il veut modifier la fonction.

Est-ce à dire, comme on l'a prétendu, que toute idée, ou toute image est un commencement d'action, qu'elle se réalise, en



entraînant notre volonté? Non, la puissance de l'imagination ne va pas jusque-là. L'apparition de l'image peut, sans doute, exercer sur nous tantôt une attraction et une sympathie, tantôt une répulsion et une antipathie, mais nous conservons toujours, dans nos actes réfléchis, la faculté de céder ou de résister à cet attrait ou à cette répulsion. C'est une des formes de la lutte entre le plaisir et le devoir.

Quand une Sœur se trouve, par exemple, en présence d'un lépreux ou d'un cancéreux, toute la partie sensible de son être se révolte, et cette image produirait en elle un sentiment de répulsion et d'horreur. Mais les pensées surnaturelles de la foi fortifient et soulèvent son âme, elle domine l'impression de la nature, elle résiste à la répulsion, elle baisera avec amour la plaie repoussante du cancéreux.

L'image provoque donc une impression, mais elle ne provoque pas nécessairement une action, car nous pouvons résister à l'impression comme nous résistons à la tentation.

### III

Nous pouvons enfin produire en nous-même, dans notre corps et dans notre âme, dans notre organisme et dans nos facultés spirituelles les effets que le médecin produit sur le sujet de ses expériences, dans sa maison de santé. Écartons l'hypnose, la suggestion et l'auto-suggestion; le sujet reste complètement éveillé et en pleine possession de ses facultés.

Le sujet malade pense, avec une grande attention, à la guérison de sa maladie; il se persuade qu'il peut et qu'il doit guérir; il considère les raisons qui vont engendrer dans son esprit la conviction, il cherche et il emploie les moyens par lesquels il obtiendra l'effet voulu, il se fait dans son imagination une représentation qui a sa répercussion sur l'organe malade, et qui produit, enfin, la réaction salutaire de la guérison.

La persuasion remplace donc ici la suggestion; elle laisse toutes nos facultés dans leur intégrité. Elle est proportion-

nelle à l'autorité de l'expérimentateur et à la crédulité du sujet, elle est une application de la loi générale qui soumet les esprits faibles aux esprits forts, je devrais dire les hommes faibles aux hommes forts.

Mais nous sommes à la fois le sujet et l'objet quand nous cherchons à produire en nous-même, par notre volonté, les effets salutaires de la persuasion. « Je suis certain, écrit John Hunter, de pouvoir fixer l'attention sur une partie quelconque de mon corps jusqu'à ce que j'y éprouve une sensation <sup>1</sup>. »

C'est la même pensée que Broussais exprimait ainsi : « Lorsque l'intelligence s'occupe des idées relatives aux besoins d'un viscère ou aux fonctions d'un sens, les nerfs de ce viscère ou de ce sens sont toujours en action et font parvenir des sensations au centre de relation <sup>2</sup>. »

Le *processus* de la persuasion diffère donc de la suggestion par des points essentiels : ce n'est pas seulement parce que le sujet reste éveillé et maître de sa pensée et de sa volonté, c'est parce que cette pensée et cette volonté concourent au même résultat que la persuasion conserve un caractère tranché qui la sépare de la suggestion.

« L'individu qui est persuadé d'une chose fausse est arrivé à cette persuasion parce qu'il a insuffisamment employé ses fonctions psychiques supérieures, ou parce que celles-ci étaient insuffisantes, ou bien encore parce qu'il a laissé dominer l'élément émotif.

« Dans la suggestion, au contraire, ses fonctions psychiques supérieures ne sont pas du tout entrées en action. En résumé, la persuasion est l'ensemble des opérations qui font accepter, après contrôle, une idée par le cerveau et provoquent vis-à-vis d'elle un sentiment naissant.

« La suggestion souvent répétée détermine une aptitude plus grande à être suggestionné, augmente la suggestibilité, et par conséquent diminue l'exercice du sens critique et de la volonté. La persuasion souvent répétée, tout au moins par le même individu, augmente aussi dans le sujet l'aptitude à

1. Nack-Tecke, p. 8.

2. *Revue de Médecine*, juillet 1900.

être persuadé. Mais cette aptitude plus grande contient à sa base un contrôle, le sujet se laisse plus facilement persuader parce qu'il a remarqué qu'on ne le trompait pas : cette plus grande facilité à être persuadé, c'est la confiance.

« Il y a la même différence entre la suggestibilité et la confiance comme effets, qu'entre la suggestion et la persuasion comme causes.

« Tandis que l'individu suggestionné peut recevoir indéfiniment des suggestions fausses ou mauvaises, celui que l'on persuade réagira si on le trompe, il entrera en méfiance et cette réaction dépendra du développement de son sens critique.

« Les effets de la persuasion sont plus importants et plus nombreux que ceux de la suggestion : « Ce n'est pas en niant sa maladie, écrit le Dr Féré, que l'on peut guérir le scrupuleux ou l'aboulique, mais en lui démontrant qu'il peut guérir et qu'il peut aider à la guérison. Et il faut ajouter que même dans l'hystérie le plus souvent les effets de la suggestion ne sont que temporaires et n'ont pas pour résultat la guérison durable, si un traitement général ne vient pas modifier l'état somatique <sup>1</sup>. »

« Quant à l'étendue respective de la suggestion et de la persuasion, cette dernière a un domaine incomparablement plus grand. La suggestion détermine des mouvements, des phénomènes limités, fait disparaître des symptômes morbides, elle est incapable de faire accomplir au sujet des actes dans toute la force du terme, des actions dans lesquelles entrent en jeu son être physique et son être moral complet; elle ne peut réglementer une vie, former un caractère.

« C'est que la direction de la vie et le caractère dépendent du sens critique, de la volonté, que, par définition, la suggestion annihile. La persuasion, au contraire, en s'adressant aux fonctions psychiques supérieures, possède une action à laquelle ne peut prétendre la suggestion <sup>2</sup>. »

Nous voyons ainsi clairement les rapports et les différences de la persuasion et de la suggestion. Dans la persuasion, l'homme conserve sa raison et sa volonté; il en fait usage et

1. Dr Féré, *Pathologie des émotions*, p. 548.

2. Camus et Pagniez, *Isolement et psychothérapie*, p. 175.

il examine la valeur morale, l'autorité scientifique, la probité, la sincérité de celui qui lui parle ; il ne peut pas, dans tous les cas, examiner et discuter ses prescriptions et ses affirmations, mais il sait que le médecin mérite sa confiance et qu'il doit l'écouter.

L'étendue de la persuasion n'est pas illimitée, comme on l'a prétendu, elle est limitée par la compétence de celui qui en fait usage, et par sa spécialité. Selon la diversité des cas, je me laisserai persuader par un médecin, par un jurisconsulte, par un ingénieur, mais je ne croirai pas sa parole, et sur toute matière, celui qui cherche à m'imposer sa pensée, ou sa manière de voir, avant tout, je demande qu'il soit honnête et compétent.

La persuasion tient un grand rôle dans la vie sociale, et nous la retrouvons à tout instant. L'orateur politique, à la tribune, le prédicateur dans la chaire, le professeur dans sa classe, tout homme qui parle ou enseigne cherche à faire pénétrer sa pensée dans le cerveau de ses auditeurs et à les persuader. Le médecin ne fait pas autre chose quand il affirme doucement et avec autorité à son malade qu'il doit guérir.

La suggestion hypnotique est tout autre chose ; elle confisque ou suspend la volonté et la raison ; elle met le sujet dans l'impossibilité de se défendre, elle détermine des mouvements automatiques, inconscients, elle détruit la responsabilité ; elle substitue une volonté étrangère à notre volonté : elle affaiblit les ressorts de la volonté en brisant l'harmonie et l'équilibre de nos facultés ; elle ne provoque pas un développement, elle produit un recul dans notre existence morale ; elle est en opposition avec les lois de la personnalité : elle laisse le sujet dans l'impossibilité de réfléchir, de délibérer et de conserver la maîtrise de ses facultés.

Il n'est pas permis de comparer le disciple ou l'auditeur qui se laisse persuader par son maître, le malade qui écoute docilement son médecin au sujet qui se laisse hypnotiser et suggestionner, et qui obéira, ensuite, fatalement, sans le savoir, à l'ordre qu'il a reçu.

Mais nous pouvons, dans bien des cas, nous persuader nous-même, sans le secours d'une parole extérieure, et obte-

nir ainsi des résultats sérieux, dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel. S'il s'agit d'une guérison à obtenir, l'attention, des lectures choisies, la considération des motifs favorables, certains exemples dont nous avons conservé le souvenir, et, principalement, une volonté forte seront des moyens plus efficaces et moins dangereux que la suggestion.

Si nous cherchons une amélioration morale, la délivrance d'une obsession, la victoire sur une tentation, la fin d'une habitude mauvaise, la guérison d'un défaut, nous pourrions recourir aux moyens déjà cités, attention, réflexion, lectures et considérations morales, et avant tout, cet appel à Dieu, constant, intense et profond, appel qui fait descendre en nous les énergies divines qui sauvent le corps quand il plaît à Dieu, et qui guérissent les âmes, dans le mystère bienfaisant d'une intervention dont nous connaissons, un jour, l'économie.

#### IV

Dans ces états si divers que nous venons de considérer, nous avons toujours rencontré l'image, c'est-à-dire une représentation qui exerce sur nous une influence considérable. Dans l'hypnose, dans la suggestion à l'état de veille, dans la persuasion, nous sommes toujours en présence d'une image, tantôt réglée et contrôlée, tantôt indépendante et souveraine. Il arrive souvent que nous contribuons nous-même, par l'attention, à donner à l'image une force décisive, au point de vue de l'effet à produire. Une image involontaire se présente à mon esprit, image impressionnante qui me cause un trouble profond. Je peux, après avoir subi ce premier choc imprévu, l'écarter par un petit effort, par une légère distraction, et elle descendra en moi, impuissante, oubliée dans les ténèbres de l'inconscient. Accident éphémère dont il me reste à peine un souvenir.

Mais, si, par l'attention répétée, soutenue, je tiens mon âme en présence de cette image, si j'en évoque fréquemment le souvenir, si je m'habitue à l'impression qu'elle a causée et que je ressuscite, l'image finira par s'imposer à moi, ce sera

une véritable obsession, qui diffère, d'ailleurs, essentiellement de l'hallucination.

Mais, de même que cette image réveille l'impression, ou la sensation première qu'elle a fait naître, une autre image que j'aurai fait naître volontairement pour obtenir une amélioration physique dans ma santé, un soulagement, une guérison, restera accompagnée de l'impression première qui doit me soulager ou me guérir.

L'attention fortifie l'image et concourt à son efficacité. Mais l'attention elle-même est soumise à la volonté : La force de l'attention est proportionnelle à la force de la volonté. Il faut vouloir fortement, quand on veut être maître de son attention, de son imagination et de son être tout entier. La volonté agit par l'image, et l'image lui reste soumise et lui emprunte sa valeur.

C'est en parlant de l'image que le professeur Dubois, de Berne, disait : « Toute représentation mentale est un acte commencé, elle est aussi une sensation à l'état naissant... Il suffit chez le chien d'une représentation mentale pour provoquer la sécrétion. Cette intervention de l'idée ne doit-elle pas être plus puissante encore chez l'homme dont la vie psychique est bien autrement riche et compliquée ? »

L'auteur confond la représentation mentale, c'est-à-dire l'image, avec l'idée. L'image diffère de l'idée; ne les confondons pas. Il se trompe aussi, quand il croit voir un acte commencé dans la représentation mentale, il y a des différences radicales entre le *mouvement automatique* et l'*acte commencé*; mais il a bien vu l'importance de l'image et de son action.

Si je voulais donner une conclusion pratique à cette longue étude sur l'imagination, je rappellerais la nécessité de former et de fortifier cette pièce maîtresse, qui est en nous la volonté. Dieu lui a soumis pendant la vie, avec les périls de la responsabilité, les autres facultés, et en particulier notre imagination. Il lui soumet aussi, dans une mesure qu'il n'est pas possible de déterminer, les organes de notre corps, la santé et la maladie. Respectons notre volonté, apprenons à nous en servir; ne la livrons jamais à un étranger. Elie MÉRIC.

# LA RÉGRESSION DE LA MÉMOIRE

ET

## LA FACULTÉ DE PRÉVISION <sup>1</sup>

---

On sait depuis longtemps que, dans certains cas et spécialement dans les derniers instants de la vie, la mémoire du passé revient avec une intensité et une précision remarquables. — J'ai constaté récemment qu'on pouvait déterminer expérimentalement le phénomène chez quelques sujets en les endormant au moyen de passes longitudinales : on leur fait parcourir ainsi en remontant toutes les phases de leur existence <sup>2</sup>.

Quand on réveille le sujet au moyen de passes transversales, on le ramène à l'état normal en repassant par les mêmes phases, cette fois dans l'ordre où elles ont réellement eu lieu ; on le vieillit, tandis que, par la manœuvre inverse, on le rajeunit.

Si, quand le sujet est réveillé, on continue les passes transversales, c'est-à-dire les passes vieillissantes, on le fait encore vieillir et on s'avance dans l'avenir. Pour le ramener à son âge véritable, il faut employer les passes longitudinales qui défont ce qu'ont fait les autres.

J'ai obtenu ces phénomènes d'une façon bien nette sur deux sujets et je vais reproduire ici les passages de mon registre d'expériences qui s'y rapportent. Pour plus de clarté, je rappellerai au lecteur que, chez la plupart des sensitifs, les manœuvres magnétiques déterminent une série de phases

1. *La Vie Nouvelle*, n° du 10 juillet 1904.

2. Voir à ce sujet un article paru dans la *Revue milanaise* : *Luce et Ombra*, qui sera reproduit prochainement dans la *Revue* de M. Delanne.

de léthargie alternant avec des phases de somnambulisme, comme le sommeil et la veille dans la vie ordinaire. Dans la léthargie, aussi bien que dans le sommeil normal, le sujet entend plus ou moins bien, mais ne peut pas parler; dans la phase de somnambulisme, il est, au point de vue physique, comme à l'état de veille, sauf qu'il présente l'insensibilité cutanée.

### 1<sup>o</sup> Cas de M<sup>me</sup> Lambert <sup>1</sup>

#### PREMIÈRE SÉANCE

J'endors M<sup>me</sup> Lambert avec des passes longitudinales en lui disant de se concentrer au lieu de s'extérioriser comme elle le fait habituellement <sup>2</sup>. Elle remonte ainsi le cours de sa vie jusqu'à l'époque qui précède sa naissance.

Elle commence par *se voir* à l'époque de sa première communion; puis elle se reporte au moment où sa mère fait une grave maladie avant d'entrer au château de R..., où elle est restée employée pendant plus de trente ans. Elle a alors quatre ou cinq ans. Elle ne se voit pas, mais elle voit le paysage et décrit la maison qui leur servait alors d'habitation et dont elle n'a conservé aucun souvenir à l'état de veille.

Continuation des passes longitudinales. — Elle éprouve une sensation de néant qui l'effraie beaucoup, puis une sensation vague comme celle d'une âme qui se forme. Elle se sent très fatiguée; je la réveille au moyen de passes transversales.

1. M<sup>me</sup> Lambert a près de quarante ans. Depuis plusieurs années elle sert à mes expériences : c'est un sujet exceptionnellement sensible et malheureusement sujette à de graves troubles nerveux. Elle habite Paris et je n'ai pu, dans un récent séjour que j'y ai fait, qu'amorcer avec elle l'étude relative aux phénomènes qui font le sujet de cet article, mais c'est avec elle que j'ai obtenu, pour la première fois, la vision de l'avenir. Chez elle, les phases de léthargie sont très rapidement franchies et à peine reconnaissables.

2. Il semble que les passes aient surtout pour effet de relâcher les liens qui unissent la matière astrale à la matière physique et de permettre à l'âme d'user de ses facultés propres entravées par le corps.



## SECONDE SÉANCE

Je lui fais rapidement remonter le cours du temps jusqu'à l'époque qui a précédé sa naissance.

Elle se voit alors comme une boule légèrement brillante errant dans l'espace, sans pensée. Elle n'a aucun souvenir d'une vie antérieure.

Je n'essaie pas de pousser plus loin en arrière et je la ramène d'abord lentement au temps présent à l'aide de passes transversales. Elle se sent dans le sein de sa mère dont elle partage vaguement les impressions. Au moment de sa naissance, elle éprouve une sensation nouvelle et bien nette, celle de respirer.

Quand M<sup>me</sup> Lambert fut revenue à son état normal (ce que je constatai par le retour de la sensibilité cutanée) je continuai les passes transversales sous le prétexte de la dégager plus complètement.

Au bout de quelques instants, sans lui faire de question, de peur de donner naissance à une suggestion, je la prie d'aller se regarder dans la glace et de me dire de quelle couleur étaient ses cheveux; elle les voit à moitié gris bien qu'en réalité ils soient complètement noirs. — Je continue les passes transversales, puis je lui dis de se lever. Elle se trouve très faible; elle se plaint chaque jour de perdre ses forces. Je l'interroge sur ses occupations, ses ressources; elle me répond qu'elle s'est décidée à vivre avec son frère cadet dont elle tient le ménage (actuellement elle vit seule; elle est persuadée, à l'état de veille, que son frère va se marier et c'est pour cela qu'elle n'habite pas avec lui).

Redoutant un accident dans cette voie encore inexplorée, je n'ose pas continuer davantage le vieillissement sans prévenir le sujet. Je lui demande si elle ne voit pas d'inconvénient à ce que j'emploie ma science magnétique à lui faire voir ce qui se passera pour elle au moment de la mort, moment que nul ne peut éviter. Elle s'y refuse obstinément et je la ramène par des passes longitudinales à son état normal.

Dans cet état, elle n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé

pendant le sommeil précédent. Je le lui raconte, ce qui n'avait pas d'inconvénient puisque mes expériences avec elle ne devaient pas se renouveler à cause de mon départ de Paris. Elle s'étonne d'avoir eu peur de la mort, elle qui tient si peu à la vie et qui a une si grande confiance en moi. Elle pense qu'au bout d'une ou deux séances, elle s'habituerait à cette idée et laisserait pousser son sommeil jusqu'au point que je jugerais utile. Cela m'engagea à tenter, le lendemain, une nouvelle séance qui donna les mêmes résultats et où je me butai à la même résistance que je ne crus pas devoir forcer.

## 2<sup>e</sup> Cas de Joséphine

Dès mon retour à Voiron, je tentai les mêmes expériences avec Joséphine<sup>1</sup>, sans rien lui dire de mes séances de Paris.

### PREMIÈRE SÉANCE

Je l'endors par des passes longitudinales de manière à obtenir la régression de la mémoire; puis je la réveille par des passes transversales. Quand elle est revenue à son état normal et qu'elle a repris la sensibilité, je continue les passes transversales sous prétexte de la dégager plus complètement.

Au bout d'une minute ou deux, elle me dit que je l'endors au lieu de la réveiller. Je l'engage à se laisser aller sans s'inquiéter de rien. — Phase de léthargie assez longue. Elle se réveille dans une phase de somnambulisme. Je lui demande si elle est toujours chez M. C... Elle me répond que non : elle

1. Joséphine a dix-huit ans. Elle est servante chez M. C., un de mes fournisseurs qui est spirite. Elle est fort sensible, fort régulière dans ses manifestations et a une bonne santé. Elle n'a jamais été endormie que par moi. Depuis plus d'un an, j'ai eu en moyenne avec elle deux séances pendant lesquelles nous avons obtenu la plupart des phénomènes magnétiques et tout spécialement la régression de la mémoire jusqu'à plusieurs existences antérieures. Elle présente des phases de léthargie très longues et très profondes.

l'a quitté depuis trois ans pour revenir dans son pays à M... Elle est maintenant chez ses parents et a vingt-cinq ans.

Nouvelles passes transversales; nouvelle phase de léthargie pendant laquelle elle est d'abord calme; mais au bout de quelques instants, sa figure exprime une vive douleur. Elle détourne la tête et cache sa figure dans ses mains; elle pleure et son chagrin paraît tel que M<sup>me</sup> C..., émue, se retire dans une autre pièce.

Quand elle arrive à la phase suivante de somnambulisme, elle paraît encore très triste. Je lui demande ce qu'elle a. Elle ne veut pas me répondre et détourne de nouveau la tête comme si elle avait honte de quelque chose. Je soupçonne la cause de ses peines et je lui demande si elle est mariée maintenant. Elle me répond : « Non, il ne veut pas. Il me l'avait pourtant bien promis. — Dites-moi son nom; je tâcherai d'agir sur lui, de le raisonner. — Vous n'arriverez à rien : j'ai bien fait tout ce que j'ai pu. »

Je finis par apprendre qu'elle est toujours dans son pays, qu'elle a trente-deux ans et que son malheur lui est arrivé, il y a deux ans. Impossible d'avoir le nom du séducteur.

En présence de sa douleur qui nous émeut tous tant elle est vivement exprimée, je la ramène à son état normal par des passes longitudinales en passant par les mêmes phases de léthargie et de somnambulisme.

#### SECONDE SÉANCE

Même processus expérimental : d'abord régression de la mémoire par des passes longitudinales, puis marche vers l'avenir par des passes transversales. Après l'état normal, léthargie calme; réveil à l'âge de vingt-cinq ans dans son pays; seconde léthargie avec signes de douleur et de honte; second réveil à trente-deux ans. Je lui rappelle nos anciennes relations à Voiron et je finis par la persuader de se confier à moi. Elle murmure avec confusion le nom de son séducteur, c'est

un jeune cultivateur du pays, Eugène F..., dont elle a un enfant<sup>1</sup>.

Continuation des passes transversales : 3<sup>e</sup> léthargie; 3<sup>e</sup> réveil. Elle a alors quarante ans; elle est toujours à M..., elle est fort triste; son enfant est mort depuis peu et Eugène F... s'est marié avec une autre.

Continuation des passes transversales : 4<sup>e</sup> léthargie, 4<sup>e</sup> réveil. Elle a quarante-cinq ans et gagne sa vie en cousant des culottes pour un tailleur. Elle est très triste; elle n'a plus de nouvelles de ses anciens maîtres; Louise, sa meilleure amie de Voiron, lui a écrit trois lettres, puis la correspondance a cessé.

Je continue les passes transversales et, fatigué moi-même, je l'interroge au bout de quelques minutes de léthargie apparente sans m'être bien rendu compte si elle ne s'était pas avancée de plusieurs phases. Elle est maintenant très vieille; elle vit avec peine, grâce à sa couture, mais elle a fini par oublier un peu ses malheurs. Je lui parle alors de la mort. Je lui demande si elle ne désire pas savoir ce qui lui arrivera quand elle quittera cette vie. Elle dit que oui. — « Pour cela il faut que je vous fasse vieillir encore. » — Elle hésite beaucoup, mais finit par accepter quand je l'ai assurée que je la ramènerais à son état actuel.

Nouvelles passes latérales : au bout de deux ou trois minutes, elle se renverse sur le dos de sa chaise avec une expression de vive souffrance, puis elle glisse jusque sur le sol. C'est l'agonie et la mort. Je continue vivement les passes pour franchir ce mauvais pas et je l'interroge. Elle est morte; elle ne souffre pas mais ne voit pas d'esprit. Elle a pu suivre son enterrement et entendre ce qu'on disait d'elle : « C'est heureux pour la pauvre femme; elle n'avait plus de quoi vivre. » Les prières du prêtre ne lui ont pas fait grand-chose, mais sa promenade autour du cercueil a éloigné les mauvais esprits. Les idées spirites qu'elle avait puisées chez son ancien maître lui ont été très utiles parce qu'elles lui ont permis de se rendre compte de son état.

1. J'ai pris des renseignements dans ce pays. Eugène F... y est actuellement; appartient à une famille de cultivateurs aisés et est né en 1885.

Je n'ai pas cru prudent de pousser pour cette fois l'expérience. J'ai ramené le sujet à son état normal par des passes longitudinales qui ont provoqué, dans l'ordre inverse, les mêmes gestes caractéristiques de l'agonie et de la séduction pendant les phases de léthargie correspondantes.

A. DE ROCHAS.

L'Agnélas, 24 juin 1904.



## DISCOURS ANNUEL

DU

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE RECHERCHES PSYCHIQUES DE LONDRES

*(Suite et fin.)*

L'imagination est admise dans la science, pourvu que ses inventions ne soient pas traitées comme des faits, ni même comme des théories, mais qu'elles ne servent pour ainsi dire que comme outils qui, bien maniés, sont essentiels aux progrès du savant. Imaginons donc, comme une hypothèse de ce genre, que notre moi subliminal — notre autre moi le plus grand des deux — est en contact avec un autre ordre d'existence<sup>1</sup> et qu'il est occasionnellement capable de communiquer, ou d'une manière ou d'une autre, peut-être inconsciemment, transmettre à la portion incarnée quelque chose des connaissances auxquelles il peut arriver. Cette conjecture, si elle est permise, pourrait conduire à une explication de la clairvoyance. Nous serions alors comme des bancs de glace flottant dans un océan, avec seulement une fraction exposée au soleil et à l'air et à l'observation : le reste — de beaucoup la plus grande masse — submergé dans le milieu environnant, submergé et de temps à autre en contact subliminal, ou sub-aqueux, avec les autres, tandis que les sommets, les bancs visibles, sont tout à fait séparés les uns des autres<sup>2</sup>.

Ou bien, renversant la métaphore, nous pourrions comparer notre état présent à celui des coques de navire

1. Il n'y a pas en nous deux moi, il n'y a qu'un seul moi sous des états différents.  
E. M.

2. Peut-être n'est-il pas superflu de dire qu'un iceberg flotte avec seulement le douzième environ de sa masse au-dessus de l'eau.

submergées dans un sombre océan parmi beaucoup de bêtes étranges, s'avancant en aveugle à travers l'espace; fières peut-être de se revêtir au passage d'une foule de mollusques comme ornements, allant se heurter contre les murs des bassins, au lieu de reconnaître sa destination, ignorant complètement le pont, les cabines, les mâts et les voiles, n'ayant aucune notion du sextant, du compas, du capitaine, de la vigie sur le mât, du lointain horizon, aucune vision des objets éloignés, des dangers à éviter, des destinations à atteindre, des autres navires auxquels on parlerait par d'autres moyens qu'un contact corporel. Au-dessus, le soleil et les nuages, l'espace et tout ce qui reste entièrement inaccessible aux habitants des régions sous-marines.

Incidemment, s'il m'était permis de me lancer dans une spéculation téméraire, je dirais que la plupart des différends sur la réincarnation me semblent, par cette hypothèse du moi subliminal, hypothétiquement conciliés. Il n'est peut-être pas nécessaire que ce soit la même portion d'individualité qui soit réincarnée, mais une autre portion du tout, et ainsi peu à peu chaque portion peut acquérir l'expérience et l'éducation pratique que donne l'existence sur un des morceaux de matière errants connus sous le nom de planètes habitables<sup>1</sup>.

Ainsi également se trouvent diminuées les difficultés relatives à la naissance, à la première enfance, à la mort récente. On est évidemment conduit à supposer qu'à mesure que le corps se prépare et que l'enfant grandit, la personnalité totale s'infiltre, pour ainsi dire, de plus en plus, jusqu'à ce que soit formé l'individu adulte : s'il en entre plus, ce sera ce que nous appelons un grand homme, — moins : un homme inférieur. Et à la mort, la portion qui avait été temporairement presque séparée et curieusement (?) éduquée, est de nouveau réunie au reste. Sera-t-elle capable de se réincarner complètement ? N'influencera-t-elle jamais, étant dans un état de rêve, demi-

1. Il y aurait donc autant de portions dans notre âme que de planètes habitables ? Ça en ferait beaucoup. Quel est même parmi les spiritualistes celui qui fera bon accueil à une telle hypothèse ? Comment imaginer ces portions d'âme qui, à la mort, se réunissent ? Se font-elles part alors de ce qu'elles ont appris ? Ou ne sortent-elles pas de leur sommeil éternel, sauf celle dont c'est le tour d'aller s'incarner ?

conscient et inconscient, n'influencera-t-elle jamais un autre corps, ou ne prendra-t-elle jamais part aux scènes auxquelles, pendant un certain temps, elle s'est tant intéressée<sup>1</sup>? Les occasions sont rares, le phénomène est rare; mais qui dira qu'il est impossible; qui dira que de ce que les communications sont vagues, hésitantes, incertaines, quelquefois erronées, et toujours incomplètes — quoique sans doute il y ait plusieurs degrés dans l'incomplet — il faille en conclure que leur résidu ne vaut rien<sup>2</sup>? C'est parfois presque comme si l'on essayait de causer avec quelqu'un d'endormi. Il est difficile de juger une personnalité par cette sorte de moyen. Je sais bien qu'il y a toute espèce de degrés dans l'éclat même de notre moi éveillé : nous ne nous montrons pas toujours à notre avantage, et de bizarres conceptions pourraient être formées de notre intelligence si un étranger nous jugeait par nos remarques sur le temps ou sur la récolte. On m'a dit que Browning avait cette habitude de parler du temps et de la manière la plus vulgaire.

Combien de fois n'avons-nous pas trouvé que la conversation d'une personne éminente, même en pleine santé physique, ne répondait pas à l'idée que nous nous faisons d'elle : idée formée peut-être par la connaissance de sa personnalité entièrement développée dans un moment d'inspiration. On raconte une histoire sur Tennyson, que j'ai entendue dernièrement : elle n'est peut-être pas vraie, mais elle est tout à fait vraisemblable. Une dame, grande admiratrice de Tennyson, et désirant depuis longtemps le voir, fut un jour, à sa grande joie, invitée à un dîner où elle se trouva en face de lui et elle était tout oreilles à sa conversation. Il parla très peu, cependant, n'étant évidemment pas très bien disposé, pour ne pas dire de mauvaise humeur, et la seule phrase qu'elle entendit distinctement fut : « I like mutton in chunks » (mot à mot : j'aime mon mouton en tronçons). Cette dame dut certaine-

1. Nous n'avons pas besoin de rappeler au lecteur que toutes ces rêveries d'une imagination dérégulée ne méritent pas l'attention d'un esprit sérieux.

E. M.

2. Tous ces caractères de communications sont tout naturels quand on suppose que celles-ci sont les résultats de renseignements acquis télégraphiquement pendant ce sommeil et conservés dans les mémoires subliminales soit du médium, soit d'autres vivants.

M. M.



ment s'en aller convaincue qu'elle avait été victime d'un tour et qu'on avait voulu lui faire passer pour « le barde » quelque personne prosaïque comme dans le dîner du « Golden Butterfly ».

Le fait qu'un esprit qui envoie souvent des messages n'apporte chaque fois le souvenir que des messages précédents donnés par le même médium et ignore les autres manifestations obtenues par d'autres médiums, est très d'accord avec ce que nous connaissons de la personnalité secondaire et multiple<sup>1</sup>. La personnalité complète ou complexe elle-même peut tout savoir peut-être; mais il semble qu'il ne soit pas possible d'entrer en communication avec cette personnalité complète; nous ne pouvons jusqu'à présent saisir que des fragments différents par des médiums différents, comme si l'incarnation temporaire était affectée ou réglée d'après le genre de corps occupé et ne pouvait se manifester d'une façon identique quand elle est gênée et limitée par les différents instruments mis à son service; justement comme un musicien exécutant exciterait naturellement des émotions différentes suivant qu'on lui donnerait alternativement un violon, un cor, une flûte ou un piano. De toute manière, nous ne pouvons guère espérer saisir plus que ce que nous avons supposé être la fraction qui s'était manifestée ici-bas pendant cette vie terrestre, et même pas tout, un fragment seulement. Le corps et le cerveau spécialement adaptés et éduqués, dont elle avait l'habitude de se servir, ne peuvent plus servir — l'orgue est brisé et l'organiste doit maintenant manifester son identité sur une flûte, ou un harmonium d'église de campagne.

Mais ni la télépathie, ni l'intervention des morts ne peuvent expliquer le prétendu pouvoir de la clairvoyance, la perception des choses inconnues à tout esprit humain.

Par exemple, la lecture de numéros ou de lettres pris au hasard et jetés dans un sac, ou un morceau de journal déchiré n'importe où et mis sous enveloppe cachetée sans

1. Rien de plus naturel dans l'hypothèse télépathique. Chaque médium ne dit que ce qu'il sait, et rien d'étonnant à ce que chacun ne sache pas tout.

avoir été regardé (si toutefois une chose pareille arrive), ni une prédiction qui ne serait pas une déduction. Ce sont là de vastes sujets et j'aurais quelque chose à en dire, bien qu'il soit très douteux que le moment soit venu d'en parler, car je ne suis pas du tout convaincu de la réalité de ces faits. Je dirai donc seulement d'une façon générale mon avis sur la vague hypothèse d'une âme du monde, ou d'un *esprit* immanent dont même la totalité de notre moi n'est qu'un fragment microscopique (puisque nous avons supposé que notre moi ordinaire est la partie la plus substantielle de notre moi subliminal). Pour cet *esprit*, l'espace et le temps ne seraient pas les barrières, les limitations qu'ils sont pour nous, le passé, le présent et le futur ne seraient pas, il est vrai, une seule et même chose, mais seraient cependant perceptibles d'une certaine manière et à volonté, aussi bien comme une simultanéité que comme une succession. Il n'aurait pas besoin de passer, de voyager d'un endroit à un autre. Eh bien ! je dois dire qu'une vague hypothèse de ce genre — hypothèse familière à tous les philosophes — traverse souvent mon esprit quand je pense aux problèmes de ce grand et merveilleux univers<sup>1</sup>.

Supposer que nous le connaissons tout entier, supposer que nous avons saisi ses principales lignes, que nous avons une idée exacte non seulement de ce qu'il y a en lui, mais du problème stupéfiant consistant à savoir ce qu'il n'y a pas et ce qu'il ne peut pas y avoir en lui, c'est le fait d'une intelligence bornée et présomptueuse venant d'une espèce de cerveau très pratique et très utile qui a à accomplir dans le monde un bon et solide ouvrage d'un genre commun, et a été restreint dans sa vue, disons par la Providence, afin qu'il pût faire cette seule chose et la faire bien. Quelques-uns de ces gnostiques ont été des savants, d'autres ont été des hommes de lettres, d'autres des politiciens et des hommes d'affaires ; très peu se sont appelés eux-mêmes des philo-

1. Nous rencontrons toujours sous la plume du savant président les suppositions les plus fantastiques, les rêveries les plus délirantes. Est-il permis à un savant sérieux de s'abandonner ainsi, sans se moquer du public, à toutes les fantaisies de son imagination ?

sophes, mais le monde ne les a pas considérés comme ses plus grands philosophes.

On peut se fier à l'instinct de la foule, à la longue, mais seulement à la longue, et les grands hommes qu'il a choisis comme philosophes de première grandeur, — Platon dans les temps anciens, Kant dans l'ère moderne, — n'ont pas posé de telles limites à leur conception du possible : et il en a été de même des plus grands poètes, de ceux que l'humanité a canonisés parmi ses plus grand poètes, — Virgile, Wordsworth, Tennyson, — et ce n'est pas avec une vue obscurcie qu'ils ont regardé le présent de l'univers, ou le passé et le futur de l'homme.

... En attendant, qu'avons-nous à faire? Chercher, critiquer, découvrir, mais vivre aussi, vivre cette vie ici-bas et maintenant : aidés peut-être par la conviction, laborieusement acquise, qu'elle est seulement un entr'acte dans un drame plus splendide. Chez certaines personnes, la croyance a précédé et rendu vaine l'enquête : chez d'autres, la recherche a amené la croyance; chez d'autres encore la croyance persiste en dépit des efforts consciencieux de leurs recherches. Ceux qui se sentent sûrs d'une existence future peuvent en être reconnaissants. Pour les autres aussi, tout est bien s'ils emploient leur énergie à remplir leurs devoirs ici-bas et à moissonner les joies saines et naturelles qui sont à notre portée dans notre état présent.

O. LODGE.



# LA DORMEUSE DE THENELLES <sup>1</sup>

---

## Introduction

Le cas pathologique connu sous le nom de la « dormeuse de Thenelles » a alimenté pendant une vingtaine d'années les journaux politiques et a été l'objet d'articles intéressants dans quelques revues spéciales.

Pour ne pas laisser tomber dans l'oubli une des manifestations les plus extraordinaires de l'hystérie, je crois devoir résumer d'une manière succincte les faits dont j'ai été le témoin.

Mon intention est d'écrire une relation purement médicale ; et la réserve imposée au médecin traitant me fait un devoir strict de négliger tous les détails anecdotiques pour m'occuper exclusivement, dans cet opuscule, de ce qui peut offrir un intérêt scientifique.

Cette observation eût gagné en précision et en importance à être prise dans un hôpital, mais les circonstances n'ont pas permis que la malade y fût envoyée. Je dois donc me contenter d'un exposé sommaire, le seul possible pour un praticien absorbé par les nécessités de la clientèle.

Je souhaite que cette publication puisse servir de document aux spécialistes adonnés à la solution des problèmes captivants posés par l'hystérie, cette névrose capricieuse qui est loin de nous avoir livré tous ses secrets.

## Description du cas.

Parmi les premiers médecins qui se sont occupés de mon extraordinaire cliente, je dois citer les docteurs Bérillon et

1. Observation présentée à l'Académie de Médecine par M. le Pr Lancereaux, le 8 mars 1904 et à la Société d'Hypnologie et de Psychologie, par M. le Dr Paul Farez, le 26 avril 1904.

Gilles de la Tourette. M. le Dr Bérillon publia, dans la *Revue de l'Hypnotisme* du 1<sup>er</sup> avril 1887<sup>1</sup>, le premier article véritablement médical consacré à ce cas. Peu de temps après, en 1887, le Dr Gilles de la Tourette, accompagné du Dr Legué, examina la malade avec moi ; reprenant l'observation publiée par le Dr Bérillon, y ajoutant ses propres constatations et utilisant les notes que je lui avais remises personnellement, il fit paraître dans les *Archives de Neurologie* (t. XV, n° 43, juin 1888, p. 92), une relation détaillée qu'il y a lieu de reproduire ici textuellement.

L'auteur, après avoir établi les antécédents héréditaires et morbides qui démontrent l'existence de la tare nerveuse, expose les circonstances dramatiques qui ont provoqué l'émotion initiale et il continue :

« M. B. <sup>2</sup> fut prise (31 mai 1883) d'attaques d'hystérie très violentes et très nettement caractérisées. Cette succession d'attaques dura environ vingt-quatre heures, et la malade resta après la dernière dans l'état léthargique où elle est encore aujourd'hui (7 avril 1887).

Le lendemain et les jours suivants, l'état de la malade ne se modifiant pas, il fallut songer à pratiquer l'alimentation artificielle car les dents étaient serrées par un violent trismus et l'introduction d'une sonde œsophagienne ne se faisait qu'avec de très grandes difficultés. On eut recours aux lavements de lait, de bouillon, de vin, et enfin de peptone. C'est avec ces derniers qu'elle se nourrit exclusivement à l'heure actuelle.

« Les selles étaient au début, d'après le dire de la mère, séparées par un intervalle de plusieurs jours : elles devinrent de plus en plus rares ; la malade rendit involontairement des matières dures toutes les deux ou trois semaines et même plus rarement ; la miction, également involontaire, devint aussi très rare ; les règles ne reparurent pas.

« L'état de calme léthargique était interrompu à des distances variables, tous les mois, tous les mois et demi environ,

1. Bérillon, La léthargique de Thenelles, *Revue de l'Hypnotisme*, 1<sup>re</sup> année, n° 10. Avril 1887 (avec 2 figures).

2. Agée de 22 ans.

par des attaques convulsives, survenant brusquement, pendant lesquelles la malade se déchirait la figure et la poitrine avec ses ongles; plusieurs personnes étaient nécessaires pour la maintenir couchée; l'arc de cercle fut nettement observé. Ces attaques d'hystérie se terminaient par une salivation abondante semblable à des vomissements ou par des sueurs profuses; jamais l'intelligence n'a reparu, la perte de connaissance est toujours restée totale.

« L'anesthésie fut générale dès le début. Toutefois, un examen attentif permit de reconnaître au niveau de la partie moyenne du sternum une zone hystérogène très limitée, dont le moindre attouchement provoquait une attaque convulsive. Les mouvements, limités d'abord au tronc qui paraissait par des efforts de torsion fuir sous la pression du doigt, se généralisaient bientôt à tout le corps qui était agité par des secousses cloniques très énergiques.

« Un jour, la malade perdit une certaine quantité de sang par la bouche et par le nez; à partir de ce moment, la zone hystérogène disparut et il devint possible, sans provoquer aucune réaction, d'exercer de fortes pressions sur la partie moyenne du sternum.

« Peu de temps après, les mêmes phénomènes se reproduisirent dans le même ordre de succession : 1<sup>o</sup> apparition de la zone hystérogène; 2<sup>o</sup> épistaxis; 3<sup>o</sup> disparition de la zone; et cela à diverses reprises. Cette zone n'existe plus aujourd'hui et il y a plus de deux mois que la malade n'a pas eu de crises spontanées.

« 7 avril 1887. — Nous trouvons M. B. dans le décubitus dorsal; elle est très amaigrie, les joues sont pâles et creuses, le ventre excavé en bateau; néanmoins, la physionomie n'est pas cadavérique; et, bien que les traits soient sans expression, on ne se croirait pas en présence d'une femme qui, depuis quatre ans bientôt, ne s'alimente presque exclusivement qu'avec des lavements. Le tissu cellulo-adipeux a presque complètement disparu; cependant, lorsqu'on pince la peau, le pli ne persiste que très peu de temps.

« Parfois la face se colore légèrement; elle s'injecte même; mais ces phénomènes sont de courte durée; en résumé le

facies est celui d'une femme amaigrie, plongée dans un sommeil calme et profond. Lorsqu'on ouvre brusquement les paupières, les yeux apparaissent dans leur situation normale, la pupille moyennement contractée; mais le plus léger contact, l'impression de l'air, suffisent à les faire se convulser en haut, en strabisme divergent.

« La respiration est calme, légère et lente (16-18). Le pouls est régulier, assez rapide; il bat en moyenne quatre-vingt-quinze à quatre-vingt-dix-huit fois par minute. La température prise plusieurs fois dans l'aisselle donne de 37° à 37° 8.

« L'anesthésie de la surface cutanée et des muqueuses est totale; la malade ne réagit sous l'influence d'aucune excitation. Toutefois, l'introduction de la sonde œsophagienne ou celle de quelques gouttes de liquide dans la bouche provoque parfois un spasme très violent: quelquefois aussi il se produit un spasme convulsif de déglutition. La sensibilité cependant reparut à un moment donné, sous l'influence d'injections hypodermiques contenant chacune environ un milligramme de sulfate d'atropine. La réapparition se fit d'abord au niveau des pieds, qui devinrent sensibles à la piquûre; pendant plus d'une semaine, ces injections pratiquées tous les jours amenèrent une extension ascendante et symétrique de la zone sensible qui s'étendit au tronc et aux membres. La tête resta toujours insensible, et cette anesthésie reparut totale pour tout le corps après la cessation des injections hypodermiques.

« En enlevant les oreillers sur lesquels semble appuyée la tête de M. B., afin de rechercher s'il n'existe pas à la partie postérieure du tronc quelque zone hystérogène, nous remarquons que la tête ne repose pas directement sur ces oreillers; elle reste fixe, légèrement courbée en avant par suite de la contracture dont les muscles du cou sont le siège. La malade est du reste éminemment contracturable. Si on soulève un des bras on le voit garder la position donnée; il est raide, de même les doigts, et cette attitude peut persister des heures entières. Les réflexes rotuliens sont très exagérés et le simple relèvement du pied donne lieu à la trépidation spinale. Cette trépidation ne tarde pas à se généraliser à l'autre membre inférieur, et le corps tout entier est bientôt agité par la trépi-

dation qui l'envahit également. C'est à cette hyperexcitabilité musculaire qu'il est logique d'attribuer la convulsion des yeux en haut qui se produit aussitôt qu'on soulève les paupières. Pendant ces périodes d'excitation provoquée, la face se colore, le pouls devient plus rapide et la température s'élève à 37° 8.

« Les organes thoraciques et abdominaux paraissent sains ; la percussion indique que la vessie est presque complètement vide ; la miction est involontaire, les urines très peu abondantes ; de temps en temps on vide le rectum, toujours peu chargé de matières dures, à l'aide de lavements appropriés. »

Il y a peu de retouches à faire à ce tableau clinique pour en préciser l'exactitude. L'auteur a cependant omis de signaler la trémulation des paupières se manifestant au moindre contact, sous l'influence d'un léger souffle sur les yeux, ou même au cours des accès de contracture provoquée sur une partie quelconque du corps.

Les secousses de trépidation causées par le relèvement du bord interne du pied ou la percussion des tendons rotuliens n'avaient leur point de départ que du côté droit et, contrairement à ce qui se passe dans la trépidation spinale vraie, ces secousses n'étaient pas rythmées : elles se traduisaient par des oscillations rapides, à amplitude variable, paraissant s'arrêter pour reprendre plus fort et se généralisant, si l'on insistait, au membre opposé et même à tout le corps.

D'après les auteurs cette modalité est caractéristique de la fausse trépidation spinale d'origine hystérique.

Si l'on tient compte de ce processus tout spécial, et si l'on compare les convulsions produites par le relèvement de l'orteil ou la percussion des tendons du même côté à celles provoquées autrefois par la pression de la région présternale, on est amené à considérer ces mouvements cloniques comme étant de même essence.

### Incidents pathologiques.

Me trouvant aux prises, au début de ma carrière médicale, avec un cas tout particulièrement fertile en surprises, je mis



en œuvre toutes les ressources thérapeutiques à ma portée : électrisation, métallothérapie, etc., et c'est en m'adressant, d'une manière quelque peu empirique, au sulfate d'atropine, employé en injections hypodermiques, que j'obtins le résultat intéressant relaté dans l'exposé du docteur Gilles de la Tourette.

Le retour de la sensibilité par tranches horizontales, successivement ascendantes et régulièrement symétriques, démontre l'action *æsthésiogène* de l'atropine paraissant s'exercer chez notre malade par une influence directe sur les métamères de la moelle.

Les symptômes de contracture et de fausse trépidation spinale persistèrent jusqu'au réveil. Mais les grandes crises convulsives disparurent à partir des premiers mois de l'année 1887, pour ne reparaitre, comme nous le verrons plus loin, qu'à la période terminale.

A cette époque, l'état de M. B. entra dans une phase stationnaire, marquée de temps à autre par des manifestations morbides sans éclat et en apparence peu susceptibles d'intéresser l'observateur à cause de la difficulté d'interprétation des symptômes.

Je dois citer néanmoins plusieurs poussées d'œdème de la face faisant place à une légère coloration ictérique.

Ces poussées d'ictère furent surtout prononcées et généralisées en 1896 et en juillet 1900 sans que l'on pût constater de modifications appréciables dans les dimensions du foie.

Cette coloration des téguments, dans les circonstances spéciales où elle se produisait, donnait à la malade l'aspect d'une cachectique arrivée à l'extrême limite de sa résistance vitale. Peu à peu l'ictère ayant disparu la physionomie reprenait ses caractères normaux.

La température, prise fréquemment, était constamment supérieure à la normale de quelques dixièmes de degré et s'élevait légèrement à la suite des mouvements de contracture provoquée.

Le pouls battait environ quatre-vingts fois par minute au repos.

Le phénomène pathologique le plus important, précurseur

des accidents graves devant amener l'issue fatale, se produisit à la fin de l'année 1902.

La mère de la malade me fit appeler pour une légère saillie apparue sur l'avant-bras gauche, un peu au-dessous de l'extrémité supérieure du radius. Cette grosseur que la mère attribuait à un traumatisme provenant des manœuvres nécessitées pour arranger le lit de la malade, était de la dimension d'une pièce d'un franc et très légèrement colorée. Je prescrivis un pansement destiné à protéger le bras contre les chocs.

Quelque temps après, la maison occupée par la famille B. ayant été louée à d'autres personnes, M. B. fut transportée dans une habitation située à cent mètres environ de la première, mais beaucoup plus saine sous tous les rapports.

C'est là que je revis la petite tumeur du bras devenue plus violacée et fluctuante, tout en étant restée très peu volumineuse. Je la ponctionnai et il s'écoula une moyenne quantité de pus. L'incision ne fut pas sentie, mais je fus surpris, en introduisant un stylet dans la plaie, de pénétrer jusqu'à la tête du radius, de constater une altération du tissu osseux et de réveiller, par cet examen, la sensibilité de la malade qui opposait à mes investigations un mouvement de défense très marqué lorsque j'arrivais à la source du mal avec l'extrémité du stylet.

Cette manifestation de la sensibilité profonde était la première depuis les injections hypodermiques d'atropine.

Je conseillai un pansement antiseptique et des injections dans le trajet fistuleux qui persista et s'ulcéra un peu à l'orifice. Les examens pratiqués les jours suivants reproduisirent les mêmes symptômes de sensibilité.

La malade, à partir de ce moment, parut s'affaiblir progressivement et la région sacrée, qui avait supporté impunément un décubitus dorsal d'une durée de vingt ans, devint le siège d'une rougeur, suivie quelques semaines plus tard d'une escarre superficielle.

Une toux assez fréquente survint vers le 17 mai 1903 et une tuméfaction semblable à celle de l'avant-bras se montra à la face dorsale du pied droit, mais elle n'eut pas le temps de s'abcéder.

### Le réveil.

Vendredi 22 mai 1903, à neuf heures du matin, c'est-à-dire peu de jours après l'apparition de la toux, la malade est prise brusquement d'une grande crise d'hystérie semblable à celle du début de son état pathologique. Cette crise paraît s'éteindre au bout de quelques minutes mais elle reprend, un quart d'heure après, pour cesser et se renouveler à intervalles à peu près réguliers jusque dans l'après-midi.

A la suite de ces convulsions la résolution des membres se produit, les yeux s'entr'ouvrent et la mâchoire seule reste contracturée.

Le samedi 23 mai, la situation demeure stationnaire, sans crises nouvelles.

Le dimanche 24 mai, vers sept heures du matin, nouvelle crise très violente, reproduisant la grande attaque et durant près de quatre heures, sans interruption. A l'issue de cette crise, la mâchoire cesse d'être contracturée, mais la malade non encore éveillée peut cependant se mouvoir et se soulever sur son lit.

Le lundi 25 mai, les mouvements convulsifs ne se renouvellent pas. M. B. paraît entrer en contact avec le monde extérieur, ouvre les yeux, passe la main devant eux comme pour chasser un voile, paraît entendre et chercher à ressaisir. Un prêtre, qui se trouvait près d'elle, l'entretient des choses de la religion; et la malade, autrefois pieuse et élevée dans des sentiments chrétiens, semble percevoir et s'efforcer de comprendre les paroles prononcées devant elle.

Le mardi, 26 mai, à neuf heures du matin, je trouve M. B. plus éveillée. Sur mon ordre elle ouvre les yeux, me regarde et passe la main à plusieurs reprises sur ses paupières. Je la pince au bras et comme elle réagit par un mouvement de défense je lui demande ce que je viens de faire. Elle me répond d'une voix assez faible mais très nette : Vous me pincez.

Le regard est un peu vague, les pupilles légèrement dilatées et le strabisme divergent, comme toutes les autres contractions, a complètement disparu.

A partir de ce moment, l'attaque de sommeil, avec tous les symptômes accessoires, peut être considérée comme complètement terminée.

M. B. exhale des plaintes et se soulève à plusieurs reprises sur son lit. Je lui demande où elle souffre, elle montre sa poitrine.

A l'auscultation je trouve disséminés dans les deux poumons des râles qui dénotent une fonte rapide du tissu pulmonaire sur plusieurs points.

Je quitte la malade pour ne pas trop la fatiguer et je la revois le soir même à sept heures.

Je cherche à éveiller ses facultés intellectuelles. Elle me demande le mois dans lequel nous étions et le jour du mois ; je lui réponds : « Mardi. Et, demain, quel jour serons-nous ? »

Après hésitation elle dit : « Le jour du marché.

— Non, demain c'est mercredi, le marché se tient le jeudi.

— Oui, c'était comme ça dans le temps, du temps de mon grand-père. Où est-il, mon grand-père?... »

Un moment après, elle m'interroge sur ce qui la fait souffrir ainsi et, apercevant brusquement la plaie du bras que je venais de découvrir, elle a un vif mouvement de surprise et demande ce que c'est.

L'application du thermomètre la rend inquiète et elle désire savoir pourquoi on fait tout cela.

A ma question : « Avez-vous déjà été malade ? » elle répond d'un geste signifiant qu'elle ne se rappelle pas. Même réponse à cette question qui m'est inspirée par le souvenir d'un incident de son passé : « Vous a-t-on déjà arraché des dents ? »

Comme je m'éloigne un moment de son lit pour me rendre dans la pièce voisine, elle demande à sa mère où est le médecin.

Avant de sortir je pratique une injection de caféine.

Le mercredi, 27 mai, vers deux heures du soir, je retourne chez M. B., je la trouve beaucoup plus faible et très oppressée. Elle se soulève à chaque instant sur son lit, tousse fréquemment et demande un mouchoir pour cracher.

Sur ma déclaration que je vais lui faire une nouvelle piqûre, elle fait un mouvement énergique de protestation.

« Cependant je ne vous ai pas fait mal hier ? »

— Si, vous m'avez fait mal. »

Elle me laisse néanmoins faire la piqûre ; et, comme j'essaie de la rassurer en lui faisant entrevoir sa guérison, elle m'oppose un geste très expressif de doute. Elle répond nettement et brièvement à quelques questions sur les souffrances qu'elle ressent.

Le soir même, la situation ayant empiré, la malade entre en agonie et meurt le lendemain jeudi, 28 mai, à sept heures du matin.

La température depuis le réveil avait été constamment inférieure à la normale. L'excitation morbide des centres thermogènes constatée pendant la période d'état avait fait place à une dépression telle que l'infection bacillaire ne se traduisait plus par les élévations de température qui l'accompagnent habituellement.

### Considérations sur le réveil.

Il est regrettable que l'entourage de la malade, obéissant à un sentiment d'humanité mal compris, se soit surtout efforcé de la tromper à son réveil sur la durée de la maladie et sur la qualité des personnes de son entourage.

Lorsque le retour à la vie normale fut complet, elle demanda son âge. Sa mère lui répondit vingt-deux ans, faisant abstraction des années de sommeil. Elle lui présenta une nièce, née la veille de l'attaque initiale, comme étant une de ses sœurs.

M. B. ne paraissait d'ailleurs pas reconnaître les personnes qu'elle avait fréquemment vues autrefois.

En présence de cette attitude de la famille, je ne pouvais entrer avec la malade dans des détails précis sur son passé : et, d'un autre côté, l'affaiblissement était tel que je devais, dans la crainte de faire souffrir la malheureuse qui n'avait plus que peu d'heures à vivre, me contenter de quelques constatations dont je vais exposer l'importance.

M. B., reprenant conscience de son existence, demande son âge et la date présente. Elle a peine tout d'abord à se représenter l'ordre de succession des jours ; et cette réflexion que le marché avait lieu le jeudi, *dans le temps, du temps de son grand-père*, indique bien qu'elle se reporte par la pensée à une époque lointaine et qu'elle est subconsciente d'une lacune dans son existence.

Elle demande où est son grand-père, or ce dernier est mort il y a plus de trente ans.

Elle ignore si on lui a enlevé des dents ; or, je savais, et c'était la raison de ma question, que deux ans avant sa léthargie une intervention maladroite d'un dentiste d'occasion lui avait valu une fracture du maxillaire inférieur, suivie de l'élimination d'un sequestre. M. le docteur Vieillard, de Ribemont, dut à cette époque lui donner des soins pendant plusieurs mois.

Elle avait donc perdu le souvenir des événements marquants qui avaient précédé son sommeil, tout en ayant conservé assez vivace la mémoire des faits plus antérieurs.

M. B. n'a pas davantage conservé le souvenir des incidents qui se sont produits pendant sa maladie, puisqu'elle est très surprise de constater une plaie sur son avant-bras, bien que cette plaie eût suivi une légère intervention chirurgicale relativement récente et qu'elle a parfaitement sentie.

Est-ce à dire qu'elle n'était pas à un certain degré consciente de ce qui se passait autour d'elle ? Il n'est pas permis de l'affirmer. Et d'ailleurs M. le professeur Liégeois pensait le contraire lorsque, il y a quelques années, il essayait sur la malade de la suggestion. Il y a environ deux ans, M. le docteur Voisin, de la Salpêtrière, qui l'examinait en ma présence, exprimait la même opinion ; et plus récemment, M. le docteur Paul Farez, professeur à l'École de psychologie, se montrait convaincu de la possibilité d'agir sur la malade à la fois par des manœuvres esthésiogéniques et par la suggestion pratiquée avec persévérance dans un milieu apte, sinon à seconder, du moins à ne pas contrarier les efforts du médecin.

Si M. B. s'était réveillée dans des conditions physiologiques normales, peut-être aurait-on pu ranimer peu à peu sa

mémoire défaillante et l'aider à évoquer dans son esprit les impressions ressenties pendant son sommeil. A moins d'admettre que la mémoire se soit effondrée, par suite de l'ébranlement des neurones cérébraux, dans les deux séries d'attaques qui ont marqué le début et la fin de son état morbide. Cela expliquerait la perte du souvenir des événements ayant précédé la première crise convulsive et l'oubli complet, sous l'influence des crises finales, de ce qui avait pu l'impressionner au cours de sa léthargie.

Cette perte de mémoire est la reproduction amplifiée de ce qui se passe chez les épileptiques, absolument inconscients, après leurs attaques, des circonstances en ayant entouré le début. Elle imprime sur l'affection de M. B. la marque de l'hystéro-épilepsie et justifie cette opinion de Charcot : « Le sommeil hystérique est une attaque hystéro-épileptique modifiée. »

Une particularité me paraissant d'une réelle importance m'a frappé pendant mes brefs entretiens avec ma cliente. Bien qu'à partir de l'âge de quinze ans elle eût fréquenté un atelier de couture d'une commune voisine où le patois picard est bien moins marqué qu'à Thenelles, elle s'exprimait avec un accent de terroir qu'elle n'avait pas à l'époque du début de ses accidents pathologiques, accent bien plus intense que chez les membres de sa famille.

Si l'on veut bien prendre en considération que, plus que tout autre habitant de Thenelles, elle s'est trouvée en contact pendant sa maladie avec une foule de personnes au langage correct, on peut conclure de ce fait que, si l'on admet que la malade a eu la perception de ce qui se disait près d'elle, cette perception devait être bien fugace puisqu'elle ne permit pas à l'éducation du langage de se faire, et que, bien au contraire, M. B. parlait à son réveil le patois de son enfance et non celui des années précédant son attaque.

Quelles qu'aient été les modifications psychiques produites au cours de cette extraordinaire affection, il faut remarquer que l'intelligence s'est retrouvée entière au réveil. La malade comprenait parfaitement les questions posées, y répondait avec toute la netteté compatible avec son état précaire de

santé et se souvenait très bien le mercredi de ce que je lui avais fait la veille.

Il était impossible de relever, à l'examen des organes, aucun indice de lésion matérielle des centres nerveux, pas plus que du système nerveux périphérique.

L'alimentation de la malade pendant son court retour à la vie normale se composa d'un peu de lait, de bouillon et de jaune d'œuf qui furent bien tolérés par l'estomac.

Les organes de la digestion paraissaient avoir repris leur fonctionnement régulier, tout au moins pour des aliments ne nécessitant pas une activité fonctionnelle excessive.

### Conclusion.

De l'exposé qui précède il ressort que l'affection de M. B., que j'ai eu la bonne fortune de suivre depuis le début des accidents jusqu'à la période finale, est le cas le plus extraordinaire d'attaque de sommeil hystérique qui ait été relaté à ce jour.

Tous les symptômes observés : sommeil, contracture, clignotement des paupières, trépidation spinale à oscillations inégales et se généralisant à tout le corps, début immédiatement après une série de grandes crises d'hystérie et terminaison suivant de près la reproduction de crises semblables ; tous ces symptômes sont classiques et permettent d'établir nettement le diagnostic.

Comme cause de cette affection nous relevons une impression morale violente, dont nous avons été le témoin, chez une prédisposée héréditaire.

Les observations faites au réveil ont permis de constater chez notre malade :

- 1° Une intelligence nette du présent ;
- 2° L'abolition du souvenir des faits ayant précédé de plusieurs années son sommeil et principalement de ceux approchant la crise initiale ;
- 3° La perte absolue du souvenir de ce qui s'est passé pendant sa léthargie ;



4° L'affaiblissement de la notion du temps et de l'ordre de succession des jours;

5° La subconscience d'une lacune dans son existence.

Ce cas démontre la possibilité de vivre de nombreuses années dans l'état de sommeil hystérique et la possibilité de survivre à des attaques très prolongées.

Le mode de terminaison confirme l'opinion courante que cette terminaison est généralement consécutive à une ou plusieurs grandes crises d'hystérie.

On peut admettre que chez la malade qui nous occupe l'envahissement des organes par le bacille de Koch a provoqué l'excitation d'une zone hystérogène imprécise, excitation suffisante pour déterminer à un moment donné l'explosion des crises finales.

La première manifestation de l'intoxication bacillaire pourrait faire supposer qu'elle eut pour origine une piqûre septique faite par un visiteur désireux de s'assurer de l'anesthésie des téguments. Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle paraît justifiée par la marche des accidents infectieux.

Les conclusions à tirer de ce cas, au point de vue thérapeutique, consistent dans la nécessité de placer les malades de cette catégorie dans les conditions hygiéniques les plus satisfaisantes afin de leur permettre de résister aux causes d'affaiblissement résultant de leur état morbide spécial.

Il est non moins nécessaire de les soustraire à toutes les causes de contamination et de les entourer d'une surveillance de nature à dépister la formation de zones hystérogènes susceptibles d'amener le réveil par leur excitation.

Le séjour à l'hôpital est le seul moyen de satisfaire à ces divers desiderata. Il aurait en outre pour avantage, en soustrayant les malades à leur entourage, de les placer dans la meilleure situation pour ressentir avec avantage les effets de la suggestion, en admettant qu'elle fût applicable dans les cas de ce genre.

### Discussion.

M. RAFFEGEAU (du Vésinet). — S'il m'est permis d'exprimer un regret au sujet de la dormeuse de Thenelles, c'est qu'on n'ait pas eu recours, pour la réveiller, à un procédé dont je me suis servi utilement dans un cas analogue.

J'ai rapporté, en effet, ici même, en 1897, l'observation d'une jeune fille de treize ans qui m'avait été adressée par le regretté professeur Charcot et qui resta plus de quatre mois en léthargie.

Or, détail à noter, cette jeune fille, déjà grande pour son âge, mais non encore réglée, venait d'avoir quatre ou cinq angines tonsillaires; les amygdales étaient hypertrophiées et, touchant la luette, gênaient même le passage de la sonde avec laquelle j'alimentais la petite malade.

Celle-ci ouvrait la bouche, chose bizarre, de sept heures du matin à sept heures du soir, et la fermait pendant la nuit.

Après avoir essayé, pendant quatre mois, de toutes sortes de moyens pour la réveiller, je m'avisai enfin de profiter de ce qu'elle restait la bouche ouverte pendant le jour pour lui cautériser les amygdales, afin d'en diminuer le volume. Or, à peine le thermocautère eut-il été appliqué que la petite malade poussa un faible cri; et, quelques jours après, l'opération ayant été répétée, elle sortait de son long sommeil.

Depuis cette époque, j'ai souvent eu l'occasion de cautériser des amygdales hypertrophiées chez des hystériques et j'ai toujours constaté que cette petite opération avait pour résultat, soit d'atténuer les crises nerveuses, soit même de les faire disparaître.

En tout cas, le réflexe pharyngien est loin d'être négligeable et il eût été intéressant, je le répète, d'employer la cautérisation tonsillaire chez la dormeuse de Thenelles.

M. Paul FAREZ. — Il ne fallait pas y songer, car la malade présentait un trismus permanent : aucune force ne pouvait lui ouvrir la bouche; aussi était-on réduit à la nourrir par la

voie rectale. Pour réveiller cette malade, il était indispensable de combiner à la suggestion diverses pratiques esthésiogéniques; le Dr Charlier et moi avions convenu de nous y appliquer en commun pendant les vacances de 1903; la mort de la malade, en mai, a réduit à néant notre projet.

M. VOISIN. — Quoique anesthésique totale, au moins en apparence, cette malade entendait, au moins subconsciemment, ce qui se disait auprès d'elle. C'est ainsi que, par de simples paroles, j'ai pu provoquer chez elle des modifications vaso-motrices, en particulier de la rougeur de la face.

M. PAUL FAREZ. — Elle était même douée d'une certaine spontanéité. En effet, quand je voulais lui écarter les lèvres, lui relever la paupière, fléchir un membre en extension, étendre un membre en flexion, elle résistait énergiquement, comme une personne qui s'entête à vouloir le contraire de ce qu'on exige d'elle: dans cette résistance, elle déployait une force étonnante. Pour ce qui concerne ses zones hystérogènes, ses contractures, ses tremblements, ses trépidations localisées, tout cela résultait en grande partie de l'éducation, de l'entraînement, des suggestions que lui faisaient inconsciemment, sous diverses formes, l'entourage et les visiteurs. Au réveil, elle ne s'est rien rappelé de tout ce qui s'est passé pendant son sommeil; il n'en résulte pas que pendant ce dernier état, elle fut totalement inconsciente. Son état second, seul, était impressionné. Au réveil, c'est l'état prime qui reparait; et l'on comprend qu'il ignore le contenu psychologique de l'état second.

M. VOISIN. — Il est curieux de constater que l'infection bacillaire ait provoqué le réveil de la dormeuse de Thenelles. De même, Eudoxie que j'ai eue jadis, dans mon service à la Salpêtrière, s'est réveillée à l'occasion d'une pneumonie qui devait l'emporter.

M. PAUL FAREZ. — Ce rôle des agents toxiques a aussi été très net chez Gésine M., dont je rapportais tout récemment l'observation. Elle est sortie d'un sommeil hystérique qui durait depuis dix-sept ans et son réveil a coïncidé avec l'apparition de l'albumine dans ses urines.

M. BÉRILLON. — En 1887, dans la *Revue de l'hypnotisme*,

j'ai publié une longue étude, la première en date, sur la dormeuse de Thenelles. Déjà je pressentais que le milieu dans lequel vivait cette malade lui était physiquement et mentalement funeste. Je disais expressément ceci : « L'état d'incapacité, d'inertie mentale de cette malade, les mauvaises conditions hygiéniques dans lesquelles elle se trouve, nécessitent son transport immédiat dans un asile où elle sera soignée et observée. Il appartient aux pouvoirs publics, aussi bien dans un but d'humanité que dans un but de moralité générale, de mettre un terme aux propos qui circulent dans le pays, en prenant l'initiative de ce transfert dans un asile. » On n'en a rien fait; la malade est restée endormie vingt années et elle a succombé à la tuberculose qui la guettait fatalement.

Dr CHARLIER.

---

## LES PARFUMS PRODUITS

### DANS LES SÉANCES SPIRITES

---

Monsieur le Directeur,

M'occupant depuis longtemps des phénomènes spirites, j'ai assisté à différentes reprises à des séances de matérialisations et j'ai pu constater la réalité des apparitions d'esprits, ainsi que les différents phénomènes qui se produisent ordinairement dans ces réunions, tels que : soulèvements de table sans contact, lueurs visibles pour tous les assistants, attouchements de mains, écriture directe, etc. Tous ces faits observés fréquemment en présence d'Eusapia Paladino sont bien connus aujourd'hui, mais je voudrais vous faire part d'une observation que je ne vois pas souvent relatée, mais que j'ai pu constater moi-même, celle de la production de parfums qui tout à coup se répandaient dans la salle, quelques instants avant que les matérialisations aient lieu. Souvent, dans les séances avec M<sup>me</sup> Bablin, une odeur très fine, légèrement éthérée, m'a annoncé le début des manifestations.

Étant fort sceptique de ma nature, j'étais tenté de croire que cette senteur provenait de ce qu'on débouchait un flacon d'éthier phosporé au moyen duquel il est possible de produire des fumées lumineuses dans l'obscurité. Je dois avouer que rien n'est venu confirmer ma supposition, mais je ne vous aurais pas écrit si je n'avais lu dernièrement dans l'ouvrage intitulé : *Enseignements spiritualistes*, de Stainton Mosès, le récit fait par M. Carlton, Templeman Speer, de faits analogues, c'est-à-dire de la production de parfums. Voici le récit imprimé à la page 10 de ce volume :

« IV. — Des parfums variés étaient toujours apportés à notre groupe; c'étaient surtout le musc, la verveine, le foin frais et une odeur inconnue, odeur d'esprit, nous dit-on. Quelquefois des brises chargées de senteurs glissaient autour de nous, d'autres fois des quantités de musc liquide, etc., étaient versées sur les mains des assistants, et, si nous le demandions, sur nos mouchoirs. A la fin des séances, presque toujours un parfum suintait de la tête du médium et plus on l'essuyait, plus il devenait abondant. »

Comme je n'ai pas de raisons pour douter de la bonne foi de M. Speer et que ces faits sont attestés également par son père, docteur en médecine, et par sa mère qui assistaient régulièrement à ces séances, j'admets l'authenticité de ce qui nous est raconté, et je rapprochais cette observation de celles que j'avais faites moi-même, sans pouvoir cependant me l'expliquer. Comment l'organisme d'un médium peut-il arriver à sécréter un parfum? Longtemps j'ai réfléchi sur ce fait incroyable sans le comprendre, lorsque dernièrement, en lisant le livre si documenté du Dr Ochorowicz sur *la suggestion mentale*, j'ai vu avec satisfaction que ce phénomène n'est pas aussi extraordinaire qu'il le paraît tout d'abord, puisque souvent il a lieu sous l'influence de la maladie. Dès lors, il devient facile de supposer que les intelligences qui se servent dans ces séances de lois qui nous sont encore inconnues, doivent être assez savantes pour produire dans les cellules du corps du médium les opérations chimiques nécessaires à la fabrication des parfums. Comme ces observations sont généralement ignorées du public, je crois utile de reproduire ici ce que dit le Dr Ochorowicz sur ce sujet, dans le chapitre intitulé : *Sympathisme et contagion*, p. 185 :

« Il ne faut jamais oublier, dit le Dr Monin dans sa remarquable étude séméiologique <sup>1</sup> que les ondes odorantes révèlent toujours des changements chimiques importants... et jouent dans tous les phénomènes biologiques un rôle capital. » (P. 4)

« La plupart des maladies ont leurs odeurs spéciales, qui, en marquant le degré de l'évolution pathologique, peuvent

1. Dr Monin, *Les odeurs du corps humain*, 2<sup>e</sup> édition, 1886.

même conduire à un diagnostic souvent certain. « Dans une chambre d'accouchée, l'odeur aigre indique au nez exercé que tout va bien, que le travail de la sécrétion lactée s'inaugure. Au contraire l'odeur ammoniacale lui fera craindre l'imminence du syndrome morbide connu sous le nom de fièvre puerpérale. » Le Dr Vidal (de Cassis) rapporte le fait suivant dans son *Traité de chirurgie* : « J-H. Petit, voyageant en Allemagne, distingua dans un « poêle » l'odeur de gangrène, parmi plusieurs autres non moins désagréables, et put ainsi guérir un homme qui se mourait de hernie étranglée. »

La perspiration cutanée et les sécrétions diverses de la peau répandent, autour de chaque individu, une odeur particulière. Cette odeur, ordinairement peu sensible, est fort bien perçue par certains sujets à l'odorat développé. Cadet de Gassicourt<sup>1</sup> a observé une jeune dame qui distinguait à l'odeur seule, les hommes et les femmes; elle ne pouvait supporter de sentir les draps de son lit, lorsqu'ils avaient été touchés par un autre que par elle. *Le Journal des savants* de 1864 rapporte qu'un moine de Hongrie reconnaissait, par l'olfaction, une femme chaste d'une femme qui ne l'était pas. Perty cite plusieurs cas de ce genre : il paraît que le cardinal Alexandre Albani, après avoir perdu la vue, distinguait par olfaction les jeunes dames, des vieilles<sup>2</sup>. Debay<sup>3</sup> rapporte l'observation d'une somnambule qui, après avoir examiné à l'odorat vingt objets différents et en apparence inodores, tels que bagues, épingles, broches, etc., appartenant à dix personnes différentes, les tria et les distribua aux propriétaires sans s'être trompée.

« Il n'est même pas impossible que *certaines états physiques* se révèlent de la même manière, car il n'est pas douteux que la senteur cutanée subit des changements marqués sous l'influence de plusieurs émotions. « L'action du système nerveux sur la senteur cutanée, dit le Dr Monin, est fort importante. Assez fréquemment les excitations morales, les

1. *Dictionnaire des sciences médicales*. T. IV, p. 196.

2. Perty, *Anthropologie*, 1874, I. 187.

3. A. Debay, *Hygiène des douleurs*, Paris 1877, p. 32.

passions dépressives, les névroses l'exaltent ou la modifient. Gamberini (*Annali universali*, 1854) cite le fait d'un jeune homme qui, à la suite d'un amour contrarié et de violente jalousie, exhala de tout son corps une odeur fétide, nauséuse et très tenace. Le Dr Hammond (de New-York) a rapporté récemment (*Med. Record*, 21 juin 1877 et *Giorn. interv. delle science mediche*, anno V, p. 193) le fait d'un hypochondriaque dont la peau répand l'odeur des violettes; le fait d'une choréique, exhalant l'odeur du pin; le fait d'une hystérique, qui sentait l'ananas pendant ses crises; il parle aussi d'une autre, qui avait une transpiration limitée à la moitié gauche antérieure de la poitrine, et exhalant l'odeur de l'iris. Dans ce dernier cas l'examen chimique de la sueur fut fait, il décela la présence d'un éther butyrique. »

« J'ai moi-même observé, dit M. Ochorowicz, une hystérique, chez laquelle l'approche d'une attaque se trahissait par une odeur de gruyère. Chez une autre, l'application d'une plaque métalloscopique d'étain pendant quelques jours, communiqua à cette dernière une odeur très forte, rappelant le pétrole, nonobstant la propreté soignée de la malade.

« Dans les sueurs localisées (c'est le cas du révérend Stainton Mosès), continue le Dr Monin, ces bizarres anomalies osphrésiologiques sont loin d'être des raretés. Schmidt a connu un homme atteint d'hyperhydrose limitée aux mains et puant le soufre. Orteschi a observé une jeune fille qui, sans aucune supercherie, répandait une forte odeur de vanille, aux commissures des doigts... Toutes ces observations sont du ressort des troubles de l'innervation. Dans la léthargie (qui ne se produit guère que chez les hystériques<sup>1</sup>, la perspiration cutanée donne une odeur cadavérique, ajoutant encore au tableau si complet de la mort<sup>2</sup>. Il serait donc prudent de recourir dans ce cas au magnétisme qui pourrait transformer cet état en somnambulisme, ou bien à l'appréciation d'une somnambule, présentant le phénomène de sympathisme, et qui saura, sans doute mieux que nous, dis-

1. Ou plutôt chez les sujets hypnotisables.

2. Rapprocher ce fait de l'odeur cadavérique de Lazare, au moment de sa prétendue résurrection.



linguer une mort apparente. En tout cas, il ne faut pas rire de ce moyen avant de l'avoir essayé.

« Les états mentaux différents, s'exprimant par l'intermédiaire d'une action tropique du système nerveux, peuvent déterminer une senteur cutanée spéciale. « L'odeur exhalée par la peau dans les maladies mentales, odeur signalée en 1862 par Dagonet, a été surtout étudiée par Fèvre (de Toulouse) dans son travail sur les altérations du système cutané dans la folie. (Paris, 1876.) « L'odeur de la sueur chez les aliénés, dit-il textuellement, a des émanations spéciales, *sui generis*, pénétrantes et infectes, rappelant celle des mains constamment fermées, alliée à celle de bête fauve et de souris. Cette odeur se rencontre surtout chez les paralysés généraux et les déments confirmés. Elle s'imprègne aux vêtements, objets de literie, meubles, ainsi qu'aux appartements occupés par les aliénés; et elle est très tenace malgré les soins de propreté. Cette odeur dans la folie est si caractéristique que Burrows affirme que, s'il la sentait chez une personne, il « *n'hésiterait pas à la déclarer aliénée, même s'il n'avait pas d'autre preuve* ». Un autre psychiatre anglais allait plus loin : Knight prétendait pouvoir, d'après l'absence de cette odeur pathognomonique, découvrir la simulation de l'aliénation mentale. (Knight *observ. of the... Insanity*, etc. Londres 1827, p. 19.)

Cette exhalation pathologique peut même être localisée et occuper un territoire de la peau, correspondant aux troubles internes. Weir Mitchell observait que, dans les lésions des nerfs, *le territoire cutané correspondant* exhale une senteur comparable à celle de l'eau croupie... Il est compréhensible que la plupart des professions doivent avoir leurs odeurs spéciales. M. Monin ne trouve pas extraordinaire cette affirmation du fameux Vidocq : « Mettez-moi dans une foule : j'y reconnaitrai, entre mille, un *galérien*, rien qu'à l'odorat. » Clausel a observé six semaines, dans son service, un palefrenier malade de pneumonie, dont les sueurs conservèrent durant tout ce laps de temps, l'odeur manifeste de l'écurie.

« Chez les énurésiques, une odeur urineuse ou de souris,

pénétrante et que rien n'empêche, a souvent servi aux médecins militaires pour déceler l'imitation de l'incontinence. (Boisseau). C'est ainsi que, chez les constipés, apparaît aussi l'odeur fécaloïde de la peau; et nous avons vu maintes fois cette odeur perçue par les sujets, contribuer à l'hypochondrie, qui toujours guette ces sortes de malades. »

Dans la goutte, les sécrétions cutanées prennent une odeur spéciale comparée par Sydenham à celle du *petit lait*. Elle est *musquée* dans l'ictère (Boerhaave); *vinaigrée*, dans le carreau (Winslow); *miellense* dans la syphilis (Cullerier): urineuse dans les maladies urinaires (cystite); de *bière aigre* dans la scrofule (Stark in Hebra); de *pain chaud* dans la fièvre intermittente (Heim); dans le diabète, lorsqu'il y a des sueurs, elles sentent *le foin* (Lethan), ou plutôt l'*acétone* (Picot); pour Bouchardot, l'odeur est intermédiaire entre celle d'*aldéhyde* et d'*acétone*, parce qu'elle est due au mélange, en proportions variables, de ces deux corps... Elle est *ammoniacale* dans le choléra (Drasch, Porker); acide dans la fièvre dite de lait; *douce* dans la période d'invasion de la peste (Diemerbroeck); *odeur du miel*, d'après Doppner, qui observait la peste à Vetlanka (*The Lancet* 1<sup>er</sup> février 1879); odeur *acétoformique* dans le rhumatisme, surtout au niveau des articles engorgés (Monin); odeur des *plumes nouvellement arrachées* dans la rougeole; du *pain nouvellement cuit* dans la scarlatine; de la *bête fauve* de la ménagerie dans la petite vérole (Heim); odeur *du sang* dans la fièvre typhoïde (Behier).

« Indépendante des sécrétions, cette odeur cutanée, écrivait audacieusement Fréd. Bérard, attire les mouches *sur un cadavre encore vivant*. Pour peu qu'elle soit marquée, elle annonce effectivement une mort prochaine: une sueur avec odeur cadavéreuse précède la mort, dit Boerhaave (aphorisme 728 de l'édit. princeps)... etc. »

Je pourrais trouver dans l'ouvrage récent de M. Santini de Riols, *Les parfums magiques*, quelques citations qui confirment les précédentes, mais il faut savoir se borner. Il me semble que les faits précédents montrent que certaines perturbations nerveuses sont capables de donner naissance à des sécrétions qui sentent: la violette, le musc, le foin,

l'ananas, l'odeur du pin, de l'iris, du soufre, etc. Or pendant la transe médianimique, qui se rapproche du somnambulisme, il est fort possible que les esprits agissent sur le système nerveux du médium pour y déterminer les modifications nécessaires à la production de ces parfums qui peuvent : ou se répandre dans l'air emportés par la force psychique qui se sent sous forme de courant d'air froid, ou être localisés dans des sueurs profuses, comme celles signalées avec le révérend Stainton Mosès.

Veillez excuser, cher Monsieur, la longueur de cette lettre et agréer, etc.

BECKER.



## SÉANCES AVEC SAMBOR

## AU PRINTEMPS DE 1902

(Documents originaux)

## NOTE DU TRADUCTEUR

Je dois le compte rendu qu'on va lire à l'obligeance de M<sup>me</sup> Véra Youdénitch, qui m'écrit qu'il est basé sur des notes prises par quelques-uns des assistants immédiatement après les séances. (Deux de ces assistants, partis de Saint-Petersbourg, n'ont pu le signer.) Ce compte rendu m'a semblé assez curieux pour le faire connaître aux lecteurs des *Annales* : toutefois, je ne me dissimule pas qu'il est loin d'être aussi complet que nous serions en droit de l'exiger ; et il est évident qu'il ne convaincra que ceux qui sont déjà convaincus. Je ne l'envoie donc à M. le Dr Dariex qu'à titre de document. Les personnes qui ont signé ce compte rendu sont, je crois, toutes des spirites dans le sens étroit du mot.

M<sup>me</sup> V. Youdénitch m'a envoyé, en outre, le récit d'un curieux incident qui s'est passé à une de ces séances, et dont le compte rendu ne parle pas. Le voici : A un certain moment, trois chaises sont arrachées de dessous M<sup>me</sup> Youdénitch, Sambor (qu'elle tenait par la main) et son autre voisin ; ces trois personnes durent donc se lever. Après quelque temps, durant lequel on entendait ces chaises se remuer (les pieds du médium n'étant pas contrôlés, je suppose), deux d'entre elles s'enfilèrent l'une après l'autre sur le bras de M<sup>me</sup> Youdénitch (du côté du médium). Elle ramena la partie inférieure de son bras en arrière, de façon à resserrer les dossiers des chaises et les retenir, pour ainsi dire, à son bras. Elle éprouva alors la sensation suivante : il lui sembla que les sommets des dossiers s'entr'ouvraient, et les deux chaises tombèrent de son bras à terre.

Inutile de dire qu'on ne peut attacher une importance particulière à des sensations de ce genre éprouvées dans l'obscurité plus ou moins complète ; cependant, l'incident me paraît curieux, surtout rapproché de certains autres analogues.

M. PETROVO-SOLOVVO

Durant le printemps de 1902, une série de séances en présence du médium S. F. Sambor eut lieu dans le logement de M. J. N. Olchowski (Cabinetskaïa, 7). Y prenaient part : M<sup>me</sup> E. N. Davidow, M<sup>me</sup> S. P. Schumacher, M<sup>me</sup> V. P. Youdénitch, M<sup>me</sup> S. R. Youdénitch, M<sup>me</sup> V. A. Schumacher, M. L. A. Stuchenberg, M. E. J. Speschnew, M. J. N. Olchowski, M. N. N. Olchowski et M. A. J. Boujinski.

Ces personnes assistèrent presque constamment à toute la série des séances, à très peu d'exceptions près. De temps en temps y prirent part des personnes invitées par hasard à une séance ; quelquefois un de ceux qui y assistaient généralement manquait.

Pour bien caractériser la composition du cercle, il faut noter que la plupart de ceux qui y prenaient part avaient déjà assisté à plusieurs reprises, durant les années précédentes, à des séances avec Sambor, et y avaient observé différents phénomènes.

L'appartement où avaient lieu les séances se composait de trois chambres disposées à la file : salle à manger, cabinet de travail, et chambre à coucher. Toutes les séances eurent lieu dans le cabinet de travail.

A partir de la troisième séance, le médium prenait place dans un coin de la chambre ; immédiatement derrière lui, se trouvait un double rideau suspendu à des anneaux mobiles. Le cabinet avait trois portes qui communiquaient avec les deux autres chambres et l'antichambre ; de l'antichambre, un couloir assez étroit, qui communiquait aussi par une porte avec la chambre à coucher, se dirigeait directement vers la cuisine. Avant le commencement de chaque séance, on fermait à clef cette dernière porte, celle qui s'ouvrait de la chambre à coucher dans le couloir, de sorte que la chambre à coucher, qui n'était pas grande, et à une fenêtre seulement, ne communiquait qu'avec la chambre où avaient lieu les séances.

On laissait généralement entr'ouverte la porte entre ces deux chambres.

Dans la chambre à coucher, brûlait une petite lampe à abat-jour rouge, posée sur une petite table de toilette ; la faible

lumière qu'elle répandait pénétrait également dans le cabinet. On formait la chaîne de la même façon que cela se fait généralement dans ces occasions. Tout le monde s'asseyait en cercle, prenant place devant le rideau.

Au milieu du cercle, on plaçait une table ronde, sur laquelle on mettait une boîte à musique, une mandoline, une sonnette et autres petits objets.

Aux séances dont il est question, et dont le nombre ne fut pas inférieur à dix, on observa une série de différents phénomènes dont la réalité n'est pas douteuse pour ceux qui y prirent part.

Une description détaillée des phénomènes les plus intéressants et les plus intenses sera donnée plus loin. Ici, nous énumérerons ceux d'entre eux qui, par eux-mêmes, ne présentent rien d'extraordinaire, et eurent lieu souvent à beaucoup de séances.

Des objets se déplaçaient comme, par exemple, des chaises, des tables; une petite table ronde se transportait doucement, par-dessus les mains jointes des assistants, dans le milieu du cercle. Les instruments de musique jouaient et volaient dans l'air; on entendait Olia chuchoter et causer; des sons d'un genre particulier se faisaient entendre dans différents endroits de la chambre et dans le bois de la table; la table se soulevait et s'abaissait; des chaises étaient arrachées de dessous les personnes assises dessus, et se déplaçaient d'elles-mêmes: le rideau s'agitait, des taches lumineuses prenant parfois la forme d'une main ou d'une tête apparaissaient sur le rideau, et aussi à une certaine distance; on entendait un bruissement et des coups derrière le rideau.

Ceux qui étaient assis le plus près de Sambor éprouvaient une série de contacts, tantôt d'une petite main, tantôt d'un corps vivant couvert de poil.

Des objets quelconques étaient enlevés à divers assistants, par exemple une montre ou un portefeuille retiré d'une poche, une épingle de cravate, etc., et étaient remis à d'autres personnes souvent assises du côté opposé du cercle. On entendait un chuchotement, puis le son d'une voix enfantine; l'être qui parlait était une petite fille, Olia, morte il

y a bien des années, d'après ce qu'elle annonça elle-même aux assistants; ou bien un jeune homme du nom de Friedrich. Ses phrases étaient simples et laconiques. En apparaissant, elle disait généralement : « Bonjour »; bien souvent, à une demande de produire un phénomène quelconque, elle répondait : « Je ne me suis pas encore séparée de vous », ou disait : « Chantez »; son chant favori était *Kol slaven*.

Passons maintenant aux phénomènes dignes d'une description spéciale et détaillée vu le degré de leur intensité et leur caractère extraordinaire. On peut les diviser en deux catégories, les phénomènes dits « physiques », et les phénomènes de matérialisation.

1<sup>o</sup> *Passage de la matière à travers la matière.* — Ce phénomène avait aussi eu lieu à plusieurs reprises aux séances de la saison précédente, et est, à ce qu'on dit, une des manifestations les plus caractéristiques produites par l'entremise de Sambor. Un des assistants assis à côté du médium avait sa chaise retirée de dessous lui; sur quoi, lui et le médium se levaient. Après cela, le médium commençait à bouger des mains, toutefois sans rompre la chaîne même pour un moment. A noter que, dans ces cas-là, les voisins du médium étaient particulièrement attentifs à ne pas lâcher pour une seconde la main de Sambor; malgré cela, le voisin du médium sentait subitement qu'une chaise (cannée) était suspendue à son bras; c'est-à-dire que son bras se trouvait être passé à travers le dossier de la chaise, et souvent à travers des ouvertures très étroites. Lorsque le phénomène avait pris fin, le médium, généralement, se réveillait rapidement; on faisait de la lumière et tout le monde voyait une chaise suspendue au bras du voisin du médium. Une des personnes prenant part à la séance eut, de cette façon, deux chaises suspendues simultanément à son bras.

2<sup>o</sup> Un des assistants apporta à une séance deux anneaux entiers découpés dans un épais morceau de cuir, et on demanda à Friedrich, qui avait manifesté sa présence, de les faire passer l'un dans l'autre.

Friedrich répondit : « J'essaierai. » Les anneaux furent placés derrière le rideau. Pendant quelque temps, on entendit

un remue-ménage, après quoi les anneaux furent rejetés de derrière le rideau dans le milieu du cercle, sans avoir été introduits l'un dans l'autre.

Après la séance, on remarqua que, sur un bout de papier à lettres blanc, suspendu au mur, les mots : « Je ne peux pas » avaient été écrits au crayon. Il faut dire qu'après presque toutes les séances, on suspendait au mur, dans plusieurs parties de la chambre, et surtout derrière le rideau, de petits morceaux de papier blanc avec des crayons attachés à des ficelles.

3<sup>e</sup> A une des séances, on exprima à l'unanimité le désir qu'un objet quelconque parmi ceux se trouvant dans une autre chambre fût apporté dans celle où avait lieu la séance. Après quelque hésitation, on décida de demander que le chapeau d'une des dames présentes fût apporté de l'anti-chambre.

Bientôt après une d'elles déclara qu'on lui avait mis un chapeau sur la tête; après quoi ce chapeau fut, à tour de rôle, placé sur la tête d'autres personnes.

Quand on eut fait la lumière, tout le monde vit que le chapeau auquel on avait pensé se trouvait sur la table, au milieu du cercle.

Il faut noter que la porte qui donnait de l'antichambre dans le cabinet était fermée.

4<sup>e</sup> Généralement, les instruments de musique, comme une boîte à musique, une mandoline, une petite flûte, etc., étaient placés sur la table au milieu du cercle, ou sur une table ou une chaise en dehors du cercle, à quelque distance du médium.

A une des séances, immédiatement avant de prendre place, et à l'improviste, on emporta la mandoline dans la chambre voisine — la chambre à coucher — et on la mit sur le lit qui se trouvait près du mur, faisant face à la porte de la chambre où avait lieu la séance. On laissa cette dernière ouverte; on ferma, au contraire, à clef une autre porte donnant de la chambre à coucher dans le couloir, et un des assistants mit la clef dans sa poche. Bientôt après qu'on se fut assis, le médium commença à manifester une activité énergique : il



grinçait des dents, il tremblait fort et serrait convulsivement les mains ; après quoi, crispé, il tomba dans un état d'immobilité et pour ainsi dire de concentration, ce qui était toujours l'indice d'une transe profonde et se répercutait sur l'intensité des phénomènes. Les assistants se mirent à demander que la mandoline jouât. On entendit la voix d'Olia disant qu'elle tâcherait. Tout le monde se mit à chanter doucement en chœur.

Quelque temps après, les premiers faibles sons de la mandoline se firent entendre. Le chœur se tut de suite. Dans la chambre voisine, où il n'y avait absolument personne, et où il ne pouvait y avoir personne, les silhouettes de tous les assistants y compris le médium étant visibles, on entendait distinctement le son des corde de la mandoline comme si quelqu'un passait lentement et également les doigts dessus. Après quelque temps, les sons devinrent plus forts ; ensuite les cordes tintèrent très fort. Enfin les sons prirent fin. On se mit à demander qu'ils se renouvelassent. Les sons recommencèrent, et se transformèrent bientôt en un tintement acharné et cessèrent enfin.

Tout le monde se mit à demander que la mandoline fût transportée dans la chambre où avait lieu la séance. Bientôt après, tous entendirent nettement la mandoline descendre sur la table qui était au centre du cercle et en virent la silhouette sur la table. (Elle était blanche et visible, même dans l'obscurité.)

5<sup>o</sup> Avant le commencement d'une des séances, quelques-uns des assistants eurent l'idée d'écrire quelque chose sur du papier, et, sans en faire connaître le contenu, de demander à l'esprit de répondre à cette question. Le maître de la maison se rappela avoir une petite boîte en bois qui se fermait à l'aide d'une serrure à l'intérieur. Il la chercha de suite et l'apporta. Un des assistants remit, d'accord avec d'autres, une carte de visite avec ces mots écrits au crayon : « Écrivons quelque chose. » Ensuite on mit la carte de visite dans la boîte, on y plaça un petit crayon et la boîte fut fermée à clef, qu'un des assistants mit dans sa poche.

Tout cela fut fait entièrement à l'insu du médium, qui se trouvait dans une autre chambre.

Immédiatement avant de s'asseoir, on mit la boîte sur la table, au milieu du cercle; et alors qu'on était déjà assis et qu'on se tenait les mains, on annonça au médium que, sur la table, il y avait une boîte, dans laquelle se trouvait une question écrite. Durant cette partie de la séance, il se produisit des phénomènes physiques assez intenses : divers objets volèrent d'une place à une autre, la sonnette tinta; on ressentait les contacts d'un être velu quelconque; la table se soulevait et s'abaissait. Tout à coup, tout le monde entendit distinctement dans la boîte le bruit d'un crayon qui remuait. Il se fit un silence général et ce son caractéristique qui avait duré quelque temps cessa, puis se renouvela une minute après.

Dès que le médium se fut éveillé et qu'on eut fait la lumière, celui des assistants qui avait la clef dans sa poche, s'approcha de la table, tira la clef de sa poche et ouvrit la boîte. Sur la carte de visite, les mots suivants étaient écrits : « Votre désir est acc. — Olia. »

Il faut remarquer que lorsqu'on ouvrait et fermait la boîte, la serrure claquait assez fort et que si, pendant la transe du médium, la boîte avait été ouverte, ce bruit caractéristique, deux fois répété, aurait dû se faire entendre; or, il ne se produisit pas.

6° A une des séances, Olia dit que, cette fois, elle ne pouvait pas se manifester, mais que Friedrich viendrait; et, quelque temps après, ce dernier répondit affirmativement.

Après cela, Olia annonça que le médium devait sortir du cercle. Le médium, toujours en transe, sortit du cercle et se dirigea vers la porte de la salle à manger, qu'il ouvrit et y entra.

La lumière d'une lanterne électrique qui brûlait dans la cour pénétrait dans cette chambre à travers le store.

Après que Sambor y fut entré, la porte de cette chambre commença à plusieurs reprises à s'ouvrir et à se fermer alors qu'il était absolument impossible de remarquer qui le faisait; cependant chaque fois que la porte s'ouvrait, une partie de la chambre devenait nettement visible et la lumière qui en venait éclairait dans la chambre même où avait lieu la séance les objets placés le plus près de cette porte.

Tout à coup les assistants virent la forme d'un homme inconnu qui ne ressemblait au médium ni comme taille, ni comme apparence, ni comme vêtements, entrer dans le cabinet de la salle à manger. C'était un homme de taille moyenne, de forte membrure; il avait des moustaches noires, les cheveux coupés et une blouse; ceux des assistants qui étaient placés le plus près de l'endroit où cette forme avait paru, le distinguèrent nettement.

Bientôt après l'apparition de cette forme, la porte de la chambre voisine se ferma avec bruit, et la source de la lumière étant exclue, la forme devint invisible.

Quelque temps après, la même silhouette reparut d'un côté opposé de la chambre, près de la porte de l'antichambre, et des coups se firent entendre dans cette porte.

Un moment après, cette silhouette devint invisible de nouveau et tout à coup il retentit dans la chambre un bruit violent et extraordinaire comme si un grand nombre d'ailes d'oiseaux s'y agitaient; il se produisit un violent mouvement correspondant de l'air et une sensation de froid. Le mouvement de l'air était si fort que les cheveux flottaient sur les têtes.

Quelque temps après, le phénomène prit fin; ensuite la porte de la salle à manger s'ouvrit, et Sambor arriva à pas lents et reprit sa place.

Dans la chambre où le phénomène avait lieu, il n'y avait pas un seul objet avec lequel on aurait pu produire artificiellement des mouvements quelconques dans l'air.

7° A une des séances, Olia annonça qu'elle se montrerait à la compagnie. Des matérialisations partielles avaient eu lieu quelquefois précédemment, c'est-à-dire on avait vu de vagues taches lumineuses, de forme indéfinie; quelquefois elles devenaient plus ou moins solides et prenaient soit la forme ronde d'une tête, soit celle d'une petite main d'enfant; mais une matérialisation complète ne s'était pas encore produite jusque-là aux séances de notre cercle.

Olia ordonna au médium de sortir du cercle et il s'en alla dans la chambre voisine, c'est-à-dire la chambre à coucher, en fermant la porte derrière lui. Dans la chambre où avait

lieu la séance, il ne faisait pas tout à fait obscur; elle était quelque peu éclairée par la lumière venant de la cour qui était éclairée à l'électricité, le rideau ne recouvrant pas entièrement la fenêtre cette fois. En outre, chaque fois que la porte de la chambre à coucher s'ouvrait, il en venait la lumière d'une petite lampe qui y brûlait. Sambor resta assez longtemps dans la chambre à coucher. Durant ce temps la porte s'ouvrit avec bruit et se referma à plusieurs reprises, puis le médium parut sur le seuil de la porte et de la même voix dont il prononçait quelquefois des paroles sans sortir de transe, il pria tout le monde de se tenir fortement les mains; puis il referma de nouveau la porte qui s'ouvrit encore une minute après.

Cette fois, il se mit à s'avancer lentement la tête légèrement penchée et à côté de lui marchait, légèrement serrée contre lui, une forme de femme de taille moyenne; s'étant éloignés à deux pas de la porte, ils s'arrêtèrent près de la table à écrire, qui se trouvait près de la fenêtre.

Le médium de même que la forme de femme étaient assez nettement visibles. La forme parut noire aux personnes qui la voyaient projetée contre le store blanc de la fenêtre, mais à ceux qui l'observèrent lorsque le médium se trouvait entre elle et la fenêtre, elle parut être blanche.

Il était impossible de distinguer le visage de la forme parce qu'elle tournait le dos à la lumière qui venait de la chambre voisine; en outre sa tête était penchée en avant. Après être restées quelque temps sur place, les deux formes sans se retourner se retirèrent et disparurent dans la chambre voisine en fermant la porte derrière elles.

Quelque temps après la porte de la chambre à coucher s'ouvrit et Sambor apparut de nouveau; près de lui se trouvait [la forme d']une petite fille lumineuse, d'une couleur bleue tirant sur le blanc. Elle avait l'air d'avoir de huit à dix ans. La forme de la petite fille était nettement visible, mais elle avait l'air de trembler légèrement tout le temps. Sambor, menant la petite fille par la main, traversa deux fois la chambre, après quoi il se retira avec elle derrière le rideau en passant à côté du cercle que formait les assistants. En

se dirigeant vers le rideau le médium et sa compagne durent passer tout près de quelques-unes des personnes formant le cercle, de sorte que ces dernières réussirent à voir distinctement la forme de la petite fille, même à la toucher, mais ce contact n'éveilla en elles aucune sensation. Toutefois les traits de son visage n'offraient toujours rien de défini, ni de distinct, car ils semblaient continuellement trembler. La démarche et le mouvement de sa tête, quand elle saluait les assistants, indiquaient clairement que c'était un être vivant. Quand elle se trouvait déjà près du rideau, elle dit distinctement « bonjour » de sa voix bien connue de tous les assistants. A quoi beaucoup de ceux qui étaient présents, vivement et extraordinairement impressionnés par ce qui se passait, répondirent tout émus : « Bonjour, bonjour chérie, merci, nous te remercions. »

Après cela, Sambor et la petite fille se retirèrent derrière le rideau ; ils en ressortirent d'un autre côté, et les personnes assises de ce côté, tout près desquelles le médium passa, ont constaté qu'à ce moment Olia, tout en se mouvant à côté du médium, avait déjà l'apparence d'un ruban qui tremblait. Ils retournèrent tous les deux dans la chambre d'où ils avaient paru, et quelque temps après Sambor en sortit seul et entra dans la chaîne. Bientôt après il se réveilla de la transe<sup>1</sup>.

*(Annales des Sciences psychiques.)*

1. Je crois devoir ajouter que les « matérialisations » dont il est question dans ce compte rendu ne sont pas celles auxquelles je faisais allusion dans les *Annales*, 1902, n. 5, p. 302. M. P. S.

---

## SUR LES ORIGINES

ET SUR

## LA PROPHYLAXIE DE L'APPENDICITE

Beaucoup des incertitudes et des divergences d'opinion sur l'appendicite tiennent à ce qu'elle est réellement pour nous une maladie nouvelle.

La typhlite ou la colique de miserere d'autrefois étaient des maladies rares, tandis que l'appendicite est fréquente.

Elle paraît en certaines régions, en certaines familles. Elle suit la grippe et elle coïncide avec une fréquence infiniment plus considérable des infections intestinales.

La grippe paraît bien être le point de départ de l'appendicite. Mais, même due à la grippe, elle se développe à peu près uniquement dans les pays où on use et on abuse de l'alimentation carnée. Elle est toujours plus grave, surtout chez ceux qui en abusent.

Quand l'appendicite existe, un seul remède nous en débarrasse : l'opération. Mais on pourrait la prévenir par le régime semi-végétarien, et par le retour à l'usage périodique de la purgation.

Il est possible qu'une tendance analogue aux infections intestinales ait existé autrefois et que les abus de la purgation et des lavements dans la médecine ancienne aient eu cette origine très légitime.

Notre enquête a d'abord établi la rareté des accidents qui peuvent se rapporter à l'appendicite, avant l'apparition de la grippe. (Observations venues d'Australie, du centre de la France, du Midi.)

Apparition de l'appendicite après la grippe, constatée dans les observations générales et dans les cas particuliers.

Mais, après la grippe, là où elle apparaît en masse, c'est sur les mangeurs de viande.

A Porto-Rico, elle n'est pas observée dans la population végétarienne, mais chez les envahisseurs américains mangeurs de viande.

En France, rareté générale ou absence totale de l'appendicite dans les populations végétariennes. Multiplication de l'appendicite à mesure qu'augmente l'usage de la viande. Observations en Bretagne, dans les populations des montagnes, au centre de la France, etc.

En Roumanie, statistique des plus curieuses, montrant un cas sur 22.000 malades (population végétarienne), un cas sur 221 malades (population carnivore).

Mêmes observations en France, en Belgique, en Algérie, au Tonkin, en Nouvelle-Calédonie.

Dans les prisons et dans toutes les agglomérations toujours soumises à la grippe, là où le régime est à peu près uniquement végétarien, on ne constate pour ainsi dire pas d'appendicite.

Voici ce que dit l'auteur à ce sujet :

J'ai eu peu de documents positifs sur les prisons, pour lesquelles on m'a affirmé plusieurs fois la rareté relative de l'appendicite. Je dois à l'obligeance du Dr Pein, qui a bien voulu aussi me communiquer plusieurs renseignements très précieux sur les couvents et pensions de Verdun, la communication suivante du Dr Lutier, médecin de Clairvaux.

L'appendicite ne figurant pas dans la nomenclature pour les maladies dans les prisons, il est assez difficile d'établir une statistique proprement dite. Mais notre confrère nous rapporte qu'à Clairvaux, depuis 1900, sur une population de 900 à 1.000 prisonniers, il n'a observé qu'un seul cas d'appendicite.

L'alimentation ne comprend de viande que deux fois par semaine. Toutefois cette alimentation, en apparence très végétarienne, l'est un peu moins en réalité, à cause de la faculté qu'ont les détenus d'acheter à la cantine de la charcuterie et même de la viande.

Nous avons reçu du Dr Touchard, médecin de la prison de la Petite Roquette, où sont renfermés les jeunes prison-

niers, tous jeunes sujets dont l'âge correspond à celui des élèves de nos lycées, les données suivantes :

En 1902, sur 1.913 détenus, pas un seul cas d'appendicite.

En 1903, deux cas d'appendicite sur 2.008 détenus.

L'un, chez un malade qui avait déjà eu une crise quelques années auparavant.

Les deux cas du reste ont été fort bénins. Les deux malades ont guéri en trois ou quatre jours, sans aucune intervention.

Chez l'un et l'autre, les accidents s'étaient bornés à une légère sensibilité dans la fosse iliaque droite, sans aucune réaction péritonéale.

Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1904, il y a eu 900 entrées nouvelles, il n'y a eu aucun cas.

Pour les années 1900 et 1901, nous dit le Dr Touchard, qui a tenu à ne nous affirmer que des chiffres précis, je n'ai pas eu de notes rigoureuses, mais je n'ai pas conservé le souvenir qu'il y ait eu plus de un ou deux cas au maximum et en tout cas, sans gravité, dans le genre des précédents. Il a eu pour 1900, 2.801 prisonniers et en 1901, 2.519.

Le régime de la maison est absolument végétarien.

En consultant le menu, on constate que le dimanche seulement et le jeudi, et encore une seule fois par jour, il y a de la viande de bœuf.

Le régime ne comprend même pas d'œufs.

On ne doit pas oublier qu'en aucune épidémie de grippe, les prisons n'ont été épargnées.

C'est là vraiment une statistique qu'il serait très curieux de comparer à celle de nos lycées car chacun sait que les cas d'appendicite sont si nombreux parmi notre jeunesse qu'il n'y a guère de parents qui ne soient dans les transes à propos de tous les accidents graves ou légers qui peuvent avoir quelque analogie avec ceux de l'appendicite. Le nombre des opérations faites chaque année dans les lycées de Paris est considérable.

En étudiant les asiles, couvents, pensions, on trouve des documents intéressants.

Nous avons un seul document positif sur une maison d'aliénés.



Il nous a été remis par le Dr Bresson, de Paris, qui nous a déjà donné sur les cas de sa clientèle, des renseignements positifs très intelligemment collectés et qui par conséquent pouvaient dépister les autres.

En trois ans, à l'asile des aliénés de Mayenne, qui comprend de 14 à 1.500 pensionnaires, il n'a pas observé un seul cas d'appendicite.

Or, le régime est essentiellement végétarien.

Dans beaucoup d'établissements d'enseignement, de couvents ou de bienfaisance, les pensionnaires consomment de la viande, mais en proportions modérées en général, proportions qui sont encore tempérées par l'observation des jours maigres. C'est le cas des pensions et séminaires de Verdun sur lesquels le Dr Pein a bien voulu nous donner les renseignements suivants :

A Verdun, le Dr Gœury, depuis 1888, chez les Sœurs de Saint-Joseph (40 à 50 personnes, plus un noviciat), n'a vu aucun cas d'appendicite.

En trois séminaires, il n'en a pas vu davantage.

Il ajoute que dans la ville de Verdun, l'appendicite lui paraît avoir été assez rare. C'est aussi l'opinion du Dr Lespine qui pourtant en a vu et même opéré.

Mais, dans la maison de Saint-Maur, où il y a un personnel de 100 personnes adultes et enfants (par moitié), il n'en a jamais vu.

La nourriture y comprend de la viande deux fois le jour (sauf les jours maigres).

Les enfants n'en ont qu'une fois le jour.

Le régime alimentaire paraît bien dans les couvents jouer un rôle considérable. Contrairement aux faits observés dans les maisons que je viens de citer, le couvent des religieuses de l'Hôtel-Dieu nous a donné un nombre relativement considérable d'appendicites, puisque j'en ai opéré quatre, et d'autres encore ont été opérées.

J'attribue ce fait à ce que ces dames ont un régime carné très accentué. Nourries par l'administration, elles n'ont guère de bonne nourriture que la viande. Qui se souvient du diner de salle de garde, sait que les légumes administratifs sont souvent immangeables.

A ce régime, les religieuses qui ont peu d'appétit, arrivent à ne manger guère que de la viande et le régime particulier de ces religieuses n'est tempéré que par le maigre.

Il aurait été tout particulièrement intéressant de savoir ce qui se passe dans les couvents dont la règle empêche de manger de la viande. J'ai eu quelques renseignements assez vagues, dus à des personnes non médicales, qui semblaient indiquer que dans ces couvents, la grippe ayant été fréquente, l'appendicite était inconnue. Je n'ai malheureusement pas de documents assez nombreux sur ce sujet, mais ceux que j'ai obtenus sont bien typiques.

Le Dr Halgan, de Nantes, m'écrit ceci :

« Deux couvents à Nantes ne font jamais entrer la viande dans l'alimentation, les Clarisses et les Carmélites.

« Il y a toutefois entre les deux ordres une distinction à faire : le premier n'admet aucune exception à la règle, le second autorise les religieuses malades à prendre de la viande si le médecin le juge utile.

« Les Clarisses n'ont jamais eu d'appendicite, alors que la tuberculose et la grippe y ont fait de grands ravages.

« Les Carmélites ont eu un seul cas opéré avec succès, il y a deux ans. La religieuse qui en a été atteinte était depuis un an au couvent. Elle avait eu antérieurement deux ou trois crises d'appendicite. En outre, elle ne suivait pas le régime alimentaire du couvent. Enfin, elle était atteinte de colite membraneuse. »

Le Dr Pauchet, d'Amiens, nous envoie une communication qui n'est pas moins précise. Elle est particulièrement intéressante, parce que le Dr Pauchet, qui a une clientèle chirurgicale très étendue, est partisan de l'intervention immédiate dans l'appendicite et en a opéré un bon nombre. Il fait remarquer que la maladie est fréquente dans la ville d'Amiens et qu'il l'a observée soit chez des gens riches, grands mangeurs de viande, soit chez les pauvres qui mangent beaucoup de charcuterie.

Il n'a jamais opéré aucun enfant n'ayant jamais mangé de viande.

Il est précisément le chirurgien des communautés d'Amiens

et dans la Somme. Or, il n'a jamais opéré ni vu d'appendicite chez les Carmélites, sauf chez une postulante de cet ordre qui était depuis quinze jours seulement au couvent et avait eu une attaque antérieure.

Le Dr Guimbaud, de Blagdac, près Toulouse, médecin d'un couvent des Trappistes comprenant de 70 à 80 religieuses, à la sollicitation du Dr Pein, a bien voulu nous faire savoir que depuis vingt ans qu'il soigne ces dames, il n'a observé aucun fait de maladie qui pût se rapporter à l'appendicite.

Il s'agit encore de religieuses suivant un régime exclusivement végétarien.

Les faits que je viens d'énumérer m'ont paru très topiques. Sans doute, ils laissent matière à discussion.

Mais ils autorisent jusqu'à nouvel ordre deux conclusions pratiques dont on ne saurait méconnaître l'importance.

L'appendicite n'est pas une maladie rendue obligatoire par la constitution anatomique. Elle s'est développée à une époque récente. Elle paraît avoir trouvé son origine première dans la grippe.

Le régime alimentaire carné joue un rôle considérable dans son développement, et la modification de ce régime est avant tout indiquée pour la prophylaxie du mal, dont pourraient se garantir ainsi ceux qui ont été atteints par la grippe.

En cas de conservation du régime alimentaire général par la viande, les intermittences dans ce régime par une alimentation passagère semi-végétarienne, comme dans le maigre religieux, sont un excellent palliatif.

Enfin, la purgation est le grand remède préventif contre le développement et la propagation de toutes les infections alimentaires et, la constitution médicale actuelle étant donnée devrait être au premier rang des préventifs de l'appendicite.

Dr LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

## LES PHÉNOMÈNES LUMINEUX<sup>1</sup>

### I

Nous reconnaissons tous qu'il faut examiner avec une grande prudence, je pourrais dire avec une défiance profonde, les phénomènes classiques dont les médiums nous offrent le spectacle intéressant. Il est bon de les surveiller et de démasquer la fraude inconsciente, la fraude voulue, réfléchie, d'une part, et du côté des témoins l'ignorance, la superstition, l'hallucination, le long cortège des effets de la suggestion. Tout cela est vrai.

Mais il est utile aussi de se garder du parti pris antiscientifique des intellectuels et des professionnels qui étudient les phénomènes de l'occultisme avec l'idée bien arrêtée de tout expliquer par des forces, des fluides, des vibrations encore inconnues et de ne jamais reconnaître, si apparente qu'elle soit, l'intervention d'une personnalité étrangère inconnue, ange ou démon.

Ces professionnels dénaturent les faits et exagèrent les conclusions. Ils présentent les faits d'une manière incomplète, ils suppriment ce qui les gêne, ils dissimulent ce qui ne cadre pas avec leur système, ils n'avouent qu'une partie des phénomènes dont ils nous font la relation, ils ne nous donnent que des éléments insuffisants pour résoudre le problème, ils ont la prétention de parler au nom de la science qui leur commande cette réserve. Ils se croient modestes et ils sont scep-

1. Dans la livraison de novembre, p. 365, l'auteur de l'article sur les parfums dans les séances spirites semble douter de la résurrection de Lazare ; il fait un rapprochement puéril entre les odeurs spirites et l'odeur cadavérique. La résurrection de Lazare, après trois jours et trois nuits passés dans la décomposition et la pourriture du tombeau, est un miracle éclatant. Notre-Seigneur annonce lui-même avec solennité ce miracle qu'il va accomplir, comme une manifestation de la puissance de Dieu. *Videbis gloriam Dei.*

tiques, leur réserve même est une manière détournée de faire passer leurs négations.

Nous retrouvons le même procédé dans les fausses conclusions qu'ils dérivent des faits bien connus mais mal exposés. Ils nous diront : voilà ce que j'ai vu. Mais, ils ne diront pas *tout* ce qu'ils ont vu. Ils nous diront : les faits certains se sont passés de cette manière. Mais, ils ne diront pas *tous* les faits certains dont ils ont été témoins. Ils avancent, ils reculent, ils hésitent; le respect humain les retient et les enchaîne, ils présentent des conclusions qui reflètent cet état d'esprit, et qui laissent le lecteur dans l'incertitude, conclusions qui semblent dériver des faits qu'ils veulent bien avouer, mais qui ne découlent pas, en réalité, de tous les phénomènes qu'ils ont observés.

Pour rétablir les faits dans leur intégrité et porter un jugement équitable, il faut rapprocher et comparer les dépositions des divers témoins : on ne tarde pas à s'apercevoir que le même récit nous cache des réalités diverses et qu'il en résulte une grande confusion.

Nous allons parcourir le cycle des phénomènes les plus connus, pour expliquer et justifier notre assertion. Il nous sera plus facile d'étudier ensuite la notion du miracle et du préternaturel.

## II

Voici, d'abord, les phénomènes lumineux. On désigne sous ce nom des lueurs, des phosphorescences, des effluves, des étincelles, accompagnés d'une odeur semblable à l'odeur ozonée qu'on respire près des machines d'électricité statique ou en activité.

Après avoir limité ainsi le champ des phénomènes lumineux pour en déterminer l'explication naturelle, certains auteurs font des rapprochements systématiques entre ces phénomènes et ceux que nous pouvons produire nous-mêmes dans un cabinet de physique ou dans un laboratoire de chimie.

Il suffit d'enduire de sulfure de calcium, de strontium ou

de baryum certains objets qui ont été exposés à la lumière pour les rendre lumineux dans l'obscurité. Un compère habile ne sera pas embarrassé, s'il sait manier l'huile phosphorée, pour obtenir des phénomènes lumineux. On nous parle encore de buée grisâtre de phosphorescence laiteuse, de courtes lueurs qui se montrent au bout des doigts posés sur la table, et l'expérimentateur arrive à cette conclusion qui nous laisse dans l'incertitude et le doute absolu :

« J'ai souvent constaté cette apparence, et ceux qui expérimentent avec moi l'ont aussi constatée, mais j'ai des doutes sur sa réalité ; dans l'obscurité l'œil se fatigue vite et des phosphènes apparaissent : cependant, il m'est presque toujours arrivé de constater que les lueurs étaient aperçues par les autres personnes à l'endroit où je les avais vues <sup>1</sup>. »

L'auteur semble craindre d'avoir été trop loin dans les concessions, il accentue ses doutes, il reprend ses hypothèses tourmentées sur le rôle des préparations à base de phosphore dans la production de la lumière, sur la poudre de sulfure de strontium ou de calcium, sur les effets que l'on peut obtenir, dans ces circonstances, d'un gant bourré de crin, trempé dans la colle et saupoudré de sulfure, dans la position voulue.

On croirait, à lire ces descriptions, que l'auteur s'est entouré de farceurs de foire ou de coquins blasés, teintés de physique et de chimie, faisant métier de chercher des dupes et de s'amuser de la naïveté des badauds que le charlatanisme effronté attire et séduit.

Quand un homme de la valeur de M. Maxwell se décide à faire des expériences pour découvrir la vérité, il ne procède pas ainsi. Il choisit un petit nombre de chercheurs de bonne volonté, très sérieux, profondément honnêtes, ennemis de la fraude, de la ruse, du mensonge, recueillis, et parfaitement convaincus de la gravité de l'expérience physique par laquelle ils espèrent approcher de la vérité.

Ces observateurs ne doivent exciter aucune défiance, leur honorabilité est incontestable ; il est inutile de parler de gants de crin et de préparation à base de sulfures alcalino-terreux

1. Maxwell, *Les Phénomènes psychiques*, p. 126.

au service des physiciens de foire et des prestidigitateurs à grosse caisse, dont l'audace n'a d'égale que la naïveté des spectateurs.

On ne fait pas une expérience sérieuse si, avant tout, on ne prend pas l'engagement d'être sérieux.

### III

A lire la description des phénomènes lumineux que nous venons de reproduire, on serait tenté de croire que ces phénomènes n'ont aucune importance, et qu'il est facile de les expliquer naturellement. Ces lueurs, ces éclairs, ces gouttes brillantes n'ont aucune importance, et ne trahissent souvent que la fatigue cérébrale et l'hallucination des témoins.

Mais, cette description est incomplète et les conclusions qu'on en tire sont fausses de tout point.

J'emprunte à la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, du mois d'octobre 1904, le récit suivant écrit par un homme dont on nous garantit l'esprit élevé et la parfaite honorabilité.

« On mit sur la table deux ardoises lumineuses, un crayon et du papier, et quand chacun eut pris sa place, la séance commença.

« A peine étions-nous assis, que nous fûmes touchés partout par diverses mains matérialisées et entendîmes des voix directes s'exprimer en dialectes différents. Pendant qu'on me parlait à l'oreille en anglais, j'entendais à côté une voix prononcer des paroles en suédois à ma voisine, Suédoise de naissance, tandis que deux mains, dont une grande et une petite, me caressaient la figure et les mains.

« Je rappelle au lecteur qu'une des mains du médium était tenue par moi et que par conséquent il était virtuellement impossible qu'il produisit avec l'autre, en supposant même qu'elle fût libre, ce qui n'était pas le cas, un phénomène qui demandait au moins deux mains pour être réalisé...

« Les conversations et attouchements durèrent environ un quart d'heure, après quoi les phénomènes lumineux se pro-

duisirent. C'était un spectacle intéressant et beau à voir ces lumières qui traversaient la chambre et qui prenaient la forme, tantôt d'étoiles, tantôt de cercles ou de petits nuages, ou enfin, d'une croix, laquelle, après s'être montrée près du plafond, descendit sur nous.

« Ces lumières ressemblent beaucoup aux rayons des corps radio-actifs, et les dernières recherches dans le domaine des phénomènes psychiques nous font croire qu'il doit y avoir affinité entre ces deux lumières ou émanations qui ne sont autres que le quatrième état de la matière, l'état radiant.

« Des matérialisations commencèrent à se former au-dessus de la table et elles se montrèrent les unes après les autres ; elles prenaient les ardoises lumineuses qu'elles approchaient de leurs têtes afin que tous les détails de leurs faces pussent être étudiés. Il y avait des apparitions qui murmuraient quelques mots en se montrant, mais la plupart restaient muettes. L'une d'elles passa avec l'ardoise à travers la table, se montrant tantôt au-dessus, tantôt au-dessous.

« Après quelques instants de repos et un changement de place, les quatre personnes restées libres, comme moi, sentirent plusieurs mains matérialisées qui les entraînaient avec force dans le coin opposé à celui qu'occupait le médium Williams. Celui-ci était assis, et tenu des deux côtés par les personnes qui devaient le surveiller pendant toute la durée de l'expérience.

« Aussitôt, des mains en grand nombre nous touchèrent au visage et aux bras ; des voix directes se firent entendre, nous eûmes la sensation d'être sept ou huit personnes vivantes, au lieu de quatre. Le phénomène augmenta graduellement d'intensité, nous éprouvions une étrange impression.

« Nous suspendîmes la séance pendant quelques instants. Aussitôt les mains nous entraînèrent de nouveau dans le coin opposé de la pièce, où les mêmes phénomènes se reproduisirent avec plus d'intensité. Après avoir pris sur la table les ardoises lumineuses, les entités qui se manifestaient s'en éclairèrent le visage et les mains.

« La séance continuant, les visages illuminés bougeaient, à notre requête, dans différentes directions, et se montraient



tantôt ici, tantôt là, ou très bas ou très haut, de manière à nous convaincre absolument.

« Ce but a été atteint, car, malgré mon scepticisme naturel, et, dois-je l'avouer, mon peu de confiance dans les médiums professionnels, je fus vaincu cette fois par les faits, trop probants pour qu'on pût mettre en doute leur réalité.

« En effet, il est impossible d'admettre que de pareils phénomènes se produisant pendant une heure entière (donc, suffisamment longtemps pour être bien observés) dans une maison étrangère au médium, à plusieurs mètres de distance de l'endroit où il était assis, contrôlé par deux personnes avec lesquelles il se trouvait tout le temps en conversation, puissent être imités par la fraude.

« Je crois que toute personne qui ne serait pas sceptique à outrance, devrait se ranger à mon avis et admettre qu'à cette séance si remarquable sous tous les rapports les phénomènes étaient réels.

« Au cours de cette séance, ajoute M. M..., un des esprits me dit que les conditions étaient telles, à ce moment, que je pouvais demander ce que je voulais. Cette proposition me prit au dépourvu, car, si j'y avais été préparé, j'aurais pu demander, par exemple, d'être soulevé jusqu'au plafond, ce qui n'aurait pas été facile, vu ma grande taille et mon poids. »

#### IV

Il est évident que l'expérience que nous venons de rapporter diffère des autres expériences que l'on a désignées sous le nom vague et général de phénomènes lumineux. La différence des faits justifiera la différence des conclusions.

Il faut, avant tout, établir la réalité des faits. Le témoin que nous venons d'entendre, et qui n'était pas seul, était-il de bonne foi? Une étude impartiale et approfondie de l'expérience, de ses conditions, du caractère de son auteur ne permet pas de douter de la sincérité de l'expérience et de la parfaite honorabilité de l'expérimentateur.

Indépendamment de son témoignage très affirmatif, nous

avons la caution du directeur de la *Revue scientifique du spiritisme* qui n'hésite pas à reconnaître la vérité des faits que nous venons de rapporter, et à couvrir son collaborateur. Aussi bien, les phénomènes de ce genre ne sont pas rares, ils sont même très fréquents dans les séances de spiritisme organisées avec intelligence et avec suite par des professionnels sérieux. On en trouve les procès-verbaux dans les principales revues qui traitent du monde merveilleux.

Sans cesser d'être de bonne foi était-il victime involontaire d'une hallucination ? Il en faudrait des preuves, car ces choses ne se supposent pas, et les preuves nous font défaut ; nous devons supposer que cet expérimentateur qui raconte ce qu'il a vu, senti, touché avec d'autres témoins, est resté jusqu'à la fin en pleine possession de ses facultés.

Que les phénomènes qu'il raconte soient bien extraordinaires ; qu'ils appartiennent à l'ordre merveilleux : qu'ils sortent absolument du cadre des réalités que nous avons l'habitude de voir et de sentir, cela me paraît incontestable. Mais, ces observations ne me permettent pas de dire : Il faut être fou pour parler ainsi. Je demande des preuves plus sérieuses pour croire ici à la folie.

Je suppose établie après un examen sérieux la réalité des faits, vous reconnaîtrez qu'il ne s'agit pas seulement de lueurs, d'étincelles, d'éclairs, comme on a voulu l'insinuer, il y a ici autre chose que des phénomènes purement physiques, il y a des visages que l'on peut reconnaître, des mains qui saisissent les spectateurs et les entraînent, sans coopération du médium, du côté opposé de la salle où l'on se trouvait réuni : il y a des voix qui se font entendre et comprendre ; il y a des communications en langues diverses, pendant une heure, en présence d'un témoin qui garde son sang-froid et raisonne ses impressions.

Pour expliquer ces phénomènes où l'on reconnaît manifestement l'intervention de quelques personnifications étrangères dont il restera à déterminer la nature et les opérations, il nous faut autre chose que des hypothèses physiques. Quand on aura dit que la salle se trouve remplie d'une matière radiante qui entre en rapport, par le système nerveux, tantôt

avec les centres cérébraux supérieurs, idéogènes, tantôt avec les centres inférieurs; que dans le premier cas on obtient des figures d'hommes ou d'animaux, que dans le second cas on obtient des formes non définies, nous n'en sommes pas plus avancés.

Nous n'avons aucune preuve, nous n'avons pas même un commencement de preuve qui nous permette d'affirmer que la chambre est pleine de matière radiante, que cette matière raréfiée subisse l'influence de la force nerveuse au lieu de la dominer et de la modifier, qu'elle a une connexion avec des centres nerveux que nous ne connaissons pas, et que cette connexion engendre des formes d'hommes et d'animaux, automatiquement, sans le concours intelligent de notre esprit.

Hypothèse pour hypothèse, j'aimerais mieux croire, je l'avoue, à l'existence d'autres créatures, anges ou démons, placées sur un autre plan que le nôtre, et qui manifestent accidentellement leur présence par des phénomènes où je reconnais une intelligence et une volonté. Ma raison ne répugne pas à cette explication claire, logique de ces phénomènes de lumière, d'attouchement, de communication verbale, de sentiments et de passions que la matière seule ne produit pas.

On insiste, on nous parle de cercle d'opérateurs, de contraction musculaire, de fatigue excessive pour nous faire comprendre que ces phénomènes lumineux appartiennent à l'ordre matériel et naturel. Ici encore les faits contredisent les affirmations gratuites, et je pourrais citer un grand nombre d'expériences qui ont réussi sans provoquer ni contraction musculaire, ni fatigue, et sans formation d'un cercle favorable à l'émission d'un fluide, ou d'une force inconnue.

Il est certain que par la force de l'habitude nous pouvons contracter une aptitude singulière à la production des phénomènes merveilleux. Les premiers jours, et aux premières séances, le sujet obtient peu de chose. Avec de la persévérance, et en renouvelant tous les jours son expérience, il obtient des résultats extraordinaires qui n'exigent ni fatigue, ni longueur de temps.

J'ai connu un sujet très sérieux, obsédé par la passion de ces expériences, qui, tous les jours, seul dans sa chambre, au moment le plus commode, entrait ainsi en communication avec les esprits. Il lui suffisait de toucher légèrement la table du bout des doigts. Plus souvent, la table, elle-même, l'appelait par des coups frappés. Assurément, il n'y avait ici ni cercle, ni contracture, ni effort ou tension d'esprit, ni fatigue, ni matière radiante, il faut chercher une autre explication.

A ne considérer même que les apparences, et sans creuser la question, il semblerait qu'il s'établît une certaine familiarité entre le sujet qui fait les expériences et l'agent inconnu qui répond à ses désirs. Des expériences répétées et un commerce fréquent rendent les communications plus faciles, et l'on voit alors se produire toute la suite de ces manifestations extraordinaires dont on chercherait en vain l'origine dans les causes et les lois physiques de notre univers.

Nous nous trouvons en présence d'un agent qui connaît mieux que nous la physique et la chimie et qui sait les faire servir à ses fins.

Élie MÉRIC.



## HYPNOTISME ET EXORCISME

---

Certains groupes de savants ont pour habitude d'écarter dédaigneusement, et *a priori*, toute explication préternaturelle concernant les phénomènes extraordinaires et irréductibles aux données de la science.

C'est une mode; ce n'est pas une marque de méthode scientifique. S'agit-il de guérisons surprenantes, à bon droit qualifiées de guérisons miraculeuses? Au lieu d'étudier le cas, de se rendre au besoin sur place, et là, de procéder à un examen personnel et consciencieux, qui permettrait du moins de prononcer un jugement autorisé, ils préfèrent lancer des mots, forger des explications, dont le moindre tort, assez souvent, est de ne s'appliquer nullement au cas en question. Tels les mots de suggestion, auto-suggestion, etc...

Ils ferment pour ainsi dire les yeux de parti pris. Si on leur présente, par exemple, ainsi que le cas s'est plusieurs fois rencontré à Lourdes, une cicatrisation instantanée de plaie intéressant les muscles, le système nerveux n'ayant rien à voir et la suggestion ne pouvant rien expliquer ici, ils font la conspiration du silence sur un pareil cas trop gênant, et ils ne retiennent pour les discuter que des guérisons voisines de paralysie nerveuse. Là ils peuvent entrer sur le terrain vague de la suggestion, et donner des mots, sinon des explications véritables.

Est-ce procéder, nous ne dirons pas avec une méthode scientifique, mais même seulement d'après les règles de la plus élémentaire probité intellectuelle et morale? Que de noms chamarrés de diplômes sont atteints de cette faiblesse morale!

Nous notions naguère un symptôme de cette funeste tendance dans le cas du Dr Doyen, au congrès de chirurgie qui s'est tenu à Paris en octobre dernier. Ce docteur présentait

un sérum comme agent thérapeutique du cancer, et il citait des cas de guérison et d'amélioration obtenus dans sa clinique par l'emploi de son sérum. Ce sérum est-il bon ou mauvais, utile ou nuisible, ceci n'est pas notre affaire. Ce que nous voulons retenir, c'est que dans cette assemblée de savants il s'est trouvé des membres, et non des moindres, pour déclarer *a priori*, sans examen des cas de guérison cités par le Dr Doyen, sans étude spéciale de la composition et de l'action de ce sérum, que ce sérum ne valait rien, ne méritait pas d'arrêter l'attention, et que les moyens chirurgicaux seuls étaient efficaces dans le traitement du cancer. Qu'ils aient raison au fond, la chose est possible. Mais comment condamner, repousser ce qu'on ne connaît pas ? Et vraiment n'est-ce point là une attitude absolument antiscientifique ?

Ce défaut, qui perça en cette circonstance pour un objet d'ordre purement naturel, est presque une règle lorsqu'il s'agit de questions confinant au monde préternaturel.

Eh bien, il faut que pour ces dernières questions, comme pour toutes les autres, lorsqu'on est en présence de faits authentiques, on se libère de tous préjugés comme de toute faiblesse, et qu'on veuille prendre la peine d'examiner les faits dits « préternaturels » avec autant d'attention et d'impartialité que tout autre fait. La vraie science n'a pas une attitude pour un cas, et une autre attitude pour un cas voisin.

Si les faits supposés préternaturels ne le sont pas, cette méthode d'impartialité est la seule efficace pour le démontrer et fournir les explications naturelles. Si la science — et non pas l'imagination scientifique — est impuissante à fournir l'explication naturelle, du moins, elle pourra éclairer les confins mystérieux du naturel et du préternaturel. Dans les deux cas, la science et la foi ne peuvent que gagner.

C'est dans cet esprit que nous désirerions étudier quelques phénomènes, tous contrôlés par l'observation, et qui nous semblent différencier d'une manière fondamentale l'*exorcisme* de l'*hypnotisme*. Inutile de dire que nous n'envisageons la question que du point de vue scientifique : car, dans leur foi, les croyants savent que la pratique de l'Église appelée « exorcisme », ne peut être assimilée à une séance d'hypno-

tisme, et qu'elle est une chose très distincte et très différente de l'hypnotisme. Notre but est d'étayer d'observations scientifiques cette croyance catholique.

Nous demandons seulement que, par une fin de non recevoir très facile, mais très peu explicative, on ne dise pas *a priori* : un exorcisme ne peut être qu'une façon d'hypnotisme; et que, secouant ce préjugé très répandu, on prenne la peine de vérifier si vraiment nous n'apportons pas certaines remarques, et si nous ne citons pas certains phénomènes éminemment propres à différencier l'exorcisme de l'hypnotisme.

\*  
\* \*

Pour beaucoup, en effet, exorcisme, hypnotisme, c'est tout un. D'après eux, le ministre de l'Église qui prononce les prières du rituel, qui accomplit les pratiques en usage dans les exorcismes, ne fait qu'influencer son sujet par son action personnelle, de la même manière qu'un hypnotiseur influence, endort et suggestionne. Les procédés diffèrent; le fond est identique.

Ont-ils observé personnellement un exorcisme? Ont-ils contrôlé et pesé les phénomènes qui se déroulent dans cette pratique approuvée par l'Église, et les ont-ils comparés aux phénomènes produits par l'hypnotisme? D'avance, presque toujours, on peut être assuré que non. Un savant n'écrivait-il pas il y a quelques années que les exorcismes étaient une pratique tombée en désuétude, et complètement abandonnée. Ses renseignements étaient quelque peu défectueux; mais, comme il s'agissait, dans cette affirmation erronée, d'une chiquenaude lancée au préternaturel, ce savant, si minutieux dans le contrôle de ses expériences de laboratoire, n'avait même pas pris la peine d'interroger les personnes compétentes et d'aller aux sources.

Un premier caractère différencie l'exorcisme de l'hypnotisme. Au moment où un sujet est soumis à l'état d'hypnose, sa volonté devient comme une pâte malléable sur laquelle

l'hypnotiseur peut imprimer toutes les formes qu'il veut. Celui-ci a son sujet « en main » ; sa volonté domine et absorbe la volonté du patient. Qu'il ordonne, et immédiatement ses ordres seront exécutés. C'est bien là un des caractères de l'hypnotisme : mettre les facultés volitives du sujet sous la domination de l'hypnotiseur. L'application de l'hypnotisme à la thérapeutique morale n'a pas d'autre base que cette constatation. Sans doute, il y a des limites à cette soumission d'esclave : la question est controversée de savoir si une personne de bonne moralité irait jusqu'à commettre un crime qu'on lui aurait suggéré dans l'état d'hypnose. Les uns affirment, les autres nient. Peu importe d'ailleurs. Nous ne retenons que ce fait constaté dans l'hypnotisme : le sujet endormi perd sa personnalité, et subit, comme une cire molle, l'influence de son hypnotiseur.

Or ce résultat ne se retrouve point dans l'exorcisme.

Bien loin de constater une déperdition de personnalité, et une inhibition des facultés volitives de son sujet, l'exorciste se trouve, au contraire, en présence d'une très puissante personnalité, et d'une très énergique volonté qui lui tient tête. Tandis qu'une séance d'hypnotisme donne l'impression de la soumission, de la malléabilité, de la non-résistance de la part du sujet, un exorcisme donne l'impression de lutte, de vraie bataille engagée entre l'exorciste et une volonté obstinée dans l'exorcisé.

L'hypnotisme, il est vrai, peut offrir parfois quelques cas de résistance, de refus d'exécuter un ordre, de subir une suggestion qui répugne ; mais ces résistances sont rares, et si la répugnance du sujet était tellement vive qu'il ne pût se résoudre à subir la volonté de son hypnotiseur, la résistance provoquerait chez lui une crise de nerfs, et se terminerait par le réveil.

Dans l'exorcisme, l'opposition et la révolte ne surviennent pas accidentellement ; elles sont permanentes et constituent le fond même de l'exorcisme. La résistance se prolonge, triomphe même parfois de la volonté de l'exorciste. Elle ne se termine jamais par des crises de nerfs. Cela est un fait contrôlé par de très nombreuses observations. Des refus très nets, très



énergiques d'exécuter tel ordre, tel commandement, sont formulés à chaque instant. « Non, je ne le dirai pas... Non, je ne ferai pas cela... Je ne te crains pas... » Nous sommes loin de la soumission hypnotique.

Une particularité curieuse, dans ces oppositions et ces luttes, mérite d'être notée. Si la résistance du démon<sup>1</sup> vient à être vaincue et que le commandement soit exécuté, très souvent alors le démon se redresse tout prêt à entamer une nouvelle lutte, avec une allure aussi orgueilleuse et satisfaite, que s'il n'avait pas subi à l'instant même une défaite humiliante. Il ne manifeste même souvent aucune trace de fatigue. Il y a intérêt à comparer ce fait à l'état d'épuisement et d'anéantissement dans lequel se trouve un sujet hypnotisé qui a lutté plus ou moins longtemps contre une suggestion.

Non seulement cette personnalité très marquée — que les croyants appellent démon — se manifeste par une résistance sans cesse renouvelée et parfois victorieuse aux ordres de l'exorciste, mais encore par des attaques contre l'exorciste lui-même. Il arrive que celui-ci soit interpellé, avant même qu'il ait adressé la parole à son exorcisé. Pendant la récitation des premières prières du rituel, il se voit interrompu tantôt par une insulte, tantôt par une question quelconque.

X... avait été exorcisé plusieurs fois sans être délivré. Il avait refusé de continuer à se soumettre aux exorcismes. Un an après, il redemande un exorcisme au même prêtre. Les prières n'étaient pas commencées depuis dix minutes que, la personne étant entrée en état d'inconscience, le démon interpelle vivement et directement l'exorciste : « Je t'ai bien échappé l'année dernière!... A nous deux, maintenant!... »

Des apostrophes de genre et de goût divers se renouvellent ainsi durant le cours de l'exorcisme. Le démon passe des

1. Lorsque l'exorcisé est entré dans l'état inconscient, que nous appelons « crise démoniaque », ou état de « possession démoniaque manifestée », toutes ses paroles et tous ses actes sont attribués au démon, qui se sert des organes de la personne pour se manifester.

Les incrédules qui ne reconnaissent pas d'état de « possession démoniaque », mais seulement des états « d'hypnose profonde », doivent du moins reconnaître comme une seconde personnalité agissant dans le sujet inconscient. C'est cette seconde personnalité qu'ici nous appelons le « démon ».

paroles aux actes. Ayant l'horreur instinctive des objets de piété et de tout ce qui a reçu une bénédiction de l'Église, il s'empare parfois de l'étole de l'exorciste, la déchire et en jette les morceaux au loin. Il lance à terre le rituel, ou le met en pièces si on ne le retire pas à temps. Un jour, s'étant saisi du rituel, le démon en arracha une douzaine de pages qu'il déchiqueta en mille morceaux. Était-ce pure coïncidence provenant de la disposition du livre, était-ce un choix intentionnel ? La douzaine de pages arrachées à ce volume de plus de 300 pages renfermait justement les prières de l'exorcisme.

Une autre fois, se levant et masquant adroitement son intention, le démon saisit le chapelet d'une religieuse présente, et en répandit les grains dans la salle. En cette circonstance, l'exorciste ordonna sur-le-champ au démon de ramasser tous ces grains épars et de les remettre à la religieuse. Ce qui fut exécuté.

Ces résistances et ces attaques sont constantes et se retrouvent dans tous les exorcismes. Ils en forment une des caractéristiques. Et puisque ce phénomène, révélateur d'une volonté puissante, ne se retrouve pas dans l'hypnotisme, ou ne s'y rencontre que tout à fait accidentellement et jamais, en tout cas, avec l'intensité et la constance que nous avons signalées, n'avons-nous pas le droit de conclure de cette première observation que l'hypnotisme et l'exorcisme sont bien choses d'ordre différent ?

\*  
\* \*

Il a été remarqué que la volonté de l'hypnotisé s'affaiblit de plus en plus par le renouvellement fréquent du sommeil provoqué. C'est là même un des dangers permanents de la pratique de l'hypnotisme.

A la longue, pour occasionner le sommeil et provoquer les suggestions chez un sujet déjà entraîné, l'hypnotiseur finit par n'avoir plus besoin que d'un simple acte de volonté exprimé, ou même seulement formulé intérieurement. Il s'établit une correspondance réciproque de sujétion d'une

part, de maîtrise d'autre part, qui peut rendre plus faciles ou plus intéressantes les expériences, mais qui a des conséquences morales de la plus haute gravité.

Or, la pratique de l'exorcisme, loin d'aboutir à ce résultat, fortifie, au contraire, la volonté propre de l'exorcisé. Il devient plus maître de lui-même, plus décidé et plus personnel dans ses volitions, et, si l'exorcisme est couronné de succès, c'est-à-dire s'il aboutit à la délivrance du possédé, celui-ci recouvre toute la liberté de ses facultés, et cela d'une façon définitive, comme le cas s'est présenté souvent.

De plus, le pouvoir de l'exorciste ne s'accroît pas en vertu des répétitions de ses exorcismes. Il éprouve autant de facilité, ou de difficulté, à provoquer l'état de « crise démoniaque », et à se faire obéir, la dixième fois que la première fois. Il s'est même rencontré des cas où, après quatre ou cinq exorcismes sur la même personne, la manifestation du démon était beaucoup plus longue et plus difficile à obtenir qu'au début. C'est ainsi l'inverse de ce qui se passe dans l'hypnotisme.

N'est-ce point là encore une particularité qui doit faire classer différemment l'exorcisme et l'hypnotisme ?

\*  
\* \*

Une troisième remarque. Les hypnotiseurs affirment que, du moins dans le début, pour obtenir l'état d'hypnose, la coopération de la volonté du sujet, consentant à être endormi, est nécessaire. Dans la suite, ou même, pour les sujets spécialement prédisposés, dès la seconde séance, la volonté unique de l'hypnotiseur peut suffire : ce qui s'explique par l'affaiblissement progressif de la volonté personnelle chez l'hypnotisé.

Dans l'exorcisme, la volonté du sujet n'est pas un élément nécessaire de réussite. L'exorcisé, avant de tomber dans l'état inconscient, peut vouloir de toutes ses forces son entrée en crise démoniaque, cela ne hâte en aucune façon la manifestation du démon ; il faudra l'attendre peut-être pendant vingt,

trente minutes, tandis que dans d'autres circonstances où le sujet reste dans l'indifférence de volonté, la manifestation démoniaque se produira beaucoup plus facilement.

Bien mieux. Le sujet de l'exorcisme peut même ignorer qu'on l'exorcise, et entrer, sans l'avoir ni voulu ni prévu, en état de crise démoniaque.

Voici un fait qui corrobore cette affirmation. On voudra bien remarquer que la personne dont il s'agit n'avait jamais été exorcisée, et qu'elle ne doit donc pas être assimilée aux sujets devenus extrêmement hypnotisables par suite d'entraînement et de pratiques répétées.

M<sup>lle</sup> Z... souffrait depuis longtemps sans connaître la cause de son mal. Les médecins ne s'accordaient pas sur son cas : on observait bien des troubles pouvant avoir une origine nerveuse; mais, à côté, d'autres symptômes déroutaient les prévisions, et rangeaient cette maladie hors des états pathologiques connus.

Sa mère qui était chrétienne la conduisit un jour à l'église pour se disposer avec elle à remplir ses devoirs religieux. Au courant de la conversation, elle raconte au prêtre qu'elle était allée trouver les tracas et les peines que lui cause l'état de sa fille. En entendant le récit des anomalies étranges manifestées dans la conduite de cette personne, le prêtre se demande si le démon ne serait pas mêlé à cette affaire. Sans prévenir, il prononce quelques prières en latin sous forme d'exorcisme privé. Quel n'est pas son étonnement quand il s'entend interpeller par M<sup>lle</sup> Z..., qui lui demande ce qu'il veut et de quoi il s'occupe. Mais ce n'était pas la jeune fille elle-même qui parlait; elle avait entièrement perdu conscience d'elle-même durant cette manifestation, et quand au bout de quelques instants elle recouvra ses sens, elle ignorait même qu'il venait de se passer en elle quelque chose d'anormal. Le démon s'était démasqué, et il fut soumis par la suite à des exorcismes.

Voilà donc le cas d'une personne qui ignore être possédée du démon; qui — dans l'hypothèse où l'exorcisme ne serait qu'une forme d'hypnotisme — ne s'attend aucunement à être hypnotisée, pas plus qu'elle ne s'attend à être exorcisée. La

« crise démoniaque » survient subitement sous la seule influence d'une prière d'exorcisme, dont ne s'aperçoit même pas la personne en question. A-t-on vu quelqu'un entrer pour la première fois en état « d'hypnose profonde » de cette façon ? Et ne trouve-t-on point là une contradiction flagrante avec ce qu'on observe dans les expériences hypnotiques ?

Dès lors a-t-on le droit de confondre ensemble exorcisme et hypnotisme ?

\*  
\* \*

Un dernier point très remarquable.

Un fait constant dans l'hypnotisme, en dépit de toutes les inconstances qu'on y remarque, c'est la nécessité de l'intervention de l'hypnotiseur pour le réveil de l'hypnotisé. Si cette intervention fait défaut, le réveil se fera, mais après un temps ordinairement très long, et presque toujours avec des troubles, des malaises, des accidents dangereux.

Il est même parfois plus difficile de réveiller le sujet que de l'endormir, et, en certains cas, l'hypnotiseur a besoin de concentrer tout l'effort de sa volonté pour obtenir ce réveil.

Quoi qu'il en soit, jamais l'hypnotisé ne se réveillera contre la volonté de l'hypnotiseur. Nous connaissons un cas où un médecin fit rester une malade trois jours consécutifs dans le sommeil hypnotique. La malade ne se réveilla pas un seul instant, et elle ne reprit conscience que sur l'ordre de son médecin.

On a signalé des cas où des hypnotiseurs inexpérimentés n'ont pu par eux-mêmes réveiller les personnes qui s'étaient imprudemment remises entre leurs mains.

C'est donc une loi de l'hypnotisme qu'une personne en état d'hypnose profonde *ne se réveille pas à l'encontre de la volonté de son hypnotiseur*. Nous pouvons apporter ici le témoignage de docteurs éminents et spécialistes.

L'un d'eux nous écrit : « Pour ce qui est de se réveiller contre la volonté très ferme de l'hypnotiseur, je crois la chose impossible. Pour ma part je n'ai jamais vu un sujet (bien entendu, pris parmi les grands hypnotisables, c'est-à-dire

ceux qui tombent dans le sommeil profond) se réveiller contre mon gré. »

Un autre : « Si le sujet est profondément endormi, il ne se réveille pas malgré la volonté de l'hypnotiseur ; on a même quelquefois de la peine à le réveiller. »

Or, cette expérience constante, à laquelle on n'a pas jusqu'ici trouvé d'exception, et que l'on peut, par conséquent, appeler une loi de l'hypnotisme, nous la trouvons contredite dans certains exorcismes. Dans le plus grand nombre de cas, il est vrai, la crise démoniaque ne cesse qu'au moment où l'exorciste veut y mettre fin. Mais il suffit que l'on ait observé un certain nombre de fois le retour de l'exorcisé à l'état conscient — ce qui correspond au réveil, dans l'hypothèse de l'état d'hypnose — survenu sans le concours de la volonté, et, mieux, *à l'encontre de la volonté de l'exorciste*, pour qu'il soit permis de dire que l'exorcisme offre des phénomènes en contradiction avec les phénomènes de l'hypnotisme.

Or, cela a été constaté.

N... a déjà été exorcisé plusieurs fois. A chaque séance il tombe dans l'état d'absolue inconscience, n'a aucune perception de ce qui se dit et se fait ; on voit se produire quelques-uns des phénomènes habituels aux exorcismes ; c'est bien l'état parfait de « crise démoniaque », d'autres diront d' « hypnose profonde ». Étant dans cet état, N... revient subitement à lui-même, tandis que l'exorciste, les yeux sur son rituel, continue quelque prière, et ne s'aperçoit pas que son exorcisé conscient se demande où l'on en est. Réveil *sans la coopération* de l'exorciste.

On recommence aussitôt l'exorcisme. Nouvel état de « crise démoniaque ». L'exorciste en profite pour donner des ordres au démon, — les incrédules diront : pour faire des suggestions à son sujet. — Pendant qu'il lutte ainsi avec le démon, tout à coup N... revient à lui-même, comme la première fois, tout surpris de se retrouver tantôt debout, tantôt à genoux devant un crucifix. Voilà bien un réveil *à l'encontre de la volonté*, très formellement exprimée et réitérée de l'exorciste, et réveil survenu en plein état de « crise démoniaque » ou d' « hypnose profonde ».

Un tel phénomène, reproduit à la plupart des exorcismes de N..., se trouve en pleine contradiction avec les règles de l'hypnotisme. Il y a là quelque chose d'anormal. L'état de crise démoniaque — ou d'hypnose profonde — est indéniable, vu les phénomènes qui se passent durant ces exorcismes : divination d'objets à distance et cachés, horreur des choses bénites, imposées même à l'insu de N..., absolue inconscience du sujet, etc... Nous sommes donc bien dans les conditions voulues, et nous pouvons conclure que l'exorcisme est là une chose tout à fait différente de l'hypnotisme. Scientifiquement, on n'a pas le droit de les confondre dans une même classification.

Avons-nous réussi à convaincre tout lecteur impartial des différences profondes qui séparent l'exorcisme de l'hypnotisme, et, par voie de conséquence, la « crise démoniaque » de l'état d'hypnose? Nous le désirerions. Nous serons heureux, d'ailleurs, de recevoir les observations que cet exposé consciencieux peut susciter en ces matières délicates. Les frontières du naturel et du préternaturel sont si difficiles à déterminer, que chacun doit s'efforcer, par ses modestes efforts, à débroussailler le chemin, avec, pour unique stimulant, l'amour de la vérité.

C. BOISMORAND.



# LES PAPOUS

---

## Les « Népu » ou sorciers.

Ce n'est pas sans un certain embarras que j'entreprends cette étude sur les sorciers. Ils sont partout, ils se vantent de leurs méfaits; tout le monde les redoute, tout le monde les accuse, et, en définitive, on ne sait rien de positif sur leurs occultes manœuvres.

Cette maudite engeance est comme l'âme de la vie papoue. Rien n'arrive sans que le sorcier ne s'en mêle : guerres, mariages, maladies, morts, expéditions, pêches, chasses, toujours et partout le sorcier.

Il est l'homme du diable et par conséquent l'homme de la sauvagerie et l'ennemi de tout ce qui est civilisation et progrès.

Le gouvernement anglais fait profession de la plus complète indifférence à l'égard des sorciers néo-guinéens. Il n'admet pas qu'il puisse y avoir ni sorciers ni sorcellerie : c'est de la superstition ! Eh bien ! que le gouvernement s'en préoccupe ou non, qu'il y croie ou non, qu'il les craigne ou non, il n'en est pas moins vrai que presque tous les obstacles et toutes les difficultés qu'il rencontre dans son œuvre de civilisation viennent des sorciers ou des gens qui se disent tels.

Ce n'est pas ici une question de théologie spéculative ; il ne s'agit pas de savoir si oui ou non ces hommes néfastes ont des rapports directs et évidents avec le démon, s'ils ont un pouvoir surnaturel, s'ils font la pluie et le beau temps à volonté, s'ils peuvent tuer ou rendre malade par un regard, une parole ou une simagrée. Non.

Mais n'est-ce pas assez que ces hommes se posent plus ou moins ostensiblement comme ennemis des étrangers, mis-



sionnaires ou agents du gouvernement, qu'ils terrifient les populations et les individus par leurs menaces; que, de fait, ils se vantent d'avoir tué ou rendu malade telle ou telle personne; qu'ils rançonnent largement ces populations craintives et superstitieuses, et que leurs menaces soient ordinairement suivies d'effet, mort ou maladie? Peu importe que cet effet soit le résultat de la peur, de sortilèges proprement dits, ou de poisons.

Il me semble que ces raisons devraient être plus que suffisantes pour justifier de la part du gouvernement une conduite tout autre que celle qu'il a tenue jusqu'ici envers les sorciers de tous noms et de tous grades qui infestent la Nouvelle-Guinée et font autant de victimes que les serpents les plus venimeux.

Malheureusement, le gouvernement britannique semblerait plutôt porté à les favoriser. Il n'est pas rare, en effet, que ces individus malfaisants soient précisément choisis comme policemen (agents de police) dans leur propre village, sous prétexte qu'ils sont chefs ou jouissent d'une grande influence. Hélas! oui, ils sont influents... pour le mal; et quand, à leur influence néfaste, vient s'ajouter l'autorité officielle que leur donne la ceinture de cuir et le pagne rouge du gouvernement anglais, le mal qu'ils peuvent faire et qu'ils font dépasse toute imagination.

Ce qu'il y a d'avéré, c'est que, de tous les sorciers, aucun n'est honnête, et que, s'ils ne sont pas les agents officiels, ils sont bien les instruments officieux du diable. Les trois quarts des crimes sont commis, ordonnés ou conseillés par eux. Et jamais on ne fera dire le contraire à aucun de ceux qui, comme les missionnaires, habitent au milieu des indigènes, vivent pour ainsi dire de leur vie et se trouvent mêlés à tous les événements qui surgissent dans leurs villages.

\*  
\* \*

Je vais donc me borner à relater ce que les indigènes pensent et disent des sorciers, sans examiner le bien fondé de leurs dires.

Une chose est certaine pour eux, et ils ne la regardent pas comme un article de foi, mais comme un fait évident et indiscutable : c'est le pouvoir extraordinaire du *népu* ; il est le maître de la vie et de la mort.

Aussi, rien que de très naturel qu'ils le craignent, lui obéissent en tout, et lui donnent tout ce qu'il demande. Le *népu* n'est pas chef, mais il domine les chefs, et l'on peut dire que la vraie autorité, la seule influence effective en Nouvelle-Guinée est celle du *népu*. Rien ne peut lui résister.

Je me suis souvent demandé si les *népu* ne formaient pas une espèce de caste à part, ou plutôt s'il n'y avait pas entre eux un lien commun et secret, une sorte de franc-maçonnerie avec son occultisme et ses diableries.

Je n'ai rien obtenu de bien précis là-dessus ; mais on m'a assuré que, de temps en temps, les *népu* d'une tribu, et même de tribus différentes, se réunissent et tiennent des convents mystérieux. Qu'y font-ils ? Aucun profane ne saurait le dire, et eux-mêmes, les *népu*, sont impénétrables sur ce sujet. D'un autre côté, on peut constater tous les jours que les *népu*, dans un moment de danger ou de crainte, accusent très facilement un de leurs confrères des méfaits qu'on leur reproche à eux-mêmes : ce qui semblerait démentir l'idée d'une union entre eux. Mais, quand ils rejettent ainsi la faute sur un autre, ils ont ordinairement soin d'en désigner un qui demeure à l'autre bout du monde, et se trouve ainsi à l'abri.

En Nouvelle-Guinée, n'est pas *népu* qui veut. C'est un métier très lucratif, mais il demande une audace, une perversité, qui, Dieu merci, est loin de se trouver dans la brune peau de tous nos indigènes. En ce sens-là, on peut dire qu'on « naît » sorcier ; mais, de plus, on peut le devenir ; et il est étonnant combien l'éducation et le milieu peuvent développer, sinon faire naître les aptitudes les plus particulières.

La première condition est donc d'être un menteur à toute épreuve et... un filou fieffé. Tout individu ainsi doué par nature ou par artifice peut, si le cœur lui en dit, se lancer dans la profession : mais cela ne va pas tout seul.

Ordinairement le *népu* (nous expliquerons bientôt le sens

intégral de ce mot) passe de père en fils, ou de mari à femme : c'est une affaire d'héritage. Faisons remarquer ici, en passant, que les *népu*, bien que mariés, n'ont pas d'enfants ; dans nos districts, du moins, on n'en connaît point. Le fait est significatif.

Donc, sur son lit de mort, un sorcier sur le point d'aller rejoindre les esprits de ses ancêtres à Lopela, se préoccupe avant tout de mettre ordre à ses affaires. Il appelle sa femme, et, en grand secret, lui passe la consigne. C'est elle qui lui succédera dans le métier, qui préparera les drogues, nourrira le serpent, en un mot fera son possible pour maintenir et augmenter la réputation de la maison. Il n'y a pas de loi salique qui empêche la royale profession de *népu* de tomber en quenouille ; et, pour être franc, il faut avouer que les femmes-*népu* se débrouillent à merveille, peut-être mieux que les hommes ; les faits sont là ; et les pauvres indigènes ne rient pas du tout quand on leur parle de Puro Miria, la sorcière de Mou, ou de Taita Kekele, sorcière de Bebeo.

Il peut arriver qu'un *népu* se dégoûte de sa profession, ou que, pour une raison quelconque, il se trouve forcé d'y renoncer. Dans ce cas, il passe sa boutique et sa clientèle à un autre, et lui redevient simple mortel ; mais ceci se fait toujours en grand secret. S'il ne trouve personne parmi les membres de sa famille, pour le remplacer dignement, il fait savoir, par message privé, à des personnes sûres, que son *népu* est à vendre. Et les acheteurs de se présenter, nombreux et avides. Il va sans dire que l'heureux enchérisseur auquel le *népu* est adjugé doit le payer fort cher : il donne tout ce qu'il a et promet ce qu'il n'a pas : il se rattrapera bien. Un *népu* puissant vaut une mine d'or.

\*  
\* \*

Cependant, il ne suffit pas d'acheter, il faut se faire initier, autrement le *népu* est aussi inutile qu'une clarinette dans la bouche d'un phoque, sans compter qu'il pourrait être très dangereux pour le propriétaire ignorant.

Pour l'initiation, on s'adresse naturellement à celui auquel on a acheté le *népu* ; mais cela n'est pas absolument néces-

saire ; il y a certains illustres sorciers, blanchis dans la carrière, et réputés dans les tribus au loin, qui savent initier, car ils connaissent les secrets des différentes branches de l'art occulte et ils font payer cher leurs leçons.

Un *ibitoe* de Ziria, Warupi Toi, s'était mis en tête de devenir *népu*. Prenant donc ses richesses les plus précieuses, il s'en va trouver un maître fameux, le grand sorcier de Inavokoa, dans la tribu de Mekeo, et lui dit :

« Voilà pour toi ; apprends-moi ton métier.

— Fort bien, dit l'autre, mais souviens-toi que désormais tu es mon homme, à mon service, et que tu devras faire tout ce que je te dirai. »

A partir de ce jour, Warupi Toi devient un des satellites du sorcier ; du matin au soir il court la forêt pour chercher des herbes ; il nourrit le serpent, va au cimetière surnoisement voler des os de mort, prépare des philtres de toutes sortes, fait les commissions de son maître, épie au village ce qu'on dit et fait, etc.

Un jour son maître lui dit :

« Warupi, je crois que tu feras un *népu* habile ; je vais donc t'initier aux derniers secrets du métier ; je vais te montrer le vrai *népu*, ce qui fait réellement notre force ; tout le reste n'est que pour la farce. Mais, d'abord, il faut que tu sois *rove* pendant un mois. »

Warupi Toi se soumet à tout, et il commence son *Rove*, comme qui dirait son *Ramadan*, avec grande ferveur. Pendant une longue lune, il jeûne avec ténacité et mène une vie d'anachorète pénitent.

Le grand jour de l'initiation est arrivé. Warupi, le corps agité d'un tremblement involontaire, suit son maître dans la forêt sombre ; longtemps ils marchent sous les grands arbres, traversent des fourrés d'épines, pataugent dans des marais, puis arrivent dans une petite clairière où se trouve un grand nid de fourmis blanches.

D'un buisson, le *népu* tire une marmite bouchée et, soulevant le couvercle à demi avec grandes précautions, il montre à son disciple deux serpents noirs, très dangereux, des *Aurama*, et en même temps lui expose la manière de se pro-

curer ces serpents, de les entretenir, de les élever et de les employer, sans avoir personnellement rien à craindre d'eux. Ensuite, du milieu du nid de fourmis, il sort un gros bambou et exhibe son contenu avec force explications.

Enfin un autre bambou plus petit est également extrait du nid : le maître dévide les linges qui l'enveloppent, et à mesure que le contenu approche, notre Warupi commence à perdre la tête, les yeux lui tournent, il se sent défaillir, la sueur perle sur son visage, il étouffe et tombe sans connaissance. Une bonne douche, administrée avec l'eau fraîche d'une crique voisine, le fait revenir à lui ; mais c'en est trop. L'esclavage, le jeûne n'ont pu l'ébranler ; mais l'odeur seule exhalée par cet objet qu'il n'a pas même vu, lui soulève tellement le cœur qu'il déclare ne pouvoir s'y accoutumer ; et séance tenante, il prend congé de son patron, et s'enfuit, lui laissant toutes ses richesses.

Ceci se passait il y a cinq ou six ans, et ce n'est que dernièrement que Warupi Toi, devenu un de nos meilleurs chrétiens, et entièrement attaché à la mission, a fait cette confidence à un des prêtres de Yule.

R. P. GUIB.

(*A suivre.*)

(*Les Missions catholiques.*)

---

## LES ANGES ET LES BEATITUDES

(Suite.)

## III. — De la hiérarchie.

Vous êtes la lumière du monde,  
dit Jésus-Christ.

Qu'est-ce qu'une hiérarchie et en quoi se différencie-t-elle de la monarchie?

La monarchie est le pouvoir suprême d'un seul ; c'est le *gouvernement* du roi, préposé à son peuple ; c'est un *pouvoir gouvernemental* soit sacré, soit temporel.

La hiérarchie est un pouvoir exclusivement sacré, distribué par le chef spirituel suprême entre un grand nombre de fonctionnaires pour l'administration des choses saintes ; c'est un *pouvoir administratif sacré*.

Le pouvoir monarchique, nous l'avons vu, peut être temporel ou spirituel, ou encore l'un et l'autre à la fois. La gradation des ministres, des gouverneurs, des officiers qui d'un commun accord avec le peuple et l'armée servent ou assistent le monarque, est divinement ou humainement constituée pour faire agir gouvernants et gouvernés dans le sens de leur fin temporelle ou éternelle : cette gradation est gouvernementale.

Le pouvoir hiérarchique ne relève que de l'autorité spirituelle. Ici les mêmes dignitaires — si ce sont des ecclésiastiques — se trouvent partagés par *ordres* ou *sphères* administratives dans le but unique de se sanctifier, tout en sanctifiant le peuple, et cela en administrant les moyens de sanctification qui sont à leur portée.

Par rapport à la monarchie, la hiérarchie est donc un opération sanctificatrice, comprise dans l'action gouvernemen-

tales ; *comprise*, disons-nous, attendu que tout gouvernement s'adressant à des êtres intelligents et que tout être intelligent ayant une fin surnaturelle à atteindre qui n'est autre que l'union bienheureuse de la créature avec le Créateur, il est indispensable que tout gouvernement ait dans son sein cette opération sanctificatrice laquelle prépare ses sujets à s'unir à Dieu ; tandis que lui, le gouvernement, *les meut* en vue d'un bien-être temporel et du bonheur suprême à venir.

Le pouvoir hiérarchique suppose le pouvoir gouvernemental. La hiérarchie ne peut subsister que dans la monarchie spirituelle, parce que c'est la monarchie spirituelle qui a des ecclésiastiques seuls aptes à assumer les gradations ordinales du pouvoir hiérarchique ; et c'est ce qu'ont toujours saisi les gouvernements temporels bien intentionnés, qui prêtent main-forte à l'action salutaire que doit exercer sur leurs sujets la monarchie universelle du Souverain Pontife.

\*  
\* \*

Sur la terre, parmi les hommes il n'existe qu'une seule hiérarchie ; c'est la hiérarchie ecclésiastique avec ses trois ordres d'institution divine : le diaconat, le presbytérat et l'épiscopat. — Hors de là, en ce monde, il n'y a point de hiérarchie ; et encore, on l'a compris, ne faut-il pas confondre cette hiérarchie ecclésiastique avec le gouvernement ecclésiastique.

Le Monarque visible de toute l'Église catholique, le Pontife romain en tant qu'il *gouverne* l'Église militante ou terrestre en union avec les évêques diocésains, princes de l'Église et les cardinaux ses princes héritiers, forme avec eux et avec les prélats qui les entourent un gouvernement spirituel, le gouvernement ecclésiastique ayant pour mission de *diriger* spirituellement les fidèles du monde entier, ses sujets spirituels, dans la voie du salut.

En tant qu'il fait paître les agneaux et les brebis, c'est-à-dire qu'il *nourrit* de grâce divine les fidèles et le clergé par la parole de foi et par les sacrements, le Pasteur suprême, notre Saint-Père le Pape, constitue avec les évêques, les

prêtres et les diacres une hiérarchie dont il est le chef, lui l'évêque romain, le premier de tous; hiérarchie dont la mission est de procurer aux hommes le bonheur qu'il y a d'être enfant de la sainte Église, compagnie de Dieu, membre de la communion des saints, société des anges: de conserver et d'augmenter — propagande zélée du prosélytisme chrétien — un bonheur qui doit se consommer dans la béatitude éternelle du salut à laquelle sont appelés indistinctement tous les hommes.

\*  
\* \*

Or le pouvoir hiérarchique sur la terre comme au ciel atteint sa fin qui est la sanctification des fidèles par la parole de vérité qu'est celle du Verbe éternel, auteur de toute sainteté et de toute science.

Oh! sublime condescendance et commisération ineffable d'un Dieu tout-puissant qui après avoir créé l'homme à son image va jusqu'à matérialiser, pour ainsi dire, sa divinité pour se faire homme et douer l'homme de son pouvoir divin, afin que l'homme, devenu semblable à Dieu, puisse s'unir à Lui! Voilà pourtant le principe et la raison d'être des mystères déifiants que l'Église terrestre partage avec l'Église des cieux. La différence entre les deux se réduit simplement au mode: là-haut, tout est purement spirituel; ici-bas, tout spirituel est nécessairement en affinité avec la nature corporelle.

Le Verbe a dit à Pierre: « Tu es un autre moi-même, je te donne les clefs de ma justice et de ma miséricorde. »

Il a dit aux apôtres et aux disciples: « Allez enseigner et baptiser tous les peuples de la terre. » Il leur a dit encore: « Je vous envoie un autre Paraclet, l'Esprit révélateur qui dicta les Écritures, et moi-même, je demeure avec vous, jusqu'à la consommation des siècles. »

Depuis lors nous sommes les temples du Saint-Esprit, selon l'expression de saint Paul, et le Verbe fait chair habite personnellement et sensiblement parmi nous par son action et par le sacrement de son amour. Depuis lors, chaque évêque, de par le Verbe, consacre un autre évêque. Depuis



lors, de par le Verbe, tout évêque confirme les fidèles en leur donnant l'Esprit de Dieu, et ordonne les diacres et les prêtres en donnant à ceux-là le pouvoir de prononcer la parole de Dieu, et à ceux-ci le pouvoir d'offrir le sacrifice auguste de la loi nouvelle, ainsi que le pouvoir de remettre les péchés aux coupables qui après avoir eu l'audace ou la faiblesse de pécher ont le courage de l'avouer.

Il est donc immense le sacré pouvoir du prêtre dans la hiérarchie chrétienne dont le chef invisible est Jésus-Christ et le chef visible le Souverain Pontife. Et le pouvoir divin comment le prêtre l'exerce-t-il ? Il l'exerce en vertu de la divine parole et en vertu de la puissance du Verbe dont il est écrit : « Il a dit et tout a été créé. » (Ps. CXLVIII, 5.) Et ailleurs : « Tout a été fait par Lui, et sans Lui, rien n'a été fait de ce qui a été fait. » (Johan., I, 3.)

D'une parole, le Verbe a créé les sacrements, qui sanctifient et produisent la grâce divine *ex opere operato* ; comme par lui ont été créés le ciel et la terre, les anges et les hommes.

D'une parole, le prêtre de Jésus-Christ produit les sacrements et communique aux chrétiens la sainteté qui les rend aptes à être admis parmi les anges.

Le prêtre dit : « Je te baptise ; » et l'eau qu'il verse sur le front du catéchumène ou du nouveau-né acquiert la vertu rédemptrice du sang adorable qui coula de la croix. — Il dit : « Je t'absous ; » et Dieu pardonne. — Il dit : « Ceci est mon corps ; » et voilà le pain transsubstantié en la personne du Rédempteur.



Telle est l'influence vraiment céleste ; telles sont les gloires surnaturelles de la hiérarchie ecclésiastique, et ses trésors de vie, divin mélange de matière et de spiritualité, offrent aux habitants de la terre tous les *mystères déifiants* qui réjouissent l'armée angélique au plus haut des cieux. La *purgation* se trouve ébauchée dans le Baptême et dans la Pénitence ; l'*illumination* est le propre de la Confirmation,

de l'Ordre, du Mariage, de l'Extrême-Onction ; l'Eucharistie unit à Dieu et divinise.

\*  
\* \*

Voilà pour les fidèles du monde entier qui eux aussi sont des ecclésiastiques dans le sens large du terme, puisque par la communion des saints ils font partie intégrante de la sainte Église catholique et que c'est principalement pour eux que le Rédempteur a fondé cette Église. Église veut dire assemblée ; l'Église est l'assemblée des chrétiens que gouverne et administre le clergé dont les membres, dès lors, sont les serviteurs du peuple de Dieu ainsi que l'exprime le Souverain Pontife chaque fois qu'en signant un document de son autorité il paraphe son titre le plus cher : « Serviteur des serviteurs de Dieu. »

Enfin le peuple forme avec les diacres un ordre à part qui peut être considéré comme l'ordre *purgatif* de la sainte hiérarchie. Ils en sont la base et ils aspirent à la perfection des sphères supérieures d'où leur vient la sainteté.

Les prêtres constituent l'ordre *illuminatif* de la hiérarchie terrestre ; aussi Jésus-Christ leur a dit : *Vos estis lux mundi*, vous autres, vous êtes la lumière du monde.

Le corps des évêques représente l'ordre *unitif* ayant pour tête le Pape. Car le Christ interroge Pierre à plusieurs reprises sur le degré de son amour : c'est à la condition d'aimer, d'être uni à Dieu — ce qui est la même chose — qu'on est pasteur du divin bercail pour aider tout le monde à s'aimer, à s'unir, à se sauver.

\*  
\* \*

Or nous allons retrouver dans les cieux angéliques la même distinction d'ordres purgatifs, d'ordres illuminatifs et d'ordres unitifs, ayant les uns sur les autres réciproquement action unitive, illuminative et purgative. Et cela dans des proportions analogues de nombre et de quantité, circonstance proportionnelle ayant son principe dans la nature des choses,

nature qui exige que, dans les catégories d'êtres, la perfection l'emporte sur le chiffre, comme cela se constate par rapport aux trois règnes au sein desquels les corps minéraux tels que cailloux, grains de sable, gouttes d'eau se multiplient incomparablement davantage que les petites herbes et autres végétaux : tandis que les insectes et toutes les bêtes réunies sont loin de représenter une somme égale à celle des plantes que produit la terre et qui leur servent de nourriture.

Alfred VAN MONS.

Pancsova (Hongrie).

(*A suivre.*)



## CONTRIBUTION A LA PSYCHOLOGIE DU RÊVE

---

Par l'analyse, les phénomènes du rêve peuvent se décomposer en trois phases qui se succèdent rapidement.

1<sup>o</sup> Une impression provenant soit de l'extérieur (impression sensorielle, bruit, sensation tactile, etc.), soit des organes (sensations internes, sensations musculaires, génitales, etc.), constitue le point de départ initial du rêve, *phase d'excitation initiale*.

2<sup>o</sup> L'excitation initiale se transmet à certains centres cérébraux dont elle met en jeu l'activité sous forme de souvenir, *phase du souvenir*.

3<sup>o</sup> De ces centres l'excitation s'irradie dans un plus ou moins grand nombre de centres cérébraux sensitifs, moteurs psychiques, et produit ainsi la multiplicité et la variété phénoménale du rêve, *phase d'irradiation*.

En ce qui concerne la première phase, il est certain que toutes les impressions sensibles provenant soit de l'extérieur, soit des organes peuvent devenir le point de départ de rêves. Chez moi ce point de départ se trouve spécialement dans les sensations tactiles, musculaires et dans les impressions partant des organes digestifs.

On peut se demander si, dans la production du rêve, cette première phase est nécessaire et si les centres cérébraux dans lesquels surgissent les souvenirs ne peuvent pas entrer en

activité par de simples variations de pression sanguine, des changements de composition du sang, des actions chimiques, etc., en dehors de toute incitation sensitive. La question est presque impossible à résoudre; cependant je serais porté à répondre par l'affirmative. Certains aliments, le gibier par exemple, qui produisent des toxines, déterminent constamment chez moi des rêves plus fréquents, plus intenses et plus compliqués.

Les souvenirs qui constituent la deuxième phase peuvent se rattacher aux événements soit du jour même, de la veille ou des jours précédents, soit, moins souvent chez moi, de périodes antérieures quelquefois très éloignées. Je dois remarquer que même dans ce dernier cas, ma personnalité *actuelle* est toujours conservée; jamais je n'ai rêvé que j'étais enfant ou jeune homme, même quand mes rêves se rapportaient à des événements de ces périodes de mon existence.

Avant d'aborder les caractères de mes rêves je noterai les points suivants :

Je n'ai jamais pu rêver à volonté ni déterminer d'avance les sujets et les caractères de mes rêves. Jamais non plus je n'ai pu volontairement mettre fin à mon rêve en me réveillant.

D'après ce que j'ai observé sur moi-même, je suis porté à croire que je rêve toutes les nuits. Je n'irai pas cependant jusqu'à dire qu'il n'y a pas de sommeil sans rêves; ce serait peut-être trop absolu. Mais je crois que c'est seulement dans le *sommeil naturel profond* et dans le *sommeil hypnotique sans suggestions* qu'on rencontre l'absence complète de rêves et l'inactivité absolue de la pensée. (Voir mon livre, *Le somnambulisme provoqué*, 2<sup>e</sup> édit., p. 210.) En tout cas, les rêves dont je me souviens nettement sont ceux qui se présentent dans la seconde moitié de la nuit.

J'étudierai successivement la façon dont se comportent chez moi les diverses images mentales dans le rêve.

*Images visuelles.* — Je suis un visuel, mais un visuel incomplet. Si je ferme les yeux et que je veuille me représenter mentalement un objet, un arbre, une personne,

l'image mentale n'a jamais la netteté de l'image réelle; les images sont toujours un peu indécises, un peu floues, comme en grisaille; les couleurs sont un peu passées; c'est plutôt une sorte de vision mentale plus facile à comprendre qu'à expliquer. Si j'entends prononcer un mot, je vois le mot imprimé, en caractères ordinaires, plutôt que l'objet lui-même et souvent c'est le mot seul que je vois. Je dois dire que j'ai beaucoup lu et que, soit habitude, soit organisation innée; je lis des yeux seulement et très rapidement.

Dans mes rêves, les images visuelles ont à peu près les mêmes caractères de vague et d'indécision; en général les objets sont vus plus nettement que les personnages, les mots plus que les objets, les dessins (dessins d'anatomie et d'histologie par exemple), les cartes plus nettement encore.

Cependant, dans mes rêves *en grisaille*, comme je les appelle, certains objets, certaines figures peuvent présenter une netteté de contours et de couleurs presque comparable à la réalité, mais c'est toujours limité à une fraction de l'étendue visuelle du rêve, fraction qui joue le rôle principal et sur laquelle je fixe mon attention. J'ai même conscience que l'effort d'attention augmente la netteté de l'image. En tout cas, il est très rare chez moi que les images mentales visuelles soient aussi vives que dans la réalité.

Les *images auditives* ne sont jamais chez moi très intenses; j'entends nettement les voix, mais elles sont comme assourdies, voilées; ma propre voix, sauf de rares exceptions, m'arrive avec les mêmes caractères. Je noterai que, quoiqu'aimant beaucoup la musique et en entendant assez souvent, je n'ai jamais entendu en rêve de symphonies ou d'auditions musicales réelles; tout s'est borné à quelques fragments de café-concert ou à quelques refrains grotesques (une seule fois cependant un air de la *Favorite*). Rien de spécial pour les *sensations tactiles* et les *sensations de température*. Je n'ai ressenti que très rarement de *douleur*, quelquefois seulement un peu de gêne ou de fatigue.

Autant qu'il m'en souviennne, je n'ai jamais eu de sensa-

tions *olfactives*. Une seule fois j'ai éprouvé une sensation *gustative* très nette.

Je ne m'arrêterai pas sur les sensations *génitales* : elles ne présentent rien de particulier.

Les *sensations organiques* jouent chez moi un rôle assez important et constituent les éléments d'un grand nombre de mes rêves. Spécialement les besoins correspondant aux fonctions du rectum et de la vessie se présentent souvent dans mes rêves et parfois dans les circonstances les plus invraisemblables et les plus grotesques sur lesquelles il est inutile d'insister.

Les sensations de mouvement (*images motrices*) sont un des éléments les plus importants de mes rêves. Je ne suis pourtant pas un moteur; quand je lis un mot, je ne le prononce jamais mentalement; cette tendance motrice, cette ébauche de mouvement ne se montre chez moi que pour les chiffres, et très faiblement encore, jamais pour les mots.

Les rêves de mouvement consistent en marches, courses, ascensions quelquefois pénibles, descentes, très rarement chutes dans des précipices. Un rêve que j'avais souvent autrefois, c'était de voler à un ou deux mètres au-dessus du sol en parcourant ainsi d'un bond léger dix à vingt mètres; c'était pour moi une sensation délicieuse de légèreté et de vitesse en même temps qu'une vive satisfaction d'amour-propre d'avoir résolu le premier le problème de la locomotion aérienne et cela sans mécanisme particulier et en vertu d'une organisation supérieure. Ce rêve a tout à fait cessé depuis une vingtaine d'années.

Je n'ai presque jamais rêvé que j'écrivais. J'ai passé cependant une partie de mon temps à écrire. Le même fait a déjà été signalé par Guardia qui a énormément écrit et n'a jamais rêvé qu'il écrivait. Je n'ai jamais non plus rêvé que je dessinais ou que je modelais, ce qui m'arrive assez souvent en réalité.

Pour ce qui concerne la parole, je renverrai aux rêves intellectuels.

*Sujets des rêves.* — Mes rêves portent tantôt sur des objets inanimés, connus ou non (paysages, monuments, etc.), tantôt sur des personnes connues ou imaginaires; ou bien ce sont des scènes dans lesquelles je joue ordinairement un rôle actif non pas seulement un rôle purement contemplatif.

Les objets ou les personnes connues ne sont jamais tout à fait semblables à la réalité; souvent même il n'y a qu'une ressemblance lointaine, ce qui ne m'empêche pas de les dénommer sans hésitation. Pour les personnes imaginaires il m'arrive souvent de leur attribuer un nom, celui d'un personnage célèbre par exemple, sans que je sache pourquoi.

J'ai vu assez souvent en rêve des personnes mortes de ma famille ou de mes amis sans que je puisse me rendre compte des motifs qui m'ont fait apparaître telle personne plutôt que telle autre. Ainsi je n'ai jamais vu ni mon père, ni ma mère, tandis que j'ai vu plusieurs fois un frère et une sœur.

Dans ces rêves de personnes décédées, je ne puis être d'accord avec de Sanctis qui prétend que l'image d'une personne chère qu'on a perdue ne peut être jamais vue en rêve que longtemps après la mort. J'aurai occasion de revenir plus loin sur ce genre de rêves.

J'arrive maintenant aux rêves que j'appellerai *rêves intellectuels*.

L'activité psychique peut, dans certains cas, se manifester dans le rêve dans des limites assez étendues et peut se traduire par le fonctionnement des centres cérébraux supérieurs. On peut, en effet, dans le rêve, analyser, comparer, juger, raisonner; l'attention peut se porter volontairement sur tel ou tel objet; on discute les questions les plus abstraites; la plupart du temps, les raisonnements sont faux, les discussions étranges, les conclusions erronées, mais il n'en est pas toujours ainsi.

En tout cas, je puis conclure de mes observations que la conscience subsiste dans le rêve, dans son intégrité, et je ne pourrais admettre la distinction, qui me paraît tout à fait arbitraire, que font Spitta et Radestock entre la conscience de soi qui serait supprimée dans le rêve et la simple conscience



qui serait seule conservée. La personnalité et le sentiment du moi ont toujours été conservés dans mes rêves. Je n'ai jamais observé le dédoublement du moi dont ont parlé quelques auteurs.

Les *sentiments affectifs* sont en général très affaiblis chez moi dans le rêve et bien moins intenses que dans la réalité. Jamais de terreurs, sauf dans les cauchemars que j'avais étant enfant, jamais de peurs réelles ; un peu d'appréhension (rêves dans lesquels je courais quelque danger, rêve que j'allais être opéré, etc.), un peu d'inquiétude, de honte (certains rêves où je jouais un rôle ridicule), de l'ennui, c'est à cela que se bornent, en général, les émotions désagréables de mes rêves. Les sentiments agréables sont plus intenses (plaisir de la locomotion aérienne, ravissement devant un beau paysage). Le sentiment de l'amour-propre, si j'en juge d'après quelques cas, est assez prononcé (rêves de locomotion aérienne).

Un fait à noter, c'est que dans les rêves de personnes mortes, je n'éprouve ni douleur de les avoir perdues, ni joie de les revoir vivantes en rêve. Je n'éprouve d'autre sentiment que de l'étonnement, de la surprise. Il en est de même quand je rêve que des personnes vivantes sont mortes, même des personnes qui me sont chères.

Dans le cours de mon existence déjà longue (je suis né en 1830), j'ai pu suivre l'évolution de mes rêves et les variations que l'âge a pu leur faire subir. Laissant de côté mon enfance et mon adolescence sur lesquelles mes souvenirs ne sont pas assez précis, je puis dire d'une façon générale que les sujets de mes rêves ont varié suivant mes occupations habituelles.

Jusqu'à 30 à 35 ans, mes rêves étaient surtout des rêves visuels (paysages, villes, etc.) et des rêves de mouvement, parmi lesquels je mentionnerai ce rêve de vol aérien qui se répétait fréquemment. Dès que mes fonctions de professeur commencèrent, je rêvais très souvent que je faisais mon cours et ce genre de rêve cessa presque complètement quand

je pris ma retraite. Vers l'âge de cinquante ans, les rêves de locomotion aérienne disparurent tout à fait. Les rêves à proprement parler intellectuels ont commencé quand je m'occupai spécialement de questions psychologiques et surtout quand je fus nommé directeur d'un laboratoire de psychologie physiologique. Les rêves littéraires coïncident avec une période où ma santé, m'interdisant tout travail scientifique, je me rejetais sur des travaux littéraires auxquels j'avais toujours pris, du reste, un très vif plaisir. Les rêves à caractère grotesque ont à peu près disparu depuis une dizaine d'années.

A propos de l'influence des préoccupations habituelles sur les sujets des rêves, je mentionnerai les deux exceptions suivantes :

Pendant plusieurs années, à Nancy, j'ai consacré beaucoup de temps à l'étude des phénomènes de l'hypnotisme, et cette question me préoccupait vivement tant au point de vue physiologique qu'au point de vue psychologique. Jamais, pourtant, je n'ai rêvé que j'hypnotisais ou fait un rêve se rapportant à cette question.

Pendant la guerre de 1870-1871, j'ai subi le siège de Strasbourg où j'avais un service d'hôpital; j'ai fait, dans les conditions que l'on sait et que j'ai décrites (*Impressions de campagne*), les campagnes de la Loire et de l'Est comme médecin en chef d'ambulance. Jamais, dans cette période où tout mon être n'avait qu'une pensée, la guerre à laquelle j'assistais, jamais je n'en ai rêvé.

Si les sujets de mes rêves ont varié, comme je l'ai dit plus haut, dans le cours de mon existence, les caractères mêmes de mes rêves n'ont pas varié. Les images mentales se sont toujours présentées dans les mêmes conditions; ce sont toujours les mêmes tableaux en grisaille, les mêmes voix assourdies, et la description que j'en ai faite ci-dessus reste valable pour toutes les périodes de mon existence.

Actuellement, mes rêves sont surtout des rêves visuels dans lesquels l'élément moteur joue un rôle de moins en moins considérable.

Jusqu'ici, les auteurs qui se sont occupés de cette question ont étudié surtout l'influence des phénomènes psychiques de la veille sur le rêve; il me semble que l'autre face de la question, savoir *l'influence du rêve sur les phénomènes psychiques de la veille*, mérite aussi d'être étudiée et j'essaierai, aussi brièvement que possible, d'en faire ressortir l'importance. S'il y a une action des idées sur les rêves, il y a aussi une réaction du rêve sur les idées.

On sait quel rôle considérable jouaient les songes chez les peuples primitifs et chez les anciens; mais encore aujourd'hui, dans les classes inférieures, cette influence s'est conservée et la *clef des songes* constitue avec l'Almanach et les histoires de brigands le fond de la bibliothèque du colporteur. Chez les êtres ignorants et grossiers, comme on le voit dans les temps barbares ou dans les époques troublées, comme au moyen âge, par exemple, les rêves prenaient une importance dont il nous est difficile actuellement de nous faire une idée. Les légendes qu'on trouve à l'origine de quelques religions, les croyances aux êtres fantastiques les plus invraisemblables, les manifestations quelquefois si étranges de l'art primitif (hindou, étrusque, etc.), ont en grande partie leur point de départ dans les souvenirs du rêve. Du rêve à la vision, il n'y a qu'un pas à franchir. La vision n'est qu'un rêve prolongé qui a laissé son empreinte dans un cerveau surmené, surexcitable et malade.

. . . . .

Si on envisage cette question du rêve à un point de vue plus strictement philosophique, on peut dire, fait déjà entrevu par quelques auteurs, que la croyance à la survivance après la mort a son germe dans le rêve. C'est, du moins, me semble-t-il, la seule explication rationnelle qu'on puisse en donner, si l'on consent à lui chercher une explication rationnelle.

. . . . .

## Conclusions

1° En prenant les précautions nécessaires, on peut avoir confiance dans les souvenirs des rêves tels qu'ils se présentent au réveil :

2° Les phénomènes du rêve peuvent se décomposer en trois phases : phase d'excitation initiale, phase de souvenir, phase d'irradiation ;

3° La seconde phase semble pouvoir se produire en dehors de toute excitation initiale sensitive, sous une simple variation de pression ou de composition du sang (action chimique) qui agit directement sur un centre cérébral pour déterminer l'apparition d'un souvenir, point de départ du rêve ;

4° Les souvenirs qui apparaissent dans les rêves peuvent provenir d'événements du jour même, ou des jours précédents, ou d'époques plus ou moins éloignées. Les deux ordres de souvenirs peuvent s'amalgamer dans le même rêve ;

5° D'une façon générale, les sujets des rêves correspondent aux occupations habituelles ;

6° L'évolution biologique du rêve correspond assez exactement à l'évolution organique et psychologique de l'individu ;

7° Les cas sont fréquents dans lesquels le rêve ne peut être ramené à une simple succession de tableaux ;

8° Les sentiments affectifs sont conservés dans le rêve, mais atténués. Cependant, chez moi, les sentiments de plaisir et d'amour-propre restent très vifs encore ;

9° La personnalité *actuelle* est conservée dans le rêve ;

10° La conscience de soi est conservée dans le rêve ;

11° On peut, dans un rêve, avoir conscience qu'on rêve ;

12° Les manifestations psychiques les plus élevées : raisonnement, attention, comparaison, jugement, etc., peuvent se montrer dans le rêve (rêves intellectuels) ;

13° La volonté peut être conservée dans le rêve, mais elle est affaiblie. En ce qui me concerne, je n'ai jamais pu me réveiller *volontairement* au milieu d'un rêve;

14° L'influence des rêves sur les idées et par suite sur les doctrines philosophiques et religieuses, a été méconnue et mérite d'être étudiée;

15° Le rôle du rêve a surtout été très important chez les peuples primitifs et chez les peuples anciens. :

. . . . .

H. BEAUNIS.

(*Revue des Sciences psychiques.*)



## L'HYPNOTISME EN RUSSIE



## LE POUVOIR DES SORCIERS RUSSES



J'appelle aujourd'hui votre attention sur plusieurs points relatifs à l'extension que prend l'hypnotisme en Russie non seulement dans le monde médical, mais encore dans le grand public.

L'hypnotisme moderne se développe de front avec la psychologie expérimentale et la psychiatrie ; il attire l'attention de tous ceux qui explorent ces deux domaines. Dans un avenir prochain il aura dépouillé chez nous ce qu'il garde encore de superstitieux et de mystérieux et deviendra définitivement une des branches du grand arbre des sciences médicales.

Je vais exposer brièvement ce qui a été fait récemment en Russie pour et par l'hypnotisme.

Surtout pendant ces dernières années, plusieurs régions ont été dotées de nombreuses infirmeries destinées au traitement des alcooliques. Vous savez à quel point ce fléau s'est développé en Russie. Toutes les mesures prises pour l'enrayer sont restées, jusqu'à présent, inefficaces, tandis que grâce à l'hypnotisme nous obtenons environ 50 o/o de guérisons. Le prompt succès du traitement hypnotique dans ces infirmeries a donné lieu à la création d'autres établissements de même espèce qui ont rencontré une grande sympathie auprès de la population. Les médecins qui s'occupent de l'hypnotisme peuvent même par là lutter, d'une manière au moins indirecte, contre la superstition dont, par défaut d'instruction, est affligée la grande majorité du peuple. En voici un exemple. Une jeune fille, appartenant à une famille de paysans, est très jolie et remplie de séductions. Les succès qu'elle

obtient provoquent la jalousie de toutes ses compagnes : et celles-ci ne laissent pas échapper une occasion de lui nuire. Ainsi elles imaginent de lui faire jeter un sort. Quand elle a ses dix-huit ans, un prétendant des plus honorables lui fait la cour, ce qui porte au paroxysme la jalousie de ses rivales. Il existe dans le village un paysan qui prétend avoir le pouvoir d'enlever ou de donner toutes sortes de maladies. Notre jeune fille connaissait cet homme et son prétendu pouvoir. Au grand étonnement des uns et la grande joie des autres, quelques heures avant la cérémonie nuptiale cette jeune fille est prise d'une attaque hystérique ; on l'interprète comme le premier phénomène de l'ensorcellement :

Sortie de sa crise, la malade reste plongée dans une sorte de torpeur, avec mutisme, refus des aliments, peur de la lumière et recherche de la solitude ; en un mot sa personnalité est soudain totalement transformée. Le mariage est rompu et on enferme la malheureuse fille comme folle dans un grenier. Pendant un mois son état ne subit pas de notable modification.

Cependant le sorcier se prit à regretter son acte cruel et il résolut de retirer le sort qu'il avait jeté. A cet effet il se rend au logis de la pauvre possédée et, dès qu'il est en sa présence, il commence différentes manœuvres telles que placer des bougies dans divers endroits, mettre de l'eau dans une assiette et y mélanger de la poudre, puis marmotter des paroles destinées à retirer la mauvaise influence dont il s'était servi contre elle. Moins d'une demi-heure après, la jeune fille se réveille et se met à parler. Elle reconnaît son entourage, sa gaieté revient, elle recouvre son état normal, sans avoir le moindre souvenir des événements qui se sont passés.

Voici les renseignements que j'ai recueillis sur ce cas. La malade appartient à une famille névropathique ; la mère, nerveuse, irritable, a eu, dès sa plus tendre enfance, des crises de colère suivies de suffocation. Jusqu'à l'approche de ses règles elle ne présente rien de particulier ; mais vers cette époque elle change de caractère, devient sombre, violente, et présente des douleurs ainsi que des secousses nerveuses dans tous les membres. A la puberté on remarque des symp-

tômes manifestement hystériques. Par exemple, elle invente de toutes pièces une foule d'histoires scandaleuses dont elle se prétend l'héroïne. On fait en outre les constatations suivantes : ovarie gauche avec sensation de suffocation à la pression et anesthésie passagère dans diverses régions du corps. Enfin elle présente une suggestibilité tout à fait extraordinaire à l'état de veille.

Les cas de ce genre sont très fréquents. L'hystérie, en effet, est très répandue dans la population russe. Or les hystériques vivent au milieu de toutes ces superstitions, elles manquent d'instruction, leur imagination malade trouve dans tous les préjugés un aliment puissant pour l'auto-suggestion. Nous passerons rapidement sur la contagion des crises hystériques ou des possessions démoniaques. Les malades de ce genre se rendent à 4 heures du matin vers la chapelle de Saint-Panteleymon située à Moscou, et là, pendant que le prêtre invoque ce saint, ils sont soulagés de leurs maux.

Profitant de l'occasion, je vous parlerai d'un soi-disant sorcier, paysan d'une province de la Pologne, lequel jouissait d'une réputation considérable. Quand on ne l'invitait pas à une noce, le jeune couple ne devait avoir que des relations fraternelles; si au contraire on le conviait et lui offrait des présents, la prospérité du jeune ménage était assurée.

Les médecins, qui sont en contact constant avec les masses, doivent connaître à fond les phénomènes de la suggestion et de l'hypnotisme. C'est à eux que s'impose le devoir de répandre dans la population des notions exactes et de combattre les superstitions entretenues par l'ignorance.

Gardons-nous de passer sous silence que c'est sous la direction de nos célèbres professeurs Bechtereff et Serebrenikoff que s'est fondé le journal : *Le Messager de la psychologie, de l'anthropologie criminelle et de l'hypnotisme*. Toute une partie de ce journal est consacrée aux questions relatives à l'hypnotisme. Les noms des professeurs Bechtereff et Serebrenikoff nous sont garants du caractère éminemment scientifique de ce journal; j'aurai à cœur de vous signaler les principaux articles qui y seront publiés.

(Revue de l'hypnotisme.)



## Cas de léthargie et remède aux inhumations prématurées

---

On écrit de Budapest qu'une jeune fille, enterrée dans le champ de repos d'une petite ville hongroise, vint frapper la nuit suivante à la fenêtre du gardien du cimetière, en agitant sa main amputée ! Des voleurs avaient brisé sa bière pour lui voler ses bagues ; pressés d'expédier leur lugubre besogne, ils lui avaient *coupé trois doigts*. La douleur ressentie dissipa le sommeil léthargique que les médecins de la localité avaient pris pour une forme de la mort.

Mais est-ce bien exact ? Tout est là. Quoi qu'il en soit, c'est peut-être la lecture d'un fait divers de ce genre qui a poussé miss Frances Power Cobbe, l'*authoress* anglaise bien connue, à modifier son testament. Elle mourait presque subitement dernièrement, après une courte maladie, laissant un document notarié qui contenait ses suprêmes volontés. Or, à la suite de l'énumération des legs et donations, on lisait les phrases suivantes, qui stupéfièrent la famille et les amis, avant de répandre à Londres, dans toutes les classes de la société, un sentiment d'horreur :

Je charge mon médecin habituel, dès que j'aurai rendu en toute apparence le dernier soupir, de trancher sur mon corps l'artère *carotide*, les veines, la trachée-artère, en somme, de procéder à une décapitation presque complète, afin de rendre absolument impossible tout retour de la vie dans le sépulcre. Si cette opération n'est pas exécutée, si l'un et l'autre de mes exécuteurs testamentaires ne s'assurent pas de leurs propres yeux qu'elle a été accomplie, je déclare annuler tous les legs et dispositions du présent testament...

Vous pensez bien que les héritiers, devant la perspective énoncée par ce dernier paragraphe, n'hésitèrent pas une seconde. Le médecin de la famille procéda sur l'heure à

l'opération requise... Reste à savoir si, croyant satisfaire aux suprêmes désirs de l'illustre défunte, il ne commit pas un *homicide*. D'ailleurs, s'il est partisan de l'*assassinat médical*, que nous avons étudié dans un numéro précédent<sup>1</sup>, il doit avoir la conscience tranquille !

Le lugubre testament de miss Power Cobbe a remis sur le tapis la question du *burial alive*, de la vie dans la mort, comme disent les Anglais. Nos confrères londoniens n'ont eu garde de laisser perdre cette occasion d'interviewer les spécialistes. D'après l'un d'eux, les personnes sur qui pèse le plus lourdement cette menace d'être enterré vivant sont les alcooliques et les amateurs de drogues pharmaceutiques.

Il est effrayant de songer que, chaque année, quelques personnes peuvent être enterrées prématurément. On peut le constater, affirment certains auteurs, en assistant à des fouilles dans les cimetières abandonnés, ou même à des exhumations. Le cadavre ou le squelette, au lieu d'être allongé rigidement entre les parois du coffre, serait distendu de façon à ne laisser aucun doute sur la lutte atroce qui se déroula à six pieds sous terre, sur l'effort final, l'effort exaspéré, dont la rage se heurta à l'épaisseur des planches de chêne. Mais tout cela est-il démontré ? Pour notre compte, nous en doutons très fort.

On ne saurait dire, même approximativement, combien de prétendus cadavres se raniment au fond de la tombe, pour expirer au milieu de tortures épouvantables. Cependant, certaines expériences exécutées récemment à la Morgue de Paris, auraient permis de déterminer que la *revivification* se produit dans un cas sur trois cents. Ce qui est une proportion énorme !

On cite le cas curieux d'un médecin anglais, adonné à l'opium et au chloral. Une première fois, après s'être administré 120 grains de ce dernier produit, il passa pour mort, fut enseveli et conduit en grande pompe au cimetière. Un accident le sauva. Les fossoyeurs brisèrent le cercueil en le descendant du fourgon, et, tandis qu'on procédait à une réparation sommaire, le bon praticien se réveilla à temps pour demander que la

1. *Gaz. méd. de Paris*, 1904, p. 229.

cérémonie fût ajournée. Aussi, quand il mourut... pour la seconde fois, le mois dernier, attendit-on, pour renouveler la promenade au cimetière, que des signes de décomposition se produisissent sur le cadavre, ce qui est le seul moyen d'éviter des enterrements de vivants. Tout récemment, le Dr Gilbert (de Saint-Servan) avait demandé dans son testament qu'à sa mort, deux médecins constatent la décomposition de son corps avant de l'inhumer. Il fut fait droit à ce désir<sup>1</sup>.

Plus étrange est le cas d'une grande dame qui habite Londres : elle en est à son troisième ensevelissement. La première fois, elle resta exposée pendant quarante-huit heures sur son lit de mort, en un curieux état de semi-conscience qui la faisait assister aux préparatifs funèbres. Elle savait qu'elle serait enterrée vivante, et elle ne pouvait pas empêcher la réalisation de cette épouvantable perspective ! Elle aussi ne dut qu'à un incident fortuit de ne pas être enterrée vivante. Et l'on se prend à regretter non que cette dame soit devenue la bête noire des entrepreneurs funéraires, mais qu'elle n'ait pas à sa disposition la plume d'un littérateur !

*(Gazette médicale de Paris.)*

1. *Gaz. méd. de Paris*, 1904, p. 150 et 179.



## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Dans le numéro d'octobre 1904, M. de L. V... propose une théorie pour expliquer l'action des anges sur la nature. Elle consiste à admettre que les esprits ne peuvent produire aucune énergie nouvelle; ils n'auraient qu'une action purement directrice sur les énergies déjà existantes.

L'auteur, dont je me plais à reconnaître la science, me permettra de dire que cette hypothèse est impossible. Car nous ne pouvons concevoir aucune action directrice qui ne soit, dans une certaine mesure, une action motrice, exigeant dès lors une dépense d'énergie. On a un exemple de ce fait dans le pilote d'un navire. A la vérité, la majeure partie du travail est produite par le vent qui enfle les voiles, mais le timonier a dû faire aussi un petit travail moteur pour orienter la barre du gouvernail. De même, sur une locomotive, la vapeur est la grande force motrice, mais elle n'est mise en jeu que par un robinet que l'on tourne, ce qui exige une petite force motrice initiale.

L'auteur croit trouver des exemples contraires dans les êtres vivants. Il cite l'évolution que le grain de blé subit dans la terre et il remarque avec raison que son principe vital accomplit là « un travail énorme : désagrégation des matériaux voisins, adduction et fixation de leurs éléments utilisables au moyen de combinaisons chimiques et de constructions physiques, ascension verticale par la circulation constante de la sève, sans compter la résistance aux intempéries ». Partant de cette constatation, le savant auteur se pose cette question : « Est-ce par sa propre force que le principe vital accomplit tout ce travail ? » Et il répond : « Non, ce principe emprunte ce travail *en totalité* aux forces du monde inorganique... à peu près comme un ingénieur dirige une exploitation industrielle, sans agir par lui-même. »

Malheureusement cette proposition hardie nous est affirmée sans aucune démonstration. Je la nie simplement. Du moment que le principe vital produit des mouvements, il ne peut pas se dispenser d'en être en partie la source, comme le timonier de tout à l'heure. Si l'ingénieur peut se croiser les bras, c'est que son action est purement morale. Il ordonne aux ouvriers de travailler; mais ceux-ci sont contraints de produire une action physique, avec dépense d'énergie.

Saint Thomas s'est posé le problème du mode d'action des anges sur la nature. D'après lui, elle se réduit tout simplement à produire des mouvements, à rapprocher ou à éloigner les éléments. Il déclare avec raison que cela suffit à toutes les transformations que nous appelons chimiques <sup>1</sup> et n'accorde pas que les anges puissent produire cet effet uniquement par un acte de volonté *imperio*. (*De potentia Dei*, 9. 6, a. 3, c et ad 2 et 11.)

De fait, celui qui pourrait remuer les atomes et l'éther serait, par cela même, maître de toute combinaison chimique. En séparant l'oxygène de l'hydrogène, il remplacerait l'eau par des gaz, comme le fait la pile, et par l'opération inverse, il ferait de l'eau avec des gaz. En faisant vibrer l'air ou l'éther, il produirait le son, la lumière, l'électricité. Il pourrait également les détruire, les inhiber.

D'après cette théorie très simple, les anges agissent sur le monde, d'une manière restreinte, qui rappelle celle de notre âme sur notre corps. Nous ne pouvons pas, par un seul acte de volonté, augmenter ou diminuer notre chaleur corporelle, mais cette volonté suffit pour remuer nos membres, et par là, d'une manière indirecte, nous nous réchauffons ou nous buvons le vin qui réchauffe. Tout ce que l'homme fait ici-bas est la suite d'une action unique : le mouvement de ses membres.

Une dernière remarque. L'auteur émet cette opinion que si un pur esprit pouvait produire le mouvement de la matière « par un simple acte de volonté, efficient par lui-même sans aucun instrument, rien ne le différencierait de l'acte créateur qui ne peut appartenir qu'à Dieu ». (P. 281.) Il y a pourtant une grande différence : Dieu crée de la substance ; l'ange et tout principe vital ne peut créer que de l'énergie. Il y a loin d'une de ces opérations à l'autre.

Aug. POULAIN.

Remilly-et-Aillicourt (Ardennes), 16 novembre 1904.

Monseigneur,

Je vous remercie d'avoir bien voulu me communiquer les observations du R. P. P... ; je vais essayer d'y répondre, en commençant par le dernier paragraphe de sa note.

« Autre chose, dit-il, est de créer de l'énergie, ou de créer de la substance. » Il faut s'entendre. Qu'un mobile meuve un corps au repos,

1. Il exprime cette pensée dans le langage de l'époque en disant que par ces mouvements on peut faire apparaître les formes substantielles.

il n'y a pas création d'énergie, mais simple transport d'un corps à l'autre. Que la combustion de la houille actionne un moteur, il n'y a pas davantage création, mais seulement transformation d'énergie. Mais si un acte de volonté libre d'un pur esprit mettait par lui-même en mouvement un corps au repos, ou actionnait un moteur, il y aurait bien création d'énergie. Cette énergie serait de l'être, d'une catégorie autre que la substance, je le veux bien, mais enfin de l'être, et créer de l'être n'appartient qu'à Dieu.

Je ne puis donc pas accepter l'explication que m'offre ainsi le R. P. P..., et j'aime mieux laisser à son objection toute sa force : Si le principe vital, végétal ou animal, si l'âme humaine et l'esprit angélique ne possèdent qu'une action purement directrice, comment cette action directrice peut-elle s'exercer sans dépense d'énergie ? et où prendront-ils cette énergie, si ce n'est dans leur propre nature ? Comparant cette action directrice à un aiguillage, le R. P. remarque très justement qu'à côté de la force principale, la résistance des rails et de la construction qui les porte, utilisée pour le changement de direction du train, il y a encore une force initiale, dépensée par l'aiguilleur pour la manœuvre de l'aiguille. Si l'aiguilleur ne pouvait faire cette dépense d'énergie, il n'y aurait pas d'aiguillage. Le principe vital, l'âme et l'ange, ont donc, avant tout, à vaincre l'inertie des agents, qui doivent obéir à leur direction, et pour cela, il leur faut une énergie initiale, qu'ils ne peuvent trouver qu'en eux-mêmes. Voilà bien, ce me semble, l'objection du R. P. dans toute sa force.

Je réponds que l'assimilation n'est pas justifiée, et voici pourquoi. La force développée par les muscles de l'aiguilleur et l'inertie de l'aiguille sont deux énergies du même ordre ; il peut donc y avoir transport d'énergie des bras de l'aiguilleur au levier de l'aiguille. Mais précisément les agents dont j'ai étudié l'action ne sont pas du même ordre que les instruments qu'ils ont à diriger. La volonté du démon en particulier ne peut avoir par elle-même aucune efficacité physique pour vaincre l'inertie du mécanisme qu'il doit mettre en jeu pour produire la lévitation de la table, dans l'exemple que j'ai choisi. Et pourtant la lévitation a lieu : c'est donc que le mécanisme entre en jeu à la simple volonté du démon. En bonne logique, je suis obligé de conclure : *l'inertie du mécanisme n'offre aucune résistance à la volonté du démon.*

C'est ce que j'avais exprimé sans y insister peut-être suffisamment, par ce que j'ai appelé la hiérarchie des causes.

Si vous voulez bien en effet vous rappeler, Monseigneur, les considérations que j'ai eu l'honneur de vous soumettre dans ma première lettre, vous verrez qu'elles peuvent se résumer ainsi :

Le principe vital est une forme substantielle qui ne peut agir que par son action informante. Cette action informante est purement

directrice, et cette action directrice s'exerce sans aucune dépense de force, parce qu'elle s'exerce sur des causes secondes qui lui sont subordonnées. J'ai ensuite assimilé à l'action du principe vital, et surtout à celle de l'âme humaine, l'action des agents préternaturels, lorsqu'ils interviennent dans notre univers pour produire un phénomène sensible.

Il semble qu'au lieu d'expliquer le phénomène par la subordination des causes instrumentales, j'aurais pu aussi bien l'attribuer à la transcendence de l'agent directeur, en donnant à cette transcendence une valeur active, quelque chose comme une juridiction. Je crois qu'en réalité, en ce qui concerne les agents préternaturels, il faut écarter cette seconde hypothèse.

Et d'abord, je crois qu'on peut hardiment affirmer que cette transcendence active n'est pas une propriété directement concédée par Dieu à la nature angélique. J'en donnerai une raison expérimentale. Nous savons que les dons de Dieu sont sans repentance, et qu'en particulier la réprobation des démons ne les a pas privés des dons naturels qu'ils avaient reçus du Créateur. Si donc, parmi ces dons figurait cette juridiction naturelle et transcendante sur les agents de notre monde matériel et sensible, le démon, cet éternel révolté, serait sans cesse occupé à bouleverser notre univers. Il faudrait alors admettre que Dieu serait tenu de faire bonne garde, et, à chaque tentative du révolté, de lui opposer une organisation défensive, plus savante et plus puissante, qui arriverait toujours à point nommé pour annihiler les efforts de son ennemi. Sans doute, il n'y aurait rien là qui dépassât la science ou la puissance de Dieu, mais j'avoue qu'une semblable conception me semble incompatible avec la sagesse et la majesté divines. Je n'hésite donc pas à penser que par sa nature l'ange est aussi étranger à notre monde qu'il lui est supérieur. Qu'on ne dise pas qu'il y a là une sorte de *diminutio capitis* de la nature angélique... L'hirondelle est-elle amoindrie dans sa possession de l'air parce qu'elle ne peut traverser la mer à la nage?

Mais l'expérience nous apprend aussi que, si le démon ne possède pas normalement de juridiction sur les agents naturels de notre monde, néanmoins il y intervient quelquefois, mais par exception et *dans des conditions voulues de Dieu*, comme je le disais au début de ma précédente lettre.

Comment Dieu s'y prend-il pour réaliser cette exception? Évidemment, il pourrait, pour un temps, accorder au démon cette transcendence active, qu'il ne possède pas par sa nature, mais il devrait alors à la fois en limiter la durée et en restreindre la juridiction à certains agents naturels, sous peine de retomber dans les risques du bouleversement de l'univers... En outre, il répugne d'admettre que la sainteté divine puisse faire un don gratuit au démon, si temporaire et si res-

treint qu'il soit. Je crois donc qu'il faut renoncer à cette hypothèse de la transcendance active, même exceptionnelle dans sa durée et sa juridiction, pour expliquer l'intervention de la nature angélique dans notre monde sensible.

Reste l'autre terme, l'agent naturel. Par sa nature, il est inférieur au démon, mais il ne lui est pas normalement subordonné. Lors donc que Dieu voudra permettre au démon d'intervenir dans le monde sensible, il rendra certains agents naturels, pour la durée et dans la mesure convenables, aptes à être informés par le démon, de même qu'il rend les éléments qui doivent, pour un temps, constituer notre corps, aptes à être momentanément informés par notre âme. (C'est le phénomène de l'assimilation et de la désassimilation, sur lequel vous avez bien voulu attirer mon attention.)

Il me semble que cette explication, outre qu'elle obéit mieux à la loi de l'analogie, ne se heurte plus aux difficultés que nous venons de rencontrer, qu'elle respecte à la fois la dignité de Dieu et la liberté du démon.

Elle me paraît bien concorder avec ce que nous savons de la possession diabolique, de la médiumnité spirite, des matérialisations, etc. Elle permettrait peut-être de concevoir comment les démons peuvent être sensibles au feu matériel de l'enfer, et en tout cas, comment il en est ainsi pour les âmes du purgatoire. Je vous demanderai aussi de faire brièvement appel en sa faveur à l'Écriture sainte. A prendre, par exemple, dans son sens obvie, le récit du chapitre III de la Genèse, le démon n'a pas pris la figure du serpent, mais il s'est introduit momentanément dans le serpent, un vrai serpent vivant, Dieu ayant permis que cet animal, dont les qualités s'y prêtaient à merveille — *callidior cunctis animantibus terræ* — fût pour un instant rendu apte à recevoir l'information satanique. Voici encore le récit de la délivrance du possédé génésarien dans saint Marc (chap. V). La légion de démons que Notre-Seigneur chasse de cet homme le supplie de lui permettre d'entrer dans un troupeau de porcs qui paissaient tout près de là. Le démon se passerait bien de la permission du Seigneur, mais il a besoin que ces porcs, qui naturellement ne lui sont pas soumis, soient rendus aptes à être informés par lui, afin qu'il puisse y pénétrer, *ut in eos introeamus*.

Enfin, cette explication aurait l'avantage de rendre compte, si j'ose ainsi parler, du mécanisme de la tentation. Par suite du péché originel, nos sens et les facultés inférieures de notre âme, l'émotivité, la mémoire, l'imagination, etc., sont devenus aptes à être informés par le démon, momentanément du moins, tandis que la volonté ne le devient que par le péché mortel, et l'homme tout entier et pour toujours par l'impénitence finale.

Je ne veux pas terminer sans dire un mot des saints anges. Il va sans dire que, de par leur nature, ils peuvent intervenir dans le



monde sensible, au même titre que le démon; en particulier, l'inspiration des saints anges dans nos âmes se ferait par les mêmes procédés que la tentation diabolique. Mais actuellement, leurs dons naturels sont tellement perfectionnés par la gloire, et ils sont si parfaitement unis à Dieu que, pour eux comme pour les âmes des saints, je ne vois pas ce qui pourrait limiter la subordination des agents naturels, et il en est ainsi, si, comme il est permis de le croire, Dieu les associe au gouvernement de sa Providence. Toutefois, pour les raisons déjà données, leur mode d'action est purement directeur, et par voie d'information de ces agents naturels.

Veillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect.



## VARIÉTÉS

---

### *ENCORE LES SERPENTS BICÉPHALES*

On nous demande quelques renseignements complémentaires sur le cas des serpents à deux têtes, dont nous avons parlé dans un numéro précédent. C'est là un phénomène tératologique, une monstruosité, qui tend à ce que l'œuf renferme quelquefois deux germes sous une même enveloppe; lorsque les deux embryons se soudent entre eux, ils donnent lieu à des sujets pouvant avoir en double telle ou telle partie du corps, soit deux têtes sur le même tronc, soit deux queues; les deux têtes peuvent être rattachées à deux cous plus ou moins longs. On a observé des individus ayant deux corps, trois yeux et une seule mâchoire. Toutes ces monstruosités ont été observées tant par les anciens que par les modernes, et sont décrites dans les ouvrages de toutes les époques. Dans la *Revue scientifique* du 14 mars, Ch. Boussac ajoute : « De pareilles anomalies ne pouvaient échapper à des observateurs comme les Égyptiens, vivant dans un pays où les ophidiens pullulent; aussi ne manquèrent-ils point d'en faire usage dans les représentations de leurs symboles. On voit, en effet, au tombeau de Sêti I<sup>er</sup>, non seulement des serpents à deux têtes, mais, jugeant sans doute qu'un animal pourvu de deux têtes pouvait en avoir un plus grand nombre, ils dotèrent de cinq chefs le serpent Asch-Hérou et le placèrent dans la sixième heure de la nuit. Ce reptile a la queue repliée sur sa bouche et circonscrit un personnage dont la tête est surmontée d'un scarabée.

« — D'après Horapollon, un serpent qui ronge sa queue désigne le monde, et ses écailles figurent les astres qui en sont l'ornement. Si ces paroles se rapportent au serpent Asch-Hérou, son corps serait l'image de l'univers dans lequel se

meut le soleil, représenté ici par un scarabée, emblème de cet astre. »

(*La Lumière.*)

### LES TREMBLEMENTS DE TERRE AU JAPON

Comme on le sait, les phénomènes sismiques ou tremblements de terre sont très fréquents au Japon. Les variations annuelles et diurnes des trépidations du sol sont en rapport avec les variations annuelles et diurnes de la pression barométrique ; le maximum sismique correspond toujours, de façon très étroite, au maximum barométrique. Les variations barométriques isolées ou brusques, les tempêtes entre autres, sont généralement sans influence. Il y a une corrélation entre la pression barométrique (variation continue et générale) et le mouvement de l'écorce terrestre, et M. Omori admet que ceux-ci sont des conséquences des variations (des maximums) de celle-là.

D'une façon générale, il y a certainement bien des corrélations encore inconnues ou mal étudiées entre les phénomènes sismiques et volcaniques d'une part, météorologiques de l'autre, sans parler des troubles psychiques des populations, qui, dans certaines conditions, retentissent sur les uns et les autres, ou les provoquent.

(*Rev. scient.* du 14 mars 1903.)

### LA LUMIÈRE BLEUE

M. Minin, de Saint-Pétersbourg, a découvert à la lumière bleue des propriétés thérapeutiques remarquables. Il a fait agir sur des inflammations cutanées, à travers un écran bleu, une lampe à arc voltaïque de 50 bougies et il a constaté que ces radiations possèdent un pouvoir sédatif énergique et une action anesthésique si puissante que des incisions pratiquées n'occasionnent pas la moindre douleur. Le fait est confirmé par M. Kaiser, de Vienne, qui attribue en outre à la lumière

bleue des propriétés bactéricides s'exerçant jusque dans la profondeur des tissus.

(*Rev. scient.* 28 mars.)

### LA VUE RENDUE AUX AVEUGLES PAR LA DÉCOUVERTE DU PROFESSEUR PETER STIENS

Le professeur Peter Stiens vient d'inventer un appareil destiné, non seulement à rendre la vue à ceux qui l'ont perdue, mais à la donner à ceux qui ne l'ont jamais eue. Il repose sur ce principe que l'homme voit, non pas avec les yeux, mais, en réalité, avec le cerveau. Les yeux servent seulement à recevoir l'image que des nerfs optiques transmettent au siège de la perception. Si une image peut être transmise au cerveau sans le secours des yeux, un aveugle pourra voir tout comme un autre.

L'appareil du professeur est basé sur le même principe que le téléphone et joue le même rôle pour la transmission de la lumière que le téléphone pour la transmission du son.

Le Dr Caze, qui communique cette prodigieuse découverte, raconte qu'introduit, les yeux étroitement bandés, dans une chambre noire, il entendit le professeur Stiens allumer une lampe, mais sans en percevoir la moindre lueur. Aussitôt qu'il eut l'appareil sur les tempes, il commença à percevoir une lueur d'abord très faible, puis de plus en plus vive; bientôt il put compter les doigts de sa main qu'il tenait devant lui, et toutes les chaises qui se trouvaient dans la chambre.

Plusieurs personnalités médicales ont expérimenté l'appareil et constaté sa valeur. Personne n'est encore en état de donner la complète explication de ces étonnants résultats. En tout cas, on peut s'attendre à ce que cette nouvelle conquête de la science, si elle entre réellement dans le domaine de la pratique, suscite une émotion profonde, et soit appelée à de merveilleuses applications.

(*Journal*, 8 mars 1903.)

*PREUVE SCIENTIFIQUE DU SPIRITISME*

M. Abignente ne pense pas que le spiritisme puisse être scientifiquement démontré, et qu'il est affaire de foi surtout comme toute religion, et qu'il restera tel, même le jour où il sera devenu une phase de la religion éternelle, partout répandu, adapté qu'il sera à la mentalité de l'époque. Dans son acticle, l'auteur cite des faits intéressants qui se sont produits au quartier du génie militaire, à Vérone. Lors d'une séance, M. Abignente était de piquet à la caserne voisine de Campone. Le capitaine Mazza demande à l'esprit Silvio, qui s'était manifesté, quel était l'officier de piquet à Campone. Silvio vint donner le signalement exact de M. Abignente et ajouta que l'officier était là baillant. Ce dernier détail était parfaitement vraisemblable.

M. Mazza demanda alors à Silvio ce qu'il y avait sur la table de l'officier. « Des livres, » répondit-il. — « Quels livres? — Je ne sais pas lire — Décrivez-les. » Et alors Silvio dit, par la typtologie toujours, qu'il y en avait trois et un manuscrit, et indiqua les couleurs des couvertures. M<sup>me</sup> Abignente, qui avait envoyé ces livres au piquet, confirma l'exactitude de la réponse. Mais comme elle connaissait ces livres, on pouvait tout rapporter à la transmission de son inconscient à celui du médium.

M. Abignente fut cependant frappé du résultat obtenu et résolut de faire une expérience de laquelle serait exclue toute possibilité d'explication par l'inconscient. Un jour donc, il pria l'officier de piquet de mettre sur la table un objet à son choix pour le moment de la séance qu'il projetait, puis à l'heure déterminée se rendit à la séance. On évoqua Silvio, et voici le dialogue qui s'établit : « Dites-moi quel objet se trouve sur la table de l'officier de piquet de Campone. — Une bouteille. » M. Abignente connaissait cette bouteille; il demanda : « De quelle couleur? — Blanche. — Vraiment, toute blanche? — Oui. » Or, M. Abignente savait que cette bouteille devait être blanche et rouge. « Il n'y a pas autre chose? — Une bouteille. — Mais vous l'avez déjà dit! — Une

bouteille. — Quelle bouteille? De quelle couleur? — Blanche et rouge, à dessins *biscornus*, avec un plateau et des verres. » Cette fois il s'agissait bien de la bouteille que connaissait M. Abignente. — Intrigués, les trois expérimentateurs coururent au piquet, et ils trouvèrent sur la table un miroir, la bouteille blanche et rouge et, chose étonnante, effectivement une autre bouteille blanche, que le sergent avait peu auparavant placée sur la table. M. Abignente regretta de n'avoir pas poussé l'interrogatoire de l'esprit plus loin; peut-être aurait-il encore fait mention du miroir. Il n'y avait pas d'inconscient en jeu ici, car la bouteille blanche s'était trouvée placée sur la table à l'insu de tous.

Quoi qu'il en soit des conclusions de M. Abignente, la preuve scientifique des faits supra-naturels se fera néanmoins, mais probablement pas par le moyen de la typtologie.

(Luce et Ombrà, 1<sup>er</sup> nov. 1902.)

### LE JEUNE MÉDIUM BELGE EDOUARD PIRSCH

E. Pirsch est un garçon de seize ans qui habite, avec ses parents, le hameau de Chevelipont (Brabant). Il est médium depuis trois ans et traite des malades. Il est intelligent, bien portant et travaille avec son père qui est un maître de carrières. Il emploie ses loisirs à étudier les langues. Il dit qu'il reçoit constamment des communications d'esprits, surtout d'un docteur de Serbie nommé Cypriot qui dicte des prescriptions d'herbes très efficaces. Beaucoup de ces herbes n'existent pas en Belgique et on les fait venir de l'étranger. Le médium ne connaît rien de la médecine, d'ailleurs.

Pirsch écrit les messages en français et parfois avec écriture en miroir. Il montre des photographies qui représentent, selon lui, des mains d'esprits. La famille du médium prépare les herbes prescrites et les distribue gratuitement. Chaque dimanche la maison est pleine de malades et des séances ont lieu dans la soirée. Les médecins du pays sont loin d'être contents et le curé de la paroisse déclare le jeune Pirsch possédé du diable.

Un correspondant du *Daily Express* a assisté à une séance. « Nous nous assîmes, dit-il, autour d'une lourde table de cuisine ; en tête de la table se trouvait le médium ayant devant lui un cahier de papier blanc et un crayon... Le président du groupe présenta gravement les visiteurs à Callon, qu'on suppose être l'esprit d'un voyageur décédé au Pérou, il y a environ quinze ans. Puis vint une pause, après quoi on entendit le médium qui écrivait avec une grande rapidité...

« Nous communiquâmes aussi avec un certain Pirot, qu'on nous dit être l'esprit d'un horloger de Montigny, décédé depuis quelques années. Avec son aide nous vîmes des boules lumineuses de couleurs variées, surtout rouges, qui flottaient dans la chambre. Pirot est surtout un esprit taquin qui écrit en wallon ; il tambourine sur la table et joue de mauvais tours au médium. Quelquefois il se rend utile en remontant l'horloge de la maison.

« Après cela... la grande table de cuisine se mit à danser sur le dallage et finalement se lança par-dessus la cloison (qui séparait la pièce en deux), dans le compartiment à côté, où elle fut trouvée assez mal arrangée. On engagea un des journalistes qui m'accompagnaient, un homme grand et nerveux, à monter sur la table qui folâtra dans la chambre malgré son poids.

« ... Pirsch dit qu'en ces derniers temps, il a communiqué avec l'esprit de Zola qui a déclaré que c'est grâce à son influence que la revision du procès Dreyfus a été décidée (?) .»

(*Le Messenger*, 15 décembre 1903.)

### PRÉMONITION D'INCENDIE

En revenant un jour de la chasse avec un ami, M. Mackenzie, en raison du mauvais temps, au lieu de rentrer chez lui, descendit chez son ami. Ils allèrent se coucher vers 11 h. et demie du soir dans deux lits placés dans la même chambre. Peu après 2 heures du matin, l'ami de M. Mackenzie le réveilla en lui disant qu'il avait rêvé d'incendie. M. Mackenzie le

tranquillisa et l'engagea à dormir. Peu après l'ami eut le même rêve et réveilla de nouveau M. Mackenzie. Il était tellement impressionné qu'on décida de s'habiller à moitié et à faire le tour des bâtiments. On ne vit rien et on se recoucha. Mais voilà que l'ami fait le rêve une troisième fois, en le précisant : il s'agissait d'une meule de foin de son frère, située tout près de la ferme de celui-ci et brûlant par un bout. Cette fois on s'habilla, on prit du café chaud et on partit à cheval pour se rendre auprès du frère dont la ferme était éloignée de 5 milles et demi. Les deux amis s'arrêtèrent devant la porte de la ferme ; il n'y avait pas trace de feu, et déjà ils s'en retournaient sans avoir réveillé le frère, lorsque l'ami de M. Mackenzie exprima le regret de ne pas l'avoir réveillé, et à ce moment ils eurent *tous les deux ensemble* la vision du feu. Ils revinrent vers la ferme et appelèrent le frère. Tous trois ensemble, ils firent le tour des 13 ou 14 meules alignées et arrivèrent enfin à la principale, tout près des bâtiments. Le frère demanda où l'ami de M. Mackenzie avait vu le feu ; celui-ci désigna le point de la meule ; on l'attaqua avec une tige de fer, et aussitôt un pied et demi de foin tomba montrant un foyer d'où s'échappa aussitôt la flamme. Les deux frères appelèrent à l'aide le personnel de la ferme et M. Mackenzie alla vivement à la ville voisine chercher les pompiers. Toutes les meules brûlèrent et on eut beaucoup de peine à préserver les bâtiments.

(*Ligth*, 6 février.)

### UNE APPARITION A CALCUTTA

Il s'agit d'un fait dûment enregistré avec le sceau officiel du gouvernement anglais des Indes. Il est relaté par le R. Bouchier Wrey Savile, dans la préface de son livre intitulé : *Apparitions* (2<sup>e</sup> édit., 1880), comme il suit :

« Je dois à l'obligeance amicale de M. van George Sparker de Bromly (Kent) le récit du singulier fait que voici : M. Sparker m'a rapporté, en s'appuyant sur des documents sérieux, qu'un jour que son grand-oncle Joseph Cater siégeait dans la



salle du Conseil à Calcutta, M. Shakespeare se leva soudain, s'écriant : « Ciel ! voici mon père. » Toute l'assemblée vit la forme d'une personne inconnue traverser la salle et pénétrer dans une autre salle sans issue, où elle disparut.

« Ce qui attira surtout l'attention de l'assemblée, c'est que la forme était coiffée d'un chapeau de modèle extraordinaire, le « tuyau de poêle » de nos jours. Le gouverneur général des Indes fut si frappé de ce fait qu'il donna ordre de le consigner dans les archives, où on en trouverait sans doute encore la relation.

« Quelque temps après arriva un navire anglais qui apportait la nouvelle de la mort du père de M. Shakespeare et toute une cargaison de chapeaux de haute forme, les premiers qui furent introduits aux Indes. »

(*Het toekomstig leven*, 1<sup>er</sup> oct. 1902.)

### L'OISEAU MESSAGER DE MORT

Il s'agit d'un serin, le favori des infirmières d'un hôpital de Londres, dans une salle d'hommes. Un jour que la porte de la cage était ouverte, l'oiseau prit son vol et alla se placer à la tête du lit d'un des malades, et on eut beaucoup de peine à l'en faire partir. La même nuit, ce malade mourut. Une seconde fois, l'oiseau se trouvant délivré, fit le même manège et vint se placer à la tête du lit d'un malade ; celui-ci mourut dans la nuit. Jusque-là on pouvait croire à une simple coïncidence, mais le fait se renouvela une troisième fois, et l'un des malades dit à la Sœur : « Vous voyez le lit où s'est placé l'oiseau ? Bon ! il partira cette nuit. » La Sœur se moqua de lui, d'autant plus que rien dans l'état du malade visé ne faisait croire à une terminaison fatale si rapide. Il mourut dans la nuit. A partir de ce jour, on prit soin que le serin ne sortit plus de sa cage. — C'est sans doute là un fait analogue à celui qui s'observe avec la chouette, le grand-duc, etc. Les oiseaux sont attirés par le fluide spécial émis par celui qui doit mourir.

(*Light*, 18 oct. 1902.)

*ANNONCE TÉLÉPATHIQUE DE MORT*

« Ma mère, écrit M<sup>me</sup> Maria Bloos, avait un frère unique qui mourut inopinément à Détroit, en Amérique, de la fièvre jaune. Peu auparavant, cet homme, encore jeune, avait envoyé d'heureuses nouvelles de sa santé. Mon grand-père, un forestier... vivait à cette époque en Westphalie. Un matin il se réveilla et entendit dans la pièce voisine, partant de la porte qui conduisait au corridor, un pas sourd comme celui d'une personne en chaussettes, se dirigeant vers l'horloge, placée sur une tablette, pour l'arrêter. Il sauta du lit, alla vers l'horloge et constata qu'elle était effectivement arrêtée, puis alla vers la porte qui était solidement close. Il se rendit alors dans la chambre où couchaient sa femme et sa tante... Il les trouva toutes troublées, assises dans leurs lits, et elles lui demandèrent s'il avait entendu les trois terribles coups : c'était comme si on avait entre-choqué des planches. A cette même époque, ma mère était en visite chez des amis. La même nuit elle entendit, vers six heures du matin, deux voix priant une litanie. Mécaniquement elle joignit sa voix, disant : « Priez pour lui. » Subitement sa main fut saisie solidement par une main glacée; elle eut de la peine à se dégager et épouvantée sauta hors du lit. Elle raconta aussitôt à ses amies ce qui venait de lui arriver et affirma qu'un des siens avait dû mourir. Le lendemain vint son père qui lui raconta ce qui était arrivé chez eux et exprima la crainte que son frère fût mort. Plusieurs semaines après seulement arriva d'Amérique la nouvelle qu'il était mort le jour et à l'heure où il s'était manifesté. »

(*Die übersinnl. Welt*, sept. 1902.)

*AVERTISSEMENTS FUNÈBRES PAR DES CROIX*

M<sup>me</sup> Bloos raconte ce qui suit : « Lorsque j'étais encore enfant, les décès dans la famille ne se produisaient pas inopinément; ils étaient souvent annoncés par les petites croix

mortuaires dans le linge, des semaines à l'avance. J'ai trouvé des croix dans mon linge, étant encore petite, comme l'annonce du décès d'un oncle. Une autre fois c'étaient des groupes de trois croix et dans l'espace de six semaines je perdis ma petite sœur et deux adultes de la famille. C'étaient toujours deux grandes croix et une petite. »

Le père de M<sup>me</sup> Bloos, le pharmacien Ditgen, à Obercassel, ajoute : « Les croix mortuaires se présentèrent dans ma famille pour la première fois lorsque j'étais pharmacien à Dülken, vers 1858. Elles étaient par groupes de trois dont les plus grandes pouvaient avoir trois centimètres de longueur. Comme j'étais occupé avec M. Zillessen... à les faire disparaître du linge, il se forma subitement sous nos mains une foule de petites croix. Ces croix, qu'aucun moyen chimique ne réussissait à faire disparaître, disparaissaient spontanément du linge quand les décès s'étaient produits. »

Ces croix étaient toujours très noires.

Les cas de ce genre se produisent assez fréquemment en Allemagne; en Styrie, ils ne sont pas rares.

(*Die übersinnl. Welt*, sept. 1902.)

## VERS LES MATÉRIALISATIONS

---

### I

J'ai fait observer que trop souvent les expérimentateurs les plus opposés à la théorie spirite et à l'enseignement chrétien nous présentaient les faits observés, d'une manière incomplète et trompeuse. Ils rapportent volontiers *les commencements* des phénomènes, ils n'en font pas connaître la *suite* et la *fin*. On peut expliquer le commencement d'une manière scientifique, par des causes naturelles qui relèvent de la physique et de la chimie, mais la fin du phénomène prend souvent un caractère particulier, des formes nouvelles, il se produit avec des accidents imprévus qui en modifient profondément la nature et qui laissent voir l'insuffisance manifeste de l'explication scientifique.

A ne considérer que les débuts du phénomène, vous serez tenté de dire : Je reconnais que ce phénomène est extraordinaire, qu'il frappe l'imagination, que je n'en vois pas immédiatement la cause et la loi, mais je vois bien qu'une étude plus attentive me permettra de le classer, de le faire entrer dans la catégorie des phénomènes et des énergies de la nature, de le rattacher à des lois encore inconnues.

Mais, voilà que d'autres phénomènes qui ont une étroite connexion avec les phénomènes que je viens de constater se produisent. Ce ne sont plus seulement des lueurs et des flammes qui voltigent au-dessus de la tête du médium et des assistants, ce sont des personnages qui apparaissent. Le phénomène lumineux devient la matérialisation. Pour expliquer cette transformation il me faut d'autres causes et d'autres lois.

Il nous paraît intéressant d'étudier cette transition du phénomène lumineux à la matérialisation.

## II

M. Maxwell, malgré son scepticisme sur l'intervention des esprits, a su observer des faits avec une sagacité pénétrante. Il perd ses avantages dans les conclusions. Inconséquence ou timidité, il n'ose pas conclure, il laisse dans l'ignorance et le doute le lecteur déconcerté.

« Je me bornerai, écrit M. Maxwell, à indiquer ici que la pièce où nous tenions nos séances est éclairée par une très large fenêtre à trois corps. Les contrevents à claire-voie en étaient fermés, mais quand le gaz était allumé au rez-de-chaussée, dans une dépendance de la cuisine en retour d'équerre sur le jardin, une lumière faible pénétrait dans la pièce et éclairait les vitres de la fenêtre. Celle-ci constituait de la sorte un fond clair sur lequel, pour une moitié des expérimentateurs, se profilaient certaines formes noires.

« Nous avons tous vu ces formes, ou plutôt cette forme, car c'est toujours la même qui s'est montrée : un profil allongé, barbu, avec un nez fortement busqué. Cette apparition disait être la tête de John, qui est la personnification habituelle avec Eusapia. C'est un phénomène très extraordinaire. La première idée qui se présente à l'esprit c'est celle d'une hallucination collective. Il resterait à dire pourquoi elle se manifestait dans les conditions très spéciales que j'ai indiquées. D'ailleurs, le soin avec lequel nous observions ce curieux phénomène — et il me paraît inutile d'ajouter le calme avec lequel nous expérimentions — rend bien invraisemblable l'hypothèse d'une hallucination <sup>1</sup>. » (P. 136-237.)

John, c'est le nom que prend l'esprit qui répond toujours à l'appel d'Eusapia, et qui produit les phénomènes extraordinaires qui ont été si souvent constatés et rapportés. Qu'est-ce donc que ce John ? C'est la question que nous posons aux

1. *Les Phénomènes psychiques*, par Maxwell, docteur en médecine, avocat en  
en ore.

expérimentateurs qui repoussent absolument toute intervention préternaturelle, toute action des esprits.

Voilà une entité qui se rend visible, qui parle, qui agit, qui secoue des chaises, des tables, des meubles, qui enlève un médium et le transporte avec sa chaise, sans dépense d'énergie, d'un endroit à un autre. Il a pris le nom de John, il produira même les phénomènes les plus étranges de lévitation. Il se fait voir ici, plusieurs fois, avec son profil allongé et son nez fortement busqué. Qu'est-ce donc que cette entité?

Il est réel puisqu'on a pu le voir, l'entendre, le toucher. Il est intelligent, car il répond aux questions qui lui sont faites avec la connaissance certaine de ce qu'il dit. Il a une puissance physique au-dessus de celle du vulgaire puisqu'il soulève comme un fétu les meubles et les tables, jusqu'au plafond, et qu'il sait manier des énergies que nous ne connaissons pas encore. Il sent, enfin, comme nous, il a de l'amour et de la haine, des sympathies et des antipathies.

Prétendre qu'il n'y a rien de réel dans ces apparitions si souvent répétées, et que tous les expérimentateurs sont toujours et ont toujours été dupes d'une hallucination, c'est se mettre en contradiction avec toutes les règles de l'expérimentation. Il est impossible de tenir pour hallucinés sept ou huit observateurs intelligents, de bonne foi, qui restent sur la défensive et qui étudient un phénomène avec la ferme intention de déjouer la ruse et l'erreur.

M. Maxwell<sup>2</sup> reconnaît avec raison que l'hypothèse d'une fraude est encore moins admissible : « La tête que nous apercevions était de grandeur naturelle, et atteignait une quarantaine de centimètres du front à l'extrémité de la barbe. On ne s'explique pas comment Eusapia aurait pu cacher dans ses poches ou sous ses vêtements un carton quelconque découpé. On ne s'explique pas davantage comment elle aurait pu extraire à notre insu cette découpe, la monter sur un bâton ou sur un fil de fer et la faire manœuvrer. Eusapia n'était pas endormie, elle voyait quelquefois elle-même le profil qui se montrait, et elle manifestait sa satisfaction d'assister, éveillée et consciente, pour la première fois, je crois, aux phénomènes qu'elle produisait.

« La faible clarté que répandait la fenêtre éclairée était suffisante pour que l'on aperçût les mains d'Eusapia : je n'ai pas besoin d'ajouter que ces mains étaient d'ailleurs tenues avec soin par les contrôleurs de droite et de gauche. Il lui était impossible de faire manœuvrer ces profils, s'ils eussent été fabriqués par elle.

« En effet, le profil observé paraissait se former au sommet du cabinet, à une hauteur de 1<sup>m</sup> 25 environ au-dessus de la tête d'Eusapia ; il descendait assez lentement et venait se placer au-dessus et en avant d'elle ; au bout de quelques secondes il disparaissait pour reparaitre quelque temps après dans les mêmes conditions. Nous nous sommes toujours assuré avec soin de l'immobilité relative des mains et des bras du médium et l'étrange phénomène que je relate est l'un des plus certains que j'aie jamais constatés, tant l'hypothèse de la fraude était incompatible avec les conditions dans lesquelles nous l'observions.

« Deux ou trois fois seulement le phénomène a paru légèrement lumineux ; il s'est formé le long des rideaux, du côté où se trouvait un de mes amis, M. de Pontaud et moi, une tache blanchâtre, laiteuse, visible pour tout le monde, au moins pour ceux qui étaient placés de manière à pouvoir commodément l'apercevoir. Cette tache a paru s'abaisser assez rapidement, et s'est évanouie au niveau de nos têtes. » (P. 137-138.)

M. Maxwel rapporte avec la même exactitude et la même prudence dans ses observations, qu'il a vu plusieurs fois, dans des séances différentes, des lueurs phosphorescentes, des mains lumineuses, une main très lumineuse qui monta rapidement à l'extérieur des rideaux, et alla saisir une sonnette qui avait été accrochée à un clou à environ 2<sup>m</sup> 50 de hauteur, une main et un bras nu jusqu'au niveau du coude qui toucha le sommet de la tête d'un expérimentateur placé en face de lui.

Il fut témoin un jour d'un phénomène plus intéressant qu'il rapporte ainsi : « Tout à coup, après la production de quelques lueurs très faibles et très mobiles, j'aperçus une ravissante figure de femme, pâle, les yeux levés au ciel dans

l'attitude de la prière. Les yeux et les cheveux étaient noirs ; la coiffure était formée par deux bandeaux égaux, dans le genre de celle qui était à la mode il y a cinquante ou soixante ans. La figure était enveloppée d'un voile blanc qui recouvrait la tête et l'encadrait complètement. La physionomie était très douce et d'une rare beauté. L'apparition paraissait légèrement lumineuse, d'un ton blanc laiteux.

« Elle se produisit au-dessus et à gauche du médium, à une assez grande hauteur près du plafond. La durée de cette apparition a été extrêmement courte... Je n'ai que très rarement obtenu ce curieux phénomène, mais cependant je l'ai observé nettement trois fois avec le médium dont je parle. » (P. 141.)

M. Maxwell avoue qu'il n'a jamais pu engager une conversation avec ces formes humaines, il serait plus exact de dire avec ces fantômes, mais que ces fantômes ont toujours déclaré aux médiums qu'ils étaient des esprits humains. « Ce qui rend cette unanimité particulièrement intéressante, c'est que l'un des médiums avec qui j'ai obtenu les plus beaux phénomènes d'apparences humaines n'est pas spirite le moins du monde. » (P. 146.)

## II

Tout observateur impartial reconnaîtra, sans doute, en présence des faits que nous venons de rapporter 1° que ces phénomènes sont réels; 2° qu'ils décèlent la présence et l'intervention *d'un autre*, c'est-à-dire d'une entité étrangère; 3° que, pour entrer en communication avec nous, cette entité se sert d'un fluide qui se dégage de nos nerfs, qui fait partie de notre organisme, qui est de nous; 4° que cette entité possède le pouvoir de condenser cette matière fluidique, de lui donner la solidité des corps et de produire avec elle des phénomènes physiques d'autant plus extraordinaires que l'agent est doué d'une plus grande puissance et de propriétés dont nous sommes privés.

Ces phénomènes sont réels, le nombre, la valeur morale,



la sincérité des expérimentateurs ne permettent pas de s'en tenir à l'hypothèse de l'hallucination. Ces phénomènes révèlent la présence et l'intervention d'une cause qui n'est pas nous, car nous voyons clairement, avec la même certitude, que ce n'est pas nous qui décrochons la sonnette, à deux mètres de hauteur, ce n'est pas nous qui produisons ces lueurs, ces têtes, ces visages auxquels nous ne pensons pas et qui provoquent notre étonnement; ce n'est pas nous qui faisons apparaître des mains brillantes et des bras nus jusqu'au coude. Sans le savoir et sans le vouloir, nous n'avons pas cette puissance, et nous serions fort embarrassés, à l'état de veille, en pleine possession de toutes nos facultés et de tous nos moyens, pour faire apparaître et rendre sensible à dix ou à vingt témoins la tête d'un ami disparu. La peur de la vérité nous jette quelquefois dans de ridicules erreurs.

L'entité mystérieuse qui produit ces phénomènes se sert d'un fluide émané des assistants. Les expériences de Reichenbach, de M. de Rochas et de bien d'autres ne nous permettent pas de douter de la réalité de ce fluide dont certains sensitifs ont pu voir la couleur et qui a été photographié.

Quelle est la nature de ce fluide? Quels sont ses rapports avec les rayons N, la force psychique, l'électricité? L'avenir nous le dira. Il n'est pas sage d'encombrer d'hypothèses le chemin qui conduit à la vérité. Mais ce fluide existe, il a des rapports profonds avec notre organisme, il est manié, quelquefois, dans ces expériences souvent dangereuses, par des entités dont M. de Rochas lui-même ne conteste pas la réalité.

Nous pouvons dire que l'existence de ce fluide et son action dans les phénomènes psychiques sont établies par une masse de faits et d'expériences de tout ordre, et, pour moi, je n'en doute pas.

Il me paraît également certain que l'entité qui se sert de ces énergies pour produire des phénomènes physiques si troublants nous est infiniment supérieure; elle connaît mieux que nous la nature et l'art de faire concourir les puissantes énergies de l'univers à l'exécution de ses desseins. Elle est

arrêtée et liée par une force supérieure, par la volonté de Dieu, comme le fait observer Bossuet. Mais ce n'est pas le moment de la faire connaître et de caractériser son intervention.

### III

Après avoir lu les expériences loyales rapportées par M. Maxwell, nous attendions des conclusions claires et fermes, ou, du moins, la discussion serrée des opinions diverses qu'elles ont soulevées. Vain espoir.

L'auteur nous dit : « Je n'ai évidemment aucune explication à donner. L'apparition de ces formes humaines soulève un problème beaucoup plus compliqué que les raps et les mouvements sans contact; et j'estime qu'on ne peut pas en aborder avec fruit l'étude actuellement. Rien ne m'autorise à considérer ces curieux phénomènes comme démontrant l'exactitude de l'hypothèse spirite : je leur soupçonne une cause autre que l'intervention de l'esprit d'un mort, mais, je ne suis pas encore en état de formuler une opinion raisonnée à cet égard. » (P. 138.)

M. Maxwell reconnaît, cependant, que des esprits élevés, indépendants de toute croyance religieuse, hardis jusque-là dans leurs négations, rompus aux recherches scientifiques n'ont pas hésité à formuler des conclusions qui permettent de résoudre le problème :

« Les membres les plus influents de la *Société anglaise de recherches psychiques*, Meyers, Sidgwick, Lodge, Nodgson, Hyslop, M<sup>lle</sup> Johnson, ont abordé ces études dans d'excellentes conditions d'observation et considèrent qu'ils ont été en communication avec leurs amis prédécédés. Je n'ai pas eu la même fortune et mes propres expériences tendent à me faire adopter une manière de voir différente. Il est très possible que ce soient mes collègues qui aient raison et moi qui aie tort. » (P. 150.)

Je ne veux retenir de ces conclusions des philosophes anglais que cet aveu : ces phénomènes contiennent une preuve sérieuse en faveur de l'existence d'un autre monde et de

communications encore mal définies pour la raison seule, entre ce monde et nous. Il est manifeste, en effet, pour tout homme de bonne foi, que, dans ces expériences troublantes, on reconnaît des effets intelligents produits par une cause intelligente, distincte de nous et des assistants.

Le moment n'est pas venu de porter plus loin nos conclusions sur ce point.

#### IV

Pour expliquer des phénomènes dont ils ne peuvent plus contester la réalité, les adversaires du surnaturel ont recours à des hypothèses invraisemblables que nous ne pouvons pas admettre. Et, ces hypothèses, quand nous les acceptons sous bénéfice d'inventaire, sont toujours à côté des faits observés, et ne les expliquent pas.

Tout ce que M. Maxwell écrit sur le champ de force créé par l'influx nerveux des assistants autour du médium et des expérimentateurs; tout ce qu'il dit d'une énergie libérée qui demeurerait dans une certaine mesure en connexion avec les centres nerveux supérieurs ou inférieurs, conscients ou inconscients; cette identification d'essence entre la force psychique et la force qui circule dans les nerfs, tout cela n'est pas prouvé. Aucune expérience ne le démontre, et nous pourrions rapporter des faits nombreux en opposition absolue avec ces théories. M. Maxwell ne nous paraît pas, d'ailleurs, bien certain de ce qu'il avance. Après avoir écrit : « Je ne me dissimule pas combien l'hypothèse que je viens de formuler est difficile à admettre », il ajoute : « Les choses semblent se passer comme s'il en était ainsi dans la plupart des cas. »

Rapprochez ces hypothèses des cas que l'on voudrait expliquer, soumettez-les au contrôle de l'expérience, et vous verrez clairement leur insuffisance.

S'il ne s'agissait que de quelques lueurs, de certains phénomènes physiques très secondaires, on nous permettrait, sans doute, de recourir à ces explications où la terminologie scientifique un peu trop prétentieuse cache l'insuffisance des

idées. Mais, c'est tout autre chose qu'il s'agit d'expliquer, ce sont des faits d'un ordre particulier.

Je ne parle pas encore des phénomènes si étranges de matérialisation qui remplissent aujourd'hui les revues spirites de France et de l'étranger, je reste au seuil de ces recherches, et je demande à M. Maxwell quel rapport il peut voir entre sa théorie du champ de force et les faits suivants, faits élémentaires dont il nous garantit l'authenticité.

« J'assistai à une séance dans l'après-midi chez M<sup>me</sup> Agullana. Elle était assise les mains sur un guéridon avec deux ou trois personnes que je ne connaissais pas. L'une de celles-ci est un propriétaire aisé habitant une commune voisine de Bordeaux; ce visiteur venait pour la première fois chez le médium, il avait été accompagné par un garde champêtre, ancien gendarme que je connaissais. M<sup>me</sup> Agullana dit tout à coup au visiteur nouveau : « Je vois quelqu'un qui dit être votre oncle; il est coiffé d'un béret, a la figure colorée, porte toute la barbe, il est roux, il fume une courte pipe; il a l'air d'être infirme du bras droit; il le porte replié sur sa poitrine. » Elle donna encore quelques détails. Le visiteur ne parlait pas, ainsi que j'ai eu soin de m'en assurer.

« Ces détails une fois donnés, le visiteur prit la parole et dit que si l'apparition vue par le médium était son oncle, il lui demandait d'indiquer comment on l'appelait en famille. La table se mit alors à dicter typtologiquement : Tonton-l-P.

« L'étranger fit alors connaître que M<sup>me</sup> Agullana lui avait donné le signalement exact d'un oncle à la mode de Bretagne mort depuis quelques mois, qu'à cause de ses habitudes de fumeur invétérées on appelait Tonton la Pipe. — Je connais quelques récits du même genre, et j'ai vu plusieurs personnes sincères qui ont été l'objet de faits semblables produits par M<sup>me</sup> Agullana. » (P. 148.)

J'ai donné le nom de phénomène élémentaire à ce fait. Il nous serait facile d'en citer un grand nombre que nous avons nous-même constatés, et contrôlés avec soin.

Le fait suivant est déjà plus important : « Le médium dont je parlais tout à l'heure, écrit M. Maxwell, a eu, à diverses reprises, l'impression qu'une personne décédée, inconnue

d'elle mais bien connue de moi, pénétrait dans sa chambre. L'apparition était précédée d'un bruit de pas se rapprochant, la porte paraissait s'ouvrir et la forme entraît.

« Elle s'asseyait au pied du lit, caressait le bras du médium et lui prenait la main. Le sujet a été très effrayé de ces visions qu'il considère comme hallucinatoires et il a fait son possible pour s'en débarrasser. Au bout de deux ou trois visites la forme a cessé de se montrer, à mon grand regret, car j'avais là l'occasion d'une observation du plus haut intérêt; certains détails de ses visions m'ont paru intéressants. La personne qui était censée apparaître avait une démarche très caractéristique... D'autre part, elle portait la barbe rasée d'une façon spéciale. La vision s'est montrée avec une courte barbe; vérification faite auprès du médecin qui a soigné mon ami, sa barbe n'avait pas été rasée dans les derniers temps de sa vie.

« Enfin, l'apparition manifestait le désir de dire quelque chose. Elle essaya de rassurer le médium effrayé, mais celui-ci se levait et allumait l'électricité avant que le fantôme pût s'expliquer. Or, à ce moment, un événement que j'avais intérêt à connaître se préparait. Cet événement s'est réalisé et l'apparition ne s'est plus montrée. C'est là un ensemble de circonstances de nature à éveiller l'attention. » (P. 147.)

Je suppose que vous soyez amené par une analyse sévère des faits rapportés et des circonstances, à reconnaître qu'il n'y a ni fraude, ni erreur, ni hallucination; que le médium dont la bonne foi est ici au-dessus de tout soupçon a vu réellement un fantôme entrer dans sa chambre, lui prendre les mains, sortir, avec un bruit de pas particulier, et qui éveille un souvenir précis dans l'esprit de M. Maxwell; que le phénomène a un caractère objectif, je vous défie d'en trouver l'explication dans la théorie des centres idéogènes, du champ de forces, de l'énergie libérée, etc.

Nous sommes en présence d'une catégorie de phénomènes qui ont été si souvent constatés qu'il n'est plus permis de les nier. Tout se passe comme si un être réel, intelligent, caché sous les apparences d'un fantôme apparaissait, et essayait d'entrer en communication avec nous, par la vue, par le

tact, par l'ouïe. Est-ce une apparence, est-ce une réalité ? Selon nous, et selon la vraie philosophie, c'est une réalité. Les considérations pseudo-scientifiques des matérialistes n'expliquent rien ; il est bien plus difficile de les admettre que de s'incliner devant l'enseignement lumineux de la théologie.

Élie MÉRIC.



## LES ANGES ET LES BÉATITUDES

(Suite.)

---

### IV. — La triple hiérarchie des Cieux.

La clef de ce mystère est la gradation de l'intelligence angélique.

Dieu a créé les cieux et l'univers pour les anges, pour les hommes et tout pour sa gloire.

Il a créé les anges et les hommes hors de son essence; mais non hors de lui, afin que par un retour très glorieux pour Lui, et très heureux pour ces créatures, les anges et les hommes, après avoir évolué dans la vie de la grâce divine, en arrivent à être unis à Dieu jusqu'à se trouver divinisés dans la vie de la gloire divine, sans toutefois rien perdre de leur personne et de leur être.

Il a créé l'homme en vue de combler les vides laissés vacants au sein des célestes hiérarchies par la défection et l'expulsion des anges damnés, ainsi que cela ressort des divines Écritures et des écrits unanimes des Pères. Nous dirions volontiers qu'après la chute des anges rebelles, Dieu a essayé dans l'homme d'une créature nouvelle; et que celle-ci s'étant également soustraite à son amour par une faute qui ne fut point irréparable, comme celle des anges, il a envoyé son Fils unique relever le coupable et l'amener à répondre à sa destinée. De là l'univers corporel, berceau de l'homme et confié aux anges, de là l'Incarnation et la Rédemption. — Ce ne sont pas des hommes que Jésus-Christ est venu sauver: c'est l'homme; et Il l'a sauvé! Et quoique fassent les démons de Lucifer, l'homme, conquête du Christ, est chrétien; l'homme de jour en jour rend au ciel son contingent

d'élus qui déjà innombrables louent Dieu dans la plénitude illimitée des chœurs angéliques, en attendant le jour de la résurrection où l'homme, un instant détruit en compensation du mal, sera reconstitué dans la réalisation du plan divin.

L'homme est libre, et Dieu ne se presse point, parce qu'Il est éternel.

Ici nous apparaît donc sous un aspect particulier la parenté divine qui rend frères, l'homme et l'ange. L'un et l'autre partagent une destinée identique et y coopèrent à l'aide des mêmes moyens.

Et l'on conçoit que l'ange assiste l'homme sur la terre dès lors que l'homme va compléter l'ange au ciel, en corps et en âme.

\*  
\* \*

L'homme se sanctifie sur la terre par les mystères d'une hiérarchie unique. Il consommera sa sanctification aux cieux entraîné par les anges dans les mystères d'une triple hiérarchie.

\*  
\* \*

Et ceci est aussi un mystère : Pourquoi faut-il-qu'il y ait au ciel trois hiérarchies distinctes énumérées et décrites par l'auteur « de la céleste hiérarchie » lui qui met son titre au singulier « *de cœlesti hierarchia* », et qui prouve dans le même ouvrage qu'une seule hiérarchie suffit à l'Église terrestre pour les hommes voyageurs ici-bas ?

Tâchons de rendre aussi compréhensible et aussi brève que possible l'explication extrêmement érudite que donne de ce mystère saint Thomas d'Aquin.

Il s'agit de nous rendre compte de l'existence et de la raison d'être de trois hiérarchies angéliques subdivisées chacune en trois ordres, ce qui fait en tout neuf ordres ; nous qui sommes accoutumés à voir les mêmes *mystères déifiants* que ceux du ciel, se dispenser ici-bas par trois ordres seulement, constituant l'unique hiérarchie ecclésiastique.

L'armée des anges ne forme-t-elle donc pas un ensemble homogène pareil à l'ensemble de l'armée spirituelle des hommes ?



A cette question le saint Docteur doit répondre affirmativement pour ce qui est de la nature de ces esprits purs, puisque tous n'ont qu'une même nature, la nature angélique; mais si notre question porte sur la puissance de leurs facultés intellectuelles, il ne peut répondre que par la négative, attendu que comme nous avons eu l'occasion de l'étudier, la pénétration des anges varie nécessairement en proportion de leur perfection, et que la perfection angélique n'est pas la même pour tous les anges, dont chaque individu est, nous le savons, d'une espèce différente, tandis que chez nous tous les hommes sont d'une même espèce, l'espèce humaine.

La clef de ce mystère n'est autre que l'intelligence de créatures spirituelles qui ne sont pas toutes aptes à percevoir la vérité de la même manière, ni au même degré.

Comment les hommes perçoivent-ils la vérité; comment les anges la perçoivent-ils? — Y répondre, c'est résoudre la difficulté.

Nous savons à quoi nous en tenir sur les facultés intellectuelles; nous en avons amplement traité au cours de cette étude. Nous savons de même ce qu'est la vérité : c'est, pour nous, tout ce qui existe et c'est, de la part de Dieu, tout ce qu'il révèle à l'homme et aux anges. Dieu est vérité. Tout ce qui vient de Dieu est vrai. Nous savons de quelle manière Dieu communique la vérité à ses créatures et de quelle manière les créatures se la propagent entre elles. Cela se fait par les mystères déifiants; et nous savons que le principe des mystères déifiants est l'illumination spirituelle.

Toute créature intelligente ne possède ses facultés intellectuelles que pour saisir la vérité et la faire valoir : elle l'acquiert par l'intelligence; elle la met à profit par la volonté.

\*  
\* \*

Les anges conçoivent la vérité directement par l'esprit : ce sont des esprits purs. L'homme ne la perçoit qu'indirectement par l'intermédiaire de ses organes corporels.

Ce qui nous met déjà en présence d'une distinction assez

tranchée que pour indiquer la nécessité d'une administration hiérarchique spéciale pour l'homme.

L'homme à cause de l'obstacle relatif de ses sens en égard à la vérité, chose toute spirituelle, toute divine même, ne saurait être *illuminé* à la façon des anges.

Ajoutons que la manière de *discerner* la vérité est identique pour tous les individus de l'espèce humaine : l'homme ne discerne la vérité que dans les faits qui sont produits autour de lui — à tel point que sa science et sa raison tendent à n'admettre que le côté concret des choses et à rejeter tout ce qui ne se traduit point par le fait patent. — La vérité ne se dévoile à son esprit que dans des effets naturels dont les causes lui échappent, du moins en grande partie.

\*  
\* \*

L'ange, habitant de la surnature, l'ange esprit pur extrêmement subtil, discerne la vérité soit dans les *causes immédiates* de ces effets; soit dans les *raisons d'être des causes secondes*; soit enfin dans la *divine puissance* de celui qui est l'auteur de toute raison et de toutes causes.

Et, bien que chacun de ces esprits innombrables perçoive très distinctement ces causes, ces raisons et cette puissance, puisque tous, répandus partout, ils voient Dieu face à face, on doit néanmoins admettre dans leur aptitude à discerner la vérité des proportions basées sur leurs facultés intellectuelles, facultés qui, évidemment, nous l'avons assez prouvé, ne sont point les mêmes pour tous les anges.

D'un autre côté, il n'est pas moins évident que c'est dans les mêmes proportions que ces célestes intelligences reçoivent la vérité; l'illumination hiérarchique ne pouvant s'administrer avec une intensité égale à des esprits d'aptitudes diverses.

Ce raisonnement du docteur Angélique le conduit à conclure qu'il existe dans l'Église des cieux plusieurs genres d'administration de la vérité ou d'illumination spirituelle et par conséquent plusieurs hiérarchies.

Et il détermine le nombre de ces hiérarchies en groupant

toutes les aptitudes intellectuelles ou, en d'autres termes, toutes les intelligences célestes en trois catégories d'anges.

\*  
\* \*

Arrêtons-nous ici à une remarque importante qui nous empêchera de confondre deux choses bien distinctes qui ont leur principe dans une même faculté, dans la faculté intellectuelle de l'ange.

L'aptitude qu'a l'ange de saisir la vérité lui permet de saisir, du côté de la création, la science des choses créées qui sont autant de vérités; de saisir du côté du Créateur les mystères de l'illumination spirituelle qui sont également des vérités.

Confondre ces deux portées inverses de l'aptitude angélique reviendrait à confondre deux puissances qui ont entre elles beaucoup de connexité, et qui *se mesurent l'une par l'autre*; mais dont les tendances divergent entièrement.

Par sa science l'ange s'ingère dans l'univers; par sa sainteté il se porte vers Dieu.

Et il est exact que cette sainteté se mesure par cette science; attendu que l'érudition d'un ange est d'autant plus grande que les facultés intellectuelles de cet ange sont plus développées; lesquelles sont plus développées à mesure que l'ange est plus parfait — et plus l'ange est parfait plus aussi il est saint.

C'est pourquoi saint Thomas, partant de notre monde, estime la gradation hiérarchique des anges par la science qu'ils ont des choses créées; par leur pénétration intellectuelle en présence des vérités de l'univers, — sachant bien que c'est dans la même mesure que les esprits purs participent aux mystères déifiants.

\*  
\* \*

L'illustre docteur admet donc que si tous les anges sont d'espèces différentes, il en est parmi les espèces angéliques qui peuvent bien, à l'instar des espèces terrestres, se ressembler suffisamment pour être classées suivant des ordres

distincts et il préconise les neuf ordres célestes désignés par l'Écriture sainte.

Or l'existence de ces neuf ordres, auxquels nous devons croire puisqu'ils font partie du dogme catholique, est un fait qui est à lui seul assez concluant pour prouver la réalité de trois hiérarchies.

En effet les mystères déifiants sont au nombre de trois : purgation, illumination, unification. Une hiérarchie ne peut donc comprendre que trois ordres : un ordre purgatif, un ordre illuminatif, un ordre unitif.

Par conséquent nommer neuf ordres revient à désigner trois hiérarchies.

\*  
\* \*

Le docteur angélique va plus loin. Il prouve la *nécessité* de trois hiérarchies célestes.

Basé sur les facultés intellectuelles de l'ange, il étudie l'aptitude qu'ont les anges de discerner, de connaître, de comprendre les secrets de la création, de l'univers et de la nature ; et il en déduit les proportions selon lesquelles ces esprits étagés dans la gloire peuvent saisir la divine illumination.

\*  
\* \*

La création suppose évidemment trois procédés successifs qui, bien qu'entièrement enchaînés l'un à l'autre, sont cependant de trois catégories différentes.

Impossible de concevoir la création sans l'acte créateur calqué sur la divine raison des êtres préexistant en Dieu à l'état idéal.

L'action créatrice tire du néant l'univers et la nature.

Qu'est-ce que l'univers ? — C'est l'ensemble des mondes. Ce sont les astres, ce sont les cieux visibles au sein desquels agissent les influences des causes premières.

Qu'est-ce que la nature ? — C'est la vitalité d'un monde ; c'est l'opération de causes secondes aboutissant à des effets finaux.

\*  
\* \*

Nous autres, ici-bas, nous constatons ces effets : les compositions et décompositions de substances ; les attractions, le mouvement des eaux et de l'air, les phénomènes lumineux, caloriques, magnétiques, électriques ; la végétation ; la vie des animaux ; notre propre existence. Nous savons que tout cela a des causes immédiates. De ces causes nous surprenons çà et là quelques-unes, sans toutefois en saisir complètement le mystère et, souvent, sans oser jurer que ces prétendues causes ne soient de simples effets, mal connus.

A quelle distance ne sommes-nous donc pas de concevoir tout le secret des causes supérieures qui provoquent ces causes immédiates !

Quant à la cause incréée de toutes les causes, Dieu, nous n'avons pas la moindre idée de son essence.

N'en déplaise à l'orgueil de certains hommes d'étude qui prétendent tout connaître et pouvoir un jour tout expliquer, cette gradation de notre ignorance fait pressentir la gradation de la science des anges, de ces êtres purement spirituels qui ne se meuvent point comme nous dans le séjour mortel et éphémère d'effets passagers, mais qui habitent la surnature et les régions au delà de l'univers, le monde invisible des causes.

\*  
\* \*

Au plus haut des cieux une foule incalculable d'intellectuels non seulement voient Dieu, mais pénètrent son essence adorable au point de percevoir en son divin amour le principe détaillé de tous les êtres ; en sa bonté très sainte la possibilité de toute création ; en l'activité de sa puissance la réalisation de tout ce qui existe, de tout ce qui existera dans un avenir éternel.

Ceux qui puisent ainsi la science à la source infinie des choses, sont les esprits divins de trois ordres parfaitement intimes au Créateur, favoris de la cour céleste, membres du conseil de la sainte Trinité, ayant à leur tête le Roi lui-même, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Leur titre est séraphins, trônes et chérubins. Ils sont au ciel ce qu'est ici-bas en tant qu'action belliqueuse l'état-major d'une armée lorsqu'il entoure l'empereur sur les collines : de là part le commandement qui fait agir en tous sens colonels, officiers, combattants.

\*  
\* \*

Tout le monde n'a ni le privilège, ni les capacités d'être admis aux rangs les plus élevés, et si le Tout-Puissant a su disposer partout les charmes d'une variété vraiment admirable, nous ne pouvons croire qu'il en ait privé les cieux.

Aussi y a-t-il là-haut des esprits plus multipliés que les précédents et qui sans avoir l'aptitude de pénétrer avec autant de capacité les secrets les plus intimes du Créateur, sont cependant capables de comprendre les mystérieuses lois décrétées par le Législateur de l'univers.

Nous avons nommé les dominations, les puissances, les forces ; les intelligences de trois ordres moyens saisissent, conçoivent et partagent les grandes causes premières. Situées en quelque sorte entre le Créateur et ses œuvres corporelles, ces intelligences sont destinées à faire valoir les plans généraux de la création, à régir l'univers par son côté céleste.

Leur chef principal est certainement saint Michel archange, généralissime des bataillons angéliques ; celui qui remporta dès l'origine la victoire décisive et chassa du ciel pour les précipiter au fond des enfers une multitude d'ennemis à jamais perdus.

\*  
\* \*

Terminent l'immensité des sphères spirituelles les principautés, les archanges, les anges, remplissant de leur présence les abords et la plénitude de la nature mondiale pour gouverner la terre et tous les globes sidéraux pris en particulier.

La faculté de comprendre et de vouloir chez ces esprits encore tout célestes, est loin sans doute d'égaliser celle des dignitaires qui les précèdent dans la gloire ; mais, elle surpasse tellement la nôtre qu'il nous est impossible d'en soup-

çonner la portée, et leur multitude ne le cède point au nombre des intelligences supérieures.

Ce sont ces anges qui fécondent les causes secondes afin de produire des effets et phénomènes naturels qu'étudie la science humaine.

\*  
\* \*

Voilà comment sont partagés les anges par rapport aux autres créatures et par rapport à la science qu'ils en ont.

Ils sont partagés de la même manière par rapport à Dieu et par rapport à l'illumination spirituelle qu'ils reçoivent de Lui.

Les trois ordres qui s'occupent spécialement de nous et de nos choses, forment la hiérarchie inférieure, laquelle reçoit l'illumination de troisième main.

Les trois ordres du milieu constituent la hiérarchie moyenne et obtiennent l'illumination de deuxième main.

Les trois ordres dont l'activité consiste à s'occuper spécialement de Dieu et à commander à tous les autres esprits purs composent la hiérarchie supérieure et sont illuminés directement par Dieu.

\*  
\* \*

La hiérarchie ecclésiastique participe en cela au privilège des esprits les plus sublimes : *Elle est illuminée directement par Dieu*, parce que sa nature étant tout autre que celle des anges, l'illumination ne peut lui venir des hiérarchies célestes avec lesquelles d'ailleurs elle n'a aucun rapport hiérarchique <sup>1</sup>. Inutile d'ajouter que l'illumination de la hiérarchie inférieure des anges est incomparablement plus lumineuse que l'illumi-

1. Ceci ne s'accorde pas avec l'enseignement de saint Denys, à qui est faussement attribué l'ouvrage déjà cité, où il est dit (ch. ix) que la hiérarchie inférieure des anges régit par illumination les « hiérarchies humaines ». — D'abord nous avons prouvé qu'il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule hiérarchie humaine : la hiérarchie ecclésiastique. — Prétendre que les anges n'ont point de part officielle dans l'œuvre de notre sanctification et de notre illumination spirituelle serait nier leur principal ministère auprès de nous. Mais pour les raisons exposées ici, nous croyons pouvoir soutenir que voyageurs dans la voie de la grâce, nous ne recevons pas des anges, du moins directement, d'illumination dans le sens des mystères défilants, et que l'Eglise n'a avec l'Eglise du ciel aucun rapport hiérarchique proprement dit.

nation de la hiérarchie ecclésiastique; le moindre des anges ayant l'intelligence incomparablement mieux développée que le plus intelligent des hommes; et encore parce que pendant que l'homme reçoit l'illumination spirituelle sous des formes corporelles qui lui en cachent la splendeur, l'ange la reçoit en pleine clarté de l'esprit pur.

Alfred VAN MONS.

Pancsova (Hongrie).

(*A suivre.*)





## EXPÉRIENCES D'ATTRACTION A DISTANCE

SANS PAROLES NI CONTACT SUR DES SUJETS A L'ÉTAT DE VEILLE <sup>1</sup>

L'auteur de ces expériences est un lecteur assidu des *Annales des Sciences psychiques*. S'il les signe du pseudonyme *Pax*, c'est parce que la situation qu'il occupe ne lui permet pas, sans s'exposer à des désagréments, de les signer de son nom.

A vrai dire, ce compte rendu devrait plutôt porter le titre : *Attraction du fluide dit magnétique sur des sujets à l'état de veille* : 1° sans contact ou à distance et sans paroles ; 2° avec contact et sans paroles. Cependant, comme je veux faire ressortir surtout ce fait que je peux influencer mes sujets (qui peuvent être quelconques) à distance et sans les endormir, à l'aide du seul fluide magnétique dirigé par la volonté, j'ai adopté de préférence le genre de division indiqué plus haut ; et la forme de titres qui attire davantage l'attention.

Il y a à peu près un an je me trouvais seul avec M<sup>lle</sup> T..., jeune personne très nerveuse (peut-être hystérique, je n'en sais rien), âgée de vingt-sept ans. Depuis assez longtemps déjà nous avons essayé, en famille, à nos soirées d'hiver, de petites expériences très intéressantes avec contact et dont je parlerai à la fin de cet article. — Comme l'occasion s'y prêtait, l'idée me vint d'essayer une nouvelle expérience avec contact : c'était de faire écrire M<sup>lle</sup> T..., en lui appliquant les mains sur les omoplates. Cela me rappelait, d'assez loin, les

1. Cet article que nous empruntons aux *Annales des Sciences psychiques* nous paraît très important au point de vue des résultats obtenus. Si plusieurs expérimentateurs sérieux obtenaient ces mêmes résultats, on pourrait, peut-être, formuler quelques conclusions certaines qui éclaireraient ces questions.

médiums écrivains. Je réussis à lui faire former quelques lettres, même un mot assez difficile. Presque immédiatement je fus saisi par un coup *d'intuition*, et je lui dis : « Mademoiselle, placez-vous là, au milieu de la chambre, et soyez attentive; fermez les yeux et dites-moi ce que vous éprouvez. » Au bout de quelques secondes elle me dit : « Je sens que mon bras gauche se lève, comme quand vous m'appuyez sur les omoplates. » J'étais en effet placé à un mètre environ derrière elle, et, concentrant ma volonté sur l'idée de lui faire lever son bras gauche, ja faisais en même temps le geste de lui lever le bras avec la main droite à peu près comme si sa main eût été attachée à un fil invisible que j'eusse tiré en levant ma main lentement.

Il ne m'en fallut pas davantage : ma joie était au comble à cette découverte. « Soyez encore attentive », lui dis-je (elle est toujours éveillée, je ne l'ai jamais hypnotisée), et me plaçant en face d'elle à un peu plus d'un mètre, je concentre ma volonté sur l'idée de lui faire joindre les mains comme dans un geste de prière. Aussitôt, je décris le mouvement que je voulais lui faire exécuter, et ses mains, après un frémissement (très visible) dans les bras, se rejoignirent. Alors je lui dis : « Ouvrez les yeux. » Elle fut fort étonnée de me voir dans une attitude semblable à la sienne. C'était parfait ! De nouveau je lui recommande de fermer les yeux et je lui dis : « Soyez bien attentive; si vous sentez le *fluide* vous pousser : reculez; vous attirer : avancez; mais, ne marchez qu'autant que vous vous sentirez sous l'influence, sans jamais vous inquiéter de quoi il s'agit (c'est la condition nécessaire pour le succès, avec n'importe quelle personne intelligente). » Après cette préparation de mon sujet, je me mets dans un coin obscur de la chambre, à trois ou quatre mètres plus loin. Je concentre ma pensée sur le désir qu'elle vienne à moi, tout en faisant absolument comme le Dr d'Ardenne pour sa malade hypnotisée, c'est-à-dire en faisant, avec les mains jointes à la hauteur de sa tête et dans le geste de l'imposition, des mouvements d'attraction vers moi; puis en écartant les mains de chaque côté à la hauteur des épaules en faisant le mouvement des doigts pour attirer, comme on ferait sur l'eau pour attirer

à soi un objet qui ballotte à distance. Elle commence alors par être penchée fortement en avant, puis s'avance par à-coups et finit, au bout d'une minute tout au plus, par être dans l'endroit où je l'attirais. Alors, par voie de déduction logique, je la faisais aller d'un point à un autre de la chambre, elle fermant les yeux et moi la faisant avancer à l'aide d'un mouvement de la main droite, sans la toucher et placé à plusieurs mètres en avant ou en arrière. Je la faisais ainsi s'incliner en avant, en arrière, venir à moi, reculer; je la faisais tomber à genoux en lui plaçant les mains de la manière décrite ci-dessus à dix centimètres au-dessus de sa tête; alors elle sentait comme un poids formidable qui pesait sur elle et la forçait de plier les genoux. Je l'envoyais, par la pensée, chercher des objets qu'elle ne voyait pas, en me servant toujours de mes gestes dont elle ne pouvait se rendre compte non plus, ayant les yeux fermés.

Fait pour moi extraordinaire, j'arrivais à la faire manœuvrer sans la voir, à travers un mur, l'imagination seule me guidait; et, chose à noter, chaque fois que, par l'imagination, je la perdais de vue, mon influence cessait et elle me criait : « Je ne sens plus rien. » — La règle est, on ne l'a pas oublié, qu'elle ne doit se mouvoir que si elle se sent poussée par un fluide qui va de moi à elle et que l'habitude lui fait de mieux en mieux distinguer. Je voulais dans la présente expérience la faire venir à moi dans l'autre salle où je me tenais caché. Elle vint en effet. Elle a mis, il me faut l'avouer, au moins trois ou quatre minutes pour exécuter son trajet; mais enfin elle est venue tout droit (ne sachant pas où j'étais), poussée seulement par l'action que j'exerçais. Un mur épais se trouvait entre nous deux; de plus, elle avait deux portes à passer (elles étaient ouvertes) et elle avait les yeux fermés. Je puis certifier qu'elle a toujours gardé scrupuleusement ses yeux fermés; du reste, ces sortes d'expériences lui plaisent autant qu'à moi. Elle n'a certainement pas triché. Je le répète, je ne lui avais pas même fait entrevoir ce que je voulais. Ces expériences je les ai renouvelées par-devant témoins et si vous avez besoin de témoignages, je puis vous en fournir.

Voici pour mes attractions sans paroles ni contact. Mon

sujet M<sup>lle</sup> T... est éveillé ou à l'état de veille ; je ne l'ai jamais endormi, il est très nerveux, très intelligent, très attentif à reconnaître le fluide, car je dirais comme le Dr d'Ardenne (j'avais l'idée de vous envoyer le présent article quand le sien a paru) : Je me suis convaincu par moi-même que *quelque chose sort des mains et des yeux* et va affecter le sujet. La preuve, la voici : d'abord, le sujet peut être *quelconque*, *homme ou femme*, que l'on prend *hic et nunc* (cependant les jeunes personnes du sexe et les plus nerveuses sont *préférables* et celles-là absolument sûres). Ensuite, il faut que le sujet soit *intelligent* (c'est mieux), bien *éveillé et attentif* à sentir le fluide que je lui envoie et qui doit le faire agir sans savoir de quoi il s'agit. Dès que le sujet veut réfléchir, il s'auto-suggestionne et se trompe. Le sujet est une machine *flasque*, à l'état *passif* (neutre, pour ainsi dire) entre mes mains et (l'expression n'est pas trop forte) je rentre dans ses membres par mon fluide et il n'est plus alors que le prolongement de mon être. Pour bien réussir il faut avoir grande confiance en soi, et préparer son sujet d'après les quelques indications que je viens de donner. On ne fera jamais manœuvrer un sujet contre son gré, par exemple.

Après avoir instruit mon sujet déjà cité, sur la façon de s'y prendre pour me faire agir (d'après ce que je venais de faire), je me suis mis moi-même dans l'état requis et j'ai fort bien senti quelque chose qui m'envahissait et qui me faisait mouvoir : *Ça n'est pas une pensée, ça n'est pas une image ; c'est une force fluïdique*, c'est quelque chose qui vient de l'opérateur qui est conduit par sa volonté, laquelle chose est *sensible*, et qui fait agir tout sujet qui veut s'y prêter. Que les lecteurs des *Annales* fassent les expériences comme moi et ils seront eux-mêmes étonnés.

Le sujet le plus en rapport de tempérament avec l'opérateur est le plus facile, — il y en a qu'on ne pourra (je dirai presque) jamais faire manœuvrer ou influencer. Ce qu'il faut bien connaître, pour être sûr de réussir d'une façon très concluante, c'est l'*art de la concentration* de la volonté, — de plus, l'*art d'émettre le fluide de façon à en rendre le courant sensible*.

Voici une expérience d'attraction à distance qui m'a un peu impressionné. C'était il y a à peu près trois mois : une jeune personne, M<sup>lle</sup> R... (permettez-moi de ne pas la nommer), vient me voir. On parle de ces différents phénomènes, Elle se lève et me dit : « Je veux bien me constituer votre sujet, pour voir. » J'accepte. Elle est nerveuse, intelligente et pas hystérique certainement. Après l'avoir préparée, je la faisais avancer, reculer même rien qu'avec *le regard*; alors je lui fis fermer les yeux et j'eus l'idée de la faire asseoir. Je préparais à son insu une chaise au milieu du salon sur le tapis. Je lui imposais les mains; et par un grand geste allant d'elle-même à la chaise, je spécifiais dans la concentration de ma volonté l'idée de la faire venir s'asseoir; elle avait près de trois mètres à faire, et les yeux fermés. Après ce geste impératif, je me mis les mains derrière le dos et, des yeux seuls, je faisais les indications du chemin à prendre. Elle vint à soubresauts, comme en glissant, puis aussitôt, debout près de moi, ayant la chaise bien derrière elle, elle tomba comme une masse sur la chaise, ainsi que le ferait une personne qui se trouve mal. Je fus *très surpris*, pour ne pas dire *plus*. Elle m'expliqua qu'elle avait senti comme un poids sur elle et comme quelque chose qui, la saisissant par la taille, la forçait de s'asseoir. Elle m'a juré qu'elle n'avait aucune idée préconçue sur ce que je voulais lui faire faire, et qu'elle a eu l'impression qu'elle était jetée par terre : « Heureusement, dit-elle, que la chaise s'est trouvée là. »

Je puis aussi affirmer qu'il n'est pas besoin de geste de mains, que les yeux suffisent. J'ai fait lever les bras, avancer les jambes, avancer et reculer le sujet, rien qu'au moyen du *regard*, en concentrant ma volonté comme le Dr d'Ardenne; mais moi, je n'endors pas mes sujets, je me contente de les *préparer*, tout simplement.

Maintenant, pour donner plus de poids et d'authenticité à mon récit, je puis vous dire que j'ai fait ces expériences, et en partie toutes celles que je vais encore relater, en la présence (et pour le convaincre) du sympathique et très intelligent Dr Robin, de Saint-Hilaire-de-Villefranche, ex-interne et élève du célèbre Dr Pitres, de Bordeaux. Et ce n'est que parce que

ces petits amusements scientifiques le surprenaient, que j'ai cru qu'ils valaient la peine d'en parler.

**Expériences (antérieures) sur l'action du fluide dit magnétique avec contact mais sans paroles sur des sujets à l'état de veille.**

Comme c'est par une suite de déductions logiques que j'en suis arrivé à une expérience d'attraction ou d'action à distance, il est juste que j'indique quelle voie m'y a conduit. Les ouvrages qui touchent de près ou de loin à cette matière sont encore assez rares, et ce n'est que depuis deux ans au plus que j'en ai en ma possession. Il me faut l'avouer aussi en passant, je suis très heureux de me trouver en compagnie et en bonne compagnie, bien qu'il me répugne assez de lire les écrits d'hommes certainement intelligents, qui nient le surnaturel. C'est toujours la même chose, on oublie que la vérité est entre les deux extrêmes. Pendant un temps on mettait le bon Dieu et le diable partout et maintenant, c'est trop tout le contraire.

C'était pendant l'hiver, en 1901 ; un de mes amis, très intelligent, vint me voir un jour et me proposa de m'emmener passer la soirée chez lui. Il avait un sujet très intéressant à me montrer, me disait-il : en lui appliquant les mains sur les omoplates, il lui faisait mouvoir les bras, lui faisait prendre (les yeux fermés ou ouverts) des objets désignés à l'avance par les spectateurs, dans n'importe quel endroit de la maison, en le faisant avancer devant lui et lui tenant toujours les mains appuyées sur les omoplates. Ami du merveilleux et sans parti pris, je le suivis et, après dîner, il me conduisit chez ses amis où se trouvait ce sujet : un jeune homme de dix-neuf ans, fort mais nerveux.

On était prévenu sans doute dans la famille, car personne ne se trouva surpris lorsque mon ami proposa de faire sa petite expérience devant moi. Voici comme il procédait : on envoyait le sujet dans la chambre voisine, on fermait la porte sur lui pour qu'il n'entende pas ce qu'on dirait ; alors ceux qui étaient

présents et qui désiraient voir et se rendre compte, désignaient un objet à prendre entre un certain nombre, sur une table, et d'accès facile. On faisait entrer le sujet et mon ami lui faisait fermer les yeux à peine entré dans la salle ; puis, lui appuyait les mains sur les omoplates et l'expérience commençait. Alors on voyait s'avancer doucement le sujet vers la table, toujours suivi par mon ami en contact avec lui, puis un de ses bras se levait et sans hésitation aucune sa main s'avancait vers l'objet, le saisissait et le présentait à celui qui préalablement avait été désigné pour le recevoir. On recommença à plusieurs reprises et tout réussit très bien. Le sujet ne sait pas où il va (il a les yeux fermés), on lui fait tourner le robinet d'une fontaine, se laver les mains en règle, etc. On le fait monter sur une chaise et décrocher un objet suspendu, puis le porter à un endroit désigné : c'était étonnant et satisfaisant. Doué d'un esprit observateur, assimilateur et très déductif, ceci m'impressionna fort. Je dus me soumettre aussi à l'expérience, mais je ne suis pas un bon sujet parce que je veux toujours me rendre compte, et il ne le faut pas, comme je l'ai découvert depuis.

On se retira, et arrivé chez moi, à quelques jours de là, je me mis à essayer l'expérience (*fabricando fit faber*) et avec plusieurs personnes très nerveuses de mes amis je réussis aussi, bien plus vite, même plus parfaitement que mon ami ; nous passions ainsi des soirées très intéressantes. D'abord c'était aussi à prendre des objets sur des meubles et à les porter juste à une autre place, l'opérateur suivant toujours le sujet et lui appuyant légèrement les mains sur les omoplates ; puis on essaya des choses plus difficiles. Une des aimables personnes qui étaient venues passer la soirée chez moi étant très apte à être impressionnée, on la choisit comme sujet. On la fit sortir de la salle, puis, sans qu'elle puisse ni voir ni entendre, on décida de lui faire prendre sous des livres et d'autres boîtes, une boîte de dragées. Il y en avait d'une sorte qu'elle n'aimait pas, on conclut qu'elle devait prendre la boîte de la main droite, la placer fermée dans la gauche, l'ouvrir de la droite, poser la couverture à telle place, — tout ceci les yeux fermés, — puis que, les yeux ouverts, elle pren-

drait la dragée désignée (une de celles qu'elle n'aimait pas), puis, qu'elle la porterait les yeux fermés à la bouche d'une des personnes présentes et choisie aussi à l'avance. On fit entrer le sujet et je lui recommandai de fermer les yeux, et, sans hésitation aucune, elle exécuta chacun des mouvements attendus par l'assistance émerveillée. Détail typique : arrivée à la dragée, — la boîte était pleine, — je lui fis ouvrir les yeux. Sa main hésite, elle avance, elle recule et finalement elle se récrie : « Puisque je ne l'aime pas, celle-là ! — Si vous ne l'aimez pas, à votre guise, prenez-la quand même, si c'est celle-là que vous devez prendre, et fermez les yeux. » Elle prend alors la dragée, et la porte, les yeux fermés, directement dans la bouche de la personne désignée pour la recevoir.

J'ai fait avec la jeune personne dont j'ai parlé plus haut, M<sup>lle</sup> T..., plus nerveuse encore, je crois, plusieurs autres expériences, très *curieuses* à mon avis. Un soir chez elle, devant mon ami G... émerveillé, j'ai joué aux échecs avec son père, en faisant fermer les yeux au sujet et en lui appuyant les mains sur les omoplates, me servant de ses mains comme des miennes et *j'ai gagné la partie*. Elle connaissait à peine la marche des pions, de plus elle fermait les yeux. Elle manœuvrait les pièces comme si elle en eût connu la marche et si elle eût eu les yeux ouverts. Mon *ami la surveillait*, cela va de soi. Ensuite devant mon ami qui, lui, n'avait pas essayé ce tour de force, je pris la *canne* du père de cette jeune personne, je la lui *appuyai* sur la main gauche *ouverte* et je lui fis, par ce moyen, exécuter les *yeux fermés* un mouvement en arrière pour aller chercher avec sa main droite un objet placé derrière elle et désigné d'avance à son insu. — Je la conduisis au piano les yeux fermés et je lui fis jouer, en lui appuyant légèrement les mains sur les omoplates, me servant de ses mains à elle comme si elles eussent été miennes, je lui fis jouer des notes convenues et désignées par mon ami à mesure que je devais les faire jouer ou, pour être mieux compris, les jouer avec les mains de M<sup>lle</sup> T... : une seule ne fut pas bien appliquée, c'était très curieux. — Je vous ai déjà dit que j'écrivais, mais très difficilement, de cette façon. Je



lui ai fait, par le même procédé, tourner le bouton d'une lampe pour *baisser* la mèche, allumer une bougie sans la voir, et l'éteindre en *soufflant* dessus (*sic*) en présentant la flamme à la hauteur de sa bouche. Mais j'explique le fait de *souffler* par une idée qui pourrait être inspirée au sujet par le fait qu'elle avait la lumière en face de la bouche et tout près. J'ai fait monter aussi le sujet sur une chaise, je l'ai fait mettre à genoux, étendre les bras en croix, puis rejoindre les mains dans l'attitude de la prière, puis s'asseoir et délayer ses chaussures, comme pour se mettre au lit. Cette petite scène et chacune des autres étaient *convenues* à l'avance entre les aimables spectateurs, le sujet seul ignorait ce qu'on avait décidé. Mais c'est assez sur ce sujet : finalement c'est à peu près toujours la même chose, et qui réussit bien un de ces jours, peut les réussir tous. Pour cela il est *mieux* d'avoir un sujet *sensible* nerveux. Cela fatigue l'opérateur et engourdit les bras, surtout les poignets. La fatigue peut se comparer à celle des médiums et des assistants dans les séances du spiritisme dont parle M. Maxwell, par exemple. C'est bien un *fluide* qui se dégage, et la personne que l'on fait agir ainsi est bien le prolongement de la propre personne de l'opérateur.

PAX.



# L'od, les rayons N et les effluves humains

(*Journal d'études psychologiques.*)

Avant de reprendre le sujet, abordé dans notre article de février dernier, il nous paraît indispensable de dire un mot de ce fluide spécial auquel le baron de Reichenbach donna le nom d'*od*, tant il est probable, ainsi que le dit M. le colonel de Rochas, que l'*od* et les rayons N — et nous ajouterons, la photographie des effluves humains — comprennent beaucoup de radiations communes.

Qu'est-ce donc que l'*od*? D'après M. de Rochas <sup>1</sup>, « les études méthodiques, faites depuis quelques années, ont conduit à admettre l'hypothèse de l'existence d'un fluide analogue, sinon identique, au fluide nerveux, répandu dans tout le corps charnel et servant d'organe de transmission entre lui et l'âme pour les actes sensitifs et moteurs. Ce fluide occupant la même portion de l'espace que le corps charnel dont il serait par conséquent la forme, constituerait le corps fluide dont tous les grands philosophes de l'antiquité ont professé l'existence. Comme la chaleur animale, il rayonnerait hors de la surface cutanée, mais surtout par les organes des sens et les extrémités. Dans les conditions ordinaires, il ne serait point perceptible pour la majorité des hommes. Quelques-uns cependant, plus impressionnables, pourraient le ressentir; d'autres le projetteraient avec une intensité telle qu'il affecterait alors, sous des formes diverses, les sens du vulgaire.

« Une des propriétés essentielles et caractéristiques de cet

1. Voir : *Les frontières de la Science* (1<sup>re</sup> série), par Albert de Rochas, en vente à la Librairie spirite (prix : 2 fr. 50). Les lecteurs que ces études intéressent, consulteront avec fruit cet important ouvrage, ainsi que les *Phénomènes odiques*, du même auteur, et dont la *Revue* publie actuellement la préface.

agent subtil, qui semble se nourrir et se renouveler par les sécrétions du cerveau comme le cerveau et le reste du corps se renouvellent par les aliments, est d'obéir à la volonté, aux ordres de l'âme. »

Un médecin écossais, Guillaume Maxwell, décrit le premier, dans un livre publié en 1679 : *De medicina magnetica*, les propriétés des « rayons corporels qui s'échappent des corps humains et dans lesquels l'âme opère par sa présence en leur donnant l'énergie et la puissance d'agir ».

Un siècle plus tard, un médecin autrichien, Antoine Mesmer, reprenant une partie des idées de Maxwell, les vérifie et constate l'existence d'un fluide universellement répandu qui se manifeste particulièrement dans le corps humain par des propriétés analogues à celles de l'aimant, d'où le nom qu'il lui donne de *magnétisme animal*.

A leur tour des idées de Mesmer sont développées par deux de ses élèves : le général Puységur, qui fait connaître le premier l'état de *somnambulisme* et remet en honneur l'hypothèse du corps fluide ; et le capitaine de Montravel, qui est amené par ses observations et par les révélations d'une de ses somnambules à admettre un sixième sens tenant à la fois de l'âme et du corps et à revenir, lui aussi, à l'hypothèse du corps fluide qu'il formule ainsi : « Ce sixième sens est cependant matériel, et c'est ce qui me fait regarder l'homme comme étant composé de trois parties bien distinctes : l'homme intellectuel, immatériel qui est l'âme ; l'homme intérieur, le sixième sens, l'instinct, et, si l'on pouvait parler ainsi, l'âme matérielle ; et enfin l'homme purement matériel ou le corps tel qu'on l'a connu jusqu'à ce jour, c'est-à-dire la machine agissant au moyen des cinq sens connus. »

Deleuze, aide naturaliste au Muséum, dans son *Histoire critique du magnétisme animal*, publiée en 1813, écrit ceci : « La plupart des somnambules voient un fluide lumineux et brillant environner leur magnétiseur et sortir avec plus de force de sa tête et de ses mains... Ils reconnaissent que l'homme peut à volonté accumuler ce fluide, le diriger et en imprégner diverses substances. Plusieurs le voient non seulement pendant qu'ils sont en somnambulisme, mais encore

quelques minutes après qu'on les a réveillés; il a pour eux une odeur qui leur est agréable, et il communique un goût particulier à l'eau et aux aliments. »

Vers 1840, le Dr Charpignon, à Orléans, et le Dr Despine, à Aix-les-Bains, reprenaient les expériences de Montravel et faisaient distinguer par leurs somnambules le fluide magnétique humain du fluide électrique et du fluide magnétique de l'aimant.

C'est à cette même époque que Reichenbach, docteur en philosophie, géologue et chimiste, faisait des milliers d'expériences en Autriche sur les propriétés physiologiques et physiques de ce qu'il appelait l'od. « Esprit très observateur et très sagace, dit M. de Rochas, il avait remarqué l'influence exercée sur le système nerveux de certaines personnes par un grand nombre de radiations émanant, soit de substances inertes qui présentent, comme l'aimant et les cristaux, des molécules nettement orientées, soit d'organismes vivants tels que les végétaux et les animaux. Il les étudia avec méthode, classa sous le nom générique d'*od* toutes celles qui produisaient les mêmes effets sur les sensitifs et essaya de les définir en comparant leurs actions avec celles des autres forces déjà connues. » Et voici à quelle conclusion il arriva : « Puisque l'od possède le pouvoir moteur, et par suite vient s'ajouter aux dynamides de la chaleur, de l'électricité, du magnétisme, de la lumière, il a sa place marquée au milieu de ces dynamides. Puisque l'od se rapproche davantage du principe vital et pénètre plus intérieurement dans l'être vivant, qui lui doit le dualisme, il doit occuper dans la nature, qui en est tout imprégnée, une place plus élevée que celle des autres dynamides connus, quels qu'ils soient. *Il y a de puissants motifs pour le considérer comme appelé à constituer le dernier et le plus élevé des termes de la série qui rattache le monde des Esprits à celui des Corps.* »

Dans le même ordre de recherches, Reichenbach eut pour successeurs, en Angleterre, le savant et célèbre électricien Varley, qui obtint des preuves aussi nombreuses que décisives sur l'existence des flammes odiques émanées des corps magnétisés, des cristaux et des êtres humains; en France,

MM. Durville, Dr Chazarain et Dècle, enfin le Dr Baréty, qui, sans connaître les travaux de Reichenbach pas plus que ceux des anciens magnétiseurs, fit les mêmes observations et arriva aux mêmes conclusions qu'eux sur l'existence et la réalité d'une force qu'il appela *force neurique* ou *neuricité*.

En 1892, M. de Rochas entreprit, dans un des laboratoires de l'École Polytechnique, avec un des répétiteurs de l'École, une série de recherches, qui eurent pour résultat de leur démontrer la réalité de l'effluve, perçu réellement par la voie de l'œil comme tout autre phénomène lumineux.

Enfin, nous arrivons aux expériences d'enregistrement de l'effluve humain ou force psychique par la photographie. — Citons parmi les expérimentateurs, qui tous s'occupaient ou s'occupent encore de magnétisme animal, mais qui tous vraisemblablement ignoraient les travaux importants de Reichenbach, MM. Darget, David, Majewski, Dr Luys, Dr Baraduc, Dr Gustave Le Bon et A. Bouvier, de Lyon. Leur procédé consiste dans l'immersion, pendant un temps plus ou moins long et dans l'obscurité, des doigts dans un bain photographique révélateur, quelquefois encore dans le simple contact des doigts ou d'autres parties du corps avec la surface du liquide, ou enfin dans la disposition d'une plaque photographique sensible à faible distance des organes dont on veut fixer les productions fluidiques. L'action photographique, mais sans interposition d'aucune lentille, est donc ici parfaitement établie.

Bien différent est le procédé de MM. Charpentier et Blondlot, qui font usage, pour mettre en évidence l'existence des rayons N, d'un écran enduit de platino-cyanure de baryum, et placent sur cet écran un morceau de sulfure de calcium phosphorescent ou de sel de radium et promènent ce dispositif le long du corps ou des organes à explorer. L'écran s'éclaire alors d'une lumière plus ou moins vive, et qui, nous l'avons entendu dire, n'est pas toujours nettement perçue par tous les expérimentateurs.

Parlons maintenant des photographies obtenues par M. le commandant Darget. Sa première photographie fluidique date de 1883. Ses études sur le magnétisme animal l'avaient porté

à penser que le corps humain dégageait des vibrations pouvant modifier les vibrations de la lumière et que, par conséquent, la plaque photographique en porterait l'empreinte. Il se rendit chez un photographe et obtint la réalité de sa conception. Puis, il n'y pensa plus jusqu'au jour où la rencontre du Dr Baraduc l'amena à se livrer à des expériences suivies. Ses premières radiographies de la pensée remontent au mois de mai 1896; et, depuis cette époque, il n'a cessé d'en produire un grand nombre, en appelant sur ses travaux l'attention des savants et du public. Des comptes rendus ou des appréciations favorables de ces travaux ont paru dans un grand nombre de publications : dans la plupart des revues ou journaux spirites français ou étrangers, dans la *Nature*, la *Science française*, dans l'*Éclair* du 29 juin 1897, la *Libre Parole* du 25 août même année, les *Débats* du 27 janvier 1898, la *Fronde* du 22 mars 1899; dans différents ouvrages; *Les grands horizons de la vie*, de La Beaucie; *L'âme humaine, Différences graphiques des fluides*, etc., du Dr Baraduc; *Science et foi*, par Mansuy; *Physiologie psychique*, du Dr Dupouy. En même temps, quelques-unes des plus remarquables photographies étaient publiées à l'appui des citations faites. Le *Journal* en exposait pendant trois mois dans sa salle des dépêches. Le Dr Encausse (Papus) a fait trois conférences avec projections des clichés de M. Darget. Ce dernier en a fait trois lui-même à Paris dans les mêmes conditions.

Parmi les photographies que M. Darget a données à la bibliothèque de Tours, il y en a plusieurs qui représentent des formes mentales de la pensée que le commandant a obtenues en mettant, pendant quelques minutes, une plaque au-dessus de son front en pensant fortement à la figure de l'objet qu'il voulait imprimer sur le cliché. Il a graphié également le fluide émis par les animaux et les végétaux.

Nous avons nous-même sous les yeux quelques-unes de ces photographies qui présentent des radiations des doigts ou de la pensée, radiations très sensiblement différentes suivant l'état de la pensée ou des nerfs de l'opérateur au moment de l'opération.

En voici une très curieuse qui représente bien nettement

une canne reposant sur deux sortes de coussins noirs séparés par un intervalle clair. Les deux bouts de la canne sont dans l'ombre mais se détachent aussi bien que le milieu sur le fond clair, et le bec recourbé fait saillie dans une auréole claire qui entoure l'une des formes noires ressemblant à des coussins. Le commandant a obtenu cette photographie en regardant un cliché dans le bain révélateur et en pensant fortement à sa canne qu'il venait de regarder à la lumière rouge de son cabinet noir, pendant 10 minutes. On peut objecter, il est vrai, que, dans ce cas particulier, l'œil de l'opérateur, ayant enregistré l'image de la canne, a joué le rôle d'un appareil photographique. Cette thèse est bien connue et a été, s'il nous en souvient bien, soutenue par J. Claretie dans un de ses romans les plus attachants. Il y est question d'un assassinat mystérieux, dont l'auteur n'est découvert que grâce à ce fait que les traits de son visage sont restés fixés sur la rétine de la victime. Mais quelle que soit l'explication que l'on donne, le fait n'en reste pas moins très curieux et digne d'observation.

Nous avons eu l'occasion de parler des photographies d'effluves obtenues par M. Majewski. Elles remontent à l'année 1896, et il les a poursuivies avec persévérance, tantôt seul, tantôt avec le concours de M. David, sous-directeur de la manufacture des Gobelins, ignorant bien entendu les travaux similaires de M. Darget comme ce dernier ignorait les siens. Dernièrement il faisait de nouvelles expériences et, sur notre demande, il nous adressait à ce sujet une lettre, dont nous croyons devoir citer les principaux passages :

« J'ai fait de nouvelles expériences en présence de savants et de personnes des plus distinguées et des plus honorables, au nombre desquelles je suis autorisé à citer MM. le Dr Fink, Matisse, Roux-Delille et Sandoz, ce dernier, collaborateur du célèbre abbé Kneipp. J'ai eu recours, dans ces expériences, à mon procédé habituel qui consiste à mettre une plaque sensible au gélatino-bromure d'argent dans un bain révélateur d'hydroquinone (au 10 du 1.000), et à placer la face palmaire de la main sur le côté lisse de cette plaque opposé au gélatino-bromure, de façon que la main soit légèrement mouillée par

le liquide révélateur... Ce bain a été changé à 40 degrés centigrades, et nous avons expérimenté à 39 pour un temps de 10 minutes. Le cliché quoique bien réussi était trop noir, la température étant trop élevée. A la température ambiante la pose est ordinairement de 15 minutes, ce qui donne des clichés très nets. Mais, pour parer à l'objection de l'action calorifique, j'ai préféré chauffer le bain à 39 degrés, température plus que suffisante. Nous avons fait trois poses, dont deux parfaitement réussies. Une contre-expérience — ainsi que vous me l'aviez conseillé — a été aussi faite. Nous avons mis une plaque photographique dans le révélateur à la température ambiante et placé une vessie, remplie d'eau chauffée à une température de 50 degrés, sur le côté lisse de la plaque déjà immergée dans le liquide, et nous avons obtenu avec une pose plus prolongée des effets non pas absolument identiques mais analogues à ceux de l'expérience avec la main. — Il faut donc convenir avec sincérité que de plus amples études sont nécessaires.

« Cependant, je dois dire que nous avons pu nous rendre compte déjà que, dans les expériences faites avec un homme bien portant, d'un tempérament nerveux, les fluides subissent des variations quelquefois très sensibles que l'on peut attribuer à la température physique ou morale, tandis que dans toutes les expériences faites avec une main de caoutchouc, les effets obtenus ne varient jamais. Néanmoins je pense que même au point de vue de l'action calorifique la question mérite d'être étudiée.

« Pour continuer cet ordre de recherches, je suis en train de construire ou faire construire deux appareils très délicats et très minutieux dont je vous donne un dessin. J'espère, par cette innovation, contribuer à jeter une nouvelle lumière sur la question. Je vous tiendrai au courant des résultats. »

Rappelons à ce sujet qu'à la suite des expériences faites par le Dr Luys et que celui-ci avait portées devant la Société de biologie, M. Yvon montra à cette même société des photographies reproduisant identiquement les « auréoles digitales » enregistrées par M. Luys. Seulement au lieu d'une main



vivante, M. Yvon avait appliqué sur les plaques révélatrices les doigts de la main d'un cadavre.

Ces radiations étaient-elles bien identiques? N'étaient-elles pas plutôt simplement analogues?

Avec les rayons N, l'intensité du phénomène lumineux serait directement proportionnelle à la somme d'énergie musculaire ou nerveuse dépensée, d'où il résulterait qu'on n'obtiendrait aucune radiation si l'on opérait sur un cadavre. Mais nous croyons savoir que les expériences sur les rayons N répétées à Paris par des savants n'ont pas donné des résultats tous parfaitement concluants, — du moins en ce qui concerne le corps humain. — D'autre part, si l'on s'en rapporte aux observations de Reichenbach, l'action chimique, qui se produit à l'infini dans notre organisme sous forme de digestion, respiration et décomposition, est une source d'od. La chaleur et l'électricité produisent également des effluves odiques.

Il y a quelques années, le Dr Narkiewicz Iodko, membre de l'Institut de Saint-Pétersbourg, se servant de l'électricité comme excitateur de l'organisme, photographiait les radiations produites le long des doigts du sujet et sur ceux des personnes qui se trouvaient dans le voisinage de ce dernier.

De ces expériences on peut rapprocher les intéressantes observations que M. Murani publiait au commencement de l'année. Le professeur italien a pu constater, à différentes reprises, que certaines personnes sont naturellement douées d'un pouvoir électrique capable d'influencer l'aiguille d'un galvanomètre.

On voit, pour tout ce qui précède, que la question a été envisagée et étudiée sous de multiples faces et par des procédés divers, mais qu'on ne peut pas la considérer encore comme résolue définitivement. C'est là ce qui nous a engagé à en résumer l'histoire pour permettre aux chercheurs de diriger, en évitant les tâtonnements et les pertes de temps, leurs observations sur les points délicats et encore obscurs qu'il s'agit d'éclaircir, tels que celui qui consiste à faire, dans la fixation des phénomènes de radiation, la part de ceux de

ces phénomènes qui sont dus soit à la chaleur, soit à l'électricité, au magnétisme ou enfin à l'od.

En terminant, nous remercierons bien vivement M. le commandant Darget et M. Majewski des renseignements qu'ils ont bien voulu nous fournir sur leurs expériences, et aussi M. le colonel de Rochas des précieuses indications qu'il nous a fait l'honneur de nous donner avec le plus aimable empressement

ALGOL.



## PHÉNOMÈNES D'EXTÉRIORISATION

### DE LA SENSIBILITÉ ET DE LA MOTRICITÉ

*(Revue d'études psychiques.)*

---

Au sujet des intéressants phénomènes d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, dont je vais m'occuper, je me bornerai à faire remarquer qu'ils se sont produits d'une façon soudaine et inattendue au sein de notre groupe privé pour les recherches psychiques, dans les premiers mois de 1900.

Si j'ai tardé jusqu'à ce jour à les faire connaître, c'est que je m'attendais, ainsi que tous les autres membres du groupe, à voir ces phénomènes se renouveler, ce qui nous aurait permis de les examiner encore d'une manière systématique. Seulement, nous avons été déçus. Le médium avec lequel s'étaient produits ces phénomènes, se trouvait alors au début d'une nouvelle phase d'évolution médianique. D'autres phénomènes plus importants devaient bientôt commencer à se manifester par son moyen — surtout des phénomènes d'*apports*. Or, cette nouvelle phase évolutive de ses facultés médianiques ne se produisit qu'au détriment des phénomènes d'extériorisation. Ceux-ci, après être survenus d'une manière spontanée et inattendue, cessèrent tout aussi inopinément, comme s'il s'agissait de phénomènes de transition.

J'estime donc ne pas devoir retarder davantage la publication des intéressants résultats que nous avons obtenus; je ne doute pas qu'ils constitueront une contribution de quelque valeur à l'étude des phénomènes d'extériorisation en général, d'autant plus qu'ils viennent confirmer parfaitement ce qui a été publié à ce sujet par M. le colonel de Rochas.

Par rapport à la personnalité du médium avec lequel ces phénomènes ont été obtenus, il me suffira de dire qu'il s'agit de ce même M. L..., dont j'ai dû m'occuper longuement au chapitre VIII de mon livre : *Hypothèses spirites et Théories scientifiques*. Or, voici dans quels termes je m'exprimais à son égard dans cet ouvrage : « Je me bornerai à observer qu'il s'agit d'un monsieur sur la quarantaine, riche, et qui a été l'un des fondateurs de notre « Cercle scientifique Minerve », à Gênes ; j'espère que cela suffira à prouver le sérieux des fins pour lesquelles il consacre, depuis plus de dix ans, son temps et son intelligence aux recherches psychiques, en consentant même à se soumettre aux fonctions peu enviables de sujet — et ce malgré des contrariétés de famille, dont il a eu à souffrir, par suite de préjugés religieux.

Cela dit, je passe aussitôt à la relation des passages essentiels des procès-verbaux des séances au cours desquelles les phénomènes d'extériorisation se sont passés.

Ces comptes rendus avaient été rédigés par M. le Dr Joseph Venzano.

\*  
\* \*

*Séance du 24 janvier 1900.* — (L'assistance est composée de MM. Charles Peretti, Ernest Bozzano, Dr Joseph Venzano, M<sup>me</sup> Judith Peretti, M<sup>lle</sup> S... et le médium L... — Le médium, plongé dans un état de transe profonde, après être resté assez longuement dans le cabinet médianique, en est sorti et a repris sa place dans la chaîne. La séance a lieu à la lumière rouge.)  
... Soudain, le médium se lève.

— Où vas-tu ? que cherches-tu ? lui demande M. Peretti.

— Je vais rendre son corps à L... (le médium), répond alors la personnalité médianique de *Luigi*, par la bouche du médium lui-même.

— Où est-il resté ? demande M. Peretti.

— Sur le fauteuil, dans le cabinet, répond la même personnalité.

A ces mots, l'idée nous vient, naturellement, qu'il s'agit peut-être d'un phénomène de dédoublement du corps fluide du médium. Alors, M. Bozzano se lève et passe immédia-

tement dans le cabinet, pendant que M. Peretti retient le médium.

Quelques instants après, le médium se plaint qu'on lui tire la moustache. M. Bozzano déclare avoir exécuté en l'air, précisément au coin où aurait dû se trouver la tête du médium, des mouvements, en écartant les mains avec le pouce et l'index serrés. Un instant après, voilà que le médium se tord et est pris d'un rire spasmodique, en tâchant de se protéger des mains, comme si on le chatouillait. Or, M. Bozzano déclare justement avoir exécuté en l'air, à la hauteur des aisselles, les mouvements bien connus par lesquels on provoque le chatouillement. La preuve se renouvelle à plusieurs reprises.

Comme l'état de *trance* s'était déjà trop prolongé, M. Peretti se dispose à réveiller le médium.

Quelques instants après, L... paraît éveillé et passe dans la pièce à côté. Là, nous ne tardons pourtant guère à nous apercevoir que l'état de transe persiste. Le médium a encore un air égaré; ses yeux sont endormis. Tout à coup, il dit :

— Je vais revenir dans le cabinet, parce que une partie de L... y est restée.

Une fois là, il se met à genoux, et se courbe jusqu'à appuyer la tête sur le coussin du fauteuil où, quelques instants auparavant, s'étaient produits les phénomènes d'extériorisation. Il reste assez longuement dans cette position, en poussant, de temps en temps, de gros soupirs de soulagement, ou en jetant des exclamations par lesquelles il manifestait un sentiment de bien-être. Il se comporte, en un mot, comme s'il réabsorbait réellement sa sensibilité extériorisée. Il se lève, au bout de quelque temps, mais seulement pour s'asseoir sur le fauteuil, où il tombe aussitôt dans un sommeil profond. Enfin, avec un sursaut soudain, il se réveille complètement.

\*  
\* \*

*Séance du 31 janvier 1900.* — (L'assistance se compose des mêmes personnes que dans la séance précédente. La séance a lieu en pleine lumière. Le médium a pris place dans la chaîne avec le groupe.)

... A un certain moment, la personnalité médianique de *Luigi*, en se manifestant par la bouche du médium, s'écrie :

— Comme il est donc curieux le médium ! il a voulu se rendre dans la chambre à côté.

— Que veux-tu dire par là ? demande alors M. Peretti.

— Je parle de l'esprit du médium. Il est même allé plus loin ; voilà qu'il est passé sur la terrasse ; il fait froid, il attrapera quelque mal. (Le médium, sur ces entrefaites, est saisi par des frissons de froid ; il se retrousse le collet du veston, et il se blottit sur son séant.)

— Bon, voilà qu'il revient. Il s'approche du poêle. Qu'il fait bon, ici ! Maintenant il se porte dans la véranda : il est resté là dans le coin, à gauche, immobile.

En entendant ce mot, M. Peretti se lève et se rend dans la véranda. — Il importe de remarquer qu'entre le point de la véranda indiqué par le médium, et l'endroit où se trouve le médium lui-même, s'élève l'un des murs de refend de la maison. — Soudain le médium tressaille, il crie qu'on l'agace en lui piquant la poitrine ; il déclare que c'est là une plaisanterie de mauvais aloi. Cet épisode se renouvelle à trois reprises différentes, après quoi le médium se tranquillise.

M. Peretti survient et déclare avoir frappé trois fois, avec la pointe de son crayon, des petits coups dans ce coin de la véranda qu'avait désigné le médium, justement à une hauteur correspondant à la poitrine d'un homme.

... Le médium occupe toujours sa place dans la chaîne. MM. Bozzano, Venzano et Peretti se disposent à s'assurer si un état d'anesthésie partielle ou totale du corps du médium ne correspondrait pas au phénomène d'extériorisation de la sensibilité. Le Dr Venzano, grâce à différentes expérimentations, plusieurs fois renouvelées, constate en effet l'existence de cet état. Alors, se plaçant derrière le médium, toujours plongé dans une transe profonde, il commence à pincer l'air à une distance de 30 centimètres environ du dos du sujet. Celui-ci ne bronche pas. Le docteur renouvelle alors la même épreuve à une soixantaine de centimètres de distance. Toujours aucune réaction. Il recommence enfin à un mètre environ, et voilà que cette fois le médium réagit vivement. MM. Bozzano et Peretti

renouvellent alors l'expérience pour leur propre compte, tantôt en s'approchant davantage du dos du médium, tantôt s'en éloignant; il en résulte d'une façon absolument catégorique que le médium ne réagit qu'à la distance d'un mètre à peu près.

Jamais le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité n'est ressorti d'une manière si évidente pour tous comme dans cette séance.

En attendant, comme la nuit est déjà très avancée, M. Peretti se décide enfin à exécuter des passes magnétiques pour réveiller le médium; il n'y parvient qu'après que L..., se plaçant successivement en contact avec les différents endroits de l'appartement où s'étaient passés les phénomènes, se met en condition, pour ainsi dire, de réabsorber le fluide émis.

\*  
\* \*

*Séance du 14 février 1900.* — (La séance se passe dans l'obscurité complète. Le groupe est composé des mêmes personnes. Le médium se trouve dans le cabinet; la personnalité médianique de *Luigi* se manifeste, comme d'habitude, par sa bouche. Les assistants sont tous assis sur plusieurs rangs devant le cabinet, à la distance d'un mètre et demi environ de celui-ci.)

... M. Peretti demande :

— S'il est vrai, mon bon Luigi, que tu te trouves en possession du corps du médium, où se trouve donc l'esprit de ce dernier?

— Il est étendu de toute sa longueur sur la carpeite, à vos pieds; ne le voyez-vous pas?

Ces mots avaient à peine été prononcés, qu'un cri de douleur s'éleva soudain de la bouche du médium. C'était un hurlement long, persistant, qui exprimait une souffrance aiguë et réelle.

L'on fit immédiatement la lumière et l'on accourut dans le cabinet médianique, où l'on trouva le médium toujours en train de gémir et de se lamenter; il se tenait accroupi, il s'agitait sur le fauteuil, en pressant des deux mains la région abdominale.

Que s'était-il donc passé? — Voilà : M. Bozzano aussitôt qu'il avait entendu dire que le corps fluide du médium était étendu aux pieds des assistants, avait lancé, sans souffler mot, un coup de poing presque au niveau du sol. Or, à ce qu'il paraît, en agissant ainsi, il avait frappé en plein une partie du corps fluide extériorisé du médium, correspondant à la sensibilité spéciale d'une région fort délicate de l'organisme corporel du médium lui-même.

Celui-ci, en attendant, continuait à se plaindre et à gémir, ce qui fait que l'on décida de le réveiller sans retard. L'on y parvint avec quelques difficultés, moyennant les passes magnétiques habituelles. Cela ne suffit pourtant pas à faire disparaître la sensation douloureuse ressentie par le médium pendant son état de transe ; il en souffrit même pendant toute la journée suivante.

\*  
\* \*

*Séance du 21 février.* — (Toujours le même groupe. La séance a lieu dans l'obscurité complète. Le médium se trouve dans le cabinet, en face duquel se sont rangés les assistants.)

... La personnalité médianique de *Luigi*, en s'exprimant par la bouche du médium, annonce la présence de la petite *Inès* (fille de l'un des expérimentateurs, morte à un âge très tendre). L'on demande alors à quel point exact de la pièce elle se trouve. L'on répond qu'elle se tient blottie dans le coin extérieur à gauche du cabinet. Dans ce coin, se trouve l'interrupteur de la lumière électrique, ce qui fait que M. Peretti imagine aussitôt de demander à la petite *Inès* de vouloir bien lui donner une preuve de sa présence en ce lieu, en faisant déclancher l'interrupteur. A peine a-t-il manifesté ce désir, que l'on entend le déclic de l'interrupteur et que la lumière se fait.

Le médium est toujours assis dans le cabinet, où il dort profondément. Malgré cela, quelqu'un parmi les assistants ne se trouve pas complètement satisfait. L'on fait remarquer que, quoique la distance entre le coin où s'est produit le phénomène et le fauteuil dans le cabinet soit assez considérable, l'on ne peut toutefois pas exclure d'une façon sûre la possi-



bilité que le médium, suggestionné par les paroles de M. Peretti, ait pu agir inconsciemment derrière le rideau, en allongeant un bras — geste qui, à vrai dire, aurait difficilement échappé aux regards de tous les assistants.

La personnalité médianique présente ne tarde point à s'apercevoir de nos doutes, et elle dit :

— Voulez-vous la contre-épreuve? Bon! la petite Inès vous fera voir qu'elle sait faire déclancher l'interrupteur, même en pleine lumière.

A ces mots, comme il est naturel, tous les regards se tournent immédiatement, avec la plus grande attention, vers le coin du cabinet médianique. L'on entend d'abord un léger craquement de la clef de l'interrupteur, ensuite celui-ci déclanche et la pièce retombe dans l'obscurité. Au cours de ce phénomène si remarquable, M. Peretti s'était rendu à côté du médium pour s'assurer — comme il le fit en effet — qu'il demeurerait dans la plus parfaite immobilité.

\*  
\*  
\*

Tels ont été les intéressants phénomènes d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité qui se sont produits spontanément, dans une période de temps assez courte, au sein du groupe auquel j'appartiens.

A mon avis, ces phénomènes sont assez clairs et précis pour qu'il ne soit pas nécessaire de les appuyer par des commentaires. Partant, je me bornerai à les faire suivre de quelques brèves observations complémentaires.

Ainsi, par exemple, il me paraît que les résultats expérimentaux obtenus au cours de la séance du 31 janvier, et précisément lorsque l'on pinçait l'air, derrière le médium, soient de telle nature à exclure absolument l'hypothèse de la suggestion mentale pour expliquer ces manifestations. En effet, s'il s'était agi de suggestion mentale, les choses auraient dû se passer de même lorsque nous pincions l'air à la distance de 30 ou 60 centimètres du dos du médium, et quand nous faisons le même acte à la distance d'un mètre. En effet, dans notre idée, nous n'avions pas moins l'intention d'obtenir

une réaction chez le médium dans un cas que dans les autres; nous supposons même devoir constater de préférence le phénomène à la distance de 30 ou de 60 centimètres, qu'à celle d'un mètre, étant donné que cette dernière distance peut déjà passer comme assez exceptionnelle.

Quant à l'épisode si intéressant, survenu dans la séance du 14 février, et que j'ai moi-même involontairement provoqué, je remarquerai seulement que, quoique ce soir là, personne n'ait déploré aussi vivement que moi les conséquences de mon acte, aujourd'hui cependant, dans l'intérêt du progrès des études psychiques, je me déclare content de ce que j'ai fait. Mon acte, en effet, a donné origine à un épisode des plus intéressants — j'allais dire des plus impressionnants — qui puissent servir à la démonstration expérimentale de la réalité de l'existence des phénomènes d'extériorisation de la sensibilité.

Le fait est surtout remarquable, à cause de sa spontanéité subite — spontanéité qui prend, au moins pour les personnes qui en ont été les témoins, une force probatoire littéralement décisive.

Relativement à la séance du 21 février, séance dans laquelle se passa le seul phénomène d'extériorisation de la motricité que j'ai rapporté, je me bornerai à dire que si (malgré ce qui avait été affirmé au sujet de la présence de l'esprit de la petite Inès, là où le phénomène avait eu lieu) je me décidai à classer ce phénomène parmi ceux qui sont dus à l'extériorisation de la motricité, c'est que le phénomène en question ne pouvait pas constituer une preuve d'identité spirite, que, d'ailleurs, l'on n'était non plus parvenu à obtenir au moyen d'autres preuves dignes de ce nom.

Si je dis ceci, c'est par égard aux justes règles théoriques auxquelles il faut se tenir dans les recherches expérimentales; à part cela, les phénomènes d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité ne sont, dans leur ensemble, qu'une étude très importante sur le chemin qui mène directement vers la reconnaissance expérimentale de l'existence dans l'homme d'un *double fluidique*, ou *corps astral*, qui occupe tout l'organisme corporel et lui donne vie, mais dont il montre pouvoir

s'émanciper en certaines conditions spéciales, pour agir et sentir à distance avec une indépendance plus ou moins prononcée <sup>1</sup>.

Or, de cela à reconnaître la réalité de l'existence, dans l'homme, d'un esprit survivant à la mort du corps, il n'y a qu'un pas; d'autant plus, si cette hypothèse peut être corroborée par d'autres ordres de phénomènes se rattachant avec l'ordre de phénomènes dont nous nous sommes occupés, sans y rentrer. Ces phénomènes existent, ainsi que l'on sait. L'animisme et le spiritisme se complètent mutuellement <sup>2</sup>.

Ernest Bozzano.

Gênes, avril 1904.

1. Ce n'est pas le corps astral, c'est l'âme qui seule donne la vie à l'organisme.

E. M.

2. La théorie de l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité est loin d'être démontrée; elle se confond, d'ailleurs, avec d'autres phénomènes : telle l'apparition de la petite lnès que cette théorie ne peut pas expliquer..

E. M.



## DES EFFETS DE LA FOUDRE

*(Céraunographie.)*

Sous ce terme, nous comprenons toutes les traces laissées par la foudre quand elles ont un sens ou qu'elles paraissent offrir l'image d'objets extérieurs. De toutes les circonstances qui accompagnent les fulgurations, ce sont certainement celles qui parlent le plus à l'imagination et prêtent le plus à l'imposture ou aux exagérations. Dans nos *Éclairs et Tonnerres*, nous leur avons réservé un chapitre étendu, quoique à cette époque on ne connût point encore les phénomènes qui permettent de les expliquer en partie et qu'ils auraient pu servir à prévoir si on les avait étudiés avec plus de soin. Mais les savants officiels les dédaignent, et ils savent même mauvais gré aux vrais amis de la physique qui persistent à les analyser.

Le premier cas de céraunographie, sur lequel nous attirerons l'attention des lecteurs du *Cosmos*, remonte à l'année 1689. Il a été observé dans une église de Lagny par le P. Lamy, célèbre Bénédictin, qui soutint des polémiques ardentes avec le P. Marsenne, de l'Oratoire, Nicole et Arnaud. Ayant appris qu'après un coup de foudre qui avait frappé le clocher, le canon de la messe avait été enlevé du carton sur lequel il était imprimé et avait été transporté sur la nappe de l'autel, le P. Lamy se rendit à Lagny et examina soigneusement les objets matériels ayant figuré dans l'explosion. Il publia le résultat de ses recherches comme supplément à un volume de physique dont il était l'auteur, et dans lequel on voit déjà des preuves signalées de sa sagacité.

Il constata que le carton sur lequel le canon avait été

imprimé se trouvait à sa place habituelle lorsque la foudre est survenue. C'était l'explosion qui l'avait précipité à plat sur la nappe où les caractères avaient passé. Mais le P. Lamy fit une remarque excessivement précieuse. Tous les caractères ne furent point transportés ; ceux qui avaient été imprimés avec de l'encre ordinaire étaient restés adhérents au carton ; il n'y avait que ceux formés avec du vermillon qui avaient changé de dessous. Le P. Lamy ne pouvait trouver la raison de la différence parce qu'il était antérieur d'un siècle et demi à Karsten, qui découvrit le procédé pour dessiner un portrait de Franklin avec une feuille d'or placée sous une médaille de l'inventeur du paratonnerre et intercalée au-dessus d'un ruban de soie sur le trajet d'une décharge électrique. Les lettres rouges avaient été véhiculées par la décharge uniquement parce qu'elles étaient conductrices et que les autres ne l'étaient pas.

Il ne faut pas reprocher au P. Lamy de ne pas avoir découvert la raison de ce fait étrange ; il faut le reprocher aux physiciens officiels qui ont persisté à considérer le récit du coup de foudre de Lagny comme apocryphe, même après que, dès notre première édition des *Éclairs et Tonnerres*, nous en ayons fourni l'explication.

Mais ne serait-il point étrange que l'on nous en ait su mauvais gré, et que notre chapitre sur la céraunographie ait été un des motifs argués par nos libraires pour ne pas faire une cinquième édition d'un livre qui avait eu un incontestable succès ? Ainsi que nous avons eu plus d'une fois l'occasion de le dire, des physiciens allemands ont tiré des transports de matière produits par l'électricité des conséquences d'une absurdité manifeste. La conception des électrons à laquelle les disciples d'Auguste Comte et de Clerck Maxwell attachent une importance si extravagante n'est qu'une matérialisation grossière de ce pouvoir merveilleux. Mais cette puissance de transport des molécules existe, et c'est peut-être dans les fulgurations qu'on la trouve mise en évidence de la façon la plus instructive et la plus démonstrative. L'étude de ces étranges épreuves de céraunographie, découvertes sur les cadavres sidérés, ou sur le corps des individus simplement

blessés s'explique à merveille avec la théorie actuellement professée pour expliquer les rayons Röntgen. Lorsque a paru notre dernière édition, nous étions dans la même position que le P. Lamy, nous ne pouvions alléguer que des raisons vagues.

Les exemples de reproduction d'objets métalliques éloignés et identiques malgré leur éloignement au modèle sont très nombreux; nous allons en énumérer quelques-uns à titre de curiosité. Nous commencerons par trois phénomènes dont Arago n'a pas cru prudent de tirer parti dans sa *Notice sur le tonnerre*, quoiqu'ils les ait considérés comme assez authentiques pour les admettre dans les *Comptes rendus* dont, en qualité de secrétaire perpétuel, il contrôlait la publication.

Au mois de septembre 1825, la foudre tomba sur un brigantin ancré dans une baie de l'embouchure de l'Adriatique : on découvrit sur les reins d'un matelot foudroyé un fer à cheval parfaitement identique à celui qui était cloué au grand mât suivant la coutume des marins grecs, croyant ainsi porter bonheur à leur bâtiment.

Des rayons X étaient partis de tous les points du fer emportant des particules matérielles qui s'étaient arrêtées sur la peau du cadavre. Deux autres faits analogues qui se sont passés tous deux à Zante, le premier en 1838 et le second en 1846, sont également signalés. Dans le premier, la victime portait au-dessous de la mamelle gauche les deux 4, qui formaient un nombre accroché dans les agrès. Le dernier est plus compliqué, mais le chemin que les molécules avaient à faire était beaucoup moins long; cette fois le matelot portait autour de son corps une ceinture dans laquelle se trouvaient 7 livres sterling, 2 demi-livres, 2 pistoles d'Espagne et 1 sequin de Venise entortillés en deux tas dans deux bouts de papier. On trouva sur la peau du matelot des cercles qui se touchaient et dont le diamètre répondait exactement à celui d'une livre, d'une pistole, d'un sequin et d'une demi-livre. A ces trois exemples, nous en ajouterons un autre; une dame foudroyée portait sur le corps l'empreinte d'une fleur rouge imprimée sur son jupon avec

une encre de même composition sans doute que les caractères transportés sur la nappe de l'autel de Lagny, c'est-à-dire à base métallique.

Ce qui intriguait surtout les physiciens, c'était de voir ces émanations métalliques et ces effluves traverser des substances opaques comme les vêtements. Les allures connues des rayons X ont mis fin à ces ébahissements et justifié d'une façon complète les physiciens assez clairvoyants pour ne pas reléguer ces récits avec ceux du Petit Poucet et de la Belle au Bois Dormant. Bien entendu, il ne faut point aller d'une extrémité à l'autre, et faire de la foudre un véritable escamoteur sachant exécuter les métamorphoses les plus stupéfiantes et susceptible, par exemple, de changer le sexe des individus fulgurés.

Mais il ne faut point oublier que la foudre possède la faculté prodigieuse de vaporiser instantanément les liquides et même de les décomposer en leurs éléments premiers. Supposons qu'un millimètre cube d'eau soit ainsi décomposé subitement en ses éléments premiers. Si l'on admet que la température des gaz ainsi produits soit de 300 à 400 degrés, ce qui certainement est au-dessous de la vérité, on arrive à reconnaître à l'aide des principes élémentaires de la physique que les fluides élastiques occupent un volume 2.000 fois plus grand que celui qu'avait la goutte de liquide ainsi transformée. Ce changement s'accomplit en une fraction de temps dont la petitesse dépasse tout ce que nous pouvons imaginer de plus minime.

L'eau même en vapeur est donc *la poudre à canon de la nature*, comme nous n'avons point été le premier à l'écrire. Rien ne limite la puissance des effets dynamiques des gigantesques explosions que peuvent produire des coups de foudre dans certains orages exceptionnels.

Il ne faut donc pas s'étonner si, par le passage d'un carreau vigoureux, les arbres les plus magnifiques peuvent être réduits en poussière et disparaître anéantis. L'on ne sera plus surpris d'apprendre que des troupeaux de moutons aient péri anéantis d'un seul coup.

Mais quant à dire que ces effets surprenants sont le pro-

duit du hasard, d'un aveugle caprice, d'une suspension des lois de la nature, c'est une révoltante absurdité.

On se tromperait également de la façon la plus grossière, si l'on croyait que, plus que le vent, la pluie ou le soleil, la foudre soit ennemie du genre humain.

L'illustre Franklin nous a rendu un service analogue à celui dû au premier qui a eu l'idée de construire une chaumière pour nous mettre à l'abri des intempéries des saisons. Mais son paratonnerre, même perfectionné par l'adjonction d'un contrôleur, n'est point le dernier mot de la science céraunique, il n'en est que le premier vagissement. Cette électricité puissante qui nous cerne partout, il faut parvenir à la domestiquer, à en faire une esclave, afin de bénir la main de la Divinité qui l'a mise à notre portée.

C'est dans ce but qu'il faut étudier ses manifestations les plus déconcertantes. En effet, si nous trouvons que souvent elle frappe les voyants de cécité, nous constatons aussi qu'elle rend parfois la lumière à ceux qui l'ont perdue.

Si elle flétrit et dessèche la plupart des plantes qu'elle frappe, il en est parfois qu'elle débarrasse de leurs ennemis. Qui sait, si, sans tuer les vignes, elle ne peut point anéantir le phylloxera.

Mais le sujet que nous avons en vue au commencement de ce chapitre est trop intéressant pour que nous l'abandonnions. Malgré tous nos efforts, il nous sera impossible, non pas de l'épuiser, mais même d'en tracer l'esquisse complète aujourd'hui. En effet, nous n'avons point encore dit un seul mot des véritables images céraunographiques, nous avons laissé de côté les cas dans lesquels des objets non conducteurs ont été dessinés avec des dimensions moindres que les modèles. Nous n'avons pas parlé des observations où l'on dit avoir découvert sur la chair de moutons fulgurés après les avoir écorchés, l'image des paysages voisins. Sans nous occuper d'événements aussi extraordinaires, nous nous contenterons d'exprimer notre sentiment à propos d'un fait que nous avons trouvé rapporté dans *Paris-Nouvelles* et qui se serait passé dans le petit village de Le Pont, situé dans le district de la Vallée, une des circonscriptions administratives du canton



de Vaud. Comme nous avons écrit dans le pays pour avoir des renseignements, nous pensons utile de publier notre avis, semblable de tous points à celui que nous avons donné dans nos *Éclairs et Tonnerres* sur des cas analogues. Bien entendu, l'information nous paraît sérieuse; mais jusqu'à preuve contraire nous serions en présence d'un *canard*, que notre explication n'en subsisterait pas moins d'une façon absolue. En effet, elle s'applique à plusieurs espèces sur l'authenticité desquelles aucun doute n'est possible, et qu'il serait trop long de rapporter.

*Paris-Nouvelles* a raconté que dans les orages du commencement d'août, un coup de foudre est tombé sur le système télégraphique d'un tir, dans lequel on employait l'électricité pour marquer les coups. Nous demanderons la permission de supposer que le lecteur connaît l'organisation de ce genre d'établissements qui sont fort ingénieux et fort utiles. Nous dirons seulement que les tireurs et les spectateurs étant rangés en file le long du trajet de la foudre, il n'est pas étonnant qu'un grand nombre de personnes aient été atteintes assez violemment pour être renversées à terre et étourdies. Lorsqu'on a relevé les victimes, qui étaient au nombre de 25, suivant le journaliste, on en a trouvé un certain nombre portant sur le corps l'image de sapins devant lesquels passait la ligne de tir.

L'explication a été depuis longtemps fournie par un phénomène cité par le P. Beccaria dans ses admirables lettres sur l'*Électricité*. Ce savant Barnabite rapporte que sur le cadavre d'un homme qui avait été tué raide, le fluide paraissait être entré dans une veine près du col, et l'avoir suivie dans ses ramifications les plus délicates. On voyait tout le système à travers la peau comme si un habile anatomiste l'avait injectée avec un liquide coloré en bleu. Inutile de dire que ce liquide était le sang coagulé par la fulguration.

Dans un cas moins grave, le Dr Sestier signale des arborescences produites par la même cause et qui disparurent progressivement avec le rétablissement de la circulation.

Nous pensons, comme nous le pensions déjà il y a vingt ans en écrivant nos *Éclairs et Tonnerres*, que ces arbo-

rescences, teintes sans doute en rouge ou en bleu, peut-être en noir par suite d'une carbonisation, ont donné des figures régulières qu'on a pris pour l'image d'arbres plus ou moins éloignés. La foudre a commencé le tableau et l'imagination l'a complété. Nous reviendrons, s'il y a lieu, sur ces intéressantes questions qui ne sont pas au-dessous de nous, puisque, heureusement, nous ne sommes point académicien.

(*Le Cosmos.*)

W. DE FONVIELLE.



## VARIÉTÉS

---

### APPELS D'UN MOURANT

Le Dr Maier certifie l'authenticité de ce fait qui s'est produit à B..., dans le Wurtemberg. Un ouvrier, M..., était lié avec un nommé T..., dont il partageait les opinions démocratiques ardentes. Les deux amis s'étaient entretenus à plusieurs reprises de la question de survie, mais pour arriver à une négation absolue. Au printemps de cette année M... eut cependant l'idée de dire à son ami que s'il existait une chose de ce genre, il viendrait sûrement se manifester à lui à sa mort. Or peu après M... tomba malade et pendant quinze jours T... n'eut pas l'occasion de le visiter. Un matin T... arriva très excité à la table familiale pour son déjeuner et raconta que dans la nuit on était venu frapper à sa porte et qu'une voix qu'il avait reconnue pour être celle de M... l'avait deux fois appelé par son prénom : *Wilhelm ! Wilhelm !* Pendant que la famille s'entretenait de ce fait, la porte s'ouvrit et un homme du voisinage vint annoncer, à la grande frayeur de tous, que M... était mort dans la nuit.

(*Psych. Studien*, août 1902.)

### LE DENTISTE OCCULTE

Ce fait est extrait de la correspondance, non publiée, de Stainton Moses ; il se trouve relaté dans une lettre adressée à Moses par M<sup>me</sup> Louisa Andrews, de Springfield, le 25 mai 1877. Celle-ci le tenait de sa sœur qui était trois années auparavant en visite chez Slade : voici ce que raconte cette dernière :

« J'avais passé toute la matinée avec Slade, qui souffrait violemment d'une dent depuis son lever. Depuis une demi-heure il était assis à côté du poêle, pendant que j'écrivais sur un pupitre, et il me dit : « Cette dent me fait de nouveau bien souffrir. » Je me retournai vers lui et il ajouta en demi-transe : « Je sens la présence d'Orvasso. » Une seconde après, il saisit les bras de son fauteuil de ses deux mains et se levant brusquement s'écria : « Seigneur ! » puis se pencha en avant et cracha la dent avec du sang plein la bouche. Je demandai à voir la place où s'était trouvée la dent et c'était tout l'aspect qu'elle aurait présenté si la dent avait été arrachée par un dentiste, mais la gencive était sans incision. Le sang coulait abondamment et Slade dit qu'il sentait un grand trou avec sa langue. Il avait senti l'instrument saisir la dent, puis l'arracher, ce qui lui occasionna une sorte de choc, mais pas de véritable douleur. Simmons qui était assis près de lui assura avoir entendu distinctement le craquement de l'extraction. La bouche était fermée quand l'opération fut faite. Ce n'était pas la première dent qu'Orvasso enlevait à Slade, paraît-il. »

(*Light*, 3 mai 1902.)

### OBJET RETROUVÉ GRACE A UN RÊVE

Le professeur Royce, de la Harvard University, raconte le fait suivant que lui a confié le colonel A. V. S..., du Texas. Il y a cinq ans, le colonel habitait avec ses quatre enfants, un garçon et trois filles, une ferme du Massachusetts. Son fils périt d'un accident. Environ six mois après, il fit cadeau à chacune de ses filles d'un petit couteau. La plus jeune, âgée de huit ans, fut tellement heureuse de l'avoir qu'elle le portait avec elle partout où elle allait. Un jour que les enfants firent une partie de campagne, elle perdit son couteau dans un grenier à foin. Elle en fut navrée et toutes les mains se mirent à la recherche du trésor, mais sans succès. Cette nuit, elle se coucha en pleurant et refusant toute consolation. Le matin elle réveilla toute joyeuse une de ses sœurs et lui dit que son frère était venu pendant la nuit et lui avait montré

l'endroit où était le couteau. Les deux enfants s'habillèrent à la hâte et coururent au grenier à foin. La petite se rendit immédiatement à un endroit déterminé de l'amas de foin et dit : « C'est ici que le frère a sorti le couteau du foin », et le couteau était là bien visible à un endroit où on l'avait cherché en vain, à plusieurs reprises, la veille.

(*Light*, 1<sup>er</sup> février 1902.)

### TERREUR INEXPLICABLE

M. J. Littler raconte le fait suivant : « J'étais allé faire un séjour à la campagne dans une partie que je n'avais jamais visitée. Une nuit, me sentant particulièrement éveillé, au lieu de me rendre à ma chambre, je pris ma canne et mon chapeau, et, sifflant mon chien, un petit fox-terrier, quittai la maison vers onze heures du soir, dans le but de faire une longue promenade. Après avoir suivi un sentier à travers champs jusqu'à une distance d'environ un mille et demi, je tombai finalement sur une route étroite, conduisant à travers une avenue d'arbres. A ce moment, la lune émergea et j'observai avec plaisir la lumière argentée brillant à travers les arbres et jetant des ombres délicates sur le gazon. Soudain, j'éprouvai une sensation d'horreur impossible à surmonter et un froid glacial m'envahit de la tête aux pieds. La sensation était effrayante ! Pendant un moment, il me fut impossible de bouger, tandis que mon chien avait fui avec un hurlement de terreur. Mais le premier moment passé, je ne perdis pas de temps pour m'éloigner de cette place et je retournai à la maison par un autre sentier. Le lendemain matin, rencontrant un vieil habitant du pays, et sans rien lui dire de ce qui m'était arrivé, je lui exprimai l'idée qu'il devait y avoir quelque chose de particulier concernant l'avenue d'arbres en question, et j'appris par lui qu'au point précis où je me trouvais arrêté quand je fus saisi d'un sentiment d'horreur, un brigand de grand chemin avait été pendu pour avoir assassiné au même endroit et dans des conditions de révoltante cruauté, un voyageur inoffensif.

(*Light*, 18 oct. 1902.)

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

---

Monseigneur,

Des occupations et des voyages m'ont empêché de lire en son temps le numéro d'octobre qui, lui-même, fut exposé à diverses pérégrinations avant d'apporter à ma connaissance l'étude de M. M. de L. V., « La science et le surnaturel », au cours de laquelle l'auteur paraît confondre çà et là le *préternaturel* avec le *surnaturel*. le premier de ces deux adjectifs ne qualifiant que des actes ou des prodiges et non des êtres substantiels.

Cette étude fort intéressante offre quelque connexité avec la théorie que je mis jadis en parallèle avec celle du D<sup>r</sup> Audolent sur le fluide vital.

La *Revue du Monde invisible* a d'ailleurs beaucoup entretenu ses lecteurs de tout ce qu'il est possible de connaître par rapport à la nature des esprits purs et en particulier de ce qui a trait à l'intelligence et à la volonté de ces êtres surnaturels.

Pourvu que nous n'attribuions pas aux anges le pouvoir créateur proprement dit, nous pouvons leur attribuer tous les pouvoirs que nous voulons sans crainte d'usurper en leur faveur la toute-puissance de Dieu. En effet, la toute-puissance divine ne consiste pas à pouvoir faire de grandes choses, à produire des effets grandioses, mais bien à *faire de rien* la moindre des choses : *susciter l'être du néant*, voilà le propre exclusif de la puissance infinie du Créateur.

Je pense que tout le reste peut être attribué à ces milliards d'intelligences et de volontés angéliques, à ces innombrables espèces spirituelles que Dieu a créées en même temps qu'il créait la matière et les espèces corporelles sur lesquelles l'ange à d'autant plus de pouvoir qu'il ressemble davantage au Tout-Puissant.

Vous accordez à des énergies naturelles le pouvoir d'arracher au sein d'un volcan des roches énormes, de les lancer dans l'espace, et vous refuseriez aux énergies surnaturelles celui de soulever une table ou de la faire bouger ? — Vous admettez que l'homme puisse soumettre à ses caprices les trois règnes, faire produire à la nature des merveilles, fruits du génie humain ; former, édifier, transformer, composer, décomposer ? — Croyez donc que les esprits célestes agissent de même dans l'univers et utilisent la création grâce aux secrets que leur a livrés le Créateur. Mais entre les mystères de la naissance et ceux de la mort, pauvres mortels d'une courte vie, objets de la sollicitude des anges, nous sommes en présence de leurs œuvres ce que sont nos animaux domestiques en présence des productions de notre puissance.

Hâtons-nous donc de faire notre salut et alors, au céleste domicile de nos chers maîtres, nous serons avec eux comme des dieux, pénétrant d'un simple regard les problèmes dont la nature et la surnature dérobent la solution aux sciences terrestres.

En attendant, il importe de sanctifier notre curiosité, ne lui concédant que des recherches utiles, imbus du respect que nous devons à Dieu et aux anges.

Ce serait une grande erreur que de comparer le rôle des anges dans l'univers à l'action et à l'influence que l'âme a sur le corps dans la personne humaine. Ici, ce n'est pas l'âme, c'est l'homme complet qui agit ; tandis que les anges agissent sur la création, à peu près comme nous agissons sur la nature qui nous entoure, mais avec infiniment plus de science, de sagesse, de pénétration et de puissance. J'espère qu'il me sera donné de traiter à fond cette question en terminant l'ouvrage que j'ai entrepris dans cette revue, pour faire mieux connaître les saints anges.

En regard de l'axiome connu : « La matière est inerte », je crois qu'on pourrait établir l'axiome suivant : « Tout mouvement a son principe dans la force ; toute force a son principe dans la vie, et toute vie a son principe dans l'esprit. »

Alfred VAN MONS.

Kronstadt, 28 décembre 1904.

---

Monseigneur,

Voici un fait assez curieux qu'un de mes amis me rapporte et qui pourra peut-être intéresser les lecteurs de la *Revue du Monde invisible*.

Plusieurs fois, me raconte cet ami, il m'est arrivé de communiquer ma pensée sans intermédiaire de paroles, à une personne voulant bien se soumettre à certaines conditions indiquées. J'ignore absolument les causes et le mode de cette transmission de pensée à distance, mais je constate le fait.

Ainsi je demande un jour à une personne à l'état de veille — car il ne s'agit nullement d'hypnotisme — de consentir à ne mettre opposition à aucune des impulsions, pensées, volontés, etc., qu'elle ressentira au cours de ma petite expérience. Pour éloigner plus sûrement les occasions de distraction, je lui bande les yeux et la prie de se recueillir, en chassant toute préoccupation, dans une pièce voisine. Il est convenu qu'au bout de quelques minutes elle viendra dans mon cabinet et ôtera le bandeau qui lui cache la lumière.

Pendant ce temps, de mon côté, je concentre fortement ma pensée sur un objet et une action ; dans la circonstance, je pense aux pincettes

qui garnissent la cheminée, et je me représente l'action de tisonner le feu. La personne rentre; elle va et vient quelques instants à travers la pièce, et bientôt je la vois s'approcher de la cheminée, prendre les pincettes et tisonner le feu. Elle accomplissait ce que j'avais *voulu* qu'elle accomplît, et cela en plein état de *veille*. Une autre fois, il s'agit de papiers à arranger sur le bureau, ou bien d'une chaise à mettre à une autre place, etc.

En interrogeant la personne sur le mobile qui la poussait à accomplir cette action plutôt que toute autre, elle me dit que la pensée lui en était venue d'elle-même, qu'elle s'était sentie inclinée à tisonner le feu, ou à ranger les papiers, etc., non pas par suite d'une représentation imaginative de ces actions, mais par une impulsion volitive. Elle agissait comme pensant et voulant elle-même librement cette action.

Mon expérience fut renouvelée avec succès sur plusieurs personnes différentes.

Quelle explication fournir à ce phénomène? Ce n'est point une transmission de pensée par mots ou par images; d'après les données de l'expérience, c'est une transfusion de volonté ou d'impulsion, et non pas sous forme d'impulsion reçue, mais sous forme d'impulsion *directement* et personnellement ressentie.

Je livre le fait à l'appréciation des personnes compétentes.



Monseigneur,

Les réfutations de M. Lainé transportent la discussion, commencée au sujet de son interprétation de l'Apocalypse, sur un terrain absolument étranger aux études de la *Revue de l'Invisible*. Aussi ne l'y suivrais-je point, s'il ne m'importait de dégager la question de ma bonne foi et si je n'avais quelques rectifications de détail à faire à certaines de mes assertions. C'est pourquoi je vous prie de vouloir bien insérer dans votre prochain numéro cette lettre, que je vais tâcher de faire aussi courte que possible.

1. — Nous n'ignorons pas que dans les questions d'ordre purement temporel, les décisions du Saint-Siège ne s'imposent pas souverainement aux fidèles. Mais en considérant la prudente réserve qu'il y apporte, surtout quand elles touchent à la politique, et de quels moyens d'information puissants et sûrs il dispose, nous estimons que S. S. Grégoire XVI a prononcé, en toute connaissance de cause et non pas à la légère, sa condamnation des prétentions bourbonniennes de Naundorff. Nous la tiendrons donc pour sérieusement motivée et valable, tant qu'on ne nous aura pas dit *de qui* émanaient les rapports qui avaient trompé le Souverain Pontife, *en quoi* ces rapports étaient erronés, et produit un bref de réhabilitation aussi net que l'a été celui de la condamnation.



2. — Charles Guillaume Naundorff a épousé en 1818 une protestante et son mariage a été célébré selon le culte luthérien, auquel il a déclaré appartenir. Ceux de ses enfants nés en Prusse ont été baptisés et élevés dans le même culte. Celui que la *Légitimité* appelle « Charles XI » était peut-être catholique de cœur, mais il ne l'était pas de fait le 21 janvier 1883, puisqu'à la fin de cette même année, ses fidèles l'adjuraient encore de le devenir. — « Prince, nous vous rappelons votre vœu », lisons-nous dans la *Légitimité* du 16 décembre 1883. « *Voudrez-vous rester, au moins matériellement, avec les blasphémateurs du Cœur sacré de Jésus, quand vous venez d'arborez ce signe divin dans votre bannière? Mais c'est impossible, absolument impossible, et demain vous serez, comme le peuple franc, catholique, apostolique et romain.* »

La cérémonie du 14 mars 1884 a donc été précédée d'une abjuration.

Nous n'avons pas dit autre chose.

3. — Un *lapsus calami* nous a fait dire que le Vatican avait exigé de la *Légitimité* de supprimer de sa couverture le *blason de France*<sup>1</sup>. Il est loisible à tous de le reproduire, de le charger du Sacré-Cœur, de le surmonter de la croix ou du triangle maçonnique, sans que l'Église intervienne. Nous entendions surtout parler des deux lettres qui semblaient faire corps avec lui et qui bien qu'obtenues en 1879 et utilisées ainsi en 1883, pouvaient passer, près de lecteurs superficiels, pour une sorte d'encouragement donné à des illusions reposant sur un respectable sentiment filial. La première de ces lettres, sollicitant la bénédiction du Saint-Père pour « la petite fille du roi martyr » (sans nommer Louis XVI) « comme gage de salut et de suprême espérance » était signée : Amélie de Bourbon. Voici la copie textuelle de la réponse du Souverain Pontife.

*Domine Deus virtutum, converte nos, et ostende faciem tuam, et salvi erimus.*

Roma, die 1<sup>a</sup> septembri 1879.

*A Son Altesse Royale Madame Amélie.*

Ce sont ces deux lettres dont la suppression a été exigée il y a quelques années. La dernière publication naundorffiste que nous ayons eue, le fascicule double d'août 1899 du journal *La Plume*, consacré exceptionnellement à la *Question Louis XVII*, ne portant ni le blason, ni les lettres, a causé notre erreur. Mais nous avons sous les yeux le numéro de la *Légitimité* du 1<sup>er</sup> janvier 1902. Le blason y

1. Par blason, j'entendais, à tort, l'écusson et ses annexes.

figure, mais *seul*. Il est donc certain qu'il y a toujours figuré et qu'il y figurera toujours.

4. — En 1888, une petite brochure et trois petites feuilles imprimées nous furent communiquées par un député de nos amis auquel elles avaient été adressées ainsi qu'à ses collègues. Dans la brochure intitulée *Souvenir d'un voyage à Loigny*, l'auteur raconte sa visite à la Congrégation des *Épouses du Sacré-Cœur de Jésus Pénitent*, où il rencontra l'abbé Laprade, beau-frère de M<sup>me</sup> Amélie Naundorff. On y lut le « Message » dicté par l'entremise de la Supérieure, par *Jésus Pénitent à Charles XI, petit-fils du roi martyr Louis XVI* pour être adressé à son peuple, et traçant la conduite à suivre; il est daté de Paray-le-Monial, le 16 décembre 1884. (Il y avait plusieurs années que Mathilde Marchat avait des communications surnaturelles quand elle se décida à en occuper le public.)

La première petite feuille contient le *Message*, orné du portrait de Charles XI et conclut ainsi : « Si je viens à mourir en travaillant à la régénération ou en combattant à votre tête, mes héritiers légitimes sont les enfants de mon frère Charles-Edmond, décédé le 29 octobre 1883. »

Le *Souvenir*, le *Message* et une seconde feuille, intitulée le *Vrai Louis XVII*, sont imprimés à Saint-Malo, chez Billois.

La dernière feuille, qualifiée d'*Annexe* à une publication déjà parue où la validité de la condamnation de Mathilde Marchat était attaquée, reproduit la nouvelle lettre adressée de Rome à Mgr de Chartres, pour l'avertir que son ordonnance concernant la voyante était maintenue dans toute sa force d'après une décision de la Congrégation du Saint-Office; et la fait suivre d'une discussion concluant à la *nullité de cette décision*. Ce *factum*, daté du 20 septembre 1888, est imprimé chez Morien, 48, rue des Saints-Pères.

La *Légitimité* avait eu la prudence de ne se féliciter qu'avec une certaine réserve de l'ardente propagande faite en faveur de Naundorff par Mathilde Marchat et ses acolytes. Elle prévint le scandale qui allait rejaillir sur eux de la révolte ouverte de ces illuminées, en insérant dans son numéro du 14 octobre suivant cet entrefilet :

« Nous rappelons à nos lecteurs que Mgr le prince Charles est non seulement étranger aux publications que répandent les partisans de la prétendue voyante de Chartres, mais qu'il les désapprouve complètement.

Dont acte.

5. — J'aurais dû dire *compliquées* et non embrouillées, car je comprends très bien les filiations de la famille Naundorff dont j'ai la généalogie complète. Charles XI, sans enfant, avait *choisi* pour héritiers ceux de son *second frère* Adelberth. D'où scission profonde

avec cette branche, quand il lui substitua celle de son frère puîné Edmond.

6. — Parmi les enfants d'Edmond, MM. Auguste-Jean et Charles-Louis, élevés par M<sup>me</sup> Amélie, ont été *seuls*, paraît-il, pour des raisons qu'il ne nous appartient pas d'apprécier, désignés par leur oncle Charles... pour représenter sa famille au point de vue dynastique. Nous souhaitons que tous les membres dissidents de la descendance d'Adelberth se rallient à l'exemple de leur frère Louis, communiquent les pièces permettant enfin d'entamer le procès en revendication d'état civil, depuis si longtemps annoncé et remis.

7. — La pièce concernant le « Grand Monarque » et le « Triumvirat secret » nous a été envoyée, à la fin de 1888, par M. de Cissey, avec cette apostille : « Connaissez-vous ceci, qui me semble un comble de sottise ? » C'est, croyons-nous, l'opinion générale.

8. — L'opuscule en question est le *Dernier Dauphin de France*, par Édouard Burton, publié en 1884. M. Lainé le connaît bien, puisqu'il a réfuté la thèse de M. Jules Tréfouél (et non Tréguel) sur Alexandre Marotte du Coudray. Je n'ai probablement pas lu les quatre pages qu'il lui a consacrées. Nous n'avons jamais attaché d'importance à ce qui présente Naundorff comme né de parents français et ayant vécu en France jusqu'à vingt-cinq ans. Si c'était exact, il aurait parlé allemand avec l'accent français, et non le français avec cet abominable accent tudesque dont il n'a jamais pu se défaire. Les notes que j'y ai ajoutées renvoient aux *documents inédits, officiels et privés*, sur lesquels nous avons établi notre *Histoire de Louis XVII*, éditée à Orléans, par Herluison, en 1890.

Pardonnez-moi, Monseigneur, mon insistance et cette longue lettre, la dernière, j'espère bien, sur ce sujet. Si M. Lainé a d'autres observations à me faire, qu'il me les adresse directement, comme autrefois, je lui répondrai de même.

Veillez, Monseigneur, agréer l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

E. LE NORMANT DES VARANNES.

La Roseraie.

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

## VERS LES MATÉRIALISATIONS

### I

Le fantôme prend-il quelquefois une forme matérielle, tangible? Peut-on le voir, l'entendre, le toucher, lui parler, comme nous avons l'habitude de le faire avec les vivants? Jusqu'à présent nous avons rencontré des observateurs sérieux, de bonne foi nous parler de flammes, de lueurs, d'éclairs, mais tout cela est insuffisant. Il nous faut d'autres preuves pour croire que des morts puissent se faire un corps sensible, tangible, résistant, se matérialiser en un mot, et se mêler quelques instants à notre vie.

Il importe avant tout de constater les faits, il est permis, ensuite, d'en chercher l'explication et de découvrir la nature des entités cachées sous un corps emprunté.

Un savant célèbre, de la Société Royale de Londres, naturaliste de premier ordre, Russel Wallace, écrivait il y a quelques années à M. Alfred Erny :

« A l'époque où j'ai écrit mon livre je n'avais pas encore vu de matérialisations, et ce phénomène s'était rarement produit en Angleterre.

« La théorie que les formes matérialisées ne sont en réalité que le corps psychique du médium modifié en apparence, peut être vraie dans certaines circonstances, mais je ne la crois pas générale. Les nombreux cas où le médium est éveillé et conscient, lorsque les formes paraissent, aussi bien que les cas où beaucoup de formes se montrent en même temps, sont en opposition avec ce point de vue.

« La matérialisation, comme tous les autres phénomènes,

arrive à divers degrés de perfection et se produit probablement de différentes façons.

« Dans certains cas, le corps psychique du médium sort de lui et, dégagé de tous les liens matériels, se présente tellement transfiguré dans sa physionomie et ses vêtements qu'il peut paraître un être distinct.

C'est ce genre de matérialisation qui a servi de prétexte à tant de personnes, pour affirmer qu'elles ont démasqué des médiums. C'est un merveilleux phénomène, mais un peu moins étonnant que les formes plus parfaites de matérialisation.

« Mon opinion personnelle est que *toute matérialisation est l'œuvre d'êtres spiritualisés*, qui font de leur mieux pour se produire dans les conditions qui se présentent au moment de la séance.

Quelquefois la forme matérialisée ne semble qu'un masque, incapable de parler et de se rendre tangible à un être humain. Dans d'autres circonstances, la forme (le fantôme) a tous les côtés caractéristiques d'un corps vivant et réel, pouvant se mouvoir, parler, écrire même, et chaude au toucher. Elle a surtout une individualité et des qualités physiques et mentales tout à fait différentes de celles du médium...

« Ces êtres, réels pendant un certain temps, disparaissent complètement en quelques minutes, et souvent on peut assister à leur dissolution. Dans ce dernier cas, il est difficile de ne pas croire que l'esprit possédant cette personnalité ne soit pas présent <sup>1</sup>. »

Le savant naturaliste reconnaît donc la réalité de certains êtres distincts et différents des créatures qui nous entourent, au milieu desquelles nous vivons. Il voit ces êtres qui appartiennent à un autre plan, ou à un autre monde, faire des efforts réels pour entrer en communication avec nous. Il essaie d'entrevoir la nature de la matière fluide ou radiante qu'ils paraissent rechercher pour se rendre sensibles, et pour nous faire connaître leurs pensées. Il a constaté vingt fois leur présence dans des maisons particulières où le médium venait en

1. Erny, *Le psychisme expérimental*, p. 163.

simple visiteur, sans appareils, sans sacs à surprises, sans arrière-pensée de jonglerie, et où tout essai de tromperie soit de médiums, soit de compères, était tout à fait impossible. Il a constaté que ce fantôme qui se faisait voir avec cette netteté pouvait entendre, répondre, écrire, parler à la manière des êtres vivants. Il a vu, enfin, ces êtres réels se dissoudre et disparaître en quelques instants.

Ce que Wallace vient d'affirmer avec sincérité et courage est exactement ce que d'autres observateurs ne craignent pas d'affirmer encore aujourd'hui, dans des conditions à peu près identiques. On voit des êtres inconnus descendre sur cette planète, là, près de nous, dans le demi-jour d'une expérience, s'emparer de fluides inconnus, et revêtir un corps qui présente la réalité et la solidité des corps matériels.

Des expériences qui se continuent encore aujourd'hui, à la villa Carmen, dans des conditions qui paraissent sérieuses, concordent absolument avec les expériences de Wallace. On y constate aussi un être inconnu, une action assimilatrice sur des fluides, la formation d'un corps sensible, des manifestations à travers ce corps, manifestations intellectuelles et passionnelles, et enfin, l'évanouissement de ce corps vaporeux qui nous fait voir d'une manière saisissante notre ignorance absolue de la constitution de la matière et de ses lois.

## II

Un autre savant physicien, plus célèbre encore que Russel Wallace, Crookes, de la Société Royale de Londres, apporte à son tour l'appui et la confirmation de son témoignage à ceux que nous avons recueillis. Nous avons étudié à fond, dans cette Revue, l'histoire des apparitions de Katie King. Comparez les observations et vous serez frappés de la ressemblance parfaite qui existe entre toutes les apparitions racontées par des témoins qui n'appartiennent pas à la religion catholique et qu'on ne peut pas accuser de superstition.

On a essayé de prendre William Crookes en contradiction

avec lui-même; on a prétendu qu'il avait démenti ses premières affirmations. Il n'en est rien.

Dans une lettre adressée au professeur américain Elliot Cowes, et reproduite par *La Lombardia*, William Crookes s'exprime ainsi :

« Si vous avez connaissance du bruit qui court, et d'après lequel j'aurais rétracté mes affirmations en ce qui concerne la réalité des phénomènes spiritiques, parce que j'aurais eu peur depuis d'avoir été trompé, je vous donne la plus entière liberté, et je vous prie instamment d'opposer de ma part une dénégation énergique et complète à ces fausses assertions.

« Aujourd'hui, comme après mes expériences, je garde la même conviction quant à ces phénomènes. Je n'ai pu alors trouver la plus petite possibilité de fraude, et maintenant, après mes expériences de vingt ans et plus, expériences confirmées par celles d'autres savants, je ne puis comprendre comment j'aurais pu me tromper.

« Lisez mes comptes rendus des séances avec D. Home, et vous verrez exactement mes idées actuelles sur ce sujet<sup>1</sup>. »

Dans son discours présidentiel à l'Association Britannique, Crookes renouvelle ses affirmations.

Ne dites pas que le fantôme qui apparaît est le double, l'astral du médium plongé dans un profond sommeil. Cette objection ne tient pas debout.

Ainsi, il arrive quelquefois que le fantôme qui apparaît et semble vivre un instant de notre vie est un homme, comme on le voit actuellement dans les expériences de la villa Carmen. Or, le médium *entransé*, c'est-à-dire plongé dans un état profond de sommeil, est ou une jeune fille, ou une femme connue de tous les témoins.

On ne peut pas supposer que le médium soit simultanément homme et femme. Si le corps astral est la décalque ou la reproduction exacte du corps matériel, dans des conditions nouvelles, il est incontestable que le corps matériel d'une femme ne donnera jamais le corps astral d'un homme.

Si le médium est une femme et si le fantôme est un homme,

1. *Revue scientifique du spiritisme*, octobre 1902, p. 255.

c'est que le fantôme est un autre personnage, un être qui a sa personnalité et qui n'est pas le double du médium.

Ainsi encore, on a vu dans certaines expériences plusieurs fantômes apparaître ou successivement ou simultanément dans des expériences très sérieuses, sous un contrôle très sévère. Ces fantômes divers, ces personnages différents qui parlent, agissent et se promènent autour des expérimentateurs ne sont pas, évidemment, le double du médium endormi. La multiplicité ne se concilie pas ici avec l'unité.

Ces simples observations confirment la première observation de tout homme qui étudie ces phénomènes, savoir : nous sommes ici en présence d'un être étranger et inconnu qui intervient, qui prend une partie du fluide du médium, et peut-être des assistants, pour se faire un corps et se rendre sensible. Le phénomène de l'apparition résulte de l'intervention de deux facteurs, un être étranger et un médium.

Quel est cet étranger? Le moment n'est pas venu de le rechercher, il nous suffit, en ce moment, d'établir sa réalité et son intervention.

### III

Voici encore un témoignage aussi décisif que ceux que nous venons de citer. C'est celui de l'ingénieur Donalt Mac-Nab : « Les expériences de Crookes et d'Aksakoff au sujet des matérialisations sont tellement péremptoires qu'il faut avoir sur les yeux les écailles du scientisme officiel pour ne pas les considérer comme classiques et définitives.

« Je n'ai pas à examiner si la matérialisation est un fait vraisemblable ou non, la vraisemblance n'est pas un caractère scientifique : je dis seulement que *cela est*, parce que *j'ai vu, j'ai senti, j'ai photographié, dans des conditions où ma bonne foi ne pouvait être surprise.*

« Ces expériences sont excessivement graves, et le premier observateur venu, fût-il un médecin, n'est pas apte à les faire. Il y a une foule de précautions à prendre, et si on les néglige on n'obtient rien, ou il arrive des accidents.

« Ces formes ne sont pas toujours complètes, j'ai observé



souvent des mains et des bras isolés, des têtes, des étoffes. Le fantôme a quelquefois le visage du médium, mais quelquefois aussi l'apparence physique est tout à fait différente. Dans les cas que j'ai observés, la forme (le fantôme) représentait une femme alors que le médium était un homme avec de la barbe. »

Il est donc évident, comme nous l'avons déjà observé, que le fantôme n'est pas le double du médium et qu'il ne faut pas les confondre. Nous sommes bien en présence de plusieurs personnalités distinctes et différentes. C'est ainsi que dans une séance avec le médium Bastian, le baron Hellenbach vit apparaître successivement six formes matérialisées, (six fantômes), un homme vêtu de noir, rasé et dont on ne vit que le buste; une grande femme avec des cheveux noirs, et dont la figure n'était pas très nette; une jeune fille d'environ douze ans, blanche et vêtue de blanc; un Indien de sept pieds de haut; une religieuse habillée de blanc; un homme à la figure glabre. Assurément ces six fantômes n'étaient pas le double du médium endormi.

#### IV

C'est ici que nous voyons bien le lien qui unit les phénomènes secondaires décrits par M. Maxwell et les phénomènes plus importants si souvent constatés. C'est ce lien étroit qui nous oblige à ranger les uns et les autres dans la même catégorie et à leur attribuer une origine commune.

Au début vous n'apercevez que des lueurs fugitives, des éclairs, etc., mais, observez encore, continuez l'expérience, et vous arriverez promptement à l'apparition des fantômes, aux phénomènes de matérialisation les mieux caractérisés. On aperçoit d'abord des vapeurs blanchâtres qui semblent sortir de la poitrine du médium, c'est ensuite une boule de feu qui tournoie et s'entoure d'une sorte d'étoffe. On voit enfin apparaître la tête, les mains, et le fantôme qui parle et agit.

« Quatre photographies ont été prises par M. de Bodisco; elles montrent les divers degrés de matérialisation, depuis l'apparition du fluide astral ou psychique entourant le corps du

médium, jusqu'à la condensation d'une forme dont on ne voit que la tête, le reste du corps semblant drapé dans une sorte de gaze. A côté de la forme, on aperçoit le médium en léthargie sur un fauteuil.

« Ces photographies offrent les mêmes aspects que trois dessins de M. Keulemans, un peintre anglais qui a beaucoup étudié la matérialisation. Il a fait au pastel divers dessins pendant et après les séances auxquelles il a assisté.

« La première représente le médium entransé et toute sa poitrine entourée d'une substance nuageuse. Au bout de peu de temps, dit M. Keulemans, on voit (les séances ont eu lieu à la demi-lumière) un objet sombre avec un point lumineux au milieu qui tourne d'une façon circulaire.

« Le second dessin montre le point lumineux allant en augmentant ainsi que la partie nuageuse. Le troisième dessin nous présente la forme matérialisée (le fantôme) devant le médium qui est debout et a les yeux fermés. Un des assistants semble le soutenir. Un lien fluidique comme une chaîne d'étoiles lumineuses relie la forme matérialisée au médium<sup>1</sup>. »

Nous voyons ici la transition des phénomènes élémentaires constatés par M. Maxwell aux phénomènes plus développés de matérialisation, à l'apparition des fantômes vivants. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier quand on se livre à l'étude philosophique des faits rapportés par des observateurs qui refusent absolument de croire à la réalité du préternaturel malgré les preuves si évidentes et si nombreuses que tout homme impartial peut constater, dans ces séances troublantes de magie.

Ne trouvez-vous pas un aveu de ce que j'avance dans cette déclaration d'un homme qui avait approfondi expérimentalement le problème du merveilleux :

« Il est possible que les intelligences, ayant été mauvaises sur la terre et restant liées à la sphère terrestre, cherchent encore à nous pousser au mal après la mort... Si on admet la chose, on peut supposer que ces esprits pernicioeux ou mauvais agissent sur les idées, ce qui expliquerait très naturellement

1. Alfred Erny, *Le psychisme expérimental*, p. 419.

ces états où on disait qu'un homme ou une femme était possédé du démon.

« Aussi, je ne conseille pas à tout le monde de faire des expériences psychiques; les personnes faibles ou crédules *peuvent être ainsi dominées par un esprit malfaisant* et se trouver dans l'état d'un sujet suggestionné par un hypnotiseur. C'est l'effet qu'on voit se produire sur la terre quand un magnétiseur puissant substitue ou impose sa volonté à un être plus faible <sup>1</sup>. »

Écartons, un instant, les points contestables de cette déclaration sur la nature et l'origine des êtres qui interviennent dans les phénomènes de matérialisation, un point reste acquis, c'est que ces matérialisations sont réelles et qu'elles sont l'œuvre d'esprits pernicioeux et dangereux qui s'emparent du médium jusqu'à le subjuguer et l'hypnotiser. Nous avons fait un grand pas.

Élie MÉRIC.

1. A. Erny, *Op. cit.*, p. 199.



## LA FIN DU MONDE

---

Le temps porte aux idées sérieuses, presque aux idées noires. J'allais écrire quelques mots de philosophie rétrospective sur la fin de cette année 1904, qui nous a fait tant de mal et qui lègue à son héritière un programme politico-religieux si lamentable. Mais la plume s'est échappée de mes doigts lorsque M. le chanoine Lenfant m'a proposé d'entretenir lui-même nos lecteurs de la fin du monde, qui, d'après ses calculs, ne saurait manquer d'être un fait accompli, dans un siècle au plus. Ce qui doit rassurer nos contemporains c'est qu'ils ne seront plus là, quand viendra l'époque de la suprême échéance.

M. Lenfant se base sur les prophéties qu'on attribue à un évêque irlandais du douzième siècle appelé Malachie, et qui, d'ailleurs, est canonisé. Notre ami, très au courant de la question, n'ignore pas que l'authenticité des prophéties de l'évêque d'Armagh (1148) n'est plus guère admise par la critique. Elles ne virent le jour qu'en 1595 grâce à dom Wion, religieux bénédictin, et l'on suppose qu'elles furent composées vers la même époque. M. le chanoine Lenfant n'est pas sans doute de cet avis. A-t-il raison historiquement ? Ce n'est ni le cas ni le lieu de le rechercher. Nous préférons remercier M. le chanoine Lenfant d'avoir bien voulu procurer à nos abonnés l'avantage de lire une dissertation intéressante et qui sera pour eux la source de réflexions salutaires.

J. C.

Voici le travail de M. le chanoine Lenfant.

Pourquoi jeter ce cri d'alarme et d'effroi au milieu de cette génération si pleine de joie de vivre, si rêveuse de nouvelles conquêtes scientifiques, et dont le principal souci est de faire de la terre un éternel paradis ? Et pourtant... Si l'on en croit l'authentique prophétie de saint Malachie, prophétie qui a fait ses preuves, le monde touche à sa fin. Encore un siècle à peine et de ce que fut notre humanité rien ne restera, tout aura disparu dans le gouffre béant où viennent s'abîmer tour à tour les choses finies.

On connaît, au moins pour en avoir entendu parler, la *prophétie des Pontifes romains* justement attribuée à saint Malachie, archevêque d'Armagh (Irlande) au onzième siècle, mort à Clairvaux, entre les bras de saint Bernard, le 2 novembre 1148, et canonisé par Clément IV. Cette prophétie, publiée pour la première fois en 1794, à Ferrare, avec l'autorisation ecclésiastique, désigne clairement les cent douze Papes qui, à partir de Célestin II (septembre 1143), se succéderont jusqu'à la fin des temps sur la chaire de saint Pierre. Chacun de ces Pontifes est indiqué par un symbole en latin qui le caractérise exclusivement. Ce symbole fait allusion soit au nom et aux armes de sa famille, soit à sa patrie, soit à ses qualités personnelles, à son titre cardinalice ou aux autres circonstances qui le feront facilement reconnaître. Il serait du reste facile, mais beaucoup trop long, de prouver cette assertion, en passant en revue les cent deux Papes qui ont précédé Pie X, depuis Célestin II, et en leur appliquant le symbole qui leur est attribué. Contentons-nous d'en prendre quelques-uns au hasard :

Eugène III, désigné par ce symbole, *ex Magnitudine montis*, était issu de la famille toscane des *Grandmonte*.

Adrien IV, *de Rure albo*, né de parents cultivateurs dans un village, était cardinal-évêque d'*Albano*.

Grégoire IX, *Avis Ostiensis*, était évêque d'*Ostie* et avait un *aigle* dans ses armes.

Jean XXII, *de Sutore Oseo*, était né d'un père cordonnier et se nommait *Ossa*.

Urbain VIII, *Lilium et rosa*, était issu de la famille Barberini, dont le blason porte des *lis* et des *roses* où viennent butiner les abeilles.

Léon XIII, *Lumen de cælo*, indépendamment de la vive lumière qu'il a répandue sur le monde, avait une *étoile* dans ses armes.

Pie X, *Ignis ardens de littore maris*, nous vient en effet des *bords de la mer Adriatique*, et le feu ardent n'exprime-t-il pas le zèle enflammé du saint Pontife pour la gloire de Dieu ; ou bien ne verra-t-on pas sous son règne l'impiété grandissante et la persécution s'étendre sur l'Eglise comme un feu dévorant ?

Après cette exposition simple et rapide, raisonnons.

Selon l'auteur de la prophétie, dix Papes, y compris Pie X, doivent encore occuper le saint Siège apostolique, après lesquels s'élèvera la dernière persécution contre l'Église romaine. Le dernier de ces Pontifes prendra le nom de Pierre II, *Petrus, romanus*; il sera Romain : « Dans la dernière persécution de la sainte Église romaine, il y aura un Pierre, Romain élevé au Pontificat; il paîtra les ouailles dans de grandes tribulations, et, ce temps désastreux étant passé, la ville aux sept collines sera détruite et le Juge redoutable jugera le monde. »

Les symboles des dix derniers Papes sont les suivants : *Ignis ardens* (Pie X), — *Religio depopulata*, — *Fides intrepida*, — *Pastor angelicus*, — *Pastor et nauta*, — *Flos florum*, — *De medietate lunæ*, — *De labore solis*, — *Gloria olivæ*, — *Petrus, romanus*.

En donnant à chacun de ces Papes un règne moyen de dix ans, selon que l'expérience des siècles passés le démontre, nous aurons un espace de cent ans qui nous conduit vers l'an 6000 de la création du monde, 2000 après Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous ferons remarquer que l'intervalle de cent ans que nous prêtons aux dix derniers Papes, bien que rationnel, ne laisse pas que d'être arbitraire. Nul ne saurait avoir la prétention d'assigner une date fixe à un événement dont le jour et l'heure, ignorés des anges et du Fils lui-même, ne sont connus que du Père seul (saint Marc, ch. XIII). Tous les calculs ne peuvent donc avoir qu'une date approximative.

Avec ces réserves, reprenons notre raisonnement et disons que ce nombre d'environ six mille années assignées à la durée du monde par le prophète saint Malachie concorde parfaitement avec les données de la sainte Écriture et de la tradition.

Le nombre de *six* jours de la création du monde était certainement la figure de sa durée, et le repos du *septième* jour représente le grand repos qui suivra la résurrection générale. Saint Jérôme dans sa lettre à saint Cyprien, où il déclare avec le Prophète-Roi (psaume 89, v. 4.) que mille ans sont

aux yeux du Seigneur comme le jour d'hier déjà passé, s'exprime ainsi : « Je pense que, dans ces paroles, mille ans indiquent une seule journée ; car de même que le monde fut créé dans ces six jours, ainsi il est à croire qu'il subsistera six milliers d'années, et qu'ensuite le septième mille ne suivra pas ; ce sera le samedi véritable. »

Saint Gaudence de Brescia, dans son dixième traité, raisonne comme suit : « Nous contemplons ce jour vraiment saint du septième millénaire, lequel luira après ces six jours, c'est-à-dire après les *six mille ans* du siècle, qui, étant terminés, feront place au repos pour les croyants à la résurrection du Christ. »

Saint Jean dans l'Apocalypse a pendant deux fois consécutives marqué le règne de Jésus-Christ sur la terre pour une durée de mille ans : *et ils régneront avec le Christ pendant mille ans ; et avec lui ils régneront pendant mille ans, après lesquels Satan sortira de sa prison, séduira les nations, puis rentrera dans l'abîme avec les faux prophètes dans les siècles des siècles.*

Saint Augustin, expliquant ces mille ans deux fois répétés de l'Apocalypse, s'exprime ainsi : « Ces mille années signifient que ces choses doivent arriver dans les derniers mille ans, c'est-à-dire dans le sixième millénaire, comme on dirait dans le sixième jour, pour de là marquer la succession du samedi qui n'atteindra pas le soir... C'est le repos éternel des saints. »

C'est une fausse interprétation des mille ans de l'Apocalypse qui a causé la fameuse panique de l'an mille, où l'on croyait la fin du monde imminente.

Nous pourrions ajouter une autre preuve qui a sa valeur. Les lois données successivement par Dieu aux hommes sont au nombre de trois. La première, *loi naturelle*, d'Adam à Abraham, a duré 2.000 ans ; la deuxième, *loi écrite ou mosaïque*, inaugurée par la Circoncision qui en était la marque distinctive, d'Abraham à Notre-Seigneur Jésus-Christ, a duré 2.000 ans. La troisième, *loi chrétienne*, de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la consommation des siècles, par une conséquence bien naturelle devra également durer 2.000 ans.

A l'incontestable autorité des écrivains sacrés, parmi lesquels nous pourrions encore citer saint Grégoire le Grand, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Irénée, saint Hilaire, etc., vient se joindre le témoignage des auteurs profanes les plus connus. Le célèbre Elias, grand rabbin du onzième siècle, écrit dans le Talmud (tome IV, traité Sanedreim) : « La durée du monde sera de *six mille ans*, après quoi il retournera de nouveau au néant. »

Le célèbre Pic de la Mirandole, dont il est dit qu'il pouvait discourir dans toutes les langues connues *de omni re scribili*, écrivait en 1486 : « Le Christ apparaîtra *dans 514 ans et 25 jours*. » Ce qui nous conduit exactement à l'an 2000 et 25 jours de notre ère.

Nostradamus, appelé le grand prophète, interprétant les prophéties si bien fondées d'Olivarius et d'Orval, affirme « *que l'an mil neuf cent nonante neuf et sept mois, du ciel viendra le grand Roy d'effrayeur et que les entrés (les morts) sortiront de leur tombe* ».

Ces deux dernières prophéties, sans rien perdre de leur valeur, ont le tort d'aller contre la parole évangélique, en assignant une date fixe et certaine à un événement que Dieu seul connaît.

« Cette opinion de la fin du monde vers l'an 6000 de la création, dit Cornelius a Lapide (*Comment. sur l'Écrit. sainte*), soutenue d'un commun accord par les chrétiens, les hébreux, les gentils, les grecs et les latins, doit être regardée comme une antique et générale tradition, et je la tiens comme probable, pourvu toutefois qu'elle n'ait pas la témérité de vouloir préciser soit l'année, soit le jour où finiront ces 6.000 ans.

Le divin Sauveur, dans sa réponse à la question des apôtres : « Maître, quand ces choses arriveront-elles et quel sera le signe de votre avènement ? » indique avec une remarquable précision les convulsions que subira le monde dans son acheminement à sa dernière période. Ne semble-t-il pas que nous y touchons ?

Ce seront d'abord des bruits, des préparatifs, des déclarations de guerre : *oportet hæc fieri, sed nondum est finis*.



Puis les guerres éclateront, les royaumes seront bouleversés par des luttes intestines; le monde sera éprouvé par la famine, la peste, les tremblements de terre. Tout cela ne sera que le prélude de plus grands désastres : *hæc autem omnia initia sunt dolorum.*

Alors viendront les faux prophètes, qui séduiront un grand nombre de fidèles par leurs insidieux mensonges accompagnés de prodiges; l'Antéchrist qui, par la puissance de Satan déchainé, ira jusqu'à faire descendre le feu du ciel (Apoc., xiv, 13). L'impiété grandira au point que le Fils de l'homme ne trouvera presque plus de foi sur la terre. D'après les prophéties d'Olivarius et d'Orval, les cinq sixièmes de la France seront à peu près sans croyance : « *En France, dit-elle, la tierce part et encore la tierce part et demie n'a plus de croyance.* »

D'après la tradition, Henoch et Élie combattront l'Antéchrist qui les fera mourir.

L'Évangile sera prêché dans toutes les parties de la terre, continue Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Quelle est la contrée du monde qui aujourd'hui n'est pas évangélisée?

La dernière et la plus violente des persécutions sévira contre l'Église romaine, et l'abomination de la désolation envahira le lieu saint. C'est l'approche de la fin : *Tunc veniet consummatio.*

Soudain apparaîtront, visibles à tous, des signes dans le ciel : le soleil et la lune perdront leur lumière, les étoiles tomberont, les vertus des cieux seront ébranlées; ce sera la crise finale, le cataclysme universel. Les hommes mourront de frayeur.

Les anges sonneront le réveil des morts, leur résurrection et leur comparution au jugement général. Ce sera la fin. *Tunc apparebit signum Filii hominis in cælo.*

Enfin, ce sera la sentence publique, irrévocable; les cris de désespoir et les blasphèmes des maudits allant au supplice; les chants d'allégresse et de victoire des élus montant à la gloire.

Le ciel et la terre auront passé, et sur le chaos des mondes détruits, en attendant peut-être de nouveaux cieux et une nouvelle terre (Apoc., xxi. 1), régnera l'éternelle justice de Dieu.

C. LENFANT, *chan. hon.*

# LES ANGES ET LES BÉATITUDES

(Suite.)

---

## V — Les Ordres angéliques.

« Anges, Archanges, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances, Vertus des cieux, louez le Seigneur du ciel, alleluia! »

Le système hiérarchique vous révèle la perfection des esprits célestes dans les splendeurs de la divinisation.

Le système ordinal vous révèle plus spécialement les multiples offices de ces divins ambassadeurs envers l'homme, envers notre monde et toute la création corporelle.

Les anges ne pouvaient avoir part aux œuvres du Tout-Puissant sans être unis à Dieu, sans puiser en Lui l'amour et la bonté que dénotent ces œuvres. Pour dominer et vivifier la vérité créée dans ses productions universelles, il était nécessaire qu'ils fussent eux-mêmes imbus de l'éternelle et infinie vérité qu'est l'Auteur du ciel et de la terre.

Saint Thomas insiste beaucoup sur la question des ordres angéliques; il en fait un des points les plus saillants de la vaste partie de sa *Somme* consacrée à la doctrine des anges, et il établit, pourrait-on dire, thèses sur thèses pour démontrer, avec sa richesse d'idées accoutumée, la réalité de ces ordres, leur importance et l'exactitude des termes qui les désignent.

Les anges — on ne saurait trop appuyer sur cette circonstance en cet endroit de notre étude — ces millions de millions d'esprits célestes, nom de nombre jeté ici au hasard et incapable de vous donner la moindre idée des multitudes compo-

sant le moins peuplé des ordres; les milliards d'anges sont chacun d'une espèce différente de façon à ce que dans tout le ciel il n'y a pas deux anges qui soient de la même espèce angélique.

Notre-Seigneur, à propos des justes, dit qu'un bon arbre ne saurait produire de mauvais fruits; mais tandis que chez l'homme tous les saints étant de la même espèce humaine donnent tous une même sorte de fruits, chaque ange, à l'instar du citronnier et de l'oranger, fructifie en œuvres selon l'essence qui lui est propre. Or, cela doit s'entendre de leurs opérations célestes entre eux et de leurs actions providentielles dans notre monde.

Ceux dont les œuvres se ressemblent le plus se sont assemblés pour former des ordres à part.

La Révélation nous enseigne que ces ordres sont au nombre de neuf, nombre éloquent s'il en fut et dont on conçoit la signification pour peu qu'on réfléchisse. — Le neuf contient la paire, puis le chiffre de la gamme lumineuse, identique à celui de la gamme sonore, appropriés par là à ces intelligibles, qui s'expriment en éclairant; mais le neuf avant tout renferme trois fois la trinité dans l'union d'une unité mystique : une fois pour la divinité, une fois pour l'angélique nature et une fois pour le trine aspect des éléments.



D'après saint Thomas, tous les anges sont des séraphins, parce que tous ils aiment; des chérubins parce que tous ils contemplent; des trônes parce que tous ils portent Dieu; des dominations parce que tous ils dominent le monde; des puissances parce que tous ils agissent selon le Créateur; et des vertus parce que tous ils sont forts; des principautés parce que tous ils règnent; des archanges parce que tous ils sont députés pour de grandes causes; des anges parce que c'est leur nom d'ambassadeurs.

Tous ils sont dans le secret de l'Éternel et l'Écriture n'en nomme que trois : Michel, Gabriel, Raphaël. Celui-ci lui-

même se dit un des sept grands esprits qui se tiennent debout devant le Très-Haut; il appartient donc à l'ordre des séraphins, le plus rapproché de la sainte Trinité; mais un jour il s'est fait ange gardien et il est connu parmi les archanges. — « L'ange du Seigneur », dit le texte évangélique à l'endroit de l'archange Gabriel qui d'ailleurs joua le rôle de chérubin lorsqu'il adora le Verbe incarné dans le sein bienheureux de la Vierge Marie; et son nom signifie « force de Dieu », ce qui le rend une des célestes vertus. — Enfin Michel est par son rôle un archange, par son élévation un séraphin, par son état une principauté, par son autorité une domination, par son triomphe une puissance.

Dieu fait ce qu'il veut de ses créatures; avec sagesse, il dispose à son gré de ses anges, mettant à profit les aptitudes dont il les doua.

Néanmoins, il les a partagés avec ordre, comme toutes ses œuvres, et il ne permettra jamais que la confusion envahisse leur multitude.

Il s'est réservé, en l'intimité d'un chœur spécial, ceux qui se distinguent entre tous par la sublimité extraordinaire de leurs facultés intellectuelles; ces esprits brûlants d'amour, excellent en dilection, en charité, en affection du bien, en attrait exclusivement divins, il les a créés séraphins. — Il a nommé chérubins d'un ordre à part les anges qui, par leur intelligence toute lumineuse, ne le cèdent point aux autres esprits célestes; ce sont les docteurs du ciel, voyant en l'essence de Dieu ce que ne voient pas les autres, et comprenant les mystères divins autant que peuvent les concevoir les plus parfaits des êtres intelligents. — Dieu a encore un ordre de trônes vivants qu'il a placés dans la salle d'honneur de ses palais éternels, sièges animés de sa gloire, du haut desquels le Roi des rois règne sur le ciel et sur le monde. Esprits choisis pour porter le Très-Haut, les trônes ont mérité cette faveur incomparable à cause de leur sainteté suréminente.

C'est ainsi que l'Éternel a constitué chacun des neuf ordres angéliques, se basant sur les facultés et les attributs particuliers des esprits célestes, attributs et facultés que Lui-même décréta et suscita lors de la création des anges.

Ajoutons que ces neuf ordres à la fois sont partout où est Dieu ; qu'ils sont avec lui sur la terre aussi par conséquent, parce qu'ils sont les ministres de sa providence et que la providence de Dieu atteint le monde entier.

\*  
\* \*

Les ordres angéliques associent les anges à Dieu, à l'ensemble de la création et aux détails de l'univers.

Alfred VAN MONS.



## LA PUISSANCE DE L'IMAGE VISUELLE

### ET LA PUISSANCE DU SOUVENIR



Si vous voulez considérer que les progrès de nos civilisations s'accomplissent non seulement par les grandes choses, mais aussi au moyen des petites, vous m'excuserez de venir intercaler une idée personnelle et toute spéciale parmi les vues générales et élevées qui vous sont exposées ici par des savants en renom.

C'est surtout l'intérêt pratique attaché à cette idée, dont je poursuis l'application avec persévérance, qui me permet d'espérer pour elle un bienveillant accueil.

Je vais donc vous la signaler; mais, avant d'entrer en matière, quelques mots de psychologie pratique sont nécessaires.

Trois espèces de caractères graphiques, tant élémentaires que composés, servent à l'incarnation de nos idées :

*Les chiffres — les lettres — les figures ou images.*

Les *chiffres* et les *lettres*, dans les opérations intellectuelles, ont essentiellement la puissance ou faculté d'investigation et d'analyse qui mène l'homme à la vérité.

Les images ont la puissance ou faculté synthétique d'individualisation sensationnelle caractérisée par les avantages suivants :

*Instantanéité et certitude de la conscience, suggestion.*

*Persistance du souvenir* par la puissance ou faculté de provoquer les multiples sensations secondaires qui résultent du fonctionnement de ce grand ressort de la mémoire qu'on nomme la *liaison des idées*.

Cette puissance d'individualisation de l'image, j'ai cherché

à l'appliquer utilement à l'industrie des transports, et je suis parti de ce double fait que, non seulement en France, mais dans le monde entier, les voitures composant un train de chemin de fer se ressemblent toutes, et, en ce qui concerne les bagages, il est à remarquer que beaucoup présentent le même aspect, surtout quand il s'agit de malles sortant de chez le même fabricant.

Mon idée est-elle réellement pratique et répond-elle à un besoin ?

Tout le monde aujourd'hui ayant l'habitude des voyages en chemins de fer, vous allez pouvoir en juger en connaissance de cause, en même temps que la Presse française et étrangère qui, depuis trois semaines, consacre de nombreux articles à l'occasion de l'expérience du *Train-Image* qui circule quotidiennement de Paris à Cherbourg.

Les facilités de locomotion ont prodigieusement accru le nombre des voyages et sont ainsi devenues, pour les générations actuelles, un élément de surmenage se superposant à tant d'autres.

Les chemins de fer — qui s'étendent de plus en plus — ont donc incontestablement leur part de responsabilité, dans le développement de la neurasthénie moderne, par la trépidation des trains, les préoccupations des détails et l'excitation spéciale dont le voyage est le principe générateur.

A l'appui de cette affirmation — bien que l'éducation du public en matière de voyages en chemin de fer ait fait d'incontestables progrès — on peut citer nombre de faits prouvant que les gens, même les mieux équilibrés, sont rarement exempts de surexcitation, dès qu'ils se mettent en route.

Ainsi par exemple :

Un grand nombre de voyageurs obsédés par la crainte de manquer le train — une fois leur billet pris — s'évadent étourdiment du guichet sans compter leur monnaie; d'autres oublient de la prendre<sup>1</sup>;

1. Nous ne disons pas que cette monnaie soit perdue pour le voyageur distrait. Son oubli est, au contraire, le plus souvent, signalé à temps par le distributeur, le surveillant ou les voisins.

Qu'un employé entre dans le buffet, en criant : « Messieurs les voyageurs, vous avez encore dix minutes ! » il arrive souvent que cette annonce produit l'effet inverse à celui qu'elle avait pour but d'obtenir. La plupart se précipitent tumultueusement comme si le train se mettait en marche ;

Les réclamations adressées par les voyageurs aux agents de l'Administration sont presque toujours empreintes de troubles et d'un brouillonnement exubérant, même quand elles proviennent de personnes ordinairement réfléchies ;

A chaque station d'arrêt, quand il s'agit de retrouver la voiture dans laquelle on est installé les voyageurs s'élancent à l'aveuglette, et s'agitent le long du train, bourdonnant anxieusement de portière en portière ;

A l'arrivée, une confusion de même nature se produit dans la salle de distribution des bagages, et la recherche des colis occasionne beaucoup de soucis et de perte de temps.

Et l'inquiétude de chacun agit sur tous en vertu des *influences intermentales* qui se produisent au sein des foules. Telle est la psychologie du voyageur en chemin de fer. Certes ! il ne saurait être question de neutraliser artificiellement ces prédispositions névropathiques ; mais on peut les empêcher de se donner carrière, et même de prendre essor, en donnant préalablement satisfaction aux besoins qui les provoquent.

C'est le désir d'atteindre ce but qui m'a suggéré l'idée d'utiliser la *puissance de l'image*, pour faciliter la recherche des voitures et des bagages.

Le seul point de repère que les unes et les autres présentent actuellement est le numéro matricule, qui est peu secourable. Dans son aspect d'ensemble, en effet, rien n'est moins différent d'une série de chiffres qu'une autre série de chiffres. Le numéro, d'ailleurs, n'a rien de saisissant pour l'œil, ni d'imprégnant pour la mémoire. Il faut un effort pour le lire, un autre pour le retenir.

L'image, au contraire, impérieusement sensible et suggestive, attire le regard, se distingue par son objet et se grave dans le souvenir, comme malgré soi, tout en amusant l'esprit.

En un mot, si l'on compare le pouvoir d'action du numéro avec celui de l'image, on constate que :



*Le Numéro vous fait chercher, tandis que l'Image vous appelle.*

Ce principe psychologique est fondé en fait et en raison.

Tels sont les motifs qui ont provoqué l'élaboration des deux systèmes d'application auxquels j'ai donné les dénominations de « Train-Image » et « Bagage-Image », dénominations où l'analogie des idées se trouve indiquée par la similitude de désinence.

**Train-Image.** — Tous ceux qui voyagent en chemin de fer ont pu constater la difficulté qu'on éprouve, dans la presse du départ, à retrouver la voiture où l'on était installé et dont on est momentanément descendu pendant un arrêt du train.

Cette difficulté est devenue d'autant plus grande que presque toutes les compagnies ont adopté l'uniformité de couleur pour les voitures de toutes classes.

Avec les voitures à compartiments indépendants, le seul moyen usuel et pratique de rentrer en possession de sa place consiste à se repérer par la reconnaissance des petits colis laissés sur la banquette et dans les filets, et surtout par la physionomie et l'accoutrement des compagnons de route dont on s'est trouvé voisin. Mais ces indications — qui n'existent même plus avec les voitures à couloir — reposent sur des données aléatoires. Viennent-elles à faire défaut, il ne reste plus que le numéro difficile à reconnaître et à retenir, surtout la nuit, et quand, par suite de manœuvres de gare, le train a changé de place, d'aspect et quelquefois même d'orientation.

L'expérience de ces inconvénients nous a conduit à marquer les voitures de chemins de fer par des images, placées en manière d'armoirie.

Mais, pour que ces images rendent bien les services qu'on en attend, il faut qu'elles soient très apparentes, reconnaissables de loin, visibles de jour et de nuit.

Ces diverses conditions se trouvent réalisées par :

- 1<sup>o</sup> L'emplacement choisi sur la voiture ;
- 2<sup>o</sup> La luminosité de la matière employée.

L'image, en effet, étant placée sur les glaces généralement dormantes ou semi-dormantes, situées aux deux extrémités

de la voiture, ne peut être masquée ni par les portières ouvertes, ni par le passage des gens et colis sur le quai d'embarquement. Comme, de plus, elle se détache éclatante de blancheur sur un fond sombre, elle assure la visibilité diurne et nocturne. Ce résultat est pratiquement obtenu au moyen d'un *émail blanc, faisant corps avec la vitre*, lequel assure, en outre, le double avantage d'être inaltérable et de n'exiger aucun entretien spécial. Dans l'expérience faite quotidiennement entre Paris et Cherbourg, la *puissance de l'image* s'y montre telle, qu'on gagne une à deux minutes sur la durée des réembarquements aux grandes stations d'arrêt. Aussi, un gouvernement étranger a-t-il résolu d'appliquer le système du Train-Image pour le transport des troupes en cas de mobilisation.

#### INDIVIDUALISATION DES BAGAGES, PAR LES IMAGES

**Bagage-Image.** — Le Bagage-Image est un système de marque des colis destiné à faciliter leur reconnaissance.

Dans l'entassement de la salle de distribution, dans la hâte des voyageurs à rentrer en possession de leurs colis, il est d'autant plus difficile de signaler les objets dont on est en quête, que beaucoup de fabricants de malles adoptent des types ayant le même aspect.

En accompagnant chaque colis d'une image — collée ou flottante — on remédie à ces inconvénients.

L'image, en effet, crée à chacun des colis qui la porte, une sorte d'individualité originale, et abrège ainsi le travail du livreur en facilitant la reconnaissance à première vue. De plus, en cas de fausse direction, elle est d'un grand secours aux employés chargés de la recherche des colis dévoyés, surtout si la partie marginale de l'image, qui porte, en gros caractères, les mentions : Nom... Adresse... est remplie par le propriétaire du colis.

En présence de ces avantages évidents, les directeurs des grandes compagnies de chemins de fer ont fait bon accueil à l'innovation, et adressé à l'inventeur du système des appréciations toutes approbatives.

Voici textuellement l'une d'elles :

« L'idée nouvelle de prier MM. les voyageurs de coller sur leurs bagages ou colis expéditionnés une étiquette-image est tout à fait satisfaisante et pratique ; si elle se généralise, elle rendra beaucoup plus facile la distribution des bagages à l'arrivée, et la recherche des colis qui auraient pu être dévoyés. »

En outre, les chefs d'exploitation ont adressé aux chefs de gare une circulaire recommandant au personnel, chargé du pesage et de l'étiquetage, d'avoir soin de ne jamais recouvrir les images dont les colis se trouvent marqués, et, si un colis égaré portait une étiquette-image, d'en faire mention, avec indication du sujet sur les avis des colis-en-moins et sur les bulletins de recherche.

Le projet d'utiliser la puissance de l'image, ainsi qu'il a été dit, a été soumis à l'appréciation de plusieurs sommités médicales françaises et étrangères. Les plus autorisées en matière de neurologie ont été d'avis que son application diminuerait d'une façon sensible le nervosisme auquel beaucoup de voyageurs sont soumis.

\*  
\* \*

Pour offrir aux voyageurs des images variées et remplissant le but à atteindre, j'ai créé un répertoire de cinq cents images. Les sujets — choisis parmi les plus simples et les plus suggestifs — ont été sélectionnés en parcourant, non seulement le vaste champ du monde physique, mais encore ceux où s'exerce l'activité humaine.

Aux personnages, animaux, végétaux, fruits, fleurs, astres, etc., sont venus se joindre les instruments de musique, d'agriculture, ceux des métiers les plus usuels, et tout ce qu'on peut tirer des engins de locomotion, de guerre, de marine, etc., etc.

J'ai renoncé à utiliser la couleur comme signe de reconnaissance des voitures et des bagages. Voici pourquoi :

Si la couleur est plus vibratoire et parfois plus frappante que l'image, elle ne suggère rien, et ne persiste dans le souve-

nir que par suite de circonstances accessoires et accidentelles.

A un conducteur de locomotive qui apercevra un feu rouge, il ne viendra pas d'autre idée que celle de s'arrêter. Et cette même exclusion de toute autre idée est l'avantage caractéristique du signal coloré.

Mais pour le voyageur les besoins sont autres. Il ne s'agit pas pour lui d'un *commandement* simple auquel il doit obéissance immédiate, et sans souci de l'avenir. Il faut que sa mémoire soit mise à même d'entrer en jeu pour des circonstances et des opérations futures.

Or l'image d'un coq, d'une guitare, d'un ballon, d'un raisin, d'une barque, ont pour effet de provoquer à l'instant une foule de sensations secondaires, et c'est grâce à celles-ci qu'on se souviendra longtemps et comme malgré soi de l'image, pour retrouver sa place ou son bagage ou pour une réclamation à l'occasion d'un fait circonstancié.

Autre considération. — Si la forme est absolue, la couleur n'est que relative. Jamais une sphère ne paraîtra, avec des angles, tandis que l'incidence de lumière, ou même une différence d'intensité suffit pour changer l'éclat et même la couleur. Ainsi, une rose entre deux dahlias pourpre paraîtra grise; une robe bleue, à la lumière, paraîtra verte. Enfin, il suffit d'une légère couche de poussière pour grisonner une couleur. On peut donc dire :

Souvent couleur varie,  
Bien fol est qui s'y fie.

Un dernier mot.

Parmi les nombreux articles qui ont été publiés, certains, avec cet esprit qui sert à tout et ne suffit à rien, ne ménagent pas les railleries et les sarcasmes. L'imagerie peut porter parfois à l'hilarité, mais où serait le mal? Après tout, le rire n'est-il pas hygiénique, et aussi « le propre de l'homme », comme l'a dit Rabelais?

(Revue de l'Hypnotisme.)

## L'HYPNOTISME AU JAPON

### UN MOYEN DE GUERRE

---

Depuis le début de la guerre russo-japonaise on a cherché quel pouvait être le secret des succès incontestables remportés par les soldats du mikado sur nos amis — et alliés — les Russes. Au cours des multiples discussions soulevées sur ce point les hypothèses les plus sérieuses comme aussi les plus inadmissibles ont été émises ; mais personne, jusqu'à présent tout au moins, ne s'était avisé de trouver la raison de la supériorité japonaise dans... — ne riez pas ! — dans l'hypnotisme ! C'est pourtant ce qu'a fait notre éminent confrère M. Jules Claretie, dans une de ses chroniques si documentées sur la « Vie de Paris ».

M. Claretie, prenant texte d'un article publié dans la *Revue de l'hypnotisme* du Dr Edgar Bérillon, nous affirme tout de go que, si les petits bonshommes jaunes du Nippon ont battu les troupes du tsar, c'est parce qu'ils les ont hypnotisées. Notre confrère, du reste, a le soin de laisser la responsabilité de cette trouvaille au Dr Bérillon, le savant professeur de psychothérapie.

— Quelle plaisanterie ! direz-vous.

Ne vous hâtez pas de porter un jugement téméraire et laissez-nous vous présenter les explications que nous sommes allé, ce matin, demander au Dr Bérillon.

— Mon cher docteur, lui avons-nous dit, une nouvelle aussi stupéfiante que celle que nous donne M. Claretie mérite bien d'être commentée. Dites-nous donc, pour les lecteurs de la

*Patrie*, ce qu'est au juste cette histoire — que quelques-uns ne manqueront pas de traiter de... fantaisiste.

— Il est vrai, nous a répondu M. Bérillon, que j'ai recueilli dans ma revue l'histoire du *yiujutsu*.

— Comment dites-vous?

— Du *yiujutsu*. C'est la *grande école du saule* où chaque nuit des élèves viennent apprendre « l'art de vaincre les Occidentaux ».

— Que veut dire ce mot *yiujutsu*?

— Il signifie victoire en sachant céder ou plier. Pour plus de détails, prenez donc, au reste, copie de la communication dont je me suis fait l'éditeur. La voici :

Les grands secrets du *yiujutsu* ne sont révélés qu'à des hommes d'esprit pondéré et de moralité irréprochable.

Par un seul attouchement, ils peuvent paralyser le cerveau de leur victime, lui démettre l'épaule ou la hanche, lui distordre un tendon d'un seul coup, toujours porté avec la rapidité de l'éclair, et la rendre absolument inoffensive.

Plus le non-initié offre de résistance, plus sa défaite est rapide et ce sont les sujets les plus faibles dont l'initié a le plus difficilement raison.

Celui qui possède bien son *yiujutsu* a pour premier principe de ne pas se fatiguer et de ne pas se laisser toucher. Il tend à la partie adverse des pièges et cherche à se faire porter des coups qu'il évitera et saura rendre fatals à celle-ci.

Jamais de corps à corps avec l'initié. Celui-ci suit, dans une impassibilité hypnotisante, les mouvements de l'adversaire pour lui porter au moment propice tel ou tel coup favorisé par tel ou tel mouvement.

Jamais la pratique du *yiujutsu* n'a été aussi populaire qu'à l'heure actuelle et l'État favorise de son mieux son développement. Tous les officiers de l'armée du mikado sont initiés à ses secrets. C'est là la principale raison de la bonne discipline dans les rangs et de l'audace et de la jactance de ces petits hommes aux yeux obliques.

— Ainsi donc voilà le secret de l'habileté déployée par les troupes japonaises?

— N'exagérons rien, répondit le Dr Bérillon. A la vérité, les Japonais sont un peuple neuf, complet, bien portant, et chez lequel l'énergie vitale est grande. Il a donc des aptitudes à avoir de la volonté. On peut dire que depuis quelques années le Japon tout entier a été une grande école de la volonté... et c'est sans doute là toute l'histoire du yiujuitsu.

— Mais le yiujuitsu ne pourrait-il être appliqué par les Japonais dans la guerre contre la Russie?

— Souvent, il arrive que, dans les rues de Yokohama, un agent de police, de taille insignifiante, s'approche d'un matelot étranger, à la carrure de colosse, lui reproche sa turbulence et, après l'avoir à peine touché, ce semble, le ramène à son navire, sans que celui-ci, ahuri et impuissant, fasse la moindre résistance.

— Si les Japonais agissaient de même avec les Russes sur les rives du Yalou?

Le Dr Bérillon ne répondit pas à l'interrogation. Visiblement, malgré tout ce qu'il attend de l'hypnotisme, notre hypothèse lui paraissait invraisemblable. Il se contenta de sourire, puis, par déduction, en revint au sujet qui semblait lui tenir le plus à cœur :

— Je vous disais donc, reprit-il, que le Japon a été une grande école de la volonté. En France, malheureusement, nous n'en sommes pas là. Au lieu de cultiver la volonté on emploie tous les moyens les plus susceptibles de l'annihiler. L'action des parents sur les enfants est des plus nuisibles. Ils ne laissent à leur progéniture aucune initiative et lui inculquent surtout la peur des responsabilités.

— Vous êtes sévère!

— Je suis juste. Le yiujuitsu n'est pas autre chose que l'école de la volonté, car l'hypnotisme dans l'éducation n'est qu'un procédé de renforcement : celui qui est hypnotisé subit plus facilement la direction qu'on lui imprime et certes, si

on se place à ce point de vue, les soldats japonais sont littéralement hypnotisés par leurs chefs...

— Alors, en résumé, le yiujuitsu?...

— N'est autre chose que le « dressage de la volonté ».

Et comme nous prenions congé de lui, le Dr Bérillon en nous accompagnant jusqu'à la porte ajouta :

— Voyez-vous, ce qui nous manque en France, c'est le yiujuitsu obligatoire!

... Et laïque, aurait certainement ajouté M. Combes, s'il avait été présent!

Félix MÉTÉNIER.

(*La Patrie*, dimanche 29 mai 1904.)





## Banquet de la Société d'hypnologie et de psychologie

---

Après la treizième séance annuelle, qui a eu lieu le mardi 21 juin, les membres de la Société se sont réunis, selon l'usage, en un banquet fraternel. M. le Dr Huchard, médecin de Necker, membre de l'Académie de médecine, présidait. A ses côtés avaient pris place M. le Dr Beaunis, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Nancy, M. le Dr Tripier, ancien président de la Société d'électrothérapie, M. Lionel Dauriac, professeur honoraire à la Faculté de Montpellier, vice-président de la Société, M. le Dr Paul Magnin, professeur à l'École de psychologie, vice-président de la Société, M. le Dr Fiesinger, membre correspondant de la Faculté de médecine, M. le Dr Bérillon, médecin inspecteur des asiles d'aliénés, secrétaire général de la Société.

Parmi les convives, nous devons citer M. le Dr Lux, médecin-major, officier de la Légion d'honneur, M. Baguer, directeur de l'Institut départemental des sourds-muets, M. Valentino, chef de bureau au ministère de l'Instruction publique, MM. les Drs Félix Regnault, Farez, A. Bianchi, professeurs à l'École de psychologie, M. le Dr Saint-Hilaire, médecin de l'Institut départemental des sourds-muets, M. le Dr Raffegau, directeur de l'Établissement hydrothérapique du Vésinet, M. le Dr Billhaut, chirurgien de l'hôpital international, M. le Dr Courtault, directeur des *Tablettes médicales*, M. le Dr Rivière, directeur des *Annales de physiothérapie*, MM. les Drs Bernard (de Cannes), Paul Joire (de Lille), Van Dormund (de Nice), MM. les Drs Bouyer, Demonchy, Le Menant des Chesnais, M. Bloch, Fège, Saison, Marmion, Barbier, Guimbeau, Saqui de Paris, MM. Gallia, Quinque, Reb, professeurs, MM. Blech et Blicck, avocats à la Cour d'appel. MM. Lépinay, professeur à l'École de psychologie,

et Grollet, secrétaire général de la Société de pathologie comparée, représentant les médecins-vétérinaires. Le nombre des convives s'élevait à quarante.

M. le Secrétaire général annonce qu'il vient de recevoir de M. le Dr Orlitzky (de Moscou) un télégramme par lequel il s'associe à la manifestation en l'honneur de Liébeault. Il fait part à l'Assemblée des excuses qui lui sont parvenues non seulement de toutes les parties de la France, mais de nos correspondants de l'étranger. On peut en juger par l'énumération suivante : M. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, vice-président de la Société, M. Melcot, avocat général à la Cour de cassation, M. Honorat, chef de division à la Préfecture de police, M. Muteau, député, ancien président de la Société internationale d'assistance, M. Achille, membre du Conseil municipal de Paris, MM. les Drs Van Renterghem (d'Amsterdam), de Groer (de Varsovie), Jaguaribe (de Sao-Paulo), Damoglou (du Caire), Pewnitzky (d'Odessa), de Gorsky (de Saint-Petersbourg), Kæberlin (de Hambourg), Van Velsen (de Bruxelles), Bourdon (de Méru), Legrain, médecin en chef de Ville-Évrard, Joly (de Montcerf), Pottier (de Paris), de Majewska (de Paris), Binet, chef du laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne, Dr Triboulet, médecin des hôpitaux, Dr Godon, directeur de l'École dentaire, Dr Lemesle (de Loches), Dr Deny, médecin de la Salpêtrière, M. Guénon, vétérinaire principal à Châlons, etc... Toutes les marques de sympathie des absents indiquent quelle est la puissance d'expansion de la Société.

M. le Dr Bérillon remercie, au nom de la Société, M. le Dr Beaunis qui a fait un long voyage pour présider une séance consacrée à honorer la mémoire de Liébeault ; M. le Dr Huchard, nouveau membre d'honneur de la Société, qui a bien voulu accepter la présidence du banquet et qui en écrivant, il y a plus de vingt ans, le *Traité des névroses*, a contribué au progrès de la psychologie pathologique. Après avoir exposé les travaux du Dr Tripier, qui fut le principal créateur de l'électrothérapie médicale, il rappelle les titres que le vénéré maître a acquis à l'admiration de ses contemporains.

M. le Dr Paul Magnin, vice-président, montre qu'un lien

intime unit tous les membres de la réunion, quelle que soit la spécialité médicale à laquelle ils se sont consacrés; ce lien, c'est l'intérêt qu'ils portent à la psychologie. Il porte un toast à M. le Dr Jules Voisin, président, dont l'autorité exerce une influence si heureuse sur les destinées de la Société et dont la bienveillance inspire à tous une affection respectueuse.

M. le professeur Beaunis s'associe aux vœux exprimés pour le succès de la Société d'hypnologie et de psychologie.

Enfin M. le Dr Huchard clôture la série des toasts par une allocution inspirée par l'esprit philosophique le plus élevé. Aux applaudissements de tous, il commente l'idée que le sentiment le plus réconfortant pour l'homme de science, c'est celui de l'amitié qu'il constate chez ses élèves, chez ses collaborateurs et chez ses collègues. Il conseille aux membres de la Société d'hypnologie et de psychologie de rester unis autour de leur président et souhaite que leur groupement si utile aux progrès de la psychologie et de la psychothérapie demeure pour de longues années uni et fécond.

« Messieurs, dit-il en substance, j'hésitais à accepter la présidence de votre réunion. Dans ces derniers temps, on a fondé tant de ligues, élu tant de présidents, que je ne voulais pas en augmenter le nombre. Rien que pour faire la guerre à ce petit microbe de la tuberculose, que de comités, que de distinctions, que de présidents ! Et pour arriver à quel résultat ! C'est ce qui me faisait récemment donner de ce bacille envahissant la définition suivante : « Bacille de la tuberculose, petite bête dont meurent beaucoup de malades, mais qui fait vivre et surtout décorer quelques médecins. » Les honneurs que vous conférez ici n'ont rien de solennel : ils sont inspirés par l'amitié ; or, permettez-moi de vous dire ce que je pense de l'amitié. *L'amitié, c'est un repos. C'est pour cela que ma présidence d'aujourd'hui m'est si agréable. Elle me repose et j'en garderai le meilleur souvenir : comme je voudrais que vous goûtiez longtemps les charmes de l'amitié qui nous unit tous en ce moment, je bois au bloc... de votre amitié ! »*

## LA SENSATION DU DÉJÀ VU

---

Vous arrivez dans une ville que vous visitez pour la première fois : vous reconnaissez tel monument, telle place dont vous avez lu des descriptions détaillées, et vous pouvez éprouver une certaine satisfaction à constater que l'idée que vous vous en faisiez est assez conforme à la réalité. Vous lisez les œuvres d'un auteur favori et vous vous plaisez à vous le représenter d'une certaine manière, et si les circonstances vous permettent de vous rencontrer avec lui, il peut se faire que votre imagination ne se soit pas trop éloignée de la réalité ; vous reconnaissez ce personnage que vous n'avez jamais vu.

Inversement il arrive quelquefois que vous croyez reconnaître un site, une personne que vous n'avez jamais vue, que vous êtes sûr de n'avoir jamais rencontrée. C'est une illusion relativement assez fréquente ; elle s'accompagne d'une angoisse profonde. Angoisse bien naturelle produite par la faillite apparente de votre raison en face de ce phénomène, en apparence contradictoire et inexplicable. Certains sujets qui l'ont éprouvée, et fort bien décrite, insistent précisément sur le caractère angoissant de l'illusion d'un individu qui se trouve en présence d'une personne qu'il n'a jamais vue, ni en réalité, ni en peinture, et qui croit la reconnaître, qui retrouve ses traits et jusqu'au timbre de sa voix. Le sujet ne comprend pas d'où a pu venir la première impression, il est stupéfait de trouver antérieurement déposée dans son esprit, à un moment et dans des circonstances qu'il ignore, une image qui s'y est formée à son insu à un moment et dans des circonstances qu'il ignore.

« L'angoisse que j'éprouve en ce moment, dit Shelley, est indicible, je me sens devenir fou, et j'en défaille, non méta-

phoriquement, mais littéralement, ma tête tourne, mon cœur bat à se rompre, et je tomberais à la renverse si un bras ami ne me retenait. »

C'est l'illusion de fausse reconnaissance. On voit et on croit reconnaître un objet, une personne qu'on voit certainement pour la première fois.

La fausse reconnaissance peut être une sensation de déjà entendu, plus souvent encore d'émotion déjà éprouvée et qu'on a de la peine à retrouver intacte. Le plus souvent, dit Lalande, « on se sentira soi-même dans le même état et les mêmes sentiments que le jour illusoire de la première perception ». C'est, disent certains sujets, « comme si nous avions vécu ce moment dans notre vie antérieure ; c'est une impression dominante d'un recommencement d'un instant de la vie passée avec toutes les sensations que nous en eûmes »...

Il faut donc deux éléments également essentiels pour constituer le phénomène : 1<sup>o</sup> la reconnaissance d'une image, d'une émotion, d'un état psychique qu'on a conscience de n'avoir jamais éprouvés ; 2<sup>o</sup> l'ignorance de l'origine de la première impression (image visuelle ou auditive, émotion), antérieurement acquise par le psychisme du sujet et à laquelle l'impression actuelle apparaît identique.

Comme dit Fernand Gregh, « vous sentez que vous vivez identiquement une minute que vous avez déjà vécue, mais vous ne pouvez la situer dans votre passé ».

Le fait existe, il est même assez fréquent, il a été l'objet de nombreux travaux dans ces derniers temps. Le Dr Grasset vient de lui consacrer une intéressante étude dans laquelle il en rappelle de nombreux exemples. Il en donne une explication très simple basée sur la théorie de l'automatisme psychologique.

La fausse reconnaissance est due à ce que le sujet a inconsciemment et à son insu éprouvé en réalité l'émotion qui lui paraît nouvelle, et il ne peut, même au moment où il l'utilise, se rappeler ni le moment ni les circonstances de l'acquisition de cette connaissance psychique.

A chaque instant, nous recueillons dans le monde extérieur, par l'intermédiaire des sens, une foule innombrable d'images,

et cela d'une façon inconsciente. Ces images s'accumulent, se déposent en quelque sorte par couches successives, chacune ensevelissant la précédente, mais toutes ces images sont là, existant virtuellement et pouvant renaître un jour. Aussi voyons-nous dans certains cas physiologiques ou pathologiques, les acquisitions ignorées de l'esprit se révéler, apparaître tout à coup à la conscience.

« Les fous, dit Maudsley, reviennent quelquefois dans leur délire sur des scènes et des événements dont ils n'ont aucun souvenir dans leur état normal. Sous l'empire de la fièvre, un malade peut réciter des passages entiers dans une langue qu'il ne comprend pas : c'est qu'il a, par hasard, entendu ces passages. Il suffit de rêver qu'on est à l'école pour éprouver de nouveau toutes les sensations par lesquelles on y a passé; des souvenirs sans nombre se pressent avec une instantanéité et une lucidité remarquables devant la conscience de l'homme qui se noie. »

Max Simon, qui cite le fait, en rapporte un grand nombre d'analogues.

Les souvenirs ensevelis dans la subconscience, dans ce que Durand de Gros appelait le sous-moi et que Grasset place dans le polygone de son schéma des centres automatiques, peuvent avoir été acquis sans la participation du moi supérieur et dans un état de désagrégation psychologique.

Dans la distraction, dans le rêve, dans les nombreux états de désagrégation voisins de l'hypnose, les faits se produisent, et, à un moment donné, le sous-moi peut présenter au moi des souvenirs d'images enregistrés par lui, connus de lui seul et qui surprennent le moi supérieur.

Prenons d'abord le sommeil naturel qui représente un état assez profond de désagrégation.

Un sujet voit en rêve une personne, et, le lendemain, à sa grande surprise, la rencontre dans la rue. Il ne peut s'expliquer le fait que par une sorte de pressentiment étrange. C'était cependant beaucoup plus simple. Il la rencontrait tous les jours auparavant, leurs occupations les amenant dans la même rue tous les jours; son sous-moi l'avait vue et revue en rêve; seulement, dans le rêve, le sommeil sans doute

n'étant pas très profond, la dissociation du sous-moi étant incomplète, le moi supérieur avait été instruit de cette acquisition.

Expérimentalement, on peut, dans l'état d'hypnose, placer dans le subconscient des images qui, sous certaines influences dans la vie normale, se réveillent et donnent l'illusion du déjà vu.

Ajoutons que le subconscient peut, dans une mesure, associer des idées. Aux acquisitions exogènes s'en joignent d'endogènes inconscientes, dont on trouve des exemples dans les hallucinations de somnambules et de certains spirites.

Si on admet cette théorie, il n'y a plus de fausse reconnaissance. La reconnaissance est réelle, mais elle se rapporte à une impression non perçue au début par le moi supérieur.

Dans les faits que rapporte Grasset, l'angoisse fait toujours partie du phénomène de fausse reconnaissance. Il nous paraît cependant qu'elle peut ne pas nécessairement l'accompagner.

La plupart des théories qu'on a données de ce fait sont nécessairement incomplètes. Seule la notion de la désagrégation psychologique peut en rendre compte.

Certains auteurs, Lapie et Méré, admettent qu'il s'agit en pareille occurrence d'une impression éprouvée en rêve. Cela s'applique seulement à un certain nombre de cas : il y a le rêve, il y a la distraction, il y a enfin tous les cas aujourd'hui bien connus de désagrégation psychologique. Le fait cesse d'être étrange, et, puisqu'il est expliqué, ne devrait pas, quand il se produit, amener d'angoisse; mais il paraît se produire surtout chez les nerveux, et l'angoisse qui l'accompagne a le caractère de celle qui se manifeste dans toutes les variétés d'obsession et de phobie : délire du toucher, recherche angoissante de mots, onomatomanie ou agoraphobie, signes de dégénérescence ou rançon de la supériorité intellectuelle, suivant la théorie que vous préférerez.

Dr L. MENARD.

(Cosmos.)

## LES CURIEUX ÉVÉNEMENTS DE RAIKES FARM

---

Le 15 octobre, le *Daily Express*, de Londres, publiait une information très étrange, qui cependant donne lieu en Angleterre à des commentaires sans fin.

La merveille dont il s'agit se passe dans la famille Webster, dans la Raikes Farm, Beverley. Le pain acheté pour les besoins des habitants de la maison, diminue, disparaît d'une manière inexplicable, sans que personne y touche. Un rédacteur de l'*Express*, qui visita la ferme et qui fit une sérieuse enquête à ce propos, avoue ne pas avoir pu jusqu'à présent trouver une explication raisonnable du phénomène. La bonne foi des Webster est hors de doute; d'ailleurs, parmi les témoins oculaires du fait se trouvent des personnes que l'on ne peut absolument pas soupçonner capables de se prêter à de pareilles mystifications.

La famille Webster se compose du père, de la mère, de sept enfants et de la mère de la femme. Il y a dans la ferme dix laboureurs, mais aucun domestique, M<sup>me</sup> Webster étant aidée dans le ménage par sa mère et par sa fille aînée.

L'histoire des mystérieuses miches de pain date de la première semaine de mars, quand le pain pétri le soir précédent et placé sur une dalle en pierre pour la cuisson, fut trouvé, le matin, diminué de telle manière qu'on pensa qu'il avait été rongé par des souris ou des rats.

Depuis ce jour, les miches furent déposées sur un buffet, dans la chambre où l'on faisait le beurre — dans un lieu inaccessible aux rongeurs. Mais le pain continua quand même à disparaître.

On l'enferma alors dans le garde-manger — mais en vain. L'on se servit d'une autre qualité de farine et de levain —



toujours inutilement. L'on soupçonna l'eau elle-même, qui fut changée : mais le phénomène continua.

M. Webster, supposant qu'il s'agissait peut-être d'une mauvaise plaisanterie, sans rien dire à personne, prit des mesures pour en découvrir l'auteur. Il enferma du pain frais et une souricière dans le garde-manger; il plaça une autre souricière en haut du meuble; il parsema de farine le parquet, bien sec, de la chambre, et non seulement il ferma la porte à clé, mais il étendit sur elle deux longues bandes de percale. Le lendemain il trouva les bandes intactes, aucun signe sur le parquet, et les souricières dans le même état où il les avait laissées. Mais quant aux miches qu'il avait renfermées, l'une avait complètement disparu, sans qu'il en restât une seule miette; l'autre était réduite à la moitié.

Pendant trois mois environ, les Webster ne soufflèrent mot de la chose, se bornant à faire le possible pour éclaircir le mystère; mais, où que l'on plaçât le pain, au rez-de-chaussée ou dans les pièces d'en haut, exposé ou enfermé, le résultat ne variait guère. Il y avait des miches qui disparaissaient plus vite que d'autres; M<sup>me</sup> Webster affirme en avoir vu une, placée sur la table de la cuisine, diminuer et disparaître en moins d'une heure.

La situation devenait de plus en plus désespérée, car, en outre du malaise produit dans la maison par le phénomène, il en résultait aussi une perte d'argent assez sensible, ce qui fait que la famille décida de déménager.

— Je ne suis pas du tout superstitieux ni poltron, observait M. Webster, mais je n'aime pas cela. Quelqu'un s'imagine qu'il s'agit là d'une simple plaisanterie de notre part; mais comment est-il possible de nous croire assez fous pour pousser les choses à tel point de nous voir contraints à déménager?

Prenant ce qui restait d'une miche en train de disparaître de la table, et faisant remarquer que la croûte et la partie extérieure avaient déjà disparu, il demanda énergiquement :

— Croyez-vous que des mains humaines pourraient faire cela?

Afin de détruire tout soupçon de fraude, les Webster

eurent recours aux services d'un ex-constable de police, nommé Berridge, de Bishop Burton, et lui confièrent pendant plusieurs jours la garde de l'endroit où l'on tenait la farine et l'on faisait le pain. Berridge avoua franchement au rédacteur du *Daily Express* que le phénomène le dépassait absolument. Il arriva à la ferme un lundi d'octobre, apportant deux miches achetées à Beverley, qu'il mit dans la pièce qui lui avait été confiée : à la serrure déjà existante à la porte, il en ajouta une autre qu'il avait apportée avec lui. Le lendemain, le pain était intact ; mais le mercredi, comme il coupait l'un des bouts d'une miche, il resta ahuri en la trouvant à moitié vide. Un trou passait d'un côté à l'autre du pain. D'abord, il songea à un défaut de pétrissage ; mais voyant le pain se vider de plus en plus, et l'autre miche qui commençait aussi à diminuer rapidement, il ne lui resta qu'à accepter la situation.

Mais voilà qu'une autre surprise l'attendait. Le mercredi il avait mis dans une maie cinq autres pains faits dans la maison. Le lendemain, à dix heures, il les examina et les trouva extérieurement intacts. A midi, la partie supérieure de l'un d'eux avait complètement disparu, tandis que les autres pains disparaissaient peu à peu.

Supposant que, malgré toutes les précautions prises, un inconnu pouvait pénétrer dans la pièce, M. Berridge cacha des morceaux de pain dans d'autres endroits de la maison, mais tous diminuèrent bientôt jusqu'à leur complète disparition.

Dix des principaux chimistes de Beverley et de Hull qui visitèrent la ferme et analysèrent le pain, ne furent pas moins étonnés, en constatant que le microscope ne révélait la présence d'aucun microbe ni d'aucune fongosité ; le pain a été déclaré absolument pur.

Une autre curieuse circonstance que l'on a pu remarquer est la suivante. Afin d'éviter le lamentable gaspillage de pain, M<sup>me</sup> Webster eut recours à l'expédient de cuire des fougères pour la famille ; elle poussa un soupir de soulagement en constatant que, quoiqu'elles fussent à côté du pain dans le buffet, elles ne donnaient aucun signe de... dépérissement.

Hélas ! Sa satisfaction ne fut pas de longue durée ! A peine la dernière miette de pain avait-elle disparu, le mange-pain mystérieux attaqua vigoureusement les fouaces : M<sup>me</sup> Webster est maintenant forcée d'employer le curieux stratagème de faire cuire une certaine quantité de miches destinées à assouvir la voracité de l'invisible gourmand, afin que les fouaces puissent rester pour la famille.

L'East Riding ne s'occupe plus que de l'histoire de la « maison hantée » ; l'estime générale dont jouissent les Webster augmente l'intérêt public pour ce mystère.

Jusque-là le récit que faisait d'abord le *Daily Express*. Le 16 octobre le même journal ajoutait :

« Le mystère de la Raikes Farm devient de plus en plus étrange, à mesure que l'on s'efforce de l'élucider. Au début, l'on avait cru que tout se bornait à la disparition graduelle du pain ; mais ce phénomène, tout surprenant qu'il est, ne constitue qu'une partie de cette histoire de sorcellerie du Yorkshire.

« Après la tombée de la nuit, l'on entend dans la nuit des bruits étranges, assez forts pour réveiller les enfants. Les Webster supposèrent d'abord que des farceurs, ou bien des gens mal intentionnés, en étaient les auteurs.

« — Plusieurs fois déjà, a dit M<sup>me</sup> Webster à un collaborateur du *Daily Express*, je suis descendue au rez-de-chaussée, au milieu de la nuit, afin de découvrir la cause de ces bruits, mais, malgré toutes mes précautions, je n'ai jamais abouti à rien.

« Tout aussi bien Webster que sa femme entendirent des bruits de pas sur l'escalier. Comme ils approchaient, M. Webster ouvrit tout à coup la porte de la chambre à coucher et sortit avec une bougie allumée à la main ; parfois, cette irruption mit fin aux bruits ; d'autres fois ils continuèrent ; en tout cas, personne ne fut à même d'en connaître la provenance, quoiqu'on les entendit tout près.

« — Jene suis pas spirite, dit M. Webster, mais je suis porté à croire, contre ma volonté même, que des forces surhumaines entrent en tout cela.

« Parfois, les bruits étaient si forts, que les Webster crurent

que quelqu'un déplaçait les chaises et les chenets en fer, dans la pièce au-dessous.

« Une nuit que l'ex-constable de police, M. Berridge, gardait la chambre où l'on fait le beurre et le pain, il entendit des pas ; il crut que c'était M. Webster, et il fut bien surpris, le lendemain, en apprenant par M. Webster lui-même, qu'il n'avait pas quitté sa chambre un seul moment :

« Mais ce n'est pas tout. Une nuit M. Webster, entendant ces bruits, alla dans la chambre de Berridge ; tous les deux firent une ronde dans la maison, mais ils trouvèrent tout en place, comme lorsqu'ils s'étaient couchés.

« Le lendemain, au moment du déjeuner, un fils de Webster, âgé de quatorze ans, demanda qui avait chanté, pendant la nuit. Le père, qui ne voulait pas épouvanter les enfants, lui répondit qu'il avait sans doute rêvé et qu'il ferait bien de se taire. Mais les autres aussi avaient entendu cette musique nocturne. Mme Webster en avait été, d'abord, si épouvantée, qu'elle cacha la tête sous les draps pour ne pas l'entendre. Elle finit pourtant par s'y habituer ; alors elle l'écouta même avec plaisir. « C'est la plus douce musique que j'ai jamais entendue, aurait-elle dit à des voisins. On dirait un chœur. » Les Webster ne furent pas les premiers à l'entendre ; le lourd sommeil de l'un des travailleurs de la ferme fut interrompu, à son tour, par les mystérieux ménestrels.

« Un matin M. Webster ne trouva plus ses habits. Il les chercha, et ils les trouva parsemés dans les autres pièces de la ferme.

« Des spirites d'Hull et d'autres endroits l'assurèrent que l'on doit attribuer le phénomène à des êtres d'un autre monde. Ceux qui ne croient pas aux manifestations occultes cherchent une autre explication et supposent que les chants et le déplacement des habits est l'œuvre d'un somnambule. Mais comment expliquer la disparition du pain ? Un somnambule a beau être atteint de manie vorace, il ne pourra pas passer sans clé à travers les portes. En outre, la diminution graduelle du pain a lieu tout aussi bien le jour que la nuit. D'ailleurs on a parfaitement pu établir qu'aussitôt que le pain sort de la ferme, sa consommation est immédiatement

interrompue. L'on assure que quelque chose de semblable s'est déjà passé à la Raikes Farm il y a quarante ou cinquante ans. Mais l'habitant le plus âgé de Bishop Burton ne sait fournir aucune indication précise à ce sujet, et l'avis qu'il s'agit des forces surnaturelles est le seul qui soit généralement accepté. »

Le *Journal de la Society for Psychical Research* annonçait, dans sa livraison de novembre, que la Société avait ouvert une enquête sur cet original événement et qu'il n'aurait pas manqué d'en publier les résultats; il laissait comprendre qu'il ne doutait pas de pouvoir expliquer ce mystère d'une manière toute naturelle. Dans la livraison de décembre du journal, il n'en est plus question. Faut-il croire que l'explication toute naturelle n'a point été trouvée ?...

(Revue d'études psychiques.)

1. A propos de ce récit, l'on peut rappeler que les anciens Romains offraient aux mânes de leurs morts des banquets appelés *silicernia*; Donat, Valère-Maxime, Ovide, Lucien et bien d'autres écrivains en parlent en plusieurs endroits de leurs ouvrages. Pausanias trouve cette croyance chez les Grecs; il ajoute même que, selon les prêtres de Delphes, le démon Eurynome ne laissait jamais autre chose que les os de ce festin. Mgr Maigrot, évêque de Colon, nous apprend que les Chinois croient, à leur tour, à l'appétit des esprits, qu'ils divisent même en *chin-xin* (esprits sobres), et *sié-xin* (esprits gloutons). Il est à peine besoin d'ajouter que l'on ne possède aucune donnée sérieuse sur l'authenticité de ce phénomène.

# LES PAPOUS



## Les népu ou sorciers (*suite*).

Expliquons maintenant la multiple signification de ce nom de népu.

Le népu, c'est d'abord un serpent, non un serpent quelconque, mais un terrible animal dont le venin est mortel ; c'est tantôt un *Aurama*, tantôt un *Api*. Le premier est un serpent d'un noir sale, de la grosseur d'un doigt et long de cinquante à soixante centimètres. L'*api* est moins long et d'une couleur jaune rougeâtre, comme les feuilles d'arbres sèches ; il est de beaucoup le plus dangereux.

Seulement, on ne peut jamais dire à première vue si un serpent, même un *aurama* ou un *api*, est un népu, il faut qu'il ait fait ses preuves.

— Comment reconnaissez-vous que vous avez affaire à l'acide cyanhydrique ? demande un examinateur à un élève carabin.

— Monsieur, j'en avale trois gouttes, et, si je tombe raide mort, je reconnais que j'ai affaire à l'acide cyanhydrique. »

Tel est le raisonnement des sauvages.

— Comment sais-tu qu'un serpent est un népu ?

— Voilà : quand il mord quelqu'un dans telle et telle condition et que ce quelqu'un en meurt. »

\*  
\* \*

Un serpent donc est népu : 1° quand il est mauvais de sa nature ; 2° quand il est employé par un népu. C'est comme

un cercle vicieux : l'homme s'appelle népu parce qu'il a le serpent népu, et le serpent s'appelle népu, parce qu'il est la propriété du népu. Allez y voir !

Le népu est encore un objet quelconque à l'usage du sorcier pour ses maléfices. Il y en a de toutes les sortes et de tous les calibres ; généralement ce n'est pas propre.

Le népu semble désigner le pouvoir, la puissance des sorciers ; c'est ainsi qu'ils avouent volontiers que le népu du missionnaire est plus fort que le leur. Ils savent pourtant bien que nous n'employons ni serpents, ni amulettes !

\*  
\* \*

Au commencement de la mission, cependant, les Papous étaient convaincus que nous n'étions que des sorciers à peau blanche et habiles. Le regretté Mgr Verjus leur avait fait une impression, qui est loin d'être effacée aujourd'hui. Son regard seul les clouait sur place, sa voix les faisait frissonner, son indomptable énergie leur paraissait surhumaine, et son mépris absolu du danger, son calme dans les situations les plus critiques étaient absolument inexplicables pour eux : s'ils n'avaient pas été convaincus que c'était un homme en chair et en os comme les autres, ils en auraient fait un esprit de la classe des Biriwa ou des Paipai. Les gros bonnets parmi les népu tinrent un jour conciliabule pour élucider la question du pouvoir extraordinaire de ce *mizinari* qui ne craignait rien, pas même les népu, et se faisait un plaisir de les défier.

Le plus malin dit :

— Vous n'y entendez rien ! Cet homme-là, ce Blanc, je le sais, a une pierre dans le ventre. Cette pierre, c'est son népu, et ce népu vaut mieux que le nôtre ; voilà pourquoi il est si fort.

Et chacun d'approuver en poussant un petit hum ! et en levant les yeux et les lèvres au ciel.

C'est à la suite de cette conférence que Jao, le sorcier de Inawa, résolut de tuer Mgr Verjus, de lui ouvrir le ventre et de s'emparer de la fameuse pierre népu. Le missionnaire,

informé de la chose, vint à la rencontre du sorcier, posté dans la forêt pour exécuter son mauvais coup, et lui dit à brûle-pourpoint en lui présentant son énorme couteau de chasse.

— Iao, tu veux me tuer; tiens, voici mon couteau, frappe moi!

Iao, tout décontenancé, balbutia que ce n'était pas vrai et s'esquiva prestement, résolu à ne plus s'attaquer à ce Blanc qui, grâce à sa *pierre*, savait tout.

\*  
\* \*

Cependant les sorciers prennent un détour pour avouer leur infériorité et disent : « Notre népu a été fait contre les noirs, pas contre les blancs, Nos ancêtres n'ont pu prévoir l'arrivée des blancs. » Mais je soupçonne fort que ce beau raisonnement a simplement pour but de ne pas se mettre les blancs à dos. Au fond, s'ils osaient, il nous attaqueraient aussi bien que leurs compatriotes, et, pas de doute, nous succomberions comme eux. Je pourrais citer des exemples et des noms de blancs qui ont été victimes des sorciers, d'une manière plus ou moins directe.

En résumé, le mot népu désigne une personne ou une chose mauvaise en elle-même et bonne seulement à faire du mal aux autres. Le népu, c'est à la fois l'agent et l'instrument, l'un ne peut rien sans l'autre; mais, réunis, ils ont un pouvoir extraordinaire que personne n'ose discuter.

\*  
\* \*

Voici, d'après les indigènes, quelques échantillons de ce pouvoir.

Le népu envoie les maladies graves et les plaies dangereuses. Si un crocodile mange un homme ou lui ampute un membre, c'est le népu qui le lui a commandé.

Il est à remarquer, toujours d'après les indigènes, que les



crocodiles de la mer et ceux qui infestent le fleuve et les criques depuis la mer jusqu'à Inawi, sont seuls à se tailler des biftecks dans le genre humain. A partir d'Inawi jusqu'aux montagnes, jamais un crocodile ne se permettra ce luxueux régal. Ceci est un fait très réel. Jamais de mémoire d'homme, et très certainement jamais depuis quinze ans que les missionnaires sont sur les lieux, on n'a pu accuser un crocodile de ces régions de s'être invité à un repas homicide.

La raison? c'est que les népu de la côte ont envoyé le diable dans le corps des crocodiles et leur ont commandé de mordre et de manger tout ce qui se présentera devant leurs mâchoires; tandis que les népu, à partir d'Inawi, ne leur ont jamais fait une pareille recommandation. Il paraît, d'ailleurs, que c'est entre Inawi et la mer que résident les plus mauvais sorciers.

Si une personne est mordue par un serpent, c'est encore le népu qui a ordinairement fait le coup. Voici comment ils s'en assurent. Si la morsure est au pied gauche, c'est un « serpent des herbes » non venimeux, ou du moins son venin n'est pas mortel; le blessé souffrira peut-être beaucoup mais ne mourra pas. Si c'est le pied droit qui a été attaqué, oh! alors, il est plus que probable que c'est un mauvais serpent, un serpent envoyé par le népu, et, dans ce cas, la vie ou la mort de la victime dépend uniquement du népu qui l'a frappée.

Mais, au pied gauche ou au pied droit, bien qu'on puisse en tirer une conclusion assez sûre, ce n'est pourtant pas le signe infaillible pour distinguer le serpent népu d'un autre. La première chose qu'on demande au blessé est celle-ci :

— Était-ce un serpent des herbes, ou un népu ?

Et le blessé de répondre suivant le cas sans hésiter :

— C'est un népu, car il est venu contre moi, il m'a attaqué le premier, il ne s'est pas sauvé quand je lui ai fait peur.

Un serpent des herbes, lui, n'est pas si enragé; il ne mord que pour se défendre, ou quand on le foule aux pieds en marchant. Dans les autres cas, il ne mord jamais; au contraire, il s'enfuit au moindre bruit.

Nos indigènes se croient tellement sûrs de l'impunité, que l'on voit parfois des enfants s'amuser à poursuivre de ces reptiles :

— Prends garde! il va te mordre.

— Oh! pas de danger, c'est un serpent des herbes; vois comme il se sauve!

Ils prennent leurs précautions pour ne pas se faire mordre; mais ils n'en ont pas peur.

Mais si un serpent vient droit au-devant d'eux, ou si, au lieu de fuir, il se retourne contre ceux qui le poursuivent, ils ne sont plus si braves, alors, ils battent en retraite, la peur au ventre, claquant des dents, et le front couvert d'une sueur glacée. Et tout ça, quelquefois pour une pauvre inoffensive couleuvre effarouchée. Mais voilà! Elle n'a pas tourné le dos ou plutôt la queue de leur côté, sa vue seule a failli les faire mourir... de peur!

Supposé que, d'après les indications du blessé, on a affaire à un serpent népu, reste la question de trouver qui des nombreux sorciers du village ou des environs a bien pu faire le coup, et ce n'est pas chose facile.

\*  
\* \*

Lorsque le népu veut entrer en campagne pour opérer, il ne commence jamais sans une longue préparation pénible.

Il est d'abord *rove* (*ngope*, à Mékéo) pendant plusieurs jours.

Ce mot *rove* a un sens dont le français n'a pas l'équivalent absolu; le mot latin *sacer* est ce qui en approche le plus, si on le prend dans son sens étymologique de « séparé, mis à part ». En effet, dire qu'un homme, un népu est *rove*, signifie qu'il cesse de mener sa vie ordinaire, qu'il est dans un état d'esprit et de corps particulier. Il n'habite plus au village, abandonne sa case, se cache dans la brousse; il évite soigneusement de parler aux femmes, de les regarder et de se trouver à proximité d'elles. Il se prive des aliments ordinaires, viande et poisson surtout; il jeûne rigoureusement, ne fume plus, ne chique plus; il se contente de mâcher et d'avaler du gingembre; il ne boit plus de l'eau pure du fleuve ou des criques ou de la pluie, mais soit de l'eau de coco, soit

une décoction de gingembre. Il se serre le ventre jusqu'à la limite du possible, comme les *ibitoë*, et se barbouille la figure en noir avec des desseins bizarres. Sous l'influence de cette solitude, de ces privations, de cette nourriture échauffante, le népu maigrit rapidement, ses nerfs sont surexcités, et il est tout prêt pour exécuter ses criminels desseins; il est enragé, il est endiablé, il est *rove*.

Que fait-il durant ces longs jours de retraite sauvage? Nul ne le sait; mais n'est-il pas étrange qu'il regarde comme une nécessité de se soumettre à une si rigoureuse pénitence avant de se livrer à l'exercice de son diabolique pouvoir? Et il paraît qu'en Chine et dans l'Inde, on retrouve la même pratique chez les sorciers, les kafirs, et les endiablés de toute étiquette qui font des choses extraordinaires. Faut-il regarder la surexcitation de ces gens-là comme un état purement pathologique, ou bien diabolique, ou encore comme une résultante de ces deux influences?

\*  
\* \*

Quoi qu'il en soit, le népu, ici, considère cette préparation comme absolument nécessaire, comme la condition *sine qua non* de la réussite de son entreprise.

Il va sans dire qu'il a apporté avec lui, dans les herbes, son népu, c'est-à-dire toute la collection de ses diableries, sans oublier son serpent qui, lui aussi, est soumis à un régime spécial, un jeûne sévère probablement.

Quand le népu juge la préparation suffisante, il se décide à sortir de sa cachette. Il s'en va alors, toujours barbouillé de noir, serré comme une guêpe, à travers les hautes herbes, évitant les sentiers fréquentés. Il pousse même la précaution jusqu'à ne marcher que sur les talons ou les côtés du pied, afin qu'on ne puisse le reconnaître à l'empreinte de ses pas.

C'est ordinairement le soir, à la nuit tombante ou au milieu des ténèbres. Malheur alors à celui qui vient à le rencontrer, non pas, toujours, que le népu le frappe ou lui fasse quelque mal: mais sa vue, sa présence seule, est un mauvais présage, un malheur. Que de fois de pauvres jeunes

gens, des jeunes filles, et même des femmes et des hommes, reviennent en courant au village, criant, pleurant, tremblant de tous leurs membres !

— Qu'y a-t-il donc ? demandent les voisins.

— J'ai vu le népu, je vais mourir !

Et il est rare qu'ils n'en fassent pas une maladie, tant est grande leur frayeur.

Notre népu, lui, continue son chemin ; il doit aller jusqu'au village, ou au jardin, chercher sa victime dans sa case, au milieu de la danse, à la *maréa*, au travail, n'importe où.

Dès qu'il arrive, tout le monde se tient sur ses gardes ; on se barricade dans les maisons, on fait le guet, on se donne le mot. Car, on ne s'y trompe pas, un signe infailible leur montre que l'homme fatal est en quête d'une proie : c'est la manière dont il porte son *mahawa* (filet).

Nous avons dit ailleurs qu'on ne voit jamais un Papou, homme ou femme, sans son filet. Les femmes le portent ordinairement sur le dos ou la poitrine, la ficelle passée au cou ou sur le front : les hommes l'ont toujours suspendu à une épaule, sous le bras. Le népu aussi le porte de cette manière dans les temps ordinaires ; mais, quand il veut agir en qualité de népu, il tient ce sac attaché au bout d'un bâton ou d'un casse-tête reposant sur l'épaule, de manière que le sac ne puisse lui toucher le corps : un peu comme les conscrits partant pour la caserne emportent leur balluchon au bout d'une canne.

C'est que, dans ce sac, il a mis son népu en tout ou en partie, et lui-même en a peur : il ne le manie qu'avec des précautions infinies. Cela m'a toujours fait soupçonner qu'il devait y avoir de très forts poisons sous une forme quelconque. Qui sait, en effet, si toutes ces feuilles d'arbres, ces graines, ne sont pas des poisons ? Je mets le point d'interrogation, parce que ces feuilles sont toujours tellement mêlées ou décomposées ou hachées, qu'il est impossible de les identifier. Quant aux jolies graines rouges de l'*abrus precatorius*, il n'y a aucun doute ; inoffensives avalées tout entières, elles tuent rapidement si on les ingurgite broyées, ou si on les

place en contact avec une plaie vive ou sous la peau. Or, ces graines se trouvent en grand nombre dans le sac d'un népu...

\*  
\* \*

Le fait suivant, arrivé dernièrement à Raraï (Mékéo), m'a été raconté par le R. P. Bouellat.

C'était lors de la bénédiction de la nouvelle église de Raraï. Pour la circonstance, on avait invité tous les villages de la tribu à un gigantesque banquet, précédé d'une danse interrompue durant quarante-huit heures. Or, parmi les invités, il y avait les gens de Veifaa, et un des grands sorciers de ce village avait une dent contre ceux de Raraï qui, dans un *tazu* (festin) précédent, ne lui avaient donné qu'un jambon au lieu de deux. Cas pendable ! Raraï le payera cher !

Le népu vient donc à la fête, le cœur rempli de haine et résolu de se venger. Pour ne pas donner l'éveil, il avait laissé son attirail de sorcier dans sa case, et n'avait pris avec lui que la principale pièce de son arsenal ; il l'avait dissimulée entre sa peau et sa ceinture, se promettant de s'en servir au moment favorable, la nuit, quand la danse serait en grande animation.

Heureusement, c'est lui qui fut pris. Dans la soirée, voilà qu'il n'en peut plus, les reins lui font mal, ses genoux fléchissent, il tombe et, quelques heures après, il expirait au milieu d'horribles souffrances.

En procédant à sa toilette funèbre, on découvrit le népu. Inutile de dire que tous se sauvèrent à cette vue. Un de ses collègues en sorcellerie vint recueillir le dégoûtant objet et le porter en lieu sûr.

Nous ne pouvons dire la cause de sa mort ; mais les indigènes prétendent en savoir plus long que nous et affirment que le sorcier s'est tué lui-même avec son népu.

— Vous croyez donc, disent-ils, qu'un homme touchera le népu et vivra ? Non, celui qui touche le népu maladroitement doit mourir, quand même il serait le plus grand des sorciers. X... a été maladroit, il a touché son népu, il est mort.

\*  
\* \*

J'ai eu la bonne fortune de voir de mes yeux, sinon tout, au moins une partie de ce que le népu charrie dans son sac. Faut-il en donner la complète description ou même simplement l'énumération? Ce serait long, minutieux et pas très propre. Qu'on aille donc voir certains chapitres du livre *La Cité de Dieu*, par saint Augustin. Cela me dispensera d'être trop explicite moi-même.

Je veux, du moins, en faire un rapide inventaire pour qu'on ne m'accuse pas de faire trop de mystères. C'est une vraie pharmacie portative, mais une pharmacie qui rappelle plutôt les herboristeries du moyen âge, où, à côté d'une racine d'*agnus castus*, s'étalait une peau de crapaud desséchée, où la corne de cerf trônait au milieu d'yeux d'écrevisses.

\*  
\* \*

Qu'on en juge :

Voici d'abord des cailloux. Il y en a de ronds et d'ovales, de blancs et de noirs. Tous sont luisants et polis naturellement, ou par l'usage et le frottement. Ils ont la forme et la grosseur d'un œuf de pigeon. On les trouve soit dans le lit du fleuve Arabure (Saint-Joseph River), soit dans un gouffre situé sur la terre d'Ozu près de Rerena. Les indigènes m'ont affirmé avec un sérieux imperturbable que ces cailloux marchent tout seuls (!?). Ils ont différents noms, suivant leur forme et leur couleur : *periabu*, *manua*, etc. Ces pierres sont recherchées comme des talismans ou plutôt des charmes. Rares sont les *mahawa* (sacs de sorciers) qui n'en contiennent pas une au moins. On y rencontre aussi des morceaux de mica et de cristal de roche, et, depuis l'arrivée des Blancs, des fragments de verre et de miroir.

Ces cailloux sont perdus dans un tas de feuilles fraîches ou desséchées, ficelées en petits paquets, ou séparées. Elles proviennent de toutes sortes d'arbres, d'arbustes et de

plantes, la plupart odoriférantes. Les feuilles du *paita* sont en plus grande quantité que les autres.

Ce *paita* est très employé pour toutes sortes d'usages louches, malhonnêtes et criminels. A-t-il réellement les propriétés qu'on lui attribue ? Je ne l'ai évidemment jamais constaté ; je ne fais que transcrire ce que disent nos gens, et eux n'en doutent pas. Ils m'ont assuré que les népu, et d'autres aussi, sur le conseil des népu, quand ils veulent se venger de quelqu'un, prennent de ces feuilles et les mêlent soit à du tabac, soit à de la nourriture. Celui qui fume ce tabac ou avale cette nourriture devient fou au moins pour un temps, bien heureux s'il ne tombe pas malade plus gravement.

Je crois que ce *paita*, qui a la taille et le port d'un lilas, doit renfermer un poison stupéfiant et très actif à des doses élevées, dans le genre du haschish. Le *paita*, c'est la chose par excellence du sorcier et de la sorcellerie, au point qu'il est devenu comme l'emblème de cette corporation ; un *paita hauna* (homme du *paita*), c'est un sorcier tout court. Aussi les népu ont-ils toujours beaucoup de ces feuilles dans leur besace, et ils en usent eux-mêmes, mais avec prudence.

Ce n'est pas tout.

Il y a encore l'herbe aux poissons. Il suffit d'en jeter dans l'eau et tous les poissons évoluent dans un certain rayon, viennent au bout de quelques minutes flotter à la surface, étourdis et le ventre en l'air.

Il y a l'herbe aux kanguroos. Les Papous en frottent le museau de leurs chiens avant de partir pour la chasse et ceux-ci deviennent très ardents et très habiles à dépister les kanguroos.

Il y a des herbes pour guérir certaines plaies et les maux d'yeux ; pour ce dernier cas, ils font bouillir les feuilles et exposent l'œil malade aux vapeurs qui se dégagent de la marmite.

Il y a aussi des plantes pour guérir des morsures de serpents et pour s'en préserver. Le serpent, paraît-il, redoute tellement cette herbe que son odeur seule le met en fuite et qu'on peut le rendre tout à fait impuissant et comme stupéfié au point de pouvoir le prendre et le manier impunément, si

l'on a eu le soin de se frotter les mains avec les feuilles de cette plante qui est, si je ne me trompe, une aristoloche (*aristolochia serpentaria*), etc., etc.

\*  
\* \*

Après les minéraux et les végétaux, voici la pharmacie animale : un cimetière, un charnier. Quantité d'ossements, becs, crânes, tibias d'oiseaux, dents de crocodiles, de kangourous, de chiens... Tout cela est rangé, ficelé dans des paquets de feuilles ou dans des tubes de bambou.

Prenons le plus volumineux de ces étuis. Il faut d'abord dérouler un kilomètre de ficelle poisseuse, puis une longue étoffe en écorce d'*itaburi* battue, puis une autre ficelle, puis des feuilles, puis une autre étoffe ; le bambou maintenant est à découvert. Un bouchon crasseux en ferme l'orifice. Si vous n'êtes pas délicat, ouvrez-le. Je vous avertis, cependant, que bien peu, même parmi les indigènes, peuvent supporter l'inénarrable puanteur qui s'exhale de cette chose infecte dont je n'ai pu deviner la nature, mais qui me semblait fort de la chair en décomposition.

\*  
\* \*

Quittons ce sujet. C'est, d'ailleurs, l'extrême limite de ce qu'une plume qui se respecte peut décrire. Laissons le reste au fond du sac du népu ; je risquerais peut-être de n'être pas cru si je poussais l'inventaire plus loin. De ce que j'ai vu et senti de pareilles choses, ce n'est pas une raison pour les exposer sous les yeux et le nez des lecteurs.

Avec ce qui précède, on peut se faire une idée du matériel requis pour la profession de sorcier en Papouasie.

\*  
\* \*

Il faut y ajouter le serpent. Lui n'est pas dans le sac, mais gardé dans une marmite, au fin fond de la case du népu. Ce



serpent, comme je l'ai dit, est ordinairement un *api* ou un *aurama*, terribles bêtes dont la morsure, quand elle est profonde, est promptement suivie de léthargie, de tétanos et de mort.

Depuis longtemps on savait que les népu avaient un, quelquefois deux serpents : mais jamais on ne les avait vus, et l'on s'en rapportait aux affirmations des indigènes. Les officiers du gouvernement, fortes têtes, ne pouvaient avaler cette... couleuvre, et riaient de notre crédulité.

\*  
\* \*

Un beau jour, je ne sais plus à quelle occasion, un de ces officiers eut à instrumenter contre Puro Miria, la vieille sorcière de Mou, fort redoutée dans les environs, et qui avait succédé à son mari Wani, vieux, infirme et à moitié idiot. L'officier profita de la circonstance pour saisir tout ce qu'il put des objets de sorcellerie. Il se retirait satisfait et, triomphant, disait d'un air narquois au missionnaire :

— Eh bien ! Et le fameux serpent ? Vous voyez bien qu'il n'y en a pas plus que dans ma poche !

Ce disant, il achevait de donner un dernier coup d'œil dans les recoins de la case. Près du foyer, il aperçoit une vieille marmite fêlée et soigneusement bouchée par le haut. Soupçon ou curiosité, il s'approche et, d'un coup de pied, renversant la marmite, il l'envoie rouler contre un poteau, où elle achève de se briser. Horreur ! de la marmite en morceaux, deux crânes humains s'échappent, et en même temps un magnifique *aurama* se détend comme un ressort et bondit contre l'officier, qui n'a que le temps, à son tour, de bondir hors de la case, tout suant de peur et pouvant à peine parler.

Ses *policemen* entourent la maison et font bonne garde pour ne pas laisser le serpent se faufiler dans les herbes. Il était resté à l'intérieur. Alors l'officier fait venir Puro Miria, la sorcière, et, le revolver au poing, lui commande de couper le serpent en morceaux et de les jeter dehors. La vieille grommelle, proteste, menace, mais le revolver est là, braqué

sur son crâne chauve. Elle monte dans sa case, gémissant et disant de sa voix de crécelle :

— Voilà-t-il pas une affaire! moi, népu, il faut que je tue mon népu! *Shai!* mon népu chéri!

Quelques minutes après, deux tronçons de serpent gigeaient dehors, sur le sable, aux pieds de l'agent, qui, depuis, n'est plus si incrédule; et, s'il avait eu complète liberté, les népu de nos districts auraient passé un mauvais quart d'heure. Mais, d'en haut, on lui signifia de ne pas s'acharner contre ce qui « n'existe pas et ne peut pas exister »...



On se demandera comment le népu se sert de son serpent et comment celui-ci attaque telle ou telle personne au choix de son maître.

J'avoue n'y rien comprendre. Les faits sont là, pourtant, très réels, très avérés, impossibles à nier! Le népu en veut à un homme, il le menace et lui dit :

— Je me vengerai, le serpent te mordra, et tu mourras!

Un temps plus ou moins long s'écoulera entre la menace et son exécution, mais elle s'accomplira.

R. P. GUIs.

(*A suivre.*)

(*Les Missions catholiques.*)



## UNE SINGULIÈRE PROFESSION



On annonce la mort, à Vienne, de Magdalena Gelly, qui fut pendant vingt ans une des curiosités de l'hôpital général, où elle exerçait la singulière profession de mannequin vivant.

Tous les jours, vers midi, Magdalena arrivait dans la cour de l'hôpital; vieille, ridée, assez mal vêtue, un bandeau noir cachant un œil atteint d'ophtalmie chronique, elle était bien connue des élèves fréquentant la clinique rhinologique auxquels elle servait de sujet d'étude. Un grand sac d'étoffe qu'elle portait à la main renfermait tout un arsenal d'appareils, d'outils et d'objets disparates dont le déballage eût rempli les profanes d'ahurissement. Elle ne tardait pas à être très entourée, et, sur un carnet grasseux, inscrivait les rendez-vous qui lui étaient donnés. D'heure en heure, les apprentis spécialistes s'assuraient ses services, et, moyennant une rémunération de 2 florins, apprenaient d'elle à se faire la main, à acquérir la pratique indispensable à l'exercice de la laryngologie.

Schrotter et Chiari appelaient souvent Magdalena Gelly dans leurs cliniques et se servaient d'elle pour former les commençants. Son rhinopharynx a servi à exercer des générations de médecins.

On conçoit sans peine la difficulté que les étudiants ont à surmonter pour acquérir la dextérité manuelle indispensable pour les opérations que nécessitent les affections de la gorge. Il suffit de jeter les yeux sur un atlas d'anatomie pour voir combien le simple tamponnement des fosses nasales doit être délicat. Magdalena aplanissait toutes les difficultés.

L'habitude lui avait donné la singulière faculté d'immobiliser au besoin ses cordes vocales pendant de longues minutes, de fixer son voile du palais et ses piliers, et les étudiants, le

laryngoscope en main, suivaient, sur ce sujet commode et vraiment parfait, les descriptions anatomiques que leur fournissaient leurs livres classiques. Ce qui peut sembler plus remarquable encore, c'est qu'elle était parvenue à commander à ses réflexes de façon à les supprimer ou à les exagérer à son gré. Ses cordes vocales pouvaient être impunément touchées sans réagir, d'où la possibilité pour les élèves de pratiquer toutes les explorations qu'indique la technique de la laryngoscopie et de la rhinoscopie postérieure. Mieux encore, Magdalena exagérait ses réflexes au commandement pour habituer les élèves à vaincre les résistances qui s'opposent dans la pratique courante au libre passage des instruments, suivant la sensibilité tactile particulière de chaque malade. Tous les médecins connaissent les difficultés de certains pansements laryngés; ceux qui ont eu la bonne fortune de les faire avec Magdalena ont appris à vaincre tous les obstacles et à porter leurs instruments sur les parties en apparence les plus inaccessibles. Le cathétérisme de la trompe d'Eustache est parfois empêché par une constriction spasmodique de sa partie rhinopharyngienne. Cette constriction, Magdalena la produisait à volonté, pour apprendre aux opérateurs novices les manœuvres de douceur qui permettent de faire progresser le bec de la sonde et d'en triompher. Elle avait même acquis une sensibilité spéciale de ses muqueuses qui lui permettait de signaler les erreurs commises et les fautes de direction: elle se rendait un compte exact de la position d'un instrument introduit dans son nez, dans son larynx ou dans son pharynx et la rectifiait quand elle était défectueuse.

Quand les élèves étaient bien exercés au maniement des instruments, quand ils avaient appris à les diriger avec exactitude, méthode et précision, Magdalena se prêtait à un ordre nouveau d'exercices. De son grand sac d'étoffe noire, elle sortait toute une collection d'objets étranges, destinés à jouer le rôle de corps étrangers, et se les introduisait elle-même dans les diverses parties des voies aériennes où les élèves avaient à aller les rechercher.

Grâce à Magdalena Gelly, les laryngologistes viennois pouvaient acquérir, avant de quitter la clinique, toute la dexté-

rité manuelle indispensable à l'exercice de leur art, et ils abordaient la clientèle avec la sûreté de main de vieux praticiens blanchis sous le harnais. A ce titre, elle a rendu de grands services à la médecine et bien mérité la petite aisance que lui avaient value ses nombreuses séances à 2 florins.

Voilà une carrière nouvelle qui s'offre aux amateurs de métiers bizarres. Qui veut se faire mannequin laryngologique?

Francis MARRE.



## LE GRAND MYSTIQUE DU SEIZIÈME SIÈCLE

---

Parler au vingtième siècle de mysticisme et d'auteurs mystiques; essayer de faire connaître saint Jean de la Croix à une génération qui semble ne vouloir connaître que les choses matérielles et sensibles pourrait sembler un contresens et une entreprise au moins inutile. Mais cela n'est pas. Il en est en effet de la mystique comme des moines et des chènes dont Lacordaire a dit qu'ils ne meurent jamais. On peut méconnaître la mystique, on peut en rire et railler les auteurs qui en parlent, mais on ne détruira pas Dieu, et l'on n'empêchera pas Dieu d'avoir avec les âmes qu'Il a créées les rapports qui lui plaisent.

L'âme se met d'abord en rapport avec Dieu par les différents exercices de la vie chrétienne qui forment ce que l'on appelle l'ascétisme; puis, quand elle est parvenue à un certain degré de perfection, il arrive parfois que Dieu l'appelle à une perfection plus haute, à une union plus intime avec Lui.

Cette union nécessite une préparation spéciale; c'est pourquoi Dieu envoie à l'âme des lumières plus vives, des ardeurs plus grandes. Grâce à ces lumières qu'elle ne pourrait jamais obtenir par ses seules forces, c'est-à-dire par la méditation ordinaire et les autres exercices de piété, elle voit de plus en plus l'étendue de ses misères, elle en conçoit plus d'horreur, elle sent naître en elle un désir plus vif de s'en purifier complètement, et elle y travaille avec une ardeur sans borne. C'est quand elle s'est ainsi purifiée davantage qu'elle est susceptible d'être appelée aux faveurs ineffables de l'union divine.

Au fond, cette doctrine est très simple. Mais, saint Jean de la Croix voulant la donner sous une forme figurée l'a rendue obscure en plusieurs points. Lui-même dit qu'il faut le lire

plusieurs fois avant de le comprendre. Tous ceux qui ont entrepris de lire ses ouvrages ont reconnu cette obscurité et c'est là certainement une des raisons par lesquelles ce grand auteur mystique est si peu étudié et partant si peu connu.

Désormais, on peut le dire, ce semble, sans exagération, la difficulté résultant de cette obscurité n'existe plus. La « Terminologie » de saint Jean de la Croix dans la « Montée du Carmel » et dans la « Nuit obscure » explique toutes les expressions figurées employées par l'auteur.

Dans une première partie, M. l'abbé Calabrer fait voir très nettement ce qu'il faut entendre par la nuit des sens, la nuit de l'esprit, la nuit de la mémoire, la nuit de la volonté : il donne par là même une idée très claire de la « Montée du Carmel ».

Dans une seconde partie, il met en lumière le sens nouveau donné par saint Jean de la Croix dans la « Nuit obscure de l'âme », à ces deux expressions : *nuit des sens* et *nuit de l'esprit*. Puis, avant de résumer la doctrine des deux livres de la « Nuit obscure » il fait voir par des comparaisons lumineuses ce qu'il faut entendre par la contemplation ténébreuse, la contemplation amoureuse, la contemplation purifiante, la contemplation douloureuse.

Ces expressions revenant sans cesse dans saint Jean de la Croix, on peut dire que la « Terminologie » sera d'une réelle utilité à tous ceux qui liront les ouvrages du grand mystique du seizième siècle... C'est le jugement qu'en a porté M. l'abbé Saudreau, auteur bien connu de plusieurs ouvrages de spiritualité très estimés. « Quiconque, dit-il, aspire à une piété solide et généreuse ne peut trouver un meilleur guide que saint Jean de la Croix ; et après avoir lu dans l'ouvrage qui lui est aujourd'hui recommandé — la « Terminologie » — la doctrine du grand docteur espagnol si clairement résumée, il pourra lire les ouvrages du Maître avec facilité, avec intérêt, et avec un grand profit pour son âme. »

Abbé GASNIER.

# VARIÉTÉS

---

## CAS DE PRÉMONITION VÉRIDIQUE

Un matin de juillet 1900, M. Guido Ceccherelli, qui venait de se réveiller, restait là pensant à diverses choses, plutôt tristes, car il avait été frappé récemment d'une catastrophe familiale. Il se dit : « S'il m'arrivait de trouver sur ma route le major B... mort, je serais obligé d'aller à son domicile aviser sa famille et d'accompagner sa veuve à l'hôpital. » Trois semaines après, il causait dans la rue avec un ami, lorsque leur attention fut attirée par un groupe de gens rassemblés autour d'un homme tombé par terre. M. Ceccherelli s'approcha et reconnut le major B..., déjà mort. Il en fut péniblement ému, mais non étonné, car, depuis trois semaines, il s'attendait à cet événement. Il ne put s'empêcher de s'écrier : « Je le savais ! » Pendant qu'il se tenait avec son ami près du cadavre du major, il vit s'approcher un fils de celui-ci. Il se rendit avec son ami à sa rencontre, et, lui cachant le fait, ils l'engagèrent à rentrer à la maison avec eux. C'est ainsi que M. Ceccherelli fut amené à se rendre au domicile de la famille B..., à laquelle il fit part de la nouvelle. M<sup>me</sup> B... pria l'ami de M. Ceccherelli de prévenir sa fille qui se trouvait dans une maison voisine et demanda à M. Ceccherelli lui-même de l'accompagner à l'hôpital, ce qui fut fait. M. Ceccherelli ne connaissait le major que depuis un an, et cette connaissance s'était faite à l'occasion de l'enterrement d'un fils de M. B..., son camarade de lycée. Depuis, il ne l'avait pas revu et ne savait pas qu'il était malade, et personne dans sa famille ne se doutait qu'il eût une maladie de cœur pouvant causer la mort subite; on le savait seulement un peu asthmatique.

(*Archivio di psichiatria* de Lombroso.)



*SUPERSTITIONS DE MINEURS*

Les mineurs du puits de Port-Talbot (Clamorganshire) se sont mis en grève par crainte d'un fantôme. Ce dernier se montre, dans les galeries profondes, sous l'apparence d'une femme vêtue de blanc, qui élève les bras au-dessus de sa tête et murmure des mots dans une langue inconnue. On rappelle, à ce propos, qu'en 1878 plusieurs centaines de mineurs de Warwick cessèrent le travail par crainte d'un enfant lumineux, qui apparaissait dans une galerie abandonnée, et lequel se trouva être un simple morceau de bois pourri.

Dans une mine de Cornouailles, les ouvriers prétendent entendre de temps en temps une cloche souterraine; ils croient qu'elle présage une catastrophe prochaine, et rien ne pourrait les contraindre à demeurer quand ils pensent l'avoir entendue.

En 1887, à Mons, les mineurs se refusaient également à descendre par crainte d'un revenant. Le directeur finit cependant par avoir raison de leurs terreurs, et, après quelques jours de chômage, le travail recommença; mais il n'avait pas repris depuis deux heures qu'une explosion terrible ensevelissait soixante-dix-huit hommes, ce qui ne contribua pas à tuer la superstition!

Il est évident que tous les fantômes ne sont pas du bois pourri lumineux, bien que, dans des forêts marécageuses, par exemple, ce phénomène de phosphorescence en ait imposé plus d'une fois.

(*Le Messager*, 1<sup>er</sup> janvier 1903.)

*CAS DE TÉLÉPATHIE DE M<sup>me</sup> FRAPPERIT*

M<sup>me</sup> Frapperit, qui tient une petite boutique d'épicerie dans une petite rue de Paris, a marié sa fille Angèle à un contremaître mécanicien, M. Malbec, il y a huit ans; et le jeune couple alla s'installer à Melbourne, en Australie. Depuis lors, M<sup>me</sup> Frapperit a eu maintes apparitions de sa fille, et,

lorsqu'elle les racontait, elle ne trouvait que des incrédules. Un jour, il lui fut réclamé une somme assez forte que sa fille avait payée autrefois. Elle ne put trouver le reçu et elle se coucha en implorant l'assistance de sa fille, et la nuit même elle eut un rêve où elle vit Angèle fouiller dans le tiroir d'une armoire, y prendre un vieux livre de messe et en sortir la quittance placée entre la dernière page et la couverture. Le lendemain matin, elle retrouva le livre et la quittance.

Le 29 décembre dernier, elle eut l'apparition la plus marquante et la plus cruelle aussi de sa fille. A dix heures et demie du soir, comme M<sup>me</sup> Frapperit venait d'entrer dans sa chambre pour se coucher, tenant encore la bougie allumée à la main, elle vit soudain sa fille lui apparaître en pleine lumière. Elle avait les yeux fixes et fiévreux, le teint blafard, les lèvres blêmes. Celles-ci s'amincirent et ces paroles en sortirent : « Maman, je suis morte ! » M<sup>me</sup> Frapperit ne put fermer l'œil de la nuit ; le lendemain, vers sept heures du soir, elle reçut un télégramme lui annonçant la mort de sa fille.

(*Monit. des Étud. psychiq.*, 5 janv. 1903.)

### L'IF ET LE CYPRÈS NÉFASTES

Depuis des siècles, l'observation a montré que la plantation de cette sorte d'arbre dans un jardin qui renferme une habitation est souvent suivie de troubles et même de mort chez les habitants. Une personne qui a récemment eu l'occasion de faire une observation de ce genre, a écrit le récit suivant :

« Il y a un an, un de nos voisins plantait une rangée de jeunes cyprès le long d'une avenue conduisant à sa maison : peu de temps après son fils est mort et nous avons vu le cortège funèbre passer au milieu des jeunes arbres qui sont le symbole de la mort.

« Nous connaissions aussi, il y a quelques années, une personne qui planta un if dans son jardin, près du cimetière du village ; dans les douze années qui suivirent cette plantation cinq membres de la famille moururent successivement : la mère, trois fils et une fille.

« Une autre fois encore nous avons vu la plantation d'un if près de la maison suivie de la mort du père et la maison devint inhabitable pendant près de deux ans par suite des bruits qui s'y produisaient depuis le crépuscule jusqu'à l'aube; ils étaient si violents et si continus que les filles quittèrent la maison de leur père; aucun domestique ne voulait y rester. »

*(Echo du Merveilleux, 15 sept.)*

### LE SAULE DE WINDSOR

On planta jadis à Windsor, près de la chapelle, une branche coupée sur le saule qui ombrageait à Sainte-Hélène la tombe de Napoléon. La branche prit racine; elle devint un arbre magnifique. Le 2 septembre 1870, alors que l'Empire s'effondrait à Sedan, la plus grosse branche du saule de Windsor était brisée par la foudre et tombait. Le saule subsista. Mais le tonnerre le blessa une fois encore, et ce fut le jour où les Zoulous blessaient à mort le fils de Napoléon III. Ce saule est sur le point d'être déplacé par suite de travaux de restauration.

*(Echo du Merveilleux, 1<sup>er</sup> nov. 1903.)*

### PRESSENTIMENT RÉALISÉ

Le fait suivant s'est passé aux exploitations de minerai de fer de Coleford (Angleterre). Un jour de novembre dernier, la femme d'un ouvrier de cette mine, nommé Elvey, pria son mari de ne pas se rendre au travail. Elle avait, disait-elle, le pressentiment qu'il serait tué. Ce jour-là, on arrêtait les travaux de la mine. Or Elvey était le second mari de cette femme; le premier, mineur comme l'autre, avait été tué un jour de clôture des travaux. Elvey se rit des craintes de sa femme et s'en fut à la besogne. Quelques heures après, on ramenait son cadavre. Un bloc de minerai, tombé de la voûte d'une galerie, lui avait écrasé la tête. Ces détails ont été établis par l'enquête qu'ouvrit le corps des mines.

*(Le Messager, 15 décembre 1903.)*

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

## LA MYSTIQUE DE GORRES

Il nous arrive souvent, au cours de nos laborieuses recherches sur le monde merveilleux, de citer *la Mystique* de Gorres. Nous avons lu et médité longtemps ce travail puissant d'un homme de génie.

Notre ancien collègue à la Sorbonne, l'illustre évêque d'Angers, Mgr Freppel, dont personne ne contestera la valeur théologique et la sévère orthodoxie, a consacré un jour une de ses meilleures leçons de la Sorbonne au rôle du démon dans le paganisme, et il a porté ce jugement sur l'ouvrage du savant allemand<sup>1</sup> :

Chose singulière ! c'est à notre époque, où le sens du surnaturel est assez émoussé, que la thèse des Pères sur le rôle du démon dans l'histoire a trouvé le défenseur le plus solide et le plus profond. Je considère *la Mystique* de Gorres comme une œuvre capitale sur les rapports du monde visible avec le monde invisible. Jamais peut-être l'esprit philosophique n'a pénétré plus avant dans ces problèmes si délicats et si élevés. Pour analyser des fait si complexes et les réunir dans une synthèse complète, il fallait tout le génie de Gorres. Naturaliste, historien, mythologue, critique, cet homme, à qui Napoléon I<sup>er</sup> faisait l'honneur de l'appeler la quatrième des puissances alliées contre lui, avait toutes les connaissances nécessaires pour suffire à cette immense tâche. Sa *Mystique* est un vrai chef-d'œuvre de science et d'érudition, où tous les phénomènes de l'ordre surnaturel, depuis l'extase jusqu'à la possession, sont observés, analysés, critiqués, approfondis, classés avec une sagacité et une précision qui frappent d'étonnement. Gorres distingue avec soin la mystique naturelle, la mystique divine et la mystique diabolique. Après avoir cherché les fondements de cette triple mystique dans le dogme et dans l'histoire, il décrit les faits relatifs à chacune d'elles. S'appliquant à la mystique naturelle, il étudie les rapports extraordinaires qui peuvent exister entre l'homme et le monde sidéral, le règne végétal, le règne animal, etc. Il développe à ce sujet les formes diverses de la clairvoyance et du magnétisme animal, où le système nerveux et l'élément psychique ont une prédominance marquée. Puis, arrivé à cette extrême limite du monde sensible où les forces de la nature tendent en quelque sorte à se spirituali-

1. *Les Apologistes chrétiens au onzième siècle*. Saint Justin, par Mgr Freppel. 3<sup>e</sup> édition, p. 293. (Cours fait à la Sorbonne en 1858-1859.)

ser, il entre de plain-pied dans l'ordre surnaturel. Là, dans ces régions supérieures, la mystique se divise en deux branches, selon que l'âme peut être sollicitée par des puissances contraires, qu'elle descend vers l'abîme du mal ou qu'elle s'élève jusqu'à la source du bien. Examinant cette double face de son grand sujet, Gorres aborde successivement les différents faits merveilleux qui se sont produits dans la vie des saints. Il suit la mystique dans les Pères du désert, dans les martyrs, dans la solitude du cloître, dans les situations multiples où s'est manifestée une sainteté extraordinaire. Il montre comment cette action surnaturelle de Dieu peut influencer, chez les saints, sur les organes, les fonctions des sens, les diverses régions du corps, sur les facultés de l'esprit, pour les élever et les transformer. Ce que les grands mystiques chrétiens n'ont fait le plus souvent qu'exposer et décrire, Gorres le discute en critique dans son explication des phénomènes de l'extase, de la vision surnaturelle, des dons les plus élevés que Dieu puisse communiquer à l'homme. Passant ensuite à la mystique diabolique, le philosophe de Coblenz fait voir comment elle forme la contre-partie de la mystique divine : il constate les opérations des esprits mauvais qui veulent assurer leur pouvoir sur l'homme, les degrés de ce pouvoir selon que l'âme cède à leur domination, les pratiques ténébreuses par lesquelles certains hommes ont cherché de tout temps à se mettre en rapport avec les puissances du mal ; et, sans lui faire négliger la part de la supercherie et de l'illusion, le sens profond qu'il a des choses morales le prémunit contre un pyrrhonisme superficiel et léger. Telle est la grande œuvre que le génie de Gorres a dressée hardiment devant l'esprit sceptique de son siècle. On peut y contester certains faits, quelques vues de détail, des rapprochements plus ingénieux que fondés, mais, prise dans l'ensemble, elle défie la critique. On peut la définir d'un trait en disant qu'elle offre une application merveilleuse de l'esprit philosophique aux rapports du monde invisible avec le monde visible. Je ne saurais mieux justifier le sentiment de Justin et des autres apologistes sur le rôle du démon dans l'histoire en général et dans les siècles païens en particulier, qu'en vous renvoyant à un ouvrage qui restera comme l'une des productions les plus sérieuses et les plus originales du dix-neuvième siècle.

Mgr FREPPEL, év. d'Angers.

## VERS LES MATÉRIALISATIONS

(Fin)



## I

Je ne crois pas que l'on puisse douter de la réalité des phénomènes de matérialisation dont nous avons parlé. Je ne dis pas la réalité de *tous* les phénomènes dont il est question dans les ouvrages qui traitent du spiritisme et du monde inconnu. Je crois, au contraire, qu'une sélection sévère s'impose, qu'un grand nombre de faits rapportés sans contrôle, ne méritent pas l'attention des esprits sérieux, mais, je ne voudrais pas dire, *a priori*, sans examen, avec l'assurance de l'ignorance, que *tous* les phénomènes de matérialisation sont l'œuvre de l'imagination et de l'hallucination.

Cherchez des signes certains pour constater la réalité des phénomènes que vous voulez étudier, interrogez les témoins, suivez les détails de l'expérience, gardez votre sang-froid, observez le *processus* et le dénouement de l'expérience, et n'hésitez pas à faire connaître votre sentiment, malgré le rire sceptique de ceux qui trouvent plus commode de tout nier.

Les spirites, toujours favorables à la thèse des désincarnés, nous reprochent souvent de croire à l'intervention des démons dans le monde, ils s'entendent avec les matérialistes pour jeter le ridicule sur la croyance aux démons; ils nous diraient volontiers, comme on l'a déjà fait : Vous êtes un *diabolisant*.

C'est une erreur. Nous admettons les faits quand ils nous paraissent bien constatés, et nous les attribuons, d'après leurs caractères distinctifs, soit aux esprits bons, soit aux esprits mauvais, anges ou démons.

C'est précisément dans une revue spirite que nous trouvons

la confirmation du sentiment si raisonnable que nous venons d'exposer.

« Il est bien difficile, écrit le Dr Van Eeden, de réfuter l'opinion qui ne voulant voir dans tout ceci ni télépathie, ni clairvoyance, attribue les phénomènes à l'intervention des esprits. Selon cette théorie, *adoptée par des hommes supérieurs*, tels que A. Russell Wallace, etc., des esprits nous enveloppent toujours et de toutes parts, s'efforçant de diriger nos actes, nos pensées, jusqu'à nos fantaisies. Ces influences peuvent être agréables ou déplaisantes, utiles ou nuisibles, insignifiantes ou remarquables, selon notre sensibilité et l'état plus ou moins parfait de notre santé.

« On peut ainsi se rendre compte de la télépathie, de la clairvoyance, de tous les phénomènes de conscience subliminale, même des songes et des hallucinations, ainsi que des troubles intellectuels des aliénés.

« Cette opinion me semble tout aussi bien justifiée que l'autre. Dans le cours de mes recherches sur les rêves et les troubles des maladies mentales, j'ai eu souvent le profond sentiment que dans quelques cas ils ne pouvaient résulter que de l'action néfaste d'agents du dehors, tels que les démons, avec leurs inspirations diaboliques. Tous les observateurs ont dû être frappés de ce fait qu'il semble qu'un esprit malfaisant cherche toujours à profiter de l'état de faiblesse ou de maladie de l'esprit de l'homme, pour l'assaillir de toutes sortes d'idées ou d'imaginations terribles, grotesques ou funèbres. »

Le Dr Van Eeden, qui n'est pas catholique, raille avec esprit les nouveaux philosophes qui nous parlent sans cesse, et avec emphase, d'inconscient, de subliminal comme si ces mots obscurs contenaient la solution mystérieuse de toutes les difficultés.

« L'attribution, écrit Van Eeden, de tous ces phénomènes morbides à l'inconscient ou à la conscience subliminale, ou encore à une personnalité seconde n'est pas justifiée. Du reste, au point de vue philosophique, peut-on dire que les termes d'inconscient, subliminal, personnalité seconde, sont plus clairs et plus scientifiques que ceux de démon, esprit, fantôme? N'est-ce pas là le plus souvent une simple question

de mots? *Quelle différence peut-on établir entre une personnalité seconde ou tertiaire et un démon possesseur<sup>1</sup> ?* »

## II

Ce n'est pas un théologien catholique qui tient ce langage, c'est un spirite, et, quand ces spirites nous reprochent sans cesse d'avoir recours à l'intervention superstitieuse des esprits mauvais, des démons pour expliquer certains phénomènes préternaturels, ils oublient leur enseignement et leurs déclarations.

Quand ils prétendent s'appuyer sur l'autorité scientifique des hommes supérieurs tels que Russell Wallace pour justifier leur croyance à des esprits qui nous enveloppent toujours et de toutes parts, ils sont l'écho de la tradition catholique et ils empruntent le langage de la théologie.

Quand ils reconnaissent, dans certains cas exceptionnels, dans certaines formes particulières de quelques maladies un singulier mélange de causes naturelles connues et de causes étrangères inconnues, ils répètent l'enseignement autorisé des mystiques catholiques les plus estimés.

N'est-il pas évident qu'il se fait aujourd'hui un étrange abus de ces mots subliminal, inconscient, subconscient, etc., et que l'on cache ainsi sous la pompe des mots la pauvreté des idées? N'est-il pas évident que ces termes sont plus obscurs que les termes consacrés par une longue expérience?

Il ne nous déplait pas de voir ainsi des spirites de bonne foi reconnaître que des esprits d'une grande valeur, mais étrangers au catholicisme, embrassent nos conclusions, et reconnaissent avec nous la réalité de certaines communications encore mal définies ou insuffisamment connues, entre l'homme et les esprits. Il appartient au théologien de nous en donner l'explication selon la raison et selon la foi.

1. *Rapport sur les séances de M<sup>me</sup> Thompson, par le Dr Van Eeden. (Revue scientifique du spirilisme. Octobre 1902.)*



## III

Ma raison, je parle ici en philosophe, ne voit aucune impossibilité à l'existence d'autres créatures, dans d'autres mondes, et à leurs communications avec nous, sous certaines conditions.

« Dès que l'on admet, écrit le Dr Van Eeden, que j'ai déjà cité, la possibilité de l'intervention dans notre vie d'êtres dont les conditions matérielles d'existence sont pour nous tout à fait imperceptibles et même incompréhensibles, tout le reste s'explique sans peine.

« Comme conception philosophique, cette vue n'a rien d'absurde ni d'improbable. Nous pouvons, au contraire, considérer comme plus vraisemblable l'opinion qui admet l'existence d'une infinité d'êtres invisibles, dont nous sommes entourés, que celle qui nous représente comme la dernière expression de la vie ou comme ayant atteint la limite extrême de la faculté de prendre notion des autres êtres.

« Nous savons, en effet, que nous ne possédons que cinq modes de perception sensorielle et que chacun de ces modes n'embrasse qu'une infime partie de l'échelle infinie des mouvements vibratoires. Il est, philosophiquement parlant, aussi absurde de croire que toutes les formes de vie et d'existence doivent tomber sous nos facultés d'observation, que de prétendre qu'il n'y a dans l'espace aucun autre corps céleste que ceux que nos yeux nous permettent de percevoir. »

Les expériences qui ont été faites autour des matérialisations ne sont donc pas des tentatives chimériques, ou des hallucinations d'une imagination éprise du merveilleux.

Un champ nouveau d'observation s'ouvre devant nous, et c'est avec une grande et impartiale prudence que nous devons contrôler les faits qui sont rapportés par des chercheurs de bonne foi.

C'est déjà beaucoup que nos adversaires reconnaissent 1<sup>o</sup> la possibilité d'autres créatures et d'autres mondes, 2<sup>o</sup> la possibilité scientifique de certaines communications entre ces mondes et nous. Il reste à examiner et à discuter la question de fait.

A côté des phénomènes qui sont l'œuvre de l'imagination et de l'hystérie, et que nous connaissons mieux parce que les hommes de science en ont fait l'objet de leurs recherches et de leurs travaux, il reste encore d'autres phénomènes, d'un ordre différent, qui ne sont plus l'œuvre de l'homme seul, mais de l'homme placé sous la domination d'autres forces dont on essaie aujourd'hui de déterminer l'origine et la puissance.

#### IV

Que l'on exige une certaine obscurité dans les expériences de matérialisation, je n'y répugne pas. La chambre noire n'est-elle pas nécessaire au photographe et au chimiste qui se livrent à certaines manipulations que la lumière pourrait contrarier ? Le corps vaporeux du fantôme que nous connaissons si peu est soumis, sans doute, dans sa formation, à des lois qu'il faudrait étudier.

Aussi bien, la lumière rouge suffit pour assurer la sincérité de l'épreuve, et, dans bien des cas, les expérimentateurs se voient, se reconnaissent, et assistent au phénomène de matérialisation, dans cette lumière. A notre avis, l'essentiel c'est de donner à ces expériences un caractère sérieux, scientifique, d'en exclure les charlatans, les curieux, les compères et les sots.

Nous ne connaissons ni exactement ni approximativement la nature du corps choisi par l'esprit qui apparaît ; nous ne pouvons que constater encore une fois notre profonde ignorance de la nature de la matière et des lois de ses transformations. Cette matière qui apparaît tour à tour sous une forme vaporeuse et solide, qui s'agrège et se désagrège, qui se condense et se dissout subitement ne permet pas assurément d'identifier le corps du fantôme avec le corps humain qui est fait de chair et d'os.

Que la substance du corps du fantôme soit formée de parcelles vitales, de matières radiantes empruntées au médium et aux assistants ; qu'on ait cru voir cette substance sortir du médium sous forme de points lumineux ; qu'on ait cherché

dans la nature même de cette substance l'explication des phénomènes de bilocation ; que cette matière si délicate et encore mystérieuse craigne la lumière, tout cela est possible, il y a cependant plus d'imagination que de raison dans les hypothèses que l'on se plaît à multiplier aujourd'hui. Mais, je ne contredirai pas les spirites qui avouent en présence de ces phénomènes nouveaux, à certains points de vue, que les Esprits sont des chimistes plus forts que les chimistes de ce monde. Ils connaissent mieux les forces, les énergies de l'univers ; ils savent mieux s'en servir.

## V

*La Revue scientifique du spiritisme* publie, tous les mois, le procès-verbal des séances de matérialisation qui se continuent à la villa Carmen. La lecture de ces procès-verbaux est instructive et troublante. Jamais, dans les expériences des séances magiques, on ne vit une telle familiarité, jamais un tel commerce entre les deux mondes que la mort inexorable a séparés.

Je ne veux pas m'arrêter à reproduire le récit de ces séances et à les discuter. Pourquoi leur donner cette publicité dangereuse qui fait naître quelquefois des curiosités malsaines ? On y retrouve, d'ailleurs, les expériences connues et incontestables de Crookes et de Gibier.

Dans une lettre à laquelle j'ai déjà fait allusion, Russell Wallace a essayé d'approfondir ce phénomène des matérialisations, et comme tout homme sincère il a été amené à reconnaître dans ces phénomènes l'intervention d'une entité étrangère, d'une cause intelligente qui n'est ni l'expérimentateur, ni le médium. Je le cite parce que cet homme, ce savant honnête, courageux, pénétrant sait observer et ne craint pas de parler.

« A l'époque où j'ai écrit mon livre, je n'avais pas encore vu de matérialisations, et ce phénomène s'était rarement produit en Angleterre.

« La théorie que les formes matérialisées ne sont en réalité que le corps physique du médium modifié en apparence,

peut être vraie dans certains cas, mais je ne la crois pas vraie dans la généralité des nombreux cas où le médium est éveillé et conscient lorsque les fantômes paraissent, aussi bien que les cas où beaucoup de formes se montrent en même temps, sont en opposition avec cette affirmation trop absolue.

« La matérialisation, comme les autres phénomènes occultes, arrive à divers degrés de perfection, elle se produit probablement de différentes façons.

« Dans certains cas le corps psychique du médium sort de lui et, dégagé de tous les liens matériels, se présente tellement transfiguré dans sa physionomie et ses vêtements, qu'il peut paraître un être distinct. (Nous n'avons pas besoin de rappeler que ce corps psychique distinct du corps réel n'existe pas; c'est une hypothèse sans fondement.)

« C'est ce genre de matérialisation qui a servi de prétexte à tant de personnes, pour affirmer qu'elles ont démasqué des médiums. C'est un merveilleux phénomène, mais un peu moins étonnant que les formes plus parfaites de la matérialisation.

« Mon opinion personnelle est que toute matérialisation est l'œuvre d'êtres spiritualisés, qui font de leur mieux pour se produire dans les conditions qui se présentent au moment de la séance. (Wallace n'essaie pas de faire connaître sa pensée sur la nature, l'origine et les conditions de ces êtres spiritualisés.)

« Quelquefois, la forme matérialisée ne semble qu'un masque, incapable de parler et de se rendre tangible à un être humain. Dans d'autres circonstances, la forme (le fantôme) a tous les côtés caractéristiques d'un corps vivant et réel, pouvant se mouvoir, parler, écrire même, et chaude au toucher.

« Elle a surtout une individualité et des qualités physiques et mentales tout à fait différentes de celles du médium.

« J'ai vu des formes de ce genre (fantômes) dans des maisons particulières où le médium venait en simple visiteur, sans appareils ou sacs à trucs, et où tout essai de tromperie, soit du médium, soit de compères, était tout à fait impossible.

« Ces êtres, réels pendant un certain temps, disparaissent

complètement en quelques minutes, et souvent on peut assister à leur dissolution. Dans ce dernier cas, il est difficile de ne pas croire que l'esprit possédant cette personnalité ne soit pas présent.

« Les apparitions et les matérialisations ne sont évidemment que des modes légèrement différents du même phénomène. »

## V

Au point de départ de ces recherches sur les matérialisations, nous avons rencontré avec M. Maxwell des phénomènes élémentaires, phénomènes lumineux qui n'ont pas une signification déterminée. Mais, si l'on continue ces observations, avec prudence et impartialité, on voit ces lumières se rapprocher, se condenser selon des lois que nous ne connaissons pas et reproduire exactement le visage, la physionomie de certains personnages que nous avons connus.

Si l'on poursuit ces recherches et ces observations, on constate avec Crookes, Wallace, Gibier, Mac-Nab et beaucoup d'autres que ce fantôme qui apparaît prend la consistance et la résistance de la matière quoiqu'il diffère substantiellement des autres corps, puisqu'il disparaît en s'évanouissant, comme une vapeur.

Ce fantôme nous présente en lui, dans son corps, la matière sous une forme qui nous est encore inconnue, et qui la rend susceptible de produire des phénomènes que nous ne soupçonnons pas, bilocation, matérialisation, dématérialisation, apports, etc.

Le médium et les assistants font-ils passer dans la substance du fantôme une partie de leur propre fluide, d'un fluide nerveux ou autre, je n'en sais rien, et j'estime que l'on est trop prompt à faire des hypothèses risquées. Nous savons, en effet, que dans les apparitions des morts qui ne sont ni provoquées, ni attendues, le fantôme apparaît sans aucune coopération, fluidique ou autre, de ceux que ce spectacle remplit d'étonnement.

Dans les matérialisations provoquées qui rappellent les expériences de magie, la coopération du médium paraît plus probable, comme on le vit dans Miss Cook et Katie King.

Il ne me répugne pas de croire que, dans certains cas très rares, des sujets d'un tempérament particulier puissent produire des phénomènes étranges qui se rattachent à un état particulier du système nerveux, radiations N, etc. Il est trop tôt pour porter un jugement définitif sur l'ensemble de ces phénomènes mal connus, mal définis, mêlés d'ombres épaisses et de faibles lumières.

Dans l'appréciation théologique de ces faits, ce n'est pas seulement le phénomène particulier, matériel qu'il nous faut examiner, cet examen superficiel serait dangereux; nous devons principalement tenir compte du sujet, de sa moralité, de ses croyances, de ses intentions, de ses vertus ou de ses vices, de toutes les circonstances de temps, de lieu, de personne, de doctrine, et ne nous prononcer sur la réalité d'une intervention étrangère qu'après avoir fait un examen approfondi.

E. MÉRIC.



## A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT DU D<sup>r</sup> GRASSET



Voilà donc l'homme spirituel réduit à un sac de neurones, ayant chacun leur mémoire distincte ; le centre O lui-même, étant, nous l'avons vu plus haut, composé d'un grand nombre de neurones, la volonté libre, le plus beau joyau de notre couronne, serait la résultante de la décision de ces cellules ! Tout ce qui se passe en dehors du centre O, se passerait dans le polygone.

Le Dr Grasset reconnaît que, chez l'homme normal, il est difficile de distinguer les deux ordres de psychisme, et, pour les étudier dans des conditions qu'il prétend favorables, il les considère dans la distraction, puis dans le sommeil. Écoutons-le : « Les actes du distrait ne sont pas volontaires et libres, par conséquent ne dépendent pas de O ; ils sont coordonnés, intelligents et spontanés, et par conséquent psychiques.

« Ainsi vous marchez automatiquement en pensant à autre chose ; dans cet acte automatique, vous rencontrez une voiture ou un caillou, vous les évitez ; il pleut, vous ouvrez votre parapluie ; vous rencontrez une dame, vous descendez du trottoir et vous la saluez ; tout cela, vous le faites toujours automatiquement, machinalement, sans y penser volontairement. Mais il y a déjà du psychisme. »

Ici, nous apparaît le jour vraiment spécial sous lequel nous voyons les choses, quand nous voulons nous donner raison à nous-mêmes.

Il serait beaucoup plus exact de dire : quand nous marchons et que nous sommes distraits ou absorbés, nous manquons de nous faire écraser, nous ne saluons personne ; bien plus, nous regardons, sans les voir, les gens que nous connaissons, et, à plus forte raison, nous omettons de les saluer.

La distraction fait commettre des bévues intenses, quel-

quefois des malheurs, le plus souvent des incohérences en paroles ou en actes. En voici quelques exemples : Un officier très distingué sort en grande tenue, l'épée au côté, avec un chapeau sur la tête ! Un aiguilleur dirige un train sur une fausse voie et cause une catastrophe. Nous écrivons à deux personnes et intervertissons les enveloppes, ce qui peut amener une brouille pour la vie, si nous parlons à l'une de ce que l'autre doit ignorer. Je vois, l'autre jour, à un guichet de gare, deux dames partant pour Paris : l'une des deux veut prendre les billets et demande à plusieurs reprises : deux secondes-premières, jusqu'à ce que sa compagne lui faisant remarquer l'incohérence de sa demande, elle rectifie dans un éclat de rire : deux secondes Paris.

Ce qui caractérise, au contraire, tous ces actes, c'est l'absence complète d'esprit de suite, le manque absolu de coordination. Ces mouvements sont quelconques, et, il n'est pas plus besoin de leur trouver un centre, qu'à ceux de la queue coupée d'un lézard, laquelle remue très longtemps sans être reliée au cerveau.

La seule chose que nous sentions, sans qu'il soit besoin d'insister, c'est que notre volonté peut intervenir dans tout ce que nous entreprenons. Écoutons, parlons, regardons, remuons *avec attention*, et voilà le polygone par terre.

Nous sentons également que notre conscience est prête à intervenir, dans tout acte engageant notre responsabilité, et aucun tribunal n'accepterait qu'un médecin, ayant prescrit un remède dont son malade meurt empoisonné, vint donner comme excuse qu'il a élaboré l'ordonnance dans son polygone.

Si, des actes de la distraction, nous passons au sommeil, nous nous trouvons en face de l'inconnu ; les uns ont prétendu que le sommeil était dû à un empoisonnement momentané du sang ; d'autres l'expliquent par la solution de contiguïté des neurones, dont les ramifications se rétractent. Or, ne connaissant pas exactement la cause du sommeil, il est imprudent de le considérer comme un état favorable à l'étude de ce que l'auteur appelle : les deux psychismes. Le sommeil peut amener dans notre économie des modifications radicales qui nous sont encore inconnues.



Voilà donc deux ordres de faits qui n'ont rien à voir avec l'hypothèse du polygone.

Il y a une troisième catégorie : celle des mouvements automatiques dénotant une certaine intelligence ; mais ce sont des mouvements dont l'initiation nous a coûté beaucoup d'attention et de souffrances ; apprendre à marcher est une très grosse affaire, et ce n'est pas sans des chutes et des bosses, plus ou moins nombreuses, que l'enfant parvient enfin à mettre seul et correctement un pied devant l'autre.

Quand, d'autre part, nous regardons un ouvrier, un menuisier par exemple, dresser habilement son bois en un tour de main, il ne faut pas perdre de vue que cette habileté est le résultat de trois ans d'apprentissage et de bien des réprimandes.

Ce sont là des actes dont le mouvement initial est donné par la conscience, qui surveille plus mollement, parce qu'elle sait que leur répétition fréquente est devenue une habitude.

Nous avons insisté sur ces trois classes, parce que M. le professeur Grasset prétend faire rentrer dans leur catégorie tous les actes du médium. Nous verrons plus loin que la plupart du temps, les paroles et les phénomènes dus à la médiumnité proviennent de l'extérieur du médium, et ne sauraient venir d'autre part.

Les neurones peuvent jouer un certain rôle dans la vie animale, mais dans la vie psychique, leur mode d'action nous est inconnue.

Une même excitation extérieure peut, d'ailleurs, produire des effets réflexes opposés : une personne que nous chérissons vient nous souhaiter notre fête et nous embrasse : nous éprouvons une joie réelle qui se peint sur notre visage ; supposons maintenant qu'un hypocrite, un être que nous savons pertinemment nous desservir en toute occasion, vienne également nous apporter ses souhaits et nous embrasser ; il est certain que ce baiser de Judas nous sera très pénible et que nos traits exprimeront la souffrance. Il nous faudrait donc des neurones de rechange pour manifester des impressions provenant d'une même excitation extérieure ?

En ce qui concerne les neurones, voici l'appréciation que

j'en trouve dans un livre du Dr Henri Berdal, datant de 1900, livre intitulé : *Nouveaux éléments d'histologie normale à l'usage des étudiants* (Maloine, éditeur); il s'agit donc de choses enseignées à des jeunes gens, qui ne sont pas encore reçus médecins, l'histologie faisant partie du programme de la première année. Je détache ce passage, page 252 :

« La théorie des neurones, et en particulier leur indépendance anatomique, a fait naître un certain nombre d'hypothèses sur le fonctionnement des éléments nerveux des centres. *« Ces théories sont de pures conceptions de l'esprit, des hypothèses dans le sens le plus absolu du mot, dépourvues encore de toute base scientifique sérieuse (Van Gehutchten). »*

Ce que l'expérience constate, c'est qu'il y a une certaine relation entre les différents organes des êtres organisés, et que les cellules ne sont pas indépendantes. Les maux d'estomac, provoqués par la migraine ou la grossesse, en sont une preuve, et la fréquence du pouls, indication si utile au médecin, provient souvent du mauvais fonctionnement d'un organe éloigné. Donc, rien qu'en ce qui concerne la vie animale, il y a une indiscutable unité chez l'être organisé.

Arrivons au médium. Voici une séance qui eut lieu à Marseille, chez M. de Cériani, le 26 décembre 1903.

Nous étions huit personnes. Le médecin endormi prit, tout d'abord, différentes poses, très belles, très chastes, pleines d'harmonie, passant du rire aux pleurs, suivant les tableaux qu'il nous présentait. Des phénomènes ci-dessus, je ne dis rien, tout le monde pouvant les imiter plus ou moins; j'affirme, cependant, que les gestes étaient si doux, si justes et si pleins de grâce, qu'on ne pouvait se défendre d'une certaine émotion.

Mais, là où nous fûmes stupéfaits, c'est de voir ce médium s'incarner dans une petite fille, et de venir vers chacun de nous en nous donnant, sans qu'on le lui demande, un diagnostic exact sur notre état de santé.

Par suite d'hémoptysies anciennes (dont je fus guéri par un médium après avoir été condamné par messieurs de la Faculté), il m'est resté un point douloureux au sommet des poumons: le médium qui ne me connaît pas, qui ne connaît ni mon nom

ni mes antécédents, vint vers moi et, immédiatement, mit le doigt sur ce point faible; puis il s'adressa à deux dames qu'il voyait également pour la première fois, ainsi qu'à deux autres personnes et leur décrivit exactement leur état. Le médium ne cherchait pas; il disait carrément : je vois.

Je répète que nous n'avons pas interrogé le médium, que nous ignorions absolument ce qu'il allait nous dire lorsqu'il s'est avancé vers nous : il y a donc lieu d'écarter absolument la suggestion; personne n'osera soutenir sérieusement que le médium a lu nos maladies ou les points faibles de notre organisme dans son polygone! Le médium était donc guidé par la force intelligente X, laquelle, par les organes dudit médium, nous a montré qu'elle connaissait nos maux.

L'avant-veille, chez M<sup>me</sup> Pujol, nous avons vu un autre médium, femme également, prendre des poses clownesques qu'il est impossible de conserver dans l'état normal. Encore un acte qui ne rentre dans aucun des cas précités d'actes automatiques. Pour être gymnaste il faut s'être exercé longtemps à la gymnastique, et, même par distraction, il est impossible de marcher sur les mains, si l'on n'a pas appris à le faire.

Donc 1<sup>o</sup> : Si un médium en transe dit des choses, ou fait des mouvements qu'il lui est absolument impossible de reproduire à l'état de veille, en concentrant toute sa volonté et toute son attention; 2<sup>o</sup> si ces paroles ou ces actes concourent à un but intelligent, à la découverte de choses inconnues des assistants et vérifiées plus tard, qu'on ne vienne pas nous parler de polygone et d'inconscient. Ce sont des mots vides qui n'apportent aucune explication.

On a usé et abusé du mot *inconscient*; puis est arrivée *l'intelligence de l'inconscience*! Mais on a trouvé que les deux mots hurlaient trop de se trouver accolés, et l'on a enfin adopté le terme de subconscient. Mais la subconscience ne fera pas jouer du piano à un médium qui n'a pas appris la musique, pas plus qu'elle ne lui fera parler une langue qu'il ne connaît pas. Il y a, à l'heure actuelle, une tendance marquée à tout mettre sur le dos du subconscient ou du subliminal; tout cela ne nous éclaire pas davantage.

Arrivant au roman martien, le Dr Grasset nous découvre les fautes de médium de M. Flournoy et il avoue, d'ailleurs, que ces messieurs lui ont tendu des pièges. Ces erreurs ne sont pas rares; dans les *Arcanes de la vie future* de M. Cahagnet, le médium Adèle décrit des paysages lunaires avec des forêts, des fontaines et des habitants; la force qui guide ce médium ignore que la vie, telle que nous nous en faisons une idée, ne peut exister à la surface de la lune. C'est évidemment là le point faible du spiritisme, mais nous avons toujours dit que la force qui se manifestait était plus ou moins intelligente. Nous sommes loin de nier qu'il n'y ait des communications enfantines, niaises, douteuses et d'autres où le vrai est mélangé de faux. A cela, nous répondons qu'il n'y a pas à hésiter, qu'il faut regarder comme non avenue toute expérience qui n'est pas parfaitement claire. Si, sur cent essais, vous obtenez vingt épreuves absolument satisfaisantes, vous avez le devoir d'en tenir compte.

Enfin le Dr Grasset conclut que le médecin ne doit pas se désintéresser de l'étude du magnétisme et du spiritisme. Nous sommes de son avis; ces deux sciences peuvent lui rendre de grands services. Il y a, d'ailleurs, des médecins qui, devant la difficulté de poser un diagnostic, n'hésitent pas à interroger un sujet endormi, et sont tout surpris par la suite de la justesse de ses réponses. D'autre part, la médiumnité guérissante n'en est plus à faire ses preuves, et nombreux sont les malades qui lui doivent leur guérison, là où des médecins ont échoué et souvent condamné.

L'auteur du *Spiritisme devant la science* réédite cette définition de ceux qui, par leurs travaux, honorent la science et l'humanité. « Remarquez, dit-il, que l'équilibre parfait n'est pas signe de plus grande supériorité, au contraire.

« Les grands supérieurs sont des déséquilibrés... Les très équilibrés sont des médiocres. En général, les talents sont plus équilibrés que les génies. »

Pourquoi donc ne pas ajouter : Les extra équilibrés, ceux qui sont en haut de l'échelle de l'équilibre parfait, sont les crétins et les idiots, et que c'est à eux que peut s'appliquer la formule *mens sana in corpore sano*.

On dirait positivement que ces hommes qui s'érigent en juges de l'élite de leurs semblables, veulent se venger de ne pouvoir les égaler.

Qu'un malheur les frappe, ils ne se montrent pas supérieurs aux autres et sont tout aussi impuissants. J'en sais un qui, lorsqu'on lui parlait de l'âme, avait coutume de dire : Montrez-la moi au bout d'un scalpel, et j'y croirai. Un jour, son tout jeune enfant tomba malade et cet homme affolé fit appel à ses confrères qui, tous, accoururent avec empressement et déclarèrent le cas désespéré. Des parents attristés vinrent voir le malade et promirent de prier, en vue d'obtenir la guérison. *Oh oui ! priez*, s'écria le père. Finalement, grâce aux soins assidus d'un collègue, le pauvre petit être fut arraché des griffes de la mort ; on réveilla la respiration, presque éteinte, par des pressions rythmées et l'enfant fut sauvé.

Le chagrin si touchant, si profondément humain de ces parents angoissés, ne peut pourtant pas être imputé à l'un de nos cinq sens. Il y a des gens qui nient le monde spirituel, prétendant que nous n'avons la notion de la vie que par l'intermédiaire de nos sens ; mais la certitude que nous avons des abstractions mathématiques n'a rien à voir avec nos sens, non plus que la pitié, la douceur, le désintéressement, bref toutes les vertus qui font l'ornement d'un cœur bien placé.

Je ne veux pas terminer sans rendre hommage à la courtoisie du Dr Grasset, qui cite les réfutations des idées qu'il professe, mais il nous semble, sans parti pris, qu'à chaque fois que le professeur se trouve devant un fait qui sape ses théories, il se contente de le déclarer *non scientifiquement établi*.

Il y a aussi des affirmations un peu hasardées, celle-ci par exemple :

« La spontanéité complète et vraie est un non-sens scientifique, tout mouvement étant une transformation d'un mouvement antérieur. »

Ce serait le moment de lui demander ce qu'il pense du radium, et d'apprendre par suite de quelle mutation de mouvement ce métal dégage de la chaleur sans perdre une parcelle de son poids. Le radium est une exception, mais cela nous enseigne à ne pas être trop affirmatif dans des sciences

autres que les mathématiques. Aux philosophes qui montrent que l'analyse psychologique de l'homme sain ne permet pas de distinguer les deux ordres de psychisme, le Dr Grasset répond par cette proposition (page 205) :

« Il y a chez l'homme des centres différents pour l'automatisme et le psychisme supérieur; à l'état physiologique, l'intrication fonctionnelle de ces deux ordres de centre est telle, qu'il est impossible de démontrer leur indépendance et leur existence séparée par l'analyse psychologique de l'homme sain; à l'état pathologique, la maladie, en altérant séparément, suivant les cas, tel ou tel de ces centres, permet d'en faire la dissociation fonctionnelle et d'en établir l'existence anatomiquement séparée. »

De quel droit conclure de ce qui se passe chez l'homme sain, par les phénomènes variables observés dans la maladie?

Bien plus vraies nous semblent les propositions suivantes :

*L'homme sain n'a qu'une seule conscience libre et responsable; il est reconnu, d'ailleurs, qu'il est impossible de démontrer chez lui l'existence de deux centres psychiques.*

*Chez l'homme malade, il se forme des lésions qui semblent diviser en deux l'unité de la conscience.*

Il est à présumer que la théorie du polygone viendra s'ajouter à celles, si nombreuses déjà, que la médecine a dû abandonner.

Quoi qu'il en soit, et, en tout état de cause, nous ne pouvons que nous applaudir de voir la science étudier des phénomènes qu'elle a commencé par nier.

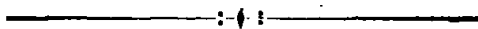
— Il y a un pas de fait; l'expérience de MM. Charpentier et Blondlot, dont nous parle la précédente *Revue*, nous apprend qu'un corps humain peut, sans contact et par un simple effort musculaire ou nerveux, influencer un écran préalablement enduit d'une substance convenablement choisie, et le rendre plus lumineux. Or, d'après la loi de la conservation de l'énergie, loi admise par la physique moderne, cette

lumière peut se transformer en chaleur, la chaleur en mouvement, et l'on peut concevoir déjà le déplacement d'un objet sans contact, la force projetée se chargeant de la lévitation.

C'est déjà un commencement d'explication, quant à la matérialité du fait; il restera à connaître le mode d'action de cette force et son intellect.

Henri BRAULT.

*(Revue scientifique du Spiritisme.)*



## ACTION A DISTANCE

---

**L'action à distance. L'action au contact. L'hypothèse de l'éther.**

Les passages et indications cités et appréciés dans les pages qui précèdent sont tirés de ce qu'on pourrait appeler le livre I<sup>er</sup> de l'ouvrage posthume de M. Renouvier, la partie consacrée au *Personnalisme*. Dans l'*Étude sur la perception externe et sur la force* (soit le livre II qui, soit dit en passant, nous paraît supérieur au premier), bien que nous ne puissions suivre l'auteur dans l'emprunt qu'il fait à la monadologie et à l'harmonie préétablie de Leibniz, on trouve une critique raisonnée et originale des théories cosmogoniques de Descartes, de Newton, de Boscowich, de Kant, de Laplace, de Faye, de Hirn, de Pictet, et des vues philosophiques de Locke, de Condillac, de Maine de Biran, de Bain, de Stuart-Mill, d'Herbert Spencer, etc., etc.

Ne pouvant entrer dans l'examen de questions si variées, quel qu'en soit l'intérêt, nous appellerons l'attention sur une dissertation très solide et reposant sur des observations des mieux motivées, pour renverser le préjugé, si répandu parmi les philosophes et les savants, contre la possibilité de l'action à distance.

Avant d'entrer dans ces considérations, nous aimons à citer un passage que M. Renouvier ne donne d'ailleurs qu'incidemment, mais qui résume d'une manière topique la réplique à un argument si souvent employé :

« Un penseur à qui l'on faisait valoir ce philosophème qu'un *corps ne saurait agir que là où il est*, répliquait : *mais où est-il ?* Et ceci n'est pas un simple trait d'esprit ; car il est impossible de désigner le *lieu* d'une *action*, on ne connaît que le lieu de l'effet. Le savant et profond écrivain scientifique



auquel nous empruntons cette citation observe qu'on ferait aussi bien de dire : *un corps est où il agit*. Et, en effet, la force et l'action ne se localisent qu'en tant qu'on les considère scientifiquement dans leurs effets ou dans leur condition d'existence; mais, en elles-mêmes et comme l'esprit, on ne peut les attacher en des lieux, on ne peut dire qu'elles occupent, remplissent ou bornent des étendues. »

Ceci rappelle la distinction que faisait naguère le très savant et toujours regretté P. Carbonnelle dans ses *Confins de la science et de la philosophie*, entre la « substance » des corps et l'ensemble des phénomènes par lesquels ils se manifestent à nos sens (ce que les scolastiques appellent : les accidents) : poids, couleur, odeur, etc. Or, la substance d'un corps n'est pas seulement là où ce corps peut être touché, vu, flairé, etc.; elle est partout où ce corps agit; et de ce qu'il agit sur nos sens suivant la manière dont nos sens y sont appropriés, il ne suit pas nécessairement qu'il ne puisse agir ailleurs que là où nos sens le perçoivent.

Poursuivons la citation commencée :

« L'action à distance, écrit le même auteur, demeure un fait ultime, inexplicable par les principes du choc et de la pression du corps en contact immédiat. Et ce fait (le fait de la gravitation) est le fondement de la construction théorique la plus magnifique que la science ait jamais érigée, — fondement qui s'enfonce plus avant avec chaque conquête de la vision télescopique, et s'élargit avec chaque progrès de l'analyse mathématique <sup>1</sup>. »

Les adversaires de l'action à distance invoquent la nécessité d'un contact, soit immédiat, soit par intermédiaire, d'un corps sur le ou les corps sur lesquels il agit. Mais ce contact, un contact réel, mathématique, n'existe pas dans la nature; on ne peut plus l'invoquer « depuis que le calcul des vibrations lumineuses a prouvé que de réels intervalles linéaires sont appréciables pour le calcul entre des molécules voisines dont les centres sont situés à une distance moyenne les unes des autres atteignant à peu près le millionième du centimètre.

1. J.-B. Stallo, in *La Matière et la Physique moderne*, p. 44 (Paris, Alcan), cité par Ch. Renouvrier, in *Le Personnalisme suivi d'une Etude*, etc., p. 470-471.

*Il faut renoncer à croire qu'on voit deux corps se toucher, alors qu'il se loge entre leurs surfaces de contact d'innombrables molécules dont les fonctions déterminent, quand elles nous touchent, les relations externes de nos organes et de toutes nos sensations<sup>1</sup>. »*

La transmission du mouvement *au contact* est donc une pure apparence; il n'y a pas, en réalité, de contact, et les actions prétendues au contact sont déjà des actions à distance. Sans doute les distances qui séparent les corps dits *au contact* sont infiniment petites, mais elles existent, et leur valeur, si minime soit-elle, n'infirme point le principe<sup>2</sup>.

On a voulu considérer l'éther — ce fluide hypothétique répandu dans l'immensité des espaces et compénétrant tous les corps, liquides et gazeux — comme l'intermédiaire par lequel sont transmises, à travers l'espace, les actions réciproques des corps les uns sur les autres. Mais l'existence de ce fluide éthéré n'est rien moins que certaine. Cet agent universel des mouvements du Cosmos tout entier est-il bien d'ailleurs un fluide, au moins au sens ordinaire que l'on donne à ce mot? Voici maintenant que, pour faire face à tous les emplois que doit remplir ce milieu répandu partout, on est amené à le considérer comme un solide élastique, mais doué d'une rigidité telle que les vibrations de la lumière y atteignent « un million de millions » (c'est-à-dire un trillion) de fois le nombre de celles d'un diapason à 400 par seconde.

Et quelle force n'est pas nécessaire pour produire un tel nombre de vibrations! « Songez, dit lord Kelvin, à la force exigée pour faire vibrer un diapason 400 fois par seconde, et comparez-la à la force exigée pour un mouvement qui se reproduit 400 millions de millions de fois par seconde. A égalité de masse vibrante et d'amplitude de vibration, la force serait un million de millions de millions de millions (soit un *quatrillion*, ou l'unité suivie de 24 zéros) de fois aussi grande que la force nécessaire pour mouvoir les branches du diapason<sup>3</sup>. »

1. *Etude sur la perception externe et sur la force*, faisant suite au *Personnalisme*, p. 381, in fine.

2. *Ibid.*, p. 382.

3. Sir William Thomson (lord Kelvin), *Conférences scientifiques. — Constitution de la matière*. Trad. par Lugol et Brillouin, 1893; Paris, Gauthier-Villars. Conférence VIII<sup>e</sup> sur *La théorie ondulative de la lumière*, p. 211, in fine.

Et ce corps, ce milieu, cet agent, ou l'éther, n'oppose pas la moindre résistance aux mouvements des astres, soleils, planètes, comètes, nuées et buées cosmiques, qui tous évoluent en son sein avec des vitesses souvent presque incalculables, absolument comme s'il n'existait pas.

« Si des vibrations, dit encore lord Kelvin, du même degré de fréquence prenaient naissance dans un milieu tel que l'acier ou le laiton, les forces correspondantes se mesureraient par des millions, et des millions et des millions de tonnes par centimètre carré de matière. Il n'y a pas dans notre air de forces pareilles. Les comètes produisent une perturbation dans l'air, et peut-être l'éther lumineux est-il déchiré par le mouvement d'une comète qui le traverse... Que peut être cet éther lumineux ? C'est une matière au travers de laquelle les planètes se meuvent avec la plus grande facilité. Il pénètre dans notre atmosphère ; dans notre air il est presque dans les mêmes conditions que dans les espaces interplanétaires, autant que nous pouvons en juger.

« Ce que nous savons de l'éther lumineux, c'est qu'il a la rigidité d'un solide et qu'il cède graduellement. S'il est ou n'est pas cassant, et s'il se crevasse, nous ne pouvons le dire... On dit quelquefois qu'il est impondérable, parce que nous pouvons croire ou considérer comme probable qu'il n'est pas pesant<sup>1</sup>. »

Il faut convenir que l'imagination humaine a quelque peine à se figurer ainsi « un solide adamantin », comme dit M. Renouvier, qui pénètre tout, se laisse pénétrer par tout et reste impalpable. En fait de hardiesse, l'hypothèse de l'éther impalpable en même temps que solide comparable au diamant, pénétrant les corps palpables et pénétré par eux comme s'il n'existait pas, cette hypothèse dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

On comprend que lord Kelvin se demande quelles forces il peut y avoir dans l'espace compris entre l'œil humain et la lumière produite par les vibrations « dont il a été parlé plus haut ; quelles forces il y a dans l'espace compris entre nos

1. Sir William Thomson, *loc. cit.*, p. 212-214.

yeux et le soleil, entre nos yeux et l'étoile visible la plus éloignée. Il y a de la matière, il y a du mouvement, mais quelle peut être la grandeur de la force qui s'y exerce<sup>1</sup>? »

M. Renouvier fait remarquer que cette question est pareille à celle qui, depuis *Newton*, tient en échec le génie des géomètres et des astronomes :

« Quelles forces y a-t-il dans l'espace entre nos corps et le soleil, entre les attractions que nous subissons avec la terre qui nous porte, pour nous tenir à de certaines distances de lui, réglées par une loi?

« Et c'est un même esprit qui anime l'une et l'autre : *la répugnance à admettre la possibilité des actions à distance*<sup>2</sup>. »

Ce même esprit était aussi celui de H. Faye, qui écrivait, dans les trois éditions successives de son beau travail *Sur l'origine du monde*<sup>3</sup> :

« Si les élèves ont pris l'attraction au pied de la lettre sans se douter du contresens philosophique (?), le maître (Newton) n'était pas homme à s'y méprendre. Voici ce qu'on acceptait autour de lui... Toute molécule de matière inerte, incapable de modifier par elle-même son état de repos ou de mouvement, rayonne pourtant dans le vide de l'espace; tout autour d'elle à l'infini, une vertu attractive, et toute autre particule de matière ressent aussitôt son action. Cette omniprésence d'une simple molécule inerte qui a le privilège d'agir là où elle n'est pas, c'est-à-dire dans l'univers entier; est en quelque sorte une contradiction dans les termes<sup>4</sup>. »

Observons d'abord que le terme *omniprésence* est ici impropre. Il suppose en effet une présence égale et uniforme en tous les points de l'espace, et cet attribut n'appartient

1. Sir William Thomsom, p. 212.

2. Ch. Renouvier, *loc. cit.*, p. 394.

3. P. 95 de l'édition de 1884, et p. 416 de chacune des éditions de 1885 et 1896.

4. H. Faye, ici, cède au préjugé auquel cédait Newton lui-même, pressé sans doute de se soustraire à l'opposition des Cartésiens, mais il ajoute en note au bas de la page 117 de la 3<sup>e</sup> édition : « Ce privilège d'agir là où elle n'est pas, que l'on accorde à une simple molécule, Newton le refuse à Dieu. » Une telle proposition n'a pas de sens : elle repose sur la méconnaissance de l'un des attributs de Dieu : l'omniprésence. Dieu, étant infini, est nécessairement présent, et infiniment présent partout. On ne peut donc dire qu'il agit ou n'agit pas *là où il n'est pas*, puisque ce second terme de la proposition est vide de signification. M. Faye, pour qui l'action à distance était un « contresens philosophique », ne s'est pas aperçu qu'il tombait lui-même dans un non-sens.

qu'à Dieu. Pour le reste, Renouvier observe, non sans quelque raison, que, pour qu'il y eût contradiction, il eût fallu que, *autour de Newton*, on eût regardé comme inertes les molécules attractives. Mais, ajoute-t-il, « on sait qu'il n'en était rien et qu'on les voulait actives, contrairement à la prétention de Newton de ne point faire d'hypothèses ». *Hypothèses non fingo*, disait, en effet, le célèbre astronome anglais dans son immortel livre des *Principes*. Au surplus, ajoute le savant français, pour avoir le droit de nier avec Faye la possibilité métaphysique des actions à distance, il ne serait pas vain de prouver d'abord qu'il existe des actions au contact, et *qu'il y a des contacts*<sup>1</sup>.

Le savant Alsacien G.-A. Hirn, dans sa *Constitution de l'espace céleste*, publiée à Colmar et à Paris<sup>2</sup> en 1889, combat l'existence de l'éther, mais, toujours féru de la prétendue impossibilité de l'action à distance, remplace ce milieu hypothétique parce qu'il appelle l'*élément dynamique*, immatériel, et cependant étendu<sup>3</sup> ou multiple. M. Raoul Pictet, le savant Genevois, repousse aussi l'existence d'un milieu matériel intersidéral. Il faut donc placer « en regard de la matière pondérable quelque chose comme ce qu'on appelle *force* ou *esprit*, qui, au point de vue dynamique, est l'énergie virtuelle ou potentielle. M. Raoul Pictet la désigne par ce terme unique : *le potentiel*, qui a l'inconvénient de réaliser une abstraction<sup>4</sup>. »

Et, en effet, qu'on appelle *potentiel* ou *élément dynamique* le principe en vertu duquel les corps se meuvent dans l'espace suivant la loi newtonienne, on ne sort pas de la difficulté. Ou plutôt on reconnaît implicitement — inconsciemment si l'on veut — la réalité de l'action à distance, mais en la déguisant sous des vocables différents.

Qu'on admette ou qu'on n'admette pas l'existence d'un milieu éthéré, le fait de la loi formulée par Newton n'en existe pas moins. Opposer à l'existence de cette loi une objection préalable d'ordre métaphysique, c'est augmenter, sans

1. Ch. Renouvier, *loc. cit.*, p. 396 *ad notam*.

2. Librairie Gauthier-Villars.

3. Ceci serait une contradiction : si cet élément est étendu, il n'est pas immatériel ; s'il est immatériel, il n'est pas étendu.

4. Ch. Renouvier, *loc. cit.*, p. 348.

grand profit, la difficulté. Et s'appuyer sur l'autorité de Newton pour la taxer d'absurde, c'est oublier les circonstances et les difficultés avec lesquelles le grand astronome avait à compter. Cette objection discourtoise ne pourrait-elle pas être retournée et appliquée à cette hypothèse d'un éther dur comme le diamant ou plus encore, et cependant impalpable, pénétrant et pénétrable, auquel on est obligé de recourir pour éviter la prétendue absurdité de l'action à distance?

Il y a, sans doute, dans le livre quasi posthume de M. Ch. Renouvier, des propositions et des thèses fort sujettes à contestation; il en est même d'éminemment regrettables. Mais on y trouve aussi bon nombre de précieuses vérités, et s'il peut contribuer à renverser ce préjugé de l'impossibilité de l'action des corps à distance de leur aspect sensible, il aura, croyons-nous, rendu un grand service à la science et même à la métaphysique.

(*Cosmos.*)



## Règles pour le discernement du préternaturel

---

Nous recevons fréquemment des consultations sur la *licéité* des participations aux expériences de spiritisme et sur les signes qui permettent de discerner le préternaturel.

Nous avons commencé un travail de fond sur cette question, vaste, complexe et souvent très obscure.

L'*Ami du Clergé*, qui jouit avec raison d'une grande estime parmi les théologiens, a condensé, incidemment, dans un article substantiel, très clair, d'une orthodoxie irréprochable, l'enseignement de l'Eglise sur ce point, et il a rappelé les principes qui doivent diriger la conscience des catholiques en présence des phénomènes de spiritisme et de magie.

Nous ne saurions mieux dire, et nous reproduisons cet article du 30 août 1900. C'est une réponse autorisée aux consultations si nombreuses qui nous arrivent de toutes parts.

Élie MÉRIC.

### I

Nous supposons ici qu'on s'est assuré qu'on n'est pas le jouet de supercheries de prestidigitateurs, de compères ou même de savants, mais qu'il y a vraiment rapport avec d'autres esprits. Alors la thèse n'est pas difficile à prouver. Nous en donnerons cependant les preuves négatives et les preuves positives.

PREUVES NÉGATIVES. — Il faut nécessairement attribuer le spiritisme aux démons, si aucun autre n'en peut être l'auteur. Or ni Dieu, ni les bons anges, ni les âmes des défunts, ni les hommes n'en peuvent être les auteurs.

1<sup>o</sup> *Dieu ne peut pas être l'auteur immédiat du spiritisme.* — Qui pourrait, en effet, sans blasphème, attribuer directement à Dieu les réponses impies, mensongères, immorales et contradictoires rendues par des tables, des tabourets, etc., se livrant à des danses ou des convulsions grotesques, avec des

personnes la plupart du temps incrédules, légères ou même immorales pour médiums, sans qu'il en résulte aucun bien spirituel, tout au contraire? Et si quelquefois, dans les réponses, il y a quelque chose de grand, de sublime et de pieux, ce n'est que pour mieux faire passer le fond et l'ensemble d'une doctrine qui tend au renversement d'une religion établie par Dieu lui-même : il n'en peut donc pas être l'auteur.

2° *Les bons anges ne le peuvent pas davantage*, car, comme le dit saint Paul (Hébr., I, 11), ils ne sont envoyés sur la terre que pour aider les hommes à faire leur salut : ils ne peuvent donc pas faire ce que nous déclarions tout à l'heure indigne de Dieu, ni travailler à renverser la religion de Jésus-Christ ; ils ne peuvent non plus ni mentir, ni tromper les hommes, ni se contredire, ni enseigner des choses immorales et honteuses.

3° *Les âmes des défunts ne le peuvent pas non plus*, et cela pour trois raisons. La première donnée par saint Thomas (1<sup>re</sup> p., q. 117, a. 4), c'est que la nature humaine n'a point les mêmes propriétés ni les mêmes forces que la nature angélique. L'âme humaine n'a de pouvoir direct que sur le corps qui lui est uni et dont elle est la forme substantielle ; c'est si vrai qu'elle ne peut même mouvoir ses propres membres quand ils sont paralysés, et elle ne peut mouvoir les objets extérieurs que par l'intermédiaire de son propre corps. En conséquence, l'âme séparée, ne vivifiant plus son corps, ne peut exercer par sa propre vertu aucun empire sur les objets extérieurs ni les remuer, à moins que ce ne soit par une vertu miraculeuse communiquée directement par Dieu. Or Dieu ne donnera jamais un pouvoir miraculeux pour faire quelque chose d'indigne de lui, et qu'il ne peut faire lui-même. — La seconde raison, c'est que ces âmes séparées sont sous la puissance immédiate de Dieu, et par conséquent ne peuvent être évoquées au gré des opérateurs, et se prêter à satisfaire leur vaine curiosité contre Dieu lui-même. — La troisième raison, c'est que ces âmes sont ou bien béatifiées déjà dans le ciel, et alors ne peuvent pas plus se prêter au spiritisme que les bons anges ; ou



souffrantes dans le purgatoire, et alors n'ont aucune liberté et doivent expier leurs fautes, et non se prêter à ce qui ne peut qu'offenser Dieu; ou enfin damnées et retenues dans les enfers, d'où elles ne peuvent sortir, comme l'atteste la parabole ou plutôt l'histoire du mauvais riche en saint Luc, et même en supposant qu'elles pourraient en sortir, ce ne serait que par la volonté des démons et pour agir comme eux, et alors la cause du spiritisme n'en devrait pas moins être attribuée aux démons.

4<sup>o</sup> Enfin *les hommes ne le peuvent pas non plus*, puisqu'il s'agit précisément de la révélation de choses que les hommes ne peuvent connaître par eux-mêmes.

PREUVES POSITIVES ET DIRECTES. — La première preuve que nous en donnerons est la *preuve d'autorité infaillible tirée de la sainte Écriture elle-même* : « Quando ingressus fueris terram quam Dominus tuus dabit tibi, cave ne imitari velis abominationes illarum gentium; nec inveniatur in te qui pythones consulat... aut *quærat a mortuis veritatem* : omnia enim hæc abominatur Dominus, et propter istius modi scelera delebit eas in introitu tuo. » (Deut., XVIII, 9-12; voir aussi Is., VIII, 18-19.)

La seconde preuve *d'autorité est celle tirée du témoignage des saints Pères*. Nous avons déjà cité les témoignages bien frappants de Tertullien, Minutius Felix et Julius Firmicus Maternus; or saint Justin, saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, saint Cyprien, Tatien, Arnobe, saint Athanase, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, etc., parlent absolument dans le même sens. Citons seulement en terminant le témoignage de saint Thomas, qui résume si admirablement la doctrine des Pères : « *Frequenter dæmones simulant se esse animas mortuorum ad confirmandum gentilium errorem qui hoc credebant.* » Or ce qui était regardé unanimement diabolique du temps des saints Pères doit l'être encore.

Troisième preuve d'autorité : *le témoignage des philosophes païens eux-mêmes*. Porphyre, un des plus instruits sur ce sujet, ne craint pas d'attribuer ces oracles à des esprits malins et rusés qui se donnent pour des dieux ou les âmes

des défunts : « Genus quoddam naturæ subdolæ conforme ac versutum, causa est vaticinii, dum *simulat Deos, genios, animasque defunctorum.* » — Ænesius Platonicus est peut-être plus formel encore : « Nondum didicisti *maleficos dæmones materiæ involucro septos humanas imitando animas mentiri* et magos necromantiæ peritos polliceri se eos qui jam mortui sunt ab inferis excitaturos, qui tamen *hominum animas carminibus non eliciunt sed dæmones qui formas mortuorum induunt.* » — Ammien Marcellin et Philostrate parlent à peu près dans le même sens.

La quatrième preuve d'autorité, qui n'est pas ici à rejeter, ce sont *les aveux et les témoignages des esprits eux-mêmes* qui forcés de parler avouèrent plusieurs fois qu'ils étaient des démons et se nommaient *Satan, Astaroth, Béalzébut*, etc., et le prouvaient par l'horreur qu'ils montraient pour tous les objets sacrés et bénits, ainsi que nous l'avons dit dans l'étude critique.

Une cinquième preuve et bien évidente se peut tirer de *la doctrine insinuée ou prêchée ouvertement par ces esprits*, ainsi que nous l'avons aussi exposé dans l'étude précédente. Les démons ne pourraient en effet prêcher une doctrine plus perfide et plus capable de perdre les hommes.

Une sixième preuve doit se tirer des *résultats vraiment diaboliques de la doctrine spirite* que nous avons exposés aussi précédemment.

Enfin une septième preuve peut se tirer de ce que nous connaissons par la sainte Écriture de *la nature des démons*, êtres très intelligents, mais tombés, dévoyés, jaloux et voulant par ruse entraîner l'homme avec eux dans le mal et dans un malheur éternel. Ainsi ils connaissent ce qui est caché à l'homme, ils peuvent voir ses pensées lorsqu'elles se manifestent par quelques signes extérieurs dans les actes ou sur la figure, ou même, probablement du moins, simplement dans le cerveau ; ils peuvent conjecturer l'avenir, sinon avec une certitude complète, au moins avec une probabilité des plus grandes ; ils connaissent toutes les tendances et les passions des hommes ; avec cela ils ont une haine souveraine de Dieu, qu'ils reportent surtout sur l'incarnation et aussi la Vierge

Marie, et ils nous apparaissent bien tels dans les révélations du spiritisme, et comme ils sont surtout orgueilleux, ils veulent montrer qu'ils sont les maîtres, se faire supplier, désirer et ne pas toujours répondre aux évocations, et enfin tendre à se faire adorer. Qu'ils se contredisent parfois, se disent les âmes des défunts, et quelquefois cependant se révèlent ce qu'ils sont, cela tient à la nature maligne, fourbe et mensongère de ces intelligences qui trouvent leur intérêt à faire du mal sans être connues, qui parlent différemment selon les différentes propensions de ceux à qui ils s'adressent, et qui veulent surtout leur ôter la croyance des vérités capables de les détourner du mal, comme l'éternité de l'enfer, mais que Dieu force cependant quelquefois, grâce aux prières des âmes pieuses, à se révéler ce qu'elles sont, afin qu'elles ne puissent pas faire tout le mal qu'elles voudraient, et que les hommes ne soient trompés que s'ils le veulent bien.

## II

Nous supposons ici que les phénomènes qui par eux-mêmes ne dénotent pas directement de l'intelligence ne sont pas mêlés à d'autres phénomènes manifestant de l'intelligence par eux-mêmes, car ils appartiendraient au premier genre de spiritisme dont nous avons parlé. — Nous supposons également qu'on s'est bien assuré qu'il n'y a pas de supercherie, et que les phénomènes susdits ne peuvent pas venir de forces naturelles connues ou inconnues et déployées ici, mais sont en contradiction certaine avec des lois naturelles bien connues : autrement, ils appartiendraient au spiritisme improprement dit dont nous parlerons après. — Il est vrai qu'ici on peut rarement arriver à une certitude absolue comme quand il s'agit de phénomènes intellectuels, mais on peut arriver souvent à une certitude morale qui doit suffire pour nous convaincre, car en dehors des révélations et des vérités évidentes par elles-mêmes, l'homme ne peut arriver le plus souvent pour diriger sa croyance et sa conduite dans les choses même les plus graves qu'à une certitude morale.

Ceci posé, notre assertion est encore facile à prouver. Car, comme dans le cas précédent, nous nous trouvons en face du préternaturel, puisqu'il y a opposition certaine à une loi de la nature, et à ce préternaturel il faut aussi une cause préternaturelle qui ne peut être que Dieu, les bons anges, les âmes des défunts ou les démons ; or les mêmes raisons que nous avons données dans l'assertion précédente s'opposent encore ici à ce que Dieu ou les bons anges ou les âmes des défunts ensoient les auteurs. — Dieu, comme nous le voyons par l'Évangile, ne fait des miracles que pour le bien de l'humanité, et pour procurer par là sa gloire, mais jamais pour contenter une vaine curiosité par quelque vaine exhibition : Notre-Seigneur refusa toujours de se prêter aux demandes de ce genre qui lui étaient faites. — Les bons anges agissent toujours dans le même sens et le même esprit que Dieu. — Les âmes des défunts, comme nous l'avons vu, n'ayant plus leur corps, ne pourraient aucunement par elles-mêmes agir de la sorte sur les objets matériels. Restent donc les démons seuls qui, ainsi que nous le savons encore par la sainte Écriture et la tradition, ont une force ainsi qu'une intelligence bien supérieures à celles de l'homme ; comme ils connaissent à fond les propriétés de la matière, l'étendue et la loi des forces, ils peuvent s'en servir de la manière la plus variée ; ils peuvent lire une écriture cachée à l'homme, et savoir aussi où sont les objets cachés ; et produire une multitude de phénomènes bien au-dessus des forces humaines. Il convient aussi tout à fait aux tendances et au caractère de ces esprits mauvais d'entretenir par des jeux insignifiants ou dangereux les hommes qui recherchent au moins indirectement leur société, de les duper, et de les éloigner ainsi du vrai bien, en satisfaisant leurs envies, sans leur apprendre jamais rien de sérieux. Mais Dieu ne leur permet jamais de faire tout le mal qu'ils voudraient et pourraient. — Les textes que nous avons cités dans la partie historique, confirment parfaitement ce que nous venons de dire.

## III

Il y a cette différence entre ce spiritisme et le magnétisme médical que ce dernier a pour lui tant d'analogies avec des états naturels, tant de raisons sérieuses, et, malgré ses dangers, tant d'avantages et d'utilité, qu'on peut prononcer, sans aucune témérité, qu'il est naturel dans sa cause, tandis qu'au contraire le spiritisme dont nous parlons n'a pas pour lui assez d'analogies dans la nature, ni assez de raisons sérieuses pour qu'un esprit droit puisse prononcer, non pas avec certitude, mais même avec une très grande probabilité que sa cause est naturelle. — Il n'a pas non plus contre lui les mêmes preuves que le spiritisme proprement ou par induction. — Il n'y a donc rien ni pour ni contre qui convainque pleinement l'esprit. Celui-ci doit donc, s'il est sage, rester dans le doute.

Assurément, quand il s'agit du surnaturel ou du préternaturel, la règle est de ne l'admettre que quand on a des preuves, et en dehors de ces preuves de pencher plutôt pour une cause naturelle, car le préternaturel ne se suppose pas, il se prouve; nous sommes faits en effet pour vivre avec la nature et par la nature, tout en surnaturalisant nos actes; il semblerait donc téméraire de supposer partout, sans preuves suffisantes, l'opération diabolique dans les choses de la nature, de même qu'il serait téméraire aussi d'y voir, sans preuves suffisantes, l'opération miraculeuse de Dieu; c'est la règle généralement admise en théologie; aussi nous n'oserions blâmer ceux qui croiraient devoir admettre comme plus probable que ce spiritisme est naturel, et dù soit à un fluide, soit à des mouvements vibratoires, soit à l'influx nerveux, soit à l'électricité.

Citons maintenant à ce sujet les opinions des principaux théologiens modernes, dont chacun n'ose se prononcer. *Gury* : « Quidquid sit de motu simplici tabularum qui physicus aliquando videri potuit, modo solo voluntatis imperio non fiat. » — *Bullerini* lui-même, qui proscriit si impitoyablement tout magnétisme, ne condamne les tables tournantes

que parce qu'elles ouvrent l'entrée au démonisme qui viendra plus tard : « Quia per istud oblectamentum puerile latus aditus fuerit apertus insigniori dæmonis fraudi, responsa scilicet per tabulas reddendi. » — *Scavini* : « Quidquid sit de simplici motu tabularum qui forsan ad certum gradum per contactum mere physicum naturalis esse poterit, si tamen imperio solo voluntatis non fiat... » — *D'Annibale* : « Eos lethaliter peccare non dixerim qui quadam animi levitate aut curiositate, jocandique causa mensis manus apponunt, ut in gyrum moveant. » — *Lehmkuhl* : « Tabularum rotantium phænomenon multi per magnetismum in corporibus assidentium excitatum explicare volebant, et putabant ex hoc mensam attolli atque demitti identidem posse, quanquam hoc ipsum aliis incredibile videbatur non ita tamen evidens erat, ut qui experimentum capiebant, apertæ superstitioni noxii essent. » — *Perrone* : « A censu eorum qui gravis culpæ se reos constituant eos excipi judicamus, qui vel ex ignorantia, vel ex quadam animi levitate aut curiositate, jocandique causa mensis manus suas apponunt ut in gyrum moveant. » — *Genicot* : « Si quis persuasus foret nullum effectum supernaturalem oriturum fore, non peccaret mensas movendo, ut reliquorum errorem experimento corrigeret », etc.

Espérons que la lumière se fera sur ce sujet comme elle s'est faite en bien d'autres choses, et qu'alors la certitude dans un sens ou dans un autre succédera au doute.

#### IV

1<sup>o</sup> Comme le spiritisme proprement dit est certainement diabolique, il est sûr que, de soi, il y a péché mortel à y prendre part, comme opérateur, parce que c'est entrer en relation directe avec le diable, qui est le grand ennemi de Dieu et des hommes ; ce qui ne pourrait être permis, et avec de graves raisons, que pour le forcer de se dévoiler et mettre les autres en garde contre lui. Nous disons *de soi*, parce qu'en cela comme en toute autre chose, l'ignorance de bonne foi pourrait être une excuse et surtout exempter de péché grave formel.

2° Nous devons dire la même chose en général du spiritisme inintelligent ou par induction, puisqu'il est moralement certain qu'il est diabolique. En pratique, la certitude morale nous impose généralement les mêmes obligations que la certitude absolue. Ajoutons seulement qu'en certains cas, il pourrait bien ne pas y avoir certitude morale, mais seulement probabilité plus ou moins grande de démonisme, et alors le péché aussi diminuerait de gravité.

3° Tous ceux qui *concourent* d'une manière quelconque à ces expériences doivent être jugés selon les règles de la coopération, par conséquent *le concours direct* cherché et voulu en lui-même, et *le concours formel* impliquant influence directe sur la volonté perverse des opérateurs, doivent aussi être regardés comme péchés mortels en soi. Quant *au concours simplement matériel*, pour en juger la culpabilité il faut examiner s'il est plus ou moins proche, plus ou moins nécessaire ou utile aux opérateurs, et aussi donne plus ou moins de scandale.

4° Quant à *ceux qui assistent aux séances*, si leur assistance doit être regardée comme une approbation et un encouragement, il est difficile, en soi, de les exempter de péché mortel. Mais s'ils n'y assistent que pour se rendre compte de la chose et la pouvoir juger avec plus de sûreté, surtout s'ils le font avec le consentement de l'évêque, et que leur intention soit bonne et le scandale écarté, on ne pourrait même pas les accuser de péché véniel (ita Perrone, Génicot, etc.). Il est certain que parmi les personnes qui y assistent il peut en être un certain nombre qui n'y assistent que par curiosité, par passe-temps et qui ne réfléchissent pas au mal qu'elles peuvent faire, elles sont sans doute moins coupables; mais si l'occasion s'en présentait, il serait bon de les instruire.

5° Quant *au spiritisme proprement dit*, il y aurait péché mortel à y recourir pour ceux qui le regarderaient comme diabolique et ceux qui voudraient obtenir de lui des effets préternaturels, parce que ce serait vouloir au moins implicitement entrer en relation avec le démon. Même en dehors de là, comme on ne peut pas savoir au juste s'il est ou n'est pas diabolique, et comme il y a toujours danger d'ingérence du

démon, on ne doit pas y prendre part à moins d'une raison grave, et en protestant au moins intérieurement contre toute intervention diabolique. Cependant, d'après ce que nous avons dit, il serait téméraire d'accuser de péché mortel ceux qui veulent y prendre part et ne pas outrepasser les bornes de ce spiritisme improprement dit, rejetant bien loin toute relation avec le démon, à moins donc que le scandale ou le danger d'arriver au vrai spiritisme ne soient trop grands. Il semble bien cependant qu'il y aurait en soi au moins péché véniel à y prendre part, ou même à y assister par simple raison de curiosité, à moins donc qu'on ne soit bien persuadé que tout y est naturel. Toujours est-il qu'il convient bien d'en détourner le plus possible. — Mais s'il s'agissait de ceux qui peuvent faire autorité dans la science, ou qui ont quelque espoir de jeter sur la chose une plus grande lumière, on ne pourrait même pas les accuser de péché véniel s'ils agissaient avec prudence et pureté d'intention, à plus forte raison s'ils n'agissaient qu'avec le consentement de l'évêque.

6° Enfin si l'on savait pertinemment que celui qui se donne pour médium n'est qu'un habile prestidigitateur, il serait non seulement permis d'assister à ses séances, mais encore de le prier d'en donner, tout en faisant bien sentir aux assistants, afin d'écarter tout scandale, qu'il n'y a absolument rien de diabolique.

## V

Les miracles et les prophéties ont toujours été donnés et sont encore regardés comme des moyens infaillibles de reconnaître la vraie religion et aussi la vérité des révélations, des visions, de la sainteté et des manifestations de la volonté divine. Mais si les phénomènes du spiritisme ou du magnétisme pouvaient imiter parfaitement les miracles divins, que deviendrait cette preuve donnée comme irréfutable ? Et qu'en serait-il du sens commun, porté invinciblement à admettre comme vraie une religion prouvée par des miracles ? — Aussi de même que Dieu a dû donner à son Église des marques qu'aucune autre Église ne pût imiter, ainsi il a dû donner



aux prophéties et aux miracles émanés de lui certains signes ou caractères que jamais aucun miracle diabolique ne pourra imiter ou contrefaire.

Nous avouerons sans peine que, de même qu'il y a des choses dont on peut raisonnablement douter si elles viennent de Dieu, du démon ou de la nature, ainsi il y a des miracles dont on ne peut constater s'ils viennent de Dieu ou du démon, ou même s'ils outrepassent vraiment les forces de la nature. Mais ceux-là ne peuvent pas être apportés comme preuve de la vérité de la religion ou de la sainteté, et de ceux-là nous ne parlons pas. Nous voulons seulement des miracles vrais et certains, admis, par exemple, par la sainte Écriture ou l'Église, et ceux-là ont cinq caractères que jamais aucun miracle diabolique ne pourra imiter ou contrefaire : le premier est tiré de la nature même du miracle ; le second du caractère de la personne qui l'opère ; le troisième de la fin pour laquelle elle agit ; le quatrième des effets qui en résultent ; et le cinquième des circonstances qui l'accompagnent.

*Premier caractère : La nature même du miracle.* — Le vrai miracle est défini par saint Thomas : ce qui est au-dessus des forces de toute nature créée, non seulement visible, mais même invisible, et par conséquent des anges et des démons. Assurément nous ne connaissons pas toutes les forces de la nature, ni toute la puissance des anges et des démons ; mais au moins il est certaines lois de la nature que nous connaissons parfaitement et dont nous pouvons constater sûrement la violation ; et nous pouvons aussi, soit par la sainte Écriture, soit par le sens commun ou le consentement général des peuples, connaître sûrement que la puissance des anges ou des démons ne va pas, par exemple, jusqu'à tel point, et en général nous pouvons nous assurer qu'elle est outrepassée ou par la nature du miracle en lui-même, ou bien par le sujet sur lequel il est opéré, ou bien par la manière dont il est fait.

Les théologiens citent donc trois classes de miracles divins que les démons ne pourraient jamais contrefaire. Parmi les miracles de la première classe, c'est-à-dire *quant à la nature même de la chose*, on cite la résurrection d'un homme dont

la mort a été bien prouvée, comme celle du Christ ou de Lazare. — Parmi les miracles de la seconde classe, c'est-à-dire *quant au sujet sur lequel ils sont opérés*, on cite la vue rendue à un aveugle de naissance ou à qui les pupilles ont été enlevées. — Enfin parmi les miracles de la troisième classe, c'est-à-dire *quant à la manière dont ils sont opérés*, on cite la guérison instantanée d'une maladie grave, incurable, par la seule parole ou seulement par des prières sans aucun attouchement ni aucun prestige. — Or jamais le spiritisme n'a pu opérer aucun de ces miracles-là.

*Second caractère : Le caractère même de la personne qui opère les miracles.* — Tout en elle doit respirer la sainteté, la modestie et l'humilité. Aussi est-il reçu dans les usages de la Sacrée-Congrégation qu'on ne doit faire aucune recherche sur les miracles faits avant ou après la mort, à moins qu'il n'ait été fait au préalable un examen très rigoureux pour constater que l'auteur a pratiqué d'une manière très excellente les vertus théologiques et morales, et c'est à juste titre, car Dieu qui est la sainteté même et l'auteur de toute sainteté n'a pas pour habitude de départir à d'autres qu'à ses amis intimes le pouvoir de faire des miracles, qui après confirment cette sainteté aux yeux des peuples. Et si nous admettons que Dieu, pour des fins à lui connues, s'est servi quelquefois d'hommes méchants pour opérer des choses merveilleuses, nous devons au moins ajouter que c'est une exception, et alors même il est très difficile de prouver que ces prodiges sont vraiment divins, à moins qu'il n'y ait d'autres circonstances particulières qui le prouvent, et encore nous ne nous occupons pas ici de ces miracles-là. Or quel est le spirite dont les vertus théologiques et morales, la chasteté surtout et l'humilité, aient été élevées à un très haut degré, et qui n'ait plutôt donné des preuves frappantes du contraire?

*Troisième caractère : La fin que se proposent ces thaumaturges.* — Cette fin doit toujours être digne de Dieu et surnaturelle; par conséquent ils doivent avoir pour fin dernière l'unique gloire de Dieu, et pour fin prochaine le bien spirituel du prochain, auquel doivent converger même les guérisons corporelles, destinées à faire connaître à ceux qui en sont les

sujets la vraie religion, ou s'ils la connaissent déjà bien, à leur en faire pratiquer les devoirs avec plus de zèle et de fermeté, et à leur faire aimer Dieu davantage et le servir avec plus de fidélité et de désintéressement. Or quel est le spirite qui en ait jamais été là, et qui n'ait eu plutôt pour fin une popularité malsaine, la satisfaction d'une vaine curiosité et la séduction des autres, qu'il veut pousser à une fréquentation plus assidue de ces expériences diaboliques?

*Quatrième caractère : Les résultats.* — Les guérisons, par exemple, rapportées dans la Bible ou les fastes de l'histoire ecclésiastique ont cela de propre qu'elles persévèrent, s'affermissent et amènent avec elles une amélioration notable dans la conduite morale et chrétienne des miraculés, tandis que les guérisons opérées par le spiritisme ou le magnétisme diabolique sont presque toujours transitoires et ne rendent jamais meilleur, mais plutôt plus vain, plus mondain, plus immoral et amènent souvent une obsession continuelle des démons qui se termine par la folie ou le suicide.

*Cinquième caractère : Les circonstances qui accompagnent ces prodiges.* — Les miracles divins se font à peu près toujours par un commandement au nom de Dieu, précédé de ferventes prières, de jeûnes et de mortifications, et ne comportent rien de léger, de vain, d'orgueilleux; tout au contraire y respire la gravité, la modestie, l'humilité et la charité; voilà encore ce que n'imitèrent et n'imiteront jamais les prodiges du spiritisme.

Tant s'en faut donc que ces prétendus miracles infirment les vrais miracles de la Bible et de l'histoire de l'Église, qu'au contraire ils servent admirablement à en démontrer la vérité et la supériorité, comme les prodiges opérés par les mages d'Égypte ne servirent pas peu à montrer la vérité et la puissance des miracles de Moïse, comme les ombres dans un tableau relèvent merveilleusement la beauté des figures, ou encore comme dans le magnifique tableau de Raphaël, la figure grimaçante de Satan sert à faire paraître plus beau le visage tout céleste de l'archange saint Michel.

Ce que nous venons de dire des miracles, nous pouvons le dire, toute proportion gardée, des *prophéties*, car Dieu seul

peut connaître avec certitude les futurs contingents qui dépendent de la libre volonté de l'homme. Le démon ainsi que l'homme ne peut connaître que les choses qui existent en elles-mêmes ou dans leur cause. Or tout ce qui dépend de la libre volonté n'existe ni en soi ni dans sa cause, puisque la volonté qui doit le former choisira alors ce qu'elle voudra et n'a encore pris aucune détermination, et que si elle en avait pris une, elle la pourrait changer. Le démon peut le conjecturer, mais dans ces conjectures il peut souvent se tromper. Il n'y a donc relativement à cela que les prophéties venant de Dieu qui sont absolument sûres, et c'est là le premier caractère des prophéties divines : elles doivent annoncer avec une certitude absolue des choses qui dépendent entièrement de la volonté libre de l'homme, et au besoin les annoncer longtemps d'avance. Les quatre autres caractères sont les mêmes que ceux énoncés tout à l'heure pour les miracles, et ces caractères que portent les prophéties bibliques ou ecclésiastiques, jamais aucune prophétie diabolique n'a pu ni ne pourra les contrefaire.

Pour la connaissance *des pensées humaines*, Dieu s'est aussi réservé quelque chose qui n'est qu'à lui et que lui seul peut faire connaître. Un homme ne peut pas lire dans la pensée d'un autre ; s'il est sagace et intelligent, il la devinera souvent par les gestes et signes extérieurs, mais c'est tout ; car si même il lui était donné de voir ce qui se passe dans le cerveau, il n'y connaîtrait rien, car il n'a pas la clef des relations qui se trouvent entre telle pensée et telle impression du cerveau ; cette clef, il est bien probable au moins que les anges et même les démons l'ont ; aussi peuvent-ils souvent connaître sûrement certaines pensées intérieures, oui, mais pas ces pensées intimes et toutes spirituelles et ces décisions de volonté que l'homme veut garder absolument secrètes et qui ne font pas à proprement parler d'impression sur le cerveau. Dieu seul et l'homme qui les a les connaissent : *Quæ sunt hominis nemo novit, nisi spiritus hominis qui in ipso est*, dit Notre-Seigneur dans le saint Évangile.

Enfin nous pouvons, toujours proportion gardée, appliquer les caractères énoncés précédemment, *aux visions, aux*

*extases, aux apparitions et aux révélations divines.* A ces merveilles étonnantes dont Dieu s'est plu à gratifier plusieurs de ses saints pour faire éclater leur sainteté aux yeux du monde, on a bien eu l'impudence d'opposer les visions, apparitions et révélations spirites. Il y a cependant une différence absolue. Sous leurs révélations se trahit toujours chez les spirites une grande agitation, quelquefois une sorte de fureur, toujours du trouble, une sorte de délire dans l'imagination, un orgueil immense, de l'exagération, du mépris pour les autres, de l'estime pour eux-mêmes, de la sensualité et de l'entêtement; tandis que sous l'impression des choses divines se trouvent chez les saints un grand calme d'âme, un immense amour de Dieu, un profond mépris de soi-même, une mortification très austère, une haute élévation d'idées jointe à une très profonde humilité, enfin une docilité, une obéissance, une abnégation, une pureté et une charité portées au suprême degré. Voilà ce que nous défions les spirites, les sectaires et les hérétiques d'imiter jamais. Là se reconnaitra toujours le doigt de Dieu. *Digitus Dei est hic.*

---

La réponse à la question suivante complète l'article que nous venons de citer.

Q. — Un excellent jeune homme, très bon chrétien, vient me dire qu'il a été, pour la première fois, en contact avec des esprits, et que cela est vraiment curieux. Voici comment opèrent ces esprits.

Dans un paroissien, et de préférence à la page où se trouve l'évangile de saint Jean (pourquoi ? ce n'est peut-être pas le côté le moins curieux de l'opération), on insère une clef qu'on attache dans le livre avec une corde; puis, protestant hautement qu'on répudie par avance toute intervention diabolique et toute participation avec un agent mauvais quel qu'il soit, on prend avec deux doigts le haut de ladite clef et on l'interpelle ainsi : « Clef, je te commande de me dire telle chose : si c'est vrai, tourne trois fois »; et la clef tourne trois fois.

Ainsi, on lui a demandé, sous mes yeux, de tourner autant de fois que Monsieur un tel avait de paires de souliers; autant de fois qu'il y avait de chaises, de tableaux dans l'appartement; autant de fois qu'il y avait dans la maison de milliers de francs : et elle l'a dit exactement.

« Si tu es un esprit mauvais, tourne, » et elle n'a pas tourné.

« Si tu es une âme en purgatoire, tourne, » et elle a tourné.

« Si tu es l'ennemi de Jésus-Christ, tourne, » et elle ne tourne pas.

« Si tu es de telle paroisse, et si nous ne te connaissons pas, ne tourne pas, » et elle tourne.

« Si tu es de telle paroisse, tourne, » et elle tourne, etc.

Elle répondit ainsi très exactement à une foule de questions.

Ce qui fut aussi très remarquable en l'affaire, c'est que le prêtre présent ne put jamais arriver à faire tourner seul la susdite clef.

Ceci posé, je demande :

1° D'où vient l'effet magique de cette clef;

2° Ce que vous pensez de ce renoncement à toute intervention diabolique dont j'ai parlé plus haut;

3° Quelle faute commet celui qui s'amuse à faire de pareilles expériences; et, dans le cas présent, quelle faute ont commise et l'excellent jeune homme qui ne croyait pas mal faire, et le prêtre qui a assisté et même tenté l'expérience.

R. — Pour bien résoudre ce cas, il suffirait de se reporter aux principes déjà posés par l'*Ami du Clergé* dans l'étude théologique sur le spiritisme (3<sup>e</sup> partie, voir ci-dessus). Ajoutons cependant les principes suivants, tels que les pose et les admet saint Alphonse de Liguori. (Lib. 4, tr. 1, n° 8.) « Is tacite cum dæmone paciscitur, qui vanis et naturaliter improprietatis utitur ad aliquid cognoscendum vel efficiendum. Neque requiritur ut dæmon aliquando pactus sit, se ad talis vani medii adhibitionem concursurum; eo enim ipso, quo quis vanitatibus iis utitur, dæmon se immiscet, licet præter intentionem utentis si eum invocare, ut docent *Suar.*, *Less.*, et *Sanch.* — Non excusatur a peccato qui utendo talibus rebus quas constat esse naturaliter improprietatas, protestatur se nullum cum dæmone commercium intendere, quia reipsa facit contra suam protestationem. Cum enim nec Deus, nec angeli boni talibus se misceant, dæmon implicite iis invocatur, ut præter citatos docent *Laym.* et *Bonac.* — Neque is excusatur qui talia media utilia credit propter experientias, quia has dæmon procurat, ut homines paulatim illaqueet, et ad similia usurpanda inducat. *Sanch.*, *Viva.* »

Nous ajouterons, d'après ce que nous avons dit dans la seconde et troisième partie de l'étude sur le spiritisme, que si l'on faisait parler cette clef seulement sur ce que sait fort bien celui qui la tient entre les mains, on ne pourrait pas en conclure qu'il y a du diabolisme, parce qu'il est très facile à quel-

qu'un qui est un peu habile, de faire dire à la clef ce qu'il veut; il pourrait même peut-être en arriver là par les simples vibrations ou les mouvements conscients ou inconscients de ses nerfs. Si on lui demandait seulement encore s'il est un mauvais esprit ou une âme du purgatoire, celui qui tient la clef pourrait également lui faire dire ce qu'il penserait. Mais la clef est interrogée sur des choses que ne peut savoir celui qui la tient, par exemple combien il y a de milliers de francs dans la maison, et elle répond exactement toujours. C'est *dans cette hypothèse seule* que nous répondons :

Ad I. Le pouvoir magique de la clef vient et ne peut venir que du démon. Rien d'étonnant que le démon dise qu'il est une âme du purgatoire : n'est-il pas l'esprit menteur par excellence? Il n'avouera guère qu'il est le démon que quand il y sera forcé.

Ad II. Le renoncement à toute intervention diabolique ne peut servir de rien dès lors qu'on veut prendre part à des prestiges qui ne peuvent venir que de lui, pas plus qu'il ne servirait de renoncer à l'intervention diabolique à celui qui voudrait consulter sérieusement un vrai sorcier qui a fait un pacte avec le diable.

Ad III. Celui qui s'amuse à faire de pareilles expériences fait évidemment un péché mortel, s'il a bien conscience de ce qu'il fait, car c'est toujours une faute grave d'entrer en rapport avec le démon, à moins que ce ne soit pour le honnir ou le chasser. L'ignorance cependant, ici comme en toute autre chose, pourrait excuser du péché mortel. — Quant à la simple assistance, s'il n'y a pas scandale, s'il n'y a aucune connivence avec les acteurs dans cette scène, ni aucune approbation ou excitation directe ou indirecte, mais seulement volonté de s'instruire et de savoir comment les choses se passent, il serait difficile d'y trouver un péché. Si au contraire il y avait quelque scandale, ou excitation directe ou indirecte, ou approbation, il y aurait péché plus ou moins grave selon le degré de scandale, d'approbation ou d'excitation. — Pour pouvoir tenter licitement soi-même l'expérience, il faudrait ou bien être convaincu que tout est innocent, ou bien être dans le doute, et avoir une raison *grave*

*et proportionnée* d'agir ainsi, et de forcer par exemple le démon à se déclarer, si c'est lui qui agit. — Dans le cas présent, il est très probable que le prêtre qui tenta l'expérience ne crut pas mal faire, et il est excusé au moins de ce chef. Mais il ne devra pas recommencer à tenir et à interroger la clef, au moins sur ce qu'il peut savoir lui-même.





## GUERRE ET SUGGESTION

---

### Le soldat russe et le soldat japonais

Il faut donc admettre que, dans cette guerre, les influences purement suggestives dépassent de beaucoup les déductions dues au pur raisonnement.

D'un côté, entêtement inébranlable, engendré par l'orgueil de se croire invincible; de l'autre, haine mortelle.

Si, avec intensité, le cerveau d'un homme se trouve soumis à une des influences ci-dessus, un manque d'équilibre en résultera dans ses actes, ils seront désordonnés, impulsifs; il en sera de même pour l'imagination collective (l'âme collective) d'une nation. Les études sur la psychologie des foules établissent d'une manière certaine que la collectivité ne fait qu'aggraver ce fâcheux état.

Ainsi, en lisant les récits des différentes attaques à fond poussées par les Japonais, on est étonné de leur témérité, de leur bravoure, ils s'avancent vraiment à la mort comme s'ils n'avaient pas conscience du danger. Sans diminuer en rien leur réelle valeur, on se demande ce qui peut soutenir certaines colonnes d'assaut dans leur course à l'abîme.

Les hommes courent, crient, s'élancent droit devant eux, les yeux fixes, comme dans une sorte de sommeil somnambulique. Ils sont comme sous l'empire d'une influence double, car ils voient le danger, ils sentent que la mort va les saisir, certains se cachent même la figure tout en avançant, mais une force plus puissante que le raisonnement les pousse en avant: ils ne tirent même pas, parfois brandissent leurs armes en l'air, ils s'enferment sur les petits piquets, combient les trous de loup et toujours vont de l'avant. C'est que ces troupes sont sous l'influence d'un *fort excitant*, — la boulette de chanvre indien, — le *haschisch*, savamment et spécialement

préparé pour inciter au mouvement en avant. Les hommes en absorbent, mais il est interdit aux officiers d'en user.

C'est un renouvellement de ce que faisait le Vieux de la Montagne (Scheik-âl-Djelal) et sa secte, dite des haschischéens, mot devenu par corruption « des assassins ».

C'est l'analogue du « dopping » produit aux formules variées, qui a fait l'objet de plusieurs récents procès de courses et dont l'emploi est interdit pour les épreuves sportives et les raids militaires, par une circulaire ministérielle du 15 mars 1904.

Ce haschisch doit ses propriétés à la résine du chanvre alliée à un sous-produit qu'elle renferme, le cannabène, qui lorsqu'on l'absorbe ou qu'on respire les vapeurs qu'il dégage, procure dans le corps un singulier frémissement. On éprouve un besoin irrésistible de se porter en avant.

Les personnes qui savent manier le haschisch et ses dérivés obtiennent de ces substances à peu près *tout* ce qu'elles désirent.

Il est même certain que l'opium, ou des substances extraites de ce suc, sont aussi employées. Comme la thébaïne, la papavérine, la narcotine qui sont des produits excitants <sup>1</sup>.

Je ne prétends nullement que l'armée japonaise soit constamment sous l'influence d'un excitant violent. Au contraire, elle est remarquable par sa sobriété, sa tempérance, mais la « boulette » est donnée au moment où une troupe d'assaut doit s'ébranler, pour la rendre irrésistible, comme dans d'autres nations on donne la double ration d'eau-de-vie.

Les Russes, surtout en haut lieu, ne l'ignorent pas. Ils savent que si ces substances ont le pouvoir de produire la plus grande excitation, par contre elles vident vite les centres nerveux; qu'à l'impétuosité succède l'abattement le plus complet.

Les récits des combats ne nous montrent-ils par les Japonais comme anéantis après leurs succès, incapables de toute poursuite. Les Russes, souvent, les lendemains de leurs insuccès, ont été victorieux avec de petits détachements, et

1. D'après A. Besnard : La morphine, la codéine, la narcéine sont soporifiques; la thébaïne, la codéine, la papavérine sont toxiques.

Voir pour l'opium : *La clef des faux Paradis* de Matgioi. *Le Haschisch*, du Bosc.

ont repris des canons perdus sur un ennemi entièrement épuisé. La boulette se prend, mais il faut de longs jours avant de pouvoir en faire un nouvel usage, il faut d'abord réparer les pertes nerveuses.

Il me reste à parler de la mystérieuse école du Saule.

Cette école du Saule, « Jutsutsu », n'est en somme qu'un Joinville nippon, une école de gymnastique supérieure. Mais c'est un Joinville perfectionné. On n'y cultive pas seulement l'agilité, la force musculaire, l'endurance physique, on y enseigne les méthodes à suivre pour augmenter le courage, acquérir le sang-froid, et pratiquer l'intimidation de l'adversaire.

Le récit de l'entraînement que l'on fait subir aux réservistes avant de les envoyer rejoindre les troupes sur le front de bataille peut nous renseigner : « Marches de plus en plus longues pendant un mois, puis courses sur pistes d'obstacles dont certains, pour être franchis, exigent une vigueur et une adresse peu communes, surtout les murs d'assaut qui sont des masses effrayantes. Ce n'est que lorsqu'on est apte à exécuter cette première partie, qui nécessite une véritable audace, que l'on aborde le tir. On est ensuite envoyé au front de l'armée. »

C'est une vraie sélection, qui ne prend que les hommes ayant acquis par une lente auto-suggestion, une véritable confiance en eux-mêmes.

A l'enseignement pratique de l'école du Saule en est joint un théorique sur la manière d'attaquer l'adversaire, de le toucher au défaut de la cuirasse, c'est-à-dire dans les parties les plus vulnérables du corps ; là où un choc minime peut abattre un colosse.

La lutte à outrance a toujours été pratiquée avec honneur en Chine et au Japon. C'est un sport ayant sa technique, ses règles, demandant un long entraînement, comme autrefois chez les gladiateurs romains. Il n'est pas étonnant qu'avec leur talent d'observation, les Japonais ne soient parvenus à connaître exactement la sensibilité plus ou moins grande des parties du corps humain. Les raffinements des supplices de l'Extrême-Orient le témoignent assez.

Avoir du muscle, savoir s'en servir, n'est pas suffisant, si on ne possède pas une volonté ferme, et si on ne sait pas l'imposer aux autres. Est un véritable chef celui qui par sa supériorité et surtout par sa persuasion oblige ses subordonnés à lui obéir. Il les entraîne à accepter sa manière de voir ; si c'est de force, il y a manque de confiance ; mais si c'est par lente suggestion, chef et soldats ne font plus qu'un corps mû par une seule intelligence.

Or, c'est une science que celle de capter la confiance des troupes, et à voir l'empire qu'ont les chefs japonais sur leurs hommes, on sent qu'ils emploient une méthode de persuasion ou du moins de contrainte réfléchie.

C'est de l'ancienne caste guerrière des Samouraïs que descendent la majeure partie des cadres de l'armée actuelle. Par hérédité, ils possèdent les qualités nécessaires pour en imposer aux classes des artisans et des laboureurs dans lesquelles se recrute l'armée. Examinons les masques japonais, ils sont en exagération la figure d'un Samouraï en colère, mais à voir ces yeux vifs, perçants, cruels, on comprend qu'un regard pareil, même adouci, doit avoir une forte emprise sur des caractères moins solidement trempés.

Aux exercices de l'école est donc joint comme un cours d'entraînement hypnotique.

N'oublions pas aussi que si les classes élevées, dirigeantes, ou celles adonnées aux professions libérales, pratiquent la doctrine de Confucius, ont des idées rationalistes très avancées, le peuple, c'est-à-dire la masse, est encore très enraciné dans l'ancien culte de Shinto. C'est le culte des ancêtres et surtout la croyance aux kamis, démons ou esprits de la nation. Lors de son voyage au Japon, le tsar faillit être assassiné pour avoir voulu pénétrer dans un temple du culte de Shinto.

Or, que sont les pratiques shintoïstes ? Sont-elles si mystérieuses ? Comme dans les sanctuaires de l'Inde, elles doivent se résumer à quelques pratiques de magnétisme, d'hypnotisme avec des sujets entraînés et plus ou moins hystériques. Ces pratiques ont accès auprès d'un peuple crédule dans le fond sinon sceptique à la surface ; elles servent pour l'influencer

ave habileté, le suggestionner dans le sens utile à ceux qui le gouvernent. Les kamis, ces vieux conducteurs de la nation, ont parlé — mieux vaudrait dire on les a fait parler — et on obéit. C'est l'oracle antique, et le culte shintoïste s'abrite jusque dans le palais du Mikado.

Dans les dernières cérémonies funèbres faites aux morts, à la suite des récentes batailles, ne voyait-on pas figurer à la place des cadavres de petits sachets renfermant leurs cendres ou des feuillets de papier remplaçant les absents. On décernait des honneurs et des décorations aux défunts. C'est que le Japonais croit à la survie, surtout à une sorte d'âme collective de la nation, unissant vivants et morts, et qui présiderait aux destinées du Japon.

Loin de réagir contre leur manière de voir, on les y fait persévérer, on cherche à leur rendre moins lourd le sacrifice de la vie, on les suggestionne par la grandeur du sacrifice, comme les martyrs, pour leur rendre moins douloureuse l'épreuve finale.

*(Revue de l'Hypnotisme.)*



## DEUX APPARITIONS

---

Paris, 15 février 1905.

Monseigneur,

Une autre question de l'*Autre Vie*, le corps aérien que prennent les âmes des morts quand Dieu permet qu'elles se manifestent à nous, et le degré de consistance de ce corps, me rappelle deux faits à ma connaissance personnelle.

L'un se rapporte à un homme que vous avez peut-être connu, M. l'abbé Durand, qui fut professeur de géographie à l'Institut catholique à l'époque de sa fondation. C'était un ancien missionnaire lazariste qui avait usé sa santé dans les fatigues de l'apostolat. Il habitait à Paris avec son père, robuste vieillard dont la santé physique et morale était admirée de tous ses amis. Le père survécut au fils. Je connaissais très particulièrement l'un et l'autre. Quelques jours après les obsèques de l'abbé Durand, je vis son père qui était venu faire une visite à mes parents et leur contait ce qui va suivre. Ce sont ses termes presque textuels :

« J'étais à Charenton sur le bord de la Seine, et je me promenais, regardant à terre et réfléchissant, lorsque je vis se projeter à mes pieds l'ombre d'un homme debout devant moi. Je levai les yeux ; c'était mon abbé. Sous l'impression du saisissement les paroles qui me vinrent aux lèvres furent cette question :

« — Tu as dû avoir bien froid ? » (Le jour des obsèques avait été frais et pluvieux.)

L'apparition resta muette et s'évanouit.

L'ombre du corps et toutes ses apparences de réalité faisaient croire à M. Durand que c'était bien son fils qu'il avait vu, non une illusion ni un fantôme. Il crut que son fils lui demandait un secours spirituel et il y pourvut.

Le second fait est beaucoup plus saisissant. Il s'est passé dans ma famille.

Ma grand'mère paternelle mourut en 1855, à l'âge de soixante-douze ans, laissant à ses enfants le souvenir de tant de bonté et d'affection que son apparition ne causa ni émotion ni frayeur d'aucune sorte à une de mes tantes qui la vit, une nuit, debout à son chevet. Ma tante avait ressenti un immense chagrin de la mort de sa mère. En la revoyant, son premier mouvement fut de lui saisir la main, puis elle dit : « Maman, vous ne vous en irez pas. » Elle insista, d'un ton de résolution décidée : « Ah ! vous ne vous en irez pas. »

Et comme elle était seule dans la maison, elle appela de toute sa voix une voisine. Une disposition locale permettait cet appel.

L'apparition, sans parler ni faire aucun signe, disparut sous l'étreinte des deux mains qui la retenaient.

Ma tante était une personne pieuse, raisonnable, dont la foi ne connut jamais une hésitation ni un doute. Elle n'était pas sujette aux illusions ni aux impressions irréfléchies. Elle était parfaitement éveillée et maîtresse de son bon sens quand elle vit sa mère. Elle avait la sensation parfaitement positive de la main et du poignet qu'elle avait serrés un moment et qui lui avaient échappé.

Il est certainement probable que Dieu qui permet ces apparitions permet aussi qu'elles réunissent toutes les conditions dont elles ont besoin pour atteindre leur but, c'est-à-dire pour nous toucher de telle sorte que nous sachions bien qu'elles ne sont pas un rêve, et pour qu'il nous en reste bien l'impression ou la pensée, que sans nul doute, elles avaient mission de nous apporter.

Je n'ignore pas, Monseigneur, qu'il existe dans cet ordre d'idées beaucoup de faits démonstratifs et des anecdotes saisissantes. Ces cas extraordinaires confirment la foi de ceux qui croyaient déjà. La multitude des constatations particulières sert à former la croyance générale.

Je vous prie, Monseigneur, de croire à tous mes sentiments de respect en Notre-Seigneur.

Georges Bois.

# LES PAPOUS

---

## Les népu ou sorciers (*suite*).

Voici comment les indigènes expliquent ce fait.

Quand le népu veut « frapper » un ennemi, il se soumet d'abord au régime que nous avons expliqué plus haut, puis il attend une occasion favorable. Toujours aux aguets pour surprendre l'individu, il le suit ou le fait filer par ses aides, et un beau jour il réussit à le *frapper*, c'est-à-dire à le toucher avec une de ces pierres rondes qu'il a toujours dans son *mahawa*. La pierre a été préalablement frottée avec certains ingrédients qui développent une odeur très forte et la communiquent à la personne touchée. D'autres fois il ne se sert pas de la pierre, mais seulement de la matière puante : l'effet en est beaucoup plus sûr.

Dès que l'homme désigné à la mort a été ainsi touché, marqué, le népu s'empresse de courir vers son serpent, et lui fait sentir la même chose pendant un jour. Puis il va se cacher près de l'endroit où il sait que l'homme doit passer. Dès qu'il le voit venir, il lâche son serpent qui se précipite avec rage sur la victime qu'il reconnaît à l'odeur, et la mord avec une telle furie qu'il faut parfois de grands efforts pour lui faire lâcher prise. La victime, si elle le peut, se sauve au village. Le népu reprend et renferme son serpent, revient chez lui et attend l'effet qui doit se produire.

\*  
\* \*

Cette explication à vrai dire n'explique pas grand'chose.

A force de revenir à la charge, j'ai pu en obtenir une autre, et même plusieurs autres, que je donne sous la même réserve.



Ces diverses explications d'un fait certain montrent que le commun du peuple n'a pu pénétrer les arcanes des sorciers.

Donc, comme je me montrais incrédule à l'égard de l'atouchement de la pierre, mes Papous ont convenu qu'en effet cela ne pouvait guère suffire pour communiquer à la personne une odeur assez forte et assez durable; aussi, dirent-ils, le népu a un autre moyen.

Il ordonne à un de ses aides dont on ne se défie pas, d'aller rôder de-ci de-là dans le village, de s'introduire comme ami ou sous un prétexte quelconque dans la case de l'individu qu'il veut frapper, et de lui dérober un des objets dont il se sert habituellement, et qui soit bien imprégné de son odeur, par exemple, un chiffon, ou un morceau de son *itaburi*. Quand le népu a cet objet en sa possession il le met dans la marmite où se trouve le serpent et expose le tout devant le feu.

Le serpent qui a déjà été soumis à un jeûne sévère et se trouve par conséquent de fort mauvaise humeur, devient absolument enragé sous l'action du feu qu'il ne voit pas mais qu'il ressent bien. Il se tord, se roule, se détend, bondit contre les parois de sa prison; il souffle bruyamment, et ne sait contre quoi tourner sa fureur. Est-ce que le chiffon ne serait pas, par hasard, la cause de tout le mal? Et le voilà qui fonce dessus, s'acharne, y plante ses crocs, le pétrit dans sa bave, y déverse son venin. Le népu, accroupi près du feu, entend le remue-ménage qui se passe dans la marmite, et, quand il juge le serpent suffisamment excité, il l'emporte dans les herbes près du chemin et le lâche au bon moment.

Nos indigènes sont au courant de cette manœuvre du népu; aussi sont-ils très soigneux de ne jamais rien laisser traîner de ce qui leur appartient en propre, c'est pour cela qu'ils ont toujours sur eux ou dans leur sac leurs divers effets d'habillement, articles de toilette et ustensiles, tels que *itaburi* de rechange, peigne, fourchette, cuillère, etc.

Quand leur *itaburi* et leur couverture (*tupuna*) sont tellement usés et sales qu'ils ne peuvent absolument plus les porter, ne croyez pas qu'ils vont les jeter; ils les brûlent immédiatement ou les cachent avec soin en attendant de pou-

voir les brûler. Quand un Papou se fait tondre ou raser ou épiler, il ne livre sa tête qu'à des mains sûres et amies et, l'opération finie, la toison est soigneusement recueillie, brûlée ou ensevelie. Les ongles même, s'il leur arrive de les couper (chose rare), ne sont pas laissés n'importe où. S'ils se blessent et que le sang coule, ils vont vite se cacher afin que le sang ne tombe pas sur un endroit où il serait vu par tous et, après, ils brûlent les morceaux de bois ou d'étoffe et les feuilles qui ont été maculés par leur sang. Si la terre en a reçu quelques gouttes, vite ils piétinent l'endroit, le retournent, et, si c'est possible, allument un feu au-dessus. J'avais dû, un jour, couper des chairs mortifiées autour d'une affreuse plaie; l'individu, oublieux de son mal, me suivit partout et ne me quitta qu'après s'être assuré de ses yeux que j'avais jeté ces débris dans le feu.

La raison de toutes ces précautions? C'est que si, par hasard, un de vos ennemis rencontre ces débris, il les ramasse et les met dans son sac avec une étiquette de lui connue. S'il a jamais envie de vous faire mordre par son serpent, il n'aura qu'à lui présenter ce qui vient de vous et le serpent, vous reconnaissant à l'odeur, au milieu de vingt autres, se jettera sur vous et cherchera à vous piquer.

\*  
\* \*

Encore une autre manière de procéder du népu.

Caché dans les hautes herbes, il attend son homme, s'approche de lui et lui fait sentir quelque chose de si fort et de si abominable que le pauvre homme en devient stupide, au point qu'il ne peut plus même voir et se rappeler quel est le népu qui le frappe. Ce dernier ne perd pas de temps et, profitant de l'abrutissement de la victime, il l'achève d'un coup de casse-tête ou de lance, ou le pique avec un os empoisonné. D'autres fois il ne fait que l'étourdir et, quand il git à terre, il le fait tranquillement mordre par le serpent.

Quelquefois le blessé est incapable de se relever et meurt sur place. Mais ordinairement il réussit à se trainer jusqu'au

village. On veut « prier » sur lui, cracher sur la plaie, lui donner du *mura-mura* (remède), mais il refuse tout :

« — C'est inutile; je vais mourir; le népu m'a frappé.

« — Oui? Quel népu? »

Mais il ne veut rien dire ou répond qu'il ne sait pas, qu'il ne l'a pas vu, ce qui est vrai le plus souvent; d'autres fois c'est la peur qui lui ferme la bouche. Mais les autres veulent absolument savoir et ne lui laissent aucun repos jusqu'à ce qu'il ait désigné quelqu'un. Il cède alors à leurs importunités et, pour avoir la paix, cite au hasard le nom d'un népu.

On court chez lui, on le supplie, on lui offre des richesses; parfois il se laisse attendrir, donne un remède et le blessé ne meurt pas; d'autres fois, il ne veut rien entendre, le malade alors est perdu.

Le népu désigné comme l'auteur du mauvais coup ne nie jamais, même quand, de vrai, il est parfaitement innocent. C'est une trop bonne aubaine pour lui : cela le fait craindre de tous et lui attire de nombreux présents.

Il arrive que la famille du blessé, surtout si elle est puissante, ne se contente pas de prières et de cadeaux. Les hommes prennent leurs lances et leurs casse-tête et vont faire une invasion chez le sorcier. C'est alors le tour de celui-ci de faire la souple échine et de protester de son innocence : ce n'est certainement pas lui, mais tel autre népu. Quant à lui, il est tout disposé à guérir le malade, si ce n'est pas trop tard pour les remèdes. Il essaie; s'il réussit, tant mieux, il est bien payé; s'il ne réussit pas, il s'en tire en Gascon : « Je n'y puis rien; mon népu est bon, mais le népu de l'autre est plus fort que le mien. »

\*  
\* \*

Les cas de personnes menacées par le népu et mordues par le serpent sont relativement fréquents : c'est par douzaines qu'on pourrait les compter, dans nos districts seulement.

En voici un des plus extraordinaires, pour finir ce chapitre du serpent.

Un homme de Mekeo avait eu maille à partir avec un népu. Celui-ci le menaça en la forme ordinaire : *Arana Ka tabuaina, erau Ke arazinio* : (Je me vengerai, le serpent te mordra.)

Quelques semaines après, notre homme se rendait à sa plantation, avec d'autres personnes de son village. Il se trouvait vers le milieu de la file (les Papous marchent toujours à la file indienne, même sur un très large chemin), tout à coup il sent un serpent s'enrouler autour de sa jambe, il bondit, et, d'un vigoureux coup de pied, envoie promener l'animal dans les herbes. Le soir, au retour du travail, dans le même chemin, le serpent revient et l'attaque de nouveau, au milieu de ses compagnons, et cette fois le mord profondément, au-dessus de la cheville. Heureusement, le missionnaire, appelé en toute hâte, put le tirer de ce mauvais pas au moyen de remèdes énergiques.

Le népu ne se tint pas pour battu. Environ un mois après, le même homme était de nouveau mordu dans les mêmes conditions. Il en mourut.

Cela n'est pas une légende. Eh bien, comment expliquer cet acharnement d'un serpent contre le même individu ? Il ne se trompe pas, il n'attaque ni les cinq ou six premiers de la file, ni ceux qui sont les derniers ; mais, à coup sûr, il tombe sur la victime désignée et marqué d'avance par le népu. C'est pour le moins étrange.

L'officier du gouvernement qui avait instrumenté chez la vieille Puro Miria, était parti en guerre contre les népu, et en avait arrêté un certain nombre.

Lors de son retour à la station, il fut, tout le long de la route, assailli par des serpents, dont ses heureuses bottes le garantirent. Tous ses soldats et porteurs reconnurent dans ce fait la vengeance des népu, furieux de la prise de leurs confrères.

Hasard, dira-t-on ?

Peut-être.

Il ne faudrait pas croire que le népu n'a, pour exécuter ses hautes œuvres, pas d'autre agent que son serpent. Non, tous les moyens lui sont bons, et il les varie selon les circonstances, en cherchant toujours les plus expéditifs pour la victime, et les moins compromettants pour lui-même. Il sait manier le

casse-tête avec vigueur et adresse; il sait vous larder proprement avec sa lance; il est très expert dans la fabrication et le choix des drogues et poisons; c'est même là, j'en suis persuadé, sa principale ressource. C'est si commode! Il ne s'expose jamais lui-même; mais il confie le toxique à un de ses aides qui, adroitement, le mêle à la nourriture ou à la boisson, et c'est fait. C'est grâce à sa connaissance de la force des divers poisons que le népu peut prédire presque l'heure de la mort de quelqu'un.

R. P. GUIs.

*(A suivre.)*

*(Les Missions catholiques.)*



## LA SUGGESTION ET LA BONNE AVENTURE

---

En parcourant le livre si intéressant du psychologue Jules Bois, *Le Monde invisible*, mon attention a été particulièrement attirée par le chapitre « Les marchands d'espoir » et j'ai songé au rôle considérable que jouait la suggestion dans les prédictions des devineresses, cartomanciennes ou autres somnambules plus ou moins lucides.

Il est bien vrai qu'une diseuse de bonne aventure (j'écris *diseuse*, car ce sont plus spécialement des femmes qui se chargent d'éclairer les ténèbres du futur), il est bien vrai, dis-je, que ces sorcières modernes, celles, du moins, qui acquièrent une certaine renommée, ne sont pas de vulgaires tripoteuses de cartes, basant votre horoscope sur la disposition accidentelle des figures, interprétée sur un tableau conventionnel. Les sillons de vos mains et le sombre marc de café lui-même ne dictent pas plus à la vraie devineresse les déclarations qu'elle vous fait.

Le rôle principal de cette femme, devant laquelle les sceptiques sentent un *Qui sait?* surgir au fond de leur être — et pourquoi pas puisque de grands esprits y croyaient? — consiste d'abord à connaître, aussi exactement que possible, le passé et le présent de ceux à qui elle va dévoiler l'avenir. C'est d'abord dans l'antichambre qu'un compère vous confesse à votre insu.

Puis c'est la demi-déesse elle-même vous arrachant sans douleur, dans son sanctuaire, les indications précises qui la mettront vite au courant de vos faiblesses, de vos penchants, de vos désirs, en un mot, de votre mentalité. Ses facultés d'observation et son flair intuitif entrent en jeu et celle qui vous a compris va vous annoncer, en évitant la précision, ce qui doit vous arriver à peu près sûrement.

Si vous avez abordé la cartomancienne avec un sourire

d'incrédulité, votre scepticisme a été bientôt ébranlé par l'exactitude des déclarations qu'elle vous a faites concernant votre passé ou votre présent. Vous ne vous doutez pas que c'est le compère, ou vous-même, qui lui avez fourni ces indices et voilà que la confiance naît en vous et vous dispose à considérer comme fatal l'événement prédit. Et lorsque le premier fait annoncé se sera réalisé, vous ne douterez plus, vous deviendrez un client fidèle, la sorcière connaîtra mieux, chaque jour, votre existence et c'est alors qu'elle sera infailible dans ses prophéties.

C'est là le procédé habituel des voyantes patentées, de celles qui ouvrent des cabinets de consultations et font de la réclame ; c'est d'ailleurs le système qui permet de gagner plus aisément la confiance de la clientèle.

Mais que l'inspirée soit une ignorante croyant naïvement au langage des cartes, des lignes de la main ou du marc de café, qu'elle soit la fine observatrice que je viens de décrire ou qu'il s'agisse même du *cérébral* drapé dans son inconscient hiératisme, l'effet produit est identique si votre crédulité atteint un degré suffisant.

Si la plupart des prédictions se vérifient fréquemment, et l'on n'en peut douter, il est intéressant de constater que les sujets aident puissamment à leur accomplissement. C'est ici qu'apparaissent manifestement les effets de la suggestion.

Ainsi que le sujet conduit inconsciemment, au lieu de le suivre, le prétendu liseur de pensées sur le point où il s'agit d'exécuter un ordre mental, le client suggestionné préparera, par sa conduite et son attitude, la voie que devra parcourir l'événement annoncé.

Il deviendra fataliste, non pas à la façon de l'Oriental qui subit philosophiquement les événements et s'écrie, résigné : « c'était écrit » ; mais en condamné, connaissant d'avance l'inéluctable destin et courbant docilement la tête pour recevoir ses coups.

C'est bien la suggestion vigile dans sa forme absolue et il n'est pas peu curieux de considérer que cette suggestion d'un sujet à l'état de veille peut être pratiquée par une « somnam-

bule », plus exactement par un opérateur plongé dans le sommeil provoqué,

Exposons quelques effets de la suggestion « divinatoire ».

Tenez-vous de la tireuse de cartes l'annonce vague d'un malheur imminent? Vous voilà en proie à une inquiétude de tous les instants, obsédé par la fâcheuse déclaration. Survient-il un événement qu'une calme possession de vous-même eût réduit, en temps normal, aux proportions d'un simple inconvenient? Il prendra vite mauvaise tournure. Votre trouble augmentera en vous répétant : « Voilà bien le malheur annoncé. » Vous ne ferez rien pour le conjurer, vous irez même au-devant de lui comme le cycliste novice se précipite sur le tas de cailloux qu'il a trop fixé, voulant l'éviter.

Si l'événement ne constitue pas en lui-même un grave revers, il vous rendra suffisamment malheureux par l'exagération avec laquelle vous le jugerez.

Inversement, si un événement heureux vous est prédit, le calme et la confiance inspirant vos actes vous éviteront de nombreux déboires, et comme la date de l'événement n'est jamais précisée, au premier avantage qui vous écherra, quelle que soit l'époque et suivit-il plusieurs passes fâcheuses, vous ne manquerez pas de louer la clairvoyance de la pythonisse et d'avoir désormais une foi aveugle dans ses déclarations.

La thérapeutique suggestive est souvent pratiquée dans ces conditions, car c'est aussi pour obtenir la guérison, ou tout au moins des indications sur la marche et la terminaison de certains troubles fonctionnels, que les cartes sont consultées. L'affection jusqu'ici rebelle à divers traitements dans lesquels vous n'aviez qu'une médiocre confiance, disparaîtra à la date indiquée par les petits cartons, parce que vous croirez fermement *qu'elle doit* disparaître à cette époque. D'ailleurs si les troubles persistaient, vous auriez sans doute mal interprété l'oracle et comme tout passe en ce monde, même nos douleurs! la prophétie aurait finalement raison.

Envisageons enfin le cas où la tireuse de cartes annoncerait à un faible sa fin prochaine. Le malheureux crédule se trouve alors dans la pénible situation de l'envoûté connaissant le maléfice dirigé contre lui. Il attend la mort, se décourage,



se déprime et si un tonique moral ne vient à son secours, si une intervention salutaire ne rompt « le charme », l'infortuné pourra succomber dans le marasme<sup>1</sup>.

Et voilà comment la « Bonne Aventure » qui fait parfois du bien en berçant les humaines misères, peut devenir funeste quand elle détruit l'espoir et annihile la volonté.

Martial VERGNOLLE.

1. Nous ne doutons pas que l'envoûtement du moyen âge ne devenait efficace dans une certaine mesure que lorsque le patient était au courant des pratiques de son envoûteur,

*(La Revue de l'Hypnotisme.)*



## BIBLIOGRAPHIE

**LÉON-RIMBAULT**, Missionnaire apostolique. *Par l'Amour et la Douleur*, étude sur la Passion. 1 vol. in-12 de 360 pages, 3<sup>e</sup> éd. Prix : 3 fr. 50. (Ancienne Maison Ch. Douniol, P. Téqui, libraire-éditeur, 29, rue de Tournon, Paris-VI<sup>e</sup>).

Dès l'entrée de ce Carême 1905, le bel ouvrage que nous annonçons se recommande tout spécialement de lui-même : quelle autre étude que celle de la Passion pourrait convenir à ce saint temps ? Et quel réel profit on en retirera, si l'on observe que son auteur fut l'un des prédicateurs les plus applaudis de la capitale en ces quinze dernières années !

*Par l'Amour et la Douleur* est une série de discours que prêcha le P. Léon-Rimbault dans notre illustre métropole ; il eût pu les appeler « Les vendredis du Carême à Notre-Dame de Paris ». On sait, d'ailleurs, que la sainte Liturgie contient ces jours-là un office spécial de la Passion, et qu'à Notre-Dame il existe une station à cet effet, distincte de celle des célèbres conférences. — C'est la 3<sup>e</sup> édition de cette station que nous donne aujourd'hui l'éloquent prédicateur.

*Par l'Amour et la Douleur*, contient d'abord huit discours : « Le Don suprême, — l'Adieu, — Seul, — le Condamné, — Face à la Croix, — les Larmes, — la Mère, — le Drame du Vendredi Saint. » On voit ainsi que, du Cénacle au Calvaire, nous étudions les grandes étapes où l'amour de Jésus-Christ s'est donné aux hommes jusqu'à la suprême douleur.

Comment l'auteur a-t-il rempli son cadre ? Simplement, en étudiant d'abord le Maître dans le texte évangélique ; ensuite en appliquant aux chrétiens les leçons qui en découlent. Et il les présente avec des divisions si fécondes et des aperçus si neufs et si pratiques, que leur simple étude suffira à nos prêtres des paroisses pour donner à leurs propres auditoires des sermons remarquables et de première valeur.

Ajoutons que la phrase toujours très littéraire, le style imagé, les expressions choisies, la méthode nouvelle de notre orateur font de son livre, non pas seulement un bon recueil de fort beaux sermons, mais un véritable ouvrage d'une lecture aussi attachante que pieuse, où l'esprit et le cœur trouvent également richesse de pensées et considérations de la plus haute valeur.

Le volume termine par deux discours spéciaux, dont on appréciera ici l'importance. L'un, *le Christ et les hommes*, convient pour toute conférence faite aux hommes seuls ; — l'autre, *A l'honneur !* pour des noces d'argent d'ordination sacerdotale. Ecrits avec un soin particulier, aux grandes pensées, et d'une actualité saisissante, il n'est pas de lecteur qui n'en applaudisse d'enthousiasme notre éloquent auteur.

Le temps et l'espace nous manquent, tant nous aurions voulu faire connaître dans ses détails *Par l'Amour et la Douleur* ; mais les chrétiens sérieux le liront, écho toujours vibrant d'une admirable prédication ; et nos frères du sacerdoce s'en inspireront avec un profit vraiment insoupçonné, nous leur en donnons l'assurance.

Avoir entendu, jusqu'à vouloir l'applaudir, le P. Léon-Rimbault, reste une joie réelle ; le lire dans ce nouvel ouvrage sera un vrai délice.

**Résurrection du cœur : la vie du cœur isolé ; le massage du cœur,**  
par M. D'HALLUIN. Paris, Vigot, 1904. Un volume in-8°, 22 dessins,  
6 planches.

M. le Dr d'Halluin, chargé des travaux pratiques de physiologie à la Faculté libre de médecine de Lille, vient de publier un intéressant travail intitulé : *La résurrection du cœur, la vie du cœur isolé, le massage du cœur*. L'auteur a multiplié les expériences personnelles, cherchant à les varier de mille façons, et son travail vraiment original intéressera à la fois les physiologistes et les chirurgiens. Dans une première partie, il passe en revue les méthodes d'isolement du cœur, critique la composition des sérums employés pour les circulations artificielles dans cet organe et démontre la nécessité absolue des sels de chaux pour le fonctionnement du cœur de mammifère. Faisant usage du sérum de Locke et employant un appareil de sa composition, il réussit, à l'exemple de Kuliabko, à ranimer le myocarde plus de vingt-quatre heures après la mort. Ses essais ont porté sur des cœurs de chiens et d'enfants. Ces derniers lui ont donné de bons résultats ; il a pu, grâce à cette méthode, enregistrer directement les battements du cœur humain et ranimer les ventricules vingt-quatre heures après la mort, tandis qu'après quarante-deux heures, il réussissait à faire rebattre les oreillettes. Dans une seconde partie, l'auteur discute s'il n'est point chimérique de prétendre rappeler à la vie un être qui, suivant l'expression consacrée, « a rendu le dernier soupir » ; il conclut à la possibilité de la reviviscence totale, et la troisième partie en est la démonstration expérimentale.

Il a recours au massage du cœur, dont il expose l'historique, le mode d'action et les causes d'insuccès. Ce chapitre sera lu avec intérêt par les chirurgiens qui peuvent employer si facilement cette méthode au cours d'une laparotomie, sans même léser le diaphragme. Si les trémulations fibrillaires se produisent, la partie doit être considérée comme perdue, mais l'auteur trouve, dans le chlorure de potassium employé en injection intraveineuse, le moyen de les faire cesser. Continuant le massage et y combinant au besoin des injections intra-artérielles, il voit le cœur rebattre rythmiquement ; la reviviscence est réalisée ; la principale cause d'insuccès du massage du cœur est ainsi efficacement combattue et la comparaison des statistiques expérimentales de l'auteur en est la preuve la plus convaincante.

Ajoutons que des graphiques très démonstratifs accompagnent cet ouvrage et prouvent nettement, en ce qui regarde le chapitre du massage du cœur, qu'il est possible de ranimer le myocarde, même après un arrêt absolu et prolongé. Il est difficile de donner un abrégé de ce travail qui fourmille de faits intéressants et nouveaux, déductions des patientes et laborieuses recherches de l'auteur, qu'on lira certainement avec plaisir dans l'original.

(Gazette médicale de Paris.)

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

## CONCLUSION <sup>1</sup>

### I

On ne conteste plus aujourd'hui dans le monde savant la réalité de certains phénomènes que l'on considérait aux siècles passés comme des inventions ridicules d'une imagination échauffée, d'une pieuse ignorance, ou de la superstition. Le rationaliste résiste encore aux mots de surnaturel et de miracle, il a peur du nom, mais il admet la chose, et il essaie de faire entrer ces phénomènes troublants dans la catégorie des énergies de l'univers dont nous ignorons encore la nature et les lois.

Le matérialisme a perdu ses positions; le spiritisme ne satisfait déjà plus les chercheurs hardis, épris de nouveautés, fascinés par le mirage de la science et ébranlés par ces grandes découvertes modernes qui semblent ouvrir devant nous des perspectives infinies.

Les dogmes chrétiens et les principes moraux de la philosophie spiritualiste traditionnelle répugnent également à ces chercheurs indépendants et égarés. Ils dénaturent les dogmes chrétiens qu'ils ignorent; ils faussent les principes philosophiques qui, depuis tant de siècles, éclairent les routes de l'esprit humain; ils obéissent à l'attrait de la nouveauté. Intraitables dans la critique des preuves qui soutiennent la vérité religieuse, ils acceptent avec la plus grande facilité, sans discussion et sans contrôle, les hypothèses les plus invraisemblables qui favorisent leur sentiment.

C'est ainsi que Carl du Prel, Myers et d'autres philosophes

1. Nous reproduisons la conclusion de l'important ouvrage : *L'Imagination et les Prodiges*, que Mgr Méric fait paraître aujourd'hui, à la librairie Téqui, 29, rue de Tournon.

Nous recommandons à nos abonnés la lecture de ce travail capital du directeur de la Revue.

de valeur inférieure écartent le matérialisme, le spiritisme, le christianisme et le spiritualisme philosophique; ils ont la prétention d'avoir découvert une démonstration objective, expérimentale, très solide de la survivance de l'âme et de son immortalité. Du même coup, et par les mêmes arguments, ils ont essayé d'expliquer naturellement les prodiges et tous les phénomènes que nous avons l'habitude *de classer* dans la catégorie du merveilleux <sup>1</sup>.

## II

C'est pour eux un principe incontestable que l'âme possède un corps astral qui participe aux qualités de l'éther. Les vibrations de l'éther expliquent les phénomènes de chaleur, de lumière, de magnétisme et d'électricité qui se produisent sans cesse autour de nous, dans l'univers. Des vibrations expliqueraient aussi les phénomènes de lueurs, de points lumineux, de boules de feu, etc., qui sont l'effet de notre corps intérieur et invisible, corps astral ou éthéré.

Nous avons constaté que certaines personnes avaient leur double et que l'on apercevait souvent, pendant des mois, des années, la présence d'une personne matérielle, concrète, vivante, dans une chaise, à un endroit déterminé, et la présence insaisissable de son double ou de son fantôme à un autre endroit. Quand on essayait de le toucher, il disparaissait.

Nous savons que des vivants apparaissent quelquefois sous forme de fantômes à d'autres vivants pour leur annoncer une mort prochaine ou les avertir d'un grand danger, d'une catastrophe imminente dont la réalisation se trouvera bientôt reconnue.

On a constaté que des morts apparaissaient aux vivants pour leur demander des prières, tantôt pour leur rappeler un engagement et leur demander un service, quelquefois pour en obtenir justice et réparation, d'autres fois, enfin, pour les

1. Carl du Prel, *La Mort, l'Au-delà, la Vie dans l'Au-delà*.

vexer, les tourmenter, les punir. Ce fantôme paraissait avoir conservé les pensées, les sentiments qu'il avait pendant la vie, il semblait continuer sous une forme différente, dans des régions inconnues, l'existence qu'il avait menée, sur la terre, auprès de nous.

Tous ces phénomènes s'expliqueraient, selon du Prel, de la même manière et avec la plus grande facilité. Pendant la vie, l'âme continue d'animer le corps physique que nous pouvons voir, toucher, sentir. Mais dans certains états particuliers, par exemple dans le somnambulisme naturel, le corps astral se dégage, se sépare du corps matériel; c'est lui qui apparaît et qui produit le dédoublement anormal, accidentel qui nous étonne et nous effraie, parce qu'il est en dehors des conditions ordinaires de la vie.

Il arrive quelquefois, selon ce même auteur, qu'au moment de sa délivrance, quand il se sépare du corps physique, le corps astral se trouve profondément affecté par un sentiment d'amour, de colère, ou de vengeance (monoïdéisme); il conserve ce sentiment dans les conditions nouvelles de son existence, après la mort, et il cherche à satisfaire son ressentiment en persécutant, par une espèce d'obsession ou d'envoûtement, le sujet dont il avait été victime pendant la vie.

Ce corps astral, qui participe à la nature de l'éther, peut se transporter en un instant sur les points les plus éloignés de l'espace, il n'est point arrêté par les corps opaques, les plus durs, il voit les événements qui se succèdent loin de nous, il nous les fait connaître, il en garde le souvenir, selon du Prel et son école; il est doué des propriétés cachées dont quelques-unes, seulement, nous sont connues: les autres propriétés se manifestent quand l'astral dégagé, enfin, de la continuelle étreinte de son corps physique, retrouve par la mort un état nouveau et sa délivrance.

Avec ces philosophes le mot *subconscient* prend un sens nouveau. Il ne s'agit plus seulement des idées, des souvenirs, des images oubliées qui se réveillent subitement à des moments imprévus; ici, c'est tout autre chose, les phénomènes inconscients sont des actes, des mouvements de la substance cachée et vivante en nous, qui prend le nom de corps astral.

Voilà donc le fondement de la nouvelle psychologie qui doit expliquer tous les prodiges et tous les phénomènes surnaturels. La mort, selon les nouveaux psychologues, consisterait simplement dans un heureux changement d'état, sans douleur et sans violence ; le corps matériel serait anéanti et disparaîtrait, le corps astral jouirait enfin des facultés brillantes qu'il tient cachées pendant la vie, qu'il ne laisse entrevoir que dans des circonstances exceptionnelles ; le rêve du psychologue n'égalerait jamais la réalité.

### III

Quel est donc le fondement de ce roman ? Par quelles raisons philosophiques et scientifiques veut-on prouver la réalité de cette psychologie qui expliquera tous les prodiges ? Par quels arguments essaie-t-on de justifier ces accusations violentes, passionnées, contre l'enseignement catholique sur la nature de l'âme et de sa destinée ?

Les nouveaux psychologues se placent en dehors de la question ; ils nous citent des faits, ils multiplient les citations, ils rappellent des histoires qui n'ont pas toujours subi, d'ailleurs, un contrôle sérieux, et ils nous disent : « Des centaines de témoins affirment les apparitions des vivants aux vivants, et des morts aux vivants. Ces témoins ont vu ces fantômes, ils ont pu les entendre, les toucher, constater leur présence et en prendre des photographies.

« Des témoins aussi sincères et aussi nombreux ont assisté à des phénomènes de lévitation. Ils ont vu des corps très lourds, des tables, des meubles s'élever dans les airs, sans contact, et à distance des témoins. Ils ont vu ces tables répondre d'une manière intelligente et quelquefois prophétique aux questions qui leur étaient faites. » — La logique conseillerait aux psychologues de dériver simplement de cette énumération cette conclusion : Donc, il est permis à un philosophe de croire à la réalité des fantômes, à leurs rapports avec les vivants, aux phénomènes de lévitation, etc.

Non, les nouveaux psychologues s'écrient : « Donc, il y a en

nous deux personnages, l'un obéit pendant la vie, au cerveau, nous l'appelons l'homme cérébral; l'autre en est indépendant, nous l'appelons l'homme astral, et c'est à lui qu'il faut attribuer la responsabilité de tous les phénomènes merveilleux. »

Évidemment, ces conséquences ne dérivent pas des prémisses, et nous avons le droit de demander des preuves plus sérieuses pour croire à l'homme astral. Nous espérons que les nouveaux psychologues nous expliqueraient scientifiquement la nature, l'origine et les lois des prodiges, notre attente est déçue, les psychologues n'expliquent rien.

#### IV

Je ne donnerai qu'un exemple de ce vice de méthode qui est si fréquent dans l'argumentation des psychologues de l'astral.

« Il arrive fréquemment, écrit du Prel, qu'un mourant se trouve dominé (monoïdéisé) par une pensée qu'il emporte avec lui dans l'au-delà où elle conserve sa force dominante. Nous connaissons tous des centaines de narrations sur des apparitions qui se montrent dans un lieu où un crime a été commis. La voix du peuple nous dit que le criminel est enchaîné à ce lieu en guise d'expiation. Mais la véritable explication n'est point métaphysique, elle est psychologique.

« La mort est pour nous, plus ou moins, un saut dans les ténèbres, et le criminel mourant, qui suit sa conscience chargée et qui tremble peut-être de se voir condamné au feu éternel, se *monoïdéise* au plus haut degré et, entré dans l'au-delà, il transmet à son fantôme les sensations qu'il éprouve.

« Il se peut donc très bien qu'il soit attaché au lieu de son crime; mais ce n'est pas par l'ordre de la police transcendante, c'est simplement par la force psychologique de son auto-suggestion.

« Cela ne changerait rien au fait si, par exemple, le fantôme étant mort avec des idées métaphysiques spéciales, il faisait écrire dans une séance, par les mains du médium, qu'il souffre la torture comme punition pour son crime. Ces communications sont très fréquentes, et nos spirites laïques



qui n'ont aucune notion d'une psychologie transcendante, s'en rapportent aux expressions du fantôme et construisent leur métaphysique sur ces bases<sup>1</sup>. »

Vous avez sous les yeux un exemple de la méthode scientifique de certains psychologues contemporains: — Un homme commet un crime dans une maison abandonnée. Il meurt quelque temps après, dans le remords, la honte et l'épouvante. L'idée qui le domine et l'obsède le force à hanter la maison du crime. C'est son fantôme que l'on voit.

Vous demandez des preuves de cette explication que l'on fait entrer solennellement dans la psychologie transcendante, on n'en donne pas: on affirme tout, on ne prouve rien. On voudrait donc nous forcer à croire sur parole, sans la moindre preuve, qu'après la mort, il n'y a ni juge, ni sentence, ni purgatoire, ni ciel, ni enfer; que les pensées de notre vie terrestre se conservent et se continuent en nous, sans nous, malgré nous; que les grandioses et terribles nouveautés du monde où nous entrons, après la mort, ne modifient en rien les conditions de notre existence; que le remords ou la passion peuvent nous ramener sur la terre, aux lieux que nous avons habités, sans une intervention particulière de la Providence, comme ils ramènent, pendant la vie, l'assassin au lieu de son crime; que le passage de ce monde dans l'autre et de l'autre dans celui-ci, sous la forme de fantôme, appartiennent à l'ordre régulier de la nature et ne doivent pas nous étonner.

Les psychologues qui raisonnent ou déraisonnent ainsi, sans nous donner même un commencement de preuve, avec une assurance imperturbable, ont la prétention de parler au nom de la psychologie transcendante et de nous donner la seule explication scientifique, rationnelle des phénomènes merveilleux.

Tous les jours, dans une multitude d'endroits, des individus meurent dans un état de passion ou de colère qui bouleverse et *monoïdétise* leur cerveau: ils sont obsédés par une idée ou par une passion violente; l'alcoolique, le joueur, le débauché, l'assassin peuvent mourir dans l'obsession d'une

1. Le baron Carl du Prel, *La Mort, l'Au-delà, la Vie dans l'Au-delà*, p. 99.

impulsion violente. Or, s'il était vrai qu'en vertu d'une loi générale, ordinaire de la nature humaine, les communications se continuent entre les morts et les lieux qui ont été le théâtre de leurs passions ou de leurs crimes, on verrait partout des fantômes, on constaterait plus souvent la présence des grands criminels, livrés au remords, dans le châtimement de l'autre vie, et condamnés à rester les yeux fixés, dans l'épouvante d'une contemplation vengeresse. Il n'en est rien, ces phénomènes d'apparition sont rares, et nous n'avons aucune raison de croire que nous sommes en présence d'une loi psychologique empirique ou transcendante.

Tous ces psychologues, si violents dans leurs attaques contre l'enseignement lumineux de l'Église, si jaloux d'imposer leurs hypothèses qui s'évanouissent quand on les regarde avec attention, tous ces psychologues nous font bien voir notre impuissance et la vanité de nos tentatives indiscretes. L'homme cherche à tromper sa douleur de ce qu'il a perdu ou sa crainte de ce qui le menace; il invente des systèmes, il enfle ses conceptions métaphysiques ou scientifiques, il cherche des mots nouveaux pour cacher l'insuffisance et la stérilité de ses rêves, il ne résoud pas les problèmes dont Dieu s'est réservé le secret.

## V

En présence des progrès des sciences naturelles et des découvertes qui bouleversent nos connaissances, certains catholiques s'effraient, ils se plaisent à répéter cette objection banale des adversaires du surnaturel : Nous ne connaissons pas toutes les lois de la nature, attendons : l'inconnu d'aujourd'hui, c'est la science de demain.

Je ne comprends pas ces alarmes, et rien, dans les grandes découvertes de notre temps, ne nous oblige à modifier la conception traditionnelle du préternaturel.

Nous posons mal la question, il en résulte des obscurités qu'il est important de dissiper.

Nous voulons savoir si tel fait particulier, tel phénomène

bien constaté est l'œuvre de l'homme, de l'ange ou du démon; à qui faut-il l'attribuer? Vous n'avez pas le droit de dire *a priori* et d'une manière absolue que tous les phénomènes, sans exception, sont l'œuvre de l'homme ou des énergies de l'univers. Cette prétention ridicule ferait sourire le savant, car notre ignorance est sans bornes; et tous les jours, de nouvelles découvertes nous apprennent que nous n'atteindrons jamais ici-bas les limites des connaissances humaines. Il serait insensé celui qui dirait : Je sais tout ce qu'on peut savoir, et je déclare que le préternaturel n'existe pas.

Mais je sais d'une manière certaine que des faits dont je connais la nature, l'objet, les circonstances, le *processus* ne sont pas l'œuvre de l'homme et qu'il faut les attribuer à un autre qui n'est ni un homme comme moi, ni une force aveugle de l'univers, mais, un être intelligent dont j'affirme l'existence sans chercher encore à connaître sa nature et ses facultés, et je dis, en parlant de cet être : il est là.

Ainsi la guérison d'un aveugle-né, la résurrection d'un mort, la reconstitution instantanée, dans un malade, des tissus rejetés, détruits, et des os éliminés, voilà, par exemple, des phénomènes que le sujet ne peut produire ni par auto-suggestion, ni par suggestion, ni sur la simple parole d'un autre homme, et je suis forcé de dire : Ce phénomène est l'œuvre d'un être intelligent et puissant. Or cet être n'est ni le malade, ni le mort, comme Lazare enseveli depuis quatre jours, ni l'aveugle de naissance qui, jamais, malgré sa foi robuste, n'a pu se guérir lui-même, ce phénomène est donc l'œuvre d'un autre dont il reste à étudier la nature après avoir constaté sa réalité.

A mon avis, l'hypnotisme nous fait connaître le *maximum* de ce qu'on peut obtenir de l'imagination humaine. L'hypnotisé perd, provisoirement, et accidentellement, l'usage de ses facultés supérieures, il est sous le joug de son imagination qui produit en lui des mouvements automatiques que je ne peux pas rappeler dans ces conclusions. Tout ce que l'imagination peut produire naturellement dans un homme, elle le produit dans le sujet hypnotisé.

Or, les savants qui ont fait une étude approfondie de l'hypnotisme, ceux qui pratiquent, depuis longtemps dans les hôpitaux, l'hypnotisme thérapeutique et pédagogique, reconnaissent tous, sans exception, qu'ils n'ont jamais obtenu la résurrection d'un mort, la guérison d'un aveugle de naissance, la reconstitution instantanée d'un organe; ils rétablissent la fonction, ils ne renouvellent pas instantanément l'organe, ce phénomène échappe à la puissance de notre imagination et à la suggestion de l'hypnotiseur.

Voilà donc des faits préternaturels que nous pouvons voir, constater et classer. Nous n'avons pas le droit de dire que, jamais, dans aucun cas l'esprit humain ne peut discerner le préternaturel.

Ce qui reste vrai, c'est que, dans certains cas, le préternaturel n'apparaît pas avec l'évidence qui commande l'adhésion de la raison, il est plus sage alors de s'abstenir.

## VI

Quand on aborde, en effet, le chapitre des visions, hallucinations, prédictions, des extases, des contractures, des paralysies, etc., il devient, trop souvent, presque impossible de faire la part de l'imagination et la part de l'extra naturel, de caractériser l'action profonde et générale du système nerveux bouleversé. Souvent, je le répète, en ces matières, il est plus sage de s'abstenir.

Quand on a vu dans une salle d'hôpital ces sujets malades, livrés aux impulsions désordonnées de leur imagination, ou des centres nerveux du cerveau, on reste confondu. C'est le corps qui se prête aux mouvements les plus extraordinaires, sauts, gambades, convulsions, et qui, haletant, cherche avec frénésie l'ivresse étourdissante de l'éther. C'est l'imagination qui passe des tableaux obscènes de la passion brutale et des habitudes lascives aux contemplations radieuses des âmes les plus élevées. Tout à l'heure elle se traînait dans la boue et dans l'ignominie, en ce moment, elle voit subjectivement des saints, des anges, une lumière ravissante, et le sujet croit

entendre d'ineffables harmonies. Grandeur et décadence ! Le dégoût monte aux lèvres, la terreur étreint le cœur dans la poitrine, on sort de ce spectacle, accablé des pensées les plus tristes, après avoir entrevu les profondeurs misérables de l'être humain.

Sortons de cet hôpital. Voici une fille honnête, chrétienne, elle s'est nourrie de la lecture des visions, des apparitions, des prédictions trop répandues aujourd'hui dans le monde chrétien. Qu'un accident détruise l'équilibre de ce cerveau admirablement préparé aux manifestations extraordinaires, et cette fille vous dira d'étranges choses ; elle dira qu'elle a vu la Vierge, elle décrira son visage et son costume : elle a entendu sa voix, elle en a reçu des ordres et des communications, elle lui a dévoilé l'avenir, une crise générale et le triomphe final de l'Église. Images auditives, motrices, visuelles, olfactives s'entassent, se heurtent dans son cerveau, et forment la trame de ses visions et de ses prédictions. Elle dort éveillée, elle voit ce qu'elle a lu et entendu ; elle donne une forme objective à ses visions. Vous la reconnaissez, il y a cent ans qu'elle nous promet le grand Pape et le grand Roi !

Il y a de vraies prédictions, de vraies apparitions, de vraies relations entre le ciel et la terre, c'est incontestable, mais, il y a aussi des contrefaçons de ces apparitions et de ces prédictions. S'il est vrai que les neurones conservent les images dans notre cerveau, que ces neurones agissent comme la fibre musculaire qui, après chaque excitation, devient plus apte à l'action, nous n'aurons pas besoin, dans bien des cas, de chercher en dehors du sujet, ou de la voyante, en dehors de son cerveau, l'explication du merveilleux ! C'est l'imagination qui fait tous les frais de ces visions, de ces apparitions et des prédictions toujours suivies des déceptions les plus cruelles.

Il faut bien le reconnaître, l'attention des savants s'est portée sur ces phénomènes mystiques, sur le rôle de l'imagination, sur l'action du cerveau, sur l'influence du milieu, sur la puissance de l'auto-suggestion ; la science apporte aujourd'hui des éléments lumineux au théologien, et lui rend plus

facile le discernement du préternaturel et de ses contre-façons.

## VII

Il reste encore une classe de phénomènes que l'on voudrait attribuer à l'imagination pour exclure le préternaturel. Que d'hypothèses ! que d'affirmations tranchantes ! que de systèmes bâtis sur le sable ! Si vous constatez la réalité de certaines apparitions des vivants aux vivants ou des morts aux vivants, c'est, dit-on, l'imagination qui est victime d'une hallucination. Si vous essayez de comprendre la télépathie et les communications à longues distances, on invoquera encore l'imagination qui projette son corps astral ; doué de facultés secrètes, il s'en va errant à travers l'espace, traversant les corps, comme font les esprits, explorant les lieux et les choses et manifestant sa présence par des illuminations, par des coups frappés, par des avertissements mystérieux, par des bruits, des sons, des paroles qui troublent jusqu'au fond de l'âme celui qui les entend.

Nous voici donc en possession de deux corps, l'un qui nous met en communication, par les sens, avec le monde extérieur, matériel : c'est le corps que vous voyez, que vous touchez ; l'autre, invisible, astral, doué de propriétés inconnues, qui nous tient en communication avec le monde transcendant, ouvert à tous les phénomènes merveilleux.

Si les corps les plus lourds s'élèvent d'eux-mêmes et restent en l'air, si un homme plane et passe au-dessus de vos têtes : si des instruments jouent des airs qui vous charment, sans le concours d'aucun artiste, si vous assistez à des phénomènes d'apport et de matérialisation, comme le prétendent des témoins très sérieux, il suffira, pour en trouver l'explication, de recourir à l'hypothèse du corps astral et aux inépuisables ressources de l'imagination.

Comment voulez-vous discuter avec des hommes qui ont une pareille intrépidité d'affirmation ! Ils affirment à outrance, ils ne donnent pas de raison, ils défient la discussion.

Ce qui est précieux pour nous, c'est que ces hommes, si

matérialistes, il y a quelques jours, si dédaigneux du préternaturel, si injustes envers les saints, si odieux dans leurs attaques contre la mystique divine, s'inclinent aujourd'hui et reconnaissent la réalité de ces faits troublants, ils entendent des voix lointaines, dont l'origine leur est encore inconnue. D'où viennent ces voix?

Qui connaît ces êtres immatériels, qui a pu observer et décrire leurs facultés, qui a déchiré le voile derrière lequel ils semblent vivre et nous appeler pour élever nos pensées et changer quelquefois l'orientation de notre vie? Chercher la réponse à ces graves questions vaut déjà la peine de vivre, et suffit pour donner à notre existence une certaine grandeur.

J'ai relu, ce matin, cette étrange et inimitable expérience empruntée au *Light*, 1893, p. 224 :

« 4 février 1875. — Après être restés quelques instants en séance, nous commençâmes à entendre un son excessivement triste. On aurait dit le souffle plaintif du vent à travers une grille épaisse de fer. Le son augmentait sans cesse d'intensité; il avait en lui quelque chose de surnaturel; il donnait l'impression d'une plainte provenant de créatures plongées dans la douleur et la souffrance. Nous étions tous effrayés<sup>1</sup>. »

Nous cherchons avec anxiété le sens de cette plainte ou de ce cri de douleur qui commence avec la vie humaine, pour se prolonger quelquefois au delà de la mort, dans des régions encore inconnues!

Élie MÉRIC.

1. *Annales des Sciences psychiques*, février 1903.



## EXCURSION DANS LA CHIROMANCIE

---

### I

« Qu'affirme la chiromancie? Que toute notre destinée physiologique et physique, y compris même les événements, est écrite d'avance dans notre main, dans certaines formes et à certaines lignes. C'est parfaitement absurde à première vue, mais comme des millions de faits ont démontré et démontrent tous les jours que c'est parfaitement vrai, passons par-dessus l'absurde, comme nous le faisons dans d'autres cas, et expérimentons par nous nous-mêmes... »

Qui parle ainsi? La plus célèbre chiromancienne de France, de Navarre et des pays circonvoisins<sup>1</sup>.

Il y a un peu d'excès dans son langage. Les faits ne se comptent pas par millions tous les jours, mais néanmoins, il y a des faits, et la question est bien posée. La théorie est absurde. Néanmoins des praticiens de la chiromancie ont assez souvent étonné ceux qui les consultaient par la vérité de leurs observations et même par des prédictions qui se sont réalisées.

Il faut noter de suite que le contraire est arrivé aussi souvent, plus souvent peut-être. On sent tout ce qu'il y a de concessions dans ce « peut-être », mais il suffit que l'expérience réussisse de temps à autre pour que le fait mérite examen.

Notons encore que ce mélange de succès et d'insuccès n'est pas spécial à la chiromancie. Tous les autres moyens de divination donnent lieu à des observations identiques. Par exemple les tireuses de cartes ne jouissent pas d'une réputation incontestée. Il existe pourtant à leur actif quelques anecdotes étonnantes. Inutile de faire ici la revue de tous les procédés anciens et modernes usités pour contenter la curio-

1. M<sup>me</sup> de Thèbes, *L'Enigme de la main*, p. 9.



sité anxieuse de l'avenir à laquelle aucun homme n'est insensible. Ils ont tous un trait commun : la frivolité, la déraison de leur mise en œuvre, et la créance qu'ils rencontrent auprès des hommes, frappés de quelques résultats. Les oracles anciens n'étaient pas toujours menteurs ; les modernes ont dit aussi quelquefois vrai.

Ces considérations conduisent à conclure que la cause réelle de la vérité de l'oracle, lorsqu'on la constate, n'était pas dans les procédés employés par le devin mais dans la personne du devin lui-même.

Le devin peut être en possession de qualités naturelles portées, par la pratique, à un degré de clairvoyance qui le sert utilement. Le célèbre Desbarolles était un remarquable physionomiste, un graphologue sagace, l'expérience l'avait conduit à une grande pénétration. D'autres devineurs ont été des charlatans servis par des complicités adroites. Cependant ces causes secondaires n'expliquent pas tout. Les praticiens de la divination avouent autre chose. Ils exposent volontiers les signes matériels, les pratiques communes dont ils se servent, mais ils conviennent que ces moyens extérieurs sont aidés, chez eux, par une intuition intérieure, par une inspiration toute personnelle. Notre auteur s'exprime ainsi que suit sur ce point que bien d'autres avaient touché auparavant :

« Desbarolles qui a écrit un livre merveilleux et absolument complet sur les mystères de la main, s'exprime ainsi en parlant de la *lumière astrale*, qui est le grand agent magique :

« La lumière astrale que les kabbalistes appelaient, tour à tour, tétragramme, iuri, fluide magnétique, serpent, Lucifer, n'est pas autre chose que cet agent inconnu, cette force latente que nous nommons aujourd'hui lumière, chaleur, électricité, magnétisme. »

Éliphas Levy et Dupotet s'exprimaient en termes analogues, et Dupotet, en particulier, parlait avec une impression personnelle d'une grande intensité de *cette puissance redoutable* dont il avait senti l'atteinte et qui s'était soudée aux puissances de son âme. Autant qu'on peut citer de mémoire, c'étaient bien ses expressions. Cette puissance communiquait une influence effrayante aux miroirs magiques : pourvu que

Dupotet les tracât lui-même sur le sol en y appliquant, a-t-il soin de dire, toute sa volonté.

Il suffirait d'un peu de patience pour multiplier les citations, car elles abondent dans les auteurs spéciaux. Elles seraient inutiles pour les lecteurs de cette *Revue*. Ils reconnaissent sans tant de peine la nature de cette influence extra naturelle, intelligente, volontaire, capricieuse qui s'ajoute, qui se soude aux facultés de l'âme pour les exercer dans un sens réprouvé par l'Eglise.

Est-ce à dire que toutes les personnes adonnées à la divination, à la chiromancie, etc., soient en puissance du démon? Par un pacte formel ou tacite, ou par le simple consentement à l'influence subie? Nous ne disons pas cela, mais nous observons que les personnes qui font profession de vivre dans les pratiques frappées des censures formelles dont nous parlons sont plus accessibles que les chrétiens fidèles à ces influences extra naturelles que nous avons le devoir de fuir. Toutes ces pratiques se passent dans une sorte d'atmosphère où les esprits sont plus familiers, où le démon, pour parler net, est plus à l'aise, plus déchainé, plus influent.

Est-ce lui qui prédit l'avenir? qui devine le passé? qui voit les causes des maladies et les remèdes opportuns? qui répond aux questions des consultants?

Autant de difficultés inépuisables. Le démon n'a pas la prescience, mais il a plus de clairvoyance que les facultés naturelles du devin n'en fourniraient. Le démon dit-il la vérité? C'est accidentellement possible, et néanmoins il est le père du mensonge. Les réponses sont-elles étrangères à toute explication raisonnable et naturelle? Non, car il se sert plus habilement qu'il ne nous serait possible des causes naturelles et ce qui nous paraît prodige peut ne le paraître qu'à raison de notre ignorance.

Cette dernière observation nous ramène à la chiromancie et à un autre moyen de divination qui s'y rattache par de communes apparences de justification naturelle : l'astrologie.

Si la chiromancie n'est pas encore une science, dit-on, elle peut le devenir. Si l'astrologie est contestée, il se trouve, dans

la discussion, beaucoup d'arguments à son appui. Les catholiques attribuent au diable tout ce qu'ils ne comprennent pas, car il est plus aisé de croire que de travailler et ils objectent la foi pour excuser l'ignorance et la paresse d'esprit. Laissons-les donc dans cet état où ils se complaisent ; mais nous, les hommes d'esprit indépendant qui cherchons la science, nous n'avons que faire du diable pour constater cette évidence que le soleil, la lune et les autres astres, pour la même raison, ont une influence certaine sur la terre. Nous ne nous croyons pas destinés à la damnation éternelle, parce que nous soupçonnons que cette influence qui est certaine sur les marées, sur la croissance de certains végétaux peut s'étendre aux êtres vivants du règne animal et sur l'homme lui-même.

Et il est logique de penser que si les astres influencent l'homme, on doit s'en apercevoir à certaines traces, à divers signes que nous appellerons des *signatures astrales*. Tout cela n'est pas déraisonnable, et si on est amené à convenir de la possibilité des signatures astrales, il n'y a plus de motif plausible pour réprouver la science qui les recherche, qui les trouve et enfin qui les interprète. Les signatures astrales pourraient s'observer dans tout l'ensemble des formes du corps si nous vivions nus, mais dès bien longtemps on les a lues sur le visage, sur les contours de la tête, sur les formes si variées de la main. De là ces sciences qui se nomment physiognomonie, phrénologie, chiromancie — on parle aussi de chiologie et de chiognomonie — qui ne sont en réalité qu'une seule et même science, et qui, si on les distingue, sont, en tout cas, aussi légitimes les unes que les autres.

Au reste, que les timorés se rassurent ! Et que les dévots eux-mêmes cessent de trembler en pensant au diable, car la chiromancie n'est nullement ennemie de Dieu, ni de Jésus-Christ, ni de l'Évangile, ni de la Bible... Bien au contraire !

Jugeons-en. Je continue à citer l'ouvrage de M<sup>me</sup> de Thèbes, le plus récent, et le plus curieux que je connaisse en ce genre de justification. Je crois très inutile d'adjoindre un commentaire quelconque aux citations qui vont suivre et je craindrais aussi de les déprécier :

Je présente seulement ici un simple manuel, destiné à initier à l'étude de la main considérée dans ses rapports avec les influences planétaires et regardée, par conséquent, comme une sorte de pantacle, c'est-à-dire comme un symbole que Dieu nous donne à déchiffrer.

C'est Lui, est-il dit dans le livre de Job, qui met un signe dans la main de tous les hommes, leur indiquant la voie à suivre.

Nous verrons, au cours de ce livre, comment Moïse a fourni aux Juifs le moyen matériel d'enchaîner la fatalité; nous retrouverons ainsi en la chiromancie, la notion divine, la science des vieux temples qui furent tous à l'origine dépositaires de la vérité. (P. 14-15.)

Allant au-devant d'un reproche vulgaire et facile, M<sup>me</sup> de Thèbes déclare qu'à son avis la chiromancie n'est pas fataliste. Chacun peut changer sa destinée :

A mon avis, je le déclare tout de suite et tout net, les lignes de la main se modifient, non pas au hasard, mais par suite de changements de l'existence dus à la volonté et contraires à la destinée, car, il faut bien le savoir, *chacun peut changer sa destinée*. La chiromancie est la preuve *indéniable* de libre arbitre. (P. 18.)

Le développement de cette idée conduit à un point de vue sur un passage de l'Évangile :

La *Fata*, la fée de nos légendes, est donc plus clairvoyante, moins implacable, moins invincible que le *Fatum* ou destin des anciens.

Cela tient à ce que le Christ est venu rendre aux humains la conscience de l'autonomie, le sens de la responsabilité psychique, et la connaissance du « Libre arbitre » (le talisman de la bonne fée), tout en leur indiquant nettement la succession des existences par cette parole caractéristique : « Personne ne peut voir le règne de Dieu s'il ne naît de nouveau. » (P. 28.)

Nous verrons bientôt que la chiromancie de M<sup>me</sup> de Thèbes admet le système philosophique de la pluralité des existences. Mais continuons à citer :

... Il faut considérer toutes ces choses, croyez-moi, parce que Dieu et la nature n'ont rien fait pour rien. Ce sera la ligne hépatique qui enregistra le combustible, le degré de chaleur. C'est pourquoi... (P. 71.)

... Il sera tellement stupéfié qu'il ne trouvera à vous répondre que :  
« C'est vrai pourtant, c'est curieux... c'est le hasard. »

Je me suis entendu dire cela quelquefois, moi, et alors le souvenir de mes jours et de mes nuits d'étude me remontait au cerveau.

Je voyais rouge, j'avais envie de sauter à la gorge de l'imbécile qui venait de me faire cette réflexion, puis je me consolais vite en pensant aux services que j'avais rendus et que je rendais encore aux êtres assez intelligents pour comprendre que Dieu, dans sa bonté infinie, se sert de tous les moyens pour nous avertir et nous aider. (P. 73-74.)

... Je pense que l'homme ou la femme, dans une vie, dont la mort a effacé le souvenir, ont produit des gestes dont la perspective s'est marquée par des points sur le livre mystérieux où se gravent les jugements dont la sanction visible est ce qu'on appelle la destinée. Les trajectoires de ces gestes forment des lignes qui s'écrivent dans la main comme les cédules d'un arrêt : à nous de les traduire, et notez que ce n'est pas Dieu qui l'a gravé arbitrairement, c'est l'homme lui-même qui a, dans une existence antérieure, tracé les perspectives et trajectoires de ses gestes, librement exécutés. Il recueille donc ce qu'il a semé, soit en bien, soit en mal, Dieu lui laissant le libre arbitre de choisir et respectant sa volonté. (P. 143.)

Jamais en disant la bonne aventure on n'avait tant parlé de Dieu, de la nature, du libre arbitre, de Jésus-Christ, de Job et de Moïse. Pour grouper tout cela dans un système il faut dire que notre existence actuelle a été précédée d'autres existences sur diverses planètes qui nous ont laissé leur empreinte, sans préjudice de celles qu'elles impriment à l'enfant au moment de la naissance et à celle de la conception, qui devrait être logiquement l'heure de l'horoscope. (P. 31.)

Ces diverses empreintes se résument en une direction dominante, comme, en mécanique, les forces appliquées à un point matériel se résument en une résultante. (P. 25.) Cette résultante est la destinée. Elle mène l'homme aux abîmes ou au bonheur, mais elle ne l'entraîne pas fatalement. Le libre arbitre lui résiste et la chance. Et cette puissance du libre arbitre est si évidente que l'homme averti de sa destinée et qui lui résiste voit, au fur et à mesure qu'il chemine dans la vie, les lignes de sa main se modifier. Il serait donc éminemment utile à toutes les mères de posséder ce moyen de prévoir la destinée réservée à leurs enfants et de les diriger en

conséquence. Il serait très utile à l'homme de savoir discerner dans ses semblables ceux qu'il doit éviter, ceux qu'il doit se choisir pour amis. Il lui serait utile au plus haut point de savoir se choisir une compagne. La chiromancie répond à toutes ces utilités. Qui niera que ce soit une divine science ?

Divine sûrement, car l'Esprit-Saint, qui est l'inspirateur du livre de Job, en est le fondateur direct. Moïse en a fait usage en enseignant aux Juifs (p. 200 et gravure, p. 201) l'usage de la courroie nommée *teffilin* qui s'enroule autour de la main et du bras gauches en entravant le signe chiromancique de la fatalité. Enfin le Messie nous a révélé la pluralité des existences qui explique tout. Et tout cela ne diffère pas de la vérité qui fut enseignée dans les temples antiques.

Ces idées nous font sourire parce que ce sont de vieilles connaissances rencontrées où nous ne les attendions guère, mais elles prouvent chez l'auteur de *l'Énigme de la main* une somme de travail et de connaissances acquises qui la distinguent d'une façon rare des spécialistes jusqu'ici les plus renommés dans son art.

Nous ne nous arrêterons pas à l'enseignement de M<sup>me</sup> de Thèbes en ce qui touche Moïse et Jésus-Christ, parce qu'il existe sur ces questions des auteurs spéciaux plus familiers à nos lecteurs, mais on sera heureux de connaître l'opinion de l'érudite et consommée chiromancienne sur les livres de chiromancie. L'avis d'un si bon juge peut être à l'occasion très utile. Et le voici :

« ... Il y a bien peu d'ouvrages dignes d'un réel intérêt — tous je les ai lus. »

On sait que M<sup>me</sup> de Thèbes fait exception pour Desbarolles dont elle s'inspire elle-même. Le livre qu'elle présente au public rend donc les autres inutiles et suffirait parfaitement au lecteur pour former son opinion sur la divine science. Toutefois pour que notre information soit complète et pour échapper à tout soupçon de préférence partielle, nous en citerons encore un ou deux.

## II

Je me rappelle avoir lu jadis un roman dont le principal personnage possédait une lorgnette qui lui faisait lire, sur le front de ses visiteurs, l'heure fatale de leur mort. Il tirait de là un ascendant qui faisait tout le ressort du récit. L'homme qui connaît notre destin, qui en parle avec assurance nous paraît aussi redoutable que s'il le tenait dans sa main. Il sème autour de lui ce genre de confiance qui n'est que la soumission née de la terreur. Cependant le bon sens railleur nous murmure à l'oreille : « Ne vois-tu pas que c'est impossible ? Ce monsieur ne voit rien dans sa lorgnette. C'est un comédien... » Mais le sens commun ne triomphe guère de la curiosité qu'un secret désir aiguillonne malgré tout. Et pourtant si c'était vrai?... En tout cas ce doit être curieux : pourquoi s'en priver ? Et puis tout le monde y va. Pourquoi s'interdire ce que tout le monde fait ?

Et c'est ainsi que tout le monde allait chez Desbarolles.

On trouvait là, au dire d'un de ces curieux qui nous l'a conté, un prophète de belle prestance, majestueux dans son ample robe de velours noir et qui rendait des oracles avec une dignité qui en faisait sentir le poids. Il avait raison comme jadis avaient raison les magiciens qui se couvraient d'oripeaux cabalistiques, au milieu d'instruments de forme bizarre. L'empire que le devin réussit à prendre sur ceux qui le consultent est une condition de sa clairvoyance. Si le magicien veut pénétrer celui qui attend avec anxiété ses réponses et deviner en lui tout ce qu'il a besoin d'en savoir, il n'est pas indifférent qu'il le domine et même l'épouvante. Il faut qu'on sente sous sa main, parmi les paperasses de son bureau, l'infailible lorgnette qui lui dira l'heure du destin.

Devant le public, dans un livre il faut, à défaut de cette altitude, quelque chose qui grandisse non plus la personne, mais la pensée du devin et la fasse planer bien au-dessus des vulgarités qu'on suppose à son état. Il a besoin, devant le public, de rattacher ses réponses à quelque haute et profonde philosophie. Il ne s'agit plus, comme dans le secret du cabinet,

d'annoncer la fortune, ou la ruine, un héritage, une attaque d'apoplexie, une blessure à la tête ou un gros lot. Il faut cette fois s'élever aux idées générales, paraître supérieur, génial, transcendant. Il faut que le public à qui on s'adresse conçoive une idée respectueuse des sublimes arcanes de l'art.

C'est ainsi que Desbarolles rattache sa chiromancie à la cabale, science dont la profondeur s'accroît encore quand on écrit *Kabbale*. Nous avons expliqué ailleurs <sup>1</sup> cet antique et fameux système dont les complexités et les conséquences s'étendent loin. Nous n'en dirons ici que ce qui peut toucher la chiromancie. Non que la cabale justifie plus particulièrement la chiromancie ou tout autre procédé divinatoire, mais cette vaste doctrine peut englober tout.

Les cabalistes n'admettent pas la foi en un Dieu créateur du ciel et de la terre. Ce premier article du *Credo* catholique est celui qu'il faut tout d'abord abandonner pour être leur disciple. Il n'y a pas chez eux de création *ex nihilo*. A la place du Dieu de la Genèse ils reconnaissent l'*Ensoph* (c'est-à-dire l'être sans fin) qui *émane* de lui-même, qui projette hors de lui-même en dix efforts successifs les dix *séphi-roth* (au singulier *séphirah*). Ce mot signifie *souffle* et *nombre*. Ces dix séphiroth, que l'on compare à dix cercles concentriques comprennent la totalité de l'univers visible et invisible. C'est ce qui, dans la cabale, remplace l'œuvre des sept jours. Les premières séphiroth conservent quelque chose de la perfection de l'*Ensoph* dont elles restent voisines. Les autres, graduellement, descendent jusqu'au monde sensible, jusqu'à la matière. L'*ensoph* et les dix séphiroth forment le nombre cabalistique II, mais chaque séphirah garde son numéro d'ordre et l'*Ensoph* est indiqué par le chiffre zéro, image du cercle, symbole lui-même de l'Infini. Tout le système se traduit ainsi :

o *Ensoph*. — Être sans fin. Ancien des Anciens.

1<sup>re</sup> Séphirah-*Kether*. — La Couronne, appelée encore le saint Ancien. Je suis, et Jéhovah.

2<sup>e</sup> *Khokhama*. — La Sagesse.

1. *Péril occulliste*, ch. x.



3<sup>e</sup> *Binah*. — L'Intelligence.

4<sup>e</sup> *Khésed*. — La Miséricorde, la Grâce, l'Amour, la Grandeur.

5<sup>e</sup> *Din*. — La Justice.

6<sup>e</sup> *Tiphereth*. — La Beauté.

7<sup>e</sup> *Netzkah*. — La Force, le Triomphe.

8<sup>e</sup> *Hod*. — La Gloire, la Splendeur.

9<sup>e</sup> *Jesod*. — Le Fondement, la Base.

10<sup>e</sup> *Malkuth*. — Le Royaume, la Présence.

Les dix séphiroth se distribuent en un tableau où elles prennent la forme de trois rangées verticales dont celle du milieu comprenant les séphiroth nos 1, 6, 9, 10 est appelée l'arbre de vie. Les dix autres formant deux lignes; l'une à gauche (la gauche du lecteur) comprend les séphiroth nos 3, 5, 7 et s'appelle *le pilier de justice*.

Celle de droite (nos 2, 4, 8) est *le pilier de miséricorde*.

On réunit ensuite toutes les parties de ce tableau graphique par des lignes qui les mettent en correspondance dans divers sens.

Cela fait, il faut savoir que chaque séphirah correspond à un nombre, à un esprit céleste, à une région du corps humain, à une planète ou à l'ensemble du firmament, à un des dix noms hébreux de Dieu. Chacun de ces noms se totalise, au moyen de l'alphabet hébreu, en un nombre qui est par lui seul une puissance.

Enfin chaque planète correspondant à une séphirah ne va pas, dans le système, sans avoir son génie particulier qui est une puissance céleste et dont le nom, exprimé en lettres ou en nombre, est également une puissance. On prévoit les conséquences interminables, qui, de tout cela, résultent en pratique. Si, par exemple, une région du corps humain correspond à une séphirah, à un astre, à un génie, aux animaux, métaux et plantes qui sont influencés par cet astre, à un nom de Dieu... on voit surgir toute une médecine cabalistique et on pressent les sources du grimoire...

Desbarolles ne va pas si loin. Il se contente de distribuer les noms hébreux des séphiroth sur diverses régions de la main. Et quand il a dressé cette sorte de géographie cabalistique de la main, il s'arrête là. Il a profondément étonné son

lecteur. Il l'a plongé dans l'état moral souhaitable pour que l'oracle soit reçu avec respect. Il n'en faut pas plus. L'oracle lui-même n'aura aucun rapport avec toutes ces confuses théories.

Au reste le nom de Dieu n'est pas oublié. Le Messie, la Providence et même la grâce ont leur place en de multiples et incohérentes citations semées à travers l'ouvrage<sup>1</sup> comme des paillettes de clinquant sur la robe d'un magicien de foire. Ajoutez les noms d'une douzaine de saints, celui, sept ou huit fois répété, de Jésus-Christ, ceux de Salomon, de Léon X, de Leibniz, de plusieurs philosophes et de Pères de l'Église... Nous allons oublier la Trinité, dont il est parlé comme suit ; commençons par là :

... Le système trinitaire a été établi par nécessité, par raison; il a été basé sur les lois de la nature... etc. (P. 43.)

... Le pentagramme (étoile à cinq pointes) exprimait cette domination (de l'esprit sur les éléments). Aussi le pentagramme à cinq pointes était le nom de Jésus, dont le nom a cinq lettres, c'est le fils de Dieu se faisant homme, c'est Jéhovah incarné. (P. 312.)

Nous avons voulu épargner à nos lecteurs des recherches laborieuses et qui demandent la plupart du temps, pour ne pas dire toujours, la connaissance de la langue latine. On le sait, nous nous adressons à tous : *Sinite ad me venire parvulos*, a dit Jésus-Christ, et Jésus-Christ c'est la science, la vérité, la lumière. (P. 373.)

Le prestigieux Mangin que nous avons vu, dans notre enfance, faire la parade du haut de son char, sur la place du Châtelet, casque en tête et magnifique dans sa longue robe étoilée, appelait de même tout le monde à la distribution de ses crayons, mais il ne se flattait pas, ce faisant, d'imiter Jésus-Christ.

Ne soyons pas cependant injuste envers Desbarolles. Citons de lui un suprême passage terminal qui certainement, dans sa pensée, était fort sérieux :

1. *Les Mystères de la main.*

Les influences des astres sont incontestables ; mais ce qui est plus incontestable encore, c'est l'action universelle et toute-puissante d'un être éminemment supérieur, qui régit les astres, les cieux, les mondes visibles, les mondes invisibles, les espaces sans bornes, l'immensité ! Cet être que notre raison éblouie ne peut concevoir, cet être qu'elle adore et auquel elle n'ose donner un nom, les hommes l'ont appelé Dieu. (P. 596.)

C'était 20 francs la consultation, boulevard Saint-Michel, 95, de 2 à 5 heures du soir en été, et de 1 à 4 heures en hiver. Desbarolles avait soin d'en informer son lecteur dans l'ouvrage même que nous citons.

### III

Il nous reste un troisième système à connaître, qui, d'ailleurs, n'est pas meilleur ni plus chrétien que les deux précédents, mais qui s'accorde parfaitement avec eux, qui est fort connu dans le monde spécial où nous introduit cette étude et qui achèvera de nous en faire connaître l'esprit. Il s'agit de l'*astral*. L'obscur problème dont l'*astral* est une solution non moins obscure n'est pas nouveau. Ce n'est autre chose que la célèbre question de comment l'esprit agit sur la matière. Dieu, qui est un pur esprit, agit sur le monde : Comment ? Notre âme, esprit créé par Dieu à son image, agit sur le corps : Comment ? Les explications qu'on donne ou qu'on cherche en reviennent toutes à cette difficulté qu'est le point de contact de l'esprit et de la matière. On suppose — et on a supposé dès longtemps — un intermédiaire qui tiendrait à la fois de la matière et de l'esprit et qui ne serait exclusivement ni l'un ni l'autre. Entre notre corps et notre âme s'interposerait un corps *astral* ou *sidéral*, qui serait le moteur du corps matériel et qui lui-même serait soumis aux impulsions directes de l'âme.

Entre la nature, ou monde matériel, ou plan matériel et le monde divin, ou plan divin, s'interposerait le plan astral, formé de fluide astral.

Le plan astral recevrait les impulsions du plan divin des-

tinées à se réaliser dans le plan matériel. Si bien que quiconque posséderait la lorgnette magique dont nous parlions au début, qui lui permit de lire non sur le front des hommes mais dans le plan astral, serait prophète infailliblement.

Les occultistes parlent quelquefois de cliché astral, de cliché visible en astral. Ce cliché est l'événement en suspension qui doit se réaliser sur le plan terrestre avec autant de précision que le cliché du photographe se réalise sur le papier sensible. Ils disent quelquefois que tel cliché est visible en astral. Ils n'ont pas encore expliqué la lorgnette qui montre si bien les images de l'astral. Ils nous disent seulement que tout en ce monde, fût-ce un brin d'herbe, a son image correspondante en astral et que le corps astral de l'homme est le moule et la forme de son corps physique. Par conséquence immédiate ce corps physique porte dans ses formes des signes, des empreintes qui sont révélatrices de l'astral et du destin. Ces empreintes sont visibles, cette fois, sans lorgnette magique :

Les signes imprimés dans la lumière astrale par le reflet et l'attraction des astres se reproduisent donc, comme l'ont découvert les sages, sur tous les corps qui se forment par le concours de cette lumière. Les hommes portent les signes de leur étoile sur le front et surtout dans les mains <sup>1</sup>.

L'art sérieux de la divination repose tout entier sur la connaissance de ces signes. La chiromancie est l'art de lire dans les lignes de la main l'écriture des étoiles, et la métoposcopia cherche les mêmes caractères ou d'autres analogues sur le front des consultants. En effet les plis formés par les contractions nerveuses sont fatalement déterminés, et le rayonnement du tissu nerveux est absolument analogue à ces réseaux formés entre les mondes par les chaînes d'attraction des étoiles. Les fatalités de la vie s'écrivent donc nécessairement dans nos rides, et l'on reconnaît souvent au premier regard, sur le front d'un inconnu, une ou plusieurs des lettres mystérieuses du planisphère cabalistique. Cette lettre est toute une pensée et cette pensée doit dominer l'existence de cet homme <sup>2</sup>.

Les bornes d'un article ne laissent pas ici ce qu'il faudrait

1. Eliphas Lévy, *Dogme et rituel de la Haute Magie*, tome I, p. 332.

2. Eliphas Lévy, *op. cit.*, p. 333.

de place et de temps pour développer ce sujet. Disons seulement, pour donner une idée de ce que notre auteur entend par corps astral, un exemple saisissant. Le corps astral, qui se sépare de l'homme après la mort, peut s'en éloigner momentanément pendant son sommeil et prendre en cette circonstance des formes différentes de la forme humaine. Un cas antique et célèbre de cette séparation va être cité :

... Je veux parler de la lycanthropie ou de la transformation nocturne des hommes en loups, si célèbre dans les veillées de nos campagnes, par les histoires de loups-garous; histoires si bien avérées, que, pour les expliquer, la science incrédule a recours à des manies furieuses et à des travestissements en animaux. Mais de pareilles hypothèses sont puériles et n'expliquent rien. Cherchons ailleurs...

Nous avons parlé du corps sidéral qui est l'intermédiaire entre l'âme et le corps matériel. Ce corps reste éveillé souvent pendant que l'autre sommeille, et se transporte avec la pensée dans tout l'espace qu'ouvre devant lui l'aimantation universelle. Il allonge ainsi sans la briser la chaîne sympathique qui le retient attaché à notre cœur et à notre cerveau, et c'est ce qui rend si dangereux le réveil en sursaut pour les personnes qui rêvent. En effet une commotion trop forte peut rompre tout à coup la chaîne, et occasionner subitement la mort.

La forme de notre corps sidéral est conforme à l'état habituel de nos pensées, et modifie, à la longue, les traits du corps matériel. C'est pour cela que Swedenborg, dans ses intuitions somnambuliques, voyait souvent des esprits en forme de divers animaux.

Osons dire maintenant qu'un loup-garou n'est autre chose que le corps sidéral d'un homme, dont le loup représente les instincts sauvages et sanguinaires, et qui, pendant que son fantôme se promène ainsi dans les campagnes, dort péniblement dans son lit et rêve qu'il est un véritable loup<sup>1</sup>.

Avant de poursuivre, un mot sur notre auteur. *Éliphas Lévy* est la traduction en hébreu des prénoms *Alphonse-Louis* qui étaient ceux de l'abbé Constant, décédé il y a une quarantaine d'années, laissant la réputation d'un mage étrange. Vers la fin de sa vie il était revenu à l'Église, regrettant ses erreurs, mais sans pouvoir retirer de la circulation ses assez nombreux et dangereux livres, qui ne lui appartenaient plus. Malgré son titre d'*abbé*, Alphonse-Louis Constant n'avait pas

1. *Op. cit.*, p. 296.

reçu l'ordre de prêtrise, ce qui lui donna occasion de démentir le reproche de prêtre défroqué qu'un adversaire lui donna dans une polémique. C'était un homme intelligent et instruit, écrivain de mérite. Ses livres ont formé presque toute l'école occultiste actuelle. Une citation encore suffira pour compléter notre opinion sur cette fâcheuse espèce de littérature :

Suivant Ptolémée, le soleil dessèche, et la lune humecte ; suivant les cabalistes, le soleil représente la Justice rigoureuse, et la lune est sympathique à la Miséricorde. C'est le soleil qui forme les orages ; c'est la lune qui, par une douce pression atmosphérique, fait croître, décroître et comme respirer la mer. On lit dans le *Sohar*, l'un des grands livres sacrés de la Cabale, que le « Serpent magique, fils du Soleil, allait dévorer le monde, lorsque la Mer, fille de la Lune, lui mit le pied sur la tête et le dompta ». C'est pour cela que, chez les anciens, Vénus était fille de la Mer, comme Diane était identique avec la Lune ; c'est pour cela que le nom de Marie signifie étoile de la mer ou sel de la mer. C'est pour consacrer ce dogme cabalistique dans les croyances du vulgaire qu'on a dit en langue prophétique : C'est la femme qui doit écraser la tête du serpent. (P. 335.)

La plume tremble devant de pareils rapprochements. Je sens l'indignation du lecteur, et il a fallu tout mon désir de faire connaître le fond de la doctrine en épargnant au lecteur des froissements pires encore, pour achever la transcription de ces quelques lignes. Le mélange des souvenirs impurs du paganisme avec les traditions dénaturées d'un christianisme qui nie la divinité du Christ pour n'en faire qu'un homme supérieur à d'autres conduit à ces conséquences qui sont la honte de l'imagination, et il faut savoir que la science occulte ne s'intimide d'aucune de ces conséquences. La seule retenue que connaisse l'écrivain est celle qu'il peut devoir à sa bonne éducation et au prudent respect de son public. Éliphas Lévy, beaucoup plus instruit et plus habile que les auteurs que nous avons précédemment cités, ne perd jamais l'occasion de parler des dogmes catholiques avec une déférence trompeuse qui consiste à les honorer en leur donnant une interprétation naturelle qui entraîne son lecteur loin de la doctrine véritable de l'Église.

Son disciple le plus écouté, dans l'occultisme d'aujourd'hui, est le Dr Papus. Il est le vulgarisateur le plus actif, chez nous, des doctrines occultistes. C'est un écrivain lucide, et celui qui sait le mieux donner à ses idées les apparences de la simplicité et de la science. Nous lui emprunterons une explication du corps astral qui s'adapte avec plus de précision que toutes les autres au système de la chiromancie :

Les célèbres expériences du physiologiste Flourens ont prouvé que toutes les cellules qui constituent la partie matérielle de notre être (notre cadavre, pour l'appeler par son vrai nom) meurent et sont remplacées, dans un temps qu'on peut évaluer à sept ans pour l'homme, os compris. Quand nous voyons une personne sept ans après notre première visite, *aucune des cellules matérielles qui existaient alors ne subsiste*, le corps physique s'est entièrement transformé et cependant il n'a pas perdu sa forme. Nous *reconnaissons* facilement les formes déjà vues il y a sept ans.

Cela nous indique que le corps physique est le produit de *quelque chose* qui fabrique ses éléments matériels et qui leur donne *leur forme*. Ce quelque chose agit en dehors de notre conscience et agit même encore quand nous dormons, puisque nos poumons marchent, notre estomac fonctionne et nos artères battent pendant le sommeil.

. . . . .  
D'après ce que nous avons dit, le corps physique n'est plus qu'une étoffe tendue sur autre chose qui lui donne sa forme. Le corps physique, c'est comme un gant inerte qui emprunte sa forme à la main vivante qu'il renferme. Nous pourrions donc déjà appeler ce quelque chose *le corps formateur* et nous aurons ainsi un nom exprimant clairement les fonctions de ce principe...

Les philosophes hermétiques, à qui nous devons la création première, dès le moyen âge, de toutes ces sciences dont nous sommes si fiers, tenaient leurs principes philosophiques des anciens sanctuaires égyptiens. Aussi se gardaient-ils bien de séparer la métaphysique de la physique, et ils avaient même poussé un peu loin l'amour de l'abstraction, puisqu'ils préféraient l'astrologie à l'astronomie, l'alchimie à la chimie, et la magie à la physique. — Aussi une réaction énorme se produisit-elle, et pendant deux siècles on ne cultiva que l'astronomie, la chimie et la physique, considérant la partie métaphysique de ces sciences, c'est-à-dire l'astrologie, l'alchimie et la magie comme de nuageuses absurdités. Cependant de nos jours certains chercheurs ont eu l'idée de revenir à l'étude de ces sciences occultes et une nouvelle réaction se manifeste, tendant à rendre justice à ces philosophes pour la plupart si méconnus. On étudie la conception qu'ils avaient de l'homme, et on découvre dans leurs ouvrages de longs chapitres con-

sacrés à ce *corps formateur* dont nous avons parlé. — Mais au lieu de l'appeler corps formateur, ils le considèrent comme agissant dans l'homme comme les astres agissent (d'après l'astrologie) dans l'univers et ils l'appellent « corps astral ».

Par respect pour la tradition, de même que nous avons conservé le nom de chiromancie, nous conserverons le nom de *corps astral* pour indiquer ce *principe inconscient qui donne la forme à nos organes, qui rétablit autant que possible les formes détruites et qui préside à tous les échanges organiques qui entretiennent la vie dans le corps humain*<sup>1</sup>.

Il y a dans tout cela matière à discussion. L'astral mène loin. Mais ce n'est pas le lieu. Nous devons nous en tenir à ce qui se rapporte à la chiromancie.

L'astral, avons-nous dit antérieurement, imprime à la matière, le corps astral imprime au corps matériel toutes les impulsions qui lui viennent de l'esprit, du principe immortel, en un mot de l'âme, et en fait ressortir le signe visible dans les détails des formes organiques. Et par conséquent l'étude de ces détails et de ces formes nous mène à connaître les dispositions de l'âme, « le caractère intime de l'être humain qui a partout imprimé sa signature », comme dit notre auteur. De là, conclut-il, les sciences de la divination<sup>2</sup>.

La phrénologie, la physiognomonie, la chiromancie, etc., sont l'observation de ces signes dans les formes du crâne, dans celles de la main, dans les traits du visage, etc...

Les sciences de divination seraient donc légitimes.

En réalité on peut supprimer le mot *divination*, celui d'*astral* et ranger ce qu'il y a de vrai en tout le reste dans le catalogue des observations dont se composent les sciences naturelles qui poursuivent leur objet sans avoir besoin de l'occulte.

Georges Bois.

(A suivre.)

1. Papus, *Premiers éléments de chiromancie*, p. 136 et suiv.

2. P. 195.



## LES SOMMEILS PATHOLOGIQUES

---

Vous avez tous entendu parler de cette terrible maladie du sommeil qui décime les populations indigènes dans l'Afrique équatoriale.

Après une incubation de plusieurs semaines, ou même de plusieurs mois, surviennent des prodromes insidieux, des malaises vagues, de passagères douleurs de tête, des vertiges, quelquefois aussi quelques troubles digestifs et une élévation de température. Puis, la maladie s'installe à la période d'état. Le malheureux nègre atteint du « sino », comme on dit dans le pays, éprouve une lassitude extrême, toute besogne lui est pénible, tout effort lui coûte. Il devient sombre, mélancolique, morose, taciturne; il évite la société, s'isole, se cache. Il s'endort à tout propos; en toute posture, à toute heure. Au soleil, s'il s'abrite les yeux avec la main et vient à s'endormir, sa main reste ainsi en place, à mi-chemin; ou bien il s'endort sans avoir eu le temps de déglutir les aliments qu'il vient de mastiquer et sa bouche reste pleine jusqu'à ce qu'on le réveille. Une légère excitation extérieure suffit pour le tirer de sa torpeur; sa démarche alors est incertaine et ressemble à celle d'un homme ivre; sa parole est lente, hésitante, difficile. A peine réveillé, il se rendort, terrassé par une invincible somnolence.

La maladie progresse d'une manière continue. Bientôt surviennent des phénomènes somatiques tels que parésie ou paralysie des paupières supérieures (d'où ptosis complet ou incomplet), de l'enflure de la face, du tremblement de la langue, des mains et des membres, de la tuméfaction ganglionnaire, etc. Puis à l'amaigrissement succèdent l'asthénie musculaire, l'amyotrophie, l'impotence absolue. La somnolence fait place insensiblement au coma, puis à la mort, à

moins qu'un accès convulsif n'amène une terminaison brusque.

La maladie du sommeil ne pardonne pas : son pronostic est fatal dans tous les cas ; elle dure, tantôt, seulement quelques mois, tantôt une année et même deux ; mais elle tue inévitablement celui qu'elle a touché ; jusqu'ici, elle a déjoué tous les artifices de la thérapeutique.

Cantonnée d'abord sur la côte occidentale de l'Afrique tropicale, aux environs de la baie de Bénin, dans le golfe de Guinée, elle vient de s'installer dans des régions non encore contaminées, et a pris, depuis plusieurs années, une extension considérable ; dans sa marche envahissante vers la côte orientale, elle a gagné Kisoumou, le point terminus du chemin de fer de l'Ouganda. Dans cette dernière région, située sur la rive septentrionale du lac Victoria-Nyanza, elle a tué en une seule année plus de cent mille individus. Vous le voyez, elle exerce ses ravages à la manière du choléra ou de la peste.

Dans ces régions torrides, le nègre seul peut supporter les fatigues du travail physique. Or ce fléau compromet l'existence même de la race noire. Que va devenir l'expansion coloniale et, avec elle, la cause de la civilisation, si la main-d'œuvre vient à manquer ? Et ne sera-ce point un désastre économique si, comme on le craint, l'Égypte, au nord, et le Transvaal, au sud, sont menacés ? En outre, des existences humaines sont fauchées par milliers ; il y a là de quoi émouvoir le cœur de tout philanthrope. Enfin la médecine est totalement impuissante à prévenir aussi bien qu'à guérir le mal ; et l'intelligence se révolte à la pensée que cette faillite puisse être définitive.

« Savoir, afin de pouvoir », telle est la devise baconienne. Pour se rendre maître de l'ennemi, il faut le bien connaître et, pour cela, l'aller étudier sur place. Or, de notre pays est partie une initiative des plus louables. M. le professeur Blanchard fit, l'an dernier, des démarches multiples pour que des savants français fussent envoyés officiellement là-bas et, comme de juste, subventionnés. Auprès des pouvoirs compétents, on lui prodigua « eau bénite de cour et monnaie de singe ». La mission fut quand même constituée. En provo-

quant son départ, en la couvrant de son autorité scientifique, en lui donnant les moyens matériels d'aboutir, M. le professeur Blanchard a bien mérité à la fois de la civilisation, de la science et de l'humanité. Nous sommes heureux de lui adresser le juste tribut de notre admiration, — et de nos remerciements en tant que Français; nous nous félicitons d'associer à l'hommage public que nous lui rendons le nombreux et fidèle auditoire de l'École de psychologie.

M. Émile Brumpt, préparateur de M. Blanchard, est donc parti à Brazzaville; il a observé de nombreux cas de maladie du sommeil; quelques autopsies lui ont fourni des matériaux anatomiques précieux; il a étudié expérimentalement le terrible ennemi par des inoculations aux animaux; enfin il a ramené en France trois malades congolais qui furent admis dans le service du Dr Wurtz à l'hôpital de l'Association des Dames françaises à Auteuil, et que M. le professeur Blanchard présenta à l'Académie de médecine, le 20 octobre 1903. Bobanghi est mort il y a quelques semaines, au cours d'une crise cataleptiforme; il y a trois jours, Macaia est passé doucement de vie à trépas; ce matin même Salomon expirait à son tour. Aucun de ces trois Congolais n'aura été sauvé. Mais, peut-être, sont-ce des victimes de choix; peut-être, aussi, les études et les expériences dont ils ont été l'objet ouvriront-elles la voie vers une thérapeutique efficace. A ce moment de l'année si fertile en vœux de toutes sortes, souhaitons que les efforts persévérants et compétents de MM. Blanchard, Brumpt et Wurtz soient couronnés de succès; et puisse la France, si longtemps et sur tous les points du globe le champion de l'émancipation intellectuelle et sociale, émanciper aussi nos frères noirs du fléau qui menace leur existence même.

Ce traitement sera efficace s'il s'attaque à la véritable cause du mal. Comme facteur étiologique, on a invoqué les écrivisses, l'intoxication alimentaire par la farine de manioc, l'anémie, l'insolation, l'abus de la kola, du haschisch, voire même des plaisirs vénériens. Ce sont là autant d'erreurs. Pour quelques auteurs, il s'agit d'une maladie microbienne. Si, par bonheur, il en était ainsi, le fléau redoutable serait

justiciable de la méthode pasteurienne ; un sérum analogue à celui que l'on inocule contre la rage ou contre la diphtérie assurerait à la fois la prophylaxie et le traitement de la maladie du sommeil. Quel est donc ce microbe ? Sur ce point *quot capita tot sensus*, autant d'opinions que de savants : un bacille spécial, un diplobacille, un diplocoque, un streptocoque, un strepto-diplocoque, le pneumocoque lui-même sont incriminés à tour de rôle : cette diversité exclut la prétendue spécificité. D'ailleurs, l'étiologie bacillaire, d'abord simplement hypothétique, est maintenant tout à fait rejetée. Les recherches de M. Brumpt ont confirmé les résultats déjà obtenus sur ce point par des savants anglais ou italiens. La vraie cause de la maladie du sommeil est un parasite. Ce parasite n'est pas, comme on l'a prétendu, une larve de strongyle ou d'ankylostome, ni un embryon de filaire ; c'est un petit organisme très élémentaire, microscopique, ressemblant à un têtard difforme, un protozoaire du genre *trypanosome*. Notons, en passant, ce détail curieux : les trypanosomes ont été décrits et ainsi dénommés, en 1845, par un médecin fort habile qui, pendant toute la seconde moitié du dix-neuvième siècle, a pratiqué à Paris, avec un très grand succès, sinon ouvertement, au moins en fait, la suggestion thérapeutique, j'ai nommé Gruby.

Le trypanosome est véhiculé par une mouche du genre tsé-tsé, la *glossina palpalis* ; celle-ci inocule le parasite aux malheureux nègres qu'elle pique. Comme le fœtus baigne dans le liquide amniotique, le système nerveux cérébro-spinal baigne, vous le savez, dans le liquide céphalo-rachidien ; ce dernier constitue pour les trypanosomes un habitat de prédilection ; c'est là qu'on les trouve en grande abondance : et ils occasionnent, non pas des complications infectieuses ou toxiques, mais de simples désordres mécaniques ou circulatoires à la surface de la masse encéphalo-rachidienne.

Ce n'est donc point par un sérum antitoxique qu'on guérira la maladie du sommeil. Sera-ce en modifiant petit à petit le milieu habituel des trypanosomes, de façon à le leur rendre de plus en plus inhabitable ? Y arrivera-t-on en injectant par la voie lombaire des quantités variables de liquide céphalo-

rachidien emprunté à des animaux réfractaires à la maladie du sommeil ? Sera-ce en introduisant dans le liquide céphalo-rachidien une substance parasiticide qui ne soit pas en même temps homicide ? La parole reste sur ce point à de plus autorisés.

\*  
\* \*

Dans nos contrées, on observe une forme spéciale de sommeil pathologique dont la symptomatologie rappelle, parfois d'assez près, celle de la maladie du sommeil proprement dite. Les individus dont je parle s'endorment malgré eux, partout où ils se trouvent, au milieu des occupations les plus diverses, et quoi qu'ils fassent pour lutter contre le sommeil.

Pendant une conversation, ils s'arrêtent au milieu d'une phrase et s'endorment debout ou, parfois, s'affaissent ; au milieu du repas, ils s'endorment la bouche pleine, et laissent tomber leur fourchette, leur couteau, leur verre ; s'ils se mettent à lire, au bout de quelques minutes le livre leur tombe des mains ; en marchant dans la rue, ils s'endorment, continuent à marcher automatiquement et vont buter dans les réverbères ; d'autres s'endorment dès qu'ils s'arrêtent, dès qu'ils s'assoient, dès qu'ils regardent une gravure, un tableau. Une simple tape sur l'épaule, un pincement, un appel à haute voix, un bruit, une sensation quelconque les tirent de leur sommeil. Par exemple, un fumeur se met une cigarette aux lèvres ; pour l'allumer, il craque une allumette et s'endort : il se réveille lorsque l'allumette, qui a continué à brûler, lui chauffe les doigts.

Ces pauvres dormeurs sont exposés à quelques mésaventures : certains, terrassés par le sommeil, tombent dans une glace, qui dans un escalier et se font des blessures plus ou moins graves. D'ordinaire, ils passent pour des paresseux. La vérité est qu'ils ne peuvent accomplir aucun travail suivi, ni exercer convenablement leur profession : un marchand de vins s'endort au milieu d'une phrase, en servant les clients, un employé de mercerie en mesurant du fil, un

cocher en conduisant sa voiture, un couvreur, alors qu'il travaille sur les toits. En interrogeant un malade, tel de nos confrères tombe endormi en travers du lit; se met-il à rédiger une ordonnance, au bout de quelques mots les lettres chevauchent les unes sur les autres, des jambages manquent, la plume ne trace plus que des traits confus, des barres informes, puis lui échappe des mains.

Tous ces malades craignent d'être surpris en train de dormir; ils se surveillent, mais le sommeil est plus fort qu'eux: endormis, ils cherchent à se réveiller, mais ils sont incapables de remuer ou de parler.

Ce sommeil pathologique, toutefois, diffère de l'inexorable maladie du sommeil par certains symptômes ainsi que par sa cause. De plus, on s'en guérit presque toujours assez vite.

Ce n'est ni de la somnolence, ni de la torpeur, mais un sommeil vrai, complet, profond, qui s'installe non point petit à petit mais d'une manière brusque, violente, subite, et se termine de lui-même, après une durée variable, souvent très courte; et tout est fini jusqu'à la prochaine invasion. Impérieux, incoercible, il revient par accès qui se renouvellent plus ou moins fréquemment, par exemple, cinq, dix, vingt fois par jour. Dans l'intervalle des accès, le malade a l'intelligence lucide, les idées nettes, la mémoire intacte, il jouit de sa pleine puissance de synthèse mentale. Vous avez tous rencontré dans le monde cet homme très corpulent et très gros mangeur; à la fin d'un dîner copieux, il est irrésistiblement envahi par le besoin de dormir; il dort cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure, puis se réveille spontanément; pour tout le reste de la soirée et jusqu'à très avant dans la nuit, il sera plein de verve et d'entrain.

Ces sommeils incoercibles présentent, suivant les individus, des variétés de brusquerie, de durée, de profondeur, de fréquence. On les rencontre principalement chez les obèses et chez des hépatiques; on les a observés dans de nombreux cas de polyphagie, diabète, ictère, coliques hépatiques, cirrhose, cholémie, angiocholite.

Dans tous ces cas, ou bien la fonction d'un organe essen-

tiel est troublée (et il en résulte directement une intoxication spéciale), ou bien les différents actes du chimisme interne sont pervertis, l'assimilation est viciée, l'élimination des déchets insuffisante : il y a une intoxication notoire. Or, certaines toxines, assimilables en cela aux leucomaines, sont de vrais narcotiques, au même titre que, par exemple, l'opium, le chloroforme ou l'éther. Comme ces derniers, elles peuvent produire une véritable narcose. Les accès de sommeil *narcoleptique* auxquels elle donne lieu sont l'expression des décharges toxiques qui surviennent, à intervalles plus ou moins rapprochés, dans l'organisme des malades ci-dessus mentionnés.

En dehors de ces cas bien connus, on a voulu décrire une narcolepsie essentielle, idiopathique, véritable névrose autonome. Or, de nos jours comme au moyen âge, *entia non sunt præter necessitatem multiplicanda*; d'ailleurs, en faisant un examen rigoureux, on relève, dans chaque cas de narcolepsie, une tare dyscrasique ou une intoxication, témoin bon nombre d'observations récentes qui se rapportent à des myxœdémateux, des basedowiens, des syphilitiques.

Pour combattre ce sommeil narcoleptique, il suffit, le plus souvent, de supprimer ou de réduire au minimum les causes de fermentation et d'intoxication, de faciliter l'élimination des toxines, de régler l'alimentation comme quantité et comme qualité, d'exclure les agents d'épargne, d'instituer un régime sévère, une hygiène rationnelle, des exercices modérés, de prescrire, enfin, s'il y a lieu, un traitement spécifique ou opothérapique.

\*  
\* \*

Certains auteurs voient dans ces accès de sommeil narcoleptique des accès frustes ou larvés de crise épileptique, des attaques ébauchées ou avortées du mal comitial. L'identification n'est pas possible : *avant l'accès*, le narcoleptique pressent qu'il va s'endormir, il le dit, il l'annonce, ses paupières s'alourdissent, souvent il prend le temps de s'asseoir commodément, même de poser son verre ou sa fourchette;

*pendant l'accès*, il sent qu'on le pince, qu'on le pousse, qu'on le secoue : il n'offre ni rigidité, ni spasme, ni changement de coloration de la face. ni émission involontaire de l'urine ou des matières ; *au réveil*, il a conscience d'avoir dormi, il se souvient de ce qui s'est passé pendant son sommeil, il ne ressent ni lassitude ni courbature ; il jouit du bien-être causé par cette courte période de repos.

Donc, quand ces attaques surviennent, avec tous les caractères précités, même chez des épileptiques avérés, on se trouve en présence d'une simple narcolepsie, nettement distincte des accidents épileptiques.

Le mal comitial possède d'ailleurs sa forme spéciale de sommeil pathologique. Dans l'accès complet d'épilepsie, après une première période tonique et une seconde période clonique, survient une troisième période stertoreuse. Le malade est immobile, les yeux fermés, il respire profondément et ronfle ; chaque expiration rejette hors de la bouche une quantité plus ou moins abondante de salive spumeuse et épaisse ; l'inconscience est absolue et il est presque impossible de provoquer le réveil. Lorsque après une demi-heure, et souvent plus, l'épileptique sort de ce sommeil comateux, il a le regard vague, hébété, il se plaint de lassitude, de mal de tête ; il n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé ; il présente des troubles intellectuels plus ou moins durables, plus ou moins marqués, pouvant aller parfois jusqu'à l'obnubilation. Pour de plus amples détails, je vous engage à lire le livre magistral de M. le Dr Jules Voisin sur *l'Épilepsie*.

\*  
\* \*

La crise épileptique comporte donc une période de sommeil ; et celui-ci fait partie intégrante de l'attaque complète. La crise hystérique, au contraire, se termine brusquement avec sentiment de bien-être, gaieté, exubérance, explosion de rire ou même de larmes. Parfois, cependant, le sommeil intervient à titre de variante ou d'équivalent ; il remplace alors l'une quelconque des périodes classiques décrites par



Charcot, la phase convulsive, de préférence; plus rarement, l'attaque de sommeil constitue, à elle seule, toute la crise d'hystérie; elle survient, d'ordinaire, à la suite d'un traumatisme physique ou psychique.

Quand une hystérique s'est ainsi endormie, on essaie de la réveiller par la pression des zones hystérogènes, lesquelles sont en même temps frénatrices. S'il n'en existe pas, on attend patiemment le réveil, lequel ne manque pas d'arriver... au moins dans l'immense majorité des cas; il a lieu d'un seul coup ou progressivement; il peut être spontané ou provoqué par une circonstance extérieure; il s'accompagne d'amnésie.

La durée de ce sommeil varie suivant les cas; elle est, d'ordinaire, de quelques heures ou, au plus, de quelques jours. On cite une femme qui s'endormait tous les quinze jours, du mardi au samedi; plusieurs personnes, en proie à l'exaltation religieuse, se sont endormies, chaque année, depuis le premier jour du carême jusqu'à Pâques.

D'autres fois, ce sommeil dure pendant des années, avec ou sans périodes de réveil. Tantôt, le dormeur ouvre les yeux, dit quelques paroles, fait quelques gestes, puis se rendort; une jeune fille, par exemple, se réveille, chaque dimanche, juste le temps de s'habiller et d'aller à la messe; puis elle rentre chez elle et se rendort pour toute la semaine. Tantôt le sommeil reste ininterrompu pendant de nombreuses années. Nicéphore, dans son « Histoire ecclésiastique », nous rapporte un cas de sommeil qui aurait duré trente-sept ans; mais son récit paraîtra à bon nombre bien plus près de la légende que de l'histoire. Au moyen âge, les épidémies de démonopathie ont provoqué de nombreux sommeils prolongés. De nos jours, les cas authentiques, à peu près scientifiquement observés, ne manquent point. On en trouvera la relation dans les recueils spéciaux, en particulier dans la *Revue de l'Hypnotisme*. C'est, par exemple, la fameuse Eudoxie, qui resta longtemps à la Salpêtrière, dans le service de notre maître le Dr Jules Voisin, et au sujet de laquelle Charcot fit plusieurs leçons magistrales; c'est la dormeuse de Rochefort, qui reçut la visite de Félix Faure, au cours d'un voyage présidentiel, celle de Périgueux, celle de Congosto, en Espagne, et

tant d'autres. La plus célèbre pour les neurologistes de notre génération est celle de Thenelles qui dormit pendant vingt années consécutives. Il y a quelques semaines, dans l'Allemagne septentrionale, une jeune femme, à l'occasion d'un incendie, sortait d'un sommeil qui avait duré dix-sept ans. Je viens de recueillir, sur ce cas, un important dossier que je compte dépouiller pour l'une des prochaines séances de la Société d'Hypnologie et de Psychologie.

Ces dormeuses (ce sont, en effet, le plus souvent des femmes) provoquent la curiosité des foules, des gens du monde, des littérateurs, des dramaturges. Il existe à Paris un amateur qui collectionne les pièces de théâtre sur les sommeils hystériques; il en a réuni le chiffre respectable de 274.

D'ordinaire, on fait de ces cas des récits fantaisistes; on insiste sur l'état cadavérique, squelettique de ces malades; on les appelle des mortes-vivantes. Je ne dis pas que cela n'a pas eu lieu dans des temps très lointains; mais il faudrait, aujourd'hui, une précipitation bien grande, un examen bien superficiel, une ignorance bien coupable pour confondre cet état avec la mort réelle et permettre une inhumation prématurée. Rappelons toutefois la mésaventure d'André Vésale. Il est appelé en Espagne pour faire l'autopsie d'une femme morte d'une « suffocation de matrice »; et la prétendue morte se réveille, à la première incision.

En dépit d'une alimentation souvent très rudimentaire, ces dormeuses présentent les symptômes d'une vie assez intense. Sans doute elles restent immobiles, étendues sur le dos; les bruits les plus violents, les aiguilles enfoncées à travers la peau ou les muscles, les vapeurs d'ammoniaque, la glace, la faradisation, le fer rouge du thermocautère les laissent tout à fait insensibles; l'anesthésie est, ou, tout au moins, paraît complète. Mais la respiration est régulière et le pouls normal. Si l'on soulève un bras, il garde la position dans laquelle on le met, et cela jusqu'à ce que la fatigue physiologique le ramène à l'état de repos. Les muscles présentent une disposition toute spéciale à la contracture, à l'occasion

du moindre attouchement. Certains muscles spéciaux sont même le siège de contractures permanentes, au moins au moment où l'on s'approche de la malade. Ainsi, les paupières présentent des contractures spasmodiques manifestées par un tremblement continu, extrêmement rapide, sorte de frémissement vibratoire. D'autre part, les mâchoires sont fortement serrées l'une contre l'autre et aucune force ne peut vaincre le trismus. On comprend alors qu'il soit très difficile d'alimenter ces malades. Parfois une dent manque, ou bien on en fracture une, par mégarde, en essayant d'ouvrir la bouche de force. Par cette brèche, on verse des aliments liquides et le réflexe de la déglutition s'accomplit. Si une contracture du pharynx empêche la déglutition, il reste alors la ressource d'administrer des lavements nutritifs.

A vrai dire, ces hystériques, au cours de leur sommeil prolongé, peuvent, sans grand dommage, s'alimenter très peu. En effet, les dépenses sont réduites au minimum, l'excrétion de l'urée est insignifiante, la dénutrition très faible. Brûlant peu, elles peuvent vivre longtemps sur leur acquis. A la faveur du sommeil et de l'immobilité, l'autophagie permet des jeûnes très prolongés que l'histoire a enregistrés en très grand nombre. D'ailleurs, les paysans de la Russie, dans les mauvaises années, ne souffrent pas de la disette, à la condition de dormir pendant tout l'hiver. D'autre part, la marmotte et les animaux hibernants ne restent-ils pas des mois entiers sans absorber aucune nourriture? Aussi l'amaigrissement de nos hystériques endormies n'est-il pas en rapport avec leur faible alimentation ou la longue durée de leur sommeil. Elles peuvent même rester, sans trop en souffrir à ce qu'il semble, des jours et même des semaines, sans accomplir aucune des évacuations qu'exige l'organisme à l'état normal.

L'hystérie est, avant tout, une ouvrière de dissociation : certains centres dynamiques sont inhibés, d'autres exaltés. Il se peut que l'anesthésie ne frappe pas tous les sens et que l'audition, par exemple, subsiste. C'était, semble-t-il, le cas de la malade que Keser a pu faire uriner par suggestion.

Mais supposons une dormeuse anesthésique totale. Lorsqu'il

présentait Eudoxie, Charcot disait : « Nous pouvons parler de son cas devant elle ; elle ne nous entend pas ; en effet elle n'exécute aucune des suggestions qui lui sont faites ; elle est fermée au monde extérieur. » L'est-elle complètement, ainsi qu'on le croit et l'enseigne ?

C'est cette question que j'ai surtout cherché à élucider, lorsque, après tant d'autres, après les Drs Voisin et Bérillon, en particulier, je suis allé faire l'inévitable pèlerinage scientifique à Thenelles, en septembre 1902. Je n'ai pas le temps d'insister sur les conditions particulièrement favorables de cette visite ni sur les concours précieux que j'y ai rencontrés. Contrairement à ce qui est arrivé à bon nombre de neurologistes avant moi, j'ai eu la bonne fortune de pouvoir longuement étudier la malade, sans en être à tout instant empêché par sa mère : le cerbère redoutable avait, ce jour-là, rentré ses griffes. Il fut convenu avec le Dr Charlier (d'Origny-Sainte-Benoîte) que, pendant les vacances de l'année suivante, c'est-à-dire en 1903, après avoir, à tête reposée, bien mûri la question, je viendrais à Thenelles avec tout un plan de traitement et que nous nous appliquerions à réveiller Marguerite B.... Malheureusement, dès les premiers mois de l'année 1903, la tuberculose se déclara, fit de très rapides progrès et emporta la malade, le 28 mai. Trois jours avant de mourir, elle s'est réveillée spontanément, mais petit à petit et, encore, pas complètement. Elle n'a conservé aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant ses vingt années de sommeil, mais elle s'est rappelé nettement certains faits antérieurs à cette période.

Quoi qu'il en soit, pendant mon examen fait en septembre 1902, je fus frappé de certaines particularités que je suis désolé de ne pouvoir, pressé par le temps, vous exposer par le menu. En tout cas, j'acquis la certitude que si, chez Marguerite B..., la pleine conscience était suspendue, la subconscience persistait pleinement, qu'elle enregistrât, qu'elle réagissait et qu'ainsi la pauvre dormeuse était accessible aux influences extérieures, comme aussi aux suggestions plus ou moins maladroites de sa famille ou des visiteurs.

\*  
\* \*

Dans les sommeils dont il vient d'être question, la contractilité musculaire, les battements cardiaques, les mouvements respiratoires accusent une vie très manifeste. D'autres fois, on rencontre la même immobilité et la même anesthésie apparente ; mais aucune intervention ne peut faire contracturer les muscles s'ils sont relâchés ou les relâcher s'ils sont contracturés ; de plus, les battements de cœur et les mouvements respiratoires sont imperceptibles, même pour l'oreille médicale la plus exercée. Tous les signes positifs de la vie ont disparu. S'agit-il d'un état de mort apparente ou de mort réelle ?

Le véritable signe positif de la mort, c'est la putréfaction. Mais, par une illusion ou une hallucination du sens olfactif, les assistants peuvent s'imaginer la sentir, alors qu'elle n'existe pas. Cela est arrivé dans un cas rapporté par Pfendler : la personne qu'on allait enterrer revint peu à peu à la vie.

Combien d'inhumations sont faites avant que la fameuse tache verte de l'abdomen soit visible ? Souvent, en effet, celle-ci n'apparaît pas avant le quatrième jour, elle tarde encore quand la température est basse. Or, chez nous, les inhumations sont autorisées au bout de vingt-quatre heures ; en temps d'épidémies, le délai est encore abrégé. C'est pourquoi, d'après les statisticiens, la France est la terre classique des inhumations prématurées. Une littérature spéciale a recueilli un très grand nombre de faits authentiques, observés avec toutes les garanties scientifiques désirables et relatifs à des réveils au moment de la mise en bière, ou à l'église, ou pendant l'inhumation, ou sur la table d'autopsie, ou... dans la tombe, mais, avec asphyxie consécutive, c'est-à-dire, cette fois, mort réelle.

Voici, entre tant d'autres, un cas qui remonte à peine à quelques années. Dans l'île de Lesbos, Mgr Nycephoru Clycas, métropolitain grec orthodoxe de Méthymne, âgé de quatre-vingt-quatre ans, s'alite ; son état s'aggrave et bientôt le médecin constate la mort. Conformément aux prescriptions

de la religion grecque orthodoxe, le métropolite, revêtu de ses vêtements sacerdotaux, est placé sur un trône dans sa cathédrale. Pendant deux jours et deux nuits, les prêtres doivent le veiller et la foule défile devant lui. Le second jour, tout à coup, à la stupéfaction générale, le métropolite se lève ! Il était donc simplement en état de mort apparente. S'il eût été un simple laïc, on l'eût enterré vivant, car d'après les règlements en usage dans ce pays, l'inhumation doit avoir lieu douze heures après le décès.

Une statistique que j'ai sous les yeux rapporte, pour une durée de treize années, quatre-vingt-quatorze cas de personnes sauvées, au dernier moment, par des causes fortuites. On ne cite pas ceux que les circonstances n'ont point servis. Les inhumations prématurées sont donc non seulement possibles, mais parfaitement réelles ; et il n'y a à cela rien d'étonnant. Les constatations de décès sont, le plus souvent, hâtives, sommaires, précipitées ; elles n'offrent qu'une garantie illusoire. D'ailleurs, attester qu'on n'a pu relever aucune manifestation vitale appréciable n'est point prouver la cessation réelle de la vie. Comme le disait Bichat, « l'interruption des phénomènes extérieurs de la vie est un signe presque toujours infidèle de la réalité de la mort... » et, plus loin : « l'individu vit encore plusieurs jours en dedans, tandis qu'il cesse tout à coup de vivre en dehors ».

Pour prémunir l'humanité contre les tortures morales qu'entraîne l'inhumation prématurée, on a préconisé divers moyens radicaux, par exemple les suivants : enterrer sans cercueil, faire dégager dans le cercueil des gaz délétères, ou bien faire une injection hypodermique de strychnine, ou encore pratiquer systématiquement la cardiopuncture avant toute mise en bière, ainsi que cela se passe, paraît-il, à Gratz, en Autriche. Tous ces procédés tuent sûrement ; mais, ils outrepassent le but.

Il serait à la fois plus scientifique et plus humain de rechercher dans tous les cas la preuve positive de la mort et non pas seulement la preuve négative de la vie. Les moyens ne manquent pas ; mais nous ne pouvons nous attarder à les exposer. Retenons toutefois ce point : ce n'est pas sous

l'empire d'une crainte imaginaire que bon nombre de vivants demandent, par disposition testamentaire spéciale, qu'avant leur inhumation on fasse la vérification de la mort réelle, même par des moyens chirurgicaux, non homicides, bien entendu; pour ma part, j'ai reçu de plusieurs personnes la mission formelle de procéder à ce soin et je n'y faillirai pas.

Pendant les préparatifs des funérailles et au moment de l'inhumation, que se passe-t-il dans l'esprit de ces faux morts? Sont-ils conscients ou inconscients, reliés ou non au monde extérieur?

Chez certains, le moi conscient est totalement étranger à tout ce qui l'entoure. S'ils ont le bonheur de se réveiller, ils ne conservent aucun souvenir de cet état. Ce sont des hystériques qui, gravissant un degré de plus, sont passés du sommeil léthargo-cataleptique au sommeil syncope.

D'autres, au point de vue psychologique, sont dans un état analogue au sommeil naturel; ils peuvent avoir des rêves, qu'ils se rappelleront au réveil, si celui-ci survient. Comme dans le sommeil normal, les impressions de toutes sortes qui les affectent, même faiblement ou confusément, fournissent des matériaux à la trame de leurs rêves. Avertis, au moins subconsciemment, de ce qui se passe autour d'eux, ils ont donc des rêves en rapport avec leur état de mort apparente. Et, suivant leurs croyances religieuses, ils rêvent, par exemple, que leur âme est transportée dans l'Adès, aux champs Elysées. Certains illuminés prétendent, au réveil, que leur âme a véritablement quitté leur corps et accompli un voyage réel. Dans cet ordre d'idées, citons Er l'Arménien, dont Platon rapporte le cas dans son livre *De la République*, Thespesius le Cilicien dont parle Plutarque, puis sainte Christine, saint Sauve, Drithelme, Albéric, des moines de Milbourg et d'Evesham, un soldat, enfin, dont le prétendu voyage extra terrestre est abondamment raconté dans les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand.

D'autres fois, ils ont la pleine conscience de ce qui se passe : au milieu de tortures morales inexprimables, ils assistent, impotents et muets, à leurs propres funérailles.

Entre tant d'exemples célèbres et authentiques, citons celui du cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux. Voici comment il raconte lui-même son cas, le 27 février 1866, à la tribune du Sénat, lors de la discussion de la loi sur les inhumations.

« En 1826, par une des journées les plus chaudes et dans une église entièrement pleine, un jeune prêtre fut pris en chaire d'un étourdissement subit; la parole expira sur ses lèvres, il s'affaissa sur lui-même, on l'emporta, et quelques heures après on tintait son glas funèbre; il ne voyait pas, mais il entendait, et tout ce qui arrivait à ses oreilles n'était pas de nature à le rassurer. Le médecin déclara qu'il était mort et, après s'être enquis de son âge, du lieu de sa naissance, il fit donner le permis d'inhumation pour le lendemain. Le vénérable évêque, dans la cathédrale de qui prêchait le jeune prêtre, était venu au pied de son lit réciter un *De Profundis*; déjà avaient été prises les dimensions du cercueil; la nuit approchait, et chacun comprend les inexprimables angoisses d'un être vivant dans une pareille situation. Enfin, au milieu de tant de voix qui résonnent autour de lui, il en distingue une dont les accents lui sont connus, c'est la voix d'un ami d'enfance. Elle produit un effet merveilleux et provoque un effort surhumain. Le prédicateur reparait le lendemain dans sa chaire. Il est aujourd'hui, Messieurs, au milieu de vous... »

Ce sommeil syncopal peut survenir d'emblée. Parfois, il succède au sommeil léthargo-cataleptique, à titre d'aggravation, soit spontanément, soit à la suite d'une suggestion: témoin les deux cas suivants, rapportés par Pfendler :

Une femme de vingt-huit ans présente, pendant plusieurs semaines, des séries d'attaques de sommeil qui durent de quarante-huit à soixante-huit heures. Dans la dernière de ces attaques, elle est prise pour morte, c'est-à-dire que les battements cardiaques et les mouvements respiratoires ne sont plus perçus. On l'enterre. Le fossoyeur voulant s'emparer des vêtements de la morte ouvre, la nuit, le cercueil et l'inhumée revient subitement à la vie.

Une jeune fille de quinze ans présente des attaques répétées



de sommeil avec toutes sortes de phénomènes convulsifs, raideurs musculaires, trismus, rires, hoquets, etc. Les premiers médecins de Vienne sont appelés en consultation ; ils parlent devant elle sans se gêner, puisqu'il est admis qu'elle n'entend rien. On dit, à haute voix, près de son lit, que ses forces sont épuisées, que son état ne laisse aucun espoir, qu'elle n'a plus que quelques jours à vivre. Le lendemain, au moment où Pfendler s'approche de la malade, celle-ci se relève, se jette sur lui pour l'embrasser, semble-t-il, et retombe ensuite comme frappée par la mort. Tous les essais pour provoquer un signe quelconque de la vie restent infructueux. On la considère comme morte. Au bout de vingt-huit heures, on croit déjà sentir un peu l'odeur de la putréfaction. Tout se prépare pour l'enterrement. Après avoir consciemment tout entendu, elle finit par se réveiller en disant : « Je suis trop jeune pour mourir. »

\*  
\* \*

Ces divers états d'immobilité, d'insensibilité, d'inconscience et de sommeil ont été, plus d'une fois, simulés dans le but d'éviter le service militaire, la comparution en justice, l'incarcération, etc. Quand ces faux dormeurs sont seuls, ils ouvrent les yeux à la dérobée, ou bien mangent, boivent et évacuent en cachette.

D'autres fois, un individu dort, à ce qu'il semble, d'un sommeil calme et tranquille ; couché dans le décubitus dorsal, il a les yeux fermés, la respiration régulière, la température ainsi que le pouls normaux ; le tronc et les membres sont dans la résolution musculaire ; parfois, cependant, les maxillaires sont serrés l'un contre l'autre ; il paraît anesthésique ; si on le touche, le pince ou le pique, on ne provoque aucune réaction ; si, le mettant au bain, on le laisse, à dessein, choir au fond de la baignoire, il ne fait aucun effort pour sortir la tête de l'eau et l'on est obligé de l'en retirer pour prévenir un accident ; toutefois, brûlé au thermocautère, il retire légèrement le membre touché ; quant à l'alimentation par la sonde, elle lui est particulièrement désagréable ; d'ordinaire, pour y

échapper, il lutte et résiste, au point que cela peut provoquer le retour à l'état de veille normale. Cet individu n'est pas, à proprement parler, un simulateur; c'est un aliéné mélancolique, maladivement absorbé par une idée fixe. Par exemple, l'un est, à propos de quelques peccadilles, harcelé par toutes sortes de scrupules; il se fait à lui-même le serment de s'isoler complètement du monde extérieur, de faire semblant de dormir, afin d'être tout entier à ses méditations et d'élucider son cas; il ne se réveillera qu'après avoir trouvé ce qu'il appelle sa justification. Un autre est bourrelé de remords et, par esprit de mortification, se donne les apparences de la mort. Un autre se croit damné et pense accomplir son devoir en s'abstenant de toute manifestation extérieure. Un autre, encore, se croit possédé d'un malin esprit; il fait un délire à forme religieuse, multiplie les génuflexions et les prières, achète des crucifix, des bénitiers, désire la mort et la craint à la fois, à cause des peines éternelles, réclame les sacrements, etc.; finalement, il se croit mort et reste dans la position du cadavre dans son cercueil. Monoidésés par leur obsession, tous ces aliénés l'objectivent somatiquement, de même que les hypnotisés objectivent les types qu'on leur a suggérés.

Cette apparence de sommeil, par intoxication psychique, oserai-je dire, peut se perpétuer sous forme de léthargie maniaque, même avec abstinence complète, pendant plusieurs jours ou plusieurs semaines. Dans certains cas, l'idée délirante a fini par provoquer la véritable attaque de sommeil hystérique. Ainsi, une femme éprouve dans le dos une douleur intercostale. Les traitements conseillés n'amènent aucune amélioration. Alors la malade devient la proie d'une idée fixe : elle est certainement atteinte d'une fluxion de poitrine qui, non moins certainement, la fera mourir; elle refuse de manger et de boire, elle est à l'agonie, elle se dispose à mourir, elle fait ses dernières recommandations, reçoit les sacrements et tombe dans un état analogue à celui d'Eudoxie ou de Marguerite B....

Dr Paul FAREZ.

*(Revue de l'hypnotisme.)*

# LES PAPOUS

---

## Les népu ou sorciers (*fin*).

Un autre tour du sorcier, et celui-ci très fréquent, est de se glisser la nuit sous les cases (dans nos districts, les neuf dixièmes des cases sont construites sur de hauts pilotis). Il est armé d'une longue et mince flèche empoisonnée, et, à travers le plancher à claire-voie, il tâte et essaie de piquer les imprudents qui se sont endormis dessus. C'est, en effet, une vraie imprudence; car ordinairement ils ont grand soin de ne coucher ni sur le plancher ni contre la cloison. Comme nous le verrons plus tard, ils dorment, la nuit, sur des claies disposées au milieu de la case; ces claies sont quelquefois suspendues, comme la planche à pain de la caserne, et ordinairement posées sur des pilotis.

Les piqûres faites par le népu avec cette flèche, sont presque toujours mortelles. C'est aussi en partie pour se mettre à l'abri de ses attaques, que l'on entretient toujours un feu sous la maison, et que, au moment de s'endormir, on tire l'échelle qui conduit à la porte de la case, ou celle qui mène aux appartements ou étagères.

Le népu a besoin de certaines parties du corps humain, et, pour se les procurer, il n'hésite pas à violer les sépultures récentes. C'est là la grande et peut-être l'unique raison pour laquelle, dans le plus grand nombre des tribus, les morts étaient enterrés soit au milieu du village (comme à Mekeo), soit sous les cases (comme à Roro). Ils étaient là en sûreté. C'est aussi pour cela que, pendant les premiers mois après la sépulture, la famille du défunt passe la nuit sur la tombe même, et s'astreint à ces longues veillées funèbres si pénibles et si malsaines. Aujourd'hui on n'enterre plus dans les villages, mais dans un cimetière séparé et à distance. Le gouverne-

ment à eu bien du mal à implanter cette coutume: les indigènes s'y sont dérobés autant qu'il leur a été possible, et il a fallu sévir rigoureusement pour les décider à obéir.

Il y a pour les sorciers quelques centres privilégiés, où ils peuvent plus facilement se procurer leur *matériel* macabre. Ce sont les districts où l'on n'enterre pas les morts, comme à Eboa, à Inavokaa, à Inawabui. Dans ces villages, les morts sont déposés sur une étagère dans la forêt, ou encore, et c'est l'ordinaire à Eboa, dans une grotte naturelle creusée au sommet d'un rocher escarpé qui se dresse solitaire dans la plaine. Chaque jour, vers le soir, un de la famille va voir le cadavre et l'arrose d'eau fraîche jusqu'à décomposition complète. Attirés par l'odeur, les népu sont toujours à rôder dans les environs, et il leur est aisé de voler ce qu'ils convoitent.

C'est pourquoi les népu d'Eboa sont les plus en renom. On les redoute dans les tribus les plus éloignées, et, de très loin, on vient les consulter, leur faire des cadeaux et leur acheter des talismans, des charmes et des poisons. Eboa est par excellence l'endroit du noviciat, de l'initiation des élèves sorciers; c'est là que résident les népu les plus puissants et les plus habiles, et aucun sorcier d'un autre village n'oserait les braver. Ce sont eux qui tiennent et débitent en gros les articles de sorcellerie.

Du temps des guerres, il va sans dire que les népu pouvaient s'approvisionner, mais, grâce à Dieu, aujourd'hui ce temps n'est plus qu'un souvenir et une abondante espérance pour quelques-uns.

\*  
\* \*

On me permettra de revenir sur une histoire un peu ancienne (elle date de quatre ou cinq ans). Bien que je n'aie nullement l'intention de critiquer à tout propos le gouvernement, je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien à tort il nous a accusés publiquement, nous, missionnaires catholiques, de pousser les indigènes à la révolte sur ce point-là.

Les prescriptions nouvelles, c'étaient, pour nous, une mesure non point indifférente, mais absolument bonne, rai-

sonnable et nécessaire, et jamais nous n'avons poussé nos chrétiens à désobéir. Seulement, comme nous ne sommes pas des agents, et que, bien au contraire, nous avons maintes fois reçu brutalement l'ordre de ne nous occuper que de nos affaires, nous n'avons rien dit ni rien fait quand nous apprenions qu'on avait enterré un mort dans le village : ceci se faisait d'ailleurs complètement hors de nous, à notre insu, et nous n'apprenions indirectement la chose qu'une fois faite.

Donc, si le gouvernement avait été plus accourant des coutumes des indigènes, il aurait compris pourquoi ils se montraient si rebelles à la loi des cimetières, et ne se serait pas fourvoyé en tombant sans raison sur les missionnaires. Il a eu mille fois raison de faire cette loi ; mais qui dira que les pauvres indigènes étaient sans excuse, eux qui savent bien les faits et gestes de leurs sorciers : les morts enterrés loin du village n'allaient-ils pas devenir une proie facile pour eux ?

Mais, encore une fois, le gouvernement ne croit pas aux sorciers.

Il n'y a pourtant pas si longtemps qu'à Veifaa, à deux pas de la station de la police, on a surpris un de ces hommes néfastes en train de creuser la tombe, fraîche encore, d'une jeune fille. Les gens du village viennent en grand émoi se plaindre au missionnaire, celui-ci en réfère à l'agent officiel :

— « L'avez-vous vu vous-même ? »

— « Non, mais les gens l'ont vu, et les traces sont encore là ! »

— « Ah ! vous ne l'avez pas vu ? Eh bien... rompez ! » Et ce fut tout.

\*  
\* \*

Il reste maintenant un mot à dire des rapports ordinaires du népu avec ses compatriotes.

On le souffre dans le village parce qu'on ne peut pas faire autrement : mais on le déteste et on le craint.

Les enfants fuient les alentours de sa case, et si, par hasard, le népu vient à passer près d'eux pendant qu'ils sont occupés à quelque jeu, vite ces pauvres petits rengainent leur gaité et

leur rire et se sauvent à qui mieux mieux de-ci, de-là : l'arrivée d'un épervier au milieu d'une couvée de moineaux ne fait pas plus d'effet.

Les hommes eux-mêmes sont pleins de respect pour lui, je veux dire un respect servile, fait de crainte, de peur et d'impuissance. Un mot, un signe du népu, et tout le monde se met en branle pour le servir et lui faire des cadeaux. Les chefs eux-mêmes agissent comme le dernier manant du village à l'égard du sorcier. En réalité, un chef ne décide rien sans avoir auparavant demandé conseil au népu.

Dans les grandes fêtes, au moment de la distribution des plats; le chef se fait toujours accompagner par lui, afin de se mettre à couvert des réclamations qui ne manquent jamais de se produire dans ces occasions. Car nos Papous ont un sentiment très délié et très vif du rang et des convenances, et c'est une affaire d'état que de donner une pomme de terre de plus à celui qui, en bonne règle, aurait dû en recevoir une en moins : tout est compté, tout est pesé. Aussi, malgré sa bonne volonté et son impartialité, le chef fait-il toujours quelques bévues. Mais la présence du népu à ses côtés suffit pour fermer la bouche aux mécontents. On crierait bien contre le chef même; mais qui donc oserait s'en prendre au népu? Il va sans dire que, dans toutes ces fêtes, la part la plus abondante et la plus grasse lui revient; il a droit à la part du lion; si on ne la lui donne pas, il la prend.

\*  
\* \*

Le népu ne travaille pas. Il est trop grand personnage pour cela. Il n'a pas de jardin à lui; son « corps est perpétuellement sec » (hauna eororo), selon leur pittoresque expression, il n'a pas une goutte de sueur à dépenser. N'empêche qu'il y a toujours abondance sous son toit.

Il ne va ni à la chasse, ni à la pêche, ou, s'il y va, c'est uniquement en guise de promenade, de distraction et de pique-nique, et non pour se fatiguer; mais au moment du partage, il n'a besoin de rien demander, gibier et poissons s'engouffrent dans son sac et ses marmites.

Une famille serait bien malavisée de contracter mariage, sans l'avis préalable du népu. Si ce dernier n'est pas content du choix qui a été fait, il arrivera sûrement malheur soit aux nouveaux époux, soit à leurs parents.

Au jour des cadeaux de fiançailles et de mariage, quelques pièces importantes de *kepu* (richesse) lui sont toujours portées. Il est invité à la noce, ou du moins on dépose quelques plats sur sa vérandah. Certains plats sont même exclusivement à son usage, par exemple, les œufs de casoar : défense à n'importe quel profane d'en manger.

\*  
\* \*

Malgré, ou plutôt à cause de ce respect et de cette crainte, le commun du peuple ne parle jamais au népu, à moins d'être interrogé par lui. De même, on n'accepte jamais de lui ni nourriture ni boisson. Celui-ci d'ailleurs ne pêche jamais par générosité et, quand il offre quelque chose, on peut dire *a priori* que c'est dans un mauvais dessein. Quand il est en compagnie, on lui passe la pipe comme aux autres, et même avant les autres ; mais jamais personne ne voudra fumer une pipe bourrée par lui.

Si un Papou rencontre sur son chemin une noix d'arec, un chaton de bétel, une banane, sa première pensée sera qu'ils ont été semés là exprès par le népu, qu'ils sont empoisonnés, et il passera outre sans les ramasser. Si dans une maison ou un jardin, il voit une pipe toute préparée, il ne la prendra pas avant de s'être assuré auprès de personnes de confiance que ce n'est pas le népu qui a roulé la cigarette.

Toujours à cause du népu, un Papou ne va jamais seul, même une courte distance, ni de jour, ni de nuit ; il a toujours son *aba'u* (mon compagnon, un autre moi-même). On rencontre bien parfois un individu errer tout seul dans les chemins ; alors, de deux choses l'une, ou bien c'est quelqu'un en

quête de mauvais coup, un sorcier, un satellite du sorcier, ou bien un Papou dont le compagnon, bien qu'invisible, n'est pas loin, et bat la campagne aux alentours. A-t-on un voyage à entreprendre, si l'on ne peut trouver un compagnon de route, on remet le voyage à plus tard.

Enfin, si la nuit on a besoin de sortir pour une nécessité quelconque, on réveille un camarade qui fait le guet et monte la garde à ses côtés. Nous mêmes, missionnaires, ils insisteront pour nous tenir compagnie en pareil occurrence, malgré notre refus et nos protestations.

\*  
\* \*

On voit jusqu'à quel point la vie de nos pauvres indigènes est dominée par le sorcier. C'est une tyrannie de chaque heure, de chaque instant. A tort ou à raison, nos braves Papous ont peur, et c'est cette peur qui fait la force et la puissance du népu. Il le sait bien, et il n'est de moyens et de ruses qu'il n'emploie pour entretenir et augmenter cette crainte; il ne perd aucune occasion de menacer, de nuire, et de se vanter du mal qu'il a fait, et même de celui qu'il n'a pas fait. Aussi, les indigènes sont tellement atterrés, qu'ils n'essaieront pas même de se venger ou de se débarrasser d'un être si odieux et si malfaisant. Supposé même qu'ils aient la facilité de tuer impunément le serpent du népu, ils se garderont bien de le faire. On m'a cité le cas d'un individu qui avait tué un serpent dans son jardin; voyant ensuite qu'il appartenait au sorcier, il est allé aussitôt avec force présents faire amende honorable à celui-ci et le prier de ne pas être fâché contre lui, alléguant qu'il ne l'avait pas fait exprès, etc.

On ne connaît qu'un exemple d'un népu châtié. Il y a de cela une dizaine d'années. C'était à Waima. Le frère du grand sorcier actuel de cette tribu, *Tata-Kou*, avait exaspéré toute la population par ses nombreux crimes: en quelques semaines, il avait fait disparaître une vingtaine de personnes, parmi lesquelles un des fils du chef de Korina (village de Waima). Ce chef, dont le ventre était plus dur que celui de ses compa-



triotés (plus courageux), prit sa lance un beau soir, et en traversa *Beata-Kou*, le népu, de part en part. Aussitôt il annonça son exploit à son village, et tous, hommes, femmes, enfants, ivres de joie, vinrent se repaître de ce spectacle nouveau : un sorcier transpercé par la lance d'un honnête homme.

Un vieillard cependant fit sagement remarquer que, les népu, étant capables de tout, même de revenir à la vie pour se venger, il était prudent de le couper en petits morceaux, et de les distribuer dans les villages de la tribu, pour les empêcher de se recoller. On fit ainsi...

Malheureusement, la mort de *Beata-Kou* n'a pas empêché les autres membres de sa famille de reprendre ses traditions, et de le venger amplement.

\*  
\* \*

Comment se peut-il que, toujours torturés par cette crainte perpétuelle, nos Papous aient encore le courage de s'amuser, de danser et de rire? Il est vrai qu'on s'habitue au danger, et qu'on réussit à se faire une vie passablement confortable et exempte de soucis au milieu des positions les plus périlleuses. Il est vrai aussi que les Papous sont de grands enfants, impressionnables et mobiles, incapables de quoi que ce soit d'une longue durée; travail ou sentiment; ils doivent en changer et en changent très souvent. Aussi rien de plus varié que leur vie en apparence si monotone : l'extérieur semble le même, l'intérieur ne l'est pas.

L'ennui, naquit, dit-on, de l'uniformité.

Or un Papou ne s'ennuie jamais, c'est donc qu'il n'y a pas d'uniformité dans sa vie.

Il est cependant vrai de dire qu'ils ne seront jamais complètement heureux, tant qu'il y aura un népu au milieu d'eux.

Cette maudite engeance disparaîtra-t-elle jamais? On peut en douter. Même quand il n'y aura que deux Papous sur la

terre, je crois que l'un d'eux se dira népu. Mais, assurément, toute l'influence du missionnaire doit se tourner contre eux et travailler à les rendre impuissants : on y a réussi en quelques points. Les convertir ?

Évidemment tout pécheur est convertissable ici-bas... en théorie. En pratique, dussent certains missionnaires être étonnés de mon opinion, je ne répondrai que par un point d'interrogation. Un ou deux cas isolés, qu'on pourrait m'alléguer (et encore !) ne suffisent pas pour prouver le contraire. Je veux dire que le missionnaire ne réussira jamais à détruire la sorcellerie en Nouvelle-Guinée.

Certes, si le bras séculier voulait agir, il aurait vite fait de mettre ces individus néfastes à la raison, peut-être même de les supprimer comme institution publique ; mais il devrait pour cela avoir recours à des mesures radicales. Les indigènes nous en font la remarque.

« — Vous nous reprochez, disent-ils, d'avoir peur et de ne pas oser dénoncer les népu aux hommes du gouvernement, ou de nier devant eux ce que nous avons affirmé devant vous, missionnaires. Mais nous ne sommes pas stupides ! que fera le gouvernement ? Il prendra le népu, le mettra dans la « maison de ténèbres » (la prison) pendant une lune, et puis... il le lâchera. C'est alors que celui-ci nous fera payer cher nos plaintes contre lui ! »

Et les indigènes ont raison.

Si l'on s'attaque au népu, il ne faut pas employer de demi-mesures : ce sont des bêtes qu'il vaut mieux laisser tranquilles si l'on ne peut les abattre du premier coup. Si nos gens étaient assurés qu'une fois le népu pris, il disparaîtrait pour de bon, ils auraient bien plus de courage, et le gouvernement entendrait alors des choses qu'il ne lui plaît pas actuellement d'entendre.

Souvent, en effet, de pauvres diables viennent se plaindre à nous des mauvais tours du sorcier. Le missionnaire, bonne âme, se fait leur interprète (je ne dis pas l'avocat) près du gouvernement. L'agent fait alors venir accusateur et accusé en sa présence ; il les interroge en même temps. Il y a mille chances contre une que la victime n'osera pas dire un seul

mot contre le népu; rien que de voir le terrible homme les paroles lui rentrent dans la gorge, ou bien il ment et nie effrontément. Résultat? C'est le missionnaire qui paye les frais, et on le renvoie vertement à ses moutons. Il me semble que, si l'instruction était secrète, ou si du moins on interrogeait chaque partie à part d'abord, quitte à les confronter ensuite, on arriverait bien mieux à connaître la vérité.

J'allais oublier de dire que, dans les tribus de la montagne, il n'y a pas de népu. Ils ne savent pas ce que c'est.

\*  
\* \*

Avant de clore cette étude, je veux donner la traduction mot à mot d'une lettre d'un de nos enfants à l'agent du gouvernement à Mekeo. Cet enfant a été un an à notre école. Moi-même je lui ai appris à lire et à écrire. Depuis il a tourné assez mal; mais passe! Aujourd'hui il est revenu à une meilleure conduite.

Donc, ce jeune homme, *Anikelo Taikia Ume*, voulait épouser une jeune fille, *Abia Paraha*. Le népu de Waima, *Tata Kou*, et d'autres avec lui, ne voulaient pas consentir à cette union, et menaçaient de mort les deux jeunes gens si le mariage se faisait. C'est dans ces circonstances que *Taikia Ume* écrivit à M. X\*\*\* pour lui demander justice et protection.

Voici cette lettre, elle est intéressante à plus d'un titre :

De Taik Ume la femme ils (les népu) ont effrayée, disant :

« Moi, népu, je te frapperai à mort. »

Tata Kou, homme de Waima, a dit disant :

« — Moi, népu, craignez-moi. Si vous venez, me portez des richesses, et obéissez, je serai apaisé. »

Les gens se sont levés, ont attaché et lui ont donné des porcs, lui ont donné des richesses, lui ont donné des légumes. Ils avaient peur et ils ont donné, parce qu'il est népu.

Les népu unanimement ont dit :

« — Les chaînes sont en bas, les népu en haut. Nous ne craignons pas les chaînes... Ce ne sont que des chaînes! »

Aiki Keta, Baki Keta, tous deux hommes de Rehe (village); Tata

Kou, Aizi Zubu, hommes de Bereina, tous népu, cherchent à m'effrayer.

Ils ont effrayé la femme Abia Paraha, moi j'ai peur. Ume Miria, homme de Roroaiara, a dit disant :

« — Abia Paraha, si tu épouses Taikia Ume, il mourra: toi aussi tu mourras.

« Mais si tu épouses le fils d'Aizi Zubu, tu vivras sempiternellement; si tu méprises ma [parole, tu mourras sans rémission, le serpent te mordra, l'homme que tu épouseras le serpent le mordra, et tous deux vous mourrez certainement. »

Ainsi il a dit, et c'est pourquoi nous mourrions de peur.

Ume Miria a dit disant :

« — Moi, je suis un Anglais! je ne les crains pas (les Anglais), je les connais. Les missionnaires sont des imbéciles! Les Anglais sont des imbéciles! N'ayez pas peur d'eux! »

Alors je me suis levé, mon intérieur (cœur) bondissant de colère, j'ai écrit cette lettre et je te l'ai envoyée. X\*\*\* très cher, c'est une parole véridique celle-ci. Soutiens-moi! Cette parole est une parole vraie. Si tu m'appelles devant toi, la crainte que j'ai du népu m'empêchera de parler peut-être; mais la parole vraie est celle-ci que j'ai écrite, je ne mens pas! Pense] à [moi avec bienveillance. De jour en jour ils (les népu) sont plus puissants, nous en [avons peur, et pour cela nous n'osons parler, ils nous ferment la bouche.

Maintenant c'est à toi de voir.

Ume Miria fait peur aux gens de Waima, il dit, disant :

« — Moi, je suis un *policeman* (un homme du gouvernement)! »

A la figure (face) des personnes il dit disant :

« — Maintenant que vos épouses soient deux, c'est moi qui le dis, ne craignez pas; mariez-vous, n'ayez pas peur, que vos femmes soient deux, que vos femmes soient trois; je ne vous trompe pas, faites ainsi, ce] sera très bien; les Anglais, eux, disent la vérité, je ne le cache pas, les missionnaires vous trompent, les Anglais disent les paroles de vérité. »

Tata Kou a dit disant :

« — Je tromperai les Anglais, je leur cacherai vos actes. Je ferai l'aveugle et je livrerai les népu pour tromper X\*\*\* et il sera content. Si vous me faites attacher (mettre en prison), vous mourrez tous à Waima. Moi je ne mourrai pas et je vous ferai disparaître jusqu'au dernier. »

Parce qu'il est népu, Baki Keta a fait peur aux femmes, et il a épousé trois femmes, il leur a fait peur parce qu'il est népu.

Parole vraie est celle-ci, parole qui explique tout est celle-ci. C'est ainsi qu'ils ont parlé!

Mon nom est Anikelo Taikia Ume, mon village s'appelle Ehoho. -



Cette lettre est intéressante, ai-je dit. Elle met, en effet, en relief la conduite de ces maudits népu. Ils se mêlent de régler les mariages à leur guise; ils exigent des présents, veulent être craints et obéis; ils menacent de mort non seulement un individu, mais toute une tribu. Ils se moquent du gouvernement et le défient : « Les chaines en bas, les sorciers en haut ! » c'est-à-dire, nous sommes trop haut pour faire cas des agents, de leurs prisons et de leurs chaines.

Autant de népu, autant de têtes sous le même bonnet; ils s'entendent et se soutiennent à merveille. Ils tiennent en une même haine les agents et les missionnaires. Il poussent à la polygamie pour faire pièce aux missionnaires.

Cette lettre fait voir aussi dans quelle sujétion vivent nos pauvres indigènes; sur un mot du népu, ils lui donnent tout ce qu'il demande et plus encore. La peur du népu leur ferme la bouche et ils n'osent le dénoncer.

C'est donc bien comme j'ai dit au commencement de cet article :

« Les népu sont partout. Leur maudite engeance est comme l'âme de la vie papoue. Rien n'arrive sans qu'ils ne s'en mêlent : guerres, mariages, maladies, morts, expéditions, pêches, chasses, etc., toujours et partout le sorcier. Il est l'homme du diable et par conséquent l'homme de la sauvagerie et l'ennemi de tout ce qui est civilisation et progrès. »

R. P. GUIs.

(*Les Missions catholiques.*)



## MATÉRIALISATIONS



Dans un voyage autour du monde, fait principalement pour apprendre à le mieux connaître et à observer dans le plus grand nombre de pays possible les phénomènes occultes, mon attention fut attirée, à San-Francisco, par M. J. Munsell Chase, éditeur du *Journal philosophique*, sur le médium à matérialisations E.-V. Miller, 1084, Bushstrasse. J'en ai publié quelques fragments dans le *Journal du Magnétisme*, *La Lumière* et dans le *Phare de Normandie*, mais en plus grand nombre, dans les *Études Psychiques*, Leipzig (Aksakow) et dans des publications américaines et anglaises, de sorte que je dois à peine être connu aux sympathiques lecteurs de la *Revue Spirite*. Les esprits contrôleurs de M. Miller m'invitèrent alors à y faire publier les procès-verbaux de mes séances avec leur médium, témoignages que je me permets d'envoyer à l'honorable rédaction de cette Revue, en certifiant qu'ils ont certainement autant de valeur que ceux du professeur Crookes, sur Katie King, du Dr Home, aussi bien que ceux d'Eglinton, Bastian, Slade, Eusapia Paladino, M<sup>me</sup> d'Espérance, etc., qu'ils peuvent y être joints, et que, souvent, ils les surpassent.

Je dois faire d'abord observer que j'ai vu des douzaines de médiums, aussi bien en Amérique chez eux, que dans les Sociétés spirites, à Berlin, Paris, Londres, Rome, Le Caire, etc., et que, depuis mon enfance, sous la direction de mon grand-père, du magnétiseur le Dr Julius Neuberth, j'ai pu observer les phénomènes du magnétisme et du spiritisme, et que tous leurs ouvrages me sont connus dans leurs points essentiels; je pense donc que je suis en situation de pouvoir dire mon mot sur ce sujet.

M. Miller est né à Nancy (France), le 8 septembre 1870 et habite l'Amérique depuis quatorze ans, où il possède un magasin d'œuvres d'art japonais dans la Jearystrasse, 568. Son extérieur modeste prévient en sa faveur. Je ne lui dis ni mon nom, ni ma profession, en premier lieu; dans les séances ultérieures, je me présentai à lui.

Ma première séance avec lui date du 1<sup>er</sup> octobre 1903, à

laquelle 25 personnes de l'un et l'autre sexe assistèrent. Ce qu'on appelait son cabinet consistait (dans une chambre qui conduisait à la rue), en un enveloppement, au moyen de draperies noires, de trois fenêtres faisant saillie au dehors. J'examinai tout avec le plus grand soin. Monter du dehors dans ce cabinet était totalement impossible, car la rue était complètement éclairée par une lanterne et celui qui aurait voulu pénétrer aurait été vu par les passants qui s'y succédaient. D'abord, Miller pria chaque personne de visiter son cabinet et d'une façon si simple, si aimable et si digne que l'harmonie, si nécessaire dans ces sortes de séances, fut tout de suite acquise. Après qu'il eut fait changer quelques personnes de place, toujours dans le même but, il s'assit devant le rideau, et tout de suite après, celui-ci s'ouvrit et les fantômes parurent. N'étant point en transe, le médium les prit par la main, leur demandant leurs noms qui furent donnés et qui appartenaient, pour la plupart, à des parents ou à des amis des assistants. Quand le deuxième fantôme apparut, Miller dit tout à coup en anglais : « Il y a ici un spirite qui s'appelle... » (Suivaient les noms que je dois taire pour ne pas lui causer de désagréments, car ses parents vivent encore et occupent une haute situation.) Il dit aussi qu'un chien qui vit encore et s'appelle Moppel, pense à moi et garde bien ma maison. Ceci demande un éclaircissement ; je possède, en effet, dans Avallon, dans un lieu de retraite où je faisais autrefois de courts séjours, un chien blanc d'Alaska qui m'était très dévoué et à qui j'avais donné le nom allemand de Moppel. J'étais inconnu dans ce milieu, on ignorait que j'eusse un chien et qu'il s'appelait Moppel, et M. Miller, qui connaît l'anglais et le français, ne sait pas un mot d'allemand. Un certain nombre d'esprits apparurent encore, qui donnèrent leur nom en appelant près d'eux certains assistants et en s'entretenant avec eux. A ce moment, le médium expliqua qu'il allait se rendre dans le cabinet parce que les esprits auraient ainsi plus de force pour venir eux-mêmes trouver les assistants. Trois minutes à peine s'étaient écoulées quand le rideau s'ouvrit, et que nous vîmes M. Miller endormi ayant près de lui ses huit esprits guides dans leurs vêtements blancs habituels. Peu à peu, un grand nombre de formes apparurent : des hommes, des femmes, des adultes, des enfants qui, sortant du cabinet, venaient vers les assistants et s'entretenaient vivement avec

eux, en anglais; en français, en allemand, et les embrassaient. La plupart étaient des Américains et des Français; il y avait aussi deux Allemands. J'ai entendu dire, plus tard, que dans une séance de 74 membres, 27 langues différentes avaient été employées parce qu'il y avait dans la réunion un nombre correspondant des nationalités différentes. Un fantôme matérialisé s'adressa à moi en allemand. Il dit son nom, qui m'était bien connu, mais il m'entretint de choses privées et que je dois taire. Au moment précis où le dernier esprit quittait notre cercle. M. Miller sortit du cabinet. Les dématérialisations se firent, pour la plupart, devant le rideau. La lumière était suffisante pendant toute la séance. Le médium ne fut pas lié, j'estime que c'est un acte peu humain, et que son application ne rend pas les phénomènes qui suivent plus inattaquables.

Après cette séance, j'ai mis par écrit ce que j'avais éprouvé et l'inspection rigoureuse à laquelle je m'étais livré. J'ai vu M. Miller, la plupart du temps entouré de fantômes, de corps lumineux, d'apparitions, et je n'ai rien remarqué d'anormal. Pourtant, le baron Hellenbach a raison quand il dit (*Jugement de l'Humanité*, Vienne, 1884, III, 239) : « Il y a un certain scepticisme qui dépasse encore la croyance imbécile d'un charbonnier ou d'un montagnard. »

Telle fut ma première rencontre avec M. Miller, qui me détermina à continuer plus tard, avec lui, de nouvelles expériences. Malheureusement, j'étais alors obligé de voyager, et ce ne fut que le 1<sup>er</sup> février 1904 que je pus de nouveau faire des recherches avec lui et me procurer les preuves qui me manquaient et dont j'avais besoin pour amener, peut-être, soit M. de Rochas, de Paris, soit la Société des recherches psychiques, de Londres, à contrôler mon médium. Je regrette beaucoup que le Dr Carl du Prel, le professeur Zollner et le baron Hellenbach soient morts, car ces savants occultistes allemands auraient été certainement très heureux de le connaître.

Cinq séances publiques et trois séances particulières, à la fin de février et au commencement de mars, m'apportèrent des preuves qui laissaient dans l'ombre les faits de Florence Marriat, décrits dans son livre : *Il n'y a pas de mort* (Leipzig, H. Payne), faits que jusqu'alors j'avais considérés comme fantastiques.

M. Miller reviendra en France en 1905 — et j'ai entendu



dire par le professeur Van der Naillen, président de l'École du génie à San-Francisco, et qui est ami de M. de Rochas, que ce dernier voulait étudier la médiumnité de M. Miller. Ceux qui pratiquent les sciences occultes savent que, plus on a de séances avec un médium, plus elles deviennent intéressantes, pourvu que la sympathie et l'harmonie y règnent. Je résume donc, pour abréger mes différentes expériences.

J'ai vu, avec une lumière des plus suffisantes, un esprit complètement matérialisé pendant que le médium était devant le rideau. J'ai vu cet esprit en sortir, venir vers une dame qui était assise à trois mètres de moi environ, et l'embrasser : c'était sa mère, puis, suivi de M. Miller qui n'était pas en transe, je l'ai vu le prendre par la main et le ramener jusqu'au rideau, devant lequel il se dématérialisa. Je vis jusqu'à huit fois un homme que j'ai connu pendant sa vie ; il vint tout à fait devant moi, à trois quarts de mètre du médium, sous la forme d'abord de petites flammes flottantes qui s'abaissaient, s'approchaient et, en une demi-minute environ, se développaient jusqu'à former une matérialisation complète qui restait devant mes yeux. Il avait avec moi de longues conversations : puis se retirait vers le rideau, où je le suivais. Alors, il se dématérialisait devant mes yeux, continuait à parler jusqu'à la disparition de la tête. Cet esprit était, par son organe, absolument reconnaissable ; mais, comme il s'enveloppait de vêtements blancs, je conservais toujours une petite hésitation qu'il m'enleva dans la séance suivante, où il resta habillé avec le même frac et le visage découvert et visible, comme je l'avais vu dans son cercueil.

J'ai vu des groupes de petites flammes blanches, bleues, ou extraordinairement bleu pâle, qui brillaient ; une voix en sortait qui s'adressait à moi et donnait leurs noms entiers, c'étaient des amis et des connaissances. Quelques-unes disparaissaient et se reformaient vite, d'autres ne savaient pas encore le faire.

J'ai vu quelquefois mon petit-fils John Helmuth qui mourut à l'âge de quatre ans, le 31 août 1898, sortir du cabinet, planer vers nous avec ses cheveux blonds, disant sans s'arrêter : « Papa, me vois-tu ? » Je l'ai vu longtemps flotter dans la chambre, puis se perdre dans le plafond.

Dans une séance privée, j'ai vu M. Miller debout et non en transe, entouré de flammes brillantes qui venaient vers nous

de tous les côtés et me parlaient d'une façon fort impressionnante.

Dans une conférence publique, j'ai vu un esprit complètement matérialisé s'asseoir sur une chaise, au milieu de l'assistance, et s'entretenir avec elle pendant au moins douze minutes.

J'ai vu au moins une douzaine d'esprits se former devant les assistants à deux ou trois mètres du médium ; et même, une fois, tandis qu'il leur parlait, tout à coup ils se sont mis à chanter : leur voix résonnait comme des éclats, des détonations ; ou bien encore c'étaient des apports comme celui de cette montre perdue depuis six ans. Je m'arrête dans l'énumération de ces petits faits, en ayant un bien plus important à signaler.

Miller possède huit esprits guides. Betsy en est le chef ; sa tâche est difficile, mais c'est un esprit infatigable, aimable et généreux. Il y a parmi eux un Indien qui possède des connaissances médicales et qui m'expliqua, d'une façon détaillée, les causes d'un mal dont je souffrais et qu'aucun médecin n'avait pu trouver. Quand il fut matérialisé, il me mit dans la main le remède nécessaire. Je ne reviendrai pas sur l'entretien de ces esprits qui touche pour la plupart à des sujets d'ordre intime, d'autant plus que je ne m'occupe pas des communications spirites, étant de l'opinion de du Prel qui dit dans : *la Mort, l'Au-delà, la Vie dans l'Au-delà* (Munich, 1899, p. 101) : « Le spiritisme qui nous dévoilera le véritable au-delà n'est pas né ; la science spirite que nous possédons nous apprend seulement à connaître les phénomènes entre les deux mondes. »

Je veux tout de suite raconter en détail un événement arrivé chez M. Miller ; je ne me souviens pas d'avoir rien lu de pareil dans les nouveaux écrits relatant les phénomènes psychiques. Je veux parler de la dématérialisation d'un homme vivant retrouvé, quelques instants après, à un autre étage. La belle brochure du Dr Walter Barmann : *L'Écossais Home* (Leipzig, 1899), décrit bien la lévitation de Home, mais non la disparition de son corps. Du Prel, dans son ouvrage : *La Magie comme science de la nature* (Iéna, 1899, p. 147), a réuni un grand nombre de lévitations à différentes époques ; pourtant, je ne me souviens pas d'avoir lu quelque part le récit de la disparition d'un homme vivant, comme dans le cas de M. Miller.

Il était en transe, assis dans le cabinet. Betsy appela « le gentleman allemand », c'était le nom que je portais dans ce cercle scientifique. Elle m'appela pour me faire constater que le médium était bien dans le cabinet et y était endormi. L'assistance se composait de 27 personnes. Elle me dit : « Nous allons dématérialiser notre médium et le transporter au premier étage ; toi, un autre monsieur et deux dames, faites-nous donner la clef, afin de le faire redescendre. » J'explique ici que toute la maison appartient à M. Miller, que les séances ont lieu au rez-de-chaussée, et, comme le propriétaire n'est pas marié, il tient le premier étage fermé avec soin, car les vols en Californie ne sont pas rares. Le guide demanda ensuite que nous nous tenions par la main et que nous chantions pour obtenir l'harmonie dans le groupe et une grande tranquillité d'esprit, car leur projet était très difficile à accomplir.

J'inspectai tout avec soin. Il était impossible à M. Miller de sortir du cabinet, puisqu'il n'y avait pas de porte devant, mais seulement dans le fond de la salle. Devant ce cabinet où il était en transe, 27 personnes étaient assises suffisamment éclairées ; et si une fenêtre avait été ouverte, nous nous en serions immédiatement aperçus par le courant d'air, d'autant plus qu'il faisait ce soir-là un temps d'orage. Après quatre minutes environ, on entendit Betsy dire que maintenant 4 personnes devaient monter. Je me fis donner les clefs par la concierge qui était dans notre cercle, et nous nous rendîmes au premier étage, dont j'ouvris la porte. Nous y trouvâmes M. Miller très oppressé, assis sur une chaise et encore en transe. Je le pris par la main et je le ramenai dans notre cercle, où il se réveilla ne se ressouvenant de rien. Le cœur seul lui faisait mal<sup>1</sup>.

Guadalajara, mars 1904.

Prof. Willy REICHEL,

*Professeur honoraire à la Faculté des sciences magnétiques de Paris.*

*(Revue spirite.)*

1. Nous avons publié ce récit pour démontrer la réalité des communications entre l'homme et les démons. Il est impossible d'attribuer de tels phénomènes à la fraude ou à l'hallucination. C'est la confirmation expérimentale des leçons de la théologie.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

## CARL DU PREL

### I

Dans la préface du savant ouvrage de Carl du Prel sur les phénomènes de la mort et de l'au-delà, M. de Rochas s'exprime ainsi :

« L'ouvrage dont nous publions aujourd'hui la traduction due à M<sup>me</sup> Hœmmerlé, qui fut son disciple, est le dernier qui ait paru pendant sa vie ; ce fut comme le couronnement de sa carrière. Il semble que Dieu ait conservé ses forces jusqu'au moment où il était parvenu à acquérir sur le sort qui nous attend après la mort, une conviction pleine et entière basée sur les seules preuves qu'admettent les esprits façonnés par l'éducation scientifique moderne. » (P. XVIII.)

Ce n'est donc pas seulement une preuve scientifique nouvelle de notre immortalité, que Carl du Prel nous présenterait dans son travail, ce serait cependant déjà beaucoup, c'est encore une explication du sort qui nous attend après la mort, des conditions de notre immortalité. Il ne serait plus nécessaire de recourir à l'enseignement de la foi et des théologiens pour connaître un avenir qui dépend de la volonté libre de Dieu, et qui répond aux conditions de sa justice, c'est en lui-même, dans sa raison et dans certains faits, sérieusement constatés, que l'homme trouverait enfin une réponse satisfaisante aux questions, qui depuis l'origine du monde n'ont jamais cessé de troubler l'esprit humain <sup>1</sup>.

Cet éloge dans sa forme absolue nous étonnesous la plume de M. de Rochas. Il nous avait accoutumé à voir en lui un chercheur infatigable, un observateur pénétrant, un esprit mesuré, toujours respectueux de l'enseignement de la foi,

1. Le baron Carl du Prel, *La Mort, l'Au-Delà, la Vie dans l'Au-Delà*, avec une introduction par le colonel de Rochas.

préoccupé de rester dans le giron de l'Église, avec les penseurs qui approfondissent aujourd'hui le grave problème de la survivance humaine. Mais le livre qu'il nous présente et qu'il recommande avec tant de sympathie est contraire à la foi et contient des erreurs qui pourraient égarer des esprits et des cœurs. L'approbation trop flatteuse de M. de Rochas nous laisse rêveur. Cette approbation n'est-elle qu'un incident? Serait-elle le commencement d'une évolution que nous serions les premiers à signaler, à combattre et à regretter?

## II

Carl du Prel nous annonce, d'abord, comme l'ont fait tant d'autres philosophes d'aventure, l'agonie de la religion. « Les religions, dit-il, basées sur la révélation, ont, de tout temps, enseigné qu'à la mort, l'âme quitte le corps pour être transportée dans l'au-delà, et y recevoir la récompense ou la punition méritée par sa conduite terrestre.

« La vie terrestre ne serait donc qu'un épisode passager durant lequel on devrait d'autant plus s'appliquer à bien se préparer à la vie future qu'elle n'embrasse qu'un petit espace de temps, tandis que l'autre est éternelle. Ce point de vue porte entièrement sur la vie à venir; et quand la foi en l'immortalité est universelle, comme par exemple au moyen âge, toute la civilisation s'en ressent en bien et en mal. Sans cette foi il est impossible de se rendre compte des événements les plus importants du moyen âge, ni de l'excellence et du développement de l'art chrétien, ni de l'oppression de l'esprit par l'Inquisition et ses bûchers. Par contre, nous observons de nos jours que l'influence de la religion, et avec elle le pouvoir de l'Église s'évanouissent de plus en plus; et si (ce dont nous ne doutons pas) cette dissolution continue, le problème de l'immortalité n'aura plus rien à espérer du côté de la religion. » (P. 5.)

Le pessimisme irrégieux de Carl du Prel le rend profondément injuste envers l'Église : « Le problème de l'immortalité appartient dorénavant au domaine de la science physique.

Et tant mieux, puisque ni la religion, ni la philosophie n'ont été en état de préserver l'humanité du matérialisme théorique et pratique. L'Église elle-même s'est montrée une alliée du matérialisme en protégeant de nombreuses institutions qui ne sont qu'une forme d'exploitation des croyants, en frappant d'impôts la naissance et la mort, et en abandonnant les œuvres de charité aux soins des personnes particulières et de l'État. » (P. 32.)

La haine anticatholique aveugle Carl du Prel, il écrit des pages violentes où il accumule les erreurs, les calomnies, les suppositions les plus grossières et des objections ridicules, vingt fois réfutées.

« L'Église, écrit du Prel, a eu le grand tort de ne pas se contenter de poursuivre son but idéal, mais au contraire, de tâcher d'étendre son pouvoir temporel et de mettre l'humanité sous sa domination.

« L'intérêt de la morale exige, montre, que le bien-être dans la vie de l'au-delà dépend de notre propre effort moral, tandis que les prêtres de toutes les religions ont tâché que ce soient eux qui fonctionnent comme intermédiaires entre Dieu et les hommes; l'obéissance envers l'Église compte comme plus méritoire que la morale, et le salut éternel est censé dépendre des grâces accordées par l'Église. Il est vrai que déjà beaucoup de prêtres reconnaissent le tort fait à la religion et à la morale par l'Église, et la réformation radicale qui se prépare sous la parole : A bas Rome ! se développera en son temps. L'Église continue à soutenir des prétentions qui sont contraires à la religion et à la morale. » (P. 126.)

Un enfant de nos catéchismes apprendrait à M. du Prel que si la grâce est nécessaire au salut, il y faut la contrition, le ferme propos, la pénitence, l'effort courageux et persévérant de la vertu. Mais Carl du Prel n'en sait rien, ou il feint de l'ignorer, et il répète ces mensonges et ces outrages, qu'il nous est pénible de reproduire ici :

« La vente des indulgences qui a disparu du monde depuis le temps de la Réforme, n'a fait que changer de place en se cachant derrière les murs du Vatican. On fait toujours encore dépendre le salut dans l'au-delà, des intercessions et des

grâces vénales de l'Église. Si l'on ajoute à ces signes des temps qu'on voit annuellement un flot de millions sous l'enseigne du denier de Saint-Pierre rouler vers Rome, alors on a bien le droit de dire que le christianisme a perdu le trait idéal de son caractère original, et cela par le développement des pouvoirs temporels de l'Église. » (P. 127.)

Nous ne continuons pas cette citation, elle finit dans une grossièreté qui ne mérite pas la discussion.

Et quand j'entends M. de Rochas nous recommander ce livre de violence et d'erreur comme le couronnement de la carrière de Carl du Prel; quand je le vois déclarer sans inquiétude et sans remords, lui, croyant et libéral, que Dieu a conservé des forces à son ami pour écrire ce mauvais livre; quand je considère les ravages que ces impiétés font dans les âmes, je ne sais plus ce qu'il faut penser du dogmatisme de M. de Rochas, et des égards d'apparence sincère qu'il n'avait jamais refusés à notre foi.

### III

A quoi bon ces récriminations et ces paroles de haine? Quel est donc le but de l'auteur? Il prétend démontrer que ni l'Église ni la philosophie spiritualiste ne peuvent nous donner une démonstration scientifique acceptable de l'immortalité de l'âme et qu'il faut chercher d'autres preuves et de plus solides démonstrations. Il a la prétention d'avoir découvert ces preuves et d'avoir établi sur une base inébranlable sa foi à notre immortalité.

La première partie de sa tâche est donc négative, elle doit prouver que les grands philosophes catholiques, les théologiens les plus célèbres, héritiers de la parole apostolique, et que l'Église elle-même ont enseigné l'erreur en essayant avec les philosophes de tous les siècles d'imposer le dogme de la survivance à l'esprit humain.

Carl du Prel ne fait pas cette preuve, il ne discute pas les arguments, il ne nous fait pas connaître les preuves physiques, morales, intellectuelles qui justifient la croyance populaire et

les magnifiques thèses de la théologie sur la survivance de l'âme humaine, il se contente d'invectiver, de reprendre les grossièretés et les outrages du protestantisme contre l'Église de Rome, contre la charité, contre les indulgences, contre l'intercession des saints; il reste constamment en dehors de la question. Il se contente d'affirmer avec une intrépidité déconcertante.

« L'Église, écrit-il, ne peut, en aucune façon, comparer sa doctrine abstraite aux preuves palpables que présente la nôtre. L'au-delà de l'Église est un lieu imaginaire, un ciel chimérique, et elle ne peut rien nous dire sur l'état de la vie future, et, si elle risque une définition, c'en est une qui ne satisfait ni notre intelligence, ni nos aspirations morales. Ces conceptions de l'Église sont absolument incapables d'être développées, tandis que la doctrine de l'occultisme, basée sur les expériences scientifiques, est éminemment apte à progresser. » (P. 130.)

L'auteur essaie-t-il de justifier ses objections? Nous donne-t-il une preuve sérieuse qui renverse l'enseignement traditionnel de la philosophie spiritualiste et de la théologie touchant la vie future? Non. Il se contente d'une condamnation sommaire. Il ne voit que chimères et inventions dans le dogmecatholique du ciel et de l'enfer, et il prétend remplacer ce dogme par les rêveries « du somnambulisme, de la magie, du spiritisme et des extériorisations odieuses ». (P. 130.) C'est dans ces rêveries creuses qu'il prétend trouver la base d'une nouvelle religion et d'une nouvelle philosophie.

Quelle est donc cette nouvelle religion et cette nouvelle philosophie?

#### IV

Cette philosophie n'est pas nouvelle, c'est le vieux panthéisme avec toutes ses conséquences, connues et réfutées, et si l'occultisme, le somnambulisme, la magie ne doivent avoir d'autre résultat que de nous faire admirer ces vieilles erreurs, elles ne méritent pas notre attention.

Au début de sa philosophie, Carl du Prel affirme l'éternité



de la matière, cet axiome des panthéistes, et il nie la création. « La science, dit-il, met à la place de la création du monde, *ex nihilo*, son développement progressif. Elle peut même s'arrêter un moment pour adopter les vues des mystiques qui disent que l'état primitif de l'univers était différent de l'état actuel, que notre monde physique est un produit matériel d'un monde transcendantal et que l'homme n'est qu'une forme passagère, une matérialisation d'un être transcendantal. » (P. 131.)

Que l'homme ne soit qu'une forme passagère, une matérialisation d'un être transcendantal, voilà une affirmation inintelligible, derrière laquelle il est impossible de reconnaître une idée. Des mots, toujours des mots ! L'homme doué de raison, de conscience et de volonté, la personne humaine est autre chose qu'un produit matériel d'un monde transcendantal, autre chose qu'une matérialisation d'un être qui vient d'un autre monde et que nous ne connaissons pas.

L'âme serait éternelle comme la matière, selon Carl du Prel, la logique du panthéisme le veut ainsi : « L'âme n'est pas créée à la naissance du corps, elle n'est qu'incorporée, elle n'est pas détruite par la mort, elle n'est que désincarnée. Ce n'est que par un effet d'optique que nous disparaissions pour nos parents à l'heure de la mort. Cette doctrine démontre que la réalité de l'immortalité et l'état de la vie future sont basés sur les mêmes prémisses. Le corps astral quitte le corps physique au moment de la mort, et, délivré des entraves de la matière, il dispose librement de ses facultés occultes qui, durant la vie terrestre, n'étaient que latentes et comprimées. » (P. 129.)

Du Prel semble confondre systématiquement l'âme et le corps astral. Tantôt il nous présente la mort comme la libératrice de l'âme, tantôt il déclare que la mort est l'émancipation du corps astral qui, délivré du corps physique et des entraves de la matière, dispose librement des facultés dont il ne pouvait pas se servir pendant la vie.

Quoi qu'il en soit, cette âme incréée est éternelle, et, après la mort, elle rentre dans *le grand Tout de la nature*. Voilà bien le panthéisme des anciens peuples de l'Orient. « Le

physiologiste même peut se familiariser avec un au-delà qui touche de si près à notre monde actuel, et qui ne se trouve qu'au delà des barrières élevées par nos sens ; un au-delà où nous n'entrerons pas d'une manière mystérieuse, mais où nous nous trouverons quand, après la mort, *notre participation inconsciente avec le grand Tout de la nature* deviendra pour nous un fait conscient. » (P. 128.)

La loi du progrès se retrouve après la mort dans chacun de nous, loi de progrès ou d'évolution qui n'est qu'un corollaire du panthéisme, et un acheminement vers l'identification de tout ce qui existe dans un même être infini.

Il faut un grand effort d'esprit pour comprendre la formule suivante du penseur allemand dont j'essaie d'exposer le système avec quelque clarté :

« La nature transcendante, écrit du Prel, et le côté transcendantal de l'homme seraient donc destinés à se fondre peu à peu avec la nature physique et matérielle. Les progrès de la science devraient insensiblement atteindre les profondeurs occultes de la nature, et la conscience humaine, en progressant, s'enrichirait des forces occultes de l'inconscient. Deux mondes séparés — l'ici-bas et l'au-delà — devraient au cours de l'évolution se fondre en un seul univers. » (P. 131.)

Il viendra donc un jour, où, selon Carl du Prel, il n'y aura plus de distinction ni de séparation entre la vie présente et la vie future, entre l'âme et le corps, entre les forces conscientes de l'esprit et les forces inconscientes de la nature, toutes ces choses seront en fusion et finiront par former un seul univers soumis à l'éternelle loi de l'évolution.

## V

Voyez-vous quelque idée neuve, originale dans ce système du philosophe occultiste allemand ? Non. Mérite-t-il les éloges que nous avons signalés avec une douloureuse impression dans la préface imprudente du colonel de Rochas ? Non.

Tout ce que l'auteur nous présente dans son livre, hypothèses, rêveries, conceptions romanesques, tout cela est

aussi vieux que l'humanité, et nous rappelle les fables amusantes des Orientaux.

L'éternité de la matière, la négation de la création des âmes, le rôle considérable joué par un astral, dans la magie et dans les phénomènes merveilleux, la pluralité des existences, les revues spirites nous parlent sans cesse de ces inventions d'un esprit malade, de ces rêveries, où la métempsycose et le panthéisme dominant tout.

Quant aux outrages à l'Église catholique qui encadrent ces créations de l'imagination dans les revues spirites, j'aime mieux ne pas en parler.

Il m'est arrivé souvent de louer le cœur et l'esprit du colonel de Rochas. Je le blâme aujourd'hui avec quelque surprise d'avoir écrit cette préface et de nous présenter un livre qui n'est en réalité qu'une arme de guerre contre l'Église et contre toute religion.

Élie MÉRIC.



## Etude de la force nerveuse extériorisée et enregistrée par le sthénomètre

---

Parmi les phénomènes psychiques, un de ceux qu'il est le plus difficile de faire admettre par ceux qui ne connaissent pas bien ces sciences ou qui ne sont pas familiarisés avec ces phénomènes, c'est l'extériorisation de la force. Cela tient d'abord à ce que c'est un phénomène rare, c'est-à-dire que, même pour ceux qui se livrent aux études psychiques, il est assez difficile de se mettre dans de bonnes conditions pour l'observer; en second lieu, c'est un de ceux qui semblent le plus heurter les idées communes que nous avons sur la force et la matière.

En lui-même, ce phénomène consiste en ceci :

Un sujet, placé dans un état particulier, que nous appelons état médianique, est capable d'exercer sa force sur certains objets à distance, c'est-à-dire de mettre en mouvement ces objets sans contact.

S'il est difficile de faire généralement admettre ces phénomènes, il est, d'autre part, raisonnablement impossible de nier leur existence. En effet, quelque rares qu'ils soient, un assez grand nombre de personnes les ont constatés; avec certains médiums en particulier, ces phénomènes ont présenté une intensité remarquable; enfin, ils ont été observés et contrôlés, non pas seulement par des observateurs vulgaires, mais par des savants dans tous les pays, tels que MM. Richet, de Rochas, Dariex, Flammarion, Morselli, Okorowicks, Miléxi, Lombroso, etc., etc..., et il faudrait être singulièrement audacieux et inconscient de ce que sont ces personnalités scientifiques pour oser leur opposer un démenti.

Pour convaincre certaines personnes qui ont beaucoup de peine à admettre l'existence d'une force extériorisée, ou la possibilité de mettre en mouvement un objet sans aucun contact avec lui, il est très désirable que nous puissions les rendre témoins du phénomène. Malheureusement, les médiums comme Eusapia Paladino, Sambor, Politi, qui peuvent mettre en mouvement de gros objets sans les toucher, sont excessivement rares. Il est vrai que beaucoup de personnes n'exigeraient pas de voir des phénomènes aussi considérables et que nous entendons souvent dire : montrez-nous seulement mettre en mouvement un petit objet, une feuille de papier, un crayon, et nous serons convaincus.

En effet, il est juste d'admettre que, si l'on peut démontrer que le système nerveux possède une force capable de s'extérioriser, c'est-à-dire de mettre en mouvement le moindre objet, sans contact, on pourra toujours admettre que, chez certains sujets et dans des circonstances particulières, cette force se trouvera multipliée à un degré tel qu'elle pourra s'appliquer et montrer ses effets sur des objets lourds, comme elle l'a fait dans certaines conditions normales sur des objets légers. L'électricité qui met en mouvement les feuilles de l'électroscope n'est-elle pas la même force qui fait tourner les machines.

Le problème consistait donc à trouver un instrument capable de démontrer l'existence d'une force émanant du système nerveux et s'exerçant à distance.

Il était évident qu'il fallait éliminer tous les appareils enregistreurs des forces électriques : électromètres, boussoles, magnétomètres, électroscopes; tous ces appareils devant nécessairement faire intervenir une force qui ne pouvait qu'apporter un élément d'erreur dans nos observations.

Les premières expériences furent faites avec une plume, munie d'un contrepoids, et placée sur un pivot. Ces premières expériences permirent de constater que des mouvements d'attraction et de répulsion se produisaient dans l'appareil à l'approche de la main. Mais la grande légèreté de l'objet, son extrême mobilité rendaient l'expérience excessivement difficile et empêchaient d'en tirer des résultats précis.

D'autres expériences furent faites en modifiant l'appareil ainsi qu'il suit : L'objet à influencer était un cylindre de liège fixé à l'extrémité d'une tige munie d'un contrepoids et placée sur un pivot. Avec ce dispositif il fut facile de constater que la main, étendue vers le cylindre de liège, l'attirait d'une façon évidente dans la majorité des cas. Cependant, il fallait encore prendre de grandes précautions pour éviter l'action du vent sur l'appareil et nous étions obligés de recourir à des artifices plus ou moins compliqués pour constater les moindres courants atmosphériques.

Cet instrument qui pouvait nous confirmer la réalité de la force dont nous voulions prouver l'existence ne nous permettait pas encore d'en établir en détail les propriétés et le mode d'action.

Il fallait arriver à mettre l'objet, destiné à être influencé par la force nerveuse, complètement à l'abri des mouvements de l'air, sans mettre obstacle pour cela à l'action de la force à étudier. En même temps, il fallait pouvoir éliminer l'action de toute autre force sur ce même objet. C'est ce qui nous a amenés à la construction du sthénomètre dont nous allons parler.

L'appareil comprend un socle *a*, en matière appropriée quelconque, dont la face supérieure est graduée en 360 degrés et forme un cadran *b*. Ce socle est percé, en son centre, d'une cavité *c*, au milieu de laquelle est fixé verticalement un support en verre *d*, dont l'extrémité est creusée d'une concavité.

Au-dessus du cadran *b*, est fixée une aiguille légère *e*, le plus souvent en paille, traversée par une pointe *f* servant de pivot et reposant au fond de la concavité du support *d*.

L'un des bras de l'aiguille *e*, beaucoup plus court que l'autre, est chargé d'un contrepoids *g*, suspendu par un fil rigide, de façon à maintenir l'aiguille dans une position horizontale.

Le socle *a* est creusé sur tout son pourtour d'une feuille annulaire *j*, dont le fond est garni d'une lanière de drap *k*, pour recevoir le bord d'un globe de verre *l*, qui sert à mettre l'aiguille à l'abri des mouvements de l'air.

Pour se servir de l'appareil, on place la main étendue en la faisant reposer, pour la maintenir immobile, sur un coussinet indépendant de l'appareil. Les doigts doivent se trouver près de la surface latérale du globe, mais sans la toucher et perpendiculairement à la pointe de l'aiguille.

On constate, au bout de quelques minutes, dans la majorité des cas, un mouvement d'attraction de l'aiguille très accusé. Ce mouvement est suffisant pour déplacer l'aiguille de 15, 20 et parfois jusqu'à 45 et 50 degrés.

C'est donc un mouvement bien visible et facile à constater. L'amplitude du mouvement varie, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, suivant la main présentée, suivant les personnes, et peut même, avec certains sujets, se transformer en mouvement de répulsion.

Quoi qu'il en soit, examinons le mouvement le plus habituellement constaté, l'attraction, et voyons à quoi il peut être dû.

Lorsqu'on opère à l'air libre, il est certain que, en avançant la main un peu vivement ou en la retirant, on détermine une poussée ou un appel d'air. On peut certainement arriver à éviter ce mouvement; mais, comme nous l'avons dit plus haut, cela demande de grandes précautions et il vaut mieux, dans tous les cas, supprimer cette cause d'erreur qui pourrait soulever des objections. C'est ce que nous avons fait en recouvrant tout l'appareil d'un globe qui ferme hermétiquement et le met à l'abri de tout mouvement atmosphérique.

Une seconde objection, s'adressant aussi au dispositif de l'expérience, venait de cette hypothèse que, en approchant de l'appareil, le poids du corps de l'expérimentateur pouvait communiquer au plancher un ébranlement ou une inclinaison capable de modifier l'équilibre de l'appareil et de mettre l'aiguille en mouvement.

Nous pourrions d'abord répondre à cette objection que le mode de suspension de l'aiguille, sur un pivot avec un seul point de contact, la rend indépendante de l'inclinaison de la table ou de l'appareil et la maintient horizontale, quelle que soit sa direction. Mais la question pouvait être ainsi résolue par une expérience et nous avons voulu recourir à cette

démonstration. L'appareil fut suspendu par des cordes aux deux murailles opposées de l'appartement. De cette façon, il se trouvait indépendant du plancher sur lequel reposait l'expérimentateur. Dans ces conditions les expériences donnèrent des résultats absolument identiques.

On ne pouvait donc pas accuser la construction de l'appareil, ni le dispositif de l'expérience de donner naissance au mouvement de l'aiguille.

Il restait donc à constater que, avec l'appareil, tel que nous l'avons décrit, si l'on approche la main et si on la présente vis-à-vis de la pointe de l'aiguille, perpendiculairement à celle-ci, on observe, au bout de quelques instants, que l'aiguille se met en mouvement. Puisque l'aiguille bouge, il est évident qu'une force s'exerce sur elle, telle est la question à résoudre.

Nous connaissons quatre forces, ou, si vous le voulez, quatre genres de vibrations, qui peuvent ainsi se propager à distance, à travers l'atmosphère et certains corps, et donner à un objet inerte un ébranlement qui lui imprime un mouvement. Ces forces sont : le son, la chaleur, la lumière et l'électricité. Nous allons les examiner successivement et voir si leur action peut être invoquée pour expliquer le mouvement qui se produit dans notre appareil.

Le son d'abord est facile à éliminer et il n'est pas besoin d'expériences démonstratives pour prouver qu'il n'entre pas en jeu dans nos observations; il suffit d'opérer en silence.

La chaleur demande à être étudiée; le corps humain produit un calorique assez considérable, et chacune de ses parties, la main en particulier, dégage une chaleur rayonnante appréciable au moyen d'instruments sensibles.

L'expérience pour éliminer l'action de la chaleur fut faite de la manière suivante : Une épaisse couche d'ouate fut placée entre la main et l'appareil. Au bout de quelques instants, le mouvement de l'aiguille se produisit malgré cette interposition. La chaleur rayonnante de la main ne pouvait évidemment traverser aussi rapidement une couche d'ouate aussi épaisse. Néanmoins une contre-épreuve fut instituée; un fer rouge fut approché de l'appareil avec la même interpo-



sition d'ouate, et l'aiguille ne fit aucun mouvement. Puisque la chaleur rayonnante du fer rouge n'agissait pas à travers l'écran, il était bien évident que ce n'était pas, à plus forte raison, la chaleur de la main, bien faible en comparaison, qui pouvait agir dans les mêmes conditions.

On pouvait encore objecter que la lumière, soit réfléchie par la surface de la main, soit agissant d'une façon quelconque, était la force qui mettait l'aiguille en mouvement. L'expérience fut faite le soir, dans une chambre obscure. Tout d'abord, l'appareil fut placé dans de bonnes conditions, comme dans les autres expériences. L'expérimentateur assis dans l'immobilité et la main sur le support; le degré où se trouvait arrêtée l'aiguille fut noté avec précision: puis toutes les lumières furent éteintes.

Au bout des quelques minutes nécessaires, les lumières furent allumées de nouveau, et l'on put constater que l'aiguille avait avancé de 28 degrés. Le mouvement s'était donc produit dans l'obscurité absolue et il était impossible de l'attribuer à l'intervention de la lumière.

Il restait enfin à examiner la quatrième force, l'électricité, et à nous rendre compte si c'était elle qui, dans les conditions de l'expérience, mettait en mouvement l'aiguille de l'appareil.

On sait que tout corps vivant produit de l'électricité, et, par conséquent, peut influencer un électromètre ou un magnétomètre suffisamment sensible. L'influence de l'électricité dégagée par un corps vivant se manifeste tout particulièrement dans tout l'appareil dans lequel peut se produire un courant d'induction. C'est pourquoi nous avons mis tant de soin, dans la construction du sthénomètre, à éviter tous les corps capables de produire ou de conduire l'électricité. Dans la construction de cet instrument, toute plaque, tout fil et tout circuit métallique a été évité, ainsi que, pour la nature de l'aiguille, tout métal et surtout le métal capable de subir une aimantation.

Néanmoins, comme un courant électrique peut toujours exercer son influence sur un corps quelconque, il était nécessaire de recourir à l'expérimentation pour déterminer si

l'électricité était la force mise en jeu dans les observations faites avec notre instrument.

Un cade de toile métallique, relié à la terre par une chaîne de métal, fut placé entre la main et l'appareil. Dans ces conditions, on constata que l'aiguille se mettait en mouvement de la même façon que lorsque la main était présentée sans interposition. Afin d'avoir une démonstration que la toile métallique, ainsi disposée, arrêta tout courant électrique, nous avons procédé à une contre-épreuve.

Une pointe métallique, reliée à une source puissante d'électricité, attire ou repousse, suivant le pôle employé, un corps léger dont on l'approche. Nous pouvons ajouter, du reste, que le brusque mouvement ainsi obtenu au moyen de l'électricité est un mouvement brusque et désordonné, qui ne ressemble en rien au mouvement de l'aiguille du sthénomètre sous l'influence de la main. Dans cette contre-expérience en question, après avoir constaté ce genre de mouvement au moyen d'une tige reliée à une puissante machine électrique, nous avons pu voir que toute influence électrique était absolument annihilée par l'interposition de notre toile métallique en communication avec le sol.

La conclusion que nous pouvons tirer de ces expériences est que, dans l'action que nous constatons sur le sthénomètre, une force, autre que le son, la chaleur, la lumière ou l'électricité entre en jeu. Mais qu'il soit bien entendu que nous ne prétendons pas que les forces susdites ne puissent, dans certaines conditions, produire une action analogue; nous disons que dans les conditions où nous nous sommes placés elles ne s'exercent pas, et que, dans les expériences telles que nous les indiquons, une force autre que ces forces dénommées entre en jeu; et cela nous l'avons démontré par l'élimination successive de ces quatre forces dans les expériences dont nous venons de donner le détail.

Voici maintenant les différentes constatations que nous avons pu faire, au sujet de cette force, avec le sthénomètre.

Quand on approche une main de l'appareil, les doigts présentés en regard de la pointe de l'aiguille et perpendiculairement à sa direction, on constate, au bout de peu d'instant,

un mouvement de l'aiguille, ordinairement dans le sens de l'attraction vers la main présentée.

Ce mouvement se fait lentement, progressivement et d'une manière très caractéristique, ne ressemblant pas à l'ébranlement de l'aiguille produit par une secousse communiquée à l'appareil.

Le mouvement ainsi communiqué à l'aiguille a une amplitude suffisante pour ne pas laisser la possibilité d'une illusion; ce n'est pas un déplacement de quelques degrés, mais on l'observe souvent d'une étendue de 20, 30 et 40 degrés.

Si l'on compare le déplacement obtenu avec chaque main successivement, on constate que le déplacement obtenu avec la main droite est normalement plus considérable que celui obtenu avec la main gauche. L'amplitude du déplacement de l'aiguille varie suivant les personnes, et surtout avec l'état de santé des individus.

Nous avons constaté chez quelques sujets, mais dans des circonstances rares, un déplacement de l'aiguille en sens inverse, c'est-à-dire dans le sens de la répulsion.

Dans quelques cas très rares, nous avons observé le phénomène curieux de quelques personnes, pouvant exercer une action attractive ou répulsive à volonté.

Des expériences ont été faites avec le même dispositif, mais en changeant la nature de l'aiguille. Nous avons expérimenté des aiguilles de bois, de carton, d'aluminium, et nous avons constaté avec ces matières des résultats analogues.

Nous avons fait enfin des expériences avec un dispositif tout différent. Une aiguille en paille, terminée à une extrémité par un flocon d'ouate, à l'autre par un contrepoids en carton, est suspendue en équilibre par un fil de cocon sous un globe. Lorsqu'une personne se place vis-à-vis de cet appareil sans avancer la main, à environ 60 centimètres du globe et regardant fixement le flocon d'ouate, on constate que l'aiguille, quelle que soit sa position primitive, tourne pour se placer et s'arrêter perpendiculairement à l'observateur, comme si le flocon d'ouate était attiré par lui.

Après ces constatations faites sur des sujets en état de santé, il était intéressant de rechercher comment se comportait cette force chez les personnes malades, ce qui permettrait de tirer des conclusions pratiques de nos expériences.

Ces observations furent prises au moyen du sthénomètre. Les résultats constatés furent les suivants :

Chez les sujets dont le système nerveux est déprimé par une maladie générale ou infectieuse, la force extériorisée, constatée au moyen du sthénomètre, subit une diminution générale proportionnelle à la dépression nerveuse du sujet.

Chez les hystériques, le sthénomètre nous donne la démonstration du trouble de l'équilibre nerveux dans cette maladie, et du bien fondé de la théorie que nous avons émise à ce sujet. C'est ainsi que, quand un sujet hystérique présente une diminution de la sensibilité d'un membre et une augmentation de l'autre, on observe également un déplacement de la force extériorisée, proportionnel au trouble de la sensibilité, qui peut aller jusqu'à être nulle d'un côté et très exagérée de l'autre. Dans les autres manifestations de l'hystérie, le déplacement de l'équilibre de la force nerveuse est proportionnel au trouble existant. De sorte que l'on peut suivre très exactement la marche de la maladie et sa tendance vers la guérison au moyen des constatations que l'on fait avec le sthénomètre. Cette indication est très importante pour la marche du traitement.

Dans la neurasthénie, on constate quelquefois une disparition absolue de la force extériorisée, d'un côté comme de l'autre. Ce sont les cas les plus graves; mais, au fur et à mesure de la guérison, on constate le retour de la force nerveuse qui reprend peu à peu son équilibre normal.

Dans d'autres cas on constate seulement la disparition de la force extériorisée du côté droit, avec parfois exagération de cette force du côté gauche.

Ces constatations nous donnent des indications précieuses pour le traitement, et l'on voit l'équilibre se rétablir à mesure

que l'on fait du progrès vers la guérison. Nous avons publié plusieurs observations de cas de ce genre dans le *Nord médical*, en 1902, en montrant les indications données par le sthénomètre, en même temps que les malades revenaient à l'état normal sous l'influence des bains de lumière colorée.

Les applications pratiques de l'observation de la force nerveuse extériorisée sont donc multiples dans le traitement des maladies du système nerveux.

Les conclusions de ces expériences et observations seront les suivantes :

Il est prouvé, au moyen du sthénomètre, qu'il existe une force spéciale, qui se transmet à distance, émanant de l'organisme vivant, et paraissant spécialement sous la dépendance du système nerveux.

Cette force se trouve modifiée et troublée dans les diverses maladies du système nerveux ; et la constatation de ces troubles au moyen du sthénomètre offre un grand intérêt pratique dans le traitement de ces maladies.

Le sthénomètre est construit et mis en vente par MM. Ponthus et Therrode, 6, rue Victor-Considérant, à Paris.

Dr Paul JOIRE.

(Revue de l'Hypnotisme.)

---

## LE MIRACLE D'APRÈS SAINT THOMAS D'AQUIN

Comme sur beaucoup d'autres sujets importants, saint Thomas a émis sur le miracle, ici et là, au cours de ses différentes œuvres, nombre d'idées qui, réunies en une synthèse, envisagent la question sous toutes ou presque toutes ses faces. Voir ce que, sur un pareil sujet, a pensé et écrit le pareil représentant d'une pareille époque ne saurait être sans instruction ; et quand même il serait seulement montré que la plupart des difficultés, et en particulier toutes celles d'ordre philosophique, étaient alors parfaitement connues et non moins parfaitement résolues, cette démonstration aurait bien son utilité, si par là on voyait que, dans ces âges de foi, croire et croire au miracle était moins l'effet de la crédulité que de la raison même.

### Nature du miracle

L'analyse, au travers de l'étymologie, pousse jusqu'à la définition réelle du miracle. « Le mot *miracle* vient du mot *mirari* qui signifie admirer, s'étonner. L'admiration, l'étonnement s'éveille en présence d'un fait remarquable par deux éléments : le premier, c'est que la cause en est cachée ; le second, c'est qu'il arrive le contraire de ce qui, nous semblerait-il, devrait arriver. Par exemple, quelqu'un admire l'attraction du fer par l'aimant, pour ces deux raisons : il ignore la vertu magnétique ; le fer lui semble devoir descendre et non monter. Mais, un fait admirable peut l'être en deux façons : ou absolument et en lui-même, ou relativement et par rapport à nous. *Par rapport à nous*, quand la cause du fait n'est point inconnaisable, mais seulement inconnue de celui-ci ou de celui-là

et aussi quand la contradiction entre ce qui se produit et ce qui devrait se produire n'est pas réelle et objective, mais seulement supposée et subjective ; et c'est pourquoi ce qui est admirable à l'un ne l'est pas à l'autre ; si celui-ci, par exemple, connaît, par science ou expérience, la vertu magnétique que le premier ignore. *Absolument*, quand la cause du fait est inconnaissable, et quand, réellement, il y a opposition entre ce qui se produit et ce qui devrait se produire naturellement : de pareils faits ne sont point seulement admirables en acte ou en puissance (suivant qu'ils s'adressent à des spectateurs ignorants ou avertis), mais miracles, comme ayant vraiment en eux-mêmes une cause d'admiration. Or, la cause inconnaissable et inaccessible à nos sens, c'est la cause première qui opère dans l'intime de toutes choses. Donc, ces faits, et ceux-là seulement, qui ont pour cause la puissance divine, et qui arrivent dans des choses naturellement prédisposées à un effet opposé ou à un mode opposé d'opérer le même effet, méritent le nom de miracle, au sens propre. Quant aux faits que la nature opère par des forces cachées à nous ou à d'autres ; et aussi, quant aux faits que Dieu produit, mais qui ne peuvent être produits que par lui, ce sont des merveilles, sans doute, mais non des miracles proprement dits. » Et se reportant à la définition suivante de saint Augustin ; « Un fait ardu et insolite, dépassant les forces de la nature et l'attente du spectateur ébahi », saint Thomas en fait cadrer les termes avec les éléments de sa propre définition : « C'est pourquoi dans la définition du miracle (celle de saint Augustin) on exprime une double supériorité : supériorité à l'égard des forces naturelles, à laquelle correspond le caractère ardu du fait miraculeux ; supériorité à l'égard de notre connaissance, à laquelle correspond le caractère insolite du fait miraculeux. » (*Pot.*, q. VI, a. 2 ; *C. G.*, l. III, c. 101, 1<sup>a</sup> P., q. 110, a. 4, ad 2.)

On voit se dégager clairement les éléments de la notion du miracle. C'est un fait sensible qui, par sa matière, appartient à l'ordre naturel : mais un fait extraordinaire ; et non pas d'une manière quelconque, mais extraordinaire et de causalité divine. Ainsi la nature et Dieu coopèrent au miracle : où la nature suffit, pas de miracle ; où Dieu opère seul, pas de

miracle (la création n'est pas proprement un miracle) : il faut que dans les choses naturelles Dieu opère divinement : « Ces faits produits, de temps en temps, par Dieu dans les choses, en dehors de l'ordre établi et communément observé, s'appellent des miracles. » (C. G., l. III, c. 101.)

Saint Thomas a donc parfaitement distingué les causes cachées, les forces inconnues, et la cause première. En droit, tout effet d'une force naturelle, même inconnue de tous les hommes, n'est pas miracle. En fait, la difficulté sera de savoir si les incroyants ont raison d'en appeler à ces facteurs occultes pour nier tout miracle, et si les croyants ont droit de crier au miracle en dépit de ces mêmes facteurs.

### Espèces de miracles

Saint Thomas, dans la 1<sup>a</sup> Pars, présente cette question sous ce titre : Un miracle est-il plus grand qu'un autre ? Et il répond aussitôt par une distinction nécessaire et évidente. Cette grandeur relative ne doit pas se prendre du côté de la puissance divine, infinie, et vis-à-vis de laquelle tous les miracles se confondent dans l'égalité et la petitesse ; mais du côté de la nature, dont le pouvoir peut être plus ou moins dépassé. (1<sup>a</sup> P., q. 106, a. 8.)

Saint Thomas donne deux classifications des miracles. Il est bon de les citer toutes deux, car chacune, à son point de vue, et de par les termes employés, a son importance.

PREMIÈRE CLASSIFICATION. — On peut assigner au miracle trois degrés, suivant lesquels il dépasse, plus ou moins, les forces naturelles.

« 1<sup>o</sup> *Le degré suprême.* — Le miracle dépasse la nature quant à la substance même du fait, celui-ci étant absolument irréalisable par les forces naturelles ; par exemple, la simultanéité de deux corps dans le même lieu, le jour prolongé par Josué, l'état glorifié du corps humain.

« 2<sup>o</sup> *Le degré intermédiaire.* — Le miracle dépasse la nature non quant à la substance même du fait, mais quant au sujet où le fait est produit ; par exemple, la résurrection d'un mort,



la vue rendue à un aveugle. La nature peut produire la vie, mais non dans un mort; la vue, mais non dans un aveugle.

« 3<sup>o</sup> *Le degré inférieur.* — Le miracle ne dépasse la nature ni quant au fait, ni quant au sujet, mais quant au mode et au procédé suivant lesquels le fait est produit; par exemple, la guérison subite d'un fiévreux; la pluie subite dont il est parlé au Livre des rois. Chacun de ces degrés peut avoir aussi les siens, basés sur le même principe. » (*Ibid.*)

SECONDE CLASSIFICATION. — Celle-ci part d'un autre point de vue, mais correspond à la première, comme il est facile de le constater,

« 1<sup>o</sup> *Miracle supérieur à la nature.* — Le fait produit par Dieu est irréalisable par la nature; ou à raison de lui-même, ou à raison du sujet. (On reconnaît les deux premiers degrés de la classification précédente.)

« 2<sup>o</sup> *Miracle contraire à la nature.* — Celle-ci a des dispositions causales contraires à l'effet miraculeux; par exemple, les trois enfants intacts dans la fournaise, le cours suspendu du Jourdain, l'enfantement d'une Vierge.

« 3<sup>o</sup> *Miracle exclusif de la nature.* — Dieu produit un effet que la nature pourrait produire, mais suivant un procédé et dans des conditions où la nature reste impuissante. (Pour ce fait que la nature pourrait produire, Dieu se passe de la nature, et on le voit aux circonstances.) Et cette impuissance provient ou du défaut des instruments naturels ordinaires; par exemple, le changement de l'eau en vin, aux noces de Cana; — ou de la quantité extraordinaire, remarquable dans l'effet; par exemple, le nombre prodigieux des grenouilles dans la seconde plaie de l'Égypte; — ou du temps requis par la nature et supprimé dans le miracle: par exemple, une guérison subite et totale, comme cela arriva pour la belle-mère de Pierre. » (*Pot.*, q. VI, a. 2, ad. 3.)

On aura remarqué les mots : miracle contraire à la nature. Faut-il y voir une réelle difficulté? Une contradiction entre cette manière de parler admise ici par saint Thomas, et cette même manière réfutée ailleurs par lui-même? Recourir à une distinction, peut-être difficile à justifier historiquement, entre les œuvres de sa jeunesse et celles de son âge mûr? (Didiot,

*Log. surn. obj.*, p. 137.) Nous ne le croyons pas, car le sens est bien différent dans les deux endroits : ici, saint Thomas veut simplement parler du fait miraculeux, et il le dit contraire à celui que la nature, laissée à elle-même, produirait; le feu devrait brûler, et il ne brûle pas; le Jourdain devrait suivre sa pente, et il s'arrête; une vierge ne devrait pas enfanter, et elle enfante. Le mot *contra naturam*, ainsi entendu, est parfaitement trouvé et justement employé. Mais quand saint Thomas défend le miracle d'être contraire à la nature, il ne s'agit plus des effets, mais des causes, et de savoir si Dieu agissant dans la nature pour la surélever, la contrarier ou se passer d'elle, peut être dit opposé et contraire à cette nature, à cet ensemble de forces créées par Lui.

Ainsi, en résumé, « il est hors de doute que Dieu puisse, dans la nature créée, opérer sans les causes créées, de même qu'il opère dans toutes les causes créées; et par son action indépendante, il peut produire les mêmes effets qu'il produit par leur intermédiaire, et dans le même ordre; ou bien d'autres effets, et dans un autre ordre; et par là il peut être cause d'un effet qui va contre le cours commun et ordinaire de la nature ». (*Pot.*, q. VI, a. 1.)

### Possibilité du miracle

Pour envisager complètement la question, il importe de rappeler les deux éléments constitutifs du miracle : Dieu et la nature. Ces deux éléments analysés se décomposent ainsi : Dieu — intervient pour produire un effet particulier — indépendant des forces naturelles. La question de possibilité sera complètement résolue si chacun de ces quatre éléments reçoit une solution aux difficultés qu'il comporte.

#### 1. *La nature de Dieu et le miracle*

Évidemment, tout dépend ici de la manière de définir Dieu. « Or, dit saint Thomas, trois faux systèmes le définissent mal.

a) Un premier système supprime vis-à-vis de l'univers toute cause supérieure qui lui ait donné l'être.

b) Un second système admet un Dieu et un Dieu intelligent; mais ce Dieu n'a de l'univers qu'une connaissance universelle et ne s'étendant point jusqu'aux êtres particuliers. De même aussi, les effets particuliers ne dérivent de Dieu que par l'entremise des causes secondes.

c) Un troisième système soutient que Dieu est cause nécessaire ou plutôt nécessaire, et ainsi sa causalité est déterminée au cours naturel des choses. » (*Pot.*, q. VI, a. 1.)

On pourrait mettre des noms modernes sous ces anciens systèmes, et il n'est pas trop difficile d'y reconnaître le matérialisme, le déisme, le panthéisme. Il suffit, à leur rencontre, de rétablir dans sa vérité la nature de Dieu, et d'opposer aux trois allégations précédentes les trois affirmations suivantes : Dieu est cause de l'univers; — il a connaissance de tous et chacun des êtres et exerce sa providence sur tous et chacun d'eux; — il agit non par nécessité de nature, mais par libre volonté. (*Ibid.*)

Le miracle n'est évidemment possible que pour un Dieu qui réalise ces trois conditions de cause, cause libre, cause universelle. Cette première question, un peu lointaine, en introduit une seconde plus prochaine.

## 2. Les attributs divins et le miracle

Le miracle est un fait nouveau qui, sans l'intervention directe de Dieu, ne se produirait pas. Dieu peut-il le connaître? peut-il le vouloir? peut-il le faire? Ce sont bien les trois conditions exigibles d'une cause intelligente pour qu'elle puisse produire son effet. Mais le fait est nouveau et Dieu immuable : cette quatrième condition est-elle une antinomie soluble?

a) Dieu peut évidemment connaître autre chose que ce qu'il a fait : l'objet qui est devant sa pensée projette sur l'objet réalisé par la création une ombre qui la dépasse infiniment, ou plutôt le réel est une ombre imperceptible au milieu du vaste désert du possible. Dieu connaît donc et autre chose que le réel, et aussi le réel réalisé autrement — ce que l'on traduit

aujourd'hui par cette formule : les lois de la nature sont contingentes, antécédemment à leur réalisation. « L'ordre des choses les ordonne suivant qu'il est préconçu dans l'intelligence divine, de même que nous voyons, dans les choses humaines, un chef de ville imposer à la cité l'ordre qu'il a prémédité. Mais l'intelligence divine n'est point déterminée nécessairement à l'ordre existant, de manière à n'en pouvoir penser un autre, puisque nous-mêmes le pouvons faire, et pouvons penser par exemple que Dieu forme un homme avec de la terre et sans germe humain. » (C. G., l. III, c. 99.)

b) Dieu peut aussi vouloir autre chose que ce qu'il a fait. « Qu'a-t-il, en effet, voulu dans la création? Représenter et manifester son infinie perfection; c'est la fin de l'univers. Mais bien que l'ordre établi en celui-ci par la Providence représente la divine perfection d'une certaine manière, il ne saurait la représenter adéquatement et il y restera toujours disproportionné. Or, lorsqu'un idéal est imparfaitement reproduit par une copie, une copie nouvelle reste toujours possible. Et c'est précisément pourquoi la volonté divine peut toujours vouloir une nouvelle réalisation de la divine perfection, en particulier celle qui résultera de son action immédiate dans l'univers. » (*Ibid.*) La preuve n'est cependant point complète, car, si l'on voulait aussitôt conclure à la possibilité, ce serait sophisme. Sans doute Dieu s'est proposé un but dans la création : manifester sa beauté; reste à savoir si cette manifestation première n'est pas suffisante, et si Dieu peut avoir un motif nouveau de rajeunir à nos yeux cette beauté aussi ancienne que le monde : la question de possibilité du côté de la volonté divine sera ainsi envisagée et résolue complètement; nous le ferons plus loin en traitant de l'utilité et de la nécessité du miracle.

c) Dieu peut réaliser autre chose que ce qu'il a fait, et dans la nature même : c'est la question des rapports entre la puissance divine et la nature. La réponse n'est pas plus douteuse : « Toute la création est plus soumise à Dieu que le corps ne l'est à l'âme. Or, que voyons-nous? L'âme, par une imagination et une passion violentes, peut produire dans le corps un changement en bien ou en mal, sans même l'entremise des

principes corporels qui président à la maladie ou à la santé. Mais l'âme est proportionnée au corps dont elle est la forme, tandis que Dieu est au-dessus de toute proportion avec l'univers. » (*Ibid.*) L'exemple même de saint Thomas a sa valeur scientifique : laissez un organisme à lui-même, il suivra un développement et un dépérissement réguliers et gradués : les cheveux blanchiront suivant les progrès de la sénescence ; mais qu'une émotion violente, peur ou chagrin, bouleverse l'âme : on verra une tête blanchie en une nuit. Ce que fait l'âme dans le domaine de la vie organique où elle manifeste ainsi sa soudaine intervention, Dieu le fait dans le domaine entier de la nature. Et à cela rien d'étonnant. « Plus une force active est élevée, plus aussi elle est capable de produire un effet avec les mêmes matériaux sur lesquels une force moindre s'épuise en vain : la nature sait mêler les éléments de façon à faire de l'or, et l'homme n'a pas encore trouvé la pierre philosophale. Un même sujet est donc apte à des effets différents suivant la puissance des agents qui l'entreprennent. Aucune difficulté, donc, d'admettre que la nature soit susceptible de produire sous l'action divine certains effets dont les actions créées sont incapables ; et cette puissance a un nom propre, c'est la puissance d'obéissance dont toute la nature est comme pénétrée vis-à-vis du Créateur. » (*Pot.*, q. VI, a. 1, ad. 18.)

Le miracle est comme un produit de l'art divin. L'artiste a besoin d'un idéal dont la perfection l'attire et qu'il ait la puissance de réaliser. « L'art divin ne s'est point révélé tout entier dans la création ; de même que l'artiste humain, après une œuvre d'art, en peut faire une seconde différente de la première, Dieu, lui aussi, peut agir dans l'univers par des procédés différents de son action ordinaire. » (*Pot.*, *ibid.*, ad. 12.) Dieu a en réserve des idées et des énergies infinies : il n'est pas l'artiste indigent d'une seule idée et d'une unique manière.

d) Les attributs précédemment étudiés n'ont été l'objet d'aucune attention de la part des adversaires. L'immutabilité, au contraire, a été leur point de mire. Le miracle la blesse-t-il ? Mal compris, oui. Bien compris, non. Nous ne ferons point à pareille objection l'honneur d'une longue réfutation ; l'objec-

tion est d'ailleurs d'ordre général, et saint Thomas l'écarte d'un revers de phrase. « Quand Dieu agit contre l'ordre établi, ce n'est point par une volonté changeante, car de toute éternité Dieu a prévu et voulu ce qu'il devait faire au cours du temps. Il a donc institué le cours des choses, mais en même temps, il préordonnait dans son éternelle volonté ce que lui-même ferait à côté de ce cours régulier. » (*Pot., ibid., ad. 6.*) — « Ce serait avoir de la Providence, dit Fénelon, une idée indigne de Dieu que de ne concevoir pas qu'il doit renfermer dans une volonté unique et infiniment simple en elle-même et toutes les lois générales et toutes les exceptions qu'il lui plaît d'y renfermer. » Cette objection tant répétée n'est donc autre chose qu'un singulier autant qu'inconscient aveu d'ignorance.

Saint Thomas, d'ailleurs, ne se contente point de cette réponse *a priori*, il en fait une autre qui est pour ainsi dire d'expérience et qu'il emprunte à l'ordre naturel lui-même. Car, dans celui-ci, au sein même des lois, nous trouvons des exceptions, et la Providence n'en souffre pas; donc, elle ne doit pas souffrir davantage de cette exception qu'est le miracle. « Si donc il se peut faire que, par l'intervention de quelque cause naturelle, la loi soit parfois remplacée par l'exception, sans préjudice de la divine Providence, à plus forte raison la vertu divine peut-elle introduire elle-même cette exception aux lois, sans causer plus de tort à la divine Providence. » (*C. G., l. III, c. 99.*)

### 3. *Le miracle, effet particulier, et Dieu, cause universelle*

C'est une difficulté au moins apparente et suggérée par les termes eux-mêmes où éclate une disproportion entre la particularité de l'effet et l'universalité de la cause, une contradiction vis-à-vis du principe expérimental de l'efficience : à cause universelle, effet universel; à cause particulière, effet particulier.

Saint Thomas reconnaît ce principe et l'exprime ainsi : « L'effet est toujours proportionné au caractère même de la cause; d'où il suit qu'une cause d'excessive énergie ne produit point directement un effet infime, mais un effet proportionné à elle-même, et c'est par des degrés que la cause supérieure se relie à l'effet d'en bas. » (*C. G., ibid.*)

Et la raison en est qu'une énergie universelle a besoin d'être déterminée dans son application. Or, « l'activité divine est, vis-à-vis de toutes les activités créées, dans le même rapport qu'une cause universelle vis-à-vis des causes particulières. » (*Ibid.*) Cet excès d'universalité, ce besoin d'application correspondant, semblent donc imposer, à la puissance divine, le passage par les causes secondes.

Saint Thomas ne conteste point ce principe, mais il en restreint la portée, ne lui garantit sa valeur que pour les causes d'ordre physique et matériel, la lui dénie pour les causes intellectuelles et volontaires. Une cause intelligente sait distinguer la particularité de l'effet à produire et y proportionner l'énergie dont elle dispose ; elle est à elle-même principe de détermination et d'atténuation. « Une cause douée de volonté peut se passer d'intermédiaire et produire par elle-même tout effet rentrant dans le champ de sa puissance : un artisan très habile peut faire tout ce dont est capable un artisan moins habile. Or, Dieu est une cause volontaire. » (*Ibid.*) Et si l'exemple allégué prêtait à cette objection qu'une cause intelligente, capable d'un effet supérieur, est parfois incapable d'un effet moindre, comme la division du travail en fournirait abondance de preuves, il suffit de rappeler, au point de vue des principes, que cause universelle signifie compréhension éminente des causes particulières subordonnées : et, au point de vue du fait présent, que Dieu est une cause intelligente et volontaire, mais d'un ordre à part ; c'est la cause créatrice, et lui, qui a produit le fond intime et substantiel des êtres, source de toutes leurs énergies, possède en lui-même la source infinie de toutes et de chacune d'elles. « Les accidents émanant de la substance, il est nécessaire que la cause immédiate de la substance puisse aussi, dans le sujet, causer immédiatement tout ce dont la substance est le principe. » (*Ibid.*)

#### 4. *Le miracle et l'ordre de l'univers*

Ordre signifie, en général, la manière dont plusieurs choses sont placées ou se succèdent, et en particulier, s'il s'agit de causalité, la relation fixe, la loi entre cause et effet.

Il est bon de distinguer, dans l'univers, un ordre triple : l'ordre *particulier*, relation fixe, loi entre une cause particulière et son effet ; — l'ordre *universel*, relations fixes, lois entre toutes les causes envisagées dans leurs actions et réactions, et leurs effets modifiés par ces interférences ; — l'ordre *universalissime*, rattachant l'ordre particulier et l'ordre universel à la Providence divine qui les a décrétés, les inspire et les maintient.

Deux réponses faciles ont trait aux deux ordres extrêmes. La première est négative et regarde l'ordre universalissime : « Si l'on considère l'ordre de l'univers *en tant* qu'il dépend de la première cause, alors Dieu ne peut aller contre, car autrement il irait, du même coup, contre sa prescience, sa volonté ou sa perfection. » (I. P., q. CV, a. 6.) — « En effet, cet ordre procède de la science et de la volonté de Dieu, ordonnant toutes choses à sa perfection. Or, il n'est pas possible que Dieu fasse quelque chose qui ne soit pas voulu par lui, ... ni connu par lui, ... ni ordonné à sa perfection, ... ni voulu, connu ou employé par lui, sans venir de l'éternité... Et c'est par négligence de cette distinction que plusieurs erreurs ont pris naissance. Les uns ont transporté l'immutabilité, qui est en Dieu, aux choses mêmes et ont prétendu que toutes choses sont nécessairement ce qu'elles sont, Dieu ne pouvant faire autre chose que ce qu'il fait. D'autres, au contraire, ont cru que le changement dans les choses suppose forcément un changement en Dieu, se figurant par une illusion anthropomorphiste que Dieu a, comme l'homme, une volonté changeante... D'autres ont soustrait à la Providence le domaine des choses contingentes. » (C. G., l. III, c. 98.) Si donc Dieu allait contre l'ordre de l'univers, *tel* qu'il l'a établi, il irait contre lui-même, c'est évident. Et il n'est pas moins évident qu'il est impossible, sans détruire Dieu, de supposer une exception à l'ordre dans l'univers, sans la supposer aussitôt décrétée par Dieu en même temps que cet ordre et rentrant avec lui dans l'ordre supérieur qui est Dieu même, l'ordre universalissime. Ce qui revient à ce truisme : une exception qui va contre l'ordre seul, ne va plus contre l'ordre et l'exception pris ensemble. Les erreurs décrites par saint Thomas étaient à rappeler. Elles constituent



deux magnifiques sophismes. Dieu est immuable, donc les choses le sont aussi; elles sont comme Dieu les a faites. Or, Dieu les a établies dans l'ordre, il leur a imposé des lois; donc il ne peut toucher à cet ordre, faire exception à ces lois. Toute la question tient en ce point : l'ordre et les lois ont-ils été posés par Dieu sans exceptions ou avec exceptions; et il faudrait une singulière impudence pour y répondre *a priori*. Voilà pour la première erreur. La seconde n'est pas moins édifiante. L'ordre de l'univers change à un moment donné; donc Dieu change en même temps. Même distinction que plus haut : connaît-il, veut-il, fait-il l'exception dans le temps ou de toute éternité? Reste à savoir maintenant si Dieu peut, même de toute éternité, se réserver d'intervenir et de modifier l'ordre par lui établi.

Pour l'ordre particulier, nulle difficulté, c'est la seconde réponse facile que nous avons annoncée. Elle est affirmative : « Dieu peut agir à l'encontre d'une nature particulière, puisque les autres natures le peuvent et le font : le feu peut être empêché de brûler et pareil empêchement est contraire à sa nature; c'est dans le même sens qu'Aristote dit que la mort, la vieillesse et tout défaut est contre la nature. » (*Pot.*, q. VI, a. 1, ad. 1.) C'est ici le nœud vital de la question : oui ou non, une cause particulière peut-elle être modifiée par une autre cause; entravée ou surélevée par elle? La réponse ne saurait être douteuse. S'il en est ainsi, qu'advient-il de la relation fixe, de la loi entre une cause et son effet? que signifie l'invariabilité de cette loi? On est nécessairement amené à ce principe : les lois de la nature sont invariables, à moins qu'une cause étrangère n'intervienne : l'invariabilité est absolument subordonnée au fait de non-intervention. Et ainsi on peut formuler un double principe : l'un regarde une cause laissée à elle-même, c'est l'invariabilité; l'autre regarde une cause modifiée par une autre, c'est la subordination. Et, au fond, ce double principe n'est que l'expression plus explicite du grand principe expérimental : une même cause, dans les mêmes circonstances, produit les mêmes effets.

La seule question encore pendante, c'est celle-ci : étant admis que les causes créées peuvent agir les unes sur les

autres; qu'une cause supérieure, notamment, peut modifier et surélever l'effet d'une cause inférieure, la cause première le peut-elle? Qu'elle puisse agir par toutes les lois, c'est l'ordre naturel lui-même, c'est ce qu'elle fait tous les jours, mais, en dehors de toutes les lois, en dehors de *l'ordre universel*, par une directe et immédiate intervention? C'est la troisième question à résoudre. Et si jamais on a pu dire que poser la question, c'est la résoudre, c'est bien le cas, nous semble-t-il. Demander si la cause première — étant prouvé qu'il n'y a aucun empêchement de son côté — peut faire dans l'univers ce que peuvent faire les causes secondes, c'est provoquer, sans hésitation, une affirmative réponse. Voyons, cependant, avec saint Thomas, les quelques illusions capables de masquer une pareille évidence.

a) *Le miracle n'est pas hors la loi.* — C'est évidemment un fait qui doit avoir une cause et obéir à une loi. Mais il faut se rappeler la précédente distinction de trois ordres et de trois lois, et comprendre que si un fait peut se produire en dehors de la loi d'une cause particulière, mais en dedans de la loi de toutes les causes prises ensemble; un fait peut tout aussi bien se produire en dehors de la loi universelle, mais en dedans de la loi divine: « pareil fait aura lieu selon la nature universalissime qui implique le rapport de Dieu avec les créatures. » (*Pot.*, q. VI, a. 1.) Le miracle suppose donc simplement l'intervention de la cause première qui fait vis-à-vis de toutes les causes créées, ce que font les forces organiques vis-à-vis des forces inorganiques, les forces humaines vis-à-vis des forces naturelles, les forces supérieures, en général, vis-à-vis des forces inférieures. (*Cf.* van Weddigen, *de Miraculo*, p. 273.)

b) *Le miracle n'est pas destructeur*, c'est-à-dire ne change pas la nature d'un être. Celui-ci reste ce qu'il est, garde son essence et les énergies correspondantes, seulement il importe de considérer celles-ci à deux états: l'acte premier et l'acte second, ou, en termes moins rigoureux, à l'état de repos et à l'état d'activité; et se rendre compte qu'en passant du premier état au second, elles peuvent entrer en conflit avec une force supérieure qui, sans les modifier, sans les détruire, les

augmente ou les neutralise. C'est ce que fait la puissance divine : « Lorsque Dieu produit un effet en dehors d'une cause naturelle, il ne supprime point l'essentielle relation de cette cause à son effet propre ; ainsi, dans la fournaise, le feu gardait sa puissance de brûler, quoiqu'il ne brûlât pas les trois enfants. » (*Pot., ibid., ad. 20*)

c) *Le miracle n'est pas contradictoire.* — Pour reprendre l'exemple cité à l'instant : il y avait dans la fournaise un feu qui ne brûlait pas, un feu qui n'était donc pas du feu. A quoi on pourrait répondre d'une première manière hautement métaphysique par la distinction entre l'essence et l'activité ; d'une seconde manière nettement simpliste et qui consisterait à demander si un poirier qui ne porte pas de poires continue d'être un poirier ; enfin, d'une troisième manière que voici :

Quand on objecte cette prétendue contradiction, il faut veiller à ne pas omettre un élément du problème, qui en est précisément la solution. Cet élément, c'est l'intervention divine. Évidemment que les forces naturelles, libres et dans la sphère de leur exercice normal, ne s'exercent pas, ou s'exercent différemment, c'est contradictoire ; mais que ces mêmes forces, non plus libres, mais enchaînées par une force supérieure, ne s'exercent pas ou s'exercent différemment, ce n'est plus contradictoire, car la contradiction suppose toutes choses égales d'ailleurs. « Un mort vivant, c'est contradictoire, si l'on suppose que cette vie provient du mort lui-même, car la mort c'est précisément l'absence et l'extinction du principe vital ; et Dieu ne fait pas cela. Mais que le mort reprenne la vie par une cause extérieure, ce n'est plus contradictoire, et c'est ce que Dieu fait ici et dans tous les autres cas qui dépassent la nature. » (*Ibid., ad. 5.*)

Il faut d'ailleurs bien distinguer entre la contradiction mathématique et la contradiction physique : la première est absolue, la seconde est relative ; un principe mathématique est tel de par les termes mêmes qui le composent, un principe physique pourrait s'accommoder des mêmes termes placés dans des rapports différents. Mais lois mathématiques et lois physiques, une fois celles-ci établies, sont toutes deux

intangibles, mais avec cette différence que l'exception aux premières implique objectivement une contradiction; l'exception aux secondes implique subjectivement une impuissance : un cercle carré est irréalisable en soi;  $m^2 + x$  est irréalisable seulement pour un corps qui tombe de son propre poids.

Et si la puissance de Dieu est limitée par les lois mathématiques, — si l'on peut dire ainsi, car c'est moins elle qui fait défaut ici que son objet même, — les lois physiques, qui s'évanouissent dans l'univers même à mesure que des activités supérieures entrent en jeu, à plus forte raison ne comptent-elles plus devant la Toute-Puissance. Qu'un mort redevienne vivant par le seul jeu des forces naturelles, Dieu lui-même ne le peut faire, pas plus qu'il ne peut faire qu'une loi physique non entravée n'aboutisse pas. Mais qu'un mort redevienne vivant par Lui, il le peut, aussi bien qu'un médecin peut guérir un malade, incurable sans le secours de l'art. Et voilà le sens vrai qu'il faut attacher aux exceptions dont nous parlions plus haut : ce n'est pas une loi qui, à un moment donné et prévu et prédestiné, cesse de s'appliquer; c'est Dieu qui a prévu et préordonné son intervention, qui, active dès l'éternité, obtient son effet à un moment précis de la durée. (*Ibid.*, ad. II et 15.)

C'est ce que, avec son sens théologique et philosophique si sûr, a bien compris le P. Lacordaire, lorsque, parlant du miracle et du caractère intangible des lois, il dit : « Dieu agit sur l'univers comme nous agissons sur notre corps. Il applique quelque part la force qui est nécessaire pour y produire un mouvement inaccoutumé; c'est un miracle, parce que lui seul, dans le réservoir infini de sa volonté, qui est le centre de toutes les forces créées et créables, peut puiser assez d'éléments pour agir subitement à ce degré. S'il lui plaît d'arrêter le soleil, pour me servir de l'expression vulgaire, il oppose à sa force de projection une force qui la contrebalance et qui, en vertu même de la loi mathématique, produit le repos... Ainsi en est-il de tous les autres miracles; c'est une question de force. » (38<sup>e</sup> conf. de N.-D.)

d) *Le miracle n'est pas une violence.* — Et quand même il

en serait une, pourrait-on dire, en serait-il moins possible? Il y a des violences très réelles... Mais le mot sonne mal, et d'ailleurs il n'est pas juste. Le miracle est un fait qui surgit dans un être de par l'intervention d'un autre être. « Or, cela peut arriver en deux cas : en effet, ou bien cet agent extérieur n'a point donné la tendance naturelle à laquelle il vient s'opposer et cette opposition est donc violence et *contra naturam*; ou bien cet agent est cause et maître de cette tendance, et il n'y a alors point violence. » (I<sup>a</sup> P., q. CV, a. 6. ad. 1.) Saint Thomas donne deux exemples : l'homme qui projette une pierre en l'air ; la lune qui attire la mer : c'est au fond le même phénomène, dans les deux cas il y a opposition faite à l'attraction terrestre ; mais dans le premier cas, l'homme n'a point de puissance naturelle sur la pierre ; la lune, au contraire, comme tous les corps célestes, est maîtresse des corps inférieurs. Sans discuter ni sur les données de la physique ancienne, ni sur la question générale de savoir s'il y a violence dans le monde purement physique et en quels cas, la pensée de saint Thomas se dégage clairement. Il y a violence quand une force s'exerce sans droit. Et la réponse à l'intervention de Dieu par le miracle s'ensuit : « Quoique Dieu agisse en dehors de l'ordre naturel, il n'agit pas contre la nature. » (C. G., l. III, c. 100.) Et pourquoi? Parce que sur la nature il a tous les droits : droit d'acte pur auquel tous les êtres empruntent leur mouvement ; droit de cause première dont tous les êtres sont autant d'instruments ; droit de première mesure d'après laquelle tous les êtres ont leur essence ; droit d'auteur par lequel tous les êtres sont et sont ce qu'ils sont. Tout se résume dans le mot de saint Augustin : « Dieu, créateur et fondateur de toutes les natures, ne fait rien contre la nature ; toujours est naturel ce qui provient de Lui dont procèdent, dans leur totalité, le mouvement, le nombre, l'ordre de la nature. » (*Ibid.*)

### Constatation du miracle

Constater un miracle, c'est prouver qu'un fait n'est pas dû à une cause naturelle, mais à Dieu. « Les miracles proprement dits sont en dehors de l'ordre de toute la nature créée. Mais comme toutes les causes naturelles ne sont point connues, ce qui arrive en dehors de celles que nous connaissons, mais qui est produit par une cause naturelle inconnue de nous, est pour nous miracle. » (I<sup>a</sup> P., q. CX, a. 4, ad. 2.)

Un fait provenant de causes naturelles qui nous échappent, nous l'appelons miracle, et pourtant ce nom est usurpé. On voit surgir la difficulté : jusqu'où s'étendent les causes naturelles ? et comment, si nous les ignorons en partie, discerner leurs effets de ceux de la cause première, le naturel du préternaturel ? Et celui-ci est double : le préternaturel diabolique et le préternaturel divin.

A diviser le monde en trois règnes, le règne matériel et humain, le règne diabolique, le règne divin, on voit la double difficulté que suscite la constatation du miracle : discerner le naturel du préternaturel ; discerner le préternaturel diabolique du préternaturel divin. Saint Thomas traite seulement la seconde question, mais elle renferme l'autre, car s'il est possible de définir des effets qui dépassent les forces des esprits purs, *a fortiori* dépassent-ils les forces de la matière. Nous signalerons ce critérium au passage.

Le grand Docteur se rend compte, en toute humilité, du malaisé de la tâche, et s'abritant derrière une parole profondément modeste de saint Augustin, il dit à son tour : « Usant de la même modération, sans trop d'affirmation et sans préjudice d'une opinion meilleure, nous avancerons autant que l'autorité et la raison nous le permettront. » (*Pot.*, q. VI, a. 3.)

Une double proposition dit tout : l'ange peut faire des prodiges ; il ne peut faire de miracles. Il est certain, d'abord, que l'ange connaît mieux que nous les causes physiques, mieux les circonstances qui accompagnent leur exercice, et que son énergie supérieure peut leur communiquer un maxi-

mun d'efficacité. Ces quelques mots suffisent à expliquer les merveilles que l'ange peut opérer. (*Ibid.*) Mais ces merveilles ne seront jamais des miracles vraiment et proprement dits, pour la simple et concluante raison que les miracles doivent sortir de l'ordre naturel (au sens complet du mot : de l'ensemble de toutes les activités créées), et que l'ange y est renfermé. (C. G., l. III, c. 102.)

Il s'ensuit que si l'ordre naturel est soumis à l'ange, qui, à titre de cause supérieure dans cet ordre, y peut agir excellemment : l'ange, à son tour, est soumis à cet ordre auquel il n'est pas supérieur : pour lui aussi gouverner, c'est obéir aux lois. (*Pot.*, q. VI, a. 3; *sed. cont.*) Saint Thomas traduit cette nécessaire sujétion par un mot d'une expressive brièveté : « L'action angélique sur le monde n'est jamais du miracle, mais de l'art. » (*Ibid.*, *corp.*) Leurs prodiges les plus étonnants ne sont jamais une dérogation souveraine, mais seulement une utilisation très habile des lois naturelles. « Qu'est-ce que le miracle? C'est l'œuvre d'une cause supérieure à la nature qui produit des effets sans le secours des actions naturelles; au contraire, se servir de celles-ci pour produire un effet que la nature laissée à elle-même ne produirait pas ou produirait moins bien, c'est œuvre d'art. » (*Ibid.*)

Voilà donc les limites de la puissance angélique : ce sont les limites mêmes des lois physiques. Et ces limites, on peut les tracer métaphysiquement et les arracher à l'indécision qui semble leur prêter quelque chose d'infini. En effet, trois éléments essentiels à tout fait nouveau enserrent l'activité créée dans les mailles d'un infrangible déterminisme : un sujet susceptible de modifications déterminées, — sous l'influence de causes déterminées, — à travers un processus déterminé. Supprimez ces conséquences immédiates du principe de causalité, c'en est fait et de la science et de la raison même.

« Toute activité créée requiert un sujet sur lequel elle s'exerce; Dieu seul évoque le néant. Mais toute activité ainsi bornée doit nécessairement compter avec les disponibilités du sujet: elle ne saurait les dépasser... — Un sujet ne peut passer de la puissance à un acte déterminé que sous l'influence

d'une cause déterminée, et à différents actes que sous l'influence de causes différentes... — Le double déterminisme précédent, déterminisme de l'effet et de la cause, implique le déterminisme du processus : il y a un procédé à suivre, des étapes à franchir dans le passage de puissance à acte : la nourriture n'est point chair tout de suite, mais doit d'abord devenir sang. » (C. G., l. III, c. 102.)

N'y a-t-il pas là de quoi répondre préemptoirement au trop fameux argument des forces naturelles inconnues? Qu'il y en ait, nous ne le nions pas; mais nous connaissons assez la portée de toute force naturelle pour nous prononcer en pleine sécurité. Pour ce qui est des miracles opérés à Lourdes, comment la même eau produirait-elle des effets d'une divergence absolue, et en particulier provoquerait-elle des restaurations organiques que la science déclare sans exemple chez l'être humain? (Cf. R. P. de la Barre : *Faits surnaturels et forces naturelles*.)

Ces principes nous servent aussi à mesurer la puissance angélique. En somme, l'ange ressemble à l'homme; en beaucoup plus puissant; mais il est soumis à la même loi : il peut mettre en œuvre, provoquer ou empêcher les énergies physiques par des moyens physiques d'excitation et d'inhibition que saint Thomas ramène très justement au mouvement local, approche ou éloignement; mais cette condition posée, les phénomènes se développent naturellement, conformément aux tendances du sujet, à la nature de la cause, aux phases du processus. (*Pot.*, q. VI, a. 3, ad. 12 et 16.) — « Rien n'empêche que par l'assistance des démons une guérison soit plus promptement obtenue que si la nature était livrée à ses seules ressources : l'art médical en fait autant. Une guérison subite semble pourtant au-dessus de leur pouvoir (bien que certains effets, subits ou à peu près, puissent être leur œuvre); en effet, tout remède demande à être mis au service des forces vitales... Il ne paraît pas non plus que le démon puisse guérir une maladie naturellement incurable. » (*Pot.*, q. VI, a. 5, ad. 2.)

Il est donc des effets qui dépassent la puissance angélique par leur nature même. On peut donc assigner des différences



d'ordre ontologique entre les œuvres angéliques et les œuvres divines ou miracles. Mais, il faut l'avouer, ces différences ne suffisent pas toujours. Il faut alors recourir aux différences d'ordre moral. Miracles divins, prestiges diaboliques sont alors plus facilement reconnaissables; et si nous ne parlons pas des bons anges, c'est que, très évidemment, leur action se confond avec celle de Dieu.

Et d'abord que les forces matérielles ne soient pas seules en jeu dans la *magie* (c'est le nom assez significatif employé par saint Thomas et qu'on peut traduire par d'autres vocables plus modernes), cela ne paraît pas douteux au saint Docteur, pour la simple et suffisante raison qu'il y a, en pareille occurrence, manifestation d'une activité supérieure et intelligente. (C. G., l. III, c. 104.) C'est un esprit qui intervient. Est-il bon, est-il mauvais? Est-ce Dieu, est-ce Satan? Le sujet, les procédés, le but peuvent suffire à nous édifier : la familiarité et les faveurs accordées à des gens souvent « scélérats » ; — les procédés fréquemment déraisonnables ou même criminels ; — le but ordinairement peu digne, très souvent mauvais. (*Ibid.*, c. 106.)

A ces brèves mais suffisantes remarques ajoutons un dernier trait par où l'on verra que saint Thomas se refuse à voir le diable partout. Saint Augustin rapporte un fait prodigieux survenu en plein paganisme : une vestale, pour prouver sa virginité, puisa de l'eau au Tibre et l'apporta dans un vase percé, sans qu'une seule goutte se répandit. — Le prodige, répond saint Thomas, ne dépasse certainement pas la puissance du démon ; mais Dieu peut aussi bien en être l'auteur, témoignant ainsi en faveur d'une vertu naturelle qui vient de lui tout autant que les vertus surnaturelles. D'ailleurs pareil miracle est tout personnel et ne dépose en aucune façon pour le paganisme. (*Pot.*, q. VI, a. 5, ad. 5.)

### Utilité du miracle

« Dieu seul est donc capable d'opérer des miracles ; seul, il dépasse l'ordre universel qui d'ailleurs vient de lui ; et son

activité, étant infinie, n'est point restreinte à un effet déterminé, non plus qu'à un procédé spécial. » (C. G., l. III, c. 102.) Il n'en reste pas moins que le miracle est une exception, une action directe de Dieu à côté de ses actions indirectes. Cette exception est-elle motivée? La sagesse divine, comme les autres attributs, défie-t-elle tout soupçon?

D'abord, gardons-nous de l'exagération où n'ont pas manqué de tomber certains adversaires du miracle, qui ont crié au bouleversement de l'univers et à l'abolition de la science. Non. « Dieu, par le miracle, ne supprime pas l'ordre entier du monde qui est la perfection du monde, mais change le rapport d'une cause particulière à son effet. » (*Pot.*, q. VI, a. 1, ad. 7.)

Évidemment, « le cours ordinaire de la nature est bon, mais pour autant qu'il est l'œuvre de la Providence; donc si les desseins providentiels exigent une exception, celle-ci est bonne, elle aussi ». (*Ibid.* ad. 14.) Quel peut donc être cet ordre supérieur et providentiel dans lequel rentre l'exception à l'ordre inférieur et naturel? « Le miracle sert à manifester la puissance divine; nulle meilleure manière de montrer la sujétion de la nature entière à la volonté suprême que d'agir divinement en dehors des lois naturelles : par là, en effet, il devient évident que tout l'ordre du monde vient de Dieu non pas en vertu d'une nécessité naturelle, mais bien d'une libre volonté. » (C. G., l. III, c. 99.)

Et ainsi, au point de vue de la finalité, le miracle s'explique par le but même de la nature; c'est bien le cas de dire que l'exception confirme la règle. « Cette explication du miracle : Dieu rendu visible à l'homme, ne doit point passer pour frivole. En effet, toutes les créatures inférieures sont ordonnées à l'homme comme à leur fin; d'autre part, la fin de l'homme raisonnable, c'est de connaître Dieu. Dès lors, quoi d'étonnant qu'il survienne une modification dans l'univers matériel, si par là Dieu est mieux connu. » (*Ibid.*)

Et si cette raison vaut absolument, et si le miracle est utile en dehors de toute hypothèse d'une révélation; il devient nécessaire dans l'hypothèse de celle-ci. Il est, en effet, la confirmation divine de la divine parole, suivant ce mot de

saint Thomas, qui dit tout en abrégant tout : « Le miracle, c'est un témoignage divin, indicateur à la fois et de la puissance et de la vérité divine. » (*Pot.*, q. VI, a. 5.)

Aussi les miracles portent-ils, entre autres, deux noms, révélateurs de ce double caractère : « Si l'on considère le fait, qui dépasse les forces naturelles, alors les miracles s'appellent des *coups de force* (virtutes); — si l'on considère le but, la manifestation du surnaturel, alors il s'appellent *signes*. » (2-2, q. CLXXVIII, a. 1, ad. 3.) Ceux-ci sont nécessaires à la foi. La foi est une adhésion à des choses qui ne se peuvent prouver par arguments rationnels : on ne les démontre pas ; on les croit sur la parole de Dieu ; mais Dieu doit montrer qu'il parle : le prophète doit donc être doublé d'un thaumaturge. Jésus avait sur les lèvres les paroles du ciel, et dans les mains la puissance de Dieu. (III<sup>a</sup> P., q. XLIV, a. 1. — Voir tous les textes dont le : *non crederet nisi videret esse credendum*, est comme le leit-motiv.)

En résumé, et pour ne toucher que les points les plus attaqués :

1<sup>o</sup> Le miracle est possible : Dieu, sans la plus légère atteinte à son immutabilité, et en vertu d'une volonté et d'une activité aussi éternelles que lui-même, sans toucher aux lois physiques, peut agir dans l'univers, comme toute force supérieure naturelle le peut ;

2<sup>o</sup> Le miracle est reconnaissable : des différences d'ordre ontologique le distinguent de l'effet des causes naturelles et spirituelles : des différences d'ordre moral le distinguent de l'effet diabolique ;

3<sup>o</sup> Le miracle est utile pour manifester le Dieu, libre créateur et seigneur ; il est nécessaire dans l'hypothèse d'une révélation. C'est la traduction réelle du mot de l'Apôtre : *Omnia propter electos*.

FR. J.-D. FOLGHERA.  
des Frères-Prêcheurs.

(Revue thomiste.)

## EXCURSION DANS LA CHIROMANCIE

(Suite)

## IV

On dira, d'ailleurs on a dit depuis longtemps, et, par le fait, il est trop facile de dire que les dieux du paganisme dont les noms ont été distribués aux sept planètes connues des anciens, n'ayant jamais existé, les caractères attribués aux planètes qui portent ces noms sont illusoire. Qu'au surplus, la répartition de ces noms ne repose sur aucune justification quelconque. L'astre qu'on nomme Jupiter aurait pu recevoir tout aussi bien le nom de Saturne, et réciproquement. Le premier astronome qui employa ces dénominations n'avait pas le pouvoir d'influer sur le caractère et sur le destin de toutes les créatures humaines qui devaient, dans la suite des siècles, naître sous l'influence prétendue des astres qu'il désignait ainsi, arbitrairement. Enfin les astronomes ont découvert d'autres planètes dont l'existence jadis insoupçonnée ôte tout fondement sérieux au système ancien, même aux yeux de ceux qui le prendraient au sérieux.

A quoi les occultistes répondent qu'il y avait autrefois comme aujourd'hui dans le ciel, dans la nature, dans le système planétaire, dans le fluide astral, ou dans ce que l'on voudra si on ne veut pas de l'astral, *sept influences* dont les caractères correspondent à ceux que la mythologie reconnaît aux dieux des sept planètes, et qui agissent comme si le système des anciens astrologues était vrai. Les astronomes modernes découvriront encore trente autres planètes, que ces sept directions inégalement combinées dans le caractère et la destinée de chaque homme n'en persisteraient pas moins, et que le sens général de chacune, désigné par les noms de Mars, Vénus, Mercure, etc... n'en resterait pas moins vrai.

La science divinatoire discerne ces influences à des signes dont la fidélité est certifiée par la tradition. Après cela, si vous ne croyez pas, rien ne vous oblige à consulter la chiromancie, mais si vous le faites, elle vous offre ce qu'elle peut vous offrir.

Si la théorie vous paraît faible, venez au fait. Étudiez votre propre main et les mains de vos amis. Si les enseignements de la chiromancie sont pris en défaut, vous aurez toujours le droit et le loisir d'en rire. Si vous avez la surprise de constater ce que vous nommerez des « coïncidences », puis la surprise croissante de voir ces coïncidences devenir assez fréquentes pour prendre les apparences d'une justification... nous n'insisterons pas, nous ne rirons pas de vous, nous vous laisserons le soin de conclure vous-même.

Allons donc jusqu'au bout. Voyons, après avoir trouvé les théories inacceptables, si la pratique nous instruira mieux. Cette pratique, bien entendu, ne saurait consister à consulter les chiromanciens pour constater que quelques-uns ont peut-être des « intuitions » que nous avouons possibles et qui ne sont pas en discussion. Elle consiste, logiquement, à vérifier si les indications de leurs livres sont conformes aux faits, et à voir si ces conformités sont assez constantes, assez méthodiques pour donner lieu à des affirmations générales analogues aux règles d'une science qui mérite d'occuper l'esprit humain. Cette recherche est légitime et elle résume aussi tout ce que les occultistes sont en droit d'attendre de nous. Et enfin, pour que cette recherche garde toute sa valeur, pour que le résultat ait son poids, nous n'abuserons pas des dissentiments que nous apercevrons chez les adversaires. Desbarolles conteste les livres de M<sup>lle</sup> Lenormand, après quoi lui-même est discuté par d'autres, et si nous relevions les reproches mutuels de tous ces augures, nous aurions beau jeu à entrer dans le détail. Mais nous n'y entrerons pas malignement. Nous exposerons surtout les traits généraux sur lesquels tous les chiromanciens sont généralement d'accord et chaque lecteur fera sa conviction personnelle par ses propres moyens. Ce ne seront pas les détails toujours contestables qui seront en question, ce seront les règles traditionnelles et

générales données par les chiromanciens qui seront, ou constatées ou prises en défaut par des juges désintéressés.

Pour entrer dans la pratique, nous observerons tout d'abord que dans la chiromancie comme dans toutes les autres parties de l'occultisme, certains faits très simples n'ont aucun besoin des apparences de science et de mystère pour être connus. Tout le monde discerne à première vue la main rude d'un travailleur accoutumé à manier les matériaux et les outils. On sait fort bien qu'elle ne ressemble pas à la main d'un oisif, et celui qui devinerait la différence ne serait pas un grand sorcier. De même quand nous voyons une main dont la paume charnue, vigoureuse, décèle la santé débordante et l'activité physique, nous conjecturons sans in vraisemblance que l'homme qui nous tend cette main ne s'exténue pas dans les veilles studieuses, au moins le plus généralement. Et inversement les doigts longs, délicats, soignés, qui voltigent sur le clavier, qui portent le pinceau ou la plume ne sont pas ceux d'une fromagère, au moins dans la plupart des cas. Il ne faut pas non plus affecter d'étudier avec soin, avec une loupe, la main anémiée d'un malade pour lui déclarer ensuite, moyennant une consultation de 20 francs, qu'il ne se porte pas bien. Il répondrait naturellement : « Je n'avais pas besoin de vous pour le savoir. » Et ainsi des autres cas du même genre. Entrons maintenant plus avant dans le même genre. Entrons maintenant plus avant dans le savant mystère.

Au premier coup d'œil que nous jetons sur notre main, sur ses diverses parties et sur leur usage, nous remarquons immédiatement le pouce. Ce gros doigt court, mobile, robuste, opposable à tous les autres, implanté sur une forte racine charnue, forme à lui seul presque une moitié de la main et il en est la partie la plus utile. Les muscles qui le meuvent et qui composent cette saillie renflée qui rejoint le poignet sont les indices de la force physique et cette saillie est considérée comme révélatrice de l'énergie vitale. C'est pourquoi on l'attribue à Vénus. Autrefois on l'a pour la même raison attribuée au dieu Mars. Mais aujourd'hui tous les chiromanciens tiennent pour Vénus. Cette partie de la main qui porte

le pouce est donc le *mont* de Vénus, et la ligne qui en fait le tour est la *ligne de la vie*.

Les impulsions qui sont sous la dépendance de Vénus ont encore d'autres signes que nous retrouverons, car un instinct si général et si puissant de la nature humaine ne laisse pas qu'une seule trace, mais ces autres signes ne se rencontrent pas dans toutes les mains, tandis que toutes les mains ont un pouce. De même tous les hommes n'ont pas le courage belliqueux qui relève du dieu Mars, mais tous ont reçu de la nature une incitation à transmettre la vie qu'ils ont reçue. Toutes ces raisons expliquent assez la présente localisation de Vénus. (Fig. 1.)

Profitons de l'occasion pour indiquer quelques signes intéressant Vénus. Des raies sur le mont indiquent des affections amoureuses, une grande raie unique ou dominant les autres est l'indice d'une affection qui domine la vie. Une croix révèle un amour unique selon les uns, un amour fatal selon d'autres. Quand il s'y ajoute une croix sur le mont de Jupiter (racine de l'index), c'est mariage d'amour et amour heureux.

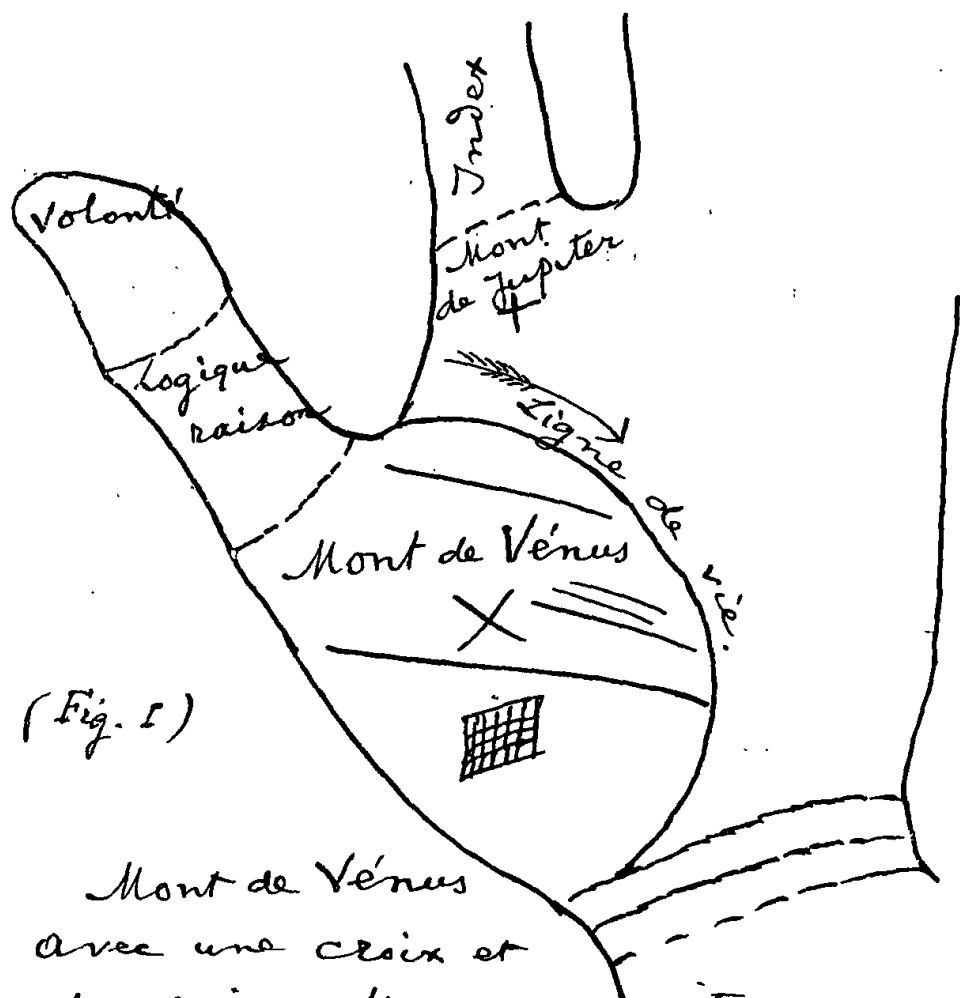
Quand le mont est rayé par un signe en forme de grille, ce sont les instincts indiqués mais détournés de leur sens naturel.

La phalange du pouce qui tient au mont de Vénus (deuxième phalange) est considérée comme le signe de la raison et de la logique. La phalange onglée (première phalange) indiquerait la volonté. On a coutume de faire replier le pouce de façon à mesurer d'un coup d'œil la longueur des deux phalanges. Si l'onglée est plus longue et plus forte que la seconde, on conclut que la volonté l'emporte sur la raison. Si la phalange onglée a la forme d'une boule, d'une bille et domine entièrement la raison, c'est signe d'obstination. On a observé que les violents, les assassins avaient souvent ce signe, qui doit, pourtant, pour avoir ce sens sinistre, s'ajouter à d'autres.

La prédominance exagérée, la longueur anormale de la seconde phalange, avec une première phalange courte<sup>1</sup> est

1. Ici la première phalange est l'onglée. Pour quelques auteurs l'onglée est la seconde.

celle de l'homme qui voit, qui prévoit, qui comprend et qui ne sait rien faire. C'est la clairvoyance jointe au défaut



(Fig. 1)

Mont de Vénus  
avec une croix et  
des raies. Mont de Jupiter  
avec une croix. Amour unique et  
heureux. Mariage d'amour.  
Grille sur Vénus. Mauvais sens de Vénus.

Fig. 1

d'action. Nous verrons le même caractère indiqué plus tard par un autre signe.

Une autre interprétation du pouce modifie sensiblement celle qui précède. La phalange onglée dénoterait l'esprit d'initiative, le génie inventeur, la décision du caractère.



La volonté jointe au raisonnement aurait son siège indicateur à l'extrémité opposée de la seconde phalange, au commencement du mont de Vénus.

Pour terminer l'explication de la figure 1, on voit à la naissance du poignet trois lignes. C'est le *bracelet*. Chaque ligne indique, suivant les divers auteurs, vingt, vingt-cinq ou ~~trente ans de vie~~. Quelquefois il n'y a que deux lignes, quelquefois qu'une seule, ~~quelquefois~~ une ligne en forme de chaîne, c'est-à-dire épaisse et ~~formée~~ d'entrelacements. La chaîne serait le signe d'une vie laborieuse. Cette partie du poignet se nomme rascette ou restreinte. C'est un signe contesté. Quand on y trouve une croix, certains augures concluent à un héritage : signe de plus en plus incertain.

Après le pouce, le doigt qui domine le reste dans notre main, et celui qui attire de suite le regard, c'est le médius, le plus long, le doigt du milieu, qui domine tous les autres. Dans la mythologie le Destin et le Temps dominant tout. La faux de Saturne menace tous les dieux. Saturne domine Jupiter qui est son fils, et il a d'un coup de faux tué son propre père, Coelus. Le médius est donc attribué à Saturne et on le considère comme le doigt de la destinée : la ligne qui aboutit à ce doigt, ou qui en part (on dit les deux) et qui traverse souvent toute la main est la ligne de destinée, ou ligne de chance ou saturnienne.

Le renflement qu'on remarque à la racine du médius est le mont de Saturne. Une belle saturnienne aboutissant à un mont bien formé qu'elle divise en deux promet une destinée heureuse.

En un autre sens, l'influence de Saturne est de mauvais augure. Le pronostic en est sombre et fatal, triste comme Saturne lui-même. C'est lorsque le mont et la ligne sont marqués de signes contraires, des barres, des lignes transversales, etc... Toutefois si quelque lecteur d'humeur gaie se croit influencé par Saturne, qu'il n'en perde pas sa bonne humeur. Et si un autre se découvre une belle ligne de chance, qu'il ne s'y fie pas, et n'en soit pas moins prudent en ses affaires.

A côté du médius est l'indicateur, le doigt du commandement, celui qui fait le geste d'autorité, le doigt du maître. Le

Dieu correspondant sera donc le maître des dieux : Jupiter. Le mont qui prédomine à la base du doigt sera le mont de Jupiter. Les signes chiromanciques de Jupiter annonceront la supériorité, l'autorité, la gloire. Il n'y a pas de ligne de

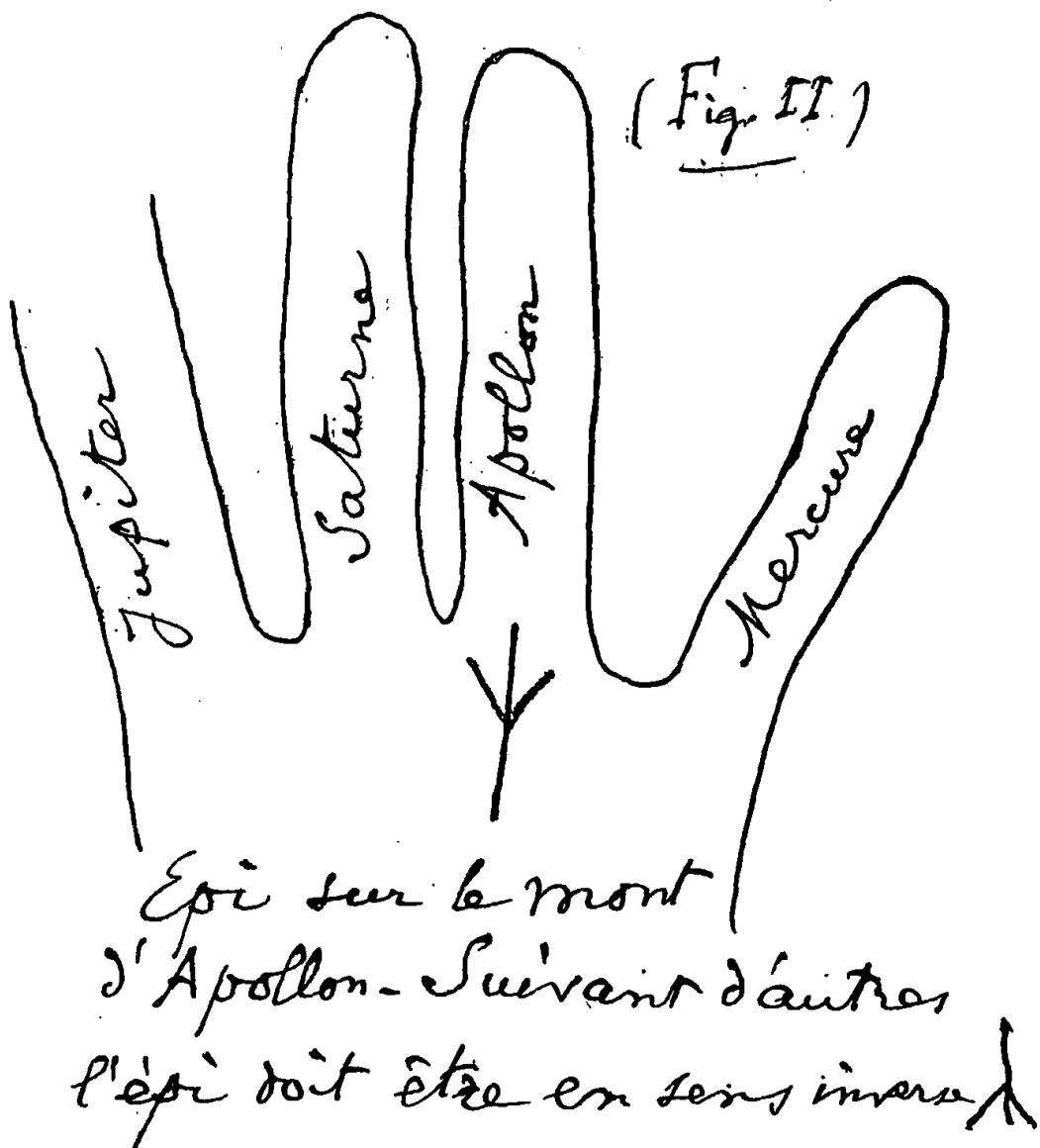


Fig. 2

Jupiter parce que la gloire ne vient pas toute seule, sans autre raison qu'elle-même; elle tient à une cause. Ce sera donc aux autres à venir jusqu'à Jupiter, à jeter des rameaux dans sa direction. C'est ainsi qu'on nomme souvent jupitérienne une ligne horizontale que nous retrouverons plus loin, sous

le nom de *ligne de cœur*. A défaut de ligne on constatera une courte raie divisant le mont de Jupiter et coïncidant avec un autre signe relevé dans une autre partie de la main. Ou bien ce sera quelque autre signe : une croix, une étoile, même, suivant certains, une *araignée* et les sens divers, en général favorables sur Jupiter, varieront cependant selon les auteurs.

De l'autre côté de Saturne est l'annulaire, le doigt auquel nous glissons cet anneau qui s'accompagne de nos vœux et de nos désirs de vie heureuse, et qui symbolise un choix et un lien. Les chances heureuses que la chiromancie devra rapporter à ce doigt seront celles qui tiennent à quelque chose qui nous soit personnel, qui soit en partie notre œuvre. L'index était le doigt du despotique Jupiter, l'annulaire recevra l'influence du Dieu des arts élégants et intelligents, du dieu fortuné qui éclaire le monde, le doigt du Soleil ou d'Apollon. La ligne de la main qui se rattache à l'annulaire et qui traverse le mont d'Apollon sera la ligne solaire, qui est aussi la ligne de fortune.

C'est sur le mont d'Apollon, et faisant suite à la ligne solaire dont il est souvent la terminaison, que s'inscrit un des plus beaux signes de la chiromancie, l'épi, composé d'une ligne droite de laquelle se détachent deux rameaux montant l'un vers Saturne, l'autre vers Mercure. Ce signe promet tout.

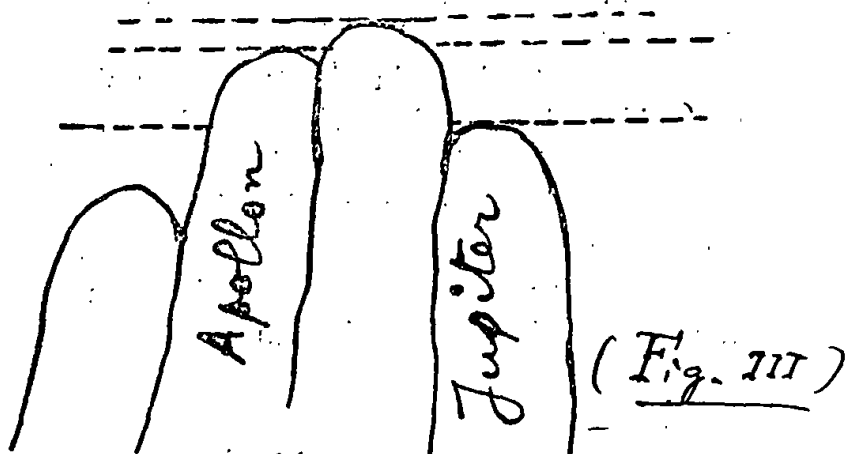
Selon d'autres, les deux rameaux doivent être dirigés vers le bas, comme si l'épi était retourné et le mont traversé seulement par la ligne médiane.

La comparaison de Jupiter et d'Apollon donne lieu à une remarque très facile, pratique et simple, qui consiste à constater d'un coup d'œil lequel de ces doigts est plus long que l'autre. Si on veut procéder avec précision et que le sujet observé s'y prête, on trace des horizontales parallèles qui mesurent la différence. La conséquence apparaît aussitôt, hasardeuse pour nous, mais logique pour un chiromancien :

L'homme que nous voyons favorisé de Jupiter par son rang social et par le reste méritait-il son élévation ? Oui, si l'annulaire et l'index sont d'égale longueur ou si l'annulaire dépasse l'index. Dans le cas contraire, nous dirons que cet homme a eu de la chance et que Jupiter le comble gratuitement.

Dans une autre interprétation la supériorité de l'annulaire indique un homme qui préfère l'honneur à l'argent et celui du doigt indicateur un homme qui a plus de goût pour le positif que pour la gloriole.

Nous croyons que c'est, dans un sens ou dans l'autre,



Apollon l'emporte sur Jupiter. L'homme est supérieur à sa position dans la vie. Dans le cas inverse, celui où Jupiter dépasse Apollon, l'homme a plus d'ambition que de mérite.

Fig. 3

l'occasion de faire de perpétuels et jolis jugements téméraires, mais passons.

Faisons une halte ici. Nous en savons assez déjà pour avoir de quoi réfléchir, car la ligne de vie nous a promis la longue vie et la forte santé. Jupiter, Apollon, Vénus nous annoncent l'amour, le succès, la gloire, la puissance, la fortune et

la possession d'intelligence qui double encore la valeur de tous ces dons. Dans leurs plus ambitieux rêves le plus grand nombre des hommes n'en demandent pas plus. Sans doute nous savons que ce sont là des divagations superstitieuses désavouées par la religion et le bon sens.

La raison nous le dit et l'expérience nous montre autour de nous que les personnes qu'illusionnent ces sortes de choses cheminent rarement, dans la vie, sur les voies heureuses. Combien de déceptions amères viennent à la suite des merveilleuses consultations de ceux ou de celles qu'on a nommés les marchands ou les marchandes d'espérance!...

Nous le savons, mais notre cœur croit ce qu'il désire et nous sentons en nous malgré tout une voix qui murmure : Et pourtant si... c'était vrai?... C'est si beau que cela vaut la peine d'y regarder de près.

Si c'était vrai nous dirions encore qu'il faudrait trembler plus souvent que se réjouir, car en divination les présages funestes sont aussi fréquents que les heureux, et ceux-mêmes que nous voyions heureux dans nos souhaits le restent rarement quand le voile de l'illusion tombe devant la réalité. Combien d'hommes gémissent de leurs vœux accomplis!

C'est une observation connue que les prédictions dont l'origine est une « intuition », comme disent les professionnels, c'est-à-dire, en termes chrétiens, une inspiration plus ou moins consciente, plus ou moins vague et obscure, d'origine démoniaque, sont très souvent trompeuses, mais qu'elles se réalisent quelquefois aussi, et que ces prédictions qui se réalisent sont généralement celles d'événements malheureux. « ... Lorsqu'on réfléchit sérieusement, dit dom Calmet, sur ce que les démons prédisent, on remarque que souvent ils n'annoncent que ce qu'ils doivent faire eux-mêmes<sup>1</sup>. »

On a cité quelquefois des catastrophes prédites. La prédiction n'était pas toujours bien sûre. On a vu des carrières politiques éclatantes finir dans de lugubres retours de fortune et on a prétendu que des prophètes de l'art divinatoire avaient annoncé tout cela. Le public a cru ce qui flattait sa

1. Dom Calmet, *Traité sur les Apparitions*. Chap. xv.

curiosité; il n'a pas exigé de preuves. Au prix d'une catastrophe qu'ils espèrent savoir éviter, bien des hommes achèteraient ce que promettent les dieux de la chiromancie.

Nous avons qualifié ces promesses de mensonges au nom de la vérité chrétienne. Nous allons apprendre ce qu'ils pèsent dans l'opinion même des augures qui nous les proposent.

Georges Bois.

*(A suivre.)*



## LE PURGATOIRE

---

**Du manuscrit de la Visitation de Saint-Céré (Lot),  
relatant les apparitions successives de deux âmes du  
Purgatoire dans ce monastère.**

(DE LA FIN DE FÉVRIER AU 26 JUILLET 1863)

Les deux âmes désignées sont : — la première, celle de la sœur Marie-Sophie Claux, du même monastère, morte sept ans auparavant (voir circulaire de la Visitation de Saint-Céré); — la seconde, morte dix-sept ans auparavant, est la mère de la sœur Marguerite-Marie Mousset (voir la seconde relation du manuscrit).

La sœur qui raconté ce qu'elle a vu et entendu est la sœur Marguerite-Marie Mousset (voir lettre publiée de Saint-Flour, 17 juin 1864, et circulaire du 1<sup>er</sup> mai 1884).

La Mère Supérieure, sous le triennat de laquelle ont eu lieu les faits relatés, est la très honorée Mère Marie-Ambroisine Mage, morte le 10 janvier 1872. (Voir sa sainte *Vie* dans la circulaire de Saint-Céré du 15 avril 1873.)

Le manuscrit conservé depuis quarante ans dans le monastère de Saint-Céré, diocèse de Cahors, est déjà connu par quelques extraits, publiés dès 1863 dans diverses revues religieuses. Nous le reproduisons tout entier aujourd'hui comme *document historique* de la plus évidente authenticité, avec toutes les réserves commandées par la sainte Église notre Mère, selon les décrets d'Urbain VIII la déclaration mise en tête du numéro de janvier, et avec l'*imprimatur* du R<sup>m</sup> Maître des sacrés palais apostoliques, apposé à la fin de la présente Revue.

Nous remercions profondément Mgr Énard, évêque de Cahors, de nous l'avoir indiqué, dans sa visite toute paternelle à notre Œuvre du Purgatoire à Rome, en 1903, et la très honorée Mère Supérieure de la Visitation de nous avoir si charitablement facilité notre travail, lors de notre récent pèlerinage à son beau monastère de Saint-Céré.

Victor JOUËT.

Vers la fin de février 1863, j'entendis, en me couchant, des gémissements. Je me transportai à l'endroit d'où ils venaient;

mais je ne vis rien, ce qui me laissa une grande impression de frayeur. Cependant, je n'en parlai à personne, et je me contentai de prier. Quelques jours plus tard, une voix m'appela par deux fois, me disant : *Ma sœur, ma sœur* ; mais déjà bien effrayée, je m'enfonçai dans mon lit et je priai. Néanmoins, la voix continua toujours de m'appeler : mais je persistai toujours aussi dans mon mutisme. Cette voix, voyant ce silence, s'approcha si près de mon lit, que je sentis le souffle d'une personne aller sur moi ; ce qui acheva de m'épouvanter. — Le 26 ou 27 du même mois, je n'entendis pas seulement, mais je vis à mon côté, en me mettant au lit, une figure et des mains ; tout le reste du corps était sans forme, offrant uniquement une seule ombre. Lorsque j'allais dans mon emploi, j'étais toujours accompagnée par ce personnage. Ainsi, soit en soignant les élèves (étant aide au pensionnat), soit en soignant une petite négresse que notre communauté a adoptée, ce personnage ne me quittait presque pas, sauf aux réunions de Communauté, et souvent même il m'accompagnait jusqu'à la porte. — Une fois, entre autres, voulant sortir de notre cellule pour entrer dans le dortoir des élèves, ce que je voyais m'accompagna comme de coutume. Quand nous fûmes à la porte, je me retirai vite pour donner le pas, m'imaginant toujours que cela allait m'attraper ; mais, à ma grande surprise, je me vis prévenue d'une même manière, et force fut à moi de prendre le devant, en faisant un enclin qui me fut pareillement rendu. — La frayeur me gagna tellement, que je demandai la permission de n'éteindre la lampe qu'un peu avant dans la nuit ; mais lorsque je l'avais éteinte, je me trouvais éclairée par un grand flambeau, qui paraissait se tenir au côté droit de mon lit : ce qui dura jusqu'au 28 mars. — Pendant cet intervalle, on me fit faire des remèdes, croyant que c'était le sang qui me fatiguait ; mais la vision, au lieu de disparaître, semblait être plus claire et plus sensible. C'était à tel point, qu'un jour que l'on m'avait soignée, le bras s'étant débandé durant la nuit et le sang coulant en abondance, j'y vis assez pour remettre la bande... Plusieurs fois j'ai pris un livre, pour essayer si je pouvais lire, et j'y voyais parfaitement. — Notre lit est placé à l'extrémité du dortoir des élèves,



et une d'elles me demanda plusieurs fois si je n'avais pas été incommodée la nuit; car elle avait vu la lumière à côté de mon lit.

Le 28 mars, au soir, me préparant à me coucher, je fus tellement effrayée par l'approche de cette figure, qui semblait vouloir me presser, qu'il me sembla être sur le point de tomber sur cette inconnue; ce qui me fit dire dans mon émotion : *Vous pourriez bien me laisser tranquille.* Alors cela sembla s'éloigner en gémissant. Quoique très effrayée, je me sentis portée à lui demander si je pouvais lui être utile à quelque chose. A cette demande, l'inconnue sembla revenir vers moi, et me dit : « Ne craignez pas, je ne vous ferai point de tort. Vous ne me connaissez pas; mais néanmoins je suis une de vos sœurs; je suis celle à laquelle on dit que vous ressemblez. Rappelez-vous que vous étiez un jour en Communauté, dans la salle, à la récréation, et que nos sœurs Louise, Ursule et Marie de Gonzague vous dirent que vous me ressembliez. Rappelez-vous que vous fîtes une aspiration pour m'invoquer si j'étais au ciel, et qu'au contraire vous offrites pour moi les indulgences que vous gagneriez le lendemain, si toutefois j'étais en purgatoire. C'est à partir de là que le bon Dieu m'a permis de m'adresser à vous pour demander des prières, parce qu'autrefois une personne priait pour moi, et aujourd'hui on ne prie plus. »

Je courus effrayée raconter tout cela à notre honorée Mère, à laquelle aussi je n'avais rien laissé ignorer de tout ce qui s'était passé depuis le commencement de la vision. Notre chère Mère me répondit : « Puisque ce fantôme vous dit que c'est une de nos sœurs, demandez-lui son nom, ce qu'elle désire que nous fassions pour elle, et, si cela peut être utile à la Communauté, qu'elle nous dise pour quelles fautes le bon Dieu la retient en purgatoire, et puis qu'elle vous laisse tranquille, parce que je crains que cela vous fasse mal. »

Le lendemain, avant la nuit, la vision reparut, et je m'acquittai de la commission de notre très honorée Mère.

D. — Puisque vous m'avez dit que vous étiez une de nos sœurs, notre Mère désire que vous me disiez votre nom.

R. — Je suis la sœur Marie-Sophie.

D. — Que désirez-vous que l'on fasse pour vous ?

R. — Je ne veux pas imposer de nouvelles charges à la Communauté, car elle a fait pour moi tout ce qu'elle devait faire ; mais vous direz à la Mère Ambroisine que si elle veut faire prier pour moi et m'appliquer quelques communions et quelques indulgences, je lui en serai bien reconnaissante quand je serai au ciel.

D. — Notre Mère vous prie encore de me dire, si cela peut être utile à quelques membres de la Communauté, pour quelles fautes vous êtes en purgatoire.

R. — C'est pour mon défaut d'obéissance simple à mon confesseur et à mes supérieures ; et si j'avais un avis à vous donner à vous, ma bonne sœur, ce serait bien de vous recommander l'humilité, l'obéissance et la fidélité à la règle ; car une religieuse de la Visitation qui est bien fidèle à sa règle a bientôt fait son purgatoire.

Je répugnais beaucoup à remplir les dernières intentions de notre honorée Mère, qui consistaient à dire à cette pauvre âme de me laisser tranquille ; néanmoins, je le fis par obéissance. Alors la pauvre sœur Marie-Sophie jeta un grand soupir en disant :

« — Cependant le bon Dieu m'avait permis d'achever ici mon purgatoire. »

Et alors, il me sembla voir s'entr'ouvrir un manteau noir, d'où il sortait un grand brasier et des flammes bleuâtres, et tout disparut pour cette fois ; mais je ressentis une grande chaleur occasionnée par ce brasier.

A dater de cette époque, l'apparition continuait toujours ; mais loin de moi, à tel point, que lorsque je paraissais, notre chère sœur Marie-Sophie s'éloignait rapidement et changeait même quelquefois d'appartement.

Les choses demeurèrent en cet état un mois environ, après lequel notre si bonne Mère me dit d'appeler la sœur Marie-Sophie, et de lui demander quelle était la personne qui priaït pour elle autrefois. Elle me répondit : *C'était ma sœur*. — Il faut noter que M<sup>me</sup> Canet, sœur de ma sœur Marie-Sophie, était morte il y avait quelque temps. — Elle me dit aussi qu'il

y avait une de ses anciennes élèves qui lui avait longtemps accordé le secours de ses prières. Je lui demandai comment elle s'appelait; mais ne pouvant retenir son nom de famille, je pris un crayon pour l'écrire; mais il se cassa en écrivant et me tomba des mains. La sœur Marie-Sophie se mit à rire et me dit: « Ce n'est pas nécessaire; elle est religieuse; elle était dans un hospice à Toulouse quand je suis morte. »

Ceci se passa dans notre cellule qui donne dans la cour intérieure, où se trouvait la petite négresse qui, m'entendant entretenir avec quelqu'un, monta à toutes jambes pour savoir qui était avec moi, tandis qu'elle me croyait seule; aussi me demanda-t-elle avec empressement: « Qui était avec toi? » — Quelques jours auparavant cette enfant, entrant dans notre cellule, nous avait dit: « Quelle est cette sœur que je ne connais pas et qui était avec toi?... » — Je fis l'étonnée, car je ne voulus pas avouer à l'enfant ce qui en était; mais elle me répondit: « Eh bien! si ce n'est pas toi, c'est donc ton ombre; car j'ai vu quelque chose. »

Un autre jour, la petite Fortunée réitéra ses instances, me conjurant de lui dire quelle était cette sœur étrangère qu'elle voyait quelquefois avec moi, me disant: *Pourquoi s'en va-t-elle dès que j'entre?* Bien souvent l'enfant ne voyait rien; mais elle me demandait d'où provenait cette grande chaleur qu'elle sentait dans l'appartement. J'avais alors la sœur Marie-Sophie à côté de moi et j'éprouvais aussi cette excessive chaleur.

Notre très honorée Mère me recommanda de dire à ma sœur Marie-Sophie que si elle voulait des prières, il fallait qu'elle se montrât et parlât en sa présence; autrement elle ne croirait pas que ce fût une âme du purgatoire. Ma sœur Marie-Sophie me répondit: *Il y a longtemps que j'aurais désiré le faire; mais je ne l'ai pu.*

Notre Mère, voyant que ma sœur Marie-Sophie ne voulait pas lui parler, me dit de lui dire, dans un prochain entretien, que puisqu'elle ne voulait pas s'adresser à elle-même, elle voulût bien le faire à ma sœur la Déposée. Elle répondit à cela: *Le bon Dieu ne me le permettrait pas, parce que je l'ai trop fait souffrir pendant qu'elle était Supérieure.*

Enfin, notre bonne Mère, voyant qu'elle ne voulait parler ni devant elle, ni devant la Déposée, m'enjoignit de lui dire encore de demander la sœur qu'elle voudrait de la Communauté, mais qu'il lui fallait un témoin. — Elle me répondit qu'elle n'avait la permission de parler et de se faire voir qu'à moi. — « Mais, lui repartis-je, d'où vient donc que la petite négresse vous a vue deux fois? » — « Cette enfant est étrangère à la Communauté, et puis cette vue ne lui fait aucune impression. »

Une autre fois, notre très honorée Mère me dit de lui demander si ma sœur Marie-Caroline était en purgatoire. — Elle me répondit que *oui*, et qu'elle était dans la demeure du milieu, et elle m'ajouta : « Ma sœur, vous y avez aussi votre pauvre mère, qui me dit, lorsque je sortis du purgatoire : « Vous êtes plus heureuse que moi; car ma fille prie pour vous, ce qu'elle ne fait pas pour moi. »

Il y avait, en effet, longtemps que je ne priais plus pour elle, la croyant au ciel.

Je vais maintenant classer quelques questions, telles que notre très honorée Mère me les a fait adresser à ma sœur Marie-Sophie, ou qu'avec sa permission je lui ai adressées moi-même. Nos entretiens seront rendus en toute simplicité et avec la plus scrupuleuse exactitude.

D. — Ma sœur, je vous prie de me dire ce que vous souffriez dans le purgatoire, et ce que vous souffrez maintenant sur la terre.

R. — Ce sont des souffrances intolérables; vous ne sauriez les concevoir... Ici, je souffre moins; cependant, tous les maux réunis ensemble n'ont pas de comparaison avec ce que je souffre. (Alors elle me fit voir les flammes qui la consumaient.)

D. — On dit que la sainte Vierge et le bon Ange visitent quelquefois les âmes du purgatoire; cela est-il vrai?

R. — Oui; mais la sainte Vierge bien rarement, et le bon Ange toujours, On y voit aussi les démons, ce qui fait beaucoup souffrir.

D. — Avez-vous encore le bonheur, depuis que vous êtes

sur la terre, de voir la sainte Vierge et le bon Ange?

R. — Je n'ai jamais vu la sainte Vierge depuis que je suis sur la terre, ce qui me prive beaucoup ; mais le bon Ange, je l'ai toujours à mon côté ; souvent je vois le vôtre ; il n'est pas rare aussi que je voie des démons dans le monastère.

D. — N... N... vous prie de lui dire si N... est en purgatoire ou quelqu'un de ses proches parents?

R. — Pour N... N... je ne le sais pas ; mais j'y ai vu son beau-frère, M. X... Cependant, je ne sais s'il y est encore, car il était bien plus haut que moi, quand je suis venue sur la terre.

D. — Notre Mère veut que vous me donniez un signe certain de votre apparition, en me disant quelque chose que j'ignore, comme serait quelque événement qui se serait passé entre vous et elle, lorsque vous étiez sur la terre.

R. — Je ne le puis, je n'ai pas de permission.

D. — Est-ce vous qui alliez faire du bruit dans la chambre de ma sœur la Déposée?

R. — Non, le bon Dieu ne me le permettrait pas.

D. — Je vous prie de me dire ce qui met le plus d'obstacles à ma perfection ; je vous en serai bien reconnaissante.

R. — Votre orgueil est le plus grand obstacle, et puis votre défaut de mortification et de simplicité. — Vous souvenez-vous de deux fautes que vous avez faites depuis le commencement du carême?

D. — Il est vrai, ma sœur, que je suis bien orgueilleuse et immortifiée ; mais, pour la simplicité, je croyais que je n'avais pas manqué.

R. — Rappelez-vous, ma sœur, qu'un jour, à l'infirmierie, vous ne vous êtes pas contentée de prendre les pastilles qu'il vous fallait pour le moment ; mais vous en avez pris quelques-unes pour les manger dans la journée. Vous auriez dû dire cela à votre Mère, et, ne l'ayant pas fait, vous avez manqué aux trois vertus que je vous ai nommées. — Il en est de même d'un autre trait où vous fûtes jusqu'à l'impatience. C'était, si vous vous en souvenez, pour du miel que l'on passa au réfectoire. Voyant qu'il se finissait à votre voisine, vous entrâtes en dépit et ne voulûtes plus manger.

D. — Nous avons lu que les âmes du purgatoire méritaient ; cela est-il vrai ?

R. — Non, elles ne méritent pas pour elles-mêmes ; mais elles obtiennent beaucoup de grâces aux personnes qui prient pour elles ; même elles arrêtent souvent des accidents qui arriveraient sur la terre.

D. — Est-ce avec votre corps ou avec un corps étranger que vous m'apparaissez ?

R. — C'est avec un corps étranger.

Quand la sœur m'eut répondu à cette dernière question, on sonna un exercice de Communauté. Je restai malgré cela, notre très honorée Mère m'ayant dit à dessein de continuer quand même ; mais ma sœur Marie-Sophie partit promptement, et comme je l'appelais pour l'arrêter, l'assurant que j'avais la permission, elle me dit, en s'en allant toujours : *Ma sœur, la Règle, la Règle...*

Dans un autre entretien, je continuai ainsi mes questions :

D. — Le vœu héroïque est-il bien agréable à Dieu et soulage-t-il promptement les âmes du purgatoire ?

R. — Oui, il est fort agréable à Dieu, soulage promptement les âmes du purgatoire, et cela sans préjudice pour les personnes qui le font ; elles y gagnent beaucoup, au contraire.

D. — Quel est le but que Dieu se propose en vous rendant visible sur la terre, et cela si souvent ?

R. — (Avec un air embarrassé) : D'abord, ce n'est pas pour votre malheur ; et puis, pour but secondaire, c'est pour réveiller dans la Communauté la dévotion aux âmes du purgatoire.

D. — Pourquoi le bon Dieu vous permet-il de faire votre purgatoire sur la terre ?

R. — C'est une récompense.

D. — Notre Mère m'a dit, en effet, que cela devait être une récompense accordée à votre charité.

(L'humilité de ma sœur Marie-Sophie parut souffrir de cette bonne opinion que l'on avait d'elle ; elle sembla rougir et garda le silence.)

D. — Le feu du purgatoire est-il le même que notre feu ?

R. — Non, il ne peut pas même y avoir de comparaison.

D. — Le bon Dieu permet-il souvent aux âmes de faire leur purgatoire sur la terre ?

R. — Non, et c'est toujours une récompense quand il le permet.

D. — A quoi peut-on connaître que les âmes font leur purgatoire sur la terre ? Quelquefois on entend des bruits, des gémissements. Sont-ce les âmes qui les font ?

R. — Cela peut être quelquefois ; elles les font pour demander des prières ; car il est rare qu'elles puissent parler, si on ne leur parle.

D. — Il y a des auteurs qui disent que les âmes vont faire leur purgatoire là où elles ont commis les fautes ; cependant, ce n'est pas au pensionnat que vous avez le plus habité ?

R. — Cela est vrai ; mais n'ayant permission de ne parler à d'autres qu'à vous, je ne puis aller que dans les endroits où vous habitez.

D. — Puisque le but secondaire de Dieu, en permettant que vous vous rendiez visible, est de réveiller la dévotion aux âmes du purgatoire, vous devriez me donner un signe certain que vous en êtes une ; autrement on croira toujours que c'est le démon qui m'apparaît, et cela ne pourra exciter à prier pour les défunts.

R. — Ce signe n'est pas nécessaire ; votre Mère peut tout dans la Communauté, et déjà il y a un grand élan pour les âmes du purgatoire.

D. — Avez-vous profité des messes qui se sont dites pour vous et de la communion générale ?

R. — Je n'en ai pas reçu un grand soulagement ; la communion ne m'a été offerte que d'un très petit nombre.

D. — Pour quelle raison n'en avez-vous pas reçu de soulagement ?

R. — Soit que le bon Dieu ait permis que l'application ait été faite à d'autres, soit que les sœurs n'aient pas pris l'intention de l'obéissance.

D. — Est-ce dans le lieu du purgatoire où vous étiez que vous avez vu M. X... ?

R. — Oui, M. X... était dans le même lieu ; mais je

ne l'ai connu que par une permission divine, à cause de l'alliance spirituelle qui existe entre nos parents et la famille religieuse.

D. — Notre Mère désire que vous lui disiez si vous voyez en Dieu ce qui peut être plus utile à la Communauté pour la faire avancer dans la perfection.

R. — La pratique de la Règle et des Constitutions.

D. — Elle voudrait aussi que vous lui disiez quel est le plus grand obstacle à sa perfection ?

R. — (La sœur Marie-Sophie prit un air sévère et répondit) : Vous ne devriez pas me demander cela ! (Et sur l'assurance que c'était sur l'ordre de notre Mère, elle me dit) : Ici l'obéissance vous excuse ; mais vous ne devez jamais me faire de telles questions.

D. — Notre Mère désire toujours que vous obteniez du bon Dieu la grâce de lui parler pour lui dire tous ses défauts et les fautes qu'elle a commises pendant son gouvernement, et qu'elle ne connaît pas.

R. — Votre Mère ne sait pas la distance qu'il y a entre Dieu et moi ; assurez-la que quelque grand que soit son désir de me parler, je le désirerais encore plus qu'elle ; mais je n'ai pas la permission. Dites-lui du reste qu'elle soit tranquille et qu'elle agisse toujours sans respect humain.

D. — N'ai-je pas été contre la volonté de Dieu en quittant la Congrégation de la Sainte-Famille ?

R. — Non, au contraire ; car si vous n'étiez venue ici, votre salut était bien en danger.

D. — Pourquoi cela ?

R. — Parce que vous y étiez trop applaudie. Vous devez donc être bien reconnaissante au bon Dieu et à saint Joseph qui vous a obtenu cette grâce.

D. — Pourquoi donc maintenant n'êtes-vous plus à mon côté comme au commencement que vous m'avez apparu ? Il me semble au contraire que vous me fuyez.

R. — D'abord, parce que je sais maintenant que vous priez pour moi, et puis j'ai voulu vous donner une leçon d'obéissance en m'éloignant, parce que votre Mère m'avait fait dire de vous laisser tranquille.



D. — Cela vous soulage-t-il, ou me serait-il avantageux que vous revinssiez à mon côté? S'il en est ainsi, notre Mère m'a permis de vous dire de revenir, parce que maintenant je n'ai plus peur.

R. — Il n'y a aucune nécessité que je revienne ; néanmoins, je reviendrai quelquefois.

Je craignais toujours d'être trompée ; ce qui porta monsieur notre aumônier à me dire de me recommander à la sainte Vierge et de faire le signe de la croix ; ce que je fis en abordant ma sœur Marie-Sophie, qui sourit.

Mes craintes portèrent encore notre très honorée Mère à me dire de mettre de l'eau bénite dans un flacon, d'en prendre pour faire le signe de la croix et d'en offrir à la sœur qui m'apparaissait. Je ne manquai pas à la recommandation. Je pris de l'eau bénite, et ma sœur Marie-Sophie se mit à rire me dit : *Faites le signe de la croix, puisqu'on le veut.* — J'offris ensuite de l'eau bénite à la sœur qui rit encore et qui me dit : *Je ne crains pas l'eau bénite : je l'aime beaucoup, au contraire.* Et, en même temps, elle appliqua trois de ses doigts sur trois des miens, qu'elle brûla à tel point, que je ne pus m'empêcher de crier : et, alors, elle me dit en riant toujours : *Eh bien ! vous vouliez un signe : en voilà un petit.*

Je courus vers notre très honorée Mère pour lui montrer ma brûlure, et je lui dis que ma sœur Marie-Sophie m'avait dit que puisque je demandais toujours un signe, j'en avais là un petit. Notre bonne Mère examina la brûlure, la fit voir à quatre de nos sœurs, et m'enjoignit de revenir vers la sœur pour lui dire que cette brûlure, quoique bien constatée par les sœurs qui l'avaient vue, ne suffisait pas, et qu'il fallait encore qu'elle m'appliquât toute la main sur le bras gauche. Notre sœur s'y refusa en disant : *Cela n'est pas nécessaire, et croyez que si je le faisais, je ferais encore plus de mal à votre âme qu'à votre corps.*

(A suivre.)

## VARIÉTÉS

## FAITS DE DÉDOUBLEMENT

M. Mendès raconte qu'en février dernier, ayant sa femme malade et couchée, il dut se rendre à la pharmacie pour chercher un sinapisme. En s'approchant de l'officine, il rencontra une dame de leurs amis qui venait tous les soirs avec son mari visiter la malade. Il adressa la parole à cette dame qui ne répondit rien, puis la pria d'attendre un instant, qu'après ils iraient ensemble. En sortant de la pharmacie, il ne vit plus rien, tourna le coin pour chercher la dame et ne la vit pas davantage. Il rentra par un autre chemin que celui qu'il avait pris en allant, et en rentrant demanda si cette dame était déjà arrivée. La réponse fut négative et l'étonna beaucoup. Quinze minutes après, elle vint avec son mari. Mais, il fut établi qu'elle n'avait point été dans la rue Bento-Freitas où M. Mendès disait l'avoir vue. Elle dit cependant qu'étant encore à la maison, elle s'était absorbée pendant cinq minutes et s'était trouvée en pensée dans la rue désignée. C'était donc son double qu'avait vu le narrateur. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il l'avait vue entièrement vêtue de noir, et en réalité elle se trouvait alors devant lui avec une jupe noire et une jaquette rouge.

La fille de cette dame se dédouble également; elle se montra un jour à une séance chez M. Mendès, ne parla pas et se retira rapidement sans rien dire. A ce moment elle dormait profondément chez elle. Ces faits se sont passés à Sao-Paulo.

(A Luz da Verdade, 1<sup>er</sup> décembre 1903.)

## LA LUMIÈRE MYSTÉRIEUSE DE BERBENNO

Voici le récit fait par M. Nagel : « Deux hommes dignes de confiance allaient, par une sombre nuit de février, vers Polaggio. A 11 heures environ ils virent surgir à une faible distance devant eux une lumière. Elle disparut soudain pour reparaitre, se tenant toujours quelques mètres au devant des voyageurs en éclairant leur route. Au moment d'arriver à la localité susdite, elle s'éteignit. L'un des hommes, après avoir conduit son compagnon à sa demeure, revint à l'endroit où la lumière avait disparu. Elle apparut de nouveau et se déplaça devant lui, en maintenant la distance de tout à l'heure, conservant la même intensité, jusqu'à Berbenno. Les voyageurs, seul maintenant, ne put se défendre d'une certaine inquiétude et pressa le pas. Dès qu'il fut rentré chez lui, il ferma la porte, mais put encore observer la flamme qui flottait à travers le vignoble. »

(*Uebersinnl. Welt*, août-sept. 1903.)

## UNE PLANTE LUMINEUSE

Il s'agit d'une plante du Brésil, peu connue et désignée sous le nom vernaculaire d'*Oropé*. Elle se rencontre près de Sao-Joaquim (État de Sao-Paulo). Il paraît qu'elle émet, la nuit, une lumière assez intense pour permettre de lire le journal, et elle ne perd sa luminosité que quelques jours après avoir été cueillie. D'après le *Diario de Ribeiro Hreto*, cette plante appartient au groupe des cryptogames; mais ce n'est pas un champignon. Le fait est intéressant par ce temps où l'on établit les radiations les plus diverses. S'agit-il d'une variété des rayons N? Est-ce une plante simplement phosphorescente? Mais la phosphorescence a d'étroites relations avec ces rayons N ou plutôt avec l'od de Reichenbach redécouvert sous ce dernier nom.

(*Nouvelles scientif. de la Nature*, 30 janv.)

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

# TABLE GÉNÉRALE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME



### PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1904

|                                                                         |    |
|-------------------------------------------------------------------------|----|
| Mgr E. MÉRIC : Les Possessions . . . . .                                | 5  |
| A. DE ROCHAS : La Lévitiation du Corps humain (suite). . . . .          | 14 |
| Le Médium Politi à Paris. . . . .                                       | 24 |
| Le Démonisme (suite). . . . .                                           | 32 |
| A. VAN MONS : Les Anges et les Béatitudes (suite). . . . .              | 44 |
| D <sup>r</sup> BOISSARIE : Le Pape et les Médecins catholiques. . . . . | 56 |
| Comment le Curé d'Ars fut persécuté par les Démon. . . . .              | 58 |
| Bibliographie . . . . .                                                 | 64 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1904

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr E. MÉRIC : Les Possessions (fin). . . . .                    | 65  |
| A. DE ROCHAS : La Lévitiation du Corps humain (suite). . . . .   | 81  |
| Le Médium Politi à Paris (fin). . . . .                          | 87  |
| Le Démonisme (suite). . . . .                                    | 97  |
| Comment le Curé d'Ars fut persécuté par les Démon (fin). . . . . | 110 |
| A. VAN MONS : Les Anges et les Béatitudes (suite). . . . .       | 124 |

### 3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOUT 1904

|                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr E. MÉRIC : Le Naturel et le Préternaturel . . . . .                | 129 |
| A. DE ROCHAS : La Lévitiation du Corps humain (fin). . . . .           | 138 |
| Jules et Cytha LE TEURTROIS : Mgr Auguste Jean III de Bourbon. . . . . | 147 |
| H. CARRERAS : Photographies transcendantes à Rome. . . . .             | 155 |
| Le Démonisme (suite). . . . .                                          | 170 |
| Variétés . . . . .                                                     | 182 |
| G. BOIS et G. ROUBAUD : Tribune de nos Lecteurs . . . . .              | 187 |

# TABLE DES MATIÈRES

## 4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1904

|                                                                                                         |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr E. MÉRIC : Une Nouvelle phase de l'Hypnotisme . . . . .                                             | 193 |
| O. LODGE : Discours annuel du Président de la Société de Recher-<br>ches psychiques de Londres. . . . . | 202 |
| Traitement hypnotique dans les Maladies organiques incurables.                                          | 216 |
| Le Démonisme (suite). . . . .                                                                           | 225 |
| Variétés . . . . .                                                                                      | 249 |
| LE NORMANT DES VARANNES : Tribune de nos Lecteurs. . . . .                                              | 256 |

## 5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1904

|                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr E. MÉRIC : L'Imagination dans l'Hypnose. . . . .           | 257 |
| LE NORMANT DES VARANNES : Louis XVII et Jean III. . . . .      | 268 |
| M. DE L. V. : La Science et le Surnaturel. . . . .             | 274 |
| O. LODGE : Discours annuel (suite). . . . .                    | 285 |
| Docteur LE MESNANT DES CHESNAIS : Le Vertige de la Locomotion. | 292 |
| Le Démonisme (fin) . . . . .                                   | 300 |
| C. V. : Les Propos scientifiques du Docteur Bérillon . . . . . | 312 |
| Variétés . . . . .                                             | 319 |

## 6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1904

|                                                                                                      |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr E. MÉRIC : L'Imagination dans l'Hypnose (suite et fin ). . .                                     | 321 |
| A. DE ROCHAS : La Régression de la Mémoire et la Faculté de<br>Prévision . . . . .                   | 332 |
| O. LODGE : Discours annuel (suite et fin) . . . . .                                                  | 339 |
| Docteur CHARLIER : La Dormeuse de Thénelles. . . . .                                                 | 345 |
| BECKER : Les Parfums produits dans les Séances spirites. . . . .                                     | 362 |
| Séances avec Sambor. . . . .                                                                         | 369 |
| Docteur LUCAS-CHAMPIONNIÈRE : Sur les Origines et sur la Pro-<br>phylaxie de l'Appendicite . . . . . | 379 |

# TABLE DES MATIÈRES

## 5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1904

|                                                             |     |
|-------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr E. MÉRIC : Les Phénomènes lumineux. . . . .             | 385 |
| C. BOISMORAND : Hypnotisme et Exorcisme. . . . .            | 394 |
| R. P. GUIS : Les Papous . . . . .                           | 405 |
| A. VAN MONS : Les Anges et les Béatitudes (suite). . . . .  | 411 |
| H. BEAUNIS : Contribution à la Psychologie du Rêve. . . . . | 417 |
| Le Pouvoir des Sorciers russes. . . . .                     | 427 |
| Cas de Léthargie. . . . .                                   | 430 |
| Tribune de nos Lecteurs . . . . .                           | 433 |
| Variétés . . . . .                                          | 439 |

## 8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1905

|                                                                                                  |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr E. MÉRIC : Vers les Matérialisations. . . . .                                                | 449 |
| A. VAN MONS : Les Anges et les Béatitudes (suite). . . . .                                       | 460 |
| PAX : Expériences d'Attraction à Distance. . . . .                                               | 470 |
| ALGOL : L'Od, les Rayons N et les Effluves humains. . . . .                                      | 479 |
| Ernest BOZZANO : Phénomènes d'Extériorisation de la Sensibi-<br>lité et de la Motricité. . . . . | 488 |
| W. DE FONVIELLE : Des Effets de la Foudre. . . . .                                               | 497 |
| Tribune de nos Lecteurs . . . . .                                                                | 504 |
| Variétés . . . . .                                                                               | 507 |

## 9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1905

|                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr E. MÉRIC : Vers les Matérialisations. . . . .                      | 513 |
| C. LENFANT : La Fin du Monde. . . . .                                  | 521 |
| A. VAN MONS : Les Anges et les Béatitudes (suite). . . . .             | 527 |
| X*** : Puissance de l'Image visuelle et Puissance du Souvenir. . . . . | 531 |
| F. MÉTÉNIER : L'Hypnotisme au Japon. . . . .                           | 538 |
| Banquet de la Société d'Hypnologie . . . . .                           | 542 |
| Docteur L. MÉNARD : La Sensation du déjà vu. . . . .                   | 545 |
| Les Curieux Événements de Raikes Farm. . . . .                         | 549 |
| R. P. GUIS : Les Papous (suite). . . . .                               | 555 |
| Francis MARRE : Une singulière Profession. . . . .                     | 568 |
| Abbé GASNIER : Le grand Mystique du XVI <sup>e</sup> Siècle. . . . .   | 571 |
| Variétés . . . . .                                                     | 573 |

# TABLE DES MATIÈRES

## 10° LIVRAISON. — 15 MARS 1905

|                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr FREPPEL : La Mystique de Gorres . . . . .                      | 577 |
| Mgr E. MÉRIC : Vers les Matérialisations (fin). . . . .            | 579 |
| H. BRAULT : A propos d'un Livre récent du Docteur Grasset. . . . . | 588 |
| X*** : Action à Distance . . . . .                                 | 597 |
| X*** : Règles pour le Discernement du Préternaturel. . . . .       | 604 |
| X*** : Guerre et Suggestion. . . . .                               | 622 |
| Georges Bois : Deux Apparitions. . . . .                           | 627 |
| R. P. GUIZ : Les Papous (suite) . . . . .                          | 629 |
| M. VERGNOLLE : La Suggestion et la Bonne Aventure. . . . .         | 635 |
| Bibliographie . . . . .                                            | 639 |

## 11° LIVRAISON. — 15 AVRIL 1905

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| Mgr E. MÉRIC : Conclusion. . . . .                        | 641 |
| Georges Bois : Excursion dans la Chiromancie . . . . .    | 653 |
| Docteur Paul FAREZ : Les Sommeils pathologiques . . . . . | 670 |
| R. P. GUIZ : Les Papous (fin) . . . . .                   | 688 |
| Prof. Willy REICHEL : Matérialisations . . . . .          | 699 |

## 12° LIVRAISON. — 15 MAI 1905

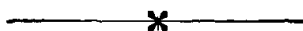
|                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| Mgr E. MÉRIC : Carl du Prel. . . . .                                  | 705 |
| Docteur Paul JOIRE : Étude sur la Force nerveuse. . . . .             | 713 |
| Fr. J.-D. FOLGERA : Le Miracle d'après saint Thomas d'Aquin . . . . . | 723 |
| Georges Bois : Excursion dans la Chiromancie (suite) . . . . .        | 745 |
| X*** : Le Purgatoire . . . . .                                        | 756 |
| Variétés . . . . .                                                    | 767 |

# REVUE

DU

# MONDE INVISIBLE

paraissant le 15 de chaque mois



DIRECTEUR :

**M<sup>GR</sup> ÉLIE MÉRIC**

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, DOCTEUR EN THÉOLOGIE  
PROFESSEUR A LA SORBONNE



**HUITIÈME ANNÉE**

1905-1906



**RÉDACTION ET ADMINISTRATION**

29, RUE DE TOURNON, 29  
PARIS







## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



## UN CAS DE BILOCATION

1

Je ne peux pas croire qu'un ange ait pris la forme corporelle de saint Alphonse de Liguori, et qu'il ait ainsi préparé le pape Clément XIV à mourir. Cette hypothèse admise par quelques théologiens soulève trop de difficultés.

Je ne conçois pas un ange qui se présenterait au mourant, en disant : Je suis Alphonse de Liguori, quand il appartient en réalité à la milice angélique. Pourquoi ce subterfuge que rien ne justifie ? Je ne vois pas comment il aurait pu prononcer les paroles sacramentelles de l'absolution et de la réconciliation suprême que l'Eglise met sur les lèvres de ceux qui ont reçu le pouvoir d'ordre et de juridiction. Et si l'ange est seul ministre et acteur dans ce phénomène qui appartient manifestement à l'ordre préternaturel, pourquoi cette longue extase et ce sommeil profond de saint Liguori, pourquoi s'écrie-t-il en sortant de cet engourdissement merveilleux qu'il vient de remplir sa promesse auprès du pape expirant ?

Si l'on prétend, avec d'autres théologiens, que saint Liguori s'est rendu à Rome, et qu'un ange a pris sa forme, son apparence dans le fauteuil où il paraissait endormi, nous soulevons d'autres difficultés, et nous multiplions, sans raison suffisante, les miracles que Dieu n'a pas l'habitude de prodiguer. Comment s'est opérée cette translation du corps du saint ? A quel moment l'a-t-on constatée ? Et si elle est réelle, quelles raisons avons-nous de supposer qu'un ange est venu le remplacer dans son siège pour tromper ses frères, et leur faire accroire qu'il était toujours à la même place au milieu

d'eux, fatigué et endormi? Le saint n'avait pas besoin d'être remplacé dans sa demeure; il pouvait s'absenter, remplir sa mission miraculeuse auprès du moribond, et rentrer chez lui. Rien, dans cette circonstance, ne me paraît justifier la présence de l'ange dans la chambre du saint, et il me semble difficile que, pendant tant d'heures, personne n'ait eu la pensée, dans le monastère, de s'assurer de l'identité du vieillard dont l'ange avait pris le fantôme. Il ne faut pas multiplier les difficultés.

Je ne ferai pas de nouvelle hypothèse; je préfère constater le fait et confesser mon ignorance.

Mais, je crois que Clément XIV est resté à Rome, dans son palais du Vatican, que saint Alphonse est resté à Arienzo, dans sa maison épiscopale, que, pendant quelques heures, malgré l'obstacle de l'espace, par un moyen extranaturel, Dieu a permis au saint d'entrer en communication directe avec le pontife mourant, et de remplir sa mission. Étranger, pendant ce temps, aux objets et aux personnes qui l'entouraient, plongé en apparence dans un sommeil profond, toute son activité le portait avec une intensité inouïe auprès de Clément XIV, sans qu'il soit nécessaire de recourir au ministère des anges, ou d'invoquer un déplacement corporel mystérieux, invisible pour ceux qui étaient auprès de lui.

## II

Les esprits angéliques peuvent communiquer entre eux, quel que soit l'espace qui les sépare et les objets matériels qui s'élèvent entre eux. Les saints entendent notre prière, veillent sur nous et nous font connaître aussi quelquefois leurs pensées, leurs sentiments à notre égard, sans être arrêtés par l'obstacle de la matière: pourquoi deux âmes, placées à de très grandes distances, ne pourraient-elles pas aussi communiquer entre elles, et éveiller dans la pensée, dans l'imagination, la forme du corps qu'elles animent?

Assurément, ce fait extraordinaire, mais possible, appartient à l'ordre préternaturel, et ne peut être l'effet que d'une volonté particulière de Dieu; cette explication supprime des hypothèses et simplifie la difficulté. Le D<sup>r</sup> Naas nous propose une explication nouvelle de la bilocation. Selon lui, la pensée du sujet produit son image fluïdique sous la forme d'une réalité incorporelle; des ondes vibratoires émanant du sujet transportent son image à un endroit déterminé; les vibrations devenant de plus en plus intenses donnent lieu à une condensation des éléments matériels de l'éther autour de l'image fluïdique, et, par conséquent, à une matérialisation plus ou moins prolongée de cette image.

Appliquons cette théorie à un cas particulier, elle deviendra ainsi plus claire et plus intelligible. Pendant qu'il était à Arienzo, plongé dans un sommeil qui dura deux jours, saint Alphonse de Liguori se trouvait en même temps à Rome, auprès du pape Clément XIV dont il entendit la confession et qu'il prépara à mourir. Quand il s'éveilla, il s'écria : « Le pape est mort. »

Il faudrait donc expliquer ainsi ce fait miraculeux. Saint Alphonse a pensé subitement au pape Clément XIV; aussitôt, par un effort intense d'attention, il a produit une image fluïdique qui était la reproduction exacte de son propre corps, c'était un autre lui-même, son double, son sosie.

Après ce premier travail, il a dégagé de son corps, de ses nerfs, des ondes vibratoires qui ont saisi et transporté à Rome, au Vatican, l'image fluïdique, ou le double du saint.

Mais, voilà que les ondes ont vibré avec plus d'intensité et de violence, elles ont déterminé une condensation des éléments matériels de l'éther autour de l'image fluïdique du saint; ces éléments reproduisaient exactement la forme et les contours de l'image, comme l'image reproduisait le corps même du saint, et il s'est produit ainsi un corps *phantastique* et réel, une matérialisation qui explique l'apparition et le rôle qu'elle a rempli.

Si cette théorie était acceptable, elle n'expliquerait pas seulement le phénomène assez mystérieux de la bilocation, mais elle permettrait encore de comprendre tout ce qui se

rapporte à la télépathie, à l'action à grande distance, aux apparitions des vivants et des morts.

### III

Malheureusement, cette théorie repose sur des hypothèses gratuites, et elle ne peut pas nous satisfaire.

Quand je jette une pierre dans un puits, l'eau s'agite et je vois de grandes et de petites vagues former des ondes concentriques qui s'effacent ensuite lentement, jusqu'au moment où la surface reprend son calme.

Quand je provoque une décharge électrique, il se produit un phénomène analogue. Autour du point où jaillissent les étincelles violettes, il se produit un champ électrique, et l'éther vibre sous forme d'ondulations concentriques. On peut recueillir ces ondes et les transmettre à distance, sans fil conducteur, en utilisant le radio-conducteur de Branly.

Jusque-là nous sommes sur le terrain solide de l'expérience et des faits concrets, scientifiquement constatés. Nous voyons l'appareil électrique, nous constatons l'apparition des ondes électriques, nous dirigeons vers un point déterminé les ondes qui obéissent à notre volonté.

Mais qui donc a jamais vu la pensée produire extérieurement notre image, notre corps sous une forme incorporelle, de telle sorte que l'on pourrait constater la présence simultanée de deux corps, l'un visible, tangible, l'autre intangible et idéal? Qui de nous, malgré d'incroyables et persévérants efforts de volonté et d'attention, peut se flatter d'avoir ainsi engendré son semblable, son double, son sosie? qui de nous a eu conscience de cette génération?

Et remarquez bien que s'il suffisait d'un acte d'attention et de volonté très intense pour produire notre double, nous pourrions en produire une quantité à notre gré, en renouvelant cet acte d'attention et de volonté, et nous pourrions remplir l'espace de nos doubles fantastiques, de nos corps éthérés.

Que tout acte de pensée soit accompagné d'une vibration cérébrale, que cette vibration se continue, se propage, s'enregistre en quelque manière dans l'éther, je le veux bien, mais que la pensée puisse produire mon double, idéal et concret, imaginaire et réel à la fois, c'est une pure invention qu'il faut laisser au pays des chimères.

Aussi bien, saint Liguori ne connaissait pas la maladie de Clément XIV, il ne pensait pas à lui, il ne cherchait pas à dégager son double pour aller jusqu'à lui, il n'était pas actif, il restait passif dans cette crise de sommeil qui dura deux jours et il n'aurait jamais eu l'idée de former son image fluide et de la projeter.

#### IV

On nous dit que des ondes vibratoires émanant de saint Liguori ont transporté l'image fluide au Vatican. Mais qui a vu ces ondes vibratoires? qui donc a étudié leur nature et constaté leur existence? qui les a vues naître, rayonner et transporter l'image fluide?

Si c'est l'âme qui les produit, où les prend-elle? Ce n'est pas dans sa propre substance puisqu'elle est immatérielle, et si elle les prend dans l'univers, ces ondes doivent subir la loi des ondes électriques et des autres forces de l'univers. Il n'en est rien, ces ondes, aussi bien que le double fantastique, ne connaissent aucun obstacle, franchissent toutes les distances, ne se laissent arrêter par aucun obstacle matériel, ne subissent aucune déperdition, sont affranchies des lois de la conversion des forces, et ne s'épuisent jamais. Ces ondes mystérieuses ne sont pas de ce monde et de notre univers.

Voici donc le corps idéal de saint Liguori au Vatican. Nous ne savons pas comment ce corps s'est formé, nous ignorons ses moyens de transport et les circonstances de son voyage, et nous ne savons pas pourquoi les ondes vibratoires s'arrêtent précisément au Vatican, ni plus près, ni plus loin, nous



ne savons pas pourquoi elles ne se transforment pas en d'autres formes d'énergie.

Autre difficulté : La pensée de saint Liguori avait formé un corps idéal, son double, nous dit le Dr Haas, mais, par quel miracle ce corps fantastique devient-il, au Vatican, un corps réel, animé, vivant? Au point de départ, à Arienzo, le corps engendré par la pensée de saint Liguori est une image fluide, une réalité incorporelle, et voilà que cette image arrivée à Rome, introduite auprès du pape mourant, devient une réalité matérielle et vivante, elle devient la personne même du saint qui écoute, absout et prépare Clément XIV à mourir.

Ce n'est donc plus une image vaporeuse que la pensée de l'homme pourrait produire, c'est un corps matériel, un être vivant, une personne humaine consciente et responsable comme l'était le confesseur de Clément XIV. Qui voudrait soutenir et justifier une telle théorie? N'est-il pas plus sage de constater le miracle et de renoncer à l'expliquer?

Je ne sens pas le besoin d'imaginer de nouvelles hypothèses pour tenter d'expliquer l'inexplicable, il me suffit encore de constater le fait et d'y reconnaître l'intervention miraculeuse de Dieu.

## V

Saint Grégoire le Grand rapporte dans ses *Dialogues* le fait suivant de bilocation. Saint Benoît envoya une colonie de religieux à Terraine pour y fonder un monastère. Il leur promit de se rendre lui-même, à jour fixe, auprès d'eux, et de leur tracer minutieusement le plan de la construction. Or, la nuit qui précéda le jour déterminé, le supérieur et le prévôt du couvent virent en songe le bienheureux Benoît qui leur donna le plan détaillé de la fondation.

Les deux moines se racontèrent leur songe, et attendirent le saint. Il ne vint pas. Comme ils lui reprochaient, plus tard, dans un entretien, son manque de parole, le saint leur répon-

dit : « Mais, je suis venu. — Et quand donc? — Je suis venu la nuit, vous visiter en songe. »

Le saint avait donc conscience de s'être rendu lui-même auprès de ses disciples, de leur avoir parlé dans leur sommeil, de leur avoir tracé le plan de sa fondation, et d'avoir ainsi tenu sa promesse.

Insistons sur ce fait préternaturel. Nous savons que les anges et les saints peuvent se composer un corps visible, aérien, emprunté, peut-être, à la matière radiante, et apparaître ainsi aux vivants sous une forme sensible.

Or, pendant la vie, et par une permission spéciale de Dieu, l'âme qui ne cesse pas d'animer le corps et de continuer les fonctions de la vie végétative, se fait un corps aérien, le ment et apparaît sous cette forme à des distances quelquefois très éloignées. Il arrive ainsi qu'elle anime simultanément le corps physique, ordinaire, et le corps aérien, extraordinaire, le corps qui semble inerte, plongé dans un sommeil profond, presque inanimé, et le corps qui parle, agit, remplit sa mission auprès des témoins étonnés de l'apparition.

L'espace n'existe pas pour les esprits. L'âme est bien présente simultanément à tous les points de notre corps, à tous ses atomes, quelle que soit la distance, et, elle peut encore, par une permission spéciale de Dieu, se trouver présente, en vertu d'une action motrice, à tous les atomes du corps qui apparaît sur un autre point de l'espace. J'ai des raisons personnelles et graves de croire que le phénomène se produit de cette manière. Mais le phénomène n'est pas naturel.

Élie MÉRIC.

OBSERVATION : L'ange anime le corps aérien *ut motor*, et ne lui communique que le mouvement.

Élie MÉRIC.

---

## EXCURSION DANS LA CHIROMANCIE

(Fin)

---

V

Ce qui précède est la substance de la chiromancie classique, ce que des milliers de consultants se sont entendu dire depuis un siècle. Quand nos grands-pères étaient tourmentés des rêves de la jeunesse, quand ils se sentaient inquiets et ardents, qu'ils étaient amoureux et voulaient savoir s'ils avaient devant eux une longue carrière durant laquelle ils feraient fortune, les chiromanciens qu'ils allaient voir cherchaient dans leurs mains ce que nous savons maintenant. Ces aïeux dont nous avons connu la sagesse tardive ne se sont pas vantés à nous de cette lointaine faiblesse. Ils ne voulaient pas non plus, peut-être, nous dire dans quelle petite mesure ils voyaient en nous se réaliser les flatteuses chimères qu'on leur avait montrées jadis, dans le lointain, pour un louis d'or ou pour un écu. Pauvres grands-pères ! Comme ils étaient trompés ! Voici des chiromanciens modernes disant que tous ces présages heureux qu'on leur a montrés dans leurs mains et que nous avons passés en revue ne signifiaient rien du tout ! Quelques-uns même avaient un sens contraire à celui qu'on leur attribuait jusqu'ici ! Quelle surprise !... Nous nous sommes trop avancés sur ce terrain pour ne pas la subir nous-mêmes. Si donc nous avons été tentés de croire, sachons nous résigner à la désillusion : elle va être profonde.

On nous a dit, avec des raisons d'apparence plausibles, que le support charnu du pouce était le signe des appétits de Vénus ; maintenant écoutons :

Sur la racine du pouce (mont de Vénus des chiromanciens) siège le signe de la *volonté raisonnée* dont vous mesurez l'intensité à la longueur

et à l'épaisseur de cette racine. Elle éclaire aussi, disent les chiromanciens, sur le plus ou moins de penchant pour l'amour. Au fait, aimer c'est vouloir, et vouloir c'est aimer. — Seulement j'affirmerai que l'entraînement des sens est plus impérieux chez les petites racines que chez les grandes, attendu le peu de volonté raisonnée, le peu de force morale dont elles sont pourvues<sup>1</sup>.

La vérité est qu'il faut considérer dans cette partie de la main non seulement la longueur et la largeur de l'organe, mais aussi sa fermeté. Quand tout y est réuni nous constatons que la main est celle d'un athlète ou d'un gymnaste exercé aux exercices vigoureux. Les pompiers qui montent à la force du poignet le long d'une corde lisse, les marins, les maçons, les forgerons doivent avoir, comme les athlètes, cette partie de la main vigoureuse. Et cela ne prouve pas plus la volonté que les penchants génésiques. Il était recommandé aux athlètes antiques comme aux gymnastes modernes d'observer la continence. Et réciproquement les exercices corporels passent pour un moyen de vaincre l'entraînement sensuel. La bonne santé, en général, n'est pas un signe de sensualité, ni celui d'une logique plus grande que chez le commun des hommes. Mais nous n'avons pas fini avec le pouce.

En déployant la main on s'aperçoit d'une facilité plus ou moins grande à renverser le pouce en arrière. Ce détail est assez souvent interprété comme un indice de générosité, de prodigalité.

Voici une opinion meilleure encore :

On reconnaît la politesse et la droiture du caractère et de l'esprit lorsque le pouce se retourne bien arrière, regardant Jupiter<sup>2</sup>.

Connaissions maintenant un avis tout différent sur cette petite particularité :

Il ya un mouvement du pouce sur lequel j'appelle votre attention, c'est le pouce qui se jette très arrière. Mêlez-vous-en.

Cette forme de pouce indique une souplesse de caractère qui va souvent jusqu'à la lâcheté.

Ces êtres-là n'ont de volonté que pour le mal. Ils paraissent soumis ; la volonté ne fait que reculer, elle attend, et elle se venge.

Mêlez-vous, vous vous trouvez en face d'un ennemi<sup>3</sup>.

1. Papus, *Premiers Éléments de Chiromancie*, p. 104.

2. Marie Burlen, *L'Arc-en-ciel, Le Livre de la Destinée*, p. 211.

3. M<sup>me</sup> de Thèbes, *L'Énigme de la main*, p. 133.

Voilà bien des compliments d'un côté et bien des reproches de l'autre pour peu de chose, mais sur ce petit point comme sur les autres la question est la même : qui a tort ou raison ? Nous avouons que, après avoir vu cette forme du pouce chez des personnes dont le caractère nous est connu, nous sommes disposé à donner raison ni à l'une ni à l'autre de ces deux renommées chiromanciennes.

Poursuivons : et la ligne de vie ? Si elle est nette, bien tracée, sans interruption, elle présage une longue vie. Si elle est rompue, coupée d'autres lignes ou de signes divers, cela veut dire maladies plus ou moins sérieuses. Si elle est rompue dans les deux mains à la fois à la même hauteur, c'est mort certaine, fatale, inévitable à l'âge indiqué par la situation de la rupture. Si on se reporte à la figure 1, on voit, indiqué par une flèche, le sens dans lequel il faut lire la ligne de vie. Entièrement intacte, elle indique environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans, et même cent. Interrompue à la moitié de son parcours, c'est environ quarante ans. Le reste est à vue d'œil, bien qu'il existe des combinaisons et des calculs pour la division précise de cette ligne de vie. Tout cela est clair.

Or il est arrivé que la mort a été constatée chez des jeunes gens à vingt ans, à trente ans, ou chez des enfants très jeunes dont la ligne de vie pronostiquait une existence de quatre-vingts ans. De même des vieillards morts à plus de quatre-vingts ans (Desbarolles en cite un de quatre-vingt-quatre) avaient une ligne de vie brisée prématurément : une ligne qui indiquait la mort à vingt ans.

Desbarolles se tirait d'affaire en disant que dans le cas cité par lui la longueur de la vie était révélée par une autre ligne appelée quelquefois ligne de santé, qui ne se trouve pas dans toutes les mains. Papus a une explication plus ingénieuse et qui a l'avantage d'échapper mieux aux contestations de fait. La ligne de vie, suivant lui, n'indique plus l'âge du corps, mais *l'âge du caractère*. Un homme jeune peut se rencontrer d'un caractère sérieux et mûr. On appréciera ; nous citons :

L'expérience que j'ai poursuivie personnellement pendant onze ans nous permet d'affirmer que ces indications (la durée de la vie indiquée par la longueur de la ligne de même nom) sont *absolument fausses* et

qu'il n'existe aucun rapport entre l'âge de la mort et la longueur de la ligne de vie. Cette ligne semble plutôt indiquer *l'âge du caractère* que la durée de l'existence. Ainsi un jeune homme de vingt ans, mort à vingt et un ans de phtisie, avait une ligne de vie entourant le mont de Vénus, ce qui indiquait soixante-dix à quatre-vingts ans d'existence. Or ce jeune homme avait toujours été remarquable par sa précocité et le sérieux de son caractère. Il en est de même de toutes les observations qu'on voudra faire à ce sujet<sup>1</sup>.

Cette nouvelle manière de discerner les gens sérieux devrait décider tous les chiromanciens auteurs à mettre dans leurs livres la photographie de leur main. Photographie, bien entendu, sans retouche et sans truquage qui leur permettrait de se juger les uns les autres pour l'instruction du public, en attendant le jugement de la postérité qui serait un contrôle expérimental. Il faut savoir que l'aptitude à la magie, aux sciences occultes, à la divination a elle-même son signe visible dans la main. Nous ne l'approfondissons pas car il faut se borner. Nous faisons un article et non un livre.

Par une conséquence inévitable, et une réciprocité logique, les défauts plus ou moins apparents de la ligne de vie révéleraient le manque plus ou moins grave de sérieux dans le caractère. Quelle découverte, si nous apprenions à deviner dans la main des mages et de divers autres contemporains ce trait de caractère si particulier, dont la connaissance préventive serait si utile et qu'on nomme vulgairement la fumisterie !

Le Dr Papus donne un autre moyen, plus étudié, plus complexe pour évaluer la durée de la vie. C'est une moyenne faite sur diverses lignes que nous ne connaissons pas encore toutes. Si chacune de ces lignes isolément considérée ne nous paraît pas probante — et on en jugera — la moyenne, évidemment, ne l'est pas non plus. Il n'est pas besoin d'insister plus pour que notre opinion soit définitive sur la ligne de vie. Vénus fait faillite à ses promesses.

Passons à Jupiter. Nous avons vu que la faveur du maître des dieux s'accuse en la prédominance du doigt autoritaire

1. Papus, *Premiers Éléments de Chiromancie*, p. 175.

qui donne à l'homme d'imiter dans le monde le geste d'empire qui fait obéir l'Olympe. A cette autorité s'ajoutent les dons qui en font le prestige : l'indicateur long se distingue par la supériorité, la dignité qui mettent son possesseur hors du commun. Or voici une autre note : le long index est l'attribut de l'orgueil et de la banalité :

Lorsque l'index est très long en comparaison du doigt du milieu, c'est l'indice d'un orgueil excessif, en même temps que d'une grande banalité ; quand l'index aura sa longueur normale, on aura un juste partage des idées, on sera impartial et bon. Quand il est court, au contraire, c'est le présage d'une grande prospérité gagnée par son vrai talent, son habileté et ses idées ingénieuses<sup>1</sup>.

Ceux qui se sont attristés d'avoir le doigt court en lisant le paragraphe précédent doivent se rassurer dans celui-ci.

Même contradiction en ce qui concerne Apollon. La longueur de son doigt coïncidant avec l'index court dénonce, avons-nous expliqué précédemment, l'infortune si fréquente du mérite sans audace. Cette fois c'est le contraire : Apollon donne le succès et la réussite en affaires. Mais suivons l'ordre. Passons de Jupiter à Saturne.

Saturne était traditionnellement le destin. Une belle ou une mauvaise ligne de Saturne voulait dire belle ou mauvaise destinée. Détrompons-nous.

La « saturnienne ou ligne de prospérité », lirez-vous dans les vieux grimoires. Eh bien ! non, je vous affirme que cette ligne n'a jamais été une ligne de chance, c'est mieux : c'est une ligne de direction. J'ai vu des gens affreusement malheureux avoir cette ligne, et dans la main des gens du peuple elle est presque toujours écrite. Or je ne crois pas que ce brave homme qui peine du matin au soir soit dans les heureux de ce monde.

Cette ligne est la ligne de direction, elle permet de juger si l'être est capable ou non de se guider lui-même, s'il a su diriger sa vie antérieure<sup>2</sup>.

Je me permettrai de confirmer l'observation de l'éminente chiromancienne, tout en restant très loin de penser que ma

1. Marie Burlen, *L'Arc-en-ciel, Le Livre de la Destinée humaine*, p. 230.

2. M<sup>me</sup> de Thèbes, *L'Enigme de la main*, p. 195.

remarque ait la valeur dessiennes : chaque fois que l'occasion s'est offerte à moi de voir la main de personnes riches, occasion bien plus rare que celle de voir des mains de pauvres, j'ai constaté l'insignifiante portée attribuée à la saturnienne.

J'en dirai tout autant de la ligne d'Apollon, qui aboutit au doigt suivant, à l'annulaire, au soleil. C'est la ligne de fortune et du succès dans les arts. Je l'ai vue quelquefois très belle dans la main qui se tendait vers moi pour attendre l'aumône et dans celle de gens à qui on ne pouvait soupçonner le moindre sens artistique, et qui n'avaient connu, dans une vie parvenue à la maturité, aucun genre de succès.

Les observations sont faciles : la ligne du soleil appelle la réussite non dans les arts seulement, mais en tout : finances, industrie, agriculture. Dans toutes les régions de la société on peut s'assurer de la valeur de cet indice. Mais il y a mieux, beaucoup mieux. Il y a des constatations de faits, publiques, éclatantes et au-dessus de toute contestation. De ce fait que le soleil donne la chaleur, on conclut que les maux causés par l'excès de chaleur, donc par le feu, doivent être inscrits sur la ligne et sur le mont du soleil. En effet un signe funeste est une croix, ou une marque formée de petites lignes croisées sur le mont du soleil. C'est le signe de la mort probable par le feu. Quelquefois un autre indice s'ajoute à celui-là et alors c'est à peu près sûrement la terrible mort par le feu, par exemple dans un incendie. Or nous avons vu avec épouvante dans ces dernières années de terribles catastrophes de morts par incendie : celle du Bazar de la Charité, celle de l'Opéra-Comique. On n'a pas encore oublié l'effroyable incendie du *Ring-Theatre*, à Vienne, en 1881, où 1.460 personnes périrent dans les flammes. Ces milliers de victimes avaient donc le signe fatal à la racine de l'annulaire ? Il faudrait donc admettre que 1.460 personnes, toutes munies de la même marque, toutes susceptibles de la même prophétie en chiromancie, se trouvaient réunies par un hasard fabuleux, au *Ring Theatre* ? Il faut donc que toutes les victimes du Bazar de la Charité, toutes celles de l'Opéra-Comique aient eu des mains semblables, au moins sous un rapport ? Quelle invraisemblance ! Et qui croira que si toutes avaient, par le plus



invraisemblable des hasards, consulté un chiromancien dans les jours qui ont précédé leur malheur, elles auraient toutes entendu la même prédiction ?

Il est superflu d'insister. Tout ce que la chiromancie peut se flatter de promettre aux hommes pour combler leurs désirs, tout ce que les prétendues influences astrales peuvent écrire dans la main, tous les dons des dieux du paganisme si on veut pour l'hypothèse d'un moment qu'ils vivent, toutes les chances qu'on justifiera par toute autre explication quelconque... tout s'envole en fumée. C'est la faillite de la « divine science » puisqu'elle ne pouvait pas nous promettre davantage... et qu'en fin de compte elle ne peut rien nous donner du tout.

Il y a d'autres signes encore, d'autres lignes et d'autres monts dont l'augure était moins merveilleux et dont nous dirons un mot pour avoir donné, au moins, un coup d'œil d'ensemble à toute la main.

Nous voyons dans notre main au moins trois lignes, peut-être davantage, mais au moins trois lignes qu'on nomme les lignes mères et dont nous n'avons encore examiné qu'une, la ligne de vie.

Les deux autres sont la ligne dite de cœur qui souligne, en quelque sorte, les quatre monts de Mercure, d'Apollon, de Saturne et de Jupiter, et la ligne de tête, ou de raison, qui se détache du pouce, à la naissance de la ligne de vie, et descend tout droit dans la paume qu'elle coupe en deux. Il y a bien des remarques à faire sur ces deux lignes. Nous les résumerons bientôt, avec d'autres, en une seule observation.

La figure 4 montre aussi l'hépatique, nommée aussi ligne de foie parce que les anciens chiromanciens croyaient reconnaître sur cette ligne les maladies du foie. On y chercha plus tard celles du poumon. Puis on nomma cette ligne de Mercure ligne de santé. Elle présageait la vigueur et tenait compagnie à Vénus dans les prédictions. Aujourd'hui on la nomme aussi ligne d'intuition. C'est un signe de la faculté intellectuelle que le mot désigne. On voit une croix sur le mont de Mercure. C'est le signe du vol. Quand cet indice fâcheux n'existe pas, que le mont est bien formé, qu'il porte de petites

raies perpendiculaires auxquelles se mêle la ligne de Mercure, c'est la marque des qualités qui distinguent ce dieu. L'homme

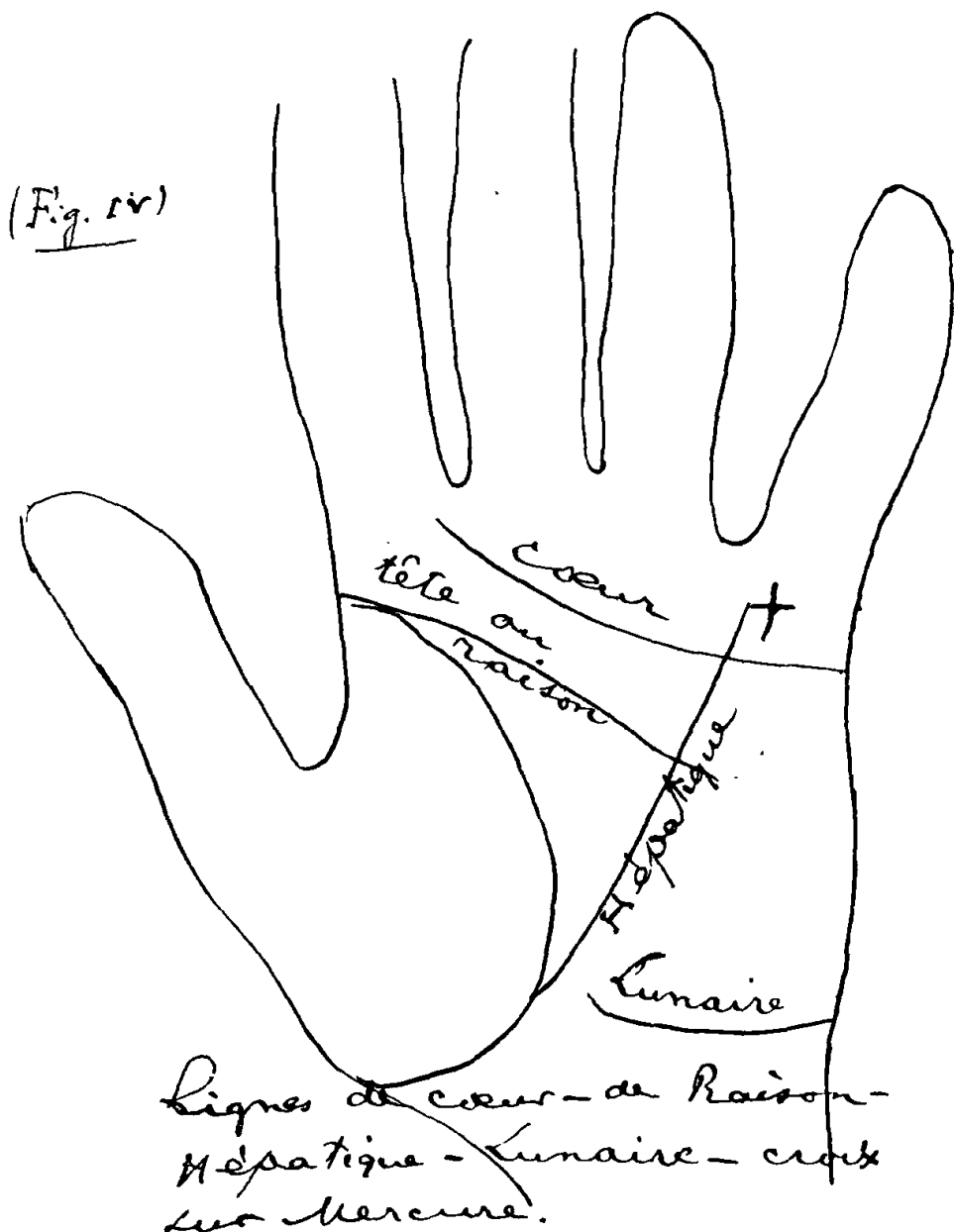


Fig. 4

qui les possède est habile en affaires, apte aux sciences, notamment à la médecine, à la chimie d'après quelques-uns, à l'éloquence écrite ou parlée. Quelquefois la ligne de Mercure est double ou triple. C'est le signe des dons de

Mercure poussés à leur plus haut point. C'est aussi la chance constante.

La lunaire, ainsi nommée parce que la partie de la main qui fait face au mont de Vénus est attribuée à la « chaste Diane », indique ce qui se rapporte à l'élément de Diane, la mer. Il faut se rappeler l'invocation de Musset :

Comme un ours à la chaîne  
L'Océan monstrueux se traîne,  
Diane, sous tes yeux bleus.

La lunaire est appelée aussi ligne de voyage. Elle présage des voyages sur mer.

Tous les marins devraient posséder la lunaire. C'est à vérifier. Nous avons vu des gens de mer à qui elle manquait, et des terriens chez qui elle est accentuée. On dit, dans ce cas, que le mont de la Lune et sa ligne dénotent l'imagination. Diane est rêveuse.

La ligne de tête droite et ferme est le signe d'une raison ferme; si elle se prolonge et incline vers la lune, vers la région de l'imagination, il y a tendance à démente. Si elle se brise en fragments placés les uns au-dessous des autres en forme de chute, ce peut être la chute de la tête au physique, et au figuré, la folie ou la décapitation.

On fait sans difficulté des remarques analogues sur la ligne de cœur. On y lit la santé du cœur au physique et au moral. Et si on approfondit tout cela on aboutit à constater sur ces lignes comme sur les autres des contradictions, des invraisemblances et des incohérences après lesquelles on se sent une opinion faite. Mais nous avons promis de résumer tout cela dans une observation unique, et la voici :

C'est à savoir que la ligne de cœur, la ligne de tête, l'hépatique et son dieu se retrouvent toutes trois, visibles et nettes, dans la main du singe. Nous avons sous les yeux la photographie d'une main de jeune chimpanzé et celle d'une main d'orang-outang adulte qui à elles deux réunissent les principales lignes de la main humaine<sup>1</sup>, et plus particulière-

1. Julien Leclercq, *Le caractère et la main*, pp. 112 et 129, fig. 31 et 35.

ment celles qui caractérisent le cœur et la raison. Elles semblent même plus accentuées dans la main de ces animaux que dans celle de l'homme.

La raison en est évidente : le singe fait de ses mains un usage plus rude, plus continu que l'homme et les saillies musculaires en sont nécessairement plus accusées, et les sillons de la peau plus profonds. Mais ces causes si naturelles seraient trop simples!... Le cœur et la raison du singe ! quel aboutissement à la divine science!...

## VI

La démonstration est, cette fois, complète. Il est parfaitement inutile de parler de la multitude de menus signes que les vendeurs d'avenir découvrent parsemés dans la main qu'ils regardent à la loupe et dont ils savent tirer si bon parti : les croix, étoiles, carrés, triangles, barres, points, etc..., etc... Tous ces détails sont censés modifier plus ou moins les significations générales sur lesquelles nous n'avons plus la plus petite illusion...

Sur la table de consultation de ces augures le patient voit encore, à côté de la loupe ou du jeu de cartes, un alphabet hébreu, et une autre collection de signes bizarres, c'est une sorte d'autre alphabet : celui des signatures astrales. Chacune des sept planètes est désignée par quelques signes, quatre ou cinq, qui se retrouvent dans les linéaments capricieux de la paume de la main.

Le tout fait une trentaine de caractères, de « signatures ». On en trouvera le tableau dans celui des ouvrages du Dr Papus que nous avons cité plusieurs fois. (P. 156.)

Les vingt-deux caractères de l'alphabet hébreu se prêtent à la même recherche. On les fait correspondre aux vingt-deux cartes importantes du jeu de cartes appelé tarot et on les interprète en conséquence. On trouvera cet alphabet et son interprétation dans le volume de Desbarolles. (P. 353.)

Le lecteur ne nous pardonnerait pas de remplir encore des pages de ces sottises. Il est fixé désormais sur la chiromancie.

Nous sommes fixé, quant à nous, sur tout le reste des sciences occultes, et nous utiliserons cette occasion pour nous soulager d'un sentiment personnel.

Je collaborais à un journal de défense religieuse, lorsque des nécessités d'informations me conduisirent, il y a quelque dix ans, à m'intéresser à ces sortes de choses. J'y ai usé une somme de temps et de travail que je regrette bien aujourd'hui de n'avoir pas mieux employée. Il ne m'en est revenu qu'une grande fatigue et beaucoup de déceptions sans aucun profit pour autrui ni pour moi-même.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de constater que d'autres avant moi avaient fait la même expérience. Ces noires bêtises ont coûté aux uns leur temps, à d'autres leur argent, à d'autres encore leur carrière ou l'occasion qu'ils avaient eue de s'en faire une, à d'autres enfin la raison ou même la vie : la folie, le suicide, les morts inexplicables ne sont pas rares chez les dévots de l'Inconnu. Les curieux mêmes ou les simples imprudents qui recherchent ou qui acceptent des conseils venus de cette direction ne s'en félicitent ordinairement pas : je n'en connais pas d'exemple et j'ai entendu citer des exemples du contraire. Ceci d'ailleurs a été constaté de tout temps, et il en existe quelques exemples dans l'histoire de la magie.

Et puis qu'espérez-vous savoir des mages? Si vous vivrez longtemps? Si vous serez riche? Si vous serez heureux? On vous a dit tout cela dès l'enfance, et les expériences de la maturité vous l'ont appris de nouveau. Travaillez et faites des économies : vous ne romprez pas l'inégalité des conditions qui est la loi de ce monde, mais vous aurez toujours un peu d'argent devant vous.

Soyez sobre, chaste, occupé, fuyez la paresse de corps et d'esprit : cela ne vous mènera pas aux années des premiers patriarches, mais vous aurez toute la longévité et toute la santé que vous pouvez attendre de la nature.

Voulez-vous, de plus, être heureux, c'est-à-dire content de vous et des autres? Soyez honnête! Vous souriez en pensant à tous les honnêtes gens qui ne sont pas ce qu'on appelle « heureux ». Le seraient-ils davantage s'ils étaient moins

honnêtes? Et parmi ceux qui se plaignent constamment de la vie, voyez-vous le plus souvent les plus honnêtes?

Terminons par un curieux conseil, curieux non certes en lui-même — car il est excellent — mais par son origine. Nous le trouvons dans *l'Almanach de la Chance pour 1905* (publié sous la direction de Papus). On trouve dans ce petit livret des indications superstitieuses, des modèles de talismans, et des conseils pour fixer la chance si on l'a, la rappeler si elle est perdue. Entre autres conseils nous trouvons celui d'observer sa langue, de ne jamais s'arrêter à un sentiment d'envie, de ne jamais dire de mal des absents :

Le mal se sème, et pousse ses racines, ses tiges et ses fruits comme une plante de la terre.

C'est pour ne pas avoir notion de cette vérité que tant d'êtres tuent leur chance.

.....

Si vous voulez conserver la chance, ne dites jamais de mal des absents.

Si vous voulez accroître votre chance d'une manière inespérée, ne tolérez pas qu'un tiers calomnie une personne absente pendant que vous assistez à la conversation...

Ces conseils ne sont pas extraits de quelque commentaire du catéchisme sur la médisance et le jugement téméraire. Dans la pensée de leur auteur ils se rattachent peut-être à quelque théorie occultiste. Il en existe une selon laquelle le mal que nous voulons à autrui se reverse sur nous. Mais peu importe. En pratique le conseil est bon. L'expérience nous apprend souvent que les grands parleurs qui n'épargnent personne, les amateurs de potins, qu'ils en soient les auteurs ou qu'ils aiment à les entendre, ne font pas, en général, de brillantes affaires, et n'arrivent pas à la gloire par la considération qu'ils s'attirent.

Ce n'est pas, comme le pourrait croire un occultiste, par l'effet du *choc en retour*. C'est beaucoup plus simplement parce que ces sortes de gens ne sont aimés de personne malgré les égards qu'ils peuvent devoir aux convenances sociales. C'est parce que, à la fin, tout se sait, tout se paye,

tout s'expie, et qu'on récolte nécessairement ce qu'on a semé.

Regardons maintenant ceux qui ont réussi, ceux qui sont arrivés au but. Cesont le plus souvent des discrets. Ils n'avaient pas de secrets de chance, mais ils ont pensé à leurs affaires plus souvent qu'à celles d'autrui, et quand ils ne pensaient même qu'à leurs affaires, ils ne les confiaient pas à tout le monde.

Donc, avant de poser le point final, si vous voulez réussir, soyez discret en vos discours, ne vous occupez que de ce qui vous regarde... et ne pensez jamais à la chiromancie !

Georges Bois.



## LES ÉTOILES

---

La science humaine est en proie à de perpétuelles métamorphoses. Elle ne cesse de changer, de se transformer et de se contredire. Elle revient sur ses pas, elle reprend des doctrines qu'on croyait à jamais abolies et elle abjure des opinions qui paraissaient définitives. La vérité d'hier devient l'erreur d'aujourd'hui et redeviendra peut-être la vérité de demain.

S'il était des idées courantes et que les profanes considéreraient comme désormais acquises, n'était-ce pas celles du nombre illimité des astres et de la pluralité des mondes habités? « Les étoiles, ça n'en finit pas! » disait le *Tribulat Bonhomet* de Villiers de l'Isle-Adam. Cependant, aujourd'hui, des savants, et non des moindres, n'hésitent pas à s'inscrire en faux contre ces assertions. Parmi eux est un homme éminent, émule respecté de Darwin, le Dr Wallace, qui, d'abord dans un article retentissant inséré par la *Fornightly Review* et par le *New-York Independent*, et ensuite dans un volume intitulé : la « Place de l'Homme dans l'Univers » (*Man's place in the universe*), a presque réhabilité la cosmogonie antique et rendu à l'homme sa place exceptionnelle au centre du monde.

Déjà en 1853, le Dr Whewell avait soutenu que l'orbite de la terre est la zone tempérée du système solaire, et que, seule, elle permet ces variations modérées de froid et de chaud, de sécheresse et d'humidité qui sont nécessaires à la vie animale; et, dès 1848, l'illustre auteur des *Histoires extraordinaires*, Edgar Poë, dans son *Eureka*, avait conclu à la limitation du nombre des étoiles. Mais, chez lui, cette conclusion s'appuyait plutôt sur une sorte d'intuition et sur des déductions métaphysiques que sur des raisonnements scientifiques. Il n'en est plus de même aujourd'hui; et c'est par des arguments tirés de l'observation et des faits que l'on vient battre en brèche les théories astronomiques précédemment admises.



\*  
\* \*

« Si le nombre des étoiles était incommensurable, dit miss Clarke, il en résulterait une somme illimitée de radiations lumineuses et toute obscurité serait bannie des cieux. »

C'est aussi l'avis du professeur Newcomb, de Washington :

« Cette collection d'étoiles que nous appelons l'univers est, dit-il, d'étendue limitée... car, dans le cas contraire, les cieux tout entiers seraient remplis d'une éclatante lumière, éblouissante comme le soleil. » Or, la lumière donnée par les étoiles n'est que la six-millionième partie de la lumière solaire.

Si l'on admet l'infini stellaire, deux causes seules pourraient expliquer cette déperdition de la lumière des étoiles : son affaiblissement dans son passage à travers l'éther ; — son arrêt par des étoiles sombres ou des poussières météoriques diffuses.

La première de ces causes doit être rejetée, par cette excellente raison que les étoiles les plus brillantes ne sont généralement pas les plus rapprochées. Quant à la seconde, M. Monck semble y avoir répondu victorieusement dans une lettre adressée à la revue *Knowledge*, lorsqu'il dit :

« Supposons les astres obscurs 150.000 fois plus nombreux que les étoiles brillantes : le ciel entier devrait alors être aussi brillant que la partie éclairée de la lune. Si les étoiles s'étendaient à l'infini dans des directions particulières, par exemple dans celle de la Galaxie ou Voie lactée, nous devrions trouver dans la plus brillante partie de cette Galaxie une partie égale à la lune en grandeur angulaire et nous offrant la même quantité de lumière. Or, à l'endroit le plus brillant, la lumière n'est pas la centième partie de celle de la pleine lune. »

\*  
\* \*

C'est une erreur de croire, comme le soutiennent les partisans de l'infinité, que le perfectionnement des instruments accroîtra le nombre des étoiles. Avec un télescope n'allant que jusqu'à la 11<sup>e</sup> grandeur, le professeur Celoria, de Milan, a compté auprès du pôle nord de la Voie lactée le même

nombre d'étoiles que sir William Herschell avec son puissant instrument.

Il y a, dans la Voie lactée, des espaces absolument sombres et vides d'étoiles, des fonds parfaitement noirs : ce qui serait impossible, si des multitudes innombrables d'étoiles, trop petites pour être individuellement aperçues, existaient au delà. Ajoutons que la photométrie démontre que, de la 10<sup>e</sup> à la 17<sup>e</sup> grandeur, le nombre des étoiles diminue rapidement.

Beaucoup d'astronomes tendent de plus en plus à considérer l'univers entier des étoiles comme une sphère, ou un sphéroïde, ayant la Voie lactée pour équateur. Cet équateur est probablement circulaire et en rotation très lente.

Quant à notre système particulier, il occupe dans le plan de la Voie lactée une position quasi centrale. On a tiré cette conclusion du fait que, s'il en était autrement, si notre position était très éloignée du centre, les apparences seraient tout autres qu'elles ne sont.

A cela on répond que : « si le soleil occupe *actuellement* une position quasi centrale dans le plan général de l'univers, la chose est sans aucune importance, puisque, étant donnée sa vitesse de translation, dans vingt ou cinquante ou cent millions d'années, il aura traversé l'univers d'un bout à l'autre. »

Mais nous n'avons aucune preuve du mouvement *en ligne droite* du soleil, et, s'il n'est pas exactement au centre de gravité de l'univers, on peut très bien supposer qu'au lieu de se mouvoir en ligne droite, il décrit une orbite autour de ce centre.

\*  
\* \*

Abordons maintenant la question d'habitabilité des planètes.

Grâce à la merveilleuse découverte de l'analyse spectrale par Bunsen et Kirchhoff, on a pu constater que les éléments et les composés matériels de la terre et du soleil, des étoiles et des nébuleuses étaient les mêmes. La matière est partout formée d'éléments identiques. De plus, elle est partout soumise aux mêmes lois. La loi de gravitation s'étend à tout l'univers; les lois de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, du magnétisme sont partout les mêmes.

Par conséquent, quelle que soit leur place dans l'univers, tous les êtres vivants organisés doivent être fondamentalement les mêmes. En d'autres termes, la vie n'est possible nulle part que sous les conditions rencontrées sur le globe terrestre.

Ces conditions, quelles sont-elles? Ce sont les suivantes :

Des variations légères de température; une quantité suffisante de chaleur et de lumière solaire; de l'eau en abondance et universellement distribuée; une atmosphère de densité suffisante et composée des gaz essentiels à la vie végétale et animale; des alternatives de jour et de nuit.

En considérant l'ensemble de ces conditions, dont la réunion est indispensable, et en procédant par une série d'éliminations, dans le détail desquelles il serait beaucoup trop long d'entrer ici, le Dr Wallace arrive à conclure :

1<sup>o</sup> Qu'aucune planète du système solaire, autre que la terre, ne présente les conditions voulues pour produire et maintenir la vie; qu'aucune autre n'est, n'a été, ni ne sera habitée;

Et 2<sup>o</sup> que, dans les systèmes autres que le nôtre, il y a des chances énormes pour que nulle part, sur n'importe quelle planète de n'importe quel soleil, il ne se rencontre une combinaison complexe de conditions semblables à celles que présente la terre.

Peut-être, comme l'a fait judicieusement remarquer M. Henri Château dans une étude consacrée au livre du Dr Wallace, l'illustre savant a-t-il poussé ses déductions à une extrême rigueur.

Il n'en est pas moins vrai qu'il a mis en lumière, non sans hardiesse, des faits scientifiques d'une portée considérable; et que, si rien ne vient infirmer l'exactitude de ses raisonnements, les doctrines astronomiques que l'on enseignait naguère ont besoin d'être revisées.

Je ne suis pas assez grand clerc en ces matières — ni en aucune autre — pour me prononcer à ce sujet. Mais les théories émises m'ont paru assez intéressantes pour être enregistrées; et n'est-il pas plaisant de penser que les astronomes viennent seulement de s'apercevoir de ce phénomène, pourtant fréquent, qu'on appelle : la Nuit?

LOUIS DE GRAMONT.

## UN CAS D'OBSESSION A ALGER

---

Paul Féval a écrit les étapes d'une conversion; je vais essayer de relater celles d'une guérison, en décrivant les différentes phases de la maladie étrange qui l'a précédée.

A la fin de février 1903, au retour d'un séjour à Paris, je rentrais chez moi à Saint-Galmier. Là, à la suite d'une violente émotion, je commençai à ressentir des troubles affectant à la fois le physique et le moral et qui devaient être l'éclosion d'une maladie que je couvais depuis de longues années.

Au début, idées noires, anéantissement complet de la volonté, dégoût de la vie, suppression du sommeil, diminution de l'appétit, digestion difficile, asthme, sensibilité nerveuse exaspérée, lassitude, surtout au réveil, semblable à celle résultant d'une violente courbature. La tête en feu, prête à éclater, et, à d'autres moments, glacée et complètement vide; hallucinations et tout travail intellectuel impossible; difficulté inouïe d'associer deux idées. Le travail matériel se faisait encore, mais, pour ainsi dire, machinalement. J'avais remarqué que j'avais un jour moins douloureux que l'autre. Tout, dans la vie, m'était devenu à charge et j'étais obsédée de constantes appréhensions; j'avais même de la peine à supporter la présence, autour de moi, d'êtres cependant bien chers. Dès le réveil, j'étais saisie à la gorge par une sorte d'étreinte qui m'angoissait tout le jour, et le siège du mal me paraissait venir de cet étouffement qui m'étreignait jusqu'au creux de l'estomac.

Je crus d'abord que cette partie de moi-même était malade. Je vis un premier docteur à Saint-Étienne qui me traita pour un commencement de neurasthénie, venant de l'estomac qui fonctionnait mal. Je suivis le traitement pendant trois semaines; le résultat fut nul. Dans le courant de mai, je

retournai voir ce médecin et il me dit : « Je vous conseille de faire une saison à Nérès, Allier. »

Au début de juin, je partis donc pour cette station, un peu de courage au cœur, espérant trouver là-bas une guérison, ou, tout au moins, une grande amélioration à cette terrible maladie qui me rendait la vie absolument insupportable. Je suivis un traitement exactement indiqué par un des médecins en chef de l'établissement, le docteur P..., très initié aux effets de ces eaux si calmantes pour certains, mais qui, à mon grand regret, ne m'apportaient *aucun soulagement*. Je voyais ma saison se terminer et j'étais navrée de n'en retirer aucun effet salubre. Le docteur me dit qu'au retour je serais soulagée et me prescrivit l'hydrothérapie et un régime *ad hoc*. Je rentrais chez moi, méconnaissable, ayant maigri de dix livres, et plus découragée que jamais. J'avais des heures de désespoir telles qu'à diverses reprises je voulais en finir avec la vie; un sentiment seul me restait : l'avenir de mes chers enfants et la croyance absolue en une vie meilleure, refusée à ceux qui n'ont pas le courage de supporter celle d'ici-bas. Un jour, plus malade que jamais, je suppliai à genoux mon pauvre mari de me tuer, croyant ainsi que je n'en aurais pas la responsabilité. Bref; je déraisonnais en tous points; ma pauvre cervelle avait perdu tout équilibre!

Dans le courant de juillet, je suivis un traitement à Saint-Étienne, d'un médecin peu connu, mais ayant appliqué son système, le magnétisme médical, en Amérique où il avait eu des succès. Après la première séance, je ressentis une légère amélioration, mais il eût fallu suivre régulièrement ce procédé qui, pour moi, était compliqué en ce sens que, dans l'état où j'étais, il m'eût fallu aller, trois fois par semaine, à Saint-Étienne et, sans goût, ni forces, je n'en avais pas le courage. J'eus quelques séances, mais ne trouvant encore pas là une amélioration bien sensible et si découragée alors que je voulais me laisser mourir, je laissais ce traitement trop long pour ma patience si éprouvée.

Je traînai encore quelques semaines cette vie impossible que je rendais si dure à tous les chers miens qui étaient désespérés! Je ne pouvais alors pas m'occuper de mes enfants qui

étaient en vacances et que j'aurais voulu sentir bien loin ; pauvres petits ! Je ne voulais plus voir personne ; il me fallait un effort surhumain pour tenir à peu près ma maison et faire face aux quelques obligations mondaines, ne voulant pas qu'on connaisse trop cet état incompréhensible.

En septembre, je vis un nouveau docteur à Saint-Étienne, qui me dit d'essayer des piqûres au sérum artificiel, trois fois par semaine, en injections hypodermiques à l'abdomen. Comme il fallait injecter au moins 150 grammes chaque fois, c'était assez douloureux, mais je le supportais pensant trouver là peut-être le remède approprié à mon mal. On me fit une dizaine de piqûres, mais le résultat fut négatif ; au contraire, je ressentais une excitation nerveuse désagréable, prélude d'un abattement plus complet.

Je demandai alors qu'on m'envoyât dans un établissement spécial pour les pauvres neurasthéniques, croyant trouver là un repos et un calme plus complets que je n'avais chez moi, où, pourtant à la campagne, j'avais toutes les conditions d'hygiène possibles pour bien me porter.

Heureusement, sur ces entrefaites, fin octobre, mon frère, habitant Alger, vint nous voir. Me trouvant dans cet état, il insista pour m'emmener avec lui, afin de me faire changer d'air et de vie. Il avait son idée. Je ne voulais pas partir ; à force de persuasion, de volonté et d'énergie de sa part, — il en fallait pour moi, — nous nous embarquâmes le 20 octobre. Mais quel désespoir au cœur, en quittant mes chers enfants, ma maison, que je ne croyais plus revoir ! Mon idée était que je n'aurais qu'à me précipiter dans ces flots qui vous engloutissent si profondément et que tout serait fini. Je passe la majeure partie de mes angoisses. S'il me fallait revivre les heures traversées, je ne sais si j'en aurais le courage. Oui, sans doute, car je saurais maintenant ce que j'ai à faire et je me sens si forte et si énergique !

Les débuts de mon séjour à Mustapha furent un peu le coup de fouet qui redonne du ton. Le changement d'air, de milieu, auprès de bons parents et de charmants amis qui ne savaient qu'imaginer pour me distraire eurent pour effet de me rendre moins sombre, de délier ma langue (je ne voulais plus par-

ler), mais combien peu ! On voulait me faire sortir ; c'était une corvée pour moi que de descendre à Alger et je versais des larmes chaque fois qu'il fallait m'absenter ; et pourtant, on savait que cela me ferait du bien. Je me surmontais autant que je le pouvais, mais que d'heures encore douloureuses, de larmes versées, et quel avenir sombre je voyais toujours, sans raison bien marquée : moi seule connais à fond tout ce que j'ai souffert !

. . . . .  
M. Verdier me fit des passes magnétiques, puis me fit l'imposition de ses mains sur ma tête pour bien la dégager, car là surtout était le siège de mon mal. Après dix minutes de passes, nous nous séparâmes, nous entendant pour avoir, tous les deux jours, une petite séance de magnétisme. Dès le lendemain de cette première séance, je ne me reconnaissais déjà plus ; je reprenais goût à la vie, je sentais la gaieté revenir, mes facultés intellectuelles reprenaient leur cours ; je sentais une telle transformation que, de suite, je dis à mon entourage : « Je suis sauvée, j'ai trouvé cette fois la vraie marche à suivre et je sens que je vais guérir. »

. . . . .  
J'atteste, avec toute la profonde reconnaissance de mon âme émue, que je dois ma guérison à cette doctrine, appliquée avec tant d'intelligence et de dévouement par M. Verdier. Je dois ajouter que non seulement j'ai retrouvé la santé physique, mais que j'ai obtenu une absolue transformation morale et une parfaite tranquillité d'esprit. Aussi qu'on ne s'étonne pas si je suis devenue une fervente convaincue<sup>1</sup>.

1. Ce n'est pas aux esprits, c'est au magnétisme qu'il faut attribuer cette guérison d'une maladie cérébrale. Que d'exagérations dans ce récit !



## Le Mysticisme japonais et son application au Spiritisme

---

Deux religions, l'une indigène, le *Shin-to*, l'autre d'importation étrangère, le *Bouddhisme*, vivent actuellement au Japon côte à côte, après des siècles de luttes sanglantes pour la suprématie. Le *Shin-to*, qui signifie « la voie des Esprits », et dont l'origine se perd dans l'antique tradition, fut reconnu en 1868, à l'arrivée au trône du Mikado (empereur) actuel, comme religion officielle de l'empire.

C'est du mysticisme, qui se rattache à cette religion, que nous entretenons aujourd'hui nos lecteurs.

\*  
\* \*

Le shintoïsme n'exige pas de ses fidèles de croire aux enseignements et miracles d'un être surhumain quelconque, ayant vécu dans un passé lointain sur la terre ; il se base sur des phénomènes que tout fidèle peut toujours voir et entendre.

Beaucoup de ceux qui ont voyagé dans le Japon, ne connaissent que superficiellement ce peuple, et ne savent raconter que peu de chose de sa religion : ils considèrent les Japonais, somme toute, comme une nation très peu religieuse. L'expression du sentiment n'est pas visible, ne se traduit pas par des madones au coin des rues ; les guides imprimés n'en donnent aucun renseignement, et les missionnaires bigots ne connaissent pas le premier mot de la vie religieuse du peuple japonais. Le grand monde professe une sorte d'agnosticisme, dont Herbert Spencer est le prophète, mais le shintoïsme (la voie des Esprits), contraire au « Butsido » ou « la voie de Bouddha », est la religion des masses.



\*  
\* \*

Le shintoïsme n'a, à vrai dire, que trois « miracles » ; on les produit toujours de la même façon, depuis qu'ils existent ; et on les exécute en plein jour. Des observateurs européens et américains, par exemple Russel Lowel, dans son savant ouvrage *Le Japon occulte*, déclarent ces phénomènes indubitablement réels. Le peuple les considère purement comme des miracles. Quant à savoir comment on les produit, c'est une question qui n'a pu encore être résolue.

Ces trois « miracles publics » (semblables, en apparence, à beaucoup de ceux qui se produisent chez les fakirs indous), sont les suivants : Premièrement, *on arrose l'adepte d'eau bouillante* ; secondement, *il marche à une distance de trente à quarante pieds sur des charbons ardents*, et troisièmement, *il monte, à pieds nus, une échelle, dont les échelons sont des glaives excessivement tranchants*.

*L'adepte est invulnérable : ces exercices ne lui occasionnent aucune brûlure, aucune blessure.*

\*  
\* \*

Le shintoïsme se divise en différentes sections ; quelques-unes se vouent à cultiver ces miracles ; d'autres, par contre, développent la « prise de possession par des dieux », ce que nous nommons « la médiumnité à transe ». Les adeptes de ces dernières sections s'occupent également de la guérison des malades, donnent des conseils dans les affaires commerciales, etc. Il y a aussi des sections s'occupant des nombreux pèlerinages, ainsi que du service du temple et des cérémonies, où la prédilection de la masse pour le clinquant des oripeaux est exploitée de la même façon que dans l'Église catholique de la chrétienté.

L'initiation, c'est-à-dire le développement de la médiumnité, n'est pas le privilège du sacerdoce : il est accessible également au profane. Cependant, les moyens d'arriver à un succès sont bien plus pénibles que chez nous. De même que chez les Hindous, cette pensée ordonne la modification, la sup-

pression de toute passion et tout plaisir qui rend au mortel la vie attrayante.

Le disciple qui se voue à la médiumnité physique, commence d'abord par ne plus prendre qu'un seul et unique repas par jour, consistant en riz ou d'autres végétaux, en très petites quantités : il doit entièrement renoncer au tabac, qui lui est cher. Mais, avant tout, il prend, pour obtenir ce développement que l'on désigne comme « pureté », six ou huit fois par jour un bain froid, malgré la rigueur de la température. Mis en parallèle avec le « saint » Brahma, empesté de vermine, il y a là certainement un progrès. Dans tous les cas, laplupart de ceux d'entre nous qui voudraient devenir médium, feraient-ils un pareil sacrifice ?

\*  
\* \* \*

Ce procédé continue durant des années. Maints adeptes et élèves cherchent la solitude dans les bois et sur les montagnes, pour devenir réellement saints ; d'autres continuent leurs affaires journalières. Mais chez tous ceux qui ont du succès, le résultat est un développement psychique où l'esprit devient complètement maître de la matière, du moins dans les cas cités.

Les fakirs et adeptes des Hindous peuvent obtenir la même chose, à leur façon, et l'un et l'autre se produit d'après la même loi. Mais il est un fait qui n'est pas inconnu, c'est que les productions des Hindous, en partie, n'ont aucune existence réelle et produisent une espèce d'hallucination hypnotique.

Le public japonais, lui, considère les miracles, produits par la voie psychologique comme une preuve de la divinité des religions.

Le développement du médium à transe se fait au Japon, bien que d'une manière très pénible, beaucoup plus rapidement que chez nos médiums, et les résultats sont à peu près les mêmes. Il y a même des « jardins d'enfants » où l'on développe les enfants pour la médiumnité à transe.

\*  
\* \*

Cette courte esquisse nous montre suffisamment que le spiritisme est donc aussi représenté dans le royaume du Mikado. Malgré qu'il ait un cachet, auquel nous ne sommes pas habitués, il porte néanmoins en lui la même erreur ancienne, incomprise ou mal comprise encore par un monde ignorant.

Mais nos spirites d'occasion sont-ils plus avancés que les adorateurs de miracles du Japon ? Nous disons « d'occasion ».

Ce ne sont que des « amateurs de théâtre » ; ils veulent voir, éprouver des sensations nouvelles, de l'étonnement, et être témoins de surprises ! Pour arriver à leur donner ces impressions, certains esprits doivent agir en conséquence : en ne leur donnant que les preuves les plus banales.

\*  
\* \*

Le spiritisme moderne, en Europe et en Amérique, se base sur les mêmes faits naturels qu'au Japon et dans l'Hindoustan. Bien de ces faits donnent une preuve suffisante de l'immortalité de l'homme et de la possibilité du rapport avec les esprits, tandis que d'autres démontrent simplement que l'homme, aussi dans sa forme mortelle, est quelque chose de plus grand et de plus progressif que ce que nos savants nous ont enseigné jusqu'à présent. Beaucoup d'entre nous furent assez ignorants pour confondre ces deux espèces de faits, comme le font les Japonais.

Mais voyons avant tout de quelle valeur peuvent être ces phénomènes pour notre monde actuel. Notre expérience est relativement très courte ; elle s'étend à peine sur une génération. Tournons-nous donc, pour avoir la réponse, vers l'Orient, où des faits semblables appartiennent, depuis un temps immémorial, à l'histoire d'une nation. *Cette histoire nous montre un spiritisme absolument sans progrès !*

En sera-t-il autrement chez nous, si nous marchons dans la même ornière de la routine ?

Les miracles d'aujourd'hui sont les miracles d'un passé lointain ; si réels qu'ils étaient, on ne les emploie constamment en Orient que pour attacher les fidèles à la croyance ancestrale d'autrefois, et à retarder leurs pas vers une virilité spirituelle plus élevée. Si le résultat des rapports avec le monde des esprits ne devait consister qu'à donner à l'homme une croyance de son immortalité, quelle utilité y aurait-il là pour le monde d'aujourd'hui ?

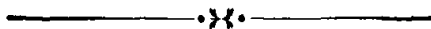
L'Hindou endormi continue un rêve comme il faisait auparavant : il n'a pas plus de justice, et notamment pas plus d'égard ni d'estime pour la femme.

Le Japonais tient à sa croyance la plus intime, sans y voir le progrès, utilisant ses miracles pour divertir le public : il partage l'initiation avec la femme, du moins la médiumnité à transe, mais il ne cherche pas à s'élever plus haut, en la connaissance du monde des esprits, malgré son avidité pour la science et la philosophie des nations avancées.

\*  
\* \*

Si le spirite croit et enseigne que l'esprit progresse dans la vie prochaine, en science et en force, comment se fait-il que depuis tant de siècles, jamais une voix inspirée ou un médium développé n'ait surgi chez le peuple de l'Hindoustan ou du Japon, pour y combattre la superstition et les abus ? Les Brahmanes de l'Inde sont des spiritualistes accentués, et ils déclarent être dirigés et contrôlés par les esprits de leurs ancêtres. Mais n'ont-ils pas employé, pendant des milliers d'années, toute leur puissance à opprimer le peuple ? — Les prêtres shinto du Japon paraissent, du moins en partie, être soumis au contrôle des esprits.

J. F.



## LE PURGATOIRE

(Suite)

---

Voici encore quelques autres questions que j'ai adressées à ma sœur Marie-Sophie de la part de notre très honorée Mère, ou qu'avec sa permission je lui ai faites moi-même :

D. — Monsieur notre aumônier m'a recommandé de vous dire que, si vous le désiriez, il vous dirait une messe avec plaisir.

R. — Je n'ai pas la permission de la demander; mais s'il veut faire cette charité, elle ne sera pas sans récompense, et je lui en serai bien reconnaissante.

D. — D'où vient que, souffrant comme vous faites, vous avez néanmoins la figure si calme, que l'on croirait que vous ne souffrez pas?

R. — Le désir d'accomplir la volonté de Dieu et de satisfaire à sa justice me rend si heureuse, que je serais contente de souffrir encore davantage si, par cette augmentation de souffrances, je pouvais plus tôt jouir de Dieu.

D. — Le bon Dieu est-il bien terrible dans ses jugements?

R. — Oui, il est terrible, mais aussi il est bien juste.

D. — Quand on est jugé, voit-on Notre-Seigneur?

R. Oui; cette vue donne un tel contentement à l'âme, qu'elle est heureuse en purgatoire, malgré les grandes souffrances qu'elle y endure.

D. — Dans quel endroit l'âme est-elle jugée?

R. — Au lieu même où elle expire, dès qu'elle a rendu le dernier soupir.

D. — Au moment de votre mort, la sainte Vierge, saint Joseph vous ont-ils assistée? les avez-vous vus?

R. — Non; j'ai été privée de cette grâce à cause de mon obstination; mais souvent cette faveur est accordée.

D. — Saint Joseph visite-t-il les âmes du purgatoire ?

R. — Je ne l'ai vu qu'une seule fois accompagner la sainte Vierge.

D. — Depuis que vous êtes morte, combien de fois avez-vous vu la sainte Vierge? Que vous dit-elle pour vous consoler? A-t-elle bien diminué vos souffrances?

R. — (Ma sœur Marie-Sophie se mit à rire et me dit) : Vous allez trop loin; néanmoins, pour vous faire plaisir, je vous dirai que quelquefois je ne l'ai vue qu'une fois l'an; d'autres années, jusqu'à trois fois : la veille de l'Assomption et les jours de la Conception et de la Présentation. Quand elle venait en purgatoire, elle allait dans toutes les demeures, parlait une à une à toutes les âmes pour les consoler, disant aux unes : *Vous souffrez bien; mais, ayez patience, vous irez bientôt au ciel*; aux autres : *Votre purgatoire est abrégé de tant d'années, de tant de mois, ou de tant de semaines, quelquefois de tant d'heures*; aux autres, enfin, elle les couronnait et les emmenait avec elle au ciel.

D. — Vos souffrances sont-elles un peu diminuées?

R. — Oh! oui, bien diminuées; vous auriez même pu le comprendre, car n'avez-vous pas remarqué qu'au commencement que je vous ai apparue, vous ne voyiez que la figure et le cou. Tout le reste du corps était enveloppé comme dans un grand manteau; mais, à présent, vous devez voir le costume religieux bien net (en effet, je la voyais ainsi jusqu'aux genoux), et j'espère que mon purgatoire sera bientôt fini.

D. — Comment connaissez-vous que votre purgatoire sera bientôt fini?

R. — A l'air content et aux manières gracieuses de mon bon ange.

D. — Où est le purgatoire?

R. — Au centre de la terre, tout près de l'enfer.

D. — Y a-t-il plusieurs demeures dans le purgatoire?

R. — Il y en a trois, et dans chaque demeure il y a un grand nombre de divisions, suivant que l'âme est plus ou moins coupable.

D. — Dans quelle demeure étiez-vous ?

R. — Dans celle du milieu.

D. — Reste-t-on toujours dans la même demeure, ou en change-t-on à mesure que les fautes sont expiées ?

R. — Pour moi, je suis toujours restée dans la même demeure.

D. — Savez-vous si dans la demeure la plus proche de l'enfer on y entend les cris des damnés ?

R. — Non, on ne les entend pas, excepté pourtant quelques âmes plus coupables qui les entendent par une permission divine.

D. — Y a-t-il beaucoup de monde en purgatoire ?

R. — Oui, beaucoup ; représentez-vous un foiral ; on y est pressé, entassé.

D. — Je suis étonnée que ma pauvre mère soit tant restée en purgatoire ; il y a longtemps que je la croyais au ciel.

R. — Il ne faut pas que cela vous surprenne : dix-sept ans sont bien longs, il est vrai ; mais il est des âmes qui y sont détenues depuis deux ou trois cents ans.

D. — Et des religieuses, y en a-t-il beaucoup ?

R. — Oui, un grand nombre ; mais aucune de celles qui ont pratiqué leur règle.

D. — Quelles sont les fautes que l'on punit plus sévèrement dans les personnes religieuses ?

R. — Le défaut d'obéissance et les murmures contre les supérieures ; le bon Dieu châtie très sévèrement ces dernières.

D. — Que font souffrir les démons aux âmes du purgatoire ?

R. — Ils n'ont pas le pouvoir de leur nuire ; mais il les font beaucoup souffrir en leur reprochant leurs fautes, ou bien simplement en se montrant à elles.

D. — Les âmes du purgatoire prient-elles et s'entretiennent-elles ensemble ? Quelle est, enfin, leur occupation ?

R. — Oui, elles prient ; elle disent mentalement le *Pater*, l'*Ave* et autres prières pour les personnes qui s'intéressent à elles. Elles ne parlent jamais ; il y a un silence profond ; on entend seulement quelquefois des gémissements arrachés par

la force de la douleur; mais, malgré cela, elles sont toujours calmes et résignées. Leur occupation est d'aimer Dieu, d'accomplir sa volonté pour lui être de plus en plus unies.

D. — Avez-vous compris dans le purgatoire ce qui s'est passé dans la communauté depuis votre mort?

R. — Oui, car toutes les âmes du purgatoire voient ce qui se passe sur la terre; à moins que par une permission divine, elles en soient privées.

D. — La faveur accordée à l'indulgence sabbatine a-t-elle son effet?

R. — L'indulgence est vraie; mais elle a rarement son effet à cause des obstacles qu'on y apporte.

D. — Voit-on le feu en purgatoire?

R. — Oui. Représentez-vous un four à chaux, dont les murailles et la voûte ne sont que feu; c'est vous dire que l'on brûle, et malgré cela, certaines âmes y endurent un froid glacial.

D. — Voyez-vous souvent le démon dans la maison? et en quels endroits le voyez-vous?

R. — (La sœur prit un air embarrassé, comme quelqu'un qui craint de manquer à la charité. Je lui dis qu'elle parlât seulement pour moi, et alors elle me dit) : Je le vois presque tous les jours près de votre lit, le matin, à l'heure du réveil; au chœur, surtout pendant l'oraison.

D. — Savez-vous si ma pauvre mère a été soulagée par les messes qui ont été dites pour elle?

R. — Je ne sais si elle a reçu l'application de ces messes; soyez tranquille, le bon Dieu a appliqué une partie de ce qui a été fait pour moi, et puis, pour ce qui est des messes que l'on offre pour les âmes du purgatoire, le mérite en est accordé de suite à la personne qui les donne. Les âmes pour qui on les offre en sont aussi immédiatement soulagées; mais elles éprouvent un nouveau soulagement quand on les dit, ce que les prêtres doivent faire le plus promptement possible; car il y en a un grand nombre qui sont en purgatoire pour avoir été négligents sur ce point.

D. — Ma sœur, avez-vous profité des cinq messes qui ont été dites pour vous?



R. — Je n'ai profité que de trois.

D. — Et celle que M. l'abbé m'a dit de vous offrir, vous a-t-elle été appliquée.

R. — (Avec un air embarrassé) : Non. (M. l'abbé m'avait fait faire cette question et n'avait pas encore dit la messe; mais c'était son secret.)

D. — Notre Mère m'a dit de vous demander si vous auriez plaisir qu'elle écrivît à M. B... pour lui demander des messes pour vous?

R. — Je n'ai pas la permission; d'ailleurs, le bon Dieu ne me permettrait pas de m'adresser à lui, parce que je l'ai trop fait souffrir.

D. — Faut-il croire ce que dit le P. Faber, que presque tout le monde est sauvé?

R. — La miséricorde de Dieu est bien grande, et il y a beaucoup de personnes sauvées, vu la multitude des péchés mortels qui se commettent. Cependant, je crois aussi qu'il y en a un grand nombre de damnées.

D. — Notre Mère m'a chargée de vous dire de prier pour la communauté quand vous serez au ciel. Aurez-vous la bonté de le faire?

R. — Oh! oui, bien certainement, j'aime beaucoup la communauté; du reste je lui dois par reconnaissance.

D. — Avez-vous vu quelquefois nos saints fondateurs?

R. — Non; mais c'est pourtant saint François de Sales qui m'a obtenu d'achever mon purgatoire sur la terre, et j'y suis venue le jour de sa fête.

D. — Où vous teniez-vous donc tout le temps que nous ne vous avons pas vue?

R. — Dans les mansardes; et c'est seulement à dater du jour où vous offrites des prières et des indulgences pour moi, que le bon Dieu m'a permis de m'adresser à vous, pour vous demander la continuation de ce secours.

D. — Ma sœur, lui observai-je, j'ai fait depuis peu de jours le vœu héroïque; je ne puis donc prier pour vous en particulier.

La sœur Marie-Sophie me répondit :

— Je le sais; mais la sainte Vierge a permis néanmoins que tout ce que vous ferez me soit appliqué.

D. — Notre Mère vous prie, lorsque vous serez au ciel, de prier pour les parents de nos sœurs quand ils seront à l'agonie.

R. — Oh ! certainement : dites-lui qu'elle soit tranquille, je n'en oublierai aucune.

D. — Ma sœur Marie-Thérèse demande si vous vous souvenez d'elle ?

R. — Oh ! oui, certainement ; je lui dois par reconnaissance, je lui ai donné beaucoup de peine pendant ma dernière maladie. Dites-lui que je prierai bien pour elle et pour sa mère, que j'aimais beaucoup.

D. — Je vous prie de me dire ce que notre Mère a fait hier d'extraordinaire.

R. — Toutes ces questions sont faites pour le même motif.

D. — Pour quel motif ?

R. — Pour avoir un signe, et convenez que vous-même vous en seriez bien aise ?

D. — Oh ! cela est vrai : si vous vous faisiez voir à quelqu'un j'en aurais bien plaisir.

R. — Eh bien ! ma sœur, tout cela ne provient que de votre orgueil et d'un fond d'*amour-propre*.

D. — Quand vous aurez fini votre purgatoire, aurez-vous la bonté de me donner un signe pour me le faire connaître ?

R. — Oui, je vous le promets.

D. — D'où provenait cette grande lumière que je voyais la nuit avant que vous me parliez ?

R. — C'était un signe pour vous faire comprendre que j'avais besoin de prières.

D. — Où se passent vos nuits ?

R. — Dans votre cellule, dans le dortoir ; le plus souvent auprès de votre lit.

D. — Comment vous êtes-vous procuré le costume religieux ? La croix est-elle d'argent, la robe de laine, la guimpe de toile ? Qu'en ferez-vous quand vous irez au ciel ?

R. — (La sœur me dit en riant) : Oh ! soyez tranquille, je n'en serai pas en peine ; tout cela n'est qu'un corps aérien, fantastique.

D. — Pourquoi, lorsque je vous jette de l'eau bénite, par

la crainte que j'ai que ce soit le démon, cette eau tombe-t-elle à terre et non sur votre robe ?

R. — Toujours pour la même raison : parce que cette robe n'est qu'un corps aérien.

D. — Vous me dites que vous avez un corps aérien ; mais comment se fait-il donc que, lorsque je vous ai donné de l'eau bénite, mes trois doigts qui ont touché les vôtres ont été brûlés ?

R. — Le bon Dieu l'a permis pour vous donner un signe, et croyez que la douleur que vous éprouvâtes alors n'était rien en comparaison de ce que je souffre.

Un jour, en abordant ma sœur Marie-Sophie, je lui présentai une chaise et la priai de s'asseoir. *Ma sœur*, me dit-elle, *je ne suis ni assise ni debout*.

Cependant, quand j'étais debout, elle me paraissait debout, et quand j'étais assise elle me paraissait assise, n'étant pas plus haute que moi. Mais quand un exercice sonnait, si je ne me levais pas promptement, elle prenait un air sévère, en ayant l'air de se lever, comme si elle eût voulu partir la première.

L'approche de cette sainte sœur me pénétrait tellement de la présence de Dieu, qu'en donnant mes soins à la petite négresse, quelquefois j'ai eu la bouche ouverte pour m'impatienter ; mais je sentais une force invincible qui me retenait.

Je poursuivis mes questions.

D. — Votre purgatoire sera-t-il bientôt fini ?

(J'entendis une voix qui n'était pas celle de ma sœur Marie-Sophie, mais qui semblait venir de sa droite et d'une personne qui lui était supérieure et qui me dit avec un ton d'autorité) :

— Priez, dites aussi que l'on prie et que l'on donne quelques intentions à la sainte communion.

Je fus si fort effrayée, que je m'enfuis en toute hâte ; il me semblait que jamais je ne trouverais la porte de notre cellule. Ma sœur Marie-Sophie m'appelait en me disant : *Ma sœur, n'ayez pas peur*. Mais je n'écoutai rien, et je m'en fus au galop.

Le lendemain, un peu plus raffermie, j'y revins cependant et j'adressai encore ces questions à ma sœur Marie-Sophie, d'abord :

D. — Quelle était cette voix qui me dit, hier, de prier, de faire prier pour vous et de vous donner quelques intentions à la sainte communion?

R. — C'était celle de mon bon ange. Vous n'auriez pas dû vous en aller si vite : si vous étiez restée, il vous aurait sans doute dit autre chose.

D. — D'où provient cette grande chaleur que j'éprouve depuis deux nuits ; il me semble que j'ai du feu dans mon lit ?

R. — Cette chaleur provient de moi, et je me trouve bien soulagée quand je suis près de vous, ce que je fais depuis le jour que vous m'avez permis de venir ; si cela pouvait être utile à l'une ou à l'autre, mais je ne vous fais pas sentir la chaleur quand vous dormez.

Cela était vrai, en dormant je n'éprouvais rien ; mais la chaleur que j'avais autrement la nuit était si forte, que je pensais avoir la peau rôtie, le matin, en me levant. Il en était de même de la brûlure des doigts, ne pouvant les laisser dans le lit, et tous les matins cette brûlure paraissait avoir été faite fraîchement ; puis, dans le cours de la journée, la douleur diminuait un peu jusqu'à la nuit, et toujours ainsi pendant vingt jours, c'est-à-dire depuis le 4 mai jusqu'au 27 du même mois, jour de l'entrée de la sœur Marie-Sophie au ciel. Après j'en ai souffert très peu ; mais l'empreinte reste toujours.

D. — Veuillez faire des excuses à votre bon ange, continuai-je, de ce que je l'ai quitté l'autre jour si brusquement. Si vous pouviez obtenir qu'il me parlât encore, vous me feriez bien plaisir.

R. — Soyez tranquille, tout s'arrangera bien ; le bon ange n'est pas fâché que vous le craigniez. Je vous plaignais aussi beaucoup de vous voir pleurer, mais je suis bien aise de voir que vous avez peur.

D. — Je ne vous ai plus dit que je craignais toujours d'être trompée dans ce que je vois et entends. Ne serait-ce pas le démon ? On me dit que quand ce serait lui, on ne doit pas le

craindre tant qu'il ne me portera qu'au bien ; mais j'ai grand-peur d'être dans l'illusion.

R. — Non, ne craignez pas, ce n'est pas le démon. Mais ne vous croyez pas pour cela meilleure que les autres ; au contraire, vous l'êtes moins, car vous avez un orgueil détestable. Attachez-vous donc à l'humilité, à l'obéissance et à l'observance.

D. — Notre Mère m'a dit en riant qu'elle n'était pas contente de vous ; que depuis qu'elle vous demande que vous lui parliez, vous auriez bien pu lui obtenir cette grâce.

R. — (La sœur se mit à rire et me dit) : Dites à votre Mère que je ne le puis, parce que je n'ai pas de permission. Au reste, assurez-la que ce n'est pas pour elle, car je l'aime beaucoup, et j'en aurais même un grand plaisir ; mais il n'y a aucune nécessité. Du reste, que peut-il vous revenir de tout ceci ? Que des confusions, et vous devriez en être bien aise, puisque vous avez tant besoin de la vertu d'humilité.

D. — Comme nous n'avons pas beaucoup d'austérités dans notre saint ordre, est-il aussi agréable à Dieu que les autres ?

R. — (La sœur Marie-Sophie rit, et répondit avec une expression de joie et de bonheur) : Oh ! certainement. Ce ne sont pas les austérités que le bon Dieu demande, mais seulement la pratique de la règle.

D. — Le bon Dieu est-il bien sévère pour les exercices de la règle que l'on omet lorsqu'on est malade ou infirme ?

R. — Non ; le bon Dieu est bien bon, pourvu que l'on pratique la règle des malades.

D. — Que faut-il que je fasse moi-même pour être bonne malade ?

R. — Il vous faut accepter la maladie avec soumission et résignation à la volonté de Dieu ; et quoique la Constitution permette de demander ce dont on croit avoir besoin, ne vous montrez ni difficile, ni exigeante ; soyez aussi fidèle à la pratique du silence comme on doit le pratiquer à l'infirmerie. Vous y manquez facilement.

D. — Est-ce vous qui m'avez dit hier soir, lorsque je fus me coucher : *Tu es là bien tranquille dans ton lit, et moi je brûle ?*

R. — Oui, c'est moi; mais je ne vous ai pas tutoyée.

D. — Cependant, je n'ai pas été me coucher sans en avoir la permission.

R. — C'est vrai; mais vous n'aviez pas une vraie nécessité.

D. — Quand je suis malade ou fatiguée, et que notre Mère m'envoie coucher, ou que je demande moi-même d'y aller, cela vous fait-il de la peine?

R. — Non; quand votre Mère vous dit d'aller, ne craignez pas, obéissez toujours simplement; ne vous permettez qu'une seule observation, quand vous croyez n'en avoir pas besoin. Mais soyez très réservée quand vous demandez vous-même des dispenses.

D. — Toutes les questions que nous vous adressons vous font-elles de la peine?

R. — Non, pourvu que je n'aie à parler que pour le général et pour ce qui vous concerne vous-même; mais pour parler en particulier de quelqu'un, je n'en ai pas la permission.

D. — Notre Mère m'a dit de prendre quelque chose quand j'en sens le besoin, parce qu'elle craint que le défaut de sommeil me fasse mal; cela est-il désagréable à Dieu?

R. — Non, obéissez toujours simplement; mais du reste, pour ce qui est de tomber malade, ne le craignez pas, le bon Dieu ne le permettra pas, puisque vous faites un acte de charité.

D. — Notre Mère désire toujours savoir quel est le but principal que le bon Dieu s'est proposé en vous rendant visible?

R. — Je ne dois rien vous dire; mais soyez tranquille, votre bien s'y trouvera. Et pour ce qui est dit de la dévotion aux âmes du purgatoire, il y a toujours un plus grand émoi dans la communauté.

D. — Et cependant, ma sœur, on peut toujours douter si c'est une âme du purgatoire, ou le démon qui m'apparaît?

R. — Peu importe que l'on croie que c'est le démon ou une âme du purgatoire, pourvu que l'on sache qu'il y a quelque chose.

D. — Y a-t-il beaucoup de nos sœurs en purgatoire, et quelles sont celles-là?

R. — Oui, il y en a plusieurs, mais je ne vous dirai pas le nom; seulement, priez, car, ici, vous les mettez bien vite au ciel, et le bon Dieu a permis que je sois venue sur la terre parce qu'il y a longtemps que je suis morte, pour vous faire voir que l'on ne va pas si tôt au ciel.

D. — Il y a longtemps que notre Mère vous fait appliquer l'intention du rang de deux sœurs; en avez-vous ressenti les effets, comme aussi de beaucoup de prières et d'indulgences qu'elle a demandées pour vous?

R. — Oh! oui, je lui dois bien de la reconnaissance; remerciez-la pour moi, ainsi que toutes les sœurs.

Le jour de l'Ascension, je lui demandai si son purgatoire serait bientôt fini. J'entendis de nouveau cette voix, que ma sœur Marie-Sophie m'avait dit être celle de son bon ange, qui me dit : *Priez, faites prier; je croyais lui faire faire son ascension au ciel, mais je ne l'ai pu.*

Cette seconde fois, quoique je pensasse que c'était la voix de l'ange qui me parlait, je fus néanmoins si impressionnée, que je me jetais sur ma sœur Marie-Sophie, croyant qu'elle pourrait me retenir; mais je ne trouvais d'autre appui qu'une chaise qui était à mon côté, ce qui me fit bien comprendre la vérité de ce que m'avait dit cette sainte sœur, qu'elle m'apparaissait avec un corps aérien.

Je m'adressai de nouveau à ma sœur Marie-Sophie, et lui dit :

D. — Pourquoi me demandez-vous plutôt des prières, des indulgences et des intentions à la sainte communion, par préférence à des messes?

R. — Je n'ai pas la permission de demander autre chose, parce que je ne dois pas imposer de nouvelles charges à la communauté, qui a fait pour moi tout ce qu'elle devait faire; et puis je demande des communions pour expier toutes celles que j'ai laissées par ma faute.

D. — On a dit hier soir en communauté les six *Pater*, ainsi que le *De profundis* devant le Christ. Avez-vous profité de ces prières? Les indulgences qu'on dit y être attachées sont-elles vraies?

R. — Les indulgences sont vraies; mais ni ces prières, ni

ces indulgences n'ont été faites ni gagnées particulièrement pour moi ; seulement, j'y ai eu ma part comme les autres. Pour ce qui est du chemin de la croix devant le petit Christ, je vous conseille de ne le faire de cette manière que lorsque vous ne pourrez absolument suivre les stations.

D. — Qu'est-ce qui soulage plus promptement les âmes du purgatoire ?

R. — D'abord, le saint sacrifice de la messe et la sainte communion : puis, les indulgences. Elles éprouvent aussi un grand soulagement par l'observance de la règle.

D. — On nous conseille de ne faire le vœu héroïque que pour un an, afin d'éviter les troubles de conscience ; en faisant ainsi ce vœu, gagne-t-on également les indulgences qui y sont attachées ?

R. — Oh ! oui, faites tout simplement tout ce qu'on vous dira.

Et pendant que je parlais à la sœur, notre très honorée Mère était derrière le paravent, ce que j'ignorais ; mais ma sœur Marie-Sophie fit des signes de tête vers le paravent, me faisant connaître que notre Mère était cachée derrière.

Une autre fois, m'entretenant avec elle, une de nos sœurs entra dans l'appartement où nous étions, et ma sœur Marie-Sophie me dit : *Je ne puis rester.*

Nous avions une élève malade ; notre bonne Mère me chargea de la veiller. Toutè la nuit, j'eus ma sœur Marie-Sophie à mon côté. Nous avons appliqué des sangsues à la petite malade, et le sang coula si longtemps et en si grande abondance qu'après avoir essayé en vain tous les remèdes qu'on emploie en pareilles circonstances, je fus sur le point d'aller éveiller notre très honorée Mère, ainsi que notre sœur Marie-Jérôme, tante de notre petite malade, pour envoyer chercher le médecin. Avant d'en venir à cette extrémité, je m'adressai à ma sœur Marie-Sophie, et pour la faire ressouvenir de ce qu'elle m'avait dit tant de fois, que les âmes du purgatoire avaient un grand pouvoir pour venir en aide aux personnes qui sont sur la terre, je lui dis : *Ma sœur, vous voyez mon embarras ; faites donc quelque chose pour me sortir de peine.*



— *Soyez tranquille*, me répondit-elle, et incontinent le sang s'arrêta.

Je portai à boire à l'enfant qui me dit : *Pourquoi la sœur qui est à côté de vous ne me donne-t-elle pas à boire ?*

J'insistai sur la demande, et lui dit : *Que dites-vous ? mon enfant ?* — *L'autre, l'autre sœur, pourquoi ne me donne-t-elle pas à boire ?* me répondit encore l'enfant.

Le lendemain, cette chère petite, voyant sa tante, lui dit, encore dans son étonnement : *Mais c'est chose singulière, vous m'avez paru toute la nuit plus grande que ma sœur Marguerite-Marie.* — Ceci paraissait d'autant plus extraordinaire à l'enfant, que sa tante Marie-Jérôme est beaucoup plus petite que nous, et la sœur qu'elle voyait ne pouvait être que ma sœur Marie-Sophie, étant, en effet, un peu plus grande que moi.

Après que M. l'abbé eut dit la messe, je fus trouver ma sœur Marie-Sophie et lui adressai encore ces quelques questions :

D. — La messe que M. l'abbé vous a dite hier vous a-t-elle été appliquée ?

R. — Oui, j'en ai ressenti un grand soulagement, ainsi que des autres intentions particulières qu'il a bien voulu me donner. Je vous prie de le remercier, ainsi que de la complaisance avec laquelle il s'est prêté à cette affaire.

D. — Je doute, ma sœur que Monsieur l'abbé ajoute beaucoup de foi à tout cela.

R. — La manière gracieuse avec laquelle il s'y est prêté vous prouve que, quoiqu'il n'y ajoute pas une grande foi, il y croit bien un peu, cependant.

D. — Ma sœur Marie-Caroline, que vous m'avez dit être en purgatoire, est-elle bien proche de sa délivrance ?

R. — Je ne le sais pas ; mais quand j'ai quitté le purgatoire, elle était bien plus bas que moi. Dites à ma sœur Marie-Adélaïde qu'elle prie pour ma sœur qui est en purgatoire.

D. — Notre sœur N... désirerait bien savoir si vous avez vu son père et sa mère en purgatoire ?

R. — Je ne le sais pas ; mais moi-même j'y ai laissé des parents, et je ne le savais pas ; c'est mon bon ange qui me l'a dit depuis que je suis sur la terre.

D. — Connaissez-vous nos sœurs? Avez-vous vu quelquefois notre Mère depuis que vous êtes sur la terre?

R. — Oui, je les connais toutes, et je vois tout ce qui se passe dans la maison. Du reste, il en est ainsi de toutes les âmes du purgatoire; elles voient tout ce qui se passe sur la terre, à moins que, par une permission divine, elles en soient privées. Allons, ma sœur, à demain.

Ce rendez-vous, qu'elle ne m'avait plus donné, me surprit. Je fus dire à notre très honorée mère qu'il me tardait d'être au lendemain, pour savoir de quoi il s'agissait.

Cette bonne Mère me dit : « Puisque vous avez veillé la nuit dernière, il faut aller vous coucher avant qu'on sonne le grand silence; vous pourrez alors lui demander ce qu'elle a à vous dire. »

Je ne manquai pas de le faire; mais sa première parole fut : *A demain, couchez-vous tranquille.*

Le lendemain, je l'abordai en lui disant : « Bonjour, ma sœur; hier, vous me donnâtes rendez-vous pour aujourd'hui, ce qui m'a fait penser que vous aviez quelque chose à me dire.

« — Non, ma sœur; j'ai voulu vous dire seulement que comme vous aviez veillé, je ne voulais pas vous importuner cette nuit. »

Et, en effet, toute la nuit je fus fort tranquille.

D. — Comme vous n'avez parlé à N... N... que de M. B.... elle est fort inquiète sur ses autres parents, s'imaginant que peut-être ils sont damnés.

R. — Je ne le sais pas; mais, puisqu'elle y tient tant, je le demanderai au bon ange.

D. — Les prières et les communions qu'on a faites pour vous hier et aujourd'hui vous ont-elles soulagée?

L'ange répondit : « Oui, il ne lui manque que très peu de chose, trois ou quatre intentions à la sainte communion, et puis, j'espère qu'elle sera bientôt délivrée. »

D. — Ma sœur, hier, vous me promîtes de demander quelque chose pour N... N... au bon ange.

La sœur se tourna, comme ayant l'air de regarder quelqu'un pour lui parler. Alors j'entendis la voix de l'ange, qui me dit :

« Dites à votre Mère que N... N... est au ciel depuis longtemps, et X... depuis la semaine sainte ; une de ses filles a beaucoup prié pour lui. »

Je répliquai : « Mais elle a bien d'autres parents qui l'intéressent beaucoup : des oncles, des tantes... »

L'ange me répondit : « Pour N... N... il est en purgatoire ; mais pour sa tante, la sœur X..., elle est au ciel ; cependant, pas sitôt qu'on l'a cru, car vous les mettez, ici, trop vite au ciel. Priez, car vous avez en purgatoire plusieurs de vos sœurs qui y étaient même longtemps avant la sœur Marie-Sophie. »

Je demandai à l'ange si mes deux sœurs étaient en purgatoire : il me répondit : « Vous les avez au ciel toutes les deux. Votre sœur Marie n'est restée que sept semaines en purgatoire, parce que le bon Dieu agréa les prières et les messes que votre sœur Élisabeth fit dire pour elle, comme aussi le sacrifice généreux qu'elle fit de sa vie. Vous avez aussi votre nièce Marie au ciel. Cette enfant resta dix-sept jours en purgatoire, pour n'avoir pas fait assez d'instances pour recevoir les derniers sacrements. »

D. — Ma sœur, dis-je à ma sœur Marie-Sophie, avez-vous reçu l'application des communions et des prières que nous avons faites pour vous ce matin ?

L'ange prit encore la parole, et dit : « Oui, elle ne brûle plus, elle ne fait que languir du désir de voir Dieu ; mais il lui manque encore quelques prières pour obtenir son entière délivrance. — Vous remercierez votre Mère et vos sœurs de toutes les prières qu'elles ont faites pour cette âme. Elle vous remercie aussi ; mais, de votre côté, vous lui devez aussi de la reconnaissance ; car, si vous l'avez remarqué, vos yeux vont beaucoup mieux depuis que vous priez pour elle. »

(A suivre.)

---

## LA VISION DANS LES GRANDES PROFONDEURS DE LA MER<sup>1</sup>

---

L'existence d'êtres vivants dans les régions abyssales fut longtemps contestée, mais plus longtemps encore la possibilité de la vision au milieu de ces épaisses ténèbres.

C'est seulement en 1860 que les diverses grandes nations organisent des expéditions scientifiques pour l'étude de cet intéressant problème.

De 1873 à 1876, l'Angleterre envoie le *Challenger* draguer le fond des mers à des profondeurs atteignant quelquefois 9.000 mètres. Il faut citer ensuite l'Amérique où, comme toujours, l'initiative privée prend la tête du mouvement, avec les travaux de Louis Agassiz, puis ceux de son fils Alexandre et du comte de Pourtalès. En France, les croisières du *Travailleur* et du *Talisman* explorent le golfe de Gascogne de 1876 à 1883. Si l'Allemagne ne vient que plus tard, les campagnes qu'elle organise avec le *National* (1887) et la *Valdivia*, sous la direction du professeur Chun (1899), n'en sont pas moins fertiles en découvertes de premier ordre.

Dans cet ordre d'idées, la Norvège, le Danemark ont été des précurseurs, et les autres nations de second ordre ne restent pas en arrière ; la Hollande envoie, de 1899 à 1900, le professeur Max Veber d'Amsterdam étudier l'océan Indien ; et les recherches du prince de Monaco, avec son yacht *Princesse-Alice*, sont bien connues : sous les auspices de ce savant, des conférences sur l'océanographie viennent d'être organisées cet hiver à Paris.

L'intérêt provoqué par l'étude des grandes profondeurs, qui se poursuit partout ailleurs, semble pourtant se ralentir en France où l'on ne trouve à citer maintenant que l'expédition organisée par M. Koehler, professeur à l'Université de Lyon.

1. Conférence faite à l'Association française pour l'avancement des sciences, par M. Maurice Caullery, maître de conférences à la Faculté des sciences de Paris.

Les dragages montrent que les grandes profondeurs de la mer peuvent atteindre 8 et même 9.000 mètres; dans ce milieu, à mesure que l'on pénètre plus bas, la température diminue et tend à se rapprocher de 0° : une augmentation de pression de 1 atmosphère correspond à 10 mètres de profondeur, enfin la lumière décroît rapidement, et, au-dessous de 400 mètres, il ne pénètre plus de rayons lumineux : ce sont les ténèbres éternelles. Les plantes ne pouvant se développer sans lumière ont disparu à ce niveau : comme première conséquence de la vie dans l'obscurité tous les animaux rencontrés plus bas sont carnassiers ; il en résulte d'importantes modifications aux organes de la vision.

D'après la théorie transformiste, tout organe ne fonctionnant pas s'atrophie et finira par disparaître; fait vérifié pour la vision sur les animaux vivant sous terre ou dans les cavernes, avant l'étude des grandes profondeurs de la mer. Pourtant, dans ce dernier milieu, des espèces appartenant à trois groupes essentiellement différents : poissons, mollusques céphalopodes et crustacés supérieurs, possèdent les organes de vision les plus parfaits qui soient, et cela à côté d'êtres dont la vision est presque totalement atrophiée, tels certains crustacés (*Boréomysis*) présentant l'emplacement d'yeux qui ne sont pas fonctionnels. D'autres, du genre du homard (*Nephropsis*, *Valdivia*, 614 mètres) ont des yeux se réduisant à des appendices semblables à leurs autres appendices. Enfin, chez le *Polycheles*, qui vit constamment dans la vase (pêché à 900 mètres), l'organe visuel paraît avoir complètement disparu.

Chez les poissons, la perte des yeux est un fait beaucoup plus rare (*Barathronus*, poisson aveugle pêché par Chun sur la *Valdivia*), alors que parmi les Céphalopodes il n'y a aucun exemple connu d'animal complètement aveugle.

Cependant, à côté de ces êtres privés du sens de la vue, d'autres existent qui sont pourvus d'organes de vision énormes, comme un jeune poisson aux yeux pédonculés pêché à 2.000 mètres par la *Valdivia*; paradoxe apparent qui s'est trouvé éclairci dès les premières explorations abyssales : les ténèbres, en effet, ne sont pas absolues dans les grandes

profondeurs, certains animaux y sont eux-mêmes une source de lumière comme, sur terre, le ver luisant, la luciole et tant d'autres habitant les régions tropicales. Dans la faune marine, la phosphorescence est en outre un phénomène beaucoup plus fréquent, surtout dans les grands fonds; elle est due, soit à un mucus particulier qui se répand à la surface de l'animal, soit à des organes spéciaux lançant de véritables éclairs.

Le crustacé Chrysophore, animal carnassier nageur, muni d'yeux énormes, est doué d'organes lumineux annexés aux yeux; deux autres garnissent la partie supérieure de son thorax et une paire encore la face ventrale. La structure de ces derniers organes est complexe : ils comportent essentiellement un réflecteur, en forme de fer à cheval, qui fait jaillir la lumière, une lentille qui la concentre. L'organe annexé à l'œil, moins complexe, ne renferme pas de lentille, mais seulement un réflecteur parabolique.

Ces véritables projecteurs furent d'abord pris par l'anatomiste pour un organe de vision, et il ne faut pas s'en étonner, tous les animaux étudiés alors étant à l'état de cadavres, comme leurs fanaux destinés à la fonction inverse de celle de l'œil s'étaient éteints, leur analogie avec cet organe était complète.

L'organe lumineux se retrouve complet chez les Céphalopodes (*Thaumatolampas Diadema*, pêché par la *Valdivia*) et on a même pu en photographier certains à l'aide de leur propre lumière.

Chez les poissons, ces organes spéciaux ne sont ni moins nombreux, ni moins variés; chez les Stomiades, il existe une double rangée d'organes lumineux; à côté de filaments pêcheurs, on trouve des filaments organes lumineux. (Chun, *Valdivia*.)

La fonction des organes voisins des yeux est d'éclairer l'espace ambiant pour permettre à l'animal d'y apercevoir sa proie. Plusieurs hypothèses ont été émises concernant le rôle des autres : ils serviraient à éblouir la proie et à l'attirer; ainsi le papillon fasciné se précipite sur un foyer de lumière intense; des expériences ont été faites à ce sujet. Les organes lumineux variant avec les espèces et la lumière émise étant

diversement colorée, on a été amené aussi à penser qu'elle pouvait jouer un rôle analogue à la couleur de la robe chez les espèces de la surface.

Si d'autres animaux, vivant également dans les grandes profondeurs, ne voient pas, cette différence avec ceux qui viennent de nous occuper résulte de mœurs tout autres. Grâce à des engins de pêche plus perfectionnés, les récentes expéditions ont pu écarter les causes d'erreur dues à l'introduction d'animaux recueillis accidentellement pendant la montée du filet, et déterminer rigoureusement les profondeurs d'où provenaient les divers sujets étudiés : l'absence des yeux est une caractéristique absolue de la vie sédentaire et les animaux nageurs sont voyants.

A la surface, les yeux des Céphalopodes ont une grande ressemblance avec ceux des Vertébrés, alors que, d'une façon générale, les Crustacés ont des yeux à facettes comme les Libellules (on sait que chaque facette est isolée par un pigment dont la répartition est différente suivant l'intensité de l'éclairement; Extner a montré que, dans la lumière, chaque facette fournissait par ce mécanisme une image particulière, mais que, dans l'obscurité, les images se réduisaient à une seule par leur superposition : la sensation lumineuse peut ainsi devenir suffisante même avec un très faible éclairement).

La disposition des pigments de l'œil des Crustacés abyssins est toujours celle que détermine l'obscurité chez les animaux analogues de la surface, et un grand nombre de crustacés des grandes profondeurs sont même dépourvus de pigment.

Un fait d'une haute importance, étant donné que la structure des yeux, correspondant à des conditions d'existence absolument différentes, est tout à fait différente elle-même, est de constater que cette adaptation au milieu se trouve réalisée également dans les trois groupes cependant si différenciés : Crustacés Céphalopodes et Poissons (Crustacés chrysopodes, *Nematoscelis* Mantis Chun, *Amphitretus*, *Gigantura* Chuni, *Argyropolleus* affinis, etc.); il faut donc qu'il y ait là une nécessité absolue.

C'est à cette disposition spéciale des yeux, allongés en tubes parallèles, que Chun a donné le nom d'*œil télescopique*. La

structure en est particulière : pas de diaphragme, cristallin énorme, hauteur de rétine proportionnellement très grande.

Ces yeux télescopiques sont destinés à saisir l'image de points lumineux mobiles révélant, à courte distance, la présence d'autres animaux.

Il y a là corrélation précise entre le milieu et l'organe, corrélation qui devient frappante quand on étudie les Crabes. Parmi les espèces qui vivent à la surface, tandis que certaines courent, d'autres restent presque constamment terrées : chez les premières, les yeux sont de beaucoup plus développés. Dans les grandes profondeurs, cette différence s'exagère beaucoup. Mais un rapprochement s'impose d'abord : les langoustes portent des œufs très nombreux et très petits comparativement à leur volume propre ; l'éclosion a lieu de bonne heure, et le jeune animal, sorti à l'état de larve, subit une série de transformations, vivant dans des conditions très différentes de la mère, et il monte à la surface ; chez l'écrevisse, animal très semblable, les œufs sont relativement gros, peu nombreux ; le petit sort parfait et vit de suite au fond comme l'adulte. Il en est de même parmi les crabes : certains ont de gros œufs qui donnent naissance à des larves (*Zœa*) munies d'épines-balanciers destinées à les maintenir à la surface, lesquelles se métamorphosent encore avant de devenir petits crabes (*Mégalo*phta), tandis que d'autres portent de gros œufs d'où l'animal parfait sort de suite. Ceux-ci, comme l'écrevisse, habitent le fond, alors que les premiers nagent comme la langouste. Différence qui se retrouve parmi les crabes des grandes profondeurs : l'espèce qui, à aucune époque de sa vie, n'a pu monter à la surface, ne voit pas.

Ainsi s'élucident, en tenant compte des conditions d'existence, bien des faits d'atrophie ou de disparition organique, hier encore inexplicables.

E. HÉRICHARD.

---



## LA PEINE DU FEU

**Apparition de l'âme d'une jeune orpheline, au collège de Pie IX, dirigé par les Filles de la Charité, à Catane, Sicile, l'année dernière, nuit du 25 août 1903.**

*Au R. P. Victor Jouët, directeur de l'Œuvre du Sacré-Cœur en faveur des âmes du Purgatoire à Rome.*

Naples, 21 mai 1904.

Très Révérend Père,

Je vous envoie cette relation que m'a remise la T. R. Sœur Supérieure des Filles de la Charité du collège de Pie IX à Catane. Si vous croyez de la gloire de Dieu de la publier, publiez-la, car la Supérieure, personne très sérieuse et très pieuse, ne l'aurait point permis si elle n'avait bien examiné la chose, et je n'ai aucun doute sur la vérité de l'événement.

Priez pour moi, et croyez à mes sentiments de respect et d'amitié.

Votre dévoué serviteur,

**Antoine DE ANGELIS,**  
*Prêtre de la Mission, Recteur de Saint-Nicolas de Tolentin,  
Corso Vittorio Emanuele. Naples.*

### Relation

« Depuis quatre ans environ, avait été admise parmi nos pensionnaires du collège de Pie IX, à Catane, une jeune orpheline de père et de mère : il ne lui restait plus qu'un frère unique auquel elle avait consacré sa plus tendre affection et son plus admirable dévouement.

« Il y a plusieurs mois, cette jeune fille fut obligée, pour raison de santé, de quitter notre maison. Elle s'en alla respirer l'air natal, afin de remettre et de reprendre plus de force et d'énergie.

« Deux ans auparavant, le 31 mai, à la clôture du beau mois dédié à la Vierge, la chère orpheline fut reçue parmi les enfants privilégiées de Marie. Impossible de dire avec quelle ferveur elle accomplit ce grand acte.

« Ce jour-là, elle avait bien pleuré de joie et de consolation.

« Depuis lors, elle s'était montrée plus sage, plus exemplaire, et avait acquis une piété qu'elle n'avait jamais eue si grande auparavant.

« Qui donc aurait pensé alors que, trois mois après avoir quitté le collège, le fil de sa courte existence serait coupé par une maladie inexorable, rebelle à tous les remèdes ?

« La triste nouvelle du danger de mort dans lequel elle se trouvait, nous arriva trop tard, c'est-à-dire lorsque la pauvre enfant avait déjà perdu l'usage de ses sens. Néanmoins, on lui envoya le missionnaire qui l'avait plusieurs fois confessée, lorsqu'elle était parmi nous ; malheureusement, il la trouva dans un état si grave, qu'il put tout juste lui donner l'absolution et réciter les prières des mourants. En effet, le lendemain (21 août 1903) la pauvre enfant expirait au milieu des plus grandes douleurs.

« A peine eut-on appris ici une mort si inattendue et qui causait tant de peine, on commença à prier avec ferveur pour l'âme bénie de la chère défunte ; on fit beaucoup de chemins de croix et une messe fut aussitôt célébrée pour le repos de cette âme. Quatre jours après, durant la nuit du 25 août, lorsque tout était plongé dans le plus profond silence et que les jeunes filles dormaient tranquillement, voici que dans un des dortoirs, la maîtresse, qui était encore éveillée pour faire son heure de garde, entend un léger bruit au pied de son lit et voit tout à coup la chère défunte en habits du collège, les cheveux défaits. La jeune maîtresse, bonne et pieuse, la regarda épouvantée, mais ne cria point pour ne pas éveiller les élèves : elle lui dit seulement : — *Est-ce que tu n'es pas morte ? Comment te trouves-tu donc ici ?*

« — *Je suis ici* — répondit l'enfant — *pour vous recommander de prier pour moi, et vous dire qu'au purgatoire il y a du feu, chose à laquelle jusqu'ici vous n'avez jamais cru.*

« C'était vrai, en effet ; car un jour, à la récréation, cette maîtresse, parlant du purgatoire avec les élèves, leur avait dit qu'elle croyait bien aux peines très atroces du purgatoire, mais non au feu par lequel les âmes seraient tourmentées dans cette prison d'expiation.

« La défunte alors, sans se détacher du pied du lit, demanda à la maîtresse par trois fois, d'un air résolu, si finalement elle croyait au feu du purgatoire ; mais, à ses demandes répétées, la maîtresse répondit toujours un « non » absolu. Sans rien dire alors, la défunte ouvrit la bouche, comme pour soupirer ; mais, ô épouvante ! de sa bouche sortit une flamme si grande qu'elle brûla la couverture qui se trouvait au pied du lit, et la jeune défunte disparut sans laisser d'autres traces. La maîtresse, plus que jamais prise par la peur, éteignit aussitôt la flamme avec les mains, sans se brûler, ni sentir aucune chaleur ; elle appela l'élève la plus voisine qui avait été réveillée par cette lumière subite, et sans rien lui dire de ce qui était arrivé, elle sortit du dortoir avec elle, tellement impressionnée qu'elle en fut malade.

« Quelques jours après, une des compagnes de la jeune défunte la rêva, et celle-ci lui recommanda de prier beaucoup pour son âme, qui devait rester vingt ans en purgatoire pour avoir recherché en tout sa propre satisfaction ; elle ajouta qu'une de ses compagnes qui avait l'habitude de faire quelques petites mortifications, se laissant gagner par un peu de tiédeur et d'indifférence, ne pratiquait plus cet acte si agréable et si méritoire ; elle lui recommanda ensuite de prier cette compagne de continuer ces petites mortifications et de les offrir pour le soulagement de son âme. A peine eut-on su cela, que toutes prièrent avec ferveur pour la compagne défunte. Puis la nuit du 2 septembre, la maîtresse la vit dans un rêve, toute vêtue de blanc, le ruban des enfants de Marie autour du cou ; la défunte lui recommanda de dire à la Supérieure que, grâce aux ferventes prières et aux nombreux suffrages qu'elle avait reçus de la part des pieuses personnes du collège, elle allait s'envoler, à l'aube du 3 septembre, au paradis, vers ce lieu de félicité où elle allait jouir éternellement de la vue de Dieu <sup>1</sup>. »

(Extrait de la lettre de la T. R. Sœur Supérieure  
du collège de Pie IX à Catane. — Traduction de l'italien.)

1. *Le Purgatoire* qui publie ce document, à Rome (4 juillet 1904), est muni de l'imprimatur du cardinal vicaire et du maître du sacré palais.

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

L'Agnélas, près Voiron (Isère), 21 mai 1905.

Monseigneur,

Ma préface à l'ouvrage de Carl du Prel n'est point, comme vous le craignez, le commencement d'une évolution. Bien que j'admette qu'un homme puisse être amené à changer d'opinion sur beaucoup de points, je suis resté le même dans mon attitude envers les croyances religieuses.

J'ai toujours été et je suis encore d'avis qu'il n'y a pas lieu de s'en préoccuper dans les recherches scientifiques. La religion s'appuie sur la révélation qu'elle considère à priori comme représentant la vérité absolue, tandis que la science moderne s'efforce d'atteindre progressivement, par l'expérience et l'observation, une connaissance de plus en plus exacte des choses, et, pour employer une expression mathématique, elle cherche à être asymptote à la vérité.

Certainement elles finiront par se rencontrer si, d'un côté comme de l'autre, les points de départ sont justes aussi bien que les déductions et les inductions qu'on en tire.

Quand j'ai dit de Carl du Prel qu'il « était parvenu à acquérir, sur le sort qui nous attend après la mort, une conviction pleine et entière basée sur les seules preuves qu'admettent les esprits façonnés par l'éducation scientifique moderne », je n'ai voulu parler que de sa conviction à *lui*, conviction basée sur les travaux de sa vie entière qui ont porté principalement sur la démonstration de la *survivance de l'âme*.

Vous avez dû remarquer que, relativement à la *manière d'être* de l'âme après la mort, il se contente de proposer des hypothèses et d'indiquer les expériences propres à les infirmer ou à les confirmer.

Quant à ses attaques contre le catholicisme, j'ai été le premier à regretter qu'un esprit aussi élevé ait eu la faiblesse de les introduire dans un ouvrage où elles étaient complètement inutiles; mais je ne me suis pas cru le droit d'y faire des coupures. Je suis convaincu, du reste, que les hommes instruits et intelligents, seuls lecteurs des traités de cette nature, négligeront ces défauts dus au milieu protestant dans lequel a vécu mon ami, pour ne voir dans son livre qu'un

exposé très complet et aussi clair que peut le donner un philosophe allemand, des renseignements fournis par les phénomènes magnétiques sur les conditions matérielles de notre vie dans l'au-delà.

Veillez agréer, Monseigneur, mes hommages respectueux.

A. DE ROCHAS.

3 mai 1905.

Monseigneur,

Nouvellement abonnée à la *Revue du Monde Invisible*, je lis ses articles avec grand intérêt.

L'extrait de la *Revue Spirite* publié dans le numéro d'avril du *Monde Invisible* sous le titre de : *Matérialisations* m'a paru bien curieux. Seulement je voudrais vous demander, Monseigneur, pourquoi l'on met en note que ce récit est publié afin de démontrer la réalité des communications entre l'homme et les *démons*?

L'Écriture sainte parle, je crois, plusieurs fois d'apparitions de morts sans qu'il y ait intervention démoniaque. Il en est souvent question dans la vie des saints.

Je sais que l'Église nous ordonne la plus grande prudence vis-à-vis des esprits. Je sais aussi que les expériences spirites ne sont permises que dans des circonstances déterminées et je ne voudrais jamais pour ma part désobéir à des lois si sages. Mais dans les phénomènes de matérialisations est-il vraiment sûr que ce soit seulement des démons qui agissent, et Dieu ne peut-il pas permettre à certaines âmes de prendre des apparences de corps dans certaines conditions et sous certaines influences?

Je serais très contente, Monseigneur, si vous pouviez donner quelques explications dans la *Revue* sur ce sujet si intéressant et si mystérieux.

Veillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments distingués.

UNE ABONNÉE.

# VARIÉTÉ

---

## UN FANTÔME

On ne parle que de revenants, depuis quelques jours, à Sandy Hook et à Arnprior (Ontario). Dès que le soleil a disparu à l'horizon on met sous clef les enfants, les femmes n'osent plus sortir, et les hommes ne sont pas eux-mêmes très rassurés.

Il y a bien de quoi, allez !

Imaginez-vous que, l'autre jour, quelques jeunes filles et quelques messieurs qui avaient été en soirée s'en retournaient chacun chez eux, quand, sur un petit pont, près de la scierie de la compagnie Ottawa, à Sandy Hook, ils virent un spectacle qui les glaça d'épouvante :

Devant eux, raide comme la fameuse statue du commandeur, se tenait un fantôme aux formes herculéennes. De sa bouche s'échappaient des murmures confus. On eût dit qu'il suppliait quelque être invisible.

A cette vue plusieurs des représentantes du sexe faible perdirent matériellement connaissance, et leurs compagnons se hâtèrent de rebrousser chemin avec elles, ainsi que celles qui avaient conservé l'usage de leurs jambes.

On coucha chez un M. Mac Cormack et, le lendemain, on crut devoir avertir la police qui s'est émue comme les simples citoyens de l'endroit, mais n'a pu rien trouver. Il arrive rarement, d'ailleurs, que la police réussisse à mettre le grappin sur les fantômes.

Il paraît que l'on a déjà vu plusieurs revenants dans les environs du port et, même, qu'on les a entendus pousser des gémissements.

Et les gens qui ont bonne mémoire racontent que, il y a longtemps — Arnprior était alors une simple forêt — plusieurs

explorateurs s'égarèrent et se noyèrent dans la rivière, juste à l'endroit où le pont a été construit.

L'une des demoiselles qui ont été le plus affectées par l'apparition, M<sup>lle</sup> Lapointe, a été transportée à l'hôpital d'Ottawa. Son état est très grave, paraît-il, et les médecins ne sont pas sûrs de la remettre sur pied.

Une autre demoiselle, du nom de Savior, est aussi bien malade.

Heureusement, depuis l'aventure ci-dessus rapportée, le fantôme aux formes herculéennes n'a point reparu sur le pont.

VINCENT, de Montréal.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

Sommaire de la *Revue Thomiste*, n° de mai-juin 1905 (13<sup>e</sup> année).

T. R. P. GARDEIL. La Crédibilité (2<sup>e</sup> art.). Les Problèmes. — R. P. GÉRARD. La Cosmographie d'Albert le Grand d'après l'observation et l'expérience du moyen âge (2<sup>e</sup> art.). — R. P. Aimé VIEL. Dominique Soto, 1494-1560 (2<sup>e</sup> art.).

*La Vie scientifique* : T. R. P. GARDEIL. La documentation de saint Thomas. Dernier mot à M. Turmel. — OLIVIERI. De la sensation, d'après Mgr Mercier. — R. P. SCHLINCKER. *La Métaphysique générale ou ontologie*, de Mgr Mercier.

Notes bibliographiques.

Livres déposés aux bureaux de la *Revue Thomiste*.

Abonnements annuels du 1<sup>er</sup> mars : France : 12 fr. ; Étranger : 14 fr.

La Livraison : 2 fr.

Bureaux de la « *Revue Thomiste* », 222, faub. St-Honoré, Paris-VIII<sup>e</sup>

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

## SOUS L'INFLUENCE DES ESPRITS

---

### I

L'homme est doué naturellement d'intelligence, de volonté, d'imagination et de sens internes et externes qui expliquent sa nature et sa vie. C'est sur ces facultés diverses que les esprits ou substances spirituelles exercent souvent leur action, soit pour le bien, soit pour le mal.

Il est certain, premièrement, et admis de tous les spirites, que les esprits peuvent transporter l'homme d'un lieu dans un autre. C'est la manière la plus facile et la plus sûre d'expliquer le phénomène de la lévitation, ou de l'enlèvement du corps humain dans les airs.

Ces enlèvements spirites ont été constatés : Allan Kardec leur a consacré un opuscule. Si les substances spirituelles peuvent imprimer un mouvement local, un déplacement aux créatures et aux choses corporelles, elles peuvent aussi, avec la plus grande facilité, et une grande rapidité, transporter l'homme d'un lieu dans un autre lieu. On a vu tout récemment une petite fille de Saint-Michel de Serino (Avellino) transportée mystérieusement par les esprits à une distance de dix kilomètres. Mais, ces substances spirituelles peuvent-elles agir sur notre intelligence et sur notre volonté ? Cette intervention ne suffirait-elle pas pour expliquer dans bien des cas le phénomène de l'obsession ? Comment se produit-elle en nous ? Par quels moyens les esprits qui nous tentent et nous troublent si profondément dans la tempête de l'épreuve, arrivent-ils à leur fin ?

En ce qui regarde l'intelligence, il est certain que l'homme



peut être *illuminé* par les anges. « Illuminer, dit saint Thomas, c'est manifester aux autres la vérité connue. »

Or, de même que les anges d'un ordre supérieur manifestent la vérité aux anges d'un ordre inférieur, ils peuvent aussi la manifester à l'homme qui est une créature intelligente. A l'opération de l'intellect coopèrent les puissances intellectuelles et l'idée de la chose perçue.

L'ange peut exercer son influence sur l'intellect en fortifiant les puissances intellectuelles, et en rendant intelligible l'objet perçu. De même que le corps moins chaud sent sa propre chaleur s'élever dans le voisinage d'un corps plus chaud, de même quand une intelligence supérieure s'approche d'une intelligence inférieure, elle ajoute quelque chose à sa force et à sa perfection.

De plus, l'ange rend intelligible l'objet qui est perçu, en l'adaptant à la capacité de l'intellect humain, en le présentant sous forme d'image et de ressemblance sensible. C'est pourquoi saint Thomas nous enseigne « que les hommes sont illuminés, instruits par les anges, non seulement dans les choses qu'ils croient, mais encore dans les opérations qu'ils font, encore que ceux-ci ne s'aperçoivent pas des lumières et des secours qu'ils reçoivent d'une cause étrangère. » (*Sum. Theol.*, p. I, q. 106, 112, a. 1.)

Notre volonté, elle aussi, peut se trouver sous l'influence des bons et des mauvais esprits. La volonté humaine sera inclinée à vouloir quelque chose, ou intérieurement, par une action intime, qui la fait passer de la puissance à l'acte, ou extérieurement, par persuasion, en montrant à l'intellect un objet comme bon, et en excitant la volonté à le saisir. Dieu seul peut mouvoir intimement la volonté, et la faire passer de la puissance à l'acte, étant seul la cause première qui agit intimement dans les causes secondes, et en les *mouvant* selon l'exigence de leur propre nature.

Les anges bons et mauvais ne peuvent mouvoir la volonté qu'extérieurement, par des *allèchements* et des persuasions, en faisant remarquer dans les objets leur beauté, leur bonté, leur agrément, la jouissance qu'ils peuvent nous procurer, en l'excitant ainsi à aimer ou le vice ou la vertu.

## II

Voici l'imagination : elle se trouvera, elle aussi, sous l'influence des substances spirituelles, parce que tous les effets que peuvent produire les mouvements des choses corporelles, se trouvent sous la dépendance de la vertu naturelle des anges. Or, il est incontestable — les conclusions de la philosophie moderne en font foi — que les apparitions imaginatives sont l'effet de l'excitation, de la commotion du fluide nerveux, et des autres éléments, pondérables et impondérables, qui résident dans le corps humain.

Cette commotion est quelquefois si intense que, non seulement pendant le sommeil, mais encore pendant la veille, elle produira les apparitions imaginatives les plus vives comme on le voit dans les phrénétiques, les délirants, les hystériques, et dans les désordres de l'épilepsie.

Les bons et les mauvais anges ayant une connaissance parfaite de la nature et des propriétés du corps humain, une connaissance bien supérieure à celle de nos savants les plus illustres, n'ont pas de peine à produire en nous, dans notre cerveau, ces commotions violentes qui engendrent des apparitions et des hallucinations les plus troublantes. (*S. Th.*, p. I. a. 141.)

Ils exercent encore leur action sur nos sens, et ils modifient leur état, tantôt par le dehors, tantôt par le dedans. Par le dehors, quand l'ange, bon ou mauvais, en vertu de sa puissance naturelle, fait paraître à nos sens (la vue, l'ouïe, le goût, le tact) quelque objet sensible, externe qui existe déjà dans la nature, ou qu'il forme lui-même, ainsi, dans le cas où il prend l'apparence humaine pour parler, agir et commander.

Il agit intérieurement en nous, dans notre corps, sur les humeurs, sur le fluide nerveux, sur les forces diverses répandues et sécrétées par le système nerveux, et c'est alors que nous croyons voir, entendre, toucher ce que nous ne voyons pas, ce que nous n'entendons pas, ce que nous ne touchons pas.

Les opérations de la puissance nutritive, appétitive, sensitive, comme celles de toutes les puissances qui se trouvent dans le corps humain, peuvent éprouver l'influence, l'action des substances spirituelles. Toutes les maladies peuvent être occasionnées par les esprits mauvais. (*S. Th.*, p. I, q. 141, a. 3.)

Il serait facile de confirmer et d'expliquer cet enseignement de saint Thomas par des faits empruntés à l'Évangile et à la vie des saints. Nous verrions ainsi qu'il existe des substances spirituelles désignées sous le nom de bons et de mauvais anges; que ces anges ont une connaissance approfondie de la matière, de ses forces, de ses lois; qu'ils interviennent souvent dans les événements de ce monde et dans les faits qui forment la trame de notre vie; qu'ils peuvent nous assiéger, et agir d'une manière indirecte sur notre intelligence et notre volonté, d'une manière directe et plus intense sur nos facultés sensibles, et en particulier sur notre imagination; qu'ils produisent sûrement des effets déterminés en agissant sur les centres nerveux et sur les fluides dont le rôle et les manifestations échappent encore à notre connaissance; que des troubles mystérieux qui éclatent comme des orages dans les régions supérieures de notre âme et que certaines maladies déconcertantes sont l'effet certain de l'intervention de ces anges, bons ou mauvais et qu'il n'est plus possible de comprendre l'homme et l'univers si nous ne voulons pas voir le monde invisible qui domine le monde visible et en contient l'explication.

Ces vérités que l'on retrouve dans les traités de nos savants théologiens sont pour nous des vérités acquises, des vérités incontestables, et elles se présentent naturellement à notre esprit quand nous rencontrons des phénomènes anormaux que la science humaine ne peut pas expliquer.

Mais si l'on veut raisonner en faisant abstraction de cet enseignement théologique consacré par la tradition, si l'on refuse absolument d'en reconnaître la réalité, qu'arrive-t-il? Il arrive que l'esprit humain, fertile en aventures, se perd dans des rêveries pseudo-scientifiques, dans des systèmes qui ne reposent sur rien, dans des hypothèses gratuites où la hardiesse des affirmations n'a d'égale que l'ignorance de

ceux qui s'en font les défenseurs. La pusillanimité et le respect humain expliquent les réticences de ceux-ci, l'orgueil et la haine du surnaturel expliquent l'assurance violente de ceux-là. Ni les uns, ni les autres n'ont la sérénité de l'âme qui veut voir la vérité et la proclamer souveraine.

Il faut, assurément, une grande prudence pour faire la part des causes naturelles et éviter les dangers de la superstition qui nous expose à voir partout l'intervention préternaturelle. Mais cette prudence dans l'observation des faits ne nous permet jamais de faire litière des principes qui assurent la légitimité des conclusions.

Elie MÉRIC.



## ACTION HYPNOGÉNIQUE DE LA MAIN

---

Personne d'entre vous n'ignore que, pour réveiller un dormeur en état d'hypnose, nous nous aidons de certaines manœuvres; ainsi nous lui soufflons légèrement sur les yeux, nous lui entretenons un léger courant d'air sur le front à l'aide de battements répétés de la main.

Ce fait banal, que tout le monde a pu voir, attira fortement mon attention. Je me demandai quel pouvait bien être la cause du réveil.

J'avais présent à l'esprit que le sommeil provoqué s'accompagne de phénomènes de vaso-dilatation, de lourdeur des paupières, de torpeur, que la chaleur aide au sommeil.

La série de mes raisonnements me conduisit à la conclusion suivante. A l'aide des manœuvres qui accompagnent l'ordre donné du réveil, nous faisons ceci : nous promenons de l'air frais sur les yeux et sur le front de nos dormeurs. Le froid amène des phénomènes de vaso-constriction et, comme conséquence, les paupières deviennent moins lourdes, l'énergie revient, le réveil se produit.

Le réveil est donc dû à un phénomène de vaso-constriction.

Mais, me dis-je, si j'explique ainsi le réveil, je dois pouvoir produire le sommeil par des manœuvres contraires; si au lieu de l'air froid vaso-constricteur, je puis amener aux mêmes régions la chaleur vaso-dilatatrice, je dois pouvoir aisément provoquer le sommeil.

Quel sera donc l'instrument merveilleux qui m'aidera de la sorte? Un instrument que nous possédons tous, la main.

Si la main peut produire des courants d'air frais qui réveillent, pourquoi ne pas lui faire créer des atmosphères chaudes qui endorment?

Or la main, et, plus spécialement, la région du creux de la

main, est abondamment pourvue de vaisseaux sanguins. Comme l'a écrit notre regretté maître, le professeur Tillaux, « les vaisseaux y sont distribués avec profusion ». On conçoit qu'il doive s'y dégager une certaine température. Pour moi, j'ai saisi à pleine main le réservoir d'un des thermomètres de laboratoire qui sont fixés à mon étuve de culture, et au bout d'une minute j'ai obtenu la température de 36 degrés. Eh bien, un bain de 36 degrés, c'est chaud. Je vais donc pouvoir appliquer à mes malades, sur un point déterminé du corps, une température de bain chaud.

Comment cela? Voici mon procédé :

Je présente la main légèrement fermée devant la région oculo-frontale, la ligne médiane de la main vis-à-vis de la ligne médiane de la figure, la main débordant légèrement sur le front, le coupant de la main descendant sur les narines. J'obtiens ainsi une chaleur très appréciable augmentée encore de celle de la vapeur d'eau dégagée par la respiration du malade. De lui-même, ou sur mon ordre, le malade ferme les yeux. J'obtiens ainsi assez rapidement des phénomènes de vaso-dilatation, d'appesantissement des paupières, de torpeur, de somnolence. De plus, la main obstrue la lumière et établit un crépuscule artificiel fait de demi-jour, de calme, d'apaisement, de solitude, éléments propres à renforcer la suggestion et à amener le sommeil.

Je ne prétends donc pas faire table rase des moyens ordinairement employés pour provoquer le sommeil, mais signaler un adjuvant utile.

Toutefois j'attire votre attention sur un point : je n'applique pas ma main sur le front ni sur les yeux : c'est à distance, à la moindre possible il est vrai, que je présente la main, ce qui différencie nettement mon procédé de tout ce qui a pu être fait jusqu'ici par contact.

Donc pas de contact.

OBSERVATIONS. — 1. J'essaie de traiter par le sommeil une dame âgée. Le sommeil vient difficilement à cause de la fatigue et de l'énervement causés par une respiration entrecoupée de légers accès de toux. Je fais l'application de la

main hypnogénique, un sommeil léger s'établit. A son réveil, cette dame me dit : « Ah ! j'ai bien dormi. Il n'y qu'un malheur, c'est de se réveiller ; on est si bien de dormir d'un sommeil si calme ! »

2. Un enfant d'un an et demi ne peut dormir pendant la journée et le soir il devient nerveux. La mère se désole et abandonne bientôt l'idée d'essayer de l'endormir comme une chose inutile à tenter. Je fais l'application de la main hypnogénique ; après une vingtaine de minutes, l'enfant s'endort pour plus d'une heure. Toutes les fois que je lui fais cette application, le même résultat est observé.

3. En octobre dernier, je suis appelé auprès d'un enfant d'une dizaine de jours, qui souffre de coliques, de vomissements, de diarrhées, et qui ne peut dormir. Je donne les instructions nécessaires à son état, et pour l'endormir j'essaie d'appliquer la main hypnogénique. Les yeux du bébé se tournent en haut laissant apparaître le blanc de la cornée. Sa mère, prise de frayeur, s'écrie : « Voyez, il tourne les yeux, il va avoir des convulsions ! » — « Non, madame, il va dormir. » Et en effet, les paupières s'abaissent et l'enfant s'endort. La mère en fut très étonnée.

4. Et maintenant une application très pratique : le traitement personnel de l'insomnie.

Il m'est arrivé, comme il arrive à tous, de ne pouvoir dormir, ou ayant été réveillé de ne pouvoir me rendormir. C'est un supplice que de compter toutes les heures de la nuit avec la perspective d'une journée très occupée. En ce cas, je fais sur moi l'application de la main hypnogénique, et jamais je n'ai eu d'insuccès. Il m'est arrivé, après une première phase de torpeur, de me réveiller, mais pour retomber aussitôt dans le sommeil naturel.

Il est évident qu'ici, à l'action de la main, s'ajoute l'auto-suggestion et une attitude de fatigue qui aident puissamment à la production du sommeil. Mais en fait l'insomnie est vaincue et je m'endors quand je veux, ce qui est un progrès.

Il suffit d'y penser, c'est si simple qu'on n'y pense pas toujours. En ce cas, je terminerai par ce mot : Essayez, et concluez.

### Discussion

M. BÉRILLON. — M. Bianchi et moi avons étudié, à l'aide de la phonendoscopie, les modifications de l'espace inter-hémisphérique, sous l'influence du froid et du chaud: les lobes frontaux s'éloignent sous l'influence du froid; ils se rapprochent sous l'influence du chaud. Or précisément pendant le sommeil, les lobes frontaux sont rapprochés au maximum: on comprend dès lors que la chaleur soit hypnogénique.

M. RAFFEGEAU. — J'utilise, à mon établissement hydrothérapique du Vésinet, un appareil spécial qui me permet d'obtenir, à volonté, immédiatement et pour une durée illimitée, une chaleur quelconque, depuis 0 jusqu'à 100 degrés. Les applications chaudes m'aident puissamment à calmer mes malades et à leur procurer un bon sommeil.

M. Paul FAREZ. — Bien des gens se plaignent d'insomnie persistante due uniquement à ce fait qu'ils ont froid aux pieds en se couchant; qu'on leur prescrive une boule chaude, et l'insomnie disparaît. Même les insomnies qui ne reconnaissent point pour cause le froid sont heureusement combattues, soit par la chaleur directe, soit par l'hydrothérapie froide qui provoque consécutivement de la vaso-dilatation périphérique. Inversement, on n'hypnotise pas un malade au moment où il a froid aux pieds; c'est même, en hiver, une précaution élémentaire de faire mettre une boule chaude sous les pieds du malade que l'on veut hypnotiser et la lui laisser pendant toute la durée de son sommeil.

Dr L. DEMONCHY.

---



## ASCÉTISME ET MYSTICISME

### I

Il faut mettre une grande différence entre l'instrument d'une action et le mobile de cette même action. Le mobile est ce qui détermine à faire quelque chose. On le fait connaître lorsqu'on répond à la question : Pourquoi faites-vous cela? Au lieu que l'instrument ou les secours sont ce par quoi on est aidé à agir. On les fait connaître en répondant à la question : Par quel moyen avez-vous fait cela?

On donne à un prétendant une puissante armée pour aller disputer une couronne. On doit distinguer, dans cette entreprise, les secours ou l'instrument d'avec le mobile. La nombreuse armée, les subsides, l'habileté du chef, ne sont que les secours ou l'instrument; la conquête du pouvoir et la gloire du succès sont vraiment le mobile.

Le dessein de l'I. C.<sup>1</sup> est de nous faire progresser dans la perfection morale par l'instrument ou le secours de l'ascétisme.

Le but, c'est l'avancement spirituel. L'instrument, c'est l'ascétisme.

Mais le mobile, quel est-il?

Quand il s'agit de conduite humaine, on se trouve tout d'abord amené à considérer trois mobiles distincts.

Trois mobiles donnent l'impulsion à notre volonté, et la poussent en des directions quelquefois contraires. L'homme est déterminé à agir par les sens, l'intelligence ou le cœur. Suivant qu'il s'abandonne à l'un ou à l'autre de ces mobiles, il suit la méthode de plaisir sensuel, de raison ou d'amour.

Quelle est la méthode adoptée par l'auteur de l'I. C. ?

1. Ces initiales désignent l'auteur de l'*Imitation*.

Il est inutile de prouver longuement que l'I. C. ne fait aucune part à la sensualité dans la conduite de la vie : « Applique-toi à abstraire ton cœur des choses visibles, et à te porter vers les choses invisibles. Car ceux qui suivent leur sensualité souillent la conscience, et perdent la grâce de Dieu. » I. 1, 20. — Le spiritualisme du pieux auteur est des plus élevés. Il se console à peine d'être obligé de subvenir aux nécessités du corps : « Manger, boire, veiller, dormir, se reposer, travailler, et être sujet aux autres nécessités de la nature, c'est vraiment grande misère et affliction pour l'homme dévot. » I. XXII, 12.

Assurément, un système de morale qui ne ferait pas la plus forte part à la raison manquerait par la base. Le bien c'est le vrai, au moins sous quelque rapport. C'est pourquoi l'Église n'impose que des obligations rationnelles, et son éthique est la plus large et la mieux appuyée de toutes les disciplines morales.

L'I. C., ne faisant que reproduire les enseignements de l'Église, ne manque pas de signaler les motifs rationnels qui doivent porter l'homme à la vertu.

Le pieux livre rappelle en plusieurs circonstances que c'est 1<sup>o</sup> son intérêt bien entendu, 2<sup>o</sup> son devoir.

Ces motifs sont empruntés à la doctrine chrétienne elle-même. La vertu étant la condition de notre salut, il est de notre intérêt de pratiquer la vertu<sup>1</sup>. Notre devoir est de faire la volonté de Dieu qui nous prescrit la moralité.

Néanmoins, quelque forte que soit la part rationnelle dans la doctrine morale de l'I. C., il n'y a pas lieu de nier que l'amour y tient la première place. L'auteur ne procède pas ordinairement par raisonnements, mais par élans affectifs. L'ouvrage, d'un bout à l'autre, appartient à la passion plus qu'à la dialectique. Il ne faut pas dire que c'est un produit de la pure sentimentalité : mais il est vrai que la sentimentalité y est prépondérante.

Y a-t-il beaucoup de pages plus passionnées que celle-ci :

1. « A l'assurance des saints s'alliait toujours la crainte de Dieu. » I. xx, 3. — Sur la crainte de Dieu, voir encore : I. xxi. « De la componction du cœur ; » I. xxiii, « De la méditation de la mort ; » I. xxiv, « Du jugement et des peines des pécheurs. »

« C'est une grande clameur aux oreilles de Dieu, que cet ardent sentiment de l'âme s'écriant : Mon Dieu, mon amour ! vous êtes tout à moi et moi à vous ! Dilatez-moi dans l'amour, afin que je sache déguster de la bouche du cœur les choses intérieures ; afin que je connaisse combien il est doux d'aimer, et d'être liquéfié, et de nager dans l'amour ! Que, m'élevant au-dessus de moi-même par l'excès de la ferveur et de la stupeur, je sois soutenu par l'amour ! Que je chante le cantique d'amour, que je vous suive, mon Bien-Aimé, dans les hauteurs ! Que mon âme défaille dans votre louange, au milieu de la jubilation et de l'amour ! Que je vous aime plus que moi, et que je m'aime pour vous et en vous, et, ainsi que l'ordonne la loi d'amour irradiant de vous, que j'aime tous ceux qui vous aiment véritablement ! » III. v, 24.

Or, il s'agit dans ces passages, et dans un grand nombre d'autres qu'il serait facile d'accumuler ici, moins encore d'élangs enthousiastes, que d'une conviction profondément réfléchie et d'une doctrine pleinement consciente de toutes les conséquences. L'auteur de l'I. C. formule nettement sa pensée :

« Si tu t'appuies sur ta raison et ta sagacité plus que sur la vertu dominatrice de Jésus-Christ, tu n'arriveras que rarement et tardivement à l'illumination, parce que Dieu veut que nous lui soyons parfaitement soumis, et que notre amour enflammé s'élève par-dessus toute raison. » I. XIV, II.

On trouve des textes analogues dans le chapitre xve, « Des occupations accomplies selon la charité. » On peut voir encore : II. VII, « De l'amour de Jésus sur toutes choses ; » VIII, « De la familière amitié de Jésus : » III. v, « Des admirables effets de l'amour divin ; » VI, « De l'épreuve de l'amour vrai. »

Après avoir examiné ces divers passages, il est impossible de se dérober à la conclusion, que le pieux auteur, sans rejeter les mobiles tirés de la raison, c'est-à-dire, les mobiles de l'intérêt et du devoir, adopte de préférence le mobile de l'amour. Sa méthode n'est pas exclusive de l'intérêt et du devoir. Bien au contraire, elle trouve moyen de les faire marcher de concert, mais en les subordonnant au sentiment de l'amour.

Qu'est-ce que le sentiment? Le sentiment est un produit de notre sensibilité affectée par l'immatériel. Le chaud, le froid, la pesanteur, les senteurs, les bruits, la lumière, les saveurs, atteignent nos cinq sens et produisent les sensations. Le beau, le vrai, le bien, affectent notre âme et produisent un sentiment. Ce sentiment est amour ou aversion, suivant que notre âme est inclinée à recevoir ou à rejeter l'idée qui se présente à elle.

De cette observation première, que notre âme est impressionnée par le beau, le vrai, le bien, certains philosophes ont voulu déduire des systèmes complets de morale, et soumettre toute la conduite humaine à la sentimentalité : ainsi, Hutcheson, dans sa théorie du sens moral; Shaftesbury, dans sa théorie du beau moral; Adam Smith, dans sa théorie de la sympathie.

Sans chercher à rabaisser les doctrines qui se font remarquer par la noblesse et la pureté, il faut cependant constater que les résultats n'en ont été ni pratiques ni durables. Car les sentiments que nous venons d'indiquer sont une base bien instable et fragile, pour devenir l'unique soutien de la conduite humaine.

Aussi, ne faut-il pas être surpris que l'auteur de l'I. C. ne fasse aucun fond sur eux. Le sentiment qu'il préconise est celui qui est éveillé dans l'âme humaine par l'impression divine.

L'idée de Dieu affecte nécessairement l'âme, et produit un sentiment d'ordre distinct. C'est sur cette impression que repose principalement la méthode morale de l'I. C. Elle cherche à déterminer l'action humaine par le mobile de l'amour divin, l'amour étant un sentiment qui doit naître dans l'âme à l'apparition de l'idée de Dieu.

L'auteur de l'I. C. est fidèle en cela à la tradition des écoles mystiques, qui proclament à l'envi la supériorité du mobile de l'amour sur tous les autres mobiles moraux.

Il faudrait citer ici, presque dans son entier, le chapitre ve du livre III, qui traite des effets admirables de l'amour divin

« L'amour est grande chose, le bien grand entre tous les biens; seul il allège tout ce qui est pesant, et soutient avec

égalité tout ce qui est inégal. » — Seigneur, disait un grand saint, je vous rends grâce de ce que vous m'avez donné la faculté de vous aimer. — Que j'aime ! disait un grand libertin, et je tiens quitte du reste ! — Le saint et le libertin ne faisaient que traduire, chacun à leur manière, la parole de l'I. C. : « C'est une grande chose que l'amour, et c'est le bien suprême. »

« Seul il allège tout ce qui est pesant. » Voyez cette veuve, faible, pauvre, sans appui, mais ayant au cœur un amour ardent pour ses nombreux enfants ; elle subvient à toutes leurs nécessités : ce qui semblerait impossible à qui n'aime pas, lui devient relativement facile.

« L'amour soutient avec égalité tout ce qui est inégal. » Pauvreté, maladies, épreuves, qu'importe le triste cortège des douleurs terrestres à celui qui est dominé par un violent amour ! Quel admirable martyrologe on pourrait composer avec les noms des mères, des épouses, des enfants qui ont préféré la souffrance en aimant, à la prospérité en oubliant !

Et, continuant son hymne enthousiaste, le pieux auteur de l'I. C. vient et revient, sans se lasser jamais, sur ce thème de l'incomparable grandeur et de l'efficacité souveraine de l'amour.

« Rien de plus doux que l'amour, rien de plus fort, rien de plus haut, rien de plus large, rien de plus agréable, rien de plus rempli, rien de meilleur au ciel et sur terre... Il vole, court, se réjouit, celui qui aime ; il est dégagé et sans liens. Il donne tout pour tout, il a tout en tout... Souvent l'amour ignore la mesure, mais il est fervent sans mesure. L'amour ne sent pas le poids, il ne tient pas compte des labeurs, il aspire à plus qu'il ne peut atteindre. Il n'allègue pas l'impossibilité, parce qu'il estime que tout lui est possible et permis. Aussi est-il capable de tout, et il accomplit beaucoup, et il donne suite à son affection, lorsque celui qui n'aime pas défaille et succombe. L'amour veille et même en dormant il ne sommeille pas ; fatigué, il n'est pas lassé ; lié, il n'est pas entravé ; effrayé, il n'est pas troublé ; et, comme une vive flamme, et une ardente étincelle, il

s'élance en haut, et passe avec sécurité... L'amour est viril, et ne se cherchant jamais lui-même. En effet, dès qu'on se recherche, aussitôt on déchoit de l'amour.

Arrêtez-vous, s'écriera quelqu'un. Vous profanez des paroles saintes. Ce n'est point de l'amour terrestre que parle l'I. C. en termes si enflammés. Il ne s'agit que de l'amour divin. Gardez-vous d'appliquer aux créatures ce qui ne peut s'entendre que du Créateur.

Il n'y a pas deux amours, répondrons-nous. Il n'y en a qu'un. L'homme n'a pas deux cœurs. C'est le même qui se tourne tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre. L'ode que chante l'auteur de l'I. C. en l'honneur de l'amour divin ne fait, en définitive, que célébrer une énergie humaine consacrée à sa véritable fonction. Aimer Dieu, aimer la créature, se sont deux buts; ce n'est pas un double point de départ. L'amour est un dans sa nature : il peut suivre des directions diverses. Mais qu'il s'engage en de nobles ou de misérables voies, il ne cesse pas d'être lui-même, c'est-à-dire, la puissance la plus forte et la plus généreuse de l'âme humaine.

## II

### LES TROIS ÉTATS RELIGIEUX

Il n'est pas possible que nous nous rendions un compte exact de la force du sentiment religieux, sur lequel repose en partie la doctrine morale de l'I. C., si nous ne prenons soin de distinguer les divers états religieux, et les impressions variées qu'ils produisent dans les âmes.

Si Dieu existe, et il est impossible qu'il n'existe pas, l'homme a été créé par Dieu. Dès lors, le Créateur et la créature sont constamment en présence, et il résulte de leur existence même une série de rapports non interrompus.

Quels sont ces rapports?

Le premier de ces rapports est constitué par l'intermé-

diaire du cosmos. Le monde est plein de la divinité. La puissance éternelle y resplendit. L'ordre et la beauté souveraine s'y réfléchissent. L'homme peut donc saisir dans la création les traces du Créateur. Un jour, on se place en présence de l'un des beaux spectacles de la nature. Arrivé au sommet d'une montagne élevée, l'homme voit se dérouler sous ses yeux les plaines, les coteaux et les vallons; assis sur le bord de la mer, il contemple à l'horizon, au point où le ciel touche les eaux profondes, le coucher majestueux du soleil; ou bien, perdu dans la tempête, et comme un fêtu roulé par l'ouragan, il assiste au déchainement de la nature en fureur. De tous ces spectacles se dégage la puissance divine. On aperçoit la main du sublime ouvrier dans son œuvre magnifique. Je ne sais quelle émanation nous pénètre. La nature nous baigne en des effluves mystérieux. Le cœur bondit, la chair tressaille. Tout notre être, comme autrefois la prêtresse antique, frémit et s'écrie avec transport : *Deus! Ecce Deus!*

Ce n'est là toutefois qu'un premier degré de l'état religieux. L'âme, frappée par la beauté de la nature, s'épanouit dans l'admiration. Elle s'abandonne à un sentiment esthétique. Elle est charmée par la poésie et écrasée par la puissance, la poésie de ce qu'elle contemple, la puissance de l'auteur de tant de merveilles. Mais, à proprement parler, il s'agit ici de religiosité encore plus que de religion. Le sens artistique est presque seul en éveil; s'il secoue les autres sentiments qui doivent intervenir pour constituer un véritable état religieux, il ne les met pas en émoi pour longtemps. A ce premier degré, la religion est vague, passagère, inconsciente, imparfaite. C'est à peine si elle existe à l'état rudimentaire. L'homme qui s'en tient à ce premier rapport avec Dieu, a mis, à peine, le pied sur le plus infime degré de l'échelle qui relie la terre au ciel.

Après l'état de religiosité vient l'état de la loi naturelle; après le rapport cosmique, le rapport psychologique.

Quand l'homme étudie son intelligence, il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il ne peut se livrer à aucune opération de l'entendement, s'il ne se sert d'un certain nombre d'idées

ou de principes absolus, universels, immuables, avec lesquels il mesure toutes choses. Mais d'où vient cette règle intellectuelle qu'il trouve en lui et dans les autres? Où est le canon et le type de ce mètre universel? Nous sommes forcés de nous élever à la conception d'une idée des idées, d'un principe des principes, raison de toutes choses, mesure à laquelle se rapportent toutes les autres, qui donne à tous les esprits une communication de la vérité éternelle, et les établit ainsi dans la certitude et l'harmonie. Ce principe premier et dernier, cette raison des raisons, cette idée des idées, on l'appelle Dieu.

Ce qui est vrai de la loi de notre intelligence, l'est également de la loi de notre volonté. Nous sentons en nous un instinct de justice, qui ne trouve point ici-bas de complète satisfaction. Cette terre n'est pas la patrie de la justice. Le bien n'y reçoit pas toujours sa récompense; le mal n'y est pas toujours puni. La voix de la nature proclame donc la nécessité d'un suprême justicier qui rendra à chacun selon ses œuvres.

Ainsi mon esprit, par ses pensées mêmes, s'élève jusqu'à Dieu. Ce mouvement, tout à la fois instinctif et réfléchi, naturel et savant, simple et complexe, constitue l'ensemble des rapports que l'on désigne sous le nom de déisme, de religion naturelle ou, mieux encore, de philosophie spiritualiste.

Les rationalistes n'admettent pas qu'il puisse y avoir entre Dieu et l'homme d'autres rapports que ceux dont nous venons de parler. Les chrétiens, au contraire, prétendent qu'il existe une troisième catégorie de rapports, reposant sur la révélation et l'établissement de la religion positive.

Suivant les chrétiens, Dieu ne s'est pas contenté de parler une première fois à l'homme, en le dotant de l'organisme pensant. De plus, il lui a fait entendre sa parole en le plaçant sur la terre, et de là viennent les croyances et les pratiques communes de l'humanité, qui attestent une tradition primitive. Dieu a parlé encore au peuple juif, dont la mission consistait à conserver intact le dépôt de la parole sacrée. Enfin, lorsque les temps sont venus, Dieu a parlé une dernière fois par la bouche de son Fils, Jésus-Christ.



De là, tout un système de rapports établis entre Dieu et l'homme, rapports de religion positive.

Et, pour le dire en passant, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que les déistes du dix-huitième siècle se soient, si longtemps, attardés à discuter les questions relatives à la possibilité et à la convenance de la révélation ? Proclamer l'existence d'un Dieu vivant, personnel et parfait ; admettre la création libre de l'homme ; reconnaître la parenté et la ressemblance entre la créature et le Créateur ; apercevoir la main de la Providence dans le gouvernement de l'univers physique et moral ; et puis, par une singulière contradiction, s'acharner à soutenir que ce Dieu, d'abord tout puissant pour créer, est ensuite impuissant à prendre la parole, que ce Dieu bon et parfait, préoccupé, à l'origine, de communiquer le vrai et le bien à l'homme, soigneux d'entretenir dans le monde les sources de la vie, plus tard, ne doit en aucune circonstance intervenir pour éclairer l'homme, le ramener au bien, le diriger vers le bonheur, quelle étrange défiance ! quelle logique défectueuse ! quelle inexplicable timidité !

Ce n'est point dans une telle impasse qu'une sérieuse controverse doit se maintenir. Qu'on cesse de vaines disputes sur ce que peut ou ne peut pas la divinité, sur ce qu'elle doit ou ne doit pas accomplir. Les religions reposent avant tout sur des faits. Dieu a-t-il ou n'a-t-il pas parlé ? Tout est là. Il est inutile de s'oublier en des considérations aprioriques. Le point de départ de toute révélation est essentiellement historique.

### III

#### L'AMOUR DIVIN

Voilà donc trois rapports différents qui s'établissent entre Dieu et l'homme par l'intermédiaire du cosmos, de la psychologie, de la révélation, et qui, affectant l'humanité de trois manières diverses, produisent un triple état religieux.

Lamennais disait aux meilleurs jours de son orthodoxie : « Tout rapport entre les êtres dérive de leur nature, car s'il n'en dérivait pas, ce ne serait pas un rapport, ce ne serait rien. — Donc les rapports entre Dieu et l'homme dérivent de la nature de l'homme et de Dieu, — ces rapports constituent la religion. »

On ne s'attend pas à trouver ici un exposé des résultats complets, produits en l'humanité, par les divers états religieux. Cet exposé ne serait rien autre chose que la science des religions, science dont il ne sera possible d'établir les bases incontestables, si on n'y parvient jamais, que dans plusieurs siècles.

D'ailleurs, une telle étude est étrangère à nos préoccupations présentes.

Ce n'est point l'ensemble des conséquences amenées par les états religieux, que nous avons à faire connaître. La religion saisit l'homme tout entier, esprit, volonté, cœur, imagination, corps, et lui donne une direction déterminée. Mais nous n'avons pas à étudier ces influences multiples. Parmi les divers résultats obtenus par les états religieux, il nous est essentiel, et il nous suffit de détacher l'effet produit sur le cœur de l'homme par la religiosité, la philosophie, la religion.

Il est impossible, personne n'en a jamais douté, que l'accession de l'idée divine, sous quelque aspect qu'elle se présente à notre âme, ne produise une certaine impression sur notre faculté affective.

Il n'est pas de concept plus grand et plus énergique que le concept de la divinité. Or, tout être réel ou de raison qui se présente à nous, le plus chétif aussi bien que le plus puissant, intéresse notre faculté affective. Par nos inclinations, nous sommes naturellement disposés à jouir ou à souffrir de la présence de tous les objets. Nous avons de l'amour ou de l'aversion pour une chose, suivant qu'elle excite en nous le plaisir ou la peine. Que fera donc éprouver à notre sentimentalité le concept du divin ? Sera-ce de l'amour ou de l'aversion ?

Saint François de Sales répond à cette question avec une remarquable sagacité : « Bien que l'état de notre nature

humaine ne soit pas maintenant doué de la santé et droiture originelle que le premier homme avait en sa création, et qu'au contraire nous soyons grandement dépravés par le péché, toutefois la sainte inclination d'aimer Dieu sur toutes choses nous est demeurée, comme aussi la lumière naturelle, par laquelle nous connaissons que sa souveraine bonté est aimable sur toutes choses : et n'est pas possible qu'un homme pensant attentivement en Dieu, et même par le seul discours naturel, ne ressente un certain élan d'amour, que la secrète inclination de notre nature suscite au fond du cœur, par lequel, à la première appréhension de ce premier et souverain objet, la volonté est prévenue et se sent excitée à se complaire en lui. » (*Traité de l'amour de Dieu*, liv. I, chap. xvi.)

Cette observation est pénétrante, et elle résume tout ce qu'on peut dire de plus philosophique sur ce grave sujet. Le saint évêque de Genève remarque, et il semble qu'il s'exprime comme un moraliste de l'école de Thomas Reid, que l'homme a de l'amour pour ce qui correspond à son bien et lui cause du plaisir ; qu'il a de l'aversion pour ce qui ne lui est pas convenable et lui inflige de la peine. Or, parmi les inclinations naturelles qui déterminent l'homme à trouver de la satisfaction en la possession de certains objets, saint François de Sales énumère l'inclination pour Dieu.

L'anthropologie moderne confirme l'observation de saint François de Sales. Dans un ouvrage magistral, où M. de Quatrefages a résumé de longues recherches sur l'espèce humaine, le savant écrivain constate qu'un instinct primitif, universel, constant, se rencontre dans l'humanité : l'instinct du divin. L'homme est vraiment un animal religieux. Les voyageurs qui ont prétendu qu'il a existé, quelque part, une peuplade sans idée de la divinité, se sont trompés. Une observation plus attentive a rectifié leurs données insuffisantes. Le fait est aujourd'hui indéniable. Partout et toujours l'humanité a eu le concept de Dieu. De là, cette conséquence irréfragable, que l'idée divine répond à une inclination naturelle de l'homme, et que sa présence, répondant à un besoin primordial, procure satisfaction et engendre l'amour.

Tel est l'enseignement qui jaillit des considérations psycho-

logiques, et qui ne se déduit pas moins clairement de l'étude des états religieux.

Nous voyons qu'en effet l'amour est de la partie dans tous les rapports de l'homme avec Dieu.

Sans doute, la part de l'amour ne peut être grande dans les rapports religieux qui résultent de la contemplation du cosmos. Sont-ce même des élans du cœur qui se produisent en face de l'ordre et de la beauté de l'univers? Ne seraient-ce pas plutôt des accès poétiques? La faculté esthétique ne joue-t-elle pas, en cette circonstance, sinon un rôle exclusif, du moins un rôle plus considérable que la puissance affective? Nous le pensons. Toutefois, il ne paraît pas possible que le cœur n'intervienne pas dans les émotions du poète, ou dans le culte du polythéiste, ou dans les effusions du panthéiste, lorsqu'ils se placent en présence, tantôt de la splendeur de la nature, tantôt de sa personnification idolâtrique, tantôt de son énergie absorbante. Non, même au premier degré de ses rapports avec la divinité on n'est pas dépourvu de quelque amour pour Dieu. Il y a de la sentimentalité religieuse dans les œuvres de Lamartine et de Victor Hugo. Cela vient surtout de leur pathétique compréhension des phénomènes de la nature. N'éprouvaient-elles pas, elles-mêmes, un entraînement de cœur vers leur divinité redoutable, les froides vestales qui se consacraient au culte du feu immortel? Ne surprend-on pas un battement de cœur, dans les pages où Spinoza chante, à sa manière, les merveilles de la substance universelle?

Toutefois, ce sentimentalisme ne prend pas de grandes proportions. On ne voit pas qu'il ait exercé une action sérieuse dans le monde. Il existe mais il n'inquiète pas l'humanité par ses ardeurs.

Si la littérature n'offre guère d'exemples d'amour cosmique s'élevant à de hauts degrés, on n'en peut dire autant du sentimentalisme philosophique. Plotin et Saint-Martin démontrent que le cœur du philosophe peut s'échauffer jusqu'à en troubler la raison. Quelle série non interrompue de philosophes mystiques! Ils se succèdent à travers les siècles, dans une progression constante, affirmant ainsi le caractère essen-

tiellement mystique de l'humanité. Ils côtoient le gros des rationalistes, peu ravis d'un tel voisinage. Par eux, la puissance de l'idée divine s'affirme avec une énergie particulière, car, même dépouillée de l'appareil de la révélation, elle a encore un tel prestige, qu'elle subjugué d'une manière irrésistible des âmes élevées et généreuses entre toutes.

Cependant, il faut bien le reconnaître, le cœur se livrant à des mouvements vers Dieu, en n'étant pas soutenu par d'autres barrières que celles de la raison, le cœur ne se fait pas faute de s'égarer et de se perdre. C'est surtout dans l'histoire du sentimentalisme philosophique qu'il faut admirer les prodigieuses divagations de la nature humaine. C'est là qu'il faut reconnaître la radicale incapacité de la raison à maintenir les facultés de l'homme dans l'harmonie. Où est le système de sentimentalisme philosophique, qui puisse être accepté par une raison équilibrée?

Aussi, se passe-t-il ici un phénomène singulier.

Dans son désespoir de régulariser convenablement les rapports du cœur de l'homme avec la divinité, la philosophie en est arrivée à vouloir les supprimer absolument. L'une des plus belles leçons de cet admirable livre, qu'il suffirait de modifier à peine en quelques endroits pour le rendre irréprochable aux yeux du croyant le plus rigoureux, la cinquième leçon du vrai, du beau et du bien, est consacrée par M. Cousin à l'examen du mysticisme. L'éloquent philosophe conclut, avec une grande force, contre la folle prétention de l'âme d'arriver à Dieu, autrement que par la raison. Rêver une communication directe avec Dieu, c'est, d'après lui, s'abandonner à un dessein ambitieux et désespéré.

Rien de mieux, si M. Cousin n'entend parler que de la philosophie. Il a beau jeu, lorsqu'il s'élève contre les rationalistes qui, dédaignant les procédés intellectuels, entendent se servir exclusivement de la méthode affective. Il n'est pas moins triomphateur lorsqu'il raille les entreprises des cœurs chimériques qui soumettent la pensée au sentiment.

Mais il faut bien se garder de sacrifier le cœur à l'intelligence dans les rapports avec Dieu. Est-ce donc que la relation de l'homme à Dieu ne serait autre que celle de l'homme aux

vérités de l'arithmétique et de la géométrie? Est-ce que l'impuissance de la philosophie à régler les abus du cœur, dans ses élévations vers Dieu, est une raison suffisante pour supprimer les mouvements du cœur vers son Maître souverain? Est-ce que Dieu serait le seul à ne devoir rien attendre de l'amour de l'homme? Si la philosophie ne peut accepter d'autres conclusions, la théologie, au contraire, retient le cœur au service de la religion et lui fait une part immense dans les rapports de l'homme avec la divinité.

Étudions le point de départ essentiellement affectif du christianisme. Montrons comment les amours malheureux de la philosophie ne découragent nullement la religion.

#### IV

##### PUISSANCE SYMPATHIQUE DU CRUCIFIÉ

L'état religieux qui a son origine dans une révélation vraie ou fausse, constitué un système complet et puissant, qui ne peut manquer d'exercer, sur l'homme tout entier, une influence considérable. « Crois ce que Dieu t'enseigne! Accomplis ce que Dieu t'ordonne! » Telles sont les paroles de toute religion. Paroles souveraines bien propres à subjuguier l'esprit et la volonté des croyants!

Or, l'esprit et la volonté peuvent-ils être gouvernés avec tant d'énergie par la foi et la morale sans que le cœur ne soit pas ébranlé? Cela est impossible. Aussi, voyons-nous les religions les plus terribles et les plus déraisonnables s'imposer au cœur de l'homme par contre-coup. Quel culte pourrait subsister s'il n'était pas aimé?

Entre toutes les religions, le christianisme présente à l'homme des motifs particulièrement sympathiques. Notre foi, bien différente des autres doctrines religieuses qui n'agissent sur le cœur que par réaction, notre foi, disons-nous, intéresse directement le sentiment affectif de l'homme, en

lui proposant des objets éminemment propres à émouvoir la sentimentalité. Aussi, peut-on dire en toute vérité, que le christianisme est essentiellement une religion d'amour. « L'antiquité put connaître Dieu, a dit Ozanam, elle ne l'a jamais aimé. Mais regardez les temps chrétiens, et vous verrez que cet amour y devient le maître du monde. C'est lui qui a vaincu le paganisme dans les amphithéâtres et sur les bûchers; c'est lui qui a civilisé les peuples nouveaux, qui les a menés aux croisades, et qui a fait des héros plus grands que toutes les épopées. C'est le flambeau des écoles où les lettres reviennent pendant les siècles barbares : et qui peut douter de son pouvoir sur les esprits s'il inspira tout ce qu'il y eut d'hommes éloquents depuis saint Paul et saint Augustin jusqu'à Bossuet; s'il a dicté les psaumes de David et les hymnes de l'Église, c'est-à-dire, les chants les plus sublimes qui aient consolé l'ennui de la terre? » (Ozanam, *Les Poètes franciscains*. In-12, 1872, p. 70.)

Est-ce que la notion même du Dieu chrétien ne renferme pas tous les motifs qui déterminent l'amour?

Tous ces motifs peuvent se réduire à deux : la bonté de Dieu en elle-même, et la bonté de Dieu par rapport à nous.

La bonté de Dieu est une bonté absolue, qui doit comprendre toutes les perfections possibles : « Car être bon et parfait, dit saint Thomas, ne sont qu'une même chose. » Ainsi, la bonté de Dieu étant une bonté infinie, il faut nécessairement qu'elle contienne toutes les perfections divines, la sagesse, la vérité, la grandeur, la puissance, et toutes les autres au souverain degré, chacune de ces perfections étant encore infinie en elle-même.

La bonté de Dieu, comme source de bienfaits, renferme autant de raisons différentes de l'aimer qu'elle nous communique de bienfaits : car le propre de la bonté est de se communiquer. De là, notre création, notre conservation, notre destination, la révélation, la grâce. Aussi, la bonté divine est-elle aussi aimable relativement qu'absolument.

Telle est l'idée chrétienne de la divinité. Elle est résumée dans cette expression populaire : « le bon Dieu ». — « Notre Père qui êtes aux cieux! » dit encore l'Oraison dominicale.

L'idée religieuse se présente, dans tous les éléments du christianisme, sous une forme éminemment sentimentale.

Mais l'idée divine n'apparaît pas sympathique au chrétien sous cet unique aspect. Elle revêt encore un second et incomparable attrait. Le Fils de Dieu s'est incarné et s'est montré à la terre en la personne de Jésus-Christ. L'infini s'est uni au fini. L'absolu s'est particularisé. De là, cet axiome théologique caractérisant le processus du sentiment chrétien : *Non itur ad Deum, nisi per Jesum.*

Et le cœur du croyant, en présence de la personnalité du Christ, ne peut demeurer indifférent.

Voyez le spectacle que présente la chrétienté, au jour du vendredi saint. L'Église est en deuil. C'est l'anniversaire du supplice et de la mort de l'Homme-Dieu. Il n'est pas un fidèle qui ne soit ému au souvenir des souffrances de Jésus-Christ, et indigné à la pensée de l'ingratitude humaine, de cette ingratitude qui n'a su reconnaître l'amour et les bienfaits du Sauveur, que par des tourments inouïs et un supplice ignominieux! Qui pourrait contempler sans tristesse, s'écrie le pathétique auteur du *Stabat*, la Mère du Christ au pied de la croix où son fils expire! Et les pieux disciples de Jésus, obéissant à l'invitation de l'hymne sacrée, que l'Église aime à répéter, en ces jours de suprême tristesse, comme la seule plainte et l'unique sanglot capables d'exprimer son angoisse, se pressent autour de la Mère des douleurs, lui demandent d'être associés à ses afflications et d'obtenir que, blessés des blessures mêmes du Crucifié, ils soient enivrés de la sainte passion de la souffrance : *Fac me cruce inebriari et cruore Filii.*

Quelle est la raison de la poignante émotion qui s'empare alors d'un si grand nombre de cœurs? Où est l'explication de cet intérêt passionné que tant d'âmes accordent au drame accompli, il y a dix-neuf siècles, sur le Calvaire?

La raison de ce fait extraordinaire est des plus simples. Le Crucifié concentre sur sa [personne les plus forts sentiments de l'âme humaine.

Comment nous apparaît la grande figure du Crucifié?

Il était juste. Un jour il se redressa contre les juifs et il leur



dit : » En est-il parmi vous quelqu'un qui puisse m'accuser de péché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* » Aucun de ses ennemis ne put relever ce triomphant défi d'une conscience pure, Depuis dix-neuf siècles que cette parole a été prononcée, la mémoire de Jésus-Christ, toujours révéree, se présente à l'humanité, accompagnée de la persuasion, qu'il a passé sur cette terre une vertu parfaite à l'abri de toute injure.

Il était bon. Il marquait chacun de ses pas par un bienfait. Il était secourable aux pauvres et aux infirmes; il instruisait les ignorants; il consolait les affligés. Partout il passait en faisant le bien. C'est lui qui a donné à la terre le précepte et l'exemple de cette vertu qui est l'épanouissement achevé de la bonté, vertu qui guérirait tous les maux de l'humanité s'ils étaient guérissables, l'amour du prochain.

Il était grand. La pensée qu'il poursuivait ne pouvait appartenir qu'à une âme extraordinaire. Après avoir déterminé les limites du vrai et du bien, et les avoir réunies dans une synthèse, qui laisse bien loin derrière elle toutes les autres entreprises philosophiques et religieuses, il voulut gagner le monde à sa doctrine. Il organisa une armée de prosélytisme, l'enflamma de la plus noble ardeur, la lança à la conquête de l'empire romain, ne se réservant que le dénuement, la souffrance et la persécution.

Qu'elles pâlisent devant cette noble figure, toutes les autres images de la vertu, de la bonté et de la grandeur! Et comme nous sommes inspirés de penser, en la contemplant, que l'épreuve devrait la respecter, et que, s'il est quelque proportion entre la félicité et le mérite, Jésus-Christ n'a pu être malheureux!

Mais voyez quel achèvement de cette prodigieuse destinée. Le juste, le bon, le grand n'est qu'un homme de douleur.

Où naît-il? Dans une étable. Il repose dans une crèche froide sur un peu de paille, mal abrité contre les intempéries de l'hiver par quelques pauvres langes, entouré de pâtres et d'animaux.

Comment vit-il? Dans la pauvreté et la contradiction. Il commença par gagner péniblement son pain de chaque jour,

à la sueur de son front. Et ces jours de misère furent encore l'époque la plus fortunée de son existence, car, dès qu'il eut entrepris sa grande œuvre, il ne vécut qu'au milieu des angoisses et déboires. Il ne savait plus où reposer sa tête. Il était traité comme un blasphémateur et un perturbateur du repos public. Chaque jour ramenait pour lui le même cortège de tribulations et de douleurs.

Où meurt-il ? Sur une croix, entre deux bandits, après avoir été livré par trahison, iniquement jugé, tourmenté avec barbarie, après avoir été renié par ses amis, insulté par les indifférents, moqué par ses ennemis.

Certes, ce contraste entre tant de mérites et tant d'épreuves est propre à nous remuer profondément. Les sentiments d'admiration et de pitié sont vivement excités par l'infortune imméritée du Crucifié. Mais ce n'est pas assez : voyez maintenant toutes les autres inclinations qui viennent à leur tour prendre part dans ce concert de nos facultés affectives.

Car celui qui meurt sur la croix, l'Église nous le dit, c'est le Réparateur promis au monde dès l'origine, et de siècle en siècle annoncé par tant d'oracles, appelé de tant de vœux ; c'est le Rédempteur puissant en œuvres et en paroles qui apparut plein de grâces et de vérité au temps marqué par la divine miséricorde et passa en faisant le bien ; c'est le Prophète de la maison d'Israël qui guérit toutes les infirmités et consola toutes les douleurs, qui révéla toutes les vérités et enseigna toutes les vertus ; c'est le Fils même de Dieu qui, par ses douleurs et par sa mort, vient effacer les péchés du monde et réconcilier la terre avec le ciel.

Le Crucifié serait le Fils de Dieu ! En présence de l'horreur et de l'ignominie de la croix, on est tenté de se joindre à ceux qui passent par le Calvaire, en jetant au triste supplicié une parole d'incrédulité et de dédain : « Mais s'il est Dieu, pourquoi donc ce pouvoir laissé aux hommes de le tourmenter et de l'humilier ? Si toute puissance lui a été donnée sur la terre, pourquoi ne confond-il pas ses ennemis et ne les brise-t-il pas dans sa colère ? S'il est le Christ, Fils du Dieu vivant, où donc est son Père ? » Ainsi nous laisserions-nous aller à des dérisions sacrilèges, si les hautes pensées de la foi ne venaient

éclairer notre esprit. Leurs clartés supérieures nous montrent l'amour préparant, dirigeant, consommant le drame du Calvaire et se mêlant à toutes les scènes douloureuses de la passion. Jésus-Christ s'écriait dans son agonie : « Mon Père ! mon Père ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » — Infortuné ! son Père, hélas ! ne l'abandonnait pas. Ce Fils bien-aimé, cet unique objet de complaisances éternelles, son Père lui-même le jugeait avec rigueur et le frappait sans ménagements ! Justice de Dieu ! qu'aviez-vous donc à punir sur cette victime malheureuse ? Aviez-vous reconnu que l'Homme-Dieu n'était pas irréprochable ? Découvriez-vous que le Rédempteur participait en quelque chose à la bassesse de l'esclave ?... Qu'il nous pardonne, le Seigneur Jésus, d'avoir seulement osé écrire ces paroles. Non, le fils de Dieu ne connaissait pas le péché, mais il avait pris sur lui, librement, les iniquités de tous les hommes : c'étaient nos crimes que Jésus expiait, volontairement sur la croix ; pour les effacer, ce n'eût pas été assez de nos pleurs, de nos sacrifices, de nos expiations. L'amour suprême décida qu'il fallait y consacrer les larmes, les mérites ; le sang de l'Homme-Dieu. Et le Messie vint consommer sur la croix son mystère de dévouement et de sacrifice.

Quelle concentration extraordinaire de sentiments s'opère alors sur cette personnalité du Christ ? Ce ne sont plus seulement l'étonnement et la pitié ; ce sont encore l'adoration et l'admiration, la reconnaissance et l'intérêt propre. Et comment l'amour ne jaillirait-il pas, avec une particulière intensité, de toutes ces ardeurs de l'âme humaine, réunies en foyer sur le Crucifié ? Rien ne manque ici de ce qui peut exciter l'amour dans un cœur. Le système de l'amour est complet. Le caractère propre de l'amour, c'est d'occuper uniquement notre pensée d'un seul objet, et de nous causer un ravissement continu, par les qualités et les perfections que notre imagination lui prête. Qu'on dise, s'il est possible, que le Crucifié ne soit pas aimé passionnément par les cœurs fidèles !

Voulez-vous savoir jusqu'où peut aller la sympathie excitée par le Crucifié dans l'âme du chrétien ?

Voyez de quelle tendresse l'auteur de l'I. C. entoure la personne de Jésus-Christ ! Dans le livre deuxième, il y a deux

chapitres, le septième et le huitième, intitulés : « De l'amour de Jésus sur toutes choses », et : « De la familière amitié de Jésus ». Ils expriment avec élan les sentiments du fidèle envers le Rédempteur : « Bienheureux qui entend ce qu'est aimer Jésus, et se mépriser soi-même à cause de Jésus ! Il faut, pour ce Bien-Aimé, laisser tout ami, parce que Jésus veut être aimé seul, par-dessus tout... Il se nuit plus, l'homme qui ne cherche pas Jésus, que ne pourrait lui nuire le monde de concert avec tous ses adversaires... Être sans Jésus, c'est le douloureux enfer ; et être avec Jésus, c'est le doux paradis... Que de tous ceux qui te sont chers, Jésus soit ton spécial bien-aimé. Que tous soient aimés à cause de Jésus, mais Jésus pour lui-même. » L'amour de Jésus-Christ, ce sentiment essentiellement chrétien, constitue l'essence même du pieux livre. Il en pénètre toutes les pages, il revient à toutes les lignes comme l'idée maîtresse. On peut dire que le sentimentalisme de l'I. C. repose principalement sur la sympathie pour le Crucifié.

Mgr PUYOL, *prélat de Sa Sainteté.*

(*A suivre.*)



## A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

---

Il vient de paraître un livre ayant pour titre : *Le Spiritisme devant la science*, par le Dr Grasset, avec préface de M. Pierre Janet.

Lisons et pesons les faits exposés.

Dans la préface, nous apprenons qu'une jeune hystérique de vingt-six ans est amenée à la Salpêtrière, dans le service de M. le professeur Raymond, et étudiée par M. Janet; cette jeune fille, nous est-il dit, avait eu des phénomènes d'apport, cailloux colorés bizarrement (il eût été intéressant de connaître l'origine de cette coloration), fragments de verre, bijoux en argent, plumes d'oiseau et fleurs desséchées. Afin d'être édifié sur la provenance de ces objets, M. le professeur Janet cherche à ranimer les souvenirs du sujet, à l'état de veille d'abord, et ensuite *pendant le sommeil hypnotique*. Arrêtons-nous ici, et ouvrons le livre à la page 137. Nous y trouvons ce passage :

« La caractéristique de l'hypnose (sommeil provoqué), n'est ni dans l'état de la motilité, ni dans l'état de la sensibilité, ni dans l'état de la mémoire, ni dans l'état de la conscience du sujet, mais *uniquement dans l'état de suggestibilité*. »

En effet, un professeur de l'école de Nancy raconte quelque part avoir fait avouer à un de ses malades hypnotisés sa culpabilité, concernant un délit imaginaire.

Vous voyez quel fonds et quel poids ont les aveux de la jeune fille à M. Janet, lui faisant confesser que ces apports étaient des objets amenés par elle ! L'hypnotiseur eût pu lui faire avouer tout ce qu'il eût voulu. Telle est la première expérience. Passons à la seconde, décrite par M. le professeur Grasset.

Il s'agit d'une maison hantée; de la page 11 à la page 47, l'histoire nous est narrée avec un grand luxe de détails; j'en

détache ce passage, page 46 : « Le lit est agité d'un violent tremblement; le grand-père fait avec son épée des moulinets terribles, frappant d'estoc et de taille, de-ci, de-là, transperçant l'espace en tous sens, autour du lit, sous le lit même, il s'arrête exténué. On attend anxieusement, le lit tremble encore. »

Après une description qui dure plus de 35 pages, nous aussi nous attendons anxieusement une explication: nous pensons voir reprendre chaque événement un à un, y découvrir une fraude s'il y a lieu; nous ne tardons pas à reconnaître notre candeur. Cinq mots suffisent, les voici (page 52) : « La jonglerie d'abord est évidente. »

Puis, le professeur ajoute plus loin : « Aucune épreuve sérieuse n'a été faite pour éviter la plaisanterie. » Que n'a-t-il pris ses précautions? En dehors même de la suggestion, il est reconnu depuis longtemps que les hystériques ont une très grande tendance au mensonge; donc, surveillez-les, prenez-les sur le fait, ou alors n'en parlez pas.

Le but de ce premier article est de montrer le peu de soin apporté dans l'observation des phénomènes décrits, et le manque d'autorité des exemples invoqués; nous discuterons la théorie dans la prochaine revue. Est-il question de médiumnité? l'auteur cherche à la ridiculiser, en s'appuyant sur un roman de M. Louis Dumur, roman intitulé : *Un Coco de génie*, et publié par le *Mercure de France*, 1901-1902. Et l'auteur fait cette remarque : « Ce n'est pas là une démonstration scientifique » : nous ne le savons que trop bien, et nous demandons ce que l'imagination d'un romancier vient faire dans un livre obligé, de par son titre, à rester sur le terrain scientifique. En vain cherche-t-on, d'ailleurs, dans tout l'ouvrage, une sensation vécue, quelque chose dont on puisse se dire : Oui, nous avons bien l'impression que les choses se passent ainsi. Les théories qu'on nous présente sont étayées sur des romans! Ainsi, à la page 217, je détache encore ce passage : « Jules Soury a signalé à Pierre Janet un curieux passage du roman *Crime et Châtiment*, de Dostoïewski, etc. » Quelle preuve cela nous apporte-t-il? Le romancier est maître de ses personnages (il en est même qui

les font mourir deux fois!) Autre citation : « Vers le milieu de la nuit, Schumann se leva et prêta l'oreille à des sonorités étranges, effrayantes, et Schubert lui apparut porteur d'un thème, qu'il voulut noter sans retard. Le thème envoyé par les mânes de Schumann, en mi bémol majeur, parut dans le volume complémentaire des œuvres de Schumann. » Et un peu plus loin vous voyez : « comme cela ressemble au roman de Dumur », et « comme cela fait prévoir les compositions des médiums ».

Cette citation n'est pas heureuse, car l'auteur semble ignorer que Schumann est mort fou; dans son anthologie des grands maîtres de la musique (Armand Colin et C<sup>ie</sup>, éditeurs), M. Léopold Dauphin nous apprend que dans la maison de santé où il mourut, Schumann, *dans son délire*, se croyait en relations avec les âmes de Schubert et de Mendelssohn.

A moins de tenir tous les médiums pour des aliénés, M. le professeur Grasset eût pu, à notre avis, s'abstenir de cet exemple. Il y a à Bicêtre ou à Charenton, de pauvres malades qui se prétendent être Jésus-Christ, la reine de Madagascar ou l'empereur du Brésil, et personne ne songe à considérer ces incarnations imaginaires comme des médiumnités. Nous connaissons, pour notre part, des médiums exerçant des professions très dissemblables, deux notamment, et ce serait se mentir à soi-même, de les prendre pour des fous; l'un, commerçant rigide, ayant une idée très nette de ses prix de revient, du bénéfice qu'il lui faut prendre, pour couvrir ses frais généraux, et faire honneur à ses affaires; l'autre, que nous avons perdu de vue, depuis très peu de temps, appartenait à une grande administration, où il occupait un poste assez élevé, comportant une certaine responsabilité. Ce dernier, avec lequel nous avons expérimenté maintes fois, est un médium à effets physiques, si parfaitement caractérisés, qu'il est impossible de les imiter, même en s'autorisant à frauder ouvertement; aussi, ne pouvons-nous pas nous empêcher de sourire, en lisant les explications fournies au sujet des tables tournantes.

On ne cause pas, dit le professeur Grasset, *c'est important*; puis il raconte à ses élèves, qu'un des assistants, plus ner-

veux que les autres, pousse sans le vouloir et sans le savoir, et qu'un certain nombre d'autres, entraînés par ce commencement de mouvement, poussent aussi toujours inconsciemment et involontairement, avec une énergie considérable et croissante.

Quiconque a étudié sérieusement le phénomène spirite et s'est donné la peine de chercher de vrais médiums, croit rêver en lisant ce qui précède.

Le professeur semble ne pas même se douter que si la table tourne, *c'est en l'air*, et que les pressions dont il parle, auraient plutôt pour résultat de faire retomber la table. Si la force inconnue ne se manifeste pas, nous sommes en présence de deux forces connues : 1<sup>o</sup> la pesanteur, 2<sup>o</sup> la poussée, et la résultante de ces deux forces aurait une direction oblique vers la terre. (Principe du parallélogramme des forces.) De plus, dans les séances où nous avons observé les phénomènes les plus intenses, la force inconnue nous priait de causer, en attendant les manifestations; dans son intéressant livre *Au pays de l'ombre* (Leymarie, éditeur), M<sup>me</sup> d'Espérance nous apprend que les personnes présentes avaient l'habitude de chanter et de jouer du piano pour préparer la venue des esprits. Il n'est donc nullement important de ne pas causer.

Il nous paraît inutile de discuter la doctrine des mouvements involontaires et inconscients, lancée, nous dit l'auteur, par Chevreul, en 1834! Depuis cette époque, nous avons fait du chemin: le phénomène spirite aussi; des membres de l'Académie des sciences ont reconnu, aux coups frappés, une autre origine que celle du muscle craqueur, et ce grand savant que fut Chevreul décrivit lui-même (le fait fut affirmé récemment) un fantôme qu'il observa un soir dans son appartement.

Voici, d'autre part, ce qu'écrit le Dr Edmond Dupouy (Sciences occultes et physiologie psychique) :

« Qui donc, en effet, aurait osé affirmer, il y a seulement cinquante ans, que des hommes éminents, des professeurs de la Faculté de Paris et des grandes Universités européennes, membres des Instituts et des Académies : Crookes, Babinet, Ch. Richet, Lombroso, Carl du Prel, Zoëllner, etc..., étu-



clieraient la psychologie expérimentale, avec des médiums, et reconnaîtraient que la force psychique est une vérité démontrée, ayant ses lois et ses principes. » Et plus loin : « ... les phénomènes de lucidité, de percussion, de lévitation, de mouvements, de corps pesants, par contact et sans contact, l'altération du poids des corps, ceux plus extraordinaires encore, d'écriture directe, d'apports, de matérialisation, démontrant tous qu'ils sont gouvernés par une intelligence, sont maintenant des faits évidents, appartenant à la biologie positive, puisqu'ils sont perçus par nos sens et produits par l'expérimentation. La mauvaise foi la plus insigne ne peut plus les nier aujourd'hui. »

Le livre qui motive cet article : *Le Spiritisme devant la science*, eût peut-être été exact avec le titre suivant : DE LA CONSCIENCE DANS LA FOLIE ET DANS CERTAINES NÉVROSES, Avec ce titre, moins brillant il est vrai, l'auteur en laissant de côté le spiritisme, se fût évité de nous montrer à quel point il est peu documenté sur le sujet qu'il traite.

Depuis vingt ans bientôt que nous étudions le phénomène spirite, nous avons assisté à beaucoup d'expériences, nous sommes vraiment stupéfaits de voir à la fin de 1903, invoquer la théorie de la poussée inconsciente.

Voici quelques faits :

Nous avons observé à Nîmes une lourde table de salle à manger, esquissant un pas de polka : nous avons vu à Naples, dans une séance avec Eusapia, une longue table flottant dans l'espace, en pleine lumière, pendant plusieurs minutes, à plus d'un pied du sol. A Montpellier, nous avons expérimenté avec un médium auquel nous faisons lire à haute voix dans un journal, le cours de la Bourse, pour accaparer toute son attention, pendant que la table s'agitait avec la vitesse d'une machine à coudre et nous répondait tantôt en latin, tantôt en français, comme pour se moquer de la difficulté imposée au médium.

Enfin nous sortîmes d'une séance, un soir à Bordeaux, malade d'avoir ri : ce n'était pas certes l'habitude dans ces réunions ; mais nous venions de voir une petite sellette en bois se démener, se trémousser, faire des révérences, se

secouer sur un pied, avec des mouvements convulsifs pour montrer qu'elle prenait part à l'hilarité générale; ce n'était plus un objet inanimé, poussé ou tiré, que nous avions sous les yeux, mais un être doué d'une vie momentanée, et ayant la forme immuable d'une sellette. Les réponses de ce pseudo-être, qui paraissait s'amuser beaucoup, étaient comiques, sans trivialité, et à cent lieues de ce que nous pouvions penser.

De ces faits, il résulte que là où il n'y a pas de contact, il ne saurait y avoir de poussée, et en face de cette table isolée dans l'espace, dont nous parlons plus haut, nous posons aux savants cette question :

Ce phénomène est-il oui ou non contraire aux lois de la pesanteur ?

Il est indispensable de procéder avec méthode dans l'étude de cette force mystérieuse et d'observer, tout d'abord, le phénomène le plus simple; puis, quand ce phénomène aura été expliqué d'une façon complète, passer à un autre ordre un peu plus compliqué; par exemple les coups frappés par la table et dans la table, ou encore dans la pièce, il faudra que chaque phénomène soit la conséquence de l'autre, et se produise constamment, à la volonté de l'expérimentateur, dans les conditions connues et nécessaires à sa manifestation. C'est ainsi, et *pas autrement*, que le spiritisme pourra rentrer dans le cadre des sciences expérimentales.

Si, au contraire, cette force plus ou moins intelligente que nous nommerons X (cette dénomination a l'avantage de ne froisser personne, chacun restant libre de l'attribuer à des esprits, à des larves, ou au diable) se moque des conditions préparées, produit des phénomènes souvent opposés à ceux attendus, phénomènes ayant leur originalité propre et inimitable, il faudra bien reconnaître l'existence, en dehors de nous, d'une volonté libre et intelligente; et, si cette volonté peut animer une table, un buffet, ou un objet quelconque, que ne fera-t-elle pas dans cet instrument délicat et merveilleux qui constitue nos organes ?

Lorsque cette vérité se sera imposée expérimentalement, nous en aurons fini avec le déprimant matérialisme; nous

croions ce jour proche ; c'est notre conviction ; c'est aussi notre souhait le plus sincère.

Voyons maintenant les raisons apportées par M. le professeur Grasset, à l'égard de l'inspiration ; des deux derniers faits qui nous restent à examiner, faits d'ailleurs identiques, je n'extrais que le suivant cité d'après Chabaneix (p. 153) :

« Le célèbre compositeur Tartini s'était endormi après avoir essayé en vain de terminer un morceau de musique. Cette préoccupation le suivit dans son sommeil ; au moment où il se croyait de nouveau livré à son travail et désespéré de composer avec si peu de verve et de succès, il voit tout à coup le diable lui apparaître et lui proposer d'achever sa sonate s'il veut bien lui abandonner son âme, Entièrement subjugué par son hallucination, il accepte le marché proposé par le diable et l'entend très distinctement exécuter sur un violon cette sonate tant désirée, avec un charme inexprimable ; il se réveille alors dans le transport du plaisir, court à son bureau, et écrit de mémoire le morceau. »

Si quelqu'un a conscience de ce qui s'est passé, il saute aux yeux que c'est Tartini lui-même ; il apparaît non moins clairement, que le célèbre violoniste (Tartini fut violoniste et compositeur) n'eut pas une hallucination, puisque cette sonate a été écrite et éditée sous le nom de *Sonate du Diable*. Il arrive parfois qu'en rêve, on croit avoir trouvé la solution d'un problème creusé et approfondi dans la journée, mais on s'aperçoit bien vite, au réveil, que cette solution ne tient pas debout, et que, par suite du manque de coordination des idées dans le sommeil, on avait négligé une des faces de la question à résoudre. Dans la *Revue de l'hypnotisme et de la psychologie physiologique* d'août 1902, le D. Franckel de la Haye termine ainsi son article sur le sommeil et les rêves :

« Il se peut sans doute parfois qu'au réveil nous prenions un rêve pour de la réalité, de sorte que, comme l'affirmait Aristote, certaines de nos actions seraient motivées par les songes de nos nuits ; ce n'en est pas moins une expérience générale qu'un rêve, quelque net qu'en soit le souvenir au moment même du réveil, s'efface très promptement de notre mémoire lorsque le réveil est devenu complet. »

Voilà qui est bien dit et surtout bien vrai. Et si Tartini n'eût entendu sa sonate qu'en rêve, il se fût trouvé devant du néant, au moment d'écrire le morceau.

Or, savez-vous où s'est élaborée cette sonate, d'après le Dr Grasset? Dans un petit endroit connu de lui seul, et qu'il appelle le polygone, petit magasin à contour polygonal, comme son nom l'indique, et dans lequel se passent tous les actes dont nous n'avons pas conscience, actes dits automatiques; la conscience volontaire et libre n'est même pas toujours avisée, en sorte que nous avons *deux consciences*! (c'est peut-être pour cela que bien qu'en 1903, l'éditeur a daté le livre de 1904, attendant la fin du monde avant l'année prochaine, devant une telle révélation); encore ces deux consciences ne sont pas toujours polies à l'égard l'une de l'autre; l'une sommeille ou s'en va sans dire à l'autre : je sors, garde le magasin; bien plus, la petite, la polygonale, c'est-à-dire l'*inconsciente*, est la plus *intelligente*, et fait prendre à la grande qui n'y voit goutte, du déjà vu pour une nouveauté! Vous voyez, chers lecteurs et lectrices, que l'étude du polygone nous réserve encore de bons moments.

Quant à la sonate qui existe, avec son armature à la clef, son rythme, son mouvement et la notation de ses nuances, c'est bien là une mélodie créée de toutes pièces par une intelligence inconnue, l'état de rêve ne permettant pas de mener à bien une œuvre d'art aussi complexe.

Si les choses se passaient comme le prétend l'auteur, Boileau n'eût pas eu besoin de nous commander ce précepte.

Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage.

La Fontaine, ce génie du mot juste, qui nous semble avoir écrit d'un seul jet, tant son style est simple et coulant, ne se fût pas donné la peine de raturer si souvent ses manuscrits, changer tant d'épithètes, remanier tant d'expressions. Pascal n'eût pas recommencé seize fois l'une de ses Provinciales, et Flaubert ne fût pas mort à la peine. Et vous tous peintres, sculpteurs, musiciens, poètes qui mettez tant d'âpreté à poursuivre votre idéal, et à nous communiquer votre élan dans les

œuvres éclatantes, à quoi bon vous donner tant de mal? pourquoi cette recherche de perfection, dans les plus petits détails? Un de ces jours ou une de ces nuits, vous trouverez une œuvre toute faite, dans votre polygone.

Si les choses se passaient comme le prétend l'auteur, si l'artiste ne pouvait avoir la légitime fierté de la difficulté vaincue, si l'homme avait le moindre doute sur l'unité indissoluble de sa conscience et l'indépendance de sa volonté, ce serait la déchéance complète à bref délai, toute idée de progrès ne pouvant être séparée de celle de liberté.

Oh! comme nous comprenons cette évolution récente d'écrivains distingués vers le spiritualisme; psychologues, par état, ils ont cru reculer les bornes de l'analyse, en s'adressant au physiologiste; celui-ci étalant devant eux un peu de matière cérébrale leur a répondu : Voilà de la pensée, du sentiment et de la volonté; et, s'étant détournés avec dédain, poètes et romanciers ont pris leur vol vers les régions sereines du Beau, du Vrai, et du Bien, où l'on rencontre la Foi, donnant la main à l'Espérance, et guidées toutes les deux par leur grande sœur, la Charité, à travers les plaines étoilées.

Henri BRAULT.

**Nota.** — M. H. Brault prie les lecteurs qui ont connaissance de phénomènes matériels (lévitations, écriture directe, apports), de l'en aviser, poste restante, à Nice, pourvu que ces phénomènes soient actuels, c'est-à-dire ayant encore lieu présentement.

*(La Revue spirite.)*

---

## Le Cas de Madame Malvina Gérard et la Mentation subconsciente

---

Peut-être ferai-je bien de dire exactement ce que j'entends par ce mot *mentation*. Je le prends dans le sens où d'autres prennent le mot *cérébration*. Ce dernier terme est très en faveur aujourd'hui; et pourtant il a un vice rédhibitoire : il préjuge la question. La science moderne — dont je ne méconnaissais pas les mérites — n'a pas encore pu s'élever au-dessus du matérialisme, ou plutôt au-dessus du phénoménisme le plus grossier, celui qui frappe nos sens. L'homme, pour elle, est un simple organisme physique et la pensée est une sécrétion du cerveau : de là le mot *cérébration*. Beaucoup croient le fait surabondamment prouvé; ils se trompent : la question est encore tout entière à résoudre. En attendant, cette conception rétrécit étrangement les horizons de la pensée; elle rend à tel point incompréhensibles un nombre toujours plus grand de phénomènes bien observés, indéniables, que beaucoup d'hommes à l'esprit libre en apparence aiment mieux les ignorer totalement parce qu'ils ne peuvent pas se les rendre à eux-mêmes intelligibles. J'ai, pour ma part, renoncé à croire que la pensée soit un produit du cerveau; je la suppose le produit d'un être transcendantal de nature inconnue, qu'on peut appeler âme, si l'on veut, mais ce n'est qu'un mot. Le cerveau, loin de sécréter la pensée, la limiterait. Mais ce n'est là qu'une *hypothèse* nouvelle, une hypothèse de recherche, de travail. Elle éclaire d'une lumière intense beaucoup de faits autrement incompréhensibles; elle n'en contredit aucun, quoi qu'on en dise. Mais il n'en sera peut-être pas toujours de même<sup>1</sup>.

1. Les opérations intellectuelles sont l'œuvre du *composé humain*, c'est-à-dire du corps et de l'âme dans l'unité de personne. E. M.

### Comment j'ai connu M<sup>me</sup> Gérard

Ce détail a son importance, comme on va le voir. Mon ami, M. E. Magnin, venait de donner, avec son remarquable sujet M<sup>me</sup> Magdeleine G..., une séance dans l'atelier de Rodin, en présence de plusieurs journalistes, entre autres un rédacteur de la *Presse*. Celui-ci écrivit un article très élogieux. M<sup>me</sup> Gérard vit cet article. Dans son état normal elle ne fit pas d'observations; mais la personnalité seconde la plus superficielle, celle qui vient immédiatement après la personnalité normale, manifesta, dès la première séance qui suivit cette lecture, une violente jalousie : « Pourquoi parle-t-on d'une autre en ces termes dans les journaux, dit-elle, et pourquoi ne parle-t-on pas de moi? Est-ce que je ne la vaudrais pas? Est-ce que je ne fais pas d'aussi belles choses? Je la déteste, cette Magdeleine. » Voilà donc un sentiment très naturel, disons-le, très humain, que la personnalité normale a éprouvé sans doute, mais qu'elle a su refouler ou tout au moins dissimuler. Mais il s'est retrouvé, violent, dès que l'hypnotisation a fait apparaître les premières strates de la conscience subliminale, pour me servir de la terminologie de Myers.

Bref, pour lui plaire, M. Drouin, son magnétiseur, écrivit au rédacteur de la *Presse* qui vint la voir. Celui-ci en parla à M. Magnin qui, à son tour, m'en entretint; et tous deux nous allâmes la voir à notre tour.

C'est probablement au sentiment dont je parlais plus haut qu'il faut attribuer une antipathie assez prononcée que M<sup>me</sup> Gérard éprouva pendant quelque temps pour M. Magnin. « Il en endort une autre; on parle de cette autre et pas de moi! » C'est ainsi qu'elle s'exprimait avec dépit. Toutefois la personnalité normale essayait au moins d'adoucir les termes : « Il a vu beaucoup de sujets, il en a un qui est très intéressant et il pense peut-être très peu de bien de moi. » Je dois dire que cette antipathie a cessé ou du moins s'est fortement atténuée : le fond de l'âme de M<sup>me</sup> Gérard est d'une très grande noblesse et les sentiments bas ne font que l'effleurer. En voici du reste une preuve : l'antipathie dont il s'agit commença

à s'atténuer du jour où M<sup>me</sup> Gérard eut vu des photographies de M<sup>me</sup> Magdeleine G...; elle la trouva belle et méritant les éloges qu'on lui prodiguait. En pareil cas, quatre-vingt-quinze femmes sur cent se seraient senties mordues plus profondément que jamais par la jalousie, voire par la haine. Cette atténuation ne fut pas seulement superficielle : on la retrouvait dans les strates plus profondes de la conscience.

### M<sup>me</sup> Gérard à l'état normal

A l'état normal, M<sup>me</sup> Gérard est une nerveuse, comme il fallait s'y attendre, mais nullement une hystérique, quoiqu'il y ait chez elle une certaine diminution de la sensibilité du côté gauche et quoique l'angle visuel soit un peu plus étroit que l'angle considéré comme normal. Les médecins d'une certaine école voient des hystériques partout. Peut-être ont-ils raison, car l'hystérie demeure, même après Charcot, la maladie la plus mal délimitée qui soit; comme on ne sait exactement ni où elle commence ni où elle finit, ni en quoi elle consiste au juste, on peut aisément la trouver partout où l'on veut. Aussi dès qu'un homme présente quelques anomalies psychiques, beaucoup de médecins, et de gens du monde après les médecins, prononcent d'un air entendu le mot d'hystérie. Et puis chacun s'en va de son côté, satisfait.

Chez M<sup>me</sup> Gérard, les sentiments affectifs sont intenses et profonds : c'est même là le côté le plus saillant de son caractère. Il lui reste deux enfants d'une union qui fut malheureuse; elle les aime follement. Mais cet amour est aussi peu éclairé que possible. Sa mère et elle ont la manie de voir ces enfants toujours malades, pour la moindre cause; et aussitôt le médecin est appelé : ce sont des soins, des soucis, des recommandations à n'en plus finir. J'ai trouvé, un jour d'hiver où la température n'était pas particulièrement froide, le petit garçon — qui a onze ans, je crois, — avec sept vêtements divers superposés, tricots, gilets, paletot, pardessus, que sais-je? Et il paraît que c'est ainsi qu'on les habille tous les deux à peu



près constamment, « pour qu'ils ne prennent pas froid. » Le résultat est que ces enfants s'enrhument à tout propos : ce sont alors des alarmes nouvelles. M<sup>me</sup> Gérard est également profondément attachée à son père et à sa mère.

Cette puissance d'aimer engendre un dévouement, très féminin, certainement, mais que peu de femmes cependant poussent aussi loin. Elle a un métier très dur ; elle vend des légumes, des poissons ou des fleurs avec une petite voiture à bras : elle est ce qu'on appelle, à Paris, une marchande des quatre saisons. Mais elle exerce ce métier avec un courage inouï pour donner le plus de bien-être possible à ses parents et surtout à ses enfants. A une occasion, sa mère étant malade, elle la veilla huit nuits consécutives sans dormir un seul instant ; et le jour elle continuait son commerce. L'été, elle envoie ses enfants à la campagne avec sa mère, pendant qu'elle-même travaille plus que jamais.

Malgré cette situation précaire, elle est noblement désintéressée ; l'idée ne lui est pas même venue d'exploiter son merveilleux somnambulisme en donnant des consultations médicales ou autres. Elle dit volontiers qu' « elle aurait honte de vendre son sommeil ».

Avec cela irritable, même un peu susceptible. Ses antipathies sont violentes et soudaines, de même que ses sympathies. Bref, il y a une certaine outrance dans tous ses sentiments, et c'est peut-être encore un symptôme d'hystérie. Mais s'il est impossible d'être dévoué, enthousiaste, généreux, sans être hystérique, plût au ciel que cette hystérie fût plus fréquente qu'elle ne l'est <sup>1</sup> !

Le père de M<sup>me</sup> Gérard est instituteur en retraite ; elle-même a reçu une bonne instruction : elle a son brevet supérieur. Elle a eu beaucoup de goût pour la lecture : mais aujourd'hui, elle lit peu ou même pas du tout. Elle m'a affirmé à plusieurs reprises — et je la crois sincère — ignorer totalement les littératures de l'hypnotisme, du spiritisme et de l'occultisme. M. Drouin, son magnétiseur, ne connaissait pas davantage ces littératures : mais depuis qu'il endort M<sup>me</sup> Gérard, il a lu un

1. L'hystérisme n'a rien de commun avec les sentiments libres et élevés de l'âme humaine.  
E. M.

ou deux livres de magnétisme, très peu scientifiques. On verra, par la suite, pourquoi je donne ce détail.

Au premier abord et à l'état de veille, M<sup>me</sup> Gérard fait un peu l'impression d'un gamin de Paris. Cette impression persiste, en s'accroissant dans le sommeil.

Je vais maintenant exposer les phénomènes tels que je les ai rencontrés.

*Début des phénomènes.* — M<sup>me</sup> Gérard a une propension héréditaire à tomber en état second ou hypnotique. Elle m'a raconté l'anecdote suivante : Sa mère âgée de seize ans environ assistait à une séance publique de magnétisme ; pendant que le magnétiseur faisait ses passes sur son sujet, elle s'endormit au milieu de l'assistance, bien qu'elle n'eût encore jamais été endormie par personne. On s'en aperçut ; le magnétiseur la fit venir sur l'estrade, ploya le corps en arrière au point que la tête touchait presque les talons. — Quant à M<sup>me</sup> Gérard elle-même, étant dans un couvent pour une cure d'air, voici sept ans environ, elle souffrait parfois de violentes migraines. Un jour, l'aumônier lui souffla sur le front en lui disant d'un ton d'autorité : « Vous n'avez plus mal à la tête ! » Aussitôt, elle tomba endormie, au grand émoi du brave homme qui fort ignorant, ne savait pas ce qui lui arrivait. Celui-ci, après avoir vainement essayé de tirer la jeune fille de ce sommeil en la secouant, lui dit en désespoir de cause : « Vous vous réveillerez à dix heures. » Elle se réveilla en effet à dix heures.

Depuis, il paraît qu'elle ne s'était jamais prêtée à des expériences d'hypnotisme avant de rencontrer M. Drouin. Je dois dire un mot de ce dernier.

M. Drouin est un homme d'environ trente-cinq ans, sympathique, quoique très brusque, le cas échéant, et fort autoritaire. Il est intelligent, très sensé, peu mystique ; il n'a pas reçu d'éducation scientifique proprement dite. Il était autrefois dessinateur ; puis il acheta dans le voisinage des Halles un commerce de vins qui ne prospéra pas. Il a quitté son commerce depuis environ trois ans, sans reprendre son ancien métier. Il est depuis longtemps hanté par l'idée d'écrire, de faire du théâtre. Il s'est essayé à composer des pièces dès

l'âge de dix-sept ans. Il a été joué plusieurs fois dans les cercles. La féerie le séduit principalement. Alors qu'il tenait encore son commerce, il en commença une, intitulée : *Cornichonnet*. Quant à M<sup>me</sup> Gérard, sauf erreur de ma part, elle n'avait jamais été piquée de la même tarentule. C'est pourquoi elle croit volontiers, même aujourd'hui et à l'état hypnotique, que des pièces dont elle est évidemment l'unique ou tout au moins le principal auteur, se font dans l'esprit de M. Drouin.

M. Drouin fit la connaissance de M<sup>me</sup> Gérard pendant qu'il tenait son commerce de vins. Il remarqua son regard étrange, ce regard à la fois vague et lointain qui est presque de règle chez les sujets de ce genre. « En la voyant, dit M. Drouin, l'idée me vint que si je voulais je pourrais l'endormir. » Il essaya et réussit en effet tout de suite. Voici comment il opère et a toujours opéré : il lui prend les poignets en se tenant debout devant elle, la regarde dans les yeux pendant quelques secondes et lui dit d'un ton péremptoire : « Dormez ! Je le veux ! » Alors M<sup>me</sup> Gérard décrit avec sa tête un arc de cercle d'environ 45 degrés, puis s'écrie : Ça y est ! Elle est en effet dans un état second. Les yeux sont clos et un peu convulsés.

Se trouvant par hasard en possession d'un sujet, M. Drouin se dit : « M<sup>me</sup> Gérard en somnambulisme doit savoir si ma pièce de *Cornichonnet* se jouera. Je vais le lui demander. » La somnambule se transporta en pensée dans l'avenir et répondit : « Oui. — Comment le savez-vous ? — Je vois le théâtre et les affiches. — Alors approchez-vous et lisez ces affiches. » — M<sup>me</sup> Gérard lut des affiches imaginaires avec les titres des tableaux. « Mais, pensa M. Drouin, si elle peut lire les titres des tableaux, qui me sont inconnus à moi-même, puisque ma pièce est à peine commencée, pourquoi ne pourrait-elle pas lire la pièce en son entier ? »

Cependant elle ne lut pas *Cornichonnet*, elle assista à des représentations imaginaires ; au fur et à mesure elle racontait à M. Drouin ce qu'elle voyait et ce qu'elle entendait ou du moins ce qu'elle croyait voir et entendre. Celui-ci compléta sa pièce sur ces données. Toutefois la pièce comportait un certain nombre de couplets qu'elle composa elle-même ; elle dicta les vers en sens inverse, en commençant par la rime.

Pour les autres pièces qui suivirent, M. Drouin voulut qu'elle essayât de les lire en leur entier. « Mais où? demanda-t-elle. — Transportez-vous dans le trou du souffleur en son absence et lisez sur son cahier. » C'est en effet ce qui a lieu depuis. D'abord elle vit des mots isolés, puis des phrases qui dansaient devant ses yeux; elle commençait souvent les phrases par le dernier mot. C'est un phénomène fréquent chez les soi-disant « médiums ».

Petit à petit, cependant, le cahier imaginaire lui apparut aussi nettement que s'il eût été réel et elle put y lire comme dans un vrai livre. Il est facile de comprendre ce qui s'est passé : la mentalité subconsciente ne se faisait pas ou se faisait mal au début. Peu à peu, par l'exercice et sous l'influence des ordres répétés de M. Drouin, cette mentation est devenue intense. Aujourd'hui elle est extraordinaire. Elle s'accompagne d'hallucinations : les idées prennent forme. Ainsi non seulement elle lit dans un cahier imaginaire appartenant à un souffleur imaginaire, mais elle voit les acteurs jouer sur la scène.

J'aurais tendance à croire que la création n'a pas lieu, cependant, dans la strasse où elle jaillit maintenant, mais dans l'âme, Dieu sait où et comment. Sinon comment expliquer ces mots isolés qui ont commencé par apparaître, puis ces phrases également isolées, puis ces lectures en sens inverse? Chez les géniaux on observe les mêmes phénomènes. Si l'œuvre n'était pas déjà prête quelque part, comment tout cela se raccorderait-il? Or cela finit par former un tout d'une grande harmonie.

Mais entrons dans les détails des phénomènes tels qu'ils se présentent aujourd'hui.

*Les états seconds.* — M<sup>me</sup> Gérard plonge dans une hypnose de plus en plus profonde en passant par une série de personnalités secondes, très différentes en apparence et même hostiles. M. Drouin fait passer son sujet d'une personnalité à une autre plus profonde toujours par le même procédé d'hypnotisation : il tient les poignets et ordonne de dormir plus profondément. Toutefois il ne peut plus fixer les yeux puisque ceux-ci demeurent clos. La tête décrit le même arc de cercle et une autre personnalité apparaît. Dans tous ces états, il y a

abolition des réflexes : le sujet ne réagit pas si on le pince ou si on le pique. Mais en l'interrogeant on s'aperçoit qu'il a eu une conscience au moins vague de ce qu'on lui a fait.

J'ignore si ces personnalités distinctes se sont formées spontanément et dès le début, ou si elles se sont formées sous l'influence d'incidents ou de suggestions. Je serais porté à croire qu'elles se sont formées spontanément. Il semble y avoir entre chacune d'elles comme une zone d'ombre.

En ce qui concerne les rapports de ces personnalités entre elles, voici ce que j'ai observé. M<sup>me</sup> Gérard se réveille amnésique : elle ne connaît de ses états hypnotiques que ce qu'on lui en raconte. Malheureusement on lui en a toujours beaucoup trop raconté. La première personnalité seconde qui apparaît et que j'appellerai Malvina n° 2 — Malvina n° 1 étant la personnalité normale ou considérée comme telle — englobe toute la conscience de l'état de veille avec une extension déjà fort sensible de toutes les facultés. Malvina n° 3 englobe totalement Malvina n° 2 et Malvina n° 1. Toutes les facultés intellectuelles ont acquis déjà une surprenante acuité et une non moins surprenante promptitude : c'est cette personnalité qui est romancière et dramaturge. C'est à celle-là que M. Drouin s'était arrêté, lui attribuant toutes sortes de facultés surnaturelles qu'elle ne possède évidemment pas. Mais la forme et la rapidité de la mentation dans cet état pouvaient faire illusion à un homme peu au courant de ces phénomènes. J'ai demandé qu'on essayât d'obtenir des états plus profonds et on l'a fait pour me plaire, Malvina n° 3 déclarant elle-même qu'on pouvait sans danger descendre encore de trois degrés ou personnalités. Nous sommes allé jusqu'à Malvina n° 5. J'ai observé une extension toujours croissante des facultés. La personnalité n° 5 s'oppose véhémentement à ce qu'on désigne son état sous le nom de sommeil : « Mais je ne dors pas, dit-elle ; jamais au contraire je n'ai été aussi bien éveillée. » Et il est certain que si les sens sont très émoussés et que si le corps est immobile, les facultés sont à leur maximum d'éveil et de puissance. C'est une observation capitale et que pourront constater tous ceux qui voudront étudier ce cas remarquable. Ces états plus profonds sont de création récente, je le répète ;

ils fatiguent le sujet qui a une tendance à revenir spontanément et petit à petit à l'état n° 3. Mais en jugeant d'après ce qui s'est passé avec la création de l'état n° 3, on pourrait facilement, je crois, les rendre stables, et peut-être y faire apparaître les facultés vraiment supranormales. C'est l'opinion du sujet lui-même et il y a de légers indices qu'elle pourrait avoir raison. Si, quand elle est dans l'état n° 5, on lui demande comment elle se trouve, elle accuse le plus grand bien-être; mais le lendemain elle se sent très fatiguée. Cet état n° 5 a déterminé dans la veille même d'autres phénomènes dont je parlerai.

Étudions maintenant chacun de ces états l'un après l'autre.

*Malvina n° 2*, — Cette personnalité est la plus intéressante pour amuser la galerie. Elle est extrêmement suggestible; elle accepte toutes les suggestions possibles, positives ou négatives, hypnotiques ou post-hypnotiques. Elle « objective les types » — pour me servir de l'expression de Richet — d'une façon admirable. M. Drouin lui dit, par exemple : « Vous êtes avocat et vous plaidez telle cause : réveillez-vous. » Elle ouvre les yeux et prononce un discours parfois médiocre, mais parfois admirable et qui témoigne déjà d'une rapidité extraordinaire de mentation. Cette objectivation des types est chez elle très instructive. En variant les rôles autant que possible j'ai pu constater ceci, qu'il était du reste facile de prévoir *a priori* : si les circonstances de la vie ont accumulé dans la conscience beaucoup de données sur le type à objectiver, l'objectivation est admirable; le plus grand des acteurs ne l'égalerait pas. Mais s'il n'y a dans la conscience que peu de données ou pas, l'objectivation est médiocre ou nulle. Dites-lui qu'elle est une mendicante à la porte d'une église et vous aurez une scène frappante de vérité et de verve; dites-lui qu'elle est un habitant de Mars et vous n'obtiendrez qu'une grimace et l'immobilité. Si on la laissait dans la peau de ces personnages fictifs, elle y demeurerait très longtemps et s'en irait facilement dans la rue persuadée qu'elle est avocat.

Ces objectivations montrent, je crois, de quelle façon dans la plupart des circonstances doivent se former les personna-

lités secondes. Notre personnalité normale est formée d'un certain nombre d'états de conscience groupés autour d'une idée maîtresse ou centre. Ce sont les circonstances de la vie qui ont déterminé et ce centre et les états de conscience groupés tout autour. Déplacez ce centre par un auto-suggestion, une suggestion ou un autre incident de nature inconnue et vous changez la personnalité. Je ne dis pas que toutes les personnalités secondes se forment ainsi, mais je crois que dans la formation de la plupart d'entre elles il n'y a pas d'autre mystère <sup>1</sup>.

Quant aux suggestions ordinaires données à M<sup>me</sup> Gérard dans cet état n° 2, elles peuvent même être dangereuses. En voici une preuve. Par manière de plaisanterie, M. Drouin lui dit un jour, voilà bien quelque trois ans : « Vous avez vu un cheval tricolore, non pas peint, mais un cheval dont les poils poussent par zones de la couleur du drapeau français. Son jockey lui faisait boire un verre de vin. Vous vous en souviendrez toujours. » Or depuis cette époque il a été impossible de détruire cette suggestion. J'ai pour ma part essayé en pure perte de tous les raisonnements. M<sup>me</sup> Gérard éveillée ou dans l'état n° 2 reste persuadée qu'elle a vu un cheval tricolore en train de boire un verre de vin. Elle cite des témoins ; elle le jure sur la tête de ses enfants et il n'y a pas pour elle de serment plus sacré. Malvina n° 3 qui, elle, n'offre pas trace de suggestibilité, se moque du cheval tricolore : elle appelle Malvina n° 2 « l'andouille » et a pour celle-ci un mépris profond à cause de sa facilité à croire tout ce qu'on lui dit. C'est même Malvina n° 3 qui nous a expliqué pourquoi cette suggestion était si tenace. Elle dit à M. Drouin qui avait oublié le détail : « C'est parce que vous lui avez dit de s'en souvenir toujours. » J'ai demandé à Malvina n° 3 : « Mais si M. Drouin, au lieu de donner une suggestion baroque, lui avait affirmé qu'elle avait vu assassiner un homme, le croirait-elle et le jurerait-elle avec la même énergie ? — Elle le jurerait devant n'importe quel tribunal. » Je crois même pour ma part que si

1. Le changement de personnalité est autre chose qu'un déplacement de centre. C'est une véritable possession démoniaque, avec succession et changement dans l'intervention des esprits mauvais.

on formulait des doutes, elle n'en jurerait qu'avec plus d'énergie. C'est au moins ce qui se passe pour le cheval tricolore.

Et cependant l'être tout entier se méprend-il sur la nature de ces suggestions? Non, certes. D'autres strates de la conscience, non apparentes au moment, savent très bien à quoi s'en tenir. C'est ainsi que nous avons vu Malvina n° 3 se moquer de « l'andouille ». Dans les autres états plus profonds, il en est de même à plus forte raison. La suggestibilité en somme — le fait est prouvé aujourd'hui — ne se rencontre qu'à l'état de veille ou dans les états superficiels de l'hypnose. C'est un fait déjà gros de conséquences, qui à lui seul détruit toutes les conceptions matérialistes.

Mais il y a mieux. Voici entre autres un petit incident intéressant. Je l'avais conduite à l'institut de M. Youriévitch, espérant qu'on voudrait bien en faire une étude détaillée et en publier les résultats. J'agissais uniquement dans l'intérêt de la science. Mais j'ai dû me convaincre une fois de plus que c'est un milieu de léthargie et d'hostilité. Donc, en présence entre autres de M. Bergson, du Collège de France, on lui avait donné une suggestion négative post-hypnotique : elle ne devait plus voir M. Magnin qui était présent. A son réveil M. Magnin avait totalement disparu pour elle ; il pouvait la toucher, s'asseoir sur ses genoux sans qu'elle le vît ou fît semblant de le voir. Quelqu'un prit un verre, dit au sujet de suivre du regard ledit verre et puis le cacha derrière le dos de M. Magnin : « Je ne le vois plus ! s'écria-t-elle. — Où est-il donc ? — Derrière le dos. » Puis aussitôt elle se reprit comme regrettant ses paroles, comme si elle venait de faire une faute dans un rôle qu'on lui a donné à jouer. Il y a trente ans, cet incident à lui seul aurait suffi pour faire crier que tout est frauduleux dans son cas. Mais aujourd'hui que nous connaissons mieux l'hypnose, il suffit d'avoir examiné M<sup>me</sup> Gérard quelques instants pour être convaincu qu'il n'y a pas chez elle trace de fraude proprement dite. Que prouvent donc cet incident et d'autres du même genre? Ils prouvent que si une partie de l'être consent à être dupe, l'être tout entier ne l'est jamais. Du reste, remarquez que lorsque vous donnez à n'importe quel sujet une suggestion négative post-



hypnotique, cette idée est toujours l'une des premières qui au réveil se présente à son esprit. On dirait qu'il a hâte de vous montrer qu'il veut vous obéir. Dites-lui de ne plus voir une des personnes présentes, dès le réveil il s'étonnera vivement de cette absence, beaucoup plus qu'il ne devrait le faire normalement.

Quel que soit son degré de suggestibilité dans cet état n° 2, M<sup>me</sup> Gérard n'accepte pas indistinctement toutes les suggestions. Elle refuse, soit en descendant spontanément dans l'état n° 3, soit par une résistance directe, celles qui blessent quelque fibre profonde de son être. Ainsi, dites-lui qu'à son réveil elle doit battre ses enfants et elle descendra dans l'état n° 3 où elle répondra énergiquement : « Non, non, pas ça ! » Et vous n'obtiendrez rien.

Si j'en dois croire M. Drouin, — car pour moi je n'ai pas encore vu faire l'expérience, — il serait assez facile d'obtenir avec M<sup>me</sup> Gérard le phénomène de la stigmatisation par suggestion : je généralise ce mot stigmatisation et lui fais désigner toute marque physique ne reconnaissant d'autre cause qu'une idée de l'âme.

Je n'ai pas de raison pour ne pas croire M. Drouin sur ce point, au moins à titre provisoire : vu la très grande suggestibilité de M<sup>me</sup> Gérard dans cet état, c'est le contraire qui m'étonnerait. Un jour, — toujours à l'institut de M. Youriévitich — un médecin de l'Hôtel-Dieu présent voulut qu'on essayât d'obtenir par suggestion une rougeur pareille à celle que produit un sinapisme. Pour lui la possibilité du phénomène n'est pas du tout prouvée, oh ! mais non. Il y a des gens pour qui l'existence des microbes n'est nullement prouvée et d'autres qui croiraient volontiers à la rotation de la terre, si on la leur prouvait, ce qu'on ne saurait faire pour eux. Nous n'obtinmes rien. A une séance subséquente chez M. Drouin, Malvina n° 3 fournit une explication, que je donne pour ce qu'elle vaut. Avant le départ pour l'institut la question toilette — *ut fit* — avait beaucoup préoccupé notre sujet. Devait-on changer entièrement de vêtements, oui ou non ? On ne changea pas entièrement quand M. Drouin eut promis qu'il ne permettrait aucun déshabillage. Or cette malheureuse

suggestion nécessita la mise à nu de l'avant-bras : on fut très vexé et on n'accepta pas la suggestion.

Donc — et ce ne sont pas uniquement ces quelques phénomènes qui me dictent cette conclusion mais beaucoup d'observations analogues — toute suggestion exige un acquiescement de la part du sujet. Il y a des états où celui-ci est plus passif, plus suggestible, mais il n'y en a pas où il soit absolument à notre merci. Mais une fois accepté, l'idée suggestion ne peut être détruite que par une autre idée d'égale intensité et pénétrant aux mêmes profondeurs.

*Malvina n° 3.* — Voici la personnalité la plus intéressante pour le moment. D'abord — au contraire de la précédente — elle n'offre pas trace de suggestibilité. Elle se possède admirablement, ne fait et ne dit que ce qu'elle veut, se moque impitoyablement de la précédente qu'elle appelle « l'andouille », ainsi que je l'ai déjà dit. Toutefois, si elle n'a pas de suggestibilité, elle ne manque pas de crédulité ; elle est fort vaniteuse et ne demande pas mieux de croire qu'elle possède toute sorte de facultés surnaturelles, dont la moindre est celle de connaître l'avenir. Évidemment la plupart de ces facultés n'existent que dans son imagination ; M. Drouin y croyait, elle n'a pas demandé mieux que d'y croire ; mais si on discute avec elle, elle se rend très bien à l'évidence.

Maintenant elle a peut-être une excuse. Toutes les idées semblent éveiller en elle une forme, une sorte d'hallucination et elle peut prendre ces images, qui se déroulent si facilement, pour ce qu'elles ne sont pas.

D'autre part, il n'est pas prouvé que tout soit vain dans ses affirmations. C'est ainsi qu'elle prétend voir dans l'intérieur du corps humain : ce n'est pas impossible, mais je n'ai pas pu en acquérir la preuve, pour la bonne raison que les connaissances anatomiques de M<sup>me</sup> Gérard — qui, je le répète, a son brevet supérieur, — sont presque égales aux miennes. Le Dr Dariex a essayé de se faire décrire certaines régions du cerveau et de la moelle qui ne pouvaient être connues que d'un médecin ou d'un anatomiste ; la description ne répondait à rien de réel qui puisse faire admettre soit la vision de l'organe, soit de la lecture de pensée. Du reste elle sait très

bien se dérober quand on la presse. Seul un spécialiste en anatomie pourrait peut-être élucider le problème, d'autant plus que cette vision, si elle est réelle, ne ressemble pas à la vision ordinaire. C'est ainsi qu'elle voit le cerveau divisé en « cases » qui s'illuminent tour à tour sous l'influence d'une pensée. Ce qui est certain, c'est qu'elle suit assez bien du doigt sur le crâne les circonvolutions. Grâce à ces cases s'illuminant tour à tour, elle prétend pouvoir dire le caractère des gens et par moment on est surpris des coïncidences, mais en général les caractères qu'elle trace ont au moins autant de faux que de vrai. Elle prétend aussi pouvoir diagnostiquer les maladies, que le malade soit présent ou qu'on lui présente simplement une mèche de cheveux ou un objet ayant appartenu à ce malade : je n'ai rien vu qui fût de nature à étayer cette prétention à laquelle je ne crois pas. Mais j'avoue toute mon incompetence en cette matière.

Quand elle croit voir les événements, elle dit que ceux-ci se présentent à elle sous forme de plaques analogues aux clichés photographiques. Les plaques du passé s'alignent derrière sa tête, celles de l'avenir devant. L'alignement de ces plaques se fait d'après la plus ou moins grande proximité des événements et les plaques proches sont très claires et plus grandes que les autres. Qu'est-ce que cela signifie ? Je n'en sais rien. J'ai entendu vaguement dire que les occultistes parlent de quelque chose de semblable. Il serait intéressant de savoir si ceux-ci ont emprunté leur enseignement sur ce point aux dires de somnambules analogues à M<sup>me</sup> Gérard ou si cette dernière — bien qu'elle prétende ignorer totalement la littérature occultiste — a eu vent plus ou moins indirectement de quelques-uns des enseignements du Dr Encausse et de ses disciples. Mais je ne vois point le moyen d'élucider ce point. Ces plaques ne sont probablement qu'une des formes des hallucinations accompagnant ou mieux constituant la pensée dans le sommeil naturel de l'hypnose.

Au point de vue physique, Malvina n° 3 ne réagit pas si on la pince ou si on la pique. Les paupières sont closes et, cependant par moments, la vision est aiguë. De son propre

aveu, cette vision s'opère à travers l'imperceptible entre-baillement des paupières et à travers les cils. Du reste, si on interpose un corps opaque entre ses yeux et l'objet qu'elle regarde, elle ne voit plus rien, naturellement. Cependant ce qui est bizarre, c'est que les yeux semblent néanmoins un peu retournés vers le haut. Mais ce doit être une mienne illusion ; ils doivent se retourner dans l'effort qu'on fait pour ouvrir les paupières avec les doigts.

Pour compléter ses dons surnaturels, Malvina n° 3 voit des « esprits » sous forme de boules blanches plus ou moins grosses et plus ou moins brillantes. On peut les interroger, ces esprits, et ils viennent, dit-elle, s'installer sur son porte-plume et la faire écrire automatiquement. Elle écrit, en effet ; mais ces soi-disant esprits qui se prétendent des proches des assistants ou de grands personnages, ont des réponses d'un vague désespérant. Généralement, si on leur demande leur nom, il sont prudents à l'excès, et ne consentent pas à donner quoi que ce soit au delà de deux initiales. Malvina n° 3 semble sincère et n'a pas l'air de se moquer. C'est pourquoi je serais porté à voir dans ces boules blanches une autre forme des hallucinations subliminales. Bien qu'on ne m'ait rien dit sur ce point, il est à peu près certain qu'à une somnambule comme elle on a dû affirmer plus d'une fois qu'elle voyait les esprits ; ou bien qu'elle-même s'est attribué cette faculté spontanément, sachant que d'autres somnambules se l'étaient attribuée ; et cela a suffi pour créer l'hallucination en question, qui se reproduit toutes les fois qu'on parle d'esprits. Donc, il n'y a pas d'esprits, selon toute vraisemblance. Mais en réfléchissant sur ce côté du phénomène et en considérant l'acuité des facultés intellectuelles de Malvina n° 3, on ne peut s'empêcher de se dire que si M<sup>me</sup> Gérard était tombée dans un milieu de spirites — M. Drouin ne l'est pas, tout en ayant une vague idée de la doctrine — elle serait devenue un merveilleux « médium » ; on aurait parlé de sa gloire ailleurs que sous le chaume. Avec les dons spéciaux que possèdent les spirites d'exagérer et de déformer les faits dans le sens de leurs convictions, on aurait écrit sans doute sur son cas des traités merveilleux capables de con-

fondre les plus mécréants. Malvina n° 3, comme on le verra par ce qui va suivre, aurait pu s'assimiler Allan Kardec avec une étonnante facilité et broder ensuite sur ces théories de prestigieuses variantes.

Mais les circonstances ont fait que M<sup>me</sup> Gérard a pu acquérir juste assez de « médiumnité » proprement dite pour montrer comment se forment et en quoi consistent la plupart des médiumnités dont les spirites nous étourdissent. M. Flournoy, s'il le pouvait, ferait bien de venir la voir : elle lui donnerait la clef de presque tous les phénomènes présentés par M<sup>lle</sup> Smith. A ce propos, peut-être, dois-je noter en passant le détail qui suit. A l'état de veille, M<sup>me</sup> Gérard est bonne catholique, croyante et pratiquante. Dans l'état n° 3 tout son catholicisme s'est évanoui et il est remplacé par une philosophie très sensée et très haute.

Mais puisque Malvina n° 3 voit les esprits désincarnés, comment ne verrait-elle pas les esprits incarnés? Elle distingue soigneusement l'âme de l'esprit. L'âme est une sorte de noyau d'où l'esprit se développe sous forme de boule blanche engagée en partie dans le crâne et s'élevant en partie au-dessus. L'hypnotisation, dit-elle, comprime en quelque sorte cette boule, y produit des plissements qui constituent les personnalités secondes. J'ai déjà vu ces conceptions je ne sais plus trop où et M<sup>me</sup> Gérard a dû les puiser aux mêmes sources. « Mais je vois », affirme-t-elle; toujours sans doute une hallucination subliminale.

Ceux qui ont lu mes ouvrages savent que je suis porté à expliquer le sommeil ou l'hypnose au point de vue physique par une extériorisation odique. M. Drouin vient d'acheter et de lire mon dernier livre. Or, hier — 15 mars 1904 — Malvina n° 3 m'a dit tout à coup et spontanément : « Ah! vous savez, je vois comme une buée lumineuse s'étendant assez loin. Il y en a aussi autour de vous, mais dépassant à peine la périphérie du corps. Je ne l'avais jamais dit, parce que je ne croyais pas que cela eût de l'importance. » Elle croyait sans doute me faire plaisir; elle m'a inspiré de la défiance pour mes propres théories.

## LE PURGATOIRE

*(Suite)*

Je me tournai encore vers ma sœur Marie-Sophie et lui dis : « Ma sœur, voudriez-vous bien me dire ce que je dois faire pour profiter de mon temps ? »

R. — Pratiquez bien vos règles et vos constitutions. Je vous recommande en particulier l'obéissance prompte et simple, l'humilité, la mortification ; — purifiez bien votre intention, surtout le matin en vous levant, car de ce moment dépend toute la journée ; — préparez bien votre point d'oraison, car c'est surtout à ce saint exercice que le démon cherche au moins à vous faire perdre le temps. » Et, comme je lui répondis que souvent j'étais si fatiguée que je m'asseyais, elle me dit : « Ce n'est pas les genoux que le bon Dieu demande, mais le cœur et la volonté. — Pour ce qui est de la messe, mettez-vous au commencement sous la protection de la sainte Vierge ; priez-la de vous faire comprendre la grandeur et le prix inestimable du saint sacrifice de la messe, et des grâces sans nombre que vous pouvez obtenir pour vous et pour les autres. Oh ! si vous pouviez comprendre quelle est la puissance d'une seule messe sur le cœur de Dieu, et quels sont les biens que vous pourriez obtenir par ce divin sacrifice, si vous vouliez vous donner la peine de le demander ! C'est le sang de Jésus-Christ que vous offrez au Père céleste ; avec ce sang précieux, vous pouvez acquitter toutes vos dettes, apaiser sa justice pour vous et pour les autres, convertir les pécheurs, sauver des âmes, ouvrir les prisons du purgatoire à vos parents, à vos amis et à tant de pauvres âmes qui gémissent loin de Dieu et réclament le secours de votre charité. Vous pouvez glorifier Dieu plus par cette seule action, que vous ne le feriez par les pénitences les plus austères et les actes de vertu les plus héroïques. — Vous pouvez

prendre, *ou*, prenez l'esprit du Directoire. (Je ne me rappelle pas bien sa propre expression.)

— A l'*Offertoire*, offrez-vous à Dieu par les mains du prêtre ; priez-le de changer votre cœur et vos inclinations, et de vous faire aimer la vertu, surtout l'humilité. Dites-lui que vous voulez que tout en vous lui soit sacrifié. Priez le Seigneur de recevoir l'offrande de toutes vos pensées, de toutes vos affections et de tout votre être.

— A la *Consécration*, représentez-vous d'être au pied de la croix de Notre-Seigneur, et que son sang coule dans votre âme goutte à goutte ; c'est le moment le plus précieux pour obtenir des grâces du bon Dieu. Quand une âme serait en état de péché mortel, elle peut s'en aller justifiée. Priez bien Notre-Seigneur alors pour les âmes du purgatoire, afin que son sang en éteigne toutes les flammes, car, à ce moment, Notre-Seigneur ne refuse rien.

— A la *Communion*, unissez-vous aux dispositions de la très sainte Vierge ; priez-la de vous prêter son cœur et de recevoir Jésus-Christ elle-même en vous, de l'adorer, de l'aimer et de le glorifier pour vous. — Ne manquez jamais, dans vos communions, de mettre une intention pour les âmes du purgatoire ; souvenez-vous que c'est Notre-Seigneur lui-même qui veut que vous priiez pour leur délivrance, et que son Père ne vous refusera rien, quand vous lui demanderez en son nom. — Comme tout le jour il se dit des messes, vous ferez bien de vous y unir. — Allez simplement dans vos prières, car le scrupule est un très grand mal. — Évitez l'empressement dans tout ce que vous avez à faire, et ne laissez jamais de communions par votre faute ; vous ne pouvez comprendre la perte que vous faites quand vous les manquez ; faites-la souvent spirituelle. — Attachez-vous aussi à la charité envers le prochain ; ce n'est pas que vous le blâmiez ouvertement, mais quelquefois, pour vous excuser, vous ne vous faites pas de peine de le laisser paraître coupable. — Il vous faut aussi avoir plus de respect pour le grand silence ; l'autre jour, vous y avez manqué avec une élève.

— Mais, lui dis-je, c'était par charité, pour lui rendre un service.

— C'est vrai, me dit-elle ; mais néanmoins vous avez dit beaucoup de paroles inutiles que vous auriez pu éviter. — Vous direz à votre Mère que je prierai bien pour elle quand elle sera en purgatoire : car, ne vous faites pas illusion, ma bonne sœur, il y a bien peu de personnes qui aillent droit au ciel.

Un jour j'étais dans notre cellule, et, tout en travaillant, je disais le chapelet des âmes du purgatoire. Ma sœur Marie-Sophie vint à mon côté, m'engagea beaucoup à dire ce chapelet, m'assurant qu'il était bien agréable à Dieu, et qu'il soulageait vite les âmes du purgatoire. Il me semblait qu'elle le disait avec moi.

D. — J'espère bien, ma sœur, lui dis-je, que vous me tiendrez votre parole, que vous aurez la bonté de m'avertir quand vous irez au ciel ?

R. — Oui, soyez tranquille, je ne partirai passans vous avertir, et même si je ne craignais pas que cela vous nuisit, je pourrais bien obtenir du bon ange la grâce que vous puissiez le voir.

Je lui demandai pour quelle raison elle croyait que cela me nuisait.

Elle me répondit que c'était parce qu'elle craignait que j'en tirasse de la vanité.

Je lui répondis alors, en la remerciant, que si cela était ainsi, je préférerais bien être privée de cette faveur.

Elle me dit encore à deux différentes reprises : « Je vous promets de faire mon possible pour obtenir du bon Dieu la grâce que vous puissiez voir votre pauvre mère quand elle ira au ciel. »

Elle me le répétait le 25 mai, veille de la Pentecôte, jour de son entrée au ciel. Il était alors deux heures et demie de l'après-dinée. Je n'aurais pas voulu me séparer d'elle ; mais, malgré mon désir, je ne pus remonter vers cette sainte sœur qu'à cinq heures moins un quart.

Dès que je parus, elle me dit : « Vous vous faites bien attendre ; il me tardait que vous vinssiez... Allons, ma sœur, je pars!... Je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi : remerciez aussi votre Mère et toutes vos sœurs. »

La crainte qu'elle ne s'en fût sans que je pusse remplir une



commission qui venait de m'être donnée, fit que je l'interrompis : « O ma sœur, lui dis-je vite, dans mon émotion, ma sœur Marie-Adélaïde m'a priée de vous demander si ses frères et ses sœurs sont en purgatoire? »

L'ange prit alors la parole, et dit avec un ton de bonheur et de contentement : « Non seulement à celle-là, mais dites encore à toutes vos sœurs qu'elles soient bien tranquilles, qu'elles sont fort heureuses du côté de leurs parents; car ceux qui ne sont pas au ciel sont en voie d'y aller. — Le bon Dieu a eu d'abord fort agréable l'éducation chrétienne qu'ils ont donnée à leurs enfants, et puis le sacrifice qu'ils ont fait d'eux en les consacrant au bon Dieu. — Maintenant, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour cette âme. Remerciez aussi votre Mère ainsi que toutes vos sœurs, et soyez toutes assurées qu'elle ne vous oubliera pas au ciel, non plus que les personnes qui vous sont chères et qui sont en purgatoire. — Pour vous, ma sœur, attachez-vous à l'humilité, à l'obéissance et à la charité; soyez bien fidèle à votre règle, et puis ne craignez rien. »

La sœur Marie-Sophie prit alors la parole, et medit : « Adieu, ma sœur, je pars. »

Je fus si impressionnée de cette parole, que je tombai soudain à genoux.

L'ange reprit et me dit : « Croyez, ma sœur, qu'elle ne sera pas ingrate!... »

L'impression de tout ceci fut si forte, que j'aperçus à peine la disparition de la sœur; je vis seulement quelque chose de blanc qui s'élevait comme un vol d'oiseaux.

Tout se termina là : depuis je n'ai rien vu, ni entendu.

Voici quelques questions que notre très honorée Mère adressa à ma sœur Marguerite-Marie sur le physique de ma sœur Marie-Sophie :

D. — Ma sœur Marie-Sophie est-elle grande?

R. — Oui, ma Mère; elle est un peu plus grande que moi.

D. — A-t-elle la figure longue ou ronde?

R. — Elle l'a longue.

D. — A-t-elle les yeux gros ou petits?

R. — Elle les a gros; on dirait que la paupière fait un gros pli.

D. — Comment a-t-elle le nez?

R. — Elle l'a assez long, et gros aux narines.

D. — N'a-t-elle pas la chevelure bien épaisse?

R. — Non; le poil est long, mais il est clair.

D. — A-t-elle les lèvres plates?

R. — Non, elle les a grosses.

D. — Comment a-t-elle les ongles?

R. — On dirait que ce sont des ongles forcés; ils ne sont pas unis comme les nôtres; on les dirait un peu rayés et un peu retroussés. — Ses mains sont un peu rougeâtres et mal faites; au commencement qu'elle m'a apparu, elles me faisaient peur.

D. — Comment a-t-elle le bout des doigts?

R. — Elle les a gros.

D. — N'est-ce pas qu'elle a les épaules larges, la poitrine très forte?

R. — Non, au contraire, très serrées; elle est plus plate que moi; on dirait qu'elle a la poitrine enfoncée.

D. — Comment a-t-elle le son de voix?

R. — Elle a la parole bonne, mais ronde; on dirait aussi qu'elle a les manières un peu brusques.

(D'après cet exposé, notre très honorée Mère et toutes mes sœurs de la Communauté qui ont connu ma sœur Marie-Sophie assurent ici que ce portrait est entièrement conforme à son original.)

M. l'abbé Augusson, notre digne confesseur, m'a demandé deux fois, en confession, si je prêterais serment que ce que je vois et entends est vrai. Je lui ai répondu qu'*oui*; qu'après cela, si j'étais trompée, je trompais; mais que pour prêter le serment que je croyais tout cela vrai, je le prêterais sans peine.

Notre très honorée Mère présenta ma sœur Marguerite-Marie à M. Maury, notre médecin, pour lui faire voir la brûlure des doigts.

Il répondit que ce n'était pas une brûlure ordinaire, et qu'il y avait du surnaturel.

M. notre confesseur lui en parla lui-même, et il répondit encore *que la médecine ne pouvait traiter cela.*

### Autre relation sur l'apparition de ma mère

Le 3 juillet 1863, un vendredi, pendant la demi-heure de repos que je prenais ce jour-là, contre mon ordinaire, m'étant endormie, une voix m'appela par deux fois : *Marie, Marie* (nom que je portais étant séculière). Cette voix me parut être celle de ma mère; aussi lui dis-je en m'éveillant : *Est-ce vous, maman?* — Elle me répondit : *Oui, c'est moi.*

Je fus si impressionnée, que je n'eus pas l'idée de lui demander si elle avait reçu l'effet de mes prières. Je ne lui fis cette demande que pour N... N..., notre Mère m'en ayant chargée au cas où ma pauvre mère m'apparût, comme ma sœur Marie-Sophie m'avait promis de faire son possible pour m'obtenir cette grâce du bon Dieu; néanmoins, je ne l'ai pas vue, je n'ai fait que l'entendre. Ma mère me dit donc pour la question que je lui fis : *Dis à ta Supérieure que M. N... est bien soulagé, mais qu'elle prie pour tous les deux.*

Je ne saurais rendre l'impression que j'éprouvais d'entendre la voix de ma mère sans la voir. Je ne pus retenir mes larmes, et je n'eus pas le courage de lui parler plus longtemps ce jour-là. Je dis même à notre très honorée Mère que tout ceci n'était peut-être qu'un rêve; mais cependant je fus bien éveillée par la voix de ma mère que je reconnus parfaitement.

Le 5 du même mois, un dimanche, je fus réciter les six *Pater* à l'endroit où ma sœur Marie-Sophie était montée au ciel. En les récitant, je pensais en particulier à ma mère. Mais je n'osai la désigner à cause de mon vœu; je me contentai de me tourner vers une statue de Marie, et je lui dis intérieurement : *Vous savez bien que ma pauvre mère est en purgatoire.* — Aussitôt j'entendis la même voix qui m'avait éveillée le vendredi précédent; c'était celle de ma mère, qui me dit : « Sois tranquille; la sainte Vierge permet que tout ce

que tu fais me soit appliqué. — Je sais que tu es inquiète sur le compte de ton père et de ton frère; n'en sois plus en peine : mais ton père partage le même sort que moi. Cependant, je ne crois pas que son purgatoire soit aussi long que le mien. »

Je lui demandai si elle n'avait pas été vers ma sœur la religieuse. Elle me répondit : « Non, le bon Dieu n'a pas même permis que j'aie profité de ses prières, parce que je l'ai retenue trop longtemps dans le monde. — C'est la sœur Marie-Sophie qui m'a obtenu du bon Dieu la grâce de venir vers toi, et même, depuis cette époque, je profite des prières de ta sœur. — Le jour de la Visitation, la sainte Vierge est venue en purgatoire; elle a dit que votre communauté allait faire des prières; qu'à la suite de ces prières, plusieurs de vos sœurs seraient délivrées, et les autres seraient soulagées, même les personnes pour lesquelles vous aviez pris des intentions. A cette nouvelle, tout le purgatoire s'est réjoui. »

Le 11 juillet, un samedi, dernier jour de la neuvaine générale que nous avons faite, le chemin de la croix que la communauté avait fait en commun. je montai dans notre cellule et priai en travaillant. Comme j'étais fort inquiète au sujet de ma mère, je pleurai beaucoup. Alors j'entendis sa voix qui me dit : *Tu as plus raison de te réjouir que de t'inquiéter, parce que je suis bien soulagée.*

(A suivre.)

---

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Depuis quelque temps déjà dans une maison de ma paroisse, il se passe certains faits extraordinaires qui ont attiré mon attention. Je n'en ai pas été le témoin, mais je crois à leur réalité à cause des personnes peu crédules même en matière religieuse hélas ! qui me les ont affirmés. Pendant la nuit, quelquefois le jour, le père et la mère entendent du bruit au-dessus d'eux, à côté d'eux, même dans leur chambre à coucher. A maintes reprises, le mari a cherché à connaître la cause de ce bruit nocturne ; mais son examen et ses recherches ont été vains. Une fois, en plein jour, un voisin qui était dans la maison avec eux a entendu le même bruit. Dernièrement le fils de sa femme, qui était veuve avant son mariage, ouvrier mineur, et n'habitant pas avec sa mère, a eu dans une de ses visites son lit soulevé. Malgré l'amour-propre et les railleries dont il avait jusque-là accueilli les histoires de sa famille, il s'est levé effrayé quelques instants après s'être couché. Une enfant de treize ou quatorze ans, fille du mari qui lui aussi était veuf avant son mariage, a entendu parfois tous ces bruits mais pas toujours.

C'est à n'en pas douter, une maison hantée. Hantée par qui, par quoi ? Il serait difficile de le dire et à distance il vous est impossible, Monseigneur, je le comprends, de porter un jugement. Pourtant je m'adresse à vous sachant que depuis longtemps vous vous occupez, avec une rare compétence, de ces mystérieuses questions dans la *Revue du Monde invisible* dont j'ai été l'abonné pendant deux ans.

Connaissez-vous quelque moyen pratique d'étudier sérieusement ces faits et surtout de les faire cesser. Mes pauvres paroissiens sont dans une inquiétude continuelle et ce serait leur rendre un réel service que de les secourir en pareil cas. Malgré ma défense, ils sont allés deux ou trois fois consulter les devins ou sorciers de la région.

Que faire ? — Je vous serais bien reconnaissant, Monseigneur, s'il vous était possible de me donner une prompte réponse à cette question.

Daignez agréer, Monseigneur, avec mes remerciements anticipés, l'hommage de mon profond respect.

Monseigneur,

Je me permets de vous soumettre une réflexion ; je ne sais qui me l'a suggérée ? des lectures diverses, mes méditations sur les grandes questions d'apologétique, et plus peut-être encore un mot d'incrédule.

Je disais une fois à un incroyant que Dieu se révèle peut-être aux mourants par un dernier appel de miséricorde alors qu'ils ne semblent plus être capables de pensées... il répondit que le cerveau alors est presque mort : quel parti Dieu peut-il en tirer ? Du cerveau, peu en effet, mais de l'âme c'est différent.

J'ai lu autrefois une brochure sur la télépathie, de la collection *Science et Religion*, de chez Bloud : l'auteur de ce travail, un père jésuite, je crois, s'attache si je me souviens bien à démontrer l'impossibilité de messages envoyés, parfois fort loin, par des mourants, à leurs parents ou amis. Pourquoi affirmer aussi l'impossibilité *naturelle* de l'âme déjà à demi dégagée, à faire ce qu'elle ne fait pas tant elle est employée à vivifier sa prison de chair ?

Mais pour admettre cette possibilité il faut croire à l'âme. Nos savants incrédules se sont-ils avisés de cela ? Ce n'est pas un *cerveau sans âme distincte de la matière* qui, à moitié mort, possède si souvent un pouvoir qu'il n'avait pas dans la plénitude de sa vie. N'y a-t-il pas là un argument à creuser ? (Je connais peu la question, mais je crois que les faits que la science reconnaît aujourd'hui sont surtout les apparitions de mourants, beaucoup plus souvent que de vivant à vivant. Quant aux apparitions de morts, bien morts depuis longtemps, on s'obstine à les nier, je crois, ou à imaginer un autre genre d'explication. C'est pourtant par là qu'on arriverait à prouver l'immortalité.)

M. André Godard, dans son magnifique *Positivisme chrétien* parle (page 128) d'une mourante se réveillant du coma pour crier que son petit-fils bien-aimé était mort : c'était vrai, et tous autour d'elle, dans la maison de retraite où elle mourait, l'ignoraient absolument.

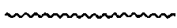
De tels faits, s'il y en avait beaucoup, jetteraient un jour sur la mystérieuse question des miséricordes suprêmes : peut-être ce dernier appel qu'affirme sainte Catherine de Sienne, cette révélation de Dieu se présentant sur le seuil de l'éternité au choix de l'âme, comme le veulent certains aujourd'hui, peut-être est-il moins miraculeux qu'il me semble : l'âme dont toutes les fenêtres sur la terre sont désormais fermées, entrevoit peut-être *naturellement* alors quelque lueur du ciel, et du moins devient plus facilement capable d'entendre la voix de Dieu, de *percevoir l'existence* de réalités invisibles.

Je fonde beaucoup d'espérances sur la science, depuis qu'elle commence « à croire aux fantômes ». Aujourd'hui l'explication télépathique à laquelle je fais allusion me fait l'effet de prouver l'existence de l'âme : j'ai cru devoir vous remettre cette réflexion pour le cas où le bon

Dieu m'aurait donné là une idée utile à la cause de la vérité : excusez la hardiesse que je montre ainsi.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon humble et très profond respect.

UNE CHRÉTIENNE.



Monsieur,

Je prenais part ces jours derniers pour la première fois à un essai de « tables tournantes ».

J'ai remarqué nettement des oscillations qui m'ont surpris.

Quoique novice en la chose, ce serait maintenant pour moi vouloir se payer de mots qu'expliquer de tels phénomènes par l'action de pressions conscientes ou inconscientes de la part des expérimentateurs.

De telles pressions il ne saurait à mon avis résulter des phénomènes mécaniques se groupant en un tout qui, *mathématiquement* interprété, possède un sens.

Mais je m'explique peut-être mal et ne suis peut-être clair qu'avec moi-même. Bref, il ne me paraît pas impossible d'après un article de vous (qui par hasard m'est tombé sous la main)<sup>1</sup>, de placer loyalement ces phénomènes sur un terrain expérimental. Si oui, j'aurais des camarades sur la bonne foi absolue de qui je puis compter.

Ne serait-ce point trop abuser de votre bonté que vous demander quelques conseils. Tous seraient les bienvenus.

Il me reste à m'excuser de la liberté que j'ai prise. Permettez-le moi, je vous prie.

Veuillez agréer l'offre de ma respectueuse considération.

P.S. — J'ai fait quelque peu de sciences naturelles et pense passer mon doctorat à la rentrée. Peut-être préféreriez-vous ne répondre que de vive voix. J'en serais du reste très heureux, mais n'ose point l'espérer.

1. *La Science et les tables tournantes.* (Revue du Monde invisible, décembre 1903.)

# LA FORCE NERVEUSE ET LES PHÉNOMÈNES MERVEILLEUX

## I

L'âme est la forme du corps. Entre l'âme et le corps il n'existe pas une troisième substance indépendante, médiateur plastique ou corps astral, chargé de transmettre au corps humain les commandements de l'âme, et de faire parvenir à l'âme les diverses modifications des sens, par lesquels nous entrons en communication avec le monde extérieur.

Mais, nous reconnaissons volontiers, après les très sérieuses expériences qui ont été faites, l'existence d'un fluide nerveux dont la nature, le rôle et la puissance nous sont encore inconnus. Ce fluide serait-il un principe de chaleur, de lumière et de mouvement? Offre-t-il quelque analogie avec l'électricité? Suffit-il pour nous donner l'explication de tous les phénomènes de l'ordre merveilleux?

Il faut nous tenir entre ceux qui répondent par cette affirmation générale, absolue : tous les phénomènes merveilleux sont préternaturels, et ceux qui nous opposent cette négation tranchante : tous ces phénomènes sont naturels. Une sélection s'impose, et, quand on l'oublie, on s'égare dans des affirmations ou des négations téméraires que la raison réproue et que la science n'admet pas.

On peut attribuer certains phénomènes merveilleux 1° à une cause naturelle, dont les effets sont rares et intermittents; 2° à une action inconsciente de la volonté; 3° à des esprits mauvais; 4° à de bons esprits, qui agissent selon les lois de la Providence et sous la direction de Dieu.

Quand nous arrivons à constater scientifiquement l'intervention d'une cause intelligente et libre, indépendante de



l'expérimentateur et du sujet, il est évident que le phénomène ne relève plus de la mécanique, de la physique et de la chimie, il appartient à la philosophie et à la théologie.

Les phénomènes merveilleux appartiennent donc soit à l'ordre naturel, soit à l'ordre démoniaque, soit à l'ordre divin, selon que cette force nerveuse et secrète, dont nous avons constaté l'existence, est mise en mouvement par la nature seule, ou par les esprits.

## II

Dans l'ordre physique, dans l'ordre animal, et j'ajouterai volontiers dans l'ordre humain, l'électricité produit des phénomènes naturels les plus étranges, les plus inexplicables, sans nous faire connaître sa nature intime, ce qui la constitue dans son essence. Nous sommes là dans le monde extraordinaire et merveilleux, nous ne sommes pas encore dans les régions du préternaturel.

Ainsi, dans les orages où elle agit par grandes masses, l'électricité produit ces images fulgurales, aéro-électriques dont les savants ont cherché et cherchent encore aujourd'hui l'explication. Santine cite un grand nombre de faits de ce genre empruntés à des documents certains.

Des moutons sont frappés par la foudre à Combe-Hay, en Angleterre, on les dépouille, et l'on trouve sur le côté interne de la peau, ou sur la chair musculaire l'exacte reproduction du paysage d'alentour avec ses chênes, ses noisetiers, et tous les accidents du terrain.

Un jeune homme foudroyé à Cuba porte sur le côté droit du cou l'image d'un fer à cheval qui se trouvait cloué contre une fenêtre voisine au moment de l'accident.

Un enfant, écrit Raspail, dans la *Revue complémentaire des sciences appliquées*, 1854-55, était grimpé sur un peuplier d'Italie pour y dénicher un nid d'oiseau, la foudre éclate, l'enfant est frappé et jeté sur le sol; on trouve sur sa poitrine le décalque exact du peuplier, du nid et de l'oiseau.

Le *Cosmos* rapporte qu'au mois de septembre 1857, en

Seine-et-Marne, une paysanne gardant une vache fut frappée de la foudre en même temps que l'animal. On releva cette femme, elle avait sur la poitrine l'image de la vache parfaitement dessinée.

Parmi ces faits, écrit Santine, il s'en trouve évidemment beaucoup où l'on peut reconnaître un transport de matière produit par l'électricité, comme cela a lieu dans l'expérience bien connue où la décharge d'une bouteille de Leyde volatilise une feuille d'or, dont les particules pénètrent à travers les découpures d'un poncif quelconque, et en imprimant la reproduction sur une feuille de papier.

On a constaté la volatilisation de bijoux métalliques, de montres, de chaînes, de pièces de monnaie, etc., avec transport de matière sur la peau des foudroyés, au travers des vêtements, *sans que ceux-ci en portent aucune trace*. Et, d'autres faits établissent que, sous l'influence d'un formidable effluve électrique, la peau et la partie des muscles immédiatement sous-cutanés, peuvent devenir *photogéniques*; leurs molécules superficielles peuvent s'orienter suivant une image ayant formé écran au passage du rayonnement fulgurant, comme l'image d'un objet qui rayonne sur la plaque sensible de la chambre noire en polarise à sa ressemblance les molécules superficielles<sup>1</sup> et peuvent, en même temps, conserver cette orientation (développement et fixage photographiques), par l'effet chimique de cette radiation fulgurale. L'image produite par les rayons obscurs qui accompagnent l'éclair ne seraient ainsi que la silhouette de l'objet imprimé.

Voilà donc une force physique, naturelle qui produit des effets merveilleux que l'ignorance sera toujours tentée d'attribuer à une cause préternaturelle, quand la science nous permettra bientôt peut-être d'en connaître et d'en expliquer les manifestations.

Cette électricité foudroie un arbre, arrache une branche, et la jette au loin; elle dessine sur le corps, malgré l'épaisseur des vêtements qui n'en reçoivent aucune modification, les objets qu'elle rencontre sur son passage, arbres, clochers,

1. Santine, *Étude sur les images photofulgurales*, p. 61.

animaux. On dirait une puissance effrayante et capricieuse qui apparaît soudain, pour la destruction, mêlant l'ironie à la cruauté, s'amusant à tracer des images sur le corps du malheureux qu'elle vient de foudroyer.

### III

Supposez que cette force encore indomptée se trouve en nous, à l'état latent, dans notre système nerveux, et que, tantôt d'une manière consciente, tantôt d'une manière inconsciente, certains sensitifs puissent en disposer, vous aurez alors ces *médiums*, d'un organisme particulier, plus aptes que beaucoup d'autres à remplir l'office d'accumulateur ou de condensateur.

Ces sensitifs projetteront l'électricité, substituant ainsi, accidentellement, et dans des cas rares, une cause intelligente à la cause brutale et violente qui fait des ravages dans la tempête, qui bouleverse et qui foudroie. Ils produisent, peut-être, des phénomènes extraordinaires de hantise, de lévitation, des mouvements désordonnés et sans contact, des objets physiques, des objets les plus lourds.

Mais il restera toujours à déterminer la nature de l'agent, ou bon ou mauvais, qui, dans certains cas extraordinaires, intervient, déchaîne cette force, et la fait servir à l'exécution de ses desseins.

La force est naturelle, mais l'agent qui s'en sert pourrait bien être préternaturel dans certains cas dont l'observation exige la plus grande prudence et une rare pénétration.

« Est-il plus difficile, écrit M. de Rochas, d'admettre les mouvements des tables que la danse de l'assiette dont M. André a rendu compte à l'Académie des sciences dans la séance du 2 novembre 1885?

« Le samedi 13 juin 1885, vers huit heures du soir, il était à table, dans une chambre attenante à la tour d'un phare, dans la partie nord-ouest de cette tour; tout à coup il vit une bande brumeuse d'environ deux mètres de large, se détacher de l'arête supérieure de la muraille à laquelle il faisait face, et

obscurcir soudainement cette dernière, en même temps que, sous la table, à ses pieds, se produisait un bruit sec, sans écho ni durée, et d'une violence extrême. La sonorité a été celle qu'aurait produite le choc formidable, de bas en haut, d'un corps dur contre la paroi inférieure tout entière de la table, laquelle, à sa grande surprise, n'a pas bougé, non plus que les divers objets qui la garnissaient.

« Après cette détonation, son assiette pivotait et exécutait sur la table plusieurs mouvements de rotation, sans aucun bruit de frottement, ce qui prouve qu'à ce moment l'assiette avait quitté la table sans toutefois s'en éloignersensiblement. L'assiette et la table restèrent intactes.

« Ces phénomènes dont on a vainement essayé de donner une théorie, se produisent quelquefois dans une atmosphère complètement sereine, sans faire aucun bruit<sup>1</sup>. »

Il ne faudrait pas, cependant, établir une analogie d'identité entre ces phénomènes d'électricité atmosphérique et les phénomènes des tables tournantes : les premiers sont purement physiques et mécaniques, tandis que les seconds appartiennent à l'ordre intellectuel. La table présente des signes certains d'intelligence, de divination, de prévision ; la sûreté de ses réponses, et les connaissances qu'elle révèle dans les communications spirites, lui donnent un caractère tranché qui ne permet pas de la confondre avec les causes physiques, mais désordonnées, que produisent exclusivement quelques phénomènes matériels. La table est un instrument aux mains d'un agent invisible, c'est-à-dire d'un esprit.

#### IV

Nous citerons encore une note sur la foudre globulaire qui fut communiquée à l'Académie des sciences, le 5 juillet 1842. M. Babinet s'exprima ainsi :

« Voici, en peu de mots, le récit de l'ouvrier dans la chambre duquel le tonnerre en boule descendit pour remonter ensuite.

1. A. de Rochas, *Les Frontières de la physique*.

« Après un assez fort coup de tonnerre, mais non immédiatement après, cet ouvrier dont la profession est celle de tailleur, étant assis à côté de sa table et finissant de prendre son repas, vit tout à coup le châssis garni de papier qui fermait la cheminée s'abattre comme renversé par un coup de vent assez modéré, et un globe de feu, gros comme la tête d'un enfant, sortir tout doucement de la cheminée et se promener lentement par la chambre, à peu de distance des briques du pavé.

« L'aspect du globe de feu était, encore suivant l'ouvrier tailleur, celui d'un jeune chat, de grosseur moyenne, pelotonné sur lui-même et se mouvant sans être porté sur ses pattes. Le globe de feu était plutôt brillant et lumineux qu'il ne semblait chaud et enflammé, et l'ouvrier n'eut aucune sensation de chaleur.

« Le globe s'approcha de ses pieds comme un jeune chat qui veut jouer et se frotter aux jambes suivant l'habitude de ces animaux, mais l'ouvrier écarta les pieds, et, par plusieurs mouvements de précaution, mais tous exécutés, suivant lui, très doucement, il évita le contact du météore. Celui-ci paraît être resté plusieurs secondes autour des pieds de l'ouvrier assis qui l'examinait attentivement, penché en avant et au-dessus.

« Après avoir essayé quelques excursions en divers sens, sans cependant quitter le milieu de la chambre, le globe de feu s'éleva verticalement à la hauteur de la tête de l'ouvrier qui, pour éviter d'être touché au visage, et en même temps suivre des yeux le météore, se redressa en se renversant en arrière sur sa chaise. Arrivé à la hauteur d'environ un mètre au-dessus du pavé, le globe de feu s'allongea un peu et se dirigea obliquement vers un trou percé dans la cheminée, environ à un mètre au-dessus de la tablette supérieure de cette cheminée.

« Ce trou avait été fait pour laisser passer le tuyau d'un poêle qui, pendant l'hiver, avait servi à l'ouvrier. Mais, suivant l'expression de ce dernier, le tonnerre ne pouvait pas le voir, car il était fermé par du papier qui avait été collé dessus. Le globe de feu alla droit à ce trou, en décolla le papier sans

l'endommager, et remonta dans la cheminée ; alors, suivant le dire du témoin, après avoir pris le temps de remonter le long de la cheminée « du train dont il allait », c'est-à-dire assez lentement, le globe, arrivé en haut de la cheminée qui était au moins à vingt mètres du sol de la cour, produisit une explosion épouvantable qui détruisit une partie du faite de la cheminée et en projeta les débris dans la cour : les toitures de plusieurs petites constructions furent enfoncées.

« Le logement du tailleur était au troisième étage, et n'était pas à la moitié de la hauteur de la maison ; les étages supérieurs ne furent pas visités par la foudre, et les mouvements du globe lumineux furent toujours lents et saccadés <sup>1</sup>. »

Ces phénomènes extraordinaires, mais naturels, nous frappent, nous étonnent, et nous sommes quelquefois tentés de les attribuer à une cause invisible et mystérieuse. En examinant de près l'univers avec ses créatures organiques et inorganiques, inanimées et vivantes, il nous serait facile de reconnaître dans chaque être la présence d'une cause, d'une force qui préside à ses mouvements et à son évolution, qui produit des effets harmonieux et compliqués que la distraction et l'habitude nous empêchent d'observer, et nous éprouverions en présence de cette force en mouvement l'étonnement que nous fait éprouver cette électricité atmosphérique qui semble ramper, caresser et qui foudroie.

Quelle que soit la force que nous observons, physique ou chimique, elle obéit à des lois que nous nous efforçons de connaître ou de découvrir, mais ces lois elles-mêmes ont été conçues et réglées par l'intelligence souveraine de l'auteur de la nature. Violents déplacements des grandes masses électriques ou mouvements cadencés de la sève dans les veines de la plante, la force est toujours là, agissante et soumise à Dieu.

E. MÉRIC.

(*A suivre.*)

1. Cité par M. de Rochas.

# L'ALCHIMIE

---

## I

### La Panacée

L'alchimie est la plus mystérieuse et la mieux voilée des sciences occultes. On dit l'occultisme : *scientia occulti, scientia occulta, scientia occultans*. L'alchimie mérite parfaitement ces trois noms. Elle est encore aujourd'hui, malgré sa traditionnelle renommée, et une remarquable bibliographie qui devrait la faire bien connaître, à peu près lettre morte pour le public non initié. Car le chimiste vulgaire est un travailleur ou même un savant, mais l'alchimiste est un initié. La simple chimie interroge la nature et s'en tient aux ressources de l'expérience. *L'alchimie poursuit son but sous les auspices du monde invisible*. Le chimiste travaille dans un laboratoire. L'alchimiste y joint un oratoire. Pour abréger, c'est du démonisme que nous trouvons dans l'alchimie et c'est par là qu'elle est une science occulte. Cette conclusion sera nouvelle et inattendue pour la plupart des lecteurs qui ne soupçonnaient sous ce vieux mot d'alchimie qu'une chimère innocente autour de laquelle peuvent se grouper quelques légendes curieuses et même plusieurs questions intéressantes de science et d'histoire, car on y trouve aussi tout cela. C'est un sujet où se mêlent des questions complexes. Nous tâcherons de les éclaircir en les divisant, et de les abréger en ne retenant que l'essentiel.

Les anciens alchimistes cherchaient trois choses : la panacée ou liqueur de vie qui guérissait tous les maux et prolongeait la vie indéfiniment, l'alkaest ou dissolvant universel, et la pierre philosophale qui transmuait les métaux communs comme le

plomb et le fer en argent et en or. De ces trois objets l'un est tombé dans l'oubli : l'alkaest. L'attention des foules ne s'est pas fixée sur ce prodige que serait un dissolvant universel. Ce but eût-il été atteint qu'il ne devait avoir d'intérêt que pour les alchimistes seuls. Si, dans la suite, le dissolvant universel a pris un sens figuratif, ce ne pouvait être que dans des spéculations inaccessibles à la masse. Généralement l'alkaest passe inaperçu et nous n'avons pas à nous y arrêter.

La panacée, l'or potable, la pierre liquide, l'élixir de vie, ou de longue vie était quelque chose de mieux fait pour hanter l'imagination. On ne pouvait croire, aux siècles de foi, que la mort, conséquence de la chute originelle, pût être vaincue par l'art alchimique, mais rien n'empêchait d'admettre que l'art, s'il ne pouvait rendre la vie immortelle, pouvait du moins la prolonger jusqu'au jugement dernier. On le crut quelquefois et on cite des exemples passés à l'état de légendes, comme ceux de Nicolas Flamel, de Guillaume Postel, de Raymond Lulle. S'il est vrai qu'on vit mourir Postel et Raymond Lulle c'est parce que ces téméraires élus de la science connurent trop tard le poids du bonheur imprudent qu'ils avaient souhaité. Ils sentirent, après l'avoir goûté trop longtemps, quelle misère est cette vie prolongée outre les limites que lui a fixées la sagesse de la Providence. Ils firent pénitence pour obtenir de Dieu le bonheur de mourir. Quant à Nicolas Flamel et à sa femme Claude Pernelle ils préparaient ensemble la pierre philosophale. Ils avaient eu la prévoyance d'en amonceler une réserve si considérable qu'elle eût suffi à changer en or la masse entière des eaux de l'océan si elle était de plomb fondu. Cette provision fut enfouie par eux en un lieu secret où ils avaient la ressource de puiser sans fin, de telle sorte qu'ils s'assurent, avec la richesse, une jeunesse constamment renouvelée. Ils vivent toujours, parcourant le monde, reconnus seulement de loin en loin par de rares initiés. On les a vus aux Indes il n'y a guère plus d'un siècle.

Leur inépuisable réserve de pierre philosophale est enfouie dans les profondeurs de la terre en un point que l'on croit être situé non loin de leur ancien domicile à Paris, sous les fondations de la tour de l'église Saint-Jacques de la Bouche-



rie. Cette tour que l'intervention de Victor Hugo sauva jadis de la démolition est celle qui entoure aujourd'hui le square Saint-Jacques.

Faut-il dire que la réalité historique n'a rien de commun avec ces contes ridicules ? Raymond Lulle était un moine espagnol du treizième siècle, instruit, bizarre, exalté, qui finit, en Afrique, lapidé par la populace de la ville de Bougie qui le prenait pour un fou et ne se trompait probablement qu'à demi. Nicolas Flamel était un bourgeois de Paris du temps de Charles V, qui avait rempli la charge d'écrivain juré, charge assez lucrative dont les attributions correspondaient sous quelques rapports à celles des notaires d'aujourd'hui. Sage, avisé, habile et heureux en affaires, il laissa une fortune qui n'excédait pas celle d'un notable bourgeois de ce temps-là, et supporta philosophiquement, sans trop la démentir, la réputation que lui fit le peuple d'être un habile alchimiste. Cette réputation lui permit de voiler certaines spéculations et peut-être des pratiques d'usure. Son tombeau, qu'il avait érigé lui-même par avance au cimetière des Innocents était orné d'emblèmes alchimiques. Ce fut dans la suite un lieu de pèlerinage pour les souffleurs.

Guillaume Postel florissait sous François I<sup>er</sup>. Ce fut un distingué rêveur, érudit, cultivé, à qui le roi donna mission d'enseigner l'arabe dans le « collège » qu'il avait fondé pour la culture des langues savantes et qui devint depuis le Collège de France. Il semble difficile que le public du temps de Rabelais crût à l'impossible histoire de la vie humaine prolongée sans terme. Mais nous serons moins surpris quand nous saurons qu'à la fin de ce dix-huitième siècle spirituel, railleur, sûr de lui, le public même qui lisait Voltaire fut la dupe de charlatans comme Balsamo, comme Saint-Germain qui avaient, eux aussi, des recettes d'alchimie pour supprimer la mort. Une de ces recettes prescrivait un régime de la durée de quelques semaines qui renouvelait le corps usé, le dépouillait de ses organes vieillissants. Les dents tombaient mais en faisant place à des dents nouvelles. Les cheveux blancs désertaient le crâne où surgissait une couronne de jeunesse. La lassitude qui accompagnait l'épreuve, la faiblesse proche de l'agonie

que le patient ne manquait pas de ressentir n'étaient que les signes précurseurs de l'approche d'un renouvellement, d'une renaissance des organes, de l'apparition d'une nouvelle jeunesse, point de départ d'une vie qui allait recommencer. Qui croirait que ces promesses impossibles furent entendues? De pauvres niais eurent l'innocence de tenter l'expérience, et on cite un gentilhomme qui, voulant la pousser jusqu'au terme, en mourut.

Aujourd'hui que le corps humain est disséqué de fond en comble, que tous ses organes, toutes ses fonctions sont étudiés dans les moindres détails, dans toutes les phases de leur évolution depuis la naissance, la période de développement et de vigueur jusqu'à la déchéance et la décrépitude nous touchons du doigt l'erreur des alchimistes. Nous voyons bien qu'il n'existe pas de panacée qui soit un remède unique à la multitude si variée de nos misères, mais ne nous moquons cependant pas trop vite de nos ancêtres. Nous ne sommes guère plus raisonnables qu'eux lorsque, au lieu d'une panacée qui suffisait à tout, nous en admettons d'aussi nombreuses et d'aussi diverses que nous croyons avoir d'infirmités. Les charlatans et les guérisseurs n'ont jamais été plus florissants, plus verbeux, plus illustres qu'aujourd'hui. Jamais ils n'ont fait de fortunes plus brillantes et plus rapides. Ils trouvent tous les jours la pierre philosophale et ils ne l'emploient pas en œuvres pies, comme Flamel, qui mourut réellement en 1418, laissant ses biens à sa paroisse, après avoir, de son vivant, pourvu à quelques fondations charitables.

## II

### La pierre. — Les souvenirs d'Egypte

La pierre était beaucoup moins déraisonnable que la panacée. Le problème reposait sur des traditions admises, sur des apparences plausibles, sur des théories qu'on voyait acceptées

par des hommes éclairés. Et pour tout dire, malgré toutes les déceptions, malgré les supercheries plus d'une fois constatées, malgré tout, le rêve de la transmutation n'est pas aujourd'hui tout à fait oublié. Des travailleurs qui ne sont ni des sots ni des ignorants croient la transmutation des métaux possible et la cherchent toujours, soit par des méthodes renouvelées des anciens alchimistes, soit par des procédés modernes.

Les théories modernes, entièrement différentes des théories anciennes, se prêtent de même à ce jeu de l'imagination qui montre l'or issu du creuset où l'on n'a mis que de l'argent ou du plomb. Il convient d'ajouter que les résultats et les théories sont aujourd'hui comme autrefois toujours en désaccord et que l'alchimie ne fait encore la fortune de personne. Néanmoins sachons tout cela pour ne pas laisser aux alchimistes le droit de se dire méconnus.

On sait que les sciences occultes, au dire de ceux qui les professent, ne sont autre chose que la science retrouvée et renouvelée des temples de l'antique Egypte. De fait, c'est le dieu égyptien Hermès qui baptise d'*hermétique* la science des transmutations qui lui était spécialement consacrée. A vrai dire, pour aller au fond des choses, les procédés alchimistes et ceux des prêtres d'Hermès différaient essentiellement, et leurs idées aussi. Mais les apparences les plus saisissantes les rapprochaient en ce sens que les alchimistes cherchaient l'or, et que l'art sacerdotal égyptien produisait l'or. Cet art, qui n'avait rien de surnaturel, et qui ne consistait qu'en ce que nous appellerions aujourd'hui de la métallurgie, fut dans le monde antique, la force et la renommée de l'Egypte. Ses exploitations métallurgiques étaient célèbres. C'étaient Lycopolis, Éléphantine, Aphrodite, Apollinopolis, etc..., et toujours, comme en ces endroits, l'art sacré s'exerçait à l'ombre des temples. Les grands temples de Thèbes, de Memphis, etc... conservaient le dépôt des papyrus où étaient consignées les formules, regardées comme divines, de fabriquer l'or. Ces papyrus étaient vénérés comme les images des dieux eux-mêmes. Cet art sacré n'était autre que l'art de traiter les minerais, soit d'or, ou d'argent, ou d'autres métaux en petit

nombre, sept ou huit qui n'étaient pas tous des métaux purs. Le minerai traité donnait quelquefois un alliage, comme l'*électrum*, alliage d'or et d'argent. Le moyen d'extraire ensuite l'or pur de cet alliage avait toutes les apparences d'une transmutation. La caste sacerdotale conservait soigneusement ces secrets qui n'étaient communiqués qu'aux familles royales, et à des initiés dont la trahison était punie d'une mort foudroyante et mystérieuse, châtiment infailible comme la clairvoyance et la puissance des dieux. Or les dieux n'y étaient pour rien, non plus que dans la transmutation du minerai en métal. Le châtiment n'avait rien de mystérieux. Il venait par la main d'initiés plus avancés qui savaient distiller la fleur du pêcher et celle du laurier-rose. Cette opération se répète dans nos laboratoires actuels comme toutes les autres opérations de l'art sacré. Elle produit ce que nous appelons l'acide cyanhydrique, ou prussique, poison foudroyant qui est un des produits les plus simples et les plus connus de la chimie. En un mot les Égyptiens, avec beaucoup de mystère, tiraient l'or de substances qui en contenaient déjà.

Faut-il croire que dans le secret des temples, dans les intimes pensées des personnages sacerdotaux qui vieillissaient à l'ombre des idoles en méditant ce mélange de prestiges démoniaques, de charlataneries sacrées et de connaissances naturelles positives dont se nourrissaient inégalement les initiés, il n'y eut pas, de loin en loin, quelque intuition de la vérité? Et celui qui la soupçonna ne dut-il pas laisser quelque trace de sa pensée dans ces archives superstitieuses qui relaient les paroles des dieux? Peut-être! Dans la suite un inconnu feignit de le croire et le supposa dans un travail qui nous est resté. Il existe un fort ancien manuscrit alchimique affectant la forme d'une instruction de la déesse Isis à son fils Horus sur l'art sacré. Ce manuscrit que le Dr Hœfer (*Histoire de la Chimie*, tome I), a déchiffré à la Bibliothèque nationale contient ce passage remarquable :

O mon fils, demande à l'agriculteur qui recueille la moisson du blé? Il te dira que c'est celui qui sème le blé. Il t'apprendra que celui qui sème de l'orge, récolte de l'orge. C'est l'image de la création et le

symbole de la génération. En effet, l'homme engendre l'homme; le lion produit un lion; le chien met au monde un chien. C'est ainsi que l'or seul peut produire de l'or. Voilà tout le mystère.

C'était vrai. Le monde romain envahit l'Égypte, renversa ses temples et mit à nu leurs mystères sans y apprendre le moyen de trouver de l'or où il n'y en a pas. Mais il n'y avait pas grand mérite à le savoir car ces événements furent bien antérieurs au manuscrit attribué après coup à quelque serviteur d'Isis.

Les dieux vaincus de l'Égypte n'avaient rien appris aux dieux de Rome. Et c'est pourquoi les lois romaines proscrivirent sévèrement les illusoires secrets de la magie, de la transmutation, qui avait déjà ses charlatans, et tous autres semblables. Il fut interdit de posséder même les livres qui traitaient de ces matières et ces sciences prohibées portaient des noms sur lesquels il ne faut pas, à la distance des temps, nous méprendre, comme ceux de chimie (qui précéda celui d'alchimie) et celui de mathématique. Un des charlatans les plus anciennement condamnés le fut, au commencement du sixième siècle, sous le nom de *chimiste*. Quant aux *mathématiciens* ils étaient, dans l'empire, au temps de la décadence, qualifiés comme le furent chez nous les sorciers au moyen âge. Pourtant un empereur, Caligula, avait cherché l'or en traitant un minéral arsenical que nous appelons l'orpiment. Il en avait à grand frais extrait un peu d'or qui s'y trouve naturellement et croyait l'avoir fabriqué, puis il avait renoncé à cette opération plus onéreuse que productive.

L'œuvre dont nous venons de lire un passage, l'instruction d'Isis à Horus, paraît être du moyen âge. Elle en reflète les idées sur la production des êtres et sur l'extension de ces idées à la production des métaux considérés comme êtres vivants. Nous pouvons y arriver sans autre transition car, depuis la métallurgie égyptienne, aucun fait avéré qui ressemble à de la transmutation n'est connu. Les artisans de tous les corps de métiers avaient, bien entendu, pratiqué, découvert ou perfectionné bien des recettes, bien des procédés qui se classent dans ce que nous appelons aujourd'hui la chimie industrielle; Byzance avait connu le feu grégeois dont

la préparation était un secret d'état protégé par des légendes superstitieuses : un ange l'avait apporté au fondateur de la ville, etc., etc... Ce n'est pas le lieu de s'arrêter à ces curiosités. Disons seulement un mot des idées qui hantaient les hommes du moyen âge. Ce qu'ils savaient de la pratique alchimiste et le nom même d'alchimie venait du monde ancien par l'intermédiaire des Arabes et par les œuvres de leur savant. Djabbar Al-Koufi, ou Yeber, qui est pour nous Géber. Le préfix *al* de alchimie est arabe. Il s'ajoute au mot grec *chimia*, qui serait lui-même la traduction de *chêma*, nom légendaire d'un livre que personne n'a vu et qui contenait les secrets de la nature, divulgués aux premiers âges du monde par ces anges que les filles des hommes avaient séduits, etc., etc... C'était pour contenter la coquetterie de leurs tentatrices que ces anges leur auraient enseigné les secrets qui procurent l'or, les pierres précieuses, etc., etc... Géber est de la fin du huitième siècle. Il serait injuste de lui attribuer tout ce qui a été publié sous son nom. Les alchimistes ne se faisaient pas scrupule de placer sous les noms le plus propres à les recommander les œuvres qu'ils entreprenaient de produire en public.

Mais abrégeons.

Les notions scientifiques actuellement en vogue nous font considérer le globe que nous habitons comme une masse invariable de matière. Nous connaissons le volume du globe, son poids, la proportion approximative de ses éléments solides comparés à la masse des eaux. Considérant enfin de plus près toutes les substances que la nature met à notre portée, tout ce qui est matière, et poussant l'analyse aussi loin qu'on a pu le faire jusqu'à présent, on a distingué un nombre limité d'éléments qu'on est convenu d'appeler corps simples en attendant de pouvoir les décomposer eux-mêmes. Ils seraient environ soixante-dix, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins, parce que certains d'entre eux, rares et peu connus, étudiés encore par très peu de chimistes, ne seraient pas encore identifiés avec toute la précision désirable. Mais l'essentiel pour nous est de savoir que la plupart des corps simples sont très bien définis et que parmi eux nous devons

ranger tous les métaux usuels, précieux et autres, donc l'or, sans le moindre doute. Nous savons en outre, c'est l'une des lois essentielles de la chimie, qu'il n'est pas en notre pouvoir de détruire non plus que de créer la matière sous aucune des formes où elle nous est saisissable. En un mot nous ne pouvons ni détruire ni créer un corps simple. Et par conséquent c'est une chimère que penser à créer de l'or.

Les soixante dix corps simples sont répandus dans la nature en proportions très inégales. Il y a plus ou moins de cuivre, de plomb, d'argent, d'or, etc. Nous pouvons prendre ces métaux où ils se trouvent, les extraire de leurs minerais et chercher où gisent ces minerais en explorant toutes les régions du globe mais tous les efforts de la science la plus orgueilleuse de ses ressources ne sauraient ajouter un gramme d'or à la quantité totale qui en existe dans la masse du globe, ni détruire une parcelle d'un autre métal pour la remplacer par une parcelle d'or.

Cette invariabilité est le signe de la nature inanimée, le signe des choses qui ne croissent ni ne décroissent parce qu'elles n'ont pas reçu le don de la vie. Les végétaux, les animaux, l'homme naissent, grandissent, vieillissent, meurent. Les métaux ne meurent pas, ne s'accroissent pas ; ils n'ont pas de naissance.

La science aura dit son dernier mot quand la dernière académie aura tenu sa dernière séance. Pour aujourd'hui, voilà ce qu'il nous est loisible de croire si nous n'y voyons pas d'inconvénients, aux heures de loisir où nous n'avons rien de mieux à faire. Ces notions sur la vie dans la nature succèdent à d'autres qui étaient bien différentes.

## III

## La pierre. — Le moyen âge. — Les modernes

Les hommes du moyen âge réputés savants et qui s'occupaient d'alchimie avaient, en effet, d'autres vues. Dieu qui, par l'action créatrice avait donné à l'homme, avec la vie, une âme immortelle, avait ordonné que la terre suffît à la vie des autres êtres animés et que ces êtres se continuassent chacun selon son germe. Ces êtres dépourvus d'âme et voués à la mort dès l'instant de leur apparition sur la terre trouvaient dans celle-ci la source de leur vie. Mais la terre ne peut donner que ce qui est en elle. Elle a donc en elle une source de vie ou plutôt elle est vivante elle-même. En elle rien n'est mort. Les métaux eux-mêmes *poussent* dans la terre. Leur vie est incomparablement plus longue que celle des végétaux et des animaux, mais elle sort nécessairement d'un principe analogue, c'est-à-dire d'un germe. Car l'action créatrice n'appartient qu'à Dieu qui l'a exercée au commencement du monde, et depuis il n'y a de vie dans la nature que par le germe que Dieu a mise en elle.

Pour le noter en passant, cette idée n'est pas plus déraisonnable que les systèmes divers qui tentent d'expliquer la vie en niant l'action créatrice.

Sans doute si les savants du moyen âge avaient possédé la somme d'expériences et de faits observés que connaissent aujourd'hui nos ingénieurs des mines, s'ils avaient su que d'innombrables explorations dans toutes les parties du monde et dans les profondeurs de la terre dont ils n'avaient aucune idée, n'ont jamais fait découvrir que des métaux à l'état définitif, jamais en formation ni en germe, ils ne seraient pas allés si loin dans leurs systèmes. Ils auraient été moins absolus dans leurs idées. Cependant ne soyez pas trop sévères. Si les scolastiques, aux siècles du syllogisme, voulaient que la nature obéisse à leurs arguments, et si dans



cette prétention ils se montraient un peu outrés, l'étaient-ils plus que ce maître tout moderne qui cherchait l'âme dans le cadavre qu'il disséquait à l'amphithéâtre et la niait avec emphase en montrant son scapel parce que, en effet, il ne l'avait pas trouvée? Et la tumultueuse jeunesse qui couvrait d'applaudissements cette théâtrale sottise était-elle donc si fort supérieure à celle qui entourait les maîtres du moyen âge sur les pentes toujours classiques de la montagne Sainte-Genève?

Disons donc modestement que les alchimistes, en ce temps-là, avaient tort d'admettre, mais qu'ils admettaient pour des raisons qu'ils croyaient bonnes, que l'or, qu'ils nommaient le plus parfait des métaux, était un métal parvenu, par le temps, à la plénitude de son âge, et que le plomb, le fer, l'argent étaient des métaux moins parfaits qui seraient de l'or un jour, quand l'œuvre de la nature serait achevée pour eux. De là l'idée, simple et logique, de hâter, de perfectionner l'œuvre de la nature en ajoutant à ces métaux imparfaits ce qui leur manquait pour venir de suite à leur maturité, c'est-à-dire pour leur imprimer de suite cette impulsion de vie que les siècles seuls pouvaient leur donner dans le sein de la terre. Cet ingrédient qui devait abrégier le travail de la nature était la pierre philosophale, qu'on nomme aussi poudre de projection, parce que ceux qui assurent qu'elle fut une réalité la montrent sous forme d'une poudre rougeâtre dont quelques parcelles projetées dans un creuset rempli de plomb fondu transmuiaient ce métal en or.

De quoi cette poudre était-elle faite? Jamais aucun alchimiste ne l'a dit clairement. Le chimiste Van Helmont qui au dix-septième siècle se servit de cette poudre raconta l'avoir reçue d'un inconnu mystérieux qui ne fit que passer dans sa maison. On a supposé que les alchimistes ont cherché, mis en œuvre toutes les substances qui dans la nature animale ou végétale paraissent recéler ou véhiculer la vie. On dut réunir les germes végétaux, les humeurs du corps humain et des corps animaux, comme le sang. Peut-être le règne minéral fut-il mis à contribution à raison des propriétés merveilleuses qu'on supposait à certaines pierres, comme les pierres pré-

cieuses. Cette superstition n'est pas éteinte encore de nos jours. Chaque alchimiste eut son secret particulier.

On comprend aisément comment la pierre philosophale sous forme liquide était le remède à tous les maux et triomphait de la mort elle-même puisqu'elle était la vie. Van Helmont, chimiste et médecin, l'un des hommes les plus savants et l'un des travailleurs les plus infatigables du dix-septième siècle, le grand siècle, qui vit de si hautes intelligences, croyait fermement à la panacée.

Des chimistes moins chimériques considéraient dès le treizième siècle la pierre philosophale comme un ferment. Elle agissait sur le plomb fondu comme le levain agit sur la pâte et la transforme en pain. Par une opération de même nature le plomb fermentait sous l'action de la poudre de projection et devenait de l'or. Cette pensée aurait été celle d'Albert le Grand et de son illustre disciple qui devint saint Thomas d'Aquin. C'est celle qui, tout erronée qu'elle soit, s'éloigne le moins de l'esprit scientifique; les chercheurs contemporains ne la croient d'ailleurs pas erronée. Des thèses alchimistes contemporaines l'admettent encore.

Georges Bois.

(*A suivre.*)



## Phénomènes odiques et radiations nouvelles

---

Tous ceux qui s'occupent de sciences psychiques ou d'occultisme savent que Charles Reichenbach a fait de curieuses recherches sur les manifestations d'une forme nouvelle d'énergie qu'il a désignée sous le nom d'*od*; ces travaux avaient été publiés en allemand en 1845; ils avaient été traduits en anglais en 1850; mais ils n'avaient pas été jusqu'à ce jour traduits dans notre langue: le public français ne pouvait guère les connaître que par le résumé qu'en avait fait le colonel de Rochas en 1891, dans son livre *Le Fluide des Magnétiseurs*. M. Lacoste vient de combler cette lacune: le travail de Reichenbach qu'il a traduit a pour titre :

*LES PHÉNOMÈNES ODIQUES, ou recherches physiques et physiologiques sur les dynamides du magnétisme, de l'électricité, de la chaleur, de la cristallisation et de l'affinité chimique considérés dans leurs rapports avec la force vitale.*

Le nouveau livre forme un beau volume in-8° de 664 pages; il comprend une introduction du colonel de Rochas et la traduction de huit mémoires du baron de Reichenbach.

Dans son introduction, de Rochas nous rappelle comment le baron de Reichenbach se heurta au scepticisme et même à l'hostilité ouverte de la plupart des représentants de la science officielle, lorsqu'il publia le résultat de ses expériences; il avait cependant acquis une certaine notoriété par ses travaux sur la chimie et en particulier par la découverte de la paraffine et de la créosote, mais il ne faisait pas partie du personnel des Universités.

De Rochas adresse ensuite des éloges au traducteur: « Le public français, dit-il, doit être reconnaissant à M. Lacoste qui a consacré plusieurs années à la traduction et à la publication, dans des conditions particulièrement pénibles, du

présent ouvrage, sans en retirer autre chose que de la fatigue et des ennuis, la vente des livres de cette nature étant tellement limitée qu'elle arrive à peine à couvrir les seuls frais d'impression. »

Examinons maintenant les différents mémoires qui constituent l'ouvrage de Reichenbach.

1<sup>o</sup> Certaines personnes qu'on appelle « sensitifs » voient une lumière et des apparences de flammes aux pôles et sur les côtés d'un aimant puissant; ces flammes sont différentes aux niveaux des deux pôles, positif et négatif. La flamme positive peut être mécaniquement divisée dans diverses directions comme une flamme ordinaire; la lumière est rouge, elle impressionne les plaques photographiques; elle est réfrangible mais elle n'a aucune action calorifique.

Les flammes magnétiques et leur lumière présentent une ressemblance si complète avec l'aurore boréale, que l'auteur est entraîné à considérer ces deux phénomènes comme identiques.

2<sup>o</sup> Les cristaux présentent des phénomènes analogues à ceux des aimants en ce qui concerne ces flammes visibles pour les sensitifs; ils sont polarisés; ils attirent quelquefois la matière vivante et ils produisent une contraction de la main du sujet. Mais ils n'attirent pas la limaille de fer, n'aimantent pas l'acier et n'ont pas de rapport avec le magnétisme terrestre. Ils provoquent une sensation de chaleur à une de leurs extrémités et une sensation de froid à l'autre. La force qui se manifeste ainsi peut être transférée à d'autres corps par simple contact, mais seulement, pour un temps limité, après lequel elle disparaît. La force observée dans l'aimant peut être ainsi transférée dans d'autres corps : de l'eau magnétisée par un aimant est facilement distinguée de l'eau naturelle par un sensitif.

Il semble qu'il existe dans l'aimant une force qui est différente du magnétisme proprement dit, mais qui peut s'identifier avec la force observée dans les cristaux.

3<sup>o</sup> Si le corps humain est sensible à cette nouvelle manifestation de l'énergie, il est aussi sensible au magnétisme terrestre; l'orientation du lit d'un sensitif n'est pas sans

importance : si le sujet est couché dans la direction nord-sud, c'est-à-dire s'il a la tête vers le nord et les pieds vers le sud, il a un sommeil calme et tranquille; il n'en est pas ainsi dans les autres positions; la direction sud-nord est mauvaise, les directions est-ouest et ouest-est sont très mauvaises. Certaines sensibles éprouvent des maladies dans les églises; ceci serait dû à l'orientation est-ouest qu'ont la plupart du temps ces édifices.

Le corps humain n'est pas un corps inerte qui ne puisse servir que de réactif; il peut produire la nouvelle forme d'énergie étudiée par Charles de Reichenbach; les doigts d'une personne étrangère se comportent vis-à-vis des nerfs des sensitifs comme un aimant de puissance moyenne. La force qui émane des mains peut être transmise à travers d'autres corps, le long d'un fil de fer par exemple; elle peut être accumulée dans divers objets. Le corps humain est polarisé comme un aimant ou comme un cristal; il présente un axe principal transversal et un axe secondaire vertical. Les sensitifs distinguent des flammes sur les doigts, comme ils en voient sur les aimants. Le magnétisme animal n'est qu'une nouvelle manifestation de la forme d'énergie observée au niveau des aimants et des cristaux.

4° et 5° Il existe d'autres sources de cette force nouvelle; citons en particulier les rayons du soleil, les rayons de la lune, le frottement, la lumière, les actions chimiques, les flammes, les solutions, l'électricité et enfin les tombeaux dans lesquels se décomposent les cadavres.

6° Les substances amorphes sont beaucoup moins actives que les cristaux, elles ont cependant une action sur les sujets en catalepsie.

En résumé « nous sommes, dit l'auteur, en relation avec l'univers entier par une réciprocité nouvelle inconnue jusqu'à ce jour. Les astres eux-mêmes ne sont pas dans leur ensemble sans exercer une influence sur notre monde sublunaire, peut-être même sur nos actes et dans la manière d'agir de bien des têtes ».

De Reichenbach donne le nom d'*od* à la nouvelle forme d'énergie; il lui donne en outre des dénominations particu-

lières suivant les sources qui la fournissent ; Cristalloïd, Biod, Thermod, Photod, etc. suivant qu'elle provient des cristaux, des êtres vivants, de la chaleur ou de la lumière, etc.

7° Il consacre ensuite son septième mémoire au dualisme des phénomènes odiques. L'od qui se manifeste au niveau de la main droite donne généralement une sensation de froid ; celui qui se manifeste au niveau de la main gauche donne plutôt une sensation de chaleur ; la main droite correspond au pôle nord et la main gauche au pôle sud d'une aiguille aimantée.

Les substances électro-positives et en particulier les métaux, à l'exception du tellure et de l'arsenic, provoquent une sensation de chaleur, comme la main gauche de l'homme : les corps électro-négatifs provoquent une sensation de froid, comme la main droite. Pour un sensitif les corps se divisent donc en corps chauds et en corps froids. L'auteur appelle *od* positif celui qui correspond au pôle sud d'une aiguille aimantée et qui donne la sensation de chaleur, et *od* négatif celui qui correspond à l'autre pôle et qui donne la sensation de froid. Notons en passant que les pôles des aimants sont dénommés d'une façon complètement opposée dans les pays de langue allemande et en France, que par conséquent le pôle positif des Allemands correspond à notre pôle négatif et réciproquement.

Les différentes parties d'une plante se comportent différemment au point de vue odique : dans l'ensemble l'od positif prédomine dans l'axe ascendant et l'od négatif dans l'axe descendant ; mais dans une étude plus détaillée on peut constater que chaque organe isolé est polarisé.

La répartition de la force odique sur le corps humain varie dans l'espace et dans le temps. Cette force se manifeste surtout dans certaines régions du corps et en particulier au niveau de la bouche, des mains, du front, de l'occiput. « La bouche de chaque personne en bonne santé est un point, par lequel tous les objets peuvent être chargés de force odique avec plus d'intensité que par les mains ». La bouche est *od* négatif et ce fait amène l'auteur à faire une remarque originale sur le baiser : « Le baiser ne donne rien, dit-il ; il se borne à dési-

rer et à lutter, il aspire et il boit, et pendant qu'il attire à lui, l'envie et le désir s'accroissent. Le baiser n'est pas une négation, mais un état négatif, au physique comme au moral. »

La tension odique varie aux diverses heures de la journée, elle diminue quand la faim apparaît, elle augmente après les repas; elle s'abaisse le soir quand le soleil disparaît à l'horizon; dans la tête elle est maxima au niveau du front pendant la journée, et maxima au niveau de l'occiput pendant la nuit.

Les conclusions de la première partie sont : 1<sup>o</sup> que l'aimant agit sur l'organisme humain, mais non pas grâce à son pouvoir magnétique, car d'autres objets (les cristaux, les plantes; les flammes, etc.) agissent tout aussi bien, quoiqu'ils n'aient aucune action magnétique sur le fer; 2<sup>o</sup>, que les effets produits sont dus à une forme d'énergie inconnue jusqu'ici, l'od, qui se trouve répandu un peu partout dans la nature et qui constitue en particulier le prétendu magnétisme animal.

Les expériences qui servaient de base aux études présentées par le baron de Reichenbach dans ses sept premiers *mémoires* avaient été faites sur cinq jeunes filles; l'auteur se vit objecter que ses recherches étaient insuffisantes, il reprit ses expériences et les compléta sur près de soixante personnes sensibles. Les résultats de ces nouvelles recherches firent l'objet d'un huitième mémoire qui parut deux ans après les autres.

La seconde partie du livre comprend une introduction dans laquelle il différencie l'od d'avec les autres forces (chaleur, électricité, magnétisme), et le huitième mémoire dont nous venons de parler et qui est consacré aux phénomènes odiques de l'aimant.

Pour percevoir les flammes visibles sur les aimants puissants il faut prendre la précaution de rester plusieurs heures dans l'obscurité. L'aimant peut communiquer sa lumière odique à des corps quelconques; cette lumière diminue sous l'influence de la chaleur; elle s'accroît, au contraire, dans une atmosphère électrique. Les flammes odiques peuvent être entraînées et mises en mouvement mécaniquement par le souffle et par le mouvement de l'air. Les aimants, les cristaux, les

maines humaines, les animaux peuvent par leur voisinage augmenter ou diminuer ces flammes; il se produit une action analogue à celle d'un aimant sur un autre aimant.

Ces flammes sont plus nettes dans le vide; elles forment une sorte de petit arc-en-ciel, il y a prédominance du bleu sur le pôle négatif. Mais les couleurs changent avec la position de l'aimant. Si le pôle d'un aimant est recouvert d'une calotte portant quatre points orientés suivant les quatre points cardinaux et si le pôle est dirigé en haut, le sensitif voit, au niveau de ces quatre pointes, des flammes de couleurs différentes, bleu ou vert foncé au nord, rouge au sud, grise à l'est, blanchâtre ou jaune à l'ouest. Diverses autres expériences faites sur ces manifestations lumineuses permettent à l'auteur de conclure que l'aurore boréale est une manifestation énorme de flamme odique magnétique, de vapeur et de lumières odiques.

Les nouvelles notions apportées par Reichenbach permettaient d'expliquer et de coordonner des faits anciens qui jusque-là semblaient avoir peu de rapports entre eux. Les auréoles et les aigrettes lumineuses dont on se plaît à orner la tête des personnages importants dans les principales religions ne seraient que la représentation de flammes ou de lueurs odiques observées chez ces personnages par quelques sensitifs de leur entourage. L'action des aimants sur l'organisme qui était alors mise en doute et qui a été depuis lors démontrée, se trouvait entièrement expliquée. La question du magnétisme animal, qui depuis Mesmer avait fait verser des flots d'encre, se trouvait éclairée. Le rôle joué dans les cérémonies magiques et religieuses par l'imposition des mains et et par le souffle, semblaient justifié par ce fait, que les mains et la bouche étaient les sources les plus intenses de force odique dans le corps humain. On pouvait enfin comprendre la puissante action thérapeutique de certaines eaux minérales, dans lesquelles l'analyse chimique ne révèle la présence d'aucune substance active; ces eaux avaient pu emmagasiner une grande quantité de radiations odiques dans les couches du sol qu'elles avaient traversées : ceci expliquait en même temps pourquoi ces eaux devaient être consommés à la source



pour être efficaces; embouteillées et exportées, elles ne tardaient pas à perdre progressivement l'énergie dont elles étaient chargées.

De plus les expériences de Reichenbach cadrent très bien avec des théories médicales chinoises fort anciennes qui n'étaient pas encore connues en Europe, croyons-nous, vers cette époque. Pour les médecins de l'Empire du milieu — tel ou tel médicament est de nature chaude ou froide, active ou passive, sèche ou humide, mâle ou femelle ou plus exactement relève surtout de l'un des deux grands principes de toutes choses, de yang (principe positif) ou de yn (principe négatif).

N'y a-t-il pas là une analogie curieuse avec la classification faite par les sujets du baron de Reichenbach, qui divisent les substances en corps froids et en corps chauds? Il y a plus; comme nous l'avons expliqué dans notre travail *Médecine et pharmacie chez les Chinois et les Annamites*<sup>1</sup>, les Extrêmes-Orientaux admettent l'existence de correspondances précises entre certains organes, certaines saveurs, certaines couleurs, etc. Le noir correspond au nord, le rouge au sud, le bleu à l'est, le blanc à l'ouest, le jaune au centre; or les sensitifs de Reichenbach, observant un aimant dont le pôle était dirigé en haut, voyaient des couleurs analogues ou même identiques à celles de la théorie chinoise correspondre aux différents points cardinaux. Au sud correspondait toujours le rouge; à l'ouest une couleur bleu pâle ou blanchâtre, à l'est une couleur grise. Il est vrai qu'au nord correspondait le bleu, mais en allant vers le N.-O. la couleur se modifiait et devenait d'un vert foncé presque noir. Ces analogies nous ont semblé assez curieuses pour mériter d'être signalées ici.

L'auteur des études sur les phénomènes odiques se heurta, comme presque tous les novateurs, à l'hostilité de la plupart des représentants de la science officielle; c'est ainsi que Dubois-Reymond refusa de faire un examen détaillé des expériences relatées, de peur, déclarait-il, qu'il lui fût impossible d'éviter, en le faisant, un langage peu parlementaire. Cette crainte ne l'empêcha pas d'ajouter que « les mémoires

1. Dr J. Regnault, *Médecine et pharmacie chez les Chinois et les Annamites*. Challamel éditeur. Paris 1902, p. 18-24.

sont une des plus tristes aberrations qui aient eu leur siège dans un cerveau humain : ce sont des fables qui ne sont bonnes qu'à jeter au feu. »

Rares furent les personnes qui cherchèrent à contrôler les recherches de Reichenbach : dans un article intitulé : *Les propriétés physiques de la force psychique* <sup>1</sup>, de Rochas a résumé les travaux de ceux qui reprirent l'œuvre du savant viennois, et de ceux qu'on peut considérer comme ses précurseurs, sans chercher à résumer ici ce travail, nous nous contenterons de rappeler quelques-unes des observations les plus intéressantes.

La propriété d'exercer une action soit attractive soit répulsive sur des objets environnants a été observée chez des malades en 1846 par Arago et en 1858 par le Dr Pineau. En 1868 Bailly soutenait dans une thèse l'existence d'une force neurique rayonnante et en 1887, Barety, de Nice, étudiait les propriétés de cette force. En 1887 et en 1895 de Rochas étudiait dans *Les Forces non définies* et dans *Extériorisation de la sensibilité* les effluves qui se dégagent du corps humain. En 1893 le Dr Luys publiait une étude sur la visibilité directe des effluves cérébraux. En 1896 Narkietickz Iodko et le Dr Baraduc impressionnaient des plaques photographiques au moyen de la force nerveuse extériorisée. A la suite de diverses expériences d'hypnotisme et de suggestion à distance nous pouvions écrire nous-même en 1876 dans *La Sorcellerie* <sup>2</sup>, les lignes suivantes :

« Autour de chaque homme, comme autour de chaque aimant, il doit exister un champ analogue au champ magnétique ; ce serait là une sorte d'atmosphère nerveuse, que l'homme emporterait avec lui partout ; chaque personne serait influencée par tout objet ou toute autre personne qui se trouverait assez près d'elle, pour modifier son champ magnétique » ; et plus loin, après avoir relaté les expériences de Luys et de Babinsky sur les couronnes aimantées et sur le transfert par les aimants, nous ajoutions : « Une couronne

1. *Les Frontières de la science*, 1<sup>re</sup> série, Paris, Leymarie 1902.

2. Dr Regnault, *La Sorcellerie, ses rapports avec les sciences biologiques*. Félix Alcan, Paris 1897, p. 255.

aimantée emmagasinerait les vibrations cérébrales d'un malade: elle pourrait être influencée par un homme, comme elle le serait par un champ magnétique puissant ».

Toutes ces expériences et toutes ces théories étaient considérées comme non avenues par la plupart des représentants de la science officielle. Mais voici que les découvertes de Reichenbach doivent être considérées avec plus d'attention : l'existence de nouvelles radiations semble bien démontrée; des corps radio-actifs et en particulier le radium, émettent en permanence des radiations qui peuvent être momentanément emmagasinées par divers corps et en particulier par l'eau. D'autre part Blondlot, de Nancy, a découvert les rayons N qui ne se manifestent guère à nos sens jusqu'ici, qu'en augmentant l'éclat lumineux d'un écran phosphorescent, mais qui proviennent de diverses sources, et en particulier des flammes, des réactions chimiques, de la lumière, des hommes, des animaux et des plantes. N'a-t-on pas découvert enfin des radiations pesantes que l'on peut recueillir et enfermer dans des vases? Toutes ces radiations n'ont-elles pas les mêmes sources que l'*od* de Reichenbach? n'ont-elles pas en grande partie les mêmes propriétés? Cependant il est probable que les rayons N ne constituent qu'une partie des radiations étudiées sous le nom de *force odique*; ils sont sans actions sur les plaques photographiques tandis que l'*od* de Reichenbach et les effluves étudiées par Narkievickz-Iodko et le Dr Baraduc impressionnent ces plaques. Il est vrai que depuis la découverte toute récente des rayons N, il a fallu déjà distinguer les rayons N et les rayons N<sup>1</sup>: et le dernier mot n'est pas dit sur cette question. Gustave Lebon, qui avait déjà démontré il y a huit ans, qu'un corps quelconque émet des effluves étudiées alors par lui sous le nom de *lumière noire*, vient de présenter dans la *Revue Scientifique* de curieuses théories sur la dissociation de l'énergie intra-atomique et sur la matérialisation de l'énergie et d'ouvrir à la science des horizons complètement nouveaux.

Le moment ne pouvait, semble-t-il, être mieux choisi pour la publication en France de l'étude de Reichenbach sur les *Phénomènes odiques*; les savants indépendants pourront peut-

être y puiser des indications pour leurs recherches, et les esprits aimant la critique pourront rapprocher les phénomènes odiques des découvertes modernes; ces derniers auraient peut-être tort de répéter une fois de plus : *Nihil novi sub sole*, mais ils pourront constater encore qu'une nouvelle forme d'énergie a besoin d'être découverte plusieurs fois, avant d'être admise aux honneurs d'une simple étude par certains mandarins de la science officielle. De Reichenbach n'avait reçu que des injures; M. Blondlot et ses collaborateurs n'ont reçu dans les débuts que des éloges et des félicitations : depuis quelques mois divers savants mettent bien en doute l'existence des rayons N, mais ils ne refusent pas d'examiner la nouvelle découverte: certains d'entre eux se déplacent même et se rendent à Nancy dans le but d'observer les phénomènes signalés. Il y a là, semble-t-il, une preuve de progrès et on peut espérer qu'avant peu, chacun tiendra à respecter le double principe :

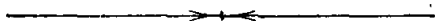
Ne rien nier *a priori*.

Ne rien affirmer sans preuve.

Quelles que soient les surprises que nous réservent les recherches ultérieures sur les phénomènes odiques et sur les radiations nouvelles, nous devons des félicitations à M. Lacoste, qui, grâce à sa traduction, vient de mettre le curieux travail de Reichenbach à la portée de tous les savants et de tous les chercheurs français.

Dr Jules REGNAULT.

(*Annales des Sciences psychiques.*)



## ASCÉTISME ET MYSTICISME

(Suite.)



### V

#### L'ÉLÉMENT CONSERVATEUR DE L'AMOUR DIVIN DANS L'ÉGLISE OU L'EUCCHARISTIE

Qu'est-ce à dire? Le christianisme n'offre-t-il donc au cœur de l'homme, que des motifs historiques et purement rétrospectifs, un objet d'imagination et un pur idéal? Ce ne serait pas assez pour expliquer cette passion intense, qui dévore un si grand nombre de cœurs.

Le christianisme n'est si puissant sur le sentiment humain, que parce qu'il maintient immédiate notre communication avec Dieu, et qu'il actualise avec constance l'objet de notre tendresse, dans le sacrement de l'eucharistie.

Quand nous examinons les relations établies entre Dieu et l'homme par le christianisme, nous trouvons qu'elles sont de deux sortes.

Les premières s'établissent par intermédiaire : c'est la voie de vérité et de justice. Dieu parle au fidèle par la bouche de ses prophètes. Leurs discours sont contenus dans les livres saints. Que le fidèle les lise dans le recueillement de son âme, qu'il en pèse les moindres mots dans la balance de son cœur! Dans ces pages bénies se trouvent la doctrine de la vérité et de la vertu. Rien ne peut aller contre ces décrets d'en haut, et rien ne peut être différent de ce qu'ils ordonnent. S'il est embarrassé à les comprendre, qu'il consulte l'Église. — De plus, l'homme qui accepte l'Église, trouve dans cette société

d'origine divine, tous les secours nécessaires pour vaincre les obstacles, amassés sur la route difficile de la vie. L'Église maintient les fidèles par les liens d'une stricte discipline, variable sans doute selon les temps, les lieux et les circonstances, néanmoins toujours constante dans son but, la sanctification de l'homme. Ainsi, dans l'Église même, le fidèle va à Dieu par l'intermédiaire de la loi du devoir, de la foi, de la discipline.

Ces relations du fidèle avec Dieu n'épuisent pas néanmoins l'accomplissement de la religion. L'Église demande à ses enfants, à tous sans exception, qu'ils s'unissent immédiatement à Dieu, à plus ou moins haut degré. A l'état religieux, par intermédiaire, il faut joindre le contact immédiat ; à la justice et à la vérité il faut surajouter la cause de toute justice et de toute vérité, c'est-à-dire, Dieu lui-même.

« La divinité des chrétiens, dit Pascal, ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments : c'est la part des païens. Elle ne consiste pas simplement en un Dieu qui exerce simplement sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent : c'est le partage des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham et de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolations ; c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur qu'il possède ; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie, qui s'unit au fond de leur âme, qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour, qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même. Le Dieu des chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son bien, que tout son repos est en lui, et qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer, et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent et l'empêchent de l'aimer de toutes ses forces. »

Rien n'est plus vrai et mieux justifié par les phénomènes de notre religion.

Quand Dieu infond en nous la grâce, n'y a-t-il pas action immédiate de la divinité ? Les sacrements ne sont-ils pas des procédés par lesquels l'âme, franchissant tout obstacle, entre

en communication directe avec la divinité? Dans le sacrement de pénitence, ne remarquons-nous pas une action immédiate vraiment extraordinaire? Non, l'absolution ne tire pas sa valeur première des actes du prêtre ni du pénitent : elle l'emprunte surtout à l'influence directe de la divinité.

Ce caractère particulier de la religion chrétienne, l'union immédiate avec Dieu, s'affirme, dans la sainte eucharistie, avec une étonnante hardiesse. L'eucharistie, c'est la présence du Crucifié, entretenue et perpétuée. « Vous êtes présent, ici, sur l'autel, vous, mon Dieu, Saint des Saints, et Seigneur des anges... Dans le sacrement de l'autel, vous êtes tout entier présent, ô mon Dieu, Homme, Christ Jésus : *Totus præsens es, Deus meus, homo Christus Jesus.* » IV. I, 38 et 32. — « Vous venez à moi, vous voulez être avec moi, vous m'invitez à votre festin. Vous voulez me donner à manger la nourriture céleste, et le pain des anges, qui n'est autre que vous-même : Pain vivant qui êtes descendu du ciel, et qui donnez la vie au monde. » IV. II, 15, 15. « Chose merveilleuse et digne de foi, et surpassant l'esprit humain, que vous, Seigneur mon Dieu, vrai Dieu et homme soyez contenu tout entier sous une chétive espèce de pain et de vin, et que, sans être consommé, vous soyez mangé par celui qui vous reçoit ! O vous, le Seigneur de toutes choses, qui, n'ayant besoin de personne, avez bien voulu habiter en nous par votre sacrement... » IV. II, 21, 22.

Afin de mieux marquer encore la portée de ces paroles et de montrer que, dans l'eucharistie, le fidèle reçoit, ainsi que le dit l'Église, réellement, véritablement, substantiellement, Jésus-Christ lui-même, le livre de l'I. C. établit la double nécessité, des rapports avec Dieu par la foi, et des rapports par le sacrement de nos autels. Le fidèle ne peut pas plus se passer des uns que des autres. Écoutons cette admirable doctrine : « J'aurai les livres saints pour consolation et pour miroir de vie ; et, par-dessus toutes ces choses, j'aurai votre très saint corps pour excellent remède et refuge. Deux choses, en effet, me sont, je le sens, extrêmement nécessaires dans cette vie ; sans elles, cette misérable vie me serait insupportable. Détenu dans la prison de ce corps, je reconnais que j'ai besoin de deux choses, d'aliments et de lumière. Aussi, avez-vous

donné à mon infirmité votre corps sacré pour la réfection de l'âme et du corps, et vous avez placé devant mes pas une lampe qui est votre parole. Sans ces deux choses, je ne pourrais bien vivre. Car la parole de Dieu est la lumière de mon âme, et votre sacrement le pain de vie. » Puis, insistant sur ce double caractère du christianisme qui nous établit en communication avec Dieu, tout à la fois par intermédiaire et sans intermédiaire, le pieux auteur propose deux comparaisons qui servent à rendre sa pensée déjà si claire, plus limpide encore : « On les peut nommer les deux Tables dressées deçà et delà dans le trésor de la sainte Église. L'une est la Table du saint autel, où est le pain sacré, c'est-à-dire, le corps précieux du Christ. L'autre est la Table de la loi divine, contenant la doctrine sainte, enseignant la foi droite, et nous conduisant sûrement jusqu'en dedans du voile, où est le Saint des Saints. »

Donc, par la grâce, par les sacrements, surtout par l'eucharistie, l'Église donne aux fidèles les moyens de se mettre en communication directe, constante avec le Crucifié. C'est même le propre effet du christianisme, de nous unir ainsi avec Dieu par les liens les plus étroits. Aussi, le chrétien est-il strictement obligé de se maintenir en état de grâce et de participer aux sacrements. Puisqu'il est chrétien, il ne doit pas se contenter, comme le philosophe ou le païen, des rapports avec Dieu par intermédiaire. La logique de sa situation, aussi bien que les prescriptions de l'Église, l'obligent à rechercher les relations directes, qui constituent l'essence propre de sa religion. Le chrétien peut et doit être en union perpétuelle et immédiate avec le Crucifié.

Et il servirait de peu d'invoquer la disproportion manifeste qui existe entre les cérémonies sacramentelles considérées en elles-mêmes et la fin prodigieuse que l'on veut atteindre.

Quand on considère l'efficacité propre de l'eau, que le ministre du baptême verse sur la tête d'un enfant, en prononçant la formule consacrée, on est tenté de douter qu'il puisse y avoir un rapport quelconque entre ce procédé sacramentel et l'union avec la divinité.

Mais considérez que dans les institutions humaines, les



procédés imaginés par les fausses religions ou par les superstitions n'ont d'autre valeur que celle que l'homme peut leur donner. Par conséquent, le procédé, quelque sérieux qu'il paraisse, ne saurait engager la divinité. Dans l'Église, quelque mesquins que soient les moyens adoptés, ils ne sont jamais superstitieux, car ils sont justifiés et raisonnables. Ce n'est pas à cause du procédé naturel que l'union avec le souverain Bien est réalisée, mais en vertu de l'institution divine; et la raison elle-même nous sert alors à démontrer que Dieu a voulu attacher son action divine à telle ou telle action humaine, que la grâce et l'auteur de la grâce lui-même nous sont communiqués, par des moyens chétifs mais divinement efficaces.

En résumé, le souvenir du Crucifié est puissant sur l'âme chrétienne; l'influence eucharistique entretient la flamme dans le cœur du fidèle. Comment le ferme croyant, agenouillé devant le tabernacle, pourrait-il rester insensible lorsqu'il entend la voix de Jésus-Christ, répétée par notre pieux auteur, lui dire avec une douce autorité : « Les mains étendues en croix, et le corps dépouillé, je me suis moi-même spontanément offert à Dieu le Père pour tes péchés? » IV. VIII, 1. — Que reste-t-il alors à l'âme croyante et affectueuse, si ce n'est, dans un élan d'amour, de s'écrier avec l'I. C. : « Seigneur, tout est à vous, ce qui est au ciel et sur la terre. Je désire moi-même m'offrir à vous en oblation spontanée, et demeurer vôtre perpétuellement. » IV. IX, 1.

## VI

### L'AMOUR DIVIN DANS L'ÉGLISE, OU LA CHARITÉ

Le divin auteur du christianisme savait parfaitement que le cœur est la pièce maîtresse, comme dit Pascal, de l'humanité; que ce premier ressort donne le branle à tout le reste; qu'il incline, selon ses impressions, vers le vice aussi bien que

du côté de la vertu. Car nous ne pouvons être sans quelque amour, et la volonté penche naturellement vers ce que nous aimons.

Aussi, la religion a-t-elle la prétention de confisquer le cœur de l'homme au profit du cœur de Dieu. Elle estime que toute entreprise qui ne va pas jusque-là est pure méprise; qu'on n'adore vraiment que ce qu'on aime; que le principal mobile du culte n'est autre que l'amour.

De là, ce commandement qui résume la loi nouvelle, qui est à lui seul toute la religion : « Tu aimeras Dieu! »

Qu'est-ce à dire?

C'est-à-dire que le chrétien doit avoir au cœur un amour dominateur; non pas un amour vague, universel, banal, mais précis, particulier, jaloux : l'amour pour Dieu<sup>1</sup>. Dieu doit être à l'âme, comme un époux à une épouse, l'objet d'une affection prépondérante. C'est lui qui doit être préféré, lui, pour qui, avant tout, on doit se dévouer. L'Église enseigne que la première de toutes les passions est la passion pour Dieu, sans rival ni concurrent, la passion de charité. « La charité, dit saint Paul, est la plénitude de la loi. » (Rom. XIII, 10.)

Mais quel est la nature de cet amour pour Dieu, qui est la substance même de notre religion?

Qu'il nous soit permis de le dire. Nous ne connaissons pas de terme qui ait plus été tourmenté par les théologiens que celui d'amour de Dieu. Pour certains scolastiques, aimer Dieu, c'est servir Dieu : en telle sorte qu'on en arrive à confondre l'acte de la volonté et l'acte du cœur. Cette confusion n'a pas peu servi à rendre particulièrement obscur le traité de la charité. Pour notre part, nous souhaitons vivement qu'une controverse éclatante et approfondie finisse par

1. Si l'éminence de l'amitié est hors de proportion et de comparaison au-dessus de toute autre, alors elle sera dite dilection incomparable, souveraine, suréminente; et, en un mot, ce sera la charité, laquelle est due à un seul Dieu; et de fait, en notre langage même, les mots de cher, chèrement, enchérir, représentent une certaine estime, un prix, une valeur particulière : de sorte que, comme le mot d'homme, parmi le peuple, est presque demeuré aux mâles, comme au sexe le plus excellent, et celui d'adoration est presque aussi demeuré pour Dieu, comme pour son principal objet, ainsi le nom de charité est demeuré à l'amour de Dieu comme à la suprême et souveraine dilection. (Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. I, chap. XIII.)

introduire une terminologie précise, ennemie de l'amphibologie. En attendant, nous essayerons d'introduire le plus grand ordre en cette question si complexe.

L'auteur de l'I. C. a très théologiquement exposé le caractère de la véritable charité.

Son premier caractère, c'est la préférence. Dieu et ses perfections doivent être mis avant toute autre chose.

« Donnez-moi, très doux et très aimable Jésus, de reposer en vous au-dessus de toute créature, au-dessus de toute santé et beauté, au-dessus de toute gloire et honneur, etc. »

III. XXI, I.

Nous disons que la charité doit être une préférence et non une exclusion.

« Ce n'est pas, dit saint Augustin, qu'on ne puisse aimer aussi les créatures, puisque cet amour nous est si souvent commandé; mais si l'amour qu'on a pour elle, se rapporte au Créateur, ce n'est plus cupidité, c'est la charité même. Car la cupidité n'est autre chose que l'amour qu'on porte à la créature pour elle-même : et alors la créature corrompt celui qui veut en jouir en l'aimant pour elle-même, au lieu qu'elle aiderait celui qui ne ferait que s'en servir en la rapportant à Dieu. » (*De Trinit.*, lib. IX, cap. VII et VIII.)

De son côté, saint François de Sales expose très bien comment, tout le cœur étant employé en l'amour sacré, on peut néanmoins aimer Dieu, et aimer encore plusieurs autres choses avec Dieu.

« Qui dit tout n'exclut rien, et toutefois un homme ne laissera pas d'être tout à Dieu, tout à son père, tout à sa mère, tout au prince, tout à la république, tout à ses enfants, tout à ses amis; en sorte qu'étant tout à chacun, il sera encore tout à tous. Or, cela est ainsi, d'autant que le devoir par lequel on est tout aux uns, n'est pas contraire au devoir par lequel on est tout aux autres. L'homme se donne tout par l'amour, et se donne tout autant qu'il aime : il est donc souverainement donné à Dieu, lorsqu'il aime souverainement sa divine bonté. Et quand il s'est ainsi donné, il ne doit rien aimer qui puisse ôter son cœur à Dieu. Or, jamais aucun amour n'ôte nos cœurs à Dieu, sinon

celui qui lui est contraire. Sara ne se fâche point de voir Ismaël autour du cher Isaac, tandis qu'il ne se joue point à le heurter et piquer; et la divine bonté ne s'offense point de voir en nous des autres amours auprès du sien, tandis qu'ils conservent envers lui la révérence et la soumission qui lui est due. » (Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. X, chap. III.)

Quand on se conforme à cette doctrine, non seulement Dieu est le premier objet, il est encore l'unique objet de l'amour des véritables chrétiens. Rien ne lui est préféré; rien ne lui est opposé. C'est ce qui a lieu quand aucune créature n'est aimée pour elle-même, et qu'elle n'est aimée que selon Dieu. Lorsque le motif qui nous porte à aimer une créature est Dieu, cet amour n'est pas distinct de l'amour de Dieu. Alors il n'y a pas plusieurs amours : il n'y en a qu'un seul. On comprend ainsi dans l'amour de Dieu, les saints, les hommes, qu'ils soient nos amis ou nos ennemis, et enfin nous-mêmes, qu'il s'agisse des biens du corps ou de l'âme, en tant qu'ils nous sont nécessaires ou utiles au service de Dieu. Par contre, tout ce qui n'est pas et ne peut être aimé en Dieu, doit être retranché.

C'est en cela que consiste le détachement des créatures, et l'abnégation de soi-même, spéculativement parlant. Dans la pratique, il faut aller jusqu'aux conséquences des principes. L'ami de Dieu renonce donc aux plaisirs désordonnés des sens, aux âpres poursuites des richesses, de l'honneur et des honneurs du monde, à la vaine science. Pour compléter le sacrifice, il refusera toute satisfaction à sa volonté propre et cherchera en toutes choses à y renoncer. Ce sera la dernière victime, la plus précieuse, à consacrer au Seigneur.

De là, cette maxime incontestable : on n'aime que Dieu seul, quoiqu'on aime autre chose hors de Dieu, lorsque cette chose est aimée en Dieu et pour Dieu<sup>1</sup>.

1. La vraie manière d'aimer vos proches, c'est de les aimer en Dieu et pour Dieu... Cet amour ne demande de nous que des mœurs innocentes et réglées. Il veut seulement que nous fassions pour Dieu tout ce que la raison nous doit faire pratiquer. Il n'est pas question d'ajouter aux bonnes actions qu'on fait déjà; il n'est question que de faire par amour pour Dieu ce que les honnêtes gens qui vivent bien font par honneur et par amour pour eux-mêmes. Il n'y a à retrancher

C'est la propre doctrine de l'I. C. :

« Il faut choisir d'avoir plutôt le monde entier contre toi, que Jésus offensé. Que de tous ceux qui te sont chers, Jésus soit ton spécial bien-aimé. Que tous soient aimés à cause de Jésus, mais Jésus pour lui-même. Jésus-Christ seul doit être particulièrement aimé, lui, que seul entre tous les amis aussi bien qu'ennemis te soient chers; et supplie-le pour les uns et pour les autres, afin qu'ils le connaissent et l'aiment tous. » II, VIII, 22-26.

De cette manière, dans l'amour de Dieu, les fidèles sont consommés dans l'unité : *Ut sint consummati in unum*. (Joann. XVII, 23.) Ainsi s'accomplit la parole du Maître : « Là où je suis, que mes disciples y soient avec moi : *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum*. » (Ibid., 24.) C'est de l'amour du chrétien pour Dieu, en Jésus-Christ, que part le lien qui doit unir inviolablement tous les chrétiens entre eux. S'aimer en Dieu, centre de leur affection; s'aimer pour Dieu, terme de leur bonheur : telle est la loi du cœur dans le christianisme, telle est la loi nettement formulée à toutes les pages de l'I. C.

L'amour de Dieu ne consiste pas seulement dans une préférence souveraine. Il a un second caractère : celui de la préférence désintéressée.

Nous pouvons préférer Dieu à toute autre chose pour deux raisons : 1<sup>o</sup> parce qu'il est en lui-même infiniment aimable; 2<sup>o</sup> parce qu'il nous est bienfaisant. La première préférence est l'objet de la charité; la seconde, celle de l'espérance.

Par l'espérance, nous aimons Dieu en tant que par lui nous pouvons arriver à notre bonheur : *Secundum quod*, dit saint Thomas, *nobis provenit adeptio boni*. Par la charité, nous aimons Dieu pour lui-même, c'est-à-dire que nous souhaitons non plus notre bonheur, mais le bien de Dieu : nous nous réjouissons de ce qu'en lui-même il est infi-

que le mal, qu'il faudrait retrancher quand même nous n'aurions d'autre principe que la vraie raison. Pour tout le reste, laissons-le dans l'ordre que Dieu a établi dans le monde : faisons les mêmes choses honnêtes et vertueuses; mais faisons-les pour celui qui nous a faits et à qui nous devons tout. (Deuxième lettre de Fénelon au duc de Bourgogne.)

niment parfait. Le premier, est un amour de convoitise, le second, un amour de bienveillance<sup>1</sup>.

Souvent, l'I. C. a clairement et fortement exposé le caractère désintéressé de la charité. L'excellence essentielle de Dieu est, pour l'auteur, le motif tellement principal de la charité, que fréquemment il fait abstraction des autres motifs secondaires, sans néanmoins leur donner l'exclusion, ce qui constituerait une grave erreur.

« Il semble souvent qu'on est en charité, tandis qu'on est plutôt en charnalité, parce que l'inclination de la nature, la propre volonté, l'espérance de la rémunération, le sentiment de la commodité, veulent rarement faire défaut. » I. xv, 9.

La littérature ecclésiastique ne présente peut-être pas de modèle plus complet de préférence désintéressée que celui dont l'expression est consignée dans le troisième livre de l'I. C. : « O mon époux bien-aimé, Jésus-Christ, ami très pur, vous qui dominez toute créature, qui me donnerez les ailes de la liberté pour voler et me poser en vous? » III. xxi, 6.

De ces passages, et de bien d'autres encore, faut-il conclure que l'amour de Dieu est exclusif de toute considération intéressée? A Dieu ne plaise! L'amour peut coexister avec les sentiments intéressés, quand ils restent en harmonie avec lui.

Or, cette seule observation suffit à préserver notre pieux livre du reproche de trop favoriser les erreurs du pur amour<sup>2</sup>.

Lisez ce texte expressif : « Qui fait peu de cas de la crainte

1. On partage l'amour en deux espèces, dont l'une est appelée amour de bienveillance, et l'autre amour de convoitise. L'amour de convoitise est celui par lequel nous aimons quelque chose pour le profit que nous en prétendons; l'amour de bienveillance est celui par lequel nous aimons quelque chose pour le bien de cette chose : car qu'est-ce autre chose, avoir l'amour de bienveillance envers une personne, que de lui vouloir du bien? (Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*.)

2. Fénelon avait raison de dire que le caractère propre et spécifique de la charité c'est d'aimer Dieu pour lui-même, comme le bien en soi ou le bien absolu : mais il ne considérait pas assez que le bien absolu est aussi notre bien, le principe de notre béatitude : que la perfection ou la justice absolue est également la source de notre justice. On peut distinguer ces deux choses par une abstraction de l'esprit, mais non les séparer dans la réalité. En aimant la bonté infinie pour elle-même, le chrétien ne peut pas l'aimer en tant qu'elle s'est communiquée ou se communiquera aux créatures ; car c'est précisément cette bonté communicative qui manifeste le plus l'excellence de la nature divine. Donc, aimer l'auteur de

de Dieu, ne sera pas capable de se tenir longtemps dans le bien, mais il ne tombera que trop tôt dans les pièges du démon. » I. xxiv, 45.

Le désintéressement n'exclut pas plus les mobiles de la crainte et de la récompense, que la préférence n'exclut les affections terrestres, subordonnées à l'amour de Dieu.

L'erreur du pur amour, enseignée par les quiétistes anciens et modernes, prétendait que la pureté de l'amour excluait tout motif d'intérêt, en telle sorte qu'ajouter à l'amour un désir de béatitude éternelle, c'était corrompre la charité. Bossuet a mis hors de toute contestation, que la pureté de l'amour n'est ni blessée, ni ternie par l'union des motifs intéressés; que même l'amour, pour être parfait, a besoin d'être excité et nourri par le désir de posséder Dieu pendant l'éternité. Et comme Fénelon avait essayé d'appuyer sa doctrine du pur amour, sur quelques passages de l'I. C., le grand évêque de Meaux, en quelques pages d'une haute et ferme allure, fit justice des prétentions illégitimes de son adversaire et ramena les expressions de notre pieux livre à leur sens véritable<sup>1</sup>.

Aussi, le chrétien doit-il être dominé par le sentiment de l'amour de Dieu. Il doit avoir pour Dieu une préférence, et une préférence désintéressée<sup>2</sup>.

De là, un précepte général qui nous oblige en toute circonstance à nous maintenir dans une disposition permanente d'amour pour Dieu, et à ne rien faire qui soit contraire à cette préférence dominatrice et désintéressée. C'est l'état habituel ou l'état de grâce.

tout bien, c'est encore aimer le bien, c'est encore aimer le bien lui-même; loin d'affaiblir la charité, l'espérance l'excite et l'enflamme; comme aussi, plus l'homme aime la beauté parfaite, plus il désire d'être uni à elle, plus il craint d'en être séparé. En théorie, je le répète, on peut prendre ces différentes formes du sentiment l'une après l'autre, pour les considérer isolément; mais il est impossible de les séparer dans la pratique. A force de vouloir subtiliser, Fénelon venait se heurter contre la logique invariable du cœur humain, qui n'admet pas des lignes de démarcation si nettement tranchées. (Freppel, *Clément d'Alexandrie*, liv. XVIII.)

1. Voir les Œuvres de Bossuet : *Mystici in tuto*, du n° 226 au n° 239.

2. C'est à cela même que se rapportent une foule de textes de l'Évangile, plus énergiques les uns que les autres : « Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde ex tota anima, ex tota mente, ex tota fortitudine. — Qui non renuntiaverit omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. — Si oculus tuus scandalizat te, erue eum et projice abs te. — Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus. — Dimitte mortuos sepelire mortuos suos : tu autem sequere me.

De là aussi, un précepte spécial qui nous oblige à produire des actes d'amour en certaines circonstances.

Nous ne devons pas nous contenter de l'état habituel, nous devons arriver à actualiser notre amour pour Dieu.

Sans entrer dans les controverses théologiques relatives aux moments où le fidèle est tenu à faire des actes d'amour, par une obligation soit *per accidens*, soit *per se*, il est incontestable que, si cette obligation ne s'impose pas, comme le voulaient Baius et Jansénius à tous les instants et en toutes les circonstances de la vie, elle existe cependant à certains instants qui ne doivent pas être séparés par de longs intervalles. « Je n'ai pas observé en vain, dit Bossuet, qu'il s'agit ici du précepte affirmatif, puisque c'est le seul dont l'obligation n'est pas perpétuelle, et à laquelle même, hors des cas fort rares, on ne peut jamais assigner des moments certains. Qn'on m'entende bien : je ne dis pas que l'obligation de pratiquer les préceptes affirmatifs soit rare, à Dieu ne plaise ! je parle des moments certains et précis de l'obligation, car qui peut déterminer l'heure précise à laquelle il faille satisfaire au précepte intérieur de croire, d'espérer, d'aimer ? » (*Œuvres*, édit. de Vers, tom. XXVIII, p. 584.)

Mgr PUXOL, *prélat de Sa Sainteté.*

(*A suivre.*)





## LE PURGATOIRE

(Fin)

---

**Questions que notre très honorée Mère et nos sœurs m'ont fait adresser à ma mère. Je les transcris, ainsi que les réponses, avec la plus scrupuleuse exactitude.**

D. — Depuis quand le bon Dieu vous permet-il de faire votre purgatoire sur la terre?

R. — Depuis le jour de la Visitation.

D. — Où demeurez-vous !

R. — Auprès du Saint-Sacrement.

D. — Notre Mère m'avait promis de faire beaucoup prier pour les morts ; mais, pour cela, elle veut que vous lui parliez à elle-même,

R. — Je n'ai pas la permission : c'est ma sœur Marie-Sophie qui m'a obtenu cette grâce pour toi.

D. — Mais la sœur Marie-Sophie m'avait promis que je vous verrais, et cependant, je ne fais que vous entendre ?

R. — Je ne puis encore que te parler ; mais, avant de finir mon purgatoire, le bon Dieu m'a permis de me faire voir.

D. — Je désirerais bien pourtant que vous vous fissiez voir à notre Mère ; elle a tant fait prier pour vous !...

R. — Je sais que je lui dois bien de la reconnaissance ; aussi dis-lui que je prierai beaucoup pour elle quand je serai au ciel ; mais je n'ai pas la permission de me faire voir à d'autres qu'à toi.

D. — Mon frère est-il au ciel ?

R. — Oui, depuis le jour que sa fille Marie y est allée, et alors ton frère et moi fûment bien soulagés. Il en est du reste toujours ainsi : quand une âme va au ciel, si elle laisse des parents en purgatoire, il sont tous soulagés.

D. — Quelles sont celles de mes sœurs de cette communauté qui sont en purgatoire?

R. — Je ne les connais pas toutes; mais le bon ange m'a dit qu'il y en avait trois qui étaient montées au ciel ce matin, et que les autres avaient été bien soulagées.

D. — Vous pourriez bien pourtant me dire les noms de celles qui ont été délivrées aujourd'hui?

R. — Je ne dirai pas les noms; il doit te suffire de savoir qu'il y en a trois de délivrées, et que les autres sont bien soulagées.

D. — Vous nous avez dit que tout le purgatoire s'était réjoui quand nous allions commencer des prières; mais pourquoi cette joie générale, puisque ces prières n'étaient offertes que pour nos sœurs et un très petit nombre de personnes?

R. — Parce que plusieurs d'entre vous avez tout donné à la sainte Vierge par le vœu héroïque; et puis, en purgatoire, ce n'est pas comme sur la terre : toutes les âmes se réjouissent du bonheur des autres.

D. — Notre Mère ayant fait le vœu héroïque, savons-nous à qui sont appliquées ses prières?

R. — Dis-lui qu'elles sont appliquées à ses parents; ordinairement, la sainte Vierge les applique ainsi, excepté que, pour des raisons particulières, le bon Dieu ne le permette.

Le 21 juillet, un mardi, commé je priais en faisant notre ouvrage, j'ai entendu de nouveau la voix de ma mère, qui m'a adressé un reproche, me disant que j'aurais dû faire la sainte communion hier, puisque j'en avais la permission. — J'ai eu la gaucherie de m'excuser, lui observant qu'on ne m'avait pas désignée ce jour. A cela, elle a répondu que lorsqu'on avait quelque bien à faire, il ne fallait jamais le différer; que j'avais fait une pareille faute pour le chemin de la croix, que j'aurais dû le faire hier, puisque j'en avais la permission.

J'ai dit ensuite à ma bonne mère qu'il me tardait beaucoup de l'entendre de nouveau; que je craignais toujours qu'elle ne revînt pas. Elle me répondit : *Je serais revenue hier, si tu avais été fidèle à faire ta communion et ton chemin de la croix; mais comme tu l'as manqué, j'ai différé jusqu'à aujourd'hui.*

## Questions du 21 juillet

D. — Est-ce au chœur ou dans l'église extérieure que vous habitez !

R. — C'est dans l'église extérieure.

D. — Savez-vous quand le bon Dieu me guérira les doigts ?

R. — Sois tranquille, ils guériront ; mais il a été nécessaire jusqu'à présent que tu les aies gardés ainsi. Si tu veux, je pourrais te les guérir avant de monter au ciel.

D. — Savez-vous pourquoi le bon ange de ma sœur Marie-Sophie ne nous a pas dit que papa et N... N... étaient en purgatoire, et mon frère au ciel ?

R. — Vous aviez eu assez de consolation ; et puis c'était afin de vous faire pratiquer la résignation, l'abandon et la confiance.

D. — Depuis que vous êtes en purgatoire, êtes-vous toujours restée dans la même demeure ?

R. — Non ; j'ai commencé par la demeure du milieu, et le 4 mai, fête de sainte Monique, jour de la brûlure de tes doigts, je suis allée dans la plus haute demeure.

D. — Mon neveu François Aiguesparges est-il en purgatoire ou au ciel ?

R. — Il est au ciel ; cet enfant n'est resté que quelques mois en purgatoire.

D. — Notre mère et moi avons-nous d'autres parents en purgatoire ou au ciel ?

R. — Pour ta Supérieure, je ne le sais pas ; mais tu y as deux frères de ton père. Tu es une imprudente de m'adresser de telles questions.

D. — Avez-vous plaisir que je sois religieuse ici ?

R. — Oui, il te faut être bien reconnaissante au bon Dieu de cette faveur, et être pour cela une bonne religieuse.

D. — Doit-on croire ce que dit le bon P. Faber, que presque tous les catholiques sont sauvés ?

R. — Il y en a beaucoup de sauvés ; car le bon Dieu est bien miséricordieux ; mais je crois bien aussi qu'il y en a beaucoup de damnés.

D. — Voudriez-vous bien me dire ce qui s'oppose le plus à ma perfection ?

R. — Sois bien humble, tâche d'agir avec plus de pureté d'intention ; enfin, sois fidèle aux recommandations de la sœur Marie-Sophie.

D. — Comment dois-je faire pour mes confessions ?

R. — Il te faut aller bien simplement ; mais ce matin tu ne t'es pas gênée, tu n'as pas fait assez d'efforts pour t'exciter à la contrition ?

D. — Est-ce donc, maman, que j'aie fait une mauvaise confession ?

R. — Non, sois tranquille ; mais j'ai voulu te dire par là que c'est une action qui demande beaucoup de soin.

D. — Que dit Notre-Seigneur quand il juge l'âme ?

R. — Il ne dit pas grand'chose ; mais l'âme est ébahie en voyant Notre-Seigneur et toujours impressionnée de la beauté de sa face. Là, les fautes se présentent à l'âme, et elle se précipite d'elle-même dans le lieu où elle doit aller.

D. Le bon Dieu ne fait-il pas des reproches à l'âme sur les fautes qu'elle a commises ?

R. — Non ; mais le démon reproche tout, jusque même aux choses qui sont bonnes. Le bon ange y est aussi pour défendre l'âme.

D. — Au moment de votre mort, avez-vous été assistée par la sainte Vierge et par saint Joseph ?

R. — Non ; mais je l'ai été par sainte Anne et par sainte Monique.

D. — Que vous dit la sainte Vierge, le jour de la Visitation ?

R. — La sainte Vierge a visité toutes les âmes une à une ; Elle les a encouragées à souffrir, leur a porté du soulagement à toutes, et m'a dit, en mon particulier, que mon purgatoire serait bientôt fini, et que le bon Dieu me permettait de venir sur la terre.

D. — Est-il vrai que depuis la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, la sainte Vierge s'intéresse encore plus qu'elle ne le faisait à la délivrance des âmes du purgatoire ?

R. — Oui ; quoique la sainte Vierge se soit toujours bien

intéressée pour ces âmes souffrantes, elle le fait encore plus aujourd'hui et leur obtient plus facilement la grâce de venir faire leur purgatoire sur la terre.

D. — Avez-vous reçu l'application des messes que notre Mère a demandées pour vous et pour ses oncles ?

R. — Oui ; mais encore toutes n'ont pas été dites : cependant, dès que les messes sont offertes, l'âme en reçoit du soulagement. Je dois bien de la reconnaissance à ta Supérieure ; remercie-la pour moi, et dis-lui que je ne l'oublierai pas quand je serai au ciel.

D. — Quand vous serez au ciel, voudriez-vous bien prier pour notre maîtresse et pour les personnes qui lui sont chères ?

R. — Oui, je le ferai ; je le lui dois par reconnaissance. Je prierai aussi pour toutes les sœurs de la Communauté, qui, par leurs prières, m'ont apporté tant de soulagement. Remercie en particulier les sœurs Anne-Marie et Marie-Gonzague de ce qu'elles t'ont fait inscrire pour la dévotion au Sacré-Cœur ; car, depuis cette époque, on prie bien pour ton père et pour moi, et quand tu seras morte, on le fera aussi pour toi.

D. — Quand vous serez au ciel, voudrez-vous bien prier le bon Dieu de nous envoyer quelques bons sujets et de convertir les parents de la petite négresse.

R. — Oui, je le ferai.

D. — Etes-vous bien soulagée ?

R. — Oui, je ne souffre pas le quart de ce que je souffrais en purgatoire ; néanmoins, mes souffrances sont si fortes, qu'il ne te serait pas possible de les comprendre.

Le 24 juillet, après midi, en me mettant à l'ouvrage, j'ai entendu de nouveau la voix de ma mère, qui m'a dit : « Tu as beaucoup de questions à me faire, mais je ne pourrai répondre à toutes. — Tu remercieras ta Supérieure de ce qu'elle t'a permis de faire la sainte communion pour moi ce matin. Je dois aussi bien de la reconnaissance à ta maîtresse et à tes compagnes pour le déli d'observance qu'elles font à mon intention ; de même qu'à la sœur Marie-Gonzague pour les prières qu'elle fait et fait faire à ses élèves pour accélérer ma délivrance.

## Questions du 24 juillet

D. — Savez-vous où sont les parents de ma sœur Marie-Thérèse ?

R. — Je ne le sais pour aucun, si ce n'est pour le colonel Labrousse, parce que celui-là est venu tout dernièrement en purgatoire ; mais dis à toutes tes sœurs qu'elles soient parfaitement tranquilles, et qu'elles s'en rapportent à ce que leur a dit l'ange de la sœur Marie-Sophie, au sujet de leurs parents décédés.

D. — La sœur Marie-Caroline et la belle-sœur de ma sœur Marie-Adélaïde ont-elles été soulagées ?

R. — Oui, bien soulagées ; de même que vos autres sœurs.

D. — M. le chanoine X... est-il au ciel ?

R. — Oui, depuis le jour de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Votre sœur Marie-Agathe y est aussi, mais depuis peu de temps. C'est le bon ange qui me l'a dit.

D. — En purgatoire, voit-on les âmes d'une demeure dans l'autre.

R. — Non ; mais le jour de la Visitation, on me permet de voir la plus basse demeure, quand la sainte Vierge y descend. — Je ne saurais rendre l'impression que j'ai éprouvée de voir de la plus haute demeure les tourments que l'on souffre dans la plus basse.

D. — Quelle différence y a-t-il pour les souffrances d'une demeure à l'autre ?

R. — Il y a une très grande différence. Dans la plus basse demeure, on doit y souffrir beaucoup plus que dans les autres. C'est-là que sont les blasphémateurs, les impudiques, etc., etc., enfin ceux qui ont commis de grands crimes, et qui n'en ont pas fait assez de pénitence. Dans la seconde demeure, on souffre moins, mais ce sont encore des souffrances intolérables. Dans la plus haute demeure, on souffre moins que dans les autres ; elle est particulièrement destinée aux âmes moins coupables. Il y en a un grand nombre qui ne brûlent pas, qui ne font que languir du désir de voir Dieu. Elles ne sont retenues dans ce lieu d'expiation que

parce qu'étant sur la terre, elles n'ont pas assez désiré d'aimer Dieu et de jouir de lui.

D. — Sont-ce les anges gardiens qui rendent cet office aux âmes de les changer d'une chaudière dans l'autre ?

R. — Non ; ce sont d'autres anges qui sont chargés de cela ; mais il leur font cette charité avec tant de bonté et des manières si gracieuses, qu'ils les encouragent à souffrir pour Dieu.

D. — En voyant Notre-Seigneur, comprend-on de suite si l'on est sauvé.

R. — Oui, pour moi, je l'ai compris tout de suite à la bonté majestueuse de Notre-Seigneur et à l'air gracieux et content de mon bon ange. — On doit toujours respecter son bon ange, qui présente à Notre-Seigneur toutes les actions et actes de vertu que l'on fait tous les jours. Il ne nous quitte jamais : il est continuellement à notre côté. — Ici, nous en avons deux, le tien et le mien, et quand vous êtes en communauté, il y en a autant comme vous êtes de personnes ; votre Supérieure même en a deux, un de chaque côté. Auprès du Saint-Sacrement, il y en a toujours un grand nombre qui sont continuellement en adoration. — Il faut tâcher de ne rien faire en leur présence qui puisse les contrister, parce qu'ils voient toujours la face de Dieu, et que nous leur devons un grand respect.

D. — Pourquoi faites-vous plutôt votre purgatoire auprès du Saint-Sacrement qu'ailleurs ?

R. C'est la sœur Marie-Sophie qui m'a obtenu cette grâce ; une seconde raison, c'est que j'ai entendu la messe et l'ai fait entendre à mes enfants aussi souvent que j'ai pu ; enfin, parce que j'ai fait quelques dons à l'autel.

D. — Savez-vous si ce qui se dit dans le pays est vrai : que le puits de Padiral est la bouche de l'enfer ?

R. — Non ; l'enfer n'a pas de bouche ; les âmes y tombent de l'endroit même où elles sont jugées ; mais cela pourrait être un des soupiraux de l'enfer. C'est par ces soupiraux que les démons sortent quelquefois, quand ils ont la permission de venir sur la terre pour nuire aux hommes ; et c'est encore par ces mêmes soupiraux (car il y en a plusieurs) que les

âmes plus coupables qui sont dans la plus basse demeure du purgatoire entendent quelquefois, par permission divine, les hurlements des damnés.

Le 25 juillet, un samedi, dans la matinée, étant dans notre cellule occupée à notre ouvrage, ma mère m'a apparu avec le même costume qu'elle avait dans le monde, et que j'ai parfaitement reconnu. Sa figure était aussi la même et me paraissait animée; même manières, même taille, même pause; je ne pouvais m'y méprendre, la ressemblance était en tout la même.

Dans mon heureuse surprise, je l'ai priée de m'embrasser : mais elle ne l'a pas voulu, me disant qu'il fallait faire ce sacrifice. Elle m'a dit de m'asseoir, et je l'ai aussi engagée à en faire autant, ce qu'elle m'a paru accepter. J'étais si impressionnée, que je suis restée un bon moment sans pouvoir rien lui dire. Alors, elle a commencé à me parler et m'a dit :

— Aimes-tu bien le bon Dieu ?

— Vous le savez mieux que moi, lui ai-je répondu.

— Oh ! il faut beaucoup l'aimer, continua-t-elle, parce qu'il est bien bon ! — Sois bien fidèle aux obligations que tu as embrassées, tu en seras plus heureuse dans ce monde et dans l'autre aussi. Sur la terre, c'est le temps de travailler, et tu peux acquérir beaucoup de mérites par la pratique fidèle de ta règle.

Ma mère me parla alors dans le plus minutieux détail de tous les membres de ma famille; enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, personne ne fut oublié; elle me parla aussi bien de ceux qui étaient nés après sa mort comme des autres. Puis, avant de me laisser commencer les questions que j'avais à lui faire, elle me dit : « Tu diras à la sœur Marie-Jérôme que l'acte de résignation et d'abandon qu'elle fit hier soir lui a valu la délivrance de son père, qui est monté au ciel ce matin. Le bon ange m'a dit qu'elle pouvait bien lui avoir abrégé son purgatoire de trois mois. »



## Questions du 25 juillet

D. — Quand on a de l'argent à employer en œuvres pies, vaut-il mieux en faire dire des messes, ou en faire des aumônes, ou en faire don pour l'église, la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, etc. ?

R. — Toutes ces œuvres sont bonnes ; mais je crois bien que le saint sacrifice est ce qui soulage plus promptement les âmes : l'aumône aussi, parce que c'est soulager Notre-Seigneur lui-même par ses membres ; et puis toutes les bonnes œuvres.

D. — Qu'est-ce qui glorifie le plus le bon Dieu et apporte plus de soulagement aux âmes du purgatoire : une messe chantée ou deux basses ?

R. — Deux basses, parce qu'à une messe chantée le sang de Notre-Seigneur est le même qu'à une messe basse, et il n'y a seulement qu'un peu plus d'extérieur.

D. — Savez-vous si les âmes du purgatoire sont bien soulagées par la dévotion de *Séranque* ?

R. — Oui, elles sont bien soulagées, parce qu'on y offre le saint sacrifice de la messe, et qu'il y a des communions, des offices et autres prières pour les âmes du purgatoire.

D. — Quand vous serez au ciel, voudrez-vous bien prier pour les parents de nos sœurs, quand ils seront à l'agonie ou en purgatoire ?

D. — Oui, je le leur dois par reconnaissance. Dis-leur aussi que je prierai pour chacune d'elles, en reconnaissance de ce qu'elles ont abrégé mon purgatoire.

D. — Quand on a fait le vœu héroïque, ne peut-on faire aucune bonne œuvre pour obtenir des grâces à ses parents ou pour soi-même ? Faut-il aussi abandonner cela à la sainte Vierge ?

R. — Oui, on peut le faire pour ses parents. On le pourrait aussi pour soi : mais dans ce dernier cas, il est plus parfait d'abandonner le tout à la sainte Vierge.

D. — Notre Mère vous prie de me donner un signe comme preuve de votre apparition et de la vérité de ce que vous me révélez.

R. — Est-ce que tu ne le crois pas, toi?

R. — Oh ! bien sûr, maman, je le crois ; mais notre Mère désirerait un signe comme me l'a donné la sœur Marie-Sophie.

D. — Non, je ne te le donnerai pas ; au contraire, si tu avais quelque grande infirmité que je pusse guérir, je te guérirais.

En même temps, ma mère a pris ma main, m'a touché un des doigts qui étaient malades, et me l'a guéri. Quand je m'en suis aperçue, je lui ai dit : « Que faites-vous maman ? Notre Mère veut que je garde ainsi mes doigts tant que le bon Dieu voudra. »

— « Maintenant c'est fait, me répondit-elle ; mais je ne te guérirai pas les autres ; même, si ta Supérieure le veut, je te remettrai celui-là comme il était. Sois bien fidèle, tu reçois de grandes grâces ; pour cela, tu n'es pas meilleure que les autres, et Dieu te les fera payer bien cher. Le démon enrage contre votre Communauté ; il est si jaloux du bien qui s'y fait, qu'il fera tourner les choses de façon que les personnes qui croient aujourd'hui à tous ces événements n'y croiront pas plus tard... Tu peux t'attendre à de grandes humiliations ; *mais abandonne-toi, et ne crains pas.* »

D. — Papa et M. F... sont-ils bien soulagés ?

R. — Oui, bien soulagés ; je pense que leur purgatoire ne sera pas aussi long comme ils le croient.

D. — Nous avons commencé hier une neuvaine à laquelle vous avez eu une bonne part ; en avez-vous ressenti les effets !

R. — Oui, j'en ai ressenti les effets, et j'ai la confiance que je serai bientôt au ciel, parce que la sœur Marie-Sophie ne m'avait obtenu la faveur de me faire voir que peu de temps avant ma délivrance. La première neuvaine que vous avez faite a délivré trois de vos sœurs et a bien soulagé toutes les personnes pour lesquelles vous priez. Celle que vous venez de faire sur l'observance en a délivré plus que la première, soit de vos sœurs, soit de vos parents, soit de personnes même pour lesquelles vous ne priez pas. Mais, je pense que par cette troisième neuvaine, à laquelle vous joignez l'exacte observance de la règle à la prière, vous allez délivrer encore un plus grand nombre d'âmes ; et si vous continuez, je n'ose vous dire que vous viderez le pur-

gatoire, mais je puis vous assurer que vous en délivrerez beaucoup. Je vous conseille de prier beaucoup pour les âmes du purgatoire en général, parce qu'il y en a un grand nombre, même de vos parents, qui ne peuvent profiter des prières que l'on fait pour eux, soit parce qu'ils ont eu trop d'affection pour leurs enfants ou pour d'autres personnes, soit pour un motif contraire, soit encore pour quelque autre injustice ou d'autres raisons. Mais, en priant en général, vos parents y ont leur part comme les autres.

D. — Savez-vous si mes sœurs Françoise-Eulalie et Marie-Gertrude Laborie sont au ciel?

R. — La sœur Marie-Gertrude y est depuis longtemps; la sœur Françoise-Eulalie est une des trois qui y sont montées à la fin de votre première neuvaine; votre sœur Marie-Eulalie est aussi au ciel. Du reste, vous y avez un grand nombre de vos sœurs, comme aussi vous en avez beaucoup en purgatoire. Quant à vos parents, dis à tes sœurs que toutes vous en avez au ciel, comme aussi toutes vous en avez en purgatoire; mais le bon Dieu ne veut pas que vous sachiez le nom de tous, non plus que celui de toutes vos sœurs, afin de vous faire pratiquer la vertu, et aussi afin que vous ne présumiez pas de vous-mêmes.

D. — La profession religieuse est-elle un second baptême?

R. — Oui, pourvu que l'on y apporte les dispositions nécessaires.

D. — Savez-vous si la sœur Alacoque sera bientôt béatifiée?

R. — Cette affaire traîne bien en longueur; mais il vous faut invoquer les anges du Saint-Père et ceux des personnes qui s'occupent de cette béatification.

D. — Veuillez me dire si vous brûlez depuis que vous êtes sur la terre.

R. — Non; c'est la sœur Marie-Sophie, qui, en m'obtenant de venir vers toi, m'a aussi obtenu de ne pas brûler. Cette sainte sœur est bien puissante auprès de Dieu, car elle est bien élevée au ciel.

D. — Quand vous serez au ciel, nos sœurs vous prient d'aller de leur part vers notre saint Fondateur pour lui présenter leurs respectueux et filiaux hommages et le prier de prendre leur purgatoire sous sa protection.

Ma mère me répondit en riant : — Oui, d'ailleurs, saint François de Sales sera bien aise de savoir des nouvelles de Saint-Céré.

D. — Doit-on juger de la gloire que le bon Dieu réserve d'après la longueur du purgatoire ?

R. — Non ; il y a des âmes qui restent longtemps en purgatoire qui seront bien plus élevées au ciel que d'autres qui y restent moins, parce que ces âmes-là, pendant qu'elles étaient sur la terre, quoiqu'elles aient commis beaucoup plus de fautes que d'autres qui n'ont qu'un purgatoire très court ; cependant, comme ces dernières ont eu moins d'amour pour Dieu et pratiqué moins d'actes de vertu, elles seront aussi moins élevées au ciel.

D. — Est-ce vrai ce que dit le P. Faber, que les âmes du purgatoire, malgré leurs immenses souffrances, jouissent de la plus grande consolation, telle qu'il ne s'en trouve pas de semblable sur la terre ?

R. — Oui, c'est vrai ; l'assurance qu'a l'âme de ne plus offenser Dieu lui est une plus grande jouissance que tout ce qu'elle pourrait se procurer sur la terre.

D. — Vous me dites l'autre jour que vous connaissiez mes défauts ; voudriez-vous donc bien me dire aussi si je dois faire une confession générale !

R. — Non, sois bien tranquille ; dès que ton confesseur t'a dit de ne pas en faire, restes-en là ; car vous avez un très bon aumônier, un excellent confesseur. Remercie-le de ma part ; depuis qu'il sait que je fais mon purgatoire auprès du Saint-Sacrement, je ne crois pas qu'il soit monté une fois à l'autel sans se souvenir de moi.

D. — Ma sœur Marie-Sophie m'a dit de la recommander à vos prières.

R. — Dis-lui qu'elle soit tranquille, que je le ferai. Remercie-la, ainsi que la sœur Anne-Marie, de la messe qu'elles ont bien voulu l'une et l'autre donner à mon intention. Dès qu'elles ont été offertes, j'en ai ressenti du soulagement, quoiqu'elles n'aient pas été dites ; mais maintenant, je n'en ai plus besoin.

J'étais avec ma mère quand les deux heures ont sonné ; alors,

elle m'a dit : « Fais ta lecture » — Sur l'assurance que je lui ai donnée que je pouvais la retarder : « Non, reprit-elle, je reviendrai. »

Je l'ai priée alors de rester là ; ce qu'elle a fait.

J'avais près de moi notre livre de lecture ; je l'ai ouvert, et ma mère m'a dit : « Prends les Constitutions, ne manque pas à la règle. »

Sur ces entrefaites, une personne est entrée, et ma mère contrainte de s'éloigner, m'a dit : « Sois tranquille ; je reviendrai après la lecture ; car je dois aller faire les premières vêpres de sainte Anne au ciel. » Sur cela je lui demande si au ciel on célébrait la fête des saints comme sur la terre. Elle me répondit qu'oui, mais avec beaucoup plus de pompe et de solennité.

Après la lecture, je n'ai pas manqué au rendez-vous ; mais ma mère s'est un peu retardée ; ce qui me faisant craindre qu'elle ne revint pas, je n'ai pu retenir mes larmes. Elle est enfin venue, et m'a reprise de mon peu de résignation ; puis, elle a ajouté « *Je vais te dire adieu !* Remercie ta supérieure, car c'est à elle à qui je dois une partie de ma délivrance. Remercie également toutes tes sœurs ; je n'en oublierai aucune quand je serai au ciel... J'aurais bien voulu pouvoir leur donner à toutes les consolations qu'elles désiraient au sujet de leurs parents décédés ; mais le bon Dieu ne l'a pas voulu, afin de leur faire pratiquer une plus grande abnégation. Dis-leur de nouveau qu'elles soient parfaitement tranquilles à ce sujet. *Allons, adieu, ma fille, je pars !* »

— « Avant que vous partiez, repris-je avec émotion, notre Mère désire que vous me guérissiez entièrement le doigt et que vous me fortifiez encore plus les yeux. »

— « Pour le doigt, il est guéri ; ce qui paraît ne repoussera pas. Quant à tes yeux, je crois que plus tard ils deviendront malades, et ce sera peut-être en partie ce qui t'occasionnera tant de confusions ; cependant, je te promets de faire mon possible pour que rien ne t'arrive, pourvu toutefois que cela te soit aussi avantageux, *Adieu encore, ma fille, je pars ! Sois bien bonne religieuse, et sois bien tranquille... je vais te bénir !* »

Aussitôt, je me mis à genoux; il me sembla qu'elle appuyait la main sur ma tête. Cependant j'étais si fortement impressionnée, que je ne la vis pas; je ne sentis que la pression.

La disparition de ma mère se fit en un instant; d'abord, il me sembla voir comme une dépouille qui s'effaça soudain, et je n'entrevis qu'un globe de feu que mes yeux ne purent fixer, tant il était éblouissant. Il s'éleva en serpentant un peu, et bientôt je ne vis plus rien.

### Déclaration de Monsieur notre médecin

Je soussigné, docteur en médecine des Dames de la Visitation Sainte-Marie de Saint-Céré, rapporte ce qui suit :

Vers la fin du mois dernier, Madame la Supérieure me pria d'examiner le bout des doigts l'*indicateur*, le *médius* et l'*annulaire* de la main droite de la sœur Marguerite-Marie Mousset; ce que je fis, et voici ce que je remarquai : la peau de la face palmaire, à un demi-centimètre près de l'articulation de la deuxième phalange avec la troisième jusqu'à l'extrémité de chaque doigt, sans arriver tout à fait à l'ongle, était noire comme du charbon, presque aussi dure que de la corne littéralement escharifiée : *C'est, dis-je, une brûlure au troisième degré* ». La face latérale et la face dorsale n'offraient aucune trace d'altération, pas plus que les ongles.

Depuis plus d'un an, la sœur Marguerite-Marie accusait une faiblesse à la vue qui allait toujours croissant. Elle n'y voyait plus pour lire; l'aspect des yeux ne présentait rien d'anormal, il y avait à craindre une amaurose. A dater du jour où elle a eu ses doigts brûlés, il y a environ trois mois, cette faiblesse a disparu insensiblement, et elle y voit aujourd'hui parfaitement.

Mais, maintenant, chose étrange ! la brûlure ne guérit pas, elle est telle que je l'ai vue la première fois; cependant, de temps à autre, l'escarre tombe sans inflammation, sans suppuration, sans laisser au-dessous ni plaie, ni cicatrice; elle est toujours remplacée par une autre de même nature,

phénomène pathologique qu'il m'est impossible d'expliquer scientifiquement.

En foi de quoi, j'ai délivré le présent pour servir et valoir en tant que de besoin.

Saint-Céré, le 21 juillet 1863.

MAURY.

### Autre

Aujourd'hui, 26 juillet 1863, Madame la Supérieure m'a fait appeler pour me dire qu'un des trois doigts brûlés, *l'indicateur*, de la main droite de la sœur Mousset était guéri depuis hier, et spontanément. J'ai demandé à le voir, et j'ai trouvé en effet que l'escarre était tombée sans laisser la moindre trace de lésion ; la peau est seulement un peu pâle et sèche. Les deux autres doigts, le *médus* et l'*annulaire*, sont tels que je les ai vus dans les derniers jours de mai et le 21 du courant, époque à laquelle j'ai fait et délivré un rapport sur cette inconcevable brûlure.

Certifié véritable par moi, docteur médecin.

MAURY.

---

## HYPNOTISME, SUGGESTION ET PERSUASION

---

Les divers auteurs qui ont étudié les phénomènes de suggestion sont loin de s'entendre sur le sens qu'il convient de donner à ce mot.

Dans son acception la plus large, la suggestion est l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui.

Dans son sens le plus étroit, le mot de suggestion implique que l'idée qu'on cherche à insinuer est déraisonnable.

Cette dernière façon d'envisager les choses a amené M. Babinski à tenter de l'hystérie une définition dont l'esprit sinon la lettre est le suivant :

L'hystérie est une maladie qui s'échafaude par auto-suggestion et qui est susceptible de guérir par persuasion.

Une chose me frappe de suite dans cette définition, savoir : l'opposition qui est faite entre la suggestion et la persuasion.

Depuis, divers auteurs ont pensé qu'il est exagéré de considérer la suggestion comme étant fatalement de nature déraisonnable et, pour la différencier de la persuasion, ils ont invoqué un facteur nouveau la faculté de contrôle.

La suggestion devient alors : l'acte par lequel une idée bonne ou mauvaise est introduite dans le cerveau d'un individu, sans son contrôle.

La suggestion devient : l'ensemble des opérations qui font accepter, après contrôle, une idée par le cerveau et provoquent vis-à-vis d'elle un sentiment naissant.

Dès lors, en bonne logique, les malades doivent être soignés par persuasion et non par suggestion et l'hypnotisme devient inutile. Il est vrai que l'isolement paraît devoir jouer un très grand rôle.

En admettant comme exactes ces deux définitions, que devient la suggestibilité au moins à l'état de veille? Elle n'a



plus sa raison d'être. Car tout être humain, éveillé et sain d'esprit possède une faculté de contrôle. Elle est, suivant les sujets, plus ou moins développée; soit, mais elle est. On devra donc dire qu'à l'état de veille, chacun de nous possède une plus ou moins grande aptitude à se laisser persuader, mais qu'il ne peut en aucun cas être suggestible. Or, suivant nous, tous les actes de la vie sont le résultat de la suggestion ou de l'imitation.

Tous les jours, au lit du malade, le médecin fait et doit faire de la suggestion. Combien de fois ai-je entendu mon maître Peter appeler gravement le pharmacien du service et le prier de mettre, avec le plus grand soin, six gouttes de protoxyde d'hydrogène, substance très énergique, dans trente grammes d'eau. Trois ou quatre cuillerées à café de cette potion suffisaient à arrêter les quintes de toux les plus rebelles de tuberculeux avancés. Que de guérisons Gruby n'a-t-il pas obtenues, en fin psychologue qu'il était, avec des prescriptions en apparence bizarres mais qui frappaient l'imagination du malade et agissaient par suggestion!

La suggestibilité, lorsqu'elle n'est pas poussée à l'extrême, lorsqu'elle n'est pas, en un mot, pathologique, est, pour nous, une des plus remarquables qualités de l'esprit. Elle est fonction, non seulement de l'espèce humaine mais de tout être vivant capable de penser.

Il suffit d'avoir observé des animaux d'une façon suivie, des chiens, par exemple, pour voir combien ils se suggèrent les uns les autres. Grande est la suggestion qui s'exerce de l'homme aux animaux et réciproquement des animaux à l'homme. Il y a là tout un chapitre de psychologie comparée des plus intéressants.

M. Crocq a fort bien démontré que le degré de suggestibilité dépend, pour chaque individu, du rapport existant entre son impressionnabilité et sa résistance. Ces deux facteurs sont-ils très peu différents, la suggestibilité reste normale. Mais l'impressionnabilité devient-elle considérable, la résistance faible, cette suggestibilité peut devenir pathologique. Tel est le cas de ces sujets hypersuggestibles chez lesquels l'impressionnabilité tend vers  $N + 1$ , tandis que leur résis-

tance se rapproche de  $N - 1$ . Ces idées très justes sont tous les jours confirmées par les faits.

Mais il est une autre catégorie de malades très intéressants à connaître. Ce sont ceux chez lesquels réciproquement l'impressionnabilité est voisine de  $N - 1$  et la résistance voisine de  $N + 1$ .

Ce sont ces malades à caractère contrariant, ergoteurs, voulant tout savoir, tout connaître, parlant et jugeant de tout sans appel, prenant sans cesse et instinctivement le contre-pied de tout ce qu'on leur dit.

Qu'ils s'appellent hystériques, néurasthéniques, psychasténiques, etc., ces malades-là ne guériront que très difficilement, sinon même jamais, par psychothérapie à l'état de veille. Ils ne guériront que par psychothérapie hypnotique.

L'hypnotisme est, depuis l'état de veille jusqu'à la léthargie la plus complète un processus essentiellement progressif. Il suffit de lire les descriptions qu'ont données des états de l'hypnose les divers auteurs pour voir combien chacun d'eux a, suivant sa façon de voir, multiplié plus ou moins les divers degrés du sommeil. Et cela se comprend d'ailleurs. Chaque malade, en effet, descend plus ou moins les degrés de l'échelle, suivant sa plus ou moins grande suggestibilité. Certains d'entre eux, ceux entre autres auxquels je viens de faire allusion, peuvent être difficiles à hypnotiser; mais il faut bien savoir qu'il n'y a pas là d'impossibilité.

Et, d'ailleurs, c'est une erreur grave de vouloir plonger les malades dans un état de sommeil profond. Il suffit, en général, de les hypnotiser au minimum. Dans cet état d'inhibition léger, que les ignorants de la question se refuseraient à considérer comme du sommeil hypnotique, les raisonnements porteront qui tout à l'heure, à l'état de veille, étaient impuissants. Car, j'insiste sur ce point, on s'adresse, dans ce cas, à la raison du malade. Le sujet discute souvent encore les idées qu'on cherche à lui inculquer mais finit presque toujours par se laisser convaincre, car, en le mettant en état d'automatisme minimum, on a précisément et simplement éteint en lui sa résistance pathologique. Dans ce cas, s'agit-il de suggestion ou de persuasion? On pourrait presque dire qu'on a fait

de la suggestion persuasive ou de la persuasion suggestive.

Ici, en effet, la suggestion et la persuasion confinent. Et si, au point de vue philologique et grammatical, suggestion et persuasion ne sont pas synonymes, au point de vue psychothérapique, suggestion et persuasion forment les termes extrêmes d'un même processus. Il n'y a entre ces extrêmes que des transitions insensibles et, dans bien des cas, on serait bien embarrassé de dire si l'on a fait de la suggestion ou de la persuasion. Quand ce ne serait que chez les gens qui, à l'état de veille, ont une faculté de contrôle à peu près égale à zéro et chez lesquels la suggestibilité est énorme.

L'hypnotisme, a-t-on dit, apparaît en thérapeutique comme un moyen d'augmenter l'action exercée par le médecin sur le malade, un procédé pour restreindre les sensations et les idées de ce dernier, de façon à faire prédominer celles qui sont voulues par le médecin. Mêmes résultats sont obtenus par l'isolement qui n'offre pas les dangers de l'hypnotisme.

Ces dangers de l'hypnose, il faut bien le dire, sont purement imaginaires. Ils ne peuvent, à l'heure actuelle, exister qu'entre les mains des maladroits et des ignorants qui ne savent pas un mot de la question.

La considération qui trouve choquant d'agir en dehors du contrôle de l'individu n'a, elle aussi, qu'une valeur plus apparente que réelle. Les malades qui s'adressent à nous ont été souvent soignés par psychothérapie à l'état de veille, et cela sans aucun résultat. Ils viennent nous trouver précisément pour être hypnotisés.

Au reste, même dans les cas où un sommeil profond pourra paraître indispensable, rien ne se fera sans le contrôle du malade puisque toujours seront arrêtées d'avance et de son plein consentement les suggestions à lui faire.

Dans ses études sur la méthode hypno-pédagogique, M. Bérillon a montré toute la valeur de la suggestion impérative. Je n'insiste pas, mais une chose ne laisse pas que de m'étonner profondément. C'est que l'importance du sommeil en lui-même semble avoir échappé complètement à la plupart des adversaires de l'hypnotisme. C'est peut-être là cependant le facteur thérapeutique principal et grand est le nombre

des malades qu'il est possible de guérir par des séances prolongées de sommeil provoqué. Ne semble-t-il pas aussi logique, par exemple, d'hypnotiser, pour le faire dormir, un mélancolique anxieux susceptible de l'être que d'amener chez lui le sommeil par des doses considérables d'opium?

Le médecin doit être capable de juger quelle part il doit faire, dans chaque cas particulier, au sommeil seul; quel degré de sommeil il doit chercher à obtenir; quelle est, pendant le sommeil, la nature des suggestions qu'il lui faut faire. Ainsi compris, l'emploi rationnel de l'hypnotisme constitue une méthode scientifique très rigoureuse.

Peu importe d'ailleurs qu'il soit nécessaire, suivant les cas, d'annihiler pour un moment, plus ou moins complètement, la volonté de l'individu et de le mettre en état d'automatisme, dès l'instant que la guérison est au bout.

A y regarder de près, cette volonté est d'ailleurs plus apparente que réelle. La plupart de ceux qui viennent nous trouver sont des sujets à faculté de contrôle minimum, plus ou moins abouliques et notre rôle principal est précisément de restaurer cette faculté de contrôle, cette volonté que l'on nous accuse de détruire.

Dr Paul MAGNIN.



## VARIÉTÉS

## LE MÉDIUM ALFRED PETERS

La comtesse G. avait perdu sa fille unique. Le médium la décrivit et donna une foule de détails, que la mère reconnut exacts; mais elle demanda qu'il lui fût révélé un fait qu'elle-même ignorât. Après s'être recueilli, Peters dit : « Votre fille soulève un petit livre qu'elle me montre. Elle dit que vous avez lu à haute voix dans ce livre près de son lit de mort. » — La mère dit : « Je ne m'en souviens pas... Quel était le titre du volume? » Peters dit : « Je vois apparaître des lettres d'or sur un fond vert pâle... Le titre du livre est : *Letters from Julia*. » La comtesse répondit toute tremblante : « En effet, j'ai lu à haute voix dans ce livre à ma fille mourante. Mais je ne sais pas si la couverture était vert pâle, car le livre appartenait à ma fille et avait une enveloppe extérieure en papier. » Après enquête, il fut reconnu que le livre avait la couverture susdite.

Un auteur suédois tendit une bague à Peters, qui la rejeta violemment, en disant : « Elle me brûle. » Il décrivit ensuite un vieillard, porta la main à sa gorge en disant : « J'étouffe, » et retomba presque évanoui dans le fauteuil. La bague avait appartenu au père de l'auteur qui s'était pendu.

Un jour, Peters s'adressa à une jeune fille, décrivant un esprit qu'elle reconnut être sa mère. « Elle se trouva prise dans une affreuse tempête de neige, dit le médium. Je la vois dans un tourbillon de flocons blancs. Ce fut la cause de sa mort. — Vous vous trompez, Monsieur, dit la jeune fille, ma mère est morte de consommation. » Le médium dit : « Je ne puis décrire que ce que je vois. » Il s'était trouvé que c'était bien dans une bourrasque de neige que la mère avait été prise d'un refroidissement qui devait l'emporter. La jeune fille apprit ce détail le lendemain par une sœur plus âgée.

(*Le Messager*, 15 juin.)

*RÉVÉLATIONS D'UN CHEF MAYA*

Les ruines sacrées d'Uxmal sont encore debout, défiant les orages séculaires et témoignant avec orgueil de la grandeur de ses artistes. Si elles sont restées muettes jusqu'à ce jour, c'est que le savant qui les explore aborde leurs hiéroglyphes avec des idées préconçues et prétend les expliquer par des analogies avec les inscriptions déchiffrées au Caire et à Héliopolis; ces analogies existent, mais la signification est toute différente. Des tribus errantes, chassées par des troubles sociaux, ont cherché, il y a bien des siècles, des terres libres où elles pussent, exemptes de maladies, pourvoir à leurs besoins et écrire leur histoire glorieuse pour l'édification des générations à venir. Les choses ne restent pas toujours cachées; le moment approche où les secrets du Yucatan doivent être dévoilés; les archéologues habiles examineront les inscriptions des monuments et feront connaître parmi les peuples le sens des emblèmes gravés sur la pierre. L'origine des races maya et aztèque sera ainsi connue, ainsi que leurs pérégrinations. On apprendra ainsi à connaître et à apprécier les vertus de la race maya et les principes élevés de sa philosophie qui ne craint rien d'une comparaison avec la philosophie des races préhistoriques du continent indo-européen.

Au troisième siècle de l'ère chrétienne, le pays connu sous le nom de Palenque fut ravagé par une terrible épidémie qui décima la population. Cette épidémie revenant plusieurs années de suite, les prêtres et les chefs de la tribu résolurent de rechercher d'autres terres et d'explorer à cet effet l'intérieur de la région, qui est montagneuse; ils choisirent dans ce but certains individus aptes à consulter les oracles. Ceux-ci partirent vers l'ouest et parvinrent dans une vallée appelée aujourd'hui vallée de San Cristobal las Casas. L'endroit leur plut beaucoup, mais avant de prendre une décision, ils consultèrent l'oracle. Celui-ci ne fut pas favorable : il leur répondit que ce lieu ne leur était pas destiné, mais l'était à un peuple plein d'orgueil qui trouverait à se purifier là par de douloureuses expiations; il les invita à retourner dans leur

pays en leur promettant de leur donner tous les conseils nécessaires. A leur retour, les prêtres et les chefs se réunirent en assemblée et l'oracle leur ordonna d'abandonner la ville en ne laissant rien de ce qu'ils pourraient emporter avec eux. Peu de temps après ils partirent vers le sud. Une partie de la tribu se rendit dans la presqu'île de Yucatan, où elle domina la race aborigène; l'autre partie alla peupler la région désignée aujourd'hui du nom de Centre-Amérique.

Voici l'explication de quelques hiéroglyphes : Dans l'une des chapelles ou temples restés dans cette région, on voit sculptée une colonne au sommet de laquelle est posé un coq (symbole de l'orgueil); à son pied se voit une femme qui pleure en désignant la statue d'un soldat étranger, et à son tour celui-ci désigne un soleil se levant à l'orient. Les races qui ont peuplé ces lieux envoyèrent, lors de leur migration vers le sud, des explorateurs dans la région nommée aujourd'hui San Cristobal las Casas. A leur retour, ils rendirent compte du sort lamentable qui y attendait les générations futures. Alors les hommes inspirés qui commandaient la tribu fixèrent leur prophétie dans les statues mentionnées ci-dessus. Ils dirent : Tous les pays de l'ouest seront peuplés par la réincarnation d'esprits appartenant à de basses races (à de rares exceptions près). Le coq indiquait l'orgueil, la femme en larmes les victimes de la barbarie et le soldat étranger la main qui dirigerait ces peuples vers la lumière, enfin le soleil désignait la véritable lumière.

Cette révélation a été donnée par Tutue-Xiu, fundador-chef de la civilisation et de la race maya itza.

(*Luz y Union*, mai 1903.)

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

# LA FORCE NERVEUSE ET LES PHÉNOMÈNES MERVEILLEUX

(Suite et fin)

## V

Ce n'est pas seulement dans l'atmosphère et dans les corps inorganiques que nous pouvons constater l'existence de cette force électrique, nous la retrouvons quelquefois dans les corps organisés, dans les corps vivants.

Nous avons déjà signalé ce fait : dans la Méditerranée, dans le Nil, dans la mer des Indes, vivent des poissons munis d'un organe électrique, d'un lobe électrique qui remplit les fonctions de condensateur et d'accumulateur, et qui reste sous la dépendance de l'animal. Excité, irrité, menacé par ses ennemis, le poisson lance une forte décharge électrique qui peut engourdir ou tuer.

La raie électrique, le gymnote dont les décharges sont assez fortes pour renverser un cheval, le silure, le tétrodon, le mélapturne, etc., etc., sont chargés d'électricité.

On a observé, dit M. Fugairon, que l'organe électrique de ces poissons une fois chargé, peut conserver longtemps le pouvoir de fournir de l'électricité, car un fragment cubique détaché de l'organe donne, pendant vingt-quatre à trente heures une déviation constante d'un rhéomètre 24.000 tours.

Les expériences de Tarchanoff et de Reichenbach dont il serait trop long de donner ici l'explication, nous permettent de dire que le corps de l'homme projette aussi une petite quantité du fluide électrique, que, dans certains états nerveux, anormaux ou pathologiques, les décharges deviennent plus fortes : que nos actes intellectuels, volontaires, psy-



chiques sont accompagnés de phénomènes électriques cutanés, aussi bien que nos actes nerveux.

Ces observations ont une grande importance au point de vue de la télépathie.

Que ce dégagement d'électricité soit l'effet d'une liaison anatomique entre les centres nerveux de la sensibilité, de la volonté, de l'intelligence et les centres nerveux des glandes cutanées, ou que l'activité des glandes soit, au contraire, l'effet du dégagement de l'électricité, nous n'avons pas à nous en occuper, c'est une question de physiologie, ce n'est plus affaire de psychologie.

Ces rayons électriques se propageraient en ligne droite, d'après les expériences de Hertz, ils auraient, comme tous les corps lumineux, la propriété de se réfléchir, de se polariser, et de se réfracter.

D'où nous pouvons conclure, sans sortir du domaine de la science positive et de l'expérience, que nous possédons en nous, dans notre organisme, une source de force ou de mouvement, de lumière et de chaleur, qui peut, dans certaines circonstances, sous l'influence de causes déterminées, mais encore naturelles, donner lieu, par exemple, à des phénomènes lumineux, à la périphérie et sur les contours extérieurs de notre corps.

D'après Fugairon, cette source d'électricité ne serait pas plus rare chez l'homme que chez les animaux.

« La cause psychique qui est en nous, (l'âme) ne produit, ni la chaleur animale, ni l'électricité animale: elle ne détermine, ni la translation de la matière, ni le mouvement d'association des molécules. Toute cela s'opère dans les êtres vivants par les mêmes causes et d'après les mêmes lois que dans le monde physique. Le principe de la conservation de l'énergie, du mouvement, qui régit la nature entière, se vérifie également chez les êtres organisés.

Mais, si la cause psychique ne produit pas le mouvement, elle le modifie, elle le dirige, suivant des idées, des usages, des émotions, des désirs, et c'est ce pouvoir directeur qui différencie surtout les phénomènes physico-chimiques des phénomènes vitaux.

Les mouvements électriques des êtres vivants sont donc dirigés comme tous les autres, tantôt d'une manière inconsciente, tantôt d'une manière consciente; ils peuvent être soumis à la volonté, ainsi que nous le vérifions à chaque instant, dans les contractions musculaires, comme nous l'avons vu dans les décharges extérieures des poissons électriques. C'est là uniquement ce qui fait tout le merveilleux des phénomènes dûs à l'électricité des êtres vivants. Supprimez dans ces phénomènes l'action de la cause directrice, et vous verrez qu'ils ne diffèrent pas ou presque pas des mêmes phénomènes dans les corps bruts. »

Que cette hypothèse ne fasse pas la part assez grande à la cause psychique qui est la forme du corps et le principe de sa vie, nous ne voulons pas nous en occuper en ce moment, mais ce qui nous paraît essentiel, c'est de bien constater qu'il existe en nous une source d'électricité, et que la cause psychique, c'est-à-dire l'âme, a la propriété de se servir de cette force, tantôt d'une manière consciente, tantôt d'une manière inconsciente, et de produire, dans certains cas, des phénomènes qui ont toutes les apparences du merveilleux.

Les faits que nous allons citer, justifient la théorie que nous venons d'exposer.

## VI

Dans le *Progrès médical*, 1884, le Dr Féré, médecin en chef de Bicêtre, a consigné l'observation suivante :

« Les doigts de M<sup>me</sup> N. une jeune dame de vingt-neuf ans, attirent les corps légers tels que fragments de papier, rubans, etc. Ses cheveux, non seulement donnent des étincelles au contact du peigne, mais sont des plus rebelles à cause de la tendance qu'ils ont à se redresser et à s'écarter les uns des autres : quand son linge est approché de sa peau, sur quelque partie du corps que ce soit, il se produit *crépitation lumineuse* et les vêtements adhèrent fortement au corps. Cette adhérence est si intense qu'elle entrave les mouvements.

Lorsqu'on prie M<sup>me</sup> N... de frotter une douzaine de fois avec ses deux mains une étoffe de laine ou simplement une ser-

viette étendue sur un meuble de bois, l'étoffe chargée d'électricité, adhère fortement au meuble, et on peut en tirer des étincelles d'un centimètre de longueur.

Cette apparente production anormale d'électricité varie. M<sup>me</sup> N... produit des décharges plus intenses à la suite d'émotions morales vives; elle a remarqué que la crépitation s'exagérait, par exemple, lorsqu'elle venait d'entendre un morceau de musique qui l'avait vivement émue; le crépitemment se manifestait alors sur tout le corps, mais particulièrement aux jambes, et provoquait une sensation de picotement des plus désagréables.

Les temps secs favorisent ces phénomènes électriques qui sont surtout intenses au moment des gelées : les temps humides ou brumeux produisent un effet contraire.

M<sup>me</sup> N... est prévenue, quelquefois plusieurs jours d'avance, d'un changement de temps par les modifications de sa tension électrique, qui est nulle par les temps de pluie et de vent du Sud.

La tension extrême coïncide avec un état d'excitabilité très nettement apprécié par la malade qui est fort intelligente et se rend compte de tous les détails de sa situation.

Lorsqu'au contraire, sous l'influence de l'humidité de l'atmosphère, la tension diminue, il y a sensation de lassitude générale. D'ailleurs, lorsque M<sup>me</sup> N... s'est déchargée, par le frottement, une partie du corps, elle éprouve comme un épuisement de cette partie, une fatigue pénible.

Il convient de remarquer que M<sup>me</sup> N... a la peau extrêmement sèche, tellement, que ses jambes gercent au moindre froid.

Nous avons pu, à diverses reprises, nous assurer à l'aide de l'électromètre à boule de bureau que M<sup>me</sup> N... est chargée d'électricité positive. »

## VII

En 1846, une jeune fille de treize ans, Angélique Cottin, qui habitait le village de Bouvigny, dans le département de l'Orne, fut le sujet de phénomènes électriques extraordinaires et parfaitement constatés.

Une note, lue le 17 février, à l'académie des sciences, par Arago qui avait été témoin oculaire des faits, relève les faits suivants :

« J'ai vu deux fois, dit le Dr Tanchon, la jeune fille électrique. Une chaise que je tenais le plus fortement possible avec le pied et les deux mains, a été chassée au moment où elle s'y est assise. Une table à manger, d'une moyenne grandeur, et assez lourde, a été plusieurs fois poussée et déplacée par le seul fait du contact des vêtements. Une petite roue en papier, placée verticalement ou horizontalement sur son axe, reçoit un mouvement rapide par les émanations qui sortent du poignet et du pli du bras de cette enfant. Un canapé fort grand et fort lourd sur lequel j'étais assis a été poussé violemment jusqu'au mur, au moment où cette jeune fille est venue se mettre à côté de moi.

Une chaise fixée sur le sol par des personnes fortes, sur laquelle j'étais assis de manière à n'en occuper que la moitié, a été violemment arrachée de dessous moi, aussitôt que la jeune personne s'est assise sur l'autre moitié. Chaque fois que la chaise est soulevée, elle semble tenir aux vêtements de la jeune personne, elle la suit un instant et ne s'en détache qu'après.

Pendant le paroxysme, la jeune personne ne peut presque rien toucher avec la main gauche sans qu'elle le jette au loin comme si elle était brûlée ; quand ses vêtements touchent les meubles, elle les attire, elle les déplace, elle les renverse à son gré.

M. de Farémont qui habitait un château voisin de la chaumière d'Angélique, écrivait : « Lorsque j'emmenais l'enfant à Mamers et qu'elle rentrait le soir, tous ses meubles qui étaient imprégnés de son même fluide, semblaient ne former qu'un, avec elle ; sitôt qu'elle les approchait et les touchait, ils remuaient, frissonnaient ; pelles, pincettes, partout le mouvement était plus vif et plus violent <sup>1</sup>. »

Tous ces phénomènes qui nous paraissent prodigieux appartiennent cependant à l'ordre naturel ; ils relèvent de causes

1. Cité par M. de Rochas.

naturelles dont on pourra sans doute découvrir un jour la nature et le champ d'action. En effet, quand on plaçait Angélique sur une chaise isolée du sol par quatre verres, elles ne produisaient rien, et les phénomènes recommençaient quand elle était en contact avec le sol. Quand on présentait deux petites boules de sureau ou de plume, elles étaient agitées, attirées, et parfois se séparaient par un mouvement de répulsion. Les phénomènes cessaient instantanément quand on plaçait la jeune fille sur du verre ou de la toile cirée, ou encore quand elle était sur la chaise sans que ses pieds fussent en contact avec le sol.

« Le célèbre magnétiseur Lafontaine raconte qu'en 1833 ou 1834, un de ses amis se rendit dans un village situé à deux lieues de Carcassonne, avec M. Berthe, professeur de physique au petit séminaire de cette ville, pour voir une jeune fille de huit ou neuf ans qui, à certains moments, par sa seule présence dans une cuisine, faisait danser toutes les casseroles, les pelles et les pincettes. Il y avait déjà six ou huit heures qu'ils étaient là, sans qu'il se passât rien. Ils partirent, croyant à une mystification, mais ils n'avaient pas fait cent pas qu'on les rappela.

« Ils revinrent en toute hâte et virent la jeune fille au milieu de la cuisine et toutes les casseroles sauter, danser ; les chenêts, les pelles, les pincettes, tout ce qui était en métal était en mouvement : même le feu, les tisons, les bûches, furent lancées au milieu de la cuisine. » (A. de Rochas.)

Des faits que nous venons de rapporter, il résulte : 1° Que l'on a constaté dans certains sensitifs l'existence d'une force analogue à celle qui a été observée dans certains animaux et dans la matière inorganique ; 2° que cette force présente des analogies frappantes avec l'électricité ; 3° que dans certaines circonstances, elle produit de la chaleur, de la lumière et du mouvement ; 4° qu'elle est soumise dans l'homme à la direction d'une cause psychique, consciente ou inconsciente ; 5° Qu'elle s'alimente par le contact avec le sol, et qu'on peut en isolant le sujet, faire cesser ces phénomènes. On la désigne sous le nom de force physico-chimique quand on la considère dans les corps bruts, et force vitale ou nerveuse, neurique,

quand on l'étudie dans l'organisme vivant. Cependant, les éléments qui la conditionnent et la loi qui la domine nous sont encore inconnus.

Mais, s'il est ainsi démontré que cette force naturelle est assez puissante pour produire du mouvement, déplacer des objets d'un poids considérable, manifester des actions attractives et répulsives, il ne serait pas prudent d'invoquer une cause préternaturelle, un esprit, pour expliquer certains phénomènes qui, tout d'abord, nous paraissent merveilleux.

Il faut cependant se défendre aussi d'une exagération contraire, et ne pas attribuer, comme on le fait trop souvent, par des conclusions absolument erronées, à cette force nerveuse, des phénomènes merveilleux qui trahissent incontestablement l'insuffisance de la cause naturelle et la présence du préternaturel.

En dehors de la philosophie et de la théologie, l'observation purement externe, expérimentale et scientifique nous conduit à ces conclusions, formulées après de longues études, par Oxon, le savant physicien anglais :

1° Il existe une force qui opère au moyen d'un type spécial d'organisation humaine, et qu'il convient d'appeler *force psychique*.

2° Il est démontré qu'en certains cas, cette force est gouvernée par une intelligence.

3° Il est prouvé que cette intelligence *est souvent autre que celle de la personne ou des personnes au moyen desquelles elle agit*.

4° Cette force ainsi gouvernée par une intelligence extérieure, manifeste parfois son action — indépendamment d'autres modes — en écrivant des phrases cohérentes sans l'intervention d'aucune des méthodes connues pour écrire.

5° L'évidence de l'existence de cette force ainsi gouvernée par une intelligence repose sur :

a) L'évidence de l'observation des sens.

b) Le fait qu'elle se sert souvent d'une langue inconnue du psychique.

c) Le fait que la matière traitée est fréquemment supérieure aux connaissances du psychique.

d) Le fait qu'il est démontré impossible de produire ces résultats par la fraude dans les conditions où ces phénomènes sont obtenus.

e) Le fait que ce phénomène spécial est produit, non seulement en public et par des personnes payées, mais en particulier, et sans la présence d'aucune personne étrangère au cercle de la famille.

Il nous suffit de constater ces conclusions scientifiques qui nous laissent au seuil du monde invisible et qui nous permettent d'affirmer *scientifiquement*, malgré les dénégations des positivistes et des matérialistes, la présence et l'action d'un autre agent, d'une autre cause intelligente, en un mot, d'un Esprit dont nous demanderons la connaissance et l'explication à la théologie.

Élie MÉRIC.



## CRISES HYSTÉRIQUES ET CRISES DÉMONIAQUES

---

Les théories naturalistes par lesquelles on cherche à expliquer les phénomènes de la possession démoniaque peuvent se ramener à trois :

Les uns assimilent l'état de possession à un état d'hypnose ; ils font de l'exorcisme religieux une variété d'hypnotisme. Nous avons, dans un précédent article paru ici même (décembre 1904), écarté cette explication et montré les différences essentielles qui séparent l'exorcisme de l'hypnotisme.

Une seconde théorie rapproche la crise démoniaque des crises hystériques. Le possédé ne serait qu'un simple hystérique, et l'état de « possession manifestée » ne proviendrait que de l'attaque aiguë de son mal.

Enfin une troisième explication naturaliste — et de beaucoup la plus forte et la plus compréhensive, — traite la possession de névrose à idées subconscientes : cet état proviendrait d'une désagrégation psychologique du moi, aboutissant au dédoublement de la personnalité. C'est la thèse exposée avec une remarquable finesse d'analyse et une science profonde d'observation par M. Pierre Janet dans son ouvrage *l'Automatisme psychologique*.

Nous examinerons, en cet article, la seconde théorie, et nous espérons démontrer l'erreur que commettent ceux qui prétendent identifier la « crise démoniaque » et la « crise hystérique ».

### I

Cette identification a été soutenue par plusieurs savants, et, malgré que les mieux informés se soient tournés vers d'autres explications qui leur ont paru plus satisfaisantes, on peut



dire néanmoins qu'elle est actuellement encore l'opinion courante parmi ceux qui rejettent le préternaturel.

Nous en trouvons l'énoncé sous la plume de M. Ch. Richet : « Si nous appelons indifféremment ces attaques accès démoniaques ou accès d'hystéro-épilepsie, c'est que pendant longtemps on a cru que les démons étaient les agents réels, vivants, qui provoquaient ces phénomènes morbides effrayants. Les symptômes sont tout à fait les mêmes, et il suffit de lire la description de l'attaque démoniaque d'autrefois pour reconnaître qu'elle est absolument identique à l'accès hystéro-épileptique d'aujourd'hui<sup>1</sup>. »

Voilà clairement exprimée l'identification de la crise démoniaque et de la crise hystérique. Et pour qu'on ne s'imagine pas, qu'à côté de la crise hystérique, il pourrait peut-être exister une autre crise différente et qui serait vraiment démoniaque le même auteur ajoute :

« Le fait est que personne parmi les gens sensés n'admet plus l'intervention du diable dans les affaires humaines. L'observation médicale, patiente et sagace a pu déjouer toutes les ruses de satan, et montrer que dans le délire effrayant des hystériques, dans leurs imprécations, leurs contorsions, leurs mouvements convulsifs, il y a un ordre secret, une série nécessaire et fatale, qu'on retrouve toujours pour peu qu'on veuille en faire une étude méthodique. Les symptômes qu'ont présentés les Ursulines de Loudun, les religieuses de Louviers, les démoniaques exorcisées dans les églises, sont les mêmes symptômes qu'on voit journellement chez les hystériques enfermées à la Salpêtrière<sup>2</sup>. »

Nous verrons quelles lacunes surprenantes d'observation vis à vis des phénomènes qui surviennent dans les exorcismes révèle cette identification des symptômes manifestés chez les hystéro-épileptiques et chez les démoniaques exorcisés; pour l'instant, nous constatons simplement l'affirmation doctorale et absolue qui pose comme un dogme cette identification.

1. *Les démoniaques d'aujourd'hui et les démoniaques d'autrefois*, dans la *Revue des deux Mondes*, 1<sup>er</sup> janvier et 15 février 1880.

2. *Ibid.*

Pour beaucoup, en effet, c'est un véritable « dogme ». Et la rigide inflexibilité de ce dogme ne laisse pas que de gêner parfois la liberté d'esprit et l'indépendance de jugement nécessaires pour toute observation impartiale. Nous en trouvons un exemple dans un travail du docteur L. H. Petit<sup>1</sup>, qui relate une épidémie de possession diabolique survenue à Verzegnis, dans la province de Frioul, en Italie. Nous n'examinons point le fond de ces cas de possession ni leur réalité, mais nous remarquons que, dans son article, l'auteur s'attache particulièrement à mettre en évidence les symptômes hystériques, qu'il déclare se rencontrer chez tous les possédés de Verzegnis; il ne peut cependant, et cela éveille quelques doutes, relater de grandes attaques, ni même d'accès convulsifs bien caractérisés chez tous les malades. Il atténue ou laisse dans l'ombre certains phénomènes d'ordre intellectuel, qui ne cadrent pas parfaitement avec l'hystérie.

Ce parti pris, ce « préjugé » d'expliquer le cas par l'hystérie le pousse à une contradiction, qu'il n'a pas l'air de soupçonner, et qui ébranle quelque peu la confiance en sa thèse. Férus de documentations, il nous donne les mesures des crânes des malades dont « la capacité était, chez 5 sur 12, inférieure à la moyenne ». Il constate aussi que « presque tous les habitants savent lire, mais pour la plupart l'instruction se borne là, et l'éducation est à peu près nulle ». En un mot, ce sont des personnes bornées, d'une instruction toute rudimentaire, et ne connaissant rien en dehors du cercle étroit de leurs relations ordinaires. Or, ces ignorantes, dans leurs accès, « parlaient, quoique mal, la langue italienne, plutôt que leur dialecte de Frioul... Le chapelain de Chiaisis (hameau de Verzegnis) affirmait même que toutes paraissaient comprendre le latin, parce que dans leurs apostrophes et leurs blasphèmes, elles continuaient le sens et la phrase des versets latins qu'il leur lisait. Mais, sans nier le fait, on peut admettre que la surexcitation de leur esprit éveillait en elles le souvenir de leur éducation religieuse antérieure, ce qui paraît la manière la plus simple d'expliquer le phénomène ». On remarquera les restrictions dont

1. Une épidémie d'hystéro-démonopathie, dans la *Revue scientifique*, 10 avril 1880.

l'auteur enveloppe l'énoncé de ce fait, sans le nier ; mais comment peut-il parler « d'éducation religieuse antérieure », c'est-à-dire, dans l'espèce, d'instruction latine — car, à moins de nier complètement le fait, il faut admettre qu'elles avaient quelques notions latines, — lui qui, quelques lignes plus haut, a affirmé que ces personnes étaient dépourvues d'instruction, que leur capacité crânienne était « inférieure à la moyenne », qu'elles savaient peut-être lire, mais que toute leur science se bornait là ? Cette « manière la plus simple d'expliquer le phénomène » ne s'accorde guère, il faut l'avouer, avec la logique.

On saisit là sur le vif le procédé défectueux de l'auteur : il regarde comme un dogme indubitable l'identification de la crise démoniaque et de l'hystérie, et, enserré dans cette formule il glisse sur les phénomènes gênants pour la thèse, il appuie jusqu'à l'exagération sur les autres phénomènes favorables à cette thèse, et alors, après ces sélections et ces éliminations arbitraires, il conclut triomphalement : ces crises démoniaques ne sont que des crises d'hystérie. Cette façon de solliciter les faits et d'écourter les observations peut dénoter des talents d'artiste ; elle n'a rien de scientifique.

Ce même procédé, ce même retrécissement du champ d'observation provenant de principes adoptés à priori, se retrouve dans un autre ouvrage important : *Les démoniaques dans l'art*, dans lequel les auteurs, Charcot et P. Richer, se proposent de démontrer l'identification de la crise démoniaque et de l'attaque hystérique.

Ces auteurs ont recueilli, d'après quelques tableaux de peintres célèbres, les photographies de démoniaques en état de crise. Ils signalent les yeux hagards, les gestes désordonnés, la physionomie hébétée, les convulsions, les crispations de rage, tout le cortège des symptômes effrayants que les artistes se sont plu à reproduire dans leurs personnages : et puis, à côté, ils montrent les mêmes horribles représentations d'après les scènes photographiées sur le vif à la Salpêtrière ; et ils prononcent : Voyez, les phénomènes sont identiques.

En vérité. pareil raisonnement, s'il n'était soutenu par des noms qui jouissent d'un certain prestige, ne mériterait pas la discussion. Quel rapport entre les représentations fantaisistes et arbitraires d'un peintre, et l'ensemble des phénomènes complexes permettant de conclure à la possibilité d'une possession démoniaque? Est-ce que les portraits d'hommes ivres n'offrent pas parfois aussi beaucoup de ressemblance avec les photographies d'hystériques? Ira-t-on conclure à l'identité des phénomènes? Quand Rubens peignait son démoniaqué, reproduisait-il des scènes vues, ou ne donnait-il pas plutôt libre carrière à son imagination pour retracer les traits que l'opinion populaire de son temps attribuait aux démoniaques? Et dès lors quelle base pour un raisonnement et pour une observation scientifique, peut-on trouver dans le tableau du grand peintre? Et d'ailleurs les toiles peuvent-elles reproduire les phénomènes d'ordre intellectuel, qui, nous le montrerons, sont d'une bien plus grande importance que les phénomènes physiques, quand il s'agit de crises démoniaques?

Les auteurs des *Démoniaques dans l'art* en voulant trop prouver, n'ont rien prouvé; ils ont seulement démontré combien les idées préconçues peuvent paralyser dans leurs observations les esprits même les mieux doués et les plus perspicaces pour d'autres expériences.

## II

Ce qui précède est suffisant pour démontrer que, chez beaucoup, l'identification de la crise démoniaque et de l'hystérie est pleinement et presque aveuglément admise.

Évidemment, les crises hystériques dont il s'agit sont les attaques de la grande hystérie; c'est bien à celle-ci, d'ailleurs, que les savants, que nous avons cités, assimilent les crises démoniaques. La perte de conscience, les hallucinations etc... qui forment les éléments de rapprochement entre l'hystérie et la crise démoniaque, supposent nécessairement la grande névrose à son état aigu, celle que Charcot a nommée l'hystérie épileptiforme, ou hystéro-épilepsie.

Résumons donc l'ensemble des symptômes et des formes caractéristiques de cette hystérie épileptiforme, d'après les savants mêmes qui veulent lui assimiler la crise démoniaque.

En dépit de tout ce que peut offrir de bizarre et de déconcertant l'attaque hystéro-épileptique, les patientes et sagaces observations des médecins ont cependant découvert des lois, un ordre et une régularité, qui permettent de se reconnaître avec certitude dans ces crises, et d'en prévoir même les phases et les détails. C'est ce que remarque M. Ch. Richet :

« J'ai hâte d'arriver à la description des symptômes qu'on pourrait appeler *démoniaques*, et qui constituent la grande attaque d'*hystéro-épilepsie*. Il n'est peut-être pas de spectacle plus effrayant que celui de ces accès démoniaques. Le corps est agité de tremblements et de secousses violentes. Tous les muscles sont contractés, tendus au point qu'on les croit toujours sur le point de se rompre. Des bonds prodigieux, des cris et des hurlements épouvantables, des vociférations confuses, des contorsions inouïes qu'on n'aurait jamais supposé une créature humaine capable de faire, tel est le hideux tableau que présente une hystérique lorsqu'elle est en proie à une attaque... Cependant à mesure qu'on étudie de plus près les attaques d'hystérie épileptique, on s'aperçoit que malgré ce désordre violent, la maladie présente des périodes régulières, bien distinctes. Rien n'est livré au hasard. Chaque symptôme, quelque désordonné qu'il paraisse, se manifeste à son heure avec une régularité, je dirais presque une ponctualité surprenante<sup>1</sup>. »

D'après Charcot et les spécialistes qui ont décrit l'attaque de la grande névrose, cette attaque se divise en trois périodes successives et caractéristiques. Elle est d'abord précédée de symptômes divers qui annoncent la crise plus ou moins longtemps à l'avance. Ce sont des malaises, toujours les mêmes pour la même personne, et désignés sous le nom d'*aura*. C'est surtout la *boule hystérique* ainsi appelée parce que le malade éprouve la sensation d'une boule qui, partant de l'abdomen, monte jusqu'à la gorge, en provoquant des

1. Ch. Richet, article cité.

constrictions très pénibles et des suffocations. Puis survient l'attaque.

La première période, dite période *épileptiforme*, est un accès brusque qui prive de l'usage des sens. Le malade perd connaissance : les muscles sont contracturés.

Puis surviennent aussitôt des convulsions désordonnées, qui ont fait donner à cette seconde période le nom de période *clownique*. Le malade fait des bonds, gesticule, exécute des contorsions inimaginables. Une des attitudes fréquentes de cette gymnastique effrayante est la position en arc de cercle : le malade ne repose plus que sur la pointe des pieds et la tête ramenée en arrière, le corps formant une sorte de pont. La durée de cette période est très variable ; dans la majorité des cas, elle oscille entre dix et trente minutes ; mais elle peut être beaucoup plus longue.

Quand ces désordres cessent, le malade entre dans la période *hallucinatoire* ; c'est la phase des attitudes passionnelles et des délires. La physionomie exprime avec une mimique parfaite la joie, ou la crainte, ou l'étonnement, en un mot toute la gamme des sentiments et des impressions. Ces hallucinations se reproduisent pour chaque malade d'une manière identique, et se succèdent avec une régularité qui permet d'en prédire la fin, si l'on a déjà assisté à une attaque de la même personne. Pendant cette phase, dit M. P. Richer, « la malade est complètement distraite du monde extérieur, et insensible à toutes les excitations. Elle ne voit rien, elle n'entend rien, elle ne sent rien. Rien de ce qui se passe en dehors d'elle ne saurait influencer son délire ». A la suite de cette mimique, ou parfois en même temps, survient le délire, pendant lequel le malade parle sur les sujets les plus divers, mais toujours dans le demi-rêve d'hallucination. Peu à peu, enfin, la crise prend fin, et le malade revient à son état normal.

Tels sont les phénomènes bien marqués et très caractéristiques, dont la « série nécessaire et fatale se retrouve toujours pour peu qu'on veuille en faire une étude méthodique ».

Or, dans l'accès démoniaque, observé dans les exorcismes, *la plus grande partie de ces phénomènes, et parfois tous, font*

*défaut*. Si surprenante que puisse paraître notre affirmation, elle est cependant conforme aux plus rigoureuses observations, que nous allons résumer.

### III

Dans ces trois périodes qui se succèdent durant l'attaque hystérique, on peut remarquer que les deux premières affectent le corps, et la dernière les facultés intellectuelles et morales du sujet. Or, la crise démoniaque, provoquée par un exorcisme, ne s'accompagne d'aucun des symptômes physiques de l'attaque hystérique. On n'y rencontre — et les observations reposent sur un grand nombre de cas et ont été prises sur plusieurs personnes différentes, — ni aura, ni spasmes de boule hystérique, ni période épileptiforme, ni période clownique ou convulsive.

Le jour indiqué, la personne regardée comme possédée arrive pour l'exorcisme. Il en est qui se présentent très calmes, causant avec les personnes présentes de choses et d'autres. Assis au moment où le prêtre commence les prières du rituel, ils s'unissent à ces prières; si l'on récite les litanies, ils répondent même avec les assistants. Bientôt, subitement et sans transition, sans aucun signe précurseur donné par la personne, l'irruption démoniaque s'opère, l'état de possession est manifesté. On le reconnaît, d'abord parce que la perte de conscience est totale chez le sujet; puis, dans son attitude et ses jeux de physionomie se révèlent plusieurs indices que reconnaissent facilement ceux qui ont déjà été témoins de cette transformation. D'ailleurs des gestes ou des paroles ne tardent pas à révéler suffisamment que ce n'est plus la personne à son état normal qui parle et qui agit. Mais encore une fois, le changement s'est fait avec instantanéité, comme pour la feuille d'un livre qu'on tourne.

Cette perte de conscience se fait sans aucune souffrance; et tandis que l'hystérique au moment de la période épileptiforme tombe privé non seulement de conscience, mais de tout usage des sens, au moins pour un certain temps, la personne qui entre en état de crise démoniaque perd simplement sa

personnalité normale, immédiatement remplacée par une autre personnalité qui se substitue à elle, sans syncope, sans arrêt appréciable de manifestation d'intelligence et d'attention. Voilà une différence essentielle entre l'entrée en crise démoniaque et le début de l'attaque hystérique.

De plus, tandis que la crise hystérique commencée suit son cours régulier, l'exorciste peut, à sa volonté — le fait a été observé un nombre de fois illimité — prolonger ou raccourcir la durée de la crise démoniaque ; c'est lui qui met fin à cette crise en terminant l'exorcisme, et il le peut faire aussi bien au bout de dix minutes qu'au bout de deux ou trois heures. Rien, ni dans l'apparition, ni dans l'évolution de la crise démoniaque, qui ressemble à l'apparition et à l'évolution fatale de l'attaque hystérique.

Rien non plus qui rappelle la période clownique ou convulsive. Ici, nous allons peut-être étonner beaucoup de lecteurs, qui se représentent une scène d'exorcisme comme une scène de contorsions violentes, de convulsions horribles, d'accès de rage, accompagnée de tout le cortège de descriptions plus ou moins terrifiantes détaillées par des auteurs — et des savants, hélas ! — qui n'ont jamais vu ce qu'ils ont écrit à ce sujet. Qu'il y ait des exorcismes provoquant ces scènes, c'est possible. Mais un très grand nombre d'exorcismes n'offrent rien de semblable, et c'est un fait indubitable que, dans la plupart de ceux dont nous avons recueilli les observations, on n'a rencontré aucune convulsion. Les témoins ont vu des gestes de colère, mais de colère motivée ; et ces gestes ne faisaient que traduire un état d'esprit très compréhensible ; ils étaient intelligents : rien de convulsif. De même pour les paroles, les réponses, toute l'attitude.

Jamais ni bonds nerveux, ni arc de cercle, ni gymnastique plus ou moins désordonnée. Toujours les témoins se sont trouvés en présence d'une intelligence et d'une volonté merveilleusement maîtresses d'elles-mêmes, et dont toutes les paroles, tous les gestes, tous les actes étaient raisonnés. Et cela depuis le commencement jusqu'à la fin.

Où retrouve-t-on, dans cette scène, la période clownique et convulsive ?



Quand les pauvres hystériques reviennent à eux-mêmes après leurs attaques, ils ont besoin souvent de plusieurs jours pour se remettre de l'épuisement et de l'affaissement dans lesquels les plongent leurs terribles crises. Quand l'exorcisme est terminé, la personne, aussi calme et aussi tranquille qu'à son arrivée, retourne chez elle, à pied au besoin, comme si rien ne s'était passé, après une séance de plusieurs heures.

N'est-ce pas suffisant, déjà, pour conclure que, les phénomènes physiques caractéristiques de l'attaque hystérique faisant défaut dans les crises démoniaques provoquées par les exorcismes, on ne peut classer ces crises démoniaques parmi les crises hystériques.

#### IV

Passons aux phénomènes qui affectent les facultés intellectuelles chez les hystériques, au moment de leurs attaques, et qui constituent la période dite hallucinatoire.

Il faut d'abord remarquer que cette période suit les deux autres, et ne paraît qu'après elles, à son rang, puisque chaque symptôme « se manifeste à son heure avec une régularité, je dirais presque une ponctualité surprenante ». (M. Ch. Richet). Ainsi les hallucinations hystériques termineront, mais ne commenceront pas la crise. Mais, dans la crise démoniaque, qui survient au cours d'un exorcisme, les phénomènes convulsifs et les symptômes des deux premières périodes de l'attaque hystérique faisant défaut, il est impossible de dire qu'une période hallucinatoire suit l'évolution de la crise et la termine. En supposant que l'état second, dans lequel entre l'exorcisé puisse recevoir le nom d'état hallucinatoire, on ne peut tirer qu'une conclusion, c'est que à eux seuls, les hallucinations et les délires constituent la crise démoniaque.

Mais, alors, nous sommes bien loin, il faut l'avouer, des tableaux de scènes démoniaques que nous donnent Charcot et ses disciples. Pour eux, les phénomènes physiques, convulsions, contractions, etc., forment l'élément primordial, essentiel, et on peut même dire exclusif, sur lequel ils se basent pour expliquer et cataloguer le terrible

mal que la crédulité de nos pères attribuait à l'influence des mauvais esprits.

Leur diagnostic est fondé sur l'observation de ces seuls symptômes physiques, et, la plupart du temps, ils omettent les observations des symptômes et des phénomènes intellectuels.

Et cela suffit, en effet, s'il s'agit seulement d'hystérie. Mais si à côté de ces phénomènes physiques — et comme nous l'avons dit, à la place de ces phénomènes physiques qui font défaut — se déroulent des phénomènes affectant les facultés intellectuelles, peut-on les négliger et les passer sous silence? A en croire les savants cités, on pourrait s'imaginer que les auteurs anciens, qui ont traité des questions de possession, n'ont décrit que des symptômes physiques, et n'ont rapporté que des phénomènes ayant leur siège dans le corps des malades. Pourtant si au lieu de consulter et de citer, parmi ces auteurs anciens, ceux qu'on pourrait appeler « les romanciers » de la possession démoniaque, ces savants avaient étudié soit simplement le Rituel romain, soit les auteurs traitant de la possession *ex professo*, ils auraient constaté que les phénomènes intellectuels jouissaient dans ces écrits d'une importance beaucoup plus grande que les phénomènes physiques. Ils auraient pu lire, par exemple, dans l'ouvrage de Thyrée, *de Dæmoniacis* (écrit à la fin du dix-septième siècle), que les symptômes de convulsions auxquels nos modernes docteurs prêtent un rôle si exclusif dans le diagnostic des crises démoniaques, étaient relégués parmi les symptômes secondaires et douteux. Que le peuple, en voyant une crise hystérique se produire sous ses yeux étonnés, se soit écrié : voilà un possédé! c'est très possible : cela eut lieu certainement, comme d'ailleurs de nos jours ont lieu des confusions et des erreurs de la part d'ignorants.

Mais il ne s'agit pas de savoir ce que le peuple — qui n'était point juge en dernier ressort dans la matière, — a pu dire ou penser : il s'agit de savoir à quels cas les représentants officiels de l'Église attribuaient un caractère démoniaque, sur quelles garanties ils s'appuyaient, et quels symptômes ils réclamaient. Or, d'après les écrits autorisés, et remontant à

plus de deux siècles, nous constatons que les symptômes physiques ne jouissaient que d'un crédit secondaire dans les appréciations des représentants de l'Église, tandis que les phénomènes d'ordre intellectuel étaient considérés comme beaucoup plus caractéristiques. A lire Charcot et ses disciples, c'est l'inverse qu'on croirait vrai. Ce point d'histoire mérite d'être retenu.

Laissant de côté les auteurs anciens, il ressort d'observations récentes que, dans des crises démoniaques étudiées dans des exorcismes, on ne constate habituellement, à l'exclusion des symptômes convulsifs, que des phénomènes d'ordre intellectuel, et des actes produits par une volonté en pleine possession d'elle-même.

Ces phénomènes d'ordre intellectuel à la différence des hallucinations hystériques auxquelles on voudrait les assimiler, commencent et se terminent pendant l'exorcisme, à la volonté de l'exorciste. S'il y a résistance de la part de l'exorcisé en état de crise, cette résistance ne cesse pas d'être consciente et raisonnée. — Dans l'attaque hystérique, au contraire, les hallucinations ont un caractère d'évolution fatale sur laquelle personne n'a de prise. Les témoins qui entourent la malade essaient en vain de lui démontrer l'erreur de ses délires, de lui prouver qu'elle est le jouet d'une illusion, de faire cesser ce cauchemar, l'hallucination persiste, suit son cours, et ne se termine que d'elle-même à la fin de son évolution.

Dans la crise démoniaque, la seconde personnalité (ou le démon manifesté), entre en communication avec les personnes présentes, peut tenir des conversations sur toutes sortes de sujets, répond, questionne, soutient des dialogues. On se trouve manifestement en face d'une intelligence lucide, capable de raisonner, et de suivre les discussions, variant ses réponses et ses réflexions, ayant parfois des réparties surprenantes. C'est la liberté d'allure, la spontanéité et la variété d'impressions, telles qu'on les rencontre chez tout être raisonnable en face d'un interlocuteur. — Cela ressemble peu, certes, aux attitudes figées ou aux impressions stéréotypées des hallucinées hystériques. Non seulement celles-ci sont

transportées, par leurs délires, dans un monde irréel et imaginaire, mais elles ne peuvent entrer en communication avec les personnes et les réalités qui les entourent; elles ne les voient qu'à travers leurs rêves. « En général chaque démoniaque (lisez : chaque hystérique), écrit M. Ch. Richet, a une forme de délire qui lui est propre, de sorte que les divers accès se ressemblent toujours chez la même hystérique. L'ordre dans lequel les hallucinations ont lieu n'est pas modifié et pour peu qu'on ait déjà assisté à quelques accès subis par la même malade, on peut prévoir la fin de son attaque par la nature de ses hallucinations<sup>1</sup> ». Ainsi, fixité des délires d'un côté, et variété des propos et des attitudes de l'autre côté. Nous avons déjà cité cette remarque d'un autre auteur : « La malade est complètement distraite du monde extérieur et insensible à toutes les excitations. Elle ne voit rien, elle n'entend rien, elle ne sent rien. Rien de ce qui se passe en dehors d'elle ne saurait influencer son délire ». Ainsi fatalité dans l'évolution d'un côté, liberté dans le commencement la marche et la fin de la crise, selon la volonté de l'exorciste, de l'autre côté. Peut-on fournir des différences plus tranchées et des oppositions plus nettes? L'exorcisé se comporte d'une manière diamétralement opposée à l'hystérique en état de crise; et pour les assimiler l'un à l'autre, il faut que l'on n'ait jamais observé une crise démoniaque survenue dans un exorcisme.

Nous nous bornons, en ce moment, à faire ressortir les différences qui séparent les deux crises, sans apporter, comme nous le ferons plus tard, des faits plus ou moins extraordinaires survenus dans ces crises démoniaques. La simple étude des phénomènes ordinaires et habituels dans ces crises suffit, comme on en peut juger, pour différencier essentiellement la crise démoniaque de la crise hystérique.

Comprenant qu'il est difficile de soutenir l'assimilation entre la crise démoniaque et l'attaque hystérique, et abandonnant cette première théorie, les mieux avisés se rejettent dans des théories savantes et subtiles sur la désagrégation

1. Ch. Richet, art. cité.

psychologique, le dédoublement de la personnalité, les idées subconscientes... Leur théorie, que nous examinerons dans un prochain article, prouve au moins que l'assimilation de la possession à l'hystérie proprement dite est à leurs yeux une explication insuffisante. Et ces autres incroyants fortifient ainsi indirectement la thèse que nous venons d'établir.

C. BOISMORAND.



# L'ALCHIMIE

(Suite et fin.)

---

Une autre opinion que saint Thomas (il en fit l'objet d'une expérience) partageait avec les alchimistes, était que les métaux pouvaient bien être formés tous de soufre et de mercure.

Enfin un procédé de pratique familier aux alchimistes et qui s'accordait avec leur habitude d'assimiler le grand œuvre à l'opération qui donne la vie, consistait en l'emploi d'ustensiles imitant les formes organiques et les moyens apparents que la nature met en œuvre. De ces formes la plus familière, la plus reproduite et celle qui se prêtait le mieux, avec le plus de vraisemblance au dessein des opérateurs fut celle de l'œuf. Les matériaux du grand œuvre, étant enclos dans un vase en forme d'œuf *hermétiquement* scellé, il ne restait plus qu'à couvrir cet œuf pour imiter tout à fait la nature et pour attendre un résultat analogue à celui dont elle donne l'exemple. En conséquence l'*œuf philosophique* des alchimistes était disposé dans un fourneau qu'on appelait *athanor* construit de telle sorte qu'on pût le chauffer sans discontinuité pendant des jours, des semaines, des mois et même des années à une chaleur douce comme celle qui convient à l'incubation.

Des matras, des creusets de formes diverses portaient le nom de *matrice*. On supposait aux produits mêlés dans ces opérations des différences de sexe et on en exprimait l'idée en termes énigmatiques dont le sens était réservé aux adeptes. Ces idées survécurent au moyen âge. En des temps plus proches des nôtres on rencontre des œuvres intitulées *Le mariage de Mars et de Vénus*, pour décrire une opération où entrent le cuivre (métal de Vénus), et le fer (Mars), ou *les noces chimiques*, etc... Dans le détail des opérations on arrivait ainsi

à des obscurités complètes. L'alchimiste anglais Riples écrivait :

Il faut commencer l'œuvre au soleil couchant, lorsque s'unissent dans l'esprit de vie le mari rouge et l'épouse blanche, pour vivre dans l'amour et dans la tranquillité, dans une proportion exacte d'eau et de terre. De l'occident avance-toi à travers les ténèbres vers le septentrion; altère et dissous le mari et la femme, entre l'hiver et le printemps; change l'eau en une terre noire et élève-toi, à travers des couleurs changeantes, vers l'est, où apparaît la pleine lune. Après le purgatoire apparaît le soleil blanc et radieux, comme tout l'été après l'hiver, le jour après la nuit. La terre et l'eau, se changent en air, l'obscurité disparaît, la lumière est faite. L'occident c'est le commencement de la pratique : l'orient celui de la théorie, entre les deux se trouvent le principe de la destruction.

L'auteur à qui nous empruntons la citation conjecture que ce rébus décrit peut-être l'opération qu'on nomme aujourd'hui la coupellation <sup>1</sup>. Nous nous demandons, nous, si ce langage signifie quelque chose de réel, quel horrible galimatias devaient être les œuvres d'alchimie qui ne signifiaient rien du tout ! Celles dont les auteurs décrivaient des expériences vaines dont rien ne devait rester !... De toutes ces vues, de toutes ces rêveries de toutes ces tentatives sortirent d'innombrables manipulations qui ne faisaient pas découvrir aux alchimistes ce qu'ils cherchaient mais qui ont fait découvrir à plusieurs d'entre eux ce qu'ils ne cherchaient, pas. Dans le nombre de ces résultats imprévus se sont trouvées plus d'une fois des choses utiles, et c'est ainsi que la chimie est sortie des désillusions de l'alchimie en lui empruntant une grande quantité de matériaux. Quand les travailleurs ont cessé de courir après la chimère pour expérimenter sur la nature dans le seul but de la connaître, quand ils ont oublié les théories et les rêves pour s'en tenir aux réalités de l'expérience, la chimie s'est, aussitôt constituée à l'état de science, telle que nous la voyons aujourd'hui et n'a cessé de progresser.

Faut-il raconter les légendes de l'alchimie ? les transmuta-

<sup>1</sup> M. Landrin, ingénieur des mines. *Traité de l'or*.

tions qui furent bien réalisées mais dont le secret est aujourd'hui si malheureusement perdu? L'espace nous manque; mais il est aisé de concevoir qu'une foule d'alchimistes n'aient pas cherché le grand œuvre durant plusieurs siècles, que l'histoire ou légende ait pu dire que quelques uns ont réussi. Il existe en ce sens un certain nombre d'anecdotes<sup>1</sup>.

A plus forte raison n'entamerons-nous pas l'histoire bien plus longue encore, l'histoire sans fin des tromperies dont l'alchimie devait être l'occasion si facile. En 1785, à Munich, Cagliostro faisait encore des dupes avec l'œuf philosophique. Il en fit d'autres en France avec des apparences de transmutation. Un autre aventurier qui se disait comte de Saint Germain possédait à la même époque l'art d'accroître le volume des pierres précieuses. Mais au beau temps de l'alchimie les malheureux à qui le cri public fit la réputation de posséder la pierre, et qui eurent la faiblesse de le laisser croire, furent quelquefois victimes de leurs mensonges. Attirés et flattés par les princes crédules et cupides, mis en demeure de faire de l'or, acculés à l'impuissance, ils voyaient la déception du protecteur se changer en colère. Les cachots, les mauvais traitements, les supplices succédaient aux faveurs. Cette fin malheureuse des faiseurs d'or et des magiciens fut observée principalement en Allemagne. Ces tragiques histoires qui ressemblaient à celles des sorciers devaient éveiller chez les populations qui en furent témoins une réflexion qui ne corrigea pourtant personne : comment ces hommes si redoutés la vieille, si adulés, qui commandent aux esprits ne pouvaient-ils plus rien pour se sauver eux-mêmes? Comment cet homme qui sait le secret de tracer un cercle magique, d'y inscrire quelques signes et de prononcer quelques paroles qui suffisent pour opérer des prodiges, a-t-il perdu tout son pouvoir au moment d'en user pour se soustraire à une mort affreuse?

Faut-il enfin rappeler la proverbiale infortune de l'alchimiste dont le patrimoine est parti en fumée, et qui, maintenant vieilli, misérable, est devenu l'objet de la dérision

1. Nous en avons cité ailleurs quelques unes choisies parmi les plus démonstratives. V. *Peril occultiste*, chap. xi.



publique. Son bistoire se résumait en un dicton juste et concis : *Alchimia scientia est cujus initium laborare, medium mentiri et finis mendicare.*

Cornelius Agrippa mort de misère en 1535 après avoir éprouvé toutes les désillusions des sciences occultes avait passé ses derniers jours à se repentir et à maudire son erreur. Il dénonçait les alchimistes comme des fous manifestes. Et l'alchimiste Pénot, rongé de vermine, à sa dernière heure, sur un lit d'hôpital, en 1617, après avoir dépensé une fortune considérable à souffler du charbon, souhaitait à ses pires ennemis, comme une suprême et comique vengeance, que Dieu permit qu'ils devinssent alchimistes !

Ces exemples fameux, qui ne sont pas les seuls, n'ont corrigé personne par ce que le cœur humain n'est jamais las d'illusions ni d'espérance. Les modernes, les contemporains cherchent toujours la pierre et chauffent l'œuf philosophique dans un athanor perfectionné. Ils trouvent dans la science des motifs nouveaux : les métaux sont-ils définitivement des corps simples ? L'or ne sera-t-il pas quelque jour décomposé ? Ou bien ne trouvera-t-on pas qu'il entre lui-même dans la composition d'un autre métal ? Plusieurs de ces corps supposés simples ne sont-ils pas isomères entre eux, c'est-à-dire plusieurs d'entre eux ne sont-ils pas composés d'identiques atomes disposés seulement dans un ordre différent ? Ne saura-t-on pas demain que l'or est isomère avec tel autre métal dont il se rapproche plus ou moins par des propriétés semblables ? Et ces isomères ne seront-ils pas bientôt transformables les uns en les autres ? La science officielle reste indécise et prudemment muette devant ces hypothèses. On pense que tout cela peut se faire si on réfléchit que la chimie, depuis un siècle, nous a donné des étonnements plus grands que ne seraient ceux-là.

## IV

## L'alchimie occulte

Nous citons il y a un moment le vieux proverbe *alchimia ars est sine arte, cujus principium est laborare, medium mentiri et finis mendicare*. C'était vrai jadis et nous croyons que ce l'est encore aujourd'hui. Cependant il paraît que ce soit inexplicable. Pourquoi mentir après avoir travaillé de bonne foi? Pourquoi ne pas convenir de bonne grâce de la déception dont tout le monde est témoin? *Mendicare*? Qui donc oblige l'alchimiste à en venir là? Les maîtres de la science leur conseillaient jadis de ne se mettre à l'œuvre que s'il possédait assez de ressources pour attendre patiemment le succès. Les maîtres d'aujourd'hui persistent dans ce bon conseil. Il n'y avait pas de faux amour-propre à s'obstiner. Il eût été tout naturel de voir un alchimiste éteindre son fourneau quand il ne pouvait plus le nourrir de charbon et en même temps se nourrir lui-même de pain. Quelle folie le pousse à persister dans ce qu'il sait être un mensonge et à s'obstiner contre lui-même? Espère-t-il, sous les cheveux blancs, de ses mains que le mercure a rendues tremblantes, avec ses membres qu'un ancien portrait pris sur le vif nous montre à demi paralysés, toucher enfin au rêve qui le fuit depuis sa jeunesse? Que ne se repose-t-il dès maintenant qu'il lui reste encore un lit et une maison, sans attendre que le repos de la mort le trouve sur un lit d'hôpital?

C'est que son œuvre même décevante, c'est que ses années de virilité perdues, sa jeunesse envolée, son patrimoine consumé, son rêve fini sont encore une partie de lui-même qu'il lui est dur de sacrifier. Vers la fin d'une vie pénible, la somme des travaux et des peines qui l'ont remplie est une besace chère à celui qui la porte. Et chacun porte la sienne qui est son secret. Chacun à l'heure où il est tenté de la poser ne se résout pourtant qu'à un effort de plus pour continuer sa route.

Chacun pense : est-ce donc la peine d'en avoir tant fait pour en rester-là ? Et le pas qu'on va franchir dût-il être le dernier de la carrière, un nouvel effort de l'épaule porte encore jusqu'à cette pauvre besace plus chère à mesure que son poids est plus douloureux.

Que ce sentiment si humain ait poussé jusqu'au terme final de leur malheur beaucoup d'alchimistes, c'est probable. Le préjugé si facile au moyen âge; le soupçon populaire si vite énoncé qui les accusa quelquefois de s'être laissés tenter du diable n'était pas nécessaire pour expliquer leur constance. Cette accusation dut bien souvent tomber à faux. Hélas ! on dut voir aussi quelquefois qu'elle répondait à quelque chose de vrai. On le sut par les œuvres et par l'aveu de quelques coupables.

Sans doute il dut arriver plus d'une fois à quelque souffleur fatigué, désespéré, de faire appel aux fantasmagories du grimoire. Ce fut d'ailleurs inutilement. Les formules et les cercles magiques restaient inefficaces. Dès le treizième siècle l'illustre Roger Bacon qui s'était occupé d'alchimie comme des autres sciences de son temps, mais sans se laisser absorber par la chimère, avait par avance défendu les souffleurs de ce reproche et les défendait eux-mêmes de la tentation qui pouvait les solliciter. Accusé de magie il avait démontré que la magie ne servait à rien. La défense est une de ses œuvres célèbres, son opuscule *De nullitate magiae*.

Par malheur il ne suffit pas d'avoir de bonnes raisons contre le mal pour n'y pas succomber. Il y avait alors des sorciers bien que leur sorcellerie n'ait jamais fait que leur malheur lamentable. Il y eut des souffleurs qui voulurent, à la fin, *per fas et nefas*, toucher le but. Et si le but continua de fuir, les moyens mis en œuvre pour l'atteindre, malgré tout, ne devaient s'arrêter devant rien. Les perversités de la volonté, les déchéances de la raison, du cœur et des sens ne connurent pas de frein. Le plus effroyable exemple de ces égarements celui qui les résume tous et qui termine par sa date la période historique du moyen âge est celui du sire de Retz, Gilles de Laval que Charles VII sacré à Reims, avait créé maréchal de France en récompense de ses mémorables services. Il n'avait

alors que vingt-quatre ans. Il était un des gentilshommes les plus riches et les plus considérables du royaume. A ce sommet de prospérité il fut atteint de vertige. Le luxe, les prodigalités, des passions qui ne connaissaient pas de résistance commencèrent par entamer sa fortune. A grands frais, il appela des alchimistes choisis parmi les plus en renom en France et à l'étranger. Il en vint d'Italie et d'Allemagne. Le résultat fut ce qu'il était toujours. Ceux de ses souffleurs qui trompaient le sire de Retz en se trompant eux-mêmes, ne surent que déranger davantage ses affaires par de nombreuses, coûteuses et inutiles expériences. Ceux d'entre eux qui n'étaient que de purs charlatans s'enfuirent après l'avoir volé. Ceux qui restèrent osèrent davantage, osèrent tout, sûrs qu'ils se croyaient de l'impunité sous la protection d'un maître si puissant. Le malheureux alla jusqu'au bout des conseils qu'il reçut de ses misérables auxiliaires. Si la science commune le décevait, il crut que la science aidée du démon lui réussirait mieux. Tous les ingrédients demandés à la luxure et au crime, les mixtures pétries avec le sang, le cœur, le foie d'enfants volés, les invocations et les pactes, toutes les autres recettes suggérées par les débordements de l'imagination et cherchées dans les pratiques les plus secrètes de la magie furent éprouvées sans donner plus de résultats que le soufre et le mercure des souffleurs vulgaires. En 1440 la clameur publique et l'horreur du scandale étaient montés à un tel cri que le coupable n'était plus abrité par ses dignités et ses charges. Le duc de Bretagne Jean V ordonna que Gilles de Laval fût arrêté avec les complices qu'on lui connaissait. Le sénéchal de Rennes, Pierre de l'Hospital et l'official de Nantes, inquisiteur pour la foi firent les deux informations ecclésiastique et civile, constatèrent les crimes d'assassinat, de sortilège, d'hérésie. Le sire de Retz condamné au feu obtint d'être étranglé avant que le bûcher fut allumé. Il se repentit publiquement, exhorta au repentir un sorcier italien et un autre de ses complices qui devaient subir le même sort. Il mourut avec la résignation et le courage qui expiaient, dans la limite de la justice humaine, ses crimes et qui avouaient aussi devant la raison, leur inutilité.

Aujourd'hui l'ambition, les passions, la curiosité, la sottise

et la misère humaines sont ce qu'elles étaient précisément au beau milieu du quinzième siècle, quand se déroula cette lugubre histoire demeurée à l'état de légende dans le conte de Barbe Bleue.

Mais aujourd'hui le sang, les fluides du foie et tous les autres fluides humains et animaux sont trop connus dans leur composition pour donner des idées chimériques aux alchimistes. Il n'est si petit amateur de chimie qui ne hausserait les épaules à la pensée d'y chercher de quoi changer le plomb en or. On ne cherche plus de ce côté là. On ne parle pas non plus du diable parce que ce nom seul éveille l'idée de superstitions cléricales indignes des hommes qui, à l'aube du vingtième siècle, portent de la barbe au menton. Il existe seulement dans l'*astral* des forces presque immatérielles qui sont plus puissantes que l'homme et qui peuvent lui être secourables si on sait s'en servir. Ces forces, qui mettent en œuvre *les éléments* et qu'on nomme en conséquence *les élémentaux* peuvent parfaitement concourir à l'œuvre alchimique. Le moyen de les utiliser n'appartient pas au vulgaire. Il appartient aux adeptes qui l'ont conquis par une initiation, par, ensuite un entraînement spécial de la volonté, par un exercice méthodique des facultés de l'esprit accompagné d'une hygiène du corps. Car l'homme est ternaire; il est composé de l'assemblage de trois choses : un corps matériel, un corps astral et un esprit. Or l'homme tout entier doit être préparé à l'œuvre. Le laboratoire où l'adepte travaille doit avoir une région moins éclairée que celle qui convient aux opérations de simple chimie. Cette région de pénombre est celle qui plait aux esprits, et qui se prête à l'action des élémentaux, à qui l'adepte doit penser et dont il doit prévoir et préparer l'intervention. Les alchimistes de jadis travaillaient volontiers dans des coins retirés et mal éclairés — la tradition dit des caves — à cause, peut-on croire, du recueillement de la solitude dont leur méditation avait besoin, mais à cause, en réalité, de cette pénombre aimée de l'être qu'ils avaient la faiblesse de croire le démon. Cet être aujourd'hui sera un esprit, ou l'astral, l'élémental, ou mieux encore quand, d'ici peu d'années l'hypothèse de l'astral, qui n'est déjà plus très solide sera tout à fait passée de mode.

Donc, aujourd'hui comme autrefois, il y a des travailleurs qui s'en tiennent à l'emploi des ressources normales de la chimie. Quelques uns même de ceux-là se flattent d'avoir entrevu le succès. C'était malheureusement dans certaines circonstances et avec des conditions de détail qui n'ont pu être reproduites à volonté de façon à permettre de croire que le problème est résolu. Une expérience, par exemple réussit un jour au Mexique, mais elle ne se répète pas de nos jours, sur les bords de la Seine. Car l'action du climat, compréhensible parce que... etc... Restons-en là de ces sortes d'anecdotes.

D'autres attendent de l'astral un secours qui ne vient pas, puis commencent à se lasser d'attendre et à douter de l'astral. Dans une récente hypothèse il n'y aurait plus d'astral. Il y aurait seulement autour de notre corps une atmosphère qu'on appellerait *odique*, sorte d'enveloppe impalpable et invisible dont les propriétés sont à l'étude présentement. *Odique* rejoindra peut-être un jour astral dans le musée archéologique des curiosités de la philosophie, mais l'existence autour du corps humain, ou d'un corps animal, d'une atmosphère exhalée de lui est fort possible. Que cette enveloppe puisse être constatée par des expériences qui réagissent sur le corps lui-même, comme on le croit aujourd'hui... admettons-le pour un moment, mais il n'y a plus rien là qui intéresse la pierre philosophale et nous poursuivons.

D'autres enfin, continuateurs aussi, dans une limite moderne et dans une voie rectifiée, de ceux qui autrefois cherchaient au delà de la nature visible, veulent que l'alchimiste soit un initié, un mage capable d'agir sur la nature par son pouvoir propre. Il doit, pour cela, *vouloir*, *oser* et *se taire*. Ces trois mots résument le suprême et traditionnel conseil qui met sur la voie du succès dans toutes les branches de l'occultisme. Ce qu'il doit vouloir, ce qu'il doit oser est son secret. Eliphas Lévi s'explique sur ce point en termes généraux et vagues. L'initié doit *vouloir*... atteindre son but. Il doit *oser*... faire les actes et prononcer les paroles nécessaires. Il doit *se taire*... sur ce qu'il veut et ose, et sur le résultat. Soit! n'approfondissons pas et laissons le disciple d'Eliphas à la méditation de ce qu'il doit taire. Ce qu'il nous est permis de savoir et de

dire, cependant, et ce que les initiés rendent public, c'est qu'il existe en occultisme un moyen de trouver des solutions à tout et ce moyen a été appliqué dès longtemps, dès les âges traditionnels, à l'alchimie. C'est le tarot. Les cartes du tarot reflètent la lumière de la sagesse aux yeux de qui sait lire, c'est-à-dire aux yeux du mage. Un despères de l'alchimie, Raymond Lulle, qui fit beaucoup d'or dans la tour de Londres avait trouvé dans le tarot son secret aujourd'hui perdu. Le roi d'Angleterre Édouard II utilisa cet or pour frapper des pièces dites « nobles à la rose », ce qui prouve que l'or alchimique était de bon aloi. Plusieurs de ces pièces, que les collectionneurs appellent des « raymondines » existent encore dans les collections particulières. Donc pas de doute. Les gens méticuleux, éplucheurs de légendes doutent cependant. Il disent que cette histoire, inconnue du temps de Raymond Lulle, n'eut cours parmi les alchimistes que deux siècles après sa mort. Mais les gens méticuleux sont des maniaques pour qui rien jamais n'est sûr. S'il fallait les croire on ne ferait jamais rien. Une foule de faits admis comme historiques ne sont pas mieux prouvés que l'histoire de Raymond Lulle. Ce qui est parfaitement prouvé c'est que ce distingué philosophe avait inventé une méthode qu'il publiait sous le nom d'*ars magna* qui permettait de raisonner sur tout. Cette méthode le fit regarder comme fou. Elle était tirée du tarot. Si le tarot lui permettait de résoudre tout, il est vraisemblable qu'il s'en servit, comme le veut la tradition, pour chercher la solution du problème alchimique. Veut-on malgré tout que cette tradition soit une légende de plus en un sujet qui en compte déjà plusieurs? Soit! mais n'oublions pas qu'au fond de toute légende il y a toujours un peu d'histoire. Il y en a probablement ici. Et puis, que coûte-t-il d'essayer? Après avoir examiné de près tous les procédés attribués aux anciens alchimistes pourquoi en réserver un qu'on écartera systématiquement? Si le tarot apprit un secret à Raymond Lulle, quel que soit ce secret pourquoi ne pas l'y chercher de nouveau? Et, partant de cette idée on a cru qu'on pourrait redécouvrir le secret de la pierre dans les cartes du tarot. Il existe pour expliquer ce système des œuvres auxquelles nous ne nous arrêterons pas.

## V

## Alchimie symbolique

Ici nous entrons dans un ordre d'idées nouveau. La pierre, au sens positif, n'existe plus pour les alchimistes dont nous allons parler. Ce sont des initiés qui n'allument jamais de fourneaux. Ils laissent de côté les métaux, leur vie, leur fermentation et le pouvoir que possèdent les adeptes et les mages, à la différence des autres hommes, pour changer la chimie commune en alchimie. Pour eux la pierre est une façon mystérieuse de désigner l'homme lui-même. La transmutation se réalise par le fait seul de l'initiation. Cela veut dire que le profane, comparé à un plomb vil, est changé en en initié, changement qui équivaut moralement à la transformation du plomb en or. Il est aisé de saisir comment le mot alchimie n'est qu'un voile à l'abri duquel, sans mentir à leurs propres yeux, les initiés se flattent de réaliser constamment la tansmutation. Dans des sens analogues, le feu, le mercure, le soufre, etc... étaient autant de symboliques désignations des épreuves que doit supporter l'adepte. Au dix-huitième siècle, où l'alchimie préoccupa beaucoup de personnes, elle servit plus d'une fois à cacher l'initiation maçonnique. A cette époque, on le sait, se place l'introduction de la franc-maçonnerie en France<sup>1</sup>. On ne sera donc pas surpris d'apprendre que la célèbre et néfaste société secrète comprit dans la multitude et la variété de ses grades, la plupart oubliés aujourd'hui, un certain nombre de grades qualifiés *hermétiques*. Le vingt huitième grade du Rite Ecossais, celui dont l'initié recevait le titre de *chevalier du soleil*, était un grade hermétique. Il est tombé depuis longtemps en désuétude. Des trente-trois grades de la maçonnerie beaucoup ne se pratiquent plus, et ce pour une raison évidente, à savoir que, s'il

1. V. *Notre maçonnerie nouvelle du Grand-Orient*, Retaux, éditeur.



fallait les recevoir tous successivement après un stage propre à chacun, une vie d'initié n'y suffirait pas<sup>1</sup>. Quand on a conféré les trois premiers degrés, et on s'arrange pour le faire en quelques mois, on passe sans transition au dix-huitième (rose-croix) et cette initiation suppose acquis, par le fait, tous les degrés intermédiaires. Du dix-huitième on saute au trentième (chevalier kadosch) et les degrés intermédiaires sont encore supposés acquis : il en est question seulement à titre de souvenir historique, plus ou moins embelli de légendes dans le discours d'installation prononcé par le dignitaire de la loge qualifiée *chapitre*) qui porte le titre d'orateur. Des auteurs maçons comme Ragon, qui s'était donné, dans sa longue vie, la tâche fastidieuse d'expliquer tous les degrés de la maçonnerie ancienne et contemporaine, ont parlé des grades hermétiques comme de curiosités oubliées. Il n'en est plus rien resté dès que la maçonnerie n'a plus eu besoin de ce voile. Une expression d'argot maçonnique au temps où la maçonnerie des dames était une sorte de mode, c'est-à-dire il y a quelque soixante-dix ans, rappelait encore l'hermétisme : le « grand œuvre » signifiait l'œuvre de chair. Des écrivains maçons de de l'époque, qu'on ne lit plus aujourd'hui, emploieront l'expression dans ce sens. On voit encore des maçons plus érudits que la moyenne, assez médiocre, de leurs frères, tenir aux traditions et aux us et coutumes dont le sens est perdu pour la plupart. Ces fanatiques du symbolisme voudraient qu'on place encore, à titre d'allusions instructives, dans la chambre des réflexions où stationne le candidat à l'initiation, des salières contenant du soufre, du sel et du mercure... Ils ne sont plus écoutés ni compris, heureux seulement d'être réduits à se comprendre eux-mêmes !

Ces souvenirs n'ont plus d'intérêt. Les alchimistes chercheraient vainement de ce côté quoi que ce soit d'utile. Nous y chercherions vainement aussi quoi que ce soit qui ait du prix pour nous. Cette alchimie symbolique dont nous n'avons fait mention que pour ne rien oublier, ne mérite pas de nous

1. Le rite français du Grand-Orient et le rite dit Écossais comprennent actuellement chacun trente-trois grades, mais il existe un rite dit de Misraïm qui en compte quatre-vingt-dix!!!

retenir un instant de plus. Elle n'a fait que du mal sans même avoir, comme l'alchimie des souffleurs, l'excuse d'un but, d'une illusion, ou d'une utilité rétrospective et indirecte pour la science qui lui a succédé.

## VI

### Conclusion

Le rêve des alchimistes, dit M. Berthelot<sup>1</sup>, a duré jusqu'à la fin du siècle dernier, et je ne sais s'il ne persiste pas encore dans certains esprits. Certes il n'a jamais eu pour fondement aucune expérience positive. Les opérations réelles que faisaient les alchimistes, nous les connaissons toutes et nous les répétons chaque jour dans nos laboratoires; car ils sont à cet égard nos ancêtres et nos précurseurs pratiques. Nous opérons les mêmes fusions, les mêmes dissolutions, les mêmes associations de minerais, et nous exécutons en outre une multitude d'autres manipulations et de métamorphoses qu'ils ignoraient. Mais aussi nous savons de toute certitude que la transmutation des métaux ne s'accomplit dans le cours d'aucune de ces opérations.

Ce qui précède, ce dont parle M. Berthelot est de la chimie pure. Ce qu'ont tenté de plus les alchimistes a été d'ajouter à l'œuvre de la nature l'action personnelle de l'adepte. C'est pour cela qu'il est un initié et un mage. C'est pour acquérir ce pouvoir qu'il s'exerce, qu'il s'entraîne, qu'il prie ce que ses maîtres ne craignent pas de nommer Dieu<sup>2</sup>. Que ce soit par l'astral ou les êtres qui habitent l'astral, par un fluide autre que l'astral, par une influence quelconque dans son nom et la forme théorique qu'on lui prête (cette influence a été quelquefois nommée *le mercure des sages*) que l'alchimiste entende agir, pour nous cette opération est toujours la même: elle se résume en un pacte, plus ou moins direct ou indirect, plus ou moins explicite ou implicite avec le démon. Ce pacte, nous l'avons constaté reste inutile, mais plaçons nous pour un instant dans le cas

1. *Origines de l'alchimie*, p. 285. (Paris, 1885.)

2. Au lieu de *prier* les alchimistes disent quelquefois *orer*.

favorable aux pactisants selon leur vœu, et voyons le cas où le pacte serait efficace. L'alchimie, dans ce cas, serait-elle la science de la transmutation? Non. Elle serait tout l'opposé d'une science. L'effet du pacte est inégal, capricieux, trompeur, personnel, en tout cas, à l'adepte. Ces conditions sont la négation même de ce qui définit une science. L'adepte, s'il existait tel que le décrit notre hypothèse et tel qu'il souhaite d'être serait un magicien, non un savant. Jamais il ne serait sûr du résultat de son opération car le pouvoir qui l'assiste peut se jouer de lui. Ses opérations répétées par tout autre n'auraient pas le même résultat. Or la science n'existe pas sans un ensemble de faits constamment renouvelés quand les conditions qui les sollicitent sont renouvelées elles-mêmes. Ces faits, multiples et souvent constatés sont reliés, coordonnés entre eux par des conclusions qui les constatent, par des principes généraux qui deviennent des *lois* de la science. L'étude et la connaissance de ces lois constituent la science elle-même. Les phénomènes de magie sont le contraire de tout cela. Et c'est par un étrange abus de mots qui est littéralement un non sens qu'on parle de *sciences occultes*! Les deux termes d'*occulte* et de *science* s'excluent l'un l'autre. La science n'a rien, et ne peut rien avoir d'occulte, et réciproquement : là où il y a de l'occulte il n'y a pas de science. La chimie est une science, parce que, sans aucune condition de mystère tout le monde, moyennant le travail nécessaire, peut l'acquérir. Elle ne connaît pas une seule expérience que tout le monde, en réalisant les moyens voulus, ne puisse répéter. Le chimiste fait tous les jours des analyses et d'autres opérations qui ne le trompent pas car elles n'ont pas trompé ses prédécesseurs. Il les enseigne à des élèves qui les feront plus tard à leur tour avec certitude. Les ressources de la science et de l'industrie reposent sur cette certitude. Mais il n'y a jamais de certitude dans ce qui est occulte sauf une seule qui est d'ordre général. C'est, en particulier pour l'alchimiste la certitude, quand il brûle du charbon, de perdre son temps et de faire une mauvaise affaire.

## Phénomènes de perception à distance

---

Dans la séance tenue le 3 juin par la Société de Psychologie de Paris, sous la présidence de M. le D<sup>r</sup> Manouvrier, et avec l'intervention de MM. Belot, Boissier, Courtier, Dumas, Séglas, Simon, Sollier, Youriévitich, etc., le D<sup>r</sup> Paul Sollier, directeur du Sanatorium pour les maladies nerveuses, à Boulogne-sur-Seine, a parlé des expériences qu'il a faites à plusieurs reprises en présence du D<sup>r</sup> Boissier, M. Courtier, le D<sup>r</sup> Duhem, un de ses assistants. Voici son discours :

Il s'agit d'un homme de trente-six ans, qui, à la suite d'une chute d'un train en marche, est atteint depuis quinze mois de névrose traumatique, c'est-à-dire de grande hystérie développée brusquement sitôt après l'accident, et caractérisée par une contracture permanente des membres inférieurs, du tremblement avec parésie du bras droit, de l'amnésie rétro-antérograde s'étendant à toute son existence, de la tachycardie, de la tachypnée, de l'anorexie, des attaques fréquentes reproduisant les phases de son accident, et enfin une anesthésie sensitivo-sensorielle et viscérale très intense. Cet homme en état de vigilambulisme complet tombe en hypnose avec la plus grande facilité; et par le réveil cérébral, tel que je le pratique habituellement, je suis arrivé au bout d'assez peu de temps à faire disparaître sa contracture des membres inférieurs et ses crises; sa mémoire commence à se manifester, ses fonctions respiratoires et cardiaques à revenir au prorata du retour de sa sensibilité. C'est sans y penser, au cours d'une séance de réveil cérébral, que j'ai constaté les phénomènes de perception à distance dont je veux vous entretenir, et que j'ai d'ailleurs rencontrés plus d'une fois déjà, mais avec une moins grande netteté.

Obligé de m'absenter un moment du laboratoire où se passait cette séance, je le laisse sous la surveillance de son infirmier et du Dr Duhem. A mon retour je le trouve près de la porte qu'il avait cherché à ouvrir pour me rejoindre. Je lui demande pourquoi il voulait sortir : « Pour vous retrouver, me dit-il. — Mais pourquoi? — Je ne sais pas, me dit-il. Ce phénomène d'attraction du sujet pour l'hypnotiseur, ce besoin de rester à son contact est trop fréquent pour que j'en fusse étonné. Je lui fais alors continuer sa séance de resensibilisation, et au bout d'un certain temps je le place à trois mètres environ de moi, debout et me tournant le dos. Je lui dis avec insistance de rester ainsi pour s'assurer s'il tient bien maintenant sur ses jambes. Il frappe alors alternativement de l'un et l'autre pied, et pendant qu'il est occupé à cet exercice je fais avec la main étendue, puis ramenée vers moi, le signe de tirer sur lui. Il s'arrête aussitôt dans ses exercices, se retourne et vient droit à moi. Je fais l'étonné, lui demande pourquoi il vient vers moi : « Mais vous m'avez appelé, dit-il — Je ne vous ai pas appelé : je vous ai dit au contraire de rester à bien vous assurer sur vos jambes. — Mais vous m'avez fait signe de venir! — Je ne vous ai fait aucun signe, je vous le répète. Et d'ailleurs comment l'auriez-vous vu puisque vous me tourniez le dos et aviez les yeux fermés? — Je ne sais pas, mais vous m'avez fait comme ça (et il me mime mon geste). — Mais encore une fois, lui dis-je, vous ne pouviez pas me voir; avez-vous cru sentir quelque chose? — J'ai senti que vous m'attiriez; je ne sais pas, moi : mais je sais bien que vous m'avez fait signe de venir. »

Je dois ajouter que c'est un homme de culture très ordinaire, d'intelligence moyenne, et qui, ni par sa profession, ni par son milieu, ne s'est jamais occupé de questions d'hypnotisme. de spiritisme ou d'autres phénomènes analogues.

Dans la même séance, à un autre moment, après avoir continué sans commentaires à procéder à son réveil cérébral, je profite d'un moment où il est couché par terre, le sommet de la tête dans ma direction, et derrière un rideau avec,

auprès de lui, les D<sup>rs</sup> Boissier et Duhem et son infirmier, pour vaquer à différentes occupations dans le laboratoire, tout en continuant à l'encourager de la voix à se réveiller. Puis, à un moment donné, je lui fais signe, avec l'index relevé, de venir vers moi. Aussitôt ses réactions motrices s'arrêtent, il se lève et se précipite contre le rideau qu'on lui ouvre, pour arriver à moi, qui me trouvais alors à quatre mètres au moins de lui. Je lui fais les mêmes demandes et les mêmes objections que la première fois.

Il ne sait pas mieux m'expliquer ce qui s'est passé pour lui. Tout ce qu'il sait, c'est que je lui ai fait signe de venir. Je lui demande quel signe il croit que je lui ai fait, et il me reproduit le signe qui était différent cette fois du premier.

Avec M. Courtier, nous avons été témoins des mêmes phénomènes d'une façon tout aussi nette, et de certains autres encore. Étant plongé dans l'hypnose, comme précédemment, et en cours de réveil cérébral, je m'absente après avoir réglé ma montre sur celle du Dr Boissier, en lui recommandant de continuer à bien se réveiller jusqu'à mon retour. Je me rends alors dans un cabinet séparé du laboratoire où il se trouve, par un vestibule d'escalier de cinq mètres de large, un mur de quarante centimètres d'épaisseur, et précédé d'un petit vestibule ayant accès sur une galerie fermée par une porte vitrée. Une fois dans le cabinet, je fais le signe de la main comme pour l'attirer et immédiatement il se précipite vers la porte du laboratoire. Le bruit qu'il fait parce qu'on l'empêche de sortir m'avertit du succès de l'expérience, et j'arrive près de lui. A mes questions il ne fait toujours que me répondre que je lui ai fait signe de venir me trouver. Il ne peut dire s'il a vu ou senti ce signe. Mais il me le reproduit.

Non contents de cette expérience, nous en tentons une autre. Cette fois je dois me rendre dans le même cabinet, mais ne pas l'appeler de suite. Je m'y rends, cause pendant cinq minutes avec un surveillant, puis refais le même geste.

Pendant ce même temps, il a continué à présenter les réactions motrices ordinaires du réveil; mais au moment même où j'ai fait le signe, il les a suspendues et s'est de

nouveau précipité vers la porte pour me rejoindre. Il ajoute cette fois un détail sur les sensations éprouvées par lui : c'est qu'il a senti quelque chose qui le tirait en arrière dans le front.

Nous avons cherché alors si j'étais seul à exercer sur lui ce pouvoir d'attraction. M. Courtier, le Dr Boissier, placés à une certaine distance derrière lui eurent la même action. Et cela est d'autant plus net qu'il était placé devant moi et que je pouvais aussi contrebalancer leur influence. Il oscillait bien, à la vérité, un moment, ne se retournait pas pour les rejoindre comme il fait avec moi, mais se mettait à marcher à reculons, comme si on l'avait tiré en arrière par son habit.

Nous avons essayé aussi s'il était capable de retrouver la trace de ma main sur le mur, mais sans succès. Il en fut de même pour savoir si j'avais mis un objet dans ma poche, et quel objet.

Il n'y a donc aucun phénomène de divination, d'intuition, ou de communication de pensée avec son hypnotiseur ; il n'y a qu'un phénomène de perception. Et ce qui le prouve c'est, non seulement que d'autres expérimentateurs que moi ont obtenu immédiatement le même résultat, mais encore que c'est le sens de l'impression qui détermine son mouvement. Je m'explique. Dans les expériences que je viens de vous signaler, je faisais le geste de l'attirer et il venait. Mais si je fais le geste de le repousser, il s'éloigne. A la vérité, le phénomène est moins marqué ; mais il n'en est pas moins net, et je l'ai déterminé à plusieurs reprises.

Il semble donc bien qu'il s'agit d'une acuité particulière de la sensibilité.

J'ai observé plusieurs cas semblables. Au point de vue de l'état des sujets, il s'agissait toujours de sujets profondément anesthésiques d'une part et présentant une grande impressionnabilité aux passes, d'autres part. Le phénomène disparaissait lorsque le sujet recouvrait sa sensibilité cutanée normale et perdait cette impressionnabilité spéciale aux passes.

Il ne saurait être question de sensations auditives. Lors-

qu'on est rapproché d'un sujet, il est évident que le déplacement de l'air peut, même faible, déterminer un certain bruit. Mais dans le cas que je viens de rapporter cette cause ne saurait entrer en jeu.

Que ce déplacement de l'air par le geste qui attire et qui aspire en réalité l'air, soit perçu, c'est ce qui semble le plus vraisemblable, surtout si on remarque que le geste de repousser le sujet, qui refoule en même temps l'air, agit en sens inverse du premier. Mais quand on agit à travers des espaces très étendus et surtout lorsque l'on est séparé du sujet par des murs plus ou moins épais, cette cause peut-elle être invoquée?

Cette question soulève deux conséquences. L'on est amené à admettre ou que la propagation des vibrations imprimées à l'air se fait à travers des obstacles considérés jusqu'alors comme insurmontables, ou qu'il s'agit de vibrations d'un ordre inconnu. Dans l'une ou l'autre hypothèse il n'en reste pas moins que certains sujets, dans des conditions spéciales d'anesthésie profonde, sont susceptibles de percevoir des impressions à des distances relativement considérables et qu'ils seraient en tout cas incapables de percevoir à l'état normal de veille et de sensibilité.

Ce fait n'est pas pour nous surprendre, encore qu'inexpliqué, car il se montre de même pour tous les autres ordres de sensibilité. Et j'ai insisté à maintes reprises sur lui en montrant que dans les états d'anesthésie profonde les sujets étaient capables de percevoir des sensations organiques qui normalement sont absolument inconscientes. Et j'ajoutais que la connaissance de ce fait expliquait, d'une part la possibilité que le sujet a alors d'agir volontairement sur des organes ordinairement soustraits à son contrôle et à sa conscience, et d'autre part la possibilité pour lui de faire par suggestion des actes qu'à l'état normal il serait incapable d'exécuter.

Mais j'ajoute que dans le cas particulier le problème ne se restreint pas à la perception d'une impression tactile ou cutanée qui, à l'état normal, serait inconsciente. Il se complique de cette constatation, que sans le secours de la vue, le sujet sait que j'ai fait un geste pour l'attirer et même quel



est ce geste, puisqu'il me le reproduit avec les variantes que je lui ai données moi-même. Comment peut se faire cette perception de mouvement exécuté à distance? Je n'en sais rien, mais le fait étant certain, il serait utile de l'étudier par les procédés de la physique et c'est ce que je me propose de faire ultérieurement.

### Discussion

M. DUMAS. — Votre intention d'appeler le sujet existe au moment où vous faites le geste, et ce geste vous l'avez voulu tel. Il peut donc avoir été reproduit par suggestion mentale; c'est une hypothèse à examiner.

M. SOLLIER. — Il y avait une reproduction du geste, et quand je faisais un geste de répulsion, le sujet était repoussé. Il me semble donc à peu près certain que le flagellement de l'air, qui diffère suivant le geste fait, est perçu par le sujet.

M. LE PRÉSIDENT. — Ne pensez-vous pas qu'on pourrait l'appeler en faisant le geste de répulsion?

M. SOLLIER. — Je vous sou mets les faits dans leur simplicité; je les présente pour qu'on me suggère différentes expériences que je pourrais reproduire et qui apporteront des réponses à ce que vous désirez.

M. LE PRÉSIDENT. — Il serait bon de faire une expérience en prenant des précautions pour que le sujet ne puisse pas se douter qu'à ce moment-là il sera appelé par vous. Comme vous le disiez, les premières expériences sont toujours les meilleures, en ce sens que lorsqu'elles sont trop répétées, le sujet arrive à savoir d'après l'entourage et les circonstances qu'il est possible que vous l'appeliez, si bien qu'il peut y avoir coïncidence fortuite entre le geste que vous avez fait et le moment de son arrivée. Il faudrait peut-être éloigner le moment de votre signe de celui de votre départ du laboratoire.

M. SOLLIER. — Cela a été à peu près fait, puisque je me rendais dans une pièce distante d'environ quinze ou vingt mètres du laboratoire. Quand je rentrai et que je le ques-

tionnai, lui disant : « Vous ne saviez pas où je me trouvais », il me répondit : « Je vous avais senti. »

Je me souviens d'une hystérique de quarante-huit à cinquante ans qui avait des accidents constants; il m'arrivait de dire à l'une de ses camarades : « Je vous prendrai demain matin pour faire telle ou telle chose. » Celle-ci s'apprêtait, mais la première lui disait : « Ce n'est pas la peine de vous déranger : M. Sollier ne va pas venir; il est parti ce matin. » Et c'était vrai. Mais comme c'était l'autre malade qui me les rapportait, je ne tenais pas compte de ces faits insuffisamment précis, du moins autrement que moralement. Et tout cela se produisait indépendamment de moi.

M. BOISSIER. — Du reste, les conditions proposées par M. Manouvrier se sont trouvées reproduites dans une de nos expériences. Ce malade était très obéissant. M. Sollier est sorti le laissant très occupé à faire ses exercices de résensibilisation de ses jambes pendant que nous occupions son esprit par notre présence. Et au moment précis où le geste fut fait dans l'autre pièce, le malade se leva et alla à la porte pour l'ouvrir.

M. SOLLIER. — Quand M. Courtier est venu et qu'il a fait le même geste d'attraction, mon sujet ne pouvait pas le prévoir, puisqu'alors il était très occupé avec moi qui lui causais, qui l'interrogeais; il me tenait même à bras-le-corps. Malgré cela, quand M. Courtier, à quelques mètres de distance, fit un geste d'attraction, il oscilla un peu parce qu'il ne voulait pas se détacher de moi, puis il finit par me quitter sans me tourner le dos.

M. YOURIÉVITCH. — Il serait intéressant de savoir si votre montre et celle de M. Boissier avaient été réglées exactement l'une sur l'autre et s'il s'était écoulé un instant entre votre geste et le moment où le malade se levait.

M. BELOT. — M. le Dr Sollier a-t-il observé de l'hyperesthésie acoustique?

M. SOLLIER. — Je veux justement répéter mes expériences en allant assez loin pour qu'il ne puisse m'entendre chuchoter son nom. Je ne sais pas comment il perçoit mon appel, puisqu'il me dit qu'il me « sent ».

M. BELOT. — Entre l'hypothèse d'une sensation transmise par vibration de l'air ou d'une sensation acoustique, c'est cette dernière qui serait la plus simple et qu'il faudrait écarter avant d'en invoquer une autre.

M. BOISSIER. — Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'il traduit le sens du geste ; quant à l'interprétation, à la visualisation du geste, c'est tout autre chose.

M. DUMAS. — Quand vous pensez à le faire venir, il faudrait essayer de faire le geste opposé.

M. LE PRÉSIDENT. — Pensez seulement à le faire venir sans faire de geste.

M. SOLLIER. — Je l'ai fait et je n'ai rien obtenu. J'ai fait également d'autres expériences au point de vue des sensations tactiles. J'ai appliqué la main sur le mur alors qu'il se trouvait à une certaine distance et je lui ai demandé de venir à son tour appliquer sa main là où j'avais posé la mienne : il n'a rien trouvé. Dans ces divers cas, c'est toujours la première expérience qui compte le plus, mais si l'on fait varier les conditions de l'expérience, ce sont autant de nouvelles expériences.

D'un autre côté, je ne peux pas oublier que c'est un malade que j'ai à traiter et je n'aime pas beaucoup à risquer de faire de mes malades des sujets.

M. LE PRÉSIDENT. — Ne pourriez-vous pas, au lieu de faire un geste d'appel très usité, faire un autre geste également clair, mais non banal ? Ce serait, il me semble, à essayer.

Une observation de ce genre, faite par vous, peut avoir beaucoup de retentissement. Elle peut influencer sur les idées de beaucoup de gens, et nous ne saurions trop prendre de précaution en pareille matière. Mais nous savons que nous pouvons avoir toute confiance en votre esprit scientifique.

*(Bulletin de l'Institut Général Psychologique,  
Paris, Nov.-Déc. 1904.)*

## ASCÉTISME ET MYSTICISME

(Suite.)



## VII

PASCAL ET BOURDALOUE

Telle est dans sa rigueur la doctrine de l'école sur l'amour de Dieu, et on peut s'en contenter. Si elle ne donne pas satisfaction aux exagérés du jansénisme, elle tient un juste compte des droits de Dieu et de l'infériorité de l'homme. Les indignations de Pascal n'atteignent pas cette sage théologie : « La licence qu'on a prise, s'écrie le redoutable pamphlétaire, d'ébranler les règles les plus saintes de la conduite chrétienne se porte jusqu'au renversement entier de la loi de Dieu. On viole le grand commandement, qui comprend la loi et les prophètes : on attaque la piété dans le cœur ; on en ôte l'esprit qui donne la vie : on dit que l'amour de Dieu n'est pas nécessaire au salut ; et on va même jusqu'à prétendre que cette dispense d'aimer Dieu est l'avantage que Jésus-Christ a apporté au monde. C'est le comble de l'impiété. Le prix du sang de Jésus-Christ sera de nous obtenir la dispense de l'aimer ! Avant l'Incarnation, on était obligé d'aimer Dieu ; mais depuis que Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, le monde, racheté par lui, sera déchargé de l'aimer ! Étrange théologie de nos jours ! on ose lever l'anathème que saint Paul prononce contre ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus ! On ruine ce que dit saint Jean, que qui n'aime point demeure en la mort ; et ce que dit Jésus-Christ même, que qui ne l'aime point ne garde point ses préceptes ! Ainsi on rend

dignes de jouir de Dieu dans l'éternité, ceux qui n'ont jamais aimé Dieu en toute leur vie ! Voilà le mystère d'iniquité accompli. Ouvrez enfin les yeux... » (Dixième provinciale.)

Ces grands accents retentissaient certainement à l'oreille de Boileau, au milieu de la plaisante controverse que M<sup>me</sup> de Sévigné a si vivement racontée : « Les acteurs étaient les maîtres du logis (Lamoignon), M. de Troyes, M. de Toulon, le P. Bourdaloue, son compagnon<sup>1</sup>, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes : Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpassait à son goût et les vieux et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue, qui faisait l'entendu et qui s'était attaché à Dépréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit. Despréaux ne voulut pas le lui dire. Corbinelli se joint au jésuite, et conjure Despréaux de nommer ce livre, afin de le lire toute la nuit. Despréaux lui répondit : « Ah ! monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré. » Le jésuite reprend avec un air dédaigneux, un *cotal riso amaro*, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. Despréaux lui dit : « Mon Père, ne me pressez point. » Le Père continue. Enfin, Despréaux le prend par le bras, et, le serrant bien fort, lui dit : « Mon Père, vous le voulez : eh bien, morbleu, c'est Pascal. — Pascal, dit le Père, tout rouge, tout étonné, Pascal est beau autant que le faux peut l'être. — Le faux, reprit Despréaux, le faux ! Sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues. » — Le Père répond : « Il n'en est pas plus vrai. » Despréaux s'échauffe, et, criant comme un fou : « Quoi ! mon Père, nierez-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres qu'un chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu ? Oseriez-vous dire que cela est faux ? — Monsieur, dit le Père en fureur il faut distinguer... — Distinguer, dit Despréaux, distinguer, morbleu ! distinguer, distinguer, si nous sommes obligés d'aimer

1. On a quelquefois donné une fausse interprétation à cette expression de M<sup>me</sup> de Sévigné, « son compagnon ». Elle s'explique par l'usage de quelques religieux de n'aller en aucune compagnie mondaine, sans être accompagnés d'un de leurs confrères, désigné par le supérieur pour servir de *socius*.

Dieu ! » — Et, prenant Corbinelli par le bras, il s'enfuit au bout de la chambre puis, revenant en courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père, s'en alla rejoindre la compagnie, qui était demeurée dans la salle où l'on mange. Ici finit l'histoire, le rideau tombe. » (Lettre du 15 janvier 1690.)

Boileau ne s'indignait pas à tort contre les atténuations du précepte de l'amour de Dieu. Mais il se trompait, en croyant qu'on peut être chrétien sans reconnaître la nécessité de l'amour souverain. Son erreur surtout était grande, de penser que les reproches de Pascal, au sujet des jésuites, étaient justifiés. Bourdaloue qui était présent aurait pu lui redire son admirable sermon sur l'amour de Dieu, où la plus pure doctrine est clairement enseignée ; surtout cet énergique passage auquel on ne peut ajouter aucune force : « De toutes les choses que je puis désirer ou posséder, s'il y en a une seule que je possède ou que je désire au hasard d'encourir la disgrâce de Dieu, c'est-à-dire, si cet acte d'amour que je forme dans mon cœur, quand je proteste à Dieu que je l'aime, n'a pas assez de vertu pour m'engager à rompre tous les liens et toutes les attaches qui peuvent me séparer de Dieu, dès là, je dois prononcer anathème contre moi-même ; dès là, je dois me condamner moi-même, comme prévaricateur de la charité de Dieu ; dès là, je dois conclure que je n'accomplis pas le commandement de l'amour de Dieu, que je ne suis donc plus en état de grâce avec Dieu, ni par conséquent dans la voie du salut. »

N'est-ce pas enseigner qu'il faut préférer Dieu à tout ce qui n'est pas lui ?

Quelque exigeant que pût être Boileau, il n'aurait rien trouvé à redire à ces déductions de Bourdaloue, d'une si forte logique, qui de la nécessité vont à l'étendue de l'amour pour Dieu. Mais Boileau était-il préparé par ses études, bien qu'il ait écrit une épître sur l'amour de Dieu, à discuter avec Bourdaloue sur des formules de théologie ? un jour que Boileau soutenait une controverse contre le grand prédicateur, celui-ci le renvoya à ses vers. Boileau criait plus fort et n'entendait rien. « Il est bien vrai que tous les poètes sont fous, s'écriait

Bourdaloue impatienté. — Je vous l'avoue, mon Père, répliquait Boileau dans un plaisant transport, mais, pourtant, si vous voulez venir avec moi aux petites maisons, je m'offre de vous y fournir dix prédicateurs contre un poète, et vous ne verrez à toutes les loges que des mains qui sortent des fenêtres, et qui divisent leurs discours en trois points. »

Soit : mais Bourdaloue n'était pas au nombre des prédicateurs des petites-maisons. Et si Boileau eût bien suivi l'enseignement du prédicateur, il eût admis avec lui que, s'il n'y avait pas lieu de distinguer sur le principe de l'amour divin, il importait de distinguer dans la pratique. Les jansénistes voulaient qu'à chaque instant le chrétien fût obligé de formuler un acte d'amour de Dieu ; tandis que certains casuites lui accordaient des délais trop prolongés. Le judicieux Bourdaloue, s'en tenant à la doctrine commune de l'école, disait avec sagesse : « Adoucir les préceptes de la loi de Dieu, en leur donnant des interprétations favorables à la nature corrompue, c'est une maxime, chrétiens, très pernicieuse dans ses conséquences ; mais outrer ces mêmes préceptes, et les entendre dans un sens trop rigide et au delà des termes de la vérité, c'est un excès que nous devons également éviter.

Dire, ceci n'est pas péché, quand il l'est en effet, c'est une erreur dangereuse pour le salut ; mais dire, ceci est péché, quand il ne l'est pas, c'est une autre erreur peut-être encore plus préjudiciable. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a condamné ceux qui, par l'indiscrète sévérité de leurs maximes, ont exposé tout le monde à tomber dans le désespoir. Il y a plus de quatorze siècles que Tertullien reprochait aux catholiques le relâchement de leur morale ; mais il y aussi plus de quatorze siècles qu'on a reproché à Tertullien sa rigueur extrême et sans mesure, qui le conduisit enfin à l'hérésie. Il faut tenir le milieu ; et lorsqu'il s'agit de la réprobation d'une âme ou de sa justification, on ne doit être ni trop commode ni trop sévère, mais il faut être sage, sage selon les règles de la foi. » (*Sermon sur l'amour de Dieu, Carême.*)

Admirables paroles, qui caractérisent la méthode constante de Bourdaloue et qui expliquent son autorité au dix-septième siècle. Il ne fut pas le défenseur des systèmes et des hypo-

thèses, mais des doctrines incontestables. Dans le sujet de l'amour de Dieu, « il ne s'attache point à l'expression de celui-ci, plutôt qu'à la pensée de celui-là », mais il expose celle qui est acceptée de tous les docteurs. C'est pourquoi nous avons embrassé de préférence l'enseignement de ce savant et habile théologien.

Un seul point nous inspire quelque réserve dans la doctrine de Bourdaloue. Elle semble n'exiger du fidèle, comme acte d'amour, que l'accomplissement strict de la justice et la simple conformité à la volonté divine. « Aimer Dieu, c'est s'interdire tout ce que défend la loi de Dieu, et pratiquer tout ce qu'elle ordonne; c'est se renoncer soi-même, c'est faire une guerre continuelle à ses passions; c'est humilier son esprit, crucifier sa chair, et la crucifier, comme dit saint Paul, avec ses vices et ses concupiscences; c'est résister aux illusions du monde, au torrent de la coutume, à l'attrait du mauvais exemple; en un mot, c'est vouloir plaire en tout à Dieu, et ne lui vouloir déplaire en rien. » Cela, c'est le service de Dieu. Ne faut-il pas ajouter ou supposer quelque chose pour que la notion complète de l'amour de Dieu y soit comprise?

Puisque nous en sommes à relever les nuances dans cet admirable sermon de Bourdaloue, pourquoi ne dirons-nous pas, avec la juste retenue, inspirée par la science profonde et l'exactitude remarquable de cet éloquent théologien, que le passage suivant nous paraîtrait demander aussi quelques explications :

« Le précepte de la charité m'engage à avoir pour Dieu un amour qui ne puisse convenir qu'à Dieu, c'est-à-dire, en vertu duquel je préfère Dieu à toute créature. Et voilà le tribut essentiel par où Dieu veut que je rende hommage à la souveraineté de son être. Il ne me commande pas de l'aimer d'un amour tendre et sensible : cette sensibilité n'est pas toujours en mon pouvoir<sup>1</sup>. »

1. Il nous semble que les textes, que nous venons de citer, marquent une nuance théologique qui pouvait être acceptée dans l'école, au moment où Bourdaloue composait son sermon, mais qui ne tardait pas à être rejetée par l'autorité souveraine. Bourdaloue avait raison de ne pas considérer comme définitive la condamnation par la Sorbonne de la proposition suivante d'Amédée Guimeneus : « Le précepte de l'amour de Dieu et du prochain n'est pas un commandement spécial, mais un commandement général auquel on satisfait par l'accomplissement des



Que veulent dire ces paroles? Vont-elles à enseigner que celui qui accomplit les commandements de Dieu remplit le précepte de l'amour?

Celui-là est-il un homme de charité, qui se contente d'être fidèle à la morale de la religion et d'accepter ses dogmes? — Non, car l'amour de Dieu ne doit pas être seulement effectif; il doit être affectif.

Mgr PUYOL, *prélat de Sa Sainteté.*

(*A suivre.*)

autres préceptes. » Presque à la même époque, la faculté de Louvain, sur la dénonciation et tout ensemble avec l'approbation des évêques, censurait, « comme impie et comme renversant la première loi de la vie chrétienne, » la proposition qui suit : « Il ne paraît pas que l'homme soit en rigueur obligé dans le cours de sa vie de produire un acte d'amour de Dieu. » Ces deux censures n'e manquaient pas de valeur, mais elles n'étaient pas une condamnation en dernier ressort. Aussi, Bourdaloue pouvait-il considérer la question comme indécise. Après 1699, il ne l'aurait pu, car le Souverain Pontife avait tranché la difficulté. Le pape Alexandre VII ayant eu à examiner la proposition : « Il suffit qu'une action morale tende interprétativement à sa fin dernière; et l'homme n'est obligé de l'aimer cette fin, ni dans le commencement, ni dans le cours de sa vie », le juge suprême porta la sentence suivante : « Cette proposition est hérétique. Ainsi jugé, ce jeudi 25 août 1690. »

N'avons-nous pas raison de dire que Bourdaloue, après cette condamnation, aurait accentué sa doctrine et reconnu la nécessité, non plus de la disposition générale affective, mais encore de l'acte affectif spécial? Se serait-il contenté de prêcher le service de Dieu comme unique élément de l'amour de Dieu?



## LOUIS XVII ET LES MEDECINS

---

Paris et Delft ont désaffecté les cimetières où reposait le fils de Louis XVI, présumé mort encore enfant au Temple, suivant les uns, ou mort vieillard, et reconnu prince royal, quoique portant le nom de Naundorff, par le gouvernement hollandais.

Et tandis que les curieux des obscurités de l'histoire passaient au crible, sans résultat, la terre du cimetière Sainte-Marguerite pour y retrouver les restes de l'enfant royal, M. Otto Friedrichs, qui depuis un quart de siècle au moins, rassemble des documents pour éclairer cette incertitude historique, vient de publier le premier volume de la *Correspondance intime et inédite de Louis XVII*. C'est de ce volume, d'une documentation si précise et si riche, que nous extrayons les documents médicaux relatifs à Louis XVII-Naundorff.

Tout d'abord, voici le témoignage des médecins qui soignèrent le prétendu Naundorff pendant sa dernière maladie (*Loc. cit.*, p. 45).

« Nous soussignés, docteurs, médecins en fonctions à Delft, Jean Soutendam et Jean Gérard Kloppert, autrefois officier de santé et comme tel adjoint, comme médecin consultant par feu S. Exc. le ministre List, déclarons avoir traité en 1845, celui qui alors se nommait Charles Guillaume Naundorff, plus tard *évidemment* étant Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie. Beaucoup d'intérêt fut témoigné à l'auguste malade. Des bulletins furent envoyés journellement sur l'état de sa santé au ministre susdit qui de temps en temps vint en personne prendre des informations. Nous autres, médecins, nous n'avons pas besoin de déclarer que nous avons

observé et soigné avec intérêt le patient; la maladie considérée en elle-même (typhus icteroides) était psychologiquement très intéressante.

« Les pensées du malade s'arrêtaient principalement sur feu son malheureux père Louis XVI, sur le spectacle effroyable de la guillotine; ou il joignait les mains pour prier et demandait avec des paroles entrecoupées de bientôt rejoindre au ciel son royal père. Presque jusqu'au dernier soupir ce fut ainsi, et Charles-Louis de Bourbon mourut en notre présence le 10 août 1845.

« Delft, le 30 mai 1872<sup>1</sup>.

« Signé : Jean SOUTENDAM, *médecin-docteur* :

« J.-G. KLOPPERT, *médecin-chirurgien*. »

L'extrait de l'acte de décès, dressé au nom de Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie, Louis XVII (ayant été connu sous les noms de Charles-Guillaume Naundorff), et légalisé par le ministre de la Justice et le ministre des Affaires étrangères hollandaises, en 1874, est reproduit en entier dans le volume précité.

La ville de Delft, qui gardait depuis 1845, dans son vieux champ des morts, enchassé dans un écrin de verdure, cette tombe historique portant gravée, avec l'assentiment du gouvernement hollandais, cette inscription suggestive :

ICI REPOSE

LOUIS XVII

CHARLES-LOUIS, DUC DE NORMANDIE,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

NÉ A VERSAILLES LE 27 MARS 1785,

DÉCÉDÉ A DELFT LE 10 AOUT 1845,

vient de la faire restaurer à titre de monument historique. Elle est à présent entourée d'une grille en fer portant aux quatre

1. Plaidoirie de M<sup>e</sup> Jules Favre devant la Cour d'Appel de Paris pour les héritiers de feu Charles Guillaume Naundorff, décédé en Hollande et inscrit sur le registre de l'état civil de la ville de Delft comme Charles-Louis, duc de Normandie, fils du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, appelants contre M. le Comte de Chambord, intimé défaillant, suivie de l'arrêt de la Cour. Paris, 1874, p. 304.

coins les armes de la maison de Bourbon, et la tombe elle-même est surmontée de la couronne royale de France.

Les restes de Naundorff, qui avaient été exhumés, ont été redéposés officiellement en grande pompe en présence des rares descendants encore vivants du défunt : sa fille, M<sup>me</sup> Marie-Thérèse Leclercq, d'Apeldorn, son petit-fils, H. S. de Bourbon, lieutenant d'infanterie à Delft; M<sup>me</sup> Barbey, Genève, et les membres du comité qui s'est occupé de la restauration du monument.

Ce prince méconnu, dit M. Otto Friedrichs, dans une note (p. 298) qui commente une lettre du volume portant la date du 5 septembre 1834, paraît avoir eu à un haut degré le don de guérir : il savait, comme le dit Charles Gachel, « un grand nombre de choses utiles dans les maladies; et tel lui dut sa santé à de bons conseils ou à des remèdes que mon ami préparait lui-même. Il guérit beaucoup d'hommes de leurs maladies<sup>1</sup> ». Aussi venait-on le consulter fréquemment.

D'autre part, de nombreuses lettres de ce recueil touchent à des questions médicales. Une partie seulement est publiée. En attendant, voici, sur le cas spécial à M. Roman, une lettre des plus curieuses de Morel de Saint Didier, rapportant comme un témoin oculaire, les effets extraordinaires du traitement que le prétendant Naundorff appliqua à M. Roman :

« Paris, le 10 septembre 1834.

« MONSIEUR ET BIEN VÉNÉRABLE AMI.

« Habitué au respect et à l'affection que vous êtes si bien fait pour inspirer, c'est toujours avec un nouveau plaisir que je reçois de vos nouvelles. En ce moment, elles ont un degré d'intérêt de plus, puisqu'il s'agit de satisfaire le désir si naturel que vous avez de connaître les détails d'un fait miraculeux dont j'ai été assez heureux pour être témoin oculaire, ainsi que beaucoup d'autres personnes.

« Un Français, M. Roman, professeur très estimé, habite Dresde depuis la dernière révolution qui a renversé le trône

1. *Motifs de Conviction sur l'existence du duc de Normandie*, par MM. Gruau et Laprade, etc..., p. 37, 38 et 41.

de nos rois. Son estimable épouse et deux enfants l'aident à supporter son ostracisme volontaire.

« Les chagrins de l'exil avaient visiblement altéré la santé du malheureux ; trois médecins lui ont prodigué les soins les plus affectueux et les plus touchants. Mais ils eurent la douleur de découvrir bientôt que toutes les ressources de la science étaient impuissantes : une maladie organique du cœur fut unanimement reconnue, et l'anévrysme le plus prononcé, le plus complètement organisé vint mettre un terme à toutes les espérances de cette infortunée famille. C'était dans cet état, tous les jours empirant depuis plus de six mois, que se trouvait le malade, lorsqu'arriva notre excellent prince à Dresde, pour passer quelque temps entre les caresses de ses aimables enfants et la tendresse de sa digne épouse.

« Notre bon prince, instruit par sa famille et par M<sup>me</sup> Roman maîtresse de langue de ses enfants, de l'état affreux de son mari, voulut le voir. Il se rendit auprès de lui, et le trouva dans la position désespérée dont le devoir et la conscience des médecins avaient dû faire depuis longtemps le triste aveu à M<sup>me</sup> Roman. L'ouverture de l'estomac (*sic*) du malade était occupée, dans une longueur de 2 pouces environ, par des corps tellement durs que la main semblait s'appuyer sur des pierres. Les pieds et le bas des jambes étaient tellement enflés qu'en y appliquant le pouce il restait une cavité profonde et blanchâtre qui ne se remplissait plus, signes, disaient les médecins, d'une dissolution et d'une catastrophe très prochaine. Les palpitations étaient perpétuelles et si violentes que les mouvements désordonnés du cœur repoussaient à vue d'œil la chemise à 3 ou 4 pouces de la poitrine. La parole, dominée par la violence de ces mouvements, était presque éteinte et saccadée ; la faiblesse était extrême.

« Enfin, depuis six mois, le malade ne dormait presque point, et ne pouvait s'étendre dans son lit, où il passait ses nuits et ses tristes jours assis sur son séant et soutenu par des coussins.

« La première fois que j'ai vu le malade, c'est dans cet état. J'en fus si effrayé que je croyais le voir expirer avant la fin de la visite du prince, que j'avais l'honneur d'accompagner.

« Le prince fit faire un remède qu'il lui administra ; le malade se sentit un peu soulagé.

« Le prince lui fit l'imposition des mains sur l'estomac en le frexionnant (*sic*) quelque temps.

« En peu d'heures, les duretés avaient disparu, l'estomac était dégagé, et la respiration plus libre.

« Le prince imposa ses mains sur les pieds et sur les jambes ; et bientôt les gonflements disparurent et les chairs se relevèrent rapidement et entièrement vivaces.

« Le prince répéta l'imposition sur le cœur et sur la poitrine ; deux jours suffirent pour dégager le cœur et ramener le sang à son état de circulation ordinaire, et pour régler les mouvements du cœur, tels que la science les reconnaît en état de santé.

« Enfin, jamais miracle n'a été plus visible et plus complet. Mais la faiblesse était toujours grande, et le prince prévint le malade qu'il ne s'effraye point, car elle augmenterait encore, ce qui s'est effectué. Mais le malade était sauvé et la guérison du cœur complète.

« Lorsque je fus revoir le malade, je ne revins pas qu'il me tendit la main et me dit d'une voix ferme, assurée et joyeuse : « Bonjour M. de S. D. Comment vous portez-vous ? Quant à moi, grâce à Monsieur, je suis très bien ».

« Tout cela s'est passé dans une période de sept ou huit jours. Dans l'une des dernières visites du prince, il prévint M<sup>me</sup> Roman que le malade retrouverait le jour même son appétit et son sommeil ; qu'elle lui donnât ce qu'il demanderait pour son dîner, pourvu que ce fut des choses saines. La pauvre dame n'espérait pas ce double bonheur, puisque son mari ne mangeait et ne dormait presque pas depuis six mois.

« La parole du prince eut son effet : le malade dévora, mangea beaucoup, même des choses peu saines ; la digestion se fit sans embarras et il se trouva parfaitement. Pour la première fois, depuis six mois, il s'étendit sur son lit, se coucha sur le côté, à son grand étonnement et à celui de tout le monde, et dormit toute la nuit du sommeil le plus profond et le plus tranquille.

« Voilà pour la guérison miraculeuse. Voici pour les méde-

cins parmi lesquels se trouvait un médecin de la cour, homme très renommé pour son instruction et son talent.

« Lorsqu'il vit le premier mieux du malade, il fut extraordinairement surpris et demanda à voir le médecin qui avait obtenu ce premier succès. Il fut d'autant plus étonné, lorsqu'il apprit que dès la première visite, le médecin français avait fait faire au malade une promenade de deux heures en voiture découverte, ce que les médecins avaient essentiellement défendu en annonçant qu'il ne pourrait pas la supporter et en ordonnant le moins de mouvements possible.

« Le prince vit les médecins auxquels il déclara qu'il n'était pas docteur mais qu'il avait dans ses mains vraisemblablement une puissance magnétique dont il ne pouvait se rendre compte. Nouvelle surprise des Esculapes !

« Néanmoins ils ne conçurent point l'espoir de la guérison, déclarèrent qu'elle était impossible et que le malade succomberait nécessairement et promptement. L'avant-veille, je crois, de la guérison, le médecin de la cour, en effet, après avoir examiné et palpé le malade, annonça tristement à sa femme qu'en palpant le cœur, il venait de reconnaître que la paralysie de cet organe était commencée et que son pauvre époux ne passerait pas la journée ; qu'il n'y avait d'espoir que dans un miracle auquel il ne croyait pas.

« Le lendemain, il revint, comptant trouver un cadavre : le malade était sensiblement hors de danger, et le surlendemain la guérison était complète. Les médecins restèrent stupéfaits et déclarèrent qu'il n'y avait qu'un miracle qui ait pu amener un semblable résultat...

« V. A. MOREL DE SAINT-DIDIER. »

En se reportant à l'époque déjà lointaine où ces faits se passèrent, on ne sera pas étonné de voir qualifier de « miracle » une cure aussi rapide qu'extraordinaire. Mais plus la science marchera et plus on trouvera des explications fort naturelles à ces sortes de miracles, explications qui permettront de poser cet axiome : un miracle est un événement produit par des raisons non pas d'ordre surnaturel, mais d'ordre naturel encore inconnu ou inexplicé.

Au reste, « Naundorff » lui-même, on l'a vu, ne cherchait nullement à se faire passer pour un faiseur de miracles, et il attribua son pouvoir tout simplement à une « puissance magnétique dont il ne pouvait pas se rendre compte », affirmation qui ne causerait certainement plus aucune « surprise » aux « Esculapes » de notre temps !...

Au sujet des faits révélés par Morel de Saint-Didier, nous avons voulu connaître l'avis de M. le colonel de Rochas, l'un des savants les plus compétents en ces matières qui appartiennent encore plus ou moins au domaine ténébreux des sciences occultes. Voici sa réponse, examinant le « miracle » de 1834 à la lumière d'une science vieillie d'une soixantaine d'années :

« Voiron (Isère), le 1<sup>er</sup> octobre 1898.  
École Polytechnique.

« MONSIEUR,

« Les assertions que contient la lettre de Morel de Saint-Didier ne m'étonnent nullement. L'histoire du magnétisme est remplie de guérisons analogues, qui paraissent dues en très grande partie à la vertu guérissante de l'opérateur, tandis que les cures opérées par l'hypnotisme dépendent exclusivement de l'état de sensibilité spéciale du malade. En d'autres termes, certaines personnes jouissent de la propriété de pouvoir projeter hors de leur organisme une partie de leur fluide vital et de l'infuser pour ainsi dire dans le corps du malade en le dirigeant sur la partie qu'ils supposent en avoir besoin, soit par des passes soit par des impositions de main.

« Le magnétiseur doit donc avoir, pour produire des actions efficaces :

« 1<sup>o</sup> Assez de *vitalité* pour pouvoir en donner sans trop s'épuiser lui-même ; 2<sup>o</sup> assez de *charité* pour ne point craindre de s'épuiser en soulageant les autres ; 3<sup>o</sup> assez de *science médicale* pour reconnaître les organes malades et concentrer sur eux son action.

« Le magnétiseur guérit rarement d'une façon subite ; il lui faut des séances plus ou moins nombreuses et des tâtonne-



ments plus ou moins longs suivant la gravité de la maladie et sa propre science : mais il agit sur presque tout le monde et sur presque toutes les maladies en portant la vitalité là où elle manque et en aidant ainsi puissamment l'action de la nature.

« L'hypnotiseur n'agit au contraire que sur certaines personnes et sur certaines maladies ; mais les guérisons sont en général instantanées. Il opère en déplaçant momentanément la force vitale du malade et en la concentrant *par suggestion* sur les points qui en ont besoin ; et, plus souvent encore, en se bornant à supprimer la sensation de la douleur dans les parties malades. Il agit alors à la façon d'un cataplasme calmant. — D'ordinaire, il ne s'inquiète pas de savoir quel est exactement l'organisme malade et il se borne à faire disparaître, par suggestion, les symptômes qu'il a observés. — Il peut guérir un accident, mais il ne donne pas de vie ; il ne se sert que de celle du malade.

« Quand les circonstances mettent en présence un puissant magnétiseur et des sujets très sensibles, on voit des miracles.

« Je suis en ce moment une cure remarquable opérée par un magnétiseur de Lyon, M. Bouvier, sur un jeune homme de vingt ans atteint d'anémie profonde et de tuberculose au premier degré, que les divers médecins appelés en consultation avaient condamné. — Ce jeune homme est en pleine voie de guérison à la suite de magnétisations énergiques faites le dimanche et le lundi par M. Bouvier, qui vient le voir depuis un mois, et opère sur lui à plusieurs reprises pendant ces deux jours à Voiron.

« L'auscultation témoigne que le poumon se cicatrise peu à peu et les forces reviennent ; la toux diminue. Le jeune homme se sent très renforcé, le soir du dimanche, le lundi et le mardi ; puis les forces *diminuent* peu à peu jusqu'au samedi pour reprendre quand commence une nouvelle série de magnétisme. Et chaque série amène une amélioration dans le minimum.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

« A. DE ROCHAS ».

Bien que nous n'eussions aucune raison de suspecter la bonne foi et la véracité de Morel de Saint-Didier, nous nous étions demandé si, par condescendance pour le prétendant dont il était l'un des partisans les plus convaincus, et dans le désir de montrer entouré d'une sorte d'auréole son prince affectionné : « l'homme de Dieu » ! il ne s'était pas laissé entraîner à faire une description fort enjolivée des phénomènes dont il avait été le témoin stupéfié, — dame, en 1834 ! Même aujourd'hui encore, des faits semblables paraîtraient à plus d'un, parmi nos contemporains, appartenir au règne du surnaturel... En présence de l'opinion si autorisée de M. le colonel de Rochas, déclarant que les assertions de Morel de Saint-Didier ne l'étonnent nullement et expliquant comment la conjonction d'un puissant magnétiseur et d'un sujet très sensible peut faire « voir des miracles », notre vague inquiétude au sujet des assertions de Morel de Saint-Didier n'a plus de raison d'être.

Dans une autre lettre du second volume, qui paraîtra sous peu et dont nous avons eu la bonne fortune d'avoir communication des premières bonnes feuilles, Naundorff écrit à sa femme :

« Je t'envoie ci-joint une brochure avec des diamants véritables : elle m'a été donnée par une dame, qui, malade depuis dix ans, a été maintenant subitement guérie par moi. »

M. Otto Friedrichs en donne ainsi le commentaire :

« La dame que le prince venait de guérir est probablement M<sup>me</sup> Falaise, qui habitait à la Ferté-Bernard (Sarthe), nommée dans une lettre adressée par M<sup>me</sup> Marco de Saint-Hilaire à Louis XVII, en date du 12 octobre 1835. De cette lettre, voici le passage essentiel.

« J'ai l'honneur de vous joindre ici une lettre de M<sup>me</sup> Falaise déjà reçue depuis plusieurs jours. Je pense qu'elle vous rend compte de son état de santé, elle me marque par la lettre qu'elle m'écrit en même temps qu'elle a négligé de vous par-

ler de palpitations de cœur assez fréquentes, et son sommeil en est quelquefois troublé, mais cela ne paraît pas l'inquiéter tant sa confiance est grande en Dieu et en vous, cher prince »...

La femme du prince avait, elle aussi, jusqu'à un certain degré, le don de guérir et elle l'exerçait avec la même charité et le même désintéressement. Plus d'une fois, nous avons vu de pauvres gens de la campagne des environs de Bréda venir consulter la veuve de Louis XVII. Et c'était un curieux et touchant spectacle!... Les médecins du pays, souvent si durs pour leurs « confrères » non autorisés, avaient connaissance de ces charitables et bienfaisants accrocs à la légalité, commis par la vieille duchesse de Normandie (morte en 1888), et... la laissaient faire.

L. PICARD.

(*A suivre.*)

---

## PEMPHIGUS HYSTÉRIQUE<sup>1</sup>

---

Voici une jeune fille de dix-huit ans dont le cas offre un gros intérêt. Vous voyez, au tiers inférieur de la région antéro-externe de sa jambe gauche, une large plaque brunâtre, dont la surface présente de la desquamation épidermique et dont le pourtour se confond avec la peau saine. Il y a quinze jours, existait dans cette région une plaie suppurante; ce que je vous montre aujourd'hui est la cicatrice qui en résulte. Cette jeune fille a eu, pendant ces quelques derniers mois, au-dessus et au-dessous des genoux, sur les cuisses, sous les seins, sur le tronc, dans le dos, etc., des plaies de ce genre, non pas seulement symétriques, mais siégeant cependant aux deux côtés du corps. Ce sont, d'abord, de simples rougeurs, ressemblant à une brûlure du premier ou du deuxième degré, avec bientôt des vésicules transparentes, limpides, se conglomerant ensuite en bulles volumineuses et donnant du pus après avoir été infectées.

Dans quelles conditions sont survenues ces plaies et quelle en est la signification?

Notre jeune fille a dix-huit ans. Sa mère a eu des attaques hystériques et est morte de bacillose. Enfant, elle est impressionnable, mais sans autre particularité pathologique. A quatorze ans, à l'occasion de ses premières règles, elle esquisse quelques petites crises. Il y a deux ans, son père meurt et aussitôt apparaissent des séries de grandes crises; il y a deux mois, elle en avait huit, dix, et même jusqu'à quinze par jour; elle était en état de crises subintrantes et présentait un véritable accès de mal hystérique. Ces crises sont, de temps à autre, entrecoupées par des délires, des gesticulations, des

1. Présentation de malade faite à la clinique des maladies nerveuses à la Salpêtrière.

sommeils. En outre, les signes somatiques sont très nets : on constate, en effet, de l'anesthésie aux deux côtés du corps, un double rétrécissement du champ visuel presque complet, un point ovarien, etc. C'est de l'hystérie convulsive à son summum. En outre la malade est anorexique.

Il y a un mois et demi, un beau matin, elle se plaint de douleurs dans le poignet gauche. Puis la peau se dénude et offre l'apparence d'une brûlure; bientôt, il s'en écoule un liquide sanieux et même un peu de pus. On croit que, pendant une crise, elle s'est contusionnée et qu'une infection par un microbe vulgaire s'y est surajoutée. On appliqua un pansement antiseptique. Mais, loin de se guérir, cette plaie augmente en surface; il en paraît même d'autres, successivement sous les seins, au ventre, dans le dos, aux cuisses. Elles ont toutes le même aspect : circulaires ou ovalaires, elles se manifestent d'abord par une rougeur, plus foncée au centre : puis surviennent des vésicules et des bulles ; celles-ci crèvent; il suinte un liquide jaunâtre; une croûte se forme ou bien la suppuration s'établit. Chose curieuse, du même coup les crises convulsives cessent, la sensibilité revient, l'anorexie disparaît.

Hardy a publié jadis des observations tout à fait analogues sous le titre de *Pemphigus des jeunes filles*; mais, à son époque, la physiologie des vaso-moteurs était à peine esquissée. Il s'agissait de pemphigus hystérique, comme pour cette malade. Chez celle-ci, en effet il est avéré que les troubles cutanés sont survenus à cause et à propos de son hystérie.

Je vous ai présenté ici même un certain nombre d'exemples curieux de bulles de pemphigus, de sueurs de sang, de plaies diverses qui n'étaient que des troubles vaso-moteurs de nature hystérique. Lisez, à ce propos, la thèse de mon regretté élève Apt sur les *Stigmatisés* et vous y verrez toutes les diverses manifestations cutanées de la diathèse vaso-motrice, ainsi que l'appelait Charcot.

Quand, avec le doigt, on raie la surface de la peau, on voit apparaître une coloration blanchâtre, à l'endroit touché, et rouge, sur les parties latérales : on a troublé le jeu des vaso-moteurs. Chez les individus sains, la double coloration blanche

et rouge disparaît vite et tout rentre dans l'ordre. Mais lorsque le système vaso-moteur est malade, la coloration subsiste et l'on voit apparaître le dermatographisme, si bien étudié par Barthélemy et quelques autres. Comme l'a démontré Renaut, il existe de la contracture artérielle; le débit veineux se fait moins bien; et comme il en résulte de la compression au sommet du bourrelet, la fonte cellulaire se produit sous forme d'exsudat. Le dermatographisme est le point de départ d'une série de troubles qui peuvent aller jusqu'à la gangrène. Comme exemple, rappelez-vous la jeune fille que je vous ai présentée ici même, l'an dernier, et qui avait un œdème hystérique de l'avant-bras, limité par une ligne circulaire de gangrène cutanée.

Pour qu'apparaissent les plaies dont je vous entretenais tout à l'heure, il faut, bien entendu, un système nerveux pré-disposé; et, alors, que surviennent un traumatisme, une intoxication, des troubles dyspeptiques, et les troubles vaso-moteurs se développent; que la malade gratte ses vésicules ou ses bulles et la plaie s'infectera.

Notez le balancement qui s'est établi chez cette malade. Dès que le pemphigus s'est installé, tous les phénomènes de grande hystérie convulsive ont disparu. Maintenant que les plaies sont cicatrisées, il y a, de nouveau, tendance aux crises.

En somme, il s'agit d'une hystérie profonde, grave, tenace. On devra tonifier le système nerveux de cette jeune fille, la préserver de toute émotion, puis, par la rééducation de la volonté et la suggestion, la soumettre à une thérapeutique psychique dont je vous ai, bien des fois exposé les grandes lignes.

RAYMOND.

---

## TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Je lis dans le numéro des *Feuilles de Guérisons* (publication de Sion pour l'extension du royaume de Dieu) du 15 juillet 1905 la relation d'une guérison vraiment extraordinaire et où la suggestion n'a pu réellement jouer aucun rôle. Il s'agit d'une dame Ruby qui, tombée d'un escalier vingt-deux ans auparavant et s'étant brisé dans cette chute trois vertèbres et trois côtes vit un ulcère se former puis des abcès et endura pendant cette longue période de temps des douleurs épouvantables. Elle fut subitement guérie, dit la feuille, après une simple imposition des mains faite par le docteur Dowie le 5 avril 1899.

Suivent des attestations de médecins, etc.

La formule employée par le docteur Dowie fut la suivante : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, par la puissance du Saint-Esprit et selon la volonté de Dieu, notre Père céleste, levez-vous ! »

En ne discutant pas la véracité du fait lui-même qui s'est produit, d'ailleurs, devant témoins et qu'il est facile de contrôler en allant aux sources indiquées, ce miracle (car je ne vois pas quel autre nom employer) doit suggérer, il me semble, quelques réflexions intéressantes.

Et tout d'abord il est impossible d'invoquer ici la suggestion. Les nerfs ne sont pas en cause : il ne s'agit pas ici d'ataxie locomotrice, mais bien d'altération profonde des tissus de la cavité abdominale avec abondante résolution de pus, etc. Cette guérison est donc bien surnaturelle et digne de celles de Lourdes (je connais Lourdes dont je suis un fidèle, et je vois chaque année bon nombre de miracles qu'il m'est facile d'étudier).

La question intéressante qui se pose ici est donc de connaître le genre de surnaturel dont la puissance s'est manifestée ici. Devons-nous croire au surnaturel divin ou pencher au contraire pour l'action diabolique ?

S'il y a surnaturel divin, comment expliquer ce fait de l'action divine intervenant pour une religion fausse ?

S'il y a surnaturel diabolique, comment expliquer l'action du malin se faisant sentir sur une injonction produite dans cette forme : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ par la puissance du Saint-Esprit et selon la volonté de Dieu notre Père céleste »... ?

Il y a là, il me semble, un point obscur qu'il serait intéressant de mettre en lumière dans la mesure du possible, car je vois déjà bien des objections faisables autour de ce point et il serait peut-être bon de pouvoir y répondre.

En vous remerciant d'avance de la réponse que vous voudrez bien m'adresser par la poste ou par la voie du journal, je vous prierais de recevoir, Monseigneur, l'assurance de ma considération très distinguée.

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

LES POINTS OBSCURS

---

LA SECONDE VUE

---

## I

Gœrres rapporte des faits extraordinaires de seconde vue. Ces faits concernent des morts, des naissances, des événements importants de la vie publique et de la vie privée. Une enquête sévère lui fait découvrir des personnes douées de cette faculté de seconde vue dans la Grande-Bretagne, dans la Westphalie, en Suisse, en Souabe, aux environs de Salzbourg, en France dans le Dauphiné et les Cévennes, parmi les habitants des montagnes et chez des peuples du Sud.

Ce don, écrit Gœrres, n'est pas seulement d'hier, dans les îles et les montagnes de la Grande-Bretagne, mais il a existé de tout temps; il était plus fréquent au commencement du siècle dernier, et bien plus encore avant que le christianisme fût répandu dans ces contrées. Il ne se montre pas seulement d'une manière sporadique en tel ou tel village, mais on le retrouve en même temps dans des lieux éloignés de cinquante milles, et plus encore, les uns des autres, et dont les habitants n'avaient pas le moindre commerce ensemble. Il ne dépend ni du sexe, car les hommes et les femmes le possèdent également, ni de l'âge, car on a vu des enfants crier d'effroi dans leurs berceaux lorsqu'on avait une vision près d'eux. On a vu même des chevaux, des vaches, des chiens s'agiter et trahir quelque trouble en ces circonstances, et l'on a conclu qu'ils participent aussi à cette faculté.

Cette disposition ne dépend point non plus du tempérament, ni de l'état de la santé; elle n'est point considérée



comme une faveur par ceux qui la possèdent, mais plutôt comme une chose fâcheuse et désagréable dont ils voudraient être délivrés. Ils sont simples dans leur vie, sobres et tempérants comme le sont tous ces habitants des îles et des montagnes, exempts par conséquent des maladies chroniques et hystériques. Ce don passe quelquefois comme un héritage de père en fils, et, d'autrefois, il passe d'une maison dans une autre : on le reçoit quelquefois dans la vieillesse, sans savoir comment il est venu. Il s'agit donc ici d'une faculté naturelle, qui, pour être éveillée, n'a besoin d'aucune préparation extérieure, et qui « paraît se rattacher à une disposition particulière du système nerveux ».

« En effet, on a remarqué que ceux qui commencent à exercer cette faculté, tombent souvent en défaillance, lorsqu'après avoir eu une apparition, la nuit, hors la maison, ils approchent ensuite du feu. Il est encore remarquable que, lorsque plusieurs de ces voyants sont ensemble, ils n'ont pas tous en même temps cette vision, mais si l'un d'eux voit quelque chose et touche un de ses confrères, ou lui met le pied sur le sien, celui-ci a la même vision que lui. On peut conclure de là que si plusieurs voyants se tenaient par la main et formaient une chaîne, tous verraient la même chose, ce qui semble indiquer que cette faculté a son centre dans l'épigastre et dans le plexus solaire...

Lorsque la vision se produit dans toute sa force, les paupières s'écartent, quelquefois même elles rentrent et se replient d'une manière convulsive, de sorte que l'œil regarde fixement devant lui. L'apparition s'empare alors tellement du voyant qu'il ne peut rien voir autre chose, ni penser à quoi que ce soit. Il paraît pensif ou gai, selon la nature de sa vision. Celle-ci, ordinairement, est très courte, et ne dure qu'autant de temps que le voyant peut regarder fixement et sans cligner. Quelquefois aussi l'apparition est vue en même temps par différentes personnes qui vivent assez éloignées les unes des autres. Parfois le voyant voit à des distances considérables<sup>1</sup>. »

1. Gœrres, *La Mystique*, t. III, p. 343.

## II

Il est à remarquer que la vision affecte toujours une forme sensible dans le cas que nous venons d'exposer : c'est une image que l'on interprète, ensuite, d'après l'expérience et la tradition qui impressionne directement dans le voyant, le centre nerveux de l'imagination ; elle produit la même impression sur le cerveau des animaux qui se trouvent dans le voisinage de l'apparition.

Quelle est l'origine de cette image d'un objet lointain ? Comment se forme-t-elle, quelle route suit-elle à travers l'espace : quelle force la dirige et la maintient dans sa direction, pourquoi vient-elle affecter tel voyant plutôt qu'une autre personne, quelle est l'efficacité mystérieuse qui semble exister ici entre le sujet et l'objet, entre le système nerveux du voyant et l'image avec laquelle elle pourrait être unie, par les flots continus de l'éther dont l'univers est plein. Assurément, ces questions s'élèvent dans l'esprit en présence de ces phénomènes étranges, et ils appellent une solution qui semble toujours défier les efforts de notre curiosité impuissante.

Mais, si je ne peux pas répondre à ces questions, si je dois me contenter de quelques hypothèses empruntées au rôle de l'éther dans l'espace, et au jeu du centre nerveux de l'imagination ; si le fluide qui pourrait mettre en communication à travers l'espace, le cerveau et l'image lointaine est encore à trouver et à décrire, je me contenterai de confesser mon ignorance, et je ne me hâterai pas de conclure à l'intervention d'une cause préternaturelle, d'un ange bon ou mauvais.

Ces familles de voyants dont l'existence se trouve ainsi constatée par l'histoire, ne se livrent à aucun exercice préparatoire, à aucun entraînement. Nous ne trouvons ici ni pratiques suspectes, ni incantation ou évocation, ni passes magnétiques, ni états d'hypnose ou superficiels ou profonds, ni aucun acte contre la morale, la religion ou la foi, ni rien qui rappelle, même de loin, les caractères certains de la possession.

Cette circonstance particulière d'un courant qui s'établit

entre plusieurs voyants, par le contact des mains et des pieds, et qui rend la vision commune, semble bien indiquer encore un phénomène psycho-physique et, sans attacher aucune importance au rôle que Gœrres attribue dans cette apparition à l'épigastre et au plexus solaire, je ne repousserais pas une seule explication naturelle donnée par la science : mais, qui trouvera cette explication ?

Aussi bien, l'interprétation naturelle des phénomènes que nous venons de rapporter soulève dans mon esprit de graves objections, je dirais même des objections qu'il me paraît impossible de réfuter, et qui nous font croire que ces visions prophétiques ou lointaines appartiennent à l'ordre préternaturel. Creusons ce sujet.

### III

Il me paraît certain que ces phénomènes ont un caractère objectif, qu'ils ne sont pas l'effet d'une hallucination ou d'une suggestion, puisque des enfants au berceau, des animaux, des chiens, des chats éprouvent un sentiment de frayeur et accusent ainsi la réalité de l'apparition. La seconde vue ne consisterait donc pas dans l'exercice volontaire, libre, d'une faculté qui nous permettrait de projeter un fluide au loin, et de voir, avant sa réalisation une naissance, une mort, un événement important.

Ces voyants ne sont ni actifs, ni libres dans leur vision, ils sont passifs, ils reçoivent une impression inattendue, ils subissent un choc qui retentit au cerveau, dans l'imagination, et ils voient un personnage, une scène sans voir la cause, la réalité externe, l'agent mystérieux qui produit cette apparition.

Nous pourrions, peut-être, avancer encore dans l'étude de cette question. Ce n'est pas un agent mystérieux qui produit une apparition dans le cerveau, car cet agent ne s'amuserait pas à déterminer cette même apparition dans le cerveau de l'enfant, ou dans le cerveau des animaux. L'agent se contenterait d'influencer le cerveau du sujet qu'il veut avertir.

Il est donc permis de supposer que c'est un personnage

réel, un fantôme matériel, un corps aérien qui se rend visible et se place en face d'un sujet pour lui faire connaître une naissance, une mort, un événement important. Le sujet qui jusque-là, est passif, devient actif dans l'interprétation de l'apparition.

Que de villages entiers nous donnent le spectacle de ces phénomènes, à certaines époques, nous n'en serons pas surpris. Les sujets envahis par la contagion redoutable, sont des *médiums* dans la crise contagieuse de la transe et de la crise nerveuse qui se révèle par la convulsion des yeux. État mystérieux et troublant où la raison semble sombrer un instant et laisser l'organisme passer tout entier sous la domination d'une volonté supérieure,

Nous arrivons ainsi à constater deux moments dans ce phénomène de la double vue. Au premier moment, le sujet traverse une crise nerveuse qui dissocie ses organes et ses facultés. Au second moment, il voit dans son imagination surexcitée ce qu'il n'aurait jamais vu à l'état normal.

La crise nerveuse involontaire pourrait bien être l'effet naturel d'une maladie, d'une perturbation profonde de l'organisme, mais elle pourrait bien aussi être l'œuvre du démon qui s'empare un instant de cet organisme pour en faire l'instrument de ses desseins et qui lui fait subir une préparation violente, comme nous le voyons souvent dans l'histoire des possédés.

Au second moment, le sujet voit le personnage dont la présence effective et fantastique est le présage de l'événement qui va se produire et qui peut exister déjà en puissance, dans une cause inconnue des hommes et connue des esprits.

Ce personnage fantastique est bien réel, il se fait voir simultanément à plusieurs personnes qui attestent la réalité objective de l'apparition et qui n'ont pas pu se concerter pour en faire une description identique. D'ailleurs, comme nous l'avons observé, le fantôme influence encore des enfants au berceau et des animaux.

Quel est ce personnage qu'il n'est pas permis de confondre avec une impression subjective et hallucinatoire de l'imagination? Les miracles divins ont toujours un objet élevé, ils

tendent invariablement à éclairer les intelligences, à toucher les volontés, à ramener les cœurs, à rapprocher l'homme de sa fin suprême qui est Dieu. Ici, tous ces caractères font défaut.

Nous ne croyons pas, malgré le sentiment contraire de Gœrres, qu'il soit permis d'attribuer ces phénomènes de seconde vue à une faculté naturelle. Il n'est pas naturel, en effet, que ces phénomènes aient été fréquents avant la venue de Jésus-Christ dans les pays livrés au paganisme et qu'ils soient devenus plus rares dans les pays conquis par l'Évangile. Il y a ici, évidemment, autre chose qu'une cause physique et une loi physique : nous sommes en présence d'un phénomène moral et d'une cause morale, supérieurs aux phénomènes qui naissent et meurent dans le système nerveux.

Il n'est pas naturel de voir à de longues distances des événements qui se produisent ou qui vont se produire et qui n'ont encore aucune réalité, et il faut autre chose qu'une crise nerveuse caractérisée par la convulsion des paupières et la fixité du regard pour obtenir de tels résultats.

Je remarque que ces phénomènes ont des analogies singulières avec les effets produits dans quelques sujets par la possession et par le spiritisme, et je suis tenté de les attribuer à la même cause, et cette cause dépasse, certainement, les forces naturelles de notre imagination.

Gœrres reconnaît que ces hommes et ces femmes, ces enfants et ces vieillards envahis soudainement et troublés physiquement par ces visions étranges n'ont aucune tare hystérique, qu'ils ont la robustesse des gens qui vivent au bord de la mer ou sur les montagnes, et que c'est un don, une faculté spirituelle qui se révèle subitement en eux. Nous sortons ainsi du cadre des phénomènes et des lois physiques de la nature, et, comme nous l'avons déjà observé, c'est parmi les causes morales et dans l'ordre immatériel qu'il faut chercher l'explication de cette double vue. Nous rencontrons ici le préternaturel.

## IV

Ce qui trouble quand on étudie avec une grande impartialité ces phénomènes bizarres, extraordinaires de seconde vue, c'est qu'on ne voit plus distinctement la ligne de démarcation entre la nature et le préternaturel. Ici, les frontières se perdent dans la brume; on hésite là où les présomptueux se hâtent de rendre des oracles et d'avancer.

Si l'on réfléchit un instant, si l'on considère ce nombre incalculable, effrayant, d'Esprits bons, et d'Esprits mauvais, d'anges et de démons qui remplissent l'espace, qui nous pressent de toute part, qui nous voient et qui nous entendent, qui exercent une influence réelle sur tous les actes de notre vie, qui dominent et soumettent en quelque sorte, avec la permission de Dieu, la matière à leur volonté, la vie réelle nous apparaît alors sous un aspect différent. Nous voyons, aussitôt, ces Esprits manifester quelquefois leur présence et leur action par des coups violents, avec un éclat inaccoutumé. Là où le matérialiste interroge les forces chimiques et physiques, les fluides et les vibrations, et accumule les hypothèses les plus fantaisistes, nous levons la tête, et nous disons : Les Esprits sont là.

Nous avons le culte de la science et nous applaudissons aux découvertes qui se multiplient autour de nous, mais cette admiration ne peut pas nous empêcher de voir et de reconnaître à travers ces forces de la nature, et distinctes d'elles, la force immatérielle des Esprits bons ou mauvais dont l'effrayante activité ne se lasse jamais et qui remplissent tout.

Dans la savante traduction de la mystique de Gœrres qu'il nous a laissée, M. Charles de Sainte-Foi nous raconte un fait de double vue d'un intérêt particulier. Cet écrivain était un chrétien sérieux, un homme de bonne foi, et nous ne pouvons mettre en doute ni son intelligence ni sa véracité.

Nous lui laissons la parole :

« Qu'il me soit permis de rapporter ici un fait de seconde vue que j'ai connu avant son accomplissement et qui a par conséquent pour moi tous les caractères d'un fait incontes-

table. Presque toutes les personnes, d'ailleurs, qu'il concernait sont encore vivantes.

« Je me trouvais dans l'automne de l'année de 1839 en Pologne, dans le duché de Posen, chez la comtesse M. une des femmes les plus remarquables du pays sous tous les rapports, et dont la mort a été sentie comme un malheur public. Elle avait confié ses trois filles aux soins d'une gouvernante écossaise, miss R. qui passait pour avoir le don de seconde vue, et qui paraissait, il faut en convenir, très peu flattée de la faculté qu'on lui attribuait.

« L'année précédente, le comte W. frère de la comtesse M. avait épousé la princesse S. Pendant la cérémonie du mariage qui se faisait à la chapelle du château, la jeune comtesse M. nièce du fiancé, fut prise d'un accès de sensibilité qui la força de sortir avec sa mère et miss R. sa gouvernante.

« Celle-ci la voyant pleurer, dit à sa mère : Pauvre Marie, elle n'a qu'à pleurer, car avant un an, son oncle sera veuf; avant deux ans, il épousera la princesse T. sa belle-sœur, et Marie épousera elle-même le prince S. frère de celle-ci.

« La mère et la fille n'attachèrent, comme on le pense bien, aucune importance à cette prophétie, et lorsqu'elles me la racontèrent, huit mois après environ, elles ne faisaient qu'en rire, car rien, jusque-là, n'avait fait pressentir encore qu'elle dût être accomplie.

« Cependant, vers la fin de mon séjour au château de R. une lettre annonça que la comtesse W. venait de mettre au monde un fils, et deux jours après, une seconde lettre annonçait que sa santé donnait de graves inquiétudes. Pour la première fois, nous commencions tous à considérer d'une manière sérieuse la prédiction de miss R.

« La comtesse M. partit pour aller donner ses soins à sa belle-sœur, et je repartis moi-même pour Paris, après l'avoir priée de me donner des nouvelles de sa sœur. Quelques jours après, je reçus une lettre qui m'apprit sa mort. La comtesse M. vint avec sa famille passer l'hiver de 1840, à Paris. Il y avait à peu près deux mois qu'elle y était lorsque son frère arriva avec l'intention d'aller à Rome demander les dispenses nécessaires pour épouser sa belle-sœur. Le mariage se fit au bout de

l'année, et, trois ans plus tard, environ, la jeune comtesse Marie épousait le prince S. de sorte que la vision de miss R. s'était accomplie jusqu'au bout.

« Je demandais souvent à miss R. de quelle manière, par quel procédé, elle avait ces sortes de visions ou de pressentiments. Elle me répondit toujours qu'elle ne pouvait l'expliquer, qu'elle se sentait saisie par une image ou par un sentiment dont elle ne pouvait se rendre compte et qui la forçait à parler. Au reste, elle ne paraissait attacher aucune importance à ce don ; bien loin de là, elle le regardait comme quelque chose de très pénible et de très gênant, dont elle aurait bien voulu être délivrée. Il était, disait-elle, héréditaire dans sa famille, et elle avait déjà été avertie bien des fois, de cette manière, des événements qui devaient arriver plus tard<sup>1</sup>. »

Je serais tenté, d'abord, de classer ce fait dans la catégorie des phénomènes merveilleux, mais naturels, dans la zone qui s'étend entre la nature et le préternaturel, mais quelques difficultés m'arrêtent, et semblent demander une autre explication.

Je ne vois ici ni influence électrique, ni convulsions des yeux, ni accablement, rien qui rappelle la transe, et cependant, le sujet, dans son état normal, à l'intuition conjecturale de l'avenir. J'en conclus que ces phénomènes de double vue n'appartiennent pas à l'ordre physique, et qu'il en faut chercher l'explication plus haut, dans l'intelligence qui se trouve subitement illuminée, par une lumière qui se prolonge dans l'avenir, aux horizons lointains.

Gratry m'a fait connaître, une jeune personne qui possédait ce don de communiquer à distance avec quelques absents. Il en cherchait l'explication dans les forces physiques de la nature et dans l'éther. Un jour, tout déconcerté, il vint à moi, et avec cette droiture de caractère qui le caractérisait, il me dit : Je me suis trompé ! Il avait suffi, en effet, à cette jeune personne de s'imposer un sacrifice et de faire une communion pour être définitivement délivrée de ce don de seconde vue. Elle devait à Dieu sa délivrance.

1. Charles de Sainte-Foi, *Mystique de Gœrres*, t. III, p. 359.



On ne comprendrait pas cette disparition à la suite d'une prière, si le phénomène de double vue était une faculté naturelle, et si un agent préternaturel n'y avait aucune part. On ne comprendrait pas mieux que ce don vint de Dieu, car il ne tend ni à la démonstration d'une vérité religieuse, ni au triomphe de l'Église, ni au soulagement de l'humanité, ni à la sanctification de celui qui le possède : il amuse et il flatte l'orgueil de celui qui le reçoit.

## V

Par notre corps nous faisons partie de l'organisme de l'univers, nous avons des relations étroites avec le soleil, les planètes, l'air, la nature entière. Nous sommes, à tout instant, influencés et traversés par des actions électriques, magnétiques, vitales ; nous participons aux mouvements harmonieux et immenses de l'univers, et nous vibrons avec lui.

Mais, le degré de sensibilité n'est pas le même dans tous les hommes le degré d'impressionnabilité ou d'irritabilité du système nerveux varie avec les individus. Tel homme dont la sensibilité est développée sentira, à l'avance, les changements de temps, les orages, les mouvements de la pression atmosphérique. Tous ces phénomènes physiques préexistent dans des causes physiques dont il sent les secousses que d'autres, beaucoup moins impressionnables, ne sentent pas.

Les sensitifs constituent une catégorie particulière dont les nerfs peuvent devenir le point de départ des phénomènes les plus extraordinaires. L'intensité du choc extérieur et l'irritabilité excessive ou l'hypéresthésie expliqueraient bien des choses qui nous paraissent incompréhensibles, et que nous serions tentés d'attribuer au démon, contre toute justice et contre toute vérité. Nous sommes perdus en quelque sorte dans l'immensité de forces de toute nature dont nous ignorons la constitution, les opérations, les lois, et nous en subissons à tout instant, l'influence profonde.

Comment s'exercent ces influences incontestables ? Je l'ignore. Je ne vois pas l'électricité qui se détache de l'aimant et

qui produit les mouvements désordonnés de la boussole. Je ne vois pas le courant qui suit le fil ou qui traverse la bobine électrisée. Au dessus de 75.000 vibrations, et au-dessous de 64.000, je n'entends plus les notes musicales. Je ferai la même observation à propos des couleurs. L'univers est rempli de phénomènes physiques que je ne connais pas, et je n'ai plus le droit de m'étonner si je ne peux expliquer ces continues influences de l'ambiance sur notre système nerveux.

Mais, en même temps qu'elles modifient l'état de notre système nerveux, ces influences exercent une action réelle sur notre sensibilité, sur notre imagination où elles appellent l'attention de l'âme qui les considère, et elles deviennent quelquefois le point de départ de pressentiments qui vont se réaliser. Songe ou vision magnétique provoquée par une cause physique, c'est toujours l'image qui apparaît au premier plan.

Qu'elle est suggestive, et qu'elle fait réfléchir cette pensée de Goethe !

« Il est très certain, que, dans quelques cas, notre âme peut atteindre au-delà de nos limites corporelles, qu'elle jouit quelquefois du pressentiment ou de la vue réelle de notre prochain avenir. Nous sommes dans un milieu dont nous ignorons les mouvements et les influences sur nous, ainsi que les relations avec notre âme. Nous avons tous en nous quelque chose des forces électriques et magnétiques. Il m'est arrivé souvent, lorsque j'étais en compagnie d'un ami, et que j'avais l'esprit vivement occupé d'une pensée, de voir cet ami me parler le premier de ce que j'avais dans l'esprit. Une âme peut aussi agir sur une autre par sa présence muette<sup>1</sup>. »

Nous voyons ainsi avec quelle prudence il faut étudier ces questions obscures, et essayer de faire le départ entre ce qui appartient à la nature et ce qui appartient au merveilleux.

Élie MÉRIC.

1. Cité par Franz Hettinger, *Apologie du christianisme*, t. II, p. 194.

# LE ROLE DES ANGES DANS L'UNIVERS

---

« Si nous connaissions parfaitement l'activité des anges, si nous pouvions discerner leurs fonctions variées, nous saurions, à n'en pas douter, que chaque ange a son office propre et sa place marquée dans l'univers, beaucoup plus que les astres qui le composent. »

(S. Th. *Somme*, I, p. q. cviii, a. 3.)

## I. — Avertissement

L'épigraphe que nous plaçons ici en tête de la troisième partie de notre étude sur les anges est empruntée au Docteur angélique. Ce peu de mots, sommaire de sa doctrine sur l'activité des esprits célestes dans notre monde, prouvent que le grand génie n'a pas épuisé un si vaste sujet, et que bien des mystères sont et resteront peut-être toujours cachés aux sciences humaines... *etsi nos lateat. (Ibid.)*

Personne essaiera-t-il jamais d'achever d'une manière scientifique un enseignement dont saint Thomas d'Aquin n'a osé soulever les détails!

Il affirme et il démontre, comme une vérité rendue irréfutable par les Écritures, que les anges peuvent agir sur l'univers; que leur activité dans la nature est convenable, utile, voire même nécessaire, Dieu le voulant ainsi; enfin que leur coopération à l'œuvre du Créateur est un fait absolument certain. « Il faut admettre que les anges constituent, selon l'ordre de la nature, un intermédiaire entre nous et Dieu; et que par conséquent, d'après la loi commune, ils administrent non seulement les choses humaines, mais aussi *tous* les corps, *toutes les choses corporelles*. » (I, p. q. cviii, a. 7.)

Nous ne voyons pas les anges. Directement nous ne perce-

vons rien de leurs opérations. Quand il nous sera donné d'admirer l'activité avec laquelle ils s'appliquent à mouvoir l'univers et à féconder la nature, nous ne serons plus de ce monde; alors, pour comprendre, nous n'aurons plus à entrer dans les discussions, les théories et les preuves des savants.

Mais dès à présent, le lien qui, depuis leur origine, existe entre les deux mondes, entre le monde corporel fait de matière inerte, aboutissant partout à des mystères, et le monde spirituel qui l'entoure de toute part et qui est de nature à pouvoir le pénétrer presque dans ses profondeurs les plus insondables; cette étroite parenté, dis-je, voulue de leur Créateur, lequel les a créés l'un pour l'autre, n'expliquerait-elle pas, si on l'interrogeait plus couramment, bien des *qu'est-ce*, des *pourquoi*, et des *comment*?

Nous avons traité des anges pris en eux-mêmes, puis nous avons étudié les rapports hiérarchiques qu'ils ont entre eux<sup>1</sup>; ici, en donnant sous de nouveaux titres des considérations propres à jeter quelque clarté sur beaucoup de points obscurs nous tâcherons de mettre en pratique la leçon que nous donne le pape saint Grégoire dans sa onzième homélie sur l'Évangile où il s'exprime ainsi : « Le royaume des cieux, mes très chers frères, est dit semblable aux objets terrestres en ce que des choses que nous saisissons par l'entendement, nous avons la faculté de nous porter à la connaissance des mystères célestes, de telle sorte que le modèle des espèces sensibles nous rende pour ainsi dire visible l'invisible et que, le cœur enflammé par l'étude, l'amour de connaître nous rende aimable l'inconnu : car le royaume des cieux est un trésor caché. »

Ayons donc en vue, cher lecteur, dans cette troisième partie de l'étude que nous avons entreprise, non de nous livrer à une œuvre scientifique terre à terre; mais de rendre mieux présents à notre mémoire les titres d'amitié qui nous unissent aux anges.

1. *Revue du Monde invisible*, depuis le numéro de janvier 1901.

## II. — La création et son histoire

La création est une œuvre divine et un drame sublime où toutes les créatures ont un rôle qu'elles jouent pour la gloire du Très-Haut.

Dieu crée l'esprit et la matière. Il unit dans l'homme la matière à l'esprit. Il s'unit à cette union : c'est l'opération extérieure et libre des trois personnes de la sainte Trinité qui entre elles s'unissent éternellement par une triple action intérieure<sup>1</sup> : Dieu est acte infini.

\*  
\* \*

Les anges, images de Dieu, sont comme des actes créés. Leur existence est une activité perpétuelle grâce à laquelle ils agissent dans le sens de l'union désirée. Ils tendent à Dieu ; ils font tout graviter vers Dieu. Leur action, depuis le commencement jusque dans l'éternité, en passant par l'histoire des siècles ; soit qu'elle ait lieu au ciel, soit qu'elle s'étende à l'univers, soit qu'elle s'exerce au sein de la nature, pour en saisir la portée, l'on doit se rendre compte exactement de deux mystères, objets de ce chapitre et d'un chapitre suivant : la *création* et l'*incarnation*. C'est d'ailleurs sur ces deux mystères que se base la troisième partie de la présente étude.

\*  
\* \*

Pour commencer, étudions donc avec soin et prions le Saint-Esprit de nous aider à méditer religieusement, dans les premiers versets de la Révélation, la genèse du monde et de l'homme. Les nouvelles connaissances que nous acquerrons à cette source *inépuisable* nous serons d'une grande utilité au

1. Génération du Fils, procédant du Père ; procession du Saint-Esprit par spiration active et spiration passive. Il procède du Père et du Fils comme d'un unique principe.

cours de notre travail. Voici tout entier le texte sacré, si éloquent et si plein de poésie que jamais écrivain en semblable sujet n'en a pu approcher, narration simple comme la vérité, d'une science tellement divine, qu'on y sent partout l'expression du Verbe *par qui tout a été fait et sans qui rien n'a été fait de ce qui a été fait*<sup>1</sup>.

« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Mais la terre était uniforme et nue, et des ténèbres étaient sur la face d'un abîme, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux.

« Or Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres. Et il appela la lumière jour, et les ténèbres nuit : et d'un soir et d'un matin se fit un jour unique.

« Dieu dit encore : Qu'un firmament soit fait entre les eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui étaient sous le firmament de celles qui étaient sur le firmament. Et il fut fait ainsi. Or, Dieu nomma le firmament Ciel ; et d'un soir et d'un matin se fit un second jour.

« Dieu dit ensuite : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que la partie aride paraisse. Or Dieu nomma la partie aride, terre, et les amas d'eau, il les appela mer. Et Dieu dit que cela était bon. Et il dit que la terre produise de l'herbe verdoyante, et faisant de la semence, et des arbres fruitiers, faisant du fruit selon leur espèce, dont la semence soit en eux mêmes sur la terre. Et il fut fait ainsi. Et la terre produisait de l'herbe verdoyante, et faisant de la semence selon son espèce, et des arbres faisant du fruit, et ayant chacun de la semence selon son espèce. Et Dieu dit que cela était bon. Et d'un soir et d'un matin se fit un troisième jour.

« Dieu dit aussi : qu'il soit fait des luminaires dans le firmament du ciel, et qu'ils séparent le jour et la nuit et qu'ils servent de signes pour *marquer* et les temps et les

1. Il eut été plus court de renvoyer le lecteur à cette traduction de la Vulgate par Glaire, annotée de Vigouroux. Mais nous pensons que tous n'ont pas la Bible à leur disposition ; or il nous faudra à chaque instant recourir au texte sacré. Il est donc bon de l'avoir ici sous les yeux.

jours et les années, — qu'ils luisent dans le firmament du ciel, et qu'ils éclairent la terre. Et il fut fait ainsi. Dieu fit donc deux grands luminaires, l'un plus grand, pour présider au jour; l'autre moins grand pour présider à la nuit, et les étoiles. Et il les plaça dans le firmament du ciel pour luire sur la terre. Pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière et les ténèbres. Et Dieu dit que cela était bon. Et d'un soir et d'un matin se fit un quatrième jour.

« Dieu dit encore : Que les eaux produisent des reptiles d'une âme vivante, et des volatiles sur la terre, sous le firmament du ciel. Dieu créa donc les grands poissons, et toute âme vivante et ayant le mouvement, que les eaux produisirent selon leurs espèces, et tout volatile selon son espèce. Et Dieu dit que cela était bon. Il les bénit, disant : Croissez et multipliez-vous, et remplissez les eaux de la mer : et que les oiseaux se multiplient sur la terre. Et d'un soir et d'un matin se fit un cinquième jour.

« Dieu dit aussi : Que la terre produise des âmes vivantes selon leur espèce, des animaux domestiques, des reptiles et des bêtes de la terre selon leurs espèces. Et il fut fait ainsi. Dieu fit donc les bêtes de la terre selon leurs espèces, les animaux domestiques et les reptiles de la terre selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon, — Il dit ensuite : Faisons un homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les volatiles du ciel, et sur les bêtes, et sur toute la terre et sur tous les reptiles qui se meuvent sur terre.

« Et Dieu créa l'homme à son image : C'est à l'image de Dieu qu'il le créa ; il le créa mâle et femelle.

« Et Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous ; remplissez la terre et assujétissez-là, et dominez sur les poissons de la mer, sur les volatiles du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre. Dieu dit encore : Voici que je vous donne toute herbe, portant de la semence sur la terre, et toutes les plantes ayant en elle-même la semence de leur espèce, pour être votre nourriture : — Et à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, et à tout ce qui se meut sur la terre et en qui est une âme vivante, pour qu'il

aient à manger. Et il fut fait ainsi. Et Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très bonnes. Et d'un soir et d'un matin se fit le sixième jour. »

\*  
\* \*

« Ainsi furent achevés les cieux et la terre, et tout leur ornement. Et Dieu eut accompli son œuvre le septième jour : et il se reposa le septième jour de tous les ouvrages qu'il avait faits. Et Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, parce qu'en ce jour il s'était reposé de tout ce qu'il avait créé et fait.

« Telles furent les origines du ciel et de la terre, lorsqu'ils furent créés, au jour où le Seigneur Dieu fit un ciel et une terre. Et tous les arbustes de la campagne avant qu'ils eussent paru sur la terre, et toutes les herbes de la campagne, avant qu'elles eussent poussé : car le Seigneur Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour cultiver la terre. Mais il s'élevait de la terre une source qui arrosait toute la surface de la terre.

« Le Seigneur Dieu forma donc l'homme du limon de la terre et il souffla sur son visage un souffle de vie, et l'homme fut fait âme vivante.

« Or le Seigneur Dieu avait planté, dès le commencement, un jardin de délices, dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé. Et le Seigneur Dieu fit sortir du sol toute sorte d'arbres beaux à voir, et *dont les fruits étaient doux à manger* : et aussi l'arbre de vie au milieu du paradis, et l'arbre de la science du bien et du mal. De ce lieu de délices sortait un fleuve pour arroser le paradis, et qui ensuite se divise en quatre canaux. Le nom de l'un est Phison ; c'est celui qui coule autour de la terre de Hévilath, où vient l'or. Et l'or de cette terre est excellent ; c'est là aussi que se trouve le bdellium et la pierre d'onix. Le nom du second fleuve est Géhon : c'est celui qui coule tout autour de la terre de l'Éthiopie. Le nom du troisième fleuve est le Tigre ; il se répand du côté de l'Assyrie. Le quatrième fleuve c'est l'Euphrate.

« Le Seigneur Dieu prit donc l'homme et le mit dans le



jardin de délices, pour le cultiver et le garder : Et il lui commanda, disant : Mange *des fruits* de tous les arbres du paradis : Mais quant *au fruit* de l'arbre de la science du bien et du mal n'en mange pas ; car au jour où tu en mangeras, tu mourras de mort.

« Le Seigneur Dieu dit aussi : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons lui une aide semblable à lui.

« Tous les animaux de la terre et tous les volatiles du ciel, ayant donc été formés de la terre, le Seigneur Dieu les fit venir devant Adam, afin qu'il vit comment il les nommerait : or le nom qu'Adam donna à toute âme vivante, est son vrai nom. Ainsi Adam, appela par leurs noms tous les animaux, tous les volatiles du ciel, et toutes les bêtes de la terre : mais pour Adam il ne se trouvait point d'aide semblable à lui.

« Le Seigneur Dieu envoya donc à Adam un profond sommeil : et lorsqu'il se fut endormi, il prit une de ses côtes, et il mit de la chair à sa place. Puis le Seigneur Dieu forma de la côte qu'il avait tirée d'Adam, une femme, et il l'amena devant Adam.

« Et Adam dit : Voilà maintenant un os de mes os. et de la chair de ma chair : celle-ci s'appellera femme parce qu'elle a été tirée d'un homme.

« C'est pourquoi un homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme ; et ils seront deux dans une seule chair. Or ils étaient nus l'un et l'autre, c'est-à-dire Adam et sa femme, et ils ne rougissaient pas. »

\*  
\* \*

« Mais le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre qu'avait fait le Seigneur. Il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger *du fruit* de tous les arbres du Paradis ? — La femme lui répondit : Nous mangeons du fruit des arbres qui sont dans le paradis : mais pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y point toucher, de peur que nous ne mourions. Mais le serpent dit à la femme :

Point du tout, vous ne mourrez pas de mort. Car Dieu sait qu'en quelque jour que ce soit que vous en mangiez, vos yeux s'ouvriront; et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. La femme donc vit que *le fruit* de l'arbre était bon à manger, beau à voir et d'un aspect qui excitait le désir; elle en prit, en mangea et en donna à son mari, qui en mangea. En effet leurs yeux s'ouvrirent; et lorsqu'ils eurent connu qu'ils étaient nus, ils entrelacèrent des feuilles de figuier, et s'en firent des ceintures.

« Et lorsqu'ils eurent entendu la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le paradis, à la brise du soir, Adam et sa femme se cachèrent de la face du Seigneur Dieu au milieu des arbres du paradis.

« Mais le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Où es-tu ? — Adam répondit : J'ai entendu votre voix dans le paradis; et j'ai eu peur, parce que j'étais nu, et je me suis caché. — Dieu lui dit : Mais qui t'a appris que tu étais nu, si ce n'est que tu as mangé *du fruit* de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ? — Et Adam répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté *du fruit* de l'arbre, et j'en ai mangé. — Alors le Seigneur Dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela ? Elle répondit : Le serpent m'a trompée, et j'en ai mangé. — Le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux de la terre; tu ramperas sur ton ventre, et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie. Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : Elle te brisera la tête, et toi, tu lui tendras des embûches au talon. Il dit encore à la femme : Je multiplierai tes fatigues et tes grossesses; c'est dans la douleur que tu mettras au monde des enfants; tu seras sous la puissance de ton mari, et lui te dominera. Mais à Adam il dit : Puisque tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé du fruit dont je t'avais défendu de manger, maudite sera la terre en ton œuvre; et c'est dans des labeurs que tu en tireras ta nourriture durant tous les jours de ta vie. Elle te produira des épines et des chardons : et tu mangeras l'herbe de la terre. C'est à la sueur de ton front que tu te nourriras de la terre, d'où tu as été

tiré : puisque tu es poussière tu retourneras à la poussière.

« Adam donna à sa femme le nom d'Eve, parce qu'elle était la mère de tous les vivants.

« Le Seigneur Dieu fit aussi à Adam et à sa femme des tuniques de peau, et les en revêtit, Et il dit voilà qu'Adam est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal : maintenant donc, qu'il n'avance pas sa main; qu'il ne prenne pas non plus *du fruit* de l'arbre de vie : qu'il n'en mange point, et qu'il ne vive point éternellement.

« Et le Seigneur Dieu le renvoya du jardin de délices, afin qu'il laboure la terre de laquelle il fut tiré. Il renvoya donc Adam, et il plaça à l'entrée du jardin de délices, des chérubins avec un glaive flamboyant, qu'ils brandissaient pour garder la voie de l'arbre de la vie. »

\*  
\* \*

« Or, Adam connut sa femme Eve, qui conçut et enfanta Caïn, disant : J'ai acquis un homme par la grâce de Dieu. Et de nouveau elle enfanta son frère Abel. . . . .

« ... Or Adam vécut cent trente ans, et il engendra un fils à son image, et à sa ressemblance, et il l'appela du nom de Seth. Et les jours d'Adam après qu'il eut engendré Seth, furent de huit cents ans; et il eut encore des fils et des filles. Ainsi tout le temps que vécut Adam fut de neuf cent trente ans, et il mourut. » (Genèse, I, II, III, IV, 1, 2, V, 3, 4, 5.)

\*  
\* \*

Tel est en Moïse l'histoire des origines du monde et de l'homme<sup>1</sup> dictée par Dieu même.

1. Cherchez-y la métempsycose et la préexistence de l'individu. Pas plus qu'Adam, pas plus que Caïn, Abel et Seth n'ont préexisté à eux-mêmes, les hommes d'aujourd'hui ne se préexistent non plus. La pluralité des existences est moins qu'un rêve, car un rêve a sa cause, c'est une imagination sans fondement aucun, pour n'aboutir à rien. D'ailleurs c'est à celui qui avance une chose à la prouver. Prouvez la pluralité des existences ! En attendant vous êtes en flagrant délit d'hérésie.

Que de divine sublimité de la part du Très-Haut, quel abîme de science cache, pour le chrétien croyant, la naïveté enfantine de ce récit, et de ce colloque entre Adam, Ève et le Seigneur Dieu qui fait sa petite créature à son image, tant est infinie sa paternelle sollicitude ! Voilà bien le caractère principal des rapports entre Dieu qui fait tout grandement : et de l'homme qu'il berce, pour ainsi dire, sur son sein. Est-ce en se promenant sous les ombrages de l'Éden qu'il lui parle pour la première fois, il lui défend, ainsi qu'on dit aux enfants, de ne pas manger d'un fruit. Quand il se fera homme afin de se promener avec la foule des pécheurs, il nous apprendra — leçon importante s'il en fut — à être semblables à de petits enfants, si nous voulons entrer dans ce royaume des cieux qu'il nous ouvre de nouveau en mourant sur l'arbre de la vie ; et il nous apprendra à le prier ainsi : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Dieu toujours traite l'homme en enfant parce qu'il est notre Père ; et, à l'imitation de Dieu, c'est ainsi que nous traite aussi notre bon ange gardien, notre frère aîné. Malheur à nous en toutes choses, si nous voulons nous faire plus grands que nous ne le sommes ! C'est le caractère de la révélation. Elle se met à notre portée ; elle se poursuit à travers les âges anciens qui précédèrent et préparèrent le Nouveau Testament. Elle devient alors la bonne nouvelle du petit Jésus, l'exemple du Christ, puis son enseignement continué avec l'Apocalypse, où saint Jean communique ses avis à l'Église naissante, prévoit en ses visions les terribles épreuves du christianisme ainsi que la victoire définitive de son divin Fondateur, et enfin prédit, en le décrivant, les derniers jours du genre humain, l'agonie suprême de cette terre qui a produit l'arbre de la science du bien et du mal.

L'ensemble des Écritures nous présente ainsi avec une foi dogmatique le commencement, l'achèvement et la fin des choses, l'histoire de tous les siècles, la raison d'être du temps qui trouve une source en chaque créature et, comparable aux cours d'eau, se déverse dans l'océan de l'éternité.

A. VAN MONS.

(*A suivre.*)

## LE DÉDOUBLEMENT DE LA PERSONNALITÉ ET LA POSSESSION

---

Nous avons fait remarquer, à propos des auteurs qui font la « crise démoniaque » une simple variété d'accès hystérique, que la grande lacune de leurs explications résidait dans la prépondérance presque exclusive qu'il accordent aux symptômes physiques, dans l'examen de ces cas.

Des ressemblances peuvent exister entre les phénomènes produits chez l'hystérique et chez le démoniaque, encore que nous ayons constaté que souvent ces ressemblances font défaut; mais si l'on poursuit l'examen et que l'on ne se contente plus de quelques rapprochements superficiels et incomplets, on apercevra bientôt dans l'économie psychologique des différences profondes entre les sujets de l'une et de l'autre catégorie. Les symptômes physiologiques sont secondaires, et ne sont que des effets dérivés; les phénomènes psychologiques importent surtout, et c'est là qu'il faut chercher les symptômes caractéristiques des démoniaques.

C'est à ce point de vue que s'est placé le Dr Pierre Janet. Si les démoniaques, à ses yeux, sont toujours de tempérament hystérique, leur hystérie n'est qu'un terrain favorable à l'éclosion de maladies mentales particulières, et c'est dans ces maladies mentales, qui altèrent la conscience du sujet, qu'il faut chercher l'origine et l'explication des phénomènes curieux dont ils sont le siège. La psychologie remplace ici la physiologie.

En pénétrant les causes profondes de ces maladies mentales qui se rattachent aux idées fixes et obsédantes, le

Dr Pierre Janet a formulé des hypothèses et énoncé des théories qui paraissent, à première vue, plus capables d'expliquer naturellement les phénomènes des crises démoniaques.

Ce qui caractérise la crise démoniaque, en effet, c'est, bien plus que les contorsions ou les convulsions souvent absentes, ce phénomène tout psychologique de duel intime qui se livre dans le sujet. Celui-ci dans les moments de calme, a sa personnalité et sa conscience bien nettes : et, au moment des crises, il se fait en lui comme une substitution d'une autre personnalité, d'une seconde conscience. Ces deux consciences ou personnalités peuvent se connaître ou s'ignorer ; parler l'une de l'autre ; se souvenir ou non de ce que l'autre a fait. Il y a réellement en apparence deux personnes distinctes dans le sujet. Ce nombre peut même augmenter.

C'est là le caractère le plus constant, le plus net, et le plus frappant de tous les cas de possession démoniaque.

Malgré que nous ne nous appuyions, dans cette étude, que sur des observations contemporaines, nous citerons toutefois le passage où le P. Surin décrit cette invasion d'une seconde personne prenant la place de la personnalité normale, chez les possédés. Il analyse ainsi ce qu'il ressentait lui-même dans une crise démoniaque : « Je ne saurais vous expliquer ce qui, se passe en moi pendant ce temps et comment cet esprit s'unit avec le mien sans lui ôter la connaissance ni la liberté, en faisant néanmoins comme un autre moi-même, et comme si j'avais deux âmes dont l'une est dépossédée de son corps et de l'usage de ses organes et se tient à quatre en voyant faire celle qui s'y est introduite. Les deux esprits se combattent dans un même champ qui est le corps, et l'âme est comme partagée ; dans une partie, elle est sujet des impressions diaboliques, et, dans l'autre, des impressions qui lui sont propres et que Dieu lui donne<sup>1</sup>... »

Dans l'état décrit par le P. Surin le sujet conserve la conscience normale de ce qui se passe en lui et autour de lui ; mais le plus souvent, cette conscience normale est annihilée au

1. Lettre du P. Surin au P. d'Attigny, du 3 mai 1635.

moment de la crise démoniaque et le sujet ne sait rien de ce qui se dit ni de ce qui se passe.

Ce phénomène a été justement appelé *dédoublement de la personnalité*. Expliquer son origine, en montrer la genèse naturelle, ce serait donner la meilleure explication scientifique de la possession démoniaque, si d'ailleurs celle-ci ne revêtait pas d'autres symptômes et n'était pas accompagnée de circonstances qui la distinguent.

C'est cette explication naturelle que donne le Dr Pierre Janet dans sa remarquable thèse l'*Automatisme psychologique*<sup>1</sup>.

## I

Le « dédoublement de la personnalité, c'est-à-dire, l'existence dans un même sujet, d'une seconde conscience distincte et indépendante de la conscience normale, quand on l'observe d'une façon complète, est un phénomène déjà parvenu à son épanouissement extrême : mais avant d'atteindre ce plein développement, les idées subconscientes<sup>2</sup> qui l'ont peu à peu préparé et produit, ont suivi des phases qu'une analyse attentive peut faire retrouver.

Ce qui constitue l'état normal d'un individu, c'est, d'une part, la conscience personnelle et actuelle qu'il possède de ses actes, et, d'autre part, le fait que ses actes sont adaptés par sa volonté aux circonstances présentes. « Ces actes, comme dit M. Pierre Janet<sup>3</sup>, non seulement dépendent de de notre personnalité, qui par son caractère et ses tendances en a été le motif principal, mais ils sont rattachés actuellement à notre personne qui sait qu'elle les accomplit par la conscience personnelle... L'adaptation exacte aux circonstances

1. Dr Pierre Janet, l'*Automatisme psychologique*. Paris, Alcan. Nous citons la 3<sup>e</sup> édition. 1899.

2. Les idées *subconscientes* sont celles qui ne tombent pas dans le champ de la conscience normale.

3. Dr Pierre Janet, *Névroses et idées fixes*, t. I. p. 391. Paris, Alcan.

nouvelles et la conscience personnelle forment deux caractères essentiels des actes volontaires. »

Or les actes émanant des idées subconscientes, et que l'on dénomme actes *automatiques*, sont précisément dénués de ces conditions. « On peut caractériser les phénomènes automatiques par les deux caractères exactement opposés<sup>1</sup>. » Ils ne sont pas rattachés aux circonstances actuelles dans lesquelles se trouve le sujet; ce sont des actes anciens figés, pour ainsi dire, et stéréotypés dans le cerveau, ramenant toujours la même série d'actes et de sensations. En outre, ces actes automatiques ne sont pas rattachés à la personnalité vraie, et s'accomplissent même souvent à son insu. « En un mot, les actes automatiques sont involontaires, non combinés pour la situation présente et plus ou moins subconscients<sup>2</sup>. »

Ces phénomènes d'inconscience se trouvent souvent à l'état embryonnaire même chez l'homme normal. Les mouvements involontaires et inaperçus, les bâillements, les rêveries, les balancements rythmés du corps sous l'influence de la musique, etc., s'y rattachent. Et même, ces phénomènes isolés peuvent parfois former série en se liant les uns aux autres, et produire « une longue chaîne de pensées et de paroles qui se développent en nous presque à notre insu, qui remplissent une partie considérable de notre vie, et qui jouent un grand rôle dans toute notre conduite<sup>3</sup>. » « Il y aurait, continue l'auteur, toute une étude psychologique des plus curieuses à faire sur cette rêverie intérieure et continuelle qui joue chez beaucoup d'hommes un rôle considérable. On pourrait étudier le contenu de ces rêveries; on y verrait quelquefois de curieux travaux psychologiques qui s'effectuent en nous malgré nous. C'est grâce à ce travail subconscient que nous trouvons tout résolus des problèmes que peu de temps auparavant nous ne comprenions pas<sup>4</sup>... »

Or, « ces phénomènes qui existent souvent même chez l'homme normal prennent une importance extraordinaire

1. *Névroses et idées fixes*, t. I, p. 391.

2. *Ibid.*, p. 391.

3. *Ibid.*, p. 392.

4. *Ibid.*, p. 393.



chez le malade. Dès que pour une cause quelconque accidentelle ou permanente, l'esprit s'affaiblit un peu, on voit ces rêveries automatiques grandir démesurément et prendre des caractères beaucoup plus nets. Elles deviennent tout à fait involontaires, et l'homme est obligé de les subir sans pouvoir les arrêter ni les modifier; elles deviennent plus nettement subconscientes et laissent des souvenirs bien plus incomplets ou même ne s'accompagnent d'aucune conscience personnelle ni d'aucun souvenir<sup>1</sup>. »

Nous voyons ainsi s'accroître la désagrégation de l'esprit. A côté de la conscience normale se forme une seconde conscience distincte et parfois permanente, qui se manifeste alternativement avec la conscience normale; c'est le véritable dédoublement de la personnalité, à l'insu de la première; on peut agir sur elle, et par certaines suggestions modifier le cours des idées subconscientes qui la constituent : on peut lui donner des ordres, plus ou moins obéis, il est vrai, converser avec elle, obtenir des réponses que le sujet normal ignorera. Cette seconde personnalité se servant des organes du sujet écrira même sans que celui-ci s'en aperçoive; de là les curieuses observations de *l'écriture automatique*<sup>2</sup>.

Lorsqu'il atteint ce degré d'intensité, « ce dédoublement de l'esprit devient dans certains cas pathologiques si réel, si manifeste qu'il est remarqué par le malade lui-même... Il ne peut faire autrement que de les attribuer à une personne étrangère qui emprunte sa main ou sa bouche pour s'exprimer... Nous sommes tout naturellement revenus à l'interprétation du délire de possession<sup>3</sup> »

Telle est, suivie pas à pas, la marche de ce phénomène de désagrégation de l'esprit. « Tantôt une séparation très légère ne laisse en dehors de l'esprit que des phénomènes insignifiants, incapables d'agir par eux-mêmes et dociles serviteurs de la pensée consciente... Tantôt la seconde personnalité parle pour son propre compte... Mais depuis l'acte subconscient le plus insignifiant jusqu'aux possessions les plus terribles c'est

1. *Névroses et idées fixes*, t. 1, p. 394.

2. Cf. *Névroses et idées fixes*, *passim*.

3. *Ibid.*, pp. 395, 396.

toujours le même mécanisme psychologique qui amène peu à peu la dissolution complète de l'esprit<sup>1</sup>. »

## II

A cette théorie M. Pierre Janet a donné la force démonstrative d'un fait expérimenté ; il ne s'est pas contenté de bâtir un système spéculatif, il l'a contrôlé, et victorieusement, par l'application. Il a chassé le pseudo-diable, en adaptant des procédés conformes à sa théorie sur un sujet qui offrait les symptômes pathologiques décrits ci-dessus, et, selon son expression, à l'exorcisme religieux il a substitué « l'exorcisme moderne ».

Il ne pouvait rien fournir de plus persuasif en faveur de son système ; les théories miroitent dans le vague, les faits prouvent. Dans l'histoire du prétendu possédé que l'auteur nous présente, et qu'il a guéri, un point toutefois reste obscur et même très douteux : son « possédé » offrait-il bien les caractères regardés comme indices sérieux par le Rituel ? L'examen des détails fournis ne permettent pas de le conclure. Le fait rapporté illustre bien la théorie d'une façon probante pour certaines maladies mentales ; il n'a pas le même succès démonstratif pour les « possessions » auxquelles s'ajoutent des caractères autres que ceux du cas en question.

Voici l'histoire de ce pseudo-possédé<sup>2</sup>.

Un malade âgé de trente-trois ans, que M. Janet nous présente sous le pseudonyme d'Achille, lui fut conduit à la Salpêtrière. Ce pauvre homme passait dans son entourage pour possédé, et plus que les autres il se croyait et se disait possédé. Ce triste état avait commencé pour lui à la suite d'un voyage d'où il était revenu sombre et taciturne. « Au bout de quelques jours cette taciturnité augmenta et le pauvre homme murmura difficilement quelques paroles dans la journée. Mais son silence prenait un aspect tout spécial : il cessait d'être

1. *L'Automatisme psychologique*, p. 443.

2. *Névroses et idées fixes*, t. I, p. 337 et seqq.

volontaire comme au début; Achille ne se taisait plus parce qu'il ne voulait pas parler, mais parce qu'il ne pouvait plus parler. Il faisait des efforts infructueux pour articuler un son et ne pouvait plus y parvenir, il était devenu muet. »

Un premier médecin diagnostiqua un affaiblissement général; un second se moqua de son confrère, parla d'hypertrophie cardiaque; tous deux ne furent d'accord que sur l'impuissance de leurs remèdes. Achille se sentit bientôt envahi par la plus noire tristesse. « Il ne s'occupait plus, et d'ailleurs il ne comprenait plus rien à ce qu'il lisait. souvent même semblait ne plus comprendre les paroles qu'on lui adressait. » Il était hanté des plus noirs pressentiments.

Une crise survint en son état de dépression. « Tout d'un coup, un matin, après deux jours de mort apparente, Achille se dressa, se mit sur son séant, les yeux grands ouverts et éclata d'un rire effrayant. Ce fut un rire convulsif qui le secouait dans tous ses membres, un rire exagéré qui lui tordait la bouche, un rire lugubre qui se prolongea plus de deux heures, vraiment satanique. »

Dès lors, le malheureux fut persuadé que le diable était en lui. « Le démon, disait-il, était dans la chambre entouré d'autres petits diables cornus et grimaçants; bien plus le démon était en lui-même et le forçait à prononcer d'horribles blasphèmes. » Il poussait des cris horribles; « on me brûle, on me coupe en morceaux! » ses jambes et ses bras se contorsionnaient. A plusieurs reprises il essaya de se donner la mort... Après trois mois de ce délire qui épouvantait sa pauvre famille, on se décida à le conduire à la Salpêtrière.

« Quand j'essayai, dit M. P. Janet, de consoler le pauvre homme et de le calmer un peu, je fus fort mal accueilli : toutes mes tentatives furent vaines. J'essayai inutilement de prendre quelque autorité sur Achille, de le forcer à m'obéir; j'essayai comme dernière ressource s'il n'était pas possible de l'endormir pour le dominer davantage pendant son état hypnotique : tout fut inutile : par aucun procédé je ne pus réussir ni à le suggestionner ni à l'hypnotiser : il me répondit par des blasphèmes, et le diable parlant par sa bouche se railla de mon impuissance. »

Enfin remarquant que ce sujet était énormément distrait, M. P. Janet lui fit accomplir à son insu différents mouvements; lui mettant un crayon à la main, tandis qu'il divaguait dans ses hallucinations, il obtint des réponses écrites automatiquement par la seconde personnalité d'Achille. Il s'adressait pour cela au « diable », qui faisait écrire ou gesticuler le patient, selon les ordres donnés. « Je fis faire au diable, dit-il, une foule d'actions différentes, il obéissait toujours parfaitement. »

Le sagace expérimentateur eut l'idée de demander à ce diable d'endormir Achille. « J'avais essayé, dit-il, mais en vain d'hypnotiser ce malade en m'adressant directement à lui, tout avait été inutile; mais cette fois, en profitant de sa distraction et en m'adressant au diable, je réussis très facilement. Achille essaya en vain de lutter contre le sommeil qui l'envahissait, il tomba lourdement en arrière et s'endormit complètement. »

Dans cet état d'hypnose, le malade interrogé fit connaître diverses particularités jusque-là ignorées; il dévoila le principe même de la funeste association d'idées subconscientes qui avaient pris consistance au point de former en lui une seconde personnalité. Une fois connu le fait primordial sur lequel s'était échafaudé toute la suite des rêveries obsédantes, le docteur s'attacha à suggestionner le malade et à le convaincre que la faute — origine de tout le mal — était oubliée et pardonnée, et que le remords n'avait plus de raison d'être. Après chaque séance d'hynoptisme, Achille « se sentait soulagé, délivré de cette puissance intérieure qui lui enlevait la libre disposition de ses sensations et de ses idées... Au bout de peu de jours il avait fait assez de progrès pour rire de son diable... En un mot, après la disparition de l'idée fixe, l'unité de l'esprit se reconstituait. »

Achille fut bientôt complètement guéri, et, plusieurs années après, il n'avait pas cessé de jouir d'une santé physique et morale parfaite.

Tel est le cas de dédoublement complet de la personnalité, accompagné de ressemblances très grandes avec les récits de possessions démoniaques, que le Dr Pierre Janet nous présente.

## III

Ce fait typique communique évidemment une très grande valeur à la thèse du célèbre professeur. Toutefois, si lumineuse et précise que paraisse sa théorie; si nombreux que soient les cas qu'elle explique, et qui semblaient jusque-là devoir rentrer dans la catégorie des faits préternaturels, elle n'embrasse pas tous les cas; les vraies possessions ne sont pas aussi simples que celles d'Achille, et certains phénomènes que l'on y trouve débordent le champ d'application de la théorie énoncée.

Dans son fond essentiel, cette théorie rend compte des aberrations, des hallucinations, des délires, des déviations mentales, par l'état morbide du cerveau. Le sujet qui offre ces symptômes est un névrosé; tout son mal est interne et git en son esprit désagréé. Quelles que soient les manifestations bizarres et variées de sa névrose, le principe en est tout *subjectif*, et il n'y a rien d'extrinsèque ni aucun agent externe qui viennent agir sur le malade. Aussi le diable n'a aucune raison d'être dans ces cas; il n'a pas besoin d'être chassé : il n'est pas.

L'explication est claire. Mais ne perd-elle pas sa valeur si l'on trouve, dans certaines possessions, des phénomènes provenant non pas du sujet lui-même, mais d'une force extérieure au sujet et agissant sur lui ou par lui? Que devient cette théorie, si le patient n'est pas l'auteur direct, conscient ou inconscient, des phénomènes qui surviennent chez lui, mais au contraire si ces phénomènes sont produits en dehors de lui et sans son concours personnel ou subconscient? Si l'on démontre que, dans certains cas, les phénomènes, *cessant d'être subjectifs*, sont dus à des forces *externes*, la théorie de l'automatisme psychologique n'expliquera plus leur production, et la question de la possession, loin d'être expliquée, restera entière,

Or, nous allons exposer une série de faits dont la produc-

tion semble bien révéler l'intervention d'une force extrinsèque au sujet.

Ces faits ont été recueillis au cours d'exorcismes. Si nous ne citons pas les dates ni les noms des personnes, c'est que ces faits sont encore récents; la discrétion nous empêche de dévoiler ceux qui y furent mêlés. Mais les procès-verbaux détaillés de ces observations existent, et nous garantissons la loyauté et la sincérité au-dessus de tout soupçon des témoins dont nous les tenons directement.

### 1. *Brûlures et marques imprimées.*

Dans le cours d'un exorcisme, l'ordre fut donné au démon d'imprimer sur le dos de la personne exorcisée le monogramme du Christ : IHS. Aussitôt cette personne reçut comme une commotion douloureuse. On termina l'exorcisme et on découvrit le dos du sujet. Les témoins aperçurent en caractères très distincts, gravés à vif dans la chair entamée comme avec un fer rouge, le monogramme du Christ. Au dessous apparaissaient même les trois clous que l'on représente habituellement dans ce monogramme.

Une autre fois fut imprimée de la même façon la lettre M, initiale du nom de la sainte Vierge. Sur une personne cette lettre prit même de telles proportions qu'elle s'étendit depuis le haut de la poitrine jusqu'au ventre. D'autres inscriptions aussi nettes et aussi caractérisées, furent ainsi obtenues avec la même instantanéité, et avec le même aspect de brûlures au second degré, la peau étant enlevée et les chairs entamées. Les cicatrices de ces brûlures restaient visibles comme pour des brûlures naturelles.

On a essayé d'expliquer par la suggestion et par l'auto-suggestion ce genre de phénomènes. On n'y a pas réussi. Dans un article de la *Revue du Clergé français* (1<sup>er</sup> juin 1904), on lisait une réfutation, qui est restée sans réplique sérieuse, des essais d'explications naturelles tentées à ce sujet. A ceux qui rapprochaient des faits que nous venons de signaler d'autres faits qu'ils prétendaient être analogues et qui consistaient simplement en vésications et boursoufflures obtenues par suggestions, l'auteur faisait remarquer justement : « Il ne

s'agit pas seulement de prouver que l'excitation du système nerveux par la suggestion ou l'auto-suggestion explique la production de rougeurs, de boursoufflures, et même de quelques gouttelettes de sang à la surface de la peau ; il s'agit de montrer que cette même cause est susceptible de produire des phénomènes beaucoup plus marqués ; il s'agit de prouver que la suggestion peut produire de véritables brûlures et de véritables morsures allant jusqu'à entamer les chairs. La suggestion hypnotique, jusqu'ici n'a rien fourni d'analogue. »

Il reste établi que ces phénomènes si remarquables par leur instantanéité, par leur amplitude, par leur forme, n'ont point trouvé d'explication satisfaisante dans les forces nerveuses internes.

## *2. Mouvements et apports d'objets. Coups et bruits.*

Un exorcisme avait lieu il y a quelques années. Le démon ayant déclaré par la bouche de la possédée que l'heure de son départ était arrivée, l'exorciste lui ordonna de donner un signe certifiant ce départ. Dans la salle où cette scène se passait, à mi-hauteur du mur, se trouvait une statue de la sainte Vierge sous une sorte de globe formé de lamelles de verre réunies ensemble par des bandes de papier. Tandis que l'exorciste réitérait son ordre au démon, et que les témoins avaient les yeux sur la possédée, on entendit dans le coin de la chambre opposé à la statue un bruit de verres qui se choquaient. On regarda : la statue intacte était à terre dans ce coin ; les lamelles de verres gisaient à côté de la statue, mais n'étaient pas brisées. Si la statue était simplement tombée de son piédestal, on eût dû la trouver au pied du mur auquel elle était fixée ; elle était, au contraire, au côté opposé de la salle. Une main invisible l'avait donc transportée à cette distance de plus de six mètres.

Une possédée, que nous appellerons M<sup>lle</sup> Z... avait fait avec le démon un pacte signé de son sang. Depuis vingt-trois ans ce papier n'était plus en sa possession et elle ne l'avait jamais revu. Elle se soumit, après ce laps de temps, à l'exorcisme, et le démon fut sommé de rapporter le billet que, d'après ses

propres déclarations, il détenait toujours. Après de longs refus et une résistance prolongée durant plusieurs séances, il se déclara vaincu. « Je partirai, dit-il, et passerai par la chapelle. Je déposerai le billet au pied de saint Joseph. Mais prends le billet avec précaution, car il a passé par le feu de l'enfer. » Et le démon partit.

Les témoins se rendirent à la chapelle, et, devant la statue de saint Joseph, ils trouvèrent un papier plié en quatre, de couleur jaunâtre, sale, et exhalant une odeur fétide. On déplia ce billet : c'était bien le pacte écrit et signé vingt-trois ans auparavant. La personne qui venait d'être délivrée le reconnut, et manqua se trouver mal d'émotion.

Il faut observer que cette personne venant à l'exorcisme, ne passait jamais par la chapelle, que pas un instant elle n'était laissée seule, et que rien n'avait indiqué à l'avance que ce jour-là serait le jour du départ du démon et de la restitution du billet en question. Toute supercherie était impossible.

Nous pouvons encore, dans le même ordre de phénomènes, signaler l'apport invisible de médailles que le démon déclarait avoir dérobées et qui se retrouvaient subitement jetées dans la salle pendant l'exorcisme. La personne exorcisée, surveillée par tous les assistants, ne pouvait en aucune façon, même en lui supposant le plus grand talent de prestidigitiation, être l'auteur de ces phénomènes. Ce fait survenu à plusieurs reprises nous a été indiqué de plusieurs sources différentes.

Un témoin très sûr nous rapporte qu'un sujet possédé était frappé fréquemment par le démon, et que les coups étaient entendus distinctement par la personne qui l'assistait. Le même témoin signale des bruits, danses, coups, semblables à ceux dont il est fait mention dans la vie du bienheureux Curé d'Ars, et se produisant à l'entour d'une possédée sans qu'on puisse apercevoir le producteur invisible de ces bruits très sensibles.

### 3. *Hiérognose et communications à distance.*

Dans un exorcisme un témoin s'était muni d'une relique de



la vraie Croix, contenue dans un petit médaillon. Ayant recouvert ce médaillon de papier blanc afin de mieux dissimuler la nature de l'objet, il s'avança derrière la possédée et, sans être remarqué d'elle, il posa la relique sur sa tête. Aussitôt la possédée se lève, fait un pas brusque en avant pour s'éloigner et prend un air de peur et de colère tout à la fois. L'exorciste lui dit :

— Qu'as-tu donc?

— La vraie Croix est là!

— Mais tu ne la vois pas?

— Je la sens!

La scène n'avait pas duré deux minutes. La possédée ignorait totalement et que l'on ferait usage d'une relique, et, à plus forte raison, que cette relique serait une parcelle de la vraie Croix.

Un autre cas offre un détail encore plus remarquable peut-être. Une possédée exorcisée avait, comme précédemment, reconnu la vraie Croix dans une relique qui lui était imposée. Un peu plus tard, l'exorciste substitua à cette relique une parcelle de la sainte Couronne d'épines. Malgré l'apparence extérieure identique des deux reliques, la possédée déclara, sans se tromper et sans hésitation, la vraie nature de cette seconde relique.

Une exorcisée indiqua, un jour, en entrant dans de minutieux détails ce qui concernait une personne absolument *inconnue d'elle et de tous les assistants*; le nom même de cette personne leur avait été jusque-là étranger. Elle dévoila les actes passés et présents, et jusqu'aux projets et aux intentions secrètes de cette personne habitant à une distance de plus de quarante lieues.

L'exorciste écrivit à l'adresse et au nom indiqués, demandant une entrevue à la personne ainsi dévoilée, si du moins elle existait réellement. Celle-ci répondit et fixa le jour du rendez-vous. L'exorciste ayant mis par écrit tout ce qui avait été révélé, avec les nombreux détails circonstanciés, lui en donna lecture. A la fin celle-ci confirma le tout; tout était vrai: les projets et les intentions secrètes elles-mêmes révélées étaient

bien celles de cette personne, qui resta stupéfaite en présence de pareilles révélations intimes.

Bornons là les citations de faits dont nous pourrions facilement allonger la liste.

#### IV

L'examen approfondi des phénomènes qui précèdent permet de conclure qu'ils ne sauraient avoir leur cause totale dans un état cérébral morbide.

Le dédoublement de la personnalité avec les phénomènes qui en découlent se retrouvent sans doute dans la possession ; mais la possession n'est pas constituée par cela seulement.

Dans les états de dissociation psychologique, de dédoublement de la personnalité, décrits et analysés par le Dr Pierre Janet, le sujet, d'après le fond même de la théorie, ne dit rien et ne révèle rien qu'il n'ait déjà perçu à un certain degré dans son existence antérieure. Son imagination peut travailler, et, par suite de la surexcitation cérébrale et de l'hyperesthésie sensorielle, elle peut même suggérer des idées, des représentations, des paroles qui semblent dépasser la portée intellectuelle du sujet normal. Mais en y regardant de près, on trouvera toujours que le point de départ de ces données repose sur des vues et des perceptions antérieures.

La perception d'événements inconnus, qui se passent au loin, dans un pays étranger, relativement à des personnes ignorées, ne peut provenir ni de la surexcitation mentale, ni du travail de l'imagination ; il y a là des *réalités objectives* perçues, qui nécessitent un rapport et une action externes au sujet. L'automatisme psychologique est ici insuffisant.

La même conclusion s'impose pour la découverte d'objets cachés, pour le pouvoir de deviner la présence et la nature d'une relique. Il y a ici, dans le fait de cette divination, une réalité *externe* que le seul travail interne d'un cerveau malade ne peut atteindre par lui seul. Il faut qu'un agent intelligent

intervienne, capable à la fois de connaître la nature de l'objet caché, et de communiquer cette connaissance à la personne exorcisée. L'automatisme psychologique ne rend pas compte de ce fait, pas plus qu'il ne rend compte des brûlures et des marques imprimées, que nous avons relatées, et qui dépassent de beaucoup tout ce que la suggestion hypnotique et l'auto-suggestion ont pu produire de plus remarquable.

Cette lacune de l'automatisme psychologique, comme explication de la possession, apparaît d'une manière encore plus frappante dans les phénomènes d'apport d'objets, de mouvement spontané communiqué à des objets matériels et inertes. Dans ces cas — à moins de se perdre dans des hypothèses invraisemblables, et dénuées de toute base sérieuse et scientifique — il est impossible de se contenter comme explication de la simple dissociation cérébrale. Un objet rapporté à un jour et à une heure ignorés à l'avance du sujet, sans que celui-ci intervienne, et alors que cet objet était perdu pour lui depuis de nombreuses années; une statue déplacée sans qu'aucune main visible n'y ait touché: cela requiert un agent *intelligent*, puisqu'il comprend les ordres et obéit; un agent *invisible*, puisqu'il ne laisse apercevoir aucune trace sensible de son action; un agent *autre que la personne possédée*, puisqu'il accomplit ce que celle-ci est dans l'impossibilité physique d'exécuter.

L'automatisme psychologique reste absolument muet et impuissant pour faire comprendre de pareils phénomènes.

Il est temps de conclure. La théorie des idées subconscientes aboutissant au dédoublement de la personnalité explique une foule de cas pathologiques, dans lesquels les savants ne pouvaient se reconnaître autrefois. Elle explique des cas très voisins de la possession démoniaque.

Mais tandis que dans les faits d'automatisme psychologique, tout est *subjectif et interne* au sujet, dans les cas de possession, la seconde personnalité, étant supposée un être réellement distinct du sujet, doit pouvoir produire des effets *objectifs et externes* au sujet. Or, c'est bien ce qui a lieu. Nous avons cité des exemples.

La possession est donc autre chose et plus que le simple dédoublement de la personnalité. Ce qui explique ceci, n'explique pas cela. Et les phénomènes spéciaux de la possession ne sont point résolus par la théorie de l'automatisme psychologique.

L'auteur de cette théorie, en l'appliquant aux possessions démoniaques, a dépassé le but; et il a exagéré sa confiance dans la puissance compréhensive de son système, quand il a écrit que « tous les esprits éclairés sont aujourd'hui bien convaincus que ces possessions n'étaient que de simples maladies mentales ».

Les esprits éclairés sont convaincus que ces possessions sont autre chose que de simples maladies mentales; et la vraie science n'a pas encore chassé le démon.

C. BOISMORAND.



## LE TRAITEMENT NON MÉDICAMENTEUX DES NÉVROSES

---

### Hypnotisme. — Rééducation

Lorsqu'un sujet est en état d'hypnose, son esprit accepte sans contrôle les idées qu'on lui suggère, et ces idées se traduisent en actes, L'hypnose permet d'étudier, sur ceux qui l'acceptent et y sont sensibles, l'influence de l'imagination sur l'organisme. Le sujet persuadé qu'il ne peut lever le bras en l'air, ouvrir les yeux, se soulever de sa chaise, franchir le seuil d'une porte, éprouve réellement ces paralysies suggérées, fonctionnelles. Il ne peut pas remuer parce qu'il est convaincu de l'impossibilité du mouvement. Dans l'hypnose avec ou sans sommeil, vous donnerez à boire un verre d'eau à votre sujet en lui disant que c'est un purgatif énergique, et il en éprouve les effets comme si, en réalité, cette eau était chargée d'un diastique violent.

Il aura, suivant l'expression de Durand de Gros, été purgé par une idée.

On est purgé, on est paralysé, rendu sourd ou aveugle, muet ou loquace par une idée.

L'idée peut ne pas avoir été introduite dans l'esprit pendant l'hypnose et par un sujet étranger, elle a pu germer dans l'esprit d'une façon en apparence spontanée, à la suite d'une émotion un peu vive par l'interprétation erronée d'une sensation spéciale. Alors, par autosuggestion, l'idée implantée dans l'esprit à la façon d'un parasite, comme disait Charcot, influe sur l'ensemble de la mentalité du sujet et même sur son état physique.

L'individu qui se croit malade l'est réellement; il n'est pas un malade imaginaire, mais un malade du fait de son imagina-

tion. Il peut, comme dans les expériences d'hypnotisme, être dyspeptique, ou paralysé, ou aphone par autosuggestion. A maladie psychique doit correspondre un traitement psychique moral s'adressant à la cause, transformant ou faisant disparaître l'idée fixe consciente ou subconsciente, cause de tout le mal.

La première pensée qui vienne à l'esprit du thérapeute est qu'il suffira d'hypnotiser le malade par imagination, de tâcher de découvrir pendant l'hypnose qu'elle est l'idée cause de la maladie et de suggérer une idée antagoniste. P. Janet a publié de très intéressantes observations de ce genre. Il a fait disparaître par suggestion nombre de symptômes morbides et d'idées obsédantes.

La suggestion n'est pas en pareil cas purement impérative ; il ne suffit généralement pas de dire au sujet endormi : Vous ne serez plus paralysé, vous n'aurez plus tel tic ou telle obsession. On pénètre dans l'intimité de sa pensée, et, par une fine analyse psychologique, on arrive à saisir le point de départ de l'obsession, point de départ qui peut être un remords ou une frayeur, par exemple.

C'est théoriquement très ingénieux, mais tous les sujets ne prêtent pas à l'hypnose, et, pour ceux qui y sont sensibles, les suggestions répétées ne sont pas sans inconvénients.

En cultivant la tendance à la passivité et à la crédulité, qui sont le fond de l'état hypnotique, on fait naître chez les sujets qui s'y soumettent une sorte d'automatisme habituel, un besoin de direction qui sont nuisibles.

Les obsédés, les névropathes sont peu aptes à se contrôler, à se diriger eux-mêmes : il faudrait fortifier en eux la volonté, le pouvoir de contrôle, diminuer la tendance aux actes impulsifs. C'est tout le contraire qu'on obtient en les hypnotisant : on les rend moins raisonnables encore, on guérit chez eux parfois le symptôme morbide, mais on n'améliore pas l'état psychique, la débilité congénitale ou acquise qui les rend le jouet de leurs impressions, incapables de se débarrasser de leurs obsessions, de dominer leur émotivité.

Le champ de la conscience est limité ; nombre d'excitations arrivent à nos sens et s'arrêtent en quelque manière au seuil

de la conscience qui ne peut les embrasser toutes à la fois. Un employé se rendant tous les jours à la même heure à son bureau traverse les mêmes rues, se croise chaque jour avec les mêmes personnes, sans les voir et sans les reconnaître. Telle boutique au coin d'une rue vient à changer d'aspect ou a été fermée, il s'apercevra du changement et cependant, il ne l'avait jamais remarquée auparavant, il n'y avait pas prêté attention ou n'y avait prêté qu'une attention distraite qui n'avait pénétré qu'à sa subconscience, à son psychisme inférieur. Une personne voit en rêve une dame qu'elle croit n'avoir jamais vue; le lendemain, elle la rencontre dans la rue, quelle n'est pas sa surprise ! Il n'y avait dans ce fait rien de surnaturel cependant. Elle habitait le même quartier, l'avait souvent rencontrée auparavant, mais l'image était restée dans la subconscience. Le subconscient, le sous-moi, l'avait, dans le sommeil, révélée au moi supérieur qui la reconnut le lendemain.

Les anesthésies, les paralysies des névropathes sont, d'après Janel, des faits de rétrécissement du champ de la conscience. Lorsqu'on a réveillé par des moyens physiques ou autrement les sensibilités atténuées, on améliore beaucoup les hystériques. C'est par le réveil de sensibilités, par la mécanothérapie et l'attention consciente portée sur les organes affaiblis que Comar et Sollier cherchent à guérir les obsessions névropathiques.

La restauration de la sensibilité peut, dans les cas légers, être obtenue par les excitations banales; dans les cas graves, le sujet est plongé dans un état hypnotique profond; le médecin reste auprès de lui, il l'excite en lui disant : Sentez, sentez plus, mieux encore, continuez, faites bien attention. Il réveille ainsi l'engourdissement des centres cérébraux. Il se produit pendant cette hypnose prolongée des phénomènes d'autoscopie observés aussi par de Rochas et signalés par Beaunis.

La restauration de la sensibilité viscérale suit la restauration de la sensibilité cutanée et, sous la simple influence du retour de la sensibilité, du réveil des centres corticaux, on verrait disparaître les idées fixes<sup>1</sup>.

1. Voir Sollier, *L'Hystérie et son traitement*. Paris, Alcan, et *Isolement et Psychothérapie*. Camus et Pagniez. Paris, Alcan.

Dans cette méthode, l'hypnose a une action indirecte. Le réveil des sensibilités produit par son influence s'accompagne de la disparition des idées fixes sur lesquelles on n'agit pas par suggestion, comme par le procédé de Janet.

Une autre méthode mise en honneur par Déjérine et par Dubois de Berne bannit absolument toute manœuvre hypnotique. Elle agit sur l'être en entier par l'isolement et le traitement moral. Il nous reste à l'exposer.

Les études sur la suggestion et l'automatisme psychologique nous ont montré le mécanisme en vertu duquel nombre de symptômes morbides, simulant parfois des maladies organiques très graves, étaient provoqués par des idées conscientes ou subconscientes logées dans l'esprit. Elles ont donné une base plus scientifique à ce qu'on peut appeler la psychothérapie ou médecine de l'esprit.

Nous avons exposé que l'emploi des méthodes hypnotiques et de la suggestion ne correspondait pas au but qu'on se proposait, qui est de guérir, non seulement les symptômes, mais l'état névropathique spécial, en vertu duquel ils avaient pu se développer et renaîtraient sous une forme ou sous une autre, après avoir été chassés.

La psychothérapie doit agir par persuasion en s'adressant aux deux psychismes et surtout au psychisme supérieur.

Mais si le moral réagit sur le physique, ce dernier aussi réagit sur le moral. Le névrosisme se développe plus facilement chez les sujets fatigués, épuisés. Weir Mitchell, frappé de ce fait, a conçu un traitement dans lequel il se proposait surtout de faciliter le rétablissement des forces par une cure de repos et d'engraissement.

Il isolait ses malades et les suralimentait; il conseillait le massage et l'électricité. La partie la plus importante de sa méthode était l'isolement.

Longtemps avant lui, Esquirol avait vu l'utilité de l'isolement. Voici comment, vers 1830, il s'exprimait sur les effets de l'isolement:

« L'isolement agit directement sur le cerveau et force cet organe au repos en soustrayant l'aliéné aux impressions irri-



tantes, en réprimant la vivacité, la mobilité des impressions, en modérant l'exaltation des idées et des affections. En réduisant le maniaque au plus petit nombre possible de sensations, on fixe son attention par des impressions inattendues et souvent répétées.

« Les impressions inaccoutumées que les aliénés reçoivent lorsqu'ils sont isolés produisent des idées nouvelles, brisent la chaîne vicieuse des idées qui caractérisent leur délire. La nouveauté des impressions attire, fixe ou excite leur attention qui reprend alors sa puissance sur leur entendement.

« Des privations que l'isolement impose naissent des phénomènes moraux précieux pour la guérison. Tout le monde a ressenti les effets de l'absence, tout le monde a éprouvé le besoin de revoir des objets devenus plus chers depuis qu'on en est privé. »

L'isolement est favorable au retour sur soi-même et aux réflexions salutaires.

Il est indispensable pour certains névrosés que leur entourage est incapable de soigner et qui s'en font les bourreaux.

« Il n'est rien de plus curieux à la fois et de plus triste et de plus digne de pitié, que cette association entre la malade et son égoïsme d'un côté et la personne bien portante et son dévouement exagéré de l'autre... La patiente souffre de la colonne vertébrale, on la presse de se reposer. Elle ne peut pas lire; celle qui s'est constituée sa garde-malade lui fait la lecture. La lumière lui fait mal aux yeux; sa mère s'enferme avec elle toute la journée dans une chambre obscure. On craint un courant d'air; immédiatement portes et fenêtres sont fermées! »

Dans les milieux aisés, la situation peut être plus ou moins supportable; dans des ménages d'ouvriers, un cas semblable, pour peu qu'il se prolonge, amène la gêne et même la misère.

Weir Mitchell, dans un style imagé, considère ces malades comme des « vampires ». « Il est nécessaire de rompre les

vieilles habitudes et d'éloigner les patientes de ceux qui se sont faits les esclaves volontaires de leurs caprices. »

A lui seul, l'isolement est un élément d'amélioration; le régime du lait et la suralimentation aident au rétablissement des forces, mais on doit y joindre le traitement moral, qu'il rend son possible. Isolé, le malade est entre les mains du médecin, il sent qu'il ne peut plus trouver de recours contre ses prescriptions, qu'il doit s'abandonner à lui, et si celui-ci a su gagner sa confiance, la maladie ne résiste pas longtemps.

L'hypnotisme peut se passer de l'isolement, car, dans son essence, il est lui-même un isolement : il éteint les sensations du sujet, il l'écarte du monde extérieur, il supprime ses idées pour ne laisser dominer que celles qui sont voulues par l'hypnotiseur.

C. Richet explique d'une manière très saisissante l'effet de la suggestion dans l'hypnose : « Une comparaison vulgaire fera bien comprendre pourquoi la suggestion est si puissante : en effet, on peut assimiler la situation d'un individu éveillé à celle d'un spectateur dans un théâtre. Les lumières, le bruit de l'orchestre, les mille personnes qui l'entourent sont pour son esprit, par l'intermédiaire des sens, d'innombrables excitations, qui se corrigent pour ainsi dire l'une par l'autre, en sorte qu'aucune n'est prédominante. Chacune cependant a son rôle et contribue à provoquer l'ensemble des sensations qui animent le spectateur.

« Supposons, au contraire, le même individu dans une solitude absolument obscure et silencieuse; si l'une des innombrables excitations qui avaient passé inaperçues dans la salle du spectacle au milieu de la lumière, du bruit et de la foule vient à frapper ses sens, elle provoquera une idée, une sensation puissante, tandis que dans la salle de théâtre, cette même excitation disparaissant au milieu des autres aurait passé inaperçue. »

La suggestion à l'état de veille trouve dans l'isolement un adjuvant puissant : « Pour qu'une suggestion réussisse à l'état

de veille, il faut réunir un certain nombre de conditions qui ont pour but de procurer au sujet un état de calme physique et moral et de diminuer son pouvoir de résistance. »

Sans doute, comme le font remarquer Camus et Pagniez, auxquels nous empruntons cette citation, la persuasion peut se faire sans l'isolement, mais pour qu'il ait tout son effet, il est presque toujours nécessaire<sup>1</sup>.

Le plus souvent, et au bout d'un temps relativement court, on voit sous cette influence les crises nerveuses disparaître, et la santé revenir sans qu'il soit nécessaire d'employer aucun médicament.

Dr L. MÉNARD.

1. Voir *Isolement et Psychothérapie*, du Dr Jean Camus et Philippe Pagniez. Paris, Alcan, 1904.



## L'AUTOSCOPIE INTERNE <sup>1</sup>

---

Lorsque le Dr Paul Sollier lut à l'Institut Général Psychologique de Paris sa communication sur les « Hallucinations autoscopiques externes », nous n'avons pas manqué de nous en occuper<sup>2</sup>, en tâchant de prouver que ce phénomène, par lequel le sujet voit, ou croit voir, devant lui sa propre image, son *double*, pourrait bien ne pas être le produit d'une simple sensation (*céensthésie*) mais doit probablement se rattacher *parfois* au phénomène des apparitions télésthésiques, par lequel le *double* d'une personne paraît aux yeux d'autres individus — phénomène encore ignoré par la Science, toujours à la queue du savoir humain pour ce qui se rapporte aux phénomènes psychologiques, mais qui ne tardera pas être admis, ainsi qu'il arrive maintenant du phénomène de l'autoscopie interne.

Le nouveau livre du Dr Sollier nous engage, aujourd'hui, à revenir sur ce sujet, pour nous occuper, non plus de l'autoscopie externe, mais de celle interne, grâce à laquelle le sujet perçoit en détail les organes intérieurs de son corps dans leur forme, situation, structure et fonctionnement.

Cette simple définition suffira pour que tous nos lecteurs — y compris les personnes qui ne se sont jamais occupées de ces études — se souviennent d'avoir lu et entendu parler, à plusieurs reprises, de ce phénomène dont les magnétiseurs — les exécrables et charlatanesques magnétiseurs — se sont scientifiquement occupés à peu près un siècle avant les

1. *Les Phénomènes d'autoscopie*, par le Dr Paul Sollier. — Parigi, F. Alcan, ed., 2 fr. 50.

2. *Revue des Etudes psychiques*, Giugno 1902.

« savants », ainsi que tous les autres phénomènes hypnotiques et magnétiques, y compris ceux que les savants découvriront si glorieusement à la fin du vingtième siècle. Notre auteur lui-même cite le baron du Potet qui, dans ses *Leçons sur le magnétisme* (page 43) rapporte les phrases suivantes du comte de Rederer, touchant l'état d'un sujet hypnotisé :

« Les yeux sont fermés et ne voient plus, mais il a une vue que l'on peut appeler intérieure, celle de l'organisation de son corps, de celui de son magnétiseur et des personnes avec lesquelles on le met en rapport. Il en voit les différentes parties, mais successivement et à mesure qu'il y porte son attention ; il en distingue la structure, les formes et les couleurs. »

Ainsi que l'on peut voir, il n'est pas question ici uniquement d'autoscopie, mais aussi d'*alloscopie* d'*hétéroscopie* — appelez-la comme vous voudrez — c'est-à-dire de la faculté du sujet de voir, non pas seulement à l'intérieur de son propre corps, mais aussi bien dans celui des autres. M. Sollier néglige ce point, comme l'avaient fait le Dr Colmar et les quelques autres savants non magnétiseurs qui se sont occupés, en ces derniers temps, de cet ordre de phénomènes — et cela à cause de l'immuable système des psychologues modernes, de ne point toucher aux cas qui troubleraient l'explication non supranormal qu'ils voudraient appliquer aux phénomènes, ainsi qu'il arrive chaque jour pour les phénomènes télépathiques, médianiques, etc., dans lesquels on s'arrange adroitement pour ne voir que les cas seulement que l'on peut expliquer par la subconscience, l'automatisme psychologique, etc.

Dans les cas d'autoscopie, l'explication qu'en donnent les Drs Sollier, Colmar et les autres est toujours la même : que le sujet ne voit pas précisément ses viscères, mais sent leurs impressions, et alors il se les représente d'une manière qui, en son esprit, se confond avec le sens de la vue.

Voici certains exemples des manières par lesquelles les sujets manifestent ces sensations. Le Dr Colmar est surpris, un jour, d'entendre dire à l'une de ses malades plongés dans l'hypnose et à qui il faisait sentir son cœur :

« Comme c'est drôlement fait ; on dirait quelque chose en

caoutchouc; ça s'élargit, puis ça se rallonge, et il y a dedans des espèces de petites poches qui s'ouvrent, se referment et manœuvrent comme des soupapes en laissant passer le liquide d'une poche dans une autre ».

« La même malade me dit un jour, en sentant son bas-ventre : — Comme c'est drôle ce que j'ai là au milieu, je ne savais pas que c'était fait ainsi. — Quoi donc ? lui dis-je. — Mais j'ai là dans le bas-ventre une sorte de poire dont la pointe est en bas, et du haut de chaque côté partent des ficelles qui arrivent là (elle désigne la paroi abdominale) et tournent; il y en a plusieurs enveloppées dans les replis d'une voile, et dans un des plis il y a comme une petite noisette; c'est curieux ».

M. Sollier questionne ses sujets pour savoir s'ils voient réellement leurs organes. — Comment donc voyez-vous cela ? — Mais, en moi. — Oui, mais comment ? comme avec les yeux ? — Oui, je vois, et je sens aussi. Quand je prends un objet dans les mains, les yeux fermés, en même temps que je le sens je le vois; eh bien, c'est la même chose. »

Cette similitude était déjà dans l'esprit du Dr Sollier, qui l'avait même publié dans la *Revue Philosophique*; ceux qui connaissent toute l'étendue de la suggestion pourront penser qu'un expérimentateur qui aurait été d'un avis contraire serait peut-être parvenu à faire parler autrement le sujet. Mais laissons maintenant de côté ce point-là, sur lequel il ne nous importe pas d'insister.

Il n'est pas du tout absurde d'imaginer que le sujet voit réellement l'intérieur de son corps par le sens de la vue, c'est-à-dire au moyen de ses yeux, puisque l'on se souvient des expériences du professeur Lombroso et d'autres neurologues, dans lesquelles certains hystériques — nous en avons même personnellement connus — grâce à un bizarre déplacement des sens, voyaient, lisaient avec leurs coudes, avec leurs talons, ou avec un autre membre quelconque de leur corps. Y aurait-il une analogie entre ce phénomène et celui de l'autoscopie interne ? Pourquoi pas ? Nous n'osons pas l'affirmer, en laissant aux personnes compétentes l'examen de cette hypothèse, de laquelle nous avons pourtant cru utile de dire un mot.

Nous sommes plutôt portés à croire que l'organe de la vue n'a rien à faire avec le phénomène d'autoscopie. Est-ce à dire que l'explication du Dr Sollier est nécessairement juste ? — Bien loin de là.

Admettons qu'il soit réellement possible à certaines hystériques de décrire, par la seule sensation de la fonction de leurs organes intérieurs, quelle est la forme de ces derniers : ils sentiront en eux-mêmes des « ficelles, dont plusieurs enveloppées dans les replis d'un voile ; dans ces plis quelque chose comme une petite noisette, etc. ». Il s'agit là d'une hyperesthésie formidable, bien contraire à tout ce que nous connaissons de la difficulté qu'il y a à définir la forme d'un organe de notre corps par la sensation que l'on y éprouve. Personne ne se douterait de ce qu'il y a dans notre cerveau, si l'on n'avait jamais scalpé un crâne ; personne avant Harvey ne s'était aperçu de la circulation de son sang, etc. Les pointures par le compas de Weber suffiraient à nous prouver combien nos sensations sont difficiles à préciser.

Les difficultés augmentent lorsque l'on songe que les sujets des Drs Colmar et Sollier indiquent aussi *les couleurs* des organes dont ils nous donnent la description. M. Sollier se rend parfaitement compte de cet écueil ; mais comment se tire-t-il d'embarras ? Dans toutes les autres parties de son ouvrage, il s'efforce de montrer l'insuffisance des hypothèses selon lesquelles la description que font les sujets, de leurs organes internes viendraient des connaissances anatomiques et pathologiques acquises par une voie normale au moyen de lectures et de conversations. Il remarque, entre autres choses, que les sujets ne se servent jamais d'un mot technique même pour indiquer les organes les plus connus : les muscles les tendons sont des *ficelles* ; les vaisseaux sont des *tuyaux* où s'écoule non pas du sang, mais *quelque chose* ; l'ovaire est un *petit sac* avec des *petits grains*, etc. Les sujets paraissent ainsi ignorer ces mêmes connaissances anatomiques qu'ils possèdent pourtant, selon toutes probabilités. — Pourquoi donc les choses se passeraient-elles d'une manière absolument différente lorsqu'il s'agit des couleurs ? pourquoi le sujet aurait-il recours en ce cas seulement aux trésors cachés de son éru-

dition anatomique? — Cependant notre auteur, à ce point, change tout à coup sa tactique. Sa malade voit parfaitement du sang dans sa vessie au lieu d'urine? Elle voit tout rouge la peau de son ventre atteint de péritonite? Elle décrit les cellules cérébrales, l'ovaire avec les ovules, le sang composé d'un liquide blanc dans lequel circulent des petits grains rouges et plats? — Qu'à cela ne tienne; il ne s'agit que de « réminiscences, qui lui font amplifier tout ce qu'elle sent par tout ce qu'elle sait ». Dix minutes avant, elle amplifiait tellement, qu'elle ne savait pas dire que les poumons s'appellent des poumons et que le cœur s'appelle le cœur.

Malgré cela, M. Sollier trouve encore que « c'est là un point qui paraît encore difficile à expliquer », comme M. Colmar, aux prises avec des difficultés semblables, qu'il serait trop long de détailler, avoue, que : « Peut-être y a-t-il un phénomène plus complexe qui reste inexpliqué. »

A « ce phénomène plus complexe et encore inexpliqué » il faut ensuite nécessairement avoir recours lorsque l'on songe que ainsi que nous l'avons dit plus haut, plusieurs sujets hypnotiques ne voient pas uniquement dans leur propre corps, mais aussi dans celui de leur magnétiseur et d'autres personnes. Nous qui reprochons tout le temps aux savants psychologues ce jeu de cache-cache, nous ne pouvons pas y recourir à notre tour, en négligeant ce fait si essentiel.

Nous n'avons pas la prétention de définir les caractères de ce phénomène; il nous suffira de dire qu'il s'agit d'une « faculté supranormale », pour nous servir de l'expression même dont se sert le professeur Barrett, en parlant des *rabdomantes*. A quoi bon, en effet, se servir de ces termes vagues de *lucidité*, *clairvoyance*, etc., qui n'ont aucune signification scientifique bien déterminée?

Le rapport entre la « vision » dans les entrailles du corps des autres et celle dans les entrailles de la terre a été observé depuis bien longtemps déjà. Qu'il me suffise de rappeler que, dès 1755, le *Mercure de France*, et ensuite Boucher d'Argis dans ses *Variétés historiques*, parlaient d'une Portugaise, femme d'un Français nommé Pédéguche, qui voyait l'eau enfouie dans la terre à la profondeur de 30 à 40 coudées, en



indiquant aussi les *différentes couleurs* des couches de terre qui la recouvraient. Or, cette même femme voyait dans le corps humain, pourvu qu'il fût nu, et donnait la description de ses maladies internes; elle savait vous dire si une femme parvenue à son septième mois de grossesse portait un enfant mâle, ou bien femelle, etc. Le fameux physicien Huyghens, dès 1646, parlait dans une lettre à Marsenne d'un phénomène semblable d'alloscopie interne. Il ne se passe pas une année sans que les Revues psychiques signalent quelqu'un dans ces cas. Nous avons parlé de l'un d'eux, l'année dernière, en cette même publication (Voir page 116). Si ces cas ne sont pas tous bien constatés, la faute en est surtout aux savants qui, en général, évitent soigneusement de les examiner.

Le Dr Paul Sollier a montré quand même un assez grand courage scientifique en publiant ce livre. Peut-être n'aurait-il même pas pu dire utilement quelque chose de plus. Les murailles du scolasticisme ne peuvent être sapées que peu à peu. L'essentiel c'est que M. Sollier ait pu dire à ses confrères, au sujet de l'autoscopie interne :

« On a nié ces faits, comme on nie toujours les faits nouveaux qui dérangent les conceptions habituelles... Il est beaucoup plus facile de nier les faits que de chercher à les observer, et je me permettrai de dire à ceux qui les nient *a priori*, sans vouloir se donner la peine de se mettre dans les mêmes conditions d'expérimentation que ceux qui les ont découverts, qu'ils ne suivent pas les règles de la méthode scientifique... L'ironie et la négation systématique ne sont pas des démonstrations scientifiques. »



## LOUIS XVII ET LES MÉDECINS

(Fin.)

On trouve aussi dans ce recueil des lettres de Naundorff à ces médecins : au Dr Heinsius, ami dévoué du prétendant et de sa famille, à Crossen, près Francfort-sur l'Oder (Prusse), et au chevalier Jean de Carro (1770-1857), docteur en médecine des Facultés d'Edimbourg, de Vienne et de Prague, l'ami intime de Jenner dont il propagea la découverte avec un zèle ardent, praticien à Carlsbad pendant trente ans. On connaît de lui un ouvrage intitulé : *Mes relations avec Louis XVII*. Peu d'hommes ont fait une propagande aussi active, sincère et désintéressée, en faveur de Louis XVII-Naundorff que ce médecin célèbre, et cela par la parole, par la plume et dans les milieux les plus divers. C'était, dit M. Otto Friedrichs, un de ces hommes d'honneur que l'intransigeance de leur caractère rend insoupçonnables.

Dans son *Almanach de Carlsbad* pour 1856 et dans ses *Mémoires*, ainsi que dans une lettre conservée à la Bibliothèque de Nantes, avec une lettre de Naundorff, le Dr de Carro<sup>1</sup> en envoyant des autographes de Louis XVII et de Jenner, affirme ainsi ses convictions :

« Monsieur, puisque vous faites collection d'autographes, c'est avec un vrai plaisir que je vous offre la première lettre que j'aie reçu de deux hommes bien grands à mes yeux, mais très différemment illustres. Le duc de Normandie, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette (j'en ai du moins la parfaite conviction, après cinq années de relations très suivies et très intimes avec lui), est inconcevablement ignoré de la masse des habitants du pays sur lequel il était par sa naissance

1. Nous signalons à tout hasard à M. O. Friedrichs qu'un portrait de ce médecin genevois se trouve dans son *Histoire de la vaccination en Turquie, en Grèce et aux Indes orientales*. Traduction allemande de F. G. Friese, Liegnitz 1804, 8°, mit q. Verfass. Portr.

appelé à régner; et vous-même, Monsieur, avez dû venir dans une petite vallée de la Bohême pour en entendre parler avec connaissance de cause, et pour lire tout ce qu'on a écrit de plus convainquant sur l'existence de ce prince et de son identité avec le nommé Charles-Guillaume Naundorff, nom qui lui fut imposé par la Prusse, qui, comme vous l'avez lu dans le *Mémoire de M. Gruau de la Barre*, paraît avoir toujours été liée d'hostilité avec les ennemis politiques de l'orphelin du Temple. Quelle que puisse être un jour sa destinée, ce n'est que par ses malheurs, sans exemple dans l'histoire moderne, qu'il m'intéresse aussi vivement, et la grandeur de son âme, sa persévérance, sa confiance en Dieu, ont puissamment augmenté l'intérêt sincère que je lui porte depuis qu'après les plus grandes répugnances, je suis devenu un parfait croyant. Vous pouvez faire de sa lettre autographe et de celle-ci l'usage que vous voudrez... » (*Notes de la Correspondance intime de Louis XVII*, t. I, p. 163.)

Ce célèbre médecin a en outre relevé la ressemblance des enfants de Naundorff avec les Bourbons, et des particularités de la dentition et des paupières, les mêmes chez une fille de Naundorff et la duchesse d'Angoulême, dont il avait été le médecin (*Loc. cit.*, p. 153.)

Un nom de médecin « habile, discret » est révélé pour la première fois par M. Otto Friedrichs (*Loc. cit.*, p. 235). C'est celui de M. P. E. Rulx, *chirurgien interne* de l'hôpital de la Pitié. M. le vicomte de Larochefoucauld envoya un homme de l'art, habile, discret, pour soigner Naundorff, et constater légalement qu'il avait été frappé le 28 janvier 1834, par des assassins, de plusieurs coups de poignard dont l'un dans la région du cœur, que quelques lignes de plus rendaient mortel. (*Mémoires de M. le vicomte de Larochefoucauld*, etc., t. V. p. 171-172.) Mais ce chirurgien ignorait entièrement la qualité du blessé. M. de Larochefoucauld lui-même, qui a publié des extraits de ces procès-verbaux de blessures de Naundorff dans ses *Mémoires*, a tenu toujours secret le nom du chirurgien de la Pitié, et M. Otto Friedrichs, qui cependant nous donne des notes biographiques sur les personnages qui

ont été mêlés à la vie de Naundorff, ne nous renseigne pas davantage sur P. E. Rulx, mais reproduit une lettre qui donne des détails sur les suites et la gravité de la blessure.

Nous avons eu la curiosité de rechercher ce qu'était devenu ce chirurgien. Tout d'abord, nous n'avons pas trouvé d'interne en chirurgie de ce nom et nous sommes fondé à croire qu'il s'agit de M. Paul Etienne Rufz et non de P. E. Rulx. Doit-on en induire que l'absence de notes biographiques sur ce médecin, qui a joué un rôle dans ce drame historique, tient à ce que son nom, défiguré, a arrêté les recherches de M. O. Friedrichs? Et ce médecin a-t-il toujours ignoré quelle était la qualité du blessé pour lequel il avait rédigé des procès-verbaux? En tout cas, il eût été intéressant d'évoquer ses souvenirs de jeunesse à ce sujet. Il n'a disparu qu'en 1884 et s'appelait alors Rufz de Lavison, 42, boulevard Maillot, à Neuilly. Mais un M. Rufz de Lavison (H. E.) habite précisément encore à cette même adresse, d'après le *Bottin mondain* de 1904. Nous signalons cette piste à M. Otto Friedrichs.

Quoi qu'il en soit, M. Rufz eut, au début de sa carrière, une fortune rapide. Né à Saint-Pierre (Martinique) le 14 janvier 1806, d'une famille originaire du Bordelais, et fixée dans cette colonie depuis 1790, il fit ses études classiques au collège Louis-le-Grand à Paris, suivit ensuite les cours de la Faculté de Médecine, fut reçu le quatrième au concours de l'internat de 1829, médaille d'or en 1835, docteur en médecine le 14 février 1835 (Thèse : *Quelques recherches sur les symptômes et sur les lésions anatomiques de l'affection décrite sous les noms d'hydrocéphalie aiguë, fièvre cérébrale, méningite, méningocéphalite chez les enfants*, Paris, n° 42). En 1833, il était interne en chirurgie à l'hôpital des Enfants malades. Sa thèse est dédiée à son beau-père et au Dr Louis, qui était, en 1835, chef de service à la Pitié. La même année, il était reçu le premier au concours d'agrégation. (Thèse : *Existe-t-il des agents thérapeutiques dont l'effet ne soit observable que sur les solides ou les fluides*. Paris, 1835, 60 p., 4°.)

Désigné pour aller observer le choléra qui sévissait à Marseille en 1835, il y rendit, pendant cinq mois, de grands ser-

vices et reçut en récompense la croix de la Légion d'honneur (23 octobre).

On le vit, de 1835 à 1840, agrégé de la Faculté de médecine de Paris. Puis, tout à coup, entraîné par des raisons de famille, il disparaît de l'horizon parisien; il abandonne la robe de l'agrégé, qui eût été certainement remplacée par celle du professeur, et il va s'installer à la Martinique, son pays natal. Rufz y resta plus de vingt ans, engagé dans une clientèle active et distinguée, non moins que dans les obligations que lui imposait la charge de maire de la principale ville de la Martinique, et de président du Conseil général de la colonie. La France a revu, depuis l'année 1856, son enfant prodigue, qui n'a pas manqué de faire servir ses talents d'administrateur au profit de son pays; car, lorsque le magnifique Jardin d'Acclimatation du Bois de Boulogne fut créé (1860), M. Rufz qu'une maladie obligeait de renoncer à la pratique de la médecine, fut nommé directeur du jardin d'Acclimatation et remplit ces fonctions jusqu'en 1865. Les Parisiens lui doivent donc, en partie, cet intéressant but de promenade. Après 1866, il fut délégué de la Martinique, jusqu'en 1870. Il a laissé un assez grand nombre de travaux, parmi lesquels nous citerons : *Recherches sur les empoisonnements pratiqués par les nègres de la Martinique* (1844); — *Enquête sur le serpent* (1843); — *Recherches sur la santé et la mort des nègres dans les habitations*; — *Sucreries de la Martinique* (1849); — *Etudes historiques et statistiques sur la population de Saint-Pierre-Martinique* (1854, 2 vol.). — *Enquête sur le serpent de la Martinique vipère fer-de-lance, botryops lancéolé, etc.* (1860); — *Chronologie des maladies de la ville de Saint-Pierre* (1869); — *Note sur la fréquence et la diversité des maladies de la peau à la Martinique* (1859); — Rufz et de Luppé : *Mémoire sur la maison des aliénés de Saint-Pierre-Martinique* (1856).

M. Rufz a publié un grand nombre d'articles, de mémoires et de rapports dans les *Archives générales de Médecine* (1833, 1834, 1836, 1839, 1840, 1841, 1843); les *Annales d'Hygiène publique et de Médecine légale* (1841, 1844, 1856); les *Mémoires*, 1843, X, et *Bulletins de l'Académie de Méde-*

*cine de Paris* (1842, 1851, 1856, 1857, 1859, 1861); la *Gazette médicale de Paris* (1843, 1856), les *Archives de Médecine navale*, les *Bulletins de la Société d'Acclimatation* (1859), etc.

« M. Rufz s'est aussi essayé dans la poésie; à vingt-six ans, étant encore sur les bancs de la Faculté de Médecine de Paris, il a écrit une tragédie en vers et en cinq actes : *Sand et les étudiants allemands* (1835, in-8°), tragédie qui fut même représentée à l'Odéon en 1832, puis retirée par son auteur après *les tentatives d'assassinat contre le roi Louis-Philippe*. Correspondant de l'Académie de Médecine de Paris (1846) et associé national depuis 1875 et membre d'un grand nombre d'autres sociétés, M. Rufz de Lavison avait été promu officier de la Légion d'honneur en 1856. Il est mort le 2 novembre 1884.

« Les qualités de son cœur égalaient celles de son esprit : les personnes qui ont vécu dans son intimité n'oublieront jamais le charme de sa conversation, sa philosophie, la solidité de ses affections, et son inaltérable dévouement envers ceux qu'il estimait et qu'il aimait », rapporte Chéreau dans l'*Union médicale* du 8 novembre 1884.

M. O. Friedrichs résume la moralité de cette tentative d'assassinat dans la phrase d'une lettre de M<sup>me</sup> de Rambaud à la duchesse d'Angoulême : « Sûrement ce n'est point un faussaire qu'on assassine ; on le juge ! »

De plus, il a pu recueillir à ce propos, dans les archives de la famille Adelberth de Bourbon, à Delft, (Hollande), une confirmation de sa manière d'envisager le rôle du faussaire, le baron de Richemont, réclamant le titre de duc de Normandie, opposé au prétendant Naundorff en 1834, et condamné en cour d'assises, dans une lettre du Dr de Vauréal, de Biarritz. Cette lettre a été écrite en 1873 :

« ... Mon père crut à celui qui s'appelait duc de Normandie, ou plutôt baron de Richemont. Mon père sut plus tard par le baron de Marut, qui était très bien informé par ses références au ministère de la police, que ce baron de Richemont n'était qu'un imposteur payé par la police pour jouer ce rôle. Ce qui m'a frappé dans le rôle du baron de Richemont,

c'est la parfaite similitude des témoignages qu'il invoquait avec ceux qu'on prête à Naundorff. Il est évident que dans les deux il y avait une copie et un original.

« Mon grand-oncle maternel, le marquis de Bonneval, qui était très avare, croyait si bien que Naundorff était l'original qu'il lui donnait de l'argent, plus qu'une bagatelle, car il lui aurait donné de cent à cent cinquante mille francs en Angleterre. Pour ce chiffre, il fallut que sa foi fut grosse...

« Pour moi, ce qui m'a paru le plus convaincant, c'est le témoignage du baron de Marut; les archives de la police n'avaient pas de secrets pour lui et il savait que le baron de Richemont était payé par la police. La police a donc eu intérêt à créer des prétendus fils de Louis XVI et cela tant que Naundorff a vécu.

« Voilà tout ce que je puis consciencieusement vous dire sur toutes ces histoires qui ont rempli une partie de mon enfance. J'étais trop jeune pour accorder aux choses leur importance relative, de sorte que je n'ai gardé qu'une impression générale que je viens de vous transmettre *grosso modo*. Votre ami bien dévoué. Dr de VAURÉAL. »

Un autre médecin, que connaît M. O. Friedrichs, M. le Dr Antoine Martin, « respectable vieillard, modeste bienfaiteur de tant de pauvres soignés gratuitement, déclare aujourd'hui encore que son père, Martin de Gallardon<sup>1</sup>, le fameux voyant qui, en 1816, était allé déclarer à Louis XVIII qu'il occupait le trône de son neveu, était mort empoisonné (8 mai 1834), et étouffé, pour avoir reconnu Louis XVII dans une entrevue à laquelle assistait le Dr Martin, et pour avoir refusé énergiquement de se rétracter.

On sait que Martin avant d'être reçu par Louis XVIII, avait été longuement examiné par des médecins aliénistes et déclaré « sain de corps et d'esprit ».

1. Il existe une bibliographie très étendue sur Martin de Gallardon et ses prophéties. Sur le décès plus spécialement, la famille de Martin a publié une plaquette rarissime : *La vérité sur la mort de T. Martin, de Gallardon ou réponse à un article inséré dans le journal intitulé : L'ami de la Religion*. Paris, 1834. — Voir aussi : A. Dubosq, *La question Naundorff*. *Echo du Merveilleux*, 1<sup>er</sup> septembre 1903.

Et dans une lettre, Naundorff signale comme une chose presque naturelle une visite à lui faite par « l'âme de Martin après la mort de son corps ».

« Celui-ci a fait des prophéties sur moi depuis l'année 1816 et il m'a reconnu, en 1833, au signe que lui avait donné l'ange qui lui apparaissait et qui lui avait ordonné de me chercher.

Mes ennemis ont ôté la vie à cet homme vraiment pieux ; mais par là ils se sont fait tort à eux-mêmes, car l'âme de cet ami me visita après la mort de son corps. Et j'ai appris par lui-même, non seulement la cause de sa mort, mais aussi les plans de mes ennemis. »

Une lettre de M<sup>me</sup> Marco de Saint-Hilaire, reproduite dans l'ouvrage de M. O. Friedrichs (p. 282), donne quelques détails sur cette apparition :

Vous savez que mon oncle (Naundorff) croit aux apparitions, et le même jour, le matin du dimanche, son neveu (Martin) s'est présenté à lui tel qu'il l'avait toujours vu ; il a couru les bras ouverts pour l'embrasser, mais aussitôt son neveu lui a dit : Fils desaint (Louis) ne me touchez pas ; vous avez prié Dieu pour me voir ; je viens pour vous dire que j'ai été... et tous les détails de sa mort. Il a donné à mon oncle tous les conseils qui lui sont nécessaires pour conduire ses affaires en lui disant qu'il reviendrait le voir. Voici ce que m'a dit mon oncle... »

M. Otto Friedrichs, qui a la foi robuste, ajoute que, tôt ou tard, la science parviendra à donner de ces sortes de cas de télépathie une explication rationnelle. En attendant, comme nous ne savons pas encore si Naundorff a reçu de son correspondant d'outre-tombe une seconde visite, plus probante que la première, le second volume de la *Correspondance de Louis XVII* devant paraître sous peu, nous en resterons là jusqu'à l'apparition de ce volume.

L. PICARD.



## TRAITEMENT CONTRE L'ALCOOLISME

---

Parmi tous les nombreux traitements préconisés contre l'alcoolisme, la suggestion hypnotique tient la première place. C'est qu'en effet elle restaure la volonté et exalte la résistance aux tentations.

Il est, bien entendu, de toute nécessité que l'alcoolique, dont on entreprend le traitement, soit hypnotisable. Mais cela est loin de suffire : il faut encore qu'il consente formellement à se laisser hypnotiser, qu'il se prête docilement aux prescriptions du médecin et qu'il poursuive la cure pendant tout le temps nécessaire. Qu'il y ait défaillance sur l'un de ces trois points et le succès est compromis.

Or, j'ai eu affaire à un alcoolique qui refusait obstinément de se laisser traiter. Il l'a été cependant, avec succès, contre son gré et à son insu. Cette guérison se maintient depuis quatre ans. Elle vaut la peine d'être rapportée à cause de la rareté du fait et de l'efficacité du procédé mis en œuvre.

Il s'agit d'un homme de vingt-cinq ans, marié, d'une constitution moyenne et d'une bonne santé générale. Ses antécédents héréditaires sont mal connus. Il a commencé à boire vers dix-sept ans, entraîné par des camarades. Sa femme, qui connaissait son vice, l'a épousé avec l'espoir qu'elle parviendrait à l'en corriger, à force de soins affectueux. Mais, après son mariage, notre homme continue à boire. Chaque jour, il absorbe, en outre de deux litres de vin comme boisson aux repas, quelques bocks, du rhum, du vermouth, de l'amer et de l'absinthe. D'ordinaire, son ivresse est calme ; mais, quand il a bu de l'absinthe plus qu'à l'ordinaire, la scène change. Lui qui a été très bien élevé et est, à jeun, d'une correction de langage irréprochable, injurie grossièrement sa femme et

l'accable de mots orduriers ; il brise tout ce qui est à sa portée, vide les armoires au milieu de l'appartement et piétine sur le linge ; puis il frappe violemment sa femme, si bien qu'une fois il lui fait faire une chute grave, suivie d'accouchement prématuré. Plusieurs fois par semaine, sous l'influence de doses plus considérables d'absinthe, il refait les mêmes scènes violentes : la vie de cette femme est devenue un martyre.

Le lendemain de ses jours d'ivresse, quand il a recouvré son bon sens, il ne se rappelle aucun de ses méfaits ; si on les lui raconte, il en a honte, se repent, pleure, demande pardon, promet de devenir sobre et travailleur : il a en effet, à cause de ses écarts, déjà perdu un emploi très lucratif. Mais, profondément aboulique, il passe presque toute la journée au café ; l'ivresse et les scènes qui en résultent se renouvellent de plus en plus. Il présente un tremblement presque continu qui lui rend l'écriture très difficile.

Il refuse catégoriquement de se laisser soigner, d'une manière ou de l'autre. Mis au courant de la situation, j'institue, comme mode de traitement, la suggestion pendant le sommeil naturel.

On m'objectera que je porte ainsi atteinte à sa liberté ? Mais il n'est plus libre ; subjugué par sa passion, il est véritablement *alienus*, au sens propre du mot. Et puis, quel est le but de mon traitement ? C'est précisément de restaurer sa volonté déchue, c'est de l'aider à accomplir ce qu'il a décidé dans ses moments de lucidité et qu'il n'a pas l'énergie de réaliser par lui-même. En outre, dans ce jeune ménage qui a déjà eu à déplorer la perte d'un enfant et un accouchement prématuré, un nouvel enfant peut, à chaque instant, être conçu sous l'influence de l'ivresse. Ne convient-il pas d'empêcher une telle éventualité ? Certes, je me garde bien d'ériger en principe la doctrine de la souveraineté du but ; toutefois, dans la circonstance, ayant en vue le bonheur de ce jeune ménage, leur santé à tous deux, ainsi que la santé des enfants à venir, j'ai conscience d'avoir socialement rempli mon devoir médical, et j'assume la pleine responsabilité du traitement que j'ai imposé à cet alcoolique, malgré lui et à son insu.

Les séances de suggestion pendant le sommeil naturel ont

lieu, dans le début, quatre ou cinq fois par semaine. Notre homme ne s'en doute pas; il ne résiste donc pas. L'amélioration est lente, mais régulièrement progressive. Depuis le commencement de février 1899, date à laquelle commence son traitement. jusqu'au 5 avril, il n'est ivre que trois fois. Il ne boit plus que deux, puis qu'une seule absinthe par jour. Du 2 avril au 5 mai, non seulement aucune voie de fait, mais aucune scène de violence; la femme de notre malade n'a jamais connu une aussi longue période de tranquillité. En juin et juillet quelques ivresses bénignes. En août et septembre, séjour à la campagne; pendant ces deux mois, pas de vin, seulement trois ou quatre absinthes légères, en tout, et, comme boisson, de la très légère bière du Nord; pendant toute la durée des vacances, il n'a été ni ivre ni méchant, ni irritable. De retour à Paris, en octobre. il s'abstient d'aller au café; il prend, à la maison, une très faible absinthe presque chaque jour et, avec de l'eau, trois quarts de litre de vin pour les deux principaux repas.

Au début de 1900, dans sa lettre de nouvel an, la femme de ce malade se déclare tout à fait tranquille et heureuse, les résultats surprenants persistent, elle se réjouit de cette guérison inespérée, elle a peine à y croire, j'ai sauvé deux malheureux, etc., etc. La désuétude de l'absinthe est assez grande pour qu'il prenne une très petite quantité de la liqueur verte seulement le samedi et le dimanche de chaque semaine. Au cours de cette même année 1900, survient la période des vingt huit jours, dont nous avons un peu peur, sa femme et moi. Les séances de suggestion somnique, qui avaient été espacées de plus en plus, sont reprises assidûment : et pas une fois, il ne s'enivre pendant sa période d'instruction militaire.

Pendant les années 1901, 1902, 1903, notre homme ne va plus au café, il ne boit plus de vin du tout; au repas, il boit de la bière coupée d'eau; il s'offre une légère absinthe, seulement une ou deux fois par mois, rien que le dimanche et toujours chez lui; il n'est plus emporté, il est redevenu gai, il fournit un travail très actif et très régulier.

Pour arriver à ce résultat, j'ai dû maintenir le traitement

pendant dix-huit mois ; dans la cure de l'alcoolisme, comme en tout, le temps ne consacre que ce qu'il contribue à édifier. En outre, ce très beau résultat a été obtenu par une désuétude progressive, sans que nous ayons jamais eu besoin d'arriver à l'abstinence absolue de toute boisson alcoolique. Enfin notre homme se sent relevé à ses propres yeux ; il est persuadé qu'il s'est guéri par son propre effort volontaire ; il a cessé d'être un aboulique ; il est capable d'énergie et de persévérance ; par surcroît, il est doux, serviable, affectueux. Je dois dire que, j'ai été puissamment aidé par sa femme qui, sous ma direction, a fait des prodiges d'intelligence et de dévouement, et sur laquelle, très légitimement, je reporte, pour une large part, les mérites de ce succès.

Dr Paul FAREZ.

*(Revue de l'hypnotisme.)*



## VISION SPONTANÉE DANS LE VERRE D'EAU

---

Les noms des personnes auxquelles se rapporte le fait suivant n'ont pas été publiés, mais ils sont connus par la direction de la Société des recherches psychiques, de Londres. La percipiente, Mrs H., écrit de Leeds, le 26 mai 1902 :

« Dans la nuit du 16 avril dernier, me sentant très abattue, je m'étais couchée, après avoir mis un verre d'eau sur la table, pour boire dans le courant de la nuit. Mon mari faisait le service nocturne sur la ligne du chemin de fer L. N. W. Il était environ trois heures quand je me réveillai en sursaut; ayant soif, je me levai sur le lit pour me désaltérer. Lorsque je fus sur le point de porter le verre aux lèvres, je m'arrêtai, avec surprise, en apercevant dans l'eau une peinture mouvante, représentant un train de chemin de fer, avec la guérite du serre-frein à l'extrémité. Tandis que j'étais en train d'observer, les voitures roulèrent les unes sur les autres; j'observai que, celle du serre-frein resta surtout endommagée. Deux heures environ après cela, mon mari fut de retour; il me raconta avoir passé près du lieu d'un désastre, et que le serre-frein avait été gravement blessé. A mon avis, ce fait renferme quelque chose de plus qu'une simple coïncidence. »

Le mari, M. H., écrit, pour ce qui le regarde :

« Je suis inspecteur des marchandises sur le chemin de fer L. N. W. Je voyageais avec un train de marchandises vers Manchester, lorsque, après avoir dépassé Ashton à trois heures dix du matin, le 17 avril, je passai près du lieu d'un sinistre qui était arrivé à un train de marchandises à grande vitesse, sur la nouvelle ligne de Micklehurs, près des gares de Staley et Millbrook. La scène était distinctement visible pour moi comme pour le conducteur des marchandises avec lequel je voyageais, parce que les ouvriers en train de déblayer la route avaient allumé des flambeaux. En revenant de Manches-

ter, je passai une autre fois au même point et je pus voir les voitures, y compris celle du serre-frein, qui était gravement endommagée; il était environ 7 h. 50 du matin, du 17 avril. A mon retour, ma femme me raconta sa vision. »

Le Rév. A. H. E. Lee, qui communiqua ce fait à la *Society*, posa à Mrs. H. les questions suivantes, dont la réponse arriva le 30 juin 1902 :

D. — Pourquoi vous sentiez-vous abattue? Étiez-vous inquiète au sujet de votre mari?

R. — J'étais abattue à cause de la maladie de mon enfant: mais j'étais aussi inquiète pour l'absence de mon mari. Au moment de la vision j'ai songé aussitôt à lui, en craignant pour sa vie.

D. — Avez-vous regardé l'heure dans la pendule, ou bien l'avez-vous vue d'une autre manière?

R. — J'avais alors l'habitude de prendre la pendule de la cheminée et de la mettre sur la table de nuit afin de voir l'heure plus commodément.

D. — Avez-vous l'habitude de tenir pendant la nuit de l'eau à votre portée?

R. — Oui, parce que, en général, l'enfant demande à boire.

D. — La chambre était-elle éclairée, ou bien, de quelle manière avez-vous vu la scène?

R. — La flamme du gaz était basse; il y avait aussi le feu allumé, à cause de l'enfant.

D. — Vous sembla-t-il que le train tout entier allait en éclats?

R. — Lorsque je vis la scène, les voitures étaient peu nombreuses, avec celle du serre-frein à l'extrémité; il me semblait qu'elle se jetait l'une sur l'autre.

D. — A quelle heure votre mari a-t-il été de retour?

R. — Il était environ neuf heures du matin.

D. — Dans votre pensée aviez-vous établi une connexion entre la vision et votre mari? Avez-vous éprouvé des inquiétudes à son sujet?

R. — Oui.

D. — Lui avez-vous parlé de cela la première?

R. — C'est moi que lui en ai parlé la première, mais je me suis aperçue avec surprise qu'il connaissait déjà le fait.

D. — Des cas semblables de prémonition vous sont-ils souvent arrivés?

R. — Bien souvent, surtout avant la maladie.

D. — Avez-vous jamais entendu parler de la vision dans le cristal?

R. — Oui, mais je n'ai jamais expérimenté moi-même.

Au 13 août 1904, M. H. écrit en répondant aux questions qui lui avaient été posées :

R. — A trois heures de l'après-midi je suis passé à un quart de mille du lieu de l'accident, et j'ai vu des hommes en train de travailler le long de la ligne : il y avait plusieurs feux allumés et de nombreuses lanternes ; mais je n'ai rien pu voir bien distinctement.

D. — L'accident se vérifia à dix heures environ.

R. — Je suis passé près du lieu du sinistre une deuxième fois à 7 h. 50 du matin suivant, et j'ai vu la voiture du serre-frein, et quelques autres faisant partie du train en question : elles étaient toutes très endommagées.

Il est de toute évidence, que lorsque Mrs. H. eut sa vision, son mari avait seulement vu qu'il était arrivé un sinistre dont il ne pouvait pas apercevoir les détails ; ce n'est qu'après cinq heures qu'il put observer réellement ces détails, qui correspondaient à la vision de Mrs. H. Il est probable que la connaissance qu'il avait de ces choses lui a permis de garder un souvenir particulièrement exact des heures auxquelles se passèrent ces événements, de sorte qu'au premier abord il peut sembler difficile d'expliquer le fait au moyen d'une transmission de la pensée de lui à sa femme. Mais l'on doit aussi considérer que la vue de l'accident a pu créer dans un homme connaissant parfaitement se qui se rapporte aux chemins de fer, l'impression des détails de la scène, qui s'accordaient plus au moins avec les faits. Il ne semble pas que la vision de Mrs. H. s'accordait avec les faits plus strictement que cette intuition. Les détails de la vision de Mrs. H. peuvent donc très bien avoir été originés par l'impression produite sur l'esprit de M. H. à son premier passage près du lieu de l'accident.

*(Journal of. Society for P. R. Londres, déc. 1903.)*

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

## A NOS ABONNÉS ET LECTEURS

---

Ce n'est pas sans éprouver un sentiment de vive émotion, de crainte légitime que nous prenons la direction *de la Revue du Monde invisible*. Nous sentons tout ce qui nous manque pour recueillir la succession de Mgr Elie Méric. Préparé par un long enseignement philosophique à la tâche de ces dernières années, le savant professeur avait suivi d'un œil attentif l'évolution de la pensée contemporaine et l'avait pour ainsi dire envisagée sous tous ses aspects. Nous nous rappelons encore le charme et l'à-propos des conversations que nous avions avec lui lorsque nous le visitions au milieu de ses livres de la rue Madame. En quelques mots d'une orthodoxie toujours impeccable, il avait résumé le problème dont nous venions l'entretenir et nous sortions émerveillé de tant de lucidité dans des aperçus, si élevés et si profonds. Nous étions loin de penser alors que sa fin fût si proche et que d'aimables et discrètes instances nous seraient faites pour continuer son œuvre.

En acceptant cette mission, peut-être lourde pour nos faibles moyens, nous aurons à cœur de marcher sur les traces du maître regretté. Nous tiendrons à honneur de nous inspirer de son esprit, esprit si ouvert à toutes les découvertes de la science contemporaine, mais en même temps si attaché aux décisions du Saint-Siège. Enfant et prêtre de la sainte Église romaine nous sommes, et nous voulons rester, uniquement préoccupé de la servir de toutes nos forces, restant libre dans les questions libres, mais soumis dans les points de vue doctrinaux sur lesquels s'est déjà prononcée la plus haute autorité doctrinale qui soit au monde. Et notre soumission est telle que tout en laissant à chacun de nos collabo-



rateurs la pleine et entière responsabilité des articles qu'il signe, nous n'hésiterions pas à désavouer, le cas échéant, toute forme de pensée, toute assertion doctrinale qui tendrait à contrister le cœur du Successeur de Pierre.

Du reste, que se propose cette Revue? sinon enregistrer des faits, des phénomènes, qui, pour n'en être pas moins réels, échappent le plus souvent aux regards matériels de l'homme, et qui, se renouvelant dans d'autres conditions ou milieux, n'ont pu encore, faute de lois précises et indiscutées, être recueillis, groupés et codifiés d'une manière positive. Nous réunissons des matériaux et préparons les assises de l'édifice futur, persuadé que le monde invisible, comme la nature physique qui nous entoure, est loin de nous avoir livré le dernier de ses secrets. Et pour mieux réussir, l'heure ne serait-elle pas venue, au lieu de nous renfermer « dans les pures questions de préternaturel, de faire entrer dans notre cadre les questions de mystique et même d'apologétique »? Nous atteindrions ainsi un plus grand nombre d'intelligences.

De ce vœu, nous faisons juges tous nos collaborateurs dont le dévouement, nous en avons déjà les preuves, ne nous fera point défaut. Nous demandons également aux abonnés de France et de l'étranger de nous soutenir de leurs sympathies comme ils ont soutenu notre cher et vénéré prédécesseur. Donnons tous à celui qu'ont tant préoccupé les problèmes de l'au-delà, et dont la plume a écrit des pages si suaves et si réconfortantes sur l'autre vie, la joie de constater la survivance de son œuvre et de s'associer à nos efforts par delà le tombeau.

Mgr M. LE MONNIER.

---

Toutes les lettres concernant l'administration doivent être envoyées à M. TÉQUI, 29, rue de Tournon, et les lettres concernant la Rédaction à Mgr M. LE MONNIER, au château de la Bizolière, par Savennières (Maine-et-Loire).





## **Monseigneur ÉLIE MÉRIC**

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES  
DOCTEUR EN THÉOLOGIE, PROFESSEUR A LA SORBONNE  
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

*Décédé à Honfleur, le 16 octobre 1905*

## MONSIEUR ÉLIE MÉRIC

---

Nos lecteurs ont déjà appris la mort du savant et regretté Directeur de cette Revue.

Nous nous faisons un devoir de consacrer à sa mémoire une courte notice biographique dans ce numéro dont l'article principal porte encore sa signature.

### Sa naissance. Ses études

Mgr Élie Méric naquit à Hesdin (Pas-de-Calais), le 4 octobre 1838. Par sa famille paternelle il appartenait au Midi ; par sa famille maternelle et par son origine, il appartenait au Nord, et l'on put retrouver dans la trempe de son esprit l'influence diverse de ces deux races. Il posséda au plus haut degré l'aptitude métaphysique, qui lui rendit faciles le commerce des problèmes les plus abstraits, la logique vigoureuse et l'art de donner une disposition savante à ses arguments, le goût de l'image, du coloris, de la grande lumière dans le style et dans l'expression de la pensée.

Il avait deux ans, quand sa famille vint à Toulouse, sous un ciel moins brumeux et plus chaud.

Sa mère était une grande chrétienne, d'une piété profonde, d'une foi mystique et inébranlable ; tout l'effort de sa vie tendait à faire passer sa foi et sa piété dans l'âme de ses enfants. Cette première empreinte est ineffaçable. Une mère fortement convaincue imprimera toujours à son enfant la direction de sa vie.

Le lendemain de sa première communion, son confesseur lui dit en riant : « Sitôt pris, sitôt pendu ; tu entreras demain au petit séminaire. »

Son supérieur, M. Launes, disait, un jour, à sa mère, d'un ton de mauvaise humeur : « Votre enfant n'apprend pas l'histoire. » « Eh bien, répondit l'enfant, je vous promets

que j'aurai le premier prix. » En effet, le jour de Pâques, à la distribution des récompenses, il obtint le premier prix.

L'enfant révélait déjà son intelligence, et la fermeté de sa volonté. Dans les classes d'humanités et de rhétorique, il fut toujours le premier en composition française : on n'a pas oublié à la Succursale ses devoirs littéraires et ses poésies.

Au grand séminaire, il s'éprit sous la direction d'un sulpicien éminent, de la philosophie italienne. Dès cette époque il avait pressenti l'orientation qu'il devait donner à sa vie intellectuelle, marcher vers les sciences et la philosophie.

Le P. Gratry, de l'Académie française, avec qui il avait entretenu une correspondance philosophique, s'attacha déjà de tout cœur à cette jeune et belle intelligence. Il appela à Paris, l'abbé Méric qui venait d'être ordonné prêtre en 1863.

Le P. Gratry ne vivait pas à l'Oratoire qu'il avait fondé. Il vivait chez lui, dans son appartement de la rue Barbet-de-Jouy. Il donna une chambre à son jeune ami, et ils travaillèrent ensemble, dans une intimité familiale. Le P. Gratry préparait une réfutation de la *Vie de Jésus* de Renan.

Mgr Méric connut à cette époque, Mgr Dupanloup, Montalembert, Cochin, Perreyve, Caro, de Falloux, toute une pléiade d'écrivains célèbres qui honorèrent les Lettres chrétiennes, et qui rêvaient le triomphe de l'Église par la liberté.

Mgr Dupanloup attira souvent Mgr Méric, à Orléans, à la Chapelle Saint-Mesmin, plus tard, à Versailles et à Viroflay, lui prodiguant des conseils dont il admirait la sagesse. Il y avait toujours auprès du grand évêque une âme vaillante et un noble cœur, l'abbé Lagrange, qui devait mourir sur le siège épiscopal de Chartres. Ceux qui l'ont connu l'ont aimé.

Sur le conseil du P. Gratry, Mgr Méric prit ses grades de théologie à la Sorbonne; il fut reçu bachelier, licencié, docteur. Sa thèse de doctorat est devenue *le Droit et le Devoir*, un volume de 550 pages, dont nous parlerons plus loin.

La thèse de Mgr Méric lui gagna la sympathie du doyen de la Sorbonne, Mgr Maret, de celui qu'on appelait autrefois saint Louis de Gonzague, quand il était encore jeune vicaire à Saint-Philippe du Roule. Il habitait à la Sorbonne, au-dessus de Victor Cousin. Nous ne pourrions jamais dire avec

quel respect, quelle admiration, quelle affection reconnaissante, Mgr Méric nous a parlé de ces deux maîtres, Mgr Maret et le P. Gratry.

Dans une lettre rendue publique, Mgr Maret avait exprimé à Mgr Méric ses félicitations au sujet de sa thèse de doctorat. Il y avait retrouvé des idées philosophiques qui lui étaient chères, traduites dans une belle langue. Une grande sympathie rapprocha ces deux âmes, et pour rendre l'union plus intime, Mgr Maret choisit Mgr Méric pour son suppléant.

C'est là que la Providence avait amené le jeune prêtre de Toulouse, par des voies mystérieuses, et c'est là à vingt-sept ans, dans cette grande école, une des gloires de la France, que Mgr Méric devait servir l'Église, pendant vingt ans.

## Le professeur

Mgr Méric conquit rapidement une situation exceptionnelle, à la Sorbonne, où il devait rester vingt ans, dans la pleine maturité du talent.

Dès la première année, il groupa un grand auditoire qui lui resta toujours fidèle. Dans son intéressant ouvrage, *Vingt ans de Sorbonne, les professeurs célèbres*, page 320, le docteur Lebleu, faisait ce portrait du nouveau professeur :

« M. Méric monté dans cette même chaire, tout jeune encore, est en train de s'élever à la même célébrité que ses deux prédécesseurs Bautain et Gratry. Ses nombreux et très remarquables ouvrages le mettent déjà à la tête de nos écrivains sacrés les plus distingués. Dans ses livres comme dans ses leçons, se révèle constamment le brillant humaniste de Toulouse et le savant philosophe. Et sa doctrine théologique et philosophique est toujours exempte de toute vue aventureuse, quoique large et fertile en aperçus. C'est un vulgarisateur, comme l'était son digne modèle, Bautain, sauf un mérite littéraire plus grand que chez Bautain, qui nous avouait naïvement, sans regret, n'avoir pas le temps de donner la dernière main à ses écrits.

« Travailleur obstiné, riche d'acquisitions, conscience rectiligne, scrutant les choses jusqu'au fond avant de s'élever à

leur sommet, on est sûr de ne jamais s'égarer avec M. Méric qui puise toujours aux meilleures sources.

« Ses leçons de Sorbonne sont pareillement très travaillées. Enfin, un grand et sympathique auditoire recueille sa parole avec avidité. L'âme qu'il y met fait rêver et force à penser.

« Grand, belle tête, coloré, élocution facile, brillante et toujours pénétrante, *ayant du fleuve*, comme parle Sainte-Beuve; toujours clair et méthodique, s'élevant à l'éloquence, il captive, émeut et instruit<sup>1</sup>. »

Pendant ses vingt années d'enseignement, Mgr Méric a traité des plus hautes questions de la philosophie et de la théologie morale, avec une rare compétence et une actualité qui lui permettait de rajeunir les questions les plus anciennes. Il a exploré le champ si vaste du droit naturel, du droit positif, du droit social; il a approfondi les origines, les conditions, le but de la morale; il a exposé les lois de la raison, de la liberté, de la conscience, toujours préoccupé de connaître les objections les plus récentes et de les réfuter.

Cet auditoire d'étudiants français et étrangers, composé de magistrats, de médecins, d'économistes, d'ingénieurs, de jeune gens, suivait le professeur avec sympathie, lui présentait ses objections, et entretenait avec le jeune professeur des relations de cœur et d'esprit dont le souvenir a réjoui aujourd'hui les longs jours de sa retraite volontaire.

Il est regrettable que le savant professeur n'ait pas publié ce fécond enseignement qui exerça une si profonde influence sur les esprits. Que de trésors philosophiques, scientifiques et théologiques dans ces leçons qui touchaient à toutes les préoccupations intellectuelles de notre temps! Que de vues originales et profondes sur la conscience, sur la volonté, sur la loi morale et les lois en général! Avec quelle clarté sereine il exposait devant nous ses magnifiques thèses sur l'origine et les limites du pouvoir civil, sur ses rapports avec le pouvoir religieux, sur les droits des peuples et des consciences en face des lois injustes et du gouvernement persécuteur qui tentait de les violer.

1. Dr Lebien, *Les Professeurs célèbres*, p. 320.

Dans les loisirs que lui laissait ce grand enseignement, Mgr Méric aimait à prodiguer sa parole et à se dévouer sans mesure. Il prêchait, dans les principales églises de Paris, des avents, des carêmes, des retraites. Charmeur et savant, il attirait encore la jeunesse de Paris à ses conférences sur la poésie de Dante, dans les salons du Luxembourg. A Bruxelles, il réunissait aux pieds de la chaire de l'église Saint-Joseph l'élite de la Belgique; il donnait des conférences scientifiques dans la grande salle du Musée; il se faisait écouter, aimer et admirer des 1.200 étudiants et des professeurs, dans la vieille Université de Louvain.

Aussi, le jour de son jubilé, le conseil de cette Université, voulant décerner le titre de Docteur à trois étrangers éminents, par leur science, leurs travaux et leur caractère, choisit Pastor en Allemagne et Mgr Méric en France. Déjà, le célèbre doyen de l'Université de Wurtzburg, en Bavière, Franz Hettinger, d'accord avec le conseil académique, avait récompensé ses travaux par les palmes du doctorat et l'avait agrégé à l'illustre Université allemande.

Docteur de Paris, de Rome, de Wurtzburg et de Louvain, de Versailles et de Rodez; Chanoine d'honneur d'Albi, de Bayeux de Perpignan; Chanoine de Lorette, Officier de l'instruction publique, Mgr Méric tenait une place trop considérable dans le monde savant pour être oublié. On lui offrit une chaire de philosophie morale à Louvain où il comptait des admirateurs, des disciples et des amis dévoués. Il reçut la proposition officielle du poste de Supérieur de Saint-Louis des Français, à Rome. Plusieurs fois, M. Spuller, qui le connaissait et qui goûtait ses œuvres philosophiques, lui proposa l'épiscopat. Rien ne put détourner Mgr Méric de sa résolution de vivre désormais dans la retraite, et de s'occuper de ses remarquables ouvrages de science, d'histoire et de philosophie.

Mgr Méric restait ainsi fidèle à sa devise : *Cunctis posthabitis maluit esse latens.*



## L'Écrivain et le Penseur

*La Vie dans l'Esprit et dans la Matière.* Dans cet ouvrage divisé en deux grandes parties, Mgr Méric établit la spiritualité de l'âme et ses rapports étroits avec notre organisme. A une époque où la philosophie cartésienne était encore en honneur, il démontre la nécessité de recourir à la grande philosophie du moyen âge représentée par saint Thomas, et de ne pas séparer arbitrairement l'âme du corps, dans l'étude des phénomènes vitaux. Il réfute, dans la première, les formes diverses du matérialisme, et il demande, à une connaissance approfondie de la physiologie, les analogies de la vie de l'âme et de la vie du corps. Dans la seconde partie, il traite du vitalisme, de l'organicisme, de l'animisme absolu et de l'animisme mitigé.

*La Chute et la Responsabilité humaine.* Après avoir considéré l'âme au point de vue philosophique, Mgr Méric l'étudie au point de vue théologique, et il entrait dans une controverse intéressante engagée entre M. Guizot et M. Janet. Il démontrait au premier, par des citations empruntées aux plus grands théologiens que le protestantisme avait détruit la liberté humaine en exagérant les conséquences de la chute originelle, et il prouvait au second que le rationalisme est impuissant à expliquer la nature humaine et les injustices de la vie. M. Guizot lui écrivit que les dissentiments n'empêchaient pas la sympathie, mais il recula devant une polémique qui ne pouvait pas finir à son avantage.

*La Morale et l'Athéisme contemporain.* L'âme existant, blessée mais toujours puissante, quelle direction doit-elle donner à son activité? Dans une partie négative, Mgr Méric examine les divers systèmes de la philosophie contemporaine, la morale positiviste et utilitaire, le déterminisme, le scepticisme, la négation critique, la morale indépendante, la morale évolutionniste, le pessimisme et le vrai Dieu.

*Du Droit et du Devoir.* Avant de recourir à la théologie, Mgr Méric invoque ici, par une savante analyse, les témoignages des plus grands philosophes de tous les temps, Platon, Aristote, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure et saint Anselme, Mourassin et Gerdil ; il dégage de leurs systèmes la notion du but de la vie, de la nature et des caractères de la loi naturelle, du droit et du devoir.

*L'Autre Vie.* Mgr Méric entreprend, dans cet ouvrage, de nous faire connaître le but suprême de l'activité humaine. Dans la première partie l'auteur démontre la certitude et la réalité de l'immortalité personnelle. Dans la seconde, il expose et réfute les systèmes de métempsycose, de palingénésie, de spiritisme, d'immortalité facultative concernant le lendemain de la mort. Dans la troisième partie, il nous présente l'enseignement de l'Église sur les âmes séparées du corps, le dernier jour de la terre, le millénarisme, et le nombre des élus.

Plus de quarante évêques approuvèrent cet ouvrage, traduit dans toutes les langues de l'Europe, qui ferme la série de l'œuvre apologétique de Mgr Méric.



Le moment n'était pas encore venu pour Mgr Méric de déposer sa plume vaillante et de se reposer.

*Vie de M. Émery*, 2 vol. — Sur l'invitation du Supérieur de Saint-Sulpice, Mgr Méric écrivit l'histoire de M. Émery. Il fut bientôt séduit par la beauté sévère de cette grande figure, qui apparaît à l'époque la plus tourmentée, la plus effroyable de l'histoire religieuse de notre pays. Lu publiquement dans tous les séminaires, cet ouvrage reçut les plus hautes approbations. Des cardinaux et des évêques firent l'éloge de M. Émery. Le cardinal di Rende, nonce apostolique, à Paris, loua publiquement l'historien, et rappela que, dans une séance mémorable, « celui qu'on appelait le gallican fut seul à défendre les prérogatives du Pontife romain ». Par ordre du Saint-Père, le cardinal Jacobini, secrétaire d'État, écrivit une

lettre flatteuse à Mgr Méric, et rendit hommage au grand religieux qui fit ce qui était possible dans une situation qui semblait désespérée.

*Les Élus se reconnaîtront au Ciel.* Dans cet opuscule traduit dans toutes les langues, et arrivé promptement à la vingthuitième édition, l'éminent auteur a voulu écrire le livre des espérances de ceux qui vont mourir. Frappé de cette pensée que Platon avait écrit le *Divin Banquet* pour donner du courage à ceux qui sont arrivés au seuil de l'autre vie, Mgr Méric a écrit le *Divin Banquet chrétien*. Ce n'est donc pas un opuscule de sensibilité et d'imagination, c'est une étude doctrinale et pleine de charme que l'on peut faire méditer par des esprits sérieux.

*Le Clergé sous l'Ancien Régime.* En écrivant la vie de M. Émery, Mgr Méric s'était initié à la vie de l'ancien clergé ; il avait pu voir les ravages que le gallicanisme parlementaire avait faits dans l'Église de France, et il résolut de faire connaître cette ancienne organisation qui mettait le clergé sous la main du roi. Dans cet ouvrage nous voyons l'état général de l'organisation ecclésiastique, les tribunaux, les assemblées générales du clergé, l'état des monastères, les doléances et les souffrances du clergé, le péril de la foi, le rôle et les prétentions des seigneurs, des patrons, des collateurs, du roi. Ce livre, fruit de grandes recherches et d'une sévère impartialité, n'est pas seulement utile au clergé, il est utile aussi aux laïques qui veulent connaître notre histoire, car il est bien difficile de séparer l'histoire politique de l'histoire religieuse de notre pays, sous l'ancienne monarchie.

*Le Clergé et les Temps nouveaux.* C'est la fin de l'ancien régime. Dans la première partie de ce travail, Mgr Méric qui a étudié les *archives parlementaires*, nous fait assister à la dégradation du clergé, et nous rappelle les discours qui précédèrent cette injustice. Le clergé ne sera plus un état privilégié, il n'aura plus le monopole de l'enseignement ; sa religion cessera d'être la religion de l'État ; ses biens seront à la disposi-

tion de la nation ; il recevra un traitement aujourd'hui bien insuffisant, et il se trouvera en face d'une situation nouvelle et d'une génération qui va vers l'inconnu.

Dans la seconde partie de son ouvrage, Mgr Méric étudie les problèmes politiques, philosophiques, scientifiques, économiques, et il conclut, malgré tout, par des paroles d'espérance. Puissions-nous en voir la réalisation !

\*  
\* \*

*Le Merveilleux et la Science.* C'était le temps où tous les esprits s'occupaient d'hypnotisme, et cherchaient une solution. Mgr Méric a eu l'honneur d'approfondir, le premier, dans les rangs du clergé, cette importante question. Son ouvrage a eu promptement neuf éditions, et il a été très souvent, ou cité ou pillé.

Observateur consciencieux, Mgr Méric n'a pas voulu écrire sur cette question, avant de l'avoir étudiée longuement et avec soin. Muni des autorisations requises, il a suivi pendant des mois les expériences de la Salpêtrière et interrogé les maîtres qui parlaient au nom de la science. Il s'est rendu à l'hôpital de Nancy et il a entendu le docteur Bernheim. Il a vu et observé. C'est ce qui fait le mérite et ce qui explique le succès de son travail.

Dans la première partie il expose les faits corporels, spirituels et mixtes. Dans la seconde partie il en cherche l'explication scientifique. Dans la troisième partie il donne ses conclusions, avec les réserves commandées par la délicatesse et les difficultés du sujet.

*Les Erreurs sociales du temps présent.* Indépendance dans la morale, dans la famille, dans l'école : négation de l'idée de Dieu, négation de toute autorité, négation de la propriété individuelle, expropriation collective, des capitalistes ou appropriation collective du capital et des moyens de production, telles sont les criminelles doctrines contre lesquelles s'est exercée la logique de Mgr Méric, dans ce livre venu à l'heure

propice. Après la réfutation de ces doctrines, il appuie sur des arguments irréfutables le droit de propriété; il défend le capital contre les théories de Lassalle et de Karl Marx; il dénonce l'organisation actuelle des syndicats professionnels comme une arme de guerre au service de quelques turbulents; il montre dans la corporation chrétienne renouvelée et transformée, selon les conditions du travail moderne, une des solutions les plus sages du problème social.

Longtemps avant la crise aiguë dont nous sommes témoins, Mgr Méric accomplissait déjà ce précepte de l'Encyclique *Rerum novarum* : « Que chacun se mette à la tâche qui lui incombe, et cela sans retard, de peur qu'en différant le remède on ne rende incurable un mal déjà si grave. »

\*  
\* \*

Mgr Méric se sentait invinciblement attiré vers les études pratiques; l'expérience de la vie fait sentir la vérité de cette parole de Bossuet : « Malheur à la science stérile qui ne se tourne pas à aimer! » et il laissa tomber de son cœur le *Livre des Espérances*.

Les premiers chapitres de ce livre sont plus particulièrement destinés à fortifier la volonté contre les peines extérieures, les coups de la fortune, les mépris et les abjections, les deuils et les séparations; les autres à consoler et rassurer les âmes que Dieu semble broyer sous le marteau des peines intérieures.

\*  
\* \*

Dans *Énergie et Liberté*, Mgr Méric débute par un éloquent tableau de l'abaissement des caractères au temps présent, l'auteur en indique les causes, les remèdes, et il désigne les conditions du retour à l'idéal du Vrai, du Beau et du Bien.

Dans la première partie de ce livre, il démontre avec la science, la philosophie et la théologie le fait de la liberté humaine, ses ressorts et sa vie, son affaiblissement, sous l'in-

fluence victorieuse de la passion, et il termine par une belle étude sur les conditions nécessaires pour réaliser l'idéal de l'homme de caractère.

Dans la seconde partie, l'illustre prélat étudie la liberté dans ses rapports avec l'énergie. Il décrit, dans une série de chapitres nerveux, pleins d'idées élevées et d'aperçus nouveaux, l'insuffisance des moyens naturels pour donner l'énergie à la volonté, la nécessité de la religion, la nécessité de l'idée de Dieu, la nécessité de la sincérité avec nous-mêmes, et enfin, dans un dernier chapitre, il expose l'art d'arriver à l'énergie.

C'est un magnifique ouvrage d'apologétique, un beau livre de pédagogie, un merveilleux instrument pour le relèvement moral de notre pays.

\*  
\* \*

*L'Imagination et les Prodiges* est le dernier ouvrage de Mgr Méric. Il est sorti des presses quelques jours seulement avant la mort de l'illustre prélat.

En voici les cinq grandes divisions :

1<sup>o</sup> *L'imagination considérée dans sa nature.* (Images cérébrales, Hallucination, Apparitions imaginatives, Suggestion, etc. 8 chapitres.)

2<sup>o</sup> *Dans l'ordre intellectuel.* (Rêves prémonitoires, Prophéties, Pressentiments, Télépathie, etc. 7 chapitres.)

3<sup>o</sup> *Dans l'ordre matériel.* (Influence sur le corps, Stigmatisation, Sueur de sang, Dermographisme, Extase spirite..., etc. 6 chapitres.)

4<sup>o</sup> *L'Imagination et les Fantômes.* (Fantômes humains, Fluide cérébral, Phosphorescence, Bilocation, Ame des Morts..., etc. 6 chapitres.)

5<sup>o</sup> *L'Imagination et l'Inconscient.* (Automatisme, Dissociation psychologique, Spiritisme, l'Évangile..., etc. 4 chapitres.)

Que de sujets ! et ils ne sont qu'un simple aperçu ; mais ils suffisent pour montrer comment les deux volumes de *L'Imagination et les Prodiges* conviennent également aux savants et au public, scientifiquement documentés sur tous les problèmes qui touchent au Surnaturel, à l'Invisible et à l'Inconnu.

Mgr Méric a publié encore un grand nombre d'articles très approfondis dans la *Revue littéraire*, dans le *Correspondant*, dans l'*Enseignement catholique* dans la *Revue du Monde catholique* et dans d'autres revues scientifiques théologiques et littéraires. Il avait fondé et dirigeait depuis huit ans, la *Revue du Monde Invisible*, dont le succès s'est maintenu et qui répondait en effet à un besoin véritable, puisqu'elle est la seule qui, en face d'autres Revues animées d'un esprit mauvais ou superficiel, étudie à la lumière de la théologie catholique ces troublants phénomènes. Ces ouvrages et ces articles représentent une somme énorme de travail et une infatigable activité.

Chargé de faire l'oraison funèbre de Robert Sorbon le jour où l'on élevait un monument au fondateur de la Sorbonne, dans son village natal, Mgr Méric prononça un magistral discours sur l'histoire de cette Sorbonne où il avait vécu les années les plus fécondes de sa vie. Le monument s'élève dans un modeste village des Ardennes. Après ce discours, Mgr Méric fut nommé membre de l'Académie nationale de Reims qui tenait ainsi à lui témoigner sa reconnaissance.

Le même jour la jeunesse italienne le nommait membre de l'Académie napolitaine de Saint-Thomas d'Aquin, et lui exprimait son admiration pour ses travaux.

Léon XIII avait daigné plusieurs fois, par des Brefs très élogieux, témoigner à Mgr Méric sa haute estime et sa sympathie. Aussi, quand l'évêque de Bayeux demanda spontanément à Sa Sainteté la prélature pour le savant écrivain qui n'avait été *ni prévenu, ni consulté*, Léon XIII s'empressa de lui faire écrire la lettre suivante par son secrétaire d'État :

« Le Saint-Père a daigné accueillir avec bienveillance la demande de votre Seigneurie concernant l'abbé Méric, professeur à la Sorbonne. C'est pourquoi Sa Sainteté désirant donner à M. Méric un témoignage de son auguste bienveillance et l'encourager à continuer ses travaux scientifiques en faveur de la religion vient de le nommer prélat de sa maison. Je prie Votre Seigneurie de remettre au nouveau prélat son bref de nomination que j'ai le plaisir de lui envoyer ci-inclus. »

(Card. RAMPOLLA.)

Le bref contenait les éloges les plus flatteurs pour les œuvres et pour la vie toujours sacerdotale et toujours irréprochable du nouveau prélat. Déjà, Léon XIII avait nommé directement Mgr Méric docteur en théologie.

Ce qui caractérise l'œuvre de Mgr Méric, c'est l'étendue et l'universalité des connaissances scientifiques et philosophiques qu'elle révèle; c'est la clarté limpide d'exposition; on devine que l'auteur a cherché longtemps l'expression la plus lumineuse de sa pensée; c'est encore l'actualité, car l'auteur veut défendre les croyances religieuses contre des ennemis qui se renouvellent sans relâche; c'est enfin la richesse et la beauté d'un style d'une transparence de cristal qui permet de s'élever sans fatigue, avec le Maître, aux plus hauts sommets.

Nous espérons qu'il pourrait encore donner à l'Église des années d'un travail si utile et dont il avait presque seul la science! Mais la mort est venue le saisir dans cette ville d'Honfleur qu'il aimait tant à cause de ses souvenirs de famille et de ses sites si pittoresques, près des rives de ce beau fleuve qu'il contemplait longuement dans une merveilleuse solitude. Son cours majestueux, avant de se perdre dans l'immensité de l'Océan lui parlait des choses de l'au-delà.

Il l'accueillit sans surprise avec une entière soumission : *La mort et moi nous ne serons pas surpris de nous rencontrer, il y a si longtemps que nous pensons l'un à l'autre.* (Extrait de ses pensées.)

Le matin même où il prit le lit pour ne plus se relever, en envoyant l'article que nos lecteurs vont lire, il dit au confident fidèle qu'il s'était choisi : « Je ne puis plus! j'ai bien fait ma tâche, c'est fini. »

Alors il demanda à cette Église catholique dont il était une des gloires modestes, ses dernières grâces et ses suprêmes prières. Puis il s'endormit doucement entouré d'affections religieusement dévouées.

Le vendredi 20 octobre eurent lieu en l'église Saint-Catherine d'Honfleur les obsèques solennelles de ce champion de la foi.

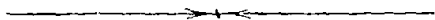
Mgr l'évêque de Bayeux et Lisieux voulut les présider, obéissant ainsi aux conseils de l'Apôtre qui veut que tous ceux



qui ont travaillé par la parole et l'enseignement soient doublement honorés. Sa Grandeur avait à ses côtés Mgr Meunier, évêque d'Évreux, qui venait lui aussi donner un témoignage d'estime à l'enfant de la paroisse d'Hesdin dont il avait été le pasteur avant de monter sur le siège de saint Taurin.

Une foule nombreuse et distinguée accompagna la dépouille de notre vénéré Directeur jusqu'à ce tombeau dont il avait hâté lui-même l'érection dans ces derniers mois.

Terminons en disant qu'avec Mgr Méric disparaît un des esprits les plus brillants de notre époque, un des champions de la vérité catholique, une âme grande et noble, peut-être méconnue, mais dont la mémoire sera longue, car elle est dès maintenant celle du Juste.



## QUELQUES POINTS OBSCURS

---

### I

Nous avons reconnu des faits qui dépassent la puissance naturelle de l'imagination et qui appartiennent clairement à une cause intelligente et surhumaine. Notre imagination, si ardente qu'on la suppose, ne peut ni guérir instantanément une lésion organique, ni ressusciter un mort. Elle ne peut pas acquérir instantanément la connaissance d'une langue étrangère et nous permettre de comprendre, de lire, d'écrire instantanément des mots, des phrases, des pages dans une langue dont nous ignorons les caractères et les premiers éléments. Elle ne peut pas produire instantanément l'image des faits qui seront produits par la liberté humaine dans un avenir ou prochain ou éloigné. Tous ces phénomènes requièrent l'intervention d'une intelligence et d'une volonté supérieure à l'homme, et prouvent la réalité d'une puissance qui domine notre univers et ses lois.

La certitude de ces conclusions repose l'esprit et lui permet de s'orienter à travers les chemins obscurs du merveilleux.

Mais, tous les phénomènes qui troublent notre intelligence et sollicitent notre curiosité n'ont pas la même clarté, la même évidence, la même certitude, et nous sommes obligés trop souvent de nous arrêter hésitants, découragés aux frontières du merveilleux. Il est plus sage d'avouer son ignorance et de faire taire sa curiosité que de risquer des hypothèses où notre entendement ne trouvera jamais le repos.

Arrêtons-nous un instant à ces frontières, essayons d'en délimiter les contours.

## II

Nous rencontrons, d'abord, la télépathie, c'est-à-dire, la communication à travers l'espace, et sans intermédiaire, entre deux personnes qui se sont connues. Cette communication peut avoir lieu entre un mort et un vivant, ou entre deux vivants.

En voici un exemple récent :

« La nuit du 5 au 6 août avait été à Valence (Espagne), où je me trouvais alors, particulièrement chaude et pénible. Le sommeil m'avait légèrement engourdie, je ne pouvais pas fermer mes paupières, lorsque vers 10 ou 11 heures du soir, je m'entendis appeler très distinctement par une dame de la localité que j'habite, très loin de Valence, à Palme (Majorque).

« Elle me demanda si je m'occupais toujours, comme zélatrice, de l'association des âmes du purgatoire, dont elle faisait partie. Sur ma réponse affirmative, elle ajouta qu'elle avait un grand besoin de suffrages, et me pria de vous écrire sans tarder, pour vous informer de sa mort et vous demander des prières. Elle me recommanda aussi de continuer à m'occuper de cette œuvre, de prier toujours pour les âmes du purgatoire et de ne point l'oublier elle-même.

« Je crus d'abord à un rêve, car j'avais laissé cette amie pleine de vie et de santé.

« Deux jours après, je recevais une lettre de ma mère, m'annonçant que cette dame était morte dans la nuit du 5 au 6 août, 1901, à l'heure même où je m'étais entendu appeler<sup>1</sup>. »

Je ne peux expliquer cette communication entre morts et vivants, ni par une vibration cérébrale, ni par une force psychique, ni par une ondulation fluidique, ni d'aucune autre manière physique ou chimique, parce que, l'âme se trouvant séparée par la mort de son corps qui va tomber en décomposition, ne peut plus se servir de ce corps pour en faire

1. *Le Purgatoire*, janvier 1902. Revue publiée à Rome, avec l'approbation du P. Lepidi, maître du sacré Palais, et de Mgr Cevetelli, arch. Myren.

vibrer les molécules cérébrales, et projeter un fluide ou une vibration vers une personne connue. L'âme du défunt n'appartient plus au monde des vivants, elle est soumise à d'autres lois.

Je suis donc forcé de reconnaître avec tous les théologiens avec toute la tradition, que Dieu permet quelquefois aux morts d'apparaître eux-mêmes aux vivants, de les avertir, de demander leurs suffrages, de provoquer leur pitié.

Mais, ne peut-il pas exister accidentellement et naturellement des relations à distance, rapides et instantanées, entre vivants.

Les rapports très scientifiques, publiés par la Société des recherches psychiques de Londres, ne permettent pas de douter de la réalité des faits. Mais, c'est l'explication de ce fait que nous cherchons à déterminer.

Que les esprits bons et mauvais puissent être quelquefois les instruments de ces communications télépathiques, je n'y répugne pas; je reconnais même que c'est certain. Les esprits remplissent l'air, tout l'espace, tout l'univers, et, dans ce champ immense se déploie leur activité qu'aucun effort ne peut jamais lasser, et qui n'a jamais besoin de repos.

Si nous estimons qu'il est licite et raisonnable d'invoquer un saint pour retrouver un objet perdu, gagner un procès, obtenir une réconciliation ou une guérison: si nous sommes persuadés que Dieu, les anges, les saints nous voient, entendent nos prières, se mêlent en quelque manière aux actes les plus indifférents de notre vie, je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas attribuer aux esprits ces communications télépathiques, brèves, rares, qui traversent comme l'éclair le champ de la pensée.

Ne pourrait-on pas cependant trouver une autre explication plus naturelle, et sommes-nous obligés d'attribuer soit au hasard, soit à une cause préternaturelle tous les cas de télépathie? N'est-il pas plus sage de faire une sélection? Ne faut-il pas reconnaître que parmi les phénomènes d'action à distance, les uns s'expliquent par une cause naturelle, les autres par un agent surnaturel ou préternaturel.

J'ai déjà cité, cette étonnante proposition de l'abbé Gratry, au livre *des Sources*, p. 283.

« Très réellement, comme le dit Fénelon, les hommes se touchent d'un bout du monde à l'autre. Ils nous touchent ! Voilà donc ce prochain qu'il nous faut assister. Or, *en ce réel contact des âmes*, est-ce que mes élans de cœur, mes certitudes, mes résolutions, mes lumières, ne sont en rien communicables ?

« Certes, si aujourd'hui les corps se touchent et se communiquent d'un bout du monde à l'autre, dans l'électricité, me fera-t-on croire, je vous prie, que les âmes ne communiquent pas ? Mais, *le contact des âmes, certain déjà par la raison et par la foi, est aujourd'hui sensible par l'expérience. Ici encore, moi qui écris ces lignes, je sais, j'ai vu.* »

On pourrait compléter cette pensée en écrivant le commentaire de cette parole si profonde du grand Malebranche : Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps.

Que dans l'autre monde, les esprits communiquent directement entre eux, c'est certain. Mais, en ce monde, notre âme est unie à notre corps, elle forme avec lui le composé humain, et c'est par le canal des sens, des impressions sensibles que nous entrons en communication avec nos semblables. Le contact direct entre les âmes n'existe pas.

Il faut donc poser le problème d'une autre manière ; il faut chercher s'il existe un moyen matériel de communication à distance, entre deux sujets ; il faut voir si nous pouvons exercer à distance une action physique, sur l'organe physique de l'imagination, et déterminer ainsi l'apparition d'une image ou d'un tableau.

Le phénomène du *mauvais œil*, étudié avec saint Thomas, nous aidera, peut-être, à trouver la solution.

### III

Gorres ne doutait pas de la réalité des phénomènes de fascination et de *mauvais œil* dont il est souvent parlé dans la Mystique. Il cite un certain nombre de faits de ce genre empruntés à Pline, à Plutarque, aux traditions de l'Italie et

de l'Espagne, aux études plus récentes du docteur Borel.

Il suppose que, par suite d'une dégénérescence malade l'œil peut élaborer dans certaines circonstances, un fluide corrosif qui rappellerait l'acide de *spath fluor*: l'homme pourrait s'en emparer par la force de la volonté, le diriger à l'extérieur, à distance, et atteindre ainsi la personne qu'il voudrait infecter. Les exhalaisons de la peau, la salive, le contact, la bouche, l'haleine auraient les mêmes propriétés dans certaines maladies contagieuses. « C'est ainsi que l'homme tout entier, peut prendre, pour ainsi dire, la nature du serpent, et devenir un principe de contagion pour tout ce qui l'approche. »

Sans s'arrêter à l'hypothèse d'une altération malade de l'organe interne de la vue, saint Thomas ne repoussait pas l'explication naturelle de la fascination et du mauvais œil. Il attribue en certain cas, ce phénomène à une imagination forte, puissante qui trouble la partie la plus subtile des esprits animaux, la projette à l'extérieur à travers l'air ambiant, jusqu'à la personne, et plus souvent, jusqu'aux enfants qui en subissent l'influence malfaisante, avec plus de facilité, parce que leurs organes sont plus délicats. D'autres fois, la fascination est l'œuvre du démon. Le Maître parle ainsi.

« Avicenne, écrit saint Thomas<sup>1</sup>, avait cru trouver l'explication du mauvais œil dans cette loi générale qui force la matière corporelle à obéir à la substance spirituelle. Ainsi, quand l'âme est douée d'une forte imagination, la matière

1. Ad secundum dicendum quod fascinationis causam assignavit Avic. ex hoc quod materia corporalis nata est obedire spirituali substantiæ magisquam contrariis agentibus in natura. Et ideo quando anima fuerit fortis in sua imaginatione, corporalis materia immutatur secundum eam. Et hanc dicit esse causam oculi fascinantis. Sed supra ostensum est quod materia corporalis non obedit substantiæ spirituali ad nutum, nisi soli Creatori. Et ideo melius dicendum est quod ex forti imaginatione animæ immutantur spiritus corporis conjuncti; quæ quidem immutatio spirituum maxime fit in oculis, ad quos subtiliores spiritus perveniunt, oculi autem inficiunt acrem continue usque ad determinatum spatium. Per quem modum, specula si fuerint nova et pura contrahunt quamdam impuritatem ex aspectu mulieris menstruæ, ut Arist. dicit in libro de *Somn. et Vigil.* Sic igitur cum aliqua anima fuerit vehementer commota ad malitiam sicut maxime in vetulis contingit, efficitur secundum modum prædictum aspectus ejus venenosus et noxius, et maxime pueris qui habent corpus tenerum et de facili acceptivum impressionis. Possibile est etiam quod ex Dei permissione, vel etiam ex aliquo pacto occulto, cooperitur ad hoc malignitas demonum cum quibus vetulæ sortilegæ aliquod fædus habent. (*Summa Theol.* 1 qu. cxvii, art. iii. ad. 2.)

corporelle en reproduit les modifications diverses. Mais cette explication de la fascination n'est pas exacte parce que la matière corporelle n'est soumise en tout, qu'au seul Créateur de l'univers. Il est plus sage de dire qu'une forte imagination modifie les esprits animaux (le fluide nervoso-vital) dont tout le corps est pénétré : cette action de l'imagination s'exerce principalement sur les yeux où se rendent les éléments les plus subtils des esprits animaux. Les yeux dardent ces esprits à travers l'air ambiant qu'elles infectent jusqu'à une certaine distance... Ainsi lorsque certaines vieilles femmes se trouvent violemment agitées par la malice, leur regard devient venimeux et dangereux, surtout pour les enfants dont l'organisme est plus impressionnable et plus délicat. Il peut arriver aussi que de vieilles sorcières soient aidées dans cette opération par les démons avec lesquels elles se trouvent liées par un pacte secret. »

Saint Thomas reconnaît dans ce texte important que certaines personnes sont douées d'un tempérament particulier, caractérisé par la prédominance et l'exaltation de l'imagination ; qu'elles peuvent, plus facilement que beaucoup d'autres, disposer des esprits animaux les plus subtils, les lancer dans l'air qu'elles infectent, par un acte sensitif de la volonté, et produire enfin des ravages dans l'organisme d'une autre personne qui est l'objet de leur vengeance.

Ce sujet exalté, c'est le sensitif et le névrosé ; ces esprits animaux si subtils, c'est ce que nous appelons aujourd'hui le fluide nervoso-vital : ce regard ardent est l'expression d'une volonté attentive, tendue et concentrée sur un objet ; cette action qui s'exerce par le véhicule de l'air, jusqu'à un objet éloigné, c'est bien, enfin, la télépathie, ou l'action d'une créature sur une autre, par un moyen différent de celui des sens.

Mais, si le sensitif a le pouvoir, selon saint Thomas, quand il est fortement ému, de projeter son fluide, par les yeux et à travers l'espace où il ondule, jusqu'à une autre personne dans laquelle il provoque un sentiment d'effroi et un état morbide, il est permis de supposer que ce sensitif pourrait encore projeter son fluide ou ses esprits animaux, par d'autres organes,

par d'autres moyens. Il ne répugnerait pas de dire que le sensitif, dans un moment d'exaltation, projette ce fluide par les mains, par des passes longues ou courtes, longitudinales ou transversales, et qu'il produit dans l'organisme d'une autre personne des phénomènes psycho-physiques, d'un caractère particulier, un trouble organique, un désordre momentané.

Et, si je constate ainsi, en suivant les principes du saint Docteur, que certains phénomènes psycho-physiques extraordinaires, ne dépassent pas toujours les forces de la nature, je n'oublierai pas de rappeler avec lui, que, dans certains cas qu'il faudrait étudier avec soin, on peut reconnaître, cependant, l'intervention du démon. L'essentiel, c'est de ne pas affirmer gratuitement et à priori que de tels phénomènes dépassent la puissance des forces créées.

Et si nous pouvons ainsi agir à distance sur un autre sujet, modifier l'état de son organisme, y déterminer une altération passagère ou constante, nous pouvons aussi modifier *indirectement*, et de la même manière, l'état de son âme, agir enfin, sur l'organe physique de l'imagination.

En effet, ce fluide que nous projetons à l'extérieur sous le nom d'esprits animaux les plus subtils, ébranle l'air, selon l'enseignement de saint Thomas; et détermine des ondulations qui se propagent jusqu'au sujet que nous voulons atteindre. Mais pourquoi ne dirions-nous pas que ces ondulations de l'éther qui provoque ainsi un certain désordre dans l'état nerveux d'un sujet déterminé, provoquent aussi dans cet état nerveux, des modifications qui retentissent au cerveau, au centre nerveux de l'imagination, pour y faire apparaître une image? Nous restons dans les mêmes principes, nous en dérivons seulement de nouvelles conséquences.

Et nous dirions, dans cet ordre d'idées, qu'un homme doué d'une imagination très vive et d'une grande sensibilité, ébranle avec une rare puissance les esprits animaux les plus subtils, où le fluide nervoso-vital, et qu'il peut en produisant dans le cerveau d'une autre personne une modification organique semblable à celle qu'il éprouve lui-même, déterminer en même temps l'apparition de l'image liée à cet état



du cerveau : les deux personnes verront ainsi le même objet dans le champ de l'imagination.

Mais l'image occupe une grande place dans le mystère de la formation de la pensée ; elle apporte des matériaux nécessaires, indispensables dans les conditions actuelles de notre personnalité. Je vois ainsi clairement que si j'ai le pouvoir de modifier, par une action physique, à distance, l'état d'imagination d'un autre personne, il n'est pas impossible d'impressionner aussi, indirectement les conditions de ses pensées.

Il resterait à déterminer à quelle distance s'étend cette action de l'imagination et des esprits subtils ou du fluide sur les ondulations de l'éther. Pouvons-nous impressionner la sensibilité d'une autre personne, à une très grande distance ? Notre action suggestive a-t-elle des limites plus rapprochées ? Saint Thomas ne pourrait pas répondre à cette question qui n'appartient pas à la théologie. Nous pouvons provoquer des ondulations de l'éther et leur donner une direction bien déterminée, c'est tout ce que nous savons. Il faut laisser aux physiciens la tâche de découvrir ces ondes hertziennes, de les étudier comme ils étudient les vibrations du son, de la chaleur, du magnétisme, et de l'électricité.

Nous savons, d'ailleurs, peu de chose, et il nous arrive trop souvent de donner avec emphase le nom de science à des hypothèses éphémères et retentissantes. Pourquoi le soleil et les planètes semblent-ils s'attirer à travers l'espace ? qu'est-ce que la matière ? qu'est-ce que l'éther ? qu'est-ce que l'énergie ? Nous ne savons pas comment s'attirent les atomes et les molécules des corps, comment se transmettent les forces électriques et magnétiques, comment se propage à travers l'espace l'énergie lumineuse et calorifique, comment s'attirent les planètes et le soleil. Je pourrais encore multiplier les points d'interrogation qui démontrent l'insuffisance de nos connaissances devant le grand inconnu qui se dresse devant nous.

Nous assistons aux découvertes les plus déconcertantes pour la science qui croyait à l'infailibilité de ses principes et la matière semble se jouer de nos prétentions. Les ondes hertziennes traversent l'Atlantique ; sans fil, sans aucun con-

ducteur; un électricien de génie fait franchir 5.000 kilomètres à notre pensée avec la rapidité de l'éclair. M. Ducretet reproduit la parole avec une netteté remarquable, sans fil, en se servant de la terre comme conducteur unique; il découvre le téléphone sans fil, et, en parlant devant la membrane de son microphone on entend exactement à distance toutes les vibrations produites par la voix. Voici les corps radio-actifs qui entrent dans la science : l'uranium, le polonium, l'actinium, le thorium émettent un rayonnement énergétique que la rétine ne perçoit pas, mais qui peut impressionner à travers des corps opaques une plaque de photographie. On commence à peine à entrevoir les effets déconcertants de ces radiations.

Que nous savons peu de chose de la matière, de sa nature et de ses propriétés! Que nous sommes imprudents quand nous prétendons la connaître et lui imposer nos arrêts! Soyons plus modestes, et sachons attendre sans présomption les révélations scientifiques de demain. Ni le miracle, ni le surnaturel, ni la religion n'ont rien à craindre de ces découvertes qui en présagent de plus importantes encore, et elles apportent une grande joie à l'esprit, toujours épris de vérité. Que dans certaines circonstances, ma pensée puisse projeter un fluide quise communique par l'éther jusqu'à l'organe physique de l'imagination d'un autre sujet pour y déterminer une vibration particulière, cela ne me paraît pas impossible. Ne parlons pas de la pensée qui implique l'abstraction et la généralisation, ne parlons que de l'effet physique produit par l'organe de l'imagination sur un soutien physique, l'éther, et par l'éther sur une autre imagination. Points obscurs que nous serions heureux de dissiper! Problèmes que nous voudrions résoudre et qui resteront peut-être longtemps encore sans solution!

Élie MÉRIC.

---

## AUTOUR DE LA MYSTIQUE

---

La lutte de la force morale contre la force brutale, de la foi contre la violence, du droit contre l'oppression, remplit l'histoire de la religion chrétienne : chaque épisode de cette lutte est une démonstration nouvelle de l'inépuisable vitalité du sens mystique dans les âmes. Une fois jeté en terre le grain germe et pousse ; une fois déposé dans les âmes le germe mystique des sacrifices, des dévouements, de l'union intime avec Dieu, croit et se multiplie. De là, tant de couvents que l'on ferme, et qui se rouvrent toujours remplis ; tant de cloîtres démolis, et tant de cloîtres sans cesse réédifiés. Les âmes humaines, disait Tertullien, sont naturellement chrétiennes ; les âmes humaines pourrait-on dire aussi, dans leur élite, sont naturellement mystiques. On peut les opprimer du dehors ; cette force interne du vrai mysticisme ne peut être détruite.

C'est un de ces épisodes de persécution violente contre les aspirations mystiques de religieuses cloîtrées que nous met sous les yeux M. J. P. Heuzey dans son élégante traduction des *Mémoires* de Charité Pirkheimer<sup>1</sup>. Les temps que traverse de nos jours l'Église de France rendent ce récit tout poignant d'actualité.

« Nous sommes en 1524, écrit M. Georges Goyau, dans sa préface ; il y a quatre ans seulement que Luther, d'un geste décisif, a brûlé la bulle et commencé d'incendier l'Allemagne. Les Clarisses de Nuremberg poursuivaient leur vie sereine ; elles étaient pieuses, elles étaient des femmes savantes : la philosophie charnelle qu'un Molière vulgarisera n'avait pas encore

1. *Un Couvent persécuté au temps de Luther*. Mémoires de Charité Pirkheimer, abbesse du couvent de Sainte-Claire à Nuremberg, traduits par Jules-Philippe Heuzey, avec une préface par Georges Goyau. Paris, Perrin, 1905.

ridiculisé ces deux vertus. Elles lisaient, elles priaient. Elles ne méritaient par aucun relâchement les censures humaines et divines, et composaient un cloître modèle auquel recouraient les maisons monastiques désireuses de se réformer. Soudain surgirent, comme deux béliers sous l'assaut desquels devaient céder les portes de leur cloître, deux principes nouveaux dont jusque-là le catholicisme avait contenu les prétentions. Le premier de ces principes affirmait le droit souverain des familles sur la conscience de leurs membres; le second proclamait le droit souverain de l'État sur la conscience de ses sujets. Ces deux absolutismes étaient à la base de la cité antique; ils ressuscitaient à Nuremberg; la réforme se mettait à leur remorque pour adresser un *ultimatum* à Charité Pirkeimer; et bourgeois et bourgeoises de Franconie, qui allaient violer le domicile de quelques nonnes heureuses d'être nonnes, étaient comme des revenants de la société païenne, dans laquelle la famille et l'État représentaient deux tyrannies. »

Les *Mémoires* de Charité Pirkheimer nous font assister, en effet, à un débordement de violences exercées contre le couvent des Clarisses de Nuremberg par quelques parents de religieuses et par le tout puissant Conseil de la ville. Ces parents et ces conseillers avaient écouté les nouvelles prédications et s'étaient jetés dans les doctrines de Luther; ils ne pouvaient souffrir que tous n'embrassassent pas comme eux ces mêmes doctrines. Les religieuses groupées autour de leur abbesse, conservaient intacte la foi d'hier et repoussaient énergiquement les innovations hérétiques.

Les réformateurs, ne pouvant amener à composition ces Clarisses entêtées, vont employer la force, et, malgré elles, ils arracheront de leur paisible asile de pauvres filles qui demandent avec larmes à vivre en paix dans leur chère solitude. Le souci de la liberté de conscience embarrasse peu les novateurs. « Ce qu'on regarde bien à tort comme l'essence du protestantisme naissant, la liberté de croire, le droit individuel de se faire à soi-même son symbole, n'a guère été entrevu au seizième siècle<sup>1</sup>. »

1. Renan, *Études d'histoire religieuse*, p. 243; Paris, Lévy, 1857.

Il est intéressant de suivre ce duel entre de pauvres femmes « qui veulent continuer d'aller à Dieu par les voies dont elles avaient personnellement fait choix », et les ruses hypocrites mêlées de coups de force de ces bourgeois de Nuremberg.

Les sectaires commencent par enlever aux religieuses leurs confesseurs, et ne leur laissent le choix qu'entre quelques moines passés à la réforme, ce qui leur attire cette réplique piquante de l'abbesse : « Puisque chacun à présent réclame la liberté de sa conscience et que personne n'est contraint de servir un maître qui lui déplaît, à plus forte raison, ne peut-on forcer des maîtres à employer des serviteurs qui ne leur conviennent pas. Il est donc équitable de laisser aux consciences leur pleine liberté<sup>1</sup>. »

Mais ce qui est équitable ne fait pas l'affaire des sectaires. Après avoir fait partir les confesseurs, ils laissent les religieuses privées de prêtre, de messe, de sacrement, et cela durant de longs mois. « Depuis ce jour, écrit plaintivement l'abbesse, nous avons eu la douleur de ne plus entendre la messe dans notre chapelle, sauf le jour de notre patronne sainte Claire, où les femmes luthériennes eurent l'idée d'amener avec elles un prêtre de leur secte et le chantre de l'hôpital. Ils braillèrent une messe allemande dans notre église, mais nous nous enfuîmes toutes du chœur, et ne l'entendîmes pas... Quel carême de douleur nous avons passé, plein d'angoisses et de privations spirituelles, d'appréhensions et de craintes<sup>2</sup>. »

On leur envoie les prédicants luthériens et les conférenciers les plus habiles de la secte. Mélanchton lui-même se dérange pour convaincre ces religieuses, sans y réussir, mais en condamnant toutefois les procédés violents employés à leur égard et en essayant d'amener les citoyens échauffés à plus de tolérance. Les discussions théologiques ne prennent pas au dépourvu l'habile et pieuse Charité Pirkheimer. Les novateurs reprochent aux cloîtrées de mettre toute leur confiance dans leurs œuvres et pratiques extérieures. « On nous accuse, leur répond l'abbesse, de nous confier en nos

1. *Un Couvent persécuté*, p. 41.

2. *Ibid.*, pp. 99 et 100.

propres œuvres et de n'attendre notre salut que de leurs secours, Grâce à Dieu, nous n'ignorons pas que l'homme, suivant la parole de saint Paul, ne peut être justifié par les œuvres seules, mais par sa foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur nous l'a enseigné lui-même en nous disant que lorsque nous aurions accompli tout ce qui est en notre pouvoir, nous devrions nous considérer, comme des serviteurs inutiles. Mais nous savons, d'autre part, qu'une foi véritable n'existe pas sans les œuvres, pas plus qu'un bon arbre sans bons fruits. Nous sommes assurées que Dieu traitera, chacun selon ses mérites, que chacun de nous sera accueilli suivant ses œuvres bonnes ou mauvaises, lorsqu'il paraîtra devant le tribunal du Christ. Saint Jacques dit que la foi sans les œuvres est une foi morte, que celui qui ne prouve pas sa foi par ses œuvres est pareil à un homme qui, s'étant regardé dans un miroir, s'en va et ne se souvient plus de sa propre image, que la foi ne doit pas être seulement dans notre bouche, que celui-là seul qui ayant la foi, la met en pratique, sera sauvé. Nous savons enfin que nous ne devons pas nous attribuer le mérite de nos actions, que si quelque bien s'accomplit par notre entremise, la gloire en revient à Dieu, uniquement à Dieu. C'est donc sans aucun fondement qu'on nous accuse de nous glorifier dans nos œuvres, car notre gloire est toute entière en Jésus crucifié et humilié, qui nous convie à porter sa croix et à le suivre<sup>1</sup>. »

Et pour tous les autres points de doctrine si chaudement débattus à cette époque entre catholiques et luthériens, l'intelligente abbesse trouve la réponse précise, claire, qui ferme l'issue aux échappatoires, qui rétorque les accusations, et ferme la bouche aux accusateurs. Ceux-ci ont beau se réclamer de l'« Esprit » qui vivifie et parler de la « lettre » qui tue, c'est parmi ces religieuses catholiques que se perpétue la notion de l'« Esprit », et la véritable et vivante interprétation de la « lettre ».

Les adversaires se sentent battus sur le terrain de la franchise et de la vérité; en mauvais joueurs, ils recourent aux

1. *Op. citat.*, pp. 41 et 42.

insultes : la patience et la douceur tout évangéliques qui leur répondent eussent suffi à éclairer des esprits non prévenus. Bientôt aux injures s'ajoutent les coups de force. « Journellement, on nous menaçait de nous chasser, de démolir le cloître ou de mettre le feu aux quatre murs. Des vauriens insultaient nos serviteurs, aux abords même de notre maison. Une nuit, ils voulurent pénétrer dans le cloître, nous en éprouvâmes un effroi extrême et dormîmes fort peu, car nous savions qu'il régnait une grande agitation en ville, et l'on craignait que le peuple, au cours de l'émeute, ne tournât tout d'abord sa fureur contre les religieux et les couvents. Nous étions pour tous, grands et petits, un objet de haine, nos serviteurs osaient à peine faire nos achats. On nous tenait en plus grand mépris que les filles publiques, on disait en chaire que nous valions moins qu'elles. Nos amis n'osaient venir nous voir que furtivement et en tremblant, on nous tourmentait sans trêve, car les prédicants excitaient leur auditoire contre nous, en répétant qu'on ne devait plus tolérer ni cloîtres ni frocs<sup>1</sup>. »

Il faut lire dans ces *Mémoires* le récit dramatique de trois religieuses jetées hors du couvent par leurs parents exaltés et par quelques bourgeois de Nuremberg. La violence barbare de ces gens qui piétinent les consciences et se moquent des larmes de ces pauvres filles ; le déploiement des forces policières lancées à l'assaut du couvent et qui n'est pas sans offrir quelque aspect ridicule ; ce mélange de protestations évangéliques alliées chez ces sectaires aux actes les plus contradictoires avec l'enseignement du Christ ; tout cela, étalé sous les yeux, provoque à la fois un profond sentiment de répulsion vis-à-vis de ces réformateurs à coups de cravache, et une vive admiration pour ces âmes chrétiennes, qui trouvent dans leur foi et la grâce de Dieu, la force de persévérer et de ne point faiblir.

Un tel spectacle est toujours réconfortant. En même temps qu'il témoigne de la puissance mystique du catholicisme, il projette la lumière sur les dessous de ce protestantisme qu'on est trop habitué à regarder comme un champion de la liberté.

1. *Op. citat.*, p. 102.

A ce titre et à beaucoup d'autres cet ouvrage mérite l'attention.

\*  
\* \*

On connaît le renom dont jouissent Outre-Rhin les œuvres du P. Denifle, O. P., qui a fait revivre parmi ses contemporains l'intérêt jadis porté aux vieux mystiques allemands. Non content de s'en faire l'historien critique, il a rassemblé dans une anthologie les principaux passages de leurs écrits, et en a formé une sorte de manuel mystique. Une vigoureuse poussée de sève mystique donna au quatorzième siècle, en Allemagne, une foule d'auteurs, que nous retrouvons dans cette anthologie : Tauler, Henri Suzo, Maître Eckhart, et d'autres de moindre renom.

Des traductrices bien inspirées ont adapté en français ce choix d'œuvres mystiques<sup>1</sup>. Nous aurions aimé voir indiquer dans ce livre d'une manière plus explicite et plus précise les références aux auteurs et à leurs œuvres pour chaque passage qui leur appartient. Une seconde édition comblera sans doute cette lacune.

C. BOISMORAND.

1. *La Vie spirituelle d'après les Mystiques allemands du quatorzième siècle*, par le R. P. Denifle, O. P., traduction et adaptation par la comtesse de Flavigny et M<sup>lle</sup> M.-A. de Pitteurs. Paris, Lethielleux.





# LE ROLE DES ANGES DANS L'UNIVERS

(Fin)



## III. — L'Apocalypse

Le témoin centenaire de l'époque apostolique<sup>1</sup> en mettant une dernière main au livre d'or que l'on nomme la Bible fait abonder les anges *dans la nature*. Les saints Livres, il est vrai, mentionnent partout les anges dans leurs rapports constants avec les hommes, mais la Genèse en particulier observe le silence à l'égard de *l'action des anges sur la nature* pour éviter, sans doute, que les enfants d'Israël, si enclins à l'idolâtrie, ne se missent à adorer des êtres aussi éminents; eux à qui le disciple aimé, lui-même, tout imbu qu'il fût de la vérité chrétienne, a failli rendre les honneurs de latrie, ainsi qu'il l'avoue en concluant ses prophéties. « C'est moi Jean, qui ai entendu et vu ces choses. Et après les avoir entendues et les avoir vues, je suis tombé au pied de l'ange qui me les montrait, *pour l'adorer*. Mais il me dit : Garde toi de le faire; car je suis serviteur comme toi, comme tes frères les prophètes, et comme ceux qui gardent les paroles de ce livre : adore Dieu. » (Apoc. xxii, 8, 9.)

\*  
\* \*

Jésus lui apparaît tantôt par lui même, tantôt par ses anges et il lui ordonne d'avertir les églises d'Asie dont Jean est l'archevêque, dont les évêques sont les anges de Pierre et qui ont chacune leur ange invisible. « Écris à l'ange de l'église

1. Saint Jean l'Évangéliste atteignit presque l'âge de cent ans. Il avait connu le Précurseur, Jean lui aussi. Jean veut dire grâce divine. Il convenait que le divin Auteur de la grâce fut précédé et suivi dans son œuvre par les deux plus grands hommes qui furent jamais.

d'Éphèse, et à l'ange de l'église de Pergame etc. » (*Ibid.* II.) Et Jean les salue au nom du Christ : « Jean aux sept églises qui sont en Asie : Grâce à vous et paix par Celui qui est, qui était et qui doit venir, *et par les sept esprits qui sont devant son trône.* » (*Ibid.* I, 4.)

Si les anges, à leur gré, vivifient la nature, tout en combattant les démons qui cherchent à nuire aux créatures, ce n'est qu'en vue de l'homme dont la nature est le séjour, séjour de l'Église, c'est-à-dire de la société humaine du Christ. « Après cela je vis quatre anges qui étaient aux quatre coins de la terre, et qui retenaient les quatre vents de la terre, pour qu'ils ne soufflassent point sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre. Et je vois un autre ange qui montait de l'orient et portait le signe du Dieu vivant; et il cria d'une forte voix aux quatre anges auxquels il a été donné de nuire à la terre et à la mer, disant : Ne nuisez ni à la terre ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons mis le sceau sur le front des serviteurs de Dieu. (*Ibid.* VII, 1, 2, 3.) — Et combien tout dépend d'eux ! Et combien ils opèrent facilement ! « Et la fumée des parfums composée des prières des saints monta de la main de l'ange devant Dieu. Et l'ange prit l'encensoir; il le remplit du feu de l'autel, et le jeta sur la terre; et il se fit des tonnerres, des voix, des éclairs, et un grand tremblement de terre. Alors les anges qui avaient les sept trompettes se préparèrent à en sonner. Ainsi le premier ange sonna de la trompette; il se forma une grêle et un feu mêlé de sang : ce fut lancé sur la terre et la troisième partie de la terre et des arbres fut brûlée, et toute herbe verte fut consumée. » (*Ibid.* VIII, 4, 5, 6, 7.) Pour former et provoquer les éléments les plus terribles ils n'ont, dirait-on, qu'à souffler dessus, et la nature, avec ses énergies formidables, obéit comme un bataillon au son de la trompette.

A son tour que la nature les rend majestueux ! « Je vis un autre ange fort, qui descendait du ciel, revêtu d'une nuée, et ayant un arc-en-ciel sur la tête; son visage était comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu... et il posa son pied droit sur la mer et le gauche sur la terre. Puis il cria d'une voix forte comme quand un lion rugit. Et lorsqu'il eut

crié, sept tonnerres firent entendre leur voix... (il) leva la main au ciel, et jura par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et ce qui est dans le ciel, la terre et ce qui est dans la terre, la mer et ce qui est dans la mer, disant : Il n'y aura plus de temps<sup>1</sup>. » (*Ibid.* x.)

\*  
\* \*

L'Apocalypse corrobore et achève la Genèse. La Genèse nous cache les anges sous le voile de la nature sortant toute fraîche des mains de Dieu. Dans l'Apocalypse, la nature se dérobe sous l'aile des anges. Ou bien ils se revêtent de ses éléments afin de la rendre nature. Ou bien encore elle nous apparaît sous la forme des anges.

Mais, une vérité fondamentale ressort évidemment de l'Apocalypse ; si les anges opèrent dans notre monde, si Dieu leur permet, pour sa gloire et pour leur honneur, de coopérer à son œuvre, ce n'est qu'en vue de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi est-il clair que l'Aigle de Pathmos vise comme but final le règne, le triomphe et la gloire éternelle de l'homme Dieu.

Tout ce qui existe au ciel et sur la terre dérive de Jésus-Christ et revient à Jésus-Christ.

Toutes les créatures, les anges, les hommes ne sont là que pour l'adorer, l'aimer et le servir.

Les démons eux-mêmes, soit qu'à son saint nom ils fléchissent le genoux au fond des enfers, soit que, par sa permission, déchainés ils envahissent le monde, la nature, combattent les anges, tentent l'homme ; si nombreux soient-ils, jamais ils ne dépasseront le nombre des élus, jamais ils

1. Cet ange égale au moins l'idéal païen de Jupiter. Les tonnerres sont l'écho de sa voix. Ici, les anges nos protecteurs et nos bienfaiteurs, nous apparaissent, comme presque partout dans l'Écriture, en vengeurs du mal. L'Écriture s'adresse à l'homme pécheur qui a tourné contre lui la nature émue, bouleversée par le péché. Les effroyables cataclysmes ici prédits — ruine de la troisième partie de chaque chose, et du genre humain, — ne sont pas la fin du monde et ne se sont pas encore produits ! — Or on est en droit de se demander si notre société civilisée contemporaine, n'est pas presque aussi perverse que celle des temps antédiluviens ; et cela donne à réfléchir sur le passage de l'Apocalypse... Je viens d'entendre sonner l'Angélus, maintenant on sonne au mort. Prions ! Demandons à Dieu de ne pas être compris dans le lugubre tocsin des maux qui nous menacent !

n'atteindront celui des anges. La gloire du divin Roi s'accroît chaque jour de leur méfaits. Victimes d'échecs continuels, voués à une défaite suprême, plus bas ils tomberont, plus haut sera exalté le trône de l'Agneau.

\*  
\* \*

La Révélation, surtout dans le sublime commencement et le grandiose achèvement du premier des législateurs et du plus célèbre des évangélistes, est la source où puisèrent les Thomas, les sectes, les érudits de tout nom. Quelque divergentes que paraissent leurs opinions, tous, ils se rencontrent au sein de la vérité une comme Dieu et ils disent : Oui, c'est ainsi, *Amen*.

#### IV. — L'Incarnation et la philosophie

Jésus-Christ notre divin Sauveur est donc le principe, la raison d'être et le but de tout ce qui existe ainsi qu'il le dit lui-même : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin... Moi Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses. » (Apoc., xxii.)

Il est de plus le Sage que chantent des livres entiers, par qui tout subsiste, par qui tout a l'être, la vie et le mouvement. Il est la Sagesse qui procède du Père et le Verbe Tout Puissant qui a évoqué du néant la création entière.

Il est le terme de l'alliance éternelle que le Créateur contracte avec la créature. Ineffable relation conforme au plan divin : mais qui s'explique par l'amour infini de Dieu. Elle s'opère dans l'Incarnation, se consomme dans l'Eucharistie, s'éternise en la plénitude de la gloire céleste.

Dieu, en son auguste Trinité, infiniment satisfait de lui seul ne pouvait avoir, lorsqu'il lui plut d'extérioriser son action dans la production des cieux et de l'univers, d'autre mobile que sa bonté, d'autre motif que le bonheur des êtres, d'autre

fin que sa gloire. Cette gloire extérieure est l'honneur que lui rendent ses créatures intelligentes en faisant valoir ses divins attributs tels que la puissance qui produit, la providence qui dirige, la sollicitude qui conserve et pourvoit, la bonté qui aime, l'amour qui affectionne, la miséricorde qui pardonne, la justice qui punit ou récompense. Et avec les créatures intelligentes, et par elles honorent Dieu des êtres dépourvus de raison. De sorte que c'est l'homme qui lui rend peut-être le plus de gloire attendu que l'homme est un résumé de la création complète.

Or il existe nécessairement entre quiconque est honoré et quiconque reçoit les honneurs, un lien de religion. Ce lien n'est autre que l'amour lequel tend de sa nature à provoquer l'union de l'un et de l'autre. Et il y tend de part et d'autre. La créature honore Dieu parce qu'elle l'aime et en l'aimant elle cherche à s'unir à lui. De son côté, Dieu l'aime plus qu'elle ne l'aime et par amour il s'unit à elle et en se l'unissant à son tour il l'honore, il la glorifie.

Mais en même temps qu'œuvre d'amour, l'*union* entre le Créateur et la créature est encore œuvre de bonté et de sagesse ; car elle appartient nécessairement comme toutes les œuvres divines à la sainte Trinité. Puisque les trois Personnes divines étant inséparables elles n'agissent point séparément et que ce que fait l'une est fait également par les deux autres. C'est pourquoi cette *union* est *voulue* par Dieu le Père à qui est dévolue la bonté ; elle est *fomentée* par Dieu le Saint-Esprit à qui est attribué l'amour ; et elle est *accomplie* par Dieu le Fils qui est sagesse.

\*  
\* \*

Mais dès lors que la création porte un cachet d'intériorité et d'extériorité relatives qui figure l'acte divin ; c'est-à-dire, dès lors que les œuvres de Dieu se composent d'une nature spirituelle et d'une nature corporelle, avec laquelle de ces deux natures aura lieu l'*union* préconisée ? — Ni l'une ni l'autre n'en sera séparément le terme définitif. — Dieu le Fils s'unira au composé des deux.

Afin que l'union soit complète et universelle, il s'unira à la nature humaine, à l'homme.

\*  
\* \*

Telle est la philosophie de ce qui est un fait, de ce qui constitue la vérité fondamentale de la religion.

Ce qui sans la chute de l'homme fut vraisemblablement resté une œuvre de bonté, de sagesse et d'amour, est devenu en plus œuvre de miséricorde. Aussi nomme-t-on heureuse la faute de l'homme *felix culpa* qui a sollicité de Dieu un attribut qui, à défaut de cette faute, fut demeuré à jamais caché dans les mystères infinis de la divinité.

\*  
\* \*

Qui ne sait avec quelle condescendance adorable le Très-Haut a préparé, entrepris et réalisé cette sublime *union* qu'il poursuit, augmente et perpétue avec tant d'amour! — L'ignorer serait méconnaître l'histoire des quarante siècles qui précéderent l'avènement du Rédempteur; se serait oublier sa naissance, ses abjections, sa vie douloureuse si pleine d'enseignements et de miracles; sa passion, sa mort ignominieuse, sa glorieuse résurrection, la fondation de l'Église, les sacrements, l'autel, continuation du calvaire, la table des anges, festin des élus où Jésus se renouvelle pour renaître éternellement, multiplier à l'infini sa naissance, s'humaniser pour nous diviniser jusqu'au jour de l'éternelle félicité, union des unions.

N'est-ce pas l'ensemble et l'unité de ces mystérieuses unions que célèbre l'évangéliste en sa genèse chrétienne, parallèle inimitable et complément sublime de la genèse mosaïque, lorsqu'il écrit sous la dictée de l'Esprit-Saint :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est lui qui au commencement était en Dieu.

« Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait.

« Avec lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

« Il y eut un homme envoyé de Dieu dont le nom était Jean. Celui-ci vint comme témoin pour rendre témoignage à la lumière; afin que tous crussent par lui; il n'était pas la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière, celui-là était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde.

« Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu; à ceux qui croient en son nom; qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.

« Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire comme la gloire qu'un fils unique reçoit de son père, plein de grâce et de vérité. »  
(S. Jean, I, 1-14.)

**V. — Le champ d'action des anges est la création; le motif de leur activité est l'Incarnation et le règne du Christ.**

L'être créé, parce qu'il est tiré du néant incline vers le néant. Il est enclin à la décadence, à la destruction; par lui-même, il tend au non être.

S'il subsiste, c'est que son Auteur le soutient et le conserve. S'il s'accroît, s'il se multiplie, s'il évolue, c'est que Dieu lui prête vie, mouvement et fécondité.

La nature mondiale telle que nous la voyons, par elle-même n'est point nature. C'est un composé de corps animés ou non. Ces corps sont formés de matière; or la matière, essentiellement inerte, est voisine du néant.

\*  
\* \*

La nature intellectuelle, l'homme, les anges, est au moral ce que l'autre est au physique. Sa noblesse, elle l'a héritée du Créateur qui l'a créée à son image, âme, esprit doué de raison et d'une volonté libre.

Elle ne s'attache à Dieu et elle ne progresse que moyennant un effort moral.

Encore faut-il qu'elle soit pourvue de grâce divine et assistée en chacun de ses actes.

Abandonnée à elle-même elle retrograderait. Aussi arrive-t-il que, malgré tout, elle tombe dans l'anéantissement moral.

\*  
\* \*

Nous avons fait assister le lecteur à l'épouvantable catastrophe qui, de la part des anges rebelles, répondit à l'acte créateur du Tout-Puissant.

Un tiers d'entre les anges refusèrent l'offre de Dieu; s'adonnèrent au mal dont ils sont les auteurs, jurèrent de s'opposer éternellement au souverain Bien et aux bons anges, en un mot, à tout ce qui est de Dieu ou pour Dieu!

Ces esprits devenus pervers furent vaincus par les anges restés fidèles et furent précipités au fond de l'enfer créé pour les recevoir.

Nous avons essayé d'expliquer, au même endroit, comment il se fait que Dieu conserve l'être à ces êtres déchus. Par un dessein de son infinie sagesse il leur permet de lutter pour un temps, contre ses anges et contre ses œuvres. Dès lors, la guerre qui désola l'Empyrée, continue à sévir dans la création, dans l'univers, dans toute la nature.

\*  
\* \*

Le démon s'introduit dans l'Éden. Il séduit l'homme. Il répand partout le péché, les misères et la mort.



Le Verbe de Dieu s'incarne afin de racheter l'homme et de lui rouvrir la voie du salut. Il fonde l'Église militante. Il offre une vie éternelle à tous ceux qui veulent par la vertu, en s'attachant à lui, en le suivant, en l'imitant, mériter les béatitudes du royaume des cieux.

Une partie des hommes préfèrent demeurer et combattre sous l'étendard de Lucifer; se damner avec lui. — Une autre partie se range sous l'étendard du Christ.

Les mauvais hommes persécutent les hommes bons, comme les anges maudits s'insurgent contre les anges glorifiés.

Michel, ses anges et les élus édifient. De conquêtes en conquêtes, ils agrandissent le royaume du Christ. — Lucifer, ses diables et leurs complices détruisent tout ce qu'ils peuvent: ils s'acharnent à ruiner le Christianisme.

Voilà l'histoire du temps. C'est la réalisation de la prophétie de Siméon : « Celui-ci, dit-il à la Mère de l'Enfant Dieu, a été établi pour la *ruine* et la *résurrection* d'un grand nombre en Israël, et en signe que l'on contredira. » (Luc, II, 3. 4.)

\*  
\* \*

Ainsi donc au commencement le Verbe, mais le Verbe en sa future incarnation, est proposé aux anges. Les uns avec Michel l'adorent et le saluent Roi des cieux et de la terre.

De leur côté les anges anarchistes ayant Lucifer à leur tête renient le Christ, le blasphèment et jurent sa perte. Fous d'orgueil ils jurent la perte de sa divinité, de son humanité, de son Église, de ses lois, de ses peuples; la perte de tout ce qui a pour principe et pour fin Jésus-Christ.

La guerre est allumée; elle se poursuivra avec rage et ne se terminera qu'avec les siècles.

La paix, ce sera la gloire du royaume des cieux, l'apothéose des natures, l'oubli des enfers.

Vive Jésus-Christ!

\*  
\* \*

A l'œuvre donc, anges de l'Éternel ! Vous êtes les gestes du Très-Haut, lui qui daigne vous associer à la création et à la conservation du ciel et de la terre et vous faire participer à sa gloire.

Dans les hauteurs de l'Empyrée, soyez heureux ; édifiez vos hiérarchies, belles images de l'âme du Christ, précédée, accompagnée et suivie de tant de milliards d'âmes humaines, images de votre Dieu.

Au sein de l'univers, soyez victorieux. Recevez de la main du Créateur soleils et mondes, types de cette terre dont la substance et les charmes constitueront un jour le corps de l'homme.

Vous imposerez à la nature les énergies de votre vitalité, ô vous qui possédez le secret d'essorts perpétuels.

Alors Dieu soufflera sur le corps de l'homme, formé du limon de la terre, un souffle immortel de sa vie divine : la matière sera unie à l'esprit et le Verbe se fera chair et il habitera parmi nous pour que nous puissions habiter parmi vous et célébrer avec vous ses louanges éternellement.

Alfred VAN MONS.



# ASCÉTISME ET MYSTICISME

(Suite.)

## VII

PASCAL ET BOURDALOUE (*suite*)

« Nous avons deux principaux exercices de notre amour envers Dieu : l'un affectif et l'autre effectif. ou comme dit saint Bernard, actif. Par celui-là, nous affectionnons Dieu et ce qu'il affectionne; par celui-ci, nous servons Dieu, et faisons ce qu'il ordonne<sup>1</sup>. Celui-là nous joint à la bonté de Dieu; celui-ci nous fait exécuter ses volontés. L'un nous remplit de complaisance, de bienveillance, d'élans, de souhaits, de soupirs et d'ardeurs spirituelles, nous faisant pratiquer les sacrées infusions et mélanges de notre esprit avec celui de Dieu; l'autre répand en nous la solide résolution, la fermeté de courage et l'inviolable obéissance requise pour effectuer les ordonnances de la volonté de Dieu, et pour souffrir, agréer, approuver et embrasser tout ce qui provient de son bon plaisir. L'un nous fait plaire en Dieu; l'autre fait plaire à Dieu. Par l'un, nous concevons; par l'autre, nous produisons. Par l'un nous mettons Dieu sur notre cœur, comme un étendard d'amour auquel toutes nos affections se rangent; par l'autre nous le mettons sur nos bras, comme une épée de dilection par laquelle

1. C'est la doctrine même du P. Perrone : « Præceptum dilectionis exigit ut Deus diligatur affective et non solum effective, alioquin confunderetur cum ipsa generali mandatorum observatione, neque esset præceptum distinctum et speciale. Itaque actus qui præcipitur est internus affectus voluntatis erga Deum, quem vi istius præcepti identidem elicere debemus. » (*De virtutibus fidei, spei et caritatis*, Batisbonne, 1865, p. 338.)

nous faisons tous les exploits des vertus. » (Saint François de Sales, *Traité sur l'amour de Dieu*, l. VI, ch. 1.)

Sans doute Bourdaloue entend surtout parler de l'amour tendre et sensible, qui n'est pas toujours en notre pouvoir. Et il a raison de dire que Dieu ne l'exige pas de nous, car il dépend exclusivement de Dieu, qui nous l'accorde comme une grâce. Mais n'y a-t-il pas de milieu entre l'amour tendre et l'amour simplement effectif? Ne faut-il pas reconnaître l'existence d'une charité affective; c'est-à-dire, d'un mouvement du cœur vers Dieu, suivi de l'observation des œuvres de la loi? N'est-ce pas l'amour qui porte, pour une grande part, la volonté à l'exécution et à la pratique des choses commandées par les autres préceptes de la justice, soit envers Dieu, soit envers le prochain?

L'auteur de l'I. C. fait très bien ressortir le caractère essentiellement fugitif de la sensibilité dans la dévotion : « Tout n'est pas perdu, parce que tu as parfois, de moi et de mes saints, moins bonne impression que tu ne voudrais. Ce bon sentiment de douceur, que tu perçois quelquefois, est un effet de la présence de la grâce, est un certain avant-goût de la patrie céleste, sur lequel il ne faut pas trop compter parce qu'il va et vient. » III. VI, 9.

Mais, en n'exigeant pas les mouvements tendres, l'auteur de l'I. C. se bornait-il à demander une simple intention et une pure exécution? Son livre est là pour démontrer le contraire. L'amour pour Dieu doit être un véritable amour, c'est-à-dire un sentiment, une affection. Hors de là, on ne comprend pas pourquoi le premier précepte de la loi se sert du mot : « Tu aimeras. » Il est dit : « Tu aimeras, » et non pas seulement : « Tu serviras. » Et on satisferait au précepte en ne faisant aucun acte d'amour?

Il nous semble donc que Bourdaloue aurait dû reconnaître qu'un acte affectif est spécialement ordonné par cette parole : « Vous aimerez. » Nous nous refusons à admettre que le précepte de l'amour de Dieu n'a qu'un caractère effectif. Cette doctrine, disait Bossuet au commencement du dix-huitième siècle, ne pourrait être ni soutenue ni même tolérée. L'évêque de Meaux reconnaissait dans l'Oraison dominicale une for-

mule exprimant avec exactitude l'acte affectif de la charité. Or, si le mouvement affectif n'est pas nécessaire, le « Notre Père » n'a plus de sens. De plus, ajouterons-nous, il y a trois vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité. Puisqu'il y a une vertu qui s'appelle la charité, il est nécessaire qu'il y ait quelque chose qui réponde à cette vertu. Or, l'amour effectif n'est pas charité, c'est plutôt une détermination de devoir et d'intérêt, c'est-à-dire, de foi et d'espérance ; tandis que la charité est essentiellement affective, et son caractère principal est désigné par ces mots : « Vous aimerez de tout votre cœur. » Aussi, l'Église met-elle sur nos lèvres la formule vulgaire de l'acte de charité, qui est une protestation d'amour affectif.

Ah ! sans doute, la difficulté reste grande. D'abord, il s'agit de fixer par une loi l'obligation d'aimer, qui semble rebelle à toute injonction. Mais la loi morale s'arrête-t-elle devant cette prétendue impossibilité, lorsqu'elle ordonne aux enfants d'aimer leurs parents ? — De plus, où commence la distinction entre la bonne volonté et l'affection ? Quand la soumission fait-elle place à l'amour ? Les théologiens s'épuisent à le rechercher. Or, qu'est-ce qu'une obligation dont on ne peut préciser la nature ? Laissons Bourdaloue lui-même résoudre cette objection : « Saint Augustin fait une réflexion bien judicieuse, dont voici le précis. Il examine ces paroles du Sauveur du monde : « *Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea* : Si vous gardez mes commandements, vous serez dans l'exercice et comme dans la possession de mon amour ; » et il les compare à cet autre passage du même évangile : « *Si diligitis me, mandata mea servate* : Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » Là-dessus il raisonne et voici comment. D'une part, Jésus-Christ nous assure que si nous l'aimons, nous obéirons à sa loi, et, de l'autre il nous déclare que si nous obéissons à sa loi nous l'aimerons. Quoi donc ! Est-ce par la charité que la loi s'accomplit, ou par l'accomplissement de la loi que la charité se pratique ? Aimons-nous Dieu parce que nous faisons ce qu'il nous commande, ou faisons-nous ce qu'il nous commande parce que nous l'aimons ? Ah ! mes frères, répond cet incomparable Docteur, ne doutons

point que l'un et l'autre ensemble ne se vérifie selon l'oracle et la pensée du Fils de Dieu : car quiconque aime Dieu de bonne foi a déjà accompli tous les préceptes dans la disposition de son cœur; et quand il vient à les accomplir dans l'exécution, il ratifie seulement et il confirme par ses œuvres ce qu'il a déjà fait par ses sentiments et dans le secret de l'âme. »

Tenons-nous en donc à la simplicité de l'acte exprimé par cette parole tout à la fois si claire et si indéfinissable : « Vous aimerez ! » Il faut aimer Dieu, non seulement par des actes de l'intelligence et de la volonté, mais par un acte du cœur. « Mon Dieu, dit excellement la prière insérée dans nos catéchismes, je vous aime de tout mon cœur et par dessus toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon et aimable. J'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. » C'est un acte d'amour affectif.

Ne nous laissons pas effrayer par la difficulté d'aimer le souverain Bien. L'affection pour Dieu ne doit pas naître des forces seules de notre nature<sup>1</sup>. La théologie nous enseigne que l'amour pour Dieu provient tout à la fois de notre initiative et de la grâce de Dieu. « Il me suffit de savoir, dit Bourdaloue, que Dieu m'oblige à cela, et que cela surpasse infiniment tout ce que je puis de moi-même, pour être assuré que Dieu qui est fidèle me donnera infailliblement des secours proportionnés à ce qu'il me commande. Et voilà ce qui soutient l'espérance chrétienne. » Quel merveilleux système ! Il ne méconnaît aucun droit, il n'affaiblit aucun devoir, parce qu'il tient un égal compte de la nature humaine et de la nature divine.

De son côté, l'I. C. ne manque pas de nous faire remarquer, que le secours de Dieu nous est particulièrement nécessaire, pour arriver à l'amour affectif de Dieu. « Réellement tu n'y parviendras pas, à moins que, prévenu et entraîné par sa

1. Voir dans le *Traité de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales, les deux ravissants chapitres xvii et xviii du livre I<sup>er</sup> : « Que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aimer Dieu sur toutes choses. Que l'inclination naturelle que nous avons d'aimer Dieu, quoique imparfaite, n'est pas cependant inutile. » Dans le livre II<sup>e</sup>, à partir du chapitre ix, le saint évêque de Genève expose les manières diverses dont il plaît à Dieu de faire naître son amour dans l'âme chrétienne.

grâce, tu ne t'unisses seul à lui seul, après t'être vidé de tout et avoir tout congédié. Lorsque, en effet, la grâce de Dieu vient en l'homme, il devient alors capable de tout. Et quand elle s'éloigne, il sera pauvre et infirme, et, en quelque sorte, bon à être flagellé. » III. VIII, 31.

## VIII

### LA CHARITÉ INTENSE, OU LE MYSTICISME

Nous voici au point où il nous est nécessaire d'examiner ce qu'est le mysticisme, mot vague, appliqué d'une manière abusive par un grand nombre d'écrivains, et dont il importe de fixer le sens précis afin d'éviter les malentendus et les surprises.

Si le chrétien est obligé d'aimer Dieu, et de l'aimer avec préférence et désintéressement, non seulement effectivement mais encore affectivement, il n'est pas cependant obligé d'aimer Dieu avec la plus grande intensité<sup>1</sup>. Il est tenu à atteindre le minimum, mais non le maximum. « Il y a une grande charité, dit saint Thomas, et par comparaison à celle-là, on peut dire qu'il y a une moindre charité. » — « Quoique Dieu soit toujours le même, dit Bourdaloue, et que, par rapport à lui, ses perfections, qui ne changent point, le rendent toujours également aimable, il est toutefois vrai, comme l'a remarqué saint Bernard, que, selon les divers états où l'homme peut être considéré, l'amour qu'il doit à Dieu ne laisse pas d'avoir ses degrés différents, et qu'à proportion des dons qu'il a reçus, les mesures de hauteur, de profondeur et de largeur que saint Paul donnent à la charité doivent être plus ou moins étendues. » Ce qui revient à dire que la charité

1. Præceptum dilectionis obligat affective, non autem intensive, quia, licet ex consilio intensius quo possumus Deum diligere nobis enitendum sit, attamen hoc sub præcepto non cadit : tum quia nusquam ejusmodi præceptum reperitur, tum quia in hac vita perfecte observari nequit, tum quia difficile omnino foret limites assignare et gradus, ad quos vi præcepti ejusmodi intensio pervenire deberet. (Perrone, *loc. cit.*, p. 388.)

n'échappe pas à la loi qui gouverne toutes les vertus. Il n'y a pas de vertu qui n'ait ses degrés; il n'y a pas d'homme vertueux qui ne puisse croître ou diminuer en mérite. La charité, elle aussi, a son haut et son bas.

Or la véritable morale est celle qui détermine avec exactitude les limites de l'obligation. Distinguer ce qui est de précepte d'avec ce qui est de conseil, c'est le principal de la science des mœurs.

Quelle est l'obligation relativement à la charité? D'autre part, que nous conseille l'Évangile?

Recherchons-le en quelques mots.

Tous les chrétiens sont obligés d'être dans l'état de charité, ordinairement désigné par les expressions d'état de grâce. Mais il n'y a pas d'obligation spéciale d'être dans une grande charité. Il ne faut pas descendre au-dessous de l'état dont nous venons de parler, mais il n'est pas nécessaire de s'élever au sommet. La loi nous ordonne simplement d'avoir un commencement de charité, comme dit le concile de Trente, sans spécifier qu'il faut avoir la plus grande, ou même, une plus grande charité. Certes, il y a des degrés nombreux entre l'état du tiède et du parfait. Néanmoins le fidèle strictement placé à l'état de grâce, constitué par un commencement d'amour de Dieu, complété par la réception des sacrements de baptême ou de pénitence, satisfait à l'obligation. *Non omnis caritas est in summo*, dit saint Thomas. Le précepte nous impose d'aimer Dieu. Il ne s'explique pas sur l'intensité. C'est pourquoi la théologie déclare-t-elle, que s'il faut aimer Dieu d'une véritable charité, il n'est pas d'obligation de l'aimer « intensive ». Cela est seulement de conseil.

Il était nécessaire de faire cette distinction fondamentale, afin de bien déterminer le sujet.

Grâce à Dieu, ils ne sont pas rares les chrétiens qui ne se contentent pas de remplir le précepte, mais qui veulent accomplir le conseil. Tous ceux, par exemple, qui s'engagent dans la vie religieuse font par cela même profession de poursuivre l'intensité de charité. Et quels admirables exemples l'Église ne présente-t-elle pas de charité ardente, forte, généreuse, sublime, même en dehors du cloître!



Lorsque l'amour divin est monté à ce point que les actions du chrétien sont usuellement déterminées par le motif de l'amour de Dieu, et que cet amour tend à donner à l'âme la présence habituelle et sensible de Dieu, le chrétien est arrivé à l'état mystique. L'amour de Dieu pour méthode, l'union avec Dieu pour résultat, c'est tout le mysticisme<sup>1</sup>.

Le mysticisme, c'est une grande intensité de charité conduisant à la jouissance de Dieu<sup>2</sup>.

La fin que se propose le mysticisme est de conduire l'âme à l'union avec Dieu, par l'amour le plus fervent. D'où il résulte que le mysticisme ne comprend pas seulement le degré le plus élevé de la spiritualité, mais aussi le plus infime. Tendre à l'union avec Dieu par la méthode d'amour, voilà l'essence du mysticisme, et comme celui-là est entré dans le temple qui en a franchi le seuil, ainsi l'âme qui débute dans la pratique de l'amour de Dieu, avec le dessein de persévérer fidèlement et de progresser courageusement, cette âme est engagée dans le mysticisme.

Voilà pourquoi, les auteurs qui ont traité de la théologie mystique, ne se contentent pas de parler de la contemplation : ils étudient en outre les phénomènes qui se rapportent à la vie purgative et à la vie illuminative. « Parmi les adeptes du mysticisme, dit Gerson (*De Myst. Theol. Pract. consid.*), nous plaçons les uns au rang des commençants, les autres, des progressants ; les autres sont les parfaits. » Le

1. Sapientia enim hæc quæ mystica theologia dicitur, a Paulo apostolo est edocta, a Dionysio Areopagita suo discipulo conscripta, quæ idem est quod extensio animi in Deum per amoris desiderium. (*Mystica theologia*. Prologus. Dans les Œuvres de saint Bonaventure, éd. Vivès, t. VIII.)

Theologia mystica est experimentalis cognitio habita de Deo per amoris unitivi complexum. Aliter sic : Theologia mystica est sapientia, id est sapida notio habita de Deo, dum ei supremus apex affectivæ potentie rationalis per amorem conjungitur et unitur. (Gerson, *De myst. theol.*, cons. 28.)

2. Admettre des communications diverses et extraordinaires avec le monde spirituel, c'est le caractère commun de tous les mystiques ; et c'est l'ambition de tous les théosophes d'en avoir personnellement. Le rationaliste, lui aussi, ne demanderait pas mieux que de se trouver en rapport avec des intelligences plus élevées que l'homme. Mais ce qui n'est pour lui qu'une idée, qu'une aspiration, et tout au plus une théorie, est pour le vrai mystique une sorte de dogme, et pour le vrai théosophe une incontestable réalité. On peut, quand on est mystique, ne pas aller jusqu'à la jouissance, mais on y croit. S'il est des mystiques qui n'y vont pas, c'est qu'ils sont empêchés par leur imperfection personnelle, ou bien qu'ils se laissent arrêter, sans le vouloir et sans bien s'en rendre compte, par la contagion du rationalisme et par la crainte du ridicule. (Matter. Saint-Martin, in-8°, p. 354.)

parfait n'est donc pas seul mystique, mais aussi celui qui tend à être parfait.

Le livre de l'I. C. est donc un livre de mysticisme, puisqu'il se propose de mener l'âme à Dieu par l'amour fervent. Il est un manuel des progressants, et non des parfaits; néanmoins, la méthode qu'il suit étant celle de l'amour fervent, ce caractère suffit à lui donner sa véritable place parmi les ouvrages de mysticisme.

Cependant, on donne au mot de mysticisme une acception étroite, qui le restreint à signifier le sommet de la vie spirituelle, c'est-à-dire, la contemplation.

Par les expressions de théologie mystique, les spirituels des derniers siècles entendent l'acte le plus élevé de l'ascétisme, la contemplation, fin et terme de tous les exercices de la vie spirituelle, et effet du don surnaturel de sagesse, dans lequel consiste, selon le langage des Pères, la félicité de cette vie.

« La sagesse, dit saint Bonaventure, est, en tant que don du Saint-Esprit, la contemplation de Dieu, par le moyen de l'amour, accompagnée d'une certaine douceur de sentiment. » (*De sept. Donis. Sapientia*, cap. I.)

« Le don de sagesse, dit-il un peu plus loin, est une habitude surnaturelle, infuse dans l'âme par le Saint-Esprit, pour connaître Dieu, et l'aimer avec saveur.

« L'objet du don de sagesse est, par conséquent, Dieu, considéré non comme vérité, mais comme vérité et bien, et excitant ainsi l'âme à un amour savoureux. »

Il résulte de ces textes, que pour saint Bonaventure, la contemplation n'est pas autre chose que le don de sagesse, l'un des sept dons du Saint-Esprit, le principal de tous.

Saint Bonaventure est suivi dans cette conception par Denys le Chartreux (*De fonte lucis*, cap. XIII; *Comment. in theol. myst.*) et Jean de Jésus-Marie (*Theol. Myst.*, cap. I.).

La contemplation étant l'essence même de la mystique, il en résulte que la mystique, c'est la sagesse, don du Saint-Esprit.

C'est quelquefois le sens de saint François de Sales : « On l'appelle théologie, parce qu'elle a Dieu pour son objet, en tant qu'il est souverainement aimable; mystique, parce que la

conversation y est toute secrète, et qu'il ne s'y passe rien entre Dieu et l'âme, que de cœur à cœur, par une communication incommunicable à tout autre qu'à ceux qui la font. » (*Traité de l'amour de Dieu*, liv. VI, chap. 1.)

C'est la même acception qui est donnée au terme par Mgr Freppel : « Ce qui distingue la théologie mystique de la théologie morale, c'est qu'elle étudie spécialement les moyens par lesquels l'âme peut parvenir à un degré plus qu'ordinaire d'illumination et d'union avec Dieu. On conçoit en effet que la prière et la contemplation puissent devenir pour l'homme comme des ailes qui l'élèvent au-dessus des conditions habituelles de la vie, pour le placer dans un état tout particulier. Quand l'âme, disent les mystiques, a étouffé en elle toutes les affections terrestres, qu'elle s'est dégagée entièrement des choses visibles, pour s'accoutumer à converser dans le ciel, elle peut arriver à un mode de connaissance qui lui permet d'atteindre Dieu par une sorte d'intuition, sans raisonnement et sans images corporelles. Ce ravissement la porte vers la beauté infinie avec une telle force que les sens, l'imagination et la raison, vaincus et comme enchaînés, n'exercent plus que faiblement leurs fonctions. Absorbée dans une contemplation muette, l'âme reste pour ainsi dire passive sous l'action de Dieu, qui l'illumine et l'élève jusqu'à lui. Elle cède à cet attrait immense qui la sollicite pour se fondre en Dieu, si l'on peut parler de la sorte. Comme le fer qui, jeté dans une ardente fournaise, rougit, blanchit, étincelle, prend les propriétés et la forme du feu; ainsi l'âme, plongée dans les abîmes de l'amour infini, conserve, il est vrai, son essence créée et sa personnalité, mais perd tout ce qu'elle avait d'humain et de terrestre pour acquérir des facultés de connaître et d'aimer qu'elle avait crues impossibles jusqu'alors. » (Freppel, *Saint Irénée*, vii<sup>e</sup> leçon.)

Conformément à ces précédents, M. l'abbé Ribet, dans son remarquable ouvrage sur la *Mystique divine* (Paris, 1879, 2 vol. in-8°), ne veut appliquer l'expression de mysticisme et de mystique qu'à la science et aux phénomènes les plus rares de la vie unitive.

Pour nous, il nous semble préférable, de conserver le terme

de contemplation pour les phénomènes de cet ordre spécial, et d'appliquer le terme de mysticisme à l'ensemble des actes, par lesquels l'homme s'élève jusqu'à Dieu par la méthode d'amour. Il résulterait des restrictions faites par les auteurs que nous venons de citer, que l'I. C., par exemple, ni le *Combat spirituel*, ne pourraient plus être appelés des livres mystiques.

L'union avec Dieu, recherchée principalement par la méthode d'amour, telle est, à notre sens, la véritable définition du mysticisme.

La mystique, c'est la connaissance expérimentale de Dieu, obtenue par le moyen de l'amour. En d'autres termes, c'est Dieu perçu par l'âme fervente, et recevant l'illumination et la consolation d'en haut.

La connaissance expérimentale de Dieu est désignée par les écrivains mystiques sous les noms de contemplation, extase, rapt, liquéfaction, union, pénétration, transformation, exultation, jubilation, touche de Dieu, goût, embrassement, baiser, entrée dans la divine obscurité, introduction dans les divins celliers, excès d'âme, et autres termes plus ou moins allégoriques. Tous ces termes aboutissent à exprimer le sens et l'expérience mystique de la divinité, obtenus à des degrés divers, et sous des rapports divers. Il ne s'agit que d'un même phénomène, se diversifiant seulement en mode et en intensité.

C'est à cette définition que se ramène le passage suivant de l'un des plus sages maîtres de la spiritualité :

« Qu'y a-t-il de plus noble et de plus excellent que l'union avec Dieu, ou la théologie mystique, qui est comme un gage de la gloire future, un avant-goût du paradis, et un prélude de la joie ineffable dont les bienheureux jouissent dans le ciel? Cette divine science doit tenir le premier rang entre toutes; puisque les autres étant purement humaines, celle-ci n'a point d'autre objet que Dieu même, en la contemplation duquel elle s'occupe entièrement. Les effets des autres sciences sont si peu utiles et durent si peu, qu'ils finissent avec la vie de celui qui a consumé la plupart de ses années pour les acquérir. Mais la théologie mystique, qui n'est autre

chose que la contemplation de Dieu, verse une abondance de biens spirituels dans l'âme, et fait qu'elle boit dans la source de l'essence divine, où, après que l'on a bu une fois, ainsi que dit l'Écriture (Joann. 4), on ne peut plus avoir soif. Elle apporte de si grands avantages à l'homme, qu'elle le réforme et renouvelle entièrement, au dedans, au dehors. Elle lui communique de si grands dons dans l'intérieur, que l'âme, se voyant comblée de toutes sortes de richesses, ne croit point être en état d'avoir besoin d'aucune chose. C'est pourquoi on lui pourrait appliquer les paroles de Salomon, racontant les avantages qu'il avait acquis en acquérant la sagesse... Il n'y a rien dans ces éloges qui ne puisse convenir à la théologie mystique... comme elle est le plus grand de tous les biens, aussi les louanges qu'on lui veut donner, doivent surpasser toutes louanges. » (Lansperge, *La Milice chrétienne*, 1670, in-12, p. 267.)

Saint François de Sales ne s'écarte pas de la notion que nous avons donnée du mysticisme :

« La théologie mystique s'appelle théologie, parce que, comme la théologie spéculative a Dieu pour objet, celle-ci aussi ne parle que de Dieu, avec trois différences : car 1<sup>o</sup> celle-là traite de Dieu en tant qu'il est Dieu, et celle-ci en parle en tant qu'il est souverainement aimable : c'est-à-dire, celle-là regarde la divinité de la suprême bonté, et celle-ci, la suprême bonté de la divinité ; 2<sup>o</sup> la spéculative traite de Dieu avec les hommes, et entre les hommes, la mystique parle de Dieu avec Dieu et en Dieu même ; 3<sup>o</sup> la spéculative tend à la connaissance de Dieu, et la mystique à l'amour de Dieu : de sorte que celle-là rend ses écoliers savants, doctes et théologiens, mais celle-ci rend les siens ardents, affectionnés, amateurs de Dieu, et philothées ou théophiles.

« Or, elle s'appelle mystique, parce que la conversation y est toute secrète, et ne se dit rien en elle entre Dieu et l'âme que de cœur à cœur par une communication incommunicable à tout autre qu'à ceux qui la font... Mais où l'amour règne, on n'a point besoin du bruit des paroles extérieures, ni de l'usage des sens pour s'entretenir et s'entr'ouïr l'un l'autre. En somme, la théologie mystique n'est autre chose qu'une

conversation par laquelle l'âme s'entretient amoureusement avec Dieu de sa très aimable bonté pour s'unir et joindre à elle. » (*Traité de l'amour de Dieu*, liv. VI, chap. 1.)

Telle était encore, sur le mysticisme, la pensée d'un savant professeur de notre Sorbonne, qui avait étudié d'une manière toute spéciale les phénomènes de la vie intérieure :

« La théologie mystique, dit M. Bautain, diffère essentiellement de la théologie spéculative ou scientifique; c'est une théologie affective, qui se rapporte exclusivement au cœur, au sentiment; c'est la voie par laquelle l'âme humaine va à Dieu, non plus par l'intelligence, par l'esprit, par la raison, mais par la partie affective d'elle-même, par ce qu'on appelle le cœur, et il en résulte l'amour, l'amour de Dieu. Ainsi la théologie mystique est basée sur ce principe que l'âme humaine, qui est surtout faite pour aimer et qui n'est jamais plus vivante que lorsqu'elle aime, peut aimer Dieu, qui est le Dieu vivant, comme elle peut aimer ses semblables; et que, comme elle n'aime que ce qui est beau, ou au moins ce qui lui paraît tel, que ce qui est bien, ou lui semble bien, plus il y a de perfection dans l'objet de son amour, plus elle connaît ses perfections, plus aussi son amour s'augmente, plus il devient vif, et plus l'objet de son amour est pur, plus aussi son amour s'épure lui-même, en sorte que la théologie mystique est la voie par laquelle notre âme tend à l'union avec Dieu par l'amour. Les moyens de cette union sont la prière, le recueillement, l'exposition simple de l'âme devant Dieu, comme toutes les fois qu'on veut entrer dans un rapport vivant avec un être vivant, on s'expose à son action, à son influence, de manière à être pénétré par son rayon, par le rayon de sa vie, et à mêler autant que possible sa vie avec la vie de l'objet aimé; et dans cet acte et ce réact, dans cette communication des deux termes, de l'âme qui aime Dieu, et de Dieu qui est aimé par l'âme et qui l'aime, dans ce flux et ce reflux, dans cette pénétration réciproque, naît le sentiment le plus profond, le plus vivace que l'âme puisse éprouver, puisqu'il n'y a pas de sentiment plus profond et plus vivace que l'amour, et que l'amour de Dieu étant ce qu'il y a de plus intime et de plus vivant, il produit dans l'âme, quand il y règne, les

impressions les plus pénétrantes et les plus douces. La théologie mystique, comme vous le voyez, est donc plutôt une méthode qu'une science proprement dite; elle est une voie affective pour aller à Dieu. »

Victor Cousin ne s'est donc pas trompé en donnant du mysticisme la notion suivante :

« C'est trop à la fois et ce n'est pas assez pour le mysticisme de concevoir Dieu sous le voile transparent de l'univers et au-dessus des vérités les plus hautes. Il ne croit pas connaître Dieu s'il ne le connaît que dans ses manifestations et par les signes de son existence; il veut l'apercevoir directement; il veut s'unir à lui, tantôt par le sentiment, tantôt par quelque autre procédé extraordinaire. » (*Du Vrai, du Beau et du Bien*, v<sup>e</sup> leçon.)

Cette définition avait été pressentie par le premier des écrivains mystiques de l'Église, le premier en date et peut-être aussi en génie (à part l'auteur du livre de l'I. C.), nous voulons parler de saint Denys l'Aréopagite. Dans le premier chapitre de sa théologie mystique, il s'écrie : « Pour toi, cher Timothée, exerce-toi sans relâche aux spectacles mystiques, laissant de côté les sens et les opérations intellectuelles, et par l'agnosie élève-toi, autant que possible, à l'union avec celui qui est au-dessus de toute substance et de toute gnose. »

Aimer Dieu avec ardeur et par cet amour réaliser l'union avec Dieu, c'est, en définitive, tout le mysticisme.

D'où il résulte que le point de départ du mysticisme est un état psychologique. On se trompe quand on veut que le mysticisme soit un élément détaché, un système distinct qu'on est libre d'accepter ou de rejeter. Le mysticisme n'ajoute aucun organisme à la religion. En tout chrétien, il y a du mysticisme, au moins en germe. Le mysticisme, c'est la charité fervente. Il n'est donc qu'un développement du sentiment religieux. Pas un fidèle, qui, à certains moments de sa vie spirituelle, pour peu qu'il soit enclin au sentimentalisme, n'ait passé par l'état mystique.

Le mysticisme, dans les sociétés comme dans les individus, se manifeste aux époques de ferveur religieuse. Comme toutes les choses de cette terre ont leurs périodes d'accroissement et

de décadence, ainsi le mysticisme, en certains siècles et en certains pays, se développe, fleurit et fructifie, puis semble avoir ses hivers, pour recommencer bientôt de nouveaux printemps. Mais un tel renouveau ne peut se produire qu'au milieu des circonstances les plus favorables à la religion. Les grands siècles de l'histoire de l'Église sont aussi les grands siècles du mysticisme. « Trois causes concoururent à développer le mysticisme, au douzième siècle, dit M. Michaud (*Guillaume de Champeaux*, liv. II, chap. vi) : l'étude très répandue des écrits de saint Denys, la lecture assidue de l'Écriture sainte, et le goût de la vie monastique. » Il serait plus exact de dire, que si, au douzième siècle, on s'adonna à l'étude de l'Aréopagite, à la lecture de la Bible, à la discipline monastique, c'est que l'esprit mystique s'était développé avec une grande intensité. Ne prenons point les effets pour les causes. L'état mystique est un fait psychologique naturel à l'âme chrétienne; il s'affaiblit ou s'exalte selon les conditions de la vie de l'Église. Aux époques de ferveur, le mysticisme est en progrès; aux moments de tiédeur, il est en décadence. Ce qui accroît la vigueur du tempérament chrétien est favorable au mysticisme: ce qui énerve le sentiment religieux lui est préjudiciable. Or, le douzième siècle a été une des époques les plus remarquables au point de vue de la renaissance de l'esprit chrétien. Il y eut, en tous sens, un progrès religieux, auquel le mysticisme ne resta pas plus étranger que tout autre élément de l'Église, puisque le mysticisme n'est rien autre que le sentiment religieux porté à un haut degré,

Puisque le mysticisme est un état psychologique, dont l'influence est considérable sur les sociétés aussi bien que sur les individus, il a été nécessaire d'étudier les phénomènes mystiques et d'en faire la théorie. Il y a donc l'état mystique et la science du mysticisme. Comme les autres sciences, celle du mysticisme a été pratiquée avant d'être réduite en système. Bien mieux, tout le monde étant appelé à aimer Dieu, il faut qu'on puisse y arriver sans la connaissance des théories subtiles, rarement accessibles à la foule. Cependant, la science du mysticisme, ou la théologie mystique, n'a jamais laissé d'être en honneur dans l'Église. Elle est arrivée à un



point de développement qui la maintient au niveau des autres parties de la science sacrée. Les études sur l'histoire du mysticisme, particulièrement du mysticisme médiéval, l'emportent, par l'étendue des recherches et l'importance des résultats, sur tous les autres travaux d'histoire de la théologie. Pour la science théorique du mysticisme, elle repose sur des observations psychologiques de premier ordre. Sans doute, on peut spéculer sur le mysticisme, sans être arrivé soi-même à l'état mystique ; de même que le mystique peut être arrivé au suprême degré de la contemplation, sans avoir même conscience des principes scientifiques de son état. Mais la théologie mystique a eu la bonne fortune d'être établie par de grands saints et d'éminents génies, qui connaissaient tout à la fois la pratique et la théorie du mysticisme. C'est ce qui rend si attrayante l'étude des grands mystiques de l'Église, saint Paul, saint Augustin, sainte Thérèse, saint François de Sales. Dans leurs œuvres, on trouve l'observation exacte, la puissante généralisation, l'exposition éloquente.

Mgr PUYOL, *prélat de Sa Sainteté.*

(*A suivre.*)



## LA THÉORIE " DE L'O ET DU POLYGONE "

AU MOYEN DE LAQUELLE LE D<sup>r</sup> GRASSET EXPLIQUE LA SUBCONSCIENCE

La publication du *Spiritisme devant la Science*, du D<sup>r</sup> J. Grasset<sup>1</sup> dans un volume à part, à attiré de nouveau l'attention du public sur les leçons que le distingué professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier avait données à ses élèves sur cet argument. Nous avons donc relu les leçons, ainsi recueillies, et nous sommes arrivés à la dernière page avec un sentiment assez vif d'étonnement, en songeant que cet ouvrage avait produit pas mal de bruit dans les milieux scientifiques. Ou, pour mieux dire, nous ne nous expliquons ce fait autrement qu'en l'attribuant d'abord à la considération dont jouit le professeur Grasset, en second lieu à la théorie « de l'O et du polygone » ou des « deux Psychismes », que le livre renferme.

La première partie du volume, assez courte, contient une relation des expériences personnelles de l'auteur — expériences qui se réduisent presque à l'*Histoire d'une maison hantée*. Ce rapport est du même genre que celui qui forme le sujet de la Préface que le professeur Pierre Janet a écrite pour le livre de son confrère de Montpellier, et qui avait déjà paru, il y a deux ans environ, dans le *Bulletin* de l'Institut Général Psychologique de Paris. C'est vous dire de quoi il s'agit : — toujours d'une hystérique, ou d'un halluciné qui imitent (peut-être !) les phénomènes médianimiques par des fraudes plus ou moins subconscientes.

1. Montpellier, Coulet, et fils, éd.; Paris, Masson et C<sup>ie</sup> éd.

Nous protestons depuis des années et des années contre ce système : *vox clamans in deserto*. Y a-t-il donc deux manières de raisonner, dont l'une applicable à l'étude de la médianité, la deuxième à toutes les autres questions? Que dirait-on d'une personne qui, pour parler de pièces d'or, en prendrait comme échantillon une, dont nul ne pense à contester la fausseté? Que dirait-on d'un chimiste qui, pour décrire le vin de Bordeaux, analyserait quelque horrible mélange, sans prêter l'oreille à ceux qui lui crie unanimement : « C'est du vin frelaté »? Et ainsi de suite. Uniquement à propos des sciences psychiques l'on serait donc autorisé à raisonner de cette façon, que sur un tout autre terrain l'on appellerait absurde et déloyale?

Voyons! les Crookes, les Richet, les Lombroso, etc. vous fournissent une description détaillée des phénomènes auxquels ils ont assisté, des instruments par lesquels ils se sont scientifiquement assurés contre une erreur possible des sens; vous proclamez « qu'il n'y a en tout cela, rien de scientifiquement prouvé », et ensuite vous présentez comme relations scientifiques des récits dont il résulte que certains phénomènes pourraient bien avoir eu un caractère frauduleux; vous opposez ces niaiseries aux longues études des plus célèbres savants avec les plus renommés médiums et vous vous imaginez avoir résolu le problème du spiritisme, sans vous apercevoir que vous ne l'avez même pas encore envisagé? En quoi donc s'il vous plaît. les faits relatés par les D<sup>rs</sup> Janet, Grasset sont-ils mieux constatés que ceux étudiés par la Société Dialectique de Londres, par la *Society for Psychical Research*, etc.? Ne serait-ce pas le contraire?

Ce qui est certain, c'est qu'il nous arrive peu souvent de lire un ouvrage sur les phénomènes psychiques aussi candidement partial que *Le Spiritisme devant la Science*.

Pensez-vous que, lorsqu'il est question des arguments présentés par les psychistes, le Dr Grasset aille les chercher dans les livres de Myers, de Gurney, de Crookes, de Wallace, etc.? Allons donc! Il présente une épouvantable *olla-podrida* de croyances spiritico-occultistes. Il fait allusion à quelques faits fort rabâchés de Myers, tel que celui que l'on peut lire à la

page 118 : mais c'est seulement quand ces faits peuvent servir à étayer ses théories ; le restant n'existe pas pour lui.

Doit-il parler de la télépathie ? Il découvre qu'en somme il faut aussi tenir compte des coïncidences dues au hasard. Les calculs de probabilité établis par Mrs Sidgwick, ceux exécutés expérimentalement par le professeur Richet au moyen du jeu de cartes, enfin la reproduction de dessins à distance, les centaines de cas dans lesquels il ne peut pas être question de coïncidences sans tomber absolument dans l'absurde, par exemple lorsque plusieurs personnes ont en même temps une hallucination télépathique véridique — l'on trouve des dizaines de ces cas dans les *Phantasm of the Living* — tout cela est ignoré par le professeur J. Grasset. Tout ce qui peut paraître défavorable aux théories *psychiques*, oh ! tout cela il l'accepte sans admettre la possibilité d'une erreur : tout doit avoir été nécessairement bien observé et rapporté.

Que dirait-il donc, le professeur Grasset, si pour donner une idée de la science médicale, je parlais des saignées quotidiennes, de la thériaque du Dr Sangrado et du Dr Purgon, du plaisant désaccord des médecins modernes sur des choses absolument essentielles, des âneries de quelque vieux médecin de campagne, ou même de quelque charlatan de foire et sorcier du centre de l'Afrique ? Il dirait que cette façon d'agir ne saurait être raisonnable ni loyale. Pourquoi donc serait-elle raisonnable quand il s'agit des phénomènes psychiques supranormaux ?

Bien entendu, quand je parle de déloyauté, il ne peut-être question que d'un sentiment tout à fait inconscient. Le Dr Grasset triche, dans ses raisonnements, comme ses médiums au cours des séances spirites, en restant persuadé d'être parfaitement impartial et équitable. C'est une fraude *polygonale* ! Il éprouve envers la télépathie, la médiumnité, cette même aversion superstitieuse et déterminée que ses confrères d'il y a cinquante ans éprouvaient contre le somnambulisme artificiel. C'est ce qui l'entraîne, inconsciemment, à avoir deux poids et deux mesures, à ne voir jamais ce qu'il ne lui convient pas de voir : entre les « psychistes », les auteurs qui font autorité, — dans la télépathie, c'est ce que l'on ne peut pas

expliquer par des coïncidences, — dans les mouvements des tables, ceux qui ont lieu sans contact, les instruments inventés par un physicien tel que Crookes pour rendre impossible la pression inconsciente des mains — et ainsi de suite. Que le Dr Pierre Janet agisse de la sorte pour étayer son « automatisme psychologique » et pour d'autres raisons encore, personne ne s'en étonne à Paris; peut-être que l'étiayage des « deux psychismes, de l'O et de son polygone » ne nécessiterait pas, de la part du professeur Grasset, aucune renonciation à la logique.

\*  
\* \*

En effet, cette théorie « de l'O et du Polygone » est une hypothèse utile pour éclaircir cette *subconscience* que les psychistes et les spirites de la *Society for Psychical Research* ont étudiée les premiers, avec tant de profit, depuis 1882, et qui a été ensuite examinée par Hartmann, Durand (de Gros), plus tard encore par Janet, Binet, etc., sous des noms différents et avec une certaine variété de détails. (Le professeur Grasset ne voit pas plus loin que le professeur Janet quoiqu'il ait lu aussi un livre du Dr Coste, un du Dr Flournoy et un autre de *Papus*.)

Afin que nos lecteurs puissent avoir une idée de cette théorie du professeur de Montpellier, il nous suffira de dire qu'il indique par *O* ce que l'on appelle « conscience normale ». Sous ce point *O* se trouve, dans le diagramme qui nous est présenté par M. Grasset, 6 centres psychiques disposés symétriquement en forme de pyramide tronquée renversée, 3 de chaque côté. Ceux à droite représentent les centres sensoriels (auditif, visuel et tactile); ceux à gauche les centres moteurs (kinétique général, de la parole et de l'écriture). Des fibres de toutes sortes relient ces centres entre eux et à l'O. Le polygone représente la conscience subliminale. Il y a ainsi deux *psychismes*. L'on peut avoir, ou non, conscience des actes automatiques exécutés par le polygone, suivant que l'activité automatique est communiquée ou non au centre *O*, qui est le centre de la conscience personnelle. Les actes polygonaux

ne deviennent donc conscients que par l'intervention de l'activité *O* propre du polygone.

En suivant cette théorie, l'auteur nous donne une analyse psycho-physiologique des médiums, en établissant en eux six degrés différents. Nous avons cherché quel était le degré produisant les *raps*, faisant mouvoir les objets sans contact, produisant des matérialisations, etc.; nous ne l'avons pas trouvé. M. Grasset semble vouloir se tirer d'embarras en disant (page 316), que sa théorie explique « le spiritisme entier *dans ses plus hautes manifestations* » (c'est-à-dire les phénomènes dits *intellectuels*). Un message médianique ne sera donc plus intellectuel parce qu'il est obtenu par des *raps*, par un guéridon qui se meut sans contact, ou parce qu'il vient de la bouche d'une personnalité transcendente matérialisée? Où donc finit le phénomène physique et où le phénomène intellectuel commence-t-il?

M. Grasset n'est pas de l'avis de Myers et des platoniciens qui attribuaient à la conscience subliminale des qualités supérieures, presque divines<sup>1</sup>. Notre auteur ignore les faits supranormaux, chaque fois qu'ils ne sont pas dûs à la fraude; il ne peut donc attribuer à la subconscience aucune faculté transcendente.

Cette théorie des « deux psychismes » sert à préciser graphiquement le fonctionnement de la conscience et de la subconscience par une hypothèse claire et raisonnable. *Ne parlons pas du subliminal self, selon l'idée de Myers qui échappe en très grande partie au diagramme de M. Grasset.*

En dehors de cela, l'on trouve dans le livre du professeur Grasset une paraphrase assez claire et une illustration des idées développées par MM. Flournoy et Janet, dans leurs ouvrages. Seulement, pour ce qui a trait au Spiritisme et aux phénomènes psychiques supranormaux et non pas à leur caricature, ce livre a tout juste la même valeur qu'une étude sur l'orfèvrerie ancienne faite sur la tiare de Saïtapharnès. Cela n'a absolument rien à faire avec le *Spiritisme devant la Science*.

(*Revue d'Études psychiques.*)

1. L'on peut voir surtout Plotin (II<sup>e</sup> siècle ap. C.), dans lequel se trouvent les fondements du grand ouvrage de Myers.

## PUBLICATIONS RÉCENTES



*Nous ne nous portons pas garants de l'orthodoxie des ouvrages, annoncés ici.*

*La Revue rendra compte des ouvrages offrant intérêt et dont il lui aura été adressé deux exemplaires.*



E. VACANDARD, *Saint Bernard*. Paris, Bloud, in-16. Prix : 3 fr. 50.

A. DE LAPPARENT, *Science et Apologétique*. Paris, Bloud, in-12.

Paul ALLARD, *Dix leçons sur le martyre*, avec préface de Mgr Péche-nard. Paris, Lecoffre, in-12. Prix : 3 fr. 50.

R. P. FAUCILLON, O. P., *La vie avec Dieu*, notes pour retraites publiées par M. B. Schwalm, Paris, Lecoffre, in-12. Prix : 3 francs.

Jean BONNIFAY, *Le problème de la liberté*. A propos de psychothé-rapie. Paris, Lethielleux, in-8°.

E. TAVERNIER, *La Religion nouvelle*. Paris, Lethielleux, in-12. Prix : 3 fr. 50.

Abbé LEGUEU, *Le Saint-Esprit*. Paris, Amat, in-18.

J.-K. HUYSMANS, *Les deux faces de Lourdes*. Paris, Stock, in-18. Prix : 3 fr. 50.

J.-V. BAINVEL, professeur à l'Institut catholique de Paris, *Nature et Surnaturel*. Paris, Beauchesne, in-18 jésus, 3<sup>e</sup> édit. Prix : 3 fr. 50.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

## DU SPIRITISME

Un livre de publication récente<sup>1</sup>, et destiné à faire grand bruit dans le public auquel il s'adresse, attire notre attention sur le spiritisme actuel. Ce qui en fera le succès, c'est la bonne foi et la conviction de l'auteur qui raconte ses propres expériences et ne doute aucunement de ce qu'elle croit être la vérité. Cet hommage rendu à l'écrivain, disons de suite que nous sommes loin de partager le « bien-fondé » de ses jugements et appréciations. N'est-il pas téméraire d'affirmer, par exemple, que « la vieille foi » se meurt, si elle n'est déjà morte!... et que l'heure approche enfin où la certitude scientifique *viendra* remplacer cette « foi » par une conviction profonde et inébranlable. S'il faut entendre ici par vieille foi, l'adhésion de tout catholique aux vérités dogmatiques que l'Église propose de croire, nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour constater que la foi survit à toutes les attaques dont elle est l'objet, depuis les origines du christianisme. Non seulement elle a traversé les âges, sans être amoindrie dans sa substance, mais il ne semble pas que les découvertes scientifiques, tant prônées de nos jours, puissent l'atteindre dans la sphère sereine où elle règne sans contrôle. Dire qu'elle se meurt, c'est l'envisager chez quelques individus isolés, qui, pour un motif ou pour un autre, se sont séparés d'elle momentanément peut-être, pour y revenir un jour, et non dans son action d'ensemble sur les fidèles; dire qu'elle se meurt, c'est parler de faits vrais isolément, nous en convenons, ce n'est pas enregistrer une loi générale. Et pour le dire en passant, ce que nous reprochons le plus aux spirites, c'est leur empressement à conclure du particulier au général, c'est de prendre des fait souvent isolés pour en déduire une

1. *Souvenirs et Problèmes spirites*, par Claire G...



loi *scientifique*, à leurs yeux. Ainsi, il est reçu de définir la religion le lien qui rattache l'homme à Dieu, la créature raisonnable à son auteur. Les spirites, au contraire, voient dans la religion le lien qui rattache le monde *visible* au monde *invisible*. Or avons-nous des devoirs à remplir envers ce monde *invisible* qui nous est inconnu et dont les spirites eux-mêmes ne nous ont pas encore fourni une idée nette, précise et adéquate? A quelles lois ce monde des esprits obéit-il? Et les relations établies avec eux, que prouvent-elles, en dehors de certaines données, vagues, indécises, souvent contradictoires, transmises par des médiums ou sujets qui ne sont pas infailibles et annoncent aujourd'hui le contraire de ce qu'ils affirmaient hier. Loin de nous, qu'on le remarque bien, la pensée de suspecter la bonne foi, de toucher à l'honneur de qui que ce soit. Mais nous constatons ici des faits. Les médiums sont-ils constants avec eux-mêmes? Nous répondons hardiment : non. Quand on vient nous dire que « les prêtres diffèrent à l'infini sur la manière d'interpréter et d'appliquer les dogmes », nous répondons que l'Église catholique, apostolique et romaine, n'a jamais varié dans son enseignement dogmatique, que si sa discipline a subi des modifications nécessitées par l'évolution des sociétés et des mœurs, jamais sa doctrine n'a été changée dans son essence et que le concile du Vatican n'a rien décrété qui ne fût en germe dans ceux qui l'ont précédé. Que des prêtres consultés isolément sur un même point de discipline donnent un avis différent : à cela rien d'étonnant. L'enseignement fondamental et essentiel de la pénitence n'aura subi aucun échec, parce que dans tel cas particulier la manière d'appliquer le principe aura été modifiée. C'est précisément cette souplesse de l'Église, ce besoin de s'adapter à toutes les circonstances et états de la vie qui attirent les critiques des esprits faibles. Ils ne comprennent pas qu'une mère — et pour les fidèles l'Église est une mère incomparable — ait pour ses enfants moins de rigueurs sévères que d'inexprimables tendresses. Ces condescendances tant reprochées, parce qu'incomprises, ne sont qu'un accessoire, et non le fond de la doctrine catholique.

« Est-ce une religion viable, se demande l'auteur, celle qui

a comme agent conducteur la politique, la mode ou une léthargie mentale complète? »

La religion, immuable dans son principe divin, ne doit subir aucune influence de la politique, aux vues précaires, et essentiellement contingentes. Elle n'est donc pas conduite par la politique; elle plane au-dessus d'elle de toute la distance qui sépare le ciel de la terre et, ayant traversé tous les régimes, monarchie, empire, république, elle n'a participé à la caducité d'aucune de ces institutions, tout en souffrant beaucoup de leurs attaques.

La mode introduite dans la religion en supprime les obligations les plus saintes; c'est le caprice érigé en directeur de conscience; c'est la fin de tout dogme et la ruine de toute morale.

Assurément si ces deux défauts accompagnés d'une léthargie mentale complète étaient applicables à une religion quelconque, cette religion n'aurait plus sa raison d'être. Mais dira-t-on que les catholiques suivent la mode, s'inspirent de la politique et sont plongés dans une léthargie mentale complète? Qui donc, moins qu'eux, suit la mode, quand ils professent un *Credo* toujours identique à lui-même, qui donc, moins qu'eux, ose se flatter de la politique qui les opprime au nom d'une liberté mal comprise, qui donc, moins qu'eux, s'endort dans une fausse sécurité, quand ils doivent toujours être sur la brèche pour défendre leurs croyances. Et ces combats ne se livrent pas au nom du spiritisme. Il n'est pas vrai de dire que lui seul affranchira l'humanité, qu'il sera le point de départ de la *rénovation religieuse*. Avant ses expériences qui ont jeté le trouble dans certains esprits, avant qu'il n'ait tenté de se former, de se grouper en institution rivale du catholicisme, la survie de l'âme ne faisait doute pour personne, nul ne prétendait à la complète disparition de l'esprit avec la matière après la mort. *Vita mutatur, non tollitur*.

Mais abordons les faits tels qu'ils nous sont rapportés.

« J'avais environ quatorze ans. Un soir, à peine couchée comme d'habitude, sans être ni troublée, ni effrayée, en un mot, les nerfs absolument au repos, non seulement je sentis tout à coup l'approche d'une chose indéfinissable, mais

j'entendis des paroles nettement articulées, quoique inintelligibles, et si près de mon oreille, qu'une *haleine chaude semblait la frôler.* »

A dix-neuf ans, un autre phénomène s'ajoute à celui-ci. La chambre apparaît entourée de guirlandes de fleurs merveilleuses. La vision dure environ trois minutes.

Plus tard, continue l'auteur, « après quelques instants passés au lit, *sans dormir*, je vis, les yeux grands ouverts, à la lueur de ma veilleuse, une haute plante verte, à feuillage entrecoupé de fleurs rouges, le tout semblable à une branche de grenadier. Elle s'élevait du parquet et montait à deux mètres environ devant la glace de ma cheminée. Je la regardai avec autant de surprise que de contentement... »

Ces chuchotements à l'oreille, cette vision de fleurs et de plante ont été constatés par la voyante. Nous voulons d'autant moins suspecter sa bonne foi qu'on nous signale d'autre part des faits de même genre. Faits étranges dont la cause paraît indéterminée. Nous remarquerons toutefois que ces phénomènes se produisent le plus souvent sans contrôle. Ils sont rapides et fugitifs. Une seule personne en est témoin, une seule personne les enregistre et les raconte à sa manière, intimement convaincue que son récit correspond à la plus exacte vérité. Se trompât-elle elle-même sur la nature des faits, elle n'a l'intention de ne tromper personne. Ordinairement ces phénomènes d'apparitions singulières n'arrivent point aux personnes qui jouissent d'une santé forte et vigoureuse. Elles échappent et sont rebelles à tout contact avec ce que nous appelons le domaine du monde invisible. Il en est tout autrement des êtres dont la constitution physique a été affaiblie par la souffrance, dont l'entité morale a été bouleversée par des troubles quelconques. Chez ces êtres malades et déprimés, qui sortent des conditions ordinaires de l'humanité, ne pourrait-on pas dire que l'imagination joue un rôle extraordinaire, prend une place prépondérante dans l'âme dont elle semble absorber toutes les facultés. Et alors non seulement le sujet croit voir des choses qu'il ne voit pas en réalité, des choses qui n'ont qu'une existence purement subjective, nullement objective, et telle est la force de la

« folle du logis », qu'elle arrive à reproduire les phénomènes bizarres dont la consistance est aussi vaine et transitoire que la première fois.

Ces faits constatés ou non, vrais ou faux, sont loin de conduire à la vérité. Qui dit science, suppose un ensemble de lois bien établies, et qui ne sont autre chose que la manière constante et invariable dont se produisent certains phénomènes. Ces phénomènes doivent tomber sous les sens, sans qu'il soit besoin « d'initiation et de spiritualisation avancée ». Nous restons sceptiques et rêveurs, quand, pour forcer notre adhésion à tel système, à telle théorie, on nous parle d'initiation et de mystère. Dieu a livré, suivant la sainte Écriture, le monde à l'examen et aux disputes des hommes. Ce qui est connu d'un individu peut l'être de tous les autres, et toute science où il entre une part quelconque de secret professionnel, se condamne elle-même en refusant de s'étaler au grand jour. Par conséquent, tant que le spiritisme n'aura pas formulé de lois précises, tirés de faits dûment et universellement constatés, de faits répétés au gré de l'expérimentateur et dans des conditions déterminées, nous réserverons notre jugement à son endroit; nous dirons qu'il peut être un art, art plus dangereux qu'utile, mais nous ne lui accorderons pas le titre de science.

La pratique de cet art trompeur, ce besoin de plonger un regard téméraire dans les secrets du monde invisible, mène à l'abandon, à l'éloignement de l'Église. On s'étonne que celle-ci, colonne immuable de la vérité, prêche à tous une sage abstention, en indiquant l'abîme où sombre presque infailliblement la foi des faibles. Ceux-ci, après avoir reproché aux catholiques le fameux *Credo, quia absurdum*, oublient que laissant de côté toute une série de croyances justifiées, ils tombent eux-mêmes sous le coup de ce reproche gratuit et inexplicable. Les dogmes et la morale de l'Église forment l'enseignement le plus élevé, le plus harmonique qui ait été donné au monde, au lieu que dans le spiritisme nous ne rencontrons qu'incohérences fantastiques et variant avec les médiums dont elles émanent.

Voici une personne qui évoque l'esprit de sa mère au

moyen de la planchette classique. Elle croit la voir dans un songe « telle qu'elle était peu de jours avant de mourir. Un grand vêtement, couleur soufre, la couvrait à plis amples, ses manches avaient la coupe particulière de celles des robes des religieuses et sa tête était également enveloppée à la façon monacale ».

Pressée de dire où elle est, la défunte répond : « *Dans Saturne* ou j'ai retrouvé de vieux amis; j'y suis aussi heureuse que je puis l'être pour le moment. » Que la voyante nous offre ici, en toute sincérité, les détails de son rêve, dont elle affirme avoir gardé un souvenir présent, nous n'y contredisons pas; mais que le fantôme entrevu ait été celui d'une personne connue, aimée, qu'elle ait parlé, d'une manière ou d'une autre, qui nous prouvera la réalité objective de ces faits? N'y a-t-il entre les pensées de l'état de veille et les phénomènes de l'état de rêve, aucune relation? En tous cas, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres du même genre, il n'y a pas de contrôle possible et cette apparition, quelle qu'elle soit, reste un fait isolé dont nous ne pouvons rien conclure. Nous sommes donc encore loin du jour où la science, telle que l'entendent les spirites, remplacera le dogme catholique et « formera la base de la grande religion humaine ».

Mgr M. LE MONNIER.

## ÉVOCATIONS, VISITES D'ESPRITS

---

Si j'avais eu besoin de preuves matérielles pour croire à la sagesse de l'Église qui interdit de faire tourner les tables, je les aurais eues à la suite de certaines séances dont j'ai maintenant à entretenir les lecteurs de la Revue. Il s'agit tout simplement de visites d'un habitant d'outre-tombe. Je relis pour les inscrire les notes que j'ai prises, tandis que se déroulaient les petits incidents que je vais relater, et j'avoue, tant les choses me paraissent bizarres, que je me demande si je n'ai pas été le jouet d'une hallucination. Quelqu'un m'eût raconté de semblables histoires avant qu'elles me fussent arrivées, je les aurais certainement accueillies par un haussement d'épaules ou un éclat de rire ; je trouve donc toute naturelle l'incrédulité qu'elles pourront rencontrer. Je tiens seulement à avertir les sceptiques que je me fais un point d'honneur de ne rien affirmer qui ne soit l'exacte vérité, et que j'ai fait contrôler la fidélité des faits que je rapporte par les personnes qui en ont été comme moi les témoins émus.

Qu'on me permette tout d'abord de reprendre les choses d'un peu haut, afin d'assurer par une explication préalable un peu plus de clarté au récit lui-même.

L'une des pensionnaires du chalet Daniel D..., M<sup>me</sup> Cherrier, qui va devenir l'héroïne des épisodes que je relate, avait perdu, il y a quelques années, une belle-sœur avec laquelle ses rapports avaient été rien moins que gracieux.

Cette belle-sœur, M<sup>me</sup> Stella X..., plus jeune qu'elle de quelques années, lui avait dit à plusieurs reprises : « Je vous promets que si je meurs avant vous, je reviendrai vous ennuyer. »

« Elle n'a que trop tenu parole », m'affirma M<sup>me</sup> Cherrier, et, à l'appui de son dire, l'excellente femme me raconta cer-

taines apparitions de sa belle-sœur défunte qui l'avaient horriblement effrayée.

Naturellement, je ne crus pas un mot de ce récit, tout en ne suspectant pas la sincérité de mon interlocutrice. Mais en fait de revenants surtout, je suis de l'école opposée à certain humoriste de mes amis, qui me disait<sup>5</sup> dernièrement : « Moi, quand ça ne me coûte rien, je crois tout... »

Voici comment s'y prit Stella elle-même pour me donner la foi.

C'était le 5 août. Nous avions eu une longue séance de manivocation au cours de laquelle l'esprit de Stella, ou du moins l'agent qui se donnait comme tel, s'était présenté à plusieurs reprises, sans y être jamais appelé. Il avait multiplié les injures, et je dois cet hommage à la vérité de dire que nous les lui avions retournées avec usure.

Soudain la table modifie ses trépidations et ses soubresauts désordonnés. Elle frappe à coups réguliers, presque solennels ; elle nous interpelle en ces termes :

« Écoutez bien. »

Comme il y a l'annonce, en ces deux mots, de quelque chose d'extraordinaire, nous faisons silence, et alors, très distinctement, l'esprit articule cette menace :

« Une de ces nuits je reviendrai. »

Je prends la parole et lui demande :

D. — Et pourquoi donc voulez-vous revenir ?

R. — Pour vous faire peur.

D. — Mais enfin, puisque nous ne vous appelons pas, nous vous dispensons parfaitement de revenir.

R. — Toi, tu es peureux. Attends.

D. — Je ne crains pas beaucoup vos visites et nous ne vous demandons qu'une chose : nous laisser en paix.

R. — C'est bien ; vous verrez.

Le 6 août, l'esprit tracassier, malgré tous nos efforts pour empêcher la table de tourner, réitéra la même menace.

« Je reviendrai une de ces nuits, je vous ferai peur. »

L'exécution suivit de près la menace.

Dans la nuit du 8 août, à 3 h. 25 exactement, un vacarme effroyable mit tout à coup en éveil les pensionnaires du

chalet. Il faut se rappeler que nous sommes en pleine montagne suisse, habitant l'un de ces édifices légers exclusivement construits, de la base au toit, en planches de sapin, où tout est par conséquent d'une sonorité exagérée. Stella avait donc choisi son genre de vengeance avec une science raffinée, en se faisant esprit frappeur. Aucun de ses mouvements ne pouvait être vain, aucun de ses gestes perdu pour nous :

Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître,  
Et pour des coups d'essai veulent des coups de maître.

Toute la maison sursauta à l'entrée en scène de notre nocturne visiteuse. On eût dit des portes gigantesques se refermant violemment à pleins battants, puis immédiatement une pluie de coups de maillet ou de hache, frappés sur les parois fragiles du chalet; le tout accompagné de je ne sais quelle dégringolade tonitruante à travers les escaliers et les corridors.

Le temps d'allumer ma bougie et d'endosser ma robe de chambre et je suis au seuil de ma porte. Le couloir est déjà plein de monde. Dormeurs et dormeuses sont sur pied : robes de chambre et chemises de nuit font tous les frais du costume, et les physionomies effarées seraient pitoyables si la surprise des circonstances, qui laisse apercevoir certains détails sans déguisement, ne les rendait légèrement risibles.

On s'interroge, on échange les hypothèses, on perquisitionne. Les bonnes vont de porte en porte et de recoin en recoin s'assurer que rien, dans la maison, n'a pu causer un pareil vacarme.

Chacun rentre chez soi. Les personnes qui n'étaient pas au courant des menaces de Stella étaient convaincues que quelque ivrogne ou dément avait carillonné à coups de bûche sur les contrevents du chalet, les initiés se doutaient qu'il y avait quelque chose de plus anormal que le passage d'un paysan aviné ou d'un crétin de la montagne.

Une heure se passa. Soudain, sur le plafond de bois de la chambre dans laquelle reposait M<sup>me</sup> Cherrier, trois épouvantables coups. Une massue maniée par quelque forgeron en délire.



Ma chambre n'est séparée que par celle de mes nièces de l'appartement qu'occupe M<sup>me</sup> Cherrier avec sa pupille, M<sup>lle</sup> Norton. Je suis donc aux premières loges pour assister à la sérénade nocturne.

J'entends, en même temps que les coups qui se succèdent, la voix de la belle-sœur ainsi visitée qui crie :

« Frappe, méchante folle, frappe, vieille drogue, je te reconnais bien. Tu ne me fais pas peur. »

L'esprit devait rire de cette déclaration d'une personne qui m'avouait le lendemain qu'elle défaillait d'épouvante, en parlant de la sorte ; aussi les coups prenaient comme une apparence d'ironie.

Ils sautillaient de place en place, tantôt furieux, tantôt piqués, frappés comme une planchette ou simplement une tête d'épingle, distancés ou précipités, menaçants ou moqueurs. Et l'esprit répondait par de nouvelles gammes aux invectives de la belle-sœur qui n'en pouvait plus.

Miss Norton n'essayait pas de déguiser ses impressions. Elle criait sa peur... « Surtout, lui répondait M<sup>me</sup> Cherrier, ne dites pas que vous avez peur. Cette satanée Stella irait vers vous... »

Fût-ce une révélation ? Immédiatement le plancher craqua comme si quelqu'un se déplaçait, et juste au-dessus, ou plutôt contre la tête de l'imprudente jeune fille, dix énormes coups résonnent, ébranlant la cloison jusqu'à faire vaciller le chalet. Puis, tout s'apaise subitement.

Je ne rapporte rien qui ne soit, je l'ai déjà affirmé, l'exacte vérité. Mes deux nièces, mortes de frayeur, étaient venues se réfugier près de moi. Ce fut la seule raison qui m'empêcha d'accompagner la dévouée et courageuse bonne qui, la lampe en main, parcourait le grenier d'où semblaient partir ces coups. Mais on peut dire qu'ils sortaient de partout et de nulle part. On les sentait sourdre de tous côtés, à gauche, à droite, sous ses pieds, en avant, en arrière.

C'est là un phénomène d'une étrangeté impressionnante dont je pus bientôt me rendre compte.

Car Stella ne borna pas sa petite vengeance à cette seule visite. Elle revint. Mais entre sa première manifestation et les

suivantes, nous avons pris quelques précautions pour rendre impossible toute supercherie<sup>1</sup>.

Dès le matin du 9 août, le propriétaire du chalet, averti de ce vacarme insolite, était venu passer en revue chaque planche susceptible d'être soupçonnée d'avoir été, sinon l'agent, du moins l'instrument du tapage. Pour plus de sûreté, il avait cloué et reclus certains contrevents, attaché des fenêtres, immobilisé des trappes.

Et pendant que consciencieusement il se livrait à cette inutile besogne, Adèle, notre brave cuisinière, protestante convaincue, murmurait : « Il y a des catholiques qui croient que les morts reviennent demander des prières, mais nous, nous n'y croyons pas. C'est la bise du nord-ouest qui faisait rage (il n'y avait pas eu un souffle de vent la nuit précédente) : maintenant que tout est bouclé, nous dormirons en paix... »

Daniel D..., le propriétaire, en bon paysan valaisien, c'est-à-dire à la religion fruste légèrement nuancée de superstition, maniait ses outils, tout en émettant d'autres suppositions : « Je ne serais pas étonné que ce soient des jaloux qui ont jeté un sort sur mon chalet, pour me punir de l'avoir loué à de si excellents locataires... Mais je ne crains pas les sorciers. Je vais venir coucher ici, ces nuits-ci, et si les choses se renouvellent, j'irai aux Ormonts. Il y a là des gens qui enlèvent les sorts. Ils viendront. et s'il le faut, je ferai... crever les mauvais qui troublent ainsi votre repos... »

Ma physionomie dut lui paraître incrédule... « Oui, oui, Monsieur, il y a des sorciers qui enlèvent les sorts, et je sais

1. Au moment où j'écris ces lignes, les journaux de Paris m'apportent l'entre-filet suivant que je cite, non comme une garantie de ce que j'avance, mais comme une confirmation de la possibilité de pareils phénomènes :

### Une maison hantée

« Laçon, 30 septembre.

« Il existe dans notre ville, sur la place des Acacias, une maison qui depuis trois jours déjà est l'objet de la part de la population d'une très vive curiosité.

« C'est l'immeuble habité par M. Sellier-Lepelletier, négociant, dont la famille est littéralement affolée, car toutes les nuits il s'y produit les bruits les plus insolites, coups de revolver, vitres brisées, accompagnés par intervalles de pierres et de tuiles qui tombent avec fracas.

« La gendarmerie et la police gardent l'immeuble dans lequel les recherches les plus minutieuses ont été opérées sans avoir donné jusqu'ici le moindre résultat.

« Plus de cinq cents personnes stationnent aux abords de la maison hantée qui fait l'objet de toutes les conversations. »

qu'ils ont un certain grimoire... quand ils tournent telle page, ils font apparaître le diable. » Je rapporte ces paroles, comme un signe assez intéressant de l'état d'âme des paysans du Valais suisse. Les grimoires y sont encore en honneur ; la chose est étrange, mais au demeurant, est-il nécessaire de quitter Paris pour découvrir des adeptes du *Grand et du Petit Albert*, des fervents de la chiromancie ténébreuse et de la magie noire ? Le siècle des Gilles de Retz et l'époque paganisée du seizième siècle, qui virent l'éclosion des sorcières, furent-ils plus superstitieux que nos temps de civilisation raffinée où se multiplient, en pleine capitale des lumières, les chapelles des messes noires, où l'ésotérisme et le spiristisme comptent parmi leurs dévots des hommes d'une valeur intellectuelle indiscutable, comme Sardou, Paul Adam, et combien d'autres, qui prouvent surabondamment, ce que j'ai avancé, que plus d'une incrédulité n'est qu'un déplacement de foi, une sorte de transposition de culte qui ramène de haut en bas l'instinct religieux.

Cependant, nous désirions savoir si Stella nous gratifierait de nouvelles visites.

Le samedi 12 août nous manivoquâmes.

La table ne tarda pas à s'agiter. A la façon dont elle le fit, nous devinâmes la présence de l'irascible belle-sœur.

D. — Est-ce vous, Stella ?

R. — Oui, je viens vous dire que vous me reverrez encore.

D. — Sera-ce bientôt ?

R. — Vous aurez de mes nouvelles avant que vous finissiez.

D. — Mais, nous autres, insistai-je, nous ne vous demandons rien. Laissez-nous en paix.

R. — La rosse !

D. — De qui parlez-vous ?

R. — Rosalie (le prénom de M<sup>me</sup> Cherrier).

D. — Mais, vous savez qu'il y a des enfants ici. Vous les effrayez. De votre vivant, vous aimiez les enfants ; ne venez donc pas les troubler, maintenant.

R. — La rosse est là ; alors, je viens.

Cette aménité de langage n'est rien, comparée aux expres-

sions dont se servait Stella habituellement, quand elle parlait de sa belle-sœur ou quand elle s'adressait à elle. Je ne puis décemment les mettre sous les yeux des lecteurs. Il faut croire que, dans le royaume des ombres, Stella avait dû fréquenter quelques mégères, car son répertoire s'était abondamment fourni des expressions chères aux plus viles chiffonnières. D'ailleurs chacun de nous recevait à son tour l'éclaboussure des termes orduriers de cette étrange visiteuse.

Dans les nuits des 15, 16 et 17 août, les tapages nocturnes nous prouvèrent que Stella tenait à faire honneur à sa parole.

C'était un vrai branle-bas. Tout le monde se tenait aux aguets. De nouveau, le chalet fut visité de la cave au grenier, et toujours les bruits précédaient, suivaient, accompagnaient les inquisiteurs. Aux coups, l'esprit trouva bon cependant d'ajouter des cris. Voici d'ailleurs la transcription des notes que j'ai prises pendant que les scènes se déroulaient.

Il est exactement minuit sept minutes. Je préfère, plutôt que de me recoucher, suivre les fantaisistes manifestations de Stella.

### Nuit du 19 août

Silence complet. Après le tintamarre de tout à l'heure, cette accalmie subite semble extraordinaire. Les esprits n'aiment peut-être pas à être contrôlés de si près... Je lis, en attendant, à la lueur d'une lampe que j'ai recouverte d'un primitif abat-jour dont le *Gaulois du Dimanche* a fait tous les frais. J'ai découpé les personnages grotesques que j'ai collés sur de l'étoffe : « Sem décoré par ses victimes... » Il me semble en reconnaître quelques-uns. Réjane à l'œil grimacier, Catulle Mendès au front apollonien que contredit un ventre de Bacchus, Sardou qui parle de l'Inquisition comme de Bonnefon des Conciles... Soudain, pan, pan. Voici les premières notes du nocturne qui n'a rien de Chopin... Trois coups, puis trois coups, sept coups, onze... On dirait que l'on frappe avec un maillet... maintenant avec une chaise. Accompagnement de voix... Des miaulements, non, des hurlements, des ulule-

ments, des gémissements. La voix mugit, chevrotte, bêle, glapit, devient trainante, passe tout à coup de la basse-taille au fausset... J'entends qu'elle prononce distinctement en piaulant : Rosalie, Rosalie. Et en même temps une vraie musique de coups. Voici comme un crépitement, un tapotement de légères percussions frappées avec l'ongle, avec une pointe de canif. La moindre vibration se perçoit sur ces planchers sonores, dans le silence de la pleine nuit. Dehors, le torrent qui mène sans lassitude sa chanson d'écume ; la sonnerie errante des vaches dont les ombres passent là-haut, sous le dôme des arbres... Pan, pan, pan. Cette fois, c'est le maillet qui joue.

Adèle, la cuisinière, couche dans une chambre contiguë à celle de M<sup>me</sup> Cherrier. Je l'entends qui rit à gorge déployée, pendant que, mourante de peur, la belle-sœur lance de courageux défis à sa visiteuse. « Eh ! va donc, ne te fatigues pas, je ne te crains pas... »

Non, elle n'est pas fatiguée, Stella. Littéralement, la maison tout entière craque. Le chalet vient d'osciller. Je trouve qu'il y a, dans ce déploiement de force matérielle de la part d'un esprit invisible, quelque chose d'effrayant.

Une porte frappe violemment. Dix coups, c'est tout. Il est exactement 1 h. 20. Le virtuose est allé se reposer.

Avertis de ces nouvelles manifestations, les propriétaires du chalet, M. Daniel D., sa femme et son beau-frère Henry, tinrent à venir constater eux-mêmes la réalité des faits. Armés d'un *falot*, ils commencèrent par faire le tour du chalet, s'assurant qu'aucun être vivant ne pouvait être l'auteur facétieux de ces bruits. Puis ils remontèrent. M<sup>me</sup> Cherrier, enfoncée sous les couvertures de son lit, les pria d'entrer dans sa chambre. et là les excellentes gens purent se convaincre à leur aise que les récits n'avaient été en rien exagérés.

Je ne refais pas la description du vacarme. Stella ne variait guère ses procédés. Des coups et des cris ; en revanche, elle prenait un plaisir intense à dépister la curiosité du propriétaire. Allait-il à droite, elle frappait à gauche ; montait-il au galetas, ainsi qu'ils appellent le grenier, elle redoublait les coups sur le parquet. Ce petit jeu de cache-cache dura une

heure, pendant laquelle la femme de Daniel D. parcourait pieusement l'étage du chalet où semblait se tenir l'esprit, un crucifix d'une main, aspergeant de l'autre les parois avec un rameau chargé d'eau bénite, et récitant en son patois valaisien des conjurations et des prières auxquelles l'esprit, qui ne connaissait sans doute que les langues classiques, se montrait fort indifférent. Car au nez de la femme comme à la barbe du mari, les coups et les cris se multipliaient.

Deux nuits de suite j'assistai à ce duel assez original d'un être invisible qui répondait aux menaces du propriétaire et aux adjurations mystiques de sa femme par un redoublement de vacarme, tandis que la principale intéressée, jugeant que les choses commençaient à s'éterniser, faisait la morte au fond de ce lit autour duquel se déroulaient les péripéties, assez drôles en somme, du conflit.

## 22 août

Nous avons manivoqué pour essayer d'avoir avec Stella une explication sur les phénomènes de la nuit. Je désirais beaucoup obtenir de la visiteuse quelques éclaircissements sur son mode d'action. Car, bien que les visites quotidiennes, j'allais dire nocturniennes de l'esprit, m'aient presque rendu la chose naturelle, je demeure confondu à la pensée qu'un être sans organes corporels, puisse produire de pareils bruits pour lesquels il faut évidemment des instruments d'ordre physique.

L'esprit vint, dès le premier appel. Mais en vain je multipliai les questions, en vain j'essayai de le prendre par ruse et prière, je n'en pus rien obtenir que des insultes et les épithètes les plus ordurières.

J'offris des prières, au cas où la chose eût pu être utile : je fus récompensé de ma bonne pensée par des phrases grossières qui se terminaient ainsi... « Zut ! fiche-moi la paix. » Stella se retira, sans répondre au désir que nous avions d'apprendre d'elle quelques détails la concernant, mais non pas sans nous entendre menacer d'une visite que les pro-

priétaires du chalet nous avaient annoncée. Il s'agit de la visite du curé de Trois-T., dont dépend M.-les-B.

En excellents catholiques qu'ils sont, nos propriétaires étaient allés requérir le secours de leur pasteur. Ils m'avaient même demandé d'écrire un mot certifiant la réalité des faits, et je m'y étais prêté de bonne grâce, avertissant le curé de Trois-T. que puisque ses paroissiens désiraient son ministère, je n'y voyais point d'inconvénient.

L'abbé vint donc à cinq heures de l'après-midi, le 22 août. En présence de M<sup>me</sup> Daniel D., il prononça les prières du rituel, exorcisa la maison et laissa, en partant, des chandelles et des médailles bénites dans chaque pièce de l'appartement que nous occupions.

L'Église n'a pas, sans raison, confié à ses ministres l'honneur mystérieux de s'opposer aux incursions des esprits mauvais. Souvent, il est vrai, pour des causes qui nous échappent, les exorcismes n'ont pas l'effet immédiat et sensible que l'on est en droit d'en attendre ; des millions de faits, rapportés par des auteurs dignes de foi, prouvent toutefois que le pouvoir n'est pas vain qui est donné au nom de Celui qui a vaincu le prince du mal, de chasser les esprits de trouble et d'iniquité.

A partir de la visite du curé de Trois-T. il faut reconnaître que les scènes nocturnes ne se reproduisirent pas. Stella fut-elle, sinon convertie, du moins domptée du coup, par l'effet des prières liturgiques ? J'aimerais à le croire et à l'écrire. Mais je dois avouer que si elle cessa d'être bruyante, ce ne fut que pour manifester sa volonté de nous taquiner, par une autre voie.

Elle se fit voleuse. Ou plutôt, elle joua à la voleuse, car les petits raptés dont elle se rendit coupable ne furent que temporaires, et si l'esprit ne réparapas le dommage qu'il avait causé à nos oreilles et à nos nuits sans sommeil, il mit un louable scrupule à restituer, en bon état, chacun des objets qu'il fit disparaître successivement.

Il est probable que plus d'un lecteur sourit en prenant connaissance de ces lignes. Je les ai avertis que je trouve leur scepticisme tout naturel. D'ailleurs, je ne me charge pas d'expliquer. Je ne prétends qu'au rôle de notaire honnête et

non à celui de perspicace critique. Je suis cependant convaincu que viendra le jour où ces phénomènes d'ordre mitoyen seront expliqués, où des esprits clairvoyants finiront par lire ce qui se passe de l'autre côté de la cloison qui sépare notre monde de la sphère extra-planétaire... Jusque-là, rapportons, ne discutons pas. Ces faits, rapportés aujourd'hui sans commentaires, seront alors interprétés.

Donc, quoique le fait en paraisse invraisemblable, Stella s'amusa à nous dérober plusieurs objets. Et, chose curieuse, qui prouve bien l'intelligence de l'esprit, l'objet qui disparaissait était toujours celui qui était le plus utile ou qui marquait le mieux le caractère, le rôle de chacun de nous. Je dis mal, de chacun de nous. Stella ne fit des niches qu'à ceux dont elle pouvait avoir à se plaindre. M<sup>lle</sup> Norton et l'une de mes nièces, qui s'étaient toujours bien gardées, par une peur révérentielle qui s'explique, de lui adresser la moindre injure, n'eurent aucun démêlé avec elle.

Quant aux autres, elle s'ingénia à les jouer.

M<sup>me</sup> Cherrier présidait la table, à la salle à manger. Sa sonnette disparut, une mignonne sonnette suisse, miniature de celles qui tintent si harmonieusement au cou des laitières errantes de la montagne.

Je ne me séparais guère de mon porte-plume et d'une règle sur laquelle j'avais tracé des raies au crayon, pour en faire une sorte de mesure centimétrée dont je me servais constamment dans la construction d'un certain petit ouvrage de précision. Ma lorgnette ne me quittait pas davantage. Sur ma table de travail, à portée de ma main, reposaient porte-plume, règle et lorgnette. Un après-midi, je venais de m'en servir. Nul n'était dans ma chambre ; d'ailleurs personne n'approchait du petit coin réservé où j'avais mes livres et mes manuscrits... Le temps de me retourner, et tout était disparu.

Il va sans dire que pour retrouver ces différents objets, nous mîmes la maison sens dessus dessous. A l'inutilité de nos recherches, nous soupçonnâmes un tour à la façon de Stella.

Ma jeune nièce était occupée à réparer un corsage. Elle



venait de poser à côté d'elle le corps et les deux manches séparées de son ouvrage. Elle se penche pour prendre les trois pièces. Une manche manquait. Personne n'était entré : aucune explication n'était plausible pour cette disparition, pas plus que pour les précédentes.

Ces différents petits rapt nous rendaient perplexes ; je n'ai pas besoin de l'ajouter. Pour moi, je redoutais Stella seconde manière infiniment plus que la première. Avec cet art de prestidigitation inconnu aux Robert Houdin de notre planète, ne pouvait-elle pas nous dépouiller des choses les plus importantes ? J'avoue que j'avais pris quelques précautions pour mettre mes salutaires réserves de voyage à l'abri de notre cambrioleuse invisible. De temps en temps, j'ouvrais rapidement la malle où j'avais enfermé la valise fermée à double tour qui contenait le sac cadenassé auquel j'avais confié mes quelques billets bleus... Oui, le plus sceptique des hommes en était là. Le *triplex æs* du poète ne me semblait pas exagéré contre les attentats d'un revenant.

Il est vrai que j'ignorais l'honnêteté de ces habitants mystérieux d'un monde qui ne pratiquent pas, comme les politiciens triomphants du nôtre, la science légale de l'incorporation, c'est-à-dire la manière de dépouiller le voisin, au nom de la République, pour s'enrichir de ses déponilles. J'ignorais que Stella avait dès lors l'intention de restituer. En effet, quand elle jugea que nous avions assez cherché et qu'il ne nous restait plus aucun doute sur son pouvoir, elle se décida à nous rendre les objets qu'elle avait subtilisés.

Porte-plume, règle, lorgnette, sonnette, tout revint à son heure, replacé exactement à l'endroit d'où chaque chose avait été enlevée. La restitution d'un objet était annoncée par un bruit anormal, une série de coups frappés soudainement, en plein jour, une lourde pesée de pas qui faisait craquer le plancher. Nous nous disions : « Voici Stella qui rapporte. » Nous courrions voir. Il en était ainsi.

Ces petits épisodes de mes rapports avec un esprit sont tellement ridicules, tellement invraisemblables, que j'ai tenu à en faire contrôler le récit par les personnes qui furent, en même temps que moi, témoins et auteurs. Voici les attesta-

tions de M<sup>me</sup> Cherrier, la belle-sœur de Stella, et de M<sup>lle</sup> Norton :

J'atteste que les choses sont bien telles que M. de Prémartin les rapporte, et, j'ajoute que j'ai entendu bien d'autres bruits qu'il ne pouvait pas saisir à cause de l'éloignement, par exemple elle m'a appelée par mon nom littéralement en bêlant et en gémissant. La scène a duré environ deux heures.

Rosalie CHERRIER.

M. de Premartin has just read me all he has written here. and it is perfectly true. And I shall be happy to get away from a Spirit that can keep people a wake all night and can also steal<sup>1</sup>.

Ethel NORTON.

Ma bonne fortune me permet d'ailleurs d'ajouter à ces témoignages celui d'un amidont je pense pouvoir, sans indiscretion, citer le nom : M. Julien de Narfon, du *Gaulois*, l'auteur de l'excellente étude sur *Pie X*, dont il a voulu faire un digne pendant de son *Léon XIII*.

M. de Narfon me fit le délicat plaisir de venir passer deux jours dans ma solitude de montagnard. Il prit connaissance de toutes les notes, que j'avais scrupuleusement paginées, sur les incidents spirites dont j'ai rapporté une partie aux lecteurs de la Revue. Et malgré l'authenticité du témoignage, il demeurait fort sceptique... « Ce n'est pas, d'ailleurs, me disait-il, la première fois que des amis m'entretiennent de pareils phénomènes. Il y a parmi mes collègues du *Gaulois* un rédacteur, M. Georges Wulff, qui prétend être en rapports familiers avec l'esprit de Diderot. Son visiteur le gâte et le choie de toutes façons, lui apporte des bouquets, de menus objets, etc... J'ai plaisanté sur ces prétentions d'avoir de si aimables relations de l'autre côté de la tombe, puis je me suis tu devant l'insistance d'un homme dont j'ai toutes raisons de respecter la bonne foi et la saine clairvoyance... Et cependant, je ne me résous pas à croire. Puis, qui sait... ? »

Nous en étions là du dialogue, quand M<sup>me</sup> Cherrier frappe

1. M. de Prémartin vient de me lire tout haut ce qu'il a écrit, et j'atteste que tout est parfaitement vrai. Il me tarde de m'éloigner de cet esprit qui tient les gens éveillés toute la nuit, et peut en plus les dépouiller.

à la porte de la pièce où nous nous tenions. Elle était toute pâle, très émue. « N'est-ce pas là, demande-t-elle, la manche du corsage que vous cherchez depuis cinq jours ? » Effectivement, nous la reconnaissons. Ma jeune nièce appelée reprend son bien qui va lui permettre d'achever un travail interrompu avec regret.

Je me mets à rire. Une jeune personne, présente là par hasard et qui n'était nullement au courant des faits et gestes de Stella, s'étonne de tant d'émotion pour si peu de chose.

— Ce n'est rien, dis-je. C'est le petit chat qui avait emporté cette manche et qui vient de la rapporter en se jouant.

— Mais, non, fait M<sup>me</sup> Cherrier, qui ne saisit pas tout d'abord le sens dérivatif de mon explication, je viens de la retrouver sur ma table, au milieu de ma chambre, bien en évidence. Je me suis servi cent fois de cette table depuis cinq jours, et la manche du corsage n'y était pas. Comment voulez-vous...

— Peu importe, moi je vous assure que c'est le chat.

— Mais voyez donc, la soie n'est nullement déchirée, nullement lacérée. Le chat l'eût mise en lambeaux.

— Vous avez beau dire, c'est le chat.

Je n'avais pas achevé qu'à côté de nous, sur la cloison, une série de coups, secs, rapides, colères, se fait entendre. Personne n'est là qui puisse frapper. Je reconnais le faire de Stella. Elle frappe pour protester qu'elle est toujours près de nous.

— Non, non, disent ses coups : ce n'est pas le chat, c'est bien moi !

Nous ne nous trompons pas sur la portée de ce bruit. Et je suis ravi de cette dernière manifestation de l'esprit, « car, dis-je à M. de Narfon, vous aurez assisté tout au moins à un épisode de nos démêlés avec cette Stella, que vous ne traiterez plus de mythe ». — Je ne donnerais pas cette occasion que j'aie eue de m'instruire, pour beaucoup, » me répondit mon ami, devenu, comme moi, moins sceptique subitement...

Mais que penser de tous ces faits ? de ce pouvoir de répondre à l'appel fluide ou psychique des manivocateurs ? De cette possibilité de réaliser contre des vivants des rancunes qui persistent après la mort ? De cette puissance d'action qui

cause des effets inexplicables, sans l'intervention d'instruments matériels, les bruits, les déplacements, les cris, la disparition et le retour d'objets? Que penser de ces agents intelligents qui demeurent invisibles et produisent des effets physiques, sensibles, d'un point à un autre, sans transition; qui demeurent présents, s'associent à nos conversations, reprennent nos paroles et répondent parfois à nos plus secrètes pensées?

Quel vaste champ à parcourir pour les pionniers de l'Invisible! Avec quelle prudence il faut essayer de porter la lampe de l'investigation dans ces régions obscures! Avec quelle humilité aussi, il faut essayer de franchir l'étroit cône lumineux où la connaissance des lois physiques nous a conduits jusqu'ici, pour entrer dans la sphère des ombres, qui n'est pour nous qu'énigmes et problèmes à jamais peut-être insolubles!

Et combien ridicules, au seuil troublant de ces questions, apparaissent les fanfaronnades enflées de tous les Tartarins de la Science, les Berthelot et sous-Berthelot qui crient, du fond de leur laboratoire atomique, à l'immense univers impénétré : « Il n'y a plus de Mystères! »

(*La Revue apologétique de Bruxelles.*) E. DE PRÉMARTIN.

1. Décidément les manifestations spirites semblent être à l'ordre du jour. Je n'avais pas signé cet article que me tombait sous les yeux ce communiqué du *Petit Parisien* du 13 septembre :

Cette fois, les phénomènes se produisent en Belgique. N'y a-t-il là que l'œuvre d'un « sinistre farceur » ; serait-ce vraiment l'intervention d'un revenant? J'aurais dit jadis : sûrement cela, je dis aujourd'hui : « Pourquoi pas ceci?? »

#### Une maison hantée

*Pluie de projectiles. — Quelques blessés. — La lutte contre l'esprit. — Un moyen radical.*

Mons, 12 septembre.

Depuis huit jours, la commune de Nimy, située près de Mons, est plongée dans le plus vif émoi. Dans une petite maison de la rue Massart, un revenant se signale par de dangereux exploits : tous les soirs, entre neuf et dix heures, et parfois même pendant la journée, il pleut des tuiles, des morceaux de briques, des tessons de bouteille et des pavés dans les cours des maisons voisines.

Hier soir, en présence d'une foule considérable, le fameux esprit a encore accentué ses méfaits en brisant à coups de pierres les carreaux des mêmes habitations. Les curieux, qui stationnaient à courte distance de la maison hantée, ont été blessés par les projectiles.

Les gens superstitieux sont dans une terreur profonde; plusieurs, voulant exorciser la maison et chasser l'esprit qui y a élu domicile, ont jeté de l'eau bénite sur la façade, mais rien n'y a fait, et le revenant a recommencé de plus belle son bombardement.

Il fut à un certain moment sérieusement question de mettre le feu à la maison hantée afin d'avoir raison du revenant, mais grâce à la police le projet n'a pas été mis à exécution; la police locale, d'ailleurs, est constamment sur les lieux et, chose étrange, demeure impuissante à mettre la main sur le sinistre farceur.

## MON ENQUÊTE

### SUR LA TRANSMISSION DE LA PENSÉE

---

Monsieur le Rédacteur des *Annales*,

Vous m'invitez à exposer dans votre intéressante publication mes idées sur la transmission de la pensée. Je n'ai pas grand'chose à ajouter, à ce sujet, à ce que j'ai publié dès l'année 1890, lorsque la télépathie était encore reçue dans certains milieux avec une hostilité plus générale qu'elle ne l'est à présent, et que l'on ne pouvait s'en occuper sans s'exposer, bien plus qu'aujourd'hui, aux railleries des gens qui trouvent plus aisé de rire, que d'étudier sérieusement une question.

Notre grand poète italien, le Dante, avait dit, voilà déjà plusieurs siècles, avec le scepticisme un peu cynique de la morale de La Fontaine :

Sempre a quel ver ch' ha faccia di menzogna  
De l'uom chiuder le labbra quanto ei puote  
Però che senza colpa fa vergogna<sup>1</sup>.

Je pourrais bien en dire autant, encore aujourd'hui. Quand un peuple n'est pas mûr pour une observation quelconque, qui sort du cadre de ses habitudes, il refuse invariablement d'y croire, surtout s'il s'agit d'une chose dont la constatation ne laisse pas de présenter quelque difficulté.

Cela s'explique, d'ailleurs, parfaitement chez un peuple qui se nourrit d'Alcibiades et de Coriolans, qui se morfond pendant un quart de la vie sur les déclinaisons grecques et latines et n'en sort que pour se noyer dans des théologies plus ou moins masquées, plus ou moins vaines : qui ne sent qu'un parfum lointain et léger des sciences naturelles et

1. Il nous faut cacher autant que possible les vérités qui ont l'air de mensonges, parce qu'elles nous causent du tort, sans qu'il y ait de notre faute.

physiques ; qui s'est accoutumé dès l'enfance à distinguer selon une maxime cardinale intangible le monde de la pensée de celui de la matière ; qui, au milieu des plus ferventes déclarations de vertu, est habitué à tromper ou à se laisser tromper, et à vivre même de sa propre tromperie et de celle des autres.

Comment de pareilles gens pourraient-ils facilement se persuader qu'un phénomène ayant jusqu'ici appartenu au monde de l'esprit rentre, en réalité, dans celui de la matière ? Que savent-ils de la connexité et de la transformation des forces, la plus grande victoire de la science naturelle moderne ! Que voulez-vous qu'ils sachent des progrès de la psychologie moderne, non pas uniquement dans l'histoire, mais aussi dans les fonctions de l'écorce cérébrale, surtout grâce aux études sur l'hypnotisme, nous permettant d'isoler les différentes facultés psychiques ! N'est-il pas plus simple, plus naturel, plus conforme aux habitudes de tous, de trouver qu'il ne s'agit que de tromperie ? D'autant plus que cela autorise par surcroît à se donner la joie de rire aux dépens du savant qui se refuse à flatter les opinions vulgaires, et à le proclamer dupe, ou peut-être même trompeur.

Mes expériences personnelles sur cet argument datent de l'étude d'un « lecteur professionnel de la pensée » : Pickmann. Je savais parfaitement que la plupart de ces lecteurs de la pensée — *Gedenk-Leser* — ne font presque autre chose que de percevoir, surtout avec la paume de la main, les mouvements vaso-moteurs qui se manifestent à la périphérie du corps sous toutes les fortes impressions, pareils aux flux et reflux de l'irrigation cérébrale, et que les instruments admirables inventés par Mosso, Marey et autres savants nous permettent de saisir et d'enregistrer. Nul doute qu'il n'y a pas de pensée sans expression, et l'on pourrait dire avec Sietchenoff qu'il n'y a pas de pensée sans contraction musculaire. L'on peut rester absolument immobile et songer, mais si la réflexion est intense, il y a un commencement de langage ; il y a de petits mouvements du larynx et de la mâchoire ; si l'on pense à un objet, la pupille de l'œil se dilate ou se rétrécit, selon la distance ; la respiration se hâte et se

ralentit tour à tour, les muscles se contractent, en esquissant le commencement d'un geste : il y a des variations dans l'échange moléculaire, même dans les sécrétions : mais surtout l'on constate un changement dans la température du corps et dans la circulation périphérique.

Ce sont là des sources bien simples, mais bien fécondes aussi, pour lire la pensée ; quelques *Gedenk-Leser*, tels que Cumberland, Bischoff, Delton les ont notoirement exploitées.

Pour ce qui se rapporte à Pickmann, je crois pouvoir affirmer qu'il s'agissait assez souvent de transmission de la pensée, proprement dite. D'abord, plusieurs expériences exécutées par lui dans mon laboratoire l'ont été *sans contact*, et, malgré cela, la divination a été immédiate. D'ailleurs, dans certaines expériences fort curieuses qu'il n'a pas reproduites en public, parce que leur réussite est moins sûre — à peu près six fois sur dix — Pickmann réfracte, pour ainsi dire, sur une autre personne, sa propre divination, c'est-à-dire qu'il fait deviner à un autre pour son compte, sans être en contact direct avec lui. Enfin, on a beau supposer qu'il perçût les mouvements vaso-moteurs du suggestionneur, en lui serrant la main, ou en portant celle-ci à son front ; cela ne pouvait évidemment pas lui indiquer le choix d'un homme qu'il devait rechercher au milieu d'un grand nombre d'assistants, et qu'il trouvait néanmoins aussitôt, et sans les avoir parcourus, essayés un à un : ni ne lui permettait sans doute pas d'interpréter des actes délicats et compliqués, tels que de retirer une paire de lunettes des yeux de l'un des assistants, d'en extraire l'étui de la poche de leur propriétaire, de les y enfermer et puis de fourrer le tout dans la poche du gilet d'un autre monsieur, etc.

Quant à la finesse extraordinaire des sens spécifiques de Pickmann : la vue, l'odorat, l'ouïe, je la conteste absolument, parce que je l'ai mesurée, aussi dans l'état hypnotique, et je l'ai trouvée assez obtuse. D'ailleurs, ceux qui s'imaginent que Pickmann pouvait être guidé par le murmure inconscient et la respiration agitée du suggestionneur, ainsi que par l'expression de son visage, la direction de son regard, etc., oublient

tout simplement ceci : que la condition essentielle du succès de l'expérience était justement que ses sens fussent à peu près supprimés au moyen d'une bande ouatée qui lui couvrait les yeux, les oreilles et le nez. C'est ce qui s'explique parfaitement quand on sait ce que c'est que le monôidéisme, c'est-à-dire la concentration dans un seul acte psychique à l'exclusion de tous les autres.

L'on a affirmé que dans telle ou telle salle de spectacle, la bande dont on avait couvert les yeux et les oreilles de Pickmann n'était pas suffisante pour atteindre complètement son but. Je puis assurer que cet inconvénient ne s'est pas vérifié au cours des expériences exécutées dans mon laboratoire.

Mais l'une des principales erreurs de mes adversaires est justement d'avoir étudié ce charlatan hystérique dans les théâtres, c'est-à-dire dans les conditions les plus difficiles pour une exacte observation ; là où les bruits, les approbations, les désapprobations du public sont autant de causes d'erreur et de fraude, et surtout autant de causes entravant l'exécution d'actes déjà difficiles en eux-mêmes, et leur interprétation.

Je me souviens, à ce sujet, que des expériences d'une exactitude merveilleuse sur la polarisation du corps humain, qui avait été exécutées par deux aliénistes d'une valeur incontestable, le professeur Raggi de Pavie et le professeur Bianchi de Naples, ne réussirent plus quand ces savants voulurent sortir du silence de leur laboratoire pour les répéter devant un public restreint et choisi de cliniciens, dont la seule présence avait pourtant suffi à empêcher l'évolution du phénomène.

Pour en finir avec Pickmann, il me suffira de dire qu'au cours des expériences exécutées dans mon laboratoire, il a parfois eu la pensée d'une chambre à l'autre : le Dr Bonvecchiato a rapporté des résultats semblables obtenus avec Pickmann au théâtre : la transmission de la pensée s'est opérée à 12 mètres de distance, et le suggestionneur était un membre fort estimé de l'aristocratie.





En 1890, je m'avisai d'ouvrir une enquête sur la télépathie, en invitant les personnes au courant de quelque cas bien constaté, à me le communiquer. Je reçus aussitôt nombre de rapports, dont quelques-uns très intéressants, émanant d'hommes de science honorablement connus. Ils furent alors publiés par différents journaux.

A cette enquête publique j'ai voulu en ajouter une personnelle, dans la mesure du temps assez restreint dont je disposais et des moyens fort limités que m'offrait ma pauvre clinique psychiatrique.

Je décidai de constater s'il était possible à l'homme sain et à l'hystérique de transmettre mentalement quelques pensées rudimentaires, et en quelles proportions cela pouvait se faire. J'ai opéré avec l'aide de MM. les Drs Roncorini et Ottolenghi et de l'avocat Zerboglio.

L'expérience la plus fréquente consistait à présenter à un sujet, de 10 à 20 fois, 5 ou 6 cartes à jouer, ou des tickets portant un chiffre; on les lui présentait renversés, de façon qu'il ne pût pas en voir l'inscription; on notait alors combien de fois le sujet parvenait à deviner la carte ou le ticket que l'un de nous choisissait mentalement.

1. — Le Dr O..., homme de beaucoup de talent, âgé de vingt-quatre ans, sain, devina 40 fois sur 100 (20 expériences avec les cartes à jouer).

2. — Le professeur Cal..., artiste éminent, 0 p. 100.

3. — Une dame intelligente, souffrant de polyneurite 30 p. 100.

4. — M. Garg..., hystéro-épileptique, de vingt-deux ans, en état normal, 44 p. 100. On lui fit ensuite deviner un chiffre pensé, sans contact des mains; le résultat fut 0 p. 100; avec contact, 12 p. 100.

5. — Une hystérique, de vingt-deux ans, ni avec, ni sans contact, ne parvint jamais à deviner un chiffre pensé (10 essais).

6. — B..., autre hystérique, atteinte jadis de contracture, ne devinait pas, même en état hypnotique, un chiffre

pensé ou une carte à jouer. On essaya alors de lui faire exécuter une série de gestes pensés, et l'on put croire d'abord que l'essai réussissait; mais en examinant plus attentivement son attitude, on s'aperçut qu'elle obéissait aux suggestions mimiques, aux regards involontaires de son hypnotiseur. En effet, elle réussissait complètement quand on lui ordonnait d'exécuter quelque geste sur la table à laquelle s'appuyait quelqu'un de nous (par exemple, fermer l'encrier, saisir le porte-plume, etc.), mais elle commençait par scruter et suivre les regards et les mouvements du suggestionneur : quand il s'agit d'opérer en dehors de la table, sans que le sujet pût voir le suggestionneur, les insuccès succédèrent aux insuccès.

7. — Nel..., fillette de sept ans, névropathique, cardiaque, très précoce, devinait la carte à jouer, les yeux bandés, 41 p. 100 avec des personnes qui lui étaient familières; 25 p. 100 avec des personnes qui lui étaient étrangères (50 essais).

8. — R..., autre hystérique, invitée à indiquer un chiffre pensé par nous, y parvint 25 fois p. 100 (20 essais).

9. — Mac..., hystérique de cinquante ans, sujet à des hallucinations, accoutumé depuis plusieurs années à être hypnotisé par moi, ne devinait jamais les chiffres que je pensais. Par contre, s'il tenait les cartes retournées à la main et qu'on lui serrât l'autre main, alors il devinait la carte que j'avais choisie, en état de veille 42 fois p. 100, en état hypnotique 36 fois p. 100. Mais cela se produisait lorsque l'expérimentateur s'asseyait près de lui, en tenant ses mains dans les siennes, et que l'on plaçait une figure au milieu des cartes ordinaires, tandis qu'avec les cartes sans figure il n'arrivait pas à 10 p. 100 (30 essais).

A ce même sujet, éveillé, on bande les yeux et on fait exécuter l'expérience des cartes sans le contact des mains: l'on obtient en 30 essais, avec 6 cartes chacune, 31 p. 100, presque toujours avec la figure, et surtout la figure avec le cœur. Le même Mac..., en état hypnotique, et les yeux bandés et en excluant des cartes les figures, devine 26 fois p. 100. Les figures fixaient mieux, évidemment, la pensée du suggestionneur, et par ricochet celle du sujet.

Toujours ce Mac... fut hypnotisé par le Dr Sartoris et suggestionné par le Dr Ottolenghi de choisir entre dix tickets, marqués chacun d'un chiffre différent, celui portant le chiffre auquel le suggestionneur pensait fortement. Il devina 2 fois sur 25 essais (8 p. 100).

Il devina 3 fois sur 25 étant hypnotisé et suggestionné par M. Ottolenghi (12 p. 100).

Il devina 6 fois (24 p. 100) étant hypnotisé et suggestionné par le Dr Sartoris, qui est un hypnotiseur de première force.

Tout cela sans contact.

L'on répéta ensuite l'expérience avec les cartes à jouer, en maintenant le contact au moment où on donnait l'ordre de choisir la carte; après quoi, on lâchait la main — ce qui empêche toute complication. Maintenant, Mac... devina 9 fois sur 25 étant hypnotisé et suggestionné par le Dr Ottolenghi; même résultat avec le Dr Sartoris. En état de veille parfaite, il devine, avec le Dr Ottolenghi, 10 sur 25; avec le Dr Sartoris, 12 sur 25.

10. — Une hystérique, réfractaire à l'hypnotisme, et ayant déjà donné 20 p. 100 dans un autre essai, maintenant, les yeux bandés, devina 11 fois sur 30 (31 p. 100) la carte pensée par le Dr Albertotti, pendant que celui-ci tenait les cartes d'une main et maintenait de l'autre le contact avec le sujet. Par contre, si on lui faisait choisir une carte donnée, sans contact, et en faisant tenir par le sujet lui-même les cartes, l'on obtenait 7 résultats favorables sur 30 essais (23 p. 100). Le même sujet, un autre jour, placé les yeux bandés, devant dix cartes, dont on en pensait une, devinait seulement 1 fois sur 14 essais.

11. — Régis, de vingt et un ans, commis de magasin, faisait dès l'âge de dix-sept ans des exercices hypnotiques avec tant de succès qu'il avait embauché un grand nombre de sujets. Cela s'était passé à la suite de la venue de l'hypnotiseur Donato à Turin, et aussi par hérédité, puisque le père de Régis était un hypnotiseur passionné. Quand il vit Pickmann, M. Régis s'aperçut qu'il possédait aussi la lecture de la pensée et la vision à distance. Il fit alors des expériences, surtout avec ses sujets. Avec l'un de ces derniers, un certain Ambrogini,

il parvint en effet à transmettre une pensée très simple, par exemple le nom d'une ville, ou plus facilement l'ordre de venir à lui à une heure et une minute données; la chose se passait même à la distance de 50 mètres, et alors qu'Ambrogini se trouvait dans une autre rue.

J'écrivis sur une ardoise le mot *Pitchkerel*; M. Régis, en état de monoïdéisme, les yeux et les oreilles bandés, à une distance de plus de 10 mètres de moi, écrivit le mot *Pitche...*, sur une autre ardoise.

Pourtant, comme il ne savait pas qui avait écrit le mot partiellement deviné par lui, et comme il n'était pas en rapport psychique avec aucun des assistants, tout cela semble être de la lucidité ou de la lecture à distance, plutôt que de la divination de la pensée.

Il parvenait plus aisément à exécuter un acte qu'on lui imposait et qui avait été écrit par une personne à lui inconnue dans une enveloppe fermée. Cette expérience a été faite aussi dans mon laboratoire. En effet, M. Régis prit en ses mains l'enveloppe contenant la feuille avec l'ordre écrit, la palpa, et enfin se la plaça entre les paumes des mains dans une attitude de prière. (Dans le billet n'étaient écrits que les mots suivants : *Mettez-vous à genoux et priez.*) L'on fit remarquer à M. Régis « qu'il n'avait pas fait tout ce qu'on lui avait ordonné ». Alors M. Régis se leva péniblement de sa chaise et s'agenouilla.

Par contre, quand on lui fit deviner une carte à jouer à laquelle songeait l'un de nous, ou bien un ticket avec un chiffre, placé au milieu de cinq autres tickets avec un chiffre différent, M. Régis devina seulement 2 fois sur 16 essais (12 p. 100), quoiqu'il tint dans sa main la main du suggestionneur.

Nous avons présenté à M. Régis dans une enveloppe (toujours dans mon laboratoire) une espèce de pélican dessiné et nous l'avons invité à le reproduire.

Le sujet, les yeux couverts d'une double bande, y réussit, quoique grossièrement, ne pouvant pas y voir et n'étant pas dessinateur.

Une autre fois, nous dessinâmes la tête et les jambes de

devant d'un cheval, et nous enfermâmes le dessin dans une enveloppe. Invité à le reproduire, M. Régis fit un croquis rappelant une tête d'homme. Quand le sujet entendit quelques désapprobations, il traça au-dessous du premier un deuxième dessin ayant du cheval les trois extrémités et une partie du tronc, et il confirma de vive voix que c'était un cheval. Il s'agit probablement d'une transmission imparfaite et imprécise de la pensée, et non pas de lecture à distance, puisque aucune ligne ne ressemble à la figure que nous avions dessinée, tandis que l'ensemble du croquis de M. Régis en a la nature.

Un troisième essai (figure d'une montre) échoua complètement. Le sujet écrivit quelques lettres, mais il ne continua pas et déclara être fatigué. Pour faire tout cela, il lui fallait d'abord jeûner et boire une grande quantité de rhum — jusqu'à un demi-litre. Il lui fallait aussi se bander les yeux et les oreilles, et il s'exaltait de manière à paraître épileptique.

Après l'expérience, il restait excessivement las, à demi-aveugle, avec le toucher obtus (13 millimètres), et presque entièrement insensible à la douleur, comme il arrive aux patients sortant d'un état comateux.

De même que Pickmann, Régis a une triste hérédité physiologique. Son grand-père paternel mourut d'alcoolisme : son père buvait beaucoup de vin, mais point d'alcool ; sa mère, hystérique, souffre de palpitations et de toux. J'ai publié le résultat d'un long examen auquel j'ai soumis M. Régis dans le laboratoire de notre clinique psychiatrique, avec l'aide de quatre autres docteurs : à la suite de cet examen, je crois pouvoir dire de Régis ce que j'avais déjà dit de Pickmann, c'est-à-dire qu'il est lucide parce qu'il est un névropathe et un hystérique ; et nous n'en finissons pas si nous devons dénombrer tous les phénomènes qu'on découvre chez les névropathes.

13. — Le dernier sujet, M. E. B..., de Nocéra, âgé de vingt ans, est le plus intéressant de tous ceux qui ont été examinés dans l'enquête sur la transmission de la pensée, que j'ai entreprise avec le Dr Grimaldi. Ce dernier s'est spécialement occupé de B..., en répétant à plusieurs reprises

les expériences et en s'entourant de toutes les précautions afin d'écarter toute cause d'erreur et empêcher toute fraude.

L'on montra d'abord à B... deux portraits, en lui faisant savoir de qui ils étaient : on les posa sur la table et l'on fit asseoir le sujet de manière qu'il tournât le dos à la table. Alors, on prit tantôt l'un, tantôt l'autre des deux portraits et, toujours en s'arrangeant de façon qu'il ne pût absolument les voir, on lui demanda lequel des deux lui était présenté; B... ne se trompa jamais et indiqua avec sûreté celui qui avait été choisi. On ajouta un troisième portrait aux deux premiers, puis un quatrième, un cinquième, et l'on répéta les essais, en changeant continuellement l'ordre dans lequel les portraits étaient exposés derrière le dos du sujet : sur 20 expériences, il ne se trompa que 3 fois (15 p. 100).

On tenta la même expérience en exposant derrière une porte de la chambre l'un ou l'autre des cinq portraits et en invitant le sujet à deviner : sur 10 expériences, il se trompa 2 fois (20 p. 100), mais uniquement pour avoir voulu répondre avec trop de précipitation, car il corrigeait ensuite son erreur, en la rectifiant.

Il ne se trompait presque jamais quand il pouvait rester, pendant quelques minutes, la main devant les yeux et les oreilles bouchées — attitude qu'il cherchait à prendre, indépendamment de sa volonté<sup>1</sup>.

On lui demanda comment il s'y prenait pour deviner les noms des portraits : il répondit : « Je me sens porté à dire un nom et je le dis, sans savoir pourquoi. »

Il ne s'agit donc pas, en ce cas, de transposition de la vue, ni de vision à distance : il s'agit de vraie *transmission de la pensée*.

Après avoir hypnotisé M. B..., le Dr Grimaldi lui demanda : *Quel est le chiffre que je pense?* — B... prononça immédiatement le chiffre pensé. On renouvela l'expérience, qui réussit encore parfaitement.

L'on forma alors une chaîne de trois personnes avec l'hypnotisé : l'hypnotiseur, qui faisait partie de la chaîne,

1. État de monodéisme, comme chez Rigis et Pickmann.

demanda à M. B... : *Quel est le chiffre que je pense?* — La réponse fut à plusieurs reprises inexacte. On tenta un nouvel essai de la manière suivante : chacune des personnes faisant partie de la chaîne pensait un chiffre fixé, d'accord entre tous, dans une autre chambre, loin de l'hypnotisé : un des expérimentateurs demandait alors quel était le chiffre qu'il pensait. L'hypnotisé répondait presque toujours un chiffre représenté par la somme de tous les chiffres pensés, ou tout au moins un chiffre s'en rapprochant beaucoup.

*Première séance.* — Le malade est gai, étant persuadé de pouvoir bien réussir dans les expériences de lecture de la pensée. On lui applique avec soin sur les yeux une bande qui le met dans l'impossibilité absolue de se servir de la vue. La même bande passe sur les oreilles que l'on bouche aussi avec de l'ouate.

Les expériences se bornent à la reproduction de figures géométriques, que l'un de nous dessine à une certaine distance du sujet et derrière son dos. Il ne pouvait donc apercevoir le dessin, que grâce à une transposition anormale des sens de la vue.

La première figure — un rhombe — est reproduite par M. B... avec un peu de difficulté, quoiqu'il ait tracé presque immédiatement la première ligne, détachée du reste de la figure : mais ensuite il s'arrête, comme pour réfléchir. Après quelques secondes, il trace avec précipitation les trois autres côtés.

Un cercle est reproduit à l'instant, d'un geste résolu, impatient : un vrai mouvement impulsif.

Le sujet éprouve, par contre, de la peine à reproduire un triangle. Après une réflexion plus longue qu'au premier essai, il dessine deux côtés ; le troisième, celui de la base, est tracé avec un embarras visible ; au lieu d'une ligne droite c'est une ligne brisée en zigzag.

Cette expérience achevée, le sujet, la figure un peu rouge, se plaint d'un grand poids à la tête. On lui ôte la bande et on le laisse reposer pendant dix minutes, après quoi on reprend les expériences.

La figure d'un polygone, qui pourrait tout aussi bien passer pour la silhouette d'une maison, ne rencontre aucune difficulté.

Un cône renversé nécessite deux reproductions successives.

Les phénomènes d'épuisement se manifestent : rougeur au visage, torpeur dans les mouvements. Deux essais que l'on tente ensuite ne donnent aucun résultat, en dehors de quelques griffonnages informes.

*Deuxième séance.* — Rien.

*Troisième séance.* — L'on continue à suivre la méthode graphique, mais avec des figures plus compliquées.

Les reproductions d'une tête d'homme et d'un oiseau impliquent un certain degré de lucidité imitative. La tête a, en surplus de l'original, une oreille. A l'oiseau le reproducteur a voulu mettre les plumes !

La figure d'une plante — un essai hardi de dessin champêtre — ne rencontre évidemment pas les sympathies du reproducteur ; celui-ci imite d'abord, très mal, les branches touffues auxquelles il donne pour soutien un maigre tronc ; ensuite il griffonne une tête de femme, et l'arbre finit par tenir — Dieu sait comment ! — les rôles de sourcils et de nez.

Trois suggestions qui suivent vont de mal en pis. B... s'impatiente, se presse le front et déclare ne pouvoir plus continuer ; il paraît confus, engourdi.

*Quatrième séance.* — Nulle.

*Cinquième séance.* — B... déclare se sentir parfaitement bien dispos.

L'on passe des dessins compliqués aux mots écrits.

En reproduisant le nom de *Margherita*, il se trompe la première fois, et il écrit *Maria*.

Le mot *Amore* n'est deviné qu'à la seconde reprise, en passant par un premier essai dans lequel il écrit le mot *Marier*,



composé des deux premières syllabes de *Maria*, unies à la dernière invertie, du mot *Amore*.

Le nom *Andrea* est reproduit sans erreur, mais l'écriture ressemble à celle d'un enfant apprenant à écrire, ou d'un paralytique.

Suivent trois essais sans résultat. On fait reposer le sujet qui paraît fatigué.

Quelqu'un des assistants parle de Pickmann, dont il exalte les facultés. B... prend un vif intérêt à ces récits, et il propose de continuer les expériences sous une autre forme que celle suivie jusqu'à ce jour. On exécute, en effet, quelques séances du genre de celles tenues par Pickmann, mais sans contact entre l'ordonnateur et l'exécuteur; celui-ci parvient, quoique d'une façon incomplète, à exécuter quelques-uns des actes qui lui sont ordonnés mentalement.

On dut abandonner les expériences avec M. B..., parce qu'il fut saisi de convulsions et de somnambulisme spontané avec catalepsie, ce qui alarma sa famille. On le guérit au moyen de l'hypnotisme.

E... B... était, lui aussi, un hystérique et un névropathe. Il avait une zone hystérogène correspondant à la région cardiaque: le plus léger contact des doigts suffisait à produire des convulsions.

Dans les derniers temps, M. B... exerçait la profession de typographe: il était diligent et travailleur. Un jour, pendant qu'il composait, il tomba spontanément en état de somnambulisme: toutefois, il continua son travail; il lisait la copie, plaçait les caractères dans le composeur et les transportait ensuite sur la galée. Quand on examina la composition, l'on fut stupéfait de la trouver « sans coquilles ». La composition achevée, il sortit de l'imprimerie et se rendit chez une de ses tantes, où il se réveilla, tout étonné de se trouver en ce lieu, sans pouvoir dire comment.

\*  
\*   \*

Lorsque j'ai fait connaître le résultat de mes études sur la polarisation, la transposition des sens, la transmission de la

pensée, et, finalement, sur le médianisme, j'ai été aussitôt accusé de vouloir pousser l'humanité vers la magie, les excès spiritualistes ou théologiques du moyen âge. En réalité, notre but est justement le contraire.

Dans mes *Etudes sur l'hypnotisme*, parlant de la transposition des sens chez les hystériques, j'avais déjà dit que pour en trouver la seule explication possible il fallait « faire quelques pas en arrière dans l'échelle de la création, vers ces animanx infimes, tels que les échidnés dont la vue se confond avec le toucher, en faisant ainsi reculer les limites de la sensibilité spécifique à la sensibilité générale, dont elle avait été détachée par le perfectionnement ultérieur des êtres. Le phénomène ne nous élève point au-dessus d'Adam, il nous fait descendre au-dessous. C'est tout naturel, puisqu'il s'agit d'un fait de nature essentiellement morbide, ayant tant d'analogie avec cette transposition de la sensibilité que l'on observe chez les hystériques, et qui, par conséquent, se rattache au mouvement moléculaire. » Et dans un autre de mes ouvrages : *Fous et anormaux*, l'on peut lire : « Les progrès merveilleux de l'hypnotisme, si l'on y songe bien, sont de nature à combattre le spiritisme; en effet, s'il est vrai qu'il s'agit de phénomènes non ordinaires de sentir et de penser, ils entrent pourtant dans le ressort de la mécanique, de la matière. »

Si l'on transmet à distance un ordre mental, si la volonté d'un autre est obéie, dans la suggestion, comme si elle venait du sujet lui-même, cela prouve que, bien loin de s'agir d'un phénomène immatériel, il s'agit d'un phénomène de mouvement, donc d'une manifestation de la matière.

Je m'expliquerais que l'on refuse d'admettre la transmission de la pensée, malgré tant de preuves recueillies par la *Society for Psychical Research*, par MM. les Drs Richet, Ochorowicz, Max Dessoir, etc., et auprès desquelles mes propres expériences ne sont qu'une petite contribution à l'étude de ce problème, si celui-ci était inexplicable. On peut même ajouter à ces expériences celles exécutées par les « magnétiseurs » (Lafontaine, Teste, Maricourt, Noizet Charpignon, Perronet) que nous, académiciens fossiles, nous pouvions railler jadis avec la même légèreté avec laquelle on s'est

moqué d'abord de toutes les découvertes (antisepsie, éthérisation, etc.), mais non plus à présent que toutes leurs observations ont été confirmées et sont universellement admises, quoique sous un autre nom.

Mais par rapport aux théories les plus modernes de la psychologie, ce n'est pas la transmission de la pensée qui, en tout cas, pourrait sembler inexplicable : c'est le fait qu'elle soit si rare. Est-ce que dans toutes les autres formes d'énergie, connues sous les noms d'électricité, magnétisme, chaleur, lumière, son, il ne se produit pas la même chose que dans la pensée, si l'on admet que celle-ci est bien un phénomène de mouvement?

Une corde harmonique, tendue à côté d'une autre dont on tire un son, entre à son tour en vibration, quand elle est accordée à l'unisson avec la première : c'est l'analogie que l'on a mille fois déjà répétée. Qu'y a-t-il de magique dans tout cela?

On pourrait encore objecter : Comment les vibrations et les mouvements des molécules cérébrales peuvent-elles traverser la barrière compacte des os crâniens?

Il suffira de répondre que des corps bien plus compacts encore n'opposent presque aucune résistance au passage des ondulations lumineuses, magnétiques, etc. La lumière, qui est une forme de mouvement des molécules, traverse le verre; un aimant couvert d'une cloche de verre ou de bois, attire un morceau de fer placé à l'extérieur, etc.

Il est sans doute plus malaisé de constater ces phénomènes à mesure que l'on passe de l'état inorganique à l'état organique : les mouvements psychiques sont en effet si complexes! Mais cela prouve uniquement que, pour que la transmission de la pensée se produise d'une façon bien nette, il nous faut des conditions spéciales.

C'est pourquoi, pour l'interprétation des phénomènes en question, l'examen de l'individu qui les produit est de la plus haute importance. Le déséquilibre énorme, quoique passager, de la sensibilité chez les hystériques — voilà la condition spéciale, qui dépend probablement de l'interruption momentanée des fibres de conduction, par suite de l'altéra-

tion du *cylinder axis* qu'Aradt a trouvé en eux et qui permet que l'énergie nerveuse s'accumule dans certains points de l'écorce, en la soutirant de certains autres, et qui explique l'origine de ces phénomènes, comme la grande fréquence des transmissions de la pensée chez les mourants (Myers) est expliquée par l'état très vif de passion et par l'énergie plus grande que l'écorce paraît acquérir dans l'agonie, peut-être à cause des ptomaines qui s'y accumulent.

Nous ne devons pas imiter les anciens juristes qui étudiaient le crime, sans étudier le criminel ; l'on doit, au contraire, étudier la personnalité tout entière de nos sujets, autant que les phénomènes qu'ils produisent — et même davantage.

Professeur LOMBROSO.

(*Annales des sciences psychiques.*)



## ASCÉTISME ET MYSTICISME

(Suite)

## IX

## FAUSSES ACCEPTIONS DU MOT « MYSTICISME »

Malheureusement, on ne s'est pas contenté de donner au terme de mysticisme les acceptions que nous venons de discuter. Les définitions abondent et les formules erronnées se multiplient sans cesse.

Les uns appellent mysticisme tout ce qui s'élève au-dessus des conditions de la nature et dépasse la portée des forces créées ou possibles. — Il y a des mots, de longtemps connus, qui expriment les distinctions sur la matière, bons vieux mots, qu'on a toute raison de ne pas abandonner. Le surnaturel, c'est ce qui dépasse les forces de toutes les créatures réelles ou possibles, par exemple, la vision intuitive de l'Essence divine. Ce mot existe de tout temps dans la théologie, avec ce sens précis. Saint Denys, saint Jean Damascène, saint Pie V lui ont donné droit de cité, et, dans l'Église, il n'appartient à personne de l'en dépouiller. Le miracle, la prophétie, c'est ce qui dépasse les forces actuelles de la créature, mais ce qui, les circonstances étant changées, pourrait être accompli par elles seules, en vertu de leur propre énergie : ainsi, l'enfant qui, en quelques jours, acquerrait le développement de l'homme mûr. Il y a véritable abus à confondre le mysticisme avec le surnaturel et l'extranaturel.

D'autres confondent le mysticisme et le mystère. — Il est vrai que les phénomènes de la vie mystique sont obscurs et difficiles à appréhender. Mais ils ne sont pas des mystères. Le mystère est ce qui dépasse actuellement notre intelligence, et

il forme la base de toutes les sciences aussi bien que de la religion : c'est l'extranaturel pour l'intelligence. « Les idées dernières de la science, dit Herbert Spencer, sont toutes représentatives de réalités incompréhensibles. Quelque grands que soient les progrès accomplis en rassemblant les faits et en établissant des généralisations de plus en plus larges ; à quelque point qu'on ait poussé la réduction des vérités limitées et dérivées à des vérités plus larges et plus centrales, la vérité fondamentale reste tout aussi hors de portée que jamais. L'explication de l'explicable ne peut que montrer avec plus de clarté que ce qui reste au delà est inexplicable. Dans le monde intérieur comme dans le monde extérieur, l'homme se voit environné de changements perpétuels dont il ne peut découvrir ni le commencement ni la fin. » (*Les Premiers Principes*, trad. Cazelles, p. 70.) — Qu'on appelle le mystère inconcevable ou inconnaissable, ainsi que disent les psychologues anglais contemporains, il n'y a guère à y reprendre. Mais si dans le mysticisme on trouve du mystère comme partout ailleurs, on pourrait dire, par contre, que souvent dans le mystère il n'y a pas de mysticisme.

On se plaît encore à confondre les mystiques avec les visionnaires et les illuminés. — Si l'on ne s'en tenait qu'à certains rêves provenant de cerveaux malades et se plaisant à entretenir leurs chimères, il y aurait à convenir que jamais confusion de termes ne fut plus légitime. Mais, bien que le mysticisme présente l'exemple d'aberrations nombreuses, il n'est pas permis de faire supporter à la vraie doctrine les conséquences de l'erreur. Quand un système compte parmi ses partisans des hommes de génie et de sainteté, saint Augustin et saint François de Sales, il est téméraire de ne le tenir que pour une conception sans valeur intellectuelle et morale, et d'en confondre les phénomènes avec l'illuminisme des têtes faibles.

Au surplus, il ne faut pas confondre les phénomènes d'ordre différent. Les visions et l'illuminisme sont produits par l'imagination et non par le cœur. Ce n'est pas que le cœur n'ait aussi ses hallucinations, mais elles sont d'une nature spéciale qu'il n'est point permis de ranger parmi les phénomènes déri-

vant de l'imagination. On peut même trouver, dans la distinction des résultats produits par le mysticisme et l'illuminisme, un moyen de reconnaître la provenance de quelques œuvres de spiritualité.

Les visions, les dispositions à ne vivre que dans l'intervention surnaturelle, étrange et romanesque, les préoccupations apocalyptiques, témoignent, ordinairement, d'une origine germanique, car la sensibilité d'imagination est le propre caractère de la spiritualité allemande.

Les pays du midi, l'Italie et l'Espagne, ont, au contraire, la spiritualité affective, qui se dépense en élans d'amour. Si le sage Jean d'Avila ne condamne pas l'ambition des choses surnaturelles, et le désir des visions et des révélations, il recommande de ne pas les rechercher, car elles ne sont souvent que de périlleuses illusions suggérées par l'orgueil.

En résumé, la science repose sur des idées précises, et les définitions exactes sont une condition de la précision dans les idées. Or, les définitions exactes se font avec des distinctions, et les distinctions n'existent plus si on détourne, à chaque instant, les termes de leur signification reçue, pour leur donner un sens arbitraire. Ce qui, on le voit, n'est arrivé que trop souvent à l'égard du mot mysticisme<sup>1</sup>.

Ne quittons pas ce sujet sans avoir marqué la différence qui sépare les termes de mysticisme, de spiritualité, de morale.

Ordinairement on désigne par les expressions de théologie mystique certains ouvrages qui traitent de matières de spiritualité. C'est ainsi que plusieurs auteurs ont publié, entre

1. Voici encore quelques distinctions introduites dans le sujet par M. Matter :

« Le mysticisme va du sentiment, où il débute, à la haute spéculation, où il ne s'arrête plus ; la théosophie va de l'idée spéculative, où elle débute, au sentiment, où elle aime à ne trouver plus ni fin ni limite. Il en résulte que ces deux doctrines, ou plutôt ces deux exubérances de doctrines, s'il faut en varier les appellations autant qu'elles varient leurs nuances, se rencontrent presque toujours. Elles se confondent même quelquefois. Tous les théosophes sont un peu mystiques, tous les mystiques sont un peu théosophes. De là vient que le vulgaire ne les distingue pas, et qu'aux yeux de ceux qui les distinguent, les uns comme les autres sont les victimes des plus grosses aberrations de la raison... Mais il y a des systèmes de mysticisme et des nuances de théosophie, où il n'y a rien de tout cela, qui ne souffrent rien de tout cela. » (*Le Mysticisme en France du temps de Fénelon*, in-8°, introduction, p. 2.)

« Toute espèce de science occulte ou de vision extatique est théurgie, c'est-à-dire commerce magique avec les sphères interdites non pas à la spéculation, mais à la fréquentation de l'esprit humain. » (*Ibid.*, p. 7.)

autres, Schramm sous ce titre, des livres qui exposent toute la morale chrétienne, non pas précisément en ce qui a rapport à la doctrine des devoirs ou des péchés, mais aux moyens de pratiquer le bien et de parvenir à la perfection, l'hygiène et la thérapeutique de l'âme. Le mysticisme fait, en ce sens, partie de l'ascétisme; car le mysticisme, étant la méthode d'amour appliquée à l'union avec Dieu, est compris dans la science de conduire l'homme à Dieu, comme la partie dans le tout. Il n'y a pas grand inconvénient à désigner l'ascète par son terme le plus noble, et le plus élevé, qui est la mystique. Il vaudrait mieux, cependant, pour éviter la confusion des termes, désigner par le mot d'ascétisme la doctrine enseignant quelle est la perfection morale et les moyens d'y parvenir, et restreindre le mot de mysticisme au procédé spécial par lequel l'homme tend à Dieu de préférence par la voie de l'amour. Se renoncer, c'est le fondement de l'ascétisme. Se renoncer par amour pour Dieu, c'est le fondement du mysticisme. L'ascétisme et le mysticisme sont frères: mais il ne faut pas prendre l'un pour l'autre.

Il est inutile d'insister longuement sur les rapports intimes qui doivent exister entre le mysticisme et la morale.

Le mysticisme repose sur la vertu. Il est impossible de faire le premier pas dans la voie mystique, si on ne prend le parti d'obéir à toutes les prescriptions morales. Le mystique veut arriver à Dieu: il n'y arrivera pas s'il ne commence à être un homme de bien. Aussi, le mysticisme et la morale se confondent-ils en beaucoup de points et ne peuvent-ils jamais être séparés. Il est vrai que l'homme de bien peut se dispenser d'être mystique: s'il pratique la vertu, indépendamment de toute préoccupation d'amour divin, par motif d'intérêt et de justice; s'il accomplit le devoir, parce que c'est le devoir, en dehors de toute pensée affective, il est un homme moral, et souvent d'une haute moralité, mais il ne fait pas acte de mysticisme. Au contraire, le mystique ne peut pas se dispenser d'être un homme moral. Comme on ne peut être chrétien sans être honnête homme, ni orthodoxe sans être spiritualiste, ainsi est-il impossible d'être mystique sans être vertueux.

Bien plus, le mystique doit être non seulement arrivé à la



moralité : il faut qu'il soit parvenu à l'ascétisme, c'est-à-dire à la pratique de la vie totale pour Dieu.

Le mysticisme, c'est la haute morale de l'ascétisme avec une méthode particulière, la prépondérance de la méthode d'amour divin. Le mysticisme fait éclater le cadre de la morale et de l'ascétisme, et atteint des hauteurs que ceux-ci n'atteindraient pas de leur propre force. Mais partout où va le mysticisme, partout il doit être accompagné de la morale et de l'ascétisme.

## X

### LÉGITIMITÉ DU MYSTICISME

Le mysticisme repose sur deux faits indiscutables. Le premier, c'est que les vérités, contingentes ou nécessaires, auxquelles notre esprit arrive dans l'étude des choses, supposent un principe absolu, Dieu, d'où elles dérivent. Le second fait, c'est que Dieu, une fois entrevu, opère sur notre sensibilité une impression profonde.

Voilà deux faits que nul spiritualiste, quelque rationaliste qu'il soit, ne peut se refuser à admettre.

Où commence donc la dissidence entre le rationaliste et le mystique?

Le mystique veut atteindre directement et personnellement l'Être premier que l'intelligence affirme. Or, le propre de cet Être premier serait, d'après le rationalisme, de ne pouvoir être connu que d'une manière discursive, en montant vers lui par les degrés de la dialectique. Dès lors, selon le philosophe, il faut que le mystique renonce à communiquer avec Dieu autrement que par intermédiaire.

De plus, il est bien vrai que l'idée divine excite notre impressionnabilité, et produit le sentiment religieux qui a existé chez tous les peuples, à toutes les époques. Mais il n'en faut pas conclure que l'amour de Dieu puisse établir une communication immédiate avec la divinité, par extase ou contemplation. L'extase existe en réalité. Elle est produite par une exaltation de la sensibilité, qui, surexcitant

les facultés intellectuelles, les rend plus vives et plus pénétrantes, mais aussi moins sûres et moins disciplinées. Pré-tendre que, dans l'extase, le mystique a des intuitions qui dépassent les forces naturelles, c'est pure illusion. Rien ne vient à l'homme que par le sens et la raison. Lorsque les circonstances propres à développer une extrême sensibilité portent en même temps l'attention sur certains objets obscurs, il en résulte une vue plus profonde, mais seulement imputable à l'action de l'intelligence émue par le cœur.

Telles sont les observations dirigées par le rationalisme contre le mysticisme, et nous ne voyons pas ce que pourrait leur opposer le mystique qui entend se tenir dans les limites de la nature. Plotin et Saint-Martin ont beau mettre en avant les illuminations supérieures dont ils sont favorisés. En définitive, nous ramenons à des proportions plus modestes leurs prétendues intuitions, et nous ne pouvons leur accorder d'autre autorité que celle de la philosophie, parce qu'ils n'ont pas d'autre point d'appui que la raison et la nature.

Le terrain sur lequel se place le mysticisme chrétien est tout différent.

Le propre de la religion est précisément de mettre immédiatement en rapport Dieu et l'homme par des procédés spéciaux, la grâce et les sacrements. Sans ce rapport direct, il n'y a pas de christianisme.

Dieu étant ainsi rendu présent à l'homme, la religion demande que le fidèle excite son cœur à l'amour de Dieu.

Dieu immédiatement présent, et Dieu nécessairement aimé, c'est tout le christianisme.

Or, le chrétien qui, ne s'arrêtant pas au degré inférieur de la religion, développe son amour pour Dieu, qu'obtient-il? La foi nous le dit. Dieu se rend plus présent et plus familier à celui qui aime davantage, et l'amour intense obtient des communications plus intimes. Voilà le mysticisme chrétien.

L'économie du mysticisme chrétien nous apparaît maintenant dans toute sa simplicité. Il est de toute autre nature que le mysticisme philosophique.

Différence de principe. Le chrétien s'abandonne à son amour pour un Dieu que la religion lui rend immédiatement

présent. Le philosophe se sert du mysticisme comme d'une méthode scientifique qui laisse Dieu hors de sa portée directe.

Différence de moyens. Le mysticisme chrétien est fondé sur la foi, appuyé sur l'espérance, perfectionné par la charité. La raison est le fondement du mysticisme philosophique : la sentimentalité, son instrument; quelque légère connaissance de la nature, sa fin et sa perfection.

Différence d'esprit. Le chrétien reconnaît qu'il est entre les mains de Dieu, qui lui envoie la lumière quand il lui plaît et qui la lui donne sans intermédiaire. Le philosophe se croit maître de voir Dieu à son gré; et, à force de le vouloir toujours apercevoir, il ne se trouve en face que des fantômes de son imagination.

Néanmoins, quelque différence qui existe entre le mysticisme rationaliste et le mysticisme chrétien, les objections des philosophes ne s'appliquent pas moins à l'un qu'à l'autre. Le terrain du débat n'est pas changé. Il s'agit toujours : 1<sup>o</sup> de nier la possibilité des communications directes entre Dieu et l'homme; 2<sup>o</sup> d'infirmer la puissance de l'amour. La discussion s'agrandit, mais ne cesse pas de se ressembler.

Écoutons M. Cousin : « La vraie union de l'âme avec Dieu, dit-il, se fait par la vérité et par la vertu. Toute autre union est une chimère, un péril, quelquefois un crime. » (*Du Vrai, du Beau et du Bien*, cinquième leçon.)

Le philosophe éclectique a exprimé dans cette phrase la pensée du naturalisme, c'est-à-dire du système qui tient la raison pour l'unique criterium du vrai, pour le seul moyen d'atteindre le bien. De là, une condamnation à mort, non seulement du mysticisme, mais encore de la religion.

Qu'une telle objection soit faite par les écoles sceptiques, athées ou panthéistes, nous le comprenons; elles sont logiques dans leur système. Mais comment les écoles spiritualistes, qui reconnaissent l'existence d'un Dieu vivant et personnel, pourraient-elles nier la possibilité du mysticisme?

Dès lors qu'on admet des communications indirectes entre Dieu et l'homme, il est difficile de rejeter la possibilité des communications directes.

Il faut s'entendre. Si le monde a été une création libre,

pourquoi voudriez-vous refuser à Dieu le pouvoir d'intervenir dans ce monde, qui n'est autre que son œuvre propre? Est-ce parce que les lois de la nature l'en empêchent? Mais ces lois ne sont que sa volonté même. Est-ce que par hasard Dieu se serait épuisé, et que quelque chose, en puissance et en acte, s'opposerait à ce que Dieu intervienne?

Nous revenons ainsi à la question de la possibilité du surnaturel. Écoutons l'un des plus éminents théologiens de notre époque :

« Les grandes écoles philosophiques ne se sont pas oubliées jusqu'au point de nier la possibilité du surnaturel, car la raison enseigne l'existence d'une surintelligibilité qui ne peut se réduire à un état intelligible. Les plus nobles représentants de l'esprit humain n'ont pas hésité à reconnaître que notre intelligence n'épuise pas les réalités intelligibles et n'en est pas la loi. Les païens eux-mêmes n'ont-ils pas reconnu l'existence ou la possibilité d'un surnaturel proprement dit, c'est-à-dire de rapports gratuits et immédiats de Dieu avec les créatures, pour les faire entrer dans sa béatitude par une voie qui dépasse les forces humaines? Platon disait qu'il fallait attendre que les dieux vinssent nous instruire sur le culte, c'est-à-dire sur le moyen même de conduire les hommes à leur but final. Il en confessait donc d'une façon assez claire la nécessité. Platon n'est pas le seul qui proclame cette vérité. Ces aveux étaient dans la conscience des philosophes païens. Une philosophie pleinement détachée de la foi au surnaturel est rare. On a parlé de la philosophie grecque comme de la sécularisation de la philosophie. Oui, sans doute, la philosophie grecque est fortement entachée de naturalisme: mais elle n'est pas allée jusqu'à nier absolument la possibilité du surnaturel. »

Ainsi s'exprimait Mgr Baudry, mort évêque de Périgueux, lorsque, professant, à Saint-Sulpice, le traité de l'*Ordre surnaturel*, il ouvrait, devant ses disciples, les plus admirables horizons intellectuels. Maître éloquent, théologien profond, il était, comme Socrate, un accoucheur d'idées, et il n'est pas un seul de ses élèves qui, sous l'influence de son enseignement, n'ait senti son âme grandir et monter vers Dieu. Comme

par de simples et irréfutables considérations il établissait, à l'encontre des purs déistes, la possibilité de ces communications générales, qu'on désigne sous le nom de révélations ! Mais ce qui est dit des communications générales ne peut-on pas l'étendre aux révélations particulières ? S'il est vrai que Dieu nous a parlé d'une manière publique, ne peut-il pas nous parler d'une manière privée ? Y a-t-il quelque empêchement de puissance ou d'acte ?

« Dieu ne peut-il agir immédiatement sur l'âme de l'homme et lui imprimer au cœur, sans le moyen d'un langage, les rayons de sa lumière, de son amour et de sa vie ? Quoi ! Dieu ne pourrait faire ce que nous faisons-nous-mêmes ? Nous pouvons bien nous parler les uns aux autres ; et quoique nous soyons enfermés dans un corps organique, qui est une espèce de prison, bien que nos âmes ne puissent pas se toucher ni s'étreindre les unes les autres, cependant, par le langage, par le geste, par la physionomie, par tout le corps, mon âme se fait comprendre de votre âme, mon esprit agit sur vos esprits : nous nous parlons les uns aux autres. Pourquoi donc est-ce que Dieu ne parlerait pas à l'homme ? Et ce que nous pouvons faire encore, quand nous sommes unis par une tendre affection, où les âmes, se pénétrant par le rayon de leur vie, par une action réciproque, s'entendent, se comprennent, se sentent, sans langage articulé, sans avoir besoin de s'écrire ni de se parler, par la seule vertu de leur amour mutuel, pourquoi Dieu, dans son rapport avec les hommes, ne le pourrait-il pas ?

« Et Dieu, en outre, peut faire ce que nous ne pouvons pas. Dieu a créé nos âmes, il les conserve par une action incessante. Pourquoi donc ne pourrait-il pas leur parler directement dans leur fond ? » (Bautain, *Morale de l'Évangile*.)

« Qu'est-ce que votre conscience, messieurs ? ajoutait M. Bautain. Qu'est-ce que cette voix qui nous arrête quand nous voulons mal faire, et qui nous exhorte à bien faire ? La voix de la conscience, qu'est-ce ? Qu'est-ce que ces avertissements, ces émotions mystérieuses que nous recevons quelquefois, quand nous hésitons dans le bien ou que nous sommes disposés au mal ?

« Vous voyez donc que Dieu peut parler à notre âme, soit en langage articulé, soit autrement, en l'inclinant, en la disposant, en la pénétrant de manière à lui faire faire ce qu'il veut. Nous résistons trop souvent à cette influence du ciel, et alors notre volonté entre en lutte avec celle de Dieu, pour notre malheur. Mais quand la grâce l'emporte, nous cédon's à l'action divine, qui entre en nous avec suavité; nous recevons avec joie les impressions de l'amour céleste, et, dans l'union intime qui s'établit entre Dieu et l'âme, elle se donne avec toute la plénitude de sa volonté, et ajoute le peu de force qu'elle possède à la force divine qui la domine et la remplit. »

Cette sage doctrine nous semble l'explication véritable des rapports immédiats et personnels entre Dieu et l'âme du chrétien. Nous ne sommes plus en présence d'une surexcitation purement naturelle, comme cela a lieu dans le mysticisme philosophique. Nous nageons en pleine influence divine, et cette influence produit en nous des effets surnaturels.

Ne suffit-il pas ici de faire appel à la mémoire du fidèle? Qui d'entre nous n'a eu ses jours de ferveur et n'a ressenti les effets d'une influence immédiate de la divinité? C'était à un moment de repentir ou de réveil de la piété: c'était en un jour de communion ou à une heure de visite au Saint-Sacrement. L'action de Dieu s'exerçait sur notre âme, la pénétrait, la remuait, l'imprégnait de lumière et de chaleur. Quelle âme pieuse n'a, un jour, été frappée de ces clartés soudaines, de ces énergies puissantes, de ces tendresses et de ces consolations qui dénotent l'union de l'être humain et de l'infini? Colloques mystérieux, échanges brûlants d'amour dont nos sanctuaires sont les témoins perpétuels, c'est en ressouvenir de vos incomparables douceurs que le prophète s'écriait: « Un jour passé dans vos temples, ô Seigneur, vaut mieux que mille dans les tentes des pécheurs. »

Toutes ces questions que nous venons d'indiquer ont été traitées par les théologiens modernes, dans la controverse contre les adversaires de la révélation, avec une plénitude de raison et une abondance d'arguments qui ne laissent place à aucune difficulté. Et encore une fois, ce qui a été dit en

faveur de la possibilité de la révélation n'a pas moins de force lorsqu'il s'agit des communications immédiates dans le mysticisme. La cause est la même, logiquement parlant. Que Dieu se mette en rapport avec quelques hommes privilégiés pour leur révéler des vérités publiques ou pour leur faire connaître des beautés intimes, pour les animer à la conversion des peuples ou pour les exciter à leur propre perfection, on ne saurait y voir qu'un degré différent dans l'ordre surnaturel ou une méthode particulière dans le mode des communications : et il est vrai que la légitimité du mysticisme ne soulève pas plus de répugnance logique, que la thèse de la possibilité de la révélation, ou du surnaturel, ou de la création.

Il y a deux sortes de mystiques. Les uns ont éprouvé les phénomènes qui résultent de l'union avec Dieu, obtenus par la liberté d'âme et l'amour. Les autres en ont disserté, soit d'après leur expérience personnelle, soit d'après le témoignage d'autrui.

Les âmes mystiques, ou, pour mieux dire, les saints qui ont expérimenté les phénomènes divins par l'union de sentiment, forment une légion immense et d'élite. Elle envahit le catalogue des béatifications et des canonisations. Et combien d'âmes mystiques, restées inconnues, mériteraient de briller au ciel de l'Église ? Il y a, sans doute, des saints qui n'ont pas été des mystiques ; mais le plus grand nombre des saints est composé de mystiques.

Les écrivains mystiques, sans être aussi nombreux que les scolastiques, ne laissent pas de former une littérature considérable. Saint Paul, le plus grand des mystiques, ouvre la marche. Il est suivi par saint Augustin et saint Grégoire le Grand, qui ne séparent pas, dans leurs écrits, la théologie ordinaire de la mystique. Mais, vers le douzième siècle, les commentateurs de saint Denys l'Aréopagite et du Cantique des Cantiques se plaisent à faire bande à part, et bientôt un double courant théologique, parallèle, mais distinct, se manifeste dans l'Église : celui de la mystique et celui de la scolastique.

*(A suivre)*

Mgr PUYOL,  
*Prélat de Sa Sainteté*

## UN NOUVEAU TRAITÉ DE MYSTIQUE <sup>1</sup>

---

Au milieu de l'abondance, trop souvent vide de notre littérature ascétique et mystique, on est heureux de rencontrer un ouvrage sérieux.

C'est le cas de la *Pratique de l'oraison mentale*, que vient de publier le P. de Maumigny.

L'auteur n'a pas visé à l'originalité. Il a laissé de côté les questions épineuses de la mystique, et n'a pas voulu surcharger de controverses ses pieuses descriptions. C'est avant tout, nous dit-il, un traité non pas théorique, mais pratique, qu'il a en vue. Aussi n'y faut-il chercher ni discussions sur les extases et leurs modernes tentatives d'explication ; ni aperçus sur les phénomènes démoniaques qui constituent une partie spéciale de la mystique : ni histoire même succincte des différentes écoles mystiques.

L'exposé se déroule simplement, sur un ton plutôt catéchistique, entrecoupé de citations assez fréquentes puisées chez les grands maîtres : sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint Alphonse de Liguori.

L'ouvrage forme deux volumes, dont le premier est consacré à l'oraison ordinaire, et le second à l'oraison extraordinaire ou mystique.

Laissant, ici, de côté le premier traité exclusivement ascétique, et qui contient les notions et les méthodes généralement connues de la méditation, nous ne nous occuperons que du second traité qui forme la partie mystique.

Le P. de Maumigny divise son traité de l'oraison extraordinaire en sept parties : de l'oraison extraordinaire en général ; des divers degrés de la contemplation ; des diverses

1. *Pratique de l'oraison mentale*, par le P. René de Maumigny, de la Compagnie de Jésus. 2 vol. in-18. Paris, Beauchesne, 1903.



épreuves par lesquelles passent les âmes appelées à la contemplation; des vertus auxquelles doit s'exercer une âme qui veut faire de sérieux progrès dans la contemplation; de la vocation à la contemplation; des visions et des locutions surnaturelles; de l'attrait pour les grâces extraordinaires.

Le tout est étudié avec brièveté, d'une façon substantielle; une onction persuasive pénètre les différents chapitres, et, certes, le bien à dire de ce travail dépasse de beaucoup les quelques critiques qui viennent à l'esprit de ceux qui le lisent attentivement. Mais l'auteur lui-même préférera, dans une analyse de son ouvrage, des critiques bienveillantes — qui n'enlèvent rien à son très réel mérite — à de simples clichés laudatifs insignifiants.

La qualité principale d'un traité, qui vise avant tout à la *pratique*, doit être, semble-t-il, la *précision*. Le point fondamental pour les directeurs d'âmes, comme pour les contemplatifs eux-mêmes, c'est de connaître, avec autant de netteté qu'on en peut apporter dans ces analyses assez délicates, les signes qui permettront de conclure : il y a là un état mystique, ou il n'y en a pas.

Cette qualité de précision, si essentielle, ne nous semble pas toujours ressortir suffisamment dans le traité du P. de Maumigny.

Si, par exemple, nous prenons le chapitre ix, où l'auteur traite du *recueillement surnaturel*, nous nous trouvons dans une sorte d'impasse avec cette oraison spéciale.

En effet, l'oraison de *recueillement surnaturel*, d'après la classification de l'ouvrage, et le nom même qui lui est attribué, fait partie, quoique au degré le plus inférieur, de l'oraison mystique. » Le recueillement surnaturel fait partie de l'oraison extraordinaire, parce que nous ne pouvons pas y parvenir avec le secours de la grâce commune: mais il est d'un degré inférieur à la contemplation; parce que les puissances de l'âme y conservent leur liberté d'action. Par suite, l'âme n'y est pas, même partiellement, suspendue en Dieu comme dans la contemplation. » (P. 56.)

Nous avons bien lu : dans l'oraison de recueillement surnaturel, les jouissances de l'âme conservent leur entière liberté

d'action. Or, voici la définition que l'auteur donne de toute contemplation : c'est, dit-il, « un regard simple et amoureux à Dieu, où l'âme, *suspendue* par l'admiration et l'amour, le connaît expérimentalement, et, dans une paix profonde, goûte un commencement de la béatitude éternelle ». (P. 52). Et, si cette définition paraît un peu longue, il fait remarquer un peu plus loin que « la partie essentielle de la définition précédente est : un regard simple et amoureux à Dieu, où *l'âme est suspendue* par l'admiration et l'amour. » (P. 55). La suspension des puissances de l'âme entre donc bien dans la contemplation comme élément essentiel. Pourquoi, alors, cataloguer dans les états mystiques cette oraison de recueillement surnaturel, puisqu'elle manque de cet élément essentiel, et que « les puissances de l'âme y conservent leur liberté d'action », et que « l'âme n'y est pas, même partiellement, suspendue en Dieu comme dans la contemplation ». (P. 56.)

Nous entendons bien que l'auteur a distingué de la « contemplation » cette oraison de recueillement surnaturel, malgré qu'au début de son livre, il ait d'abord écrit : *L'oraison extraordinaire est appelée contemplation* (p. 4) et que, par là, il ait paru identifier les deux termes, comme font d'ailleurs les auteurs mystiques. Mais s'il veut distinguer « contemplation » et « oraison de recueillement surnaturel », pourquoi a-t-il oublié de nous donner une définition de « l'oraison extraordinaire » en général, et de nous indiquer les éléments réellement essentiels, non pas seulement de la *contemplation*, mais de toute oraison *mystique*, qui renferme à la fois la contemplation et le recueillement surnaturel?

C'est ce que nous appelons un manque de précision. Et cette imprécision flotte encore dans la définition de la « contemplation », prise en elle-même.

Nous voyons bien que la *connaissance expérimentale* de Dieu est indiquée comme un des caractères fondamentaux de la contemplation. Et toutefois, il semble que l'importance primordiale de ce caractère et sa prédominance sur tous les autres n'aient pas suffisamment préoccupé l'auteur. Dans la définition, réduite à l'essentiel, que nous avons citée, cette connaissance expérimentale de Dieu est sous-entendue, il est

vrai, mais ramenée à n'être qu'une *conséquence* (p. 55) des autres éléments exprimés dans la définition. Ces autres éléments sont au nombre de deux : 1° *regard simple et amoureux vers Dieu* ; 2° *suspension des facultés de l'âme par l'admiration et l'amour*. Evidemment, l'auteur n'a pas l'intention de dire que tout regard simple et amoureux vers Dieu et que toute suspension des facultés par l'admiration et l'amour, soient par eux-mêmes surnaturels et constituent des états mystiques. L'esprit peut poursuivre, le plus naturellement du monde, une idée fixe quelconque sur Dieu ou sur un autre objet, et cela avec complaisance ; et de plus l'admiration, l'attention profonde peuvent provoquer certaines suspensions des facultés de l'âme, non pas au degré extatique, mais, du moins, dans une faible mesure : de là, les distractions d'un homme plongé dans la réflexion. Il y a donc des regards simples et amoureux de l'âme, ainsi que certaines suspensions des facultés qui sont d'origine toute naturelle. Ces éléments postulent donc eux-mêmes un autre signe, pour permettre de diagnostiquer un état mystique. S'arrêter à ces seuls effets, c'est laisser pendante et indécise la nature des états d'âme qu'on étudie.

Or, ce qui classe ces éléments, neutres par eux-mêmes, pour ainsi dire, c'est leur source originelle. Ils seront mystiques quand ils auront, pour point de départ, une cause toute spéciale, inaccoutumée et mystérieuse (d'où *mystique*) ; et cette cause, c'est la sensation spirituelle de l'action de Dieu, c'est la *connaissance expérimentale de Dieu*. Celle-ci est le principe, l'élément primordial et essentiel de l'oraison mystique, et non pas simplement une « conséquence », comme on nous le laissait entendre. Les autres éléments de l'oraison extraordinaire peuvent varier ; celui-ci se retrouve toujours le même ; et les autres effets ne servent qu'à diagnostiquer la présence de ce premier et essentiel caractère.

Où la précision était-elle plus nécessaire que sur ce point fondamental qui touche au fond même de la mystique ?

Puisqu'il s'agit de point de vue pratique, pourquoi, dans l'énumération des caractères généraux qui doivent servir à distinguer la nature de l'oraison, nous présenter des carac-

tères invérifiables, dont la présence ne tombe pas sous l'observation, comme ceux-ci : la contemplation est formée du perfectionnement apporté à la foi par le don de sagesse que le Saint-Esprit répand dans l'âme ; et : la contemplation est le commencement de la béatitude éternelle?... C'est bien vrai ; mais si ces caractères ont leur place dans un traité théorique, ils ne sont d'aucune utilité dans un traité pratique, car ils n'apportent aucune lumière pour la connaissance et la distinction des états mystiques dans telle ou telle âme.

Quelques passages nous ont paru offrir aussi certaines contradictions entre eux.

Ainsi, dans le traité de l'oraison ordinaire, nous avons trouvé catégoriquement niée l'existence de l'oraison de *simplicité*, comme oraison ordinaire. « Ce regard simple sur Dieu, qui remplace éminemment les autres actes, existe dans l'oraison extraordinaire, mais nullement dans l'oraison ordinaire dont nous parlons ici. » (T. I, p. 198.) Quelle n'a pas été notre surprise de lire, dans le second traité, cette description de l'âme qui « sent un attrait spécial à se reposer dans l'oraison par des considérations prolongées sur une même vérité, qui éprouve une grande répugnance à passer d'une idée à une autre sans être pleinement satisfaite, qui fait avec une facilité et une douceur exceptionnelle des actes d'admiration et d'amour ; en un mot..., qui excelle dans la contemplation *active*, dont nous avons parlé dans le traité de l'oraison ordinaire. » (T. II, p. 240.) L'auteur prend bien soin de nous avertir qu'il décrit là une oraison, non pas mystique, mais ordinaire. Or, cette analyse correspond admirablement à ce que les bons auteurs nomment oraison de *simplicité*. Il plaît à l'auteur de l'appeler « contemplation active », et c'est également le nom qu'on lui donne généralement. Mais alors, puisque les mots n'ont de valeur que par les réalités qu'ils signifient, pourquoi nier sous un nom, au premier volume, une chose qu'on affirme ici sous un autre nom ?

Et, à propos de « contemplation active », comment l'auteur, qui entend cette contemplation, à la page 240 du tome II, comme tous les autres écrivains mystiques, la confond-il, à la page 242 du tome I, avec la contemplation, indiquée par

saint Ignace dans ses *Exercices spirituels*, comme méthode de méditation? La forme de méditation à laquelle saint Ignace a donné le nom de contemplation — parce qu'il fallait bien lui donner un nom — est caractérisée surtout par l'imagination qui joue un grand rôle dans la représentation des mystères et des scènes de la vie de Notre-Seigneur ou des saints. Mais elle n'est qu'une simple méditation toute discursive comme la méthode dite selon les trois puissances. Qu'ont dû penser les Pères jésuites de cette interprétation inattendue de la contemplation des exercices spirituels que personne jusqu'ici n'avait même rapproché de ce que les auteurs nomment « contemplation active »?

Il y aurait encore d'autres remarques à ajouter, notamment à propos des critiques apportées sur le texte de « l'oraison de foi et de simplicité devant Dieu » de Bossuet. Le raisonnement de l'auteur ne nous a pas paru absolument démonstratif, pour le premier point. Mais il faut nous borner.

Une seconde édition deviendra certainement avant peu nécessaire, vu la notoriété et le mérite personnels de l'auteur. S'il consentait à une retouche de son traité de l'oraison extraordinaire, peut-être aurions-nous alors un traité pratique d'oraison mystique. Nous serions des premiers à nous en réjouir.

C. BOISMORAND.

---

# AUTOREPRÉSENTATION OU AUTOSCOPIE

## L'autoscopie interne

On a donné le nom de cénesthésie au sentiment général que nous avons de l'existence de notre corps.

C'est, comme le dit Henle, « la somme, le chaos non débrouillé des sensations qui de tous les points du corps sont sans cesse transmises au sensorium<sup>1</sup> ».

Ce sens de l'existence nous est donné principalement par les impressions accidentelles et locales qui, à l'état de veille, éveillent, stimulent et entretiennent le jeu de la sensibilité, mais il se complète par une certaine conscience de l'exercice des fonctions organiques. « Conscience sourde, obscure et pour ainsi dire latente, analogue par exemple à celle des sensations qui provoquent et accompagnent les mouvements respiratoires, sensations qui, bien qu'incessamment répétées, passent encore inaperçues. »

« C'est par lui que le corps apparaît sans cesse au moi comme sien et que le sujet spirituel se sent, s'aperçoit exister en quelque sorte localement dans l'étendue limitée de l'organisme. » Les lignes placées entre guillemets sont de Peisse. Il ajoute : « Dans l'état ordinaire d'équilibre qui constitue la santé parfaite, ce sentiment est, comme nous le disions, continu, uniforme et toujours égal, ce qui l'empêche d'arriver au moi à l'état de sensation distincte, spéciale et locale. Pour être distinctement remarqué, il faut qu'il acquière une certaine intensité : il s'exprime alors par une vague impression de bien-être ou de malaise général, indiquant, le premier, une simple exaltation de l'action vitale physiologique, le second, sa perversion pathologique... Ce

1. Voir Ribot, *Maladie de la personnalité*.

sentiment fondamental de la vie organique... ne serait dans cette hypothèse qu'une résultante *in confuso* des impressions produites, sur tous les points vivants, par le mouvement intestinal des fonctions, apportées au cerveau soit directement par les nerfs cérébro-spinaux, soit médiatement par les nerfs du système ganglionnaire<sup>1</sup>. »

L'autoreprésentation ou autoscopie externe dont nous avons cité des exemples serait en quelque manière la perception plus nette de cette cénesthésie. C'est le moi qui se perçoit, mais il ne se perçoit que dans sa forme extérieure, il ne perçoit pas ses organes internes, son cœur, ses poumons, son cerveau.

Dans le sommeil hypnotique, certains sujets paraissent avoir cette perception plus ou moins nette de leurs organes profonds et exercer une certaine action sur ceux qui, à l'état normal, échappent complètement, sinon à la conscience, au moins à la volonté. On peut, pendant l'hypnose, modifier à volonté, par suggestion, toutes les fonctions de la vie végétative, modifier certaines sécrétions, faire varier les battements du cœur, produire des vomissements, de la diarrhée, amener des rougeurs plus ou moins persistantes de la peau. Ces faits, très bien constatés et admis aujourd'hui par tous les physiologistes, montrent avec évidence que le cerveau, placé dans certaines conditions spéciales d'activité, peut agir sur les fonctions organiques. S'il existe un courant nerveux centrifuge allant du cerveau aux organes de la vie végétative, on est porté à admettre avec Beaunis qu'il peut s'établir un courant nerveux centripète de ces organes au cerveau, et celui-ci peut, dans certaines circonstances, apporter au cerveau et à la conscience la notion des changements qui se produisent dans les organes.

Pour expliquer, dit Liébault, dans la totalité des tissus l'action suggestive de la pensée pendant le somnambulisme, il faut bien que l'organe cérébral qui transmet des ordres aux glandes, aux vaisseaux sanguins, etc., ait connaissance des sensations qui en parlent.

1. Note de Peisse dans son édition des *Rapports du physique et du moral de Cabanis*. — Cité par Beaunis, *Les sensations internes*, p. 153. Paris, Alcan, 1889.

Nous arrivons ainsi à concevoir la possibilité d'une autoscopie interne faisant pendant à l'autoscopie externe.

Liébault en cite des exemples que rappelle Beaunis, qui garde à ce sujet une prudente réserve<sup>1</sup>.

Les anciens magnétiseurs décrivent une phase du sommeil hypnotique ou magnétique dans lequel le sujet perçoit ses organes intérieurs, et certains mêmes pourraient connaître l'état des organes des personnes avec lesquelles elles seraient en rapport magnétique. Ces faits ont été l'occasion de nombreuses supercheries, et de célèbres somnambules extra-lucides ont largement exploité à leur ombre la crédulité publique.

Cependant des hommes comme Durand de Gros et plus tard de Rochas on ont admis la réalité.

Je cite un passage du livre de de Rochas sur les états profonds de l'hypnose<sup>2</sup>.

Le sujet, qui continue à percevoir les sensations des personnes avec lesquelles on le met en rapport, ne voit pas davantage que dans l'état précédent les effluves extérieurs, mais a acquis une propriété nouvelle. Il voit ses organes intérieurs et ceux des personnes avec lesquelles il est en rapport.

Il les décrit avec les termes qui lui sont familiers à l'état de veille, surtout quand ces organes sont malades. Interrogé pourquoi il voit mieux ceux-là que les autres, il répond que c'est parce que la souffrance ou la perturbation qu'il éprouve par sympathie concentre sur eux son attention. Il voit vibrer les cellules cérébrales sous l'influence de la pensée et il les compare à des étoiles qui se dilatent et se contractent successivement.

Quand on lui fait toucher une personne et qu'on le prie de l'examiner, il compare ce qu'il voit chez cette personne avec ce qu'il voit dans son propre corps. Par exemple pour l'officier souffrant d'une oreille, il a dit : « Il y a dans l'oreille une petite peau en travers comme chez moi, mais derrière je vois un bouton que je n'ai pas, et ce bouton suppure. »

Il faudrait de nombreuses expériences de contrôle pour que ces faits puissent être admis scientifiquement.

Ceux d'autoscopie que cite le Dr Sollier sont un peu

1. Liébault, *Le Sommeil provoqué et les états analogues*. Beaunis, *loc. citato*, p. 155.

2. De Rochas, *Les États profonds de l'hypnose*.



moins extraordinaires. Ses sujets ont, paraît-il, vu leurs organes internes, cerveau, vaisseaux sanguins...

Le Dr Comar a, de son côté, publié des observations de même genre.

Placés dans un état d'hypnose spécial pendant lequel on appelle successivement leur attention sur le fonctionnement de tel ou tel organe, certains sujets en ont eu la perception avec sensation visuelle de tous points semblable à celle de l'autoscopie externe déjà décrite et qui aurait la même explication.

Citons de rapides extraits de ces observations.

Le Dr Comar traitait une hystérique, et, dit-il : Je fus un jour assez surpris d'entendre ma malade plongée dans l'hypnose, et à qui je faisais sentir son cœur, me dire textuellement ces mots que je notais au fur et à mesure qu'elle parlait : « Comme c'est drôlement fait, on dirait quelque chose en caoutchouc, ça s'élargit, puis ça se rallonge, et il y a là-dedans des espèces de petites poches qui s'ouvrent, se referment et manœuvrent comme des soupapes en laissant passer du liquide d'une poche dans une autre. »

D'autres malades ont dit percevoir leur cerveau comme le sujet de M. de Rochas ; d'autres ont décrit des particularités anatomiques très spéciales. On peut penser que certaines de ces malades avaient des connaissances anatomiques et qu'elles ont décrit de mémoire des organes qu'en réalité elles ne sentaient pas.

Je sens le poids de cette objection, mais il y a certaines observations pour lesquelles elle ne peut être admise. Je renvoie le lecteur pour plus de renseignements au livre du Dr Sollier. Il discute les objections, il donne sa méthode et les faits qu'il avance sont d'un contrôle facile. J'ai voulu seulement les citer. Comme il le dit très sagement, il ne s'agit pas de leur opposer des raisonnements plus ou moins séduisants, mais des expériences de contrôle en se mettant dans les mêmes conditions.

Nous en dirons autant pour les faits observés par Liébault, Rochas et quelques autres savants.

## L'Orientation du Pigeon voyageur

---

A mon humble avis, il n'est pas douteux que les pigeons voyageurs, que j'étudie depuis longtemps avec une patience vigilante, ne soient doués d'une intelligence spéciale, qui observe, qui compare, qui réfléchit. J'en pourrais donner des preuves nombreuses; mais quelques-unes ressortent assez nettement de ce que j'ai déjà écrit sur le sujet même de l'orientation; quant au reste, je vais me borner à deux ou trois traits principaux.

En voici un, que j'ai raconté aux lecteurs du *Temps*.

Un soir de mars, rentré chez moi à nuit close, je monte fermer la grille de sortie de mon colombier. Par la petite marquise vitrée qui la recouvre, la lune me montre vide la place où l'on met d'ordinaire la mangeoire automatique de mes pensionnaires. On la leur avait prise dans l'après-midi pour la regarnir et l'on avait oublié de la leur rapporter. — Pauvres diables! pensai-je, ils n'ont pas dîné! — Comme je faisais cette réflexion, un de mes mâles, un vieux grognard très galonné, se jette de son perchoir dans mes jambes et se met à picorer mon pantalon. Je descends chercher une lampe : deux amis en visite remontent avec moi ; nous répandons sur le plancher quelques poignées de grains, et, à la lueur de mon quinquet, qui ne leur était pourtant pas familier, tous mes pigeons accourent, se gaver d'abord, puis boire ; enfin, l'estomac satisfait, regagnent chacun sa place avec des roucoulements d'aise qu'il me plut de prendre pour des remerciements. — Croit-on que des hommes auraient pu, sans autres moyens, mieux faire que ces animaux ?

En 1896, j'avais élevé douze jeunes, des couvées de mars-avril, et je commençai à les entraîner fin juin. Chaque samedi soir, je prenais mes douze sujets, je les enfermais tous ensemble dans un panier de voyage, et en route ! Expédiés par chemin de fer, ils arrivaient à destination pendant la

nuît : ils étaient lâchés le lendemain matin. Ces voyages répétés n'étaient pas du goût d'une petite femelle noire, qui ne tarda guère à s'y dérober. Un samedi soir elle manqua à l'appel. J'eus beau parcourir et fouiller mon pigeonnier dans tous les coins et recoins : je ne l'aperçus nulle part. Persuadé qu'elle avait reçu quelque coup de fusil au cours de ses quotidiennes randonnées champêtres en compagnie des camarades, je fus tout étonné de la voir le lendemain dans le pigeonnier. Je supposais qu'elle avait dû être poursuivie la veille par un oiseau de proie, cas très fréquent ; que, par inexpérience et pour lui échapper, elle avait fui très loin ; qu'elle avait couché sur quelque toit, et qu'elle était rentrée dare dare dans la matinée.

Mon attention ayant été attirée ainsi sur cette femelle, je ne la perdis pas de vue. Toute la semaine, je constatai qu'elle était là, perchée à sa place habituelle. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque le samedi soir suivant je dus n'expédier que onze jeunes, elle manquait encore ! Le lendemain matin, vers dix heures, elle était de retour. Le samedi d'après, elle était absente une fois de plus. Je ne savais que penser de ces disparitions si régulières, lorsqu'un de mes voisins, M. X., honorable fonctionnaire qui pourrait, au besoin, confirmer la rigoureuse exactitude de ce récit, vint m'apporter la réfractaire, et me raconta que tous les dimanches matins, en ouvrant son propre colombier, il y trouvait cette pigeonne, qui sortait avec ses autres pensionnaires et ne reparaisait chez lui, croyait-il, que le dimanche matin suivant.

Ce fut un trait de lumière. Rien ne nous fut plus facile que de prendre l'ingénieuse petite bête en flagrant délit de désertion momentanée. Le samedi, dans l'après-midi, elle se réfugiait chez M. X., et y passait la nuit. Elle ne revenait chez moi que lorsqu'elle savait qu'elle n'y courrait pas le risque d'être pincée et mise en panier. Comme tant de finesse intéressait vivement mon voisin à cette pigeonne, qui d'ailleurs était fort jolie, je la lui donnai. Il la garda longtemps et en tira d'excellents produits.

Voilà donc, il me semble, qui est assez significatif ; voici peut-être mieux encore.

Il y a quelques années, un colombophile de mes amis — appelons-le M. Durand — vendit une dizaine de ses pigeons à un amateur qui les emporta dans la ville où il résidait, distante de 100 kilomètres. Peu de jours après cette vente, M. Durand changea de domicile et logea les pigeons qu'il avait conservés dans le grenier d'une seconde maison, fort éloignée de la première et située à l'extrémité d'un quartier tout différent. Plusieurs mois passèrent. Qu'on juge de la stupeur de M. Durand, retrouvant un beau matin dans son colombier, cinq ou six des pigeons qu'il avait vendus depuis près d'un an déjà ! Il avait d'autant moins compté sur leur retour, qu'au cas même où l'acheteur les eût mis en liberté, ils devaient fatalement revenir à leur ancien logis, à l'*ancien toit*, et qu'ils ne pouvaient connaître le *nouveau*. C'était bien, informations prises, ce qui était arrivé. Les pigeons étaient venus, plusieurs fois de suite, dans la même journée, rendre visite à leur premier *home*, mais comme ils le *voyaient* fermé, et peut-être parce qu'ils ne *revoyaient* pas les visages de connaissance, ils étaient repartis. Alors, sans doute, ils s'étaient mis à voler sur la ville, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré et reconnu, dans les bandes nombreuses de pigeons voyageurs que l'on y aperçoit, évoluant dans l'espace du matin au soir, des camarades d'autrefois, de vieux *copains*, perdus de vue, mais non oubliés. Les ayant reconnus, ils les avaient suivis ; et s'ils les avaient suivis, n'était-ce point parce qu'ils comprenaient qu'ils retrouveraient ainsi, sinon leur maître, du moins un milieu familier, l'habitation où ils se sentiraient chez eux ? Le fait, qui est, pour surprenant qu'il paraisse, absolument authentique dans ses moindres détails, ne peut s'expliquer autrement. Je le propose, avec les trois qui précèdent, aux méditations des hommes de sens, qui ont l'excellente, mais rare habitude, de ne pas se payer de mots.

A. THIAUZIÈS.

## VARIÉTÉS

*L'ESPRIT DU PROFESSEUR SIDGWICK ET M<sup>me</sup> THOMPSON*

Dans une réunion de la Société des recherches psychiques de Londres, le 7 décembre, M. Piddington, secrétaire honoraire, a lu les extraits d'un ample rapport de ses expériences par la médianité de cette M<sup>me</sup> Thompson, femme du professeur Thompson, de Cambridge. L'on sait que la médianité de cette dame est du même genre que celle de M<sup>me</sup> Piper. Ce rapport sera publié ultérieurement dans les *proceedings* de la Société. M. Piddington, par ses longues expériences, acquit une foi absolue dans l'honnêteté de M<sup>me</sup> Thompson, ainsi que l'avait acquise, de son vivant, Frédéric Myers. Il croit à la réalité de certaines parmi les personnalités qui se manifestent au moyen d'elle, et qui s'expriment d'une manière fort différente les unes des autres, avec des caractéristiques absolument spéciales.

Mais le passage le plus intéressant du rapport de M. Piddington est celui ayant trait à la supposée manifestation du professeur Sidgwick, l'éminent psychologue qui fut le premier président de la *Society*.

Le conférencier fit passer de main en main, parmi les assistants, différents écrits automatiques, dans lesquels les amis et les parents de Sidgwick reconnurent une ressemblance extraordinaire avec l'écriture du défunt professeur. Au moins une fois, Sidgwick se serait efforcé de parler par la bouche de M<sup>me</sup> Thompson. M. Piddington décrit cette scène comme l'expérience la plus réaliste et la plus impressionnante qu'il ait jamais rencontrée dans tout le cours de ses investigations des phénomènes médianiques. « Ce n'était pas — dit-il — comme si c'eût été lui : c'était bien lui, à ce que l'on pouvait en juger. La personnalité de Sidgwick fit allusion, entre autres choses, à un incident qui s'était passé dans l'une des

réunions du Conseil de direction de la *Society* — incident dont on peut dire, avec une certitude presque absolue, que Mme Thompson ne pouvait pas le connaître; l'un des assistants à la conférence, membre du Conseil de direction, M. Arthur Smith, se leva pour déclarer qu'il se souvenait parfaitement bien de cette circonstance.

(*Revue d'études psychiq.*, janv. 1904.)

~~~~~

LA SORCELLERIE DANS L'AFRIQUE ORIENTALE

Kurt. Tøeppen raconte les faits suivants : « Je demeurais à Bagamoyo, au milieu d'une plantation de palmiers; dans la même maison habitaient avec moi un Arabe, trois femmes arabes et plusieurs nègres. La plus jeune des femmes arabes tomba subitement malade et fit appeler un Mganga qui dit qu'il y avait dans la maison un mauvais esprit qui s'en prenait à cette femme, et que nous devions quitter la maison, dans la crainte des pires dangers. Je ne voulus pas m'y soumettre, car la maison me plaisait beaucoup, bien qu'un soir j'y eusse eu l'expérience d'une hantise : je me tenais sur la véranda sombre et sentis tout à coup ma main serrée par une main étrangère. Il n'y avait personne aux alentours. Ma main répandit subitement l'odeur du poisson séché. Je n'en éprouvais pas d'impression particulière, mais l'Arabe devint de plus en plus malade. Je fis appeler le médecin en chef du poste militaire, le Dr Gærtner, et lui fis part du cas. Le Dr Gærtner me conseilla de déménager, car, dit-il, si chez cette sorte de gens l'imagination entre en jeu, tous les remèdes restent inefficaces. Le frère Oscar, de la Mission, me donna le même conseil. Je résolus donc de déménager le lendemain matin, et voici maintenant le plus extraordinaire de la chose. Nous n'habitons que le premier étage; le Mganga avait désigné au rez-de-chaussée un petit espace fermé comme étant le « repaire » du mauvais esprit; il nous engagea à saupoudrer de sel tout l'escalier et le couloir qui aboutissait à la porte de la maison, à clouer sur le repaire du mauvais

esprit un paillasson et à faire transporter l'Arabe devant la porte par quelqu'un. J'avais commandé une voiture qui attendait en bas. L'Arabe dont il a été question plus haut répandit le sel et cloua le paillasson. Je portai la femme arabe jusqu'à la voiture. Nous n'étions pas encore arrivés à la nouvelle maison que déjà la malade avait repris sa vivacité, et au bout de quelques heures elle fut entièrement guérie. Passe encore, mais l'Arabe ! Il arriva tout malade et abattu en boitant. Ses deux jambes jusqu'au genou étaient tuméfiées et de l'un des mollets coulait du sang ; le lendemain il se trouva d'ailleurs guéri.

(*Neue metaphys. Rundschau*, 1902, n° 2.)



LE DIEU SETH

On sait que les anciens Égyptiens représentaient les dieux sous des formes humaines avec des têtes d'animaux, symbolisant des attributs particuliers. Ainsi, Horus porte une tête de faucon, Sébak une tête de crocodile, etc. La tête du dieu Seth n'a pu être identifiée pendant fort longtemps ; or, il se trouve que c'est celle de l'okapi, ce curieux mammifère qui tient à la fois de la girafe et de l'antilope et qui a été récemment découvert dans l'Ouganda. Il faut dès lors admettre que l'okapi a vécu en Égypte ou du moins a été connu des anciens Égyptiens.

(*Rev. Scientif.*, 25 avril.)

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LES EXPÉRIENCES DE LA VILLA CARMEN

M. le Dr Ch. Richet¹, avec une franchise et une bonne foi qui l'honorent, raconte les phénomènes dits de matérialisation, dont il a été témoin, à la villa Carmen, pendant tout le mois d'août 1905. Le nom des assistants importe peu. Il semble bien, d'après l'auteur du récit, « que la plupart des phénomènes qui se sont produits étaient dus à l'influence de Marthe comme médium ». Marthe est une jeune fille de dix-neuf ans. La pièce où les expériences ont été faites était disposée, comme le sont d'ordinaire les salles aménagées pour ce genre d'expériences. M. Richet s'assurait, avant la séance, que nulle personne n'était cachée dans la pièce et que nulle personne ne pouvait y pénétrer pendant la séance. Pas de supercherie possible de ce côté.

M. Richet affirme que le personnage, apparaissant auprès du médium, ce n'est ni une image réflétée sur un miroir, ni une poupée, ni un mannequin. En effet « il possède tous les attributs de la vie. Je l'ai vu sortir du cabinet, marcher, aller et venir dans la pièce. J'ai entendu le bruit de ses pas, sa respiration et sa voix. J'ai touché sa main à diverses reprises. Cette main était articulée, chaude, *mobile*. J'ai pu, à travers la draperie dont cette main était recouverte, sentir le poignet, les os du carpe et du métacarpe qui pliaient sous la pression de ma poignée de main.

« Ainsi la seule fraude possible — et il est absolument impos-

1. *Annales des Sciences psychiques*. Numéro de novembre 1903.

sible d'en supposer une autre — c'est que le soi-disant fantôme est le médium déguisé. »

Le docteur établit d'abord que « le fantôme, ou la forme qui était *visible*, possède quelques-uns des attributs essentiels de la vie. Pour faire cette preuve, il avait préparé « un flacon contenant de l'eau de baryte, limpide, et disposé de telle sorte qu'en soufflant dans un tube de caoutchouc, on pouvait faire barboter l'air expiré dans l'eau de baryte ». L'expérience manquée d'abord, réussit ensuite, mais le flacon passe entre trois mains différentes, y compris celle du médium, derrière lequel M. Richet aperçoit la forme de Marthe; ses mains très certainement; sa figure par intervalles seulement, car, en se penchant, le médium la masquait. En tous cas, poursuit le docteur, je ne pouvais voir que vaguement la forme de sa figure; car l'obscurité était trop grande pour qu'on pût reconnaître ses traits.

Mais il ajoute aussitôt que l'un des principaux témoins faisait remarquer à haute voix qu'on distinguait parfaitement derrière le médium la forme de Marthe.

« Ainsi il est parfaitement évident que B. B. (ou le médium) possède les essentiels attributs de vie. Il marche, parle, se meut, respire comme un être humain. Son corps est résistant; il a une certaine force musculaire. Ce n'est ni un mannequin, ni une poupée, ni une image réfléchie par un miroir; et il n'y a lieu de laisser résolument de côté toute supposition autre que l'une ou l'autre de ces hypothèses : ou un fantôme ayant les attributs de la vie, ou une personne vivante jouant le rôle d'un fantôme. »

Le docteur ne dit pas laquelle des deux solutions, il accepte. Un fantôme qui a les attributs de la vie! N'y a-t-il pas entre les deux parties de la proposition une choquante contradiction? Que, dans une hallucination toujours facile à expliquer, nos sens trompés prêtent à un fantôme quelconque les attributs de la vie qu'il *paraît* avoir, nous en convenons sans peine. Si un fantôme possède les attributs, surtout les attributs essentiels de la vie, c'est un être qui est là, une personne quelconque, dans un état quelconque; nous n'irons jamais prétendre que c'est un fantôme.

Il s'agit donc ici, pour nous, d'une personne qui apparaît, et non d'un fantôme.

Mais voici un autre phénomène encore plus étrange que le premier. Entre la table et le rideau, se forme « comme une boule blanche, lumineuse, qui flotte sur le sol, et dont les contours sont indécis. Puis, par transformation de cette luminosité blanchâtre s'élevant tout droit, très rapidement, comme sortant d'une trappe, paraît B. B. Le rideau n'a pas bougé. Sa démarche est claudicante, hésitante. Tout à coup il s'affaisse et disparaît par terre, et en même temps on entend un bruit de clac clac, comme le bruit d'un corps qui se jette par terre. Quelques minutes après, « on voit encore la même boule blanche (sa tête?) apparaître au ras du sol; puis un corps se forme, qui remonte rapidement, tout droit, se dresse, atteint une hauteur d'homme, puis soudain s'affaisse sur le sol avec le même bruit de clac clac que tout à l'heure.

Expérience qui paraît décisive, car on ne voit pas par quel truc elle pourrait être obtenue. Comment Marthe déguisée en B. B. aurait-elle, en se glissant sous le rideau, puis en se relevant, donné l'apparence d'une tache blanche s'élevant en droite ligne? Par trois fois, le 24 août, « B. B. se rapetisse tout d'un coup, et sous nos yeux disparaît dans le sol; puis se relève soudain en ligne verticale. »

Ces faits extraordinaires ainsi constatés, le docteur est loin cependant de les mettre sur le même pied. Ainsi il ajoute fort judicieusement : « Dans le cas du corps s'affaissant en ligne droite sur le sol, on peut supposer que, par d'extraordinaires efforts de gymnastique habile, quelqu'un de très souple, en se disloquant pourra se reculer en arrière, tout en laissant la tête se baisser en avant jusqu'à atteindre le sol de manière à donner l'impression d'une tête qui descend en droite ligne jusqu'à terre. (Mais comment faire disparaître l'apparence de la draperie?)

« Il eût été pour moi d'une importance considérable de sentir la main, ou le corps, ou une portion quelconque de la draperie, fondre dans ma main. Je dois dire que j'ai vainement, à diverses reprises, demandé avec instance cette expérience. B. B. a bien promis de me la donner; mais je n'ai rien, absolument rien eu de semblable... »

Bref, un seul fait à retenir, c'est la formation d'un corps vivant, en dehors du rideau, sortant du sol, et rentrant dans le sol.

Suit toute une série de photographies obtenues à la lumière d'une conflagration soudaine d'un mélange de chlorate de potasse et de magnésium.

De tous ces clichés nous n'en retenons qu'un seul, celui où B. B. a la tête couverte d'une sorte de casque armet, à reflets métalliques : par-dessus ce casque est un turban. Il a, descendant sur les oreilles, une sorte de mentonnière qu'on ne voit bien qu'à droite, qui lui couvre la joue et l'oreille droites, et qui paraît être apposée à la joue au-dessous du casque. Du turban la draperie descend en flottant et en formant une sorte de pendentif. Le bras gauche, dont on ne distingue rien, est enveloppé d'une épaisse draperie qui s'étend vers Marthe qu'il cache complètement. Du reste B. B. nous avait annoncé que, comme Marthe craignait la lumière du magnésium, il prendrait soin de lui cacher les yeux et la figure pendant la photographie.

Étrange affublement, vraiment, que celui de ce médium, avec son casque, avec son turban, avec cette mentonnière qu'on ne voit qu'à moitié, avec cette draperie en pendentif. Serions-nous trop sévère en disant qu'il nous fait, malgré nous, songer à un personnage de comédie ? Pourquoi toute cette mise en scène, pourquoi tout ce vain appareil, s'il s'agit, par exemple, d'une matérialisation de Marthe qui, à force de prestiges divers, parviendrait à en imposer à l'assistance ; pourquoi tant de soin de cacher les yeux et la figure de celle-ci pendant les opérations photographiques ? Pourquoi le fantôme ne se montre-t-il pas tel qu'il est, dénué de tous ces oripeaux qui nous laissent sceptiques et rêveurs ?

L'auteur a soin de déclarer que l'honorabilité de Marthe ne saurait être contestée. Mais il ajoute aussi que toute tromperie, venant d'autres personnes, doit être écartée.

C'est donc sur Marthe que repose tout le poids de la discussion scientifique. Comment supposer qu'elle puisse apporter une série d'objets, costumes aussi disparates, pour se grimer ainsi ? Il ne nous appartient pas d'expliquer un

phénomène aussi étrange affirmé par des témoins aussi consciencieux et qui semble dûment constaté, mais nous avons le droit de demander, avec M. Richet, pourquoi « le corps et la manche de Marthe dans la figure 3 (des photographies) semblent-ils vides? Pourquoi ne voit-on pas la main droite de Marthe? Pourquoi, dans toutes les photographies, ne voit-on jamais distinctement la figure de Marthe?... Pourquoi l'obscurité est-elle à ce point nécessaire? Pourquoi la figure de B. B. est-elle si ressemblante à la figure que pourrait avoir Marthe si elle avait collé une grosse barbe noire à sa lèvre supérieure? Pourquoi, après que B. B. m'eût promis que sa main fondrait dans la mienne, n'ai-je pu rien obtenir d'analogue, alors que j'avais cependant déclaré que cette expérience était vraiment l'*experimentum crucis* fondamental? Pourquoi, lorsque B. B. se promène, sortant du cabinet, autour de nous, dans la salle, n'est-il pas permis de le toucher? »

Voilà bien de fortes objections, résumées par l'observateur loyal et consciencieux qu'est M. le docteur Charles Richet. D'autres que nous, nous le savons, lui ont reproché de ne pas formuler assez vite ses conclusions. Reproche bien téméraire à nos yeux. Dans une matière aussi complexe, où les apparences ne sont pas scientifiquement démontrées réelles et indiscutables de tous points, comment ne pas procéder avec la dernière circonspection? Pourquoi se hâter d'émettre une théorie aujourd'hui, si demain cette théorie doit être abandonnée et faire place à une autre?

Le phénomène de la *matérialisation* reste toujours aussi mystérieux qu'auparavant. Se produit-il au moyen d'une sorte de *désagrégation* par laquelle le médium prendrait de sa substance, *se viderait* pour ainsi dire lui-même au profit de la formation du nouvel être « *lequel émane de lui, et auquel on ne peut toucher sans nuire au médium*¹ ».

Ceci nous rappelle, jusqu'à un certain point, le phénomène observé à Cideville, en 1851.

« Un jour que le curé recevait dans son presbytère hanté,

1. Nous soulignons à dessein cette citation.

quelques-uns de ses confrères et causait avec eux de la triste situation de l'enfant (l'un de ses élèves) que rien n'avait pu délivrer, un des assistants se souvint avoir lu ou entendu dire que les pointes de fer sont efficaces contre les esprits frappeurs. On se résolut à employer ce moyen. On prend des pointes pour les enfoncer vivement là où un bruit se produira. Soudain une de ces pointes fait jaillir une flamme et une fumée épaisse. On entend des gémissements, et une voix qui demande pardon. On questionne la voix et le sorcier se nomme, c'est le berger Thorel. Il avoue qu'il n'est pas seul : « Nous sommes cinq. » On pardonne sous conditions, dont celle-ci : Thorel viendra lui-même demander pardon à l'enfant.

« Le lendemain Thorel vient à la cure. Il porte au visage des écorchures dont il ne veut pas expliquer l'origine. Il se met à genoux devant l'enfant et le saisit par sa blouse. Dès ce moment les souffrances de l'enfant redoublent et le presbytère est plus troublé que jamais... Les phénomènes de hantise et de persécution ne finirent que lorsque le curé, sur le conseil de l'archevêque de Rouen (Louis-Marie-Edmond Blaquart de Bailleul¹), se fut séparé de ses élèves² ».

On est toujours en droit de se demander pourquoi cette défense si catégorique de toucher « au nouvel être », et ce qui se serait passé, si l'un des expérimentateurs avait enfreint la consigne donnée. Sans employer le moyen radical des pointes de fer dirigées contre le sorcier malveillant et processif de Cideville, n'aurait-on pas pu, d'une manière ou de l'autre, toucher le fantôme et se rendre compte de ce qu'il était réellement. Sans ce point de contact immédiat et répété, nous en sommes réduits à de pures hypothèses, et il n'y a lieu de formuler aucune conclusion vraiment digne de ce nom.

Encore un autre rapprochement entre les faits de Cideville et les expériences de la villa Carmen. Il nous est fourni par

1. Sous l'administration de ce prélat, un autre fait beaucoup moins retentissant que celui-ci, mais non moins significatif, se produisit à Rouen; nous aurons peut-être l'occasion de l'exposer un jour.

2. *Le Péril occultiste*, par Georges Bois, p. 147.

M. le marquis de Mirville au chapitre XI *Des esprits et de leurs manifestations fluidiques* : « Au moment où l'enfant accuse la présence du fantôme, un des ecclésiastiques présents affirme avoir aperçu distinctement derrière lui *une sorte de colonne grisâtre ou de vapeur fluidique*.

« Les autres avaient vu, plusieurs fois, cette même vapeur, au moment où ils la poursuivaient, *serpenter en tous sens*, avec une sorte de sifflement très léger, *puis se condenser visiblement et s'échapper comme un courant d'air* par les fentes de l'appartement ; M. de V... l'entendait, lui, sans rien voir, et l'entendait, dit-il, comme on entend le frôlement d'une robe (p. 329). »

A ceux qui nous reprocheraient cette comparaison, nous répondons que, s'il n'y a pas similitude parfaite, la manifestation des fantômes présente certains points de ressemblance qu'il importe de consigner. Nous mettons de côté les intentions des agents ; elles diffèrent absolument. Si les fantômes ne sont pas identiques et visibles au même degré, les vapeurs qui les précèdent et semblent présider à leur formation, sont ou nous nous trompons fort, à peu près les mêmes dans les deux cas. C'est donc un principe identique qui leur a donné naissance. Mais ce principe quel est-il ?

Voici en quels termes M. Ch. Richet termine son exposé.

« Mais je ne veux pas aller plus loin dans la théorie. Il est trop tôt encore, et de nouvelles expériences sont nécessaires. Je ne peux même pas me hasarder à une affirmation définitive du phénomène. Car malgré toutes les preuves que je donne, malgré tout ce que j'ai vu et touché, malgré les photographies, si probantes cependant, je ne puis me résoudre encore à admettre dans toute sa plénitude, et avec toutes les conséquences prodigieuses que cela entraîne, le fait de la matérialisation. C'est trop demander à un physiologiste que de lui faire accepter ainsi un fait aussi extraordinaire et invraisemblable ; et je ne me rendrai pas si facilement, même à l'évidence.

« Toutefois j'ai cru devoir mentionner ces faits, de même que Sir William Crookes a cru devoir dans des temps plus difficiles, rapporter l'histoire de Katy King. Après tout il se

peut que j'aie été trompé. Mais l'explication d'une telle erreur aurait une importance considérable.

« Et puis faut-il le dire? — je ne crois pas que j'aie été trompé. Je suis convaincu que j'ai assisté à des réalités, non à des mensonges, certes je ne saurais dire en quoi consiste la *matérialisation*. La solution de ce problème est peut-être toute différente de celle que lui donnent naïvement les spirites. Je suis seulement prêt à soutenir qu'il y a là quelque chose de profondément mystérieux, qui changera de fond en comble nos idées sur la matière et la vie. »

Nous partageons entièrement l'avis de M. le Dr Charles Richet. La science spirite a encore un long chemin à parcourir, beaucoup d'expériences à faire, avant d'arriver à des conclusions rigoureuses et indéniables. Qu'est-ce que la matière? Qu'est-ce que la vie? Problèmes non résolus jusqu'à présent et qui passionnent aujourd'hui les savants de toute sorte. Ajoutons, toutefois, que les hypothèses spiritualistes sont les plus probables, les mieux acceptées des esprits loyalement sincères, et que le spiritisme, malgré les obscurités qui l'entourent, malgré les duperies auxquelles il donne naissance trop souvent, contribue à démontrer l'absurdité du positivisme éhonté qui avait envahi certaines sphères de la société contemporaine. Avancer que le spiritisme ramène à la foi catholique, ce serait dépasser notre pensée et désobéir à l'Église qui en a réprouvé les pratiques dangereuses et non justifiées; mais nous connaissons des âmes de bonne volonté qu'une longue expérience a désabusées de ses maximes trop souvent erronées et ramenées, par la preuve constatée de l'existence d'un monde invisible, aux croyances pures et simples de leurs ancêtres. Si la même grâce n'est pas réservée à toutes indistinctement, il nous plaît d'espérer que le plus grand nombre, guidé par le loyalisme de leur conscience, saura secouer en son temps le joug intolérable d'apparences trompeuses, d'illusions décevantes, pour rentrer résolument dans le *giron* de la sainte Église catholique, apostolique et romaine.

Mgr M. LE MONNIER.

DES MODIFICATIONS

Que subit la Force nerveuse extériorisée

RELATIVEMENT A L'ÉTAT DE SANTÉ DES SUJETS ¹

J'ai montré l'année dernière² que l'extériorisation de la force nerveuse, que nous constatons à l'aide du sthénomètre, se montre, chez les personnes en bon état de santé normale, plus considérable de la main droite que de la main gauche. Les chiffres indiqués par l'écart de l'aiguille entre certaines limites, variations qui indiquent la capacité personnelle d'extériorisation et qui peuvent aussi être produites accidentellement par un état de fatigue passagère et par différentes influences qui s'exercent momentanément sur l'état psychique du sujet.

Quoique ces chiffres n'aient donc pas une valeur absolue, ils donnent, comme nous le verrons tout à l'heure, des indications importantes quand ils sont sensiblement diminués ou exagérés.

Ce qui a une importance encore plus considérable que la valeur absolue des chiffres, c'est la proportion qui existe entre le chiffre indiqué par la main droite et celui indiqué par la main gauche. Cette proportion varie avec une régularité véritablement étonnante dans les différentes maladies du système nerveux, de sorte que la fraction présentée suffirait,

1. *Annales des Sciences psychiques*, octobre 1903, p. 604.

2. Pour la description du sthénomètre et des expériences faites pour constater l'élimination de toute cause d'erreur, dues au son, à la chaleur, à la lumière ou à l'électricité, voir le *Annales des Sciences Psychiques*, juillet-août 1901, et la *Revue d'Etudes Psychiques*, juin 1904. — N. D. L. R.

dans bien des cas, à elle seule, pour fixer un diagnostic. Et ce qui prouve que cette variation est bien sous la dépendance de la maladie, c'est que, si l'on étudie régulièrement l'action produite sur le sthénomètre par un malade en traitement, on voit la fraction donnée par les chiffres des deux mains se rapprocher progressivement de la proportion normale, au fur et à mesure que le malade avance vers la guérison. Si, dans le cours du traitement, il se produit quelque rechute ou quelque accident nouveau, ce fait est immédiatement enregistré par l'écart qui se produit simultanément entre les deux chiffres.

Nous allons examiner les indications données par le sthénomètre dans un certain nombre de maladies; les faits seront la meilleure preuve de ce que nous avançons.

Tout d'abord, nous allons voir les variations de la force extériorisée chez les neurasthéniques. On sait combien cette maladie est protéiforme, nous allons donc diviser ces maladies en catégories dans lesquelles nous verrons le sthénomètre donner des indications différentes.

Toutefois le caractère fondamental, que nous retrouvons chez tous les malades atteints de neurasthénie, c'est le renversement complet de la force extériorisée, qui est démontrée par l'écart plus considérable obtenu avec la main gauche comparativement à la main droite, ce qui est un caractère diamétralement opposé à l'état normal.

Nous n'insisterons pas, bien entendu, sur le tableau général de la maladie que tout le monde connaît; je me bornerai en quelques mots à indiquer les caractères dominants chez chaque malade,

Le premier sujet de cette catégorie est un homme de quarante-cinq ans, atteint depuis quelques mois de neurasthénie. Nous notons chez lui particulièrement des troubles digestifs, des vertiges, une tendance à la tristesse, des insomnies.

Son examen sthénométrique nous donne :

Main droite + 28°

Main gauche + 52°

Le second malade est une dame de trente-quatre ans, neurasthénique chez laquelle dominant les troubles digestifs, lourdeur et congestion céphalique après les repas, tristesse et mélancolie, insomnie presque complète.

Au sthénomètre elle nous donne :

Main droite + 14°

Main gauche + 20°

Chez une troisième malade, qui nous présente des symptômes cliniques généraux analogues : vomissements, inappétence, affaiblissement général, grande paresse pour se livrer à ses occupations manuelles et pour sortir de chez elle, nous trouvons la formule suivante :

Main droite + 20°

Main gauche + 40°

Un autre malade se plaint d'une grande fatigue générale, troubles digestifs, affaiblissement et lourdeur de tête surtout pendant le travail de la digestion ; il nous fait remarquer ce point très important, que son ardeur pour le travail n'est pas diminuée, il voudrait toujours entreprendre quelque chose, mais la fatigue physique le domine et l'arrête aussitôt. L'écart qu'il nous donne est :

Main droite + 23°

Main gauche + 40°

Un autre encore se plaint surtout de douleurs à l'estomac, somnolence après les repas s'il se livre à un travail sédentaire, vertiges s'il marche. Tristesse et idées noires relativement à sa maladie, grande faiblesse et troubles intestinaux. Nous lui trouvons :

Main droite + 32°

Main gauche + 55°

Je m'arrête dans cette énumération déjà longue, mais rapprochons les symptômes dominants qui caractérisent la maladie chez tous ces malades. Nous voyons chez tous la prédominance des troubles digestifs qui dominent toute la scène.

Il n'est pas difficile de se rendre compte que, dans tous les cas qui précèdent, les insomnies, la faiblesse, la tristesse sont sous la dépendance du mauvais fonctionnement des organes digestifs. Il faut noter surtout que la dépression signalée dans la plupart des cas, est surtout une dépression des forces physiques, aucun ne se plaint ici de troubles ou d'affaiblissement des facultés intellectuelles. Aussi leur formule générale est bien identique; nous constatons dans la mesure de leur force extériorisée, non pas des chiffres trop faibles, mais toujours le renversement de la formule normale, c'est-à-dire la prédominance de l'écart de l'aiguille obtenu avec la main gauche sur celui qui est donné avec la main droite. La proportion entre les deux chiffres reste, d'ailleurs, dans les limites d'une moyenne à peu près identique.

Pour bien montrer que le tracé ainsi obtenu est bien l'indice de la maladie, je montrerai la marche suivie chez un dernier malade de ce genre avant et après la guérison,

Celui-ci se présente avec les mêmes symptômes généraux sur lesquels je ne reviendrai pas, c'est-à-dire neurasthénie avec prédominance des troubles digestifs.

Sa formule, qui est prise avec le sthénomètre avant de commencer le traitement, nous donne :

Main droite + 23°
Main gauche + 38°

Le traitement terminé et le malade guéri, nous avons repris sa formule qui se trouve :

Main droite + 30°
Main gauche + 25°

La dernière formule est bien normale, le sujet ne présentant aucune autre affection nerveuse que la neurasthénie et la dernière formule ayant pu être prise à la guérison complète. Ce cas est très frappant.

Les malades du second groupe vont nous apparaître sous un aspect absolument différent. Ce sont toujours des neurasténiques, mais, au lieu de troubles organiques et d'affaiblissement physique, nous allons voir prédominer chez eux la dépression psychique. Chez ceux-ci nous avons noté, en effet, comme symptômes plus importants : la diminution de la mémoire, la perte de la volonté, l'affaiblissement de toutes les facultés intellectuelles, enfin l'apparition de phobies plus ou moins spécialisées.

La formule des chiffres qui représentent l'angle d'écart de l'aiguille du sthénomètre, obtenu avec la main droite et avec la main gauche, tout en suivant la même règle générale, se présente d'une façon bien différente.

Voici d'abord un homme d'une quarantaine d'années, malade depuis huit mois. Il m'est envoyé par son médecin comme neurasthénique et il présente, en effet, tous les symptômes de cette maladie. Je constate que ce qui domine chez lui, c'est une dépression considérable, la perte complète de la volonté, l'affaiblissement général des facultés intellectuelles; enfin la crainte de la mort.

L'examen au sthénomètre me donne ;

Main droite + 4°

Main gauche + 22°

Le second malade est aussi un homme très intelligent, âgé de quarante-huit ans, très surmené par les affaires. Après avoir suivi plusieurs traitements, il m'est envoyé. Il n'est plus lui-même, la dépression intellectuelle est telle qu'il ne peut plus suivre une affaire. Cependant son activité physique est toujours grande; on constate un affaiblissement considérable de la volonté.

Son examen sthénométrique me donne .

Main droite + 3°

Main gauche + 25°

Une dame de trente-cinq ans m'est amenée par un confrère ; neurasthénie caractérisée par des insomnies, dépression intellectuelle, affaiblissement de la volonté, elle se reconnaît incapable de diriger son ménage. Phobie d'une maladie spéciale : elle a eu une bronchite et elle est persuadée qu'elle a de la tuberculose pulmonaire et qu'elle en mourra. Il faut noter qu'il n'en est rien et que, malgré les affirmations de plusieurs médecins qui l'ont examinée, elle persiste dans sa phobie de la maladie mortelle.

Au sthénomètre, nous trouvons :

Main droite + 7°

Main gauche + 21°

Les différences que nous avons signalées tout à l'heure entre ces deux groupes de malades, et qui ne paraissent pas avoir beaucoup frappé, du reste, ceux qui se sont occupés de la neurasthénie, se trouvent mises en relief d'une façon saisissante par la comparaison des chiffres. Les formules des malades de la seconde catégorie montrent un écart, de même nature, il est vrai (c'est-à-dire le renversement), mais il est beaucoup plus considérable que chez les premiers sujets, et chez tous, cela est dû à l'abaissement énorme du chiffre indiqué par la main droite.

Voici maintenant les indications obtenues pendant le traitement chez un neurasthénique qui présentait tous les symptômes généraux de la maladie, avec tout à la fois affaiblissement physique et dépression morale ;

1^{re} épreuve : Main droite + 10°

— Main gauche + 20°

2^e épreuve : Main droite + 20°

— Main gauche + 26°

3° épreuve :	Main droite	+ 30°
—	Main gauche	+ 35°
4° épreuve :	Main droite	+ 45°
—	Main gauche	+ 37°
5° épreuve :	Main droite	+ 35°
—	Main gauche	+ 30°

Ces formules ont été prises de quinze jours en quinze jours. On remarquera que les chiffres de la première formule sont faibles tous les deux et la différence très considérable, puisqu'elle est du simple au double.

La fraction diminue dans les trois premières formules, grâce à l'élévation progressive des chiffres.

Dans la quatrième épreuve, nous arrivons à la prédominance normale du chiffre de la main droite sur celui de la main gauche; mais les chiffres sont dépassés, comme s'il se faisait une oscillation qui ramène enfin le sujet à une formule normale à la cinquième épreuve.

Nous avons assez insisté sur les modifications qui sont indiquées par l'examen sthénométrique des malades dans la neurasthénie. Nous allons maintenant examiner ce qui se passe dans une autre maladie du système nerveux non moins fréquente : l'hystérie. Nous n'observerons plus du tout ici les mêmes formules que dans la neurasthénie; ce n'est plus ce renversement des forces qui nous faisait constater la prédominance anormale de la force extériorisée par la main gauche sur celle de la main droite.

Ce qui caractérise l'hystérie dans l'examen auquel nous soumettons les malades de cette catégorie au moyen du sthénomètre, c'est l'écart beaucoup trop considérable qui existe entre le chiffre indiqué par la main droite et celui qui est indiqué par la main gauche. Et, de plus, cet écart est dû constamment à l'abaissement énorme du chiffre donné par la main gauche qui, parfois, descend jusqu'à 0.

Voici, du reste, les chiffres obtenus chez un certain nombre d'hystériques.

M^{lle} D., vingt-huit ans. Douleurs de tête de nature hystérique,

troubles profonds de la sensibilité; à l'exploration des réflexes je constate une zone d'anesthésie qui comprend la partie interne de la cornée de l'œil gauche dont l'excitation ne provoque pas de réflexe. Anesthésie de la région médiane et droite du pharynx, avec suppression du réflexe.

Examen sthénométrique :

Main droite + 23°

Main gauche + 5°

M. C., vingt et un ans. Point hystérique, nombreuses zones d'hyperesthésie. Aboulie, troubles psychiques.

Son examen au sthénomètre donne :

Main droite + 23°

Main gauche + 3°

M. A., trente-six ans, hystérique. Contracture pharyngienne, névralgies hystériques, zones d'hyperesthésie et zones d'anesthésie cutanée, anesthésie pharyngienne et abolition du réflexe. Insomnie et troubles psychiques nombreux.

Au sthénomètre, nous avons :

Main droite + 25°

Main gauche + 0°

Lorsqu'après un traitement approprié nous voyons les manifestations de l'hystérie s'amender et la maladie tendre à la guérison, nous constatons, en même temps que l'amélioration générale, la modification des chiffres obtenus avec le sthénomètre, qui tendent à se rapprocher des chiffres normaux.

M^{me} D., trente-cinq ans, hystérique. Vomissements hystériques, vertiges, agoraphobie. Abolition des réflexes cornéens et pharyngiens.

Son examen au sthénomètre nous donne, avant de commencer le traitement, le 21 octobre :

Main droite + 27°

Main gauche + 0°

Les vomissements cessent sous l'influence du traitement, l'agoraphobie a presque complètement disparu. A un nouvel examen sténométrique, nous trouvons, le 26 novembre :

Main droite + 40°

Main gauche + 8°

M^{lle} P., quarante-huit ans, hystérique. Impressionnabilité très grande. Névralgie hystérique. Zones d'hyperesthésie cutanée, zones d'anesthésie cornéenne avec abolition du réflexe.

Examen au sténomètre avant le traitement :

Main droite + 34°

Main gauche + 3°

Le mois suivant, amélioration considérable de l'état général et disparition de la névralgie.

Examen au sthénomètre :

Main droite + 17°

Main gauche + 23°

Il existait encore des troubles psychiques qui expliquent cet écart anormal. Malheureusement, l'examen au sthénomètre n'a pu être fait après la guérison complète.

Nous allons voir maintenant la combinaison de l'hystérie et de la neurasthénie, c'est-à-dire le développement de la neurasthénie chez des hystériques. Les courbes données par la superposition de ces deux maladies sont des plus intéressantes, car nous allons voir les caractères propres que nous avons trouvés pour chacune de ces maladies s'inscrire successivement par les chiffres indiqués par le sthénomètre.

La première malade que nous allons examiner est une femme de trente-quatre ans, hystérique. Elle a eu une première crise légère à la suite d'une frayeur ; puis les crises se sont répétées plus fortes à divers intervalles irréguliers. Elle a une véritable phobie de la crise, peur à tous les bruits, se rappelant

l'origine de sa première crise, on peut dire d'elle qu'elle a « peur d'avoir peur ». Nous notons de l'agitation, de l'énervement constant, des cauchemars la nuit. Enfin, depuis un certain temps sont venus s'ajouter des troubles digestifs et des vomissements. Cette malade présente la contracture pharyngienne et des zones d'hyperesthésie.

Son examen sthénométrique nous donne :

<i>1^{er} octobre :</i>	Main droite	+ 25°
—	Main gauche	+ 9°
<i>12 octobre :</i>	Main droite	+ 38°
—	Main gauche	+ 32°

La première formule se rapproche bien de celle que nous avons vue plus haut comme caractéristique de l'hystérie. Toutefois on remarquera que l'écart entre les deux chiffres n'est pas aussi accusé que dans la plupart de celles fournies par les hystériques. On pourrait se demander la raison de cette faible caractéristique, étant donnée une hystérie aussi caractérisée que dans le cas présent.

Nous allons le comprendre par la suite en constatant la combinaison de la neurasthénie et de l'hystérie. Quoi qu'il en soit, le 12 octobre, après avoir observé une amélioration notable des troubles hystériques, dont la plupart ont cédé sous l'influence de la suggestion hypnotique, nous constatons dans la seconde formule des chiffres normaux.

Peu après, la malade, malgré les avis qui lui sont donnés trouve bon de suspendre son traitement.

Elle nous revient le 2 janvier, les manifestations hystériques sont toujours calmées, elle n'a plus eu de crise, elle n'a plus la phobie de la crise, plus de vomissements, mais elle éprouve encore des troubles digestifs qui sont sous la dépendance de la neurasthénie, car elle accuse en même temps l'insomnie, la faiblesse générale, le découragement, enfin les autres symptômes classiques de cette dernière maladie.

Son examen sthénométrique nous donne, en effet, à cette date :

<i>2 janvier :</i>	Main droite	+ 35°
—	Main gauche	+ 50°

La malade est remise immédiatement en traitement, et le 15 janvier nous pratiquons de nouveau l'examen au sthénomètre et nous trouvons une formule normale :

15 janvier : Main droite + 43°
— Main gauche + 32°

Rapprochons maintenant ces différentes formules, pour bien faire ressortir l'intérêt véritable de la courbe qu'elles présentent, montrant l'hystérie, l'amélioration de cette maladie, la neurasthénie qui se dégage alors et la guérison de cette maladie :

1^{er} octobre : Main droite + 25°
— Main gauche + 9°
12 octobre : Main droite + 38°
— Main gauche + 32°
2 janvier : Main droite + 35°
— Main gauche + 50°
15 janvier : Main droite + 43°
— Main gauche + 32°

Je citerai un second cas du même genre. Il s'agit d'une femme de trente-cinq ans, hystérique, troubles nombreux de la sensibilité, hyperesthésie, diminution générale du réflexe pharyngien. Son état s'est aggravé à la suite d'ennuis de famille, de fatigues. Nous notons un affaiblissement considérable de la volonté, de l'indécision pour les moindres choses. Nervosisme exagéré.

C'est l'hystérie qui domine la scène actuellement. Son examen au moyen du sthénomètre nous donne dès le début une formule franchement hystérique :

8 juin : Main droite + 38°
— Main gauche + 0°

Le 17 juin, nous trouvons encore les chiffres bas de l'hystérie, mais la neurasthénie se dessine par la supériorité du chiffre de la main gauche :

17 juin : Main droite + 2°
— Main gauche + 3°

Le 24 juin, toutes les manifestations hystériques s'étant améliorées, il nous reste une formule franchement neurasthénique :

Main droite + 15°
Main gauche + 24°

Le 2 août, la neurasthénie est guérie, le terrain hystérique se manifeste encore, mais le sthénomètre nous donne une formule déjà bien meilleure que celle du début :

2 août : Main droite + 30°
— Main gauche + 7°

Enfin, le 17 août, il y a eu une interruption de traitement et la malade s'est trouvée exposée à des fatigues récentes; les deux chiffres sont donc assez bas, mais l'écart entre la main droite et la main gauche est presque normal :

17 août : Main droite + 10°
— Main gauche + 4°

Résumons la courbe de cette malade :

8 juin : Main droite + 38°
— Main gauche + 0°
17 juin : Main droite + 2°
— Main gauche + 3°
24 juin : Main droite + 15°
— Main gauche + 24°
2 août : Main droite + 30°
— Main gauche + 7°
17 août : Main droite + 10°
— Main gauche + 4°

Ces deux observations sont intéressantes par les rapprochements qu'elles présentent.

Je signalerai un cas de chorée, mais malheureusement je n'en ai observé qu'un avec le sthénomètre.

Chorée chez un jeune homme de dix-sept ans.

La première formule, avant le traitement, nous montre le renversement des chiffres normaux de la force extériorisée de la main droite et de la main gauche :

Main droite $+ 17^{\circ}$

Main gauche $+ 30^{\circ}$

La guérison obtenue par la méthode de l'application des aimants, nous retrouvons une formule normale :

Main droite $+ 55^{\circ}$

Main gauche $+ 52^{\circ}$

Lorsqu'on observe une dépression considérable du système nerveux à la suite d'accidents nerveux aigus, les chiffres d'extériorisation tombent souvent à 0.

Un hystérique, après plusieurs crises légères mais répétées pendant plusieurs jours successifs, est examiné au moyen du sthénomètre. On constate :

Main droite $= 0^{\circ}$

Main gauche $= 0^{\circ}$

Après quinze jours de traitement, les chiffres se relèvent et donnent :

Main droite $+ 33^{\circ}$

Main gauche $+ 8^{\circ}$

Une autre observation n'est pas moins intéressante. Un jeune homme épileptique m'est amené, après avoir subi une longue intoxication par les bromures. Il a un aspect perpétuellement somnolent, mémoire totalement annihilée, il a l'air tout à fait hébété. Cet état, dû à l'intoxication bromurée, donne à l'examen au sthénomètre une formule tout à fait analogue à celle des neurasthéniques :

Main droite $+ 22^{\circ}$

Main gauche $+ 43^{\circ}$

Après six semaines de traitement, le lendemain d'une forte crise, je pratique de nouveau son examen sthénométrique et je trouve :

Main droite = 0°

Main gauche = 0°

Six semaines plus tard, il y a amélioration considérable, les crises sont beaucoup plus rares, plus légères; la mémoire et l'intelligence reviennent d'une façon très sensible.

A cette époque, examiné au sthénomètre, il donne :

Main droite + 55°

Main gauche + 43°

Je m'arrête dans cette longue énumération, laissant parler des chiffres dont certains rapprochements s'imposent forcément à l'esprit.

Je ne veux à dessein en tirer, pour le moment, aucune conclusion, car je n'ai pas la prétention d'avoir encore trouvé de loi générale, pouvant être formulée sur des bases suffisantes.

J'espère seulement avoir éveillé l'attention et la curiosité des chercheurs sur un fait jusqu'alors inobservé, et être suivi dans la voie que je viens d'indiquer.

Le sthénomètre est construit par MM. Ponthus et Therrode, rue Victor-Considérant, 6, à Paris.



UNE APPARITION

Comment le professeur Richet a photographié un fantôme

Nous lisons, dans le *Matin*, numéro du 26 novembre 1905, l'entreffilet suivant :

La science contemporaine se met à étudier les phénomènes psychiques avec les procédés de la méthode positive. Ainsi qu'on l'a écrit, « l'expérience révèle chaque jour des objectivités nouvelles ». Ces objectivités ont parfois un caractère stupéfiant. Mais il faut s'incliner devant le fait, les théories viendront après !

Les mouvements d'objets sans contact, les lévitations, les écritures médiumniques, la clairvoyance, la clairaudience, la lecture de pensée, l'action à distance d'un esprit sur un autre, sont certainement des phénomènes surprenants. Ils sont affirmés par de hardis chercheurs ; sans être admis encore par la science orthodoxe.

Que dire alors de l'apparition d'un fantôme ? Folie ou hallucination, est-on tenté de dire. Halte-là ! Toutes les découvertes ont été niées. Les forces inconnues sont encore tenues en suspicion. Le phénomène des matérialisations a été décrit et observé par des expérimentateurs éminents, par des professionnels du laboratoire, par exemple Williams Crookes et le Dr Gibier. Mais voici que de nouvelles expériences viennent d'être faites. Dans des écrits récents, M. le professeur Charles Richet n'a pas craint de déclarer qu'il croit à la possibilité et à l'existence des fantômes. Eh bien ! cette

existence des fantômes, l'éminent physiologiste vient d'avoir l'occasion de la constater et de la vérifier. M. Charles Richet vient d'assister aux nombreuses séances d'expérimentation qui ont eu lieu, pendant le mois de septembre, à la villa Carmen à Alger.

De minutieuses précautions ont été prises pour éliminer la fraude. Les assistants étaient : le général Noël et sa femme, propriétaires de la villa ; M. Gabriel Delanne, ingénieur, élève de l'École centrale ; Mlles B... Il y avait aussi une négresse, au service du général. Le médium était M^{lle} Marthe B..., une charmante jeune fille, qui fut la fiancée du fils de M. Noël, officier de marine, mort depuis quelques années.

Détail capital : la salle était éclairée par une lumière suffisante pour permettre de voir, en permanence, les personnes présentes, leur attitude et leurs gestes. On pouvait lire l'heure à une montre. Les portes et ouvertures étaient fermées rigoureusement avec moyens de contrôle. Un coin de la pièce fermé avec des rideaux servait de cabinet pour le médium entransé.

C'est dans de telles circonstances qu'une apparition matérialisée a été observée, pendant de nombreuses séances. Le fantôme était coiffé d'une sorte de turban. Il était vêtu d'une draperie blanche. Son front était couvert d'un bandeau métallique brillant, avec des reflets d'or.

Le fantôme est sorti du cabinet où se tenait le médium. Il est venu au milieu des assistants, il a marché, il a donné des poignées de main aux personnes présentes, qui ont pu constater à la fois la résistance et la tiédeur de la main matérialisée. Il a embrassé avec sonorité la femme du général Noël. Enfin, il a parlé.

Cet être de formation si mystérieuse a donc été vu, touché, photographié. Il a parlé. Mais voici qui est mieux. Il respire comme un vivant. En veut-on la preuve ? Quand on souffle dans un flacon contenant une dissolution de baryte, l'acide carbonique exhalé par l'expiration se combine avec la baryte. Il se forme alors du carbonate de baryte qui devient visible sous forme de nuage blanchâtre, puis se précipite au fond

du flacon. Eh bien ! à un moment donné, M. C. Richet invita le fantôme à souffler dans un flacon contenant une dissolution de baryte.

Le nuage blanc apparut. Donc, le fantôme, avec son souffle, avait fait du carbonate de baryte, le visiteur mystérieux avait respiré !

Un dernier fait pour terminer. Ce n'est pas le moins étonnant de ces étonnantes expériences. Un jour, l'apparition matérialisée s'évanouit dans le plancher, se dissolvant progressivement de la tête aux pieds. Mais voilà qu'à la stupefaction des assistants, quelques secondes après, le fantôme surgissait de nouveau dans la salle, sortant du plancher en un endroit situé à quelques pas du point où il avait disparu.

Cet évanouissement et cette réapparition du fantôme constituent un événement d'ailleurs probant Un simulateur. — si cette hypothèse pouvait être envisagée un instant — n'aurait pu disparaître et reparaitre ainsi, successivement.

Le fantôme a déclaré se nommer Bien-Boà, il dit avoir été un prêtre, dans l'Inde ? Laissons cela, si l'on veut.

M. Ch. Richet, dans les *Annales des sciences psychiques* (numéro de décembre), et M. Gabriel Delanne, dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, décriront avec soin et précision le phénomène avec toutes ses particularités objectives. Ils donneront leurs appréciations personnelles.

Mais voilà qu'il va falloir créer une galerie des fantômes. Après Katye King photographié par l'illustre W. Crookes, voici maintenant Bien-Boà photographié par un savant physiologiste.

A qui le tour ?

Nous attendons avec une impatience que l'on devine les explications des savants qui ont été les témoins de ces phénomènes étranges. La respiration du fantôme constituerait un fait nouveau dont il y a lieu de tenir compte. Mais à part ce détail, l'évocation du fantôme se rapproche de toutes les expériences dont le spiritisme se prévaut jusqu'alors sans parvenir à déterminer un ensemble de lois rigoureuses.

Le lecteur a vu plus haut ce que nous pensons des appréciations du *Matin* et mis, de lui-même, les choses au point.

X...

PROBLÈMES ONIRIQUES



Nous lisons dans le numéro du 1^{er} octobre 1905 de *Luce e Ombra*, Revue mensuelle illustrée de sciences spiritualistes, qui s'imprime à Milan via Cappuccini, 18, un article de M. V. Cavalli, intitulé : *Problemini onirici*, ou *Problèmes des songes*. Nous avons pensé que le lecteur nous saura gré de mettre sous ses yeux les conclusions du savant collaborateur de la Revue milanaise.

Le songe est encore, de l'aveu des physiologistes, un problème obscur de physiologie¹; et en même temps une question mystérieuse, grave et importante de haute psychologie, compliquée de beaucoup de problèmes secondaires, dont quelques-uns feront l'objet de cet article.

L'étude du vaste et profond objet des songes a tourmenté l'esprit des plus robustes penseurs, sans qu'ils aient trouvé le fil d'Ariane pour les conduire dans cette inextricable dédale. Qu'il suffise de remarquer que le songe se complique du songe. Ainsi nous rêvons que nous allons au lit, que nous dormons, que nous sommes éveillés, que nous nous rappelons le songe passé, et nous ne nous apercevons pas que nous continuons de rêver, et nous nous croyons à l'état de veille, tout en restant endormis et rêvants.

Et l'on rêve encore qu'on est mort, que l'on voit son propre cadavre et qu'on assiste à ses propres funérailles, sans s'apercevoir de cette situation contradictoire, c'est-à-dire *qu'on est et qu'on n'est pas*, contradictoirement au fameux *être, ou non être* de Hamlet, si bien que ce curieux phénomène

1. *Elementi di Psicologia sperimentale positiva* du Dr Edvige Benigni. Turin, 1900, p. 139, sur la cause hypothétique du songe.

se réalise même chez les incrédules les plus convaincus.

Che l'anima col corpo morta fanno.

Qui ne voit dans cette duplicité la séparation du cerveau et de l'âme, et ne reconnaît dans ces images symboliques l'œuvre de l'*instinct moral* de la survivance?

On rêve encore, par contre, qu'on s'aperçoit qu'on rêve, et que ce que l'on aperçoit n'est pas réel, mais l'œuvre trompeuse de l'imagination en délire.

Somnia fallaci ludunt temeraria nocte,
Et pavidas mentes falsa timere jubent.

(TIBULLE, liv. III, élégie 115.)

Les plus ingénieux systèmes d'explication proposés sont oh ! combien faibles, inadéquats au sujet à expliquer, dont la complexité relève du sensible et du suprasensible, de la conscience cérébrale et de la conscience spirituelle, de l'homme physique ou extérieur et de l'homme hyperphysique ou intérieur¹ et, avec le présent du passé ténébreux qui nous a précédés et du mystérieux avenir, et du fond ténébreux de l'infini se présente à l'océan sans rives de l'infini, qui est le *mare nostrum* pour tous !

On peut considérer comme étant bien plus poétiques que scientifiques les spécieuses explications des physiologistes, qui vraiment *songent* à donner raison de tout ce qui a rapport au songe avec leur merveilleux automatisme cérébral, lequel, s'il joue un grand rôle dans la morphogénèse des songes, n'épuise certainement pas la question pour ainsi dire inépuisable, et en est même très éloigné.

Bayle lui-même, le grand porte-étendard du scepticisme moderne et qu'on en pourrait encore appeler le législateur philosophique, n'a pas hésité à écrire ce qui suit : « Les songes renferment beaucoup moins de mystère que ne le

1. Ce mot d'homme intérieur est ancien. Nous le trouvons employé, au quinzième siècle, par Vincent Ferrier, dans son *Traité de la vie spirituelle et de l'homme intérieur*.

croit le vulgaire, *et un peu plus que ne croient les esprits forts*. Les histoires de tous les temps et de tous les lieux rapportent sur les songes des faits si surprenants, que ceux qui s'obstinent à nier tout, se rendent suspects ou de peu de sincérité, ou de *manque de jugement, qui ne leur permet pas d'évaluer la force des preuves*. Or la sagesse populaire d'accord avec un proverbe espagnol nous enseigne qu'*on se trompe autant en croyant tout le monde qu'en ne croyant personne* : et Leopardi ajoute que de nos jours « l'incrédulité a donné naissance à des préjugés plus dangereux que la crédulité n'en avait jamais produits ».

Mais assez de préambule : arrivons à notre sujet :

I

Il n'est pas douteux que l'idéoplastique de nos songes d'*origine cérébrale*, quelle que soit l'impulsion génératrice intérieure, ou extérieure, c'est-à-dire physiologique ou physique, s'effectue, se concrétise avec les images sensorielles, c'est-à-dire entrées dans la conscience par la voie des sens, avec la prédominance des images visibles, et la plupart du temps avec la domination exclusive de celles-ci. Même les figures les plus hétéroclites, grotesques, tératologiques, lesquelles semblent ne pas appartenir au domaine de nos connaissances *sensibles*, c'est-à-dire acquises par le véhicule des sens, mais plutôt à l'élaboration de notre *folle du logis*, ne sont, à les bien analyser, qu'un amas cahotique et fragmentaire, des images sensorielles enregistrées et emmagasinées dans l'encéphale, et rappellent à la pensée le monstre classique d'Horace avec ses *membris undique collatis*. Dans le songe ordinaire la mémoire *entière* c'est-à-dire même celle qui est latente, fournit la matière brute, et l'imagination qui songe la travaille ensuite à son gré conformément ou non avec les souvenirs, sans être contrôlée, c'est-à-dire ni dirigée, ni corrigée par la comparaison.

Nous ne croyons pas qu'il y ait la moindre objection à opposer à ce que nous avons dit jusqu'ici, et que chacun, peut

avoir éprouvé en lui-même pour peu qu'il ait réfléchi au mécanisme des songes *ordinaires et communs*. Ces derniers, quoique bizarres et stupides, n'arrivent pas moins à l'ignorant et à l'insensé, qu'au savant et à l'homme de génie, comme le délire, ou autre affection cérébrale associée à des représentations figuratives, qu'elles soient spontanées ou provoquées par des narcotiques, excitants, etc.

Je ferai seulement observer qu'il n'est pas vrai ordinairement que les songes soient, suivant le vers de Métastase, *des images du jour gâtées et corrompues*, parce que le plus souvent celles que nous rêvons le moins, ce sont les actions quotidiennes habituelles, peut-être pour la raison qu'elles n'excitent plus l'imagination dans le songe.

Mais outre les songes communs, il y a des songes que n'explique pas la règle ci-dessus, à savoir que la vie sensitive est la source des formes rêvées, des fantômes des songes : outre cette source il doit y en avoir une autre plus cachée et vraiment extracérébrale, d'où proviennent les susdits songes. Et s'il en est ainsi, il n'est ni impossible, ni illogique de supposer que les deux espèces de songes puissent encore, en se mêlant, donner naissance à une espèce mixte, hybride, qui confonde ensuite nos criteriums trop simplistes et sommaires.

Les anciens, nous le savons, partageaient les songes en deux catégories : *onar* pour les grecs était le songe vain, de genèse somatique, et *upar* le songe véridique, de genèse psychique. Cette distinction se trouve non seulement chez Homère, qui représente la tradition populaire, mais encore chez Hippocrate, qui est le tenant de la tradition scientifique.

Les Français ont dans leur langue quelque chose d'analogue, si l'on s'en tient à ce que nous lisons dans les *mystères des sciences occultes par un initié*. (Paris. Librairie illustrée sans date.) *Rêve*, songe produit mécaniquement par l'organisme, et *songe*, clairvoyant, divinatoire : l'un fallacieux, l'autre véridique.

Or ici je n'entends pas pénétrer, ni même entrer dans le domaine indéterminé et pour moi impraticable des manifestations extraordinaires de la *vie supérieure*, qui peuvent se produire dans le songe, lequel, du moins dans certaines con-

ditions psycho-physiologiques, est une parfaite *veille intérieure*. Pour Hippocrate même sans restrictions; « quand le corps est endormi, l'esprit veille » et pour Voltaire, comme *cette vie est un songe, et la mort un réveil*, le songe doit être au moins un sommeil de l'âme. Cicéron de son côté écrivait : « en songe l'esprit va loin », et s'il s'émancipe du corps en partie, il doit jouir d'une plus grande liberté de mouvements psychiques. Paracelse dans la *philosophia sagax*, I. c. 7, déclare explicitement que « dans le songe, où le corps élémentaire (physique) repose, le sidéral (psychique) est dans sa génération, puisque celui-ci n'a ni repos, ni songe; mais quand le corps élémentaire prédomine, alors le sidéral repose ».

Ici je m'arrête à quelques idées générales, propres à jeter un peu de lumière sur le sujet particulier.

On dirait que pendant que se ferment les fenêtres des sens sur le monde de la *réalité* pourtant si *illusoire* des phénomènes physiques, s'ouvrent plus ou moins certains petits jours pour voir un autre monde qui nous semble celui des illusions et des chimères, tandis que, au contraire, étant cause, il est permanent et vraiment réel.

On doit ajouter toutefois que, de même que les astres existent pendant le jour, quoi qu'il soit impossible de les voir, de même ces jours existent aussi dans la veille, mais la lumière astrale qui en filtre ne pouvant être vue, il s'ensuit qu'ils sont comme s'ils étaient fermés pour nous, sauf pour les sensitifs, les médiums et les tenants du mysticisme, auxquels il est donné, même à l'état de veille, de la percevoir. « La conscience transcendente sort d'elle-même, quand celle des sens est réprimée », écrivait Du Prel dans l'*Énigme humaine*; et c'est une vérité admise de tous ceux qui étudient la psychologie occulte.

Apparitions (qui sont un *fait externe* produit par un agent intelligent aussi *externe*) : visions (qui sont un *acte interne* d'un agent intelligent aussi interne) : prévisions (qui sont des lueurs psychiques déchirant les ombres de l'avenir, et laissant derrière elles, au réveil, comme une traînée lumineuse le pressentiment) : voir l'esprit d'un défunt en songe (ce qui est bien différent de rêver un mort, phénomène mnémónico-

imaginatif) et tout le symbolisme apocalyptique des songes prémonitoires, dont les intelligences extra-terrestres sont les artisans cachés. *Mittunt insomnia manes*, suivant l'antique croyance des païens, et pour employer le langage du Dante

. . . quel sonno, che sevente,
Anzi che il fatto sia, sa le novelle.

(*Purg.*, xxvii, 92-3.)

constituent de riches matériaux d'étude pour la nouvelle et vraie psychologie. Celle-ci, nous avons raison de l'espérer, mettra un terme à la pneumathologie, et ainsi après la preuve scientifique de l'âme *séparable* du corps, devra venir celle de l'âme *séparée* et existant et vivant sans lui, parce qu'elle peut exister et fonctionner temporairement *en dehors* de lui.

Déjà le fait d'approfondir artificiellement le songe avec les procédés hypnotiques, la séparation progressive de la *Ψυχη* du corps nous a amenés à comprendre son isolement complet dans la vie posthume. Il faut que les sens physiques soient abolis, pour que fonctionne le *sens unique interne*, dont ils sont comme les organes spécialisés¹. Voilà pourquoi plus

1. Il y en a qui appellent le sens interne la *synthèse* des cinq sens (cf. *Mondo Secreto* de février 1898, p. 76) : je penserais au contraire que ce sens préexistant aux cinq autres, ceux-ci sont plutôt une décomposition de la lumière émanant du centre psychodynamique à travers le prisme de l'encéphale, et qu'il n'est point question ici de *synthèse*, c'est-à-dire de recombinaison du foyer lumineux indécouposable en soi. — Le fascicule de mars de la même année (*Mondo Secreto*, p. 167 19.) donnait une critique judicieuse sur la dénomination vague et indéterminée du sixième sens, lequel de fait n'est pas un sens *additionnel* aux cinq autres, et diffère de ceux-ci par d'autres qualités, qui nous fait percevoir des objets extérieurs, il est au contraire la fonction sur le *plan spirituel* et à un degré plus parfait des mêmes cinq sens physiques. Mais pour moi, en vérité, je doute de cette réelle et numérique correspondance de la quintuple fonction *spécifique* du *sens unique* dans le monde des esprits. Et si dans les diverses conditions de vie notre corps concentrait ensemble, *sans les confondre*, les diverses sensations, de manière que le son, par exemple, se perçoive comme la lumière, l'odeur, le goût et le toucher?... Ainsi pour Swedenborg (*Sapientia angelica* 7, 25, 26, 27), la *lumière* seule explique la félicité du ciel. Emanation de Dieu, elle environne l'ange, et lui fait *toucher Dieu* avec des jouissances infinies, qui se multiplient à l'infini. Du Prel écrivait dans l'*Enigme humaine* : « Si notre système nerveux avait une autre structure anatomique, de telle sorte que les organes des sens, qui en nous sont indépendants, fussent réunis par des anastomoses, nous pourrions *entendre* les phénomènes lumineux, et savourer les sons ». Mais il est possible précisément que ceci soit une réalité dans le corps éthéré de l'esprit. Le système de Du Prel n'est pas une pure hypothèse à reléguer dans le domaine du possible, car une première constatation a déjà été faite sur le terrain de l'observation scientifique des cas de *sensation mixte*, telle que l'audition colorée des sons, et par analogie nous sommes autorisés à élargir cet ordre de phénomènes psycho-physiologiques.

s'accroît l'état d'hypnose, plus s'accroît la suspension de la vie extérieure, et plus s'affirme le *sensorium commune*, et devient possible la perception de *l'invisible*¹.

Ceci a été connu de tout temps de tous les mystiques, voyants et initiés à l'ésotérisme.

Même dans le songe naturel, on peut avoir une perception crépusculaire de l'*occulte*, plus ou moins grande, suivant le degré d'assoupissement des sens. Alors *præterit figura hujus mundi*; et l'ultraphénoménique peut se révéler à l'œil de l'*homme intérieur*, comme Swedemborg appelle notre esprit, ou encore à l'oreille avec ce langage *intérieur*, que Philon a appelé *sacer sermo*.

Ici nous nous bornons à dire seulement un mot de certains songes qu'on ne peut affirmer logiquement appartenir au domaine de l'automatisme cérébral et à la juridiction du physiologiste, et qui semblent, au contraire, se confiner et se cacher dans le grand *luco sacro* de la vie mystique de l'âme, ou survie, et tombent par là-même sous l'investigation du psychologue.

S'il n'y a pas en eux l'éclatante *vérité des grands songes* bien caractérisés par l'empreinte spirituelle, on y découvre cependant une lumière réflexe de spiritualité, du moins à mon avis.

Il arrive souvent à certaines personnes de rêver qu'elles s'élèvent doucement, ou brusquement de terre, et qu'elles s'en vont nageant en l'air, non pas toutefois comme la plume au gré des courants de l'atmosphère, mais remuant le corps par un simple acte de volonté, presque inconscient, sans

1. Si, au dire de Kant, « la conscience de l'autre monde ne peut être atteinte ici-bas, qu'en perdant une partie de l'intelligence qui est nécessaire pour le présent » le contraire doit nécessairement se produire pour les *esprits*, qui veulent se communiquer à nous. Plus ils réveillent un semblant de vie somatique positive et éphémère, et plus ils atténuent et obscurcissent la lumière intérieure spirituelle, ou conscience suprasensorielle. De là aussi le trouble des fonctions intellectuelles et la confusion de la mémoire, état anormal constaté par de savants investigateurs, tels que Hodgson, Hyslop, etc, dans leurs rigoureuses expériences médianiques. Déjà Du Prel, dans *l'Enigme humaine*, avait annoncé, p. 129, que « les désincarnés ne peuvent produire de manifestations sans préjudice de leur caractère spirituel ». Ainsi, en résumé, le spiritisme ne nous présente, comme la lune à la terre, qu'une seule face, et toujours la même, à savoir la personnalité terrestre dans une condition un peu plus supranormale que la condition somnambulique des incarnés; l'autre, c'est-à-dire la vraiment spirituelle, nous demeure inconnue.

remuer ni bras ni jambes ! Cette locomotion aérienne ne ressemble ni au vol des oiseaux, ni à la nage, et rappelle seulement jusqu'à un certain point les colombes dantesques, qui

Coll' ali aperte e *ferme* al dolce nido
Volan per l'aer *dal voler portate*

Toutefois dans le songe il n'y a pas du tout d'ailes, ni en mouvement, ni *en repos*. C'est un système de locomotion générale, *sui generis*, propre de la vie onirique ; système que j'appellerai extra-naturel, *miraculeux*, parce qu'il est anti, ou supra-scientifique, comme on voudra le qualifier. Un second miracle, non moindre que le premier, au point de vue psychologique, c'est que dans le songe, nous ne nous étonnons aucunement d'un phénomène aussi éminemment prodigieux !

Or nous ferons observer ici que l'homme n'a jamais pu apprendre de l'expérience sensible rien qui ressemble à ce fait ultra-invraisemblable. Tous les efforts scientifiques et techniques ont été faits pour imaginer des appareils à appliquer au corps humain qui lui eussent permis d'imiter le mouvement d'ailes des oiseaux, ou le vol quelque peu différent des insectes ailés (diptères, hémiptères) ou encore se sont tournés vers l'aérostation, après l'invention des mongolfières, avec ballons dirigeables et les nacelles de types et mécanismes variés. L'homme à l'imagination la plus ingénieuse ne fait que copier, sans s'en douter la plupart du temps, les modèles de la nature, la maîtresse de tous, même des maîtres : si bien que toutes les découvertes en mécanique, en physique appliquée, etc., ne sont que des reproductions approximatives, et alors seulement à une petite échelle, des types naturels, c'est-à-dire ne sont en substance que des projections d'organes, comme l'a clairement démontré du Prel.

Personne n'a jamais imaginé, ni pu imaginer que l'homme puisse être métamorphosé en une sorte de nageur aérien se mouvant de lui-même, ou encore d'aérostat automobile, et que, non par force ajoutée *a tergo*, mais par mécanisme intrinsèque, il puisse s'élever dans l'air et se mouvoir à son gré

dans toutes les directions de l'espace atmosphérique

L'imagination humaine, répétons-le, est plagiaire inconsciente de la nature, ou pour mieux dire de la *quote-part* de la nature que l'homme connaît jusqu'ici, et que son misérable orgueil prend pour être toute la nature, de sorte que, avec une suprême légèreté il nie la possibilité d'*autre naturel*, comme supranaturel, et par la même impossible.

Comme conséquence de ce qui a été dit plus haut nous ferons observer que la faune mythologique se ramène à une réduction fantastique de la zoologie, et personne, avant qu'on ait découvert les animaux fossiles antédiluviens, n'aurait pu en concevoir les formes variées et pour nous originales. Et ainsi comment, si l'on veut uniquement peupler par l'imagination les planètes qui entourent le soleil, sortir des types connus sur la terre? Il est clair que la vraie création, même dans le domaine idéal, n'appartient pas aux créatures, mais au Créateur, et que pour cette raison nous ne pouvons faire autre chose que reproduire les paradigmes divins, et pour nous donner l'illusion que nous inventons, d'ajouter à un schéma donné, avec un syncrétisme plus ou moins heureux, des membres empruntés à tel ou tel autre type déjà existant dans la nature.

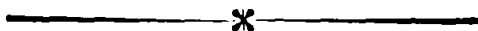
C'est ainsi que l'art voulant voir dans l'homme un être spirituel, et non soumis à la loi de la pesanteur, pour donner l'idée de la possibilité de la locomotion aérienne, imagina de le représenter avec des ailes, sous la forme d'anges, séraphins, chérubins, démons. Nous voyons également dans la mythologie Mercure le messager entre les Dieux et les hommes représenté avec des ailes aux talonnières et au chapeau :

Pacis et armorum, superis imisque Deorum
Arbiter alato qui pede carpit iter.

(Ov. *Fast.*, I-5.)

et l'on représente Junon portée dans une couche d'azur sur un char traîné par des paons, et Vénus sur un char d'ivoire auquel sont attelés ou des cygnes ou des colombes ou des hirondelles, etc, pour traverser les plaines de l'air.

Cependant dans le songe nous n'éprouvons pas ce besoin pour nous-mêmes, de nous figurer des ailes pour pouvoir traverser l'espace. Or comment expliquer ce phénomène, qui renferme une si évidente contradiction? On l'explique, en disant que l'âme, pour s'élever et se mouvoir dans l'espace n'a pas besoin d'appareils organiques spéciaux, et que par conséquent il n'y a pas de raison pour se créer avec l'imagination *songeuse* des instruments techniques semblables.



MOLLIE FANCHER

Cas extraordinaire de multiple personnalité ¹

M^{lle} Mollie Fancher avait seize ans et était une élève distinguée du séminaire de « Broocklyn Heights » aux Etats-Unis d'Amérique. Elle était sur le point de prendre ses degrés quand sa santé vint à s'altérer subitement et l'obliger à interrompre ses études. Son médecin, craignant qu'elle ne devînt poitrinaire, lui conseilla de faire de l'équitation. Elle suivit son conseil et devint bientôt une très bonne écuyère.

Elle était à cette époque une jeune fille élancée et gracieuse ; une blonde charmante aux longs cheveux flottant sur ses épaules et l'on peut dire qu'aucune jeune fille n'était plus connue dans la ville.

Le poney qu'elle montait appartenait à l'un de ses voisins et était vicieux ; néanmoins elle continua à s'en servir. Certain jour, étant en promenade, elle laissa, par inadvertance, tomber une des guides ; aussitôt, rapide comme l'éclair, le cheval se mit à faire des sauts et désarçonna l'intrépide cavalière qui tomba sur la bordure du trottoir et ne dut son salut qu'au chapeau lourd qu'elle portait ce jour-là.

Elle fut transportée chez elle inconsciente et le médecin constata qu'elle avait deux côtes brisées. Elle eût pu se guérir de cet accident si, à quelque temps de là, elle n'avait pas été victime d'un nouveau malheur. En voulant descendre, un jour, d'un tramway non complètement arrêté, sa crinoline resta accrochée à la voiture et elle fut traînée à plusieurs mètres de distance avant que le conducteur ait pu donner le

1. *La Revue spirite*, décembre 1905, p. 737.

signal d'arrêt. Cette fois, la chute fut plus grave et le médecin appelé de nouveau, découvrit qu'elle avait plusieurs côtes brisées et le corps tout meurtri.

Des mois se passèrent, ses muscles se contractèrent, sa vue s'affaiblit et il était évident qu'elle devait avoir une lésion à l'épine dorsale. Depuis cette époque, M^{lle} Fancher est restée alitée et on aurait pu écrire des volumes sur les phénomènes qui se produisirent en elle depuis quarante ans qu'elle est dans cet état.

Le juge américain A. H. Dailey a écrit sur Mollie Fancher un volume des plus intéressants auquel il a donné le titre de : *Qui suis-je? Une énigme*. M. H. D. Sisson, à qui nous empruntons ces détails, avait pour amis communs, le juge Dailey et M. E. T. Blodgett, tous les trois bien connus à Brooklyn.

Certain jour, étant ensemble en visite chez le juge, les trois amis s'avisèrent d'aller jusque chez M^{lle} Fancher. En entrant dans la Chambre de la jeune fille, le juge lui demanda si elle avait jamais vu l'un d'eux. — Mollie répondit que non, disant qu'aucun d'eux ne s'était jamais présenté chez elle : — puis, se ravisant aussitôt elle reprit ; voilà l'homme (désignant M. Sisson) que j'ai vu chez vous l'autre soir ; il est quelque peu changé mais tout de même, c'est bien lui.

(Le juge avait dit qu'étant un jour en transe, elle avait vu M. Sisson.)

Les détails qui suivent sont extraits d'une lettre écrite à un ami par le professeur West et ont été publiés dans le *Courrier de Buffalo* le 10 novembre 1878.

Il déclara que sa première visite eut lieu, le 4 mars 1867, et que depuis il devint un visiteur assidu et un ami de la famille ; qu'il a tenu un journal de ses observations, qu'il a exercé le contrôle le plus grand et le plus minutieux pour arriver à découvrir la fraude si elle existait et qu'il n'en a jamais trouvé. Il ajoute que M^{lle} Fancher était une jeune fille charmante et qu'elle était chrétienne : que les spiritualistes et les curieux ont vainement cherché accès auprès d'elle mais sans y réussir. Voici la description qu'en fait le professeur West.

1^o *Son physique*. — Pendant plus de douze ans, elle est

restée couchée dans la même position, sur le côté droit. Pendant neuf ans elle a été paralysée, ses muscles ne se détendant que sous l'influence du chloroforme. Pendant ces trois dernières années, elle a été dans un nouvel état, elle boitait au lieu d'avoir les membres rigides. Ses muscles se sont étendus à tel point qu'on peut mouvoir ses membres sans le secours du chloroforme. Pendant qu'elle passait par cette transformation, ses souffrances étaient intenses. Il semblait qu'elle ne pouvait vivre longtemps. Elle avait les yeux ouverts et fixes, elle les avait eus fermés pendant neuf ans; maintenant elle ne les ferme ni jour ni nuit, et ne peut rien voir. Elle pouvait avaler, mais ne pouvait prendre aucune nourriture; l'odeur seule lui en faisait mal.

Dans le cours de ces douze années, il y eut des moments où elle n'avait l'usage d'aucun de ses sens et pendant plusieurs jours consécutifs on l'a crue morte. On ne pouvait découvrir le moindre battement du poulx et il n'y avait aucune évidence de respiration. Ses membres étaient froids comme glace, et si son cœur n'avait pas donné des symptômes de chaleur, on l'aurait ensevelie.

Pendant toutes ces années, elle a vécu sans prendre aucune nourriture. L'eau, le jus des fruits et d'autres liquides étaient les seules substances qu'on lui faisait avaler et encore son estomac ne pouvait pas les supporter toutes. Cet organe est devenu si délicat qu'il ne peut plus rien digérer. Dans la première période de sa maladie, son estomac avait disparu, de sorte qu'en mettant la main dans la cavité, on sentait son épine dorsale. Il n'y avait pas de place pour de la nourriture. Elle avait le gosier aussi raide qu'un bâton, et il lui fut impossible d'avalier. Son cœur s'était considérablement dilaté, elle sentait des douleurs très vives passer dans le côté gauche et à l'épaule. Elle était presque aveugle, quand je la vis pour la première fois, elle n'avait l'usage que d'un sens, celui du toucher. A l'aide de ses doigts qu'elle passait sur des pages d'imprimerie, elle pouvait lire avec autant de rapidité qu'avec ses yeux, et aussi bien la nuit que le jour. Elle reconnaissait aussi de cette manière la photographie des personnes, les figures des visiteurs, etc... Elle ne dort jamais et ne prend de

repos que dans ses heures de transe. Ses ouvrages les plus délicats sont faits la nuit. Aucun de ses organes ne remplit ses fonctions excepté celui de la respiration. Elle aspire à mourir, mais elle dit qu'elle ne peut pas, parce que, en elle il n'y a rien qui soit sujet à la mort. »

2° Son état mental me paraît encore plus extraordinaire. Ses facultés de clairvoyance ou de seconde vue sont merveilleusement développées. Elle voit distinctement tous les lieux auxquels elle s'intéresse; la distance n'y met aucunes barrières. Il n'existe aucun lieu, quelque retiré qu'il soit, où son regard perçant ne puisse pénétrer. Elle sait lire le contenu de lettres fermées dont elle n'a aucune connaissance extérieure, sans faire la moindre erreur. Son esprit se porte chez ses parents et ses connaissances qui demeurent à des distances très éloignées et elle en décrit les occupations et les vêtements qu'ils portent. Elle découvre les défauts de couture, même invisibles à l'œil de l'observateur et le moindre désordre de toilette. Tout objet perdu ou égaré, elle le retrouve. Elle distingue les différentes couleurs avec leurs multiples variétés, même dans l'obscurité sans jamais se tromper. Elle fait des ouvrages de broderie et en cire sans modèles. Elle confectionne des formes et les combine d'une manière admirable. Sans avoir la moindre notion de botanique, jamais pourtant elle ne se trompe dans la confection d'une feuille ou d'une fleur. Elle sait imiter la nature avec la plus grande fidélité; dans les feuilles avec leurs veines et leurs nervures, dans les fleurs avec leur calice, leurs corolles et leurs étamines.

Elle écrit de la main gauche avec la plus grande rapidité. Son écriture est belle et lisible. Elle a fait une poésie composée de dix vers dans l'espace de dix minutes, sans donner du repos à ses pensées. Quand elle coupe des feuilles en velours pour en faire une pelote, elle tient les ciseaux entre les articulations du pouce et de l'index de la main gauche et ramenant le velours avec le pouce et l'index de la main droite, elle coupe les feuilles aussi adroitement et sans les mêler, que si elles eussent été coupées avec un emporte-pièce. Ces feuilles ne diffèrent guère en grandeur ni en forme de celles qui croissent

sur les arbres. Tout au commencement de sa maladie, elle a coupé ainsi plus de deux mille feuilles. En avril 1875, elle a usé deux cent cinquante onces de laine pour des ouvrages qu'elle a confectionnés à la main ; puis pendant les premiers mois jusqu'en décembre de la même année, elle a écrit six mille cinq cents lettres et notes. Elle a tenu les comptes de la famille pendant sa maladie. Elle tient un journal où elle relate les faits jour par jour, sauf quand elle est en transe plus de vingt-quatre heures.

En changeant d'état, il y a trois ans, elle oublia tout ce qui s'était passé antérieurement pendant les neuf années. Quand elle fut en état de parler, elle s'informa de certains faits qui avaient eu lieu au commencement de sa maladie, les neuf années d'intervalle étaient pour elle une page blanche ; elle n'en a pas gardé le moindre souvenir.

Quand elle est en état de transe, elle représente successivement six personnalités différentes.

« Éclat du soleil », « Idole », « Bouton de rose », « Perle » et « Rubis ».

« L'Éclat du soleil » est la personnalité du jour, quand elle reçoit ses visites. Les autres se succèdent dans la nuit à partir de onze heures, dans l'ordre susdit, jusqu'à la lumière du jour. Pendant ce temps, son cerveau semble récupérer ses forces.

C'est ainsi que depuis plus de trente-huit ans, jour par jour, en passant par des transes, des spasmes et des changements, physiques et mentaux continuels, M^{lle} Fancher a vécu, sous le pouvoir d'une force occulte qui ne peut être, selon toute évidence, qu'une influence spirituelle.

N'est-ce pas le lieu de se demander, ici : qui suis-je ? suis-je moi ? ou ne suis-je pas moi ?

Professeur C. MOUTONNIER.

Nice, le 21 octobre 1905.

SIR WILLIAM CROOKES

Le plus profond philosophe psychique du monde

C'est bien un signe caractéristique de notre époque, que William Crookes soit reconnu, comme un des plus grands maîtres de ces sciences psychiques dont le progrès est incessant, tandis qu'il y a quelque soixante ans, lorsqu'il affirmait la réalité de ces phénomènes, son initiative ne lui valut que le blâme et les moqueries des faux savants de son temps.

En 1870, après qu'il se fut épuisé à contrôler l'authenticité des expériences de Home, puis plus tard les matérialisations incroyables de Katie King, et autres, par l'intermédiaire du Medium : « Florence Cook ». — Ce fut un mot d'ordre parmi ses confrères qui ne pouvaient nier sa science et ses talents de déclarer que, sur ce sujet particulier du spiritisme, il était de folie inguérissable.

C'est donc en réponse à certains critiques qui dans la *Quarterly Review* mettaient en doute l'exactitude de ses observations, que W. Crookes écrivait en 1871 :

« Mon éducation scientifique tout entière n'a été qu'une longue étude des vérités exactes, aussi je voudrais qu'il fût entendu, une fois pour toutes, que ma conviction arrêtée sur l'authenticité de certains phénomènes n'est que la résultante des plus scrupuleuses recherches. »

Comme un critique insinuait que pour lui et pour d'autres tels que : Cromwell, Varley, Dr Huggins, etc., l'instruction première s'était trouvée insuffisante.

Sir W. Crookes répondait : « Pour mon compte je puis dire que mes études scientifiques ne pouvaient guère com-

mencer plus tôt. Un peu avant l'âge de seize ans, je faisais des expériences de chimie dans un laboratoire privé; puis j'entrai au Collège royal de la chimie, où pendant six ans je suivis les cours du Dr Hofmann.

La première étude personnelle que je fis sur un sujet compliqué et difficile, fut publiée lorsque j'avais dix-neuf ans, et depuis lors jusqu'à ce jour, j'ai poursuivi mon éducation scientifique par des observations toujours conformes à l'exactitude. » Voici pour les premières années.

Peu de temps après, une société de chercheurs, qui comptait parmi ses membres E. W. H. Myers, professeur Sidywick, professeur Gurney, M. Balfour, notre premier ministre, commença ses travaux sous le nom de : *Psychical researchers*. W. Crookes demeura toujours leur collaborateur et fut en même temps président de la « *psychical research society* ». Il était aussi Président de la société nationale pour le Progrès de la science.

Ces hommes éminents se montrèrent si zélés dans l'accomplissement de la tâche qu'ils s'étaient eux-mêmes imposée, que depuis trente ans, si ce n'est par exception dans quelques-unes des publications de la « *Psychical research society* », William Crookes ne fit absolument rien paraître depuis ses premiers ouvrages : *Recherches sur les phénomènes du spiritisme*. Le spiritisme contrôlé par la science moderne.

Sir W. Crookes au tribunal des savants

Le dix-neuvième siècle allait finir, lorsqu'on s'avisa de crier que M. Crookes se désintéressait entièrement du spiritisme et comprenait enfin l'erreur de ses premières années.

Ce qui fut aussitôt démenti par lui-même dans une interview qu'il eut à Paris vers 1897. L'année suivante, 1898, il revendiqua publiquement sa position première et déclara que les travaux de ses éminents confrères (entre autres la télépathie) lui faisaient comprendre que ses premiers travaux dans le domaine des sciences psychiques avaient eu au moins pour effet de préparer les voies.

Le discours qu'il prononça, comme président de la Société pour le progrès de la science éveilla la curiosité du monde savant. En effet, ce discours d'ouverture du Président de cette vénérable société est considéré encore aujourd'hui comme représentant le plus haut degré des progrès de la science moderne. Darwin, Eussel Wallace, Husley, Tyndall, se distinguèrent eux aussi par des discours remarquables. Darwin par exemple, lorsqu'il émit la théorie de « L'origine des espèces », ou Tyndall, également président d'une association britannique à une époque où le monde savant se confinait dans un matérialisme obscur, il proclame qu'il découvrirait dans les manifestations de la vie, le développement en germe de toutes les formes de la nature. On compte toujours que les présidents doivent se surpasser eux-mêmes. C'était en réalité jeter le gant aux membres de cette société et à voir qui relèverait le défi; quand Sir W. Crookes déclara, après avoir mentionné les nombreux et intéressants progrès de la science dans ses différentes parties, qu'il choisissait pour sujet « *l'étude des sciences psychiques* », passer ce sujet sous silence serait une lâcheté que je n'ai nulle envie de commettre; aucune circonstance, continue-t-il, dans toute ma carrière scientifique ne fut plus connue du public que la part que je pris il y a quelques années dans certaines études psychiques.

Il y a déjà trente ans que je publiai un compte rendu d'expériences tendant à prouver que, en dehors de notre connaissance, il existe une force émanant d'une intelligence différente de l'intelligence des êtres mortels. Mes connaissances personnelles à cette époque s'étendaient à peine au delà du fait, que certains phénomènes nouveaux pour la science se sont réellement produits et me furent démontrés par mes propres sens, ou mieux encore, par le témoignage des faits.

Je crois voir un peu plus loin aujourd'hui; j'ai entrevu comme un lien parmi les plus étranges phénomènes d'illusion quelque chose comme une union entre ces forces inexplicées et les lois déjà connues. Ce progrès est dû en grande partie aux travaux d'une autre association dont j'ai aussi l'honneur cette année d'être le Président : « La Société pour les

Recherches psychiques » ; si maintenant je devais soumettre ces recherches au monde savant, je choisirais un autre point de départ qu'autrefois. Je commencerai par la Télépathie : ayant comme loi fondamentale que les pensées et les images peuvent être transférées d'un esprit à un autre sans l'intermédiaire des organes connus : que la connaissance peut pénétrer dans l'âme humaine sans lui être communiquée par aucun des moyens jusqu'alors connus ou admis.

La télépathie principe de toute communication spirite

Ceux qui s'intéressent aux études psychiques n'ont pas oublié quelle fut la satisfaction des adhérents à la *Psychical research society*, lorsqu'un rapport publié il y a une quinzaine d'années leur apprit que nos longues études étaient enfin couronnées de succès ; que la transmission de la pensée était un fait établi par la science, et que, par conséquent, la télépathie prenait son rang parmi les forces naturelles.

Je puis affirmer sans exagération que cette découverte est la base sur laquelle s'appuie notre psychologie nouvelle. Elle constitue une puissance primordiale dans l'univers ; elle comprend tout ce qui a trait au pouvoir des esprits les uns sur les autres ; aux communications sympathiques autres que des êtres encore incarnés, ou ayant déjà franchi le seuil de la vie terrestre ; à la suggestion, à la possession : en un mot, à toutes les manifestations psychiques.

Dans son livre de *la Personnalité humaine*, voici ce que dit Myers : « Encore une fois je répète (et dans l'état présent de l'esprit humain je ne saurais trop insister) que la Télépathie qui établit la loi de communication entre esprits incarnés ou désincarnés, nous permet d'entrevoir obscurément le principe le plus grandiose que la science humaine soit vraisemblablement appelée à étudier, La découverte de la télépathie nous montre toute communication possible dans l'universalité des êtres.

Si l'on croit, dit-il encore, que la prière peut être entendue, on croit à la télépathie, « à l'influence directe d'un esprit sur

un autre esprit ». Si l'on pense que la prière est exaucée, c'est donc qu'on admet qu'un esprit désincarné peut agir, si ce n'est sur les éléments ou les épidémies, du moins sur l'esprit des hommes; c'est-à-dire sur leur cerveau.

Quatre ans avant la publication du livre de Myers, Sir W. Crookes, dans un discours sensationnel qu'il prononça devant la British Association, en 1898, déduit de sa « Loi des vibrations » la loi naturelle qui régit, dit-il, toutes communications psychiques.

Pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas connaissance de cette table de vibrations et des principes, que M. Crookes en a tirés, nous les reproduirons plus loin en entier.

Nous croyons fermement que la psychologie nouvelle, puisque c'est le nom qu'on lui donne, réussira à transformer notre philosophie actuelle qui, après s'être consacrée à la simple recherche des faits, créera la religion des âmes, qui en est la résultante naturelle.

Dans ce discours si remarquable, M. Crookes nous disait que tous les phénomènes de la nature sont vraisemblablement une suite d'ondes vibratoires que nous apercevons partout, et il nous est démontré que ces vibrations atteignent jusqu'à 2.000 trillions par seconde, et varient par conséquent comme fréquence et comme rapidité.

Ainsi, dit-il, j'ai recours à un pendule marquant les secondes; si je double, j'obtiens en continuant les séries de degrés suivantes :

<i>Point de Départ</i>	<i>Vibrations par Seconde</i>
Degrés 1	2
— 2	4
— 3	8
— 4	16
— 5	32
— 6	64
— 7	128
— 8	256
— 9	512
— 10	1024
— 15	32768

} Son

<i>Point de Départ</i>	<i>Vibrations par Seconde</i>		
Degrés 20	1 018376	}	Rayons électriques
— 25	33.554432		
— 30	1073.741824		
— 35	34359.738368		
— 40	1.099511.627776	}	Inconnus
— 45	35.184372.088832		
— 50	1125.899906.842624	}	Chaleur Lumière Rayons
— 55	36028.707018.963968		
— 56	72057.594037 927936	}	Inconnus
— 57	144115.188075.855872		
— 58	288220.376151.711744		
— 59	576440.752303 423488	}	Ray. Roëntgen ou Ray. X (?)
— 60	1.152881.504606.846976		
— 61	2.305763.009213.693952		
— 62	4.611526.018427.387904	}	Rayons du Radium (?)
— 63	9.223052.036854.775808		

Par la table ci-dessus, on verra qu'arrivés au cinquième degré en partant de l'unité, c'est-à-dire 32 vibrations à la seconde, nous sommes dans une région où la vibration atmosphérique se traduit à nous par le son. A 32.768 par seconde, le son cesse de se manifester à l'oreille humaine; cependant il est probable que certains animaux plus richement doués perçoivent des sons trop subtils pour nos organes; c'est-à-dire des sons dont le degré de vibration est trop élevé.

Après le trente-deuxième degré, les vibrations augmentent rapidement : nous arrivons aux ondes électriques, aux ondes lumineuses, à un nombre immense de vibrations à la seconde, jusqu'à ce que nous atteignons les rayons X et finalement les rayons du radium.

Les rayons du radium sont le résultat de quintillions de vibrations à la seconde; ils sont tellement subtils qu'ils traversent tous les corps solides.

Il est cependant possible que les rayon X comme ceux du radium ne soient que les premières manifestations merveilleuses d'un monde inconnu. Peut-être aussi les ondes de la pensée, instruments de la communication entre les esprits, se

rattachent-elles aux ondes du son, de la lumière et du radium : peut-être les corps spiritualisés qui, comme celui du Christ à sa résurrection, traversent les matières solides, sont-ils aussi analogues aux corps physiques qui nous sont connus pour produire un nombre de vibrations inimaginable.

Si les communications des esprits se produisent par les vibrations dans l'éther ou dans un élément plus subtil encore, ce fait nous fournirait une explication vraisemblable de la télépathie.

Le professeur Crookes continue :

Il me semble que ces rayons constituent le véritable mode de transmission de la pensée qui, si l'on en tire les conclusions normales, suffira pour éclairer bien des côtés encore obscurs dans les sciences psychiques.

Supposons que ces rayons, même les plus nombreux, puissent pénétrer dans le cerveau et agir sur certains centres nerveux. Supposons que le cerveau renferme un centre nerveux qui reçoive l'influence de ces rayons, comme les cordes vocales celles des vibrations du son, et les renvoie au dehors avec la rapidité de l'éclair pour aller les graver sur les ganglions sympathiques d'un cerveau étranger. De cette façon au moins, plusieurs des phénomènes de la télépathie et de la transmission de la pensée d'un centre nerveux à un autre à travers l'espace, peuvent être compris comme des faits scientifiques réguliers.

Nous appellerons sensitif l'être dont les ganglions possèdent à un haut degré la faculté de transmettre ou de recevoir la communication télépathique, ou qu'un entraînement constant a rendu plus impressionnable à ces ondes rapides.

L'expérience semblerait prouver que les ganglions actifs et les ganglions récepteurs ne sont pas également développés. De semblables hypothèses ne choquent en rien nos lois scientifiques ; il devient parfaitement inutile d'invoquer en leur faveur ce qu'on est convenu d'appeler le supranaturel.

Ne peut-on pas supposer que la pensée fortement concentrée vers un être sensitif avec lequel le penseur est en rapports d'étroite sympathie, peut établir une chaîne télépathique des ondes du cerveau, grâce à laquelle la pensée peut transmettre

son message directement au but visé, sans que la distance atténue son énergie.

On peut admettre aussi que notre conception vulgaire de l'espace et de la distance n'a plus rien de vrai dans ces régions subtiles de la pensée immatérielle où ces mots : « Proximité, éloignement », perdent le sens qu'on leur attribue.

C'est par la science seulement que pourra être démontrée la continuité de la vie au-delà de notre désagrégation matérielle, et c'est pour cela que M. Crookes occupe la première place au milieu des brillants esprits qui se sont consacrés à l'étude des sciences occultes. Il est le premier, comme le plus vaillant, et probablement comme le chercheur le plus génial qu'ait produit notre siècle.

Le but de notre journal est de faciliter l'étude de ces grands problèmes. Notre devoir est donc de soumettre à nos lecteurs d'Australie les découvertes scientifiques aujourd'hui si nombreuses, qui permettent d'établir le fait si important de l'existence d'un monde spirituel et de ses rapports intimes avec le nôtre.

Notre prochain article sera consacré au Dr Russell Wallace.

Traduit de l'anglais par M^{lle} M. GILLET.

UN CAS REMARQUABLE DE TRÈS RAPIDE ÉROSION

Le *Cosmos* a démontré à différentes reprises avec quelles réserves on doit accepter les déductions fournies par les chronomètres géologiques, déductions dont on s'est fait souvent une arme contre la foi.

M. Jean Brunhes donne dans *La Géographie* une nouvelle preuve de la prudence qui s'impose en ces matières :

« Des faits à peu près analogues d'érosion ou de sédimentation peuvent être produits, dit-il, selon l'intensité des causes déterminantes, ici en quelques siècles et là en quelques heures : telle est, à notre sens, l'une des idées les plus importantes de la géographie physique. Aussi est-il d'un particulier intérêt de noter soigneusement tous les phénomènes actuels dont nous pouvons exactement apprécier, voire même mesurer la durée. A ce point de vue, nous signalons l'article qu'a publié M. B. Doss sur un cas remarquable d'érosion rapide, près de Schmarden en Courlande¹ :

« Durant l'hiver rigoureux 1899-1900, les fleuves de la Baltique et notamment la Düna ont été encombrés de glace à un tel point que la débacle a été plus terrible que d'ordinaire et a permis d'observer quelques faits exceptionnels d'érosion. Le fait principal auquel est consacré le mémoire de Doss est dû à un petit cours d'eau, voisin de la Düna, et situé un peu à l'ouest de Riga, le Schlockebach.

« C'est à l'occasion d'une excursion de la Société des sciences naturelles de Riga, vers la fin du mois de mai 1900,

1. B. Doss, *Ueber einen bemerkenswerthen Fall von Erosion durch Stauhochwasser bei Schmarden in Kur-Vand in Zeitschrift der Deutschen geologischen Gesellschaft*, Band, 1. Heft, 1902, p. 1-23, 1 carton et 5 figures.

que l'auteur fut amené à reconnaître, dans les environs de Schmarden, un lit nouveau en forme de *canyon* qui n'existait pas l'année précédente : grâce aux renseignements fournis par un habitant du pays (un meunier nommé Dumpf) et grâce à ses propres observations, l'auteur a pu reconstituer l'histoire exacte de la formation du canyon.

« Ce lit nouveau, aux parois raides et en plus d'un point verticales, a été creusé dans des couches de dolomie et de marne ; l'auteur distingue la gorge principale (98 mètres de longueur) et deux gorges secondaires (30 mètres et 14 mètres de longueur) ; la profondeur et la largeur, bien entendu ne sont pas partout les mêmes : le canyon principal, dans la partie terminale qui est représentée sur la figure 1 du mémoire (Beilage A zu Seite 12), a 3^m7 de profondeur et 5^m50 de largeur ; dans la partie qui est représentée sur la figure 2 de ce mémoire (Beilage B zu Seite 13), il a 1^m75 de profondeur et 8 mètres de largeur. L'ensemble de la masse emportée par les eaux est évalué à 2.273 mètres cubes.

« Or, non seulement une seule saison a suffi pour la constitution de ce petit système de gorges de type canyon, mais il a, en réalité, suffi d'un très court intervalle de temps, environ trente-six heures, soit un jour et demi. C'est le 14 et le 15 avril 1900 que les eaux du Schlockebach, refoulées par un barrage de glaces, ont dû chercher violemment un autre chemin vers la mer et se sont ainsi entaillé un lit nouveau. Elles sont ensuite rentrées dans leur ancien lit, si bien que l'on a pu : 1° dater exactement le phénomène, et 2° évaluer exactement le temps que les eaux ont mis à le produire.

« Ce petit canyon du moulin de Schmarden est un exemple d'intense, violente et brusque érosion, qui a la valeur singulière d'un fait naturel (et non pas seulement d'un fait expérimental) ; il mérite en vérité de devenir un exemple classique. »



ASCÉTISME ET MYSTICISME

(Fin.)

XI

LA DISCIPLINE DU MYSTICISME DANS L'ÉGLISE

Il n'y a pas à craindre, dans l'Église, que les communications de personne à personne, entre Dieu et l'homme, aboutissent au triomphe des révélations privées sur la révélation générale. Tout en élevant le cœur du fidèle à la consolation et à l'illumination, tout en facilitant l'union réelle de la créature et du Créateur, notre religion réussit merveilleusement à régulariser les élans les plus affectifs. Qu'on étudie avec attention les dispositions en vigueur dans l'Église, et l'on reconnaîtra que le système, ici comme partout, est un chef-d'œuvre de prudence, de force et de délicatesse.

Certes, les divagations du sentiment sont déplorables; elles se produisent, malheureusement, dans la théologie aussi bien que dans la philosophie. M^{me} Guyon, Molinos, les Bégards, appartenaient à la religion chrétienne. L'efficacité de la discipline imposée par l'Église ne va donc pas jusqu'à rendre impossibles les égarements du cœur. Néanmoins, tandis que la philosophie, non seulement ne supprime pas, mais est encore impuissante à régler les mouvements affectifs, la théologie indique au sentiment, avec autorité et sagesse, les points qu'il doit respecter. Telle est la différence capitale qui sépare, en tout ordre de choses, la philosophie, de la foi. En philosophie, la raison n'a d'autre guide qu'elle-même. En

théologie, la raison est conduite par la foi. Le philosophe n'a pas de règles à imposer au cœur, au nom de la raison ; car la raison, pourquoi s'imposerait-elle au cœur et sur quoi appuierait-elle l'autorité de ses injonctions ? Le fidèle trouve dans la foi un point d'appui qui rend la raison plus solide, une autorité dont les décisions sont souveraines.

Un philosophe, dont le témoignage ne peut être suspect, a rencontré à ce sujet une heureuse comparaison : « La religion est au mysticisme ce que l'amour réglé par le mariage est à l'amour libre et passionné. Assurément, le mariage a été calomnié par la comédie et la satire. Le mariage n'exclut pas l'amour ; il le suppose, au contraire, et ne peut se comprendre sans lui. Mais il lui impose des règles et des devoirs ; il le place sous l'autorité des lois, et ne lui permet pas de s'écarter des conditions sur lesquelles repose l'ordre social. Telle est précisément l'action de la religion sur l'amour divin et, par suite, sur tous les actes et toutes les pensées dont se compose le commerce de l'âme avec l'infini. Elle ne permet pas que, dans les élans même de la foi la plus exaltée, on s'éloigne de ses dogmes, de ses traditions, de sa discipline, ni qu'on les manifeste autrement que sous les formes qu'elle a consacrées. Elle est inséparable d'une société spirituelle qui a, comme la société civile, son gouvernement, son organisation, sa législation. » (*La Philosophie mystique en France à la fin du dix-huitième siècle*, par M. Franck, p. 6.)

On ne saurait mieux dire. A la différence de la philosophie, le christianisme fait sa part au cœur, dans les rapports qu'il établit entre Dieu et l'homme. Mais, en reconnaissant les droits de l'amour, il lui impose de rigoureuses limites, ce que peut faire la philosophie. Il détermine son caractère, il circonscrit son action, il dirige sa marche.

Comment cela peut-il se faire ? Par l'autorité souveraine de la doctrine.

En effet, la théologie n'a pas pour premier fondement les spéculations de la raison humaine. Elle repose principalement sur la vérité divine et révélée. Les jugements que le théologien porte et les conclusions qu'il déduit ont pour point de départ les articles de foi, la tradition, la doctrine

des Pères, la science de la doctrine sacrée. De là résulte la règle du cœur. Il ne lui est jamais permis de sortir du cadre de la théologie. C'est le docteur qui indique les points qu'il ne faut pas franchir. Il est le pilote. La plus sublime contemplation n'est qu'une illusion, dès lors qu'elle contredit la théologie. C'est un point sur lequel Bossuet insiste avec autorité, dans ses *États d'oraison*. Son argumentation contre Fénelon a pour but d'indiquer nettement les points délimités par l'enseignement sacré, de condamner impitoyablement toutes les excursions faites en des frontières inviolables.

M. Bautain a excellemment fait ressortir cette prépondérance de l'enseignement sacré : « Nous avouons, dit-il, que la voie sentimentale est périlleuse, à cause de l'exaltation du cœur, s'il n'est bien réglé, et il n'est pas facile à régler, à cause des aberrations de l'imagination qu'il enflamme. Nous avouons encore la gravité des abus possibles. C'est pourquoi il faut distinguer, et on a toujours distingué le vrai et le faux mysticisme. Le moyen de les distinguer, je vais vous le donner en un mot. Rien de plus simple pour un catholique, mais rien de plus difficile pour celui qui ne l'est pas, et voici pourquoi. Dans l'Église catholique, qui est basée sur la révélation divine, et qui est instituée elle-même divinement pour conserver le dépôt de cette révélation dans sa pureté, en sorte qu'elle ne soit pas travestie, altérée par les pensées, les imaginations et les langues des hommes, dans l'Église catholique, qui est le dépositaire et l'interprète de la parole de Dieu, il y a une autorité divine, et cette autorité divine est chargée de décider ce qu'il faut croire ou ne pas croire, ce qu'il faut faire ou ne pas faire. C'est elle qui définit les dogmes; c'est elle qui détermine la discipline; c'est elle qui explique, enseigne les commandements de Dieu et sa loi; par conséquent, dans l'Église catholique, il y a un moyen infailible de discerner le vrai et le faux mysticisme. Le vrai mysticisme est celui qui est approuvé par l'Église, enseigné par elle; c'est, par conséquent, celui dont la doctrine s'accorde avec la foi de l'Église, et qui se soumet, par l'obéissance dans ses actes, aux prescriptions et à la discipline de l'Église. C'est le mysticisme de saint Jean, de saint Paul, de sainte Thérèse, de saint

Jean de la Croix, de l'auteur de l'I. C., de saint François de Sales.

« Le faux mysticisme est celui que l'Église a condamné, qui ne reconnaît pas son autorité, ou qui s'élève au-dessus de son autorité par des distinctions, par des explications qui sortent du sens ordinaire de l'Église, de ses dogmes, de sa morale et de sa discipline. Dans ce cas, ce faux mysticisme va contre la foi, contre les dogmes, contre la morale, contre la discipline de l'Église. Il a existé à peu près de tout temps dans le monde chrétien : c'est le mysticisme des Béguards et des Béguines, qui a été condamné par le concile de Vienne ; c'est surtout la doctrine de Molinos, prêtre espagnol, qui vivait à Rome et qui a été condamné au dix-septième siècle ; c'est le mysticisme du P. Lacombe et de M^{me} Guyon ; et enfin, il faut bien le dire, c'est un peu le mysticisme de notre grand Fénelon, du moins en ce qui concerne le livre des *Maximes des Saints*.

Bien plus, dans ses préoccupations relatives à la discipline du cœur, l'Église ne se contente pas de donner les immuables indications doctrinales. Elle courbe le fidèle sous le joug de la direction. Il n'est pas de chrétien qui puisse se tenir en dehors de l'obéissance. La perfection n'est acquise qu'à ce prix. Le maître spirituel (*magister spiritualis*) est celui qui reçoit les confidences du fidèle, soit en confession ou autrement, et qui le guide dans la voie de la perfection. Or un tel maître est absolument nécessaire : *Omnino procurandus est*, dit la théologie. « Je n'hésite pas à dire, s'écrie saint Vincent Ferrier, que jamais Jésus-Christ n'accordera sa grâce à celui qui, pouvant se faire instruire et diriger, néglige de se mettre sous la conduite d'autrui, dans la pensée qu'il se suffit à lui-même, et qu'il est capable de trouver tout seul ce qui est utile au salut. » (*De vit. spirit.*, cap. iv.) Aussi, l'Église a-t-elle sévèrement condamné les erreurs des pseudo-illuminés et de Molinos, qui niaient la nécessité du magistère spirituel.

La doctrine de l'I. C. est exactement conforme sur ce point à l'enseignement de l'Église :

« Ceux qui sont encore nouveaux et inhabiles dans la voie

du Seigneur, s'ils ne se gouvernent par le conseil de personnes de discernement, peuvent facilement se tromper et se perdre. Que s'ils préfèrent suivre leur sentiment, plutôt que celui des gens expérimentés, l'issue en sera périlleuse, à moins cependant qu'ils ne parviennent à se déprendre de leur propre idée. Rarement, ceux qui se croient sages, souffrent d'être humblement gouvernés par les autres. Il vaut mieux avoir peu de connaissances avec humilité et petite intelligence, que de grands trésors de science avec la vaine complaisance. Il te vaut mieux avoir moins que beaucoup dont tu pourrais t'enorgueillir. » III. VII, 10.

Le cœur trouve donc, dans l'Église, un double obstacle à ses entraînements. Le docteur sert à délimiter le terrain dans lequel l'amour peut se mouvoir; le maître spirituel enseigne la voie qu'il faut suivre. Le voyageur qui veut s'élever sur les hautes montagnes ne s'indigne pas contre les barrières qui l'empêcheront de tomber dans les précipices; il ne repousse pas le concours d'un guide expérimenté. Il s'applaudit d'autant plus de sa prudence, qu'il aperçoit la chute horrible des téméraires qui, méprisant les sentiers tracés, s'aventurent sans conducteur vers les hauts sommets. Ainsi le chrétien, instruit par les funestes exemples du mysticisme indépendant, accepte avec gratitude les indications de la doctrine sacrée et du magistère spirituel, et, loin d'en être importuné comme il le serait par des entraves fâcheuses, il les bénit comme le moyen efficace d'arriver sûrement aux cimes les plus élevées.

Il était nécessaire de donner ces explications avec quelque détail, car on a fait quelquefois un reproche à l'auteur de l'I. C. d'avoir fait dans son ouvrage une place trop grande à l'inspiration personnelle, au détriment de l'autorité générale.

Le P. Gagliardi a supérieurement indiqué la vraie pensée de l'I. C. à ce sujet. Nous insérons ici une interprétation libre de ce beau morceau de critique théologique : « Faites-y bien attention, et vous comprendrez que l'unique fondement de l'I. C., c'est que Dieu seul doit être écouté dans ses colloques intimes avec l'âme; que Dieu l'illumine et la soulève jusqu'aux plus hauts sentiments de l'amour divin; que la céleste doctrine

doit être attendue de cet unique maître, et immédiatement puisée dans ses enseignements. Que tous les Docteurs qui nous enseignent par la parole et par la plume se taisent, dit souvent le pieux livre; bien plus, n'écoutons même pas Moïse, les Prophètes et les Écritures; il va même jusqu'à dire : « Silence à toutes les créatures, que Dieu seul nous parle : l'âme n'apprend et n'aime véritablement que ce qui lui est enseigné par Dieu seul et qu'elle recoit directement de lui. Voilà l'esprit et l'âme qui illumine et enflamme le cœur; sans cela, tout le reste nous est par lui-même étranger, sec et inutile. »

Ce point de départ du livre de l'I. C. est assurément des plus élevés. Mais il est dangereux si l'on ne prend quelques précautions. De là vient que les protestants ont pu abuser du pieux livre pour appuyer leurs erreurs.

Trois erreurs, en effet, des plus pernicieuses et absolument étrangères à l'I. C., peuvent dériver de cette doctrine.

La première, est l'erreur de ceux qui, rejetant et repoussant les divines Écritures elles-mêmes, affirment que Dieu instruit immédiatement tout homme par un propre esprit intérieur : impiété rejetée avec horreur par les luthériens et les calvinistes eux-mêmes. Il n'est pas nécessaire de défendre l'auteur de l'I. C. contre l'accusation d'avoir enseigné cette doctrine, puisque dans son livre il cite fréquemment les paroles des divines Écritures, et proclame hautement que toute moralité et toute discipline prennent leur source dans la parole révélée. Nous ne nous arrêterons pas davantage à reluter Suenckfeld, l'inventeur de ce système, et ses disciples; car ils n'ont pas manqué, les théologiens qui ont fait voir les faussetés et les dangers de ce système, en particulier le cardinal Bellarmín.

La seconde, est l'erreur de ceux qui enseignent que les Prophètes et les saintes Écritures peuvent être librement interprétés par les particuliers, de telle sorte qu'on puisse à son gré y trouver les bases de nouveaux systèmes. Il est le seul principe sur lequel les diverses sectes protestantes, divisées entre elles, parviennent à se tenir d'accord. Ce serait une peine inutile que de faire voir combien la doctrine si catho-

lique de l'I. C. concorde peu avec ce principe : chaque phrase est une protestation contre l'erreur de l'interprétation privée.

La troisième erreur qu'on pourrait à l'extrême rigueur, attribuer à notre pieux auteur, si on ne voulait tenir compte que de quelques propositions isolées et comprises dans leur sens exagéré, consisterait à prétendre que, dans l'acquisition des vertus intérieures et spirituelles, il n'est aucun besoin de directeur, de conseil, de méthode et de discipline, car c'est Dieu lui-même qui inspire, enseigne et sanctifie. « Quelques hommes entendus dans la piété, dit Gagliardi, ont compris ainsi la doctrine de l'I. C. ; mais, ajoute le savant et judicieux critique, ils ont mal pris quelques passages du pieux livre : l'ensemble de la doctrine proteste contre une telle interprétation, car souvent l'I. C. rappelle que personne ne doit se laisser guider par son propre sens, par son jugement particulier, ou sa volonté, mais qu'il convient de suivre en tout les conseils et les préceptes des supérieurs. »

Quelle est donc la pensée véritable de l'auteur du pieux livre ?

Le vrai sens du principe fondamental de l'I. C., tel que nous l'avons rapporté plus haut, peut se résumer de la manière suivante :

Il est certain que la grâce est donnée en même temps que les vertus, immédiatement par Dieu seul. Par la grâce, Dieu fait bénéficier l'âme de la vie éternelle, d'un nouvel esprit, d'une sorte d'être nouveau, de qui émanent les saintes opérations des vertus. Il n'est pas moins indubitable que le point central de toute cette céleste doctrine consiste principalement en ceci : que les fidèles, lorsque, animés de l'esprit intérieur, ils s'approchent de Dieu, sont par lui illuminés et sanctifiés au moyen de cette grâce et de ses dons.

D'où il résulte deux conséquences, ou plutôt deux pratiques, indispensables à qui veut profiter de ces bienfaits divins.

La première, qu'il faut accepter l'enseignement extérieur des divines Écritures, des saints Docteurs, de nos Supérieurs et Directeurs : qu'il faut en référer à eux en toutes choses, et

se mettre sous la dépendance de leur gré et volonté. Ne nous lions pas à nous-mêmes : remettons-nous à leur magistère comme à une règle infaillible ; jetons l'anathème, non seulement à tout ce qui nous serait suggéré contre cette doctrine par notre propre esprit, mais un ange descendrait-il du ciel pour nous persuader du contraire, qu'il n'en faudrait pas moins repousser ses enseignements avec horreur.

La seconde, que tout ce qui nous est, extérieurement enseigné par la sainte et divine parole, ne peut qu'être entièrement conforme aux communications, qui nous sont faites intérieurement par Dieu lui-même, non d'une manière miraculeuse, mais par la prière, les colloques avec Dieu, le commerce et la familiarité avec lui, par la foi, la méditation, l'amour et la charité répandus dans nos cœurs par l'Esprit-Saint.

Le chrétien qui s'arrête au premier enseignement, à l'enseignement extérieur, est éclairé par les dehors et par les hommes seulement ; il peut devenir grand théologien, mais il manque du mouvement intérieur et vital ; il est privé de cet esprit précieux, qui instille dans le cœur le sens de la vérité, et donne le goût aussi bien que la science de toutes les vertus et de tous les préceptes : les Prophètes, l'Écriture, les Docteurs, lui font entendre le Verbe extérieur, mais il n'entend pas Dieu qui lui parle intérieurement ; il ne jouit pas de la lumière intime ; il n'a pas cette expérience et ce sens délicat qui l'avertit instinctivement de ce qui est bien ou mal, de ce qui doit être fait ou évité : Le prophète s'écrie dans le psaume xciii : « Heureux celui que tu instruis toi-même, ô Seigneur, et à qui tu fais connaître ta loi ! » David n'entend-il pas parler de l'humble fidèle qui dit : « J'écouterai le langage que fait entendre le Seigneur au fond de mon âme ! » (Psalm. lxxxiv.) En effet, dès qu'il a entendu cette divine voix intérieure, il comprend combien elle l'emporte et est préférable à tout le langage extérieur, et alors il dit avec l'auteur de l'I. C. : « Que Moïse se taise : silence à tous les Prophètes, puisque le Seigneur daigne illuminer lui-même son serviteur ! » Ce que le pieux auteur prétend ici, c'est que, pour sa part, il préfère le langage intérieur du Saint-Esprit, au langage extérieur, surtout quand il s'agit de la discipline des mœurs. La

révélation extérieure est nécessaire; mais, pour lui, abandonnant à d'autres le soin d'en parler, il s'applique à la révélation intérieure et il la recommande tout spécialement. C'est par elle que se forment les hommes vraiment spirituels et qu'ils deviennent, comme dit le Prophète, susceptibles des enseignements de Dieu (*docibiles Dei*), car, ainsi que l'enseigne l'Apôtre, « les fils de Dieu sont poussés par l'esprit de Dieu. » (Rom. VIII, 14.)

Ces explications font voir quelle est la profondeur, la sagesse, et le mystère de ce principe primordial sur lequel l'auteur de l'I. C. appuie tout son édifice spirituel, comme sur des fondations inébranlables.

Il suit de là, qu'il faut éviter deux excès.

Les uns s'en tiennent à la seule révélation extérieure, et ceux-là font de la théologie pure : et il arrive ordinairement qu'autant leur esprit est fécond, autant leur cœur est sec.

Les autres s'abandonnent exclusivement à leur ferveur intérieure, non sans un grand danger d'être trompés par l'illusion et de tomber dans l'orgueil et beaucoup d'autres malheurs.

La vertu est dans le milieu. Elle nous ordonne de nous soumettre à l'enseignement, à la direction, au jugement et à la volonté de nos Supérieurs et de nous laisser diriger par eux. Cela posé, allons à Dieu, conversons avec lui; percevons, sentons, goûtons intimement ce qui nous a été d'abord communiqué par le dehors, et ainsi, développons-nous par une force intérieure, immanente et inhérente à notre âme, qui nous fera produire des actes de toutes les vertus. Comprendons que, de même que l'homme complet se compose de la réunion du corps et de l'âme, ainsi la créature nouvelle informée par l'Esprit-Saint est inséparablement formée par deux éléments : le premier est comme le corps, le second, comme l'âme qui vivifie le corps; sans le second élément, le premier est semblable à un cadavre.

Telles sont les réflexions du P. Gagliardi sur la doctrine de l'I. C. Nous avons déjà rendu hommage à la critique du savant et pieux jésuite. Nous espérons que le lecteur ratifiera pleinement nos éloges.

Mgr PUYOL, *Prélat de Sa Sainteté.*

VARIÉTÉS

L'ÉTHER-ÉLECTRICITÉ ET LA CONSTANTE ÉLECTRO-STATIQUE DE GRAVITATION

Pour M. Tommasina, tous les corps étant impondérables dans le vide absolu, il n'existe qu'un seul corps impondérable produisant, par son action, la pondérabilité de tous les autres corps. L'état de contrainte ou la tension de l'éther est la constante absolue de la gravitation. L'auteur considère l'éther comme le réceptacle de l'énergie universelle et les corps pondérables comme des assemblages plus ou moins libres de particules d'éther. Le phénomène radiant ondulatoire électromagnétique étant primaire, les autres phénomènes n'en sont que des modifications partielles; donc, l'état de contrainte de l'éther n'est autre chose qu'une tension électro-statique, et la constante de la gravitation est de nature électro-statique. M. Tommasina se fait une idée particulière de l'*electron* ou élément électro magnétique; il considère comme tel, non pas la masse même de la particule d'éther, mais sa trajectoire et son énergie; ce n'est qu'un mode de mouvement sans transport de matière. La pression de gravitation et la pression de radiations engendreraient les deux forces électricité et magnétisme. Toutes les radiations seraient de nature électro magnétique. L'éther-électricité serait la forme primaire de la matière et de l'énergie. Tous les phénomènes physico-chimiques seraient dus à des chocs. De plus, aucune action à distance n'est possible et aucune force attractive ou répulsive ne peut être inhérente à la matière inerte.

M. Tommasina ne nous dit pas ce qu'il entend par matière inerte. Toute matière est vivante. Quoi qu'il en soit, cette théorie peut renfermer une part de vérité, mais nous l'accueillons avec réserve.

(*Archiv. des sci. physiq. et nat.* de Genève, 15 avril.)

SIR WILLIAM CROOKES ET HOME

Chacun sait que Crookes a fait un grand nombre d'expériences avec Home, ainsi qu'avec d'autres médiums. On sait aussi que Home a été étrangement calomnié, de sorte qu'un correspondant de M. Scott, qui est un lecteur de *Light*, a pu écrire que Home ayant, dans un procès mené très impartialement, avoué que tous les phénomènes produits par lui étaient le résultat d'une *fraude systématique*, il s'en suit que les conclusions que Crookes a tirées de ses expériences n'ont aucune valeur. Or, Crookes a opéré avec d'autres médiums que Home, et Home n'a jamais fait l'aveu qu'on lui reproche. Voici ce que dit Crookes à la page 36 de son livre sur la *Force psychique* : « J'ai travaillé à ce sujet pendant deux ans, et j'ai trouvé neuf ou dix personnes possédant le pouvoir psychique à un degré plus ou moins grand ; mais il était développé d'une manière si puissante dans M. Home que, m'étant convaincu, par des expériences faites avec soin, de la réalité des phénomènes observés, j'ai simplement, par raison de commodité, continué mes expériences avec lui plutôt que de le faire avec d'autres... Un grand nombre des expériences que je vais décrire ont été cependant accomplies avec une autre personne que Home et en son absence. »

Crookes prenait toutes les précautions possibles pour que les expériences faites fussent inattaquables ; il soumettait Home à toutes les conditions que lui suggérerait son habitude de l'investigation scientifique. Il connaissait certainement le fameux procès qui fut intenté à Home en 1868 et qui se termina avant qu'il se commençât ses expériences avec lui ; si donc il avait été question de supercherie dans ce procès,

supercherie avouée par Home, bien entendu, il aurait su la découvrir dans ses expériences personnelles avec ce médium. Nous n'emprunterons qu'une phrase au témoignage que Crookes a donné, au sujet de Home, à la Société des recherches psychiques : « Pour tous ceux qui l'ont connu, Home était le plus aimable des hommes, et sa parfaite sincérité et sa droiture étaient au-dessus de tout soupçon. » Bien des fois nous avons entendu dire que les hommes de science, voire les grands savants, sont, en matière de psychisme de parfaits naïfs. Des naïfs, on en trouve partout, même chez ceux qui ne sont ni hommes de science ni grands savants. Ce cliché ne vaut donc rien en ce qui concerne Crookes qui est un expérimentateur génial et plus à même que la plupart de ses détracteurs de juger de la valeur scientifique d'une expérience.

Quant au procès de 1868, qui se réfère à la conduite extravagante d'une dame israélite, nommée Lyon, vis-à-vis de Home, toutes les pièces existent au bureau du journal *Light*, et nulle part il n'est question du moindre aveu de supercherie. Dans *Psych. Studien*, février et mars, Bormann a d'ailleurs raconté toute l'histoire de ce procès et, dans un livre sur Home, a dit de lui : « Jamais il ne fit payer ses séances, et pendant sa carrière médiumique de trente-cinq ans, il n'a jamais subi d'exposure. Il était également distingué par sa culture intellectuelle et par son amabilité. »

Justice est ainsi rendue à la fois à Home et au grand savant qu'est William Crookes.

(*Light*, 6 juin.)

CURIEUX CAS DE PERTE DE LA PERSONNALITÉ

M^{me} G. Wallace, une veuve aisée, habitant Wilkesbarre (Pensylvanie), perdit subitement la mémoire en novembre dernier; elle se trouva un jour à Newark sans savoir comment elle y était arrivée et ce qu'elle avait à y faire. Cette perte de mémoire semble avoir été occasionnée par le chagrin de la perte de son mari; elle se rappelle encore avoir

circulé à Wilkesbarre le 21 novembre, et le dernier fait dont elle se souvient, c'est qu'elle se trouvait près d'une gare de chemin de fer.

Quoi qu'il en soit, arrivée à Newark, elle eut conscience qu'il fallait vivre et travailler pour vivre; mais elle ne se rappelait rien de son existence passée. Il pleuvait et elle était très fatiguée; elle finit par s'adresser à des personnes habitant près d'une grande église. On lui demanda son nom; elle ne sut que répondre et fut évincée. Après avoir frappé à plusieurs maisons, elle fut enfin accueillie dans une famille Stern, où on lui donna à manger et à coucher. Elle demanda à travailler au ménage et devint la servante de la maison. Il lui semblait étrange qu'elle n'eût point de passé, ne se rappelant de rien, même de son enfance. Elle acquit cependant le sentiment qu'elle n'était pas servante de son métier; elle sentit qu'elle devait avoir des enfants et des amis quelque part, mais c'était très vague. A force de se creuser le cerveau, elle finit par faire son ouvrage avec une telle apathie que M^{me} Stern lui demanda si elle était malade.

C'était d'ailleurs le moment où les premiers éclairs de mémoire se produisirent; elle revécut en quelque sorte son enfance: elle revoyait la maison maternelle, l'école, ses camarades, mais toujours sans se rappeler son nom. Toujours préoccupée, elle faisait constamment travailler son esprit pour reconstituer son histoire. Un jour qu'elle était occupée dans la cuisine, ce fut comme si une voix lui disait : « Vous êtes M^{me} George Wallace et vous habitez Wilkesbarre ! » La lumière était faite; elle se rappela ses enfants et s'écria : « Je sais qui je suis: j'habite Wilkesbarre et j'y ai six enfants. Il faut que j'aille les retrouver immédiatement ! » M^{me} Stern la calma et écrivit à la sœur de M^{me} Wallace, à Sayre. Cette sœur et Élisabeth, la fille aînée de M^{me} Wallace, vinrent la chercher. Tous les enfants étaient à Sayre: on l'avait cru morte et on avait loué la maison de Wilkesbarre.

Cinq mois s'étaient écoulés. Élisabeth n'avait jamais voulu croire à la mort de sa mère; elle sentait qu'elles se reverraient et que sa mère lui reviendrait.

(*Progr. Thinker*, 30 mai.)

BIBLIOGRAPHIE

Socialisme et Christianisme, par A. D. SERTILLANGES, professeur de philosophie morale à l'Institut catholique de Paris. — Le Socialisme et le Partisocialiste. — Le Socialisme et la Destinée. — Le Socialisme et la Réforme économique. — I. L'Appréciation des Faits. — II. Les doctrines et les méthodes. — III. Le Capital. L'Héritage. Le droit de propriété. — Le Socialisme et la Solidarité. — Le Socialisme et la Liberté. — Le Socialisme et l'Anticléricalisme. Un vol. in-12. Prix : 3 francs. (Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris.)

Un jugement autorisé sur le socialisme en ses rapports avec le christianisme semble devoir constituer, aujourd'hui, un service de premier ordre à l'égard d'un grand nombre de personnes.

Un catholique qui n'a pas pris une conscience pleine de sa propre doctrine, au point de vue social, est nécessairement dépaycé au milieu des affirmations contradictoires et des conflits de sentiments que provoquent sous nos yeux les questions pendantes. L'école libérale d'un côté, le socialisme de l'autre, composent l'aile droite et l'aile gauche d'une armée dont le centre est encore à l'état anarchique. Sa formation ne peut être qu'une œuvre chrétienne, et il y a donc intérêt grave à ce que les hommes compétents du catholicisme expriment leur pensée tout entière.

Professeur de philosophie morale à l'Institut catholique de Paris et auteur de nombreuses études sociales, M. l'abbé Sertillanges a le droit de parler ici. Son étude du socialisme aura le double avantage d'éclairer et de pousser au bien ceux qu'inquiètent à juste titre et le désarroi de nos intelligences et l'allure hésitante ou les courtes limites de notre action.

Le Gérant : P. TÉQUI.

LE CURÉ D'ARS ET CLAIRE G...

... Un jour¹, j'eus l'idée d'évoquer le curé d'Ars, que je ne connaissais que vaguement par ce que m'en avait dit une magnétiseuse qui, pendant quelque temps, m'avait *en vain* prodigué ses soins, je ne le fis que dans le but d'acquérir toujours de nouvelles lumières et non pour lui demander le rétablissement de ma malheureuse santé ébranlée, comme on pourrait le croire, sachant les cures merveilleuses de cet esprit guérisseur.

Mais j'eus beau faire mon appel ordinaire, au nom de Dieu, ainsi qu'Allan Kardec le conseille, le curé d'Ars ne vint pas. La main du médium resta immobile.

Enfin un esprit, signant Ahmalich, se manifesta. Voici ses paroles écrites à l'envers et seulement lisibles au moyen d'un miroir :

« Mesdames, vous n'aurez pas le curé d'Ars, il est beaucoup plus haut que le pape². Il faut de longues et ferventes prières pour l'obtenir. »

Un peu stupéfaite, je pensai que le meilleur moyen... était d'appeler le « Guide »...

« Le curé d'Ars, dit celui-ci, sera à votre disposition mardi à quatre heures et demie; il vous parlera longuement, mais *il faut que vous le priiez d'ici là*, afin de bien témoigner votre désir de communications... »

Claire G... se rappelant alors la foi de sa première jeunesse,

1. Cf. *Souvenirs et Problèmes spirites*, par Claire G..., p. 167. Nous laissons l'auteur parler lui-même et nous exposons ses théories. Nous dirons ensuite ce qu'il faut en penser au point de vue catholique.

2. Allusion à une prétendue communication obtenue précédemment avec Pie IX.

se met « à prier le curé d'Ars, selon les pratiques du catholicisme », par l'invocation de ses saints.

Au jour dit, l'Esprit guide annonça l'approche du curé d'Ars.

Le crayon, renversé pour l'écriture sénestrogryre du Guide, se tourna lentement dans la main de M^{lle} R... en se soulevant légèrement... Voici ce que je pus lire :

« Jean, curé d'Ars † (le nom fut suivi d'une croix), oui, je viens.

Et, ayant dit quelques paroles en réponse à l'Invisible, celui-ci écrivit :

« Je sais de vous que vous cherchez la vérité et je me mets à votre disposition pour vous répondre.

MOI. — Par quoi, si vous êtes le curé d'Ars, ai-je mérité que vous vous intéressiez à moi?

LE CURÉ D'ARS. — Dieu voit votre cœur; il est témoin des bonnes intentions et il veut vous aider. Vous ne méritez cela que par votre désir de monter toujours plus haut. *Dieu ne refuse jamais le secours qu'on lui demande.* Maintenant, posez-moi des questions sur les sujets qui troublent votre foi.

MOI. — On me dit que pendant votre vie vous vous plaigniez de nombreuses visions diaboliques. Que faut-il en croire? Cependant il n'y a point de diables.

LE CURÉ D'ARS. — Ces visions étaient réelles. J'avais laissé, *dans ma précédente existence*, un esprit mauvais qui avait juré de m'entraîner dans sa malédiction et profitant des doctrines catholiques, il *m'apparaissait sous la forme démoniaque*. Lorsque je le voyais, je le chassais par la prière.

MOI. — L'Eglise catholique, qui enseigne un enfer éternel, est-elle dans le vrai?

LE CURÉ D'ARS. — Vous saurez que les esprits orgueilleux qui ne veulent pas écouter les enseignements des bons esprits, au lieu de progresser, s'abîment de plus en plus dans leur iniquité; alors ils ont, en effet, la haine de Dieu, ainsi que nous le dit la religion, *seulement cette sorte d'enfer n'est pas éternel*. Il est seulement long à cause de l'infériorité des esprits. Mais je me hâte d'ajouter qu'il est bien peu d'âmes

assez volontairement mauvaises pour descendre ainsi, *car par la loi d'attraction divine*, toute âme, même mauvaise, même criminelle, monte d'un degré au sortir de la vie.

MOI. — Donc, les diables ne sont que les esprits désincarnés des humains, Dieu ne pouvant créer des anges qui peuvent chuter (*sic*) et l'enfer n'est pas non plus un lieu déterminé, mais un état d'âme ?

LE CURÉ D'ARS. — Vous y êtes. Les âmes mauvaises souffrent à voir leurs iniquités et, dans leur obscurcissement, elles veulent y entraîner d'autres, afin de ne pas souffrir seules.

MOI. — Qu'était-ce que ce soi-disant démon qui voulait tenter le Christ dans le désert, comme dit un des Évangiles ?

LE CURÉ D'ARS. — Ce n'est qu'une allégorie. L'esprit mauvais a, en effet, pu chercher le côté humain ; mais le Christ ne pouvait subir la tentation.

MOI. — La résurrection du Christ, n'est-ce pas également une légende ? Que ferait un corps terrestre dans des régions supérieures qui ne conviennent qu'à d'autres êtres fluidiques ?

LE CURÉ D'ARS. — Là, je vous arrête. Le corps de Jésus a été *dématérialisé*, comme les esprits peuvent le faire à l'aide d'un médium puissant.

MOI. — Et du dogme du jugement dernier, que faut-il penser ? N'est-ce pas une absurdité ?

LE CURÉ D'ARS. — L'idée des peuples était portée à croire à un prétoire. Cependant il y a une considération à observer. Un jour quelconque, la terre disparaîtra : ce jour-là, tous les esprits qui gravitent autour de la planète seront reportés ailleurs ; ceux qui auront descendu jusqu'aux expiations extrêmes et qui, depuis des siècles, ramperont à la surface du globe, *refusant toute incarnation qui serait pénible* et qu'ils ne veulent pas affronter, ceux enfin que *nous appelons* les démons seront versés dans une planète d'un ordre inférieur et il faudra qu'ils recommencent les étapes ; ceux, au contraire, qui auront progressé doucement et seront dans une erraticité heureuse, avanceront et iront, enveloppés d'un corps plus léger, dans des mondes meilleurs ; ceux enfin qui seront dans l'erraticité supérieure et qui auront mission de faire marcher le progrès, de surveiller les autres esprits, ceux-là quitteront

la sphère terrestre et iront avec le Christ qui les emmènera plus haut dans les régions bénies de Dieu.

MOI. — Donc il n'y a pas de résurrection de chair, comme l'Eglise catholique l'enseigne?

LE CURÉ D'ARS. — *Non.* (C'est l'esprit même qui souligne.)

MOI. — Et le Christ, qui est-il?

LE CURÉ D'ARS. — Le Christ est le médiateur; il *représente* la divinité sur la terre.

MOI. — Je voudrais savoir comment il faut comprendre le chapitre de saint Matthieu sur la naissance du Christ.

LE CURÉ D'ARS. — Il y a là une chose particulière qu'il ne nous est pas permis de dévoiler.

Nous arrêtons là les citations de notre auteur. Est-il besoin de les réfuter une à une, pour montrer que la prétendue théologie du curé d'Ars, telle qu'on nous la présente, bat en brèche les enseignements les plus élémentaires de l'enseignement catholique.

Et d'abord quelle présomption de supposer que « l'esprit », dont le médium traduit ici, ou écrit les réponses, soit bien celui du bienheureux Jean-Baptiste Vianney! On nous l'affirme. Mais que vaut cette affirmation, quand les faits viennent lui infliger un démenti formel et catégorique? Est-il dans les desseins de Dieu, qui récompense ses serviteurs au centuple, de permettre qu'ils répondent à tout appel de curiosité plus ou moins justifiée, à toute question extravagante et déplacée.

L'historien du curé d'Ars, qui fut longtemps le compagnon de ses travaux et le témoin de sa vie si extraordinaire, nous raconte par quels moyens le démon essaya de troubler cette âme généreuse et d'arrêter les fruits de son ministère. Mais ce ne fut qu'un épisode dans la carrière apostolique du grand serviteur de Dieu. Celui-ci ne se méprit jamais sur la nature et l'existence du « grappin » qui la nuit, par des bruits insolites et réitérés, l'empêchait de se reposer des fatigues du jour.

Parler d'une existence antérieure à l'existence terrestre, n'est-ce pas donner tête baissée dans la théorie orientale des existences successives, par lesquelles certains esprits modernes

voudraient justifier, après la mort, je ne sais quelle survie de l'âme dans je ne sais quel corps astral. Evidente contradiction avec la doctrine de saint Thomas qui enseigne que l'âme informe le corps, que la mort les sépare, laissant celui-ci à la terre où il retombe en poussière, et mettant l'âme devant le tribunal du souverain Juge pour le jugement particulier. La théorie pythagoricienne de la migration des âmes est donc un mythe plus ou moins poétique des anciennes écoles philosophiques et que les élucubrations spirites de nos jours essayent de ressusciter vainement, mais que l'Église ne saurait admettre. Que les esprits mauvais travaillent à entraîner l'homme au mal, c'est ce que nous enseignent les notions les plus élémentaires du catéchisme.

Nous y apprenons aussi l'éternité des peines de l'enfer. Il n'y a peut-être pas de dogme qui ait été aussi violemment attaqué que celui-ci. Dans les premiers jours du dix-neuvième siècle, même avant que ne fût publié le fameux livre intitulé : *Comment les dogmes finissent*, on vit quelques théologiens assez osés pour admettre une certaine mitigation des peines de l'enfer, mais aucun d'eux ne se prononça contre leur éternité, formellement affirmée dans plusieurs passages du saint évangile. Allez au feu de l'enfer, dira le Sauveur aux réprouvés, au feu de l'enfer que j'ai préparé à Satan et à ses anges. Ailleurs il est dit que ce feu ne s'éteindra jamais. Libre maintenant aux exégètes de sixième ordre de mettre dans le texte sacré ce qu'il ne contient pas en réalité, de rompre avec la tradition qui n'a jamais varié sur ce point, le dogme catholique n'en reste pas moins un bloc compact que ne peuvent effriter les rêveries des novateurs, en quête de popularité. Que les orgueilleux qui ne viennent point à résipiscence marchent d'abîme en abîme et s'enfoncent dans l'iniquité, l'histoire en témoigne suffisamment, et personne ne soutiendra que les hérétiques, de tous les temps et de tous les lieux, se recommandèrent par leur esprit de soumission et par leur humilité. Comme les anges déchus, ce furent des révoltés. Leur premier tort fut de quitter l'Église et d'en sortir bruyamment, sous le fallacieux prétexte de la réformer. Or on ne réforme pas un corps auquel on a cessé d'appartenir.

Que signifie cette infériorité des esprits pour laquelle la durée des peines serait allongée? Qui a donc établi ou découvert *cette loi d'attraction divine*, par laquelle toute âme, même mauvaise, même criminelle, monterait d'un degré au sortir de la vie? Si l'on veut dire par là que l'âme, affranchie des liens du corps, se trouve immédiatement en présence de son auteur et de son juge, rien de mieux, mais si cela signifie une série de migrations successives par lesquelles elle achèverait de se purifier des souillures terrestres, rien de plus contraire à l'enseignement catholique, qui place le jugement immédiatement après la mort. Que deviendrait alors, avec cette théorie, le grand fait de la responsabilité, si nos actes ne revêtaient pas, dès que nous les produisons librement, un caractère définitif, et si leur appréciation dernière et finale était subordonnée à une amélioration posthume et toujours hypothétique. Comme l'enseignement catholique, qui condamne les méchants et récompense les bons est simple et net, comparé aux nuageux problèmes de la métempsycose. On le voit, rien n'embarrasse les spirites, quand il s'agit de contredire ce qu'a toujours cru et admis, comme vérités fondamentales et dogmatiques, l'Église du Christ.

Sur la création des anges, sa doctrine est formelle. Les uns persévérèrent, les autres entrèrent en révolte et furent précipités du ciel. Leur existence ayant précédé celle de l'homme et celui-ci n'étant tombé que par suite des suggestions de l'ange des ténèbres, c'est contredire l'histoire et la théologie que de voir dans « les diables, les esprits désincarnés des humains ». Nous savons quel rôle joue la théorie des esprits désincarnés dans certains milieux spirites; mais on ne nous a jamais fourni la preuve de cette prétendue désincarnation qui, même après des expériences récentes, demeure de plus en plus hypothétique. Que les démons puissent, dans certains cas, revêtir telle ou telle forme, le fait ne paraît pas douteux. Il est de foi que, même après leur chute, ils gardent une grande puissance, limitée toutefois par la volonté de Dieu, mais avancer que ces apparitions, ces fantômes, ne sont que des esprits désincarnés des humains, c'est détruire et nier l'existence des anges, c'est renverser le dogme de la

chute originelle et de la Rédemption. Rabaisser l'enfer à n'être qu'un état d'âme, ce n'est voir qu'un côté de la question, n'admettre qu'un genre de peine, alors que cette peine, ou ce supplice doit, pour être parfaitement compris, être étudié sous deux aspects différents qui se complètent l'un l'autre et ne se séparent point.

Voici maintenant la tentation de Jésus-Christ dans le désert, ramenée à n'être plus qu'une simple allégorie, sous prétexte que le Christ ne pouvait subir la tentation. Or, il y a ici contradiction évidente, manifeste, avec le récit de saint Matthieu. L'évangéliste écrit que Jésus fut conduit dans le désert pour y être tenté par le démon. Nous assistons à toutes les suggestions de l'esprit infernal et à sa défaite. Grande et instructive leçon ! Il y a des limites même dans l'action téméraire de Satan, limites qui sauvegardent toujours la liberté de ceux qu'il essaie de pousser aux abîmes, et si le Christ parut un moment être le jouet de l'esprit tentateur, n'était-ce pas pour se redresser plus énergiquement en face de lui et lui dire : Retire-toi, Satan, tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu, etc. Comparer cette scène à une allégorie, n'est-ce pas dénaturer l'Évangile et lui enlever le caractère d'authenticité que ne lui refuse pas l'exégèse la plus indépendante ?

Si la tentation de Jésus au désert n'a pas trouvé grâce aux yeux de notre auteur, faut-il s'étonner qu'il ramène la résurrection aux proportions de la légende. Légende la résurrection du Christ, quand ce fait, qui est le fondement de notre foi, a été attesté par une foule de témoins qui n'ont pu être trompés et n'ont pas voulu nous tromper, quand des milliers de martyrs l'ont affirmée, au prix de leur sang ! Le corps de Jésus n'a pas été simplement *dématérialisé*, mais il a pris tous les caractères glorieux que saint Paul reconnaît être le partage des corps ressuscités. La légende ne saurait être invoquée ici. La légende, que démentent les faits, n'a son origine que dans l'esprit de ceux qui osent la substituer à un événement dûment constaté par saint Thomas et tant d'autres disciples, forcés de se rendre à l'évidence et de croire ce qu'ils voyaient de leurs yeux et constataient de leurs mains.

Vient enfin le dogme du jugement dernier enveloppé dans

une négation facile, avec la résurrection de la chair, telle que l'enseigne l'Église catholique. Réfuter de pareilles absurdités, n'est-ce pas attacher une importance que rien ne justifie aux conceptions burlesques dont nous avons cité le texte ci-dessus? La résurrection des morts et le jugement général qui doit précéder la vie du siècle futur font partie intégrante du symbole et servent, pour ainsi dire, de couronnement à l'édifice de toutes les croyances catholiques.

On le voit donc, la théologie posthume du curé d'Ars diffère du tout au tout de celle qu'il enseignait à son peuple et qui attirait autour de sa chaire des auditeurs si nombreux et si avides d'entendre un saint parler des choses de Dieu. Son orthodoxie n'a pas besoin d'être défendue ici. Elle réfute hautement les paradoxes et les absurdités qu'on lui prête à l'appui de théories plus que suspectes et contre lesquelles protestent éloquemment la raison et le bon sens. Nous sommes donc autorisés à en conclure que l'esprit évoqué dans la circonstance, si évocation il y a, ne fut pas assurément celui du curé d'Ars. Nous ne l'avons pas reconnu. Le véritable Jean-Baptiste Vianney, le prêtre incomparable, qui reste au dix-neuvième siècle le plus bel ornement de l'Église de France, savait autrement exposer et défendre la foi de son baptême. Comment admettre d'ailleurs qu'il eût voulu, qu'il eût pu se prêter à de pareilles communications, alors qu'il se montra, pendant sa vie, l'adversaire déclaré de toute pratique condamnée par l'Église et réprouvée par le Saint-Siège? Nous sommes donc en présence d'une mystification de mauvais goût et sur laquelle quelques-uns nous reprocheront peut-être d'avoir trop insisté. Mais les meilleurs esprits ont besoin d'être mis en garde contre les infiltrations du spiritisme qui essaie de tout envahir et de se hisser à la hauteur d'une grande institution religieuse.

Mgr M. LE MONNIER.

FAUT-IL ÉTUDIER LE SPIRITISME¹ ?

Il y a un peu plus d'un demi-siècle, quelques phénomènes étranges se manifestèrent en Amérique, qui suscitèrent de nombreuses expériences et un intérêt universel. C'est de cette année 1847 que date véritablement le spiritisme. Certes on trouverait dans les livres anciens, hindous ou égyptiens, arabes ou latins, quelques indications vagues sur les soi-disant esprits; plus tard, l'hypothèse de forces intelligentes, différentes de l'homme et intervenant dans les destinées humaines, fut émise par certains penseurs isolés. Pourtant ces tentatives, que n'appuyait aucune expérimentation méthodique, étaient restées sans écho, de sorte que, tout bien considéré, le spiritisme, théorie et faits, ne datent vraiment que de 1847.

Depuis cette époque il a pris une extension considérable. Eh bien! faut-il, comme pensent la plupart des savants, tacitement ou ouvertement, le traiter par un dédaigneux silence, ou bien le soumettre à une étude attentive, réfléchie, méthodique? Telle est la question que je me propose d'examiner ici.

Je n'entrerai pas dans le détail des faits; je ne poursuivrai aucune analyse des documents et des preuves. Mon intention est uniquement d'établir que la négation *a priori* est imprudente et contraire au véritable esprit scientifique.

C'est la seule démonstration que j'essayerai ici de faire. Si j'ai réussi dans ma dialectique, il faudra en conclure qu'un examen complet et profond du spiritisme s'impose à la conscience des savants. Évidemment je n'aurais pas par là même

1. *Annales des Sciences psychiques.*

prouvé que les faits sont vrais, que la théorie est exacte, que l'on doit être spirite. Ce serait bien mal me comprendre. J'aurais simplement établi que le spiritisme mérite d'être étudié pour être, après cette étude, soit réfuté, soit accepté.

Pour ma démonstration je m'appuierai sur les arguments suivants :

1° Il n'y a aucune contradiction entre les faits et théories du spiritisme et les faits positifs établis par la science.

2° Le nombre des écrits, livres, mémoires, récits, notes, expériences est si considérable, et appuyés par de telles autorités, qu'il n'est pas permis de repousser ces innombrables documents sans une étude préalable approfondie.

3° Notre science contemporaine est tellement peu avancée encore, par rapport à ce que seront un jour les connaissances humaines, que tout est possible, même ce qui nous paraît le plus extraordinaire.

4° Les absurdités psychologiques du spiritisme ne sont pas de nature à nous empêcher *a priori* d'étudier les faits expérimentaux.

I

Avant tout, il faut montrer que le spiritisme n'est contradictoire d'aucun fait scientifique : car, s'il était en contradiction avec des faits dûment établis, il ne mériterait même pas d'être examiné.

Il est des vérités mathématiques pour lesquelles toute contestation est inutile. Je conçois très bien qu'on se refuse d'emblée à examiner un mémoire où l'auteur prétend avoir établi la quadrature du cercle, et démontré le mouvement perpétuel ; car ce sont là absurdités mathématiques.

Mais le spiritisme évolue dans un autre domaine, et il n'a rien à faire, ni de près, ni de loin, avec les vérités mathématiques. Il prétend à être rangé parmi les sciences expérimentales ; donc il faut voir s'il est en contradiction avec ces sciences.

Les sciences expérimentales, physique, chimie, physiologie, sont tout aussi positives que les sciences mathématiques ; mais

elles en diffèrent par leur impuissance à donner une négation. Elles fournissent des faits; mais ne peuvent jamais prouver qu'un autre fait (non contradictoire) est impossible.

Ainsi l'oxygène se combine avec l'hydrogène pour former de l'eau. C'est un fait contre lequel nul autre fait ne pourra s'élever; mais il est parfaitement admissible que l'oxygène, qui paraît aujourd'hui un corps simple, soit un jour dédoublé en d'autres corps simples. Il est très possible, il est même vraisemblable, que nos théories sur la nature intime du phénomène chimique de la combinaison seront complètement renversées.

Peu importe; il n'en restera pas moins éternellement vrai que, dans les conditions actuelles, le gaz que nous appelons oxygène, en se combinant avec un gaz différent, gaz que nous appelons hydrogène, donne un corps liquide, qui est de l'eau.

Mais, dans la proposition que je viens d'émettre, il y a une incidente qui est fondamentale. *Dans les conditions actuelles* l'oxygène se combine à l'hydrogène. Or il peut se produire d'autres conditions où la combinaison n'est plus possible.

Par exemple, supposons une pression extrêmement faible, d'autres gaz mélangés en grande masse, une température très basse: il se peut fort bien que la combinaison entre l'oxygène et l'hydrogène soit devenue impossible. De sorte que le chimiste serait inexcusable qui ne voudrait pas examiner les expériences dans lesquelles on parlerait de l'impossibilité pour l'oxygène de se combiner à l'hydrogène *dans certaines conditions*.

Aussi lorsqu'on dit: l'oxygène se combine à l'hydrogène, ne peut-on prouver la négative; car, les conditions venant à changer, il peut se faire que la combinaison ne soit plus réalisable.

Le tout sera de trouver ces conditions nouvelles, différentes des conditions connues, précédemment décrites et déterminées. Une force inconnue peut toujours modifier un phénomène, de sorte que la négation d'une possibilité expérimentale aboutirait à cette conséquence qui est absurde: *Aucune force, connue ou inconnue, ne peut suspendre ou accélérer la combinaison de l'oxygène avec l'hydrogène.*

Prenons encore un autre exemple. On a professé, et on professe encore que les corps qui ne sont le siège d'aucun changement chimique ne produisent pas de chaleur. C'était là, à ce qu'il semble, une loi certaine, absolue, universellement classique, établie comme une des bases les plus inébranlables de la physique générale. Or la découverte du radium a détruit la généralité absolue du fait, puisque le radium, sans changement chimique appréciable, dégage perpétuellement de notables quantités de chaleur.

Ce phénomène n'est pas contradictoire des expériences antérieures. C'est un phénomène nouveau, voilà tout. Et le savant qui se refuserait à examiner un fait parce qu'il présente l'apparence d'une contradiction avec les faits classiques serait un assez pauvre homme.

Cependant, quand on attrape *a priori* le spiritisme, ce n'est pas pour une autre raison, au fond, que sa nouveauté; car on ne peut trouver dans les faits du spiritisme rien qui contredise formellement les données établies par la science.

Choisissons, parmi les innombrables faits allégués par les spirites, le plus extraordinaire; par exemple, une apparition, une matérialisation d'être. L'exemple classique sera celui de Katy King observée par sir William Crookes.

Certes, il y a là un phénomène étrange, prodigieux, invraisemblable. On aura beau chercher les épithètes, on n'en trouvera pas d'assez imaginée dans l'étonnement pour dénommer ce phénomène qui consiste en l'apparition d'un fantôme, être qui a un poids, une circulation, une intelligence, une volonté; alors que le *médium* est là à côté de cet être nouveau; et qu'il a conservé, lui aussi, son poids propre, sa circulation, son intelligence et sa volonté. Mais, pour inouïe que soit l'existence d'un fantôme, elle n'est pas absurde; elle n'est pas contradictoire avec la science établie. Où trouverait-on une expérience prouvant qu'une forme humaine ne peut pas apparaître?

De même, pour les *raps* ou coups frappés, intelligents, dans les objets inertes. De même pour la transmission de pensée, ou lucidité. De même pour le mouvement des objets à distance. La négation de ces faits n'a pas été donnée

par la science, et même elle ne peut être donnée.

Je me refuse à admettre cet argument simpliste : « C'est impossible, parce que le bon sens me dit que c'est impossible. » Pourquoi impossible? Qui donc a tracé la limite de ce qui est possible ou non? Qu'on y réfléchisse bien; toutes les conquêtes de la science et de l'industrie ont été considérées, jadis, comme impossibles.

Assurément, la physiologie enseigne que l'intégrité du cerveau est nécessaire à l'intelligence; et nous sommes malgré nous conduits à admettre que sans cerveau il n'y a jamais d'intelligence; mais vraiment cette conclusion dépasse les données de l'expérience physiologique. Et, quelque invraisemblable que cela paraisse au premier abord, on peut, sans absurdité, concevoir une intelligence qui n'a pas pour substratum un cerveau. La science physiologique dit seulement que toutes les intelligences connues ont pour substratum un cerveau. Elle n'a pas essayé de prouver que l'existence de ce substratum est une condition nécessaire, et il me paraît même qu'il lui est impossible de le prouver.

Dans l'ordre de choses actuel, il n'y a production de phénomènes matériels qu'avec un substratum matériel. Mais cette loi n'est pas une loi : c'est la généralisation des faits. Le substratum matériel est le phénomène habituel; ce n'est pas le phénomène nécessaire, et rien ne démontre qu'il est tel. Le jour où le contraire aura été prouvé — et pourquoi ne le serait-il pas? — on s'étonnera que nous ayons nié la possibilité d'un ordre de choses différent de l'ordre commun, ne le contredisant pas, mais juxtaposé à lui.

Qu'une forme vivante douée de pesanteur, et ayant toutes les apparences des autres formes vivantes, apparaisse, cela n'infirmerait aucune des données chimiques, physiques et physiologiques actuelles. Ce serait un fait nouveau. Rien de plus. Une science nouvelle superposée à la science ancienne. Mais il n'y aurait pas de contradiction entre l'une et l'autre. Les traités classiques resteraient ce qu'ils sont, et la balance continuerait à être l'appareil instrumental indispensable à toute recherche scientifique.

Ainsi nulle contradiction entre la science classique et le

phénomène le plus extraordinaire du spiritisme. La matérialisation est un phénomène étrange, inconnu, inhabituel : mais c'est un phénomène qui ne contredit rien. Et nous savons, de par l'histoire, que notre science actuelle est constituée par des faits qui ont paru jadis étranges, inconnus, inhabituels. En 1823 mon arrière grand-père, P. S. Girard, qui fut un savant ingénieur, disait dans une séance de l'Académie des Sciences, avec l'assentiment de toute l'Assemblée : « Quant à prétendre donner à chaque Parisien de l'eau dans sa maison, jusqu'au cinquième étage, c'est une idée tellement folle, qu'elle ne doit pas nous arrêter un seul instant. » J'ai souvent cité l'histoire de Magendie se refusant à considérer comme possible l'anesthésie chirurgicale ; de J. Müller regardant comme au-dessus des forces de la science la mesure de la vitesse de l'onde dans les nerfs ; de Bouillaud croyant que la téléphonie était de la ventriloquie ; de Prévost et Dumas déclarant qu'on n'isolait jamais la matière colorante du sang ; de Pasteur lui-même, notre grand Pasteur, assurant qu'on ne créerait pas par synthèse des corps ayant la dissymétrie moléculaire ; de Lavoisier déclarant que les météorites ne venaient pas du ciel, attendu qu'il n'y a pas de pierres dans le ciel. Et je pourrais multiplier les exemples pour prouver qu'en fait de science il n'y a pas de choses impossibles.

Autant la science est inattaquable quand elle établit des faits, autant elle est misérablement sujette à l'erreur quand elle prétend établir des négations.

Remarquons ici que le bon sens n'est pas la science. Le bon sens c'est l'opinion vulgaire, commune, qui accepte les faits habituels (sans les comprendre d'ailleurs) par cela même qu'ils sont habituels. Mais le bon sens varie prodigieusement avec les années. Quel homme de bon sens il y a vingt ans aurait admis qu'on peut photographier les apophyses transverses de la colonne vertébrale, opération qui, grâce aux rayons Rœntgen, est devenue à la portée du premier photographe venu ? Quel homme de bon sens aurait supposé qu'on peut avec une voiture, sur route, atteindre une vitesse de 90 kilomètres à l'heure ? En vingt ans le bon sens a subi une révolution si profonde que tout a été bouleversé, dans la

notion scientifique ou commune que nous avons des choses.

D'ailleurs, j'examinerai plus loin s'il n'y a pas dans les théories du spiritisme — et il semble bien qu'il en soit ainsi — des absurdités psychologiques redoutables; mais pour le moment il me suffira d'établir qu'aucun des faits spirites n'est démenti par les faits de la physique, de la chimie et de la physiologie.

Non seulement des faits nouveaux ne démolissent pas les faits anciens : mais ils les éclairent; et cela, d'autant mieux qu'ils sont plus imprévus. Même plus une découverte paraît contradictoire avec les données banales, classiques, plus elle doit être retenue comme intéressante. Les travaux scientifiques par lesquels on découvre des faits conformes aux prévisions n'ont vraiment qu'un intérêt médiocre. C'est une constatation utile, et il faut honorer le labeur de ceux qui l'ont faite; mais les faits imprévus, qui déconcertent, ont une toute autre portée.

C'est donc négliger de gaieté de cœur la source de grandes et importantes découvertes, que de rejeter un phénomène parce qu'il n'est pas ordinaire, et parce qu'une longue habitude ne nous a pas familiarisés avec lui. Nous n'avons jamais le droit de repousser sans examen une expérience, du moment qu'elle se fait dans des conditions autres que les conditions connues.

II

Vouloir entreprendre ici une bibliographie même abrégée de tout ce qui a été écrit sur les phénomènes spirites, ce serait un labeur considérable ¹. Il se publie à peu près annuellement sur ces phénomènes cent à deux cents ouvrages sérieux; tant en France qu'en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne et en Italie. Admettons que de 1847 à 1896 la production ait été moindre; admettons même qu'il n'y ait par an, somme toute, que vingt livres honorables sur le spiritisme; cela fait

1. Pour s'en rendre compte on n'a qu'à consulter les catalogues de C. Siegmund (Berlin, Mauerstrasse, 68), et le très riche catalogue de la Bibliothèque de Stanislas de Guaita (1896).

encore, en cinquante ans, mille ouvrages. Ne prenons que la dixième partie de ces livres. Il en restera encore une centaine, que nous n'aurons pas, sous peine de révoltante injustice, le droit de traiter par le mépris et le silence. Quoi ! il s'est trouvé cent écrivains, qui, après avoir expérimenté, réfléchi, étudié, ont cru devoir confier au public le résultat de leur réflexion et de leurs études ; et qui n'ont travaillé que sur des supercheries ! Des hommes comme Crookes, R. Wallace, Zollner, Lombroso, Stainton Moses, Aksakoff, O. Lodge, de Rochas, Gibier, auraient employé leur infécond labeur à des irréalités absolues. Des savants de tous pays se seraient perdus dans des affirmations de faits erronés, se laissant bernier et duper par quelques imposteurs !

La chose est possible assurément ; et l'histoire nous montre qu'il y a eu de pareilles longues et formidables erreurs. L'alchimie, la nécromancie, l'astrologie, voire même la théologie, témoignent douloureusement contre la raison humaine, de sorte qu'un grand amoncellement de livres ne prouve pas pour la vérité du plus petit fait expérimental. Mais il ne s'agit pas ici de décider sur la vérité ou la fausseté du spiritisme. C'est par d'autres arguments que ceux du nombre ou de la qualité des écrivains que se jugent les questions scientifiques. Il s'agit seulement de savoir si nous avons le droit de considérer tout ce travail immense comme non venu, et de le jeter dédaigneusement au panier, sans étude et sans examen.

Cette manière de faire serait d'autant plus injustifiable, que les livres ne constituent que la très petite partie, presque infime, de la bibliographie du spiritisme. Les journaux, revues et recueils, consacrés au spiritisme, sont très nombreux et très sérieux. Il en est d'hebdomadaires, comme *Light*, ou *Banner of Light* ; d'autres, qui sont bi-mensuels ou mensuels, la *Revue spirite*, la *Revue du Spiritisme*, les *Annales des Sciences psychiques*, la *Revue des Etudes psychiques*, *Psychische Studien*, *Proceedings of the Society for psychical Research*, et bien d'autres encore, car je ne cite là que les plus autorisés ; et je pourrais en nommer cinquante fort honorables. Or chacun de ces recueils est riche en faits qui paraissent très précis. De nombreux correspondants, venant

de tous les points du globe, communiquent leurs expériences. Bien entendu, la valeur en est très inégale. Mais, même s'il faut n'en conserver, comme digne d'examen, qu'un quart ou un cinquième, ou même un centième, il n'en restera pas moins une grande masse de documents, adressés par des personnes de haute honorabilité.

Que tous ces correspondants, que tous ces écrivains se soient trompés, ou aient été trompés, c'est fort admissible. Mais il faudrait en *faire la preuve*, et c'est pour cela qu'un examen sévère et impartial est absolument nécessaire.

En outre il y a plus que les livres et les articles de journaux; il y a les expériences faites de toutes parts par des expérimentateurs de jour en jour plus nombreux. Le nombre des *cercles spirites* est énorme. Il n'est pas de ville qui n'en possède. Je pourrais citer telle ville moyenne de France, où se trouvent trois ou quatre cercles constitués par des personnes honorables, se réunissant une ou deux fois par semaine, sans autre but que la recherche de la vérité. On ne peut soupçonner ces gens là d'aucune ambition, d'aucun désir de gain, car ils semblent cacher leurs tentatives, et il est presque impossible de leur faire raconter ce qu'ils ont vu et entendu. Un certain mystère se mêle à ces expériences; elles sont terriblement imparfaites; trop souvent les méthodes scientifiques y sont en médiocre honneur; mais ces expériences n'en existent pas moins, et je suis convaincu que la science officielle ne devrait pas se tenir à l'écart de tout cet immense effort. La science classique doit-elle laisser se développer ainsi, sans intervenir, toute une série de doctrines rapidement progressives, qui sont capables, le jour venu, de faire irruption dans la vie des nations?

L'empereur d'Allemagne a cru devoir par un acte d'autorité abolir toutes ces recherches, et il a déclaré qu'elles étaient dorénavant interdites dans l'empire. Mais ce moyen héroïque sera peut-être insuffisant. Vrai ou faux, le spiritisme ne peut être détruit par un décret impérial, quelque puissant que soit un empereur. Si le spiritisme est vrai, le décret ne fera pas reculer le progrès de la vérité. Si le spiritisme est faux, le mensonge tombera de lui-même, et la police, si mal habile

qu'elle soit, ne pourra que prolonger l'agonie de l'erreur.

Les exemples de l'alchimie et de la théologie, donnés plus haut, ne peuvent donc pas être valablement invoqués. La théologie n'a été qu'une série de dissertations métaphysiques sur des doctrines religieuses, et nulle part elle n'a émis la prétention d'être une science expérimentale ; les théologiens écrivaient, citaient, raisonnaient, poussant à l'absurde l'étude des textes, et entassant les syllogismes, les analyses, les discussions théoriques. Nul fait précis n'était invoqué, et nul théologien n'a jamais pris contact avec une science expérimentale. Quant à l'alchimie, elle était, en apparence au moins expérimentale ; mais, au lieu de compter un peuple de disciples, elle n'était cultivée que par de rares personnages ; mêlant la vérité à l'erreur, découvrant par-ci par-là des faits nouveaux ; faisant œuvre utile en définitive, puisque c'est de l'alchimie qu'est sortie la chimie.

Or le spiritisme n'est ni une métaphysique, ni une science mystérieuse réservée à quelques adeptes. Il prétend être établi sur l'expérience seule ; et de fait on pourrait sans peine trouver plusieurs milliers de personnes, de par le monde, ayant vu ou ayant cru voir des faits nouveaux. Ce n'est pas assez pour que nous acceptions la réalité de ces faits : c'est assez pour que le devoir s'impose à nous de les examiner attentivement.

Même je ne crains pas de dire que cette longue et universelle erreur constituerait un fait psychologique d'extrême importance. Comment expliquer par la fraude, d'une part, par la crédulité, de l'autre, ces illusions de tant de personnes honorables et instruites passant des heures et des heures à s'illusionner sur des supercheries ? Et cela, dans toutes les villes du monde, dans toutes les classes sociales, pour des individus de tout âge et de tout rang. Je ne prétends pas que ce ne soit pas une erreur : je dis seulement qu'elle est trop prolongée pour qu'on ne s'attache pas à l'étudier, et à en pénétrer la nature.

On a raillé la politique dite de l'autruche qui se cache la tête dans le sable pour ne pas voir les ennemis qui la mena-

cent. Il ne faut pas que la science imite cet exemple mémorable, en ne voulant pas voir que toute une secte grandit dans l'ombre, qui déclare fonder sa doctrine sur l'expérience, qui reconnaît l'expérience comme souveraine maîtresse, et qui prétend faire, elle aussi, de la science. Sous prétexte que ces gens là expérimentent mal et qu'ils ne sont pas des savants, ne pas prendre la peine de s'enquérir de leurs méthodes et de leurs résultats, c'est, à mon sens, une insigne maladresse. Peut-être y a-t-il de fécondes vérités à découvrir. On ne peut le savoir qu'après avoir fait cette enquête.

C'est une maladresse : mais c'est aussi une injustice. Car beaucoup de ces spirites sont gens d'honneur et de talent, qui ne méritent pas de tels dédains. Oui ! c'est vraiment un spectacle étrange que de voir trente à quarante mille personnes, sincérité certaine, affirmer des faits d'ordre expérimental, publier des livres, des journaux, tenir des cercles, instituer de patientes expérimentations, toujours en invoquant le respect du fait documentaire, et cela, sans que les savants officiels daignent s'en soucier. Ils affectent de l'ignorer. Nul effort de s'initier à ces méthodes nouvelles, à ces doctrines bizarres. Comme s'il y avait une science officielle, une orthodoxie scientifique, et comme s'il était nécessaire de posséder un diplôme pour faire des investigations dans l'immense domaine de la vérité inconnue à découvrir !

A vrai dire — car il faut être juste même avec ceux qui ne le sont pas — les spirites mettent à rude épreuve la patience des savants. Leurs affirmations sont dénuées de preuves : leurs recherches sont aussi peu méthodiques que possible : ils mêlent la doctrine à l'expérience ; les prières poétiques aux mesures précises, les conseils de morale aux conditions d'observation ; ils admettent la bonne foi et la bonne observation de tous, et ils ont le plus souvent l'apparence de gens dont la conviction est faite d'avance, au lieu qu'elle devrait être la conclusion de leurs expériences. La préoccupation de phénomènes extraordinaires visiblement les aveugle ; ils confondent le psychique et le physique, passant de l'un à l'autre sans transition. Mais ces reproches, qui d'ailleurs, ne s'adressent pas à tous, — car il est des exceptions — n'infirmant nulle-

ment ce que je disais de l'injustifiable silence dans lequel les physiciens, les physiologistes, les philosophes cherchent à étouffer les faits et les théories du spiritisme.

Ici, pour qu'il n'y ait pas de méprise, une remarque importante est indispensable, Il ne s'agit pas, lorsque je parle d'une étude sur le spiritisme, de lire à la volée un ou deux ouvrages choisis au hasard, avec l'intention d'y trouver des passages ridicules; il n'est pas question davantage d'assister pendant vingt minutes, voire même pendant deux heures, à ce qu'on appelle une *séance*. L'étude loyale mérite plus que cette course hâtive et cette passagère initiation. Il faut consacrer à ces phénomènes délicats et obscurs plusieurs semaines d'études patientes, et cela sans se laisser rebuter par des échecs répétés et d'infructueuses tentatives. Il faut des lectures, des réflexions, des conversations sérieuses avec les hommes qui ont, leur vie durant, approfondi les faits spirites; il faut des séances suivies pendant plusieurs semaines, et dans des conditions qui paraissent favorables.

On peut sans doute admettre que juger sainement le spiritisme, c'est chose plus difficile que d'apprendre la langue arabe. Eh bien! croit-on qu'on pourrait apprendre l'arabe en une séance? Pourquoi alors veut-on juger en une séance des faits qui s'appuient, à tort ou à raison, sur cent mille séances?

Pourtant, si insuffisante que soit une fugitive excursion dans le monde du spiritisme, il est bien peu de savants qui consentent à la tenter. La plupart, presque tous, ignorent les faits allégués : quelques-uns les raillent.

D'autres encore, comme je ne sais plus quel zoologiste anglais, disent : « Jamais je n'admettrai ces faits, même s'ils me paraissaient vrais, car, s'il en était ainsi, cesserait la preuve de ma décadence intellectuelle. »

On devra bien comprendre la portée de mes paroles : elles ne comportent d'ailleurs aucune amphibologie. Il est, pour douter de la réalité des faits spirites, des raisons si puissantes que je les admetts parfaitement, et avec d'autant plus de raison qu'il m'a fallu de longues années et des circonstances particulièrement favorables pour me former une conviction

sur une très petite partie de ces faits. Je prétends seulement que, si l'on a le droit de douter *après examen*, on n'a absolument pas le droit de nier *sans examen*. La science n'est pas une religion, et elle ne doit pas procéder pontificalement, comme les religions, en déclarant erronées des doctrines qu'elle n'a pas la patience de réfuter par une laborieuse analyse.

Ch. RICHEL.

(*A suivre.*)



MYSTÈRES TÉLÉPATHIQUES

Sous ce titre, le *Matin* du 28 novembre dernier publiait l'article qui suit.

Les phénomènes de la télépathie sont un fait indéniable, et le jour ne nous paraît pas très éloigné où la science officielle pourra les admettre sans recourir aux explications tant soit peu hypothétiques du spiritisme :

Il y a longtemps que je ne vous ai parlé télépathie, téléthésie et télénergie. Ce n'est pas que la matière fasse défaut ; au contraire. Depuis le livre de Gurney et Myers, on a publié des centaines d'observations de phénomènes télépathiques et tous les mois les *Annales des Sciences psychiques* en enregistrent de nouveaux cas. Qui n'a pas eu, d'ailleurs, son « rêve prémonitoire » et qui ne pourrait citer un exemple de pressentiment vérifié ? Mais il faut bien avouer que c'est un peu toujours la même chose et jusqu'à présent ces observations ne font que nous donner ce petit frisson que nous éprouvions déjà, étant enfants, à ouïr des histoires de revenants.

Un sujet A..., étant en Amérique ou en Australie, voit à tel jour, à telle date, l'ombre, le fantôme de son père ou de son ami B..., qui est en France ou en Angleterre et qu'il a tout lieu de croire bien portant. Or, B... est précisément mort d'accident, ce même jour, quelques heures auparavant, ce que A... ne pouvait savoir. Cette hallucination est-elle une simple coïncidence ? Existe-t-il un rapport entre la vision de A... et la mort de B... ? Ce rapport, quel est-il ? Comment s'établit-il ? Tel est le schéma du problème que pose la télépathie.

Ce rapport, certains savants et non des moindres, comme Crookes, le professeur Ch. Richet, l'admettent. Ils l'admettent comme un fait attesté par l'observation, par le témoignage humain. Ils ne vont pas plus loin. Je n'ai pas besoin de vous dire que les vrais « télépathes », les télépathes pressés d'aboutir, non seulement admettent le fait, mais encore l'expliquent et en tirent une foule de conclusions, d'où le médium sort triomphant, première apparition sur notre terre du surhomme futur. Mais ne nous hasardons pas sur ce terrain glissant.

Ce que réclament les savants qui n'ont pas hésité à admettre le phénomène télépathique, c'est l'étude expérimentale de ce phénomène, la précision des conditions dans lesquelles il se produit, la possibilité de le reproduire à volonté. Vous comprenez qu'il n'est pas facile de démontrer expérimentalement qu'il existe des revenants. Cela demandera encore du temps. Ce n'est pas une raison cependant de nier de parti pris les phénomènes télépathiques. Coïncidence ou supercherie, disent les incrédules. Coïncidence, c'est possible dans nombre de cas : supercherie, c'est probable et même certain dans beaucoup d'autres. Mais quelle coïncidence ou quelle supercherie peut expliquer un fait comme celui que rapportait dernièrement le professeur Richet dans les *Annales des Sciences psychiques*?

*
* *

Il s'agit d'une dame anglaise qui, de temps à autre, étant dans un état particulier de subconscience, écrit des phrases grecques et même des pages entières de grec moderne, bien qu'elle ignore absolument le grec, aussi bien ancien que moderne. La plupart de ces phrases ont été écrites sous les yeux mêmes de M. Richet. Le sujet écrit avec difficulté, d'une écriture un peu tremblée, le regard perdu dans le vide et semblant copier quelque chose. Cette copie de l'au-delà est d'ailleurs d'une remarquable correction ; il n'y manque ni points, ni virgules, ni même les accents si nombreux dans la langue grecque. Quant au sens même des phrases, tantôt il s'agissait de descriptions, tantôt d'idées générales sur la

nécessité de poursuivre l'étude des mystères, sur l'imperfection de la sagesse humaine, etc.

Quelle était la provenance de ces citations? M. Richet, embarrassé, s'adressa à un de ses amis d'Athènes, qui lui répondit que la plupart des phrases transcrites par M^{me} X... se trouvaient textuellement dans un dictionnaire franco-grec publié en 1846 par un nommé Byzantios. M. Richet reçut en même temps un exemplaire de ce dictionnaire et put comparer le texte écrit télépathiquement et le texte imprimé. Il n'y avait pas de faute de texte, à peine quelques fautes d'accent, et la transcription était aussi parfaite que si le sujet avait eu le dictionnaire sous les yeux.

Du reste, toutes les communications de M^{me} X... ne sont pas empruntées au dictionnaire de Byzantios. Elle a écrit aussi des phrases de Platon et tout un long passage de l'Évangile de saint Jean, toujours avec la même impeccable correction.

*
* *

Que penser de cette observation, qu'il faut lire avec tous les détails donnés par M. Richet pour en apprécier la saveur? Faut-il croire tout simplement que M^{me} X... a mystifié M. Richet, qu'elle sait le grec ancien et moderne, qu'elle a lu le dictionnaire de Byzantios, Platon et l'Évangile de saint Jean, et que, par un prodige de mémoire, elle ne fait que transcrire les passages qu'elle a retenus? M. Richet proteste contre toute idée de fraude et atteste la loyauté irréprochable de M^{me} X... Il établit d'ailleurs l'absurdité de l'hypothèse, en montrant toutes les invraisemblances, toutes les impossibilités qu'il faudrait admettre pour expliquer le phénomène par une supercherie.

S'agit-il d'une hyperesthésie extraordinaire de la mémoire, inconsciente des choses vues et oubliées? Cette hypothèse suppose que M^{me} X..., ne sachant pas le grec, a vu et parcouru les auteurs cités, et que le souvenir des divers passages transcrits s'est gravé dans sa mémoire inconsciente, sans que sa personnalité consciente en ait connaissance. Des exemples de cette mémoire inconsciente ne sont pas rares. Azam a rap-

porté le cas d'une personne hystérique qui, pendant ses attaques, parlait un latin emprunté à son livre de messe. Coleridge raconte qu'une servante illettrée, devenue folle, répétait des sentences grecques qu'elle avait entendu lire par le pasteur chez qui elle servait. Mais, ici, quelle extension inouïe, extraordinaire, surhumaine ne faut-il pas supposer à cette mémoire inconsciente ! Quelle prodigieuse aptitude à retenir les moindres signes graphiques ! Car songez qu'il ne s'agit que de signes, puisque la langue est ignorée, que ces signes sont des caractères spéciaux ne ressemblant en rien à notre écriture ordinaire, et que cependant tous ces signes ont été reproduits avec leur ponctuation et leurs accents dans leurs moindres détails.

Même en admettant la vérité de l'hypothèse, le fait n'en resterait pas moins unique et merveilleux. Mais M. Richet ne peut croire à une pareille extension de la mémoire humaine et il déclare que « c'est une tentative désespérée pour échapper à l'inexplicable que de se réfugier dans l'hypothèse d'une mémoire prodigieuse ».

Reste l'hypothèse spirite. Mais M. Richet ne l'admet pas davantage. C'est expliquer un phénomène incompris par des phénomènes plus incompréhensibles encore. « De même que les sauvages expliquent la grêle, la pluie et les éclairs par l'action des génies et des diables, de même les spirites expliquent ce qui dépasse nos connaissances humaines par des forces inconnues, imprécises, qu'ils appellent des esprits. C'est essayer d'éclaircir l'inexpliqué au moyen de l'inexplicable. »

Il vaut mieux dire que nous ne savons pas. C'est la conclusion du professeur Richet, ce qui ne veut pas dire que nous ne saurons pas un jour. Quand le philosophe Thalès observa qu'un morceau d'ambre frotté attire à lui les objets légers, il eût été bien embarrassé d'expliquer le fait. Il a fallu deux mille cinq cents ans pour que cette observation aboutît à la découverte du télégraphe, du téléphone et de la lampe Edison.

Dr Ox.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Un récit autorisé des séances de Bailey à Rome et de son départ



Le *Light* de Londres publiait, dans son numéro du 7 août, l'article suivant, que nous traduisons intégralement :

Nous n'avons pas manqué de tenir nos lecteurs au courant des séances de M. Bailey à Milan, en traduisant les comptes rendus officiels de la Commission d'étude, tels qu'ils paraissaient dans *Luce e Ombra*.

En quittant Milan, M. Bailey se rendit à Rome, mais ses séances dans cette ville furent brusquement interrompues dans des circonstances dont il n'a été publié aucun compte rendu officiel ; ce qui fait que, pour elles, nous avons dû avoir recours à l'amabilité de quelques amis de Rome, qui furent personnellement témoins des faits.

Plusieurs de nos amis savent que nous nous attendions à une visite de M. Bailey à Londres, avant son départ de l'Europe. Agissant en qualité de mandataires de la *London Spiritualist Alliance* et d'une autre société de chercheurs, nous avons fait au médium l'offre assez généreuse de 50 livres pour dix séances. Il accepta notre offre, en fixant sa visite à la fin de juillet.

La fin de Juillet arriva, mais M. Bailey n'arriva pas : c'est pourquoi nous avons le devoir de fournir quelques explications à ceux qui nous avaient chargés de traiter avec lui, afin de leur faire connaître les circonstances dans lesquelles les pourparlers n'ont pas abouti.

M. Bailey n'a pas tenu son engagement. Nous ne protestons pas; nous reconnaissons en effet que des circonstances inattendues peuvent absolument l'avoir obligé à retourner en Australie. Seulement, nous avons lieu de nous étonner que, qu'elle qu'en soit la cause, il ait quitté l'Europe sans avoir eu l'amabilité de nous adresser un mot d'explication à cet égard, et de regret pour n'avoir pas été à même de tenir sa promesse.

La première allusion qu'il nous fit à son intention de ne pas s'arrêter plus longtemps à Rome était contenue dans une carte postale qu'il nous écrivait le 5 mai et dans laquelle il nous disait : « Il me faut une réponse à ma lettre *avant mardi prochain* (11 mai). Je suis sur le point de partir : ayez l'obligance de me répondre immédiatement ». En réalité nous avions déjà répondu; mais notre lettre s'était croisée avec la sienne. La lettre à laquelle il demandait une réponse immédiate avait été écrite seulement *une semaine avant*, c'est-à-dire le mercredi 28 avril, et contenait la demande d'un acompte sur la somme que nous nous étions engagés à lui payer. Nous lui avons répondu qu'aussitôt arrivé le moment de son voyage à Londres, nous l'aurions payé.

Dans la même lettre M. Bailey nous apprenait que ses engagements le retiendraient à Rome pendant quatre semaines, après lesquelles il se rendrait à Paris; l'allusion qu'il fit dans sa carte du 5 mai au fait qu'il *allait partir* nous laissa donc tout simplement supposer qu'il avait l'intention d'avancer son départ pour Paris. C'est à tel point que, pendant un certain temps, nous attendîmes qu'il nous communiquât son adresse dans la capitale française. N'ayant rien reçu, nous écrivîmes à des amis de Paris pour avoir de ses nouvelles; personne n'en avait entendu parler. Nous nous adressâmes alors à des amis de Rome, par lesquels nous fûmes informés que M. Bailey était probablement parti pour l'Australie, quoique la chose ne fût pas absolument certaine.

Maintenant, nous sommes informés d'une excellente source, que quelques savants et littérateurs de Rome, à la suite des séances de Milan, songèrent à s'assurer un série de séances, dans leur ville; sur leur demande, Lady B. écrivit à M. Bailey, en lui offrant 30 guinées pour quatre semaines.

M. Bailey répondit ne pas pouvoir accepter cette offre, si on ne lui assurait pas le logement et l'entretien à des prix modérés, pour lui et pour sa femme. Sa Seigneurie (Lady B.), le recommanda à une pension respectable, qu'elle connaissait, et arrangea pour M. et M^{me} Bailey une pension complète, en des conditions favorables, pour 12 fr. chaque jour.

Arrivé à Rome le 23 avril, M. Bailey descendit, au contraire, à un autre hôtel, où il devait payer 20 fr. au lieu de 12! Avant que le jour de la première séance fut arrivé, il déclara à Lady B. qu'il manquait d'argent, et Sa Seigneurie lui avança 15 guignées — la moitié de la somme fixée comme rétribution des séances; elle en demanda une quittance régulière.

Quant aux séances, qui eurent lieu chez Lady B., nous regrettons de devoir dire que, selon les renseignements qui nous parviennent de quelques amis qui y ont assisté, on n'y obtint rien de remarquable.

La première séance eut lieu le mardi 3 mai. On avait apprêté un sac très long et large, dans lequel le médium a été introduit. M. Bailey ne fut pas réellement fouillé avant la séance. Quatre messieurs, dont trois médecins, passèrent avec lui dans une chambre, où il quitta son habit et entra dans le sac, dont les quatre assistants cachetèrent les extrémités. On n'obtint aucun phénomène.

Avant la deuxième, qui eut lieu le samedi 7 mai, il fut demandé à M. Bailey de se déshabiller jusqu'à la ceinture, mais il refusa en disant qu'il craignait de prendre froid. Les docteurs durent se borner à le toucher tout le long du corps. Ils crurent découvrir « une substance dure », que M. Bailey déclara être une loupe qu'il avait depuis des années déjà; les médecins estimèrent que la chose n'avait rien d'impossible, mais qu'enfin, rien ne prouvait qu'il en fût réellement ainsi. Il serait intéressant de savoir si le Comité de Milana à son tour, découvert cette loupe, et, au cas contraire, si cela ne prouve point que le médium n'a pas été suffisamment fouillé.

Dans cette séance, l'entité hindoue qui contrôlait le médium manifesta sa satisfaction de pouvoir apporter « un objet hindou », ainsi que M^{me} C. O. en avait exprimé le désir, dans la

séance précédente. L'apport se trouva être un peu de pâte non levée, que l'entité hindoue dit avoir prise à une femme qui préparait des *chupatties*. Le médium la tâta et la marqua de son doigt, en disant qu'il s'agissait de l'un des fameux *chupatties* de l'Insurrection (de 1857).

La même personnalité annonça ensuite l'arrivée d'un oiseau vivant; deux expérimentateurs furent autorisés à s'approcher du médium et à voir l'apport — à une lumière rouge très faible. Cet apport était presque couvert par les deux mains du médium, mais les deux assistants croient avoir réellement vu la tête noire d'un petit oiseau; l'un d'eux toucha même quelque chose qui lui parut être la pointe du bec.

L'on annonça même aux assistants qu'il y avait aussi un nid; et ils s'attendaient à le voir, aussi bien que l'oiseau, après la séance; mais avant que celle-ci fût terminée, ils furent informés que l'oiseau — un insectivore — avait été dématérialisé, mais qu'à la première séance on en apporterait un ou deux, qui pourraient rester.

Deux professeurs examinèrent plus tard le nid; ils déclarèrent qu'il s'agissait d'un vieux nid, ayant servi à élever les petits. L'on analysa aussi chimiquement une partie de la pâte à faire du *chupatty*, et l'on constata qu'elle était complètement composée de farine, de celle qui sert à faire le pain ordinaire, à Rome.

Au cours de cette séance, le médium entrancé parla de la possibilité de ne pas être à même de donner au groupe autant de séances qu'il avait espéré, dans le cas où certaines nouvelles qu'il attendait ne seraient pas bonnes.

La troisième séance était fixée pour le soir du mardi 10 mai; dans le courant de la journée, M^{me} C. O. vit le médium et lui demanda de permettre que, dans la séance du soir, on l'examinât en le déshabillant jusqu'à la ceinture.

Mais avant que l'heure de la séance fut arrivée, Lady B. reçut un billet dans lequel le médium disait que, *depuis qu'elle l'avait vu la dernière fois* (c'est-à-dire après le 7), il avait reçu de mauvaises nouvelles, et qu'il en était si bouleversé, qu'il craignait ne pas pouvoir donner une séance, ce soir: il allait se coucher; s'il se sentait mieux, il donnerait une séance le

soir suivant (mercredi); dans le cas contraire, il rendrait l'argent que Sa Seigneurie lui avait avancé.

Il est difficile de comprendre cette affirmation : que ses projets avaient été bouleversés par les mauvaises nouvelles qui lui étaient parvenues *après le 7 mai*, alors qu'il résulte de la carte postale qu'il nous écrivit *le 5 mai* qu'il avait déjà décidé de quitter Rome au plus tôt.

M. Bailey ne donne pas séance le jour suivant (mercredi), prétextant sa mauvaise santé et ses préoccupations ; il déclara qu'il partirait avec sa femme, le jour suivant, pour Naples, où il allait s'embarquer pour l'Australie, « avec leur grand dommage et désappointement ». Lady B. lui rappela alors sa promesse de rendre l'argent qui lui avait été avancé, en remarquant toutefois que, comme deux séances avaient eu lieu il lui suffisait de rendre 8 livres et 10 shellings — la moitié de la somme qu'on lui avait avancé. M. Bailey répondit qu'il fallait que l'on attendît qu'il fût retourné en Australie, parce qu'il n'avait pas d'argent ! Sa Seigneurie lui exprima alors sa sympathie et son regret ; elle se contenta de demander à M. Bailey une promesse écrite qu'il paierait. Le médium ne fit aucune difficulté à la lui remettre.

C'est ainsi que se termina la visite de M. Bailey. Nous en avons rapporté les circonstances, telles qu'on nous les rapporta, estimant que notre source d'information peut permettre une confiance absolue.

Encore les séances de Bailey à Milan

6^e séance (mardi 15 mars). — À partir de cette séance, la Commission de la Société d'études psychiques de Milan décida de satisfaire le désir du médium, qui assurait que l'on obtiendrait de meilleurs résultats par l'intervention d'un plus grand nombre de personnes. Outre les membres de la Commission, douze invités assistaient donc à cette séance.

Une fois visités la pièce et le médium, l'on enferme ce der-

nier dans son sac, dont on cache les extrémités; enfin on baisse et on assure le filet qui sépare le médium des assistants.

Le médium, entrancé, demande que l'on fasse l'obscurité. La plupart des expérimentateurs remarquent alors une tache lumineuse phosphorescente, en haut, à la gauche de M. Bailey. On invite le médium à battre des mains. Il le fait sans que la lumière disparaisse, on observe que pendant cette action du médium la lumière se porte du plafond vers le parquet, à une certaine distance du médium, toujours à sa gauche.

L'entité Sélim demande la lumière rouge; il ajoute qu'il apporte un souvenir pour le Dr Griffini : ce sont sept grains de semence d'une plante qui n'en fournit que ce nombre, considéré sacré pour les Hindous. Les grains en question servent comme amulettes contre le mauvais œil, les maladies et les *ginns* (mauvais esprits). On examina plus tard les semences et on constata qu'elles étaient celles de l'*Abrus precatoria*.

Nous traduisons maintenant textuellement de *Luce e Ombra* :

« L'on refait l'obscurité pour quelque temps, après quoi Sélim apporte un petit nid dans lequel se trouve un œuf : ce nid est, de même que le précédent, composé de fibres végétales avec quelques flocons de coton. Le médium tient le nid dans sa main gauche; il a dans la droite un petit oiseau avec la tête noire; il s'approche du filet, à travers lequel les assistants peuvent constater et examiner les trois apports. Après quelques minutes, l'on refait l'obscurité, à la demande du médium; et l'oiseau, le nid et l'œuf disparaissent de nouveau.

A neuf heures se manifeste pour la première fois l'entité Nana-Sahib, (chef de la révolte des Cipayes contre l'Angleterre) : il invective contre les Anglais, en criant et en gesticulant; après avoir traversé la pièce à grand pas, autant que le sac le lui permet, il fait mine de poursuivre l'ennemi et de lutter avec lui : il tombe enfin lourdement sur le parquet. (!) Après quelques instants qui marquent, à ce qu'il paraît, un changement de personnalité, le médium se traîne vers le fauteuil, sur lequel il s'assied et s'assoupit.

« L'entité Dr Whitcombe explique ensuite que Nana-Sahib compromet ordinairement aussi bien la santé de M. Bailey que le résultat des séances, et qu'il fait disparaître les objets aussitôt apportés. (!!)

« A neuf heures dix se manifeste une nouvelle personnalité qui, sur la demande du président, se fait apporter le pot à fleurs gardé dans le placard, dont on avait ôté les cachets au moment de la séance. Le pot se trouve encore enveloppé dans le journal; c'est ainsi qu'on le présente au médium, qui le découvre; l'on constate alors, au milieu de la surprise générale, que la plante, qui aurait dû s'y trouver, avait disparu à son tour.

Le Dr Whitcombe revient enfin; on le questionne sur la possibilité de déshabiller complètement le médium et de le revêtir d'autres habits, avant de le mettre dans le sac. L'entité répond que la santé de M. Bailey s'y oppose. En Australie, dit-il, l'on prit une fois cette mesure, dans un but de contrôle; mais la santé du médium, qui est excessivement sensible, en a souffert pendant longtemps. On insiste sur l'opportunité de cette mesure; l'entité finit alors par dire que l'on pourra s'adresser, pour avoir des renseignements, à M^{me} Bailey.

« Le médium montre ensuite, en baillant et s'étirant, qu'il sort de sa trance : la séance est levée ».

7^e séance — Assistent à la séance les membres de la Commission et neuf invités. L'on exécute une visite soigneuse de la pièce et du médium; celui-ci s'entrance aussitôt qu'on l'a introduit dans le sac. Alors on baisse le rideau de filet. La visite a duré dix minutes.

Après quelques autres personnalités, se manifeste par la bouche du médium celle d'Abdallah, qui exprime le désir que M. Brioschi dépose dans la terre le grain de *mango*, apporté dans l'avant-dernière séance. Il faut remarquer que le grain avait été gardé, pendant les huit jours, par M. Oreste Cipriani qui l'avait soumis à l'examen du Musée d'Histoire naturelle, où il était en effet reconnu être une semence de mango.

On tire du placard, où il avait été placé, dans un sac cacheté, un pot rempli de terre, préparé dans le courant du

jour même. La terre avait été prise chez un jardinier, tamisée et versée immédiatement dans un pot neuf, que l'on avait enfermé dans un sac et cacheté avec les cachets de MM. Cipriani, Marzorati et Odorico, qui avaient ensuite déposé le sac dans le placard de la Société.

L'intégrité des cachets une fois constatée, on tire le pot du sac et l'on présente au médium, en même temps qu'une carafe d'eau pour arroser la terre et un panier destiné à couvrir le pot. On examina préalablement le panier; l'on constate ensuite que l'eau dont on se sert est bien pure.

M. Brioschi dépose dans la terre, à un centimètre environ de profondeur, le grain de *mango* qui lui a été remis par M. Cipriani. Le médium arrose abondamment le pot et le couvre ensuite du panier. Tout cela est exécuté à la lumière de la lampe d'un rouge plus clair.

Il est neuf heures dix. A neuf heures trente on demande la lumière blanche, que l'on fait complète. Le médium approche le pot du filet et prie les assistants d'examiner le bourgeon qui sort de trois centimètres environ de terre. On constate que la croissance s'est faite en vingt minutes. Le médium ôte ensuite la semence de la terre en ouvre les valvules et lorsqu'il a lavé les petites racines du bourgeon, les montre et les fait toucher par les assistants. Cela fait, il remet la semence dans le pot, qu'il recouvre avec le panier. L'entité exprime le désir qu'on la maintienne dans l'obscurité jusqu'au mardi, dans le but de hâter le développement de la petite plante.

L'entité Achmed se manifeste alors; il dit être un « sonwola, » c'est-à-dire un Hindou chasseur de reptiles, il ajoute qu'il tient justement entre les mains un petit serpent. Nous sommes éclairés par la lumière rouge de la lampe plus sombre : l'entité s'oppose à ce qu'on l'augmente. La grande majorité des assistants ne voit rien de ce que raconte Achmed.

Le Dr Whitcombe se présente, comme d'ordinaire, pour clore la séance. Comme le président demande de pouvoir s'assurer de la persistance de la petite plante, qui se trouve couverte du panier, avant de la rapporter dans le placard, l'entité répond d'abord négativement; elle finit cependant

par céder aux insurances réitérées des expérimentateurs. Le panier levé, l'on peut constater la présence de la petite plante, dont la croissance a légèrement augmenté pendant ce temps.

Le médium se réveille. Le pot est déposé dans le placard sur lequel MM. Cipriani, Marzorati et Odorico appliquent chacun leur cachet en cire à cacheter, puis celui en plomb de la Société.



L'ACTUALITÉ

La mort de l'homme aux ardoises mystérieuses

Une revue spéciale publie, en trois lignes, cette nouvelle :

« Nous apprenons la mort du Dr Henri Slade, le fameux médium américain qui, devenu vieux et infirme, s'était retiré dans un sanatorium du Michigan. »

Slade : ce nom ne vous rappelle-t-il rien ? Il y a une vingtaine d'années, Paris ne s'occupait que de ce personnage ; une manière de sorcier aux yeux des profanes, qui disait obtenir de l'écriture directe, tracée par une main invisible, sur des ardoises.

Ces expériences ont été surveillées par le Dr Gibier, ancien interne des hôpitaux, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, mort depuis, en Amérique également, des suites d'un accident de voiture.

Le fameux médium Slade, né en 1836, dans l'Amérique du Nord, racontait que, dès sa naissance, sa propriété neuropsychique s'était manifestée. Il avait obtenu de l'écriture directe en 1860. Vers ce temps, il avait parcouru l'Amérique, l'Europe et l'Australie. A Londres, en 1876, il avait failli être condamné pour ses expériences, qui étaient qualifiées de magie, en vertu d'une vieille loi abrogée ; il fut même emprisonné préventivement ; en fin de compte, il fut acquitté.

En avril 1878, il fit des expériences avec Zollner, à Leipzig ; il alla à Sydney, et partout fut accusé d'imposture. Il ne s'en irritait point. « Ces accusations, disait-il, ont pour résultat,

d'inviter les personnes sérieuses à provoquer un examen sérieux. »

C'était un homme de haute taille, distingué, Français d'origine par sa mère; il ne parlait que l'anglais. Lorsqu'il vint en France, il était mal remis d'une attaque de paralysie qui n'aurait pu que le gêner dans des tentatives de supercherie.

C'était comme médecin que le Dr Paul Gibier avait fait sa connaissance; il lui porta secours à la suite d'une crise nerveuse aiguë.

Curieux de ces phénomènes, le Dr Gibier transforma son client en sujet. Il l'écouta, le mit à l'épreuve et, finalement, l'ayant soumis à un contrôle rigoureux, l'amena à faire trente-trois séances. Les assistants ne furent jamais moins de trois, ni plus de cinq. Les séances étaient sténographiées.

L'originalité des phénomènes avec Slade, c'était l'écriture, mais ils s'accompagnaient du sabbat ordinaire : coups frappés, sons divers, mouvement des objets sans contact, bris d'objets sans choc ni cause apparente, matérialisation des gestes.

La première expérience est du 29 avril 1886. Le Dr Gibier apporta plusieurs ardoises marquées de sa signature; il inspecta la pièce où l'expérience allait se faire, il examina la table de Slade, le dessous de son habit et lui fit ôter ses souliers.

Il posa sur la table, séparément, ses ardoises, qu'il n'avait pas quittées : Slade prit une petite touche d'ardoise de 8 à 10 millimètres de longueur, il la coupa en deux avec ses dents et la plaça sur l'ardoise du côté opposé à la signature. Il recouvrit la touche avec sa deuxième ardoise. Il prit les ardoises réunies, les plaça verticalement sur l'avant-bras gauche du Dr Gibier, qui décrit ainsi ce qui se passa :

Je n'ai perdu de vue aucun de ses mouvements, pas plus que mes ardoises. Au moment où Slade penche les ardoises pour les placer verticalement, j'entends la touche glisser dans l'espace ménagé entre les deux surfaces par les bois des cadres. La chambre est bien éclairée.

Nous avons, tous les trois, les mains sur la table. M. A... est à ma droite, et Slade est à ma gauche. J'ai sous les yeux

les mains de Slade, et ses jambes qu'il tient en dehors de la table. Je vois distinctement, sur son avant-bras gauche, les deux faces des ardoises accolées et la main droite de Slade qui les tient.

Au bout de vingt ou trente secondes, je sens une forte pression des ardoises sur mon avant-bras.

Slade dit sentir le « courant » passer dans son bras : cela paraît le faire souffrir un peu.

Quelques coups sourds sont frappés dans mes ardoises et la main de Slade reste immobile. Tout à coup, l'écriture se fait distinctement entendre. La main de Slade est immobile : pas un de ses doigts ne remue. J'ausculte mes ardoises : pas de doute possible : c'est bien dans leur intérieur que le grincement se passe. J'entends, aussi bien qu'on peut entendre, le tracé de l'écriture et la ponctuation. Et à quatre reprises, un trait.

Après un temps assez long, trois coups secs sont frappés dans les ardoises. Slade les retire, les pose derechef sur la table et je les prends dans mes mains sans presser ; cependant, Slade paraît éprouver une certaine difficulté à les séparer. Les voilà dans mes mains. L'ardoise sur laquelle je retrouve ma signature n'a aucune trace d'écriture. L'autre qui repose sur ma main gauche en est couverte. Ma signature que j'ai vue pendant la durée de l'épreuve, en partie cachée par les plis de mon habit, est bien de l'autre côté de l'ardoise, couverte d'écriture.

Quatre phrases séparées par trois traits sont écrites sur mon ardoise. Un quatrième trait se voit avant la signature qui termine le tout. Deux de ces phrases écrites, celle du commencement ainsi que celle de la fin, sont en anglais et signées W. Clark. Des deux autres l'une est en allemand et la deuxième en français. Cette dernière est ainsi conçue : « En effet, votre idée est très bonne. Votre bien dévoué serviteur, L. de M... » Au commencement de la séance, j'avais dit que si j'obtenais de bons résultats, je ferais sans doute un ouvrage sur ce sujet.

Il y avait sur cette première ardoise, outre la phrase citée :

Many spirits are presents and will say a few words to you.
I am truly :

W. CLARK.

(Plusieurs esprits sont ici présents, ils vont vous parler. Je suis sincèrement : W. Clark.)

Mein theuer herr. Empfangen Sie mein herrmeine herzlichsten Grüsse.

JOH STEPHENS.

(Mon cher monsieur, recevez mes plus cordiales salutations.)

Dear Sir, we all you in the above.

W. CLARK.

(Cher monsieur, nous nous réunissons tous dans ce qui précède.)

Cette expérience fut renouvelée trente-trois fois.

La littérature des ardoises ne se révèle pas autrement intéressante. On y lit une fois :

« Le spiritualisme enseigne la morale la plus pure et la plus élevée, et un état des affections vers Dieu, au plus haut degré saint et spirituel. »

Une phrase en grec se compose de mots tronqués ou illisibles :

« Si ton bras, ô Démosthène ! avait égalé ton génie, jamais les Grecs n'eussent obéi à l'épée macédonienne... »

On avait dit au Dr Gibier : « Faites attention, les prestidigitateurs sont si adroits qu'on peut bien, à votre insu, escamoter vos ardoises et les remplacer par d'autres, sous vos yeux, sans que vous y voyiez rien. »

Le Dr Gibier partageait cette manière de voir, car il était très sceptique. Il alla au théâtre Robert-Houdin, il demanda le concours de l'un des opérateurs, qu'il ne désigne que par

son initiale, M. J...; celui-ci fut prié d'assister aux expériences. L'expérience terminée, M. J... rédigea cette note :

« J'affirme, messieurs les savants, moi prestidigitateur, que la séance de M. Slade est *vraie* ; vraiment spiritualiste et incompréhensible en dehors de toute manifestation occulte. Et de nouveau j'affirme.

« J..., du théâtre Robert-Houdin.

« Avril 1886. »

Ces expériences furent faites devant des princes de la science officielle. Ils cherchaient à découvrir *le truc*, ne pouvant encore admettre, à cette époque, des phénomènes qui ont conquis chaque jour, depuis, leurs grandes lettres de naturalisation scientifique. Ils ne surprirent aucune supercherie, mais, insuffisamment convaincus et complètement déroutés, ils n'en hochèrent pas moins la tête, en gens qui se méfient. Comme il advient en ces sortes de choses, on a appris pendant quelque temps que M. Slade avait tantôt triomphé de ses contradicteurs et tantôt été victorieusement réfuté et même convaincu d'imposture. Les preuves de son imposture ont été moins rigoureusement établies que celles de sa loyauté,

Épuisé, infirme et vieilli, Slade vient de mourir, oublié.

Ces phénomènes d'écriture sont moins niés qu'autrefois. Il y a des chances pour que les ardoises de Slade marquent une date dans l'histoire de ces découvertes qui semblent devoir ménager à l'homme de demain les plus extraordinaires surprises...

(*L'Éclair*, 10 décembre 1905.)

PSYCHOLOGIE DU SAINT

FOLIE ET SAINTETÉ



On parle beaucoup, à notre époque, de psychologie, d'état mental, d'état d'âme; les journaux de médecine aussi bien que les revues philosophiques publient des articles sur la mentalité des diverses classes de la société. La question est si bien à l'ordre du jour que récemment le professeur Bordier, directeur de l'Ecole de médecine de Grenoble, prenait la mentalité médicale pour sujet de son discours de réception au Congrès des médecins aliénistes et neurologistes.

Il remarque que « nous avons une certaine mentalité, commune à nous tous, qui résulte de la nature de nos études et de la direction habituelle de notre esprit »; puis il ajoute que le médecin, habitué à considérer la genèse et l'évolution des formes et des phénomènes, « contemple les hommes et les choses d'un œil équitable et tolérant ». (*Revue de l'Hypnotisme*, septembre 1902.)

Je me garderai bien de m'inscrire en faux; et c'est en m'autorisant de cette mentalité médicale que je me propose d'étudier l'état d'âme du saint.

La mentalité du saint n'est plus à décrire : elle l'a été, et de main de maître, par les saints eux-mêmes. C'est dans leurs écrits qu'il faut aller l'étudier : je citerai particulièrement, outre les œuvres de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, le *Traité de l'Amour de Dieu* par saint François de Sales, traité qui donne la plus complète, la plus exacte et la plus fine analyse psychologique.

Mais ce qui est surtout controversé, de nos jours comme

déjà d'ailleurs au temps de saint Paul, ce n'est pas la description, c'est la nature même de l'état mental propre au saint.

Le saint est-il un fou ou un malade? Est-il, au contraire, le seul homme vraiment et totalement raisonnable? Voilà les termes du problème à résoudre; et leur seul énoncé montre que la question relève de la médecine autant que de la psychologie.

Partout, dans cette étude, j'emploie le mot « saint » pour désigner seulement un homme ou une femme béatifiés ou canonisés par l'Eglise. Prendre ce mot dans le sens général qu'il a dans l'article du Symbole « Je crois la communion des saints », ce serait vouloir étudier, dans un même tableau, l'état mental de toutes les classes de la société.

I

Charcot, dans un article souvent cité : *La foi qui guérit*, affirme que les guérisons dites miraculeuses appartiennent toutes à l'ordre naturel des choses. Mais, lorsqu'il cherche des faits pour confirmer sa théorie, il n'en trouve aucun dans son immense et longue pratique médicale; et il se borne à citer le cas d'une demoiselle Coirin, dont l'observation remonte au siècle dernier et dont la guérison ne fut même pas instantanée. (Cf. A. Goix, *Le Miracle*, Paris, Bloud, p. 105.)

Ceux qui prétendent faire entrer la sainteté dans les cadres de la pathologie mentale, éprouvent le même embarras, quand il s'agit de donner un fait à l'appui. Ils ne peuvent justifier leur diagnostic qu'à la condition de changer le sens traditionnel des mots ou de donner une observation incomplète des faits.

C'est ainsi, par exemple, qu'un auteur américain, dans une étude publiée par une revue française, élargit singulièrement la signification du mot saint, en prenant M^{me} Guyon, dont la doctrine fut condamnée par l'Eglise, comme type de la mystique chrétienne et même du mystique chrétien. « Nous

commencerons, dit-il, par retracer avec quelque détail la vie intérieure de M^{me} Guyon, qui nous servira de type. » (James H. Leuba, *Revue philosophique*, juillet 1902, p. 3.) Et de l'autobiographie de cette femme, il prétend tirer des conclusions applicables à saint François de Sales aussi bien qu'à sainte Thérèse.

Qu'il y ait certaines analogies entre l'état d'âme de M^{me} Guyon et l'état d'âme des saints mystiques, personne ne le conteste. N'ont-ils pas tous la même nature, la nature humaine, et la sainteté ne détruit pas la nature : elle l'élève et la perfectionne.

Mais l'analogie n'est pas l'identité. Autrement il serait vrai de dire que les personnages du musée Grévin sont identiques à ceux du monde réel ; ou, pour emprunter un exemple à la médecine, qu'il faut, avec Boerhaave et Van Swieten, considérer comme une seule et même maladie tous les cas d'apoplexie. Le progrès consiste à définir les mots et les choses ; la vraie science ne conclut jamais de la ressemblance d'une partie à la ressemblance du tout.

Or, il suffit aux auteurs qui défendent la thèse de la folie ou de l'état morbide, d'observer chez un saint un phénomène susceptible de se rencontrer dans telle ou telle maladie, pour diagnostiquer cette maladie et qualifier l'état mental du saint tantôt de folie religieuse, tantôt d'hystérie ou d'hypnose, tantôt même d'érotomanie, etc.

Une telle manière de procéder méconnaît absolument la loi fondamentale de tout diagnostic : un phénomène isolé, quel qu'il soit, est sans valeur ; il n'y a pas de symptôme sans valeur ; il n'y a pas de symptôme pathognomonique : c'est d'après l'ensemble des phénomènes qu'il faut juger.

Que l'on supprime, par exemple, les notions tirées des symptômes qui précèdent, accompagnent et suivent l'extase hystérique, et le plus habile clinicien devra reconnaître son impuissance à en déterminer la véritable nature, la véritable cause. Aussi Charcot observe-t-il avec raison que « l'extase hystérique ne possède guère par elle-même des caractères spéciaux qui permettent de la distinguer des autres variétés d'extases ». — « Les signes diagnostiques, qui permettent de

reconnaître la nature hystériques de l'extase, se rencontrent plutôt dans les phénomènes qui la précèdent ou qui la suivent, et dans les symptômes variés que présente le sujet dans l'intervalle des crises. » (*Démoniaques dans l'art*, p. 107.)

Personne n'a donc scientifiquement le droit de poser en principe qu'un saint à extases s'affirme par là-même un hystérique. Personne n'a même le droit d'en faire un malade.

Il est facile de dire que l'extase est toujours un état morbide, mais plus difficile de le démontrer. Car, cherchez cette démonstration, vous ne la trouverez nulle part.

Bien plus, la lecture des divers travaux sur l'extase permet bientôt de remarquer que les faits, base de la description, sont des récits empruntés à la vie des saints plus encore que des observations prises à l'hôpital ou dans la clientèle. En sorte que l'on peut hautement affirmer que cette prétendue extase morbide n'a jamais été cliniquement observée.

Contemplation profonde avec insensibilité apparente, immobilité et grands sentiments de bien-être et de joie, tels sont les caractères de l'extase. Quel médecin les a jamais vus tous réunis chez un seul et même malade?

L'insensibilité et l'immobilité se rencontrent bien dans la catalepsie : mais il n'y a ni contemplation profonde, ni jouissance concomitantes.

L'insensibilité, l'immobilité et un certain bien-être peuvent s'observer dans des états attribués à l'hypnose, mais ici encore la contemplation fait défaut.

Contemplation profonde implique l'activité des plus hautes facultés de l'intelligence humaine, aussi bien que le souvenir des résultats de cette activité. Or, dans les faits pathologiques, le souvenir manque souvent après la crise : et tout s'explique par le seul travail de l'imagination et de la mémoire, ainsi que par les lois de l'association des pensées. Les auteurs sont unanimes à signaler l'inhibition des facultés intellectuelles sous les divers noms d' « état de vide cérébral », d' « absences de pensées », d' « effondrement de la personnalité », etc.

En fait, qu'appelle-t-on extase en pathologie, sinon une vision religieuse quelconque imprimant au corps une

attitude et à la physionomie une expression spéciales.

Le mot ne représente donc, en médecine, ni la même idée, ni le même fait qu'en théologie. Pour le théologien l'activité des plus hautes facultés intellectuelles, la contemplation profonde, est un élément essentiel de l'extase. Cette contemplation, il est vrai, n'est pas directement observable ; mais la vision religieuse de l'hystérique l'est-elle davantage ? Dans l'un et l'autre cas, il faut s'en rapporter au témoignage du sujet, et le vérifier par les phénomènes concomitants ou consécutifs.

Quant aux caractères de l'extase immédiatement appréciables par l'observateur, ils sont sous la dépendance directe d'une attention profonde, quel qu'en soit l'objet. Ils sont les mêmes, que l'attention ait pour objet la présence de Dieu intuitivement perçue, comme chez sainte Thérèse, ou bien la considération abstraite de quelque problème scientifique ou théologique, comme dans les cas souvent cités d'Archimède et de saint Thomas d'Aquin à la table du roi de France, saint Louis.

L'extase est appelée naturelle, quand la contemplation est scientifique ou théologique ; et surnaturelle, quand elle est divine. En effet, la cause première, Dieu, comme d'ailleurs la matière et l'énergie, n'est pas un fait d'observation immédiate, et n'est connue que par le raisonnement. L'intuition de la présence de Dieu dans l'âme étant un acte supranaturel, l'extase où elle s'observe prend la même qualification.

Jamais l'extase même surnaturelle n'a été considérée comme la preuve de la sainteté. Quand le Dr Letourneau écrit que « de tout temps l'hagiographie chrétienne a considéré l'extase comme le signe suprême et le sceau de la sainteté » (*Physiologie des passions*, p. 327), il affirme le contraire de la vérité ; et c'est là cependant une erreur encore trop répandue de nos jours.

Benoit XIV, dans le chapitre XLIX du livre III de son grand ouvrage : *De servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione*, traite tout spécialement du diagnostic différentiel des diverses variétés de l'extase. Or, quelle est sa conclusion ? Que l'extase même divine est, par elle-même, sans

valeur pour prouver la sainteté. *Constitutata qualitate estasis, ipsa per se, tametsi divina, et a solo Deo immissa, non confert ad probandam sanctitatem.* Et il en donne immédiatement la raison : *Cum passio hæc nec sanctificet, nec fit effectus Gratiae sanctificantis, sed reducatur ad Gratiam gratis datam. Quocirca, ut ejus ratio habeatur in judicio Beatificationis et Canonizationis, oportet ut in Extatico probetur fuisse heroicas virtutes.* (Lib. III, cap. XLIX, n. 14, Romæ, 1748, t. III, p. 753.)

Ainsi donc, pour l'Église, l'extase surnaturelle est le simple effet de la *gratia gratis data* ; et Dieu accorde parfois cette grâce à un pécheur. Loin d'être le signe suprême et le sceau de la sainteté, l'extase n'est même pas, à elle seule, un signe d'état de grâce.

L'Église a toujours professé cette doctrine ; elle l'a mise et la met encore en pratique dans tous les procès de canonisation. Le procès de sainte Thérèse, dont on cite si souvent les extases, n'a pas fait exception à la règle.

Les auditeurs de Rote, chargés de l'instruire plus d'un siècle avant Benoît XIV — le rapport qu'ils présentèrent au Pape Paul V porte la date du 15 octobre 1616, — ont commencé par établir le principe que l'Église a toujours exigé, pour canoniser une personne, l'héroïcité des vertus. Ensuite s'appuyant sur les témoignages recueillis à l'enquête et passant successivement en revue les trois vertus théologiques, les quatre vertus cardinales et les trois vœux de religion, ils ont démontré que sainte Thérèse avait pratiqué ces vertus au degré héroïque. (Bollandistes, *Acta S. Teresiæ a Jesu*, § LXI, n. 1200 et seq.)

C'est seulement après cette rigoureuse démonstration qu'ils consacrent un paragraphe (*loc. cit.*, § LXIV) de leur rapport aux extases et autres phénomènes surnaturels de la vie de la sainte.

Dans la bulle de canonisation promulguée le 12 mars 1622, le pape Grégoire XV met aussi surtout en relief les vertus de sainte Thérèse, sa foi, son espérance, sa charité pour Dieu et pour le prochain, sa réforme du Carmel. Il ne parle qu'incidemment et en quelques mots des extases et des visions : et

encore a-t-il bien soin de ne pas les isoler de la transformation morale qui en fut la suite, et de rappeler là-même le vœu du plus parfait auquel s'engagea sainte Thérèse. (*Acta S. Teresiæ*, § LXVIII, n. 1391.)

Ce qui vient d'être dit des extases s'applique également aux visions, aux révélations, aux miracles. Tous ces phénomènes merveilleux qui frappent si vivement l'attention, à la lecture de la vie des saints, ne sont que des caractères accidentels et secondaires de la sainteté. Ils n'ont de valeur que s'ils coexistent, avec la pratique des vertus au degré héroïque. Mais l'héroïcité de la vertu, même en l'absence de toute vision et apparition, suffit seule, au contraire, pour prouver la sainteté. C'est l'enseignement formel de Benoît XIV (*loc. cit.*, lib. III, cap. LII, n. 12, t. III, p. 792), conforme d'ailleurs à celui de saint Paul au chapitre XIII de la première épître aux Corinthiens.

II

Qu'est-ce donc que l'héroïcité de la vertu, l'élément essentiel et caractéristique de l'état mental propre au saint ?

On appelle d'ordinaire héroïsme un acte éclatant, qui excite l'admiration des hommes et qui exerce souvent sur eux une grande influence. Cet acte, c'est presque toujours le sacrifice de la vie au devoir.

L'héroïcité de la vertu n'est pas simplement un acte, c'est une habitude : l'habitude de voir tout sous le rapport de la plus grande gloire de Dieu. La devise de saint Ignace : *Ad majorem Dei gloriam*, est celle de tous les saints.

Cette habitude ne fait pas seulement sacrifier le plaisir, l'intérêt ou même la vie au devoir ; elle fait encore oublier jusqu'à la propre satisfaction : elle supprime toute recherche de ceci ou de cela, même de la paix, même de la joie spirituelle. Le saint ne voit plus, ne désire plus, ne cherche plus que la volonté de Dieu ; et il la trouve dans ce qui lui arrive, que ce soit peine ou plaisir. « Ce qui n'est pas Dieu ne m'est

rien », dit-il avec sainte Thérèse : ou encore avec saint François d'Assise : « Mon Dieu et mon tout. »

Le saint n'est pas cependant « un être en qui la nature ait disparu pour faire place à une action toute miraculeuse ». (H. Joly, *Psychologie des Saints*, Paris, Lecoffre, 9^e édit.) L'amour du bonheur existe dans son âme, comme dans toute âme humaine ; mais il n'occupe jamais que le second rang : Dieu à le premier.

Épicure fait consister le souverain bien dans le plaisir ; d'autres le placent dans l'intérêt soit de l'individu, soit de la société. Le saint porte ses regards plus haut ; un seul bonheur lui semble possible ici-bas : s'abandonner, se fier, se confier à Dieu.

Il n'identifie pas la perfection avec le sacrifice de sa propre satisfaction ; mais, alors que, pour le commun des mortels, la raison des préférences pour tel exercice ou tel acte, est le plaisir ou l'intérêt, une seule chose lui tient à cœur : la préoccupation de donner, jusque dans ses moindres actions, toujours la première place à Dieu, et jamais au plaisir.

Un soir, le curé d'Ars, que Pie X vient de béatifier, rentre à son presbytère épuisé par une longue station à l'église et au confessionnal. Après avoir mangé une pomme de terre, il a la pensée d'en prendre une autre : mais il se retient, disant : « La première était pour le besoin ; l'autre serait pour le plaisir. » (A. Monnin, *Le Curé d'Ars*, liv. V, ch. VII, Paris, Douiniol, 13^e édit., t. II, p. 482.)

Suivant le conseil de saint Paul (I Cor., x, 31), il fait tout, absolument tout pour la gloire de Dieu.

Conformer sa conduite à ce principe, être toujours logique avec soi-même, n'est-ce pas de l'héroïsme ?

Sans doute, la vie du saint contient plus d'actions vulgaires et communes que d'actes extraordinaires et éclatants. C'est par la fidélité persévérante à remplir parfaitement les devoirs de son état et à supporter patiemment toutes les contrariétés et toutes les souffrances inhérentes à sa propre situation sociale, que s'acquiert peu à peu, et non sans effort et sans peine, l'habitude d'user toutes choses pour Dieu en premier lieu. C'est de cette manière obscure que se sont sanctifiés les deux

plus grands saints du christianisme, la sainte Vierge Marie et saint Joseph.

Mais cette fidélité persévérante n'est-elle pas, à elle seule et en elle-même, un sujet d'étonnement et d'admiration ? La plupart des hommes ne peuvent-ils pas dire avec le poète latin :

... *video meliora proboque;*
Deteriora sequor.

Ils disent et ne font pas. (Matth., xxiii, 3.)

Le saint, au contraire, dit et fait. Il sent, comme tout homme, les résistances de la nature ; mais il sait les dominer et les subjuguer : chez lui la volonté est habituellement maîtresse de la nature.

Enfin cette fidélité persévérante, cette habitude de voir tout sous le rapport de la plus grande gloire de Dieu, n'exerce-t-elle pas une incontestable influence dans la sphère sociale où se meut la vie du saint, et même sur l'humanité tout entière ? Voilà bien des siècles que sont morts saint Augustin, saint Benoît, saint Bruno, saint Dominique, saint François d'Assise, sainte Thérèse, etc. ; et cependant que d'hommes et de femmes s'inspirent encore aujourd'hui de la règle de vie qu'ils ont formulée et pratiquée ! Et cependant quel amour ou quelle haine leur œuvre excite encore aujourd'hui dans la société contemporaine !

Ne sont-ce pas là les caractères du véritable héroïsme ? Il y a peut-être même dans l'habitude de pratiquer ainsi la vertu plus d'héroïsme que dans le martyre : ou plutôt celui-là seul peut s'élever au martyre qui possède déjà cette habitude. Saint François de Sales en donne une preuve frappante au chapitre VIII du livre X de son *Traité de l'Amour de Dieu*.

En résumé, les saints méritent d'être appelés les héros de la vertu. Le terme de héros garde encore quelque chose de sa première signification : il fait toujours concevoir quelque chose de divin, et le saint possède une divine qualité : la grâce, grâce qui est, selon saint Pierre, une participation à la nature même de Dieu.

C'est par l'obéissance parfaite au déterminisme, aux condi-

tions d'action des forces naturelles que l'homme domine le monde et produit ce que l'on appelle souvent les merveilles de la science. C'est aussi par l'obéissance parfaite aux mouvements d'une force créée, mais surnaturelle, la grâce, qu'il possède sa propre nature et qu'il s'élève jusqu'à l'héroïcité de la vertu.

III

Avoir toujours la pensée d'une personne présente à l'esprit, tout faire pour lui plaire et pour la contenter, ne vivre et n'agir que pour elle, qu'est-ce sinon l'aimer? L'héroïcité de la vertu n'est donc que la perfection de l'amour de Dieu. La charité parfaite est le trait fondamental et caractéristique de la mentalité du saint.

Mais est-il possible d'avoir de l'amour pour Dieu? Est-ce bien Dieu que le saint aime par-dessus toutes choses? Ne se fait-il pas illusion lui-même; et, sous couleur d'aimer Dieu, ne recherche-t-il pas plutôt sa propre jouissance, sa propre satisfaction?

Si l'on donne au mot *saint* le sens général qu'il a dans le neuvième article du Symbole des Apôtres « Je crois la communion des saints », si l'on entend par saints toutes les personnes qui aspirent à la perfection chrétienne, il est bien évident que plusieurs se font illusion. Il est non moins évident que les saints canonisés eux-mêmes n'ont pas toujours, à toutes les périodes de leur vie, aimé Dieu plus qu'eux-mêmes.

Ces faits, loin de les cacher, les docteurs de l'Église les mettent au contraire en pleine lumière, et s'en autorisent pour conclure tous que le chemin de la perfection a ses étapes (cf. Vallgornera, *Mystica theologica*, éd. Berthier, Turin, Marietti, 1890, 2 vol.), que l'amour de Dieu a ses degrés (cf. saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. IX, ch. II). Il s'en autorisent encore et surtout pour donner des conseils aux personnes qui aspirent à la sainteté. Saint Jean de la Croix est particulièrement riche en conseils de ce genre

dans toutes ses œuvres, mais surtout peut-être dans les sept premiers chapitres de *la Nuit obscure de l'âme*.

Ce que le saint veut et aime, ce n'est pas sa propre satisfaction, c'est Dieu lui-même. Un trait célèbre de la vie de saint Thomas d'Aquin nous révèle l'état d'âme propre à la sainteté. Vers la fin de sa vie, l'illustre auteur de la *Somme théologique* eut une extase en l'église Saint-Dominique, à Naples. Les religieux présents non seulement virent le saint s'élever de plusieurs coudées au-dessus du sol, les yeux fixés sur le crucifix, mais encore ils entendirent ces paroles sortir de la bouche du Crucifié : « Thomas, tu as bien parlé de moi dans tes écrits ; quelle récompense désires-tu recevoir ? — Pas d'autre, Seigneur, que vous-même. » (*Bollandistes*, p. 671.)

Prétendre que l'amour de Dieu est impossible et n'existe pas réellement, c'est émettre une simple vue de l'esprit, en contradiction avec l'observation et l'expérience. L'existence et, par conséquent, la possibilité d'un tel amour, le saint ne l'affirme-t-il pas par toute sa manière de vivre, à la façon de ce philosophe ancien qui prouvait l'existence du mouvement en se mettant à marcher ? Ce n'est pas l'amour de Dieu qui est impossible, c'est l'intelligence de certains hommes qui est impuissante à le concevoir.

L'amour de Dieu implique évidemment deux personnes, l'une qui aime et l'autre qui est aimée ; ou plutôt deux personnes qui s'aiment mutuellement. Mais comment concevoir la charité chrétienne, quand on refuse à Dieu la personnalité, ou que l'on formule avec tel auteur contemporain cette définition : « Passer de la volonté propre à la volonté divine signifie passer de la volonté particulière à la volonté collective. » (*Revue philosophique*, juillet 1902, p. 29.)

Si Dieu n'est pas un être personnel, si le mot Dieu représente une sorte de synthèse ou encore l'humanité personnifiée, comment l'homme pourrait-il aimer d'un véritable amour une pareille abstraction, ou même avoir pour elle la plus simple amitié ? Et alors on se prend à mettre en doute, non pas l'amour du saint — il est trop évident — mais l'objet même de cet amour. Le saint aime et il aime une personne. Si cette personne ne peut-être Dieu, qu'est-ce sinon son propre Moi ?

Et voilà comment, partant d'une idée *à priori* et non d'un fait, on arrive à prétendre que la charité du saint, loin d'être l'amour le plus pur et le plus spirituel, serait au contraire l'amour le plus grossier et le plus charnel.

La prétention n'est pas nouvelle ; elle est peut-être vieille comme le christianisme. Seulement, à notre époque, on aime emprunter la terminologie médicale ; et, au lieu de dire comme autrefois « dévotion sensuelle », on parle d' « érotomanie ».

Mais, pour justifier une telle assertion, il ne suffit pas de citer, souvent d'ailleurs incomplètement ou même inexactement¹, quelques textes semblant faire allusion à des impressions sensuelles.

La sainteté ne détruit pas la nature. L'Église n'a jamais prétendu que ses saints eussent été, tous et toujours, exempts des désirs de la chair ; mais seulement qu'ils avaient su les dominer et s'en rendre maîtres. Les faits cités seraient-ils exacts qu'ils ne permettraient pas de conclure à l'érotomanie.

Le tableau clinique de l'érotomane est plus complexe que la définition du mot érotomanie peut le faire supposer. Ce prétendu amour platonique conduit souvent à des actes qui dépassent la sphère de l'idéal et même de la décence (propos tendres, actions expansives, nymphomanie, etc.), et trop souvent aussi à des actes de désespoir ou de fureur, au suicide et à l'homicide. Enfin la démence s'observe fréquemment comme terminaison.

1. Il faut toujours vérifier les textes cités, c'est souvent la meilleure réponse à l'objection. En voici la preuve : le Dr Rouby, après avoir écrit que la bienheureuse Marguerite-Marie « arrive à ce moment à un véritable état d'érotomanie », cite ce texte :

TEXTE DE M. LE DR ROUBY

« Il me tenait une si fidèle compagnie que toutes les courses qu'il me fallait faire pour mes ânes, ne me détournèrent point de sa présence : *Je ne pouvais mettre d'empêchement à ces sensations*, où il n'y avait rien de ma participation. »

TEXTE DE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE

« Mon souverain m'y tenait une si fidèle compagnie, que toutes ses courses qu'il me fallait faire ne m'empêchaient point, car ce fut là que je reçus de si grandes grâces que jamais je n'en avais expérimenté de semblables. »

Le membre de phrase souligné par M. le Dr Rouby lui-même n'existe pas dans le texte, et l'on voit assez pourtant quelle force démonstrative il a pour lui. (Cf. A. Hamon, *Revue de l'hypnotisme*, mai 1903, p. 341.)

Rien de semblable chez le saint. Il n'est pas de ces personnes dont parle saint François de Sales, personnes qui « ne se plaisent point à l'amour divin sinon qu'il soit confit au sucre de quelque suavité sensible ». (*Traité de l'amour de Dieu*, liv. IX ch. x.) Il aime Dieu pour ce que Dieu est, et non pour ce que Dieu donne. L'âme du saint, écrit sainte Marie-Madeleine de Pazzi, « se complait dans la grandeur de Dieu ; elle se réjouit de ce qu'il est l'amour même, la puissance, la sagesse, la bonté souveraine ; en un mot, de ce qu'il possède toute perfection et toutes vertus » (*Œuvres*, trad. par Dom A. Bru-niaux, Paris, Palmé, t. II, p. 371).

Quelle différence entre cet amour rationnel et généreux du saint, et l'amour impulsif et égoïste de l'érotomane ! (Cf. encore saint Jean de la Croix, *La Nuit obscure de l'Âme* liv. I, ch. iv, *Œuvres* publ. par les Carmélites de Paris, 3^e édit., t. III, p. 262.)

On invoque encore, pour identifier la suavité de l'amour divin avec la volupté des sens, les paroles du célèbre *Cantique des Cantiques* de Salomon, ainsi que les expressions semblables employées par les saints.

Mais, il est légitime et rationnel de prendre les douleurs de l'enfantement comme type de la plus grande souffrance, pourquoi l'union conjugale ne devrait-elle pas servir à donner une idée de l'union divine ? *In natalibus nihil turpe*. Ce n'est pas le *Cantique des Cantiques*, c'est l'imagination du lecteur qui a besoin d'être purifiée. (Cf. saint Jean de la Croix, *Le Cantique spirituel*, Prologue, *Œuvres*, t. IV, p. 4.)

Comment d'ailleurs le langage de l'amour divin ne serait-il pas celui de l'amour humain ?

Les expressions de l'amour sont en rapport direct et immédiat, non pas avec l'objet aimé, mais avec l'intensité même du sentiment. Aussi les mêmes paroles, les mêmes gestes peuvent-ils signifier tantôt une passion du corps, tantôt une affection de l'âme. Est-ce une volupté sensuelle qui provoque le transport d'Archimède, lorsqu'il parcourt les rues de Syracuse en s'écriant : ευρηxx ?

La suavité de l'amour divin et la consolation sensible dont on parle en théologie mystique, participent plus de la joie du

savant et de l'artiste, que du plaisir de la bête. Le saint aime ; mais son amour n'est pas une impulsion instinctive de la nature, c'est un acte de la volonté. L'union qu'il désire, qu'il recherche et qu'il consomme, est aussi spirituelle que sa propre volonté. Voici comment un saint décrit cette union : « C'est au fond de la substance et des puissances de l'âme que ce doux embrassement s'accomplit. » L'âme « où ne se trouvent ni appétits, ni images, ni formes de créatures », Dieu « la fait jouir d'un embrassement d'autant plus étroit et plus intime qu'elle est plus parfaitement purifiée, plus entièrement dégagée de tout ce qui n'est pas Dieu... Pour l'âme arrivée à cette haute perfection, *Dieu n'est pas caché ; elle le sent toujours présent au dedans d'elle-même.* » (Saint Jean de la Croix, *La vive flamme d'amour*, strophe IV, vers 3. Œuvres, t. IV, p. 636.)

Qu'y a-t-il, à la base de toutes ces opinions erronées et de tous ces doutes sur le véritable objet de l'amour du saint, sinon le préjugé qu'une émotion sensible implique un amour sensuel et ne saurait jamais naître d'un amour aussi spirituel que celui de Dieu ? Mais ce n'est là qu'une simple vue de l'esprit, qu'une idée fausse, en contradiction avec la nature même de l'homme aussi bien qu'avec les faits d'observation.

Le saint n'est pas un ange ni un esprit, c'est un homme. L'analyse permet de distinguer les actes de la nature humaine en deux groupes, que l'on attribue immédiatement les uns au corps et les autres à l'âme. Mais l'analyse ne doit pas faire oublier la synthèse ni le rapport essentiel d'unité de composition qui relie tous ces actes. Le moi qui vit et sent est le même moi qui pense et qui veut : ce qui produit l'ordre intellectuel et moral est aussi la source des activités biologiques. L'union de l'âme et du corps n'est pas une juxtaposition comparable à celle du pilote et de son navire, ou du cavalier et de sa monture. L'union de l'âme et du corps consiste en la mutuelle communication de leur être propre, communication qui a pour terme cet homme déterminé et un, c'est-à-dire une seule substance, une seule nature, une seule personne humaine.

S'il n'y a pas de pensée qui ne s'appuie sur une image, il n'y

a pas non plus de sentiment intellectuel ¹ qui ne s'accompagne d'une sensation organique. C'est donc une erreur de considérer le plaisir ou la douleur uniquement comme des signes d'un état corporel et physique.

Pourquoi l'amour de Dieu devrait-il faire exception à la loi générale? Et de fait, tous les auteurs mystiques s'accordent pour affirmer la suavité de l'amour de Dieu.

Saint Jean de la Croix, par exemple, écrit : « Selon la promesse de notre divin Sauveur : *On recevra cent pour un.* » (Matth., XIX, 29.) Renoncez-vous à une satisfaction, le Seigneur vous en donnera cent fois plus ici-bas, dans l'ordre spirituel et temporel ; au contraire, pour un plaisir que vous prendrez dans les objets sensibles, vous en recueillerez cent fois plus de peines et d'amertumes. » (*La Montée du Carmel*, liv. III, ch. xxv, Œuvres, t. III, p. 129.)

Les saints ne sont ni mélancoliques ni les illuminés que certains artistes se plaisent à représenter. Le portrait authentique de sainte Thérèse, par exemple, que reproduisent les Bollandistes (*Acta S. Teresiæ*), ne donne nullement cette impression. De même les documents historiques établissent nettement la gaieté, la paix et la tranquillité d'âme du saint, et justifient le proverbe : « Un saint triste est un triste saint. »

IV

L'état mental du saint n'offre pas seulement à considérer des sentiments, des extases ou des consolations sensibles, mais encore des idées, un idéal.

Le sentimentalisme n'est ni la sainteté, ni même la plus simple piété ; la foi chrétienne n'est pas affaire de sentiment

1. Les sentiments de l'âme se distinguent en deux classes : les uns se rattachent à la sensation, les autres à la connaissance intellectuelle. J'appelle ces derniers « sentiments intellectuels ».

et d'impression ; elle est avant tout une affaire de l'intelligence et de la volonté. David l'affirme déjà dans ses Psaumes : C'est l'affaiblissement de la vérité qui amène au milieu des hommes la disparition des saints. *Defecit sanctus ; quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (Ps. XI, 2.)

Laisser dans l'ombre ces vérités, ce serait donc faire de la mentalité du saint un tableau fort inexact et incomplet. Quel est donc l'idéal du saint ? Il se ramène à ce principe fondamental : Tout est fait par Dieu.

Dieu est essentiellement l'alpha et l'oméga, le principe et la fin de toutes choses, la cause efficiente parfaite et la cause finale parfaite. Cette perfection se nomme la Bonté de Dieu. D'autre part, l'homme n'est pas seulement fait par Dieu, il est encore fait pour Dieu. Nul bien créé ne peut satisfaire parfaitement la bonté humaine ; le bonheur résulte de l'union de l'homme avec Dieu par la connaissance et l'amour. En un mot, Dieu est le souverain bien de l'homme.

Voilà le principe fondamental de la sainteté. Les dernières conséquences du plus parfait héroïsme de la vertu, comme les premiers commencements de la fuite du péché, sont inspirés par ce principe. C'est vraiment l'idée directrice de la vie du saint.

Et cette idée est bien souvent, sinon toujours, antérieure aux phénomènes merveilleux de cette vie. Sainte Thérèse, par exemple, avait quarante-trois ans quand elle eut sa première extase ; et il y avait déjà vingt-cinq ans qu'elle avait fait profession religieuse, vingt-cinq ans qu'elle s'était proposé pour unique but la gloire de Dieu.

Or, quel est le premier devoir du médecin en présence d'un état mental à déterminer ? C'est de rechercher s'il y a incohérence ou coordination entre les idées et les actes du sujet.

Peu importe quel l'objet de ces idées appartienne à l'ordre religieux, ou bien à l'ordre scientifique ou politique. Ce qu'il importe de considérer ce n'est pas le thème, c'est l'évolution des idées : la rapidité ou la lenteur de leur genèse, leur caractère gai ou triste, joyeux ou pénible ; c'est enfin et surtout l'incohérence ou coordination des idées et des actes.

Il y a, en effet, deux sortes de délire. Tantôt les idées sont incohérentes, variables, désordonnées et groupées au hasard

des réminiscences; des idées de grandeur s'associent à des idées de persécution; des idées de mission céleste à des idées de suicide, etc. Tantôt, au contraire, les conceptions délirantes se ramènent presque toutes à un seul ordre, soit scientifique, soit religieux, soit politique ¹. Le sujet présente alors une association presque logique de pensées, de paroles et d'actes; et le délire est, pour employer la terminologie médicale, un délire cohérent, organisé, cristallisé, systématique ou systématisé.

Si l'état mental du saint est constitué par des hallucinations, des conceptions délirantes et des actes extravagants, s'il y a délire, ce délire ne mérite guère le nom de folie hystérique, mis si souvent en vedette avec celui de psychologie morbide, dans certaines études sur les saints et surtout sur les saintes.

En médecine mentale, comme en tout autre domaine de la pathologie, l'hystérie conserve toujours le même caractère protéiforme et la même brusquerie d'évolution de ses accidents.

Quand un délire religieux s'observe au cours de cette névrose, il est d'ordinaire incohérent et passager. L'exaltation des sentiments religieux alterne ou coexiste même avec les élans d'un amour mondain; des scrupules religieux excessifs s'associent avec des pensées obsédantes de commettre un sacrilège, etc. Enfin, la transition du calme au délire et du délire au calme se fait brusquement, parfois à plusieurs reprises, dans une seule et même journée.

La mentalité du saint se caractérise, au contraire, par une remarquable unité : son esprit de foi, son amour, ses actes, sa vie entière forment un tout logiquement coordonné et reposant sur le principe de la souveraine bonté de Dieu.

S'il y a délire, c'est un délire cohérent, systématisé, à son état de parfait développement. Dans cette variété de délire, le malade construit son délire à l'aide de fictions; il juge et conclut d'après des prémisses fausses, des hallucinations ou

1. « Les fous politiques ne sont pas rares; et parmi les faits nombreux qui établissent la réalité de cette forme spéciale de folie, il n'en est pas de plus remarquable que celui qui a été observé à la Salpêtrière par M. Esquirol et que j'ai pu moi-même vérifier. » (Marc, *De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires*, Paris, t. I, p. 301.) — Ce fait concerne la fameuse Theroigne de Méricourt qui joua un rôle si déplorable pendant les massacres des premières années de la Révolution française.

illusions diverses. Les conceptions délirantes réagissent sur son humeur et sur ses actes. Enfin, quoi qu'on puisse dire ou faire, le sujet ne les rectifie jamais : il en a perdu le pouvoir.

Voilà bien l'état mental que prêtent au saint ceux qui le qualifient de fou et de malade. La sainteté serait-elle donc la folie religieuse?

Tous s'accordent aujourd'hui pour faire de la folie religieuse une étiquette purement symptomatique, une variété de délire se rattachant à cette maladie mentale que l'on décrit sous les divers noms de délire chronique, psychose systématique progressive, folie systématique, ou encore d'un mot d'origine grecque, *paranoïa chronique*.

Que la folie systématique présente ou non les quatre périodes décrites par Magnan, qu'elle se caractérise ou non par la succession régulière, dans un ordre rigoureux et toujours le même, de l'inquiétude, de la persécution, de l'ambition et de la démence, il n'en est pas moins toujours vrai que le délire du fou, alors même qu'il revêt la forme religieuse, diffère nettement de la mentalité propre au saint.

Dans la folie systématique, les conceptions religieuses sont fréquemment empruntées à plusieurs religions différentes; elles ne sont jamais toutes conformes à l'enseignement dogmatique de l'Église catholique; et la conduite morale du sujet l'est souvent encore moins.

L'incohérence et la contradiction s'observent entre les conceptions délirantes elles-mêmes. Un fou, par exemple, « prétend faire partie de la Trinité comme frère de Jésus-Christ; il prétend même faire tout par trois, nombre fatidique et sacramentel. Ainsi, dit-il, je vous ai parlé pendant trois jours, je vous écrirai pendant trois jours. » — « Lorsqu'on lui fait observer que Dieu le Père, le Christ, le Saint-Esprit et lui, cela fait quatre, et que, par conséquent, la trinité n'est plus, il n'en continue pas moins à l'affirmer, sans essayer de donner des explications. » (*Ann. méd. psych.* Paris, 1887, t. VI, p. 396.)

De plus, le thème du délire n'est pas nécessairement le même à chaque période de la folie. Le fou qui se croyait possédé par le diable, persécuté par l'esprit malin, peut devenir

plus tard un empereur ou un président de république; et inversement.

Dans la sainteté, au contraire, la coordination n'existe pas seulement entre les idées et les actes, mais encore entre les idées elles-mêmes. Ces idées, toujours conformes aux dogmes de la même religion, le catholicisme, peuvent être et sont réunies en un corps de doctrine logiquement organisé; et les œuvres des saints ne rappellent en rien les élucubrations des aliénés.

L'unité de passion est encore un caractère qui distingue la sainteté de la folie systématique. Si le chemin de la perfection chrétienne a ses étapes et ses degrés, à tous s'observe une seule et même passion : l'amour de Dieu, amour qui partage d'abord, domine ensuite, exclue enfin le plaisir ou l'intérêt purement humain. Dans la folie, au contraire, on voit prédominer tantôt l'inquiétude, tantôt la crainte, tantôt l'ambition, cette passion si différente de l'humilité qui caractérise tous les saints.

Enfin, dans presque toutes les psychopathies, sinon dans toutes, les sujets sont remarquables par leur égoïsme. C'est toujours leur moi qui est en jeu, leur personne qui domine, leur propre souffrance qui les occupe et les absorbe. Ils disent que rien n'est comparable à la souffrance qu'ils éprouvent, et se prennent même à envier le sort de personnes beaucoup plus malades qu'eux. Aussi, lorsqu'ils peuvent comparer et apprécier, c'est un signe pronostique favorable, le signal d'un réveil de l'intelligence ou le commencement de la guérison.

Le saint, au contraire, n'est pas de ceux qui, suivant le mot de La Rochefoucauld dans ses *Maximes*, « trouvent le moyen d'être occupés de leur passion, sans l'être de la personne qu'ils aiment ». Le saint aime Dieu jusqu'à l'oubli de sa propre satisfaction : et cet amour le porte non seulement à vivre pour Dieu, mais encore à se dévouer pour les autres hommes, parce que Dieu estime fait à lui-même ce qui est fait pour le plus petit d'entre eux. (Matth., xxv, 40.)

Ce dévouement va parfois jusqu'au sacrifice de la santé, ou même de la liberté, comme l'a fait le fondateur du célèbre hospice de la Salpêtrière, saint Vincent de Paul, en pre-

nant sur les galères la place d'un forçat. (Cf. Abelly. *Saint Vincent de Paul*, nouv. édit. par un Prêtre de la Mission, Paris, Dumoulin, t. II, p. 343.)

Que l'on appelle ce dévouement altruisme, charité chrétienne ou de tout autre nom, toujours est-il qu'il contraste singulièrement avec l'égoïsme habituel du fou, même lorsque ce fou semble s'intéresser au sort des autres hommes, comme David Lazzaretti, le prétendu saint d'Arcidosso.

A la suite d'une vision qu'il crut avoir de la madone, ce charretier italien s'était retiré, vers 1878, dans le désert montueux de Montelabro, où il avait formé une sorte de phalanstère, le « Pieux institut des Ermites pénitenciers et pénitents ». La mort de ce pauvre David Lazzaretti ne permet pas de confondre son état mental avec celui du véritable saint. Un jour, une grande procession descend de Montelabro dans le village d'Arcidosso. A sa tête marche David, avec sa croix dont il prétendait que saint Pierre l'avait tatoué. Il s'avance en criant : Vive la République chrétienne ! A la seconde sommation des carabinieri italiens, il répond : Le roi, c'est moi ! Et il tombe frappé de deux balles. (Lombroso et Nocito, *Archivio di psichiatria*, 1880.)

Qui donc proposerait jamais de faire canoniser ce fou par l'Église !

Ainsi donc, quand on étudie la mentalité du saint béatifié ou canonisé solennellement par l'Église catholique, à la lumière de la loi fondamentale de tout diagnostic : juger d'après l'ensemble des phénomènes et jamais d'après un phénomène isolé, on arrive à formuler avec certitude cette conclusion négative : La sainteté n'entre dans aucun des cadres de la pathologie mentale. *Le saint, en tant que saint, n'est ni fou ni malade.*

Dès lors, que peut-il être sinon un homme raisonnable ? Le seul moyen d'échapper à cette conclusion positive serait de faire de la sainteté une entité morbide spéciale. Mais il n'en demeurerait pas moins acquis à la science :

1^o Que cette entité n'est pas et ne peut être la folie religieuse des médecins ;

2^o Que cette entité n'a pas d'autre caractère qu'une asso-

ciation logique de pensées, de sentiments et d'actes ayant pour point de départ l'idée de la souveraine bonté de Dieu ;

3^o Enfin que cette association logique ne diffère en rien de celle qui caractérise la plus parfaite raison.

Par conséquent, elle vaut ce que vaut la pensée fondamentale qui lui donne son unité et qui forme le point de départ. Elle est signe de vérité ou signe d'erreur, signe de raison ou signe de folie, suivant que cette pensée — la souveraine bonté de Dieu — repose ou non sur un fait réel et positif.

Les auteurs qui qualifient le saint de fou et de malade, posent en dogme l'erreur de cette pensée fondamentale et en font une sorte d'idée fixe et de conception délirante. Cependant, fait digne de remarque, ils évitent presque toujours avec le plus grand soin de formuler explicitement leur opinion : ils se contentent de l'insinuer.

Mais, si de Bonald a pu écrire, en s'appuyant sur les faits historiques : « Ce sont les dogmes qui font les peuples », je ne sache pas qu'il soit vrai de dire : Ce sont les dogmes qui font la science.

Les controverses sur la mentalité du saint ne sont donc, en dernière analyse, que l'un des multiples champs de bataille où se rencontrent les deux grands systèmes qui partagent les hommes. La victoire est à cette doctrine qui démontre avec une incontestable certitude que l'idée directrice du saint — Dieu est le souverain bien — repose sur le fait le plus réel et le plus positif : l'existence et l'évolution même du monde.

Dr A. GOIX.



UNE THÉORIE BIOLOGIQUE DU SOMMEIL

M. Ed. Claparède, dans une communication faite le 4 février à la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève (*Archives des sciences physiques et naturelles*, 15 mars), critique les diverses théories physiologiques qui ont été données du sommeil (normal), celle de l'anémie cérébrale par vasoconstriction, celles de la discontinuité des neurones par rétraction des dendrites, et surtout la théorie de l'asphyxie ou *intoxication* du système nerveux. Cependant Sergueyeff, Myers, De Sanctis, Forel et Vogt considèrent le sommeil comme une faculté ou une fonction positive de l'organisme mais sans développer le côté biologique de cette hypothèse.

M. Claparède se propose de combler cette lacune, et de montrer qu'on peut considérer le sommeil comme un *instinct* ce qui ne préjuge rien, d'ailleurs, quand aux causes prochaines de son mécanisme. D'après la théorie de la toxicité, le sommeil devrait être proportionnel à l'épuisement, ce qui n'est pas le cas (sommeil prolongé des nouveau-nés, insomnies des vieillards et des neurasthéniques, etc.); de plus, ni la volonté, ni la suggestion ne devraient avoir prises sur le sommeil. En revanche, la théorie « instinctive » du sommeil rend compte de tout, et permet d'éviter cette hypothèse anti-physiologique d'une intoxication journalière du système nerveux, sous l'empire de laquelle l'approche du sommeil devrait

être accompagnée d'un sentiment d'angoisse au lieu d'une sensation agréable, comme c'est le cas.

« Un des caractères de l'instinct, c'est la prévoyance... Ainsi l'hirondelle quitte nos parages avant que le froid soit venu; l'oiseau prépare son nid un certain temps avant la ponte; l'animal se met en chasse avant d'être débilité par la faim. Le sommeil, lui aussi, semble agir par prévoyance, et se manifester avant que l'organisme soit épuisé : un médecin pourra, s'il est appelé au moment où il s'apprête à s'endormir, passer la nuit sur pied, faire correctement une opération difficile, sans présenter les moindres signes de faiblesse ou d'intoxication, etc... *En frappant l'animal d'inertie, l'instinct du sommeil l'empêche de parvenir au stade d'épuisement*; l'organisme profite de cet arrêt momentané du travail musculaire qui est une des sources principales des substances ponogènes (déchets), pour éliminer celles-ci avant que leur cumul ne devienne nuisible; il est possible aussi, qu'en vertu d'un mécanisme encore inconnu, l'état de sommeil favorise les processus de réassimilation. »

Il est évident que certains facteurs entrent en jeu pour produire le sommeil : composition du sang, fatigue, obscurité, impressions monotones, images associés empiriquement à l'idée du sommeil, et, ajouterons-nous, comme l'a bien montré M. Sage, la volonté calme de dormir¹. Il est probable que comme les autres instincts, celui du sommeil utilise les centres des fonctions générales (visions, mobilité, etc.), et peut-être un centre spécial qu'on pourrait dénommer centre « inhibiteur de l'intérêt », dont l'action aurait pour effet de désintéresser de la vie extérieure l'individu sur le point de s'endormir. L'éminent philosophe Bergson a dit avec raison : « L'on dort dans l'exacte mesure où l'on se désintéresse. »

Kohlschütter a publié des graphiques relatifs à la profondeur du sommeil; ces graphiques ressemblent aux courbes de fatigue, et il semblerait que les centres du sommeil se fatiguent, et qu'on se réveille parce qu'on est fatigué de dormir. Comme tout instinct, le sommeil peut être l'objet de

1. Un autre facteur favorable au sommeil est de se trouver orienté autant que possible, suivant le méridien magnétique, la tête au nord.

dissolution, de perversion (insomnie, hystérie). Cela découle de la conception positive du sommeil, conception qui paraît à M. Claparède réconcilier, dans une certaine mesure, les opinions de Janet et de Sollier sur l'hystérie.

« Le sommeil conclut M. Claparède, n'est pas la conséquence d'un simple arrêt de fonctionnement, il est une fonction positive, un instinct, qui a pour but cet arrêt de fonctionnement : ce n'est pas parce que nous sommes intoxiqués, ou épuisés, que nous dormons, mais nous dormons pour ne pas l'être. »

Dr X...



BIBLIOGRAPHIE

Demain...? d'après les concordances frappantes de 120 prophéties anciennes et modernes, par le baron DE NOVAYE. Fort vol in-12. Prix : 3 fr. 50.

Quand vous lisez une des prophéties qui, surtout depuis le siècle dernier, ont paru isolément çà et là, votre premier mouvement est un haussement d'épaules à l'adresse du songe-creux naïf qui a eu du temps à perdre pour la publier.

Oui, mais lorsque vous vous plongez dans l'étude d'un grand nombre de textes de ce genre, vous ne pouvez vous défendre d'être profondément impressionné par la répétition constante, obsédante, des mêmes faits prédits de la même façon et souvent confirmés par la réalisation des faits passés. Si de plus l'on est obligé de reconnaître l'authenticité de ces faits, de constater qu'il a été impossible, pour la très majeure partie, à tous ces prophètes, de se copier mutuellement, l'on ne peut manquer d'être frappé.

Le résultat d'une étude pareille n'existait pas encore : il nous manquait une compilation sérieuse et impartiale de toutes — ou à peu près toutes — les prophéties dignes de foi qui ont paru depuis le commencement de l'ère chrétienne relativement à l'avenir de la France et de la religion catholique, compilation suivie *surtout* d'un travail de juxtaposition qui tâchât de donner l'histoire future et *probable*, puisque bon nombre d'événements de l'histoire passée se sont réalisés, en partie du moins, tels qu'ils ont été prédits.

Nous vivons, chacun se l'avoue, en des temps forts troublés et gros de menaces. Cette œuvre étrange, consciencieusement écrite et richement documentée, ne peut manquer de faire impression, même sur certains esprits prévenus. L'auteur ne cherche pas à attribuer une origine divine à toutes ces prophéties : plusieurs d'entre elles seraient même dues à l'imagination pure de leurs auteurs qu'il ne faudrait pas en être étonné : cette part de l'imagination peut affecter les prophéties les plus diverses si le voyant, comme c'est le plus souvent le cas, ne s'est pas borné à répéter exactement et sans changement les paroles qui lui ont été révélées. Certains textes peuvent même être d'origine diabolique sans que cela doive inquiéter, le *Dies iræ*, dans son vers *Teste David cum Sibylla*, reconnaissant avec le dogme catholique que la sibylle païenne prophétisait comme David.

Ce que l'auteur cherche surtout à mettre en lumière, c'est cette concordance étonnante d'un grand nombre de prophéties dans laquelle il est permis de voir le doigt de Dieu. L'auteur n'a pas voulu, comme cela s'est fait avant lui, supprimer les nombreux passages de quantité de prophéties qui contiennent des reproches à l'égard du clergé ; son rôle, qui est celui d'un compilateur, l'obligeait à tout enregistrer : et c'est ce qu'il a loyalement fait. Ainsi considéré, *Demain...?* devient un livre de documentation d'un réel intérêt, dont l'originalité n'échappera à personne, et appelé à un gros succès.

Le Gérant : P. TÉQUI.

CORNELIUS AGRIPPA

(1486-1535)

Venir, après tant d'écrivains distingués, parler encore de Cornelius Agrippa, paraîtra, ce semble, à quelques-uns une témérité ridicule ou une inutile redite. Mais il est certains hommes dont la figure mobile et changeante, dont les traits insaisissables défient le crayon de l'artiste le plus sagace, et dans cette catégorie personne ne nous gardera rigueur de ranger l'illustre savant de la renaissance. Si ses contemporains ne virent en lui qu'une espèce de magicien et de sorcier, ils ne le connurent que sous un point essentiellement restreint ; il possédait surtout à fond et d'une manière théorique, la science de l'occultisme, tel qu'on le pratiquait alors, science à laquelle il ne croyait pas lui-même, et où il trouva souvent le moyen d'en imposer aux autres et les ressources nécessaires à sa vie errante et toujours inquiète du lendemain.

Agrippa est avant tout l'homme de son temps. Le savoir digne de ce nom commence à se dégager des ombres du moyen âge. Le cercle de la magie tend à se restreindre, mais devant l'ignorance et la crédulité générales, les arts et industries secrètes, le charlatanisme, tout ce qui respire un peu le mystère peut encore espérer de beaux jours. Les adeptes ou professeurs d'occultisme se tiennent unis la main dans la main et leur grande habileté consiste à en imposer aux masses qui croient d'autant plus ceux qui les trompent que ceux-ci s'entourent de plus de précautions. Nous verrons Agrippa promettre monts et merveilles dans une première lettre à l'un de ses correspondants qui l'appelle près de lui, et dans une seconde lettre qui précède seulement de quelques jours son arrivée, faire des réserves sur le succès des sortilèges qu'on

attend de lui. La souplesse de son esprit en dépasse de beaucoup la profondeur et l'étendue; elle n'a d'égal que son immense talent à rehausser son mérite et à se faire précéder d'une réputation éclatante et souvent exagérée. S'il rappelle par certains côtés Gerbert et Albert le Grand, Roger Bacon, Trithéim et Pic de la Mirandole, aucun d'eux ne sait, comme lui, se mettre en valeur et donner le change à ses contemporains.

L'homme acquiert la connaissance par l'observation et le raisonnement. Ces deux procédés se prêtent un mutuel appui. Que si l'un d'eux s'affranchit de l'autre et marche seul, l'esprit glisse sur la pente du naturalisme. Si, au contraire, nous nous en tenons aux pures spéculations ou conceptions intellectuelles, nous tombons dans l'excès contraire, qui est le système idéaliste.

Dans le premier système rentrent les systèmes cosmogoniques des vieilles écoles de l'Ionie et de la grande Grèce.

« Tout ce que nous pouvons dire¹ ici des premiers résultats conquis par l'observation, c'est que de bonne heure les anciens avaient reconnu quelques faits qui servaient de fondement à leurs doctrines scientifiques. Le témoignage en était consigné dans des propositions acceptées, comme des axiomes. Rien, disait-on, ne se fait de rien. Certains éléments primordiaux, l'eau, le fer, la terre et l'air, se retrouvent dans tous les corps: ceux-ci se modifient et se transforment incessamment: ils se constituent et commencent: ils se désorganisent et finissent; le chaud et le froid, le sec et l'humide, le solide et le liquide sont des états qui se succèdent en eux. Ces corps se déplacent aussi; ils changent continuellement de position et de forme sous l'action d'un agent mystérieux, la force, dont la nature et l'origine restent cachées pour l'homme. Celui-ci se trouve ainsi conduit à la conception du surnaturel dont il assigne le caractère à tout ce qui échappe à sa compréhension, dans un cadre immense..., de là, des systèmes profondément pénétrés de panthéisme, suivant lesquels tout se tiendrait dans la nature. De là l'idée d'une étroite liaison

1. *Les Sciences et les Arts occultes au seizième siècle*, par M. Aug. Prost, tome I, p. vi.

entre le visible et l'invisible, entre le terrestre et le céleste ; celle de l'homogénéité de tous les corps dans leur essence, ou de l'unité de la matière ; conceptions associées à des notions mystiques d'âmes, de démons, de génies, enfantées par l'esprit oriental et graduellement répandues partout ; ainsi qu'à des théories singulières sur la signification des nombres et des figures, sur la valeur de certains mots et sur celles des lettres, fondement des théories cabalistiques ».

L'Égypte garda religieusement ces doctrines dont elle attribuait l'origine au dieu Thoth, l'Hermès des Alexandrins. C'est là cet art sacré, ou hermétique, qui est la base de l'alchimie et de l'astrologie, de la cabale et de la magie, qui constituent la science au moyen âge. Quel savant alors, ne fut pas, plus ou moins, accusé de magie, quel savant fut assez exempt de préjugé pour ne pas sacrifier à la recherche de la pierre philosophale, à la fabrication très problématique de l'or, qui semble avoir été l'unique et principal objectif ? Mais il est assez difficile de préciser comment les ouvrages d'Hermès, dont le nombre a été fort exagéré, dont l'authenticité reste un problème insoluble, quoi qu'en aient écrit Jamblique et Clément d'Alexandrie, parvinrent entre les mains des savants du moyen âge, si ce fut par l'intermédiaire des philosophes arabes, ou par toute autre voie mystérieuse et cachée. Ces ouvrages exercèrent une influence considérable, et aujourd'hui encore l'occultisme ne se recommande pas moins d'Agrippa que d'Hermès, savants dont les esprits ne manquent pas d'une certaine analogie. Quelques-uns attribuent aux Juifs le mérite d'avoir sauvé de la perdition les écrits d'Hermès. Quoi qu'il en soit, c'est bien par eux que les modernes ont reçu les quelques connaissances scientifiques qui nous viennent de l'antiquité.

L'Église, qui était au moyen âge la seule école enseignante du monde, et gardait avec un soin jaloux le dépôt sacré de la foi, ne tarda pas à tenir pour suspectes des doctrines dont le moindre mal était de mener au panthéisme et de combattre les théories spiritualistes de ses théologiens. Parmi ces derniers cependant, certains esprits plus vigoureux que les autres, et avec une indépendance qui, pour nous paraître toute naturelle aujourd'hui, n'en était pas moins alors une

sorte de témérité, certains docteurs, dis-je, firent le tour de la science hermétique, la pénétrèrent de part en part et semblent l'avoir possédée toute entière. Dans cette liste, nous pourrions mettre un pape, Silvestre II († 1003), Alain de Lille, évêque d'Auxerre, Albert le Grand, Roger Bacon, saint Thomas d'Aquin, Raimond Lulle, Duns Scot, Jean de Roquetaillade, Nicolas Flamel, Bernard de Trévis, Tritheim, Agrippa, Paracelse, etc. etc.

Ces hommes illustres ont ramené l'art d'Hermès à deux sciences principales, l'alchimie et l'astrologie : la première est devenue comme la panacée universelle, avec ses médicaments variés et ses prétentions à guérir tous les maux. y compris celui de la pauvreté ; la seconde, aidée de la divination, explique les événements, règle la marche du monde et exerce sur la politique et l'esprit des souverains un ascendant qui n'a pas complètement disparu, même au vingtième siècle.

Si l'alchimie reste, d'un côté, spéculative, fidèle aux principes de l'antiquité admettant l'unité de la matière et les affinités des corps entre eux, elle pose pour base de toutes ses déductions que le monde matériel est subordonné au monde spirituel, et poussant à l'excès cette conception scolastique, elle en arrive à établir des recettes des procédés mystiques ou opérations mystérieuses qui côtoient les pratiques de la magie démonologique, quand ils ne se confondent pas avec elles.

Mais à côté de l'alchimie chimérique, il en est une autre qui s'occupe exclusivement de la matière, essaie d'en surprendre les secrètes énergies, en étudie les formes, les décrit avec un soin minutieux, et pose, par des réactions obtenues dans les laboratoires, les bases de la médecine et de la chimie moderne. L'industrie doit beaucoup à l'alchimie ; la pharmacie ne lui doit pas moins. Ce n'est pas parce qu'une science s'est rendue ridicule par certains côtés exagérés qu'il faut la proscrire et la condamner sans pitié. Oublions si on le veut, ses inutiles efforts, mais rendons hommage à son immortel mérite d'avoir déblayé le terrain et montré par son exemple jusqu'où pouvait s'égarer le génie de l'homme,

lorsqu'il s'abandonne à des rêveries creuses et ne se laisse pas conduire par une méthode rigoureuse.

Agrippa, esprit plus subtil que profond érudit, plus curieux d'apprendre que désintéressé, plus désireux de vivre aux dépens du prochain que de le servir en réalité, d'une religion inquiète, plus apparente que réelle, se targuant d'une orthodoxie rigoureuse en vue de sa sécurité personnelle, mais au fond grand admirateur de Luther, et dévoué aux idées nouvelles, entreprit dans son ouvrage, *De occulta philosophia*, de rédiger une sorte d'encyclopédie des sciences, arts et pratiques de la magie. Sous le nom générique de magie, il comprend l'art hermétique, l'alchimie et l'astrologie, voire même la cabale dont nous parlerons plus tard. Est-ce à dire que l'auteur avait expérimenté lui-même et réduit en pratique les enseignements de son livre? Non; il paraît, au contraire, que son scepticisme n'allait pas jusqu'à croire ce qu'il exposait d'une façon didactique, et que la théorie lui suffisait toujours pour se donner comme un homme de premier ordre, un génie incomparable qui résumait le savoir de son siècle, comme Dante et saint Thomas d'Aquin, l'un dans la *Divine Comédie*, l'autre dans la *Somme théologique*, avaient synthétisé la science théologique de leur temps. Agrippa écrivait moins pour l'intérêt des autres que pour son utilité personnelle. C'était un homme qui voulait paraître, et c'est à ce point de vue qu'il étale, sous les yeux de ses contemporains naïfs, toute l'étendue de la magie, avec ses sortilèges, ses observations de signes divinatoires et autres pratiques mystérieuses. L'esprit le plus robuste eût été incapable, matériellement parlant, de suffire à une pareille tâche, s'il l'avait prise au sérieux.

M. Aug. Prost, que nous avons déjà cité, emprunte aux ouvrages d'Agrippa lui-même et de Del Rio, la nomenclature, nomenclature encore abrégée, des connaissances variées que suppose un travail original aussi considérable.

A la divination conjecturale, dit-il, se rapportaient l'astrologie, *conjectatio ex astris*; l'art de tirer des probabilités de l'examen des corps, *conjectatio ex elementis, meteoris. plantis, arboribus, brutis*, des aspects divers de la figure de

l'homme ou de ses membres, *conjectatio ex physionomia, ex manus lineis, chiromantia, metoposcopia*, de l'explication des songes, *conjectatio ex somniis*, δνειροπολεία, de l'étude des sorts, *conjectatio ex sortibus, cleromantia* κληρομαντεία, *cubomantia, palomantia vel rabdomantia, stoicheiomantia, ludus dodecaedron, alectryomantia, onomantia, arithmantia*.

« A la divination magique, appartenait les révélations obtenues du démon par divers procédés, *manganeia sive goeteia, geomantia, hydromantia per annulum, per lapillos, aut alia ex pelagi agitatione, pagomantia, aeromantia, pyromantia, necromantia, lecanomantia, gastromantia, catoptromantia, cristallomantia, dactylomantia, onychomantia, pharmaceia, coscinomantia, axinomantia, cephalanomonantia, cleidonomantia*; et enfin les oracles, *auguria, auspicia, haruspicina vel ariolatio, vaticinia, furor*.

La sorcellerie consistait dans les pratiques effectuées avec l'intervention directe des démons, *daemonomantia, lycanthropia*, avec les pactes, *explicata sive latentia pacta*: les évocations, *steganographia, theurgia, conjurationes per litteras, numera, verbos, carmina, imagines*; les sacrifices, *oblationes, consecrationes*; les charmes et les prestiges, *fascinationes*; les maléfices, *maleficia somnifica, amatoria, hostilia, venenaria, per morbum, per mortem, per incendium*; les alligations, *alligationes per annula, per sigilla*.

Les arts magiques proprement dits, *magia naturalis seu physica, operatrix vel artificiosa*, comprenaient la médecine magique avec les fumigations, *suffita*, les philtres, les onguents, les collyres, *unctiones*, et enfin l'alchimie, *chrysopeia, orgyropeia*¹.

Telles étaient les formes multiples, et nous ne les avons pas énumérées toutes, sous lesquelles s'enveloppait la magie à l'époque d'Agrippa. A cela s'ajoutaient des spéculations sur les esprits et sur les nombres, spéculations qui en constituaient comme la métaphysique et étaient toujours entourées d'une sorte de mystère.

Mgr M. LE MONNIER.

1. Prost, l. c. xxx.

FAUT-IL ÉTUDIER LE SPIRITISME¹?

(Suite)

III

Mais, de toutes les raisons qui imposent à la science actuelle le devoir strict de faire l'étude du spiritisme, la plus puissante, à mon opinion, est la suivante : notre science n'est que très imparfaite, et l'avenir, un avenir très prochain, nous réserve d'étonnantes surprises.

J'ai montré plus haut qu'il n'y a pas contradiction entre le spiritisme et la science : autrement dit qu'aucun fait des sciences expérimentales et qu'aucune loi mathématique ne sont en conflit avec ce que le spiritisme affirme. Actuellement je vais tenter de démontrer autre chose, à savoir que l'histoire des sciences, c'est-à-dire l'histoire de l'esprit humain, nous autorise à concevoir une science future, prodigieusement différente de notre science actuelle.

Nous vivons en effet dans l'illusion du temps : ces *idola temporis* contre lesquelles protestait Bacon. Nous sommes ainsi faits que l'avenir nous apparaît comme devant être semblable au présent. C'est une loi psychologique qui gouverne notre mentalité. Le navigateur qui est à l'abri dans un petit port protégé contre les lames et le vent, a grand peine à s'imaginer, malgré toute son expérience, qu'au delà du cap qui ferme le golfe, la mer est déchainée et secouée par un vent furieux. De même, nous, les hommes de 1904, nous ne pouvons pas nous persuader qu'en l'an 2004, et à plus forte raison en l'an 3004, — avenir qui délie toutes nos hypothèses les plus audacieuses, — les données scientifiques seront absolument différentes de nos données actuelles. Nous n'avons pas le courage de nous dire qu'il ne restera pas debout une parcelle de ces théories, que nous regardons comme certaines. Et cepen-

1. *Annales des Sciences psychiques.*

gant l'écroulement de tout notre échafaudage scientifique, si laborieusement construit, n'est pas une probabilité, mais une certitude.

Pour nous en convaincre, voyons le passé, un passé qui n'est pas très lointain, puisqu'il ne comprend que quatre siècles. Que reste-t-il des théories scientifiques de l'an 1504?

En chimie naturellement rien, puisque les premiers chimistes, encore entachés d'alchimie, comme Glauber, n'avaient pas paru. Paracelse régnait, avec Basile Valentin. En mathématiques, on ne connaissait ni la géométrie analytique ni l'algèbre, ni le calcul infinitésimal : quelques propositions d'Euclide, et c'était tout. En physique l'électricité de Thalès de Milet, et quelques expériences sur les verres et la réfraction. Mais ni thermomètre, ni baromètre, ni microscope, ni machine pneumatique. Rien en un mot. En astronomie, Galilée et Képler n'étaient pas venus, et la terre était encore le centre du monde. En médecine les idées les plus baroques étaient enseignées, qui n'ont plus d'autre intérêt que de nous faire rire. En physiologie on lisait Galien, et les commentaires sur Galien : mais ni la circulation, ni la respiration, ni l'embryologie, ni les fonctions du système nerveux ; rien n'était connu ni soupçonné.

Il a suffi de quatre siècles pour constituer l'immense édifice de toute la science contemporaine !

Et on se persuade que les quatre siècles qui suivront n'amèneront pas de révolutions analogues. C'est une illusion singulière que de croire nos doctrines préservées de la même ruine que les doctrines de nos prédécesseurs du quinzième siècle. Pourquoi aurions-nous le privilège de formuler des lois intangibles, alors que la science n'a jamais été qu'une série d'erreurs et d'approximations, constamment évoluant, constamment bouleversée : et cela d'autant plus vite qu'elle était plus avancée.

De 1504 à 1604 l'écart a été moindre que de 1604 à 1704 ; de 1704 à 1804 les progrès furent moindres que de 1804 à 1904.

En 1804 que savait-on de l'électricité ? On en était aux essais de Volta et d'Aldini. Ni Ampère, ni Faraday, ni Maxwell, ni Hertz n'avaient établi leurs expériences ; de sorte que toute la science de l'électricité date de ce siècle.

La théorie de la chaleur, avant Mayer, Joule, Helmholtz, n'existait pas; elle était insoupçonnée, malgré le génie de Laplace.

En 1804 Lamarck et Darwin n'avaient pas paru. Même Cuvier, leur prédécesseur, n'avait pas encore fondé la paléontologie, plus que Lyell la géologie.

En physiologie rien que la compilation de Haller. Ni Magendie, ni J. Müller, ni Claude Bernard, ne l'avaient encore constituée.

La chimie était dans sa période embryonnaire; les cendres de Lavoisier n'étaient pas refroidies encore. Ni Dalton, ni Berzélius, ni J.-B. Dumas, ni Liebig, ni Berthelot, ni aucun des fondateurs de cette science. On ne connaissait pas l'analyse spectrale de Bunsen. L'iode et le brome n'étaient pas découverts.

Et quant à la médecine, dont la période scientifique date de Pasteur, elle était vraiment dans les langes de l'enfance.

Nous nous plaisons parfois à retrouver chez des auteurs anciens des paroles à demi prophétiques où une idée est émise, qui sera plus tard développée et démontrée. Mais ne nous faisons pas illusion sur ces éclairs du génie. Nulle des théories contemporaines n'était prévue et ne pouvait l'être. De fait tout est nouveau dans la conception actuelle de la science : et un grand savant de 1804, si génial qu'on le suppose, n'aurait rien compris ni au téléphone, ni aux rayons X, ni à la matière radiante, ni à l'antisepsie, ni à l'anesthésie chirurgicale, ni à la sérothérapie, ni à la synthèse des sucres, ni à la fonction glycogénique du foie, ni aux rapports entre l'ontogénie et la phylogénie, ni à la télégraphie sans fil, ni à la théorie des sons, ni à rien de ce qui fait le programme d'un bachelier de 1904.

Du prodigieux développement, presque contemporain de toutes les sciences, nous ne nous rendons compte que très imparfaitement. parce que notre impuissance à comprendre le passé égale notre impuissance à comprendre l'avenir. De très bonne foi nous nous figurons qu'on a eu de tout temps les théories et les faits que nous possédons aujourd'hui; et, comme les jours passent en ne modifiant que graduellement les choses, nous croyons que rien ne change, alors

que le renouvellement est incessant, et les mutations profondes. Nous sommes donc tentés de croire que tout a été comme aujourd'hui, et que tout restera comme aujourd'hui.

Un peu de réflexion, ou pour mieux dire, un peu d'imagination doit nous corriger de cette idée présomptueuse. Toutes nos théories seront réformées, car elles sont non pas fausses, mais incomplètes. Les faits que nous croyons démonstratifs seront aussi démonstratifs pour nos arrière-neveux que les arguments de Paracelse et d'Agrippa le sont pour nous. A moins qu'on ne veuille reprendre cet argument, qu'un médecin honorable, et aussi peu intelligent qu'honorable, M. Peter, donnait à la tribune de l'Académie de Médecine, pour combattre les admirables expériences de Villemin sur la contagion de la tuberculose : *Si la tuberculose était contagieuse, on le saurait : donc, puisque on n'en a pas parlé jusqu'ici, c'est qu'elle n'est pas contagieuse.*

Nos ancêtres n'étaient pas plus sots que nous, et pourtant que de choses leur ont échappé ! Que de faits évidents, éclatants, ont été méconnus ! Avec quelle complaisance se sont-ils laissés entraîner à des convictions qui nous paraissent ineptes et sans preuves ? On veut que nous soyons moins aveugles qu'eux. Mais vraiment n'est-ce pas une infatuation enfantine, et croit-on qu'on puisse dire : « Nos pères, nos grands-pères, nos arrière-grands-pères, ont méconnu la vérité, défendu des théories fausses, mais nous, nous sommes à l'abri de pareilles erreurs : ce que nous disons est intangible. On ne renversera rien de ce que nous avons établi, et on n'établira pas de sciences nouvelles ».

Je sais bien que personne, parmi les savants, n'ose émettre ce raisonnement sous cette forme ridicule. Mais au fond c'est raisonner de cette manière que de dire : « La théorie spirite est absurde. Il n'est pas possible que les morts revivent : nous ne pouvons pas comprendre des forces intelligentes, mêlées à notre existence et aux forces inertes qui gouvernent la matière. Il n'est pas possible de voir à travers l'espace... etc. »

Pour ma part — sans prétendre que ces choses soient vraies ou fausses, ce qui nécessiterait une discussion qui ne convient pas ici, — je dis seulement que ces choses sont possibles : et

qu'elles ne sont pas beaucoup plus étranges que ne le serait, pour un contemporain de Voltaire, le fait suivant, très vulgaire, que je prends presque au hasard, parmi les miracles contemporains : cent millions d'Européens lisant le discours que le Président de la République des États-Unis a prononcé il y a une heure.

L'histoire du passé me rend très confiant dans les merveilles de l'avenir. Un espoir immense est devant nous. Il est possible que la science s'arrêtera un jour, et qu'après ce prodigieux essor dont nous sommes les témoins trop peu étonnés, elle s'arrêtera dans ses conquêtes. Mais le moment n'est pas venu encore : car, malgré ses apparences triomphales, la science n'est en somme que l'étude des phénomènes, et elle n'a pas encore atteint le fond des choses.

Elle constate simplement que, dans certaines conditions, certains phénomènes se produisent. C'est ce que nous appelons des lois. Or en réalité ces lois ne sont que des faits généralisés. Que l'on fasse tourner rapidement un aimant autour de fils électriques, il se produira des courants qui vont faire jaillir des étincelles entre les deux extrémités de ces fils. Nous savons cela. Nous avons pu préciser quelques effets de ces courants, les conditions optima de rendement, les rapports entre la vitesse de la rotation, le diamètre des fils, le nombre de tours, etc., etc. Mais en quoi le phénomène est-il, dans sa nature intime, pénétré, parce que nous avons déterminé les conditions dans lesquelles il se produit ? C'est comme si nous croyions avoir compris d'une manière adéquate les lois du développement des êtres, parce que nous savons empiriquement que d'un œuf de poule fécondé, mis à l'étuve pendant quarante jours, va naître un petit poulet.

Nous assistons à des faits : nous en voyons les conséquences : nous en déterminons les conditions. C'est bien, c'est très bien. Mais ce n'est qu'un premier pas dans la connaissance des choses. Car, si nous voulons aller plus loin, et *comprendre*, comprendre la raison d'être, la cause efficiente, le mécanisme intime, à *fortiori* la cause finale, véritablement nous ne comprenons rien.

Même les savants, ceux qui, s'élevant au-dessus des appa-

rences, envisagent tous les phénomènes de ce monde matériel comme des vibrations d'une unique force, vibrations différentes de forme et de vitesse, pouvant alors être lumière, chaleur, attraction, électricité, même ceux-là ne sont pas beaucoup plus avancés dans la solution des grands problèmes. Car une vibration n'est encore qu'un phénomène. Les vibrations de l'éther produisent la lumière. Mais pourquoi? Pourquoi la combinaison du carbone avec l'oxygène amène-t-elle une vibration ondulatoire de l'éther, qui est lumineuse? Il est impossible de citer un phénomène quelconque, si bien décrit qu'il soit dans sa *forme*, qui nous soit accessible dans sa *cause*; et il en sera sinon toujours, au moins très longtemps ainsi : car la notion adéquate et complètement satisfaisante d'un seul phénomène, pénétrant jusqu'à ses causes dernières, entraînerait aussitôt la notion complète de tous les autres phénomènes.

L'univers serait connu dans son intégrité, si un seul point de l'univers, reflet de l'immense Tout, était connu absolument et complètement.

Donc, puisque, à franchement parler, nous n'assistons qu'à des phénomènes, il ne faut pas en vertu de nos théories fragiles assigner des limites à la science. Des phénomènes très étranges, très extraordinaires, très invraisemblables aujourd'hui, deviendront demain des faits scientifiques, et, une fois qu'ils auront été constatés, nous ne nous étonnerons pas plus que nous ne sommes étonnés de ce que la science nous a appris depuis un siècle.

On croit que si les phénomènes auxquels nous assistons, sans surprise, n'excitent pas notre étonnement, c'est parce qu'ils sont compris. Hélas non! s'ils ne nous étonnent pas, ce n'est pas parce qu'ils sont compris : c'est parce qu'ils sont habituels; car, si nous devons nous étonner de ce qui est incompris, il faudrait s'étonner de tout, de la pierre lancée en l'air qui retombe, du gland qui devient un chêne, du mercure qui se dilate quand on le chauffe, du fer qui est attiré par un aimant, du phosphore qui brûle quand on le frotte. Ce sont là autant de mystères, et d'insondables mystères, devant lesquels nous passons sans nous arrêter; car un mystère qu'on

voit tous les jours cesse bientôt, grâce à notre légèreté intellectuelle, de paraître mystérieux.

Il n'est donc rien d'antiscientifique à admettre qu'à un moment de l'évolution intellectuelle de l'humanité d'autres faits prendront naissance, d'autres forces seront mises au jour. Et pourquoi non ? De deux choses l'une : ou nous connaissons toutes les forces de la nature, ou nous ne les connaissons pas toutes. Il y a là un dilemme rigoureux. Or la première alternative, que nous connaissons toutes les forces de la nature, est tellement ridicule qu'il suffit de l'énoncer pour en faire éclater la piteuse inanité : il est évident que notre faible intelligence, douée de cinq sens très bornés, ne pénètre pas toutes les forces de la nature (la force de l'aimant, par exemple). Donc nécessairement, fatalement, il est des forces qui nous échappent. Donc l'avenir peut nous les ouvrir (non pas toutes, mais quelques-unes).

Or le spiritisme a la prétention de nous faire connaître quelques-unes de ces forces. Au lieu de trouver *a priori* cette prétention absurde, il faut bien reconnaître *a priori* qu'il y a de nouvelles forces à découvrir.

S'il est un état d'esprit contraire au véritable esprit scientifique, c'est bien l'état de *néophobie*, qui fait redouter les idées nouvelles et les théories nouvelles. Il faut être très audacieux, et on ne l'est jamais assez. L'histoire montre que les savants ont toujours été trop timides dans leurs hypothèses, car les découvertes ultérieures ont dépassé largement ce qui leur paraissait très téméraire.

Mais l'audace dans l'hypothèse ne signifie pas l'absence de rigueur dans la démonstration. Au contraire, plus on est hardi dans les conceptions théoriques et dans les essais expérimentaux, plus il faut être sévère dans les conclusions finales, exact dans la technique, irréprochable dans la méthode. Si les spirites ont été très audacieux, ils ont été, hélas ! bien peu rigoureux, et c'est une lamentable histoire que celle de leurs aberrations. Mais nous n'avons pas à entreprendre ici la critique de leur œuvre. Un long ouvrage serait nécessaire. C'est assez, quant à présent, d'avoir établi qu'ils avaient le droit d'être très audacieux, et que nous ne pouvons pas, de

par notre science faillible, incomplète, embryonnaire encore, leur reprocher cette audace. Il faudrait les remercier, au contraire, d'avoir été si audacieux.

En terminant ce chapitre, je ferai remarquer ceci, qui est d'extrême importance; c'est que, dans toutes mes allusions à la science future, j'ai été moi-même assez timide; trop timide même, car je n'ai parlé que de la science future très prochaine, celle de 2004: ou même celle de 3004. Que serait-ce si j'avais osé parler d'époques plus lointaines; de cinq mille ans, de dix mille ans, de quarante mille ans, de cent mille ans? Il n'est pas probable que l'espèce humaine sera éteinte dans cent mille ans; et alors que ne sera pas devenue l'intelligence de l'homme? Quelles ne seront pas ses ressources? Nous ne pouvons nous en faire une idée, même approchée. Pourtant ce temps viendra. Il y aura des hommes! il y aura une science! Et notre science d'aujourd'hui sera aussi inférieure à cette science d'alors, que les connaissances d'un chimpanzé sont inférieures à celles d'un docteur ès sciences.

Nous ne pouvons rien prévoir de cet immense avenir: mais nous pouvons cependant affirmer que notre science actuelle sera bien oubliée, et que les bouleversements et évolutions qu'elle subira d'ici à cent mille ans iront bien au delà de ce que la témérité des plus téméraires aura pu imaginer.

Les vérités, ces vérités étonnantes, stupéfiantes, imprévues, que nos descendants découvriront, sont là, autour de nous, nous *crevant* les yeux, comme on dit vulgairement; et cependant nous ne les voyons pas.

Même ce n'est pas assez dire que nous ne les *voyons* pas; nous ne *voulons* pas les voir; car, dès qu'un fait imprévu et non habituel se présente, nous tâchons de le faire cadrer avec les banalités acquises, et nous nous indignons qu'on ose penser et expérimenter au delà.

IV

Le point que j'ai à traiter en dernier lieu est très délicat: car nous entrons au cœur même du problème redoutable.

Nous avons vu que le spiritisme ne comporte ni absurdité

physico-chimique, ni contradiction avec la science actuelle. Mais il soulève, au moins en apparence des absurdités psychologiques. Et il faut les étudier de près, car elles ne sont pas moins graves que les absurdités physiques et chimiques.

Pour mettre de l'ordre dans l'exposé de ces objections, je les rangerai sous quatre chefs principaux.

a) Les expériences spiritiques sont contradictoires avec la rigueur scientifique; car, plus l'expérimentation est précise et sévère, plus l'intensité des phénomènes diminue.

b) En se plaçant dans des conditions identiques, au moins en apparence, on n'obtient pas des phénomènes identiques : de sorte que ces expériences n'ont pas, ce qui est le caractère fondamental de toute expérimentation, la propriété d'être répétables.

c) Les soi-disant personnalités qui se manifestent présentent de multiples et formelles contradictions avec ce que devrait être en réalité leur personnalité véritable.

d) Les plus beaux phénomènes spiritiques ont été obtenus avec des individus qui ont été formellement convaincus de fraude; ce qui infirme toutes les preuves qui ont été données.

§ A

La difficulté d'avoir des expériences précises m'a longtemps embarrassé, et je ne crains pas de dire que maintenant encore, après de longues années d'études, elle me paraît des plus sérieuses.

De fait, à mesure qu'on multiplie les précautions, les mensurations, les contrôles, il semble qu'on atténue l'intensité des phénomènes.

L'obscurité est une condition très favorable aux phénomènes, et entièrement défavorable à une expérimentation rigoureuse. Tout instrument, baromètre, thermomètre, balance, rend les manifestations moins nettes, si tant est qu'elles se puissent produire encore. Les photographies, prises dans des conditions de parfaite certitude, sont très rares; et, si quelques-unes ont été très exceptionnellement obtenues dans des séances privées, qui, dit-on, défient la cri-

tique, il n'est pas à ma connaissance de publications photographiques irréprochables entraînant la conviction qu'un nouvel être humain s'est manifesté. Si un savant, chimiste ou physicien, médecin ou astronome, géologue ou botaniste, est introduit dans un groupe spiritiste, le plus souvent les phénomènes cessent; car, en assistant à l'expérience, le savant exige des conditions qui excluent la fraude et l'illusion.

Je n'ai pas cherché à dissimuler la force des objections. Toutefois elles ne me paraissent pas dirimantes.

1^o L'obscurité n'est pas une condition essentielle; car bien des phénomènes sont rapportés qui n'ont pas été produits dans l'obscurité. Souvent, s'il faut en croire les récits des auteurs spirites, c'est en pleine lumière que des mouvements d'objets ou de corps ont eu lieu.

Et puis il n'y a rien d'absurde à admettre que la lumière exerce une influence inhibitoire sur certains phénomènes.

On entend dire communément : « S'il faut l'obscurité aux spirites, c'est uniquement parce qu'avec l'obscurité toutes les fraudes sont possibles. » Mais cette conclusion est ridicule. Le photographe a besoin pour développer ses plaques d'une salle sans lumière : et ce serait une étrange objection à la photographie que de lui reprocher ses opérations mystérieuses à l'abri de la lumière, par conséquent dans des conditions qui inspirent la méfiance et empêchent de conclure.

Cet exemple de la photographie est bon à méditer, car il nous prouve que la lumière peut très bien gêner certains phénomènes, et qu'il faut peut-être l'obscurité complète pour telle ou telle expérience.

En outre on aurait tort de considérer comme nulles toutes expériences faites dans l'obscurité; car, si l'on prend des précautions minutieuses, certaines supercheries ne peuvent avoir lieu, même dans l'obscurité complète : or les spirites allèguent quantité d'expériences à cet égard. Ne pouvant les discuter ici, je renvoie à leurs ouvrages.

2^o Les instruments scientifiques sont en effet rarement en usage dans les expériences.

On pourrait citer des cas, relativement assez nombreux, où ils ont été employés, et ont permis d'obtenir des consta-

tations exactes, comme par exemple avec sir William Crookes.

Mais il ne faut pas oublier que l'introduction d'une instrumentation nouvelle dans un cercle où s'étaient pratiquées antérieurement, sans instruments, des expériences régulières, apporte tout de suite un très grand trouble, et que, par ce fait même, dans la plupart des cas, tout phénomène cesse aussitôt.

Voici une loi dont on ne saurait exagérer l'importance. *Tout changement aux habitudes des séances paralyse pour un temps les phénomènes*, et cela non pas pour une séance, mais souvent pour plusieurs séances. Je suppose par exemple qu'on ait obtenu des *raps* à distance sur une table. Le jour où cette table sera remplacée par une autre, il n'y aura plus rien; et peut-être même il en sera ainsi deux, trois, quatre, dix fois de suite, de sorte que, de guerre lasse, on retournera à la table primitive. A plus forte raison, si l'on a voulu remplacer la table par une caisse suspendue au plafond, ou un appareil scientifique quelconque.

L'expérience prouve malheureusement qu'avec une disposition instrumentale nouvelle, plus rigoureuse, on fait soudain cesser beaucoup de phénomènes: et les spirites ont le très grand tort (presque toujours) de revenir alors à leurs premiers errements; de même que les savants ont un très grand tort aussi, c'est de conclure que dans ces cas les phénomènes obtenus auparavant ont été frauduleux, puisque les appareils scientifiques, nécessaires à une expérience correcte, ont fait aussitôt fuir les manifestations. La seule conclusion qu'on doive dégager de cet arrêt des phénomènes, c'est qu'il faut reprendre avec grande patience l'étude entreprise, en employant des instruments exacts, mais sans se décourager si pendant quelque temps, et même pendant longtemps, aucun résultat valable n'est obtenu.

Admettons en effet — et cette hypothèse ne doit pas faire préjuger de mon opinion — admettons que les phénomènes spiritiques soient vrais, et que les forces intelligentes soient, pour se manifester, troublées par tout ce qui est nouveau. C'est une hypothèse qui n'est pas absurde, du moment que l'existence des forces intelligentes est admise. En un mot,

pour prendre une comparaison un peu baroque, mais qui rendra plus nette ma pensée, il semble que cette *néophobie* que je signalais comme dangereuse pour les savants existe aussi pour les forces intelligentes auxquelles croient les spirites.

Et puis l'introduction d'un élément nouveau dans les conditions d'une expérience n'est-elle pas toujours dangereuse pour la réalisation de cette expérience? Quand les lois sont nettement déterminées, comme dans une science ancienne et classique, on peut sans danger tenter de légères modifications expérimentales sans faire échouer l'expérience; mais, quand il s'agit de sciences encore à l'état d'ébauches, toute nouveauté entraîne des troubles qui parfois déconcertent.

Pour prendre un exemple emprunté à un fait qui m'est personnel, en une science, comme la physiologie, où les lois sont bien déterminées, sachant que l'électrisation du cœur du chien entraîne aussitôt le tétanos du cœur et la mort par syncope, j'avais cru pouvoir, à un de mes cours, jadis, faire la même expérience sur le cœur du lapin; et, à ma grande surprise, le cœur du lapin, arrêté un moment par l'électricité, s'est remis à battre, et l'animal n'est pas mort de syncope. Donc l'expérience, vraie pour le cœur du chien, n'est pas vraie pour le cœur du lapin, de sorte qu'une modification a empêché l'expérience de réussir. Il en sera toujours ainsi chaque fois que nous ne connaissons pas toutes les conditions d'un phénomène; or c'est bien là, on l'avouera, le cas des expériences de spiritisme.

3^e L'immixtion d'une personne nouvelle dans les cercles spiritiques apporte, dit-on, le même trouble que l'introduction d'un appareil nouveau.

Et cela ne peut pas surprendre. Car, du moment que, par hypothèse, nous avons affaire à des forces intelligentes, les conditions psychologiques seront modifiées par l'introduction d'un nouvel expérimentateur.

Il est même possible que la mentalité des expérimentateurs exerce une influence décisive sur la marche des phénomènes. Le scepticisme, le doute, le manque de confiance

dans les médiums apportent peut-être une sorte d'action paralysante. Il se peut fort bien qu'un sceptique, pénétrant dans un cercle où jusque-là les phénomènes ont été très brillants, va aussitôt, par sa seule présence et par son seul scepticisme, arrêter les manifestations.

S'il en était toujours ainsi, ce serait vraiment une objection très embarrassante; car on n'a pas le droit de demander, à un homme qui cherche la vérité, d'admettre cette vérité, par avance, avant qu'elle lui ait été prouvée. Mais d'abord il n'en est pas toujours de même; et, à lire les nombreux comptes rendus publiés par les journaux spirites, on trouve souvent le récit de séances où des sceptiques, ayant été introduits, ont fini par être convaincus. D'autre part, j'admettrais volontiers qu'il faut accepter les conditions expérimentales, aussi bien les conditions psychologiques que les autres, qui sont exigées par les expérimentateurs. Il peut être nécessaire d'arriver aux séances avec un état d'esprit de crédulité et de confiance, qu'on pourra le lendemain, une fois l'expérience finie, corriger par l'esprit critique le plus sévère. L'essentiel est que la méfiance ne vienne pas, pendant l'expérience même, troubler les résultats.

D'ailleurs, si je prononce le mot de méfiance, je m'entends, et je ne confonds pas ce mot avec scepticisme. Scepticisme et méfiance sont deux états d'âme bien différents. Le désir de savoir et de voir des phénomènes nouveaux sans y croire déjà, ce n'est pas la même chose que d'être assuré par avance que ces phénomènes nouveaux n'existent pas. Admettre que ces phénomènes sont possibles : voilà tout ce qu'on a le droit de demander aux savants qui viennent assister à une séance. Pour ma part — s'il m'est permis de parler de moi — chaque fois que je vais à une expérience dite de spiritisme, je suis, malgré moi, très sceptique : ce qui ne veut pas dire incapable d'être convaincu. Mais, loin d'être par avance convaincu, je suis au contraire tout disposé à penser que les phénomènes seront faux; et trop souvent, hélas, l'issue de la séance me prouve que mon scepticisme était justifié. Ce qui est mauvais et dangereux pour le bon résultat d'une séance, c'est qu'on ait l'idée bien arrêtée que

tout est mensonge et imposture, et qu'aucune manifestation vraie ne peut se produire.

Pour que cette méfiance hostile trouble la séance, et empêche tout, il n'est pas besoin de faire l'hypothèse de forces intelligentes étrangères. Supposons que ces manifestations soient dues à des forces émanant du médium. Il est tout simple alors que la méfiance de ses voisins le gêne, l'inhibe, tout comme un orateur peu expérimenté est arrêté dans son éloquence par l'hostilité de son auditoire; tout comme un étudiant est *sidéré* à un examen par la sévérité malveillante de son juge. Je ne vois aucune difficulté insurmontable à admettre que, pour des phénomènes dont la cause est certainement une intelligence, l'état d'esprit des personnes présentes exerce une puissante influence.

En tout cas, s'il ne peut s'empêcher de garder à part soi quelque méfiance, l'expérimentateur ne doit pas se rebuter si, après une ou deux ou trois séances, il n'obtient pas de résultat. Il faut qu'il persévère. Or, combien citerait-on de savants ayant fait de longues expérimentations dans trois ou quatre cercles spiritiques, qui avant lui et sans lui avaient obtenu de beaux résultats? Si, malgré cette persévérance, rien n'est obtenu, le découragement est légitime, et une conclusion négative sera donnée avec quelque autorité. Mais c'est à ceux-là seuls qu'il appartient de mettre en avant leur opinion personnelle. Car ceux-là seuls qui ont longuement et patiemment expérimenté apportent une opinion personnelle digne de respect.

§ B

L'autre objection, non moins grave, c'est que, dans des conditions identiques, les résultats ne sont pas toujours identiques, de sorte que l'expérience ne peut pas être répétée à volonté.

Mais c'est là le sort de toutes les sciences qui commencent. *Les conditions paraissent identiques. Elles ne sont pas identiques.* Quelque condition favorable, qui passe inaperçue,

manque dans l'expérience ultérieure; ou quelque condition défavorable survient, qui reste inaperçue aussi.

Pour emprunter encore un exemple aux sciences précises, voici une substance chimique dont la préparation est très délicate; par exemple la thalassine, antitoxine cristallisée que j'ai extraite des tentacules des actinies. Eh bien! il m'est arrivé de traiter des masses considérables d'actinies, sans pouvoir en extraire la thalassine. Combien cependant l'extraction d'une substance chimique, bien définie, relativement abondante, est plus facile que la détermination de phénomènes psycho-physiques plongés encore dans de profondes ténèbres!

D'ailleurs l'objection que dans des conditions identiques les phénomènes identiques ne se produisent pas, n'est que partiellement exacte; car, dans certains cercles spiritiques, et avec certains médiums, de grande force psychique, on est presque assuré, par avance, que les mêmes phénomènes vont se produire, à quelques nuances près, si l'on n'a pas introduit de nouveaux membres dans le cercle; si de nouvelles conditions expérimentales n'interviennent pas, si la santé des assistants n'est pas affectée par une maladie ou par un trouble moral quelconque.

Mais la réponse fondamentale à cette objection me paraît être la suivante. Le spiritisme n'est pas encore arrivé à la période scientifique d'expérimentation. On sait que les sciences expérimentales passent par une phase d'observation, ou d'empirisme, qui est leur enfance pour ainsi dire. Au temps, si proche, où les maladies ne pouvaient pas être, par inoculation de leur virus, expérimentées, la médecine devait se contenter de l'observation des malades. Claude Bernard et surtout Pasteur ont fait passer cette science d'observation à l'état de science d'expérimentation. Mais ce grand progrès date d'hier; et les hommes de mon âge ont assisté au temps où il eût paru insensé d'étudier dans un laboratoire, la fièvre typhoïde, le choléra et l'érysipèle.

Dans l'ignorance où nous sommes des choses, parfois aucune expérience n'est possible pour provoquer un phénomène; il faut se contenter de regarder (avec perspicacité, si possible,

et attention scrupuleuse) les faits qui se présentent, d'en noter les conditions, sans pouvoir les reproduire. Ces phénomènes, qu'il ne nous est pas donné de faire apparaître, n'en sont pas moins réels. Il serait ridicule de nier la réalité d'un fait parce qu'il n'est pas possible de le provoquer par expérimentation. Je ne comprends pas bien l'état d'âme d'un sceptique qui dirait ne croire aux météorites, que quand au jour dit, à l'heure dite, on lui aura fait tomber une météorite à l'endroit qu'il aura par avance assigné. Tout aussi ridicule serait le scepticisme de celui qui ne croirait pas à l'existence des fantômes, par cette seule raison qu'on ne lui en fournira pas un à sa demande.

Pourtant il est bien à désirer que le spiritisme entre pleinement dans la phase expérimentale et sorte de l'empirisme et de l'observation; car l'empirisme et l'observation n'apportent jamais qu'une dose médiocre de certitude. Mais ce temps n'est pas encore venu. Il paraît bien que quelquefois il y a eu des expérimentations très probantes; mais en général les phénomènes du spiritisme sont assez imprévus; aussi imprévus que les météores et les météorites. Ce n'est aucunement une raison pour en nier la réalité: et l'effort des spirites doit tendre presque exclusivement, s'ils veulent dissiper les doutes, à nous montrer des phénomènes répétables.

On ne peut reprocher au spiritisme d'être à la fois une science d'observation et une science expérimentale: car c'est un peu le sort de toutes les sciences expérimentales à leurs débuts. L'observation des faits, quand ils se présentent dans des conditions que nous connaissons mal, précède la possibilité de reproduire ces faits au commandement. On n'a pas toujours pu produire à volonté de grandes étincelles électriques capables de tuer un cheval ou un bœuf. L'homme observait les effets de l'électricité atmosphérique sans se douter qu'un moment viendrait où il aurait cette force à sa disposition.

N'accusons donc pas les spirites d'être de mauvaise foi, parce qu'ils ne peuvent pas nous donner, quand nous la leur demandons, une démonstration expérimentale rigoureuse.

Il se trouve même que des deux ordres de phénomènes

spiritiques, ceux qui relèvent de l'observation, et ceux qui relèvent de l'expérience, les premiers ont plus d'importance peut-être que les autres, alors que le contraire devrait avoir lieu. Les observations ont plus de certitude et plus d'importance que les expérimentations. Les nombreux récits recueillis par les savants auteurs des *Phantasms of the living*, et les anciennes observations publiées dans les *Proceedings of the Society for Psychical Research*, et dans les *Annales des sciences psychiques*, ont une valeur documentaire plus grande que les faits expérimentaux, obtenus dans le cours des séances spirites spéciales.

Même, en général, les phénomènes les plus remarquables sont subits et imprévus; c'est au moment où les assistants sont inattentifs qu'ils se produisent. Et, tout en reconnaissant que cette condition est loin de rendre le problème plus facile à résoudre, il m'a toujours semblé que les plus éclatants étaient ceux qu'on ne provoquait pas, qu'on n'attendait pas, devant lesquels on n'était pas armé par une observation rigoureuse.

Comme si l'attention, le regard, la lumière, des conditions expérimentales sévères étaient des obstacles à la manifestation de tel ou tel phénomène.

Je sais parfaitement tout le parti que de cette constatation pourront tirer les adversaires — à priori — des expériences de spiritisme. Mais je ne crois pas qu'ils puissent en déduire, sans autre argument, que tout le spiritisme est faux. Car, dans des phénomènes où des forces intelligentes, forces étrangères, ou forces humaines inconnues, entrent en jeu, l'état d'esprit des assistants doit jouer un grand rôle. Le contraire serait invraisemblable. Il n'y a donc rien d'irrationnel à admettre qu'un certain état d'esprit de confiance, de crédulité, de sympathie, est nécessaire, en même temps qu'une sorte d'harmonie intellectuelle entre les assistants, qui ne s'acquiert que par l'habitude d'une expérimentation commune.

On dit : « Les conditions aujourd'hui étaient les mêmes qu'hier ! Pourquoi n'avez-vous pas eu les mêmes phénomènes qu'hier ? » Eh bien non ! les conditions d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes. Elles paraissent l'être : elles ne le sont pas. Le médium était fatigué. Un des assistants était souffrant. La

température était différente. La lumière de la chambre était plus vive, etc. Même les conditions connues ne sont pas les mêmes. A plus forte raison alors les conditions inconnues. Celles-là sont insaisissables, innombrables, mystérieuses, dépassant peut-être nos fragiles connaissances des hommes et des choses. Il n'est pas besoin d'être grand philosophe pour savoir qu'il n'y a jamais identité entre les êtres. Et on veut que mathématiquement, irrésistiblement, le phénomène attendu se produise, comme il s'est produit la veille, dans des conditions certes bien différentes, malgré tous nos efforts pour les rendre identiques.

En tout cas cette incertitude des conditions jette l'incertitude sur la science même.

Aussi, je le répète, pour que le spiritisme sorte de l'enfance et de l'empirisme, faut-il qu'il devienne une science expérimentale, dans laquelle tout est déterminé par avance.

Ch. RICHET.

(A suivre.)



Les Tremblements de Terre en 1906 et leurs Causes ¹

... Pour connaître les causes qui déterminent les divers accidents météorologiques que subit la terre, il faudrait plusieurs existences humaines, exclusivement consacrées à leur recherche et à leur analyse, pour ensuite les réunir synthétiquement en un corps de doctrines ou méthodes d'appréciation dont l'exactitude se trouverait confirmée par les réalisations antérieures, actuelles et futures.

Cependant il nous a été possible jusqu'à présent d'analyser *quelques-unes* de ces causes parmi les plus importantes. Elles nous ont permis d'aboutir jusqu'à présent à des pronostics généraux à peu près satisfaisants quant à leur précision, mais bien suffisants et fort appréciés par le plus grand nombre des viticulteurs et des agronomes intéressés à les connaître.

Les causes initiales des phénomènes sismiques se trouvent localisées dans le soleil, dont les diverses manifestations dépendent surtout des phases et des mouvements spéciaux auxquels il est soumis.

Il en est, du reste, des tremblements de terre comme de tous les accidents météorologiques constatés sur terre qui résultent du jeu des forces solaires..., forces magnétiques, électriques, actiniques, thermométriques, hygrométriques,... forces naturelles, chimiques, végétales,... forces animales, viriles, nerveuses,... forces intellectuelles, etc., etc., émanant toutes du soleil et non pas de la terre ni surtout de la lune; car ces planètes sont inactives par elles-mêmes, tandis que le soleil seul commande leur marche régulière dans l'espace et assure leur vie propre sous les différents aspects qu'elles présentent durant le cours des saisons et des années.

Nos publications de 1904 (dans la *Revue de Viticulture*) ont fait connaître la nature spéciale des diverses ondes qui émanent du soleil, avec leurs amplitudes différentes, dont les unes sont triphasées (celles de 27 et de 135 jours) et les autres (comme celles de 180 jours et de 297 jours) produisent tout à la fois des effets triphasés et des effets bi-symétriques.

1. Extrait de l'*Ami des Campagnes*, numéro du 4 mars 1906.

Quoi qu'il en soit, elles agissent toutes sur la terre par leurs effets subdivisionnaires, qu'il est nécessaire de déterminer à l'avance pour rendre possible leur comparaison, leur classement, leur mode d'actions réciproques et permettant d'en conclure la connaissance des phénomènes qui doivent résulter, aussi bien que la justification de ceux, plus ou moins violents, qu'on a pu constater antérieurement.

Les quatre principales ondes solaires qui sont les plus importantes à étudier parmi la foule des autres — très peu connues encore — sont : celles de *27 jours* (unité primordiale résultant de la rotation solaire) et ses multiples 54, 81, 108, 135, 162, 189, etc.; celles de *297 jours* qui nous fournissent régulièrement les tempêtes dites « fatales »; celles de *180 jours* occasionnées par les nutations de l'axe solaire; et celles de *135 jours* avec ses multiples dont le plus puissant (de 3.645 jours) nous fournit les grandes inondations décennales des millésimes 06, 16, 26, etc.

Mais on peut tout d'abord remarquer les nombres 27, 135 et 297 qui sont des multiples de 27 (unité primordiale) et spécialement son multiple 189 qui se rapproche le plus du nombre 180, affectable à l'onde des nutations solaires découverte par le R. P. Secchi.

Pour qu'il soit possible de comparer entre elles ces quatre ondes de 189, 180, 135 et 297 jours, il est nécessaire de les ramener toutes à leurs unités primordiales ou *de même* espèce.

Du moment que 27 est l'unité primordiale de l'onde 189, on voit que $189 : 27 = 7$ et que $189 : 7 = 27$. Dès lors, les autres unités primordiales seront de $180 : 7 = 25,7143$ pour l'onde 180; de $135 : 7 = 19,2857$ pour l'onde 135; et de $297 : 7 = 42,42857$ pour la dernière de 297 jours.

Mais les unités primordiales qui précèdent fournissent chacune un maximum d'activité positive, un maximum d'activité négative diamétralement opposé et deux axes dynamiques intercalaires. Par conséquent, toutes les phases des ondes considérées comportent chacune le quart de leurs unités primordiales. Celui de l'onde 189 comportera 6 jours et 18 heures; celui correspondant à l'onde 180 sera de 6 jours, 10 heures, 46 minutes et 47 secondes; celui de l'onde 135 comporte 4 jours, 19 heures, 42 minutes et 51 secondes; enfin le quart de l'unité primordiale de l'onde 297 sera de 10 jours, 14 heures, 34 minutes et 17 secondes.

En faisant coïncider exactement entre eux les *maxima* de toutes ces phases à la même date (1^{er} janvier, par exemple, d'une année quelconque), la réalisation des effets successifs qui en résulteront

se trouvera signalée par l'ensemble des indications du tableau suivant :

Dates	ONDES SOLAIRES			
	180	189	135	297
1 ^{er} janvier	+	+	+	+
2 —	+	+	+	—
3 —	+	+	+	+
4 —	+	+	+	+
5 —	+	+	+	+
6 —	+	+	.	+
7 —	.	+	.	+
8 —	.	.	.	+
9 —	.	.	.	+
10 —	.	.	.	+
11 —	.	.	—	.
12 —	.	.	—	.
13 —	—	.	—	.
14 —	—	.	—	.
15 —	—	—	—	.
16 —	—	—	.	.
17 —	—	—	.	.
18 —	—	—	.	.
19 —	—	—	.	.
20 —	.	—	.	.
21 —	.	—	+	.
22 —	.	.	+	—
23 —	.	.	+	—
24 —	.	.	+	—
25 —	.	.	+	—
26 —	.	.	.	—
27 —	+	.	.	—
28 —	+	.	.	—

En poursuivant les indications de ce tableau indéfiniment, on ne tarderait pas à rencontrer d'abord les dislocations de leur concordance initiale et à constater ensuite des échéances où les axes adynamiques des quatre ondes en question se trouveront à leur tour en concordance, tout comme leurs axes actifs le sont au 1^{er} janvier de notre exemple...

*
* *

Mais si, au lieu de l'adaptation théorique qui précède, on affecte à chaque unité primordiale de ces ondes les dates réelles de leur

concordance, on aboutira au dispositif des tableaux suivants qui signalent des tremblements de terre en janvier et en août 1906, aux époques des coïncidences parfaites entre tous les axes adynamiques des ondes solaires qui opèrent leurs évolutions continues et régulières.

1^{er} tableau. — Janvier 1906

Dates	ONDES SOLAIRES				
	180	189	135	297	
1 ^{er} janvier	.	+	—	.	axe adynamique des 5 et 6 janvier
2 —	.	.	—	.	
3 —	.	.	—	.	
4 —	.	.	—	.	
5 —	
6 —	
7 —	+	.	.	.	
8 —	+	.	.	.	
9 —	+	—	.	.	
10 —	+	—	+	.	
11 —	+	—	+	—	
12 —	+	—	+	—	
13 —	.	—	+	—	
14 —	.	—	+	—	
15 —	.	—	.	—	

2^{me} tableau. — Août 1906

Dates	ONDES SOLAIRES				
	180	189	135	297	
1 ^{er} août	+	+	—	+	axe adynamique des 7, 8 et 9 août.
2 —	+	+	—	.	
3 —	+	+	—	.	
4 —	+	+	—	.	
5 —	+	+	.	.	
6 —	+	.	.	.	
7 —	
8 —	
9 —	
10 —	.	.	+	.	
11 —	.	.	+	.	
12 —	.	.	+	—	
13 —	—	—	+	—	
14 —	—	—	+	—	

Quand on examine ces tableaux, on peut se rendre compte qu'avant le 5 janvier et avant le 7 août, les influences solaires se trouvent bien assises (soit en beau, soit en mauvais temps), tandis qu'après le 6 janvier et après le 9 août toutes ces mêmes influences ont subi un revirement complet, avec changement de *tous leurs signes particuliers*.

Au point de vue électrique et magnétique, ces influences solaires sont devenues positives après avoir été négatives, ou inversement; motif pour lequel il y a eu choc électrique déjà constaté par l'orage signalé le 5 janvier en Savoie, tandis que le choc magnétique (beaucoup plus profond) a provoqué le tremblement de terre du 6 janvier, dans la Drôme, à 1 h. 1/2 du soir.

Le dispositif résultant de notre premier tableau fait voir que la réalisation du phénomène attendu était possible le 5 ou le 6 janvier, sans pouvoir mieux préciser; et aux 7, 8 ou 9 août, la fixation sera plus vague encore pour indiquer l'époque du renouvellement des phénomènes sismiques attendus.

Il est bon d'ajouter qu'il peut se présenter des cas où les périodes d'attente persistent durant cinq jours, mais rarement davantage : d'où l'impossibilité de mieux préciser les dates de réalisation des tremblements de terre, des cyclones, des orages et des tempêtes accidentelles qui les accompagnent ordinairement.

Cette longue théorie nous amène à donner quelques explications sur la réalisation des cyclones qui *presque toujours* suivent ou précèdent tous les phénomènes sismiques.

Lorsque l'intensité des forces solaires qui étaient en jeu et qui viennent de subir le choc de leur changement de signes, n'est pas très puissante, les phénomènes qui en résultent ne peuvent pas se faire sentir jusque dans les couches les plus profondes de la terre. Ils limitent alors leurs zones d'action dans les nuages et dans l'atmosphère, ou quelquefois même en dehors de ces limites. Mais, d'autre part, quand leur intensité atteint un maximum de puissance, on peut être certain qu'il y aura tremblement de terre, avec cyclone, orage ou tempête.

Au moment où nous avons annoncé (le 16 décembre 1905) la probabilité d'un tremblement de terre pour le 5 ou le 6 janvier 1906, les mauvais temps se trouvaient tellement bien caractérisés, qu'on devait s'attendre *forcément* à la réalisation du phénomène indiqué par la théorie et qui s'est effectivement produit à l'époque voulue.

Les renouvellements des tremblements de terre en 1906 auront lieu aux époques suivantes :

7, 8 et 9 août et 24 ou 25 août ;

16 ou 17 septembre ;

13 octobre ;

Et 22 ou 23 décembre.

Cependant cette liste ne peut pas être limitative ; en ce sens que les phénomènes sismiques peuvent être beaucoup plus nombreux. Parce que l'étude qui précède est basée sur quatre des principales ondes actives du soleil ; tandis qu'il ne nous a pas été possible encore d'analyser *toutes* les autres, qui, elles aussi, doivent exercer leurs influences et leurs forces en provoquant d'autres tremblements de terre en 1906 que ceux que nous venons de signaler.

HALLAUER.

(Reproduction rigoureusement interdite.)



LE PROBLÈME DE L'ÊTRE ET SA SURVIVANCE

Conférence de M. LEON DENIS

Le problème de l'être et de la survivance, tel fut le sujet de la magnifique conférence faite le dimanche 4 février, à 8 h. 1/2 du soir, sous les auspices de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, à la salle des Agriculteurs, 8, rue d'Athènes.

Je vais en faire pour les lecteurs de la Revue un résumé, d'après les notes que j'ai pu prendre.

Le sujet que j'ai à traiter, dit l'orateur, est le sujet essentiel du spiritualisme expérimental, je vais examiner les manifestations extra-corporelles de l'âme.

Nous ne nous connaissons pas. Ce que l'homme ignore le plus, c'est lui-même¹.

La science d'aujourd'hui constate l'existence d'un univers invisible, réservoir de forces, de formes de vie, de modalités de la matière, invisibles. L'être psychique, centre et siège de la vie en nous, échappe à notre vue. L'homme qui est à la fois un être charnel et un être psychique a deux aspects qui se complètent l'un par l'autre et qui forment son unité vivante. Jusqu'ici on n'a guère envisagé, étudié et connu que l'être superficiel.

1. La philosophie la plus élémentaire n'admet point cette affirmation purement gratuite. L'homme se connaît lui-même avec plus de certitude qu'il ne connaît le monde extérieur et les phénomènes dont il est le témoin journalier. Il lui suffit de rentrer en lui-même pour étudier, analyser sa pensée. *Je pense, donc je suis*. Ce principe de Descartes est à la base de son système. Le grand philosophe sait donc, et admet d'une manière indiscutable son existence et celle de sa propre pensée. S'il veut ignorer un moment qu'il y a eu d'autres hommes avant lui, c'est moins pour recuser le témoignage de l'histoire que pour asseoir sur un roc inébranlable la théorie de la connaissance et de la certitude. Ce qu'il est vrai de dire, c'est que l'homme ne connaît rien tant que lui-même. Dire qu'il s'ignore, n'est-ce pas donner dans le scepticisme et fouler aux pieds les principes les plus élémentaires d'une saine psychologie? (N. D. L. R.)

C'est ce mystère de l'être sur lequel je voudrais jeter quelques lueurs. La nouvelle science de l'être est grosse de conséquences morales et sociales. Il faut que l'homme apprenne à mieux se connaître, afin qu'il prenne conscience des forces qui dorment en lui et de ses destinées. En nous, il y a des germes puissants qui ne demandent qu'à s'épanouir par l'effort du travail et l'action de la volonté. L'épanouissement complet de ces germes dans les âmes supérieures, s'appelle le génie.

Entre le génie et l'homme ordinaire, il n'y a qu'une différence de degré et non de nature.

Nous ne connaissons pas les lois universelles. Mais tout tend à prouver que le monde est régi par une loi profonde d'harmonie et de bonté. Le monde visible et le monde invisible se pénètrent. Le passé, le présent et l'avenir sont liés.

Voulez-vous prendre pour exemple le problème de la justice? L'idée de justice est la seule notion qui ait résisté aux attaques négatives. Eh bien! le problème de la justice ne peut être résolu dans l'hypothèse d'une vie unique¹. La loi de la destinée n'est pas réalisable dans une seule vie où sans raison légitime on voit un homme perdre la santé, la raison, les êtres qui lui sont chers. S'il y a une justice, elle ne peut être réalisée que dans la succession de nos vies invisibles.

Ici se dresse une grosse question :

Qu'est-ce qui prouvera que la vie invisible n'est pas un mythe?

Pour faire cette preuve, les méthodes d'autrefois sont

1. Evidemment, la justice en ce monde n'est pas le dernier mot de la justice. Il existe une Providence qui, après cette vie, rend à chacun selon ses œuvres, cette vie n'étant que la préparation de la vie future. Pourquoi recourir à l'hypothèse d'une série de vies successives, à travers lesquelles l'âme s'épurerait, se perfectionnerait, avant de retourner à son principe qui est Dieu? L'enseignement catholique contredit cette théorie. L'âme est créée pour le corps qu'elle anime. Leurs destinées sont inséparables, comme leur responsabilité finale et le jugement qui doit prononcer leur dernier arrêt. Dire que l'homme a vécu une autre vie avant celle-ci, que celle-ci n'est que le prélude d'une existence future et inutile dans les desseins de Dieu, c'est avancer une théorie, commode peut-être pour justifier les pratiques du spiritisme, mais c'est surtout émettre une hypothèse que rien ne justifie et dont il importerait de faire la preuve. En attendant la confirmation scientifique de cette assertion, nous continuerons à croire ce qu'a toujours cru et enseigné l'Eglise catholique.

insuffisantes; aujourd'hui on ne veut pas croire, mais savoir. On veut s'appuyer sur des faits bien établis, répétés. De là le succès du positivisme qui s'appuie sur la méthode expérimentale.

Pour nous diriger, il faudrait connaître le but de la vie. Aug. Comte avec sa théorie de l'inconnaissable, supprime toute notion de but, de finalité. Il prend l'homme existant et l'empêche de voir en avant et en arrière les autres chaînons sans lesquels la vie est incompréhensible. Il fait de l'homme un aveugle d'esprit ¹.

Qui donc peut assigner une limite à l'évolution de la pensée et au développement de la connaissance? L'inconnu d'hier ne peut-il pas être le connu de demain ²?

La théorie positive est une infraction et un manquement à la loi du progrès. Elle coupe les ailes à la pensée de l'homme (applaudissements).

Que sait-on? On ignore encore le monde des énergies, des principes, des lois. On marche à tâtons dans la forêt obscure des problèmes. On s'avance dans la douleur. Pourquoi la douleur? Pourquoi l'homme en est-il réduit à songer avec angoisse aux êtres aimés qui se sont dispersés et évanouis un à un dans la grande nuit ³?

Pendant longtemps, pour répondre à ces angoisses, nous n'avons eu que les hypothèses philosophiques ou les espérances religieuses. Philosophies et religions ne pouvaient fournir qu'une réponse dénuée de certitude.

Mais voici que des lueurs nouvelles s'allument. Des clartés

1. La vie ne demeure un mystère incompréhensible que pour ceux qui ne savent d'où ils viennent, où ils sont, et où ils vont. Le catholique qui a étudié ce petit livre qu'on appelle le catéchisme a réponse à toutes les questions. Il sait qu'il est une créature imparfaite il est vrai du Dieu souverainement parfait, qu'il est sur cette terre comme en un lieu de pèlerinage et d'exil et que de ses œuvres dépend son bonheur ou son malheur dans la vie future. Cela lui suffit et il n'en demande pas davantage.

2. Au point de vue scientifique, et sur le terrain proprement dit de la science, l'esprit humain fait chaque jour de nouvelles découvertes, et personne n'y applaudit plus que nous.

3. Les êtres aimés nous quittent, il est vrai. La mort nous enlève leur présence; mais nous savons qu'ils ne s'évanouissent pas dans la grande nuit. Ils partent pour un monde meilleur et nous précèdent dans la patrie où nous avons l'espérance de les rejoindre et de les retrouver un jour, suivant le mot de saint Paul, déclarant que la figure de ce monde passe et que nous n'avons pas de cité permanente ici-bas. Voilà la certitude que nous donne la religion.

(N. D. L. R.)

viennent éclairer le problème de la vie. Cette lumière nouvelle, c'est le spiritualisme scientifique, c'est le spiritualisme expérimental.

Jusqu'ici la science n'a étudié avec succès que le monde visible, le monde de la matière. Reste à explorer un monde plus vaste encore et non moins réel, le monde de l'esprit¹.

Par quel lien l'homme se rattache-t-il à l'ensemble des choses? Il faut descendre dans cette conscience profonde où est dormant tout un passé qui explique le présent, toute la jeunesse de l'âme, sa montée du fond de l'abîme, toute l'évolution spirituelle!

On hésite à se mesurer avec un tel problème. On n'ose pas. Voilà 50 ans que la science officielle refuse d'étudier cette grande question, malgré une grandiose accumulation de faits et de témoignages. M. Richet lui-même n'ose pas formuler ses conclusions à propos du fantôme d'Alger². Sans doute, l'identification du fantôme n'a pas été faite. Mais l'apparition est constante. Pourquoi ces hésitations?

M. le docteur Jean Bayol l'a déclaré, ici même en 1900 : « il y a un monstre français qui s'appelle le ridicule et qui fait reculer les plus vaillants. Mais moi, qui suis un vieux colonial, je demande à braver le monstre! »

En France on se vante volontiers d'avoir vaincu toutes les tyrannies. Erreur! une tyrannie demeure, la tyrannie des préjugés. Or, il y a un préjugé contre le spiritisme³.

1. Le spiritisme qui a la prétention de connaître le monde de l'esprit, en est réduit à de pures hypothèses, et ses enseignements ne reposent sur aucune loi scientifiquement constatée et démontrée. Les expériences qu'il met en avant ne sont que des faits isolés, souvent douteux, qui ne se produisent que dans certains cas et desquels il est difficile de tirer une conclusion pratique. Le tort des spirites est de poser en thèse générale des faits particuliers.

2. Nous avons dit dans un article précédent ce que nous pensions du fantôme de la villa Carmen. Inutile d'insister.

3. Nous n'avons aucun parti pris contre le spiritisme. Nous nous bornons à l'étudier au point de vue catholique. Puisqu'il bat en brèche tout un côté de nos croyances et s'efforce de les supplanter par une sorte de religion nouvelle, ce serait manquer à tous nos devoirs, que de ne pas démasquer les prétentions du système et de ne pas en signaler les dangers réels. Parce que nous obéissons à l'Eglise catholique, acceptons ses dogmes, et nous nous assujétissons à sa discipline, nous ne nous croyons pas pour cela des esclaves. Saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, Bossuet, Lacordaire avaient-ils donc abdiqué leur liberté, parce qu'ils restaient attachés à la Chaire de Pierre? De même que la liberté n'est pas la licence, de même l'obéissance sage et raisonnée n'est point l'esclavage.

(N. D. L. R.)

Tacite disait, il y a deux mille ans : Nous sommes une race d'esclaves. Nous devons lutter contre cet esclavage. Que l'homme s'affranchisse enfin de toutes les tutelles, de toutes les servitudes de l'esprit. d'où qu'elles viennent maintenant, c'est le phénomène spirite qui va attirer notre attention.

*
* *

Trois éléments entrent en jeu dans le phénomène psychique : 1^o la matière, 2^o la force psychique, 3^o l'action de la volonté, c'est-à-dire l'esprit.

Pendant longtemps on a cru que la matière ne pouvait exister que sous trois états. W. Crookes a découvert, après les corps solides, liquides et gazeux, un quatrième état de la matière : la matière radiante. La découverte de Crookes a permis à la science contemporaine de prendre un essor imprévu dans un champs nouveau. M. Poincaré, l'éminent mathématicien, a dit que toutes les lois de la physique et de la chimie sont à réviser. Les rayons X, les rayons Röntgen, la radio-activité de la matière ont bouleversé des chapitres de la science.

C. Lombroso, l'anthropologiste de l'Université de Turin, a écrit dans la *Revista d'Italia* une étude où il parle d'expériences qui permettent de considérer comme possibles les manifestations spirites. (Suit une citation de Lombroso.)

Un second élément entre en action dans le phénomène psychique, c'est la force nerveuse. Plusieurs appareils ont été construits qui permettent de constater et de mesurer cette force : notamment l'appareil dû à MM. les docteurs Baraduc, Joire, etc.

Troisième élément : l'action de l'esprit, l'action de la volonté.

Qu'est-ce que la suggestion ? une volonté plus pénétrante que les autres et qui fait l'office d'un outil, d'un instrument.

Vous en avez tous des exemples dans la mémoire. Par la suggestion, le bras du sujet se marquera d'une cloque sous l'application d'un morceau de papier vulgaire. Le sujet don-

nera les signes de l'ivresse après avoir bu de l'eau pure, ou bien il trahira les symptômes de l'empoisonnement. Qui ne connaît le cas des stigmatisées qui sont affectées des stigmates de la passion pour avoir fixé leur pensée sur ces signes ¹.

La grossesse et la génération offrent des phénomènes analogues. Le docteur Grondard, dans un de ses écrits, cite le cas d'un homme célèbre, vivant, qui fut opéré d'un pouce double à chaque main. Sa mère avait été pincée par un homard.

Dans le phénomène des matérialisations, c'est par l'action

1. Il y a, dans le phénomène de la stigmatisation, plus qu'une simple concentration de la pensée. La stigmatisation, écrit M. Ribet, se produit habituellement dans la méditation *profonde et amoureuse* des souffrances du Sauveur. Plusieurs ont cru pouvoir en conclure, que cette association et ces ressemblances avec Jésus-Christ crucifié sont le fruit de l'imagination exaltée par les mystères de la croix. Selon Benoît XIV, François Pétrarque et d'autres encore ont imputé à cette cause l'impression visible des stigmates que reçut saint François d'Assise; et Pomponace, d'accord avec l'aristotélicien et le musulman Avicenne, attribuait à cette faculté le pouvoir de transformer même les corps étrangers, à plus forte raison celui d'affecter le corps propre que l'âme anime.

Cette explication tant soit peu rationaliste se rapproche de celle de Gorres.

Une condition indispensable pour recevoir les stigmates, écrit l'illustre auteur, c'est une immense compassion pour les souffrances du Sauveur. L'âme, contemplant la passion de cet Homme de douleur, reçoit son empreinte. Elle est comme environnée d'un océan d'amertume et semble se dissoudre dans une ineffable tendresse. Or il est dans la nature du sentiment de la compassion de transporter hors de soi celui qui l'éprouve, de le dépouiller de soi-même pour le revêtir en quelque sorte de celui qu'il aime et pour graver en lui son image... Enivrée de ce vin brûlant qu'elle boit aux plaies du Sauveur, l'âme n'a de repos que lorsqu'elle voit sur son propre corps l'image et l'empreinte de ses souffrances, et qu'elle se trouve ainsi toute transformée en lui. Lorsqu'elle a conçu ce désir avec pleine réflexion et qu'elle l'a exprimé avec une liberté parfaite, elle obtient quelquefois, par une faveur spéciale de Dieu, ce qu'elle demande, et elle reçoit dans son corps l'empreinte des plaies sacrées du Sauveur. C'est, en effet, dans le corps que doit s'accomplir cette transformation de l'homme en Notre-Seigneur; car c'est le spectacle des souffrances matérielles de Jésus-Christ qui excite dans l'âme cette tendre compassion, et c'est après des douleurs physiques qu'elle soupire. Le rapport qui s'établit en ces circonstances entre l'homme et son Rédempteur va du corps de celui-ci au corps du premier et opère en lui une transformation matérielle et sensible.

Gorres prétend à tort que les personnes qui ont été favorisées des stigmates, les ont demandés, qu'il y a, entre eux et la méditation de la passion, une relation absolue, qu'ils sont dus à la violence des desirs. En outre la vertu qui marque ces divines empreintes ne part point de l'âme, mais d'une cause extrinsèque *supernaturelle*. Ce n'est pas l'âme qui, par sa vertu plastique sur le corps, détermine et localise ces fluxions merveilleuses. La stigmatisation est un miracle et vient directement de Dieu, comme saint Bonaventure le raconte dans la vie de saint François d'Assise. La stigmatisation, généralement parlant, est le privilège des âmes avancées, à qui Dieu la confère comme la récompense de l'amour parfait ou comme un excitant souverain à la consommation de l'amour.

(N. D. L. R.)

de la volonté que les esprits se constituent un corps provisoire à l'aide de leur corps fluide, qui emprunte de la matière au médium et au milieu ambiant ¹.

Une mine d'études et d'observations, c'est le sommeil. Le sommeil, c'est la sortie de l'âme hors du corps auquel elle demeure reliée par un lien fluide que peuvent voir les sensitifs. Le sommeil est une libération temporaire de l'âme : la mort est une libération définitive. On a pu dire avec raison que le sommeil est frère de la mort.

D'admirables études sont à faire sur l'hypnose, la léthargie, le somnambulisme et l'extase.

Vérité encore trop peu connue : les sens de l'âme sont plus puissants que les sens du corps. Preuve : les rêves. Dans le feuilleton scientifique du *Journal des Débats* en mai 1904, M. de Parville cite le cas d'une femme qui, abandonnée de son mari, a pu le retrouver parce que dans un rêve elle avait vu un petit chien entré dans un endroit déterminé.

Les *Annales des sciences psychiques* rapportent un fait intéressant. A Castel-Vicence en Toscane, le 3 mai 1905, le frère et la sœur font le même rêve : ils voient les ossements de leur père dans le même cimetière, avec des traces de loup à côté. Vérification faite, il est établi que les fossoyeurs avaient exhumé ces ossements à l'expiration de la période légale, et qu'ils avaient négligé d'achever leur funèbre besogne.

Pendant le sommeil du corps, il reste en nous un être qui voit et entend sans le secours du corps, une âme qui peut communiquer avec d'autres âmes sans le secours de la parole.

Il y a en nous une vie plus intense que la vie des sens, vie de l'être intérieur caché en nous.

1. Les matérialisations, récemment obtenues, et que l'auteur semble alléguer ici, n'ont pu encore être étudiées à fond. Quelle est la nature du fantôme qui apparaît? Où prend-il l'énergie qui le crée, ou emprunte-t-il la force qui l'anime? De quoi se compose son corps provisoire? Quel est ce corps fluide d'où sortirait le corps provisoire? Autant de questions insolubles jusqu'ici, autant d'expériences où la véracité des témoins et à l'authenticité des faits se mêlent beaucoup de fraudes, souvent imputables aux médiums eux-mêmes. Ceux-ci n'ont-ils pas toujours intérêt à réussir et à faire mieux et plus fort que leurs concurrents? Le médium et le milieu ambiant influent notablement sur les faits qui se produisent, mais jusqu'à quel point la matérialisation est-elle leur œuvre et profit-elle de leur concours, nous ne le savons pas exactement. Avec le savant docteur Richet, nous attendons pour conclure. (N. D. L. R.)

M. Maxwell, docteur en médecine et avocat général à la cour de Bordeaux, a fait d'intéressantes expériences avec M^{me} Aguilana. Ce médium en état d'extériorisation, déclara qu'il voyait M. X. se promener pieds nus sur les marches d'un escalier dans sa maison. On vérifia. Le fait invraisemblable était exact.

Autre phénomène à étudier, la télépathie. Qu'est ce phénomène? C'est la projection à distance de la pensée ou de l'image du manifestant. Il y a là une manifestation puissante de la volonté. L'âme est donc un centre dynamique qui commande à l'organisme, qui dirige ses fonctions. Il n'est pas vrai que l'âme soit une résultante, une fonction du cerveau. Aussi les manifestations de l'âme se produisent avec plus d'intensité après la vie que pendant la vie¹

Le *Daily News*, en juillet 1894, a fait constater par une commission de six savants l'envoi de messages télépathiques de Londres à Nottingham, c'est-à-dire à une distance de près de 200 kilomètres.

L'apparition de fantômes de vivants est un fait bien connu. Les *Annales des sciences psychiques* de juin 1905 citent le phénomène qu'on a appelé : le fantôme du Parlement, et qui a été rapporté par le *Daily News* du 17 mai 1905. Il s'agit là de l'apparition en pleine séance de la Chambre des communes

1. Ces manifestations intensives de l'âme après la mort rentrent tout entières dans la doctrine spirite qui tient à justifier ses évocations. Nous avons vu que ces évocations ne réussissent pas certainement à mettre les vivants en rapport avec les âmes dont ils réclament les lumières. Pie IX, le P. Felix, le cure d'Ars, évoqués d'outre-tombe, ne parlent qu'un langage suspect. d'un catholicisme douteux. Nous ne les reconnaissons pas. Dieu a permis à certaines âmes de se manifester, d'intéresser les vivants à leur sort. Plusieurs apparaissent à la bienheureuse Marguerite de Cortone. Denis le Chartreux, surnommé, à cause de ses contemplations, le Docteur extatique, voyait également les âmes des défunts se montrer à lui et implorer sa pitié. Sainte Catherine de Sienne avait prié pour que son père fut exempt des peines du purgatoire. Au moment où il meurt, elle est saisie d'une violente douleur qui durera toute sa vie. Pour la remercier, l'âme de son père lui apparaît assidûment et lui fait d'utiles révélations.

Ces manifestations sont rares et constituent des exceptions même dans l'histoire de l'Eglise. Il y a loin de cette sage réserve à ces manifestations multiples par lesquelles il semblerait que les âmes qui ont franchi le seuil de cette vie, ne demandent qu'à se révéler aux vivants. Ces âmes seraient donc à la merci et comme le jouet des habitants de ce monde, prêtes à répondre à toutes les questions et à jouer un dernier rôle sur cette terre qu'elles ont quittée. Nous admettons bien avec l'Eglise que ces manifestations sont possibles : mais nous les croyons excessivement rares et comme une sorte de dérogation miraculeuse à l'ordre établi par Dieu. (N. D. L. R.)

d'un député malade, M. Cécil Rach, qui était dans son lit. Trois députés attestent la réalité de l'apparition.

Les manifestations du corps fluide après la mort offrent un intérêt majeur.

Les invisibles peuvent se manifester physiquement ou intellectuellement¹.

L'extériorisation des vivants et l'apparition des défunts sont régies par les mêmes lois. C'est le même phénomène, au fond.

Il n'y a là rien de surnaturel. La nature ne fait pas de saut. La mort est chose simple et naturelle. La vie de l'au-delà est le prolongement logique de la partie invisible de notre être. Comment cet être fluide, invisible, peut-il nous apparaître? En empruntant au milieu ambiant des éléments matériels, par la puissance de la volonté.

Exemple : Matérialisation de Katie King observée par Crookes ; exemple : les phénomènes signalés dans le *Mémoire* rédigé par Dr Paul Gibier, en 1900 ; un résumé de ce mémoire a paru dans le *Bulletin des Congrès de l'exposition*, publié sous le patronage du ministre de l'instruction publique. P. Gibier signale sept, huit, neuf apparitions visibles simultanément.

Les *Annales des sciences psychiques* de mars 1904 citent un phénomène intéressant. Le professeur Milesi, qui a fait à Paris des conférences à la Sorbonne, a vu apparaître sa sœur. Il a signé avec d'autres expérimentateurs un procès-verbal du 11 février 1904.

Enfin, tout récemment, le fantôme d'Alger dont M. Gabriel

1. Les mystiques distinguent trois sortes de visions : la vision corporelle, la vision imaginaire et la vision intellectuelle. Ces trois sortes de visions, loin de s'exclure, sont souvent mêlées ensemble, mais les trois modes admis par les théologiens comportent un caractère surnaturel. Ils n'empruntent rien au milieu ambiant. Dira-t-on que saint Alphonse de Liguori, immobile sur son fauteuil à Arienzo, et assistant le pape, l'infortuné pape Clément XIV à son lit de mort, avait besoin d'autre chose que la volonté de Dieu, pour être visible en deux endroits au même instant? C'était la manifestation extérieure, ou si l'on veut l'extériorisation de sa personne vivante et agissante. Quant à soutenir que ce genre de phénomènes est régi par les mêmes lois que l'apparition des défunts, nous ne saurions l'admettre. Saint Alphonse ne pouvait savoir l'état du Souverain Pontife que par une révélation intime et personnelle. Les défunts apparaissent directement et pour demander à être soulagés dans leurs peines par les prières et les bonnes œuvres de ceux auxquels ils s'adressent.

Delanne a parlé ici même devant un auditoire captivé. Voilà un fantôme qui apparaît, dans la villa Carmen, depuis plusieurs années. L'identité de ce fantôme n'a pas été établie. Mais l'identité du fantôme a été établie dans bien d'autres cas¹.

Il reste à parler des phénomènes des incorporations. Un cas sensationnel, dans cette matière, est le cas de G. Pelham se manifestant par la médiumnité de M^{me} Piper. L'identité de G. Pelham a été surabondamment établie devant des témoins et expérimentateurs éminents, tels que les professeurs Hodgson, Hyslop.

G. Pelham a révélé à M. Hodgson l'existence d'une correspondance secrète placée dans un tiroir indiqué. La correspondance a été découverte.

Le professeur Hyslop a pu s'entretenir avec son père, ses frères, ses oncles.

Autre cas intéressant : l'incorporation Forcade devant M. l'abbé Grimaud à Avignon.

Je mentionne pour finir la manifestation par incorporation du professeur Sidgwick, fondateur et premier président de la Société des recherches psychiques de Londres; et enfin l'incorporation d'un médecin en M^{me} Agullana, qui est relatée dans le livre de M. Maxwell : *Phénomènes psychiques*.

*
* *

Après cet exposé des faits, je dois en venir à une conclusion. Après avoir été raillé et persécuté, le Spiritisme a pris contact avec l'opinion. Il vient de réaliser en quelques années un progrès considérable².

1. L'identité du fantôme de la villa Carmen reste toujours à établir. M. Richet, avec une loyauté digne de tout éloge, et quoique sollicite de se prononcer, s'est renfermé dans une prudente réserve. Il affirme un phénomène dont il ignore la cause, un phénomène qu'il a constaté; rien de plus. A la science de continuer ses recherches et de décider en dernière analyse. (N. D. L. R.)

2. Il est vrai, et ce serait nier la lumière que de le nier, le spiritisme passionné de nos jours beaucoup d'intelligences et des meilleures. Il a à son acquit un grand nombre de constatations sérieusement contrôlées, mais, combien encore équivoques et indéterminées. Le bruit fait autour de ce « progrès considérable » qu'on objecte correspond-il à la certitude

La science officielle a nié le spiritisme comme elle a nié toutes les vérités et toutes les découvertes.

Mais aujourd'hui les plus sceptiques seront forcés de s'incliner devant les faits, s'ils acceptent seulement l'étude et l'expérimentation des phénomènes psychiques.

Voilà une imposante série de phénomènes gradués : transmission de pensée, fantômes des vivants, apparition des défunts. Ces phénomènes établissent :

1^o L'indépendance de l'âme.

2^o La survivance.

L'action télépathique et l'action spirite ne connaissent pas de distance, de limite. Tous ces grands phénomènes basés sur l'existence de l'être psychique intérieur sont reliés entre eux par un lien commun. C'est ce lien qui rattache le monde visible à l'invisible, l'homme à Dieu.

La vie invisible est devenue un objet d'expérimentation. La vie dans l'au-delà, la vie future, peut dès maintenant être étudiée dans les phénomènes psychiques. Il y a dans ces phénomènes le fondement de la vie sociale universelle dans la vie supérieure. Tous les êtres pensants peuvent, par un procédé de communication psychique, communier ensemble dans la vie universelle.

Les esprits, les âmes, foyers et systèmes de force, peuvent s'impressionner mutuellement et communiquer, tout comme les astres s'impressionnent entre eux. Tous les êtres reliés entre eux, sont de plus reliés à l'état universel, Dieu, par un

toujours problématique sur un point ou sous un autre des connaissances nouvelles qu'il se vante d'avoir enregistrées. « L'étude et l'expérimentation des phénomènes psychiques » n'ont-elles pas trop souvent rencontré l'illusion là où elles s'étaient crues en présence de la réalité. Elles se sont efforcées de démontrer la communication incessante du monde terrestre avec le monde invisible, des vivants avec les morts, l'immortalité de l'âme, sa survivance au corps que la mort désagrège et réduit en poussière et une foule d'autres notions du même genre. L'Eglise les avait, depuis longtemps devancées, dans cette voie, par le dogme de la communion des saints. Les évocations spirites qu'elle désapprouve, du reste ne lui ont rien appris et ne sont point encore parvenues à ébranler la base de son symbole. Les problèmes de l'au-delà ont été soulevés par les théologiens mystiques, et les exemples qu'ils apportent à l'appui de leur thèse, les témoignages qu'ils citent ont un tout autre poids que les prétendus oracles des médiums contemporains. Comparer la veracité des uns et des autres, n'est-ce pas pecher contre la notion la plus élémentaire de la sagesse et du bon sens!

élan de l'esprit, par un appel de la pensée. La pensée, la prière est créatrice; elle est lien, est elle outil de développement et d'action.

Quand cette grande loi sera suffisamment connue et répandue, il n'y aura plus de terreur de la mort¹, plus de solitude spirituelle. Nous sommes reliés à l'existence par l'âme et non par la chair. De même nous sommes reliés les uns aux autres par l'âme plus que par le corps. Une loi de profonde solidarité gouverne l'humanité. La solidarité a sa racine dans le caractère impérissable de l'être. Tous les esprits ont le même avenir.

L'évolution humaine recevra une impulsion nouvelle.

La télégraphie est une faible image de ces communications interplanétaires des âmes, de cette communion universelle qui relie tous les êtres vivants dont la cause, dont le foyer est en Dieu.

Cette perspective idéale qui vient de s'entrouvrir un instant devant notre imagination, est fort éloignée. Il faut reprendre pied sur un terrain plus solide, sur le sol où se meut notre chétive humanité. Nous vivons à une époque de scepticisme et de pessimisme, ravagée par ces doctrines matérialistes qui font de l'homme un vulgaire rouage dans la machine aveugle de la matière. D'après cet enseignement, l'homme ne serait qu'une lueur apparaissant entre deux nuits éternelles. Notre temps fait table rase et déblaie. Mais après les destructions, il faudra cependant reconstruire la cité, la cité future. Nulle œuvre vivante et durable ne peut s'édifier si elle ne s'inspire des lois supérieures, des lois éternelles de l'univers.

Quand on ignore le *moi* profond, le but de la vie, les lois de la destinée, comment pourrait-on bâtir la cité nouvelle? Qui donc pourra présider à l'œuvre nécessaire de la reconstruction. Quelle sera l'autorité dirigeante?

1. La mort est la peine du péché. Prétendre écarter les terreurs qui l'environnent, c'est tenter une œuvre au-dessus des forces humaines. Les progrès scientifiques iront grandissant de jour en jour; ils n'empêcheront jamais l'homme de trembler devant la mort. Le Christ lui-même, l'Homme-Dieu a tremblé devant elle et demandé au jardin des Oliviers que ce calice s'éloigne de lui et lui soit épargné. (N. D. L. R.)

Deux forces se disputent actuellement la direction de la société.

Les deux forces en présence sont :

1° Les *religions*, manifestement insuffisantes pour mener à bien l'œuvre de régénération ; les religions avec leurs dogmes obscurs, leurs symboles matériels, leurs formes usées d'où l'esprit s'est retiré¹.

2° La *science*, puissance demeurée jusqu'ici sans amour et sans lumière ; puissance formidable qui a engendré notre civilisation fiévreuse avec son prodigieux outillage, avec sa chimie subtile, avec ses œuvres de vivisection et d'investigation. Mais cette science s'est montrée impuissante à nous relever et consoler. Elle ne peut rien dans les choses de l'esprit, de la conscience, de la douleur et de la mort.

Ainsi, la pauvre âme humaine a été amoindrie. Trop de divisions, de passions et de convoitises ont meurtri ou brûlé les cœurs. L'homme perd de vue les grands devoirs et les hautes responsabilités.

Ce qui faisait la grandeur de la civilisation grecque, c'est l'union majestueuse où se joignaient en elles ces deux forces : la science, la croyance.

Ces deux principes sont entrés en conflit. La religion a

1. Ici, l'auteur enveloppe dans la même critique acerbe toutes les religions sans en excepter aucune. Il nous semble qu'une distinction s'imposait. Les dogmes de l'Eglise catholique, ces dogmes aujourd'hui tels qu'ils étaient à l'origine, s'ils sont incompréhensibles dans leur essence et exigent de tout fidèle un acte de foi pur et simple, sont imposés par une autorité infaillible, autrement infaillible que celle du spiritisme et de ses adeptes. Nous savons que Dieu a parlé, nous croyons à la révélation, nous écoutons celui qu'il a chargé de conduire son peuple, de l'instruire, de l'éclairer ; que nous faut-il de plus ? Les symboles ou signes n'ont de matériel que le côté sensible qui parle à nos sens, puisque l'homme se compose d'un corps et d'une âme. Pour atteindre les âmes, pour parler à notre intelligence, Dieu s'est pour ainsi dire accommodé à notre faiblesse. L'eau, par exemple, dans le baptême, n'est pas seulement un élément matériel. Elle signifie, elle représente à nos yeux la grâce qui descend dans l'âme et la purifie de la tache originelle. Nous pourrions ainsi multiplier les exemples. Quant aux formes usées dont l'esprit s'est retiré, nous ferons remarquer que les formes n'ont pas changé, que si l'esprit ou la foi s'en est retirée, il faut plutôt accuser le scepticisme malheureux de ceux qui les condamnent, parce qu'ils n'en comprennent plus le sens, que les formes elles-mêmes qui ont toujours la même portée aux yeux des âmes droites, éclairées et inébranlables dans leur attachement à la foi du Christ sauveur. Oui, seule de toutes les religions, le catholicisme a gardé toute sa vigueur intrinsèque, au milieu des assauts que l'enfer a dirigés contre lui. Lui seul a les paroles de vie et des promesses d'immortelle durée.
(N. D. L. R.)

opprimé la science¹. La science devenue victorieuse à son tour a été sur le point d'opprimer la religion. Aujourd'hui commence un nouveau mouvement. La science et la croyance seront obligés de se rejoindre, comme au temps de la civilisation orientale.

La science est bâtie sur le roc de la raison et de l'expérience, mais elle a le devoir d'explorer les milieux supérieurs de la nature et de la vie.

Cette science nouvelle sera le couronnement des autres sciences.

Les invisibles font effort, en ce moment, pour nous apporter les indispensables preuves des faits qui servent de fondement à la science rénovatrice qui s'appelle le spiritualisme expérimental.

La révélation capitale du spiritisme expérimental, c'est la loi de l'évolution sans fin qui régit l'être humain et tous les êtres. L'homme construit sa personnalité et sa conscience dans des vies successives à travers le temps. Il accomplit une évolution infinie dans la sagesse, dans l'amour.

L'univers est bonté et justice. Le mal est un état passager. C'est le degré inférieur et vite franchi d'une échelle de perfection et de bonheur. Notre formation implique la sanction du bien et du mal. De là vient la nécessité pour nous de renaître en des vies semées d'épreuves, au cours de leur évolution infinie, les âmes projettent leurs vibrations vers tous les rivages de l'espace et du temps.

1. Nous ne voyons pas en quoi le catholicisme a opprimé la science. Non seulement il a été, au cours des âges, une grande école de respect mais pendant des siècles il a été le seul foyer où venait s'alimenter le savoir humain. Dans toutes les branches, il a produit des génies incomparables dont les travaux profitent à ceux-là mêmes qui oseraient aujourd'hui le dénigrer. Qui donc a sauvé les lettres antiques et ouvert les célèbres universités du moyen âge? Sans doute, ayant mission de garder le dépôt sacré de la foi qu'elle estimait à bon droit comme le bien par excellence, l'Eglise a condamné les novateurs audacieux qui portaient sur l'arche sainte une main indiscrete, et temeraire, mais quelle mere, vraiment digne de ce nom, a jamais négligé de veiller sur le bonheur temporel et spirituel de ses enfants? Que si parfois elle eut recours au bras séculier pour exécuter ses arrêts, si celui-ci commit parfois des excès fâcheux, ces excès ne sont point imputables à l'essence même du christianisme qui est une religion de paix et d'amour. La vérité est que partout où il y a des hommes, des excès sont à craindre, mais ces excès constituent un abus sans ébranler le caractère sacré de la mission qui leur incombe. La justice des hommes est toujours aveugle par quelque endroit.
(N. D. L. R.)

De funestes théories prétendent que la vie est inutile et mène au néant. Au premier rang figurent les doctrines germaniques de Buchner, de Nietzsche et d'Hœckel. Le livre de ce dernier intitulé : *Les énigmes de l'univers* s'est vendu à 300.000 exemplaires.

Ces doctrines tendent à opérer une désagrégation de nos forces morales : elles abolissent notre confiance dans l'avenir ; elles tuent les qualités maîtresses de notre race avide de liberté, de lumière, enflammée d'une certitude d'immortalité, croyante aux progrès des âmes à travers les vies successives¹.

Notre doctrine celtique était vraie. Rejetons les théories d'outre-Rhin. Ayez confiance en votre destinée. Oui, la vie a un but. Ce but, c'est l'action, c'est la lutte pour la conquête de la vérité², de la justice, de la sagesse, de la bonté. L'existence est sans fin. Rien n'est perdu. La mort n'est qu'un mot mal interprété, une apparence, un fait d'optique. Il y a des vies visibles et des vies invisibles ; il n'y a pas de mort³.

A ceux qui savent s'élever au-dessus des préjugés d'école et d'opinion, aux esprits libres qui sentent la nécessité, à cette heure de crise, de rechercher en dehors des doctrines qui s'excluent, une base pour travailler au relèvement de l'esprit, et pour redonner la confiance à notre race, je dis : Il y a tout cela dans le spiritualisme expérimental. Il y a en lui la vérité et par suite la force indispensable à l'œuvre du relèvement moral. Il faut donc aider efficacement les sociétés et les hommes qui travaillent à cette grande œuvre, qui prépare un avenir meilleur pour nous tous et pour l'humanité.

Telles furent les idées développées par l'éminent orateur devant un auditoire visiblement frémissant d'une haute et puissante satisfaction, une joie inaccoutumée éclairait les

1. Nous avons dit plus haut ce qu'il fallait penser, au point de vue catholique, de la théorie des vies successives.

2. S'il s'agit de la vérité sur le terrain purement scientifique, nous n'y contredisons pas.

3. Ici encore, nous faisons nos réserves. Nous admettons que l'âme survit au corps qu'elle anime. Nous ne pouvons dire qu'elle soit destinée à informer d'autres corps et à parcourir ainsi des étapes successives de purification. Qui assure les spirites d'une marche ascendante et non pas descendante ; car, dans le domaine des hypothèses gratuites, la seconde vaut la première. — N. D. L. R.

visages et projetait sur les fronts quelque chose qui ressemblait au reflet d'une noble pensée.

L'admiration émue des auditeurs s'exprima par des applaudissements prolongés. La salle était comble.

M. Léon Denis, n'ayant pas besoin d'être présenté à un auditoire et à des amis qui le connaissent bien, avait été du moins salué par M. Gabriel Delanne, l'éminent président de la *Société française d'étude de phénomènes psychiques* qui avait pris l'initiative de l'organisation de la conférence.

M. G. Delanne clôtura cette belle soirée en remerciant au nom des assistants M. Léon Denis, l'éloquent apôtre du spiritisme, qui vient de propager cette doctrine à travers la France dans une campagne de conférences qui n'a pas duré moins de deux mois.

J. GAILLARD.

(Extrait de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*.)

LES MAINS DE FEU

Voici ce que nous lisons dans *Le Purgatoire* visité par la charité des fidèles (n° de janvier 1906) :

Apparition, en 1875, de l'âme de Louise Le Sénéchal, née Chauvières, morte le 8 mai 1873, à son mari Jean le Sénéchal, dans son habitation de Ducey (Manche), lui demandant des prières et lui laissant sur son bonnet, l'empreinte de cinq doigts de feu.

Grâce aux indications que voulurent bien nous donner MM. les abbés Évard et Pitou, vicaires de Notre-Dame de Granville, en pèlerinage à Rome, durant les premiers jours de septembre 1905, lorsqu'ils visitèrent notre musée chrétien d'outre-tombe, nous apprîmes qu'un document important, de nature à intéresser notre œuvre, se trouvait entre les mains d'un de leurs confrères. M. Jean Hay, vicaire de Saint-Planchier (Manche).

Nous n'hésitâmes point à faire le voyage.

Quinze jours après, nous frappons à la porte du presbytère de Saint-Planchier. Monsieur le curé, vénérable vieillard octogénaire, encore dans toute l'activité du ministère paroissial, nous accueillit avec une bonté qui nous toucha profondément et nous mit en rapport avec son excellent vicaire, M. l'abbé Jean Hay, qui nous confirma la vérité historique de ses deux vénérés confrères.

Une demi-heure après, M. l'abbé Hay, ne comptant point avec sa charité, eu l'admirable dévouement de nous conduire lui-même (il y avait plus de vingt kilomètres à faire en voiture) à Ducey, dans sa famille si honorable et si chrétienne, qui conserve avec un religieux respect, depuis plus de trente ans, le précieux bonnet pour lequel nous n'avions pas craint de faire plusieurs centaines de lieues, dans l'unique but de le voir de nos yeux, de le toucher de nos mains et d'en entendre de nos oreilles la véritable histoire.

On les trouvera dans le compte rendu fait par M. l'abbé Hay avec l'exactitude et la précision requises dans un pareil travail. Nous ne saurions trop le remercier de ce véritable procès-verbal. Les âmes du purgatoire qui ont intérêt à faire connaître quelque chose de leurs souffrances trouveront moyen de récompenser leur bienfaiteur.

Le lendemain il nous était permis de faire photographier l'objet lui-même devant nous, et nous sommes heureux, aujourd'hui d'en donner la reproduction fidèle pour accompagner l'intéressant récit qu'on va lire.

VICTOR JOUET, *Miss. ap.*

DOCUMENT CONCERNANT LES BRULURES D'UN BONNET

Louise Chauvières, née à Saint-Martin de Landilles (Manche), le 5 frimaire, an IX de la République française, mariée à Jean Le Sénéchal, né à Ducey (Manche), le huit avril mil huit cent six, mourut à Ducey le vingt-huit mai mil huit cent soixante-treize.

Avant de mourir, elle fit promettre à son mari de faire prier pour elle. Celui-ci ne remplit point sa promesse. Peu de temps après, Jean Le Sénéchal entendit dans sa maison pendant la nuit, des bruits étranges et aperçut comme des ombres qui se mouvaient. Il fit part de ces bruits et de ces visions à sa voisine, Marie Tullet, femme Paul Gaubert, laquelle s'en moqua plusieurs fois. Les bruits et les visions se reproduisirent pendant un certain temps, jusqu'au mois de janvier ou février mil huit cent soixante-quinze. — Pendant l'une des nuits de l'un de ces mois, la vision jusqu'alors nuageuse se précisa. Une femme se montra au milieu du feu. « Elle brûlait comme dans un feu d'étoupes » (paroles de Jean Le Sénéchal). Le feu prenait naissance à la ceinture et embrasait toute la partie supérieure du corps. C'était Louise Chauvières. Jean Le Sénéchal reconnut aussitôt sa femme.

— Que me veux-tu? lui dit-il.

— Je viens te demander des prières; tu m'en as promis, et tu ne m'en as point fait dire.

— Je n'ai point d'argent pour faire prier.

— Demandes-en à ma fille ; elle en a, et elle t'en donnera.

— Elle ne voudra pas croire que l'argent que je lui demanderai soit réellement destiné à faire prier pour toi ; elle croira que je la trompe, et ne voudra point m'en donner.

— Si, elle te croira, parce que je vais te donner une preuve qui appuiera ta demande.

Alors elle leva l'un de ses bras, s'approcha de son mari, et appliqua sa main sur le bonnet qui recouvrait sa tête.

Enlevant son bonnet, Jean Le Sénéchal vit qu'il était brûlé à cinq endroits.

Louise Chauvières avait disparu.

Au même instant, la voisine de Jean Le Sénéchal, Marie Tullet, qui s'était moquée de ses visions, vit son jardin éclairé « comme par la lueur d'un incendie » (paroles de Marie Tullet) et aperçut une forme humaine embrasée qui traversait son jardin.

Fortement impressionnée, elle s'alita peu de temps après, languit pendant plusieurs mois et mourut l'année suivante, le vingt et un juin mil huit cent soixante-seize.

Jean le Sénéchal demanda des prières aux religieuses Trinitaires de la communauté de Ducey. Sur sa demande, l'aumônier de ces Trinitaires, M. le chanoine Maudonit, actuellement curé doyen de Ducey, célébra plusieurs messes, et des personnes pieuses firent l'exercice du Chemin de la Croix. Et il n'y eut plus ni bruit, ni visions.

Jean Le Sénéchal mourut quatre ans après, le trente novembre mil huit cent soixante-dix-neuf.

Un fermier nommé Dubois, demeurant à Ducey, voulut savoir si les taches que porte le bonnet étaient réellement des brûlures. Et ayant foulé sur la tache correspondant à la phalange du pouce, l'étoffe se déchira.

Je soussigné, petit-neveu de Jean Le Sénéchal, et l'ayant connu certifié authentique et tel que l'a rapporté Jean Le Sénéchal lui-même, le récit de la vision ci-dessus ; certifié authentique, d'après des témoins dignes de foi, dont quelques-

uns actuellement encore existants, la vision de Marie Tullet et les circonstances de la déchirure de l'étoffe du bonnet.

JEAN HAY, *prêtre*.

27 décembre 1905.

Avis. — Nous prions les personnes qui auraient connaissance de faits authentiques de même genre, et dont les preuves et les documents se conservent encore, n'importe dans quel pays, de nous les faire connaître aussi exactement que possible, et de vouloir bien nous donner les noms et les adresses qui pourraient faciliter nos recherches.

V. J.

Le vendredi 4 août 1905, dans une audience qui lui était accordée par Pie X, le R. P. Victor Jouet, missionnaire apostolique, mettait sous les yeux de Sa Sainteté, les objets les plus remarquables dont se compose le *Musée chrétien d'outre-tombe*, le premier qu'on ait fait jusqu'ici.

La petite collection comprenait :

1. — Empreinte d'une main de feu laissée par la défunte M^{me} Leleux sur la manche de chemise de son fils Joseph, dans son apparition du 21 juin 1785, à Vaudeck, Mons (Belgique) 27 ans après sa mort. (Avec les documents et *fac-similé* publiés dans notre numéro de juillet 1900 et dans ceux d'octobre et novembre 1904¹.)

2. — Empreinte de cinq doigts de feu laissée par l'apparition du défunt Joseph Schitz, quarante-six ans après sa mort, sur le livre de messe de son frère Georges, le 21 décembre 1838, dans la chapelle dite de la Montagne, à Saralbe (Lorraine allemande). (Avec documents et *fac-similé*, publiés dans notre numéro de juillet 1900.)

3. — Empreinte de quatre doigts de feu laissée, le dimanche 5 mars 1871, sur le livre de piété de M^{me} Maria Zaganti, de la paroisse de Saint-André de Poggio-Berni, au diocèse de Rimini (Italie), par la défunte Palmira Rastelli, sœur du curé de la même paroisse, morte le 28 décembre 1870. (Avec les

1. *Le Purgatoire*, visité par la charité des fidèles.

documents et *fac-similé* publiés dans notre numéro de novembre 1902.)

4. — Empreinte d'une main de feu laissée le samedi 30 octobre 1696, sur le tablier de sœur Marie Herendorps, religieuse converse du monastère des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement de Vinnenberg, Warendorf (Westphalie), par la défunte sœur Claire Scholers, religieuse de chœur du même ordre, morte de la peste en 1637. (Avec documents et *fac-similé* publiés dans notre numéro de juin 1902.)

5. — Autre empreinte de deux mains de feu laissée à la même sœur Claire Scholers, le lundi 15 octobre 1696, sur une bande d'étoffe, en présence de la sœur Marie Herendorps, par l'apparition d'un séculier défunt. (Avec documents et *fac-simile* publiés dans le même numéro.)

6. — Empreintes d'une bourse et d'un doigt de feu laissés, le 1^{er} janvier 1847, sur la table de bois de la sœur Marie-Madeleine de la Très-Sainte-Trinité, fondatrice de l'Institut des Filles de l'Immaculée-Conception, à Rimini, par l'apparition d'un religieux capucin de la province de Bologne, mort en 1844. (Avec documents et *fac-similé* publiés dans notre numéro d'octobre 1902.)

7-8-9-10-11. — Quatre empreintes de la main de feu, et une empreinte de la croix de feu laissées, le 1^{er} novembre 1731, sur une tablette de bois — sur une feuille de papier — sur la manche de bure de la tunique et sur la manche de toile de la chemise de la vénérable Mère Claire-Isabelle Fornari, abbesse des Clarisses de Todi (province de Pérouse) par l'apparition du défunt P. Panzini, abbé Olivétain de Mantoue. (Avec les documents et *fac-simile* publiés dans notre numéro de décembre 1901.)

12. — Empreintes de deux bras de feu laissées sur une couverture, par l'apparition d'une jeune orpheline, au Collège de Pie IX, dirigé par les Filles de la Charité, à Catane (Sicile), le 28 août 1903, deux jours après sa mort. (Avec documents et *fac-simile* publiés dans notre numéro de juillet 1904.)

Et le P. Jouet d'ajouter fort judicieusement à la fin de

l'article auquel nous empruntons ces documents suggestifs :

Quelle conclusion pratique à tirer maintenant au sujet du Purgatoire, pour nous exciter tous, associés, zélateurs et amis de l'Œuvre, à nous dévouer toujours plus à une si sainte cause?

La voici. Nous l'empruntons au docte cardinal Bausa, de l'ordre des Frères Prêcheurs, mort il y a peu d'années archevêque de Florence, après avoir été, bien des années, maître du Sacré Palais à Rome. Nous faisons nôtres ses magistrales paroles :

« Nous ne devons pas, dit l'illustre dominicain, croire trop facilement à toutes les apparitions que racontent les légendes populaires; mais néanmoins nous ne devons pas rejeter les faits racontés par des personnes prudentes et pieuses, ni ce qui a été révélé à plusieurs saints auxquels les âmes des défunts sont apparues et ont fait connaître l'intensité et la longue durée de leurs peines. C'est à cause de cela que des héros de la charité ont consacré leur vie à la prière, afin de soulager les souffrances de ces bonnes âmes.

« J'ai dit que, pour nier l'existence du Purgatoire, il fallait enlever de l'Évangile tout ce qui regarde la vie future et les conditions à suivre pour l'avoir bienheureuse.

« J'ajoute maintenant que pour nier toute foi à tout récit sur les apparitions des défunts, il faut renoncer aux règles naturelles de la raison, refuser le témoignage humain des faits, alors même qu'ils sont garantis par la prudence et la sincérité de ceux qui les racontent.

« Il n'a pas encore bien compris qui est Dieu, celui qui s'étonne des dures et longues peines par lesquelles Dieu purifie les âmes. Mettez en comparaison Dieu et la créature, l'éternité et le temps, et vous ne serez plus étonné qu'une sainteté infinie exige une pureté immaculée, et qu'une infinie justice réclame une pleine satisfaction avant d'admettre les bienheureux à l'éternelle gloire¹. »

1. « Noi non dobbiamo essere facili a prestar fede a tutte le apparizioni che raccontano le leggende popolari; ma neanche dobbiamo negare ciò che fu narrato da persone prudenti e pie e fu rivelato a parecchi santi ai quali apparvero le anime dei defunti e dissero acerbissime le loro pene e

On reconnaît dans cette page le théologien, l'homme de Dieu, le maître dans la doctrine et dans la parole, alliant la science à la piété, et nous donnant, en quelques lignes claires et précises sur le Purgatoire, la règle dont il ne faut jamais se départir.

diuturne. Perciò furonvi molti eroi della carità che tutta la vita consumarono in preghiere per alleviare le pene di quelle anime buone.

« Ho detto che per negare l'esistenza del Purgatorio, bisogna togliere dal Vangelo tutto ciò che riguarda la vita futura e le condizioni da osservarsi per averla felice; ed ora aggiungo che per negare ogni fede a qualunque racconto sulle apparizioni dei defunti, bisogna rinunciare alle regole naturali del ragionare, rifiutare l'umana testimonianza dei fatti, benchè garentiti dalla prudenza e dalla sincerità di chi narra.

« Non ha ancora capito bene chi è Iddio, colui che si meraviglia che tanto gravi sieno le pene colle quali purifica le anime e durino tanto tempo. Mettete a confronto Iddio colla creatura, l'eternità col tempo, e cesserà la meraviglia se una santità infinita vuole una immacolata purezza, se una infinita giustizia vuole una piena soddisfazione prima di ammettere i beati all'eterna gloria. » (Scritti editi ed inediti del Cardinal Agostino Bausa dell'Ordine dei Predicatori, arcivescovo di Firenze, Tipografia Editrice S. Giuseppe, 1902.)



QU'EST-CE?

La maison hantée de Wielsbeke

Nous lisons dans le *Vingtième siècle* (numéro du 14 février 1906) de Bruxelles :

Jusqu'ici, le village de Wielsbeke, en Flandre, ne pouvait se vanter que de posséder le château et les installations agricoles modèles du baron M. van der Bruggen, ministre de l'Agriculture, et son hameau « den Abeele » ne pouvait se vanter de rien du tout. Depuis le 6 février 1906, tout cela a changé. L'« Abeele » a fait, en ce jour fatidique, un bond dans la célébrité et le hameau est en train de damer le pion à sa métropole. Ce n'est encore qu'une célébrité locale, mais elle s'étend avec rapidité et le *fama crescit eundo* se réalise déjà.

Il faut mettre les choses au point et donner la vraie version des événements qui ont mis soudain en vedette ce paisible coin de campagne. C'est ce que je vais avoir l'honneur de faire.

Une auberge qui a pris le nom du hameau fut le théâtre de ces événements. Elle est habitée par une vieille femme septuagénaire, très alerte, et sa petite-fille, une enfant de quinze ans. Pendant quatre jours, ces deux campagnardes ont passé par des émotions poignantes comme les adeptes de M^{me} Blavatzky en rencontrent rarement autour des tables des spirites. Les mystérieux frissons que certains achètent si chèrement leur ont été prodigués à titre gratuit et contre leur gré. Elles ont été mises en communication bien involontaire avec le monde de la magie et de la sorcellerie, ou, comme elles le croient, avec ce monde spirituel invisible qui enveloppe le nôtre et dont les habitants, anges ou démons, se mêlent à notre vie, y exercent leurs contradictoires influences, nous effleurent de leur souffle, nous frôlent de leurs ailes. A Wielsbeke, ils ont plutôt joué du coude et des doigts. La différence est notable.

Veillez remarquer que les faits se sont passés en plein jour, que plus de vingt personnes différentes en ont été les témoins, que nul n'avait intérêt à imaginer pareille histoire, tant s'en faut. Ce que je vais vous conter m'a été rapporté sur les lieux mêmes par la femme Van de Maele, la cabaretière, par son fils, un conseiller communal vigoureux d'esprit autant que de corps, par un garde-chasse et un facteur de la poste, ni l'un ni l'autre gobeurs pour un sou. Tous avaient vu, de leurs yeux vu, ce qui s'appelle vu, les étranges événements qu'ils narrent.

Donc le mardi 6 février dernier, la cabaretière commença à remarquer la disparition de nombreux objets de ménage. Des brosses, des seaux, des lampes, des bouteilles, auxquels ni elle ni sa petite-fille n'avaient touché, avaient déménagé à la cloche de bois. On les retrouvait en des coins invraisemblables. Elle crut à une farce. Mais ce n'était qu'une mise en train. Le jour suivant et surtout le jeudi 8 et le vendredi 9, la sarabande des ustensiles et des meubles fut persistante, générale, malicieuse. En voici quelques exemples. Vous quittiez une chambre où tout était en un ordre parfait; vous la quittiez un instant, personne n'avait eu matériellement la possibilité d'y entrer pendant votre courte absence, et quand vous y remettiez le pied, toutes les chaises, sans aucune exception, étaient couchées à terre, le dossier reposant sur le sol. Dans la salle d'auberge, le fils, conseiller communal, qui, naturellement, avait été appelé près de sa mère et de sa fille, regarde le comptoir. Il y voit distinctement, posés sur le zinc, une bouteille et quatre verres. Il se retourne pour allumer une pipe, sans quitter la salle où il était seul : cela fait, il regarde de nouveau le comptoir : la bouteille n'y est plus, elle est intacte sur le carreau, au pied du meuble qui la portait encore il y a quelques secondes à peine, et, au lieu de quatre verres, il y en a plus de vingt, enlevés mystérieusement au dressoir, qui le narguent sur le zinc soudain encombré.

Dans un fournil, situé dans la cour, à deux pas de la maison, la septuagénaire va suspendre à la crémaillère du foyer un lourd chaudron rempli d'eau et de navets. Après avoir avivé la flamme, elle rentre une minute dans l'auberge. Nul

n'aurait pu profiter de son absence, et cependant, de retour au fournil, elle constate que le chaudron a disparu : un seau contenant des cendres, qui se trouvait près du foyer, a pris le même chemin inconnu et son contenu est répandu sur le sol. Elle cherche un autre chaudron pour remplacer l'absent et l'attache à la crémaillère. A peine a-t-elle tourné le dos que la crémaillère ne porte plus rien : le chaudron s'est évanoui.

Une à une, toutes ses casseroles y passent, comme des muscades, sauf la dernière. On retrouva plus tard les disparues dans un puits, à quelque distance du fournil. La brave grand-mère — il fallait être brave, n'est-ce pas ? — emploie pour préparer son dîner l'unique casserole sauvée du naufrage. Elle y met une poule. Mais la poule profite de tous les moments d'inattention pour s'échapper du pot. De ses ailes troussées et ligotées, elle va se percher sur le tuyau brûlant du poêle ou se rouler dans le sable qui fait un chemin autour du foyer. La vieille femme renonce à la poule récalcitrante et la remplace par des tranches de petit salé. Le porc imite la poule, et les tranches se dispersent, à la moindre distraction de leur cuisinière, sur la tablette de la cheminée, à terre parmi le sable, sur une assiette. Il a fallu les manger à moitié cuites.

Les « luttings » ne souffrent pas que le lit de la vieille femme soit fait. Dès qu'elle y a procédé, dans la soupente où elle couche et qui s'ouvre sur la salle de cabaret, ils retournent le lit de fond en comble, mettent le paillason par-dessus le matelas, les couvertures au fond, et entassent sur ce désordre tous les vêtements appendus aux patères de la chambre, jusqu'au drapeau national déposé dans un coin et qui fait briller là ironiquement au sommet de cet étrange amas, ses trois couleurs. Encore une fois, personne n'aurait pu dans le bref intervalle de l'absence de la vieille femme et de l'enfant, pénétrer dans la soupente et y causer ce tohu-bohu.

Le garde-chasse, se trouvant le vendredi au cabaret, ne voulait rien croire à ces manigances mystérieuses. Il en riait à gorge déployée. Il va lui-même faire le lit ainsi dérangé et revient aussitôt dans l'auberge, défendant de sa personne la seule issue vers la soupente. Au bout de deux minutes, il remonte près du lit : il a été mis sens dessus dessous comme

avant. Deux fois il refait son travail; deux fois les « lutins » recommencent le leur. Le garde-chasse fut convaincu.

Plus de deux cents fois on redressa une petite chaise qui, plus que toutes les autres, semblait être l'objet du sport mystérieux. Toujours elle se remettait d'elle-même dans une position couchée. Des pots de fleurs, enlevés par enchantement aux appuis des fenêtres, se trouvaient placés, on ne sait comment, autour de ce meuble renversé, et des bouteilles, des lampes, des lanternes, escamotés en tous les coins de la maison, venaient lui faire escorte. On avait beau mettre tous ces objets en place; une minute d'inattention et ils avaient rejoint leur bizarre poste autour de la chaise. Même des pommes de terre épluchées que la cabaretière avait négligé de surveiller pendant une seconde vinrent se ranger en une bordure épaisse autour de la même chaise et de sa suite de bouteilles et lampes. Le facteur de la poste s'avisa de remettre sur pied ce meuble obstiné et, au moyen d'une cordelette, attacha son bâton au dossier. Il laissa à peine une minute aux « esprits » pour recommencer leur troublante plaisanterie. Cela leur suffit: en ouvrant la porte, après cet intervalle, le facteur trouva la chaise renversée, et son bâton disparu. Il finit par le retrouver derrière un tonneau de bière.

Qu'est-ce? Que signifie cette méchante perturbation d'un ménage profondément honnête, respecté et aimé de tous ses voisins? Les lecteurs qui voudront bien ne pas se contenter de la trop facile réponse du rire en présence de faits patents, dûment attestés et totalement inexplicables, y trouveront peut-être matière à investigations scientifiques. La femme Van de Maele, ses fils, les autres nombreux témoins ne connaissent rien au plan astral. Ils parlent de ces esprits méchants que nos campagnards d'aujourd'hui désignent encore par leur nom propre, transmis par d'antiques traditions. Ils vous citeront entre autres « Rood Wiemke », un lutin farceur qui en veut aux ménagères et fermières, et en particulier à leurs barattes. Ils ne savent pas que, trois cents ans avant eux, Shakspeare, dans son « Songe d'une nuit d'été », parlait déjà du même lutin, sous le nom de « Robin good fellow », et qu'il lui attribuait une influence maligne sur

la fabrication du beurre. C'est une autorité qu'ils pourraient invoquer. Mais ils aiment mieux en invoquer une autre plus haute. Leur foi, leurs occupations mêmes dont le succès dépend de la goutte de pluie ou du rayon de soleil et les met toujours en présence des mystérieuses forces de la nature, les ont accoutumés à voir une puissance suprême, celle de Dieu. En ces troublantes conjonctures, c'est à elle qu'ils se sont adressés. Et voyez, depuis que, samedi dernier, M. le curé de Wielsbeke a prié avec eux et pour eux, les lutins se sont apaisés. A partir de trois heures de l'après-midi, ce jour-là, le ménage a retrouvé sa tranquillité, et ses meubles leur naturelle immobilité...

P. LEROUGE.

VARIÉTÉS



HISTOIRE D'UNE REMARQUABLE CONVERSION

M. Ravlin est spirite depuis douze ans. Auparavant, c'était un prédicateur remarquable de l'église baptiste : il exerçait, par sa parole éloquente et convaincue, une influence énorme sur les masses. A San-José, en Californie, il avait été incité à prêcher contre le spiritisme, ce qu'il fit en conscience, et il continua à Falkland. Un jour, il fut présenté au Dr S., de cette ville, et celui-ci ferma alors sa porte et déclara qu'il était spirite et médium depuis son enfance. M. R., pris dans cette sorte de guet-apens, résolut d'affronter la lutte contre le Dr S. Celui-ci lui dit d'écrire sur des papiers les noms d'amis morts et vivants et de les mêler dans un chapeau. A chaque papier qu'on sortirait concernant un mort, des coups se produiraient dans la table et il n'y en aurait pas pour les autres. C'est ce qui arriva exactement, avec quelque chose de plus : le Dr S., sans avoir vu le nom inscrit, le disait correctement, puis donnait une communication du décédé sur des sujets que seul M. R. pouvait connaître. Cela donnait déjà à réfléchir à M. R. Mais voici le fait le plus convaincant : dix ans auparavant, à Chicago, M. R. avait perdu un fils et avait lui-même prononcé le sermon funèbre. Ce sermon avait été précédé de deux faits extraordinaires. Passant, la veille, dans une rue, vers le coucher du soleil, M. R. vit une lueur, une sorte de halo au-dessus de sa tête ; il vit cette lueur s'étendre, puis se diviser, et il en vit sortir la forme de son fils avec une netteté parfaite ; il sourit, s'inclina et disparut. Le lendemain matin, dans une promenade, le pasteur tourna son regard vers le soleil, puis il vit au-dessus de lui une lueur plus brillante que le soleil, et c'est dans cette lumière éblouissante

que lui apparut de nouveau son fils, souriant. C'étaient là pour lui des révélations divines, et il n'avait jamais songé à les relier au spiritisme. Le Dr S., après les autres expériences, dit à M. R. : « Votre fils est ici et il vous envoie ce message : « Mon cher papa ! j'espère que la question de la survie de l'homme est résolue pour toi à ton entière satisfaction. Je t'ai apparu deux fois après ma mort pour te faire savoir que je vivais toujours. Tu as prononcé ce que tu pensais être mon oraison funèbre, mais je me suis trouvé à côté de toi dans la chaire, tout le temps, cherchant à t'inspirer la pensée que je n'étais pas mort. Quand tu t'es rendu à l'église, j'y suis allé avec toi, restant auprès de toi pendant le service et agissant sur ton esprit pour t'empêcher de pleurer. Tu as dit aux fidèles, à cette occasion, qu'il n'y avait pas de larmes de versées là où tu te tenais, car tu te tenais à ce moment dans le monde spirituel où point de larmes ne mouillent le visage. » C'était parfaitement exact ; M. R. s'était senti comme transfiguré et n'avait pas pleuré. Mais en recevant ce message de son enfant, par l'intermédiaire de langues étrangères, il se mit à pleurer abondamment, cette fois.

Cependant, M. R. ne s'était pas encore rallié franchement au spiritisme. Il fut touché de la grâce en écoutant Colville à un « camp meeting » d'Oakland ; il annonça alors sa conversion et fit lui-même plusieurs discours à la tribune. Mais les fidèles de l'église baptiste lui tournèrent le dos et le persécutèrent ; 97 % des personnes qui auraient jadis donné leur vie pour lui l'évitaient dans la rue. Il connut ainsi une période de privations. Mais ses ardentes prédications en faveur du spiritisme à San-José, à San-Francisco, à Los Angeles, à Chicago, à Philadelphie, etc., ne tardèrent pas à le relever. Depuis douze ans, il est l'un des plus fervents propagateurs du spiritisme en Amérique. Il vient d'être appelé à la direction de la première église spirite de Baltimore.

(*Light*, 6 juin.)

UNE JEUNE MÉDIUM DE TROIS ANS ET DEMI

Liliane Majorie est la fille d'un avocat de Birmingham. Elle avait trois ans et demi lorsque se trouvant un jour, avec sa mère, chez un pâtissier, elle dit : « Maman, vois la gentille petite fille qui est à mon côté; elle me demande de partager avec elle mon gâteau. » De ce jour, la mystérieuse apparition qui disait s'appeler Daisy, resta l'amie constante et la compagne de Liliane, visible pour elle seulement. Liliane a aujourd'hui cinq ans et demi. Dans tous ses jeux, dans ses promenades, elle a Daisy avec elle; celle-ci couche avec elle; elle s'entretient avec elle de la façon la plus naturelle.

Peu après l'arrivée de Daisy survint une autre compagne invisible, Ethel, qui serait âgée de quinze ans et devenue l'institutrice de Liliane et de Daisy. A un moment donné, Liliane se mit à étudier *toute seule* le piano; d'exercices en exercices de plus en plus difficiles elle est arrivée à jouer une douzaine de morceaux. Elle prétend que c'est un monsieur et une dame qui lui apprennent le piano. Ils se tiennent, pendant les leçons, l'un à droite, l'autre à gauche, Elle croit recevoir des communications de ses amis invisibles et les relate avec une sincérité enfantine.

Une vieille tante de son père étant tombée malade, Liliane dit un jour : « Ethel me dit que ma tante mourra. » Quelques jours après, elle ajouta : « Ethel et moi nous creuserons un grand trou dans le jardin, parce que ma tante mourra aujourd'hui même et elle doit descendre dans le grand trou. » Peu après, elle dit : « Papa, la tante est morte, mais elle est tout à fait contente. » Quelques heures après arriva la dépêche annonçant la mort de la tante.

Il est bon de remarquer que les visions de Liliane ont lieu à l'état de veille. Dans tous les cas, le fait de l'étude du piano sous des maîtres invisibles, que dans l'espèce l'imagination de l'enfant ne peut inventer, prouvent qu'il ne s'agit pas d'une folie infantile, comme pourraient l'insinuer les médecins aliénistes.

AUGMENTATION DE POIDS VOLONTAIRE DU CORPS HUMAIN

Il s'agit d'une fillette, Stella Lundelius, âgée de douze ans, fille d'un photographe suédois établi à Port-Jervis (États-Unis). Stella possède, paraît-il, la faculté d'accroître à volonté le poids apparent de son corps, et cela depuis sa première enfance. Lors de la production du phénomène, l'enfant appuie le bout du doigt sur le poignet, le front ou le cou de l'expérimentateur. Plusieurs hommes, en unissant leurs efforts, ne réussissent pas alors à soulever Stella de terre, tandis que normalement elle ne pèse pas plus de trente kilos. M. Lundelius a soumis sa fille à l'examen d'un comité médical de New-York, qui a publié son rapport. Il rapproche du cas de Stella des phénomènes connus de variation du poids apparent d'une personne. Par exemple, le cavalier qui se fait plus léger sur son cheval, ou le soldat qui, porté sur un brancard à l'hôpital, se laisse aller et devient si pesant que ses camarades protestent et lui demandent de se faire moins lourd. Le comité conclut en admettant une différence entre le « poids vif » et le « poids mort ». Cette explication aurait elle-même besoin d'une explication.

Le cas de Stella rappelle celui analogue de miss Abbott qui a été tant discuté.

M. Lundelius a en outre raconté à des journalistes qu'il y a cinq ou six ans, étant allé voir sa famille en Suède, il était informé de tout ce qui se passait dans sa maison à Port-Jervis en mettant sa femme en état hypnotique. Jour par jour, elle le tenait au courant des moindres détails, dont il fit un journal et qui se trouvèrent tous vérifiés au retour. En somme les dispositions médiumiques existaient dans la famille.

(*Petit Bleu* de Paris, 22 mars, et *Rev. d'étud. psychiq.*, févr. 1903.)

RAYONS INCONNUS ÉMANANT DU CORPS HUMAIN

Le *Daily Telegraf* publie l'information suivante venue de Philadelphie, 18 mai 1903. — Le professeur A.-W. Goodspeed a découvert des radiations jusqu'ici inconnues émanées du corps humain et capables de produire des photographies. Les photographies obtenues à l'aide des rayons X exigent un temps de pose d'une demi-heure, tandis que cinq minutes suffisent pour les radiations sus-mentionnées. Cette découverte a été communiquée à la Société philosophique américaine à laquelle furent présentées des photographies obtenues par ce moyen. Voici comment le professeur Goodspeed explique sa découverte : « Toutes les matières absorbent de l'énergie radio-active en des ondes de longueur diverse et l'émettent en des ondes d'une autre longueur. L'énergie ainsi transformée est plus ou moins forte, selon la matière qui l'émet. Le corps humain émet des radiations relativement puissantes et nombreuses. »

(Rev. d'étud. psychiq., fév.)

LA SOCIÉTÉ DES RECHERCHES PSYCHIQUES DE LONDRES

Voilà vingt ans qu'existe cette société; son secrétaire-adjoint, E.-T. Bennett, a écrit son histoire. A sa fondation se rattachent les noms de Barrett, de Dawson Rogers, directeur du *Light*, puis ceux de Sidgwick, Gurney et Myers. Dawson Rogers ne tarda pas à quitter la société, et il en fut de même de Stainton Moses. Il ne fallait pas être trop spirite pour en faire partie. Cependant Bennet est spirite et il semble que la majorité des membres incline à l'être.

Parmi les membres, relevons les noms des célébrités telles que le professeur Balfour Steward, membre de la Société Royale; A.-J. Balfour, membre du Parlement; William Crookes et Oliver Lodge, actuellement recteur de l'Université de Birmingham et président de la société comme l'ont été avant lui les autres personnages cités. Les membres correspondants étrangers sont fort nombreux.

La société a publié depuis sa fondation, en 1882, ses célèbres *Proceedings*, depuis 1884 son *Journal*, destiné aux seuls membres, *théoriquement*, et sous ses auspices les *Phantasms of the Living* (Les fantômes des vivants), ouvrage écrit en collaboration par Gurney, Myers et Podmore, et partiellement traduit en français sous le titre singulier d'*Hallucinations télépathiques*, par Marillier.

Voici comment M. Bennett résume les travaux de la société depuis son origine :

« I. On a prouvé que l'intelligence humaine peut acquérir des connaissances autrement que par le moyen des « cinq sens » ; en d'autres termes que la télépathie est un fait avéré.

« II. Une intelligence humaine a la faculté d'exercer son influence sur une autre intelligence humaine d'une manière que la science n'avait pas encore reconnue ; en d'autres termes, que les effets de la suggestion, de l'hypnotisme et du magnétisme psychique constituent des groupes de phénomènes véritables.

« III. Qu'il existe dans l'homme une région d'une faculté latente et inconnue que l'on a nommée l'Être subliminal (le subconscient).

« IV. Que dans bien des récits de lieux hantés, d'apparitions il existe un fondement de faits réels.

« V. Que dans les recherches psychiques, l'on rencontre des intelligences autres que des êtres humains liés au corps. Il existe des preuves, un peu faibles à la vérité, mais pourtant suffisantes pour prouver la continuité de la vie individuelle après la mort, et que la communication a lieu entre les êtres de ce monde et d'autres qui se trouvent en des conditions différentes d'existence. »

La dernière proposition doit singulièrement offusquer les membres intransigeants. Il paraît cependant que le résumé de Bennett représente l'opinion à laquelle est arrivée la *presque* totalité des sociétaires.

(*Rev. d'étud. psychiq.*, fév.)

Le Gérant : P. TÉQUI.

UN TRAITÉ DE THÉOLOGIE MYSTIQUE ¹

Un ami me répétait souvent : « Je m'occuperais volontiers de mystique ; mais j'attends qu'un ouvrage un peu clair projette de la lumière dans ce fouillis confus de descriptions, de classifications variées, de terminologies divergentes. Quand le fourré sera débroussaillé, très bien ; autrement je m'y perds. »

Ce vœu, qui était bien, je crois, le vœu d'un très grand nombre, vient d'être comblé.

On voulait sur la mystique un ouvrage clair, méthodique, sûr : toutes ces qualités, et nous n'exagérons rien, se trouvent réunies dans les *Grâces d'oraison* que publie le Révérend Père Poulain.

Clarté. C'est la qualité essentielle d'un traité de théologie mystique. Elle éclate dans les divisions apportées par l'auteur en son ouvrage ; dans la disposition typographique, à l'aide de laquelle il souligne et met en relief le mot caractéristique, l'idée fondamentale du paragraphe ; dans la langue concise et substantielle, par laquelle il exprime et condense d'une façon toujours heureuse et lumineuse sa pensée : dans les analyses fouillées et précises qui nous font pénétrer dans le labyrinthe des questions les plus complexes et les plus délicates, sans jamais donner l'impression du confus ni du vague ; dans la maîtrise avec laquelle il fixe les points controversés, élague les erreurs, pose les questions toujours sur leur vrai terrain. Qu'on lise le chapitre de l'*Oraison de simplicité* ; qu'on étudie les pages savantes qui révèlent le fond des œuvres de saint Jean de la Croix ; qu'on parcoure

1. *Des Grâces d'oraison. Traité de théologie mystique*, par le R. P. Aug. Poulain, de la Compagnie de Jésus. Grand in-8° de 600 pages. Paris, Victor Retaux, 1906.

l'énumération des précautions à prendre et des signes à chercher pour ne point se prononcer témérairement dans les cas d'obsession et de possession démoniaque, dans les extases, etc.; et l'on jugera de la vérité de notre appréciation.

Méthode. La clarté ne va pas sans procédés bien méthodiques. Des deux méthodes qui s'offraient à lui pour traiter de la mystique : la méthode *a priori*, déductive, et la méthode expérimentale, analytique, le P. Poulain a choisi cette dernière. Et avec raison, s'il est vrai que la mystique est une science d'observation et de faits. Pendant de nombreuses années, il a lu, compulsé, comparé, approfondi tous les écrivains mystiques, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours. Il a cherché à saisir, sous les terminologies diverses, le sens et les réalités exprimées par tant d'auteurs si différents de tempérament, d'origine, de temps; il a ensuite procédé à la classification des faits et des observations recueillis au cours de ces immenses lectures, dont il nous donne un *epitome* à la fin de chacun de ses chapitres, à titre de pièces justificatives; et, de ce travail de bénédictin, le savant jésuite a retiré le précieux volume, qui fera époque dans l'histoire des auteurs mystiques, et qui deviendra le manuel obligé de quiconque désormais s'occupera de théologie mystique. C'est une œuvre vraiment scientifique par la méthode et par le cachet personnel imprimé à l'ensemble du travail. Nous savons, d'ailleurs, qu'à peine publiées, les *Grâces d'oraison* ont provoqué l'attention des savants incrédules, surpris de découvrir la mystique catholique qu'ils ne connaissaient qu'à travers leurs préjugés, et attirés par la constatation de l'emploi en cet ouvrage des plus rigoureuses méthodes scientifiques qui leur sont chères. La mystique constituant une apologétique : ce ne serait pas le plus mince avantage, ni sans doute le moins souhaité par l'auteur, de ce volume. Ce fait révèle à lui seul la haute valeur des *Grâces d'oraison*.

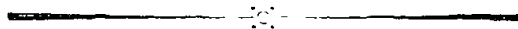
Sûreté de doctrine. Cet ouvrage renouvelle la théologie mystique par la méthode; il n'innove rien quant aux principes. Les quatorze chapitres qui analysent si finement les caractères

distinctifs de l'union mystique font admirablement sentir ce qu'il y a, dans l'auteur, à la fois de très traditionnel, puisqu'ils ne sont que la mise en valeur des grands auteurs mystiques : et d'heureusement progressif, puisque cette analyse des caractères de l'union mystique n'avait jamais été poussée à ce point de précision et, nous ne craignons pas de le dire, de définitif quant aux grandes lignes.

Si l'allure personnelle imprimée à ce travail inclinait certains timorés à quelque appréhension, quelle approbation plus louangeuse et plus capable de dissiper toute inquiétude pourraient-ils souhaiter que la lettre écrite à l'auteur par le cardinal Steinhuber, préfet de la Sacrée-Congrégation de l'*Index*, et dans laquelle nous lisons : « ... Je ne puis résister au désir de vous féliciter de tout cœur pour cet ouvrage beau et utile. Les directeurs d'âmes et les maîtres de la vie spirituelle y puiseront abondamment les éclaircissements et les conseils nécessaires pour résoudre tant de questions embrouillées qu'ils rencontrent. Ce qui me plaît, c'est la simplicité, la clarté et la précision de l'exposition, et, plus encore, la solidité de la doctrine... »

Cet ouvrage devrait devenir un manuel courant dans nos grands séminaires. C'est une œuvre durable ; il n'est pas beaucoup d'auteurs à qui l'on puisse décerner justement un pareil éloge.

C. BOISMORAND.



AGRIPPA ET LA “ PHILOSOPHIE OCCULTE ”

La *Philosophie occulte* est de tous les ouvrages d'Agrippa le plus important, celui qui résume le mieux la doctrine de l'auteur, celui qui eut toutes ses préférences et dont l'impression si mouvementée troubla les dernières années de sa vie déjà si remuante et si vagabonde. Dans les trois livres dont elle se compose, nous avons une sorte de résumé ou *compendium* des pratiques ou croyances qui constituaient la magie à l'époque de la renaissance. La définition même de ce qu'Agrippa entend par ce mot très vague et très indéterminé, donne une idée assez nette des hautes et ridicules prétentions de ses adeptes.

La magie, écrit Agrippa, est une faculté qui a un très grand pouvoir, plein de mystères très relevés et qui renferme une très profonde connaissance des choses les plus secrètes, leur nature, leur puissance, leur qualité, leur substance, leurs effets, leur différence et leur rapport; d'où elle produit ses effets merveilleux par l'union et l'application qu'elle fait des différentes vertus des êtres supérieurs avec celles des inférieurs; c'est-à-dire la véritable science, la philosophie la plus élevée et la plus mystérieuse; en un mot, la perfection et l'accomplissement de toutes les sciences naturelles, puisque toute philosophie réglée se divise en physique, en mathématique et en théologie.

Par la physique, l'homme étudie les quatre éléments, principaux fondements de toutes les choses corporelles. le feu, la terre, l'eau et l'air. Il examine encore, à l'école de Virgile, que le moyen âge n'a cessé de considérer comme un devin, il examine encore d'où vient ce genre différent d'hommes et de bêtes, aussi bien que la pluie et le feu? D'où viennent les tremblements de terre et par quelle vertu la mer s'élève et

s'étend, malgré les obstacles qu'elle peut rencontrer, et se retire ensuite dans son centre ? Ce qui nous fait connaître la vertu des herbes, le courage et la fureur des bêtes féroces, les différentes sortes de fruits, de pierres et de reptiles ?

La mathématique s'occupe des trois dimensions, du mouvement et de la marche des corps célestes, des évolutions des astres, des éclipses de lune et de soleil ; ou, pour parler encore avec Virgile, étudie comment le soleil gouverne par les douze signes le monde divisé en certaines parties ; fait connaître les Pléiades, les Hyades et les deux Ourses ; enseigne pourquoi le soleil se couche si tôt en hiver, et d'où vient cette longueur des nuits.

La mathématique permet encore de prévoir les différents changements de temps, de connaître la saison de semer, et de recueillir quand il fait bon mettre les flottes en mer, ou arracher les arbres dans les forêts.

La théologie nous fait connaître ce que c'est que Dieu, ce que sont les anges, les intelligences, les démons, l'âme, la pensée, la religion, les sacrements, les cérémonies, les temples, les fêtes et les mystères ; elle traite de la foi, des miracles, de la vertu des paroles et des figures, des opérations secrètes et des signes mystérieux ; et, comme dit Apulée, elle nous enseigne les règles des cérémonies, ce que la religion ordonne, ce qu'elle permet et ce qu'elle défend ; et pour me renfermer en peu de mots, la magie, seule, comprend ces trois sortes de sciences si puissantes en prodiges, les unit ensemble et les met en pratique : c'est donc avec raison que les anciens l'ont estimée la plus sublime et la plus digne de vénération.

Nous ne voyons pas quelle branche du savoir humain d'alors ne rentrerait pas dans le programme de la magie ainsi définie. Elle forme donc, avant la lettre, une sorte d'encyclopédie.

Voici, d'abord, dans la première partie, l'étude des quatre éléments, de leurs qualités, de leur composition et mélange. Agrippa s'y montre l'écho fidèle de l'antiquité et disciple de Platon. Il distingue les éléments de premier ordre : ceux qui ne changent point dans leur nature incorruptible et exercent une sorte de supériorité sur les autres ; les éléments du second

ordre : composés, différents et impurs, que l'art peut ramener à la simplicité, et qui sont le fondement de la magie naturelle ; enfin, les éléments du troisième ordre, qui ne sont pas éléments dans leur principe et par eux-mêmes, mais composés, différents, ayant plusieurs sortes de qualités, et se pouvant changer l'un dans l'autre réciproquement. Il est naturel à un esprit, tel qu'était celui d'Agrippa, de glisser rapidement sur les éléments des deux premiers ordres, mais de se donner libre carrière sur le parti à tirer de ceux du troisième. Aussi se hâte-t-il d'ajouter qu'il est peu de gens qui entendent les hauts mystères de leurs combinaisons multiples. Ces combinaisons s'appellent liaisons, dissolutions, transmutations, et par elles, on parvient à la connaissance et prédiction de l'avenir, à l'invocation des esprits bienfaisants, et à l'extermination des démons.

Comment s'opèrent ces prodiges, comment les disciples de la magie parviennent-ils à les réaliser, c'est ce qu'Agrippa oublie de dire. Sous les explications où il se complait, se cachent certains mystères, selon lui, mystères prétendus par lesquels il essaie d'en imposer aux simples et de surprendre leur bonne foi. Ainsi pratiquée, la magie devient un art transcendant, inaccessible au vulgaire non initié, et qui sert à entourer ses adeptes d'une considération, d'une auréole que rien ne justifie, mais attire la confiance des grands ainsi mystifiés et toujours prêts à payer de leur bourse des pratiques sans objet et sans réalité objective.

Après avoir examiné la terre, qui est la productrice inépuisable de tout ce qui existe, le feu qui a sa place marquée dans toutes les religions, aussi bien dans le paganisme, dont il cite l'exemple des Vestales, que dans les cérémonies du culte catholique, Agrippa expose l'influence de l'eau sur les herbes, sur les plantes, sur les semences, et autres merveilleux effets qui en dépendent plus ou moins. Les exemples qu'il apporte à l'appui de ses assertions ne sont pas toujours heureux et rappellent, par certains côtés, ceux de Montaigne, moins soucieux de contrôler scrupuleusement son dire que de faire parade d'érudition. C'est ainsi qu'il interprète à sa façon certain passage d'Ovide, et y ajoute, avec une absence complète

de discernement, ce que l'Écriture raconte de la fameuse piscine de Jérusalem. Sur le chapitre de l'air, il nous paraît plus heureusement inspiré, tout en exagérant parfois quand il déclare, par exemple, que ceux qui passent par un endroit où un meurtre a été commis, sont émus de crainte et de frayeur. Mais voici un passage où il semble pressentir des phénomènes plus modernes qu'on ne saurait révoquer en doute : « Un homme peut naturellement et sans aucune superstition, sans le secours d'aucun autre esprit, communiquer sa pensée à un autre, quelque éloigné qu'il soit, en [moins de vingt-quatre heures, quoique l'on ne puisse précisément fixer le temps ; c'est chose que j'ai vu faire, et que j'ai faite moi-même : c'est aussi ce qu'a fait autrefois l'abbé Tritème. » Précurseur de la suggestion à distance, des phénomènes de la télépathie, Agrippa n'hésite pas à se donner comme tel ; mais, là encore, son enseignement manque de précision et nous serions curieux de savoir jusqu'où il est allé dans cet ordre d'idées qui a suscité de nos jours de si longs et infructueux débats. Malgré certains faits extraordinaires, indéniables, la science en est encore réduite sur ce point à de simples conjectures et l'on comprend l'extrême réserve des savants catholiques, quand ils se trouvent en présence de faits qui suppriment la liberté individuelle ou ébranlent dans ses fondements la notion de la responsabilité humaine. La suggestion reste toujours une arme dangereuse.

Parvenu aux vertus occultes des choses, Agrippa met à contribution les données les plus fabuleuses de ses devanciers. Ainsi il affirme que le phénix est un oiseau qui renaît de soi-même, que le petit poisson, appelé *echines*, arrête tellement l'impétuosité des vents, et dompte la rage de la mer, que de quelque sorte et quelque violentes que soient les tempêtes, et que de quelque quantité de voiles que se servent les navires, cependant pour peu qu'il les touche, il les apaise, les arrête, et les fait demeurer sans mouvement ; que les salamandres et les petites bêtes appelées *pyranstae*, vivent dans le feu, et quoiqu'elles semblent se consumer, cependant rien ne les empêche de se conserver. De même la gomme dont on dit que les amazones frottaient leurs armes, les préservait d'être

gâtées et endommagées par le fer et par le feu, et avec laquelle Alexandre le Grand aurait frotté les portes Caspiennes, qui étaient d'airain.

Notre auteur aborde ensuite une longue énumération de vertus occultes aussi étranges que les précédentes. La pierre *asbestus* étant allumée ne s'éteint jamais, ou avec peine. L'escarboucle luit dans l'obscurité. L'*aërîtes* fortifie le fruit des plantes. Le jaspé arrête le sang... Le foie du caméléon, brûlé par les extrémités, excite les pluies et les tonnerres. La pierre héliotrope resserre la vue et rend, celui qui la porte, invisible. La pierre de Lincour désosffusque les yeux. Le lippare appelle les bêtes. Le *synochitides* fait venir les diables des enfers. L'*anachitides* fait paraître les esprits célestes. L'encite mis sur les personnes qui dorment et rêvent, les fait deviner. Il y a une herbe, en Ethiopie, que l'on dit qui sèche les étangs, et ouvre tout ce qu'il y a de fermé. On voit dans l'histoire la coutume des rois de Perse, de donner à leurs ambassadeurs de l'herbe *latax*, afin qu'ils ne manquassent de rien partout où ils iraient, etc., etc.

Nous nous arrêtons ici. Comment un esprit de la trempe d'Agrippa pouvait-il espérer d'être pris au sérieux, quand il se faisait l'écho de pareilles assertions? Comment oser donner à ce qu'il appelait la philosophie occulte une base aussi peu établie? Comment justifier un tel enseignement où il semble accumuler tous les rêves d'une imagination en délire? Ou il a voulu montrer qu'il n'ignorait aucune des sornettes débitées par le charlatanisme de ses prédécesseurs, et, à ce point de vue, son livre est des plus curieux, ou il s'est proposé d'éblouir les simples et de leur en imposer un moment. Les temps étaient proches où ces billevesées seraient passées au crible d'une critique sans merci, où la science, ne se payant plus de mots, n'admettrait que ce qu'elle aurait dûment constaté. Ce jour-là l'occultisme aurait vécu.

En insistant sur la philosophie d'Agrippa pris à partie et comme exemple, nous entendons montrer le néant de toutes les théories qui se réclament de l'occultisme et s'abritent discrètement sous son manteau.

Mgr LE MONNIER.

FAUT-IL ÉTUDIER LE SPIRITISME¹ ?

(Fin)

§ C

Si ces objections sont dignes du plus sérieux examen, et autorisent de graves doutes, l'objection tirée de l'étrange caractère des personnalités qui se manifestent n'est pas très puissante. C'est cependant une de celles qui frappent le plus le vulgaire.

On dit par exemple qu'il est absurde que la personnalité d'Aristote revienne pour parler en français ou en anglais, et donner des conseils aussi profonds que ceci : *Persévérez : avec de la patience vous réussirez ; ou : Demain vous aurez de meilleurs résultats*. Si par l'écriture automatique cette personnalité donne des signes de sa soi-disant existence, elle écrit avec l'écriture du médium, et fait les mêmes fautes d'orthographe que le médium même. Si le médium est d'origine anglaise ou américaine, l'esprit ne croit pas à la réincarnation ; il l'admet au contraire, si le médium est Français, ou Allemand, ou Italien, dans les pays où l'influence d'Allan Kardec, avec la théorie de la réincarnation, est en honneur. S'il s'agit de personnalités moins illustres qu'Aristote, elles ont oublié certains faits caractéristiques, étant incapables, par exemple, de donner leur prénom, et le nom de la ville où elles ont vécu. Phinuit, le contrôle de M^{me} Piper, était un soi-disant médecin français de Metz, qui parlait en anglais et avait oublié le français, à force de soigner les nombreux Anglais habitant Metz. On pourrait sans peine trouver quantité de pareilles inepties.

Mais ce ne sont pas là, pour nous, des objections très sérieuses.

1. *Annales des Sciences psychiques*.

D'abord l'hypothèse de la survivance personnelle n'est pas nécessaire. Beaucoup de spirites l'admettent, mais quelques-uns la considèrent comme non prouvée, de sorte que même si on ne l'acceptait pas, il resterait encore quantité de faits très importants, méritant un examen très approfondi, et n'étant pas ébranlés par les ridicules propos des soi-disant personnalités qui apparaissent.

Surtout l'absurdité d'une hypothèse ne doit pas faire nier les faits sur lesquels elle repose. Il ne s'agit pas en ce moment de décider si c'est bien Aristote qui revient nous dire en bon français : *Persévérez et ayez de la patience*. Il faut savoir si une intelligence se manifeste, suivant des modalités encore inconnues, dans des objets qui paraissent inertes, par l'intervention d'une force nouvelle insoupçonnée. Que le fait soit vrai ou faux, toute la question est là : et il ne suffit pas que cette force prétende être Aristote pour que le fait d'une force intelligente soit nié, si ce fait en soi n'est pas niable. On peut contester qu'Aristote soit là ; on ne peut nier qu'il y ait une intelligence. Rien n'est plus contraire à une logique, même élémentaire, que de nier un phénomène parce que les hypothèses construites sur ce phénomène paraissent peu vraisemblables. D'abord le fait : voilà ce qui importe. Plus tard, quand il s'agira d'édifier une théorie, il faudra discuter les hypothèses. Mais, quelle que soit la vraisemblance de celles qu'on émettra, elles ne devront jamais faire conclure ni à l'affirmation ni à la négation des réalités bien constatées.

D'ailleurs il faut être assez téméraire pour parler d'absurdités inconciliables.

Dans les cas où l'hypothèse spirite serait vraie, que savons-nous des conditions d'être de ces personnalités ? Quelle est l'influence du médium sur elles ? Quelle est leur influence sur le médium ? Qui donc oserait parler de la psychologie des *esprits*, et dire que telle ou telle phrase venant d'eux est absurde ou non ? Dans cette obscurité profonde où nous sommes, le mieux est de docilement enregistrer les faits, sans prétendre en tirer de conclusions, quant à une théorie générale, expliquant tout.

Voici une science — si c'est une science — qui est encore

dans les langes de l'enfance; et on veut se trouver, dès le début, complètement satisfait par les hypothèses qu'ont construites très naïvement les premiers expérimentateurs, personnes simplistes, qui ont étudié plutôt comme des apôtres que comme des savants.

Toute science, inattaquable dans ses faits, est singulièrement fragile dans ses hypothèses. Même la chimie, même la physique sont douloureusement défectueuses quand elles se hasardent à des conceptions générales.

Pour la physique, par exemple, si l'éther existe, comprend-on une matière sans pesanteur et sans substratum chimique? Pourtant il est certain qu'il y a un éther, et que la lumière, l'électricité et la pesanteur font vibrer cet éther dans l'espace. Mais personne n'a jamais pu comprendre cette étrange matière qui n'est pas une substance chimique. Pour la chimie, l'atome se définit une quantité de substance tellement petite qu'elle ne peut plus être divisée; qui alors est impondérable, car, si elle pèse même le millionnième d'un millième de milligramme, et moins encore, on pourra toujours, par la pensée, la subdiviser à l'infini. Donc l'atome est impondérable; mais cette réunion d'atomes impondérables est douée elle-même de pesanteur. Voilà bien, si je ne me trompe, une véritable absurdité; de sorte que la chimie et la physique auraient mauvaise grâce à reprocher les absurdités des hypothèses spirites, puisqu'elles-mêmes ont à leur base deux hypothèses franchement absurdes.

Ainsi c'est par le respect du fait qu'il faut réfuter les objections qu'on adresse aux théories du spiritisme. Les faits ne sont jamais absurdes. Ils sont ou ne sont pas. S'ils existent, l'étude des phénomènes doit précéder la critique des théories.

Je ne suis donc pas tenté de nier parce que je trouve dans le spiritisme des affirmations très invraisemblables: des esprits d'Anglais qui parlent français, des fantômes qui en se matérialisant matérialisent aussi leur chapeau, leur canne et leur lorgnon; des objets qui sont apportés à travers l'espace; des prédictions de l'avenir, etc., etc. Dans notre conception actuelle des choses, ce sont là d'effrayantes absurdités; mais, si les faits sont réels, ce qui est possible, après

tout, je serai forcé de retourner la proposition, et de déclarer que l'absurdité était la négation de ces faits.

L'absurdité apparente et l'étrangeté des faits invoqués entraînent cependant une conséquence nécessaire : c'est que les expériences doivent être plus démonstratives, si possible, et plus rigoureuses. que lorsqu'il s'agit de faits simples et raisonnables. Telle petite découverte, presque évidente *a priori* et vraisemblable d'après tout ce qu'on sait déjà, n'exigera pas un grand déploiement de preuves ; les expériences n'auront pas besoin d'être accumulées, répétées, précisées, comme dans le cas où des faits prodigieusement surprenants sont annoncés, qui diffèrent de tout ce que les hommes admettent depuis des centaines d'années. C'est dire qu'en fait de spiritisme, comme tout est étrange et invraisemblable, les démonstrations devront être multipliées et éclatantes. Ce qui suffirait comme preuve, en chimie, en physique, ou même en médecine, ne suffira pas pour des sciences étranges, et la sévérité ne pourra être exagérée. C'est une des plus graves erreurs des spirites que de se contenter d'expériences imparfaites, d'alléguer que pour des démonstrations en d'autres sujets on n'est pas si difficile. Il faut être plus difficile, au contraire, épuiser toutes les suppositions avant de recourir à l'hypothèse des forces inconnues. Des forces nouvelles, mystérieuses, occultes, ne doivent être invoquées qu'en dernier ressort, après impossibilité radicale de trouver une autre explication.

Mais, si ces autres explications sont impossibles, il faudra alors, en désespoir de cause, reconnaître l'existence de ces forces nouvelles, si absurdes qu'elles paraissent. Car, si elles existent, elles ne sont pas absurdes ; un phénomène réel ne peut jamais être absurde. Ce qui les rend absurdes, ce sont d'une part les hypothèses fausses que nous édifions sur lui, d'autre part nos ignorances. Et nos ignorances sont bien plus profondes que nous ne le supposons.

§ D

L'objection tirée des fraudes habituelles aux médiums mérite maintenant d'être examinée de près.

De fait un certain nombre de médiums ont été convaincus d'imposture. Or l'expérimentation avec des imposteurs est très compliquée, et les conclusions qu'on en peut déduire bien fragiles. S'imagine-t-on un prestidigitateur habile, exécutant ses tours dans l'obscurité devant des personnes qui croient à la sincérité de tout ce qui leur est donné? On aurait à inscrire de bien plus grandes merveilles encore que celles du spiritisme.

L'objection serait formidable, si tous les médiums avaient été convaincus d'imposture. Or il en est qui, malgré les investigations les plus sévères, prolongées pendant longtemps par des défiances toujours en éveil, n'ont pas pu être pris en faute. Quelquefois même on a dû reconnaître, comme dans le cas de Home, que la fraude avait été supposée à tort.

On fait grand bruit de la supercherie de tel médium pris en flagrant délit, et il est évident que cette supercherie jette la plus légitime suspicion sur tous les résultats dus à la soi-disant puissance de ce médium. Mais qu'est-ce que cet imposteur isolé, par rapport au nombre considérable des médiums sincères qui existent dans le monde? A côté des médiums célèbres, comme aux États-Unis par exemple, qui donnent des séances payantes, il en est quantité d'autres qui ne sont pas rémunérés, et dont la bonne foi ne semble pas douteuse. Il n'y a qu'à lire des journaux spirites pour se renseigner là-dessus. Les médiums professionnels sont très nombreux par rapport aux autres.

Ces autres-là peuvent tromper aussi, et souvent ils ne s'en font pas faute, mais il serait bien peu vraisemblable d'admettre qu'ils sont tous des fraudeurs, et que, chaque fois qu'un phénomène spiritique se produit, c'est une fraude.

Je ne prétends pas que la bonne foi des médiums doit être admise *a priori*. Loin de là. Quand il s'agit de phénomènes aussi étranges que ceux auxquels nous faisons allusion, et

qui parfois ont été produits par des fourbes, la bonne foi absolue du médium doit être prouvée, établie et démontrée. Mais d'autre part, pour accuser ce médium de supercherie, il faut faire la preuve de la supercherie. En tout état de cause, ni sa loyauté, ni sa duplicité ne peuvent être admises *a priori*, et une enquête sérieuse, approfondie, s'impose.

Il ne me paraît pas qu'il soit légitime de procéder autrement; car accuser d'une vile imposture, sans tenir de preuves formelles, les cinq ou six cents médiums, professionnels ou non, qui ont donné des phénomènes spiritiques, c'est tout aussi déraisonnable que de les déclarer tous, sans examen, d'une bonne foi irréprochable.

A vrai dire l'objection est plutôt théorique que réelle, car, toutes les fois qu'on expérimente sérieusement avec un médium, on prend des précautions, et des précautions multiples, contre la fraude. Quelqu'un très naïvement disait un jour à un de mes amis, qui racontait une expérience où il avait constaté des faits étonnants : « Avez-vous supposé que vous pouviez être trompé ? » En réalité, dans une expérience on ne pense pas à autre chose. C'est le souci perpétuel : on se méfie du médium, on se méfie des assistants, on se méfie de soi-même. Je ne dis pas qu'on n'est jamais trompé : on l'a été quelquefois, on le sera souvent encore, mais il est des cas où la tromperie n'a pas eu lieu et en tout cas elle est presque toujours fort difficile, souvent, peu vraisemblable, quelquefois impossible ou à peu près.

Pour être équitable, chaque expérience doit être étudiée dans ses détails, car les détails seuls permettent de juger si les précautions nécessaires ont été prises.

La fraude dans les phénomènes spiritiques est un problème très grave, car parfois elle est inconsciente, et, comme la mentalité du médium n'est probablement pas la même que celle des individus normaux, des actes délictueux peuvent être commis, qui n'entraînent pas une condamnation sans appel.

Mais, je le répète, mon intention n'est pas de reprendre par le menu les innombrables cas particuliers qu'il faudrait analyser ; je voulais seulement faire remarquer : 1° que tous

les médiums ne peuvent pas être des trompeurs, 2° que, même avec des médiums susceptibles de fraude, et convaincus de fraude, des phénomènes ont été obtenus que la fraude ne peut pas expliquer, 3° qu'on ne peut pas admettre *a priori* la mauvaise fois d'un médium, sans qu'il ait été antérieurement surpris en flagrant délit de tricherie.

Bien entendu, je ne parle pas des mauvaises observations. Celles là sont innombrables, et je suis prêt à reconnaître que, dans les difficiles questions que nous agitions ici, il y a bien peu d'observations irréprochables. Je reconnaitrais aussi que très souvent l'hypothèse de la fraude n'a pas été radicalement éliminée, et que les seules expériences valables sont celles dans lesquelles toute fraude a été impossible¹.

Toutefois il reste un certain nombre d'expériences bien authentiques où toute fraude a été éliminée et où l'observation a été rigoureuse. Ce sont celles-là, et peut être celles-là seules, qu'il faut soumettre à une critique méthodique. Mais cette critique méthodique est le contraire du silence et du mépris.

En effet, avec un médium qui a trompé, on peut prendre des précautions qui excluent toute possibilité de prestidigitation ou de fraude. Il faut agir ainsi avec tout médium quel qu'il soit, et le fait qu'un médium a antérieurement été un imposteur ne doit pas changer beaucoup la manière de procéder, car l'expérimentateur doit se mettre à l'abri de toute fraude possible. De sorte qu'avec un médium loyal, comme avec un médium imposteur, pratiquement les précautions doivent être les mêmes.

D'autre part est-on toujours bien assuré qu'un médium a été un imposteur? Il faut être extrêmement prudent dans l'affirmation d'une culpabilité humaine. Souvent on porte des accusations à la légère, pour un geste douteux, pour un déplacement équivoque, et on traite de fourbes des individus

1. Quant à la question de savoir s'il faut résolument ne tenir aucun compte des expériences auxquelles a pris part tel ou tel médium, convaincu plus tard de fraude, je ne partage pas tout à fait l'opinion radicale de H. Sidgwick. H. Sidgwick déclarait que pour lui toute expérience faite avec des médiums suspects était d'avance irrévocablement condamnée, et cette opinion peut se soutenir. Mais on peut aussi, avec quelque apparence de raison, défendre l'opinion contraire.

dont l'état mental est probablement très différent de l'état mental ordinaire. Je n'oserais pas, pour ma part, traiter d'imposteurs des personnes dont toute l'existence est honorable, parce que je n'ai pas trouvé que leur conduite dans une séance les mettait à l'abri de tout soupçon. Ne pas croire à l'authenticité irréprochable d'un phénomène et accuser un médium de supercherie, sont deux choses absolument distinctes. Au fond je suis convaincu que la plupart des phénomènes dit spiritiques ne sont pas irréprochables, et que cependant la tricherie volontaire des médiums, machinée, préparée à l'avance avec grand art, est chose fort peu commune. On est donc assez mal venu à repousser toute expérimentation avec des médiums vaguement et superficiellement accusés de fraude; car il en est bien peu qui n'aient pas été, à raison ou à tort, soupçonnés et incriminés.

Enfin l'état mental des médiums nous est fort peu connu. Il se peut fort bien que tel individu, dans certaines circonstances, soit poussé presque malgré lui à la fraude, et qu'en d'autres conditions il soit sincère, autrement dit qu'il y ait un mélange de faits réels et de faits frauduleux. Ce mélange ne laisse pas que de rendre l'analyse expérimentale plus difficile, en sorte que le problème qui consiste à démêler la vérité de l'erreur exige de grandes qualités de tact et de sagacité. Mais, parce que la tâche est plus ardue, ce n'est pas une raison pour ne pas vouloir l'entreprendre. Il suffit qu'elle soit possible, et je pense qu'elle est telle.

Je dirai donc, en résumé, que, malgré tout ce qui a été dit ou écrit sur les supercheries des médiums :

1^o Il en est quelques-uns qui n'ont jamais trompé.

2^o Il en est beaucoup qui, tout en étant soupçonnés de fraude, n'ont jamais pu être pris sur le fait et convaincus de fourberie machinée.

3^o On peut toujours provoquer des expériences dans lesquelles toute fraude est impossible.

V

Conclusion

La conclusion qui se dégagera de cette longue discussion sera courte.

Au lieu de paraître ignorer le spiritisme, les savants doivent l'étudier. Physiciens, chimistes, physiologistes, philosophes, il faut qu'ils prennent la peine de se mettre au courant des faits affirmés par les spirites. Une longue et laborieuse étude est nécessaire. Elle sera certainement féconde; car la vanité des théories ne détruit point la réalité des faits. Or, s'il y a beaucoup d'erreurs et d'illusions dans les affirmations des spirites, il y a probablement, certainement même, beaucoup de vérités, qui nous sont bien mystérieuses encore: Ces vérités-là, quand elles seront mieux connues, modifieront profondément les chétives notions que nous possédons aujourd'hui sur l'homme et sur l'univers.

Ch. RICHEL.



Le Magnétisme curatif et le Docteur Liébeault

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les magnétiseurs ne trouvent point grâce devant les représentants de la médecine officielle. On prête même à ces derniers l'intention de se réunir en congrès pour mieux affirmer leurs doléances et réclamer de l'État une loi interdisant de guérir à quiconque n'a pas conquis le diplôme devant le jury de la Faculté.

M. Bué a pu écrire sur la question un livre très documenté sous le titre ci-dessus.

L'un des procès les plus curieux intentés pour exercice illégal de l'art médical est celui de Du Potet. Le célèbre magnétiseur fut cité devant le tribunal de police correctionnelle et devant la Cour Royale de Montpellier par le recteur de l'Académie de cette ville; c'était en 1836. Les deux juridictions l'acquittèrent par jugements rendus les 15 et 27 juin.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de reproduire ici le discours prononcé alors par l'illustre magnétiseur dont les cours et les traitements avaient opéré à Montpellier comme une révolution. Nous en trouvons précisément le texte dans l'ouvrage susdit du savant M. Bué. Le voici :

Messieurs,

La nature offre un moyen universel de guérir et de préserver les hommes. La médecine ne veut pas que cela soit vrai; elle jette le blâme sur ceux qui s'offrent de vous en convaincre; imitez-vous cette conduite? Ne pourrai-je devant vous justifier les magnétiseurs du soupçon d'imposture qui pèse sur eux?

Tout mon crime est d'avoir sollicité l'examen du public, non point d'une *doctrine*, mais de simples phénomènes que les savants de votre ville ignorent.

La jeunesse a répondu à mon appel; elle a voulu se former une opinion sur une chose encore en dehors de la science actuelle; elle a voulu savoir si le discrédit jeté par les savants sur le magnétisme était mérité; dédaignant un instant les traditions de l'école, ces jeunes étudiants sont accourus voir les phénomènes nouveaux.

Me condamnerez-vous pour ce fait ?

Auriez-vous condamné Paganini pour avoir tiré des sons nouveaux de son instrument, l'abbé Parabère parce que son organisme lui faisait trouver des sources ?

Le premier qui aimanta un barreau de fer et le présenta à la foule était donc coupable aussi ! Auriez-vous condamné Galvani, Volta, s'ils fussent venus vous démontrer les incroyables effets d'une pile de métaux diversement superposés ?

En quoi suis-je plus coupable qu'eux ?

Ai-je péché contre la morale ? — J'apprends aux hommes à faire de leurs réserves vitales le plus noble usage qu'on en puisse faire : *soulager les souffrances de leurs semblables*. Ai-je violé la loi sur l'enseignement ou sur la médecine ? — Que fais-je ? Est-ce de la physique, de la chimie ou de la médecine ; ou est-ce quelque chose de nouveau qui surpasse en grandeur toutes ces sciences ?

Y a-t-il une science ou un art ? Je n'en sais vraiment rien moi-même ; tout ce que je puis dire, c'est que j'enseigne à produire le sommeil sans *opium*, et à guérir la fièvre sans *quinquina* ; ma science bannit les drogues ; mon art ruine les apothicaires.

Nous autres, magnétiseurs, nous donnons des forces à l'organisme, nous le soutenons quand il succombe, nous remettons de *l'huile dans la lampe quand il n'y en a plus*.

Voyez combien nous différons des savants : ceux-ci avec toute leur science n'arrivent qu'à diminuer la vie ; nous, nous en augmentons la durée ! Leur savoir est contenu dans un livre, la nôtre réside dans la nature même de chaque être ! Notre enseignement est facile et simple : nous n'avons pas besoin de disséquer les cadavres et les vivants ! Ce n'est pas une science de *mots*, mais de *faits*.

Verrez-vous un coupable dans l'homme loyal qui a voulu donner des preuves de ce qu'il croit être une puissance susceptible de rendre des services à ses semblables ? un homme qui n'a fait que chercher à mettre en action les propriétés de son être ? Me fallait-il, en effet, demander à M. le Ministre et à M. le Recteur la permission de marcher ? Marcher, magnétiser, n'est-ce pas là, au même titre, une faculté naturelle de l'homme !

Un grand nombre de savants croient s'honorer grandement en rejetant sans examen des choses nouvelles. Le temps, par la suite, leur donnera une sévère leçon ! Un jour le magnétisme sera la gloire des écoles, et les médecins emploieront les procédés qu'ils condamnent aujourd'hui.

Enfin, on ne peut empêcher de proclamer une vérité ! se taire parce que cette vérité peut offusquer certains esprits prévenus ou retardataires, c'est, à mon sens, plus qu'un crime, c'est une lâcheté !

De son côté, Royer Collard s'écriait en pleine Académie, le 31 mai 1842 :

Pourquoi chacun ne serait-il pas libre de chercher la vérité comme il l'entend, par les voies même les plus étranges.

Votre science officielle est-elle si positive, si invariablement établie, qu'on puisse affirmer que dans quelques années elle ne semblera pas aussi fausse qu'elle vous paraît vraie aujourd'hui ?

Je suis de ceux qui pensent (et je me hâte de le déclarer) que la liberté illimitée des opinions, pourvu qu'elle ne s'attaque qu'aux opinions, et qu'elle ne se traduise pas en actes nuisibles ou répréhensibles, est toujours un plus grand bien que son abus n'est un mal !

Que si donc une police médicale quelconque prétendait faire la guerre à l'*homéopathie*, — pour appeler les choses par leur nom, — au *magnétisme*, voire même à la recherche de la *pierre philosophale*, je serais le premier à prendre leur défense ; je protesterais hautement et publiquement contre toute tentative de cette nature.

Le sens de la loi est celui-ci : tout magnétiseur qui ne fait pas d'opération et ne prescrit aucun médicament ne saurait être inquiété.

Le Dr Chevandier, député de la Drôme, écrivait à M. le comte Constantin, président du Congrès international du magnétisme curatif, en 1889 :

Monsieur le Président,

La commission chargée de l'étude du projet de loi sur l'exercice de la médecine, a eu à examiner les pétitions nombreuses jointes à celle produite par le bureau du Congrès international de magnétisme curatif en 1889 :

Il a été reconnu par l'unanimité des membres présents que la loi sur l'exercice de la médecine ne visait ni les masseurs, ni les magnétiseurs, *tant qu'ils n'appliqueraient que leurs pratiques ou leurs procédés au traitement des maladies.*

Ils retomberaient sous le coup de la loi le jour où, sous le couvert du massage, du magnétisme ou de l'hypnotisme, ils feraient de la médecine ou prescriraient des médicaments.

Dans ces conditions la commission, croyant avoir fait droit aux pétitions dont elle était saisie, n'a pas cru devoir en entendre les auteurs. Ce que je viens de dire est consigné dans mon rapport.

Veuillez agréer, etc.

Dr CHEVANDIER, rapporteur.

I

Le Dr Liébeault

Le Dr Liébeault, dont le buste a été inauguré le 1^{er} février dernier, à l'École de psychologie, 49, rue Saint-André-des-Arts, a été le créateur de la psychothérapie moderne.

Voici l'allocution¹ prononcée en cette circonstance par le Dr Ch. Lloyd-Tucken, membre du comité de la *Society for psychical research*, de Londres :

C'est avec un vif plaisir que j'apporte, de Londres, l'hommage des psychothérapeutes anglais à la mémoire du Dr Liébeault.

Je remercie particulièrement mon ami le Dr Bérillon qui, en faisant revivre la physionomie si noble du créateur de la psychothérapie, m'a fourni l'occasion de rappeler ce que je dois à ses enseignements.

Il y a vingt ans, je me rendais à Nancy, attiré par la renommée de ce grand savant. Je n'oublierai jamais l'accueil que je reçus dans sa clinique. Avec beaucoup d'empressement, il s'efforça de m'initier à la pratique de son art. Tous ceux qui ont eu comme moi, le bonheur de recevoir ses conseils, ont été conquis par sa personnalité géniale, par son grand savoir psychologique, mais aussi par sa bonté et par sa modestie. Ce sont ces qualités qui l'ont rendu si cher à tous les médecins, venus de tous les pays pour s'instruire auprès de lui.

Cette réunion de savants illustres, de médecins et de psychologues, auxquels il faut ajouter les noms de ceux dont le Dr Bérillon vient de nous communiquer les télégrammes, montre que notre maître est honoré non seulement dans son propre pays, mais dans toutes les parties du monde civilisé.

Il n'y a pas de ville importante où il n'y ait des disciples de Liébeault et leur admiration a ceci de particulier qu'elle ne s'adresse pas à un homme célèbre par les fonctions qu'il a occupées. Elle n'est inspirée que par des sentiments d'affection et de reconnaissance.

En Angleterre, il y a actuellement, dans presque toutes les villes, des médecins qui se sont spécialisés dans la pratique de l'hypnotisme. Ceci est d'autant plus surprenant que le peuple anglais est essentiellement attaché à ses traditions séculaires et qu'il n'accueille les nouveautés qu'avec une extrême déliance. C'est surtout au point de vue médical qu'il se montre réfractaire aux doctrines nouvelles. Les idées dont Liébeault a été l'initiateur faisant leur chemin en Angleterre, on peut

1. En anglais.

dire que c'est la démonstration éclatante de leur succès. Elles ont déjà amené, par une évolution pacifique, la disparition d'une foule de méthodes anciennes et surannées qu'on appliquait, par esprit de tradition, au traitement des maladies nerveuses et des maladies générales. La substitution progressive de la thérapeutique suggestive à l'abus des drogues peut être considérée comme un immense service rendu à l'humanité.

Il y a quelques jours, un médecin éminent de Dublin, sir Francis Cruise, dont la visite au Dr Liébeault eut lieu quelques années après la mienne, m'écrivait qu'il utilisait l'hypnotisme dans sa pratique courante et qu'il en obtenait des succès remarquables. De Stockholm, d'Amsterdam, de Berlin, de Moscou, de Lausanne, de Genève, de Bruxelles, et d'un grand nombre d'autres villes, le même écho nous arrive et partout le nom de Liébeault est salué avec admiration.

Si les adeptes de la psychothérapie ne sont pas encore plus nombreux, c'est que les applications de l'hypnotisme exigent une compétence spéciale et que les professeurs capables de l'enseigner sont rares. Heureusement l'enseignement donné à l'Ecole de psychologie, par des professeurs dévoués comme le sont les D^{rs} Bérillon, Paul Magnin et P. Farez, contribue à former chaque année de nouveaux élèves. Beaucoup de nos compatriotes sont venus à Paris pour y suivre d'utiles leçons qu'ils n'auraient pu trouver ailleurs.

Je suis heureux de constater que nous sommes unanimes à reconnaître la part prépondérante qui revient à Liébeault dans la connaissance de l'hypnotisme. Le meilleur hommage que nous puissions rendre à sa mémoire, c'est de nous inspirer de son exemple et de nous consacrer, avec autant de dévouement et de bonté qu'il l'a fait, à l'application de la psychothérapie. (*Applaudissements prolongés.*)

Ensuite, le Dr Bérillon, professeur à l'École de psychologie et secrétaire général de la Société d'hypnologie et de psychologie, prend la parole.

Avant d'exposer l'œuvre psychologique de Liébeault, dit-il, j'ai le devoir de retracer les diverses phases de son existence, si bien remplie. Je les emprunterai en grande partie à l'éloge qui fut prononcé le 21 juin 1904, à la séance annuelle de la Société d'hypnologie et de psychologie, par le Dr Van Renterghem, d'Amsterdam.

Né le 16 septembre 1823, à Favières (Meurthe-et-Moselle), Auguste-Antoine Liébeault ne commença que tardivement ses études universitaires. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique; mais ce fut contre son gré, qu'à l'âge de quinze

ans, il fut placé au séminaire. Il s'y montra peu docile aux enseignements de ses maîtres, et à la mort de son père, il obtint de sa mère la liberté de suivre sa vocation qui l'entraînait vers les sciences naturelles. A vingt et un ans, il prit sa première inscription à l'Université de Strasbourg, Il se montra étudiant studieux, et fut reçu docteur en médecine, le 7 février 1850.

Pendant les deux dernières années de son séjour à Strasbourg, son attention avait été appelée sur les questions d'hypnotisme. Dans le service du professeur Gros, dont il était l'interne, il avait pu observer un sujet chez lequel on pouvait provoquer des saignements de nez. Il suffisait, pour réaliser cette expérience, de lui en donner l'ordre lorsqu'il était endormi.

Après avoir lu le *Manuel du Magnétiseur* du Dr Teste, il essaya de plonger quelques sujets en état de catalepsie et de somnambulisme. A son grand étonnement, il y réussit. Il eut dès lors l'intention de se consacrer à cette branche spéciale de la médecine, mais son professeur de clinique, le Dr Schützenberger, l'en dissuada. Il vint s'installer à Pont-Saint-Vincent, près de Nancy; et bientôt, absorbé par les exigences d'une nombreuse clientèle, il oublia l'hypnotisme. Une seule fois, au début de sa carrière de médecin de campagne, il faillit y revenir. Un vieux paysan le consulta pour sa fille qui présentait des attaques convulsives; Liébeault, ayant constaté, chez cette malade, l'inefficacité des médicaments, proposa de l'endormir. Le père s'y opposa, lui remontrant qu'il risquait de s'aliéner sa clientèle, les innovations étant en général fort mal accueillies, surtout dans les campagnes.

Ce ne fut que dix ans après qu'il revint à ses études de prédilection. La présentation à l'Académie des Sciences, par le célèbre Velpeau, d'un exemplaire du livre de James Braid sur la *Neurypnologie* ou l'*hypnotisme nerveux*, le porta à recommencer ses expériences. Pour cela, il s'adressa résolument à des malades de sa clientèle, leur offrant de les traiter gratuitement s'ils se prêtaient à ces expériences d'hypnotisme. Il faisait en outre valoir que ce traitement supprimait les frais de médicaments.

Cet appel à l'esprit d'économie fut entendu et il eut

bientôt à sa disposition un nombre considérable de sujets.

Pendant quatre années, il soigna gratuitement tous ceux qui voulaient bien guérir par le moyen du sommeil provoqué; il acquit par là une expérience consommée, et sa réputation devint considérable auprès des paysans de la région.

C'est alors que, convaincu de l'influence exercée par le moral, non seulement dans la production, mais aussi dans la guérison des maladies, il prit la résolution de soumettre au corps médical le résultat de ses observations.

Venu à Nancy pour y trouver un champ d'expériences plus étendu, Liébeault ne rencontra aucun encouragement de la part de ses confrères; au contraire, un certain nombre d'entre eux n'hésitèrent pas à accabler de leurs dédains un médecin dont les théories médicales et la thérapeutique étaient si peu conformes aux traditions officielles.

Il a raconté dans divers articles les difficultés qu'il eut à surmonter pour triompher de l'esprit de routine. A ce point de vue, il ne fut pas mieux partagé que Braid, auquel la Section de médecine de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, avait refusé la lecture d'une communication ayant pour titre : *Essai pratique sur l'action curative de l'hypnotisme*.

Doué d'un caractère élevé, inaccessible au découragement, Liébeault vécut à l'écart, en dehors du monde médical, consacrant tout son temps aux malades qui venaient à la clinique qu'il avait fondée rue de Bellevue. En 1866, il publia le fruit de ses observations dans un volume remarquable ayant pour titre : *Du sommeil et des états analogues, considérés surtout au point de vue de l'action du moral sur le physique*. Il y exposait les principes dont s'inspirent aujourd'hui tous ceux qui, dans la pratique de la psychothérapie, sont restés fidèles à la méthode scientifique.

On sait que cette œuvre passa inaperçue. Il n'en fut vendu qu'un seul volume! M. Liégeois racontait avec humour au professeur Delbœuf, en visite à Nancy en 1887, comment, ayant pris en main et feuilleté ce volume au moment de son apparition, il l'avait trouvé trop cher!

Depuis lors, Liébault a pris sa revanche. Non seulement les

deux éditions de son livre ont été complètement épuisées; mais il est actuellement impossible de s'en procurer un exemplaire.

Dans la préface de la seconde édition, il exprimait, en termes positifs, le dédain que doit professer tout homme de caractère à l'égard des jugements superficiels ou malveillants. « Du moment qu'on s'écarte du courant ordinaire de la science, en s'occupant de choses qu'elle rejette, ainsi que je l'ai fait dans mon traité spécial sur le Sommeil provoqué, — et que par conséquent, on ne se range pas derrière ses grands prêtres comme des moutons de Panurge, — on se séquestre nécessairement, et les savants et le *vulgum pecus* s'éloignent de vous. Heureux! si l'on rencontre par-ci par-là quelques timides adeptes qui vous consolent tout bas. »

« Mais, en ce cas particulier, qu'importe l'adhésion des savants et du public, quand on est sûr des vérités que l'on met au grand jour! Qu'importent surtout les anathèmes et les dogmes de la médecine classique, lorsque, établi sur le terrain solide de l'observation et de l'expérimentation psychique, on a acquis la conviction d'avoir entrevu non seulement des vastes horizons à une branche naissante de la psychologie, mais encore d'avoir constaté les applications de cette science à l'art de guérir, lesquelles se résument dans la thérapeutique suggestive, *thérapeutique révolutionnaire* au premier chef. »

Une période d'une vingtaine d'années s'écoula entre la publication du livre de Liébeault et la révélation de ses idées. Il passa tout ce temps à s'occuper de ses malades, leur consacrant toutes ses journées.

Ses consultations ne furent interrompues que par l'occupation allemande, durant laquelle il mit son dévouement professionnel au service des blessés allemands recueillis dans les locaux du grand séminaire de Nancy.

Il employait les quelques heures de loisir que lui laissaient ses devoirs de chirurgien à écrire son livre intitulé : *Ébauche de Psychologie*, paru en 1873, et qui n'eut pas, tout d'abord, plus de succès que le précédent. Ce livre est actuellement devenu introuvable.

Aussitôt après le rétablissement de la paix, il reprit ses

séances d'hypnotisme, et recommença à soigner les pauvres.

L'ostracisme dont Liébeault avait été jusque-là la victime résignée, ne prit fin qu'au commencement de 1881.

Un de ses camarades de la Faculté de Strasbourg, le Dr Lorain, étant venu lui rendre visite à la modeste clinique de la rue de Bellevue, l'y trouva au milieu d'une vingtaine de malades plongés dans l'état d'hypnotisme.

La singularité de ce spectacle, auquel il n'était pas accoutumé, impressionna tellement le Dr Lorain qu'il en fit part à tous les confrères qu'il rencontra, les invitant à se rendre compte par eux-mêmes des expériences dont il avait été le témoin.

Devant son insistance, le Dr Dumont, chef des travaux physiques à la Faculté de Nancy, assista à une consultation du Dr Liébeault. Il y prit un tel intérêt que pendant quelque temps, il devint le collaborateur du maître.

Mais, malgré ses affirmations, le corps médical, et les professeurs de la Faculté, restaient encore indifférents. C'est alors que le Dr Dumont demanda à M. Liébeault d'appliquer sa méthode à quelques malades de l'asile de Maréville, près de Nancy, qui lui seraient soumis par le Dr Sizaret, médecin en chef de cet établissement. Les expériences furent faites devant un certain nombre de hauts fonctionnaires, de magistrats et de conseillers généraux. Plusieurs malades atteints d'hystérie furent endormis par le Dr Liébeault avec la plus grande facilité. Quelques jours plus tard, le 10 mai 1882, il présenta à la *Société de Médecine* de Nancy, revenue de ses préventions d'antan, quatre sujets sur lesquels il réalisa un certain nombre d'expériences de suggestion qui frappèrent très vivement les trente-deux médecins présents à la séance¹.

Dès lors, l'incrédulité des confrères commença à se transformer en admiration.

La *Revue de l'Hypnotisme*, créée en 1886, eut, dès sa publication, le Dr Liébeault parmi ses plus actifs collaborateurs. Elle publia de lui de remarquables études, et porta son nom dans toutes les parties du monde. Bientôt, les visiteurs affluèrent

1. *Revue médicale de l'Est*, 9^e année, t. XIV, p. 433.

à sa modeste clinique, et dans le cours des années 1887, 1888, 1889 et 1890, jusqu'à l'heure où il prit sa retraite, il ne se passa pas un jour où le maître ne reçut la visite de quelque médecin français ou étranger, venu à Nancy, pour être initié à la connaissance de la suggestion hypnotique et à la pratique de la psychothérapie.

Pendant cette période de sa vie, l'activité du Dr Liébault fut vraiment prodigieuse. Indépendamment des enseignements donnés à ses auditeurs, il rédigeait des articles fréquents pour la *Revue de l'Hypnotisme*, et entretenait une correspondance active avec nombre d'amis ou d'élèves qui ne lui demandèrent jamais en vain ses conseils.

Voici d'ailleurs le portrait d'une ressemblance frappante que retraçait de lui le professeur Delbœuf, dans une brochure publiée en 1889 :

« M. Liébault, qui a aujourd'hui soixante-cinq ans, est un petit homme, aux allures vives, au front profondément sillonné de rides horizontales, coupées par d'autres rides qui vont rayonnant en éventails à partir de la base du nez. Teint bistré de campagnard; œil brillant et animé; parole sonore et précipitée, physionomie ouverte, mélange de gravité et de simplicité, d'autorité et de douceur; une gaieté d'enfant; quelque chose du prêtre. Au surplus, c'est un apôtre, un apôtre qui a tout sacrifié à sa foi : fortune, considération, bien-être. Il ne sort pas de chez lui : en ville, il doit souvent demander son chemin ; il ignore le nom des rues et s'égara même en se dirigeant vers la station. Sa figure est peu connue des Nancéens, mais son nom est célèbre auprès du peuple, à dix lieues à la ronde. »

Au commencement de 1891, le Dr Liébault ayant manifesté l'intention de prendre un repos bien mérité et de fermer la clinique de psychothérapie où tant de praticiens étaient venus de tous les points du monde, s'instruire à ses leçons données avec tant de bienveillance et de désintéressement, un groupe de médecins étrangers eut l'idée de lui offrir, à l'occasion de sa retraite, un témoignage d'admiration et de reconnaissance.

La cérémonie eut lieu à Nancy, le 25 mai 1891.

Après avoir offert au Dr Liébault, au nom du comité international, un bronze magnifique, le *David vainqueur de Goliath*, du statuaire Mercié, symbole éloquent de la lutte de la pensée contre la force aveugle, du combat engagé par le frondeur isolé contre le géant de la routine, M. Dumontpallier, président de la Société d'hypnologie et de psychologie, lui remit un magnifique album contenant les photographies des souscripteurs. Puis, dans un discours éloquent, il rappela le mouvement scientifique si considérable dont les travaux de Liébeault avaient été le point de départ. Après lui, le Dr Van Renterghem exprima en termes émus les sentiments des élèves et des admirateurs de Liébeault.

« Nous accomplissons aujourd'hui, dit-il en terminant, un pieux pèlerinage, nous touchons ici notre la Mecque et nous avons le bonheur de voir parmi nous, son bon, son modeste prophète. Mais ce qui est remarquable surtout, et ce qui nous remplit le cœur d'allégresse, c'est que, généralement, les pèlerinages n'ont lieu qu'après la mort des prophètes et qu'on ne visite guère que leurs reliques et leurs tombeaux ; tandis que notre prophète vit, et qu'il nous est réservé la faveur extrême de pouvoir l'honorer de son vivant. »

Heureux en effet, sont ceux qui ont pu vivre assez longtemps pour voir leurs idées triompher. Ceux qui ont innové, ou agrandi le cercle des connaissances humaines ne reçoivent d'ordinaire que des honneurs posthumes. Liébeault a eu dans sa vieillesse la satisfaction d'assister au triomphe de ses doctrines.

En 1902, étant allé rendre une dernière visite à la maison qui l'avait vu naître, à Favières, il ne fut pas peu surpris de trouver, apposée au-dessus de la porte, une plaque en marbre blanc dont l'inscription exposait ses titres à la reconnaissance publique. Mon collègue et ami Paul Magnin vous en a donné le texte.

Il s'éteignit en 1904, entre les bras de M^{me} Liébeault et de sa fille adoptive, M^{lle} Claire Liébault, qui donnèrent à sa vie et à sa vieillesse les douceurs d'un bonheur familial sans mélange. (*Applaudissements prolongés.*)

II

L'Œuvre de Liébeault

L'œuvre de Liébeault, qui apparaît à beaucoup comme inspirée par des préoccupations médicales, est avant tout psychologique. Les applications multiples qui dérivent de ses doctrines se rattachent autant à la sociologie qu'à la médecine proprement dite, et ce n'est pas ce qui en constitue le moindre intérêt.

L'évolution des diverses phases par lesquelles passa l'esprit du Dr Liébeault « au temps où il marchait dans les ténèbres et presque sans guide » fut exposée dans une étude fort intéressante que nous lui avions demandée, et qui parut dans la *Revue de l'Hypnotisme* le 1^{er} octobre 1886 sous le titre : CONFESSIION D'UN MÉDECIN HYPNOTISEUR. Il m'avait fait le grand honneur de me dédier ce travail, qui fut reproduit, en appendice, dans la seconde édition de son livre : *Thérapeutique suggestive ; son mécanisme*.

Liébeault nous y révèle comment, ayant tenté de provoquer le sommeil artificiel par le procédé des magnétiseurs, il n'avait pas tardé à constater qu'il fallait attribuer la production du sommeil à l'effort que faisaient les sujets pour fixer leur attention sur ses yeux, et à leur contention d'esprit. Dès ce moment, il fut convaincu que le sommeil provoqué n'est pas l'effet de l'action d'un fluide étranger ou humain, mais qu'il naît de l'isolement des sens et d'une concentration.

Le procédé auquel il eut recours pendant quelque temps, empruntait à Braid la *fixation d'un objet plus ou moins brillant* et à Faria l'*affirmation de dormir*.

Rien d'absolument personnel n'apparaît donc dans ses premières tentatives. C'est un peu plus tard que le rôle prépondérant de la *suggestion* se précise dans son esprit. Il découvre que le moyen le plus sûr pour provoquer l'hypnose, c'est d'insister sur l'apparition des principaux symptômes du sommeil : *le besoin de dormir, la pesanteur des paupières, le*

sentiment du sommeil. la diminution de l'acuité des sens, etc.

Ces affirmations, répétées d'une voix douce, avec un accent convaincu, impriment progressivement dans l'esprit, des sujets d'idée de dormir, idée qui ne tarde pas à se transformer en sommeil plus ou moins accentué.

La suggestion autoritaire de Faria, résumée dans le mot « Dormez! », peut trouver son application chez certaines personnes, habituées, dès l'enfance, à s'incliner sans discussions devant toutes les injonctions impératives: la grande majorité des hommes se montre plutôt disposée à se laisser alanguir et désarmer par l'influence persuasive de suggestions expliquées, commentées. C'est seulement lorsque le sommeil a été obtenu que les suggestions, faites dans le but de guérir, doivent légitimement, comme nous l'avons souvent démontré, revêtir le caractère *impératif*.

Liébeault était dès lors en possession d'un procédé personnel, dont il expose les points principaux dans les termes suivants :

1^o Par l'affirmation des signes du sommeil ordinaire, on produit le sommeil provoqué ;

2^o Dans le cours de ce sommeil provoqué, on détermine par suggestion, *sur les sujets endormis*, une foule de phénomènes psychiques et physiologiques ;

3^o Enfin, par l'injonction de se réveiller, les sujets sortent de l'état passif où on les a mis. Pour Liébeault, et c'est là, dit-il, la partie essentielle de son *credo*, le sommeil provoqué et le sommeil naturel sont du même ordre, parce que du commencement à la fin, les phénomènes de l'un et de l'autre sont parallèlement identiques. « Ils ne diffèrent qu'en ce que le dormeur ordinaire s'auto-suggestionne pour entrer dans son sommeil, au contraire de l'autre qui, dans le même but, est suggestionné par autrui. » Liébeault dans ses écrits a accumulé les preuves les plus démonstratives en faveur de cette opinion dont il a fait la base de sa doctrine. C'est d'ailleurs par cette démonstration qu'il entre en matière dans son livre sur le *Sommeil* paru en 1886 :

Si l'on considère, écrit-il, l'un après l'autre, les signes de la formation

du sommeil ordinaire et du sommeil artificiel, on remarquera qu'ils sont les mêmes.

Les physiologistes qui se sont occupés du sommeil ordinaire ont déjà observé que cet état ne peut se manifester sans un consentement préalable de l'esprit. Il est aussi acquis à la science que, lorsqu'on veut s'abandonner au repos, on recherche l'obscurité et le silence, on se couvre la tête et le corps pour éviter le contact d'un air trop vif ou la piqure des insectes; on se place sur un lit moelleux et l'on chasse de son esprit toutes les idées qui pourraient le préoccuper, bref, *on s'isole de ce qui amène la distraction des sens et de ce qui alimente activement les facultés intellectuelles*; l'on ne songe qu'à une chose, reposer; l'on ne se berce que d'une idée, *dormir*. Et ce n'est pas seulement l'homme qui entre ainsi dans le sommeil, les animaux à sang chaud s'isolent de même, les oiseaux se mettent la tête sous l'aile, les mamifères se réfugient dans une retraite ou se roulent en boule, la tête entre les pattes; tous cherchent une place commode et profitent du silence et de l'obscurité de la nuit.

.....
Ainsi, consentement au sommeil, isolement ménagé des sens, afflux de l'attention sur l'idée de s'endormir, ce qui, physiologiquement, se traduit par le retrait de cette force des organes sensibles pour s'accumuler dans le cerveau sur une idée mémorielle; puis enfin, subsidiairement besoin plus ou moins pressant de reposer, et moyens mécaniques facilitant l'immobilisation de l'attention, tels sont, au premier aperçu, les divers éléments du mode de la formation du sommeil ordinaire.

Pour le développement du sommeil artificiel, ce mode n'est pas différent. On s'est aperçu que les personnes que l'on veut endormir, ne sont nullement influencées si leur attention va d'une sensation à une autre ou voltige, tour à tour, sur une foule d'idées sans s'arrêter à la pensée de dormir ou sont convaincues qu'elles ne dormiront pas. De plus, on peut faire la remarque que, dans leurs procédés pour amener le sommeil artificiel, les endormeurs mettent d'abord ces personnes dans l'isolement des sens, en privant, autant que possible, ces organes de leurs excitants, et en empêchant, par là, l'attention de s'y diriger comme d'habitude. Aussi, leur recommandent-elles le silence et les placent-elles dans l'obscurité, sur un siège commode et dans une chambre dont la température est douce. Pour aider à l'immobilisation de l'attention de ces personnes, ils veillent encore à ce qu'elles fixent les yeux sur les leurs ou à ce qu'elles regardent un objet qui frappe la vue par son éclat, et ils ont soin, ensuite, de leur recommander de ne songer à rien autre chose qu'à dormir, comme lorsqu'elles veulent d'habitude se livrer au repos. Au bout de quelque temps, si leurs paupières ne sont pas closes, ils les leur ferment d'une voix impérative, ils leur ordonnent le sommeil.

L'idée directrice de l'œuvre de Liébeault apparaît clairement dans le seul énoncé des chapitres de son livre, que je dois me borner à citer, sans en extraire les aperçus si originaux et si personnels qu'ils renferment. | En voici les principaux :

De la production du sommeil ordinaire et surtout du sommeil provoqué.

Effets de l'attention accumulée sur les diverses fonctions.

Du moral, cause de maladies.

Du moral, cause de guérisons.

Du mécanisme intime des guérisons pendant le sommeil.

Considération au point de vue curatif, sur l'art d'endormir et de faire la suggestion.

En résumé, on doit à Liébeault d'avoir établi l'analogie du sommeil artificiel ordinaire et d'avoir exposé les signes caractéristiques des divers états hypnotiques.

Sa classification des degrés de l'hypnotisme, basée sur les différences que présentent les sujets dans le pouvoir de faire des efforts d'attention et de manifester de l'initiative, défie encore aujourd'hui les tentatives des imitateurs et des plagiaires.

Rappelons aussi l'ingénieuse théorie par laquelle il explique l'apparition des phénomènes de l'hypnotisme, qu'il place sous l'influence de l'*attention*, envisagée par lui comme une force nerveuse rayonnante, circulante, alternativement centripète ou centrifuge, susceptible de s'accumuler, sous l'influence de l'idée suggérée, dans les diverses régions de l'organisme. Pour lui, les phénomènes divers qui apparaissent pendant le sommeil relèvent de la loi du balancement organique des forces, loi par laquelle, selon Cabanis et Bichat, la force nerveuse répandue presque également dans tout le système nerveux, afflue sous certaines causes, vers un point ou quelques points du corps, et y détermine l'excitation de certaines fonctions organiques au dépens des autres fonctions. C'est en germe la théorie de l'inhibition et de la dynamogénie dont Brown-Séquart se servira pour l'interprétation des mêmes phénomènes.

Liébeault a également expliqué, par les états hypnotiques,

les tables tournantes, la baguette divinatoire, le spiritisme, les possessions, les hallucinations collectives, etc.

Précurseur de Tarde dans l'étude de la psychologie de foules, nul n'a mieux démontré que lui l'influence de l'imitation si avantageuse à l'humanité lorsqu'elle est limitée dans de justes bornes, mais si contraire à l'esprit d'examen, quand elle n'est pas corrigée par l'esprit d'initiative. Comme il le disait avec raison : « Le savant a continuellement à se défendre contre les envahissements de cet ennemi prêt à s'emparer de lui sans qu'il s'en aperçoive. Lorsque l'on est en son pouvoir, ce n'est pas chose facile de faire table rase dans son esprit d'une foule d'idées préconçues que l'on croit vraies et que l'on caresse comme siennes : on ne sacrifie pas aisément ses enfants adoptifs. » Liébeault avait pressenti les plagiaires. Il avait aussi prévu les mauvais imitateurs, c'est-à-dire ceux qui ne s'inspirent des doctrines les mieux établies en droite raison que pour les dénaturer, les amoindrir et les fausser.

Aussi dans un de ses derniers articles de la *Revue de l'Hypnotisme*¹, il revendiquait pour le sommeil provoqué la place prépondérante dans l'art de la psychothérapie.

J'affirme, écrivait-il, et c'est ma conviction profonde, que la suggestion seule, même maniée habilement, n'est pas toujours suffisante pour causer des effets curatifs sur les personnes que l'on veut guérir. Le sommeil, a écrit un ancien médecin, est le meilleur des remèdes. Rien ne prévaut jamais contre cette vieille vérité. Comme isolant, cet état est l'adjuvant le plus précieux de la suggestion écartant toute distraction de l'esprit, il augmente nécessairement la suggestibilité des dormeurs et les rend aptes à mieux recevoir les affirmations qui ont pour but de les débarrasser de leurs maux. Et n'aurait-il que la propriété d'être un calmant — il en a bien d'autres — qu'il faudrait y recourir. Aucun artifice de suggestion, dans une foule de cas, ne remplacera jamais un état physiologique où l'on se replonge tous les jours avec attrait. Pourquoi l'exclure de la thérapeutique du moral sur le physique ? Pourquoi ne servirait-il pas de point d'appui à la suggestion dont il est lui-même un dérivé ? Il me semble, qu'on ne permette une comparaison triviale, que lorsqu'on peut se faire un lit, et qu'on le possède ce serait folie de ne pas s'y coucher et de s'étendre à côté sur la dure.

1. Liébeault, *A travers les Etats passifs : le Sommeil et les Rêves*. (*Revue de l'Hypnotisme*, 8^e année, 1894, p. 66)

Le sommeil n'est-il pas comparable à un bon lit où l'on doit mettre le dormeur et l'y suggestionner.

Le dernier article que nous envoya le Dr Liébault parut sous le titre : *L'État de veille et l'État d'hypnotisme*. Il y résume très nettement son opinion sur la valeur thérapeutique de l'hypnotisme ¹ :

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de la suggestion à l'état de veille, et les quelques disciples du professeur Delbœuf qui ont admis, avec lui, cette opinion irréfléchie sur la possibilité de l'efficacité d'une telle suggestion, sont allés même jusqu'à dire qu'elle est, dans ce cas, plus puissante sur l'organisme qu'elle ne peut l'être dans le sommeil. Ils se sont grandement trompés. S'ils ont eu des succès, ces succès ont dû être peu importants, *et ils ont été uniquement les fruits d'un sommeil partiel et spontané.*

Dans ces lignes, Liébault appelle, avec raison, l'attention sur la possibilité d'obtenir, chez un assez grand nombre de sujets, l'état d'*hypnotisme fortuit*, ce qui se rencontre surtout chez ceux qui sont doués d'une extrême suggestibilité. Ce qui a donné l'illusion de l'influence exercée par une prétendue suggestion à l'état de veille, c'est qu'il est arrivé à un certain nombre de thérapeutes d'avoir provoqué l'hypnotisme, comme M. Jourdain faisait de la prose, *sans le savoir*.

Enfin, alors qu'il était déjà depuis quelques années plongé dans la retraite, ayant lu l'exposé de certaines théories qui tendaient à réduire le rôle que l'hypnotisme doit jouer en psychothérapie, il reprit sa vaillante plume et nous adressa la lettre suivante, que l'on peut considérer comme l'expression de son testament scientifique :

Nancy, le 9 mai 1898.

Mon cher confrère et ami,

Dire avec le paradoxal Delbœuf qu'il n'y a pas d'hypnotisme, c'est-à-dire de *science du sommeil*, c'est en nier les phénomènes, ce qui est absurde : dire qu'il n'y a que de la suggestion, c'est en plus affirmer

1. Liébeault, *L'État de veille et l'État d'hypnotisme*. (*Revue de l'Hypnotisme*, 12^e année, mai 1898.)

qu'on ne reconnaît que le mécanisme psychique de la suggestion, ce qui est encore plus absurde. Ces deux choses du sommeil sont parties inséparables : l'une est cause, et l'autre effet.

A la base des manifestations de la VEILLE il y a *un effort centrifuge plus ou moins conscient de l'attention*, agissant des centres cérébraux vers les extrémités nerveuses des sens pour créer nos impressions du monde ambiant; à la base des manifestations du SOMMEIL, *l'attention, par un mouvement centripète, se porte en sens contraire et se replie des extrémités sensibles vers les centres, pour laisser l'organisme en un état passif plus ou moins profond.*

Cette théorie physiologique du mécanisme du sommeil provoqué est inexpugnable. Conservons-la. Ceux qui prétendent sans preuves à l'appui, que la suggestion est aussi efficace pendant la veille que pendant le sommeil, n'ont pas compris que toute la valeur curative de l'action morale réside précisément dans la production préalable de l'hypnotisme ou des états passifs. — Ils useront leurs dents contre nous.

A. LIÉBEAULT.

*
* *

La valeur de la psychothérapie méthodique, telle que la concevait le Dr Liébeault, a été mise en relief par un nombre si considérable de cliniciens autorisés, qu'il nous est impossible d'énumérer leurs travaux.

Actuellement les médecins qui nient *a priori* l'importance de l'hypnotisme en thérapeutique, sont si rares, qu'il convient de les traiter comme une quantité négligeable. Aussi, c'est avec raison que le professeur Spehl, de Bruxelles, dans *l'Introduction à son cours de psychothérapie*, professé à l'Université de Bruxelles en 1902, faisait remarquer que l'hostilité contre le traitement psychologique ne se traduit plus que par des appréciations *absolument enfantines*, décelant une profonde ignorance de la question. A ce sujet, le professeur Spehl disait :

Ces adversaires de parti-pris ne réfléchissent pas que le traitement moral est, en définitive, le seul vraiment « humain », le seul qui se distingue de la thérapeutique vétérinaire, et que le rôle du médecin n'est nullement diminué, ni son prestige amoindri, parce qu'il obtient de meilleurs résultats par l'action psychique que par les remèdes

internes ! Nous estimons, au contraire, qu'une semblable intervention est sans conteste, d'un ordre plus élevé, car elle ne se limite pas au seul traitement physique ou mécanique de la bête, elle s'adresse à l'homme tout entier, tel qu'il est, avec ses passions, ses préjugés et ses faiblesses.

Mais l'œuvre de Liébeault a une portée plus étendue que celle de multiples applications à la médecine. Deux hommes éminents, MM. les professeurs Liégeois et Beaunis, ont dû aux enseignements directs du maître, de pouvoir faire ressortir le puissant intérêt que l'étude de l'hypnotisme présente pour les magistrats, pour les sociologues et pour les psychologues.

M. Liégeois, que des liens d'étroite amitié n'ont cessé d'unir au Dr Liébeault, a développé et commenté les idées du maître, dans le remarquable mémoire sur la *Suggestion hypnotique dans son rapport avec le droit civil et criminel*, dont il donna lecture en 1884, à l'Académie des sciences morales et politiques.

Quant à M. Beaunis, apportant aux travaux de Liébeault le contrôle de la méthode expérimentale, telle qu'on l'applique dans les laboratoires de psychologie, ses recherches ont mis en lumière, d'une façon irréfutable, l'influence que le cerveau exerce, dans l'état d'hypnotisme, sur les fonctions organiques ordinairement soustraites à l'influence de la volonté. Il a également démontré que l'hypnotisme constitue une méthode précieuse d'expérimentation qui, employée avec précaution, peut servir à la solution des phénomènes de l'intelligence.

Je ne connais rien de plus attrayant et de plus instructif que la lecture de la deuxième édition du livre de M. Beaunis, sur le *Somnambulisme provoqué*, paru en 1887, dans lequel il prévoit « que le jour n'est pas loin où la pédagogie aura à compter avec l'hypnotisme et où sera appliquée ce qu'on a appelé justement l'orthopédie morale ».

C'est vers la réalisation de cette prédiction de M. Beaunis que j'ai personnellement orienté tous mes efforts ; c'est vers ce but que j'ai été guidé dans toutes mes préoccupations scientifiques. Les créations successives de l'Institut psychophysique, de l'École de psychologie, du Dispensaire

pédagogique et plus récemment encore du Dispensaire antialcoolique, ont marqué chacune des étapes successives de notre évolution dans l'application pédagogique et sociologique de l'hypnotisme. Grâce à ces institutions, destinées à donner aux médecins et aux étudiants un enseignement pratique permanent sur toutes les questions qui relèvent de la psychologie appliquée, il m'a été permis de mettre en lumière la haute valeur des procédés auxquels j'ai donné le nom de *méthode hypnopédagogique*.

Cette méthode, dont l'hypnotisme constitue l'élément fondamental, permet de remédier chez l'enfant, et même chez l'adulte aux impulsions vicieuses, antisociales, qui résultent de l'absence du pouvoir modérateur et de la volonté d'arrêt.

Si je suis arrivé à la conception d'une méthode rigoureuse, capable de réaliser la transformation du caractère chez les pusillanimes et les vicieux, à la rééducation de la volonté chez les impulsifs, c'est aux patientes recherches de Liébeault que je dois cette inspiration. C'est à ce maître vénéré que je veux en reporter tout l'honneur. (*Applaudissements.*)

*
* *

Personne n'ignore que depuis quelques années, un certain nombre d'esprits, mus par un snobisme d'un ordre particulier, affectent d'attacher une grande importance aux questions d'occultisme. Mon ami Jules Bois, ayant eu, en 1902, l'idée d'ouvrir une enquête sur l'importance de ce mouvement vers un néo-mysticisme aux allures vaguement scientifiques, écrivit au Dr Liébeault pour lui demander son opinion.

Il en reçut les réponses suivantes, que nous ne pouvons résister au désir de reproduire, car elles témoignent une fois de plus, du caractère hautement scientifique, mais en même temps empreint de sereine indulgence, dont le créateur de l'École de Nancy fut toujours inspiré¹ :

1. Enquête sur l'occultisme. (*Revue de l'Hypnotisme*, 16^e année, n° 9, p. 257.

Ma conviction est qu'il y a dans le mysticisme spirite des formations de phénomènes psychiques réels, mais ces phénomènes sont mal interprétés et n'ont presque jamais été rapportés à leur véritable cause. *Cette cause n'est pas hors de l'homme, elle est en lui, dans son cerveau, elle prend ses racines vraies surtout dans les états passifs dont le sommeil et les rêves sont le terrain de formation.*

Les recherches expérimentales de MM. Crookes, Lombroso, etc., qui sont encore pour moi à être vérifiées, n'ont pas exercé sur mon esprit une influence convaincante. Je voudrais, dans des cas pareils, surveiller, voir, palper, etc., les phénomènes produits en présence de ces savants. *Pourquoi les faits qu'ils rapportent sont-ils environnés de conditions si difficiles à réaliser, et pourquoi ne se manifestent-ils que sur des sujets privilégiés sinon introuvables?*

Quant à la télépathie et à la communication de pensée (je me tais sur le dédoublement des personnes et sur les matérialisations, *que je ne saurais envisager sérieusement*) dont on n'a pas encore trouvé les conditions ni les lois, et dont, par conséquent, on n'a pas encore pu renouveler les phénomènes à volonté, je suis loin de les rejeter comme absurdes et je ne doute pas qu'on en trouvera le germe explicatif, dans les propriétés actives du cerveau pensant et tel qu'il fonctionne normalement.

Comme les hommes sont insatiables de bonheur — ils en ont si peu! — ils se forgent un monde meilleur au delà de leur vie terrestre. Ce qui les entretient surtout dans ces aspirations, ce sont les rêveries dont ils ne peuvent plus se déprendre et qu'ils transportent dans le monde de l'inconnu.

Les croyances religieuses, nées dans les états passifs de la vie, me paraissent devoir se transformer, s'épurer fatalement, et même s'absorber les unes dans les autres; et la science, grâce à l'esprit d'examen, tout en les disséquant et les réduisant à leurs éléments simples, en diminuera sans doute l'importance; mais elle ne les pourra jamais détruire, parce qu'il y aura toujours pour les hommes des inconnues à chercher et de l'inconnaissable, c'est-à-dire un terrain sans limite et largement ouvert aux croyances mystiques invérifiables *de ceux qui ont plus de sentiment et de sensibilité que de raison*, et ils sont et seront toujours nombreux.

A. LIÉBEAULT.

Comme le faisait justement remarquer Jules Bois, l'opinion du Dr Liébeault apportait dans son enquête la note de la vérité et du bon sens. Elle démontrait en outre que les maîtres de l'hypnotisme n'ont aucun lien commun avec les esprits mal inspirés qu'un excès de crédulité, ou un défaut de

réflexion, entraîne vers les pièges du mysticisme ou de l'occultisme.

*
* *

Malgré les oppositions systématiques que rencontrent toutes les sciences nouvelles à leurs débuts, nul ne peut nier aujourd'hui l'importance et la valeur des travaux inspirés dans tous les pays du monde par l'étude de l'hypnotisme. Il en est résulté une véritable révolution scientifique, dont les effets ne se manifestent pas seulement par l'emploi d'une terminologie nouvelle, mais surtout par la démonstration scientifique de beaucoup de phénomènes restés jusqu'alors inexpliqués. Les médecins ne se bornent pas à employer à chaque instant les mots de *suggestion* et d'*hypnotisme*, ils ont appris à apprécier la puissance de l'intervention psychique. Là, où selon la pittoresque expression de Voltaire, « ils passaient leur temps à mettre des drogues qu'ils ne connaissent pas dans des corps qu'ils connaissent moins encore », ils ont acquis l'art de faire plus sagement de la psychothérapie. L'homme qui a le plus contribué à cette révolution scientifique, était un savant modeste, doué au plus haut degré de cette puissance d'observation, de cette ingéniosité, de cette sincérité profonde, de cette largeur de vues qui constituent le véritable homme de science.

Il y a quelques années, M. le professeur Lépine présidait à Lyon un Congrès d'enseignement supérieur.

Après avoir établi dans son discours la différence qui sépare le médecin praticien et le médecin d'hôpital de celui qui est appelé à jouer le rôle du professeur, M. Lépine résumait en ces termes éloquents, le rôle de celui auquel l'État confie la mission d'élever les jeunes générations médicales :

Que faut-il pour les *élever*? Suffit-il de leur transmettre fidèlement le trésor des connaissances que nous ont laissé nos devanciers? C'est ce que faisaient les maîtres durant le moyen âge, si stérile. Mais, depuis la renaissance, qui fut une véritable révolution scientifique, on ne comprend plus de cette manière l'enseignement supérieur : de

dogmatique, il est devenu essentiellement critique et rénovateur. Les meilleurs maîtres sont les travailleurs, ceux qui prouvent par exemple que, sauf les vérités mathématiques, il n'y a point de vérités scientifiques absolues et définitives ; que si on n'atteint jamais la vérité, notre destinée est de nous efforcer de nous en rapprocher sans cesse ; que la science est un perpétuel *devenir*. En instituant des professeurs de faculté, l'État leur impose donc implicitement l'obligation de chercher des voies conduisant au progrès. *Professeur veut dire chercheur. Faire des découvertes est la meilleure manière d'enseigner.*

Dans un État bien organisé, une chaire professorale eût été offerte au Dr Liébeault. S'il eût vécu de l'autre côté de notre frontière lorraine, les choses se fussent probablement passées ainsi ; mais il vivait dans un pays où les fonctionnaires sont plus considérés par les pouvoirs publics, que les inventeurs et que les hommes d'initiative.

Si l'on prend à la lettre la définition de M. Lépine, le Dr Liébeault a été le modèle des professeurs. Il a cherché et créé une méthode nouvelle ; il a fait progresser la science. Véritable chef d'école, dans sa clinique particulière de Nancy, il a formé plus d'élèves que beaucoup des professeurs les plus en vue. Il y a peu d'hommes auxquels autant de médecins éminents, français ou étrangers, aient dédié leurs ouvrages comme à un maître vénéré. Grâce à ses travaux, grâce aussi à la reconnaissance de ses nombreux disciples, son nom ne périra pas.

A l'encontre de tant de réputations éphémères qui s'éteignent avec les fonctions, à mesure que les services rendus par ses découvertes se généraliseront, sa gloire s'affermira, et le nom du créateur de la psychothérapie méthodique ira grandissant à travers les siècles. (*Applaudissements prolongés.*)

(Extrait de la *Revue de l'Hypnotisme.*)

LA MATÉRIALISATION DES ESPRITS

Nous avons dit en son temps ce que nous pensions des expériences de la *Villa Carmen*, résidence de M. le général Noël, à Alger. Ces phénomènes constatés en juillet et août dernier, ont donné lieu à une foule d'articles et de conférences. Les commentaires n'ont rien ajouté aux faits qu'ils enregistrent, et n'ont fourni jusqu'alors aucune explication décisive et concluante. On se rappelle que le Dr Richet s'est tenu sur une prudente réserve scientifique, tout en affirmant qu'il n'avait pu être trompé. Nous avons rendu hommage à sa loyauté. Il raconte ce qu'il a vu, pas autre chose. Avant de formuler son opinion dernière et définitive, il estime qu'il faut reprendre les expériences et essayer de dégager ainsi l'inconnue qui s'est dérobée jusqu'ici.

Avant ce qu'on appelle les matérialisations d'Alger, nous avions celles de Katie King¹, se manifestant par l'intermédiaire de miss Florence Cook, et sous la direction de M. William Crookes. Elles sont de beaucoup les plus importantes et les plus célèbres.

M. Crookes, dans une suite de lettres à différents journaux philosophiques de Londres, raconte les séances de matérialisations obtenues.

Dans la première séance, « la forme de Katie apparaît devant lui dans la chambre, et il entend distinctement le son d'un sanglot plaintif qui semble venir de derrière le rideau où le sujet devait être assis. La figure, toute entière au dehors, ressemblait à celle de M^{lle} Cook.

1. Katie King déclarait que son nom était « Annie Owen Morgan », se disait fille de sir Henry Morgan, boucanier fameux à l'époque de la République et mort en mer. Elle avait douze ans quand fut décapité Charles I^{er} en 1649. Mariée, elle avait eu deux enfants. Elle serait morte toute jeune à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans.

Mais M^{lle} Cook et Katie étaient-elles deux personnes absolument différentes? Dans une séance qui suivit de près la précédente, celle du 12 mars 1874, Katie vint se promener parmi les assistants, puis disparut derrière le rideau traditionnel, d'où elle se montra en appelant l'opérateur en disant : « Entrez dans la chambre et soulevez la tête de mon médium, elle a glissé à terre. » Il trouva celle-ci dans une léthargie profonde, habillée de velours noir, tandis que Katie portait une robe blanche, et il la remplaça dans une position normale, sur le canapé d'où elle était tombée.

Notons ici que M. Crookes voit *successivement*, et non simultanément M^{lle} Cook et Katie. Katie ne se montre pas en même temps que le médium. On eut beau baisser le gaz, et Katie se montrer à la lueur de la lampe à phosphore, et conduire M. Crookes dans sa bibliothèque, celui-ci ne put qu'apercevoir M^{lle} Cook reposant sur le sofa exactement comme il l'y avait laissée quelques instants auparavant. Katie avait disparu.

Il reprend sa place. Katie revient et prétend avoir été tout le temps debout auprès de son médium. Elle essaye alors de faire une expérience, et, après avoir prié qu'on ne regarde point dans le cabinet pendant qu'elle y entre avec la lampe à phosphore, elle en sort bientôt en disant qu'il n'y a rien à faire, parce que le fluide, dont dispose M^{lle} Cook, est épuisé. Le fils aîné de M. Crookes, moins discret que son père, avait vu la lampe errer et flotter dans l'espace, au-dessus de la tête du médium, et avait constaté que personne ne tenait cette lampe.

L'expérience qui eut lieu à Hackney fit apparaître Katie. Pendant près de deux heures, on la vit se promener dans la chambre et causer familièrement avec les assistants. Ce fut à cette occasion que M. William Crookes s'assura que le fantôme était un être aussi matériel que M^{lle} Cook elle-même.

Mais Katie ne s'était pas encore montrée en même temps que son médium. M. Crookes étant entré avec précaution dans le cabinet non éclairé, y trouva, en la cherchant à tâtons, M^{lle} Cook accroupie sur le plancher. Il approche la lampe, et distingue, à sa lueur, cette jeune personne vêtue

de velours noir et ayant l'air d'être absolument insensible. Plaçant la lampe près de son visage, il constate qu'elle respire librement. Puis, il continue ses investigations et aperçoit debout, près de M^{lle} Cook et derrière elle, Katie recouverte d'une draperie blanche et flottante. Par trois fois, il reconnaît, en pressant la main du médium, qu'il y a bien devant lui une seconde personne et que celle-ci n'est point le produit d'un cerveau malade, mais bien la personne qu'il a touchée précédemment, tenue entre ses bras et dont il a reconnu la matérialisation. Cet être est, quoique ne parlant pas alors et se bornant à faire des signes de tête, cet être *matériel* est Katie.

Ici se placent quelques observations. « La taille de Katie, dit M. William Crookes, est variable ¹; chez moi je l'ai vue plus grande de six pouces que M^{lle} Cook. Hier soir, ayant les pieds nus et ne se tenant pas sur la pointe des pieds, elle avait quatre pouces et demi de plus que M^{lle} Cook. Hier soir, Katie avait le cou découvert, la peau était parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que M^{lle} Cook a au cou une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distinctement et est rude au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées, tandis que M^{lle} Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles. Le teint de Katie est très blanc, tandis que celui de M^{lle} Cook est très brun. Les doigts de Katie sont beaucoup plus longs que ceux de M^{lle} Cook et son visage est aussi plus grand. Dans les façons et manières de s'exprimer, il y a aussi bien des différences marquées. »

Voir apparaître et disparaître Katie, c'était quelque chose. Mais pourquoi ne pas essayer de prendre ses traits à l'aide de la photographie? M. Crookes essaya de réaliser ce *desideratum* dans les dernières séances que lui accorda M^{lle} Cook. Il employa la lumière électrique. Par une disposition ingénieuse, il plaça ses amis dans le laboratoire en face d'un rideau qui remplaçait l'un des battants de la porte de sa bibliothèque transformé en cabinet noir. Ce rideau devait permettre à Katie d'aller et venir à son aise. Les chambres noires étaient

1. Nous empruntons ces détails au livre bien connu : *Le Spiritisme*, p. 287, par le Dr Paul Gibier.

placées derrière les assistants et pouvaient, par conséquent, embrasser et l'intérieur du cabinet quand le rideau était levé, et tous les agissements et mouvements de Katie. En remplaçant les plaques, il y avait moyen d'obtenir jusqu'à quinze épreuves par séance.

Personne, avait ordonné Katie, ne devait quitter sa place. Seul, M. William Crookes avait le droit de la toucher, de suivre ses allées et venues, et de l'accompagner même dans le cabinet, où, il l'avoue lui-même, s'il l'a vue quelquefois, elle et son médium, en même temps; le plus généralement, il ne trouvait que le médium en léthargie et reposant sur le parquet : Katie et son costume blanc avaient instantanément disparu.

Pendant six mois, M^{lle} Cook fit de nombreuses visites au cours desquelles M. William Crookes ne remarqua rien d'anormal, aucune supercherie qui pût expliquer l'apparition de Katie King. Une fois entrée dans le cabinet, elle s'étendait sur un coussin et tombait presque immédiatement en léthargie. Quand il s'agissait de séances photographiques, Katie avait la précaution d'entourer la tête de son médium d'un châle, qui protégeait son visage contre l'intensité de la lumière électrique¹. Si la figure disparaissait ainsi, il n'en était pas de même des pieds et des mains qu'on apercevait distinctement. Il existe une épreuve de Katie et de son médium photographiés ensemble; mais, écrit M. William Crookes, Katie est placée devant la tête de M^{lle} Cook.

« Une des photographies les plus intéressantes, écrit encore M. William Crookes, est celle où je suis debout à côté de Katie; elle a son pied nu sur un point particulier du plancher. J'habillai ensuite M^{lle} Cook comme Katie; elle et moi nous nous plaçâmes dans la même position et nous fûmes photographiées par les mêmes objectifs....

« Mais la photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. La photographie

1. Nous avons fait remarquer que le fantôme de la *villa Carmen* ne se montrait jamais le visage complètement à découvert, mais comme voilé par une sorte de turban. Il était très difficile de distinguer nettement ses traits.

peut, il est vrai, donner un dessin de sa pose; mais comment pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint, ou l'expression sans cesse changeante de ses traits si mobiles, tantôt voilés de tristesse lorsqu'elle racontait quelque amer événement de sa vie passée, tantôt souriant avec toute l'innocence d'une jeune fille lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle et qu'elle les amusait en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde¹. »

A mesure que se reproduisaient les séances, une plus grande confiance, nous dirons mieux, une intimité plus profonde semblait s'établir et régner entre Katie et M. William Crookes. Celui-ci l'observait de plus près et la comprenait bien. Il la voyait comme une entité réelle. Il affirme avoir la certitude la plus absolue que, du moins en ce qui concerne leurs corps, M^{lle} Cook et Katie étaient deux individualités distinctes. L'une n'avait pas sur le visage certaines taches de l'autre. La première avait les cheveux brun foncé tirant sur le noir; la seconde au contraire portait une chevelure aux tresses luxuriantes, d'un riche châtain doré. M. Crookes déclare en avoir coupé une boucle, après s'être assuré, en remontant jusqu'à la racine, qu'elle avait bien poussé sur la tête qui était devant lui.

Le pouls de Katie battait régulièrement 75, tandis que celui de M^{lle} Cook atteignait bientôt 90, son état normal. En appuyant l'oreille sur le cœur de Katie, il constatait une parfaite régularité dans les mouvements, et un meilleur état des poumons de Katie, que celui du médium alors en traitement pour un rhume.

Katie avait donné à l'opérateur tout ce qu'elle pouvait. Il n'y avait plus rien à attendre d'elle. Elle n'avait maintenant qu'à disparaître. M. Crookes lui demanda la permission ou faveur d'être le dernier à jouir de sa présence. Avant de prendre congé de l'assistance, elle aurait donné, entre autres, cette instruction : « M. Crookes a très bien agi constamment, et c'est avec la plus grande confiance que je laisse Florence entre ses mains, parfaitement sûre que je suis qu'il

1. Cf. C. c., p. 292.

ne trompera pas la foi que j'ai en lui. Dans toutes les circonstances imprévues, il pourra faire mieux que moi-même, car il a plus de force. »

Ceci dit, Katie et M. William Crookes entrèrent seuls dans le cabinet où M^{lle} Cook gisait inanimée sur le plancher. Katie allant à elle, et la touchant, lui dit : « Éveillez-vous, Florence, éveillez-vous ! Il faut que je vous quitte maintenant ! » Et comme celle-ci essayait de la retenir, en pleurant, Katie d'ajouter : « Ma chère, je ne le puis pas ; ma mission est accomplie. Que Dieu vous bénisse ! » Elles continuèrent à causer ensemble, jusqu'au moment où M^{lle} Cook allant tomber sur le plancher, Katie fit signe à M. Crookes de la soutenir. Quand il se retourna, celle-ci avait disparu pour toujours.

Telles sont, en résumé, les fameuses apparitions de Katie King qui firent tant de bruit en 1874, et sur lesquelles la presse spirite est revenue de nos jours, à propos des expériences de la villa Carmen d'Alger. Quiconque a étudié ces dernières a constaté qu'elles n'ajoutent rien aux investigations de M. William Crookes. Dans les deux cas, en 1905 comme en 1874, c'est un jeune sujet qui sert de médium et semble avoir été soumis à un entraînement identique. M. le Dr Richet ne semble pas avoir employé des procédés moins scientifiques que son devancier, et observe une méthode moins rigoureuse. L'un et l'autre sont des savants de premier ordre et leurs affirmations revêtent une importance égale, avec cette différence toutefois que M. Richet se tient sur une réserve, peut-être exagérée aux yeux de certains esprits, que n'offrent pas toujours les assertions positives de M. William Crookes. Entre celui-ci et Katie King, règnent des rapports d'intimité, de confiance, de sympathie qui n'existent point entre M. Richet et le fantôme qui apparaît devant lui. Les deux fantômes, qu'ils s'appellent Katie ou B. B., ne montrent jamais les traits de leur visage complètement à découvert. L'un a la tête enveloppée d'un turban, sans doute pour se conformer aux mœurs de l'ambiant, l'autre d'une sorte de châle. Tous deux prétendent se préserver ainsi de l'intensité des rayons de la lumière électrique. Katie se laisse

prendre et toucher par M. William Crookes, au lieu que le fantôme d'Alger y met plus de forme et semble plutôt se dérober à tout contact immédiat. Katie, est-ce parce qu'elle est femme, se montre plus loquace et joue un rôle qui n'est pour ainsi dire qu'ébauché à la villa Carmen.

Mais, nous dira le lecteur, que faut-il conclure de ces étranges phénomènes spirites? Devons-nous les admettre ou les rejeter en bloc? Les rejeter systématiquement, ce serait aller contre l'expérience qui, peut-être, nous apporte ici des faits nouveaux. Jusqu'alors, au point de vue strictement intellectuel et scientifique, ces phénomènes, qu'on les suppose naturels ou extra-naturels, ou même surnaturels, laissent le champ libre à toutes les hypothèses. Des faits sont constatés dont la cause reste toujours inexpliquée, en supposant que nous les admettions tels qu'on nous les raconte. Nous croyons que, dans les deux cas qui nous occupent, les opérateurs et les témoins n'ont eu aucunement l'intention de tromper. Leur bonne foi n'est point en cause. Leur clairvoyance professionnelle et leur esprit scientifique donnent à leurs expériences répétées une importance que ne sauraient avoir tant de faits spirites qu'on invoque et qu'on nous jette à la tête de tous côtés. Mais que conclure de ces fantômes, quelle utilité retirer de ces apparitions? S'agit-il d'un simple dédoublement du médium? S'agit-il d'une autre personnalité provoquée par celui-ci? Ce que l'on sait, c'est que le médium, qui est en transe, laisse échapper une sorte de fluide, lequel, à faible distance, agit par exemple sur la table qu'il a devant lui, qu'il soulève, pousse, ou attire cette table. Ce que l'on sait aussi, c'est que si quelqu'un s'interpose entre le médium et la table, et interrompt brusquement le courant fluide ou même se contente de passer la main entre la table et le médium, celui-ci en éprouve un malaise soudain qui lui arrache des cris déchirants. Ce fait a été constaté, en juillet dernier, dans des expériences qui ont eu lieu à Paris avec Eusapia Palladino et dont nous avons le compte rendu sous les yeux. Ces dernières expériences, auxquelles ont pris part des savants de premier ordre, n'ont rien ajouté aux investigations précédentes, nous ne faisons que les indiquer aujourd'hui.

d'hui. Nous sommes tenus à d'autant plus de circonspection et de réserve qu'on se propose de reprendre ces séances à bref délai et d'y apporter, s'il est possible, un contrôle encore plus scientifiquement rigoureux.

Il nous reste à dire un mot des photographies de Katie King, photographies prises à la lumière électrique. La première a été obtenue dans le laboratoire de M. William Crookes, membre de la Société royale de Londres; elle représente une personne qui s'est formée de toutes pièces sous les yeux du savant expérimentateur et a disparu avec la même facilité. Les *spirites* s'accordent à voir dans Katie King un esprit *matérialisé* momentanément.

Une autre photographie, obtenue par le même opérateur, montre Katie King sous des traits beaucoup plus accusés: bouche grande, légèrement entr'ouverte; regard vif et animé; la tête seule visible; tandis que dans la photographie précédente, nous voyons les bras de l'apparition nus jusqu'au coude et ramenés l'un sur l'autre par devant la poitrine, à la hauteur de la taille légèrement modelée.

Un troisième cliché, obtenu par M. Harrisson, nous montre Katie King, presque de grandeur naturelle, prise de face, avec le Dr Gully, de Londres, qui est à droite. La figure ressemble bien aux deux précédentes. La main droite est ramenée par devant sur la poitrine, et la gauche tombante du côté de M. Harrisson qui semble baisser les yeux. Le regard de Katie se porte sur lui qu'elle domine presque de la moitié de son corps, et auquel elle paraît adresser la parole.

Il existe encore une photographie de Katie King voilée. Dans toutes, elle est vêtue d'une robe blanche, tandis que la robe du médium était bleue, et rouge le châle qui lui couvrait la tête.

Florence Marryat Ross-Church, qui prit part aux séances des 9, 13 et 21 mai 1874, atteste avoir vu ensemble Katie et son médium, avoir touché non seulement son corps sous son vêtement, mais encore avoir senti battre rapidement son cœur. « Si c'est une *force psychique*, dit-elle, la force physique est vraiment une femme ». Puis, elle ajoute : « Je ne dois pas

oublier de dire que, quand Katie coupa, devant nos yeux, douze ou quinze morceaux d'étoffe différents, sur le devant de sa tunique blanche pour les laisser en souvenir à ses amis¹, l'examen le plus minutieux ne pouvait faire voir de trous à la place où les morceaux avaient été coupés. C'était la même chose avec son voile, et je lui ai vu faire la même chose plusieurs fois². »

Le même auteur, après avoir raconté, comme nous venons de le dire, que « Katie King » avait été photographiée bien des fois, à la lumière oxhydrique par M. Crookes, doit à la vérité de reconnaître que ses portraits ressemblent tous trop à son médium pour établir d'une façon péremptoire sa prétention d'être une identité distincte de celui-ci. N'est-ce pas le même reproche qui a été adressé au fantôme de la villa Carmen? Qui pourrait affirmer qu'il n'était pas une sorte de dédoublement du médium qui le produisait? Comment soulever un coin du voile qui recouvre ce

1. A propos de cette robe, voici quelques détails empruntés à l'ouvrage : *There is not Evil* (Il n'y a pas de mort), de M^{me} Florence Marryat, et publiés dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, p. 468 :

« Katie était toujours vêtue d'une draperie blanche, celle-ci variait comme qualité. Quelquefois elle ressemblait à de la flanelle : d'autres fois à de la mouseline ou du jaconas ; le plus souvent c'était une espèce de tricot (tulle) de coton serré. Les assistants étaient fort adonnés à demander à « Katie » un morceau de sa robe pour le conserver en souvenir de leur visite. Quand ils le recevaient, ils le cachetaient soigneusement dans une enveloppe et l'emportaient chez eux ; et ils restaient tout surpris, en examinant leur trésor, de constater qu'il avait entièrement disparu.

« Katie avait coutume de dire qu'on ne pouvait rien faire durer de ce qu'elle portait sur elle sans enlever un peu de la vitalité du médium, et, par suite, d'affaiblir d'autant celui-ci. Un soir, comme elle coupait plus prodigieusement des morceaux de sa robe, je lui fis observer que cela demanderait beaucoup de raccommodage. Elle répondit : « Je vais vous montrer comment on raccommode les robes dans le monde spirituel. » Elle replia alors une douzaine de fois sur elle-même la largeur de son vêtement, et y découpa deux ou trois ronds. Je suis sûre que quand elle laissa retomber l'étoffe il devait y avoir trente ou quarante trous, et Katie dit : « Ça ne fait-il pas une jolie écumoire ? » Elle se mit alors, pendant que nous nous tenions tout près d'elle, à secouer doucement sa jupe, et en une minute elle était aussi parfaite qu'avant, sans qu'on y pût voir un seul trou. Quand nous exprimâmes notre étonnement, elle me dit de prendre des ciseaux et de lui couper les cheveux. Elle avait ce soir-là une profusion de boucles lui tombant jusqu'à la taille. J'obéis religieusement, hachant les cheveux partout où je pouvais, tantis qu'elle continuait à me dire : « Coupez encore ! Coupez encore ! Non pas pour vous, vous savez, parce que vous ne pourrez pas les emporter. »

« Je coupai donc boucle après boucle, et, aussi vite qu'ils tombaient à terre, les cheveux repoussaient sur la tête. Quand j'eus fini, « Katie » me demanda d'examiner sa chevelure et de voir si je pourrais découvrir un endroit portant la trace des ciseaux ; je le fis sans aucun résultat. Et l'on ne put pas non plus retrouver les cheveux coupés : ils avaient disparu. »

2. *Le Spiritisme*, par le Dr Gibier, p. 303.

mystérieux inconnu ? Ce n'est pas avec des faits hypothétiques et des conclusions scientifiquement injustifiées qu'on établit un corps de doctrine. Nous ne nions pas l'évidence des phénomènes qu'on nous oppose. Nous rendons hommage à la parfaite loyauté des expérimentateurs qui croient avoir la mission, pour nous bien téméraire, d'enlever au monde invisible ses secrets les plus cachés, alors que le monde visible renferme encore tant de mystères inexplorés ou incompréhensibles ; mais nous attendons, pour nous prononcer, et je crains que cette attente ne se prolonge, les résultats décisifs des expériences qui se préparent en ce moment.

M. DE THIÉTREVILLE.



LES SORCIERS DE PARIS

(Tribunal correctionnel de la Seine — 10^e chambre)

Il est des affaires qui ne se racontent pas. Il faudrait sans commentaire les sténographier, les phonographier pour que le lecteur en pût goûter toute la drôlerie. Du nombre est celle que la 10^e chambre vient de juger. Devant elle comparaissait un spirite inculpé d'exercice illégal de la médecine, M. Pradier (Cyprien), cinquante-sept ans.

M. Cyprien Pradier est un homme à la figure fine, aux yeux clairs, à la barbe ample et grisonnante; type d'ancien communex : un Marescot guérisseur. Il soignait les gens par l'imposition des mains sur les endroits douloureux, tout en invoquant les esprits, — les esprits thérapeutes

Pour se rendre compte de la physionomie de l'audience, il faut savoir que le président, M. Vigneau, parle dans sa barbe — et qu'il entend... dans sa barbe aussi. Ce qui donne lieu à des dialogues de ce genre :

— Comment vous soignait le prévenu ? demande l'honorable magistrat à une dame qui, grâce au traitement que l'inculpé lui a fait subir, se dit guérie de troubles nerveux.

— Par le magnétisme, dit-elle.

— Par les esprits ? entend-il.

— Non, par le magnétisme.

— Eh bien, oui : par le médium ?

— Non, par le magnétisme.

— C'est ce que je dis : par les esprits.

Le témoin, découragé, fait un signe d'approbation.

Et cependant, c'est le président, en sa fermeté d'oreille qui a raison. Ce sont les esprits qui, par l'intermédiaire de Pradier, guérissaient ses clients. Le prévenu l'explique avec une

simplicité convaincue et rêveuse. Ce charlatan n'est pas un escroc. Ancien tailleur d'habits, presque illettré, mais pourtant habile à la riposte, le prévenu prétend ne point exercer la médecine : il est prêtre d'une religion innommée pour laquelle son avocat, M^e Taureau Bayle, demandera la liberté du culte. Il est plein de franchise :

— Le malade se présente, dit Pradier. On lui demande *où qu'il souffre*. Pas besoin de savoir le nom de sa maladie...

C'est cependant tout l'art de la médecine si l'on en croit Molière.

D. — Vous ne faites donc pas de diagnostic?

R. — Pas besoin. On sait bien si un homme est malade. Cela se voit bien à sa figure.

D. — Et que ce soit un mal de dents ou une pleurésie, cela ne vous importe pas.

R. — Je ne suis pas un scientifique, je ne suis pas docteur. Ma science est toute naturelle. Elle est au-dessus de la portée de l'intelligence humaine. Ce don de guérir ne m'appartient pas. Je suis l'intermédiaire entre le monde visible et l'invisible. Je guéris par le regard, le toucher, en faisant une prière mentale. Je ne donne aucun médicament. Je fixe le malade. Je mets ma main sur sa tête ou sur la partie douloureuse. Le fluide existe... le fluide opère. C'est certain. C'est une faculté que j'ai.

Cette faculté de médecin n'est malheureusement pas admise par la Faculté de médecine. M. le président Vigneau demande au prévenu depuis quand il possède ce don de guérir par la grâce du spiritisme :

D. — Autrefois vous faisiez des culottes.

R. — C'est à la suite d'une grave maladie que j'ai eue.

D. — Vous me faites l'effet d'être encore malade...

R. — Non. Je me suis guéri moi-même à l'aide des esprits.

D. — Et quelle est l'action des esprits?

R. — Supérieure sous tous les rapports.

D. — Vous avez besoin d'un intermédiaire pour les évoquer?

R. — J'ai un médium chez moi, en effet. Mais ce n'est pas pour les malades. Il est là pour les personnes qui font les évocations spirites.

D. — Avez-vous consulté les esprits pour savoir quelle serait la décision du tribunal?

A cette question peut-être fâcheuse, le prévenu pourrait répondre qu'en police correctionnelle, pour attendre une condamnation l'expérience du Palais suffit. Plus habilement, Pradier réplique :

— Je n'ai pas eu besoin de les consulter. Je ne crains rien. Je n'ai pas commis de délit. Je suis un homme de bien.

Ce dernier point, M. le substitut Regnault ne le conteste pas; il semble admettre même que le prévenu n'exigeait aucune rémunération de ses soins. Pradier acceptait ce qu'on lui donnait : de trente sous à vingt francs. Il est une sorte d'ermite du spiritisme. C'est des aumônes des fidèles qu'il vit.

— Vous n'êtes pas un pur esprit, vous, lui dit le président. Vous mangez et buvez.

— Je ne demande rien. Je ne refuse pas, voilà tout.

— Ce sont les gogos qui vous nourrissent.

Ces « gogos », comme les nomme le président, nous allons les voir défiler. Ils sont admirables de naïveté, de foi ardente, de gratitude. Ils sont guéris. Le président a beau contester : ils souffraient jadis ; grâce à Pradier, disent-ils, ils ne souffrent plus. Cela leur suffit. Et peu leur importe que le prévenu ait eu le tort d'être sans diplôme. Il leur a rendu la santé ! Il leur apparaît, sur les bancs de la 10^e chambre, comme un petit Galilée de correctionnelle.

Leurs témoignages semblent des attestations de prospectus.

M^{me} Frocherot, bourgeoise cossue, à la mine fleurie, ouvre la marche.

— J'étais, dit-elle, fatiguée de tous les médecins qui ne me guérissaient pas. J'ai entendu dire que monsieur soulageait les personnes malades. Je suis allé le voir...

D. — Quelle maladie aviez-vous ?

R. — Un fibrome.

D. — Et que vous a-t-il fait ?

R. — Il ne m'a prescrit aucun régime. Il me plaçait les mains sur le

ventre, là où je souffrais. Il faisait des prières mentales... Je buvais de l'eau aussi. Il plaçait la main sur la carafe et prononçait des mots tout bas.

D. — C'était à une fontaine miraculeuse qu'il prenait l'eau? (Rires.)

R. — Non. Il la prenait au robinet de sa cuisine.

D. — C'était de l'eau de Seine, alors? (Bruit.)

R. — Je vais bien maintenant.

D. — Avez vous continué à voir votre médecin?

R. — Oui. Mais je n'ai plus suivi ses conseils.

D. — Et il a constaté du mieux dans votre état?

R. — Je me trouve guérie.

D. — Ah! L'action des esprits a-t-elle été immédiate?

R. — Non. D'abord je me suis sentie plus malade. Et puis peu à peu j'ai guéri. (Mouvements.)

D. — C'est la foi qui sauve!

R. — J'ai eu foi en mes médecins pendant vingt ans. Ils ne m'ont pas sauvée. Celui-ci m'a guérie. (Mouvements.)

Autre cure merveilleuse : la veuve Ferdinand. Celle-ci est médium. Médium en retraite, car, nous dit-elle, sur un ton de somnambule foraine, elle n'est plus assez jeune pour « faire partie du groupe » de M. Pradier :

— Je suis spirite, déclare-t-elle : médium, écrivain. J'entends aussi les sons de l'espace.

C'est son défunt mari dont l'esprit évoqué par des coups dans la table lui a conseillé d'aller voir M. Pradier :

— J'avais, assure-t-elle, une pleurésie au cœur. Il m'a soignée, par les esprits. La nuit, j'ai senti l'incision qu'ils me faisaient au cœur.

D. — Est-ce que vous savez où est la plèvre?

R. — Je ne suis pas savante, je suis croyante. (Mouvement.) J'avais le cœur dans l'eau. (Rires.)

D. — Et Pradier vous en a-t-il fait boire, de l'eau?

R. — Non. Il a évoqué le médecin de Marie-Antoinette qui a fait pour moi ce qu'un médecin vivant ne peut pas faire. L'esprit est fluide, il pénètre la matière.

Le président met fin à cette pathologie charentonnesque. Il envoie le médium écrivain à sa place. La veuve Ferdinand, « qui

entend les sons de l'espace », perçoit des rires sur son chemin...

Une dame hollandaise, sans le prévenir, a fait soigner par Pradier son mari malade. Sur le vu d'une mèche de cheveux, les esprits consultés sont intervenus. Mais la cure n'a pas très bien réussi.

En voici une merveilleuse. M. Devron, officier de cavalerie en réforme, était boiteux. Les esprits ont rallongé sa jambe.

— Et j'espère bien être maintenant réintégré dans l'armée, dit-il. Je vais attaquer ma réforme devant le Conseil d'État.

— Quel traitement avez-vous subi ?

— Il m'a fait des passes magnétiques... Je suis fils de médecin. Mon père, sans résultat, m'a soigné longtemps. La médecine humaine n'y pouvait rien. Grâce à M. Pradier, qui m'a traité par pure sympathie, je suis guéri.

Une vieille dame a été soignée « d'un cancer à l'estomac et au sein ».

— Je souffrais beaucoup. Le docteur Péan, il y a quinze ans, m'avait dit : « C'est un cancer. » On sentait la tumeur sous la main. M. Pradier m'a écouté. Il a été inspiré. Son médium m'a dit : « Je vois votre estomac. Il est tout noir. » (Rires.)

D. — Et maintenant, il est blanc ?

R. — M. Pradier m'a imposé les mains. Par les fluides, par les esprits, il m'a guérie. Je sentais le fluide tomber sur moi. Je sentais, la nuit, des piqûres comme des opérations qu'on me faisait : des morceaux qu'on m'enlevait... Et je suis guérie, mon sein est intact, mon estomac aussi.

D. — Vous avez payé M. Pradier ?

R. — Ce que j'ai voulu. Il ne m'a rien demandé.

On riait, non sans malaise. L'air de conviction de ces gens effarait. Comme lorsqu'on visite une maison de santé, on redoutait la contagion et l'on se demandait de quel côté étaient les fous... Mais la déposition d'une dame Arnoux, guérie, « par des passes sur le crâne », d'une persécution à laquelle elle était en butte, a tué le rire qui fait désirer les acquittements

— C'est toujours le même traitement, avait observé M. Vigneau. Cancer, maladie d'estomac, pleurésie... C'est toujours la même chose.

— Oui, dit le témoin, c'est comme chez les médecins. (Sourires.)

— Avez-vous un enfant ? demanda M. Vigneau à M^{me} Arnoux.

— Oui, un petit garçon de dix ans.

— S'il avait le croup ou une pneumonie, le confieriez-vous à M. Pradier ?

— Absolument. (Mouvement.)

— Voilà qui prouve bien, dit M. Vigneau, que les guérisseurs sont des dangers publics.

M. le substitut Regnault, dans un réquisitoire où il a eu le bon esprit d'éviter toute plaisanterie facile, a précisé que la justice ne discutait pas les cures réelles ou imaginaires de Pradier. « Il n'avait pas le droit de guérir, donc la loi du 30 novembre 1892 s'applique. »

M^e Taureau-Bayle a soutenu que son client n'exerçait pas la médecine, « mais pratiquait une religion ».

Le tribunal a infligé 50 francs d'amende.

Cet article, emprunté au *Figaro* du 16 mars dernier, est signé : *Henri Varennes*. Au moment où le spiritisme prétend faire, par ses propres moyens, des cures merveilleuses et dont la science avait désespéré, il nous a paru *suggestif* de reproduire cette séance mouvementée du tribunal. Nos lecteurs sauront, du moins, ce que celui-ci pense de cette question thérapeutique.

(N. D. L. R.)



REVUE DE LA PRESSE

EN LANGUE ITALIENNE¹

Répondant à l'appel de *Luce e Ombra*, Zingaropli qui lui a envoyé les souvenirs de Carlo Galateri, lui communique aujourd'hui ceux de Vincenzo Fornaro, avocat et publiciste bien connu.

« Personne, dit M. Fornaro, n'a pu être plus sceptique que moi pour tout ce qui concerne le spiritisme, et j'en puis dire autant de toute ma famille. »

Ce n'est qu'après avoir vu et touché, après avoir contrôlé et fait contrôler par d'autres les faits qui se sont passés au sein de ma famille, qu'il est devenu et se déclare nettement spirite. Voici comment il fut amené à un tel résultat.

Une de ses sœurs assistait à des séances spirites, avec un scepticisme très déterminé dès l'abord, mais qui finit par se modifier, lorsqu'elle eut obtenu par la table, des communications sur des faits connus d'elle seule. C'est alors que M. Fornaro résolut de chercher à contrôler les faits chez lui-même. Dès la première fois, la table se mit en mouvement, puis épela un nom : *Baccalà* (morue). Sur les instances des assistants le même nom fut répété et même complété par : *Scella di Baccalà* (tranche de morue). On crut d'abord à une plaisanterie de mauvais goût et l'on demanda au communicant prétendu, des détails sur sa vie. Il répondit qu'il avait été déchargeur de charbon près de Porta Capuana², et qu'il était mort depuis cinq

1. Extrait de la *Revue scientifique et morale du spirilisme*. Février 1906, p. 504 sqq.

2. La Porta Capuana est un quartier ouvrier de Naples. Voilà un portefaix que personne ne prend au sérieux de son vivant et dont les prétendues évocations posthumes semblent revêtir une importance extraordinaire. Comment se fier à ses déclarations? On prend soin de nous dire un peu plus loin qu'il n'y eut qu'un seul témoin des différentes *matérialisations* qui se seraient produites. Un seul témoin, c'est peu, on en conviendra pour faire admettre un phénomène aussi étrange et

ans. Un ami, M. Enrico Cacciapuoli, qui avait assisté à la séance, se chargea d'aller aux renseignements.

Il revint deux jours après, racontant que dans le quartier de Porta Capuana on avait beaucoup connu un portefaix du nom de Baccalà, mort depuis cinq ou six ans. On ajoutait qu'il était très gai, mais assez mal embouché, comme nous en eûmes bientôt la preuve, et que dans ses moments de loisir il passait son temps à jouer des tours de tout genre à ceux qui l'entouraient, mais se trouvait toujours prêt à rendre des services, de sorte que sa mort avait été un vrai deuil pour tout le quartier.

On reprit donc les évocations de Baccalà et celui-ci répondit en usant de termes parfois si grossiers, que l'on dut maintes fois suspendre la séance. Lorsqu'il se mettait en frais de galanterie, ses expressions étaient tellement réalistes que les jeunes filles, confuses, devaient quitter la table. Baccalà se fâchait alors, et il lui arrivait de renverser la table sens dessus dessous.

Je passe sur les farces d'un goût douteux que raconte M. Fornaro pour m'arrêter à quelques faits très intéressants.

Baccalà *se matérialisa* à plusieurs reprises. Un soir, une des sœurs de M. Fornaro voulant passer d'une chambre à l'autre, se sentit saisie par les deux bras et repoussée dans la première chambre avec une telle force, qu'elle tomba à demi évanouie.

Une autre fois, il se rendit visible à M^{me} Fornaro mère. Elle vit un portefaix de taille moyenne, trapu, avec une abondante chevelure noire et frisée; il ne portait pas de veste et son pantalon retroussé laissait voir ses pieds nus. Elle le suivit courageusement, mais le vit bientôt disparaître. Informations prises dans le quartier de la Porta Capuana, c'était bien le portrait de Baccalà, qui, du reste, affirma dans les deux cas que c'était lui qui s'était manifesté. Cependant il n'y eut chaque fois qu'un seul témoin.

Voici qui est plus sérieux : Un soir, une des sœurs de

malgré tout, assez rare dans les annales du spiritisme contemporain. Ce témoin peut être digne de foi. Mais il a le tort d'être seul. A-t-il réellement vu ce qu'il raconte? On pourra toujours craindre qu'il n'ait été le jouet d'une illusion, et son témoignage, en le supposant véridique et fondé, reste toujours une assertion sans poids au point de vue purement scientifique. Pour nous, qui avons longtemps vécu à Naples et étudié sur le vif l'esprit du véritable Napolitain, nous avons quelque peine à souscrire aux manifestations de Baccalà. (N. D. L. R.)

M. Fornaro était allée passer la journée au Pausilippe, dans la famille Caracciolo de Melissano. La femme d'un capitaine d'infanterie, qui s'était toujours moquée des récits faits par la famille Fornaro, se trouvant alors chez l'avocat, dit qu'elle serait curieuse de savoir ce qui se passait au même moment chez les Caracciolo. Baccalà demanda un répit de cinq minutes, au bout desquelles il revint dire que M^{lle} Fornaro, assise dans un fauteuil, lisait un roman; que la princesse de Seanno dormait sur une chaise longue et que sa fille travaillait à un cadre de filet, tandis que la femme de chambre faisait dans la cuisine de violents reproches au cuisinier, qui lui avait jeté une poignée de sel dans sa tasse de café.

La dame se rendit aussitôt à la villa : la princesse venait de se lever de sa chaise longue et causait avec M^{lle} Fornaro, qui venait de déposer son volume sur un divan, et la jeune fille travaillait encore à son filet. Quant à la femme de chambre, elle ne pouvait comprendre comment une étrangère avait connaissance de sa dispute avec le cuisinier.

Une autre fois un jeune ingénieur très sceptique, dont le père habitait Messine où il était fonctionnaire, demanda ce que faisait son père, au moment où se tenait une séance du soir chez M. Fornaro. Baccalà demanda cette fois un quart d'heure, et à la quinzième minute, il revint dire qu'en ce moment le père du jeune homme était sous le coup de troubles que lui avait causés un cigare de Virginie. Le jeune homme protesta énergiquement, disant que son père ne fumait jamais et ne pouvait même supporter l'odeur d'une cigarette. Il écrivit cependant; et, par retour du courrier, il apprit que son père, se trouvant en soirée, n'avait pas osé refuser un cigare, mais qu'après quelques bouffées de fumée il s'était trouvé tellement indisposé, qu'il avait dû cesser pour éviter une indigestion complète.

Baccalà interrogé par la bonne de M^{me} Fornaro sur la conduite de son mari, lui déclara que celui-ci la trompait, lui donna les moyens de s'en assurer et la malheureuse, après s'être assurée du fait, administra une magistrale correction à sa rivale dont elle avait surpris les aveux.

Enfin le père de M^{me} Fornaro, atteint d'influenza, subit une

rechute à la suite d'une imprudence. Les médecins, très inquiets, étaient divisés sur la question du pronostic. Baccalà proposa d'invoquer le secours de l'esprit d'un grand médecin. Il déclara bientôt que le Dr Dominique Cotugno était présent. On se rendit près du malade qui dormait profondément. Bientôt celui-ci parut se réveiller, se plaignant qu'on le persécutait dans le dos et la poitrine, quoique personne ne fut visiblement près de lui. Peu après, la table dicta le mot : *Résignation*. En effet, le malade expirait quinze jours plus tard.

M. G. Valentinis écrit de Montfalcone, près de Trieste :

« M. Marzorati, je vous envoie à la hâte la relation d'un fait mystérieux survenu dans mon voisinage, il y a quelques jours, j'ai voulu voir et interroger moi-même les personnes qui y ont été directement mêlées. Je suis prêt à prendre les renseignements complémentaires que vous désirerez. »

Voici le résumé de ce compte rendu. A Bristigna, petit hameau voisin de Montfalcone, habite une famille composée d'Antoine Moinas, de sa femme Luigia, et d'une fillette de dix-huit mois environ. Il y a onze mois, le père Moinas, âgé de soixante-seize ans, sacristain de la petite église de Bristigna, mourut, et son fils lui succéda comme sacristain. Depuis quelques mois des troubles profonds se produisent, aussi bien dans la maison des Moinas que dans la petite église. Des coups, des craquements se font entendre le jour comme la nuit dans la maison ; la vaisselle est brisée, la femme reçoit des soufflets si violents qu'ils laissent des ecchymoses. Dans l'église, les objets du culte sont bouleversés, les cloches mises en branle. Une faux déposée dans le grenier est chaque jour étendue au milieu de la pièce, à l'endroit où avait été déposé le cercueil du mort, la lame au niveau de la tête et le manche dans le sens du corps. Les bruits devinrent si intenses, les dégâts dans la vaisselle si persistants, que les malheureux Moinas durent abandonner leur pauvre maisonnette.

Voici qui est plus grave encore et qui rappelle certains faits cités par Aksakof dans *Animisme et Spiritisme*. La maison était abandonnée depuis quelque temps, lorsque le 17 décembre 1905, la dame Predulini, une voisine, passant

devant la porte, s'y arrêta et chercha à voir si quelque trouble se produisait encore à l'intérieur. Elle y était à peine, qu'un coup formidable retentit dans la porte, en même temps qu'elle apercevait des *flammes* surgir de divers côtés. Elle donna l'alarme ; les pompiers vinrent éteindre ce commencement d'incendie, et l'examen des lieux montra que la flamme envahit l'étage en même temps que le rez-de-chaussée, et qu'aucune hypothèse ordinaire ne pouvait rendre compte de la marche que le fléau avait suivie.

Dans un précédent numéro, nous avons analysé un très intéressant article du professeur Falcomer, relatant trois faits de télépathie bien observés. L'*Adriatico*, journal politique de Venise, reproduit cet article du savant professeur, en le faisant précéder de la note suivante, que nous serions heureux de voir adopter comme ligne de conduite par les journaux politiques français :

« En publiant l'article suivant, où se trouvent racontés plusieurs phénomènes étranges, nous n'entendons nullement nous enrôler dans les rangs des partisans du spiritisme.

« Mais nous croyons qu'en présence de certains faits, il serait insensé de recourir à une brutale négation ou à ce sourire de dédaigneuse incrédulité, qui est bien loin d'être un signe de supériorité intellectuelle. Celui qui a pris l'habitude des recherches expérimentales doit bien se garder de nier ou d'affirmer, sans avoir au préalable examiné et pesé mûrement les faits. Les phénomènes dits spirites méritent d'être étudiés et appréciés comme les autres phénomènes naturels, parce que, eux aussi, sont soumis aux lois de la nature. La nature finit toujours par dévoiler ses secrets à ceux qui s'attachent à l'étudier avec un esprit indépendant et une âme exempte de préjugés. »

Nous avons déjà signalé le récit extrait par M. Carlo Galateri des manuscrits du fonds de saint Pantaléon et intitulé : Une apparition spirite à Rome en 1683. La *Nuova Parola*, de janvier, publie une seconde narration de même ordre, signée par plusieurs hauts dignitaires ecclésiastiques, qui affirment avoir été les témoins du fait.

Il s'agit d'une jeune femme, morte après un an de mariage,

et qui se serait fait entendre par un de ses parents d'abord, et ensuite par les prêtres susdits. Il n'y eut pas d'apparition, mais une longue conversation s'engagea entre les témoins et la voix, qui recommandait de dire des messes pour elle, d'accomplir un vœu qu'elle n'avait pas eu le temps d'accomplir elle-même, de donner certains objets à diverses personnes. Elle insistait beaucoup auprès de son père sur la conduite qu'il devrait tenir vis-à-vis de son mari, et sur une profonde modification de ses mœurs.

Le rapport ne parle pas de précautions prises pour s'assurer du point d'où partait la voix, et des mesures adoptées pour déjouer la fraude. Il fait seulement remarquer que le domicile du cousin de la défunte, où se passait la scène en question se composait d'une seule pièce.

L'*Adriatico* du 24 janvier annonçait que le professeur Falcomer devait faire des conférences, au siège du Cercle Artistique, dans la grande salle du théâtre *La Fenice*. Il rend compte de la première, de la façon la plus élogieuse, dans son numéro du 27. Il n'est pas le seul, car la *Gazetta Veneziana* en fait autant à la même date. Nous y voyons que le professeur Falcomer annonce la création à Venise d'une Société de Recherches psychiques, ayant pour président le professeur Cesare Lombroso, et se proposant de demander son affiliation à la société du même nom de Londres. Quand donc Paris se décidera-t-il à en faire autant, maintenant que le fameux *Institut* que l'on sait a donné la mesure de sa valeur?

BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAÎTRE :**MÉDITATIONS**

SUR

LES VÉRITÉS ET EXCELLENCES DE JÉSUS-CHRIST N.-S.

PAR

Le T. R. P. François BOURGOING

TROISIÈME SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE L'ORATOIRE

33^e ÉDITION*Revue avec soin et augmentée de sommaires pour la préparation de la méditation***Par le P. INGOLD**I^{re} partie : MÉDITATIONS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE, 3 vol. in-12 de 483, 513 et 507 pages.II^e partie : MÉDITATIONS SUR TOUS LES ÉVANGILES DE L'ANNÉE, 2 vol. in-12 de 504 et 446 pages.III^e partie : MÉDITATIONS SUR LES LITANIES DE JÉSUS ET DE LA SAINTE VIERGE, 1 vol. in-12 de 473 p.**Prix du volume : 2 fr.**

Relié en 1/2-chagrin pl. toile, tr. rouges, étui	3 fr. »
En percaline pleine, tranches rouges, étui	2 fr. 50

Toute autre reliure peut être procurée par l'éditeur.

Chaque volume est précédé des prières du matin et du soir et d'un exercice pour la sainte messe.



Les livres de méditation ne font pas défaut. Notre époque en a fourni et des meilleurs. Mais, sans faire tort à l'école de spiritualité moderne, on peut dire hardiment que les maîtres de la vie ascétique du dix-septième siècle restent toujours au premier rang. Et parmi ces maîtres qui s'appellent saint François de Sales, le cardinal de Bérulle, saint Vincent de Paul, M. Olier, ... etc... le P. Bourgoing occupe, comme en témoigne Mgr Gay, « un rang très principal ».

Aussi ses méditations, dont nous publions aujourd'hui la 33^e édition, ont-elles eu un succès énorme et dès leur apparition étaient-elles, assure Bossuet, *entre les mains de tout le monde : des religieux, des séculiers,*

des prédicateurs, des contemplatifs, des simples et des savants, tant, ajoute le grand évêque, le P. Bourgoing a été saintement et charitablement industrieux à présenter le pain aux forts, le lait aux enfants, et dans ce pain et ce lait, le même JÉSUS-CHRIST à tous.

A l'heure présente, il fallait un certain courage pour donner au public une nouvelle réimpression de cet admirable ouvrage. Mais, comme le dit l'auteur contemporain dont le témoignage en matière de spiritualité a une si grande autorité, Mgr Gay, n'y a-t-il pas dans les épreuves douloureuses que traverse l'Eglise, comme une certaine opportunité à répandre de pareils ouvrages. « En des jours, écrivait-il à l'éditeur, où l'ennemi de tout bien fait à l'Eglise une guerre si furieuse, hélas ! et si savante ; où les sectes, dominant et inspirant la plupart des pouvoirs publics, se servent de tout pour attaquer le Christianisme, même de ce qu'il y a de plus divin au monde, à savoir de l'autorité et des lois ; où, par suite, les peuples trompés s'égarent de plus en plus dans les voies de l'erreur, de l'infidélité et de la perdition, vous présentez aux hommes et spécialement aux fils de notre chère patrie, l'immortel et infaillible remède à tant de maux qui les ravagent. Vous leur donnez le moyen de comparer ce qu'ils délaissent avec ce qu'on leur donne, ou plutôt ce qu'on leur promet sans pouvoir tenir la promesse, et sachant qu'on ne la tiendra pas. Du même coup vous montrez comment l'Eglise se venge, ne cessant jamais « de faire luire son soleil » qui est JÉSUS-CHRIST « non seulement sur les justes » qui sont les fidèles, « mais encore sur les pécheurs et les impies » qui sont ceux qui, « sans nul sujet », nous haïssent et nous persécutent. »

A ce beau témoignage, à celui de cette prieure du Carmel qui écrivait que « ce livre, par sa doctrine, par sa piété, son intériorité, a un attrait tout particulier pour les âmes », et qu'à « lui seul il suffit pour toute la vie d'une bonne religieuse » ; à l'approbation du vénéré cardinal Perraud dont l'Eglise pleure la mort récente et qui disait que le P. Bourgoing a su « condenser dans cet excellent ouvrage les considérations les plus hautes sur les mystères de la vie de Notre-Seigneur, et les résolutions les plus pratiques inspirées par ses exemples et par ses vertus » ; à toutes ces attestations nous pourrions joindre celles des cardinaux Capecelatro, Coullié, de NN. SS. Sebaux, Catteau, etc. de tous ceux en un mot qui ont goûté une seule fois à cette admirable doctrine qui fait entrer de plain pied, écrivait Mgr de Terris, « dans le domaine de la plus sublime théologie et ne descend jamais de ces hauteurs. »

On peut donc prédire le même bon accueil et le même succès à cette nouvelle réimpression qui paraît enrichie de précieux sommaires qui facilitent l'intelligence du texte et la préparation de l'oraison.

Le Gérant : P. TÉQUI.

AGRIPPA ET L'OCCULTISME

Agrippa reprenant, pour la faire sienne, la doctrine de Démocrite, d'Orphée et des pythagoriciens qui ont étudié les corps célestes et leurs vertus mystérieuses, enseigne que le monde est tout plein de dieux. Sous cette dénomination bizarre, il admet l'existence d'âmes qui opèrent hiérarchiquement les unes sur les autres et constituent ce qu'il appelle l'Esprit du monde.

Mens agitat molem, et magno se corpore miscet,

De même que nos âmes communiquent [par l'esprit leurs forces à nos membres, de même la vertu de l'âme du monde se répand sur toutes choses par la quinte essence, puisqu'il n'y a rien dans l'univers qui ne se sente de quelque étincelle de sa vertu, ou qui manque de ses forces. Mais il en influe davantage et plus particulièrement sur les corps qui ont plus pris de cet esprit, et il s'influe par les rayons des étoiles à mesure que les choses s'y rendent conformes. C'est donc par cet esprit que toutes les qualités occultes s'étendent sur les herbes, les pierres, les métaux et les animaux, par le moyen du soleil, de la lumière, des planètes, et des étoiles qui sont au-dessus des planètes, et cet esprit peut d'autant plus nous être utile, que nous savons les séparer des autres éléments, ou que nous savons mieux nous servir des choses dans lesquelles il se trouve plus abondamment; car les choses sur lesquelles cet esprit se répand le moins, et où la matière est moins retenue, se perfectionnent davantage, et produisent plus promptement leur semblable, puisqu'il contient toute vertu de produire et d'engendrer; c'est pourquoi les alchimistes cherchent à tirer, ou séparer cet esprit de l'or, et dès

qu'ils peuvent l'extraire ou séparer, et l'appliquer ensuite à toutes sortes de matières de la même espèce, c'est-à-dire à des métaux, ils en font aussitôt de l'or, et de l'argent. Et nous le savons faire, et l'avons vu quelquefois pratiquer; mais nous n'avons pu faire plus d'or, qu'autant qu'était le poids de l'or, dont nous avons extrait l'esprit, parce que cet esprit était d'une forme étendue, et non resserré, il ne peut contre sa proportion et mesure rendre parfait un corps imparfait, ce que je ne disconviens point qu'il se puisse faire par un autre artifice.

Nous aurions aimé à être fixé sur cet artifice, sur sa nature et ses moyens d'action. Agrippa se tire de ces difficultés qu'il soulève pour ainsi dire de gaité de cœur par des aveux qui ne répondent à rien. Il admet l'existence probable d'un moyen quelconque et passe outre.

Toujours préoccupé de la production, de la recherche de l'or qu'il eût voulu réaliser en grande quantité, suivant le vœu du poète,

Quidquid contigero, fulvum convertatur in aurum,

nous le voyons se bercer d'illusions chimériques, comme il avait séduit les grands par des espérances irréalisables. Il se trompe lui-même à force de se répéter qu'il a été témoin de procédés occultes par lesquels la magie arrivait à créer des métaux, surtout l'or et l'argent. Il est vrai qu'il se ravise aussitôt, craignant d'avoir été trop loin dans ses affirmations. L'esprit séparé de l'or, extrait de l'or, laisse toujours au métal son poids identique. Mais comment s'opère ce traitement singulier? Comment procèdent les alchimistes et où ont-ils surpris la vertu magique de produire et d'engendrer? Comment les métaux parviennent-ils à se multiplier et au moyen de quelles influences célestes? Ici Agrippa se tourne vers l'astrologie dont il invoque les lumières prétendues pour donner à sa thèse un tour plus piquant et surtout moins accessible au vulgaire. Que le soleil influe jusqu'à un certain point sur les herbes, l'expérience journalière le démontre assez. Mais quelle action les pierres et les métaux peuvent-ils en

recevoir? Comment les planètes et les étoiles exercent-elles leur pouvoir sur les choses d'ici-bas; quelles sont leurs qualités occultes, notre auteur a oublié de le préciser. Il a résumé une page des *Ennéades* de Plotin, en a pris pour ainsi dire la quintessence et il l'a fait entrer, tant bien que mal, dans son chapitre sur l'esprit du monde. Comme le néo-platonicien dont il s'inspire, il conçoit le monde et les éléments qui le composent comme un corps immense auquel préside une sorte d'âme, âme universelle, dont les autres âmes ne seraient pour ainsi dire que des flammes détachées, soumises les unes aux autres et s'enchaînant dans une hiérarchie merveilleuse.

Ces hardiesses doctrinales, ces hypothèses gratuites n'expliquent-elles pas assez les attaques dirigées contre leur auteur? Nous avons dit toutes les difficultés que rencontra la publication tardive de la *philosophie occulte*. En supposant que les censeurs de l'ouvrage ne fussent pas dénués de parti pris, peut-on leur faire un crime de s'être opposés à ces doctrines néo-platoniciennes qui avaient envahi jadis la trop fameuse école d'Alexandrie et auxquelles la renaissance faisait un trop favorable accueil. Les protecteurs puissants qui soutinrent Agrippa au sein même de l'Église ne seraient-ils pas une énigme, si l'on ne connaissait les subterfuges qu'employa l'auteur pour faire admettre ses théories? D'un côté il se vantait hautement de tenir pour l'orthodoxie la plus rigoureuse, il se donnait comme le fils soumis et respectueux de l'Église catholique, mais de l'autre, il admirait Luther et embrassait, sourdement du moins, ses idées de réforme, voulait être au courant de tous ses écrits, et dans son livre *Sur l'incertitude des sciences*, les moines d'Allemagne n'ont pas d'adversaire plus irréconciliable que lui. Sous ce rapport, on peut dire d'Agrippa qu'il a contribué autant que les protestants à jeter sur la vie monastique en général une sorte de discrédit dont elle ne s'est plus relevée dans les temps modernes. Lui aussi, par ses sarcasmes et ses critiques passionnées a été un précurseur dont les idées mal définies et sans contrôle devaient produire des fruitsssi amers et des révoltes qui ont étonné le monde.

MGR LE MONNIER.

L'Archidiaacre Colley et les "Matérialisations"

DONT IL FUT TÉMOIN

~~~~~

Comment se formaient les fantômes, en pleine lumière. — Les mystérieux rapports entre le corps du fantôme et celui du médium. — Comment s'expliqueraient certains prétendus « démasquements ». — La pomme mangée par le fantôme.

Le vénérable archidiaacre Colley (diocèse de Natal, recteur de Stockton, Warwickshire) donna dernièrement à Weymouth une conférence sur le spiritisme, durant la semaine du Congrès de l'Eglise anglicane. Cette conférence fit beaucoup de bruit dans la Grande-Bretagne; elle a été depuis publiée en brochure, et nous croyons intéressant d'en reproduire les passages suivants :

« Voici un extrait de mon journal, 28 décembre 1877 : Cinq parmi nous se trouvaient, cette nuit, avec notre distingué médium, dans mon appartement, 52, Bernard Street, Russel Square, Londres. La première forme humaine anormale qui se présenta dans cette circonstances fut celle d'un petit garçon, pareille à celle de tout enfant anglais âgé de six ou sept ans. Cette petite personne, à la vue de tous (trois becs de gaz étaient complètement ouverts), *se reconstitua devant nous*.

« Pour ne pas répéter tant de fois sans nécessité comment ces merveilles se produisaient, je dirai une fois pour toutes que l'apparition de nos amis psychiques avait lieu de la manière suivante :

« Je me tenais habituellement à côté du médium entrancé, en le soutenant de mon bras gauche, de telle manière que

j'étais dans les meilleures conditions possibles pour observer ce qui se passait.

« Quand nous attendions une matérialisation (et parfois, tout à coup, lorsqu'il n'y avait aucune attente du grand enfantement psychique), on voyait s'élever comme de l'ouverture d'une chaudière, à travers l'habit noir du médium, un peu au-dessous de son sein gauche, un filament vaporeux, qui restait à peine visible tant qu'il n'était qu'à un pouce ou deux du corps de notre ami. Alors, ce filament constituait peu à peu une espèce de nuage, d'où sortaient nos visiteurs psychiques, en se servant apparemment de cette vapeur fluidique pour former les amples habillements blancs dont ils étaient entourés...

« Or, la forme enfantine qui se trouvait devant nous d'une manière anormale, tout habillée de blanc, avec de beaux cheveux d'or, avait toute la manière d'agir de l'enfance humaine; il frappait de ses petites mains, il tendait sa bouche pour recevoir des baisers par chacun de nous; parlait d'une manière enfantine avec un léger zézaïement; le médium, comme un frère aîné, lui donnait des instructions et l'envoyait, par-ci, par-là, apporter telle et telle chose d'un côté à l'autre de la chambre — ce que l'enfant faisait d'une façon toute naturelle. Enfin, en se rapprochant avec abandon et confiance de l'auteur de son existence momentanée, la fine créature fut graduellement absorbée par lui, et disparut en se fondant de nouveau dans le corps de notre ami.

« Je parle d'abord de la venue de ce petit enfant à cause de l'incident caractéristique qui s'est passé dans cette même nuit d'hiver durant laquelle il neigeait abondamment. On avait allumé un grand feu, et lorsque l'enfant, poussé par la curiosité de son âge, s'approcha de la cheminée pour en observer une pièce d'ornement, le feu jeta des étincelles avec une chaleur qui nous fit retirer promptement nos chaises, et le petit, avec un cri d'effroi, se recula et vint se blottir à mon côté droit, avec un geste tel que je ne pus m'empêcher de lui dire : « T'es-tu brûlé, mon chéri? » — « Oui, dit le médium, parce que je l'ai senti. » Pourtant, le médium se trouvait à l'extrémité opposée de la pièce, loin du feu. »

L'archidiacre demande quel Thomas aurait pu être assez sceptique pour ne pas croire, s'il avait assisté, comme lui, un soir (25 septembre 1877), au fait suivant : « Le médium reçut de nouveau en lui-même l'exquise forme féminine qui était restée quelque temps parmi nous. Je l'amenai moi-même à lui, qui était prêt à recevoir de mes mains ce merveilleux *æon*, ou émanation humano-spirituelle. Comme ma douce compagne se trouvait près du médium, le filament gazeux se rendit de nouveau visible; le point qui s'atténuait et s'évaporait était, comme auparavant, vers le cœur. Plongé dans le plus profond étonnement, je constatai comment, au moyen de cette corde vaporeuse, la figure psychique était de nouveau absorbée dans le corps du médium. C'était comme une petite trombe marine, horizontale au lieu d'être verticale, au moyen de laquelle la puissance vitale de notre médium semblait attirer et absorber la forme spirituelle; mais, à ma demande, cela avait lieu si lentement, que j'ai eu tout le temps d'en observer le processus. En effet, en m'appuyant au médium, et en tenant ma main gauche sur son dos et mon oreille gauche sur sa poitrine, de manière à sentir son cœur qui battait d'une façon alarmante, je le vis recevoir de nouveau dans sa personne robuste et corporelle cet aimable produit des sphères invisibles. Et pendant que je contemplais le visage si doux de l'esprit qui se désintégraît, à trois ou quatre pouces seulement de moi, je remarquai une fois encore ses jolis traits — ses yeux, ses cheveux, sa complexion délicate — et je baisai la main si fine, au moment même où elle subissait cette œuvre de dissolution, et qu'elle était réabsorbée, avec le reste, à travers le tissu de l'habit noir du médium, dans le corps de ce dernier...

« Une forme humaine matérialisée qui se constituait souvent, dans la manière que je viens de décrire, par le côté gauche du médium, affirmait être... un de ses amis, clergyman comme lui, mort depuis quelque temps.

« Dans le cas où le petit enfant... se rendit visible et tangible, le médium était inconscient. De même, alors que durant cette séance, notre ami, que nous appelions « Samuel », se dégagea du côté de son ami, en devenant un être objecti-

vement robuste et séparé, le médium était en transe, le corps abandonné contre le mien, sous le contrôle d'une intelligence que nous connaissions bien sous le nom de « Lily ».

« M. A... exprima son vif désir que, si la chose pouvait se faire sans danger, la forme matérialisée, avec le concours de « Lily », réveillât le médium, afin que celui-ci pût voir cette merveille : l'existence anormale de son ancien compagnon d'école et confrère de ministère, qui se trouvait en chair et en os, comme vivant, au milieu de nous.

« Pour ne pas effrayer le médium, qui était d'une nature très timide, nous l'avons éveillé en prenant maintes précautions. La scène qui suivit peut être mieux imaginée que décrite. Notre ami paraissait d'abord comme hébété, puis étonné; il interrogea du regard l'esprit matérialisé, et, sautant du canapé sur lequel nous l'avions placé quand Lily avait cessé de le contrôler, il se précipitait vers son camarade d'antan tout en s'écriant : « Mais c'est Sam ! Je déclare que c'est Sam. » Ce furent alors des serremments de main, des salutations fraternelles entre ces deux amis; le médium était en proie à une joie d'enfant; notre ébahissement était sans bornes devant cet étonnant spectacle de puissance spirite... Quand les deux amis voulurent parler en même temps l'un que l'autre, il y eut un silence momentané et ni l'un ni l'autre ne parut capable d'articuler le moindre son : c'était comme si l'haleine du médium avait été nécessaire à « Samuel » quand ce dernier voulait parler; ainsi la voix de « Samuel » cessait de se faire entendre dès que le médium se mettait à parler.

« Pendant quelque temps la forme matérialisée de « Samuel » resta et parla avec nous, tout en se promenant joyeusement avec son ami, autour de la chambre, et en faisant maintes choses dont je ne peux pas parler à présent. Enfin, — obéissant, sans doute, à certaines lois dont nous ne comprenons rien, — à contre-cœur « Samuel » se retira et fut de nouveau absorbé dans le corps du médium; ce dernier tomba en transe et fut ensuite contrôlé par « Samuel ».

« Puis vint le tour de l'Égyptien, notre ami, le « Mahedi ».

« La couleur bronzée de la peau de notre anormal visiteur,

qu'il m'était permis d'examiner de près avec une loupe, par laquelle j'observais avec soin la chair, les ongles des doigts et des orteils, les petites mains, les poignets, les pieds, les chevilles, les bras et les jambes basanés et velus; les traits mobiles du visage où brillait de temps en temps une expression de sphynx: le nez accentué, le contour général du visage, le profil régulier, les yeux noirs, le regard perçant mais non sans bienveillance, les cheveux noirs, longs et plats avec les moustaches et la barbe longues et pendantes; les membres nerveux et musculeux; la grande taille de plus de deux mètres, tout cela confirmait mes premières impressions que le « Mahedi » était un Oriental, mais pas de l'Inde ni de l'Extrême-Orient.

« Mon examen fait tout à loisir, à cette occasion, était répété plusieurs fois; et j'étais conscient d'un sentiment d'amusement chez notre ami mystérieux, en présence de mon importune dissection de sa robuste personne physico-psychique.

. . . . .

« Il y avait alors, comme du reste encore actuellement, le mystère des vêtements à élucider. Il faut attaquer sérieusement cette difficulté du spiritisme moderne et du spiritisme biblique.

« Il appartient aux investigateurs psycho-chimistes d'apporter et d'appliquer à cette question toutes les ressources de la science.

« La coiffure du « Mahedi », lors de sa première visite parmi nous, était une espèce de casque en métal avec un emblème scintillant sur le devant. Il me fut permis de le toucher, mais mes doigts rencontrèrent peu de résistance : l'ornement parut se dissoudre comme un flocon de neige sous le toucher de ma main, et redevenir solide dès que je retirai ma main.

« Ceux qui se permettent de saisir tout à coup une forme matérialisée — les *Spirit-Grabbers* — ne comprennent absolument rien à la vérité occulte lorsque, ayant saisi les vêtements d'une forme matérialisée, ils ne trouvent entre leurs mains qu'un drap blanc ou une pièce de mousseline,

et dedans le médium, qui a l'air hébété, fou, et qui, très naturellement, est traité avec peu de politesse et est désormais proclamé être un fourbe. Une plus profonde connaissance de cette fabrication psychique chimico-matérielle d'un vêtement corrigerait le jugement peu charitable que nous prononçons sur la draperie spirite quand, dans notre ignorance, nous soupçonnons la réalité de ces phénomènes.

« En effet, dans une séance en plein jour (18 février 1878), nous avons décidé de faire une expérience dangereuse. Je devais saisir l'Égyptien tout drapé de blanc qu'il était, et essayer de l'empêcher de disparaître dans le corps du médium (qui était sous le contrôle de « Samuel » à ce moment-là), et ce qui m'arriva m'a fait depuis toujours penser aux paroles de saint Paul : « Dans le corps, ou hors de corps, je ne puis dire ; Dieu le sait. » (II Cor., XII, 3.)

« Il me semble qu'une force irrésistible me levait alors, et immédiatement je fus jeté à une distance d'environ six mètres, c'est-à-dire de la porte de mon salon jusqu'à l'endroit où se tenait, debout, le médium. Subitement, je trouvai dans mes bras le médium avec de la mousseline blanche sur sa jaquette noire ; je le tenais dans les bras comme j'ai cru tenir le « Mahedi ». La forme matérialisée avait disparu, et le vêtement psychique, qui s'était dégagé avec lui du côté gauche de mon ami, a dû reprendre le même chemin vers l'invisible avec la rapidité de la pensée. Mais d'où venait cette étoffe qui couvrait maintenant le corps de notre ami et qui n'y était pas un instant auparavant ?

« Le choc de notre collision — car, comme dit mon journal, c'était une véritable collision, un écroulement, un ébranlement — nous enlevait le désir de répéter l'expérience, qui avait failli nous tuer. Et le mystère des vêtements reste toujours à élucider.

« ... La force psychique du « Mahedi » était ce qu'elle devait être, à en juger d'après ses proportions vigoureuses. Assis dans mon grand fauteuil de lecture, il me soulevait jusqu'à la hauteur de ses épaules sans effort apparent. Puis il prenait une boîte à musique, et, ne sachant pas ce que c'était, il paraissait étonné quand je la remontais ; alors il la tenait à



distance dans sa main droite, tout en la balançant avec aise, bien qu'elle pesât 21 livres 120 grammes.

« Il avait l'air de s'intéresser à tout, et en se promenant tout le long de la chambre, il prenait un à un les différents objets qu'il voyait, pour les examiner... A un certain moment, il trouvait dans un placard, et nous l'apportait, un plat de pommes cuites et je lui demandai d'en manger quelques-unes. En ce moment-là, notre médium était éloigné de plus de deux mètres de la forme matérialisée et refusait à partager du plat, puisqu'il goûtait la pomme que mangeait l'Égyptien. Je me demandais comment cela pouvait être... Alors, avec ma main droite, je donnai à notre visiteur anormal une autre pomme à manger, tandis que dans ma main gauche je tendais vers le médium ce même morceau de papier que j'ai devant moi, quand, de ses lèvres, tombèrent la peau et les pépins de la pomme que le « Mahedi » venait de manger — et les voici devant moi, aujourd'hui, après tant d'années, dans ce morceau de papier, pour que n'importe quel savant puisse les analyser.

« J'ai plusieurs fois répété des expériences de ce genre et dans ces petits morceaux de papier, sur cette table qui est devant moi, réside la preuve que je n'étais pas le jouet d'une hallucination au moment où se produisaient ces choses. »

L'archidiacre terminait son discours en disant : « Pour être l'archevêque de Canterbury, je ne retrancherais pas un seul mot de ce que j'ai écrit des choses vues et reportées, pour la première fois, il y a de longues années, et que j'ai méditées en silence pendant vingt-huit ans. Je ne suis pas étonné de l'incrédulité des ignorants en ce qui concerne ces étonnantes merveilles, car, même aujourd'hui, et après toute ma grande expérience, les choses que j'ai vues et que j'ai rappelées sont si extraordinaires que, si une cessation de ces inexplicables phénomènes avait lieu, et le progrès de ces choses miraculeuses était arrêté, et s'il ne se produisait plus de preuves de la réalité de ce que je sais être vrai, alors l'avenir me trouverait probablement à douter de ce dont je suis pourtant si sûr encore à présent; oui, je cesserais peut-être de croire à ces

choses dont j'affirme la vérité en engageant ma parole de clergyman, et pour lesquelles j'ai mis en péril ma position ecclésiastique et mon avenir professionnel. »

L'archidiacre ajoutait que ces extraordinaires phénomènes n'étaient nullement dus au hasard ni obtenus sans préparation. La discipline de jeûne pendant toute l'année était imposée aux membres du cercle ; les phénomènes reçus étaient, dit-il, les récompenses de « notre ascétisme et de notre abstinence d'anachorète et de nos simples habitudes de vie. Tous ceux qui désirent avoir les mêmes résultats doivent adopter les mêmes habitudes. Les phénomènes produits dans notre cercle auraient été impossibles sans cette condition. »

## LES EXPÉRIENCES DE LA VILLA CARMEN

---

Personne n'ignore avec quelle sincérité de bon aloi le Dr Richet a raconté les séances dont la « villa Carmen » avait été le théâtre l'année dernière, et auxquelles il avait pris lui-même une part si active et si directe. En se plaçant uniquement sur le terrain scientifique et en se gardant scrupuleusement de toute affirmation risquée le savant professeur se cantonnait, il le croyait du moins, dans une position inattaquable. Mais il avait compté sans la mauvaise foi d'adversaires que l'évidence n'a pu désarmer. Des polémiques passionnées, violentes, inexplicables, quand on en considère les auteurs, se sont élevées tout à coup, tendant à infirmer les résultats obtenus.

Ainsi il a été dit :

1° Qu'un individu habillé d'un drap blanc *pouvait* s'amuser sur la scène à faire le fantôme ;

2° Que cet individu *pouvait* être le cocher du général Noël ;

3° Que le cocher du général Noël affirme qu'il a pénétré librement dans la salle des séances ;

4° Qu'un médecin a fait une farce à M<sup>me</sup> Noël il y a deux ans en faisant apprendre onze mots d'anglais à un individu qui ne sait pas l'anglais ;

5° Que M<sup>lle</sup> Marthe B... aurait dit que tout se passait par le moyen d'une trappe, alors que d'abord elle ne l'a pas dit et ensuite qu'il n'y a pas de trappe.

Voilà donc en quelques mots, détruites et renversées, ces expériences qui, comme celles de William Crookes, ont ému le monde entier. Malheureusement, l'audace de la négation ne suffit pas pour la rendre plausible et la faire accepter.

Le cocher du général Noël, un nommé Areski, dont il s'agit ici, n'est point entré dans la salle avec les opérateurs ; il n'a point examiné avec eux le tapis, la baignoire et les meubles ;

et il n'a point profité du moment où l'attention se portait ailleurs pour se cacher derrière le rideau. Non, les expériences se sont répétées vingt fois, et *pas une seule fois*, déclare M. Richet, *il n'a été permis à Areski d'entrer dans la salle des séances*. Areski n'inspirait aucune confiance. Ses agissements le rendaient suspect. Par conséquent, étant donné l'état d'âme des assistants, la supercherie par laquelle Areski eût pu entrer dans la salle et en sortir à son gré à l'insu des expérimentateurs, demeure absolument impossible, et il a fallu toute l'imagination féconde d'un conférencier aux abois pour l'admettre. Ajoutons que ce cocher ayant été renvoyé précédemment par son maître pour des raisons sérieuses, on ne voit pas bien ce qu'il serait venu faire en pareille circonstance. Il faut donc écarter l'intervention du cocher, et par là se trouve ruinée la première assertion que nous avons rapportée.

La seconde ne tient pas davantage. Quel est donc ce médecin, dont on nous tait discrètement le nom, qui s'est joué si spirituellement de M<sup>me</sup> Noël? Qu'est-ce que cette prétendue farce consistant à apprendre par cœur une phrase anglaise ridicule et à la donner ensuite comme preuve d'un pouvoir médiumnique imaginaire? Informations prises, nul à Alger n'a eu vent de cette histoire. Le Dr Richet n'en a jamais parlé, et en tout cas il ne saurait être rendu responsable d'une aventure, si aventure il y a, absolument étrangère à ses expériences; et il ajoute pour se mettre à couvert de tout reproche, qu'il plaint sincèrement, si l'histoire est vraie, et le médecin qui consentit à jouer ce rôle et M<sup>me</sup> Noël qui a accueilli avec bienveillance un tel personnage.

Mais passons au troisième grief, de beaucoup le plus important, et qui est le soi-disant aveu de M<sup>lle</sup> Marthe B..., qu'il y a une trappe dans la salle des séances.

D'abord on nous parle d'un aveu. Mais cet aveu, où et quand et à qui a-t-il été fait? C'est ce que le contradicteur oublie d'établir. Et cependant la chose en valait la peine. Il ne suffit pas d'énoncer une accusation de cette importance, car cette accusation, si elle est fondée, outre qu'elle jette le discrédit le plus complet sur M<sup>lle</sup> Marthe B... et ébranle la sincérité de ses discours, tend également à ruiner les résultats obtenus, puis-

qu'ils seraient les résultats de fraudes ou supercheries savamment combinées.

Mais voici plus : la trappe n'existe pas. Le Dr Richet nous avait exposé avec quel soin minutieux la pièce, théâtre des expériences, avait été scrutée, examinée sur tous les points, il nous l'avait décrite en détail et nous n'en ignorions aucune particularité. jusqu'au jour où une voix discordante s'est élevée pour révéler au monde qui étudie ce genre de phénomènes psychiques l'existence d'une trappe imaginaire. Faire dire aux gens ce qu'ils n'ont jamais dit, se livrer à des insinuations malveillantes, fut toujours l'œuvre de polémistes, qui, étant à bout de preuves, prennent pour des réalités les élucubrations de leur cerveau malade. Nous le voyons par l'aveu si faussement imputé à M<sup>me</sup> Noël. Mais il est plus difficile d'inventer une trappe, qui explique tout l'ensemble d'un savant stratagème, alors que le local n'offre aucune particularité de ce genre. Le Dr Richet avait pris soin de l'établir. L'architecte a joint ses déclarations techniques à celles de l'expérimentateur, afin de ne laisser place à aucun doute. Voici donc le procès-verbal :

*Je soussigné, Émile Lowe, architecte-expert à Alger, certifie d'avoir visité et examiné l'intérieur et l'extérieur du local dit : Salle des séances de la Villa Carmen, rue Darwin à Mustapha, appartenant à M. le général Noël. Cette villa et ses dépendances ont été construites sur mes plans et sous ma direction, en 1893, pour M. Batistini. Le local dont il s'agit occupe entièrement l'unique étage d'un petit pavillon à droite de l'entrée de la propriété, et était autrefois occupé comme buanderie; couvert par une terrasse en briques et ciment sur fers à double T, il est construit en maçonnerie de moellons. Le rez-de-chaussée sert de remise aux voitures, et est séparé de l'étage également par un plancher en fer à double T, hourdé en briques et ciment de 0<sup>m</sup> 23 d'épaisseur.*

*Dans ces deux planchers, visibles dans toute leur étendue entre les quatre murs, n'existe aucune ouverture, ni trappe quelconque.*

*La remise a accès sur la rue Darwin et sur le perron d'entrée,*

*elle est en outre éclairée par un soupirail situé sous le plancher dans le mur en façade sur le jardin et bien en vue.*

*La salle de l'étage est éclairée par deux grandes fenêtres dont l'une donne sur la rue Darwin, et l'autre sur le perron d'entrée. L'accès de la salle est assuré par une porte donnant sur le jardin. Dans le mur mitoyen, entièrement visible de l'intérieur et du jardin voisin, n'existent pas d'ouvertures.*

*En conséquence, je certifie qu'il n'existe et n'a jamais existé aucune autre ouverture que celles mentionnées ci-dessus.*

*J'ai constaté en outre que l'état du bâtiment est tel que je l'ai construit, et qu'aucune réparation n'y a été faite depuis plus de six mois.*

Alger, le 16 mars 1906.

Émile LOWE.

Suit la légalisation de la signature de M. Émile Lowe.

Ainsi donc, ni fantôme habillé de drap blanc, ni intervention du cocher du général Noël, ni aveu de M<sup>lle</sup> Marthe B..., ni trappe dans le plancher. Toutes les explications données pour expliquer *naturellement* les faits ne reposent sur rien. Les déclarations loyales fournies par le Dr Richet gardent toute leur valeur. Si la vérité scientifique n'est pas encore établie, il n'en reste pas moins que les attaques dirigées contre elle ne l'ont pas atteinte.

Aux assertions du Dr Z..., que nous venons de citer, il convient d'ajouter celles du Dr X..., qui a essayé à Paris ce que son confrère n'avait pu obtenir à Alger. La conférence de l'un, comme celle de l'autre, ne semble pas avoir une grande portée scientifique.

Pour le Dr X..., le fantôme de B. B..., qu'on voit dans les différentes photographies qui ont été prises, est constitué par une perche soutenue par la main gauche du médium, M<sup>lle</sup> M..., laquelle, par conséquent, serait bien à la place qu'elle paraît occuper dans les photographies, et aurait pu même faire voir sa tête, si elle avait voulu. Seulement la manche du bras gauche serait vide. Le Dr X... voit même assez clairement la perche aux différents points des photographies. Un peu

plus loin, dans sa conférence, M. X... oublie tout cela, soutient que le fantôme est représenté par M<sup>lle</sup> M... elle-même, et en donne pour preuve la ressemblance frappante qui existe entre le visage du médium et celui de Bien-Boa, ressemblance qui avait été signalée par M. Richet lui-même!

M. C. de Vesme continue :

Alors que M<sup>lle</sup> M..., au dire du Dr X..., soutiendrait la perche d'en bas, la négresse Aïscha, cachée derrière le mannequin, la soutiendrait d'en haut. A l'appui de cette thèse, le conférencier, au moyen des projections lumineuses, fait voir successivement à son auditoire deux ou trois photographies, dans lesquelles on n'aperçoit d'Aïscha que sa manche. Mais M. X... soutient que celle-ci est vide, puisque la négresse, comme on a vu, doit être occupée à soutenir la perche constituant le principal support du mannequin.

Or, dans une photographie stéréoscopique Aïscha est complètement visible à côté de M<sup>lle</sup> M... et du fantôme. C'est là la preuve absolue de l'inanité de la supposition faite par le Dr X... Celui-ci résout aisément la question en ne faisant pas voir à ses auditeurs cette photographie, et n'en dit pas un mot.

Ce mannequin imaginé par le Dr X... ne pourrait évidemment pas aller et venir dans la salle comme le faisait B. B...; surtout, il ne pourrait pas souffler dans le tube à baryte, dans l'expérience si curieuse que l'on connaît. Comment notre conférencier se tire-t-il d'affaire? C'est fort simple; cette fois, le rôle de fantôme est tenu par Aïscha. M. Richet avait dit qu'au moment de l'expérience, « il apercevait Aïscha, toujours immobile, et très loin du fantôme ». Le Dr X... ne rapporte pas la phrase et le tour est joué.

Mais il y a mieux. On sait que l'un des phénomènes les plus extraordinaires rapportés par M. Charles Richet — et que M. G. Delanne a également décrit — est celui du fantôme qui paraît sortir du plancher et qui s'y effondre de nouveau, à plusieurs reprises, sous les yeux des expérimentateurs. *Le conférencier n'en souffle pas mot.* C'est excessivement simple.

Lorsque le Dr X... a fait sa conférence, les journaux par-

laient depuis quelques jours du prétendu aveu du cocher Areski. Si l'on devait accepter cette nouvelle version, l'hypothèse échafaudée par le Dr X... s'écroulait comme un château de cartes. Le conférencier le voyait fort bien; il regrettait néanmoins de négliger cette nouvelle machination pouvant jeter du discrédit sur les séances de la villa Carmen. Il se tire d'embarras en citant les aveux du cocher, *mais en les rapportant à d'autres séances auxquelles M. Richet n'aurait pas assisté*. Malheureusement, on voit, par le compte rendu de la conférence du Dr Z..., que les prétendus aveux d'Areski *se rapportaient bien aux séances dont M. Richet a été l'un des assistants*. Dans ces circonstances, rien à faire; il y a contradiction flagrante, absolue entre l'explication de la fraude donnée par le Dr X... et celle donnée par le Dr Z... L'un des deux a nécessairement tort, si toutefois ils ne se trompent pas tous les deux. La logique voudrait qu'ils fussent des adversaires dans cette question, ils s'embrassent au contraire par-dessus la tête du bon sens, parce que l'essentiel n'est pas de soutenir une chose vraie ou raisonnable, mais de soutenir que les expérimentateurs de la villa Carmen ont été joués.

Avant de s'occuper des séances de la villa Carmen, le Dr X... avait parlé, dans sa conférence, des expériences de William Crookes, en suivant le même système d'escamotage.

Le conférencier cite quelques-unes des expériences de Crookes avec le médium Home — celle de l'accordéon, entre autres, où l'on ne voit pas la possibilité d'une supercherie — et s'en tire en disant : « Trop de temps est passé depuis, et il est difficile de juger ce qu'il en est réellement. » Mais cette difficulté n'existe plus quand il s'agit de commenter quelque circonstance qui semble donner prise à la critique.

Le Dr X... montre successivement le portrait de Florence Cook et celui du fantôme nommé Katie King, pour démontrer que ce dernier n'était que le médium déguisé. Un peu plus loin, il est amené à parler de l'appareil électrique imaginé par Crookes, et qui devait indiquer par une sonnerie si le médium quittait le cabinet pour jouer le fantôme. Alors le conférencier s'exclame : « Mais si le rôle du fantôme était



tenu par un compère! » La question de la ressemblance n'existe plus. Et ainsi de suite.

L'un des auditeurs, le vaudevilliste M. Albin Valabrègue, impatienté, interrompt le conférencier : « Faites donc connaître au public ce que dit Crookes lui-même ! »

Et comme le conférencier n'entend pas de cette oreille, M. Valabrègue finit par prendre la parole et citer une constatation de William Crookes, qu'il publia ensuite dans le *Gil Blas* (16 mars), et que je crois utile de rapporter ici à mon tour :

Dans une autre occasion, quelqu'un de la société demanda à Katie King, au commencement de la séance, de dire pourquoi elle ne pouvait pas apparaître à la lumière de plus d'un bec de gaz. La question parut l'irriter et elle répondit : « Je vous ai dit à tous, plusieurs fois déjà, que je ne puis rester à la lumière éclatante. Je ne sais pas pourquoi; mais je ne le puis, et si vous voulez avoir la preuve de ce que je vous avance, ouvrez tous les becs de gaz et regardez ce qui va m'arriver. Seulement, souvenez-vous qu'il n'y aura pas de séance, ce soir, parce que je ne pourrai plus revenir. Vous avez donc à choisir. »

Sur cette affirmation, on mit aux voix si l'essai serait fait ou non, et tous les assistants (M. S. C. Hall en faisait partie) décidèrent que nous préférions voir l'effet de la lumière éclatante du gaz sur la forme matérialisée que d'avoir la séance habituelle, attendu que cela trancherait la question troublante de la nécessité de l'obscurité (sinon des ténèbres) pour les séances de matérialisation, à l'avenir.

Nous fîmes donc connaître notre décision à Katie et elle consentit à subir l'épreuve, quoiqu'elle nous dît ensuite que cela lui avait causé beaucoup de mal.

Elle se plaça alors debout contre le mur du salon, les bras étendus comme si elle eût été crucifiée. Trois becs de gaz furent aussitôt ouverts en grand dans cette chambre de près de seize pieds carrés. L'effet sur Katie King fut merveilleux. Elle resta sans changer durant l'espace d'une seconde seulement, puis commença à fondre graduellement. Je ne puis mieux comparer la dématérialisation de sa forme qu'à une poupée de cire fondant devant un grand feu. Tout d'abord les traits se flétrirent et s'effacèrent, semblant se résoudre l'un dans l'autre. Les yeux s'enfoncèrent dans les orbites, le nez disparut, l'os frontal s'effondra. Les membres parurent rentrer sous elle, elle s'enfonça de plus en plus sur un tapis comme un édifice qui s'écroule. Enfin il n'y avait plus que la tête sur le sol, — puis plus qu'un léger amas de draperie blanche qui disparut avec une rapidité extrême, comme si une main l'eût attiré après elle, — et nous demeurâmes

immobiles sous la lumière crue de trois becs de gaz, les yeux fixés à l'endroit où Katie s'était tenue.

On comprend qu'il ne convenait pas à la « loyauté scientifique » du Dr X... de s'occuper de cela plus qu'il ne l'avait fait pour les apparitions et disparitions de B. B... à travers le plancher, etc.

Et pourtant M. X... prétend parler au nom de la science. Voici les mots par lesquels il a clos sa conférence, et qui méritent de passer à la postérité : « Les spirites ont fait appel au jugement de la science; eh bien! voilà que la science a parlé. »

L'esprit scientifique n'en déplaît au Dr X... n'est pas constitué par le parti pris et par les escamotages de la rhétorique. L'esprit scientifique est celui qui dicte à Charles Richet, loyalement, l'exposition des côtés faibles ou douteux des phénomènes auxquels il a assisté, mais qui, à côté d'eux, signale courageusement les faits troublants qu'il a observés, en soumettant les uns et les autres à l'appréciation de la critique honnête et sensée. Le Dr X... et bien d'autres  $\propto$  encore préfèrent montrer leur esprit scientifique et critique en acceptant, les yeux fermés, les racontars d'un cocher renvoyé et les potins qu'un professeur de lycée, un avocat et un médecin s'efforcent d'organiser à Alger, depuis trois mois déjà, avec le superbe résultat que l'on connaît. Il y a quelques semaines à peine, un distingué écrivain de Melbourne, Mrs. Charles Bright, en parlant de M. Charles Richet, racontait ce qui suit :

Le Dr Richet ne manque certainement pas de courage. C'était en 1875, il y a trente ans, qu'il fut le premier savant à s'occuper du *somnambulisme provoqué*. Il avait alors 23 ans, et commençait son mémoire par ces mots qui paraîtraient ridicules aujourd'hui : « Un certain courage est nécessaire, pour prononcer ces mots de *somnambulisme provoqué*. » — « Je me souviens, disait M. Richet, l'année dernière, dans son discours présidentiel à la *Society for Psychical Research*, de Londres, que lorsque j'informai mon père, dont la haute raison et la sagacité me guidèrent toujours<sup>1</sup> dans ces études en un domaine

1. On sait que le professeur Alfred Richet, père de M. Charles Richet, était un chirurgien éminent.

prohibé, il reconnut qu'elles étaient correctes ; mais, lorsque je manifestai l'intention de les publier, il m'en dissuada en me disant : « Veux-tu donc te perdre ? » Heureusement, il finit par reconnaître qu'on ne se perd pas en défendant ce que l'on croit être la vérité. Je ne me suis pas plus perdu en affirmant la réalité du somnambulisme provoqué, que Sir William Crookes ne s'est perdu en affirmant l'existence des matérialisations. »

Ce qui s'est produit pour le somnambulisme artificiel se répète actuellement, d'une manière frappante, pour les phénomènes médianiques. Ce sont toujours les mêmes gros mots de *superstition* et de *science* dont l'explication se trouve intervertie en moins de trente ans. C'est toujours la même lutte entre les personnes qui affirment 'après avoir expérimenté, et celles qui nient sans avoir expérimenté. Les arguments que l'on tirait jadis des innombrables supercheries des somnambules sont appliqués actuellement aux innombrables supercheries des médiums. Les expérimentateurs « éuer-giques » mais imbéciles, qui conseillaient des violences pour démasquer les somnambules, les conseillent aujourd'hui pour démasquer les médiums. Les « malins », qui croyaient tirer argument, contre le somnambulisme, des fraudes qu'ils exécutaient eux-mêmes, dans le but de convaincre les expérimentateurs de naïveté, n'ont pas trouvé une méthode plus efficace et intelligente dans les séances médianiques. Malgré cela, le somnambulisme artificiel a triomphé, la télépathie est en train d'en faire autant, et il ne tardera pas à en être de même pour les autres phénomènes métaphysiques, malgré les obstacles que leur créent également les négations d'adversaires opiniâtres et les égarements de défenseurs mystiques.

Il est certain que les fraudes constatées chez la plupart des médiums employés jusqu'ici ont contribué puissamment à discréditer le spiritisme, même auprès des savants les plus autorisés. Les expériences du Dr Richet à Alger peuvent être considérées actuellement comme le dernier mot de la question. Or, si nous admettons absolument, — et pourquoi pas ? — les déclarations de Sir William Crookes sur les expériences de 1874, nous sommes obligés de constater que la solution du problème n'a pas fait un pas. Nous en sommes

toujours au même point. Des matérialisations se produisent à Alger comme à Londres; elles sont contrôlées, enregistrées, exposées par des savants de premier ordre; ces savants ont pris toutes les précautions que leur procurait la science pour ne pas être trompés. Humainement parlant, il ne semble pas qu'ils pouvaient l'être. Ils n'avaient aucun intérêt à nous tromper. Ils affirment ce qu'ils ont vu. Mais après! La question de l'au-delà reste environnée d'autant d'énigmes qu'auparavant; et, en présence de cette incertitude poignante, en présence du mystère qui sépare le monde terrestre du monde invisible, ils affirment que les expériences sont à recommencer.

L'illustre et regretté savant qui vient de mourir, si tragiquement enlevé par un accident de voiture, commençait à se préoccuper de ces questions et avait promis son concours pour des expériences prochaines. M. Curie qui avait découvert le radium, eût-il ajouté une page aux travaux de Sir William et du Dr Richet? C'est un secret qu'il emporte dans la tombe, comme si la nature ne lui avait pas pardonné de lui ravir une partie des mystères qu'elle tient religieusement enfermés dans son sein.

Mgr M. LE MONNIER.



ÉTUDE SUR LES CHANGEMENTS DE PERSONNALITÉ<sup>1</sup>

## LE CAS DE JULIETTE

## I

Dans le numéro de juillet 1905 des *Annales des Sciences psychiques*, j'ai publié le cas de Mayo sous le titre de « Régression de la mémoire ». Je n'avais en effet obtenu avec ce sujet que des résultats informés quand j'avais tenté de déterminer le phénomène de la « prévision ». Dans le cas que je vais décrire, la prévision (ou au moins l'apparence de prévision) se dessine avec assez de netteté pour que le titre de « Régression de la mémoire » devienne inexact. J'adopterai donc aujourd'hui celui de « Changement de personnalité », non seulement parce qu'il est plus général, mais aussi parce qu'il ne préjuge rien sur la cause des phénomènes et qu'il est plus conforme aux caractères des manifestations.

Quand, en effet, j'ai conduit Mayo à Saint-Étienne-du-Mont pour entendre un sermon de Bossuet, ce n'est pas un souvenir que j'ai éveillé en elle. En admettant même qu'elle eût été, dans une vie précédente, Madeleine de Saint-Marc, il est infiniment probable qu'elle n'a pas accompli, de son vivant, l'acte que j'ai eu l'idée de lui faire accomplir. J'ai déterminé chez elle par des manœuvres magnétiques<sup>2</sup>, une mentalité qu'elle a pu avoir en réalité mais qui peut être aussi le simple résultat d'une action physiologique analogue à celles qui ont été observées par Azam, Bourru et Burot. Mayo a agi alors

1. Extrait des *Annales des Sciences psychiques*.

2. Je n'attache pas grande importance à mes procédés. M. Bouvier (de Lyon) en emploie d'autres et arrive aux mêmes résultats. L'important paraît être de dégager le corps astral du corps physique pour lui permettre de reprendre plus facilement les formes diverses correspondant aux époques évoquées.

avec cette mentalité et s'est comportée exactement comme si on lui avait donné la suggestion d'être la personnalité qu'elle aurait représentée d'après ses souvenirs ou l'idée qu'elle s'en faisait.

## II

J'ai trouvé l'an passé à Grenoble, dans l'atelier de M. Urbain Basset, directeur de l'école de sculpture de cette ville, une jeune fille nommée Juliette Durand qui lui servait de modèle pour une statue de chanteuse cambodgienne.

Juliette avait alors seize ans. Elle est fille d'un petit banquier de Die qui a fait faillite et est mort depuis une dizaine d'années. Sa mère s'est remariée avec un ouvrier électricien nommé Perret et tous les trois voyagent de ville en ville en cherchant du travail, soit pour Perret qui est d'humeur vagabonde, soit pour la petite Juliette qu'on a fait poser depuis longtemps dans les ateliers<sup>1</sup> de peintre et de sculpteur.

Cette jeune fille, qui a une bonne santé et un fort beau corps est très sympathique et a eu jusqu'ici une conduite tout à fait régulière. Elle souffre de la vie qu'elle mène et voudrait avoir un métier manuel<sup>2</sup> lui permettant de ne plus poser, parce qu'on la respectait tant qu'elle était enfant et qu'il n'en est plus de même maintenant qu'elle est grande. Elle n'a aucune instruction, sait tout juste lire et écrire et n'a jamais entendu parler ni de spiritisme ni de magnétisme.

1. D'après ce qu'elle m'a dit, Juliette a posé à Paris, chez Bouguereau et Roghegrosse; ce dernier qui avait pris l'enfant en affection l'aurait emmenée passer un hiver avec lui en Algérie. Elle avait une sœur religieuse à Valence et une autre morte en couches récemment, mariée à un comptable de Lyon. Un frère de son père, mort également depuis peu, était pharmacien principal de l'armée en retraite, à Paris.

2. Elle n'est pas adroite de ses mains, ne sait pas coudre. Comme elle manifestait du goût pour l'état de repasseuse, je l'ai mise en apprentissage chez une brave femme où elle allait travailler deux jours par semaine tant qu'elle a été à Grenoble.

## III

*Première séance, 31 juillet 1905.*

Je constate, à l'état de veille, l'attraction exercée par la main placée dans le dos, la perception d'odeurs suggérées après avoir serré le nez du sujet au moyen de mes doigts placés en isonome, l'existence de points hypnogènes et hystérogènes ainsi que les localisations cérébrales aux endroits ordinaires, enfin la suggestibilité quand je détermine un état superficiel de l'hypnose par la pression d'un point hypnogène.

*Deuxième séance, 3 août 1905.*

J'endors Juliette à l'aide de passes longitudinales<sup>1</sup> et je pousse le sommeil magnétique jusqu'à l'état de rapport; je constate alors l'extériorisation de la sensibilité.

J'essaye, quand elle est légèrement endormie, de lui faire prendre des poses par suggestion; elle prend ces poses moins bien que quand elle est réveillée et dit que cela la fatigue. La musique ne produit aucun effet.

*Troisième séance, 6 août 1905.*

J'ai fait venir aujourd'hui Juliette pour la montrer à M. François Porro, professeur d'astronomie à l'Université de Gênes en ce moment à Grenoble pour suivre les travaux du Congrès de l'A. F. A. S.), et à quelques autres personnes.

Je me proposais surtout de leur faire constater l'extériorisation de la sensibilité; mais je fus fort étonné, après avoir endormi Juliette par des passes longitudinales, de ne point constater cette extériorisation. Je pensai que, intimidée par l'assistance où elle ne connaissait que moi, elle s'était concentrée au lieu de s'extérioriser.

Pour me rendre compte de son état d'esprit, je la priai de me donner son adresse; elle me répondit par une adresse à Paris. Je lui demandai alors son âge; elle chercha alors pendant quelque temps, puis finit par me dire : dix ans. Recon-

1. J'appelle passes *longitudinales* celles qui se font de haut en bas et passes *transversales* celles qui se font horizontalement en partant du milieu du corps.

naissant le phénomène que je venais d'étudier à Aix, j'essayai de la faire rétrograder davantage en continuant les passes, mais je n'y parvins pas. Son esprit avait comme des oscillations passant alternativement de son âge actuel à l'âge de dix ans. La fatigue se manifestant, je n'insistai pas et réveillai le sujet par des passes transversales.

Quand Juliette fut revenue à son état normal, elle causa avec nous et s'apprivoisa. Je la rendormis alors de nouveau par des passes longitudinales et j'obtins cette fois l'extériorisation de la sensibilité. Je poussai le sommeil jusqu'à la formation des deux demi-fantômes qu'elle aperçut d'une manière confuse, comme une vapeur grise, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Arrivée à ce point, elle parut souffrir et je m'arrêtai.

Je la réveillai par des passes transversales. Quand elle me parut revenue à l'état de veille, je voulus la dégager complètement en continuant un peu les passes; je m'aperçus alors qu'elle s'endormait de nouveau. Bien qu'étonné de voir se développer si rapidement chez elle ces facultés anormales, je voulus voir ce que je pourrais obtenir ainsi. Après deux ou trois minutes de passes transversales je lui demandai où elle se trouvait en ce moment. Elle était à Genève depuis deux ans. Elle avait quitté Grenoble le 28 mai 1906 parce que son beau-père n'y avait plus de travail. Elle continuait à poser, ce qui l'ennuyait beaucoup.

La séance m'ayant paru assez longue, je ramenai Juliette à son état normal par des passes longitudinales. Elle se réveilla bien portante et sans se souvenir de ce qui s'était passé.

#### *Quatrième séance, 11 août 1905.*

J'endors Juliette par des passes longitudinales, et je la pousse rapidement jusqu'au moment de sa naissance, sans suggestion, me bornant à lui demander de temps en temps l'âge qu'elle avait à ce moment-là.

En continuant les passes longitudinales je constate qu'elle change de personnalité. Elle n'est plus dans un corps charnel; elle vit dans une demi-obscurité et ne souffre pas. Elle voit des esprits lumineux, mais n'a pas la permission de leur parler. Elle a été un homme qui s'appelait Francisque Bon-



nabry et qui est mort depuis longtemps. Ce Francisque est à peu près indifférent au sort de ceux qu'il a laissés sur la terre : « leurs souffrances sont nécessaires et de si peu de durée par rapport à l'éternité » !

Je ne juge pas à propos d'aller plus loin dans le passé et je réveille lentement Juliette par des passes transversales. A mesure qu'elle se réveille je me fais raconter les événements survenus dans sa vie à l'âge où je l'arrête, et je la fais écrire.

*Cinquième séance, 20 août 1905.*

Cette séance est consacrée à la recherche de détails relatifs à la personnalité Bonnabry, à laquelle Juliette est ramenée par des passes longitudinales.

Ce Bonnabry est Belge. En 1818, il avait trente-deux ans, était marié et travaillait à Angoulême comme typographe. Il signe sans hésitation son nom. Trois ans après, en 1821, il se sépare de sa femme<sup>1</sup> parce qu'elle avait une mauvaise conduite; il en est très triste. Il meurt à 45 ans (en 1831) d'une maladie de cœur. Il est séparé de son corps charnel sans trop de peine; son corps astral<sup>2</sup> est sorti par la tête. Il a suivi son enterrement et reconnu les personnes qui y assistaient. Les prières du prêtre lui ont fait du bien; l'eau bénite a chassé les mauvais esprits; il n'a pas remarqué le mur fluide que produit le prêtre en tournant autour du cercueil dans l'église<sup>3</sup>.

Quand Juliette se réincarne dans son corps actuel elle n'en prend possession qu'au moment où ce corps sort du sein de la mère, et encore partiellement. Elle y pénètre ensuite peu à peu de façon à y être complètement vers l'âge de sept ans<sup>4</sup>.

1. Juliette dit tantôt séparé, tantôt divorcé.

2. Juliette n'a pas employé les mots charnel et astral : je m'en sers pour résumer ses explications.

3. Ce mur fluide est vu par d'autres sujets et je m'attendais à une réponse affirmative de Juliette quand je l'ai interrogée à ce sujet. On peut conclure par là qu'elle ne lit pas dans ma pensée; du reste elle me reprenait souvent avec vivacité quand, par mes interrogations, je montrais que j'avais oublié ou mal compris un détail relatif à quelqu'une de ses personnalités successives.

4. M. Maxwell m'a signalé le phénomène suivant relatif à une jeune femme très sensible qu'il a étudiée à d'autres points de vue. Cette jeune femme élève un enfant qui lui a été confié dès sa naissance; elle voit à côté de lui une ombre

*Sixième séance, 25 août.*

J'endors Juliette par des passes longitudinales et je la fais ainsi rétrograder vers le passé; puis sans rien lui dire, je change la direction des passes et je constate ainsi que je la pousse vers l'avenir.

Elle a maintenant vingt ans. Elle a quitté Grenoble depuis trois ou quatre ans; elle est à Genève où elle pose chez un sculpteur, M. Drouet, à qui M. Basset l'a recommandée.

La continuation des passes transversales l'amène à vingt-deux ans. Elle est à Nice. Elle a pris froid en posant; elle tousse beaucoup et ne peut plus poser.

Sous l'influence des mêmes passes, elle vieillit encore; son visage exprime la souffrance; des quintes de toux violentes la secouent; son attitude est si triste et si résignée qu'elle émeut tous les assistants.

Enfin elle meurt : sa tête s'incline sur l'épaule; les membres retombent inertes.

Quelques passes encore et elle peut me répondre. Elle est morte à vingt-cinq ans. Son corps astral s'est détaché de son corps physique rapidement et sans souffrance. Elle se souvient d'avoir été Juliette qui est toujours restée vertueuse. Auparavant elle a été un homme mort jeune : un brave homme aussi qui a bien souffert pendant sa vie parce que, auparavant, il avait été une méchante femme.

Retour à l'état normal à l'aide de passes longitudinales.

*Septième séance, dimanche 3 septembre.*

Juliette est venue aujourd'hui à Voiron pour voir son beau-père que j'ai placé chez un électricien de la ville. Elle s'est rendue ensuite à ma maison de campagne de l'Agnélas où elle

lumineuse aux traits plus formés que ceux de l'enfant et un peu plus grand que lui. Cette ombre, à la naissance, était plus éloignée de l'enfant qu'elle ne l'est maintenant. Elle semble pénétrer peu à peu dans le corps. L'enfant a quatorze mois et la pénétration est environ des deux tiers. Le sujet en question a souvent vu le corps astral des mourants se dégager; il lui paraît brunâtre, étendu au-dessus du corps et semblant flotter.

Il résulte d'une enquête que j'ai faite autour de moi que les souvenirs de la toute première enfance se présentent en général sous forme de tableau; on se voit soi-même accomplissant l'acte qu'on se rappelle, comme si on l'avait observé de l'extérieur du corps.

a passé la journée. J'ai pu avoir ainsi deux séances consécutives : l'une dans la matinée, l'autre dans l'après-midi.

*Séance de la matinée.*

J'endors rapidement Juliette par des passes longitudinales appuyées de suggestions *uniquement relatives au temps*, et je l'amène ainsi jusqu'à la personnalité Bonnabry.

Bonnabry n'est pas Belge comme je le croyais ; il est seulement d'origine belge ; c'est sa mère qui était Belge. Quant à lui, il ne sait pas où il est né, à cause de la vie vagabonde de sa mère qui était chanteuse. A dix-huit ans, il était avec elle à Angoulême pour la saison théâtrale. Un jour, elle l'emmena à la gare avec un monsieur ; puis, au moment de partir, on l'envoya faire une commission. Quand il revint il ne trouva plus personne, et, depuis, il n'a jamais eu des nouvelles de sa mère. Resté seul, il chercha à se tirer d'affaires et entra comme apprenti dans une imprimerie.

Ramené à dix ans par des passes longitudinales, il est à la campagne, chez des paysans où sa mère l'a placé. « Que fait ta mère ? — Mais je vous l'ai déjà dit<sup>1</sup>. »

A ce moment, je constate que la sensibilité de Juliette est extériorisée à quelques centimètres tout autour du corps ; c'est ce qui se produit chez elle chaque fois qu'elle passe par une phase de vie terrestre.

Je continue les passes endormantes. Francisque est dans le sein de sa mère : le corps, mais pas l'âme.

Continuation des mêmes passes. Apparition d'une nouvelle personnalité : celle d'une petite fille morte en bas âge. Elle est dans l'obscurité, parce que avant d'avoir été cette petite fille elle a eu, comme femme, une longue existence où elle s'est mal conduite et a abandonné son mari et ses enfants. Elle repousse avec dégoût ces souvenirs et en souffre. Pas de sensibilité autour du corps, mais seulement autour de la tête, comme si le corps astral se dégageait par le vertex : c'est ce que j'avais déjà remarqué chaque fois que Juliette se croyait dans l'erraticité entre deux vies terrestres.

1. Ainsi Juliette a gardé, au moins en partie, la mémoire de ce qu'elle a dit lorsqu'elle était dans un état postérieur comme temps à celui où elle se trouve.

Je procède ensuite rapidement au réveil, sans m'arrêter à la vie terrestre de Francisque. Quand je vais trop vite avec les passes Juliette paraît en souffrir et me prie de ralentir.

Francisque mort, je l'interroge sur son état. Il est dans une demi-obscurité et souffre seulement quelquefois. Je constate, une fois de plus, que la sensibilité n'existe ni sur la peau, ni autour du corps, sauf au-dessus de la tête d'où elle s'élève en colonne.

*Séance de l'après-midi.*

Je dirige, dès le début, Juliette vers l'avenir au moyen de passes transversales aidées de suggestions se rapportant au temps.

La voici quelques semaines après le moment où nous nous trouvons. Elle tient sa tête entre ses mains, paraît très triste et parle avec peine. Son beau-père n'est pas resté dans la maison où je l'ai placé; il est maintenant dans une usine des environs de Voiron qu'elle ne peut préciser<sup>1</sup>. Elle va encore travailler chez la repasseuse pour son apprentissage, mais cela ne convient pas à ses parents qui aimeraient mieux la voir poser sans interruption.

Continuation des passes transversales.

Elle a quitté Grenoble; elle est à Genève; elle a toujours de grands ennuis avec ses parents et refuse de s'expliquer à ce sujet. Elle voudrait bien écrire à son oncle de Paris; mais sa mère, qui est brouillée avec lui depuis son second mariage, l'en empêche.

Continuation des passes transversales.

Elle a maintenant vingt-cinq ans et habite Nice où elle est d'abord venue toute seule et où sa mère l'a rejointe ensuite. Elle tousse et presse sa poitrine d'un air de souffrance. Je constate que sa sensibilité est extériorisée autour de son corps.

Quelques passes transversales encore et Juliette meurt; sa tête retombe sur son épaule, ses membres sont inertes. La sensibilité n'existe plus autour du corps et s'est localisée au-dessus de sa tête.

<sup>1</sup> Ceci est probablement le résultat de sa conversation du matin avec son beau-père et du reste n'a pas eu lieu.

Continuation des mêmes passes, puis nouvel interrogatoire.

Elle est heureuse d'être morte; elle ne souffre pas et n'est pas dans l'obscurité. Elle se souvient de ceux qui ont été bons pour elle, notamment du colonel de Rochas qui est mort, deux ans après elle, d'une maladie dont il souffrait depuis longtemps.

Je continue les passes transversales et je constate que sa sensibilité revient autour de son corps. Au moment où je m'arrête pour l'interroger elle est réincarnée dans le corps d'un petit garçon très pieux. Puis ce petit garçon entre au séminaire. Je lui demande s'il croit au ciel et à l'enfer tels qu'on les lui enseigne; il répond en souriant que ce n'est pas tout à fait cela. Je presse le point de la mémoire somnambulique au milieu du front pour qu'il se rappelle ses vies passées: il sourit encore en faisant un signe d'approbation avec la tête.

Passes longitudinales sans interruption jusqu'au retour à la vie normale constaté par la sensibilité cutanée et l'état de la mémoire.

### *Huitième séance, 13 septembre.*

Je voudrais savoir comment Juliette voit l'avenir: si c'est seulement une prévision de l'ensemble des événements, ou si elle se représente ces événements dans tous leurs détails.

Pour hâter sa marche dans le temps par suggestion je la *préviens*, avant de l'endormir, que je vais tâcher de lui faire voir sa vie future.

Passes transversales.

Elle est à Genève. Je la prie de me raconter ce qu'elle a fait la veille. Elle s'est levée à 7 heures, elle a déjeuné avec du café au lait, puis est allée poser chez M. Drouet qui habite tout près, rue Jean-Jacques-Rousseau. Il travaille à une statue, elle ne sait pas ce que cela représente. « Vous savez, il se croit très fort; moi, je ne trouve pas. » Elle est rentrée dîner; elle a mangé des tomates farcies et de la salade verte. Dans l'après-midi elle a fait une petite lessive. Ensuite elle a soupé et s'est couchée. Je lui demande si elle me reconnaît. Elle

hésite un moment, puis me saute au cou. « Oh ! monsieur de Rochas, comme je suis heureuse de vous revoir ! » La conversation s'engage comme si j'étais venu lui faire une visite en passant à Genève. Elle me dit qu'elle voudrait bien ne plus poser, qu'une dame lui a promis de lui trouver une place chez une repasseuse. Elle pose souvent aux Beaux-Arts ; ce sont simplement des poses pour les élèves, elles ne signifient rien. Les artistes ne sont en général pas malhonnêtes envers elle ; il y a cependant un vieux peintre qui l'avait vue chez M. Drouet qui lui a écrit pour lui faire une déclaration d'amour. « Voulez-vous que je vous montre sa lettre ? elle est bien drôle. — Oui, va me la chercher. » Elle se lève en riant, puis hésite et se rassied en me disant qu'elle ne savait plus où elle l'avait mise, mais qu'elle allait me la raconter. Le peintre lui faisait beaucoup de compliments : il désirait avoir une entrevue seul avec elle et lui demandait soit un rendez-vous pour le lendemain soir à 7 heures, près du café qui est au bout de la rue Jean-Jacques-Rousseau, soit une réponse poste restante aux initiales B. P. « Vous pensez bien que je n'ai point répondu et que je ne suis pas allée au rendez-vous. » Elle ne se porte pas mal, cependant elle tousse assez souvent et a quelquefois des sueurs pendant la nuit. Je lui dis de regarder ses poumons ; elle y voit de gros trous<sup>1</sup>.

Je continue la marche vers l'avenir par le processus ordinaire. Maladie à Nice. Toux déchirante. Mort. Joie d'être délivrée de la vie. Elle a payé la dette de ses fautes, il lui reste à progresser intellectuellement. Elle se réincarne dans une famille aisée et s'appelle Émile Chaumette. Sa mère meurt en lui donnant le jour. Son père est propriétaire d'une importante fabrique de tuiles et habite la campagne dans une jolie maison. Il a, dès l'enfance l'envie de se faire prêtre. Il entre au grand séminaire et, peu après sa sortie, en 1940, il est nommé vicaire au Havre. Il ne croit pas à la lettre tout ce qu'il enseigne ; mais cela suffit au plus grand nombre. On est encore en République, mais les rapports entre l'Église et

1. Quelques jours auparavant, l'ayant entendue tousser, je lui demandai, à l'état de veille, de regarder son poumon. Elle ne savait ce que c'était que le poumon. Quand je le lui eus expliqué, elle dirigea les yeux vers sa poitrine et dit y voir de petites cavités.

l'État se sont modifiés plusieurs fois depuis le commencement du siècle. Je le prie d'écrire son nom; il me regarde d'un air inquiet : « Pourquoi faire? — Je m'occupe d'étudier les rapports qui peuvent exister entre l'écriture et le caractère. » Il se décide alors, mais a beaucoup de peine à écrire : « Tiens, c'est drôle, je ne me souviens plus comment on fait les grandes lettres. » Enfin, après deux essais qu'il efface, il me donne la signature.

Tout en causant avec la personnalité Chaumette, je prends amicalement Juliette par la taille comme je le fais souvent quand je suis content de ses réponses; elle accueille toujours avec plaisir cette marque d'affection. Aujourd'hui il n'en va plus de même; elle se lève brusquement avec un air sévère : « Quelles drôles de manières vous avez! Du reste il faut que je parte, j'ai à dire ma messe. »

Je la retiens au moyen de passes longitudinales et je la ramène à son état normal.

#### IV

Ce fut ma dernière séance avec Juliette. Quelques jours après elle m'envoya une dépêche m'annonçant que sa sœur de Lyon était morte en couches, qu'elle partait avec sa mère pour soigner le nouveau-né et qu'elle m'écrirait prochainement<sup>1</sup>.

Malgré ces promesses, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Je l'ai en vain fait rechercher à Lyon, à Genève et à Nice. Peut-être pourra-t-on retrouver cet intéressant sujet et voir ce qui se réalisera dans ses prévisions<sup>2</sup>. C'est pourquoi j'ai laissé dans cet article leurs vrais noms aux personnages.

1. Juliette et sa mère sont allées, en pleurs faire leurs adieux à la repasseuse qui n'a aucun doute sur la réalité de la cause donnée à leur départ; mais comme elles ont laissé des dettes à Grenoble, elles n'ont vraisemblablement pas voulu qu'on connût leur adresse à Lyon.

2. Le phénomène de la prévision, quelque inexplicable qu'il soit encore pour nous, a été constaté si nettement que nous ne devons pas le rejeter à priori comme impossible, puisque les sujets que j'ai étudiés voient certainement leur vie *actuelle* dans le passé, pourquoi ne le verraient-ils pas aussi jusqu'à un certain point dans l'avenir? Je laisse pour le moment de côté la question des deux autres existences.

Pour le moment j'ai constaté que :

1° Elle a quitté Grenoble huit mois avant la date qu'elle avait indiquée;

2° Il n'y a maintenant à Genève aucun sculpteur portant le nom de Drouet ou nom analogue;

3° M. Basset ne connaît aucun artiste de ce nom et n'a donné aucune lettre de recommandation à Juliette;

4° On n'a retrouvé à Angoulême aucune trace d'un nommé Bonnabry, soit comme procédure de séparation avec sa femme, soit comme acte de décès.

## V

Nous nous trouvons donc de nouveau en présence d'une série de rêves qui se succèdent avec une vraisemblance et une logique<sup>1</sup> d'autant plus étonnantes que Juliette, à l'état de veille, est dénuée de toute imagination et ignore certainement les théories évolutives basées sur la peine du talion. Ces rêves, ou plutôt ces changements de personnalité, ne paraissent cependant pas, en l'état, devoir être considérés comme une preuve de vies antérieures, puisque, dans d'autres cas analogues que je me propose d'exposer encore dans cette revue, j'ai eu la preuve certaine que les personnalités *jouées* par les sujets n'ont pas existé, au moins dans les conditions qu'ils indiquent.

On est donc autorisé, d'après ce que l'on connaît, à les considérer provisoirement comme des suggestions; mais quelle est l'origine de ces suggestions?

Elles ne viennent certainement pas de moi qui ai non seulement évité tout ce qui pouvait mettre le sujet sur une voie déterminée, mais qui ai souvent cherché en vain à l'égarer par des suggestions différentes. Il en a été de même pour les autres expérimentateurs qui se sont livrés à cette étude.

1. Il y a lieu de s'étonner aussi de leur persistance. Je viens, en effet, après un an d'interruption, de revoir Mayo qui n'a été magnétisée par personne dans cet intervalle. Je l'ai endormie de nouveau quoique avec beaucoup de peine; mais une fois endormie, elle a repris exactement et dans le même ordre les personnalités décrites dans mon article de juillet 1905.



Sont-elles l'effet d'idées qui, suivant l'expression populaire, « sont dans l'air » et qui agissent plus fortement sur l'esprit du sujet dégagé des liens du corps? Cela pourrait bien être dans une certaine mesure, car on a remarqué que toutes les révélations des extatiques se ressentent plus ou moins du milieu dans lequel ils ont vécu.

Sont-elles dues à des entités invisibles qui, voulant répandre parmi les hommes la croyance aux incarnations successives, procèdent comme *la Morale en action*, à l'aide de petites histoires sous des noms supposés pour éviter les revendications entre vivants? Cela me paraît fort invraisemblable.

Procèdent-elles enfin de la « mémoire ancestrale », qui est probable, bien qu'elle n'ait pas encore été sûrement prouvée, mais qui, en tout cas, est insuffisante pour produire des récits ne pouvant se rapporter aux ancêtres des sujets, ainsi que je l'ai vérifié plusieurs fois?

Jusqu'à présent nous ne pouvons donner que des faits et pas d'explications; mais les faits sont les bases de toutes les sciences, et les sciences ne se constituent qu'en en réunissant un grand nombre afin de tâcher d'y découvrir des constantes et d'en déduire des lois.

C'est pourquoi les phénomènes, lors des premiers tâtonnements, doivent être décrits avec le plus de détails possible, au risque de fatiguer le lecteur et de passer pour un naïf, car on ne sait pas encore quels sont ceux qui devront former l'ossature de la future théorie.

Pendant des centaines de siècles les astronomes observant les planètes se trouvèrent en présence de mouvements qui leur paraissaient incohérents et inexplicables. Du jour où Kepler découvrit la loi de la gravitation et montra que les planètes, y compris la terre, tournaient autour du soleil, toutes les observations anciennes se coordonnèrent sur des courbes d'une majestueuse simplicité.

Albert DE ROCHAS.



## Une Apparition dans un Couvent irlandais

---

Voici comment le *Belfast Telegraph* du 30 novembre racontait l'événement extraordinaire qui se serait passé au couvent passionniste d'Ardogne, à Belfast, et dont la presse anglaise s'est beaucoup occupée ces temps derniers : « Le R. P. Hubert s'était depuis peu installé au couvent en qualité de recteur, lorsqu'un soir, s'étant retiré dans sa cellule pour se coucher, il entendit frapper un coup à sa porte. Un autre Père passionniste qui occupait une chambre à côté entendit un coup semblable. Ils ouvrirent tous les deux leur porte, et aperçurent la figure d'un Père passionniste, qui passait dans le couloir, et qui ensuite disparut.

« Le frapement à la porte se renouvela en d'autres occasions et finalement le P. Hubert se décida à aborder l'apparition, en la présence d'un autre Père. L'apparition parla, et dit que le recteur n'avait pas exécuté une promesse qu'il lui avait faite pendant sa vie de faire dire des prières pour son âme.

« Le P. Hubert, en faisant connaître ce fait au cours d'un sermon, déclara aux moines étonnés qu'il avait réellement fait cette promesse à un Père passionniste mort depuis, et que l'apparition avait été reconnue par lui-même et par deux Pères comme étant celle du moine défunt. Il avait oublié d'effectuer sa promesse; mais après ce rappel si extraordinaire venant de l'autre monde, il s'était acquitté de sa dette spirituelle, et le fantôme n'était plus apparu depuis dans le monastère. »

Ce sermon produisit naturellement une grande impression dans la ville manufacturière de l'Irlande: le P. Hubert saisit l'occasion pour revenir sur l'argument dans d'autres sermons qu'il prononça, en disant qu'il ne pouvait pas faire connaître le nom du moine qui lui

était apparu, parce que la charité chrétienne s'y opposait, mais trois des cinq Pères passionnistes qui occupaient le couvent d'Ardogne ayant vu l'apparition et l'ayant reconnue, et qui avaient été liés avec le défunt alors qu'il était encore en vie, pouvaient affirmer l'événement.

Il ajouta d'ailleurs que ces apparitions n'étaient pas une chose rare dans l'ordre des Passionnistes; lui-même avait déjà vu au moins deux apparitions en d'autres temps — et ce n'étaient pas des fantômes de prêtres. Il rapporta l'histoire de l'apparition d'un moine dans un couvent de Bénédictins de l'Amérique du Nord et une autre apparition semblable qui aurait eu lieu dans une maison rattachée à un couvent passionniste en Angleterre.

Il avait étudié soigneusement ce sujet, et avait constaté que jamais ces apparitions ne font de mal à personne; au contraire elles semblent chercher aide et sympathie. « Les esprits, continua le Père, s'efforcent fréquemment de se familiariser avec nous, mais nous ne leur permettons pas. » En tout cas, le R. P. Hubert fit remarquer que ce qu'il venait de dire n'avait rien à faire avec les théories modernes du spiritisme, qui sont condamnées par l'Église catholique.

---

## DEUX ENFANTS MÉDIUMS <sup>1</sup>

---

Les journaux italiens continuent à s'occuper beaucoup des deux jeunes garçons de Ruvo; des polémiques assez intéressantes ont eu lieu à ce sujet entre le *Messagero*, le *Corriere della Sera*, le *Giornale d'Italia*, le *Secolo*, la *Patria*, le *Corriere delle Puglie*, etc.

Ce dernier journal a même publié une intéressante entrevue qu'un de ses rédacteurs a eue avec l'évêque de Bitonto, auquel les parents des deux frères Alfred et Paul Pansini s'étaient souvent adressés dans l'espoir qu'il parviendrait à délivrer les enfants de l'obsession dont on les supposait victimes. L'évêque, Mgr Berardi, est un homme de quarante ans environ, ancien officier des bersaglieri. Il ne se montre aucunement fanatique, et possède une certaine connaissance de la science psychologique moderne.

A vrai dire, il n'est pas à même de nous apprendre grand'chose de nouveau au sujet des deux enfants. On se rappelle qu'on lui amena une fois le petit Alfred Pansini, profondément endormi et qu'on ne parvenait pas à éveiller. Le prélat le réveilla en l'appelant tout simplement par son nom — ce qui est d'ailleurs bien connu par les hypnotiseurs. Une autre fois, on le lui amena tout nu, dans un état qui rappelait celui des « possédés » dont il est question dans l'Évangile; Mgr Berardi le rendit à son état normal, comme la première fois, en l'appelant à haute voix par son nom; l'enfant se réveilla, et, tout honteux de se voir ainsi, il demanda des vêtements.

Tant qu'il restait auprès de l'évêque, Alfred se tenait tranquille; sa condition fut même normale au séminaire, où il

étudia pendant assez longtemps; mais dès qu'il revenait chez lui, les faits extraordinaires reprenaient de plus belle. Le prélat ne connaît rien personnellement au sujet des voyages mystérieux des deux enfants; tout ce qu'il peut dire, c'est qu'une fois leur mère était venue le trouver avec eux et une fillette; pendant que l'on causait, on s'aperçut que les deux garçons avaient disparu.

Alfred présentait aussi ce phénomène : quand quelqu'un le regardait en formulant mentalement une demande, le garçon donnait la réponse en écrivant inconsciemment.

Mgr Berardi, tout en faisant la part des phénomènes naturels, est d'avis que les esprits peuvent parfaitement y être pour quelque chose, « puisqu'ils existent ». Il affirme d'ailleurs avoir d'autres expériences spiritiques personnelles. « J'ai une ferme à Santo-Spirito, dit-il, et voilà ce qui s'y passa. Quand mourut le curé de l'endroit, j'y envoyai le prêtre, M. Acquafredda, et je lui permis provisoirement de dormir dans ma petite maison. La nuit, quand le pauvre homme éteignait la lumière, les couvertures lui étaient retirées; les premières fois, il ralluma la bougie et remplaça les couvertures, mais aussitôt l'obscurité faite, le mauvais tour recommençait. Il eut peur et il s'échappa. Dans la chambre où je dors d'habitude, se produisent parfois des bruits qui deviennent si forts, que deux femmes qui habitent dans la pièce en bas s'échappèrent épouvantées. Un jour, les serviteurs allèrent faire ma chambre et trouvèrent les chaises disposées l'une sur l'autre en colonne. »

Relativement à la disparition mystérieuse des deux petits frères Panzini d'un endroit, et de leur apparition presque instantanée dans une autre localité, l'hypothèse la plus facilement acceptée par les savants italiens qui se sont occupés de cette affaire, c'est qu'il s'agit d'*automatisme ambulatoire*; on sait que les sujets atteints de cette maladie nerveuse éprouvent une tendance irrésistible à se déplacer, alors qu'ils tombent dans l'*état second*; ils ont tout oublié quand ils reviennent à leur état normal. Le Dr *Petrus* en écrivant dans le *Secolo* de Milan, n'exclut pas l'hypothèse que les deux garçons, dans un état d'hypéresthésie musculaire,

puissent parcourir la distance de 30, 40, 50, jusqu'à 90 kilomètres sans se reposer et même en courant. Néanmoins, il se demande comment il est possible de parcourir, même à la course, 14 kilomètres dans une demi-heure. Du reste, comment se fait-il que les deux enfants, dans leurs pérégrinations précipitées, n'aient jamais attiré l'attention des passants, alors que les grandes routes de ces pays sont toujours fréquentées par nombre de chars et de piétons?

---

## Apparitions des défunts au lit de mort<sup>1</sup>

~~~~~

En tout temps et chez tous les peuples, on a observé le fait que, durant la crise suprême de la mort, l'intelligence humaine donnait assez souvent des signes de perspicacité et de prévoyance extraordinaires, ou qu'elle était sujette à des perceptions de nature sensationnelle, partagées, assez fréquemment, par d'autres personnes présentes ou éloignées.

Les représentants des sciences psychologiques d'abord, ensuite ceux des sciences métapsychiques, se sont efforcés d'examiner par la méthode expérimentale ces manifestations si intéressantes de la période pré-agonique; s'ils parvinrent aisément à faire rentrer une partie des manifestations dont il s'agit dans le cercle des lois acquises de la psycho-physiologie, on ne peut certainement pas affirmer que cela leur ait réussi pour toutes. Les phénomènes en question paraissent en effet infiniment plus complexes qu'on ne pouvait le soupçonner, et leur immense sphère d'action s'étend depuis les simples cas d'hypermnésie et de paramnésie jusqu'à ceux d'action ou de perception télépathiques, depuis les cas de lucidité et de télésthésie jusqu'à ceux de précognition et de rétro-cognition: à tout cela viennent encore se superposer des épisodes sensationnels de visions extatiques, de visions *panoramiques*, de visions symboliques, et enfin d'autres épisodes de perception de fantôme de défunts.

Ces derniers sont de beaucoup les plus fréquents, à tel point que l'expérience populaire en a tiré l'une de ses nombreuses généralisations proverbiales. Toute femme du peuple vous dira en effet que lorsqu'un malade *parle avec ses morts*,

1. Extrait des *Annales des Sciences Psychiques*, numéro de mars 1906, p. 144 sq.

il n'y a plus aucun espoir de guérison. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il en est réellement ainsi.

Comme il n'est pas possible de développer dans une simple monographie un thème aussi vaste, je me propose de m'en tenir exclusivement aux phénomènes de *perception de fantômes de défunts durant la crise de la mort*.

Ces phénomènes sont ceux qui ont plus spécialement arrêté l'attention de quelques savants éminents, qui ont fini par conclure que l'on devait classer tous ces faits parmi ceux appartenant à la catégorie si variée des hallucinations subjectives, inductions parfaitement légitimes, puisque l'on ne possède pour l'instant aucun argument pour prouver d'une manière expérimentale la possibilité d'une explication différente.

Il n'est, toutefois, pas moins vrai que, par l'analyse des phénomènes en question, on voit apparaître, par-ci, par-là, des points obscurs, constitués par des circonstances et des coïncidences assez embarrassantes et suggestives pour que l'on doive reconnaître que l'argument mérite un examen ultérieur, ce dont il n'est possible de se former une idée nette qu'en étendant les investigations à un nombre suffisant de cas.

C'est pourquoi je me suis décidé à entreprendre la présente classification.

Dans les courtes observations que je ferai au fur et à mesure qu'il m'arrivera de citer des épisodes de plus en plus complexes, je m'en tiendrai rigoureusement aux saines règles expérimentales desquelles se sont inspirés les savants distingués en question, me limitant à indiquer chaque fois les points obscurs qui n'ont pas encore été éclaircis, et à faire remarquer plus tard que, si on veut se rendre compte de tous ces faits dans leur ensemble, il est indispensable de compléter l'hypothèse hallucinatoire par celle télépathique, qui d'ailleurs apparaît quelquefois tellement tirillée et artificieuse, qu'elle peut sembler à son tour insuffisante.

Les croyants auxquels les règles scientifiques que je me suis proposé pour cet ouvrage sembleraient trop exclusives et limitées peuvent se rassurer en songeant que si, jusqu'à preuve contraire, la science doit se tenir à des explications de

cette nature, il n'en est pas moins possible que les faits dont nous nous occupons aient réellement une origine différente. Le mystère qui entoure encore l'ensemble si compliqué des phénomènes métapsychiques paraît tellement impénétrable, qu'on ne peut pas admettre que des jugements sans appel soient prononcés à cet égard au nom de la science. Cela dit, me voici à l'argument.

PREMIÈRE CATÉGORIE

Cas dans lesquels les apparitions de défunts sont perçues uniquement par le mourant et se rapportent à des personnalités dont il connaissait la mort.

Telles sont les modalités de manifestation qui caractérisent la plupart des phénomènes en question ; inutile de faire remarquer qu'elles sont en même temps les moins intéressantes au point de vue scientifique. Étant donné l'état très vif de passion dans lequel se trouve probablement un mourant qui conserve la conscience de lui-même ; étant donné, par suite, l'état d'hypéresthésie des centres corticaux d'idéation, et les conditions plus ou moins morbides de leur fonctionnement ; étant donnée, enfin, l'orientation inévitable de la pensée d'un mourant qui ne peut que se tourner avec une angoisse suprême vers les personnes chères et éloignées, et vers ceux qui l'ont précédé dans la tombe, on conçoit aisément que tout cela doit déterminer très fréquemment des phénomènes d'hallucination subjective.

Ces inductions se basent d'ailleurs sur l'expérience. Il est à noter toutefois une circonstance qui ne paraît pas être éclaircie par l'hypothèse hallucinatoire : c'est que, si la pensée ardemment tournée vers les personnes chères — ou éloignées, ou mortes — était la seule source des phénomènes en question chez le mourant, celui-ci, au lieu de subir exclusivement des formes hallucinatoires ayant le caractère d'apparition de

défunts (assez souvent de défunts presque oubliés par le malade), devrait subir aussi, même plus fréquemment encore, des formes hallucinatoires, lui présentant des personnes lointaines qu'il aime — ce qui n'est pas. Des recherches spéciales faites dans cette direction il résulte qu'en dehors des cas nettement télépathiques ou télésthésiques (c'est-à-dire des cas impliquant un événement véridique), on ne connaît pas d'exemples dans lesquels un mourant ait montré voir ou parler à de soi-disant fantômes de vivants, dans la manière où ces visions et ces dialogues se produisent avec de supposés fantômes de défunts. On connaît, à vrai dire, quelques exemples de mourants ayant eu des fantômes que l'on croyait de personnes vivantes ; mais, dans ces circonstances, il résulta constamment que les personnes en question étaient effectivement décédées depuis peu de temps, quoique aucun des assistants, ni le malade lui-même, eussent connaissance de ce fait.

Sans doute, ces considérations n'ont pas en elles-mêmes une grande valeur théorique ; elles contribuent néanmoins à faire mieux paraître l'opportunité d'une analyse ultérieure et plus profonde de la casuistique dont nous nous occupons.

Ceci dit, je passe à l'exposition d'un certain nombre de cas, proportionné à la variété des épisodes de cette catégorie.

1^{er} CAS. — Dans la vie du Révérend Dwight L. Moody, ardent propagandiste évangélique aux États-Unis, écrite par son fils, on trouve le récit suivant de ses derniers moments :

« On l'entendit soudain murmurer : « La terre s'éloigne, « le ciel s'ouvre devant moi ; j'en ai dépassé les limites ; Dieu « m'attend. Ne me rappelez pas ; tout cela est beau ; on dirait « une vision d'extase. Si c'est cela la mort, qu'elle est douce !... » Son visage se raviva et avec une expression de joyeux ravissement : « Dwight ! Irène ! Je vois les enfants, » (Il faisait allusion à deux de ses petits-fils qui étaient morts.) Ensuite, se tournant vers sa femme, il lui dit : « Tu as toujours été une bonne « compagne pour moi. » Après ces mots, il perdit connaissance. »

II^e CAS. — Le professeur A. Pastore, du lycée Royal de Gènes, dans un intéressant article publié dans le *Fanfulla della Domenica*, année 1887, n^o 36, raconte de lui-même ce qui suit :

« J'ai éprouvé une maladie fort grave. Dans la période de la crise, lorsque j'avais complètement perdu la conscience de la douleur physique, la puissance de l'imagination s'était extraordinairement accrue en moi, et je voyais nettement, dans une confusion très distincte (deux mots qui paraissent inconciliables et qui pourtant sont les seuls qui peuvent rendre ma pensée), moi-même enfant, jeune homme, à l'âge viril, aux diverses époques de mon existence : un rêve, mais un rêve plus fort, plus intense, plus *vivant*. Et dans cet espace immense, bleu, lumineux, ma mère venait à ma rencontre — ma mère morte quatre ans auparavant. — C'est une impression inexprimable. Depuis lors, en lisant le *Phédon*, j'ai mieux compris Socrate. »

III^e CAS. — M. Hudson Tuttle parle ainsi d'un autre cas, venu à sa connaissance :

« Un épisode très émouvant s'est produit, il y a quelques années, dans la ville d'Hartford. Celui qui me le communiqua était tellement convaincu de la nature supernormale de ce qu'il avait vu, que le fait lui était resté bien gravé dans la mémoire. Il vit encore dans un État de l'Ouest ; c'est un homme pratique, positif — la dernière personne capable de se laisser aller à des rêveries. Dans la circonstance dont je m'occupe, il veillait au chevet d'un mourant, typographe de profession. Depuis une demi-heure environ l'agonisant s'éteignait peu à peu. La respiration, de plus en plus oppressée, était devenue très lente et très difficile. Enfin, le moment arriva où le veilleur le crut mort. Tout à coup, ses paupières se rouvrirent, animées par une expression de grande surprise, comme en reconnaissant quelqu'un ; le visage illuminé par une ivresse de joie, il s'écria : « Toi, toi, ma mère ! » Et il retomba mort sur son oreiller. « Personne ne pourra jamais me persuader — dit le rapporteur de cet épisode — que cet homme n'ait

« pas réellement aperçu devant lui sa mère. » — (HUDSON TUTTLE, *The Arcana of Spiritualism*, p. 167.) »

IV^e CAS. — Mr. Alfred Smedley, à la page 50-51 de son ouvrage *Some Reminiscences*, raconte comme il suit les derniers moments de sa femme :

« Quelques instants avant sa mort, ses yeux se fixèrent sur quelque chose qui sembla les remplir d'une surprise vive et agréable ; alors elle dit : « Comment ! voici ma sœur Charlotte, « voici ma mère, mon père, mon frère Jean, ma sœur Marie ! « Maintenant ils m'amènent aussi Bessy Heap ! Ils sont tous « ici ; oh ! que c'est beau, que c'est beau ! Ne les vois-tu pas ? « — Non, ma chère — répondis-je — et je le regrette bien. « — Tu ne peux donc pas les voir ? — répéta la malade avec « surprise. — Ils sont pourtant tous ici ; ils sont venus pour « m'emmener avec eux. Une partie de notre famille a déjà « traversé la grande mer, et bientôt nous nous trouverons « tous réunis dans le nouveau séjour célestial. » — J'ajouterai ici que Bessy Heap avait été une servante très fidèle, très affectionnée à notre famille, et qu'elle avait toujours eu une affection particulière pour ma femme.

« Après cette vision extatique, la malade resta quelque temps comme épuisée ; enfin, tournant fixement le regard vers le ciel, et soulevant les bras, elle expirait. »

V^e CAS. — Le Dr Paul Edwards écrivait, en avril 1903, au directeur du *Light* :

« Vers 1887, alors que j'habitais dans une ville de la Californie, je fus appelé au chevet d'une amie à laquelle j'étais fort attaché, et qui se trouvait à toute extrémité par suite d'une maladie de poitrine. Tout le monde savait que cette femme pure et noble, cette mère exemplaire, était vouée à une mort imminente ; elle finit par s'en rendre compte aussi et voulut alors s'apprêter au grand moment. Ayant fait venir ses enfants auprès de son lit, elle les embrassait tour à tour, après quoi elle les renvoyait. Son mari s'approcha en dernier lieu,

afin de lui donner et d'en recevoir le suprême adieu. Il la trouva en pleine possession de ses facultés intellectuelles. Elle commença par dire : « Newton (c'était le nom du mari)... « ne pleure pas, car je ne souffre point, et j'ai l'âme prête et « sereine. Je t'ai aimé sur la terre; je t'aimerai encore après « mon départ. Je me propose de venir à toi, si cela m'est « possible; ne le pouvant pas, je veillerai du ciel sur toi, sur « mes enfants, en attendant votre venue. Maintenant, mon « plus vif désir est de m'en aller... J'aperçois plusieurs ombres « qui s'agitent autour de nous... toutes vêtues de blanc... « J'entends une mélodie délicieuse... Oh ! voici ma Sadie ! « Elle est près de moi, et sait parfaitement qui je suis. » (Sadie était une petite enfant qu'elle avait perdue dix ans auparavant.) — « Sissy, — lui dit le mari, — ma Sissy, ne « vois-tu pas que tu rêves ? — Ah ! mon cher, — répondit la « malade, — pourquoi m'as-tu rappelée ? A présent j'aurai « plus de peine à m'en aller. Je me sentais si heureuse dans « l'au-delà ; c'était si délicieux, si beau ! » Après trois minutes environ, la mourante ajouta : « Je m'en vais de nouveau, et « cette fois je ne reviendrai pas quand même tu m'appel-
« lerais. »

« Cette scène eut la durée de huit minutes. On voyait bien que la mourante jouissait de la vision complète des deux mondes en même temps, car elle parlait des figures qui se mouvaient autour d'elle, dans l'au-delà, et en même temps, elle adressait la parole aux mortels en ce monde... Jamais il ne m'est arrivé d'assister à un trépas plus impressionnant, plus solennel. — (*Light*, 1903, p. 167.) »

VI^e CAS. — Le Dr Wilson, de New-York, qui assista aux derniers moments du ténor James Moore, en parle comme il suit :

« Il était 4 heures, et la clarté de l'aube, qu'il avait attendue avec anxiété, commençait à filtrer à travers les volets. Je m'inclinai sur lui, et je constatai que son visage était calme et son regard limpide. Le pauvre malade me regarda et en me serrant la main dans les siennes, il dit : « Vous avez été

« un bon ami pour moi, docteur. Vous ne m'avez pas quitté. » Alors se passa un fait que je n'oublierai pas jusqu'à mon dernier jour, — quelque chose que ma plume est impuissante à décrire. Je ne puis m'exprimer autrement qu'en disant qu'alors qu'il paraissait conserver toute sa raison, il fut transporté dans l'au-delà, et quoique je ne puisse pas bien m'expliquer la chose, je suis absolument convaincu qu'il avait pénétré dans le séjour spirituel. En effet, en élevant la voix beaucoup plus qu'il ne l'avait fait durant sa maladie, il s'écria : « Voici ma mère ! Viens-tu ici pour me voir, maman ? » « Non, non ; c'est moi qui viendrai vers toi. Attends un instant, ma mère ; je suis presque libre ; je puis te rejoindre. » « Attends un instant. » — Son visage avait une expression de bonheur inexprimable ; la manière dont il parlait me fit une impression que je n'avais jamais ressentie jusqu'à ce jour : il vit sa mère et il lui parla ; j'en suis tout aussi fermement convaincu que je le suis d'être assis ici en ce moment.

« Dans le but de bien arrêter mes souvenirs sur ce qui avait été le fait le plus extraordinaire auquel j'eusse jamais assisté, j'enregistrerai aussitôt, mot pour mot, ce que je venais d'entendre... Ce fut la plus belle mort à laquelle j'aie jamais assisté. — (*Light*, 1900, p. 413.) »

Les cas qui précèdent représentent les phénomènes les plus simples parmi ceux que nous nous proposons d'examiner. De ces faits, on passe à d'autres, dans lesquels on rencontre un élément sensationnel de plus, constitué par cette circonstance, que la perception d'un fantôme de défunt n'est que la répétition ou la réévocation d'une autre apparition hallucinatoire, arrivée précédemment au même percipient, parfois à une époque très éloignée de sa vie. Dans certaines circonstances, à son apparition antérieure, le supposé fantôme avait annoncé au percipient qu'il se manifesterait à lui une fois encore ; on peut même citer certains cas, d'ailleurs assez rares, où le fantôme précisa que la deuxième apparition aurait lieu au moment suprême de la mort. Enfin, dans l'un des cas qui vont suivre, le fantôme apparut au moment de la mort est

celui d'une personnalité médianique qui se manifestait auparavant au percipient au moyen de l'écriture automatique.

En tenant compte de ces circonstances, il paraît évident que l'hypothèse de l'auto-suggestion suffit, jusqu'à preuve contraire, à expliquer de pareils exemples de réévocations hallucinatoires.

Les formes de manifestation de ces phénomènes sont très variées. Je me bornerai à en rapporter quatre exemples.

VII^e CAS. — Le cas suivant, rigoureusement documenté, a été communiqué par Alexandre Aksakoff aux *Annales des Sciences psychiques* (année 1894, pp. 257-267). Étant donnée sa longueur, je me limiterai à rapporter les quelques passages qui sont indispensables pour comprendre le sujet :

« Ma sœur Catherine est morte en laissant une fille de trois ans que je me suis chargée d'élever. A l'âge de huit à neuf ans, Julie, qui ne se rappelait presque pas sa mère, commença tout à coup à parler d'elle, disant qu'elle voudrait bien voir sa maman, qu'elle avait vue en songe. Un jour que nous étions tous ensemble au salon, la petite dit :

« Voilà maman qui vient » ; elle alla comme à sa rencontre, et nous l'entendîmes lui parler. Depuis, ces visions se répétèrent assez souvent. D'abord, j'ai essayé de persuader à la petite que c'était une fantaisie, que sa mère ne pouvait venir chez elle ; mais quand je l'entendis me parler des événements du passé, arrivés avant sa naissance, qui lui étaient inconnus, — nous transmettre, de la part de sa mère, des conseils très profonds et très sérieux, qu'à son âge elle ne pouvait même comprendre... il a bien fallu croire à ces apparitions : aussi j'y crois de tout mon cœur. (*Témoignage de Mme DIMITRIEF*). — L'apparition de la mère commençait toujours ainsi : la petite courait à sa rencontre, semblait recevoir un baiser au front ; puis Julie s'asseyait sur une chaise au salon, « à côté « de laquelle maman aime à prendre place », — disait invariablement la petite. Puis Julie, de la part de sa mère, commençait à parler toujours ainsi : « Dis à ta tante, etc. » — Un jour, par exemple, elle parla ainsi : « Maman me dit : « Dis

« à ta tante que j'aurais pu me rendre visible à elle aussi, mais
 « que cela lui causerait une telle secousse nerveuse, qu'elle
 « en tomberait malade... Les enfants ont moins peur de nous :
 « voilà pourquoi je lui parle par toi. » (*Témoignage de*
Mme MARIE SABOUROF.)

« La dernière fois elle apparut à Julie avec sa compagne, M^{lle} Keraskof; en lui faisant ses adieux, elle ajouta que maintenant ses apparitions devaient cesser, car Julie n'en avait plus besoin, mais qu'un jour, dans un moment sérieux de sa vie, elle viendrait encore... A l'âge de vingt et un ans, Julie épousa un brave et honnête marin, M. Dobrovolsky, qui la rendit parfaitement heureuse. Il y a une dizaine d'années, en mariant sa fille, Julie se refroidit et gagna, comme sa mère, la phtisie galopante; elle mourut à quarante et un ans, en Crimée, où on l'avait conduite dans l'espoir de la guérir... Elle a fini en pleine connaissance, comme la plupart des phtisiques. Au dernier moment, elle se retourna subitement d'un autre côté, et son visage exprima de l'étonnement mêlé de tristesse et peut-être d'une certaine frayeur: ce qui fait supposer que dans ce moment solennel sa mère lui apparut encore une fois. « Est-ce possible! » dit-elle, comme s'adressant à quelqu'un, et ce furent ses dernières paroles. (*Témoignage de* NATALIE R...). »

VIII^e CAS. — Je tire cet autre cas de l'ouvrage bien connu de Mrs. E. d'Espérance (*Shadow Land*, p. 140-143); c'est le fait dont j'ai parlé plus haut, et dans lequel le fantôme paru au lit de mort du percipient était celui d'une personnalité médianique qui avait l'habitude de se manifester antérieurement par l'écriture automatique :

« ... Plus tard notre cercle d'amis invisibles s'augmenta d'une petite Espagnole qui écrivait mal l'anglais, l'entremêlant de mots espagnols : son écriture était strictement phonétique, et ses expressions celles d'une enfant volontaire et impétueuse de sept ou huit ans. Elle nous dit avoir été brûlée avec sa sœur aînée dans une église de Santiago... Elle s'attacha promptement à l'un des membres de notre cercle. Elle l'appelait Georgio,

et l'assurait de ses préférences. Depuis ce temps, elle semblait prodiguer toutes ses attentions à ce nouvel ami. Si Georgio ne venait pas, pour une raison ou une autre, Ninia ne venait pas non plus, ou se montrait inconsolable...

« Fidèle petite amie! Quelques années plus tard, M^{me} F... et moi nous voyagions à plusieurs milliers de milles de distance pour nous asseoir au chevet de Georgio qui se mourait. Je venais tristement d'écrire une lettre sous sa dictée, et je la lui relisais. « Merci, me dit-il, c'est bien. Je veux essayer de signer « maintenant. » Mais aussitôt il s'exclama : « Comment! « Ninia!... Chère petite Ninia, que cela est gentil à toi! »

« Je le regardais anxieusement, frappé par son expression joyeuse. Son visage était inondé de bonheur.

« Chère petite Ninia, ne pars pas! » fit-il avec des yeux suppliants. Puis, remarquant notre air inquiet, il ajouta : « Cette « chère petite!... Je suis fatigué, je veux essayer de dormir un « moment. »

« Fermant les yeux, il s'assoupit avec un sourire heureux et une expression de paix répandue sur son visage. Nous avions peur que ce ne fût là son dernier sommeil. Lorsqu'il se réveilla, il jeta un coup d'œil anxieux autour de lui et son regard s'arrêta, se fixa dans l'espace, là où auparavant il avait vu sa petite amie; aussitôt, il sourit, en faisant un petit signe de satisfaction. Il la nomma plusieurs fois dans les heures qui suivirent : « Elle va être fatiguée de m'attendre », dit-il, à un moment. Son esprit ne fut jamais distrait de cette pensée; il savait qu'un grand changement l'attendait, et la présence de Ninia semblait lui donner du courage. Il nous parla doucement et avec calme pendant l'heure qui précéda sa mort, et ses dernières paroles furent : « Chère petite Ninia, chère petite amie! »

IX^e CAS. — L'exemple que je vais rapporter appartient à une catégorie de cas assez rares, qui diffèrent légèrement des autres par le fait que la vision d'un fantôme de défunt, au lieu de se produire au moment pré-agonique, a lieu plusieurs heures ou même un jour avant la mort du percipient; celui-ci n'est d'ailleurs pas une personne gravement malade, mais paraît être dans un état normal de santé; il est ensuite à remarquer que

le phénomène a lieu par suite d'une promesse faite par ce même fantôme au percipient dans une apparition précédente. Étant donné cela, on comprend facilement que la réalisation de la mort du percipient à l'heure prophétisée peut être attribuée à l'influence bien connue que les phénomènes auto-suggestifs produisent sur l'organisme humain.

« Il y a environ soixante ans, M^{me} Carleton mourut dans le comté de Leitrim. Elle et ma mère étaient amies intimes. Quelques jours après sa mort, elle apparut en rêve à ma mère. et lui dit : « Vous ne me reverrez plus même en rêve, excepté « une fois encore, et ce sera juste vingt-quatre heures avant « votre mort. » En mars 1864, ma mère vivait à Dalkey avec ma fille et mon gendre, le Dr Lyon. Le soir du 2 mars, au moment de se retirer dans sa chambre, ma mère était de très bonne humeur; elle riait et plaisantait avec M^{me} Lyon. Cette nuit-là, ou plutôt vers le matin, le Dr Lyon entendit du bruit dans la chambre de ma mère; il réveilla sa femme, et l'envoya voir ce qui se passait. Elle trouva ma mère à moitié hors du lit, avec une expression d'horreur sur la figure. On la recoucha et on la réconforta. Au matin, elle sembla tout à fait remise; elle mangea son déjeuner comme à l'ordinaire, dans son lit, mais de bon appétit. Quand ma fille l'eut quittée, elle pria qu'on lui montât un bain, et elle le prit. Ensuite, elle fit appeler ma fille et lui dit : « M^{me} Carleton est enfin venue, « après cinquante-six ans. Elle m'a dit que ma mort était « proche, et que je mourrais demain matin, à l'heure où ce « matin vous m'avez trouvée à demi hors du lit. J'ai pris un « bain, afin que vous n'ayez pas à laver mon corps. » — A partir de ce moment-là, elle commença à s'éteindre, et expira le 4 mars à l'heure annoncée d'avance. (*Signé* : THOMAS JAMES NORRIS.) Le Dr RICHARD ST JOHN LYON confirme le récit ci-dessus, dans les *Proceedings de la S. for P. R.*, vol. VIII, p. 376.

X^e Cas. — Aux trois cas qui précèdent je vais en ajouter un quatrième rapporté par F. W. Myers et qui, tout en étant substantiellement différent des autres, présente avec le der-

nier l'analogie d'une prédiction de mort, faite au moyen de l'apparition d'un défunt.

« ... M. Lloyd Ellis présentait déjà des symptômes de maladie de poitrine à l'époque de la mort de son père, mais pas au point de faire prévoir qu'une issue fatale était proche. Toutefois, sa santé commença à décliner rapidement vers la fin de l'année, et au mois de janvier 1870, il était déjà à toute extrémité.

« Une nuit, après avoir été couché pendant quelque temps dans un état apparent de demi-sommeil (c'était un lundi, à ce que je me rappelle), il se réveilla et demanda tout à coup à sa mère : « Où est donc allé papa ? » Elle lui répondit en pleurant : « Mon enfant, tu sais bien que papa n'y est plus, qu'il est mort depuis plus d'un an. » — Vraiment ! — murmura-t-il alors ; pourtant, il se trouvait ici tout à l'heure, et il est venu me donner rendez-vous pour trois heures de mercredi prochain. » A trois heures du matin du mercredi suivant, le pauvre Lloyd Ellis rendait le dernier soupir. — (*Journal of the S. P. R.*, vol. III, p. 359.) »

II^e CATÉGORIE

Cas dans lesquels les apparitions de défunts sont encore perçues uniquement par le malade, mais se rapportent à des personnes dont il ignorait la mort.

Les cas appartenant à cette catégorie se partagent en deux classes distinctes. La première comprend les cas dans lesquels les assistants étaient informés de la mort de la personne qui se serait manifestée subjectivement au malade ignorant le fait ; la seconde se rapporte aux cas dans lesquels le percipient et les assistants ignoraient également le fait en question.

Dans le premier comme dans le deuxième cas, l'hypothèse télépathique suffit à nous donner l'explication de l'événement. Dans le premier cas, il suffira de supposer un phénomène de

transmission télépathique inconsciente de la part des assistants; dans le deuxième, on devra avoir recours à la transmission télépathique à distance, que l'on sait revêtir des formes complexes et différentes. Nous reviendrons plus tard sur cet argument, avec une plus grande ampleur d'analyse.

Je rapporterai trois cas ayant trait à la première des classes dont je viens de parler :

1^{er} CAS. — Ce fait a été recueilli par le Rév. C. J. Taylor, membre de la « Society for P. R. ».

« 2 novembre 1885. — Dans les journées des 2 et 3 novembre 1870, j'eus le malheur de perdre mes deux premiers fils : David Edwards et Harry. Une épidémie de fièvre scarlatine me les enleva. L'un d'eux était âgé de trois ans, l'autre de quatre. Harry mourut à Abbot's Langley, le 2 novembre, à quatorze milles de distance de mon vicariat d'Apsley. David expira le jour suivant, au vicariat même. Une heure environ avant le trépas, il s'était assis sur son lit, et, indiquant quelque chose d'invisible au pied du lit même, il s'était écrié ; « Voici mon petit frère Harry qui m'appelle. » — On medit ensuite que l'enfant avait ajouté : « Il a une couronne sur la tête », mais je ne me rappelle pas ces paroles; il me faut pourtant ajouter que ma douleur, ma lassitude étaient telles, qu'il est parfaitement possible qu'elles m'aient échappé. Mais je suis parfaitement sûr de l'authenticité de la première phrase, qui a été entendue aussi par la nourrice de l'enfant. — (Signé : X. Z..., vicaire de H.)

Dans des lettres et une conversation qu'il eut avec M. Podmore, M. Taylor ajouta les détails suivants :

« M. Z... me dit avoir eu soin d'empêcher que David en vint à connaître la mort de son frère, et qu'il est sûr que David l'ignorait. M. Z... lui-même était présent, et entendit les paroles de l'enfant. Celui-ci ne délirait pas en ce moment. — (Charles TAYLOR, dans les *Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 459.) »

II^e CAS. — Cet autre cas a été communiqué à la *Society for P. R.* par le Rév. J. T. Macdonald, qui l'eut de première main par Miss Ogle, sœur du percipient :

« Manchester, 9 novembre 1884. — Mon frère John Alkin Ogle mourut à Leeds le 17 juillet 1879; une heure à peu près avant son décès, il eut la vision de son frère, mort seize ans auparavant, et il avait paru le regarder avec une expression de profonde surprise, en s'écriant : « Joe! Joe! » Tout de suite après, en donnant des signes d'étonnement encore plus vifs, il s'était écrié : « Toi, Georges Hanley! » A ces mots, ma mère qui était arrivée de Melbourne, ville située à quarante milles de Leeds, et où habitait Georges Hanley, fut excessivement surprise : « Comme c'est bizarre, dit-elle, qu'il « voie Georges qui est mort il y a dix jours! » Ensuite s'adressant à ma belle-sœur, elle demanda si le malade en avait été informé — ce à quoi elle répondit négativement. On constata que ma mère était la seule personne présente qui eût eu la connaissance du fait; j'étais présente et j'ai assisté à cette scène. — (Signé : HARRIET H. OGLE.) »

En répondant à des questions qui lui étaient adressées à ce sujet. Miss Ogle écrivit plus tard à la *Society for P. R.* :

« Mon frère John Alkin Ogle n'était pas dans le délire et avait toute sa connaissance lorsqu'il prononça les paroles que j'ai rapportées. Georges Hanley n'était pour lui qu'une simple connaissance et non pas un ami intime. Jamais on n'avait parlé devant lui de la mort d'Hanley. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 460.) »

III^e CAS. — « Dans une ville située aux alentours de Boston se trouvait mourante une fillette de neuf ans. Elle venait de s'entretenir avec ses parents en indiquant quels étaient les objets lui appartenant qu'elle désirait laisser à l'une ou à l'autre de ses petites amies. Parmi celles-ci était une gracieuse enfant de son âge, appelée Jenny, et la petite mourante avait assigné à elle aussi quelques-uns de ses jouets à titre de souvenir.

« Peu de temps après, alors que l'heure de l'agonie approchait, elle commença à dire qu'elle apercevait autour d'elle des visages de personnes amies, qu'elle nommait. Elle annonça voir, entre autres, son grand-père et sa grand'mère; après quoi, en manifestant une vive surprise, elle s'adressa à son père en disant : « Pourquoi, papa, ne m'avais-tu pas dit que Jenny « était morte? La voici, ma Jenny, elle est venue avec les « autres pour me recevoir. » Or, il est à remarquer que la fillette mourante ignorait complètement ce qui se rapportait à sa petite amie, car ses parents avaient soigneusement évité d'en parler en sa présence pour ne pas provoquer en elle des émotions qui pouvaient lui être funestes. Mais la petite Jenny était effectivement morte depuis peu. — Tel est le fait. Maintenant, il me semble qu'il renferme un élément de nature non commune et persuasive. En effet, si l'on peut comprendre que l'enfant pût s'imaginer voir ses grands-parents, il n'y avait pourtant aucune raison pour qu'elle s'imaginât voir aussi Jenny. D'ailleurs, la circonstance qu'elle lui avait aussi destiné des souvenirs, la surprise éprouvée, et les mots qu'elle prononça alors, prouvent que tout cela ne peut pas être facilement expliqué au moyen des hypothèses habituelles. (Rév. MINOT SAVAGE : *Can Telepathy explain*, pp. 42, 43.) »

Je passe maintenant à relater un cas, touchant la deuxième des classes dont j'ai parlé, Les cas de cette espèce sont excessivement rares. En effet, ainsi que l'a fort bien remarqué Mrs. Sidgwick, s'il était possible d'en recueillir en nombre suffisant, la démonstration scientifique de l'existence objective des apparitions des défunts aurait par cela même fait un grand pas. (*Proceedings*, vol. III, p. 93.) Mais nous n'en sommes pas encore là, et la science est donc tenue à analyser les cas si rares que l'on connaît avec des jugements inspirés de la plus grande réserve, c'est-à-dire en se tenant éloigné de toute appréciation sentimentale ou mystique. Par conséquent, si l'on trouvait d'autres hypothèses beaucoup moins hardies au moyen desquelles on parvint à se rendre compte des faits, toute spéculation scientifique devrait momentanément s'y arrêter. Telle apparaît justement être l'hypothèse télépathique.

Je tire le cas suivant du volume III, p. 32, des *Proceedings of the S. P. R.* Il a été communiqué à la Société par un colonel irlandais. Étant donné que le rôle principal de cet événement est tenu par la femme même du colonel, on comprend que ce dernier ne désire pas que l'on publie les noms.

« Il y a seize ans environ, Mrs... me dit : « Nous aurons des hôtes pendant toute la semaine prochaine. Connaissez-vous quelqu'un qui puisse chanter avec nos filles? » Je me rappelai que mon armurier — M. X. — avait une fille dont la voix était très belle, et qui étudiait le chant dans un but professionnel. Je la lui indiquai donc et je m'offris à écrire à M. X..., pour le prier de vouloir bien permettre à sa fille de venir passer une semaine avec nous. Il en fut ainsi décidé; j'écrivis à l'armurier et Miss Julie X... fut notre hôte pendant le temps fixé. Je ne sache pas que Mrs... l'ait revue depuis... Quant à Miss Julie X..., au lieu de se consacrer à l'art du chant, elle épousa quelque temps après M. Henri Webley. Aucun de nous n'eut plus occasion de la revoir.

« Six ou sept ans étaient passés depuis lors. Mrs..., qui était malade depuis plusieurs mois, était alors à toute extrémité, et expira le jour suivant de celui dont je vais parler. J'étais assis à côté d'elle; nous causions de certains intérêts qu'elle désirait vivement de régler. Elle semblait parfaitement calme et résignée, en pleine possession de ses facultés intellectuelles; cela est prouvé par le fait que l'on constata plus tard la justesse de son avis, alors que l'on reconnut erroné le conseil de notre avocat, lequel jugeait inutile la mesure suggérée par la malade. Soudain, elle changea de discours, et s'adressant à moi, elle me demanda : « Remarques-tu ces douces voix qui chantent? » Je répondis que je n'entendais rien. Elle ajouta : « Je les ai déjà perçues à plusieurs reprises aujourd'hui; je ne doute pas que ce soient des anges qui viennent me souhaiter la bienvenue au ciel; seulement c'est étrange; il y a parmi ces voix une que je suis sûre de connaître; mais je ne puis me rappeler de qui elle est. » Tout à coup, elle s'interrompit, et indiquant un point sur ma tête, elle dit : « Tiens, elle est dans le coin de la chambre; c'est Julie X...; maintenant,

« elle s'avance; elle s'incline sur toi; elle élève ses mains en priant. Regarde, elle s'en va. » Je me retournai, mais je ne vis rien. Mrs. ajouta encore : « Maintenant, elle est partie. » — Je me figurai naturellement que ses affirmations n'étaient autre chose que les imaginations d'un mourant.

« Deux jours après, en parcourant un numéro du *Times*, il m'arriva de lire dans le nécrologe le nom de Julie X..., femme de M. Webley. Cela m'impressionna si vivement, qu'immédiatement après les obsèques de ma femme je me rendis à... où je cherchai M. X..., et je lui demandai si M^{me} Julie Webley, sa fille, était réellement morte. Il me répondit : « Ce n'est que trop vrai; elle est morte de fièvre puerpérale. Le jour de sa mort, elle commença à chanter le matin, elle chanta, et elle chanta jusqu'à ce qu'elle s'éteignit. »

Dans une communication ultérieure, le colonel ajouta :

« Mrs. Julie Webley est morte le 2 février 1884, à 6 heures environ du matin. Mrs... est morte le 13 février 1884, à 4 heures environ du soir. Je lus l'annonce de la mort de Mrs Julie Webley le 14 février. Mrs. ne fut jamais sujette à des hallucinations, de quelque sorte qu'elles soient. »

A son tour, M. Henri Webley, mari de Mrs. Julie X..., écrivit à M. Gurney :

« Birmingham, Wenman-Street, 84, 18 mai 1885. — Je réponds de bon gré à votre lettre en vous fournissant les informations que vous m'avez demandées. Ma femme est morte le 2 février 1884, vers 5 h. 50 du matin. Durant les dernières heures de sa vie, elle chanta sans cesse. Il en était encore ainsi dix minutes avant sa mort. Quoique sa voix ait toujours été très belle, jamais elle ne me sembla si délicieusement douce que dans ces moments suprêmes. — *Signé* : HENRY WEBLEY. »

Tel est le fait auquel je ferai suivre quelques mots de commentaires. Je ne m'éloignerai même à présent de la théorie

télépathique, considérée dans ses modalités multiples de manifestation.

Si nous écartons l'hypothèse de la transmission subconsciente de la pensée des assistants, puisque aucun d'eux n'avait connaissance de la mort de Mrs. Julie Webley; si nous écartons l'autre hypothèse de la transmission télépathique directe entre l'agent et le percipient, puisque la mort de Mrs. Webley avait eu lieu plus de onze jours avant celle de la percipiente il reste deux autres modalités de manifestation télépathique pour tâcher d'expliquer les faits.

Selon une de ces suppositions, on devrait rechercher la source de l'impulsion télépathique génératrice du phénomène hallucinatoire dans la pensée subconsciente du mari ou du père de Mrs. Webley, ou d'une autre personne quelconque qui aurait eu connaissance de la mort de cette dame.

Tout bien calculé, cette hypothèse paraît toutefois bien improbable, quoiqu'elle ne puisse pas être absolument écartée. D'abord, la percipiente ne connaissait ni le père, ni le mari, ni aucun autre des familiers de Mrs. Webley; il manquait donc l'un des éléments principaux et constants de tout phénomène télépathique : celui de l'existence de rapports sympathiques entre l'agent et le percipient. En deuxième lieu, on sait que, dans la presque totalité des phénomènes télépathiques spontanés, l'*agent* transmet au *percipient* la vision hallucinatoire de sa propre personne, et non pas celle d'une autre personne, comme il est arrivé dans l'épisode que nous venons de rapporter.

Enfin, ce cas renferme une autre circonstance assez difficile à expliquer par l'hypothèse de la transmission télépathique collatérale : celle de l'audition hallucinatoire d'un chant choral dans lequel on distingue une voix familière à la percipiente, perception trop claire et trop prolongée pour qu'il soit possible de l'attribuer sérieusement à un effet de la pensée subconsciente d'une troisième personne.

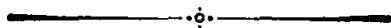
Bien que ces trois objections n'aient pas une importance décisive, elles prennent pourtant une certaine valeur du fait de l'extrême rareté des cas dans lesquels la télépathie s'écarte des modalités habituelles de manifestation. — ce qui rend fort

improbable que les trois formes insolites dont il est question se soient trouvées réunies dans un seul épisode. La dernière circonstance épisodique que nous avons citée suggère plutôt une autre modalité télépathique qui paraît mieux applicable au cas en question ; celle que l'on appelle une *télépathie différée*. Selon cette hypothèse, on devrait supposer que l'épisode du chant qui s'était effectué dans le délire fébrile de Mrs. Webley avait été perçu télépathiquement, quoique subconsciemment par Mrs... au moment même où il se produisait, et qu'il était resté à l'état dans sa subconscience jusqu'au moment où les conditions d'hypéresthésie et d'hypermnésie pré-agonique déterminèrent son irruption dans le domaine de la conscience normale.

Seulement, il nous faudrait observer qu'aussitôt qu'on pense à étendre la portée de cette hypothèse au delà de l'intervalle de quelques heures entre la mort de l'agent et la vision du percipient, elle commence à devenir une supposition purement gratuite, puisqu'elle n'est étayée par la moindre preuve. Néanmoins, elle se présente comme la seule hypothèse capable de réunir en elle-même et d'expliquer de quelque manière l'ensemble de cet événement : il faudra donc nous y tenir, si nous ne voulons pas avoir recours à des théories transcendantes.

(*A suivre.*)

Ernest BOZZANO.



BIBLIOGRAPHIE

PLANEIX. *Les Convenances contemporaines de l'Eucharistie.*

Un vol. in-12 de 80 pages. Prix : 0 fr. 50.

L'auteur étudie ici l'auguste sacrement comme principe de lumière, de zèle, de force, de vertu, de détachement et de charité. C'est la matière de quatre discours remarquables par la pureté de la doctrine et les accents de la plus solide piété. Ainsi que le titre l'indique, l'orateur sacré expose avec le talent qu'on lui connaît que la divine Eucharistie répond à merveille aux aspirations de notre époque troublée et malade.

~~~~~

**J. SABOURET.** *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.* Un vol.

in-18 de 84 pages. Prix : 0 fr. 50.

Ce petit livre est un recueil destiné à faciliter l'établissement dans chaque paroisse d'une Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus.

Il contient :

1° Une instruction sur la dévotion au Sacré-Cœur ; 2° Des documents sur le culte du Sacré-Cœur en France ; 3° Des renseignements sur l'établissement des Confréries et leur agrégation à l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur de Montmartre ; 4° Un petit catéchisme sur le Sacré-Cœur ; 5° Plusieurs prières au Sacré-Cœur.

~~~~~

BOUSSAC. *Les Vertus du Cœur de Jésus*, huitième et dernière série. Un vol. in-18. Prix : 1 fr.

Le P. Boussac, mort prématurément l'an dernier, après une brillante carrière de professeur de théologie au Collège romain et à l'Institut catholique de Toulouse, avait laissé dans ses manuscrits cette huitième série de ses opuscules sur le Sacré-Cœur. Des mains pieuses l'éditent aujourd'hui. Rarement la piété a parlé langue plus solide et plus douce, plus claire et plus onctueuse, plus forte et plus pénétrante. Ce huitième et, hélas ! dernier opuscule, traite en forme de neuvaine au Sacré-Cœur, de la famille, de la patrie, des œuvres catholiques, de l'état religieux, de l'assistance à la messe, de l'oraison, de la présence de Dieu, du renoncement, de la préparation à la mort, et, pour terminer, de la dévotion au Cœur de Jésus par le culte de son Image.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME

PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1905

Mgr E. MÉRIC : Un cas de bilocation	5
Georges Bois : Excursion dans la chiromancie (fin)	12
L. DE GRAMONT : Les étoiles	25
X : Un cas d'obsession à Alger	29
J. F. : Le mysticisme japonais et son application au spiritisme .	33
X : Le purgatoire (suite)	38
E. HÉRICHARD : La vision dans les grandes profondeurs de la mer.	53
La peine du feu	58
Tribune de nos lecteurs	61
Variétés	63
Bibliographie	64

2^e LIVRAISON. — 15 JUILLET 1905

Mgr E. MÉRIC : Sous l'influence des esprits	65
D ^r L. DEMONCHY : Action hypnogénique de la main	70
Mgr PUYOL : Ascétisme et mysticisme	74
H. BRAULT : A propos d'un livre récent.	94
M. SAGE : Le cas de M ^{me} Malvina Gérard et la mentation subcon-	
ciente	103
X : Le purgatoire (suite)	119
Tribune de nos lecteurs	126

3^e LIVRAISON. — 15 AOUT 1905

Mgr E. MÉRIC : La force nerveuse et les phénomènes merveilleux.	129
Georges Bois : L'alchimie	136
D ^r J. REGNAULT : Phénomènes odiques et radiations nouvelles. .	148
Mgr PUYOL : Ascétisme et mysticisme (suite).	158
X : Le purgatoire (suite)	170
D ^r P. MAGNIN : Hypnotisme, suggestion et persuasion	185
Variétés	190

4^e LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1905

Mgr E. MÉRIC : La force nerveuse et les phénomènes merveilleux (fin)	193
C. BOISMORAND : crises hystériques et crises démoniaques.	201
Georges BOIS : L'alchimie (fin)	215
X : Phénomènes de perception à distance	229
Mgr PUYOL : Ascétisme et mysticisme (suite)	237
L. PICARD : Louis XVII et les médecins	243
RAYMOND : Pemphigus hystériques	253
Tribune de nos lecteurs	256

5^e LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1905

Mgr E. MÉRIC : La seconde vue.	257
A. VAN MONS : Le rôle des anges dans l'univers (suite)	268
C. BOISMORAND : Dédoubllement de la personnalité	278
D ^r L. MÉNARD : Traitement non médicamenteux des névroses.	294
X : L'autoscopie interne.	301
L. PICARD : Louis XVII et les médecins (fin)	307
D ^r Paul FAREZ : Traitement contre l'alcoolisme	314
X : Vision spontanée dans le verre d'eau	318

6^e LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1905

Monseigneur Élie Méric	323
Mgr E. MÉRIC : Quelques points obscurs	337
C. BOISMORAND : Autour de la mystique	346
A. VAN MONS : Le rôle des anges dans l'univers (fin).	352
Mgr PUYOL : Ascétisme et mysticisme (suite).	362
X : La théorie « de l'O et du polygone »	377
A travers les périodiques	382
Publications récentes	384

7^e LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1905

Mgr M. LE MONNIER : Du spiritisme	385
E. DE PRÉMARTIN : Evocations, visites d'esprits	391
Prof. LOMBROSO : Mon enquête sur la transmission de la pensée.	406

Mgr PUYOL : Ascétisme et mysticisme (suite)	422
C. BOISMORAND : Un nouveau traité de mystique	433
D ^r L. MÉNARD Autoreprésentation ou autoscopie	439
A. THAUZIÈS : L'orientation du pigeon voyageur	443
Variétés	446

8^e LIVRAISON. — 15 JANVIER 1906

Mgr M. LE MONNIER : Quelques observations sur les expériences de la villa Carmen	449
D ^r P. JOIRE : Des modifications que subit la force nerveuse exté- riorisée relativement à l'état de santé des sujets.	457
X : Une apparition	471
X : Problèmes oniriques	474
Prof. C. MOUTONNIER : Mollie Fancher	484
M ^{me} Ch. BRIGHT : Sir William Crookes	489
Mgr PUYOL : Ascétisme et mysticisme (fin)	499
Variétés	508
Bibliographie	512

9^e LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1906

Mgr M. LE MONNIER : Le curé d'Ars et Claire G.	513
Ch. RICHT : Faut-il étudier le spiritisme	521
D ^r OX : Mystères télépathiques.	534
X : Le mouvement psychique	538
X : La mort de l'homme aux ardoises mystérieuses	547
D ^r A. FOIX : Psychologie du saint	552
D ^r X : Une théorie biologique du sommeil	573
Bibliographie	576

10^e LIVRAISON. — 15 MARS 1906

Mgr LE MONNIER : Cornelius Agrippa	577
Ch. RICHT : Faut-il étudier le spiritisme ? (suite)	583
HALLAUER : Les tremblements de terre en 1906 et leurs causes	601
J. GAILLARD : Le problème de l'être et sa survivance	607
X : Les mains de feu.	613
P. LEROUGE : Qu'est-ce ?	630
Variétés	635

11^e LIVRAISON. — 15 AVRIL 1906

C. BOISMORAND : Un traité de théologie mystique	641
Mgr LE MONNIER : Agrippa et « la philosophie occulte »	644
Ch. RICHEL : Faut-il étudier le spiritisme ? (fin)	649
X : Le magnétisme curatif.	658
M. DE THIÉTREVILLE : La matérialisation des esprits	681
Les sorciers de Paris	691
Revue de la presse	697

12^e LIVRAISON. — 15 MAI 1906

Mgr LE MONNIER : Agrippa et l'occultisme.	705
X : L'archidiacre Colley et les matérialisations dont il fut témoin.	708
Mgr LE MONNIER : Les expériences de la villa Carmen.	716
A. DE ROCHAS : Étude sur les changements de personnalité.	726
X : Une apparition dans un couvent irlandais.	739
X : Deux enfants médiums.	741
E. BOZZANO : Apparitions des défunts au lit de mort.	744
Bibliographie	765



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

REVUE

DU

MONDE INVISIBLE

paraissant le 15 de chaque mois



Fondée par Mgr ELIE MÉRIC



Publiée sous la direction de Monseigneur M. LE MONNIER

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ

LICENCIÉ ÈS LETTRES, ANCIEN DIRECTEUR DE SÉMINAIRES

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE SAINT-THOMAS D'AQUIN, ETC.



NEUVIÈME ANNÉE

1906-1907



RÉDACTION ET ADMINISTRATION

29, RUE DE TOURNON, 29

PARIS



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

Les Prophéties

Comme aux époques les plus troublées de l'histoire, un courant d'idées superstitieuses a traversé la société contemporaine. Ébranlée, sapée pour ainsi dire sur ses bases, celle-ci se tourne, inquiète et désespérée, vers l'avenir qu'elle ignore, et tâche, en interrogeant les visionnaires de toute nuance, de dégager la terrible inconnue qui lui cache ses destinées futures. A mesure qu'elle abandonne les données de la foi dont les lueurs précises ont entouré son berceau, elle se prend à invoquer des oracles douteux et mensongers, des prophètes dont rien jusqu'ici ne garantit la véracité ni l'authenticité. Qu'on se le tienne pour dit. Nous ne sommes pas de ceux qui admettent, de la part de Dieu, une indifférence absolue dans la marche et le gouvernement du monde, qui lui contestent le droit imprescriptible d'intervenir dans les événements d'ici-bas, et comme de soulever, aux yeux de certaines âmes d'élite, un coin du voile qui recouvre les mystérieux secrets de l'avenir, nous admettons même qu'il n'y a pas d'époque où, d'une manière ou d'une autre, Dieu se laisse sans témoignage. Ce que nous ne saurions reconnaître, c'est qu'on accorde, comme on ne le fait que trop souvent, une confiance aveugle à telle et telle prédiction en particulier, qui peut avoir une part de vérité en soi, mais qui se trouve détournée de son sens, par les commentaires et les explications des interprètes.

Qui ne se souvient, au lendemain de 1870, des prédictions relatives au grand Pape et au grand Roi ! Pie IX est mort sans avoir vu le triomphe de l'Église qui devait immortaliser les dernières années de son long pontificat. Henri V, que semblaient désigner les exégètes, moins religieux que politiques, a disparu, à son tour, sans restaurer le trône de Louis XIV et de saint Louis. On peut donc dire que la prophétie du grand

Pape et du grand Roi, si elle s'appuie sur un fondement quelconque, attend encore sa réalisation et son accomplissement. Et cependant que de partisans ne comptait-elle pas dans les rangs de ceux qui ne se consolent point de la disparition de l'ancien régime!

Une observation qui s'impose, c'est que le *prophète*, s'il voit l'avenir dans la lumière de Dieu, ne peut envisager et signaler que des contingences ou des possibilités. S'il annonce des malheurs que l'homme a mérités par ses égarements, le repentir de celui-ci peut toujours en atténuer les rigueurs ou en modifier l'accomplissement. Puis la note généralement assez vague des prédictions, date incertaine où le voyant en place la réalisation probable, le doute qui plane toujours sur l'endroit déterminé où s'accompliront les événements annoncés, sont autant de facteurs qu'il importe de ne pas négliger. Une autre remarque : c'est que, seule, leur réalisation montre dans tout son jour le caractère et la portée des prédictions qui peuvent s'imposer à l'esprit humain. Prenons pour exemple les devises si concises par lesquelles saint Malachie a résumé la vie des Papes qui doivent, selon lui, se succéder jusqu'à la fin des temps sur le siège de saint Pierre. Pie IX, pour ne pas remonter plus haut, justifie de tous points les croix qui lui sont venues de la maison de Savoie. Léon XIII, *Lumen in cælo*, n'est-il pas apparu, dans nos temps troublés, comme un astre éblouissant qui a tracé à chacun, aux ouvriers comme aux patrons, aux riches et aux petits, une ligne de conduite sûre et motivée? Qui eut, plus que l'ancien évêque de Pérouse, l'intelligence de son siècle, lui, dont les mandements tant soit peu hardis, retentissaient bruyamment à Rome et semblaient un écho anticipé d'une époque qui n'était pas encore? Mais voici Pie X avec la devise *Ignis ardens*, dont on cherche vainement la réalisation. Cette devise caractérise-t-elle le zèle intrépide du Pontife appelé à regarder en face la Révolution et à ne pas s'effrayer de ses attaques, ou bien présume-t-elle, comme le veulent certains pessimistes, un vaste incendie qui doit convertir les palais du Vatican en un immense amas de cendres ou de décombres fumants? On le voit, une fois lancé dans le champ des hypothèses, l'esprit humain ne

s'arrête plus. Pourquoi ne pas attendre tout simplement le cours des événements? Eux seuls, si la prophétie de saint Malachie est authentique, eux seuls se chargeront de la justifier pleinement. En attendant, résignons-nous à ignorer l'avenir que Dieu cache pour notre plus grand bien. Dans un autre ordre d'idées, quelle confiance attribuer aux prédictions de Nostradamus (1503-1566), conseiller et favori de Henri II, François II et Charles IX? Ses *Centuries*, disposées sans suite logique, enchevêtrées les unes dans les autres, offrent de grandes et inextricables difficultés d'interprétation, comme il en convient lui-même.

Me suis voulu, dit-il, estendre, declarant pour le commun advènement¹, par obstruses et perplexes sentences, les causes futures, mesmes les plus urgentes et celles que j'ay apperceu, quelque humaine mutation qu'advienne, ne scandaliser l'auriculaire fragilité, et le tout escrit sous figure nubileuse plus que du tout prophétique.

J'ai voulu m'étendre sur le commun advènement par des oracles mystérieux et énigmatiques, et prédire les événements futurs, surtout les plus importants, et les faits qui m'ont paru susceptibles, quelque changement qui arrive dans les choses humaines, de ne point scandaliser la fragilité d'esprit de ceux qui me liront; aussi ai-je écrit le tout sous les figures nuageuses qui conviennent surtout aux choses prophétiques.

C'est à la lumière des événements passés qu'il est permis de voir, dans les quatrains suivants, *la chute de la vieille monarchie française* (1789-1793) :

Par grand discord la terre tremblera,
Accord rompu dressant la tête au ciel,
Bouche sanglante dans le sang nagera
Au sol la face ointe de lait et de miel.

L'incident de la fuite et l'arrestation de Varennes :

De nuit viendra par la forêt de Reines
Deux parts, vaultorte, Herne la pierre blanche,
Le moyne noir en gris dedans Varennes :
Esleu Cap, cause tempeste, feu, sang, tranche.

1. Avènement des gens du commun, inauguré par la grande Révolution, et qui semble s'être accentué pendant tout le cours du dix-neuvième siècle.

La condamnation de Louis XVI :

Mort conspirée viendra en plain effect
 Charge donnée et voyage de mort :
 Esleu, créé, receu par siens, deffait,
 Sang d'innocent devant soy par remort.

Le supplice de Marie-Antoinette :

Le regne prins le Roy convictra,
 La dame prinse à mort jurés à sort,
 La vie à Royne fils on desniera,
 Et la pelli^x au fort de la consort

Nous pourrions, à la suite de M. le baron de Novaye, dans son livre intitulé *Demain?*, continuer l'examen des centurries et y reconnaître la Terreur, la prise de Toulon, les noyades de Nantes, la prise de Rome, la naissance de Napoléon, l'empire, sa chute et sa courte restauration, la coalition, l'avènement de Louis-Philippe, la révolution de 1848, l'élévation et la chute de Napoléon III dont il est dit :

Nepveu du sang occupera le regne :

 Nepveu par peur pliera l'enseigne.

La chute de l'Empire :

Le grand Empire sera tost desolé
 Et translaté près d'Arduenne silve.

L'incendie des Tuileries :

Du feu céleste au royal édifice
 Quand la lumière de Mars défaillira
 Sept mois grand guerre, mort gens de malefice
 Rouan, Evreux au roy ne faillira.

1. L'interprète que nous suivons voit dans la *pellix*, la duchesse d'Angoulême, et dans le *consort*, le fort du Temple appartenant à la Convention.

La prise de Rome :

Romain pouvoir sera du tout à bas.
Etc.....

Il est facile, au milieu de mille obscurités de texte, de suivre la marche des événements depuis 1789 jusqu'aux derniers jours de la Commune. Mais on remarquera que l'adaptation des centuries n'est possible qu'après coup, et encore faut-il les prendre d'une main délicate et exercée. Non seulement elles ne se suivent point; mais dans celles dont le sens paraît le plus clair, il y a tel mot dont la signification reste ambiguë, tel nom même de ville qui défie toutes les recherches des géographes et des historiens. Qu'un esprit curieux s'évertue donc à concilier les textes mystérieux de Nostradamus avec les faits de l'histoire, ce peut être une distraction qui ne manque pas d'agrément. On nous signale même un ecclésiastique, personnage fort distingué, du reste, érudit, qui connaît Nostradamus sur le bout du doigt, et qui en tire vraiment des adaptations merveilleuses. Mais c'est là l'effet d'une intuition tout à fait personnelle, un simple jeu d'esprit, qui, pour expliquer jusqu'à un certain point le passé, ne projette aucune lumière sur l'avenir.

Là où l'outrecuidance des interprètes dépasse toutes les bornes, c'est quand ils s'occupent des dates et raisonnent mathématiquement sur des données dont le caractère propre est précisément et doit être le manque d'exactitude et de précision. Pourquoi, par exemple, s'appuyer sur ces deux vers :

Plus que jamais son temps triomphera
Trois et septante à mort trop assurés.

pour prétendre que la Révolution, qui a reparu en 1848, finira en 1921 et qu'alors doit commencer le règne du grand Roy? D'abord, la Révolution a-t-elle une date précise dans le passé? Aura-t-elle jamais une fin? N'est-elle pas plutôt ici-bas cette lutte incessante du mal contre le bien, de ces deux cités dont parle saint Augustin?

Quant au grand roi dont l'influence heureuse doit s'exercer sur le monde, qui nous dira ce qu'il doit être? Sera-ce le rejeton d'une de ces dynasties illustres qui comptent une longue lignée de rois, sera-ce un pontife, un pape qui ralliera les peuples désabusés sous la houlette du bon pasteur, sera-ce enfin Dieu lui-même?

Autant de questions qu'il est inutile de soulever, puisque l'avenir seul — et cet avenir nous ne le connaissons pas — leur donnera la solution qu'elles comportent.

Ne méprisons pas les prophéties, mais n'acceptons-en que ce qu'elles contiennent, et gardons-nous de leur faire violence pour en tirer des conclusions intéressées qui ne sont pas dans l'ordre de Dieu.

Plusieurs abonnés nous ont exprimé le désir de voir ajouter en notes, au bas des pages, un correctif à certaines assertions des articles insérés dans la Revue. Il ne nous a pas toujours été facile d'obtempérer à ce vœu. Néanmoins, afin de donner plus ample satisfaction à nos lecteurs, nous nous proposons de publier à la fin de chaque numéro, sous le titre de *Çà et là*, quelques réflexions rétrospectives, de nature à mieux faire comprendre notre pensée et l'esprit de la Revue. Un théologien de marque a bien voulu, sous sa propre responsabilité, se charger de ce travail qui sera, nous en avons la conviction, hautement apprécié de tous.

Mgr M. LE MONNIER.



La Régression de la Mémoire

Les expériences que je poursuis depuis bientôt trois ans sur des sujets magnétisés à qui je fais revivre des vies passées (du moins d'après leurs dires qu'il est fort difficile de contrôler) donnent une importance particulière aux phénomènes de régression de mémoire pendant la vie actuelle, phénomènes dont on a pu constater la réalité absolue, mais qui jusqu'à présent ont été seulement observés un peu au hasard. Je crois donc utile d'en réunir ici quelques cas que j'ai trouvés décrits çà et là, en priant les lecteurs de la Revue de bien vouloir m'en communiquer d'autres s'ils en connaissent.

1^o Cas rapporté par le docteur Henri Préeborn¹

Il s'agit d'une femme âgée de soixante-dix ans et qui, gravement malade par suite d'une bronchite, resta en délire complet du 13 au 16 mars 1902, la raison lui revint ensuite peu à peu.

Dans la nuit du 13 au 14, on s'aperçut qu'elle parlait une langue inconnue aux personnes qui l'entouraient. Il semblait parfois qu'elle disait des vers; d'autres fois, qu'elle causait. Elle répéta à plusieurs reprises la même composition en vers.

On finit par reconnaître que le langage était l'hindoustani.

« Le matin du 14, l'hindoustani commença à se mêler d'un peu d'anglais; elle s'entretenait de la sorte avec des parents et des amis d'enfance, ou bien elle parlait d'eux.

« Le 15, l'hindoustani avait disparu à son tour et la malade

1. *Lancet* de Londres, n° du 12 juin 1902.

s'adressait à des amis qu'elle avait connus plus tard, en se servant de l'anglais, du français et de l'allemand.

« La dame en question était née dans l'Inde qu'elle quitta à l'âge de trois ans pour se rendre en Angleterre, après quatre mois de voyage, avant qu'elle eût accompli sa quatrième année; jusqu'au jour où elle débarqua en Angleterre, elle avait été confiée à des domestiques hindous et elle ne parlait pas du tout l'anglais.

« A ce qu'il paraît, le 13, dans son délire, elle revivait ses premiers jours et parlait le premier langage qu'elle avait entendu. La poésie a été reconnue pour être une espèce de berceuse que les *ayahs* ont l'habitude de répéter aux enfants; en causant, elle s'adressait sans doute aux domestiques hindous; ainsi l'on comprit, entre autres choses, qu'elle demandait qu'on l'emmenât au bazar pour y acheter des bonbons.

« On pouvait reconnaître une suite dans tout le cours du délire. D'abord il y fut question des connaissances avec lesquelles la malade avait été en rapport pendant sa première enfance; ensuite elle passa en revue toute son existence jusqu'à ce qu'elle fût parvenue, le 16 mars, à l'époque où elle se maria et eut des enfants qui grandirent.

« Il est curieux de constater qu'après une période de soixante-dix ans, pendant laquelle elle n'avait jamais parlé l'hindoustani, le délire lui avait remémoré ce langage de sa première enfance. Actuellement, la malade parle avec autant de facilité le français et l'allemand que l'anglais; mais, quoiqu'elle connaisse encore quelques mots d'hindoustani, elle est absolument incapable de parler cette langue ou même d'en composer une seule phrase. »

2^o Observation du docteur Vial¹

Cette observation est relative à une dame P..., âgée de trente-deux ans, hystérique et soumise à la méthode de resen-

1. Dr Sollier, *Phénomènes d'autoscopie*, p. 108.

sibilisation successive par l'hypnose du docteur Sollier. « Dans son travail, dit-il, je l'ai amenée à l'âge d'un an ; elle tétait, puis elle a eu sa convulsion à l'aller comme au retour, je veux dire à la régression comme à la progression de la personnalité. »

3^e Observation du docteur Bain ¹

Il s'agit encore d'une malade âgée de vingt-neuf ans, morphinomane et soumise au même traitement. « Quand nous en eûmes fini avec le tronc, les viscères et les membres, nous procédâmes au réveil de la tête. Nous avons assisté à une régression de la personnalité, non pas en une seule séance, mais en plusieurs, à dix-sept ans en arrière : la malade se retrouvait à l'âge de douze ans, elle revivait toutes les périodes de sa vie mouvementée avec un dédoublement complet de sa personnalité. Cela nous entraînerait trop loin de donner, même en raccourci, l'histoire de la malade, histoire à laquelle nous assistions comme si nous avions tenu le récepteur d'un téléphone et écouté la conversation d'un seul interlocuteur : ce sont les scènes de la vie d'une pauvre ouvrière qui se prostitue pour vivre, et qui, malade, s'adonne à la morphine ; compromise dans des vols, elle passe en jugement deux fois, purge à Saint-Lazare, puis à Nanterre, une condamnation à un an de prison ; scènes de famille, scènes d'atelier, scènes avec des amants de passage, heures de prospérité passagères, heures de misère consécutives, la vie à Saint-Lazare et à Nanterre. En janvier 1902, la malade quittait l'asile sur sa demande, très améliorée, sinon guérie ; elle avait beaucoup engraisié, dormait spontanément la nuit, était active et travaillait. Elle rédigea à notre demande une note où elle retraçait tous les incidents de sa vie. Cette note contrôlait tous les renseignements qu'elle nous avait fournis dans l'hypnose, en retrouvant sa sensibilité cérébrale. »

1. Dr Sollier, *Phénomènes d'autoscopie*, p. 105.

4^o Cas de M. Cottin ¹

Dans sa dernière ascension, le ballon le *Montgolfier* emportait M. Perron, président de l'Académie d'aérostation comme capitaine, et M. F. Cottin, agent administratif de l'Association scientifique française.

Parti d'un bond, le ballon était à 4 h. 24 à 700 mètres ; c'est alors qu'il creva et se mit à descendre plus vite qu'il n'était monté, et il s'engouffra à 4 h. 27 dans la maison n° 20 de l'impasse Chevallier, à Saint-Ouen. « Après avoir jeté tout ce qui pouvait compliquer l'accident, nous dit M. Cottin, une espèce de quiétude, d'inertie peut-être s'empare de moi ; mille souvenirs lointains se pressent, se heurtant devant mon imagination ; puis les choses s'accroissent et le panorama de ma vie vient se dérouler devant mon esprit attentif. Tout est précis : les châteaux en Espagne, les déceptions, la lutte pour l'existence, et tout cela dans l'encadrement inexorable imposé par la destinée... Qui croirait, par exemple, que je me suis revu à vingt ans, sergent au 22^e de ligne... Je me suis revu, dis-je, sac au dos et chantant sur la route, à Vendôme, par un beau soleil de printemps. Quelle netteté dans les détails ! A droite, mon ami d'enfance Le Loir ; au fond, dans le vallon, Cloys, le pays privilégié, et là-bas, Châteaudun... »

Ainsi, en moins de trois minutes, puisque les souvenirs ne se précisèrent qu'un peu après le commencement de la chute, M. Cottin vit toute sa vie défiler devant sa mémoire.

5^o Cas de l'amiral Beaufort ²

L'amiral Beaufort, étant jeune, tomba d'un navire dans les eaux de la rade de Portsmouth. Avant qu'on eût pu le secourir, il avait disparu ; il se noyait. A l'angoisse du premier

1. Extrait de *Le Spiritisme et l'Anarchie*, par J. Bouvery, p. 405.

2. Extrait du *Journal de médecine de Paris*, cité par J. Bouvery (*Le Spiritisme et l'Anarchie*, p. 403).

moment avait succédé un sentiment de calme, et, quoiqu'il se tint pour perdu, il ne se débattait même plus. C'était sans doute de l'apathie, mais ce n'était certainement pas de la résignation; car être noyé ne lui paraissait pas un sort fâcheux, et il n'avait aucun désir d'être secouru. D'ailleurs, nulle souffrance. Au contraire, les sensations étaient d'une nature agréable, participant de ce vague bien-être qui précède le sommeil dû à la fatigue.

Avec cet émoussement des sens coïncidait une extraordinaire surexcitation de l'activité intellectuelle¹; les idées se succédaient avec une rapidité incroyable, inconcevable. D'abord l'accident qui venait de se passer, la maladresse qui en avait été cause, le tumulte qui avait dû s'ensuivre, la douleur dont le pauvre père de la victime allait être frappé, d'autres circonstances étroitement associées au foyer domestique, furent le sujet de ses premières réflexions. Ensuite, il se rappela la dernière croisière, voyage coupé par un naufrage, puis l'école, les progrès qu'il y avait faits, et aussi le temps perdu; enfin ses occupations et ses aventures d'enfant. Bref, la remonte entière du fleuve de la vie, et combien détaillée et précise! Écoutez-le : « Chaque incident de ma vie traversait successivement mes souvenirs, non comme une esquisse légère, mais avec les détails et les accessoires d'un tableau fini! En d'autres mots, mon existence tout entière défilait devant moi dans une sorte de revue panoramique; chaque fait avec son appréciation morale, ou des réflexions sur sa cause et ses effets. De petits événements sans conséquence, depuis longtemps oubliés, se pressaient dans mon imagination comme s'ils n'eussent été que de la veille. »

Tout cela se passa dans un temps dont on va apprécier la brièveté : le futur amiral fut repêché moins de deux minutes après sa chute.

1. Plusieurs personnes ont affirmé que dans des chutes qui auraient dû être mortelles, non seulement la mort ne leur paraissait pas effrayante, mais elles ne souffraient pas des chocs terribles qu'elles recevaient, tellement leur pensée était portée sur les conséquences mortelles de la chute.

6^e Cas rapportés par M. de Varigny¹

« Je connais, dit Goethe (dans une conversation avec Eckermann) le fait d'un vieillard, appartenant à la basse classe, qui sur son lit de mort se mit tout à coup à réciter des passages grecs, d'une langue fort élégante. Comme on savait qu'il ne comprenait pas un mot de grec, la circonstance parut miraculeuse, et quelques personnes habiles l'exploitèrent aussitôt aux dépens des crédules. Malheureusement pour elles, toutefois, on découvrit bientôt que pendant sa jeunesse ce vieillard avait dû apprendre par cœur et déclamer du grec pour faciliter sa tâche à un élève de haute naissance, mais d'intelligence plus que médiocre. Il avait, de la sorte, acquis de manière purement mécanique une teinture de grec, sans d'ailleurs comprendre un seul mot de ce qu'il disait. Et ce ne fut qu'à son lit de mort, quelque cinquante ans plus tard, que ces mots vides de sens lui revinrent à la mémoire, et passèrent sur ses lèvres. »

Autre fait du même genre, cité par Coleridge, concernant un vieux forestier qui, ayant vécu toute sa jeunesse sur les frontières polonaises, n'avait guère parlé que le polonais jusqu'au moment où il se fixa dans un district allemand, où il ne parla plus qu'allemand pendant trente ou quarante ans.

Étant anesthésié, pour une opération, ce forestier parla, chanta, et pria deux heures durant, rien qu'en polonais, langue dont il ne se servait absolument plus à l'état de veille.

7^e Cas de Jeanne R...²

Jeanne R..., agée de vingt-quatre ans, est une jeune fille très nerveuse et profondément anémique. Elle est sujette à des crises de pleurs et de sanglots; pas des crises convul-

1. *Les Rêves ancestraux*. Feuilleton scientifique du *Temps*, n° du 13 nov. 1902.

2. Bourru et Burot, *Changements de personnalité*, p. 152.

sives, mais de fréquents évanouissements, elle est facilement hypnotisable ; elle dort d'un sommeil profond, et, à son réveil, elle a de l'amnésie.

On lui dit de se réveiller à l'âge de six ans. Elle se trouve chez ses parents : on est au moment de la veillée, on pèle des châtaignes. Elle a envie de dormir et demande à se coucher ; elle appelle son frère André pour l'aider à finir sa besogne ; mais André s'amuse à faire des petites maisons au lieu de travailler : « Il est bien fainéant, il s'amuse à en peler dix et moi il faut que je pèle le reste. »

Dans cet état elle parle le patois limousin, ne sait pas parler, connaît à peine l'A B C. Elle ne sait pas parler un mot de français. Sa petite sœur Louise ne veut pas dormir. « Il faut toujours, dit-elle, dondiner ma sœur qui a neuf mois. » Elle a une attitude d'enfant.

Après lui avoir mis la main sur le front, on lui dit que, dans deux minutes, elle se retrouvera à l'âge de dix ans. Sa physionomie est toute différente ; son attitude n'est plus la même. Elle se trouve aux Fraiss, au château de la famille des Moustiers, près duquel elle habitait. Elle voit des tableaux et les admire. Elle demande où sont les Sœurs qui l'ont accompagnée, elle va voir si elles viennent sur la route. Elle parle comme un enfant qui apprend à parler ; elle va, dit-elle, en classe chez les Sœurs depuis deux ans, mais elle est restée bien longtemps sans y aller ; sa mère étant souvent malade, on l'obligeait à garder ses frères et ses sœurs. Elle commence à écrire depuis six mois : elle se rappelle une dictée qu'elle a donnée mercredi et elle écrit une page entière très couramment et par cœur : c'est la dictée qu'elle a faite à l'âge de dix ans.

Elle dit ne pas être très avancée : « Marie Coutureau aura moins de fautes que moi ; moi, je suis toujours après Marie Puybaudet et Marie Coutureau, mais Louise Rolland est après moi ; je crois que Jeanne Beaulieu est celle qui fait le plus de fautes. »

De la même manière on lui commande de se retrouver à l'âge de vingt-cinq ans. Elle sert à Mortemart chez M^{lle} Brunerie : « Demain nous allons aller à une fête, à un mariage.

Au mariage de M. Baptiste Colombeau, le maréchal. C'est Léon qui sera mon cavalier. Oh ! nous allons bien nous amuser ! Oh ! je n'irai pas au bal, M^{lle} Brunerie ne veut pas ; j'y vais bien un quart d'heure, mais elle ne le sait pas. » Sa conversation est plus suivie que tout à l'heure. Elle sait lire et écrire. Elle écrit le *Petit Savoyard*.

La différence des deux écritures est très grande. A son réveil, elle est étonnée d'avoir écrit le *Petit Savoyard* qu'elle ne sait plus. Quand on lui fait voir la dictée qu'elle a faite à dix ans, elle dit que ce n'est pas elle qui l'a écrite.

Albert DE ROCHAS.

RECTIFICATION

Le 17 janvier 1906, le rédacteur en chef de *Je sais tout* m'écrivait pour me demander si je serais disposé à écrire pour sa revue un article sur « les manifestations matérielles d'esprit et les matérialisations de pensée ».

Je lui envoyais en réponse, au commencement de février, un article intitulé *Revenants et fantômes* où je résumais simplement la relation, publiée par Charles Richet dans les *Annales des sciences psychiques*, des expériences de la Villa Carmen, mais où je cherchais à montrer que la matérialisation plus ou moins complète d'un être humain n'était que la phase extrême d'une série de manifestations observées depuis la plus haute antiquité.

Entre l'envoi de ma copie et sa publication parut un entrefilet qui fit le tour de la presse et d'après lequel c'était le cocher arabe du général Noël qui aurait trompé tout le monde à l'aide d'une trappe dissimulée dans le sol de la salle des séances. Cette nouvelle a été démontrée depuis complètement mensongère, mais la Direction de *Je sais tout*, induite en erreur, crut me rendre service en supprimant de mon article tout ce qui avait trait aux phénomènes observés à Alger ; malheureusement elle incorpora dans mon texte la photographie de Bien-Boa que je lui avais envoyée, en l'accompagnant de la légende suivante : « Ce fantôme, soi-disant du prêtre indien Bien-Boa, qui vient de faire parler beaucoup de lui, n'était qu'un habile faussaire. »

C'est contre cette légende que je tiens à protester.

N'ayant rien vu par moi-même, j'ai dû me faire une opinion, au moins provisoire, d'après les dires de ceux qui ont été plus ou moins mêlés aux phénomènes et je n'ai point hésité à croire plutôt les récits documentés d'hommes dont je connais la haute compétence et la probité scientifique, que les cancans d'un cocher renvoyé comme fripon, les déclarations d'une jeune fille habituée, de son propre aveu, aux mystifications, et enfin les imaginations de conférenciers qui n'ont assisté à aucune séance et me paraissent surtout avides de réclame.

La Direction de *Je sais tout* a du reste aimablement reconnu sa faute involontaire et publiera une note à ce sujet dans son prochain numéro.

Albert DE ROCHAS.



Le Rôle des Anges dans l'Univers

(SUITE ¹)



CHAPITRE VI

Mystère du rôle des anges, ses raisons.

Trois principes explicatifs

Sur la terre, pour nous, presque tout est mystère; tout aboutit à des mystères, surtout en ces limites par lesquelles notre monde confine avec le monde invisible ou spirituel. De là ces mille théories, qui font en grande partie les frais de la science humaine.

Soit à ce titre de simple curiosité, soit dans le but d'arriver à des connaissances pratiques et utiles, on veut tout savoir; on voudrait pouvoir se rendre compte des choses et des phénomènes les plus mystérieux. Et dans ces recherches c'est avant tout la raison de l'homme que l'on veut faire primer, souvent jusqu'à mépriser les données de la foi chrétienne. Comme si l'explication d'un fait, fournie par la science aidée de la foi et de la révélation divine ne valait pas autant que les explications que donne la seule raison humaine abandonnée à elle-même.

Et s'il est exact, comme l'affirment les croyances du christianisme, ce géant séculaire et universel, ainsi que le spiritisme contemporain dont les adeptes se recrutent journellement nombreux parmi les matérialistes d'hier; s'il est exact, dis-je, qu'il existe un monde d'esprits ayant avec le nôtre des conséquences palpables, pourquoi les savants de tout genre

1. Un surcroît d'occupation m'a obligé d'interrompre mon étude sur les anges. J'en reprends ici la *troisième* partie qui a commencé l'année dernière.

refuseraient-ils à la science naturelle l'appoint de la théologie et des doctrines des philosophes chrétiens?

Prétendre étudier la nature exclusivement par la nature, tandis qu'elle a ses ressorts et un avenir éternel dans la sur-nature, c'est, en maint endroit, se buter en vain.

*
* *

Le rôle des anges dans l'univers n'est pas une théorie, mais un fait admis et prouvé par des savants de grand génie. Et en présence de leur doctrine si solidement établie, on a peine à comprendre qu'il ait pu se glisser dans la vraie science des théories telles que celle dont nous parlerons tantôt; mais plus de peine encore à comprendre que de semblables théories aient reçu crédit dans le monde des savants!

Lorsqu'en 1901 j'entrepris la première partie de mon étude sur les anges je déclarai ne m'adresser qu'aux chrétiens de bonne foi, et de bonne volonté et je répète ici que je n'ai d'autre but que de glorifier Dieu dans ses anges. Puisse la suite de cette étude, tout en montrant ce que nous devons aux anges, jeter un nouveau jour sur certains points obscurs des connaissances humaines.

*
* *

Établissons trois principes fondamentaux qui peuvent s'énoncer ainsi :

1° Dieu seul a le pouvoir de créer quelque chose et de le conserver hors du non être : les anges ne sauraient même y coopérer.

2° La coopération des anges n'est d'ailleurs nécessaire à Dieu en quoi que ce soit.

3° Cependant sans le concours des anges rien ne s'est fait et rien ne se produit dans l'univers.

PREMIER PRINCIPE

Dieu seul a le pouvoir de créer et de conserver l'être ou l'existence à ses créatures. C'est ce qu'exprime la révélation par ces mots : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

Qu'est-ce que le commencement ; qu'est-ce que le ciel et cette terre ; quelle est cette action de créer ?

Le commencement, c'est le principe du temps qui n'existait point avant les créatures, puisque ce sont elles qui, en naissant et en passant, déterminent le temps. Le commencement, c'est l'aurore de la création lorsque toutes choses commencèrent à exister. Le commencement appelé aussi le principe : *In principio creavit Deus*. C'est encore le Verbe, ainsi qu'il est désigné par la même révélation : « Au commencement était le Verbe. » (Jean, 1, 1.) C'est le Fils de la dilection de Dieu qui est l'image du Dieu invisible (rendue visible par l'Incarnation), le premier-né de toute créature, car c'est par lui que toutes choses ont été créées dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, soit dominations, soit principautés, soit puissances : tout a été créé par lui et en lui ; et lui-même est avant tout et tout subsiste en lui. » (Coloss., 1, 15-17.)

L'expression commencement ou principe écarte donc toute idée de créature préexistante. Au delà il n'y a que Dieu : « Et le Verbe était Dieu. »

Mais qu'est-ce que la Genèse appelle ici ciel et terre ? Le ciel, c'est la créature supérieure et la terre, la créature inférieure. Le ciel ce sont les anges ; l'histoire de la création n'en parlera plus que pour désigner le firmament qui, nous le verrons, peut également, en un certain sens, signifier l'introduction des forces angéliques au sein de la nature. Leur ensemble est le firmament du ciel parce que c'est par eux que tout est inébranlablement affermi. L'histoire génésiaque s'adresse aux habitants de la terre. Elle se borne à leur exposer les plans de la création terrestre.



Dieu créa. Il n'y a que Dieu qui ne soit pas créé. Tout ce qui n'est pas Dieu est créé. Créer, c'est faire quelque chose de rien. Cela requiert la toute-puissance; or Dieu seul est tout-puissant, puisque seul il existe de soi-même et que rien de ce qui existe, hormis Dieu, ne s'est fait soi-même : *Ipse fecit nos et non ipsi nos*. (Ps. 49.) Rien n'a fait Dieu; personne même ne peut pénétrer son essence infinie. Mais lui, il pénètre seul toutes les essences créées, et toutes il les a faites d'une seule parole : *Dixit et facta sunt*. (Ps. 148.)

Il faut distinguer la création primaire de la création secondaire. L'une et l'autre est du ressort exclusif de la toute-puissance de Dieu. La créature primaire est la production de la matière élémentaire selon toute sa substance, *ex nihilo objectio*. C'est ce qu'exprime le premier verset de la Genèse : Au commencement, c'est-à-dire lorsque rien n'existait encore, Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire la matière et l'ensemble des substances dont se composent le ciel et la terre ou encore le chaos. La création secondaire comprend toutes les productions des six jours, créés *ex nihilo sui*, c'est-à-dire tirées de la matière première ou du chaos. C'est ce qu'exprime un passage de la Sagesse : « Votre main toute-puissante qui a créé le globe de la terre d'une matière informe. » (II-18.)

C'est donc Dieu seul qui a créé le ciel, c'est-à-dire toutes les substances spirituelles selon leurs espèces innombrables. C'est donc lui seul qui a créé la terre, c'est-à-dire toutes les substances matérielles simples ou composées : les fluides, les gaz, les liquides, les solides, les corps bruts, les corps animés : toutes les espèces des trois règnes de la nature.

Et les anges n'ont pu y coopérer, parce qu'en tant que créatures, leur puissance est limitée et que dès lors ils ne savent rien créer; ils ne peuvent produire par création primaire, ni par création secondaire quoi que ce soit : car pour faire de rien, ne fût-ce qu'un atome, il faut une puissance infinie.



Les anges qui ne peuvent eux-mêmes se conserver, ne peuvent, *à fortiori*, contribuer à la conservation de la création ni d'aucune partie de la création.

La conservation n'est autre chose que la continuation de l'acte créateur, soutenant hors du néant un être quelconque qu'il en a tiré, ou l'ensemble de tous les êtres.

Sans la conservation, la création ne serait que momentanée ; car, sans elle, ce qui est créé rentrerait aussitôt dans le néant.

La conservation est donc également un acte de cette puissance infinie, laquelle Dieu ne partage avec personne, parce qu'elle est absolument incommunicable et qu'elle ne peut être prêtée même aux anges.

DEUXIÈME PRINCIPE

La coopération des anges n'est d'ailleurs nécessaire à Dieu en quoi que ce soit.

A Dieu qui pouvait créer ou ne pas créer et qui ne donne à sa gloire des êtres que pour autant qu'il les conserve, rien n'est nécessaire.

Lui qui a su faire les anges, sans les anges, peut donc aussi faire sans eux tout ce qu'il a fait. Les êtres pris globalement ne sont, ou chacun en particulier n'est à Dieu d'aucune utilité, et Dieu suffit seul à chaque être, de sorte que Dieu eût pu, s'il l'avait ainsi voulu, ne créer qu'un seul être, soit ange, soit homme, soit animal, soit plante, soit chose quelconque, sans en créer d'autres, et conserver cet être unique sans le secours d'autres êtres, et pourvoir à toutes les nécessités de cet être ; qui, dès lors, eût été le seul existant, le seul à glorifier Dieu par son existence.

Dieu se suffit seul à lui-même et il suffit à chacune de ses créatures.

Aussi chaque être est-il, du chef de l'existence, en rapport direct avec Dieu ; et l'homme a, en outre, des rapports

directs avec Dieu sans avoir recours au ministère des anges.

Par conséquent, si nous sommes entourés, précédés et suivis d'une infinie multitude d'êtres spirituels et corporels, qui, admirablement gradués, concourent tous à nous aider à vivre et à atteindre nos fins dernières, cela n'a lieu que grâce à une disposition absolument libre et gratuite de la providence divine et de la divine sagesse.

Et voilà dans quel sens les anges sont appelés les ministres de la Providence.

TROISIÈME PRINCIPE

C'est pourquoi sans le concours des anges rien ne s'est fait et rien ne se produit dans l'univers.

L'action des anges est le grand luxe du Créateur.

L'armée des anges n'est pas une force dont le monarque ne peut se passer.

Les anges sont avec Dieu comme les serviteurs d'un grand seigneur, qui saurait bien se servir lui-même, mais qui préfère s'entourer d'un personnel nombreux et varié à l'habileté duquel il confie ses affaires et ses biens.

*
* *

Or, non seulement les anges servent le Seigneur comme des serviteurs ; mais encore ils l'assistent comme des ministres. « Des milliers de mille le servaient et des dix mille de centaines de mille l'assistaient. » (Daniel, VIII, 10 et 12.)

Et si le Dieu très haut et souverain Créateur de toutes choses a daigné admettre à son conseil d'aussi éminentes créatures, et leur accorder la grâce de lui venir en aide par tant de ministères et d'offices variés, il ne l'a pas fait sans les douer d'aptitudes parfaitement adéquates à leur vocation.

Ces qualités de l'essence et de la nature angélique nous en avons parlé amplement en traitant de leurs attributs, de leur

intelligence, de leur volonté et de tout ce que suppose ces deux facultés de l'esprit dans l'ange.

Nous avons exposé la gradation des esprits célestes, leurs ordres, leurs hiérarchies, leur vie.

Nous avons dit, avec saint Thomas d'Aquin, que la nature des choses visibles a été créée pour la surnature des êtres invisibles et que le monde corporel n'a pas d'autre destinée que celle d'être formé et mis en mouvement par le monde spirituel qui l'entoure et le pénètre

La nature corporelle, dit-il, est administrée par les anges, et il le prouve comme suit : Aussi bien que dans les choses humaines, il faut reconnaître que, dans les choses de la nature inférieure à celle de l'homme, les pouvoirs particuliers sont gouvernés et régis par un pouvoir universel. Et de même que, parmi les anges, ceux qui sont préposés à des inférieurs possèdent plus universellement le don de science, de même il est manifeste que la vertu d'un corps est plus particulière, ou moindre, que la vertu d'une substance spirituelle. En effet, toute forme corporelle est une forme rendue individuelle par la matière, et déterminée pour un but provisoire; tandis que les formes immatérielles sont absolues et intellectuelles. Et c'est pour cela que de même que les anges inférieurs qui sont des formes moins universelles se trouvent régis par des anges supérieurs, de même tous les corps sont régis par des anges. Or ceci n'est pas seulement enseigné par les Docteurs de l'Église, mais est admis par tous les philosophes qui confessent l'existence des substances immatérielles. (*Sum. pars prima*, q. cx, a. 1. Resp.)

Et le saint Docteur ajoute : « Donc il faut professer que les choses corporelles ont des actions déterminées; mais que ces actions elles ne les exercent qu'en tant qu'elles (les choses corporelles) sont mues : attendu que le propre d'un corps est de n'agir que par mouvement; et par conséquent il faut que la créature corporelle soit mise en mouvement par la créature spirituelle. » (*Ibid.*, *ad primum*.)



De cette assertion du Docteur angélique corroborée, ainsi qu'il le constate, par les savants théologiens, par les Docteurs de l'Église et par tous les philosophes qui ne subissent point l'erreur du matérialisme et appuyée surtout par saint Augustin et saint Grégoire qu'il cite en ces termes : « Tous les corps sont régis par la vie de l'esprit rationnel et en ce monde visible rien ne peut être disposé à agir si ce n'est en vertu de la création invisible » (*Ibid.*, *Contra*) ; de ces assertions, dis-je, vous conclurez qu'il soit permis, qu'on doive même poser le principe suivant :

Tout mouvement relève de la force ; toute force relève de la vie ; toute vie relève de l'esprit.

C'est ce qu'il nous faut prouver.

Alfred VAN MONS.



Les Maisons hantées que j'ai étudiées¹

Monsieur le Directeur,

Le bruit que l'on fait, en ces jours, autour de certaines « maisons hantées » d'Angleterre, de France et d'ailleurs, vous a déterminé à me demander mon sentiment à ce sujet. Mon intention n'est certainement pas d'échafauder des théories sur un argument si obscur encore et même si controversé; mais je n'ai aucune difficulté à rappeler pour les lecteurs des *Annales* les principales occasions que j'ai eues de m'occuper personnellement de quelques cas de phénomènes médianiques spontanés.

Je commencerai par parler d'une « hantise » que je n'ai pas pu, à vrai dire, examiner *de visu*, mais au sujet de laquelle j'ai fait une enquête personnelle qui a donné les plus piquants résultats.

J'avais entendu dire, en 1892, que des phénomènes étranges se produisaient dans la maison de la rue Pescatori, n° 7, à Turin. Je m'y rendis au mois de décembre avec ma fille Gina. Ayant été vertement gourmandés par la concierge indignée, nous nous vîmes dans la nécessité de faire de savantes opérations de siège dans les alentours, jusqu'au moment où deux voisins voulurent bien m'informer que les

1. On sait qu'à l'occasion de l'inauguration du Congrès international d'anthropologie criminelle, à Turin, on a solennellement célébré, le 28 avril dernier, le jubilé scientifique du professeur Lombroso. Le ministre Bianchi présidait. Plusieurs discours ont été prononcés. De nombreuses notabilités scientifiques italiennes et étrangères assistaient à la cérémonie. Une plaque artistique en or et deux albums, avec des autographes de nombreux savants, ont été remis à M. Lombroso. A notre tour, nous présentons à notre éminent collaborateur nos plus vives salutations. (Cf. *Annales des Sciences psychiques*, Avril-mai.)

faits en question s'étaient bien passés en cette maison, mais depuis quelques années déjà, et dans le logement habité par la famille Pavarino, qui avait depuis déménagé et s'était installée, via Napione, 12.

Nous y allâmes. C'était une famille modeste de travailleurs. Suivant mon habitude invariable, je commençai par étudier les personnes mêmes au milieu desquelles les événements avaient eu lieu. M. Pavarino était un homme sain, mais d'un caractère bizarre : Madame, par contre, était hystéro-épileptique et anémique ; elle fréquentait de soi-disant guérisseuses ; son père était mort de phthisie contractée durant la guerre ; sa mère souffrait de scrofules. Elle avait une sœur « médium », qui parvenait à faire tourner les tables, et qui eut quatre enfants avec des doigts surnuméraires. Notre hystérique avait alors une fille de vingt et un ans, rachitique, malade, neurasthénique, qui provoquait souvent la translation spontanée d'objets ; une autre fille de dix ans, saine, et deux fils, l'un de quatorze, l'autre de huit ans, tous les deux sains. — Voici son récit :

« Le soir du 5 au 6 septembre 1882, vers minuit, quand M. Pavarino était à peine rentré chez lui, et pendant que je me trouvais avec ma fille aînée à côté de la table, en travaillant, nous entendîmes soudain le bruit d'une cuvette d'eau qui se renversait ; nous regardâmes, mais nous ne vîmes rien du tout. Supposant qu'il s'agissait d'une hallucination, nous n'y attachâmes aucune importance, malgré quelques bruits que nous entendîmes encore, comme d'objets déplacés ; tout s'arrêta là.

« Le lendemain matin, la sonnette de la porte d'entrée et celles des chambres commencent à carillonner. Comme les enfants en étaient très impressionnés, je me rendis chez le propriétaire ; on fait appeler un architecte, un maçon ; ils examinent les sonnettes, les déplacent, les remplissent de chaux, d'étoupe, mais en vain : même après que le fil de fer fut détaché, la sonnette ainsi isolée continuait à sonner. Dans la maison, on entendait aussi, jour et nuit, des gémissements continuels. Mon mari et les deux garçons aperce-

vaient aussi des ombres, la nuit; mes deux filles et moi nous ne les voyions pas; mais nous dormions dans une autre chambre.

« Ma fille cadette, maintenant mariée à M. Ottolenghi, dormait dans le même lit que l'aînée; elle était réveillée, durant la nuit, par des coups frappés sur elle comme par un bâton, par des pincements qui la laissaient avec le corps tout plein de meurtrissures; les couvertures du lit lui étaient soulevées sans cesse. Ma fille aînée (qui épousa depuis M. Revelli, greffier à Mondovì), ne sentait rien et ne se réveillait même pas lorsque les autres membres de la famille, épouvantés, l'appelaient.

« Dans l'autre pièce, un soir, mon mari et les deux garçons entendent un grand bruit, comme d'épées qui s'entrechoquent, et de gémissements: M. Pavarino aperçoit des ombres et des lumières qui s'agitent; il en est si impressionné, qu'il ne veut pas rentrer chez lui pour dormir. Mes fils n'entendent que des gémissements.

« Au cours de la journée, les objets se déplaçaient sans cesse. Un jour, pendant que j'étais à la cuisine, une assiette part du buffet et va sur la table, d'où elle réintègre sa place. Un chapeau de bersagliere, dont on avait fait cadeau à mon fils cadet, sautait continuellement; l'un de nos voisins, un fourrier de l'armée, appelé Giolitti (actuellement employé à l'Œuvre de l'Enfance abandonnée), essaya à plusieurs reprises de le clouer à la paroi, mais en vain, parce que le chapeau lui courait après dans le logement.

« La concierge vient un jour chez nous; à peine était-elle sur le seuil de la porte, que tous entendent le bruit bien connu d'eau renversée; la bonne femme jette un cri: elle était toute trempée sans avoir vu l'eau.

« Un soir, je me trouvais dans la rue devant la maison; j'envoie ma fillette chercher un objet dans l'appartement: elle revient tout épouvantée, en disant qu'il y avait des voleurs, qu'elle les avait entendus bouger, et qu'elle avait vu des bougies qui allaient et venaient. Deux soldats qui étaient présents entrent chez nous, et voient réellement de petites flammes se promener sans être portées par aucune main; effrayés, ils se retirent.

« Un autre jour, le patron de mon fils aîné vient nous trouver. Tout était tranquille; mais, vers 10 heures, quand il était sur le point de s'en aller, voilà que tout à coup nous voyons s'ouvrir la porte du placard où nous gardions les souliers; ceux-ci sortent tous en bon ordre, et vont se placer devant le visiteur.

« Tous ces phénomènes durèrent avec intensité huit mois environ. Pendant cinq ans encore, on entendit parfois la sonnette sonner, et des gémissements; les couvertures du lit étaient encore soulevées, de temps en temps. Après le départ de ma fille aînée, qui s'est mariée à Mondovi, nous n'entendîmes plus rien: même à Mondovi il ne se produisit plus aucun phénomène. »

J'ai naturellement cherché à recueillir des témoignages de ces faits. Les voici :

Déclaration de M. Giolitti

« Au mois de septembre 1882, j'habitais dans la même maison que M. Pavarino. Celui-ci étant billardier dans un café, rentrait tard la nuit, vers 1 heure. Quant à moi, je rentrais habituellement le soir vers 10 h. 1/2. Mais une nuit, étant rentré à 11 h. 1/2, je vis la famille Pavarino venir à ma rencontre, en se montrant contente de me voir. Soudain, j'entendis la sonnette de la porte d'entrée sonner à plusieurs reprises avec force, jusqu'à ce qu'elle se détachât et tombât à terre.

« Une des pièces de l'appartement communiquait d'un côté avec la cuisine, et de l'autre côté, par un corridor, avec la chambre à coucher de Madame. Dans cette pièce dormaient les deux garçons; au-dessus du lit, se trouvait une petite planche fixée au mur, sur laquelle avait été placé un chapeau de bersagliier et quelques souliers. Le chapeau de bersagliier tomba à terre, pendant que je me trouvais avec Madame,

la fille aînée, les deux garçons et la concierge dans la chambre de Madame; nous allâmes le remettre sur la petite planche, mais à peine étions-nous repassés dans la chambre à côté, qu'il était de nouveau tombé, non pas au-dessous de la planche, mais quelques pas plus loin. Vingt fois nous remîmes le chapeau à sa place, et vingt fois il retomba; je finis par le clouer sur la planche, et malgré cela, à peine étions-nous repassés dans la chambre voisine, nous entendions de nouveau le chapeau rouler à terre. Nous l'y laissâmes alors, mais ce fut le tour des bottines de tomber. Le chapeau ne sortait pourtant pas de la chambre des garçons. Le phénomène se produisait aussi quand il y avait dans la pièce une bougie allumée, mais plus rarement.

« Cela dura jusqu'à 2 h. 1/2 du matin; j'allai enfin me coucher, très fatigué, devant me lever de bonne heure le matin. Je constatais les phénomènes après qu'ils avaient eu lieu, mais je ne les voyais pas au moment où ils se produisaient. A un certain moment, je me plaçai près de la porte de la chambre des enfants, avec l'intention d'y entrer brusquement pour surprendre celui qui faisait tomber le chapeau; une fois, étant entré ainsi tout à coup, je vis tomber à terre autant d'eau qu'un verre de table peut en contenir; il n'y avait pas de robinet dans la pièce.

« Je n'avais absolument pas peur; au contraire, je m'amusais à assister à ces phénomènes; seulement je pensais qu'ils étaient probablement dus, non pas à des esprits, mais à quelque farceur ou à quelque mal intentionné, pratiquant des tours de prestidigitation et qui connaissait bien l'appartement. Mais je ne saurais pas expliquer comment il pouvait s'y prendre pour les produire.

« 13 mai 1896.

« Albert GIOLITTI. »

Déclaration de M. Pavarino fils

« Les faits ont duré deux mois, à partir de septembre 1882¹. Je me souviens que, pendant que j'arrangeais une montre, je ne me la suis plus trouvée sous les mains; je la trouvai depuis dans un autre coin de la maison. Le chapeau de bersaglier, qui se mouvait sans cesse, parcourait une trajectoire comme ceci \wedge ; c'est-à-dire qu'avant de tomber il s'élevait sur un rideau et tombait de l'autre côté.

« Un soir, mon père décida d'aller voir dans la chambre; il s'y rendit avec un revolver et une petite lampe. A peine était-il entré que la lampe s'éteignit, et qu'il entendit un bruit d'épées qui s'entre-choquaient; ensuite un corps qui tombait, mais il ne vit rien; il se prit à crier et à menacer, mais les bruits continuèrent. Il finit par aller se coucher, en même temps que maman, mais durant toute la nuit ils entendirent le bruit comme d'un grand diner, d'une orgie; aussi ma sœur, dans l'autre chambre, ne pouvait pas dormir par suite du bruit du banquet imaginaire.

« Les sonnettes de l'appartement continuèrent à sonner pendant deux mois de suite. Nous essayâmes d'ôter le cordon, d'y mettre de l'étope: nous envoyâmes chercher un architecte; mais tout a été inutile, et le carillonnement n'a cessé que quand on a ôté la sonnette.

« Ma sœur cadette, un soir, vers 8 heures, pendant qu'elle passait dans cette chambre, fut saisie par les cheveux, levée de terre de 30 ou 40 centimètres, et puis laissée retomber quand la famille accourut.

« Un autre soir, pendant que plusieurs personnes observaient les exploits du chapeau de bersaglier, on vit trois paires de souliers qui avaient été cachés derrière un paravent

1. Le désaccord entre les différents témoins au sujet de la durée des phénomènes est peut-être plus apparent que réel.

On a vu par la déclaration de M^{me} Pavarino que ces faits étranges n'ont cessé que graduellement; le désaccord se rapporte donc exclusivement à la durée de la période dans laquelle les phénomènes ont été dans toute leur intensité — ce qui est plutôt une question d'appréciation.

pour ne pas qu'ils prissent part à la danse des autres objets, en sortir et se promener dans la chambre, après quoi ils revinrent à leur point de départ.

« Quant à la sonnette, le monsieur qui vint chez nous pour examiner l'affaire et tâcher d'en connaître les causes est le propriétaire actuel de la maison, M. Petiti, architecte. Il visita partout, mais il ne trouva rien; comme les voisins conseillaient de rompre la muraille à un certain endroit, il fit venir un maçon et lui dit en effet de rompre le mur et de chercher s'il n'y avait pas quelque chose. Cet ouvrier, pendant qu'il travaillait, entendit tant de bruit, qu'effrayé, il se refusa à continuer le travail et se sauva.

« Un autre soir, on sentit battre sur le lit de forts coups de bâton, sans toutefois que les personnes qui y étaient couchées en aient souffert aucun mal.

« PAVARINO, chirurgien-dentiste. »

Déclaration de M. et M^{me} Lossa

« Vers le mois de septembre 1882, notre curiosité ayant été excitée par les récits que nous faisait journellement M. Pavarino, au sujet d'événements extraordinaires qui se passaient chez lui, dans la rue Pescatori, nous nous y rendîmes avec lui, accompagnés par notre fils âgé de sept ans et par un garçon de notre magasin; nous étions plutôt portés à douter de la vérité de ces faits.

« Nous étions depuis une heure chez les Pavarino, qui nous racontaient les faits arrivés au cours des derniers jours, lorsque nous entendîmes un fort coup de sonnette; nous courûmes à la porte, mais nous ne trouvâmes personne; en attendant, la sonnette continuait à carillonner à toute volée.

« Nous étions rentrés depuis peu dans l'appartement, lorsque nous vîmes deux souliers, qui avaient été placés sur une planche dans la chambre des enfants, tomber violemment; aussitôt après, un chapeau de bersagliere, qui se trouvait

sur la même planche, tomba à son tour. Nous remarquâmes que les souliers et le chapeau, en tombant, ne suivirent pas la trajectoire naturelle d'un corps abandonné à lui-même, mais qu'ils décrivirent une courbe de côté, de façon qu'ils sortirent de la chambre par une porte voisine et entrèrent dans un couloir contigu. Nous examinâmes attentivement la planche, mais nous n'y vîmes rien qui ait pu produire les chutes dont nous avons parlé. Avant de sortir, nous avons entendu les lamentations de la concierge, qui avait été arrosée d'eau pendant qu'elle traversait le couloir du logement des Pavarino.

« Quelques mois plus tard, nous avons appris par le jeune Pavarino que les faits avaient complètement cessé.

« Turin, 6 mai 1896.

« Joseph LOSSA.

« Madeleine LOSSA. »

Mon enquête s'arrêta là. Je me rendais parfaitement compte des côtés faibles qu'elle présentait, mais je comprenais aussi l'impossibilité presque absolue dans laquelle je me trouvais, dix ans après les faits dont on vient de lire le récit, de tirer au clair tous les menus détails sur lesquels, dans d'autres circonstances, je n'aurais pas manqué de tourner mon attention. En tout cas, si incomplètes qu'elles soient, mes recherches avaient suffi pour me persuader que les phénomènes de la rue Pescatori devaient être authentiques dans leur ensemble, et je me proposai de ne pas laisser échapper l'occasion de visiter personnellement une de ces « maisons hantées », aussitôt qu'elle se présenterait.

Cette occasion se présenta, en effet, en novembre 1900. Un journal turinois avait en effet signalé dans ses « faits divers » des phénomènes, d'apparence extraordinaire, qui se passaient dans un débit de vins et liqueurs, situé au n° 6 de la rue Bava, à Turin. Cette rue est voisine de la rue Pescatori.

Le matin du 16 novembre, alors que seulement la femme du patron et le garçon se trouvaient dans le cabaret, ils virent d'abord, à ce qu'ils racontèrent ensuite, un récipient contenant de la liqueur, et qui était sur la table de la cuisine,

se renverser tout seul; d'autres récipients en firent autant; les meubles, les casseroles et toutes sortes d'objets commencèrent une ronde infernale; les uns se bousculaient, les autres se brisaient, d'autres enfin disparaissaient. La femme s'évanouit de frayeur, les voisins accourent, et l'on télégraphie au mari qui était hors de Turin, et qui arrive en toute hâte. Tout le long du jour, sous les yeux de plusieurs personnes, les tables, les chaises, les ustensiles dansèrent. Les phénomènes continuèrent les jours suivants, avec quelques moments à peine de répit.

En attendant, d'autres faits semblables commencèrent à se produire dans une cave que le cabaretier, M. Fumero, possédait dans les souterrains de la maison, et qui était exclusivement destinée à y déposer les bouteilles. On s'aperçut que, quand on se rendait dans cette cave, les bouteilles, vides ou pleines, se rompaient, toujours du fait des mêmes agents inconnus. En vain eut-on recours à un prêtre qui bénit le local. La police arriva à son tour, mais fut de même impuissante; toutefois, elle souffla à l'oreille du pauvre Fumero que la chose devait cesser, de gré... ou de force. Fumero comprit et céda à l'argument, déjà assez ennuyé des dommages matériels et moraux qu'il avait subis.

Aussi, lorsque le 21 novembre je me présentai au cabaret, sans me nommer, demandant des renseignements sur les prétendus phénomènes, je fus fort surpris de m'entendre déclarer par les maîtres de céans que les faits dont on parlait s'étaient réellement produits, mais que, fort heureusement, « le professeur Lombroso était venu, et depuis lors tout avait cessé ». Très intrigué par cette réponse, puisque jamais je n'avais seulement mis les pieds dans cette maison, je me fis connaître et je demandai des explications, désirant m'assurer si quelqu'un n'avait pas abusé de mon nom, pour des fins que je me réservais de rechercher ensuite, suivant le cas. M. et M^{me} Fumero m'avouèrent alors que, ayant entendu dire que je devais venir visiter la maison, l'idée leur était venue de déclarer que mon apparition avait mis en fuite les « esprits »! Ils obtenaient ainsi d'être délivrés des ennuis que leur causaient les badauds et la police; dans ce but, ils ne voyaient aucun

mal à m'attribuer des pouvoirs de Grand Exorciseur ! Mais ces braves gens m'annoncèrent ensuite que les phénomènes mystérieux continuaient malheureusement leur train, et que j'allais avoir peut-être l'occasion de le constater de mes propres yeux, si je voulais seulement me donner la peine de descendre à la cave.

J'acceptai l'offre avec empressement. J'entrai dans la cave, d'abord en pleine obscurité et j'entendis un bruit de verres brisés, et des bouteilles rouler à mes pieds. Les bouteilles étaient rangées sur cinq compartiments superposés l'un à l'autre. Au centre se trouvait une table grossière sur laquelle je fis poser six bougies allumées, supposant que les phénomènes spirites dussent cesser à une vive lumière. Mais, au contraire, je vis trois bouteilles vides, posées debout par terre, rouler comme si elles avaient été poussées par un doigt, et se rompre près de la table. Pour obvier à quelque truc possible, je palpai et examinai minutieusement avec une chandelle toutes les bouteilles pleines qui se trouvaient sur les rayons, et je m'assurai qu'il n'y avait ni fil ni ficelle qui pussent expliquer leurs mouvements.

Au bout de quelques minutes, deux d'abord, puis quatre, puis deux autres bouteilles du deuxième et troisième rayon se détachèrent et tombèrent à terre sans brusquerie, comme si elles avaient été portées par quelqu'un ; et, après leur descente plutôt que leur chute, six se brisèrent sur le sol humide, déjà imprégné de vin : deux seulement restèrent intactes. Un quart d'heure après, trois autres bouteilles du dernier rayon tombèrent et se rompirent à terre. Puis au moment d'abandonner la cave, à l'instant où je sortais, j'entendis encore rompre une bouteille.

Parmi les témoignages de personnes ayant assisté à des phénomènes semblables, à cette occasion, je rapporterai seulement celui du comptable M. Pierre Merini, dont la déposition complète, en quelque sorte, la mienne. Elle porte la date du 9 janvier 1901.

« Là (dans la cave), en compagnie de plusieurs autres personnes, je vis se rompre des bouteilles sans cause apparente et plausible. Je voulus rester seul pour mieux vérifier le

phénomène. Les autres personnes ayant accepté cette proposition, je m'enfermai dans la cave, tandis que tout le monde se retirait au fond du corridor où commence l'escalier qui conduit à l'étage supérieur. Je commençai par m'assurer, à l'aide d'une bougie, que j'étais réellement seul. Cet examen était facile, grâce à la petitesse de la cave et à la difficulté qu'il y aurait eu à se cacher derrière le peu d'ustensiles d'usage vinaire qui s'y trouvaient. Le long des parois les plus longues de la cave on avait disposé une série de robustes poutres soutenues à chaque bout par des pieux. Ces planches étaient entièrement couvertes de bouteilles vides et pleines. Je fais encore noter que la fenêtre regardant sur la cour, qui servait autrefois à éclairer la cave, était en ce moment obstruée par une planche.

« Je vis alors plusieurs bouteilles vides et pleines se rompre d'elles-mêmes *sous mes yeux*. J'approchai une échelle du lieu où elles se brisaient avec plus de fréquence et je montai jusqu'au dernier échelon. Je pris une bouteille vide qui s'était rompue peu auparavant, et dont il ne restait à peu près que la moitié inférieure; je l'isolai des autres, en la plaçant à quelque distance du lieu où elle était auparavant, c'est-à-dire sur le sommet d'un des pieux de soutien des planches. Au bout de quelques instants, la bouteille achève de se rompre et vole en éclat. Voilà un des faits que je puis le mieux certifier.

« Examinant avec attention la manière dont se rompaient les bouteilles, je pus constater que la rupture était précédée du craquement spécial propre au verre lorsqu'il se fend. J'ai fait déjà observer que les bouteilles vides se brisaient aussi, d'où il faut exclure que l'explosion fût due au développement des gaz par la fermentation (chose du reste peu probable).

« Pour donner une idée du bruit fait par les bouteilles en se brisant, et de l'émiettement qui s'ensuivait, j'ajouterai que cela pouvait se comparer à la rupture de ces gouttes de verre qui se réduisent en poudre lorsqu'on les érafle, et qui sont connues sous le nom de *larmes bataviques*.

« Le 22 novembre, M^{me} Fumero, femme du cabaretier,

suivant le conseil reçu, partit pour son pays natal. Elle y resta trois jours, pendant lesquels il ne se passa plus rien d'insolite au cabaret de la rue Bava. A son retour à Turin, les phénomènes reparurent. Le 26 novembre, M^{me} Fumero repart, mais cette fois les phénomènes continuent. On se décide alors à éloigner le jeune garçon du cabaret : les phénomènes cessent définitivement. Doit-on en conclure que les faits se produisaient par sa médiumnité ? Cela paraît assez probable, puisqu'ils ne semblent pas pouvoir être attribués à une supercherie de sa part. Nous avons vu en effet que les phénomènes avaient lieu dans la cave alors même que le garçon n'était pas présent : dans la boutique, on avait constaté des déplacements d'objets alors qu'il s'y trouvait, mais sous les yeux de tous. »

Au mois de mai 1903, j'ai eu l'occasion d'examiner personnellement les phénomènes qui se produisaient dans une autre maison de Turin, celle du compositeur-typographe Mignotti, rue Masséna, 30. J'étais accompagné par le docteur Henri Imoda, qui rédigea ensuite un petit rapport sur ces faits.

La famille qui habitait le logement « hanté » était composée du père, de la mère et de deux enfants : elle habitait toute dans une pièce unique, avec une seule porte-fenêtre donnant sur un balcon qui entourait tout l'édifice, du côté de la cour. Le mobilier de la chambre était simple ; il se composait d'une table de milieu, de quelques chaises, d'une armoire et de deux lits.

Depuis trois mois déjà, tous les soirs, lorsque l'un des enfants, âgé de huit ans, se couchait, l'on commençait à entendre des coups très forts dans la paroi près de laquelle était placé le lit. Ces coups continuaient pendant plusieurs heures, dans le courant de la nuit.

En vain avait-on cherché à éclaircir ce mystère. La famille Mignotti avait eu recours à la police, qui avait fait des recherches attentives et minutieuses, mais, sous les yeux des agents mêmes, les coups retentissaient avec une force telle, que la muraille en tremblait, et le bruit en était entendu jusque dans les pièces voisines ; en approchant la main à la

paroi, on sentait distinctement la vibration de la muraille telle qu'aurait pu la produire le choc violent d'un corps lourd.

Aussitôt arrivés sur les lieux, le Dr Imoda et moi, nous passâmes attentivement en revue les parois, les meubles de la chambre. — surtout le lit et l'armoire. L'enfant fut couché par sa mère. Outre nous, il y avait dans la chambre le père, la mère et les deux garçons. Quelques instants après, les coups commencèrent dans la muraille. Ce phénomène était évidemment dirigé par une Intelligence. Quand on adressait verbalement une question à la cause inconnue des bruits, elle répondait au moyen de coups ayant une signification conventionnelle; il fut possible, de la sorte, d'établir une conversation, en faisant marquer par des coups les lettres de l'alphabet. Je ne crois pas nécessaire de rapporter en entier la conversation; je me bornerai à observer que quelques-unes des choses communiquées par cette cause occulte furent reconnues exactes, d'autres absolument fausses, d'autres enfin inconcluantes. Après un quart d'heure à peu près, le garçon s'était profondément endormi: les coups frappés, tout en restant très forts, devinrent toujours plus inconcluants, quant à leur signification, et enfin ils cessèrent.

Tel est le phénomène, dans sa plus simple exposition.

Tout prouve que le garçon en est la cause tout au moins immédiate. Il ne présentait aucune particularité anormale. L'intensité des phénomènes médiumniques semble en rapport avec son état physique; pendant quelques jours qu'il avait été malade de fièvre, causée par la grippe, les coups avaient été moins retentissants. Ce fait est conforme à ce qui a été observé chez bien d'autres médiums, — Eusapia Paladino entre autres, — et il est fort déconcertant.

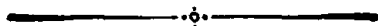
En parlant des « maisons hantées » j'ai eu occasion autrefois de faire remarquer combien cela peut paraître curieux qu'on puisse maintenant signaler de tels faits, et les trouver si nombreux et prouvés par témoignages, alors que presque deux siècles se sont passés sans que personne s'en occupât, hormis le petit peuple, qui n'était pas, pour ainsi dire, en communication avec les classes instruites. Ce n'était donc

pas qu'ils ne se produisaient point; seulement, comme les classes instruites n'y croyaient point, même lorsqu'ils avaient lieu, personne n'y prêtait attention.

Actuellement ils se produisent, ils sont signalés, ils sont étudiés; toutefois, on les oublie encore trop facilement, et les savants hypnologues, assez courageux et assez libres de préjugés pour s'en occuper, ne sont pas encore bien nombreux. On a vu par le deuxième exemple que j'ai rapporté, que si je n'avais pas été sur les lieux, le public, trompé par les personnes qui habitaient la maison, aurait cru qu'il aurait suffi que la police, ou moi, nous nous fussions présentés, pour que les phénomènes disparussent; en d'autres termes, quoique l'on ne découvrit pas l'auteur de la fraude, on aurait cru que ces phénomènes étaient produits par un truc, et par conséquent indignes d'être étudiés.

Pour ma part, si j'ai pu avoir le tort de nier ces faits avant de les avoir observés, je n'ai pas cru, au moins, être tenu à les nier parce que je ne parvenais pas à les expliquer.

César LOMBROSO



Les Phénomènes spirites sont-ils scientifiques ?

Depuis ses manifestations contemporaines, le spiritisme a été soumis à une critique intensive, qui n'aurait rien laissé subsister des phénomènes sur lesquels il s'appuie inébranlablement, si ceux-ci n'étaient pas réels. Malgré tous ses détracteurs, il poursuit sa marche ininterrompue dans le monde entier et, lentement, mais sûrement, il conquiert toutes les intelligences libres, toutes celles qui ne sont pas emmurées¹ dans des croyances dogmatiques, ou gangrenées par un incurable scepticisme, causé par l'ignorance ou le parti pris.

Tous les faits : typtologie, écriture mécanique, vision, trance, apports, photographie, matérialisation, etc., ont été constatés des centaines de fois, par des spirites d'abord, ensuite par des savants qui, incrédules à l'origine, sont devenus, plus tard, de fervents défenseurs de la réalité de ces phénomènes. Il y a dans cette constatation une force démonstrative bien puissante pour quiconque veut réfléchir. C'est Wallace affirmant qu'avant ses expériences sur ce sujet « il n'y avait pas de place dans sa fabrique de pensée pour une conception spiritualiste » et qui finit par publier un livre où sa certitude s'affirme, complète et absolue. C'est William Crookes qui, défiant, ne s'est rendu qu'après que le témoi-

1. *Revue scientifique et morale du spiritisme.*

2. Le catholique qui croit et admet ce qu'enseigne l'Église catholique, sait qu'il fait un acte de foi raisonnable : *Rationabile obsequium*. Ce n'est donc pas de lui qu'on peut dire : qu'il est emmuré dans des croyances dogmatiques. Au lieu d'opprimer les intelligences, de les enserrer comme dans un cercle de fer, la foi les élève au-dessus d'elles-mêmes et les met en possession de vérités supérieures qui ne contredisent en rien la raison, et prêtent au contraire leurs lumières à celle-ci, quand, livrée à ses propres forces, elle pourrait s'égarer. Quel savant a jamais été gêné par sa foi pour pénétrer dans le domaine scientifique et en élargir les horizons ?

(N. D. L. R.)

gnage de ses sens a été confirmé par celui d'instruments construits spécialement pour cette vérification. Aussi n'hésite-t-il pas à écrire : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est. » C'est Lombroso qui fait amende honorable et « qui est au regret d'avoir classé les spirites parmi les fous et les anormaux ». Puis viennent des convertis comme Hodgson, Myers, Hyslop, ayant aidé à créer la science de la télépathie et qui, connaissant parfaitement bien tous les cas de transmission de pensée, de mémoire latente, de télésthésie, etc., affirment qu'en dehors de ces facteurs il en est d'autres qui interviennent dans les vrais phénomènes spirites, et que ce sont les âmes des hommes qui ont vécu jadis sur la terre¹.

Ceux-là ont non seulement reconnu l'authenticité de quelques-uns des faits du spiritisme, mais encore ils ont adopté la théorie spirite comme la meilleure et la plus rationnelle, pour expliquer beaucoup des communications qu'ils ont reçues par la trance ou par l'écriture. On comprend qu'avec l'appui et l'autorité de pareils noms, les spirites peuvent regarder avec sérénité les efforts désespérés des détracteurs impuissants de leur jeune science. On pilerait

1. Quels sont les facteurs qui interviennent vraiment dans les phénomènes spirites? Quelle est leur nature à proprement parler? Nous constatons des phénomènes plus ou moins précis, plus ou moins constants, qui le plus souvent se reproduisent d'une manière capricieuse, irrégulière, bizarre. Nos sens sont affectés par ces faits qui sont d'un autre ordre. Mais nous sommes impuissants à en déterminer scientifiquement les causes. Nous ignorons la nature de ces facteurs extraordinaires dont l'existence est pourtant indéniable.

Affirmer que ce sont les âmes des hommes qui ont vécu jadis sur la terre, c'est affirmer une hypothèse gratuite, c'est reculer la difficulté, ce n'est pas la résoudre. La théologie catholique enseigne que nous vivons entourés, circonvenus d'esprits mystérieux et invisibles qui exercent leur action sur le monde et contre les suggestions desquels elle recommande à tout chrétien de lutter et de se défendre. Pourquoi voir dans ces esprits qu'on évoque les âmes d'hommes qui ont déjà vécu et non pas l'intervention de l'un de ces mauvais anges que Dieu a précipités du ciel? On met une personne en communication avec l'âme prétendue de son père, de sa mère, de son enfant. Mais où est la preuve qui l'assure de l'authenticité de l'esprit consulté? Sous l'influence d'une impression facile à deviner, elle croit aisément ce qu'elle désire. Mais rien ne lui démontre qu'elle n'est pas le jouet d'une hallucination momentanée. Et encore, dans ce cas nous supposons le médium de bonne foi. Or les médiums ne le sont pas toujours, puis pourquoi les supposer nécessairement en communication avec l'âme de personnes défunctes? Comment s'est établie cette communication et jusqu'à quel point ne peuvent-ils pas eux-mêmes être le jouet d'une illusion? Que certains phénomènes spirites aient été constatés, nul n'en doute. Mais qu'il n'y ait beaucoup d'erreurs dans les explications qui en ont été faites, qu'on puisse en déduire des lois générales et conclure à l'évocation d'âmes qui ont déjà vécu sur cette terre, autant de problèmes dont nous chercherons longtemps encore la solution.

dans un mortier la matière cérébrale de tous nos fameux critiques, qu'on n'en tirerait pas la dixième partie de l'intelligence qu'il faut pour créer un Crookes ou un F. W. H. Myers. Laissons donc leur bile s'épancher librement et poursuivons notre route, en écrivant pour les gens qui cherchent de bonne foi la vérité, dans ce qu'elle a d'accessible pour nous.

Un des griefs les plus communément invoqués est que les spirites n'ont pas de méthode scientifique. Ce reproche est-il mérité? C'est ce que nous voudrions examiner ici.

D'abord, que faut-il entendre par ce mot, scientifique, dont on abuse si souvent? Suivant nous, un fait quelconque est d'ordre scientifique dès que sa réalité est incontestable. Jadis on niait que des pierres puissent tomber du ciel; c'était pour nos grands-pères une absurdité, une impossibilité, une invention ridicule; maintenant personne ne conteste ce phénomène : la chute des aérolithes est devenue un fait scientifique. Alors même qu'on ne pourrait en fournir aucune explication, c'est un fait qui enrichit le trésor de nos connaissances positives.

Est-il humainement possible de reproduire ce fait? Non, évidemment; il faut attendre qu'il se manifeste pour qu'on puisse l'observer de nouveau, puisqu'il est en dehors de nos prises. Il est donc injuste de refuser le titre de scientifique à un phénomène, sous le seul prétexte qu'on n'est pas maître de le répéter à sa guise. Les sciences d'observation ont beaucoup de faits qui rentrent dans cette catégorie, témoins les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les orages magnétiques, les chutes de bolides ou les apparitions de comètes. Si donc on n'est pas maître de produire à sa fantaisie, ou de faire naître à point nommé un phénomène spirite, cette impossibilité ne lui enlève rien du caractère scientifique qu'il possédera, si son objectivité est incontestable.

La seule nécessité qui soit impérieuse et inéluctable est celle d'établir la réalité des faits. Comment y parvenir? Par le témoignage humain et, lorsque cela est possible, par le contrôle d'instruments chargés de nous assurer que les constatations de nos sens ne nous ont pas trompés. Nous

connaissions bien toutes les objections que l'on peut élever contre le témoignage humain ; celui-ci est faillible, d'abord par incapacité d'observation complète, ensuite par inexactitude provenant de défaillances de la mémoire, d'exagération, de crédulité, d'illusions ou d'hallucinations, etc. Mais ces défauts se corrigent par la comparaison des récits, en prenant parmi ceux-ci les points qui se ressemblent dans toutes les narrations, et en tenant compte des preuves permanentes, photographies, moulages, etc., et de la valeur intellectuelle et morale des témoins.

Sans doute, l'observation précise et complète est une science très difficile, puisque tous les jours nous constatons que les savants eux-mêmes laissent échapper, sans les voir, beaucoup de phénomènes qui se produisent cependant sous leurs yeux, dans leurs laboratoires. On a fait pendant près d'un siècle l'analyse qualitative et quantitative de l'air, sans soupçonner qu'il y avait encore beaucoup de gaz inclus normalement dans l'atmosphère, et que l'on isole très bien aujourd'hui. Pendant plus de vingt ans des milliers de physiciens ont manié des tubes de Crookes, sans remarquer qu'ils produisaient des rayons X ; de même que les ondes hertziennes et la radio-activité de la matière ont existé de tout temps, sans être connues de ceux qui les engendraient sans le savoir.

On ne saurait donc faire un crime aux spirites d'avoir négligé beaucoup d'observations utiles, d'autant plus que la plupart d'entre eux n'étaient pas préparés par leurs travaux antérieurs à ce genre de recherches. Mais si nous devons regretter qu'ils aient expérimenté un peu au hasard, — ce qui était inévitable sur un terrain aussi nouveau. — il ne s'ensuit pas que toutes leurs observations doivent être rejetées en bloc, car depuis que des hommes de science ont repris cette étude, *ils ont confirmé complètement la réalité* des phénomènes que les spirites avaient découverts dès l'origine.

Cette fois, les méthodes scientifiques ont été utilisées dans la limite du possible. C'est au moyen d'appareils enregistreurs que Robert Hare et William Crookes ont mesuré l'intensité de la force psychique, dont Zollner et Gibier ont étudié l'action sur la boussole. Cromwel Varley a fait des expériences

sur les analogies et les différences de cette force et de l'électricité. Wallace, Crookes, le professeur Wagner, Aksakof, etc., ont pesé et photographié médiums et fantômes. Lombroso, Morselli, Siémiradski, de Rochas, Flammarion, Visani Scozzi, Bozzano, ont obtenu des empreintes d'apparitions matérialisées. Tous ces résultats ont été répétés un très grand nombre de fois; ce sont les mêmes faits qui furent constatés successivement par des investigateurs déliants, sceptiques, qui n'arrivèrent qu'à leur corps défendant à être convaincus. A qui fera-t-on croire que tous se sont trompés?

Puisque les détracteurs de nos doctrines passent prudemment sous silence ces expériences concluantes, notre devoir est de leur remettre constamment sous les yeux ces preuves incontestables. Devant la force démonstrative de ces constatations, les critiques seront jugées à leur juste valeur, c'est-à-dire que l'on sera surpris de l'indigence intellectuelle de ceux qui les émettent, et de l'aplomb avec lequel ils étalent leur orgueilleuse ignorance.

Que l'on ne se trompe pas sur notre pensée. Nous ne prétendons nullement que le spiritisme soit arrivé à cette phase ultime où l'expérimentation n'est plus nécessaire; nous croyons, au contraire, qu'il ne fait qu'entrer dans la voie scientifique; mais ce que nous affirmons, c'est qu'il possède déjà un nombre de faits suffisamment établis pour que sa réalité soit incontestable; il faut maintenant que des savants s'attachent à noter les conditions qui entravent ou favorisent les phénomènes, et l'Institut psychologique, lorsqu'il sera constitué complètement, pourra rendre à cette jeune science les plus éminents services, en lui constituant sa méthode scientifique. Chacun sent le besoin de ne plus procéder empiriquement, mais on n'arrivera à des règles précises qu'après des recherches patiemment poursuivies, comme dans tous les autres domaines de la connaissance.

La rareté relative et l'intermittence des vrais phénomènes spirites ne sont donc pas, à l'heure actuelle, des raisons suffisantes pour leur refuser le caractère scientifique, d'autant plus que lorsqu'ils se produisent, ils sont semblables dans tous les pays, malgré le changement des médiums et des

observateurs, ce qui établit nettement que l'on se trouve en face de phénomènes naturels. Mais on constate, pour peu que l'on ait expérimenté soi-même, que ces phénomènes nécessitent pour leur production l'accord ou la convergence de beaucoup de conditions, physiques, physiologiques et psychiques de la part des médiums et des assistants, ce qui rend les échecs compréhensibles, puisque l'on ne peut encore que soupçonner le rôle de chacun de ces facteurs.

Il ne faudrait pas, cependant, exagérer non plus, comme on le fait avec trop de parti pris, la difficulté de ces recherches. Lorsque l'on possède un bon médium, avec un peu de patience, on arrive à observer à loisir tous les phénomènes spirites, ou, du moins, un grand nombre d'entre eux. C'est ce qui a eu lieu avec Eusapia Paladino. Depuis une quinzaine d'années, de véritables commissions scientifiques se sont réunies pour l'étudier, et les résultats de ces enquêtes forment déjà un dossier des plus importants. C'est d'abord un ouvrage d'un physicien espagnol, *Les Esprits*, de M. Otero Azevedo, qui, suivant son expression, était « un matérialiste enragé » et que les faits amenèrent à résipiscence. En Pologne, M. Matuszewski, sous le titre : *La Médiumnité et la Sorcellerie*, a exposé les expériences faites à Varsovie en compagnie d'Eusapia.

Puis c'est l'ouvrage de M. de Rochas dont une nouvelle édition considérablement augmentée vient de paraître, intitulé : *L'Extériorisation de la motricité*, qui renferme les procès-verbaux des séances tenues à Milan, à Rome, à Carqueiranne, à l'île Roubaud, à l'Agnélas, etc., auquel nous ferons de fréquents emprunts.

Vient ensuite un travail de M. de Fontenay : *A propos d'Eusapia Paladino*, contenant des relations signées de tous les témoins, des séances tenues chez la famille Bleck à Montfort-l'Amaury. En Italie, le Dr Vizani Scozzi, sous le titre : *La Medianita*, fait un gros livre contenant le récit détaillé des faits qu'il a constatés avec le même médium ; M. Ernest Bozzano, de son côté, dans son ouvrage : *Hypothèse spirite et théories scientifiques*, rend compte de ses observations personnelles et conclut en faveur de l'intervention des Esprits. Mais ce n'est pas tout. Eusapia Paladino a donné des séances à

Bordeaux chez M. Maxwell, qui lui fait une large place dans son livre *Les Phénomènes psychiques*, et nous possédons aussi des relations de MM. Camille Flammarion, du Dr Dariex, de M. Vassalo, directeur du *Secolo XIX*, du professeur Porro, du Dr Schrenk Notzing, Collaza, Giardina, etc., etc.

Il faut croire que ces documents si nombreux ne sont pas encore parvenus à la connaissance de MM. les critiques du spiritisme, puisque l'on peut lire dans *Le Spiritisme devant la science* (titre que M. le professeur Grasset nous a fait l'honneur de nous emprunter) « que la démonstration scientifique de l'existence des phénomènes spirites n'est pas faite ». Que faudra-t-il donc pour conférer à cette jeune science le caractère scientifique ? On oublie de nous le dire. Peut-être devons-nous attendre que les critiques eux-mêmes aient prononcé le *dignus intrare* ? Comme nous pourrions languir trop longtemps, il nous paraît plus pratique de mettre sous les yeux du public les pièces du procès, il verra alors de quel côté se trouvent la bonne foi et le véritable esprit scientifique, celui qui, suivant lord Kelvin « est tenu par l'éternelle loi de l'honneur à regarder en face tout phénomène qui peut franchement se présenter à lui ». Donnons d'abord sur ce remarquable médium quelques renseignements que nous extrayons, en partie, de l'ouvrage de M. de Rochas¹. Ils ne feront pas double emploi avec ceux publiés par M. Isidore Leblond dans les précédents numéros.

Eusapia Paladino

Née près de Naples, en 1854, dans une obscure famille de paysans, elle fut, dès son enfance, témoin de scènes terribles. Son père mourut assassiné par des brigands. Complètement dévalisée elle-même à Naples, peu de temps après son retour de Varsovie, par des voleurs qui lui ont enlevé l'argent et les bijoux qu'elle avait rapportés de ses voyages, elle est devenue très craintive, d'autant plus qu'elle a été aussi assez

1. De Rochas, *l'Extériorisation de la motricité*, p. 13 et suiv.

souvent maltraitée par certains savants devant lesquels elle donnait des séances.

Les médecins sont toujours portés à voir des malades dans tous les sujets qui sortent de l'ordinaire par quelque côté, aussi n'ont-ils pas manqué de diagnostiquer l'hystérie chez Eusapia, malgré son excellente santé. On ne peut guère relever chez elle les symptômes cliniques de cette névrose, sauf, peut-être, qu'à l'âge de huit ans elle fut sujette à une hallucination obsédante à l'état de veille : des yeux expressifs la regardaient de derrière un amas de pierres ou un arbre, toujours à droite. Elle ne se souvient pas d'avoir éprouvé d'autres troubles nerveux. Les premières manifestations médianiques coïncidèrent avec sa formation, entre treize et quatorze ans. Cette coïncidence est assez fréquente pour être signalée, car on a très souvent observé que dans le cas de maisons hantées il se trouve généralement parmi les habitants une jeune fille approchant de la puberté. A ce moment de sa vie, on remarqua que les séances spirites auxquelles on la conviait réussissaient beaucoup mieux quand on la faisait asseoir à la table. Mais elle renonça vite à ces pratiques qui l'ennuyaient, et resta huit ou neuf ans sans faire aucune expérience.

Ce n'est qu'entre vingt-deux et vingt-trois ans que commença la culture spiritique d'Eusapia, dirigée par un spirite fervent, M. le professeur Damiani. C'est alors qu'apparut la personnalité de John King, qui s'empare d'elle quand elle est en transe. Ce John King dit être le frère de la Katie King de Crookes et avoir été le frère d'Eusapia dans une autre existence. C'est John qui parle quand Eusapia est en transe : il parle d'elle en l'appelant « ma fille » et donne des conseils sur la manière dont il faut la soigner. Bien entendu, pour les sceptiques, John King n'est qu'une personnalité seconde du médium et n'a pas d'existence séparée. Nous verrons ce qu'il faut admettre sur ce point, après que les faits nous seront mieux connus.

Eusapia a dépassé aujourd'hui la cinquantaine. Sa chevelure épaisse et encore noire présente à la partie antérieure de la région temporale gauche une bande blanche, recouvrant une cicatrice qu'elle s'est faite il y a longtemps, dans un accès de

délire, ayant le typhus. Les bras et les jambes bien nourris sont plus développés que d'ordinaire chez des femmes de la même complexion. La taille est basse, l'embonpoint assez considérable; les jambes relativement courtes la rendent un peu lourde et maladroite au premier abord; mais quand elle s'anime pendant les séances, ses mouvements deviennent élastiques; son corps et ses membres prennent de la souplesse.

Eusapia est presque complètement illettrée, mais, remarque le Dr Harusewicz, elle fait l'impression d'une femme douée par la nature d'une intelligence remarquable, mais peu développée; elle s'oriente très vite dans une position inattendue et, sans connaître notre langue, comprend très souvent ce dont on parle par la gesticulation et le jeu des visages. Ajoutons à cela un caractère variable et irritable, une ambition démesurée, un certain enivrement de sa gloire médianique, un grand désintéressement, et l'on aura une idée du caractère de cette Italienne, mélange curieux, dit M. de Rochas, de franchise et de dissimulation.

Nous avons souvent parlé de l'atmosphère morale qu'il faut créer autour des médiums pour les mettre dans les meilleures dispositions; voici une remarque de M. de Fontenay qui appuie notre manière de voir. En faisant l'historique des voyages d'Eusapia, il écrit¹ :

« Enfin cette année (1898) Eusapia est revenue au mois de juillet se faire expérimenter par un groupe de Parisiens. Elle a été logée dans un hôtel de la rue Frochot et elle ne parlait pas sans amertume de l'ennui qui l'y avait consumée et des désagréments qu'elle avait eu à subir de la part de toutes sortes de gens, cochers de fiacre, etc., etc. « C'est la première
« fois, nous affirmait-elle, que je ne suis pas installée chez un
« des expérimentateurs. »

« J'ai entendu dire que les expériences avaient été médiocres. Peut-être ne faut-il pas attribuer à une autre cause cet insuccès relatif. Très désintéressée (on sait qu'elle entretient de plus pauvres qu'elle dans les hôpitaux de Naples et que, par une coquetterie bien italienne, elle ne garde à peu près de ce qu'on

1. Guillaume de Fontenay, *A propos d'Eusapia Paladino*, p. 166.

lui donne, que les bijoux), très désintéressée et très fière, obligée pourtant de se faire payer, elle est excessivement humiliée de cette position inférieure et il faut la lui faire oublier par des égards et d'affectueuses démonstrations, si l'on veut avoir de bonnes séances... »

Eusapia s'endort spontanément pendant les séances spirites, mais elle est également sensible au magnétisme humain, comme l'ont remarqué MM. Ochorowicz et de Rochas. Ce dernier a provoqué l'extériorisation de la sensibilité de la main, mais ensuite ce phénomène se transformait en celui de l'attraction passive, c'est-à-dire que le membre du sujet suivait la main de l'expérimentateur.

Dans une des séances de l'Agnélas, on a pu constater également le phénomène du transfert de la migraine de M. de Gramont à Eusapia, qui se sauva effrayée en disant qu'on lui donnait mal à la tête. Une autre fois elle est rapidement arrivée aux états profonds de l'hypnose, et a vu apparaître alors, à son grand étonnement, sur sa droite, un fantôme bleu. M. de Rochas lui ayant demandé si c'était John, elle répondit que non, mais que « c'était de cela dont Jean se servait ». Puis elle a pris peur et a demandé à être immédiatement réveillée.

Elle est aussi très suggestible, comme le prouve l'anecdote suivante¹ :

« Le même jour, dit M. de Rochas, voulant m'assurer si elle était suggestible et si la suggestibilité obéissait chez elle aux mêmes lois que chez les autres sujets, je l'amenai dans le vestibule, près de l'entrée de la maison, alors ouverte, et prenant sur le front le point de la mémoire somnambulique, je lui dis que M. Richet, qu'elle aime beaucoup, venait d'arriver, qu'il était sur le perron. Aussitôt Eusapia se précipita avec violence vers la porte, les yeux fixes, croyant le voir. On eut peine à lui persuader qu'elle avait été le jouet d'une hallucination. »

On conçoit qu'avec une aussi grande sensibilité à la suggestion, des expérimentateurs malhonnêtes puissent pousser le sujet à simuler les phénomènes en lui en donnant l'ordre

1. De Rochas, *l'Extériorisation de la Motricité*, p. 17.

mental. C'est une possibilité dont il faut tenir compte lorsqu'on soupçonne la fraude des médiums. Nous y reviendrons dans le chapitre consacré à cette étude si importante.

L'état d'Eusapia pendant la séance varie depuis la veille jusqu'à la transe la plus profonde. On a souvent noté au début des soupirs, des bâillements, des hoquets qui sont les prodromes de la transe, puis un état nerveux spécial pendant lequel elle se tord, gémit et se laisse aller sur l'épaule de ses contrôleurs lorsqu'ils lui sont sympathiques. Pendant ce temps les jambes et les bras sont dans un état de forte tension, presque de raideur, ou bien éprouvent des contractions convulsives, parfois une trépidation qui s'étend au corps entier. C'est presque toujours à ce moment que se produisent les plus belles manifestations et très souvent, comme le remarque M. de Fontenay, à son insu.

A cette suractivité nerveuse succède une période de dépression caractérisée par la pâleur presque cadavérique du visage, qui souvent se couvre de sueur, et l'inertie presque complète des membres; si on soulève sa main, elle retombe de son propre poids. Puis les mêmes symptômes se reproduisent alternativement un grand nombre de fois pendant les séances, au bout desquelles Eusapia est complètement épuisée et presque inconsciente; son visage exprime alors la fatigue, la souffrance. On est souvent obligé de la prendre par le bras pour l'aider à se soutenir et on est obligé de lui faire boire du vin et parfois de la liqueur pour remonter ses forces. Cet épuisement dure de dix à quinze minutes, puis se dissipe peu à peu de lui-même.

Il paraît hors de doute que c'est l'énergie extériorisée par le médium, pour aider à la production des phénomènes, qui est la cause de cette dépression vitale que l'on constate à la fin des séances. Tous les grands médiums sont anéantis de fatigue après les expériences réussies. Crookes a fait les mêmes observations dans ses recherches avec Home, lorsqu'il a démontré l'action à distance de la force psychique. Voici comment il s'exprime ¹ :

1. Crookes, *Recherches sur le Spiritualisme*, p. 65.

« Ces expériences mettent hors de doute les conclusions auxquelles je suis arrivé dans mon précédent mémoire, savoir : l'existence d'une force associée, d'une manière encore inexpliquée, à l'organisme humain, force par laquelle un surcroît de poids peut être ajouté à des corps solides sans contact effectif. Dans le cas de M. Home, le développement de cette force varie énormément, non seulement de semaine à semaine, mais d'une heure à l'autre ; dans quelques occasions cette force ne peut être accusée par mes appareils pendant une heure ou même davantage, et puis tout à coup elle reparait avec une grande énergie...

« Dans la ferme conviction où j'étais qu'un genre de force ne pouvait se manifester sans la dépense correspondante de quelque autre genre de force, j'ai vainement cherché pendant longtemps la nature de la force ou du pouvoir employé pour produire ces résultats.

« Mais, maintenant que j'ai pu observer davantage M. Home, je crois découvrir ce que cette force physique emploie pour se développer. En me servant des termes force vitale, énergie nerveuse, je sais que j'emploie des mots qui, pour bien des investigateurs, prêtent à des significations différentes ; mais après avoir été témoin de l'état pénible, de prostration nerveuse et corporelle dans laquelle quelques-unes de ces expériences ont laissé M. Home, après l'avoir vu dans un état de défaillance presque complète, étendu sur le plancher, pâle et sans voix, je puis à peine douter que l'émission de la force physique ne soit accompagnée d'un épuisement correspondant de la force vitale. »

Parfois le médium sent que la force qu'il émet est insuffisante ; aussi il emprunte aux assistants qui le tiennent par la main, qui font la chaîne, suivant l'expression consacrée, l'énergie nécessaire, et alors ce sont les voisins qui ressentent la fatigue qui résulte de cette soustraction.

« Souvent, pour aider aux manifestations, dit M. de Rochas, Eusapia demande qu'on lui donne de la force en mettant une personne de plus à la chaîne. Il lui est arrivé plusieurs fois, quand je n'en faisais pas partie, de m'appeler, de me prendre les doigts et de les presser comme pour en extraire

quelque chose, puis de les repousser brusquement, disant qu'elle avait assez de force « magnétique » et que ce qu'il lui fallait maintenant, c'était de la force « médianimique ». Dans une des séances de lévitation auxquelles j'ai assisté, un de ses voisins faillit se trouver mal tant il se sentait épuisé.

« En ce qui concerne mes expériences personnelles, écrit M. Maxwell ¹, j'ai l'impression que, dans certaine limite, la quantité de force libérée varie en proportion directe avec le nombre des expérimentateurs. Il ne faut pas cependant dépasser un certain chiffre lorsque l'on veut expérimenter dans de bonnes conditions; mais je crois que la diminution des résultats tient à d'autres causes que la multiplication des assistants. »

Aksakof a constaté avec Eglinton qu'après une série de séances tenues en vue d'obtenir la photographie transcendante et parfaitement réussie, le médium fut obligé de s'aliter, tellement l'épuisement nerveux était considérable. Cet état de fatigue se constate d'ailleurs, bien qu'à un moindre degré, dans les séances ordinaires de typtologie, et cette observation faite aussi par le comité de la Société dialectique de Londres ne laisse aucun doute sur l'origine de la force au moyen de laquelle les manifestations ont lieu.

Dès maintenant, il est utile de faire remarquer que l'émission de la force psychique est indépendante de la volonté du médium. M. Crookes a soin de signaler que d'une heure à l'autre l'intensité de cette énergie varie considérablement, et qu'il peut se passer des semaines entières avant qu'elle se manifeste. Eusapia, qui « tient cependant énormément à convaincre les assistants, n'est jamais sûre de la production des phénomènes ». Chose curieuse, dit aussi M. de Fontenay, « les manifestations (pendant le spasme nerveux de la transe) se produisent alors, en quelque sorte, indépendamment du médium, comme s'il perdait inconsciemment quelque chose, une force, je ne sais quoi, que l'on emploierait en dehors de lui et sans le consulter. » Nous aurons l'occasion de mettre encore davantage en relief l'indépendance de la cause à laquelle sont dues les manifestations.

1. Maxwell, *les Phénomènes psychiques*, p. 102.

Justifions par le passage suivant de M. de Rochas les remarques que nous avons faites si souvent au sujet de l'action de la lumière ¹ :

« A mesure que la trance s'accroît, la sensibilité à la lumière s'accroît. Le simple passage d'une lampe allumée dans une chambre voisine dont la porte est entr'ouverte finit par provoquer chez Eusapia de véritables, quoique peu durables, spasmes du corps entier; elle retourne alors la tête en gémissant et son visage exprime la souffrance. Selon le médium lui-même, la lumière subite lui cause de la difficulté à respirer, des battements de cœur, la sensation de la boule hystérique, l'irritation générale des nerfs, le mal de tête et des yeux, le tremblement du corps entier et les convulsions, excepté quand elle demande la lumière elle-même (ce qui lui arrive souvent quand il y a des constatations intéressantes à faire au sujet des objets déplacés), car alors son attention est trop fortement portée ailleurs. »

Mlle Florence Cook, bien qu'endormie, s'agitait aussi nerveusement et se plaignait lorsqu'on faisait pénétrer brusquement la lumière électrique dans la salle où elle était couchée, pour la photographier en même temps que Katie King. Peut être est-ce à l'autosuggestion que ces mouvements sont dus, comme tendrait à le faire admettre la dernière phrase de M. de Rochas et certaines remarques de M. Maxwell. Il n'en est pas moins vrai, qu'en général, la lumière est nuisible aussi bien au médium qu'à la vision distincte des lueurs, qui ne sont facilement observables que dans l'obscurité.

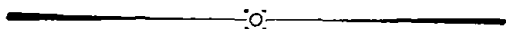
On a employé avec Eusapia les moyens de contrôle les plus variés. Généralement, les observateurs mis à sa droite et à sa gauche lui tiennent chacun une main et posent leur pied sur celui du médium qui est de leur côté.

Parfois un des assistants est sous la table et entoure de ses deux bras les jambes du médium. Dans d'autres conditions, on a attaché ses mains à celles de ses voisins et ligotté ses pieds; enfin on a construit des appareils spéciaux pour rendre

1. De Rochas, *l'Extériorisation de la motricité*, p. 21.

le contrôle automatique, mais ces dernières tentatives n'ont pas donné de bons résultats par suite de la difficulté de prévoir tous les incidents qui surviennent au cours des séances. Nous signalerons toujours dans la suite les précautions prises par les expérimentateurs, car c'est là, en somme, la partie la plus essentielle de toute narration sur ce sujet.

Gabriel DELANNE.



Apparitions des défunts au lit de mort¹

(SUITE)

III^e CATÉGORIE

Cas dans lesquels d'autres personnes, collectivement avec le mourant, perçoivent le même fantôme de défunt

Ces cas, bien qu'en apparence d'un caractère plus sensationnel que les autres, sont pour la plupart facilement explicables par l'hypothèse télépathique, puisque la circonstance de l'identité de l'apparition perçue par d'autres personnes en même temps que par le mourant peut être attribuée au fait que ce dernier aurait servi d'agent transmetteur d'une forme hallucinatoire qui s'est produite dans son esprit, hypothèse qui peut être appliquée aussi bien aux cas dans lesquels le phénomène se produit en présence du mourant comme lorsqu'il se produit à distance.

Parmi ces cas, on en trouve qui laissent dans l'incertitude relativement à une circonstance intéressante, c'est-à-dire si dans une apparition donnée de fantôme perçue par un mourant, et la même perception éprouvée par d'autres personnes, il y a eu une coïncidence, ou bien une succession dans le temps. Dans le premier cas, le fait ne s'éloignerait pas de l'ordre des phénomènes télépathiques normaux; dans le deuxième, il aurait parfois une haute signification théorique. Malheureusement, la tâche de distinguer les causes par une méthode rigoureusement scientifique est parfois si difficile, qu'on n'est pas encouragé à affronter des argumentations de cette espèce.

1. Extrait des *Annales des Sciences psychiques*, numéro de mars 1906, p. 144 sq.

Dans les trois cas que nous allons soumettre aux lecteurs se trouvent représentés les principaux traits caractéristiques de la catégorie de phénomènes dont nous nous occupons. Je n'en reproduis que les passages nécessaires à la compréhension des différents arguments en renvoyant pour les informations ultérieures aux volumes des *Proceedings* dont je les ai tirés.

1^{er} CAS. — « Au mois de novembre 1864, je fus appelé à Brighton, où ma tante Mrs. Harriet Pearson était gravement malade... Sa chambre avait trois fenêtres, et était placée au-dessus du salon. Je dormais avec M^{me} Coppinger dans la chambre à côté. D'habitude, l'une de nous passait la nuit au chevet de la malade. Dans la nuit du 22 décembre 1864, celle-ci était pourtant veillée par Mrs. John Pearson, pendant que nous reposions. Les locaux étaient éclairés, et la porte qui donnait sur la chambre de la malade était ouverte. Entre une heure et deux du matin, et à un moment où Mrs. Coppinger et moi nous étions toutes deux réveillées, parce que l'anxiété nous faisait percevoir le plus léger bruit venant de l'autre chambre, se produisit un incident qui nous a fort impressionnées. Nous aperçûmes toutes les deux une figure de femme petite, enveloppée dans un vieux châle, avec un chapeau démodé sur la tête, et une perruque ornée de trois rangs de boucles; l'apparition avait dépassé le seuil de la porte qui séparait les deux chambres, et était entrée dans celle de la malade. Mrs. Coppinger, s'adressant à moi, s'était écriée : « Emma, as-tu vu? Lève-toi: c'est ta tante Anna! » (C'était une sœur trépassée de la malade.) — Je répondis aussitôt : « Oui, oui, c'était bien la tante Anna; c'est un bien « triste présage; la tante Harriet mourra dans le courant de « la journée. » — Nous descendîmes toutes les deux du lit; à ce moment, Mrs. John Pearson se précipita dans notre chambre en disant à son tour : « C'était bien la tante Anna; « où est-elle allée? » — Pour la calmer, je dis : « C'était probablement Elisa qui est descendue voir comment se porte sa maîtresse. » — Sur quoi, Mrs. Coppinger monta en courant à l'étage supérieur, où elle trouva Elisa profondément

endormie; elle la réveilla et la fit habiller; on fouilla toutes les chambres, mais en vain... La tante Harriet mourut le soir de ce jour même, et avant de mourir elle nous raconta avoir vu sa sœur qui était venue l'appeler. (*Signé : EMMA M. PEARSON; ELISA QUINTON. Proceedings of the S. P. R., vol. VI, p. 21.*) »

II^e CAS. — Ce cas a été communiqué à la *Society for P. R.* par le professeur W. C. Crosby, l'un de ses membres :

« Mrs. Caroline Rogers, âgée de soixante-douze ans, veuve de deux maris, dont le premier, M. Tisdale, était mort trente-cinq ans avant, vécut, durant les derniers vingt-cinq ans de son existence, à Roslindale (Mass., États-Unis), Ashland Street. Après la mort de son dernier fils, qui eut lieu il y a quelques années, elle vécut constamment seule. Dans les premiers jours de mars de cette année, elle fut frappée de paralysie, et après une maladie de six semaines environ, elle expira dans l'après-midi du mardi 15 avril.

« Mrs. Mary Wilson, de profession garde-malade, âgée de quarante-cinq ans, assista Mrs. Rogers durant toute sa maladie, et resta presque sans interruption à son chevet jusqu'à sa mort. Jamais avant cette époque elle n'avait vu Mrs. Rogers, et elle ignorait tout ce qui se rapportait à son existence ultérieure. La malade causait fréquemment avec elle, ainsi qu'avec d'autres personnes, de son second mari, M. Rogers, et de ses fils, en exprimant l'espoir de les revoir un jour.

« Dans l'après-midi du 14 avril, Mrs. Rogers tomba dans un état d'inconscience, dans lequel elle resta jusqu'à la mort, qui eut lieu vingt-quatre heures après... Mrs. Wilson était épuisée par les veilles prolongées; comme elle s'attendait à assister d'un instant à l'autre à la mort de la malade, elle était naturellement nerveuse et inquiète, d'autant plus que Mrs. Rogers lui avait dit souvent avoir aperçu autour d'elle les fantômes de ses chers trépassés. Elle éprouvait en même temps un sentiment étrange, comme si elle attendait une visite d'outre-tombe. Entre deux et trois heures du matin — alors que sa fille dormait, et qu'elle était étendue, éveillée,

sur un canapé — il arriva à Mrs. Wilson de tourner par hasard le regard vers la porte qui donnait sur l'autre chambre; elle aperçut sur le seuil la figure droite d'un homme de taille moyenne, d'un aspect prospère; avec de larges épaules qu'il portait un peu renversées en arrière. Il avait la tête découverte : les cheveux et la barbe étaient d'une couleur rouge foncé; il portait un pardessus sombre, et déboutonné; l'expression de son visage était grave, ni trop dure ni trop aimable. Il semblait regarder fixement parfois Mrs. Wilson, parfois Mrs. Rogers, en restant dans une immobilité absolue. Mrs. Wilson crut naturellement se trouver en présence d'une personne vivante, ce qui fait qu'elle ne pouvait se rendre compte de la manière dont elle avait pu s'introduire dans la maison. Ensuite voyant qu'il continuait à demeurer immobile comme une statue, elle commença à soupçonner qu'il s'agissait de quelque chose d'anormal; inquiète, elle tourna la tête d'un autre côté, en appelant à haute voix sa fille pour la réveiller. Quelques instants après, elle recommença à regarder dans cette direction, mais tout avait disparu. Aussi bien l'apparition du fantôme que la disparition, tout s'était produit sans bruit. Pendant ce temps, Mrs. Rogers était restée absolument tranquille, probablement plongée dans le même état d'inconscience dans lequel elle se trouvait depuis plusieurs heures. La chambre vers laquelle donnait la porte n'était pas éclairée; Mrs. Wilson ne fut donc pas à même de constater si l'apparition était transparente. Elle se rendit quelques instants après dans cette chambre et dans l'autre pièce de l'appartement; aussitôt le jour venu, elle descendit à l'étage inférieur, et elle trouva toutes les portes fermées à clef; tout était à sa place.

« Dans cette même matinée, Mrs. Hildreth, nièce de la malade, qui habitait non loin de là, et qui vivait depuis de longues années dans une grande familiarité avec sa tante, alla la visiter. Mrs. Wilson en profita pour lui faire le récit de ce qui s'était passé, en lui demandant si l'apparition qu'elle avait vue ne ressemblait pas à feu M. Rogers. Mrs. Hildreth répondit négativement (d'autres personnes qui connurent M. Rogers firent ensuite la même déclaration). Leur conver-

sation fut interrompue en ce moment ; mais quelques heures après, Mrs. Hildreth revint sur l'argument, et dit à Mrs. Wilson que la description qu'elle avait faite de l'apparition correspondait parfaitement avec l'aspect personnel de M. Tisdale, premier mari de Mrs. Rogers. Maintenant, il faut observer que Mrs. Rogers s'était établie à Roslindale après son second mariage ; que Mrs. Hildreth était la seule personne du pays qui eût connu M. Tisdale ; que chez Mrs. Rogers n'existaient point de portraits de lui ni un autre objet quelconque capable de faire connaître ses traits. — (Signé : Mary Wilson.)

« Le récit qui précède constitue un compte rendu complet et soigné du fait arrivé à Mrs. Wilson, tel qu'il m'a été raconté par elle-même, le matin du 15 avril. (Signé : Mrs. P. E. Hildreth, *Proceedings of the S. P. R.*, vol. VIII, pp. 229-231.) »

Dans le cas que l'on vient de lire, il est à noter que, bien que la malade ait déclaré à plusieurs reprises avoir vu autour d'elle les fantômes de ses morts, il n'est pourtant pas vraisemblable qu'elle ait participé à la perception hallucinatoire de Mrs. Wilson, à raison de l'état comateux dans lequel elle se trouvait depuis de longues heures, et où elle resta jusqu'à la mort. Tout porte donc à supposer que l'hallucination n'a pas été collective et simultanée, et que la vision de Mrs. Wilson a été entièrement indépendante.

Point n'est permis d'aller plus loin dans ces suppositions, le degré d'inconscience dans lequel se trouvait à ce moment la malade n'étant pas prouvé ; on ne peut pas en effet écarter complètement le doute qu'elle conservait un restant de conscience suffisant à déterminer un phénomène d'hallucination subjective, transmissible télépathiquement à une tierce personne.

III^e CAS. — J'extrais ce récit, ainsi que les autres, des *Proceedings of the S. P. R.*, vol. X, p. 372. Il a été fait à la même Société par Mrs. B..., une dame connue par M. Podmore. En parlant de la mort de sa mère, elle raconte, entre autres choses, ce qui suit :

« Ma plus jeune sœur, maintenant défunte, vint appelée au lit de mort de ma mère, et quitta le Devonshire, où elle séjournait auprès d'une famille amie, pour accourir à la maison. Une fois arrivée, aussitôt qu'elle fut entrée dans la salle, elle s'arrêta épouvantée, en criant avoir vu le fantôme de la « marraine », assise à côté du feu, à la place habituelle de notre mère. La « marraine » était morte vers la fin de l'année 1852. Elle avait été la gouvernante de notre mère, et presque sa nourrice; elle avait vécu avec elle pendant toute la durée de sa vie conjugale, avait été marraine de sa première fille, et lorsque notre père vint à mourir, elle s'était engagée à le remplacer le plus possible, dans l'intention d'éviter à notre mère toutes sortes de préoccupations, — ce qu'elle accomplit du reste noblement jusqu'à sa mort.

« Au cri de X..., mon autre sœur accourut dans la salle, et put se rendre compte de ce qui était arrivé; elle aussi put voir le fantôme absolument dans la même position où X... l'avait trouvé. — Plus tard, il fut aperçu à côté du lit de ma mère; puis assis sur le bord du lit même. Mes deux sœurs et ma vieille domestique virent ensemble ce fantôme. L'apparition était la reproduction parlante de ce que fut la « marraine » pendant sa vie, — exception faite pour le vêtement gris qu'elle portait, vu qu'elle avait l'habitude — si je me souviens bien — de ne se vêtir que de noir. Ma mère aussi aperçut la « marraine »; et se retournant de son côté, elle s'écria : « Marie! » nom qui était justement celui de la défunte. »

Aussi, dans ce dernier cas, il y a de fortes présomptions en faveur de l'indépendance complète du fantôme perçu pour la première fois par les deux sœurs. Seulement, pour avoir la certitude qu'il s'agissait effectivement de phénomènes non simultanés, il aurait été nécessaire qu'au moment où se produisait la première manifestation, quelqu'un eût songé à questionner à ce sujet la malade, — ce qui n'eut pas lieu.

(A suivre.)

Ernest BOZZANO.

ÇA ET LA

Le spiritisme est-il science ou religion? — La vertu de religion se réduit-elle à un sentiment? — Est-il exact de dire qu'un esprit se matérialise? — Rêve ou métempsycose? — Sympathies ultramondaines.

Les abeilles font leur miel de toutes fleurs; les frelons également. Je ne suis ni frelon ni abeille. Imitant l'humble Ruth, je me contente de glaner dans le champ du riche et j'essaie de séparer du bon grain l'ivraie que sème l'ennemi.

I

Un homme érudit pose longuement la question : « Faut-il étudier le spiritisme (1)? » Il y répond affirmativement et fait appel, en faveur de cette étude, à toutes les sciences, excepté à la théologie qu'il élude en des termes qui ne plairont à aucun théologien. Ce qu'il en dit, page 530, n° 9, manque d'exactitude et prouve qu'il n'a pas lu saint Thomas d'Aquin. Il oublie que la théologie a pour maîtres les plus grands savants anciens et modernes.

Or tous les théologiens sont persuadés que les phénomènes du spiritisme ne sont pas exclusivement naturels; qu'ils sont même principalement surnaturels. Il est donc bien à craindre, pour l'auteur de la question, que les sciences naturelles ne puissent poursuivre jusqu'au bout l'étude qu'il leur propose et qu'elles soient forcées d'avoir recours à la théologie, seule compétente à nous éclairer sur le monde des esprits qui est aussi celui des mystères divers dont elle porte le titre.

Malheureusement pour le spiritisme, les théologiens ne lui sont guère favorables, puisque tous ils souscrivent aux anathèmes que l'Eglise oppose à ce brouillard plus dangereux que nouveau et duquel, ainsi arrangé, sortira ce que pourra.

Le spiritisme en effet cherche plutôt apparemment à faire religion qu'à faire science. La preuve, c'est qu'il érige des temples où l'on remplace le culte du vrai Dieu par l'adoration ou l'adulation des esprits. Vrai, il était inutile que nos contemporains vomissent rage

1. Titre des articles de M. le Dr Ch. Richet reproduits dans les numéros de février, mars et avril de la présente Revue.

et fureur sur les superstitions du moyen âge pour remettre à la mode le *Quoniam omnes dii gentium dæmonia* (1). (Ps. xc.)

II

A lire l'opinion A. Liébeault, p. 678, n° 11, beaucoup se seront dit que ce savant n'était chrétien que par le baptême tout au plus. — Cela commence ainsi : « Comme les hommes sont insatiables de bonheur — ils en ont si peu ! — ils se forgent un monde meilleur au delà de leur vie terrestre... » Et cela se termine comme ceci : « les croyances mystiques invérifiables de ceux qui ont plus de sentiment et de sensibilité que de raison ! »

Eh bien ! l'immortel Pasteur qui disait le chapelet en public fut précisément un de ceux que dédaigne de la sorte son émule... sauf qu'il ne manquait point de raison et qu'il en avait peut-être beaucoup plus que son contradicteur en fait de religion et de foi. Pasteur, aussi bien que tous les grands chrétiens et les croyants de haut génie, vérifiait ses croyances jusqu'à la certitude absolue, par la révélation ; et sans avoir à se forger le monde meilleur et infiniment heureux que sans doute il habite désormais, il le trouva tout préparé par la bonté de Dieu. — Le Dr Liébeault puisse-t-il être aussi bien partagé !

III

Les spirites aiment à faire rouler les termes de matérialisation, d'esprits incarnés réincarnés, et désincarnés. C'est bien se presser et s'aventurer, tandis que personne ne tient encore la première lettre de la nature des phénomènes qu'ils qualifient de matérialisation.

L'esprit est une substance, et la matière est une autre substance ; mais substances aussi divergentes que le sont entre eux le visible et l'invisible.

Or, même parmi les substances visibles ou matérielles, je n'en vois aucune qui puisse se changer en une autre. Il y a les combinaisons chimiques. La plus vulgaire de toutes, c'est l'eau, composée d'hydrogène et d'oxygène. Mais pour exprimer cette combinaison, il n'est encore venu à l'idée de qui que ce soit de dire que l'oxygène s'hydrogénise ou que l'hydrogène s'oxygénise... car ce serait chercher à rendre une chose qui n'existe pas ; à *fortiori* est-il abusif de prétendre qu'un esprit se matérialise.

Si les spirites étaient moins réfractaires à la révélation, tout chrétiens qu'ils sont, ils admettraient avec la vraie foi deux sortes d'esprits : celui de l'homme ou âme humaine dit impur parce qu'il est destiné par son auteur à s'unir au corps humain ; et l'esprit dit pur

1. N'en déplaise à personne, je crois fermement ne pas exagérer le texte.

parce que sa raison d'être le soustrait à toute union semblable : ce sont les anges et les démons qui ont le pouvoir de fabriquer des corps ou plutôt des simulacres de corps, qu'à volonté ils meuvent, et qu'ils dissipent en abandonnant les matières dont ils se servent pour les faire apparaître; mais auxquels ils ne s'unissent pas plus que l'air ne s'unit à la bulle de savon. — L'âme humaine, séparée du corps par la mort, paraît être douée d'un pouvoir analogue; mais ce n'est là, pour elle, qu'une exception; car son rôle exclusif consiste à informer, à vivifier, à animer le corps avec lequel elle est unie, et elle compose avec lui la personne humaine.

Quant à l'incarnation c'est l'unique mystère de l'Homme-Dieu. Employer autrement ce terme, c'est le profaner.

L'âme à la mort ne se désincarne pas, car elle ne fut jamais incarnée, elle se sépare. Elle n'était pas inhérente, mais seulement adhérente au corps.

Seulement, il y a des gens qui ne croient pouvoir être savants qu'en substituant exclusivement les rêves de la raison, fournis par des « peut-être », aux certitudes de la foi offertes par la révélation.

Ces gens-là sont réfutés par le fait que les savants croyants ne sont pas moins savants que les savants incrédules.

IV

« Le cas de Juliette », ainsi que l'avoue l'auteur, ne prouve rien. Ne prouvent rien non plus, par conséquent, les cas analogues. Arrivera-t-on à faire mieux que cela pour prouver quelque chose, c'est douteux; ce serait retourner à la métempsychose comme on retourne au spiritisme. La science ne rétrograde pas; elle progresse. Quant à la foi chrétienne qui a dissipé les erreurs du paganisme, appuyée sur la révélation, elle préférera toujours, même chez les plus crédules, l'unanime action de grâce que rend au Christ, comme à la sagesse infinie, toute une génération de disciples, depuis près de deux mille ans, en pleine lumière de la civilisation, aux propos d'une fillette endormie.

Encore bien que Juliette, au passé, ne s'est pas vue en perroquet ou en perruche!

Le sommeil naturel du repos a ses rêves, souvent parlés, quelquefois rerêvés; pourquoi le sommeil artificiel de l'hypnotisme n'aurait-il pas les siens, d'autant plus précis que le magnétisme tend à séparer davantage le corps de l'âme, en lui communiquant les premières atteintes de la mort...

Si tant est que le rêve, comme la mémoire, est produit par la correspondance qu'établit l'opération unitive entre l'âme, substance spirituelle formatrice, et la substance corporelle qu'elle informe.

V

Ce point-ci, a trait à « Une apparition dans un couvent irlandais », rapport du *Belfort Telegraph*, reproduit par la *Revue du Monde Invisible*, p. 739 et 740, n° 12.

Si ces humbles questions parvenaient au R. P. Hubert, héros principal de l'apparition, il est prié de vouloir y répondre :

1° Comment faut-il entendre l'assertion qu'il formule ainsi : « Les esprits s'efforcent fréquemment de se familiariser avec nous, mais nous ne le leur permettons pas? »

2° Que faire pour le leur permettre?

3° Cela n'appartient-il pas plutôt au bon Dieu qu'à nous?

4° Si, avec notre permission, un esprit cherche à se familiariser avec nous, comment peut-on reconnaître que cet esprit est mauvais ou qu'il est bon et que nous ne sommes pas dupes des contrefaçons du « grapin » qui se change si facilement en ange de lumière?

5° L'assertion du Révérend Père comprend-elle indistinctement les âmes des trépassés et des anges?



BIBLIOGRAPHIE

M. DEMIMUID. *Vie du Vénérable Justin de Jacobis*, premier vicaire apostolique de l'Abyssinie. 2^e édition. Un vol. in-8° illustré de 12 gravures hors texte. Prix : 4 francs ; franco par la poste : 5 fr. 10.

Mgr de Jacobis, né en 1800, est mort en 1860, et sa cause a été introduite à Rome par décret du 13 juillet dernier. On pourra donc dire bientôt que c'est une vie de « saint ». En attendant, c'est la vie d'un des grands apôtres du dix-neuvième siècle. Son ministère, ses prédications, ses luttes, son sacre, ses deux incarcérations, ses succès, son exil, sa mort, au cours d'un dernier voyage, la tête appuyée sur les parois d'un rocher au bord de la grand'route, sa sépulture triomphale où les musulmans eux-mêmes et les schismatiques disputaient aux catholiques l'honneur de porter sa dépouille mortelle, puis le vol de son cercueil : autant de scènes que Mgr Demimuid nous décrit avec cette élégance fine et chaude qui prête un charme si pénétrant aux monographies tombées de sa plume.

Il y apporte aussi l'exactitude et la sûreté de méthode d'un homme depuis longtemps initié aux exigences de la critique historique. Et on ne saurait trop le remercier de l'excellent chapitre d'histoire ecclésiastique dont il fait précéder la biographie proprement dite de son héros. Il nous y retrace tout le passé religieux de l'Abyssinie, évangélisée au commencement du quatrième siècle par saint Frumence, providentiellement échappée ensuite et pendant deux et trois siècles à la contagion des hérésies qui infestent l'Orient, — tombée malheureusement aux mains des Jacobites, à la faveur des troubles que la conquête musulmane apporte dans le patriarcat d'Alexandrie (640) ; — touchée de nouveau par les Dominicains, bientôt massacrés (fin du treizième siècle), puis par les Franciscains, au temps d'Eugène IV, etc.

LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE ET LES LEÇONS DU CALVAIRE.

Conférences prêchées à Notre-Dame-des-Champs, à Paris, pendant le Carême de 1906, par l'abbé P. MAGAUD, docteur en théologie et en philosophie, missionnaire diocésain de Clermont. Un vol. in-12 de 300 pages. Prix : 2 francs.

Cet ouvrage apparaît à une heure opportune pour rappeler aux chrétiens de notre temps les leçons méconnues de Jésus crucifié.

L'auteur y passe en revue les différentes classes d'hommes qui vivent à l'heure présente : les *incrédules*, qui refusent d'admettre

la divinité de Jésus-Christ; les *ignorants*, qui n'ont sur le catholicisme que des notions incomprises ou erronées; les *abstentionnistes* et les *apostats*, qui trahissent ou renient leurs convictions religieuses; les *apathiques*, sans ardeur pour le devoir apostolique et le devoir social; les *hommes d'argent et de plaisir*, que torturent la fièvre de la jouissance et les désirs de la cupidité; les *indifférents et les égoïstes*, qui, oubliant le grand commandement de la loi, n'ont d'amour ni pour Dieu, ni pour leurs frères; les catholiques persécutés, enfin, auxquels la Croix donne une leçon si nécessaire de courage et d'espérance.

Etudiant les sentiments, l'attitude des uns et des autres à l'égard du Christ et de l'Eglise, il fait une peinture saisissante des besoins dont ils souffrent et des maux qui les accablent; puis il expose, d'après les paroles et les exemples du Christ dans sa Passion, les réactifs que les catholiques doivent leur opposer; il leur redit les enseignements qui sont le plus en rapport avec les exigences des âmes en notre temps; il leur rappelle enfin que la Croix, aujourd'hui comme jadis, porte en ses bras la vie, le salut, les espérances de l'humanité.

Tout cet ouvrage, dont le résumé montre bien l'actualité et l'importance, est à lire.

Ecrit dans une langue élégante et facile, il se recommande encore par l'opportunité des questions traitées, par l'originalité des thèses et la nouveauté des aperçus, par la convenance de ses enseignements, appuyés sur l'étude de l'Evangile et l'observation de la société présente.



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

Les Prophéties¹

· (SUITE)

II

Nous avons, dans un article précédent, exposé le caractère vague et indéterminé qui distingue les prédictions que nous offrent les partisans du merveilleux. Nous avons insinué l'importance négative qui s'y attache, Dieu s'étant réservé, à Lui seul, la connaissance adéquate de l'avenir. Si l'homme parvient, par une vue anticipée des événements, à soulever un coin du voile qui enveloppe les destinées futures de l'humanité, cet homme fût-il parvenu à un degré éminent de vertu, fût-il même un saint, il ne faudrait pas comparer son action prophétique à l'action prophétique des illustres voyants d'Israël, tels que Isaïe, Jérémie, etc. Ces derniers remplissaient un tout autre rôle, une mission d'une portée supérieure. Eux seuls méritent à proprement parler le nom de prophètes, et l'Église, avec sa prudence séculaire, si elle a reconnu chez certaines âmes d'élite le don de prophétie, n'a fait qu'une constatation rehaussant le mérite du saint qu'elle plaçait sur les autels, sans s'engager à fond sur les conséquences, que suppose un privilège aussi extraordinaire. Elle loue le don en lui-même, mais se réserve sur la nature et le sens des prophéties qui en découlent.

Ainsi, depuis quelques années, le nom de saint Malachie a souvent été prononcé. Des travaux de grande érudition ont été consacrés à la prophétie qu'on lui attribue relativement au nombre et à la succession des papes. L'Église laisse les interprètes discourir à l'aise sur cette question qui n'engage en rien le dogme et la morale, qui a pour elle des applica-

1. Voir livraison du 15 juin 1906.

tions heureuses jusqu'à la vraisemblance avec quelques autres beaucoup moins exactes et non justifiées. Puis, pour le dire en passant, l'authenticité de la prophétie, œuvre supposée de l'ami de saint Bernard, n'a jamais pu être scientifiquement établie, et l'opinion générale veut qu'elle ne soit apparue qu'à une date relativement récente. Mais en laissant de côté l'époque de sa publication et en ne s'en tenant qu'aux devises qu'elle contient, elle offre un thème fécond à la sagacité des savants qui l'étudient et il appartient aux événements ou de la mettre en défaut, ou même d'en confirmer la teneur. Il y a là un motif, si l'on veut, d'exciter notre curiosité. Nous ne lui reconnaissons que l'autorité que lui prête l'Église catholique. Rien de plus, rien de moins.

Sur certains faits plus actuels qui tiennent du merveilleux, l'Église exerce un contrôle plus sévère. On se rappelle les apparitions de Tilly (Calvados), et les prédictions de deux jeunes filles, Louise Polinière et Marie Martel, annonçant, après l'incendie du bazar de la Charité, de plus grands maux encore. Qu'il faille voir, dans ces fléaux annoncés, la catastrophe de la Martinique ou les tremblements de terre du midi de l'Italie, ou, sans sortir de France, la mort si épouvantable des mineurs du Nord, le champ est ouvert à toutes les hypothèses. Ce qui nous frappe toujours dans le texte de ces prétendues prophéties, c'est qu'il se ressent toujours des préoccupations politiques de celui qui les rédige. Au tournant du feuillet, vous surprenez je ne sais quels intérêts dynastiques qui se font jour et qui se trouvent ainsi baigner dans le surnaturel, par cela même suspects. Ces empiétements sur le domaine temporel ressemblent trop souvent au timbre cassé d'une cloche qui ne sonne plus à l'unisson. En supposant qu'il plaise à Dieu de révéler l'avenir à des âmes d'élite, il est permis de croire qu'il y mettrait plus de dignité, nous allions dire moins de passion. Comprend-on le sens que peut avoir cette phrase consignée sur un cahier de la voyante Marie Martel : « Priez, mes enfants, pour le roi qui va venir » ? De quel monarque s'agit-il ? Il est vrai que, à la ligne précédente, l'auteur nous annonce la chute de la République. Personne ne nous fera l'injure de croire que nous

admirons, que nous apprécions les méfaits du régime actuel qui est la négation de Dieu, mais admettre que les institutions républicaines, déformées par ceux-là mêmes qui les représentent, soient à la veille de sombrer et de faire place à un semblant de Restauration quelconque, c'est ignorer complètement l'âme de la démocratie moderne. Nous ne comparons pas l'état de choses actuel avec l'ancien régime, nous constatons un fait indéniable, c'est l'évolution des idées depuis 1789; ce sont les aspirations d'une société qui pourra, du fait du suffrage universel, se donner un régime au-dessous de celui dont Louis XVI fut le dernier représentant, avant d'en être la victime, mais déclare hautement en avoir fini avec l'état de choses qui aboutit à la Révolution française. Par conséquent, annoncer comme prochain l'avènement « du roi », précédé de l'effondrement des institutions républicaines, que nous ne défendons pas, n'est-ce pas pénétrer aveuglément dans le domaine de la fantaisie et prendre des désirs, qui partent d'un bon naturel, pour des réalités purement objectives ?

Nous avons été frappé de l'invasion des idées, des préoccupations politiques dans ce genre d'écrits. Il n'en a pas fallu davantage pour nous les rendre suspects.

Il en est des prophéties de Tilly comme de tant d'autres. Elles ne nous paraissent pas reposer sur des fondements sérieux. Du reste, ce qui, dans le cas actuel, doit régler notre foi, c'est l'intervention, c'est le jugement officiel de l'Église. Or l'Église a déclaré se réserver sur les événements de Tilly. Nous attendrons sagement qu'elle se prononce pour nous prononcer nous-même.

Il est une autre remarque qui s'impose à la lecture de ces prophéties. Plusieurs d'entre elles sont unanimes à annoncer que Paris sera brûlé à cause des iniquités dont il est le théâtre. Pourquoi cette assertion péremptoire ? Pourquoi tant d'assurance dans l'annonce du malheur ? Sans doute, Paris offre, peut-être plus que toute autre ville du monde, un vaste champ d'action à l'esprit de ténèbres. Nous n'excusons aucune faute et nous ne nous dissimulons aucune turpitude. Dieu est offensé, gravement offensé, c'est un fait. Mais nos prophètes

modernes oublient trop facilement le bien qui coudoie le mal et le compense et l'expie. N'y a-t-il donc pas, dans la capitale, un seul juste dont les œuvres, comme dans la cité antique, montent agréables, vers le ciel, et désarment sa vengeance? Si Dieu daigna pardonner jadis à une population coupable à cause d'un seul, pourquoi, sous la loi de grâce, admettre de sa part une justice inexorable et fatale? Nous ne croyons donc pas à la destruction totale de Paris.

Et pourquoi, d'ailleurs, cette ville que couronne et protège aujourd'hui la basilique de Montmartre, vœu de la France pénitente au Sacré-Cœur de Jésus, pourquoi, dis-je, cette ville serait-elle plus maltraitée que tant d'autres, que Vienne, Berlin, Londres, Madrid, etc.? Triste préférence que la raison n'admet pas et qui nous semble en opposition avec la bonté et les miséricordes infinies de Dieu.

L'examen intrinsèque de ces prédictions, la teneur de leur rédaction, au lieu de porter un caractère surnaturel et divin, trahit à chaque instant les préoccupations intimes, étroites, personnelles des visionnaires dont ils émanent, sans compter que plusieurs de ces voyants ont eu maille à partir avec l'autorité ecclésiastique qui les a avertis, frappés quelquefois. C'est donc avec une extrême défiance que nous devons accueillir leurs dépositions en vue de l'avenir. La raison nous le conseille, et la foi nous en fait un devoir.

Mgr LE MONNIER.



DE L'AU-DELA

Nous nous faisons un devoir de mettre sous les yeux du lecteur la lettre suivante que nous venons de recevoir.

Elle apporte une contribution importante au savant travail de M. Ernest Bozzano. Celui-ci ne relate que des faits qui se sont produits à l'étranger, et peut-être uniquement au sein de familles protestantes. Point de vue qui nous a paru exclusif.

Le signataire de cette lettre, vivant en France, par conséquent dans un pays catholique, mérite tout particulièrement, de ce fait, d'être pris en très haute considération. Nous espérons que cette première communication sera le point de départ de plusieurs autres auxquelles nous ouvrirons volontiers les colonnes de la Revue.

(N. D. L. R.)

Monseigneur,

L'article de M. Ernest Bozzano sur les apparitions des défunts au lit de mort de parents et d'amis m'a d'autant plus intéressée que j'ai été témoin d'un fait semblable. Il corrobore les observations provenant de l'étranger par celles que j'ai recueillies moi-même en France, où l'on pourrait sans doute en réunir nombre d'autres, en faisant appel aux souvenirs de ceux qui ont vu mourir des êtres chers.

Chacun devrait, ce me semble, rapporter en toute sincérité et simplicité ce qu'il a été à même d'observer. Ce sont des matériaux dont la multiplicité faciliterait l'étude des phénomènes dont il n'est plus possible de nier la réalité, bien qu'on n'ait pas encore pu découvrir les lois qui les régissent, ni percer le mystère qui les entoure.

Votre regretté prédécesseur, Mgr Méric, voulait bien accueillir mes communications; j'ose espérer, Monseigneur, que je vous inspirerai la même confiance en vous rapportant le fait suivant qui me touche de bien près et dont vous ferez l'usage que vous jugerez à propos.

« Nous avons perdu, à l'âge d'homme, un de nos fils, du

typhus infectueux. J'allai à Paris pour le soigner. Trois jours après, je ramenais son corps.

« J'avais laissé mon mari fort souffrant d'une maladie d'estomac dont il était atteint depuis plusieurs années. Après la mort de notre Paul, chaque crise le laissant de plus en plus affaibli, il déclina lentement, supportant ses cruelles souffrances avec un courage et une résignation admirables. Il prenait à peine chaque jour quelques cuillerées de lait, et ne trouvait un peu de repos ou de sommeil que grâce à des anesthésiques. Bientôt, il ne put quitter son lit et il me fut impossible de m'abuser sur son état. Je dus faire venir nos enfants, m'ingéniant à trouver des prétextes plausibles pour leur arrivée successive.

« J'y réussis... provisoirement, du moins.

« Il était calme, parlait peu, mais ses idées étaient très nettes. Il se rendait compte de sa situation, et comprenant le triste motif qui avait amené ses enfants :

— « Ils sont venus... *sans secousse*, dit-il, comme se parlant à lui-même.

« Il reçut les sacrements en pleine connaissance et demanda ensuite quelques fleurs de chrysanthèmes qu'il avait plantées lui-même sur la tombe de notre fils, au petit cimetière voisin où nos places étaient réservées.

— « En enlevant les touffes avec précaution, dit-il, et en les replantant tout de suite après... elles reprendront.

« Il dispersa ces fleurs sur son lit et voulut les y garder. Au milieu de la nuit suivante, ma fille me remplaça auprès de son père. Vers 5 heures, elle m'appela. Il s'affaiblissait rapidement, mais parut heureux de me voir. Je m'assis près de son lit et pris sa main, que je serrai et gardai dans les miennes.

— « Tu resteras, n'est-ce pas ? me demanda-t-il, jusqu'à... Il hésitait à prononcer le mot fatal.

— « Je ne te quitterai pas, répondis-je.

« Il murmura : Merci ! et nous demeurâmes en silence, entourés des enfants qui nous restaient.

« Je crois qu'il ne nous voyait déjà plus et ne sentait pas le contact de ma main. Pour s'assurer de ma présence, il disait, avec une sorte d'anxiété : « Caresse ! caresse ! » Je frictionnais

doucement sa pauvre main déjà froide où revenait un peu de chaleur, et son visage reprenait son expression de quiétude.

« Tout à coup, nous le vîmes tendre la main qu'il avait de libre, et faire le geste d'en serrer une autre en disant :

— « Oui, mon Paul, oui !

— « Tu vois donc Paul ? lui demandai-je.

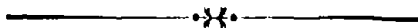
— « Mais oui, je le vois, me répondit-il, comme étonné de ma question.

« Nous eûmes tous la même pensée : Paul vient le chercher et l'aider à mourir.

« Nous pensions assurément à cet autre lit de mort, près duquel j'étais seule dix-huit mois auparavant ; mais je ne crois pas qu'aucun de nous eût l'idée d'une intervention tangible de notre cher disparu ; ce n'était donc pas une transmission de pensée involontaire.

« Mon pauvre mari renouvela plusieurs fois ce serrement de main à un être invisible pour nous. Puis, sans une contraction, sans un spasme, son âme s'exhala doucement dans un faible soupir et une sérénité suprême descendit sur ses traits.

E. LE NORMANT DES VARANNES.



Le Rôle des Anges dans l'Univers

(SUITE)

VII

Mouvement, force, vie, esprits

Nombre de grands savants le soutiennent; l'inertie de la matière le prouve : les corps sont unis par la vie de l'esprit. C'est plus qu'une théorie : c'est un fait scientifique péremptoirement prouvé.

Le dictionnaire Bouillet définit ainsi le mot force : « En métaphysique, on nomme ainsi toute puissance capable d'agir, de produire un effet; chez les modernes, les forces, principes vraiment actifs et féconds, ont été opposées aux substances nues et aux formes inertes des scolastiques, qui n'étaient que de stériles abstractions. C'est à Leibniz surtout que l'on doit des idées justes sur le rôle des forces dont il anime ses monades. »

Pour dire que l'on préfère Leibniz aux Augustin et aux Thomas d'Aquin, parce que Leibniz, au lieu d'écrire : anges, âme, esprits, écrit simplement monades, il était inutile d'avoir recours à une phrase aussi vide de sens, dans laquelle il serait préférable de souligner négativement les qualificatifs de substances nues, de formes inertes et d'idées justes! Qu'est-ce que des substances nues? Les scolastiques n'en ont jamais rêvé; et leurs formes, loin d'être inertes, sont éminemment actives.

L'Ange de l'école désigne les anges ou esprits célestes par les termes de formes séparées, de formes pures, de formes assistantes; et nous savons ce qu'il leur attribue. Quant à la justesse des idées de Leibniz dans sa théorie des monades,

elle est encore à prouver, tandis que les idées métaphysiques de saint Thomas le sont divinement par la Révélation et la Tradition, abstraction faite de leur valeur scientifique.

Mais quelle est donc cette théorie de Leibniz sur les monades? La voici : « Les monades sont les éléments de toutes choses : ce sont des espèces d'atomes incorporels, des substances ou plutôt des forces simples, douées de deux attributs : l'appétition, par laquelle elles tendent au mouvement, et la perception, par laquelle elles sont susceptibles de sentir. Différentes de qualités et de perfection, elles forment un nombre infini de degrés par lesquels on s'élève de la matière brute à la bête et enfin à l'être intelligent ayant conscience de lui-même. » Pour Leibniz, l'âme humaine n'est donc qu'une monade ou un monde de monades intelligentes. Et afin d'expliquer les rapports qui existent entre les monades humaines et le corps humain, il imagine une hypothèse qu'il nomme l'harmonie préétablie. Il relate lui-même en ces termes l'origine de sa théorie, après avoir confessé que les scolastiques ne le rebutèrent point : « Quand je cherchai les dernières raisons du mécanisme et des lois mêmes du mouvement, je fus surpris de voir qu'il était impossible de les trouver dans les mathématiques, et qu'il fallait retourner à la métaphysique. C'est ce qui me ramena aux entéléchies ». (Leibniz, *Opera omnia*, t. V, p. 8.)

On est en droit de se demander comment il se fait que ce grand génie retourne, pour se dégager du matérialisme de l'époque, à la doctrine du païen Aristote, plutôt que de faire fond sur l'enseignement chrétien du Docteur angélique¹.

*
* *

Confinés dans la matière du monde visible que vous ne comprenez point parce qu'il ne s'explique pas, tout vous

1. Leibniz, luthérien de naissance, était catholique de cœur; mais il subissait tant soit peu les influences pernicieuses qui allaient enfanter des désastres sociaux qu'il prévoyait et qui aujourd'hui battent leur plein.

engage à élever vos pensées au delà de ce monde et vous imaginez des êtres « incorporels, » entéléchies ou monades, incapables de vous satisfaire, que personne n'a jamais aperçus. Mais vous méconnaissiez une doctrine religieuse vous proposant, depuis des siècles, par l'organe d'une légion de savants, aussi érudits que vous, des esprits infiniment plus variés, incomparablement mieux gradués et surtout mieux doués que vos monades; ces esprits, anges, âmes ou démons, que beaucoup disent avoir surpris dans des apparitions extraordinaires, et avec lesquels des millions de spirites prétendent se trouver en communication.

Bon gré. mal gré, la science vous place en présence des anges, régisseurs des corps et de la nature, comme elle plaça jadis vos prédécesseurs en présence des six jours de Moïse : La « fable » s'est changée en vérité dans l'examen des entrailles de la création. Sondez, vous aussi, et voyez si vos théories sont assez solides pour l'emporter sur la réalité du rôle des anges dans l'univers, et jusqu'à quel point vos arguments mettent en défaut la Révélation. Les anges sont révélés; les monades ne le sont point.

*
* *

C'est en vain que le matérialisme a tâché de se soustraire à l'idée religieuse; les sciences naturelles ne sauraient se passer de religion, attendu que la science est le savoir ou l'érudition que l'homme acquiert par ses études et ses recherches; or l'homme est par-dessus tout un être religieux, ainsi que le prouvent tous les peuples sans exception; et plus l'homme est civilisé et versé dans les sciences, plus aussi il respecte et cultive en lui la vertu de religion : témoin le christianisme contemporain qui a donné et donne encore à l'humanité tant de vrais savants.

Que la science cesse donc, lorsqu'elle est forcée de se résoudre à une théorie explicative, qu'elle cesse d'en exclure les données de la foi. Nous ne disons pas la foi, mais les données de la foi. La foi ne s'impose pas; elle est un don de Dieu.



L'Ancien Testament des Hébreux adopté par les chrétiens malgré une antipathie innée entre les Sémites et les Japhétites; le Nouveau Testament des disciples du Christ et le Coran des Musulmans calqué sur la Bible, proclament abondamment l'existence des anges. Et comme nous l'avons dit, les Pères et les Docteurs de l'Église ainsi que les Prophètes et les Apôtres les désignent tour à tour sous le terme de vertus et de puissances dominant et régissant l'univers et la nature.

« A ce témoignage déjà si éclatant de la Bible et de la tradition chrétienne, vous pouvez, dit le P. Lavy dans sa première conférence sur les anges, ajouter le témoignage des auteurs profanes eux-mêmes, interprètes des croyances antiques des peuples. L'Inde, la Chine, l'Assyrie, la Palestine, la Perse, l'Égypte, ont cru aux esprits et leur ont rendu un culte. Un des grands réformateurs de la religion asiatique, Zoroastre, dans son livre intitulé le *Zend-Avesta*, ou la *Parole vivante*, proclame hautement l'existence des esprits, des *Ampchaspants*, qui gouvernent la nature, et il enseigne qu'ils se montrent à ceux qui sont près de mourir; il distingue, en même temps, les bons esprits (*izeds*) des mauvais esprits (*darvands*). Les Assyriens ont également cru à des intelligences supérieures gouvernant le monde, et ils les divisaient en plusieurs catégories. Pour les Chinois, le monde des esprits a existé avant le monde matériel; le ciel visible n'est que l'image du ciel invisible. Ils vénèrent les *sching-ling* (les saintes intelligences) et les *sching-ming* (les intelligences de lumière). Les esprits interviennent, sans cesse, dans les destinées humaines¹; parmi eux il y a les *chin* (esprits bons) et les *tchong-sée* (esprits malfaisants). L'école célèbre de Fao Sée croit que les vérités morales et religieuses ont été révélées aux hommes par des messagers de Dieu; elle admet

1. Que les anges et les démons interviennent dans les destinées humaines, par leurs apparitions, c'est prouvé historiquement, comme l'a fait dans cette Revue le P. dom Bernard Maréchaux.

aussi des esprits terrestres ou *ki*, qui président aux éléments. Toutes les traditions sacrées de l'Inde reconnaissent l'existence des *asuras*, c'est-à-dire des dieux ou esprits qui président à toute la création. Le polythéisme hindou admet aussi des créatures, supérieures, hiérarchiquement échelonnées au-dessous de Dieu. Un grand nombre de ces créatures forment la légion des mauvais esprits ou des démons : ce sont les *datyas*, les *dasyons*, les *sanacas*. Enfin est-il nécessaire de rappeler, sur ce point, les croyances des Grecs et des Romains? Leur religion mettait des dieux ou des esprits partout. Le ciel, l'air, le feu, la terre, les fontaines étaient peuplés de démons ou de génies de différents ordres : il y avait des *naïades* ou pétamides, nymphes de toutes les eaux non maritimes; des *nééréides*, nymphes marines; les *dryades*, nymphes des bois; les *hamadryades*, qui habitaient les arbres; les *gnomes*, génies habitant les entrailles de la terre, etc. Et il ne faut pas s'imaginer que ces croyances appartenissent seulement au peuple ignorant; tout ce que la Grèce ou Rome ont enfanté de génies a partagé cette foi aux esprits. Orphée, Homère, Pindare, Virgile, Horace, les ont chantés; Hésiode et une foule d'historiens ont raconté leurs hauts faits; Pythagore, Thalès, les anciens sages, les ont vénérés; Platon, Aristote et la plupart des philosophes leur ont donné une place importante dans leur système philosophique. »

*
* *

Etant donnée cette croyance universelle aux esprits qui, professée par les génies de tous les siècles et formellement révélée, se change en certitude de foi pour les croyants, et en certitude scientifique pour ceux qui tendent à écarter de leurs thèses les principes religieux, je vous le demande, ces esprits angéliques éminemment doués d'intelligence et de volonté, réunissant les aptitudes les plus variées de vertu et de puissance, ne sont-ils pas préférables, tant au point de vue de leur réalité qu'au point de vue de leur ingérence dans le monde des corps, ne sont-ils pas de beaucoup préférables à des

monotones monades uniformément, bien que graduellement, et tout bonnement appétitives ou sensitives ?

N'est-il pas plus rationnel d'admettre que nos formes pures, assistantes, radieuses de vie, réunissent sans s'incorporer dans la matière qu'elles pénètrent, toutes les qualités voulues pour faire graviter le haut univers, comme dirait Dante, et pour régir, au gré du Créateur, les êtres de la nature terrestre, comme le veut saint Augustin ?

Les corps bruts ne sont-ils pas criblés d'animalcules ; pour qu'ils donnent signe de vie leur faut-il d'autres monades¹ ?

Pourquoi ne pas laisser toute sa valeur à ce verset et autres analogues de la Genèse : « Dieu dit aussi : que la terre produise des âmes vivantes selon leur espèce. » Ces âmes vivantes d'espèces à part, mais qui déterminent d'innombrables espèces, ne valent-elles pas les entéléchies, principes des êtres sans idée de vie, principes vagues s'appliquant aux minéraux aussi bien qu'aux êtres du règne végétal et du règne animal ? Les âmes vivantes suscitées par celui qui peut créer toutes choses de mille manières diverses, parce qu'il est tout-puissant, ces âmes vivantes que nous offre toutes faites la révélation, ce seront également des esprits ; mais des esprits rudimentaires doués non d'intelligence et de volonté, mais simplement d'instinct : ce seront des esprits animaux ou végétaux plus ou moins parfaits selon les espèces plus ou moins développées qu'ils vivifient, des esprits inhérents à la substance matérielle de ces êtres, ne faisant avec la corporéité de chacun de ces êtres qu'une chose unique ; des esprits que Dieu ne conserve pas éternellement, mais qui s'éteignent au moment où l'organisme se dissout, comme disparaît la flamme avec la mèche.

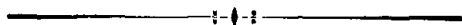
Enfin persisterez-vous à n'établir entre ce que vous appelez la monade d'une bête et la monade de l'homme qu'une différence qualitative ? Ne trouvez-vous pas plus sage, sinon convenable, de vous ranger du côté de la vérité révélée par l'auteur de la vie, et qu'expliquent d'une manière si sublime l'unanimité des théologiens ? — Quelle divine monade que

1. Par monade on entend ici les infusoires, qui littéralement remplissent la plupart des substances, surtout les substances organiques.

cette âme humaine, souffle de l'Éternel, fille du Très-Haut, esprit autonome, voisin et ami des anges, doué comme eux, forme du corps humain, non inhérente, mais adhérente à toute sa substance, pour, avec elle, constituer l'homme tout entier, le faire se mouvoir, le vivifier pour le couronner roi de la création, qui survit à son corps avec promesse de le ressusciter!

Avouez, cher lecteur, si vous êtes par hasard libre-penseur, que les problèmes de la vie, de la force et du mouvement universel sont plus concluants, lorsqu'on tâche de les résoudre au nom de la vérité religieuse, que quand on cherche à les élucider au moyen de théories biologiques, mécaniques ou philosophiques séparées de la foi.

Alfred VAN MONS.



La Psychologie de l'intimidation :

LES TIMIDITÉS¹

I. — Généralités

Le premier exposé de mes études sur la timidité remonte au mois de janvier 1896. Il fut présenté à l'Institut psychophysique dans une conférence ayant pour titre : la « Psychologie de l'intimidation ».

Dès cette époque, de nombreuses observations m'avaient amené à considérer les divers états d'intimidation comme des états analogues aux périodes superficielles de l'hypnotisme. Dès cette époque, j'émettais l'opinion que les phénomènes émotifs dont l'apparition constitue les états de conscience, désignés vulgairement sous le nom de timidité, n'étaient pas autre chose que la réalisation d'un véritable état d'hypnotisme provoqué d'une manière involontaire et toute fortuite sur un sujet extrêmement hypnotisable.

Cette conférence eut certainement le mérite d'appeler l'attention sur l'intérêt que présente l'étude de la timidité. En effet, depuis lors, plusieurs monographies ont paru sur cette question et il est certain que notre enseignement n'a pas été étranger à leur inspiration.

Il faut cependant reconnaître que, faute d'une connaissance approfondie des phénomènes de l'hypnotisme, aucun des auteurs n'est arrivé à se rendre un compte exact de l'assimilation qu'il est légitime d'établir entre ces phénomènes et ceux qui constituent l'état d'intimidation.

Dix années d'observations poursuivies sans interruption sur la même question me permettent de maintenir dans son

1. Leçons faites à l'École de Psychologie et publiées par la *Revue de l'Hypnotisme*, numéro de mai 1906.

intégralité l'opinion formulée en 1896 et qui est la suivante :

« Se laisser intimider par autrui, dans une circonstance quelconque, c'est éprouver les effets d'une véritable hypnotisation. En un mot, être intimidé, c'est être hypnotisé. »

La seule différence entre l'état d'hypnotisation réalisé sur un sujet par un hypnotiseur et celui qui apparaît chez l'homme intimidé, c'est que, dans le premier cas, il s'agit d'un fait d'hypnotisme expérimental, tandis que dans le second, l'hypnose a été réalisée involontairement et fortuitement.

L'étude attentive des phénomènes qui se manifestent dans les états d'intimidation permet de démontrer l'exactitude de cette affirmation.

L'intimidation amène la cessation momentanée d'une partie des activités de l'esprit. Elle agit comme si le timide était tout à coup frappé de paralysie dans les organes producteurs de l'énergie excito-motrice. Le sujet se trouve, pour peu que l'intimidation soit accentuée, dans l'incapacité de se mouvoir, de parler et même de penser.

On peut donc comparer cet état aux phénomènes d'inhibition partielle, aux paralysies psychiques si faciles à provoquer chez les sujets plongés dans l'état d'hypnotisme.

Ce qui justifie cette appréciation, c'est qu'une suggestibilité excessive est la condition essentielle de la production de l'intimidation. Les sujets qui accusent de la timidité à un degré manifeste, sont hypersuggestibles et par conséquent hyperhypnotisables.

D'ailleurs la démonstration de l'analogie entre l'état d'intimidation et l'état d'hypnotisme résulte de ce fait que l'intervention d'une personnalité étrangère est indispensable à leur production ; quand il est seul, isolé, à l'abri de toute influence humaine, le timide reste en pleine possession de lui-même. Par contre, s'il se trouve soudainement en présence d'une personne à laquelle il attribue quelque supériorité réelle ou imaginaire, il se sentira profondément troublé et perdra contenance.

Pour le timide, sujet toujours en instance d'hypnotisation, le monde est peuplé d'hypnotiseurs. Mais l'influence qu'ils exercent sur lui est fort variable. Tandis qu'il est à peine

impressionné par la présence de telle ou telle personne, par contre, un regard, ou une simple parole d'une autre suffisent pour le déconcerter et annihiler complètement son initiative et son activité mentale. Dans ce fait nous retrouvons encore une analogie frappante avec ce qui se passe dans la production de l'hypnotisme qui, comme chacun sait, peut résulter soit d'une fascination visuelle, soit d'une suggestion verbale.

Ces violations involontaires de la liberté morale sont, dans la vie courante, des faits beaucoup plus fréquents qu'on ne le suppose ordinairement. Et je n'hésite pas à dire que la prédisposition que présentent tant d'individus à se laisser intimider par autrui est une des causes principales de l'inégalité entre les hommes. L'étude de la timidité, envisagée comme fait sociologique, peut seule expliquer pourquoi beaucoup d'esprits doués des plus belles facultés morales et intellectuelles restent confinés dans des situations inférieures, alors que des individus médiocres, mais inaccessibles à l'intimidation, s'élèvent aux plus hauts degrés de la hiérarchie sociale.

De même que dans nos cliniques d'hypnologie et de psychothérapie les procédés d'hypnotisation ne provoquent pas des effets identiques chez tous les sujets, de même les timides réagissent d'une façon différente sous l'influence de causes identiques. C'est que les aptitudes individuelles à se défendre contre les influences psychologiques extérieures sont très inégales. Chez les uns, les états d'intimidation sont superficiels, revêtent un caractère passager, et celui qui les a ressentis s'en émancipe avec une extrême facilité. D'autres, au contraire, en subissent la tyrannie tant qu'ils restent en présence de celui qui les intimide. Ils ne parviennent pas à se déshypnotiser eux-mêmes et demeurent dans l'état d'intimidation tant que la personne étrangère n'a pas pris soin de les rassurer, de les familiariser avec elle, nous sommes tentés de dire, de les déshypnotiser. Enfin, chez certains sujets, la timidité semble affecter le passage à l'état chronique. Ces timides vivent dans la crainte permanente de subir l'influence d'autrui, et pour l'éviter se placent dans les conditions les plus défavorables à leur évolution normale. Il convient donc

de ne pas confondre tous les états d'intimidation sous le nom trop général de timidité; c'est pourquoi nous avons établi des catégories entre les diverses timidités. Nous envisagerons donc successivement les *timidités normales* et les *timidités pathologiques*.

II. — Les *timidités normales*

Le caractère fondamental des *timidités normales*, qu'on pourrait aussi appeler *accidentelles*, c'est qu'elles ne se manifestent que dans des circonstances capables de les justifier et même de les légitimer.

Telles sont les situations, assez fréquentes dans l'existence, où l'on doit subir un examen, se soumettre aux épreuves d'un concours, débiter dans une carrière, prendre la parole devant un auditoire dont la bienveillance n'est pas assurée, être présenté à des personnes dont dépend votre avenir, se rendre à une audience accordée par une personnalité à laquelle, à tort ou à raison, on attribue un certain prestige.

Dans les cas que je viens d'énumérer, l'exagération momentanée des phénomènes d'émotivité peut être expliquée par les effets d'une éducation incomplète ou défectueuse. Chez beaucoup d'hommes, la disposition à la vénération a été trop cultivée. Dès l'enfance, on leur a inculqué l'idée qu'il y a des hommes extraordinaires par leur puissance, par leur richesse, par leur supériorité intellectuelle. Tout concourt à entretenir cette notion, et en particulier les marques de respect extérieur dont certains personnages sont entourés, la mise en scène qui accompagne leur apparition, le costume plus ou moins solennel dont ils sont revêtus. C'est surtout à l'égard de la richesse que se manifeste cette admiration. La plupart des hommes sont pénétrés d'un profond sentiment de respect à l'idée d'être mis en présence d'un millionnaire, d'un homme dont on vante l'étendue de la fortune.

Certaines fonctions sont entourées du même prestige. Il n'est pas douteux que, pour les catholiques, un archevêque, un cardinal et surtout le pape sont des personnages fort intimidants. Il en était de même autrefois à l'égard des gens

pourvus de titre nobiliaires. Il n'y a pas longtemps encore, un médecin praticien se trouvait fort impressionné à l'idée de se rencontrer en consultation avec un des princes de la science: actuellement, l'influence qui intimide se dégage surtout des tribunes, des orateurs célèbres et des hommes investis de hautes fonctions publiques. Dans la majeure partie des cas, elle dépend évidemment plus de la situation occupée que de l'homme lui-même, puisqu'elle disparaît avec la fonction.

D'un magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on salue¹.

Il n'y a rien de bien étonnant à ce que, lorsqu'ils se trouvent en présence de hautes personnalités, un grand nombre d'hommes ressentent les effets de l'intimidation. L'admiration place l'esprit dans un état d'attente essentiellement favorable à la production de l'hypnose. Un homme plongé dans l'état admiratif est, par cela même, déjà quelque peu fasciné. Tous les sujets hypnotisables, et ils sont légion, auxquels on offrira un puissant motif à admiration, à vénération, à adoration seront exposés à une intimidation fort explicable.

La timidité accidentelle témoigne d'un caractère mal exercé, d'un défaut d'expérience, d'une volonté peu cultivée, elle ne constitue pas en soi un état névropathique. On n'est pas un malade parce qu'on manque de présence d'esprit. Bien loin de là, la timidité, envisagée dans son sens le plus général, peut être considérée comme un phénomène normal. Elle est la manifestation d'un esprit de subordination s'inclinant devant l'autorité légitime de parents, de maîtres, de supérieurs et de personnes douées d'autorité ou de prestige.

Tout être jeune et inexpérimenté doit, jusqu'à un certain degré, présenter de la timidité. C'est une qualité de la jeunesse. Elle tempère utilement les dispositions à la présomption, à la trop grande confiance en soi et même à l'impulsion. Elle se concilie avec le désir de se perfectionner et de s'instruire et constitue une sorte de discrétion, de retenue naturelle dont une éducation raisonnable est appelée à tirer les meilleurs résultats.

1. L'Ane portant des reliques. (La Fontaine.)

Tous les hommes bien élevés reconnaissent que dans leur enfance, dans leur adolescence et également au début de l'âge mûr, ils avaient des dispositions à la timidité. Ils hésitaient à faire une démarche, à rendre une visite, à adresser une requête, à demander un service, à imposer leur présence à quelqu'un, et ils se laissaient facilement intimider par la présence d'inconnus. Cette timidité naturelle à l'égard des personnes avec lesquelles ils n'étaient pas familiarisés disparaissait quand on les mettait à leur aise et qu'on les accueillait avec bienveillance.

L'homme qui évolue normalement, à partir d'un certain âge doit cesser d'être timide. Il prend de l'assurance, acquiert du sang-froid et prend possession de lui-même. Il arrive à se rendre un compte assez exact de sa valeur personnelle, de ses aptitudes, de ses compétences et de son autorité.

La disparition de la timidité s'opère graduellement. Dans un certain nombre de cas elle s'opère d'une façon soudaine, sous l'influence, en quelque sorte, d'une influence éducatrice, à l'occasion d'un événement, d'une circonstance fortuite, imposant à l'homme la manifestation de sa valeur personnelle.

Mais il est parfois nécessaire d'en favoriser la disparition par l'intervention d'un traitement psychologique ayant pour but l'éducation du caractère.

Beaucoup de timides viennent d'eux-mêmes recourir à la psychothérapie méthodique. Ils ne se considèrent pas comme des malades. Ils demandent simplement au traitement psychologique de les mettre à l'abri de ces états d'intimidation dont ils éprouvent les plus sérieux inconvénients, surtout au point de vue professionnel.

Après avoir constaté que ces sujets sont très hypnotisables, nous arrivons assez facilement, par quelques exercices appropriés, exécutés dans l'état d'hypnotisme, à limiter les effets ennuyeux d'une suggestibilité exagérée. Il convient de cultiver et de développer en eux les éléments d'une volonté ferme et d'un caractère assuré. En un mot, nous devons nous appliquer à réaliser chez le timide, l'éducation de la présence d'esprit.

Après avoir disparu pendant assez longtemps, il peut arriver que la timidité réapparaisse de nouveau. Ces récives s'observent à la suite de maladies toxiques, au cours de la neurasthénie, ou consécutivement à des chocs physiques ou moraux. Dans ces cas, dont le caractère accidentel apparaît nettement, le traitement psychothérapique retrouve son efficacité antérieure, comme nous l'avons maintes fois constaté.

(*A suivre.*)

Dr BÉRILLON.



DE VRAIS MIRACLES CONSTATÉS

Notions préliminaires

« Il protège son héritage par des signes évidents. »

(II Macch., xiv, 15.)

La question du merveilleux sous toutes ses formes est à l'ordre du jour : elle passionne notre époque.

On peut s'en apercevoir par les savantes recherches de Crookes, de de Rochas, par la fondation de revues psychiques innombrables, et surtout par le nombre toujours croissant des médecins qui affluent au Bureau des constatations de Lourdes, et le grand nombre de livres qu'on écrit sur le miracle. Le miracle surtout est une question d'actualité, parce que c'est le merveilleux proprement dit, la merveille par excellence. Et comme le miracle constaté, c'est tout le surnaturel établi, dans sa possibilité comme dans son utilité et son existence, il ne faut pas s'étonner que la question de la constatation des miracles soit devenue une question capitale, qui force l'attention de tous les penseurs croyants ou incroyants.

Les croyants, voyant en elle « le véritable pivot de la religion¹ », un « syllogisme en action, le meilleur et le plus convaincant des syllogismes² », en font l'objet principal de leurs études ; surtout quand ils voient les incrédules en faire le point de mire de leurs attaques les plus furieuses, principalement lorsqu'il s'agit de déterminer le caractère divin du miracle.

Ces derniers, en effet, ne se gênent pas pour répéter avec Renan³, même depuis que les concessions de Charcot les ont rendus plus circonspects et plus modestes : « La négation du surnaturel est devenue un dogme pour tout esprit cultivé...

1. Mgr Pie, *Instr. syn.*, p. 134-7.

2. La Harpe, *Œuvres*.

3. Renan, *Marc-Aurèle*, etc.

Quiconque admet le miracle devient le transfuge de la raison, le maudit de la philosophie, l'excommunié de la critique : il y a un abîme entre lui et la science positive. »

Ils ne disent plus guère que le miracle n'est pas possible : ils craindraient d'encourir les anathèmes de Jean-Jacques Rousseau, qui traite de fous ceux qui osent nier cette possibilité en niant la Toute-Puissance divine.

Ils diminuent aussi de jour en jour, les attardés qui ne se rangent pas d'ores et déjà au sentiment de Charcot, qui admet la réalité des faits miraculeux tout en se réservant de les expliquer comme il peut, naturellement.

Mais ils sont légion encore, ceux qui, sans se donner la peine d'examiner les preuves qu'on leur soumet de nos miracles, montrent qu'ils ont plus de souci de leurs systèmes que de la science, quand ils s'en vont répétant avec emphase ces paroles de Viardot¹ : « Jamais, historiquement et scientifiquement, l'on a établi la réalité du miracle. » Les moins militants, tous ceux qui n'aiment pas les paradoxes, les affirmations sans preuves se contentent de dire, à cause des difficultés de cette constatation : « L'idée du miracle est en train de s'évanouir à mesure que se transforme l'idée de la nature². » C'est déjà un progrès sur Viardot, puisque, pour M. Sabatier, le miracle n'est pas encore totalement évanoui. Les plus timides des incroyants se bornent à soupirer avec Figuiet³ après « une conclusion qui évincerait nécessairement tout agent surnaturel, serait une victoire remportée par la science sur l'esprit de superstition ». Cette conclusion, Skepto croyait l'avoir trouvée dans l'hypnotisme, qu'il appelle la fin du miracle.

Eh bien, n'en déplaise à Renan et à Viardot, etc., il y a une foule de miracles bien constatés par d'autres, s'ils ne l'ont pas été par eux. Nous espérons d'ailleurs le leur prouver surabondamment dans cette étude sur les miracles. Et nos preuves ne seront pas, comme les leurs, des affirmations purement gratuites. D'un autre côté, la science a beau progresser, bien

1. Viardot, *Libr. ex.*, p. 34.

2. Sabatier, *Esquisse*, p. 17, etc.

3. Figuiet, *Hist. du nerv.*, t. 1^{er}, préf., p. 4.

loin de détruire tout le merveilleux, elle en étend chaque jour la sphère, et contribue soit à rendre plus scientifique la vérification des miracles grâce à ses procédés perfectionnés, soit à rendre les savants plus réservés.

Et M. Figuiier soupirera encore longtemps après le jour où il pourra voir trôner la science sur les débris de l'autel du surnaturel renversé. Voilà ce qu'il est bon de dire et d'écrire pour empêcher le scandale des faibles, et pour ramener les incrédules de bonne foi. Voilà ce qu'il importe de prouver, ce que nous espérons bien faire. En cela nous ne ferons que mettre en pratique le conseil de l'archange Raphaël à Tobie et les ordres de Léon XIII, tout en répondant aux désirs ardents de son successeur, le Pape Pie X, qui fait, lui aussi, le plus grand cas des miracles.

L'archange fit, en effet, à la famille de Tobie cette recommandation irrévocable : « Pour vous, bénissez Dieu, et racontez toutes ses merveilles¹. » Quant à Léon XIII, voici les ordres que renferment ses Encycliques² : « Parmi les moyens de venir en aide aux fidèles, sont les livres, journaux et autres publications à répandre pour la défense de la foi et la sauvegarde des mœurs. Il est donc absolument nécessaire, pour lutter à armes égales, d'opposer les écrits aux écrits. »

Pie X va nous dire sur quel sujet doivent rouler principalement ces écrits. Après avoir recommandé au savant Dr Boisserie, le 12 avril 1904, de ne pas prononcer le mot de miracle à la légère, il écrivait, la même année, dans son Encyclique sur saint Grégoire : « On nie que les miracles soient possibles, alors que, sans eux, les fondements de la religion chrétienne sont ébranlés. »

Une dernière preuve en est dans les éloges donnés par lui au livre de M. l'abbé Bertrin sur la critique des miracles de Lourdes. « C'est une arme puissante pour défendre ou promouvoir la religion, car il présente, pour en établir les doctrines, des arguments très solides et tout à fait dignes d'admiration. »

Ainsi, il est nécessaire plus que jamais de suivre nos adver-

1. Tobie, XII, 20.

2. *Encycl.* du 3 mars 1891, à l'Autriche.

saires sur le terrain de la constatation du miracle, puisque tous, d'un commun accord, regardent cette question comme « décisive, si on considère l'état présent des esprits¹ ».

Mais, objectera-t-on, pourquoi un nouveau traité sur les miracles, puisque les livres pullulent sur ce sujet ? Il est vrai qu'une matière si importante en elle-même et devenue de nos jours d'une importance capitale a été traitée souvent et avec beaucoup de compétence par les apologistes chrétiens. M. Bertrin en particulier s'y est employé récemment avec un zèle digne de tout éloge et avec un vrai talent d'apologiste doublé d'un littérateur distingué, deux choses qui seraient faites pour nous décourager si nous n'avions pas pour nous des conseils aussi pieux qu'éclairés qui nous font un devoir d'aller de l'avant, surtout après les Encycliques de Léon XIII, prescrivant à quiconque peut tenir une plume de l'employer à la défense de la religion, plus attaquée que jamais. Et puis nos travaux passés nous préparent de longue date à traiter avec quelque compétence l'existence des miracles.

Enfin, parmi les auteurs qui ont traité le même sujet, les uns n'ont fait que des collections incomplètes, sans parler de celles d'où est exclue presque totalement la critique scientifique ; les autres sont trop anciens pour être à jour, quand ils ne sont pas introuvables ou trop volumineux dans leurs ouvrages. Les derniers venus, sans doute pour mieux approfondir leur sujet, se sont contentés de discuter quelques miracles bibliques ou quelques prophéties de l'Ancien Testament, ou quelques miracles physiques de notre siècle ou un certain nombre de guérisons de Lourdes. Tout au plus vont-ils glaner, dans chaque siècle, depuis l'ère apostolique, quelques miracles qui montrent que jamais la série des miracles n'a été interrompue dans l'Église ; et encore, font-ils peu de place aux miracles constatés par les définitions de l'Église et par les Bulles de béatification et de canonisation des saints, miracles qui sont pourtant, pour la certitude, supérieurs à ceux qui s'appuient sur des témoignages privés ou purement scientifiques.

Pour toutes ces raisons, nous croyons que notre *Somme* des

1. P. Monsabré, 21^e Conf. Intr. du dog., p. 4.

miracles de tous les temps, de tous les ordres et aussi de toutes les espèces, vérifiés à tous les points de vue : historique, philosophique moral, ou relatif, peut avoir encore sa place au soleil et être de quelque utilité à notre siècle, quel que soit le nombre ou la qualité des travaux de nos devanciers. Et nous osons même espérer que, malgré l'aspect scientifique qu'elle peut revêtir et la monotonie de sa méthode, elle pourra intéresser, en l'instruisant, tout esprit sérieux¹.

Mais, pour plus de clarté et de précision, disons ce que nous entendons par miracle constaté. Puis nous exposerons, pour plus de méthode, le plan auquel nous nous arrêtons pour contenter un peu tous les goûts : ceux de l'abbé Moureux comme ceux des rédacteurs du *Clergé français* et du *Mois bibliographique*, etc.

Il est bien entendu que là où le Souverain Pontife ne s'est pas prononcé, comme il s'en est réservé le droit, en authentiquant les miracles, nous ne donnons les miracles qui vont être énumérés que comme établis par des autorités privées, ce qui fait qu'ils n'ont qu'une grande probabilité humaine. Nous nous soumettons du reste à toutes les décisions passées ou futures de l'Église.

Disons d'abord ce qu'on entend par miracle.

C'est, d'après l'étymologie du mot, une chose qui frappe d'admiration, parce qu'elle tranche avec le cours ordinaire de la nature et qu'elle est due à une chose occulte, mystérieuse.

En soi, le miracle est défini communément avec saint Thomas d'Aquin² : « Le miracle est, dit-il, un fait produit par Dieu en dehors de l'ordre établi et communément observé parmi les êtres. »

Cela revient à la définition plus abrégée et aussi concise de M. Gondal : « Le miracle est un fait extraordinaire et divin. » Par fait, on entend un événement qui relève de la science expérimentale quand il a lieu actuellement, et de l'histoire

1. Quant aux incrédules de parti pris, nous leur répéterons sans aucun fléchissement de Prudence (*Contr. Symmach.*) : « Je ne suis pas ému de ce qu'un très petit nombre d'hommes, porteraient-ils des titres illustres et des noms célèbres, n'ouvrent pas les yeux au grand jour. »

2. Saint Thomas, *Cont. Gent.*, l. III, cap. ci.

quand il est dans le domaine du passé. Ce fait peut être et même est le plussouvent sensible, au moins dans ses manifestations, comme la prophétie, ou dans ses effets, comme les conversions miraculeuses, ou dans ses preuves, comme les miracles spirituels d'ordre surnaturel, par exemple l'Immaculée-Conception, l'inspiration des Écritures. C'est la cause matérielle du miracle. La définition ajoute le mot extraordinaire, pour avertir que ce qui constitue l'élément formel ici, c'est la transcendance du fait par rapport à la nature, à ses forces, à ses lois ou à sa manière d'être et d'agir. Tantôt le miracle surpasse toute la nature, comme le miracle du premier ordre ; tantôt il ne la dépasse que par le sujet qui en est le théâtre, tantôt enfin il ne la surpasse que par la manière rapide dont il est accompli. La définition termine par ces mots : par Dieu, ou encore divin. C'est là que la cause efficiente se montre ; c'est Dieu seul. Qu'il se serve des hommes ou des anges comme auxiliaires, c'est toujours le doigt de Dieu qui paraît dans le miracle, et personne ne s'y méprend. Là se borne la définition ontologique du miracle.

Mais nous ne nous occupons ici que des vrais miracles. Qu'ajoute le mot vrai à notre définition ? Est-ce que tous les miracles ne sont pas vrais ? Non, en ce sens qu'ils ne sont pas tous vérifiés. Non encore, en ce sens indiqué par saint Augustin et saint Grégoire, qu'ils ne sont pas tous compris dans leur signification¹. D'un autre côté, il y a des merveilles dans l'industrie, le spiritisme, etc., qui pourraient être confondues avec les miracles divins, dont ils sont la contrefaçon : ce qui en fait pour ainsi dire de faux miracles.

Qu'est-ce donc qu'un vrai miracle, vrai à tous les points de vue ? C'est celui qui est réellement un fait historique ; et qui, de plus, sort réellement de l'ornière commune des événements, parce qu'il est en dehors des lois et des forces de la nature ; qui enfin est réellement l'œuvre exclusive de Dieu et tend réellement à une fin surnaturelle pour laquelle il est accompli. En définitive, c'est un fait vrai en lui-même, vrai

1. « Les miracles, dit saint Augustin, sont admirables pour ceux qui les voient, vrais pour ceux qui les comprennent. »

Saint Grégoire dit à son tour que les miracles sont un langage divin, parce qu'ils signifient quelque chose.

dans sa cause divine et vrai encore dans sa fin ou relation avec une doctrine vraie, une mission véritable, la sainteté véritable d'une personne ou d'une société à démontrer. C'est à cause de cette relation vraie que renferme tout miracle, qu'on donne à ce fait merveilleux et divin le nom de signe. C'est pour cela que le P. de Bonniot¹ définit le miracle : « une manifestation de la divinité dans une œuvre extraordinaire », et que, plus récemment, l'abbé de la Barre l'appelle dans une définition synthétique qui ne tient compte que des éléments formel et final : « un signe de la puissance divine et qui cause l'admiration. » Mozella parle de ces trois vérités du miracle.

Enfin, par miracle constaté véritable, on entend un miracle vrai en lui-même et vrai pour nous, c'est-à-dire vérifié pour nous ou par nous.

C'est une quatrième vérité, mais d'ordre logique ; c'est-à-dire que lorsque le miracle véritable est constaté, il est démontré qu'il s'est réellement accompli, qu'il est vraiment extraordinaire et divin, qu'il a vraiment telle vérité relative ou telle autre, à cause de sa connexion avec une doctrine, une mission divine, etc. Le miracle constaté, c'est donc le miracle vérifié à tous ses points de vue. De là sa grande force probante par lui-même et pour nous. C'est cette vérification que nous nous proposons de faire.

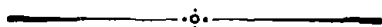
Ces notions exposées, exposons notre plan.

Après un argument général ou *a priori* dont tout le traité ne sera que le développement, nous diviserons cette étude en trois livres : *miracles de foi*; *miracles authentiques*; *autres miracles*. Chacun de ces livres se subdivisera en trois parties : miracles physiques, intellectuels, moraux.

1. P. de Bonniot, *Le Miracle et ses contref.* 4^e éd., p. 4.

(A suivre)

Abbé P. T.



A travers les problèmes psychiques¹

LES FAKIRS

Au premier rang des faits psychiques, et parmi ceux qui frappent plus particulièrement notre attention, il faut placer les prodiges de toutes sortes attribués aux fakirs. Sans doute, on ne doit accepter que sous bénéfice d'inventaire les récits merveilleux des voyageurs (A beau mentir qui vient de loin); toutefois certains de ces prodiges paraissent bien difficiles à nier, nous étant rapportés avec toutes les conditions que doit revêtir le témoignage humain.

La vie de ces fakirs est chose véritablement étrange, et la manière dont ils traitent leur corps dépasse tout ce que nous pouvons imaginer. Tel se fait enterrer jusqu'au cou dans le sable, le crâne nu exposé à un soleil brûlant; tel autre tient la main fermée durant des années, jusqu'à ce que les ongles passent au travers de la chair à moitié corrompue. Celui-ci est debout sur un pied, celui-là est assis sur un siège garni de clous, cet autre tient le bras étendu, tandis que sur sa main ouverte et pleine de terre pousse une plante qu'on y a semée². Leur pouvoir « magique » dépasse également toutes nos conceptions. M. Jacolliot, ancien juge dans l'Inde, raconte qu'il a vu un fakir faire abaisser, au simple contact d'une plume de paon, le plateau d'une balance dont le deuxième plateau portait un poids de 80 kilogrammes. Il a vu un autre fakir s'élever et rester immobile dans les airs sans aucun soutien.

Le Dr Hentsold³ prit un large plat de terre et versa quatre à cinq litres d'eau et le tint d'aplomb sur sa main gauche, tandis que l'autre main était élevée à la hauteur de son front. Tout à coup, le plat diminua de volume à vue d'œil et devint de plus en plus petit, si bien qu'on ne pouvait plus l'apercevoir qu'au moyen d'un verre grossissant. Enfin, il disparut complètement. Il fallut, pour opérer cette étonnante dimi-

1. *La Justice sociale*.

2. Sur tous ces faits et ceux qui vont suivre on trouvera de très curieux détails dans Jacolliot : *Le Spiritisme dans le monde*; de Valbesen : *Les Anglais dans l'Inde*; Ch. Godard : *Les Fakirs et leurs prestiges*.

3. *The Arena*, cité par *Light* et par *Le Voile d'Isis* du 12 janvier 1894.

nution de volume et cette disparition totale, environ une minute et demie.

Nous allions nous retirer, croyant la séance terminée, lorsque, soudain, nous vîmes apparaître un point noir, pas plus gros qu'un grain de sable. Ce point noir grandit sans qu'on pût dire comment cela pouvait se faire, et en moins d'une autre minute, le plat de tout à l'heure, d'un pied de diamètre, rempli d'eau jusqu'au bord et du poids d'au moins quinze livres, reparut à nos yeux. J'ai vu plusieurs fois ce miracle et une fois j'étais tellement près du thaumaturge que je le touchais.

Le Dr Hentsoldt parle encore des prestiges opérés par un yoghi.

« Le yoghi, dit-il, prit une corde de quelques pieds de long et d'un pouce d'épaisseur, à peu près. Il tenait un bout de la corde dans sa main gauche, tandis qu'avec sa main droite il lança l'autre bout en l'air. La corde, au lieu de retomber, resta suspendue en l'air, même après que le yoghi eut retiré son autre main; elle semblait avoir la consistance et la rigidité d'une colonne. Alors le yoghi la saisit avec les deux mains, et à mon grand étonnement, il se mit à grimper le long d'elle, suspendu en dépit des lois de la gravité, alors que le bout extrême de cette corde était à au moins cinq pieds du sol. A mesure que le yoghi s'élevait en grimpant, la corde semblait s'allonger au-dessus de lui, en même temps qu'on ne la voyait plus au-dessous de lui; et il continua de grimper jusqu'au moment où on cessa de le voir. Je ne pouvais plus distinguer que le turban blanc du yoghi et un tout petit bout de l'interminable corde. A ce moment, mes yeux ne purent supporter l'éblouissante lumière du ciel et, lorsque je m'efforçais de regarder encore une fois, le yoghi avait complètement disparu¹. »

Or, remarquez qu'en tout ceci il ne s'agit nullement de prestidigitation et de jonglerie, de professionnels exerçant leur métier dans un lieu préparé, truqué. Le fakir agit partout sans préparation, sans autre

1. C. f. Ch. Godard. *Les Fakirs et leurs prestiges*, chap. III, p. 43-44. Paris, 1904.

instrument que son sifflet et sa baguette. Des cas analogues, notamment celui de la croissance forcée de la plante, se retrouvent, d'ailleurs, dans les expériences spirites.

Dans une des séances avec le médium M^{me} d'Espérance, vingt spectateurs furent témoins du phénomène suivant : une carafe remplie d'eau mêlée de sable se trouvait devant un fantôme accroupi par terre ; bientôt on vit, sous l'influence magnétique du fantôme, surgir, du goulot de la carafe, une plante qui atteignit peu à peu la hauteur de 2 pouces et qui se développa en une belle *ixora crocata*, avec une corolle contenant 40 pistils et entourée de quelques feuilles¹.

Un fait plus curieux encore est celui des enterrés vivants.

M. Osborne, officier de l'armée anglaise, raconte comment un fakir se fit enterrer vivant pour un long espace de temps : « A la suite de quelques préparatifs, qui avaient duré quelque temps et qu'il répugnerait d'énumérer, le fakir déclara être prêt à subir l'épreuve. Le maharadjah, le chef des Sikhes et le général Ventura se réunirent près de la tombe en maçonnerie construite exprès pour le recevoir. Sous nos yeux, le fakir ferma avec de la cire toutes les ouvertures de son corps qui pouvaient donner entrée à l'air, en exceptant sa bouche, puis il se dépouilla de ses vêtements ; on l'enveloppa alors dans un sac de toile, et, suivant son désir, on lui retourna la langue en arrière de manière à lui boucher l'entrée du gosier. Après cette opération, le fakir tomba dans une sorte de léthargie. Le sac qui le contenait fut fermé, et un cachet fut apposé par le maharadjah. On plaça ensuite ce sac dans une caisse de bois cadenassée et scellée, qui fut descendue dans la tombe : on jeta une grande quantité de terre dessus, on foula longtemps cette terre, on y sema de l'orge : enfin des sentinelles furent placées tout à l'entour, avec ordre de veiller jour et nuit. Malgré ces précautions, le maharadjah conservait des doutes : il vint deux fois, dans l'espace de dix mois, pendant lesquels le

¹ Aksakow cité, par Carl du Prel. *La mort, L'au-delà, La vie dans l'au-delà*. Ch. III, p. 79-80. Paris, 1905.

fakir resta enterré, et il fit ouvrir devant lui la tombe : le fakir était dans le sac, froid, inanimé, enfin tel qu'on l'y avait mis. Les dix mois expirés, on procéda à l'exhumation définitive. On ouvrit, en notre présence, les cadenas, on brisa les scellés et, après avoir enlevé la caisse hors de la tombe, on retira le fakir ; nulle pulsation au cœur, point de respiration, le sommet de la tête était resté seul le siège d'une chaleur sensible qui pouvait faire soupçonner la présence de la vie. Alors une personne lui introduisit très doucement le doigt dans la bouche et replaça sa langue dans sa position normale ; puis on le frictionna, on versa sur tout son corps de l'eau chaude ; petit à petit, la respiration, le pouls se rétablirent, et le fakir se leva et se mit à marcher en souriant. Il nous dit que, pendant son séjour sous terre, il avait fait des rêves délicieux, mais que le réveil était toujours très pénible ; avant de recouvrer sa connaissance, il avait, dit-il, des vertiges¹.

Les voyageurs racontent des faits semblables dont ils ont été témoins chez les Cophtes qui descendent des anciens Egyptiens et chez les nègres d'Afrique : corps mus sans contact, phénomènes de lévitation, etc., et ces faits sont racontés par des hommes sérieux, appartenant à des milieux très différents, missionnaires, savants, explorateurs, etc. Ce n'est pas encore le moment d'essayer une explication, mais il nous paraît impossible d'admettre que tout cela soit faux, étant donné surtout que certaines de ces choses extraordinaires se reproduisent chez nous, comme nous l'avons déjà indiqué.

1. Cité par Ch. Godard. *Les Fakirs et leurs prestiges*. Paris, 1904. Ch. III. — On peut encore consulter sur ce sujet Lamairesse. *L'Inde après le Bouddha*.

Abbé NAUDET.

Apparitions des défunts au lit de mort¹

(SUITE ET FIN)

IV^e CATÉGORIE

Cas d'apparitions au lit de mort, coïncidant avec des annonces analogues obtenues médianiquement.

Avec la présente catégorie — la plus importante au point de vue scientifique — on touche à l'application directe des méthodes d'investigation expérimentales aux phénomènes d'apparition; cette tentative constitue un bon présage, puisqu'elle permet d'entrevoir la possibilité d'y parvenir un jour d'une manière suffisante et décisive, — ce qui constituerait un couronnement digne de l'idéal scientifique le plus élevé. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que c'est uniquement au moyen de ces méthodes que l'on peut espérer atteindre une solution finale des problèmes troublants qui se rattachent aux manifestations métapsychiques en général, problème dont la haute valeur théorique n'intéresse pas uniquement les doctrines scientifiques et philosophiques, mais s'étend et s'élève jusqu'à devenir sociale et morale.

Les trois faits que je vais relater sont les trois seuls que je connaisse, et bien qu'ils représentent à eux seuls une contribution importante en faveur de l'existence objective de l'apparition des défunts, on ne peut pourtant pas affirmer qu'ils ne soient pas plus ou moins susceptibles d'être encore interprétés au moyen de l'hypothèse télépathique. Il est toutefois évident que cette hypothèse finirait par devenir insoutenable en face d'un recueil copieux d'épisodes du même genre.

1. Extrait des *Annales des Sciences psychiques*, numéro de mars 1906, p. 144 sq.
MONDE INVISIBLE

I^{er} CAS. — Il a été recueilli par le Dr Hodgson, et je l'extraits du vol. VII, p. 227-228 des *Proceedings of the S. P. R.*

« 28 janvier 1891. — Il y a onze ans environ, alors que je me trouvais dans une grande anxiété au sujet de ma femme atteinte d'un cancer à l'estomac, je fus informé qu'un médium, miss Susie Nickerson White, avait donné des preuves très remarquables de facultés supernormales. J'allai la voir sans me faire connaître, et je demandai une séance qui me fut accordée. Il se présenta une entité qui affirmait être la sœur de ma femme, elle dit s'appeler Marie, ce qui était exact ; elle poursuivit en parlant de faits et d'affaires de famille absolument conformes à la vérité ; elle donna exactement le nom de ma femme, Élise-Anne ; elle décrivit sa maladie, prédit qu'elle ne survivrait pas, et qu'il ne lui restait que quelques mois à vivre. Surpris par tant d'informations exactes, je demandai : « Comment devons-nous donc appeler ces phénomènes ? Psychisme ? Somnambulisme ? Comment ? » — La soi-disant Marie répondit : « Je savais bien que vous alliez me poser cette question : Je l'avais lu dans votre pensée. » — « Vous tirez donc de ma pensée tout ce que vous dites ? » demandai-je. — « Non, répondit-elle, et pour vous le prouver, je dirai quelque chose qui n'est pas dans votre pensée. Je vous annonce que d'ici trois jours Élise-Anne dira que je lui suis apparue en même temps que notre mère, que j'espère pouvoir amener avec moi. »

« Je ferai remarquer que la mère de ma femme était morte il y a quarante-cinq ans, et sa sœur six à sept ans auparavant. Je gardai naturellement le secret sur ce qui s'était passé. Trois jours après, la gardem-alade accourut tout agitée, pour m'avertir que l'état de ma femme avait empiré, qu'elle donnait des signes évidents de délire, qu'elle avait appelé tout à coup sa mère et sa sœur Marie, après quoi elle s'était jetée en bas du lit et avait couru vers la porte en criant : « Reste, maman ! arrête-toi, Marie ! Ne vous en allez pas encore ! »

« Après cette preuve si frappante, j'allai de nouveau consulter miss White. Aussitôt la séance commencée, la même entité se présenta. J'étais alors très occupé, parce que, depuis

quelques jours, ma femme ne pouvait plus garder aucun aliment solide ou liquide, pas même le lait et l'eau. Elle était donc absolument épuisée, d'autant plus qu'elle était atteinte d'une insomnie implacable. « Marie » conseilla de lui administrer du café très chargé et très chaud, avec un peu de crème, du sucre et du biscuit à la crème. Quoique cette prescription me surprit, je décidai de la préparer et de la lui administrer. La malade la prit volontiers et la digéra parfaitement; elle put ensuite dormir longtemps. Pendant plusieurs jours, elle ne vécut pas d'autre chose; peu à peu, toutefois, elle ne put retenir même cet aliment.

« Je consultai de nouveau miss White; « Marie » conseilla de lui administrer quelques cuillerées de suc de citron plusieurs fois chaque jour, afin de lui faire revenir l'appétit et de lui permettre de garder la nourriture. Cette prescription eut un plein succès. Ma femme ne tarda pourtant pas à empirer de nouveau : je me rendis pour la quatrième fois chez miss White, et je demandai à « Marie » combien de temps il lui restait encore à souffrir. Elle répondit ne pas être à même de me le dire, mais qu'elle songerait à m'avertir. « La « première fois, dit-elle, que la malade dira m'avoir vue, vous « ne devrez plus vous éloigner de son chevet. »

« Quelques jours après, vers trois ou quatre heures du matin, j'allai remplacer la garde-malade, qui m'avertit : « *Mammie* (en faisant illusion à ma femme) a dit tout à « l'heure avoir vu de nouveau sa sœur Marie. » — Quelques instants après, ma femme murmura : « Je m'en vais », et en disant ces mots, elle exhalait le dernier soupir. — *Signé* : E. PAIGNE; MARY A. PAIGNE, *alias* MARY DOCKERTY (la garde-malade).»

Dans le fait qui précède, et à propos de la première double apparition, on pourrait assez raisonnablement arguer que sa réalisation mathématiquement exacte a été produite par une impulsions télépathique, originée dans la pensée subconsciente du médium, ou bien dans celle du mari.

Il est moins aisé d'expliquer l'autre vision qui précéda immédiatement la mort de la malade. La tâche ne serait pas trop difficile si la vision s'était produite en présence du mari :

dans ce cas on pourrait très légitimement supposer que M. E. Paige, en constatant sur le visage de la malade les signes de l'agonie, ait pensé à la promesse qu'il avait reçue de « Marie », en transmettant ainsi à la malade le phénomène hallucinatoire correspondant.

Mais l'épisode ne se passa pas ainsi. On a vu que c'est la garde-malade qui avisa le mari de l'apparition qui avait eu lieu. L'explication dont il s'agit n'est donc pas applicable à ce cas. L'hypothèse télépathique paraîtra donc insuffisante, sauf qu'on veuille rechercher la clef de ce mystère (ainsi qu'on l'a déjà proposé pour expliquer des prophéties analogues obtenues par Mrs. Piper) dans la possibilité qu'il y ait des phénomènes de communication télépathique entre subconscient et subconscient, c'est-à-dire en dehors de toute participation des consciences normales respectives, sauf quelques accidentelles irruptions du subconscient dans le conscient, de façon à déterminer les épisodes complexes que je viens de citer.

Selon cette hypothèse, il faudrait imaginer que le mot subconscient de la malade ayant eu le pressentiment de l'imminence de sa mort et ce pressentiment ayant été perçu télépathiquement, soit par la conscience du médium, soit par celle du mari, il ait été la source du phénomène correspondant de répercussion télépathique dans la conscience normale de la malade.

On conçoit que cette hypothèse ne se recommande guère par sa simplicité et n'a pas le don de convaincre facilement un investigateur impartial. Il est clair que par de pareilles théories si embrouillées, et bien plus ingénieuses que sérieuses, on dépasse les frontières de l'induction scientifique pour entrer à voiles déployées dans le domaine illimité du fantastique.

II^e CAS. — Afin de faciliter la compréhension de l'intéressant événement que je vais rapporter, je dois observer d'abord que sous le nom d'emprunt d'Élise Mannors se cache une dame qui a été connue de son vivant par les professeurs Hodgson et F. W. Myers. Cette dame avait un oncle appelé dans la religion M. F., qui mourut la veille du jour dans

lequel M. Hodgson tint avec Mrs. Piper la séance en question.

« La nouvelle de sa mort (de M. F...), oncle d'Élise Mannors, a été insérée dans le journal de Boston, et il m'arriva de la lire pendant que je me rendais à la séance. Le premier message écrit a été de M^{me} Élise, chose à laquelle je ne m'attendais pas. Elle écrivit d'une manière agile et claire annonçant que F... se trouvait présent à la séance, quoiqu'il ne fût pas en condition de pouvoir communiquer directement; elle ajouta qu'elle voulait m'informer de la manière dont elle avait aidé F... à la rejoindre. Elle expliqua qu'elle se trouvait présente à son lit de mort, et qu'elle lui avait adressé des paroles d'encouragement, qu'elle nous fit connaître, et qui contenaient une sorte d'expression inusitée. Elle affirma en outre qu'il avait entendu ces mots, qu'il l'avait même vue et reconnue.

« Or, tout cela m'a été confirmé point par point dans la seule manière qui était alors possible, c'est-à dire au moyen d'un ami très intime de M^{me} Élise, de moi-même et d'un proche parent de F...

« Je lui montrai le compte rendu de la séance, et un ou deux jours après, le parent qui s'était trouvé au lit de mort déclara spontanément à son ami que F..., en mourant, avait dit voir devant lui sa nièce Élise qui lui parlait, et il avait répété les paroles qu'elle lui avait adressées. Ces paroles, que le parent de F... répéta à son ami, étaient bien celles que M^{me} Élise m'avait relatées au moyen de Mrs. Piper en transe. Inutile d'ajouter que j'ignorais absolument la chose. » — (Prof. R. HODGSON, *Proceeding of the S. P. R.*, vol. XIII, p. 378.)

Ce fait semble suggérer presque irrésistiblement l'explication spiritualiste. Toutefois, il ne faut pas oublier que les personnes dont M. F... mourant était entouré connaissaient nécessairement l'incident en question, — ce qui permettrait de supposer un phénomène de perception télépathique ou télésthésique, entre la subconscience de Mrs. Piper en transe et la subconscience des personnes elles-mêmes. Seulement, l'explication doit nécessairement paraître forcée et gratuite, d'autant plus si l'on considère que Mrs. Piper ne connaissait pas les personnes dont il s'agit; si cette circonstance ne suffit

pas à écarter absolument l'hypothèse télépathique, elle la rend bien peu probable.

III^e CAS. — Je tire cet épisode de la relation du professeur Hodgson sur les phénomènes de Mrs. Piper (p. 121), relation qui a été imprimée au volume VIII des *Proceedings of the S. P. R.* Les noms des protagonistes de ce fait ne sont désignés que par leur initiale.

« 5 avril 1889. — Je me rendis chez Mrs. Piper vers la fin de mars de l'année dernière (depuis le commencement de février, j'avais l'habitude de me rendre chez elle tous les quinze jours). Elle me prédit la mort d'un de mes parents, qui devait avoir lieu dans six semaines environ, et qui devait me procurer quelque avantage pécunier.

« Je pensai naturellement à mon père, qui avait atteint un âge très avancé, et dont Mrs. Piper avait tracé la personnalité avec une évidence admirable quelques semaines auparavant, quoiqu'elle l'ait fait de manière à laisser supposer qu'elle parlait, non pas de mon père, mais tout simplement d'une personne à laquelle j'étais lié par une étroite parenté. Je demandai donc si la personne qui devait mourir était la même qui m'avait été décrite dans cette circonstance; mais elle évita de me donner une réponse satisfaisante. Quelques jours après, ma fiancée alla chez Mrs. Piper, qui lui prédit alors, sans aucune réticence, que mon père serait mort au bout de quelques semaines.

« Vers la moitié du mois de mai, mon père, qui se rétablissait d'une légère attaque de bronchite, mourut tout à coup à Londres par suite d'une paralysie cardiaque; cela se passa le jour même où les médecins l'avaient déclaré hors de danger. Quelque temps avant, « Phinuit », par l'intermédiaire de Mrs. Piper, m'avait annoncé qu'il se rendrait auprès de mon père afin d'exercer sur lui l'influence relativement à certaines dispositions testamentaires qu'il avait prises. Deux jours après avoir reçu la nouvelle télégraphique de sa mort, je me rendis avec ma femme chez Mrs. Piper, et « Phinuit » déclara que mon père était présent, et que sa venue dans le monde des esprits avait été subite. Il m'assura ensuite avoir exercé son

influence auprès de mon père pour le persuader au sujet des dispositions testamentaires dont il a été question. Il m'informa alors du contenu du testament, il décrit les traits du principal exécuteur testamentaire, et ajouta que celui-ci, aussitôt après mon arrivée à Londres, émettrait une certaine proposition en ma faveur, destinée à être soumise au consentement des deux exécuteurs.

« Trois semaines après, je me trouvais à Londres. L'exécuteur testamentaire était précisément celui dont « Phinuit » avait donné la description ; le testament était rédigé de la manière qu'il avait annoncée, la proposition en ma faveur était effectivement émise, et ma sœur, qui n'a jamais quitté le chevet de mon père dans les trois derniers jours de sa vie, raconta que le malade s'était plaint à plusieurs reprises de la présence, au pied de son lit, d'un vieux qui l'importunait en lui demandant de discuter ses intérêts privés. » (*Signé : M. N. et Mrs. M. N.*)

Il faut convenir qu'aussi cet épisode peut être admirablement expliqué par l'hypothèse spiritualiste. Il nous faut toutefois rechercher froidement jusqu'à quel point l'hypothèse télépathique parvient à en rendre compte d'abord au point de vue du phénomène d'apparition ; ensuite des autres incidents considérés en rapport avec le même phénomène. On parvient, par l'hypothèse télépathique, à expliquer l'ensemble des faits, pourvu, bien entendu, qu'on ne se prenne pas à regarder de trop près le caractère plus ou moins artificiel des conjectures en question.

Conformément à cette hypothèse, pour ce qui se rapporte à la coïncidence entre l'apparition au lit de mort et ce qui avait été prédit dans la séance avec Mrs. Piper, on devra supposer que la subconscience du médium en transe, personnifiant la soi-disant entité spirituelle du « docteur Phinuit », et en l'objectivant sous la forme d'un vieillard, ait transmis télépathiquement au centre d'idéation du malade la même objectivation hallucinatoire.

Quant à l'épisode véridique de la prophétie de la mort, on devra en rechercher l'origine dans un phénomène de perception télésthésique de l'affection organique qui menaçait à brève échéance la vie du père de M. M. N...

Enfin, pour ce qui se rapporte aux autres incidents qui se sont vérifiés ainsi, que par exemple la description de l'aspect personnel de l'un des exécuteurs testamentaires, la révélation du contenu du testament paternel, et la proposition faite en faveur de M. M. N..., il suffira d'avoir recours à la simple hypothèse de la perception ou lecture de la pensée à distance.

On peut voir que tous les épisodes, ceux-là mêmes dont le caractère est le plus sensationnel, sont plus ou moins susceptibles d'être expliqués par l'hypothèse télépathique, considérée dans ses différentes modalités de manifestation. D'une manière générale, ce fait mérite d'être bien médité avant de s'aventurer en de nouvelles conjectures. Il n'est pas moins vrai, toutefois, que si l'on est parvenu à ce résultat, cela n'a pas été sans conférer à l'hypothèse en question des pouvoirs tellement étendus et merveilleux, que l'on se trouve ramené par un autre chemin — celui de la subconscience — sur le seuil de ce transcendantal qu'on voulait éviter à tout prix.

V^e CATÉGORIE

Cas dans lesquels les familiers du mourant sont seuls à percevoir les fantômes de défunts.

Bien que les cas dont il s'agit et les autres auxquels je vais toucher dans la catégorie suivante paraissent s'écarter de l'argument dont nous nous occupons, c'est-à-dire de la perception de fantômes de la part des mourants, cette différence n'est toutefois qu'apparente, car, en réalité, ils se rattachent d'une manière indissoluble à tous les autres cités précédemment, et ils sont même plus ou moins susceptibles de la même interprétation.

Je me bornerai, pour abrégé, à exposer un seul cas, qui fut communiqué à la *Society F. P. R.* par miss Walker, cousine de la protagoniste :

« Mes parents ont eu plusieurs enfants, la plupart desquels moururent dans l'enfance. Ceux qui survécurent sont Suzanne,

Charlotte et moi. A cause de ces nombreuses lacunes, Suzanne était plus âgée que moi de vingt ans. Mon père était propriétaire d'un domaine inaliénable, ce qui fait que la mort de ses deux garçons, William et John, — le premier mort dans l'adolescence, l'autre dans l'enfance, — avait été le plus grand malheur de sa vie. Suzanne se rappelait des deux garçons : William était né et mort longtemps avant ma naissance; John était mort à l'âge de deux ans, lorsque j'étais à peine née. Il n'existait pas de portrait de William; tu connais celui de John. Il s'agit de ce tableau à l'huile dans lequel est représenté, de grandeur naturelle, un enfant, un peu chancelant sur ses petits pieds, habillé de blanc, les petits souliers bleus, à côté duquel on voit un levrier accroupi, et devant lui une orange qui roule à ses pieds... J'avais atteint l'âge de vingt ans; Suzanne en avait quarante, Charlotte trente. La santé de notre père déclinait rapidement. On vivait alors unis et heureux dans une délicieuse petite maison aux limites de la commune de Harrogate. Le jour dont il s'agit, Charlotte s'était sentie incommodée; elle avait été saisie tout à coup par des frissons, et le docteur lui avait conseillé de se coucher. Dans l'après-midi, elle dormait tranquillement; Suzanne et moi, nous étions assises à côté du lit. Le soleil s'était couché, il commençait à faire sombre, quoique l'on ne fût pas encore dans l'obscurité. J'ignore depuis combien de temps nous étions ainsi assises, alors qu'il m'arriva de lever la tête, et j'aperçus une luminosité dorée sur l'oreiller de Charlotte, et dans cette luminosité m'apparurent deux petits visages de chérubins qui regardaient fixement la malade. Je restai quelque temps à regarder, comme extasiée, et la vision ne disparaissait pas. Enfin, en tendant la main à Suzanne, au-dessus du lit, je dis tout simplement : « Suzanne, regarde un peu en haut. » Elle regarda, et avec une expression de grand étonnement, elle s'écria : « Oh ! Emmeline; ce sont William et John ! » Nous continuâmes à regarder cette vision comme si nous avions été fascinées, jusqu'au moment où tout disparut comme un tableau dissolvant. Quelques heures après, Charlotte était saisie soudain d'un accès inflammatoire et expirait peu de minutes après. — (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VI, p. 293-294.) »

Le cas que l'on vient de lire est rapporté par M. Podmore, qui remarque que, pour se rendre compte de la vision, il n'est pas nécessaire de supposer la présence spirituelle des deux petits frères morts, puisqu'on peut supposer avec plus de probabilité que l'apparition a été le reflet de la pensée de la malade. Par manque d'attestations contraires précises, il ne reste qu'à s'en tenir à l'explication proposée.

Il faut néanmoins observer que le récit ci-dessus contient une circonstance qui pourrait avoir la valeur d'un témoignage contraire; cette circonstance est contenue dans le paragraphe où il est dit que Suzanne se souvenait des deux enfants, qu'Emmeline (celle qui raconte ce fait) ne se rappelait ni de l'un ni de l'autre, et qu'il n'existait pas de portrait du premier enfant. Or, si on y songe bien, tout cela signifie que l'autre sœur, Charlotte, — de dix ans moins âgée que Suzanne, — devait seulement se souvenir du frère cadet, John, sans quoi l'auteur du récit n'aurait pas manqué d'écrire que les deux sœurs — et non pas uniquement Suzanne — se rappelaient des deux garçons. Comme elle ne l'a pas fait, il est évident que Charlotte ne se trouvait pas dans la situation de la sœur aînée Suzanne. Et pas même dans la situation de la sœur cadette, qui ne se rappelait d'aucun de ses deux petits frères; la déduction que je viens de faire paraît donc inévitable. S'il en était ainsi, il en résulterait que la vision perçue par Emmeline ne pouvait pas être le reflet de la pensée de sa sœur mourante, puisque cette dernière ignorait les traits de son frère aîné

VI^e CATÉGORIE

Exemples d'apparitions de défunts s'étant produites peu de temps après un cas de mort et perçues dans la même maison où gît le cadavre.

Chacun peut facilement se rendre compte de la grande importance théorique des cas dont nous allons nous occuper. Sion parvenait à en recueillir un nombre suffisant, ils représenteraient une contribution précieuse en faveur de la thèse spiri-

tualiste. Cette possibilité est toutefois encore bien loin ; les faits en question sont les plus rares ; cela ne peut pas étonner, étant donné les conditions exceptionnelles qui sont nécessaires pour qu'il puissent se produire.

Le cas suivant, que je tire du vol. V, p. 422 des *Proceedings of the S. P. R.*, est aussi le seul que je connaisse :

« Août 1886. — Le samedi 24 octobre 1868, nous prenions congé de nos amis (les marquis de Lys) avec lesquels nous demeurions à Malvern Well, pour nous rendre à Cheltenham, résidence d'un beau-frère de mon mari, M. Georges Copeland. Depuis quelque temps déjà, celui-ci était malade à la suite d'une attaque de paralysie qui l'avait réduit à l'impotence, bien que ses facultés mentales fussent demeurées parfaitement saines. Cette dernière circonstance était cause que ses amis se rendaient souvent auprès du malade, afin d'adoucir autant que possible son malheur. Profitant donc du peu de distance qui nous séparait, nous résolûmes à notre tour d'en faire autant. Nous étions pourtant informés que le malade avait déjà d'autres personnes chez lui ; nous décidâmes alors de nous rendre à Cheltenham sans le prévenir, afin d'arrêter un appartement, avant d'en être empêchés par une invitation de sa part. Nous louâmes plusieurs chambres situées dans le voisinage de l'habitation même de M. Copeland. Ceci fait, nous étions prêts à nous absenter de l'hôtel, lorsque plusieurs flacons de médecine disposés sur une table attirèrent notre regard. Nous demandâmes s'il y avait des malades dans la maison, et l'on nous informa qu'une certaine Mrs. R..., logée à l'hôtel avec sa fille, était malade depuis quelque temps, bien qu'il s'agit de choses de peu d'importance, mais il n'y avait aucun danger. Après ce moment, nous n'y pensâmes plus.

« Peu de temps après, nous nous rendîmes chez M. Copeland, qui, dans le cours de la soirée, vint à prononcer le nom de deux voisins d'hôtel. M. Copeland dit alors connaître Mrs. R... ; il expliqua qu'elle était veuve d'un docteur pratiquant à Cheltenham, et que l'une de ses filles était mariée à un professeur de collège, un certain M. V... — Je me rappelai alors avoir connu Mrs. V..., à l'occasion d'une réception chez le docteur

Barry et l'avoir remarquée à cause de sa grande beauté pendant qu'elle conversait avec la maîtresse de la maison. C'était tout ce que je savais au sujet de ces dames.

« Le matin du dimanche, à l'heure du déjeuner, j'observai que mon mari paraissait préoccupé. Quand le déjeuner fut terminé, il me demanda : « As-tu entendu traîner une chaise, « il y a un instant ? La vieille dame qui demeure ci-dessous est « morte sur sa propre chaise, la nuit dernière, et on l'a traînée, « sur sa chaise, dans sa chambre. » Je restai très impressionnée ; c'était la première fois que je me trouvais à proximité d'un cadavre : je désirais donc changer sans retard d'appartement. Plusieurs de nos amis, en apprenant le fait, nous avaient gracieusement offert l'hospitalité ; mais mon mari s'y opposait, observant qu'un déménagement est toujours un ennui, que mes terreurs étaient sottes, qu'il n'éprouvait aucun plaisir à se déplacer un jour de dimanche, qu'il n'était pas généreux de partir parce qu'une personne était morte, et qu'enfin si une pareille chose nous avait été faite, nous n'aurions pas manqué de nous en fâcher. Bref, il nous fallut rester.

« Je passai la journée en compagnie du beau-frère et des nièces. Nous ne retournâmes à l'hôtel qu'à l'heure de se mettre au lit. Après m'être endormie tout de suite, comme d'habitude, je me réveillai au milieu de la nuit sans cause apparente, et je vis distinctement au pied du lit un vieux gentilhomme au visage gras, rosé, souriant, qui tenait son chapeau dans ses mains. Il était vêtu d'un habit de couleur bleu ciel, d'une coupe antique, garni de boutons en métal, et par-dessous un gilet clair, et des pantalons analogues. Plus je le regardais, mieux je discernais les plus petits détails du visage et des vêtements. Je ne me sentais pas trop impressionnée : après quelque temps, j'essayai de fermer les yeux pendant une ou deux minutes ; lorsque je les rouvris, le vieux gentilhomme avait disparu. Quelques instants après, je me rendormis. Le matin venu, je me proposai de ne rien dire à personne de ce qui m'était arrivé, jusqu'à ce que j'eusse vu une de mes nièces, à laquelle j'entendais exposer le fait, afin de savoir si par hasard il n'y avait aucune ressemblance entre le docteur R... et le gentilhomme de ma vision. Bien que cette idée me parût absurde,

je voulais en avoir le cœur net. Je rencontrai ma nièce Mary Copeland (maintenant Mrs. Brandling), de retour de l'église, et, tout desuite, je lui demandai : « Le docteur R... n'avait-il pas
« l'aspect d'un vieux gentilhomme au visage gras, rosé et
« souriant, etc., etc.? » Elle tressaillit d'étonnement : « Qui
« peut te l'avoir dit? s'écria-t-elle; nous disions en effet qu'il
« ressemblait plus à un bon facteur de campagne qu'à un
« docteur. Comme c'est étrange qu'un homme à l'aspect si
« vulgaire ait eu pour fille une si belle créature! »

« Tel est le récit rigoureusement exact du fait qui m'est arrivé... Mes deux nièces sont encore vivantes, et doivent se rappeler exactement de tout cela. Naturellement, je ne suis pas en état d'expliquer ce fait. Le corps de la vieille dame gisait dans la chambre qui se trouvait immédiatement au-dessus de la nôtre. Ce qui me surprend par-dessus tout, c'est que je sois restée si peu impressionnée du fait et que j'aie pu me rendormir quelques instants après sans déranger personne. »

(Signé : Mrs. BACCHUS.)

Le mari de Mrs. Bacchus confirme ainsi l'événement : « Leamington, 27 septembre 1886. — J'ai lu la relation de ma femme au sujet de ce qui arriva à Cheltenham lorsque nous y étions, en 1868. Elle répond exactement à ce que ma femme me raconta de vive voix le matin qui suivit le fait dont je me souviens parfaitement. De même, je me rappelle que ce même matin elle raconta tous les détails de l'événement à sa nièce. »

(Signé : Henry BACCHUS.)

Pour de plus amples détails, et d'autres témoignages, je renvoie aux *Proceedings*, à l'endroit déjà cité.

Dans le fait qui précède, le détail le plus important, au point de vue théorique, est la déclaration de la percipiente de n'avoir jamais connu et de n'avoir jamais eu aucune idée de l'aspect du défunt docteur R..., — ce qui porterait à admettre la réalité objective de l'apparition, en écartant l'hypothèse d'un phénomène d'autosuggestion hallucinatoire provoqué en Mrs. Bacchus par la pensée désagréable d'avoir près d'elle le cadavre de Mrs. R... Hormis que l'on veuille rechercher la cause de

la vision dans un phénomène de transmission de la pensée venant de la fille de Mrs. R..., pensée qui pouvait être tournée au souvenir de son père, ou bien à la transmission d'une image analogue perçue en rêve par la même personne — interprétation qu'il ne faut pas rejeter, quoiqu'elle paraisse assez gratuite.

*
* *

Avec cela, je termine la présente classification, dans laquelle je n'ai compris qu'une petite partie des faits que j'avais recueillis. Obligé à ne pas trop m'étendre, je m'en suis tenu à la citation de quelques exemples caractéristiques.

Quelle conclusion doit-on tirer de l'ensemble de ces faits ?

Si nous voulons rester rigoureusement impartiaux, c'est-à-dire en écartant toute idée préconçue et tout penchant personnel, il est loisible d'affirmer comme thèse générale qu'une analyse profonde des différents cas, en rapport avec les interprétations théoriques respectives, montre que, sans doute, l'hypothèse hallucinatoire est suffisante à rendre compte des cas les plus simples, et l'hypothèse télépathique paraît à la hauteur de sa tâche dans la plupart des autres cas ; mais il n'est pas moins vrai qu'il reste une minorité assez importante de faits dans lesquels cette dernière hypothèse apparaît tellement tirée par les cheveux, si artificieuse, qu'elle ne parvient à rien expliquer. En d'autres mots, si, d'un côté, on ne peut qu'approuver en principe la conduite prudente des représentants de la science, qui ne veulent pas sortir, pour le moment, des limites de cette théorie, au risque de se contenter parfois d'interprétations incomplètes et insuffisantes, d'un autre côté *on sent* déjà que ce n'est pas sur la théorie télépathique que l'on devra compter à l'avenir pour la solution de ce problème ardu.

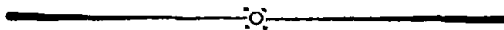
Seulement, le mot *sentir*, dans ce cas, implique ce qu'il y a de plus mystérieux dans la personnalité humaine. Sans doute, lorsqu'il s'agit d'apprécier la valeur théorique des preuves, la faculté de juger — ou mieux de *sentir* (puisque'il

s'agit d'un sentiment qu'on ne peut pas réduire à des formules de langage) — diffère énormément, même entre personnes ayant un degré égal de doctrine et de talent. Cela a lieu conformément à des tendances personnelles innées. Ainsi, par exemple, je ne parviens pas à transmettre à une personne qui est en désaccord avec mes idées fondamentales ce que je *sens* intimement qu'il y a d'insuffisant, de vague, de faux dans certaines hypothèses explicatives qu'elle affectionne; et la personne en question, à son tour, ne parvient pas à me transmettre ce qu'elle *sent* qu'il y a d'insuffisant, de vague, de faux, dans les hypothèses que je soutiens.

Il en résulte donc que pour les facultés souveraines de raisonnement, et toujours à égalité de doctrine et de talent, il existe une *équation personnelle*, comme dans les calculs astronomiques.

Étant donné cela, ce qu'il faut avant tout dans le domaine des sciences métapsychiques, c'est une grande réserve dans les jugements, combinée à une tolérance réciproque, en attendant que l'accumulation continuelle des preuves puisse enfin nous faire connaître l'explication *vraie*, c'est-à-dire celle dans laquelle tous se trouveront d'accord.

Ernest BOZZANO.



LA SAMARITAINE'

Guidé par la vertu secrète de l'Esprit,
Jésus, ayant appris de Jean l'obscur supplice,
Ne voulut devancer le temps au ciel inscrit,
Se retira, suivant la voie indicatrice,

En Galilée, ouvrant un asile plus sûr ;
Et Jésus dut passer ainsi par Samarie,
L'ancienne exilée, au col fier, au front dur,
Que haïssait Sion d'une âme endolorie.

Dans un site serein, grandiose et charmant,
Sichem s'ouvrait aux yeux, de jardins entourée,
Le soleil de midi, dans l'infini planant,
Sans mesure éclatait sur la plaine altérée :

Fatigué du chemin, le Maître s'arrêta,
Et s'assit près du puits, à l'étroite margelle,
Et loin des sols taris sa prière monta.
Retournant à sa source en sa flamme immortelle.

Au chêne de Moreb, Abraham le Croyant
Avait planté sa tente, attiré l'invisible,
Et son regard noyé, dans l'infini s'offrant,
Mérita de son Dieu le rayon invincible...

Puis, Jacob pour ses fils acheta même champ,
Et sa main creusa là le puits qui désaltère ;
Jetant sur l'avenir un regard pénétrant,
Au plus jeune il donna l'eau que bénit la terre.

1. Extrait du volume paraissant chez Flammarion et Leymarie, *Batailles de l'Idée* ; cinquième de la série *Spiritualisme et Féminisme*.

Les disciples pourtant à l'essaim fraternel
Pour les provisions allèrent vers la ville,
Moissonneurs étoilés du royaume Éternel,
Ils parlaient de moissons et l'annonçaient fertile.

Et toi, Samaritaine au regard vague et lent,
Tu venais vers le puits, le front haut et sans voile,
Exempte des pudeurs des femmes d'Orient,
N'allant puiser de l'eau que quand le jour se voile ;

Mais prodigue d'ivresse éparse dans les airs,
Le désir dans ton cœur attisait une plaie,
Et dans tes yeux mi-clos, baissés sous les cieux clairs,
Vivait le froid plaisir que nul rayon n'égaye.

— « A boire » Il demanda. — Mais elle, l'œil surpris,
Reconnaissant en Lui, fils de race abhorée :
— « Samaritains », fit-elle en raillant à bas prix,
« N'ont pas de commerce avec ceux qui sont de Judée. »

— « Si vous saviez, dit-il, ce don que Dieu vous fait,
« C'est vous qui m'eussiez demandé de l'eau vive. »
Le don fait par le Christ à la femme, c'était
L'Esprit divin, la grâce abondante et sans rive...

A ce parler divin la femme ne comprend rien
— « Vous n'avez point de seau, comment sauriez-vous faire ? »
Sur un ton plus subtil reprenant l'entretien :
« Quoi ! seriez-vous plus grand que Jacob, notre Père ? »

— « Celui qui boit cette eau, répondit le Seigneur,
« Il aura soif encore ; après l'eau que je donne,
« Il n'aura soif jamais. » — Source qui vient du cœur,
Le désir altéré l'ignore ou l'empoisonne !

Elle ne comprit pas, dans les stagnantes eaux
De ses désirs troublés, quelle source infinie
Pouvait offrir la grâce en triomphant des maux
Qui, naissant du péché, suivent leur tyrannie !

Lui, d'un doigt sûr traçant l'immuable dessein
De réveiller l'écho de la voix salutaire,
Pour rencontrer l'éclair du remords dans ce sein,
Secoua tout à coup un cœur plein de la terre :

— « Cherchez votre mari, lui dit-il, puis venez »
— « Je n'ai point de mari », fit la Samaritaine.
— « Vous avez dit bien vrai, celui que vous avez
« N'est point votre mari. « — Dans sa tendresse vaine

Ou le relâchement de l'infidélité,
Elle avait effeuillé dans le libertinage
Les pétales d'amour de la pudicité;
Le divorce à cinq époux, plutôt que le veuvage,

A l'ivresse des sens sans honte la livrant,
Avait troublé son cœur, qu'il venait de confondre,
Du regard de Celui qui commande ou défend.
Dans sa confusion ne sachant que répondre,

Sentant déjà le Dieu lire au fond de son cœur,
Par un clair examen le dégager des ombres :
— « Vous êtes, je vois bien, un prophète, Seigneur. »
Et puis fermant la porte aux confusions sombres :

Effleurant le rideau du problème sacré :
— « Nos pères priaient Dieu là-bas, sur la montagne,
« Vous dites : Dans le temple il doit être adoré. »
Mais devant le circuit que le trouble accompagne,

Il vit la vanité, qui, surprenant l'erreur,
Se redresse pour voir la croyance incertaine
Usurper le triomphe intime et sûr du cœur!
Alors plongeant cette âme en la clarté soudaine

— « Notre Père est Esprit, ses vrais adorateurs,
« L'adorent en Esprit, car ainsi Dieu veut l'être. »
Les souffles de la Paix sans terme du bonheur
Hors de la mer des temps te faisaient, femme, renaître,

Et voilà que tu vis, fière et calme, ton chemin,
Le meilleur de ton être, avide d'amour chaste,
Les paradis perdus, oubliés du divin,
D'un infaillible choix te rendaient le contraste,

— « Le Christ apprendra tout. » Jésus dit : « Je le suis. »
Et la voix de ce Dieu rendit son front docile ;
Car son sublime appel apaisait tous vains bruits.
Laissant aux pieds du Christ une cruche d'argile,

D'un souffle véhément qui débordait sa foi
Elle assemble les gens, appelle ceux qui souffrent
Autour de ce Messie, attirant tout à soi :
Car dans l'amour divin les terrestres s'engouffrent !

Heureux qui peut frapper du grand coup de l'Esprit,
Lui dévouer son sang et toute sa pensée !
Et toi, Samaritaine, aux pieds de Jésus-Christ,
Tu ramènes vers Dieu notre terre lassée.

O. DE BÉZOBRAZOW.

(*Castel-Marine-Terrasse.*)



SI LES MORTS VIVAIENT?

Voici des expériences qui laissent derrière elles les fameuses expériences de William Crookes et celles, plus récentes, du Dr Ch. Richet. Elles sont racontées par M. Reichel dans *Psychische Studien*, de Leipzig, et le médium fut ce fameux Miller, de San Francisco, que nous verrons prochainement à Paris. De cet article traduit pour une publication française par M^{me} Ellen Lefort, nous détachons ces passages :

« M. Reichel raconte, entre autres choses, qu'il vit se matérialiser huit fois un homme qu'il avait très bien connu de son vivant, et cela très près de lui et à une distance du médium de trois mètres un quart. « Il s'approchait de moi — « dit-il — comme une petite flamme flottante, s'abaissait, et « dans l'espace d'environ une minute et demie se développait « et se tenait devant mes yeux tout formé. Il tenait avec moi « de longues conversations : puis, se retirant au rideau, où je « le suivais, il se dématérialisait, parlant toujours, jusqu'au « moment où la tête disparaissait à son tour. Il était « impossible — ajoute M. Reichel — de ne pas reconnaître « cet esprit d'après sa voix et sa façon de parler. » Cependant : Il lui demanda, comme preuve d'identité, de se matérialiser une fois dans le costume qu'il avait lors de sa mise en bière. L'esprit le promit, et le lendemain se montra tel que M. Richel l'avait vu dans le cercueil, le visage tout à fait découvert.

« M. Reichel aperçut en outre de petites flammes rotatives blanches et bleues d'où sortaient des voies qui lui parlaient, indiquaient des noms complets ; quelques-unes descendaient et prenaient rapidement une forme d'esprit, d'autres n'avaient pas encore ce pouvoir. Il vit son propre petit garçon Helmulh, mort en 1898 à Berlin, à l'âge de quatre ans, sortir en flottant, avec ses cheveux blonds, du cabinet et appelait cons-

tamment : « Papa, me vois-tu ? » Il le vit flotter assez longtemps dans la chambre, puis disparaître à travers le plafond.

« M. Reichel affirme avoir reconnu avec certitude trois des esprits apparus chez M. Miller, non seulement d'après leur extérieur, leur visage étant tout à fait découvert, mais aussi d'après leur langage.

« En avril 1904, M. Miller vint visiter M. Reichel, qui habitait alors à une distance de 500 milles de San-Francisco. A l'arrivée du médium, M. Reichel le fouilla, visita ses deux valises, et il fit arranger lui-même un cabinet dans sa demeure. A la première séance, un esprit se matérialisa derrière la chaise de M. Reichel, à un mètre et demi du médium. Cet esprit, qui était vêtu de draperies rayonnantes, s'était déjà manifesté chez M. Miller. Ensuite vint un esprit féminin qui traversa la porte, à une distance de neuf mètres, bénit la maison. Les mêmes phénomènes qui avaient eu lieu chez M. Miller se reproduisirent chez M. Reichel. Les esprits apparurent l'un après l'autre et donnèrent leurs noms et prénoms.

« De retour à San-Francisco, en juin de cette même année, M. Reichel eut de nouveau douze séances avec M. Miller, et il cite de ces séances un incident intéressant. « Je demandai
« à un esprit, dit-il, dont j'ai déjà parlé et qui, à plusieurs
« reprises, venait m'embrasser, d'essayer de se montrer
« encore une fois en même temps que le médium. »

Et il apparut, dans une séance où il y avait vingt-deux assistants, entièrement matérialisé à côté du médium, qui était vu de la tête à la taille. Mais dans l'espace d'environ trois minutes, la tête du médium devint comme celle d'un enfant, se recroquevilla encore plus ensuite et finalement fut invisible.

Enfin, le 2 février 1905, a eu lieu, dans un des principaux hôtels de San-Francisco, une séance avec des conditions de contrôle absolu. Présents : M. Reichel, le professeur Van der Naillen, le professeur Braunwalder, deux médecins et d'autres personnes notables de la ville. Neuf fantômes apparurent dans cette séance. »

Comme on le voit, le fait spirite est opiniâtre. On ne viendra à bout de lui ni par l'éclat de rire, ni par la négation, ni par la découverte de nombreuses et inévitables fraudes.

La fraude est partout. La chicorée n'empêche pas le café. Lapponi, médecin de Pie X, vient de publier un volume dans lequel il condamne les pratiques spirites, mais dans lequel il proclame la « réalité des faits ».

Albin VALABRÈGUE.



MORALITÉ DE L'HYPNOTISME ¹

~~~~~

Le récit authentique suivant fera connaître les terribles conséquences des effets de l'hypnotisme. Nous le citons d'autant plus volontiers qu'il est à l'honneur de la Madone de Pompéi à qui on attribue tant de grâces.

« En 1891, mon mari, Georges Giurani, notaire à Chiavenna, province de Sondrio, se fixa à Milan, pour faciliter l'instruction de nos enfants.

« Pendant l'hiver de l'année 1892, mon fils Renzo, âgé de dix-neuf ans, qui suivait au collège Vanzo, les cours de seconde année préparatoire à l'école de Modène, demanda à son père la permission de faire partie du Cercle des Étudiants royalistes. Georges s'informa du but de ce cercle, et ayant appris que c'était une réunion de divertissements honnêtes, que la direction en était confiée à des personnes très estimables, que tous les associés appartenaient à de bonnes familles, il accorda avec plaisir l'autorisation à Renzo, qui, du reste, n'en profitait que deux fois par semaine.

« Le malheur voulut que, parmi les étudiants, il y en eût un qui s'occupait de spiritisme, de suggestions magnétiques, et qui proposa de faire quelques expériences. Il trouva un sujet très apte à être hypnotisé en mon pauvre Renzo, qui était d'une faible constitution et qui, avec l'inexpérience de la jeunesse, se prêta à diverses séances, sans en avertir ni son père ni moi.

« Un soir, le 30 avril, quand il rentra à la maison, il me raconta que, à la suite d'une séance hypnotique qu'il avait subie quelques heures auparavant, il avait ressenti comme un coup dans l'épine dorsale. Je le blâmai sévèrement de s'être

1. Extrait de l'ouvrage : *La Magie moderne*. In-12. Prix : 3 fr. 50. Téqui, éditeur.

livré à de telles expériences et le lui défendis formellement pour l'avenir. Je voulais appeler immédiatement le médecin pour savoir s'il devait être soumis à un traitement spécial, et s'il avait été bien magnétisé; mais il s'y opposa énergiquement. Mon mari se trouvait alors à Chiavenna, où il surveillait les travaux de la campagne; et, ne connaissant pas l'importance du dommage que pouvaient causer les suggestions hypnotiques, je n'eus pas la force d'imposer ma volonté à mon fils.

« Le lendemain de la fatale secousse, Renzo passa presque toute la journée, en dehors de la maison, et ne revint que pour dîner. Le voyant pâle, je lui demandai s'il était malade; il me répondit que non. Cependant il ne sortit pas de la soirée, et se coucha rapidement; mais il ne dormit pas de la nuit, ainsi que je m'en aperçus plus tard, au désordre de son lit.

« Vers quatre heures du matin, il m'éveilla, et se plaignit *que ses amis du cercle étaient dans sa chambre et le dérangaient*. Je me levai précipitamment, et quelle ne fut pas ma douleur de constater que mon enfant bien-aimé avait perdu la raison! L'hypnotisme lui avait été fatal! J'étais tellement abattue que je ne savais plus ce que je faisais.

« A cette triste nouvelle, ma sœur et mon beau-frère accoururent, et nous témoignèrent un véritable dévouement. Ils appelèrent immédiatement un médecin spécialiste pour les maladies nerveuses, et télégraphièrent à mon mari de venir réconforter par sa présence et ses conseils sa famille éplorée. Le malheureux se rendit en toute hâte.

« Comment décrire nos angoisses, nos transes, notre désolation! Nous étions plongés dans la plus grande consternation, et, si nous n'avions eu des principes foncièrement religieux, une grande confiance en Dieu et en sa très sainte Mère, nous serions certainement tombés dans le désespoir.

« Le Dr Galli, qui à une science profonde joint un cœur d'or, arriva bientôt. Quand il eut appris les faits, ausculté le malade, constaté que le mal avait inopinément débuté par du délire et des convulsions, il nous donna l'espoir que ce serait une affaire de quelques jours seulement. Mais il n'en fut pas ainsi : les convulsions continuèrent, au délire et aux halluci-

nations succédèrent l'abattement et la stupeur. Afin de combattre la maladie qui se manifesta ensuite par accès, le célèbre médecin eut beau faire alterner les bains chauds, les douches, les calmants, selon les cas, tous ses soins dictés par un admirable dévouement furent inutiles. Il crut donc devoir nous prévenir que la maladie serait de longue durée, et nous prescrire de mettre Renzo dans une maison de santé, où il serait traité selon toutes les règles, chose impraticable en famille et dans un appartement à Milan.

« Je m'opposai de toutes les forces de mon âme à cette décision qui me fit verser d'abondantes larmes; car, au risque d'en mourir à la peine, je ne voulais pas que mon enfant fût soigné par d'autres que par moi, et j'avais la plus vive confiance que la très sainte Vierge me le guérirait.

« Dès le premier jour où Renzo avait été frappé, j'avais fait brûler des cierges devant la Madone de Saint-Calogero, j'avais commencé des neuvaines et m'étais recommandée aux prières de plusieurs monastères. Ma fille, Adèle, qui est douée d'une rare piété, priait continuellement pour son cher frère; mon mari s'unissait à nous avec un grand esprit de foi : tout semblait inutile. Ma douleur, à l'idée qu'il me fallait abandonner mon pauvre enfant, était immense et tenait du désespoir. Cependant, grâce à l'aide de Dieu, aux affectueux témoignages de ma famille, aux bienveillantes assurances du dévoué docteur, je finis par me résigner. Et, le 18 juin 1092, j'accomplissais mon sacrifice en conduisant Renzo à la clinique du professeur Colombo, qui devait faire exécuter scrupuleusement les prescriptions du médecin.

« Je revins à la maison, anéantie, mais avec la certitude que mon fils était entre de bonnes mains, et que la très sainte Vierge, qui avait accepté mon sacrifice, hâterait sa guérison.

« Le lendemain, je me rendis chez les religieuses Ursulines pour les intéresser à mon sort. La portière, Sœur Ignace, me suggéra l'idée de m'adresser à la Madone de Pompéi, dont elle me donna la médaille et l'image, ainsi qu'une formule de neuvaine et un numéro du Bulletin intitulé : *Le Rosaire et la nouvelle Pompéi*. Quoique ce fût la première fois que j'enten-

disse parler de cette dévotion, je commençai la *neuvaine* avec ferveur, et me disposai à entreprendre les *Quinze samedis du Rosaire*.

« La lecture du Bulletin, qui raconte les magnifiques miracles qui s'opèrent dans la vallée de Pompéi, où Notre-Dame du Rosaire se plaît à exaucer ses fidèles serviteurs, me remplit de confiance. J'étais bien indigne de ses grâces ; mais, appuyée sur les innocentes prières de ma fille, qui fut, en cette circonstance mon ange consolateur, et sur celles des bonnes Sœurs, je me tenais assurée du succès. Mon mari, lui aussi, méritait grandement d'être consolé : sa douleur calme mais immense, inspirait la pitié.

« Cependant un autre coup très cruel m'attendait.

« Les médecins avaient promis de me laisser voir Renzo tous les jours. Or, quand je me rendis à la clinique dans ce but, ils me dirent que, pour obtenir de meilleurs résultats du traitement, ils croyaient nécessaire que, durant quelque temps, le malade ne vit aucun de ses parents. J'offris à Dieu cette nouvelle peine. Toutefois, je demandai à voir Renzo sans être vue de lui : on me l'accorda. Puis, je montai dans sa chambre, pendant son absence, et cousus dans son matelas la médaille de Notre-Dame de Pompéi. Chaque jour, j'allais prendre des nouvelles, qui étaient invariablement les mêmes : un peu mieux, un peu plus mal : c'étaient des alternatives d'espoir et de découragement.

« Vers la mi-juillet, mon mari, convaincu que notre fils était entouré de soins intelligents et dévoués, et que notre résidence à Milan ne lui était d'aucune utilité, me pria de le suivre à Chiavenna, afin de ne pas compromettre la santé de nos deux autres enfants, qui n'étaient pas habitués aux chaleurs excessives de la ville. Je ne voulus pas contrarier son désir ; mais, avant de partir, je sollicitai une consultation. Les D<sup>rs</sup> Galli, Colombo et un troisième médecin se réunirent donc, et ils furent unanimes à déclarer que c'était une maladie longue et de guérison douteuse. Le premier cependant espérait toujours, mais les deux autres ne voyaient qu'un condamné en mon pauvre Renzo. Au lieu de m'abandonner au découragement qui s'emparait de moi, je redoublai

de confiance en la Madone, et, plus que jamais, je priai et fis prier.

« Arrivée à Chiavenna, je souffrais mille fois plus de me voir éloignée de mon fils; je ne trouvais de soulagement que dans la prière. Chaque semaine, ainsi qu'il avait été convenu, je recevais deux lettres où l'on me donnait des nouvelles. Hélas! la maladie suivait toujours les mêmes phases alternatives de calme, d'agitation, d'abattement. Et, au bout de quelque temps le Dr Galli m'écrivait ces mots : « *Nous avons consciencieusement épuisé tous les moyens que la science prescrit en semblables cas, il ne nous reste plus qu'à mettre Renzo entre les mains de Dieu.* »

« Cette sentence, prononcée par un homme savant et dévoué qui avait toujours espéré la guérison, me jeta dans un profond découragement. Il y eut un moment où je doutai d'obtenir la grâce que j'avais demandée, et, le soir, je me couchai, le cœur serré d'une terrible angoisse.

« Nous résolûmes alors de consulter un autre spécialiste de Milan. Il nous conseilla de louer près de la ville une petite maison de campagne avec un vaste jardin.

« Après bien des recherches, nous en trouvâmes justement une à Sesto-San-Giovanni, où je m'installai avec Renzo et un domestique. Le traitement prescrit par le médecin fut suivi avec une scrupuleuse exactitude; mais les mois se succédaient sans apporter aucune amélioration. Mon unique espérance était en la Madone de Pompéi. J'avais déjà commencé les *quinze samedis*, comme préparation à la fête du Rosaire, qui, cette année, tombait le 2 octobre. Je recommençai la *Neuvaine à la Vierge de Pompéi* et promis de faire publier dans le Bulletin *Le Rosaire et la nouvelle Pompéi* la grâce que j'obtiendrais.

« J'attendais donc avec une grande impatience le 2 octobre, jour où finissaient mes *quinze samedis* et où j'espérais la guérison si désirée. Hélas! mon Renzo allait plus mal, et son état empira sensiblement! Au milieu de tant d'ennuis, j'entrepris *quinze autres samedis*, comptant bien réussir, cette fois, pour les fêtes de Noël. Mais, à cette époque encore, mon fils rechuta si sérieusement que le docteur voulait le

mettre dans une maison de santé. J'avais trop souffert de la première séparation pour ne pas m'opposer énergiquement à la seconde; aussi, quoiqu'il allât plus mal, je déclarai, à maintes reprises, qu'il se trouvait bien mieux. Ne perdant jamais confiance en Marie, passant des nuits entières sans sommeil, mangeant à peine pour me soutenir, le cœur dans une angoisse continuelle, j'arrivai au 13 février 1893.

« Ce jour-là, Renzo était si fatigué que le médecin avoua qu'il en désespérait complètement. Tous étaient découragés, anéantis; et cependant ma foi ne faiblissait pas. Le lendemain, je terminais la seconde série des *quinze samedis du Rosaire*. J'assistai de grand matin à la première messe, et priai avec d'abondantes larmes le Sauveur de m'accorder, par l'intercession de sa très sainte Mère, la grâce que j'attendais depuis si longtemps.

« Je revins moins abattue à la maison. A peine étais-je entrée que Renzo se réveilla et me souhaita le bonjour, ce qui me causa un réel étonnement; car, jamais, durant sa maladie, il n'avait songé à cette marque de politesse. Il s'habilla, descendit seul à la salle à manger se mit à lire, à haute voix, pendant une demi-heure, plusieurs pages d'un ouvrage français; puis, prenant un journal : Comment s'écria-t-il, c'est aujourd'hui le vendredi gras! je veux aller à Milan.

« Son père et moi nous regardâmes avec stupéfaction. Croyant à un intervalle lucide seulement et non à une guérison instantanée, nous essayâmes de le dissuader; mais lui, qui ne se souvenait aucunement de sa maladie, nous répétait qu'il n'était plus un enfant et qu'on ne devait pas le priver de ce divertissement. Comme nous persistions à le lui refuser, il profita d'un moment où il se trouvait seul dans le jardin, et il sortit. Il est facile d'imaginer quelle fut notre épouvante quand nous nous aperçûmes de sa disparition.

« Mon mari courut à la questure de Milan prévenir que si l'on trouvait errant un jeune homme malade, on voulût bien nous avertir aussitôt et le reconduire en voiture à Sesto. Il se rendit ensuite chez mon beau-frère pour lui demander assistance dans ses recherches. Quelle ne fut pas sa joie d'y ren-

contrer Renzo tranquille et souriant? Il ne lui adressa aucun reproche et le ramena immédiatement à la maison afin de tranquilliser la famille.

« Le lendemain, j'allai en toute hâte annoncer cet heureux événement au docteur, qui me conseilla de ne pas m'abandonner trop promptement à l'espérance : la guérison, disait-il, était encore éloignée, c'était une période de calme, à laquelle, dans quinze ou vingt jours, succéderaient des accès. Bien désolée, je revins à Sesto raconter cette triste nouvelle à mon mari. Mais, tout comme ma fille, il était persuadé que nous avions obtenu notre grâce ; c'en fut assez pour faire renaître la confiance et la joie dans nos âmes.

« Renzo avait recouvré son intelligence, sa bonne humeur et même son petit ton moqueur, absolument comme avant le fâcheux accident. Il ne se rappelait aucunement sa maladie, dont personne, du reste, n'évoquait le souvenir. Il s'étonnait d'être à Sesto et posait toute sorte de questions, auxquelles nous répondions avec la plus grande prudence.

« Vingt jours de bonheur s'écoulèrent ainsi. Je retournai à Milan chez le médecin lui dire que Renzo était réellement bien et que son état ne laissait plus rien à désirer. M'ayant prise à part, il me répéta de nouveau : « Ne vous illusionnez pas, « votre fils continue sa bonne période ; mais la maladie n'est « pas vaincue. Tenez, je veux être généreux, je vous donne « encore un mois de trêve. »

« Cette fois, je n'attachai aucune importance à ses paroles. J'allai avec Renzo chez le tailleur lui commander un vêtement complet ; de là, nous nous rendîmes chez ma sœur ; puis heureux, remerciant Dieu et la Madone, nous rentrâmes tous les deux à la maison.

« Je rapportai à mon mari ce que m'avait répété le docteur ; mais le cœur nous disait que nous étions exaucés, que tant de larmes répandues aux pieds de la Vierge de Pompéi l'avaient touchée en notre faveur. Nous ne savions pas à ce moment-là que le médecin n'admettait pas le surnaturel.

« Le 29 avril, je retournai une troisième fois lui demander s'il était convaincu de la guérison de mon fils, et s'il me permettait de l'emmener à Chiavenna. « Emmenez-le, si vous



« voulez, me répondit-il; mais il n'est pas guéri. Observez-le  
« attentivement, et, au premier indice de rechute, recondui-  
« sez-le à Sesto. »

« Malgré cet avis contrariant, nous arrivâmes à Chia-  
venna, l'âme remplie de joie.

« Quelque temps après, je voulus présenter Renzo à son  
médecin de Milan. Mais, cette fois, le célèbre professeur ne  
put nier le fait dont l'évidence crevait tous les yeux. « Ce  
jeune homme, s'écria-t-il, a reçu, au plus fort de sa maladie,  
« comme une infusion de lumière qui l'a guéri. »

« Je souligne ces paroles qui sont textuelles.

« Pour ne pas allonger ce récit, je terminerai en disant que  
mon fils revint des eaux avec une santé plus florissante que  
jamais. Trois ans sont passés depuis sa guérison complète,  
et, depuis ce temps-là, il n'a jamais éprouvé la moindre  
indisposition. Il est actuellement à Augsbourg, où il étudie  
l'allemand avec l'application la plus soutenue, il est plus  
robuste qu'auparavant.

« Enfin, merci à la Madone de Pompéi pour une si grande  
faveur! Désirant tenir ma promesse, je vous prie de vou-  
loir bien publier cette narration véridique dans le bulletin  
*Le Rosaire et la nouvelle Pompéi*, afin d'engager les affligés,  
même les plus désespérés, à recourir avec confiance à la  
Mère Immaculée du Sauveur.

« Joséphine GIURANI,

« D. Georges GIURANI,

« Adèle GIURANI. »

Ce récit, outre l'enseignement qu'il nous donne, montre la puis-  
sance de la Vierge de Pompéi contre les suggestions des spirites.

---

## VARIÉTÉS

## PROPHÉTIE DE GOUY-L'HOPITAL

(Extrait des secrets confiés à Restaux par la T. S. Vierge, en 1880 <sup>1</sup>.)

... Le moment étant venu de divulguer une partie des secrets, nous croyons pouvoir publier le premier, qui, à l'heure actuelle, commence à s'accomplir. Le voici : « De sinistres événements surgiront en France. Les religieux seront chassés : ce sera une grande crise parmi le peuple. Ils trouveront un refuge en Angleterre, en Suisse, et en Espagne.

« Il viendra aussi des tempêtes, des tremblements de terre, de grands flux d'eaux.

« Les prêtres seront persécutés à leur tour, l'Église sera séparée de l'État, les églises seront fermées. Il y aura guerre : guerre civile et guerre étrangère, invasion, le gouvernement sera bouleversé, les généraux combattront les uns contre les autres. Paris coupable sera brûlé. Les Prussiens seront enfin chassés et une ère de paix et de grandeur commencera. »

<sup>1</sup>. *La Vérité sur les Prophéties de Gouy-l'Hôpital*, etc., par F. Hermier. Paris, 1881, C. Dillet, libraire-éditeur.



---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



## S. Ém. le Cardinal Meignan

*Les Évangiles et la critique au XIX<sup>e</sup> siècle.* Nouvelle édition, avec une notice de M. le comte de Vogüé, de l'Institut. 1 beau vol. in-8°.

5 »

*Le Monde et l'Homme primitif selon la Bible.* In-8°.

5 »

*Les Prophéties Messianiques.* In-8°.

5 »

*Instructions et conseils sur le mariage, les enfants, la famille.*

3 »

*Les Prières et la célébration du mariage, avec instructions et conseils.*

4 »

---

### OUVRAGES DU R. P. ROUET

*Guide de l'âme en retraite.* 3 in-12.

8 »

*Dévotion envers N.-S. Jésus-Christ.* 3 in-12.

8 »

*Pratique de l'amour de Dieu.* In-12.

2 50

*Le Chrétien à l'école du Tabernacle.* In-12.

2 50

*Retraite spirituelle de dix jours.* In-12.

2 50

*Introduction à la vie d'oraison.* In-12.

3 »

## L'Extériorisation de la Motricité

Sous ce titre suggestif, le savant colonel Albert de Rochas publie le résultat de dix-huit années d'expériences psychiques. Depuis le jour où il rencontra sur son chemin et étudia le médium Eusapia Paladino qu'il retrouvait à Paris le mois dernier, bien des séances organisées par lui sont venues apporter leur appoint à ses recherches, confirmer ses opinions sur plusieurs points en les ébranlant sur beaucoup d'autres. Le colonel n'est point un fanatique qui accepte tout ce qu'il voit et croit voir, sans contrôle : c'est un homme de bonne foi qui sait reconnaître, le cas échéant, qu'il a fait fausse route, que les médiums consultés l'ont indignement trompé, qu'il faut procéder avec une discrétion infinie quand on se lance dans l'inconnu, quand on étudie les phénomènes parfois bizarres du monde invisible. Il recommande aux jeunes gens qu'une curiosité déplacée entraîne aveuglément dans le domaine des expériences, une grande sagesse, une discrétion infinie. Il recommande à ses adeptes les plus fervents de ne pas jouer avec le feu, car il a été lui-même témoin de faits excessivement graves, où la vie des médiums était mise en danger. Nous pouvons, tout en ne le suivant pas dans toutes ses conclusions où il semble que l'esprit scientifique rigoureux lui ait parfois manqué, lui rendre le témoignage qu'il n'a jamais abusé de ses moyens d'action, se tenant constamment sur la plus sage et la plus entière réserve. Le colonel, en explorant le vaste domaine du monde invisible, n'a jamais prêté flanc à aucune critique de témérité ou de présomption. Il a respecté les médiums sur lesquels il opérait, empêchant les uns de commettre les méfaits qui leur avaient été imprudemment suggérés, remettant les autres sur le chemin de l'honneur et du devoir.

Une grande confiance lui a été témoignée par Eusapia, l'un des médiums les plus extraordinaires des temps modernes. Mais cette confiance ne l'a point aveuglé au point de ne pas signaler les supercheries de cette dernière, quand elle a tenté d'en imposer aux témoins de ses séances. On sait, en effet, que les médiums les meilleurs ne renoncent qu'avec peine à s'affranchir de l'idée de ruse ou de fourberie, trop souvent à la base des phénomènes qu'ils sont censés produire. Il faut toujours exercer sur eux une surveillance rigoureuse. Et c'est précisément de ce mélange presque forcé de vérité et d'erreur que provient en grande partie le discrédit qui s'attache aux expériences psychiques en général; mais de ce fait qu'un médium a été convaincu d'erreur et de mensonge, il ne s'ensuit pas qu'il ne faille rien admettre. Le volume tout entier de M. de Rochas proteste contre cette condamnation en général. A côté de l'erreur il y a place pour la vérité. Aux savants de la dégager, et il semble que les expériences de notre auteur, expériences préparées, conduites et relatées par lui, avec la bonne foi qui le distingue, méritent un examen tout particulier.

Si les matérialisations de la villa Carmen, qui ont tant ému le monde savant et sur lesquelles le dernier mot n'a pas été dit, ajoutent une nouvelle page à l'histoire des sciences psychiques, il nous plaît de constater qu'elles n'ajoutent rien aux travaux de M. A. de Rochas. Si celui-ci a été moins loin dans ses affirmations que le Dr Richet, il faut s'en prendre à sa longue pratique, à son expérience qui, pour avoir été moins empreinte peut-être de l'esprit scientifique dont se prévalent, à un si haut titre, les expérimentateurs d'Alger, n'en respire pas moins un accent de sincérité, de bonhomie, de loyauté qui lui gagne toutes les sympathies et lui attache tous les cœurs.

Le livre dont nous parlons est destiné à avoir une suite immédiate, un complément qui doit paraître bientôt. Il existe une foule d'expériences et de faits psychiques qui n'ont pas tous une portée de premier ordre, mais qu'il importe néanmoins de cataloguer et de grouper avec soin. Ces faits pourront en éclaircir d'autres, mettre sur la trace de nouvelles

observations, faciliter des conclusions encore douteuses, confirmer certaines présomptions encore injustifiées. A ce titre, le colonel prépare les matériaux que ses successeurs n'auront plus qu'à mettre en œuvre pour construire la science de demain. Ce n'est pas que ces faits soient tous accompagnés de preuves. Non, le but de notre auteur a été de réunir en un même volume toutes les données qu'il possède, laissant à la critique le soin de dégager le faux du vrai et le mensonge de l'erreur.

Mgr M. LE MONNIER.



## DE VRAIS MIRACLES CONSTATÉS

(SUITE)

---

### LIVRE PREMIER

#### Miracles de foi

Puisque la certitude de la foi, qui repose en définitive sur la parole infaillible de Dieu même, est supérieure à toute certitude ecclésiastique ou scientifique, qui est d'un ordre inférieur, l'honneur revient aux miracles que l'on est obligé de croire de foi catholique ou de foi divine, ou que l'on peut croire par un acte de foi surnaturelle, si l'intention de Dieu ou de l'Église n'est pas de nous obliger à les croire. Nous parlerons donc tout d'abord des miracles de foi.

Nous disons de foi catholique ou de foi divine ; parce que l'Église a solennellement défini comme objet de foi un certain nombre de miracles bibliques et quelques autres, en petit nombre, il est vrai, certifiés par la tradition, qui est réellement, au même titre que l'Écriture, la parole de Dieu. Ceux qui font l'objet d'une telle définition, sont de foi catholique. Les autres miracles de la Bible et de la Tradition sont de foi divine et non de foi catholique, ce qui fait qu'on peut les rejeter sans tomber sous les excommunications de l'Église, si on ne peut le faire sans grave injure à Dieu et même sans être souvent hérétique devant Dieu et perdre la foi.

Il est vrai qu'il y a une définition équivalente ou générale de l'Église pour tout ce qui est clairement contenu dans l'Écriture<sup>1</sup>. Et c'est ce qui en fait un objet de foi catholique.

1. C'est l'opinion commune des théologiens, dit (*de Regula fidei*, sect. III.) Hutter, suivi par bien d'autres théologiens plus récents. L'Église a en effet défini une fois pour toutes que tout ce que contient l'Écriture est la parole de Dieu. Cela s'applique bien au moins à ce qui est évident.

Mais c'est uniquement pour les passages dont la clarté est complète ou qui ne donnent lieu à aucune objection sérieuse de la part des théologiens catholiques.

La plupart des miracles que nous allons énumérer en sont là. Nous n'osons pas dire tous; parce que quelques-uns, comme la pluie de perdrix tombant dans le camp des Hébreux, sont regardés parfois, quoique mentionnés dans la Bible, comme des événements providentiellement amenés et naturels plutôt que comme miraculeux<sup>1</sup>. On peut se contenter, dans ces cas, de croire à la réalité du fait providentiel, au lieu de croire à un caractère miraculeux que la Bible n'affirme pas, si la Tradition semble l'affirmer par ses interprétations uniformes et constantes de tous les siècles. Ainsi, la foi trouve, même dans ces sortes de miracles, matière à s'exercer; et nul n'a le droit, avant que l'Église ait montré plus de sévérité, de condamner les chercheurs par des jugements prématurés : *Il ne faut pas être plus papiste que le pape*.

Nous supposons démontrée, en ce moment, l'autorité de l'Église et celle de l'Écriture puisque nous nous adressons avant tout à des catholiques. Plus tard ce sera le tour des incroyants, à qui nous démontrerons brièvement cette autorité supérieure de l'Écriture et de l'Église. « Certains catholiques, a dit en effet le P. Martin<sup>2</sup>, il y a quelques années, ébranlés par le bruit qui se fait autour des guérisons où l'hypnotisme est en jeu, se demandent désormais s'il sera possible de constater un miracle, et si la prudence ne demande pas qu'on fasse le silence sur des phénomènes réputés mal à propos d'ordre surnaturel. » Ceux-là ont besoin d'être rassurés; surtout quand ils voient exploiter chaque nouvelle découverte par la coalition rationaliste, qui a fait une consigne de la négation à outrance de tout miracle constaté : ou quand ils entendent le Dr E. Féraud traiter le miracle d'hypothèse et la science de réalité. — Il est vrai que Brunetière, Poincaré

1. Mgr Mignot est de cette opinion, qui n'a pas encore été l'objet d'une condamnation, quoiqu'elle nous paraisse un peu hasardée et contraire à l'opinion commune.

2. *Etudes rel.*, pp. 606-607.



et Curie, etc. rendent à cette prétendue science la monnaie de sa pièce, en lui reprochant de n'être fondée le plus souvent que sur des hypothèses qu'on ne peut vérifier ou que le temps démolit de jour en jour.

Non, il n'y a pas lieu de s'alarmer, parce que l'Eglise et l'Ecriture constatent la vérité d'une foule de miracles, soit par des affirmations générales, soit par des textes spéciaux pour chaque miracle. Et nous ne parlons pas encore ici de tous les aveux des saints et des savants, de toutes les affirmations des hérétiques en faveur de la constatation des miracles, pas plus que des nombreux recueils de miracles. Ces preuves viendront en leur temps appuyer notre thèse; mais ce ne sont là que des témoignages humains, et celui de Dieu est un témoignage supérieur : « *testimonium Dei majus est* <sup>1</sup>.

Pourqu'un miracle soit regardé comme véritable et certain, ne suffit-il pas que Dieu le donne comme tel en l'affirmant comme réalité physique intellectuelle ou morale; en le donnant comme son œuvre exclusive, et en le donnant comme preuve d'une doctrine ou d'une mission surnaturelles? Or, il en est ainsi de presque tous les miracles de l'Ecriture et de la Tradition, dont on peut dire avec le prophète : « Vos témoignages ont été rendus trop dignes de foi <sup>2</sup> », ou encore, avec le même : « Vos œuvres sont admirables, et mon âme les connaît trop <sup>3</sup>. » Et la raison, c'est que Dieu « protège son peuple par des signes évidents <sup>4</sup> ». On sait que le mot signe est synonyme de miracle; car c'est, dit saint Thomas<sup>5</sup>, le miracle considéré dans la fin pour laquelle il est fait, tandis qu'on l'appelle vertu en tant qu'il dépasse le pouvoir de la nature. Quand Dieu veut en effet, se manifester clairement, comme il doit le faire de temps en temps, pour prouver la divinité d'une religion, par exemple, dit encore saint Thomas. « il a <sup>6</sup> une façon à lui de donner à sa voix l'accent qui révèle sa vertu. Nul alors ne peut la méconnaître, à moins qu'il ne

1. S. Jean., Ep., I., 5-9.

2. Ps., 92-7.

3. Ps., 138.

4. II Mach. XIV-15.

5. S. Thom. 2. 2, q. 178, 1, 3.

6. Mgr Pie, t. IX, Œuvres, p. 344-345.

soit de la famille de cet aspic naturellement sourd et qui se bouche encore les oreilles pour ne pas entendre ».

C'est ce qui donne aux textes bibliques, aux définitions de l'Eglise et aux affirmations unanimes des Pères une très grande force ; car le Dieu qui fit les miracles est le même qui prend, sous ces différentes formes du langage divin, la peine de raconter ces merveilles. Et comme personne ne peut lui contester la connaissance profonde de toutes les règles de la critique et de l'herméneutique, nul ne pourra nier que Dieu s'y connaît en fait de constatation des miracles. Il sait tout et il ne peut nous tromper : cela doit nous suffire. Parlons, d'après ses propres expressions, d'abord des miracles physiques au triple point de vue de leur vérité de faits, de leur vérité de miracles et de leur vérité de signes : c'est leur vérité historique, philosophique et relative.

Les miracles physiques ont le monde des corps pour théâtre. Ils sont les plus frappants pour la foule, plus portée aux choses visibles qu'à celles qui sont du domaine de l'invisible ; mais pour cela ils ne sont pas toujours les plus grands des miracles si on considère la puissance qui s'y déploie et le retentissement qui les suit. La Bible parle surtout de ces sortes de miracles. « Venez et voyez les œuvres du Seigneur, les prodiges qu'il a produits sur la terre<sup>1</sup>. » Cette invitation du psalmiste, nous l'adressons dès maintenant à tous nos lecteurs.

## CHAPITRE I<sup>er</sup>

### Miracles physiques véritables

Pour traiter à fond la matière et cela avec méthode et clarté, nous la divisons en quatre articles.

Dans le premier, nous exposerons la preuve générale, qui est *a priori* ou générale proprement dite.

1. Ps. 45-9.

Dans le second, nous donnerons les miracles physiques opérés dans les deux Testaments, soit pour établir la loi mosaïque, soit pour établir le christianisme. Ce sera la preuve spéciale, pratique, la preuve des faits.

Dans le troisième article, nous démontrerons soit l'autorité de l'Écriture et de l'Église, soit la légitimité des règles d'herméneutique suivies dans l'interprétation ou l'explication des textes sacrés. Ce sera la preuve scientifique.

Enfin, dans un dernier article, les objections les plus importantes et les plus courantes seront résolues. Ce sera la preuve indirecte, les précédentes étant des preuves directes de la proposition à démontrer.

### ARTICLE I<sup>er</sup>. — *Argument général*

Dieu est obligé de faire des miracles véritables qu'on puisse facilement constater; et les hommes sont obligés d'en constater: voilà la preuve tirée de la nécessité des miracles ou de leur constatation. C'est la preuve *a priori*, ainsi formulée par ces paroles de Bergier<sup>1</sup>: « A moins d'être athée, matérialiste ou pyrrhonien, on est forcé d'en admettre. »

D'un autre côté. « La vérité, c'est que la révélation céleste et le miracle sont à toutes les pages de l'histoire<sup>2</sup>. » Les arguments ou affirmations générales de l'Écriture, de l'Église et des Pères sur ce sujet rentrent dans la preuve simplement générale. C'est pour cela que nous devons envisager à part l'argument *a priori* et la preuve générale; quoique l'argument *a priori* ne porte, lui aussi, que sur des généralités, il traite la question de droit; tandis que la preuve générale s'occupe déjà, quoique sommairement, de la question de fait.

#### § 1<sup>er</sup>. — *Argument « a priori »*

On peut donner cinq preuves principales en faveur de l'obligation de constater ou de faire de vrais miracles manifestes.

1. Berg., *Dict.*, Miracle, p. 31.

2. P. Delaporte, *Règne soc. de J.-C.*

## I

Il doit y avoir de vrais miracles constatés, parce que Dieu était obligé d'en faire de tels pour confirmer la doctrine, la mission ou la sainteté de Moïse, de Jésus-Christ, de ses apôtres ou de leurs successeurs.

1<sup>o</sup> *Pour la doctrine.* Cela s'entend des mystères ou des enseignements surnaturels avant tout : quoique souvent des miracles évidents soient nécessaires pour confirmer et maintenir la religion simplement naturelle dans l'ensemble des hommes.

En effet : « Dieu opère des miracles : d'abord et surtout pour confirmer une vérité<sup>1</sup> », dit saint Thomas, qui ajoute que « ceux qui prouvent la foi, doivent être manifestés<sup>2</sup> ». Et la raison qu'en donne le grand théologien<sup>3</sup>, c'est qu'« une doctrine proposée pour être reçue, doit être confirmée, à moins qu'elle ne soit évidente par elle-même ; et parce que les choses de la foi ne sont pas manifestes pour la raison humaine, il fut nécessaire de joindre une preuve qui pût confirmer l'enseignement des prédicateurs de la foi. (Cela s'applique aussi bien à Moïse qu'à Jésus-Christ et aux Apôtres). Mais comme cet enseignement ne pouvant pas être confirmé par quelques principes tirés de la raison par la démonstration, il a fallu que la parole des prédicateurs fût confirmée par des indices qui montrassent d'une manière évidente que cette parole venait de Dieu, puisque ceux qui parlaient ainsi opéraient des guérisons et autres miracles que nul autre que Dieu ne pourrait produire. »

« Les miracles, dit à ce sujet Aug. Nicolas<sup>4</sup>, avaient une raison de nécessité toute particulière dans l'état où était le monde au commencement du christianisme. C'était la seule preuve, et elle devait être d'autant plus forte qu'elle avait contre elle toutes les autres. » La raison orgueilleuse en effet de complicité avec des passions tyranniques, ennemies de tout joug nouveau, n'aurait jamais consenti à plier devant

1. S. Th., *S. Th.* III p., q. 43, a. 1.

2. *Ibid.*, q. 29., a. 1, 2<sup>m</sup>.

3. *Id.*, *Cont. Gent.*, liv. III., ch. xv, 4.

4. Aug. Nicolas, *Œuv.* IV. p. 302.

des choses incompréhensibles, qu'elle était plutôt portée à juger absurdes qu'à les croire divines. Or, il y avait beaucoup de choses extraordinaires et difficiles non seulement à pratiquer mais à croire dans les révélations mosaïque et chrétienne, divines l'une et l'autre ; mais qui, à cause de cela devaient se heurter à bien des préjugés, rencontrer de grands, d'insurmontables obstacles, si Dieu n'avait pas directement prêté main forte. En effet, le concile du Vatican (Can. IV) après avoir dit que la révélation divine des prophètes ou du Fils de Dieu est absolument nécessaire, étant donnée la destination de l'homme à des biens, à une fin surnaturelle, dépassant complètement l'intelligence humaine, fait de l'existence des mystères révélés un article de foi dans cette défense : « Anathème à qui dira que dans la révélation divine, il n'y a aucun mystère véritable et proprement dit, mais que tous les dogmes de la foi peuvent être tirés des principes naturels et démontrés par la raison dûment cultivée. Et comme les deux Testaments contiennent la même révélation surnaturelle et divine, on peut dire avec Mgr Pie<sup>1</sup> : « Si vous supprimez le miracle, vous ôtez au surnaturel son témoin nécessaire. » Donc il fallait que Dieu fit des miracles manifestes, dont l'évidence pût s'imposer et s'imposât de fait à tous les hommes de bonne volonté ou même à tous les témoins non prévenus : qui veut la fin veut les moyens. Et ce n'est pas celui dont la Bible dit qu' « il atteint d'une fin à l'autre avec force et dispose tout avec suavité<sup>2</sup> », qui pourra manquer de sagesse dans le choix des moyens appropriés à une constatation impeccable de ses miracles. Ceux-ci peuvent porter « le nom de témoignages de Dieu, même dans l'Écriture<sup>3</sup> » ; mais à la condition de démontrer clairement que « le doigt de Dieu est là ». Sans cela ils n'atteindraient pas leur fin.

Mais, même lorsqu'il s'agit d'une doctrine touchant à la religion naturelle<sup>4</sup>, surtout à l'existence et aux attributs de

1. Mgr Pie *Instit. syn.* p. 134-137.

2. Sag. 8, 1

3. Bellarmin, *Notes de l'Eglise*, l. IV, ch. XIV, n° 5.

4. « Il y en a et beaucoup, dit saint Augustin (à Consentius) qui sont plus retenus par l'admiration des choses que par la connaissance des causes, dès qu'il ne se fait plus de merveilles ; et il faut qu'ils soient excités à la foi des choses invisibles par des miracles visibles. »

Dieu, que la raison seule peut connaître avec certitude, affirme le concile du Vatican, les miracles ont encore leur raison d'être. Ils deviennent alors, comme la révélation qu'ils confirment, *moralement nécessaires*, c'est-à-dire nécessaires pour la foule qui sans eux ne connaîtrait pas suffisamment Dieu et tout ce qui regarde l'âme, l'immortalité future, etc.

Il est bien vrai que Dieu se manifeste par les beautés admirables et visibles de la création. Mais combien d'hommes font attention à ces preuves, devenues surannées, dit saint Augustin<sup>1</sup>, à force de se reproduire tous les jours? Il faut des arguments plus frappants pour le peuple. Cet argument populaire et concluant, c'est le miracle, témoignage « infiniment plus profond pour les multitudes que tous les autres genres d'arguments : c'est par lui qu'une religion (même naturelle) révélée s'impose et se popularise<sup>2</sup>, » dit Mgr Pie. Et ce n'est pas une fois seulement que cette nécessité s'impose : c'est souvent que Dieu doit intervenir à travers les siècles, quand on le renie ou qu'on veut se passer de lui. C'est ce qui nous est indiqué toujours par le pieux cardinal de Poitiers : « La plupart des doctrines révélées se donnant elles-mêmes pour des mystères, et ne pouvant avoir l'évidence intrinsèque en leur faveur, il en résulte que, le thaumaturge disparu, les objections rationnelles et les fins de non recevoir abondent à l'encontre du révélateur. » Il faut donc de temps en temps des miracles, même pour faire croire à l'existence de Dieu, car il y en a qui ont dit et qui diront encore en leur cœur : « Il n'y a pas de Dieu<sup>3</sup>. » « Comme la substance de Dieu est telle qu'on ne peut la voir des yeux, et que les merveilles (plus grandes que la multiplication des pains) du gouvernement du monde et de toute créature ont perdu leur prix à cause de leur assiduité, de telle sorte que presque personne ne daigne faire attention aux œuvres admirables et stupéfiantes de Dieu dans chaque grain de blé ; à cause de cela, dans sa miséricorde, Il s'est réservé de faire en temps opportun des choses en dehors du cours de l'ordre de la nature, afin qu'elles frap-

1. S. Aug. *in Joan*, tr. xxiv, 1.

2. Mgr Pie, *ibid.*

3. Ps. 13, 1.

passent non par leur grandeur, mais par leur rareté ceux qui méprisaient les choses quotidiennes. C'est un plus grand miracle (cela s'entend du plus grand déploiement de force seulement et au sens large) de gouverner le monde entier que de rassasier cinq milliers d'hommes avec cinq pains. Et pourtant personne n'admire la première merveille tandis que les hommes admirent la seconde, non parce qu'elle est plus grande, mais qu'elle arrive rarement. » Voilà comment s'explique saint Augustin<sup>1</sup> sur cette nécessité de prouver l'existence de Dieu et de ses attributs, même par des miracles, quand les merveilles de la nature ne suffisent plus. Or les athées sont de tous les temps, quoique leur nombre puisse augmenter davantage dans un siècle que dans un autre. Dieu se doit donc à lui-même de leur prouver qu'il existe, comme il le prouva à l'athée Pharaon, qui avait, lui aussi l'audace de dire : Je ne connais pas ce Dieu.

Mais Moïse, Jésus-Christ et ses apôtres prêchaient-ils une doctrine vraiment surnaturelle ou divine, pour avoir besoin de l'établir sur des miracles? Il s'agit maintenant de le prouver par des textes, s'il en est ainsi. Et de fait, les textes à l'appui ne manquent pas dans l'Écriture.

Pour Moïse<sup>2</sup>, d'abord, il a une doctrine à annoncer. C'est que Dieu « est celui qui est ». « C'est là mon nom pour toujours. » Il doit annoncer encore aux anciens d'Israël réunis en conseil des apparitions surnaturelles de Dieu : « Le Seigneur Dieu de vos pères m'est apparu... disant : Je vous ai visités et j'ai vu tous vos malheurs d'Égypte. Et j'ai dit que je vous tirerai de l'affliction de l'Égypte et que je vous conduirai dans la terre de Chanaan... une terre d'où découlent le lait et le miel. Et ils écouteront ta voix. » Plus tard, Dieu lui dit d'annoncer à ce peuple qu'il le prend pour « son peuple, pour une race sacerdotale et sainte<sup>3</sup>. » Puis sur le Sinaï, Dieu parle à Moïse et lui donne comme doctrine le décalogue, avec

1. S. Aug. in Joan. (Voir brev. leç. iv du Car.) A plus forte raison les miracles sont-ils regardés par lui comme nécessaires, quand il est question de mystères. « Comment aurait-on cru, dit-il (*Cité de Dieu*, c. xxii), si les miracles n'avaient pas rendu croyables les mystères? »

2. Exod., ch. iii, 14, 15, 16, 17, 18.

3. Ibid., ch. xix, 5, 6.

obligation de le communiquer au peuple<sup>1</sup> : Moïse raconte au peuple toutes les paroles du Seigneur, toute la partie judiciaire, et le peuple de concert répond : « Tout cela est parole du Seigneur. » Ainsi, Moïse a une doctrine surnaturelle pour beaucoup et par son origine aussi.

Quant à Jésus-Christ, il répète souvent qu'il ne dit rien qu'il n'ait appris de son Père céleste, que sa doctrine n'est pas de lui, mais de Dieu. Et cette doctrine se résume surtout dans un dogme surnaturel, dans un mystère profond, ignoré des sages et révélé aux petits par Dieu le Père. Ce dogme inaccessible à la raison, ce mystère insondable, c'est celui de l'Incarnation du Fils de Dieu, du « Christ, Fils du Dieu vivant », comme le confesse hardiment saint Pierre<sup>2</sup> en cela approuvé par son divin Maître. Ajoutons-y le mystère non moins impénétrable de la sainte Trinité des personnes en un seul Dieu, auxquelles Jésus-Christ est venu rendre témoignage. (S. Jean, ch. x.) « Croyez à mes œuvres, afin de connaître et de croire que mon Père est en moi, que je suis en mon Père. » Enfin, la vie éternelle du ciel, consistant « dans la vue du Père et de ce Jésus-Christ qu'il a envoyé<sup>3</sup> » voilà un nouvel enseignement surnaturel que Jésus-Christ lui-même fait remonter à Dieu son Père. Tout cela est bien une doctrine surnaturelle que le Christ était chargé d'annoncer aux pauvres plus encore qu'aux riches : *Evangelizare pauperibus misit me*<sup>4</sup>. C'était pour cela, disait-il, qu'il était envoyé : « Il faut que je prêche le royaume de Dieu dans d'autres villes; car je suis envoyé pour cela<sup>5</sup>. »

En un mot, Jésus-Christ ne cesse de donner des enseignements surnaturels, tout en venant perfectionner la loi, et non la détruire. Et ces enseignements, il les donne comme venant de Dieu seul : « Et Jésus répondit en disant : ma doctrine n'est pas la mienne, mais celle de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il saura au sujet de ma doctrine, si elle vient de Dieu, ou bien si je parle de moi-même.

Celui qui parle de lui-même, cherche sa propre gloire :

1. *Exod.*, ch. xxiv, 3.

2. S. Matth., xvi-16, 17, 18, 19.

3. S. Jean, xvii, 3.

4. S. Luc, iv, 18.

5. *Ibid.*, v, 43.



mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est véridique et sans injustice<sup>1</sup>. » Dieu se chargera de le glorifier.

Ainsi Jésus-Christ prêche uniquement, au nom de Dieu, une doctrine surnaturelle, supérieure à tous les points de vue à celle qu'enseignait Moïse au nom de ce même Dieu. Les mêmes raisons de faire des miracles éclatants militent donc en faveur de l'un comme de l'autre; et si Dieu a quelques faveurs spéciales à accorder, des miracles plus éclatants à donner comme témoignages divins, c'est bien, on le conçoit, à son Fils incarné que cet honneur revient de préférence et qu'il doit être réservé. Aussi, pour montrer qu'il était Dieu « a-t-il dû faire des miracles, dit saint Thomas<sup>2</sup> sur toutes sortes de créatures, raisonnables et non raisonnables ».

Parlons maintenant de la doctrine des Apôtres, qui est la même que celle que l'Église a reçue en dépôt avec la mission de la conserver intacte, de la préserver de toute erreur et de la développer selon les besoins des temps, sans innovations, mais non sans explications ou déductions. La mission des apôtres est la même que celle de Jésus-Christ dont ils sont les continuateurs. « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie<sup>3</sup>. » Or, Jésus-Christ était envoyé surtout pour parler de choses surnaturelles, des mystères. D'ailleurs, les paroles : « Allez, enseignez toutes les nations, leur apprenant tout ce que je vous ai dit<sup>4</sup> » ne laissent planer là-dessus aucun doute. Aussi les apôtres ne voulaient guère s'occuper que de la prière et de la prédication<sup>5</sup>. Et l'apôtre saint Paul l'avait bien compris quand il s'écriait dans son langage de feu : « Malheur à moi, si je n'évangélise, car c'est une nécessité pour moi<sup>6</sup>. » Il est vrai qu'il avait reçu la mission spéciale d'évangéliser les païens, d'où son nom d'apôtre des gentils. Mais cela ne détruit en rien la nécessité des miracles pour confirmer son apostolat. Aussi, tous les cha-

1. S. Jean, vii, 16, 17, 18.

2. S. Thom., S. Th. iii p, q. 44, 4.

3. S. Jean, xx, 21, *Les Actes*, xiii, 4, disent aussi : « Envoyés par l'Esprit-Saint. »

4. S. Math., xxviii, 19.

5. Act. vi. 4.

6. S. Paul, I Cor., ix, 16. Et, i, 16, il disait en propres termes que telle était sa mission : « Le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser mais pour évangéliser. »

rismes d'après saint Thomas, étaient nécessaires, à l'origine de l'Église.

Donc les miracles les plus évidents n'étaient pas moins nécessaires pour accréditer la doctrine des apôtres que pour accréditer celle de Moïse et de Jésus-Christ. La doctrine de ce dernier thaumaturge n'étant encore connue que dans un cercle d'amis assez restreint, il fallait qu'une confirmation authentique de Dieu, agissant surnaturellement, fit répandre et passer pour divine une doctrine si étrange et si bouleversante. En un mot il fallait des miracles véritables et bien constatés. C'était encore exigé par leur mission divine, Dieu les envoyant pour donner des ordres en son nom.

2<sup>o</sup> Mission de Moïse, de Jésus-Christ et des apôtres. Quand Dieu députe quelqu'un pour une mission extraordinaire, quand surtout il lui donne le droit de bouleverser, de détruire, tous les pactes légitimes conclus et observés jusque-là, il est en quelque sorte contraint de lui donner en guise de lettres de créance, des miracles manifestes, ou du moins le pouvoir d'en opérer de tels. Sans cela, qui pourrait reconnaître ses ambassadeurs, les respecter et suivre leurs ordres comme ceux de Dieu? L'homme aime tant son indépendance qu'il n'aliène sa liberté qu'à bon escient, quand il se voit forcé d'obéir. Et rien ne l'oblige à obéir à son semblable, s'il ne voit pas en lui le sceau d'un envoyé de Dieu extraordinaire quand celui-ci veut s'imposer à l'obéissance en dehors des pouvoirs hiérarchiques naturels ou sociaux du père ou du souverain. Pharaon raisonnait assez juste quand il répondit à Moïse par une fin de non-recevoir au sujet du départ des Hébreux, commandé au nom de Dieu par Moïse. Dieu devait alors donner des lettres de créance authentiques pour autoriser son envoyé. Et si Jésus-Christ et les apôtres ont reçu de Dieu à leur tour la mission de gouverner le monde ou de le sauver, des miracles éclatants sont encore nécessaires : telle est la règle. Aussi Innocent III a posé ce principe, devenu, disent les Salamanques<sup>1</sup>, le sentiment commun et la règle

1. Salam, t. IX. Ed. Palmé, p. 129. Ils ajoutent, t. XV. d. 23, doute 2, n° 13 : « C'est un devoir de la divine Providence de faire que les faux miracles soient anéantis par les véritables comme le prouve l'Exode. »

des fidèles : « Comme l'illumination intérieure est cachée, il ne suffit pas que quelqu'un affirme simplement qu'il est envoyé de Dieu, puisque tout hérétique affirme la même chose; mais il faut qu'il établisse sa mission invisible par une opération miraculeuse ou par un texte spécial de l'Écriture. » Et quand l'envoyé est seul témoin de cette mission, qu'elle soit visible ou qu'elle soit invisible, il faut de vrais et frappants miracles pour l'imposer aux autres, surtout quand il s'agit d'exempter de l'obéissance aux pouvoirs hiérarchiques en vertu d'une autorité supérieure, la même qui a dit : « Que toute âme soit soumise aux pouvoirs supérieurs. »

« Nous sentons, dit Frayssinous<sup>1</sup>, que celui qui se dit envoyé de Dieu, qui parle en son nom, et qui, pour le prouver, commanderait à la nature, a reçu sa mission de Dieu même... Un homme, je suppose, s'élève au milieu de nous, qui se dit l'envoyé de Dieu pour nous faire un commandement en son nom; je suis, je le suppose encore, frappé de la sagesse de ses discours, de la beauté de sa doctrine, de la pureté de sa conduite; mais enfin il se peut que ce soit un enthousiaste habile, un homme abusé par ses propres pensées; nous lui refusons notre foi. Alors que fait-il? Pour vaincre notre résistance il appelle Dieu lui-même en témoignage de sa mission, et voilà qu'au nom de Dieu qu'il invoque, un mort ressuscite; pourrions-nous nous empêcher de voir dans ce miracle la preuve éclatante de la mission de celui qui l'opère, ses lettres authentiques de créance auprès des peuples, et pourrions-nous nous défendre de révéler dans lui l'ambassadeur du Très Haut?»

J.-J. Rousseau<sup>2</sup> lui-même, dans un moment de franchise, a reconnu la nécessité de tels miracles pour qu'une mission anormale puisse obtenir quelque crédit : « Qu'un homme, dit-il, vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut; reconnaissez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'aplanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect; à ces merveilles, qui ne reconnaîtra pas à l'instant le

1. Frays. t. I. *Déf. du Christ*, p. 227. Ed. Mazérie.

2. J.-J. Rous. *Emile*, l. IV.

**Maître de la nature? Elle n'obéit pas aux imposteurs. »**

Cette nécessité des miracles les plus imposants en faveur des missions extraordinaires s'applique à celles de Moïse, de Jésus-Christ et de ses apôtres. Car tous ont été les envoyés de Dieu extraordinaires : soit pour sauver une nation ou la société tout entière.

La mission de Moïse est évidente, soit qu'il s'agisse de son rôle auprès de Pharaon l'oppresser, soit qu'il soit question du peuple juif. Moïse avait à craindre de n'avoir aucune autorité sur le cœur d'un roi si tyrannique, qui était encore indisposé depuis longtemps contre lui. Que lui répond le Seigneur? « Je t'ai constitué le Dieu de Pharaon<sup>1</sup>; » ce qui revient à dire : Tu as sur lui plein pouvoir de la part de Dieu. Moïse prétexte l'embarras de sa langue. Dieu finit de vaincre ses hésitations par ces paroles autoritaires : « Entre et parle à Pharaon, roi d'Égypte, qu'il ait à relâcher de son pays les fils d'Israël. » Et quand Moïse redoute l'indocilité des Israélites, Dieu l'exerce d'avance à son rôle de thaumaturge en lui faisant changer, pour l'encourager, une verge en serpent et réciproquement : « Afin, dit-il, qu'ils croient que le Seigneur t'est apparu. » Et dès lors « Il donnait à Moïse et à Aaron un ordre, *mandatum*, pour les fils d'Israël et pour Pharaon ». Plus tard il ajoutait qu'il viendrait dans la nuée « afin que le peuple entende quand je te parlerai et qu'il te croie pour toujours ». Et en même temps qu'il en affermissait l'autorité, il lui donnait la mission de conduire son peuple, après que Moïse aurait servi de médiateur pour l'alliance contractée entre Dieu et Israël, devenu son peuple choisi, son héritage : « Pour toi, va et conduis ce peuple-là où je t'ai dit. » Aussi Moïse imposait et promulguait au nom de Dieu de véritables lois dont la sanction était terrible : « Il leur commanda tout ce qu'il avait entendu de la bouche de Dieu sur la montagne du Sinaï. »

Tous ces passages de nos saints livres sont assez clairs pour indiquer qu'il y a une véritable mission divine dont Moïse est investi. A cette mission, pour l'autoriser, il faut donc de grands miracles.

1. Exode, VII, 1; VI, 11; IV, 5; VI, 13; XIX, 9; XXVII, 34; XXXIV, 32.

La mission de Jésus-Christ ne ressort pas moins clairement du texte sacré : « Celui que Dieu a envoyé (et dont le nom seul signifie envoyé) dit les paroles de Dieu <sup>1</sup>. Et encore : « Mon Père m'a envoyé. » « Afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » (Il parle à son Père.) « Je ne suis pas venu de moi-même; c'est lui qui m'a envoyé. » Et quel est l'objet de la mission du Christ? Elle est plus noble et plus étendue que celle de Moïse, ce qui rend les miracles plus nécessaires et plus faciles à vérifier; car Moïse ne fut que la figure du Messie. En effet, Jésus-Christ ne vient pas seulement comme un prophète semblable à Moïse, qui lui-même en prédisait la venue. Tout pouvoir lui a été donné par son Père (S. Luc, x. 22), et tout fléchit à son nom. Il vient pour sauver les âmes, le monde entier, chasser de ce monde le démon, détruire le règne de ce dernier; établir celui de Dieu en le glorifiant par la manifestation de son nom, de ce qui fait le secret de sa vie. La vie éternelle de Dieu, grâce à Jésus-Christ, « médiateur de la nouvelle alliance » (Héb., 12, 24), comme Moïse le fut de l'ancienne alliance, sera communiquée aux hommes par la grâce due à Jésus-Christ, vrai Fils naturel de Dieu qui nous communique ses droits de Fils et nous fait enfants de Dieu : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et avec abondance. » (S. Jean, x. 10.)

Quelle étendue dans ce royaume de la grâce! Et quelle sublimité dans une mission si spirituelle, si surnaturelle en faveur du monde entier, humain et angélique! Le sang de Jésus-Christ, en effet, tout en glorifiant excellemment Dieu, a pacifié toutes choses, le ciel et la terre. Aussi, quand l'archange Gabriel annonça à Marie qu'elle allait enfanter Jésus, il le nomma le » Fils de Dieu, le roi qui devait régner éternellement sur le trône de David et dans la maison de Jacob <sup>2</sup> ». « Le Christ assistant en pontife des biens futurs... entra dans le Saint des Saints par son propre sang, après avoir trouvé la rédemption. C'est pour cela qu'il est le médiateur du Nouveau Testament... C'est le grand prêtre établi sur la maison de Dieu. » (S. Paul aux Hébr., ch. ix). Et l'ange donnait aussi à

1. S. Jean, Ev., 3, 34; 20, 21; 11, 42; 8, 42.

2. S. Luc, 1, 32; S. Matth., 1, 21; Act., 14, 12.

la mission de Jésus son vrai caractère quand il disait à Joseph : « Tu l'appelleras Jésus ; car il sauvera son peuple de ses péchés. » C'était un roi doux, pacifique, qui régnait surtout sur les cœurs, et sur lequel la mort elle-même n'avait aucun empire, sans parler du monde, qu'il a vaincu, et des démons qu'il a chassés de ce monde, en attachant à sa croix le billet qui contenait notre arrêt de mort. Ce nom de Sauveur universel lui convient tellement en propre, qu' « il n'y a pas d'autre nom par lequel on puisse être sauvé ».

La Bible constate donc la divine et sainte mission de Jésus. Quant aux apôtres, et à saint Paul en particulier, leur mission divine n'est pas moins évidente, pour quiconque jette les yeux dans le Nouveau Testament, c'est la continuation de la mission de Jésus-Christ, qui a établi précisément l'Église, disait naguère Léon XIII, pour communiquer à tous les temps et à tous les pays les bienfaits apportés par la Rédemption. « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie<sup>1</sup>. » Les apôtres seront les plénipotentiaires de Jésus, comme celui-ci est le fondé de pouvoir universel de son Père, et cela pour tous les siècles et tous les peuples. Et comme la foi est nécessaire pour le salut et pour la foi, la prédication, « comment prêchera-t-on si on n'est pas envoyé » ? Et cette mission des apôtres ne consistera pas seulement à évangéliser les pauvres ; ni même, comme saint Paul en avait reçu l'ordre spécial et formel, à prêcher à toutes les nations de l'univers sans acception de personnes ou de races, ou de conditions d'état ; elle leur fera baptiser et confesser au nom de Dieu tous les peuples de la terre, réunis sous un seul pasteur, Pierre, en un seul troupeau : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : leur apprenant à observer tout ce qui fait l'objet de votre mandat<sup>2</sup>. » « Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez<sup>3</sup>. » Ils donneront la vie comme leur Maître. Quant à Pierre, des-

1. S. Jean, xx, 21, 22, 23.

2. S. Matth., xxviii, 18, 19, 20.

3. S. Jean, xx, 23.

tiné à être le chef de l'Église, Jésus lui dit : « Et je te dis : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux (c'est le pouvoir législatif et doctrinal du pape.) Et tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans les cieux; tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans aux cieux<sup>1</sup>. » Et cette promesse recevait son complément définitif, son entière réalisation par ces autres paroles du Maître : « Pais mes agneaux, pais mes brebis<sup>2</sup>. » Aussi celui qui écoute les apôtres écoute Jésus lui-même.

Mais Paul avait, lui aussi, sa mission particulière d'apôtre des nations. Il avoue lui-même qu'il est « apôtre, non par une délégation des hommes, mais de par Jésus<sup>3</sup> ». Et ailleurs : « Paul appelé à l'apostolat de Jésus-Christ par la volonté de Dieu. » Il s'intitule ministre de Christ, le dispensateur des mystères de Dieu. » (I Cor., iv, 1.)

Et il dit aussi de saint Barnabé, compagnon de saint Paul, qu'il fut envoyé comme saint Paul par l'Esprit-Saint : « L'esprit-Saint dit : Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'œuvre pour laquelle je les ai choisis... Et ceux-ci envoyés par l'Esprit-Saint, se rendirent à Séleucie<sup>4</sup>. » Mais saint Paul a soin de nous dire que sa mission, à lui, ne consiste pas tant à baptiser qu'à prêcher à tous les gentils, jusque-là méprisés des Juifs : « Le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'évangile, non pas avec la sagesse de l'éloquence, pour ne pas détruire la vertu de la croix<sup>5</sup>. » La même mission est dévolue à l'Église, vrai royaume de Dieu sur terre, comme l'expliquent les Pères, et qui, par conséquent, a le pouvoir divin de légiférer, de contraindre à l'obéissance la raison et la volonté. Donc, pour toutes ces raisons, Dieu doit autoriser la mission divine des apôtres et de leurs successeurs, avec lesquels il sera jusqu'à la fin des temps. Et il ne peut le faire de manière à persuader, que par de vrais miracles qu'on puisse discerner facilement de toutes leurs

1. S. Matth., xiv, 18, 19.

2. S. Jean, xxi, 15, 16, 17.

3. Gal., i, 1; I Cor., i, 1.

4. Act., xiii, 2, 4.

5. I Cor., ii, 27.

contrefaçons à tous les points de vue. Oui, les premiers évêques surtout pouvaient s'attendre à des miracles : « L'Esprit-Saint nous a établis évêques pour gouverner l'Église de Dieu <sup>1</sup>. » Saint Pierre disait aussi : « Paissez le troupeau de Dieu qui est parmi vous. » (I, 5, 2. )

3<sup>o</sup> Sainteté de Jésus-Christ et de ses serviteurs qu'il veut faire béatifier ou canoniser, s'il ne les canonise pas lui-même. La sainteté étant une chose d'ordre intérieur, inaccessible aux regards humains, Dieu est obligé de la démontrer de temps en temps par des miracles ; car, comme le reconnaissait Jules Simon, « la meilleure preuve de l'existence de Dieu, c'est la vie et la mort d'un juste ». Or, Dieu est souvent dans une sorte de nécessité de montrer qu'il existe, qu'il est tout puissant, infiniment sage et bon, comme aussi infiniment saint et ami de la sainteté. Les premiers chrétiens étaient presque tous des saints. (S. Paul les appelait ainsi ; I Cor., 1 ; Col., 1-2, et Rom. 1-7, etc.) C'est là du reste un des buts principaux des miracles du Très-Haut, nous assure saint Thomas : ce qu'il applique surtout à la nécessité de démontrer la sainteté substantielle de Jésus, celle qui résultait de l'union des deux natures dans le Christ et la personne du Verbe. Mais Dieu peut, pour diverses raisons, vouloir proposer à notre imitation et nous donner comme de puissants intercesseurs à honorer et à prier un certain nombre de ses serviteurs, « en voyant leur fin, imitez leur foi <sup>2</sup> ». Dans ce cas, surtout si la société à qui il a donné la mission de décider de tout, exige des miracles pour proclamer qu'on est bienheureux ou saint, Dieu se doit de répondre à ces exigences par des œuvres de sa droite, par de vrais prodiges qui achèvent, par leur certitude, de trancher la question. Or l'Église, depuis des siècles, exige plusieurs miracles pour se prononcer en connaissance de cause sur la sainteté de ses enfants, deux au moins pour la béatification et deux pour la canonisation. Népas vouloir faire ces miracles, donner ces signes de sainteté, cela équivaldrait à ne pas vouloir laisser honorer un seul saint, et à ne pas tenir pour ratifier dans le ciel ce qui est fait par l'Église sur la terre.

1. Act., xx, 28.

2. Heb., xiii, 7.



Il y a une raison particulière d'intervenir surnaturellement et visiblement quand il s'agit du Christ, la sainteté incarnée : « Il est divinement accordé à l'homme, dit saint Thomas <sup>1</sup>, de faire des miracles pour deux fins ; d'abord et principalement pour confirmer une doctrine enseignée (Bellarmin prouve que la preuve de la sainteté est en définitive la preuve de la foi, le juste vit de foi) ; secondement, pour montrer la présence de Dieu dans un homme où habite la grâce de l'Esprit-Saint, afin que l'on croie, lorsque l'homme fait des œuvres propres à Dieu, que Dieu habite en lui par la grâce. Il fallait manifester les deux choses aux hommes au sujet du Christ (dont le sens est onction, sainteté) ; c'est-à-dire qu'il fallait montrer Dieu en lui non pas seulement par grâce d'adoption, mais encore par celle d'union ; et montrer que sa doctrine surnaturelle venait de Dieu. C'est pour cela qu'il fut très convenable (c'est une nécessité morale) qu'il fît des miracles. » Jésus-Christ, en effet, était saint dès sa conception par la vertu du Saint-Esprit et la coopération de la Vierge immaculée. « Ce qui naîtra de vous de saint sera nommé le Fils de Dieu <sup>2</sup>. » C'est pour cela que le corps du Christ ne devait pas voir la corruption. Jésus était plein de la divinité, même corporellement, et aussi plein du Saint-Esprit <sup>3</sup>. Si donc Dieu est « admirable dans ses saints », il devait l'être surtout en Jésus.

1. S. Thom., *S. th.*, III p., q. 43, a. 1 et q. 110, a. 4 ; 2, 2, q. 78, a. 4. « Les miracles qui prouvent la sainteté ne sont faits que par les saints, ceux qui prouvent la doctrine peuvent être faits et sont faits même par des méchants, par la vertu de la foi vraie et le nom de Jésus. »

2. S. Luc, 1, 35.

3. *Id.*, iv, 1.

Abbé P. T.

(A suivre.)



# Le Rôle des Anges dans l'Univers

(SUITE)



## VIII

**Tous les corps sont régis par la vie de l'esprit**

Celui qui a posé ce principe : *Tous les corps sont régis par la vie de l'esprit*, était un grand physicien en même temps qu'un théologien éminent, un docteur hors ligne ès sciences divines et naturelles.

Bien digne d'être suivi par saint Thomas qui le cite couramment dans sa Somme, saint Augustin a pour panégyristes les papes, les conciles, l'Église de tous les siècles. « Le nom seul d'Augustin, dit Butler, est un éloge, il fait naître l'idée la plus sublime et commande le respect le plus profond. »

Énoncer le principe d'un tel savant, c'est donc le prouver, surtout lorsque le principe se trouve être corroboré par tous les vrais génies de la science, ainsi que l'affirme le principal admirateur de l'évêque d'Hippone, l'Ange de l'école.

Le principe que nous préconisons a, d'ailleurs, pour base l'axiome fondamental d'une science universelle découlant de preuves parfaitement établies : *l'inertie de la matière*

\*  
\* \*

La matière est inerte : tel est l'axiome qui détie tous ses contradicteurs. C'est en vain que les matérialistes ont tout essayé pour ébranler cet axiome qui les gêne énormément. Une de leurs plus fameuses tentatives, la génération spontanée elle-même, est réfutée à tout jamais grâce aux recherches, aux

expériences et aux découvertes des Van Beneden et des Pasteur.

De tous les faits scientifiques, le plus patent, c'est que loin de pouvoir générer ou engendrer de la vie, des êtres vivants, spontanément sous l'influence d'actions chimiques ou autres; loin même de pouvoir agir en quoi que ce soit par elle-même, la matière ne saurait sous l'impulsion ou la résistance *de forces qui lui sont extérieures*, passer de l'état de repos à l'état de mouvement, ni de l'état de mouvement à *l'état de repos qui est son état essentiel et initial*.

Qu'est-ce que la matière? C'est l'opposé de l'esprit. C'est tout ce qui est susceptible de tomber sous nos sens. Par *esprit* nous entendons ici la substance spirituelle qui ne saurait tomber sous nos sens. Toute substance spirituelle est un être individuel distinct. Tandis que la matière peut être conçue à l'état de chaos universel et informe, ainsi qu'elle le fut au commencement de la création.

Tout esprit est une forme distincte. La matière au contraire exclut toute idée de forme et n'admet qu'une idée de formation. Tout corps demande à être formé. La matière prise dans son état actuel est l'ensemble des corps tant organisés qu'inorganiques qui remplissent l'univers quelles que soient les substances matérielles dont ces corps sont constitués. La matière, en effet, ne s'exhibe partout que sous l'aspect de corps dont les molécules sont elles-mêmes des corpuscules ayant les trois dimensions réunies de longueur, de largeur et d'épaisseur.

Donc, tout corps est matière par essence; et, dès lors, essentiellement matériel, tout corps est essentiellement inerte.

Donc, les corps, pour bouger, pour se mouvoir, c'est-à-dire pour agir — puisque, comme l'observe saint Thomas, le mouvement est la seule action des corps — doivent être mus.

Or, ce qui meut un corps, en physique, s'appelle une *force*. Les forces donnent le mouvement aux corps soit directement (de force à corps), soit indirectement (en faisant mouvoir un corps par l'impulsion d'un autre corps en mouvement).

Qu'est-ce que la force? Ce n'est point de la matière, car

alors la matière serait mue par la matière, qui ainsi cesserait d'être inerte. La force est donc nécessairement quelque chose d'immatériel. Et je le prouve : nos sens organisés pour percevoir exclusivement la matière, ne perçoivent pas la force, ne perçoivent aucune force. Qui a jamais vu, entendu ou senti une force? Nous percevons les effets d'une force parce qu'elle se manifeste par les mouvements qu'elle imprime à un corps ou à des corps; mais cette force elle-même, nous ne saurions la percevoir. La force est donc quelque chose d'immatériel; c'est une chose que la matière est incapable de produire et qui n'émane pas des corps; mais qui leur est soit extérieure, soit adhérente, soit inhérente selon le rôle des êtres corporels.

Voici un cadavre; pourquoi ne bouge-t-il pas? Parce que ce corps est privé de vie. Je bouge, donc, je vis. Est-il besoin de prouver que la force est *l'énergie de la vie* ou une des énergies de la vie?

Qu'est-ce à son tour que la vie? C'est, évidemment, une chose qui, plus que la force, nous pose à distance de la matière. C'est plus que quelque chose d'immatériel, c'est déjà quelque chose de spirituel; mais la vie n'est pas encore un être, à moins qu'on ne la conçoive dans son principe éternel qui est Dieu. La vie créée n'est pas un être. Dieu n'a pas créé des vies, mais des êtres vivants. La science naturelle ne saurait nous dire ce qu'est la vie; c'est pour elle un mystère *insondable*. Seule, la théologie peut y répondre en nous initiant à ce mystère, sans cependant nous le faire comprendre assez pour nous permettre de le pénétrer entièrement; car pour elle aussi la vie est un mystère, un mystère qui dérive du mystère infini de la divinité.

En théologie la vie est une action ou un acte. C'est l'action des êtres simplement vivants (animaux, végétaux). Pour les êtres intellectuels (anges, hommes) la vie est un acte.

Les animaux et les plantes sont animés d'un principe de vie inhérent à leur corps. Ce principe de vie est une âme vivante mais non immortelle. Cela conste de la révélation dont il importe de bien méditer les expressions<sup>1</sup> et les termes.

1. Voyez, pour la révélation, *Revue du Monde Invisible*, numéro d'octobre 1905, p. 290, et pour la vie et ses formes, numéro d'août 1900.

Il est vrai qu'une certaine science, que l'on nomme officielle, a tenté de se passer de la révélation, parce que se basant entièrement sur la raison humaine, elle se passe de la sagesse divine. Elle ne veut croire que ce qu'elle peut saisir. Or comme, dans le domaine de la nature et de l'univers, ce que l'homme ne saisit pas est incomparablement plus étendu que ce qu'il a la faculté de saisir, ces savants-là ne font que paralyser la science.

Nous disons que le principe de vie dont il s'agit est une âme vivante mais non immortelle. On pourrait objecter, comme nous le reconnaissons volontiers, que toute âme est esprit, que tout esprit est, de son essence, simple et incorruptible et que, par conséquent, toute âme est naturellement immortelle. Très bien, mais n'oublions pas que l'immortalité ou la mortalité d'un être ne dépend pas exclusivement de son essence, mais aussi de la volonté du Créateur qui a créé cet être à son gré et qui, dès lors, peut à son gré la conserver ou ne la conserver pas. Dieu n'avait-il pas créé l'homme immortel et ensuite, à cause de la faute originelle, ne l'a-t-il pas condamné à mourir? Et Lui qui est tout puissant et dont le bon plaisir ne saurait être contrarié, qui lui refusera de pouvoir créer une catégorie d'esprits supérieurs pour une fin éternelle et une autre catégorie d'esprits pour une fin temporelle? — Au moment où Dieu cesse de conserver telle plante ou tel animal, il cesse en même temps de conserver l'âme qui l'animait.

Nous disons donc, que l'esprit est l'opposé de la matière, et les innombrables espèces d'âmes qui animent les végétaux et les animaux sont vraiment des esprits; de plus, que chaque individu a une âme à lui.

La différence essentielle qui existe entre ces âmes et l'âme humaine est que celle-ci est intelligente et que celles-là sont simplement instinctives ou végétatives, qualités susceptibles, suivant les espèces d'âmes, de toute la gradation que l'on observe dans la nature.

L'action que ces âmes vivantes impriment aux individus qu'elles animent consiste dans l'information du corps de ces individus; cette action se manifeste encore dans la croissance,

les mouvements, les fonctions de nutrition et de relation, la génération, la locomotion, les appétits, et pour beaucoup, une certaine industrie.

Cette action, c'est la vie; c'est le commencement et l'épanouissement de la vie au sein du règne moyen; c'est le perfectionnement de la vie au sein du règne supérieur.

Mais la vie qu'engendre ces âmes plus ou moins rudimentaires et inhérentes à la substance des corps où elles se terminent, n'est toujours qu'irrationnelle.

\*  
\* \*

La vie intellectuelle et immortelle inaugurée dans l'homme atteint sa plénitude dans les anges.

\*  
\* \*

Les définitions que je viens d'exposer donnent une idée nette des rapports étroits qui existent entre l'esprit, la vie, la force et le mouvement, et font aisément concevoir que *tous les corps soient régis par la vie de l'esprit.*

Et ce n'est pas une théorie, mais un fait qui attend de pied ferme les objections qu'on pourrait chercher à lui opposer.

\*  
\* \*

Chaque corps organique est formé, vivifié et régi par une âme végétale ou animale suivant sa nature. C'est à son âme que l'animal ou la plante doit toutes ses fonctions. Cette âme cesse-t-elle d'exister, la plante, l'animal meurt et son corps n'est plus qu'un assemblage de substances mortes.

L'âme humaine n'est pas inhérente à l'ensemble des substances du corps humain. Elle est adhérente à tout le corps qu'elle a formé dès la conception, qu'elle conserve dans sa forme en lui donnant la croissance, la vie, et tout ce que suppose la vie humaine. Elle survit au corps qui n'a de vie que par elle. L'homme ne cesse d'exister que par la mort de son corps et sa mort n'est que le résultat de la séparation de

l'âme que Dieu retire du corps comme il l'y avait infusée. L'âme humaine produit des actes de vie indépendants des actions de la vie corporelle qu'elle imprime au corps. C'est ce qu'on appelle les actes humains intérieurs, distincts de l'extériorisation que l'homme a la faculté de donner à ses actes en les rendant sensibles par l'action de son corps.

L'âme humaine douée d'intelligence et de volonté est semblable aux anges, créée à l'image de Dieu.

\*  
\* \*

Les anges ne naissent ni ne meurent. La première partie de cette étude a prouvé que les anges sont des esprits tout à fait purs, et que chaque ange est d'une espèce à part. Ils ne s'unissent pas aux corps; mais ils ont la faculté de les mouvoir de la même manière que nous manions un objet, sans y adhérer.

\*  
\* \*

Donc, en résumé, les corps sont mus par trois catégories d'esprits. C'est-à-dire :

1<sup>o</sup> Par des esprits vitaux inhérents — et tels sont les animaux et les plantes.

2<sup>o</sup> Par des esprits vivants adhérents — et c'est l'homme.

3<sup>o</sup> Par des esprits purs séparés. — Ces esprits séparés ce sont les anges. Ils meuvent les corps qui n'ont point une vie propre, les éléments terrestres et les astres, tout l'univers.

Nous concluons avec saint Augustin que tous les corps sont mus par la vie de l'esprit.

## IX

### Quelques considérations

Désirant écarter les erreurs que fait naître la nature des choses qui nous entourent par rapport au monde invisible dont ces choses dépendent sans qu'il y paraisse, à première

vue, nous croyons utile avant d'aborder le cœur même de notre sujet de préciser encore plusieurs principes que nous avons déjà étudiés précédemment et de faire remarquer certaines vérités qui s'en dégagent. Au besoin, le lecteur étonné, peut être, de ce qui sera dit dans la suite de cet ouvrage, pourra revenir sur les points que nous exposons ici, et nul doute qu'après les avoir médités attentivement, ses hésitations ne se changent en admiration pour la grandeur du plan divin et la sagesse du rôle que ce plan réserve aux anges.

a) Pour immense que soit l'univers, c'est-à-dire l'ensemble des cieux visibles, ce monde grandiose rempli de secrets; et en présence duquel notre raison s'épuise sans parvenir à en soupçonner les limites, notre globe terrestre si vaste pour nous, mais si exigu en comparaison des légions d'astres qui l'entourent, le soleil, la lune, les étoiles, tout l'univers enfin ne constitue au sein du monde angélique qu'un infiniment petit, comme qui dirait un amas d'éponges au milieu de l'océan. Le séjour des esprits ou des anges au milieu duquel oscille l'univers, étant incomparablement plus sublime en comparaison de cet univers que ne l'est la splendeur de l'océan comparativement à l'éponge obscure et chétive qui y est née, s'y balance et s'épuise. L'éponge pénétrée et entourée des grandes eaux qui y entretiennent la vie est un monde, un univers, elle aussi, pour les animalcules qu'elle abrite mais qui, bornant leur courte existence à la nature spongieuse qui leur a donné le jour, ne soupçonnent rien des richesses et des vertus de l'océan. L'éponge pour eux est tout et l'océan n'est que problématique. C'est ainsi que raisonnent également nos savants terrestres, ceux qui ont décrété d'expliquer la nature par la nature, sans daigner accorder une pensée à l'au-delà. Les anges cependant sont bien plus maîtres de l'univers que ne sont maîtres d'une fabrique les ouvriers qui la construisent, la complètent, l'ornent, la remplissent de machines faites par eux; qui ne cessent d'y travailler, et sans le labeur persévérant desquels l'usine ne serait point et n'aurait aucune raison d'être. Ces ouvriers n'ont rien créé, ils n'ont rien fait de rien, mais ils ont tout fait de toutes pièces sous le regard de l'archi-



tecte, pour la fortune du patron au service de qui ils continuent de faire bonne besogne.

b) Les anges ne sauraient créer, avons-nous dit; mais ils excellent dans l'art d'imiter le Créateur; plus habiles en leur génie et aptitudes innées que ne le deviennent nos artistes à force de pratique pour s'immortaliser sur la toile, dans le marbre ou par les formes qu'ils communiquent à l'argile, dans le but d'imiter la nature. A leur tour, nos physiciens, nos chimistes font de la lumière, de la chaleur, de l'électricité à l'aide des faibles moyens dont ils disposent. Nierez-vous qu'ils ne font qu'imiter de loin, infiniment loin, les anges qui, situés aux grandes sources de la création se servent du soleil, des astres, de l'atmosphère, de l'eau et de tout ce que Dieu a mis à leur portée? L'homme en somme n'est que le singe de l'ange.

c) Des philosophes ont prétendu que Dieu était trop grand pour s'occuper de nous; une philosophie de même aloi pourrait objecter que les anges sont trop nobles pour s'abaisser jusqu'aux moindres détails de la nature. Aux philosophes on a répondu que le soleil ne pourrait sans un effort incompatible avec sa munificence, retenir un de ses rayons s'il dérobaît sa lumière au grain de sable. De même les anges trouvent leur joie et leur quiétude à se multiplier indéfiniment pour vivifier toutes sortes de petits êtres terrestres; et leur noblesse précisément s'ennoblit du concours qu'ils prêtent à l'insecte et au brin d'herbe que Dieu n'a pas dédaigné de créer, qu'il ne dédaigne pas de conserver, y mettant à contribution sa puissance infinie.

Et ceci se déduit rationnellement du dogme de l'ange gardien, ce semble; car, s'il est nécessaire que l'homme, roi de la création, ait sans cesse à ses côtés un ange qui le guide dans ses voies du berceau à la tombe; à combien plus forte raison des créatures dépourvues d'intelligence et de volonté ne nécessitent-elles pas la coopération de ces envoyés de la Providence! Et si, au dire des Pères et des Docteurs, comme l'énonce la sainte Église dans sa liturgie, les œuvres de l'homme, ses habitations ont chacune leur ange tutélaire, pourquoi les propres œuvres de Dieu, les plantes, les animaux, les éléments n'auraient-ils pas les leurs?

Or, quoiqu'un seul ange puisse suffire à toute une famille, Dieu qui fait tout à profusion a voulu que chaque individu de la créature humaine, formée à son image, ait son ange et même quelquefois plusieurs anges. C'est, sans doute, aussi, ce qui a lieu pour le reste de la création. Enfin, dès lors que d'après saint Thomas les anges, sur la terre, sont plus nombreux incomparablement que tous les êtres visibles, combien d'anges ne doivent pas habiter le soleil, chaque monde et chaque étoile !

d) C'est en tant qu'êtres heureux, immortels et divinisés que les anges s'intéressent au monde visible.

Les démons n'y ont aucun droit. Ceux-ci luttent cependant — quand Dieu le leur permet — cherchant à nuire à la création. Mais leur lutte contre les anges est, pour les démons, un surcroît de souffrance. Ils doivent, à chaque défaite, ressentir davantage le poids de la damnation, à chaque défaite prélude d'une défaite générale et définitive.

Les anges ayant pour partage l'infinitude de Dieu et son éternité, béatifiés, ils n'éprouvent aucune peine dans le combat qu'ils poursuivent contre l'ennemi, ni dans le labeur apparent que sembleraient devoir leur occasionner le gouvernement de l'univers et les soins que réclament tant de choses grandes et petites.

Pour eux notre temps avec son siècle, n'est qu'une seconde dans l'éternité.

L'ensemble des espaces universels, pour nous incommensurables, un point dans la plénitude de l'infini.

e) D'ailleurs les anges sont encouragés par le but même de leur noble rôle, ayant constamment présente à leur intelligence si sublime l'intention qui a guidé l'idée du Très-Haut lorsqu'il tira du néant l'univers : idée qui n'est autre que le salut de notre âme et la béatitude des anges pour la glorification du Verbe incarné, Jésus-Christ Notre-Seigneur et le Seigneur des anges.

L'âme du Christ est le modèle de la nôtre et celui des esprits angéliques de toutes espèces.

Son corps adorable est le modèle du corps humain.

Le corps humain est le modèle des animaux de toutes espèces.

La vie des bêtes et des plantes, calquée sur la vie humaine à ses divers états de sommeil, de repos, d'activité, et selon ses inclinations variées, est à son tour le type des énergies lumineuses, caloriques et électriques répandues partout.

Les substances organiques, soit végétales, soit animales, fournissent le concept des substances minérales à leur état gazeux, solide ou liquide.

On voit que tout s'enchaîne selon une gradation parfaite. Il est donc juste que tout concoure à la réalisation d'une fin suprême et que les choses les plus importantes et les plus précieuses aux yeux du Très-Haut soient celles qui, par rapport à cette fin, sont les plus prépondérantes dans le projet divin sans égard pour le prix et la dimension que peuvent avoir ces choses à nos yeux de prime à bord. De sorte que l'astre du jour qui régit tant de mondes, a certainement moins de valeur qu'un nouveau-né dont l'âme, dans la balance du Créateur, l'emporte infiniment sur les richesses de l'univers. En vertu du même principe, le globe terrestre malgré que ce soit un des moindres corps planétaires, tournant avec cent autres autour du soleil, et que le soleil dès lors paraisse être le pivot central de ce vaste système : Le vrai centre, non seulement du planisphère, mais de tout l'ensemble de l'univers, n'est autre que la terre, séjour de l'homme. — C'est ainsi que le petit axe d'une horloge auquel est fixé l'indicateur ou aiguille, est la raison d'être de tout le mécanisme et des grandes roues qui le font aller, mises elles-mêmes en mouvement par un ressort caché. — L'objection avançant que d'innombrables corps célestes, dont la plupart dépassent de beaucoup l'étendue de la surface terrestre, doivent être semblables à nous, sous peine d'être inutiles, cette objection ne prouve rien, elle est déduite d'un faux raisonnement et se trouve réfutée par un fait naturel qui saute aux yeux ; ce fait, le voici : Parmi les êtres d'une même classe, les plus dignes sont les moins nombreux. Vérité qui s'étend non à une classe seulement, mais à tout un monde. De tous les êtres visibles, l'homme est le moins propagé parce qu'il est le plus noble de tous ; il suffit à peine à peupler complètement le globe : Plutôt que de chercher des hommes en Mars et en Jupiter, il

serait préférable d'en trouver un peu plus en Océanie ; dans l'Amérique du Sud et dans beaucoup d'îles inhabitées !

Les anges, il est vrai, surpassent les hommes aussi bien en quantité qu'en qualité : mais ils sont d'un autre monde, ils constituent le monde spirituel, soumis, lui aussi, à cette loi.

\*  
\* \*

Ainsi donc, lorsque Dieu créa le ciel et la terre, il fit pour commencer les substances inertes qui composent la terre et les astres.

Il fit ensuite la nature végétative, puis les espèces du règne animal.

Le berceau de l'homme préparé, Dieu créa l'homme à son image, en vue de l'incarnation du Verbe. Car exempt de passé et d'avenir, Dieu voit présentement de toute éternité la divine humanité du Christ et il conforme toutes ses œuvres à ce chef-d'œuvre incomparable, à l'accomplissement et à la glorification duquel toutes les créatures doivent nécessairement concourir, et c'est dans leur participation à l'humanité et à la loi divine, personne de Jésus-Christ, que toutes les créatures ont leur raison d'être et que toutes celles qui jouissent de la raison angélique ou humaine rencontrent leur bonheur.

La bienheureuse Mère de Jésus, miracle d'élévation et de virginité, Marie, grande merveille du Tout-Puissant et partie intégrante du chef-d'œuvre, mérite à juste titre d'être saluée, reine des anges et des hommes, souveraine du monde et des cieux ; de façon à ce que la Vierge et le Christ règnent ensemble, honneur du genre humain. Tel est le trait d'union qui unit les deux mondes, et par lequel Dieu a daigné s'unir et s'unit à jamais à la création.

\*  
\* \*

C'est pourquoi nous aimons à soutenir l'opinion de ceux des théologiens qui considèrent l'incarnation comme but de la création, attribuant à une même idée de la divine raison l'action extérieure du Père, œuvre de bonté, et l'action exté-

rieure du Fils, œuvre de sagesse, unies entre elles par l'action extérieure du Saint-Esprit, œuvre d'amour, en vertu de laquelle cet esprit adorable pousse toutes les créatures à répondre à une union aussi sublime, lui qui procède du Père et du Fils dans la gloire intime, éternelle et infinie de l'unité divine.

La rédemption provoquée par la chute originelle ajoute à tant de bienfaits une œuvre de justice et de miséricorde : de justice envers Dieu offensé et de miséricorde envers l'homme pécheur. C'est le Fils qui en s'incarnant opère par sa passion, sa mort et sa résurrection, la rédemption du genre humain qui, elle aussi, par conséquent, est la fin de l'incarnation. Ce n'est même que comme rédempteur et sauveur du monde que nous connaissons Notre-Seigneur Jésus-Christ, attendu que nous ne connaissons pas l'homme autrement que prévaricateur. — Marie devient ici même douloureuse coopératrice de notre purification, de notre sanctification et de notre salut. Elle compte désormais dans sa céleste couronne et celle de son divin Enfant un fleuron de plus.

Les anges, de leur côté, auront à vaincre Satan sur la terre comme ils le vainquirent autrefois dans les cieux, lui l'instigateur de tous les maux qui nous accablent. Ils auront à refouler l'invasion des démons, cohortes que multiplie sans cesse le mal sans cesse renaissant des méchants et qu'attirent ici-bas les miasmes de la mort. Ils auront à conduire l'homme au Christ, vers la splendeur de la divinisation, par les sentiers de la pénitence que jonchent d'obstacles les créatures qui nous entourent.

Heureusement ils sont grands, les anges, et leur pouvoir est immense parce que la main du Seigneur est avec eux, ainsi qu'on le lit à l'endroit de l'homme de grâce, Jean-Baptiste, le saint précurseur de l'Homme-Dieu : « Cet enfant est grand devant le Seigneur, parce que sa main toute-puissante est avec lui. »

(A suivre.)

Alfred VAN MONS.

---

LA MAISON HANTÉE DE NEUVILLE <sup>(1)</sup>

Notre confrère Jacques Brou, du *Journal de l'Ain*, fait le récit suivant de faits extraordinaires qui se passent à Neuville (Ain) :

Deux attractions sollicitaient, hier, ma curiosité : l'homme-canon et la maison hantée. J'ai préféré la seconde, bien qu'elle oblige à plus long déplacement.

Vous avouerez que voir une soupière polker sur une table, seule et sans musicien, est autrement plus extraordinaire que la plus extraordinaire prouesse de Barletti.

L'homme-canon a beau enlever un cheval à bout de bras, ce n'est en somme qu'un tour surprenant de force naturelle, tandis qu'au hameau du Charmont, déjà nommé, nous tombons en plein spiritisme, une comédie se joue là-bas dont le diable semble tenir les fils.

Une demi-heure d'auto suffit à vous transporter sur les lieux. La maison ensorcelée est une petite ferme un peu à l'écart. Pourquoi l'esprit malin s'acharne-t-il sur les gens paisibles et modestes qui occupent cet humble logis?... Mystère et diablerie !

Autour s'alignent les nombreux véhicules qui ont amené la foule des visiteurs : ce sont, pour la plupart, des chars de campagne ; mais voici le cabriolet d'un médecin et la charrette anglaise d'un notaire. Les esprits les plus cultivés — peut-être les plus scientifiques — ont fini par s'émouvoir d'un phénomène dont ils se gaussaient au début.

Nous entrons. La cuisine, aux dressoirs propres, est déjà bourrée de gens anxieux, avides de questionner et curieux d'assister à une manifestation tangible de la sorcellerie ambiante.

1. Le *Courrier du Jura et de la Franche-Comté* (numéro du 14 juillet 1906).

Que je vous présente les héros de l'aventure : le père Cointet, vieux Dombiste, très ennuyé de tout cela ; la mère Cointet, qui manifeste par d'énergiques jurons l'ennui que lui cause ce remue-ménage.

Et puis le petit Cointet, bambin de dix ans, petit-fils des précédents. C'est le premier rôle, comme on va le voir tout à l'heure.

Je puis enfin obtenir une interview. Voici textuellement ce qui m'est déclaré :

Il y a environ deux mois, une agitation bizarre s'empara du bétail. Les bœufs gambadaient tels des poulains, et, s'échappant des pâturages, franchissaient deux à trois kilomètres.

Les 25, 26 et 27 juin, à l'étable, toutes les bêtes furent détachées, pendant la nuit, par une main invisible.

Le père Cointet voulut renouer les attaches, mais celles-ci retombaient d'elles-mêmes sitôt le dernier nœud fait.

Le 28 juin, le vieux fermier, dont l'ahurissement ne faisait qu'augmenter, héla son voisin Guichardon, qui, une fois mis au courant, éclata de rire.

« Je t'assure, déclara Guichardon, que si je m'en mêle, les bœufs ne se détacheront pas. »

Et le voisin alla chercher chez lui des « liens » à toute épreuve.

Il attache un bœuf en ne ménageant pas les nœuds. Cette opération finie, Guichardon passe un second lien à une vache voisine.

Cependant il surveille le bœuf, du coin de l'œil, semblant dire : « Toi, mon vieux, si tu te détaches, tu seras malin ! »

Mais quelle n'est pas la stupéfaction du cultivateur : le lien du bœuf, complètement débarrassé de ses nœuds, roule à terre.

Voilà un système qu'Alexandre eût été bien aise de connaître le jour du fameux nœud gordien !

Guichardon s'entête et veut recommencer. Peines inutiles : successivement les liens glissent dans la litière.

Le bouleversement intérieur du ménage Cointet date du 30 juin. Ce furent des bois, des assiettes, des verres projetés violemment sur le sol au grand dam de la très économe mère Cointet.

Un couvercle de marmite alla même se promener au plafond attiré par un aimant mystérieux.

Les mêmes faits se reproduisirent les lendemain et surlendemain. Le 2 juillet, il se trouve à la ferme quelques citoyens de Neuville attirés par le bruit déjà répandu des événements de la maison Cointet. Il y a là MM. Déroche père ; Girard ; Planche fils, épicier ; Guichard et Piéguay. On discute bruyamment, lorsque, tout à coup, la vaste marmite de soupe qui chauffait sur le fourneau, roule à terre en répandant son contenu. Impossible de rendre quelqu'un responsable de cet accident qui réduit à néant le déjeuner.

Autre fait encore plus curieux : M. Cointet veut mettre la table : deux verres qu'il vient de placer volent sur lui et retombent à terre. Puis un nouveau bruit de casse : c'est un miroir qui dégringole. C'est encore une louche en fer battu qui prend son vol et vient heurter M. Guichard, l'un des convives.

Le 3 juillet des faits non moins surprenants ont pour théâtre la cour de la ferme. Des pièces de bois, des barres de fer sautent d'un point à un autre. Un soc de charrue placé sous un escalier montant au grenier s'élance sur un M. Douvre, en présence de M. Déroche fils. On remet le soc en place ; immédiatement il est projeté à nouveau contre M. Douvre. Celui-ci prend le parti de s'en aller.

Dans la cuisine, la vaisselle continue à danser.

En présence de plusieurs témoins, un bol s'élance comme une fusée et vient retomber sur la pierre d'évier. Un saloir se découvre tout seul et un jambon y contenu roule sur le plancher. Le robinet d'un fût de vin placé dans un coin de la pièce fait brusquement jaillir le liquide sur le plancher, etc... Il faudrait un volume pour relater tous les menus faits qui se produisirent dans cette journée du 3.

Le 4 juillet, le pique-feu accroché à la barre du fourneau prend la fantaisie de s'élancer contre l'horloge. Le cadran qui, depuis, a subi d'autres assauts, est actuellement tout défoncé.

Sur ces entrefaites, arrive l'instituteur adjoint venu là, lui aussi, en curieux.

Très obligeamment il veut remonter l'horloge, mais, à



peine est-il juché sur une chaise, qu'un balai se déplace et que le baquet de bois placé sous la table exécute un saut de deux à trois mètres.

L'instituteur a noté ce détail que les objets ainsi mystérieusement déplacés n'ont aucun ressaut. Ils prennent leur élan sans qu'on les voie partir et retombent comme des morceaux de plomb, quels que soient leur poids et leur volume.

Dans l'après-midi, après sa classe, l'instituteur revint à la « maison hantée » : on lui dit que les bœufs s'étaient à nouveau détachés et que le « diable » était en train d'opérer dans la cour.

« Ce fut, déclare le sous-maître, une danse générale de tous les outils d'agriculture disséminés dans la cour : tridents, sarcloirs, socs de charrue. Un char et un tombereau se déplacèrent et mille autres faits non moins déconcertants. »

Dans la soirée, il y eut de nombreux visiteurs, mais aucun phénomène ne se produisit.

On conçoit que ces faits ne furent pas sans éveiller l'attention des autorités. Le maire, positiviste enragé, refusa de se rendre au Charmont, mais il y délégua le garde champêtre.

Cet agent revint à la mairie en affirmant avoir vu deux sabots quitter l'un après l'autre leur place sous un « cabinet » et bondir contre l'horloge.

« Tu es encore plus bête que les autres, déclara le maire à l'infortuné garde. — Eh bien, allez-y voir », risposta celui-ci très irrité.

\*  
\* \*

Nous avons dit, au début, qu'un bambin semblait jouer dans cette affaire un rôle prépondérant.

Le petit Cointet passe, en effet, pour être particulièrement visé par l'esprit « malin ». « On lui a jeté un sort à c'petiot », affirment les commères du lieu.

L'enfant parle peu, mais il s'exprime assez clairement. Ce malheureux a constamment l'horrifiante vision d'un méchant chien noir qui s'acharnerait sur lui. M. B..., cafetier à Châtillon, atteste le fait suivant : il se trouvait avec l'enfant à l'écu-

rie. Tout d'un coup, le petit Cointet s'écria : « Voilà le chien ! il me déchire ! la sale bête ! »

Et au même instant le pantalon du bambin était déchiré du haut en bas par des crocs aussi invisibles que féroces.

« Ah ! je le tiens, continuait le petit Cointet ; et ses petites mains semblaient serrer le cou du chien-fantôme.

L'enfant raconte qu'étant aux champs, il a éprouvé la sensation d'une grêle de cailloux s'abattant sur sa tête. Un cultivateur travaillant tout près déclare avoir reçu lui aussi cette averse d'aérolithes qui aurait même brisé des carreaux de vitres.

La persécution, tout au moins morale, dont est victime le jeune Cointet, a obligé ses grands-parents à l'envoyer chez un oncle, près de Saint-Trivier-de-Courtes. Les phénomènes persisteront-ils à Neuville après le départ de l'enfant, c'est ce que nous dirons dans un prochain numéro.

En tout cas, la situation de l'enfant était devenue, hier, intolérable. Mangeait-il?... assiettes, fourchettes et verres dansaient, comme il dit, la « sarabande ». Il aurait eu même à nouveau ses vêtements déchirés.

\*  
\* \*

Notre visite est terminée et, fâcheuse coïncidence, aucun fait anormal ne nous a encore frappé.

Mais à peine sommes-nous sur le seuil que, psst!... quelque chose passe sur notre tête en sifflant : c'est un couvercle de marmite qui va retomber dans la cour.

Je me retourne : le gosse est là, une main en poche et l'autre appuyée sur le bâton qu'il n'abandonne pas et destiné à l'invisible chien.

« C'est toi, petit, qui a lancé cela ?

— Oh ! non, M'sieu. »

Nous sortons. La cour est semée d'instruments aratoires. Un cri... Le tombereau dételé vient de sortir de la remise et s'avance sur nous.

Vite nous quittons ces lieux maudits : sur la route, c'est une ribambelle de nouveaux arrivants.

\*  
\* \*

Je me garderais bien de conclure, laissant ce soin aux célébrités psychiques dont on annonce déjà la venue à Neuville.

Tout au plus puis-je rappeler que Camille Flammarion, dans son livre *l'Inconnu*, chapitre « Manifestations de mourants », décrit des phénomènes semblables à ceux constatés au Charmont.

Flammarion termine ainsi : « Il y a dans la nature beaucoup de choses que nous ne connaissons pas ; il y a dans la nature des choses inconnues, intéressantes à étudier. »

A la suite de cette vague citation, je ne crois pas inutile de rappeler que l'auteur est un sceptique en matière religieuse.

Jacques BROU.

## Comment on constate un Miracle<sup>(1)</sup>

---

**La femme à l'aiguille, Célestine Dubois. — Médecins consultés sur cette guérison. — Rapport de la Commission nommée par l'évêque de Troyes. — Discussion des médecins. — Il est difficile de voir des miracles. — Comment on conduit une enquête.**

Avec des éléments de contrôle aussi nombreux, aussi bien coordonnés, il devrait être facile d'interpréter les nombreuses guérisons qui se produisent à Lourdes ; il devrait être facile de *constater un miracle*.

A la fin d'une de ces journées de pèlerinage où les malades assiègent la clinique, en présence de toutes ces modifications instantanées opérées sur les affections les plus diverses, on devrait pouvoir retenir un exemple au-dessus de toute incertitude et de toute objection.

Il n'en est pas ainsi. — Les nombreux pèlerins qui viennent à Lourdes avec le désir de voir des miracles sont le plus souvent déçus dans leurs espérances. Le spectacle même de ces foules enthousiastes peut faire naître de singuliers doutes dans l'esprit d'un incrédule — que dis-je un incrédule ! — je ne l'étais certainement pas, lorsque j'assistais, il y a plusieurs années, au pèlerinage national. Mais je n'avais pas vu de miracles et je cherchais vainement à en voir.

Que pouvais-je apprendre ou retenir au milieu de ces notes disparates, de ces qualifications peu scientifiques ? Je ne connaissais pas le malade avant son arrivée : je recueillais parfois quelques détails de sa bouche ; mais quelles conclusions retirer d'une information aussi incomplète ? Il faut entrer dans les bureaux des médecins, refaire jour par jour l'histoire de ce malade, jeter ainsi les premiers jalons d'une observation,

<sup>1</sup> Extrait de *Le Miracle devant la Science*, par le Dr Boissarie, 1 vol. in-8°. Prix : 3 fr. 50. — *Les Grandes Guérisons de Lourdes*, par le même, 1 vol. in-8°. Prix : 10 francs.

qu'une enquête ultérieure viendra compléter, consolider, ou mettre à néant.

C'est le 20 août 1886 que j'ai vu, pour la première fois, une guérison surnaturelle absolument inexplicable au point de vue scientifique. Le fait était très simple et pouvait facilement être interprété.

Une femme Célestine Dubois avait depuis sept ans un fragment d'aiguille brisé dans la paume de la main. Il en résultait des souffrances continuelles. La main était gonflée ; les doigts contractés et fortement repliés. On avait fait des tentatives pour extraire ce corps étranger. On avait fait des incisions, dilaté la plaie pendant deux ou trois semaines. Tous les efforts étaient restés sans résultat.

Elle venait de plonger la main dans la piscine et, au bout de quelques minutes, cette aiguille subitement dégagée avait parcouru, avec la rapidité d'une flèche, un trajet d'environ 8 centimètres. Elle était venue sortir à l'extrémité du pouce.

Cette rainure instantanément creusée formait un sillon rouge, profond à son origine, absolument sous-épidermique dans la dernière partie de sa course. Ce trajet, minutieusement étudié à la loupe, présentait un orifice de sortie et pas de porte d'entrée. Par quel mécanisme l'aiguille, profondément implantée depuis sept ans dans les tissus fibreux de la main, avait-elle pu se dégager, voyager avec une telle rapidité sous la peau, sans arrêt, sans obstacle, en se creusant un sillon de 8 centimètres ?

Ce fait était absolument inexplicable. Il devait laisser dans mon esprit une empreinte ineffaçable.

Je le racontai à quelques jours de là à un de mes confrères, je lui demandai s'il trouvait une explication possible. Je l'embarrassai ; il cherchait vainement une raison à côté : « Après tout, me dit-il, ne cherchons pas plus longtemps : pourquoi parler de surnaturel ? Le bon Dieu ne se dérangerait pas pour une aiguille. »

Le trait était heureux ; mais il ne résolvait par mes doutes. — Cette guérison fit du bruit.

Il était alors question d'une fourchette, que le Dr Labbé

venait d'enlever de l'estomac d'un de ses clients; le *XIX<sup>e</sup> Siècle* trouva matière à un rapprochement ingénieux. « Nous avions l'homme à la fourchette, dit-il; nous avons la femme à l'aiguille. »

Voilà tout ce qui me fut donné pour la solution de mon problème. Ce fait a été l'objet d'une longue enquête. Les médecins interrogés ont *publié* un rapport consciencieux, et nous avons une observation fort intéressante, qui a été insérée dans les *Annales* de Lourdes. Nous allons reproduire cette observation, avec les commentaires dont elle a été l'objet. Dans ces commentaires, nous verrons que l'on a discuté les hypothèses les plus improbables, afin de démontrer l'impossibilité absolue de toute supercherie.

La Commission n'avait pas à prononcer de jugement sur le caractère miraculeux de la guérison de M<sup>lle</sup> Dubois; mais il résulte clairement de son rapport que le miracle ne peut être révoqué en doute. Ce sera l'impression de tous ceux qui liront ce récit de bonne foi.

*Rapport de la Commission d'enquête, instituée par Monseigneur l'évêque de Troyes, à l'effet d'informer sur le fait de la guérison à Lourdes de M<sup>lle</sup> Dubois.*

I. M<sup>lle</sup> Célestine Dubois est née à Paris le 20 juillet 1850. Elle est venue à Troyes, à l'âge de seize ans, pour entrer au service de M. Hériot, alors caissier à la succursale de la Banque de France, et, depuis vingt ans, elle est toujours restée dans cette maison. Elle est parente de M<sup>me</sup> Hériot. Ses maîtres demeurent, rue Notre-Dame, 74, à Troyes.

II. Le 6 octobre 1879, Célestine Dubois faisait un savonnage. Une aiguille, qui était probablement dans le corsage qu'elle savonnait, lui entra dans la main gauche et s'enfonça dans l'éminence thénar, à la racine du pouce, d'avant en arrière et du dedans au dehors. M<sup>me</sup> Hériot, qui était avec Célestine à la cuisine, l'entendant se récrier, s'empressa d'essayer de retirer l'aiguille, qui s'était enfoncée tout droit et qui tenait si fortement qu'elle eut grand-peine à l'arracher. Elle put cependant la saisir par la partie saillante, qui était encore assez longue; mais l'aiguille se cassa entre ses doigts, et elle n'en put retirer que la moitié. L'autre moitié resta dans la main de Célestine.

III. Le jour même, Célestine alla deux fois chez M. le Dr Viardin, qui était absent. Elle y retourna le lendemain; la main était un peu gonflée. mais on ne voyait plus trace de piqure, et M. Viardin, ne sentant pas de corps étranger, ne crut pas devoir pratiquer d'incision exploratrice.

Quelques jours après, et plusieurs fois dans l'année qui suivit l'accident, Célestine s'adressa à plusieurs docteurs de Troyes et d'ailleurs, qui constatèrent la présence d'un corps étranger, mais qui ne jugèrent pas à propos de recourir à une opération.

Cependant, deux ans après son accident, sur le conseil des Sœurs de la Charité, Célestine alla voir M. le Dr Hervey. Celui-ci sentit l'aiguille; mais il ne voulut pas tenter une opération qu'il regardait comme assez délicate.

Sur ses instances, M. Hervey, ayant parfaitement constaté la présence d'un corps étranger, pratiqua une incision. L'aiguille n'ayant pu être extraite dès la première fois, il entretint l'incision avec une racine de gentiane et, pendant cinq ou six semaines, il tenta l'extraction sans y réussir et même sans pouvoir faire faire à l'aiguille aucun mouvement de bascule. Pendant tout ce temps, M. Hervey sentit toujours l'aiguille soit à la main, soit avec les pinces, et il constata que c'était un corps métallique. La présence de l'aiguille ne fait pour lui aucun doute.

M. le Dr Hervey a, du reste, délivré à Célestine, le 26 août 1886, le certificat suivant :

« J'ai soigné M<sup>lle</sup> Célestine Dubois pour une aiguille entrée dans les chairs, il y a sept ans. Dans plusieurs explorations, je l'ai sentie, sans pouvoir l'extraire.

« Troyes, le 26 août 1886.

HERVEY. »

D'autres personnes ont constaté, à maintes reprises, la présence de cette aiguille, par exemple, Sœur Émilie, Fille de la Charité, cloître Saint-Étienne, à Troyes, et M. M<sup>me</sup> Hériot.

IV. Pendant près de sept ans que cet état se prolongea, Célestine Dubois souffrait beaucoup, quoique d'une façon intermittente.

Quand on lui pressait la main, pour sentir l'aiguille, Célestine poussait des cris, en disant de ne pas presser si fort.

Comme il lui était souvent difficile de s'habiller, il fallut lui faire faire un vêtement exprès, afin qu'elle pût introduire dans la manche sa main gonflée. Elle travaillait avec beaucoup de peine.

V. La souffrance prolongée et l'inutilité des tentatives faites pour extraire l'aiguille décidèrent Célestine, en 1886, à recourir à Notre-Dame de Lourdes.

M. Hériot affirme que la veille ou l'avant-veille du départ de Céles-

tine pour Lourdes, en 1886, il sentit encore parfaitement l'aiguille, toujours à la même place. Sœur Émilie affirme également, conformément à la déclaration de Célestine, que, dans la quinzaine qui précéda le voyage de Lourdes, elle vit plusieurs fois la main malade, et que, chaque fois, elle sentit la présence de l'aiguille. Elle essaya même, deux jours avant le départ, de la faire sortir, en coupant l'épiderme avec des ciseaux, comme elle l'avait déjà fait précédemment.

VI. Le départ de Troyes eut lieu le mardi 17 août 1886. Pendant le voyage, Célestine souffrait beaucoup, elle pouvait à peine se servir de sa main, et plusieurs des personnes qui firent avec elle le voyage, ou qui la virent à Poitiers, confirment ce témoignage.

VII. Le pèlerinage arriva à Lourdes le vendredi matin, 20 août; Célestine se rendit directement à la grotte.

Dans l'après-midi, sur le conseil de M<sup>me</sup> Vivien-Bertrand, de Troyes, elle se rendit à la piscine. Elle y laissa sa main pendant un *Ave Maria*, mais la douleur ne se calma point.

Peu de temps après, vers 4 heures et quart de l'après-midi, M<sup>lle</sup> Recoing, de Troyes, rencontra Célestine. La main, toujours contractée, refusait de s'ouvrir. Elles allèrent ensemble à la piscine et entrèrent dans un petit cabinet, parfaitement éclairé, dit M<sup>lle</sup> Recoing, appelé la piscine des petits bains, dans lequel il y avait un baquet plein d'eau très froide.

Célestine plongea sa main dans l'eau; mais immédiatement elle la retira en jetant les hauts cris. M<sup>lle</sup> Recoing lui saisit le poignet et lui replongea la main dans l'eau, où elle la tint près de deux minutes. Célestine continuait de crier : son visage était couvert de larmes et de sueur. M<sup>lle</sup> Recoing lui retira la main; les doigts étaient presque entièrement ouverts, le pouce seul restait encore à moitié fermé. Aussitôt M<sup>lle</sup> Recoing chercha à voir si elle apercevait l'aiguille; mais, quoiqu'elle regardât bien au jour et très attentivement la main de Célestine, elle ne put rien découvrir.

Une seconde fois, elle plongea dans l'eau la main de Célestine et l'y tint à peu près l'espace d'une minute. Célestine continuait de souffrir et de crier, ses yeux étaient inondés de larmes, ce qui explique comment elle n'a rien vu de la marche progressive de l'aiguille. Quand, après une minute, M<sup>lle</sup> Recoing lui retira la main, qui était alors parfaitement ouverte, l'aiguille apparut, dans presque toute sa longueur, sous l'épiderme de la phalange du pouce. Elle était un peu en biais, la pointe ne sortait pas encore, et la peau était plus épaisse au-dessus du gros bout qu'au-dessus de la pointe, comme si l'aiguille sortait des profondeurs des chairs. A ce moment, l'aiguille était encore assez loin de l'endroit où elle sortit ensuite.

Une troisième fois, M<sup>lle</sup> Recoing plongea dans l'eau la main de



Célestine. Au bout d'une demi-minute, elle la retira et elle vit, tout à l'extrémité du pouce, l'aiguille qui sortait d'environ un centimètre. Elle la retira sans aucun effort.

Tout cela s'était passé dans l'espace d'environ quatre minutes.

D'après la déposition de M<sup>lle</sup> Recoing, une dame qui était entrée dans le cabinet, sans qu'on l'eût remarquée, aurait dit qu'elle avait été témoin de tout ce qui s'était passé, qu'elle avait vu d'abord l'aiguille sous la peau et qu'ensuite elle l'avait vue sortir. Cette personne, à qui M<sup>lle</sup> Recoing n'a pas demandé son nom et qui était restée longtemps inconnue, est M<sup>lle</sup> Antoinette Cornet, membre du Comité de Notre-Dame de Salut, alors directrice de la piscine des petits bains, demeurant à Paris, 22, rue du Cherche-Midi.

« Après que M<sup>lle</sup> Dubois se fut mise dans le bain, écrit à la date du 20 mai 1887 M<sup>lle</sup> Cornet, l'aiguille a changé de place et a remonté dans la phalange du doigt. Ce fait nous a beaucoup émue toutes les trois. Nous nous sommes mises à prier et j'ai dit à la jeune fille de replacer sa main dans l'eau. Alors l'aiguille a continué à remonter toute seule, comme si quelqu'un la tenait, quoique personne ne la touchât. Quand cet objet s'est trouvé presque entièrement hors du doigt, la compagne de M<sup>lle</sup> Dubois l'a pris pour qu'il ne tombât pas par terre. »

VIII. « Aussitôt que l'aiguille fut sortie, dit M<sup>lle</sup> Recoing, M<sup>lle</sup> Dubois me dit qu'elle ne souffrait plus. Elle remuait les doigts avec une grande facilité. Je lui pressai la main pour voir s'il sortirait du sang ou de l'humeur; mais il ne sortit absolument rien. »

Après avoir été à la grotte et à la basilique, M<sup>lle</sup> Dubois et M<sup>lle</sup> Recoing furent conduites par les Pères de l'Assomption, directeurs du pèlerinage, au bureau des constatations médicales. Les médecins constatèrent l'existence d'une trace rouge, depuis le point d'entrée de l'aiguille jusqu'à la naissance du pouce et, sur une longueur d'environ deux centimètres et demi, depuis l'union de la phalange et de la phalangette jusqu'à l'extrémité de la pulpe, un soulèvement de l'épiderme. D'après leur observation, la raie noire de la phalangette était coupée par un petit intervalle, comme si l'aiguille, après être sortie de la peau sous l'épiderme, était rentrée sous l'épiderme pour sortir un peu plus loin.

Voici du reste le récit que j'adressai à la Commission le 7 septembre 1887 :

« Nous étions quatre médecins dans le bureau, lorsque M<sup>lle</sup> Dubois vint nous présenter sa main : le D<sup>r</sup> d'Hombre, de Milhaud, un agrégé de la Faculté libre de Lille, le D<sup>r</sup> de Saint-Maclou et moi. Un examen minutieux, longtemps continué à l'œil nu et à la loupe, nous permit de suivre exactement le trajet de l'aiguille. Ce trajet, parfaitement visible dans une étendue de six centimètres, se compose de deux parties : 1<sup>o</sup> une traînée rougeâtre sous la peau, qui, partant de la base

de la phalange, va jusqu'à son extrémité; 2° une ligne rouge sous-épidermique, qui occupe les deux tiers de la phalange. Cette ligne est interrompue en un point par un petit pont sain. Ce pont semble correspondre à un pli cutané, déterminé par la flexion du doigt. L'aiguille n'a pu suivre ce sillon dans son fond et a sauté d'un bord à l'autre. »

A leur grande surprise, dit encore M<sup>lle</sup> Dubois, les médecins ne purent, en pressant le pouce, faire sourdre la moindre goutte de sang. Cette pression ne causait à Célestine aucune douleur.

IX. Depuis son retour de Lourdes, Célestine ne souffre plus du tout, elle se sert parfaitement de sa main et elle fait tout son ouvrage.

X. Depuis le 20 août, la trace de l'aiguille, constatée à Lourdes par M<sup>lle</sup> Recoing et par les médecins, n'a pas entièrement disparu.

Cette trace se composait de deux parties : 1° la traînée rougeâtre sous la peau, qui, partant de la base de la phalange, allait jusqu'à son extrémité supérieure; 2° le soulèvement épidermique brunâtre, qui occupe la phalange.

M. le D<sup>r</sup> Coqueret et M. le D<sup>r</sup> Hervey, que Célestine alla voir quelque temps après son retour de Lourdes, ont été surpris tous deux de voir l'état de son pouce. M. Coqueret dit que, d'ordinaire, les aiguilles, en sortant, laissent plutôt une trace de piqure qu'une éraflure, comme celle qui existe sur le pouce de Célestine, et cette trace ne persiste jamais après l'extraction de l'aiguille. M. Hervey, de son côté, fait remarquer que jamais un corps étranger, en sortant de la main, ne suivrait une ligne courbe; il ajoute que, lorsqu'il a vu la main de Célestine, la cicatrice n'avait pas l'apparence qu'elle a aujourd'hui; l'épiderme n'était pas fendu, et il ne serait pas surpris que Célestine l'entretint exprès, car il lui paraît impossible que, naturellement, cette cicatrice ait pu persister si longtemps. « La persistance de cette cicatrice, depuis un an, je le disais dans mon rapport, est véritablement en dehors de ce que nous observons d'ordinaire. Nous ne chercherons pas à l'expliquer. Devons-nous admettre qu'elle est entretenue et ravivée tous les trois ou quatre jours? La chose n'est guère possible. La cicatrice changerait d'aspect, s'enflammerait. »

Sur la proposition de M. le D<sup>r</sup> Viardin, la Commission a décidé de couvrir, pendant quelques jours, la plaie ou cicatrice qui restait sur le pouce de M<sup>lle</sup> Dubois, afin de la préserver du contact de l'air et de toutes les influences extérieures, pour qu'il fût possible de se rendre compte de la manière dont la cicatrice se comporterait et de l'apparence qu'elle présenterait.

En conséquence, le mardi 20 décembre 1886, en présence de M. l'abbé Nioré, M. le Dr Viardin a placé d'abord, sur toute l'étendue de la cicatrice, un taffetas vert, appelé protective; pour le fixer, il mit plusieurs tours de bande de baudruche; par-dessus, un taffetas caoutchouté nommé mackintosh; enfin, pour fixer le tout, de la gaze phéniquée, qui a été recouverte d'une couche de collodion. Le pansement fut surveillé pendant huit jours par M. le Dr Viardin. Tout était resté en place.

Le mardi 28 décembre, la Commission s'est réunie chez Mgr Robin, et M. le Dr Viardin a enlevé le pansement. Le gonflement de la main était très prononcé. On remarqua que le pansement était très sali. Sur l'observation qui lui en fut faite, M<sup>lle</sup> Dubois répondit que c'était peut-être la suppuration du pouce, où elle croyait avoir un abcès. Arrivé à la couche de baudruche, on remarqua que la baudruche était complètement ramollie. Toute la peau du pouce était blanche, comme macérée; comme si elle avait été quelque temps trempée dans l'eau ou baignée de sueur. La cicatrice paraissait enfoncée, plus profonde; après en avoir pratiqué le nettoyage, on constata que la cicatrice était devenue rosée et que, dans la partie inférieure, la trace brunâtre en avait en partie disparu. Mais, depuis lors, la cicatrice a toujours persisté avec les mêmes caractères.

## CONCLUSIONS

Dans ses séances des 29 juillet et 31 octobre 1887, la Commission ecclésiastique, ayant examiné de nouveau les faits ci-dessus relatés, et pris connaissance : 1<sup>o</sup> du remarquable rapport de MM. les docteurs Viardin et Forest<sup>1</sup>, où sont envisagées, avec la plus entière impartialité et sous tous les aspects, les questions médicales et scientifiques soulevées par l'enquête, à laquelle ils ont bien voulu prendre part assidûment; 2<sup>o</sup> des lettres ou notes médicales qui lui ont été adressées par deux docteurs de Lourdes, a résumé toute l'affaire en trois questions, sur lesquelles elle a donné son avis motivé, ainsi qu'il suit :

Première question. — La présence de l'aiguille dans la main de M<sup>lle</sup> Dubois peut-elle être regardée comme suffisamment constatée?

La Commission est unanime à répondre affirmativement. Le témoignage de M. le Dr Hervey, qui a constaté, à plusieurs reprises, pendant cinq ou six semaines, soit avec la main, soit avec les pinces, la présence d'un corps métallique à la base du pouce de la main gauche

1. Dr Viardin, chirurgien de l'Hôtel-Dieu. — Dr Forest, médecin de l'Hôtel-Dieu.

de M<sup>lle</sup> Célestine Dubois, ne laisse place à aucun doute, surtout si l'on remarque qu'il est corroboré : 1° par la déclaration de M<sup>me</sup> Hériot, qui essaya de retirer l'aiguille au moment même de l'accident, et entre les doigts de laquelle elle se cassa; 2° par le témoignage des diverses personnes qui ont constaté dans la main de M<sup>lle</sup> Dubois la présence d'un corps étranger.

SECONDE QUESTION. — La sortie de l'aiguille dans la piscine de Lourdes, telle que le racontent M<sup>lles</sup> Recoing et Cornet, peut-elle être regardée comme suffisamment constatée?

Les témoignages concordants de M<sup>lles</sup> Recoing et Cornet, qui ont vu sortir l'aiguille, qui l'ont tenue entre leurs mains dans le moment même, le grand nombre de personnes qui l'ont vue à Lourdes, la production de cette aiguille entre les mains de la Commission, la disparition presque subite de tous les symptômes qui trahissaient sa présence, ne permettent pas de douter de sa sortie, au jour et au lieu indiqués.

On s'est demandé s'il ne serait pas absolument possible que M<sup>lle</sup> Dubois, ou toute autre, dans un but de supercherie, eût inséré subrepticement une aiguille sous l'épiderme, soit avant de plonger la main dans la piscine, soit dans la piscine même, et eût fait ensuite adroitement glisser cette aiguille le long du pouce.

Mais l'une et l'autre supposition paraissent inconciliables avec les circonstances constatées par les deux témoins, dont la sincérité est au-dessus de tout soupçon. Car, premièrement, M<sup>lle</sup> Recoing, après la première immersion de la main dans la piscine, *chercha à voir si elle apercevrait l'aiguille; mais, quoiqu'elle regardât bien au jour et très attentivement, elle ne put rien découvrir*; deuxièmement, il ne paraît pas possible que M<sup>lle</sup> Dubois, dont une des deux mains était hors de l'eau, ait pu tenir l'aiguille, la manœuvrer, l'insérer si rapidement et si secrètement sous l'épiderme et l'en faire sortir en se servant seulement de l'index et des trois autres doigts de la même main; troisièmement, quant à l'hypothèse d'une main étrangère, qui ne pourrait être que celle de M<sup>lle</sup> Recoing, outre qu'aucune des personnes qui la connaissent ne la croient capable de tenter une pareille supercherie, opérée de complicité avec M<sup>lle</sup> Dubois, il lui eût été impossible de l'effectuer si lestement en de pareilles conditions et sous le regard attentif de M<sup>lle</sup> Cornet, à moins que celle-ci ne fût elle-même complice : ce qu'il serait absurde de supposer.

« L'examen du sillon creusé par l'aiguille nous montre qu'il se termine à cul-de-sac, qu'il n'a pas de porte d'entrée, que par conséquent le corps étranger n'est pas venu du dehors; qu'enfin il était impossible, en présence de deux témoins désintéressés, de se livrer à une manœuvre aussi compliquée et aussi rapide que celle du cheminement de cette aiguille.

« Vérifiée à la loupe par quatre médecins, au moment de la guérison, l'aiguille, venue des parties profondes, a suivi un trajet sous-cutané, qui n'a qu'un orifice de sortie et pas de porte d'entrée. La traînée rougeâtre est plus profonde à la base de la phalange et va insensiblement en se rapprochant de l'épiderme, qu'elle traverse au tiers inférieur de la phalange. En ce point, à la loupe, on voit très bien l'orifice de sortie. Au contraire, à l'origine de cette traînée, au niveau de la phalange, la peau est saine, il n'y a pas de porte d'entrée, et la traînée vient parfaitement des parties profondes. D'où l'on peut conclure que l'aiguille, qui est sortie à l'extrémité du doigt, venait bien des parties profondes et n'a pu être introduite et guidée intentionnellement dans son trajet. Comment concilier cette hypothèse (celle d'après laquelle une main intelligente aurait guidé l'aiguille dans son trajet) avec l'absence d'orifice d'entrée, constatée à la loupe, et la direction de cette cicatrice, qui émerge visiblement des parties profondes? »

Dira-t-on, en désespoir de cause, que l'aiguille aurait pu, à la rigueur, être enfoncée dans le pouce, par M<sup>lle</sup> Dubois, puis retirée par un mouvement rétrograde, et ressortir par l'orifice même par où elle était entrée, c'est-à-dire par l'extrémité de la pulpe du pouce?

Mais cette dernière hypothèse est absolument incompatible avec les faits pleinement constatés. Car : 1<sup>o</sup> d'après les quatre docteurs de Lourdes, *le trajet de l'aiguille, parfaitement visible, avait une étendue de six centimètres*; double, par conséquent, de la longueur de cette aiguille, réduite de moitié par sa fracture entre les mains de M<sup>me</sup> Hériot.

2<sup>o</sup> Il faudrait que l'aiguille fût entrée par le gros bout, très fortement poussée par M<sup>lle</sup> Dubois, qui l'aurait tenue par la pointe, sans se blesser, sans que M<sup>lle</sup> Recoing ni M<sup>lle</sup> Cornet se fussent aperçues de la supercherie; et que, poussée de la sorte, elle eût pénétré dans les chairs profondes de la phalange, sans qu'aucune goutte de sang ait jailli.

3<sup>o</sup> M<sup>lle</sup> Dubois n'a jamais plongé dans le baquet que la main infirme, la main droite restant hors de l'eau; et dans les courts instants où l'aiguille se mit à cheminer, la main gauche était maintenue dans l'eau par M<sup>lle</sup> Recoing.

4<sup>o</sup> M<sup>lle</sup> Recoing ayant retiré de l'eau, une première fois, la main infirme, *regarda, bien au jour, très attentivement, et ne put rien découvrir*; l'ayant retirée une seconde fois, *une minute après, l'aiguille lui apparut, dans presque toute sa longueur, sous l'épiderme de la phalange du pouce*; et enfin, *une demi-minute après, ayant retiré, une troisième fois, la main de M<sup>lle</sup> Dubois, elle vit, tout à l'extrémité du pouce, l'aiguille, qui sortait d'environ un centimètre, et la retira sans aucun effort*.

Nous sommes donc en droit de conclure, avec le D<sup>r</sup> de Saint-Maclou,

que « les témoignages formels des demoiselles Recoing et Cornet ne permettent, en aucune façon, de supposer une supercherie de la part de M<sup>lle</sup> Célestine Dubois, dans la piscine de Lourdes. Pour élever des doutes sur la réalité des phénomènes qui se sont accomplis sous les yeux de M<sup>lles</sup> Recoing et Cornet, il faudrait admettre chez l'une et l'autre l'existence d'une même hallucination, survenant au même moment : on ne le fera pas <sup>1</sup>. »

M. le D<sup>r</sup> Forest, après avoir pris connaissance de la lettre de M<sup>lle</sup> Cornet et des renseignements fournis, en dernier lieu, par M. le D<sup>r</sup> Boissarie, n'hésite pas non plus à déclarer, de son côté, « que toute idée de supercherie, de la part de M<sup>lle</sup> Célestine Dubois, relativement à ce qui s'est passé dans la piscine de Lourdes, doit être écartée <sup>2</sup> ».

**TROISIÈME QUESTION.** — Si l'aiguille est sortie dans les conditions décrites par M<sup>lles</sup> Recoing et Cornet, cette sortie peut-elle être expliquée d'une manière naturelle ?

La réponse à cette question étant principalement du ressort de la médecine, la Commission a dû s'adresser à MM. les D<sup>rs</sup> Viardin et Forest.

Les deux docteurs font d'abord remarquer que la sortie d'une aiguille n'a en soi rien d'extraordinaire : « Non seulement, disent ils, la sortie de l'aiguille sous la peau, à quelque profondeur qu'elle ait pénétré, est chose toute naturelle, mais elle est de règle constante ; et si, dans le cas présent, il y a quelque chose d'étonnant et d'insolite, ce n'est pas la sortie de l'aiguille, mais le temps considérable qui s'est écoulé entre l'époque de sa pénétration et celle de son élimination <sup>3</sup>.

Mais comment cette aiguille, si solidement fixée pendant sept ans, a-t-elle pu se détacher enfin et cheminer pour sortir du pouce ? Nous sommes ici en présence de deux opinions.

D'une part, MM. les D<sup>rs</sup> Viardin et Forest pensent que, « pendant le voyage de Lourdes et par le fait de mouvements de la main plus considérables qu'en temps ordinaire, l'aiguille s'est trouvée ébranlée peu à peu et a fini, à Lourdes même, par se dégager de son point d'implantation. C'est alors qu'elle s'est mise à cheminer, comme il arrive dans les cas ordinaires quand rien ne la retient, et qu'elle est sortie à l'extrémité de la pulpe du pouce, au moment même où M<sup>lle</sup> Dubois avait la main plongée dans l'eau de la piscine. Ceci, disent les docteurs, n'a rien que de très naturel et de très ordinaire <sup>4</sup>. »

1. Lettre du D<sup>r</sup> de Saint-Maclou, p. 4.

2. Supplément au rapport des D<sup>rs</sup> Viardin et Forest, 9 octobre 1887. Signé : Forest.

3. Rapport médical de MM. Viardin et Forest, p. 6.

4. Rapport médical des D<sup>rs</sup> Viardin et Forest, p. 7, 8.

D'autre part, un des quatre médecins qui ont examiné, à Lourdes, à l'époque même de la guérison, la main de M<sup>lle</sup> Dubois, le D<sup>r</sup> de Saint-Maclou, de l'Université catholique de Louvain, émet un avis tout contraire. « Dans le cas soumis à notre étude, dit-il, l'aiguille ne pouvait cheminer à travers les tissus que sous l'influence des contractions musculaires, la poussant en avant. Or, la route sous-épidermique que l'aiguille a suivie, sur la portion de la face palmaire du pouce qui correspond à la phalangette, est trop éloignée de tout muscle pour que cette influence ou action motrice ait été possible. Il y a là, par conséquent, un effet sans cause appartenant à la physiologie humaine. Le phénomène est donc surhumain <sup>1</sup>. »

« Il est évident, observe encore le même docteur, que les mouvements exécutés par M<sup>lle</sup> Dubois, pendant son voyage de Troyes à Lourdes, n'ont pas créé une situation nouvelle. Depuis sept ans, l'infirme avait sans doute remué bien des fois sa main malade, et cependant l'aiguille y demeurerait toujours fixée. Et voilà que précisément à l'heure où l'on invoque la très sainte Vierge, dans le lieu même où tant d'infirmes sont guéris, ce corps se met en marche et apparaît au dehors. N'est-ce pas là une de ces coïncidences que la théologie, aussi bien que le bon sens, proclame miraculeuses <sup>2</sup>. »

La coïncidence est, en effet, fort extraordinaire. Mais les circonstances de la sortie de l'aiguille le sont bien davantage encore : « Il y a, disent MM. les D<sup>rs</sup> Viardin et Forest, une chose qui nous déroute quelque peu et que nous ne saurions expliquer suffisamment, c'est la rapidité peu naturelle et absolument en dehors de l'ordinaire avec laquelle l'aiguille a effectué le trajet d'environ 8 centimètres, qu'elle a dû parcourir entre la base de l'éminence du thénar à l'extrémité du pouce <sup>3</sup>.

« Une autre chose, ajoutent-ils, nous semble difficilement explicable : c'est le trajet sous-épidermique suivi par l'aiguille dans toute la longueur de la dernière phalange du pouce. Nous comprendrions que, arrivée sous l'épiderme, au niveau de l'articulation de la première phalange avec la seconde, elle se soit dégagée et ait pu être saisie et extraite; mais ce que nous ne comprenons pas, c'est qu'elle ait continué son chemin sous l'épiderme, qu'elle s'en soit dégagée un peu plus loin, et qu'elle se soit repiquée sous l'épiderme, après un intervalle de presque un centimètre, pour sortir définitivement vers le pouce... Nous renonçons à donner à ce fait une explication naturelle <sup>4</sup>. »

La Commission ecclésiastique, prenant en sérieuse considération les documents susvisés, et ne voulant pas trancher la question du miracle, croit néanmoins devoir appeler l'attention de l'autorité compétente sur la rapidité plus qu'extraordinaire avec laquelle l'aiguille est sortie; sur

1. Lettre du D<sup>r</sup> de Saint-Maclou, 7 septembre 1887, p. 1 et 2.

2. *Ibid.*, p. 2.

3. Rapport médical des D<sup>rs</sup> Viardin et Forest, p. 9.

4. Rapport médical des D<sup>rs</sup> Viardin et Forest, p. 9 et 10.

l'étrangeté du trajet qu'elle a suivi pour effectuer sa sortie : deux circonstances très exceptionnelles et très singulières, signalées par les D<sup>rs</sup> Viardin et Forest <sup>1</sup>; et enfin, selon la remarque très sage des D<sup>rs</sup> de Saint-Maclou <sup>2</sup> et Boissarie <sup>3</sup>, sur la coïncidence singulière, providentielle, pour ne pas dire plus, de cette sortie avec le moment précis où M<sup>lle</sup> Dubois, implorant sa guérison, a plongé sa main dans la piscine de Notre-Dame de Lourdes.

Troyes, les 29 juillet et 31 octobre 1887.

ROBIN, vicaire général; GUÉNERET, supérieur du grand séminaire ;  
Ch. NIORÉ, chanoine, secrétaire de l'évêché.

En résumé :

Le 20 août 1886, un fragment d'aiguille, implanté depuis sept ans dans des tissus fibreux de la main, s'est dégagé brusquement et a parcouru en quelques minutes un trajet bien visible de 8 centimètres de long.

Les demoiselles Recoing et Cornet ont vu l'aiguille sortir et ont suivi tous ses mouvements de progression.

Quelques instants après, quatre médecins présents à Lourdes ont étudié toutes les conditions anatomiques de ce trajet, ont examiné le fragment d'aiguille, ont recueilli tous les renseignements et tous les témoignages qui pouvaient donner à ce fait son caractère et sa signification exacte.

A Troyes, les médecins de l'Hôtel-Dieu ont été consultés et ont reconnu qu'ils ne pouvaient expliquer ni la rapidité avec laquelle l'aiguille a suivi sur un si long trajet, ni son trajet épidermique, ni la persistance de la cicatrice.

Enfin, avant de publier le récit de cette guérison, j'ai demandé de nouveaux renseignements. Après quatre ans, il était important de savoir : 1<sup>o</sup> si les garanties morales, présentées par M<sup>lle</sup> Dubois ne laissaient place à aucun doute : 2<sup>o</sup> si la cicatrice persistait toujours.

1. Voir ci-dessus.

2. Voir le passage cité à la page précédente.

3. « Il n'y a pas une guérison qui ne puisse s'effectuer avec le temps, les soins, l'aide de la nature ; mais supprimer ces trois agents et obtenir une guérison instantanée, ceci n'est pas de notre domaine et ne peut être expliqué d'une manière naturelle. (Note médicale du D<sup>r</sup> Boissarie, p. 3.)



« M<sup>lle</sup> Dubois est très bien portante. Toujours en service dans la même maison, elle s'acquitte de toutes ses occupations sans aucune difficulté. Elle n'éprouve plus aucune souffrance. La trace que l'aiguille a laissée sur le pouce, au moment de la sortie, y est toujours. Je l'ai vue, et elle est aussi marquée et aussi profonde que le premier jour. M<sup>lle</sup> Dubois ne s'attendait pas à me voir, et elle n'avait pu creuser ce sillon sur son pouce avant de me le montrer. Cette trace, du reste, n'est pas fraîche; elle garde une apparence ancienne, sauf quand M<sup>lle</sup> Dubois tient longtemps ses mains à l'eau pour le blanchissage.

Vous me demandez s'il y a lieu de parler d'hystérie. Un des médecins qui, dans la Commission épiscopale dont je faisais partie, ont examiné M<sup>lle</sup> Dubois, avait contre elle de très profondes préventions de ce genre. Il nous a raconté diverses histoires à l'appui de son opinion; mais je dois dire qu'il ne m'a pas persuadé.

Le maître et la maîtresse de M<sup>lle</sup> Dubois, qui l'avaient depuis de longues années à leur service et qui avaient en elle toute confiance, ont protesté contre toutes ces accusations. Enfin, M<sup>lle</sup> Dubois a paru, dans tous les interrogatoires qu'elle a subis, aussi simple et naturelle qu'on pouvait le désirer.

D'ailleurs, la présence de l'aiguille avant le voyage de Lourdes nous a été attestée par un médecin tout à fait incrédule aux miracles. La sortie de l'aiguille, telle qu'elle est racontée, nous est attestée par M<sup>lle</sup> Recoing, personne digne de la confiance la plus absolue, qui tenait la main de M<sup>lle</sup> Dubois lors de la guérison, qui a constaté *de visu* les progrès de la marche de l'aiguille, et qui a elle-même retiré cette aiguille de l'extrémité du pouce. Je ne sais pas comment l'hystérie pourrait intervenir dans cette guérison.

J'ai longtemps hésité à croire au miracle, et dans la Commission, nous avons tout mis en œuvre pour saisir les témoins ou M<sup>lle</sup> Dubois en défaut. Nous n'avons rien trouvé. La cicatrice du pouce nous semblait extraordinaire, et l'un des médecins (celui qui parlait d'hystérie) y voyait une fourberie de M<sup>lle</sup> Dubois. Il a voulu s'en assurer, et devant moi il a enveloppé le doigt à la cicatrice, de telle sorte qu'il fût impossible d'y toucher sans qu'il s'en aperçût. Le doigt était

si serré que M<sup>lle</sup> Dubois en a beaucoup souffert; mais quand huit jours après le médecin a défait son bandage, la cicatrice était aussi nette qu'au premier jour.

Veuillez agréer, etc...

Troyes, le 23 septembre 1890.

C. NIORE,  
*Secrétaire de l'évêché.*

Ainsi donc, pour le fait le plus simple, pour une guérison qui tombe sous les sens, que l'on peut interpréter sans une étude ou des connaissances spéciales, six médecins sont appelés à donner leur avis, quatre médecins de Lourdes et deux médecins de l'Hôtel-Dieu de Troyes.

Une Commission recueille et discute tous les témoignages, analyse les documents qui lui sont fournis et publie, un an après, un rapport sérieusement motivé sur les caractères de cette guérison.

Sans vouloir trancher la question du miracle, la Commission se contente de relever les circonstances très *exceptionnelles* et très *singulières* signalées par les D<sup>rs</sup> Viardin et Forest.

Nous-mêmes, avant de publier le récit qui précède, nous avons écrit au secrétaire de l'évêché, pour savoir si depuis cinq ans, rien n'était venu infirmer ou détruire le résultat des premières enquêtes.

Peut-on dire encore qu'il est facile de se faire l'historien et le juge des manifestations surnaturelles ? Non ! Le miracle n'est pas abandonné au jugement, à l'interprétation des foules. Dans le bureau des médecins, on prononce rarement le mot de miracle, on se contente de marquer la limite des forces naturelles. En étudiant ces guérisons extraordinaires qui se produisent autour de la grotte, on réunit des documents utiles à consulter, on poursuit des recherches sérieuses et bien intéressantes. On écrit une histoire qui n'a rien de commun avec la légende des ignorants ou des incrédules. Nulle part ailleurs on ne procède avec plus de prudence, plus de méthode; nulle part ailleurs on ne demande ainsi le concours des hommes spéciaux, des savants et des médecins.

## ÇA ET LA

---

*Le spiritisme, une science en fleur! — Gens hantés et maisons hantées... — Partants et revenants...*

« Mes Frères, soyez sobres et veillez ; car le diable, votre adversaire, tourne autour de vous en rugissant comme un lion cherchant qui dévorer : soyez assez forts *dans la foi* pour lui résister. — Et vous, Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Brève leçon, courte prière qui fait du bien, le soir surtout, avant le coucher, lorsque dans la journée on a lu des histoires d'esprits, de fantômes qui énervent, troublent, effrayent, mettent en transe... Cauchemar anticipé!

Maisons hantées, phénomènes spirites, apparition des... défunts ; tout cela, paraît-il, au dire des auteurs, se tient un peu par la main, et, soit dit en toute courtoisie, ce sont généralement des dames qui y jouent le rôle principal. Ne serait-ce pas là des répétitions variées à l'infini de la vision qu'eut notre première mère au pied de l'arbre de la science ? — Il est vrai que pareille supposition fait hausser les épaules à ceux d'entre les savants pour qui la Bible ne vaut guère plus qu'une fable. Du moins, selon eux, la révélation et la théologie, en science, n'ont pas le droit de cité ; le dogme est une chaîne insupportable, indigne désormais des gens libres du vingtième siècle, l'obstacle à tout progrès... Or, ils vous expriment cela avec des désinvoltures mal à l'aise qui mettent à nu (sinon une oreille d'âne) la griffe du ci-devant lion...

\*  
\*\*

Les spirites et les amateurs de spiritisme font tous leurs efforts pour revendiquer, en faveur de leurs expériences en cette matière, le titre de *science*. D'aucuns discutent en plusieurs chapitres le droit qu'a la question d'être *étudiée par les sciences*. Un tel, plus pressé, déclare tout bonnement que les phénomènes médiumniques font désormais *science*, ni plus ni moins. Leur concours prétend à plus d'une considération.

L'absence ou l'adjonction du titre de science laisse le spiritisme tel quel ; ça n'y changera rien : il reste ce qu'il est.

Avant d'ériger le spiritisme en science dans l'opinion publique, il faudrait voir s'il est bien indépendant ; s'il n'appartient pas plutôt au

domaine d'une des sciences connues, comme l'hypnotisme, par exemple, qui semble trouver son origine précise dans le « magnétisme animal » de Mesmer, faisant partie de la médecine en tant que moyen médical ou curatif; de la psychologie par ses phénomènes; de la physique aussi, s'il est vraiment magnétique. De même les phénomènes spirites, c'est-à-dire des manifestations sensibles qu'ils provoquent ont leur place tout indiquée dans l'optique, la médecine, la chimie, puisque les esprits à qui le spiritisme emprunte son nom posent pour se manifester des conditions de phosphorescence, de lumière et d'états morbides de la part des médiums.

D'ailleurs, on n'a jamais ouï dire qu'une science quelconque ait tenté quelque réclame pour s'arroger la qualité de science. Toute science est considérée comme telle de par sa nature et dès son origine parce qu'elle met à contribution le savoir humain, les recherches de l'étude dans un but utile. Dans l'histoire des connaissances on n'en voit aucune qui ait prospéré tout en laissant un doute à ce sujet durant plusieurs siècles à l'instar du spiritisme. — Et puis, les sciences nées de la belle et majestueuse nature n'ont jamais provoqué ni à leur berceau, ni pendant leur croissance, les troubles, l'énervement, les souffrances, les inquiétudes inhérentes au spiritisme actuel : ce sont là des circonstances qui ne sont pas naturelles du tout et qui ne sentent pas la science!

Le spiritisme semble plutôt évoquer une idée de sport ou d'art que de mériter la qualité de science.

\*  
\*\*

Le phénomène de la hantise fortuite de certains locaux est, dit-on, de la même nature que ceux du spiritisme. J'adhère à cette opinion et j'y vois plus qu'une hypothèse.

Vacarme, lapidation, carreaux brisés, mise à sac, rien n'y manque pour dénoter les voies de fait d'une intelligence aussi perverse que puissante, et qui n'est pas de ce monde puisqu'elle se cache à tous nos sens pour ne laisser apercevoir que ses méfaits. Souvent l'un des habitants, un domestique habitué, vient-il de quitter les lieux, l'œuvre de destruction cesse, circonstance qui s'interprète de trois manières : Ou bien cette personne, consciemment et à force d'adresse — ou d'une manière inconsciente, comme par sortilège, ou comme mue par une sorte d'hystérie, était l'auteur de tout. Ou bien un fluide nerveux, ou autre, dont l'effet ne s'était jamais manifesté jusque-là, sortait de cette personne, et malgré elle, à son insu, faisait les frais du sens dessus dessous. Ou bien enfin, un être d'outre-tombe ou de l'au-delà, soit émané par l'intermédiaire de cette personne devenue spontanément « médium », soit attaché, ou faisant mine de s'attacher à la présence de cette personne, est le véritable fauteur du remue-ménage, et alors il y a vraiment *hantise*, dans toute l'acception du mot.

Or la seconde partie de la troisième supposition est seule admissible

et seule justifie le nom de la chose. La première partie de cette supposition rentre plutôt dans les faits spirites proprement dits, qui se caractérisent par l'apparition d'une entité rendue quelquefois visible, apparition provoquée par les manœuvres en usage dans les expériences spirites.

Quant aux deux autres suppositions, elles doivent être rejetées, la première parce qu'elle est absurde, étant impossible qu'un prestidigitateur conscient ou inconscient puisse, à lui seul et d'une manière inaperçue des témoins qui l'entourent, produire une foule de dégâts simultanés qui nécessiteraient la coopération de plusieurs mal-faiteurs énergiques et décidés.

La seconde hypothèse, celle d'un fluide ou d'une force spirituelle qui s'échapperait de la substance de la personne soupçonnée pour mettre à sac les pièces d'un appartement, est aussi tellement tirée aux cheveux qu'elle dépasse toute vraisemblance. L'âme n'agit que par le corps, et les énergies du corps ne s'exercent qu'au moyen des organes et des membres. Supposé que cette règle générale laisse place à quelque exception, il serait, me semble-t-il, trop extrême d'en chercher dans des cas aussi compliqués qui doivent surpasser les énergies et les fluides d'une seule personne. Ce sont là des phénomènes qui exigent la preuve d'une telle cause.

Le terme de hantise est le seul qui désigne exactement ces phénomènes. Nous sommes en présence de lieux *hantés* par des âmes de défunts ou par des démons, c'est-à-dire des êtres invisibles. Toutefois ils ont le pouvoir de se rendre quelquefois visibles sous forme d'hommes, et il en a été question bien des fois dans cette revue. Ces sortes d'apparitions visibles qui troublent les gens, effraient les animaux ne se montrent pas attachées à la présence des personnes qui en sont témoins; mais plutôt aux endroits qu'elles choisissent pour se manifester. Lorsqu'on a affaire à des apparitions de ce genre qui demandent des prières, des secours spirituels, on peut croire que ce sont des âmes du purgatoire qui, par la permission de Dieu, se manifestent ainsi, donnant ordinairement des indices certains de leur origine.

Quand, au contraire, ces apparitions ne semblent se montrer que pour jeter autour d'elles l'effroi et le malaise, quels que soient les dehors qu'elles prennent, et bien qu'en général elles se bornent à se faire voir sans causer le vacarme et les dommages qui caractérisent le genre de hantise dont il est question plus haut, on doit croire que ce sont des démons, eux qui aiment tant à tromper, à tenter et à tourmenter l'homme.

Et il est très certain que ce sont eux, les démons, qui se manifestent invisiblement dans la hantise néfaste des maisons hantées, où ils n'ont, comme toujours, d'autre but que de nuire à l'homme.

La vie des saints est remplie de cas semblables.

D'ailleurs, pourquoi demander à d'autres causes, par hypothèse, l'effet de ces ravages extraordinaires, contre nature, tandis que la foi

nous enseigne que nous sommes entourés d'esprits mauvais qui usent fréquemment de leur pouvoir pour se signaler avec l'audace de leur génie criminel?

\*  
\* \*

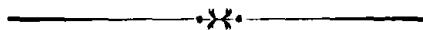
Qui vivra verra ! En attendant et dès maintenant je suis fort porté à attribuer à la même engeance ces *revenants* qui reviennent exprès pour souhaiter le bonsoir à nos mourants, au moment où quelques instants plus tard ils auraient l'occasion de leur souhaiter le bonjour dans l'autre monde... sans se déranger.

Encore une fois, ici aussi, il n'y a que dérangement, vexation, importunité, sentiments pénibles, trouble, anxiété, effroi, sans qu'on puisse découvrir, dans l'intervention de ces revenants, d'autre motif que de faire naître des impressions lugubres, chez les personnes présentes.

On devrait, le cas échéant, leur jeter de l'eau bénite et réciter le psaume xc de David au temps de qui, faut-il croire, Satan était déjà passé maître en fait de ruses :

« Celui qui habite dans le secours du Très-Haut demeurera dans la protection du Dieu du ciel. Il dira au Seigneur : Vous êtes mon soutien et mon refuge ; il est mon Dieu, j'espère en lui : — Parce que c'est lui-même qui m'a délivré d'un *filet de chasseur* et d'une *parole meurtrière*. — Il le mettra à l'ombre sous ses épaules, et sous ses ailes, tu espéreras. — Sa vérité t'environnera de son bouclier, et tu n'auras pas à craindre d'une *terreur nocturne*. — D'une *flèche volant dans le jour*, d'une *affaire qui marche dans les ténèbres*, et de l'attaque d'un *démon du midi*... Parce qu'il a commandé à ses anges à ton sujet, de te garder dans toutes tes voies. — Ils te porteront dans leurs mains, de peur que ton pied ne heurte contre une pierre. — Tu marcheras sur *l'aspic et le basilic*, et tu fouleras aux pieds *le lion et le dragon*... »

7.



## VARIÉTÉS

---

### ÉTRANGE TOUT DE MÊME !...

Les faits qui suivent se sont passés, il n'y a pas longtemps, dans une importante localité de la Haute-Vienne et ils sont rapportés par la *Croix* de Limoges.

Deux jeunes hommes rentraient chez eux après avoir festoyé dans un banquet présidé par Edgar Monteil, alors préfet de la Haute-Vienne. En passant devant le couvent désert, ils aperçurent au-dessus de la porte d'entrée, une statue de saint Joseph.

Ils parièrent à qui serait le plus adroit, et, s'armant de pierres, ils la mirent en morceaux ; puis ils partirent, fiers et contents de leur coup, en beuglant sans remords : « C'est la lutte finale ! »

Le même soir Grandclaude, celui qui avait porté les premiers coups, demandait un bol de lait à sa femme, et pendant qu'il le buvait, sans pousser un cri, sans dire une parole, sans que rien fit prévoir un pareil dénouement, il s'abattit sur le carreau de la cuisine. Les soins qu'on s'empressa de lui prodiguer furent inutiles : la mort avait été subite.

Huit jours plus tard, le second, Tourteau, se noyait. La mère de ce dernier, apprenant des lèvres mêmes de son fils le sort fait à la statue du couvent, avait rit bien fort. On comprend le désespoir de la malheureuse femme quand on rapporta le cadavre de son fils. Elle prit un marteau qui se trouvait à la portée de sa main et s'en donna un coup sur la tête. Voisins et amis purent la désarmer, mais il fallut lui lier les mains et la tenir ainsi attachée jusqu'au moment où elle parut plus calme. La crise semblait passée. L'enterrement se fit, triste et lugubre, car on savait tout, et ce second accident, succédant

de si près au sacrilège, avait impressionné la population. Jamais, dans ce pays sans foi cercueil ne produisit un effet plus salubre, les têtes et les cœurs se livraient à des réflexions bienfaisantes.

Quand la famille revint du cimetière, on trouva la mère Tourteau étendue de tout son long derrière la porte de la cuisine. Elle s'était brisé la tête avec le marteau de la veille, la cervelle avait giclé jusque sur la table, la tête gisait dans une mare de sang. »

---

### CE QUI A TREMBLÉ TREMBLERA

La *Revue scientifique* donne sur le cataclysme de San-Francisco d'intéressantes considérations.

La Californie est sur le bord d'une des plus grandes lignes de dislocation de l'écorce terrestre, et même au croisement de plusieurs lignes de fracture. C'est une région à volcans et à séismes. Les tremblements de terre y sont fréquents. Pendant que le Vésuve était en grande éruption en 1872 un tremblement de terre se produisait en Californie le 26 Mars. On vit s'ouvrir, le long de la Sierra-Nevada, une faille énorme formant un escarpement de trois à quatre mètres de hauteur. La ville de San-Francisco elle-même fut ébranlée plusieurs fois par des séismes. Le 21 octobre 1868 — encore pendant une forte éruption du Vésuve — il se produisit un tremblement de terre intense en Californie. Plusieurs rues de San-Francisco s'affaissèrent de plus de deux mètres et le désastre fut encore plus grand aux environs de la ville. Plusieurs maisons s'écroulèrent place du Marché, et une partie du marché du village de Pello, près de Lago de Orta, disparut subitement dans le lac.

A vrai dire, les tremblements de terre sont plus à redouter que les éruptions volcaniques, parce que les zones à séismes sont beaucoup plus répandues sur le globe qu'on ne le suppose. Les catastrophes dues aux tremblements de terre ont amené



souvent des bouleversements effroyables et fait des victimes innombrables. Le séisme de Sicile, en 1693, a coûté la vie à plus de 6.000 habitants. Le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, fit 30.000 victimes. En Amérique, au Pérou, au Chili, les morts se comptent par centaines de mille. La liste serait lugubre. Et le phénomène n'est pas souvent localisé, comme on le croit. A Lisbonne les effets du tremblement se firent sentir sur une étendue de 3 millions de kilomètres carrés. En 1856, tous les pays riverains de la Méditerranée ont été secoués, depuis la Syrie jusqu'à la Corse, et le 16 novembre 1827, toutes les localités situées entre Bogota et Papuyan furent détruites, sur une longueur de plus de 2.500 kilomètres carrés. En 1892, le séisme de l'Assam ébranla trois millions de kilomètres carrés. Au Japon on compte actuellement une moyenne de mille secousses par an et la surface ébranlée n'est pas inférieure à 20.000 kilomètres carrés. Il faut se rappeler que le Japon se trouve à peu de distance de la fosse la plus profonde du Pacifique septentrional. C'est un foyer intense de séismes presque continus. Le sol y tremble sans cesse.

L'amplitude des secousses verticales peut être considérable. En 1837, au Chili, sur le fort San-Carlos, un mât enfoncé de 10 mètres en terre et assujéti par des tiges de fer fut violemment projeté en l'air. A Rio-Bamba, en 1797, les cadavres de plusieurs habitants furent lancés de l'autre côté de la rivière sur une colline haute de plus de 100 mètres. En Calabre, en 1783, on vit les maisons sauter comme si elles avaient été projetées par l'explosion d'une mine. Et les mouvements ondulatoires de certains séismes possèdent souvent une certaine violence. Pendant le tremblement de terre de la Calabre, en 1783, les arbres, en s'inclinant, touchaient le sol avec leurs branches. En 1878, à Battanes, en Chine, le sol était agité comme une mer battue par l'ouragan.

Certes, les tremblements de terre sont encore plus effrayants que les éruptions volcaniques. On peut fuir devant une éruption ; on ne le peut devant les secousses sismiques.

Et la cause de ces phénomènes formidables ? Elle nous semble encore obscure, quoi qu'on dise. On admet avec rai-

son qu'il existe des séismes de plusieurs sortes. Il y a les séismes d'origine volcanique; il y en a beaucoup d'autres encore, et chacun d'eux exigerait une explication spéciale. On tend à admettre des éboulements, des affaissements internes, des explosions dues à la vapeur provenant de l'eau de constitution des roches, etc. Mais quelle serait la cause déterminante de ces changements? Sont-ils dus au hasard? Non, certes, car il y a des périodes où tous ces phénomènes se produisent avec recrudescence et paraissent avoir de l'écho à des distances énormes. Nous croyons toujours bien plutôt à des mouvements internes de la masse ignée qui se répercutent jusqu'à la surface, le long des grandes lignes de dislocation de l'écorce terrestre. Tous ces phénomènes seraient sous la dépendance d'une sorte de marée intérieure. Et comment expliquerait-on autrement qu'ils se produisent surtout à certaines positions du soleil et de la lune, comme les marées océaniques. On le nie; mais les concordances relevées valent mieux que les négations.

Or, en 1902, l'éruption de la montagne Pelée est venue quand le soleil, la lune et la Martinique se trouvaient en ligne droite. Il en a été ainsi pour le fameux tremblement de terre de Lisbonne. Tous les séismes importants se sont produits de même à des dates fixes. Ainsi dans ces temps derniers. Le 2 février, séisme de Benventura (Colombie); séisme du 19 février à la Dominique et à Sainte-Lucie. Nouvelle éruption du mont Pelée le 24 février, etc. Le cataclysme de San-Francisco est survenu le 18 avril, jour de concordance des déclinaisons solaire et lunaire. Et ce n'est pas fini. Les journaux nous apportent ces jours-ci, à des dates indiquées, la nouvelle de nouveaux tremblements de terre. En Australie, le jour même du cataclysme de San-Francisco, secousses sismiques. Puis les volcans des Andes entrent en activité. Secousses au Chili, dans l'Argentine. Vers le 23 avril, secousse dans l'Orégon, à la Nouvelle-Zélande, etc. »

---

*LES GRANDES PLUIES*

M. Auzael, missionnaire apostolique à Vayitri, dans les Indes anglaises, donnait récemment au *Cosmos* quelques détails sur la climatologie de sa résidence, pays qui serait la terre promise des marchands de parapluies si les habitants trop pauvres pouvaient songer à ce luxe, d'autant plus inutile, d'ailleurs, qu'ils n'ont pas à redouter la perte de toilettes, toujours très sommaires.

A Vayitri, 240 pouces de pluie par an n'ont rien que d'assez ordinaire. A quelque 20 kilomètres de cette localité au bas des montagnes (il s'agit du massif du Wynaad, dans les Ghettes occidentales), l'ingénieur chargé de l'entretien de la route a relevé l'an passé une chute totale de 395 pouces. Cette cataracte est d'autant plus formidable que les habitants reçoivent toute la douche en quatre mois environ, de fin de mai à fin de septembre. Le ciel a organisé le pays pour cette surabondance d'eau; on n'y voit pas d'inondation, les rivières étant très encaissées et se contentant de présenter des crues formidables dans les couloirs qui leur servent de lit.

Inutile de dire que dans ce pays de soleil, cette formidable irrigation donne naissance à une végétation d'une puissance inimaginable; mais les œuvres de la main des hommes en souffrent quelque peu.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

# Ignis Ardens

Notre Saint-Père le Pape Pie X est désigné, par la « prophétie » dite « de Saint Malachie », sous la devise : *Ignis Ardens*, « le Feu Ardent. »

Quelques éditions ajoutent à cette désignation la mention suivante :

*Et a littore veniet.*

Et il viendra du rivage,

Soit qu'on l'entende du « Feu », soit qu'on l'applique au pape lui-même.

Je déclare, quant à moi, n'avoir jamais lu cette mention dans les textes. M. l'abbé J. Maître, qui a publié de la « prophétie » une étude définitive et une critique pleine de sens, n'y fait aucune allusion.

Voyons jusqu'à quel point la devise *Ignis Ardens* peut être justifiée.

Le cardinal Giuseppe Sarto, patriarche de Venise, a été élu pape le mardi 4 août 1903, c'est-à-dire, si l'on tient compte des théories astrologiques, *un jour de mars* (mardi) voué à la lutte, — *dans le troisième décan* (du 23 juillet au 2 août) indiquant « nature pleine de force et guerrière, apte aux actions et aux arts grandioses », — *le dixième degré* (2 août) annonçant lutte, périls, danger de mort violente, — du *Lion*, signe de *Feu*, cinquième maison du Zodiaque, — de l'année 1903 régie par Saturne, influence menaçante pour la paix du monde, mais propice aux prêtres, aux législateurs, et aux penseurs.

Il est né le 2 juin 1835, sous le signe des GÉMEAUX (lutttes violentes), le 12° degré et le 2° décan, qui annoncent « grand cœur et grands chagrins ». Le signe des Gémeaux est « signe d'air », c'est-à-dire de *clarté* et de *hautes aspirations*. L'année

1835 était placée sous l'influence du soleil, principe de *lumière* et de *chaleur*, favorable à l'intelligence, et, comme tel, procédant du feu qui éclaire et réchauffe. — Cette année solaire 1835 fut l'avant-dernière du cycle de Vénus, c'est-à-dire d'une ère de *fécondation* et d'*ensemencement*.

La première encyclique de Pie X est datée du premier décan d'octobre 1903, qui appartient au signe de la BALANCE (autre signe d' « air ») et ajoute aux désignations précédentes l'indication d'*audace, entreprises hardies, réussite dans l'offensive*.

C'est dans les signes ignés du BÉLIER et du LION (février et août 1906) qu'ont été publiées les deux récentes encycliques condamnant la loi de séparation.

Jusqu'ici, on le voit, la devise *Ignis Ardens* est justifiée à la lettre par les explications de l'horoscope, la présente année 1906 étant elle-même une *année solaire*.

Il va sans dire que je ne donne ces rapprochements qu'à titre de *curiosité*, ou plutôt de coïncidences singulières, car on ne saurait croire toujours à l'absolue certitude d'aussi étranges calculs, bien que l'Église ait reconnu la véracité de la supputation astronomique qui conduisit les Mages à l'étable de Bethléem, à la suite de leur « étoile ». Un fait aussi capital que celui de la lutte qui commence, entre le représentant de Dieu, vicaire de Jésus-Christ, et le « prince de ce monde », ne peut-il avoir été prévu dans l'harmonique préordination des événements et des mondes? — Je n'ai pas qualité pour trancher cette question; et je me borne à la poser.

Poursuivons :

Les armes du Souverain Pontife figurent une étoile d'*or* en chef sur champ de *gueules* (rouge) au-dessus d'une ancre également d'*or*, dont les trois pointes sont immergées dans une mer bleue (d'*azur*).

Cette étoile sur fond rouge indique bien une conflagration (*Ignis*) au sein de la quelle il n'y a de salut pour les peuples que l'ancre à trois pointes, révélatrice des trois personnes divines, des trois mystères essentiels de la foi, des trois sacres ou vertus de la tiare, ou triple couronne.

Et ici, l'emblème est d'autant plus instructif que l'étoile de

Pie X occupe et domine tout le champ supérieur de l'écu, tandis que l'étoile de Léon XIII, le précédent Pontife, n'occupait qu'un canton de son écu.

Or, s'il est permis de risquer une approximation en de telles données, ne peut-on interpréter ainsi l'emblème?

Léon XIII est désigné par la devise *Lumen in cælo*. — En la traduisant par *la lumière dans le ciel*, on n'obtient aucun éclaircissement, puisque toute lumière est dans le ciel, soit qu'on la considère comme indépendante des astres, soit qu'on la lie au soleil, luminaire principal de notre ciel.

Le sens devient plus précis si l'on y ajoute un commentaire, à savoir qu'en notre temps de ténèbres intellectuelles, « la lumière » véritable doit être cherchée « dans le ciel », c'est-à-dire dans l'enseignement de l'Église, et non ailleurs, comme seraient les folles explications de la raison humaine enorgueillie jusqu'à la démente du blasphème.

Mais un troisième sens peut être admis sans porter la moindre atteinte au texte.

Le latin n'a point d'article. Les mots *Lumen in cælo* peuvent donc se traduire indifféremment : « la lumière dans le ciel », ou « une lumière dans le ciel ».

Prenons cette dernière traduction. « Une lumière » signifie donc une clarté *nouvelle*, *adventice*, qu'on l'entende de l'enseignement vraiment « lumineux » de Léon XIII ou de la survenance d'un « signe » éclairant le monde d'un jour imprévu, tel, par exemple, que l'entrée en scène du « socialisme », signe menaçant en même temps que flamboyant. — D'aucuns, en effet, voulurent voir une « comète », astre errant, réputé funeste, dans l'écusson du pape endormi en Dieu, le 20 juillet 1903.

En ce cas, le symbolisme devient saisissant. Né dans un « canton » des armes de Léon XIII, le météore destructeur et avertisseur a gagné le milieu du ciel dans le blason de son successeur. Le signe de la colère divine est passé de l'état de simple « lumière » à celui de « feu » dévorant. Et, tandis que ce feu des passions humaines, attisé par le génie malfaisant du démon déchainé, menace de consumer la société humaine, le « feu » de la charité divine embrase le cœur du saint Pon-

tife qui a annoncé au monde son ferme désir de « tout restaurer dans le Christ », *Restaurare omnia in Christo*.

Les événements accomplis depuis cette grande date du 4 août 1903 ont-ils fourni un commentaire à l'interprétation de ces deux devises ?

Qu'on en juge.

L'astre flamboyant de Pie X, en trois ans, a lancé assez d'éclairs pour déchirer l'opaque nuit des consciences. Les encycliques, les *Motu proprio*, les communications d'ordre disciplinaire, ont fulguré sans interruption.

En octobre 1903, première et sublime parole annonçant au monde « la prise de contact avec la terre » des malheurs réservés aux derniers temps ; — en décembre, condamnation du Loïsisme. — En 1904, le 6 janvier, fête des Rois, décret « concernant la vénérable servante de Dieu Jeanne d'Arc » ; — dans la même semaine, ordonnance interdisant aux prélats et prêtres l'assistance aux réunions mondaines où les toilettes blessent la décence ; — *Motu proprio* sur la réforme de la musique sacrée ; — en février, canonisation de saints polonais et béatification du curé d'Ars, Jean-Baptiste Vianney ; — en mars, en la fête de saint Joseph, magnifique discours au Sacré Collège ; — en avril, le 14, — encyclique élogiant saint Grégoire le Grand ; — en juin et juillet, — affaires Geay et Le Nordez ; — en septembre, décret sur les honoraires des messes ; — en novembre, protestation publique contre la rupture avec le gouvernement français.

En 1905, le pape se réserve et attend.

En 1906, — enfin, canonisation des Carmélites de Compiègne, foudroyantes encycliques *Vehementer nos* et *Gravissimo officii*, anathématisant la loi de séparation, et interdisant les associations cultuelles.

A ce feu céleste, le feu de l'enfer répond par les proscriptions violentes des congrégations, la rupture avec le Saint-Siège, la séparation de l'Église et de l'État, les inventaires.

Extérieurement, le feu, allégorique ou réel, sévit avec furie.

De 1904 à 1906, — guerre russo-japonaise, révolution et massacres en Russie, assassinats de M. de Plehwe et du

grand-duc Serge, désastres des Russes en Mandchourie et à Port-Arthur, mutineries à Odessa, à Sébastopol, convocation, puis dissolution de la Douma d'empire, effroyable attentat contre M. Stolypine.

En Espagne, grèves de Bilbao, attentat contre le ministre Maura, bombe Morral contre le roi d'Espagne.

Dans les Balkans, massacres quotidiens de Grecs et de Bulgares.

Dans l'Inde, campagne des Anglais au Thibet.

En Afrique, soulèvement des Herreros.

En France, grèves du Nord; fiches maçonniques, mort étrange de Syveton, attentat contre Alphonse XIII, les inventaires, les élections des 6 et 20 mai 1906.

Tout cela, dans le domaine politique et social.

Dans l'ordre physique et météorologique, que de catastrophes!

Incendies de New-York; — troubles solaires et magnétiques décrits par MM. Trouvelot, Oliver Lodge, Camille Flammarion, Moureaux, l'abbé Moreux, Bordelongue; — tremblements de terre discontinus; éruptions du Stromboli et du Vésuve; ruine de San-Francisco et de Valparaiso.

Découverte du « radium », substance indéfinie qui rayonne d'elle-même, prouvant une énergie contradictoire des lois jusqu'ici admises par la science.

Innombrables incendies, sur terre et sous terre. Destruction du théâtre iroquois à Chicago, 700 victimes, — de la ville d'Aalesund en Norvège; explosion de Pittsburg, aux États-Unis, 125 victimes; incendie de l'Université de Turin; explosion d'acétylène à Rognonas; courts-circuits sur le métropolitain; explosion à la Ricamarie; incendie de Baltimore; explosions à Lorient, au boulevard de Sébastopol, à Jackson-station, en Amérique; incendies de Cluses, de Gleiwitz, de Poulo-penang, de Saint-Brieuc. Catastrophes du vapeur Américain *Général Slocum* aux rochers de Hell Gatea (porte d'Enfer) près de New-York; puits-volcan de Pise; épouvantable malheur de Courrières.

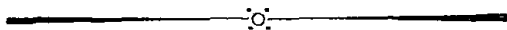
Et je passe sous silence les trombes, les cyclones, les inondations comme à Mamers, à Bozel, à Cuba, les incendies de



forêts, tels que celui de Cannes, tout récent, les orages, les accidents de chemins de fer ou d'automobiles, qui sont de tous les jours.

Oui, le « feu ardent » règne partout. Mais « au ciel » il est « lumière » et phare; sur la terre, il est expiation et châtiment.

J. DE L'ESTOILE.



## RELIGION ET SCIENCES OCCULTES

---

Aucune manifestation des sciences humaines ne saurait embarrasser la religion ; ceux mêmes qui parlent le plus haut d'antagonisme entre la religion et la science, ne prouvent qu'une chose, leur ignorance réelle de la religion, avec l'imperfection de leur savoir dans les sciences qu'ils étudient.

Il en est ainsi des *sciences occultes*, dont s'occupe plus spécialement notre *Revue du Monde invisible*.

C'est que la religion ne s'appuie jamais, dans ses appréciations, sur la personnalité des hommes qui méritent ou qui se donnent le titre de savants ; elle considère seulement les choses, cherche leurs causes, et constate leurs effets ; après quoi elle prononce.

Qu'est-ce, en effet, que la *science*? sinon la *connaissance vraie de ce qui est*, comme la définissait Jean Damascène au huitième siècle.

Or, qu'est-ce *qui est*? Dieu d'abord, le principe éternel de toutes choses, car il a fait la création ; — les choses créées ensuite, puisque Dieu en a constitué le monde au milieu duquel nous vivons.

Que sera donc la *science*? L'étude de Dieu et de sa parole, pour nous faire entrer en communication avec lui : c'est la religion. Et l'étude des êtres créés et des puissances qu'il a mises en eux : c'est la science humaine.

Que sera, par suite, le *savant*? Celui qui aura une connaissance vraie, par conséquent réelle et entière, autant que notre intelligence le permet, des choses de Dieu et des choses de la création. Et comme il n'y a pas d'antagonisme possible entre la parole révélatrice de Dieu et les qualités qu'il a mises dans les œuvres de ses mains, il suit logiquement qu'un antagonisme est impossible entre la religion bien connue et la science humaine bien apprise.

C'était là des considérations préliminaires qu'il a suffi d'indiquer, pour faire justice de l'opinion si erronée de ces dédaigneux demi-savants, qui prononcent et concluent sans s'être donné la peine de vouloir ou de savoir comprendre.

Et nous arrivons aux *sciences occultes*, avec trois questions qui nous ont été posées : — Comment la religion les envisage-t-elle? — Que comprennent-elles? — Quels en ont été les principaux auteurs?

Il nous a paru que c'est là une étude importante.

## I. — Comment la religion envisage les sciences occultes

Sans les énumérer ici, il suffit de rappeler que tout en elles est occulte, car on marche dans l'inconnu; et elles n'ont à peu près aucun rapport commun avec les diverses sciences humaines, si variées pourtant dans leurs principes, leurs lois, et leurs applications. Aussi, les phénomènes que produisent les sciences occultes semblent-ils se dérober à l'analyse scientifique proprement dite, au contraire de toutes les sciences humaines qui élèvent nos investigations jusqu'aux astres les plus lointains du firmament, ou font pénétrer la pioche jusqu'aux plus profondes entrailles de la terre.

Comment les envisage la religion? — Magie, magnétisme, spiritisme, hypnotisme, somnambulisme, divination, sortilèges,... etc., la religion les laisse à la curiosité des hommes, tant qu'ils ne forment qu'un passe-temps sans danger. Mais la foi, la morale individuelle ou sociale, sont-elles atteintes? alors la religion, pour elle et pour nous, doit en condamner la pratique.

Écoutons ce décret du 23 juin 1840, renouvelé le 28 juillet 1847, et qui est toujours d'actualité; nous le traduisons : « En dehors de toute erreur de doctrine, de sortilège et d'invocation explicite ou implicite du démon, — l'usage du magnétisme, c'est-à-dire le pur usage ou emploi des moyens physiques qui seraient licites par ailleurs, n'est pas moralement défendu, pourvu qu'il ne tende pas à une fin illicite ou

sous quelque rapport perverse. Mais l'application de principes et de moyens purement physiques, en vue d'objets ou d'effets vraiment surnaturels, pour les expliquer physiquement, n'est qu'une tromperie tout à fait illicite, et qui sent l'hérésie. »

Un nouveau décret — 30 juillet 1856 — expliquait : « Quoique le décret général précité dise assez en quoi consiste l'usage licite ou illicite du magnétisme, il se rencontre maintenant des hommes qui, négligeant l'étude licite de la science, et ne cherchant qu'une curiosité grandement préjudiciable aux âmes, et même à la société civile, se prétendent doués du pouvoir de deviner et de prédire. Ainsi des femmes s'adonnent aux prestiges de ce qu'on appelle le somnambulisme et la claire vue, en se soumettant à des gestes extraordinaires et parfois déshonnêtes, pour feindre de voir des choses invisibles, évoquer les âmes des morts, en recevoir des réponses, découvrir des choses inconnues ou éloignées, traiter même des questions de religion, et faire témérairement une foule de choses qui sentent la superstition. Dans tous ces cas, et de quelque art ou illusion quel'on se serve, il suffit qu'on emploie des moyens physiques en vue d'effets nullement naturels, pour dire qu'il y a tromperie tout à fait illicite, presque une hérésie, et toujours un scandale contre l'honnêteté des mœurs. »

Plus récemment, l'épiscopat des États-Unis, réuni en concile à Baltimore, disait de son côté : « Il est d'expérience que la plupart des phénomènes qu'on admire dans les séances de spiritisme sont l'œuvre trompeuse, ou d'opérateurs qui s'entendent frauduleusement, ou de l'imagination des personnes qui servent de médium, et en imposent à la crédulité des spectateurs, ou le résultat de la dextérité de certains, comme dans les jeux des prestidigitateurs. Il n'y a pas à douter cependant que quelques faits sont l'œuvre de l'intervention de Satan, puisqu'on ne leur trouve aucune explication naturelle. »

Voilà, dans leur ensemble, comment les plus hauts représentants de l'Église envisagent les manifestations des sciences occultes.

Si, d'ailleurs, on y regarde d'un peu près, ou bien l'on trouvera une proportion entre l'effet connu et une cause naturelle : ou bien l'on n'en trouvera pas.

Si l'on en trouve une, c'est-à-dire, si l'on peut expliquer par une cause naturelle l'effet que l'on constate, on se trouve en présence d'un phénomène naturel. Dans ce cas, rien d'anormal, que l'habileté ou la perspicacité de l'opérateur, l'inattention ou la crédulité du spectateur : il s'agit bien d'une science ou d'un savoir-faire qui dépasse les connaissances du grand nombre, mais reste dans le domaine humain. L'Église alors n'a rien à vous en dire : Vous êtes un habile homme qui sait amuser la société, au salon, au pensionnat, au théâtre, ou dans les fêtes foraines ; libre à vous !

Si l'on n'en trouve pas, c'est-à-dire, s'il n'y a pas de proportion entre l'effet connu et la cause naturelle apparente qu'on lui assigne, et qu'il faille ainsi chercher la véritable explication dans une cause supérieure à la dextérité de l'opérateur, quel sera cet agent au-dessus de l'homme ? Évidemment, ou un ange de Dieu, ou un ange de Satan. Nous avons donc alors un fait nullement naturel. Mais si la religion permet d'appeler le ciel à notre aide dans les circonstances difficiles de la vie, elle ne tolère jamais un pacte avec l'enfer.

Or, l'opérateur qui est devant vous ne connaît évidemment ni les secrets de votre cœur, à moins que vous ne soyez trahi par un complice ou un confident ; — ni les faits les plus minutieux passés à l'instant dans un pays éloigné, à moins que le télégraphe ou le téléphone le lui apprennent sur l'heure ; — ni surtout des faits qui ne sont pas encore, et ne dépendent que très vaguement de faits actuels, susceptibles de nombreuses contingences.

Comment, dans tous ces cas, le somnambule ou l'hypnotisé peuvent-ils rencontrer juste ? Nous constatons donc qu'ils reçoivent la réponse d'un agent supérieur à l'homme ; et cela nous suffit pour l'instant.

Pourquoi, d'ailleurs, le monde a-t-il tant couru, depuis plus d'un demi-siècle, vers les sciences occultes ? Sans doute, pour leur nouveauté même. Mais pourquoi s'y est-il tant attaché, qu'il existe plus de vingt auteurs qui en ont écrit des livres, et un certain nombre de revues qui tous les mois en entretiennent leurs lecteurs ?

La réponse est aisée : C'est qu'au-dessus des causes natu-

relles qui expliquent la plupart de ces faits, on sent d'instinct qu'il s'y trouve des causes extranaturelles, des agents invisibles, qui ne sont ni de notre monde ni de notre nature.

Et j'en tire aussitôt une conclusion très logique : Tous ceux qui croient aux sciences occultes dans lesquelles agissent les esprits, croient donc à des êtres surnaturels dont l'existence s'écoule dans une autre vie que la nôtre ; ils croient à des vérités cachées qu'un esprit doit nous révéler ; et souvent ils règlent leur conduite, au moins momentanée, sur les avis de ces invisibles.

N'est-ce pas, après tout, l'enseignement essentiel de la religion ? Elle nous dit qu'il existe une vie après celle d'ici-bas, dont Dieu fait la béatitude, et où les anges et les saints attendent les âmes justes ; — elle nous enseigne des vérités mystérieuses que Dieu a révélées, et qu'il propose à notre foi ; elle nous recommande d'y conformer notre conduite.

Que les admirateurs des tireurs de cartes, des magnétiseurs habiles, des hypnotisés et des somnambules s'examinent donc un instant : ils comprendront bientôt qu'ils ont un pas de plus à faire, qui est de croire aux prophètes et aux apôtres, c'est-à-dire à la religion. J'entends bien que quelques articles du Décalogue leur déplaisent ; mais c'est une page que l'Esprit qui les dicta défend de déchirer.

Quoi qu'il en soit, il reste que la religion et les sciences occultes ne sont passées ennemies qu'on eût pu le croire, puisqu'on a vu à quelles conditions l'une permet les autres et en réclame les adeptes ; mais il faut se défier de l'usage illicite de ces sciences, car nous allons voir d'un coup d'œil qu'elles contiennent trop d'inconnu pour qu'elles ne présentent pas souvent plus de mal que de bien. — C'est le paragraphe qui va suivre.

## II. — Ce que contiennent les sciences occultes

Pour bien s'en rendre compte, il suffit d'en étudier les effets ; il nous sera aisé ensuite de remonter à leurs causes.

Or, on range généralement les *effets* en trois catégories :

a) Dans la première, ceux qui proviennent de l'intelligence de l'opérateur; et il s'agit ici des magiciens, des somnambules, des hypnotiseurs, etc., etc.

b) Dans la deuxième, ceux qui se produisent d'une façon contraire aux lois connues de la nature.

c) Dans la troisième, ceux qui, dans leur substance même, sont contraires à ces lois.

1<sup>o</sup> Les effets qui proviennent de l'intelligence de l'opérateur sont évidemment en immense majorité. C'est ainsi que la dextérité des doigts, les cartes biseautées, la complicité d'un spectateur, une série d'intonations dans les questions posées, quelques interrogations préliminaires, des réponses à double sens, et tant d'autres ingénieux moyens dont nous sommes témoins tous les jours, obtiennent le résultat désiré. Ce sont des effets naturels du savoir-faire.

2<sup>o</sup> Les effets qui se produisent d'une façon contraire aux lois communes de la nature peuvent se subdiviser en deux classes :

a) Ou bien les lois connues auxquelles ils sont contraires admettent une exception, parce qu'elles peuvent être contrariées par d'autres lois encore inconnues, mais cependant qui les produit. C'est ainsi que bon nombre d'inventions ne sont pas toujours le produit de l'étude qui combine et expérimente, mais celui du hasard qui a juxtaposé les divers éléments d'où est né un effet jusque-là inconnu, et dont l'étude a fait connaître de nouvelles lois naturelles.

b) Ou bien les lois connues auxquelles ils sont contraires sont tellement essentielles dans la nature, qu'aucune dérogation n'y est possible sans l'intervention expresse d'un agent supérieur qui en a reçu du Créateur de l'univers la puissance en certains cas.

Ainsi, tantôt à l'une et tantôt à l'autre de ces deux classes se rapportent des phénomènes qui, *en eux-mêmes*, peuvent ne pas répugner aux lois naturelles, et par conséquent paraître naturels dans leur substance; et des phénomènes qui, dans la façon dont ils se produisent, ne semblent pas également naturels.

C'est que la nature ne va jamais à l'encontre de sa marche ordinaire ; et il faut donc chercher ailleurs la cause qui lui fait produire ces extraordinaires effets.

3<sup>e</sup> Enfin, les effets qui, *dans leur substance même*, sont contraires aux lois connues de la nature.

En effet, la nature est dirigée par des lois inviolables, qui agissent toujours dans le même sens, et sont connues par l'expérience générale des hommes. Dans une foule, quel homme peut bien connaître les pensées secrètes, l'âge exact, le contenu du porte-monnaie... de tel autre homme, pris au hasard dans la même foule, et qu'il n'avait jamais vu jusque-là ?

Il n'est point naturel de deviner à qui vous pensez, ni la date de votre naissance. avec la même exactitude qu'on peut mettre à dire le nom de votre coiffure ou celui de votre vêtement.

Il n'est pas davantage naturel d'annoncer à une personne réellement inconnue, par exemple : « Vous désirez faire un voyage, d'aujourd'hui en deux mois ; mais vous en serez empêché par un deuil qui vous touchera de très près. » Cela était dit au mois de juin 1899 ; la dame qui interrogeait devait faire un voyage au 15 août : son mari, souffrant, devint plus malade aux derniers jours de juillet ; et il mourut le 16 août.

Il est moins naturel encore qu'un illettré, qui ne parle même pas correctement sa langue usuelle, puisse, grâce à l'hypnose, lire et parler une langue étrangère ou se montrer vraiment érudit dans des sciences qu'à l'état de veille il ignore absolument.

Ce sont là des faits, et j'ai pris les plus usuels, qui sont réellement contraires, dans leur substance, aux lois connues de la nature. Peut-il d'ailleurs arriver un tel progrès des sciences humaines, qu'il renverse les lois fondamentales constatées de tout temps, et jusqu'à ce jour ? Dans laquelle des générations futures un homme pourra dire d'autres hommes rencontrés sur son chemin les pensées qui les préoccupent, la somme d'argent qu'ils ont en poche, la date et le lieu où ils sont nés ? Bien plus : quand un étranger



l'interrogera, lui répondra-t-il aussitôt dans sa langue sans l'avoir apprise?

Les hypnotisés le font, mais seulement dans le sommeil hypnotique. Veut-on affirmer que le sommeil en est la cause naturelle? que l'expérimentateur transmet sa volonté et ses connaissances à l'endormi? Ce serait de trop petites causes en présence de l'effet produit; et il faut chercher ailleurs.

Une conclusion s'en détache cependant : l'existence de causes et d'effets qui ne s'expliquent pas humainement, et sont admis néanmoins par tous les partisans des sciences occultes. Pourquoi, dans la religion, n'admettent-ils pas aussi des causes et des effets au-dessus de notre intelligence limitée, et dont les manifestations cependant ne peuvent être niées? Inconnu pour inconnu, invisible pour invisible, si j'admets ceux des sciences occultes qui échappent à mon esprit, il est plus raisonnable encore d'admettre ceux de la religion, qui ont été révélés par le divin Créateur de tout être et de tout esprit.

Gardons-nous cependant d'attribuer trop vite à une cause préternaturelle, ange bon ou mauvais, les effets incompris que produisent parfois les sciences occultes : l'histoire de *Roger Bacon* nous en avertit,

Ce grand homme du treizième siècle, étudiant d'Oxford et de Paris, et remarquable par l'étendue de son savoir, fut un jour accusé de magie. Il avait traité de presque toutes les sciences, surtout de chimie, d'astronomie et de mécanique. Il s'occupa même de la pierre philosophale, de l'astrologie judiciaire, de la baguette divinatoire; et il alla jusqu'à faire une tête d'airain automatique qui, par quelques sons articulés, semblait répondre aux questions qu'on lui posait.

Par prudence, ses confrères le firent emprisonner; mais sa captivité fut courte. Son livre « De l'admirable puissance de l'art et de la nature », et celui plus explicite encore « De la nullité de la magie » démontrèrent qu'il n'avait usé que de causes naturelles.

Aujourd'hui, dans les manifestations de l'invisible, ce souvenir peut être une leçon.

### III. — Principaux auteurs des sciences occultes

Nous avons dit que la religion apprécie les doctrines sans se préoccuper des personnes. Elle est elle-même une doctrine : il ne s'agit donc que de savoir si les doctrines à apprécier lui sont, ou non, conformes. On l'a bien vu, du reste, dans les décrets que nous avons rapportés sur les sciences occultes : pas un instant il ne s'agit des personnes qui en sont les auteurs. Et cependant, que de conséquences on a voulu tirer de ces sciences ! et quel rôle d'opposition à la religion n'a-t-on pas essayé de leur faire jouer ! Disons donc quels furent ces hommes.

1<sup>o</sup> Le premier auteur de la MAGIE nous est inconnu, car les païens de l'antiquité avaient des magiciens, des devins, des pythonisses ; et la Bible, par Moïse et les prophètes, défendit souvent aux Hébreux d'en adopter les pratiques. Elle donnait le pouvoir d'opérer des effets merveilleux et insolites, comme de commander aux éléments, d'invoquer les âmes, de se faire obéir des esprits infernaux et d'en apprendre les secrets les plus cachés du présent et de l'avenir.

Ainsi, en Égypte, les magiciens de Pharaon reproduisirent en petit la plupart des grands prodiges par lesquels Moïse terrifia ce peuple. Ainsi, dans l'ensemble du paganisme, on ne peut être étonné que les démons aient souvent donné des réponses à leurs prêtresses pour se conserver l'empire des âmes.

Le moyen âge a connu encore des magiciens ayant un pacte avec le démon : c'est la *magie noire*. Mais il y avait surtout d'habiles et savants prestidigitateurs, qui connaissaient des forces de la nature cachées au vulgaire : c'est la *magie blanche*.

Il s'en fallait de beaucoup, évidemment, que tout prodige extraordinaire et inexplicable fût dû à la magie noire ; mais on ne peut nier que des hommes pouvaient être assez pervers pour faire avec le démon un pacte explicite quelquefois, et souvent au moins implicite. Sur la foi de récits fantastiques, ou de conseils donnés par des fantômes, certains s'imaginaient

que le démon leur donnerait honneurs et richesses. N'avait-il pas dit lui-même au Sauveur, dont il ignorait encore la qualité : « Vois les royaumes du monde, et considère leur grandeur et leur gloire; je te donnerai tout cela, si, tombant à mes pieds, tu m'adores! » (S. Matth., iv, 8-9.)

Quant aux juifs du moyen âge qui se donnaient la profession de magicien, ils eussent moins abusé de la crédulité ou de la bonne foi des chrétiens qu'ils dépouillaient, si les rois ou les empereurs les avaient emprisonnés et jugés d'après leurs propres lois, car Moïse a écrit textuellement : « Si un homme ou une femme s'adonnent à la nécromancie et à la divination, qu'ils soient punis de mort; ils seront lapidés, et leur sang retombera sur leurs têtes. (Lévitique, xx, 27.)

2<sup>o</sup> Le MAGNÉTISME ne date que du dix-huitième siècle. — *Frédéric-Antoine MESMER*, né en 1733 ou 34 à Mesbourg, en Souabe et, plus tard, médecin à Vienne, imagina un jour que les astres dégagent un fluide qui pénètre tout, et par lequel ils exercent une action directe sur tous les corps animés; puis, que ces corps à leur tour, par le moyen des mains, peuvent transmettre ce fluide à d'autres corps pour leur faire opérer certains prodiges. En 1776, il écrivit donc son livre *de Planetarum influxu* (Sur l'influence des planètes).

Cette nouveauté passionna le public; et comme Mesmer prétendait guérir surtout les maladies nerveuses, il ne manqua pas de femmes passionnées pour le système médical du *mesmérisme*, premier nom de cette science. Mesmer lui-même vint à Paris en 1778, gagna à sa cause Nicolas Bergasse, avocat, et d'Esprémesnil, conseiller au Parlement, qui se chargèrent des leçons théoriques, tandis que Mesmer organisait une clinique pour les opérations pratiques.

Des effets réputés merveilleux lui attirèrent bientôt une telle vogue, que des opérateurs enthousiastes ou intéressés établirent aussi chez eux des salles clinico-magnétiques. Mais ils n'étaient pas tous de parfaits imitateurs du maître, car le fluide de leurs mains ne produisit pas toujours les résultats attendus; et la chronique racontait que les bonnes mœurs en souffraient quelquefois.

La Faculté de Médecine se fâcha, le gouvernement nomma

une commission qui étudia les principes et les faits : et le rapporteur, Bailly lui-même, le futur maire de Paris, qui était de l'Académie des sciences depuis plus de vingt ans, termina son étude par des conclusions absolument défavorables. Mesmer se réfugia alors en Angleterre, mais sans oublier les grosses sommes dont l'avait enrichi la crédulité de ses clientes. Un peu plus tard il rentra dans sa ville natale, où il mourut en 1815.

*Purségur* écrivit en faveur de Mesmer et du magnétisme, en 1830; *James Braid*, en 1843, *A. Wood*, en 1851, *Heidenhain*, en 1880, et d'autres encore

Au fluide magnétique nous devons les premières *tables tournantes*. C'était en 1832, trois enfants, par manière de jeu, posent leurs mains aux bords d'une table, en laissant le moins de discontinuité possible. Tout à coup, ils sentent une légère oscillation, puis un mouvement plus prononcé; bientôt la table tourne.

Le bois inerte a-t-il un fluide, lui aussi, comme les corps animés? et serait-ce que jamais jusque-là plusieurs personnes autour d'une table n'avaient posé leurs mains de la même façon? On renouvela l'expérience, et une science occulte nouvelle était trouvée, qui fit bientôt les délices de la plupart des Américains. Le spiritisme n'allait pas tarder à donner aux tables, avec le mouvement, un langage spécial.

3° LE SPIRITISME. — Arrive 1847. A Hydesville, dans l'État de New-York, habitait la famille *Fox*, père, mère, et deux filles, de religion protestante méthodiste. Un jour, on entend des coups frappés de l'autre côté de la cloison: et pourtant on n'y voit personne. Peu après, les coups se renouvellent; et, enfin s'enhardissant, la plus jeune fille demande : « Si tu es un esprit, frappe trois coups pour nous le dire. » Et les trois coups furent frappés.

On posa alors à l'esprit d'autres questions, auxquelles il devait répondre de la même façon: et à chacune, le nombre nécessaire de coups fut exactement frappé. Puis l'esprit invisible se rapprocha, frappa sur la table elle-même, la fit tourner, répondit par les coups que donnait l'un des pieds sur le parquet. La famille *Fox* était émerveillée, et tint conversation avec l'esprit.

Mais elle voulut poser aussi des questions auxquelles il fallait répondre par autre chose que des nombres. Fox imagina que les coups frappés d'une telle façon et en tel nombre par les pieds de la table correspondraient aux lettres de l'alphabet : l'esprit acquiesça, dit même son nom, Joseph Ryan, ancien colporteur, et conseilla à toute cette famille d'aller se fixer à Rochester, où on le retrouverait.

On y alla, et l'on réussit. Mais les pasteurs condamnèrent les pratiques spiritistes, excommunièrent même Fox et sa famille, furent applaudis dans un meeting, et trois commissions successives ne purent prendre cependant nos spirites en fraude. Ceux-ci allaient être lynchés, sans un quaker qui protégea de son corps les deux demoiselles Fox.

Alors un revirement se produisit, la curiosité l'emportant, et le nombre des médiums s'accrut. L'esprit, peu après, inspira à Fox d'établir une planchette en forme de triangle sur trois pieds, à l'un desquels on attacherait un crayon ; et il écrivit. Plus tard, il voulut que le médium lui-même tint le crayon, et se laissât guider. Plus tard encore, l'esprit se montra sous forme de fantôme.

Cette fois, les pasteurs protestants n'excommunièrent plus et devinrent à leur tour d'infatigables spirites.

4° L'HYPNOTISME est venu depuis lors compléter la série. Il ne s'agit plus ici du fluide des mains seulement, comme dans les « passes » du magnétisme, mais du ton de la voix, de la fixation du regard, du jeu même des mains, et surtout enfin de la suggestion mentale.

Les promoteurs du système sont nombreux ; et l'on en a beaucoup parlé dans notre *Revue du Monde invisible*.

\*  
\* \*

Notre thèse reste entière : l'histoire et la chronique s'occupent des hommes, la religion n'examine que les doctrines. On a lu les décrets si formels que le *Saint-Office* a prononcés : c'était son droit. Nous y avons vu ce qu'il tolère et ce qu'il défend : obéir est notre devoir.

Après quoi, sans qu'aucun de nos lecteurs catholiques s'adonne aux pratiques déclarées illicites, nous recevrons du moins avec reconnaissance les communications qu'ils pourraient avoir à nous faire; et au besoin nous en ferions le sujet d'une étude qui aurait souvent pour tous un véritable intérêt.

Louis d'ALBORY.



## POSSESSION COLLECTIVE

---

Nous vivons en un temps étrange. Beaucoup de catholiques français ont la mémoire courte. Il y a quelque cinq ou six ans, ils donnaient en masse dans le grotesque traquenard des « diableries du Dr Bataille » ; ils juraient par Diana Vaughan, Sophia Walder, et autres créations d'aigrefins, agents de la franc-maçonnerie, dont le plan était de jeter sur les croyances catholiques un discrédit et un ridicule dont elles ne pussent se relever.

Le dessein de ceux-ci fut à moitié réalisé. Lorsque le cynique aveu de Léo Taxil eut dévoilé l'ignoble machination, tous les pauvres nigauds qui avaient cru aux fables imbéciles d'un Marseillais recruté pour ce faire passèrent d'un extrême à l'autre.

Le diable ayant fait four dans les brochures du Dr Hacks, à la plus grande confusion des innombrables crédules, — il n'y eut plus de diable du tout, — non que les mêmes gobeurs fussent guéris de leur ignorance superstitieuse, mais parce que la crainte du burlesque leur parut être le commencement de la sagesse. En sorte que ce fut une débandade unanime parmi les bonnes gens lecteurs des publications idiotes qui, pendant trois ans, avaient répandu par toute la France, au gré de l'imagination du facétieux Bataille, les portraits d'après nature de trois ou quatre cents diables, ou sous-diables, choisis dans l'état-major des légions infernales. Et il y en avait de vraiment drôles, parmi ces effigies : des démons à trompes d'éléphants, des crocodiles joueurs de piano, etc... Hacks s'amusa à publier les correspondances d'un certain nombre de crétins lui demandant des nouvelles du diable Torchonnet ou du diable Fiche-ton-camp, naguère mis en bouteilles et cachetés de cire, à l'instar du bon vin, par ledit Hacks, voyageur en fumisterie et docteur-médecin de la faculté de... Marseille.

Ce fut alors à qui ne voudrait plus entendre parler des mystères de l'au-delà. Du moment que les démons de M. Hacks n'étaient que des fantoches, personne ne voulut avouer qu'il y avait cru. Et, de ce fait, le vrai diable, — l'ennemi de Dieu et de son Église, — gagna une belle bataille. Il était arrivé à ses fins. On n'osait plus croire à son existence, ou, du moins, on n'osait plus confesser cette croyance. La souveraine habileté de Satan consiste, en effet, A SE FAIRE NIER. Qui n'admet pas le diable n'est pas bien loin de nier Dieu.

Or jamais Satan n'a été plus manifestement présent dans les événements humains; jamais il n'a mieux mérité son titre de « Prince de ce monde », sous lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même nous dit qu'il est « déjà condamné ».

Entendons-nous. Il ne s'agit point ici d'un être répondant à la conception idiote d'une représentation figurée; il ne s'agit pas d'un démon anthropomorphe, au nez de pachyderme, à la queue de serpent, aux ailes de chauve-souris. — Il s'agit du grand déchu, que saint Jean, par métaphore, et par métaphore seulement, appelle le « dragon », l'« antique serpent », la « bête », ce déchu, « père du mensonge » artisan de tout mal, est un « esprit », ayant été créé tel par Dieu, en même temps que les autres « esprits » de la milice céleste.

*A priori, donc, par essence*, tant par définition philosophique que par enseignement théologique, cet « esprit » ne saurait avoir « un corps », toute « information matérielle » lui étant incompatible, en vertu même du « principe de contradiction ».

L'Église admet, toutefois, qu'exceptionnellement cet « esprit » peut vêtir une apparence charnelle et, par prestiges d'une science très supérieure à celle de l'intelligence humaine, s'offrir à nous avec les dehors d'une créature vivante. — Ainsi s'expliquent les apparitions dites « diaboliques », dans lesquelles le malin s'est présenté, tantôt sous la figure animale, tantôt sous la figure humaine.

Il y a loin, on le voit, de ces « phantasmes » possibles à la permanence, ou même à la fréquence de manifestations dans lesquelles le démon se montrerait à nos yeux de chair sous les traits d'un beau jeune homme à pieds de bouc présidant



des assemblées satanistes ou autres, ainsi que je l'ai entendu conter par de braves gens de bonne foi, ou sous l'aspect des deux « chiens » de Cornelius Agrippa, du « Griffon noir » du Dr Faust, ou sous toute autre apparence illusionniste.

Mais ce qui est certain, ce que l'Église à la suite de tous les Pères, de saint Paul, du Sauveur lui-même, enseigne positivement, c'est que l'esprit du mal règne en ce monde, dont il est LE PRINCE, le gouverne dans le sens du mal, en lutte ouverte avec les esprits de lumière que Dieu a préposés à ce même gouvernement, dans le sens du bien; ce qui est certain, c'est que la matière inerte, aussi bien que la matière organisée, peut être — avec la permission de Dieu — momentanément soumise à l'empire du démon, soit que celui-ci agisse en tentateur, soit qu'il fasse œuvre d'« ennemi » au sens étroit de ce mot, mais toujours en coopérant, bon gré, mal gré, au plan de Dieu.

Pour bien préciser cette affirmation, nous devons rappeler l'enseignement rigoureux de l'Église,

Le dogme chrétien annonce « la résurrection de la chair », à savoir, la restitution future de l'organisme humain, *tel qu'il est*, mais affranchi des conditions peccamineuses qui le font actuellement esclave de la mort, de la corruption, de la maladie, de l'usure des ans, et même de certaines lois physiques telles que l'impénétrabilité et la pesanteur.

Mais une semblable restitution des corps, rendus incorruptibles pour l'immortalité bienheureuse ou malheureuse, ne sera accomplie qu'à la « consommation des siècles », c'est-à-dire après le jugement général et la transformation finale du monde, alors que, selon les paroles de l'Apocalypse, il y aura « une terre nouvelle et des cieux nouveaux. »

Nous savons donc positivement que, de la première à la dernière mort, aucune créature humaine n'aura reparu sur la terre en possession de ce corps incorruptible.

Seul, Notre-Seigneur Jésus-Christ est sorti du tombeau revêtu de son corps glorifié. Lui-même, en effet, l'a démontré à ses apôtres lorsque, entrant au Cénacle, *toutes portes closes*, il confirma cette démonstration par le fait de prendre de la nourriture.

— Et il leur dit : « Quel est le sujet de votre trouble ? Et pourquoi ces pensées s'élèvent-elles en vos cœurs ? »

— « Voyez mes mains et mes pieds : c'est moi-même ; touchez et voyez. Un esprit n'a ni chair, ni os comme vous voyez que j'ai. »

— Et, après avoir dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds.

— Mais, comme, dans la joie qu'ils avaient, ils ne croyaient point encore, étaient tout étonnés, et il leur dit : « Avez-vous là quelque chose à manger ? »

— Ils lui présentèrent un morceau d'un poisson rôti et un rayon de miel.

— Et ayant mangé en leur présence, il prit ce qui restait et le leur donna.

En dehors de cet exemple unique et adorable, l'enseignement catholique n'admet que le miracle de l'assomption de la sainte Vierge. Le corps sacré de Marie a été, lui aussi, préservé de la corruption du sépulcre et « enlevé au ciel », par suite, glorifié et transformé par une action directe et insondable de la toute-puissance divine.

Pour les autres, ressuscités authentiquement comme Lazare, ou réservés par Dieu à de futures destinées, comme Énoch et Élie, ils n'ont pas dépouillé la corruptibilité actuelle, puisqu'ils ont subi la mort une seconde fois, ou devront la subir à la fin des temps.

Donc, nous savons de science certaine qu'aucune « incarnation » ou « réincarnation » d'âmes subsistantes n'est possible. Et, sans autre recours à d'oiseuses démonstrations, nous sommes prévenus que tous les faits invoqués par les adeptes du spiritisme ne peuvent être que des prestiges démoniaques où d'habiles supercheries de jongleurs. A plus forte raison, devons-nous conclure que le démon lui-même — essence spirituelle — ne peut, en aucune façon, s'unir à une essence matérielle, c'est-à-dire revêtir une corporéité quelconque, sinon en apparence.

Nous fondant sur ce critérium absolu, nous devons attacher à toute « manifestation » de cet ordre d'autre importance que celle qu'il convient de prêter à ce que j'ose appeler « la prestidigitation diabolique. »

Mais si Satan n'intervient que rarement, très rarement, sous des figures matérielles, s'ensuit-il que son action ne s'exerce pas, même à l'aide de prestidigitation, dans le domaine où cette action n'est limitée que par celle de Dieu, — c'est-à-dire dans le domaine des intelligences?

C'est le point où je voulais en venir et c'est le sujet que j'aborde en ces lignes.

En d'autres termes, — sans restreindre le champ de la liberté humaine, sans rétrécir le cadre, d'ailleurs irrétrécissable, — de l'omnipotence divine, — l'esprit du mal peut-il, à certains moments, selon les milieux, les circonstances, les occasions, la multiplicité des crimes, accroître, étendre, généraliser son influence, et, après avoir poussé à bout la malignité individuelle, réunir, condenser, agglomérer, combiner même les malignités individuelles de telle sorte qu'elles s'absorbent en une malignité collective?

Respectueusement soumis à l'enseignement et aux censures de l'Église, je ne hasarderai rien sur le terrain d'une question ainsi posée, sans déclarer, au préalable, que j'expose des hypothèses, — et rien de plus.

Ce qui me fournit l'occasion de cet article, c'est le fait, scandaleux à plus d'un titre, qui, depuis quelques semaines, captive l'attention du public et alimente la curiosité surexcitée des lecteurs de journaux.

Un prêtre, estimé, honnête, généreux, et de mœurs pures, l'abbé Delarue, curé de Châtenay, a disparu. Sa famille, ses ouailles, s'émeuvent de cette disparition. Puis l'opinion, à son tour, en est saisie.

Toutes les apparences disent que l'infortuné prêtre a péri victime d'un attentat, sur la route qui conduit d'Étampes à Châtenay. La justice, tardivement et maladroitement, ouvre une enquête. Cette enquête est si mollement conduite que les esprits s'énervent, que la presse, cette grande voix de divulgation et qui, comme « la langue » dont elle dépend, peut être indifféremment *la meilleure ou la pire des choses*, s'empare de l'événement et l'embrouille de commentaires, faisant, de bonne ou de mauvaise foi, le jeu des ennemis de la religion. Les plus abominables rumeurs entrent en circula-

tion. On parle même de « fugue ». D'immondes chansons sont improvisées et répandues, sans succès, d'ailleurs, contre sa mémoire, en même temps que des hypothèses, des calomnies en sourdine.

Ce n'est pas tout. Profitant de l'incurie des juges et de la police, des empiriques entreprennent d'expertiser à leur compte. Des Hindous, des Américains, une femme-médium, un lecteur de pensée se rencontrent, « comme par hasard », autour du drame. Un journal parisien imagine de faire flairer le sol par une hyène. Le professeur Devah, le mage Raminah, que les gens du pays surnomment Sisowath I et Sisowath II, M<sup>me</sup> Flaubert, M. de Alvis, M. Pickman se transportent sur les lieux. On retrouve (?) la bicyclette du malheureux ecclésiastique, après son chapeau. On ne retrouve ni la victime, ni les assassins.

En tout autre temps, en toute autre circonstance, ces incidents pourraient prêter à rire. — Quelle foudroyante réplique aux farceurs qui reprochent aux catholiques leur superstition à l'endroit de saint Antoine de Padoue ou de saint Expédit ! — Mais, ici, ce n'est pas le cas de rire. — Nous sommes en présence du deuil d'une famille, de la mort très probable et violente d'un homme, dont tout le tort fut d'être un « prêtre ». Et c'est l'heure où, au lendemain de la loi de Séparation, au lendemain des inventaires et des encycliques, à la veille d'événements plus grands encore, le déchainement des violences est subordonné à la permission de Dieu. — Comment n'être pas frappé de telles coïncidences ?

Remarquons, tout de suite, que l'esprit du mal ne perd pas son temps. De quelque façon que se dénoue l'imbroglia, l'« ennemi » aura eu le temps de semer l'ivraie. Il aura sali le vêtement ecclésiastique, torturé des cœurs déjà naturellement affligés, attristé des consciences religieuses, surexcité les sarcasmes blasphématoires des incroyants, et surtout, — surtout, — fourni l'occasion au scepticisme contemporain de mettre en parallèle les pieuses croyances des fidèles avec le charlatanisme des « fakirs » et nécromants blagués par le persiflage campagnard, lui-même mis en verve par les insinuations de la presse antireligieuse.

C'est là, — me dira-t-on, — un petit fait local. Je réponds : « Il n'y a pas de petits faits. » Le démon proportionne les moyens aux résultats qu'il veut obtenir. Au moment où le problème religieux, par la grande voix du Souverain Pontife, se pose avec une solennité presque unique dans les annales de l'humanité, Satan s'efforce d'en atténuer la gravité, en détournant les yeux du drame de la lutte prochaine, en les sollicitant par une comédie à la fois sinistre et burlesque.

Ceci pour la France seulement, où, grâce à la légèreté ambiante, la tragi-comédie suffit à tenir les masses en haleine.

Mais, franchissons d'un bond l'espace qui sépare la France de la Russie, son « alliée ». Là, c'est la tragédie infernale dans toute son horreur, avec le sceau manifeste de ce que l'antiquité appelait la « fatalité ». Et cette « fatalité », pour quiconque se donne la peine de méditer, apparaît, tout de suite avec les caractères du châtiment, impliqué en un retour offensif du paganisme, sous les apparences d'un christianisme obscurci depuis des siècles par le schisme et l'hérésie.

Au moment où je trace ces lignes, le monde frémit à la nouvelle du monstrueux attentat de Saint-Petersbourg. Destinées à tuer le ministre Stolypine, deux bombes ont fait explosion dans la villa de ce personnage. Elles ne l'ont point atteint, mais, dans son entourage, sa fille, âgée de quatorze ans, son fils, de trois ans, et vingt personnes autour de lui ont péri. — Cinquante autres sont plus ou moins grièvement blessées.

J'ai écrit : « Il n'y a point de petits faits ». En effet, du petit au grand, tout s'enchaîne. Un vers fameux exprime cette vérité. :

*Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes.*

Il est bon de considérer qu'il n'y a pas de différence entre la propagation d'un fléau physiologique et la contagion d'une épidémie morale. — Quelques « cas sporadiques » servent de prodrome à l'invasion du mal, à la contamination générale. Alors s'établit l'*aura* mortelle, l'atmosphère pestilentielle pour les âmes comme pour les corps. Une accumulation de « menues fautes », de « péchés mignons », de ceux que le vulgaire accepte débonnairement, parce qu'ils ne font de mal

à personne », prépare d'autant mieux l'« état de réceptivité » des masses au virus contagieux, que les mesures de prophylaxies sont précisément moins observées. — On rit, on plaisante les « menues prescriptions » de l'hygiène physique et morale. On « tolère » les plaisanteries, les faiblesses de la chair », on excuse les « peccadilles » de l'amour charnel, sans s'apercevoir que chaque chute est un affaiblissement de la personnalité, une prédisposition à des fautes plus graves. Et l'on ouvre ainsi la porte aux complaisances, d'abord, bientôt après aux reconnaissances du « droit au péché ».

Le mal gagne de proche en proche, l'épidémie fait tache d'huile. De même que la tuberculose prélève ses « sujets » de choix parmi les débilités de l'alcoolisme, la haine de Dieu multiplie les sélections du crime parmi les chrétiens qui s'éloignent progressivement de Dieu. On glisse insensiblement de la tiédeur à l'indifférence, de l'indifférence à l'hostilité. Et ainsi se recrute l'armée de la guerre à Dieu.

Il n'en faut pas plus à Satan pour dominer une époque ou un peuple. Le démon « légion » peut répondre à la sommation du Christ, non plus par la bouche d'un seul possédé, mais par celle de dix, cent, mille démoniaques. Et de la sorte s'expliquent les folies furieuses des foules, le cri du peuple juif : *Dimitte Barabbam*, ou cet autre : « Que son sang soit sur nous et sur nos fils », la clameur de l'apostasie anglaise *No popery*, les massacres de septembre, le délire des masses au Colysée : « Les chrétiens aux lions. »

C'est là ce que j'appelle la possession collective. Elle est aujourd'hui plus que jamais sensible aux regards de l'observateur.

Au surplus, ce n'était point de ma propre autorité que j'ose énoncer cette hypothèse. Il m'a paru opportun de reproduire ici un passage significatif de la première encyclique du grand pape Pie X, adressée en 1903 aux « Patriarches, Primats, Archevêques et autres Ordinaires qui sont en paix et en communion avec le siège apostolique » :

« ... De nos jours, il n'est que trop vrai, *les nations ont frêmi et les peuples ont médité des projets insensés* contre leur Créateur, et presque commun est devenu le cri : *Retirez-*

*vous de nous.* De là, en la plupart, un rejet total de tout respect de Dieu; de là des habitudes de vie, tant privée que publique, où nul compte n'est tenu de sa souveraineté. Bien plus, il n'est effort ni artifice que l'on ne mette en œuvre pour abolir entièrement son souvenir et jusqu'à sa notion.

« Qui pèse ces choses a droit de craindre qu'une telle perversion des esprits ne soit le commencement des maux annoncés pour la fin des temps et comme leur prise de contact avec la terre, et que véritablement *le fils de perdition* dont parle l'apôtre n'ait déjà fait son apparition parmi nous. Si grande est l'audace et si grande est la rage avec lesquelles on se rue partout à l'attaque de la religion, on bat en brèche les dogmes de la foi, on tend, d'un effort obstiné, à anéantir tout rapport de l'homme avec la divinité ! — En revanche, et c'est là, au dire du même apôtre, le caractère propre de l'Antéchrist, l'homme, avec une témérité sans nom, a usurpé la place du Créateur, en s'élevant au-dessus de *tout ce qui porte le nom de Dieu*. C'est à tel point qu'impuissant à éteindre complètement en soi la notion de Dieu, il secoue cependant le joug de sa majesté et se dédie à lui-même le monde visible en guise de temple, où il prétend recevoir les adorations de ses semblables. *Il siège dans le temple de Dieu où il se montre comme s'il était Dieu lui-même.* »

Afin de bien saisir toute la portée de ces formidables paroles, nous devons établir, dès l'abord, que c'est la première fois que, dans une encyclique, c'est-à-dire en un document épistolaire adressé à *l'universalité des chrétiens*, un Souverain Pontife dénonce une corruption universelle et estime que ces temps de perversité générale peuvent être tenus, à bon droit, pour *le commencement des maux annoncés pour la fin des temps et comme leur prise de contact avec la terre...* Le Saint-Père admet donc implicitement que nous sommes à « la fin des temps », donnant, après dix-neuf siècles, une confirmation à la prédication de saint Pierre, au sortir du Cénacle, et expliquant le texte même de l'épître deuxième de saint Paul aux Thessaloniens, chapitre II, versets 3 et suivants :

*Que personne ne vous séduise en nulle manière; car le jour ne viendra point qu'auparavant l'apostasie ne se soit produite*

*et que l'homme de péché n'ait paru, ce fils de perdition, qui, s'opposant à Dieu, s'élèvera au-dessus de tout ce qui s'appelle Dieu, jusqu'à établir son trône dans le temple de Dieu, et à s'y faire voir comme s'il était Dieu.*

Cette « apostasie » est annoncée, par ailleurs, dans l'Apocalypse. Saint Jean la prophétise en termes formels :

« Parce que vous avez gardé ma parole en souffrant avec patience, je vous garderai à l'heure de la tentation qui doit venir éprouver les habitants de la terre dans tout l'univers. (Chap. III, vers. 10.)

« Il ouvrit les puits de l'abîme, et la fumée du puits monta comme celle d'une grande fournaise. Le soleil et l'air furent obscurcis de la fumée de ce puits. » (Chap. IX, vers. 2.)

« Elle obligera tout le monde, les petits et les grands, les riches et les pauvres, les personnes libres et les esclaves, d'avoir une marque à la main droite ou au front ;

« En sorte que personne ne puisse acheter ou vendre à moins que d'avoir la marque ou le nom de la bête, ou le nombre que fait son nom. » (Chap. XIII, vers. 16 et 17.)

« Car ce sont des esprits de démons, qui font des choses prodigieuses, et qui vont vers les rois de toute la terre, afin de les réunir pour combattre au grand jour du Dieu Tout-Puissant. » (Chap. XVI, vers. 14.)

J'aurai lieu de revenir sur ces similitudes, et diverses autres. En cet article, je n'ai voulu établir qu'une chose, à savoir que, si dans le plan divin, selon saint Denis l'Aréopagite, saint Jean Damascène, saint Grégoire le Grand, et saint Thomas d'Aquin, le monde physique et moral est gouverné secondairement par les vertus et les principautés du ciel, il est vraisemblable que, dans le plan infernal, bien qu'avec un pouvoir restreint, les démons exercent, eux aussi, une action physique et morale momentanément destructive, ou suspensive de l'harmonie cosmique et de la discipline des intelligences.

C'est ce dernier désordre que j'ai stigmatisé du nom de « possession collective ».

SIMMIAS.



## DE VRAIS MIRACLES CONSTATÉS

(SUITE)

---

### II

*On a dû constater de vrais miracles, à cause des reproches et des menaces dont sont souvent l'objet, de la part de Dieu, ceux qui ont refusé de croire après avoir vu des miracles; ou à cause des punitions qu'il inflige à ceux qui méprisent ses envoyés.*

La doctrine regarde ici Jésus et ses apôtres spécialement, quoique Moïse ait aussi prêché une doctrine divine.

Posons en principe cette vérité incontestable : que Dieu ne commande pas l'impossible; et cette autre : que Dieu ne peut faire des reproches ou des menaces, ni à plus forte raison infliger des punitions à ceux qui n'ont pas exécuté des ordres dont l'exécution est impossible.

Les reproches, les menaces, les punitions supposent, en effet, la violation d'un précepte qu'on peut accomplir.

Or, Dieu a réellement fait des reproches et de terribles menaces, quand il n'a pas encore infligé d'épouvantables châtiments, à ceux qui, après avoir été témoins des miracles en faveur de la mission de ses divins envoyés : Moïse, Jésus-Christ, les apôtres, etc., ont refusé de croire à cette divine mission, ou bien ont murmuré contre les ordres de ces ambassadeurs; ou, qui plus est, ont méprisé la personne de ces légats de Dieu. Les textes abondent, sur ce sujet, dans la Bible; et nous n'avons que l'embarras du choix.

La conclusion rigoureuse qu'il faut en tirer, c'est que les miracles en question ne laissent rien à désirer pour être constatés suffisamment par ceux qui en furent témoins, et qui ne purent expliquer leur incrédulité que par un aveuglement volontaire ou l'obstination de l'orgueil, de l'avarice froissée,

ou même par une haine gratuite et diabolique : « Maintenant ils m'ont détesté gratuitement<sup>1</sup>. »

1<sup>o</sup> Parlons d'abord du mépris de l'autorité de Moïse, ce médiateur du premier Testament de la Loi de crainte, donnée au milieu des éclairs et des tonnerres et dont la sanction était terrible.

L'Ange du Testament ne devait pas épargner Israël, quand celui-ci deviendrait prévaricateur, violateur de l'Alliance<sup>2</sup>.

Mais déjà la vengeance de Dieu s'exerçait sur Pharaon, précisément parce qu'il restait sourd à la voix de Moïse et de Celui qui l'envoyait. Dieu ne ménage à ce cœur endurci et raidi contre l'Éternel ni reproches ni menaces, ni fléaux. S'agit-il des reproches? Pharaon est traité d'endurci : « J'endurcirai son cœur<sup>3</sup>. » « Et le cœur de Pharaon devint endurci, et il ne les écoula pas, comme Dieu l'avait commandé<sup>4</sup>. » « Et le cœur de Pharaon s'appesantit tellement, qu'il ne renvoya pas encore de cette fois le peuple<sup>5</sup>. » Et c'est bien Dieu lui-même que méprise Pharaon : « Jusques à quand, lui dit Moïse, ne voudras-tu pas te soumettre à moi? C'est ce qu'a dit le Seigneur Dieu des Hébreux<sup>6</sup>. »

Du reste, le tyran égyptien reconnaît lui-même qu'il a péché en résistant aux ordres de Moïse, qu'il considère alors comme légat de Dieu : « J'ai péché encore une fois, dit-il (après les ravages de la grêle envoyée par Dieu) : le Seigneur est juste, moi et mon peuple nous sommes des impies<sup>7</sup>. » Et il réitère cet aveu après avoir vu dévorer par les sauterelles amenées par Moïse tout ce que la grêle avait laissé debout dans les champs : « J'ai péché contre le Seigneur, votre Dieu, et contre vous<sup>8</sup>. » Voilà pour les reproches.

Quant aux menaces, elles commencent par celle du changement en sang de l'eau de toute l'Égypte. Le premier miracle, le changement d'une verge en un serpent qui avait

1. Jean, xv, 25.

2. *Exod.*, xxiii, 24.

3. *Ibid.*, vii, 3.

4. *Ibid.*, 22.

5. *Ibid.*, viii, 32.

6. *Ibid.*, x, 3.

7. *Ibid.*, ix, 27.

8. *Ibid.*, x, 16.

dévoré les serpents des magiciens, était inoffensif. Il n'en était pas de même du sang que les Égyptiens devaient tous boire en guise d'eau : c'était un signe qui prenait les proportions d'un fléau universel d'autant plus grave que la peste, résultant de la pourriture des poissons qui auraient péri, pouvait s'ensuivre et s'ensuivit réellement : « Voici donc ce que dit le Seigneur : En ceci tu sauras que je suis le Seigneur ; je frapperai, avec la verge qui est en ma main, l'eau du fleuve, et elle sera changée en sang. Et les poissons du fleuve périront, et les eaux deviendront putréfiées, et les Égyptiens qui boiront l'eau du fleuve en seront incommodés<sup>1</sup>. »

Et les menaces adressées par Dieu au Pharaon deviendront de plus en plus sévères à mesure qu'il s'endurcira davantage en se raidissant contre les coups de verge que Dieu lui inflige ; jusqu'à ce que, cédant aux cris de détresse de son peuple et à la crainte de voir périr toute l'Égypte avec les fils aînés, plutôt qu'au repentir de ses fautes, il donne aux Hébreux un congé définitif et plénier.

Voici la seconde menace. « Si tu ne veux pas lâcher mon peuple, je frapperai toutes tes frontières du fléau des grenouilles<sup>2</sup>. »

Et la troisième : « Étends ta verge et frappe la poussière de la terre, et qu'il y ait des moucherons sur toute la terre d'Égypte<sup>3</sup>. » Les animaux comme les hommes devaient en être couverts.

La quatrième menace était celle des mouches qui devaient remplir l'Égypte et l'incommoder gravement. « Si tu ne le renvoie pas (ce peuple), j'enverrai sur toi, les serviteurs, ton peuple et dans tes maisons toutes sortes de mouches<sup>4</sup>. »

La cinquième menace est celle de la peste répandue sur tout ce qui sera vivant : « Si tu refuses encore, et si tu les retiens, ma main sera sur tes champs ; sur tes chevaux, il y aura une peste très grave, ainsi que sur tes ânes, tes chameaux, tes bœufs et tes brebis<sup>5</sup>. » Tous périrent.

1. *Exod.*, VII, 17, 18.

2. *Ibid.*, VIII, 1, 2.

3. *Ibid.*, 16.

4. *Ibid.*, 21.

5. *Ibid.*, IX, 3.

La sixième menace, suivie de près, comme toutes les autres, d'exécution, c'est celle de grandes plaies vésicantes sur les hommes et les animaux : « Il y aura sur les hommes et les animaux, dans toute la terre d'Égypte, des ulcères, des plaies tuméfiées<sup>1</sup>. »

Pharaon refusant d'ouvrir les yeux à la lumière, Dieu le menace de la grêle accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables sur toute la terre d'Égypte : « Et le Seigneur dit à Moïse : Voici que je ferai pleuvoir demain ; à la même heure, une telle quantité de grêle que, depuis sa fondation jusqu'à ce jour, l'Égypte n'en a jamais tant vu<sup>2</sup>. » C'est la septième menace. Elle est suivie de près par celle des sauterelles : « Si tu résistes, et ne veux pas le lâcher, demain j'amènerai les sauterelles sur tes frontières<sup>3</sup>. » La neuvième est celle d'épaisses ténèbres qui arrêtent tout mouvement et empêchent les Égyptiens de se voir entre eux : « Et le Seigneur dit à Moïse : Étends ta main vers le ciel ; et qu'il y ait des ténèbres sur toute la terre d'Égypte, et des ténèbres si épaisses qu'on puisse les palper<sup>4</sup>. » Il est vrai que Pharaon n'a pas été prévenu de cette nouvelle plaie ; mais il devait s'attendre à une nouvelle punition du même genre que les précédentes, puisque Dieu avait dit en termes généraux : « J'endurcirai son cœur et je multiplierai mes signes et mes prodiges sur la terre d'Égypte<sup>5</sup>. » Cela semble signifier : je les multiplierai dans la proportion de son opiniâtreté. Or, Pharaon avait encore une fois résisté aux ordres de Dieu. Il fallait qu'il fût châtié de cette nouvelle prévarication, en supposant qu'il n'eût pas été averti comme précédemment.

La dernière plaie, qui fit périr, au passage de l'ange exterminateur, tous les fils aînés des Égyptiens et tous les premiers-nés de leurs animaux, ne lui avait pas été signifiée davantage. Elle l'atteignit sans qu'il en fût prévenu<sup>6</sup>, sans doute pour le frapper plus facilement d'admiration et de

1. *Exod.*, 9.

2. *Ibid.*, 13. 17, 18.

3. *Ibid.*, x, 4.

4. *Ibid.*, 21.

5. *Ibid.*, III, 3.

6. *Ibid.*, XII, 27.

crainte. Aussi se rendit-il, cette fois, quoique à contre-cœur, aux ordres de plus en plus impérieux du Très-Haut.

Dans tous les cas, les deux dernières plaies sont des châtiements. Et la punition suit de près la menace souvent : tout ce que Moïse lui annonce comme punition divine de son entêtement, se réalise à point nommé, c'est-à-dire, dans le temps et le pays indiqués par le Seigneur. « Et l'eau fut changée en sang<sup>1</sup>. » « Et les grenouilles montèrent, et couvrirent toute la terre d'Égypte<sup>2</sup>. » « Et il fut fait des ulcères sur les hommes et les animaux. » « Et il vint une mouche très-incommode... et la terre fut corrompue par ces mouches. » « Et tous les animaux des Égyptiens périrent<sup>3</sup>. » « Et il survint des ulcères et des plaies vésicantes sur les hommes et les animaux. »

« Et la grêle frappa, sur toute la terre d'Égypte, tout ce qu'il y avait dans les champs, depuis l'homme jusqu'à la brute, et à l'herbe tout entière. »

« Et elles couvrirent (les sauterelles) toute la terre, dévastant tout<sup>4</sup>. »

« Et durant trois jours, il y eut d'horribles ténèbres sur toute la terre d'Égypte. »

« Au milieu de la nuit, le Seigneur frappa tout premier-né d'Égypte<sup>5</sup>. »

Les punitions eurent leur dénouement dans la mer Rouge, où le Pharaon et sa troupe furent engloutis<sup>6</sup>.

Suivons Moïse dans le désert. Là aussi, il y a des reproches amers et des menaces à adresser, au nom de Dieu, à un peuple indocile qui méconnaît souvent l'envoyé de Dieu. Souvent aussi, Dieu intervient pour châtier ceux qui murmurent contre le légat qui le représente auprès d'Israël.

Mépriser Moïse, c'était mépriser Dieu, qui le leur fit bien voir. Contentons-nous de citer les principaux textes.

« Tous les fils d'Israël murmurèrent contre Moïse et Aaron

1. *Exod.*, VII, 20.

2. *Ibid.*, VIII, 7, 17, 24.

3. *Ibid.*, IX, 6, 9, 23.

4. *Ibid.*, X, 15, 22.

5. *Ibid.*, XII, 29.

6. *Ibid.*, XII, 24, 29.

dans la solitude... Le Seigneur a entendu vos murmures contre le Seigneur... non contre nous<sup>1</sup>. » Voilà le reproche.

Le même ton de reproche de désobéissance se retrouve dans ces paroles qui passaient par-dessus la personne de Moïse pour atteindre le peuple, seul coupable : « Mais le Seigneur dit à Moïse : Jusques à quand refuserez-vous d'observer mes commandements et ma loi ? » Le reproche règne encore dans ces passages : « Ton peuple a péché... Ils se sont vite écartés de la voie que tu leur as montrée et se sont fabriqué un veau d'or creux qu'ils ont adoré. Je vois que ce peuple a la tête dure... Et Moïse dit au peuple : « Vous avez commis un très grand péché... » Et de retour vers le Seigneur, il lui dit : « Ce peuple a fait un très grand péché en se fabriquant des dieux d'or. »

Encore des reproches dans ces mots du Seigneur : « Jusques à quand ce peuple dira-t-il du mal de moi, ne croira-t-il pas en moi, après tous les signes que j'ai faits en sa présence<sup>2</sup> ? »

Et dans ces autres : « Ils ont vu ma majesté et les signes que j'ai faits en Égypte et dans la solitude, et ils m'ont tenté dix fois, sans obéir à ma voix. » Et le peuple s'avoua coupable : « Nous avons péché. » Auparavant, Marie, sœur de Moïse, avait péché en murmurant à son tour et l'avouait.

Quant aux séditeux Coré, Dathan et Abiron, qui ont murmuré contre Moïse et Aaron et ont soulevé contre ces derniers deux cent cinquante des chefs d'Israël, Dieu les traite d'impies<sup>3</sup> : « Éloignez-vous des tentes de ces impies. » Et quand le peuple ose encore murmurer de ce que Dieu a châtié d'une manière exemplaire ces révoltés, Dieu menace de le châtier encore. Mais nous entrons dans les menaces.

Parmi elles, il y en a qui ne sont pas suivies de leur effet : parce que Moïse s'interpose charitablement entre Dieu et les coupables. D'autres sont exécutées impitoyablement dans toute leur rigueur qui, à elle seule, paraîtrait excessive, si on n'admettait pas qu'il n'y avait pas d'excuse pour ceux qui,

1. *Exod.*, xvi, 2, 7, 28; xxxii, 7, 8, 9, 30, 31.

2. *Nomb.*, xiii, 11; xiv, 22, 40; xvi, 26, xii, 1, 11.

3. *Deut.*, xvi, 26.

témoins de tant de miracles, s'obstinaient à ne pas croire à l'autorité de la mission de Moïse ou à la mépriser.

Au rang des simples menaces, nous mettrons seulement celles-ci :

« Laisse-moi, afin que ma fureur s'allume contre eux et que je les détruise<sup>1</sup>. »

C'était pour les punir de leur adoration du veau d'or. Mais Moïse s'interpose et fléchit sa colère, qui est apaisée, et ne réalise pas ses menaces contre son peuple. » Autre menace contre ce peuple à la tête dure : « Je monterai une fois au milieu de toi et je te ferai périr. »

Moïse prie encore et trouve grâce pour lui et son peuple.

On murmure encore contre les explorateurs envoyés. Dieu alors menace d'exterminer le peuple par la peste. Moïse intervient encore avec succès<sup>2</sup>. Mais pour avoir murmuré dix fois, le peuple ne verra pas la Terre promise; il n'y aura d'exception que pour Josué et Caleb.

Quant aux punitions précédées ou non de menaces, elles sont très nombreuses et souvent épouvantables contre le peuple hébreu.

Sans parler de cette mort de tous les Hébreux dans le désert, à l'exception de deux, mort annoncée comme une vengeance divine à exercer contre leur rébellion<sup>3</sup>; sans parler de l'engloutissement miraculeux de Coré, Dathan et Abiron permis pour confirmer la mission de Moïse<sup>4</sup>, qui avait prédit cette catastrophe, on peut dire que les punitions ou les menaces étaient le grand moyen employé par Moïse et par Dieu pour maintenir le peuple juif dans le devoir ou pour l'y faire rentrer, quand il s'en écartait.

C'était la verge de la crainte plutôt que le mobile de l'amour qui dirigeait ce peuple charnel et grossier, si enclin à tous les vices depuis son séjour en Égypte<sup>5</sup>, au milieu de toutes les turpitudes païennes.

Vingt-trois mille Israélites idolâtres venaient d'être immo-

1. *Exod.*, xxxii, 10, 14; xxxiii, 5. 17.

2. *Nomb.*, xiv, 12, 20, 23, 29.

3. *Ibid.*, 32, 34, 35, 37.

4. *Ibid.*, xvi, 28, 2<sup>e</sup>, 30, 31, 32, 33.

5. *Exod.*, xxi, 22, 34, 35.

lés sur l'ordre de Moïse ; et cependant, quoique à cette œuvre de justice religieuse Moïse joignît ses supplications, Dieu n'était pas entièrement satisfait : « Dans le jour de la vengeance, je visiterai encore ce peuple », disait-il à Moïse. Et de fait, « le Seigneur frappa le peuple pour le crime du veau qu'avait fabriqué Aaron ».

La sanction de la loi donnée à Moïse et par lui au peuple est remarquable. Tout réussira aux Israélites s'ils sont fidèles observateurs de la Loi. Mais aussi, malheur à ceux qui la mépriseront ! Tous les fléaux les accableront à l'intérieur et au dehors. Et tous les éléments combattront contre eux : le ciel, qui deviendra de fer ; et la terre, qui deviendra d'airain ; et leurs animaux, qui périront ; et leur corps, qui sera rempli d'infirmités ; et leurs ennemis, qui les humilieront et les vaincront <sup>1</sup>. A cela s'ajouteront la famine et la peste, la dispersion parmi les nations, jusqu'à ce qu'on reconnaisse et qu'on avoue ses fautes.

L'histoire du peuple juif est la justification complète de cette menace, comme l'avouent le second livre d'Esdras <sup>2</sup>, le quatrième livre des Rois, etc. ; car toutes les fois qu'Israël a suivi la Loi, il a prospéré en toutes choses ; toutes les fois qu'il a été prévaricateur, il a été châtié sans retard et sans ménagement. Mais poursuivons l'énumération des châtiments.

Dieu se montra fort irrité contre Aaron et sa sœur Marie, qui avaient murmuré contre Moïse. Et à peine la nuée qui l'enveloppe s'est-elle retirée que Marie est couverte d'une lèpre blanche visible <sup>3</sup>. Les liens de parenté n'y font rien. Et pourtant Marie est la propre sœur du légat méprisé. A quelques jours d'intervalle, Israël fait entendre de nouveaux murmures contre Dieu et Moïse. Ils se plaignent de ce qu'ils ne sont pas morts en Égypte plutôt que dans un désert où ils manquent de tout, et où la manne leur est devenue insipide. Mais le texte ajoute immédiatement : « Voilà pourquoi le Seigneur envoya contre ce peuple des serpents de feu dont les plaies causèrent la mort d'un grand nombre. »

1. *Lev.*, xvi, 14, 15, 16-41.

2. *II Esdr.*, x, 26, 27-31 ; *IV Rois*, xvii, 18-20.

3. *Nombr.*, xii, 9, 10, 12 ; *xxi*, 5, 6 ; *xv*, 31, 32, 33, 35, 36.



Terminons par un exemple terrible de la sévérité du Seigneur : « Qu'il meure et qu'on l'ensevelisse sous un monceau de pierres », dit-il au sujet d'un violateur du sabbat qui avait, ce jour-là, ramassé du bois.

Comment s'expliquer cette sévérité si on n'admet pas que Juifs et Égyptiens ont pu et dû constater très facilement les miracles opérés en faveur de la mission de Moïse, qui a préparé aussi la voie à Jésus en disant : « Celui qui n'écouterà pas ce prophète périra <sup>1</sup> ».

2<sup>o</sup> Mission de Jésus-Christ. A plus forte raison on peut tirer la même conclusion des reproches ou des menaces de Jésus-Christ contre ceux qui refusent de le croire ou de lui obéir comme à l'envoyé de Dieu extraordinaire. Contre ceux qui n'ont pour lui que du mépris, en faisant entre lui et Jean-Baptiste une comparaison qui n'est pas à l'avantage du Christ, il prononce ces reproches : « A qui comparerai-je cette génération? Elle ressemble à des enfants assis sur la place et criant à leurs camarades : Nous avons chanté et vous n'avez pas dansé... Le Fils de l'homme est venu, il mange et boit. Et l'on dit : c'est un homme vorace, un buveur de vin, un ami des publicains et des pécheurs <sup>2</sup>. »

Puis sur le même ton, mais allant jusqu'aux menaces : « Il commença à faire des reproches aux villes dans lesquelles il avait fait une foule de miracles, parce qu'elles n'avaient pas fait pénitence. Malheur à toi, Corozäim! malheur à toi, Bethsaïde! car si les miracles qui ont été faits chez vous avaient été faits dans Tyr et Sidon, il y a longtemps qu'ils auraient fait pénitence dans le sac et la cendre. Mais aussi je vous dis qu'au jour du jugement il y aura moins de rigueur pour Tyr et pour Sidon que pour vous. Et toi, Capharnaüm, est-ce que tu t'élèveras jusqu'au ciel? Tu seras abîmée jusqu'aux enfers. Car, si les miracles qui ont été faits chez toi avaient été faits dans Sodome, peut-être subsisterait-elle encore. Mais je vous

1. *Act.*, III, 23.

2. *Matth.*, XI, 16-20; 20-25; XII, 21, 31, 34, 37, 39, 41, 42. — Dieu par Moïse avait déjà fait entendre des menaces contre tous ceux qui n'écouteront pas le prophète semblable à Moïse et qui ne devait être autre que Jésus-Christ : « Je susciterai pour eux du milieu de tes frères un prophète semblable à toi... Et celui qui ne voudra pas écouter les paroles qu'il dira en mon nom, trouvera en moi un vengeur. » (*Deut.*, XVIII, 18, 19.)

le dis, au jour du jugement, Sodome sera traitée moins sévèrement que toi. » Parlant, plus tard, des explications blasphématoires qu'on donnait de ses miracles si nombreux et si grands, qui encore ne leur suffisaient pas puisqu'on demandait un autre signe, le Christ les accuse d'avoir blasphémé contre l'Esprit-Saint. Ils avaient attribué ses miracles au démon au lieu de les rapporter à Dieu seul, qui en est la véritable cause. Alors prenant un ton d'autorité et de colère : « Race de vipères, dit-il, comment pouvez-vous dire de bonnes paroles, lorsque vous êtes mauvais?... Vous serez condamnés d'après vos paroles. Cette génération mauvaise et adultère cherche un signe, et il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas : le séjour du Fils de l'homme dans la terre trois jours et trois nuits comme Jonas séjourna dans le ventre du cétacé. Les Ninivites se lèveront au jugement avec cette race et la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas. Et celui-ci est pourtant plus que Jonas. La reine du Midi s'élèvera avec cette race, et elle la condamnera, parce qu'elle est venue des extrémités de la terre entendre la sagesse de Salomon. Et celui-ci est plus que Salomon. »

Il reproche ensuite à sa patrie d'être seule à ne pas l'honorer, malgré sa sagesse admirable et admirée de tous : « Un prophète n'est sans honneur que dans sa patrie et sa maison. » Et le texte ajoute : « Il n'y fit pas beaucoup de miracles à cause de leur incrédulité. »

Et quand il prouve à ses disciples qu'en vertu de son nom de Jésus-Christ et de sa mission, il doit souffrir, si Pierre, qui n'avait que des vues humaines alors, cherche à l'en détourner, Jésus le lui reproche comme un crime contre le respect dû à l'autorité émanée de Dieu : « Loin de moi, Satan, tu es un objet de scandale pour moi, parce que tu ne goûtes pas les choses de Dieu, mais seulement celles des hommes<sup>1</sup>. » Et pour le peuple juif, quelle menace dans cette parabole de la vigne dont l'héritier a été tué, comme le Christ le sera sur le Calvaire ! « Je vous le dis : le royaume des cieux, sera

1. Deut., xvi, 20-24.

enlevé, et sera donné à une nation qui le fera fructifier. Et celui qui tombera sur cette pierre sera brisé (la pierre c'est le Christ). » Tout cela a rapport à sa mission méconnue malgré les miracles qui l'appuient. Puis il maudit les pharisiens et les scribes hypocrites qui veulent se donner comme autant de maîtres de doctrine, tandis que « votre unique Maître, c'est le Christ<sup>1</sup>. »

Et dans saint Jean (xix, 11), il flétrit la trahison de Judas comme un grand péché, ce qu'il ne ferait pas s'il n'avait pas suffisamment prouvé qu'il était Fils de Dieu, la Loi ordonnant de tuer celui qui usurperait ce titre. Et il dit encore (*ibid.*, viii, 24) : « Si vous ne croyez pas que c'est moi, vous mourrez dans votre péché. »

Et encore (ix, 41) : « Vous dites avec raison : Nous voyons. Votre péché reste. » Et (xv 22-25) : « Ils n'ont plus d'excuse pour leur péché... Si je n'avais pas fait des œuvres que nul ne peut faire parmi eux, ils n'auraient pas de péché, mais ils ont vu et m'ont haï moi et mon Père gratuitement. »

Les menaces les plus terribles sortent alors de sa bouche divine, quoiqu'elles respirent le plus pur patriotisme quand il s'agit de Jérusalem, qu'il ne punira qu'à regret, dans sa justice : « Jérusalem, qui tues les prophètes, et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes fils comme la poule réunit ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Voici que votre maison restera abandonnée. Car je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !... En vérité je vous le dis, il ne restera pas pierre sur pierre... Il y aura peuple contre peuple, royaume contre royaume, des pestes, des famines et des tremblements de terre en différents lieux. Mais tout cela n'est que le commencement des afflictions. » Voilà les punitions qui attendent ceux qui ont vu fuir la lumière venue pour éclairer le monde et qui ne l'ont pas reçue, quoiqu'ils aient vu des miracles.

On sait que la ruine de Jérusalem, figure de celle du monde, n'eut lieu qu'après l'Ascension de Jésus-Christ, l'Agneau de

1. *Deut.*, xxiii, 40-38.

Dieu n'ayant pas voulu qu'on lui reprochât d'autre acte de sévérité que d'avoir passé en faisant le bien. Tout au plus, et encore c'était un effet de son zèle pour la maison de Dieu, a-t-il usé d'une douce et sainte violence contre les vendeurs du Temple en les chassant impérieusement à coups de fouet : « Et il chassait tous les vendeurs et tous les acheteurs qui étaient dans le Temple... en disant : « Il est écrit que ma maison sera appelée une maison de prières ; et vous en avez fait une caverne de voleurs<sup>1</sup>. » Son Père était alors en cause.

Mais, de son vivant, Jésus-Christ n'a jamais usé d'autre violence contre ceux qui méprisaient sa doctrine ou sa mission. Bien loin de là<sup>2</sup> ; aux apôtres emportés par un excès de zèle amer et qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur les cités qui n'acceptaient pas leur doctrine, il répondait : « Vous ne savez quel est votre esprit. »

3<sup>e</sup> Mission des apôtres et de l'Église. Cela ne l'empêchait pas d'affermir par des châtiments exemplaires, quand les reproches et les menaces ne suffisaient pas, l'autorité de ses apôtres et de son Église : « Et celui qui ne vous recevra pas, disait-il à ses apôtres, celui qui n'écouterà pas vos discours, secouez contre lui, en quittant la maison ou la ville, la poussière de vos pieds. En vérité, je vous le dis : on supportera plus facilement, au jour du jugement, la terre de Sodome et de Gomorrhe que cette cité<sup>3</sup>. »

« S'il ne les écoute pas, dis-le à l'Église. S'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour toi comme un païen et un publicain... Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. »

Mais une fois que Jésus-Christ a quitté la terre pour monter au ciel, il ne gardera plus autant de ménagements que durant sa vie mortelle. A la voix de Pierre, pour frapper un coup d'éclat durable par ses effets, dès le berceau de l'Église, il frappa de mort Ananie et Saphire sa femme, coupables d'avoir menti au Saint-Esprit en trompant les apôtres : « Et il frauda sur le prix, de complicité avec sa femme... Mais

1. Matth., xxi, 12, 13.

2. Luc, ix, 55.

3. Matth., x, 14-15 ; xvii, 17. Luc, x, 16.

Pierre lui dit : Ananie, pourquoi Satan a-t-il tenté ton cœur pour le faire mentir à l'Esprit-Saint et frauder sur le prix du champ? Est-ce que si tu l'avais gardé, il ne demeurerait pas à toi?... Tu n'as pas menti aux hommes mais à Dieu. Et Ananie, en entendant ces paroles, tomba et expira; et une grande crainte saisit tous ceux qui en eurent connaissance. » Saphire étant entrée trois heures après et ayant renouvelé le même mensonge, Pierre lui fit ce reproche : « Pourquoi vous êtes-vous accordés pour tenter l'Esprit du Seigneur? Voilà que les pieds de ceux qui ont enseveli ton mari sont à la porte, et ils t'emporteront. Aussitôt elle tomba à ses pieds et expira... Et une grande crainte se répandit dans toute l'Église et en tous ceux qui apprirent ces choses <sup>1</sup>. »

Ainsi, saint Pierre, se souvenant des paroles du Maître qui l'avait envoyé après l'avoir rempli du Saint-Esprit (duquel émane l'autorité législative des évêques, écrit saint Paul), saint Pierre accuse Ananie et Saphire d'avoir menti au Saint-Esprit lui-même, dont il est l'organe visible. Rien n'indiquant que l'apôtre ait voulu cette double mort, puisque la première au moins n'était pas prédite, « c'est Dieu, a dit Crellier <sup>2</sup>, qui, à la réprimande sévère, mais bien méritée, de son représentant voulut joindre un châtiment plus sévère encore ». Dieu a coutume, d'après D. Calmet, de châtier les premiers violateurs de ses lois très rigoureusement, comme cela s'est vu en Adam, et dans la première violation du sabbat. Cela corrige en même temps que cela prévient tout acte subversif de la discipline. Et mieux vaut prévenir que punir.

Quant à saint Paul, sa sévérité se montre surtout contre le magicien Barjésu, parce que ce dernier cherchait à détourner le proconsul d'embrasser la vraie foi. « Mais Saul, autrement Paul, plein du Saint-Esprit, jetant un regard sur lui : Homme plein de fourberie et de mensonge, dit-il, enfant du diable, ô ennemi de toute justice, tu ne cesses de bouleverser les voies du Seigneur qui sont droites. Et maintenant, voici que la main du Seigneur est sur toi : et tu seras aveugle, sans pouvoir regarder de quelque temps le soleil. Et aussi-

1. *Act.*, v, 1-12.

2. Crellier, *Com. des Actes*, ch. v, p. 58-62.

tôt il tomba sur lui un brouillard et des ténèbres; et tournant sur lui-même, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main <sup>1</sup>. »

La punition de l'incestueux de Corinthe livré à Satan par l'autorité de saint Paul, pour que la perte du corps servît à sauver l'âme, est un autre exemple terrible de la sévérité de l'envoyé et de celui qui l'envoie.

Et non seulement l'apôtre agit ainsi lui-même; mais il commande aux évêques qu'il ordonne d'user à leur tour de sévérité en vertu de l'autorité dont ils sont dépositaires : « Reprenez, dit-il à Timothée <sup>2</sup>, et cela publiquement, ceux qui pèchent, afin d'inspirer aux autres la crainte. » Et encore : « Prêchez la parole : insistez, que ce soit opportun ou inopportun : argumentez, priez, reprenez en toute patience et doctrine... Pour vous, faites votre œuvre d'évangéliste, remplissez votre ministère. » Et à Tite : « Argumentez avec toute sorte d'autorité. »

Tout cela ne s'explique que par l'autorité divine dont Dieu a revêtu les apôtres, autorité que les miracles ont rendue incontestable : de là la grande culpabilité de ceux qui méprisent cette autorité ou ce que prêchent les apôtres. Passons à une troisième preuve.

1. *Act*, XIII, 10, 11; *I Cor.*, V, 3-6.

2. *I Tim.*, V, 20; *II Tim.*, IV, 2; *Tit.*, II, 15.

(A suivre.)



## Extériorisation de l'Âme

---

Les phénomènes dus aux sciences occultes soulèvent une grave question, en face des systèmes sur l'âme, adoptés jusqu'ici par les philosophes : il semble, en effet, qu'il faille modifier les thèses admises généralement par eux sur sa localisation. Mais est-il possible que le magnétisme et l'hypnotisme soient des sciences si profondes qu'ils exigent ce résultat ?

D'une part on dit : Notre âme est dans notre corps ; tout entière dans la totalité du corps. et tout entière dans chaque partie. Ce sont nos sens qui lui servent à voir, goûter, entendre, toucher, sentir les objets qui nous sont extérieurs. « Les sens, ajoute-t-on, sont les fenêtres par lesquelles l'âme se met en rapport avec nous. »

D'autre part, on dit : Un fluide puissant sort de nos mains pour endormir un sujet ; et, dès le sommeil obtenu, notre pensée et notre volonté sur tel objet déterminé vont si bien devenir sa propre pensée et sa volonté, qu'il en poursuivra même la réalisation à l'état de veille. Notre âme serait-elle allée se joindre à la sienne pour la modifier sur ce point ? Elle n'est donc pas contenue dans notre corps et sa vie s'étend à distance.

Ce fluide invisible et cet acte intérieur passés dans l'hypnotisé constituent évidemment une extériorisation de notre âme, en contradiction avec la doctrine de notre âme répandue dans notre corps. Le problème est donc important à étudier.

\*  
\* \*

Philosophiquement, QU'EST-CE QUE L'ÂME ? La forme substantielle du corps organique, pour lui donner la vie, c'est-à-dire, ce par quoi nous vivons, nous sentons, nous compre-

nous : donc, le principe premier et intrinsèque de notre vie.

Elle n'est pas un corps, car elle exclut toute composition de parties, et est indépendante de la matière.

Elle ne se compose même pas de plusieurs principes, car ils formeraient des parties quantitatives ; et ainsi l'on ne peut lui attribuer une étendue divisible, dont chaque fraction deviendrait partie intégrante de l'âme.

Elle n'est donc qu'un unique principe qui *perçoit*, *pense*, *juge*, *raisonne* par un seul et même acte.

Cela est évidemment vrai, car si le principe qui *perçoit* se composait de plusieurs êtres distincts, la perception ou sensation serait reçue tout entière par chacun de ses êtres ; mais alors, après l'un d'eux, à quoi serviraient les autres ? ou bien serait reçue en partie par chacun d'eux ; mais alors on n'aurait jamais une sensation complète.

De même, si le principe qui *pense* se composait de plusieurs êtres distincts, ou bien la pensée serait tout entière dans chacun de ces êtres, et nous aurions en nous plusieurs êtres pensants, tous distincts entre eux, ce que l'expérience réprouve ; ou bien elle serait en partie dans chacun d'eux, et alors il n'y aurait pas de pensée complète, ce qui reviendrait à dire qu'il n'y aurait pas de pensée du tout.

De même encore, si le principe qui *juge* et *raisonne* se composait de plusieurs êtres distincts, ou bien les éléments du jugement et du raisonnement se trouveraient tous dans chacun de ces êtres, ce qui produirait en nous autant d'êtres qui porteraient en même temps le même jugement, ce que notre conscience intérieure réprouve ; ou bien ces éléments du jugement et du raisonnement ne se trouveraient qu'en partie dans chacun de ces êtres, et alors le jugement et le raisonnement seraient impossibles puisqu'ils seraient éparpillés. Or, il faut nécessairement que le même sujet perçoive en même temps les divers éléments à comparer et à juger pour pouvoir raisonner et décider.

Ainsi donc la perception et l'idée sont les actes vitaux, immanents, indivisibles, qui viennent d'un seul principe, qui vivifie tout en nous, notre âme.





Or, D'OU VIENT NOTRE AME? Dans l'antiquité, Platon et Pythagore enseignaient que les âmes avaient d'abord été créées dans les astres; et ils ajoutaient qu'un jour, pour on ne savait quel crime ou quelle cause, le Créateur les avait enfermées dans des corps.

Avec ce système, on pourrait croire que la spiritualité des âmes avait mis dans les astres ce fluide que Mesmer y a imaginé; et que leur venue dans nos corps sur la terre attirait ainsi ce fluide jusqu'à nous. Mais le système est fautif, parce que le fluide devrait venir directement à l'hypnotisé et au magnétisé, aussi bien qu'à l'opérateur. Puis, comment se fait-il que nous n'ayons jamais la moindre idée de ce que nous faisons dans les astres? Ce fluide qui rattache notre vie passée à notre vie présente devrait certainement en garder quelque impression.

Une *autre opinion* a été émise. Leibniz a imaginé que toutes les âmes ont été créées dès l'origine, non dans les astres, mais en Adam: et unies en lui à tous les corpuscules destinés à être autant de germes des corps qui devaient naître dans le courant des siècles.

C'est un système ingénieux, qui favoriserait peut-être le principe catholique de la transmission du péché originel, et nous permettrait en même temps de considérer notre âme comme ayant formé un tout avec toutes les autres âmes. De là, en effet, pourrait venir une grande affinité entre les magnétiseurs et les magnétisés, les hypnotiseurs et les hypnotisés. Malheureusement pour l'auteur, et malgré son grand nom, son système n'est considéré que comme une pure fiction, qui ne s'appuie sur aucune raison plausible et il est universellement rejeté.

On lui a substitué le *traducianisme*, qui en est une forme en ce qu'il actualise dans la génération de chaque homme la transmission que Leibniz tirait du premier homme. Ce nouveau système dit, en effet, que l'âme passe des parents aux enfants de la même manière que le corps; par suite, elle des-

cendrait ainsi de l'âme d'Adam, ou serait le développement des germes d'âmes que Leibniz plaçait en lui.

Mais les traducianistes ne s'entendent pas dans leur explication. Pour les uns, l'âme des enfants est engendrée du *corps* des parents. Or, cela ne peut être, parce qu'elle devrait être aussi corporelle, en toutes choses les parties étant de la même nature que le tout dont elles sont détachées. — Pour les autres, elle est engendrée de l'*âme* des parents. Et cela n'est pas davantage : car elle ne peut en être une partie, l'âme étant un principe simple et indivisible; et elle ne peut pas même être produite par l'action immédiate de l'âme des parents, car ceux-ci devraient vouloir lui donner le plus de perfection possible. Bien plus, par le fait qu'elle en viendrait et en dépendrait, dans son être et dans sa possibilité, elle ne serait pas un être subsistant par lui-même, ce que l'on prouve cependant.

Admis comme vrais, ces systèmes, pourtant faux, eussent été de quelque secours aux sciences occultes, parce que la préexistence de nos âmes expliquerait en partie leur affinité dans les communications secrètes que les opérateurs ont entre eux.

Mais non ! la doctrine universelle est ailleurs : Notre âme ne nous vient pas des astres, elle ne nous vient pas d'Adam, elle n'est même pas produite par nos propres parents; mais elle a été créée directement de Dieu, et ainsi il faut lui reconnaître une plus haute et plus noble origine.

C'est l'enseignement chrétien. C'était aussi la doctrine traditionnelle des Hébreux : « Ce n'est pas moi, disait l'héroïque mère des Macchabées, un peu avant que de les voir mourir, ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit, l'âme, la vie, et les diverses aptitudes de vos membres; mais le Créateur de toutes choses, qui fait naître les hommes, et qui est la source de toutes les origines. » (II Macchabées, VII.) — C'était de même la doctrine du célèbre orateur romain, Cicéron : « Cet être animé, si plein de raison et de sagesse, que nous appelons homme, a été engendré dans une condition admirable par le Dieu suprême; et son âme lui a été créée par ce Dieu d'où nous vient comme une vraie parenté avec les esprits célestes. » (*Traité des Lois*, I.)

Toutes ces thèses, —celles qui expriment des opinions réfutées ou bien une doctrine reçue, — favorisent-elles la possibilité d'un mélange de notre âme avec d'autres âmes, au point de leur inspirer secrètement, et sans mouvement extérieur de notre part, une pensée, une volonté, un calcul, une prédiction, comme après les passes du magnétiseur et dans le sommeil hypnotique? Nous avons essayé d'en trouver des traces, et les doctrines qui s'y prêtaient le mieux ne nous donnaient pas cependant une extériorisation suffisante de notre âme pour affirmer qu'elle peut accomplir ces prodiges.



Avançons donc davantage, et demandons-nous maintenant : OU DONC EST PLACÉE NOTRE ÂME! — De deux choses l'une : Ou bien elle est en nous seulement, et elle n'opère hors de nous que par le moyen de nos sens; ou bien elle est localisée aussi hors de nous, dans un rayon assez large pour opérer les prodiges assignés aux sciences occultes.

Et d'abord, *est-elle en nous seulement?* L'enseignement général répond par l'affirmative.

En effet : notre âme et notre corps, substantiellement unis ensemble, constituent notre personne. D'abord : le corps n'étant que matière, à l'exemple de tout corps quelconque, il faut que l'âme vienne en lui pour le distinguer de ces autres corps, et en faire un corps humain. — Ensuite, étant donné ce composé humain, l'âme doit nécessairement être en lui pour faire sa perfection, puisque l'homme n'est pas un corps seul ni une âme seule, mais la résultante de ces deux éléments qui le constituent. — Enfin, c'est l'âme qui est le principe de vie et d'activité pour le corps; et il est tellement vrai qu'elle fait le corps substance vivante et active, que lorsque la mort la sépare du corps, deux résultats immédiats se produisent : le corps reste absolument inerte sans jamais reprendre un mouvement quelconque, et la personne humaine est elle-même détruite.

Or, pour accomplir cette triple fonction : « Élever notre corps à la dignité de corps humain, lui communiquer sa

perfection, et être son principe de vie et d'activité », il est évidemment indispensable que l'âme soit unie au corps, et demeure présente dans toutes ses molécules et dans toutes ses parties.

Comment opère-t-elle hors de nous? — Par les cinq sens de notre corps.

En effet : dans toute opération de l'homme, les deux parties du composé humain ont leur rôle. Nous sommes entourés d'objets matériels, et c'est par les sens de notre corps que nous allons à eux; mais ils n'obtiendraient aucun résultat si notre âme n'était avec eux. Prenez un corps que la mort a touché : malgré ses yeux, ses oreilles, ses mains, sa langue, il n'éprouve aucune sensation parce que son âme est absente. Prenez maintenant le corps d'un homme vivant, mais aveugle, sourd, paralysé, muet; son âme ne connaîtra rien des objets extérieurs.

En conséquence, ni le seul principe matière, ni le seul principe esprit ne suffit à nos sensations extérieures : il faut les deux. Le principe corps est nécessaire, parce que sans lui nous n'aurions pas le sentiment des corps; et le principe esprit est nécessaire, parce que c'est lui qui juge et sent les diverses parties des objets; — et ces deux principes ne sont ensemble qu'une seule nature, notre personnalité humaine.

Toute cette doctrine est incontestable, et elle condamne les phénomènes de somnambulisme et de la claire vue, parce qu'il est évident que ni l'œil de l'opérateur ni celui de la somnambule ne pénètrent dans le porte-monnaie, par exemple, d'un spectateur pris au hasard dans la foule.

Mais, pour l'expliquer, une autre hypothèse a été faite, la voici.

\*  
\* \*

L'ÂME EST-ELLE LOCALISÉE HORS DE NOUS, *dans un rayon assez large pour opérer les prodiges assignés aux sciences occultes?*

Cette localisation hors de nous expliquerait l'action de notre âme à distance, et permettrait de croire à la réalité du fluide magnétique: mais il n'en est rien, quoi qu'en aient dit certains philosophes.

Pour admettre ainsi l'extériorisation de notre âme, il faudrait commencer par réfuter la thèse de l'union substantielle de l'âme et du corps, et par conséquent de la localisation absolue de l'âme dans le corps; mais c'est précisément la doctrine générale des auteurs. Ensuite, comment expliquer qu'elle existe aussi bien au dehors qu'au dedans?

Le célèbre Goëthe disait : « Il est très certain que, dans quelques cas, notre âme peut atteindre au delà de nos limites corporelles... Nous sommes dans un milieu dont nous ignorons les mouvements et les influences sur nous, ainsi que les relations avec notre âme. Nous avons tous en nous quelque chose des forces électriques et magnétiques... Une âme peut agir sur une autre par sa présence muette. »

Troublante parole, dont l'expérience des attentifs reconnaît le bien fondé, mais qui ne résout pas absolument le problème posé sur la localisation de l'âme hors de nous.

Comment va-t-elle se trouver au delà de nos limites corporelles? Quand, par une journée d'hiver, je me réchauffe devant l'âtre, est-ce mon âme qui va vers la chaleur? Nullement, car ce n'est pas elle qui a froid; et n'est-ce pas plutôt le rayon de chaleur qui vient à moi et me réchauffe le corps? Point de doute. L'âme reste donc localisée dans le corps.

Dans quels cas peut-elle opérer à l'extérieur? Il est difficile de le dire; mais si, comme dit Goëthe, « nous sommes dans un milieu dont nous ignorons les mouvements et les influences sur nous, ainsi que les relations avec notre âme », ne serait-ce pas que de tous les points de cet alentour, et comme les rayons d'une circonférence qui aboutissent tous au centre, viennent à notre âme ces mouvements et ces influences? Ils entrent dans l'édifice par les sens extérieurs qui en sont les fenêtres, et ils apportent au cerveau toutes les impressions qui doivent affecter le sens interne.

Toute sensation s'opère, en effet, dans l'âme et dans le corps : dans l'âme, parce que la puissance sensitive nous est intrinsèque et personnelle, apte d'elle-même à percevoir toutes les impressions qui viendront à elle; dans le corps, parce que cette puissance sensitive est indifférente à percevoir tel objet plutôt que tel autre, sans quoi elle percevrait

toujours les mêmes, et ainsi elle doit être déterminée par des objets qui lui soient extrinsèques. Mais c'est l'extérieur, la sphère qui nous entoure, qui est extrinsèque à l'âme; et ce sont les sens qui nous en font percevoir tous les êtres.

Sans doute, on a dit aussi : « Par notre corps, nous faisons partie de l'organisme de l'univers; nous avons des relations étroites avec le soleil, les planètes, l'air, la nature entière. Nous sommes, à tout instant, influencés et traversés par des actions électriques, magnétiques, vitales; nous participons aux mouvements harmonieux et immenses de l'univers, et nous vibrons avec lui. » (Mgr E. Méric, *la Seconde vue*, dans cette Revue, 1905, p. 266.)

Mais ici, comme dans la citation de Goëthe, ne semble-t-il pas que les influences et les sensations viennent à nous, plutôt que nous n'allons à elles? Le docte Prélat n'a pas certainement voulu dire que notre âme va étendre son action jusque dans le soleil et les planètes, car alors elle se trouverait mêlée en route avec toutes les autres âmes; et puisque des actions électriques, magnétiques, vitales, nous influencent et nous traversent, c'est qu'elles viennent à nous, nous mêlant aux mouvements harmonieux de l'univers, sans qu'il soit dit que notre âme s'est localisée hors de nous pour aller vibrer avec lui.

On le voit : il reste la question entière, non des opérations extérieures de l'âme, mais de sa situation, sa localisation, son domicile.

Certains philosophes ont émis des systèmes. *Platon* disait : « L'âme n'est unie au corps qu'accidentellement, comme un cavalier à son cheval, un pilote à son navire. » Mais je lui demande : Y a-t-il une partie du corps où manque l'âme, et pourquoi n'est-elle pas paralysée? Et quand elle quitte momentanément le corps, comme le cavalier descendu de cheval, le corps tout seul continue-t-il à vivre? — Il n'y a pas de réponse convenable à ces questions : l'âme reste donc unie substantiellement au corps, jusqu'à la mort, et elle n'est pas dans une sphère extérieure.

J'entends bien que dans le sommeil hypnotique, le sujet perd conscience de lui; mais ce n'est point l'âme de l'opérateur

qui vient lui continuer la vie, voulût-on admettre un dédoublement partiel transitoire. Cette diminution de l'âme de chacun d'eux aurait donc pour résultat de leur faire faire des actes plus extraordinaires et plus intelligents qu'à l'état de veille? Avouons que c'est inadmissible.

*Malebranche* a déduit des principes de Descartes son système des « causes occasionnelles ». D'après lui, ni le corps ni l'âme n'ont d'activité, et aucun des deux n'exerce d'influence sur l'autre; mais chacun reçoit ses impressions, et Dieu veut bien exciter dans l'autre des impressions correspondantes.

Les sciences occultes ne trouveraient ici qu'un point à leur convenance, la facilité avec laquelle l'âme peut se détacher du corps pour avoir ses opérations propres. Mais cela ne leur suffirait pas, car ce système admet en même temps que les causes secondes corporelles ou spirituelles sont privées de toute activité, tandis que ces sciences au contraire admettent partout un fluide magnétique avec lequel sont opérés leurs prodiges. Au reste, d'après les données ordinaires que nous connaissons, le système de l'occasionalisme n'est pas acceptable.

*Leibniz* imagine le système de « l'harmonie préétablie ». Pour lui, l'âme agit indépendamment du corps, et de même le corps indépendamment de l'âme; et, dans chaque série d'actions, une action quelconque est toujours un effet de l'action précédente. Pour arriver à ce résultat, Dieu aurait choisi pour les associer ainsi le corps et l'âme dont les mouvements et les perceptions doivent s'harmoniser le mieux.

Au point de vue des sciences occultes cette indépendance de l'âme pourrait expliquer bien des phénomènes. De l'opérateur qui transmet par des « passes » une partie de son âme, et de l'hypnotisé qui la reçoit pour que leurs deux âmes ensemble aillent interroger celle du spectateur choisi, sortirait donc un principe de mouvements harmonisés, pour opérer ces merveilleux prodiges.

Mesmer et ses continuateurs ont-ils étudié Leibniz? Nous ne saurions le dire; mais une observation fait crouler tous ces raisonnements : le système de Leibniz, comme les autres, est

rejeté des philosophes. De fait, comment une perception de l'âme ou du corps peut-elle avoir toujours pour raison suffisante la perception précédente, quand il y a si souvent une grande opposition entre deux perceptions consécutives? Puis, comment l'éloignement de l'âme, parfois à de grandes distances (comme le somnambule de Paris qui voit au même instant tel fait spécial à New-York où à Pékin), ne détruit-il pas l'union substantielle du corps et de l'âme? — Non! l'âme ne sort pas du corps; et il n'existe dans toute l'histoire que deux seuls faits authentiques de bilocation. (Saint François Xaviers sur deux vaisseaux en péril, saint Liguori dans sa chapelle et auprès du Pape mourant.)

*Euler* et *Locke*, avec des variantes minimales, imaginèrent le système de « l'influx physique ». Pour eux, l'âme et le corps sont deux êtres parfaitement distincts; et l'âme agit sur le fluide nerveux du corps, en le déterminant à percevoir les objets extérieurs. De leur action naturelle résulte leur union.

Tout n'est pas faux dans ce système, car notre âme agit certainement sur notre corps; et du fluide nerveux qu'on admet ici au fluide magnétique des sciences occultes la transition était facile. Mais il y a une différence, parce qu'en réalité l'influx physique qui existe entre l'âme et le corps n'est nullement la cause de leur union, mais seulement le résultat, ce qui est vraiment tout autre.

De quoi ce système, s'il était reconnu vrai, pourrait-il servir aux sciences occultes? — De bien peu, car l'influx physique qu'il admet est celui de l'âme sur le corps pour en faire le composé humain; au contraire, tout en ressemblant à cet influx physique, le fluide magnétique sort des mains ou de l'âme de l'opérateur, pour aller influencer le corps du sujet qu'il endort, et son âme à laquelle il fait une seconde vue. Dans les deux cas, il y a encore une extériorisation de l'âme, mais avec une opération toute différente. Ainsi le système de *Locke* et *Euler* ne se prête qu'imparfaitement aux phénomènes des sciences occultes, et d'ailleurs n'est pas philosophiquement reconnu admissible.



\*  
\* \*

Quelle conclusion tirerons-nous de cette longue thèse L'impossibilité où sont les sciences occultes de recourir à l'action de l'âme de l'opérateur, par les passes et le fluide, sur l'âme du sujet endormi du sommeil magnétique, pour opérer les prodiges que l'on sait. Notre âme est en nous, et point hors de nous; elle ne rayonne pas autour de nous; elle ne va donc pas chercher les secrets du spectateur.

Les systèmes philosophiques de l'union de l'âme avec le corps sont nombreux, comme on l'a vu; et plusieurs ont un ou deux points qui s'adaptent aux données de ces sciences. Mais la totalité de la doctrine de chacun d'eux s'y oppose, leur fausseté respective est un autre obstacle; et l'on ne pourrait même imaginer un système spécial avec quelques bribes de chacun d'eux : il ne se tiendrait pas.

Il resterait d'autres hypothèses, mais fort peu scientifiques; nous ne nous y arrêtons donc pas aujourd'hui.

Gabriel JEAUNE.



## UNE HYPOTHÈSE

---

Je soumets à la sagacité de M. C. de Vesme les simples observations suivantes.

M. C. de Vesme publie, en effet, dans les *Annales des Sciences psychiques*, numéro d'août 1906, un récit impartial et judicieux d'une séance de « matérialisation », donnée, le 26 juillet dernier, à Paris, par le médium Miller, de San-Francisco, de passage en Europe.

Cette séance n'a pas été concluante, au dire de M. C. de Vesme. Il risque, à ce sujet, quelques remarques empreintes de scepticisme. Je les reproduis afin d'éclairer nos lecteurs :

« ... Enfin, une *forme blanche* sortit du cabinet, sans aucun bruit; elle était d'une taille un peu petite; inutile de dire qu'on n'apercevait aucunement sa figure, et qu'elle n'a pu être reconnue, pas plus que les fantômes qui se sont ensuite présentés. Questionnée sur son identité, elle répondit par le nom de « Céline ». Presque toutes les formes humaines qui se sont manifestées au cours de la séance parlaient avec une certaine facilité, mais leurs voix, tout en étant généralement perceptibles de toutes les parties de la pièce, avaient toujours le caractère d'un *chuchotement*. Or on sait que tandis que les voix de l'homme et de la femme sont facilement reconnaissables lorsqu'elles gardent leur timbre ordinaire, il n'en est plus de même quand on se contente de chuchoter. Sans affirmer la chose d'une manière certaine, *il me semble donc qu'on ne puisse pas exclure que le chuchotement n'ait pas toujours été celui d'une même voix humaine...* »

M. de Vesme énumère ensuite les apparitions subséquentes et en arrive à formuler un doute.

« Pendant toutes ces apparitions, Miller restait assis dans la salle. Sa présence ne peut constituer l'ombre d'un doute. Il n'était pas en transe; il prenait part assez souvent à la conversation; sa silhouette était même visible à certains instants

pour quelques-uns des expérimentateurs ; M. Delanne déclarait, de temps en temps, le sentir toujours auprès de lui et lui toucher le bras gauche. *Mais la division des rideaux n'était qu'à cinquante centimètres environ de son épaule droite.* En de pareilles conditions, il est permis de se demander si M. Miller ne répéterait pas le truc bien connu dont plusieurs médiums ont été accusés, et quelques-uns même convaincus, c'est-à-dire si, ayant le bras droit libre, il ne pouvait pas sortir de ses poches de la mousseline blanche, soutenue par des buscs ou d'autres stratagèmes qui, *dans cette obscurité presque complète*, suffirait à constituer ces *masses blanchâtres...* »

Très loyalement, M. C. de Vesme, après avoir énoncé le doute, donne des arguments et des faits qui infirment cette supposition.

Mais le doute n'en est pas moins formulé, sans être dissipé.

Je prends occasion de ces « masses blanchâtres » pour soumettre à M. de Vesme un fait matériel positif et qui pourrait le servir dans ses recherches ultérieures.

Tout d'abord, je m'étonne qu'en toutes ces expériences incomplètement scientifiques, on tolère ce que M. de Vesme appelle une « obscurité presque complète ».

Pourquoi « presque » ? Les arguments fournis jusqu'ici sont de valeur *spirite* et non expérimentale. — Je demanderais, quant à moi, où le grand jour, où l'*obscurité absolue*, les émanations vivantes qui fournissent au fantôme la matière première de sa matérialisation devant être, selon les lois de la physique, douées d'une radio-activité lumineuse par elle-même.

J'arrive au *fait* que j'ai annoncé. Le voici :

On se rappelle qu'à la fin de septembre 1898, une magnifique aurore boréale se leva sur l'horizon de Paris.

Le météore commença à se manifester vers sept heures du soir et se prolongea jusque vers neuf heures et demie. Il occupa tout un quart du ciel, du nord-est au nord-ouest.

J'habitais, à cette époque, sur le boulevard Montparnasse, un appartement situé au cinquième étage et entièrement bordé d'un large balcon.

Le phénomène magnifique m'y attira, en même temps que mon fils cadet, alors étudiant en médecine, aujourd'hui docteur-médecin, établi aux environs de la capitale. Nous assistâmes à la naissance et à la fin du météore. Indépendamment du faisceau lumineux en gerbes et en palettes d'éventail, nous pûmes observer une série de phénomènes concomitants et, en apparence, distincts du principal.

Ils consistaient en l'éclosion (je ne puis trouver d'expression plus exacte) instantanée et l'évanouissement aussi rapide de « masses blanchâtres » de densité et de formes variables, à des distances totalement inappréciables, les unes à portée, semblait-il, de nos mains, d'autres à quelque douze, vingt ou trente mètres de notre atteinte.

La plupart apparaissaient et disparaissaient dans la durée de quelques secondes, sous la figure de *taches* homogènes, analogues à des plaques de brouillard, s'élargissant du centre à la périphérie, se soudant parfois entre elles, sans dessin géométrique, mais passant indifféremment de la circonférence irrégulière à l'ellipse, à la parabole, au fuseau, ou même à la configuration vague d'un fantôme aérien.

Elles semblaient faites d'une trame de vapeurs extrêmement ténues, offrant la consistance, tantôt du premier jet de la vapeur sortant d'une cheminée, tantôt d'une brume surgissant au-dessus d'un pré humide pendant les crépuscules d'automne.

Mais leur caractère propre était une prodigieuse mobilité due à une incessante évolution, qui leur donnait exactement la même stabilité que celle qu'on peut observer dans les rais du soleil à travers des volets clos, lorsque la fumée d'une pipe ou d'une cigarette s'y encadre, mais avec cette différence qu'aucun point n'y apparaissait plus brillant que les autres. L'homogénéité était donc absolue et « imparticulée », pour me servir d'une expression créée par Baudelaire dans sa traduction d'Edgar Poe. En outre, les apparences, à *l'air libre*, se mouvaient dans tous les sens, n'empruntant rien à la clarté diffuse et nettement isolée de l'atmosphère ambiante.

Il n'y avait là évidemment que des effluences électriques,

si, comme l'insinue la météorologie contemporaine, les aurores boréales sont des phénomènes d'électricité.

Les apparences constatées par M. de Vesme et d'autres observateurs ne pourraient-elles s'expliquer par des manifestations « odiques » analogues, tout soupçon de supercherie étant écarté *à priori*?

C. V.



## DEUX FAITS DE TÉLÉPATHIE



Nous empruntons aux *Annales des Sciences psychiques* et à l'*Écho du Merveilleux* les deux récits suivants :

A propos de la cour de Russie, il est intéressant de rapporter un récit fait par miss Eager, qui a été pendant six ans la gouvernante des petites grandes-duchesses, filles de l'empereur, dans un livre qu'elle a dernièrement publié. Miss Eager, qui est Irlandaise, dit que les petites grandes-duchesses sont, comme la plupart des membres de la famille impériale de Russie, portées aux rêves, à voir des visions étranges et des formes qui n'ont pas une existence matérielle.

On se souviendra de la mort soudaine de la petite princesse Élisabeth, fille du grand-duc de Hesse, frère de la tsarine. Le grand-duc Ludwig de Hesse s'était rendu avec sa fillette à la résidence impériale de Skiernewice pour y passer quelque temps. Elle y mourut, empoisonnée, à ce que l'on affirme, par des huîtres que les révolutionnaires destinaient au tsar.

La petite princesse Élisabeth était donc mourante dans une chambre contiguë à celle où ses cousines, les grandes-duchesses Olga et Marie, dormaient depuis quelques heures. Miss Eager, leur gouvernante, était au chevet de la princesse mourante, quand tout à coup elle entendit des cris d'épouvante qui venaient de la chambre des grandes-duchesses. Suivie par les deux docteurs qui étaient présents et par la tsarine, la gouvernante accourut et trouva les deux enfants impériales assises sur leur lit, le visage empreint de terreur ; toutes les deux indiquaient un coin de la chambre, qui n'était que faiblement éclairée. Quelques instants passèrent avant que les pauvres petites aient pu prononcer un mot ; enfin la grande-duchesse Marie s'écria : « Elle est entrée dans la chambre d'Ella ! » (petit nom d'Élisabeth). — Et la grande-

duchesse Olga qui avait évidemment aperçu la même vision, répétait :

« Oh ! pauvre Ella ! pauvre Ella ! »

Les docteurs, sans bien pouvoir se rendre compte de ce qui se passait, se précipitèrent dans la chambre de la princesse Élisabeth, qui s'était mise sur son séant et indiquait à son tour un point de la chambre, comme si elle apercevait la même vision, et criait : Je me meurs ! je me meurs ! Envoyez chercher maman ! »

Ce furent ses dernières paroles ; elle perdit les sens et mourut une heure après.

Les deux petites grandes-duchesses, questionnées depuis, racontèrent avoir vu la même vision, qui était la figure conventionnelle de « l'Ange de la mort ».

Miss Eager n'analyse point ce cas avec l'esprit critique d'une personne qui se serait adonnée aux recherches psychiques ; elle n'explique pas si les grandes-duchesses avaient été informées de la maladie dangereuse de leur petite cousine, ce qui permettrait de supposer que l'une d'elles ait rêvé, et en se réveillant ait communiqué sa terreur et son hallucination à sa sœur.

\*  
\* \* \*

M<sup>me</sup> Louis Maurecy écrit à l'*Écho du Merveilleux* le récit d'un phénomène de télépathie qui se serait produit lors de la fin tragique du malheureux lieutenant Gilman, écrasé entre deux trains, à Argenteuil, près de Paris, le 20 juin dernier. Il a été raconté à un ami de M<sup>me</sup> Maurecy par un camarade du jeune officier.

« Rentré à Courbevoie, je passai, dit-il, le premier devant la maison de l'infortuné lieutenant. Sa jeune femme, à laquelle personne n'avait encore appris le malheur qui venait de la frapper, était sur le seuil, et paraissait la proie d'une nervosité extraordinaire. Ému, je passai rapidement, dans la crainte qu'elle ne me parlât ; mais plus loin, je m'arrêtai et, dissimulé, j'observai.

« D'autres camarades passèrent, la nervosité de la jeune

femme parut grandir encore. Elle allait et venait, scrutant les ténèbres de la route.

« Le colonel parut enfin. Il avait assumé la pénible tâche d'apprendre à la malheureuse la mort de son mari.

« Mais il n'eut pas le temps de dire une parole. En proie à une crise d'effroyable désespoir, M<sup>me</sup> Gilman s'était précipitée vers lui et clamait :

« N'entrez pas ! mon mari est mort, je le sais. *A huit heures et demie, j'ai reçu un choc épouvantable là, dans le dos !* Mon mari a été écrasé par un train, j'en suis sûre ! »

« Or, c'était à huit heures et demie, exactement, que le malheureux officier avait été tamponné. »





## REVUE DES REVUES

---

*Science catholique*. Mensuelle. Arras, 10, rue des **Balances**; Paris, 41, rue de Vaugirard. Août 1906.

Signalons tout de suite, entre autres articles remarquables, celui qui a pour titre : *Le Français est-il essentiellement antireligieux?* par M. C. Labeyrie.

Nous aurons peut-être lieu d'y revenir.

*La Bonne Parole*. Mensuelle. 3, rue des Noyers. Le Havre. Août 1906.

Étude comparative et juxtaposée des deux écoles thomiste et sotiste; exposition des méthodes scolastiques, très remarquablement présentées par le R. P. Déodat Marie de Basly. Articles divers de P. Guillard, Rocreu, sur les questions du jour. *La Soif*, poème religieux, par Ch. Vincent.

*Annales des Sciences psychiques*. Mensuelle. 6, rue Saulnier, Paris. Août 1906.

Nous citons quelques emprunts faits à cette Revue, purement scientifique, indifférente, mais respectueuse à l'égard du catholicisme.

*Psychische Studien*. Oswald Mutre. 4, Lindenstrasse, Leipzig. Septembre 1906.

Même attitude que la précédente, quoique peu favorable au catholicisme.

### REVUES SPIRITES

*La Revue Spirite*, fondée par Allan Kardec. Mensuelle. 42, rue Saint-Jacques. Septembre 1906.

Publie une intéressante conférence de M. Camille Flammarion sur *La Terre et l'Homme dans l'Univers*, le récit (un peu optimiste) de la séance du médium Miller, par Léopold Dauvil, une étude du livre du Dr Lapponi, par le professeur Moutonnier.

*Revue scientifique et morale du Spiritisme*, hostile au catholicisme, mais avec réserve et courtoisie.

*The Progressive Thinker* (Le Penseur en progrès). Hebdomadaire. 40, Loomis street, Chicago. U.-S.

Nettement et agressivement hostile au catholicisme, dont il accuse, avec quelque puérilité, « les cruautés passées et présentes » (*the past and present cruelties perpetuated by the catholic church*). M<sup>me</sup> May

Pepper, qui s'exprime ainsi, nous paraît ignorer ou avoir oublié l'histoire des *past and present cruelties of Reformed church* depuis les massacres d'Irlande et d'Écosse, sans en retrancher les beaux jours de Titus Oates, jusqu'aux lynchages quotidiens de nègres dans la libre Amérique. Nous croyons que l'Eglise catholique n'est pour rien en ces sortes de « cruautés », non plus que dans les bûchers de Servet, de Ridley et Latower, dans les égorgements des presbytériens, ou dans le *Go to hell or to Connaught* de Cromwell. Gageons que M<sup>me</sup> Pepper n'en parlera pas à ses lecteurs.

A la dernière heure, nous recevons la *Campana del Mattino* (la Cloche du Matin), Revue anti-spirite, publiée à Naples. Signalons l'article de tête consacré à la *Doctrine eschatologique de saint Augustin* (3<sup>e</sup> article) qui a de si nombreux points de contact avec les articles publiés, sous le titre de la *Bataille d'Armageddan*, par M. Ch. Vincent, dans la *Revue catholique et royaliste*, de juin à décembre 1905.

---

# VARIÉTÉS

---

## LA MADONE DE POMPÉI

Il se publie, à Naples, une revue antispirite intitulée *la Campana del Mattino*<sup>1</sup>. Nous en extrayons la relation suivante, qui prouve deux choses : certaines maladies sont dues parfois à des causes préternaturelles, dont on ne se rend pas d'abord compte ; et il n'y a que des moyens surnaturels, indiqués par la foi sincère, qui les guérissent.

« L'abbé Marius Cerrutti, de Vercelles, affligé depuis longtemps d'une apparente neurasthénie, avait inutilement cherché sa guérison auprès de la science humaine, qui, dans les maladies nerveuses ou réputées comme telles, ne veut voir qu'une cause naturelle, que bien souvent elle ne peut définir.

« Le pauvre infirme nous écrivit pour nous demander notre avis sur sa mystérieuse maladie. Après avoir examiné les symptômes et les différentes phases de ses douleurs, nous y découvrîmes la subjugation *spirite* ou *suggestion démoniaque intermittente avec effets physiques*. Nous lui conseillâmes donc de recourir à l'un des moyens moraux que nous a laissés Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il choisit la dévotion à la Vierge toute-puissante de Pompéi. En même temps, nous priâmes et fîmes prier pour lui. Grâce à ses ferventes supplications, le pieux et savant prêtre fut bientôt miraculeusement délivré.

« Il y a, aujourd'hui, un nombre infini de névropathes apparents qui endurent des souffrances inouïes. C'est là un vaste champ d'action pour la puissance de la Vierge de Pompéi, qui sera le grand médecin du vingtième siècle. »

1. *La Cloche du matin*.

## Anniversaire du décès de Monseigneur E. Méric

---

Avec la date du présent numéro coïncide l'anniversaire du décès de Mgr Élie Méric, fondateur de cette Revue.

Nos lecteurs le savaient : et ils voudront certainement retrouver ici un souvenir ému de ce que fut le docte et vénéré prélat ; se rappeler l'importance de ses ouvrages ; et lui payer un juste tribut de prières, comme savent les inspirer la reconnaissance et l'esprit de foi.

Ajoutons que c'est aussi un devoir que les nouveaux membres du Comité de Rédaction de la *Revue du Monde Invisible* se font un honneur de remplir. C'est qu'ils estiment à un très haut prix la mission qui leur est échue, par la confiance et le choix spontané de l'éditeur, de continuer une œuvre de cette importance ; et ils veulent ne pas rester trop loin du zèle et de la doctrine qui furent ici, durant de si longues années, l'apanage de notre éminent et tant regretté directeur.

\*  
\* \*

C'est le lundi 16 octobre 1905 que mourut à Honfleur, dans la villa qu'il y possédait pour y passer les mois d'été, Mgr Élie Méric, docteur en philosophie et lettres, docteur en théologie, professeur à la Sorbonne, officier de l'Instruction publique, chanoine d'honneur de divers diocèses, et prélat de la Maison de Sa Sainteté.

Lui qui avait écrit avec une si grande foi : « La mort et moi nous ne serons pas surpris de nous rencontrer ; il y a si longtemps que nous pensons l'un à l'autre » ; — lui qui avait parlé si éloquemment de l'autre vie, et avait mis tant de cœur

dans les *Élus se reconnaîtront au Ciel*, et le *Livre des Espérances* de ceux qui vont mourir; — lui enfin qui, dans cette *Revue du Monde Invisible*, avait tant étudié tous les mystères et toutes les certitudes de l'au-delà, il s'endormit doucement dans la foi de l'Église catholique, qu'il avait si bien enseignée et pratiquée, soutenu par ses dernières grâces et ses suprêmes prières.

On se souvient que ses obsèques eurent lieu le vendredi 20 octobre, présidées par Mgr l'évêque de Bayeux, aujourd'hui coadjuteur du cardinal-archevêque de Paris, qu'assistait Mgr l'évêque d'Évreux, ancien curé de la paroisse natale du regretté défunt.

Mgr Méric était né le 4 octobre 1838 à Hesdin, diocèse d'Arras; n'avait que deux ans quand sa famille quitta le Nord pour le Midi, et s'installa à Toulouse, d'où le père était originaire; entra au petit séminaire aussitôt après sa première communion; puis au grand séminaire, où il fut ordonné prêtre en 1863.

Inutile évidemment de rappeler que son intelligence et ses succès dans ses études l'avaient fait remarquer de ses maîtres; et il eût pu aspirer bientôt, après un vicariat dans une paroisse urbaine, aux meilleurs postes dans le clergé diocésain.

Mais ses goûts l'orientaient vers les sciences et la philosophie, et sa correspondance avec le P. Gratry dénotait si bien un esprit d'élite, que l'éminent oratorien l'appela à Paris. Là, il trouvait sa voie avec un guide éclairé vers les plus hautes études; là aussi il connut toute une pléiade d'écrivains célèbres, qui honoraient à la fois les Lettres et l'Église.

Il prit ses grades en Sorbonne, présenta pour le doctorat une thèse, *le Droit et le Devoir*, qui lui conquit si bien la sympathie du doyen de la Faculté, Mgr Maret, que celui-ci voulut bientôt le choisir pour son suppléant.

Quels hommes que ceux dont il devenait le collègue! Mgr Maret, le doyen, son ami et son premier guide; le P. Gratry, qui était de l'Académie française; Mgr Bourret, peu après évêque de Rodez et ensuite cardinal; Mgr Freppel, qui ne tarda pas à devenir évêque d'Angers, et a fait si belle

figure au Parlement; Mgr Perraud, qui devait être le cardinal-évêque d'Autun, et est décédé seulement quelques mois après lui.

Vingt ans, Mgr Méric occupa avec une distinction remarquée sa chaire de la Sorbonne, travailleur obstiné, riche d'acquisitions, conscience rectiligne, et scrutant les choses jusqu'au fond, toujours clair et méthodique, avec une élocution facile et pénétrante, qui savait instruire, émouvoir, captiver le grand et sympathique auditoire accouru pour recueillir sa parole avec avidité.

Que de trésors philosophiques, scientifiques, théologiques, dans un enseignement qui touchait à toutes les préoccupations intellectuelles de notre temps! Que de vues originales et profondes, qui lui permettaient de rajeunir les questions même les plus anciennes, quand il explorait le champ si vaste des lois de la raison, de la liberté, de la conscience, et approfondissait les origines, les conditions, le but du droit naturel, du droit positif, du droit social!

Vingt ans, dis-je, la chaire de Mgr Méric eut un auditoire toujours nombreux, sympathique, empressé, au point que la leçon finissait souvent au milieu d'applaudissements enthousiastes, qui se continuaient parfois jusqu'au dehors.

Un jour pourtant, il fallut descendre de cette chaire. Les professeurs catholiques de la Sorbonne avaient des auditeurs qui auraient trop bien conservé, pratiqué, défendu la foi chrétienne dans toutes les grandes professions libérales; et le gouvernement, qui venait de faire adopter insensiblement des dispositions législatives de plus en plus hostiles à l'Église, fit supprimer par le Parlement les crédits affectés à la Faculté de théologie catholique.

Entre temps, Mgr E. Méric faisait des conférences au Cercle des étudiants du Luxembourg; prêchait dans de grandes églises; était appelé à Bruxelles, à Louvain, à Wurzburg en Bavière; recevait les titres de chanoine d'honneur de Lorette, d'Albi, de Bayeux, de Perpignan, et d'officier de l'Instruction publique. On lui proposa même officiellement le poste de Supérieur de Saint-Louis des Français à Rome; et le ministre Spuller, et les divers cardinaux Thomas et

Sourrieu de Rouen, Desprez de Toulouse, Bourret de Rodez, Meignan de Tours, Mgr Lagrange, évêque de Chartres, d'autres encore, le voulurent évêque. Ce dernier, qui avait appris à l'apprécier, auprès de Mgr Dupanloup, lui écrivait un jour : « C'est honteux que vous n'occupiez pas un siège. » — Le cardinal Meignan avait écrit : « C'est vous que je demande, que je désire, et que je veux sur le siège d'Angers. » — Le cardinal Bourret : « J'étais si convaincu de votre nomination, que je ne m'explique pas ce qui s'est passé. » — Plus tard, le cardinal Sourrieu : « Il était si naturel que l'on vous appellât à une fonction proportionnée à votre haute culture intellectuelle!... Mais la mêlée des idées humaines est féconde en malentendus et en méprises. »

Mgr Méric gardait toujours sa sérénité, avec la joie de servir l'Église au second rang. Aussi, sans le prévenir, Mgr l'évêque de Bayeux (lui-même ancien professeur à la Sorbonne, Mgr Hugonin) demanda pour lui à Léon XIII, et en obtint aussitôt, le titre de prélat de la maison de Sa Sainteté. Quand il lui en remit le bref, avec la lettre du cardinal secrétaire d'État, le refus était moralement impossible.

\*  
\* \*

Le lecteur pardonnera ici ces détails, dont la plupart étaient inédits. Mais cette *Revue du Monde Invisible* est la dernière œuvre du docte et éminent prélat, dont nous avons à continuer la pensée et la doctrine : la connaissance plus complète de la grande estime en laquelle il fut tenu par des cardinaux et des évêques de si haut mérite nous est une constatation précieuse, qui place haut notre modèle, et encourage nos efforts dans la même doctrine, la même sérénité, et la même joie au service de l'Église.

\*  
\* \*

Il ne nous reste plus qu'à rappeler les beaux ouvrages dus à la science et au zèle de Mgr Élie Méric. Tous, chacun en son genre, ont une importance capitale à notre époque, car

il n'est aucun des problèmes qui s'imposent aujourd'hui à l'étude attentive des intelligences, dont on ne trouve ici la lumineuse solution. Nous sommes donc assurés que plus d'un de nos lecteurs voudra y trouver le guide et la force dont ont besoin les chrétiens de cette génération, dans la grande lutte commencée.

En voici les titres, avec une indication du plan :

1. — *Du Droit et du Devoir*, thèse de doctorat en Sorbonne, publiée plus tard en un volume de 550 pages, plein de citations des plus grands philosophes de tous les temps. C'est l'étude du but de la vie, dans la nature et les caractères de la loi naturelle qui donne des droits et impose des devoirs. L'auteur y aborde donc de hauts et difficiles problèmes.

2. *La Vie dans l'Esprit et dans la Matière*. Ouvrage en deux parties. La première réfute les diverses formes du matérialisme; la deuxième traite du vitalisme, de l'organisme et de l'animisme. L'auteur s'y montre dialecticien pénétrant, rompu aux abstractions, et très au courant du mouvement philosophique moderne, tout en s'établissant sur les sommets de la doctrine chrétienne.

3. *La Chute et la Responsabilité humaine*. Il y étudie l'âme aux deux points de vue distincts philosophique et théologique; il démontre en même temps que le protestantisme a détruit la liberté humaine en exagérant les suites du péché originel; et il prouve que le rationalisme est impuissant à expliquer la nature humaine et les injustices de la vie.

4. *La Morale et l'Athéisme contemporain*. Dans une première partie, l'auteur examine les divers systèmes de morale positiviste, utilitaire, indépendante, évolutionniste... Dans la seconde, il considère l'âme blessée mais demeurant encore puissante; et il indique la direction à donner à son activité. On y remarque des aperçus philosophiques très profonds, un rare talent d'analyse et, sur le tout, une dialectique d'indiscutable vigueur.



5. *L'Autre Vie*. Elle est le but suprême de l'activité humaine. Il y prouve d'abord notre immortalité; il réfute ensuite les systèmes de métempsycose et de palingénésie; il établit enfin la doctrine catholique. Approuvé par la grande majorité des évêques, cet ouvrage fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. On en comprend la haute importance.

6. *Vie de M. Emery*, en deux volumes. La grande figure du célèbre Sulpicien, qui fut un héros de la foi à une époque si tourmentée, importait à l'histoire de l'Église de France. L'ouvrage fut lu dans tous les séminaires, approuvé de l'épiscopat, loué par le Nonce, couronné par l'Académie; et le Pape écrivit à l'auteur une lettre flatteuse.

7. *Les Élus se reconnaîtront au Ciel*. C'est une étude doctrinale, pleine de charme et de consolation en face de la mort. Comme *l'Autre Vie*, cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues : c'est en dire la valeur et le succès.

8. *Le Clergé sous l'ancien Régime*. Le titre de cet ouvrage en indique le contenu : organisation ecclésiastique, assemblées de l'épiscopat et du clergé, rôle des seigneurs et patrons... A côté de ceux de M. l'abbé Sicard, curé de Saint-Médard, ce livre nous fait connaître mieux nos devanciers.

9. *Le Clergé et les temps nouveaux*. C'est la transition du dix-huitième siècle au dix-neuvième, avec la situation que fit à l'Église la tourmente révolutionnaire, le renouvellement du Clergé, et les questions politiques et autres soulevées depuis lors. Ces deux ouvrages-là devraient être spécialement étudiés, au moment où nous devons inaugurer, hélas ! une nouvelle organisation sous une persécution nouvelle.

10. *Le Merveilleux et la Science*. Le spiritisme et l'hypnotisme venaient de gagner jusqu'à de célèbres médecins : le public s'en préoccupait. Pour être plus utile à l'Église, Mgr Méric les étudia en suivant les expériences dans les

hôpitaux où on les pratiquait. De là, la documentation si riche de ce livre.

11. *Les Erreurs sociales du temps présent*. Une autre crise sévissait dans la société moderne, avec des doctrines subversives de la morale, de la famille, de l'autorité, de la propriété. Notre auteur étudie donc ici le problème social sous tous ses aspects.

12. *Le Livre des Espérances*. C'est ici le philosophe chrétien et le mystique, qui fortifie la volonté contre les peines extérieures, et console et rassure les âmes dans leurs peines intérieures. Il combat le scepticisme et l'indifférence, et découvre devant l'âme la joie des béatitudes que Dieu lui a préparées.

13. *Énergie et Liberté*. Il y démontre le fait de la liberté humaine avec ses ressorts et sa vie; et décrit, en des chapitres pleins d'idées élevées, l'insuffisance des moyens humains, et la nécessité des principes de la religion, pour former des caractères qui s'élèvent jusqu'à réaliser l'idéal du vrai, du beau et du bien.

14. *L'Imagination et les Prodiges*, deux beaux volumes publiés quelques semaines seulement avant sa mort, et où sont étudiés avec une science profonde tous les problèmes qui touchent au surnaturel, à l'invisible, à l'inconnu, dans leurs rapports avec l'imagination considérée dans la nature, dans l'ordre matériel, et dans l'ordre intellectuel.

15. Des articles en grand nombre dans des périodiques, comme *le Correspondant*, *l'Enseignement catholique*, *la Revue du Monde catholique*, *la Revue littéraire* et d'autres Revues, tour à tour littéraires, scientifiques ou théologiques.

16. Enfin, la fondation et la direction de la *Revue du Monde Invisible*, qui date du mois de mai 1898, et qu'il voulut placer en face des Revues similaires, où manquent les lumières de

la théologie catholique, pour étudier et discuter les troublants problèmes posés aujourd'hui par les sciences psychiques.

\*  
\* \*

Avec de telles œuvres, le docte et éminent prélat arriva au terme de sa vie ayant bien servi Dieu et l'Église, et ce lui fut un cri du cœur, au milieu de ses souffrances : « J'ai bien fait ma tâche, c'est fini ! » Comme saint Paul, il eût pu dire aussi, et ses ouvrages le disent pour lui : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé et défendu la foi. »

Ils restent là, tous les livres que nous avons cités, en témoignage; les intelligences droites savent les comprendre et répondre, par un acquiescement tacite, à leur lumineux enseignement; les âmes qui avaient besoin de clarté et de direction viennent à leur tour y puiser force et consolation. Tous les problèmes de l'heure présente, en philosophie et en morale, y sont donc posés, discutés avec les adversaires, et résolus. Ceux de nos lecteurs qui auraient besoin d'un maître et d'un guide dans cette étude ne l'oublieront pas.

Elle reste là aussi, sa *Revue du Monde Invisible*, dont il préparait avec tant de zèle et de soin les articles, qu'on put y en lire encore, alors que l'impitoyable faucheuse lui avait arraché la plume et glacé à jamais la main. Il ne nous quittait donc pas tout à fait, nous parlant de cet au-delà, de cet invisible qu'il avait tant étudié, où la foi nous le montre, et d'où il demeure encore avec nous.

Un ami, comme lui prélat de la maison de Sa Sainteté, voulut bien assurer, de sa plume et de son zèle, la continuation de la *Revue*; et il suffit de jeter les yeux sur les livraisons qui suivirent, pour constater que l'œuvre du docte et éminent défunt était vraiment en d'excellentes mains. Les articles de Mgr Le Monnier ont été remarqués; et, pendant dix mois, la *Revue du Monde Invisible* s'est appuyée avec honneur sur sa docte et si sage direction.

Mais, hélas ! il ne suffit pas de mettre une plume savante au service d'une belle cause, il faut aussi un temps matériel

et des forces physiques suffisantes pour faire face à la fatigue et au labeur. Ces dernières conditions manquent maintenant à son zèle ; et c'est ainsi que les lecteurs habituels de la Revue ont trouvé ici, à côté des rédacteurs déjà connus, quelques signatures nouvelles.

O Maître et docte Mgr Méric, nous reprenons votre plume, non avec la même science, hélas ! mais, du moins, avec un zèle égal. Nous continuons votre programme, nous sommes animés de votre esprit, et nous voulons, pour les intelligences et les âmes, les mêmes clartés et la même foi, avec les données de la science et de la raison, sous le contrôle infailible de la souveraine Vérité dans l'enseignement de l'Église.

En cet anniversaire douloureux, la reconnaissance et la piété élèvent de notre âme vers Dieu des prières ferventes. L'Invisible, dans le Purgatoire, l'ordonne ainsi aux chrétiens pour les âmes qui ont quitté cette terre dans la foi et l'espérance. C'est donc pour nous un devoir à remplir. — Mais, en même temps, nous nous attachons plus intimement à cette Revue, dans la certitude que nous ne pouvons faire chose plus agréable à sa mémoire, puisque nous continuons la dernière œuvre de l'éminent prélat : et le Comité de rédaction compte avec joie sur la sympathie effective de nos chers et nombreux lecteurs.

Ainsi, l'anniversaire du 16 octobre 1905 aura été, pour la *Revue du Monde Invisible*, le jour sacré de la reconnaissance d'une dette de cœur envers son fondateur, notre maître et modèle : et celui d'un nouvel élan dans sa mission et sa destinée. L'éditeur de la Revue, si catholique dans ses sentiments personnels et dans le choix de ses publications, s'est joint à la Rédaction dans cet hommage ému et dans cette espérance ; nos lecteurs nous feront écho.

Louis d'ALBORY.



## LE SIXIÈME ÂGE DE L'ÉGLISE

---

Les hypothèses que nous allons exposer se fondent à la fois sur des déductions de textes et des inductions de faits. En d'autres termes, nous allons essayer de montrer comment certains textes prophétiques ont été et sont actuellement mis en lumière et confirmés par les événements.

Nous déclarons, avant toute autre chose, que nos lecteurs ne doivent chercher en ces figures rien qui ressemble à une affirmation positive. Leur auteur se proclame le plus humble des fils de l'Église catholique, apostolique et romaine, entièrement soumis à son magistère et prêt à se condamner lui-même si, par extraordinaire, l'une quelconque des propositions énoncées en ces articles encourait une censure.

Il est permis à tout catholique d'apporter son offrande à l'autel; il lui est ordonné de fournir son témoignage à la foi. Les questions que nous allons aborder ne touchant qu'indirectement à la foi, nous ne faisons aucune difficulté de déclarer que, sujet à erreur comme le reste des hommes, nous ne prétendons aucunement imposer notre manière de voir. Mais nous serions heureux que nos inductions contribuassent, en cette heure particulièrement douloureuse pour l'Église catholique en France, à ouvrir des yeux de bonne foi: à leur faire reconnaître dans les événements présents, ainsi que nous l'y avons cru reconnaître nous-même, l'accomplissement de prophéties auxquelles la tradition de l'Église et celle des fidèles ont accordé soit le respect dû aux Livres inspirés, soit la déférence que méritent des écrits généralement réputés dignes d'estime.

Sous cette réserve, nous n'hésitons pas à transcrire en ces pages le résultat de notre étude et de nos observations. Les voici, dans l'ordre logique que nous avons cherché à leur assigner. .

## I. — La Situation présente du Monde

Les réflexions qu'inspire à tout spectateur impartial l'ensemble du spectacle offert par le monde moderne, est affligeant à beaucoup d'égards. Sans tomber dans un pessimisme découragé, il faut se garder de l'excès contraire, c'est-à-dire d'une confiance qui endorme les vigilances et paralyse les énergies. A tout prendre, il vaut mieux « voir les choses en noir », selon l'expression populaire, ce qui permet d'accueillir avec joie les surprises agréables, que de les toujours « voir en rose », ce qui ne laisse la porte ouverte qu'aux déceptions. S'attendre au mal, c'est une manière de le conjurer, ou, tout au moins, de se tenir en garde contre ses assauts.

Or, le tableau que nous offre le monde moderne est manifestement de ceux que les plus accommodants des esprits ne sauraient contempler sans un frisson de crainte. L'optimisme, excusable il y a cinquante ans, serait, aujourd'hui, réellement coupable. Il faut savoir faire la part des événements, et constater que ces dix lustres de tranquillité apparente ont fait perdre au christianisme plus de terrain que trois siècles de persécutions ne lui en avaient fait conquérir.

Et de ceci nous ne devons pas nous étonner. Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit, en termes formels :

« Croyez-vous que le Fils de l'Homme, quand il reviendra sur la terre, y trouvera la foi ? »

L'Homme-Dieu nous avertit ainsi que son avènement glorieux ne se produira que le jour où la foi en Lui aura à peu près disparu de la terre.

La foi, étant un don de Dieu, ne peut être perdue que parce que la justice divine aura mis fin à ce don, en châtiment de la malignité croissante des hommes. Mais la patience de Dieu étant infinie, ce châtiment ne saurait être appliqué qu'avec méthode, après des avertissements continus et renouvelés. — La déperdition de la foi sera donc progressive, comme une maladie de langueur, avec des arrêts et des rémittences possibles, probables même, jusqu'au jour de « l'apostasie » pré-

dite par saint Paul, de l'universelle « tentation » annoncée par saint Jean.

N'est-ce pas à ce spectacle de croissante apostasie que nous assistons aujourd'hui?

Nous avons cité, dans un précédent article, sous le titre de *Possession collective*, les paroles de la première encyclique de notre Saint-Père le Pape Pie X :

« Qui pèse ces choses a le droit de craindre qu'une telle perversion des esprits ne soit le commencement des maux annoncés pour la fin des temps et comme leur prise de contact avec la terre, et que véritablement le « Fils de perdition » n'ait déjà fait son apparition parmi nous... »

## II. — Les Prophéties

Nous avons fait ressortir la gravité de cet avertissement. Le Vicaire du Christ n'hésite pas à déclarer que les esprits réfléchis ont « le droit » de tenir cette « perversion des esprits » pour « le commencement des maux annoncés pour la fin des temps ». — Depuis les jours du quatorzième siècle où saint Vincent Ferrier prêchait l'approche du Jugement, aucune parole n'avait été aussi précise. Et, cette fois, ce n'est plus un saint moine qui l'annonce, mais elle tombe du haut de la chaire de saint Pierre. Usons donc du « droit » que nous reconnaît le Saint-Père à rechercher, non l'époque où se produira le Jugement, puisque cette recherche serait vaine, le Sauveur lui-même, en tant que Fils<sup>1</sup>, ayant déclaré l'ignorer, mais la confirmation de cette crainte inspirée par « le commencement des maux ».

L'Eglise, d'une part, les Sages de l'autre, ont toujours enseigné que Dieu ne frappe jamais l'humanité sans avoir employé tous les moyens propres à lui ouvrir les yeux sur la gravité de ses dérogations à la loi divine, et les conséquences qui découlent nécessairement de ces dérogations. En sorte qu'il dépend de la liberté de l'homme de suspendre et même

1. S. Marc, XIII, 32.

de détourner, par l'expiation et la prière, le cours des justices de Dieu. Quel exemple plus concluant pourrions-nous citer que celui de la ville de Ninive apaisant Dieu par la pénitence, après les menaces formelles de Jonas ? Le prophète lui-même se plaignit au Seigneur d'avoir été désavoué par lui, et l'on sait l'admirable réponse que lui fit la Sagesse d'En-Haut.

Oui, tous les châtiments ont été précédés d'admonitions, et ces châtiments eux-mêmes ont été gradués de telle sorte que chacun d'eux pût être considéré comme l'avant-coureur et l'avis prémonitoire d'autres punitions plus terribles. Toute l'histoire, examinée en une vue d'ensemble, offre le tableau synthétique de ces avertissements et de ces confirmations. Dieu gouverne toujours le monde, tantôt avec la douceur d'un père plein d'indulgence, tantôt avec la sévérité de ce même père résolu à sauver ses enfants malgré eux. Et l'on peut dire, à juste titre, que les calamités publiques et privées sont à la fois des leçons pour les spectateurs, et des atténuations de peine pour les coupables. Rappelons-nous l'admirable parole de Bossuet dans l'oraison funèbre de M<sup>me</sup> Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, foudroyée par un mal mystérieux : « Dieu la sauve du même coup qui nous instruit. »

Mais, nous dira-t-on, existe-t-il vraiment des avertissements explicites ? Et, s'ils existent, où les peut-on lire ? Qui possède l'autorité suffisante pour les faire entendre aux fidèles, aussi bien qu'à l'univers ?

La réponse est aisée.

Oui, ces avertissements existent. Si, jusqu'ici, l'Église n'a pas cru, en sa sagesse, qu'elle dût en préciser les termes, elle a toujours laissé aux fidèles la liberté de les commenter, sous la seule réserve que ces commentaires ne se donneraient ni pour infaillibles, ni pour définitifs. Et les Pères, les saints, les inspirés, et beaucoup qui n'étaient ni saints, ni inspirés, ont abordé cette étude des prophéties avec l'humilité et la clairvoyance de leur raison. L'Église n'a pas plus condamné leurs dires qu'elle ne les a approuvés, se bornant à laisser libre toute parole animée du désir de servir la foi catholique et de glorifier Jésus-Christ, son chef et son fondateur.

Nous n'aborderons pas, dès le début, les prophètes de



l'ancienne loi, puisque la presque totalité de leurs prophéties se concentraient sur le grand, l'unique fait divin de l'incarnation du Verbe de Dieu et de la rédemption de l'homme.

Cependant, en deçà des prophéties messianiques proprement dites, se continuent des annonces d'événements postérieurs à l'incarnation, à la vie et à la mort de Jésus-Christ, événements dont plusieurs se sont déjà réalisés dans la vie de l'Église, dont plusieurs sont considérés, par l'Église elle-même, comme devant se réaliser à « la fin des temps ». Et ceci, saint Pierre nous le déclare, avant tous autres, dans sa première prédication, dès le début des *Actes des Apôtres*. Loin de restreindre cette croyance, l'Église l'a solennellement affirmée dans le *Credo* qui se chante à la messe, lorsqu'elle dit, sans réserve, du Saint-Esprit : *Qui locutus est per prophetas*, « qui a parlé par les prophètes ». Ces prophéties, qu'on nous permettra d'appeler « supplémentaires », se retrouvent un peu partout dans les prophètes de l'ancienne loi, mais spécialement dans Ézéchiel, Daniel, Joël, Zacharie, Malachie. Nous nous proposons donc d'y recourir à titre de confirmation ou de contrôle des prédictions contenues dans d'autres livres sacrés, notamment dans la prédication de saint Pierre, la deuxième épître de saint Paul aux Thessaloniens, et l'*Apocalypse* de saint Jean.

C'est là un faisceau de documents auxquels l'Église reconnaît tous les caractères de l'inspiration divine, et qu'elle impose à la croyance sans réserve des catholiques, sinon dans la précision chronologique de leur interprétation, du moins dans la véridicité et l'authenticité de leur enseignement.

Nous allons donc rappeler les deux premiers dès le début de ce travail. Quant à l'*Apocalypse*, elle nous fournira, précisément, le texte qui fait l'objet de notre étude.

### III. — Prophéties générales

Avant de citer les paroles de l'apôtre saint Pierre, remontrons à la source de toute vérité, c'est-à-dire à l'annonce divine des maux de l'avenir, tombée de la bouche même du Sauveur.

Prenons d'abord l'évangile de saint Matthieu, ch. xxiv. Jésus, après son entrée triomphale à Jérusalem, c'est-à-dire le cinquième jour avant sa Passion, conduit ses disciples sur le mont des Oliviers, et, comme ils admirent « la structure et la grandeur » du temple, le Maître leur dit :

— « Je vous le dis en vérité : il ne restera pas pierre sur pierre, pas une qui ne soit renversée. »

Les disciples lui demandent alors :

« Dites-nous, quand cela arrivera-t-il ? Et quel sera le signe de votre venue et de la consommation des siècles ? »

Le Sauveur répond en leur recommandant de ne point se laisser séduire.

(Remarquons, en passant, que le mot latin *seducere* peut se traduire par « séparer ». Il est un de ceux que nous retrouverons fréquemment dans les saintes Écritures).

Jésus annonce la venue des faux Christs, des guerres, des conflits de nations et de royaumes, des pestes, des famines et des tremblements de terre. « Or, toutes ces choses sont le commencement des malheurs. »

Il annonce les persécutions et les martyres, la haine des peuples, « à cause de son nom », les trahisons et les inimitiés des hommes entre eux, l'élévation d' « un grand nombre de faux prophètes qui séduiront plusieurs, l'iniquité portée « à son comble » (la « perversion des esprits », a écrit le Pape), le refroidissement de la charité.

Bien qu'il déclare formellement que nul autre que le « Père » ne connaît « l'heure », il indique quelques signes précis des approches de cette heure :

Et cet évangile du royaume sera prêché dans tout l'univers pour être un témoignage à toutes les nations : et alors arrivera la fin. (S. Matth., xxiv, 14.)

Puis le Sauveur annonce « dans le lieu saint l'abomination de la désolation dont a parlé le prophète Daniel » ; il ajoute :

« Car la désolation sera grande, et telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais.

« Et si ces jours n'eussent été abrégés, il n'y aurait

personne de sauvé : mais ils seront abrégés à cause des élus. » (S. Matthieu, xxiv, 22.)

Immédiatement après ces paroles, Jésus annonce l'obscurcissement du soleil, l'extinction de la lune, la chute des étoiles, l'ébranlement des vertus célestes.

— « Alors le signe du Fils de l'Homme paraîtra dans le ciel : et toutes les nations de la terre feront éclater leur douleur, et elles verront venir le Fils de l'Homme sur les nues avec une grande puissance et une grande majesté. »

— « Au même temps il enverra ses anges, avec la trompette et une voix éclatante pour rassembler ses élus des quatre coins du monde, d'une extrémité du ciel à l'autre. »

Si de l'évangile de saint Matthieu nous passons à ceux de saint Marc, ch. xiii, et de saint Luc, ch. xix et xxi, nous y retrouvons la même prophétie divine à peu près dans les mêmes termes.

Dans l'évangile de saint Jean, on en peut relever la trace en maints passages.

Enregistrons donc cette annonce venue du Christ lui-même et détachons-en les précisions.

Les interprètes autorisés du Nouveau Testament se sont divisés sur la signification de ces paroles.

Quelques-uns les ont appliquées à la ruine de Jérusalem et à la dispersion des Juifs.

Plusieurs y ont vu l'exposition des signes révélateurs de la fin du monde.

Tous conviennent que, si une partie de la prophétie divine concerne spécialement Jérusalem, la seconde vise incontestablement le second avènement du Sauveur et le jugement final et universel du monde.

Un certain nombre, enfin, estiment que les deux époques et les deux faits sont annoncés simultanément, et que le moindre (la ruine de Jérusalem et la dispersion des Juifs) n'est que le prisme au travers duquel il faut voir le plus grand (la fin du monde).

A quelque sens qu'on s'arrête, on ne peut se refuser à la certitude que donne, indépendamment de la foi, le caractère même de la prophétie.

Relevons donc les affirmations nettement définies du Sauveur, afin de les rechercher plus tard dans les prédictions inspirées par l'Esprit-Saint aux apôtres.

Voici ce que nous trouvons :

1<sup>o</sup> Des guerres, des luttes de peuples, des famines, des pestes, des tremblements de terre. Tout en disant de ces événements qu'ils seront « le commencement des malheurs », Notre-Seigneur nous prévient que ce ne sera point « la fin ».

2<sup>o</sup> La fin n'arrivera que lorsque l'Évangile aura été « prêché dans tout l'univers pour être un témoignage à toutes les nations »; — après quoi l'on verra « dans le lieu saint l'abomination de la désolation dont a parlé le prophète Daniel ».

Ces deux « signes » sont connexes dans l'Évangile. Nous allons les retrouver dans les *Actes*, les *Épîtres* et l'*Apocalypse*.

Mais déjà la parole du Dieu fait homme en a imposé la croyance à notre foi. Nous savons donc à quelles marques le fidèle humble et réfléchi pourra reconnaître la proximité de « la fin ».

\*  
\* \*

Immédiatement après l'Évangile, interrogeons les *Actes des Apôtres*.

Prenons le début du premier sermon prononcé par saint Pierre, au lendemain de la Pentecôte :

« Mais voici ce qui a été dit par le prophète Joël :

« Il arrivera, dans les derniers temps, dit le Seigneur, que je répandrai mon esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens verront des visions, et vos vieillards des révélations en songe.

« Encesjours-là, je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes; et ils prophétiseront. Et je ferai paraître des prodiges en haut dans le ciel et au-dessous des signes sur la terre, du sang, du feu, et des nuages de fumée.

« Le soleil se tournera en ténèbres, et la lune en sang, avant que vienne le grand et éclatant jour du Seigneur. »

La citation ainsi faite de la prophétie de Joël par l'apôtre contient une confirmation des paroles du Sauveur, notamment

l'annonce de l'obscurcissement du soleil et de l'ensanglantement de la lune.

Nous nous proposons d'établir que ces deux prodiges doivent être envisagés, non seulement dans leur réalité physique, mais encore avec le sens symbolique ou métaphorique.

\*  
\* \*

La troisième prophétie est celle-là même à laquelle se réfère notre Saint-Père le Pape dans sa première Encyclique, à savoir la prédiction de la venue de « l'Homme de Péch<sup>é</sup> » qui doit être, à la fois, l'Autocrate et le produit du Schisme universel, et, s'il nous est permis d'ainsi parler, le Fils du démon et le Verbe de Satan.

Cette prophétie, fort explicite, est contenue dans la deuxième épître de saint Paul aux Thessaloniens, ch. II, vers. 3 à II. — Nous la reproduisons tout entière.

« Que nul ne vous séduise d'aucune façon ; parce que le jour du Seigneur ne viendra pas que ne soit venue la défection (l'apostasie) et que n'ait été révélé l'homme de péché, le fils de perdition, qui est l'adversaire et s'élève au-dessus de tout ce qu'on nomme Dieu et qu'on adore, au point de s'asseoir dans le temple de Dieu, se montrant comme s'il était Dieu.

« Ne vous rappelez-vous pas que, lorsque j'étais encore parmi vous, je vous disais ces choses ?

« Et ce qui l'arrête présentement, vous le savez, afin qu'il se manifeste en son temps.

« Car déjà s'élabore le mystère d'iniquité, si grand que celui-là seul peut le tenir qui le tient aujourd'hui, jusqu'à ce qu'il apparaisse.

« Et alors se révélera cet inique que le Seigneur Jésus tuera d'un souffle de sa bouche, et il le détruira par l'éclat de sa venue.

« Ce (criminel) dont la venue (sera), selon l'œuvre de Satan, en toute puissance, avec des signes et des prodiges menteurs.

« Et toute la séduction de l'iniquité envers ceux qui périssent pour n'avoir point reçu l'amour de la vérité, afin d'être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra cette opéra-

tion d'erreur, de telle sorte qu'ils croiront au mensonge. Afin que soient jugés ceux qui n'ont pas cru à la vérité, mais ont consenti à l'iniquité. »

\*  
\* \*

Cet « Homme de péché », ce « Fils de perdition », cet « Inique », est celui que la croyance universelle des chrétiens désigne d'un nom qu'énonce incomplètement saint Paul par le verbe *adversatur*, mais que l'apôtre saint Jean formule nettement dans l'adjectif antéchrist. (1<sup>re</sup> ép. de saint Jean, ch. 2 et 4.)

Cette fois les lignes du tableau de l'avenir se précisent, et nous comprenons mieux les paroles de l'Encyclique, que je reproduis une fois de plus :

« Qui pèse ces choses a le droit de craindre qu'une telle perversité des esprits ne soit le commencement des maux annoncés pour la fin des temps, et comme leur prise de contact avec la terre, et que, véritablement, le fils de perdition dont parle l'apôtre n'ait déjà fait son apparition parmi nous... En revanche, et c'est là, au dire du même apôtre, le caractère propre de l'antéchrist, l'homme, avec une témérité sans nom, a usurpé la place du Créateur, en s'élevant au-dessus de tout ce qui porte le nom de Dieu. C'est à tel point qu'impuissant à éteindre complètement en soi la notion de Dieu, il secoue cependant le joug de sa majesté et se dédie à lui-même le monde visible en guise de temple, où il prétend recevoir les adorations de ses semblables. Il siège dans le temple de Dieu où il se montre comme s'il était Dieu lui-même. »

Est-ce en cette unique acception qu'il faut prendre les paroles du Sauveur et de son apôtre :

Quand vous verrez dans le saint lieu l'abomination de la désolation dont a parlé le prophète Daniel?

Le Saint-Père ne le dit pas, ce qui nous permet de penser que cette [dé]fécation sacrilège de l'homme dans « le monde visible » aura pour corollaire la défécation non moins sacrilège d'un homme dans le temple de Dieu, pris au sens littéral et non plus en son acception métaphorique.

\*  
\* \*

Une certaine confusion semble avoir régné parmi les interprètes et les commentateurs. Plusieurs ont limité le sens des paroles du Sauveur à la ruine de Jérusalem et du Temple.

Mais ceux-ci ne peuvent transporter les paroles de saint Paul, si précises, aux événements de l'an 69-70. Or, saint Paul ne fait que confirmer et commenter lui-même la prophétie divine. — Il est donc manifeste que, tout en désignant la ruine de Jérusalem, les paroles du Christ, donnant une valeur définitive à celles de Daniel, dépassent les bornes de cet événement local, tout comme le faisceau lumineux d'un projecteur s'amplifie en traversant des lentilles grossissantes et projette des clartés indéfiniment agrandies. En conséquence, « l'abomination de la désolation », le *shiqqus m'shomem* de Daniel, traduit par les Septante au grec *Bdelugma érêmôseôs*, a pour type la ruine de Jérusalem et du Temple, et pour antitype le triomphe sacrilège de l'antéchrist dans la maison de Dieu.

Est-il besoin de définir l'antéchrist, soit qu'on le tienne pour le nom collectif des ennemis du Christ, soit qu'on veuille voir en lui un homme déterminé, résumé, en quelque sorte, et incarnation définitive de toute la malice humaine et de toute la malice infernale unies et fondues ensemble au point de donner à cet ennemi du véritable Christ (*qui adversatur*) les apparences d'un « Christ » de Satan?

Saint Jean nous en fait connaître les caractères distinctifs, dans sa première épître.

« Voici à quoi vous reconnaîtrez qu'un esprit est de Dieu. Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable est de Dieu.

« Au contraire, tout esprit qui divise Jésus n'est point de Dieu, et c'est là l'antéchrist dont vous avez entendu dire qu'il va venir, et dès à présent, il est dans le monde. »

Connaissant donc les marques extérieures de l'enseignement antichrétien, nous allons les relever à la trace depuis les

jours de saint Jean et de saint Paul, afin de nous rendre compte, s'il est possible, de la réalisation prochaine du « mystère d'iniquité » dont parle saint Paul, commencé dès son temps, ce qui correspond à l'affirmation de saint Jean, que « l'antéchrist... va venir, et, dès à présent, est dans le monde ».

Et la formation progressive de ce « mystère d'iniquité » nous fournira les étapes de la marche ascensionnelle du mal jusqu'au point culminant où le Verbe de Dieu, « le Seigneur Jésus », doit le détruire « par le souffle de sa bouche ».

En enregistrant les faits capitaux qui servent de jalons à la route et de bornes à chaque étape, nous arriverons peut-être à trouver de la vie de l'Église une division normale correspondant à la vie régulière d'un individu, aussi bien qu'au plan de la création accomplie en six jours, ce qui, avec le jour du « repos » divin, donne la semaine.

Nous allons donc chercher, dans l'histoire ecclésiastique, la trace de cette semaine sacrée.

(A suivre.)

SIMMIAS.





## L'Étoile de l'Épiphanie

---

La divination par les astres constituait, chez les anciens, une science dont l'importance et l'étude s'imposaient parfois à des personnages princiers eux-mêmes ; et il n'y eut point de siècle qui n'inscrivit dans son histoire le nom d'astrologues célèbres. A la distance où nous sommes, nous comprenons d'ailleurs que l'astrologie bien comprise exigeait une incessante application, aussi constatons-nous que malgré l'imprécision de ses principes en ces temps reculés elle portait en elle les germes féconds d'une des sciences les plus difficiles que les siècles récentsaient connues. De la véritable astrologie antique est née, en effet, l'astronomie moderne : à force d'inspecter les astres, l'on a découvert les lois de leurs mouvements.

Pour les anciens, il y avait des étoiles qui présidaient à notre naissance. On les étudiait avec un soin spécial, et cette partie de la divination par les astres s'appelait la « genethliacie ». Aujourd'hui encore, c'est une locution fréquente de dire d'un homme plus particulièrement heureux ou malheureux, « qu'il est né sous une bonne ou sous une mauvaise étoile ».

Nous voudrions étudier spécialement l'étoile de l'Épiphanie. D'une région orientale restée inconnue, elle annonça aux mages, et par eux aux Juifs et au monde, la naissance du Messie : et le Messie, malgré une vie toute divine et pleine d'insignes bienfaits, mourut un jour du plus ignominieux des supplices ; il est vrai que le troisième jour il sortit vivant et glorieux du tombeau. Après dix-neuf cents ans bien sonnés, c'est par centaines de millions que se comptent ses disciples.

Qu'était-ce donc que cette étoile ? D'où venait-elle ? Avait-elle déjà existé ? A-t-elle reparu depuis ?

Voilà des questions qui ont exercé la sagacité des savants,

et sont restées jusqu'ici sans solution définitive. Sans prétendre ajouter à tant de science, il m'a paru qu'un exposé de toutes les opinions admises par les anciens docteurs présenterait quelque intérêt.

\*  
\* \*

Que dit l'évangile de saint Matthieu? — Dès le commencement du chapitre II, consacré au mystère de l'Épiphanie, il nomme l'étoile; et, comme il veut obvier à tout doute à son sujet, il insiste au point de la mentionner quatre fois.

Au verset 2 : Les mages demandèrent : Où donc est né le roi des Juifs? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

Au verset 7 : Hérode s'empressa d'appeler les mages, et s'enquit d'eux avec soin du temps auquel l'étoile leur était apparue.

Au verset 9 : Ayant entendu les paroles du roi, ils partirent; et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux...

Au verset 10 : Or, lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés d'une extrême joie.

Là se borna le rôle de l'étoile, car ce n'est pas elle qui devait les ramener; le verset 12 nous en prévient : Ils reçurent en songe un avertissement de n'aller point retrouver Hérode, et ils s'en retournèrent en leur pays par un autre chemin.

Il s'agit donc bien d'une étoile dans le texte évangélique, d'après toutes les traductions latines et françaises. Disons que le texte grec, traduction peut-être plus fidèle que l'hébreu, dit simplement un astre, τὸν ἀστέρα. Or, il y a des astres qui ne sont pas des étoiles proprement dites. — De là quelques divergences d'interprétation parmi les auteurs.

\*  
\* \*

D'Allioli dit simplement en note, dans son commentaire des Livres saints : « Dieu fit réellement apparaître un astre à ces mages qui, conformément à la prophétie de Balaam,

attendaient une étoile comme signe du Libérateur. » — Il ajoute : « Cette prophétie de Balaam (Nombres, xxiv, 17) avait bien pu propager la croyance que l'apparition du Messie parmi les Juifs serait annoncée par un astre du ciel ; au moins est-il certain que l'avènement d'un grand roi, qui devait s'assujettir le monde, était à cette époque une opinion fort répandue en Orient. »

Si on lit, en effet, le Juif Josèphe (Sur la guerre, ch. vii, n. 12) le Romain Tacite (Histoire, ch. v.) et cet autre Romain, Suétone (Sur Vespasien), tous trois du premier siècle, on y trouve qu'à cette époque tout l'Orient était dans l'attente d'un roi qui devait sortir de la Judée, et posséder l'empire du monde. Rien donc d'étonnant que dans les provinces les plus orientales le même avènement fût attendu.

Or, cet astre devait évidemment ne ressembler à aucun autre, et se mouvoir dans la direction de la Judée, pour concorder avec l'opinion de l'attente du grand roi.

Sa situation, dit Laselve (Année apostolique, imprimée à Cologne en 1738), rapprochait cette étoile de la terre, au lieu que les autres sont fixées au firmament ; son éclat l'en distinguait, car elle brillait de plein jour ; son mouvement la portait d'orient en occident, tandis que les autres gardent leur place dans la marche constante des astres ; et son but était exceptionnel à cette époque, car elle était une étoile inconnue jusque-là, qui ne reparut jamais plus.

Eusèbe d'Emesse a dit : « Les mages la voient, et ils comprennent ce qu'elle signifie ; ils s'élèvent au-dessus des lois astronomiques, et pénètrent dans les desseins de Dieu. » — « Elle leur était la langue des cieux, dit-il ailleurs, car l'étude des astres leur était familière. »

Théophylacte écrivait : « Les étoiles leur étaient un sujet d'études constantes, Dieu les appela donc par un signe qu'ils dussent connaître. »

Saint Thomas d'Aquin dit dans le même sens : « Comme toute preuve syllogistique se tire d'abord de principes admis par celui à qui elle est donnée, ainsi la manifestation par des signes emploie surtout des signes qui sont familiers à ceux pour qui elle est faite. »

\*  
\* \*

Était-ce bien une étoile? — L'historien A.-F. James dit : « Depuis quelque temps, un météore lumineux, ayant l'apparence d'une étoile très éclatante, paraissait sur l'horizon d'un pays situé à l'Orient de la Judée, vers la patrie de Balaam, l'Arabie déserte ou la Chaldée. »

Mgr Le Camus, dans la *Vie de Jésus-Christ*, s'exprime ainsi : « D'après plusieurs savants modernes, ce ne fut autre chose qu'un phénomène astronomique tout naturel, mais assez extraordinaire, puisqu'il n'arrive que tous les huit cents ans. Deux planètes, Jupiter et Saturne, seraient entrées en conjonction dans lesigne des Poissons à trois reprises différentes (mai, septembre, décembre), et auraient simulé un seul astre, surprenant de grandeur et d'éclat. »

Il ajoute que d'après les calculs de Képler, rectifiés par Ideler, ce phénomène dut se produire environ l'an 747 de Rome; et il fait observer en même temps qu'il ne répond pas pleinement aux données évangéliques. « L'astre qui apparaît, dit-il, est quelque chose de nouveau, de miraculeux, que la science n'explique pas; voilà pourquoi les mages s'en émeuvent. — L'Évangile le nomme un astre ou une étoile, mais il n'est pas rare de voir les choses qualifiées d'après leur apparence, et non d'après leur réalité. Ce corps lumineux, miraculeusement formé dans les airs par des matières inflammables, put bien n'être qu'un météore. »

Plus loin, revenant sur l'hypothèse de Képler, qui s'effectue en dehors de tout miracle, le même prélat fait remarquer qu'il y aurait ainsi, entre les révolutions célestes et les événements de la terre, un rapport de causalité parfaitement établi; mais il ne s'ensuit pas que le sort d'un homme dépende fatalement de l'astre sous lequel il est né, car Jésus ne dut pas sa destinée à l'étoile, mais c'est l'étoile qui dut sa destinée à Jésus, l'astre naissant pour l'honorer comme son supérieur, et conduire à lui.

Cette dernière pensée fut celle des anciens docteurs. « La nuit de Noël, disait Laselve déjà cité, le Christ envoya les anges aux bergers, et forma cette étoile pour être annoncé

aux rois. Nous avons vu son étoile, disent-ils. Il avait créé les astres du firmament à l'origine, il voulut spécialement créer cette étoile à sa nativité. »

Saint Augustin l'avait dit aussi, à la fin du iv<sup>e</sup> siècle : « Cette étoile n'était pas du nombre de celles qui, depuis l'origine du monde, accomplissent, sous la loi du Créateur, leur course régulière dans les cieux ; elle était un astre nouveau. »

\*  
\* \*

Cette étoile présentait certaines autres particularités, qui tiennent vraiment du merveilleux. Entendons saint Thomas d'Aquin : « Elle brillait en plein jour, paraissait et disparaissait tour à tour, s'arrêtait quand les mages devaient s'arrêter, et s'inclina vers la terre quand elle voulut montrer distinctement la maison où était l'Enfant Jésus. Or, une telle marche n'est pas celle des étoiles, elle dénonçait, plutôt une puissance spirituelle rendue visible par un éclat extérieur ou un météore que la volonté divine faisait mouvoir à son gré. » (Somme théologique, 3<sup>e</sup> p., q. 36, art. 7.)

Cette dernière pensée, avouons-le, n'est pas de pure imagination. Comment trouver étonnant ou inadmissible qu'un ange eût pris cette forme pour amener les mages en Judée, quand nous savons qu'une colonne de feu conduisit quarante ans les Hébreux dans le désert, lumineuse la nuit, les ombrageant du soleil le jour, et s'arrêtant dans les lieux propices aux campements !

Mais il y a beaucoup plus ; de même que deux auteurs païens, Tacite et Suétone, racontent l'attente du grand roi qui devait naître en Judée et dominer le monde, de même deux autres païens mentionnent en des termes mémorables l'apparition de l'étoile qui annonça sa venue.

C'est d'abord Pline le Naturaliste : « Il y eut, dit-il, une grande comète blanche, et si éclatante dans sa chevelure argentée qu'on pouvait à peine la fixer ; et elle présentait l'effigie de Dieu sous une apparence humaine. »

Paroles remarquables, sous la plume d'un homme qui avait en main les rapports des officiers romains en Judée, et

avait pu entendre les sénateurs convertis et les chrétiens de la maison de César. Ni saint Matthieu ni aucun Père de l'Église ne dit que l'étoile eût effigie divine et forme humaine : saint Thomas d'Aquin s'est contenté de penser qu'elle pouvait être une puissance spirituelle rendue visible. Ne serait-ce donc pas que Plin a mêlé à la description de l'astre merveilleux la signification que lui attribuaient les chrétiens ? Et ainsi l'inexactitude matérielle de son récit disparaît devant la réalité et le sens de cette extraordinaire apparition.

C'est ensuite Chalcidius, philosophe païen du quatrième siècle, traducteur et commentateur du *Timée* de Platon, et qui fait entrer dans ses notes toutes les observations importantes qu'il a recueillies sur des sujets juifs, chrétiens, et païens. Or, il rapporte en ces termes l'apparition de l'étoile : « D'après une histoire vénérable, dit-il, il se leva à l'époque dont je parle une étoile qui ne présageait point des maladies et des fléaux, mais au contraire la descente de Dieu sur la terre, pour la réhabilitation et le progrès de l'humanité. Des hommes sages de Chaldée l'aperçurent une nuit ; et, habiles astrologues, comprirent qu'ils devaient la suivre, et chercher le Dieu qui venait de descendre, trouvèrent sa majesté sous la forme d'un enfant, l'adorèrent, et lui rendirent les hommages qui convenaient à un si grand Dieu. »

D'autres auteurs de cette époque reculée notèrent-ils aussi la même merveilleuse apparition ? Il se peut. Au moins est-il que, parmi les modernes, plusieurs croient que l'étoile en question était une comète, qui présentait quelques linéaments d'une figure humaine entourée d'un nimbe lumineux. Et il reste avéré qu'en dehors de l'Évangile et des docteurs chrétiens, des païens eux-mêmes ont mentionné et décrit l'apparition d'un astre merveilleux, avec sa signification surnaturelle.

Pour nous, chrétiens, le sens de l'apparition est clair, car le récit de saint Matthieu, qui nomme quatre fois l'étoile, l'exprime sans laisser de place au doute : l'étoile miraculeuse conduisit les mages auprès de l'Enfant-Dieu. Pour eux, païens, ils rapportent une opinion commune, très acceptable dans un paganisme si habitué aux manifestations de ses dieux : elle

traduit à sa façon la doctrine de l'Évangile. Quant aux mages, ces divers récits font admirablement comprendre comment l'étoile fut à leurs yeux la langue et la parole du ciel.

\*  
\* \*

Nous ne trouvons pas, évidemment, dans les commentateurs de l'Écriture sainte sur l'étoile miraculeuse, la particularité que Pline signale dans la comète : la figure divine sous une apparence humaine, alors que saint Thomas d'Aquin se contente de croire à une puissance spirituelle rendue visible. Mais nous en avons à peu près la même pensée dans quelques-uns.

C'est ainsi que sur l'étoile prédite par Balaam : « Une étoile se lèvera sur Jacob », le Commentaire ou Glose disait : « Une étoile se lèvera, c'est-à-dire la divinité de Jésus-Christ; *Orietur stella, id est, divinitas Christi.* » — Sur quoi, Origène donnait cette explication : « Cette étoile vint, comme on le trouve dans l'Évangile, s'arrêta sur le lien où était l'Enfant, demeura dans le Christ, et ne s'en retira jamais; d'où il faut conclure, ajoutait-il, qu'elle était la manifestation et l'indice de sa divinité. » — Et un peu plus d'un siècle après, saint Chrysostome écrivait : « Les mages pensaient entre eux combien était grand ce roi de la terre, qui avait à son service une étoile du ciel; et ils en concluaient qu'une dignité qui l'emportait d'autant sur celle des rois de ce monde ne pouvait être que celle d'un Dieu. »

\*  
\* \*

Il resterait une question : « En quel pays l'étoile apparut-elle aux mages? » Mais elle se confond avec cette autre : « Quel pays habitaient les mages? » Il y a donc lieu de la réserver, car elle exige quelque développement.

Disons seulement que l'expression : « Nous avons vu son étoile en Orient » ne fixe point le pays où l'étoile apparut aux mages, car les nations et les provinces, à l'est de Jérusalem, étaient assez nombreuses pour que la réponse à la

question nécessite une étude spéciale. Le texte grec de saint Matthieu dit : 'Εν τῇ ἀνατολῇ, ce qui veut dire le Levant ; mais évidemment l'expression devant s'appliquer aux diverses contrées qui s'étendent de la Palestine à l'Euphrate, on peut entendre le nord de l'Arabie, la Babylonie, la Perse, la Chaldée, peut-être aussi la partie de l'Asie Mineure dont le nom traduit littéralement le mot grec, l'Anatolie. Il n'y a que des conjectures à faire, les auteurs ne s'entendant pas.

Résumons-nous. — On ne sait pas d'où venait cette étoile ; — on ne peut dire si elle était une étoile véritable ou une autre sorte d'astre, météore, comète, ou même un ange sous cette forme ; — elle n'avait jamais existé jusque-là ; — elle s'arrêta au-dessus de la maison de Bethléem où était l'Enfant-Dieu, et quand les mages y furent entrés, elle ne reparut plus ; — des auteurs païens en ont parlé, mêlant à sa description la signification surnaturelle qu'elle eut pour les mages et ensuite pour les chrétiens ; — l'hypothèse de la conjonction de deux planètes ne répond à aucune de ces données ; — et il reste à son sujet un doute sur sa nature, qui n'infirme en rien la réalité de son apparition. Son caractère surnaturel demeure donc acquis à tous les points de vue, juifs et païens l'ayant reconnu comme nous ; et ainsi l'astrologie ancienne servit au moins Dieu et sa religion.

Louis d'ALBORY.





# Le Rôle des Anges dans l'Univers

(SUITE)

---

## XI

### Les Anges et le Temps

Au commencement, dit saint Thomas d'Aquin, ont été créées simultanément quatre choses ; ce sont : le ciel empyrée, c'est-à-dire le séjour des anges ; la nature corporelle ou l'ensemble de l'univers ; le temps ; et la nature spirituelle, par laquelle on entend les anges eux-mêmes.

« L'éternité, dit-il, est la mesure propre à l'être permanent : ainsi le temps est la propre mesure du mouvement. Par conséquent, les choses corruptibles étant transmuables, ne se mesurent point par l'éternité, mais à l'aide du temps. »

Cela permet d'affirmer, d'une part, que les anges ont été créés non dans l'éternité, mais dans le temps, puisqu'ils ont reçu l'être en même temps que la nature spirituelle, ainsi que l'a d'ailleurs défini le Concile de Latran ; d'autre part, qu'ils ne relèvent pas du temps, mais de l'éternité ; attendu qu'ayant été créés esprits incorruptibles et immuables, et affermis depuis dans la gloire, et que, de plus, ils sont les moteurs du mouvement universel, le temps ne saurait mesurer leur durée.

Les anges participent donc à l'éternité comme des êtres divinisés qui jouissent de la gloire éternelle. Tandis que le temps causé par les créatures corporelles est la mesure de la durée de celles-ci.

Cependant les anges ne sont pas plus éternels que la nature corporelle, puisque, comme elle, et simultanément avec elle, ils ont eu un commencement, le commencement de

toute chose créée. La nature spirituelle des anges n'est pas plus ancienne que la nature corporelle du monde ; mais le monde aura sa fin parce que les êtres qui le constituent passent et finissent et, surtout, parce que le Créateur ne l'a pas destiné à subsister dans l'éternité. Les anges, au contraire, ayant reçu de leur Auteur l'incorruptibilité d'une destinée éternelle, vivront éternellement.

\*  
\* \*

L'Éternel, qui seul est éternel dans toute l'acception du terme, parce qu'il est seul absolument immuable et permanent et que, pour lui, ce que nous nommons la durée ne commence pas plus qu'elle ne cesse, l'Éternel, dis-je, a voulu donner l'être à ces angéliques moteurs en même temps qu'aux choses disposées à être mues, afin d'indiquer que ses anges, en tant que créatures, n'ont pas plus que les corps de titre à l'existence ; et aussi dans le but de rendre plausibles leurs rapports avec le monde universel.

Toutefois, daignant s'associer ces esprits créés à sa ressemblance, l'Éternel n'a pas permis que le temps les atteigne, et il montre par là combien est suréminente la suprématie qu'il leur a donnée sur toutes les choses de notre monde, sur tout ce que le temps engloutit.

\*  
\* \*

Le point que nous traitons est d'une importance de premier ordre. Il s'agissait d'établir que les anges ne comptent pas avec le temps.

Au moyen du temps, ils mesurent l'existence des êtres qui leur sont confiés ici-bas, sans qu'ils soient exposés eux-mêmes à passer avec eux.

Quelque chose qui existe, ils ont tout vu commencer et ils verront tout finir. Ils voient naître les choses et mourir, comme une flamme que nous allumons et éteignons. Devant eux, les siècles se précipitent ainsi que les flots d'un torrent. La nature leur obéit, car ce sont eux qui lui impriment tant

de mouvements variés qui constituent le temps : et à l'inverse de l'estimation humaine qui mesure au temps le passage des créatures, ce sont les anges qui, les faisant passer en les mouvant, déterminent ainsi le temps.

Pour eux, la durée ne compte pas. Les instants successifs de notre vie éphémère abrègent d'autant l'âge du genre humain ; mais les longs siècles de la durée des astres ne sauraient vieillir un ange.

\*  
\* \*

Il s'ensuit que ce qui, pour nous, demande une longue attente, — la germination, la croissance, et la vie d'un arbre, par exemple, — ne représente pour l'ange qu'un instant, et moins qu'un instant, puisque pour les anges il n'y a point de temps.

## XII

### Les Anges et l'Espace

*L'espace est à l'infini ce que le temps est à l'éternité.*

Le temps est la mesure du moment. L'espace est la mesure de l'étendue.

Le temps est causé par les transmutations de la nature corporelle. L'espace a pour base l'essence de la matière, l'existence des corps.

Sans les corps qui constituent l'univers, il n'y aurait point d'étendue ni, par conséquent, d'espace pour la mesurer. Or, les anges sont exempts de matière et de toute corporéité ; donc, pour eux, il n'y a pas plus d'espace que d'étendue.

L'esprit, d'ailleurs, ne se mesure pas, et n'a, dès lors, aucun rapport avec nos dimensions : l'esprit ne s'estime que par son activité ; il pourrait plutôt avoir, avec le monde corporel, des rapports de temps que des rapports d'espace ; mais nous avons prouvé précédemment que les anges n'ont ni temps ni

mouvement proprement dit, et que, par conséquent, notre temps ne saurait mesurer leurs mouvements intellectuels, qui ne sont pas autre chose que des actes spirituels, c'est-à-dire des actes simples, comparativement à Dieu qui est l'acte pur. Ainsi Dieu est acte pur, éternel, infini, unique : tandis que les actes de l'ange sont multiples. Par suite, les actes angéliques se distinguent de l'ange qui les produit, au contraire de l'acte divin qui ne se distingue pas de Dieu lui-même.

Les anges, avons-nous dit, ont été créés dans le temps, pour l'éternité ; à plus forte raison n'ont-ils pas été créés pour l'espace, mais pour l'infini. Bien plus, ils ont été créés hors de l'espace et de l'étendue, puisqu'ils furent, dès le principe, exempts de toute matière ou corporéité, esprits absolument purs.

\*  
\* \*

Que de temps il nous faut, à nous, pour franchir une partie de l'Océan ! Encore, le trajet des navires les plus rapides ne saurait-il ouvrir l'horizon d'un côté sans le fermer de l'autre.

L'immensité du firmament absorbe entièrement notre puissance visuelle, car, au delà d'une certaine limite, les instruments d'optique les mieux constitués ne nous montrent plus rien, et l'on se heurte à l'invisible au sein même de l'immensité corporelle.

Les grandeurs de ce vaste univers nous accablent et nous confondent, parce que nous sommes rivés à la corporéité à laquelle nous appartenons par notre corps et par nos sens.

Les moyens que l'esprit humain a inventés pour étendre le domaine de l'homme dans la nature, vers le ciel étoilé et sur la terre, sont donc loin de l'en rendre maître complètement !

\*  
\* \*

Les anges, au sein de l'essence divine dont ils jouissent, ne sont confondus que par l'infini absolu, et ils le sont délicieusement. — Les difficultés ici-bas se présentent à nous en

masse, comme pour nous contrarier par des désappointements pénibles. Là-haut, les anges trouvent de la gloire à rencontrer des obstacles qui les empêchent de pénétrer tout à fait la divinité.

Nulle industrie ne leur est nécessaire.

L'univers ne recèle pour eux aucun point inexploré, ils atteignent tout sans effort; ils connaissent tout, et la nature ne leur cache pas même ses secrets les plus mystérieux.

La matière est impénétrable à elle-même mais non aux anges qui traversent les corps, non seulement comme un corps peut traverser un autre corps, mais selon leur substance, plus facilement encore qu'un rayon de lumière ne traverse le cristal.

Il s'ensuit que les corps ou les substances ne produisent sur eux aucune sensation, et il est aussi indifférent à ces purs esprits de se trouver dans l'eau ou dans le feu, dans la lumière ou dans les ténèbres, dans l'air ou au fond de la terre.

Les corps et la matière sont donc pour l'ange comme s'ils n'existaient point, et l'immensité de l'univers est la vaste étendue où ils se meuvent, et portent les ordres de Dieu, sans qu'ils soient retardés par les distances.

Il serait mieux de dire, mais plus difficile peut-être à comprendre, qu'un ange parcourt tout l'univers instantanément, sans être obligé de se mouvoir, à peu près comme notre pensée elle-même se transporte instantanément aux lieux les plus éloignés du monde; — parce qu'entre l'essence de la matière de l'univers et celle de l'esprit, il n'y a pas de rapport d'étendue ou d'espace, pas plus qu'il n'y a de rapport de mouvement ou de temps entre la nature des corps et celle des anges.

Les anges pénètrent donc les choses par leur intelligence, et ils agissent par leur volonté. L'intelligence angélique est une vue spirituelle qui s'étend sur toute chose créée; et la volonté de l'ange est chez lui une force invincible, toute-puissante pour agir dans la nature et sur toute la nature.

\*  
\* \*

Rendons grâces au Très-Haut d'avoir élevé à sa gloire cet univers immense, pour nous y placer comme en une demeure destinée à notre vie temporaire, et lorsque notre corps fragile se brisera pour nous mettre en présence du souverain Créateur, nous comprendrons alors sans peine, car nous les verrons face à face, toutes les splendeurs du monde angélique. C'est une des paroles de l'apôtre saint Paul.

(*A suivre.*)

Alfred VAN MONS.

## Réalité de l'existence de l'Âme

---

On parle beaucoup de l'âme, tout invisible qu'elle est; et la plupart des systèmes philosophiques en admettent l'existence, comme une vérité universellement reconnue. Que de thèses sur sa spiritualité, son immortalité, ses qualités et propriétés diverses! Mais ne faudrait-il pas d'abord prouver qu'elle existe, si elle est réellement l'invisible qui meut et anime le corps?

C'est ce qu'ont oublié généralement les théologiens et les philosophes chrétiens eux-mêmes: et puisque j'ai précédemment traité des divers systèmes sur son origine et sa localisation, la lecture de l'ensemble des auteurs m'a inspiré l'idée de combler leur lacune. Les notions qu'on va trouver ici ne seront donc peut-être pas sans quelque intérêt, puisque d'ailleurs dans le monde invisible l'âme est ce qui nous touche de plus près.

\*  
\* \*

D'abord, la célèbre *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin, première partie, question 75, « de la nature de l'âme, » après avoir parlé de l'œuvre divine des six jours, pose aussitôt dans son premier article cette demande: « L'âme est-elle un corps? » A quoi l'auteur répond qu'elle est immatérielle. Cela évidemment la différencie des autres êtres créés, mais ce n'est pas en établir l'existence. Saint Thomas demande ensuite « si elle est un être subsistant ». C'est admettre encore en principe l'être qui s'appelle « âme », mais ce n'est pas poser la question: « Existe-t-il un être créé qu'on doive appeler âme? »

Beaucoup plus loin, à la question 90, ce grand docteur traite de la création de l'âme, dans les articles dont voici les

titres : « L'âme est-elle faite de la substance de Dieu ? Est-elle produite par création ? Est-elle produite par Dieu même ? A-t-elle été produite avant le corps ? » Autant d'interrogations autour de son origine ; mais, à mon avis, il manque d'abord ce point initial : « L'âme existe-t-elle ? » Au moins les négations de notre époque le demandent.

Si l'on cherche au traité des Anges, purs esprits, saint Thomas n'y traite pas davantage cette existence, car cela supposerait la création des âmes avant celle du premier homme, opinion réfutée par l'ensemble des docteurs, rejetée aussi par l'Église, et que saint Thomas ne pouvait donc professer.

Il reste, par suite, que ce prince des docteurs suppose l'existence de l'âme comme un fait acquis, inutile à démontrer. Nous n'aurons pas même à chercher dans les Pères de l'Église, puisque lui même n'y a pas trouvé matière à cet article ; et il n'y a rien à demander non plus aux philosophes chrétiens, parce qu'ils ne sont guère que des théologiens s'arrêtant aux préliminaires des questions. Citer les belles pages qu'on trouverait çà et là dans un certain nombre d'auteurs connus et célèbres, ne serait que faire de la littérature, mais non pas documenter une thèse. Trouver l'absurde dans les matérialistes qui ont voulu nier l'âme, ce serait s'arrêter à une argumentation indirecte, et par conséquent se contenter d'une preuve incomplète. Pour nos lecteurs, nous voulons davantage.

\*  
\* \*

Voyons les modernes. Je prends les *Institutions Philosophiques* de Tongiorgi, S. J., célèbre professeur au Collège romain. Son traité de *Psychologie* a un premier article, *De Vitâ*, sur ce principe : « Puisque, sous le nom d'âme humaine, nous entendons le principe de la vie humaine, il faut expliquer ce que sont la vie et le principe de la vie. »

Aurons-nous ici notre démonstration sur la réalité de l'existence de l'âme ? Pas du tout. Ce docteur développe d'abord la définition de la « Vie », disant que : « La vie est l'activité par laquelle l'être se meut lui-même, ou se change et se perfectionne ; *Vita est activitas qua ens seipsum movet, seu mutat*



*perficitque seipsum*. Et il distingue trois degrés de vie : la vie végétative, la vie sensitive, la vie intellectuelle.

Il arrive ensuite au *Principe de la Vie*, qu'il définit : « *Id quo vivens vivit, id nempe cujus natura vim ad vitales functiones exercendas idoneam possidet*. Ce par quoi le vivant vit, c'est-à-dire ce dont la nature possède une force propre à l'exercice de ses fonctions vitales. » Après quoi il ajoute : « Le principe de vie s'appelle l'âme, et nous allons en étudier la nature. » Et aussitôt, oubliant de prouver l'existence de ce principe de vie qui s'appelle l'âme, il se contente, en effet, d'en étudier la nature, en traitant longuement de sa simplicité et de sa spiritualité. La vraie thèse de la réalité de l'existence de l'âme manque donc ici, car le court article sur la définition de la « Vie, activité par laquelle l'être se meut lui-même », est tout à fait insuffisant dans une question de cette extraordinaire importance.

En vain on parcourra les chapitres *du siège de l'âme, de son union avec le corps, de son origine*, ce n'est pas la thèse de son existence.

Un autre Jésuite célèbre, le P. Schouppe, aura-t-il traité dans ses *Éléments de théologie dogmatique*, la question omise dans les *Institutions Philosophiques* de son confrère ? Au traité de la Création, il demande : « *Quid est anima humana*, qu'est-ce que l'âme humaine ? » Et il répond : « Un principe intime et radical éliciteur, et le sujet au moins partiel de nos actions immanentes, existant en nous, ou plutôt nous constituant dans la meilleure partie de notre être. » Et c'est tout, car aussitôt, oubliant d'en établir l'existence, il traite son union avec le corps.

Consultons maintenant un Sulpicien de très grande valeur, le P. Tanquerey. Sa *Théologie dogmatique*, au chapitre « De l'homme », donne de fort intéressantes notions, qui nous serviront plus d'une fois dans d'autres études ; comme les précédents (et tous se ressemblent en ce point), il raisonne sur l'hypothèse de la réalité de l'existence de l'âme, sans penser à la démontrer.

Cherchons dans les *Vrais principes de philosophie scolastique* de M. le chanoine E. Guers, ancien directeur de grand

séminaire. Sa *Psychologie* traite de la sensation, de la sensibilité, de l'intellect, de la mémoire, de la volonté, autant de choses évidemment dont le principe est en notre âme, mais qui ne constituent pas la thèse de son existence ; et aussitôt il aborde la question de la simplicité de l'âme humaine, puis de son immortalité. Ce n'est donc pas, à mon avis, remonter assez haut, et au point initial de la démonstration demandée.

\*  
\* \*

Sommes-nous désarmés devant le silence des auteurs, philosophes et théologiens mis entre les mains du jeune Clergé : et quand on nous dit : « Vous avez une âme ! » un matérialiste peut-il objecter avec quelque raison : « Vous en parlez toujours, vous ne la prouvez jamais ! »

Sans doute, on disserte admirablement sur la nature de l'âme, ses facultés, son importance, son salut, sa destinée, en évitant la question préliminaire : « Existe-t-elle ? » Serait-ce que cette existence est une de ces vérités premières qu'on accepte de confiance, sur la foi de l'enseignement traditionnel, comme on accepte la présence d'un soleil au firmament, laissant aux seuls aveugles-nés la faculté de le nier ?

Cependant, de Dieu lui-même saint Paul veut d'abord qu'on croie à son existence, et philosophes et théologiens la démontrent : *Oportet accedentem ad Deum credere quia est* ; il faut donc aussi de l'âme savoir d'abord qu'elle existe, avant de s'attacher à dire tout ce qu'elle est, et les devoirs que son origine et sa destinée nous imposent. Encore une fois, le point initial de la réalité de cet invisible doit pouvoir se prouver.

\*  
\* \*

Essayons-y et prenons aussitôt les paroles de la Genèse, pour nous assurer que Dieu a réellement créé une âme avec le corps. Si, en effet, les textes qui disent la création de l'homme ne prouvaient pas l'existence de l'âme, tous les raisonnements philosophiques ou théologiques qu'on ferait sur ses facultés et qualités manqueraient d'une base essentielle,

puisque les systèmes qui reposent sur le néant ou l'erreur sont évidemment sans autorité et sans force : « *Prius est esse quam tale esse* ; être d'abord, la façon d'être n'est qu'après. »

Ainsi, 1<sup>o</sup> au chapitre 1<sup>er</sup>, verset 26, Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre, à tous les reptiles qui se remuent sur la terre. Et Dieu créa l'homme à son image ; et il le créa à l'image de Dieu. »

Nous avons là deux choses : du côté de Dieu, une similitude de l'homme avec lui ; du côté des Créatures et de l'univers, une autorité de l'homme sur eux. Et ces deux choses indiquent déjà son âme.

En effet, au seul point de vue de la création du monde, il faut considérer que pour commander aux poissons, aux oiseaux, aux bêtes, aux reptiles, et généralement à toute la terre, il fallait à l'homme une vie supérieure à la leur, non seulement végétative et sensitive, qui l'eût fait à peu près semblable à la plupart d'entre eux, mais aussi intellectuelle, aucun d'eux ne l'ayant ; par conséquent d'une autre nature, non à côté, mais au-dessus. Elle partait donc d'un autre principe. De là, la parole divine : « Faisons l'homme à notre image. »

Il fallait de même à l'homme que cette autorité si universelle représentât en lui aussi parfaitement que possible l'autorité même du Créateur qui la déléguait : c'est la similitude de Dieu.

Et ainsi, vu ces divers points, l'homme possède en lui un être qui n'est pas du nombre des choses créées dans le monde visible, mais au-dessus de toutes ces choses : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, dit Dieu, pour qu'il préside et commande. *Faciamus... et præsit.*

Voilà une première argumentation qui prouve en l'homme autre chose que le corps, dont l'animation diffère ainsi de celle des autres êtres corporels et animés : mais en voici une nouvelle, avec un autre texte où chaque mot prouve la thèse.

2<sup>o</sup> C'est le chapitre 11, verset 7, où l'auteur sacré dit la double origine du corps et de l'âme. Entendons-le : « Le Seigneur Dieu forma donc l'homme du limon de la terre, et il

inspira sur son visage un souffle de vie, et l'homme fut fait en âme vivante. »

Il y a bien ici deux choses très distinctes que Dieu mit dans un seul être. Il forme l'homme du limon de la terre : c'est le corps visible, qui retournera plus tard à la terre d'où il a été tiré, et la mort fera cette œuvre. L'homme est donc, dans cette première partie du texte, le corps inerte, le cadavre. Mais voici qu'aussitôt Dieu inspire sur ce corps un souffle de vie, c'est-à-dire que Lui, Dieu, Vie divine, souffle sur ce corps et lui communique ainsi sa vie, et ce corps de terre où la vie est insufflée va être l'homme vivant. C'est même de là qu'on prouve que lorsque le corps retournera à la terre, l'âme, souffle de la vie de Dieu, devra retourner à Dieu.

Ces explications sont claires, et étaient connues. Mais j'ai davantage à dire, si nous sortons du texte français qu'on vient d'étudier, pour interroger le texte hébreu, dont voici la traduction littérale : « Dieu forma l'homme, motte d'argile prise de la terre, et il souffla sur ses narines un esprit de vie, et Adam fut fait en âme vivante<sup>1</sup>. »

Comme ci-dessus, il y a deux choses bien distinctes, la formation du corps et l'insufflation de l'âme ; mais les expressions hébraïques, c'est le moment de les rappeler, méritent une attention spéciale, parce qu'il s'agit de l'animation du corps humain faite tout autrement que celle des autres êtres animés, ainsi que nous l'avons déjà fait prévoir quand il a été question de l'autorité donnée par Dieu à l'homme sur le monde créé.

Sans nous arrêter au verbe hébreu *jatzar*, forma, qui montre que Dieu pétrit le corps humain avec une motte d'argile, comme le potier donne sa forme au vase qu'il a entre les mains, — nous nous occupons immédiatement de l'âme.

Or, il y a ici deux termes absolument différents : le « souffla sur ce corps un esprit de vie », et le « fut fait en âme vivante ».

Pour le premier, l'hébreu porte *Nischemat chaim* ; pour le

1. Texte de la Vulgate : *Formavit igitur Dominus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem.*

Texte littéral de l'hébreu : *Formavit que Deus hominem glebam argillaceam a terra, et insufflavil in nares ejus spiraculum vitæ, et factus est Adam in animam viventem.*

second : *Vajehi haadâm lenéphesch chaitiah*. — Ce sont deux sens bien distincts.

*Nischemat* signifie une « vie », une âme vitale, une animation de l'être. Ainsi Dieu anima les plantes de la vie végétative, et les animaux de la vie sensitive, les plaçant au-dessus de la matière inerte. Le mot *nischemat* indique donc une vie qui élevait d'abord le corps humain à la vie sensitive : la pierre, la borne ne bougent pas, corps brut ; la plante et l'arbre croissent sans se déplacer, vie végétative ; l'animal croît, se déplace, et ses sens ont leurs opérations, vie sensitive. Ainsi de l'homme comme corps, ou « homme animal », quand ses actes ne sont que de vie sensitive : ce que philosophes et moralistes appellent « actes de l'homme ».

Le *Néphesch* signifie une vie supérieure, qui est la « vie intellectuelle », c'est-à-dire au-dessus des sens, et spirituelle, qui est le plus haut degré de la vie. Ce ne sont pas alors seulement les sens de ce corps d'homme devenus animés, mais une autre vie qui n'a pas besoin d'eux et les domine, parce que dans ce souffle de Dieu se trouve un principe de raison et d'intelligence, à l'image et similitude de Dieu.

On comprend, en effet, que s'il y a, en quelque sorte matériellement un contact du souffle de Dieu qui donne au corps de cet homme le mouvement et la vie, *spiraculum vitæ*, ce même souffle divin, par le fait même qu'il est de Dieu, pur esprit et créateur des corps, contient à la fois un principe de vie corporelle ou sensitive, et de vie absolument spirituelle ou intellectuelle. « Et l'homme fut fait en âme vivante. »

C'est bien ici l'invisible au-dessus du visible. L'homme est du monde visible par ses sens, et il vit grâce au souffle de vie sensitive qui terminera avec la mort, rendant son dernier souffle, dit l'expression vulgaire. Ainsi le corps des animaux et le corps de l'homme ont reçu un souffle de vie : quand il s'éteint, ces corps deviennent « insensibles », c'est-à-dire aux sens éteints et bruts. — Et il est du monde invisible par son âme, ce souffle de vie intellectuelle, qui n'est pas attaché à ses sens et qui est le principe supérieur contenu dans le souffle de Dieu, et que Dieu ramènera à lui quand il rendra le corps à la terre.

Ces deux degrés de vie ne font pas deux âmes, comme plusieurs l'ont cru, mais deux facultés dans la même âme. On les constate tous les jours : la vie sensitive, dans l'idiot ou le mauvais sujet ; la vie intellectuelle, dans l'homme consciencieux et le saint. Les premiers vivent d'une vie inférieure, quoiqu'ils aient reçu une âme complète ; les seconds, de la vie supérieure, quoiqu'ils aient des sens et des appétits inférieurs. mais qu'ils ne suivent pas.

\*  
\* \*

C'était là des différences d'expressions bien connues des anciens. L'historien juif, Josèphe, au livre « des Antiquités », livre premier, chapitre II, parle ainsi : « Dieu forma le corps de l'homme de la terre, et mit en lui la vie et l'esprit : *πνεῦμα καὶ ψυχὴν*. » — Le poète latin, Juvénal (dans la Satire 15), dit que le Créateur du monde donna aux animaux des âmes, mais de plus à l'homme un esprit : *Communis Conditor mundi animalibus indulsit animas tantùm, nobis animum quoque*.

Ainsi, le principe de vie, mis par Dieu dans l'homme, l'élève au-dessus des autres êtres animés et en fait, dans la création, une personnalité spéciale, n'ayant de la terre que le corps, tenant de l'origine de son âme des facultés qui le rattachent au ciel.

Les philosophes l'appellent souvent « l'esprit humain, *Mens humana* », disant qu'il est la *substance* qui, en nous, perçoit, juge, raisonne ; le *sujet* dans lequel sont reçues nos pensées ; le *principe* qui opère tout en nous. — Cela même prouve en l'homme un être supérieur, qui constitue sa vie intellectuelle.

On ne voit pas les animaux converser, se réunir pour discuter, propager des pensées. Ils diffèrent de la matière brute et des êtres de vie végétative : mais ils s'arrêtent à leur vie sensitive, par conséquent, aux impressions faites sur eux par les objets extérieurs. Qu'on examine toute une journée les faits et gestes des volailles d'une basse-cour, ou d'un troupeau de brebis dans une bergerie, on les verra rester indifférents l'un à l'autre ; mais que quelques hommes, n'importe

l'âge, soient seulement réunis cinq minutes dans un même lieu, leur vie intellectuelle apparaîtra aussitôt, même fussent-ils muets, sourds, paralysés. La pensée se fait jour.

Or, la perception de la pensée, le jugement, la volonté, le sentiment sont autant de réalités dans l'être spirituel qu'est notre âme, que la longueur, le toucher, la divisibilité, la forme, dans l'être matériel qu'est notre corps. On distingue aussi bien l'amour de la haine, la générosité de l'avarice, qu'on distingue de la chaleur le froid, du blanc le noir, de la naissance la mort. Si la matière existe, l'esprit existe aussi ; indépendant d'elle, et venu d'un principe qui lui est supérieur.

Dumarsais (dans sa *Logique*, art. 1<sup>er</sup>) disait : « Un être est distingué d'un autre être, quand l'idée de l'un est absolument différente de celle qu'il faut avoir de l'autre, et surtout lorsque celle-ci est incompatible avec celle-là... L'idée que nous avons, par exemple, de la pensée exclut celle de l'étendue, et l'âme, qui est en nous l'être qui pense, diffère donc essentiellement du corps qui est l'être étendu. De même le corps, qui est en nous l'être étendu, diffère essentiellement de l'être qui pense, l'idée que nous avons de l'un ne pouvant être celle de l'autre. »

Ainsi, il n'y a pas seulement une distinction de raison entre le visible et l'invisible en nous, mais aussi une distinction de réalité, les deux idées reposant sur des éléments si distincts, que ceux de l'un ne sauraient convenir à l'autre.

Les sciences elles-mêmes prouvent la pensée, par conséquent l'âme. En vain, en effet, la philosophie matérialiste nous dirait qu'elle ne connaît pas la nature de cet invisible, en ignore les propriétés, et doit ainsi en pouvoir nier l'existence ; mais ces matérialistes doivent au moins admettre qu'ils réfléchissent, raisonnent, tirent des inductions, ont des idées et les comparent.

Or, pourquoi tant d'actes dans l'intelligence, de thèses dans la dialectique, de notions dans la métaphysique, et même de recherches dans les questions politiques et morales ? A tout cela, il faut un fond commun et une base première : la vie intellectuelle avec ses propriétés et ses facultés, bien

distinctes de la matière brute qui constitue le corps, et de la perception qui s'exerce par les sens ; c'est l'âme.

Qu'on se rende bien compte de l'existence de ce fond commun et de cette base fondamentale : on les trouve au berceau de l'enfant qui vient de naître. Le palais et la chaumière donnent également naissance à l'enfant ; il n'y aura plus tard de différence que dans la vie extérieure, éducation, application, choix d'une carrière, études diverses, qui placeront les hommes sur des voies divergentes, mais ne changeront rien à leur essence personnelle, c'est-à-dire les éléments constitutifs du corps, les facultés natives de l'âme.

Il y a donc en nous un être, qui est identique dans tous les hommes, de même essence et de même nature. Et il n'est pas une abstraction, mais une réalité, car ses opérations sont réelles dans l'intelligence où elles se produisent, comme dans les expressions extérieures qui nous les manifestent. Au levier d'Archimède il fallait un point d'appui, à la ville qu'Ésope voulait bâtir en l'air il fallait des fondations. Notre âme est l'appui, le fondement de toutes nos pensées, à quelque science ou opération qu'on s'applique. Celle-ci prouve toujours celle-là.

Concluons que les textes de la formation de l'homme disent formellement la création de son âme ; et la raison et l'existence des sciences la confirment. Elle est un invisible venu directement de Dieu, et qui constitue la base indispensable de la vie intellectuelle de l'homme.

Gabriel JEAUNE.





## DIVINATION PAR LES SORTS

---

Le champ de l'invisible est sans limite : théistes, spiritualistes, matérialistes même y trouvent abondamment à glaner ; aussi la divination y recueille-t-elle de précieuses gerbes.

Divination ! mot magique d'une haute portée, parce qu'il est de principe que l'homme ne connaît pas, de lui-même, son avenir ; et que Dieu seul, auteur de la nature et des forces qu'il y a mises, contemple comme présent tout ce que produiront ces facultés si variées, dans leurs causes et dans leurs effets.

Or, lire dans les astres, dans les songes, dans l'âme des morts, dans le chant des oiseaux, dans les linéaments de la main, dans les formes que donnent des points dispersés au hasard sur le papier... etc., c'est demander à diverses sortes d'êtres de la nature leurs secrets combinés, et les effets qui en doivent sortir ; c'est donc vouloir connaître, avant qu'elles ne se produisent dans le temps, nos destinées connues de Dieu.

De là le mot de divination, *Divina actio*, l'action divine ; et le nom de devin, l'homme qui usurpe le droit de Dieu, *divinus*.

Pour choisir parmi toutes les divinations, je traiterai ici principalement de la divination par les sorts ; et il me suffira de deux ou trois articles.

\*  
\* \*

Exposons d'abord quelques principes. — On appelle sort l'art de diviner, ou l'action dont le but est de lever le doute et de faire la lumière sur un événement encore inconnu.

La pratique de cet art se nomme « sortilège », et ceux qui l'exercent s'appellent « sorciers, *sortiarii* ». Mais comme il y a des sortilèges qui ne méritent pas ce nom, parce qu'ils ne

sont que d'ingénieuses supercheries, on donne à tort le nom de sorciers à leurs exploiters habiles, la crédulité de leurs naïfs clients restant seule en cause.

Quant à ce qui concerne les sorts proprement dits, ils ont un fondement sur l'interprétation par trop fautive de quelques vérités philosophiques mal expliquées et mal connues.

Il est de thèse, en effet, que Dieu concourt à toutes les actions des être créés; que sa Providence dirige tout, même les moindres choses, selon que le réclament leur nature et leur condition; qu'il connaît immédiatement l'ordre de toutes choses; et qu'il emploie les créatures pour exécuter cet ordre qu'il a conçu dans son intelligence, comme l'architecte emploie ses ouvriers pour réaliser le plan qu'il leur propose.

Mais, de même que les entrepreneurs et les ouvriers ont leur façon propre d'exécuter le travail, parce qu'ils sont des êtres intelligents et responsables dans leur sphère, de même les hommes qui vivent leur existence sur la terre ont leur façon de suivre le plan divin, puisqu'ils peuvent user ou abuser de leur liberté, pour accomplir ou enfreindre les préceptes. Les causes secondes, placées entre Dieu et nous, peuvent donc bien avoir reçu de la Providence, dans le gouvernement divin, un rôle parfaitement défini; mais l'homme peut librement se soustraire à tout ou partie de leur influence.

De là, l'inutilité de la divination par les sorts, parce que ce n'est pas eux qui font notre destinée, et que les êtres consultés ne sont que des instruments dans la nature ignorant la pensée divine, et ne sachant pas encore l'usage que nous ferons d'eux dans notre vie.

Cette divination existe cependant. Mais puisque Dieu ne révèle point ce qu'il voit que nous ferons, pour ne pas sembler diriger notre volonté, il reste que des intelligences supérieures peuvent quelquefois déduire d'une série d'actes humains le résultat de nos évolutions. De là, la divination avec invocation du démon, vaste intelligence à longue portée; de là aussi la divination sur conjonctures.

Dans les deux cas, on veut connaître des événements encore cachés : et j'avoue que quelquefois la réponse sera exacte; assez souvent fort ambiguë; et plus ordinairement

fautive. On en donnera, au second article, des exemples historiques de réelle authenticité.

\*  
\* \*

### Sortilèges avec invocation des démons

On regarde les sortilèges dont on va parler comme contenant implicitement, et parfois même d'une manière explicite, l'invocation des démons; c'est qu'ils étaient d'un usage fréquent dans le paganisme, dont les démons constituaient les dieux. Bien plus, ils faisaient souvent partie intégrante des cérémonies pratiquées en l'honneur des idoles. Dans ce cas, tous les auteurs ont pu dire qu'ils étaient des sortilèges avec invocation des démons.

On en comptait de neuf sortes, dans l'ordre suivant :

1<sup>o</sup> La *nécromancie*, ou évocation et apparition des morts. Cette expression vient de deux mots grecs, comme du reste la plupart des mots techniques dans toutes les sciences connues.

2<sup>o</sup> Le *pythonisme*, ou agitation et tremblement d'hommes vivants, qui prédisaient dans cet état. Il n'était guère pratiqué que dans les temples privilégiés, et c'était surtout des femmes qui étaient pythonisses.

3<sup>o</sup> Les *prestiges*, apparitions subites de fantômes, ou auditions inexplicables de voix d'outre-tombe, venant dicter leur volonté aux hommes, dans des avertissements menaçants.

4<sup>o</sup> Les *cauchemars fantastiques*, imaginations extraordinaires troublant le sommeil, et interprétées dans un sens divinatoire.

5<sup>o</sup> La *géomancie*, divination de figures apparues sur la terre, un corps, un champ.

6<sup>o</sup> L'*hydromancie*, figures apparentes sur l'eau, un étang, une rivière.

7<sup>o</sup> L'*aéromancie*, apparitions dans l'air.

8<sup>o</sup> La *pyromancie*, apparitions dans le feu et figures formées dans les flammes, selon la manière dont le feu brûle ou les flammes s'élèvent.

9° *L'aruspice*, examen des entrailles des victimes immolées sur l'autel des idoles; ou encore *haraspice*, examen de la manière dont les animaux destinés aux sacrifices se comportaient dans l'étable (*hara*).

En vérité, chacun de ces sortilèges peut-il sincèrement faire connaître à un homme sa destinée? Nous nous gardons de le croire.

a) Prenons d'abord la nécromancie. Les libres penseurs nous disent aujourd'hui que « quand on est mort tout est mort ». Voilà pourtant des païens qui croyaient à une autre vie, et au retour possible des parents ou des amis défunts, pour donner aux vivants d'utiles avis. Mais puisque le Styx faisait sept fois le tour des Enfers, comment seraient-ils revenus? Les chrétiens savent mieux que Dieu ne permet guère de tels retours; et d'ailleurs les apparitions auxquelles croient les spirites sont loin de paraître authentiques, car on voit ces « Revenants » tenir assez souvent un langage inexpliqué, dans une forme ou un style sans rapport avec ce qu'ils étaient durant leur vie. Ce n'est donc pas alors le véritable mort qui apparaît et qui parle, mais un démon qui le contrefait.

b) Dans le pythonisme, la prêtresse était assise sur un trépied placé au-dessus d'une trappe, et recevait du prétendu abîme des vapeurs qui la pénétraient d'abord, comme si le dieu venait en elle. Sa figure se contractait, ses yeux étaient hagards, ses cheveux se dressaient, et la buée plus épaisse l'enveloppant et l'excitant, elle prophétisait dans un tel délire que souvent elle en mourait. C'était le « grand jeu », ordonné par les princes à la veille des grandes résolutions. — A l'origine, il n'y avait que la Pythie de Delphes, mais l'institution passa ensuite aux villes importantes.

(A suivre.)

Alix BECK.

## DE VRAIS MIRACLES CONSTATÉS

(SUITE)

---

### III

*Il doit y avoir de vrais miracles constatés, parce que Dieu a promis d'en faire d'éclatants pour démontrer sa puissance ou la mission de ses envoyés ou la doctrine divine des croyants : et parce qu'il a même commandé de faire des miracles manifestes.*

Il est certain, en effet, que Dieu a sa parole engagée dans ses promesses, quand elles sont faites sans condition et surtout sans restriction de temps et de lieu, sans exception pour telles ou telles œuvres merveilleuses. Dieu n'est pas comme les hommes pour qu'il mente et devienne parjure. D'un autre côté comment exécuterait-on des ordres qu'on ne pourrait exécuter ? « Il ne commande pas l'impossible », dit saint Augustin. Il se doit à lui-même de donner les moyens de lui obéir. Or, il y a eu de la part de Dieu de véritables promesses de faire de grands miracles manifestes, et aussi de véritables ordres donnés à ses envoyés d'en opérer de tels.

1° *Promesses.* Que ces promesses revêtent ou non la forme de prophéties, peu nous importe : car nous n'avons pas ici à les examiner en tant que prophéties, mais en tant que promesses. C'est toujours Dieu qui parle dans les promesses comme dans les prophéties. C'est donc toujours Dieu qui certifie qu'il y aura de vrais miracles à travers les siècles. Ne parlons que des textes les plus clairs.

La première promesse par laquelle Dieu s'engage à faire des miracles véritables, est celle qu'il fait à Moïse avant de l'envoyer auprès de Pharaon : « Mais je sais que le roi d'Égypte ne vous laissera partir que contraint par une main

puissante. Car j'étendrai ma main, et je frapperai l'Égypte par tous les genres de mes merveilles, que j'accomplirai au milieu d'eux ; après cela il vous laissera aller<sup>1</sup>. » Et cette promesse est renouvelée aux chapitres VI et X, etc.

Il s'agit, on le voit, de merveilles générales en faveur du peuple de Dieu, des enfants d'Abraham. Elles sont l'œuvre exclusive, d'après le texte, du Dieu tout-puissant : elles sont si frappantes que le roi d'Égypte, quoique très intéressé à retenir en esclavage les Hébreux, finira par consentir à leur départ. Ce ne sont donc pas de simples apparences trompeuses, des illusions des sens ou de l'imagination. D'un autre côté, elles ont pour but d'exaucer les prières d'un peuple opprimé et cher à Dieu<sup>2</sup> ; de figurer par cette première rédemption la rédemption spirituelle et universelle qu'opérera le Messie, figuré lui-même par Moïse. Enfin Pharaon a méconnu le Dieu du ciel<sup>3</sup> ; et les Hébreux eux-mêmes, si enclins à l'idolâtrie, ont besoin de connaître les effets de la puissance divine. Aussi Dieu dit à Moïse : « Et vous saurez que je suis le Seigneur votre Dieu, que c'est moi qui vous ai délivrés de l'esclavage des Égyptiens.... Et les Égyptiens sauront que c'est moi, le Seigneur, qui ai étendu ma main sur l'Égypte et fait sortir de parmi eux les enfants d'Israël<sup>4</sup>. »

Quant à Pharaon, Dieu lui fait dire presque toujours, avant de le frapper d'une nouvelle plaie spéciale : « En cela tu sauras que je suis le Seigneur... Afin que tu saches qu'il n'y en a pas comme le Seigneur notre Dieu... Cette fois, j'enverrai sur ton cœur toutes mes plaies... afin que tu saches qu'il n'y en a pas de semblable à moi sur toute la terre. » Et pour que personne ne doute de la fin que Dieu se propose dans ces miracles, il a soin de l'exprimer sans figure dans ses paroles adressées à son légat : « Je t'ai établi précisément pour que je montre en toi ma force, et que mon nom soit publié sur toute la terre. »

Ainsi, les miracles promis à Moïse par Dieu réaliseront toutes les conditions des vrais miracles manifestes : ils seront

1. *Ex.*, III, 19, 20 ; VI, 1 ; X, 2.

2. *Ibid.*, 7.

3. *Ibid.*, V, 2.

4. *Ibid.*, VI, 7 ; VII, 5 ; VII, 17, VIII, 10 ; IX, 14, 16.

des faits, des événements réels (il faut cela pour frapper, produire un effet durable). Ils viendront directement de la main du Tout-Puissant; ils tendront à prouver à tout l'Égypte, au monde entier que Dieu est Tout-Puissant.

Les trois vérités des miracles des plaies étant attestées par Dieu lui-même, que faut-il de plus pour que ces miracles soient vérifiés? On peut faire le même raisonnement sur les miracles que Dieu promet de faire au passage de la Mer Rouge : « Je serai glorifié, dit le Seigneur, dans Pharaon et son armée entière; et les Égyptiens sauront que je suis le Seigneur<sup>1</sup>. » Cette glorification n'est pas, en effet, d'une autre nature que la précédente : le contexte le prouve en racontant en détail le partage miraculeux des eaux de la mer et l'engloutissement de l'armée Égyptienne par ces mêmes eaux qui s'étaient écartées devant Israël.

Transportons-nous au Sinaï. Dieu fait encore à Moïse une promesse dans laquelle les trois vérités des miracles sont manifestement indiquées : « Le Seigneur répondit : Je contracterai une alliance à la vue de tous; je ferai des signes qu'on n'a jamais vus sur la terre, chez aucune nation; afin que ce peuple, au milieu duquel tu te trouves, discerne l'œuvre terrible de Dieu que je ferai<sup>2</sup>. » Rien ne manque encore ici, pour la parfaite constatation des vrais miracles. Il y aura des signes, c'est-à-dire des choses sensibles et frappantes : c'est la vérité des faits que Dieu atteste. Ces signes seront si admirables qu'on n'en a jamais vu de pareils : voilà leur caractère d'extraordinaires et de divins. L'origine divine est encore marquée par ces mots : l'œuvre terrible de Dieu que je ferai. Et on pourra la discerner d'avec toute œuvre diabolique ou simplement naturelle : tel est le sens du mot *cernat*, d'où discernement. De la sorte, la vérité philosophique ou du miracle pris comme miracle est également attestée par Dieu, c'est-à-dire constatée. Le but de ces miracles étant de montrer la puissance de Dieu et de le faire redouter comme un vengeur terrible, le texte n'indique pas moins clairement leur vérité relative.

1. *Exod.*, xiv, 4.

2. *Ibid.*, xxxiv, 10.

Passons à la promesse faite par Dieu dans la personne de Joël, dont la prophétie est inspirée de Dieu au même titre que le Pentateuque, sans compter l'inspiration spéciale à la prophétie : « Après cela, je répandrai mon Esprit sur toute chair ; et vos fils et vos filles prophétiseront : et vos vieillards auront des songes, et vos jeunes gens des visions. Et je ferai des *prodiges* dans le ciel et sur la terre... avant que vienne le grand, l'horrible jour du Seigneur. Et alors, quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé<sup>1</sup>. » Ces prodiges seront des miracles manifestes ; car la signification de ce mot est l'équivalent de frappant, de retentissant au loin. Ils seront l'œuvre de Dieu : Je ferai, dit le Seigneur à Joël. Et leur but sera d'inspirer la terreur des jugements de Dieu, de faire invoquer Dieu, comme l'indique assez clairement le texte en faisant suivre cette promesse immédiatement par la menace du grand jour terrible et par l'assurance du salut donné à celui qui priera Dieu. Les trois vérités sont encore une fois démontrées.

Sans doute, cette promesse s'est déjà réalisée une première fois dans les apôtres et leurs premiers disciples, comme le fit remarquer saint Pierre<sup>2</sup> aux Juifs étonnés de les entendre parler plusieurs langues le jour de la descente du Saint-Esprit au Cénacle. Mais tous les siècles peuvent en bénéficier comme tous les pays, quoique dans une moindre mesure : l'Esprit-Saint souffle où il veut. Et saint Pierre lui-même autorise ce commentaire de Joël quand il dit à son auditoire touché et pénitent : « Vous recevrez le don du Saint-Esprit. Car cette promesse est faite pour vous et pour vos filles et pour tous ceux qui sont éloignés : ce sont tous ceux qu'aura appelés le Seigneur notre Dieu<sup>3</sup>. » Comme Dieu en appelle à la foi et au salut dans tous les siècles et chez tous les peuples de l'univers, on peut dire que la promesse divine des prodiges ou simplement de la prophétie (prise au sens large) est une promesse universelle s'étendant à tous les temps et à tous les lieux. Il y aura donc toujours de vrais miracles constatés.

1. Joël, II, 28, 30, 31, 32.

2. Act., II, 16-22.

3. *Ibid.*, 38, 39. Saint Justin, II dial. avec Tryphon, par. 82, 87, 88, l'entend de son époque aussi et nous autorise dès lors à l'entendre de la nôtre.



S'ils n'étaient pas vérifiés, ils ne pourraient jamais atteindre le but : et dès lors, Dieu ne pourrait pas les opérer, parce qu'il ne fait rien sans but, dans sa souveraine sagesse.

Si de l'Ancien Testament nous passons au Nouveau, la moisson des textes en faveur de la promesse des vrais miracles est encore plus abondante. Jésus, prédit par tant de prophètes, a dû en faire pour accomplir tous les événements annoncés à son sujet : « afin que les Écritures soient accomplies<sup>1</sup>. »

D'ailleurs Jésus-Christ promet tout à celui qui prie, surtout au nom de Jésus-Christ, même les miracles. Cela se réalisera particulièrement en faveur de celui qui, sans s'inquiéter du lendemain, cherche avant tout le règne de Dieu, ou de celui à qui la conscience ne fait aucun reproche et qui demande à Dieu des miracles avec une foi vive : « Cherchez avant tout le règne de Dieu... et tout cela (le nécessaire) vous sera donné par surcroît<sup>2</sup>. » « Demandez et il vous sera donné... Car quiconque demande reçoit. » « Si notre cœur ne nous reproche rien, ayons confiance en Dieu. Et tout ce que nous demanderons, nous le recevrons de lui; parce que nous observons ses commandements et accomplissons ce qui lui plaît. »

Il a promis de faire « la volonté de ceux qui le craignent<sup>3</sup> ». A plus forte raison fera-t-il la volonté de ceux qui l'aiment. Aussi Jésus-Christ ne veut pas même laisser supposer à ses disciples qu'ils ne seront pas exaucés, lui demanderaient-ils de transporter au loin les montagnes par leur foi vive. Et quand ils le prient de les sauver du naufrage, ce qui ne pouvait se faire que par miracle, il ne peut s'empêcher de leur reprocher de manquer de foi<sup>4</sup>. Et pour qu'on ne prétexte pas qu'on est pécheur, qu'on ne pourra à cause de cela rien obtenir, il a soin de faire rapporter par l'évangéliste la scène des pourceaux, dans lesquels les démons obtinrent la permission d'entrer, grâce à leur prière. Si Dieu exauçait quelquefois même les démons, comment pourrait-il ne pas exaucer les pécheurs?

1. S. Marc, xiv, 19; S. Luc, ii, 22; xxii, 39, etc.

2. S. Matth., vi, 33; vii, 7, 8; Ep. I. S. Jean, iii, 21, 22.

3. Ps. 144; 19.

4. S. Matth., xvii, 19.

Pour confirmer cette vérité admise par tous les théologiens, que les pécheurs eux-mêmes peuvent faire de vrais miracles au nom de Jésus-Christ ou pour prouver quelque vérité de la foi, le divin Maître a pris soin de nous faire remarquer que le don des miracles ne doit pas trop rassurer sur le salut : « Beaucoup me diront en ce jour : Seigneur, Seigneur, est-ce que nous n'avons pas prophétisé en votre nom, chassé les démons en votre nom, et en votre nom encore fait beaucoup de miracles (*multas virtutes*)? Et je leur dirai : Je ne vous ai jamais connus. Éloignez-vous de moi, ouvriers d'iniquité<sup>1</sup>. »

Enchérissant encore sur toutes ces promesses, Jésus-Christ va jusqu'à spécifier quels miracles accompagneront ceux qui croiront : et même jusqu'à affirmer que ses disciples en feront d'aussi grands, et de plus grands que les siens, c'est-à-dire d'aussi manifestes et de mieux prouvés : « Voici les signes qui accompagneront ceux qui croiront (il s'agit ici de la vérité relative ou fin des miracles qui prouveront la vraie foi) : En mon nom ils chasseront les démons; ils parleront de nouvelles langues; ils prendront des serpents et des boissons mortelles sans que cela leur nuise; ils imposeront les mains sur les malades et ceux-ci seront guéris<sup>2</sup>. »

Tout cela est sensible, réel et surnaturel, étant donné la manière dont on l'accomplit : sans préservatif ou contrepoison ou par la simple imposition des mains et le commandement. Donc tous ces miracles seront bien de vrais miracles qu'on pourra facilement constater.

Mais il y a plus encore; les disciples surpasseront le Maître par leur puissance de thaumaturges : c'est promis par la Vérité incarnée. « En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, fera les œuvres que je fais et même de plus grandes que celles-là<sup>3</sup>. » Corneille-La-Pierre, commentant ces paroles, dit que le sentiment commun des Pères et des interprètes veut qu'elles s'entendent absolument à la lettre, bien que saint Augustin ne l'entende pas de tous les miracles du Christ,

1. S. Matth., VII, 22, 23.

2. S. Marc, XVI, 17, 18.

3. S. Jean, XIV, 11.

mais de ceux qui s'opéraient en ce moment. La dignité du Christ n'est pas pour cela amoindrie, comme pourraient le craindre quelques esprits étroits; car ce ne sera jamais en leur nom, mais en son nom, que ses disciples feront ces prodiges. Or, la gloire de l'instrument est celle de l'agent qui l'emploie; elle revient ici toute à ce dernier, dont elle fait par surcroît ressortir l'humilité exemplaire. Si les disciples semblent surpasser le maître, cela même tourne à sa gloire; car c'est pour qu'on fasse ce simple raisonnement : Si les disciples ont reçu tant de pouvoir, quel est donc celui du Maître, qui a dit lui-même : Le disciple n'est pas supérieur au Maître?

En résumé, c'est bien des œuvres sensibles, frappantes, divines, opérées en faveur des croyants et de leur foi, qu'il s'agit dans ces promesses. Donc ce sont de vrais miracles. Et Jésus entend réellement faire dépendre ce pouvoir de thaumaturge qu'il donne aux siens, de la vivacité de leur foi : « Pourquoi n'avons-nous pas pu le chasser? » demandent à Jésus ses Apôtres, en parlant d'un démon. « Jésus leur répond : à cause de votre incrédulité. En vérité, je vous le dis, si vous avez une foi semblable à un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : transporte-toi d'ici là-bas; et elle s'y transportera ; et rien ne vous sera impossible<sup>1</sup>. »

Il est vrai que plusieurs entendent par montagne le démon, dont le Seigneur venait de parler; mais l'orgueil du démon n'empêche pas la plupart des interprètes d'entendre ce passage littéralement d'une véritable montagne à transporter, ce qui serait un miracle physique manifeste. Et saint Grégoire le Thaumaturge a réellement transporté une montagne par sa prière, pour qu'on ne pût accuser Jésus-Christ d'avoir fait de vaines promesses. D'ailleurs le divin Maître a parlé aussi d'un mûrier : « Si vous aviez de la foi.... vous diriez à ce mûrier qui est un arbre : Déracine-toi et transplante-toi dans la mer, et il vous obéirait. » Ici le démon n'est pas en cause.

Nous passons sous silence les prophéties qui annonçaient des événements miraculeux spéciaux devant se produire à

1. S. Matth., xvii, 19; S. Luc, xvii-6.

longue échéance. Il en sera question dans les miracles spéciaux, physiques et intellectuels.

Ces promesses, consignées dans nos saints livres par l'Esprit-Saint, concernent sans doute la foi, la doctrine révélée dont elles sont la confirmation; mais plusieurs regardent aussi la sainteté des envoyés ou des amis de Dieu. On peut le conclure de ce texte des *Nombres*<sup>1</sup> : « Qu'il vous suffise que c'est là une multitude composée toute de saints et que le Seigneur est parmi eux, *in ipsis*. » Ces paroles révolutionnaires sortaient de la bouche des révoltés Coré, Dathan et Abiron. Mais Moïse répond : « Demain matin, le Seigneur fera connaître quels sont ceux qui lui appartiennent (donc ses saints, puisque les révoltés parlent de saints), et il s'attachera les saints, et ceux qu'il a choisis s'approcheront de lui... Et celui qu'il aura choisi, celui-là sera saint (ici le mot est exprimé textuellement). » Et il ajoute : « En cela vous saurez que le Seigneur m'a envoyé pour faire tout ce que vous voyez.... Si le Seigneur fait une chose nouvelle, en les faisant engloûtir par la terre entr'ouverte, etc. » Ici ressort clairement la vérité relative des prodiges subséquents, qui seront assez constatés pour prouver une mission ou la sainteté.

Le peuple juif tout entier avait sa part de choix dans les promesses de miracles. Comme on peut en juger vraisemblablement d'après ce texte de Sophonias<sup>2</sup> : « Je vous donnerai comme une chose de renom et de gloire à tous les peuples de la terre, à l'époque où je vous rassemblerai. »

Mais la promesse est plus générale encore : elle s'étend à tous les serviteurs respectueux, à tous les amis de Dieu, ou à plusieurs de ceux qui s'humilient et que Dieu a promis d'exalter.

« Il glorifie ceux qui craignent le Seigneur<sup>3</sup>. » « Qui-conque me glorifiera, je le glorifierai<sup>4</sup>. » Saint Paul parle de la gloire qui attend les justes; cela s'applique au corps comme à l'âme :

« Ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés<sup>5</sup>. » Et ce sera lui

1. *Nomb.*, xvi, 3, 5, 7, 28, 29, 30, 31.

2. *Soph.*, iii, 20.

3. *Ps.*, 144, 4.

4. 1 *Rois.*, ii, 30.

5. *Rom.*, viii, 30, *Thes.*, i, 10. *Ps.*, 67, 36, 149, 9. Saint Paul (2 *Thess.*, i, 10) e

qui « viendra pour être glorifié dans ses saints » pour se montrer toujours « admirable dans ses saints ». Et « cette gloire commune à tous ses saints » est surtout surnaturelle, miraculeuse. C'est la clarté de Dieu, de Jésus-Christ; la réforme d'un corps corruptible, qui sera changé en corps immortel : ce sont la clarté, l'agilité, l'incorruptibilité, la subtilité promises aux corps des saints ressuscités<sup>1</sup>. Mais si toute cette gloire n'est qu'une faible participation à la gloire du Christ, Fils de Dieu, on ne s'étonnera pas que Dieu ait multiplié en faveur de l'objet de toutes ses complaisances, pour son Fils bien-aimé, les promesses de miracles. Aussi, non seulement il a fait annoncer d'avance par ses prophètes : « Vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption<sup>2</sup> » : mais encore, pour confirmer cette parole de son Christ : « L'heure est venue pour le Fils de l'homme d'être glorifié<sup>3</sup> », il a lui-même fait entendre cette réponse aux oreilles des assistants : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. » Ce mot a ici le même sens que celui de l'*Exode* : « Je serai glorifié dans Pharaon. » Saint Paul, du reste, nous explique ainsi cette glorification du Christ, quand il affirme que Dieu a glorifié son Fils en le ressuscitant d'entre les morts.

D'ailleurs, le principe est posé par Dieu, il faut que Dieu lui-même en fasse l'application : « Celui qui s'humilie sera exalté<sup>4</sup>. » Or, Jésus-Christ, qui pouvait sans injustice s'égaliser à Dieu, dit saint Paul, s'est tellement anéanti en se faisant homme et esclave (*formam servi accipiens*), que ses abaissements ne pouvaient être plus grands. Il faut donc que sa glorification soit proportionnée à la mesure de ses humiliations. Ce sera donc, à n'en pas douter, une glorification merveilleuse, comme l'indique le texte. « Il a rendu admirable son Saint<sup>5</sup>. » Aussi l'apôtre écrit<sup>6</sup> : « A cause de cela, Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus

dit pour tous les croyants : « Quand il viendra pour être glorifié dans ses saints et devenir admirable dans tous ceux qui ont cru. » Et saint Pierre, II, 9 : « Vous êtes une nation sainte. »

1. I Corint., xv, 42-45.

2. Ps., 15, 10.

3. S. Jean., xii, 23, 28.

4. S. Luc, xiv, 11.

5. Ps., 4, 4.

6. Philip., II, 6-12.

de tout nom ; afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers ; et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » Evidemment il s'agit ici de vrais miracles constatés ; car si Dieu en a promis de tels à ses serviteurs, que ne fera-t-il pas pour son propre Fils unique ?

2° *Ordres*. Mais nous n'avons pas seulement des promesses émanées de Dieu, s'engageant à faire de vrais miracles : nous avons encore de véritables ordres d'opérer des miracles. Et ces ordres émanent du même Dieu qui créa le monde et les lois qui régissent l'univers. Comment, dès lors, pourrait-il manquer quelque chose à la constatation des miracles qu'il ordonne d'opérer précisément pour inspirer, soit la crainte de Dieu, soit la soumission à ses envoyés extraordinaires ? Qui peut lui résister, quand il a décidé de se manifester comme Dieu aux créatures qui le méconnaissent ? Et quand il s'agit de la constatation de ces miracles, il pousse la condescendance, pour nous aplanir toute difficulté, jusqu'à formuler lui-même de sa bouche divine les règles du vrai discernement des miracles, ce qui est encore donner des ordres au sujet des miracles.

Parlons d'abord de l'ordre donné à Moïse de faire des miracles. Il faut qu'il en fasse devant son peuple, pour le convaincre de la réalité de sa mission : « Et le Seigneur lui dit : Jette la (baguette) à terre. Il la jeta et elle fut changée en serpent, de sorte que Moïse s'enfuyait (tant le prodige était réel)... Et le Seigneur dit : Etends la main et saisis-le par la queue. Il l'étendit et tint le serpent, qui fut changé de nouveau en baguette... Afin qu'ils croient, dit-il, que le Seigneur t'est apparu<sup>1</sup>. » Autre miracle commandé : « Mets ta main dans ton sein... Il la retira pleine d'une lèpre couleur de neige. Remets-la dans ton sein. Il l'y remit et elle redevint semblable au reste du corps<sup>2</sup>. » Et c'est toujours pour accréditer Moïse comme envoyé de Dieu. Troisième ordre : « Prends l'eau du fleuve et verse-la sur le sable, et tout ce que tu puiseras dans le fleuve, sera changé en sang. »

1. Ex., IV, 3, 4, 5.

2. *Ibid.*, 6, 7, 8, 9 ; VII, 6, 10, 20 ; VIII ; XIV.

Le premier et le troisième miracle étaient une répétition de ce que Moïse devait faire devant Pharaon : « C'est pour cela que Moïse et Aaron firent ce que le Seigneur leur avait commandé, *sicut præceperat Dominus*. » Pour la plaie des grenouilles Dieu avait dit à Moïse : « Dis à Aaron : étends ta main sur les fleuves... » Pour celle des moucheron : « Dis à Aaron : étends ta baguette et frappe la poussière de la terre... » Et cet ordre se renouvelle à chaque plaie d'Égypte ainsi qu'au passage de la mer Rouge : « Lève ta baguette, étends ta main sur la mer et divise-la pour que les fils d'Israël la traversent à pieds secs... Étends ta main sur la mer afin que les eaux retournent sur les Égyptiens... »

Quant aux ordres analogues donnés par Jésus-Christ à ses apôtres, contentons-nous de citer les suivants : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts<sup>1</sup>. » Auparavant il leur avait donné le pouvoir de chasser les démons, de guérir tous les maux. Evidemment il ne veut pas laisser ce pouvoir dans l'inaction, lui qui a maudit le figuier stérile. Donc il veut qu'on fasse des miracles. Car Jésus n'envoyait pas avec des remèdes de pharmacie, puisqu'il envoyait sans bâton ni besace.

Et encore nous n'avons pas parlé de ces recommandations des anges qui ressemblent si bien à des ordres que plusieurs se croient en droit d'y voir de véritables préceptes. Nous avons vu en effet que l'archange Raphaël recommanda à la famille de Tobie de raconter, en bénissant Dieu, toutes les merveilles opérées par ce dernier : « Pour vous, bénissez Dieu, et racontez toutes ses merveilles<sup>2</sup>. »

C'est le même ton d'autorité qui règne dans ces paroles des anges qui venaient de fustiger Héliodore, profanateur du Temple : « Pour toi, après avoir été flagellé par Dieu, annonce à tous les grandes œuvres de Dieu et sa puissance<sup>3</sup>. » Or, il s'agissait de vrais miracles.

Quant aux règles de constatation des miracles données par Dieu, elles sont une autre façon pour lui de donner des ordres. S'il signale en particulier les prestiges de l'Antéchrist, c'est

1. S. Matth., x, 8.

2. Tob., xii, 20.

3. II Mach., iii, 34.

pour nous avertir, afin que nous ne soyons pas séduits, ni même surpris et troublés, quand le moment sera venu; aux traits que Dieu nous signale en ce grand et futur ennemi des âmes, il sera facile de le reconnaître et de discerner ses œuvres de mensonge d'avec les véritables miracles.

La grande règle de discernement, c'est qu'une vision, un signe ne doivent jamais servir à détourner du service de Dieu, quand même il y aurait de vraies prédictions d'événements miraculeux réalisés de point en point. La vérité de la Religion passe avant tout, est la pierre de touche de toute prédication, de tout effet merveilleux : « Si quelque prophète se lève d'entre vous, ou bien quelqu'un qui affirme avoir eu un songe (prophétique); et qu'il annonce un signe et un prodige qui se réalise, s'il vous dit : Allons et suivons les dieux étrangers que vous ignorez, et servons-les; vous n'écoutez pas les paroles de ce prophète ou de ce songeur, parce que votre Dieu vous éprouve pour qu'on voie ouvertement si vous l'aimez ou non de tout votre cœur et de toute votre âme. Suivez le Seigneur votre Dieu et craignez-le, et observez ses commandements, et écoutez sa voix... Quant à ce prophète ou à cet inventeur de songes, il sera tué, parce qu'il a parlé pour vous détourner du Seigneur votre Dieu, qui vous a tirés d'Egypte et vous a rachetés<sup>1</sup>. » La vérité relative de ces merveilles faisant défaut, il n'y a pas de miracles véritables. Dieu ne pouvant confirmer l'erreur par une œuvre de sa puissance, ou étant tenu de prémunir contre la séduction dans le cas où l'œuvre serait réellement surnaturelle, quoique destinée à une mauvaise fin : ce qui peut arriver, d'après saint Thomas<sup>2</sup> dans le cas où celui qui aurait reçu le pouvoir de thaumaturge, ferait des miracles dans un but opposé à celui que Dieu se propose dans les miracles. « Les miracles sont alors faux par rapport à leur fin obligatoire et à l'intention de Dieu. »

Une autre règle de discernement, c'est qu'il faut rejeter même tout miracle inutile. Dès lors qu'il ne sert à rien il est par cela même suspect, s'il n'est pas toujours diabolique :

1. Deuter., xiii, 1-6.

2. S. Th., sur II Thes., I. II, c. 2. p. 509.



« Jusques à quand cela restera-t-il dans le cœur des prophètes de mensonge et de ceux qui annoncent les séductions de leur cœur, qui veulent faire que mon peuple oublie mon nom à cause de leurs songes?... Ils ont séduit mon peuple par leur mensonge et leurs miracles, lorsque je ne les envoyais pas, lorsque je ne leur donnais aucun ordre, eux qui n'ont servi à rien à ce peuple ; c'est ce que dit le Seigneur<sup>1</sup>. »

Une troisième règle *consiste à recommander de faire attention aux faux prophètes, qui seront nombreux, surtout à la fin des temps ; « de veiller et de prier pour n'être pas séduits ou induits en tentation<sup>2</sup> » ; de juger des prophètes d'après leurs œuvres. Si ces œuvres sont mauvaises, ils auront beau se couvrir d'un manteau de brebis, on ne verra en eux que des loups ravisseurs :*

« Attention aux faux prophètes, s'écriait Jésus-Christ : ils viennent à vous avec des vêtements de brebis, tandis qu'à l'intérieur ils sont des loups ravisseurs. Vous les reconnaîtrez d'après leurs fruits... Tout bon arbre produit du bon fruit, mais le mauvais arbre en produit du mauvais... Vous les reconnaîtrez donc d'après leurs fruits<sup>3</sup>. »

L'indication, pour être générale, n'en est pas moins précieuse. Car il est moralement impossible qu'un imposteur, serait-il le démon lui-même, se contrefasse toujours de manière à ne jamais se trahir par les dehors et la conduite.

Mais Dieu nous devait une règle spéciale de discernement pour nous préserver de la grande séduction de l'Antéchrist. Cette règle, il l'a donnée en des termes qui signalent à la fois ce que diront les suppôts de l'Antéchrist ou ce qu'ils feront, et aussi ce que dira ou fera l'Antéchrist lui-même. Ses disciples venaient de lui demander précisément quels indices annonceraient la fin des temps : « Et Jésus répondant, leur dit : Beaucoup viendront en mon nom en disant : je suis le Christ : et ils en séduiront beaucoup. Et il se lèvera beaucoup de faux prophètes qui en séduiront plusieurs... Alors, si quel-

1. Jérém., xxiii, 26, 27, 32.

2. S. Matth., xxvi, 41.

3. *Ibid.*, vii, 15-21.

qu'un vous dit : le Christ est ici, ou là, ne le croyez pas : car il surgira de faux christs et de faux prophètes... Car de même que la foudre va de l'orient à l'occident, ainsi en sera-t-il de la venue du Fils de l'homme<sup>1</sup>. »

Quant à leurs œuvres : « Ils feront de grands signes et des prodiges, au point d'induire en erreur (si cela peut se faire) même les élus. Voilà que je vous l'ai prédit<sup>2</sup>. »

L'Antéchrist vomira des blasphèmes contre Dieu et son Christ; et par cela même il ne vient pas de Dieu :

« Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair, est de Dieu. Tout esprit qui dissout Jésus-Christ, n'est pas de Dieu<sup>3</sup>. »

« Il s'élèvera en adversaire contre tout ce qu'on nomme Dieu ou qu'on honore, au point de s'asseoir dans le temple de Dieu en montrant qu'il est Dieu<sup>4</sup>. » « Celui-là est Antéchrist qui nie le Père et le Fils<sup>5</sup>. » Voilà pour ce qu'il dira.

Ce qu'il fera, ce cloaque d'iniquité, dont la naissance même, dit saint Paul<sup>6</sup> sera due à l'action de Satan, ce seront des signes étonnants, des prodiges de toutes sortes, quoique ce soient des prodiges trompeurs. Il fera descendre le feu du ciel sur la terre; il fera parler et mouvoir l'image de la bête, qu'il fera adorer sous peine de mort, et dont il faudra porter le nom ou le numéro sur le front ou la main, sous peine de ne pouvoir ni vendre ni acheter<sup>7</sup>.

Admettons qu'à l'époque de l'Antéchrist il se fasse, comme l'avouait saint Thomas, par la permission divine et par l'intermédiaire des démons, de vrais miracles dans les choses qui sont du ressort naturel des mauvais anges, — ce qui n'en fait pas, dit Urraburu, de vrais miracles sous tous les rapports, — le Seigneur nous a déjà prévenus. Il sera donc facile de résister à des entraînements si séduisants, si on n'oublie pas les traits dont Dieu l'a marqué d'avance. Du reste, il a promis

1. S. Matth., xxiv, 5, 23, 24, 27.

2. *Ibid.*, 24.

3. S. Jean, 1<sup>re</sup> ép., iv, 2, 3.

4. Apoc., xiii.

5. S. Jean., 1<sup>re</sup> ép., ii, 22.

6. II Thes., ii, 9.

7. Apoc., xiii.

d'envoyer alors, pour contrebalancer l'action de l'enfer, Enoch et Elie, qu'il tient en réserve pour cette suprême et décisive bataille, comme il a fait lutter avec avantage Moïse contre les magiciens d'Égypte. Et l'on pourra discerner facilement par l'éclat des merveilles, la sainteté, le nombre des miracles, de quel côté se trouve le doigt de Dieu.

Telle est la doctrine de saint Thomas, confirmée par saint François de Sales, Malvenda, etc : « Les signes des bons, dit le Docteur Angélique<sup>1</sup>, tendent à l'édification de la foi et de l'honnêteté... et ainsi leurs signes peuvent manifestement être discernés d'avec ceux que produit le pouvoir des démons. »

Concluons avec Juste-Lipse : « Ce n'est pas là un caractère trompeur que les miracles véritables conduisent au Dieu véritable et unique<sup>2</sup>. » Donc, l'Antéchrist ferait-il des miracles véritables aux points de vue historique et philosophique, la vérité relative fera toujours défaut dans ses prodiges. Et cela nous suffit. La règle tracée par Dieu empêchera de confondre l'ivraie avec le bon grain, le Christ avec Bélial. Il n'y aura donc de dupes que ceux qui voudront bien l'être, ou que ceux en qui ne sera plus l'amour de la vérité, ce qui sera cause de leur illusion : c'est encore prédit par la vérité même.

1. S. Th., Dist., 7, q. III.

2. Juste-Lipse, *Virg. Hall.*.

(A suivre)

Abbé P. T.

## Dates spéciales commémoratives

---

A l'occasion de novembre, appelé quelquefois mois des morts, veuillez nous dire s'il existe quelque explication mystérieuse des commémorations de troisième, huitième, trentième jour, et les anniversaires. Il y a là certainement quelque chose d'inconnu, dont je n'ai trouvé les raisons en aucun livre.

La question proposée méritait, en effet, quelque attention ; et il est toujours utile de ne pas passer outre aux problèmes du mystère, de l'invisible, et de l'inconnu, quand la solution peut en être trouvée. Avec plaisir nous allons donc traiter des dates spéciales commémoratives.

D'abord on sait que la commémoration d'un fait ou d'un événement consiste dans la cérémonie spéciale qui en rappelle le souvenir ; et cette expression s'applique aussi bien à des cérémonies patriotiques, comme les grandes batailles de 1870, qu'à des cérémonies religieuses, et à des souvenirs de famille.

Puis, on sait de même que l'Église et les familles chrétiennes célèbrent plus spécialement certaines dates, à compter du jour d'inhumation d'un défunt. C'est de cette pratique qu'il s'agit ici.

Or, c'est évidemment un jour mémorable, et douloureusement impressionnable dans l'histoire d'une famille, que celui où la mort vient de poser sa main sur la poitrine et le cœur d'un de ses membres, pour en arrêter les battements et la vie, séparer ainsi l'âme du corps, et coucher ensuite ce corps au cercueil. Père, mère, ou enfant, cette disparition sans retour marque une date à tout jamais néfaste au foyer familial.

Les anciens avaient un très grand soin des funérailles : aussi était-ce un réel châtiment pour les coupables, comme une sorte de déshonneur dans les autres cas, de laisser sans sépulture le corps d'un défunt, exposé à être déchiré par les

bêtes, ou du moins à se corrompre à découvert sous les yeux des vivants.

Les Grecs brûlaient les corps, pour en recueillir et garder avec soin les cendres auprès d'eux, les Romains les enterraient le long des grandes routes qui partaient de la ville, pour être en souvenir aux passants: les Égyptiens et les Hébreux enterraient simplement les gens du commun, mais embaumaient les corps des personnes considérables avant de les mettre au sépulcre: et partout c'était une consolation de reposer dans les sépulcres de ses pères.

Or, ceux qui suivaient le convoi étaient en deuil, se lamentaient à haute voix, se déchiraient les habits dans leur douleur, avaient parfois au milieu d'eux des femmes louées pour pleurer avec plus de gémissements. Les uns se battaient la poitrine, ou se mettaient les mains sur la tête; les autres se couvraient de poussière ou de cendre; tous avaient bien soin de ne se mettre aucun parfum. Les Romains, qui avaient coutume de se raser, laissaient croître la barbe; les Hébreux, au contraire, se rasaient la barbe et les cheveux, et se revêtaient d'un habit d'étoffe grossière et sans plis. Ils allaient nu-pieds et nu-tête, mais le visage couvert d'un pan de leur manteau comme pour se priver de la lumière du jour, à l'imitation du défunt, et cacher leurs larmes. Il y eut même des pays d'Orient où l'on immolait, sur le cercueil des morts, des femmes et des serviteurs pour les servir dans l'autre monde: coutume aussi cruelle qu'inutile, mais qui prouve à nos modernes esprits forts la croyance certaine à la vie réelle de l'invisible au-delà!

Les chrétiens des premiers siècles des persécutions avaient pour leurs morts un soin qui tenait à la fois du plus profond respect, de la piété bien sentie, et de l'invincible croyance à la future résurrection. Ils les lavaient, les embaumaient, les enveloppaient de linge très fin ou d'étoffe de soie, et les revêtaient de leurs habits les plus précieux. Venue l'heure de l'inhumation, ils les plaçaient dans les parois des longues galeries des catacombes où se célébraient les offices divins. Ces galeries avaient même, de distance en distance, des chambres plus spacieuses, qui pouvaient servir de chapelles, et dans les parois desquelles étaient creusées les niches destinées aux

personnages de la communauté chrétienne. A la 'paix ils firent des cimetières, qui furent comme des dortoirs de repos jusqu'à la résurrection finale.

Or, juifs et chrétiens, jouissant d'une religion révélée, furent les modèles du soin pieux apporté à la célébration des dates spéciales commémoratives des défunts.

Chez les juifs, les parents demeuraient enfermés trois jours, assis à terre ou sur de la cendre, et ne parlant que pour réciter ou chanter des chants lugubres. Ainsi David avait composé autrefois un cantique sur la mort de Saül, et le prophète Jérémie, sur celle de Josias. — En outre, au temple de Jérusalem, ils faisaient offrir un sacrifice à Dieu pour expier les fautes du défunt. Ainsi Judas Macchabée, ayant trouvé sous les vêtements de bon nombre de ses soldats, morts pour leur loi et leur patrie, des objets consacrés aux divinités païennes, jugea que cette culpabilité méritait expiation ; et il fit une collecte, et il l'envoya au temple, afin qu'on y offrit des sacrifices expiatoires pour la rémission de ce péché.

Chez les chrétiens, on gardait aussi, pendant trois jours, le corps du défunt, et on le veillait en récitant des prières. Puis, quand on devait le porter au tombeau, on chantait des psaumes et des hymnes, on l'entourait de cierges et de flambeaux, on offrait le saint sacrifice, on réservait des aumônes pour les pauvres, et on le déposait dans le sépulcre qui lui était destiné. Avec lui, on mettait souvent les marques de sa dignité, des fioles ou des éponges pleines de son sang quand il était martyr, un parchemin qui en faisait le récit, des croix, des médailles, son évangile ou, du moins, une épitaphe avec son nom. Ainsi la postérité devait reconnaître la qualité du défunt, et en renouveler la mémoire.

\*  
\* \* \*

Ces coutumes furent établies par les apôtres eux-mêmes et leurs disciples immédiats : car, du mode de sépulture et de la manière d'y prier, saint Denis écrivait dans son livre de la *Hierarchie ecclésiastique*, chapitre VII : « C'est de nos saints

fondateurs que nous avons reçu les prières et le rite qu'emploie le pontife sur le cercueil des défunts<sup>1</sup>. »

Plus tard, au livre IX de ses *Confessions*, chapitre XII, saint Augustin parle de l'inhumation de sa mère : « Voici que son corps est apporté, dit-il ; nous allons et nous revenons, retenant nos larmes, car ce n'est pas pendant les prières que nous vous offrons, ô mon Dieu, tandis qu'était célébré pour elle le saint sacrifice de notre rédemption, près du sépulcre où venait d'être déposé son corps selon la coutume, ce n'est qu'après ses funérailles que j'ai pu pleurer des torrents de larmes. »

Et de l'inhumation de saint Augustin lui-même, Possidius, son disciple et ami, écrivait : « Pendant que nous priions avec lui, il s'endormit en paix. Ensuite, pour la déposition de son corps, le saint sacrifice fut offert, et après on l'ensevelit au tombeau. »

Voilà donc, jusqu'ici, deux renseignements obtenus :  
 a) Quand on le pouvait, on gardait trois jours le défunt, avec des cierges allumés, et l'on récitait des prières près de lui. —  
 b) Pour l'inhumation, on offrait le saint sacrifice de la messe près de son cercueil, après quoi on le descendait au tombeau. Remarquons d'ailleurs que cette dernière particularité s'accomplissait littéralement en France, puisque, jusque vers 1780, beaucoup étaient enterrés dans l'église, et que le cimetière où l'on portait les autres était lui-même tout autour de l'église.

\*  
\* \*

Vient ensuite la commémoration du troisième jour après la sépulture.

Elle est marquée dans les *Constitutions apostoliques*, livre VI, chapitre XLVIII : « On célébrera le troisième jour des défunts, et l'on y chantera des psaumes, on y lira des leçons, on y récitera des oraisons... »

Pourquoi ce troisième jour ? Les vieux docteurs disent : « Pour honorer la sainte Trinité, d'où nous vient le salut ; et

1. « Nos a divinis præceptoribus nostris orationem accepisse qua Pontifex utitur super eo qui mortuus est. » (Dionysius, de *Hierarchia ecclesiastica*, cap. VII.)

en souvenir de la résurrection de Jésus-Christ, qui eut lieu le troisième jour. Ce jour-là peut bien être, en effet, celui de la délivrance du purgatoire, la résurrection étant le motif de la nôtre. » Aussi saint Clément, disciple de saint Pierre, et Pape un peu après lui, écrivait : « Nous commémorons le troisième jour à cause du Sauveur qui ressuscita ce jour-là. »

On voit que le nombre trois est sacré, étant celui des personnes dans la sainte Trinité, et du séjour de Jésus-Christ au tombeau ; les constitutions de la toute primitive Église, dont saint Clément est le garant et le témoin, viennent d'en faire l'application aux défunts. Le mystère s'éclaircit donc de lui-même.

\*  
\* \*

Mais la question du septième jour se pose aussi.

Saint Augustin, vers la fin du livre I<sup>er</sup> de ses *Questions sur la Genèse*, écrit : « La mention du septième jour a une grande autorité dans la sainte Écriture ; aussi est-il écrit dans un de ses livres, l'Écclesiastique, chapitre xxii : « Vous ferez jusqu'au septième jour le deuil d'un mort. »

Il en donne cette raison : « Le nombre septenaire, à cause précisément de la solennité sabbatique, est surtout un indice et une marque de repos : de là, son application aux morts, pour leur procurer aussi le repos au sein de Dieu. »

Et saint Ambroise, prêchant sur la foi à la résurrection, fait allusion à la mort de son frère, et dit : « Le septième jour, nous sommes retournés à son tombeau, offrant encore le sacrifice divin, et redisant à Dieu : « O Dieu Tout-Puissant, je vous recommande de nouveau l'âme bien-aimée de mon frère, je vous offre cette hostie sans tache. Agréez, dans votre miséricorde, ce sacrifice de votre prêtre, oblation d'un frère pour son frère. »

Ainsi, saint Ambroise nous marque qu'au saint sacrifice de la sépulture et du troisième jour, l'Église aussi le septième jour faisait offrir de nouveau le saint sacrifice pour les défunts, et l'on a vu qu'ainsi la semaine entière leur est consacrée.

Au reste, il est naturel de se remémorer le jour du décès, comme s'il se représentait de nouveau, puisqu'en effet, après



une semaine révolue, les mêmes jours se représentent; d'ailleurs, toute notre vie elle-même se trouve renfermée dans une série toujours renouvelée de ces sept jours. Le nombre sept devait donc être appliqué aussi aux défunts.

Comment avaient-ils servi Dieu dans les semaines de leur vie? pratiqué les sept vertus, trois théologiques et quatre cardinales? reçu ceux qui leur convenaient parmi les sept sacrements? rendu leur conduite conforme aux sept demandes de l'oraison dominicale? évité les sept péchés capitaux? répondu aux grâces des sept dons du Saint-Esprit? observé envers la famille, eux-mêmes, le prochain, les sept préceptes de la seconde table du Décalogue? etc...

Les réflexions et les motifs sont donc loin de manquer ici.

\*  
\* \*

Maintenant que dirons-nous du nombre trente, admis aussi comme date spéciale pour une nouvelle commémoration des défunts?

On en trouve mention dans le testament de saint Ephrem, un demi-siècle seulement après l'ère des persécutions : « Daignez, dit-il, célébrer le saint sacrifice, en expiation de mes fautes de fragilité; et le trentième jour étant arrivé, faites-le encore à mon intention; les morts, en effet, tirent grand profit de ces oblations. »

Deux siècles plus tard, saint Grégoire le Grand, qui était supérieur d'un monastère avant de devenir pape, ayant un jour à faire les funérailles d'un de ses moines, trouva dans la cellule de celui-ci trois pièces d'or. Le défunt avait donc péché contre la règle et son vœu de pauvreté; et le supérieur ordonna qu'on célébrerait pour lui le saint sacrifice durant trente jours de suite. Ce qui fut fait.

Or, après le trentième jour, le défunt apparut à l'un des moines, le chargea de remercier le supérieur, et assura que de ces trente messes offertes pour lui, son âme avait retiré un tel profit, qu'à l'instant il venait d'être délivré du purgatoire pour entrer au ciel.

Saint Grégoire a consigné le fait au livre IV de ses *Dialogues*,

chapitre LV; et dès ce jour se répandit rapidement la coutume jusqu'alors moins fréquente de commémorer durant un mois le décès des défunts.

Il en est deux raisons : le fait qu'on vient de citer, et la certitude qu'un plus grand nombre d'oblations doit apporter à l'âme un surcroît de la miséricorde divine. Et il en est deux explications : l'une, que le mois, ordinairement de trente jours, est une période complète par elle-même, puisque c'est une des divisions de l'année. L'autre, que toute la loi divine part du Décalogue, composé de dix commandements, et les péchés commis offensent tour à tour chacune des trois personnes de la sainte Trinité. Il faut donc, dit le même saint Grégoire, offrir à Dieu des suffrages pendant trois fois dix jours. (*Des offices de l'Église*, liv. III, ch. xxxvii.)

\*  
\* \*

La commémoration du quarantième jour a aussi ses autorités et son explication.

L'empereur Théodose étant mort à Milan, en 395, le grand évêque de cette ville, saint Ambroise, ne célébra pour lui, et ne prononça son panégyrique que le quarantième jour du décès. « Ainsi, dit-il, le saint patriarche Joseph ordonna pour son père Jacob un deuil de quarante jours; ainsi notre prince Honorius a ordonné à juste titre pour son père Théodose un deuil du même temps; et comme on trouve des coutumes qui recommandent, les unes le troisième jour, les autres le septième, et d'autres le trentième et le quarantième, apprenons ce que disent les livres sacrés. On y lit que, Jacob étant mort, Joseph ordonna à ses serviteurs de l'ensevelir, puis, au quarantième jour eut lieu la sépulture; et toute l'Égypte en porta le deuil durant soixante-dix jours, nombre composé des deux périodes de trente et de quarante. Plus tard, au Deutéronome, il est écrit que tout Israël porta trente jours le deuil de Moïse. Les deux périodes de trente et quarante jours sont donc également des dates pour les devoirs de la piété filiale. »

Ainsi s'exprimait saint Ambroise; et du haut de la chaire,

en ce service solennel, il félicite Honorius, qui est présent, à la tête de l'assistance, près de l'autel<sup>1</sup>.

Saint Chrysostome, archevêque de Constantinople, qui vivait à la même époque, constate que c'était l'habitude, pour tous les gens de qualité, d'attendre au quarantième jour. (Homélie treizième sur l'épître de saint Paul aux Éphésiens.) On devait même faire cette commémoration pour tous les défunts indistinctement, selon les *Constitutions apostoliques*.

Au reste, cette coutume existe encore, comme d'ailleurs les précédentes, inscrites au *Missel*. Hugues de Saint-Victor, moine du commencement du douzième siècle, en disait : « Le quarantième, du latin *quadragesimus*, forme une quadragesime ou carême; c'est ainsi qu'on a adopté quarante jours de deuil et de prières, qui correspondent à ceux de notre pénitence, et doivent aider les défunts à expier leurs péchés. Et après ce laps de temps, nous supplions pour eux la divine miséricorde par le saint sacrifice. »

\*  
\* \*

Enfin, l'anniversaire est, de même, une date spéciale pour la commémoration des défunts.

La première mention qu'on en trouve, la plus ancienne possible, est au livre des *Constitutions apostoliques*, qui, dès l'origine, ordonnèrent cette cérémonie d'anniversaire : *Ut anniversarius dies pro memoria ejus qui defunctus est, fiat!*

On ne s'étonne donc pas qu'à la fin du second siècle, Tertullien ait écrit, recommandant aux veufs et aux veuves « de prier pour l'âme de l'épouse ou de l'époux qui est mort, afin de lui obtenir un lieu de rafraîchissement et de paix; et de faire offrir pour le défunt le saint sacrifice aux jours anniversaires de sa dormition au tombeau : *Ut offerat annuis diebus dormitionis ejus.* » (Livre de la *Monogamie*.)

En un autre ouvrage, il en parle encore : « Au jour annuel nous offrons le saint sacrifice pour nos défunts : *Oblationes*

1. « Ejus principis conclamavimus obitum, et nunc quadragesimum celebramus, assistente sacris altaribus Honorio principe. »

*pro defunctis annua die facimus.* » (Livre de la *Couronne du soldat.*)

C'est donc une coutume des tout premiers siècles de l'Église, et nous voyons encore aujourd'hui célébrer partout avec solennité les événements les plus remarquables de la vie des hommes, de celle des familles, et de l'histoire des peuples.

Ces anniversaires s'expliquent, les années recommençant : date, jour, mois du décès reviennent avec le calendrier. Le millésime manque, mais l'esprit et le cœur franchissent si aisément le temps aussi bien que l'espace, que le défunt se retrouve présent à la pensée et au souvenir, pour renouveler les angoisses de la séparation et confirmer les éternels regrets.

Au reste, dit encore Hugues de Saint-Victor, cité plus haut : « Nous savons, nous, que le défunt continue à nous manquer ici-bas, mais nous ignorons l'état de son âme dans l'autre vie, car on ne saurait dire s'il a, ou non, achevé d'expier au purgatoire ; aussi, à chaque anniversaire, est-il salutaire pour lui et pour nous que nous célébrions pour le repos de cette âme : *Et ideo quolibet anniversario die pro illorum requie celebramus.* »

« D'ailleurs, ajoutent les commentateurs, tous les ans, chaque jour, on célèbre en l'honneur et à la mémoire de quelque saint, pour l'utilité d'intercession que nous en devons retirer ; il est donc juste que tous les ans, à l'anniversaire, on célèbre chacun de ses défunts, pour l'utilité de leur expiation devant Dieu, afin qu'ils arrivent plus tôt dans la société des saints du ciel. » Et c'est ainsi qu'ont lieu, en outre, d'abord la fête de la Toussaint pour les saints qui ne sont pas au calendrier, et la fête des Morts pour les morts oubliés.

Dans le même esprit, quand notre pays était profondément chrétien, on enterrait le plus possible dans les églises mêmes, et l'on établissait le reste du cimetière tout autour. Ainsi les corps des défunts reposaient à côté des reliques des saints qui étaient dans l'église, étaient sous la protection plus immédiate du saint patron de l'église paroissiale et de ceux de ses chapelles, et demeuraient présents à l'oblation du saint sacrifice, qui est offert pour tous les assistants.

Les idées modernes, depuis la seconde moitié du dix-

huitième siècle, ont voulu changer ces dernières coutumes : et l'on éloigne du clocher et du village les cimetières nouveaux, comme si la mortalité de la population y était intéressée ; et l'on va jusqu'à ôter, de ces cimetières eux-mêmes, le signe sacré de la croix. Les mœurs sociales n'en sont pas meilleures, la mort n'en reste pas moins une active faucheuse ; et ce sont les défunts et les bons chrétiens qui souffrent de ces nouvelles législations.

Mais les dates spéciales commémoratives restent dans le souvenir et le cœur des familles qui gardent le culte de leurs morts ; et nous venons d'en établir le bien fondé sur l'histoire et la raison. En ce mois de novembre, c'est une question qui se posait.

LOUIS D'ALBORY.



## BIENHEUREUX CEUX QUI PLEURENT



En ce mois de novembre, qui rappelle les morts, et à l'approche de Noël, nos lecteurs voudront bien nous permettre de mettre ici sous leurs yeux la belle pièce qui suit, due à la plume et au cœur de l'un de nos meilleurs amis, qui s'intéresse d'ailleurs beaucoup à notre Revue. La facture si poétique des vers et la beauté chrétienne des sentiments exprimés leur feront certainement un réel plaisir ; et cette lecture ne sera pas sans profit.

*Dans une chambre sombre, devant une table éclairée d'une lampe, un homme médite et pleure. — Dans la pénombre du fond, on aperçoit, sous l'enfoncement d'une alcôve, les rideaux blancs d'un lit d'enfant. L'homme, debout, exhale sa douleur.*

## LUI

Voici plus de vingt jours que ton âme lassée  
Vers le trône du Dieu sublime a pris l'essor,  
Vingt jours que, délaissant ta paupière glacée,  
Mère, ton doux regard s'est voilé dans la mort :  
Vingt jours que, de nos pleurs à toute heure arrosée,  
La couche où tu dormis de ton dernier sommeil  
Est vide, et que la forme au cercueil déposée  
S'est effacée aussi loin du morne soleil.  
Voici plus de vingt jours qu'ici-bas je te pleure,  
Que je courbe le front quand sonne la même heure  
Où l'ange de la mort t'arracha de nos bras,  
Que je cherche tes traits et que j'attends tes pas ;  
Vingt jours que, seule et loin, dans l'affreux cimetière,  
Tu n'es plus qu'un débris caché sous une pierre.  
Je mesure le temps qui me reste à courir.  
Vingt jours de moins à vivre ! — Et combien pour mourir ?

\*  
\* \*

Pourquoi m'as-tu quitté? — Comme une fleur fanée,  
 Sous le souffle d'hiver expire cette année.  
 Pourquoi ne l'as-tu pas terminée avec nous?  
 Pourquoi mes yeux sont-ils aveuglés par les larmes?  
 Pourquoi rien ici-bas ne m'offre-t-il des charmes,  
 A l'heure où l'univers entier tombe à genoux?

\*  
\* \*

Car c'est Noël, Marie, et c'est la grande fête  
 Que Dieu pour consoler notre misère apprête.  
 Lui-même jusqu'à nous descend, afin d'unir  
 Notre faiblesse humaine à sa force divine.  
 L'humble voit sa lumière et l'enfant la devine.  
 As-tu choisi ce jour, Seigneur, pour me punir?

*(Il se tourne vers le crucifix qui pend à la muraille, au-dessus  
 de l'alcôve.)*

Oui, j'ai péché. — Je sais qu'il fallait à ma faute  
 La douleur qui l'efface et fait l'âme plus haute.  
 Je sais que le malheur charme les yeux du ciel  
 Quand l'homme, en élevant ses mains qui le supplient,  
 Demande à Dieu pardon des péchés qui le lient  
 Et boit sans murmurer le vinaigre et le fiel.  
 Mais je sais que, trois fois suspendant le supplice,  
 Ton Père à ta prière éloigna le calice,  
 Jésus, et que, ton sang nous versant le salut,  
 Il t'aurait épargné, si Tu l'avais voulu.

\*  
\* \*

Je t'adore, Homme-Dieu, mais je ne suis qu'un homme  
 Et je sais de quel nom ma misère se nomme.  
 Sans cesse mon péché se dresse contre moi.  
 J'ai beau joindre mes mains ou frapper ma poitrine:  
 Seigneur, je ne sens pas ta présence divine  
 Relever mon courage et ranimer ma foi!

\*  
\* \*

Oh! — Pardonne-le moi, ce cri de ma détresse!  
C'est l'aveu désolé de l'humaine faiblesse.  
Toi-même vers le ciel ne l'as-tu pas poussé,  
Lorsque, les bras cloués sur le gibet infâme,  
Homme, tu proféras la plainte de ton âme :  
*Mon Dieu, mon Dieu! Pourquoi m'avez-vous délaissé?*

\*  
\* \*

Pardonne, et prends pitié! — Si parfois, sur ma route,  
Au lieu du grain maudit, j'ai pu semer le bien,  
Arrache en moi l'ivraie, âpre moisson du doute ;  
Fais germer ton vouloir à la place du mien.  
Montre-moi le chemin. — D'une seule étincelle  
Éclaire ma raison, aveugle qui chancelle  
Sur le bord de l'abîme où je marche à tâtons.  
Dis-moi qu'après la nuit mes yeux verront l'aurore,  
Et qu'il me faut souffrir et travailler encore,  
Et qu'il viendra trop tôt l'instant que nous hâtons!

\*  
\* \*

Mais, tu le vois, hélas! Toute mon âme saigne.  
C'est au flot de mes pleurs que mon esprit se baigne.  
S'ils brûlent ma paupière, ils versent la fraîcheur  
A mon désir cruel, à ma soif de pécheur.  
Ils me lavent le cœur comme une eau de baptême,  
Et mon sanglot, Jésus, proclame que je t'aime!

*(Il s'arrête devant l'alcôve.)*

Voici que c'est Noël, Fils de Dieu triomphant,  
La fête du berceau, la fête de l'enfant.  
Pour ma fille et pour moi, c'est une fête amère.  
Je n'ai plus de compagne, — elle n'a plus de mère.  
Demain, en regardant dans ses petits souliers,  
En y trouvant les dons des anges familiers,



Elle réclamera l'étreinte coutumière,  
 Et, me voyant tout seul dans la morne lumière,  
 Son œil me traduira son triste étonnement :  
 « Papa, je t'aime bien, mais où donc est maman ? »  
 Et moi, Dieu de pitié, moi, que lui répondrai-je ?

*(Il tombe sur un fauteuil, la tête entre ses mains, et sanglote  
 silencieusement.)*

*(Puis il se lève, s'avance vers l'alcôve et contemple sa fille  
 endormie.)*

Elle dort ! — O touchant et cruel privilège  
 De l'enfance : dormir à côté d'un cercueil ;  
 Fermer au doux sommeil, pleins des larmes du deuil,  
 Des yeux qui s'ouvriront demain pleins de sourire,  
 De beaux yeux ignorants qui ne savent pas lire  
 Au livre du destin ce mot sombre : « la mort ».

*(Il s'adresse à la disparue.)*

Mère, tu peux venir vers ta fille ; — elle dort.  
 Elle n'est plus au sein de nos terrestres fanges.  
 Son esprit dans le ciel converse avec les anges.  
 Tu ne troubleras pas son sommeil oublieux.  
 Oublieux ! — Mais toi-même habites en ces lieux  
 Où les mères à qui Dieu fit l'épreuve brève  
 Retrouvent chaque nuit à la faveur du rêve,  
 Leurs tout petits enfants réclamant le baiser  
 Que sur leurs fronts, le soir, elles venaient poser.  
 Elle est auprès de toi. Ta céleste tendresse  
 Peut encor à l'enfant verser une caresse.  
 Si le jour la ramène à nos niveaux maudits,  
 La nuit guide vers toi ta fille, en paradis.

\*  
 \* \*

Mais, moi, je n'ai plus rien ; car ni sommeil, ni veille  
 Ne sauraient consoler mon sombre désespoir,  
 Et je demande à Dieu l'impossible merveille,  
 Marie, — à deux genoux, — de t'entendre et te voir.  
 Sais-tu que, pour ce don, pour cette ivresse pure,  
 J'userais tous mes jours sous un habit de bure,

Du matin jusqu'au soir et du soir au matin?  
 Sais-tu que je vivrais dans l'ombre, solitaire,  
 Afin de mieux garder le secret du mystère,  
 S'il soulevait pour moi le voile du destin?  
 Je meurtrirais mon corps sous les dents du cilice,  
 Je mêlerais la cendre à l'eau de mon calice,  
 J'apaiserais ma faim des dons du mendiant,  
 Je marcherais vers Dieu, douloureux suppliant,  
 Du pas joyeux et fort dont, au seuil de la vie,  
 Toute blanche à l'autel mon amour t'a suivie,  
 Le jour où nos deux mains échangeurent l'anneau.

\*  
\* \*

Écoute! — Je sais bien qu'en son amour suprême  
 Dieu châtie, ainsi qu'un père qui nous aime,  
 Pour nous mieux assembler aux noces de l'Agneau.  
 Je sais que, pour vêtir la robe nuptiale,  
 L'homme doit dépouiller son vêtement impur  
 Et subir de la mort l'étreinte glaciale.  
 Dieu fait jaillir le grain en broyant l'épi mûr.  
 Je sais que, dans le deuil où mon espoir s'égare,  
 Un mur mystérieux, fait d'ombre, nous sépare  
 Et que, tout près de toi peut-être, je ne puis  
 De mes bras incertains t'attirer où je suis.  
 Mais je sais que la foi, soutenant la prière,  
 A rompu quelquefois la fatale barrière.  
 Si mon corps trop pesant me retient loin de toi,  
 Que ton âme, du moins, descende jusqu'à moi.  
 Oh! ce bienfait divin, que le ciel me l'accorde  
 J'y verrais la pitié suprême à mon malheur.  
 Je ne demanderais à sa miséricorde.  
 Que ce moyen sacré d'aviver ma douleur.  
 Oh! te voir, te revoir! — Du souffle de ta bouche  
 Sentir que la caresse impalpable me touche;  
 Entendre, si mon cœur me crie : « Appelle-la »,  
 Une voix d'infini répondre : « Je suis là. »

*(Il s'interrompt et tressaille. Il entend la réponse venir du  
 seuil de l'alcôve.)*

## L'ÂME

Je suis là.

## LUI

Dieu puissant ! Suis-je jouet d'un songe ?  
Des œuvres de la nuit n'est-ce pas le mensonge ?  
Dans cette ombre où mon deuil plus sombre se mêla,  
J'ai cru qu'on murmurait près de moi : *Je suis là*.  
Est-ce vrai ? — Ta pitié daigne-t-elle m'entendre ?  
Ah ! s'il en est ainsi, voix pieuse, voix tendre,  
Que du fond du tombeau ma douleur appela,  
Répète-moi ces mots d'extase ?

## L'ÂME

Je suis là.

*(Il se tourne vers la voix.)*

## LUI

Non, — ce n'est pas l'écho de ma propre pensée  
Qui raille de mon cœur l'espérance insensée.  
Ces mots, qui font frémir tous mes sens éperdus,  
Mon oreille, deux fois, les a bien entendus.  
Non, tu n'as pas menti, nuit sainte ! — Je devine  
Que du berceau du Christ une pitié divine  
S'épanche sur les cœurs qu'un deuil vient de broyer !  
Ah ! puisque Dieu permet ton retour au foyer,  
Ma compagne d'un jour, pour toujours bien-aimée,  
Caresse de ta voix mon oreille charmée ;  
Dis-moi que, du séjour éternel des élus,  
Tu compatis aux maux que tu ne souffres plus.

## L'ÂME

Que me demandes-tu, pauvre âme désolée ?  
Pourquoi, du monde saint où Dieu m'a appelée,  
Me fais-tu redescendre en la nuit de tes jours,  
Loin des réalités où je vis pour toujours ?  
Ne devines-tu pas que ta souffrance est juste,  
Que le sacre des forts, c'est la douleur auguste,

Et que, pour parvenir en ce céleste lieu,  
 Il faut, par la douleur, être pur devant Dieu?  
 Va! ne demande pas au ciel qu'il te mesure  
 La faveur de souffrir; — qu'il verse avec usure  
 L'espérance à ton âme et l'angoisse à ta chair.  
 Si tu pouvais savoir combien tu m'es plus cher  
 Depuis qu'à la clarté de l'Infini sublime  
 De ton cœur lacéré j'ai pu sonder l'abîme!  
 Si tu savais combien de lumineuses fleurs  
 Naissent autour de moi sous chacun de tes pleurs,  
 Quel parfum tes soupirs mêlent à leurs calices,  
 Et combien tes sanglots m'apportent de délices!  
 Pleure, pleure! — Tes yeux, aux larmes condamnés,  
 Verront mieux la splendeur pour laquelle ils sont nés;  
 Pleure pour mieux user ta mortelle dépouille,  
 Pleure pour effacer le péché qui te souille.

## LUI

Eh quoi? — N'aurais-je plus ta présence ici-bas?  
 Ni le son de ta voix, ni le bruit de tes pas?  
 Quoi? Ne verrai-je plus, même aux brumes de rêve,  
 Sous le linceul qui voile et que la foi soulève,  
 Transparaître un instant ton fantôme adoré,  
 Et le jour du revoir, trop longtemps imploré,  
 N'aura-t-il donc pour moi nul consolant présage?  
 Ne reviendras-tu pas me montrer ton visage  
 Avant l'heure où mes yeux, affranchis de la nuit,  
 S'ouvriront, consolés, loin du monde qui fuit?  
 Réponds, âme d'en haut, peut-être trop heureuse,  
 Dieu t'a-t-il interdit la pitié généreuse?  
 Ce monde où tu pleuras, où, moi, je pleure encor,  
 Peut-il salir ton aile ou briser ton essor?

## L'ÂME

Fatale illusion! Douloreuse folie!  
 As-tu cru qu'au linceul mon âme ensevelie  
 Ne pourrait soulever la pierre du tombeau  
 Ni d'une chair sans nom rejeter le lambeau?

Non. Le corps, que dévore un sinistre ossuaire,  
Ne retient pas l'esprit aux plis de son suaire.  
La fosse, sombre bord de la fatalité,  
Est le seuil ténébreux de l'immortalité.  
C'est le creuset obscur où se fond la matière,  
La forme en jaillira plus belle et plus entière,  
Afin qu'au jour marqué par le dessein d'en haut,  
Ainsi qu'un vêtement sans tache et sans défaut,  
L'âme reprenne, au sein de la lumière pure,  
Du corps glorifié l'éclatante parure.  
C'est par l'ordre de Dieu qu'elle l'aura repris.  
Jamais l'appel d'en bas n'affranchit les esprits,  
Et si, parfois, le ciel leur permet d'y répondre,  
Il ne laisse jamais l'âme et la chair se fondre.  
La mort au noir charnier a jeté ces haillons  
Pour en faire un manteau tout tissé de rayons,  
Transfiguration sublime et salutaire.  
Ah ! si tu pouvais voir, dans les flancs de la terre,  
Le labeur inconnu, l'effort mystérieux,  
Par qui l'humble cristal devient gemme à tes yeux,  
Comment l'or s'y concrète, et la noire parcelle  
Du charbon transmué diamant étincelle,  
Et comment l'eau du ciel au ciel s'évanouit,  
Verse aux plantes la sève et fleur s'épanouit,  
Tu saurais quelle loi d'ineffable harmonie  
Inflige à tout vivant cette lente agonie.  
Le silence attristé que tu nommes « la mort »  
N'est que l'instant muet qui précède l'accord.  
L'âme, soudain plongée en un divin délire,  
A laissé reposer les cordes de la lyre :  
Mais elle reprendra le luth abandonné  
Pour mieux charmer les cieux de son chant nouveau-né.

## LUI

Est-ce là, — dis-le moi, — l'allégresse future  
Que réserve le ciel à l'humaine nature ?  
Si des chaînes du mal Dieu veut nous délier,  
Cette terre où l'on meurt, devons-nous l'oublier ?

Faudra-t-il renier ce qui fut en ce monde  
Source de pure joie et tendresse féconde,  
Et ne trouverons-nous, aux pieds de l'Éternel,  
Ni caresse d'enfant, ni baiser maternel ?

## L'ÂME

Trop long aveuglement des yeux dont la lumière  
Nesouleva jamais la pesante paupière !  
Si le Maître Éternel, Père juste et clément,  
Pour nous mieux affranchir d'un impur élément,  
Eût voulu dans nos cœurs effacer toute trace  
De ce qui fut jadis un bienfait de sa grâce,  
Aurait-il à tes pleurs accordé ce pouvoir  
D'évoquer l'infini qu'il te laisse entrevoir ?  
Qui donc a mis en toi la claire conscience  
Qu'après les jours amers de longue patience  
Tu pourrais, dégagé de ce limon épais,  
Reposer ta fatigue au séjour de la paix ?  
Qui donc, comme une lampe en ta nuit allumée,  
Qu'alimente sans fin une huile parfumée,  
Fit briller la promesse où ton front s'éclaira :  
« Celui qui croit en Moi, même s'il meurt, vivra ? »  
Vivre, n'est-ce donc pas répondre à la nature,  
Ce qui charma jadis l'humaine créature ?  
N'est-ce pas ressaisir et garder pour toujours  
Ce qui fut nos bonheurs, ce qui fut nos amours ?  
Oui, l'instant des adieux est cruel, mais l'absence  
N'est pas longue, et la mort n'est qu'une renaissance.  
On se quitte, le cœur brisé par les sanglots ;  
Celui qui part entend un bruit confus de flots,  
Vagues de l'infini battant l'humaine grève,  
Rumeurs de l'océan où sombre notre rêve.  
Il pleure du présent, il lit dans l'avenir,  
Il revit le passé, douloureux souvenir.  
Du réel inconnu que borne la matière  
L'âme n'a pas encor dépassé la frontière.  
Une angoisse l'étreint. Un souffle d'au delà  
Dissipe à ses regards l'ombre qui les voila,

Et, de ce point errant, vertigineuse cime,  
 Elle voit déferler les fureurs de l'abîme.  
 Oh ! moment sans second sur le gouffre béant :  
 Se réveiller à l'être, ou tomber au néant !  
 Non, l'enfer éternel n'a pas plus de souffrance  
 Que cet instant de doute où finit l'espérance,  
 Où Dieu révèle au juste aussi bien qu'au damné  
 Pour quel bonheur immense et saint il était né,  
 Quelle pure beauté ferait son allégresse,  
 De quel amour divin il goûterait l'ivresse.  
 Et, soudain, la pitié parternelle descend,  
 De lumineux esprits, au vol éblouissant,  
 Entourent de leur flamme et portent sur leurs ailes  
 L'âme sainte appelée aux gloires éternelles.  
 Sous les baisers d'adieu la dépouille s'endort,  
 Et c'est ce lourd sommeil que l'on nomme « la mort ».  
 Mais déjà, hors du temps, lavé par la souffrance,  
 L'esprit purifié chante sa délivrance ;  
 Il recueille les pleurs de ce terrestre lieu  
 Et s'en pare, bijoux de fête, devant Dieu.  
 Plus des larmes du deuil une tombe se mouille,  
 Plus aussi pour le ciel s'embellit la dépouille.  
 Le vêtement de chair au tombeau demeuré  
 S'apprête au renouveau des yeux qui l'ont pleuré.

## LUI

Paroles de salut et promesses sacrées !  
 Ainsi que sur les fleurs aux corolles nacrées  
 Tombe en gouttes la pluie éclore au firmament,  
 Tu tombes sur mon cœur, bienfait d'un Dieu clément,  
 Et c'est toi, mon amour que je pleurais, Marie,  
 Qui me fais cette aumône, et c'est ta voix chérie  
 Qui m'apporte ce don de joyeux lendemain.  
 Parle ! Reprenons-nous ensemble le chemin  
 Des bonheurs mesurés à nos heures trop brèves ?  
 Trouverons-nous là-haut le sentier de nos rêves ?  
 Les mots de notre amour seront-ils aussi doux,  
 Et même aux pieds de Dieu serai-je ton époux ?

## L'ÂME

Oui, tu seras l'époux de mon âme ravie,  
 Non plus comme au séjour d'une mortelle vie,  
 Où la lèvre, en touchant un front morne glacé,  
 Pressentait que l'amour s'était déjà lassé.  
 Ici tous nos bonheurs sont tissés d'innocence,  
 Et l'amour de l'époux n'est pas d'une autre essence  
 Que celui de l'enfant. — Tout est pur, tout est saint.  
 C'est la beauté de Dieu, dont chaque front est ceint,  
 Qui donne à ses élus une beauté nouvelle.  
 Oui, tu me reverras plus vivante et plus belle;  
 Oui, nous rassemblerons, d'un lien doux et fier,  
 Les revivants débris de notre amour d'hier.  
 Tous ceux dont tu pleuras la tendresse connue  
 Sont déjà réunis pour fêter ta venue.  
 Si tu ne les vois pas groupés autour de moi,  
 C'est que ton âme, hélas! n'a pas assez de foi.  
 Chacun est dans ta nuit une étoile qui brille.  
 Tous te tendent leurs mains, radieuse famille.  
 Nous te ferons gravir les lumineux degrés,  
 Qui montent jusqu'au seuil des portiques sacrés  
 Où Jésus, comme aux jours de sa vie éphémère,  
 Verse son Cœur divin dans le Cœur de sa Mère.

\*  
\* \*

Et, maintenant, ton front est-il rasséréné?  
 Te juges-tu moins seul et moins abandonné?  
 Acceptes-tu l'arrêt de justice sublime  
 Qui t'inflige ici-bas la peine de ton crime  
 Pour te mieux préparer à ton bonheur futur?  
 Veux-tu ton deuil plus long, mais ton amour plus pur?

## LUI

Oui, j'accepte l'arrêt, j'accepte le supplice  
 Que réclame de moi la divine Justice.  
 Je suis prêt à souffrir autant qu'il le faudra.  
 Que Dieu de tous mes jours fasse ce qu'il voudra!



Qu'il n'accorde à ma soif que le fiel et l'absinthe !  
 Mais que, parfois du moins, par ta présence sainte,  
 J'éprouve le secours du ciel en qui je crois.  
 Jésus même a permis que l'on portât sa croix.  
 Promets-moi, si mon front retombe vers la terre  
 Et si le poids du jour, en mon deuil solitaire,  
 Écrase mon esprit que le malheur troubla,  
 De revenir encor me dire : « Je suis là. »

L'ÂME

Dieu seul entend l'appel que la douleur lui crie.

LUI

Mais, pour émouvoir Dieu, que dois-je faire ?

L'ÂME

Prie ;

Dompte les vains désirs, les regrets impuissants :  
 Dépouille chaque jour ta chair avec tes sens,  
 Sois fort. — Dieu te rachète au prix de la souffrance  
 Et d'immortalité remplit ton espérance.  
 Adieu !

LUI

Non, pas adieu, chère aimée, au revoir !  
 Et si, ce court bonheur, je ne dois plus l'avoir,  
 Si d'un espoir trompeur se flatte ma constance,  
 Ah ! dis-moi jusqu'à quand la loi de l'existence  
 Prolonge mon attente et diffère mes vœux ?  
 Quand Dieu souscrira-t-il à mes tristes aveux ?  
 Les jours seront-ils longs avant que, sous la pierre,  
 Mon cercueil, à son tour, descende sur ta bière ?  
 Si ma prière est pure, et si le ciel moins haut  
 Te permet de parler, réponds ?

L'ÂME

Bientôt.

LUI

Bientôt !

*(Il tombe à genoux et se prosterne. On entend sonner les  
 cloches de la messe de minuit.)*

Charles VINCENT.

## DIVINATION PAR LES SORTS

(FIN)

~~~~~

On a vu que, dans le pythonisme, la prêtresse assise sur un trépied était pénétrée et entourée de vapeurs épaisses qui la surexcitaient jusqu'au délire. La figure contractée, les yeux hagards, les cheveux dressés, elle prononçait des paroles haletantes, et des demi-phrases énigmatiques, prudemment susceptibles d'une double interprétation.

La clarté de notre français ne s'en serait pas accommodée : mais la construction grammaticale de la phrase grecque ou latine admettait facilement le mode infinitif qui est impersonnel et où le sujet et le complément se reconnaissent par le contexte. Or, une phrase impersonnelle détachée se prête d'ordinaire à double sens. Le consultant, prince ou peuple, n'y voyait que le sens favorable désiré ; le seul événement lui donnait plus tard le véritable, et la prédiction ne pouvait ainsi être prise en défaut.

On connaît cet exemple :

Aio te, Æacide, Romanos vincere posse;

Je dis toi, fils d'Éaque, les Romains vaincre pouvoir.

La phrase étant à l'infinitif avec deux noms, lequel sera le sujet si on la met au mode personnel de l'indicatif ? On a alors ceci : « Je dis que toi tu peux vaincre les Romains, — je dis que toi les Romains peuvent te vaincre. » — Et qu'on se figure Napoléon entendant pareille phrase à la veille d'Austerlitz, et à la veille de Waterloo !

Il reste donc inutile d'examiner les autres sortes de divination. Ces voix d'outre-tombe, hallucinations et cauchemars, qu'on cherchait à interpréter ; ces figures formées par certains agencements de copeaux, de crevasses, d'ombres d'arbres ; ces jeux de lumière après le coucher du soleil, ou dans une série d'éclairs dans un long et violent orage ; les feux follets dans le troublant silence de la nuit ; la voix du large cours d'eau qui coule sur un sable uni, ou rencontre çà et là des roches à demi cachées qui contrarient sa marche ; des flammes qui s'élèvent de l'âtre en formes variées et multicolores, du bois qui crépite de diverse façon grâce à certains mélanges ; et enfin les particularités que peuvent présenter le foie, les artères, les reins, le péricarde, les lombes..., etc., du bœuf, ou de la génisse qu'on vient d'abattre..., qu'est-ce que tout cela peut bien savoir et prophétiser de notre avenir ?

Remarquez, du reste, que ce soit vous, ou moi, ou tel autre, qui interrogeons, ce que nous ferons dans quelques jours ou quelques mois d'ici ne peut modifier en rien le cauchemar qui vous oppresse, la forme de cette flamme ou de ce feu follet, les intestins de l'animal abattu. Si donc, plus tard, la prédiction du prêtre des idoles se vérifiait pour l'un de nous, ou c'est pure coïncidence, ou c'était inspiration diabolique, Dieu et les bons anges ne participant jamais à de grossières superstitions.

*
* *

Sortilèges sur conjonctures.

Des conjonctures, ou concours de circonstances, sont évidemment des faits suivis de quelques résultats : de là à les regarder comme des causes qui produisent invariablement des effets, la conclusion était facile ; mais il faut n'y voir que des sortilèges sans grande importance.

Il en est de deux catégories : l'une se compose des modes d'être sous lesquels se présentent certaines choses ; — l'autre, des moyens imaginés quelquefois par les hommes pour manifester l'avenir.

I^o MODES D'ÊTRE DES CHOSES

a) *Situation et mouvement des astres.* — Sortilège que les astrologues appellent « génethliacie », parce qu'il consiste surtout à étudier l'astre ou l'étoile qui correspond à la naissance ; et il en est resté cette expression populaire, « naître sous une bonne étoile ».

b) *Les augures ou auspices.* — Sortilège qui consiste à examiner le chant et le gazouillement des oiseaux, et les autres signes qui peuvent être des présages.

c) *Les pronostics.* — Divination d'après des paroles prononcées ou des actions faites, et auxquelles « après coup » on attribue un sens prophétique.

d) *La chiromancie.* — Divination par l'inspection des lignes de la main. Toutefois, ce sortilège peut s'étendre à d'autres parties du corps, et aux petits dessins plus ou moins figurés qu'on y trouve parfois. On applique les mêmes principes à l'examen des omoplates des animaux.

Est-il utile de présenter ici des réflexions que chacun peut faire à son gré ? Combien de gens naissent le même jour, et sous la même étoile, sans que tout leur prospère également ! Signalons cependant un des résultats de la génethliacie. D'après ses partisans, une jeune mère aura pour premier-né un garçon ou une fille selon que la lune ne fut pas nouvelle, ou le fut, dans la huitaine qui suivit sa propre naissance ; pour les autres enfants elle consultera chaque fois le jour de naissance du précédent, et s'il y a nouvelle lune, il y aura changement de sexe.

Le vol des oiseaux est-il important à étudier ? Vous partez en voyage : après quelques minutes, sur la grande route voici une corneille qui sautille devant vous et semble vous faire la nique ; rebroussez chemin, le voyage serait mauvais. Mais, dites-vous, vous allez à la noce d'un ami, ou recueillir un héritage... Non ! la corneille vous le défend. — Incrédule, vous continuez votre route, et voici un corbeau qui croasse sur le toit d'une maison : il vous dit qu'il y a un moribond. Observez-vous qu'il y a tout près une série de rochers qui en abritent des milliers, et que ces animaux ont bien le droit de

voler et de se promener aux alentours, vous n'êtes qu'un mécréant. Pour conjurer le sort, hâtez-vous de « toucher du fer », par exemple le trousseau de clefs que vous avez en poche.

2° QUELQUES MOYENS IMAGINÉS PAR LES HOMMES

a) La figure que forme une longue série de points. Évidemment, selon qu'elle ressemblera davantage à une ligne droite, courbe, brisée, ou un arc de cercle, votre conduite et votre vie s'en ressentiront.

b) Les figures qui proviennent du plomb fondu jeté dans l'eau. Soyez sûr que votre vie se fondra de même, aura peut-être jeté quelque éclat, mais finira par s'éteindre.

c) Les figures encore que peuvent former quelques feuilles de papier, écrites ou non, pliées en billet, et déposées dans une cachette. La position que ces feuilles ont entre elles au moment où quelqu'un les découvre a une grande importance.

d) La courte paille. C'est fort grave, en égard aux conventions, car vous perdez ou gagnez : heureusement on n'en use pas quand il s'agit du gros lot ou de certains accusés.

e) Le jeu des dés. (Même observation.)

f) L'ouverture d'un livre au hasard. Les premières lettres de la page où l'on tombe sont-elles de la première ou de la seconde moitié de l'alphabet ; ou encore les premiers mots sont-ils pacifiques ou belliqueux ! Les conséquences en sont graves.

*
* *

Deux autres sorts furent de mise autrefois. La barre de fer rougie au feu, — l'eau bouillante.

Était-on bien sûr qu'un innocent n'en retirerait pas la moindre brûlure ? On en est enfin arrivé à voir que les bons anges ne sauvaient pas l'innocent, ni les démons le coupable.

Il est resté le combat singulier, c'est-à-dire le duel ; mais nous croyons qu'on peut être un fort honnête homme et un très mauvais tireur : pas plus que les précédents, il ne prouve l'innocence. C'est donc encore une sorte de divination qui ne

produit que de mauvais résultats : l'oubli du Décalogue et de l'Évangile.

Tels sont les sortilèges. La plupart impliquent des miracles; mais Dieu ne les laisse pas faire à Satan. Et parce que les principaux modes de cette divination touchent au monde invisible dont les manifestations s'imposent à notre étude, nous allons y ajouter de nouveaux détails de quelque étendue. Nous croyons qu'ils seront vraiment instructifs.

*
* *

La réponse des sortilèges.

On a dit que la divination par les sorts a pour but la recherche et la connaissance d'un fait occulte à venir. Or, qu'il s'agisse de sortilèges avec invocation des démons, ou de sortilèges sur conjonctures, ils ont aux yeux du consultant, l'un de ces trois caractères : ils sont ou attributifs, ou décisaires, ou divinatoires.

1^o Le sort attributif sert à désigner entre plusieurs concurrents celui à qui reviendra l'objet en litige : une chose à posséder, un acte à accomplir, une charge à recevoir, une peine à subir, etc.

En soi, cette attribution par le sort est licite dans la plupart des cas. Deux amis trouvent un objet qu'on ne peut diviser; un père a deux fils auxquels il laisse deux propriétés d'égale valeur; dans un comité d'hommes également désintéressés il faut nommer un président de la réunion... On demandera une réponse au sort par la courte paille, la petite bougie, le tirage des noms dans un chapeau ou une boîte, un scrutin, etc.

La sainte Écriture en offre de nombreux exemples :

a) A leur entrée dans la terre de Chanaan, les Israélites la tireront au sort, chaque tribu, puis chaque famille prenant ainsi un lot... (Nombres, xxvi et xxiii.)

b) Pour le chant des louanges divines, les 288 chantres se partagent par le sort les jours et les heures de leur office; de

même les portiers du temple... (I Paralipomènes, xxv, xxvi.)

c) Les vêtements du Messie rédempteur seront partagés, mais sa tunique attribuée par le sort. (Psaume 21.) Et il en fut ainsi. (S. Matth., xxvii, et les autres évangélistes)

2° Le sort décisoire n'est pas seulement attributif par suite d'accord préalable, mais aussi impératif. Il impose une obligation et une charge, avec des désavantages qui s'y attachent. Ainsi :

a) Dans le mosaïsme, on amenait deux boucs au grand prêtre, et l'on tirait au sort lequel des deux serait aussitôt sacrifié, tandis que l'autre serait chargé des péchés d'Israël et poussé au désert. (Lévitique, xvi.)

b) Au temps de la captivité en Perse, le ministre d'État tire au sort le mois et le jour où il fera massacrer tous les Juifs. (Esther, iii, ix.)

c) Après l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, saint Pierre veut remplacer Judas, fait élire deux candidats, et tirer ensuite au sort lequel des deux sera adjoint aux apôtres. (Actes, i.)

3° Le sort divinatoire fait connaître un événement caché. Ainsi :

a) Dubutin prissur l'ennemi avait été volé. Josué fait tirer au sort le nom des tribus, celui des familles de la tribu désignée, puis celui des membres de cette famille. L'Hébreu déclaré ainsi par le sort se trouva être le coupable. (Josué, vii.)

b) Un jour, Jéhovah est irrité : le roi Saül et son fils Jonathas sont seuls soupçonnés d'en être la cause par leur conduite : et ils acceptent de tirer au sort, et ce fut Jonathas que le sort désigna. (I Rois, xiv.)

c) Jonas s'embarque sur un vaisseau qui le conduira loin de Ninive ; mais une tempête s'élève, et les passagers tirent au sort le nom du coupable. Et c'est le nom de Jonas qui sortit de l'urne : on le jeta à la mer. (Jonas, i.)

*
* *

Dans tous les exemples cités, nous reconnaissons certainement la main de Dieu, car les circonstances permettaient

d'attendre du sort une réponse conforme à la vérité et aux intérêts en cause; mais on conçoit que cette sorte de miracle ne saurait se répéter dans les cas ordinaires si la seule curiosité tient le premier rôle. Dieu alors ne peut intervenir, et le résultat ne sera plus qu'une décision sans valeur réelle intrinsèque, même fût-il conforme à la vérité du motif pour lequel on interroge le sort. C'est évident de prime abord.

Qui ne reconnaîtra, en effet, que l'appel à l'intervention de Dieu est un acte très grave de sa nature, et qu'on ne peut sans irrégion lui attribuer des réponses qu'il n'a point données? « Que personne ne consulte les pythonisses ni les devins », disait déjà Moïse. (Deutéronome, xxviii.)

Il n'y a pas cependant culpabilité dans l'usage du sort attributif, puisqu'il n'y intervient que l'accord des personnes en cause; mais il en serait autrement si l'on attribuait au sort lui-même une vertu intrinsèque, car il y aurait superstition.

Dans ce genre, l'histoire ancienne et la mythologie nous fournissent un exemple célèbre, qu'a voulu apprécier et que condamne Cicéron lui-même, païen cependant, mais d'intelligence droite, dans son *Traité de la Divination*, livre II. Je le résume : « Il y avait à Préneste un certain Numerius Suffucius, homme honnête et noble, favorisé de songes très fréquents, qui lui ordonnaient d'aller fendre un rocher en un endroit désigné. Il obéit, non sans s'attirer les railleries de tout le monde. Or, au milieu du rocher apparurent des sorts, écrits en lettres antiques... » « C'est là qu'aujourd'hui, continue Cicéron, s'élève un petit temple en l'honneur de Jupiter enfant allaité avec Junon sur le sein de la Fortune, et où les mères vont l'honorer de leur culte. — Plus tard, quand on y eut élevé cette statue à la Fortune, du miel coula d'un olivier, et les aruspices déclarèrent avec solennité que c'est là qu'on trouverait dorénavant les sorts; et de cet olivier ils firent un grand coffre où sont enfermés les sorts que la Fortune seule a le droit d'en faire sortir. »

Or, Cicéron ajoute judicieusement : « Qu'est-ce qui nous certifie que c'est par l'ordre de la Fortune que la petite main de Jupiter à la mamelle en extrait les sorts demandés? Puis, comment les sorts ont-ils été posés là? Quelle main les a

choisis, rédigés, écrits? Sans doute il n'est rien que Dieu ne puisse faire. Mais, plutôt au ciel qu'il eût aussi rendu sages les Stoïques, pour les détourner de toute sollicitude superstitieuse et misérable! Et ce serait encore, l'expérience de la vie le prouve, un autre genre de divination. Cependant la beauté de ce temple, l'antiquité de la croyance aux sorts de Préneste, existent et sont connues. Mais quel magistrat ou quel homme de haute valeur en use? Partout on est indifférent à leur égard, ce que constate Clitomaque lui-même écrivant à Carnéade qu'il n'a vu nulle part la fortune aussi fortunée qu'à Préneste. »

Ainsi des païens de grande intelligence, même adonnés à des superstitions, condamnaient les sorts, reconnaissant leur impuissance intrinsèque, quelque apparence d'intervention divine qu'on voulût leur donner.

*
* *

Dès les empereurs romains, au premier siècle de notre ère, les hommes les plus instruits consultaient de préférence les sorts virgiliens. Pour cela, on ouvrait son auteur, le poète Virgile, à une page quelconque; et les premiers vers qu'on y lisait contenaient d'ordinaire, ou bien une sorte de maxime qui pouvait servir de guide, ou bien racontaient quelque fait heureux ou nuisible, qui prophétisait semblable événement à attendre.

Il est évident, en effet, que toute page d'un livre contient une pensée dont on peut faire transitoirement une maxime; ou bien fait allusion à quelque événement passé ou futur qu'on peut s'appliquer en un sens. Mais comment y trouver un guide ou une prophétie? Le système serait vraiment désastreux et deviendrait immoral avec les pages de certains livres; aucun homme sensé n'en doute, évidemment. Et j'ajoute que l'expression de sorts virgiliens s'est appliquée depuis à l'emploi de tout autre livre, disent les vieux auteurs, parce que Virgile avait été le premier dont on s'était servi.

Aujourd'hui, des personnes pieuses ont adapté ce système au livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* et à l'Évangile. Il ne s'y

trouve guère aucun danger, puisque tout y est plein d'esprit de religion, et que toutes les maximes qu'on y rencontre sont proposées au chrétien pour sa vie spirituelle; mais aucun directeur de conscience n'en peut approuver la pratique ordinaire, parce que cette ouverture d'un livre à toute page indistinctement ne saurait donner qu'une variété tellement difforme, qu'on n'en retirerait aucune direction suivie; et il y aurait manque d'unité, parfois même des impossibilités.

C'est dans ce sens qu'on donne l'exemple connu que voici : « Judas, repentant, rapporte à la synagogue les trente pièces d'argent de la trahison; on les lui refuse, et il les jette dans le temple. » — Une double leçon s'en dégage : la nécessité du remords après une action mauvaise, et la restitution du bien mal acquis. Il n'est personne qui n'y trouve matière à réflexion; et supposons que j'y aie employé ma journée d'hier.

Or, ce matin, j'ouvre de nouveau le livre. Est-ce la divinité ou la fatalité qui me fait tomber sur ce mot : « Et il s'en alla, et il se pendit ? » (S. Matthieu, xxvii.)

J'avoue que, manquant de courage pour m'imposer une telle action, je me suis empressé d'ouvrir le livre à une autre page : et j'ouvre précisément, en saint Luc, au chapitre X : « Oui, tu as bien dit, fais cela, et tu vivras. »

Je ne savais pas que la pendaison pût mener au ciel : mes yeux sautent quelques versets, et lisent maintenant : « Et Jésus dit : Va donc, et fais de même. »

Décidément, je ne me sens plus de goût pour les sorts virgiliens... et, dans ces conditions-là, qui donc les conseilleraient ?

*
* *

L'historien latin Aelius Spartianus raconte de l'empereur Adrien, successeur de Trajan, qu'avant de monter sur le trône il avait consulté les sorts virgiliens, et avait ouvert le livre à ce passage : « Qui donc est loin des rameaux d'un insigne olivier, et porte une destinée sacrée?... Ses lares sont petits, son champ est pauvre, et il est venu dans le grand empire,

et l'empire lui sera soumis. » — Or, quoique né à Rome, Adrien était d'une famille originaire d'Espagne; et il devint, en effet, maître de l'empire.

Plustard, l'empereur Alexandre Sévère, étant encore enfant, avait consulté un devin, qui tira au sort des sentences, et amena celle-ci : « A toi l'empire du ciel, de la terre, et de la mer. » Il sut ainsi qu'il deviendrait maître de l'empire sur terre et sur mer, puis serait mis au rang des dieux.

Bien plus, un second tirage amena cette autre annonce : « A toi l'empire qui tient tout empire sous son sceptre. » Il serait donc le maître de l'empire romain, qui lui même s'était soumis toutes les nations.

Mieux encore, étant allé à Préneste demander son avenir au temple de la fortune, la main de Jupiter enfant aurait tiré du sort ces deux vers virgiliens : « Si tu l'emportes sur les obstacles les plus difficiles, tu seras un nouveau Marcellus. » Et il échappa en effet, aux pièges que lui tendait le jeune empereur Héliogabale, et même il lui succéda sur le trône.

On a dit davantage : ses parents le détournent, enfant, de l'étude de la philosophie et de la musique pour l'appliquer à d'autres arts; aussitôt il ouvre son Virgile pour l'interroger, et il tombe sur ce passage : « Que d'autres s'occupent de battre le fer, de sculpter du marbre, d'étudier le cours des astres, sache que pour toi tu gouverneras Rome, seras habile dans tous ces arts, feras fleurir la paix, et gagneras le cœur de tes sujets, et vaincras les superbes. » — Et son règne fut sage; mais il mourut assassiné; cette dernière phrase était à l'infinif, mode impersonnel à double sens : *Te... debellare superbos.*

En vérité, que d'autres aussi ont lu les mêmes passages, sans arriver à la même haute destinée, terminée par une telle chute: et, si l'on veut y réfléchir sans parti pris, on trouve aisément que les sorts virgiliens peuvent signifier tout ce que l'on voudra. Aussi ai-je dit que des chrétiens ne peuvent s'y arrêter, le système étant superstitieux et illicite, même avec l'Évangile: c'est le concile d'Agde, canon 42, rapporté dans les décrets de Gratien, cause 26, question 3, chapitre *Aliquantum*, qui a fait cette défense, jusqu'à prononcer contre

eux l'excommunication : *Ab ecclesia extranei habendi decernuntur*, ils sont décrétés et tenus pour étrangers à l'Église.

Je veux bien admettre qu'il n'y a plus de pareils décrets dans la Constitution *Apostolicæ Sedis*, d'octobre 1869, parce que, sans doute, aujourd'hui ces pratiques-là ne sont guère plus qu'un jeu : il n'en reste pas moins qu'un esprit sérieux ne saurait s'arrêter à prendre pour guide de sa conduite, et prophète de son avenir, un pareil système de divination.

Il fallait évidemment que l'habitude fût bien forte parmi les chrétiens des Gaules, pour qu'un concile la défendit ; mais elle l'avait été parmi les Romains du paganisme, comme on l'a vu. Et l'on a dit que là aussi une voix autorisée s'était élevée, celle de Cicéron, l'éloquent par excellence : « Il n'y a que de la témérité et du hasard, disait-il, et nulle raison ni sentiment ; le système entier est plein de mensonges et d'erreurs. *Temeritas et casus, non ratio nec consilium valet ; tota res est inventa fallaciis.* »

Chrétiens, hommes de sens, voilà des autorités : chacune dans sa sphère, elles condamnent.

Alix BECK.

LE SIXIÈME AGE DE L'ÉGLISE

(SUITE)

IV. — L'Apocalypse.

Nous avons marqué les caractères généraux des prophéties sacrées, dont la plus auguste est sortie de la bouche divine elle-même. C'est le Verbe de Dieu en personne qui a indiqué aux hommes les signes avant-coureurs de la fin des temps, et ces signes, nous allons les retrouver commentés et précisés dans ce livre d'une incomparable majesté qui s'appelle *l'Apocalypse du Bienheureux Apôtre Jean* et commence par ces versets significatifs :

« Révélation (*Apocalypsis*) de Jésus-Christ que Dieu lui a donné de faire ouvertement à ses serviteurs pour leur découvrir ce qui doit arriver bientôt, et il l'a manifestée, l'envoyant par son ange à Jean, son serviteur,

« Qui a rendu témoignage au Verbe de Dieu, et c'est le témoignage de Jésus-Christ, sur tout ce qu'il a vu.

« Heureux qui lit et entend les paroles de cette prophétie et retient ce qui y est écrit ; car le temps est proche. »

Tel est le début du livre révélateur. Il s'intitule lui-même révélation et prophétie, ce dernier mot (*pro-phêmi*) se traduisant par l'expression *parler d'avance*.

Il s'agit donc en ce livre d'événements qui, au temps de saint Jean, étaient encore à venir, mais dont l'accomplissement allait recevoir une prompt manifestation, au moins pour les premiers d'entre eux, puisque l'Apôtre ajoutait :

« Car le temps est proche. »

Saint Jean nous dit lui-même où et quand cette révélation lui fut faite :

Moi, Jean votre frère et votre participant dans la tribula-

tion, dans le règne et la patience en Jésus-Christ, j'ai été dans l'île qui s'appelle Pathmos, à cause de la parole de Dieu et du témoignage rendu à Jésus-Christ.

« Je fus (ravi) en esprit un jour du Seigneur, et j'entendis derrière moi une grande voix, comme d'une trompette,

« Disant : « Ce que tu vois, écris-le dans un livre, et envoie-le aux sept Églises qui sont en Asie : à Éphèse, et à Smyrne, « et à Pergame, et à Thyatire, et à Sardes, et à Philadelphie, et à Laodicée. »

Ainsi l'Apocalypse date de l'exil de l'apôtre à Pathmos, où le relégua Domitien, après un premier martyre, ou témoignage à Rome même, où l'Évangéliste fut, comme l'ont rapporté Tertullien et saint Jérôme, plongé dans une cuve d'huile bouillante. L'époque de cet exil est généralement fixée à l'année 94 de l'ère chrétienne, soit soixante et un ans après la passion du Sauveur.

En supposant que le disciple bien-aimé comptait de 25 à 30 ans au moment de sa vocation par Jésus, il avait donc environ quatre-vingt-dix ans au moment de son exil.

Le texte de l'Apocalypse est en langue grecque. C'est en cette langue qu'elle doit être lue pour en extraire le sens caché, et les diverses significations étymologiques qu'elle contient doivent être tirées du grec.

Sous les réserves que nous avons formulées plus haut, et en nous référant, non seulement aux traductions autorisées, mais aussi aux divers commentaires auxquels l'interprétation de l'Apocalypse a donné lieu, nous allons essayer de mettre sous les yeux des lecteurs les évidences qui se dégagent d'une lecture attentive de ce livre prodigieux.

Nous avons vu que ce livre de l'Apocalypse est une révélation, et que cette révélation est prophétique, c'est-à-dire annonciatrice d'événements à venir.

Si, donc, le spectacle de l'histoire, par les tableaux des événements écoulés depuis l'époque où fut faite la révélation, nous livre comme déjà accomplis une partie des faits mystérieusement annoncés, et dans l'ordre même selon lequel l'apôtre les annonce, nous serons fondés à dire que les événements non encore accomplis doivent se réaliser logique-

ment dans le même ordre et selon une gradation méthodique.

Avant d'entrer dans le détail de nos déductions à leur sujet, il nous faut épuiser les considérations générales.

Nous avons dit que les commentateurs se sont divisés dans l'interprétation de la prophétie. Plusieurs n'ont voulu y voir que l'annonce de faits voisins de l'apôtre : les commencements du christianisme, le règne de Néron, en qui l'on voulut même trouver le « six cent soixante-six » de l'Apocalypse, la ruine de Jérusalem, etc.

Le temps a fait justice de cette interprétation étroite et un peu myope, puisque plus de dix-huit siècles ont suivi le siècle de Néron et de Vespasien.

D'autres, sans tenir compte de l'admirable unité du livre, ont séparé les épîtres des sceaux, les trompettes des coupes, et ajouté par cette division à l'obscurité de la prophétie. C'est le contraire qu'il convient de faire, à savoir : prendre l'Apocalypse en son ensemble et la considérer comme un monument dont les faces diverses nous présentent les aspects différents, mais logiquement conséquents, de faits classés dans un ordre rigoureusement certain.

La première clarté qui se dégage d'une telle méthode est d'attirer tout de suite notre attention sur l'indication fournie par la présence de certains noms et de certains chiffres, dont les plus apparents sont le nombre 7 et les noms des sept Églises auxquelles l'apôtre, dès le début de la prophétie, adresse les sept épîtres, à la fois prémonitrices et comminatoires.

C'est sur le caractère nettement indicateur de ce nombre 7 que se sont fondés les interprètes qui voient dans les sept Églises d'Asie les figures des sept âges que doit durer la vie de l'Église universelle. Et nous n'hésitons pas à le déclarer, cette interprétation nous paraît la seule raisonnable au premier examen. Nous verrons par la suite quelle formidable et lumineuse confirmation lui donne l'étude attentive de l'histoire, c'est-à-dire des temps écoulés depuis l'an 61 de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours.

§ 1^{er}. — *Le nombre 7.*

Empruntons, pour ne pas remonter plus haut, au savant abbé Lesêtre (*Dictionnaire de la Bible*, article NOMBRE), les lignes suivantes qui vont nous fournir une clarté suffisante :

« Comme on vient de le constater, certains nombres reviennent avec affectation dans la sainte Écriture. C'est donc qu'on leur prêtait une signification particulière. Il est dit, d'ailleurs, que « Dieu a disposé toutes choses avec mesure, nombre et poids » (Sap., XI, 21), c'est-à-dire avec cette harmonie parfaite qui a porté les pythagoriciens à donner au monde le nom de *κοσμος* « bon ordre »... Après avoir voyagé en Orient, et surtout en Égypte, pour se rendre compte des doctrines des divers peuples, Pythagore, vers le sixième siècle avant Jésus-Christ, par conséquent pendant la captivité des Juifs à Babylone, formula son principe philosophique que « les nombres sont les principes des choses ». Dieu, l'Unité absolue, est l'origine suprême de tous les nombres. On se demande si, pour Pythagore, les nombres sont des éléments substantiels et des causes efficientes, ou seulement des archétypes et des symboles. Toujours est-il que ces nombres se composent de deux principes : le *un*, ou monade, principe non produit et essentiellement parfait, et le *deux*, ou dyade, principe produit par l'intervention du vide, ou intervalle, et essentiellement imparfait »...

Il nous faut, ici, apporter quelques explications.

Nous ne pensons pas qu'à aucun moment de leur école les Italiques (Pythagoriciens) aient vu dans le nombre, concept de l'esprit correspondant à l'équilibre objectif, un élément substantiel ou une cause efficiente. Ils durent l'envisager comme la mesure des conditions selon lesquelles se réalise la genèse des substances et la production des faits, c'est-à-dire à la manière dont la chimie contemporaine envisage les formules des combinaisons diverses qui donnent naissance aux substances composées, ou dont la physique évalue les rapports selon lesquels se produisent les modifications de la matière inorganique ou vivante.

Exemple : le nombre 20,81 pourra être considéré comme

caractéristique du volume de l'oxygène, — le nombre 100, comme celui de l'ébullition de l'eau (avec le thermomètre centigrade), — le nombre 38, comme celui du passage de l'état de chaleur normale du corps à celui de fièvre.

Quant au principe de la conception pythagoricienne, il est celui de toutes les métaphysiques et ne donne aucune réalité substantielle aux nombres. Le nombre n'est point une forme et n'a pas de forme ; il n'est et ne peut être qu'un élément de la forme.

Dieu, l'un absolu, la monade nécessaire et infinie, crée, et par cela même qu'il crée, s'oppose la créature. Le nombre deux, ou la dyade, apparaît de ce seul fait, puisque, en regard de l'un absolu, elle place l'un relatif, la création finie et divisible en face du Créateur infini et indivisible. Et, dès ce moment, la division commence, l'imparfait, c'est-à-dire le relatif, entre en acte d'existence, portant en lui tous les possibles, c'est-à-dire les êtres contingents qui peuvent se réaliser.

En même temps que, par sa complexité croissante, la créature réalise les diverses combinaisons des nombres, l'acte créateur la ramène à l'unité par l'individuation. — L'entité « nombre » n'existe donc pas substantiellement, mais seulement dans les substances ou les faits, dont la composition emporte un dosage numérique, ou, si l'on préfère, une formule mathématique.

Ceci nous ramène au symbolisme des courbes et à leur réalité (?) d'archétypes en tant que pensées divines, dans l'infini des puissances extrinsèques que contient le *logos* divin. Revenons donc à l'étude qu'en fait M. Lesêtre.

« Le nombre 7, particulièrement sacré chez tous les peuples, symbolise l'union de la divinité, représentée par 3, avec le monde, représenté par 4, et spécialement avec le peuple d'Israël. Il est à remarquer qu'en hébreu le même mot signifie *sept* et *faire serment*. Le nombre 7 intervenait, en effet, dans les cérémonies accompagnant le serment et l'alliance. (Gen., xxi, 28; Hérodote, III, 8, etc.) Il est écrit : « Dieu n'oubliera pas l'alliance qu'il a jurée (*nisbah*) à vos pères ». Le caractère mystérieux et sacré du nombre 7 est reconnu par les Pères. (Cf. S. Hilaire, S. Jérôme, S. Grégoire

de Nazianze, S. Bernard.) Il est sacré à cause des 7 couples d'animaux purs, du sabbat et des 7 dons du Saint-Esprit. Il symbolise la perfection et la plénitude. Saint Bernard y voit l'union de la foi, indiquée par le nombre trinitaire, et des mœurs, représentées par les quatre vertus cardinales. C'est un nombre vierge, parce qu'il n'engendre pas d'autres nombres. »

Le savant ecclésiastique ne pousse pas plus loin cet aperçu sur le symbolisme religieux du nombre 7. C'est suffisant pour les colonnes d'un dictionnaire.

Il y a d'autres concordances mystérieuses en ce nombre sacré, et plusieurs se rencontrent dans la nature elle-même. N'est-il pas surprenant, en effet, que la lumière et le son soient régis par le spectre solaire, qui contient sept couleurs, et la gamme qui contient sept notes, — que la semaine, composée de sept jours, chez tous les peuples, et dans tous les temps, sauf pendant la période révolutionnaire, forme, au bout de sept ans, une année de semaines, ou une semaine d'années? — Dans la magnifique harmonie du plan divin, dont le *cosmos* n'est que la figure matérielle, les nombres jouent un rôle ordonnateur invariable, et le nombre 7 est celui qui frappe le plus vivement l'esprit.

En dépit des découvertes modernes de l'astronomie, il semble bien qu'on ne puisse ajouter Uranus et Neptune à l'antique distribution des six planètes : Jupiter, Saturne, la Terre, Vénus, Mars et Mercure, décrivant leur orbite autour du Soleil, considéré comme centre du système entier. Et, dans les classements astrologiques, fondés sur l'hypothèse géocentrique, c'était encore le chiffre 7 qui régnait en maître, la terre étant tenue pour centre des sept influences du Soleil, de Saturne, de Jupiter, de Mars, de Vénus, de Mercure et de la Lune.

L'abbé Lesêtre indique la particularité mystique des sept dons du Saint-Esprit. Il y aurait pu joindre, par opposition, celle des sept péchés capitaux, qui sont les « dons » de l'Esprit du mal, et son tableau eût été complet, s'il eût fait mention des sept sacrements.

Or, le nombre 7 apparaît dans l'Apocalypse avec une insistance plus frappante qu'en aucun autre des livres sacrés.

Signalons donc les principaux passages dans lesquels il est mis en lumière :

Chapitre I^{er}. Verset 11 : Sept églises d'Asie. — Verset 12 : Sept chandeliers d'or. — Verset 16 : Sept étoiles dans la main droite de quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme. — Verset 20 : Les sept étoiles sont les anges des sept églises, et les sept chandeliers sont les sept églises.

Chapitre II : Quatre des sept épîtres.

Chapitre III : Trois des sept épîtres.

Chapitre IV. Verset 5 : Sept lampes allumées devant le trône divin, qui sont les sept esprits de Dieu.

Chapitre V. Verset 1 : Le volume scellé des sept sceaux. — Verset 6 : L'Agneau égorgé ayant sept cornes et sept yeux : « Ce sont les sept esprits de Dieu envoyés dans toute la terre. » — Verset 12 : Sept forces de l'Agneau.

Chapitre VIII. Versets 1 et 2 : Ouverture du septième sceau. — Les sept anges avec les sept trompettes.

Chapitre X. Versets 3 et 4 : Sept tonnerres.

Chapitre XI. Verset 13 : Tremblement de terre qui fait périr sept mille personnes.

Chapitre XII. Verset 3 : Le grand dragon de couleur rousse qui avait sept têtes et dix cornes, avec sept diadèmes sur ses têtes.

Chapitre XIII. Verset 1 : La bête à sept têtes et dix cornes.

Chapitre XV. Verset 1 : Sept anges porteurs des sept dernières plaies. — Verset 7 : Sept coupes d'or, pleines de la colère de Dieu, sont remises aux sept anges.

Chapitre XVI. Effusion des sept coupes.

Chapitre XVII. Verset 3 : La grande Babylone assise sur la bête à sept têtes et à dix cornes. — Versets 7 à 11 : Explication des sept têtes.

Chapitre XXI et XXII. L'un des sept anges porteurs des coupes montre à l'Apôtre la « Jérusalem nouvelle » et lui en explique le mystère.

Le nombre 7 apparaît donc vingt fois appliqué à des êtres ou des objets différents au cours des vingt-deux chapitres de la Prophétie.

Nous pourrions y ajouter d'autres nombres qui sont des

multiples de sept : les quarante-deux mois de la persécution finale (7×6), les douze cent soixante jours, équivalents des quarante-deux mois, qui sont le produit de 7 par 180.

Ce nombre 180 nous fournira plus loin une base d'approximation pour la recherche d'un sens possible dans le nombre le plus mystérieux de l'Apocalypse — 666 — que saint Jean donne comme étant simultanément le nombre de la bête et le nombre d'un homme.

§ 2. — *Les noms des églises.*

Dès le début, l'Apôtre reçoit de Dieu l'ordre d'adresser une épître à chacune des sept églises d'Asie. Et le livre sacré s'ouvre précisément par la transcription de ces sept épîtres.

Quelles sont ces sept églises d'Asie à qui l'Évangéliste adresse ses lettres de préférence à toute autre agglomération chrétienne?

Littéralement, on explique cette singularité par le fait que l'Apôtre bien-aimé fut sans doute le fondateur de ces chrétientés d'origine, qu'il les féconda de son zèle et que, par conséquent, il dut les tenir pour ses filles d'élection.

Nous ne repoussons aucunement cette explication, d'ailleurs très vraisemblable. Mais nous ne pouvons nous défendre d'admirer que ces communautés chrétiennes, nées des œuvres de saint Jean, soient précisément au nombre de sept, et, plus encore, que leurs noms aient, dans la langue grecque, — qui est celle du texte apocalyptique — une signification aussi nettement symbolique.

Nous savons qu'Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée étaient, les unes des villes importantes, comme Éphèse et Smyrne, les autres de grosses bourgades sans autre notoriété que celle qu'elles tirent de leur désignation dans le livre sacré. Mais nous trouvons hors de proportion cette valeur relative des cités désignées avec la sublimité des conseils et des menaces contenus dans les épîtres qui leur sont adressées. Nous estimons donc, jusqu'à preuve du contraire, que les sept villes, réellement existantes, sont en même temps, les désignations symboliques de sept moments, ou âges, de la vie de l'Église universelle.

Et, tout de suite, nous produisons les motifs de notre croyance.

ÉPHÈSE, que les latins nommaient *Ephesus*, s'écrit, en grec Εφεσος, nom dont l'étymologie peut se chercher indifféremment dans le verbe Φημι (*Phèmi*), parler, ou dans le verbe Επιημι (*Ephièmi*), prendre l'essor, s'élancer.

SMYRNE, en latin *Smyrna*, en grec Σμυρνα (*Smurna*) correspond au substantif qui signifie myrrhe en français.

PERGAME, en latin *Pergama* ou *Pergamus*, tire directement son nom tout entier du grec Περγαμος (*Pergamos*), dont le sens est citadelle.

THYATIRE, *Thyatira* se nomme, en grec, Θυατειρα (*Thuateira*) et vient du verbe Θυω (*Thuaô*), brûler de l'encens, accomplir un rite religieux.

SARDES (*Sardas*), sort du verbe grec Σαρδαζω (*Sardazô*), dont la traduction est rire avec larmes, d'où notre expression rire sardonique.

PHILADELPHIE (*Philadelphia*). en grec Φιλαδέλφεια (*Philadelphieia*), se décompose en deux mots : *Philia*, amour, et *Adelphos*, frère. Il faut donc traduire : amour fraternel.

LAODICÉE (*Laodicia*), du grec Λαοδικεια (*Laodikeia*), procède également des deux mots *laos*, peuple et *dikê*, justice. Il signifie jugement du peuple.

N'est-il pas étonnant que les sept épîtres de saint Jean soient adressées à sept communautés chrétiennes dont les noms, dans leur ordre d'énonciation, signifient :

Éphèse : Essor de la parole.

Smyrne : Myrrhe, ou parfum des sépultures.

Pergame : Citadelle.

Thyatire : Culte public.

Sardes : Rire sardonique.

Philadelphie : Charité, ou philanthropie.

Laodicée : Jugement du peuple.

Pour nous, une aussi prodigieuse concordance, préalable-ment à tout autre examen, ne saurait être l'effet du hasard (qui n'existe pas), non plus que d'une préordination inconsciente dans l'esprit de l'Apôtre que l'Église a surnommé « l'Aigle de Pathmos », et que le Sauveur en personne avait glorifié du titre de « Boanergès », ou « Fils du Tonnerre ».

Saint Jean a donc choisi ces villes à dessein, sans doute, parce qu'à la signification symbolique de leurs noms s'ajoutait la présence de signes qui en faisaient les types exacts de la vie à venir de l'Église elle-même.

L'histoire des premières heures de cette Église est voilée de trop d'obscurité pour que l'on puisse interroger les annales des sept cités nommées par l'Apôtre. Il faut donc nous contenter du sens métaphorique des épîtres pour en conclure que ces chrétientés d'origine méritaient les éloges, ou encourageaient les blâmes qu'au-dessus d'elles, et plus loin qu'elles, l'Apocalypse fait entendre à l'Église dans l'ordre chronologique de leur existence.

SIMMIAS.

Un exemple de prévoyance

L'HÉRÉSIE DU SPIRITISME

Nous détachons les pages suivantes, d'une clairvoyance quasi prophétique, du troisième Mémoire, publié en 1864, par M. de Mirville. — On y verra que le puissant écrivain annonçait, dès cette époque, les aberrations du spiritisme.

I. — Ce que sera cette hérésie.

Il est plus que temps de s'arrêter; toutes les religions du monde ancien viennent de nous ouvrir leurs annales. Initiés par elles-mêmes aux secrets de leur essence, nous devons posséder aujourd'hui la vraie raison de leur origine, de leur histoire, de leurs forces et de leur durée.

Supposons donc que l'on nous accorde loyalement la victoire; que, subjugués par cette grande voix du genre humain, appelée par Cicéron « une vraie loi de la nature », nos rationalistes consentent à s'incliner devant cette intervention continue dans l'ordre naturel, dans l'histoire, et dans les cultes, de forces spirituelles et surintelligentes;... supposons nos adversaires guéris d'une cécité qui date de trois siècles, et nous leur accorderons aussitôt que nous n'avons résolu jusqu'ici que la moitié du problème.

Il nous restera désormais à fixer et à comparer la vraie valeur de ces forces. Il ne suffira même pas, pour le triomphe absolu des nôtres, de faire reconnaître leur supériorité relative sur toutes leurs rivales, et de la prouver par les faits; il nous faudra maintenant établir leur vrai droit de se proclamer les seules fortes, les seules véridiques, les seules filles légitimes de l'éternelle et infailible vérité.

Nous ne sommes pas si dénués de critique qu'on veut bien le supposer.

Il résulterait seulement de cette simple et première conversion que toutes les positions seraient changées. Hier encore la *libre pensée* moderne, esclave d'un inqualifiable préjugé, rejetait avec dédain toute histoire entachée du moindre fait merveilleux, et déclarait tout cet ordre de causes « banni de toutes les sciences à la fois ». Aujourd'hui, tout aussi malheureuse pour les esprits qu'elle l'est à peu près chaque matin pour tant d'autres vérités mises par elle en quarantaine, cette libre pensée voit le surnaturel banni se rire des lazarets et forcer l'entrée de tous ses ports; comment va-t-elle s'y prendre pour conjurer les conséquences du fléau? Essayons de le préjuger.

Mais avant tout, catholiques, nos frères, et militants comme nous, permettez-nous de vous le dire, et tenez-vous pour avertis : jusqu'ici, bornés à la défense des grands principes, à la lutte contre le matérialisme obstiné de nos vieillards et contre l'antichristianisme de nos plus jeunes ennemis, peut-être ne regardiez-vous pas assez autour de vous. Il est certain, du moins, que vous avez beaucoup trop refusé votre attention à ce retour de paganisme mystique qui fait trembler aujourd'hui nos pasteurs et même quelques-uns de nos savants; moins dédaigné par vous, il vous eût éclairés sur une situation toute nouvelle. En l'étudiant quelques instants, vous auriez pressenti cette grande et importante vérité : que, dans vos défenses et dans vos apologies journalières, dans celles-là mêmes, qui défendaient hier la divinité de Jésus-Christ, vous ne vous attaquiez plus qu'aux lieux communs de l'incroyance, c'est-à-dire à de vieux arguments dont la dernière heure est sonnée. Oui, sans qu'ils s'en doutent le moins du monde, les Renan, les Littré, les Maury, touchent aux derniers moments de leur thèse et de leur mission. Demain, thèse et mission non seulement ne vaudront pas une réponse, mais ne seront même plus comprises; demain se lèvera superbe et méprisante une jeune et nouvelle incroyance, vraie fille dénaturée, bien autrement dure pour ses pères que ceux-ci ne l'auront été pour les leurs.

Eh bien, cette hérésie, qui nous paraîtra si nouvelle, sera tout simplement pour nous l'hérésie rajeunie des néoplatoniciens et des gnostiques, car éclectiques en théorie comme ces Alexandrins du deuxième siècle, nous courons grand risque de devenir comme eux illuminés dans la pratique. Alors leurs prôneurs et traducteurs modernes finiront par comprendre le vrai génie de leurs auteurs. Ils ne se demanderont plus, comme M. Vacherot, comment il pouvait se faire que « les doctrines alexandrine et chrétienne, profondément semblables par l'esprit, les principes, et les conclusions pratiques, fussent toujours en lutte au deuxième siècle ». Ils comprendront comment cette antique magie des Proclus, des Jamblique, et des Plotin, qui les gêne tant dans leur admiration toute classique, était, au contraire, le grand moyen, le seul but, la seule sanction de leur philosophie. Oui, lorsque cette grande épidémie du spiritisme, au lieu d'envahir environ la dixième partie de la *Fille aînée de l'Église*, en aura contagionné les deux tiers, quand nos académies elles-mêmes auront subi l'influence du fléau si longtemps hué par elles, ce jour-là, nous verrons ce protégé spirituel déposer sa vieille forme, réactionner contre lui-même, révolutionner sa propre révolution, et, comme ces gouvernements qui cèdent à une opinion trop fortement prononcée, nous le verrons déchirer de très bonne grâce son programme matérialiste et proclamer avec audace l'ubiquité historique et scientifique de ce surnaturel qu'hier il faisait nier partout. Chez lui, ces palinodies ne sont pas rares.

Mais plus sérieuse que toute autre, celle-ci pourrait bien être un des prodromes de cette grande hérésie finale, qui, par les mêmes moyens démesurément agrandis, menacera d'entraîner jusqu'aux élus eux-mêmes; et l'on peut croire que c'était en raison du même pressentiment qu'un éminent orateur avait appelé l'invasion de 1853 « le plus grand événement du siècle ».

Depuis, plus d'un penseur sérieux a manifesté les mêmes craintes et prédit un résultat semblable. « Je n'oublierai jamais, dit le célèbre P. Deschamps (de l'ordre des Rédemptoristes, à Bruxelles), la réponse que me fit à Vienne un savant

distingué auquel je faisais cette question : « Le protestantisme se dissolvant dans le rationalisme, et le rationalisme ne pouvant devenir populaire, quel sera donc désormais le culte de l'erreur pour ceux qui ne voudront pas la vérité? — Tout indique, me répondit ce savant, l'avènement de quelque forme nouvelle de la théurgie et de la superstition. Le panthéisme populaire sera une sorte de nouveau paganisme. » Le souvenir de cette réponse, reprend le P. Deschamps, me frappa et dut me frapper quand la fièvre des esprits s'empara des deux mondes. Le fait éclatant de cette apparition suffit, on ne peut le nier, pour nous faire reconnaître avec évidence la possibilité d'un retour à cette idolâtrie, dont saint Paul nous a dit : « L'esprit de Dieu affirme ouvertement que, dans les derniers temps, beaucoup abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreur et des doctrines diaboliques. »

Nous l'avons déjà dit, c'est en parlant des mêmes symptômes que la plus auguste des bouches daigna nous adresser à nous-mêmes ces paroles : « Continuez, car nous touchons à une époque où chaque homme se croira bientôt un thaumaturge et un prophète. »

Aussi, lorsque, regardant autour de nous, nous vîmes chaque jour croître le nombre des médiums et des adeptes, et baisser celui des dénégateurs obstinés, nous pûmes nous écrier à notre tour : « La théurgie païenne est toute prête, elle se tient à la porte du sanctuaire, et soyons bien certains qu'un miracle éclatant pourra seul désormais retarder son entrée. »

II. — Ce que dira cette hérésie.

Mais que dira cette hérésie?

Elle dira d'abord tout ce qui sera nécessaire pour entretenir et étendre ce feu sacré de la spiritolâtrie, que nous avons déjà montré brûlant sur tant d'autels. Pour multiplier ceux-ci, pour qu'il puisse y avoir partout des sociétés spirites, à l'instar de Paris, c'est-à-dire avec statuts, clubs, orateurs et sergents de ville, pour que nulle ville de France ne se trouve déshéritée d'un bienfait si nouveau, il faudra de grands efforts. Écrivains

et missionnaires ardents seront chargés de répandre la bonne nouvelle, sous ces formes et dans ces termes séducteurs qui entraînent les cœurs bien plus encore que les esprits. Comment, en effet, résister à de telles promesses, surtout à des illusions telles, qu'une seule suffirait à sécher les larmes de toute une vie et à projeter sur l'avenir qui doit la suivre plus de consolations apparentes que toute la théologie ne saurait en offrir. Hélas ! pour peu qu'elles perdent de vue un instant le phare sacré qui seul peut les guider, ce seront les meilleures âmes qui se laisseront prendre à ce perfide mirage et croiront rester catholiques en suivant « cette Église spirite qui, sous un chef (pape ou autre, peu importe), va devenir à son tour la fille aînée, etc... »

Toutefois, jusqu'ici, nous n'entendions parler que des élus de cette nouvelle Église ; n'aurait-elle pas aussi ses réprouvés ? Et comment en serait-il autrement, lorsque nous avons vu toutes les sectes magiques se subdiviser en deux nuances, la théurgique et la goétique ? Évidemment, le spiritisme moderne n'échappera pas à cette règle ; à côté de ses illusionnés honnêtes, il aura ses voyants très éclairés sur le fond même du sujet. Ceux-ci connaîtront parfaitement le nom de leur vrai maître et ne craindront pas de se jeter dans ses bras. Mieux disposés et plus instruits, moins soucieux des promesses spirituelles et des communications touchantes avec ceux qui ne sont plus que des avantages garantis pour le temps, ces réprouvés du spiritisme n'auront rien à déposer du vieil homme. Le nouveau culte ne sera pour eux que la continuation d'un servage plus ancien, plus déguisé, mais dont les nouvelles exigences ne changeront rien à leur vie.

Ces vrais illuminés se reconnaîtront entre eux, car ils auront leurs signes et leurs marques, et, quoique placés encore à des degrés différents de la grande échelle du mal, ils traduiront en principes et en actes ces enseignements que l'Église couvre de son huis clos et que notre littérature satanique ne craint pas de vulgariser autour de nous.

Déjà nous avons entendu plus d'un appel à ce culte insensé. Selon Schelling, « Satan, ce principe mobile de l'histoire (qui, sans lui, dit-il, arriverait à un état de stagnation et de sommeil),

est une puissance reçue dans l'économie de Dieu, et à laquelle nous devons le respect dû à toute autorité légitime ».

Selon M. Eliphas Lévy, « le diable, ce calomnié de laideur, n'est que la lumière astrale aimante ».

Selon le *Journal des Débats*, « Satan ne fut jamais qu'un révolutionnaire malheureux, que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardeuses, que le moyen âge fit, à plaisir, laid, méchant, torturé, et pour lequel nous sommes devenus très indulgents ».

Nous avons déjà vu que, renchérissant sur toutes ces tendances, plus explicite ou plus franc, Proudhon ne reculait pas devant le blasphème des provocations : « A moi, Satan, qui que tu sois, s'écriait-il, démon que la foi de mes pères oppose à l'Église et à Dieu, je porterai ta parole ! Viens, Satan, viens, le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse et te serre sur ma poitrine... Il y a longtemps que je te connais, et que tu me connais aussi... Espère encore, ô proscrit ! Je n'ai à ton service qu'une plume, mais elle vaut des millions de bulletins. »

Ne nous le dissimulons pas, voici le but, voici le dernier mot, mot deviné par les uns, méconnu par les autres, dissimulé par les plus clairvoyants qui comprennent que le confesser serait le détruire.

III. — Forme scientifique de l'hérésie prochaine.

Il n'en sera pas de même de tous ces futurs hérésiarques. Les plus dangereux, sans contredit, seront ceux qui passeront pour les plus sages. Ce sera toujours dans les rangs du vieux philosophisme que l'orthodoxie verra surgir un système d'opposition tout nouveau. Nous ne craignons pas de l'affirmer, ce vieux matérialisme converti aux esprits triomphera de sa défaite, et, changeant de front sans changer de lignes, ne rougira pas de la saluer comme le plus grand des progrès : « Voilà la solution, s'écriera-t-il, voilà le vrai mot du problème si longtemps poursuivi ! *Eurêka !* je l'ai trouvé. Insensés que nous étions ; jusqu'ici nous luttions dans les ténèbres et ne

combattions que des fantômes! A quoi donc avaient songé nos pères? Comment! ils avaient eu cette audace de s'insurger contre la raison générale tout en la déclarant souveraine? Mais c'était rompre avec toute espèce de certitude et de principes! Oui, quoi qu'ils en aient pu dire, les générations précédentes avaient très bien vu et parfaitement observé. Elles n'avaient pas confondu, comme nos pères, deux ordres de phénomènes si manifestement différents. Fidèle aux vrais principes professés par les plus grands génies, et supérieure mille fois à notre critique moderne, qui « prétend ne s'être jamais trompée », la leur embrassait la création tout entière, aussi bien la nature visible que la nature invisible, *visibilium omnium et invisibilium!* Honneur, mille fois honneur à la philosophie antique! »

Assurément, c'est à s'y tromper, voici les prémices d'une conversion. Essayons toutefois de deviner les conclusions de ce rationalisme spiritisé.

« Plus heureux que nous, reprendra-t-il, les anciens ne se trompaient donc ni sur l'ensemble de la création, ni sur la nécessité des hiérarchies dans la grande échelle ontologique; mais, il faut bien le reconnaître, ils s'étaient fourvoyés quant à l'estimation des degrés. Dans ce monde, purement métaphysique, ils n'avaient pas su préciser le point fixe qui sépare le fini de l'infini, et le Créateur de sa créature spirituelle. Erreur facilement excusable! Comment eussent-ils pu se dérober à une illusion apparemment aménagée par le Créateur lui-même, et entourée de tant de solennité? Saint Paul est formel à cet égard : « Toutes les religions païennes étaient des religions d'esprits, *religiones angelorum*. » Chaque peuple tenait son culte de ses *Elohims* ou de ses dieux nationaux; il n'est donc pas étonnant qu'Israël ait eu le sien comme les autres (Jéhovah-Elohim), et la preuve évidente de l'étroite analogie qui liait tous ces dieux se trouve dans la similitude absolue de leurs observances, de leurs rites, de leurs sacrements et de leurs dogmes. *Simillima ænigmata*, dit Clément d'Alexandrie en parlant des cultes égyptien et judaïque. Tous ces esprits, d'ailleurs, se subdivisant en esprits d'une lumière et même d'une bonté purement relatives, nous comprenons

leurs luttes, leurs guerres, leurs incertitudes, comme nous comprenons la vertu proportionnelle de leurs secours et de leurs succès. Ne voyons-nous pas, en effet, dans Daniel, les destins des nations dépendre de la force de leurs anges, de leur nombre et des secours qu'ils se prêtent? Ce seul fait éclaire pour nous toute la question des miracles et nous aide à nous rendre compte du cercle limité dans lequel ils se produisent. Nous saisissons pourquoi l'on peut, à la rigueur, voir dix mille hommes en renverser deux cent mille, et ne jamais voir dix hommes en renverser vingt mille, ce qui ne serait certes pas plus difficile pour le doigt d'un dieu tout-puissant. Il en est de même à propos de ces martyrs qui, luttant avec succès contre toutes les armes de la mort et triomphant glorieusement du fer, de la flamme et des lions, ne résistent cependant jamais à la décapitation, et finissent toujours par trouver leur maître dans un tyran plus fort qu'eux. Assurément, défendus par une puissance véritablement infinie, les martyrs n'auraient pas été si constamment des vaincus, et l'on aurait vu plus d'une fois leurs têtes et leurs membres repousser sous la hache du bourreau, comme chez certains animaux elles repoussent en vertu des seules lois naturelles.

« Quant à la circonscription locale des miracles (dira toujours notre philosophe spiritisé), la doctrine des esprits nous la fait bien mieux comprendre encore. Pendant que la plus ardente prière, adressée au vrai Dieu, reste bien toute une vie sans réponse, il suffit souvent, nous le voyons, de frapper à la porte de tel ou tel pèlerinage, de recourir à telle ou telle médaille, de porter tel ruban sur telle ou telle épaule pour que la grâce, si vainement sollicitée au pied des autels du vrai Dieu, arrive prompte et consolante. D'où vient cette différence, si ce n'est que dans ce pèlerinage réside une influence toute spéciale qui manque à votre Église et dont l'absence fait apparemment que vous n'y êtes attendu par personne? Et ce qui prouve la spécialité de cette influence, c'est que nous la voyons plus ou moins puissante et décisive dans telle ou telle chapelle, lors même que tous ces pèlerinages sont placés sous la même invocation et relèvent d'un seul et même patronage. »

Ainsi parlera notre rationaliste spiritualisé de vive force ; voilà le programme tout nouveau qui nous menace dans une ère plus ou moins rapprochée. Mais comme elle arrivera tôt ou tard, comme l'hérésie du spiritisme théorique pour les uns, du spiritisme pratique selon les autres, ira toujours grandissant jusqu'aux dernières années du monde, il ne saurait être inopportun de développer dès aujourd'hui et de ruiner, s'il se peut dans leurs bases, les arguments très spécieux sur lesquels elle va pouvoir s'appuyer.

M. DE MIRVILLE.



Le Rôle des Anges dans l'Univers

(SUITE)



XIII

Les Anges en présence du chaos.

L'Éternel ouvre ses lèvres pour prononcer une parole créatrice et la terre se présente devant lui avec l'apparence du rien d'où elle émane par la vertu de la puissance divine. Elle n'était pas, et maintenant elle est ; mais c'est en vain qu'un œil créé se fût efforcé d'en considérer l'aspect : Elle était informe et nue, dit le texte sacré, et les ténèbres étaient sur la face de cet abîme.

Voilà le commencement de l'univers avec toutes ses proportions gigantesques, touchant à l'infini par sa grandeur, et au néant par son obscurité.

Dieu en nous révélant ainsi ce qu'était le monde matériel à son origine, nous apprend que la créature par elle-même n'est que ténèbres, et comme si elle n'était pas : et c'est uniquement grâce à lui qu'elle existe et vit. Elle ne paraît que pour autant qu'il daigne la manifester et selon la mesure dans laquelle il lui plaît de lui communiquer quelque chose de sa divine beauté et de sa divine lumière.

*
* *

Or, la parole toute-puissante qui tire du néant le chaos du monde matériel tire en même temps du même néant le monde spirituel.

Mais quelle différence entre ces deux mondes ! L'un naît tout embrouillé, pesant sur lui-même, couvert de ténèbres et comme opposé à la vie ; masse colossale, mais informe et

inerte, aussi malaisée à former que difficile à mouvoir. Qui dirait qu'elle va devenir la nature, l'universalité des astres, le séjour de l'homme fait à l'image de Dieu !

Le monde angélique, bien au contraire, infiniment plus immense, jaillit des lèvres puissantes du Très-Haut en une parole distincte, parfaitement articulée, énoncé sublime de la sagesse divine. Ce sont les anges resplendissant des clartés de l'esprit ; ce sont leurs ineffables hiérarchies ; c'est la vie sous ses formes les plus pures, variées à l'infini ; c'est l'activité céleste ; c'est l'énergie des forces créées, activées par l'activité du Créateur.

*
* *

Les anges sont si lumineux que plusieurs Pères ont voulu voir l'expression de leur création dans le *Fiat lux* ; opinion qui ne tient pas devant le concile de Latran, nous exposant comme révélée la simultanéité absolue de la création du ciel avec celle de la terre, au sens indiscutable du premier verset biblique : « Dans le principe Dieu créa le ciel et la terre. » Donc dans le même principe, et au même commencement. Or, par le ciel, on doit entendre les chœurs des esprits célestes, par terre la nature corporelle. Le troisième verset : « Or Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut » est relié par une idée sous-entendue au verset précédent : Comme le monde n'était que ténèbres, il fallait l'éclairer. Il est question de la lumière matérielle ou fluïdique : et non de la lumière spirituelle.

*
* *

La nature angélique, à la vérité, rayonne de tout l'éclat de la lumière céleste, pour nous si mystérieuse et qui, sans s'arrêter à la nature corporelle, n'éclaire que des esprits, n'est visible que par eux. C'est cette lumière, mais en un sens plus élevé et tout à fait divin, que mentionne saint Jean, l'aigle de Pathmos, lorsque plongeant son regard inspiré dans les mystérieux rayons de l'adorable Soleil de Justice il s'écrie : « En lui était la vie et la vie était la lumière... Celui-là était la vraie lumière... »

Voilà pour nous un grand mystère que la lumière soit vie, et la vie lumière !

Les anges, images de Dieu, semblables au Verbe que vit saint Jean, sont comme le Verbe, par qui ils ont été faits, lumières de vie et vies lumineuses ; autant d'anges, autant de vies, autant de lumières ; quelle splendeur !

Toute nature intelligente, animée de la grâce sanctifiante, participe à la lumière de Dieu, comme aux clartés d'une aurore de plus en plus radieuse jusqu'au lever de l'astre resplendissant.

A l'instant sublime où Dieu créa les anges et tira le chaos du néant, ces esprits ne partageaient pas encore sa gloire : Il leur fallait la mériter, et beaucoup la méritèrent ; mais un moindre nombre d'entre eux ne la méritèrent point. Ceux-ci au lieu d'être glorifiés se virent changés en ténèbres plus ténébreuses que les ténèbres du chaos.

*
* *

L'on a essayé de décrire l'épouvantable lutte que se livrèrent alors deux armées en présence, que venait de diviser le mal soudain éclos au sein de l'angélique nature¹.

Les mauvais par les bons furent « précipités en enfer » ; c'est le terme consacré. L'Écriture désigne ce lieu funeste comme un abîme où brûlent toujours sans s'éteindre les flammes d'un feu ténébreux. C'est le « feu éternel », dit Jésus-Christ ; ce sont les « ténèbres extérieures » dit-il encore. Les Pères s'accordent à croire que ce feu est matériel et doué de façon à brûler des esprits sans les consumer.

Rien d'étonnant que des esprits lumineux éteints par leur propre orgueil pour avoir voulu se comparer au Tout-Puissant au moment où il venait de leur donner l'être, aient mérité de devenir la proie de la matière qu'ils étaient appelés à dominer dans leur béatitude.

Mais où est l'enfer ? Certes pas dans les cieux où tout est esprit, vie, et lumière ; mais « à l'extérieur », loin des cieux, le plus loin possible. L'enfer est situé dans une région pro-

1. *Revue du Monde Invisible* : juin, juillet, août et octobre 1901.

fonde évoquant l'idée d'infériorité, où l'on tombe, où l'on est précipité. L'enfer ne peut être que cet abîme sur la face duquel étaient des ténèbres, « et les ténèbres étaient sur la face d'un abîme » énonce le texte sacré.

Et cet abîme obscur est le chaos mis à la disposition des anges rebelles.

*
* *

C'est donc là, aux confins de l'univers naissant et des cieux leur patrie, que les anges acquirent le bonheur infini auquel ils étaient appelés, et qu'ils se mirent avec tant d'amour au service de l'Esprit-Saint alors porté sur les eaux primitives, dit le texte biblique. « Et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. »

C'est alors aussi que ces lumineux esprits désormais glorieux, grâce à leur libre soumission au seul Très-Haut, et par des essors aussi prompts que puissants, donnèrent l'impulsion à la masse inerte et colossale de cet univers, dans les gouffres duquel ils venaient de précipiter sans merci Lucifer et les démons expulsés de leurs phalanges.

*
* *

Qu'on s'imagine ces milliards de volontés intelligentes, constellations vivantes qui resplendissent de divines clartés; et que l'on comprenne combien sont différentes de leur substance spirituelle les substances de la matière, demeurées si profondément obscures au sein de tant de splendeur, jusqu'à ce que Dieu prononçât le *Fiat lux!*

Mais si ces esprits radieux ne peuvent donner à de grossières substances la lumière qu'elles attendent, ils vont du moins leur communiquer chaleur et mouvement.

Car le ténébreux chaos dès son premier instant aussi froid qu'immobile, devint plus glacé encore lorsque de toutes parts, plus rapide que la foudre ou la grêle, l'innombrable armée des anges déchus fut précipitée jusqu'en ses plus profonds abîmes.

C'est pourquoi les bons anges dans l'allégresse que leur

inspirent et l'honneur du triomphe et leur place dans la création inaugurèrent aussitôt, pour le chant des louanges de l'Éternel, des chœurs variés d'un développement dont les confins de l'univers furent les seules limites. Ainsi leur évolution devant le Très-Haut imprima bientôt à tout le système des astres, et à l'univers lui-même, le mouvement de rotation auquel le Créateur a voulu que ses anges président.

Et, de chœur en chœur, l'admirable dilection que les séraphins puisent aux sources de l'amour divin, se communique et se perpétue dans les phalanges angéliques, avec cette ardeur que les seuls purs esprits savent mettre au service de Dieu, pour le louer dans sa création. C'est de leur contact et de leur impulsion que l'élément aride reçut la chaleur initiale qui donna la vie à la terre et lui fit produire les êtres que Dieu voulait en tirer.

Tout extraordinaire qu'elle paraisse peut-être au premier abord, un peu de réflexion donnera à cette explication de la mission des anges dès l'origine une créance que la foi ne contredit point.

Alfred VAN MONS.

(A suivre.)

AUTOUR DES REVUES

(Faits et doctrines)

Sous le titre qu'on vient de lire, *Autour des Revues, faits et doctrines*, nous inaugurons une nouvelle catégorie d'études très variées, dont l'utilité et l'importance n'échapperont point, nous le croyons, aux lecteurs chrétiens de notre *Revue du Monde Invisible*.

Comme nous, ils ont certainement constaté que notre génération compte des milliers d'esprits inquiets et désenchantés, qui se livrent aux pratiques du spiritisme et de l'occultisme; et que beaucoup vont chercher en vain dans les troublantes émotions que leur apportent les récits de certains des livres et revues qui en traitent, un apaisement aux angoisses qui les étreignent sur les grands problèmes de l'inconnu et de l'au-delà.

Jusqu'ici, dans de certains milieux, bon nombre accueillait avec dédain les phénomènes qui appartiennent à la mystique chrétienne : leur parler du merveilleux de l'Évangile et de certaines vies des saints, c'était se compromettre; y croire, c'était faire preuve d'une ridicule ignorance; les discuter, c'était perdre son temps.

Or, aujourd'hui, et quoi qu'on en dise, les sciences occultes sont venues donner raison à l'Église, puisqu'elles prouvent, quoiqu'à leur insu, l'existence et la survivance des âmes, avec la réalité de l'invisible au-delà; et c'est ainsi qu'une foule de problèmes se posent maintenant à des intelligences anxieuses, fascinées par l'attrait de cet inconnu, mais qui dédaignent encore d'en demander la solution aux enseignements de la foi.

Sans doute, humainement, ces problèmes intéressent d'abord au plus haut point le physiologiste et le philosophe; de là, toutes ces revues de sciences psychiques et occultes. Mais ils

ont un plus grand attrait encore pour l'apologiste chrétien, parce qu'ils se réfèrent surtout aux doctrines révélées ; et il faut donc, bon gré mal gré, se placer sur ce terrain pour en avoir l'explication définitive, puisque c'est l'Église qui possède divinement les solutions les plus autorisées et les plus infail-libles touchant la vie future et le surnaturel.

Et c'est du contraste de ces deux points de vue qu'est née la pensée de la nouvelle catégorie d'études que nous offrons dorénavant à nos lecteurs sous le titre indiqué : *Autour des Revues, Faits et doctrines*.

En conséquence, autant que l'espace nous le permettra chaque mois, nous relaterons ici quelques-uns des phénomènes merveilleux rapportés par diverses revues ; nous y examinerons l'intervention des esprits de l'au-delà ; et, avec notre raison et notre foi, nous en étudierons les conclusions et en discuterons les doctrines.

Par là, peut-être, éclairerons-nous ainsi des âmes auxquelles il ne manque qu'une connaissance plus réelle de la foi de l'Église pour mieux comprendre le surnaturel chrétien et le redoutable au-delà ; et nos lecteurs habituels ramèneront à leur valeur les manifestations de l'occultisme, en s'affermissant de plus en plus dans la doctrine révélée, seule en possession de toutes les solutions attendues.

I. — Revue scientifique et morale du spiritisme (Octobre 1906, p. 253).

On y lit :

La *Revue Spirite* continue la publication de l'étude de M. Grimard sur le *Christianisme et son rôle dans l'évolution religieuse*. L'auteur rappelle les flots de sang qui coulèrent dans Alexandrie et à Byzance pendant ces époques néfastes où le virus théologique affolait tous les esprits, et les poussait au meurtre de ceux qui n'avaient pas absolument la même manière de voir. On peut dire que l'histoire de l'Église est couverte d'une tache sanglante, dont la pourpre a été renouvelée à tous les âges par les guerres de religion et l'inquisition. Mais son rôle est fini, car la chute du pouvoir temporel des papes a été l'une des dernières et des plus éclatantes manifestations de sa décadence.

R. — L'accusation est précise, et je m'inscris en faux ; sa malveillance dénote un oubli total de l'histoire, ou du moins s'en sert à rebours.

1^o Les flots de sang.

Est-ce l'Église des papes, c'est-à-dire le catholicisme, qui a fait couler ces flots de sang ? — Non. L'histoire prouve que, de Néron jusqu'à ce jour, nos vingt millions de martyrs ont toujours été les victimes, et jamais les bourreaux. Les flots de sang sortaient des veines des catholiques ; et ce sont leurs ennemis qui avaient frappé. Qu'on n'intervertisse donc pas les rôles ! A la grande révolution aussi, Louis XVI et les bons Français ont répandu des flots de sang ; mais ce n'est pas eux qui dressaient la guillotine.

2^o Le virus théologique affolait les esprits.

Oui, à peu près comme aujourd'hui le prétendu péril clérical affole une minorité haineuse, montée au pouvoir et troublant le pays.

Au reste, ni autrefois ni jamais, il n'a pu y avoir de religion possible sans théologie, c'est-à-dire sans doctrine, c'est le B-A-BA de toute institution, humaine ou divine. Or, cette doctrine est une véritable science, son origine et ses docteurs le prouvent. Donc, moins encore que toute autre science digne de ce nom, elle ne porte en elle de virus ou poison. Est-ce la faute du catholicisme, si de faux chrétiens vinrent falsifier cette doctrine, et, à main armée, voulurent s'emparer de leurs basiliques et de leurs biens ?

Qui donc voudra appeler virus la doctrine universelle sur le droit de propriété, par exemple, parce qu'un jour des enfants soutiennent une lutte corps à corps contre des malfaiteurs introduits chez eux pour insulter leur mère, et les jeter à la porte ? L'Église est cette mère, la doctrine révélée sa propriété, et les hérétiques ces malfaiteurs.

3^o L'histoire de l'Église est couverte d'une tache sanglante.

Évidemment, comme l'histoire de toutes les nations, même les plus pacifiques ; ou celle de beaucoup d'hommes obligés de passer à de certaines heures autrefois dans la forêt de Bondy.

Ainsi va l'Église, le long des siècles ; et trop souvent sur

sa route des « apaches » couronnés ont attenté à sa vie. Comme son Fondateur et Maître, sa robe est sanglante, mais de son propre sang; et demain comme hier, on lui fera plaies sur plaies. L'Évangile et l'histoire prouvent que ce ne sera jamais elle qui descendra au tombeau. Que nos spirites évoquent donc l'esprit des grands persécuteurs de tous les siècles, jusqu'au geôlier de Fontainebleau, et aux inventeurs du joséphisme et du kulturkampf! Ils s'expliqueront.

4° Les guerres de religion et l'inquisition.

Toujours la même rengaine. Oui ou non, le catholicisme n'est-il pas plus ancien que les hérésies et les schismes qui sont venus s'en séparer et l'attaquer! Qui donc a voulu la guerre, si ce n'est ces révoltés? Avant les Ariens, les Iconoclastes, les Albigeois, les Protestants, le catholicisme existait, puisqu'il part du Calvaire et du Cénacle, de l'an trente-trois. Ce sont donc les débauchés, les ambitieux, les révoltés qui ont fait bande à part, et ont joué du coude, de la langue, et de l'épée meurtrière pour en prendre la place.

Quant à l'inquisition, mot latin qui veut dire « recherche et enquête », les partisans des hautes cours et des inventeurs de complots devraient bien reconnaître aux anciens pouvoirs établis le droit d'interroger des prévenus et de juger des coupables.

5° La chute du pouvoir temporel des papes.

De quelle décadence s'agit-il? Pas de la cessation des « flots de sang », puisque le kulturkampf et les inventaires ont eu lieu depuis. Pas du « virus théologique », puisque les anticatholiques sont plus enragés que jamais; pas un journal français qui n'en contienne des preuves tous les jours. Pas de la « tache sanglante », puisqu'on présente au Parlement des projets d'amendements qui l'étendent. Pas des « guerres de religion », puisque tous les catholiques français passent à l'état de victime. Pas de « l'inquisition », puisque le système des fichards s'étend jusqu'aux plus petits fonctionnaires et même aux assistés des bureaux de bienfaisance, qui ont quelque parent allant à l'église.

Ce qui est vrai, c'est que jamais peut-être, en un si court laps de temps, les portes du Vatican n'avaient été franchies

par tant de souverains et de princes, sans compter les envoyés de puissances non catholiques ; et il ne paraît pas jusqu'ici que Léon XIII et Pie X doivent faire si triste figure dans l'histoire.

Mes lecteurs me pardonneront ; mais ils devaient être avertis. En nos temps troublés, tant de faux historiens tirent à boulets rouges sur l'Église, que le silence ne s'expliquerait pas.

II. — La Lumière (Octobre 1906, p. 333).

Sous le titre : « Curieuse hallucination visuelle » (*Annales des sciences psychiques*, juin, d'après le *Mattino* de Naples, 22 avril). Cette revue raconte un fait digne d'une sérieuse attention, et dont voici le résumé :

Un séminariste prend à Reggio le train express de 5 heures 55, avec l'intention de descendre à Catona pour assister à la fête de saint François de Paule. Dans le même wagon se trouve le chef contrôleur, (M. Dominique Fischetti) qui dit que cet express ne s'arrête pas à Catona, et qu'il eût fallu prendre le train de 6 h. 17.

Or, désappointé, le jeune abbé s'agite, demande conseil, pleure, récite son chapelet, menace de descendre quand même, si le train ne s'arrête pas ; et le chef contrôleur persiste dans sa réponse.

Cependant le train continue à fendre l'espace, et arrive sur le pont qui précède la gare de Catona, siffle, ralentit sa marche, siffle encore, et s'arrête. « Oh ! prodige, saint François de Paule a fait un miracle ! » s'écrie l'abbé, qui s'empresse de descendre, et s'en va rapidement.

Les voyageurs sont aux portières, s'informent de cet arrêt inattendu ; le chef de gare accourt, le chef contrôleur descend. Interrogé, le mécanicien (M. Tricepi), dit qu'il a vu sur la voie une religieuse vêtue de blanc, et accompagnée de deux dames, qui ne bougeaient pas, et qu'il n'a pas voulu écraser. On regarde, on cherche ; elles n'ont pourtant pas sauté en bas du pont ; et l'on n'aperçoit que le voyageur descendu, qui est déjà loin.

Le chef contrôleur, ébahi, rapporte l'inquiétude de l'abbé et leur conversation ; le mécanicien persiste à dire qu'il a vu les trois dames, immobiles sur la voie ferrée. Et cet arrêt non réglementaire sur le pont de Catona a été consigné sur la feuille de voyage.

Voilà le fait. Quel titre mérite-t-il ? Des Revues spiritistes l'appellent « curieuse hallucination visuelle ». Mais c'est tenir à peine compte du récit du mécanicien, et refuser volontairement toute signification au récit du chef contrôleur ; donc c'est vouloir supprimer de parti pris le côté merveilleux d'un pareil fait.

Un esprit impartial n'admet point ce procédé, fût-on ennemi de tout surnaturel divin. Il y a là deux récits qui se complètent, faits par deux hommes qui ont un caractère officiel dans la compagnie, et l'abbé que tous les voyageurs aux portières ont aperçu s'éloigner à pas rapides. Pourquoi traiter le mécanicien d'halluciné?

Des spirites sérieux doivent voir ici des « esprits matérialisés », selon le langage reçu dans nos Revues. Seulement, hélas! comme il y a grande probabilité qu'il s'agit d'esprits venus du ciel, ce qui sent un peu trop le catholicisme, la libre pensée n'en veut pas. Voudrait-elle s'accommoder mieux d'esprits venus de l'enfer?

Ce qu'il y a d'indéniable, c'est que dans tout ce récit l'abbé est le principal personnage : il monte en wagon, il lui faut un arrêt du train à Catona pour assister à la grande fête de saint François de Paule (2 avril), et il l'obtient à l'heure voulue. Les hallucinations inexpliquées des mécaniciens ne se produisent pas de la sorte. Et je conclus que les Revues spirites, si différentes des journaux qui donnent des « faits divers », devaient reconnaître ici des « esprits matérialisés », et non une « hallucination visuelle ». Mais c'était, vu les circonstances, admettre un surnaturel divin; et l'on ne le voit pas, par le fait d'une autre sorte d'hallucination. Le nier n'est pas le détruire.

III. — Annales des Sciences psychiques (Octobre 1906, p. 624).

Sous le titre, « Histoire d'une fourrure volée », nous trouvons ici un récit qui nous donne la mesure de la croyance qu'on doit avoir à l'intervention des esprits. Nous résumons :

Dans une réunion du vendredi 12 janvier 1906, chez M^{me} Gordon, avenue Mac-Mahon, à Paris, on demande à l'esprit s'il peut retrouver les objets perdus, par exemple une zibeline que Madamie n'a plus vue depuis quelques mois. Est-elle restée dans son précédent appartement de l'avenue Niel ? dans ses garde-robes à Bruxelles ? dans ses malles, en Écosse où est sa famille ?

L'esprit demande quelques jours pour chercher « avec quelques-uns de ses amis ». Et le samedi 20 janvier, il vient dire : « La zibeline a été volée par votre ancienne domestique Yvonne ; accompagnée de son amant,

celle-ci l'a portée chez un fourreur, le 31 mai 1905, et elle a touché 100 francs. Allez chercher cette zibeline chez M. Lluni, 39, rue du Louvre, lundi, 22, à 11 heures du matin, il sera là.

Or, l'un des assistants va, le lundi, rue du Louvre, et ne trouve de numéros impairs que jusqu'à 27.

A force de recherches, il trouve un fourreur au 15, dont la plaque porte le nom de M. Ullman, lequel d'ailleurs est mort depuis cinq ans ; et le successeur s'appelle M. Goldsmith.

Celui-ci reconnaît avoir reçu, la veille, une zibeline, portée par un monsieur et une dame, qui ne demandaient pas même le quart de sa valeur ; et il les avait envoyés chez un courtier dont il donne l'adresse.

Là on trouve, en effet, une zibeline estimée 3.500 francs par le fourreur, dont on demandait 800 francs, et sur laquelle ont été payés 100 francs.

M^{me} Gordon, amenée dans ce magasin, ne reconnaît pas sa zibeline, et renonce à l'intention de porter plainte au commissaire.

Voilà le fait dans ses principaux détails ; et je demande quel cas il faut faire d'un esprit qui a à son passif les erreurs suivantes :

a) Il a vu 39 numéros, côté des impairs, rue du Louvre, et il n'y en a que 27, comme tout passant peut le constater.

b) Il n'y a pas même de fourreur au 27, mais au 15.

c) Ce fourreur ne s'appelle pas Lluni, mais autrefois Ullman, et depuis cinq ans Goldsmith. — Le courtier, non plus.

d) Le samedi 20 janvier, l'esprit dit que la zibeline est chez le fourreur depuis le 31 mai 1905 : et, le lundi, le fourreur dit qu'on la lui a portée seulement la veille, 21 janvier 1906.

e) Enfin, ce n'est pas du tout la zibeline réclamée.

Nos lecteurs n'auront pas grand effort à faire pour tirer la conclusion. — Mais, j'ajoute deux mots : L'un, les apparitions et révélations des anges de Dieu, esprits de lumière, rapportées dans l'Écriture sainte et dans la vie de beaucoup de saints, n'ont jamais donné lieu à la moindre erreur ; — l'autre, la foi catholique enseigne que les anges déchus, ou démons, sont des esprits d'erreur, de mensonge, et de ténèbres, n'ont qu'une puissance limitée, et laissent toujours voir, à qui veut réfléchir, qu'ils sont de l'enfer, et non de Dieu. Dans les merveilles qu'ils opèrent, leur origine se trahit. Le fait qu'on vient de citer nous le rappelle à sa manière.

P. L. BORIE.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

LA RELIGION SPIRITE

Ce n'est pas sans quelque hésitation, je l'avoue d'abord, que je viens d'écrire ce titre, car il est des revues qui affirment que leurs doctrines et l'évocation des esprits ne constituent pas une religion mais seulement une science.

D'autres, au contraire, prétendent bien élever le spiritisme à la hauteur d'une institution religieuse, au moins dans un avenir prochain ; et d'ailleurs il faut reconnaître que les doctrines émises par les esprits interrogés sur bon nombre de questions religieuses contiennent déjà tout un enseignement de dogme, de morale, et de pratiques cultuelles.

Dans ces conditions, le spiritisme ne peut se dire une science strictement philosophique. Il est donc plutôt une science religieuse, qui mérite plus ou moins ce nom, je l'admets, mais le mérite de préférence à d'autres, puisque la plupart des articles de ses doctrines ont leur contre-partie dans les doctrines chrétiennes.

C'est à ce point de vue que j'ai à étudier aujourd'hui le spiritisme, non pas que les lecteurs de notre *Revue du Monde Invisible* n'aient déjà eu l'occasion d'être fixés sur ce sujet, mais parce que des articles de revues spirites viennent de redonner ces doctrines, et qu'ainsi leur examen et leur réfutation s'imposent à nous de nouveau. La présente étude est donc d'actualité.

*
* *

La *Vie d'Oltre-Tombe*, numéro de novembre 1906, p. 163, dit que « la question spirite est à l'ordre du jour », que « depuis l'apparition des livres d'Allan-Kardec, il y a un demi-siècle, ce fut un emballement général dans le monde entier », et ajoute que « là où l'on veut fermer les barrières

et raccourcir les horizons de la vie, le spiritisme entr'ouvre les portes de l'au-delà pour nous mettre en relation avec nos chers disparus, et nous montrer le progrès éternel des êtres qui ne meurent pas ».

Une autre revue, *le Progrès spirite*, numéro de novembre 1906, a pour sous-titre ces deux mots qui sont tout un programme : « Philosophie kardéciste, psychologie expérimentale, » et, dès sa première page, dit que « le spiritisme est la doctrine moralisatrice par excellence » ; ajoute plus loin que « l'homme a besoin de savoir ce qu'il est, d'où il vient, où il va, et que c'est cette connaissance que le spiritisme vient lui donner », car il lui apportera « l'explication de son *moi* intime, de son véritable but sur terre, et de la destinée qui l'attend, en lui révélant les lois mêmes de son âme ».

Plus haut, le *Progrès spirite* avait dit : « Selon nous, les cultes ont souvent oublié les vrais principes religieux, et ont montré à l'homme un Dieu faux, des dogmes absurdes et barbares. » Et ici il dit : « Il faut refaire l'intelligence, la conscience humaine, les développer sur d'autres bases, pour que l'homme comprenne enfin le véritable but de la vie, qui est le perfectionnement moral de l'individu en vue d'un avenir meilleur dans cette existence d'abord, et ensuite dans celles qui lui seront successivement dévolues. »

Plus loin, dans une note sur un autre article, p. 164, il écrit : « Jésus fut peut-être le plus pur missionnaire de la Divinité ; et sa doctrine, toute d'amour et de charité, est celle qui nous séduit le plus. Le spiritisme a pour mission de la compléter. »

Ces citations préliminaires suffisent : il y a là un corps de doctrine. Au reste, Allan-Kardec écrivit pour cela *l'Évangile selon le Spiritisme* ; d'où il suit que la « philosophie kardéciste » est une doctrine évangélique à sa façon, une religion nouvelle qui se donne la mission de compléter l'Évangile de Jésus-Christ.

Voici, du reste, sa déclaration de principe, son premier dogme : « Il y a... la loi de Dieu promulguée sur le Sinaï, et elle est invariable. Jésus n'est pas venu détruire la loi de Dieu, mais l'accomplir, c'est-à-dire la développer, et lui donner son véritable sens, en l'appropriant au degré d'avancement

des hommes. » Ainsi, continue-t-il : « La loi de l'Ancien Testament est personnifiée par Moïse ; celle du Nouveau Testament l'est dans le Christ ; et le spiritisme est la troisième révélation de la loi de Dieu, mais il n'est personnifié dans aucun individu, parce qu'il est le produit de l'enseignement donné non par un homme, mais par les esprits, qui sont la voix du ciel sur tous les points de la terre. »

L'argumentation me paraît facile, et la conclusion évidente : Les livres d'Allan-Kardec ont produit un emballement général dans le monde entier ; c'est la philosophie kardéciste, contenue surtout dans « l'Évangile selon le spiritisme », qu'il faut suivre, enseigner et pratiquer : je dois donc m'en rapporter évidemment à Allan-Kardec lui-même pour qualifier la doctrine qui en résulte.

Or, on a vu qu'il admet une triple révélation de la loi de Dieu : par le mosaïsme, le christianisme, et le spiritisme. Mais personne ne saurait nier que le mosaïsme et le christianisme ne fussent chacun une religion véritable, le second complétant le premier, comme l'a dit Jésus-Christ lui-même (Matthieu, v, 17), et que le reconnaît Allan-Kardec. Donc, le spiritisme à son tour est une religion, s'il est vrai qu'il « ait pour mission de compléter le christianisme », et soit « la troisième révélation de la loi de Dieu ». Et voilà pourquoi nous avons le droit, en face de tous les spirites, même les plus libres penseurs, de parler de la religion du spiritisme.

A la vérité, pour nous, la religion spirite n'est nullement une nouvelle révélation de la loi de Dieu, comme on le prouvera sans peine ; mais il n'en reste pas moins qu'on y trouve des doctrines religieuses de sa façon, et cela nous suffit ici.

Qu'était-ce d'abord qu'Allan-Kardec ?

L'auteur de livres écrits sous la dictée des esprits, un homme de génie, qu'un rédacteur de la *Vie d'Outre-Tombe*, p. 176, vient de placer à côté de Newton et de Leibniz, et qui fut si humble, pourtant, qu'il n'osa ajouter son nom à celui des évangélistes de Jésus-Christ, lui qui a cependant écrit l'« Évangile du spiritisme », destiné à compléter l'évangile chrétien.

Allan-Kardec? Eh bien! ce n'est personne aux registres d'état civil, en France ou ailleurs; c'est tout simplement le pseudonyme de Léon-Hippolyte Denizart-Rivail, né à Lyon le 4 octobre 1804.

Il était de famille catholique, mais fut élevé en Suisse dans la pension protestante de Pestalozzi; et, grandi, il travailla à un système ingénieux et irréalisable « d'unification » des idées et des croyances dont il avait pris quelque teinte dans ces deux religions.

Or, un jour, et il avait déjà cinquante ans, il assista à des expériences desomnambulisme à Paris, rue Grange-Batelière; vit des tables qui tournaient, sautaient, couraient; lut sur une ardoise un essai d'écriture obtenue par un médium; assista ensuite à d'autres expériences rue Rochechouart; et entra enfin en relation avec un esprit d'outre-tombe qui prit d'abord le nom de Zéphir, lui paraissait un peu satirique, mais lui donna de sages conseils. Léon Rivail était conquis.

Un soir, de petits coups réitérés se firent entendre contre la cloison de son cabinet de travail, sa femme aussi les entendit; et le lendemain, Zéphir s'en déclara l'auteur, lui promit de lui parler tous les mois, affirma qu'il l'assisterait dans tous ses travaux, et se donna maintenant le nom de « Vérité ».

Deux ans plus tard, 30 avril 1856, Zéphir-Vérité écrivit, en présence de sept ou huit personnes: « Vous soulagerez votre semblable, vous le magnétiserez pour le guérir. Puis, chacun a son poste préparé, car il faudra de tout, puisque tout sera détruit, surtout pour un instant. Il n'y aura plus de religion, et il en faudra une, mais vraie, grande, belle, et digne du Créateur. Les premiers fondements en sont déjà posés. Toi, Rivail, ta mission est là. »

Puis, après une pause, le crayon de la corbeille se tourna vers un des assistants, radical très ardent: « A toi, M..., l'épée qui ne blesse pas, mais qui tue. Contre tout ce qui est, c'est toi qui viendras le premier. Lui, Rivail, viendra le second: c'est l'ouvrier qui reconstruit ce qui a été démoli. »

C'était clair, Rivail allait être le fondateur d'une religion réparatrice.

A partir de ce moment, il compose des livres, et les esprits

lui disent : « Tu as bien compris, nous sommes contents de toi, continue... fais imprimer l'ouvrage. Crois en Dieu, et marche. » Et le crayon signe : Saint Jean l'Évangéliste, saint Augustin, saint Vincent de Paul, saint Louis, Socrate, Platon, Fénelon, Franklin, Swedenborg (1), la Vérité, etc. Et Rivail veut bien ensuite nous apprendre, peut-être passans rire : « Ce livre a été écrit par l'ordre et sous la dictée d'esprits supérieurs, pour établir les fondements d'une philosophie rationnelle. Il ne renferme rien qui ne soit l'expression de leur pensée, et qui n'ait subi leur contrôle. » Et il ajoute bientôt volumes sur volumes, entendant des esprits cette parole encourageante : « Occupe-toi avec zèle et persévérance du travail que tu as entrepris avec notre concours, car ce travail est le nôtre. Nous y avons posé les bases du nouvel édifice qui s'élève, et doit un jour réunir tous les hommes dans un même sentiment d'amour et de charité. »

Après le Pentateuque et l'Évangile, on allait donc entendre la troisième révélation venue du ciel ; et Léon Rivail, tout entier à sa mission, rompit avec son passé profane en changeant de nom : désormais il devait s'appeler Allan-Kardec. C'était plus poétique, et plein de prestige et d'autorité.

Heureux homme, qui ne trouva devant lui ni Pharaon et ses mages, comme jadis Moïse, ni la synagogue et Pilate, comme jadis Jésus-Christ, pour exiger des preuves certaines de sa mission ! Heureux homme, dis-je, auquel il suffit d'un crayon attaché à une corbeille pour authentifier l'inspiration de ses livres ! Dans le mosaïsme, des révoltes éclatent au désert, et des prophètes plus tard sont lapidés ; dans le christianisme, les évangélistes et les apôtres sont pourchassés et tués.

Le ciel a changé tout cela : sa première et sa seconde révélation n'avaient apporté que de continuelles tribulations à ses envoyés ; dans sa troisième, Léon Rivail, transformé en évan-

1. Tous les noms cités ici sont généralement connus, sauf peut-être Swedenborg. C'était un Suédois, fils d'un ministre luthérien, qui s'occupa beaucoup de physiologie, anatomie, métallurgie, et versa enfin si bien dans le spiritisme de l'époque qu'il se crut investi d'une mission divine, et, comme maintenant Rivail, écrivit les lois d'une religion nouvelle. Ses coreligionnaires luthériens le traitèrent d'hérétique (1688-1772).

géliste sous le pseudonyme d'Allan-Kardec, n'avait plus qu'à se laisser vivre; et ses livres ont aussitôt produit un « emballage général dans le monde ». Dorénavant « tous les hommes vont vivre dans un même sentiment d'amour et de charité ». Et si quelqu'un n'y croit pas, il n'a qu'à regarder ce qu'ont produit en 1906 la liberté des grèves, la loi de séparation, et le repos hebdomadaire; mais peut-être ne sommes-nous pas devenus encore suffisamment spirites!

Le spiritisme est-il bien une révélation?

Léon Rivail, stylé et inspiré par Zéphir-Vérité, a voulu l'affirmer, et j'ai dit de quelle façon. D'abord, dans son « Évangile du spiritisme », il reconnaît que Dieu donna sa loi à Moïse, et voulut que Jésus-Christ la développât; puis, il ajoute que le spiritisme vient la compléter, pour former une religion « vraie, grande, belle, et digne du Créateur ».

Or, Zéphir-Vérité lui dit : « Ta mission à toi, Rivail, est là. » Voilà donc Rivail-Kardec complétant Jésus-Christ, comme celui-ci avait complété Moïse; et ce n'est pas déjà si mal!

J'ai bien une toute petite objection, car nous savons tous que Moïse et l'Ancien Testament annoncèrent Jésus-Christ; mais nous n'avons lu aucune part dans les discours de Jésus-Christ et le reste du Nouveau Testament que le spiritisme d'Allan-Kardec fût annoncé à son tour. Mieux encore, les deux évangiles de saint Matthieu et saint Luc prophétisent la fin du monde, avec le jugement définitif de l'humanité, sous l'autorité et par la puissance du même Jésus-Christ: et l'Apocalypse de saint Jean proclame la même doctrine. Mais alors, quand tout sera fini ici-bas, et détruit, où y aura-t-il des peuples de religion kardéciste?

J'entends bien qu'il en existe peut-être quelques milliers dès aujourd'hui, comme il exista des antichrétiens dans tous les siècles, mais le christianisme continue sa marche comme auparavant, et apporte ses preuves avec lui. On sait quel jour et à quelle heure le Christ consumma au Calvaire toutes les prophéties messianiques, et quel jour et à quelle heure ses

apôtres reçurent l'Esprit de Dieu pour prêcher à l'univers sa doctrine, j'attends qu'on me dise quel jour le christianisme a pris fin, pour laisser l'humanité passer à la prétendue troisième révélation.

Rivail-Kardec veut bien nous dire : « Jésus ne tenait son autorité que de la nature exceptionnelle de son esprit, et de sa mission divine. » En vérité, c'était presque quelque chose, puisque Moïse et toutes les prophéties l'avaient annoncé et décrit, que son esprit était visiblement du ciel, et qu'il fit des œuvres peut-être un peu surprenantes : ses apôtres et ses saints, en invoquant son nom, n'ont pas mal suivi ses traces.

Eh bien ! j'ai la faiblesse de croire que Zéphir-Vérité, son messie Allan-Kardec, et tous leurs médiums, ne gagnent pas à la comparaison. Mais j'ai peut-être le cerveau mal fait. Voici maintenant une coïncidence qui me rapproche de Rivail. Sans avoir étudié comme lui à l'école de Pestalozzi, j'ai été l'élève d'un de ses camarades chez le célèbre Suisse, lequel devint pédagogue à son tour, et, ainsi, j'ai reçu la même éducation (le directeur de l'enseignement secondaire à l'Instruction publique pourrait en témoigner, car il en était comme moi). Or, ayant ainsi appris à lire par la même méthode, l'esprit de Rivail, s'il rôde autour de moi, devra trouver que j'ai bien lu la petite histoire suivante : « C'était sous le Directoire, où toute religion était détruite, autels renversés, prêtres guillotins ; et il fallait pourtant une religion à la France. L'un des cinq directeurs, Larevellière-Lépaux, imagina la théophilanthropie, avec des prêtres de sa façon aux longues robes blanches, aux ceintures tricolores, aux hymnes et cantiques philosophiques, et aux invocations sentimentales au Dieu de la nature. C'était joli au possible : et son ingénieux auteur eut un immense succès... de ridicule. Comme il se plaignait, son collègue Barras voulut bien lui donner un conseil : « Fais-toi pendre vendredi, et ressuscite dimanche, c'est le seul moyen de prouver ta mission et d'attirer des prosélytes sérieux ; les religions ne réussissent bien que par les martyrs. »

Larevellière, esprit contradicteur, s'obstina à ne pas suivre le conseil, et mourut à Paris en 1824 ; Barras, en 1829.

Rivail eût pu en apprendre la recette pour en user trente ans après, et nous croirions peut-être maintenant à sa révélation.

*
* *

Le spiritisme, et c'est la base du système, reconnaît par delà le tombeau la survivance des esprits, qui sont les âmes. Il est donc, comme nous, l'adversaire des matérialistes; mais sa doctrine sur l'origine des esprits « n'est pas encore élucidée », dit la *Vie d'Outre-Tombe*, novembre 1906, p. 171.

On y lit :

Allan-Kardec dit : Dieu les crée, comme les autres créatures, par sa volonté, mais leur origine est un mystère. D'autres personnes sont portées à admettre que chaque esprit a dû animer depuis son origine une série d'animaux de plus en plus perfectionnés, avant d'arriver à l'état d'homme.

Ainsi, même au cas où notre âme a été créée par Dieu, la doctrine kardéciste prononce que son origine est un mystère : comprenez-vous cette conclusion? A moins qu'il n'ose se prononcer entre tous les systèmes philosophiques, sans adopter le dogme catholique? (Voir *Revue du Monde Invisible*, septembre 1906, p. 238.)

Or, d'autres spirites, très intellectuels sans doute, ont voulu imaginer que nous fûmes d'abord des animaux de l'espèce infime, et avons évolué progressivement, pour devenir enfin des hommes.

Il faut croire que c'est vrai, puisque ces disciples d'Allan-Kardec sont des commentateurs de la troisième révélation de Dieu; mais cela me gâte le darwinisme, qui nous faisait descendre seulement d'un singe et d'une guenon, animaux déjà doués d'une perfection relative.

Hélas! cela me gâte davantage encore le christianisme et le mosaïsme, irréfutables révélation divines, dont le langage était vraiment tout autre. Or, le mosaïsme donne l'âme immédiatement créée de Dieu quand il a créé l'homme; et le christianisme, « développement du mosaïsme », n'a trouvé rien à

modifier à cette doctrine. Et voici que le spiritisme, « qui a la mission de le compléter », c'est son évangéliste Rivail-Kardec qui le dit, vient en détruire totalement la doctrine, pour placer d'abord notre âme dans des animalcules de rien, un ver, une puce, un moucheron, et la faire progresser par le passage successif dans une « série d'animaux de plus en plus perfectionnés, avant d'arriver à l'état d'homme »? En vérité, cette origine-là est bien un mystère.

Voyons, mes bonamis de la *Vie d'Outre-Tombe*, il faudrait pourtant me trouver deux ou trois hommes qui nous raconteraient, sans rire, cette série de voyages. Cela nous changerait de Robinson et de Gulliver, et nous expliquerait l'ancienne métempsycose prise à rebours, car c'était seulement après avoir animé l'homme, que son âme passait dans des animaux terrestres, aquatiques, ou aériens, en punition ou en récompense de ses œuvres, selon leur valeur, pour revenir encore dans l'homme avant de monter enfin dans les étoiles. Ces transformations ne dureraient, au total, que trois mille ans. En est-ce encore ainsi de nos voyages dans la série d'animaux de plus en plus perfectionnés? Il importerait de le savoir, parce que les legs par testament ne seraient que temporaires : et puis, en tuant une mouche ou une volaille, n'attendez-vous pas à la vie de quelque homme, passé ou futur?

Que sont les esprits de l'autre monde?

La doctrine kardéciste les appelle « des désincarnés », expression nullement philosophique, car l'homme n'est pas un esprit qui s'incarne par la naissance, se désincarne par la mort, et se réincarnera plus tard dans un autre homme, quoi qu'en dise le spiritisme.

Aucune philosophie, ancienne ou moderne, ne l'a dit ni ne pouvait le dire; mais, admettons le mot, malgré l'évidente impropriété du terme. Faudra-t-il, dorénavant, appeler la mort une « désincarnation »? et, de nos défunts, dire, comme le *Progrès spirite*, novembre 1906, p. 172 : « M^{me} X. s'est désincarnée tel jour? » Avis aux imprimeurs de billets d'enterrement!

Que font donc après leur séparation du corps ces esprits désincarnés ?

C'est la *Vie d'Outre-tombe* qui va nous le dire, novembre 1906, p. 172 : « L'usage que l'esprit fait, ou doit faire, de ses facultés dans l'autre vie, nous échappe presque complètement; toutefois, en vertu de la solidarité qui relie entre elles toutes les parties de l'univers, nous concevons qu'il doit se livrer à quelque travail utile au progrès du monde, en collaboration avec les esprits qui l'entourent. »

L'aveu est à retenir : « L'usage que l'esprit fait, ou doit faire de ses facultés dans l'autre vie, nous échappe presque complètement. » Autant valait dire : « Nous n'en savons rien ! » Mais c'était compromettant pour une doctrine qui doit reposer précisément sur l'existence et les œuvres de ces esprits. En vain ajoute-t-on une supposition sur le principe de « la solidarité qui relie entre elles toutes les parties de l'univers » ; on oublie que ces esprits ne sont pas une des parties constitutives de notre univers, ni même de l'autre monde, et en sont seulement des habitants, dont la vie en est indépendante. Quant à leur « travail utile au progrès du monde », en quoi peut-il bien consister ? On oublie aussi de le dire. Allument-ils tous les soirs les étoiles ? fabriquent-ils la grêle dévastatrice ? tiennent-ils les planètes à la disposition des astronomes ?

Le *Progrès spirite*, même date et même page que la *Vie d'Outre-tombe*, possède une meilleure réponse, que d'ailleurs il met en note à l'adresse de M. Gaston Méry, de l'*Echo du Merveilleux*. Il dit : « Les manifestations spirites ne sont pas l'œuvre des démons ennemis de l'humanité, mais bien celle d'êtres ayant appartenu à notre monde, et qui nous continuent, de l'au-delà, leur amitié et leur appui. »

Et voilà la solution au problème : « L'usage que fait l'esprit, de ses facultés dans l'autre vie, » au lieu de « nous échapper presque complètement », selon la *Vie d'Outre-tombe*, que son titre même devait obliger à le savoir, produit « les manifestations de ces êtres qui nous continuent, de l'au-delà, leur

amitié et leur appui ». C'est ainsi que l'une de ces deux revues vient au secours de l'autre, pour lui donner la réponse « au moment psychologique ».

Acceptons cette réponse, et écoutons de nouveau la *Vie d'Outre-tombe*, alinéa suivant :

« Il semble que les esprits peuvent par leur invisibilité et leur facilité de déplacement se rendre un compte plus exact de tout ce qui se passe à la surface de la terre. Cette circonstance spéciale peut développer à un haut degré chez eux la conscience de ce qu'il serait vraiment utile d'accomplir au point de vue de l'intérêt général. »

Encore des généralités et des problèmes sans solution ; mais où il y a quelques aveux. Ainsi : le travail utile au progrès du monde, la collaboration avec d'autres esprits, la continuation de leur amitié et de leur appui, leur facilité de déplacement, leur connaissance plus exacte de ce qui se passe à la surface de la terre, la conscience de ce qu'il serait vraiment utile d'accomplir, qui sont l'explication de toutes les manifestations spirites, devraient bien avoir plus de résultat que je n'en aperçois jusqu'ici.

Et lequel ? Donnons un exemple : Un esprit incarné dans une poule, une chatte, une lionne, un père, une mère, défend avant tout sa famille ; et, tout en travaillant au progrès général de l'espèce où il vit, s'occupe d'abord des siens. Alors, comment se fait-il qu'après avoir eu tant d'amour de la famille, dans la série continuelle d'animaux où il a vécu jusqu'à l'état d'homme inclusivement, tout à coup il manque de ce sentiment qui lui était inné, et, désincarné, un père oublie la veuve et les orphelins qu'il a laissés sans ressources et sans pain ? Les suicides pour cause de misère le prouvent. Cependant, sa facilité de déplacement et sa conscience de ce qu'il serait utile, la continuation de son amitié et de son appui, me semblent ne devoir se traduire autrement que par ces deux œuvres nécessaires : le petit pain d'un sou pris chez chaque boulanger du quartier, et le louis d'or pris de temps à autre dans la caisse d'un gros banquier ou d'un millionnaire. Voilà la manifestation spirite qui s'impose à de tels désincarnés : œuvre nécessaire, amitié réelle, appui urgent. Nombre d'in-

carnés le font, malgré le Décalogue et le Code pénal : mais de l'autre côté de la tombe, la police correctionnelle n'a plus cours.

Ainsi, dans la Bible, un esprit se manifeste au jeune Tobie, quand il va recueillir une forte somme due à son père, un autre vient tirer Abraham et Loth d'une ville qui va être incendiée, un autre encore vient museler les lions à qui Daniel était jeté en pâture, un autre sert d'écran aux trois Hébreux de la fournaise, etc. Pour des « manifestations spirites » utiles, celles-là l'étaient au premier chef, on ne saurait en disconvenir ; et si elles coûtent trop aux « désincarnés », parce qu'ils ont oublié la nécessité du pain et l'importance de l'argent, peut-être qu'au moins une petite apparition de temps à autre, où ils donneraient de bons conseils et détourneraient de fausses démarches, resterait encore l'œuvre utile par excellence. Leur passé le voudrait, et la continuation de leur amitié et de leur appui l'impose ; mais à cette théorie de la doctrine kardéciste, jamais la pratique n'a répondu, restant muette toujours, les survivants n'y trouvent donc aucun profit.

Et je laisse au lecteur le soin de comparer et de conclure.

LOUIS D'ALBORY.

(*A suivre.*)

Un Cas remarquable d'Incarnation

Nous empruntons à la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* le récit suivant, sur lequel nous nous proposons de revenir.

Si l'esprit d'une personne décédée peut exercer une action quelconque sur des organes vivants, cette action est, le plus souvent, incomplète et localisée, ainsi qu'il appert des images symboliques ou prémonitoires, perçues par les vivants, et qui sont des manifestations de l'au-delà. Mais l'incarnation, proprement dite, suppose une véritable substitution de personne, durant laquelle l'influx spirituel d'un décédé se manifesterait tout entier, constituant une entité autonome dans un corps.

Une substitution aussi complète est-elle bien possible? — Si oui, on nous accordera sans peine qu'il est bien difficile d'en faire la preuve, nous ne pouvons qu'enregistrer les cas qui semblent établir la possibilité du fait.

En voici un bien intéressant que nous traduisons du recueil classique de Myers (*Human Personality*).

Ce cas est celui de Lurancy Vennum; le récit original parut dans le *Religio Philosophical Journal*, en 1879 et fut publié en brochure par le Dr E. W. Stevens, sous ce titre : *La Mercille de Watseka*.

Le Dr Stevens, mort en 1885, a laissé un nom très honorablement connu et l'éditeur du journal assure, qu'ensemble, ils ont pris grand soin de ne rien avancer sans l'assentiment des témoins les plus scrupuleux. Mais le fait important, c'est que le Dr Hodgson se rendit lui-même à Watseka en 1890 et qu'il examina rigoureusement tous les témoins survivants. Les preuves qu'il rassembla sont publiées dans le *Religio Philosophical Journal* du 20 décembre 1890.

Il s'agit d'une jeune fille, Lurancy Vennum, saisie, vers

l'âge de quatorze ans, par l'influence d'une autre jeune fille, Mary Roff, qui était morte depuis près de treize ans.

Le prodige, c'est que l'action exercée par Mary Roff dura pendant une période de près de quatre mois, du 1^{er} février au 21 mai 1878. Au reste, voici les faits rapportés par Myers, *Human Personality*, tome I, page 360.

*
* *

Mary Lurancy Vennum, la *Merveille de Watseka*, était née, le 16 avril 1864, dans le canton de Milford, à sept milles environ de Watseka (Illinois). Sa famille se rendit à Iova, en juillet 1864 (Lurancy avait alors trois mois), et revint, en octobre 1865, à huit milles de Watseka (trois mois après la mort de Mary Roff). Lurancy avait alors à peu près un an et demi. Après deux autres déplacements dans les environs, la famille rentra à Watseka le 1^{er} avril 1871. Ils y restèrent durant l'été. Le seul rapport qu'il y eut jamais entre les deux familles, au cours de cette saison, fut une simple visite de quelques minutes de M^{me} Roff à M^{me} Vennum, visite qui ne fut jamais rendue, et quelques mots de politesse entre les deux messieurs. Depuis 1871, la famille Vennum demeura loin du quartier de M. Roff, et jamais plus près qu'actuellement, où ils occupent les deux points extrêmes de la ville.

Rancy, comme on l'appelait familièrement, n'avait jamais été malade, sauf une légère rougeole en 1873. Peu de jours avant les incidents qui vont suivre, elle dit à ses parents : « La nuit dernière il y avait des gens dans ma chambre et ils m'appelaient : Rancy..! Rancy...! J'ai senti leur souffle sur ma figure. » La nuit suivante elle sortit de son lit, disant qu'elle essayait de s'assoupir : des gens l'appelaient Rancy! Rancy...! Sa mère vint se coucher auprès d'elle, après cela elle put dormir le reste de la nuit.

Le 11 juillet 1877, elle eut une sorte de crise et perdit connaissance pendant cinq heures ; la transe recommença les jours suivants, mais, tandis qu'elle gisait inanimée, elle décrivit ses sensations, déclarant voir le ciel et les anges, ainsi qu'un petit frère, une petite sœur et d'autres décédés. Les

trances, parfois transformées en extases où elle se croyait au ciel, se produisirent, plusieurs fois par jour, jusqu'à la fin de janvier 1878. On la croyait folle et tous les amis de la famille étaient d'avis de l'envoyer dans une maison d'aliénés.

C'est dans cette période que M. et M^{me} Asa B. Roff, dont la fille avait eu, comme nous le verrons, des accès de folie, obtinrent de M. Vennum la permission d'amener le Docteur E.-W. Stevens, de Janesville (Visconsin), pour étudier ce cas.

Dans l'après-midi du 31 janvier 1878, ils se rendirent au domicile de M. Vennum, un peu en dehors de la ville. Le Dr Stevens, tout à fait étranger dans la famille, fut introduit par M. Roff (il était quatre heures) sans autres témoins que la famille. L'enfant s'assit près du poêle, sur une chaise ordinaire, les coudes sur les genoux, le menton dans ses mains, les pieds rentrés sous sa chaise, les yeux ardents, ressemblant tout à fait à une vieille sorcière. Elle demeura quelque temps silencieuse jusqu'à ce que le Dr Stevens remuât sa chaise. alors, d'un air féroce, elle l'avertit de ne pas approcher. Elle semblait sournoise et grincheuse, appelant son père... vieux *black Dick*, et sa mère... *vieille Granny*.

Elle refusait de se laisser toucher, même pour une poignée de main, se montrant taciturne et revêche envers tous, sauf le docteur avec qui elle engagea la conversation, expliquant sa conduite en disant que c'était un homme d'esprit qui la comprendrait.

Elle se donnait, elle-même, pour une vieille femme du nom de Catherine Hogan; ensuite comme un jeune homme nommé Willie Canning, puis après quelques phrases incohérentes le docteur la soulagea par des passes.

Elle redevint calme et dit avoir été possédée par des esprits mauvais. Le Dr Stevens lui suggéra de s'attirer de meilleurs *contrôles* en l'encourageant à en choisir un. Alors elle mentionna les noms de plusieurs personnes, disant qu'il y en avait une qui désirait plus particulièrement venir, et qui s'appelait Mary Roff.

M. Roff, qui était présent, lui dit : « C'est mon enfant, Mary Roff est ma fille, mais il y a douze ans qu'elle est au ciel, amenez-la, nous serons heureux de sa présence. » M. Roff

assura Lurancy que Mary était bonne et intelligente, qu'elle l'aiderait de tout son pouvoir; ajoutant que Mary tombait souvent en transe comme elle-même. Après réflexion et sur le conseil des esprits, Lurancy dit que Mary remplacerait l'influence précédente, si mauvaise et déraisonnable. M. Roff lui dit : « Que votre mère vous amène à la maison, Mary y viendra volontiers en même temps et nous pourrons tirer un mutuel profit de notre dernière expérience avec Mary. »

Le matin suivant, vendredi 1^{er} février, M. Vennum vint informer M. Roff, à son bureau, que la jeune fille prétendait être Mary Roff et réclamait sa maison. Il disait : « Elle a vraiment l'air d'une enfant en peine de sa maison, réclamant *papa* et *maman*, ainsi que ses petits frères. »

Mary Roff naquit dans l'Indiana en octobre 1846. Après plusieurs déplacements, dont une visite au Texas en 1857, sa famille se fixa définitivement à Watseka en 1859. Dès l'âge de six mois, Mary avait eu des trances dont la violence avait toujours été en augmentant. Elle avait eu aussi des accès de désespoir; c'est dans un de ces moments-là que, en juillet 1864, elle se frappa au bras, avec un couteau, assez gravement pour qu'elle perdît connaissance; une folie délirante s'ensuivit durant cinq jours, au cours de laquelle elle ne reconnaissait plus personne et semblait avoir perdu toute sensibilité; cependant elle pouvait lire les yeux bandés et faire toute chose comme si elle voyait. En peu de jours elle revint à son état normal, mais les trances recommencèrent, plus graves, et elle mourut dans un de ces accès, en juillet 1865. Un mal si mystérieux l'avait rendue célèbre dans son entourage lorsqu'elle vivait, et l'on assure que ses facultés de clairvoyance ont été sérieusement contrôlées par les notables de Watseka, dont des directeurs de journaux et des ecclésiastiques.

C'est en février 1878 que commença la possession supposée de Lurancy: l'enfant alors devint douce, obéissante et timide, ne connaissant plus personne de sa famille, ne cessant de réclamer sa maison, et ne trouvant de consolation qu'en retournant au ciel, comme elle disait, pour de courtes visites.

Environ une semaine après que cette influence s'était emparée du corps, M^{me} A. B. Roff et sa fille M^{me} Minerva Alter, sœur de Mary, informées de ce changement extraordinaire, vinrent voir la jeune fille. Dès qu'elles furent en vue, du plus loin dans la rue, Mary, regardant par la fenêtre, bondit de joie en s'écriant : « Voici maman et ma sœur Nervie ! » nom sous lequel Mary avait coutume d'appeler M^{me} Alter dans son enfance. Dès qu'elles furent dans la maison, elle se jeta à leur cou, criant et pleurant de joie, tant elle paraissait heureuse de leur rencontre. A partir de ce moment, elle devint, encore plus qu'avant, en peine de sa maison, cela allait parfois jusqu'à la fureur.

Le onzième jour de février 1878, on l'envoya chez M. Roff où elle accueillit... *papa* et *maman*... ainsi que chaque membre de la famille avec les plus vives démonstrations d'affection et de reconnaissance, qu'elle témoignait par ses paroles et ses embrassements. Comme on lui demandait combien de temps elle resterait, elle dit : « Les anges me permettent de rester jusque dans le courant de mai. » Elle élut domicile dans la maison jusqu'au 21 mai, trois mois et dix jours, durant lesquels elle se comporta comme une fille et sœur, heureuse dans son corps d'emprunt.

Dans cette nouvelle maison, l'enfant paraissait complètement heureuse et satisfaite, connaissant toute personne, ou chaque objet, que Mary avait connus dans son ancien corps, à vingt ou vingt-cinq ans de là : reconnaissant, et appelant par leurs noms, ceux qui avaient été amis ou voisins de la famille entre 1852 et 1865, époque où Mary mourut : appelant l'attention sur les particularités des mille petits incidents qui avaient transpiré de sa vie normale. Pendant toute la durée de son séjour chez M. Roff, elle n'avait aucune connaissance de M. Vennum, et ne reconnaissait personne de sa famille ni des amis ou voisins ; cependant M. et M^{me} Vennum étant venus la voir, en même temps que M. Roff et son entourage, elle leur fut présentée comme à des étrangers. Après de nombreuses visites, entendant parler d'eux avec éloges, elle apprit à les aimer comme des connaissances et leur rendit visite par trois fois, accompagnée de M^{me} Roff.

Elle rencontra un jour une ancienne amie et voisine de M^{me} Roff qui était veuve, alors que Mary habitait sa maison. Depuis peu d'années cette dame avait épousé M. Wagoner avec qui elle vit encore, mais dès qu'elle aperçut M^{me} Wagoner elle se jeta à son cou, disant : « O Mary Lord, vous êtes vraiment la même ; de tous ceux que j'ai vus depuis que je suis revenue, c'est vous qui avez changé le moins. » M^{me} Lord était quelque peu parente des Vennum et vivait non loin d'eux, mais Mary ne pouvait la connaître que sous le nom qui lui avait été familier quinze ans plus tôt, et il lui semblait invraisemblable qu'elle fût remariée. M^{me} Lord habita en face de M. Roff pendant plusieurs années, antérieures, à quelques mois près, au décès de Mary. Tous deux étant de la même église étaient intimement liés.

Quelques jours après que Mary fut installée dans sa nouvelle demeure, M^{me} Parker, qui habitait près des Roff dans le Middleport, en 1852, et qui était porte à porte à Watseka en 1860, arriva avec sa belle-fille, Nellie Parker. Mary reconnut immédiatement ces deux dames, appelant M^{me} P. tante Parker, et la seconde Nellie, ainsi qu'elle le faisait dix-huit ans avant. Dans une conversation avec M^{me} Parker, Mary demanda : « Vous souvenez-vous comme Nervie avait l'habitude de venir chez vous et d'y chanter. » M^{me} Parker observa que c'était la première allusion faite à ce souvenir, rien n'ayant été dit sur ce sujet, par qui que ce fût. Elle dit que Mary et Minerva venaient souvent chez elle, s'asseyaient et chantaient : *Mary avait un petit agneau...*, etc... M^{me} Dr Alter (Minerva) dit qu'elle s'en souvenait bien. Cela se passait quand M. Roff tenait un bureau de poste et ne pouvait être postérieur à 1852, c'est-à-dire douze ans avant la naissance de Lurancy.

Un soir, à la fin de mars, M. Roff lisait dans sa chambre son journal en attendant le thé ; Mary était dehors dans la cour. Il demanda à M^{me} Roff si elle pourrait trouver un certain béret de velours que Mary portait l'année qui précéda sa mort ; si oui, de le mettre en évidence sans rien dire, pour voir si Mary le reconnaîtrait. M^{me} Roff le trouva aussitôt et le laissa en vue. Bientôt l'enfant rentra et s'écria aussitôt en

allant vers la place : « Oh!... voici le béret que je portais quand j'avais les cheveux courts. »

Ensuite elle demanda : « Maman, où est mon coffret de lettres? Les avez-vous encore? » M^{me} Roff répondit : « Oui, Mary, j'en ai quelques-unes. » En même temps elle apporta la boîte qui contenait plusieurs lettres. Comme Mary les examinait, elle dit : « Oh! maman, voilà le collier que j'avais brisé, maman pourquoi ne m'avez-vous pas montré cela plus tôt? » Le collier avait été conservé, parmi d'autres reliques de la pauvre enfant, comme un de ces charmants objets que ses doigts avaient maniés avant que Lurancy ne fût née. Ainsi Mary reconnaissait continuellement de petits riens, et se souvenait de chaque petit incident de son enfance.

Il faut rappeler, ici, que la famille s'était rendue au Texas en 1857. M. Roff demanda à Mary si elle se souvenait d'un voyage au Texas ou de quelque chose y ayant rapport. « Oui, papa, je me souviens du passage du fleuve Rouge et d'avoir vu beaucoup d'Indiens; et je me souviens des filles de M. Reeder qui voyageaient en notre compagnie. » Ainsi, de temps en temps, elle mentionna, la première, des choses qui lui revenaient à treize et vingt-cinq ans de distance.

(Parfois elle tombait en transe et le contrôle, Mary Roff, décrivait cet état comme s'il était au ciel, voyant des choses ravissantes et causant aux anges; quelquefois, pendant la transe, d'autres esprits se présentaient d'eux-mêmes, parlant leur propre langage et exposant leurs sentiments.)

Le 7 mai, Mary appela M^{me} Roff en particulier et, les larmes aux yeux, lui déclara que Lurancy Vennum allait revenir. Elle semblait vraiment triste et dit qu'elle ne savait pas si elle reviendrait définitivement ou non, que si elle croyait qu'elle revenait pour tout de bon, elle voudrait voir Nervie et le Dr Alter, ainsi qu'Allie pour leur faire ses adieux, Elle s'assit, ferma les yeux, et en peu de temps le changement s'accomplit et Lurancy reprenait la direction de son propre corps. Jetant un regard effaré tout autour de la chambre, elle demanda anxieusement : « Où suis-je? Je ne suis jamais venue ici. »

M^{me} Roff répondit : « Vous êtes chez M. Roff, amenée par Mary, qui a soin de votre corps. »

Elle pleura, disant : « Je veux m'en aller chez moi. »

M^{me} Roff lui demanda si elle voulait attendre que les siens revinssent la chercher: elle refusa.

On lui demanda si elle avait mal au sein. C'était dans un moment où Mary souffrait du sein gauche, y tenant continuellement la main et le pressant. Elle répondit : « Non, c'était Mary qui avait mal. »

Dans les cinq minutes un nouveau changement se produisit et Mary se montra tout heureuse d'avoir eu la permission de revenir, elle chanta, comme elle l'avait déjà fait, la chanson de sa première enfance : « Nous voici, sœur Mary... »

Dans une conversation avec le narrateur au sujet de sa vie passée elle parla du coup de couteau à son bras, dont nous avons parlé plus haut ; elle lui demanda s'il avait vu la place ; sur réponse négative, elle commençait à relever sa manche, comme pour montrer la cicatrice, mais elle s'arrêta, comme prise d'une idée soudaine, puis elle dit vivement : « Ah ! ce n'est pas à ce bras-là, c'est à celui qui est sous terre. » Puis elle dit où il était enterré, comment elle avait tout vu, et les personnes présentes et leurs sentiments, mais elle-même ne s'était pas sentie mal.

Je l'ai entendu dire à M. Roff et aux amis présents comment, quelques années auparavant, elle leur avait envoyé un message par la main d'un médium, précisant le nom, l'heure et le lieu. De plus, elle rappela certains raps et messages épelés par un autre médium, avec indication de nom, de temps et de lieu... etc... etc... ce que les parents reconnurent absolument vrai. Je l'entendis raconter certaine histoire de course à travers la campagne, avec des messieurs, remontant à quelque vingt ans, c'était après la rentrée des foins : elle rappela des incidents survenus sur la route, dont deux messieurs se souvenaient fort bien.

Pour la connaissance supranormale, Mary semblait remarquablement douée. Une après-midi, avec beaucoup de sollicitude et une grande anxiété, elle déclara qu'il fallait bien surveiller son frère la nuit suivante, parce qu'il serait très malade et qu'il mourrait si l'on ne lui donnait pas les soins indispensables. Au moment de la prédiction, son état était

normal et il était engagé dans la musique de la ville, Société Roff Bros. Le soir même, le Dr Stevens était venu voir la famille et l'avait quittée pour se rendre directement chez M. Hawks, assez loin de la vieille ville, et la famille le croyait ainsi. Mais, vers neuf heures et demie de la même soirée, le Dr Stevens revint à l'improviste chez M. Marsh, proche voisin de M. Roff, où il passa la nuit. A deux heures du matin, Frank eut une attaque, comme une congestion causée par le froid, avec perte presque entière de la connaissance. Mary jugea tout de suite la situation grave comme elle l'avait annoncé et dit : « Envoyez chercher le Dr Stevens chez M. Marsh. — Non, disait la famille, le docteur est dans la vieille ville. — Non, répliqua Mary, il est chez M. Marsh, envoie vite, papa. »

M. Roff y envoya et, comme Mary l'avait dit, le docteur se trouvait là. A son arrivée, Mary avait l'entière direction des soins, elle avait fait reposer M^{me} Roff, avait préparé l'eau chaude, les linges utiles et tout le nécessaire, faisant tout ce qui était possible pour Frank. Le docteur seconda ses efforts et l'encouragea à continuer. Elle sauva son frère, mais, après l'arrivée du docteur, ne fit rien sans son aide ou ses avis.

Mary dit souvent qu'elle a vu au ciel les enfants du Dr Stevens qui avaient à peu près son âge, mais qui étaient là depuis plus longtemps, elle les fréquentait beaucoup et souvent elle allait avec eux à leur maison. Elle décrivait la maison exactement, ainsi que les chambres et les meubles, elle donna l'âge et les noms des enfants.

Durant son séjour chez M. Roff, son état physique s'améliora sans cesse par les soins de ses parents présumés et le concours du médecin. Elle était soumise aux habitudes et aux règles de la maison, comme une fille sage attentive, demeurant toujours en la compagnie de la famille, à moins qu'elle n'allât, en face, chez le plus proche voisin. Elle reçut beaucoup d'invitations et visita avec M^{me} Roff les familles notables de la ville : on constata avec satisfaction qu'elle n'était nullement détraquée, mais se conduisait en fille accomplie et de bonne éducation.

Lorsque le temps approchait de rendre Lurancy à ses

parents et à son chez elle, Mary semblait parfois, et pour de courts instants, se retirer devant la mémoire et les manières de Lurancy, pas assez cependant pour perdre son identité, ou pour permettre à la conscience de Lurancy de se manifester, mais assez pour laisser voir qu'elle reprenait quelque influence sur son propre corps.

Le 19 mai, en présence de Henri Vennum, frère de Lurancy, Mary suspendit son influence pour un temps, et Lurancy reprit possession de son propre corps, reconnaissant Henry pour son frère. Le même changement de *contrôle* se produisit quand M^{me} Vennum vint le même jour.

Le matin du 21 mai, M. Roff écrit ce qui suit :

« Mary doit quitter le corps de Rancy aujourd'hui, selon son dire, vers onze heures, elle envoie ses adieux à ses voisins et amis.

« Rancy doit rentrer chez elle. Mary quitte sa chambre en haut où elle a dormi avec Lottie, la nuit dernière. A dix heures nous l'avons couchée; en nous embrassant elle a pleuré d'être obligée de nous faire ses adieux, nous disant de donner à Rancy ses images, ses billes et ses cartes, avec 25 cent. que M^{me} Vennum lui avait donnés, et elle reçut notre promesse de visiter Rancy souvent.

« Mary décida que sa sœur, M^{me} Alter, viendrait à la maison faire ses adieux et que, à onze heures, lorsque Lurancy apparaîtrait, elle la prendrait au bureau de M. Roff pour la reconduire chez M. Vennum. Il y eut encore quelques alternances, puis le retour de la vraie Lurancy Vennum survint avant qu'on eût atteint le bureau de M. Roff. Arrivée à son domicile elle reconnut tous les membres de sa propre famille, parfaitement heureuse et calme dans son milieu véritable. Quelques jours plus tard, rencontrant le Dr Stevens, au soin de qui elle avait été confiée dans la maison de M. Roff, on la lui présenta comme une étrangère, elle-même le traita comme tel. Mais le jour suivant elle alla spontanément lui déclarer que Mary Roff lui avait dit de venir, lui faisant sentir combien il avait été pour elle un ami dévoué. Elle lui montra un long message qui était présumé venir de Mary. »

Une lettre de M. Roff, datée du 4 décembre 1886, publiée

dans le *Religio Philosophical Journal*, établit que L. Vennum continua à vivre avec ses parents jusqu'au 1^{er} janvier 1882, époque où elle épousa un fermier, George Binning. Les Roiff la revirent souvent, tant avant qu'après son mariage, jusqu'à ce qu'elle s'éloignât dans l'ouest en 1884.

Pour la traduction : L. CHEVREUIL.

(Extrait de *Human Personality...* by F. W. H. Myers, Longmans, Green, and. C^o Edit.)



LE SIXIÈME ÂGE DE L'ÉGLISE

(SUITE)

§ 3. — *Les cinq premières Épîtres.*

Essayons, maintenant, de serrer d'un peu près le texte de ces épîtres et d'y chercher, sans parti pris, la confirmation de l'hypothèse que nous venons d'énoncer.

Si des paroles de chacune d'elles se dégage un sens qui nous semble répondre à la signification symbolique du nom de l'Église désignée, nous aurons quelque droit de croire que nous avons approché la vérité.

La première Église nommée par saint Jean est Éphèse, dont le vocable nous donne, par étymologie, une formule que nous appliquons au premier âge de l'Église universelle.

Ainsi entendu, le nom d'Éphèse signifie : l'« Essor du Verbe ».

Examinons cette concordance :

Dans la première épître, saint Jean félicite, au nom de Dieu, l'Ange d'Éphèse (c'est-à-dire les pasteurs du premier âge) de sa patience dans l'enfantement, du discernement qu'il a su faire entre les apôtres et ceux qui ne le sont pas, de sa fidélité au nom du Seigneur : il le blâme de s'être départi de sa première charité et lui recommande de revenir à ses premières œuvres. Et il termine sur la menace de changer son flambeau de sa place, s'il ne répare pas cette négligence, tout en lui sachant gré de haïr les nicolaïtes.

Il n'est pas dans notre intention de nous poser en interprète de l'Apocalypse. Les sublimités de ce livre incomparable sont enveloppées de tant de nuages que, jusqu'à ce jour, nul commentateur n'a pu en délimiter l'exacte signifi-

cation. Toutefois, chacun d'eux a relevé, çà et là, un trait lumineux. Barthélemy Holzhauser, en particulier, semble avoir approché de plus près le sens mystérieux de la révélation, et c'est à son exemple que nous avons divisé l'histoire de l'Église universelle en sept âges correspondant aux sept épîtres par lesquelles s'ouvre la prophétie de l'Apôtre.

Nous ne prétendons aucunement tirer au clair toute l'obscurité des paroles symboliques. Nous nous bornons à juxtaposer les coïncidences historiques qui peuvent éclairer les profondeurs du livre mystérieux.

Donc, après avoir interprété les noms des sept Églises dans la langue grecque, qui est celle du texte sacré, nous allons rapprocher les passages dont la lumière partielle s'amplifie par leur voisinage, comme la clarté d'un flambeau s'accroît de toute celle du flambeau qui s'unit à lui.

Le texte grec ne pouvant être mis sous les yeux de tous nos lecteurs, nous nous en tenons à la traduction latine de la Vulgate, accompagnée de sa traduction française.

Voici donc ce que nous trouvons dans la première épître :

Angelo EPHESI ecclesiæ scribe : Hæc dicit qui tenet septem stellas in dextera sua, qui ambulat in medio septem candelabrorum aureorum : Scio opera tua, et laborem, et patientiam tuam, et quia non potes sustinere malos ; et tentasti eos qui se dicunt apostolos esse et non sunt, et invenisti eos mendaces ; et patientiam habes, et sustinuisti propter nomen meum, et non defecisti.

Sed habeo adversum te, quod charitatem tuam primam reliquisti. Memor esto itaque unde excideris, et age pœnitentiam et prima opera fac. Sin autem, venio tibi, ET MOVEBO CANDELABRUM TUUM DE LOCO SUO, nisi pœnitentiam egeris. Sed hoc habes, quia odisti facta Nicolaitarum, quæ et ego odi. Qui habet aurem audiat quid Spiritus dicat ecclesiis : Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod est in paradiso Dei mei.

Ainsi que nous l'avons signalé au début de cet article, cette épître, adressée à la première Église d'Asie, dont le nom, Éphèse, peut signifier allégoriquement l'« Essor du Verbe », se caractérise par certaines désignations précises. L'Apôtre y place, en effet, ces deux signes : « Tu as éprouvé les menteurs qui se disent apôtres. — Je changerai ton candélabre de sa place. »

Or, ces deux signes appartiennent, sans doute possible, au premier âge de l'Église, premier âge qui s'étend de la mort du Sauveur à la ruine de Jérusalem. C'est, en effet, dans cette courte période de trente-six ans — un cycle selon les supputations de l'astronomie chaldéenne — que la victoire des véritables apôtres sur leurs contrefacteurs se manifeste. Le même temps qui vit les premiers porter l'Évangile aux quatre vents du ciel, vit aussi Simon le Magicien entrer en lutte contre saint Pierre, et le mystérieux Apollonius de Tyane, qui fit, précisément, un long séjour à Éphèse, traverser le monde romain en thaumaturge, accomplissant des prodiges, ressuscitant des morts (à l'apparence) et donnant l'exemple d'une vie austèrement vertueuse.

Et ce premier âge, si court, de la vie de l'Église, se termina par la justification de la menace contenue dans la prophétie : *Movebo candelabrum tuum de loco suo*.

Le chandelier à sept branches du temple de Jérusalem fut le seul objet arraché par les Romains à l'incendie presque surnaturel qui dévora ce temple, et figura au triomphe du vainqueur des Juifs.

Le candélabre fut donc changé de sa place, transporté de Jérusalem à Rome, mystique figure d'un changement bien autrement considérable : la substitution de l'église à la synagogue, de la loi du Christ à celle de Moïse.

J'ouvre une parenthèse. Si la date, d'ailleurs douteuse, de l'exil de saint Jean à Pathmos est bien l'an 94, on ne saurait appliquer rigoureusement le nom de prophétie, ou parole prémonitoire, à cette première épître. — A cette date, en effet, les événements que nous indiquons étaient accomplis. L'épreuve des apôtres était consommée, et Jérusalem avait été prise par Titus, vingt-quatre ans plus tôt.

Mais nous avons dit que l'Apocalypse, en son ensemble, doit être tenue pour le tableau synoptique de l'histoire de l'Église. Il importe peu que le symbolisme de la première épître voile des faits passés, si ces faits se soudent harmonieusement à ceux qui doivent leur faire suite.

Nous maintenons donc notre supputation et faisons tenir les présages de l'Église d'Éphèse dans le cycle qui s'étend de

l'an 34 à l'an 70, c'est-à-dire de la mort du Sauveur à la ruine de Jérusalem, de l' « Essor du Verbe » de Dieu à sa première confirmation.

*
* * *

La deuxième épître est adressée à l'Église de Smyrne, c'est-à-dire à l'âge de la myrrhe.

Or, la myrrhe est le parfum des sépultures, elle honore les corps des saints. Les mages l'offrirent à l'Enfant-Dieu en hommage à son humanité.

Que contient cette deuxième épître ?

Et Angelo Smyrnæ Ecclesiæ scribe : Hæc dicit primus et novissimus, qui fuit mortuus et vivit : Scio tribulationem tuam, et paupertatem tuam, sed dives es ; et blasphemaris ab his qui se dicunt Judæos esse, et non sunt, sed sunt synagoga Satanæ. Nihil horum timeas quæ passurus es. Ecce missurus est diabolus aliquos ex vobis in carcerem, ut tentamini, et habebitis tribulationem diebus decem. Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ. Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis : Qui vicerit, non lædetur à morte secunda.

La prophétie, prise au sens « parler d'avance », ne commence proprement qu'à cette deuxième épître. Tout, en effet, y est à retenir.

D'abord, le nom.

« Écris aussi à l'Ange de l'Église de SMYRNE. »

L'Église de la myrrhe, c'est l'Église considérée en sa seule humanité. Elle est donc mortelle en sa constitution terrestre, immortelle par delà la vie présente. Elle doit *souffrir, être pauvre, blasphémée*. C'est précisément ce que lui annonce l'Apôtre.

Le Verbe divin a pris son essor, les annonciateurs, les apôtres de la bonne parole (Εὐαγγελιστῶν) ont été éprouvés ; le candélabre de Jérusalem a été changé de place. Transporté à Rome, métropole du christianisme, il n'est plus la propriété d'une race unique, mais s'est distribué en sept chandeliers d'or au milieu desquels marche le Fils de l'Homme. Et c'est à la lumière du deuxième de ces chandeliers qu'il éclaire ce deuxième âge.

Puis l'annonce du discours :

« Voici ce que dit le premier et le dernier, celui qui mourut et qui est vivant. »

Ceci est le rattachement de la seconde épître à la première, et de tous les âges entre eux.

En effet, au début de l'Apocalypse, le Seigneur Dieu dit : « Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. » Toute épître est enfermée entre ces deux lettres, tout âge entre le commencement et la fin des temps. Donc, le Fils de l'Homme, qui a précédé l'« Essor de l'Évangile », viendra en clore le règne par le jugement. Il a vécu d'une vie mortelle terminée par la mort, conformément à la condition humaine, mais il vit d'une vie immortelle qu'une seconde mort ne saurait atteindre. Cette double énonciation avertit l'Église de la myrrhe qu'elle doit recevoir de son Fondateur les mêmes épreuves et la même reviviscence. Après la mort terrestre, ou première mort, la résurrection.

Le discours de l'épître :

« Je sais ta tribulation et ta pauvreté, mais tu es riche. »

Ici la parole divine donne un signe qui caractérise la situation de l'Église de Smyrne. Le deuxième âge de l'Église est spécialement celui d'une communauté souffrante. Quelle époque, en effet, fut plus féconde en tribulations que celle où l'Église, réduite à se cacher dans les catacombes, arrosa du sang des martyrs les amphithéâtres et les prétoires des juges païens ? Jamais elle ne fut plus pauvre, de la pauvreté évangélique.

Mais, jamais aussi elle ne fut plus riche de mérites aux yeux de Dieu.

« Et tu es blasphémé par ceux qui se disent Juifs, et ne le sont pas, mais sont la synagogue de Satan. »

Nous voyons apparaître ici, pour la première fois, cette expression : la synagogue de Satan ; nous la retrouverons plus loin. L'Apôtre s'en sert à dessein, condamnant par là même les Juifs qui n'ont pas cru au Christ et, par le fait de cette méconnaissance, ont cessé d'être Juifs, c'est-à-dire le peuple de la promesse.

Cette synagogue de Satan n'est pas autre chose que le

suprême conseil des sectes qui vont, à travers les siècles, combattre et persécuter le Christ, en blasphémant son Église. C'est de cette synagogue que saint Paul a dit, nous l'avons vu, qu'elle prépare la grande apostasie et élabore le mystère d'iniquité.

« Ne redoute point de ceux-ci les maux que tu dois souffrir. »

Ce n'est pas du milieu de cette synagogue que sortent les premières épreuves de l'Église. Le second âge est trop occupé par le sanglant témoignage des martyrs, pour que le schisme et l'hérésie puissent s'y faire une place au soleil. Cela viendra plus tard.

« Voici que le diable va envoyer quelques-uns d'entre vous en prison, pour vous éprouver, et vous subirez la tribulation pendant dix jours. »

Impossible de trouver une affirmation plus nette et plus précise. Cette tribulation de dix jours, est-ce autre chose que le martyre continu et glorieux des dix persécutions subies par l'Église, du règne de Néron à la mort de Licinius, en 322 ?

Or, si du chiffre 322 on retranche les soixante ans écoulés depuis la naissance de Notre-Seigneur, à Bethléem (Esson du Verbe), on compte deux cent cinquante-deux ans, ou toute une ère chaldéenne de sept cycles complets, pour la durée de l'âge de la myrrhe, c'est-à-dire de l'Église de Smyrne. C'est donc une semaine de cycles (36×7), ou un cycle de semaines (7×36).

Et nous trouvons ainsi que les deux premiers âges de l'Église ont duré 322 ans, ou quarante semaines, le premier âge confirmant exactement la prophétie des soixante-dix semaines de Daniel.

*
r. 2.

La troisième épître est adressée à l'Ange de l'Église de Pergame. Nous avons vu que ce nom de Pergame, en son origine grecque, signifie citadelle.

C'est sous le règne de cet Ange, c'est-à-dire pendant ce troisième âge, que l'Église va s'asseoir sur le globe, comme une citadelle inexpugnable.

Voyons donc quels conseils et quels avertissements l'Apôtre fait entendre à cet âge.

Et angelo Pergami Ecclesiæ scribe: Hæc dicit qui habet rhomphæam utraque parte acutam: Scio ubi habitas, ubi sedes est Satanæ; et tenes nomen meum, et non negasti fidem meam. Et in diebus illis Antipas, testis meus fidelis, qui occisus est apud vos, ubi Satanæ habitat. — Sed habeo adversus te pauca, quia habes illic tenentes doctrinam Balaam, qui docebat Balac mittere scandalum coram filiis Israël, edere et fornicari: ita habes et tu tenentes doctrinam Nicolaïtarum. Similiter pœnitentiam age; si quo minus, veniam tibi cito, et pugnabo cum illis in gladio oris mei. Qui habet aurem audiat quid Spiritus dicat ecclesiis: Vncti dabo manna absconditum, et dabo illi calculum candidum, et in calculo nomen novum scriptum, quod nemo scit, nisi qui accipit.

Il y a, dans cette épître, de profondes obscurités que n'ont pas encore dissipées les lueurs fragmentaires qui s'y mêlent.

Nous allons tenter, néanmoins, d'en éclairer le sens à l'aide du flambeau de l'histoire.

En premier lieu, ce nom de Pergame est-il justifié? Est-il exact que l'Église soit, à cette époque, une citadelle?

C'est en 313 que Constantin, par l'édit de Milan, donne la liberté aux chrétiens; c'est en 322 que l'on place sa conversion définitive et son baptême, qui fait monter la croix sur le trône des Césars, cette croix, dont sa pieuse mère sainte Hélène allait faire, en 326, la découverte ou l'invention sur le Golgotha.

Constantin déplace le flambeau de l'empire en transportant le siège de cet empire à Byzance, qui reçoit de lui le nom de Constantinople, ou ville de Constantin. Il abandonne donc l'Occident aux seuls pontifes romains, et dès ce moment, l'on peut dire que le monde nouveau n'a plus d'autres chefs que les papes. Le pouvoir temporel de ceux-ci existe en fait, avant d'être reconnu en droit officiellement. Il faudra quatre siècles et plus pour amener Pépin le Bref, en 756, Charlemagne, en 800, à créer ce magnifique organisme de l'Empire d'Occident ressuscité, dont la papauté sera l'âme vivifiante.

En face des barbares, qui commencent à rompre les digues

et à envahir le monde romain, l'Église seule se dresse, forteresse infrangible, citadelle respectée par tous les assauts.

C'est à peine si l'apostasie de Julien compromet un instant cette construction salubre. Théodose paraît, le dernier des grands empereurs, et tout aussitôt l'empire se scinde en deux tronçons. Tandis qu'Arcadius règne à Constantinople, le pitoyable Honorius et ses successeurs, plus lamentables encore, tombent sous les ruines de leur trône. Rome, fondée par Romulus le Fort, à l'apogée sous Auguste le Grand, s'écroule sous le sceptre d'un enfant, Romulus Augustule, le petit Auguste, le Romulus rapetissé.

En 410, Alaric s'est emparé de Rome ; en 454, Attila s'est arrêté devant les murs de la Ville éternelle. L'un et l'autre n'y ont respecté que la croix. Et cependant le premier était arien, le second idolâtre. Puis Théodoric le Grand, un Wisigoth, arien lui aussi, s'est incliné devant l'autorité des évêques de Rome.

Ceux-ci ont vu, d'heure en heure, grandir leur autorité. En 496, l'Église a tressailli d'allégresse en ses entrailles fécondées. Une fille lui est née, une fille à jamais glorieuse : la France, D'autres naissances suivent : l'Espagne, dont la bataille de Xérès va être le sanglant baptême ; l'Angleterre, que Grégoire le Grand appellera l'île des Anges (*Angli, Angeli*) et que le reste de la chrétienté dénommera l'« île des Saints ».

Oui, certes, l'Église de Pergame est vraiment la forteresse de la foi, la citadelle de la civilisation au milieu de l'ouragan des invasions barbares, dont le plus terrible flot vient du désert, guidé par le démon de Midi, sous les noires figures des sectateurs de l'Islam. Et le roc infrangible de la parole, la pierre sur laquelle le Christ a bâti son Église, voit la mer en furie se briser à ses pieds. Que l'on contemple le tableau, que l'on dénombre la succession des papes depuis Sylvestre I^{er}, contemporain de l'édit de Milan, jusqu'à Étienne III, qui reçoit de Pépin l'exarchat de Ravenne et la dotation de saint Pierre. On en compte soixante-deux, dont trente-huit sont des saints placés par l'Église sur les autels. Et parmi ces papes, que de grands hommes, que d'admirables chefs d'État ! Félix II, Anastase I^{er}, Léon le Grand, qui arrête le Fléau de

Dieu aux portes de Rome, Gélase, Hormisdas, Grégoire le Grand, apôtre des Saxons et des Lombards, Martin 1^{er}, Zacharie qui met le saint-chrême au front des carolingiens, Étienne III qui signe la première alliance avec la France soldat de Dieu.

Oui, le nom de Pergame est admirablement justifié et convient uniquement aux quatre cent trente-quatre ans, aux soixante-deux semaines d'années qui s'écoulent de l'an 322 à l'an 756.

Or, quels avertissements l'Esprit fait-il entendre à cette Église de Pergame ?

L'épître débute par une image guerrière :

« Voici ce que dit Celui qui a une épée tranchant des deux côtés. »

Ce glaive à deux tranchants est d'abord, matériellement, celui qui va dominer les quatre siècles des invasions barbares, commencées avant Alaric et finissant après Mahomet. Ce glaive à deux tranchants, c'est la lame droite, que surmonte la garde en croix, l'épée de Charles-Martel, de Pépin et de Charlemagne, opposée au cimenterre recourbé qui fauche les terres au passage du croissant de l'Islam, *donec impleatur*, c'est Joyeuse Haute-claire, Durandal.

Mais c'est surtout, symboliquement, la parole du Fils de l'Homme, qui sépare le bien du mal, la vérité de l'erreur, l'enseignement de l'Église et de l'Évangile des faux dogmes du Coran. Et cette parole flamboie comme la lame du glaive. Elle dit :

« Je sais où tu habites, là où est le siège de Satan, et tu gardes mon nom et tu n'a pas renié ma foi. »

C'est à Rome, en effet, à Rome, capitale du monde païen, de l'empire de Satan, que l'Ange de l'Église de Pergame a établi sa demeure. Et, au cours des quatre siècles, pas une défaillance ne s'est produite. L'ange a gardé le nom du Christ. En France, Clovis a courbé son front sous l'eau du baptême, dans l'île de Bretagne, les conquérants saxons ont fourni une luxuriante moisson de sainteté. Puis le marteau de Tours a broyé Abdérame, et les grottes de Covadonga frémissent, les monts d'Ibérie résonnent des chants de victoire de Pélage, les Pyrénées tremblent encore de la glorieuse agonie de Roland.

« Et en ces jours-là d'Antipas (vécut), mon témoin fidèle, qui fut mis à mort parmi vous, là où Satan habite. »

Cette phrase est profondément obscure et a été commentée en divers sens. Le plus grand nombre la traduisent comme il suit :

« Et en ces jours-là, Antipas, mon témoin fidèle, qui fut mis à mort parmi vous, là où Satan habite. »

Mais cette traduction se heurte à une double difficulté.

1^o Dans le texte de la Vulgate : *Et in diebus illis Antipas, testis meus*, etc., la virgule est placée après ce nom d'Antipas ce qui le sépare entièrement des mots *testis meus*. En outre, l'histoire ne mentionne aucun martyr avéré, ou témoin de ce nom, pendant une période qui compta tant de martyrs illustres. Il est donc inadmissible que l'Esprit-Saint ait choisi pour le glorifier celui de ces témoins qui est si complètement inconnu que l'Église elle-même ne sait rien de son témoignage. Toutes les raisons de vraisemblance militent donc en faveur d'une désignation générale et, selon nous, d'une allusion à toute l'ère des martyrs.

2^o Mais ce qui nous autorise à faire du nom d'Antipas le complément des mots « en ces jours », c'est la différence qui existe entre le texte latin et le texte grec de la prophétie même.

En effet le latin de la Vulgate dit : *Et in diebus illis Antipas, testis meus fidelis*.

Or, le texte grec de l'Apocalypse est beaucoup plus clair. Le voici :

Και ἐν ταῖς ἡμέραις ἐν αἷς Ἀντίπας ὁ μαρτυρ μου ὁ πιστός.

Ce qui doit se traduire mot à mot :

« Et dans les jours dans lesquels (fut) Antipas, le témoin de moi fidèle, etc. »

Le texte latin omet le relatif ἐν αἷς. S'il l'avait rendu exactement, on aurait lu :

Et in diebus in quibus Antipas, testis meus, etc.

Nous persistons donc à admettre le sens du moindre nombre des interprètes :

« Et dans les jours où (vécut) Antipas, (vécut) mon témoin fidèle, qui fut mis à mort, etc. »

Si l'obscurité de la phrase n'est pas entièrement dissipée, elle reçoit du moins, de cette traduction, assez de clarté pour qu'on puisse entendre ces paroles dans le sens d'une allusion au plus grand comme au premier des « témoins », nommé allégoriquement pour tous les martyrs, à celui qui rendit le premier témoignage sur la mission du Christ, c'est-à-dire au glorieux Précurseur, à saint Jean-Baptiste. Et ce qui confirme cette version, c'est qu'Antipas, inconnu en qualité de martyr, n'est que trop connu en qualité de bourreau, puisque ce fut lui qui fit trancher la tête au Précurseur pour complaire à la haine implacable d'Hérodiade, son épouse adultère. Ce même Hérode Antipas fut, en outre, le cynique prince qui revêtit Jésus de la robe blanche des fous en le renvoyant à Pilate, et l'Évangile ajoute que, d'ennemis qu'ils étaient auparavant, le roi dissolu et le juge prévaricateur furent désormais amis.

Et comme cette désignation de l'Apocalypse paraît naturelle et simple, lorsque l'on songe que, résumant les siècles de martyre dans le souvenir du premier des témoins du Christ, du Précurseur qui baptisa l'Homme-Dieu, avant de répandre son propre sang sous la hache d'Antipas, le livre sacré lance cette commémoration à l'âge de l'Église universelle qui vit l'Islam vainqueur s'emparer de Jérusalem et des Lieux saints, en 638, chassant la croix de la terre foudroyée pour y ériger le trône de Satan, ainsi que s'exprime le texte grec :

Οἶδα τὰ ἔργα σου καὶ ποῦ κατοικεῖς, ὅπου ὁ θρόνος τοῦ Σατανᾶ.

« Je sais tes œuvres et où tu habites, là où est le trône de Satan. »

Vient ensuite un reproche, suivi d'une menace : L'Apôtre reproche à l'ange de Pergame de tolérer l'abominable secte des nicolaïtes, continuateurs des crimes de Balaam, qui enseignait à Balac de corrompre les Israélites par la fornication et l'usage des aliments impurs.

C'est la seconde fois que ce nom de nicolaïtes apparaît dans l'Apocalypse. Nous aurons l'occasion de montrer plus tard par quel genre de forfaits ces hérétiques s'étaient rendus détestables entre tous aux yeux de Dieu. Mentionnons seulement ici que d'assez nombreux commentateurs ont élargi étymologiquement le sens de ce nom abhorré en l'appliquant à tous

ceux qui souillent les plus saintes doctrines en le mélangeant aux plus abjectes pratiques, à tous ceux qui se font les séducteurs ou les vainqueurs des peuples, nicolaïtes venant des deux mots grecs : Νικαν, vaincre et Λαός, peuple.

A la conclusion de cette épître nous trouvons la promesse de donner au vainqueur la manne des vérités cachées et un caillou blanc, sur lequel est écrit un nom nouveau que nul ne sait, sauf celui qui le reçoit.

N'est-ce point là une admirable métaphore annonçant la transformation du monde et la vocation des races neuves par des appels divins qui leur donnent des noms nouveaux au baptême ?

SIMMIAS.

(*A suivre.*)



Les Mages de l'Épiphanie

Nous avons étudié précédemment l'étoile de l'Épiphanie, numéro d'octobre, p. 278, et l'on a vu combien les opinions sont nombreuses : à leur tour, les mages vont nous offrir à peu près les mêmes incertitudes chez la plupart des auteurs.

L'Évangile, on le sait, n'a dit ni leur situation sociale, ni leur pays d'origine, se bornant à mentionner leur venue à Bethléem. Or, ce silence même, au sujet d'hommes mêlés aux premières manifestations du Messie à peine apparu au monde, a excité la curiosité légitime des auteurs. Mais hélas ! que d'opinions diverses !

Une seule chose est certaine : leur obéissance à l'étoile merveilleuse les présente comme des hommes adonnés à l'astrologie : sur ce rapport, cette étude entre ainsi dans le plan de notre revue.

*
* *

Observons d'abord que les deux noms de mages et de magiciens ne doivent être nullement confondus, quoiqu'ils semblent venir du mot de magie.

Les magiciens veulent opérer des effets merveilleux à l'aide de moyens extra-naturels ; les mages, au contraire, étaient des savants en astrologie, tous les auteurs le reconnaissent.

A la vérité, quelques anciens les crurent aussi adonnés à la magie. Tels, saint Justin martyr, dans son *Dialogue avec Tryphon*, où il dit : « Ces mages, que le démon tenait sous son pouvoir par l'art des maléfices, lui échappèrent pour venir adorer le Christ. »

Origène, dans son ouvrage *Contre Celse*, livre 1^{er} : « Les mages avaient commerce avec les démons, les invoquant dans leur art, et leurs incantations : mais n'en obtenant pas de

réponse quand ils les interrogèrent sur la signification de cette merveilleuse étoile, ils jugèrent que son auteur était plus puissant, et ils la suivirent pour aller à lui. »

Saint Basile, dans un *Discours sur la génération humaine du Christ*, § 5 : « Les mages étaient d'origine persane, et livrés à la divination et aux incantations. »

Saint Ambroise, dans son livre II sur saint Luc : « Les mages eux-mêmes se livraient à l'art magique ; mais quand ils voulurent se concilier la divinité, ils crurent au Seigneur dont le ciel venait d'annoncer la naissance. »

Saint Jérôme, commentant le chapitre XIX d'Isaïe, puis le chapitre XLVII, dit par deux fois : « Les mages venus d'Orient avaient dû être instruits par les démons, et peut-être aussi par la prophétie de Balaam, avant d'aller à Bethléem. »

Saint Augustin, au deuxième sermon sur l'Épiphanie, dit : « Aux pieds de la crèche, ont prévalu la simplicité dans la rusticité des bergers, et l'impiété dans les pratiques sacrilèges des mages. »

Reprenant ce texte, saint Thomas d'Aquin écrit dans la *Somme théologique*, III^e partie, question 36, article 3 : « Le Sauveur voulut s'attacher les deux, Lui qui est la pierre angulaire, et est venu choisir ce qui est faible pour confondre les forts, ce qui est insensé aux yeux du monde pour confondre ceux qui paraissent sages, pour qu'ainsi aucun grand ne s'enorgueillisse, aucun petit ou méprisé ne désespère. » Un peu plus loin cependant, le même grand docteur ajoute : « Est-il bien vrai toutefois que ces mages s'adonnaient aux maléfices ? Quelques-uns l'ont dit, mais beaucoup les appellent des sages et des astrologues, ceux-ci étant appelés mages chez les Perses et chez les Chaldéens. »

Ne vous étonnez pas qu'auprès de ces auteurs les mages aient passé pour des magiciens, car le texte hébreu de saint Matthieu en est un peu la cause. L'expression hébraïque *mecassephim* signifie *præstigiatores*, les hommes qui font des prestiges, des maléfices, des incantations ; donc, des magiciens. Mais d'autres lisaient *aschaphim*, mages, la première lettre de ce mot, un *aleph*, ayant pu être coupée en deux, et difformée pour faire le *mem* et le *caph* du précédent. Aussi

s'en est-on de préférence tenu au dernier, traduit en grec par *μαγοι*, les mages.

S'ils n'avaient été que des magiciens, des gens du peuple, la ville et la cour se fussent moins inquiétées de leur annonce, et le roi ne serait pas allé jusqu'à convoquer le Sanhédrin ; au contraire, l'ensemble du récit évangélique prouve qu'ils étaient des personnages et des savants, dont l'affirmation n'était pas à discuter, et imposait croyance.

Voulant donner satisfaction aux deux interprétations qu'on a vues, le Dr d'Allioli, commentateur récent des saintes Écritures, a mis en note : « Les sages, les mages qui s'adonnaient principalement aux sciences occultes et à l'astronomie. »

*
* *

D'où vient donc le nom de mages ? Pour certains auteurs, le mot *mag* vient du persan *magh*, qui signifie « prêtre et docteur » ; ou du moins du sanscrit, *mahat*, grec *μέγας*, latin *magnus*, qui veut dire « grand et chef ».

Au quinzième siècle, saint Bernardin écrivait : « Les Perses appellent mages ceux que les Juifs appelaient scribes ; les Grecs, philosophes, et les Latins ou Romains, maîtres.

L'auteur de la grande histoire de l'*Ancien et du Nouveau Testament*, A.-F. James, réunissant tous ces titres, a dit simplement : « Les mages étaient des philosophes qui cultivaient principalement l'astronomie, et étaient passés maîtres en cette science. »

Cependant quelques auteurs donnent ce renseignement général : « Il est historiquement certain que Zoroastre fonda chez les Perses une école dépositaire de ses vastes connaissances en religion, en physique, et en politique. Ses disciples reçurent le nom de mages ; et ils furent les mathématiciens, les philosophes, et les théologiens les plus remarquables de l'Orient. »

Cette particularité explique la définition suivante du *Dictionnaire encyclopédique* de Charles de Saint-Laurent : « Mages, prêtres de la religion de Zoroastre, formant une corporation vouée aux études savantes, à l'instruction des grands,

et à l'administration de la justice... Ils étaient divisés en trois ordres, et ainsi il y avait trois grades, du nom d'*herbed*, *mobed* et *destour-mobed*, tous sous l'autorité d'un chef suprême, appelé *destouran-destour*, docteur des docteurs. »

Plus récemment, dans sa *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, livre II, chapitre VI, Mgr Le Camus écrivait : « Sectateurs, ou même prêtres de la religion de Zoroastre, les mages de l'Orient étudiaient l'astronomie et l'histoire naturelle dans leurs rapports avec la théologie. Ils demandaient à la création entière ses secrets, et jouissaient en Perse de la plus haute considération. »

Dans le même temps, M. l'abbé F. Letard, chevalier du Saint-Sépulcre, écrivant ses *Tableaux évangéliques des Lieux saints*, a dit au tome I^{er}, livre II, chapitre IV : « Les mages étaient des princes adonnés à la science astrologique, et leur nom est devenu synonyme de philosophe et d'astronome. »

Voilà des opinions nombreuses; le lecteur peut choisir, mais sans oublier cette remarque de saint Jérôme, au livre de Daniel, chapitre II : « D'habitude, et c'est le langage courant, on appelle mages ceux qui font des maléfices; mais il n'en était pas de même en Chaldée, où l'on décorait de ce nom, qui veut dire philosophe, les rois et les princes qui se guidaient en tout sur cette science. Aussi à la naissance du Seigneur, ceux-ci comprirent-ils aussitôt l'étoile, et ils allèrent à Bethléem, en suivant sa direction. » Donc, observent beaucoup d'auteurs, « ils n'étaient pas des magiciens, mais des savants et des sages, ces hommes si aptes à comprendre l'étoile pour aller adorer le Sauveur ». Et ils rappellent que Porphyre, philosophe du troisième siècle, fait remarquer que « chez les Perses les sages qui étudient les sciences célestes et sont les ministres de la divinité, s'appellent mages. « C'est la signification de ce mot dans leur langue », affirme-t-il. Porphyre était originaire de Syrie.

*
* *

Quelle était leur situation : rois, princes, ou chef des astrologues?

Mgr Le Camus, cité plus haut, dit des mages : « Distingués de leurs concitoyens par leur supériorité intellectuelle et morale, ils ne furent jamais rois que par un abus de langage. Prêtres et philosophes, ils ne portèrent jamais d'autre couronne que celle de la science et de la religion. »

Il ajoute en note que l'erreur populaire qui les fait rois vient d'une fausse interprétation des textes employés dans l'office de l'Épiphanie. « Les rois de Tharsis... Les rois d'Arabie et de Saba... »

Faudra-t-il donc renoncer à l'expression courante : « Les rois mages ? » Nous ne saurions le croire, et l'on va en juger par les citations qui suivent.

Dans de vieilles basiliques, on trouve d'anciens tableaux où sont peints les mages avec une couronne et un manteau royal. Dans de vieux manuscrits des douzième et treizième siècles, où les têtes de chapitres portent des gravures enluminées, les mages y sont représentés avec la couronne. Bien plus, dans l'Église grecque elle-même, les plus anciens ménologes ont des enluminures semblables.

Voilà des faits constatés et cités en détail. Les adversaires disent qu'ils ne remontent pas au delà du onzième siècle, parce qu'à cette époque on commença à entourer d'un nimbe la tête des saints, et que l'on crut trouver dans les textes de l'office, « rois de Tharsis, rois d'Arabie », la couronne à donner aux mages. Mieux encore : plusieurs prétendent qu'il ne s'agit pas d'une couronne dans ces peintures et enluminures, mais de la coiffure des prêtres et des personnages, une sorte de mitre, et peut-être même l'ancien bonnet phrygien (que les peintres des premiers siècles de l'Église donnaient aussi aux trois Hébreux de la fournaise de Babylone).

On leur répond que des auteurs des premiers siècles affirment que les mages étaient rois. Dans son livre *Contre les Juifs*, au chapitre ix, Tertullien disait : « Les rois d'Arabie et de Saba devaient lui apporter des présents, et voici que l'Orient lui envoya les rois mages. » (Tertullien vivait à la fin du deuxième siècle.)

Saint Hilaire de Poitiers (du quatrième siècle) dit dans son *Traité de la Trinité*, (liv. IV, § 38) : « Souvenons-nous de

l'offrande des mages d'Orient qui viennent de si loin; la fatigue de ces princes est une image de celle de toute l'Égypte. »

Claude Claudianus, poète de la fin du quatrième siècle, écrivait aussi : « O Dieu, les rois chaldéens vous offrent des dons figuratifs; recevez la myrrhe, comme homme; l'or, comme roi; et l'encens comme Dieu. »

A la vérité, on discute sur ce Claudianus; mais quelque soit l'auteur, la poésie n'en reste pas moins, avec la mention dont il s'agit.

Saint Chrysostome, lui aussi du quatrième siècle, les appelle rois. Dans une homélie, sur la « naissance du Sauveur », qui fut citée au concile d'Éphèse, et que mentionne saint Cyrille d'Alexandrie, il y a ce passage : « Vint-il des rois reconnaître le Roi du ciel descendu sur la terre? Oui, ils vinrent, ces rois, et ils adorèrent le céleste Roi de gloire. »

Et l'on cite ainsi Aquilin Juvencus, du quatrième siècle, qui écrivit en vers hexamètres quatre livres de *l'Histoire évangélique*; Claudien Mamert, du même quatrième siècle: saint Césaire d'Arles, de la fin du cinquième, saint Grégoire le Grand, de la fin du sixième; Paschase Radbert, du neuvième, etc. Ce dernier a même une parole qui clôt toute discussion : « Que les mages aient été des rois, dit-il, quiconque connaît l'histoire profane le sait; c'est pourquoi nous ne craignons pas de les appeler rois. » (*Exposition sur saint Matthieu*, liv. II.)

Cet appel à l'histoire profane a sa raison d'être. Dans sa *Dissertation sur les Mages*, Pierre de Marca a reconnu que dans la Perse et en Arabie, bon nombre de petites villes étaient gouvernées par des dynastes, ou petits souverains. Au livre de Tobie (II, 15), la sainte Écriture dit que les trois amis de Job étaient de petits rois; et nous savons par Moïse et par Josué que l'ancienne Palestine en contenait un grand nombre. Il est donc facile de reconnaître aux mages ce titre.

Quant à nommer les villes ou les petites provinces dont ils étaient les rois, nous ne trouvons pas d'auteur qui l'ait fait. Mais on s'est demandé de quelle région d'Orient ils venaient.

D'où venaient les mages?

De la Perse, disent grand nombre d'auteurs, où ils étaient, peut-être, satrapes : « En Orient, ces rois des Perses virent de nouvelles lumières au ciel, et aujourd'hui ils accourent offrir leurs dons au Fils du Père éternel », comme écrivait Marbode, évêque de Rennes, à la fin du onzième siècle.

De la Chaldée, disent d'autres en plus grand nombre, et qui forment la majorité.

Non, mais de la Mésopotamie, veulent croire plusieurs autres.

De la Médie, ou du moins d'une petite région limitrophe, ont dit saint Épiphane, Clément d'Alexandrie, Ammien, Baronius, et quelques autres. Ils s'appuient sur Hérodote, écrivant qu'il s'y trouve une province du nom de Magodie, dont les habitants s'appellent mages.

De l'Inde elle-même, prétendent plusieurs; mais l'un des mages était de l'Éthiopie, observent-ils.

De l'Arabie, affirment un bon nombre, à cause du texte : « Les rois d'Arabie et de Saba apporteront leurs offrandes. »

Or, il est évident que ces diverses opinions ne peuvent être en même temps l'expression de la vérité, et que les arguments apportés par chacune ne sauraient être probants, puisque les autres y sont contraires.

Comment, dans ce cas, se former une opinion acceptable? Il va suffire d'examiner celles qu'on propose.

1° La *Perse*. — Ses partisans disent : Le nom de mage est un nom perse; en ce pays, la loi voulait qu'on n'approchât pas du roi ou des princes sans leur offrir des présents; la marque de salut et de soumission comme sujet était l'adoration : et la Perse est à l'orient de la Judée.

Mais dans d'autres contrées aussi, également orientales, on adorait le souverain, on lui offrait des présents, et l'on avait des mages. Plus encore, l'encens et la myrrhe n'étaient pas un produit de la Perse, mais de l'Arabie; et l'on peut croire que la venue de gens d'Arabie à Jérusalem devait produire plus d'étonnement que celle de gens de la Perse.

2° La *Chaldée*. — Les Chaldéens s'adonnaient beaucoup à l'astronomie, dit-on, et saint Matthieu n'a pas nommé la patrie des mages, parce que leur qualité d'astrologues l'indiquait assez. Raison sans grande valeur, car le nom du pays d'origine n'importait nullement au récit du fait évangélique.

Dans une homélie sur Noël, Théodote, évêque d'Ancyre (fin du quatrième siècle), disait que les mages étaient Chaldéens ; mais on n'en trouve pas de preuves. D'autres ont voulu les faire descendre d'Abraham, qui était parti de Ur en Chaldée ; mais l'Écriture ne reconnaît aucun fils à Abraham avant qu'il eût quitté ce pays.

3° La *Mésopotamie*. — Ce fut l'opinion d'Origène, de saint Jérôme, de saint Chrysostome et de saint Basile. Le platonicien Chalcidius, traducteur et commentateur du Timée, au troisième siècle, le croyait aussi.

La valeur de ces grands hommes ne saurait suppléer aux raisons que, ni eux, ni leurs partisans ne paraissent jamais avoir données.

4° La *Médie*. — Le fait d'habiter la Magodie et de s'appeler mages ne donnait point la science astrologique ; puis, contre ceux qui font de la Magodie une province de Médie, plusieurs la plaçaient plutôt en Perse, d'autres en Arabie. Saint Épiphanie dit que ces hommes descendaient d'Abraham par Céthura. Or, après sa victoire sur Chodorlahomor et Barsa, Abraham aurait donné à ses petits-enfants de Magodie l'or, l'encens et la myrrhe pris sur ces rois, avec ordre de les garder pour preuve de leur parenté avec les autres descendants du patriarche. Et les mages les portèrent au Messie qui venait de naître. Ce serait l'application du texte d'Isaïe (viii) : « Avant que l'Enfant ne sache appeler son père ou sa mère, il recevra la souveraineté de Damas et les dépouilles de Samarie, devant le roi des Assyriens. »

Quoi qu'il en soit, ni de Perse, ni d'Arabie les mages ne pouvaient aller à Jérusalem en treize jours, mais bien de Chaldée ou de Médie. Cependant, quand le pape saint Jules I^{er}, en 337, dédoubla la fête de la Théophanie, pour en faire la Nativité et l'Épiphanie, il ne prétendit point que l'étoile avait apparu aux mages à la même heure que l'ange aux bergers,

quoiqu'il soit préférable de l'admettre, car les gentils ne devaient point être avertis avant le peuple du Messie.

5° *L'Inde*. — Il est difficile d'y croire, les bouddhistes n'ayant point de mages. Cependant, les deux Portugais, Jérôme Osério et Pierre Mafféi qui, au seizième siècle, écrivirent l'histoire de l'Inde, disent y avoir recueilli une tradition d'après laquelle le roi de Cranganor, selon Osério, le roi de Culan, d'après Mafféi, fut l'un des mages, accompagné lui-même du roi de Calcutta. Les deux autres mages auraient été un prince de la Perse et le roi de Carmanie (pays près le golfe Persique). Une sibylle indienne leur aurait expliqué l'étoile.

Corneille de Lاپierre, célèbre commentateur de l'Écriture, cite ces auteurs; mais observe que ces princes furent seulement les premiers convertis de l'apôtre saint Thomas aux Indes.

Du roi de Carmanie, plusieurs ont fait un Éthiopien ou Abyssinien, de race nègre; et les deux autres de race blanche.

Saint Éleuthère de Tournai (fin du cinquième siècle) les dit Éthiopiens tous les trois. De même, un vieil auteur d'un sermon attribué à saint Augustin. (Sermon ix sur les saints.)

Le verset du psaume 71 : « Les rois de Tharsis et des îles... » n'a jamais pu être identifié avec un pays connu, puisqu'on ne sait guère où placer Tharsis. Des auteurs modernes admettent l'opinion de certains anciens, qu'il s'agit de l'océan Indien et du littoral du golfe Persique. Dans ce cas, les deux textes : « Les rois de Tharsis et des îles..., les rois d'Arabie et de Saba » se complèteraient bien, car Strabon place une ville de Saba au golfe Persique, et Ptolémée une autre du même nom en Perse. Des mages pouvaient venir de chacun de ces pays, et se rencontrer.

6° *L'Arabie*. On en a parlé avec les autres hypothèses; mais il faut rappeler qu'Isaïe (chap. ix.,) annonce « les dromadaires de Madian et d'Epha, partis de Saba, et apportant de l'or et de l'encens au Seigneur ». David aussi a dit au psaume 71 : « Il lui sera donné de l'or d'Arabie. » Pline dit qu'il n'y a d'encens qu'en Arabie (liv. XIII), et Virgile, au livre II des *Géorgiques*, en fait le produit spécial du pays de Saba. Epha et Madian sont aussi en Arabie.

A la vérité, l'Arabie n'est pas à l'orient de la Judée, mais au sud-est : puis, tous ceux des Pères qui font venir les mages d'Arabie, n'indiquent pas absolument le même point ; ensuite, l'Arabie n'avait pas de mages proprement dits ; bien qu'elle eût des sages, des philosophes et des astrologues. On doit donc en conclure que la région arabe d'où ils seraient venus était le plus à l'est possible, se rapprochant ainsi de la Perse. Cela permet de les appeler mages, titre qu'ils durent se donner puisque la tradition l'apprit à saint Matthieu. L'historien Tacite dit que l'Arabie Heureuse était souvent confondue avec la Perse (*Histoire*, livre V) et Suarez le reconnaît, à la suite de quelques Pères des siècles primitifs. (III^e partie, dispute 14, section 3.)

Ainsi, de toutes les opinions émises, les unes sont à rejeter et les autres se résument en un mot : les mages venaient de la partie de la Perse qui confinait à l'Arabie, ou peut-être même était le côté le plus oriental de l'Arabie Heureuse.

Combien étaient les mages ?

On dit généralement qu'ils étaient trois, quoique cette opinion ait parfois été discutée. On se basait sur le triple don, comme si un seul eût apporté de l'or, un second de l'encens, et un troisième de la myrrhe ; mais cette distinction n'est pas prouvée.

Anciennement, une sculpture trouvée au cimetière Sainte-Marie-Majeure n'en représentait que deux ; divers manuscrits, au contraire, d'origines diverses, parlaient de quatre. Mais un quatrième, un cinquième, et au delà, pouvaient n'être que des compagnons des mages, comme l'ont dit beaucoup d'auteurs, et cela est fort vraisemblable.

Saint Matthieu dit simplement : « Des mages d'Orient », et le verbe grec de sa traduction est au pluriel, *παραγένοντες... λέγοντες*. S'il n'y en avait eu que deux on eût traduit par le duel ; ce qui n'a pas eu lieu. Il y en avait donc au moins trois ; et nous devons nous en tenir à ce sentiment, qui est celui de l'ensemble des Pères et des Docteurs de tous les siècles.

Quels étaient leurs noms?

De grands auteurs, comme Baronius, ne se sont même pas posé cette question, parce qu'on ne peut la résoudre d'une manière sûre. Mais nous pouvons cependant dire ici ce que d'autres en ont pensé, sans d'ailleurs avancer aucune preuve.

Ainsi, les uns leur ont donné ces noms hébreux : Magalath, envoyé; Galgalath, dévoué; Saracin, grâce; les autres, ces noms grecs : Apellius, fidèle; Amerus, humble; Damascus, miséricordieux; d'autres, ces noms latins : Atore, Sator, Peratora, et enfin ont prévalu les noms de Melchior, Gaspar et Balthasar qui leur ont été conservés par les Bollandistes et par Benoît XIV.

Et voilà suffisamment d'incertitudes sur la plupart des questions qui se rapportent aux mages de l'Épiphanie, sans qu'il soit utile de prolonger davantage cette difficile étude. On en retiendra deux choses : la première, qu'il eût suffi à l'évangéliste d'ajouter deux mots, qui sont : le nombre et le pays; la seconde, que cette omission n'importe en rien à son récit au point de vue doctrinal. Et cela même nous prouve que les auteurs sacrés ne se sont inquiétés jamais de la curiosité, même légitime, des hommes. La religion est en dehors et au-dessus; avis aux faiseurs de systèmes!

Gabriel JEAUNE.



Le Père du Mensonge

Nous avons écrit, ici-même, un article sur la « possession collective ». Nous avons dit que l'Esprit du Mal n'a nullement besoin de manifestations à la manière de farces grossières qu'éditèrent Léo Taxil et le docteur (?) Bataille. La plus grande habileté de Satan est de *se faire nier* par les masses.

Cependant il arrive que cette méthode peut se trouver en défaut et, par l'ordre de Dieu, cette négation, répétée avec fanfanterie, devient *la plus précise des affirmations*. Le démon ne peut s'empêcher de blasphémer. En sorte que ses plus railleuses dénégations de sa propre existence s'accompagnent toujours de violentes injures contre Dieu.

Le fait vient de se produire, au cœur même de Paris, dans un théâtre de l'avenue des Champs-Élysées.

On a joué, en effet, au théâtre Marigny, les 28 et 30 novembre, une pièce en trois actes, intitulée *Pan*, qui n'est, d'un bout à l'autre, qu'un blasphème en trois tableaux.

Si répugnante qu'en soit la donnée, nous croyons devoir la mettre sous les yeux de nos lecteurs. Ils comprendront mieux les ruses « mondaines » qu'emploie l'Ennemi de Dieu, et se rendront compte de ce que l'Apocalypse nomme si énergiquement « les profondeurs de Satan », *altitudines Satanæ*.

Voici, en résumé, cette pièce, à laquelle, par bonheur, la lourde puérilité de sa facture, la mauvaise qualité de son style et l'effroyable ennui qui s'en dégage, ôtent, en grande partie, sa nocivité.

Premier acte. — Une nuit de printemps. Le berger d'une commune des Flandres, au bord de la mer, chargé de paître le *bouc* de la commune, a accueilli, dans sa misérable grange, des *gypsies* de passage, il a donné asile à un personnage mystérieux, un Aegipan à cornes, oreilles, queue et pieds de bouc, sorti tout nu de la mer.

Le berger est assis près de sa femme, *Anne*. Au milieu de la grange, où tous dorment, sauf ces deux protagonistes, leur fille *Paniska*, demi-nue — autant vaut dire nue — s'abandonne aux frissons que met en sa chair la volupté « divine » de cette incomparable nuit, et profère des invocations à « la nature ».

Survient un garde champêtre, une brute qui dresse procès-verbal aux nomades pour séjour non autorisé. Il est suivi du *bourgmestre* (ce détail fixe l'origine belge de la pièce), puis d'un vicaire de la paroisse, énergumène qui adjure le berger et sa femme de chasser l'Esprit du Mal entré sous son toit.

Mais alors *Paniska*, inspirée, s'écrie : « Pan est ressuscité. » Et soudain le dieu chèvre-pieds se dresse. Il se déclare le seul dieu du monde, méconnu par les hommes, persécuté par les religions. Le vicaire s'enfuit en multipliant les signes de croix, pendant que *Paniska*, en une immonde parodie de la virginale conception de Marie, se déclare la « servante » de son dieu, *ecce ancilla Domini*, et consomme avec lui son union selon les rites de la « nature ». Et tandis que Pan et son « épouse » gagnent la grange, Anne et son mari, le berger, s'agenouillent et prient, au milieu des bohémiens qui sèment des jonchées de fleurs.

Pour que l'on ne nous accuse pas de prêter à cette œuvre abominable des intentions qui ne seraient pas dans la pensée de l'auteur, relevons tous les signes *sataniques* qui s'y manifestent.

Nuit de printemps, résurrection de Pan, Pâques et Résurrection du Sauveur. *Paniska*, nom de la jeune fille, est une déformation stupide du grec *Panaghia*, la toute sainte, titre donné à la Vierge Mère. La mère de cette *Paniska* se nomme *Anne*, autre ressemblance sacrilège. Les *gypsies* (mot anglais tiré d'*Égyptien*, *Aigos ptoa*, possession du Bouc) sont appelés *Anges* par le « dieu ». Enfin, à travers la dégoûtante pitrerie des scènes où se montrent le garde champêtre, le bourgmestre et le vicaire, l'abominable contrefaçon, voulue et soulignée, du premier chapitre de l'évangile de saint Luc.

Aux deux actes suivants, on a assisté à des scènes qui

veulent être comiques et ne sont qu'assommantes, où pendant deux heures ruissellent les paroles injurieuses et profanatrices.

Le jour s'est levé. Le retour du Pan « ressuscité » a aussi ressuscité la terre. Les fleurs embaument les champs ; les pommiers sont couverts de fruits et le peuple, ensorcelé par ce « miracle », suit, dans la campagne, le « dieu » et son épouse qui, après la nuit du mariage « divin », se promènent *tout nus* au grand soleil, cependant que le bourgmestre, le vieux curé, le vicaire, un père capucin, le suisse, le chantre, le garde champêtre, l'instituteur et le secrétaire de la mairie, tiennent conseil pour conjurer le fléau de ce retour du « diable ».

Impossible de représenter à nos lecteurs l'ordurière nomenclature des blasphèmes qui, en ces actes, s'accumulent, le soudent, font explosion devant un public ahuri et que l'insanité même de cette haine antireligieuse préserve d'une plus grande participation au sacrilège. C'est déjà trop que, par sa seule présence à un spectacle aussi stupide qu'obscène, ce public ait fait acte de complicité involontaire.

Que mes lecteurs, donc, pour se faire une idée de la chose, sachent que la moindre de ces profanations consiste en ceci : trois acteurs vêtus en prêtres séculiers, un en franciscain, un troisième en suisse, lisent et consultent à haute voix la sainte Écriture pour en tirer la formule de l'exorcisme, et décident qu'on va adjurer Satan, à savoir Pan, d'entrer immédiatement dans le corps d'un pourceau, ou d'un hibou, ou d'un crapaud. Et tout aussitôt, la vieille baderne qu'est le curé, l'inquisiteur représenté par le vicaire, le farceur incarné dans le capucin, endossent surplis et étole, prennent l'eau bénite et la croix et procèdent à l'exorcisme.

Il va sans dire que les adjurations de l'Église restent sans effet. Ce que voyant, le bourgmestre et l'instituteur proposent un accommodement, un concordat, avec le diable, ce qui provoque un nouveau flux d'injures blasphématoires. Et, au moment où les autorités vont sommer Pan de se soumettre à leur ultimatum, voici que celui-ci revient en triomphe, acclamé par la foule convertie, précédée par Paniska, plus nue

encore qu'au premier acte, laquelle, après une danse échelée, chasse tous les « oiseaux de nuit », c'est-à-dire les prêtres, les fonctionnaires, les représentants de toutes les autorités.

Tel est l'impur spectacle qui a été offert, en plein Paris, à une « élite » de fous et de snobs fournie par l'*intellectualité* panachée des boulevards et de l'internationalisme artistique. Si la pièce eût été plus courte et moins em...bêtante, nul doute qu'elle ne se fût terminée, à la chute du rideau, par l'apothéose du Bouc, et son universelle adoration.

Nous n'ajouterons pas de commentaires à cette simple exposition. Nous nous bornerons à laisser méditer nos lecteurs sur les malheurs de notre temps, sur les signes, chaque jour plus visibles, de la colère de Dieu et du châtement imminent.

J. DE L'ESTOILE.



LE SPIRITISME A LOURDES

Voilà un titre bien suggestif, qui étonnera plus d'un de nos lecteurs; mais la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, novembre 1906, et l'*Éclair*, journal de Paris, numéro du 2 décembre 1906, ont soulevé récemment la question.

Dans la revue, un long article sur *Lourdes et le spiritisme*, p. 266-272, signé : F. Bertal; dans l'*Éclair*, un article non signé sur *la Force curative à Lourdes*, avec sous-titre : « Conférence du Dr Hipp. Baraduc, p. 2, col. 3-4.

Disons aussitôt que leur conclusion est sensiblement la même : « A Lourdes, nul miracle au sens de ce mot, mais le produit des forces psychiques portées à une haute puissance, en raison des volontés concordantes des immenses foules qui s'y réunissent, et d'où résultent les guérisons constatées : le spiritisme les explique, et elles ne sont que des faits très naturels, sans aucun caractère miraculeux. »

Comme le Christ Jésus fut un signe de contradiction, ainsi le sanctuaire si privilégié de sa Mère est en butte aux contradictions. Le gouvernement désirait « fermer Lourdes » et on communiqua à un écrivain de grand talent quelques pièces de ses dossiers.

Plus tard, M. Jean de Bonnefon adressa une circulaire aux médecins français, et recueillit bien une centaine de signatures, au nom de l'hygiène méconnue et de la santé publique en danger.

Récemment, le Dr Boissarie en a reçu à son tour plus de quinze cents, parmi le corps médical français, en faveur des pèlerinages.

Jadis, Émile Zola écrivit son roman avec la même bonne foi et la même délicatesse qu'il avait écrit le *J'accuse*.

Et le déjà célèbre Iuysmans vient d'écrire *les Foules de Lourdes* avec le suc que l'on connaît.

Le « pour et le contre » étaient donc en balance : et si les bons esprits sont l'immense majorité en France pour reconnaître les indiscutables bienfaits de Lourdes, les adversaires ont la puissance en main, pour agir d'autorité, et « défendre à Dieu de faire miracle en ce lieu ».

L'ennemi permanent devait trouver encore mieux. A Lourdes nul miracle : les guérisons n'y sont que le résultat de forces psychiques portées à une très haute puissance, qui se résolvent en faits très naturels, et l'on en décrit l'ingénieux mécanisme.

Ainsi, aucune insulte, aucun blasphème, aucune explication plus ou moins idiote, aucune sorte d'attaque n'aura donc manqué au sanctuaire de Lourdes. Mais, peine perdue ! les arguments ne portent pas, et la pauvreté de l'inepte négation n'en établit que mieux la prédominance du surnaturel qui les gêne.

Entrons dans quelques détails.

*
* *

D'abord, *in extenso*, parce que plus court, l'article de l'*Éclair* :

M. le Dr Hipp. Baraduc, excluant l'autosuggestion, a fait une conférence sur la force curative observée dans le dernier grand pèlerinage de cette année à Lourdes et la physiologie scientifique du miracle. Il considère le fait miraculeux et le phénomène qui le produit. Il met ainsi en présence : 1° le malade, 2° les 50.000 prières qui montent vers le ciel comme un facteur intermédiaire entre le malade et 3° la force invoquée sous le vocable de la Vierge Marie, la Vierge-Providence fécondée d'en haut par le souffle de l'Esprit : force qui joue un rôle de formation, de réparation et de dispensation dans l'universel phénoménisme. C'est, dit-il, cette force que la prière évocatrice et invocatrice de 50.000 pèlerins fait descendre sur les malades en pluie de grâces, sous forme de gouttelettes, dont l'action photochimique a impressionné de la même empreinte 10 plaques photographiques occluses dans du papier à radiographie, mises à la procession, à la grotte. Deux plaques mises à la piscine ont été impressionnées d'une manière différente. Le Dr Baraduc projette ces photographies tout à fait frappantes et suggestives.

En conséquence, il demande à Lourdes un laboratoire de psycholo-

gie religieuse permettant d'étudier les malades avant, pendant et après la production du phénomène miraculeux. De sorte que le sanctuaire de foi, la clinique humanitaire, le laboratoire scientifique, fassent une trilogie dans l'étude du phénomène dont le point de départ surnaturel cosmogonique devient préternaturel cosmique dans son mouvement et se termine par un travail physique naturel pour produire le miracle terrestre humain.

Des clichés témoins emportés à Lourdes, mais non soumis à l'action de la force curative, employés à Paris, à la foire au pain d'épices, ne donnèrent aucun résultat, en présence, sans doute, de l'action variée et non maîtrisée des vibrations de la multitude.

Les clichés impressionnés à Lourdes ont une analogie avec les photographies de la nébuleuse du professeur Barnard.

Ces recherches à Lourdes ont été inspirées par la découverte de cinq forces fluidiques influençant les sensitifs et les névrosés; forces démontrées et enseignées par le Dr Hipp. Baraduc dans un cours libre de biologie générale fait à l'École de Médecine, dans l'amphithéâtre Cruveillier, en 1904-1905.

Reprenons un peu, et discutons : « Force curative, physiologie scientifique », c'est la science dans toute sa majesté, non pas médicale, car MM. J. de Bonnefon et Boissarie y ont déjà fait appel contradictoirement, mais psychique et photographique qui vient dire son mot et prononcer son oracle.

A quoi se réduit, en effet, le problème de Lourdes ?

Trois termes sont connus :

1° Le malade,

2° Les 50.000 prières des pèlerins,

3° La force invoquée, qui est ici la Vierge-Providence.

Quel sera le produit ?

— La guérison du malade.

Vous l'appellez un miracle, mais à tort, car il n'y a ici qu'un fait très naturel ; seulement, il fallait un appareil enregistreur.

Ainsi, le malade ne compte pas, son désir de guérison ne produit rien, puisque le Dr Baraduc exclue l'autosuggestion ; mais les prières de 50.000 pèlerins sont tout.

En effet : elles montent vers le ciel, invisibles à votre œil parce qu'elles sont incorporelles ; mais avec une force d'attraction portée à sa cinquante millième puissance. Pouvez-vous en faire le calcul ? un peu d'arithmétique vous y aidera, répétez avec moi : $2 \times 2 = 4$, $4 \times 4 = 16$, $16 \times 16 = 256$,

$256 \times 256 = 64.536$, $64.536 \times 64.536 = 4.164.895.296...$ etc., et prenez le temps de faire ainsi 50.000 opérations semblables. Vous voyez alors la force des prières de Lourdes; leur vitesse d'ascension et leur puissance d'attraction sont donc comme infinies, aussi seront-elles infailliblement exaucées.

Les voici arrivées au ciel. Là se trouve la Vierge-Providence dont la force est fécondée par l'Esprit, le grand et universel Esprit, qui a tout créé et gouverne tout. Elle est donc une véritable force dans le « phénoménisme » du monde, car le monde évidemment est plein de phénomènes. Or, la force de cette Vierge joue ici un triple rôle : de formation, de réparation, et de dispensation. Le Dr Baraduc est probablement aussi astronome, pour l'avoir si bien constaté et analysé; mais il ne nous fait pas entrer dans le détail, car enfin comment le sait-il?

Quoi qu'il en soit, voici les prières de Lourdes montées au ciel avec une force portée à sa cinquante-millième puissance; mais c'est une puissance d'attraction. Aussi, dans l'universel phénoménisme, que fera la Vierge-Providence? sinon remplir forcément son rôle. Et voici qu'elle laisse tomber sur cette foule de pèlerins des grâces bien visibles de formation, de réparation et de dispensation, qui vont se reposer sur les malades, au prorata de leur besoin.

Le mécanisme est donc fort naturel et exclut le miracle. Les prières sont une force irrésistible, en même temps harpon et aimant; et à l'inverse de la boîte de la Pandore antique, ce sont les bienfaits de la Vierge-Providence qu'elles font pleuvoir sur Lourdes.

N'en doutons pas : un appareil enregistreur a photographié au passage cette pluie de grâces tombée sous forme de gouttelettes. A la procession, à la grotte, dix plaques photographiques en témoignent; à la piscine, deux autres.

Oh! docteur, merci! quel immense service vous venez de rendre aux théologiens catholiques! Maintenant, dans les manifestations spirites, faites-nous apparaître Augustin d'Hippone, Thomas d'Aquin, Duns Scot le subtil, Suarez le Jésuite, afin qu'ils corrigent dans leurs œuvres le *Traité de la Grâce*.

Moi, je me charge de prévenir les vivants Tanqueray, Prével, Perriot, Pesch, Nègre, Auriault, et tant d'autres.

Et voilà comment des savants incontestés dans les sciences humaines, mais plus ignares en théologie qu'un enfant du catéchisme, analysent le miracle pour le nier. Ils admettent « un point surnaturel cosmogonique », ils le résolvent en « préternaturel cosmique », et ils concluent en un « travail physique naturel ». Les bonnes âmes que les trains portent à Lourdes ne s'en doutaient pas : et aux Litanies de la Vierge Immaculée on ajoutera désormais :

O Force de formation, de réparation, et de dispensation, pensez à nous.
O Toute-puissante dans l'universel phénoménisme, ayez pitié de nous.

Les habitants de Lourdes seront enchantés : non seulement l'hygiène ne fera pas interdire les pèlerinages, mais au nom de la science on établira dans la basilique un laboratoire de psychologie religieuse. Alors toutes les opinions seront également satisfaites devant cette merveilleuse trilogie : « un sanctuaire de foi, une clinique humanitaire, et un laboratoire scientifique. »

A quand, sur le bureau de la Chambre des députés, le dépôt d'un projet de loi, pour voter à cet effet quelques millions ?

J'exprime cependant un regret : l'invention vient trop tard. Sur les chapelles des moines expulsés, on aurait mis des « plaques photographiques occluses dans du papier à radiographie », et l'on eût pu savoir comment le milliard des Congrégations a pu s'évaporer. Moins incorporel que les prières il a dû retomber en gouttelettes d'or autour de la fameuse assiette au beurre, dont le rôle de réparation et de dispensation gagnerait à être mieux connu dans le phénoménisme blocard. Mais on va le faire pour les églises, dit-on.

Il y a donc encore des progrès à faire pour la science dans toutes les questions de foi, depuis la foire au pain d'épices, jusqu'au sanctuaire de Lourdes.



L'article de la *Revue du Spiritisme*, qu'il reste à examiner, est trop long pour être transcrit ici ; je n'en relèverai donc que quelques passages, d'ailleurs plus que suffisants pour la thèse.

• L'auteur, je le reconnais, se garde de nier l'authenticité des guérisons opérées à Lourdes ; mais il leur refuse la qualité de miracles, et il en donne ses motifs.

Suivons son argumentation, d'aussi près que possible et avec ses propres expressions.

La volonté humaine, dit-il, possède une puissance plastique considérable. La science officielle en limite l'action à des effets produits sur la matière nerveuse : mais c'est une limitation gratuite, car il n'est pas établi qu'elle ne puisse agir sur la substance organique proprement dite (comme serait facile de refaire un doigt coupé, ou reconstituer un poumon plein de trous), puisque matière nerveuse ou matière organique, c'est toujours matière, celle-là pénétrant celle-ci et s'irradiant en elle ; d'où il suit que la volonté qui commande aux nerfs doit pouvoir commander aux tissus eux-mêmes. Donc, dans des circonstances exceptionnelles, cette autorité doit pouvoir se manifester ; et c'est probablement le cas pour les miraculés de Lourdes.

Voilà le raisonnement ; et l'auteur conclut :

Vaille que vaille, cette explication est plus directe, plus simple, plus conforme à notre acquis scientifique que la théorie de l'appel à la Vierge, fort poétique et fort touchante, mais si contestable !

Tout lecteur réfléchi aura aisément saisi la faiblesse de l'argumentation, et rejeté sa conclusion au nom de la logique elle-même.

De quel principe part l'auteur ? — De la puissance considérable de la volonté humaine, ce que j'accorde sans peine.

Mais quelle application en fait-il ? — Il en étend l'action à la matière organique, alors que la science la limite à la matière nerveuse. Il sort donc du domaine scientifique pour entrer dans celui des hypothèses ; mais les hypothèses, hélas ! ne produisent pas toujours de la vérité ou de la quasi-certitude,

mais seulement de la fantaisie. Elles ne peuvent donc servir à nier d'autorité les doctrines et les conclusions dues à une autre science se mouvant dans son propre domaine. Et c'est bien ici le cas.

Qu'on s'en rende compte, d'ailleurs. La « puissance considérable de la volonté humaine » n'est évidemment que « considérable » et pourrait peut-être s'étendre au delà des limites que la science lui assigne aujourd'hui ; mais, avant de reculer ses limites, il faudra les constater. Or, l'auteur ne sait avancer aucun fait qui « amorce » cette constatation. Donc, nous devons en rester scientifiquement aux limites reconnues de cette puissance.

Je dirai plus : c'est sortir absolument du domaine de la science, pour entrer dans une fantaisie inexplicable, que de venir appliquer aux guérisons des miraculés son fameux axiome : « Matière nerveuse ou matière organique, c'est toujours matière. » Qui donc songe à le nier ? Les médecins de Lourdes ne le contestent pas ; les philosophes, de toute religion, pas davantage. Mais notre auteur fait ici une confusion regrettable, car il ne s'agit pas de savoir si matière nerveuse et matière organique sont également matière, mais seulement si les éléments constitutifs de la matière organique peuvent la soumettre à la puissance de la volonté, comme l'y soumettent ceux de la matière nerveuse. Or, cela n'est pas ; donc, l'hypothèse de l'auteur tombe d'elle-même.

En voici quelques raisons : En premier lieu, ces deux matières sont évidemment distinctes dans leur essence et leur constitution ; elles ne peuvent donc être impressionnées de la même manière, et l'une doit y être, évidemment, plus réfractaire que l'autre. Par suite, la puissance de la volonté a pu trouver de réelles difficultés à s'exercer sur la matière organique, alors qu'elle n'en a pas au regard de la matière nerveuse. L'expérience le prouve dans tous les hommes.

En second lieu, la matière nerveuse joue, dans le corps humain, un rôle tout différent de celui de la matière organique ; elles ne peuvent donc obéir, en même temps, aux mêmes lois formulées par la volonté. Celle-ci peut donc

n'avoir pas de puissance sur l'une, alors qu'elle en possède sur l'autre.

En troisième lieu, la matière nerveuse obéit à la volonté de l'homme, parce que cette volonté fait partie de notre vie intellectuelle, et qu'il est évidemment dans le corps un certain nombre d'éléments qui lui doivent forcément leur concours.

Mais, en quatrième lieu, la matière organique ne lui obéit pas, parce qu'elle ne se rapporte qu'à notre vie végétative et uniquement matérielle; et elle n'a rien à faire avec l'autre. Est-ce donc que les plus « grands hommes » ont été forcément des « hommes grands »? Le lion est de moindre taille que l'éléphant, et Napoléon I^{er} n'avait pas une taille de géant.

La science a donc raison d'admettre que la puissance si considérable de la volonté humaine sur la matière nerveuse trouve une limite dans la matière organique; et ainsi est réduite à néant l'hypothèse, si mal échafaudée, contre les guérisons de Lourdes.

Mais ce n'est pas tout. On remarque aussi que l'auteur ne l'a conçue et ne l'exprime qu'avec des hésitations, des doutes, des peut-être, comme un architecte inexpérimenté, qui a imaginé de beaux plans, mais bâtirait sur le sable. Relisons-le : « Il n'est pas établi..., doit pouvoir commander..., circonstances exceptionnelles..., doit pouvoir se manifester..., c'est probablement le cas..., vaille que vaille... »

Et tout cela, dit-il, constitue « une explication directe, simple, conforme à notre acquis scientifique ».

Il a évidemment omis de se relire. Une explication « directe » doit partir de principes indiscutés, prendre corps à corps les arguments de l'adversaire, telles les plaidoiries de deux avocats à la barre. — Une explication « simple » se garde d'être hésitante, tortueuse, embarrassée, équivoque, ne tablant que sur de frêles hypothèses. Une explication « conforme à notre acquis scientifique » ne doit pas tourner le dos à la science, comme celle de notre auteur avouant que la science ne va pas jusque là. L'hypothèse étudiée ici est sans doute, je le reconnais, conforme à l'acquis scientifique de son auteur; mais dois-je abandonner la science de tous les autres, médecins et philosophes, pour lui préférer sa science indivi-

duelle et hypothétique en cette matière? C'est une abnégation qui me manque, et mes lecteurs partageront sans doute ma manière de voir.

Soyons néanmoins de bonne composition, et admettons à son hypothèse une valeur scientifique. Il n'en resterait pas moins que la multitude des foules qui courent à Lourdes prouve l'impuissance de cette théorie, car la volonté des miraculés n'a pu rien obtenir chez eux, et il leur a fallu aller à la basilique ou à la grotte mettre un élément surnaturel dans leur désir de guérison. Cela même, en dernière analyse, infirme donc absolument la thèse de l'auteur.

Arrivons à la « théorie de l'appel à la Vierge », que M. Bental déclare « si contestable ».

D'abord, nous avons vu plus haut que le Dr Hipp. Baraduc trouve aux prières évocatrices des malades une immense puissance, et reconnaît que la Vierge joue un rôle prépondérant et bien défini dans l'universel phénoménisme. Ces deux messieurs devraient donc bien se mettre d'accord, au lieu de se contredire devant la galerie où l'on marque les coups.

Ensuite, même au point de vue spirite, nos adversaires sont mal venus de repousser « cette théorie ». Qu'est-ce, en effet, une manifestation spirite, sinon le fait par lequel un ancien vivant vient entrer en rapport avec nous, mû par sa connaissance de nos besoins, excité à nous continuer plus que jamais son amitié et son appui etc., etc... Or, la Vierge-Providence, comme l'appelle M. Baraduc, a un pouvoir de formation, de réparation, et de dispensation. A quoi donc servirait ce triple pouvoir, si elle n'en use en certains cas déterminés?

Puis, si Allan-Kardec a écrit que le spiritisme complète définitivement le christianisme, la prière évocatrice adressée à la mère du Christ ne peut avoir perdu son efficacité, car on est toujours fondé à dire qu'elle est restée un esprit tout privilégié parmi les esprits des « désincarnés ».

Oui ou non, votre science a-t-elle constaté des gouttelettes sur les plaques photographiques placées au-dessus de la grotte? Les astronomes, et je serai de leur avis, sauraient leur donner une autre explication, mais les spirites de l'école du Dr Baraduc n'ont pas à y contredire.

Oui ou non encore, M. Bental a-t-il admis la réelle authenticité des guérisons de Lourdes? La volonté des malades n'y étant pour rien, pas plus que celle des médecins qui les avaient traités sans succès, le seul dernier moyen thérapeutique a donc prévalu, cette théorie de l'appel à la Vierge. Le sanctuaire de la foi reste donc la pharmacie modèle et la clinique hors concours!

*
* *

Mais voici une autre explication de M. Bental : « Les phénomènes de Lourdes sont simplement des phénomènes de magnétisme intensif et collectif. » Et voici sa théorie.

Les pèlerins sont exaltés, et les malades anxieux; dans cet état, ils font jaillir de leurs cœurs et de leurs lèvres un formidable bouillonnement d'espairs et de prières extasiantes. C'est donc une fermentation psychophysiologique qui doit produire d'énormes masses d'un fluide dont ils vont être imprégnés. Or, ce fluide est évidemment porteur de sensibilité, de volonté, et d'intelligence; et alors, conséquence forcée, il communique à l'eau, aux cierges, à l'atmosphère, des vertus curatives à un très haut degré, force incluse dans les vœux de la foule et les espérances lancés en l'air par toutes ces âmes haletantes. C'est ainsi que l'eau de Lourdes est magnétisée à un degré étonnant, non d'une magnétisation individuelle, mais grégaire.

Et de ce beau système, l'auteur tire cette admirable conclusion :

La thèse qui attribue les guérisons de Lourdes au magnétisme inconscient des foules est donc parfaitement soutenable; et un peu plus plausible, n'est-ce pas, que la thèse théologique... elle rend un compte exact et loyal...

Ici, l'auteur est plus scientifique que dans son hypothèse du pouvoir de la volonté sur la matière organique pour expliquer les guérisons des miraculés, mais son argumentation n'y est pas plus probante.

En effet, il faudrait prouver des assertions comme celles-ci : le bouillonnement d'espairs dans les cœurs produit un fluide magnétique; les prières extasiantes des lèvres en pro-

duisent un autre : ces fluides existent en masses énormes ; ils sont porteurs de sensibilité, de volonté, d'intelligence ; ce triple trésor émane réellement de ce bouillonnement et de cette fermentation ; et cette sensibilité, cette volonté, et cette intelligence, ayant ainsi bouillonné et fermenté, sont lancées dans l'air par les vœux et les espérances, et enfin retombent en vertus curatives, qui magnétisent l'atmosphère dont les malades respirent l'air, les cierges dont la flamme éclaire, l'eau dont ils usent en boisson ou en bain.

Oh ! l'admirable chose : Vichy, Biarritz, le Mont-Dore, et tant d'autres, devraient bien être ainsi magnétisés ! Les compagnies concessionnaires y perdraient peut-être, mais les hôteliers feraient des fortunes, et les malades du peuple y gagneraient. Les hôpitaux des grandes villes, toujours trop pleins, auraient là des succursales dans les meilleures conditions d'exceptionnel bon marché et de rapide convalescence.

Après tout ce que j'ai dit dans ce long article sur le « spiritisme à Lourdes, » il n'est pas besoin de renouveler les mêmes réfutations. Je constate seulement que MM. Baraduc et Bental attribuent aux foules des pèlerins une puissance curative latente, qui n'attend qu'une circonstance exceptionnelle pour opérer des guérisons que nulle science n'avait pu obtenir ; et je redis qu'il a fallu ici, comme indispensable condition, un élément surnaturel. Cela suffit à ma thèse.

Que nos doctes adversaires, dont les plaques photographiques n'ont rien produit à la foire au pain d'épices, essaient l'un de ces jours place de la Concorde, Champ de Mars, ou hippodrome de Longchamp ; qu'ils réunissent tous les malades transportables de Paris et des départements limitrophes ! Alors, que de désirs de guérison, et de confiantes espérances ! Les compagnies de chemin de fer s'y prêteront à souhait, et la science médicale aura bien mérité de « l'humanité souffrante ».

Mes chers lecteurs, allons attendre sous l'orme. Le spiritisme et la Vierge bénie de Lourdes sont en présence ; mais la Vierge pleine de grâce restera toujours, nous le savons, le « salut des infirmes et le refuge des pécheurs ».

P. L. BORIE.

AUTOUR DES REVUES

Dans son numéro du 29 septembre dernier, *The Progressive Thinker* publie, sous le titre *Levitation*, une communication signée : Anna E. Ayer, dont voici la substance.

La correspondante du journal américain y raconte qu'étant petite enfant, elle fut témoin d'un fait de lévitation dont ses parents furent le jouet. « Leur lit fut entraîné à une brève distance et balancé comme un berceau. Un ami leur dit que ce devait être la communication de quelque parent défunt, mais ma mère (c'est la narratrice qui parle), qui était très orthodoxe, dit, lorsque le fait se reproduisit : « Laisse-nous ! Nous n'avons rien à faire avec les mauvais esprits. » Moins de trente ans après, elle vit l'esprit de sa sœur se tenant devant son lit dans une lumière rose. Elle-même mourut peu après et nous laissa avec le désir de nous voir appliqués aux choses du spiritisme. »

Notre confrère de Chicago nous permettra d'estimer que de tels faits, loin de battre en brèche la croyance catholique, orthodoxe s'il en fût, la confirment rigoureusement.

Qu'est-ce, en effet, que cet esprit berceur qui, expulsé par l'apostrophe d'une femme pieuse, ne reparait qu'au bout de trente ans pour troubler ses derniers moments, sinon l'immortel déchu, grand machinateur de supercheries et de mensonges ? Et quel crédit accorder à l'hallucination visuelle d'une mourante qui, en pleine santé, avait, d'un seul mot, réduit à néant les diaboliques fantasmagories en qualifiant leur auteur de mauvais esprit ?

*
* * *

Dans ce même numéro, un correspondant, qui signe O. F. Thornton, pose une bien amusante question.

Après avoir cité une assertion du capitaine S. Welbey, du

18^e hussards indien, dans son livre *le Thibet inconnu* qui a vu, en divers monastères, un Bouddha à sa seizième incarnation, et un autre qui compte 510 existences alternatives : après avoir rappelé une histoire, rapportée par le voyageur Sven Hédin, d'un lama nommé Koduktoningagheat (ouf!) qui se réincarna successivement pendant 6.100 ans, ledit M. Thornton, que nous jugeons un homme gai, demande judicieusement ce qu'il est advenu de ces six cents âmes dépouillées à tour de rôle de leurs corps légitimes. Et, avec une jolie ironie, le correspondant insinue que les spirites de l'école bouddhiste pourraient être interrogés utilement à ce sujet.

Nous croyons, nous, qu'il n'est pas nécessaire d'aller si loin. En France, les hussards et les zouaves ont toujours passé pour les plus joyeux fumistes qui fussent. Il en est peut-être ainsi en Angleterre, dont le capitaine S. Welbey est sûrement l'un des plus brillants hussards. Quant à l'illustre Sven Hédin, le Marco-Polo de notre temps, nous le tenons pour aussi digne de créance que le fut naguère, chez nous, le romancier Jacolliot, et, aux États-Unis, l'illustre M. Barnes, inventeur du langage des singes. Quel malheur de ne pas vivre au Thibet ! Quel malheur de rencontrer tant de singes qui parlent comme des créatures sans raison !

S.

L'Église et la séparation

Le Progrès spirite, novembre 1906, p. 164, publie un article intitulé : « La fortune du clergé avant la Révolution », qui débute par cette phrase :

La suppression du budget des cultes paraît être un des principaux points sur lesquels l'Église catholique appuie sa résistance à la loi de séparation.

Voilà évidemment une affirmation catégorique, qui provient sans doute de ce que l'auteur ne connaît pas, ou connaît mal, la grave question dont il s'agit ; mais l'erreur est si

grossière sur un tel sujet, que j'ai ici le devoir et le droit de la qualifier de « contraire à la vérité ».

De deux choses l'une, en effet. Ou bien il n'a rien lu des documents officiels de l'Église au sujet de cette loi de séparation, et alors pourquoi son affirmation? Ou bien il en a lu du moins les passages les plus saillants, et alors pourquoi devant ses lecteurs les détourne-t-il de leur sens?

La suppression du budget des cultes est à l'article 2 de la loi, et toutes les plus grandes difficultés ont eu pour objet l'application des articles 4 et 8; on a même essayé de rédiger des règlements conformes. Il ne s'agit donc nullement du budget, mais des associations à la des Houx et à la Puymasson; et même ces jours derniers de « déclaration de réunion publique » d'après la loi de 1881, qui ne touche pas la matière et diffère si bien de celle de 1905. Ladite résistance ne porte donc pas sur la question d'argent.

Quant au reste de l'article du *Progrès spirite* sur les biens ecclésiastiques d'avant 1789, la loi du 9 décembre 1905 n'y est non plus pour rien, et ce serait donc une tout autre question dont je n'ai que faire ici.

P.-L. BORIE.

Au Seuil de « 1907 »

L'année qui vient de commencer contient dans ses secrets de redoutables inconnus, car on annonce partout qu'elle nous réserve de navrantes surprises et d'immenses douleurs.

A voir, en effet, les « politiciens » parcourir du regard toutes les nations du globe, on s'aperçoit qu'ils supputent les chances de paix ou de guerre, dans un avenir trop prochain, sur deux ou trois points du monde civilisé.

A entendre les « touristes du coin du feu » interroger les peuples, leur journal à la main, on voit qu'ils recueillent presque partout des observations toujours pleines de tristesse sur la nouvelle situation de l'Église de France.

Et, plus près de nous, on a vu des « publicistes » de grande loyauté s'incliner avec admiration et respect, en un jour inoubliable, devant l'éminent et vieil archevêque de Paris ; puis publier chaque semaine, non sans une profonde émotion, les nombreux télégrammes de consolation et de doléance que lui adressent des prélats et de fidèles chrétiens d'à peu près tous les pays.

Bien plus, en France même, au vu et au su de toutes les classes de la société, depuis que le ministère et le Parlement ont déchiré le Concordat et voulu ignorer le pape et les évêques, il n'est plus de question qui absorbe autant le gouvernement et la presse que celle de savoir par quel meilleur moyen Parlement et Ministère tendront des pièges à la conscience du pape, et rendront plus difficile la grande mission des évêques.

Aux temps déjà si lointains de l'antique Grèce, le peuple d'Athènes descendant sur la place publique, l'*agora*, demandait constamment : « Quoi de nouveau ? » De toutes les

parties du monde connu arrivaient, en effet, à l'illustre République, toujours d'émouvantes nouvelles.

Aujourd'hui, chaque matin, le citoyen français qui se sent un peu de cœur ouvre son journal en se demandant : « Sur la Séparation, quoi de nouveau ? » Et il trouve une nouvelle circulaire de prétendu libéralisme à côté du récit d'une confiscation lucrative ou d'une expulsion souvent mouvementée.

Et il se demande : « Pourquoi tout cela ? Quelle en est la première raison ? Sur quoi s'appuient tous ces actes ? Comment cela finira-t-il ? »

J'ai entendu ces questions qui sont d'une exceptionnelle importance, et il me paraît utile de leur consacrer ici quelques pages.

Évidemment, je ne suis ni évêque ni curé, mais citoyen français de vieille souche et chrétien sincère, qui a peut-être quelque droit d'exprimer son opinion comme électeur et comme catholique. J'habite un faubourg de Paris, au milieu d'ouvriers dont le langage n'est point académique : c'est dire qu'il faudra me pardonner des expressions faubouriennes échappées à ma plume parce qu'elles frappent trop souvent mes oreilles. Au demeurant, je défie nos adversaires de repousser mes dires, même quand je les mettrai en face de leur trop audacieuse déloyauté.

J'espère que cette étude ne sera pas inutile à la plupart de nos lecteurs, qui auraient besoin de se reconnaître au milieu de tout ce qui s'imprime dans le *Journal officiel* et dans la presse de tous les partis.

Le point de départ

Les attaques contre le catholicisme sont de tous les temps et les motifs invoqués par les adversaires sont toujours basés sur le mensonge et relèvent de la plus audacieuse déloyauté.

Qu'on lise l'Évangile : Scribes et pharisiens sont mécontents que le peuple aille à Jésus-Christ, font un crime au Sauveur de guérir des malades et des paralytiques au « jour

du repos », trouveront un traître dans son entourage pour le leur livrer, et un président pour leur rendre « service » en prononçant un « arrêt ». Au reste, c'était prévu, annoncé, décrit par des esprits supérieurement inspirés qui apparurent au monde dans tous les siècles précédents.

Qu'on ouvre l'histoire de la primitive Église, au livre des *Actes des Apôtres*. On y lit ce décret de l'autorité juive : « Nous avons ordonné et ordonnons : Vous ne prêcherez pas, vous n'enseignerez pas au nom de Jésus. » Et les apôtres étaient pourtant des Juifs, dont l'ancienne profession était connue, et qui, avec leur Maître, avaient payé l'impôt. Et ils savent répondre, doucement, hautement, avec respect et avec indépendance : « Nous ne pouvons pas ne pas parler, ne pas enseigner, car il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Qu'on lise l'histoire du premier empereur romain persécuteur, et qui s'appelle Néron. Gangrené de tous les vices, rongé de tous les orgueils, il incendie Rome, déclame l'*Iliade*, accuse les Juifs; et les chrétiens, dont l'apôtre-convertisseur est Juif, sont transformés en torches vivantes, tandis que Pierre est crucifié, et Paul décapité. Néron descend au tombeau, et Lin, Clet, Clément... jusqu'à Pie X, continuent l'œuvre salutaire et rédemptrice de Pierre et de Paul.

Veut-on continuer à feuilleter les pages de l'histoire de Rome et des peuples? On trouve toujours la force matérielle, qui torture les corps; le poison intellectuel, qui atrophie les volontés, et porte dans les âmes tous les germes de mort, comme l'apostasie, l'hérésie, et le schisme.

Cherchez dans les in-quarto qui contiennent les annales des nations : ces faits-là se rencontrent à chaque page, et à chaque page aussi on trouve la mort de quelqu'un des persécuteurs. Or, l'Église est restée, échappant à son épée meurtrière ou à ses décrets d'expulsion; l'Église a continué l'œuvre du Christ.

En vain d'autres hommes se sont levés, aiguissant leur épée ou rédigeant des décrets nouveaux : le cliquetis des armes n'a été qu'un bruit perdu, le parchemin qui contenait le texte de la loi spoliatrice n'a pas tardé à être rongé par les vers, tandis que le potentat ou le législateur gisait déjà dans la poussière du tombeau.

Et ainsi sont allés, précipités dans l'abîme du passé, tous ces hommes plus ou moins célèbres qui avaient voulu regarder Dieu en face, avaient porté sur son Église une main sacrilège et, sous la pierre tumulaire, témoignent à jamais de l'invincible inutilité de leurs stupides persécutions.

Et l'Église a passé, et elle leur survit, et elle demeure. Pourquoi cette survivance et ce triomphe? Ma faible intelligence l'ignorait; j'ai ouvert un petit livre dont tout le monde parle, et que très peu d'hommes connaissent. Et j'y ai lu cette parole du fondateur de l'Église à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations... Je demeure avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Il me semble qu'elle se vérifie, malgré l'innombrable armée des blasphémateurs de toute nature qui voudraient en déchirer la page, ou s'inscrire en faux contre elle, comme si la « vérité de Dieu ne demeure pas à jamais » !

Nouvelles attaques

Il existe dans le monde des esprits ainsi faits; ils disent : « Les autres ont pu avoir du talent ou du génie, mais ils n'ont pas réussi contre l'Église parce qu'ils n'ont pas su s'y prendre. Nous recommençons leur œuvre de destruction, sur de nouveaux frais avec de nouveaux outils; nous humilierons la tiare, nous ferons tomber des mitres, et nous foulerons des calottes sous nos pieds. Après quoi, nous aurons vengé ensemble et la Synagogue et notre maître Hiram. »

Tel est le thème des adversaires de l'Église de Jésus-Christ, dont les décrets, les lois, les circulaires, les articles de journaux officiels et officieux, les discours affichés, les correspondances romaines rédigées aux bords de la Seine, etc., etc., ne sont que des variantes à peine déguisées.

Je n'ai que deux mots à en dire : le principe invoqué est stupide; le but matériel à obtenir n'est qu'illusion. — Et je prouve :

1° *Le principe invoqué est stupide.* — Est-ce que, pour tout cerveau qui n'est pas déséquilibré, cela ne devrait pas faire le moindre doute?

Prenons la « loi de Séparation », promulguée à l'*Officiel* du 11 décembre 1905, et voyons les signatures : Émile Loubet, Rouvier, Bienvenu Martin, F. Dubief, Merlou, Clémentel.

Voyons ensuite les signatures apposées aux lois, règlements, circulaires ministérielles qu'on a dû élaborer depuis : Fallières, Clemenceau, Briand, Caillaux, etc.

Ajoutons-y même les noms des membres du Parlement de 1905 et de 1906.

Ils forment probablement le « dessus du panier » de tout ce que la France possède de grands hommes, d'intelligences supérieures, et d'extraordinaires hommes d'État; et nous autres, faibles humains, citoyens tout juste bons à porter le fardeau toujours croissant d'impôts dont les chiffres grossissent chaque année, nous n'avons évidemment qu'à nous incliner bien bas devant ces Excellences et ces Honorables.

Mais enfin, puisque nous avons appris à lire, ne trouvons-nous pas dans l'histoire des noms qui n'y font pas mauvaise figure, et rappellent des hommes qui avaient aussi quelque talent, et peut-être un peu de génie?

Or, je ne vois pas que Loubet et Fallières soient plus puissants que Néron, Dioclétien, Julien l'Apostat, et tant d'autres à leur suite, qui voulaient chasser de leur empire la « Religion du Galiléen ». Et je me figure que, parmi les milliers de persécuteurs dont l'histoire de l'Église nous raconte les faits et gestes, le plus grand nombre valaient au moins autant que les auteurs et les signataires de la loi de Séparation; et pourtant dix-neuf siècles attestent leur insuccès.

Je conclus donc qu'il est parfaitement insensé de compter réussir là où tant d'autres ont si bien échoué. Et il suffit de lire l'histoire pour en convenir.

Le succès ne serait possible qu'à deux conditions, mais qu'il est difficile de voir se vérifier :

L'une, que les nouveaux adversaires de l'Église soient plus forts que tous leurs prédécesseurs depuis dix-neuf cents ans. Mais quelle apparence qu'il s'en rencontre de tels, alors qu'on a connu dans l'histoire des hommes d'une tout autre envergure et d'une plus grande puissance que tous ceux que nous voyons maintenant! Il n'y a donc pas à compter que les

Clemenceau et les Briand d'aujourd'hui ou de demain réuniront dans leurs mains et dans leur cerveau une force matérielle et intellectuelle plus grande que toute celle qui s'est en vain jusqu'ici acharnée contre l'Église.

L'autre, que l'Église elle-même se trouve confiée à des mains inhabiles et des chefs d'une intelligence si affaiblie, que les pontifes soient des lâches ou des traîtres, au point que Dieu les abandonne et mente à son Évangile.

Or, l'hypothèse est inadmissible, parce que les principes fondamentaux de l'Église sont de telle essence, qu'il n'est pas possible que la papauté et l'épiscopat les méconnaissent. Puis, il est plus inadmissible encore que Dieu mente à son Évangile; et il n'est personne qui ne le comprenne.

En conséquence, et d'où que viennent les motifs, jamais les adversaires de l'Église ne prévaudront contre elle.

2° *Le but matériel à obtenir n'est qu'illusoire.* — Nous sommes à une époque de l'histoire du monde où les faits qu'elle a enregistrés donnent rapidement la réponse à la plupart des questions les plus compliquées.

L'humiliation de la tiare pontificale, la chute des mitres épiscopales, l'asservissement du clergé des paroisses, et, par suite, l'abaissement et comme l'anéantissement du catholicisme, qui donc n'a lu cela quelque part?

Les pontifes persécutés, souffletés, emprisonnés, mourant en exil, ou dans les tortures, furent presque légion dans les siècles primitifs. Est-ce que le catholicisme en fut arrêté dans sa mission de civilisation évangélique et d'instruction des peuples? La Révolution française jeta le vieux Pie VI dans une mauvaise voiture, en plein hiver, lui fit gravir les Alpes, et le tint jusqu'à sa mort à Valence, en Dauphiné. Son successeur Pie VII signa avec Bonaparte le Concordat que le trio Combes-Clemenceau-Briand a voulu déchirer, et sacré l'empereur. Il est vrai que Napoléon fit plus tard, pour ce pape, de Fontainebleau une prison; on ne prévoyait pas alors qu'à son tour la protestante Angleterre ferait pour Napoléon lui-même, de Sainte-Hélène, un sépulcre! Et le dix-neuvième siècle a vu le catholicisme s'implanter et grandir aux États-Unis, au Japon, en Chine, aux Indes; il l'a vu décupler en

Angleterre, en Prusse, en Russie; et c'est de cette France, auteur de la mort de Pie VI et des souffrances de Pie VII, que sont sorties d'admirables œuvres de propagande évangélique, apportées dans tout l'univers, principalement par des missionnaires français.

Qu'espère-t-on, en méconnaissant le Saint-Siège et l'épiscopat? C'est peut-être un dessein grandiose; c'est sûrement, dans les moyens mis en œuvre, une réelle stupidité.

Je sais que Luther put révolutionner l'Allemagne, et jeter les princes sur les biens de l'Église, puis démoraliser le clergé. Je n'ignore pas qu'Henri VIII d'Angleterre le réfuta d'abord et l'imita ensuite. Nos « séparatistes », qui ont cru réussir de même, ont oublié que les situations sont absolument différentes : je le montrerai à l'occasion. Du reste, les révolutionnaires de 89 et de 93 en France, qui suivirent une autre voie, n'y gagnèrent que le titre de bourreaux. En vain des milliers de prêtres constitutionnels et jureurs, obéissant aux passions démagogiques, voulurent s'établir dans les paroisses, le peuple les renia; et les prêtres fidèles à Dieu furent ceux à qui les populations réservèrent leurs églises et leur confiance, au point que le gouvernement dut compter avec eux.

Aujourd'hui, janvier 1907, on ne cite pas trente prêtres qui aient fait réellement des « cultuelles » schismatiques; la fidélité de tout le clergé français reste donc entière, sans que l'on ait pu l'entamer. Qu'on essaie quelque chose d'identique sur les fonctionnaires de l'État; et alors quelle débâcle!

La loi de Séparation

Quel titre hypocrite et mensonger! Si l'État et l'Église se séparaient comme deux époux qui divorcent, chacun reprendrait sa pleine liberté d'action. Mais y a-t-il ici quelque chose de pareil?

Voyez-vous un président de tribunal prononcer un jugement de séparation et de divorce contre sa propre épouse et réduire celle-ci à ne l'apprendre que par les journaux? C'est

d'abord ce que l'État a fait vis-à-vis de l'Église. Le Pape, l'un des deux signataires du Concordat, n'a pas encore reçu notification officielle de la dénonciation et de la rupture.

Voyez-vous une nouvelle loi sur le divorce imposer à l'épouse renvoyée un tas de conditions sur la vie qu'elle devra mener désormais, les dépenses qu'elle pourra faire, l'aménagement de son nouveau domicile, la composition du conseil de famille qui la surveillera, l'emploi des ressources que son industrie pourra lui créer, et l'obligation de remettre à la caisse de son ex-mari les économies qu'elle aura pu faire au bout de l'année? Tout cela se retrouve dans la loi de Séparation si l'on veut se donner la peine de la bien lire.

Connaissez-vous un ex-mari, juge ou commissaire, qui envoie la police au domicile de son ex-épouse pour lui reprendre sa dot, s'emparer de son mobilier, réclamer les vêtements qu'elle porte, et jusqu'aux outils indispensables à son travail? C'est l'histoire des inventaires du printemps de 1906, et des confiscations actuelles, décembre 1906-janvier 1907, sans compter ce que nous réserve demain.

Mieux encore. Avez-vous connu un patron qui impose à ses ouvriers des conditions inacceptables, dans les heures de travail, la façon à donner à l'ouvrage, les outils à employer, la manière de s'en servir,... et prononce ensuite que leur inacceptation les rend passibles de toutes les amendes, jusqu'à la confiscation de leur précédent salaire, et à l'expulsion de leur propre domicile? — C'est encore une des applications de divers articles de la loi de Séparation.

Cependant, le président dont il s'agit, qui prononce le divorce dans toutes les conditions qu'on vient de dire, aurait-il votre approbation, s'il venait raconter ensuite qu'il n'a agi que dans l'intérêt de son ex-épouse, qu'il lui a fait des conditions très libérales, et que les difficultés qu'elle éprouvera à s'y soumettre constituent de sa part une insupportable rébellion? — C'est bien encore le cas, les discours affichés le prouvent surabondamment.

Qui donc viendra me dire que ces comparaisons ne sont pas justes? Je les vois, je les entends, les hommes qui donnent tort à cette femme; mais je ne me soucie pas d'eux. C'est que

ces hommes lui reprochent sa vertu, sa moralité, le soin qu'elle prit de ses enfants, et ses œuvres de bienfaisance. Parfois, ils prononcèrent à son oreille des paroles mal sonnantes, et elle les dédaigna ; ils lui envoyèrent des tentateurs, et elle les repoussa ; ils lui demandèrent des concessions dans ses principes, et elle les refusa... Voilà les ennemis de l'Église : le tableau sera facile à faire.

Oui, qui donc viendra s'inscrire en faux ?

Quelques détails

Ce n'est ni aujourd'hui, ni depuis quelques années seulement, que la Séparation est apparue à l'horizon politique. Combes, dans un journal juif d'Autriche, vient de dire que, durant son ministère, il fit tout son possible pour la rendre inévitable. Mais je dois remonter plus haut, dès la guerre de 1870.

A cette date, j'appartenais à une grande administration, qui a des succursales partout, et, avec un camarade, je logeais chez le chef de ma section, dans une ville sous-préfecture. Or, le sous-préfet que nous envoya Gambetta était un vieil ami de mon chef ; aussi venait-il souvent nous voir dans la soirée, très tard, ne voulant pas se compromettre auprès des « vieilles barbes » républicaines du quartier. Une sorte d'intimité et un laisser aller de paroles s'établirent bientôt entre nous.

De toutes ses confidences j'ai retenu et souvent répété celle-ci : « Je suis franc-maçon, et la république est notre meilleur gouvernement. Nous ne pouvons nous établir solidement qu'en nous appuyant sur le peuple. A cet effet, nous promettons à l'ouvrier plus de beurre que de pain ; et parce que les curés seraient un obstacle à nos petites affaires, nous en viendrons peu à peu, par des lois très bien graduées, à leur tout enlever, et à les proscrire. Mais nous n'aurons pas, pour cela, fait les affaires du peuple, puisque nous n'aurons guère fait que les nôtres ; il y aura alors du mécontentement, une queue qui nous poussera, un grand désordre qui s'en

suivra; et nous serons obligés de rappeler les curés, pour qu'ils prêchent la paix et remettent de l'ordre. »

Un autre soir, il disait : « Les vicaires d'ici, on les pendra. » Et il expliquait que l'échafaud ne reparaitrait plus, parce qu'il est trop long dans son œuvre; tandis qu'il serait aisé aux principaux membres des loges de s'occuper chacun de quelques prêtres dans les villes, pour activer la besogne, la pendaison étant facile partout.

Quant au mot d'ordre, il en disait ceci : « Vous avez vu comment, dès les premiers jours de la guerre, on a répété partout que les nobles et les curés avaient envoyé leur argent aux Prussiens; nos moyens de propagande de fausses nouvelles deviendront encore plus puissants, et les curés y passeront. »

Ainsi ces confidences de l'hiver 1870-71 sont restées dans ma mémoire, souvent je les ai répétées, et je trouverais encore de vieux amis pour en confirmer l'indéniable authenticité.

Quelques années plus tard, je retrouvai un ancien camarade de collège, devenu prêtre et missionnaire diocésain. Il me racontait ses petits succès, et me faisait des confidences. Ainsi, déjà des hommes prévoyants lui disaient : « Monsieur, autrefois j'aimais venir à l'église; on m'a parlé de vous, et j'ai voulu vous entendre; mais souffrez que je ne fasse pas ma mission. C'est que je viens de me mettre d'un parti qui ne veut plus de religion, et mes intérêts demandent donc que je m'abstienne. »

Mon ami répondait : « Il ne s'agira pas de parti, politique ou autre, dans les affaires de votre conscience au tribunal de Dieu, mais du Décalogue et de l'Évangile. » — « Je le sais, répliquait le petit bourgeois, mais à mon lit d'agonie je n'aurai plus peur du parti, ma famille aura prospéré, et je pourrai faire appeler le prêtre, car les curés sont d'une graine qui lève toujours. »

Bien plus tard, je voyais à Paris, toujours une ou deux fois par semaine, le député de mon ancien arrondissement du Midi. J'avais connu tant de monde dans les communes qu'il représentait, et quelques-uns de ses agents électoraux, que je pouvais lui rendre service.

Or, dans une certaine Revue, j'avais publié une Étude historique sur le Concordat et les Articles organiques, et lui en avais fait hommage.

Grand talent, et ayant de hautes relations exceptionnelles, mon député devint ministre de la justice et des cultes. Il me dit alors : « Votre Étude me servira maintenant ; mais il vous faudra en refaire une autre, car je viens de trouver un projet de rupture du Concordat. Préparez-moi des notes dans tel sens, d'accord avec M. Untel, bien rompu à ces questions. »

Voilà trois souvenirs personnels, que j'ai racontés à toute occasion. En prenant de chacun ce qu'il a de plus spécial, le lecteur sera amplement documenté sur les grandes lignes de la Séparation, et connaîtra dès maintenant quelques-uns des secrets de l'année 1907 qui vient de commencer. Sans être un prophète authentique, il pourra en conclure quelques détails pratiques qui ne sauraient manquer d'intérêt.

La bonne foi du ministère

Étant donné tout ce qui précède, trois choses devaient se produire : Travailler le peuple de façon à le détacher de l'Église ; — User du Concordat pour éloigner des sièges épiscopaux les prêtres de caractère et de grande valeur ; — Obtenir des élections législatives qui donneraient le plus d'anticléricaux possible.

Ces trois points furent en grande partie obtenus, on doit en convenir ; mais non pas obtenus tous ensemble au degré où les Loges le désiraient, les événements le prouvent.

Le même député futur ministre m'avait annoncé, trois mois à l'avance, l'Encyclique de Léon XIII sur le ralliement. Les décrets de 1880 contre les religieux ; la loi municipale de 1884 qui enlevait déjà beaucoup aux fabriques paroissiales ; la loi du divorce ; celle des écoles prétendues neutres, celle de 1889 curés sac au dos, étaient toutes trop anticlériciennes, pour qu'on ne craignît pas un réveil et une secousse.

Le gouvernement fit donc demander au pape une encyclique aux Français ; et ce qui devait être, de la part du Saint-

Siège, une déclaration de principes, « l'Église pouvant s'accommoder de toutes les formes de gouvernement », simple thèse de philosophie scolastique, de grands chrétiens à courte vue en firent un ordre imposant un asservissement. Dès lors, la France catholique allait agoniser.

Prévenu par mon député, on devine avec quel sentiment je lus ladite encyclique; averti par lui devenu ministre, on voit comment je pouvais apprécier l'annonce de la rupture du Concordat. Et il n'est personne qui ne se souvienne de quelle façon l'État reconnut le service que lui rendait le Saint-Siège, car il fit aussitôt la loi sur la comptabilité des fabriques, qui n'était en dernière analyse qu'un premier inventaire. Ainsi, pendant douze ans, la Cour des comptes et les préfectures ont connu annuellement les recettes et les dépenses de toutes les églises, la Caisse de l'État a reçu tous les fonds non employés.

On ne dira pas que la spoliation n'était point préméditée, escomptée, calculée avec exactitude, grâce à des lois forgées tout exprès avec cette « bonne foi » qui paraissait dans l'exposé des motifs, et cette « tartuferie » qui en inspirait tous les articles.

Du choix des évêques depuis vingt-cinq ans, que dirai-je qui ne soit connu? Il fallait des prêtres que le pape pût accepter, mais doués de tel caractère que l'État n'eût pas à craindre leur zèle. Le directeur des Cultes s'y employait si bien, que je sais tel vicaire général, proche parent d'un évêque, patronné par deux archevêques et le préfet, et nommé par le ministre qui payait une dette électorale, dont le directeur des cultes changea le dossier pour lui substituer celui d'un autre candidat plus souple à ses yeux.

J'ai lu la lettre du préfet, l'un des deux archevêques interrogea le nonce; et le ministre me dit à moi qu'il n'avait pu qu'adresser une observation inutile au puissant M. Dumay.

Je dois le dire : l'État avait mal pris ses dispositions; car les candidats ont trouvé dans leur crosse et leur mitre des principes et des serments dont les assemblées plénières de l'Épiscopat, depuis la loi de Séparation, sont l'heureux et

vivant témoignage. Et là est en partie le salut de l'Église de France.

Quant aux élections législatives, les invalidations n'ont jamais atteint que les conservateurs. Ainsi la droite était amoindrie chaque fois, le paysan naïf abandonnait le conservateur « puisqu'on n'en voulait pas à Paris », et la gauche augmentait en nombre. Il était donc à prévoir, comme je l'écrivais après les confidences de mon député ministre, que les élections de 1902 donneraient aux Loges le Bloc attendu qui devait déchirer le Concordat.

Et maintenant, y a-t-il aussi « bonne foi » dans les lois et les circulaires, dont la presse gouvernementale vante le libéralisme ?

Hautement, il faut répondre : *Non !* mille fois *non !*

Le pape a déclaré que deux choses manquent, pour lui servir de « garantie certaine et légale ».

Et le ministre rédige des articles, écrit des pages, fait voter le Parlement, parle de ses concessions et de son esprit libéral, crie à l'intransigeance de l'Église, va se poster au coin de certains murs des 36.000 communes de France, en affiches destinées à ses expectorations...

Est-ce sérieux, cela ? Jamais de la vie, puisqu'il parle de tout, excepté de la vraie question ; dit de grands mots et fait de grands gestes sur une foule de points, excepté sur les deux seuls où il ait à répondre. C'est, n'est-ce pas, de la « bonne foi » à rebours.

Une « loi libérale » ? — Mais qui donc, dans l'Église, l'avait demandée, alors qu'on se plaint de tous côtés qu'elle soit faite contre le catholicisme ?

Des « concessions » ? — Mais qui donc peut donner ce nom à la suppression de tous les droits séculaires de la religion, à la confiscation de ses biens, à l'assaut des églises, aux expulsions du clergé, et au vol des fondations de bienfaiteurs dont on va employer les legs à la guerre anticléricale ?

La loi de 1881 sur les réunions publiques ? — Mais voilà bientôt *vingt-six* ans qu'elle existe, sans qu'on n'eût jamais songé à l'appliquer à la célébration d'une messe, ou aux prières d'un enterrement ; et il y avait *dix-huit cent quatre-*

vingts ans que le catholicisme existait, avant qu'un Parlement français ne rédigeât cette loi!

Les évêchés, églises et presbytères, propriété de l'État ou des communes? — Mais c'est l'une de ces stupidités auxquelles l'Académie ne trouvera pas de qualificatif assez fort, pour la marquer au fer rouge!

Entendons-nous bien, en effet. L'histoire dit que le christianisme date du premier siècle, et que les Gallo-Romains eurent partout des églises, des évêques, des prêtres. Clovis ne vint qu'à la fin du cinquième siècle, les Carlovingiens au milieu du huitième, les Capétiens à la fin du dixième, les Bourbons à la fin du seizième, et la première République, en 1792.

Or, du commencement de l'Église jusqu'en 1517, le catholicisme florissait dans ce pays, et il n'y avait pas de Concordat. La Séparation existait donc, dans la plénitude de la liberté: et l'on voudra bien croire que les églises étaient bâties par les catholiques pour l'exercice du culte, les évêchés pour loger les évêques, les presbytères pour loger les curés. Pourquoi voudrait-on aujourd'hui que ces divers édifices appartiennent à l'État laïque, et que la religion et ses ministres n'y soient que tolérés?

Ne me racontez pas que la première Révolution « mit les biens de l'Église à la disposition de la Nation ». Ainsi des bandes d'apaches et de souteneurs mettent la bourse et la montre des passants attardés à la disposition de leurs amis.

Au reste, le Concordat « remet les églises, les évêchés, et les presbytères à la disposition des évêques et des curés ». Tels les cambrioleurs qui restituent.

Il est donc absolument faux que l'État laïque puisse être de bonne foi quand il se dit propriétaire de ces divers édifices. La forme même des églises prouve qu'elles appartiennent à la religion; et l'existence de la religion prouve qu'elle a des évêques et des prêtres, qui logeaient évidemment dans des maisons appelées épiscopales et presbytérales, et pas du tout « à la belle étoile ».

Les lois et circulaires sur la Séparation ne reconnaissent

ni évêques ni prêtres, et viennent de les chasser de leur domicile. Logiquement, cela suppose la confiscation des églises, et la méconnaissance absolue du catholicisme lui-même.

C'est, hélas! 1907 qui va mettre la dernière main à cette suprême expulsion.

Et l'État parlera encore de son libéralisme et de sa bonne foi! Et les hommes d'État doivent pourtant descendre au tombeau, comme tous les auteurs de tous les kulturkampf connus, depuis Pilate et Néron jusqu'à Bismarck et tous leurs pâles émules. Et le Christ ressuscita, même sans briser les scellés : ses anges s'en chargèrent ; et l'Église, comme lui, est toujours ressuscitée.

Donc, « courage et confiance » ! Deux mots qui en disent long, et seront prophétiques.

Louis d'ALBORY.

P. S. — La *Revue* était sous presse, quand paraît la nouvelle encyclique de Pie X, datée du jour de l'Épiphanie 1907.

J'en recommande la lecture attentive : tout homme de bonne foi la pèsera et l'admirera ; les adversaires de l'Église vont recommencer à crier, et à forger de nouvelles entraves au culte. Pie X se place résolument en face de l'histoire ; je voudrais bien que le faux libéralisme de l'État en apprenne au moins la loyauté!



DE VRAIS MIRACLES CONSTATÉS

(SUITE)

IV

Il doit y avoir de vrais miracles constatés dans l'Église, parce que, dès son berceau, il y en avait de tels; et que l'Église reste essentiellement et toujours ce qu'elle était dès le début, au moins quant au fond et à ses propriétés principales.

La preuve peut se présenter sous deux formes : la première s'appuie sur le commencement de l'ère chrétienne; la seconde sur sa figure.

1^o Nous démontrerons bientôt qu'il s'est fait une foule de vrais miracles, soit durant la vie de Jésus-Christ et par son opération, soit par le moyen des Apôtres, lorsque le divin Maître les eut envoyés prêcher et convertir le monde entier, avec la promesse formelle d'être toujours avec eux jusqu'à la fin des siècles, tant qu'il y aurait des peuples à évangéliser, des âmes à convertir et à sauver.

L'apostolat des disciples du Christ était nécessaire pour tous les temps; on peut dire la même chose des miracles qui devaient accompagner leur prédication pour la confirmer et la faire passer pour ce qu'elle est, pour divine : *verbum Dei*. Et on pourrait conclure de la même manière, s'il s'agissait de leur mission extraordinaire à établir ou à maintenir. Car de même qu'il y aura toujours des infidèles¹, il y aura toujours des récalcitrants pour s'insurger contre la plus grande, la plus vénérable, la plus sublime des autorités, la religieuse. Enfin, c'est bien encore pour tous les temps que le Seigneur a promis que des miracles de toutes sortes accompagneraient

1. Les langues sont des signes pour les infidèles. (I Cor., xiv, 22)

ceux qui croiront, quoique cette promesse se soit réalisée surtout aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Faisons abstraction de cette promesse divine, il est certain, d'après le récit inspiré, que non seulement les Apôtres, mais les simples fidèles, ont joui longtemps des dons ou charismes du Saint-Esprit, dont les prémices furent données aux Apôtres visiblement le jour de la Pentecôte. Nous le prouverons facilement bientôt. Cela donné, voici le raisonnement que l'on peut faire et qui est à la portée de tous : l'Église n'est chrétienne et apostolique que tout autant qu'elle ressemblera toujours, dans ses caractères distinctifs principaux et nécessaires, à la société primitive des enfants de Dieu, fondée par Jésus-Christ et les Apôtres. Sans cela les incrédules pourraient lui reprocher d'avoir varié, d'avoir changé, d'avoir dégénéré, de n'être plus cette Église héritière des promesses et des grâces de son fondateur, ni par conséquent la dépositaire de sa doctrine et de sa mission. Or, il pourra se faire sans doute, comme l'avouent les Pères eux-mêmes, que les miracles s'imposent davantage au début que dans la suite des siècles ; mais jamais l'Église ne devra être totalement privée du don des miracles, sous peine de perdre sa physionomie primitive. Car, il ne faut pas se le dissimuler, le principe posé par saint Thomas s'applique ici comme partout ailleurs : « Le commencement est la règle de tout ce qui est dans le genre. » L'Église avait reçu en dot de son Époux, dès le début, le don des miracles, elle l'a conservé : « L'Église, dit saint Hilaire, est prophétique et apostolique, c'est la bouche du Christ¹. »

Et comme le but de ces miracles exigera toujours que plusieurs, sinon tous, soient connus facilement comme tels, il y aura toujours des miracles véritables et constatés, quoiqu'ils puissent avoir moins de retentissement que les premiers. Les Apôtres devant mourir tous, mais évangéliser le monde entier, c'est surtout de leurs successeurs dans l'apostolat, dit Spagni², que s'entend cette promesse des miracles. « Donc, conclut-il, de même que jamais les apôtres ne manquent de successeurs dans la prédication, ainsi, pour ceux qui croient,

1. S. Hilaire, in ps. 138.

2. Spagni, *De miraculis*, p. 22

jamais les miracles ne manquent. » Au début surtout, il en faut, disent les Pères, pour arroser la plante nouvellement transplantée de la foi, jusqu'à ce qu'elle ait suffisamment pris racine. La comparaison est de saint Chrysostome¹ : « Pour quoi n'y en a-t-il pas qui ressuscitent les morts et opèrent des guérisons? C'est que ces choses étaient nombreuses quand il fallait que la foi fût plantée. Maintenant il ne veut pas nous faire dépendre de ces signes. » Le saint docteur ne nie pas pour cela la permanence des miracles dans l'Église, puisqu'il cite ceux de saint Babylas et qu'il pose en principe que « tous les jours des miracles sont faits par les saints martyrs, que jamais il (Dieu) n'a cessé dans aucune génération de faire des miracles et d'exciter les grossiers par des choses admirables² ».

C'est cette faiblesse, cet entraînement des hommes vers les choses sensibles qui a fait dire à Suarez : « Quoique les miracles ne soient pas nécessaires à chacun pour pouvoir croire, pourtant pour l'ensemble de la communauté, on peut les appeler en quelque sorte nécessaires, parce que sans eux il y en aurait peu qui croiraient. Et cette raison de nécessité est extrêmement accrue par cette considération que l'Église n'est pas prise seulement telle qu'elle était dans les hommes qui ont entendu le Christ, mais telle qu'elle devait durer perpétuellement jusqu'à la fin des siècles en ceux qui n'ont ni vu ni entendu le Christ³. » Telle était aussi la pensée de saint François de Sales : « Il parle des croyants en corps et en général, et cela s'entend de l'Église ; il parle absolument sans distinction des temps et des saisons, les croyants seront suivis de ces miracles. Donc en l'Église il y a des miracles, et en tout temps puisqu'il y aura des croyants en tous lieux et en tout temps. Je sais bien qu'elle n'en a pas une si grande nécessité qu'au commencement. A dire vrai, ce que nous avons toujours vu, et en toute saison, accompagner l'Église, lui est très singulier ; et il est juste que nous l'appelions sa propriété inséparable ; d'où s'ensuit que la vraie Église a fait

1. S. Chrysost., hom 8, in c. 3, *ad Coloss.*, n° 5.

2. *Idem.* De S. Babyl., n° 12 ; in ps. 90, n° 4.

3. Suarez, *De myst. vit. Christ.*, disp. xxxi, sect. 1.

encore paraître sa sainteté par des miracles¹. » Le doux et pieux docteur n'est ici que l'écho des Pères les plus vénérables et les plus saints. C'est ainsi que saint Irénée parlait dès les premiers siècles du christianisme : « Dieu a placé, dit-il, dans l'Église les apôtres, les prophètes, les docteurs et toute autre opération du Saint-Esprit. Là où est l'Église, là est l'Esprit de Dieu, et là où est l'Esprit de Dieu, là est l'Église avec toute grâce². »

Et les théologiens ou apologistes de notre temps ne pensent pas autrement : l'argument garde toujours sa valeur. Citons seulement quelques auteurs récents pour confirmer cette vérité : « Dans les témoignages cités, dit Mazella³, qui parle des promesses du Christ sur les miracles, et des divisions des opérations de l'Esprit-Saint dont parle saint Paul (I Cor., xii), sont renfermées les promesses du Christ relatives aux charismes qui doivent persister dans l'Église. Or, ces promesses ne sont limitées à aucun temps particulier. Donc les miracles y resteront toujours tant que dure l'assistance du Christ et l'Église elle-même. Bien plus, les signes étant donnés d'après l'Apôtre (I Cor., xiv, 22) en faveur des infidèles, non des fidèles, ces dons extraordinaires de Dieu persévéreront aussi longtemps que l'Église aura des infidèles à convertir au Christ. Mais la plénitude des nations, comme le dit le même apôtre (Rom., xi, 25) n'entrera dans l'Église que vers la fin des temps; donc ces dons persévéreront jusqu'à la fin du monde dans l'Église... En effet, le Christ a institué une succession aux Apôtres pour que l'Église continuât d'obtenir les fruits qu'elle avait acquis par les Apôtres; donc l'activité de l'Église ne peut pas différer substantiellement de l'activité et de la fécondité qu'avait l'Église des Apôtres. Donc elle doit avoir les mêmes moyens qui ont fécondé la prédication des Apôtres. Mais parmi ces moyens brillaient surtout les prodiges. Donc ils ne peuvent faire défaut au ministère de l'Église. » Et le célèbre cardinal Newman⁴ trouve encore d'autres raisons,

1. S. Fr. de Sales. *Disc. III* : La vraie Eglise doit reluire en miracles.

2. S. Irénée. *Adv. hæres.*, l. III, cap. xxiv.

3. Mazella, *De Relig. et Eccl.*, disp. iv, De Eccles. propriet., n° 688.

4. Newman, *Essay on ecclesiastical miracle*. Viegas, *Apocal.*, sur le mot *fulgura*.

s'appuyant toujours sur l'Écriture, comme le faisait aussi Viegas, pour prouver cette continuité des miracles dans l'Église. Plus récemment encore (dans la *Revue du Monde Invisible* de juin 1903, p. 49), dom Maréchaux parlait comme Mazella, dont il résume ainsi l'argumentation : « Tout se tient dans l'histoire de l'Église : la suite d'une chose répond à ses commencements. » C'était répéter en d'autres termes l'argument de Mgr Besson¹ : « Jésus-Christ a dit pour tous les temps et tous les lieux : Celui qui croit... » Mais nous avouons avec saint Isidore et saint Grégoire le Grand que ce pouvoir des charismes subira comme une éclipse au temps de l'Antéchrist. Alors, dit saint Isidore, « les vertus considérables cesseront d'être opérées par l'Église, afin qu'éclate la patience des saints et la légèreté des réprouvés qui seront scandalisés² ». Avant lui, saint Grégoire le Grand affirmait, lui aussi, que « avant que l'Antéchrist paraisse et se manifeste, les signes des vertus cesseront en grande partie dans l'Église ». Et il s'appuie sur le texte sacré : « Devant sa face marchera la misère pour le précéder. » Et il continue, mais en donnant ici le sens dans lequel il faut entendre cette cessation des miracles, qui n'est pas absolue : « En effet, auparavant les richesses des miracles seront enlevées aux fidèles, et alors cet antique adversaire montrera sa présence par des prodiges publics, afin que plus il s'enorgueillira par suite des signes, plus paraisse fort et louable le triomphe des fidèles sur lui sans signes. Et pourtant, même dans cette lutte, les signes ne manqueront pas aux fidèles ; mais ceux que fera l'Antéchrist seront si éclatants que ceux que feront les nôtres paraîtront peu de chose ou même rien du tout³. » Donc il y aura toujours des miracles.

La raison nous en était déjà donnée par Eusèbe : « L'Église catholique est toujours semblable à elle-même⁴. »

Nous pourrions encore citer le témoignage de Thomassin⁵,

1. Mgr Besson, *Eglise*.

2. S. Isidore de Séville, *De sum. bon.*, c. 25 et Pent., liv. I, cap. xxiv.

3. S. Grég. le Gr., *Morales sur Job*, chap. xii, 13, iii, 7.

4. Eusèbe, *Hist. Eccl.*, l. IV, cap. vii.

5. Thomassin, *Dog. th.*, éd. nouv., t. IV, p. 632. Il s'appuie sur le texte des Actes, xii, 28, qui parle de prophètes, de vertus dans l'Église primitive : « Ce n'est pas des monuments des Pères mais des Écritures canoniques elles-mêmes que

en faveur de cette identité que doit avoir l'Église actuelle avec l'Église primitive, même au point de vue du don des miracles. Mais nous ne pouvons dédaigner les aveux des protestants, quoique cette vérité soit déjà surabondamment démontrée.

« Rien, dit Midleton, n'est si fermement, si unanimement et si explicitement affirmé par tous les Pères de l'Église que la *série non interrompue des miracles à travers les siècles*¹. » Mais Fabri et Schelling donnent des raisons de leur opinion :

« Si les dons du Saint-Esprit, dit Fabri, surabondaient dans les Apôtres, leurs successeurs n'ont pas pu en être privés entièrement². » C'est le langage du bon sens.

« Les miracles, dit à son tour Schelling, n'ont jamais dû cesser, et de fait n'ont jamais cessé dans l'Église, et ils agissent en hommes inconséquents, les protestants qui les acceptent pour le berceau de l'Église et les rejettent pour les siècles suivants. »

Supposons maintenant que les prodiges de l'Ancien Testament sont prouvés.

2^o Mais le grand nombre et l'éclat des miracles faits en faveur de l'ancienne loi³, la loi mosaïque, qui n'était pourtant qu'une figure de la loi nouvelle, la loi de grâce et des enfants de Dieu, nous fournissent une nouvelle preuve en faveur de ses enfants, après qu'il a montré tant de fois et si magnifiquement sa puissance à ses simples serviteurs. La réalité doit dépasser la figure même dans les miracles qui l'appuient.

Il y aura seulement cette différence que les miracles de la nouvelle loi respireront plutôt l'amour que la crainte, seront plutôt des effets de la miséricorde que de la justice divine. Plusieurs guérisons, en effet, sont produites à Lourdes et en maints autres lieux, sans qu'on puisse apercevoir d'autre but à ces miracles que celui de la manifestation de la bonté

nous tirons la foi aux miracles; car telle est décrite l'Église dans les Actes, telle elle doit, selon les promesses, se perpétuer; d'où foi aux miracles à produire. »

1. Midleton, *Free inquiry*, préf.

2. Fabri, *Œuvres*, p. 50.

3. Nous démontrerons bientôt cette continuité de prodiges de l'Ancien Testament. En attendant, nous nous appuyons sur une simple supposition dont la valeur ressortira plus tard quand la supposition sera devenue la réalité.

suprême, que celui de la volonté de faire du bien et de se faire aimer. La loi ancienne était au contraire une loi de crainte, appuyée par conséquent sur une série de miracles qui inspiraient avant tout la terreur et respiraient une odeur de sang : *initium sapientiæ timor Domini. Terribilis est locus iste*. Et c'est précisément pour cela qu'il faut affirmer hardiment que le nombre et la grandeur des miracles de l'Ancien Testament doivent être dépassés par le nombre et la grandeur de ceux qui sont faits à travers les siècles en faveur des enfants de Dieu, le serviteur n'est jamais si bien traité que le fils de la maison, l'héritier légitime, et nous sommes tous les enfants de Dieu, depuis la rédemption, tandis que Moïse n'avait racheté que des esclaves, des serviteurs de Dieu, des fils de l'esclave et non de la femme libre, dit saint Paul.

Le Maître lui-même nous autorise à conclure *a fortiori*, car c'est à nous que s'adressaient ces admirables et tendres paroles : « Je ne vous appellerai plus serviteurs ; mais j'ai dit que vous êtes mes amis ; » et ces autres qui nous mettaient pour ainsi dire sur un pied d'égalité avec le Fils unique de Dieu : « Mon Père est votre Père ; dites : Notre Père qui êtes aux cieux. » Non, l'ombre des biens véritables ne peut pas être favorisée de Dieu comme le vrai royaume de Dieu, la vraie société des enfants de Dieu. Telle est la conclusion du bon sens autant que celle de la foi, parce que, loin d'être raisonnable, la conclusion opposée, dit Spagni¹, « aurait contre elle tous les arguments qui prouvent que Dieu a voulu que cette Église surpassât en toutes choses celles qui l'avaient précédée, autant que le corps surpasse son ombre et l'exemple son image ». Or, dit le même auteur, « Dieu a fait des miracles, soit sous la loi de nature, soit sous la loi ancienne, tant qu'elles ont duré, comme cela a été démontré. Donc, sous la loi nouvelle ou chrétienne, il en fera aussi tant qu'elle durera. Cet argument est développé par Bichéome, et la conséquence en est démontrée vraie parce que la production des miracles compte parmi les privilèges accordés à la vraie religion et parmi ses caractères distinctifs. »

1. Spagni, *ibid.*, p. 220, 221.

Dès les premiers siècles du christianisme, saint Jean Damascène¹ avait fait cette remarque, que l'épouse méritait d'être mieux traitée que la servante; et l'épouse c'est l'Église, la Synagogue n'étant que la servante : « Quoi donc, écrit-il, osera-t-on dire que les saints ne sauraient glorifier leurs reliques! Jésus-Christ nous a laissé en elles des sources salutaires de bienfaits de tout genre. Eh! pourquoi le nierait-on? Si un rocher dur et aride, si la mâchoire d'un stupide animal purent fournir aux serviteurs de Dieu des eaux en abondance, comment se refuserait-on à croire qu'il sort du corps des martyrs une huile odoriférante? Il n'y a rien d'étonnant pour ceux qui connaissent la puissance de Dieu et la grandeur de l'amour qui le porte à honorer ses saints. » Jésus-Christ aime tant son Église qu'il sert de modèle pour l'amour conjugal².

Et saint Justin allait même jusqu'à défier les Juifs de faire un seul miracle, depuis que les charismes de l'Esprit s'étaient déversés sur l'Église héritière de la Synagogue et plus chère à Dieu que cette dernière : « C'est chez nous que se rencontrent maintenant les dons prophétiques : par où vous devez comprendre, vous Juifs, que ces dons, après avoir été l'apanage de votre race, ont été transférés à notre Église... Depuis Jésus-Christ il n'a surgi parmi vous aucun prophète³. » Si Dieu a rejeté la Synagogue pour l'Église, c'est que l'une est plus parfaite que l'autre.

Cette vérité n'avait pas échappé au judicieux saint François de Sales⁴ : « Si Dieu, dit-il, rendait si admirable son propitiatoire, son mont Sinaï, et son buisson ardent, parce qu'il y voulait parler avec les hommes, pourquoi n'aurait-il rendu miraculeuse son Église en laquelle il veut à jamais demeurer avec nous? » Le vrai tabernacle de l'alliance, celui dans lequel réside le vrai corps et le vrai sang de l'Ange du Testament, du Fils véritable de Dieu, mérite à plusieurs égards, plus d'honneurs et de privilèges que les éléments vides, les ombres et les figures de Jésus-Christ. C'est là une vérité incon-

1. S. Damascène, tr. iv, in Joan., l. IV, Ort. fid.

2. « Le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle... Maris, aimez votre épouse comme le Christ aime l'Église. » (S. Paul, *passim*.)

3. S. Justin, *ibid.*, 1, p. 82, 87, 88.

4. S. Fr. de Sales, *ibid.*

testable. Donc il doit y avoir plus de miracles et plus de grands miracles dans l'Église que dans la Synagogue antique. Et pour cela il faut qu'ils soient vérifiés en grand nombre.

Dieu ne peut pas surtout favoriser Balaam et ceux qui n'appartiennent pas à l'Église autant que son Église. C'est la réflexion de Maldonat, qui regarde ce pouvoir comme ordinaire dans l'Église, tandis qu'il n'était qu'intermittent dans son exercice sous l'ancienne loi. Là où est la vertu des miracles, là, dit-il, est la véritable Église, tandis que par un raisonnement analogue on peut établir la thèse contraire : « Les assemblées de calvinistes, de luthériens, d'anabaptistes et autres hérétiques ne sont pas de véritables églises, mais des synagogues de Satan, parce qu'en aucune d'elles ne se découvre le pouvoir de faire des miracles ¹. »

Passons à la dernière preuve *a priori*.

V

La conduite qu'ont tenue à l'égard des thaumaturges des deux Testaments leurs contemporains, amis ou ennemis, est une nouvelle preuve qu'ils ont dû constater de vrais miracles.

Les uns et les autres, en effet, de gré ou de force, se sont soumis au joug de ces envoyés extraordinaires de Dieu qui s'appellent Moïse, Jésus-Christ, les Apôtres de Jésus-Christ : soit qu'il s'agit de croire des vérités surnaturelles, soit qu'il fût question d'obéir à des ordres supérieurs, gênants pour les passions. Quelques-uns sont allés jusqu'à verser leur sang pour témoigner de la vérité de cette doctrine, de cette mission. Or, rien de cela ne pourrait s'expliquer raisonnablement s'il n'y avait pas eu de vrais miracles constatés. Croire sans miracles, d'après saint Augustin, ce ne serait que rendre nécessaire un miracle plus grand : et il ne faut pas sans raison multiplier les forces. Donc il a fallu en constater de palpables. Développons cette argumentation irréfutable, d'abord

1. Maldonat, sur S. Matth., vii, 22.

en parlant de l'Ancien Testament, puis en nous occupant du Nouveau.

1^o *L'Ancien Testament*. Commençons par les Israélites captifs en Égypte. Moïse aura à lutter autant contre ce peuple à la tête dure que contre l'obstination d'un Pharaon intéressé à garder le peuple de Dieu.

Moïse, qui connaissait son monde, objecte tout d'abord au Dieu qui l'envoie : « Ils ne me croiront pas; ils n'écouteront pas ma voix, mais diront : Le Seigneur ne t'est pas apparu¹. » Il entendait encore, en effet, retentir à ses oreilles cette parole d'un Hébreu qui l'avait glacé d'effroi et avait occasionné sa fuite dans la terre de Madian : « Qui t'a constitué prince et juge sur nous? » Il savait bien que sans des signes extraordinaires de sa mission, il ne pourrait se constituer le chef d'un peuple si indépendant. Voilà pourquoi il hésitait, il alléguait à Dieu cette indocilité sans parler de son embarras de langue. Il alla même jusqu'à dire à Dieu d'en envoyer un autre à sa place, ce qui irrita Dieu contre lui : *Iratius Dominus in Moysen*. « *Volebat occidere eum* : Il voulait tuer Moïse. »

Ainsi, Dieu n'avait pas seulement à vaincre l'esprit d'indépendance d'Israël, mais encore les craintes fondées de Moïse. Et pourtant Moïse et les Israélites se sont rendus aux ordres divins : « Et Moïse raconta toutes les paroles du Seigneur qui lui donnaient sa mission, et parla de tous les signes qu'il avait mandat d'opérer. Et il fit les signes devant le peuple. » Si ces signes n'avaient pas été des miracles manifestes, comment pourrait-on expliquer le revirement qui se produisit à l'instant dans le peuple, puisqu'il crut à la mission de Moïse, à la révélation qui lui avait été faite, et qu'il adora Dieu en tremblant? « Et le peuple crut. Et on entendit que le Seigneur avait visité les fils d'Israël, et regardé leur affliction : et ils adorèrent la face contre terre³. »

Suivons Moïse chez Pharaon, auquel il intime l'ordre de Dieu avec autorité : Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : « Laissez aller mon peuple pour qu'il m'offre des

1. Ex., iv, 1.

2. *Ibid.*, ii, 14; iv, 14, 24; 28, 29, 30.

3. *Ibid.*, 31.

sacrifices dans le désert¹. » Le roi d'Égypte, bien loin de se prêter facilement à l'exécution de l'ordre divin, répond avec arrogance : « Quel est ce Seigneur, pour que j'écoute sa voix, et renvoie Israël? Je ne connais pas de Seigneur et ne renverrai pas Israël². » Ainsi, dès le principe, Moïse se butte à un parti pris irrésistible, parce que le roi a trop d'intérêts matériels engagés dans ce départ précipité d'Israël et qu'il a encore donné sa parole de roi.

Il faudra de vrais miracles pour briser ces formidables obstacles. Or, de fait, ils ont été brisés; car les magiciens appelés par le roi, et pour sa défense, ont les premiers reconnu dans les signes de Moïse, le « doigt de Dieu³ ». Pharaon lui-même, quoique toujours endurci jusqu'à la dernière plaie, malgré quelques velléités d'obéir à Dieu, finira par céder à Celui qui est plus fort que lui, plus fort que ses magiciens et toute l'Égypte. Il renverra sans condition les Hébreux, et il les pressera même de partir⁴ après avoir demandé à Moïse le concours de ses prières, lui qui, d'abord, se vantait de ne pas connaître le Seigneur : « Priez le Seigneur. Priez pour moi. » Et son orgueil va jusqu'à faire cet humble aveu : « J'ai péché encore une fois : le Seigneur est juste; moi et mon peuple nous sommes des impies. » Oui, ce cœur tant de fois raidi contre la verge qui le frappait, a fini enfin par céder humblement en accordant tout ce que Moïse exigeait au nom de Dieu. Est-ce bien là le même Pharaon? Oui, mais *quantum mutatus ab illo!* qu'il diffère de celui qui narguait l'envoyé de Dieu et ne voulait pas entendre parler d'autre maître ou Seigneur! Le miracle seul explique cette transformation.

Pharaon, par sa conduite, comme les Juifs par leur obéissance à Moïse, démontre qu'il lui a fallu constater de vrais miracles. On ne s'expliquerait pas sans cela, des changements aussi surprenants. Et il a fallu même de vrais miracles physiques pour faire quelque impression sur des hommes si adonnés à la vie des sens, si enclins à l'idolâtrie et à la tête si dure, comme le leur reprochait Dieu lui-même.

1. Exod., v, 1.

2. *Ibid.*, 2.

3. *Ibid.*, viii, 19.

4. *Ibid.*, xii, 31, 33; viii, 8, 28; ix, 27.

2° *Le Nouveau Testament*. Si de l'Ancien Testament nous passons au Nouveau, la conduite des Apôtres à l'égard du divin Maître, celle des juifs ou des gentils convertis à l'égard des Apôtres, mènent à cette même conclusion : qu'il a dû y avoir de vrais miracles incontestables et par conséquent constatés, sans lesquels une pareille conduite resterait toujours inexplicable.

En effet, la vocation des Apôtres, qui quittent tout au premier appel de Jésus, pour le suivre, serait déjà inexplicable sans miracles ; car, s'ils ne sont pas riches, ils ont au moins une barque et des filets ; et les instruments de travail, c'est le Louvre de l'ouvrier, il y tient comme le roi à son palais. Les Apôtres devaient d'autant plus se tenir sur une sage réserve que le Maître qui leur disait de le suivre ne leur promettait pour cette vie que des tourments et des humiliations : c'était au support de la croix qu'il reconnaissait ses disciples : « Vous aurez dans le monde la persécution... Le monde rira, vous pleurerez. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et me suive¹. » Il n'y avait là rien de bien attrayant. Et pourtant tous ont suivi Jésus sans hésiter, sans retour, avec joie et sans regret. Qu'on explique autrement cette conduite que par la constatation de vrais miracles ! Pour nous, nous avouons volontiers ne pas trouver d'autre explication raisonnable, surtout quand il s'agit de saint Matthieu, banquier, et de Saul, persécuteur des chrétiens contre lesquels, au moment même de sa conversion, il avait un mandat d'amener. Aussi saint Jérôme² croit que le secret de cet attrait qu'il y avait en Jésus n'était autre que « l'éclat et la majesté de la divinité cachée, qui éclataient même sur sa face humaine et pouvaient au premier aspect attirer vers lui ceux qui le voyaient ». C'est à la même vertu divine que Théophylacte attribue cet attrait extérieur qui modifiait si profondément les dispositions extérieures. « Par une vertu divine, il transforma les âmes des hommes, non seulement en les justifiant et en y infusant la sagesse (ce qui appartient au but des miracles), mais encore en les attirant extérieure-

1. Evang., *passim*.

2. S. Jér. sur le ch. ix de S. Matthieu : « Se levant, il le suivit... »

ment soit par des menaces, soit par l'admiration, ce qui appartient aux miracles¹. »

Il y avait plus d'obstacles pour saint Matthieu le publicain que pour les autres : car il avait à quitter beaucoup plus et n'avait pas, devant lui, pour le reste de sa vie, une perspective plus riante que ses collègues dans l'apostolat : la croix, et toujours la croix. Et pourtant l'Évangile affirme qu'il se leva de son bureau sur-le-champ et se mit à la suite du Christ. « Ce n'est pas naturel, dit à ce propos l'auteur de *l'Imitation*, d'aimer et porter la croix. »

Saint Paul surtout a dû voir des miracles pour être transformé au point de dire : « Seigneur, qui êtes-vous? » et pour ajouter en tremblant, quand il a appris que c'est Jésus-Christ qui parle : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Le loup s'était changé en agneau docile, disposé à exécuter toutes les volontés de Celui qu'un instant auparavant il persécutait avec acharnement. Et de fait, sur l'ordre de Jésus, il se rendit immédiatement à Damas, et devint depuis un apôtre si zélé qu'il a pu dire sans forfanterie qu'il avait travaillé, pour la cause du Christ, plus que les autres ensemble. Comme les autres apôtres, il couronna sa carrière par le martyre. Toutes ces transformations, tous ces sacrifices seront toujours un livre scellé rempli de mystères, tant qu'on n'admettra pas que les sens aussi bien que l'âme ont été profondément saisis dans saint Paul par de vrais miracles qu'il était contraint de constater par suite de leur évidence. Pierre et les autres apôtres abandonnèrent Jésus, mais non après la Pentecôte.

S'agit-il des juifs et des gentils convertis? Les uns et les autres prouvent également par leur conduite que leur conviction arrêtée, c'est qu'il s'est fait sous leurs yeux de vrais miracles.

D'où vient cet empressement des foules à écouter les enseignements du divin Maître avec une avidité telle qu'elles en oublient de boire et de manger? Sans doute, jamais homme n'avait parlé comme cet homme, disait-on. Mais après tout sa

1. Théophyl. sur ces mots de S. Luc, iv, 30 : « Jésus passant parmi eux s'en allait. »

2. Actes, 5, 6, 7, 8.

doctrine était enveloppée ordinairement de paraboles qui en cachaient le vrai sens au public; et de plus, elle était supérieure à la raison orgueilleuse : elle contrariait toutes les passions, auxquelles Jésus-Christ venait faire une guerre ouverte et sans merci : autant de motifs pour détourner les hommes de ce Maître austère et difficile en morale. Et malgré cela, les auditeurs de Jésus-Christ se comptaient par milliers; et ils le suivaient jusque dans le désert, sans s'occuper de pourvoir à leur subsistance, se reposant de ce soin uniquement sur Jésus-Christ, en qui ils plaçaient dès lors une confiance sans bornes. Qu'on explique encore cette conduite sans miracles, si on le peut. Donc ils avaient pu constater de vrais miracles; et Dieu avait dû en opérer de manifestes pour inspirer une attraction si invincible vers son Fils, l'objet de toutes ses complaisances. Non seulement on admirait sa doctrine¹, mais encore on rendait gloire à Dieu, ce qui est la fin des miracles, après l'avoir vu opérer des guérisons. Cela prouvait qu'il y avait eu de vrais miracles; et il avait fallu les constater pour en faire remonter toute la gloire à Celui qui en était la seule cause, à Dieu même. Et quand le peuple le voit guérir les muets, les aveugles, etc., « il est saisi de stupeur et s'écrie : Est-ce que ce n'est pas là le fils de David? »? Ce cri spontané, échappé de tant de poitrines à la fois, prouve une fois de plus qu'il a fallu constater de vrais miracles faits pour prouver la mission de Jésus-Christ, la venue du Messie dans sa personne, pour faire conclure à cette mission, à cette venue.

Jésus-Christ lui-même, en donnant à Jean-Baptiste les aveugles, les estropiés guéris par lui comme des signes authentiques qui prouvent qu'il est l'envoyé de Dieu, nous indique suffisamment par là même qu'il a dû faire de vrais miracles, pour qu'ils puissent servir de preuves sensibles à une vérité surnaturelle, invisible, comme celle de la venue du Messie, l'envoyé extraordinaire de Dieu attendu depuis des siècles par l'humanité. « Êtes-vous celui qui doit venir? » lui demanda Jean-Baptiste. La réponse est d'abord celle-ci, qui

1. S. Matth., VII, 28; IX, 8.

2. *Ibid.*, XII, 23.

est faite pour les ambassadeurs du précurseur : « A la même heure, il en guérit beaucoup de leurs maladies et de leurs plaies... et répondant il leur dit : Allez annoncer à Jean ce que vous avez entendu et vu : les aveugles voient, les boiteux marchent¹. » Cette mise en scène donnée comme réponse et preuve directe de la mission du Messie est évidemment une réponse surnaturelle : c'est l'éloquence de Dieu même, comme l'appelle saint Augustin, sa logique, sa démonstration. En un mot, c'est le miracle. Il a donc fallu que pour servir de réponse, d'argument véritable, ces guérisons diverses fussent de vrais miracles et que les envoyés de Jean aient pu facilement les constater à tous les points de vue. Plus tard, quand le Sauveur expira ; lorsque la terre trembla, et que tout sembla bouleversé dans le monde, le centurion et son escorte, témoins de ces perturbations qui coïncidaient si étrangement avec la mort du juste, ne put s'empêcher de s'écrier avec les siens en tremblant : « Celui-là était vraiment le Fils de Dieu². »

Enfin, à la première prédication de Pierre, plusieurs milliers de juifs se convertissent malgré les reproches sanglants qui leur sont adressés (Pierre les accuse du meurtre du Messie, Fils de Dieu) : « Que ferons-nous, frères ? » s'écrient-ils en chœur : et ils embrassent dès lors toutes les œuvres de pénitence imposées par les apôtres du Crucifié : « Faites pénitence et que chacun soit baptisé au nom de Jésus-Christ³. » Il devait pourtant leur en coûter d'adorer ce qu'ils avaient brûlé pour emprunter le mot de saint Remy à Clovis. Nonobstant leur tête dure, comme elle l'était du temps de Moïse, malgré la honte qui rejaillit toujours sur le front des assassins, ces milliers de juifs reconnaissent à l'instant leur faute et se disent prêts à la réparer complètement. Voilà encore un changement qui suppose de vrais miracles constatés.

Et bien loin d'éloigner les âmes de l'Eglise chrétienne, la sévérité de Pierre à l'égard de Saphire et Ananie contribua à accroître dans d'énormes proportions le nombre des croyants :

1. S. Luc, vii, 19-23.

2. S. Matth., xxvii, 55.

3. Actes, ii, 37, 38.

« Mais le nombre d'hommes et de femmes qui croyaient au Seigneur augmentait encore davantage¹. »

Quant à Paul et à Barnabé, leur apostolat n'est pas moins fructueux. A Iconium seulement, disent les *Actes*, dès qu'ils furent entrés pour la première fois pour y prêcher Jésus dans les synagogues, « une foule nombreuse de juifs et de grecs les crut »². Et en combien d'autres lieux cet empressement à croire de la part des païens et des juifs est-il signalé dans les saints Livres? Mais ce seul passage nous suffit.

Évidemment, tant d'obstacles accumulés par l'entêtement juif ou la corruption païenne n'ont pu disparaître ainsi instantanément sans que les convertis n'aient été obligés de se rendre à l'évidence de véritables miracles. Ils n'ont cédé que devant une force, une autorité supérieure et divine, comme jadis l'impie Pharaon; en un mot, ces hommes ont dû constater, pour se rendre ainsi à Dieu et à son Christ, qu'ils avaient en aversion, pour la plupart, de véritables miracles dont le but évident était de démontrer la mission et la divinité de Jésus-Christ, la mission divine et l'autorité des Apôtres. Donc une telle conduite prouve de vrais miracles.

Donc la preuve de droit ou *a priori* est concluante. Il a dû y en avoir : il y en a eu.

Abordons maintenant la preuve de fait, quoiqu'il ne soit question, ici encore, que des miracles de foi considérés en général : guérisons ou résurrections, etc. Il est vrai que les miracles n'existent pas en général, mais avec toutes leurs circonstances particulières, individuelles. Aussi, c'est déjà prouver quelque peu que tels miracles ont eu lieu quand on prouve qu'il y en a eu et qu'il y en a.

1. *Actes*, v, 14.

2. *Ibid.*, xiv, 1.

(*A suivre.*)

Abbé P. T.



LE SIXIÈME ÂGE DE L'ÉGLISE

(SUITE.)

§ 3. — *Les cinq premières Épîtres (suite).*

La quatrième épître est adressée à l'Église de Thyatire.

Nous avons dit que cette quatrième Église figure le quatrième âge de l'Église universelle. Cet âge commence à l'année 756 et se termine à l'année 1456, où Mahomet II asseoit définitivement son empire à Constantinople, conquise trois ans plus tôt (1453), dont il convertit le nom en celui de Stamboul (Satanopolis) en même temps qu'il fait une mosquée de l'église Sainte-Sophie, jadis consacrée à la Sagesse Éternelle.

Comme nous avons procédé pour les précédentes épîtres, nous allons chercher si le langage mystique de celle-ci ne peut nous fournir une signification rendue manifeste par les événements. — Transcrivons donc cette quatrième épître :

Et Angelo Thyatiræ ecclesiæ scribe : Hæc dicit Filius Dei, qui habet oculos tanquam flammam ignis et pedes ejus similes aurichalco : « Novi opera tua, et fidem, et charitatem tuam, et ministerium, et patientiam tuam, et opera tua novissima plura prioribus. Sed habeo adversus te pauca, quia permittis mulierem Jezabel, quæ se dicit propheten, docere et seducere servos meos, fornicari, et manducare de idolothytis. — Et dedi illi tempus ut pœnitentiam ageret, et non vult pœnitere à fornicatione suâ. Ecce mittam eam in lectum, et qui mœchantur cum eâ in tribulatione maxima erunt, nisi pœnitentiam ab operibus suis egerint. Et filios ejus interficiam in morte, et scient omnes ecclesiæ quia ego sum scrutans renes et corda ; et dabo unicuique vestrum secundum opera sua. Vobis autem dico, et ceteris qui Thyatiræ estis : Quicumque non habent doctrinam hanc, et qui non cognoverunt altitudines Satanæ, quemadmodum dicunt, non mittam super

vos aliud pondus. Tamen id quod habetis tenete, donec veniam. Et qui vicerit, et custodierit usque in finem opera inea, dabo illi potestatem super gentes. Et reget eas in virga ferrea, et tanquam vas figuli confringentur, sicut et ego accepi a Patre meo; et dabo illi stellam matutinam, Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat ecclesiis. »

Commençons par le nom de l'Église. Nous emprunterons une note au Commentaire de l'abbé Drach, dont nous ne suivons pas tout le livre, que nous trouvons vraiment trop avare d'interprétation métaphysique. — Voici ce que contient cette note :

« *Angelo Thyatiræ*. Cette ville, « Pelopia aliquando et Euhippia cognominata » (*surnommée quelquefois Pelopia et Euhippia*) (Pl., v. 31), appartenait, selon les uns, à la Lydie (Ptol., v, 2, 16), et à la Mysie, selon les autres (Strab., xii, 4, 4). Elle était située sur le Lycus, et fort renommée pour ses pourpres. On sait que parmi les personnes converties par saint Paul à Philippes se trouvait une riche marchande de pourpres, originaire de Thyatire. (Act., xvi, 14.) Elle porte aujourd'hui le nom d'Akhissar; elle renferme des ruines de l'ancienne ville. On n'a rien de certain sur l'Ange ou évêque de Thyatire, que quelques-uns croient, d'après le martyrologe romain du 13 avril, avoir été saint Carpus, martyr. »

Nous avons cité toute la note de l'abbé Drach et, si peu disposé qu'en fût l'auteur à faire accueil aux interprétations du symbolisme il aurait reconnu qu'il n'y a vraiment pas assez dans ces renseignements pour fournir une explication littérale de l'épître. — Ce serait rapetisser outrageusement la portée de cette épître que de réduire les avertissements et les menaces grandioses qu'elle contient aux proportions d'une apostrophe amphigourique à une bourgade « renommée pour ses pourpres ».

Mais prenons à la note de l'abbé Drach ce qu'elle contient d'utile.

Thyatire, nous dit Pline, était appelée également Pélopie ou Euhippie. Ce double surnom indique un lieu célèbre soit par la beauté de ses chevaux, soit par la notoriété de son hippodrome et de ses cochers de cirque. Impossible de s'y méprendre. Or, selon la note de M. Drach, Thyatire ne possédait, en fait

de célébrité, que celle de ses pourpres. Il est donc manifeste qu'à travers son nom industriel de Thyatire, il faut chercher soit un souvenir de la victoire de Pélops sur CEnomaüs, père de la cruelle Hippodamie, soit une allusion à quelque cité fameuse par ses jeux de cirque, sous la forme toute spéciale de ses courses de chevaux ou de chars.

Et, nous le demandons à tous les érudits, est-il une ville ancienne où l'hippodrome ait figuré en une place plus prépondérante qu'à Constantinople?

Qu'on se rappelle seulement les innombrables séditions auxquelles donna lieu la rivalité des Bleus et des Verts, au point de mettre en péril la couronne de Justinien, à l'occasion de la fameuse révolte dénommée *Nika*, qui amena le massacre de vingt mille insurgés dans l'hippodrome.

Et comment, alors, n'être point frappé par cette étrange coïncidence que Thyatire, ville de la *pourpre*, soit, en même temps, la cité des *beaux chevaux* et du *coureur de cirque Pélops*, lequel tua son beau-père CEnomaüs pour conquérir la fille de celui-ci, *Hippodamie (dompteuse de chevaux)*?

Il nous semble donc tout à fait naturel de chercher Constantinople à travers Thyatire et d'attribuer au quatrième âge de l'Église universelle les faits qui motivent l'apostrophe de l'Apocalypse.

Ce nom de Thyatire est, d'ailleurs, significatif par lui-même. Le texte grec donne, en effet, non pas le nom de la ville au singulier, mais les expressions ἐν Θυατείροις, qu'il faut traduire : *chez les Thyatiriens*, chez « ceux qui brûlent de l'encens ».

La racine de ce nom est le verbe θύω, « brûler de l'encens », « faire des sacrifices ». Le quatrième âge est donc la période pendant laquelle l'Église, après avoir reçu la parole, subi le martyre et construit la citadelle inébranlable, peut enfin faire librement « fumer l'encens », non plus devant les idoles, mais sur les autels du Christ glorifié.

N'est-ce point là le tableau de l'Église à partir du huitième siècle jusqu'au milieu du quinzième?

Du jour où Pépin le Bref a constitué le pouvoir temporel, du jour où le pape a posé sur la tête de Charlemagne la couronne d'Occident, l'Église, momentanément triomphante, en

Europe du moins, a pu offrir à Dieu le sacrifice de l'Eucharistie remplaçant à jamais les holocaustes figuratifs de l'ancienne loi. — C'est le temps où jaillissent du sol les incomparables cathédrales gothiques, après les magnifiques nefs romanes, où, jusque dans Constantinople, l'art appelé byzantin érige des temples admirables, le temps où l'Islam emprunte à la foi chrétienne les coupoles de ses mosquées et les flèches de ses minarets.

Et ce n'est pas tout. Mieux et plus haut que l'encens, montent vers Dieu les prières des fidèles, ces prières dont saint Jean nous dit plus loin, en cette même Apocalypse, chapitre VIII, vers. 3 et 4 :

« Et un autre ange vint, et se tint devant l'autel, ayant un encensoir d'or ; et de nombreux encens lui furent donnés, pour qu'il offrit des prières de tous les saints sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu.

« Et la fumée des encens des prières des saints monta de la main de l'ange devant Dieu. »

Cette vision dont l'apôtre lui-même nous présente le tableau convient de tout point à la merveilleuse efflorescence d'un âge qui, au sortir des mains de Charlemagne, épanouit sur la terre cette moisson de saintetés à laquelle le monde a dû des papes comme Grégoire le Grand, Sylvestre II, Innocent II, pour ne citer que ceux-là ; des moines comme François d'Assise, Bernard de Clairvaux, Dominique, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Pierre le Vénérable, Duns Scot, Antoine de Padoue ; des philosophes, des docteurs, des héros de tout rang et de toute taille. Et comme nous allons voir justifiées les autres phrases de l'épître adressée à l'ange de Thyatire !

Mais suivons-la, ligne à ligne, et la lumière croîtra progressivement.

Voici ce que dit le Fils de Dieu, qui a les yeux comme la flamme du en et les pieds semblables à l'airain doré.

Remarquons, dès l'abord, que cette fois l'Esprit-Saint donne sans réserve au Christ, *reconnu et glorifié*, son nom de « Fils de Dieu ». C'est qu'en effet il n'y a plus d'ombres sur

la face du divin Rédempteur. L'unité chrétienne est consommée en Occident, et si le schisme grec a séparé de Rome une partie du troupeau, du moins la croyance à la divinité de Jésus n'en a reçu aucune atteinte. Il n'y a plus ni monophysites, ni monothélites, ni aucune de ces hérésies d'ergoteurs byzantins qui ont troublé les années de l'Église de Pergame. Eutychès, Nestorius, Arius lui-même, Arius qui avait séduit des peuples entiers, ont totalement disparu. Le manichéisme est mort et ses derniers blasphèmes sont à peine proférés, de-çà, de-là, par quelques provinces enragées. La guerre des Albigeois, plus politique que religieuse, en est la phase ultime. — Il ne reste plus en présence que la Croix et le Croissant, le FILS DE DIEU et Mahomet qui, précisément, refusa cette qualité à Jésus, tout en l'imposant comme prophète à la vénération des sectateurs de l'Islam.

Et il est exact que les pieds du « Fils de Dieu » reposent sur le monde comme ceux des autels de « bronze doré » qui lui sont consacrés, que la « flamme » de son regard illumine l'admirable scolastique, l'art merveilleux du moyen âge, dans ses ogives et ses rosaces « rayonnantes » ou « flamboyantes », et allume le « feu » des vertus surnaturelles aussi bien que des vaillances surhumaines. — Le temps de François d'Assise, de saint Thomas et de Duns Scot est aussi celui des croisades, du Cid et de Godefroi de Bouillon ; le temps de Vincent Ferrier est celui de Jeanne d'Arc.

Or, que dit « le Fils de Dieu » publiquement adoré et glorifié ? Écoutons-le :

Je sais tes œuvres, et ta foi et ta charité, et ton ministère, et ta patience, et tes dernières œuvres plus nombreuses que les premières.

Nous ne nions aucunement que ces éloges conviennent à Thyatire, bourgade « fort renommée pour ses pourpres ». Mais, ou bien l'Apocalypse est une « prophétie », ainsi qu'elle se désigne elle-même, et en ce cas on ne peut limiter le don de ces magnifiques louanges à une localité si parfaitement obscure qu'elle a totalement disparu de l'histoire et que son nom turc *Akhissar* ne rappelle pas même de loin son premier

nom, ou il faut s'en tenir au sens littéral, ce qui réduit le livre inspiré à n'être plus qu'un radotage grandiloquent. Le dilemme est impérieux et la suite de l'épître le rend plus pressant encore.

Qu'est-ce, en effet, que cette foi dont le Saint-Esprit félicite l'ange de Thyatire, sinon l'irrésistible poussée de l'Occident vers la conquête du saint sépulcre, au cri unique de : « Dieu le veut ! » ; les définitions dogmatiques de Latran et de Constance ; cette « charité », sinon l'essor des œuvres de bienfaisance innombrables surgissant des guerres furieuses du moyen âge ; ce « ministère », sinon le « service » des œuvres de Dieu et de son Église par le zèle des prêtres, des religieux et des fidèles ; ces Ordres prêcheurs et mendiants, ces milices du froc : Bénédictins, Carmes, Génovéfains, Cisterciens, Frères Mineurs, Dominicains, Templiers, Hospitaliers, Teutoniques, Porte-glaives ; cette « patience », sinon la lutte de six siècles soutenue par les héros de la Croix contre les farouches guerriers du Croissant, de Tours à Dorylée, de Mansourah à Rhodes, et qui se prolongera encore par les exploits de La Valette et d'Aubusson, par le zèle de François de Paule et des Minimes, jusqu'à Lépante et à Malte ; cette « patience », sinon les tribulations du grand schisme, l'exil à Avignon, Rome abandonnée, puis reconquise par les papes, et le constant effort de ceux-ci contre les empiétements du césarisme, la Querelle des Investitures, Canossa, la lutte des canons hérétiques contre les foudres de l'Église ? Et, afin de ne laisser aucun doute, rappelons l'éclosion des « dernières œuvres », *novissima plura prioribus* : les combats épiques de Scander-Beg et de Jean Hunyade, le moine Jean de Capistran taillant les Turcs en pièces à la tête d'une armée d'étudiants, de paysans et d'ouvriers, la floraison des hospices, des dispensaires, des « monts-de-piété », Rome consacrant à la charité un édifice sur cinq et étonnant le monde par ses pèlerinages jubilaires qui amenaient au pied du Saint-Siège jusqu'à cent vingt mille chrétiens à la fois.

Mais j'ai contre toi quelques petits griefs (*pauca*), parce que tu permets à cette femme Jézabel, qui se dit prophétesse, d'instruire et de

séduire mes serviteurs en leur faisant commettre la fornication et manger des viandes immolées aux idoles.

Tout en admettant qu'une femme criminelle ait vécu à Thyatire et encouru, par la perversité de sa conduite, les sanglants reproches de l'Esprit-Saint, il nous paraît incroyable que toute cette colère de Dieu n'éclate qu'à l'occasion d'une créature aussi complètement ignorée. Les plus entêtés partisans du seul sens obvie reconnaissent qu'on ne trouve nulle part la trace de cette « Jézabel » et l'abbé Drach a écrit cette note pleine de candeur :

« Il est probable que le nom de Jézabel n'était pas le nom véritable de cette femme, que l'apôtre a ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec la femme impie du roi Achab. »

Nous sommes tout à fait d'accord sur ce point, avec cette différence que nous ne voyons aucun inconvénient à ce que ladite pécheresse se soit appelée réellement Jézabel, ce qui fournirait un « type » de plus.

Mais quelle ampleur prennent les paroles prophétiques si nous cherchons en cette Jézabel non plus « une femme », mais la « femme perverse », pseudo-prophétesse, analogue à la « prostituée » que, plus loin, Jean nous montre assise sur la Bête à sept têtes et dix cornes, et qu'il appelle « Babylone ».

Or, dans le langage symbolique, c'est tout un de donner à une ville ou à une secte un nom de femme ou à une femme un nom de ville ou de secte.

Jézabel est donc pour nous une « ville » ou, plus exactement, une secte schismatique, le schisme par excellence, le christianisme « patriarcal » de Constantinople, qui, après sa propre séparation de Rome, travailla de toutes ses forces à « adultérer » (*fornicari*) la foi pure de l'Occident et à « séparer » (*seducere*) les peuples occidentaux de Rome, leur directrice lumineuse.

Il faut lire, dans l'histoire, tout ce qui a trait au Bas-Empire, spécialement pendant les quatre siècles qui courent de la première croisade à la prise de Constantinople par Mahomet II. Nous y trouvons non seulement la cité de la « pourpre » et de l'« hippodrome », mais aussi celle du

luxe effréné, du « byzantinisme » des caractères comme des mots, le *fard* des arguties philosophiques, les *joyaux* de la corruption gréco-orientale dont s'ornèrent ces dynasties de décadence : les Comnènes, les Anges, les Paléologues. Il n'est pas jusqu'à la chute de cet empire d'Orient qui ne rappelle la mort violente de Jézabel, précipitée de la fenêtre d'où elle essayait de « séduire » Jéhu, par l'ordre de ce soldat farouche, demeuré à cheval devant la vieille reine astucieuse et fardée. Ce fut à cheval que le sultan vainqueur entra dans Constantinople et jusque dans l'église Sainte-Sophie, foulant aux pieds les cadavres du patriarche et de l'héroïque empereur Constantin XIII.

Et n'est-ce pas à cette reine fardée, « se disant prophétesse », que l'Europe dut la science bâtarde et la littérature païenne de la Renaissance, qui allaient servir de prétexte à la « Réforme » en provoquant la réaction « biblique » des moines allemands révoltés contre le mauvais goût et l'impiété du style emprunté au polythéisme, contre la déplorable corruption des mœurs sous les pontificats de papes tels que Alexandre VI, Jules II et Léon X?

Pauca, dit l'Apocalypse, qui ajoute *quia permittis*, « parce que tu permets ». Et c'est bien, en effet, le reproche qui convient à cet âge de foi débordante, lequel ne pécha que par « complaisance », ou excès de tolérance, envers la séduction si pénétrante des mœurs moins rudes et de l'« humanisme » plus affiné dont se glorifiait la cour d'Orient.

Ce qui suit nous semble un argument concluant en faveur de notre thèse.

Et je lui ai donné du temps, pour qu'elle fît pénitence, et elle ne veut pas se repentir de sa fornication.

Voici que je la jetterai sur son lit, et ceux qui commettent l'adultère avec elle seront dans la tribulation la plus grande, à moins qu'ils ne fassent pénitence de leurs œuvres.

Et je tuerai ses fils par la mort, et toutes les Églises sauront que je scrute les reins et les cœurs, et je rendrai à chacun de vous selon ses œuvres.

Une première réflexion s'impose à l'esprit de bonne foi.

Cette effrayante menace ne s'adresse point à l'ange de

l'Église de Thyatire, mais uniquement à « Jézabel », à ses complices et à sa descendance.

Nous le répétons : est-il vraisemblable qu'il s'agisse ici d'une vulgaire pécheresse d'une bourgade de tisserands en pourpre? N'est-ce pas le cas de comparer cette opinion par trop... simple à la prière de l'homme de La Fontaine demandant à Hercule sa massue pour écraser... une puce?

Non. Jézabel nous apparaît plus clairement identifiée avec Constantinople.

Dieu lui a donné du temps : ONZE SIÈCLES pour faire pénitence. Et elle ne s'est pas repentie. Aussi va-t-il l'étendre implacablement sur la couche de douleur et châtier tous les peuples qui entretenrent un impur commerce avec elle : Venise, humiliée sur mer, l'empire d'Allemagne menacé jusqu'en sa capitale, Vienne, par les incursions des Ottomans, la chrétienté elle-même définitivement chassée de la Terre-Sainte, de Chypre, de Rhodes, et réfugiée à Malte, où l'indomptable vigueur de la papauté la soutient contre Soliman, Dragut et Barberousse.

L'Esprit-Saint, d'ailleurs, prend soin d'affirmer que la leçon est donnée à tout l'univers. Constantinople va servir d'exemple à « toutes les Églises », c'est-à-dire à tous les peuples et à tous les âges. Ils sont prévenus : *Je rendrai à chacun de vous selon ses œuvres.*

Cependant, le Maître, satisfait du châtiment de « Jézabel », s'apaise et fait de nouvelles promesses.

Mais je vous dis à vous et aux autres qui êtes à Thyatire...

Donc Dieu sépare des prévaricateurs les justes qui n'ont péché que par « complaisance », *quia permittis*, et parle doucement aux chrétiens de Thyatire, c'est-à-dire de l'âge qui l'honore d'un culte public.

Tous ceux qui n'ont pas cette doctrine et ceux qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan, comme ils disent, je ne mettrai pas sur vous un autre poids.

Que l'on remarque la grandeur de ces paroles. Elles sont comparables à celles dont Dieu se sert, dans l'Ancien Testament, lorsque, au lendemain du déluge, il déclare à Noé qu'il n'enverra plus un si terrible châtiment aux hommes, qui ignorent les abîmes de la perversité infernale.

Et, en fait, la prise de Constantinople est le dernier pas en avant des infidèles, la limite des conquêtes de l'Islam qui, à partir de ce moment, va entrer dans la période de décadence.

L'Esprit-Saint continue :

Cependant, gardez ce que vous avez, jusqu'à ce que je vienne.

Et celui qui aura vaincu, et aura gardé mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai pouvoir sur les nations ;

Et il les gouvernera avec une verge de fer, et elles seront brisées, comme le vase d'un potier ;

Ainsi que j'en ai reçu moi-même le pouvoir de mon Père, et je lui donnerai l'étoile du matin.

Nous remarquerons, tout d'abord, le conseil donné à l'âge du culte public de conserver « ce qu'il a », à savoir la totalité de ses œuvres bonnes, de celles que Dieu fait *siennes*, *opera mea*, dont Jézabel, vouée au châtiment, a voulu le détourner. Comment ne point voir en cette prescription divine l'ordre de garder intacte l'observation des lois de l'Église, que, dans l'âge suivant, la révolte du libre examen va rejeter comme un fardeau trop lourd, *aliud pondus*? Et l'Esprit-Saint précise : « Jusqu'à ce que je vienne », annonçant ainsi l'imminence de son approche, pour « sonder les cœurs et les reins », ce qui fait prévoir pour les âges futurs une épreuve plus redoutable encore que la précédente.

Tout aussitôt, il promet au vainqueur l'empire « sur les nations », qu'il gouvernera « avec un sceptre de fer », qu'il brisera comme un vase d'argile. Il y joint une éclatante récompense : le don de l'« étoile du matin ».

On nous permettra de trouver l'explication de ces paroles dans l'histoire.

N'est-ce pas « à la fin » de ce quatrième âge de l'Église que, brusquement, l'horizon s'élargit aux yeux de l'homme, que

Vasco de Gama double le cap des Tempêtes et Christophe Colomb donne le Nouveau Monde au Christ; que Gutenberg découvre l'imprimerie, cette prodigieuse émancipatrice des esprits, que la boussole assure la direction des navigateurs? Et qu'est-ce, métaphoriquement, que cette « étoile du matin », sinon l'éclat éblouissant dont va rayonner le Verbe de Dieu, la splendeur accrue de l'Évangile, prêché désormais aux quatre points cardinaux, l'œuvre des temps nouveaux, que l'histoire va dénommer les « temps modernes », le matin d'un jour sublime dont le soir verra sans doute le deuxième avènement du « Fils de Dieu, qui a les yeux comme la flamme du feu et les pieds semblables à l'airain vêtu d'or »?

En vérité, qui nous reprochera de rétrécir la signification de ce symbolisme lumineux?

*
* *

Et Angelo Ecclesiæ Sardis scribe : « Hæc dicit qui habet septem Spiritus Dei et septem stellas. Scio opera tua, quia nomen habes quod vivas, et mortuus es.

« Esto vigilans et confirma cœtera quæ moritura erant. Non enim invenio opera tua plena coram Deo meo.

« In mente ergo habe, qualiter acceperis et audieris, et serva, et pœnitentiam age. Si ergo non vigilaveris, veniam ad te tanquam fur, et nescies qua hora veniam ad te.

« Sed habes pauca nomina in Sardis, qui non inquinaverunt vestimenta sua : et ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt.

« Qui vicerit, sic vestietur vestimentis albis, et non delebo nomen ejus de libro vitæ et confitebor nomen ejus coram Patre meo, et coram Angelis ejus. »

Remarquons, tout d'abord, une légère différence entre le texte latin et le grec.

Le premier dit : *Angelo Ecclesiæ Sardis*, « à l'Ange de l'Église de Sardes »; le second, texte original, est écrit : ἐν Σάρδεσιν « chez (les habitants de) Sardes ». Déjà, dans l'épître précédente, nous avons relevé la même nuance significative.

Mais tandis que l'Ange « chez les Thyatiriens » reçoit des

éloges, parce qu'il habite au sein d'un peuple fidèle et pieux, l'Ange « chez », ou « dans Sardes » n'entend que de sévères paroles.

Or, qu'est-ce que Sardes ?

Cette ville, aujourd'hui « pauvre village du nom de *Sart* », fut la capitale d'un royaume florissant, dont le dernier souverain, Crésus, a laissé à la postérité un tel renom de richesse et de bonheur que l'expression « riche comme Crésus » est en usage dans toutes les langues. Pourtant ce bonheur et cette opulence finirent dans la misère et les larmes.

Ce royaume de Sardes, ou de Lydie, a compté des princes célèbres dans la légende et dans l'histoire : la reine Omphale, aux pieds de qui Hercule tint le fuseau, le roi Candaule, fameux par sa funeste confiance en Gygès, ce Gygès lui-même, possesseur d'un anneau qui le rendait invisible ; enfin Crésus, qui, au comble de la prospérité, dédaigna les avis du sage Solon et, plus tard, vaincu par Cyrus, ne dut son salut qu'à l'invocation de ce nom, prononcé au moment où le malheureux roi déchu marchait au supplice.

Ici la légende nous fournit une trop saisissante illustration de l'Épître pour que nous n'en tirions pas tout le parti possible.

Confessons, toutefois, qu'en rapportant le nom propre Sardes, en grec : Σάρδεις, au verbe Σάρδαζω, nous faisons rendre à l'étymologie un peu plus que de droit. Mais nous nous en justifions par cette certitude que la racine Σαρδ, ou Σαρτ des deux mots enferme l'affirmation de ce « rire sardonique » qui, en français, signifie une gaieté nerveuse, pénible, dans laquelle l'amertume se mêle aux apparences de la joie, où le rire est imprégné de larmes.

N'est-ce pas d'un tel « rire » que dut être nerveusement secoué l'infortuné Crésus, lorsque, vaincu, ruiné, chargé de chaînes et conduit à la mort, il se souvint des conseils de Solon et prononça son nom à haute voix, ce qui émut le roi de Perse au point qu'il rapporta sa sentence et rendit au monarque déchu la plus grande part de ses biens ?

Appliqué métaphoriquement aux allusions de la cinquième épître, ce souvenir du malheur de Crésus et de la ruine de

Sardes nous fournit d'étranges rapprochements. Aussi n'hésitons-nous pas à voir dans l'Église de Sardes le cinquième âge de l'Église, que nous faisons courir de 1456 à 1800, avec une durée de trois cent quarante-quatre ans.

C'est, en effet, avec la Renaissance que débute la guerre tantôt ouverte, tantôt sournoise, contre l'Église. Celle-ci, d'ailleurs, traverse une crise singulièrement pénible. La barque de Pierre est ballottée par tous les orages et plusieurs de ceux qui la dirigent encourent, par leurs fautes personnelles, la réprobation de l'histoire. C'est à ce moment que commence « l'ère des Borgia » et le « siècle de Léon X », âges d'or de l'art pictural, de la musique religieuse, de la littérature étincelante, âge aussi où le paganisme, par un retour offensif, pénètre dans le langage, le costume et les mœurs, et jusque dans la vie privée des prélats et des pontifes, au point de provoquer les tonnantes invectives de Savonarole. Mais hâtons-nous d'ajouter que ni Alexandre VI, ni Jules II, ni Léon X ne défont un seul instant dans la doctrine. « Le bullaire de ce monstre est impeccable », a écrit Joseph de Maistre en parlant du premier. Encore ce mot « monstre » est-il excessif. Si Alexandre Borgia scandalisa l'Église par ses désordres privés, il n'en laissa pas moins à l'histoire impartiale le souvenir d'un homme d'une inlassable bonté, qui fit tout ce qu'il put pour sauver l'orgueilleux Dominicain brûlé par Florence, la mémoire d'un souverain habile, sagace, aimé de son peuple et *monstrueusement* calomnié, après sa mort, par les « intellectuels » de l'humanisme et de la Réforme, Pontano, Sannazar et Munzer.

Je sais tes œuvres, parce que tu as la réputation d'être vivant, et tu es mort.

Terribles paroles, dont on ne retrouve l'équivalent que dans la septième épître. Il faut croire qu'elles sont justifiées par l'état général des esprits, bien que les commencements du quinzième siècle, en même temps qu'ils virent croître le protestantisme, aient vu naître l'admirable Compagnie de Jésus et, dès 1534, surgir ces magnifiques propagateurs ou défenseurs de

la foi qui se nommaient Cajétan, Vatable, Ignace de Loyola, François Xavier, Lainez, Salmeron, Le Jay, Pierre Le Fèvre, Bellarmin, et, entre tous, l'incomparable exégète Maldonat.

Mais, si, en face de l'erreur croissante, se levaient les docteurs et les saints, si la véritable « réforme » s'accomplissait, sans fracas, par les soins de saint Charles Borromée et de saint François de Sales, on peut dire que l'antique foi s'éteignait rapidement, grâce au double assaut qu'elle subissait du libre examen, d'une part, de l'immoralité croissante, de l'autre.

Qui peindra l'affreux désordre de la vie publique et privée pendant ce seizième siècle, si riche en œuvres de l'esprit dans la littérature et dans l'art? — Peut-on oublier qu'il vit se séparer de Rome l'Allemagne du Nord, les monarchies scandinaves, l'Angleterre entraînée au schisme par les vices d'Henri VIII, l'orgueil d'Élisabeth, les haineuses prédications de John Knox, la sournoise perfidie des Cranmer et des Cromwell? En moins de cinquante ans, l'Église-perdit trois royaumes et quatre principautés.

Les peuples restés catholiques ne donnèrent pas des exemples beaucoup plus édifiants. François I^{er} s'allia avec les Turcs, Charles-Quint laissa piller Rome par les bandes du connétable de Bourbon. La terre fut ensanglantée par les excès des guerres de religion, par les hideuses exterminations des peuplades du Nouveau-Monde. Au dix-septième siècle même, Richelieu ne soutint-il pas de l'épée française les princes luthériens d'Allemagne. Mazarin ne fit-il pas cause commune avec Olivier Cromwell, et Louis XIV, oui Louis XIV lui-même, n'humilia-t-il pas le pape, ne fit-il pas promulguer, par un concile gallican, cette *Déclaration des quatre articles*, qui a, pour jamais, terni la gloire, pourtant si éclatante, de Bossuet?

Que dire du dix-huitième siècle, commençant par les débauches de la Régence, se continuant par les honteuses faiblesses de Louis XV et finissant aux saturnales de la Révolution, du siècle des Encyclopédistes, de Frédéric II, de George III, de Joseph II, de Choiseul, de Pombal, d'Aranda, de Diderot, de La Mettrie, de Rousseau et de Voltaire?

Ah! certes! elles sont justifiées, les paroles de la cinquième épître : *Quia nomen habes quod vivas, et mortuus es.* — Le cinquième âge de l'Église n'est vivant que de nom. Aussi le châtiment est-il proche; le vengeur céleste va venir « comme un voleur » et surprendra l'Ange sans vigilance dans ce sommeil qui est une véritable mort.

Et c'est alors que le nom de « Sardes » prendra toute sa signification sinistre : le « rire de Voltaire » s'étranglera dans les hoquets d'agonie, dans les larmes et dans le sang de la Révolution.

Car l'Esprit-Saint ne ménage point les mots du terrible avertissement :

Veille et fortifie (confirma) ce qui reste des œuvres qui allaient mourir. Car je ne trouve pas tes œuvres pleines devant mon Dieu.

Aie présent à l'esprit en quel état tu les as reçues et entendues, et conserve-les, et fais pénitence.

Qualiter acceperis et audieris. Tout l'héritage des siècles de « Thyatire », de l'âge où l'Église célébrait publiquement le culte du Christ, l'ange de Sardes, l'âge du rire sardonique, l'a laissé périliter et se dissiper. — Où donc sont maintenant la sublime scolastique, où les élans de foi des croisades, où la floraison des cathédrales et des hospices, des grands moines et des soldats du Christ, où l'art gothique, où les envolées des hymnes, où la chevalerie, où les royales vertus d'Édouard le Confesseur, de saint Étienne et de saint Louis, où surtout l'incomparable unité de la robe sans couture, l'alliance de la Papauté et de l'Empire, du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel? Sans la venue au monde du grand Ignace, c'en serait fait de la pensée chrétienne. Le seizième siècle a été la morne scission, la déviation irréparable hors des voies de Dieu, le moment où l'aigle volant dans les airs jeta son triple : « Væ! »

Si donc tu ne veilles pas, je viendrai à toi comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai vers toi.

Et cette menace s'est accomplie à la lettre. Qu'on se rappelle la parole de Talleyrand : « Qui n'a pas vécu avant la

Révolution a ignoré la douceur de vivre. » Or, cette « douceur de vivre » n'était que la joie de l'insouciance et des voluptés oublieuses de Dieu.

Dieu est intervenu, COMME UN VOLEUR, et ce sont des mains de voleurs qui ont pillé la France, puis l'Europe. La Révolution est passée. Elle a pris à l'Église ses prébendes, au roi sa tête, à la noblesse ses dignités, au peuple son sang et son argent.

Et ç'a été l'effrayant « tremblement de terre » que nous allons trouver plus loin, ouvrant l'âge suivant, l'âge de l'Église de Philadelphie. tremblement de terre dont la *vraie* Sardes et la *vraie* Philadelphie connurent la réalité emblématique, en l'an 36, sous le règne de Tibère.

Mais le Saint-Esprit, après l'avertissement comminatoire, prononce des paroles de grâce, des promesses de récompense. Elles sont simples et douces comme la pluie qui tombe sur une terre brûlée.

Mais tu as à Sardes quelques noms (de fidèles) qui n'ont pas souillés leurs vêtements : et ils marcheront avec moi, vêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes.

Celui qui aura vaincu sera ainsi vêtu de vêtements blancs, et je n'effacerai pas son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges.

Nous verrons plus loin, à l'ouverture du cinquième sceau, confirmant et expliquant cette cinquième épître, que ces « vêtements blancs » furent donnés aux âmes de « ceux qui avaient été tués pour la parole de Dieu », de « ceux qui sont venus de la grande tribulation et ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau ».

Dès à présent, ces dernières lignes suffisent à illuminer le sens que nous attachons à l'épître. Oui, il y eut, à Sardes, pendant le cinquième âge de l'Église, quelques « noms » glorifiés par le martyre. Qui ferait le dénombrement des justes immolés par la Révolution, tant sur la place Louis XV qu'à la barrière du Trône renversé, à Arras, à Lyon, dans la catholique Bretagne et l'héroïque Vendée, aux massacres de septembre et dans les noyades de Nantes? L'Église, pourtant, connaît

quelques-uns de ces « noms » et c'est pourquoi notre admirable Pie X, dont chaque parole est dictée par l'Esprit-Saint, a solennellement béatifié les saintes filles du Carmel, égorgées à Compiègne.

*
* *

Telles sont les cinq premières épîtres. Elles nous permettent d'énoncer notre opinion et de classer, d'après elles, les cinq âges écoulés de l'Église universelle.

Éphèse : « Essor de la parole ». De l'an 1 à l'an 70. *Soixante-dix ans.*

Smyrne : « La Myrrhe » ou le Martyre. De l'an 71 à l'an 322. *Deux cent cinquante-deux ans.*

Pergame : « La Citadelle ». De l'an 323 à l'an 756. *Quatre cent trente-quatre ans.*

Thyatire : « Le Culte public ». De l'an 757 à l'an 1456. *Sept cents ans.*

Sardes : « Le Rire châtié ». De l'an 1457 à l'an 1800. *Trois cent quarante-quatre ans.*

L'ensemble de ces nombres donne *mille huit cents ans*, soit *di.x-huit* multiplié par *cent*. Ce chiffre représente *trois fois six cent*, c'est-à-dire trois fois la partie du « Nombre de la Bête », 666, qui correspond à la base du chiffre pyramidal représentée par les centaines :

6
6 0
6 0 0

SIMMIAS.

(A suivre.)



Le Rôle des Anges dans l'Univers

(SUITE)

XIV

Les anges au commencement du monde. — Formation de l'univers¹.

De même qu'on ne diminue pas le Rédempteur en exaltant la sainte Vierge sa Mère, Reine des anges, de même on ne diminue pas le Créateur en attribuant à ses anges un rôle éminent dans l'œuvre de la création.

Dieu ne se sert-il pas de l'homme pour créer l'homme? — Pourquoi ne se servirait-il pas de ces sublimes créatures, les anges, pour créer le reste?

Et si Marie peut être appelée à juste titre la rédemptrice du genre humain, il ne paraît pas inconvenant d'appeler les anges cocréateurs du monde, bien qu'à un titre moins exact et plus restreint.

L'on n'empiète pas davantage sur les prérogatives de la divine Providence lorsqu'on admet que les anges remplissent les desseins de Dieu dans le gouvernement du monde, de la nature et du genre humain, eux les vrais ministres de cette adorable Providence.

Enfin nous trouvons que les anges de Dieu n'usurpent rien à sa puissance lorsqu'Il daigne les employer à l'œuvre de la création et les envoyer, selon leur vocation, au secours et au perfectionnement ou au parachèvement de toutes choses : pas plus que les anges humains, les apôtres du Christ ne se sont arrogé son pouvoir exclusif de fonder la sainte Église et de la

1. Le chapitre x s'est égaré à la poste. L'on tâche ici de réparer cette lacune.

diriger dans leurs successeurs, en méritant une louange que seul Jésus-Christ semblait mériter : *Quorum doctrina fulget Ecclesia ut sole luna*, c'est-à-dire : Comme la lune s'éclaire qu'en vertu des rayons solaires, c'est ainsi que l'Église resplendit de la doctrine des apôtres qui, en somme, n'est autre que la doctrine du Christ. — Pareillement la puissance des esprits angéliques n'est autre que celle du Tout-Puissant qui leur est conférée à un titre semblable et distribuée avec sagesse. L'un d'eux s'appelle force de Dieu, Gabriel.

*
* *

L'aveugle Milton voyait sans doute plus loin que la science de notre temps lorsqu'il mit en rimes cette pensée sublime : « Ces millions d'anges dont un seul, d'un seul coup, eût pu lancer à la fois tous les globes de l'univers. » — C'est bien dit pour donner, conformément aux Écritures, une idée de l'étonnante puissance des esprits célestes, qui se font un jeu de s'emparer des mondes dès que Dieu crée ceux-ci, tout en tirant les anges du néant.

Car si, d'après saint Thomas d'Aquin, aucune donnée de nos sciences mathématiques n'est en mesure de rendre la quantité des anges ; de sorte qu'ils sont pour nous absolument insupputables, aussi vrai est-il d'objecter que notre physique et notre mécanique ne sauraient même nous faire entrevoir, à l'aide de leur loi les mieux formulées, la puissance et la force des puissances et des vertus angéliques.

Nous l'avons prouvé avec saint Augustin, il ne peut y avoir de perfection comparable entre les énergies de la nature et celles de la surnature, puisque tout mouvement vient des célestes intelligences, et aussi bien, doit-on ajouter, tout l'ordre du mouvement universel ; car il est évident que si les anges y mettaient plus d'effort, il serait arrivé au commencement du monde ce qui arrivera au dernier jour par l'ordre de Dieu mettant fin aux choses d'ici-bas : bouleversement général, éruption formidable des mers, terrible incendie des feux du firmament avec leurs foudres et leur fracas, conflagration de

tous les éléments, chute des étoiles, entre-choquement des globes sidéraux...

La matière, en effet, lorsqu'on y réfléchit, ne saurait résister aux esprits purs. Elle est en leur puissance d'une manière absolue.

Si l'argile, soumise à l'élan d'une rotation accélérée plus ou moins, prend, entre les doigts habiles du potier, les proportions et les contours variés de vases élégants, refuserez-vous aux anges la faculté d'avoir dès le principe fait tourner le chaos et de sa masse informe arrondi les mondes qui, grâce à ces célestes artisans, gravitent au sein de l'univers?

Certes que non, car les anges ont plus de pouvoir sur les substances universelles que le potier n'en a sur l'argile. Seul le mode dont ils se servent nous échappe et nous est un secret; mais j'avance hardiment qu'ils agissent sur les corps par leur volonté parce que, ne connaissant à l'esprit que deux puissances, l'intelligence pour concevoir et la volonté pour agir, ce ne peut être que par leur puissance d'agir qu'ils font ce qu'ils font.

Resterait à savoir pourquoi la forme sphérique a été donnée aux grands corps de l'univers de préférence à toute autre; et ce qui a déterminé l'Auteur de toute chose à inspirer à ses anges de faire tourner les mondes, plutôt que de les pousser en ligne droite dans l'espace; puisqu'alors même, notre terre, par exemple, vu les incalculables étendues de la création, eût atteint la fin de son âge avant que de parvenir aux frontières de l'univers, cherchons à l'expliquer.

*
* *

Tant au moral qu'au physique, il n'existe que deux sortes de directions: la ligne droite et la ligne courbe. La ligne droite étant plus directe est plus parfaite que la ligne courbe. La ligne courbe ramène les choses sur elles-mêmes, de sorte qu'ainsi elles n'avancent que d'une manière relative. La ligne droite est un progrès perpétuel.

La ligne courbe sera donc le sens du mouvement suivi par les choses d'un ordre inférieur; pendant que la ligne droite

indiquera la direction constanté des êtres surnaturels vers l'infini.

*
* *

La vision intuitive des êtres glorifiés en Dieu, acte pur, est une tendance active ; mouvement elle aussi, mouvement de l'esprit, progrès de tous les anges du ciel, non en gloire, mais dans la direction rectiligne et éternelle du degré de béatitude spécial à chacun. Stimulés par l'espoir de ne jamais arriver au bout de la divine infinitude, les uns y avancent plus lentement, les autres avec plus de rapidité ; aucun d'eux n'a garde de perdre un seul regard ou de s'égarer en circuits inutiles.

« Ils ne se retournaient pas lorsqu'ils marchaient, dit Ezéchiel ; mais chacun d'eux allait devant sa face. » Le prophète apercevait aussi, dans la plénitude de cette vision, un vent de tourbillon et un feu tournoyant et une lumière éclatante tout autour, et du milieu du feu brillait comme une espèce de succin, c'est-à-dire d'électricité ; car cette substance est électrogène. Et des animaux angéliques et mystérieux qui lui apparaissaient, il sortait des étincelles ayant l'apparence de l'airain le plus brillant... l'éclat d'un feu, et la foudre sortant du feu. Puis il cherche à décrire l'aspect de roues non moins mystérieuses, emboîtées les unes dans les autres, pleines d'yeux tout autour, sans doute afin de percevoir l'infini en tout sens ; car les roues avançaient dans toutes les directions à la fois... sans tourner cependant, ajoute le voyant, et il semble en donner la raison par ce fait que l'esprit de vie était en elles et qu'elles étaient rivées aux animaux qui les faisaient aller. (Ezéch., I.)

C'est l'esprit de vie qui anime tout ce qui a mouvement : les anges sont les animateurs de l'univers. Fixés dans la vision intuitive du souverain bien, ils y puisent en inspirations fécondes le souffle de l'Esprit-Saint et, singulier mystère de fixité dans le mouvement, sans se déplacer ils avancent éternellement droit devant eux, et en avançant ils font tourner tous les corps qu'au sein de l'univers ils aimantent de leur volonté.

*
* *

Et c'est ce qui explique logiquement la structure sphéroïdale de ces grands corps, puisqu'il est tout naturel que ce qui est destiné à tourner sur soi-même ait la forme ronde.

Et puis l'univers touchant de toutes parts à l'infini, il convenait que les mondes qui constituent l'univers évoquassent chacun une idée d'infini. C'est ce qui a lieu : tout globe se laisse parcourir sans jamais offrir de terme.

Leur gravitation représente l'éternité, cette mer immense où s'écoulent les fleuves du temps prenant leur source dans la trajectoire elliptique des sphères célestes.

« La parole du Seigneur fut adressée à Ezéchiel... près du fleuve de Chobar et l'aspect des roues qu'il lui montra et leur structure était comme la vue de la mer. » (Ezéch., III et XVI.)

*
* *

Mais si ce sont les anges qui font vibrer l'univers, tracent aux astres leur orbite, règlent la vitesse de la terre, du soleil, de la lune, des étoiles, des planètes et des comètes, à quoi servent alors, ou à quoi se réduisent les grandes énergies connues sous les noms d'attraction, de pesanteur, de gravitation, de forces centrifuge, centripète et autres, qui occasionnent le mouvement de ces astres et animent la nature ?

Intéressante question à laquelle répondra le chapitre suivant.

Alfred VAN MONS.

(*A suivre.*)



QUELQUES FAITS ÉTRANGES

Les faits que nous citons sont tout récents. Ils se sont accomplis depuis moins de deux mois. — Nous empruntons le récit du premier à la *Semaine religieuse* de Poitiers.

Un amusement dangereux

On écrit de Savigné, arrondissement de Civray, à la *Semaine religieuse* :

Le jeudi soir, 29 novembre, à la métairie de L..., située non loin du bourg, quelques jeunes gens, assis auprès du feu, s'amusaient, pour occuper agréablement la veillée, à *faire tourner une clef*, d'après les indications d'un livre qui leur avait été donné et qui était un livre de *magie*, mauvais entre tous.

Ils se livraient depuis quelques instants à ce jeu défendu, n'y voyant aucun mal, et ne prévoyant pas le danger qui pouvait en résulter pour eux, quand tout à coup l'un d'eux, un vigoureux jeune homme de vingt ans, aperçut *une ombre qui lui troubla la vue*. Il se sentit aussitôt *saisi à la tête et fut soulevé de terre*, comme par quelqu'un qui aurait cherché à l'emporter.

Le cri d'effroi que poussa alors le malheureux jeune homme fut tel que les trois autres personnes qui se trouvaient à ses côtés reculèrent épouvantées, et à l'appel qu'il lança, en même temps avec des accents désespérés : « Allez chercher M. le curé ! Allez vite chercher M. le curé ! » on vint me mander en toute hâte à 10 h. 1/2 du soir. Quelques minutes après, j'arrivai à la maison où ce fait étrange venait de se produire. Le pauvre jeune homme était bien revenu à lui ; mais la frayeur qu'il avait éprouvée avait produit une telle commotion au cerveau que sa vue se troublait encore par moments. Alors il déclarait voir une fumée épaisse, et il se prenait à crier d'une manière effrayante, en tremblant de tous ses membres, comme un enfant affolé par la peur.

Après avoir donné tous les conseils que je devais donner en pareille circonstance, je tâchai de le rassurer de mon mieux, car il n'y avait

pas à en douter, c'était bien le démon qui était bien apparu à ce pauvre jeune homme, sous la forme d'une ombre, et, sans la protection de son ange gardien, il aurait pu peut-être payer plus cher encore une curiosité malsaine.

Le lendemain matin, le métayer trouve un de ses plus beaux bœufs étendu presque sans vie sur la litière.

La nouvelle de ce fait et de ce qui s'était passé la nuit se répandit très vite, et l'émotion est grande actuellement dans toute la paroisse. J'aime à croire que ce triste exemple produira un effet salulaire et que l'on ne recommencera pas de sitôt à se livrer à Savigné à ces amusements dangereux.

L. GRELET, *curé de Savigné.*

*
* * *

Le second fait, bien qu'explicable, à quelques égards, par la folie, n'en mérite pas moins d'attirer l'attention de nos lecteurs. Il s'est produit le 9 décembre dernier.

Sorcellerie ou hypnotisme?

Nous lisons dans le *Mellois* :

La commune de Périgné, si tranquille d'ordinaire, est depuis dimanche dernier le théâtre de scènes de folie qui bouleversent les cerveaux de toute la population, affolent tous les esprits et y attirent, de fort loin, des théories de gens curieux et effrayés.

Dans une ferme contiguë aux dernières maisons du bourg de Périgné, la ferme de la Touche, appartenant à M. Raimpault, et exploitée par la famille Gilbert, composée du père, de la mère, du fils et d'une fille, on prétendait, depuis longtemps déjà, entendre des bruits infernaux se produire pendant la nuit.

Dans celle de dimanche, des jeunes gens sortant du bal de Périgné et passant devant cette ferme de la Touche, entendirent du vacarme et des vociférations. Immédiatement, ils retournèrent chercher leurs camarades restés au bal et revinrent en grand nombre. Le charivari continuait. Ils se hasardèrent à regarder en entr'ouvrant un volet et virent un spectacle étrange!!!

La fermière et toute la famille, ainsi qu'une jeune servante, dansaient et sautaient en hurlant et presque dévêtues autour de la table, et, dans une excitation folle, cognaient à tort et à travers, se meurtrissant et brisant le mobilier.

Les exhortations ni les paroles n'avaient aucune prise sur eux et ils n'y prêtaient point la moindre attention. Leurs forces décuplées par l'excitation nerveuse leur permettaient d'arracher des mains les plus robustes les poutres, manches d'outils, etc., qu'on leur tendait pour essayer de les séparer.

Cette tragi-comédie au cours de laquelle ils ont brisé leur mobilier, leur vaisselle, et toutes leurs vitres, a duré, avec des intermittences dues à l'excès de fatigue, jusqu'à jeudi matin, où l'état empirant sans cesse, on se décida à prendre des mesures.

Le maire de Périgné, l'honorable M. Martin, qui avait déjà demandé des instructions en haut lieu, les fit examiner d'abord par leur médecin, M. le Dr Clais, de Saint-Romans, qui fit appeler, vu la singularité et la gravité du cas et les responsabilités qui en découlent, un de ses confrères de Melle, M. le Dr Dourif.

En présence des docteurs les mêmes scènes se déroulèrent, vociférations et imprécations de la mère répétées par les autres membres qui semblent lui obéir bien qu'elle ne leur parle pas. Elle les empêche de répondre aux questions posées et de les laisser alimenter (les malheureux n'ont pris qu'une fois du café au lait depuis dimanche, dans un intervalle plus lucide).

Après ces diverses excentricités, chants mystiques, imprécations à des jaloux, les médecins virent la jeune fille briser une vitre et passer la tête à travers l'ouverture, puis la mère brisa de sa main la vitre au-dessus dont les éclats couvrirent la tête et le cou de la jeune fille qui courait ainsi plusieurs fois le risque de s'ouvrir les veines. Après cela toute la famille sautait par la croisée.

Chacun d'eux a du reste des plaies ou blessures produites par des bris de carreaux, tessons de vaisselle, chocs contre les meubles, etc.

Devant cet état de choses qui pouvait, d'un instant à l'autre, devenir dangereux pour eux ou pour les autres (les malades tirant parfois des coups de fusil), il s'imposait de les mettre au plus vite dans l'impossibilité de nuire.

M. le maire les fit donc attacher chacun dans un drap et vendredi matin on les conduisit à Niort.

Tout le monde dans la contrée est fort monté contre un sorcier ou hypnotiseur qui, depuis de longues années, aurait suggestionné les deux femmes, leur donnant des crises nerveuses (hystériformes, ont dit les docteurs), et aurait, par ses manœuvres, réussi non seulement à les rendre malades, mais à leur soutirer une petite fortune.

La région est dans l'épouvante d'un malheur aussi atroce frappant une famille d'honnêtes fermiers, et soulevée d'une juste indignation contre celui qu'elle considère comme l'auteur responsable de cette horrible situation.

On le voit, il ne saurait être question ici de supercherie ni de mensonge. Les deux organes que nous mettons à contribution sont dignes de foi. Ils donnent des noms de prêtres et de médecins intervenus à l'occasion de ces événements.

Les incrédules peuvent, cela va de soi, railler les dires des témoins, invoquer « l'hallucination », la démence, et toutes les raisons habituelles qu'on oppose à la RAISON unique. Pour nous, nous n'hésitons pas à ranger de tels phénomènes parmi ceux dont l'histoire fournit d'innombrables exemples. Le Diable n'est pas mort. Il continue à pervertir, à troubler, à affoler et à... damner la pauvre humanité. Et les citations que nous venons de faire prouvent que ses procédés ne varient guère. Il apparaît sous telle forme qui lui plaît, celle de l' « ombre » en cette occurrence; il exerce la « possession » individuelle ou collective. Ici la fantastique *chorée*, dont tous les habitants d'une ferme ont été atteints simultanément, semble bien porter les signes de l'influence du prince de l'Abîme. Et, pour confirmer notre jugement, l'opinion publique accuse de ce méfait « un sorcier ». Or, qu'est-ce qu'un sorcier, au sens vulgaire du mot, sinon un homme qui entretient un occulte commerce avec les puissances infernales?

S.



AUTOUR DES REVUES

Le catholicisme et les damnés

La *Résurrection*, n° 75, septembre-octobre 1906, p. 13 et 23, défend une « théorie du salut final de toutes les âmes ».

L'auteur dit :

Il y a intérêt à défendre une telle théorie au nom du catholicisme, et à l'extraire des entrailles de la rigoureuse orthodoxie. La possibilité du salut de tous fut enseignée par l'Église dans les plus diverses époques...

Et il nomme, page 14, saint Vincent Ferrier, saint Jean Damascène, saint Augustin, saint Grégoire de Nysse : et il affirme, page 23, que :

Il est reconnu, par les théologiens catholiques vraiment orthodoxes, que non seulement les souffrances des âmes du purgatoire, mais celles des damnés eux-mêmes s'allègent par les prières des vivants. Saint Jean Damascène et saint Augustin admettent qu'il y a des damnés sauvés non du purgatoire, mais de l'enfer proprement dit, par la prière.

La thèse catholique est précisément le contraire, car il est absolument *de foi* que l'enfer est éternel, avec ses supplices, ses démons et ses damnés. Les autorités que l'auteur invoque n'ont jamais dit ce qu'il leur fait dire ; et si peut-être quelques textes, dans le latin ou le grec, lui paraissent pouvoir se plier à son interprétation, c'est qu'il les sépare de leur contexte et les a mal traduits.

Il est vrai que cette revue, *la Résurrection*, a pour sous-titre : « Revue catholique d'avant-garde » ; c'est dire évidemment que ses doctrines sont un peu plus avancées que celles de la

théologie catholique, et la science de l'auteur un peu en marge de celle des théologiens admis dans l'Église. A ce titre, nos lecteurs ont à se garer de cet enseignement.

Au reste, le catéchisme mis entre toutes les mains est un abrégé succinct de la doctrine catholique, et il enseigne l'éternité de l'enfer, donc, des damnés qui s'y trouvent.

Quant aux théologiens qui, d'ailleurs, s'appuient sur les textes de l'Écriture, des Pères, des Conciles, ils établissent la même doctrine. Les mêmes raisons qui prouvent l'éternité du ciel, des anges et des saints, prouvent de même celle de l'enfer, des démons et des damnés. A l'occasion, sur les désirs de nos lecteurs, nous y reviendrons, dans cette Revue, car la doctrine de l'Église est d'autant plus importante à retenir, qu'elle est *la foi*; et nier volontairement des articles de foi, c'est être hétérodoxe, c'est-à-dire hérétique, n'en déplaise aux rédacteurs de la *Résurrection* et aux spirites leurs amis.

L'Église et les Morts

Dans le *Progrès spirite* de novembre 1906, pages 170-172, un article sur une Revue étrangère, *Luce et Ombra*, affirme deux choses bien extraordinaires sur la doctrine de l'Église au sujet des morts. La question est si claire, pour tout catholique, que je ne dois pas laisser passer des affirmations de cette nature. On y lit d'abord :

Pourquoi les Japonais ont-ils toujours vaincu dans la dernière guerre? Parce qu'ils ne craignent pas la mort. Et pourquoi ne craignent-ils pas la mort? Parce qu'ils croient à la vie future. M. Cavalli montre que cette croyance des Japonais n'est point dénuée de raisons ni de preuves. On sait que nos ancêtres les Gaulois étaient dans le même cas pour la même raison. Comment nos idées ont-elles changé, se demande-t-il? La principale cause en est dans le catholicisme qui a rompu tout lien entre les morts et les vivants, et cela, en imaginant un paradis où l'on monte si facilement, en y mettant le prix, et un enfer où il est si facile de tomber pour l'éternité, que l'on a fini par ne plus croire à rien.

Admironons le beau raisonnement ! Les Japonais ont été vainqueurs parce qu'ils ne craignent pas la mort. Mais, est-ce donc que les Russes la craignaient ? Et puisqu'on dit que les Gaulois ne la craignaient pas, ne furent-ils pas néanmoins vaincus, et la Gaule envahie et conquise par les Romains ? Quant au catholicisme, il a des disciples au Japon comme en Russie, et il n'existait pas encore du temps où César vint en Gaule. Les exemples donnés ne signifient donc absolument rien, quand même j'observerais que Clovis et ses Francs, catholiques de cœur à la fin de la journée de Tolbiac, étaient catholiques baptisés et pratiquants, quand ils se soumirent à la fois les Gaulois et les Romains de ce pays.

Mais où l'affirmation dépasse les bornes de la logique, c'est lorsque l'on conclut que « le catholicisme a rompu tout lien entre les morts et les vivants ». Alors, qu'est-ce que ces visites aux cimetières, en un nombre imposant, au temps de la Toussaint ? Qu'est-ce que cette insistance des indigents, comme des ouvriers et des bourgeois, à vouloir des funérailles religieuses, malgré tout ce que l'on fait pour les pousser à des enterrements civils ? Et qu'est-ce que toutes ces messes de morts, inscrites aux livres liturgiques, et que nos prêtres célèbrent si souvent, soit de leur propre initiative, soit sur la demande des familles qui viennent de perdre quelqu'un des leurs ? Enfin, qu'est-ce que ces fondations de messes et de services, dont le gouvernement réclame, en ce moment, les titres pour garder l'argent des testateurs dans ses caisses, et qu'il a affirmé qu'il ne ferait point célébrer ?

Le lien rompu ! Nos adversaires constatent ici qu'ils ont dit une contre-vérité ; la démonstration en est faite.

Quant à la manière dont l'auteur parle du paradis et de l'enfer, il devrait d'abord ouvrir un catéchisme.

La seconde affirmation est tout aussi remarquable. Écoutez encore M. Cavalli :

Voyez, dit-il, combien le catholicisme est matérialiste. Dans la cérémonie des cendres, le prêtre dit : *Memento homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris*. Horace l'était moins lorsqu'il chantait :

Pulvis et umbra sumus.

Si nous ne sommes que poussière, si nous redevenons poussière, rien n'est plus précieux que la vie et plus horrible que la mort...

J'en demande pardon à nos lecteurs chrétiens, mais est-il rien de plus stupidement imaginé que de prêter de telles doctrines à l'Église catholique ?

L'auteur n'a pas voulu traduire ici le texte : *Memento homo*, parce qu'il voulait sans doute se contredire dans la phrase suivante, ce qui n'est pas pour m'étonner.

Or, le texte dit : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et retourneras en poussière » ; mais il ne dit pas : « Souviens-toi que tu n'es que poussière », ce qui varie du tout au tout.

D'abord, évidemment « si nous ne sommes que poussière », tout termine au tombeau ; et les matérialistes et leurs adeptes en profitent pour jouir de la vie dans les plus grandes largeurs possibles. — Puis, « si nous redevenons poussière », les plus idiots, en pays civilisé, savent qu'il ne s'agit que du corps. — Ensuite, les « intellectuels », qui nient l'âme et l'autre vie, demandent des enterrements civils et même leur incinération ; ce qui n'est point la doctrine de l'Église.

Donc, le texte du matin des « Cendres » dit une chose vraie : le corps de l'homme va au tombeau : mais il ne dit pas que tout finit là. Ne lui prêtez donc pas votre doctrine. Il y a ici *homo*, qui vient de *humus*, et se rapporte à la terre ; le prêtre dit donc que le corps est mortel : voudriez-vous le nier, quand les cimetières nous l'affirment ?

Mais, un dernier mot : Allan-Kardec, l'évangéliste du spiritisme, admet une véritable révélation de Dieu par Moïse et par le Christ. Or, l'Église a trouvé cette doctrine dans les enseignements de Moïse et du Christ : car c'est Moïse qui avait écrit cette même phrase comme venant de Dieu, au premier livre du Pentateuque, chapitre III, verset 19 : *Quia pulvis es, et in pulverem reverteris*. Et je trouve encore sous la plume de Moïse la même parole redite par Abraham, le grand ancêtre des Juifs, même livre, chapitre XVIII, ver-

set 27 : *Loquar ad Dominum meum, cum sim pulvis et cinis.* Et c'est le même Moïse qui nous rapporte, au chapitre XIII, verset 16, que Dieu dit à Abraham, au sujet de sa postérité : *Faciamque semen tuum sicut pulverem terræ.*

Est-ce assez concluant : la révélation de Dieu à Moïse, ses paroles à Abraham, la doctrine du Christ, et, pour un vrai spirite, l'approbation d'Allan-Kardek ?

Puis, un autre petit argument se présente ici de lui-même : Comment le très philosophe M. Cavalli s'arrange-t-il avec la logique, quand il vient de dire que le catholicisme promet un paradis aux uns et menace de l'enfer les autres ; et ajoute cependant que, d'après le catholicisme, l'homme finit au tombeau ?

Quant à Horace, qui n'avait rien à faire ici, il n'en chantait que mieux les *pocula Massici*, vidées en joyeuse compagnie. Avouons que ce n'était guère de la philosophie de « carême-prenant ».

Un dernier mot. Ces diverses réfutations étaient sans doute inutiles à nos lecteurs ; mais, à un autre point de vue, en nos temps troublés, il était bon d'apprendre comment des adversaires de la foi catholique peuvent oublier de mettre des bornes à leurs ineptes et audacieuses affirmations, jusque dans les questions pourtant les plus claires. Après cela, étonnez-vous de voir circuler tant de grossières erreurs dans la masse du peuple, quand les intelligents eux-mêmes ont été trompés ! Mais l'Église a bon dos ; « le roseau plie, mais ne rompt pas ».

P. L. BORIE.

Le “ Truc ” du Spirite

Dans les *Annales des Sciences psychiques*, novembre 1906, l'auteur de l'article de la « Suggestion sur des sujets à l'état de veille » nous donne le secret de systèmes faciles à employer pour obtenir des résultats exceptionnels en spiritisme, et même pour voir, sans méprise possible, le personnage défunt dont on désire l'apparition.

Après avoir traité des effets de la suggestion au point de vue expérimental sur les muscles, les nerfs... il en arrive au « sens de la vue », et indique sa méthode, avec l'histoire suivante :

« Deux dans le secret : un *voyant* qui se renferme dans une chambre noire, et à qui l'esprit évoqué apparaîtra ; et un *évocateur*, qui doit causer assez fort pour être entendu du voyant attentif derrière sa porte ou son rideau.

« Dans la conversation de l'évocateur avec les assistants, chaque première lettre de chaque phrase, après une pause qui distingue les phrases entre elles, sera une lettre devant servir à former le nom de l'esprit évoqué.

« Rarement l'« évocateur » qui a affaire à un « voyant » intelligent, sera obligé d'épeler toutes les lettres du nom dont il s'agit. Il a eu soin de demander à voix basse à un assistant le nom de l'esprit qu'il veut évoquer. Tout l'art consistera ensuite à savoir impressionner les assistants, en ayant l'air de faire une évocation en règle, tout en n'oubliant pas les lettres qui composent le nom de l'esprit.

« Or, un jour, un de mes bons amis et moi nous nous trouvions chez un bon curé doyen. A la fin du repas, comme délassément, nous convinmes, mon ami et moi, sur l'acceptation du brave curé, de faire apparaître Lucifer en personne, ou tout autre à son gré. Nous employâmes donc le système

que je viens de dire; et après quelques évocations qui avaient fort bien réussi, le curé me priait d'évoquer Mozart, Bourdaloue, Bossuet, Fénelon. Grâce au « truc », le voyant ne se trompait pas d'une lettre, et dénonçait toujours, comme lui ayant apparu, l'esprit que m'avait demandé le bon curé. Il en était si abasourdi, que je lui dis : « Tenez, allez vous-même dans la chambre noire, et vous verrez l'esprit de Fénelon quand j'aurai fait mon évocation. »

« Il était hésitant, les yeux déjà quelque peu égarés, quand survint sa bonne, femme d'une cinquantaine d'années, pas trop crédule, mais très impressionnable. On lui dit qu'on allait faire apparaître Fénelon, un évêque, et on lui demande d'aller avec le « voyant » dans la chambre noire. « J'ai peur, dit-elle, que l'esprit saute sur moi. » — « Non, ne craignez rien, lui dis-je, un esprit est incapable de saisir un corps; puis comment craindre l'esprit de Fénelon, un évêque? » — « Allez donc, lui dis-je, vous regarderez attentivement dans le coin, du côté de la bannière: et là, quand le voyant aura sa vision, vous verrez vous aussi un bel évêque, avec sa crosse, sa mitre, revêtu de sa chape, comme quand Monseigneur vient pour la confirmation. »

« Ma suggestion ainsi donnée, je la renferme avec le « voyant », et je me mets en devoir de causer avec le curé de choses et autres tout en faisant mon évocation convenue.

« Au bout de quelques minutes, j'entends mon ami qui s'écrie, s'adressant à elle : « Le voyez-vous? Fénelon, l'esprit de Fénelon: là, sa mitre, sa crosse. » Et elle de pousser un cri formidable, d'ouvrir la porte avec fracas, et de nous dire, tout effarée : « Oui, je l'ai vu, l'esprit! C'était un évêque, avec sa mitre, sa crosse, habillé comme Monseigneur pour la confirmation. »

Signé : PAX.

Le Gérant : P. TÉQUI.

LA RELIGION SPIRITE

(SUITE ET FIN)

Les notions données précédemment sous ce titre et sur ce sujet, pages 385-396, n'ont plus besoin que d'un court complément. Nous avons posé, d'après des Revues spirites elles-mêmes, ces quelques questions : « Qu'était-ce qu'Allan-Kardec ? Le spiritisme est-il bien une révélation ? Que sont les esprits de l'autre monde ? Que font, après leur séparation du corps, les esprits désincarnés ? »

Nous ne rappelons que pour mémoire la différence des réponses de ces Revues, ce qui nous permettait de les opposer l'une à l'autre, pour établir le peu de solidité des doctrines spirites, et il nous reste à terminer cette petite étude.

Caractère des esprits

Comme autrefois sur la terre, ils sont évidemment de deux catégories : les bons et les méchants.

La *Vie d'Outre-Tombe* (Janvier 1907, p. 7) nous prémunit à bon droit contre les mauvais esprits ; et voici textuellement ce qu'elle pense de leurs conseils.

Quant à la nature et au contenu même des communications, dit-elle, on craindra toute tentation ou embûche de la part d'esprits mal-faisants, qui sont toujours prêts à nous donner des conseils, le plus souvent contradictoires à la raison et au bon sens, dans le but de se divertir et de se moquer de nous. Pour cela, il faut froidement examiner si leurs enseignements peuvent nous être profitables, soit moralement, soit intellectuellement, et tenir pour règle générale de réfuter sévèrement tout ce qui ne touche pas de près les phénomènes spirites en particulier. L'expérience d'ailleurs a prouvé que les conseils donnés

par les esprits, en vue de notre bien-être matériel, étaient souvent de la pure plaisanterie; et cela, parce que nous seuls, incarnés, connaissant les circonstances et les conditions matérielles et sociales de la vie, sommes aussi seuls en état de juger et de nos actes et de nos paroles.

Voilà donc des esprits « désincarnés », parents, amis, ou ennemis, quand ils étaient ici-bas, qu'il faut se garder d'écouter. C'est la quatrième leçon donnée par notre auteur sur la *Culture médianimique*.

Mais il est aussi de bons esprits dont les hommes n'ont qu'à se louer. Écoutons encore la *Vie d'Outre-Tombe*, même date, p. 11, dans la troisième leçon sur la *Morale spirite*. Elle dit :

Dans un très grand nombre de cas, le texte ordinaire des communications échangées porte sur des conseils moraux qu'il est aussi utile de donner que de recevoir. L'homme prend ainsi l'habitude de réfléchir à toutes les conséquences de ses actions, et surtout à celles qui sont tournées du côté extérieur, c'est-à-dire dirigées vers autrui, et sur lesquelles son attention n'est pas attirée directement par ses sensations immédiates. Comme les conseils et la prédication qu'il entend proviennent des personnes qui ont quitté ce monde, qui n'y ont plus d'attache ni d'intérêt d'aucune espèce, il peut s'y fier avec beaucoup plus de confiance et de bien meilleur cœur que s'il allait écouter le ministre d'une religion quelconque, tenu avant tout à parler en faveur de son Église et de ses dogmes.

« En prêtant ainsi l'oreille aux discours des esprits, on les encourage à renouveler leurs instructions morales et on leur fournit l'occasion de se livrer à un travail d'une haute utilité qui doit leur être profitable à eux-mêmes. »

De ces deux citations nous retiendrons bien qu'il existe des esprits bons et méchants, mais nous ne manquerons pas de remarquer qu'ils sont incapables de nous donner de bons conseils « en vue de notre bien-être matériel, parce que nous seuls connaissons les circonstances et les conditions matérielles de la vie, et sommes seuls en état de juger de nos actes et de nos paroles ». Au contraire, nous devons accepter leurs conseils moraux, surtout sur nos actions dirigées vers autrui, parce qu'ils proviennent de personnes qui n'ont plus d'attache ou d'intérêt d'aucune espèce en ce monde, et nous y

fier de bien meilleur cœur qu'à un ministre d'une religion.

Voilà, évidemment, qui est grave, mais a besoin d'une explication. Si, en effet, tous les esprits de l'au-delà sont des « désincarnés », les mauvais aussi bien que les bons n'ont plus d'attache ni d'intérêt dans notre monde. Mais alors, pourquoi les conseils des uns, sur notre bien-être matériel, sont-ils à rejeter, et les conseils moraux des autres sont-ils seuls profitables ?

Sans doute, dit la même Revue, à la page 12, « dans le monde d'outre-tombe existent beaucoup d'esprits dont la situation est troublée et pénible ». Mais serait-ce cette situation troublée qui les rendrait malfaisants, enclins à « se divertir et à se moquer de nous » ? ou bien y aurait-il une catégorie d'esprits malfaisants, distincts des esprits troublés venus aux séances de spiritisme ?

Cela nous ferait trois catégories d'esprits : les malfaisants, les troublés et les bons : et il est difficile de ne pas le conclure des divers textes de la *Vie d'Outre-Tombe*, aux pages indiquées. Or, cela concorde avec le dogme catholique : des esprits malfaisants, des démons ; des esprits inquiets et troublés, à situation pénible : les âmes non encore au ciel ; des esprits bons à l'homme d'ici-bas : les anges et les saints. — Quoi qu'ils en disent, certains spirites sont donc obligés d'admettre des points obligatoires de la doctrine de l'Eglise. Ainsi se manifeste, à leur insu, le spiritisme comme un système de religion plutôt que de philosophie.

Aveu du « Progrès Spirite ».

Au numéro de janvier 1907, le *Progrès Spirite* donne à son premier article ce titre catégorique : « La Religion Spirite », et il dit :

La religion doit unir les âmes entre elles, et ces mêmes âmes avec Dieu. N'est-ce pas là le plus noble but de cette philosophie spirite qu'Allan-Kardec a fondée ? Le spiritisme peut donc être considéré comme une religion, la religion du vrai, celle dont l'idéal de justice et

d'amour a en Dieu sa source suprême; celle qu'enseignait Jésus, le doux prophète; religion sans dogme, certes! et sans autel.

Oh! affirme-toi bien vite au monde, religion nouvelle dont les racines plongent au plus profond du passé... Embrasse les hommes, les nations, les races; fonds-les dans le ravissement d'un même amour fraternel.

...Il est temps qu'une religion nouvelle, ressuscitant les principes élevés des anciennes religions, vienne redonner à ce monde une direction morale... C'est pour cela qu'Allan-Kardec est venu sur la terre, lui, le dernier et puissant missionnaire de l'immortelle Vérité!

Ces paroles sont signées A. Laurent de Faget; et il est inutile de dire ici en quoi je ne saurais admettre sans réserve toutes les idées exprimées. Aussi bien ne les ai-je citées que pour montrer à certains comment des revues aussi bien écrites et des spirites de réel talent justifient à leur façon le titre de « Religion Spirite » que j'ai donné à l'étude de leur doctrine.

Si maintenant nous examinons le titre de quelques ouvrages d'Allan-Kardec, sur le spiritisme, nous trouvons : *L'Évangile selon le Spiritisme* (Explication des maximes morales du Christ); *Le Ciel et l'Enfer*; *La Genèse, les Miracles, et les Prédications*; *Les Caractères de la Révélation spirite*. — Ailleurs, on nous présente : *Recueil de Prières et Méditations spirites*; et même un *Recueil de Cantiques*. — Ailleurs encore : *Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir*.

Ces divers titres parlent d'eux-mêmes et l'expression « Religion spirite » n'est plus à rejeter.

L'idée de Dieu

Les spirites ne sont pas matérialistes, puisque précisément ils admettent l'au-delà et prouvent ainsi la vérité du dogme catholique sur la persistance de la vie de l'âme après sa séparation du corps. Il est vrai que la philosophie chrétienne, avec les seuls principes de la raison, prouvait cette survivance, sans même recourir à la théologie; mais il ne saurait

me déplaît de constater que les ennemis de la foi sont obligés d'en accepter les points les plus combattus.

Or, assimilé à une religion, le spiritisme ne pouvait omettre l'idée de Dieu.

J'en ai cherché en vain le nom dans leurs revues spirites. Sur les esprits, les relations du monde de l'au-delà avec le nôtre, les diverses incarnations des hommes, et le choix de la nouvelle famille où ils entrent, la longue série des tâtonnements auxquels ont dû recourir les esprits du monde astral pour entrer en relation avec les habitants de la terre, etc., etc., les rêveries et les affirmations ne manquent pas. Mais de Dieu; pas un mot, comme si de la créature on n'avait pas su remonter au Créateur.

D'autres hasardent quelques théories. Ainsi plusieurs ont trouvé cette explication.

Pour qu'il y ait vie, il faut qu'il y ait une intelligence qui gouverne cette vie.

Cette intelligence est l'Être Suprême qui gouverne l'Univers, et qui l'a soumis à ses lois; et cet être suprême se nomme *Dieu* dans notre langue. Il est l'âme, le pivot, la force, l'énergie en un mot, qui actionne les rouages compliqués que l'on nomme les systèmes universels.

Il est un être éthéré qui englobe tout l'univers dans son lui-même, il est partout, puisque tout ce qui est l'univers est lui.

Il est un fluide, qui est répandu dans toute la nature, et qui régit ses lois.

Et ce fluide est le centre de la vie, le fluide vital universel.

Voilà le système spirite de M. du Potel, appris d'un « médium » sur « l'Être Suprême et ses lois ». Par une série de raisonnements, Dieu n'est ainsi que le fluide vital qui relie entre elles toutes les forces du monde, par conséquent le centre unique et l'âme universelle du cycle immense de l'univers.

Je ne discute pas, je constate, n'ayant pas à m'attarder sur des conceptions philosophiques où il y aurait peu à changer pour les rapprocher de la philosophie chrétienne.

Pour d'autres, l'idée de Dieu est inadmissible; et l'on a même écrit un livre annoncé dans l'une de ces Revues, dont le titre en dit long : « Scientifiquement, Dieu n'existe pas. »

L'affirmation est hardie, en présence des historiens de tous les peuples, et des mille systèmes philosophiques de tous les temps. Quelle est donc la « science » qui nie l'existence de Dieu? et est-elle bien une science dans l'acception du mot? Tant d'autres hommes, non moins savants, se sont agenouillés avec respect devant le nom de Dieu, que je crois un peu plus à la vérité de leur science, comme à la sincérité de leur foi.

J'aime mieux cette belle phrase de Kenwenc, dans le *Progrès Spirite* de janvier dernier, page 4 :

Comment n'avez-vous pas craint de rayer Dieu de l'univers, et avez-vous osé supprimer la croyance en l'autre vie, alors que la nature entière sue Dieu par tous ses pores, et que, de tout ce qui s'y trouve rien ne s'y perd, mais s'y transforme? Ne vous êtes-vous point aperçu, depuis, que la société se meurt de l'énormité que vous avez commise? Pour le salut commun, il faut donc revenir à Dieu, et à la croyance du lendemain de la mort.

Que les explications qu'on donne ensuite de l'idée de Dieu ne concordent pas avec celles de la doctrine catholique, nous ne saurions nous en étonner.

B. Gotta admet Dieu créateur :

Une énigme insoluble, dit-il, dont nous ne pouvons appeler qu'à la puissance impénétrable d'un créateur, est toujours l'origine première de la matière terrestre, ainsi que la naissance des êtres organiques.

Pour F. Barnold, dans la *Religion du vrai, Credo philosophique*, pages 59-60, qu'est-ce que Dieu?

Dieu est l'être absolu, l'être infini, éternel, immuable et parfait, en qui tout existe et à qui tout est relatif, en un mot, l'Être universel que nous appelons : la Nature.

Et l'on comprend sans la moindre difficulté, ajoute-t-il, que l'être universel soit éternellement l'ensemble de tous les êtres relatifs, de tous les êtres partitifs, dont les transformations se succèdent indéfiniment en lui.

Nos lecteurs sont fixés : chez les spiritistes et leurs adhérents, la définition de Dieu n'est pas encore trouvée. Ils se

sont fait tant de conceptions philosophiques diverses, que l'unité de vue leur est évidemment impossible. On veut, *a priori*, dire autrement que l'Église, établissant en quelque sorte autel contre autel, et l'on oublie cette judicieuse remarque de notre ami M. Éd. Schiffmacher, dans son *Analyse de l'idée de Dieu*, pages 7-8 : « A quelque hauteur que plane la philosophie, elle rencontre à côté d'elle les religions et les dogmes religieux. Elle n'a point le monopole de renseigner l'humanité sur la cause première. D'autres données que celles de la raison ont cours parmi les peuples, et se recommandent de révélations plus ou moins éloignées de nous. »

On ne pouvait mieux dire, car la philosophie varie beaucoup avec les hommes, tandis que les religions, même les plus fausses, se recommandent d'une origine première qui est supérieure à toute philosophie. Aussi, ajoute M. Éd. Schiffmacher, quelques lignes plus loin : « La philosophie se trouve donc en présence de notions déterminées sur la divinité ; elle ne doit point les dédaigner, quelle que soit la manière dont elles ont pris place dans l'esprit humain... Elle doit chercher à tracer la limite exacte où les données rationnelles céderont le champ à la révélation ; elle doit dériver, comme l'a dit un penseur célèbre, « l'ignorance philosophique de sa source la plus haute. »

Si donc la philosophie des disciples d'Allan-Kardec s'est substituée à toute donnée religieuse, quoi d'étonnant qu'elle manque encore d'unité dans les plus importantes définitions elles-mêmes ! Quand on reste hors du vrai, les tâtonnements peuvent être louables, les effets ne constituent pas la solution désirée.

Et nous arrêtons là cette étude déjà peut-être trop longue sur la « Religion spirite », nous réservant de traiter à part, et avec les détails voulus, les autres grandes questions que présente ce sujet.

Louis d'ALBORY.



LE SIXIÈME AGE DE L'ÉGLISE

(SUITE.)

IV

Particularités complémentaires.

Avant d'entrer dans l'étude de la sixième Epître, c'est-à-dire du sixième Age — le nôtre — Église de Philadelphie, nous allons apporter quelques précisions à l'exposition de notre méthode.

Nous avons dit qu'elle tient uniquement à ceci, que nous prenons l'Apocalypse dans son « unité », et que, par conséquent, nous n'y voyons pas des « tableaux » isolés et sans lien entre eux.

Cette méthode ne nous appartient pas en propre. Elle a été diversement mise en œuvre par saint Brunon, au douzième siècle, l'abbé de La Chétardie et Barthélemy Holzhauser, au dix-septième, l'abbé Lafont-Sentenac, en 1872, et, tout récemment, M. Jules Séverin, en 1900.

Ces deux derniers ont eu, sur leurs prédécesseurs, l'avantage de venir deux siècles après eux et, par là-même, d'étayer leurs hypothèses d'un plus grand nombre de faits. Il est évident, que, pas plus que saint Brunon n'aurait pu expliquer « Thyatire » par les événements postérieurs à l'an 1200, Holzhauser et La Chétardie ne pouvaient éclairer leurs prévisions sur « Sardes » par les faits encore à venir de la Révolution.

Mais, répétons-le, nous ne donnons notre travail qu'à titre

d'hypothèse et, à cet égard, nous souscrivons sans réserve au jugement de l'abbé Drach, lorsqu'il écrit :

Ces applications, surtout en ce qui concerne des faits déjà passés, et des personnages historiques, peuvent être plus ou moins ingénieuses, plus ou moins acceptables, mais elles sont toujours fort incertaines.

Toutefois, ceci concédé, on voudra bien nous reconnaître le droit de soutenir notre opinion et de discuter celles de nos contradicteurs éventuels.

Nous avons exposé nos considérations sur les cinq premières Epîtres, où nous avons cherché la vision prémonitrice de l'Apôtre sous la forme de lettres, avertissements adressés aux cinq âges successifs de l'Église universelle.

Peut-être eussions-nous dû, pour nous conformer rigoureusement à la méthode adoptée, nous arrêter après la quatrième Epître (Thyatire), puisque, ainsi que nous allons le démontrer, cette Epître correspond au quatrième Sceau, à la quatrième Trompette et à la quatrième Coupe ?

C'est, en effet, après le son de la quatrième Trompette que l'apôtre place les paroles suivantes :

Et vidi, et audiui vocem unius aquilæ volantis per medium cœli, dicentis voce magna : Væ, væ, væ habitantibus in terrâ, de cœteris vocibus trium angelorum, qui erant tuba canituri. (Chap. viii, vers. 13.)

« Et je vis, et j'entendis la voix d'un aigle volant *par le milieu du ciel*, disant d'une voix forte : « Malheur, malheur, « malheur aux habitants de la terre », au sujet des autres voix des trois anges, qui allaient sonner de la trompette. »

Or le premier « malheur » (væ) s'accomplit entre le son de la quatrième Trompette et celui de la sixième. Il correspond donc, selon notre méthode, à l'âge intermédiaire, c'est-à-dire à l'Église de Sardes, dont nous venons de parler. Le second « malheur » tombe après le son de la sixième Trompette. Il correspond à notre âge, ainsi que nous nous proposons de l'établir.

Mais nous n'avons pas fait cette halte logique, pour cette

seule raison qu'elle eût ralenti notre marche. Nous nous hâtons, en effet, vers le sixième Age, objet principal de cette étude.

Résumons donc les notes complémentaires de ces premiers chapitres.

1° *Les Anges.*

Ce nom d'« anges » est pris, dans l'Apocalypse, avec diverses significations. Presque tous les commentateurs l'ont appliqué, en ce qui concerne les Epîtres, aux « évêques » des sept Eglises. Partout ailleurs, ils le prennent dans le sens obvie de « messagers » de Dieu, conformément à la traduction littérale du grec : Ἀγγελος.

Nous acceptons cette restriction du sens dans les limites matérielles du mot « évêque », relativement aux communautés désignées en leur existence terrestre et temporaire.

Mais nous reprenons le sens littéral, dès qu'il s'agit de voir en ces anges les « recteurs » des âges figurés symboliquement par les sept Eglises temporelles. Et, ici, nous nous fondons sur le sentiment unanime des Pères et de l'Eglise qui proclame le gouvernement du monde par Dieu, au moyen de ses « anges », ce qui nous sépare entièrement de l'abbé Drach (*Note 20, du Chap. I : Apocalypse*), dont, ailleurs, nous admirons l'érudition et l'exactitude.

2° *La formule finale.*

Sur ce point, en particulier, nous sommes tout à fait d'accord avec l'abbé Drach.

A la fin de chaque Epître, l'apôtre ajoute le rappel suivant :

« Qui a l'oreille entende ce que l'Esprit dit aux Eglises. »

Et, immédiatement avant ou après ce rappel, l'Esprit-Saint énonce la promesse des récompenses qu'il donnera au « vainqueur » : le fruit de l'arbre de vie, l'affranchissement de la seconde mort, la manne des choses cachées et un caillou blanc sur lequel est inscrit un nom nouveau, la puissance sur les nations, la tunique blanche et la reconnaissance solen-

nelle devant Dieu, l'établissement en qualité de colonne perpétuelle du temple de Dieu, enfin, une place sur le trône même de Dieu.

Cet adjectif, « vainqueur », que le grec rend par νικῶν (nominal) et νικῶντι (datif), est exprimé, dans la Vulgate, soit par le participe présent « vincenti », soit par la périphrase « qui vicerit ». Selon M. l'abbé Drach, que nous n'hésitons pas à suivre, il faut observer scrupuleusement la double nuance, à savoir que le participe présent indique une récompense donnée au « vainqueur » *pendant qu'il vainc*, c'est-à-dire au cours de sa lutte victorieuse, tandis que la périphrase, « qui aura vaincu », exprime une rémunération tenue en réserve pour le terme de la lutte, celle-ci se terminant par la victoire.

Or, dans le texte latin des sept Epîtres, le participe présent ne se rencontre que *deux fois*, à la fin de la première et de la troisième Epîtres, adressées aux Églises d'Éphèse et de Pergame.

Nous y lisons donc que les luttes et les travaux de ces deux Églises, et des deux âges qui y correspondent, furent couronnées de victoires immédiates et continues. L'histoire, nous l'avons vu, confirme cette hypothèse.

3^e Nicolaïtes.

Ce nom a fait l'objet de beaucoup de commentaires. On l'a même expliqué étymologiquement par les mots Νικαν, vaincre ou séduire, et Λαος, peuple, ce qui donne, par interprétation : *séducteurs du peuple*.

Nous nous bornerons à adopter, sur ce point, l'opinion de l'abbé Drach, qui s'en tient à l'assimilation, faite par l'Apôtre lui-même, des enseignements de ces hérétiques à ceux de Balaam. Dès la première heure, en effet, le christianisme eut dans son sein de mauvais chrétiens qui, comme certains en notre temps, s'efforcèrent de mélanger la doctrine du Christ aux pratiques du paganisme ou, si l'on préfère, de la vie mondaine. C'est, d'ailleurs, le même reproche que saint Jean adresse à la pseudo-prophétesse Jézabel.

4° *Les sept Sceaux.*

Nous allons nous étendre un peu plus longuement sur cette note explicative.

Les Epîtres fournissent la matière des trois premiers chapitres de l'Apocalypse. Le quatrième nous montre le ciel ouvert et l'Apôtre appelé à contempler le spectacle de « ce qui doit arriver ensuite, *quæ oportet fieri post hæc* », expression déjà trois fois employée par l'Apôtre et qui montre bien l'enchaînement *logique* des visions aux Epîtres, et *chronologique* des événements à l'annonce symbolique que vient d'en faire le Saint-Esprit.

Saint Jean, appelé à « voir » dans l'avenir, aperçoit, tout d'abord, dans la main droite de « Celui qui était assis sur le trône », un « livre scellé de sept sceaux » que « l'Agneau immolé », qui est aussi le « lion de la tribu de Juda », peut seul rompre.

Ce livre est « écrit en dedans et en dehors, *scriptum intus et foris* », ce qui nous paraît signifier qu'il révèle, à l'aide des événements *extérieurs*, le plan que la Sagesse divine a fixé à l'*intérieur* du volume.

§ I

L'Agneau rompt le premier sceau « et voici un cheval blanc, et celui qui le montait avait un arc ; et une couronne lui fut donnée, et il sortit vainqueur pour vaincre » :

Et vidi : et ecce equus albus, et qui sedebat super illum habebat arcum; et data est ei corona, et exivit vincens ut vinceret.

Voilà bien le premier Sceau correspondant à la première Epître.

Qu'est-ce, en effet, que ce *cheval blanc* et son *cavalier*, sinon l'Évangile et ses annonciateurs? Qu'est-ce que cet *arc*, sinon la doctrine sacrée, d'où va jaillir la *flèche* du Verbe divin? Qu'est-ce que cette *couronne*, sinon le triomphe final du Christ et de son Église?

Et, afin qu'on ne nous reproche pas de « forcer » les rapprochements, demandons aux contradicteurs comment ils peuvent expliquer la saisissante concordance du nom d'ÉPHÈSE (εφίημι, *prendre l'essor*), avec cette phrase d'une si puissante concision : « *Et exivit vincens ut vinceret*, — et le vainqueur SORTIT pour vaincre. » Εφίημι, *Exire*, « Sortir » signifie s'en aller d'un espace clos en un autre espace libre. N'est-ce pas l'image rigoureusement précise du « Verbe » de Dieu « sortant » de la Judée pour « vaincre » le monde ?

Ajoutons que ce participe présent, *vincens*, répond au participe présent, *vincenti*, de la première épître. Ce « vainqueur » qui sort « pour vaincre » (καὶ ἐξῆλθε νικῶν καὶ ἵνα νικήσῃ), doit obtenir, au terme de la lutte, pour prix de la victoire, de « manger de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de Dieu ».

N'est-ce pas là le but et le dernier mot de la Rédemption : restituer à l'homme, par les mérites de Jésus-Christ, ce « fruit de l'arbre de vie » qu'il délaissa, dès le commencement, pour celui de « l'arbre de la science » ? Et ce fruit d'immortalité, le fidèle victorieux, à la suite du cavalier vainqueur, l'obtiendra, non dans le paradis terrestre, mais dans l'éden céleste, « le paradis de mon Dieu ».

§ II

Nous ne faisons aucune difficulté d'avouer que nous ne voyons pas aussi clairement la concordance du deuxième Sceau avec la deuxième Epître. Mais, outre que nous ne faisons pas œuvre d'interprète, nous avons déclaré, dès le début, que certaines obscurités du livre sacré ne laissent guère de place aux hypothèses explicatives.

Toutefois, nous signalerons quelques points de similitude sur lesquels d'autres commentateurs seront peut-être plus heureux en trouvailles.

Voici en quels termes saint Jean décrit la vision :

Et lorsqu'il eut ouvert le deuxième Sceau..., il sortit un autre cheval roux, et à celui qui était assis dessus il fut donné d'ôter la paix de la terre, et qu'ils se tuassent réciproquement, et un grand glaive lui fut donné.

Pour établir un lien entre cette vision et la deuxième Epître, il faut se rappeler la désignation que prend l'inspirateur de la prophétie : « Voici ce que dit Celui qui est *le premier et le dernier*, qui *mourut et est vivant*. »

Il faut considérer la promesse faite au vainqueur, *qui vicerit* : *Il ne sera pas blessé par la seconde mort*.

Ces paroles adressées à l'Ange de Smyrne, c'est-à-dire à l'Eglise du Martyre, lui annoncent qu'au terme de sa « tribulation », le vainqueur ressuscitera glorieux comme Celui qui *a été mort*, mais est aujourd'hui *vivant*, le *premier* ressuscité d'entre les morts et le *dernier* à vivre après la mort de toutes les créatures.

Dès lors, le « cheval roux » (la teinte *rousse* était en exécution chez les anciens) ne peut être que la monture des puissances terrestres armées du « glaive », et les mots, *ut invicem se interficiant*, signifient que ces puissances se détruiront mutuellement.

N'est-ce pas là, en effet, le spectacle que nous offre l'empire romain, jusqu'à l'avènement de Constantin, et presque tous les Césars ne périssent-ils pas égorgés les uns par les autres : Néron par le soulèvement de Vindex, Galba par les prétoriens, Othon après la bataille de Bédriac, Vitellius dans Rome même, Domitien par sa propre femme, Commode, Albinus, Julianus, Niger, Géta, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre Sévère, Maximin, les Gordiens, Philippe, Dèce, Aurélien, Probus, Carin et Numérien, Aper, Maximien-Hercule, Maxence, Licinius ? Tous ces Augustes et ces Césars tombent les uns sur les autres, sur le « grand glaive » dont ils sont armés, et Celui-là leur survit qui est « le premier et le dernier », « qui fut mort et est vivant », et qui préserve les siens de « la seconde mort », à savoir de l'éternelle damnation.

§ III

A l'ouverture du troisième Sceau, la vision de l'Apôtre est si précise, qu'elle ressemble à une « illustration » de la troisième Epître, adressée à l'ange de Pergame.

Ce nom de Pergame, ou Citadelle, nous l'avons attribué à

l'Église dressée inébranlablement en face des assauts de la Barbarie débordée. Voyons si le deuxième Sceau va confirmer cette hypothèse?

Et voici un cheval noir; et celui qui le montait avait une balance en sa main. Et j'entendis comme une voix au milieu des quatre animaux disant : « Une double livre de froment pour un denier et trois doubles livres d'orge pour un denier, mais ne gâte ni le vin, ni l'huile. »

C'est là un tableau concis et terrible de l'universelle misère pendant la période des grandes invasions. Il nous montre l'effroyable cherté des vivres. Le monde, en pleine ébullition, voit accourir, des quatre vents, les hordes affamées des Goths, des Vandales, des Huns. Après Alaric, Totila, après Genséric, Attila. Et l'empire est comme une moisson dévorée par les sauterelles.

Mais, tandis que la prospérité romaine se fond dans cette marée d'appétits furieux, Dieu protège visiblement son Église, et le cavalier dévastateur laisse à la « citadelle » le vin du sacrifice perpétuel, qu'inventa Noé au sortir du déluge, et l'huile des onctions saintes et des baumes réparateurs. L'Église, en effet, étend le vin aromatique mêlé d'huile sur les plaies du monde sanglant; elle met le saint-chrême au front de ses pontifes et sacre les chefs farouches qui, s'humiliant aux pieds du Christ, « brûlent ce qu'ils ont adoré et adorent ce qu'ils ont brûlé ».

Or, que dit la troisième Épître?

Tout d'abord, le Verbe de Dieu qui parle nous est représenté avec « l'épée à double tranchant ».

Qu'est-ce à dire, sinon que ce glaive est à la fois *destructeur* et *réparateur*, qu'il frappe à gauche et protège à droite. Cette « épée » est en opposition avec le « grand glaive » donné, dans l'âge précédent, au cavalier du cheval sanglant (*equus rufus*). Elle fonde la justice sur la terre, où l'autre glaive a promené la désolation. Enfin, elle apparaît, vengeresse, au-dessus de la « balance » des réparations équitables que tient le cavalier au « cheval noir ».

Et les paroles du Verbe, récompensant la fidélité des défenseurs de la citadelle, condamnant la doctrine de

Balaam et des Nicolaïtes, se terminent par la promesse faite au « vainqueur » de lui donner une « manne secrète » et « une pierre blanche » sur laquelle est « inscrit un nom nouveau ».

De quels termes mystiques plus profonds le langage pourrait-il se servir pour marquer cette ère où l'Église dispense aux « appelés » de la Barbarie le « pain » de l'Évangile et le « vin » de la communion sainte, où Rome perd son nom de *Roma-Force*, donné par les sorts sibyllins pour le remplacer par *Amor*, nom de son baptême en l'Esprit-Saint, où la Gaule devient la France, l'île de Bretagne l'Angleterre, où une colombe porte à saint Rémi la Sainte Ampoule qui va sacrer la fille aînée de l'Église dans le baptistère de Reims?

Passons au quatrième Sceau.

§ IV

Et voici un cheval pâle, et celui qui le montait avait nom la Mort, et l'Enfer le suivait; et la puissance lui fut donnée sur les quatre parties de la terre de tuer par le glaive, la faim et la mort, par les bêtes de la terre.

L'âge de l'Église, correspondant à ce quatrième Sceau, est celui que nous avons assigné à l'Église de Thyatire. Nous le faisons courir de l'an 757 à l'an 1456.

Qu'est-ce que ce « cheval pâle », sur lequel chevauche « la Mort », que suit l'Enfer et qui a le pouvoir de sévir sur les quatre parties de la terre?

Pour le connaître, il suffit de revenir à la quatrième Epître. Au milieu des louanges donnés par le Saint-Esprit à l'Ange de Thyatire, éclatent les malédictions à l'adresse de Jézabel, la pseudo-prophétesse corruptrice, que nous avons assimilée à l'empire schismatique d'Orient.

Or, dès le septième siècle, une puissance nouvelle a surgi dans le monde, l'Islam. Dès ses premiers pas, elle s'est emparée de l'Afrique et de l'Asie. En 732, victorieuse de l'Espagne, elle a envahi la France. L'épée de Charles Martel l'a terrassée à Tours, puis rejetée au delà des Pyrénées et,

maintenant, les héros espagnols l'ont peu à peu expulsée de la Péninsule.

Cette puissance dévastatrice est bien le cavalier au « cheval pâle », qui se nomme « la Mort » et que suit l'Enfer. Elle porte « le glaive » recourbé, le cimenterre en figure de *croissant*, opposé à l'épée droite, à deux tranchants, que surmonte la *croix*. En elle se résume toute la pesanteur du mal et, par la permission de Dieu, elle parvient à détrôner Jézabel, c'est-à-dire Constantinople.

Mais, cette conquête accomplie, l'Islam ne progresse plus ; il déchoit même assez rapidement. Le siège de Malte, la bataille de Lépante, les exploits de Scander-Beg, de Hunyade, de Mathias Corvin, arrêtent et brisent sa furie. L'Esprit-Saint justifie sa promesse : « Je ne mettrai pas sur vous un autre poids. »

Une simple remarque, en passant, sur le nom « *Bestia*, la Bête », que nous prenons comme une désignation de la force temporelle ennemie de la force spirituelle de l'Église. « La Bête », selon nous, n'est que la matérialisation symbolique de cette puissance de l'abîme, aux ordres de l'Esprit du Mal, que Notre-Seigneur appelle le « prince de ce monde ». Elle représente donc pour nous les divers empires anti-chrétiens, ennemis de l'Église et persécuteurs de la foi. En ce sens, il est tout à fait exact que l'Islam a exercé sa fureur sur les quatre parties du monde « par le glaive, la famine, la mort (peste ou autres épidémies) et par les bêtes (empires ou royaumes) de la terre ».

Ici, il nous faut faire la même remarque qu'après la quatrième Epître. Il semble, en effet, à voir le changement de langage de l'Apôtre, qu'une démarcation s'établit entre les visions des quatre premiers Sceaux et celle des Sceaux consécutifs, comme entre les quatre premières Epîtres. Une sorte de scission s'accuse dans la nature même des événements, comme si l'Age du Culte public était le point culminant de l'histoire.

Et, en fait, nous l'avons observé précédemment, à partir du quinzième siècle, une modification profonde, radicale, se manifeste dans les esprits comme dans les mœurs, ce que

l'histoire a très justement indiqué en faisant commencer les « temps modernes » après la prise de Constantinople par les Turcs.

Mais, fidèle à notre plan et désireux d'aborder enfin l'étude du sixième Age de l'Église, nous ajouterons l'exposé sommaire du cinquième Sceau à l'ensemble des quatre premiers, en correspondance avec la cinquième Epître.

§ V

Et lorsqu'il eut ouvert le cinquième Sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont été tués pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient (fourni).

Et ils criaient d'une grande voix, disant : « Jusques à quand, Seigneur (le Saint et le Vrai), ne jugez-vous pas, et ne vengez-vous pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre ? »

Et leur furent données à chacun des robes blanches, et il leur fut dit qu'ils reposassent encore un temps court, jusqu'à ce que soient au complet leurs frères serviteurs comme eux, qui doivent être tués comme eux.

A l'ouverture des trois Sceaux précédents, nous avons vu apparaître des cavaliers exterminateurs. Cette fois, les martyrs, pleins du zèle de la revanche divine, réclament que justice soit faite. Dieu leur répond en leur recommandant la patience. Le nombre des justes immolés n'est pas au complet. Encore un peu de temps, et ce complément sera donné.

Or, reportons-nous à la cinquième Epître.

Que dit « Celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles » ?

« On te croit vivant, et tu es mort. — Veille et fortifie ce qui devait périr encore, car tes œuvres ne sont pas pleines. »

N'est-ce pas, sous une autre forme, la réponse qui vient d'être donnée aux martyrs « sous l'autel » ? N'est-ce pas le rappel à l'Age du Rire sardonique qu'il n'a pas fourni à Dieu sa moisson de justes et de victimes et que, par conséquent, il va contraindre Dieu à le surprendre, « comme un voleur », *tanquam fur*, et à parfaire lui-même le chiffre du tribut d'âmes saintes que doit lui payer chaque âge de l'Église ?

Nous retrouvons ici ces « robes blanches » promises au

« vainqueur », que saint Jean, au cinquième Sceau, voit distribuer aux « âmes de ceux qui ont été tués pour la parole de Dieu ».

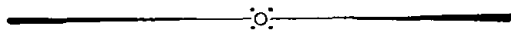
Où trouverait-on une plus éclatante allégorie de la soudaineté et des violences de la Révolution cueillant les quelques fleurs pures de Sardes : *pauca nomina in Sardis qui non inquiverunt vestimenta sua*.

*
* *

Il nous faudrait maintenant établir les mêmes concordances pour les cinq premières Trompettes et les cinq premières Coupes. Mais cette explication allongerait notre travail, et nous croyons avoir suffisamment justifié notre méthode pour aborder enfin l'étude détaillée du sixième Age de l'Église, représenté par l'Église de Philadelphie.

(A suivre.)

SINMIAS.



Deux prodiges avertisseurs

Ce n'est pas seulement parmi les adversaires de la religion que l'on rencontre des incrédules. Il y a chez les catholiques, même des meilleurs, des personnes qui se refusent irrédiblement à la reconnaissance des faits surnaturels. Il semble que le miracle les offusque et qu'elles dénieient à Dieu le droit de manifester sa puissance autrement que par des moyens naturels.

Nous avons lu, tout récemment, des polémiques dont c'était le moindre défaut de nier *a priori*. Dépourvues, non seulement de la courtoisie que l'on se doit en un débat contradictoire, mais de la plus élémentaire urbanité, elles remplaçaient les arguments par des invectives, se donnant ainsi, avant tout examen sérieux, les apparences de la mauvaise foi.

Certes nous ne saurions blâmer les catholiques, si souvent dupés et ridiculisés par les prestiges des aigrefins, de se tenir en garde contre les grossières machinations qui, il y a quelques années, jetèrent sur leur naïveté un lustre de sottise. L'incrédulité, sagement pratiquée, à l'encontre des inventions diaboliques, est une prophylaxie utile.

Mais passer d'un extrême à l'autre et, après avoir donné dans toutes les diableries d'un Taxil, tenir les yeux obstinément fermés aux avertissements que multiplie la Providence, c'est faire preuve d'une grande misère intellectuelle et, du même coup, avouer que, ne se sentant pas capable de discernement, on préfère se détourner de la vérité, de peur d'être une seconde fois dupe de l'erreur.

Cette prudence, d'ailleurs, est aussi sommaire et puérile que fut puérilement large la crédulité antérieure, et elle ne saurait prémunir les pauvres d'esprit contre le péril d'une nouvelle fantasmagorie.

Nous savons, hélas ! que l'avis donné par nous ne profitera pas au plus grand nombre des gobeurs devenus réfractaires. Il est si commode à l'ignorance de se terrer dans la fin de non recevoir qu'on ne peut être surpris de voir un rire fanfaron sur les lèvres de bon nombre de braves gens qui, à la première alerte, claqueraient des dents et se cacheraient la face pour ne point voir les fantômes de leur propre imagination.

Ainsi font les autruches dans le désert et les crabes au bord de la mer. Ils enfouissent leurs têtes dans le sable, convaincus que, ne voyant plus rien eux-mêmes, ils dérobent à l'œil le reste de leurs corps poltrons et lourds.

Le récit que nous offrons à nos lecteurs est extrait de l'excellente Revue mensuelle que publient les Pères de Picpus, sous le titre : *Annales des Sacrés-Cœurs*. Il date du mois de janvier dernier. Nous n'avons ni à le confirmer, ni à le discuter. Il nous suffit de lui faire l'accueil que mérite une narration appuyée par l'autorité morale des savants religieux, des admirables missionnaires dont cette petite Revue est l'organe respectable et accrédité.

G. DE L'E...

Deux prodiges à Quito. — Une image de la Dolorosa s'anime en présence de la foule. — Le Christ Dominicain sue du sang et de l'eau. — Prophéties d'une religieuse du dix-septième siècle. — Angoisses de la population qui s'attend à quelques châtimens.

Une de nos religieuses de l'Équateur nous adresse la relation suivante :

Le 30 avril 1906, les enfants, au nombre de 36, qui composent l'internat des Pères Jésuites de Quito, venaient de terminer le souper et le frère Alberti se préparait à les conduire à la salle d'étude, lorsque entra le Père Préfet. Il donna récréation aux enfants, contrairement à toute coutume et sans bien se rendre compte lui-même de cette nouveauté. Il parlait aux plus grands élèves de la catastrophe de San-Francisco, tandis que les autres jouaient ou causaient à l'ordinaire. Quatre des plus petits qui, la veille, avaient fait leur

première communion, s'entretenaient de choses pieuses, quand soudain le plus jeune, Jaime Chavez, lève les yeux et comme poussé par un mouvement intérieur, les porte sur une image de Notre-Dame des Sept-Douleurs, qui se trouvait à 3 mètres, appendue à l'un des murs du réfectoire. O prodige ! Il voit la Vierge ouvrir et fermer lentement les yeux ! Sans chercher à s'expliquer ce qu'il voit, il en fait part à ses compagnons, qui, pleins de crainte, appellent les professeurs et les élèves. Tous, surtout le P. Roesch, préfet des études, prétendent que c'est une illusion et refusent d'y croire. Ils s'approchent néanmoins et sont témoins eux-mêmes du prodige, qui dura environ un quart d'heure. Sans attendre la fin, le Père Préfet conduisit les enfants à la chapelle pour la récitation du rosaire. Cet événement a causé un grand mouvement religieux non seulement à Quito, mais dans presque toute la république Équatorienne. Le changement survenu dans les enfants est admirable. Le miracle s'est répété plus de 20 fois. La deuxième fois, ce fut également en faveur des enfants. Il était 8 heures du soir. Les élèves récitaient le rosaire à la chapelle où la sainte Image avait été transportée. Quand on arriva aux litanies, ils s'écrièrent tous ensemble : « Elle remue les yeux !... » Et au même instant les cloches se mirent à sonner sans que personne les eût touchées.

Le procès canonique ouvert pour constater la vérité de ce fait surprenant est terminé, et le miracle est abondamment prouvé, car le vicaire, Don Ulpiano Perez Quiñones, a prononcé une sentence affirmative.

Comme le peuple demandait avec instance que l'on transportât l'image vénérée de la chapelle privée du collège à l'église publique des Pères Jésuites, on a accédé à son désir. La translation s'est faite avec une pompe extraordinaire. On estime à 30.000 le nombre des personnes qui y ont pris part, sans compter la multitude qui remplissait les rues et les balcons. Le Président de la République lui-même, Alfaro, y a envoyé la musique militaire et plusieurs détachements de soldats.

A l'église, le prodige s'est répété plusieurs fois devant un grand nombre de personnes. Beaucoup de conversions ont

eu lieu. La plus remarquable est celle d'un rédacteur du *Tiempo*, journal libéral des plus impies. Le malheureux journaliste était allé devant la Vierge pour s'en moquer. A peine l'eût-il vue ouvrir et fermer les yeux, que tombant à genoux, il éclate en sanglots. Depuis il a donné des preuves non équivoques de la sincérité de sa conversion.

Un autre incrédule était venu à l'église des PP. Jésuites au moment où le peuple en émoi annonçait que le prodige s'accomplissait. Il se tint debout sans saluer ni faire la moindre révérence. Il regarda un moment le mouvement des yeux de la Vierge. « Je ne crois pas, dit-il. » Et il sortit. Arrivé à la porte, il revint sur ses pas, et comme la première fois, il considéra le prodige, répétant les mêmes paroles et sortit de nouveau. Mais quelque chose l'attirait. Tout troublé, il revient une troisième fois, et, la grâce triomphant de son obstination, il tombe à terre, lui aussi, et sanglote comme un enfant. Depuis lors, il a fait une retraite de huit jours chez les PP. Jésuites.

Le 6 juillet, jour où l'évêque d'Ibarra, D. Frédéric Gonzalez Suarez, nommé archevêque de Quito, est venu prendre possession de son nouveau siège, le prodige s'est répété trois fois. La dernière fois, c'était à 3 heures du soir, au moment même où le nouvel archevêque faisait son entrée dans la ville. Une de nos anciennes élèves qui en a été témoin, nous a dit qu'on ne saurait exprimer l'émotion qui s'empara des nombreuses personnes réunies alors à l'église pour de pieux exercices en l'honneur de la « Dolorosa » du collège. Tandis que le chœur chantait : *Vuelve à nosotros tus piadosos ojos*, abaissez vers nous vos yeux pleins de pitié, la Vierge remua lentement les yeux. Soudain le fond du tableau disparut et l'image se mit en relief. Le teint du visage semblait celui d'une personne vivante. Elle continua à ouvrir et à fermer les yeux. Parfois elle les remuait dans le sens horizontal. A deux reprises elle éleva tellement les yeux vers le ciel que la pupille disparut. D'autres fois, elle les fermait et les serrait si fortement qu'elle semblait faire effort pour contenir des larmes. Alors, elle pâlisait, son visage se défigurait, comme si elle allait expirer. Le peuple consterné éclatait en cris et en

sanglots, implorant pardon et miséricorde jusqu'à ce que la Vierge reprit un visage serein et recouvre sa couleur première.

Trois petits enfants qui étaient entrés un jour à la chapelle privée du collège où était alors la sainte Image, l'ont trouvée pleurant et comme hors du tableau. La dernière fois qu'a eu lieu le prodige, vers la fin de juillet, la Vierge n'a manifesté aucun signe de souffrance, si ce n'est qu'elle a ouvert et fermé tranquillement les yeux, et à plusieurs reprises elle les a tournés du côté du tabernacle. On dit que parfois elle regardait de côté et d'autre comme si elle cherchait quelqu'un.

Que veut nous indiquer la sainte Vierge par ces prodiges ? On craint que ce ne soit l'annonce d'un grand châtement : mais c'est aussi la marque d'une singulière prédilection. Ce miracle a produit une excellente impression dans le pays, en réveillant la foi et la piété jusque dans les cœurs indifférents. Des dames de Guayaquil se disposent à faire un pèlerinage à la *Dolorosa* du collège lors de la neuvaine solennelle qui aura lieu au mois de septembre.

Ce prodige, la sainte Vierge l'a annoncé par deux fois. Il y a deux ans, elle apparut à une pauvre femme très pieuse de Guapolo et lui dit qu'elle devait faire prochainement un miracle, parce que la foi allait diminuant dans la jeunesse, mais la femme n'y crut pas. Une autre apparition a eu lieu, à plusieurs reprises, à une jeune Indienne de quatorze ans, à Salgolqui. La Vierge lui ordonna de dire au curé qu'il allât trouver le vicaire capitulaire pour l'informer du prodige qui allait s'accomplir en faveur de l'enfance chrétienne. Sur les instances de la jeune Indienne, le curé se mit en chemin de grand matin pour Quito. Étant entré à l'église où le vicaire capitulaire Don Ulpiano Perez Quiñones achevait de dire la messe, il l'aborde pendant son action de grâces à la sacristie et lui expose le motif de son voyage, ajoutant : « Je viens simplement accomplir un message, jugez le fait comme il vous plaira. » Étonné, le vicaire capitulaire demande au curé s'il n'a pas eu connaissance du miracle qui vient de se produire au collège des PP. Jésuites. Pas le moins du monde, répond le curé. Le vicaire capitulaire lui donne alors une photographie de la sainte Image, et l'engage à la montrer à la petite

Indienne pour voir si c'est la même Vierge qui lui est apparue. Le curé retourne bien vite à Salgolqui et, sans rien dire à personne, présente l'image à la jeune fille. « C'est la même figure que celle que j'ai vue bien des fois, s'écria-t-elle. » Tous ces témoignages, et les prodiges réitérés ont déterminé le vicaire capitulaire à faire une enquête canonique. Le procès a été livré à la publicité.

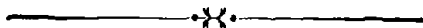
Tous les journaux de l'Équateur parlent d'un miracle semblable qui s'est produit à Riobamba sur une photographie de la *Dolorosa* du collège appartenant à M. Chiriloga. Cet homme pieux récitait le rosaire avec toute sa famille devant cette image, le 19 juillet, vers 8 heures du soir, quand il aperçoit soudain que la Vierge remue les yeux. Saisi de stupeur il garde le silence, croyant à une illusion. Mais ses enfants et toute la famille qui voient le même prodige, éclatent en cris d'admiration et de reconnaissance. A ce bruit, accourent une dizaine de personnes, parmi lesquelles des employés du gouvernement des plus sectaires. Ils purent constater le miracle qui dura quelque temps. Le fait est indéniable. Il a été publié par un grand nombre de journaux.

Outre ce prodige, il s'en est produit un autre dans les derniers jours de juillet au couvent des PP. Dominicains de Quito. Un Frère qui écrivait dans sa cellule devant un crucifix placé au-dessus de sa table, remarqua plusieurs fois que son papier était humide. Sans s'arrêter à en chercher la cause, il leva les yeux vers son crucifix et vit que le Christ suait du sang et de l'eau. Il appela sur le champ le Prieur et les autres Pères qui constatèrent la vérité du fait et imprégnèrent de cette sueur plusieurs morceaux de ouate qui, dit-on, conservent toujours l'humidité.

Toute la population est en émoi, car on croit communément que cela présage un châtiment. Depuis quelque temps, le Cotopaxi, volcan très proche de Quito, travaille et fait entendre des bruits sourds qui inspirent de sérieuses craintes. On a annoncé un tremblement de terre pour le 20 septembre qui doit parcourir toutes les Andes. Déjà à San-Francisco et dans plusieurs villes du Chili on est passé par ces terribles

catastrophes. A Lima et sur plusieurs points de la côte du Pérou, de fréquentes secousses se font sentir. D'autre part notre gouvernement est un perpétuel sujet de crainte. Il en sera ce que Dieu voudra.

On se préoccupe beaucoup de la prophétie d'une religieuse clarisse de Quito, qui vivait au dix-septième siècle, à l'époque de la Bienheureuse Marguerite-Marie, et dont les écrits trouvés récemment ont été examinés par plusieurs théologiens. Tout ce qu'elle annonce coïncide parfaitement avec ce qui a déjà eu lieu et ce qui arrive actuellement dans l'Équateur. Une lettre d'un ecclésiastique de Quito nous dit que tous les prêtres sont consternés et inquiets, parce que dans sa prophétie, la religieuse annonce que lorsque deux grands prodiges se seront produits à Quito, le dernier évêque de l'Équateur doit mourir et le sang des prêtres et des religieux couler dans les rues de la capitale. Les deux grands prodiges se sont déjà réalisés. Il ne reste plus dans l'Équateur qu'un archevêque vieux et infirme qui est entré accablé de tristesse à Quito, disent les journaux. Sans doute qu'il pressent les maux de toutes sortes qu'un gouvernement hostile à l'Église continuera de faire à la religion et à ses ministres et par eux à toute la nation.



DE VRAIS MIRACLES CONSTATÉS

(SUITE)

§ 2. — Preuve générale proprement dite.

Comme la preuve *a priori*, elle peut se subdiviser en cinq preuves différentes principales.

I

Textes de l'Église catholique ou des papes ou des Congrégations romaines sur les miracles bibliques en général.

Nous plaçons en tête des textes concernant les miracles physiques en général, les définitions, les déclarations ou les condamnations de l'Église catholique; et cela, pour nous conformer à l'exemple du grand Augustin, qui faisait passer l'Église même avant l'Évangile : « Pour moi, dit-il, je ne croirais pas à l'Évangile, si l'autorité de l'Église ne m'ébranlait pas¹. »

1^o Parlons d'abord des *définitions des conciles*. L'Église s'est prononcée définitivement sur les miracles bibliques, en particulier sur ceux qu'a opérés Jésus-Christ; et ces définitions font de *l'existence des miracles*, qui par là même sont réellement constatés par l'Église, une vérité de foi catholique. Et ce n'est pas seulement par la bouche d'un seul concile œcuménique qu'elle a affirmé sa foi; plusieurs conciles ont parlé dans le même sens : le concile d'Éphèse ou troisième

1. S. Augustin, *Contr. Epist. Fund.*, ch. v.

œcuménique, tenu en 431; celui de Chalcédoine ou quatrième œcuménique, de l'an 451: il en est de même des cinquième et sixième conciles œcuméniques, et enfin celui du Vatican.

Le concile d'Éphèse ouvre la marche par son 9^e canon. « Si quelqu'un dit que l'unique Seigneur Jésus-Christ a été glorifié par le Saint-Esprit en ce sens qu'il a usé d'un pouvoir étranger par son entremise, et qu'il a reçu de lui son efficacité contre les esprits immondes, et le *pouvoir d'opérer devant les hommes des signes divins*; et qu'on n'avoue pas plutôt que ce fut *par son propre Esprit qu'il a accompli des signes divins*, qu'il soit anathème. »

Vingt ans plus tard, à Chalcédoine, les Pères du concile œcuménique souscrivaient avec joie aux paroles de saint Léon, pape, en s'écriant de concert: « Pierre a parlé par Léon. » Or, le chapitre quatrième de la lettre renferme ces paroles: « Chaque forme (divinité et forme d'esclave) fait ce qui lui est propre en entrant en communion avec l'autre; le Verbe opérant ce qui est du Verbe, la chair exécutant ce qui est de la chair. L'une *brille de l'éclat des miracles*, l'autre succombe sous les injures. »

Le 3^e canon du cinquième concile œcuménique porte à son tour: « Si quelqu'un dit que, autre est le Verbe de Dieu *qui a fait des miracles* et autre le Christ qui a souffert... et que ce n'est pas un seul et même Notre-Seigneur Jésus-Christ, Verbe incarné et fait homme; et que ce n'est pas du même que viennent les miracles et les souffrances qu'il a endurées spontanément dans sa chair, qu'il soit anathème. »

Le sixième concile œcuménique, troisième de Constantinople est encore plus précis et plus explicite dans sa définition de 680 qui confirme la thèse de saint Léon et ajoute: « Nous reconnaissons que d'un seul et du même viennent tant *les miracles* que les souffrances... et nous professons notre foi en un seul de la Trinité, devenu après l'Incarnation Notre-Seigneur Jésus-Christ, tout en restant notre vrai Dieu; nous affirmons qu'il y a en lui deux natures s'épanouissant dans sa seule subsistance, dans laquelle *il a démontré* aussi bien les *miracles* que les souffrances par l'économie de toute sa vie, et cela non pas *par l'imagination*, mais *véritablement*

pour faire connaître la différence de nature qu'il y avait dans une seule et même substance. » Et à l'article 11, le même concile dit, en approuvant la pensée de saint Sophronius : « Le Verbe a opéré par sa chair, des œuvres (opera) qui furent *des preuves de sa divinité*. » Il s'agissait toujours des miracles, dont les Pères constatent ainsi en termes formels la vérité philosophique après en avoir constaté la réalité historique (non fantastique, mais vraie) et la réalité relative (pour manifester la différence des natures). Le texte du concile ne laisse donc rien à désirer pour la constatation des miracles du Christ en général; et cette constatation est donnée comme un article de foi, quoique la définition vise surtout les deux natures en une seule personne : « Ceci étant décidé avec toutes les précautions et la diligence possibles, nous définissons qu'il n'est permis à personne d'exprimer ou d'écrire, de composer, de comprendre ou d'enseigner une foi différente. Ceux qui auront cette présomption..., s'ils sont évêques ou clercs, les évêques seront exclus de l'épiscopat, les clercs du clergé : quant aux moines et aux laïques, qu'ils soient aussi anathèmes. » Et le concile avait fait précéder sa définition de cette déclaration : « Nous avons suivi aussi les cinq conciles universels et les saints Pères et ceux qui sont dignes d'être approuvés; et c'est de concert avec eux que nous définissons... »

Ce texte est donc d'une grande autorité pour prouver la constatation des vrais miracles du Christ.

Plus récemment encore, le concile du Vatican, dans le troisième canon sur la foi, ne s'exprimait pas moins clairement sur la vérité des miracles extérieurs : « Si quelqu'un dit que la révélation divine ne peut pas être rendue digne d'être crue *par les signes externes*,... qu'il soit anathème. »

Si les miracles physiques rendent croyable la révélation surnaturelle, il faut bien qu'ils soient eux-mêmes bien prouvés, sinon on ne croirait que sur de légers fondements, et la fermeté manquerait à la foi ainsi que le *rationabile obsequium* ou assentiment raisonnable. Donc, par cela même, les trois vérités des miracles externes en cause sont manifestes.

Le quatrième canon achève la démonstration et la con-

firme encore plus clairement : « Si quelqu'un dit qu'aucun miracle ne peut être fait, que par suite tous les récits qu'on en fait, même ceux que contient la sainte Écriture, doivent être relégués au rang des fables ou des mythes ; ou que les miracles ne peuvent jamais être connus avec certitude, ou que par eux la divine origine de la religion chrétienne n'est pas rigoureusement prouvée ; qu'il soit anathème. »

Le texte est clair et irréfutable. Il s'agit bien des miracles bibliques avant tout, quoique les autres ne soient pas exclus par le concile. Et ces miracles bibliques ne sont pas des fables ni des inventions ayant pour point de départ quelque événement vrai mais que les siècles ont brodé en l'embellissant par l'imagination (c'est ce qu'on entend par mythe) : voilà bien leur vérité historique démontrée par le concile. S'ils peuvent être connus avec certitude, on peut vérifier leur caractère divin tout aussi bien que leur vérité relative et historique, qui sont dès lors, *de fait*, à la portée des esprits, du moins d'un certain nombre et des plus compétents. Du reste, pour prouver réellement, de fait, l'origine divine de la religion chrétienne, comme le veut le concile, il faut bien que de fait, ils soient *en eux-mêmes* très vrais aux points de vue historique, philosophique et relatif, et de plus, vrais pour nous de manière à engendrer la certitude. La force de la conclusion dépend de celle de ses prémisses. Comment les miracles prouveraient-ils la divinité de la religion qu'ils appuient, s'ils n'étaient pas eux-mêmes prouvés ?

2° Du reste, le même concile a pris soin de s'expliquer longuement lui-même sur le vrai sens de ses canons, par les *déclarations* dont il les a fait précéder : « Néanmoins, dit-il, pour que notre obéissance à la foi fût conforme à la raison, Dieu a voulu aux secours internes du Saint-Esprit, joindre *les preuves extérieures* de sa révélation, et en particulier les miracles et les prophéties, *qui démontrant évidemment la toute-puissance et la science infinie* de Dieu, sont *des signes très certains* de la révélation divine et à la portée de l'intelligence de tous. »

Les miracles prouvent donc réellement la toute-puissance divine ; ils la prouvent évidemment de manière à la désigner

assez clairement pour engendrer la certitude même dans les esprits les moins cultivés; et cela s'entend des trois vérités du miracle, puisqu'il s'agit de signes manifestes de la puissance divine.

Et pour qu'on ne doute pas que le concile a en vue principalement les miracles consignés dans la Bible, le texte ajoute : « C'est pour cela que Moïse et les prophètes d'un côté, et surtout Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'autre ont fait de *nombreux et manifestes miracles* et prophéties; pour cela que nous lisons sur les *Apôtres* : ceux-ci étant partis prêchèrent partout, le Seigneur agissant avec eux, et confirmant leur parole par les signes qui les accompagnaient¹. Ainsi d'après le concile, Moïse, les prophètes, les Apôtres, et surtout Notre-Seigneur Jésus-Christ ont fait une *foule* de miracles, et des miracles dont la vérité était manifeste ou évidente aux trois points de vue.

En 1846, le 9 novembre, et le 9 juin 1862, le pape Pie IX avait déjà condamné ceux qui disent que « les prophéties et les miracles exposés dans les saintes Écritures sont des fictions poétiques ». Le Syllabus a confirmé cette condamnation, qui revient à celle du Vatican.

Le 8 septembre 1840, Rome contraignait Bautain à souscrire cette 3^e proposition : « La preuve de la révélation chrétienne par les miracles du Christ qui frappait les sens et les esprits des témoins oculaires, n'a rien perdu de sa force et de son éclat par rapport aux générations subséquentes. » Voilà bien de quoi fermer la bouche de ceux qui voudraient toujours recommencer la vérification des miracles sous prétexte qu'il y a longtemps qu'ils ont eu lieu : la relation avec la doctrine reste toujours la même, les miracles prouvent autant aujourd'hui qu'autrefois. Donc ils sont encore constatés, certains à tous les points de vue.

Les encycliques de Pie IX et de Léon XIII ne sont pas moins explicites sur ce point. Pie IX disait aux prélats qui dirigent les églises de l'univers, le 9 novembre 1846 : « Mais comme sont nombreux, admirables et certainement éclatants

1. S. Marc, xvi, 29.

les arguments par lesquels la raison humaine doit absolument conclure avec évidence que la religion du Christ est divine, et que (selon S. Chrysostome, tom. I, sur Isaïe) tout le principe de notre dogme *a reçu sa racine d'en-haut*, du Maître des cieux; pour cela, rien n'est plus certain, plus sûr, plus saint que notre foi, rien n'est appuyé sur des principes plus solides. Cette foi, maîtresse de la vie, confirmée par la nativité, la vie, la mort, la résurrection, la sagesse, les *prodiges*, les *prophéties* de son divin auteur et consommateur, Jésus-Christ, brille partout de l'éclat d'une doctrine surnaturelle, est enrichie des trésors célestes, est *excessivement rendue claire et remarquable* par tant de prédictions des prophètes, *par l'éclat de tant de miracles*, la constance de tant de martyrs, la gloire de tant de saints. »

Et Léon XIII ne parle pas autrement dans son Encyclique du 4 août 1879 (*Æterni Patris*). « La raison, dit-il, déclare que la doctrine évangélique *a brillé, même dès son origine, de l'éclat de certains signes admirables* qui lui servent de *preuves certaines* pour une *vérité certaine*, et que, pour cette raison, tous ceux qui croient à l'Évangile n'y croient pas témérairement, comme s'ils avaient suivi des fables savantes (*II Pet.*, I, 16). »

L'intention de l'Église se traduit encore sans conteste, dans le schéma proposé le 20 février au concile du Vatican : il s'agissait *des miracles bibliques et des miracles ecclésiastiques*, et de la constatation à délinir de leur vérité historique : « soit qu'il s'agisse des miracles racontés dans la sainte Écriture, soit qu'il soit question de ceux qui sont approuvés par le jugement de l'Église. » Le concile accepta la première partie du texte et supprima la seconde, sous prétexte que les miracles ecclésiastiques sont assez clairement désignés par ces mots : « Tous les récits de ce genre¹. »

Terminons par cette affirmation du concile de Bordeaux de 1859, qui résume admirablement la doctrine catholique, bien que ce ne soit pas un concile œcuménique : « De nouveau, quiconque affirme des miracles de l'Ancien et du Nou-

1. Act. du conc. du Vatic., Laccens. col., t. VII, p. 191.

veau Testament, miracles vraiment divins, divinement certains, crus et prêchés toujours par l'Église catholique, qu'ils ne sont pas autre chose que des mensonges ou des rêveries d'ignorants, ou des produits imaginaires du genre humain, ou des symboles poétiques qu'on doit expliquer philosophiquement, qu'on ne peut montrer historiquement; et que, pour cela, ils ne sont pas de vrais faits, mais de pures légendes, comme on dit; que s'ils sont réels comme faits, on doit les expliquer absolument par la science humaine, bien que la science actuelle soit incapable de le faire: celui-là rejette le témoignage de Dieu, fait de Dieu un menteur, et donne une infirmation funeste à la certitude de n'importe quelle histoire, et cela avec autant d'incrédulité que de déraison...

« C'est pourquoi, celui qui se disait vrai Dieu agissant divinement, a fait publiquement et *bien des fois* des choses qui, de l'aveu même des Juifs, ne pouvaient être faites par aucun mortel, des choses qui commandaient plutôt qu'elles ne conseillaient à tous de croire à la divinité de celui qui opérait de telles choses. Voilà pourquoi il a dit lui-même : « Mes œuvres me rendent témoignage. » C'est par cette chaîne vraiment divine de miracles et qui ne cessait jamais, que le Christ a rendu célèbre sa religion. Et ainsi, bientôt dans l'univers entier, ces choses incroyables qui pourtant arrivaient et se voyaient, rendirent croyable une chose incroyable qui ne se voyait pas. Et de plus, celui-là ne pense pas juste et ne croit pas véritablement sur cette matière qui admet sans aucun doute les prodiges consignés dans les pages sacrées, mais refuse de croire tous les autres qui se sont accomplis dans l'Église du Christ à travers les siècles. Que tous sachent et se souviennent que la main du Seigneur n'est pas raccourcie. »

Mais il nous suffit d'avoir prouvé que les miracles bibliques, d'après les définitions, ou déclarations, ou condamnations de l'Église sont incontestables, parce qu'ils sont dûment constatés. Il n'y a, d'après Léon XIII, qu'une fausse philosophie qui puisse les nier : « Et c'est parce qu'on est imbu des idées d'une vaine philosophie et du rationalisme, qu'on ne craindra pas d'arracher des saints Livres les prophéties et les *miracles*,

ainsi que tout ce qui surpasse l'ordre de la nature¹. »

II

Textes de l'Écriture sur la constatation réelle des vrais miracles en général.

1° Les textes les plus généraux sont ceux qui font abstraction des doctrines à confirmer, ou de la sainteté à établir, des différentes missions, soit de l'Ancien soit du Nouveau Testament, et encore qui n'entrent pas dans les détails de tel *miracle* en particulier. Voici les principaux, ils sont tous concluants, quoiqu'ils ne mentionnent tout au plus que certaines *espèces* de miracles : « Vos témoignages sont devenus trop croyables². » Ces témoignages propres à Dieu sont trop dignes de foi, par suite de leur évidence ou de l'attestation évidente de Dieu, pour être rejetés. Or ces témoignages divins sont surtout, nous l'avons vu, des miracles.

Bellarmin dit que l'Écriture les désigne sous le nom de témoignages de Dieu.

« Vos œuvres sont admirables, et mon âme les connaît trop³. »

Ici le psalmiste semble dire qu'il a trop souvent constaté les merveilles divines, les miracles pour oser les nier. Ailleurs, il proclame cette vérité d'ordre philosophique en faveur des miracles, qu'ils ont Dieu seul pour auteur : « C'est lui seul qui fait les grandes merveilles⁴. »

Et le merveilleux par excellence, la grande merveille, c'est le miracle, dit saint Thomas. Daniel à son tour s'écrie : « Il fait des signes et des merveilles, dans le ciel et sur la terre⁵. » Il parlait du Dieu vivant et libérateur. Et lorsque l'archange Raphaël ordonnait aux Tobie de « raconter toutes les œuvres admirables de ce même Dieu⁶ », il entendait, comme Daniel,

1. Encycl. *Providentissimus*, sur les études bibliques.

2. Ps. 92, 7.

3. Ps. 138, 14.

4. Ps. 135, 4.

5. Daniel, vi, 27.

6. Tob., xii, 20.

parler de vrais miracles, œuvres de la droite de Dieu. On pourrait en dire autant de l'ordre donné à Héliodore. Mais l'un des textes généraux les plus probants est bien celui des Macchabées : « Il protège son héritage par des signes évidents¹. » L'évidence du signe indique qu'on peut le constater et qu'on le constate facilement. Le mot signe, lui-même indique que le fait est sensible, frappant, divin et fait dans un but supérieur, surnaturel. Les trois vérités des miracles sont donc, ici, divinement constatées en général. Si ces signes étaient l'œuvre du démon, ils seraient désignés, comme ceux de l'Antéchrist, par le qualificatif de trompeurs : *mendacibus*. Les résurrections, en particulier, sont divines et exclusivement divines : « L'homme tue par méchanceté, mais il ne rappellera pas l'âme... C'est vous, Seigneur, qui avez pouvoir de vie et de mort... Quand l'homme est mort, il ne ressuscite pas. (Sap., xvi, 13 ; Job., xiv, 12.) »

2° S'agit-il de la confirmation divine d'une doctrine venue de Dieu, ou de l'établissement d'une mission divine, ou d'une preuve divine de sainteté? les textes sacrés n'abondent pas moins.

a) D'abord quand il a fallu prouver au peuple la mission divine de Moïse, sa doctrine divine; quand il a été nécessaire de démontrer aux Égyptiens ainsi qu'à tous les peuples païens, que nul n'est semblable à Dieu en puissance, en justice, en sainteté, etc., Dieu, qui a promis de faire des « signes si frappants qu'on n'en aura jamais vu de pareils², » tient exactement sa parole : « Et il fit des signes et des prodiges éclatants et terribles³. » Et ce texte, on le répète dans les Actes des Apôtres comme pour en garantir l'authenticité et la vérité : « Faisant des prodiges et des signes sur la terre d'Égypte. » Ces prodiges sont si évidents que Josué, après Moïse, prend son peuple à témoin de leur *réalité*, de leur *divinité*, de leur *but* surnaturel : « Vos yeux ont vu ces signes et ces prodiges. — Et il a fait sous nos yeux de grands signes⁴. » David s'en fait l'écho dans ses psaumes : « Il a placé dans

1. II Macch., xiv, 15.

2. Exod., xxxiv, 10.

3. Deut., vi, 22; Act., vii, 36.

4. Deut., xxix, 3; Jos., xxiv, 17.

l'Égypte ses signes et ses prodiges. — Il a envoyé ses signes et ses prodiges au milieu de toi, Égypte¹. »

Il en est de même de Jérémie : « Vous avez placé des signes et des prodiges sur la terre d'Égypte... Vous avez délivré votre peuple, au milieu de signes et de prodiges. » Et ce même texte est reproduit mot pour mot par le prophète Baruch (II, 11).

Les miracles, sous l'ancienne loi, sont si fréquents, que le deuxième livre des Macchabées donne au Seigneur le nom de « faiseur de prodiges² ». Ils sont aussi nombreux que frappants. Et ces signes et prodiges, Dieu les multiplie chez les nations païennes comme chez les Hébreux : « Il a fait de grands signes et des prodiges parmi les nations³. »

Mais c'est surtout son peuple ou quelques privilégiés d'Israël qu'il favorise de cette intervention directe. Tobie la reconnaît quand il raconte ce qui lui est arrivé : « Et ils publièrent toutes ses merveilles⁴. » Et si le peuple de Dieu est dispersé sur la terre d'exil, c'est encore pour proclamer devant les païens les merveilles divines, les miracles, qui font connaître le Tout-Puissant et en inspirent la crainte salutaire.

« Il vous a dispersés... pour que vous publiez ses merveilles. » Job⁵ dit, à son tour, que ces merveilles sont « innombrables ». Daniel reconnaît que lui aussi en est l'objet : « Le Dieu Très-Haut a fait auprès de moi des choses admirables⁶. » Et il explique le sens de ce merveilleux pour l'attribuer à Dieu seul : « Elles sont admirables parce qu'elles sont puissantes. »

Mais des textes plus affirmatifs encore pour la vérité relative des miracles, ce sont les suivants : ils prouvent la mission divine de Moïse auprès du peuple et de Pharaon, en même temps que la puissance divine méconnue par l'Égypte et tant d'autres nations : « Et il fit les signes devant le peuple. Et le peuple crut... et prosterné, il adora⁷. »

1. Ps. 77, 43; 104, 27 Jérém., 32, 20, 21.

2. II Macch., xv, 21.

3. Esther, x, 9.

4. Job., xxi, 22; xiii, 4.

5. Job., v, 9; ix, 10.

6. Dan., iii, 99, 100.

7. Ex., iv, 30, 31; vi, 7; viii, 5; ix, 16.

« Et vous saurez que je suis le Seigneur votre Dieu. » « Et les Égyptiens sauront que je suis le Seigneur. » « Je t'ai établi pour montrer en toi ma force et pour que mon nom soit publié par toute la terre. » Enfin, c'est à la fois pour inspirer la crainte aux Israélites et aux nations qui ignorent Dieu, que Dieu multiplie des prodiges : tel est son but avéré, affirmé catégoriquement par lui; par conséquent telle est la vérité relative de ses miracles : « Afin que tous les peuples de la terre connaissent la très puissante main du Seigneur, et afin que vous craigniez en tout temps le Seigneur votre Dieu¹. »

La relation est visible entre les miracles et leur but. Par conséquent, non seulement ces différents textes prouvent par leur ensemble l'existence des faits frappants et nombreux attribués à Dieu seul, mais encore leur caractère miraculeux et leur vérité relative.

b) Passons à Jésus-Christ. Une preuve générale, en faveur des trois vérités des miracles, nous est fournie par saint Jean² : « En vérité, Jésus a fait beaucoup d'autres signes en présence de ses disciples; mais ils ne sont pas inscrits dans ce livre. Ceux-ci (ceux que renferme l'Évangile de saint Jean) sont écrits, *afin que* vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu, et que, en croyant, vous obteniez la vie éternelle en son nom. » Voilà la vérité relative démontrée avec les deux autres, quoique affirmée plus expressément que les autres.

La foi en sa mission indique qu'on s'est déjà rendu compte de la triple vérité de ses miracles. Or, « plusieurs, dit encore saint Jean³, crurent en son nom, en voyant les signes qu'il faisait. » Et si on le suivait partout, l'évangéliste l'attribue encore à ses miracles : « Une grande multitude l'accompagnait, parce qu'on voyait les signes qu'il faisait sur les malades. » Jésus opérait beaucoup de miracles et de très grands miracles, de l'aveu du peuple et même de ses ennemis acharnés, les pharisiens :

« Est-ce qu'il (le Messie) fera plus de signes que celui-ci ? »

1. Josué, iv, 25.

2. S. Jean, Evang. xx, 30, 31.

3. *Ibid.*, II. 23; VI, 2; VII, 31; XI, 47; XII, 37, 42; III, 2.

« Cet homme fait beaucoup de signes. »

« Quoiqu'il eût fait de si grands signes en leur présence, ils ne croyaient pas en lui. » — « Et pourtant, plusieurs des principaux crurent en lui, mais ne le professaient pas ouvertement à cause des pharisiens. » Un texte de saint Luc (vi, 19) en dit long sur le nombre des guérisons miraculeuses : « Une force sortait de lui et guérissait tout le monde. » Quant au caractère miraculeux de ses signes, à leur divinité, Nicodème est l'un des premiers à l'avouer : « Personne ne peut faire les signes que vous faites, à moins que Dieu ne soit avec lui. » Et saint Pierre¹ trouve ces miracles si sensibles, si surnaturels, si divins et si probants en faveur de la mission de Jésus-Christ, qu'il en appelle aux Juifs eux-mêmes : « Israélites, écoutez ces paroles : Jésus de Nazareth, cet homme approuvé *par Dieu*, au milieu de vous, par des vertus, des prodiges, des signes que Dieu a opérés par lui parmi vous, comme vous le savez... vous l'avez mis à mort... En entendant cela la componction s'empara de leur cœur. » Les faits, leur caractère surnaturel et miraculeux, leur but : voilà ce que le chef des apôtres vient de proclamer au sujet des miracles du Christ. C'est donc constater ces miracles. Et comment oserait-on en appeler à tous ses contemporains si les faits étaient inventés ?

Le Christ lui-même donne comme but de plusieurs de ses miracles la manifestation de la puissance de Dieu, par exemple dans la guérison de l'aveugle-né : dans d'autres cas, comme, quand il ressuscite Lazare, il agit pour établir la foi en sa mission. Et même, cette mission, il ne la perd jamais de vue, pas plus que la doctrine qu'il vient annoncer de par Dieu. C'est ce qu'il affirme nettement soit aux juifs, soit aux envoyés de Jean-Baptiste.

Personne, leur dit-il, n'a fait des œuvres comme Lui (voilà bien la vérité philosophique prouvée) ; et on les a vues, et on n'a pourtant eu que de la haine pour son Père et pour Lui : « Si vous ne voulez pas me croire, moi, croyez à mes œuvres, afin que vous croyiez que mon Père est en moi et moi en

1. Act., II, 2, 23, 37.

mon Père¹. » Et pour appuyer son discours par des exemples, il fait répondre à Jean-Baptiste, qui lui demandait s'il était le Messie², ou si on devait en attendre un autre : « Allez, et annoncez à Jean ce que vous avez entendu et vu : les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent et l'Évangile est annoncé aux pauvres. » « Et à l'instant même, il en guérit beaucoup de leurs infirmités, et de leurs plaies et des obsessions des esprits mauvais ; et il rendit la vue à beaucoup d'aveugles. » C'était un discours en action. Jésus-Christ regardait donc lui-même, comme une preuve de sa mission divine, les miracles qu'il opérait instantanément, et dont plusieurs au moins, comme les résurrections des morts surpassent toute la nature créée. C'était donc affirmer nettement la triple vérité des miracles qu'il opérait.

Pour empêcher de les confondre en particulier avec les prestiges diaboliques, il avertit lui-même que le diable ne travaille pas à détruire son propre empire, et que, par conséquent, les miracles du Christ, qui surpassent le pouvoir de l'homme, surpassent aussi celui du démon, sont divins. Et en récompensant ainsi la confiance en Lui³ et en Dieu, il prouvait la vérité relative de ces miracles, demandés par une foi vive.

Il s'agissait ici, sans doute, de miracles spirituels, mais le possédé était aussi muet.

« Si par l'esprit de Dieu je chasse les démons, donc le règne de Dieu s'est établi parmi vous⁴. » Dans saint Jean (v, 36), Jésus parle du but des miracles :

« Les œuvres que je fais rendent témoignage de moi. »

Faut-il s'étonner que le ciel et la terre aient conspiré pour prouver cette vérité, que Jésus est le Fils de Dieu ? Mais il était lui-même un prodige par son incarnation, son humanité divine, comme l'explique Eutime au sujet des paroles de saint Siméon :

1 S. Jean, Ev., xv, 24 ; x, 38.

2 S. Luc, vii, 19, 22, 21.

3 S. Matthieu, viii, 13 ; ix, 28, 29.

4 S. Matthieu., xii, 28.

« Voici que celui-ci est établi... pour être un signe qui sera contredit¹. »

Pour la glorification de la sainteté de Jésus, on peut bien répéter ces paroles de David² : « Le Seigneur a rendu son saint admirable. » Jésus-Christ en effet a été reconnu et proclamé le pontife saint, le saint de Dieu, par saint Paul et par les démons eux-mêmes. A lui surtout s'appliquent les textes sacrés relatifs au juste, à celui qui mène une vie immaculée et qui est l'ami de Dieu. Il réalise éminemment tout cela : « Dieu est admirable dans ses saints³. » — « Heureux l'homme qui a été trouvé sans tache... car il a fait des choses admirables durant sa vie. » — « Pour moi, vos amis, ô mon Dieu, ont été trop honorés. »

Les mêmes textes s'appliquent aux Apôtres et à tous les saints canonisés ou béatifiés : mais c'est surtout au Christ qu'il faut les rapporter.

Puisque nous en sommes aux Apôtres et aux disciples de Jésus-Christ, quels sont les vrais miracles que l'Écriture leur attribue par ses textes généraux ? Ils portent, dans nos saints livres, le nom de signes, de vertus, de grâces, de guérisons, ou encore de prodiges : « Et aussi beaucoup de prodiges et de signes étaient opérés à Jérusalem par les Apôtres, et une grande crainte s'était emparée de tous⁴. » C'était la réponse de Dieu aux prières de son Fils et de son Église réunie en concile. Aussi Pierre prêchait-il avec confiance, disait-il à Dieu, « parce que vous étendez votre main pour opérer des guérisons, des signes et des prodiges par le nom de votre saint Fils, Jésus⁵ ». »

Et ces miracles étaient aussi nombreux qu'ils étaient grands : « Et par les mains des Apôtres il se faisait beaucoup de signes et de prodiges parmi le peuple. » Et ce peuple, c'était souvent la gentilité, et non plus seulement le peuple privilégié de Dieu : « Et ils écoutaient Barnabé et Paul racontant *quels grands* signes et prodiges Dieu avait faits par eux

1. S. Luc., II., 34.

2. Ps. 4., 4.

3. Ps. 67, 36, Eccli., 31, 9; Ps. 138, 17.

4. Act., II., 43.

5. *Ibid.*, IV, 30 ; V, 12 ; XV, 12 ; VIII, 13, 19 ; Heb., II, 4.

parmi les gentils. » Simon le Magicien était lui-même si frappé de l'éclat de ces miracles qu'il demandait qu'on l'investît du même pouvoir qu'avaient les Apôtres. Voyant aussi les signes et les *grands effets de puissance* qui étaient accomplis, il était dans la stupeur et l'admiration : « Donnez-moi aussi ce pouvoir, disait-il. » Quand les Apôtres prêchaient, « Dieu confirmait (leur doctrine) par des signes et des prodiges ». Ce pluriel démontre qu'ils s'opéraient en foule. Saint Paul avouait lui-même que tels étaient les signes divins de son apostolat : « Les preuves de mon apostolat ont été pourtant données dans les signes, les prodiges, les vertus, et toutes sortes d'effets de puissance¹. » Et il parle surtout des guérisons.

Saint Étienne lui-même, qui pourtant n'était pas apôtre, mais diacre, ne faisait pas moins de miracles, ni de moins éclatants que saint Paul et saint Pierre : « Étienne, plein de grâce et de force, faisait des *prodiges* et de *grands signes* parmi le peuple². »

Tous ces faits sont visibles, palpables, ont beaucoup de témoins ; ils sont attribués à Dieu seul ou à l'Esprit-Saint ; ils ont pour but de manifester la vérité qui est prêchée au nom de Jésus ; la puissance attachée à ce même nom ; la divinité de la mission de Paul et celle de son apostolat. Que manquait-il donc encore, ici, pour que les miracles mentionnés par la Sainte Écriture soient réellement constatés à tous les points de vue : comme faits, comme miracles et comme signes ou preuves d'une vérité ou d'une mission ? La crainte qui saisit ceux qui en furent témoins, les conversions qu'ils produisirent confirment la réalité de cette constatation.

Ces miracles avaient toujours, du reste, un but utilitaire ; c'est ce qui empêche de les confondre avec tous les signes trompeurs des magiciens ou des démons, qui ne respirent que la vanité, quand ce n'est pas la haine : « A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit, dit saint Paul encore, pour l'utilité... Dieu en a mis quelques-uns dans l'Église pour produire des actes de puissance, puis pour opérer des guérisons...

1. II Cor., XII, 12 ; II Thess., II, 9 ; I Cor., XII, 28.

2. Act., VI, 8.

Mais est-ce que tous ont cette puissance, cette grâce des guérisons¹? »

Concluons : La Bible constate par une foule de textes clairs et probants qu'il y a beaucoup de vrais miracles constatés par d'autres, qui n'ont pas craint d'affirmer leur triple vérité, ils le sont encore par Dieu, qui ne trompe jamais et n'est pas sujet à l'erreur. Est-ce que cette constatation ne vaut pas celle que ferait une académie? Elle devrait suffire à des catholiques, surtout si on y joint les témoignages constants et unanimes des Pères de l'Église qui, eux aussi, nous donnent, par la Tradition, la parole de Dieu.

Ce sont ces témoignages que nous allons exposer maintenant, et qui regardent principalement les miracles physiques des deux Testaments.

1. I Cor., xii, 7, 28, 30.

(*A suivre.*)

Abbé P. T.



Le Rôle des Anges dans l'Univers

(SUITE)

XV

Les forces universelles et les vertus des cieux. Action des anges.

Sous peine de devoir nous répéter plus tard quand il s'agira de la surface du globe, nous entrons ici dans quelques détails explicatifs se rapportant à la question des grandes forces qui meuvent les mondes et qui font l'objet de ce chapitre.

Tout l'univers se meut; qu'est-ce qui le fait aller? Avec saint Augustin et saint Thomas, nous avons dit que ce sont les anges.

Mais comment distinguer l'action des anges des grandes forces qui président à la rotation, à la révolution des astres, et auxquelles on attribue les phénomènes cosmodynamiques? C'est ce que nous voulons dire en cette partie de notre étude où nous traitons du commencement de la création.

*
* *

Depuis les globes qui gravitent dans l'immensité des espaces célestes jusqu'au moindre grain de sable de nos plages, tous les corps et même les molécules qui les constituent, sont soumis à une force qu'on appelle *attraction*.

L'attraction reçoit divers noms suivant les circonstances et les milieux.

L'attraction *moléculaire* maintient ensemble les molécules ou particules matérielles des corps; d'un caillou par exemple

Sans cette force, les cailloux n'existeraient pas ; nous n'aurions que de la poudre de caillou. — Or pourquoi la même force permet-elle la pulvérisation du caillou puisque subsistant pour l'existence du caillou elle devrait ce semble le reconstituer dès qu'on cherche à le détruire ? C'est ce que la science n'explique point, ni la pesanteur non plus ; attendu que si la pesanteur l'emportait sur l'attraction moléculaire il n'existerait sur terre aucun corps... Il faut chercher l'*x*. *Il se trouve dans la cessation d'une force, cessation simultanée à la destruction de son objet.*

Cette force commande à la densité et à l'élasticité des corps ; se modifie sous l'action du calorique et de l'humidité, et change d'allure selon qu'elle s'exerce dans les solides, les liquides ou les gazeux, ou qu'une substance passe à l'un ou à l'autre de ces trois états.

Dans les substances homogènes, elle s'appelle *cohérence* ; *affinité* dans des substances hétérogènes.

L'*adhésion* se distingue de l'attraction moléculaire en ce que celle-là est plutôt extérieure et s'effectue à la surface des corps où elle retient une partie des substances qui sont mises en contact avec les corps. Sans cette force on retirerait tout sec et non mouillé un corps introduit dans l'eau. Sans elle il serait impossible de peindre puisque la peinture tomberait de la toile sur laquelle on l'applique ; mais elle ne tiendrait pas même au pinceau. C'est encore l'adhésion qui permet de me servir d'encre, de plume et de papier pour écrire.

Il existe une sorte d'adhésion motive, c'est la *capillarité* en vertu de laquelle un liquide s'infiltré et pénètre graduellement entre les pores des solides, tels que le bois, les éponges, les linges ; et monte dans les tubes étroits.

Disons en passant que la porosité semble être opposée à l'attraction moléculaire. — Quelle est la force qui s'oppose à cette attraction pour faire que les molécules laissent entre elles des interstices plus ou moins grands, souvent dans des substances d'essence identique ; et pourquoi tel métal est-il plus dense que tel autre ?

*
* *

En quelques mots nous venons de passer en revue les petites attractions qui ont lieu dans les corps mêmes.

Mais les corps aussi sont attirés les uns vers les autres. C'est ainsi que quand on dépose un morceau de liège sur l'eau d'un bassin, ce morceau de liège est attiré vers la paroi du bassin. En pleine mer, par un grand calme, il arrive que deux voiliers se rejoignent.

En outre, tous les corps qui se trouvent à la surface de la terre ou à proximité de sa surface sont attirés par elle dans le sens de son centre : c'est la *pesanteur*. Force assez mystérieuse elle aussi, elle règle la chute des corps plus denses que l'atmosphère et l'ascension de ceux qui sont plus légers que lui. La fumée, les vapeurs, les gaz quittent la surface terrestre et s'éloignent d'elle en s'élevant, parce que l'atmosphère d'un poids énorme à cause de son volume immense autour de notre planète, tend vers la surface terrestre et prend ainsi, vers le bas, la place de ces substances ténues ou dilatées qui, par conséquent, sont contraintes de céder et de fuir en haut d'autant plus rapidement qu'elles sont plus légères par rapport à l'atmosphère. Un phénomène semblable a lieu dans l'eau. Impossible d'y maintenir au fond un morceau de liège, si gros soit-il : aussitôt lâché il monte. Cette substance de beaucoup moins lourde que l'eau y déplace en outre un volume d'eau égal au sien, ce qui fait que l'eau tend à prendre sa place en dessous par suite de la pression de la pesanteur : le morceau de liège repoussé en haut bondit vers la surface.

Dans les mêmes conditions un ballon gonflé d'hydrogène franchira les couches liquides plus rapidement encore que le liège et, arrivé à la surface de l'eau il n'y surnagera pas comme le liège : mais il poursuivra très rapidement, à travers l'air, son trajet ascensionnel à perte de vue, parce que l'hydrogène plus léger que l'eau est aussi plus léger que l'air.

Enfin la pesanteur explique le vent et les tempêtes, qui ne sont autre chose que des courants d'air plus ou moins violents.

La chaleur, une élévation de calorique, atténue l'attraction moléculaire dans presque toutes les substances, surtout dans les gazeux ; les corps, sous l'influence du calorique, se dilatent par conséquent parce qu'une sorte de répulsion intervient qui tend à neutraliser l'affinité ou la cohésion.

Par des causes jusqu'ici inexpliquées, il arrive que l'air par endroit subit instantanément ou progressivement des élévations et des décroissements de température. L'air chauffé est rendu plus volumineux que l'air plus froid qui l'entoure. L'air chaud s'élève et l'air froid vient en dessous le remplacer : c'est le mouvement de l'air ; c'est le vent.

Les courants océaniques sont dus à la même cause qui se répète sous l'eau, avec cette différence que, dans les régions sous-marines, les changements de température sont plus réguliers et plus constants.

Cette cause combinée avec les influences astrales donne lieu encore aux pressions et dépressions atmosphériques, très variables et, à longue date, imprévisibles. Et c'est de ces changements d'état de l'atmosphère que dépendent la sérénité du ciel, la transformation de l'humidité en nuages, et *vice versa*, la production des pluies, des neiges, etc., dans lesquels, évidemment, le calorique joue un rôle prépondérant.

A la surface de la terre, l'écoulement des fleuves a pour principe la pesanteur. A la surface des mers, cette force unie à la pression atmosphérique et aux vents provoque l'ondulation, les vagues, les lames.

Voilà expliqués, dans leur ensemble, les mouvements de la nature inerte ou dépourvue de vie propre, auxquels il convient d'ajouter le flux et le reflux de l'océan qui a pour cause générale l'attraction de notre satellite, et les tremblements de terre qui sont en partie l'effet des ondes solaires.

*
* *

On le voit, les attractions terrestres des corps à la surface du globe ne produisent que des mouvements accidentels dans les corps ou les substances toujours à la recherche de leur équilibre : ce n'est ni de la vie, ni de l'action.

Ni action, ni vie non plus, les grandes attractions célestes appartenant à une dynamique régulière et constante autant que grandiose et perpétuelle, mais dont le secret se dérobe à toute science, attractions gigantesques entre les mondes de l'univers et qui ont nom *gravitation*.

Les astres gravitent. C'est dire que leur attraction les fait rouler sur eux-mêmes et tourner les uns autour des autres; mystère peu explicable qu'aucune expérience humaine ne saurait reproduire; tout ici-bas, physiquement, s'y oppose.

La gravitation suppose deux attractions simultanées opérant en sens inverse, combinées avec les attractions voisines de même nature, de façon à ce que les astres maintenus à distance aient dans leur rotation et dans leur révolution elliptique la vitesse voulue.

Le soleil attire la terre par attraction *centripète*, sollicitant la terre à rechercher son centre de révolution qui est le soleil. La terre attire le soleil par attraction *centrifuge*; mais, ne pouvant fuir plus loin ce centre qui l'attire, force lui est de tourner autour. Et sa révolution est nécessairement modifiée par la lune qu'elle entraîne et par les autres globes qui l'accompagnent, de sorte qu'elle a divers mouvements; car ces astres, elle les attire et elle est attirée par eux en vertu de l'attraction ordinaire commune à tous les corps.

*
* *

Nous n'avons pas l'intention de faire de l'astronomie, pas plus que nous n'avons prétendu faire de la physique et de la mécanique.

A cet endroit de notre étude, il nous fallait traiter des forces, dites attractions, afin d'expliquer l'action des anges sur l'univers dès le principe de la création.

*
* *

Je n'imposerai à personne l'opinion particulière que voici, d'autant moins qu'elle est en contradiction avec la science reçue.

L'attraction existe ; c'est un fait évident.

Mais je suis persuadé que *les corps ne s'attirent point. Les corps sont attirés.*

Je suis persuadé que l'attraction n'émane pas des corps ; parce que si l'attraction émanait des corps, les corps auraient en eux une force intime et la matière ne serait pas *inerte*. Cet axiome de physique ne serait qu'un vain mot.

La matière est morte. Or, tout corps est formé de matière ; donc, tous les corps sont inertes, oui, même le corps humain pris dans son essence substantielle.

Donc pas plus que la matière, les corps n'ont en eux une puissance, une force quelconque, soit attractive qui leur permettrait, qui les contraindrait de se mouvoir les uns les autres.

Tous les corps sont régis par la vie de l'esprit.

Ce principe exposé ailleurs¹, prouvé ici une fois de plus, est aussi exact que l'axiome de l'inertie de la matière en regard duquel il s'érige en conclusion absolument péremptoire.

Les corps ne s'attirent point. Ils sont attirés par les anges.

Les anges attirent les corps les uns vers les autres. Les anges sont, dans la corporéité terrestre et universelle, les facteurs des phénomènes et des lois que l'on vient d'admirer.

Non, jamais la matière, jamais ces corps et corpuscules de matière inerte n'auraient pu exécuter tant de merveilles aussi vivantes et aussi durables !

*
* *

Dites-moi que le moindre brin d'herbe, la mousse ou le cryptogame microscopique est un corps vivant, qui s'accroît, doué d'une âme qui lui est propre ; et que le zoophyte ou l'insecte se meut de lui-même en vertu de son âme.

Mais laissez-moi vous dire que toute substance et tout corps qui n'est pas animal ou végétal vivant, et les globes

1. « Revue du Monde Invisible ». Août 1906, page 151.

les plus volumineux du monde astral, n'ont ni croissance, ni mouvement *propre*.

Ce sont les anges de Dieu qui ont formé et qui maintiennent dans la forme voulue les corps inertes, les corps qui ne sont pas animés. Ce sont les anges qui donnent aux corps et aux substances matérielles la densité solide, liquide, gazeuse ou fluidique que nous observons. Ce sont des anges qui font mouvoir, vibrer et rayonner ces substances et ces corps.

Il n'existe pas d'autre pesanteur, gravitation, attraction que la force des vertus, des puissances et des autres esprits angéliques agissant sur la matière, sur les corps.

*
* *

Ma thèse ne revient pas à insinuer que les anges auraient créé les mondes et les corps. Je ne blasphème pas !

Seul le Créateur des anges a créé le ciel et la terre et tout ce qui existe au ciel et sur la terre.

Dieu a créé toute substance et toute matière aussi bien les substances corporelles que les substances spirituelles.

Dieu a donc créé tous les corps dans leur principe : ce qui signifie qu'Il a produit de rien leurs essences respectives : *Mais Il n'a pas doué les corps brut et les substances matérielles d'une nature propre.*

Bien que créés dans l'ordre de la nature et par conséquent naturels, ces êtres absolument inanimés ne subsistent que par essence ; ils n'ont point de nature propre : car la *nature* est le premier principe d'action dans un être. Or si les substances matérielles, si les corps qui en sont formés avaient en eux un premier principe d'action qui leur fût propre, la matière ne serait pas inerte et les corps posséderaient le même privilège que les esprits, c'est-à-dire le privilège de l'action spontanée.

L'état principal et initial de la matière et, par conséquent, de tout corps brut est l'état de repos, l'inaction. Ces corps ne bougent que pour autant qu'ils soient mus extérieurement ; et, mis en mouvement, ils ne rentrent dans leur immobilité que pour autant qu'ils y soient contraints par une cause extérieure

*
* *

Je ne procède point par hypothèse et je n'érige pas une théorie. J'affirme *logiquement* ce qu'affirment les sciences naturelles. La physique, base de ces sciences, constate et légifie les forces, les énergies dont nous avons parlé, ainsi que les effets qui en résultent sans chercher à *expliquer* scientifiquement ce mystère. Admettre que la force attractive soit essentielle à la corporéité serait, après avoir posé l'axiome de l'inertie, se contredire soi-même.

Donc, sous peine de se contredire en attribuant l'attraction aux corps, ou à leurs particules, en un mot à la matière, on est obligé de reconnaître que cette force et toutes les énergies qui s'y rapportent sont le propre des esprits, et que ce sont eux qui, au sein de la nature et de l'univers, exercent ces forces, ces énergies dans l'ensemble des corps bruts et en chacun d'eux.

Les anges, esprits purs et formes séparées, informent la matière sans y adhérer ; tout en restant parfaitement indépendants de toute substance matérielle, absolument purs de toute corporéité.

Ce sont les anges qui maintiennent ensemble les particules, les molécules des corps selon la constance que doivent avoir, dans l'ordre de la sagesse créatrice, chacune des substances dont ils composent les corps bruts d'ici-bas et les sphères célestes.

Quelle est en cela la limite de l'action des anges et jusqu'où l'acte créateur et conservateur de Dieu s'étend-il ? Là est le mystère, et ce sera toujours un double mystère pour la science et pour l'intelligence de l'homme ici-bas.

Mais il est vrai de dire que ce sont les anges qui rivent à la terre l'atmosphère et tous les êtres terrestres et que ce sont eux qui mettent en combinaison les eaux, l'air, le calorique, le magnétisme et l'électricité afin de produire, à l'aide de ces éléments, les phénomènes météorologiques ainsi que les mouvements variés que nous venons d'observer. Et nous avons reconnu que cette opération perpétuelle, pour eux de

durée insignifiante, ne leur coûte aucune peine, aucun labeur.

Enfin, d'après le même principe, c'est à des anges supérieurs, c'est aux vertus, aux puissances, aux dominations qu'est due la gravitation de notre globe et celle des astres ; attendu que *tous les corps sont régis par la vie de l'esprit.*

(A suivre.)

Alfred VAN MONS.



JONGLERIES

Si le démon fait bien sa besogne lorsqu'il entreprend de séduire les niais par les sollicitations du schisme (il est vrai qu'il perd son temps auprès des fidèles), il se couvre de ridicule, lorsqu'il s'essaie aux attitudes de pontife d'une religion nouvelle. Il faut des époques de foi plus abondante, mais aussi moins éclairée que celle de nos jours, pour permettre l'insurrection d'un Luther ou le fanatisme d'un Knox.

Cependant nous voyons que l'ennemi toujours vaincu et jamais dompté, le père immortel du mensonge, s'acharne à susciter sans cesse des occasions de défection pour les volontés chancelantes et les orgueils puérils. C'est ainsi que nous avons vu s'ouvrir rue Legendre, dans l'ancien couvent des Barnabites, loué, à cette intention, par l'abbé Roussin, à M. Lecouturier, liquidateur, un culte schismatique dont le pontifiant est un personnage venue de Chicago, « Mgr Villatte », se disant sacré par « un évêque syrien » et appartenant à « l'Église catholique indépendante d'Amérique ». — Jusqu'ici ce Monsieur n'a obtenu d'autre succès que de se voir appliquer les couplets de *La Mascotte* :

Un vieux singe d'Amérique,
Débarqué de Chicago,
Vient bénir la République
Des cambrioleurs légaux.
Briand de cet excentrique
Vent faire un pape nouveau.
Ah ! n' nous troublons pas pour ça !
On le chahute, on le chahute,
On le chahutera.



A ce pape syrio-chicagotin va, sans doute, s'adjoindre le prophète qui lui convient et que la *Libre Parole* annonce en ces termes :

LE PROPHÈTE DU SCHISME

IL ARRIVE! IL ARRIVE!

Les entrepreneurs de schisme ont enfin trouvé le prophète attendu par la nouvelle église de carnaval. Ce pontife s'appelle Agamaya Gourou Parahanisa, etc. Il est fakir indou.

Il vient d'arriver à Londres, où il enseigne, dans « le Parlement de la Vie », la science, ou la philosophie, ou la religion dite de Yoga, sorte d'Évangile de la paix et du bonheur universels, distincte de tous les cultes connus et en vertu de laquelle on doit trouver la source du bien-être moral et physique en soi-même, par une sorte d'ascétisme de fakir ou de concentration d'esprit voisine de l'auto-suggestion.

Cette logomachie scientifico-philosophico-religieuse répond bien à la mentalité de nos primaires blocards.

Continuons l'exposé des méthodes d'Ogamaya Gourou, etc.

Diable ! il y a un cheveu : « Le prophète ne fait qu'un repas par jour, consistant en trente centimes de légumes consommés à minuit. »

Pour des appétits pareils à ceux de nos « licheurs » d'assiette au beurre, c'est un peu court ; mais, bast ! un petit règlement d'administration publique suffira à tourner la difficulté.

Voyons la suite :

Le prophète, « qui a pris le surnom de Tigre, possède la faculté de donner la plus parfaite illusion, tant qu'il le veut, de l'état cadavérique, pour reprendre, à discrétion, également, l'animation et la vie ».

Ça, c'est excellent !



Nous extrayons de journaux américains le récit suivant :

La Fontaine a connu le temps où les bêtes parlaient... Or, voici que dans l'Alabama oriental, un jeune garçon existe, paraît-il, qui entend leur langage.

Un jour il dit à son père : « Papa, la mule m'a raconté que son genou lui fait mal, qu'elle s'est foulé le pied en labourant. — Je crois bien, répondit le père, que la mule a menti, qu'elle est simplement paresseuse et ne voudrait pas travailler demain. — Elle a précisément dit qu'elle ne pourrait pas travailler demain ; sa jambe est si sensible que même le simple contact du sol lui fait mal. »

Le père ne voulut rien entendre et il fit travailler la mule ; mais avant midi, son genou était tellement enflé qu'il fallut la ramener à l'écurie et pendant plusieurs semaines, il fut impossible de l'utiliser. Le père ne comprit rien à l'incident, parce que, dès le matin, il avait examiné le genou et n'avait trouvé ni enflure, ni apparence de lésion.

Une autre fois qu'un taureau était devenu furieux et ne se laissait approcher de personne, puis courait autour du pâturage comme frappé de folie, l'enfant s'approcha de lui tranquillement et revint ensuite, disant : « Le taureau prétend qu'il y a quelque chose qui lui blesse le pied gauche et que c'est la douleur qui le rend furieux. »

Les nègres s'emparèrent du taureau au moyen du lasso et l'on trouva en effet un clou enfoncé dans une fente du sabot de devant, en train de se rouiller avec tout autour une plaie, très envenimée.

D'autres exemples abondent, paraît-il, de cette extraordinaire faculté dont l'enfant est doué.



Dire la provenance de ce récit, c'est tenir en garde nos lecteurs contre un excès de crédulité. — L'ânesse de Balaam parla sans doute, mais ce fut pour humilier, à bon droit, le

prophète. Il serait à souhaiter que les prophètes de la rue Legendre, et d'ailleurs, trouvassent beaucoup d'ânesses véridiques dans leur entourage. Pourquoi Mgr Villatte ne prend-il pas pour enfant de chœur l'extraordinaire garnement de l'Alabama à qui les bêtes font leurs confidences?

*
* *

Vieille recette :

Une tablette médicale babylonienne, datant de plusieurs centaines de siècles, nous apporte le remède alors usité contre le mal aux dents.

Le médecin Mabunadinibu écrit à son patient Marduknadinachu :

« Tu pulvériseras de la jusquiame et tu la pétriras avec du mastic en masse. Tu réciteras trois fois l'incantation et tu placeras la masse dans la partie supérieure de la dent. »

On peut essayer... Mais l'incantation?



Faits anormaux

Le récit que nous plaçons sous les yeux des lecteurs est d'autant plus intéressant qu'il rapporte des faits dont les analogues sont assez fréquents.

Il est question ici d'un cas de « dédoublement », selon l'expression employée par certains savants et médecins. Une personne reconnaît, à première vue, un paysage, une maison, une personne, *qu'elle n'a jamais rencontrés* avant ce jour. — Ce phénomène, je le répète, n'est pas très rare, et il m'est arrivé à moi-même d'en être le sujet. — Mais ce qui fait la particularité du fait suivant, c'est que la personne qui reconnaît les lieux, *où elle n'est jamais venue*, est reconnue elle-même par les habitants de ce lieu.

Voici cette curieuse anecdote :

Une famille anglaise, d'anciens négociants, la famille M.-S..., voyageait beaucoup, comme font si volontiers les Anglais. Mistress M.-S..., toutefois, ne se plaisait pas à cette vie errante. De santé délicate, elle eût préféré la tranquillité dans un modeste cottage; mais elle cachait soigneusement cette préférence pour ne pas contrarier son mari, qui prenait un plaisir infini à parcourir la Hollande, les bords du Rhin, l'Italie.

Dans ces voyages, pendant un arrêt du rapide, Mistress M.-S... avait remarqué, près de Bellinzona, une petite villa charmante, toute blanche dans les lauriers-roses et les cyprès, et elle avait pensé qu'elle aimerait à vivre là, si ce n'était pas une région si inconfortable et un pays d'idolâtres.

Deux ou trois ans plus tard, nos Anglais étant revenus à Londres, la santé de Mistress M.-S... s'affaiblit et les médecins lui ordonnèrent le climat du Midi. L'image de la villa lombarde se présenta à son esprit, et elle décida son mari, qui l'avait conduite à Nice, à pousser jusqu'à Bellinzona, pour voir si, par miracle, la villa ne serait pas à louer.

Tout arrive! La villa était à louer. Nos Anglais la visitèrent.

La servante, qui les conduisait, en voyant la dame anglaise, pâlit et fit furtivement un signe de croix :

« C'est étrange ! disait Mistress M.-S... Il me semble que je connais même l'intérieur de cette maison... Il y a un grand salon et un salon plus petit par derrière, sur le jardin, n'est-ce pas ? L'escalier est au fond à droite... Sous l'escalier, n'y a-t-il pas une pièce condamnée ? » *Et cætera...*

Son mari et ses enfants l'écoutaient avec surprise ; mais la servante italienne, lui lançant un regard irrité, s'écria :

« Il n'est pas étonnant que vous connaissiez la maison... Vous y êtes venue assez souvent la nuit ! »

Et elle s'enfuit pour appeler à l'aide. Les voisins accoururent en tumulte. On conduisit les Anglais chez le syndic du village, où tout s'expliqua tant bien que mal.

Il paraît que, depuis deux ans, une sorte de fantôme féminin se promenait souvent la nuit dans la villa. C'était même pour cela qu'on ne trouvait plus à la louer. Or, ce fantôme, souvent aperçu par la paysanne, ressemblait trait pour trait à Mistress M.-S...

Il y a, dans les *Histoires Extraordinaires* d'Edgar Poe, un récit du même genre dans lequel le génial romancier met en scène un M. Auguste Bedloe, qui revit tous les incidents de la vie et de la mort d'un M. Oldeb, lequel ne fut autre que Bedlo (en supprimant l'e muet), quelques années auparavant.

L'invention du visionnaire américain ressemble singulièrement à l'aventure de Mistress M.-S... Quelle science dira jamais à quelles limites de l'espace et du temps se bornent les opérations de la personnalité humaine ?

J. DE L'E...

Le Dormeur invisible

Nous venons de recevoir de Bretagne la lettre suivante qui nous apporte une nouvelle sorte de manifestation des esprits invisibles, si toutefois l'on peut dire qu'il y ait ici réelle manifestation.

Nous nous bornons à donner les détails utiles.

Rennes, 21 novembre 1906.

Depuis une douzaine d'années une jeune fille, âgée aujourd'hui de vingt-quatre ans, et de tempérament très nerveux, entend souvent le soir, la nuit, mais à des dates très irrégulièrement espacées, la respiration très forte et régulière d'un dormeur invisible, qui semblerait être dans la chambre voisine; et cela, même quand elle est en voyage.

Evidemment, parents et amis écoutent, n'entendent rien, et cherchent, mais en vain, car le dormeur se déplace à leur approche. N'était l'honorabilité incontestée, et le sérieux du caractère de la jeune fille, joints d'ailleurs à son émotion réelle et à sa frayeur, on pourrait croire à une mystification.

Or, un soir, précisément en voyage, la respiration mystérieuse était si bruyante que la jeune fille, effrayée plus que de coutume, jeta un cri, appela son père qui était dans la chambre voisine; et il vint et il entendit sans méprise possible.

Il y a quelque temps, un peu enhardie, elle interrogea le mystérieux invisible; mais celui-ci ne répondit point, continuant cet inexplicable sommeil, avec la même respiration bruyante et toujours normale.

L'été dernier, une ancienne amie de pension, très nerveuse aussi, vint passer quelques jours en visite; par précaution, on lui donna une chambre éloignée. Or, elle entendit; car le matin elle demanda qui donc avait logé dans la chambre à côté de la sienne? Cette nuit-là, l'autre n'avait rien entendu.

Enfin, l'autre jour, comme elles racontaient ces faits à une plus jeune amie, nullement nerveuse, dont la famille habite depuis cinq ans une autre partie de la maison, celle-ci répondit qu'elle l'entendait aussi, mais seulement dans cette maison, et jamais en voyage, ajoutant d'ailleurs qu'elle ne s'en émouvait pas.

Comme bien on pense, les deux nerveuses s'affolent, ne tarissent pas en hypothèses et veulent trouver à ce phénomène des significations effrayantes. Elles sollicitent une explication qui les rassure.

Nous faisons connaître ce cas à nos lecteurs, en attendant d'apprendre le résultat des conseils que nous avons donnés aux intéressées, et le cas échéant, les révélations que leur fera enfin le mystérieux invisible.

L. D'A.



VARIÉTÉS

LE DIEU TUHIVIVI ET LE MISSIONNAIRE

Dans l'archipel des îles Gambier, en Océanie, les Pères de Picpus avaient converti de si nombreux païens, que le dieu Tuhivivi abandonna son temple pour laisser la place au Dieu des chrétiens.

Trois ans après, il se ravisa, voulut ramener à son culte ses anciens adorateurs, et vint s'installer secrètement sur un arbre de la place publique pour leur faire entendre sa voix. Le peuple avait bon cœur, et beaucoup abandonnèrent la foi chrétienne pour se soumettre à lui de nouveau.

Bon prince de son côté, le roi lui-même envoya une députation au P. Baret, alors dans une île éloignée, pour le prévenir.

Le missionnaire se hâta de revenir à Mangaréva, voulut prêcher aussitôt contre l'apostasie qui s'accomplissait, et on le conduisit sur la place, où il entendit lui-même la voix de Tuhivivi. Le doute n'était pas possible, et la population le prenait à témoin des objurgations du dieu qu'il leur avait fait abandonner : comment ne pas s'y rendre ?

Avouons que la situation était grave, et la lutte difficile.

Du fond du cœur le Père priait Dieu, le vrai Dieu dont il était le prêtre et le missionnaire ; il invoquait le Saint-Esprit.

Tout à coup, au pied de l'arbre, à la tête de l'assistance, le P. Caret aperçoit l'ancienne prêtresse de Tuhivivi, convertie précédemment comme les autres gens de cette ville, mais dont l'attitude lui paraît en ce moment un peu équivoque. Ne serait-ce pas elle qui serait l'auteur de la voix qu'on entend ? Et la pensée lui vient qu'elle est ventriloque ; et il ordonne à deux de ses néophytes d'aller lui mettre la main sur la bouche,

sans lui faire pourtant de mal, pourvu qu'ils l'empêchent de parler.

Alors le Père se rapproche de l'arbre, s'adresse au dieu, lui dit qu'il a su son retour, et s'est lui-même empressé de venir converser avec lui...

Pas de réponse. Le Père insiste, veut une discussion sur la religion, car il y va de la foi et du salut de ce peuple...

Insistance inutile : Tuhivivi reste muet, tant que les deux néophytes tiennent fermée la bouche de sa prêtresse.

Interrogée elle-même, elle répondit en rougissant, baissant la voix, et avouant qu'elle avait regretté le temps de son prestige sur le peuple; ce qui lui avait inspiré la pensée de renouveler ses anciennes ruses, pour faire croire à la parole de Tuhivivi, et retrouver les offrandes qu'on lui apportait jadis.

Cette déclaration exaspéra le peuple, qui allait la maltraiter et peut-être la mettre à mort; mais le Père la protégea, et lui ordonna de se tenir à la disposition de l'évêque supérieur de la mission. Puis un rapport étant fait de tout, pour la faire rentrer dans le devoir et donner satisfaction à l'indignation populaire, le dimanche d'après elle fut excommuniée.

Elle se convertit sincèrement, fit une pénitence de six mois, mérita d'être réconciliée avec Dieu et tout le reste de sa vie, demeura fidèle à la foi chrétienne.

Quant à Tuhivivi, il se le tint évidemment pour dit, car il ne reparut plus sur son arbre sacré, et pour cause.

P. L. B.

LA TEMPÉRATURE DU SOLEIL

M. Moissan, arrivant à volatiliser tous les métaux dans le four électrique, a eu la pensée de condenser ces vapeurs pour obtenir un métal absolument pur; ses essais qui ont commencé par le cuivre ont admirablement réussi dans tous les cas. Il distille les métaux comme on distille l'eau elle-même; le tout est d'y mettre la chaleur nécessaire. Il vient d'établir que le titane, bien que son point d'ébullition soit très élevé,

peut, de même que le fer, l'uranium, le tungstène, le molybdène... être distillé avec régularité.

L'ensemble de ses expériences a conduit le savant à d'intéressantes considérations au sujet de la température du soleil.

Quelle que soit la forme extérieure de la partie visible du soleil, nous savons que cet astre est formé des mêmes corps simples de la terre, ou plutôt, que la plupart des corps simples qui se trouvent sur la surface terrestre se rencontrent aussi dans le soleil.

Le titane existe dans le soleil de même que le fer, le chrome, le manganèse et le tungstène. Il est bien vraisemblable que le soleil, à cause même de sa grande quantité de chaleur qui rayonne, ne peut être formé seulement de matières gazeuses et qu'il doit contenir un noyau solide ou liquide.

Or, la température maximum de l'arc électrique a été mesurée par M. Violle et reconnue voisine de 3.500° . A cette température, tous les corps connus sont donc gazeux et, par suite, la température du soleil ne devrait pas s'élever au-dessus de 3.500° ; mais les expériences ayant été faites à la pression atmosphérique, il va de soi que des pressions plus grandes pourront modifier les phénomènes d'ébullition des différents corps simples ou composés. Seulement, ces températures seront loin d'atteindre les chiffres beaucoup trop élevés indiqués autrefois et elles oscilleront vraisemblablement entre les chiffres de M. Violle, compris entre 2.000° et 3.000° C., en se rapprochant vraisemblablement de ces derniers.

Nous voilà loin des chiffres calculés par le P. Secchi et par Yung qui attribuaient à cet astre une température d'au moins 6 millions de degrés. Hirn, plus modeste, n'accordait que 1,7 millions de degrés.

Les observateurs plus modernes se contentent de beaucoup moins encore, comme on vient de le voir. M. Moissan abaisse encore ces chiffres; pourvu que les savants n'arrivent pas à éteindre complètement cette source de chaleur! Les mois d'hiver nous ont montré que le soleil n'est vraiment pas toujours trop brûlant.

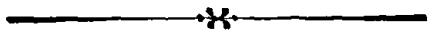
CATASTROPHES PRÉMONITOIRES

Le premier mois de la nouvelle année a eu sa bonne part d'avertissements publics.

L'île de la Jamaïque a été bouleversée par un tremblement de terre. Sa capitale, Kingstown, a été détruite. On a retiré des décombres huit cents morts et deux mille blessés.

Dans les Indes Néerlandaises, l'île de Simaloër, peuplée de quinze cents habitants, a été presque entièrement engloutie par un raz de marée.

Enfin, le 28 janvier, à Sarrebrück un coup de grisou a tué deux cents ouvriers de la mine de Reden. Le même jour à Liévin, un phénomène analogue mais beaucoup moins terrible, a donné la mort à six personnes, dont deux ingénieurs.



BIBLIOGRAPHIE

Le Secret de Mélanie, bergère de la Salette et la Crise actuelle, par l'abbé Gilbert-Joseph-Emile Combe, curé de Diou (Allier).

Cette brochure, qu'on trouve en vente dans toutes les librairies, est revêtue de l'*Imprimatur* « donné verbalement par le Maître du Sacré Palais, le 2 juillet 1906, et renouvelé le 27 juillet ». Elle porte pour épigraphe ces lignes de l'*Osservatore Romano*, du 25 Décembre 1906.

Mélanie révéla son secret quand le temps marqué fut venu, bien qu'elle sût qu'un pareil acte lui attirerait les colères de ceux qui, perdus de mœurs, étaient enchaînés au char de la secte maçonnique.

On est donc surpris et alarmé de lire dans les *Annales de la Salette* un démenti catégorique à l'authenticité du secret. — Ce démenti, à vrai dire, est une simple affirmation, et l'on souhaiterait qu'il fût accompagné de preuves susceptibles d'infirmer le jugement du « Maître du Sacré Palais », et de réduire à néant le témoignage d'un prêtre qui fut le confesseur de la voyante, morte en odeur de sainteté, le 15 décembre 1904, à Altamura (Italie).

Nous reconnaissons que les divers passages du Secret, tel que le publie l'Abbé Combe, sont d'une rigueur d'expressions qui ne ménage pas plus les membres du clergé que les simples fidèles. Mais nous ne sachions pas qu'il existe une seule défense de Dieu, ni de l'Église, interdisant à la vérité de faire entendre son rude langage aux époques de désordre et de corruption.

Or notre époque est, sans contradiction possible, marquée de ces deux sceaux, et le livre de l'abbé Combe reçoit une double confirmation, non seulement du caractère reconnu de la pieuse servante de Dieu, dont il rapporte les paroles, mais, plus encore, des événements publics qui mettent la prédiction en une sinistre mais éclatante lumière.

Tout en laissant à l'abbé Combe la responsabilité de ses allégations relatives aux motifs qui dictèrent à Mgr Fava, évêque de Grenoble, sa violente hostilité contre le « Secret » nous ne pouvons oublier que ce même évêque de Grenoble, si irréductible en sa haine contre la « Bergère de la Salette », fut la dupe de « Diana Vaughan », c'est-à-dire de l'incroyable pitrerie machinée par Léo Taxil, à l'instigation des loges maçonniques, contre la bienveillante et trop naïve simplicité des catholiques.

Nous nous bornons donc à signaler l'intéressante brochure de l'abbé Combe, laissant à nos lecteurs toute latitude de prendre parti pour ou contre ses commentaires.

Le Gérant : P. TÉQUI.

RÊVES ET SONGES

La question des rêves et des songes est une de celles qui, dès l'antiquité, ont le plus préoccupé les hommes. Chez les païens, la divination par les songes avait de nombreux adeptes, dans les deux catégories de ses interprètes et de ses clients. Chez les Hébreux, au contraire, un article de la loi mosaïque la défendait comme illicite. (Deutéronome, xviii, 30.)

Il faut, cependant, se garder de confondre les *rêves* et les *songes*, malgré la similitude de ces deux expressions. Le rêve est bien un songe, mais si vague et indéfini, qu'il ne touche l'imagination que superficiellement et ne laisse rien à l'esprit : aucune conséquence ou aucun effet n'en saurait résulter. Au contraire, le songe, proprement dit, est un rêve plus continu, ayant une certaine suite, et supposant toute une série d'actes réels, comme dans la vie quotidienne.

Le vague, l'indéfini, le superficiel qui constituent le rêve, sont donc remplacés dans le songe par des réalités, quoique fictives, par conséquent, par des actions sérieuses, qui ont leur importance propre.

C'est ainsi que du rêve, quelque pénible ou agréable qu'il puisse être, on ne tire jamais de conséquence : il n'a été qu'une illusion dans le sommeil. Mais du songe on se préoccupe parfois, parce qu'on croit y voir un avertissement ; et l'on en cherche l'explication.

Aussi, je ne doute pas que ne soient nombreux les hommes qui, après certains songes, se disaient : « Est-il jamais possible que je voie, dans ma vie, réaliser ces choses humainement impossibles à prévoir ? » Et des jours leur sont venus où tel événement, telle offre, tel fait, dans leur extraordinaire

circonstance, leur apportait le ressouvenir d'un songe ancien et, tout à coup, ils s'écriaient : « Mais, cette chose-là, inouïe, imprévue, étrange, je l'ai déjà vue en songe ! »

Ces considérations nous ont fait juger utile une étude doctrinale sur cette question. De graves auteurs s'en sont préoccupés dans tous les temps ; à leur suite, nous les traiterons ici avec les détails intéressants qu'elle comporte.

I. — Origine ou cause des songes.

L'homme étant corps et esprit, on donne aux songes une double cause : intérieure et extérieure ; parce que, dans ces deux éléments, il possède la sensibilité qui agit sur l'imagination pour produire les songes, et il peut y recevoir une influence extérieure qui en affecte les dispositions, pour produire ces songes. En effet :

CAUSE INTÉRIEURE. — Dans son esprit, l'homme est soumis parfois à des illusions et des rêveries qui continuent à l'affecter durant le sommeil, car les facultés de l'âme peuvent s'exercer indépendamment du corps au repos ; l'expérience quotidienne le prouve.

Dans son corps, l'homme peut avoir de telles dispositions intérieures qu'elles puissent émouvoir encore l'âme qui lui est unie, créer un mouvement dans l'imagination, et amener ainsi l'illusion de sentiments ou d'actions qui y correspondent.

De ces deux points de départ, ou séparément ou combinés, naissent d'ordinaire nos rêves et nos songes. Lectures, conversations, accidents, préoccupations, durant la journée ont causé une certaine impression sur l'âme, affecté parfois nos sens eux-mêmes, et occupé encore la pensée au moment où nous succombions au sommeil. On ne peut donc être surpris qu'ils produisent ensuite un effet certain, quoique vague ou indéfini, sur nos sensations intérieures : le rêve ou le songe constitue cet effet.

CAUSE EXTÉRIEURE. — La cause extérieure, comme la cause intérieure, se rapporte également au corps et à l'esprit.

Elle est corporelle, quand il y a influence sur l'imagination, au point d'opérer en elle un changement qui l'affecte encore dans le sommeil : soit que cette influence vienne des circonstances extérieures où l'on se trouve, comme des difficultés de famille, des occupations excessives, des modifications de température ; soit tout autre fait, dont les traces restent dans l'âme de l'homme endormi.

Elle est spirituelle, quand elle vient d'un esprit supérieur à l'homme : ange ou démon. L'ange agit au nom de Dieu : et l'on ne saurait douter que Dieu n'ait assez souvent donné à des hommes, en des cas spéciaux, des connaissances utiles pour eux-mêmes ou pour leur entourage. Déjà Moïse écrivait cette promesse de Dieu : « S'il y a parmi vous un prophète, je lui apparaîtrai en vision, ou bien je lui parlerai en songe. » (Nombres, xii, 9.) — Le démon s'est fait des adeptes, par des pactes plus ou moins explicites ; et l'on ne doute point qu'il ne puisse leur découvrir des faits futurs, que son intelligence lui montre comme résultats naturels d'événements, dont on n'a pu encore calculer les conséquences certaines, et il produit, dans notre imagination, durant notre sommeil, les images et les visions qui constituent le rêve ou le songe.

Ajoutons cependant que les songes qui proviennent d'une cause intérieure et naturelle peuvent aussi être des signes de l'avenir : soit qu'ils aient pour origine la cause même d'où naîtra un événement : soit qu'ils frappent si bien l'esprit, que la volonté se détermine ensuite à faire ou à éviter les actions qui en ont été l'objet.

On pourrait citer ici quelques songes de personnages dont l'histoire nous a conservé le récit ; mais on doit en examiner un certain nombre dans leurs détails à la fin de cette étude. Il est donc préférable de continuer ici le développement de notre thèse.

II. — Six particularités dans les causes indiquées.

De graves auteurs les ont énumérées ainsi :

1. — La trop grande abondance de nourriture. — L'estomac s'en trouve fatigué, la digestion pénible ; et le malaise qui en

résulte produit dans le corps de l'homme endormi une sensibilité qui se répercute sur l'âme, et affecte l'imagination.

2. — La trop grande privation de nourriture. — Comme dans le cas précédent, l'estomac souffre et son malaise produit encore une sensibilité qui ira jusqu'à influencer douloureusement sur l'imagination.

« Tous les hommes ont plus ou moins expérimenté ces deux premières manières », dit saint Grégoire, au quatrième livre de ses *Dialogues*, chapitre XLVIII.

3. — La volonté divine, par le ministère d'un de ses anges. Cas rare, évidemment, mais réel cependant, comme la sainte Écriture l'indique plus d'une fois.

4. — L'illusion du démon, dans ceux qui ajoutent trop d'importance aux songes et se laissent influencer par une fausse interprétation. Cas rare, aussi, mais moins que le précédent, et souvent pernicieux à l'esprit et à l'âme.

5. — La pensée et l'illusion. Dans l'état de veille, on a eu des préoccupations et l'on a dressé des plans et fait des projets : endormi, la pensée s'y arrête encore, et l'imagination travaille, produisant l'illusion et donnant naissance au rêve.

6. — La pensée et la révélation. Les faits historiques abondent, et l'expérience des hommes en fournit des exemples : dans le sommeil lui-même, l'âme est capable de réflexion, et une inspiration inattendue vient indiquer une règle à suivre. Au réveil, on constate qu'on ne pouvait trouver de meilleure solution.

Qu'on se souvienne de Joseph expliquant les songes de ses deux compagnons de prison, l'échanson et le panetier ; puis ceux de Pharaon ! De Daniel aussi, expliquant ceux de Nabuchodonosor !

Dans l'Évangile, les Mages sont avertis en songe de ne pas retourner vers Hérode : et saint Joseph d'aller en Égypte.

Dans la Vie des Saints, des songes à peu près semblables ont également attiré l'attention. C'est ainsi que dans les armoiries de l'Ordre de Saint-Dominique, le chien à la torche enflammée n'a d'autre origine que le songe de la mère de ce saint dans son pèlerinage au tombeau de saint Dominique de Silos.

Ainsi, les six particularités dans les causes des songes se réduisent à ces trois termes : L'homme, l'ange, le démon. C'est tantôt l'homme seul, comme nous l'avons dit pour la cause intérieure ; tantôt l'ange seul, ou le démon seul, comme dans la cause extérieure : et tantôt l'homme avec l'ange, ou l'homme avec le démon, quand les deux causes, intérieure et extérieure, concourent ensemble à produire le songe.

Il ne faut pas s'en étonner. Dès lors que le spiritisme lui-même avoue enfin des manifestations d'outre-tombe, et même affirme la réalité psychique des êtres qui apparaissent, en les donnant pour des esprits des morts, combien mieux il faut admettre la possibilité et la vérité des manifestations du démon lui-même, esprit évidemment plus intelligent, plus puissant, plus subtil ! Et si, dans la doctrine spirite, les esprits des morts peuvent revêtir des apparences à nos yeux éveillés, pourquoi le démon ne pourrait-il aussi opérer des prodiges à peu près semblables à nos yeux dans la vie fictive que nous fait le songe durant notre sommeil ? Évidemment la doctrine du « plus » permet celle du « moins » ; et l'existence du premier fait la possibilité du second.

Dans nos temps d'instruction chrétienne incomplète, beaucoup rejettent sans doute l'intervention du démon dans certains songes ; mais ils y admettent bien celle de Dieu ! Mieux encore : ils demandent souvent aux songes une indication précise sur l'avenir, en leur attribuant une action prophétique : et ils cherchent et en demandent l'explication. Mais cela ne suppose-t-il pas une intervention supérieure à l'homme ? Pratiquement donc, ils l'admettent : l'intérêt qu'ils y prennent le démontre ; et la doctrine reçue dans tous les siècles l'a toujours confirmé. Cela suffit à notre thèse.

III. — Les songes prophétiques.

D'ordinaire, il n'y a point à ajouter foi aux songes, car les hommes qui en ont fréquemment, et voudraient en prendre note, constateraient trop souvent des contradictions ou des anomalies dans l'interprétation à en donner. Cependant,

comme on l'a déjà indiqué, il existe des songes qui annoncent réellement l'avenir, et sont par conséquent prophétiques.

De tout temps, les auteurs en ont donné quatre modes, que chacun est libre d'apprécier à son gré.

1. UNE RAISON NATURELLE. — Tout effet vient évidemment d'une cause : on peut donc connaître des événements futurs qui seront les effets de causes actuellement connues. Or, nous avons quelquefois des songes qui se rapportent à notre vie, notre situation, nos opinions, nos sentiments. Au réveil, nous constatons une parfaite harmonie entre le songe et la réalité ; il nous est donc facile d'en voir les conséquences, et loisible de prendre une résolution ou une décision pour éviter telle fausse démarche, et opérer tel genre d'acte plus conforme à nos intérêts.

2. NOTRE TEMPÉRAMENT. — Dans beaucoup de cas, nos songes présentent fréquemment les mêmes caractères, se reproduisent à intervalles, et semblent vouloir insister sur la leçon à en tirer. Cela vient de ce qu'ils ont d'intimes rapports avec notre tempérament, et s'harmonisent avec nos dispositions corporelles, première cause intérieure des songes. Ils peuvent donc servir à une certaine divination d'événements à venir plus ou moins rapprochés, et nous en sont ainsi une annonce certaine. C'est pour cela qu'anciennement les médecins interrogeaient leurs malades sur la nature de leurs songes, y trouvant des indications précieuses pour le diagnostic des maladies, et le moyen de les traiter.

3. UNE RÉVÉLATION DIVINE. — De nombreux exemples dans la Bible et dans la vie des saints prouvent que Dieu se sert parfois des songes pour annoncer l'avenir. Ainsi Joseph demande à l'échanson et au panetier, et Daniel au roi Nabuchodonosor : « Qu'est-ce donc que vous avez vu en songe ? » Puis ils l'expliquent.

Dans sa *Panthéologie*, article « Songes », Raynier de Pise nous recommande de ne pas ajouter trop de foi aux explications que nous nous ferions de nos songes, et veut que nous n'y donnions qu'une légère espérance : *In nullis tamen somniis fides et spes pro certoponenda est.* — Sage recom-

mandation, car nous ignorons deux choses : l'une, si le songe vient réellement de Dieu ; l'autre, si notre explication est la vraie. Ainsi, remarque cet auteur, Joseph et Daniel n'attribuent pas formellement à Dieu leur interprétation, et ne font connaître comme de Dieu, que ce que Dieu en effet a bien voulu leur révéler. C'est à l'occasion du songe, mais non dans le songe lui-même, qu'ils donnent un avis et annoncent des événements à venir.

4. UNE ILLUSION DU DÉMON. — On a déjà dit que le démon peut avoir une large part dans certains songes, et en inspirer ensuite l'interprétation. Rien n'était plus naturel dans le paganisme, religion des démons sous le nom des faux dieux ; rien aussi ne devait être plus défendu dans la loi mosaïque, comme on l'a vu par des citations du Deutéronome et du Lévitique. — Il n'y a pas à insister.

IV. — En quoi consiste un songe.

L'antique philosophe Aristote définissait le songe : « La vision ou apparition de choses fictives durant le sommeil » ; ou encore : « L'illusion produite par des choses sensibles représentées et simulées aux yeux d'un dormeur, précisément pendant qu'il dort. »

Ces choses sensibles, et néanmoins fictives, apparaissent de quatre manières diverses : *a*) Dans un certain état de veille ; ainsi dit-on quelquefois qu'on rêve « tout éveillé ». — *b*) Dans une demi-veille, ou somnolence ; ainsi, quand on s'assoupit auprès du feu. — *c*) Dans un demi-sommeil, ou sommeil imparfait, qui est un assoupissement plus complet. — *d*) Enfin, dans le sommeil de la nuit.

Dans ces quatre cas, en effet, nos sens sont fermés, la seule imagination reste en exercice, pour former des apparences, ou des visions sensibles, fictives, que déterminent seulement des concepts particuliers. Ainsi nous voyons des formes qui vont et viennent, font des actes, expriment des intentions. D'abord, c'est nous qui y sommes acteurs ou spectateurs ; puis des parents ou des amis : parfois même des animaux comme

ceux que nous voyons, ou des services desquels nous usons dans la vie réelle.

Que de variétés dans les songes ! et aussi parfois que d'in-vraisemblances nous y trouvons au réveil, qui étaient naturelles et possibles dans le songe lui-même ! Chacun de nous n'a qu'à se souvenir ; et les spécimens les plus extraordinaires de la plus étrange imagination lui reviendront à la mémoire. N'est-ce pas là, quelquefois, que poètes et romanciers vont chercher les situations les plus inattendues, les scènes les plus mouvementées ? Quand il veut du réalisme qui frappe les masses par son horreur ou ses crimes, l'écrivain n'a qu'à recueillir pendant quinze jours, dans une demi-douzaine de journaux, les « faits-divers » que les millions de voix de la presse racontent chaque matin. Mais s'il veut de l'inouï, de l'invraisemblable possible, son imagination à l'état de veille n'atteindra jamais aux limites que les songes, dans son sommeil, ont reculées jusqu'aux extrêmes les moins prévus.

Et c'est là l'origine première des plus inextricables situations : Dans la vie réelle, les faits et gestes des principaux criminels de tous les jours ; dans les œuvres de pure imagination, les visions, les rêveries, des insomnies, des cauchemars, et les songes. Avec le talent de mise en scène que possède tout vrai littérateur, la « folle du logis » saura faire de ces éléments des livres toujours lus par les âmes sensibles.

V. — Ceux qui ont des songes.

Le grand Albert, qui s'occupa si longtemps des sciences occultes, et écrivit un livre sur l'état de sommeil et de veille, avait interrogé grand nombre d'hommes, de tout âge et de toute catégorie pour résoudre cette question : « Ceux qui ont des songes ». Or, son enquête lui donna cette triple réponse :

a) Il est des hommes qui n'ont jamais eu de songes dans leur vie ;

b) Il en est qui en ont toujours :

c) Il en est qui n'en ont qu'après la vieillesse, et n'en avaient pas eu dans leur adolescence.

D'une façon générale, dit-il, le plus grand nombre de ceux qui s'endorment d'abord après le repas n'ont jamais de songes.

De même, les enfants et les adultes dont le sommeil est très profond n'en ont pas non plus. Mais ceux des adultes dont le sommeil est léger en ont toujours.

Quant aux hommes d'âge avancé, qui ont maintenant des songes, alors qu'ils n'en avaient pas dans leur jeunesse, le changement de tempérament et de dispositions du corps et de l'esprit en est l'explication naturelle.

Mais la catégorie la plus extraordinaire des « rêveurs » est celle des hommes qui ont toujours des songes, et qui les oublient toujours. Pour nous l'expliquer, rappelons-nous d'abord la distinction que nous avons faite entre le « rêve » et le « songe ». Le rêve est quelque chose de vague, d'indéfini, de superficiel. Rien d'étonnant qu'il laisse peu de traces dans l'esprit, et que d'autres mouvements plus accentués de l'imagination en effacent la fugitive impression. Ainsi, dit Albert le Grand, la petite pierre jetée sur l'eau d'un bassin trouble la surface, et y produit des lignes courbes et des cercles qui s'agrandissent d'abord et forment des figures géométriques ou autres qui ne sont que superficielles. Il suffira du moindre vent ou du jet d'une autre pierre pour les contrarier aussitôt, et en effacer toute trace. Tels les rêves fréquents, surtout ceux qui terminent un sommeil profond et lourd; au réveil, il n'en reste plus que du vague, qui n'en permet pas le récit.

VI. — Les songes trompeurs.

C'est une vérité admise, qu'il ne faut pas s'attacher à la valeur d'un songe, quoique trop d'hommes, hélas! s'en préoccupent et y ajoutent foi.

En principe, en effet, les songes sont trompeurs; et la raison est facile à donner. Dans l'état de veille, qui est la réalité de notre vie de chaque jour, notre intelligence juge des choses en toute réflexion et connaissance; mais dans l'état de sommeil, nous sommes en face de choses fictives. La

parité de jugement n'existe donc pas ; et, puisqu'il n'y a que fiction dans le songe, il suit qu'il n'y a que déception. En principe, donc, les songes sont trompeurs.

Au reste, la raison juge toute chose sensible selon sa réalité ; mais, dans le songe, c'est l'imagination qui juge des choses seulement apparentes. Or, la raison repose sur des principes qui ne trompent pas, tandis que l'imagination ne s'appuie que sur des sens fictifs. Regardons, par exemple, le soleil : nos sens ne lui supposent qu'un petit diamètre ; l'étude et la raison lui donnent, au contraire, des milliers de lieux.

Quatre causes rendent donc les songes trompeurs : l'imagination se substitue à la raison et n'en peut pas être un juge compétent ; la pensée n'y est pas libre, puisque la raison y manque : ainsi, les timides, les passionnés n'ont que des songes conformes, qui les maintiennent dans cette sujétion : le tempérament personnel se retrouve dans le songe : ainsi, l'avare, l'ivrogne, l'ambitieux ne rêvent que trésor, boisson, honneurs ; la confusion et le vague en sont un des caractères : ainsi, rien de net, clair, défini, puisque la réalité y manque.

Au livre de l'Écclésiaste, xxxiv, 7, l'auteur inspiré disait avec raison : « *Multos errare fecerunt somnia*, les songes ont induit beaucoup d'hommes en erreur. »

D'où ce vers latin d'un auteur inconnu :

Somnia ne cures, nam fallunt somnia plures.

N'ayez des songes nul souci, car ils trompent beaucoup d'hommes.

Et Caton le Jeune écrivit ce distique, il y a déjà deux mille ans :

*Somnia ne cures, nam mens humana quod optat
Dùm vigilans sperat, per somnium cernit id ipsum.*

N'ayez des songes nul souci, car ce que l'esprit humain désire, dans la veille il l'attend, dans le songe il le voit.

VI. — Les songes n'ont pas d'importance.

En général, les songes sont sans importance, et il faut n'en tenir aucun compte, sauf, évidemment, quelques cas tout à fait spéciaux et rares que nous avons signalés.

En effet, trois raisons doivent nous empêcher d'y prêter attention au réveil. C'est : une imprudence, une source de soucis et, au moins, une inutilité.

IMPRUDENCE. — L'avare rêve qu'il a beaucoup d'or; l'ambitieux, qu'il obtient des honneurs; le vicieux, qu'il se procure de faciles et pernicioeux plaisirs; le gourmand et l'ivrogne, qu'ils ont, sur leur table, des mets et des vins recherchés..., etc.

Quand vient le réveil, ils n'ont absolument rien de ce qu'ils ont vu en songe, et la satisfaction imaginaire qu'ils ont éprouvée ne vaut pas même un souvenir. En outre, pensent-ils que ce songe leur présage une satisfaction réelle? un héritage à l'un, des dignités à l'autre, l'accomplissement de leurs grossières joies aux suivants? Ils les attendront en vain.

Au livre de l'Écclésiaste déjà cité (xxxiv, 1), le sage antique écrivait : « *Somnia extollunt imprudentes*, les songes produisent les imprudents. » Comme s'il disait : De leurs songes, des hommes concluent ce que sera leur destinée, et se séduisent ainsi par de vaines espérances. Imprudents, ils ne voient pas l'illusion, s'élèvent au-dessus de la réalité et se préparent des déboires. — Au reste, il ajoute : « Celui qui s'y attache ressemble à l'insensé qui voudrait embrasser l'ombre ou poursuivre le vent; et il n'est pas plus possible de déduire la vérité des songes, que de puiser de l'eau claire à un borbier. »

SOURCE DE SOUCIS. — L'espérance qu'on a conçue ne se réalisant pas, que de soucis l'on se crée! Deux choses arrivent alors : l'une, que l'on cherche tous les moyens possibles d'arriver au résultat attendu, sous prétexte que le songe présageait une réalité certaine : l'autre, qu'on accuse à tort tel parent ou tel ami de mettre secrètement obstacle aux voies et moyens qui feraient la réalisation.

Ainsi, des haines ou de mauvais procédés n'ont pas eu, quelquefois, d'autre origine.

INUTILITÉ. — A quoi sert de tenir compte d'un songe? Venu dans le sommeil, quand la réflexion et l'attention n'étaient pas possibles; parti avec le réveil, quand la raison

et les réalités de la vie ont repris possession de nos pensées pour nous mettre en face de la tâche quotidienne, le songe reste sans utilité.

De l'homme qui ajoute quelque importance au songe, on pourrait dire ce qu'un philosophe antique répétait parfois aux Athéniens : « Vous ne pensez guère à ce que vous faites quand vous veillez ; pourquoi faites-vous attention à ce qui vous passe par la tête quand vous dormez ? »

VII. — Effets des songes.

Tout acte doit produire des effets, si minimes qu'ils soient : et bien qu'il ne faille ajouter aucune importance réelle à nos songes, il n'en reste pas moins vrai qu'en certaines circonstances nous devons voir une relation entre nos songes et les événements futurs qui nous intéressent.

Pour nous en rendre compte, établissons trois points : les songes peuvent être parfois la cause de faits à venir ; parfois le signe ; parfois seulement les accidents.

Ils sont la « cause ». Le mode le plus fréquent est celui où certaines particularités de nos songes nous inspirent des réflexions, que suivent des résolutions et des décisions. On pourrait bien ne pas y prêter attention, mais il s'est présenté avec de tels détails qu'on en reste impressionné ; on peut en tirer parti.

Ils sont un « signe ». Plus d'une fois, tel sujet du rêve se retrouve dans la réalité. L'esprit est ainsi préparé à des événements qui vont se produire, et il les envisage avec plus de calme et de décision pour faire face aux difficultés.

Ils sont des « accidents ». Sans influence aucune sur notre vie réelle, des actes faits en songe, quoique fictifs, peuvent concorder avec des actes faits dans l'état de veille ; c'est alors un cas fortuit, un accident. Aucun n'est certainement ni la cause, ni le signe de l'autre ; mais leur apparition à peu près simultanée ne laisse pas que de mériter qu'on la signale.

Voici des exemples typiques, l'un raconté par Cicéron, l'autre par Albert le Grand.

Cicéron raconte : « Deux amis, en Grèce, étaient allés d'Arcadie à Mégare, mais ne trouvèrent pas à loger dans la même hôtellerie. L'un y resta, l'autre fut reçu dans une famille qu'il connaissait. Or, à une heure avancée de la nuit, quand toute la ville dormait, ce dernier eut un songe : son compagnon l'appelait, implorant son secours contre l'hôtelier qui voulait le tuer.

« Réveillé, inquiet, il se lève et va partir au secours de l'ami en danger. Mais réfléchissant que ce n'est qu'un songe, il se couche et se rendort.

« Bientôt il a un nouveau songe. C'est encore son ami de l'hôtellerie : Puisque tu n'es pas venu à mon secours vivant, au moins venge ma mort. Mon corps, dit-il, vient d'être dissimulé sous du fumier porté par une charrette hors de la ville; tu la reconnaitras à telle marque, et l'hôtelier en est le conducteur.

« Alors, sans retard, l'Arcadien raconte à son hôte les deux songes qu'il vient d'avoir; tous deux courent chez le juge de la ville, et ensemble ils reconnaissent la charrette et découvrent le cadavre. L'hôtelier fut condamné à mort. » (Cicéron, liv. II, *Sur la Nature des Dieux*; et Valère Maxime, *Sur les Faits mémorables*, liv. I, ch. VII, Des songes.)

Albert le Grand, qui fut professeur à Paris (où est encore la place où il enseignait, *Maubert*, pour Maître Albert), raconte de lui-même : « Je rêvais que je me trouvais au bord d'un fleuve, sur la rive où avait été construit un moulin : puis, tout à coup, je voyais un enfant tomber à l'eau, et entraîné jusqu'à la roue, qui le broyait avant que je pusse même essayer de le secourir.

« Or, au matin, pendant que je racontais ce songe à mes confrères, voici que le frère portier vient nous dire que, devant le couvent, se trouve une femme entourée d'une foule, qui raconte, avec de grands sanglots, comment son enfant est tombé à l'eau et a été broyé par la roue du moulin. C'était exactement mon songe.

« Comment et pourquoi m'était venu ce songe, je ne saurais le dire, car cette famille m'était absolument inconnue, et jamais certainement je n'avais vu ni cette mère ni son fils. »

VIII. — La conscience dans les songes.

Des casuistes et des timorés se sont posé cette question : « L'âme est-elle responsable du bien ou du mal qu'elle peut faire dans les songes ? »

Ils s'appuient sur ce motif « qu'il s'agit d'actes de l'intelligence et de la volonté, indépendants sans doute de l'état de veille, mais plus encore indépendants des circonstances ordinaires de la vie. Dans les songes, l'âme est seule livrée à elle-même et au sens intime de sa conscience. Donc, le dormeur doit avoir à l'actif ou au passif de sa conscience, soit le bien, soit le mal qu'il fait dans cet état. »

Ce raisonnement est spécieux, puisque tout est fictif dans le songe. Qui ne sait d'ailleurs que, pour constituer dans nos actes un mérite ou une culpabilité, il faut le libre arbitre qui choisit, la raison qui juge, l'intelligence qui comprend, la volonté qui se détermine ? Or, dans le sommeil, ces facultés sont liées, impuissantes, manquent de liberté. Elles ne sont donc pas responsables. Qu'importe que l'on croie agir, donner, prendre, recevoir, aimer, haïr, etc. ! En réalité, on n'en fait rien ; donc on n'en peut avoir ni le mérite, ni la culpabilité.

Sans doute, dans de tels songes, l'homme est quelquefois placé en de telles situations qu'il doit choisir entre le bien et le mal, et qu'alors il se détermine à l'un ou à l'autre, comme dans l'état de veille. « Le choix auquel il s'arrête, dit-on, étant conforme à ses sentiments ordinaires, il prouve ainsi une disposition d'esprit. A l'occasion donnée, il agit en conséquence. Quelle différence peut-il donc y avoir dans son mérite ou sa culpabilité, puisqu'il se détermine de la même manière dans les deux états, de veille et de sommeil ? »

La réponse est aisée : une disposition d'esprit constitue une manière d'être, une inclination, un état d'âme ; elle ne constitue pas un acte. L'acte ne vient qu'avec l'occasion donnée. Or, tandis que la disposition d'esprit se rapporte à l'état de veille dans la vie réelle de chaque jour, l'acte qu'on voudrait juger ici méritoire ou coupable est celui de l'état de songe, non de l'état de veille. Il n'y a donc pas de relation

réelle entre la disposition d'esprit et l'occasion donnée : donc pas davantage de similitude entre l'acte réel fait à l'état de veille en conformité avec cette disposition, et l'acte fictif fait dans l'état de songe, qui est une occasion fictive. Par suite, ni mérite ni culpabilité dans les actions faites en songe.

Est-ce d'ailleurs que le gourmand ou l'ivrogne qui rêvent à un repas pantagruélique se trouvent l'estomac satisfait au réveil, s'ils n'avaient pas diné la veille ? Et le fait, pour un voleur, d'avoir forcé, « en songe », le coffre-fort de quelques juges, sera-t-il une circonstance aggravante quand il paraîtra au tribunal pour d'autres cambriolages réels ? Peut-il même, à part lui, se dire que voilà un délit qu'on ignore ?

En conséquence, dans le songe, il n'y a jamais de libre arbitre, donc ni mérite ni démérite ; et cela suffit. Les plus grandes vertus et les plus horribles crimes n'y affectent en rien la conscience.

Faut-il s'en désintéresser absolument pour cela ? Pas du tout, parce que le songe a quelquefois des rapports avec notre vie réelle, et qu'il peut être alors un « signe » de mérite ou de démérite, mais rien qu'un signe.

Évidemment, en effet, les plus honnêtes gens ne rêvent pas d'habitude qu'ils commettent des abominations ; leurs songes ont plutôt un caractère à peu près conforme à leur vie ordinaire. Leurs pensées, leurs affections, leurs œuvres sont bonnes à l'état de veille : comment leur esprit, dans le songe, imaginerait-il des actions qui y seraient contraires ? Ils peuvent donc se réjouir des bonnes actions, quoique fictives, faites en songe, parce qu'elles témoignent du fonds d'honnêteté qui est en eux.

Le même raisonnement s'applique aux autres catégories d'hommes. Les situations les plus inattendues dans le songe, et les actes les moins explicables, ont une relation éloignée, mais réelle, avec le fond de leurs dispositions dans la vie ordinaire. Ils peuvent ne jamais vouloir porter tort au prochain, dans la mesure, le poids, la monnaie, la réputation, l'honneur ; mais ils sentent en eux une inclination secrète. Les actes répréhensibles du songe la manifestent ; et ce leur est une leçon intime pour se surveiller mieux dans les réalités de la vie.

Mettons fin ici à cette longue étude. La suite apportée dans la succession de ses chapitres demandait que le lecteur en eût dans un seul article tout l'ensemble sous les yeux. — Il nous restera seulement à étudier un certain nombre de *songes historiques*, pour en voir les diverses interprétations.

Louis d'ALBORY.

(*A suivre.*)



L'Année de Vénus

Il a été parlé, ici même, de l'astrologie et de ses divagations multiples. D'autre part, les journaux quotidiens ont publié, dans les premiers jours de janvier 1907, de nombreuses consultations de mages, devineresses, chiromanciennes et autres professionnels de la mysti.....fication, au sujet de la présente année 1907, qualifiée par eux d'« année de Vénus ». Ces expressions « année de Vénus » étaient même données de telle sorte que les naïfs lecteurs pouvaient croire à la survenance d'une ère extraordinaire et rare entre toutes.

Afin de ne laisser aucun doute sur ce sujet, nous nous empressons de fournir à nos amis de la *Revue* les explications suivantes qui leur permettront de se rendre compte de la valeur des termes employés, et de mieux juger d'une forme de la « science » qui, si hypothétique soit-elle, si ridicule même qu'elle paraisse à quelques-uns, n'en a pas moins captivé de très nobles et très puissants esprits, et dont l'origine, commune avec celle de l'astronomie, remonte aux âges les plus reculés, au point de se confondre avec celle-ci dans l'histoire des découvertes du savoir humain.

Le mot « astrologie », de même que les mots « magie », « cabale », et quelques autres, sont reçus avec la plus détestable acception.

Les condamnations réitérées et équitables de l'Église ont, en effet, proscrit, d'une interdiction générale et absolue, les pratiques de cette pseudo-science. Il n'en reste pas moins que les mages qui vinrent adorer l'Enfant-Dieu, à Bethléem, étaient, sans nul doute, de saints personnages, qui devaient à leurs calculs astrologiques la connaissance des signes

auxquels ils reconnurent la venue de Dieu sur la terre. L'un de nos collaborateurs a traité cette question avec autant de compétence que de clarté.

Nous savons, en outre, par la manière dont ils en parlent, que les grands penseurs du Christianisme, Albert le Grand, Isidore de Séville, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, le vénérable Duns Scot, Raymond Lulle, tout en condamnant les pratiques de la magie et le charlatanisme des empiriques de leur temps, n'en accordaient pas moins une certaine considération aux recherches faites loyalement, et pour le service de Dieu, par les intelligences désireuses d'y puiser de nouvelles armes en faveur de la foi.

Il ne faut donc pas s'effrayer outre mesure devant des hypothèses dont le point de départ se trouve à l'origine de la science astronomique, chez les Chaldéens, ces ancêtres du savoir cosmogonique, qui le tenaient, sans doute possible, de la Révélation, puisqu'ils n'avaient à leur service aucun des moyens de connaissance : télescopes, lunettes, équatoriaux, etc., dont dispose l'astronomie moderne.

Quel est le fondement de l'astrologie ?

Ce nom qui, traduit du grec, signifie « raison parlée des astres », différant du mot astronomie, — qu'on doit traduire « législation » ou « ensemble des lois régissant le mouvement des astres », — suppose la croyance au gouvernement des mouvements sidéraux par des « intelligences » supérieures et directrices de ces mouvements, soit par des « anges », ainsi que l'établit si clairement notre collaborateur Alfred Van Mons, dans son étude sur *le Rôle des anges dans l'univers*.

Ce gouvernement des astres par les puissances célestes, analogue au gouvernement des empires terrestres par des « princes » (*maleach*), dont nous entretient clairement la Bible, notamment au Livre de Daniel, a toujours été admis par les Pères et les Docteurs du Catholicisme. C'est sur cette idée primitive que se fonda la classification chaldéenne des puissances sidérales dont l'influence s'exerce sur la terre. De la sorte furent déterminées, par rapport à la terre, les actions bénéfiques ou maléfiques du soleil et des six planètes princi-

pales : Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure et la Lune.

Si arbitraire que puisse paraître cette distribution des « influences astrales », elle n'en domina pas moins toute l'astrologie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque où la science astronomique, s'affranchissant progressivement de la croyance au surnaturel (est-ce un bien ?) ne voulut plus admettre que des *lois cosmiques* d'ordre purement matériel.

Selon cette conception du gouvernement des mondes, les anciens attribuèrent à chacun desdits astres la présence d'un ange ou d'un génie dont cet astre fut le domaine propre, le « Trône », selon leurs expressions.

Cet ange ou génie, préposé par Dieu, non seulement à la direction de l'astre, mais surtout à son action sur la terre, notre planète étant la seule digne d'intérêt, puisque la Sagesse divine l'avait choisie pour être le lieu du sublime mystère de l'Incarnation, cet ange, dis-je, reçut de Dieu la mission soit de répandre ses faveurs, soit d'exercer ses châtiments sur notre planète prévaricatrice. Et, ainsi, l'ange du Soleil, celui de Jupiter, celui de Vénus, furent tenus pour bienfaisants ; ceux de Saturne et de Mars pour malfaisants ; ceux de Mercure et de la Lune pour « indifférents », ou, mieux, pour subordonnés aux autres, en ce sens qu'ils seraient *bienfaisants*, si l'humanité profitait des leçons données par la munificence du Soleil et la sévérité de Saturne, ou *malfaisants*, si cette même humanité abusait du bienfait et se révoltait contre la peine.

*
* *

La croyance primitive assigna à chacun des astres. — c'est-à-dire à leurs anges ou génies, — une prépondérance sur tous les autres pendant la durée d'un Cycle, à savoir *trente-six ans*. Ces Cycles se distribuent à l'inverse des révolutions annuelles, et, tandis que la succession des influences particulières formait une *semaine d'années* dans l'ordre des relations astrales, le soleil restant au centre, l'ordre cyclique fut assimilé à la

succession des jours dans la semaine vulgaire, mais au sens opposé, c'est-à-dire en *régression*.

Exemples :

Jours de la semaine	Cycles
Dimanche. — Jour du soleil.	Saturne. — Samedi... 36 ans.
Lundi. — Jour de la lune.	Vénus. — Vendredi... —
Mardi. — Jour de mars.	Jupiter. — Jeudi..... —
Mercredi. — Jour de mercure.	Mercure. — Mercredi.. —
Jeudi. — Jour de jupiter.	Mars. — Mardi..... —
Vendredi. — Jour de vénus.	Lune. — Lundi..... —
Samedi. — Jour de saturne.	Soleil. — Dimanche... —

On supposa que, pendant ces trente-six ans, l'astre dont c'était le rang exerçait une sorte de commandement, — une « présidence du Conseil » (qu'on me passe ces mots), sur ses collègues, en sorte que le commandement des sept, à tour de rôle, constituait une *semaine de Cycles*, ou *deux cent cinquante-deux ans*.

*
* *

La prépondérance cyclique de l'un des astres n'entraînait pas l'inaction obligatoire des autres. Elle se bornait à contraindre ceux-ci à n'exercer leur action que dans la mesure, le cadre ou le sens de l'action générale du Cycle lui-même. — Un exemple fera comprendre cette différence :

Si le soleil, foyer de lumière bienfaisante, propice à toutes les floraisons de l'esprit, préside le Cycle, ses trente-six ans verront se manifester les œuvres de l'esprit avec un éclat et une profusion supérieure à ceux des autres Cycles. — Mais chacune des planètes présidant aux années n'en apportera pas moins son influence particulière sur la nature de cette production d'œuvres intellectuelles.

Ainsi, dans un Cycle solaire, une année de Saturne sera surtout féconde en œuvres de pensée religieuse ou anti-religieuse. En Cycle de Saturne, cette même année saturnienne serait marquée par des événements sinistres, portant le signe visible du châtement divin.

Que l'on prenne pour illustration le Cycle solaire de 1729 à 1764, on y remarque l'extraordinaire mouvement des esprits qui, au dix-huitième siècle, donna naissance à une mentalité nouvelle. C'est en cette période, en effet, que se manifestent, avec les découvertes scientifiques qui vont bouleverser l'ancienne conception du monde, les brillantes mais funestes littératures dont se corrompt la morale universelle. Ce temps est celui de l'Encyclopédie, de Diderot, de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire. Et les années saturniennes y apparaissent particulièrement hostiles à Dieu.

Au Cycle solaire de 1729 à 1764 succède le Cycle saturnien de 1765 à 1800. — C'est la période révolutionnaire avec son effroyable série de catastrophes expiatoires, et l'année 1793 de ce Cycle, dominée par Saturne, maître du Cycle, est, entre toutes, sanglante et maudite.

*
* *

Voici donc comment l'Astrologie classait les influences cycliques et annuelles : Le Soleil, bienfaisant, — présidait à *l'épanouissement* de toutes les intellectualités. Saturne, mal-faisant, — ramenait le châtiment divin *épurateur*, par la *fatalité* des conséquences logiques enfermées dans les iniquités humaines comme dans leurs prémisses.

Vénus, bénéfique, ouvrait l'ère des *ensemencements* des fécondations, soit par la guerre, soit par la dispersion des idées.

Jupiter, — bénéfique aussi, — *couronnait*, toutes proportions gardées, les orgueils, les audaces, les initiatives. Fussent-elles perverses, ces audaces et ces initiatives de la liberté humaine, n'en recevaient pas moins leur rémunération dans le temps.

Mercure, — indifférent, — favorisait le *lucre* dans les entreprises de l'industrie ou du génie *inventeur*, mais avec cette particularité que, s'il succédait à un Jupiter animé d'une noble fierté, il secondait de préférence les œuvres inspirées par cette fierté. Que si la vanité seule avait été le mobile des efforts humains pendant le Cycle jupitérien, Mercure donnait à cette vanité sa récompense, ainsi qu'il faut l'entendre dans la sentence sublime de l'Évangile : « *Receperunt mercedem suam : VANI VANAM.* »

Mais ce Mercure « indifférent » préparait le terrain à l'entrée en scène de l'astre suivant.

Mars, en effet, venait *détruire* sans distinction les œuvres bonnes ou mauvaises. En sorte que celles de ses œuvres auxquelles Dieu avait concédé une force plus grande pouvaient survivre au passage du destructeur; celles qui n'avaient qu'une existence précaire et factice disparaissaient dans la tourmente.

La Lune, enfin, était tenue pour indifférente, à l'égal de Mercure, parce qu'elle représentait l'instabilité, le caprice, la *transition* entre un cycle de ravage (Mars) et un cycle de résurrection (Soleil).

*
* *

Nos lecteurs sont désormais renseignés sur la valeur de ces mots « année de Vénus ». Chaque Cycle est *ouvert* et *fermé* par l'astre qui y préside. Il faut entendre par là que la première et la dernière année d'un cycle sont régies par l'astre de ce cycle.

Prenons pour dernier exemple le cycle actuel que nous achevons de vivre. Il appartient à Mercure et a commencé son circuit le 21 mars 1873. — Voici le tableau de ce cycle et l'ordre de succession de ses influences annuelles :

Cycle de Mercure

Années	Astres	Années	Astres	Années	Astres
1873.....	Mercure	1885.....	Soleil	1897.....	Jupiter
1874.....	Lune	1886.....	VÉNUS	1898.....	Mars
1875.....	Saturne	1887.....	Mercure	1899.....	Soleil
1876.....	Jupiter	1888.....	Lune	1900.....	VÉNUS
1877.....	Mars	1889.....	Saturne	1901.....	Mercure
1878.....	Soleil	1890.....	Jupiter	1902.....	Lune
1879.....	VÉNUS	1891.....	Mars	1903.....	Saturne
1880.....	Mercure	1892.....	Soleil	1904.....	Jupiter
1881.....	Lune	1893.....	VÉNUS	1905.....	Mars
1882.....	Saturne	1894.....	Mercure	1906.....	Soleil
1883.....	Jupiter	1895.....	Lune	1907.....	VÉNUS
1884.....	Mars	1896.....	Saturne	1908.....	Mercure

On voit donc que dans la période de trente-cinq ans écoulée depuis l'année 1873 jusqu'à la présente année 1907, Vénus a gouverné quatre fois le monde, — en 1879, 1886, 1893, 1900, — et va le gouverner encore pendant un an, du 21 mars prochain au 20 mars 1908.

Elle a tenu ce rôle prépondérant dans un cabinet dont Mercure était le « président du Conseil », ainsi que je l'ai dit plus haut. Ledit Mercure gouvernera par lui-même pour la dernière fois, de 1908 à 1909, — époque à laquelle, pour me servir de la même comparaison, le ministère Mercure sera remplacé, pour trente-six ans, par un ministère Mars.

Nous avons dit que, selon la théorie astrologique, Vénus représente l'« ensemencement », la « fécondation ». Il faut donc entendre par là que l'année astrologique 1907 va semer sur la terre des germes d'œuvres ou d'actions, bonnes ou mauvaises, dont l'incubation, la croissance, l'épanouissement seront plus ou moins rapides, mais qui, toutes, auront à subir, dans deux ans, les premiers coups de Mars, le *Destructeur*, puisque l'année 1909 sera la première du Cycle de la farouche planète, laquelle gouvernera sans contrôle pendant cette année-là.



Je n'ajoute rien de plus à cette exposition sommaire. Est-il bien nécessaire que je répète ici l'affirmation, cent fois renouvelée par la *Revue*, que toutes ces théories du passé ne valent qu'à titre de « curiosité », ou, pour en parler plus honorablement, à titre de singularités qu'on aurait mauvaise grâce à rejeter avec dédain, bien qu'on ne leur doive accorder que la créance prudente tolérée par l'Église aux affirmations mal étayées de preuves? — En condamnant les mages, les devins, les sorciers, les nécromants, pour l'usage abominable que beaucoup d'entre eux firent de leurs pratiques, l'Église n'a pas, que je sache, frappé du même anathème l'effort de la pensée, cherchant, par tous les moyens, la glorification de Dieu et de son Christ. Elle n'a fulminé contre les astrologues que pour humilier leur orgueil en révolte contre ses saintes

lois. Mais la malédiction tombe d'elle-même si l'esprit de bonne foi, à la recherche d'un moyen nouveau de connaître, se courbe humblement devant le magistère souverain et se tient prêt à renoncer même à ses plus intimes certitudes pour ne proclamer que l'infailibilité de l'Enseignement divin.

Jean DE L'ESTOILE.



Une Séance de Spiritisme

Compte rendu d'une séance de spiritisme à laquelle nous avons assisté. Nous avertissons que si le dialogue qu'on va lire n'est pas d'un palpitant intérêt, il est du moins absolument authentique : à ce point de vue, nos lecteurs pourront en tirer des conclusions pratiques et instructives, car il comporte beaucoup de réflexions.

I. — Occasion.

Le lundi 22 octobre dernier, une personne inconnue vint trouver un des vicaires de ma paroisse, et lui dit en substance : « Je demeure à l'autre bout de Paris, mais je suis une vieille amie de vos nouveaux voisins. Leur ayant demandé de me faire connaître M. l'abbé Linand, de cette paroisse, ils m'ont indiqué votre appartement. Or, depuis quelques semaines, je m'occupe de spiritisme, et c'est l'esprit de mon ancien confesseur, le R. P. Marès, décédé depuis plus de vingt ans, qui m'a dit de m'adresser à vous pour en recevoir des conseils sur deux ou trois cas de conscience que je ne veux pas soumettre à mon confesseur actuel. Je suis pressée en ce moment, pouvez-vous me recevoir demain ? »

Et elle lui montre en même temps son nom en toutes lettres sur une page d'écriture fort irrégulière, tracée sous l'influence de l'esprit d'outre-tombe.

Le vicaire s'étonne d'abord, et ensuite accepte la visite du lendemain ; puis vient me prier d'y assister : bonne occasion de voir et d'entendre moi-même.

II. — Préparatifs.

Le 23, à l'heure dite, j'étais chez M. Linand, repassant avec lui l'histoire du spiritisme, et persuadé que la franc-maçonnerie a beaucoup patronné son action sur le monde, maître

Lucifer tenant en main ses plus zélés promoteurs. N'est-ce pas comme une religion de l'esprit satanique à opposer au christianisme de l'esprit divin ?

Arrive notre visiteuse, figure un peu exaltée ce jour-là, et, après un bref salut, disant à l'abbé Linand : « Vite, Monsieur, prenez du papier, et, ce qu'il faut pour écrire ; le P. Marès m'a dit qu'il parlerait en latin, qu'il a des conseils à vous donner, et que cela ne regardait que vous.

— Mais, observe le vicaire, il me semblait que c'est vous qui aviez des conseils à me demander, quelques scrupules de conscience à soumettre.

— Sans doute, sans doute, mais il faut d'abord obéir au P. Marès. »

De son bureau, où nous prenons encre, plumes, et papier, nous passons au salon, observant à Marie-Louise que si quelque visite arrive, nous n'y sommes point.

III. — La Séance.

M^{me} Suzard, c'est le nom de la spirite, et M. l'abbé Linand prennent place autour de la table ; et, de mon côté, dans un fauteuil, je m'apprête à demeurer pendant deux heures tout yeux et tout oreilles.

Alors M^{me} Suzard étale son papier, fait un signe de croix, récite une prière que je n'entends point, trempe sa plume et la pose sur la feuille blanche, prête à écrire. Elle prononce distinctement :

« Êtes-vous là ? »

Aussitôt sa main tremble légèrement, et court sur le papier, traçant cette réponse :

— Oui, je suis là, mais ce n'est pas moi qui vous parle, c'est le P. Marès »

M^{me} SUZARD. — Que faut-il dire à l'abbé ?

L'Esprit écrit, en dirigeant sa main : « Le neinll matendren. Ne vous inquiétez pas de ce que vous écrivez, ce n'est pas vous. »

Le vicaire lit, et proteste : « Mais, ce n'est pas du latin, cela ! »

ELLE. — L'abbé dit qu'il n'y comprend rien, ce n'est pas du latin. Alors l'Esprit écrit de nouveau : « In n n l m menter nest trecimtgr vous en gardant vos serments précieux... ne me remerciez pas, mon cher condisciple, car je suis plus vieux que vous, je veux votre bonheur... »

ELLE, après nos observations. — Mais il dit qu'il ne vous a connu ni au séminaire ni même aucune autre part, et il ne comprend rien à ce que j'ai écrit.

L'ESPRIT. — Il faut écrire toutes les lettres que je vais vous dire, bien posément, ne nemeen le plus sérieux : le premier devoir d'un bon prêtre est de toujours chercher la gloire, de Dieu.

ELLE, levant la plume. — « Mais, Père Marès, voudriez-vous dire qu'il ne le fait pas ? »

L'ESPRIT. — C'en'est pas cela. J'ai beaucoup de choses à dire à l'abbé, mais il faut qu'il prenne lui-même la plume, car vous ne pouvez pas lui écrire en latin, vous voyez bien que cela ne va pas.

ELLE. — Voyons, je vais faire bien attention, guidez bien ma main.

L'ESPRIT. — Non, donnez-lui la plume.

ELLE. — La mienne dont vous vous servez, ou l'autre qui est sur l'encrier ?

L'ESPRIT. — Non, je veux parler avec vous, qu'il prenne l'autre ! Ne me demandiez-vous pas un confesseur ? Eh bien, il faut que vous lui demandiez de vous faire connaître l'abbé Léo Garius, c'est à lui que vous devez vous adresser.

ELLE. — Il faudra donc que je vienne toutes les semaines de l'autre bout de Paris ?

L'ESPRIT. — Non, puisque vous allez venir habiter sur cette paroisse.

ELLE. — Mais je ne veux pas y venir, ma clientèle n'est pas ici : voulez-vous donc absolument que j'y vienne ?

L'ESPRIT. — Oui, oui, mais passez la plume à votre voisin.

Comme déjà plus haut, M^{me} Suzard garde sa plume, mais l'abbé Linand en prend une sur l'écritoire, la trempe, puis la pose sur la feuille placée devant lui, prêt à écrire.

Hélas ! l'abbé attend, et l'encre se dessèche. Il faut prendre une nouvelle plumée d'encre,... puis une troisième... et l'Esprit reste sans doute impuissant, puisque M. l'abbé constate qu'il ne ressent absolument rien dans les doigts, et que sa plume reste inerte. L'encre continue à se dessécher...

Alors, ELLE. — Mais, mon Père, n'avez-vous pas dit de passer la plume à l'abbé ; pourtant il n'écrit pas.

L'ESPRIT. — Oui, mais je ne suis pas prêt.

ELLE. — Le ferez-vous écrire dans un instant ?

L'ESPRIT. — Oui, mais priez donc en attendant ; cette prière que vous avez composée, écrivez-la.

ELLE. — « Dieu tout-puissant, qui m'avez accordé la grâce de communiquer avec mes parents bien-aimés, soyez mille fois béni de ce bienfait ; ne permettez pas que j'oublie jamais de vous en remercier, et de vous témoigner ma reconnaissance par une charité constante. Faites que cette grâce serve à me rendre meilleure, plus dévouée au prochain et au soulagement des âmes du purgatoire. Ne permettez pas que l'orgueil me rende cette faculté nuisible, et daignez me la retirer si elle devait être cause de péché pour moi ou pour les autres. Que par votre miséricorde, les âmes des fidèles défunts jouissent du bonheur éternel et veillent sur moi. »

M^{me} Suzard dit alors à l'abbé : « Répétez cette prière, vous verrez qu'alors le P. Marès vous fera écrire. »

Mais le vicaire : « D'abord, il y a là-dedans des choses qui ne me concernent pas, mes parents à moi ne m'ayant pas apparu ; et puis, s'il veut me faire écrire, il n'a qu'à le faire. — Tenez, plutôt, demandez-lui :

« Y a-t-il des revenants dans cette maison ?

L'ESPRIT. — Oui, M^{me} Duchâteau.

ELLE. — Que demande-t-elle ? des messes ?

L'ESPRIT. — Oui, des messes chaque mois.

ELLE. — Une ?

L'ESPRIT. — Oui.

ELLE. — Pendant un an ?

L'ESPRIT. — Non.

ELLE. — Encore plus longtemps ?

L'ESPRIT. — Oui.

ELLE, (rapidement). — Deux ans, dix ans, vingt ans?

L'ESPRIT. — Non, non, non.

ELLE. — Toute sa vie?

L'ESPRIT. — Oui.

ELLE. — Peut-on la faire venir, la faire parler ?

L'ESPRIT. — Non, ne la faites pas venir, aujourd'hui.

ELLE. — Voudra-t-elle la prochaine fois?

L'ESPRIT. — Oui.

ELLE. — L'abbé pourra-t-il la faire parler?

L'ESPRIT. — Non; vous, oui.

ELLE. — Mais alors, vous m'assurez bien que je ne commets pas de faute en faisant parler les défunts?

L'ESPRIT. — Non, non.

ELLE. — Je puis donc continuer sans craindre de pécher?

L'ESPRIT. — Oui, je vous connais, vous le savez bien, je ne suis pas un prêtre facile.

ELLE. — L'abbé demande si son mari a quelque dette.

L'ESPRIT. — Oui, mais il ne rendra jamais rien.

ELLE. — Savez-vous la somme?

L'ESPRIT. — Oui.

ELLE. — Pouvez-vous me la dire ?

L'ESPRIT. — Non, cela ne regarde que lui.

ELLE. — La défunte le sait-elle, et souffre-t-elle de cette dette?

L'ESPRIT. — Oui, oui, elle voudrait qu'il la paie, mais il ne pense pas à cela.

ELLE. — Peut-elle lui inspirer d'y penser, et de s'acquitter?

L'ESPRIT. — Non.

ELLE. — Donnez-nous au moins la consolation de lui parler un peu.

L'ESPRIT. — Pas aujourd'hui. »

Alors, M^{me} Suzard se tourne vers le vicaire, pour lui demander quelques explications sur les questions qu'il vient de lui faire poser; mais aussitôt sa main s'agite, et écrit :

L'ESPRIT. — Ne parlez pas, ce que j'ai à dire est très grave, écoutez.

ELLE. — Enfin, mon Père, l'abbé attend, et il va s'impatienter.

L'ESPRIT. — Non.

ELLE. — Où lui parlerez-vous? ici ou ailleurs?

L'ESPRIT. — C'est ici que je veux lui parler.

ELLE. — Alors vous allez vous hâter, car le jour baisse, on n'y voit plus.

L'ESPRIT. — Allumez, si vous voulez.

ELLE. — Mais, je veux retourner chez les voisins, mes amis, il y a assez longtemps que je suis ici.

L'ESPRIT. — Ne les dérangez pas.

ELLE. — L'abbé prend la plume, et vous attend.

L'ESPRIT. — Dans cinq minutes.

Alors, j'allume moi-même la lampe, tandis que le vicaire, prenant l'Esprit au mot, sort sa montre, se croise les bras, et reprend la plume à la cinquième minute. Mais, c'est en vain, car le temps continue à s'écouler en pure perte.

ELLE. — Mon Père, pourquoi le faites-vous attendre?

L'ESPRIT. — Parce que je ne puis pas me servir facilement de lui, il n'est pas un médium comme vous. — Il faut pourtant que je parle à l'abbé. Il est des choses qu'il doit faire et qu'il ne sait pas. Ne me demandez pas si vous pouvez m'évoquer, c'est inutile. Si vous ne pouviez pas le faire, je vous aime trop pour vous damner.

ELLE. — Dites-moi, que doit-il faire pour la défunte M^{me} Duchâteau?

L'ESPRIT. — Prier pour elle, son Bréviaire, ses prières habituelles, beaucoup de bonnes œuvres.

ELLE. — Les prières qu'il a adoptées suffisent-elles?

L'ESPRIT. — Oui, qu'il continue, et qu'il écoute mes avis. Quand on est prêtre, il faut aimer tout le monde en Dieu.

ELLE. — L'abbé est-il donc coupable en quelque chose?

L'ESPRIT. — Non, mais il faut qu'il suive mes conseils. Dites-lui bien, vous savez que j'ai toujours eu confiance en vous. Eh bien, je vous en donne une preuve de plus. Dites-lui ce que je vais dire.

« Mon cher ami, ne vous fâchez pas, si je vous donne des avis. Ne vous mettez en peine que de l'éternité. Les choses passent, et le bien demeure autant que Dieu, et nous possédons au ciel nos âmes immortelles. Ne me remerciez pas, mais

obéissez-moi, vous ne savez pas le bien que vous ferez à votre âme. Ne me faites pas l'injure de douter de moi... »

ELLE. — Mon Père, il y a là un ami de l'abbé qui demande si vous connaissez sa Revue.

L'ESPRIT. — Oui, elle fait beaucoup de bien, il faut qu'il y continue son zèle, qu'il ne manque pas de faire ses informations sur les prêtres militants, qu'il ne tienne pas compte de ses ennemis, qu'il continue ses livres, même...

A ce moment la porte s'ouvre, une amie de M^{me} Suzard vient la chercher pour dîner; et l'Esprit d'outre-tombe, privé de la main qui écrivait, remet à plus tard la suite de ses conseils.

Le lendemain, chez elle, M^{me} Suzard évoque encore l'esprit et lui demande : Pourquoi, hier, vous qui vouliez tant faire écrire l'abbé, n'y avez-vous pas réussi ! Il ne s'en est pas contrarié, mais son ami a constaté que vous n'avez pu agir sur sa main sacerdotale.

L'ESPRIT. — Ne me parlez pas de ça, ma fille : et pour vous punir de votre réflexion, je resterai huit jours sans vous faire écrire. Vous pourrez pourtant m'interroger, je vous répondrai mentalement.

Après les huit jours, M^{me} Suzard l'interroge : Pourquoi ne me permettez-vous pas de parler de Spiritisme à mon confesseur ?

L'ESPRIT. — Ce que Dieu permet, n'a pas besoin d'être autorisé par votre directeur. D'ailleurs, beaucoup de prêtres sont spirites, mais se le cachent les uns aux autres : parce que la franc-maçonnerie a eu sa part dans la fondation de ce culte nouveau : mais dites à l'abbé que Dieu l'autorise : il le verra dans le Bréviaire, s'il sait le lire.

ELLE. — Et s'il me demande en quel passage ?

L'ESPRIT. — Qu'il le cherche, s'il veut le trouver.

Réflexions. — Comme nous l'avons dit, le dialogue avec l'esprit n'est peut-être pas d'un grand intérêt, les circonstances ne s'y prêtant point. Aussi, là n'était pas notre but, car il s'agit du Spiritisme lui-même, dans ses multiples manifestations.

Or : 1^o L'écriture tracée devant nous sous l'influence de

l'esprit évoqué est toute différente de celle de M^{me} Suzard, dont nous avons eu des lettres sous les yeux. Donc, l'intervention d'outre-tombe est déjà possible. — Bien plus, on nous a dit que cette écriture ressemblait beaucoup à celle du R. P. Marès, le confesseur décédé depuis vingt ans. Donc, nouvelle probabilité de l'intervention d'outre-tombe.

2^o Les questions suggérées par l'abbé à M^{me} Suzard roulaient sur des particularités que celle-ci ignorait, et pour lesquelles elle ne pouvait donc faire d'elle-même une réponse quelconque. Autre preuve d'une intervention extranaturelle.

3^o Quand M^{me} Suzard affirme à l'esprit que l'abbé va s'impatienter, et que l'esprit au contraire le nie, le vicaire nous dit : « C'est vrai, j'attends, mais sans aucune envie de m'impatienter. » Preuve, ici, que M^{me} Suzard et moi jugions mal sur l'apparence, et que l'esprit voyait intérieurement la vraie pensée du vicaire.

4^o Les manifestations de la défunte, M^{me} Duchâteau, n'étaient connues de personne, et M^{me} Suzard ne savait même pas qu'elle eût habité cette maison, car la famille avait déménagé à cette époque. L'esprit seul pouvait donc parler. Mais, en refusant de l'évoquer, il prouvait qu'elle n'était pas sous son empire, et ne pouvait même chercher à l'imiter.

5^o En défendant de parler de spiritisme au confesseur, sous prétexte qu'il suffit que Dieu l'approuve, l'esprit montre ici qu'il n'est ni de l'Eglise, ni de Dieu ; et il fait le jeu de Satan.

6^o De même que l'abbé Linand fut étonné que son nom eût été écrit par l'esprit à l'autre bout de Paris, de même l'abbé Garius le fut quand M. Linand lui montra son nom écrit par l'esprit. M^{me} Suzard et ses amis ne le connaissaient point : l'intervention d'outre-tombe est donc manifeste. — Mais, ce qui paraît non moins étonnant, c'est l'imprévu avec lequel M^{me} Suzard a demandé, plus tard, à ses amis, de lui procurer un logement sur cette paroisse, comme l'esprit l'avait dit, alors qu'elle n'y a aucun intérêt : mais elle n'a pu s'adresser à M. Garius, mort dans l'intervalle.

7^o Il est remarquable aussi qu'après avoir tant annoncé qu'il

parlerait en latin à M. l'abbé Linand, l'esprit n'ait pu lui faire écrire un seul mot, à lui-même, ni faire tracer un vrai mot latin à M^{me} Suzard, son médium pourtant si facile. Un esprit du ciel n'y eût pas eu cette peine.

Enfin, il faut ajouter que l'esprit avait vu juste en ce qui regarde les dettes de M. Duchâteau. Non seulement il n'a pas payé, mais il s'est laissé envoyer au juge de paix, puis citer au tribunal civil de la Seine, où il a été condamné. Refusant toujours, et pour ne pas être saisi, il n'a échappé au jugement qu'en mettant au nom de sa seconde belle-mère le mobilier qu'il possédait au temps de la première.

Résumons. — Dans l'ensemble, des incohérences nombreuses ; dans les détails, quelques exactitudes ; sur certains points, des impossibilités ou des oublis. Il est difficile d'y voir l'esprit d'un personnage connu ; et l'on peut se demander s'il n'y avait pas là un de ces esprits malins qui aiment à « se divertir et à se moquer de nous », comme disait, l'autre jour, la *Vie d'outre-tombe*, à moins qu'il n'y ait supercherie de la part du médium, ce que ses amis ne croient pas, et même paraît impossible pour plusieurs des détails.

Alix BECK.



Le Sacristain Sorcier

et le Sacristain Modèle

On nous communique le récit de pratiques de sorcellerie, ou prétendues telles, — qui peut-être n'ont pas été réellement employées, mais ont bouleversé durant quelques mois toute une commune d'un département du Sud-Ouest.

Trois questions y sont posées ; et nous croyons que cette lecture ne sera pas dépourvue de quelque intérêt.

I. — Que faut-il penser des sorciers?

1^o Le sorcier est « une personne que le peuple crédule croit en société avec le démon pour faire des maléfices ». — Or, y a-t-il des hommes qui fassent un pacte avec le démon ? Oui ; des faits très nombreux dans l'histoire des exorcismes faits par un certain nombre de saints en sont une preuve ; et la croyance populaire elle-même, tout erronée qu'elle puisse être aujourd'hui, repose sur une première certitude, trop mal interprétée dans la suite des générations, ayant eu une base réelle. Donc, pas de doute au point de vue théorique.

Quant au point de vue pratique et personnel à tel ou tel homme, évidemment il serait très souvent injuste, et toujours dangereux, d'accuser nommément certaines personnes de relations directes avec le démon, pour perpétrer tous les crimes que la haine ou la vengeance peuvent quelquefois inspirer. Aussi, tout ce qu'il faut en penser se réduit-il à ce mot : N'en penser rien ! Peut-être cependant le sorcier n'est-il souvent qu'un homme de plus ou moins de valeur, qui accepte

après coup une réputation qu'on lui a faite à son insu, et en profite pour provoquer les cadeaux de ceux qui veulent détourner ses maléfices en se conciliant son amitié. Sans se faire des rentes proprement dites, le sorcier peut ainsi garnir son grenier, sa grange, ou sa volière.

2° *Qu'en pense l'Église?* — Le Décalogue enseigne ce qu'il faut penser des maléfices et de tout ce qui rentre dans cette catégorie; mais nos sorciers forment une secte à part, dont les individualités restent isolées, et même se montrent assez souvent avec des sentiments de véritable esprit chrétien. On a même rencontré des personnes qui avaient eu recours au sorcier du pays, et déclaraient que sa principale prescription était toujours de faire porter à M. le curé un certain nombre d'honoraires de messes. Le paroissien qui porte des honoraires à son curé ne fait qu'une action louable; mais le prêtre doit réagir avec fermeté contre les demandes de messes noires, de messes sèches, et de messes à rebours. La superstition, l'esprit de haine, et le blasphème y seraient trop visibles.

3° *Les sorciers sont-ils aussi redoutables qu'on le dit?* — Nullement, d'autant plus qu'en les surveillant un peu on s'aperçoit de deux choses: a) Quand on va consulter le sorcier, d'habitude on ne le trouve pas; mais quelqu'un de sa famille vous reçoit, vous interroge, n'a pas de peine à connaître vos pensées et vos désirs... b) Le sorcier, qui a tout entendu (ou à qui l'on répète exactement vos dires s'il était absent), arrive tout essoufflé, et bientôt n'a pas de peine à paraître tout savoir sans vous interroger. Qu'il y ait chez eux la ruse humaine, oui! mais la ruse du diable, non! Ils ne sont donc redoutables en rien, au sens de la demande qui est posée.

II. — Quelques exemples de réelle authenticité.

1° *Le sacristain sorcier.* — Le Landais Mansicaud, sacristain de Coussol, s'en allait de ferme en ferme, après l'enregistrement des récoltes, réclamer les quelques décalitres de grains qui constituaient le paiement en nature de son modique

casuel. Pauvre, c'était son pain; réellement dévoué, c'était sa récompense. Pour ces deux motifs, il exigeait trop bonne mesure, et versait même plus souvent dans son sac que dans celui de son curé.

Or, il advint que l'aubergiste Phitard, qui désirait sa place, n'eut pas de peine à noircir Mansicaud dans l'esprit des fermiers mécontents; et un jour, hélas! sans qu'on sût pourquoi ni comment, le sacristain Mansicaud se trouva honni comme sorcier.

Quels étaient ses crimes? — Dans les temps d'orage, il montait au clocher, et de sa main puissante dirigeait les nuages noirs vers les fermes où le froment lui avait été donné avec parcimonie. — Quand il était reparti d'un village avec son hectolitre incomplet, il y revenait la nuit, plaçait la clef de l'église sous la porte du plus riche habitant; et cette maison avait sûrement un mort avant trois mois révolus. — Lorsque l'année suivante on n'augmentait pas la mesure, il allait au bord de l'étang, battait l'eau avec une gaule prise au presbytère, y jetait une poignées d'herbes recueillies à minuit autour des dernières tombes, et, marmottant quelques prières lues à rebours dans le gros livre de la messe, fabriquait ainsi une grêle qui hachait toute plante sur pied, une pluie torrentielle qui ravinaient les propriétés de ses avarés ennemis.

Mansicaud était donc redouté, et plus mal payé; et le curé, qui fournissait à son insu la gaule coupable, dut alors, malgré lui, se séparer d'un bon sacristain qui s'entendait si bien à diriger les nuages, à tuer les gens et à fabriquer la grêle. — Il le remplaça par Phitard, dont les clients faisaient au contraire le plus pompeux éloge.

2° *Le sacristain modèle.* — La paroisse de Coussol a deux annexes, chacune desservie de quinzaine en quinzaine. Le curé partait vers 6 heures, le plus souvent à cheval, confessait, baptisait, faisait le catéchisme, célébrait une première messe prêchait, visitait les malades; et revenait au chef-lieu paroissial chanter la grand'messe à 11 heures.

Or, l'aubergiste sacristain avait soin d'avancer sa pendule, et de sonner régulièrement les trois coups vers 10 h. 40. Se fiant à sa propre montre, le curé arrivait assez souvent en

retard, mécontentant une population qui d'ailleurs chantait des cantiques pour tromper l'attente, mais n'en était que plus impatiente d'entendre l'*Ite missa est*, pour aller manger à l'auberge.

Évidemment, la pendule de Phitard marquait déjà, par erreur, midi et demi, et l'on accusait M. le curé d'avoir été trop longtemps en chaire. Ceux qui le défendaient faisaient arrêter la pendule ; mais Phitard calculait si bien ses instants, qu'il la mettait ensuite assez en retard pour que les vêpres ne commençassent qu'à l'heure où elles auraient dû être presque finies. — C'était double profit : comme aubergiste, Phitard gardait chez lui la plupart de ses clients presque une heure de plus ; comme sacristain, il faisait murmurer contre le curé qui était resté l'ami de Mansicaud.

Cela durait depuis quelques mois sans qu'il fût possible d'y mettre ordre, quand l'évêché crut devoir nommer à Coussol, avec des instructions spéciales, un prêtre plein de zèle, que les difficultés ne rebutaient pas, que personne n'intimiderait, et que le devoir trouvait toujours à son poste. L'abbé de La Clède fut bientôt populaire, son caractère et ses aumônes lui gagnant ses paroissiens. Il put convaincre alors Phitard de déloyauté, et lui retirer les clefs de l'église et de la sacristie, pour les confier à Mansicaud, qui ne manquait aucun office, chantait au lutrin, et paraissait digne de sa confiance, car, personne hélas ! ne le lui avait signalé comme un sorcier redoutable.

Le dimanche d'après, le curé fut mis au courant, mais prêcha en vain pour défendre son choix, et démontrer l'impossibilité des crimes dont la gaule, l'herbe, et la clef aux mains de Mansicaud restaient tout à fait innocentes.

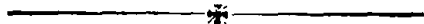
Rien n'y fit : des lettres signées du maire, de l'instituteur, et de l'aubergiste arrivèrent à l'évêché : le doyen fut habilement induit en erreur ; l'ancien curé demanda à revenir dans cette paroisse que l'abbé de La Clède avait enrichie d'un chemin de croix, d'un autel de la sainte Vierge, d'un bénitier artistique, d'habits de suisse et d'enfants de chœur, sans compter pour le presbytère un petit kiosque au jardin, et dix ruches d'abeilles dans la prairie attenante. — L'abbé de La

Clède dut partir la semaine même où l'on battait le froment ; et ce fut son indélicat remplaçant qui profita de ses améliorations et encaissa en entier les 5 ou 600 francs que valait le casuel payé sur les récoltes. Mansicaud lui-même dut quitter le pays : son triple pouvoir de sorcier lui aurait sûrement mérité une mort inattendue ; et il est certain que son curé lui-même, au sortir d'un village, fut un jour mis en joue par le fils du dernier mort.

Voilà une histoire vraie, dont tous les détails sont authentiques, et furent racontés officiellement, à leur date, à l'un de nos évêques actuels, ami de l'un des curés dont il s'agit.

La morale à en tirer se laisse deviner d'elle-même.

J. ÉTAIS.



DE VRAIS MIRACLES CONSTATÉS

(SUITE)



III

Textes des Pères de l'Église sur les miracles de foi.

Saint Barnabé¹ est le premier Père qui nous ait parlé des miracles du Christ : « En instruisant le peuple d'Israël, dit-il, le Sauveur a fait beaucoup de signes et beaucoup de miracles... montrant et prêchant son grand amour. »

Quadrat, dans Eusèbe, dit aussi que plusieurs guéris ou ressuscités vivaient encore.

Un autre des plus anciens Pères et de ceux qui font le plus autorité en matière de Tradition, puisqu'il avait été le disciple de saint Polycarpe, qui avait lui-même conversé avec les Apôtres, est sans contredit saint Irénée. Son maître connaissait, disait-il, « des témoins oculaires des miracles du Christ ».

Dans son magnifique ouvrage *Contre les hérésies*², il parle, sans doute, souvent en historien de son temps plutôt qu'en interprète de la Tradition ; mais, pour ce qui regarde les miracles du Christ et des Apôtres ou les prodiges promis à l'Église, il peut à bon droit passer pour un canal de la divine Tradition. C'est le cas pour les miracles prédits par les prophètes et opérés par Jésus et ses Apôtres ou leurs disciples : « Jésus-Christ, dit-il, est ressuscité des morts le troisième jour : c'est certain ; et il s'est manifesté à ses disciples, et à leur vue il a été reçu dans le ciel... Si on dit que le Seigneur a accompli cela seulement en faisant paraître des fantômes imaginaires, nous les ramènerons aux prophéties, et nous démontrerons

1. S. Barnab., *Epist.*, cap. v ; Quadrat (dans Eusèbe).

2. S. Irén. ad Corinth., *Contra hæc.*, p. 96-97. Edit. de Paris, 1567.

par elles que Dieu a prédit et fait cela très exactement, et qu'il est seul le Fils de Dieu.

« Voilà pourquoi, en son nom, ceux qui sont vraiment ses disciples, recevant de lui cette grâce, agissent pour le bien des autres hommes, selon le don que chacun a reçu de lui. Car les uns chassent les démons, parfaitement et réellement ; d'autres ont la prescience des choses futures, des visions, et annoncent l'avenir. D'autres, par l'imposition des mains, guérissent et rendent à la santé ceux qui souffrent de quelque maladie. Et de plus, comme nous l'avons dit, des morts sont ressuscités, et ont vécu avec nous plusieurs années.

« Que dirai-je de plus ? On ne peut énumérer les grâces que, dans l'univers entier, l'Église, qui a reçu ce pouvoir de Dieu, opère au nom de Jésus-Christ crucifié sous Ponce-Pilate, et cela tous les jours, pour la guérison des peuples ; cela sans séduire personne, sans rien enlever à personne.

« Elle accomplit cela gratuitement comme elle en a reçu gratuitement de Dieu le pouvoir, sans faire appel aux anges ni aux enchantements, mais en invoquant sans péché, et en toute pureté, et publiquement, le Seigneur et le nom puissant de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon l'utilité des hommes. — Les miracles de Simon, de Carpocrate et de tant d'autres semblables qu'on nous objecte ne sont pas l'œuvre de Dieu, ni de vrais miracles, ni accomplis pour le bien des hommes, mais pour leur perte et leur erreur, grâce aux illusions magiques...

« Et ils ne peuvent donner la vue aux aveugles, aux sourds l'ouïe, ni chasser tous les démons, excepté ceux qu'ils envoient, s'ils en envoient : ils ne peuvent guérir les malades, les boiteux, les paralytiques, etc., comme cela arrive souvent. Tant s'enfaut qu'ils ressuscitent un mort, comme le Seigneur et les Apôtres en ont ressuscité, et comme cela a lieu parmi nos frères et très souvent : quand, à cause de la nécessité, l'Église universelle répandue partout, l'a demandé par le jeûne et beaucoup de prières, l'âme est retournée dans le cadavre et l'homme a été rendu aux prières des saints. »

Voilà bien un texte concluant en faveur des trois vérités des miracles, du moins des miracles promis par le Christ et

les prophètes, des miracles qui ont suivi peut-être immédiatement la mort des Apôtres du Christ. Saint Irénée peut très bien avoir surtout en vue ces premiers prodiges de l'ère apostolique, qu'il touchait de si près. Il va jusqu'à tracer des règles de discernement des vrais miracles à constater.

Il dit encore¹ : « Là où est l'Église, là est l'Esprit de Dieu, et tout charisme. »

Saint Cyprien nous tient le même langage ; car il affirme à la fois les miracles ordinaires du Christ et les grands prodiges de sa résurrection et de son ascension qu'il accomplit « pour montrer la puissance de la majesté divine² ».

« C'est pour cela, dit-il, que le Christ Jésus, selon ce qu'en avaient prédit auparavant les prophètes, chassait par sa parole et l'autorité de sa voix les démons des hommes, nettoyait de leur mal les lépreux, redressait les paralytiques, éclairait les aveugles, rendait aux boiteux la force de marcher, rendait de nouveau vivants les morts, forçait les éléments à lui obéir, ainsi que la mer, les vents et les enfers. Les juifs, qui le croyaient homme seulement, à cause de la faiblesse de sa chair et de son corps, le regardaient comme un magicien investi de pouvoirs. Ils l'ont livré... ont demandé sa mort avec violence et acharnement, accomplissant ce qu'il avait prédit, avec tous les prophètes qui l'avaient précédé... L'événement a accompli exactement ce qu'on croyait. »

Puis le saint martyr parle de la Résurrection et des preuves qu'en donna le Christ, ainsi que de son ascension et de sa descente à la fin des temps pour juger le genre humain. Mais ce que nous nous proposons d'établir est établi : Saint Cyprien affirme, en témoin de la Tradition, que le Christ a réellement, par sa seule parole, accompli, selon que les prophètes avaient annoncé, toutes sortes de miracles sur les éléments, sur les hommes, et même sur les démons et sur la mort.

La manière dont Jésus accomplit ces merveilles prouve à

1. S. Irénée, l. III, ch. xxiv.

2. S. Cypr. Edit. Migne, p. 555, 575 et surtout 580. Il y en a qui attribuent ces paroles à Tertullien. (*Apol.*, c. xxi.) Mais l'un de ces apologistes peut bien avoir copié l'autre pour exprimer la même vérité. Deux témoignages valent mieux qu'un.

elle seule leur caractère divin. D'un autre côté, elles sont si nombreuses et si frappantes, qu'on ne peut les attribuer à une illusion d'optique ou à l'imagination des foules : leur caractère historique est donc par là même reconnu. Quant à leur vérité relative, saint Cyprien la prouve en disant que Jésus-Christ agissait ainsi « pour montrer la puissance de la majesté divine ».

Saint Cyrille d'Alexandrie¹, commentant ce texte de saint Jean : « Il y a beaucoup d'autres choses faites par Jésus : mais si on les écrivait, le monde entier ne pourrait contenir les livres », dit que ce seul texte « indique une très grande multitude de miracles : telle en est la conclusion ».

Saint Cyrille ajoute que comme thaumaturge « Moïse fut l'instrument de la divinité ». Mais il insiste surtout sur les miracles du Christ : « Il fit des choses très élevées, dit-il, au-dessus de la puissance humaine, et dignes de la plus grande admiration comme prodiges². » Ailleurs il interpelle Julien l'Apostat : « En se moquant des miracles très divins de Jésus-Christ, Julien montre bien qu'il ne sait pas admirer ce qui mérite d'être admiré. Comment le Seigneur pouvait-il prouver plus sûrement sa divinité et fonder sa religion ? » Ici il s'agit de la divinité de ces miracles et de leur but, qui est de démontrer cette divinité. Voilà donc deux vérités constatées : ce qui suppose la certitude de la vérité historique, puisqu'un fait ne peut servir de preuve que s'il est lui-même bien prouvé dans sa vérité historique.

Écoutons maintenant un autre saint Cyrille, celui de Jérusalem. Il venait de parler de la filiation divine du Christ. En voici les preuves : « Parmi les fleuves, le Jourdain en est témoin ; parmi les mers, la mer de Tibériade. Ils l'attestent aussi, les aveugles, les boiteux, les morts ressuscités. Les démons apportent aussi leur témoignage... Nous savons qui vous êtes, le Saint de Dieu. Les vents l'attestent, quand ils sont pressés et réprimés par son autorité³. »

Ici on énumère les faits et on les donne comme signes de

1. S. Cyr. d'Al., *Com. sur S. Jean*, ch. XII, t. IV, p. 423 ; *ad Monach.*, c. XXI.

2. *Id.* Sur *Isaïe*, l. II, v. 4-6. l. VI *contr. Jul.*

3. S. Cyr. de Jér. *Catech.* 10, n. 19.

la divinité de Jésus : donc leur vérité est constatée à tous les points de vue.

Arnobé écrit à son tour¹ : « Ces œuvres de puissance, que nous avons résumées et non traitées comme le demandait la grandeur du sujet, il ne les a pas faites seulement *par sa propre vertu* ; mais, ce qui était plus sublime, il a permis avec plaisir à plusieurs autres de les essayer et de les faire en son nom. Il a choisi des pêcheurs, des ouvriers, des paysans et autres de ce genre d'inhabiles qui, envoyés chez les diverses nations, accompliraient sans fard et sans aide *tous ces miracles*. Est-ce qu'il ne fut qu'un des nôtres celui dont la voix populaire chassait chaque jour les infirmités, les maladies, les fièvres et autres tourments corporels, ordonnait aux boiteux de courir, calmait les ouragans et les tempêtes, commandait aux âmes de retourner dans leurs corps ? Les nations, les peuples et ce genre humain incrédule ne donneraient jamais l'assentiment de leur foi à des choses de ce genre, à moins qu'elles ne fussent *évidentes* et, comme on dit, plus claires que le jour. Pouvez-vous nous nommer quelqu'un, parmi tous ces magiciens de tous les siècles, qui ait fait la millième partie de ce qu'a fait le Christ dans des matières semblables, sans observation de sacrifices, de libations et de temps ? » Ici la vérité historique en même temps que la philosophique des miracles du Christ et de ses disciples sont clairement affirmées. Des faits réels si extraordinaires pouvaient seuls emporter d'assaut l'assentiment des ennemis du Christ. Dieu seul et non pas un simple mortel pouvait ainsi commander à la création.

La vérité relative (ou le but de ces miracles) est reconnue par le même auteur dans ce texte : « Ils ont été faits par le Christ, non pour qu'il s'en vantât par vaine ostentation, mais pour que les hommes durs et incrédules comprissent que ce qui était promis n'était pas faux, et qu'ils apprissent au moins à soupçonner, d'après la bonté de ses œuvres, ce qu'était le Dieu véritable. »

1. Arnob., 1. *Contr. Gent.*, I; XLIII, XLV, LIV, et I. II. C'est Arnobé qui a des premiers demandé aux païens où étaient leurs dieux, il y a deux mille ans, lorsque partout l'on adorait le vrai Dieu.

Saint Hilaire¹ tient le même langage sur cette vérité relative et aussi sur la vérité historique des miracles du Christ : « Il ne veut pas qu'on le croie quand il dit qu'il est le Fils de Dieu, à moins qu'on n'y soit déterminé par les œuvres du Père qu'il accomplit. »

Saint Justin² admet non seulement que les miracles de Jésus-Christ sont de vrais miracles, mais il les trouve bien supérieurs à ceux de Moïse pour la publicité et l'autorité. C'est reconnaître ainsi la vérité de tous ces miracles à la fois. Et en cela il ne fait que marcher sur les traces de Philon³.

Tertullien, parlant de la règle de foi donnée par Jésus-Christ, disait des miracles de ce dernier : « Croire que ce même Jésus-Christ, après avoir prêché et *fait des miracles en grand nombre*, a été attaché à la croix, qu'il est ressuscité, est une règle établie par Jésus-Christ⁴. » Et encore : « Partout Dieu propose des signes de sa puissance, pour qu'ils servent aux étrangers de preuve, aux siens de consolation. »

Le grand Origène⁵ n'est pas moins affirmatif. D'abord, il regarde comme invraisemblable : que les Apôtres, hommes sans culture intellectuelle, eussent osé entreprendre de prêcher sans se sentir soutenus divinement ; et aussi, que leurs auditeurs eussent quitté les vieilles coutumes idolâtriques pour passer à une doctrine toute contraire sans avoir été touchés par une puissance extraordinaire et par *des faits miraculeux*.

Puis, il affirme expressément la divinité des miracles de Moïse et de Jésus-Christ : « C'est pourquoi si, déposant toute idée préconçue sur les miracles, on se demande s'ils ont été faits dans un bon ou dans un mauvais esprit, est-ce qu'il n'est pas *évident* que les miracles de Moïse et de Jésus sur lesquels s'appuient des nations entières pour se fonder, ont été opérés par *une puissance divine*, ces œuvres que les Écritures citent comme accomplies par ces personnages ? Ce ne fut pas,

1. S. Hil., *De Trin.*, l. VII, c. xxv.

2. S. Just., *Dial. av. Tryph.*, 11, 43, 87.

3. Phil., *Alleg.* II. *De vita Mos.*, l. I.

4. Tert., *Prescrip.* ch. XI, XII, XIII. *de anim. Chr.*, c. LI.

5. Orig., *Contr. Cels.*, IV, l. VIII, p. 401 ; l. I, 51.

en effet, par des arts pervers, par des prestiges magiques, qu'une nation tout entière peut être constituée. »

Saint Athanase¹ se demande : « Qui, en le voyant guérir les infirmités qui affligent les hommes, attribuera cela à l'homme et non pas à Dieu ? Il purifiait les lépreux, faisait marcher les boiteux, rendait l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, il était certainement facile de découvrir dans ces œuvres sa divinité. »

Saint Grégoire de Nazianze² a écrit un poème pour chanter chacun des miracles du Christ, d'après les quatre Évangiles. Donc, il les admet comme avérés.

Il énumère, ailleurs, quelques-uns des principaux miracles de l'Ancien Testament, pour montrer que Dieu est miséricordieux pour son peuple et, aussi, tout-puissant : « En souvenir de la divine puissance, dit-il, je ne me tairai pas... D'abord, c'était ce qu'attestaient les miracles de Dieu : Énoch, transporté, etc. Mais pourquoi faudrait-il que j'énumérasse en détail tout ce qui a été fait de merveilleux, soit par le Christ lui-même avant l'Incarnation et sa salutaire venue, soit après lui, et grâce à sa puissance, par ses saints Apôtres, ministres de sa parole ? »

Venons à saint Ambroise³ : « On voit ceux qui sont appelés les faibles du Christ commander aux démons et faire des prodiges... Faire des miracles ou chasser les démons par la foi, c'est l'œuvre de la puissance de Dieu et sa gloire ; cela ne sert de rien au mérite... La puissance autorisait, en effet, la doctrine des Apôtres, afin que quand on regardait comme incroyable ce qui était prêché, les signes et les prodiges faits par les Apôtres prouvassent qu'il ne fallait pas refuser sa foi aux choses dites par des hommes investis d'un si grand pouvoir. »

C'est affirmer, en propres termes, la vérité relative des miracles. Pour les résurrections, en particulier, saint Ambroise dit qu'elles sont l'œuvre de Dieu seul, dès qu'il est établi (cela s'entend) qu'il y a vraiment résurrection : « Les hommes

1. S. Athan., *Or. De Incarn.*, 48.

2. S. Gr. de Naz. Ed. Caillaud, t. III, p. 387, etc. ; t. I, p. 405, 406, 407, 408.

3. S. Ambr. in I *ad Cor.*, II ; c. XIII, XIV, in *Epist. ad Rom.*, c. I ; in *Luc*, c. IV.

peuvent délivrer du démon, mais par la parole de Dieu; mais commander la résurrection aux morts, cela est réservé à la seule puissance de Dieu. »

Saint Ambroise nous mène à saint Augustin¹, qui lui dut sa conversion. Augustin, le plus célèbre docteur de l'Église et, peut-être, le plus beau génie qui ait brillé sur terre, nous fournira plusieurs passages en faveur des miracles de Jésus-Christ et de ses disciples :

« Qu'il se soit fait *beaucoup de miracles*, dit-il, pour attester ce seul grand et salutaire miracle par lequel le Christ est monté au ciel dans la chair qu'il avait en ressuscitant, nous ne pouvons pas le nier. Les mêmes livres très vérares qui les contiennent tous, disent et que ces miracles ont été faits, et qu'ils l'ont été pour faire croire à telle chose. » Il touche ainsi à la vérité relative et aux deux autres.

Quelle est surtout la vérité dont ils facilitent la croyance ? La voici : « A quoi servent, dit-il encore, de si grands et de si nombreux miracles, lui-même disant qu'ils ne sont pas opérés dans un autre but que celui de faire croire en lui ?... Donc, en apportant le remède qui devait guérir les mœurs corrompues, il s'est concilié l'autorité par ses miracles, par son autorité il a mérité notre foi, par la foi il a réuni la multitude en un seul troupeau. » Et voilà pourquoi il faut qu'on regarde toujours la signification, c'est-à-dire la vérité relative des miracles : « Il ne suffit pas de voir les miracles du Christ; interrogeons les miracles eux-mêmes pour connaître ce qu'ils nous disent du Christ; car ils ont, si on les comprend, leur langage : le Christ étant le Verbe de Dieu, l'action du Verbe est pour nous un verbe. » Ces miracles ne peuvent donc pas, dit le grand docteur, ne pas se rapporter à Jésus-Christ : c'est leur vérité relative générale.

Il n'oublie pas la vérité historique : « Si les païens ne doutent point de la vérité des miracles rapportés dans leurs livres de magie, pourquoi font-ils difficulté de croire nos miracles, sur la foi des Écritures ?... »

« O langage éloigné de la vérité et stupidement opiniâtre !

1. S. August., *Civil. Dei*, l. XXII, c. viii; *De util. cred.*, n° 32; trac. XXIV in Joan.; *Civil. Dei*, l. X; *Contr. Faust.*, l. XI, c. ii; l. XXXII, c. xvi.

les preuves fournies contre vous par les codes sacrés sont si invincibles, que vous ne trouvez pas d'autre objection à faire que celle-ci : ces codes ont été falsifiés !... Quiconque oserait, le premier, falsifier ces livres, celui-là serait réfuté par leur confrontation avec la foule des anciens livres sacrés, étant donné surtout que la même Écriture est contenue dans des volumes écrits non pas en une langue, mais en plusieurs langues. »

Nous ne pouvons citer saint Augustin, sans citer en même temps saint Jérôme, son contemporain, qui jouit d'une si grande autorité en exégèse, et qui avait lu presque tous les livres qui existaient de son temps. Il devait donc s'être bien renseigné sur la tradition, relativement aux miracles. Or voici ce qu'il en dit¹ : « Après la prédication et la doctrine, il guérissait (Jésus-Christ) toute langueur et toute infirmité, afin que ceux que son discours n'avait pas persuadés, fussent persuadés par ses œuvres. » On le voit : toutes les vérités des miracles du Christ sont ici affirmées : l'historique, par les mots *guérissait, langueurs, infirmités*; la philosophique, par les termes *ses œuvres*, ce qui revient à dire celles de Dieu; et enfin la vérité relative, que désigne le mot *persuader*.

Écoutons maintenant saint Chrysostome², parlant de Moïse :

« Il était puissant en œuvres et en paroles, il commandait aux créatures, parce qu'il était l'ami du Maître des créatures; il avait tiré de l'Égypte un grand peuple, ouvert et refermé la mer... Ni la *grandeur* des *prodiges* qu'il avait opérés, ni l'étendue de son autorité ne lui donnèrent d'orgueil. »

Puis, expliquant les miracles de Jésus-Christ :

« Jésus-Christ, avant de mourir, a fait des miracles, il a ressuscité les morts, guéri les lépreux, chassé les démons... J'ajoute que Jésus-Christ faisait des miracles *en commandant lui-même*. »

Passant à ceux des Apôtres, il les donne comme les

1. S. Jérôme, hom. sur S. Matth., c. ix.

2. S. Chrysost., hom. III, sur le chang. de noms, t. III, p. 115; IV, hom. sur le titre des Act. des Ap., t. III, p. 89; hom. XLVI, sur S. Matth., t. VII, p. 480.

preuves de cet autre grand miracle, la Résurrection du Christ : et il ajoute que c'est précisément pour cela que les Apôtres font de plus grands prodiges que leur Maître : « Tous les habitants de la Palestine ne regardaient que comme des astres bienfaisants ces hommes qui ressuscitaient les morts, chassaient les démons, guérissaient la lèpre et toutes les maladies, qui, enfin, opéraient une infinité de prodiges... Ici, nous voyons, après la mort du Sauveur, des prodiges plus extraordinaires. Jamais l'ombre de Jésus-Christ n'a ressuscité les morts ; l'ombre seule des Apôtres a opéré beaucoup de prodiges semblables... Ses disciples, après sa passion, faisaient des choses plus grandes et plus merveilleuses en usant de son nom saint et vénérable, pour que sa puissance éclatât d'une manière plus distinguée et plus glorieuse. Oui, sans doute, qu'un autre, en usant de son nom, opérât de tels prodiges, c'était quelque chose de plus grand que s'il eût commandé lui-même... Les preuves de cette résurrection sont donc indubitables... C'était la puissance du même Jésus qui, avant et après sa passion, faisait des miracles... ; et il s'en est fait de plus grands après sa passion, afin que les preuves de sa résurrection fussent plus claires et plus frappantes. »

Il a déjà parlé de la puissance divine, cause de ces faits miraculeux et frappants ; il a parlé du but de ces miracles, qui est de confirmer celui de la Résurrection. Il va toucher aussi à la vérité historique, quand il dit nettement : « Par où est-il prouvé que les Apôtres ont fait des miracles ? Par les divines Écritures, sans doute. C'est par elles qu'on prouve, et les miracles des Apôtres, et le crucifiement de Jésus-Christ. Si nos adversaires nient que les Apôtres aient fait des miracles : vous ne faites, leur dirai-je, que prouver davantage qu'ils avaient une grâce et une puissance divine, s'ils ont pu, sans miracles, attirer à la religion la majeure partie du monde. »

Quant au but des miracles de Jésus-Christ, le voici, toujours d'après le grand orateur sacré : « Pourquoi Jésus-Christ lui-même a-t-il fait tant de miracles ? n'est-ce pas afin que, méritant d'être cru, il attirât les hommes à la foi, et les conduisit à une vie pure ? C'est là la fin qu'il s'est proposée. »

Eusèbe ¹ a, lui aussi, parlé de nos miracles bibliques :

« Comme homme, dit-il, Jésus-Christ souffrait ; comme Dieu, il faisait des miracles. Et ces miracles, ajoute-t-il, on ne peut pas les expliquer par la magie, parce que les mœurs des thaumaturges et les effets bienfaisants de leurs œuvres ne ressemblent en rien aux mœurs et aux fruits des magiciens. »

Il s'occupe spécialement de la vérité historique comme de la philosophique : « Il me paraît certainement bien convenable de dire qu'il faut : ou croire sans restriction les disciples de Jésus-Christ (les évangélistes), si on croit les autres écrivains, ou ne croire pas du tout ces derniers, si on ne croit pas ses disciples. »

Comme cette dernière détermination ruinerait toute certitude historique, c'est assez, pour Eusèbe, d'y acculer ses adversaires : il leur laisse le soin de conclure.

Concluons, à notre tour, que la vérité historique des miracles évangéliques est inattaquable aux yeux d'Eusèbe.

Entendons saint Léon ², dans ce concert unanime de témoignages autorisés, nous dire : « Il avait imbu ses disciples des conseils de la doctrine et des miracles des œuvres, afin que le même Christ fût reconnu à la fois comme Fils unique de Dieu et comme Fils de l'homme. »

Disons, seulement, de saint Grégoire ³, pape, qu'il voit un sens dans les miracles, comme saint Augustin ; c'est leur but : « Les miracles de Notre-Seigneur et Sauveur montrent quelque chose par leur puissance, et, par leur mystère, nous signifient quelque autre chose. » Reste saint Bernard ⁴, le dernier des Pères : « Ceux qu'ils ont formés par leurs exemples, dit-il des saints, ils les ont affermis par des miracles. » C'est reconnaître la perpétuité du vrai miracle.

Nous en avons fini avec les Pères. Comme pour l'Écriture ici les textes prouvent surtout par leur ensemble, qui est comme une armée rangée en bataille.

(A suivre.)

Abbé P. T.

1. Eusèbe, *Dist. des deux nat. en J.-C. ; Vérité des mir. du Chr. ; Démonst. év.*
1. III, c. v.

2. S. Léon, *Serm. de Transfig.*

3. S. Grég., hom. XVII in *Evang.*

4. S. Bern., *Brév. : Fête de S. Malac.*

Les Hiéroglyphes du Pentateuque

Sous le titre : « Le Sphinx a parlé », et la signature de M. Joseph Heibling, le *Journal du Magnétisme*, du quatrième trimestre 1906, pages 123-127, contient un excellent article, dont je veux surtout retenir le passage qui concerne les hiéroglyphes du Pentateuque.

D'une façon générale, selon la pensée de l'auteur, si l'homme moderne « semble avoir tout fait dans le domaine des sciences, son ancêtre paraît n'avoir brillé que dans le domaine plus primitif de l'art, au point qu'on pourrait poser la question : L'antiquité avait-elle des sciences » ?

Or, Rome et la Grèce mises à part comme « ne nous ayant légué aucune documentation scientifique véritablement originale », l'auteur aborde aussitôt le sujet que nous lui empruntons, et dit :

Tous les documents qui remontent authentiquement à la période égyptienne, sont invariablement écrits en hiéroglyphes ; qu'il s'agisse d'inscriptions sur monuments, ou de papyrus, de sculptures sur pierres ou d'empreintes sur briques d'argile, la règle est générale. Cependant, chose singulière, un document très étendu, d'origine authentiquement égyptienne, semble faire complètement exception à cette règle ; je veux parler du texte hébreu de l'Ancien Testament, et en particulier des cinq livres fondamentaux du Pentateuque attribué à Moïse.

Qui ne connaît cette grande figure, immortalisée par le ciseau de Michel-Ange : Moïse, sauvé des eaux, et élevé à la cour d'un Pharaon ?...

Une langue hiéroglyphique est naturellement une langue artificielle, créée, un jour, de toutes pièces, dans un but donné ; nous en avons un exemple partiel dans le langage et la notion chimiques.

Une fois composée, puis entrée dans la pratique, une pareille langue peut perdre, sans inconvénient apparent, l'ensemble des règles qui ont présidé à la formation de ses mots : la notion claire de ceux-ci suffisant à tous les usages.

Il restait donc place pour une hypothèse : *la langue hébraïque du Pentateuque ne serait-elle pas une langue hiéroglyphique dont la clef a été perdue ?*

En admettant un instant le fait, dans quelles parties de ces écrits pourrait-il y avoir place pour une documentation scientifique quelconque ?

Placé à ce double point de vue, il suffit de jeter un coup d'œil sommaire, sur les principaux chapitres, pour se rendre compte que la traduction que nous en possédons est totalement insuffisante et pleine d'obscurités.

Voyons cela, un peu au hasard.

Voici le chapitre X de la Genèse qui renferme quatre-vingt-quatorze noms propres.

Logiquement, nous ne devons pas perdre de vue que ces quatre-vingt-quatorze mots ont été écrits à une époque où chaque verset de dix à douze mots exigeait l'emploi d'une brique de glaise, lourde, encombrante et, par suite, ennemie de toute proluxité ou superfluité.

Or, sur les quatre-vingt-quatorze mots cités, quatre seulement jouent un rôle dans l'ouvrage : — deux en tête : Noé, pour le déluge, et Cham, pour avoir manqué de respect à son père ; — deux à la fin : Abraham, comme patriarche, et Nacor, pour une aventure.

Que font là les quatre-vingt-dix autres mots, si coûteux, encadrés entre cette avant-garde et cette arrière-garde ?

Le chapitre XIV relate une guerre incompréhensible de cinq rois contre quatre, ce qui lui permet de citer quarante-huit noms propres, dont trois ou quatre à peine ont un rôle dans l'ouvrage.

Le chapitre XV décrit le sacrifice fantastique d'une génisse de trois ans, d'une chèvre de trois ans, d'un béliet de trois ans, d'une colombe et d'une tourterelle ; le tout suivi d'épaisses ténèbres au milieu desquelles apparaît un four de flammes, et un brandon, qui passent à travers les animaux

partagés, chacun, en deux moitiés. Ici les trois derniers versets renferment une énumération de douze noms propres qui n'ont aucun rapport apparent avec ce sacrifice.

. Au chapitre XXII, Abraham, devant sacrifier son fils, Isaac, le remplace par un bélier. Les six derniers versets renferment une énumération de dix-huit noms propres, qui n'ont aucun autre rôle à remplir ailleurs.

Partout des aventures singulières, bizarres, souvent incompréhensibles ou inexplicables. L'Ancien Testament renferme ainsi près de deux mille noms propres, sur lesquels plus de dix-neuf cents n'ont aucun emploi apparent.

En réalité, il y a là dix-neuf cents mots non traduits : il en faudrait infiniment moins pour enlever tout sens aux narrations les plus claires.

Les apparences, jusqu'ici, semblent donc entièrement favorables à cette idée que l'ouvrage pourrait bien celer autre chose qu'un ensemble de légendes plus ou moins claires.

Restait à savoir si le texte était réellement hiéroglyphique et à trouver une piste sérieuse pour en entreprendre l'étude.

La preuve du caractère hiéroglyphique a été relativement facile à établir. En effet, les grammairiens nous enseignent tous : 1^o Que tous les mots hébreux dérivent du verbe ; 2^o que tous les verbes hébreux ont trois syllabes.

Comment tous les verbes hébreux — et par suite tous les mots, sauf adjonction de préfixes ou de suffixes, — peuvent-ils avoir invariablement trois syllabes, si le fait n'est pas d'ordre essentiellement arbitraire et voulu.

Dans toutes les langues connues, le nombre des syllabes, dans les mots, est capricieusement variable, et aucune Académie ne saurait en limiter le nombre.

Rien, au contraire, ne serait plus facile que de fixer arbitrairement à trois le nombre des syllabes à faire intervenir pour la formation des mots, dans une langue artificielle, nouvellement créée de toutes pièces.

L'argumentation nous paraît plus que suffisante.

Quant à la piste qui a permis de retrouver le sens des hiéroglyphes, le point de vue qui a servi à leur création, leur rôle et les règles de lecture auxquelles ils sont soumis pour

permettre la genèse des mots, ainsi que la description des objets et des idées, elle appartient à un domaine de discussion trop ardu pour pouvoir être abordé utilement dans une simple notice.

Qu'il nous suffise de dire que le travail de recherches, qui a duré trois longues années de pénibles analyses, s'est effectué en deux phases différentes. Dans la première, l'auteur est arrivé, par de patientes observations, à se faire une idée suffisamment nette de la valeur de chaque signe, en fonction de la place occupée dans le mot, pour pouvoir tenter enfin le déchiffrement de ces fameuses énumérations de noms propres si fécondes en promesses. Dans la deuxième phase, il a pu retrouver, dans le Pentateuque lui-même, la description de tout le système de notation hiéroglyphique, c'est-à-dire le sens exact, indépendant de la forme littérale, qu'il faut attribuer à chaque consonne, les règles de lecture étant indiquées par la notation musicale que constituent les voyelles ¹.

Du coup la victoire était assurée.

Toute l'obscurité, toute l'imprécision des premières heures disparurent et l'œuvre entière prit, subitement pour ainsi dire, son véritable caractère.

*
, * *

Et maintenant, qui est le Pentateuque ?

Sous sa forme apparente religieuse, forme voulue dans un but de réalisation pratique, le Pentateuque est, en réalité, un traité complet d'une science sublime, capable d'élever l'homme à la hauteur des Elohim.

Voici une idée très nette de cette science :

Les sciences contemporaines ont reconnu, jusqu'ici, deux domaines très distincts dans la nature : 1° le domaine de la matière brute, où prennent place les phénomènes chimiques

1. Chaque mot hiéroglyphique est une phrase complétedéfinissant exactement le sens que le mot doit avoir. Elle se compose invariablement d'un terme directeur, d'un terme intermédiaire et d'un terme relatif.

ou purement mécaniques ; 2^o le domaine de l'éther (des physiciens), où se placent les phénomènes d'ordre électrique : les radiations lumineuses, les champs magnétiques, etc.

Ajoutons, et le détail a son importance à l'heure actuelle, que, de nos jours, la science, grâce aux découvertes du Dr Gustave Le Bon, a même établi le phénomène de l'évanouissement de la matière, c'est-à-dire le passage graduel de l'état de matière à l'état d'éther.

A côté de ces deux domaines, les anciens en connaissaient un troisième : celui de l'esprit, ou des forces soupçonnées aujourd'hui sous la désignation de forces psychiques.

Les anciens semblent avoir su manier cet esprit, c'est-à-dire, la matière première de ce troisième domaine, avec autant d'aisance que nous savons, nous modernes, manier aujourd'hui l'électricité ou les champs magnétiques.

Cet esprit, d'après eux, semble être comme un troisième état dans la nature, une force naturelle, souverainement puissante, commandant à l'éther et, par son intermédiaire, à la matière.

Les multiples phénomènes actuellement observés sous les formes diverses de magnétisme, d'hypnotisme, de télépathie, de somnambulisme lucide, de matérialisation de fantômes, etc., ne sont que les pâles reflets de cette lumière antique, l'indra, manié par les initiés de l'Inde, l'esprit manié par Jésus et certains de ses apôtres.

*
* *

Voilà, dans l'article, tout ce que nous avons à transcrire. Ça et là, surtout dans cette dernière partie, il y aurait des réserves à faire ; mais nos lecteurs ne s'y sont pas mépris, et les auront faites d'eux-mêmes.

Évidemment, d'abord, Moïse et les Hébreux, sortis d'Égypte, connaissaient l'écriture hiéroglyphique ; rien donc ne nous empêche d'admettre qu'ils l'aient employée au désert. C'est dans ce sens que le Pentateuque a pu être appelé « un document d'origine authentiquement égyptienne ».

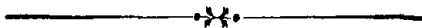
Ajoutons que l'auteur met en note cette observation qu'il faut retenir :

La comparaison minutieuse des trois textes hébreu, chaldéen et samaritain, fait ressortir la supériorité incomparable du texte hiéroglyphique hébreu qui nous est parvenu dans un état de conservation vraiment surprenant. Les documents assyriens, en écriture cunéiforme, se rattachent également à l'initiation hébraïque, quoique leur clef soit entièrement différente.

Évidemment, ensuite, les anciens de toute religion devaient reconnaître le pouvoir suprême de l'*Esprit*, mais il s'agissait de la Divinité et pas seulement des « forces psychiques ». Nous en sommes toujours là au début du vingtième siècle. Qu'il s'agisse de Bouddha, de Confucius, de Mahomet ou de Jésus-Christ, tout homme qui appartient à une religion ne pense pas autrement. Que le spiritisme cherche ailleurs, au point de vue scientifique, c'est possible. Mais les milliards de chrétiens qui ont passé sur la terre, depuis déjà dix-neuf cents ans, ont entendu, autrement que notre auteur « l'Esprit manié par Jésus et ses apôtres ».

Cela dit, remercions M. Joseph Heibling de reconnaître au Pentateuque l'antiquité qui lui appartient, le vengeant ainsi implicitement de ses récents détracteurs; et il est d'accord avec les égyptologues qui ont placé côte à côte les plus anciens documents hébreux et égyptiens, et ont constaté leurs concordances. Le témoignage était à retenir.

P. L. BORIE.



AUTOUR DES REVUES

La croyance à l'immortalité.

Un des reproches qu'on fait d'ordinaire aux jeunes, c'est le sentiment qu'ils ont des vieux, les traitant trop souvent comme « quantité négligeable ». Seule, la jeunesse sait et comprend, raisonne avec intelligence, et doit conduire l'humanité.

Ainsi en est-il du spiritisme, qui a découvert des preuves tangibles de l'existence de l'autre vie, et nous en apporte enfin l'indéniable certitude. Avant lui, quelles ténèbres sur cette croyance ! La religion elle-même doit lui voter des remerciements.

Écoutez, en effet, la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, janvier 1907, page 386 :

Ceux qui ne ferment pas systématiquement les yeux devant l'évidence, entrevoient déjà l'importance énorme de recherches qui ouvrent à la science et aux aspirations religieuses de l'humanité des horizons dont on peut à peine scruter les profondeurs.

Substituer à la foi aveugle en une vie future l'incbranlable certitude qui résulte de constatations scientifiques, tel est l'inestimable service rendu par Allan-Kardec à l'humanité. Faire pénétrer la lumière de l'observation et même l'expérimentation, dans un domaine réservé jusque-là aux obscures et interminables discussions philosophiques, c'était faire œuvre de maître, briser les vieux moules de la pensée, infuser un sang nouveau à l'antique spiritualisme, rénover la psychologie en lui indiquant une voie neuve et féconde, et préparer la plus riche moisson de connaissances nouvelles que l'on ait faite depuis deux mille ans.

On savait que M. Gabriel Delanne est un styliste et un penseur, mais cela ne suffit pas pour faire accepter toutes ses affirmations.

D'abord, les profondeurs qu'on peut à peine scruter des horizons que vont ouvrir à la science et aux aspirations religieuses de l'humanité les recherches spirites, doivent bien constituer un abîme, je n'en disconviens pas ; mais je voudrais des preuves sérieuses que la grande science physiologique doive y trouver un réel progrès, et les aspirations religieuses de l'homme y puiser plus de satisfactions que dans la religion révélée. Allan-Kardec admettait une triple révélation : à Moïse, à Jésus-Christ et à lui-même, alors Rivail.

Or, tout l'Ancien Testament des Israélites est plein de la loi de Moïse, et j'en ai trouvé les grandes lignes et les détails bien supérieurs au spiritisme. Le Nouveau Testament des chrétiens, même retouché çà et là par des sectes protestantes, est plein de la loi du Christ, et le spiritisme en est plus loin encore. Sans doute, Allan-Kardec n'a écrit ses ouvrages que depuis à peine cinquante ans, et l'on devrait peut-être attendre le résultat quelques siècles ; mais, dans la même Revue, M. Rouxel a publié précédemment un article très documenté sur « le Spiritisme avant le nom ». Il lui donnait donc une ancienneté d'où devrait découler déjà le progrès scientifique et religieux annoncé.

Au reste, le mosaïsme et le christianisme existent encore ; et si les grands voyants du premier prophétisèrent que le second le compléterait, ceux du second n'ont pas fait semblable annonce à l'égard du kardécisme.

Mais, est-il vrai qu'Allan-Kardec ait « substitué à la foi aveugle en une vie future l'inébranlable certitude qui résulte des constatations scientifiques du spiritisme » ?

Cette proposition contient trois affirmations erronées : que cette foi est aveugle, que la science fait toujours une certitude inébranlable et qu'il n'y a que les constatations scientifiques pour faire une certitude en cette question.

Non ! la foi à la vie future, demandée par la religion, n'est pas aveugle. Ce qui est aveugle, c'est l'adversaire qui n'a pas voulu interroger la Bible, voir les manifestations de l'au-delà qu'elle raconte, lire attentivement les philosophes chrétiens qui en démontrent l'existence, se servir de sa raison pour en peser les arguments. Ainsi, il a « fermé systématiquement les

yeux devant l'évidence », et, parce qu'il ne voulait pas voir, il a affirmé que les autres ne voient pas. Ainsi donc, n'avaient qu'une foi aveugle ces médiocres esprits qui s'appelèrent, Augustin, Jérôme, Benoît, Bruno, Dominique, Thomas d'Aquin, Ignace, Pascal, Leibniz, Bossuet et même Voltaire, mourant, qui demandait un prêtre, « avant de faire le plongeon » !

Non ! la science ne fait pas toujours une certitude inébranlable. D'abord, elle n'a jamais acquis tout son perfectionnement ; puis, que de fois on a vu des savants réduire à néant les affirmations d'autres savants, en physique, en chimie, en astronomie, etc., etc. ! Qu'on se rappelle seulement Pasteur et la génération spontanée. Au reste, la science, en qui s'incarne-t-elle ? Pour ses disciples et son parti, chacun est le savant et le maître ; pour l'adversaire, rien de cela. La certitude inébranlable n'est donc pas toujours dans la science.

Non ! il n'y a pas que des constatations scientifiques pour faire la certitude en cette question. D'abord, est-ce que tous les problèmes soumis aux investigations de l'homme ne relèvent que de la science, telle que vous paraissez l'entendre ?

Que de faits, dont on a l'absolue certitude, sans constatation scientifique ! Une quittance de loyer, une carte d'électeur, un extrait de naissance, l'ordre du patron, la conversation au téléphone, la leçon du professeur, etc., font foi, en ce qui les concerne, sans la moindre des constatations scientifiques qui pourraient y donner lieu. La conclusion s'impose donc.

Du reste, Allan-Kardek a donné le spiritisme comme la troisième révélation de Dieu aux hommes ; c'est la base première et je m'y tiens.

Quant à la lumière de l'observation et de l'expérimentation, elle peut corroborer les données de la révélation et de la raison qui ont enseigné la vie future, mais elle ne vient évidemment qu'en second. Gardons-nous de « mettre la charrette devant les bœufs », dans les problèmes de l'au-delà comme dans ceux de cette vie.

Ainsi, quoi qu'on en dise, la vie future a été crue de tout temps sincèrement et sur preuve, même dans le paganisme,

autant que dans la loi mosaïque et dans la loi chrétienne, avec des détails différents, mais sur une base identique. La première page de la Bible parle d'un esprit qui n'était pas de la race humaine ; et c'est la légion à laquelle il appartenait qui se manifeste aux hommes. Il y a beaux jours que la certitude en est acquise. Païens, hébreux et chrétiens savaient, avant les spirites et sur des raisons bien autrement probantes, l'existence certaine de la vie future et de l'immortalité.

Les restreindre à une « foi aveugle », c'est manquer sciemment d'étude de leurs auteurs ; et ce n'est pas Allan-Kardec qui pouvait y ajouter une preuve nouvelle.

Les expérimentateurs spirites.

La *Société d'Études psychiques de Genève* vient de publier, en janvier, des rapports pour l'exercice 1906. Au point de vue des expériences spirites, quelques aveux nous ont paru prendre place ici. On y verra combien cette sorte de science est sujette à caution, et comment les esprits sont assez récalcitrants aux désirs de leurs amis vivant encore de ce côté de la tombe.

Combien sont tout autres, dans les *Vies des Saints*, les diverses manifestations des anges et des saints qui venaient les encourager et les fortifier ! C'est une constatation que nous faisons fréquemment, quand nous lisons des revues spirites.

Dans la pratique du spiritisme, dit le rapport, page 8, le succès dépend, pour beaucoup, des dispositions mentales de l'expérimentateur. Il doit savoir qu'il s'aventure sur un terrain spirituel, et il doit procéder autrement qu'en présence d'éléments matériels. De plus, les difficultés s'amointrissent considérablement devant une volonté énergique et le sincère désir de réussir. Le chercheur sérieux provoquera surtout les phénomènes déjà connus dont on a pu suivre la marche et constater la réalité. Mais il ne doit pas oublier qu'il a affaire à des volontés libres et que, par conséquent, il ne peut dominer les manifestations. Les expérimentateurs s'étonnent souvent des divergences que présentent les réponses des esprits sur le même sujet ; mais il faut se rappeler qu'ils sont à des degrés d'avancement très différents.

Du reste, leurs révélations sont toujours proportionnées au niveau mental de ceux auxquels ils s'adressent et ces révélations s'élèvent et progressent dans la mesure même où le fait l'esprit humain. Aussi, ignorant encore beaucoup de choses qui se rattachent à la doctrine, nous ne pouvons répondre à toutes les questions formulées; mais ce que nous possédons, en ce domaine, suffit à nos besoins actuels. Notre foi se fortifie par la certitude de la persistance de la vie dans l'au-delà.

Plus loin, pages 9-10 :

Il faut user de prudence, en nous initiant aux phénomènes du spiritisme, qui présente certains risques. Mais nous les éviterons d'autant plus aisément que la faute en est toujours à l'expérimentateur; car, en agissant avec sérieux et dans le seul but de s'instruire, on éloignera les influences mensongères ou, si elles se présentent, de quelque nom qu'elles s'affublent, elles ne tardent pas à être reconnues, pour peu que les assistants soient clairvoyants. L'entité qui s'impose n'est jamais un bon esprit. La première condition à observer est une complète indépendance d'opinion et de volonté. Les êtres spirituels, vraiment bons, préposés à notre éducation, ne cherchent jamais à nous dominer.

Tous les dangers, dont nous avons parlé, ne sont même pas les pires qui nous menacent. Que n'avons-nous pas à craindre moralement? L'atavisme, les mauvais exemples, les entraînements de toute sorte n'exigent-ils pas de notre part une vigilance énergique, si nous voulons demeurer indemnes du vice?

Sans être méfiants, soyons prudents. Ne nous livrons jamais aveuglément à une influence occulte. Avant de lui accorder sa confiance, l'expérimentateur contrôlera ses dires et ses procédés, car, lorsqu'un esprit inférieur parvient à s'accréditer auprès d'un médium, il s'établit entre eux une communication fluïdique qu'il devient parfois difficile de secouer. Dans ce cas, l'action d'un bon magnétiseur est le meilleur spécifique, mais il faut que le sujet «*veuille sérieusement*» être délivré, car c'est surtout à nous-mêmes de veiller à notre sécurité.

Quand cette mauvaise influence vient à se fixer sur un médium, celui-ci change de caractère, il peut devenir maniaque, injuste, méchant; éprouver des haines aussi féroces qu'imméritées, exercer des vengeances imaginaires contre ses propres bienfaiteurs, etc. Cela devient alors la possession, bien voisine de la démence. Du reste, beaucoup de fous ne sont autres que des possédés.... etc., etc.

Voilà des réserves, des aveux et des appréciations, sur le rôle des expérimentateurs et des médiums, ainsi que sur

la méfiance à avoir, d'abord, au sujet des manifestations des esprits. Presque chaque phrase mériterait une observation.

Le bon chrétien, qui connaît les *Vies des Saints*, fera aisément une comparaison et reconnaîtra que les grands personnages de l'Église, recommandables par leur sainteté, ont eu moins de difficultés à reconnaître de quelle catégorie, anges ou démons, étaient les apparitions dont ils étaient favorisés. Mais, sur les manifestations spirites, le doute leur eût été à peu près impossible.

Il n'est pas prouvé, en effet, que les esprits qui se manifestent soient des âmes d'anciens morts, tandis que tout ce qu'on en dit peut se rapporter à des catégories de démons, selon la doctrine de l'Église. D'autre part, on avoue que les expérimentateurs spirites peuvent être souvent trompés par ces esprits ; n'est-ce pas retomber dans la doctrine catholique ? Qu'on examine chacune des appréciations ci-dessus, et l'on n'en doutera pas.

Pire que Renan.

Nous allons mettre sous presse, quand nous recevons la *Revue de l'Hypnotisme*, février 1907, dont les patrons ont fondé une « École de Psychologie ».

Or, à la réouverture des cours de cette école, présidée par le sénateur M. Bienvenu-Martin (celui-là même qui, comme ministre, a signé la loi de Séparation de l'Église et de l'État), M. le Dr Binet-Sanglé a prononcé un discours d'introduction à la « psychologie de Jésus de Nazareth ».

Le lecteur comprendra aisément que, depuis cette loi de haine et d'étranglement, les adversaires de l'Église s'efforcent de « faire flèche de tout bois », et ne remarquent même pas que, dans leurs désirs d'attaquer le divin fondateur de l'Église, ils ébranlent, par là-même, jusqu'aux schismes de toute catégorie, qui admettent l'Évangile, et aux innombrables sectes hérétiques et protestantes qui se disent chrétiennes.

Dix-neuf siècles sont déjà passés, tous évidemment pleins de sectaires et d'insensés, puisque les spirites amis de la *Revue de l'Hypnotisme* vont étudier les évangiles « au point de vue anthropologique et surtout psychologique », et annoncent déjà leurs conclusions :

Dans mon cours de 1904 et de 1905, dit l'auteur, j'ai fait voir que les prophètes juifs appartiennent à la famille psychopathique, et que la plupart eussent été, de nos jours, internés dans des asiles d'aliénés.

Que pensent de cette appréciation les Juifs et les Israélites établis en France, où ils occupent une si large place ? Eh quoi ! David, Isaïe, Daniel, Jérémie, Ézéchiël, etc., etc., ne méritaient qu'un cabanon à Bicêtre ou à Ville-Évrard ! La moitié de l'Ancien Testament ne vaut donc pas même une page de Zola ?

Et voici maintenant pour les chrétiens des grandes catégories qui s'appellent catholiques romains, grecs schismatiques, russes orthodoxes, protestants luthériens ou calvinistes, anglicans presbytériens ou épiscopaliens, et les églises asiatiques qui disent remonter aux ariens et aux nestoriens, — voici, dis-je, ce que M. Binet-Sanglé, plus intelligent que tous les grands chrétiens de ces dix-neuf siècles, vient leur dire :

Je montrerai, cette année, que Jésus de Nazareth appartient à la même famille. J'apporterai dans cette étude l'ataraxie absolue dont ne doit jamais se départir l'homme de science...

... J'étudierai la famille de Jésus, son père, le dévot charpentier de Nazareth ; sa mère, la dévote Myriam ; ses frères et sœurs, depuis ceux qui le tenaient pour fou, jusqu'à ce laïcob, dit Jacques le Petit...

Je dirai ce que nous savons de la constitution physique, de la grâce et de la faiblesse du Messie...

Je rendrai évidente l'ignorance absolue du Nazaréen, à l'égard de la science grecque et romaine de son temps.

Je dirai comment il s'assimila des maximes venues de l'Inde, de la Perse, de l'Assyrie, de la Babylonie et dont beaucoup se trouvaient déjà dans l'Ancien Testament. Je dirai ce qu'il y a de bon et de mauvais dans cette morale, qui n'a rien de personnel et qui, à l'égard de la morale bouddhiste, constituait un recul.

J'expliquerai l'origine de ses idées sur Dieu, les anges, les démons, le jugement dernier, le paradis, le royaume de Dieu et l'enfer.

Je montrerai où il puisa l'idée du Messie, et comment il en arriva à croire à sa propre messianité.

J'étudierai sa mémoire, la tournure de son imagination, son goût de l'allégorie et de la parabole.

Je rapporterai ses hallucinations visuelles et verbales, celle du baptême, celles du désert, celle de la nuit de l'arrestation, et ferai voir qu'elles sont identiques à celles que nous constatons chez les fous mystiques de nos asiles.

Je dirai ce qu'il faut penser de son intelligence, et comment, chez lui, à l'incohérence des idées, à la faiblesse du jugement et du raisonnement, s'unissait une finesse touchant à l'astuce, un à-propos touchant à l'esprit.

Je parlerai de ses émotions, de son penchant à la tristesse et à la mélancolie, de son égoïsme, de son maladif orgueil, de son indifférence à l'égard de sa famille, de sa sympathie pour les déclassés, les publicains et les prostituées, de sa haine des riches et des pharisiens, de ses accès de colère.

Sa manière de s'exprimer, ses expressions familières, ses néologismes — si voisins de ceux qui ont été catalogués, dans ces derniers temps, par les aliénistes — nous arrêteront un instant.

J'attirerai votre attention sur la bizarrerie de ses attitudes et de ses gestes, sur l'impulsivité et l'incohérence de ses actes, depuis la malédiction du figuier jusqu'aux voies de fait dirigées contre les marchands d'offrandes du temple de Jérusalem.

Je le suivrai au cours de ses pérégrinations, de ses accès de dromomanie, de sa vie de vagabond et de mendiant.

Et peut-être sortira-t-il de cette étude, attentive, consciencieuse et impartiale, un Jésus nouveau, inédit, d'une silhouette et d'une physiologie précises, auréolé de la seule auréole qui lui convienne, la lumière magique de l'Orient.

Peut-être aussi arriverez-vous à vous convaincre que, *depuis dix-neuf cents ans, l'humanité occidentale vit sur une erreur de diagnostic.*

Du moins j'ose espérer que, dépouillant en entrant ici toutes idées reçues, tous préjugés et toutes préventions, vous écouterez ma démonstration avec le calme que j'emploierai à la faire, et aussi avec l'indulgence à laquelle a droit tout homme qui s'efforce, d'un esprit courageux et d'un cœur sincère, vers l'éternelle vérité !

Sauf ce dernier alinéa, qui sert de péroration, que pensent nos lecteurs de ce hardi programme ? Et qui donc est le plus fou et le plus idiot, de « l'humanité occidentale qui, depuis dix-neuf cents ans, vit sur une erreur de diagnostic », ou du Dr Binet-Sanglé qui s'élève, avec son intelligence transcendante et son si tardif diagnostic, contre les milliards de

chrétiens qui ont aimé et servi le Seigneur Jésus durant ces dix-neuf siècles ?

Je ne suis pas assez insensé pour en rire, et je ne me sens pas assez de larmes pour laver les souillures de la page immonde de cet extraordinaire discours. Les lecteurs de la *Revue du Monde invisible* me pardonneront-ils du moins la citation ? Il fallait qu'ils sachent jusqu'où va la haine de tout ce qui est chrétien ; et quels arguments de toutes sortes, même les plus bas et les plus inavouables, les amis de l'État laïque et athée emploient de parti pris contre tout ce qui touche à l'Église.

P. L. BORIE.



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

Les Songes dans la Bible

Nous avons donné la doctrine générale sur les songes; et peut-être a-t-on trouvé que ces notions trop nombreuses ne facilitent pas l'appréciation de ceux qu'on peut avoir, ou qu'on entend raconter. Cela même prouve que la divination par les songes n'est pas une science réelle, basée sur des principes certains: aussi ne doit-on pas, d'habitude, lui donner plus d'importance qu'il ne paraît convenir.

Cependant, nous l'avons dit, il est des songes prophétiques, révélation divine dont les circonstances qui les entourent, et les signes qui les différencient des autres, montrent le surnaturel. On les trouve d'ordinaire dans la Bible et dans les Vies des Saints; et ce sont quelques-uns de ceux de la Bible que nous allons rapporter ici.

I. — L'échelle de Jacob

Au livre de la Genèse, chapitre xxviii, on lit que le vieil Isaac ordonne à son fils Jacob d'aller en Mésopotamie, pour épouser une des filles de Laban, et le bénit, en lui rappelant les promesses de Dieu à Abraham. Or, dit ici le texte :

Jacob étant donc sorti de Bersabée, allait à Haran; et étant venu en un certain lieu, comme il voulait s'y reposer après le coucher du soleil, il prit une des pierres qui étaient là, et la mit sous sa tête, et s'endormit au même lieu.

Alors il vit en songe une échelle dont le pied était appuyé sur la terre, et le haut touchait au ciel; et des anges de Dieu montaient et descendaient le long de l'échelle.

Il vit aussi le Seigneur appuyé sur le haut de l'échelle, qui lui dit : « Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham, votre père, et le Dieu d'Isaac; je donnerai à vous et à votre race le lieu où vous dormez.

« Votre postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre; vous

vous étendrez de l'orient à l'occident, au septentrion et au midi; et toutes les nations de la terre seront bénies en vous, et dans celui qui sortira de vous.

« Je serai votre protecteur partout où vous irez; je vous ramènerai dans ce pays, et ne vous quitterai point que je n'aie accompli tout ce que j'ai dit. »

Jacob s'étant éveillé après son sommeil, se dit : Le Seigneur est vraiment en ce lieu-ci, et je ne le savais pas. Et dans sa frayeur il s'écria : Que ce lieu est terrible!... Et se levant le matin, il prit la pierre qu'il avait placée la veille sous sa tête, l'érigea en monument, et répandit de l'huile dessus. Et il donna le nom de Bethel à la ville qui auparavant s'appelait Luza...

Il faut admettre aisément que rien dans les circonstances qui avaient précédé, ou dans les idées qui préoccupaient alors le jeune voyageur, ne pouvait donner lieu à quelque une des particularités de ce songe; et l'on reconnaîtra aussi que les paroles du personnage placé au sommet de cette mystérieuse échelle se sont absolument accomplies : l'histoire du peuple hébreu en fait foi.

Sans doute, Jacob avait entendu raconter les promesses de Dieu à Abraham et à Isaac; et, allant se marier, pouvait se voir dans le lointain des âges une nombreuse postérité. Mais cette pensée même serait aussi naturelle à tout autre époux; et pourtant, quel est le futur père de famille qui s'arrête même à cette pensée! surtout, quel est celui qui ait eu un songe identique!

Il n'y a donc qu'une explication : le songe de Jacob marquait une révélation divine, partie intégrante des desseins de la Providence sur le peuple qui devait donner le Messie.

II. — Jacob allant en Egypte

De longues années étaient écoulées, un des plus jeunes fils de Jacob était devenu le premier ministre du roi d'Égypte, et, après certains incidents très émouvants que raconte le livre de la Genèse, chapitres XLII à XLV, le vieux Jacob et toute sa famille, au nombre de soixante-six personnes, quittent leur pays à l'appel de Joseph.

Or, au cours du voyage, à Bersabée, Jacob voulut offrir un sacrifice à Dieu pour son défunt père Isaac, car c'était là qu'il en avait été béni à son départ pour la Mésopotamie; et, la nuit, il eut un songe.

Il entendit Dieu dans un songe pendant la nuit, qui l'appelait et lui disait : « Jacob, Jacob. » Et il répondit : « Me voici ! »

Et Dieu ajouta : « Je suis le Dieu très puissant de votre père ; ne craignez point, allez en Égypte, parce que je vous y rendrai le chef d'un grand peuple.

« J'irai là avec vous, et je vous en ramènerai lorsque vous en reviendrez. Joseph lui-même vous fermera les yeux de ses mains. »

Jacob partit donc avec ses enfants, ses petits-enfants, et leurs femmes, dans les chariots que Pharaon avait envoyés...

Ce songe se présente avec trois circonstances spéciales : Il a lieu dans la même ville où son père Isaac l'avait béni autrefois, et c'est après un sacrifice offert à Dieu pour le vieux patriarche : — Dieu le confirme dans la pensée que ce voyage d'Égypte est providentiel ; — et il lui annonce que sa famille s'y multipliera jusqu'à devenir un grand peuple, mais retournera ensuite en Chanaan, conformément à de précédentes promesses.

Il serait oiseux d'ajouter que la suite de l'histoire des hébreux a confirmé, en effet, la prophétie ; mais on peut du moins remarquer que, si une partie du songe répond à une préoccupation possible sur l'issue de ce voyage, elle réfute aussi l'objection tirée de ce que cet établissement en Égypte allait contredire l'ancienne promesse faite dans le songe de l'échelle mystérieuse, puisque le retour en Chanaan y est annoncé. Il y a donc concordance parfaite, et révélation certainement divine : et si le bon accueil de Pharaon était prévu, la suite des événements, quelques siècles plus tard, ne pouvait être connue que de Dieu.

III. — Le songe du prophète Nathan

Le roi David voulait bâtir un temple, pour abriter l'arche d'alliance ; et le prophète Nathan le félicite et l'encourage. (II livre des Rois, vii.)

Or, la nuit suivante, Nathan eut un songe :

Le Seigneur parla à Nathan la nuit suivante, et lui dit : « Allez trouver mon serviteur David, et dites-lui : Voici ce que dit le Seigneur : Me bâtirez-vous une maison afin que j'y habite? Depuis que j'ai tiré de l'Égypte les enfants d'Israël... ai-je jamais dit : Pourquoi ne m'avez-vous pas bâti une maison de cèdre?

« ... Lorsque vos jours seront accomplis, je mettrai sur votre trône après vous votre fils... Ce sera lui qui bâtira une maison à mon nom... »

— Nathan parla donc à David, et lui rapporta tout ce que Dieu lui avait dit, et conformément à la révélation qu'il avait eue...

Ce songe ne se rapporte absolument en rien aux pensées qu'avaient alors le roi et le prophète. David a considéré qu'il habite une maison de bois de cèdre, tandis que l'arche d'alliance n'est abritée que par des tapis faits de peaux de bêtes; sa piété veut donc pour Dieu un temple qu'il fera magnifique. Nathan ne pouvait que l'approuver.

Comment expliquer que ce prophète ait pu changer d'avis? Homme de Dieu, et serviteur dévoué au roi, le projet devait doublement lui plaire; et l'on ne peut donc lui trouver un motif secret de désapprobation. Bien plus, tout ce long chapitre contient des prophéties sur Salomon, avec des indications précises que personne au monde ne pouvait prévoir. En outre, après le discours de Nathan, on voit David se rendre auprès de l'arche d'alliance, et adresser à Dieu une longue prière d'humilité, de gratitude et de louange, que la prétendue supercherie de Nathan n'avait pu inspirer.

Pour tous ces motifs, le songe de ce prophète est certainement authentique, les circonstances si diverses qui l'entourent en étant l'irréfutable preuve.

IV. — Le songe de Salomon

Au III^e livre des Rois, chapitre III, nous lisons :

Or, le Seigneur apparut à Salomon, en songe pendant la nuit, et lui dit : « Demandez-moi ce que vous voulez que je vous donne. »

Salomon répondit : « Vous avez usé d'une grande miséricorde envers David, mon père, votre serviteur...

« Maintenant donc, Seigneur, vous m'avez fait régner, moi qui suis votre serviteur, en la place de David, mon père ; mais je ne suis encore qu'un adolescent, qui ne sait de quelle manière il doit se conduire...

« Je vous supplie donc de donner à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, et discerner entre le bien et le mal ; car qui pourrait rendre la justice à votre peuple, ce peuple si nombreux ? »

Et le Seigneur agréa que Salomon lui eût fait cette demande, et il lui dit :

« Parce que vous m'avez fait cette demande, et que vous n'avez point désiré que je vous donnasse un grand nombre d'années, ou de grandes richesses, ou la vie de vos ennemis, mais que vous m'avez demandé la sagesse pour discerner ce qui est juste, j'ai déjà fait pour vous ce que vous m'avez demandé, et je vous ai donné un cœur si plein de sagesse et d'intelligence, qu'il n'y a jamais eu d'homme, avant vous, qui vous ait égalé, et qu'il n'y en aura point après vous.

« Mais je vous donne, même de plus, ce que vous ne m'avez pas demandé, savoir : les richesses et la gloire... »

Salomon, s'étant réveillé, fit réflexion au songe qu'il avait eu ; et, devant l'arche d'alliance, il offrit au Seigneur des holocaustes et des victimes pacifiques, et il fit, à tous ses serviteurs, un grand festin.

Était-ce ici un simple songe ? Des commentateurs ne le croient pas. Ils disent plutôt une vision en songe, comme en ont eu souvent les prophètes. Dans ces visions, les sens sont assoupis, il est vrai, mais l'esprit est éveillé et actif. Salomon pouvait donc très bien parler à Dieu, et en avoir une communication effective de la sagesse qu'il avait demandée.

Au reste, même dans nos songes, nous tenons conversation ; le dialogue de Salomon est donc admissible. A la vérité, il eût suffi que Dieu donnât au jeune roi une grande intelligence avec la pénétration d'esprit nécessaire : mais la vision permettait au prince adolescent d'adresser à Dieu une demande déjà pleine de sagesse, qui prouvait abondamment la justesse de ses intentions.

Un tel songe ne s'invente pas. Un désir exprimé à l'état de sommeil ou de rêverie n'est jamais qu'un désir bientôt évanoui ; mais la longue administration de ce roi célèbre donne raison au songe ; il est donc authentique.

V. — Songe de Judas Macchabée

Il n'est aucun érudit qui ne sache qu'après la mort d'Alexandre le Grand, le vaste empire des Grecs fut divisé en quatre royaumes, et que la Palestine fut souvent ravagée par les rois d'Égypte et de Syrie qui se la disputaient.

Vint le jour où Antiochus-Épiphane voulut même extirper la religion mosaïque, et contraindre les Juifs à embrasser le paganisme. De là, ces révoltes et ces guerres, dont les héros juifs s'appelèrent Mathathias, Judas, et d'autres encore.

Or, les hauts faits d'armes de Judas le firent surnommer « le marteau, martel, ou marteleur », comme plus tard, en France, Charles-Martel. Mais, en syro-chaldéen, ce mot était *maqgâba*, d'où le nom de *Macchabée*; et deux livres, dans la Bible, racontent tous ces faits.

C'est à la fin du second livre, chapitre xv, que se place le songe de Judas Macchabée.

Il exhortait ses gens,... les arma,... et leur rapporta une vision très digne de foi, qu'il avait eue en songe, et qui les combla tous de joie.

Et voici quelle fut cette vision : Onias, qui avait été grand prêtre, et un homme plein de bonté et de douceur, modeste de mœurs, agréable de conversation, exercé dès son enfance dans toutes les vertus, cet Onias élevait les mains vers le Seigneur, et priait pour tout le peuple juif.

Puis, avait apparu près de lui un autre homme, d'âge vénérable, éclatant de gloire, environné de majesté.

Et Onias, le lui montrant, avait dit : « Celui-ci est le véritable ami de ses frères et de tout le peuple d'Israël; il prie beaucoup pour le peuple et pour la sainte cité tout entière; c'était un prophète de Dieu, Jérémie. »

En même temps Jérémie avait étendu la main, donné à Judas une épée d'or, et lui disait : « Prenez ce glaive saint, comme un présent de Dieu; avec lui, vous renverserez les ennemis de mon peuple d'Israël. »

Voilà le songe, avec l'apparition de deux personnages. Dira-t-on que le général qui le raconte à ses troupes l'a inventé de toute pièce? Il est inscrit dans un livre historique que juifs et chrétiens ont également admis; et ce livre, ne serait-il pas sacré pour la religion, mérite au moins autant de confiance que les récits des autres anciens historiens.

L'effet fut merveilleux : l'ennemi approche, Judas Macchabée adresse au ciel, à haute voix, une fervente prière, et ses soldats et lui, chargeant aussitôt l'épée à la main, remportent une glorieuse victoire. Trente-cinq mille hommes de l'armée ennemie, parmi eux le général en chef Nicanor, sont restés sans vie sur le champ de bataille.

On peut en discuter les détails : aucun qu'on ne puisse admettre. Quand l'existence d'un peuple est en jeu, son chef ne peut qu'être préoccupé de l'issue de la bataille décisive : pourquoi, même humainement dans un sommeil, sans doute agité, n'aurait-il pas un songe ? et pourquoi, dans ce songe, deux des anciens personnages illustres de son pays ne pourraient-ils paraître converser avec lui ?

Ce songe est donc évidemment possible ; et j'ajoute que la double apparition est non moins vraisemblable. Le spiritisme admet la manifestation des esprits d'outre-tombe ; ses tenants ne voudront donc pas nier que Judas Macchabée ait pu converser, dans cette vision, avec Onias et Jérémie.

VI. — Quelques réflexions

Voilà des récits bibliques, corroborés par les événements qui suivirent les songes. On ne peut mettre en doute ces récits ; car après les négations qui déchireraient ces pages de la Bible, rien n'empêcherait d'autres négations d'arracher à leur tour d'autres feuillets, pour détruire insensiblement tout le livre.

De quel droit s'en prendre ainsi aux historiens sacrés ? Et pourquoi alors ne pas en agir de même avec Homère, Thucydide, Virgile, Xénophon, Quinte-Curce, Tite-Live et tant d'autres.

Les deux songes de Jacob sont des incidents de ses deux voyages. L'auteur qui les raconte avait sans doute sous les yeux la multitude des Hébreux qui en étaient les descendants ; mais il prenait ses récits dans une tradition connue de tous, et qu'il ne pouvait inventer. Bien plus, à l'heure où il écrivait dans le désert, non seulement les Hébreux n'étaient pas encore en possession du pays de Chanaan, mais aucun

des six cent mille hommes qu'il amenait d'Égypte, sauf deux seuls, ne devaient y entrer. Et pourtant, la prophétie s'accomplit. L'authenticité des songes de Jacob, qui auraient pu n'être qu'extraordinaires dans leurs détails, est donc rehaussée par leur caractère de révélation divine. Ni matérialistes, ni philosophes, ni même spirites ne leur trouveront une autre explication admissible.

Du songe de Nathan, dangereux revirement d'opinion qui met en défaut la sagesse de cet homme et s'oppose au projet du roi, que pourrait-on dire? Le seul fait d'oser le rapporter au souverain constituait une grave imprudence : il fallait donc à Nathan des motifs supérieurs. La vérité de la parole entendue dans la vision s'imposait donc d'elle-même; et l'accomplissement de la prophétie en montra ensuite dans l'histoire juive la divine autorité. Ici encore, comment s'inscrire en faux !

Le songe de Salomon défie à son tour toute critique. Nous ne voyons pas trop, en effet, un jeune roi de vingt ans venir dire à ses ministres et à ses familiers : « Vous savez, j'ai rêvé cette nuit que je suis dès ce jour le plus intelligent et le plus juste des rois qui aient jamais existé chez tous les peuples, et qu'après moi aucun ne m'égalerait ; et puis, si vous ne me croyez pas, repassez dans cinquante ans pour juger de la sagesse de mon administration. »

Traduit dans ce langage moderne, le songe d'un tel prince ne convaincrerait guère ses auditeurs : ils acquiesceraient devant lui, hausseraient les épaules en sortant, et se réuniraient ensuite pour nommer un « Conseil de régence ». Mais, à cette date reculée, la Judée n'avait ni Bicêtre, ni Charenton, ni Ville-Evrard. On n'attendit pas longtemps. Le règne de Salomon fut le plus remarquable de toute l'histoire du peuple hébreu.

Reste, parmi les songes rapportés jusqu'ici, celui de Judas Macchabée.

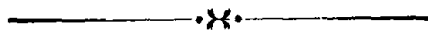
Comme celui de « l'échelle de Jacob », il présente cette particularité, que des « esprits d'outre-tombe » ont apparu au dormeur. On ne saurait dire que Judas et Jacob fussent des médiums, ni même des spirites ; on ne prétendra pas que

les anges de l'échelle de Jacob étaient des esprits de « désincarnés », comme dit si peu philosophiquement la philosophie kardéciste, et l'on doit bien reconnaître que les âmes d'Onias et de Jérémie n'avaient pas été évoquées.

Il y a donc, somme toute, dans la divination par les songes, une inconnue qui échappe à toute science; dans les songes eux-mêmes, parfois une intervention supérieure dont aucune action humaine n'a pu provoquer la manifestation; et dans la vision de certains personnages qui ont un rôle actif dans ces songes, une action vraiment surnaturelle, qu'aucune doctrine spirite ne saurait expliquer.

Montons donc plus haut, et demandons à la Providence divine, non pas ses secrets, mais la solution du problème. Dieu, quand il le veut, de la façon qu'il le veut, et à qui il le veut, manifeste ses desseins; et nous avons vu, par quelques-uns des songes prophétiques dont la Bible nous a fait le récit, comment le « spiritualisme » laisse loin derrière lui, sur la route des choses de l'au-delà, toutes les doctrines spirites. L'argumentation n'a pas besoin de plus longs détails.

Louis D'ALBORY.



LE SIXIÈME AGE DE L'ÉGLISE

(SUITE.)

V. — Le sixième âge

Nous voici parvenus au véritable objet de cette étude. Le « Sixième Age », avons-nous dit, — c'est le nôtre, et nous le faisons commencer, soit en 1789, soit en 1801. — Quant à sa durée, bien que nous n'ayons pas la présomption de nous hasarder sur le terrain de la prophétie, — nous essaierons d'exposer une « hypothèse » relative à son évaluation.

Si le Sixième Age a pour point de départ l'année 1789, cent dix-huit ans sont déjà révolus depuis sa date initiale. Il n'en faut compter que cent six, si nous le faisons partir de 1801.

Cet Age nous apparaît, dans l'Apocalypse, sous le nom d'*Église de Philadelphie*.

Le nom « Philadelphie », que porte, de nos jours, une ville importante des États-Unis, sort directement du grec *Φιλαδελφεία* (*Philadelphieia*) et signifie : « Amour mutuel des frères », ou « Fraternité ».

Au temps de saint Jean, Philadelphie n'était qu'une petite cité. Nous transcrivons textuellement la note que lui consacre l'abbé Drach : « Ville de l'Asie Mineure, dans la Lydie, au sud-ouest de Sardes. Elle devait son origine et son nom au roi Attale Philadelphie. Elle était sujette aux tremblements de terre, ainsi que nous l'apprend Strabon qui nous dit qu'elle comptait, à cause de cela, un petit nombre d'habitants. Elle eut à souffrir du même tremblement de terre que Sardes, et eut part, elle aussi, aux largesses de Tibère. Une

monnaie de Tibère a conservé le souvenir de ces deux faits, qui sont relatés dans un marbre orné de figures de femmes, et découvert à Pouzzoles en 1693. »

Retenons tout de suite, afin de nous en servir ultérieurement, cette première constatation, extraite de Strabon, que Philadelphie « était sujette aux tremblements de terre », et qu'« elle eut à souffrir du même tremblement de terre que Sardes ».

Remarquons, en outre, que, géographiquement, *la suite des Épîtres parcourt l'itinéraire régulier et la voie normale qui mène de la ville d'Éphèse à la ville de Laodicée*, en montant et en descendant, qu'elle marque donc *une série d'étapes* logiques dans la succession des événements annoncés, ce qui répond à la parole de Dieu : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le principe et la fin », dit le Seigneur Dieu, qui est, et qui était, et qui doit venir, — le Tout-Puissant. »

§ 1^{er}

Il convient de placer ici un rapprochement saisissant entre les sept Épîtres, qui correspondent aux sept Ages de l'Église, et les sept lettres du Nom Sacré JÉHOVAH, tel que nous l'écrivons en français.

Dans un livre admirable, dont on ne trouve presque plus d'exemplaires, publié en 1844, avec le haut encouragement du Pape Grégoire XVI, sous ce titre : *De l'harmonie entre l'Église et la Synagogue*, le chevalier Drach, père de l'abbé Drach que nous citons, ex-rabbin *hhaber* converti au catholicisme, et l'un des hommes les plus savants du siècle dernier, exposa, avec une incomparable évidence, que les dogmes de la Foi catholique furent implicitement contenus dans l'enseignement des *nâeis* de la Synagogue juive depuis Moïse jusqu'au vieillard Siméon, qui tint l'Enfant-Dieu dans ses bras.

Dans le cours de ce merveilleux exposé, où, collatéralement avec les explications de l'Église catholique, le chevalier Drach présente les commentaires des docteurs de la Loi mosaïque avant et après la venue du Christ, — se place une lumineuse analyse du nom *Jéhovah*, formule monogramma-

tique des Mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption.

Ce nom, en effet, s'écrit, en caractères latins, par sept lettres : J-E-H-O-V-A-H. Mais, en langue hébraïque, avant comme après l'introduction des points-voyelles Massorétiques, ce Nom Incommunicable s'écrit en quatre lettres I-H-V-H, soit *Iod-Hé-Vav-Hé*, ce qui lui a valu la désignation de « *Tétragrammaton* » que lui donnent les Pères de l'Église.

Ainsi placées, les quatre lettres sont évocatrices des deux Mystères : Iod — le Père, — Hé, le Fils, ou Verbe Engendré, — Vav, — l'Esprit Saint procédant du Père et du Fils, — Hé, le Verbe Incarné par l'opération du Saint-Esprit.

En ces quatre lettres, nous trouvons le Nombre de la Création, c'est-à-dire du monde fini sortant du néant par la Volonté de Dieu, — et de la Rédemption, c'est-à-dire du retour de la Créature à Dieu par les mérites de l'Homme parfait uni hypostatiquement à Dieu. — Et c'est ce qui permet à la Mystique des Nombres de dire que le nombre *Quatre*, ou *Quaternaire*, est la marque de la Création.

Or, si, à ces quatre lettres, nous ajoutons les signes Massorétiques correspondant à nos voyelles, voici ce que nous trouvons :

Après le Iod, — Principe et Commencement, — un *scheva*, ou *e* muet : IE.

Après le Hé, — Génération, — un *cholem*, ou *ô* long : Ho.

Après le Vav, Manifestation et Action, un *Kamets*, ou *a* long : VAH.

En sorte que ce *Kamets*, dépendant du Vav qui le précède et se terminant au Hé final qui le suit, représente le chiffre 6 dans l'ordre des sept lettres, voyelles et consonnes unies.

Le *Kamets* hébreu, impliqué toujours dans la lettre Aleph, correspond à la lettre grecque Alpha. Il est le résumé de tout le Nom Divin ; il marque qu'après lui ce nom est entièrement écrit sur l'Humanité et opère le retour de cette Humanité à Dieu, par l'achèvement du Mystère de la Rédemption indiqué par le second Hé.

L'histoire tout entière n'est donc que la signature de Dieu,

l'Action divine s'écrivant dans le temps, à l'aide de faits coordonnés de telle sorte que la liberté humaine vient, à son insu, tracer, jour à jour, siècle à siècle, les caractères sublimes du Nom Incommunicable. — Et les Prophètes ne furent prophètes que parce qu'il plut à Dieu de leur faire lire, à l'avance, ces caractères gravés sur l'avenir.

Nous ne donnons, cela va sans dire, cette interprétation, que pour édifier nos lecteurs. Rien n'est indifférent de ce qui, dans la pensée ou le langage humains, tend à la glorification de Dieu et de son Église. — Nous n'avons pas voulu faire autre chose. Qu'il nous soit tenu compte de ce désir, le seul qui nous anime.

Traduisons donc, autant qu'il est en notre pouvoir, le sens historique du Nom Divin.

— I — Le principe de la parole se manifeste au monde. — *Éphèse*. — Premier Age. — Les Apôtres.

— E muet (le *scheva* hébreu). La Parole ensemence silencieusement la terre et la féconde dans les Catacombes et le Sang. — *Smyrne*. — Deuxième Age. — Les Martyrs.

— H — Le Verbe de Dieu asseoit son empire inébranlable sur le Monde. — *Pergame*. Troisième Age. Le Pouvoir Temporel.

— O — Plénitude (le *cholem* hébreu est un point placé au-dessus du Vav. Il indique le point culminant de l'Église terrestre). — *Thyatire*. Quatrième Age. — Le Culte Universel.

— V — Le Vav hébreu est un trait vertical surmonté d'un point carré. Il marque l'effusion et, par analogie, la *descente*.

Dieu continue à s'épancher sur l'homme, mais l'homme ne s'élève plus vers Dieu. Le point supérieur du *cholem* a pour antipode le *Kamets* inférieur de la Consommation. — *Sardes*. — Cinquième Age. — La Réforme. — Voltaire. — La Révolution.

— A — Le *Kamets* est sous la dépendance du Vav (Va) dans la prononciation. — Il marque que l'humanité se détache de Dieu de plus en plus, avant de voir sa fin dans la terminaison de l'œuvre de Dieu.

Philadelphie. — Sixième Age. — Fraternité des hommes.

— II — Enfin, consommation de l'Œuvre de Dieu et retour du Verbe Incarné pour juger les hommes. — *Laodicée*. — Septième Age. Le Jugement.

Or, c'est là, précisément, ce que semble révéler l'Apocalypse.

Nous y lisons, en effet, ceci :

— Et l'Ange que j'avais vu se tenant debout sur la mer et sur la terre, leva sa main vers le ciel,

— Et jura par le Vivant dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et les choses qui sont en lui, et la terre et les choses qui sont en elle : Qu'il n'y aura plus de temps :

— Mais qu'aux jours de la voix du *Septième* Ange, quand il aura commencé à sonner de la trompette, le mystère de Dieu sera consommé, ainsi qu'il l'a annoncé par les prophètes, ses serviteurs. (Ch. x. Vers. 5, 6, 7.)

Puis, en confirmation de ce qui précède :

— Et le *septième* Ange sonna de la trompette, et il se fit de grandes voix dans le ciel, disant :

— Le royaume de ce monde est devenu celui du Seigneur et de son Christ, — et il régnera dans les siècles des siècles : Amen. (Ch. xi 15.)

— Et le *septième* Ange répandit sa coupe dans l'air, et une grande voix sortit du temple, du trône, disant : *C'est fait*. (Ch. xvi, 17.)

Nous sommes donc, selon notre hypothèse, dans la période « ante-consommatoire » (qu'on nous passe ce néologisme) de l'histoire, c'est-à-dire sous la lettre A de la syllabe *Va*, cette lettre dépendant du V qui la précède, comme notre époque dépend du dix-huitième siècle dont elle a reçu et continue le mouvement révolutionnaire.

Nous avons vu, dans la note de l'abbé Drach, puisée aux sources de Strabon, que *Philadelphie éprouvée par le même tremblement de terre que Sardes*, participa avec celle-ci aux mêmes largesses distribuées par Tibère.

Par similitude, nous trouvons que le *dix-neuvième siècle*, ébranlé par la même secousse que le *dix-huitième*, — la Révolution, — bénéficie des mêmes largesses du Césarisme

corrompu, c'est-à-dire de « l'Étatisme » autocratique dont Tibère ne fut jadis qu'une figure symbolique.

En sorte que notre Age, — depuis 1801, — est solidaire de celui qui l'a précédé, — Age du Rire Sardonique, — comme Philadelphie le fut de Sardes. — Tout se tient. La Réforme enfanta la Révolution, celle-ci le Despotisme. La terre a tremblé à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. L'Occulte tyran qui, depuis l'an 1456, combat et opprime le Christ, prodigue ses faveurs aux victimes du « tremblement de terre » de 1789, afin de les détacher du christianisme pour les mieux asservir au joug du César de demain. — Et celui-ci sera, pour le vingtième siècle, ce que Néron, son précurseur et sa figure, fut pour le premier siècle : l'Antéchrist. On sait, en effet, que cet empereur, prototype du Monstre couronné, fut considéré par beaucoup de chrétiens comme l'Antéchrist lui-même. Suétone et Tacite nous rapportent que le peuple ne voulut pas croire à sa mort et attendit longtemps sa résurrection. « C'est cette même interprétation, — écrit en note l'abbé Drach, — qui a donné lieu à cette croyance, dont nous parlent certains auteurs ecclésiastiques, d'après laquelle l'Antéchrist, qui doit venir à la fin des temps, ne serait autre que Néron, réservé, comme Hénoc et Élie, pour ces temps malheureux. »

§ 2

Voici une seconde évaluation que nous qualifierons simplement d' « ingénieuse ».

Elle consiste à rapprocher la vie même du Sauveur de celle de son Église, en prenant pour base du calcul les grandes dates et le nombre des années passées sur la terre par l'Homme-Dieu.

La tradition, aussi bien que les calculs qui prennent pour point de départ l'Évangile, attribuent à l'existence du Christ *trente-trois ans et quelques mois*. En serrant les chiffres, on arrive à trouver que Trois est distribué régulièrement en cette existence, soit :

Trente ans avant le Baptême de Notre-Seigneur par saint Jean ;

Trois ans de vie publique ;

Trois mois et dix-huit jours pour les derniers événements de cette vie publique, à partir du moment où le Sauveur vint à Jérusalem.

Cela donne exactement :

Cent huit jours, pour les unités, soit du 25 décembre au 12 avril, date indécise, mais possible, du vendredi saint ;

Mille quatre-vingts jours, ou trois ans, pour les dizaines ; pour la vie publique en Galilée, Samarie et Judée. Dix mille huit cents jours, ou trente ans, pour la vie obscure au foyer de Joseph et de Marie, soit pour les centaines.

On obtient ainsi un nombre pyramidal qui, selon l'échelle décimale, donne :

$$\begin{array}{r} 108 \\ 1080 \\ 10800 \end{array}$$

que l'on peut écrire par ses facteurs :

$$\begin{array}{r} 3 \\ 30 \\ 300 \end{array}$$

Il va sans dire que, dans un tel calcul, on ne tient compte que des années de 360 jours.

Le triangle ainsi formé donne TROIS CENT TRENTE-TROIS, nombre que l'on traduit ainsi :

TROIS, sommet du triangle, mystère de la Sainte Trinité ;

TRENTE, — milieu du triangle, à partir du deuxième *Trois*, — mystère de l'Incarnation de la deuxième Personne de la Sainte Trinité ;

TROIS CENTS, — base du triangle, — mystère de la Rédemption du Monde consommé jusqu'au dernier jour.

Certains écrivent le triangle sans zéros :

$$\begin{array}{r} 3 \\ 33 \\ 333 \end{array}$$

Ce qui donne six fois le chiffre 3.

En multipliant 3 par 6 on obtient 18;

En multipliant 30 par 6, on obtient 180;

En multipliant 300 par 6, on obtient 1800;

Or, en additionnant ces nombres, on obtient :

$$18 + 180 + 1800 = 1998.$$

Ou, ce qui revient au même, en multipliant 333 par 6, on obtient 1998;

Si l'on compte chaque *année* de la vie du Sauveur comme un *siècle* et chacun de ses *jours* comme *cent* jours, on arrive à cette attribution : DIX-NEUF CENT QUATRE-VINGT-DIX-HUIT ANS pour la vie terrestre de l'Église.

§ 3

Là ne se limite pas le calcul.

On est tout de suite frappé par cette évidence que TROIS CENT TRENTE-TROIS est exactement la *moitié* de SIX CENT SOIXANTE-SIX, le nombre que saint Jean nous dit être celui de la Bête et celui « d'un homme », — paroles que la tradition et les commentaires entendent de l'Antéchrist.

Et, en effet, qu'est-ce que 666, sinon 333 multiplié par 2? — DEUX, le premier des nombres *pairs*, tenu pour funeste et maudit dans toutes les numérations mystiques, est le signe de la Lutte, de l'OPPOSITION, *qui adversatur*, a dit saint Paul. Il marque donc la guerre furieuse faite par l'Esprit du Mal à l'Église de Dieu, et nous trouvons que le nombre 666, multiplié par le ternaire divin, donne, lui aussi, dix-neuf cent quatre-vingt-dix-huit, soit :

$$600 \times 3 = 1800$$

$$60 \times 3 = 180$$

$$6 \times 3 = 18$$

$$666 \times 3 = 1998$$

Dix-neuf cent quatre-vingt-dix-huit se retrouve donc au terme de la lutte, engagée sur la terre, par Satan contre la Très Sainte Trinité, représentée par :

$$\left. \begin{array}{l} \text{L'Église} = 300 \\ \text{Le Verbe incarné} = 30 \\ \text{Dieu Un et Trine} = 3 \end{array} \right\} \times 6$$

Ce qui donne en figure, au-dessous du triangle divin, le triangle infernal :

$$\begin{array}{ccccc} & & 3 & & \\ & 3 & & 3 & \\ 3 & & 3 & & 3 \\ & 3 & & 3 & \\ & & 3 & & \end{array}$$

Et la figure ainsi dessinée est un carré, ou *quaternaire*, indiquant que cette lutte a pour scène le *monde créé*.

§ 4

Rappelons-nous, maintenant, l'ordre des Épîtres : Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée.

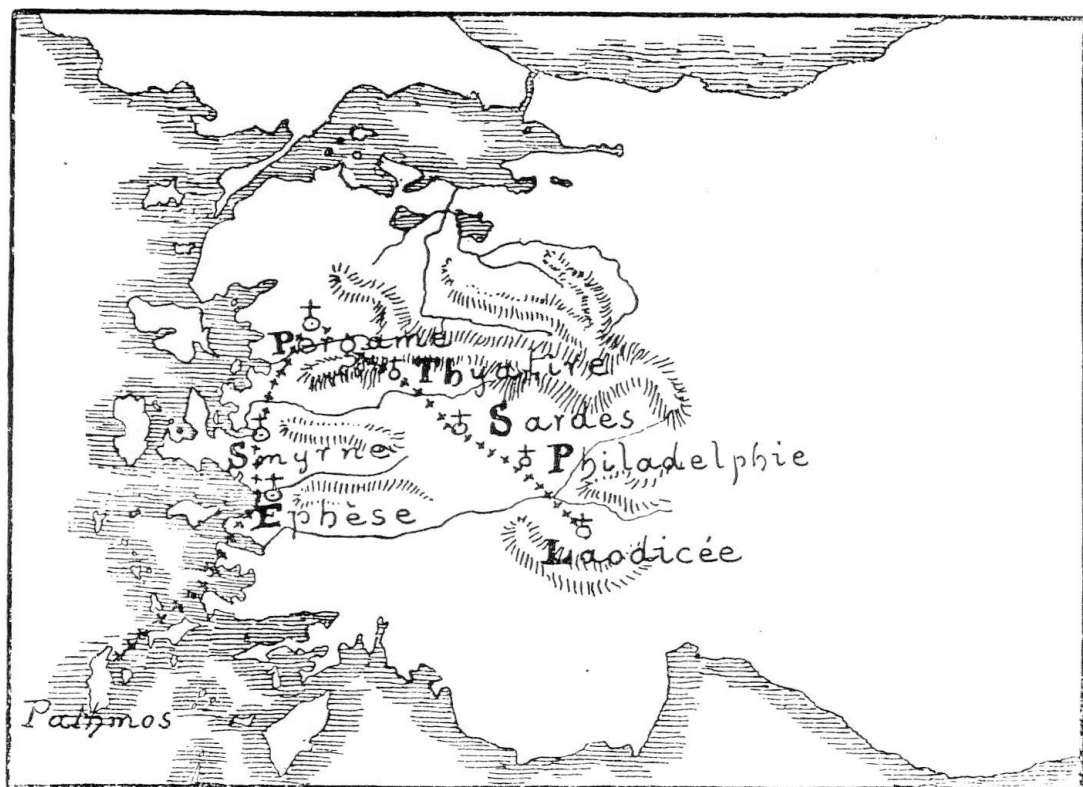
Nous avons remarqué que la succession de ces noms sur la carte, en partant de l'île de Pathmos, donne un graphique à peu près triangulaire. Le voyageur (c'est ici le messager de l'Apôtre) traverse la mer, de Pathmos à Éphèse, s'élève encore vers le nord jusqu'à Smyrne, puis à Pergame. Ce premier parcours effectué, il descend de Pergame sur Thyatire, puis Sardes, puis Philadelphie, puis Laodicée. De la sorte, il parcourt sept étapes, dont le tracé est le suivant : (*Voir le tracé ci-contre.*)

Si, sur chacune de ces étapes nous inscrivons l'une des lettres du nom divin, nous obtiendrons la figure que voici :

$$\begin{array}{ccc} & \text{Pergame} & \\ & \text{h} \quad \text{o} & \\ & \text{Smyrne} \quad \text{Thyatire} & \\ & \text{e} \quad \text{v} & \\ \text{Éphèse} & & \text{Sardes} \\ \text{I} & & \text{a} \\ \text{Pathmos} & & \text{Philadelphie} \\ & & \text{h} \\ & & \text{Laodicée} \end{array}$$

Soit trois étapes jusqu'au point culminant Pergame (citadelle), et quatre de ce point jusqu'à Laodicée (jugement du peuple) ou consommation.

Dans ce tracé, Smyrne et Thyatire, placées au même niveau, marquent le terme moyen de la vie de l'Église.



Les sept Églises d'Asie

Si nous remplaçons les lettres par des chiffres, nous obtiendrons encore :

$$\begin{array}{rcl}
 & P & \\
 & \cdot & \\
 3 & + & 4 \dots \dots = 7 \\
 S. & . & T \\
 2 & + & 5 \dots \dots = 7 \\
 E. & . & S \\
 1 & + & 6 \dots \dots = 7 \\
 P. & . & P \\
 & & 7 \dots = 7 \\
 & & .L
 \end{array}$$

On le voit, nous ne sortons pas des mêmes chiffres. Ils nous ramènent tout droit à la lumineuse interprétation du chevalier Drach.

En effet, le nombre 7 se compose de 3, nombre de la Sainte Trinité, et de 4, nombre de l'Incarnation et de la Rédemption. Nous trouvons donc Iod, Hé, Vav, sur la première partie de 7, = 3, Iod, Hé, Vav, Hé, sur la seconde partie de 7, = 4.

Dans l'ordre des étapes historiques, nous trouvons, de même façon, que l'âge ou l'Église de Pergame (*citadelle*), le troisième âge, est bien le point culminant de la vie de l'Église. Et nous plaçons ce point culminant à l'établissement du patrimoine de saint Pierre, en 756.

§ 5

Il faudrait ouvrir ici, peut-être, une discussion sur le nombre 666. — Mais nous préférons y renoncer. Tous les calculs auxquels on s'est livré jusqu'à présent ont abouti à des puérilités. — Non seulement Dieu ne veut pas que l'homme s'attache à préciser l'avenir, mais il nous a fait nettement défense de formuler aucune affirmation sur la date de la fin des temps. — Le commentaire et les hypothèses que nous offrons aux lecteurs ne valent donc pas plus que telle ou telle autre opinion sur le même thème. Disons tout de suite que l'inanité des recherches au sujet du nombre 666, que les commentateurs estiment contenir le *nom* de l'Antéchrist¹, est tout de suite démontrée par ce seul fait qu'aucun de ces commentateurs, dans leurs évaluations, n'a tenu compte de l'échelle décimale des nombres composants que, pourtant, saint Jean met nettement en relief. 666, en effet, se compose de 600 + 60 + 6, exprimés en latin par les mots : *sexcenti-sexaginta-sex* et, en grec, par leurs équivalents : ἑξακόσιοι ἑξήκοντα ἕξ.

1. Remarquons, avant toute chose, que l'Apôtre ne dit pas qu'il s'agit d'un « nom ». Voici la phrase telle qu'elle est écrite : Ὡς ἡ σοφία ἐστίν, ὁ ἔχων τὸν νοῦν ψηφισάτω τὸν ἀριθμὸν τοῦ θηρίου. ἀριθμὸς γὰρ ἀνθρώπου ἐστίν, καὶ ὁ ἀριθμὸς αὐτοῦ ἑξακόσιοι ἑξήκοντα ἕξ. — Et dans la Vulgate : *Hic Sapientia est. Qui habet intellectum computet numerum bestiae. Numerus enim hominis est; et numerus ejus: sexcenti sexaginta sex.*

Il faudrait donc trouver un nom en trois parties, dont l'une correspondrait à 600, l'autre à 60, la troisième à 6. Mais, outre la difficulté presque insurmontable que présente en soi un tel calcul, il se complique d'une autre difficulté, tout à fait insoluble, à savoir que la langue grecque ne contient pas de lettre correspondant au chiffre 6. En effet, le *digamma*, ou *episémon*, ς, ne figure dans l'alphabet que pour sa valeur numérique, et c'est par hypothèse que les commentateurs l'assimilent, soit au Vav hébreu, soit à l'F latin. Écrit numériquement en grec, le nombre 666 serait donc le suivant : ΧΞΞ, qu'il est absolument impossible de prononcer, ou même d'écrire dans nos langues modernes, sauf, peut-être, en langue russe.

Pour obtenir l'équivalent du chiffre 6, en langue latine, il faudrait se servir d'une des combinaisons suivantes :

ABBA=1+2+2+1; — ABAB=1+2+1+2; BABA=2+1+2+1;
 AABB=1+1+2+2; BAAB=2+1+1+2; — BBAA=2+2+1+1;
 ABG=1+2+3; AGB=1+3+2; BAG=2+1+3; GAB=3+1+2; —
 BGA=2+3+1; GBA=3+2+1; ADA=1+4+1; AAD=1+1+4;
 DAA=4+1+1; AE=1+5; EA=5+1.

Nous croyons donc que ces mots « nombre d'un homme », identifiés par l'Apôtre avec les mots « nombre de la Bête », doivent s'entendre d'un *monogramme* maçonnique opposé aux divers monogrammes du Christ, tels que IHS, XHS, X, ou encore le nom Ιησούς, poisson, dont les cinq lettres donnent les mots suivants : Ιησους Χριστος Θεου υιος σωτηρ, Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

Nous croyons en outre que le nombre 666, évalué en dates comme nous l'avons fait pour les années de la vie de Notre-Seigneur, contient les chiffres des trois *oppositions*, ou batailles livrées par l'Esprit du Mal à l'Esprit de Dieu. La première de ces luttes aurait duré dix-huit siècles, soit de l'an 1 à l'an 1800; la seconde, plus violente, durerait cent quatre-vingts ans et prendrait fin en 1980; la troisième et dernière, enfin, durerait dix-huit ans et se terminerait en 1998.

Or, rapprochement mystérieux, il se trouve que ce nombre, 1998, donne exactement l'ensemble des nombres

contenus dans le monogramme du Christ et dans le nom humain du Fils de l'Homme.

Le monogramme le plus sommaire du titre *Christ* est celui-ci : X. Il se compose des trois lettres grecques $X = 1000$; $P = 100$; $I = 10$, — dont le total donne 1110.

Dans ce nombre 1110 (les 3 unités), nous trouvons 1 dix, 1 cent, 1 mille et, graphiquement, trois 1 avec le zéro indicatif de la dizaine, nombre parfait.

Le nom « Jésus » donne, de son côté :

Iota = 10 — nombre parfait.

Héta = 8 — équivalent du Hé hébraïque, 2^e et 4^e lettre du nom divin IHVH.

Sigma = 200

Omicron = 70

Upsilon = 400

Sigma = 200

TOTAL 888 — Huit cent-quatre-vingt-huit.

Ici, encore, les chiffres nous donnent : 8 centaines, 8 dizaines, 8 unités.

Or, le nombre 8 est considéré comme mystiquement représentatif de la personne humaine du Sauveur, qu'on l'évalue ainsi : $1 + 2 + 5$ — ou $3 + 5 =$ Dieu Un — Verbe — Homme, — ou Dieu Trine — Humanité.

En additionnant les deux noms « Jésus-Christ » ou leurs monogrammes IHS, X, on obtient $888 + 1110 = 1998$, soit :

$$\begin{array}{rcl} 10 + 8 & = & 18 \\ 100 + 80 & = & 180 \\ 1000 + 800 & = & 1800 \end{array}$$

Et c'est toujours le nombre divin 3 qui apparaît, multiplié par le *pair*; c'est-à-dire la *lutte* et l'*opposition*.

Quant au nombre « mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit », ainsi obtenu, il fournit, soit par l'addition, soit par la division, le total ou le facteur 27, c'est-à-dire le *cube*, ou *troisième puissance*, du *ternaire*, nombre de la divinité. — Il est la formule de la *consommation*.

(A suivre.)

SIMMIAS.

A UN CRITIQUE

D'une longue lettre où j'ai l'honneur d'être pris à partie en même temps que notre distingué collaborateur A. Van Mons, j'extrais le passage suivant qui me concerne. M. Van Mons se suffira pour répondre de son côté. — Je cite *textuellement* :

Je m'étais habitué à voir dans la *Revue du Monde Invisible* de Mgr Méric un recueil de faits qu'on essayait de grouper et d'expliquer le plus simplement du monde, sans parti pris d'y voir des diableries.

Croyez-vous qu'il ne faille pas avoir du temps *de reste* pour *chercher* la clef de l'Apocalypse dans la suite des âges, comme on *cherchait* la clef du premier chapitre de la Genèse dans la Géologie, au lieu de *chercher* les rapports de ces écrits avec les écrits antérieurs ou contemporains, ce qui était plus sérieux et plus instructif à tout point de vue? Comment voulez-vous que j'admette que le cheval noir *ce soient* les Barbares, le cheval blanc l'Islam, il n'y a guère plus de raison *que* pour voir dans le firmament de la Genèse la nébuleuse primitive?

Excusez-moi, Monsieur le directeur, de cette longue et ennuyeuse lettre qui n'est inspirée que par le souci de la réputation intellectuelle du clergé.

Je n'ai rien retranché à ces lignes, pas même les fautes de français. Elles prouvent *a priori*, que, dans l'âme généreuse de leur auteur, « le souci de la réputation intellectuelle du clergé » ne va pas jusqu'à le rendre scrupuleux lui-même sur la correction de son propre style... épistolaire.

Mais qu'est-ce que cela aux yeux d'un critique dont la courtoisie commence par adresser à ses adversaires des reproches sans fondement?

Je discute, phrase par phrase, ces reproches :

— « Je m'étais habitué à voir dans la *Revue du Monde Invisible* de Mgr Méric un recueil de faits, qu'on essayait de

grouper et d'expliquer le plus simplement du monde, sans parti pris d'y voir des diableries. »

Réponse : 1^o Je connais cette « loyauté » qui consiste à comparer de « parti pris » les continuateurs d'une œuvre à ses initiateurs. Mgr Méric l'avait connue avant nous et l'appréciait avant nous. Il en savait la savoureuse amertume.

2^o Notre critique appelle « expliquer le plus simplement du monde » le fait de ne fournir aucune explication des phénomènes « qu'on essaie de grouper ». C'est une opinion, et elle vaut ce que valent toutes les opinions. — Peut-être serait-il plus embarrassé de nous citer *un seul* article de notre éminent fondateur dans lequel celui-ci n'ait donné son jugement à l'occasion des faits cités par lui.

3^o « Sans parti pris d'y voir des diableries. »

Il y a six mois environ que nous avons été appelés, quelques-uns, par la direction, à collaborer à la *Revue*. Nous défions notre loyal critique de nous signaler une seule de ces « diableries » qu'il invoque et auxquelles, précisément, nous faisons la guerre.

— « Croyez-vous qu'il ne faille pas avoir du temps *de reste* pour *chercher* (1 fois) la clef de l'Apocalypse dans la suite des âges... »

Eh ! mon cher Monsieur, je suis bien convaincu que vous n'avez pas ce « temps de reste », puisqu'il vous en manque pour « chercher » vos propres insuffisances de forme. — Quant à « la clef de l'Apocalypse », qui est une « prophétie » (et je ne pense pas que vous vouliez le nier), où voulez-vous qu'on la cherche, sinon « dans la suite des âges », puisque, ainsi que le déclare l'Apôtre lui-même, elle est l'annonce des événements qui doivent suivre : *quæ oportet fieri post hæc?*

— « Comme on *cherchait* (2^e fois) la clef du premier chapitre de la Genèse dans la Géologie... »

« Tout doux », cher critique, — ainsi qu'on disait au dix-huitième siècle, — voilà un terrain éminemment dangereux et sur lequel je gage que vous seriez mal à l'aise.

On ne « cherche » pas « la clef de la Genèse », pour l'excellente raison que l'affirmation des Livres saints est à la base de la même Doctrine catholique. Mais il n'a jamais été dé-

fendu, que je sache, de « chercher » dans la « Géologie » (vous voulez dire sans doute dans la « Cosmologie »), la confirmation scientifique du récit biblique. C'est même si peu défendu que, dans le premier volume de la *Nouvelle Polyglotte* de l'éminent abbé Vigouroux, éditée par la maison Roger et Chernoviz, — vous trouverez, de la page 1019 à la page 1022, au début de l'*Appendice*, une longue et copieuse *Note I* où sont exposées précisément les considérations d'ordre « géologique » qui militent en faveur de « la Cosmogonie de Moïse ».

— « Au lieu de *chercher* (3 fois) les rapports de *ces écrits* avec les *écrits antérieurs ou contemporains*, ce qui était plus sérieux et plus instructif à tout point de vue. »

Pardon, — pardon, — digne Monsieur. — La première qualité d'une critique doit être la « cohérence ». Et, ici, cette cohérence fait totalement défaut.

Vous dites « les rapports de *ces écrits* ». De quels « écrits », s'il vous plaît? — Vous venez de parler de « la clef de l'Apocalypse », de « la suite des âges », de « la clef du premier chapitre de la Genèse », et de « la Géologie ». Je vois bien deux « clefs » dans votre phrase, mais il en faut une troisième, la clef de cette phrase même. Et vous me paraissez l'avoir perdue dans l'embrouillement de vos termes.

Je ne suis pas méchant. Voulez-vous que je vous aide à *chercher* (ce ne sera que la quatrième fois) vos idées dans cet écheveau macaronique?

Voyons. Je crois que j'y suis. Vous voulez dire, n'est-ce pas, — qu'au lieu de *chercher* à expliquer l'Apocalypse par l'histoire, il vaudrait mieux *chercher* « les rapports de ces écrits (ceci est une figure de grammaire appelée *Syllepse* : écrits mis au pluriel pour Apocalypse au singulier) avec les écrits antérieurs ou contemporains »?

Eh! — Je ne fais pas autre chose, et si, au lieu de m'incriminer au hasard, vous aviez pris la peine de lire toute mon étude, vous auriez vu que je la rapproche des prophéties « antérieures » d'Ézéchiel, de Daniel, des Actes des Apôtres, de la Deuxième Épître aux Thessaloniens. — Quant aux « écrits contemporains » de l'Apocalypse, vous auriez été fort aimable en me les indiquant. Je n'en connais pas, — sauf

parmi les « apocryphes » dont l'Institut Catholique vient de publier le premier, *Le Livre d'Hénoch*, en une magistrale édition. Quant à ce que vous paraissent conseiller, à savoir une comparaison collatérale de tous les « écrits » ayant traité de l'Apocalypse, souffrez que je vous en fasse toucher du doigt l'impossibilité matérielle.

Dès l'époque de sa divulgation, en effet (95 après Jésus-Christ), l'Apocalypse a été étudiée par une suite innombrable de Pères, de Docteurs et de Commentateurs. Et si vous désirez avoir un aperçu du chiffre d'in-folios qu'il faudrait imprimer pour obtenir l'ensemble de ces commentaires, veuillez jeter les yeux sur la liste suivante qui n'énumère que les principaux.

Eusèbe, — résumant Caius et Papias, — saint Justin, Tertullien, saint Méliton, saint Irénée, saint Jérôme, saint Methodius, saint Victorien, Tichonius, Gennadius, Primasius, Casiodore, saint Augustin, André de Césarée, — passons rapidement : Bède le Vénérable, Alcuin, Raban Maur, Albert le Grand, saint Brunon, l'abbé Joachim, Nicolas de Lyre, Salmeron, Alcazar, Bossuet, La Chétardie, Joubert, d'Ettémare, Holzhauser, de Bovet, Allioli, Lafont-Sentenac, l'abbé Maître, Jules Séverin, — pour ne citer que ceux-là.

— « Comment voulez-vous que j'admette que le cheval noir *ce soient* les Barbares, le cheval blanc l'Islam? »

Je suis certainement très marri de n'être pas d'accord avec mon docte critique, mais il n'est pas indispensable, pour que j'aie raison, que celui-ci admette que « le cheval noir *ce soient* les Barbares » — (je n'ai rien dit de semblable) : en revanche, ce qui est indispensable dans une critique c'est l'exactitude des citations. Or, mon contradicteur assure que « le cheval blanc », selon moi, c'est « l'Islam ». Je le mets bien en demeure de me citer le texte dans lequel j'aurais dit cela. — Que mon judicieux adversaire se donne la peine de me relire et il verra que son assertion est absolument gratuite.

— « Il n'y a guère plus de raison *que* pour voir dans le firmament de la Genèse la nébuleuse primitive. »

Allons! Allons! — Autant de mots, autant d'ignorances. Notre éminent critique a dû entendre parler du système de

Laplace, qui est encore l'hypothèse dominante de l'Astronomie, à laquelle des savants, comme M. de Lapparent, qui passe pour un assez bon catholique, ont apporté l'appui de leur savoir. Je ne connais pas d'autre « nébuleuse » primitive, à moins que mon contradicteur n'y ait substitué la nébuleuse de sa propre idée. — En ce cas, il devrait nous en prévenir.

Or l'hypothèse de la « nébuleuse primitive », que l'Église n'a jamais eu le motif de combattre, n'est aucunement intervenue à l'occasion du « firmament de la Genèse ». Faut-il apprendre à notre critique que ce mot « firmament » n'apparaît qu'au verset 7 du premier chapitre de la Genèse, qu'il est rendu en hébreu par le mot « *raqiah* », en grec par le mot στερέωμα, et en latin par le mot *firmamentum*. S'il a été question de « nébuleuse primitive », ce n'a pu être qu'à l'occasion du premier verset, où le mot hébreu *schamaim* (un pluriel) est rendu en grec par τον οὐρανόν et en latin par *cælum*, — ce que l'on a toujours traduit par « les cieux » ou « le ciel », et jamais par « le firmament ».

— « Excusez-moi, Monsieur le directeur, de cette longue et ennuyeuse lettre qui n'est inspirée que par le souci de la réputation intellectuelle du clergé. »

C'est entendu. Le directeur, et nous tous avec lui, excusons notre correspondant de « cette... lettre ». Mais que voilà un malencontreux « souci » et comme il a mal « inspiré » notre critique en le déterminant à offrir le secours de ses pavés à « la réputation intellectuelle du clergé » dont nul plus que moi ne saurait être le respectueux défenseur.

SIMMIAS.



Les Personnalités Psychiques

Sous le titre de *Preuves de l'identité des personnalités psychiques*, le *Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy* a publié un long et remarquable article dans son numéro de novembre-décembre 1906, pages 165-188.

Il est trop long pour être reproduit ici, car j'aurais çà et là des observations à présenter; et il me suffira d'y prendre loyalement tout ce qui me paraîtra essentiel, pour en donner à nos lecteurs un aperçu suffisamment instructif.

L'auteur veut montrer qu'on reproche à tort aux phénomènes psychiques l'impossibilité d'en vérifier la cause; il prétend que ceux qui ne regardent le phénomène matériel que comme une hypothèse ne l'expliquent que par une autre hypothèse; et il ajoute que pour sortir du vague on doit contrôler non seulement la matérialité du phénomène obtenu, mais aussi sa « réalité psychique ».

Or, il divise d'abord en trois catégories les personnes qui s'occupent de ces sortes de phénomènes : la première, pour s'amuser; la seconde, pour y croire aveuglément; la troisième, pour les nier d'abord et les expliquer ensuite autrement que les professionnels du spiritisme.

A ceux que la chose amuse, l'auteur dit à bon droit que les manifestations psychiques ne sont pas un jeu; et je crois, en effet, qu'il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se rapporte à la mort et au grand inconnu qu'elle nous réserve.

Aux croyants de prime abord, il fait remarquer qu'un contrôle est nécessaire, car « il n'est pas toujours possible de vérifier les choses de l'au-delà ». (Retenons cet aveu!)

Aux sceptiques enfin, qui ne veulent rien accepter sans contrôle, il dit « qu'en n'attendant pas que le phénomène se soit produit pour se livrer à des investigations, ils interrom-

pent ainsi trop souvent les communications, et produisent des courants contraires qui compromettent le résultat de la séance ».

L'auteur observe alors que, « pour produire des manifestations psychiques, il faut simplement disposer d'une quantité de fluide suffisante et avoir la volonté de l'utiliser ».

Enfin, deux renseignements très précieux à retenir viennent compléter ici ces notions préliminaires. D'après le premier, « les conditions favorables à la production des phénomènes matériels sont extrêmement difficiles à réunir, car ils nécessitent surtout un développement de fluide très considérable, se prêtent ainsi facilement à la supercherie, et n'atteignent pas toujours le but proposé. » — Et le second nous dit que sont « plus probants et plus faciles à contrôler les phénomènes appelés intellectuels, quand l'esprit se montre lucide, consent à nous prouver son existence, et nous révèle pour cela quelque détail précis, inconnu des expérimentateurs, et qui se trouve exact ».

*
* *

Avant de continuer cet exposé, examinons les diverses notions qu'on vient d'entendre.

D'abord, la religion n'a jamais nié la possibilité et la réalité d'apparitions d'esprits de l'au-delà. Ce phénomène, en quelque sorte matériel puisqu'il tombe sous quelqu'un de nos sens, n'est donc pas considéré comme une hypothèse. L'Ancien Testament, dans le Mosaïsme, en offre quelques exemples; et l'histoire du christianisme, issu du Nouveau Testament, en présente d'autres.

La « réalité psychique » est plus difficile à constater, parce que l'esprit venu de l'au-delà peut se donner à son gré le nom qui lui plaît; et c'est là précisément une des profondes différences entre les manifestations voulues ou permises de Dieu dans l'intérêt supérieur de ceux qui en bénéficient, et les manifestations obtenues par les médiums spirites et autres catégories d'évocateurs.

Dans les manifestations que rapportent les Livres sacrés on les Vies des Saints, il n'y a jamais d'évocation de pythonisse ou de magicienne. Comment Dieu aurait-il fait violer les

défenses qu'il a faites? Les esprits qui ont apparu sont des anges ou des saints, tous serviteurs de Dieu et venant remplir une sorte de mission divine; et quand ces esprits étaient des démons, leur apparition leur était imposée par des hommes de Dieu.

Dans les manifestations, au contraire, obtenues par les sciences occultes et les évocations spirites, ni Dieu ni les hommes de Dieu n'interviennent, car il n'est pas besoin sans doute de démontrer que pythonisses, magiciennes, spirites, ne sont pas précisément des envoyés de Dieu comme les « saints à miracles ».

Or, quand Saül va consulter la pythonisse d'Endor, et que Samuel apparaît avant même l'évocation; quand le jeune Tobie va chercher un compagnon de voyage, et que l'ange Raphaël se présente; quand Daniel entend de l'ange Gabriel la prophétie des semaines d'années qui vont s'écouler jusqu'à la venue du Christ; quand François d'Assise, dans sa petite chapelle de la Portioncule, a la vision du Christ lui-même, etc., est-ce donc que ces hommes disposaient « d'une quantité de fluide suffisante, avec la volonté de l'utiliser, et lui donnaient un développement très considérable »?

Cependant, le phénomène matériel se produisait, et la réalité psychique n'était pas douteuse; et pas un de ces hommes, certainement, n'appartenait à l'une des trois catégories de l'auteur. C'est qu'au-dessus des phénomènes du spiritisme, il existe des phénomènes supérieurs où l'homme n'est pour rien, et où Dieu est tout. Dans toutes les circonstances rapportées par les auteurs sacrés et par les hagiographes, ces manifestations portent en elles-mêmes les deux caractères demandés : la matérialité du fait, et la réalité du personnage. Il n'y a pas d'hypothèse à imaginer contre elles. A l'heure voulue, nous pourrons entrer dans les détails qui les établissent.

Au contraire, les manifestations spirites ne prouvent pas absolument qu'il s'agit des anciens personnages humains sous le nom desquels l'esprit se présente. Notre auteur doit l'admettre, lorsqu'il dit d'abord qu'on ne peut toujours vérifier les choses de l'au-delà (ce qui est vrai d'une façon générale seu-

lement, car les faits rapportés officiellement dans l'Écriture sainte sont contrôlés et indubitables); qu'il ajoute que les investigations interrompent trop souvent les communications, (ce qui montre que les esprits se défont des trop clairvoyants, et pour cause); qu'il avoue que ces phénomènes prêtent facilement à la supercherie (ce qui permet de demander au spiritisme une règle sûre qu'il n'a pas encore donnée); et s'en rapporte enfin à la révélation de quelque détail précis, inconnu des expérimentateurs (ce qui me paraît tout à fait insuffisant, car dans la société elle-même on voit parfois des hommes se présenter avec l'état civil d'autres hommes, dont ils ont pris les papiers et connaissent l'ensemble de la vie).

Il n'en a jamais été ainsi des manifestations racontées dans l'Écriture sainte et les Vies des Saints : la simple étude de quelque fait que ce soit le prouverait hautement. En certains cas, une hésitation s'y trouve, et d'ailleurs s'explique : des apparitions à des saints extraordinaires étaient de nature à leur faire croire d'abord à la présence d'un ange ou d'un grand chrétien d'autrefois, et ces saints découvraient bientôt qu'elles n'étaient que des apparitions de démons. La supercherie était du côté de l'esprit, et le voyant le démasquait.

*
* *

Continuons notre examen du rapport que nous étudions.

Pour se rendre compte de l'identité des personnages psychiques, l'auteur a dû jouer un peu le rôle de juge d'instruction, en interrogeant soigneusement les êtres invisibles qui se manifestaient. C'était son droit, et il faut s'en louer sans réserve : seulement sa méthode ne conduit pas à la certitude absolue qu'il désirait et croit avoir obtenue.

Nous avons fait un choix, dit-il, parmi les personnalités invisibles qui voulaient bien nous répondre; nous avons écarté toutes celles qui nous paraissaient peu sérieuses, inconscientes, ou peu sincères; et nous avons posé aux autres des questions nettes, susceptibles de contrôle...

Nous leur avons demandé des détails sur leur passé, sur les faits saillants de leur vie terrestre, les noms des personnes qu'elles avaient connues.

Quelques-unes ont hésité à nous donner ces détails ; d'autres n'ont répondu qu'à une partie de nos questions ; mais un certain nombre nous ont donné les renseignements demandés, et je donnerai la preuve que ces réponses concordent avec des faits.

Ainsi, d'après l'auteur lui-même, il y a des « personnalités invisibles peu sérieuses, inconscientes, ou même peu sincères ». Un spirite peut s'en étonner, mais pas un chrétien instruit.

On ne voit pas, en effet, pourquoi ces esprits d'outre-tombe, qui animaient autrefois des corps mortels, n'auraient pas pris un peu de sérieux, de conscience et de sincérité, en passant par la mort ? à moins qu'il ne s'agisse de ces esprits malfaisants, qui sont légion, appartiennent à Salan, et en ont reçu la mission de tromper les hommes, — ce qui est écrit tout au long dans les Livres saints.

Dans la doctrine catholique, les âmes de l'enfer souffrent trop pour plaisanter ou mentir ; celles du purgatoire expient, et celles du ciel jouissent de la vérité divine. Dans les apparitions à des saints sur la terre, jamais aucune âme de ces catégories ne s'est départie du sérieux et de la loyauté que le voyant devait en attendre. Au contraire, les exemples abondent, de manifestations de démons voulant induire l'homme en erreur. L'explication demandée par l'auteur est donc toute trouvée, et elle vaut dans toutes les religions, anciennes et modernes.

Quant à des détails sur leur vie passée, pourquoi les esprits évoqués ont-ils été d'ordinaire hésitants ou incomplets ? La raison n'en est pas difficile, car la philosophie prouve que l'âme séparée du corps par la mort garde entière toutes ses facultés ; les esprits évoqués n'ont donc rien oublié. S'ils hésitent, c'est qu'ils ne sont pas les personnages dont ils se donnent le nom. Mais alors pourquoi se sont-ils présentés ? Et a-t-on, au contraire, jamais vu dans les Vies des Saints des apparitions de personnages pieux à qui l'on pût reprocher une hésitation semblable ?

Un certain nombre, ajoute l'auteur, ont donné les renseignements demandés ; et il les a contrôlés avec l'histoire et les dictionnaires biographiques.

Je n'en disconviens pas, mais la conclusion ne peut pas être absolue. Est-ce donc que les démons n'ont pas eu à tenter les vivants? Dans cette catégorie beaucoup connaissent ainsi le passé de certains hommes. — Est-ce encore que les démons n'ont pas sous leur domination les damnés? L'ancienne vie de ceux-ci leur est donc connue. Ajoutons qu'ils connaissent infiniment moins les âmes qui leur ont échappé, et alors leur hésitation s'explique. Enfin n'oublions pas que, dans toutes les doctrines religieuses, le démon est toujours décrit comme une grande intelligence acharnée à la perte de l'homme et ne négligeant aucun moyen pour le tromper. Or, outre les raisons déjà indiquées, pourquoi ne se composerait-il pas une biographie du personnage dont il va prendre le nom? et ne connaîtrait-il pas à l'avance la page du dictionnaire qui vous servira de contrôle. Des hommes le font, le démon le peut bien plus.

*
* *

Citons maintenant en entier le premier exemple donné :

Bertolf de Ghistelles

Je vais commencer par la plus fantastique de ces communications. Je ne vous cacherais pas qu'elle nous a paru d'abord invraisemblable. C'est un véritable récit de légende.

Nous étions cinq personnes à la table : M. et M^{lle} G..., appartenant l'un et l'autre à l'enseignement ; M^{lle} C..., personne absolument sérieuse et respectable ; le médium, très jeune, appartenant à la famille de la maison, et moi. Je connais du reste toutes ces personnes et je puis me porter garant de leur parfaite bonne foi.

Au bout de quelques instants, la table s'agite, par coups saccadés, se succédant deux par deux, et la force physique se manifeste. Je demande le nom de l'être invisible qui fait mouvoir la table, en employant l'alphabet convenu. Il répond qu'il s'appelle *Bertolf*. Ce nom bizarre nous intéresse, et voici le dialogue qui s'engage :

Demande. — Bertolf doit être un prénom. Aviez-vous un autre nom?

Réponse. — Bertolf de Ghistelles.

D. — Étiez-vous Français?

R. — Flamand.

D. — Voulez-vous nous dire le nom d'une localité que vous ayez habitée?

R. — Dunkerque.

D. — Y a-t-il longtemps que vous êtes dans l'au-delà?

R. — Oui.

D. — En quelle année êtes-vous décédé?

R. — En 1081.

D. — Qu'étiez-vous?

R. — Époux d'une sainte.

D. — Voulez-vous dire que votre femme est honorée comme une sainte, canonisée?

R. — Oui.

D. — Dites son nom?

R. — Godeleine de Wierfroy. Puisse-t-elle me pardonner!

D. — Vous lui avez fait du mal?

R. — Oui.

D. — Vous l'avez tuée, peut-être?

R. — Je l'ai fait étrangler.

D. — Pourquoi?

R. — Par jalousie, poussé par mon indigne mère.

D. — L'avez-vous revue?

R. — Dame Marie l'a cachée sous son manteau.

D. — Avez-vous retrouvé des membres de sa famille?

R. — Heinfried et dame Ogine, son père et sa mère. Ils m'ont pardonné.

D. — Célèbre-t-on quelque part la fête de votre femme?

R. — Oui.

D. — A quelle date?

R. — Le 6 juillet. Son doux nom signifie Ami de Dieu.

(Un assistant fait remarquer que *God*, en flamand, doit signifier Dieu et se demande si *leine* signifie amie.)

La table répond spontanément : « *Lief*, ami. »

D. — Que voulez-vous dire?

R. — En flamand, *Godlief*.

D. — Êtes-vous mort tragiquement?

R. — Non, dans un monastère. J'y suis resté neuf ans.

D. — Pour faire pénitence?

R. — Oui, le Saint-Père m'a dit de me repentir.

D. — Qui était pape?

R. — Urbain.

D. — Qui régnait en France de votre vivant?

R. — Robert, Henri, Philippe.

D. — Avez-vous eu pour suzerain un comte de Flandre?

R. — Oui.

D. — Comment s'appelait-il?

R. — Guiscard.

D. — Êtes-vous heureux?

- R. — (Faiblement) Oui.
 D. — Avez-vous souffert ?
 R. — Durant de longs siècles.
 D. — Quel est le nom du monastère que vous avez habité ?
 R. — Vinocq.
 D. — Votre femme était-elle née en Flandre ?
 R. — Non.
 D. — Dans quelle province ?
 R. — Le Boulonnais.

Personne de nous n'avait jamais entendu parler de Bertolf ni de Godeleine. Nous consultons des calendriers, nous ne trouvons aucune sainte de ce nom.

Enfin, l'idée me vint d'aller consulter le *Larousse*, non dans l'espoir d'y rencontrer le nom de Bertolf, mais pour m'assurer que les souverains qu'il m'avait indiqués avaient bien réellement régné de son temps, et j'allais arriver au nom de Guiscard quand je tombai sur l'article suivant :

« *Godelive, Godelieve, ou Godeleine de Ghistelles* (sainte), née près de Boulogne en 1040, morte à Ghistelles en 1070. Elle épousa Berthold, seigneur de Ghistelles, près Bruges, qui, après lui avoir fait subir d'odieux traitements, la fit étrangler au fond d'un puits.

« Berthold se fit moine, touché, dit-on, par les guérisons miraculeuses opérées par les eaux de ce puits, autour duquel on bâtit une abbaye de bénédictines qui fut depuis transférée à Bruges.

« Godelive est particulièrement honorée à Bruges le 6 juillet. »

Je ne me dissimule pas l'objection qui va m'être faite. On me dira : l'une des personnes présentes avait déjà lu cette histoire quelque part et s'en est ressouvenue en mettant les mains sur la table. Alors, par des pressions inconscientes, elle a dirigé les mouvements de cette table et répondu sans le savoir à vos questions.

Je pourrais répondre : il faudrait pour cela que cette personne eût été en état de somnambulisme, ce qui n'était le cas d'aucun d'entre nous. Mais je préfère laisser cette objection de côté pour l'instant et je passe à autre chose. La réfutation se fera mieux tout à l'heure, à propos d'autres communications. En voici une seconde :

Garcia Moreno

Le cercle est composé à peu près comme pour la communication qui précède. L'esprit dit se nommer Garcia Moreno et être né à Guyaquil (Amérique du Sud).

Demande. — Quelle était votre profession ?

Réponse. — Président.

D. — Président de quoi ?

R. — République de l'Équateur.

D. — A quel âge êtes-vous mort ?

R. — A cinquante-trois ans, le vendredi 6 août 1875. *Dio ni muere!*

D. — Pourquoi ces mots ?

R. — Je suis tombé en les prononçant. Je suis mort en chrétien.

D. — Ayez l'obligeance de traduire, car nous ne connaissons pas l'espagnol.

R. — Ils signifient : Dieu ne meurt pas.

D. — De quelle maladie êtes-vous décédé ?

R. — (Par coups violents.) Assassiné par Rayo et ses complices devant le palais du Gouvernement, à Quito.

D. — Quelle arme a-t-on employée pour cela ?

R. — La *machete*.

D. — Qu'est-ce que la *machete* ?

R. — Couteau mexicain.

D. — Êtes-vous heureux ?

R. — J'ai fait mourir des hommes.

D. — Pour quelle raison ?

R. — Pour réprimer une conspiration.

D. — Le regrettez-vous ?

R. — Oui.

D. — Quel était l'instigateur de la conspiration que vous avez réprimée ?

R. — Le général Maldonado.

D. — Étiez-vous seul quand vous avez été assassiné par ce Rayo ?

R. -- Oui.

D. — Avez-vous autre chose à nous dire qui puisse nous prouver que vous êtes bien Garcia Moreno ?

R. — Si vous voulez, je vais vous narrer un combat.

D. — Volontiers. Seulement ce sera peut-être un peu long avec la table. Voulez-vous écrire cette narration ?

R. — Oui.

D. — En espagnol ?

R. — Non.

D. — Vous savez suffisamment le français ?

R. — J'ai séjourné à Paris.

(On remet un crayon au médium et, par l'écriture mécanique on obtient le récit suivant) :

« Ce combat naval, dont je fus le héros, est un des plus beaux souvenirs de mon existence. Après un traité signé à l'avantage de mon pays, au retour d'une expédition politique, je fus assailli avec une poignée de compagnons. Le vaisseau étant coulé, nous nous emparâmes d'un vaisseau anglais. Sur le refus du capitaine, nous nous proposâmes de le fusiller et de lui faire un linceul de son drapeau, mais le... ne tarda point à se rendre, et avec... canons, je fis couler le

cuirassé la *Guya*. Je m'emparai de Bernadino et de la goélette... J'étais vainqueur. »

Les mots remplacés par des points sont illisibles dans le texte, mais, en général, l'écriture est nette, ferme, énergiquement tracée.

Nous eûmes la curiosité d'interroger un autre esprit sur ce Moreno, qui se manifestait pour la première fois dans nos séances, et nous nous adressâmes à l'un de ceux qui nous répondent habituellement. Voici ce que cet autre esprit répondit, toujours par le crayon, mais avec une écriture complètement différente :

« J'ai connaissance de ce personnage, d'une valeur intellectuelle incontestable. Grâce à lui, son pays a soutenu vaillamment une coalition terminée par un traité honorable. Extrêmement érudit, il est doué d'une énergie indomptable; en somme, c'est un homme peu ordinaire, on peut admirer et vanter ses hautes qualités. Mais, par malheur, il joignait à cela la passion de la domination poussée à ses limites extrêmes et qui dégénérât en cruauté. On lui reproche plusieurs crimes politiques. De plus, il est le champion de l'Église et ses idées confessionnelles ont poussé à outrance ses tendances. »

Bref, il résulte de ces communications que Garcia Moreno était un homme de mérite, assez fanatique de son naturel; qu'il est né à Guayaquil, a été président de la République de l'Équateur et qu'il est mort, assassiné, le 6 août 1875, à l'âge de cinquante-trois ans, par un nommé Rayo, assisté de plusieurs complices, après avoir réprimé d'une façon sanglante une conspiration.

Or, j'ouvre de nouveau le *Larousse* et voici ce que j'y lis :

« Moreno (Gabriel-Garcia), président de l'Équateur, assassiné, à Quito, en 1875. Proscrit dans sa jeunesse, il alla à Paris et à Londres, où il s'instruisit, retourna dans l'Équateur, professa la chimie, épousa la fille du général Florès et devint le chef des conservateurs à Quito, président de la République, de 1861 à 1865, puis de 1869 à 1875, il brigua une nouvelle présidence lorsqu'il fut assassiné.

« C'était un administrateur habile qui fit exécuter de grands travaux d'utilité publique et releva les finances. Catholique ardent, il donna à l'Église une autorité souveraine et envoya au pape un million de francs, excita la défiance des États voisins, fut battu par Morquera, président de la Nouvelle-Grenade, entra en conflit avec le Pérou, et, ayant à lutter contre plusieurs insurrections libérales, se montra autoritaire, violent, et d'une sévérité excessive dans la répression. »

On trouvera peut-être que le *Larousse* joue un trop grand rôle dans ces vérifications. On pourra supposer qu'il était familier aux assistants. C'est une erreur : aucun d'eux n'avait jamais ouvert le *Larousse*, moi excepté, et j'ai la certitude de n'y avoir jamais lu ces notices biographiques antérieurement à ces recherches.

Au surplus, on remarquera que les indications données par l'esprit

disant être Garcia Moreno sont différentes sur plus d'un point et beaucoup plus complètes. Dans le *Larousse*, il n'est question ni de Rayo, ni de la *machete*, nom d'une arme qui nous était inconnue jusqu'ici.

Quoi qu'il en soit, vous allez voir que le *Larousse* n'est pas la seule source où nous ayons puisé pour contrôler les révélations qui se sont produites dans nos séances.

Tout récemment — c'était, je crois, le dimanche 7 octobre — M. Thomas, notre dévoué et si scrupuleux secrétaire, avait eu la curiosité d'assister à l'une de ces manifestations. Celle qui suit a eu lieu en sa présence.

Henry-Charles Montagne

L'esprit, en réponse à nos questions, dit se nommer Henry-Charles Montagne, décédé, il y a dix ans, à Nha-Trang (Annam) et avoir habité Paris.

Je résume en ces termes sa communication, afin de ne pas fatiguer l'auditoire par le retour de ces questions, toujours à peu près les mêmes.

« Je suis, dit cet esprit, inhumé au Père-Lachaise. J'étais commis de résidence au Tonkin. Mon père est très connu dans le monde littéraire. Il s'appelle Édouard Montagne et occupait une fonction importante à la Société des Gens de Lettres. Je professe à son égard un véritable culte. »

On demande à Henry Montagne où l'on pourrait s'adresser pour avoir confirmation de ces renseignements. Il répond :

« Informez-vous auprès des collègues de mon père, la plupart assistaient à mes obsèques, qui ont eu lieu le 26 novembre 1896. Je suis décédé le 9 juillet précédent. Vous pouvez vous adresser particulièrement à Daniel Riche. »

Il ajouta encore ces détails :

« J'avais trente et un ans. Le jour de mon anniversaire, je suis mort tragiquement, blessé mortellement par un tigre, en accomplissant un ordre, en service commandé. »

Tous les noms mentionnés dans cette communication nous étaient inconnus, sauf celui de M. Daniel Riche et celui de M. Édouard Montagne que j'étais d'ailleurs seul à connaître de réputation. Mon premier soin fut de chercher dans un dictionnaire le nom de Nha-Trang. C'est, en effet, le nom d'un lieu situé dans l'Annam, non pas celui d'une localité, mais celui d'une province.

J'écrivis alors à Paris, pour obtenir des renseignements. Je ne m'adressai pas à M. Daniel Riche, dont je ne connaissais pas l'adresse, mais au siège même de la Société des Gens de Lettres. Et voici la réponse que j'ai reçue :

« Paris, 15 octobre 1906.

« Monsieur et cher confrère,

« Oui, Henry Montagne était bien le fils de l'ancien délégué de la
« Société des Gens de Lettres, Édouard Montagne, prédécesseur
« immédiat de M. de L... Il est mort égorgé par un tigre à Nha-Trang
« (Annam), le 9 juillet 1896. Son corps a été ramené à Paris le 20 sep-
« tembre, et a été inhumé le 28 au Père-Lachaise, dans le caveau de
« famille.

« Etc., etc. »

Suit la signature, qui est celle d'un sociétaire bien connu.

C'est très bien, va-t-on dire encore, mais ces trois récits mentionnent des incidents sensationnels. La mort de M. Henry Montagne, notamment, a dû faire un certain bruit, il y a dix ans, et quelqu'un d'entre vous a pu en conserver le souvenir, sans s'en douter, dans un coin de sa mémoire.

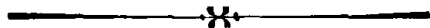
Je vous ferai remarquer simplement combien les dates sont précises. Il faudrait que cette mémoire inconsciente fût bien fidèle. Une seule diffère. L'esprit dit 26 novembre, où mon correspondant répond 26 septembre.

En tout cas, si je n'ai cité jusqu'ici que des faits sensationnels, c'est que je les ai groupés à dessein. Je vais en citer d'autres qui le sont moins, puis j'arriverai à ceux qui ne le sont pas du tout.

Inutile de continuer les citations; elles prouvent bien la matérialité du phénomène, mais pas la réalité psychique, car l'esprit qui parle n'est aussi exact, à quelques détails près, que parce qu'il peut les connaître des diverses manières que nous avons déjà indiquées.

Encore une fois, la doctrine catholique ne nie jamais la possibilité d'apparitions de l'au-delà, car les vies des saints en abondent, mais les démons y sont d'habitude pour la plus large part; nous n'avons plus à le démontrer.

Gabriel JEAUNE.



DE VRAIS MIRACLES CONSTATÉS

(SUITE)

IV

Auteurs catholiques qui ont traité ex professo la question des miracles physiques des deux Testaments.

Cette preuve est la confirmation des précédentes, quoique d'un autre ordre.

Nous n'entendons pas, ici, énumérer en détail tous les ouvrages qui ont paru sur la matière à travers les siècles; ni citer tous les auteurs qui ont fait des recueils de ces sortes de miracles. Cela nous mènerait trop loin. Ce serait de plus d'une utilité contestable, la preuve de foi étant déjà un peu établie par des textes généraux. Enfin, il faudrait citer presque tous les auteurs catholiques et, par conséquent, les consulter : tâche ardue et qui serait écrasante pour une vie humaine.

Bornons-nous à quelques citations des auteurs les plus connus. A défaut de ces citations, contentons-nous de citer les noms et les œuvres de ceux qui ont composé des recueils de miracles bibliques et discuté scientifiquement quelques-uns de ces miracles.

1^o *Grands auteurs catholiques qui ont traité ces miracles.*

Parlons, d'abord, des théologiens scolastiques, héritiers des Pères.

Au premier rang des savants théologiens qui ont traité ce sujet, il est juste de placer le prince des théologiens, saint Thomas d'Aquin¹.

1. S. Thom. S. th., 2, 2, q. 174, a. 4, 0 et 2

Non seulement il prouve que le pouvoir de faire des miracles était, dans le Christ, supérieur à tous les pouvoirs des autres thaumaturges, parce qu'il le possédait pour son propre usage et pour le communiquer aux autres; mais encore il parle expressément des miracles de Moïse, et de l'évidence, et de la divinité, et du but qu'ont les miracles de Jésus-Christ. Il prouve donc leurs trois vérités.

« Quoique, dit-il, sous un point de vue, quelque autre prophète ait été plus grand que Moïse, Moïse fut, à proprement parler, le plus grand de tous. Car, dans la prophétie, on considère à la fois la connaissance et sa proclamation avec sa confirmation par des miracles. Moïse fut supérieur à tous les autres pour l'opération des miracles qu'il fit en présence de tout un peuple d'incroyants. De là (Nombres, dern. chap.) ces paroles : « Il ne se leva plus de prophète en Israël, qui fût semblable à Moïse, que connaissait face à face le Seigneur dans tous les signes et prodiges qu'il a produits par lui sur la terre d'Égypte, devant Pharaon et tous ses serviteurs et toute la nation de ce dernier. Les signes de ces prophètes (Josué et Élie, dont il a parlé) furent plus grands, si on prend la substance même du fait; mais les miracles de Moïse furent supérieurs aux leurs par la manière dont il les fit : ils furent opérés devant tout un peuple. »

Voilà ce qu'il dit des miracles de Moïse et de leur excellence.

Mais c'est surtout la vérité et l'excellence des miracles de Jésus-Christ que le Docteur angélique fait ressortir.

« Parmi les miracles de Dieu, il y en a qui sont l'objet de la foi, dit-il : comme l'enfantement miraculeux d'une Vierge et la résurrection, non moins miraculeuse, du Seigneur et le miracle du sacrement de l'autel. Pour ceux-là, le Seigneur a voulu qu'ils fussent plus cachés, afin que la foi en fût plus méritoire. Mais d'autres miracles se font pour démontrer la foi; et ceux-là doivent être évidents¹. »

Ils doivent l'être et ils le sont; puisque saint Thomas met en regard les deux sortes de miracles et que, dans les pre-

1. S. Thom. P. III, q. 29, a. 1-2^m; q. 43, a. 2, 3; q. 44, a. 3, 2^m, 3^m.

miers, Dieu veut, de fait, qu'il y ait moins d'évidence. Il ne veut pas moins l'évidence des derniers que l'obscurité des premiers.

Il prouve la vérité philosophique des miracles du Christ par ces paroles : « Tous les miracles que le Christ a faits furent opérés par la puissance divine, parce qu'ils furent de vrais miracles. Dieu seul peut changer l'ordre de la nature, ce qui est essentiel au miracle. Voilà pourquoi Léon, pape, dit à Flavien que, dans le Christ, il y a deux natures, l'une, qui est la divine et qui brille par les miracles, l'autre, qui est l'humaine et qui subit les injures. Pour montrer les deux, tantôt il fait des miracles avec autorité, tantôt il les fait en priant. » C'est parce qu'ils étaient divins qu'ils étaient parfaits dès le début, ajoute-t-il : « Ils sont plus beaux et plus utiles que ce que fait la nature ; et, de plus, c'était à l'instant même qu'il donnait une santé parfaite aux infirmes. »

Et puis, il en fit sur la nature entière.

Quant à leur vérité relative, il s'exprime clairement, en commentant ces paroles de saint Jean (v) : « Les œuvres que mon Père m'a donné de faire, rendent témoignage de moi. »

« Il faut dire que les miracles qu'a opérés le Christ étaient suffisants pour manifester sa divinité : premièrement, à cause de l'espèce des œuvres, qui surpassaient tout le pouvoir des créatures et ne pouvaient venir que de la puissance divine ; secondement, à cause de la manière dont il faisait les miracles, par sa propre puissance, pour ainsi dire, et non pas en priant, comme le font toujours les autres ; troisièmement, cela venait de sa doctrine par laquelle il se donnait comme Dieu ; si cette doctrine n'eût pas été vraie, elle n'eût pas été confirmée par des miracles, œuvres de la puissance divine. »

Un autre but, quoique secondaire, des miracles de Jésus-Christ, c'était le salut des hommes ; c'était même pour cela qu'il était venu sur la terre ; c'est toujours saint Thomas qui parle :

« Les miracles du Christ étaient destinés, comme si c'était leur fin, au salut de la partie raisonnable de l'homme ; ce salut consiste à éclairer par la sagesse et à justifier les

hommes. Le Christ justifia donc intérieurement, par une vertu divine, les hommes, mais non malgré eux : et ce n'était pas là un miracle, mais la fin des miracles. De même, son illumination intérieure n'est mise au nombre des miracles visibles, que parce qu'il s'y adjoignait un acte extérieur : les hommes voyant parler sagement et avec constance des illettrés et des simples. »

Nous avons vu que le même docteur donnait encore comme buts secondaires des miracles de Dieu : la confirmation d'une doctrine¹ et celle d'une mission ou la preuve de la sainteté d'un ami de Dieu.

Cela peut s'appliquer aux miracles du Christ plus qu'à tant d'autres, du moins au même titre.

Un autre théologien célèbre, c'est Suarez², quoi qu'il soit dépassé de beaucoup par saint Thomas pour la pureté de la doctrine. Lui aussi parle des miracles du Christ, spécialement de leur vérité historique et philosophique, quand il écrit : « Ces deux choses, à savoir que les miracles faits par le Christ étaient de vrais miracles et qu'ils étaient l'œuvre de la puissance divine, étaient si manifestes, à cause des effets, du mode d'opération et des circonstances, que, non seulement les bons et les mauvais anges les ont connues avec évidence, mais encore les hommes, en les voyant et en les considérant attentivement, ont pu les connaître évidemment : aussi plusieurs en ont jugé de la sorte, comme en témoignent les textes : *Et voyant cela, ils tremblèrent et glorifièrent Dieu...* »

Mais nous ne pouvons oublier cette école de Salamanque dont la science profonde, la vaste érudition et la sûreté de doctrine en ont fait comme l'oracle des congrégations romaines, l'indispensable théologie des Facultés catholiques.

« Ceux-ci, disent des Vaudois les Salamanques³, en affirmant que le Christ a opéré des miracles mensongers, en font l'auteur d'un mensonge... D'ailleurs, ils contredisent

1. S. Thom. « Les miracles ont été faits par le Christ, pour confirmer sa doctrine et montrer la puissance divine résidant en Lui. »

2. Suarez, disp. 31, sec. 2 : Sur les miracles.

3. *Salam.* Ed. Palmé, t. XV, pp. 331, 332, 333, 334 ; t. XI, pp. 126, 127, 136.

ouvertement l'Évangile. » Puis, retenant surtout la résurrection de Lazare, les guérisons de l'aveugle-né et du paralytique, ainsi que la multiplication des pains, sans toutefois exclure les autres miracles, ils tirent cette conclusion : « Ces choses furent des œuvres si évidemment vraies et vraiment miraculeuses qu'elles ne peuvent être niées que par des hommes complètement aveuglés et endurcis. » Puis, citant Isaïe sur cet aveuglement, permis pour qu'ils ne se convertissent pas, ils affirment que saint Jean ne cite ce texte et bien d'autres (ch. xii), que « pour tirer cette conclusion : les miracles du Christ sont si évidemment les œuvres de Dieu, qu'il n'y a que les aveugles qui n'aient pas pu les voir ».

Cette conclusion s'applique, aux yeux des Salamanques, à tous les miracles du Christ. Ils reviennent encore sur la divinité de ces miracles, quand ils disent : « Cette conclusion, que le Christ a, comme homme, vraiment fait des œuvres surnaturelles et miraculeuses, est une conclusion de foi; elle est prouvée directement par la sainte Écriture, dans les quatre Évangiles qui racontent, si souvent, que le Christ a éclairé les aveugles, guéri les lépreux, ressuscité les morts, rendu sains les infirmes... Ces œuvres furent vraiment miraculeuses, comme les jugent évidemment et communément les hommes. »

Puis, réfutant ceux qui attaquent la vérité historique de ces miracles, sous le fallacieux prétexte que tout a une signification mystique dans ces mots de guérisons et de résurrections employés par l'Évangile, les célèbres théologiens s'expriment ainsi :

« C'est du pur délire; parce que les Évangiles racontent immédiatement l'histoire des œuvres du Christ. Donc, comme les termes qui parlent de ses autres œuvres doivent être pris, et sont pris par les hérétiques eux-mêmes, comme ils sonnent (à la lettre), ceux qui parlent d'œuvres miraculeuses doivent être entendus dans le même sens. »

La vérité relative elle-même n'est pas oubliée :

« Dieu s'en sert ordinairement pour donner aux hommes la certitude sur sa révélation et pour les confirmer dans la foi

aux mystères. Supposé que le miracle véritable est évidemment connu, le doute peut planer encore sur le but pour lequel il est fait : c'est peut-être pour confirmer une doctrine, ou pour manifester la sainteté de quelqu'un, ou pour la seule utilité inhérente au miracle, ou, enfin, pour d'autres buts cachés pour nous. Voilà pourquoi l'Église, dans la discussion des miracles, pour la canonisation des saints, fait attention à plusieurs choses.

« La crédibilité des mystères de notre foi s'appuie principalement sur les miracles qui la confirment, comme cela est prouvé par le sentiment commun des fidèles et comme le démontrent les docteurs. »

Voilà bien les trois vérités.

Voici maintenant venir, comme témoin, le grand et profond penseur chrétien de l'Auvergne, Blaise Pascal¹. Comme il sait stigmatiser ces petits esprits infatués d'eux-mêmes qui, n'ayant rien à dire pour légitimer leur incrédulité, ricanent devant les miracles même les mieux prouvés, ceux de nos Livres saints, comme s'ils craignaient de se déshonorer en marchant à la suite des plus grands hommes !

« Mais je vois la religion chrétienne, où je trouve des prophéties accomplies et une foule de miracles si bien attestés, qu'on n'en peut raisonnablement douter. Et c'est ce que je ne trouve point dans les autres. » Il entend parler des miracles des deux Testaments. Ailleurs, il affirme sa foi aux miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres.

« Jésus-Christ est venu dans toutes les circonstances prédites. Il a fait des miracles et les Apôtres aussi, qui ont converti les païens ; et, par là, les prophéties étant accomplies, le Messie est prouvé pour jamais. » « Jésus-Christ, dit-il encore, et les Apôtres ensuite, et les premiers des saints en ont fait aussi beaucoup, parce que les prophéties n'étant pas encore accomplies, et s'accomplissant par eux, rien ne rendait témoignage que les miracles. » « Il jugeait (Jésus-Christ) que ses miracles étaient des preuves certaines de ce qu'il enseignait, et que les Juifs avaient obligation de les croire. C'est par les

1. Pascal. *Pens.*, 2^e éd. de Paris, chez Desprez, en 1720, pp. 16, 18, 89, 147, 148, 149, 153, 154.

miracles que Nicodème reconnaît que sa doctrine est de Dieu. Jésus-Christ a prouvé qu'il était le Messie, en vérifiant plutôt sa doctrine et sa mission par ses miracles que par l'Écriture et par les prophéties.

« Les miracles ont servi à la fondation et serviront à la continuation de l'Église jusqu'à l'Antéchrist, jusqu'à la fin. C'est pourquoi Dieu, afin de conserver cette preuve à son Église, ou il a confondu les faux miracles, ou il les a prédits. »

Il va jusqu'à indiquer les règles bibliques du discernement des miracles : « S'il n'y avait point de règle pour les discerner, les miracles seraient inutiles, et il n'y aurait pas de raison de les croire.

« Moïse en a donné une qui est, lorsque le miracle mène à l'idolâtrie; et Jésus-Christ, une : « Celui, dit-il, qui fait des miracles en mon nom, ne peut à l'heure même mal parler de moi. » D'où il s'ensuit que quiconque se déclare ouvertement contre Jésus-Christ, ne peut faire des miracles en son nom. Ainsi, s'il en fait, ce n'est point au nom de Jésus-Christ, et il ne doit point être écouté. » Pourquoi donc, devant tant de miracles évidents, sous tous les rapports, y a-t-il tant d'incrédulés relativement aux miracles?

Pascal nous donne encore la solution à cette question :

« Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, c'est le défaut de charité : « Vous ne croyez pas, dit Jésus-Christ parlant aux Juifs, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. » Ce qui fait croire les faux, c'est le manque de charité¹. »

L'aigle de Meaux, l'illustre Bossuet², contemporain de Pascal, ne pense pas autrement que lui. Ce génie, nourri de la Bible, semble ne parler qu'à la manière des prophètes, par des oracles. En voici quelques-uns sur la réalité des miracles de Moïse et de Jésus-Christ :

« Là (en Égypte) paraissent l'humilité, le courage et les miracles de ce divin législateur, l'endurcissement de Pharaon et les terribles châtiments que Dieu lui envoie... Il meurt et

1. II Thess., 2, 10.

2. Bossuet, éd. L. Guérin, de 1870, t. IX, pp. 486, 434, 440, 441, 462; t. II, pp. 630, 631.

laisse aux Israélites toute leur histoire, qu'il avait soigneusement digérée dès l'origine du monde jusques au temps de sa mort. Ce grand homme, instruit par tous ces moyens et élevé au-dessus par le Saint-Esprit, a écrit les œuvres de Dieu avec une exactitude et une simplicité qui attirent la croyance et l'admiration, non pas à lui, mais à Dieu même.

« Il a joint aux choses passées les merveilles que Dieu faisait actuellement pour sa délivrance. De cela, il n'allègue point aux Israélites d'autres témoins que leurs yeux. Moïse ne leur conte point des choses qui se soient passées dans des retraites impénétrables et dans les antres profonds ; il ne parle point en l'air ; il particularise et circonstancie toutes choses, comme un homme qui ne craint point d'être démenti. Il fonde toutes leurs lois et toute leur république sur les merveilles qu'ils ont vues. Ces merveilles n'étaient rien moins que la nature changée tout à coup, en différentes occasions, pour les délivrer et pour punir leurs ennemis : la mer séparée en deux et d'autres miracles semblables qu'ils ont vus durer quarante ans. » Voilà bien établies les vérités historique et philosophique. Pour la vérité relative ou le but de ces miracles antiques, Bossuet les démontre avec la même autorité, la même concision et la même éloquence : « Moïse et nos anciens pères, dont Moïse a recueilli les traditions, nous donnent d'autres pensées.

« Le Dieu qu'il nous a montré a bien une autre puissance : il peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît ; il donne des lois à la nature et les renverse quand il veut.

« Si pour se faire connaître, dans le temps que la plupart des hommes l'avaient oublié, il a fait des miracles étonnants et a forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par là à montrer qu'il en était le maître absolu et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde. L'histoire du peuple de Dieu, attestée par sa propre suite et par la religion, tant de ceux qui l'ont écrite que de ceux qui l'ont conservée avec tant de soin, a gardé, comme dans un fidèle registre, la mémoire de ces miracles et nous donne par là l'idée véritable de l'empire suprême de Dieu,

maître tout-puissant de ses créatures, soit pour les tenir sujettes aux lois générales qu'il a établies, soit pour leur en donner d'autres quand il juge qu'il est nécessaire de réveiller, par quelque coup surprenant, le genre humain endormi. » Remarquons, en passant, comme ce seul lien des créatures, qui est la volonté de Dieu, s'accorde avec les tendances modernes de la science à ne voir, avec Rabier et Boutroux, que de la contingence dans les lois physiques, et non pas une absolue nécessité. Ce lien de la nature, c'est la volonté libre de Dieu. Il ne peut pas être plus nécessité que Dieu même. Il insiste encore sur cette vérité relative quand il écrit : « Le peuple de Dieu demeura en Égypte, jusqu'au temps de la mission de Moïse. Il (Dieu) voulait qu'ils éprouvassent en Égypte une dure et insupportable captivité, afin qu'étant délivrés par des prodiges inouïs, ils aimassent leur libérateur et célébrent éternellement ses miséricordes. » Voilà pour Moïse.

Puis, passant aux miracles de Jésus-Christ, Bossuet s'anime majestueusement : « Jésus-Christ, dit-il, parcourt toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits. Il annonce de hauts mystères ; mais il les confirme par de grands miracles. Tout se soutient en sa personne : sa vie, sa doctrine, ses miracles. Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau : il les fait presque tous sur les hommes mêmes et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance et ne surprennent pas tant les spectateurs qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire. Le principe en est en lui-même ; ils coulent de source : « Je sens, dit-il, qu'une vertu est sortie de moi¹. » Aussi personne n'en avait-il fait ni de si grands, ni en si grand nombre : et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom encore de plus grandes choses, tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même. »

Alors, traitant des miracles apostoliques, il fait ressortir cette supériorité par la manière dont les Apôtres font ces miracles : » C'était la merveille de Dieu dans les disciples de Jésus-

1. S. Luc, vi, 19.

Christ. Ils ont fait tout ce qu'il a fait, car ils ont guéri comme lui tous les malades qu'on leur présentait, et, comme lui, ils ont été jusqu'à ressusciter des morts.

« Ils ont fait des choses qu'il n'a pas faites. (Il cite ici Ananie, Élymas, etc.) Voilà des miracles que Jésus n'a pas faits; mais c'est aussi qu'il ne devait pas les faire, à cause qu'ils répugnaient au caractère de douceur, au personnage de Sauveur qu'il venait faire. Les apôtres ont fait plus que Jésus; on n'a point vu qu'on guérit par l'application des linges qui l'avaient touché une fois, comme il est arrivé à saint Paul, et même par son ombre, comme il est arrivé à saint Pierre. »

Mich Médina¹, lui aussi, parle expressément des miracles de Moïse et de ceux du Christ, et établit entre eux la même différence qu'y voit le grand Bossuet : c'est celle qui existe entre la crainte et la miséricorde, la punition et le bienfait. Médina est une célébrité pour l'Espagne.

François Bacon², encore une célébrité scientifique, a écrit : « Dans les miracles qu'il opère, il n'y a rien qui ne signifie pas la bonté et la magnificence. Ceux de Moïse affligent les Égyptiens d'une multitude de plaies. » Ceux d'Élie, ceux d'Élisée, etc., en sont là aussi. « L'esprit de Jésus est un esprit de douceur... Jésus paraît parmi nous comme le cœur de Dieu... Il donne aux paralytiques le mouvement, aux muets la parole, aux infirmes la santé, aux lépreux la pureté physique, aux démoniaques la délivrance, la vie aux morts; enfin, aucun miracle ne fut un acte de sévérité; tous furent des démonstrations de miséricorde. »

C'est reconnaître un certain nombre de miracles bibliques et démontrer l'excellence de ceux de Jésus surtout et, par conséquent, leur divinité, comme leur vérité relative.

Écoutons maintenant le doux saint François de Sales³ :

« Est-il pas vrai que les miracles sont des argumens bien puissans, pour vous assurer de la foy? Afin que Moïse fust cru en son ambassade, Dieu luy donna le plein pouvoir de

1. Médina, *De rect. in Deum fide*, l. III, c. VIII.

2. Fr. Bacon, *Mérid. sacr.*, t. II.

3. S. Fr. de Sal. Disc. 51 : *Crédit des miracles*.

faire des miracles. Notre-Seigneur, à ce que dict saint Marc, confirmait par des miracles signalés la prédication évangélique; saint Paul témoigne que Dieu confirmait la foy du christianisme par les miracles: d'où s'ensuit que le miracle est une juste règle pour soutenir la vraie religion, une juste règle de la foy, et un argument preignant, pour persuader les hommes à leur créance; car si cela n'était, nostre Dieu ne s'en fust pas servy. » La vérité relative surtout est démontrée par le saint docteur; mais les deux autres le sont aussi, par cela même qu'il regarde les miracles comme preuves de la foi. Que prouveraient-ils, s'ils n'étaient pas prouvés dans leurs trois vérités? « Dieu nous induirait par eux en erreur, dit Hugues de Saint-Victor¹, si de si grands signes et prodiges qui confirment la religion en étaient faits pour l'erreur. »

Terminons par ces belles paroles de Donoso Cortès²:

« Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu au monde, appuyé sur ses prodigieux miracles et sur sa merveilleuse doctrine. Le christianisme, humainement parlant, devait succomber, parce qu'il était la vérité et parce qu'il s'était appuyé sur des témoignages très éloquents, les miracles prodigieux, sujets aux mêmes conditions que les autres témoignages. »

2° Auteurs de quelque renom qui ont composé des recueils de miracles bibliques ou qui les ont discutés scientifiquement.

On ne peut pas les accuser d'erreur ni de faiblesse d'esprit; ils sont trop nombreux et leur sens critique, pour la plupart, n'est jamais en défaut.

Un des plus anciens écrivains qui ait, après les Pères, traité ex professo, la question des miracles, bibliques et autres, c'est Pierre le Vénérable, de l'honorable famille des de Montboissier d'Auvergne, et qui fut abbé de Cluny. Il nous a laissé deux livres sur les miracles, qui sont discutés avec beaucoup de soin et d'érudition.

Le célèbre commentateur de l'Écriture, Dom Calmet, a écrit, lui aussi, un volume sur les vrais et les faux miracles. Et il a réfuté Spinoza avec succès, pour ce qui touche aux miracles du Christ.

1. Hug. de S.-Vict. *De Trin.*, c. 11

2. Don. Cort. *Essai sur le libér.*, etc., c. v, vi.

Nicolaï et les Trévoltiens¹ ont réfuté Bayle, à leur tour, sur le même sujet, avec un égal succès.

Le cardinal de Laurœa a traité longuement et savamment la question, ainsi que Sylvestre de Petrasancta, Bozius, Bagatta et le cardinal de Turrecremata. Il faut y joindre encore les savants italiens : Spagni, dont l'ouvrage sur les miracles des deux Testaments resta longtemps un modèle du genre ; Broncati, Bordeni, Tassoni, Richeome, Bellarmin, Valsechi, Benoît XIV, sans compter d'autres plus récents qui, comme Ventura (*École des Miracles*), le P. Lépiciier (*De miraculo*), ont, à la fois, prouvé nos miracles et interprété leur signification.

Parmi les Français, nous pouvons donner, non sans quelque fierté, une belle liste de savants auteurs, tant laïques qu'ecclésiastiques : ce qui prouve que la question du miracle intéresse autant la France que l'Italie, et qu'on en comprend, là aussi, toute l'importance.

Mentionnons d'abord Huet (*Démonstr. évang.*) ; Houtteville (*Relig. chrét. prouvée par les faits*). Il donne une fausse notion du miracle en le regardant, avec Bonnet, comme le résultat d'une loi naturelle mais inconnue. Il a pourtant de belles pages sur les miracles des deux Testaments.

Citons encore Nonnotte, Jasson, Bergier, Frayssinous, Auguste Nicolas, le chanoine Trouillat (*Miraculés de l'Évangile*), l'abbé Candelier, 1893 (*Sur les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ*), les abbés Vallet (*Miracles évangéliques*), Gondal, Picard ; les célèbres Conférences du P. Monsabré, à Paris ; Mgr Besson, Mgr Bolo ; l'abbé Tholon, Dom Maréchaux, Élie Méric (*Le Merveilleux et la Science*), les abbés Lescœur et Peillaube (*Contre Séailles*), les abbés Poulin, Loutil et Frémont, après le P. Félix 1864 (*Sur les Miracles de Jésus-Christ*).

Si M. de Pressensé était catholique, nous pourrions le citer à la suite des autres pour son bel ouvrage sur Jésus-Christ : mais quelques erreurs déparent, çà et là, son livre si documenté et si probant.

1. C'est le nom des habitants de Trévoux et de quelques théologiens de cette ville.

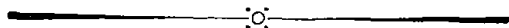
L'Angleterre a combattu Spinosà par la bouche de Hoolze de Campbell. De nos jours French a bien étudié les miracles du Seigneur.

L'Allemagne a fourni Hettinger (*Apologie du Christianisme*). L'Espagne, dans la personne de Salmeron, a parlé longuement des miracles, et en particulier de ceux du Christ. (Tr. 22, 23, 44.) En ces derniers temps, elle a donné au public un ouvrage de valeur dans celui du P. Mir y Noguera (*El Milagro*), édité en 1895. Il discute, avec toutes les armes de la nouvelle critique, un petit nombre de miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, et il poursuit les adversaires du miracle jusque dans leurs derniers retranchements, avec une vigueur tout espagnole, et à grands renforts de textes, puisés à toutes les sources, même chez nos ennemis. Puis il s'occupe de quelques miracles historiques et d'autres plus récents, mais en trop petit nombre. Ce livre, épuisé, est un véritable arsenal.

Parlons, maintenant, des témoignages rendus par des incrédules ou adversaires du catholicisme ou même du nom chrétien, ce qui ne donne que plus de valeur à leurs aveux : la force seule de la vérité les leur peut alors arracher.

(*A suivre.*)

Abbé P. T.



Mysticisme et Folie

Sous ce titre, M. le Dr A. Marie, médecin en chef des aliénés de la Seine, vient de publier un in-8° de 350 pages. Si le second des deux mots du titre rentrait dans sa compétence professionnelle, nous croyons volontiers que la signification chrétienne et catholique du premier lui échappe absolument.

Du reste, il n'est pas inférieur aux « scientistes » qui traitent résolument des questions religieuses les plus difficiles, sans en connaître la doctrine. Les allures les plus tranchantes peuvent bien en imposer à des lecteurs superficiels ou insuffisamment instruits, elles n'en méritent pas pour cela plus de crédit.

Pour ces motifs, il nous a paru utile de donner ici l'article que le docte M. A. Veulen consacre à *Mysticisme et Folie* dans la *Revue apologétique* de décembre dernier. (Bruxelles, 8^e année, n° 8, p. 558.) Nous regrettons que l'espace nous manque, pour insister à notre tour sur quelques points relevés par la critique.

Il dit :

Ce livre est inspiré par la haine de toute religion. Dans la préface, le Dr Thulié demande que les religions se transforment en athéisme ; il déclare que « l'idée de Dieu n'a rien à faire avec le progrès humain ; au point de vue matériel, comme au point de vue moral, cette fiction est inutile et n'a jamais apporté que la négation et l'empêchement de tout progrès dans la vie sociale et scientifique ». (P. 1x.) « Les religions ont été le fléau de l'humanité. » (P. viii.) Cette simple citation montre que ces messieurs en prennent à leur aise avec l'histoire.

M. Marie insiste beaucoup sur l'histoire des religions, partant de ce principe contesté que les sauvages sont, non des dégénérés, mais le point de départ de la série des civilisés. (P. 2.) Il faut bien admettre ce principe, quand on est évolutionniste à outrance. Si nous descendons du singe, ou même du « polype obscur » (*ibid.*), le sauvage était déjà un

progrès admirable sur ses misérables ancêtres. Comme certains sauvages sont fétichistes, l'auteur admet, avec A. Comte, que « toutes les religions » ont évolué suivant trois phases : « fétichisme, polythéisme, monothéisme ». (P. ix, 62.) Ne demandez pas à l'auteur d'examiner les documents qui prouveraient le contraire. Il ne se sert pas de documents ; il fait de l'histoire *a priori*. Quand M. Ribot nous répétait cette classification, il l'entourait du moins de toutes sortes de réserves. « Sur la question des origines, disait-il, on n'est pas d'accord » (*Psychologie des sentiments*, ch. ix, p. 308), « la période des origines est celle des conjectures » (*ibid.*, p. 310), « rappelons comment le développement religieux paraît s'être produit pendant la période primitive ; car la marche de l'évolution n'a pas été la même partout et toujours ». M. Marie n'a pas de ces timidités ; il affirme carrément, mais sans preuves.

Parlant du mysticisme, il nous répète simplement, et sans idées nouvelles, tout ce qu'ont dit les matérialistes. Pour lui, Bourneville et Berthelot sont des autorités suffisantes ; bref, ce sont des hommes possédant non seulement la science aliéniste ou chimique, mais la plénitude du savoir humain. Naturellement, les extatiques, tels que sainte Thérèse, sont, pour M. Marie, des érotomanes. (P. 189.) Cette doctrine vient pourtant d'être réfutée dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 septembre dernier, par un médecin aliéniste, protestant, qu'on ne peut accuser de cléricisme, le Dr Dumas, professeur à la Sorbonne. Sans craindre de présenter des systèmes inconciliables, M. Marie explique l'extase, tantôt comme Godfernaux, par la théorie émotionnelle, c'est-à-dire par une émotion violente dépourvue d'idée (pp. 41, 48), tantôt, comme Ribot, par l'hypertrophie de l'attention, ce qui revient à admettre une idée puissante (p. 48), tantôt comme Récéjac et Leuba, par l'extinction de la conscience, c'est-à-dire l'abrutissement (p. 46). Mais pourquoi se gêner à accorder ces systèmes opposés, du moment qu'ils sont anti-religieux ?

En résumé, ce livre ne fait que répéter les déclamations des ennemis du surnaturel. C'est très pauvre, au point de

vue scientifique: beaucoup d'affirmations et des citations de quatrième main.

Signalons, en finissant, deux perles. L'auteur croit que Marie-de-l'Incarnation, ursuline, a été citée par saint Jean de la Croix, dans sa *Nuit obscure*, et il nous indique, avec conscience, le livre et le chapitre. (P. 33.) Malheureusement, elle ne naquit que huit ans après la mort du saint.

L'auteur nous dit (p. 2), avec Bichat, que la vie n'est que la lutte contre la mort, et ajoute d'abord avec raison : « La mort, en revanche, reste à définir. » Mais il a le malheur de continuer par cette phrase : « On pourrait le faire [définir] en disant qu'il y a mort à quelque degré, quand il y a désorganisation définitive, dissociation d'un organisme équilibré et durable jusqu'alors. » Oui, mais qu'entend-il par organisme ? Est-ce l'être vivant ? Dans ce cas, la définition renferme un bon cercle vicieux. Et l'auteur va encore plus loin : « On pourrait même, dit-il, étendre cette notion de mort aux désagréments de tous ordres, même inorganiques. » Mais alors la définition de Bichat doit s'étendre aux minéraux : l'eau devra être dite vivante puisqu'elle lutte contre la décomposition du chimiste. Voilà de singulières définitions.

Le titre du livre suffit à montrer que, pour M. Marie, le mysticisme, c'est-à-dire le culte religieux (p. 19), est une folie. N'usons pas de représailles; ne qualifions pas de la même manière sa manie antireligieuse, en disant que le titre *Mysticisme et folie* devrait être remplacé par *Libre pensée et folie*. Toutefois, si nous cédions à la tentation, l'auteur pourrait se consoler par le principe qu'il énonce à sa dernière page : « Tous, dit-il nous avons des instants de folie (!); la maladie n'étant que l'exagération des phénomènes normaux (?), qui peut se vanter toujours d'éviter le déséquilibre anormal ou passionnel ? Serait-il même désirable de l'éviter toujours et ne faudrait-il pas plaindre une humanité d'un équilibre moyen, par cela même incapable des mutations indispensables à l'évolution continue ? » — Mon Dieu, non ! Je ne plaindrais pas une humanité qui resterait raisonnable, ni des écrivains qui imiteraient cette humanité.

LE DIABLE EN ORIENT

En 1894, le célèbre orateur qui vient de mourir, le R. P. Monsabré, prononça à Paris un grand discours sur « l'empire du diable en Orient ». D'autres venaient de raconter les œuvres merveilleuses de quelques religieux de son ordre, évêques et prêtres martyrisés en Chine au dix-huitième siècle, que le Saint-Siège venait de canoniser. Le grand conférencier préféra jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'état de l'Extrême-Orient au point de vue de la religion. Il montre qu'à certaines époques la foi chrétienne avait été prêchée à ces peuples, qu'on y en retrouve des traces certaines, que l'histoire est affirmative ; et il dit comment, à la différence de notre Occident, l'Orient ne se soumit pas à l'Évangile.

Or, au milieu de ces admirables pages, je crois intéressant de transcrire ici quelques-unes de celles qui traitent plus spécialement de cet « Empire du diable en Orient ». Il y a là des détails que nos lecteurs ne manqueront pas d'apprécier, et dont certainement, en plus d'une circonstance, ils sauront tirer parti.

Ne nous hâtons pas de juger les desseins de Dieu, la conduite de sa providence et l'œuvre de son Christ. Il est très vrai que, *depuis les temps les plus reculés*, Satan a établi son empire sur les infortunés peuples de l'Extrême-Orient ; mais il est très vrai aussi qu'il n'a pu devenir maître que par le lâche et monstrueux acquiescement de ceux qu'il a vaincus. Partout et en tout on reconnaît son orgueilleuse domination et l'ambition qui le tourmente de s'égaliser à Dieu et de se mettre à sa place.

Dans *les rêveries philosophiques* des sages et des lettrés, il a fait reculer en un vague lointain l'idée de Dieu père et maître de toutes choses, il lui a substitué l'universelle nature où tout est Dieu ; et dans cette nature universelle il a fait prévaloir la matière sur l'esprit. Il a voulu faire de la vie humaine l'image de sa vie misérable et l'a comme enveloppée d'un pessimisme sombre et désespéré d'où l'on ne peut sortir

qu'en entrant dans le repos anéanti du *Nirvâna*. Par le système des transmigrations il a faussé les espérances de l'homme et lui a inspiré un respect superstitieux, une imbécile commiseration pour des animaux nuisibles et parfois dégoûtants, pour des plantes vulgaires et souvent inutiles

Dans les religions populaires, il a multiplié les dieux et les idoles : non plus ces chefs-d'œuvre d'art du polythéisme occidental, où se révèlent une perception exquise des grâces de la forme et un profond sentiment de la vie, mais des géants monstrueux, des figures grimaçantes, des corps aux cent têtes, aux cent mamelles, aux cent bras et aux cent jambes ; bien plus, des représentations de membres et d'actes obscènes ; mieux encore pour narguer la malédiction qui l'a frappé sous la figure du serpent, il a fait de cet animal un être sacré à qui il faut des temples et des adorateurs.

Autour de ces idoles il a ses *prêtres* : orgueilleux mendiants qui se croient sortis de la tête d'un Dieu et considèrent l'aumône qu'on leur fait comme le plus grand acte de religion, impitoyables bourreaux qui fouillent les entrailles humaines, sinistres étrangleurs qui surprennent en trahison les victimes destinées à apaiser la colère de l'atroce Kali, audacieux nécromanciens, sombres fakirs, hideux sorciers adonnés aux évocations d'outre-tombe et aux plus noires pratiques de la magie. Il a ses pèlerins et ses ascètes condamnés pour lui plaire aux longs voyages, aux interminables jeûnes, aux crucifiantes immobilités, aux poses désordonnées, aux emmurements, aux plus intolérables supplices. Il a ses martyrs, légions de fanatiques qui se font écraser sous les roues du char où trône un hideux *poussah*, ou se laissent immoler en de ténébreux mystères.

Il a ses miracles, orgueilleuses contrefaçons des merveilles de la toute-puissance de Dieu, œuvres prestigieuses qui surpassent le pouvoir de l'homme et étonnent son ignorance des forces cachées de la nature et du monde invisible. C'est le *Kounboun*, arbre unique et irréproductible aux feuilles et à l'écorce couverte de caractères thibétains parfaitement formés dont on cherche en vain le sens mystérieux. Caractères dont on voit germer les formes indéterminées sur chaque feuille

qui naît et sur chaque nouvelle écorce. Ce sont encore les abioses, suspensions de vie ou fausses morts, suivies, à la distance de plusieurs semaines, de plusieurs mois, et quelquefois de plusieurs années, par de fausses résurrections. Rien de plus étrange et de plus saisissant que ces phénomènes qui, comme tous les prestiges diaboliques, n'ont évidemment pas d'autre but que d'étonner et de séduire. Ils ont été constatés officiellement par des mandataires du gouvernement anglais, relatés dans les annales de l'*Indiana Company* et jusque dans nos revues. Un fakir, par exemple, annonce qu'il va mourir et renaître au bout de cent jours. Après s'être étourdi par une ronde vertigineuse, il s'immobilise et se momifie en quelque sorte : on n'a plus sous les yeux qu'un cadavre. Ce cadavre est enfermé dans un sépulcre de pierre dont le couvercle est fixé par des écrous sur lesquels on appose le sceau de l'Amirauté. Puis des sentinelles anglaises montent la garde pendant cent jours aux pieds et à la tête du prétendu défunt. Le centième jour les brahmes viennent, ouvrent le sépulcre en présence des officiers envoyés par l'Amirauté. Ils en retirent une sorte de squelette jaune, ratatiné, affreux, qu'ils étendent délicatement sur une couverture. Les frictions d'huile parfumée commencent sur tous les membres à la fois de la tête à la plante des pieds. Au bout de seize heures, l'épiderme perdant peu à peu la couleur de parchemin devient souple et blanc. Un brahme desserre les dents du fakir et lui verse dans la bouche un cordial magique. Les frictions recommencent et finalement, après trente-deux heures de manipulation, le cadavre exhalant un soupir se lève... Quelques minutes plus tard il parle.

Ajoutons à cela les maladies sans causes naturelles subitement guéries par des enchantements; les fanfaronnades cruelles et dégoûtantes des Lamas *bockte* qui s'ouvrent le ventre avec un coutelas, arrachent leurs entrailles, les étalent devant eux, aspergent de leur sang la foule qui les admire et les invoque, ferment leur blessure et rentrent tranquillement dans leur premier état; la disparition ou évaporation soudaine de personnes vivantes; les prestiges, les jongleries stupéfiantes des fakirs, près desquelles les plus habiles opérations

de nos prestidigitateurs ne sont que des jeux d'enfants. D'autres manières encore, Satan rappelle à ses esclaves sa présence et son pouvoir. Il trouble la paix des foyers, hante les maisons, bouleverse, brise, détruit, chasse les familles et répand partout la terreur. Il simule l'envahissement divin par de soudaines possessions. Il marque d'un signe mystérieux les Lamas suprêmes qu'il destine aux adorations de la foule hébétée.

On reconnaît sa haine homicide dans ces êtres sans entrailles, qui méprisent, mutilent et maltraitent la femme après avoir écrit dans leur digeste : « La femme ne reste « fidèle que par la terreur des coups et de la prison... Le néant, « le vent, la mort, les régions profondes, le coupant du rasoir, « la prison, les serpents ne sont pas, quand ils sont réunis, « aussi méchants que la femme. » Êtres sans entrailles qui jettent dans le limon des grands fleuves les enfants qui les gênent, ou les abandonnent à la voracité des animaux immondes ; qui prescrivent les suicides officiels sur les bûchers des morts et dépensent leur féroce ingéniosité dans les supplices qu'ils inventent. On reconnaît son besoin d'avilir la race humaine dans les mœurs honteuses où s'étalent sans pudeur la fourberie, le mensonge, le parjure, le vol et la rapine, où l'impudicité se montre à nu sur les théâtres et jusque dans les jouets des enfants. Mais surtout on reconnaît son orgueil jaloux et son incurable ambition de s'égalier à Dieu dans ces antres et ces temples de l'occultisme où le vrai Dieu s'appelle le mal, où Lucifer est adoré sous le nom du Dieu bon, où d'abominables sectaires provoquent ses apparitions et l'honorent par les plus horribles blasphèmes, profanations et cruautés.

Il faudrait un gros volume pour raconter en détail la lugubre histoire de l'empire de Satan dans l'Extrême-Orient. Ce qu'on vient de dire est le résumé des récits que nous tenons, non pas seulement des rapides voyageurs qui ne visitent que les côtes et n'y voient guère que la superficie des religions et des mœurs, mais des missionnaires dont la vie est entrée dans la vie des populations qu'ils ont évangélisées jusqu'à l'épuisement de leurs forces et souvent jusqu'au martyre. Nous croyons encore entendre l'un d'eux nous dire avec une profonde tristesse : « Dans notre monde occidental, Satan est

« contenu par la présence et l'action du Christ libérateur: mais
« là-bas, il triomphe sur des vaincus et l'on peut dire :
« *Diabolus vincit, Diabolus regnat, Diabolus imperat.* »

Je n'ajouterai rien à ces lumineuses pages. On peut lire le discours entier dans la *Revue Thomiste* des Pères Dominicains, numéro du 15 juillet 1894.

L. D'A.



NÉCROLOGIE

C'est le vendredi saint, 29 mars dernier, qu'est mort le triste farceur qui, il y a quelques années, s'offrit, avec l'aide d'un comparse, le « Dr Bataille », la brève satisfaction d'inventer, dans une publication fameuse, *Le Diable au Dix-neuvième Siècle*, les personnages de Sophia Walder et surtout de Diana Vaughan, afin de berner les catholiques. — N'est-il pas suggestif que Gabriel Jogand, dit Léo Taxil, ait paru devant le tribunal de Dieu le jour anniversaire du drame divin qui consumma la rédemption de l'humanité?

Voici en quels termes le plus spirituel des journalistes français, dont les opinions religieuses n'ont rien de commun avec les nôtres, prononce l'oraison funèbre de cet aventurier :

La Vie d'un Effronté

L'oublié qui vient de disparaître mérite certainement un souvenir. Comme pour indiquer que chez lui tout était falsification et imposture, il se faisait appeler Léo Taxil, bien que son nom fût Gabriel Jogand. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu au monde un Guzman d'Alfarache plus complètement réussi. A mon arrivée à Genève, après mon évasion de la Nouvelle-Calédonie, il se présenta à moi comme condamné ou menacé de l'être. En réalité, étant âgé de vingt et un ou vingt-deux ans, il n'avait joué aucun rôle sous la Commune et je n'ai jamais su ce qu'il était venu faire en Suisse.

A quelques mois de là, il revint me trouver pour me demander d'intercéder en sa faveur auprès du gouvernement genevois qui venait de signer contre lui un arrêté d'expulsion. Je crus, naturellement, qu'il s'agissait d'une mesure politique et je me rendis chez le ministre de l'intérieur d'alors, M. Hérédier, autant que je me le rappelle, pour tâcher de faire rapporter cette décision prise à l'égard d'un jeune homme qui ne pouvait être bien dangereux pour la sécurité du canton.

On m'apprit alors que la politique était complètement étrangère à l'événement et qu'on lui faisait passer la frontière uniquement parce qu'il fabriquait et vendait clandestinement de ces pastilles aphrodi-

siaques où les cantharides jouent un rôle particulièrement dangereux pour la santé des hommes affaiblis qui les absorbent.

Un peu plus tard, cet aventurier qui avait été élevé au couvent et failli recevoir les ordres, changea d'industrie et se jeta dans l'exploitation effrénée de l'anticléricalisme.

Léo Taxil eut l'idée de fonder une librairie exclusivement anticléricale qui marcha pendant un certain temps. Puis, comme c'était toujours la même chose, la vente dégringola et le journaliste-éditeur se lança dans le roman. Seulement, par une coïncidence réellement extraordinaire, il se trouva que le premier auquel un journal donna l'hospitalité était uniquement semblable à un autre qui avait paru autrefois et dont l'auteur réclama la priorité. Taxil, condamné pour ce flagrant plagiat, dut chercher de nouveau fortune ailleurs.

Il eut, il faut le reconnaître, un trait de génie. Ayant vécu de l'irrégion, il conçut le projet de vivre de la religion, et après avoir solennellement abjuré ses erreurs et ses hérésies, il se fit admettre dans une congrégation avec l'humble qualité de moine besacier, c'est-à-dire mendiant. Vêtu d'une robe de bure, il allait de porte en porte quêter pour les âmes du purgatoire auxquelles il paraissait porter le plus vif intérêt. Puis, comme couronnement de sa carrière, il partit pour Rome et sollicita du naïf Léon XIII une audience que celui-ci lui accorda, heureux du retour au bercail d'une brebis depuis si longtemps égarée.

La brebis en question reçut, avec un repentir attendrissant, l'absolution de ses fautes et sitôt revenu à Paris, il raconta, dans une brochure, qu'il s'était payé la tête du Pape et fichu de lui à mensonges que veux-tu; il était plus athée que jamais et que loin d'avoir renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, il reprenait avec le roi des Enfers ses relations momentanément interrompues.

Ce fut le dernier exploit de ce cynique personnage qui, du mépris, tomba définitivement dans l'oubli, et que la nouvelle génération n'a presque pas connu. Il restera néanmoins comme le type de l'effronterie faite homme. Il était d'ailleurs intelligent, et, moins bohème, il aurait très bien pu devenir ministre.

Henri ROCHEFORT.



Un autre fumiste, mais de plus large envergure, a également disparu de la scène du monde au mois de mars dernier. Les journaux ont annoncé sa mort dans les termes suivants :

La Mort du Prophète

Le monde vient de faire une grande perte. Si l'on en croit une dépêche de Chicago, il faut déplorer la mort de John Alexander Dowie,

qui s'intitulait volontiers lui-même « le premier apôtre de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le superviseur général de l'Église catholique et apostolique de Sion ».

Avant de s'élever à cette haute dignité, Dowie avait étudié à l'Université d'Édimburgh, où il était né en 1848. Il reçut les ordres comme congrégationaliste en Australie, où il fonda la « Société de guérison divine d'Australie et de Nouvelle-Zélande ».

Il manquait à l'Amérique, et il y passa en 1888. C'est de 1896 que date l'organisation de l'« Église chrétienne catholique et apostolique de Sion », dont il fut le fondateur et le chef.

En 1901-1902, il bâtit la ville de Sion sur les bords du lac Michigan, entre Chicago et Milwaukee : cette ville devait être, suivant les paroles du Prophète, « une grande démonstration par le fait de la possibilité de rendre vivants et d'observer pratiquement les enseignements de Jésus-Christ ».

Les Sionistes étaient en 1905 environ 10.000 et Dowie, propriétaire du terrain, avait su récolter pour son œuvre des sommes considérables.

En 1903 et 1904, Dowie fit deux voyages en Angleterre; durant le second, aucun hôtel ne voulut le recevoir, en raison de propos irrespectueux que le Prophète avait tenus sur le compte du roi Édouard VII.

Du reste, les dernières années du chef de la cité sioniste ont été moins glorieuses; des dissensions éclatèrent, provoquées par son faste et ses dépenses. Il fut déposé. Depuis un an, on en était arrivé à le tenir pour fou...

Et, pour bien montrer que la crédulité et la sottise des masses ne perdent jamais leurs droits, ajoutons ce dernier détail :

AUX FUNÉRAILLES DE DOWIE

New-York, 13 mars — Des scènes extraordinaires ont eu lieu aux funérailles de Dowie, le prophète décédé. Des perclus, des aveugles, des malades de toute nature ont voulu toucher son cercueil, croyant être miraculeusement guéris. Une foule considérable venait lui rendre un dernier hommage.



VARIÉTÉS

Le Poids des Ames. — Une " Découverte scientifique "

Cinq médecins de renom de l'État de Massachussets croient, après des expériences s'étendant sur une période de six années, qu'ils ont non seulement prouvé d'une manière scientifique l'existence de l'âme mais qu'ils l'ont même trouvée. Ils prétendent que cette âme doit participer de la matière, les épreuves faites démontrant qu'elle pèse entre une demie et une once. Les médecins pesaient les sujets immédiatement après la mort sur des balances d'une très grande précision, et le Dr Duncan Mac Dougall, qui dirigeait les expériences, a confirmé que toutes les expériences sans exception démontraient l'existence de cette âme. Un cas fit exception à la règle en ce que l'âme d'un homme de lourde carrure et d'un tempérament paresseux mit une minute à quitter le corps, tandis que dans tous les autres cas l'âme prenait son essor presque instantanément.

Ces « cinq médecins de renom » nous paraissent vraiment trop modestes. Quand on fait de telles découvertes, avant de proclamer son « renom », on doit, au moins donner son « nom ». Et cinq noms comme ceux-là méritent d'avoir leurs places dans l'histoire. Pourquoi n'en désigner qu'un ?

Il y a, précisément, sur le portail de Notre-Dame un haut-relief représentant la « pesée des âmes » au Jugement. Le Diable s'accroche au plateau pour rompre l'équilibre en sa faveur.

Ce qui s'ajoute au poids des âmes dans la balance du Dr Duncan Mac Dougall, c'est incontestablement la sottise publique sur laquelle cet éminent morticole a fondé sa confiance. A moins que ce ne soit le nombre des verres de whisky absorbés au cours de l'opération par le quintette des charlatans ? — Mais, en ce cas, le plateau a dû peser plus d'une once, car le litre équivaut à un kilogramme, et, certainement, plus d'un litre par tête y dut être consommé.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGHARD.

Les Personnalités Psychiques

(SUITE)

Au précédent numéro, pages 668-679, j'ai donné un long article sous le titre qu'on vient de lire, et cité quelques cas empruntés au *Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy*.

Or, l'importance de la question avait été reconnue aussi par d'autres revues que la nôtre : et aux observations de l'*Écho du Merveilleux*, de M. Gaston Méry, le *Bulletin de la Société d'études psychiques* a cru devoir répondre par un nouvel article.

Je ne connaissais point l'appréciation de M. Gaston Méry, mais puisque le *Bulletin* de Nancy répond à ses arguments pour en infirmer la valeur, il est de toute loyauté ici que je mette sous les yeux des lecteurs de notre *Revue du Monde Invisible* l'état actuel de cette polémique courtoise.

Donnons d'abord l'article du *Bulletin* qui transcrit d'ailleurs lui-même une à une les objections de l'*Écho du Merveilleux*.

Après quoi, j'examinerai à mon tour les objections et les réponses, sans parti pris et en toute loyauté.

*
* *

Article du *Bulletin de Nancy* :

Plusieurs Revues s'occupant des phénomènes psychiques ont reproduit, en tout ou en partie, les faits constatés dans le rapport paru dans notre *Bulletin* sur les *Preuves de l'identité des personnalités psychiques*.

Cela indique que nous n'avions pas tort d'attacher une certaine importance aux communications qui ont fait l'objet de ce rapport, et

dont presque tous les détails, après un contrôle minutieux, ont été reconnus exacts.

On se rappelle que la conclusion était celle-ci :

« Si l'on peut me fournir, pour expliquer ces phénomènes, une version plus acceptable que la version spiritualiste, je l'attends. Mais, retournant aux matérialistes et aux dogmatistes leurs objections, je constate qu'ils ne peuvent les expliquer que par des hypothèses, et, entre des hypothèses et des faits contrôlés, je choisis les faits, quelque surprenants qu'ils paraissent. »

Dans l'*Écho du Merveilleux*, M. Gaston Méry consacre un long article à ces communications. Habitué aux manifestations de ce genre, il n'émet pas un instant l'idée que les assistants aient été hallucinés, ni qu'ils aient pris leurs souvenirs pour des révélations. Son opinion est que ce sont bien des *êtres de l'au-delà* qui se sont manifestés.

Je n'étais pas allé tout à fait aussi loin, ainsi qu'on peut le voir par la citation qui précède. M. Gaston Méry admet donc que ces communications proviennent de l'au-delà, et il est bien forcé de reconnaître que leurs auteurs n'ont pas menti sur les points qui ont été contrôlés.

— Mais, dit-il, il n'est pas scientifiquement prouvé que ces êtres, que ces « esprits », sont bien les personnalités dont ils prennent les noms; votre rapport *prouve plutôt le contraire*.

Sur le premier point, je suis d'accord avec M. Gaston Méry. Sans aucun doute, les personnalités psychiques dont j'ai rapporté les communications n'ont pas établi mathématiquement ni matériellement leur état civil; elles n'ont pas apporté avec elles leurs papiers. Elles se sont bornées à donner les renseignements nécessaires pour qu'on pût se les procurer.

Mais, sur le second point, je suis d'un avis différent. Quand M. Gaston Méry affirme que ces expériences *prouvent plutôt le contraire* de ce que disent les esprits qui s'y prêtent, il va visiblement au rebours de la vraisemblance. Car, à défaut de preuves matérielles — que leur condition d'êtres immatériels leur rend logiquement impossible à fournir — ils nous apportent des *témoignages*, les leurs. Quelle est la valeur morale de ces témoignages? Ils en ont une, évidemment. C'est celle qu'on attache au témoignage de gens dont les affirmations *concordent avec des faits vérifiés*, et dont, par conséquent, rien ne nous donne le droit de suspecter la bonne foi.

C'est ce second point que je me propose de discuter. J'estime, à l'inverse de M. Gaston Méry, que les *probabilités*, après les expériences que j'ai relatées, sont en faveur de la version spiritualiste, la seule qui soit conforme au témoignage *unanime* des êtres dont il ne nie pas l'existence.

Sur quoi s'appuie donc son appréciation? Sur des puérilités, sur le vide ou sur des erreurs. Résumons ses arguments un à un.

*
* *

Première objection

Dans la communication du sire de Ghistelles, l'esprit a donné le prénom de Bertolf. Le Larousse dit Berthold.

La puérilité, la voilà. Les façons d'écrire et de prononcer ont varié à l'infini, du onzième siècle à nos jours. Elles ont varié aussi et varient encore d'une localité à l'autre. Qui nous dit que ce n'est pas le Larousse qui se trompe lorsqu'il donne à Bertolf le nom de Berthold?

*
* *

Deuxième objection

Dans la même communication, l'esprit a employé le français, et non le flamand du onzième siècle.

M. Gaston Méry lui-même a pris soin de réfuter cette argumentation : « L'être de l'au-delà qui veut se manifester, dit-il, d'après les spirites, impressionne le cerveau des médiums de façon à leur suggérer ses idées; les médiums, ensuite, traduisent ces idées dans l'idiome qui leur est propre. » C'est absolument cela.

« Mais, ajoute-t-il, cette explication ne concerne que les médiums écrivains. Elle ne s'applique pas aux communications typtologiques. car alors, il faudrait supposer la table capable d'un travail cérébral. »

Voyons, monsieur Gaston Méry, vous n'en êtes pas, pourtant, à croire qu'une table s'anime sous les doigts des expérimentateurs? Dans toutes les communications, l'esprit est la *pensée*, le médium est le *traducteur*, l'objet matériel est l'*instrument*. Que cet instrument soit un crayon ou une table, l'opération psychique est exactement la même. Du reste, dans notre groupe, on se sert indifféremment de la table ou du crayon. Les résultats sont identiques.

Ce n'est pas dans l'idiome employé, c'est dans la pensée même qu'il faut chercher la personnalité. Des expressions comme celle-ci : « Dame Marie l'a cachée sous son manteau », n'indiquent-elles pas que Bertolf pense comme un homme de son temps?

*
* *

Troisième objection

Jean de Boutary, qui vivait sous la Régence, a déclaré avoir des descendants à Montech (Tarn-et-Garonne); or, les départements n'existaient pas du temps de la Régence.

Cette objection n'a pas plus de valeur que la précédente. D'abord.

la question avait été adressée en deux fois à Jean de Boutary. On lui a demandé où demeuraient ses descendants. Il a répondu : « A Montech. » On lui a demandé ensuite *dans quel département* se trouve Montech. C'est alors seulement qu'il a répondu : « Tarn-et-Garonne. »

Il est évident que si un esprit peut savoir où se trouvent ses descendants, s'il peut les visiter, être parfois témoin de leurs actes, il doit savoir aussi dans quelle division territoriale est située la localité qu'ils habitent, même si des remaniements et des changements de noms se sont produits.

* *

Quatrième objection

Donc les esprits n'ignorent rien de nos faits et gestes, ils savent tout. Par conséquent, rien ne les empêche de prendre le nom d'un personnage quelconque, ni de s'approprier son histoire.

Si une personnalité de l'au-delà, quand elle est celle d'un être intelligent, peut être témoin de bien des choses et se rendre compte de beaucoup d'autres, il n'en résulte pas qu'elle *sait tout*. Comment M. Gaston Méry pourrait-il justifier *scientifiquement* cette supposition ?

S'il en était ainsi, les êtres qui se communiquent à la table seraient tellement supérieurs à l'homme que nos savants les plus réputés ne leur seraient pas comparables. Et ces êtres omniscients, doués de facultés infiniment supérieures aux nôtres, prendraient plaisir à mystifier perpétuellement de pauvres mortels ? Pourquoi faire ? Dans quel intérêt ? Voilà encore ce que nous voudrions que M. Gaston Méry nous expliquât *scientifiquement*.

* *

Cinquième objection

L'auteur du rapport a fait un choix parmi les communications qu'il a obtenues. Pour onze qui concordent avec des faits, combien s'en trouve-t-il de mensongères ? Pourquoi n'en parle-t-il pas ?

M. Gaston Méry a mal compris. J'ai dit :

« Nous avons fait un choix *parmi les personnalités invisibles* qui voulaient bien nous répondre. » Cela signifie : Nous n'avons pas prolongé les conversations avec les entités dont le langage nous a paru incohérent, oiseux ou inconvenant. A quoi bon ? N'est-ce pas ainsi que l'on fait avec les vivants ? Bien certainement, nous n'avons demandé de renseignements qu'aux esprits qui nous semblaient en état de les fournir. Mais c'est une erreur de croire que nous avons eu à écarter beaucoup de communications reconnues mensongères. Sur environ trente communications, il s'en est trouvé *une seule* dont j'ai constaté

l'inexactitude, et *deux* au sujet desquelles nos recherches n'ont pas abouti.

Toutes les autres ont été vérifiées ; j'en ai cité onze, cela m'a paru suffisant ; j'aurais pu en citer plus du double. C'est extraordinaire, assurément, et je crois qu'une telle suite de communications précises, correspondant toutes à des *faits*, est extrêmement rare. C'est cependant ainsi.

..

Sixième objection

Si certains esprits nous mystifient, cela doit nous mettre en garde contre les autres.

Soit. Mais j'ai pu constater, dans les séances auxquelles j'ai assisté, que le langage des mystificateurs est facilement reconnaissable. Et n'est-il pas juste aussi d'admettre que si d'autres esprits nous disent la vérité, quand ils citent des faits et des dates, cela rend leur sincérité plus vraisemblable que la fausseté dans laquelle M. Gaston Méry les englobe arbitrairement. Il y a pas mal de menteurs parmi les vivants. Cela veut-il dire que tous les vivants soient menteurs ?

..

Septième objection

Après l'épreuve de la mort, l'homme doit devenir meilleur ; le plus menteur doit dire la vérité. Par conséquent, si un esprit ment, cela prouve qu'il n'a pas passé par l'épreuve de la mort. Et cela prouve aussi qu'aucun autre n'a passé par cette épreuve.

Je n'exagère pas ; telle est bien, réduite à son expression la plus simple, la conclusion de M. Gaston Méry.

Le voilà loin de la *vérité scientifique*.

Rien ne prouve, en effet, que la mort produise ce phénomène. On peut tout aussi bien conjecturer qu'elle cause dans l'être animique une perturbation qui explique les incohérences constatées chez certains esprits, — à moins que ces dernières proviennent plutôt de la constitution fluidique des médiums. Pourquoi les uns attirent-ils des esprits élevés, et les autres des êtres inintelligents ? Pourquoi est-il des appareils qui donnent des photographies détestables, tandis que d'autres en donnent d'excellentes ? Pourquoi l'aimant attire-t-il le fer et non le marbre ?

Toujours est-il que si, parmi les personnalités psychiques qui se manifestent, il s'en trouve qui correspondent aux degrés les plus intimes de l'humanité, ils'en est révélé d'admirables par leurs pensées, leur langage, leur mentalité vraiment supérieure. Encore une fois, pourquoi ces entités si différentes s'accorderaient-elles pour mentir ?

Pourquoi auraient-elles *toutes* la monomanie de prétendre avoir été incarnées, si elles ne l'avaient pas été? Pour nous éblouir par le prestige d'une vie antérieure? Pour capter notre confiance et nous induire à mal? Elles rempliraient bieu mieux ce but en nous disant qu'elles sont de purs esprits, des anges, des séraphins, n'ayant jamais subi l'humaine souillure.

Cette unanimité mérite qu'on en tienne compte. Elle me semble enlever toute vraisemblance à l'hypothèse de M. Gaston Méry.

X...,

Membre de la Société d'Etudes psychiques de Nancy.

*
* *

A notre tour, reprenons maintenant et examinons.

Évidemment, on ne saurait toujours prétendre que les assistants sont des hallucinés; et il a fallu reconnaître qu'il s'agit bien « d'esprits de l'au-delà, dont cependant la personnalité psychique n'est pas scientifiquement prouvée ». Mais à la différence de M. Méry, qui ne croit donc pas à l'identité de ces personnalités psychiques, pas plus que nous d'ailleurs, le contradicteur nancéen affirme cette identité.

Sur deux raisons, dit-il, l'une, le témoignage même de l'esprit qui s'affirme avoir été Untel; l'autre, la concordance de ce témoignage avec des faits vérifiés.

Eh bien, non! ces deux raisons sont absolument insuffisantes, car elles ne constituent pas un argument sans échappatoire, puisque d'autres hypothèses leur ôtent toute valeur probante, et ainsi les annulent.

a) D'abord, dit-il, « le témoignage même de ces esprits ». — Mais, en vérité, depuis quand les hommes croient-ils sur leur témoignage des prévenus ou des accusés dont on a de bons motifs de soupçonner la sincérité? Et c'est bien ici le cas, puisque les spirites eux-mêmes avouent qu'il est difficile de toujours ajouter foi aux récits des esprits; et que les revues antispirites trouvent aussi d'excellentes raisons pour soupçonner la sincérité de ces personnages psychiques, même dans les autres cas.

Au reste, si les spirites n'admettent dans l'au-delà que les âmes de nos morts, pourquoi telle âme ne pourrait-elle se donner pour une autre qu'elle connaît intimement?

On le fait bien en cette vie quelquefois! et tout le monde en a vu des exemples.

Or, l'au-delà est encore plus large, car toutes les religions anciennes, n'importe leur paganisme, admettaient d'autres esprits que les âmes des morts; et toutes les sectes religieuses, issues du mosaïsme ou du christianisme, professent la même doctrine. — Donc, à quelque parti qu'on appartienne, il faut admettre en principe que l'esprit qui apparaît peut n'être pas du tout le personnage qu'il se donne, et, souvent, pas même l'âme d'un mort. Alors, qui voudrait nier qu'en fait cela puisse se rencontrer?

b) La « concordance de ce témoignage avec des faits vérifiés ». — Raison tout aussi insuffisante. En effet : où sont les faits vérifiés qui établissent la concordance avec le témoignage? Le *Larousse*, des papiers de famille, des registres de l'état civil, des documents historiques! Vaine réponse, car tout cela ne constitue pas des preuves péremptoires, puisque d'autres que les intéressés directs peuvent les connaître, et par conséquent en user.

Au reste, dans ces manifestations d'esprits, vous avez beau presser, interroger, insister : vous n'êtes pas un juge d'instruction ou un président ayant en main le dossier d'un prévenu amené de force et incapable de vous échapper; tandis que l'esprit n'est venu que parce qu'il l'a voulu, peut se donner le nom qu'il veut, et ne vous répondre que comme il le veut. Pourquoi n'aurait-il pas préparé toute une série de noms et de faits à vous raconter, assez détaillés pour vous donner confiance, mais limités dans la mesure où vous les retrouverez dans les ouvrages sous votre main? Qu'importe alors la concordance entre les réponses de l'esprit et les biographies de vos dictionnaires! Est-ce qu'un acteur vient au théâtre, un avocat au barreau, un orateur à la tribune, sans avoir étudié le rôle à remplir, et même prévu à certains passages les applaudissements ou les interruptions?

Avec les doctrines religieuses de tous les temps et de tous les pays, dont on ne peut nier la valeur, sous peine de s'insurger contre toute l'histoire, ces arguments sont irréfutables. Que de dieux, de demi-dieux, de génies, et d'esprits de

toutes sortes, chez les païens ! Combien qui venaient dans les temples à l'heure des oracles ! Jupiter, Platon, Neptune, ou les démons qui en tenaient lieu, ne savaient-ils rien des morts descendus dans leur empire ? Que d'anges et de démons qui ont été attachés au salut ou à la perte des âmes, d'après la doctrine chrétienne ! Ne sauraient-ils rien de leur histoire et de leur vie ? — Et ces parents, ces amis, ces voisins, ces complices, ces victimes parfois, dans quantité de faits de la vie de famille ou de la vie sociale, ne savent-ils rien les uns des autres ? La substitution est donc facile. Vos faits contrôlés, c'est maintenant d'une évidence indéniable, ne sont donc pas probants.

*
* *

Première objection. — Que le sire de Ghistelles s'appelât *Bertolf* ou *Berthold*, le nœud de la question n'est pas là, à mon avis ; et quoique les autres réponses de ce personnage (v. notre numéro d'avril 1907, p. 673-675) paraissent conformes aux dictionnaires et aux histoires, il n'en ressort pas forcément que l'esprit apparu fût réellement celui dont il donne le nom. Donc, je puis douter de l'identité de la personnalité psychique, et peut-être même la nier.

En effet : a) Il est évident que les réponses données ne portent guère que sur des faits connus à cette époque, et point ignorés dans l'au-delà. Donc, un certain nombre d'autres esprits que Bertolf pouvaient les donner aussi ; par suite, en principe, un autre que lui pouvait prendre son nom, et nous tromper sur son identité.

b) Les spirites n'ont pas encore expliqué pourquoi les esprits manifestés sont ordinairement ceux de personnes qui ne les intéressent à aucun point de vue ; et comme, en toutes choses, *siminime* qu'elle soit, il faut une raison quelconque, un rapport entre les deux termes en présence, je désirerais qu'on m'indiquât quel rapport quelconque il pouvait bien y avoir entre le sire de Ghistelles, Flamand décédé au onzième siècle, et les cinq personnes réunies à Nancy en 1906 chez l'auteur de l'article. — Au contraire, dans la *Vie des Saints*, les apparitions d'anges, de démons, ou même d'autres saints,

ont toujours une raison d'être et un but, très explicite dans la manifestation elle-même.

c) Quelle moralité, soit pour l'au-delà, soit pour cette vie, ressort de ces réponses de Ghistelles? — Je n'en trouve pas davantage, à moins qu'on ne s'arrête aux faits inconnus du *Larousse*, qui sont une révélation spéciale de l'esprit, et comme une allusion certaine aux doctrines catholiques.

J'en indique quatre : 1° S'il est un vrai « désincarné » au sens spirite, comment dit-il qu'il fut l'époux d'une *sainte*? Le spiritisme n'admettant ni ciel ni enfer au sens catholique, la parole de cet esprit n'est donc pas conforme à la doctrine spirite. Par suite, ou bien il n'est pas l'esprit de Bertolf, ou bien les spirites doivent admettre pour les âmes de l'au-delà la sainteté et le ciel.

2° Il déclare que « Dame Marie l'a cachée sous son manteau ». — L'auteur de l'article au *Bulletin de Nancy* (p. 45) n'en tire que cette conclusion : « Cette expression n'indique-t-elle pas que Bertolf pense comme un homme de son temps? »

Eh bien, non! Sorti de ce monde, l'esprit doit être éclairé, d'une plus vive lumière qui lui en montre les idées fausses : et si Dame Marie n'était pas une réalité dans la vie d'outre-tombe, il ne pourrait venir nous dire qu'elle cache la sainte sous son manteau. En outre, il n'est point exact que cette expression fût connue de Bertolf, sur la terre au onzième siècle, puisqu'elle lui est postérieure d'environ un siècle et demi; et on la doit à saint Dominique, rapportant une vision où la sainte Vierge Marie couvrait de son manteau les âmes chrétiennes qui avaient eu le plus de dévotion pour elle.

3° L'aveu de l'assassinat qu'il commit, et qu'ensuite il expia jusqu'à sa mort dans un monastère. — Les esprits d'outre-tombe n'ont plus à craindre la justice humaine, mais celui-ci recommande implicitement l'expiation par la pénitence chrétienne et catholique; et nos spirites n'approuvent pas précisément la vie monastique, je crois.

4° Il avoue que son âme vient de souffrir encore durant de longs siècles, et ose à peine dire qu'il commence à être heureux. — Cette double réponse ne peut concorder avec les

précédentes, que si nous admettons la doctrine catholique du purgatoire.

Ainsi, somme toute, si nous sommes en présence de l'âme de Bertolf, la partie la plus mystérieuse de sa révélation ne s'explique très bien qu'au sens catholique; mais quel spirite voudrait l'admettre? Et si ce n'est pas Bertolf lui-même, le problème devient insoluble pour les spirites, tout en restant très clair pour nous.

Audemeurant, le dialogue decet esprit avec les cinq spirites de Nancy reste une énigme dans la philosophie kardéciste. s'explique avec la doctrine catholique, et s'impose à l'attention de ceux qui croient à son authenticité. Ainsi s'ajoutent de sérieux arguments aux objections de M. Gaston Méry, en même temps que perdent leur valeur les réponses vraiment trop faibles du *Bulletin*.

Rappelons en outre que l'identité de la personnalité psychique n'en demeure que plus problématique; ce qui suffit à notre thèse.

*
* *

Deuxième objection. — Ici, le docteur nancéen me paraît vouloir triompher trop vite.

Sans doute, l'idiome employé ne peut être invariablement celui du siècle et du pays où vivait le personnage aujourd'hui « désincarné », car il ne doit parler évidemment que pour être compris. Mais je ne puis admettre que ce soit seulement « dans la pensée même qu'il faut rechercher sa personnalité ».

Notre adversaire a dit : « Dans toutes les communications, l'esprit est la pensée, le médium est le traducteur, et l'objet matériel l'instrument: » et comme il ajoute que, quel que soit l'instrument, l'opération psychique est exactement la même, on peut donc n'argumenter que sur les deux éléments actifs en présence : l'esprit et le médium.

Or, de deux choses l'une : ou l'écriture peut être lue par tous les spirites de l'assemblée, et il faut que son langage leur soit accessible, n'importe les nationalités respectives de cet esprit et de ces spirites; — ou bien cette écriture ne peut être lue que par le médium, qui la traduit en langage clair

pour les spirites qui l'entourent, et je demande quelle garantie il peut nous donner de la fidélité de sa traduction.

En effet, j'admettrais une écriture spéciale à l'usage des spirites, comme est le « chiffre » en correspondance secrète : mais je ne saurais admettre une écriture qui ne soit lisible que pour le médium, car il peut bien nous la lire à sa façon, comme je lirais à la mienne un simple alphabet grec ou hébreu devant un enfant de cinq ans, brochant le conte de fée qui me plaira. Par suite, ou bien le médium est illuminé par l'esprit, ce que rien absolument ne prouve si d'autres médiums ne peuvent donner la même traduction identique ; ou bien il nous débite les fantaisies de son cerveau, si mieux ne voulez admettre qu'il nous improvise un récit qu'il a préparé.

Somme toute, n'importe les nationalités, l'esprit doit nous parler dans notre langage ordinaire ; et c'est un système philosophique sur les facultés de l'âme qui s'exercent après la mort : la distinction des langues n'existe plus. Italiens ou Anglais, Espagnols ou Russes par la naissance de leur corps, les esprits doivent s'entendre sans en être réduits à d'impuisantes pantomimes. Je veux donc, dans ce système, ou un langage clair, ou une garantie.

De langage clair, impossible ! Le seul médium peut lire, non point tant ce qui est écrit, que les idées que lui suggère l'esprit qui vient d'impressionner son cerveau ; et c'est le médium, ensuite, qui traduit ces idées, c'est-à-dire les manifeste aux assistants.

Où donc est alors la garantie ? Le spirite présent à la séance entend bien la « traduction » du médium ; mais, si je suis humainement assuré que ce médium nous dit ce qu'il pense, ne suis-je pas en droit de me demander s'il est vrai que cette pensée est celle de l'esprit ? ne puis-je même croire quelquefois qu'il nous donne ses propres idées pour celles de l'esprit ?

Qu'on ne se récrie pas, car il n'est point de Revue spirite où je n'aie lu vingt fois l'aveu de pareilles fraudes. J'ai donc beau chercher la pensée de l'esprit, pour trouver sa personnalité, la parole du médium ne me la certifie pas ; et ainsi, une

fois encore, j'ai droit de ne pas croire à l'identité des personnalités psychiques.

*
** *

Troisième objection (Jean de Boutary). — Dans l'objection, M. Méry ne paraît pas avoir remarqué que les esprits des prétendus « désincarnés » ne restent pas dans l'autre vie avec les seules notions qu'ils avaient à l'heure de la mort, comme si, au moment de leur manifestation, ils se réveillaient soudain du tombeau. Bien au contraire, la philosophie prouve que, dégagée des liens du corps, l'âme continue à user de ses facultés, puisqu'elle demeure vivante, et qu'ainsi elle peut acquérir des notions qu'elle n'avait pas. De là de nombreuses conséquences; quel que soit le système religieux sur la récompense ou la peine due à ses œuvres de cette vie.

Or, cette indépendance du corps et cet exercice plus facile de ses facultés, d'où naît l'acquisition possible de notions nouvelles, ne contredisent pas l'opinion que l'âme d'un ancien qui viendrait nous apparaître converserait avec nous avec la connaissance du milieu où nous vivons.

Mais cette doctrine philosophique qui permettait à Boutary de connaître la division géographique de la France en départements, tandis que de son vivant nous avions les provinces, ne fait pas l'identité de la personnalité psychique dont il s'agit, tant s'en faut.

Cette « communication » est de celles que j'avais négligées, m'étant contenté de citer les premières; mais elle n'a d'extraordinaire que ces deux points: Jean de Boutary, qui vivait au commencement du dix-huitième siècle, dit qu'il est né à Montauban, et a des descendants du nom de Dubois de Boutary, à Montech, en Tarn-et-Garonne.

Consulté par lettre, le maire de cette commune répond qu'en effet deux familles de la localité s'appellent Dubois de Boutary et Lafon-Boutary.

Vraiment, il faut avoir la foi aux esprits bien facile, pour conclure que personne autre, dans la vie d'outre-tombe, ne pouvait connaître un Jean de Boutary, originaire de Mon-

tauban, ayant des descendants à Montech, quelle que soit la division géographique, aujourd'hui Tarn-et-Garonne, autrefois Montalbanais et Gascogne.

*
* *

Quatrième objection. — M. Méry est ici parfaitement d'accord avec la doctrine que nous exposons constamment dans la *Revue du Monde Invisible*. Oui, l'au-delà contient des milliers d'esprits qui connaissent rapidement nos faits et gestes, donc, peuvent sans difficulté jouer le rôle d'un personnage. J'ajoute que non seulement la doctrine catholique est favorable à cet enseignement, mais que j'ai trouvé dans les diverses Revues spirites un grand nombre de textes d'où ressort la même doctrine. A l'occasion, je pourrai les rapporter. Donc, la réponse du spirite de Nancy est sans valeur, comme on va le voir.

Qu'oppose, en effet, le contradicteur ? « Il ergote » sur le mot de M. Méry : « Les esprits... savent tout », et le met au défi de « justifier scientifiquement cette supposition ». Mais après avoir insisté sur ce défi, qui, d'ailleurs, est à côté de la question, le contradicteur se garde de dire un mot, ne serait-ce qu'un, pour dénier la conclusion moins générale que « rien ne les empêche de prendre le nom d'un personnage quelconque, ni de s'approprier son histoire ».

Or, c'est là l'unique question, que j'ai développée et prouvée assez souvent, pour que mes lecteurs n'aient pas besoin que j'y revienne. C'est là ce que le contradicteur nancéen devrait réfuter ; et il ne s'y arrête pas, même le temps d'une simple phrase. Et puisque c'est le point fondamental du débat, il reste bel et bien acquis que cette doctrine des Revues spirites ruine par la base l'argumentation de l'identité des personnalités psychiques. C'est, en plein, le *Habemus confitentem reum*, l'aveu formel, quoique implicite, des inventeurs de cette fausse preuve d'identité. Oui, cent fois oui ! il y a d'innombrables esprits qui peuvent prendre le nom d'un personnage quelconque, et s'approprier son histoire. Donc, dans les « communications », pas l'ombre de certitude.

*
* *

Cinquième objection. — Sur le choix des communications obtenues, les onze citées par le *Bulletin* de Nancy m'ont paru plus que suffisantes, puisque je me suis contenté des trois premières de ce *Bulletin*. Mais l'aveu de leur concordance avec des faits ne prouve en rien l'identité de ces esprits, comme on l'a vu ci-dessus ; et cet aveu du contradicteur nancéen qu'il a trouvé des « entités dont le langage a paru incohérent, oiseux, ou inconvenant », ne nous prouve-t-il pas, à nous, que ces esprits ne pouvaient répondre à toutes les questions posées, et préféreraient abuser de la bonne foi du médium ?

Je n'ai jamais cru, en effet, qu'il en soit de l'autre côté de la tombe comme de celui-ci. Dans la vie journalière, on coudoie tant de monde, et l'on converse avec des gens de caractères si divers, qu'on peut bien modifier son sérieux. Mais, vraiment, après les cruelles souffrances d'une agonie terminée par ce brisement définitif qui s'appelle la mort, je croyais que le sérieux s'imposait à l'âme dans toute sa rigueur, et que l'envie de plaisanter ou de rire ne reparaitrait plus. Qu'en pensent nos lecteurs ? Voyez les doctrines de toutes les religions, anciennes ou non, sur la vie qui nous attend dans l'au-delà : pas une divergence ! Mais si l'on admet au contraire qu'un esprit, l'ange déchu, toujours attaché à tromper l'homme, joue le rôle de quelque défunt, le langage dont il s'agit s'explique très bien. Et c'est encore notre thèse contre l'identité des personnalités psychiques.

*
* *

Sixième objection. — M. G. Méry a raison : dès lors qu'il y a des esprits mystificateurs, nous devons toujours nous tenir en garde. Et le contradicteur n'a qu'une réponse insuffisante, car il continue à oublier le point en question : Identité des personnalités psychiques.

Dès lors, en effet, qu'on a pu constater des mystifications, on est en droit de dire que d'autres esprits ont de même mys-

tifié des médiums, car l'on ne pourrait prétendre avoir découvert tous les cas ; et il reste avéré que, du côté des esprits, il règne sûrement une méthode de communication destinée à tromper les hommes. Donc, le principe de l'identité des personnalités psychiques ne peut être mis à la base de la doctrine spirite.

Encore une fois, peu importe « qu'ils citent des faits et des dates », puisqu'on vous dit, — et vous n'avez pas même tenté de le réfuter, — que d'innombrables esprits connaissent les faits et gestes de tels et tels autres ; et que vous reconnaissez vous-mêmes qu'il y a des esprits mystificateurs, cela me suffit pour dire que, même ceux qui citent avec exactitude des faits et des dates, ne prouvent pas péremptoirement leur identité. Donc l'identité des personnalités psychiques ne peut être admise comme une doctrine sûre.

*
* *

Septième objection. — La vérité et l'incohérence après la mort.

Inutile question : « Pourquoi ces entités si différentes s'accorderaient-elles pour mentir?... » Tout cela est hors de la question que l'on traite : Identité. Et c'est ainsi qu'en passant à côté, et en subdivisant mal une proposition présentée comme absolue, on compte faire dévier le débat et échapper aux conclusions.

Admettons, un instant, « l'unanimité » qu'oppose ici le contradicteur nancéen, et quand même il ne se serait jamais trouvé de communication où les faits et dates cités pourraient être incriminés d'inexactitude, cela ne prouverait aucunement l'identité des personnalités psychiques.

On en a donné ici assez de raisons pour n'avoir plus à insister.

Gabriel JEAUNE.

LE SIXIÈME AGE DE L'ÉGLISE

(SUITE.)

VI. — L'Église de Philadelphie.

Nous avons tracé le cadre des évaluations numériques. Essayons maintenant d'y faire tenir les tableaux historiques qui vont illustrer notre hypothèse.

Nous allons interroger successivement ;

1^o *La Sixième Épître*, — ou Conseil prémonitoire donné par Dieu au Sixième Age par la voix de l'Apôtre ;

2^o *Le Sixième Sceau*, — ou Suite des Signes dont Dieu marque le Sixième Age :

3^o *La Sixième Trompette*, — ou Avertissement public jeté aux fidèles du Sixième Age ;

4^o *La Sixième Coupe*, — ou Effusion des châtiments réservés au Sixième Age.

§ 1^{er}. — *La Sixième Épître.*

Voici en quels termes s'exprime le Conseiller céleste :

« Et Angelo Philadelphie Ecclesie scribe : Hæc dicit Sanctus et Verus, qui habet clavem David : qui aperit, et nemo claudit ; claudit et nemo aperit :

Scio opera tua. Ecce dedi coram te ostium apertum, quod nemo potest claudere, quia modicam habes virtutem, et servasti verbum meum et non negasti nomen meum.

Ecce dabo de Synagoga Satanae, qui dicunt se Judæos esse, et non sunt, sed mentiuntur : ecce faciam illos ut veniant et adorent ante pedes tuos, et scient quia ego dilexi te :

Quoniam servasti verbum patientiæ meæ, et ego servabo

te ab hora tentationis, quæ ventura est in orbem universum tentare habitantes in terra.

Ecce venio cito : tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam.

Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei, et foras non egredietur amplius : et scribam super eum nomen Dei mei, et nomen civitatis Dei mei, novæ Jerusalem, quæ descendit de Carlo a Deo meo, et nomen meum novum.

*
* *

« *Et Angelo Philadelphicæ Ecclesiæ scribe.* » — « *Écris aussi à l'Ange de l'Église de Philadelphie.* »

Nous avons dit que le nom de Philadelphie est tiré directement (Φιλαδελφεία) des mots grecs Φίλα, — *Amour*, ou Φιλεῖν, — *Aimer*, — et Ἀδελφος, — *Frère*. Il se traduit donc, indifféremment, par les mots français : *Amour des frères*, *Amour fraternel*, *Fraternité*, *PHILANTHROPIE* ou *CHARITÉ*.

A quelle autre époque que la nôtre a-t-il été fait pareil étalage de ces divers mots, — et, pour être juste, même envers nos ennemis, à quelle autre époque a-t-il été accompli, ou tenté, plus d'œuvres, religieuses ou laïques, pour justifier ces mots ?

Et d'abord, remarquons que le mot même de « Philadelphie » servit à qualifier une association mal connue, celle des « Philadelphes », à laquelle appartenaient, croit-on, les généraux Malet, Lahorie et Guidal, qui faillirent, en 1812, renverser Napoléon I^{er}, retenu hors de France par les désastres de la Russie.

Remarquons que Laréveillère-Lépeaux, au début du Directoire, essaya de fonder une religion caricaturale qu'il dénomma « *Théophilanthropie* » ;

Remarquons que le mot « *Fraternité* », s'étale, le troisième, sur nos murs et en tête des affiches officielles, dans la devise dite « républicaine » ;

Remarquons, enfin, que c'est, invariablement, de l'« *Amour fraternel* » que se réclament, — sarcasme de

l'antiphrase, — tous les niveleurs, les proscripteurs, les persécuteurs et les bourreaux.

Cette première constatation faite, passons en revue les diverses œuvres, bonnes ou mauvaises, qui méritent à notre temps le nom d'Age de Philadelphie.

Commençons par celles de ces œuvres qui, proscrivant Dieu, prétendent ne s'attacher qu'à l'« Amour des hommes », ou *Philanthropie*.

Elles sont nombreuses, et il faut savoir, en toute équité, leur faire la part qui leur revient.

En aucun autre temps que le nôtre, on n'a vu s'affirmer avec autant d'insistance la prétention de l'État à se faire le dispensateur des bienfaits et des secours à l'infortune des citoyens. Par une ironie vengeresse des événements, il s'est rencontré que cette prétention se trouve presque toujours contredite par la manière dont ces secours et ces bienfaits sont répartis. Mais ceci ne saurait empêcher les œuvres fondées de produire la part de bien impliquée dans leurs conditions d'existence.

« L'Assistance publique », par exemple, a beau être un instrument politique aux mains d'une poignée de sectaires, elle n'en est pas moins un organisme bienfaisant qui procure aide et soulagement à quantité de miséreux.

Les diverses Mutualités qui groupent par centaines de mille les efforts condamnés à l'impuissance, s'ils restaient à l'état individuel, sont des Sociétés de Prévoyance qui méritent bien de l'humanité.

Les Coopératives de production ou de consommation, celles qui assurent la fructification de petits capitaux par leur fusion, ou la fondation de foyers populaires par l'achat de petites propriétés, de maisons à bon marché, sont également de généreuses initiatives.

Disons plus, le Socialisme lui-même, le Communisme, et toutes les folies égalitaires procèdent d'un « bon naturel » et ne sont que la plante mal venue d'une graine d'idée chrétienne obscurémentensemencée dans des mentalités embryonnaires.

Tout cela représente la « philanthropie », qui n'est, si l'on

veut, qu'une mauvaise « fraternité », mais une « fraternité » tout de même. Et, par là, la qualification de *Philadelphie* n'en est pas moins justifiée pour notre temps.

Mais, si du terrain inférieur de la « philanthropie » nous passons sur celui de la « Charité » chrétienne, combien ce même nom de *Philadelphie* n'apparaît-il pas plus exact?

Et, d'abord, le mot « *Charité* », venu du grec et signifiant « Amour », sans restriction, rattache l'homme à Dieu, faisant de l'« Amour des frères » le corollaire de l'Amour de Dieu. N'est-ce pas le précepte donné par le Sauveur en personne :

— « *Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, par-dessus toute chose, — et votre prochain comme vous-même, pour l'amour de Dieu.* »

Or, les œuvres chrétiennes de l'Amour en notre temps ont dignement continué la tradition des dix-neuf siècles du christianisme. Qui dénombrera les Ordres et les Congrégations charitables, les Orphelinats, les Hospices, les Patronages, les Crèches, les Sociétés de Secours publiques ou privées, à commencer par la Société de Saint-Vincent de Paul?

En dehors des « œuvres » dont la fin est de soulager la misère matérielle, combien de louables efforts n'ont-ils pas été, ne sont-ils pas tentés chaque jour pour l'amélioration morale des classes vouées, par une longue privation, à toutes les déchéances de l'esprit, du cœur et de la volonté?

*
* *

— *Voici ce que dit le Saint et le Vrai :*

Quelles que soient les œuvres d'« amour fraternel » accomplies par notre temps, que leur inspiration soit descendue des hauteurs de l'Amour pour Dieu, ou qu'elles soient nées du vague instinct de commisération mis par Dieu au cœur de l'homme, elles sont toutes plus ou moins imparfaites, sujettes à la fragilité humaine, entachées du mensonge des mots et de la vanité du pharisaïsme. — C'est pourquoi, en un siècle où la part de la sincérité absolue et de la vérité intégrale est si restreinte, l'erreur est fréquente dans les esprits humains sur l'origine et la fin, sur l'objet et le but des efforts tentés

sous le prétexte ou l'apparence de venir en aide aux souffrances du prochain. La Franc-Maçonnerie elle-même ne s'est-elle pas donné, à ses débuts, ne conserve-t-elle pas encore, aux yeux de bien des gens abusés, particulièrement à l'étranger, en Angleterre notamment, les dehors d'une Association philanthropique, et ses adeptes ne se donnent-ils pas entre eux le nom de Frères... ?

Aussi Dieu ne s'annonce-t-il, en cette Épître, que sous un double adjectif en opposition avec la forfanterie des déclarations et le leurre des amorces de bienfaisance.

Il se nomme lui-même « le Saint », c'est-à-dire Celui qui seul donne la perfection aux œuvres, et le « Vrai », c'est-à-dire Celui en qui la précision des mots correspond à la réalité des choses.

*
* *

— *Qui tient la clef de David ?*

L'expression est entièrement biblique. « La clef de David », c'est la solution du problème de l'attente du Messie par les Juifs, — question parvenue, de nos jours, à l'état aigu.

Ici, nous prions nos lecteurs de nous prêter une attention toute particulière.

Nous avons cité plus haut l'ouvrage du rabbin converti, le chevalier Drach, ouvrage publié en 1844. — Il convient de remettre en lumière la figure de cet homme admirable, trop oubliée des catholiques, dont les écrits ne sont devenus introuvables que par le zèle de ses coreligionnaires d'origine à faire disparaître des livres redoutables à l'enseignement de la Synagogue moderne, et cause d'innombrables conversions parmi les Israélites de bonne foi.

Le chevalier Drach, en effet, fut un de ces apôtres que Dieu vint chercher lui-même en son esprit et en son cœur, qui, après avoir acquis toute la science religieuse de sa race, fut amené, par une comparaison sagace et une étude approfondie, à retrouver dans les dogmes chrétiens la confirmation et la manifestation éclatante des croyances professées par ses coreligionnaires dès le temps de Moïse.

Persécuté, menacé de mort, abandonné par sa famille,

réduit à la pauvreté, il ne dut de pouvoir vivre qu'à la protection paternelle des Souverains Pontifes. Dieu le bénit en ses enfants, puisque son fils embrassa l'état ecclésiastique et ses deux filles la vie religieuse. Lui-même mourut saintement, après s'être voué à la conversion de ses frères, dont il amena un grand nombre au catholicisme.

C'est aux écrits de ce grand apologiste ignoré que nous empruntons le passage suivant, qui nous semble éclairer d'un jour splendide les mots ci-dessus tracés : « Qui tient la clef de David. »

« La tradition juive désigne le Messie tantôt sous le nom de *Messie fils de David*, tantôt sous celui de *Messie fils de Joseph*... Issu, selon la chair, du sang de David, par l'illustre et humble servante du Seigneur, Jésus-Christ était regardé longtemps, dans sa nation, comme *fils de Joseph*, le saint époux de la plus pure des vierges. *Ut putabatur filius Joseph*, dit saint Luc. Sa bienheureuse Mère elle-même l'appelle *fils de Joseph* : « *Ecce pater tuus et ego quærebamus te.* » (Luc 11, 48.) Elle le qualifiait ainsi parce qu'elle lui parlait devant tous les docteurs, *sedentem in medio doctorum*, et l'heure n'était pas encore arrivée de révéler qu'il était le « pain vivant descendu du Ciel », mystère qui devait scandaliser les Juifs. *Murmurabant ergo Judæi de illo, quia dixisset : Ego sum panis vivus qui de cælo descendi. Et dicebant : Nonne hic est Jesus, filius JOSEPH, cujus nos novimus patrem et matrem? Quomodo ergo dicit hic : Quia de cælo descendi?* (Joann., VI, 41, 42.)

.

« Toutes les anciennes traditions, les Paraphrases chaldaïques, le Talmud et les *Médraschim*, nomment un seul et même Messie, indistinctement *fils de David* et *fils de Joseph*. Le *Médrasch-Thehillim*, sur le psaume xcii, applique au Messie *fils de David* la bénédiction que Moïse a donnée à la tribu de *Joseph* (Deut., xxxiii, 17), parce qu'il est nommé *fils de Joseph*. Le Talmud, traité *Succa*, fol. 52, r°, reconnaît la divinité du Messie *fils de Joseph*, puisqu'il lui attribue ces paroles : *Et ils regarderont vers moi qu'ils ont percé*, etc.

(Zachar., xii, 10.) Or le texte met ces paroles dans la bouche de *Jéhovah*.

« Après avoir examiné ces traditions bien attentivement et assez longtemps, nous nous sommes convaincu que les anciens docteurs n'appelaient le Messie *fils de Joseph* que lorsqu'ils parlaient de son *état souffrant*, et qu'en parlant de son *état glorieux* ils l'appelaient constamment *fils de David* . »

« Les rabbins postérieurs qui, pour échapper à plusieurs arguments irrésistibles des chrétiens, ont imaginé deux Messies distingués l'un de l'autre, un *Messie de gloire*, fils de David, et un *Messie d'opprobres et de douleurs*, fils de Joseph par la tribu d'Éphraïm, ne remontent pas au delà du onzième siècle.

Aben Ezra, dans son Commentaire sur le psaume LXXX, 18, fait mention du Messie *fils d'Éphraïm* ; mais on voit par son Commentaire sur Isaïe, xi, 13, qu'il n'admettait encore qu'un seul Messie. . . . Maïmonides, qui donne dans son « Traité des Rois » la description des temps du Messie, ne fait aucune mention du prétendu *Messie fils de Joseph*. Il dit seulement : « Dans la prophétie de Balaam, nous remarquons deux Messies; *l'un* est le *roi David*, qui a sauvé Israël de ses oppresseurs, et *l'autre* est le *Messie futur*, qui délivrera Israël de la puissance des *enfants d'Edom*. » Les rabbins appellent les chrétiens *enfants d'Edom*. . . . Dans la Paraphrase de Jonatham-ben-Huziel sur l'Exode, il est parlé d'un Messie, fils d'Éphraïm, *qui doit sortir de Josué*. On a reconnu que ce passage est étranger au texte du targumiste, et qu'il s'y est glissé par l'inadvertance ou plutôt la distraction d'un copiste. Elle dit que ce Messie vaincra *Gog*, tandis que les rabbins enseignent que le *fils de Joseph* , après avoir tué le *prince des Iduméens*, sera battu à son tour et *périra* dans le combat qu'il livrera à *Gog*. Ce dernier ne tombera que par la main du *Messie fils de David*. » (De l'harmonie entre l'Église et la Synagogue, page 181, note 29. Paris, 1844.)

La citation que nous venons de faire, en l'écourtant, n'en reste pas moins très longue. Elle nous a paru indispensable pour expliquer l'application que nous faisons des paroles de l'Apocalypse à l'état d'âme des Juifs contemporains, état d'âme qui se manifeste entièrement dans l'incident dramatique qui, il y a quelques années à peine, occupa l'attention du monde entier. Nos lecteurs n'en ont certainement pas perdu le souvenir :

« Au mois de décembre 1903, un Juif russe, du nom de Louban, tira plusieurs coups de revolver, sans le blesser, sur M. Max Nordau, autre Juif illustre, bien connu par ses ouvrages de critique littéraire et scientifique et, spécialement, par les deux gros volumes qu'il a consacrés à la *Dégénérescence*. — L'un et l'autre de ces deux fils d'Abraham appartenaient au groupement intéressant de leur race, qui, sous le nom de *Sionisme*, travaille au rétablissement de la « patrie d'Israël » en reconstituant, dans les Lieux Saints, le royaume de Jérusalem ou de *Sion*.

« Une divergence d'opinions suffit à provoquer le fanatisme du jeune Sémite, qui, ne pouvant convaincre son frère par le sang et la religion, se laissa emporter à un acte de violence.

« Interrogé par le juge d'instruction sur la manière dont il entendait reconquérir la terre sacrée, Louban s'expliqua avec franchise.

— « Est-ce par les armes ?

— « Jamais. Nous sommes un peuple pacifique : nous voulons racheter notre pays au Sultan et vivre enfin où nos pères ont vécu.

— « Vous devez avoir un programme ? Vivrez-vous en anarchie ou en république ?

— « Non : *en monarchie absolue, avec, à notre tête, CELUI QUI POURRA ÉTABLIR SA FILIATION AVEC NOTRE ROI LÉGITIME DAVID.* »

Ceci est de l'histoire contemporaine. Nous tirons cette citation d'un numéro du journal *L'Éclair*, du mois de décembre 1903. — On ne peut nous accuser de l'avoir inventée pour les besoins de notre thèse, non plus que d'avoir solli-

cité Louban et Max Nordau, que nous connaissons, le premier, par cet incident, le second par ses ouvrages.

En vérité, n'est-il pas étrange, — et cet adjectif paraît faible devant une telle coïncidence, — qu'au moment même où semble enfin prendre corps la promesse faite par Dieu au peuple juif de le « retirer du milieu des nations » pour le « rassembler sur la terre, nombril de la terre » (Ezéchiel), qu'un jeune Israélite, exaspéré des résistances d'un compatriote illustre, s'emporte jusqu'à vouloir tuer son contradicteur, et, sommé d'exposer ses idées et ses espérances, les formule en des termes qui ne sont qu'une variante des paroles de l'Apocalypse? Car le roi « qui pourra établir sa filiation avec notre roi légitime David », — ainsi que l'affirme Louban, — ne pourra résoudre le problème de cette filiation qu'avec l'aide de Celui « *qui tient la clef de David* ».

*
* *

— « *Qui ouvre, et personne ne ferme, qui ferme, et personne n'ouvre.* »

Le sens de ces paroles nous semble d'autant plus clair qu'elles sont la suite d'une image métaphorique, dont nous allons trouver plus bas l'explication.

Qu'est-ce que cette « Clef de David », sinon celle « qui ouvre » une porte, que « nul ne ferme », ou la « ferme », sans que nul ne puisse l'ouvrir? Et qu'est-ce que cette porte, sinon celle par laquelle le Messie *fils de David et de Joseph*, ainsi que nous venons de le voir, va rentrer en maître et en roi, après l'avoir ouverte avec « la clef de David »?

Traduisons en langage vulgaire la sublimité de cette annonce divine.

Dieu dit à l'Age du faux Amour comme de l'imparfaite Charité, du mensonge de la « fraternité » et des haines sanglantes, lui, le Saint et le Véridique, que, seul, il peut donner la solution de l'effroyable problème posé à la raison humaine, en rébellion contre lui, par les revendications désormais incoercibles de tous les appétits surexcités, de toutes les ambitions inassouvies, de toutes les licences déchaînées;

que, seul, il peut rouvrir à Israël les portes de Sion, et, aux chrétiens, celles de la Nouvelle Jérusalem, en même temps que, seul, il peut clore la Révolution et précipiter dans l'abîme la Bête, le Dragon et le faux Prophète.

Tout ceci, le reste de l'Épître va le confirmer.

*
* *

— « *Je sais tes œuvres. Voici que j'ai mis devant toi une porte ouverte, que nul ne peut fermer.* »

C'est toujours la même image sublime et terrible. — Comme nous le verrons en abordant l'étude du Sixième Sceau, le grand tremblement de terre de 1789, qui a éprouvé simultanément Sardes et Philadelphie, c'est-à-dire la fin de l'Age du Rire sardonique et le commencement de l'Age de l'Amour fraternel, a ébranlé si bien l'édifice social que la porte y donnant accès est désormais ouverte à toutes les convoitises, à toutes les frénésies de la concupiscence coupable. — Victor Hugo, dans une fort belle métaphore, n'a-t-il pas appelé Waterloo « le gond du dix-neuvième siècle » ? On peut dire, avec plus de justesse encore, que la prise de la Bastille fut la rupture des barrières qui, jusqu'alors, avaient contenu la furie des passions humaines. — *Ecce dedi coram te ostium apertum.*

Et, en fait, la Révolution débordante n'a-t-elle pas rompu, l'une après l'autre, toutes les digues, envahi tous les seuils des palais et des sanctuaires, franchi toutes les frontières ?

En 1789, suppression des privilèges, prise de la Bastille : octobre 1791, le roi Louis XVI et sa famille ramenés, prisonniers du peuple, de Versailles à Paris ; — 20 juin et 10 août 1792, les Tuileries forcées, le Roi au Temple ; — premiers jours de septembre, massacres dans les prisons : — 21 septembre, déchéance de la Royauté : — 21 janvier 1793, crime national et parricide, assassinat du Roi : — 10 novembre 1793, athéisme officiel et fête de la Déesse Raison à Notre-Dame ; — de 1793 à 1795, fureurs sanglantes, la Terreur, la guillotine, les massacres de Lyon, de Toulon, d'Avignon, les bateaux à soupapes de Nantes, les monstruosité de Carrier, Joseph Le Bon, Dartigoyte, Javogue, Jullien :

— de 1796 à 1800, les infamies du Directoire, la Révolution sort de France; — 1804, assassinat du duc d'Enghien; — 1809, internement des Rois d'Espagne, confiscation des États-Pontificaux, attentat du général Radet, Pie VII prisonnier à Fontainebleau.

Dieu se lasse; il frappe. Napoléon voit périr son armée en Russie; lui-même est écrasé à Waterloo. Il meurt à Sainte-Hélène, après une agonie de six ans, le 5 mai 1821.

Mais la Révolution n'est pas morte. Elle poursuit son œuvre de destruction. Les sectes se multiplient et la porte reste « ouverte » aux entreprises du Mal victorieux. — 1830, chute de Charles X; — 1848, assassinat de Rossi, chute de Louis-Philippe, guerre civile Austro-Hongroise, journées de Juin; — 1849, fuite de Pie IX à Gaëte, intervention de la France; — 1860, commencements de l'Italie; — 1862, commencements de la Prusse; — 1866, Sadowa; — 1870, Sedan; fin du Pouvoir Temporel; — 1879, les Décrets; — 1887, expulsion des Princes; — 1899, guerre aux Congrégations; — 1906, la Séparation et les Inventaires; — 1907...

Et nous passons sous silence, pour y revenir plus loin, les secousses extérieures qui ont livré l'Espagne aux États-Unis, la Russie au Japon, puis à l'anarchie.

Oui, c'est bien la « porte ouverte » à toutes les entreprises du Démon, à la venue du « Six-cent-soixante-six ». Il n'est pas jusqu'à la politique étrangère de la France qui, à cette heure, ne soit diplomatiquement qualifiée de « politique de la porte ouverte ». Que l'on relise à ce sujet l'édifiant discours prononcé, le 9 janvier, au Sénat, par M. Charles Dupuy, ancien ministre.

Mais c'est aussi « la porte ouverte » aux généreuses initiatives, au témoignage des docteurs et des martyrs de l'Église, le monde entier désormais sans barrières contre le Verbe de Dieu, — le grand Pie X faisant entendre sa voix jusqu'aux extrémités de la terre, pour la conversion des infidèles et, peut-être, de cet Empire nouveau-né d'hier, de ce Japon suscité par Dieu en vengeur de sa Loi méconnue, selon qu'il est écrit dans le prophète Zacharie : « Voici que je vais amener l'ORIENT, mon serviteur. » Et cet « Orient » géogra-

phique, servileur de « L'ORIENT évangélique, qui fut Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, pourrait bien être le justicier du « *Grand Orient* » satanique, renversant pour toujours la Synagogue de Satan, afin de préparer l'entrée triomphale du Christ, la fulgurante PAROUSIE qui doit clore le Temps et faire descendre du Ciel la Nouvelle Jérusalem.

Afin de confirmer notre opinion, nous empruntons à l'abbé Drach la note qu'il ajoute à sa paraphrase de la Sixième Epître :

« *Ostiam apertam.* Cette expression, ici et ailleurs (Act., XIV, 26; I Cor., XVI, 9; II Cor., II, 12; Col., IV, 3), signifie *la facilité que Dieu ménage à ses ministres d'annoncer sa parole et les heureux fruits des conversions nombreuses dont il la féconde, etc...* » (Apocal., pages 69, 70, n. 8.)

*
* *

— « *Car tu as peu de force...* », ou « *Car tu as une petite force.* »

Modicam virtutem, — dit la Vulgate. Le texte grec est plus expressif encore. En traduisant le mot « *virtutem* » par « *force* », on restreint l'extension de ce mot, qui signifie proprement « *courage* » et par amplification « *pouvoir* ».

Or, il est certain que l'Église de Philadelphie, — ou du Sixième Age, — a vu décroître progressivement son « *pouvoir* » sur les esprits. Sa « *force* » s'est amoindrie au point qu'elle ne peut opposer aucune résistance matérielle aux violences de l'ennemi. La raison de cet affaiblissement s'est trouvée dans le défaut de « *courage* » des catholiques. Ils ont, depuis trente ans surtout, en France, du moins, lâchement abandonné toutes leurs positions et rendu possible l'incroyable asservissement de trente-cinq millions de Français à une poignée de Francs-Maçons.

*
* *

— « *Et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom.* »

Si faible, si persécutée qu'ait été, et qu'elle soit encore, l'Église du Sixième Age, elle n'a pas fait défection; elle n'a point connu les apostasies globales et retentissantes qui, dans l'Age précédent, ont détaché de son Unité des rois et des peuples.

Notre temps n'a pas eu de grands hérésiarques. Bien au contraire, le monde vient d'avoir sous les yeux le magnifique spectacle de la France, sollicitée au schisme par les Pouvoirs publics, se soudant en masse, évêques, prêtres et fidèles, au faisceau de l'Église et formant, en face du « Bloc » persécuteur, l'infrangible bloc de la Foi aux pieds de l'admirable Pontife qui, seul, du fond du Vatican, tient tête à la Révolution déchaînée. Cinq Papes du nom de Pie se sont succédé sur la Chaire de saint Pierre. A travers les vicissitudes de leur « pèlerinage apostolique », luttant contre « l'Aigle rapace » de Savoie et de Fontainebleau, portant sur leurs épaules une « Croix » aggravée par la trahison de la Croix de Savoie, ils n'en ont pas moins allumé, au foyer de leur charité, le « feu ardent » qui, en ce moment même, réchauffe la chrétienté tout entière et la prépare aux jours prochains et terribles où la « religion dépeuplée » subira le dernier assaut du Mal avant la venue de l'Antéchrist.

— « *Voici que je donnerai (quelques-uns) de la Synagogue de Satan, qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais mentent.* »

Ceci confirme à la lettre les réflexions que nous ont inspirées les pages de l'admirable ouvrage du chevalier Drach. — Est-il nécessaire d'insister sur ce fait mis en lumière par Gougenot des Mousseaux, Mirville, Toppfer, Jacques de Biez, et plus lumineusement encore par Édouard Drumont, que le monde, et plus particulièrement la France, est aux mains des Juifs, fauteurs de la Franc-Maçonnerie, Synagogue de Satan? — Saint Jean fait nettement entendre que ces Juifs selon la chair ne le sont pas selon l'esprit, car, s'ils l'étaient, ils auraient reconnu l'autorité de l'Église et la Divinité de son Fondateur, si clairement démontrée par les Livres Saints et, ainsi que le prouve le chevalier Drach, *par l'enseignement de leurs propres Rabbins.* — Elle n'est pas d'hier, cette vérité sanglante

qui permettait à Tertullien d'écrire dans son traité *Contra Judæos* :

« *Synagogæ Judæorum fontes persecutionum.* »

« Les Synagogues des Juifs sont des fontaines de persécutions. »

*
* *

— « *Voici que je ferai qu'ils viennent et se prosternent à tes pieds, et ils sauront que je t'ai aimé.* »

Ceci est l'annonce de conversions, dont celles du chevalier Drach, du P. Ratisbonne, et de tant d'autres Israélites n'ont été que les prémices. La Parole divine en fait présager d'éclatantes, et les mots « *scient quia dilexi te* » semblent faire présager une confession publique, solennelle de la Foi chrétienne, qui donnerait à l'Église une gloire ultime et inespérée, une floraison de science et de sainteté, éphémère, mais incomparable. C'est ce qu'annoncent de nombreuses prédictions dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

*
* *

— « *Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de la tentation qui doit venir dans tout l'univers éprouver les habitants de la terre.* »

Ici se trouve confirmé notre sentiment que l'Age de Philadelphie, fécond en événements terribles, ne verra dans le sein de l'Église ni schisme, ni hérésie redoutables. Le Sauveur le déclare à Saint Jean, — ce n'est pas en cet Age que se manifestera la « grande apostasie », ce que Saint Paul, dans sa deuxième Épître aux Thessaloniens, appelle « *discessio* ». Et l'affirmation du Sauveur est précise : « Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de la tentation, » — c'est-à-dire : « Parce que tu as souffert en mon nom, sans murmurer, ainsi que j'ai souffert moi-même, je ne t'infligerai pas l'épreuve suprême que je réserve au dernier Age. »

*
* *

— « *Voici que je viens vite.* »

Le latin donne : « *Ecce venio cito.* » Plusieurs traduisent : « *Voici que je viendrai bientôt.* » Cette traduction présente un *faux sens* nettement caractérisé. Il n'est pas permis de corriger l'Apocalypse, et le texte latin, d'après le texte grec, d'ailleurs, porte : « *Venio* », — première personne de l'*indicatif présent*, et non « *veniam* », futur ; — « *cito* », adverbe de manière qui signifie *vite*, dans le sens de « *rapidement* », — et non « *mox* », qui seul peut se traduire par *bientôt*, adverbe de temps.

Qui ne voit, du reste, l'énorme différence entre ces deux sens ? — Le premier est *pressant*, impérieux, presque comminatoire. Il indique que le Christ (qu'on nous passe cette expression) est déjà parti, qu'il est « *en route* », qu'« *il arrive* », et, par conséquent, que l'Ange doit être déjà prêt à le recevoir. — Le second ne contient qu'une promesse vague, sans précision de délai, un avertissement formulé avec une sorte de nonchalance.

Nous ne saurions hésiter entre ces deux interprétations, dont, au surplus, la première a, avant tout autre avantage, celui de traduire *grammaticalement* le texte. En outre, elle donne à ces formidables paroles une relation étroite avec l'incomparable Parole des Vierges sages et des Vierges folles, que l'Époux surprend pour les éprouver.

« *Je viens vite.* » Il faut lire en ces trois mots la précipitation des événements, la durée considérablement abrégée de cet Age d'épreuve, auquel nous assignons une carrière dix fois moindre que les cinq qui l'ont précédé, soit *Cent quatre-vingts ans* au lieu de *dix-huit cents*. Et nous nous fondons pour ce faire sur les paroles mêmes du Sauveur annonçant aux apôtres la brièveté des derniers temps du monde : « *Et si ces jours n'eussent été abrégés, personne ne serait sauvé.* »

L'avertissement est, en outre, corroboré par la phrase qui suit :

— « *Tiens ce que tu as.* »

Nous croyons qu'il y a ici une parole d'immense pitié :

« Garde le peu qui te reste, » tant dans le domaine de la foi que dans celui des œuvres survivantes.

« — *Afin que nul ne reçoive ta couronne.* »

Cette fin de la phrase est profondément obscure, et nous nous garderons de l'interpréter. Elle touche, en effet, au délicat problème de la Prédestination et de la Grâce. — Nous indiquerons, toutefois, qu'aux yeux de certains commentateurs, elle prend une signification conciliante, ~~que nous~~ donnons sans l'approuver, ni l'infirmer.

Il faudrait entendre ~~que~~, par ces paroles, le Sauveur avertit l'Age de Philadelphie qu'il pourrait, par sa faute, perdre le droit à la récompense — *coronam* — finale, à savoir ~~qu'il~~ pourrait ne point participer à la gloire du dernier témoignage, ou martyre, — à l'occasion de l'universelle Apostasie de l'Age suivant. — Il subirait, de la sorte, une diminution de mérite comparable à celle que subit Moïse, qui mourut sur le Mont Nébo, en vue de la Terre Promise, où il n'entra pas.

*
* *

— « *Celui qui aura vaincu, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus au dehors...* »

Nous sommes à la fin de l'Épître. Le Christ, qui « vient vite », fait connaître de quelle nature sera la récompense réservée au « victorieux » de la lutte. Et les faits contemporains mettent en pleine lumière le sens mystique de ces paroles.

Prenons les mots dans leur signification littérale.

« *Celui qui aura vaincu* », — par conséquent, il y aura victoire, non dans le sens profane et vulgaire d'une domination matérielle, mais en celui d'une prééminence morale, à la suite d'une lutte : — « *J'en ferai UNE COLONNE.* » — Quelle magnifique image ! Ce sont les « colonnes » qui soutiennent le faîte de l'édifice. Les victorieux seront donc les supports et les étais de l'Église ; — « *dans le temple de mon Dieu* », — par opposition à l'autre « Temple », celui de la Synagogue de Satan, ce Temple d'Hiram, consacré au « Grand Orient », où « fraternisent » les Juifs et Francs-Maçons, les « Phila-

delphes » contemporains, successeurs, à ce qu'ils affirment. des « Templiers » détruits par Clément V et Philippe le Bel.

Donc, après cette épreuve, les survivants seront fixés et confirmés dans la foi, à la façon de piliers glorieux.

— « *Et il ne sortira plus au dehors.* » Parole impressionnante, si l'on veut bien la traduire par les faits. — Elle n'enferme pas seulement la consolante promesse qu'aucune défection ne se produira parmi les soutiens de l'Église; elle contient, semble-t-il, une allusion au grand spectacle que le monde contemple depuis quarante-huit ans. — A partir du 4 septembre 1870, la Papauté, violentée par l'invasion italienne, conduite par le général Cadorna, est demeurée dans Rome comme une « colonne » soutenant le Ciel irrité. — Depuis la fuite de Pie IX à Gaëte, en 1849, le Pape « N'EST PLUS SORTI » du Vatican, transformé en prison du Souverain Pontife, et les trois « colonnes », Pie IX, Léon XIII et Pie X, n'ont pas fléchi sous la chute du Ciel, au milieu de l'universel écroulement du monde. — L'on ne peut s'empêcher de rappeler à cette occasion l'avertissement caractéristique donné, en 1847, à Mélanie et à Maximin, par la Sainte Vierge apparue à la Salette :

« Que le Vicaire de mon Fils, le Souverain Pontife Pie IX, ne sorte plus de Rome après l'année 1859; mais qu'il soit ferme et généreux, qu'il combatte avec les armes de la foi et de l'amour; je serai avec lui. »

Non seulement Pie IX n'est plus sorti de Rome à partir de 1859, mais Léon XIII y est demeuré comme lui, et Pie X, depuis bientôt quatre ans, glorieusement régnant, y demeure, infrangible et sublime. — Voilà bien la « Colonne » de l'Église du Christ, qui, marquée d'une croix nouvelle sur la personne de Pie IX, — *Crux de Cruce*, — a servi à Léon XIII d'observatoire pour signaler que toute lumière vient du Ciel, — *Lumen in carlo*, — et sert d'autel à Pie X pour y entretenir le feu ardent de la charité, — *Ignis ardens*, — qui consume son âme d'apôtre en éclairant le monde, ainsi qu'un phare de suprême salut.

« *Faciam illum columnam in templo Dei mei, ET FORAS NON EGREDIETUR AMPLIUS.* »

*
* *

— « *Et j'écrirai sur lui le Nom de mon Dieu, — et le Nom de la Cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du Ciel (venant) de mon Dieu, et mon Nom nouveau.* »

Si mystérieuses que soient ces paroles, qui terminent la Sixième Épître, elles n'en contiennent pas moins une lumineuse promesse.

Qu'est-ce que ces trois « Noms » que le Christ va écrire sur l'inébranlable « colonne », sinon le triple Sceau de la Trinité sur l'Église catholique glorifiée, en opposition avec le « nombre de la Bête », — le Nom du Père (*Dei mei*), du Fils reconnu et adoré (*nomen meum novum*), du Saint-Esprit, dont l'Église est « le corps » (*nomen civitatis Dei mei*).

Qu'est-ce que cette « nouvelle Jérusalem qui descend du Ciel, venant de mon Dieu », sinon la manifestation soudaine et miraculeuse de l'éternelle vérité, la constitution de quelque État magnifique, *uniquement catholique*, ouvrant son sein, plein du véritable « amour des frères », à tous les peuples de la terre, et, sans doute, à la race errante et persécutrice d'Israël, reconnaissant enfin dans Jésus crucifié le véritable Messie qu'elle attend depuis Abraham, le « *Fils de David* » que le fanatique Louban réclamait, en décembre 1903, pour Roi de Sion restaurée, ou de la nouvelle Jérusalem? ,

Et comme s'expliquerait bien, en une consolante lumière, la devise terrifiante de la « prophétie des Papes », — *Religio depopulata*, — qui fait suite à « *Ignis ardens* »!

Par « Religion dépeuplée », il ne faudrait pas entendre seulement la persécution universelle, ou la proscription des Ordres religieux — (*religiones*), mais aussi, mais surtout, — le triomphe de la Foi, miraculeusement soustraite (*Fides intrepida*) aux folies des « peuples », et la soudaine et éclatante conversion de la race juive tout entière, d'accord avec les prophéties d'Ézéchiël et de Daniel :

— « Et ils sauront que je suis le Seigneur leur Dieu, parce que je les ai transportés parmi les nations et que je les ai rassemblés sur leur propre terre, et que je n'ai laissé là-bas aucun d'eux. » (Ézéchiël, *Contre Gog.*, xxxix, 28.)

— « Mais, en ce temps-là, se lèvera Michel, le grand Prince, qui se tient debout pour les fils de ton peuple ; et il viendra un temps tel qu'il n'y en a pas eu depuis que les nations ont commencé d'être jusqu'à ce temps. Et, en ce temps-là, sera sauvé quiconque de ton peuple sera trouvé écrit dans le Livre. » (Daniel, *L'Antéchrist*, XII, 1.)

Nous avons commenté la Sixième Épître. Étudions le Sixième Sceau.

(A suivre.)

SIMMIAS.



NOTE PERSONNELLE

Je m'empresse de signaler un ouvrage dont, il y a un mois à peine, j'ignorais encore l'existence, et ceci me fournit l'occasion de déplorer une fois de plus le défaut d'entente et de solidarité parmi les catholiques. L'ouvrage dont je parle, en 3 volumes in-8°, a pour titre : *L'Apocalypse ou l'Evangile de Jésus-Christ glorifié, et l'histoire de son Église jusqu'à la fin des temps*. Il fut édité, il y a dix-huit ans (en 1889) par les grands éditeurs catholiques Vitte et Perrussel, 3, place Bellecour, à Lyon. — Son auteur est A.-J.-B. Duprat.

Cet ouvrage est un commentaire de toute l'Apocalypse, l'un des plus savants, le plus savant même que je connaisse. Ce qui prouve bien que les études sur la prophétie de saint Jean viennent à leur heure, c'est la rencontre inopinée et inconcertée des esprits les plus divers sur ce terrain du Mystère. Le livre de l'abbé Lafont-Sentenac est de 1887, celui dont je parle, de 1889, la plaquette de M. Jules Séverin, de 1900 ; enfin mes articles épars sur la même question ne datent que de 1900. — Il y a un mois, je le répète, j'ignorais le magnifique commentaire de M. Duprat. Il a fallu la lettre d'un aimable correspondant pour me révéler son existence.

A la lecture, je m'aperçois que mes personnelles recherches sont en accord presque constant avec ce bel ouvrage. Elles en diffèrent, toutefois, sur certains points d'étymologie ou d'appréciation, d'ailleurs de médiocre importance. — Je me croyais le premier à traduire les noms grecs des sept Églises. Je rends à M. Duprat la priorité. Pour le reste, je n'ai d'autre mérite que d'écrire dix-huit ans après lui, ce qui me fait bénéficier de certaines clartés historiques qu'il ne pouvait prévoir, telles que la guerre russo-japonaise expliquant la sixième Trompette.

S.

Dans les Coins

C'est avec une intention marquée que je donne ici, au présent article, le titre qu'on vient de lire ; au reste, j'acquitte une dette, vieille de quatre ou cinq mois. Pour avoir attendu avec patience, je n'en avais pas moins contracté une obligation : et je ne me sens pas le droit d'en reculer davantage l'échéance, puisque c'est aujourd'hui le dernier numéro de notre neuvième volume.

*
* *

On se souvient peut-être qu'aux numéros des 15 décembre 1906 et 15 février 1907, j'ai traité de la « Religion spirite ». C'est que, fin novembre, j'avais lu, dans le *Progrès spirite* et dans la *Vie d'Outre-tombe*, des doctrines si différentes, parfois même contradictoires, sur cette interprétation des opinions religieuses et philosophiques d'Allan-Kardec, que j'en étais amené naturellement à souligner ces trop notables divergences. C'était mon droit, et j'étais dans mon rôle.

Depuis lors, le *Progrès spirite* n'en a jamais soufflé mot : c'était aussi son droit : il sait bien que nos doctrines catholiques ne peuvent toujours trouver les siennes conformes. Il écrit pour son public, j'écris pour le nôtre ; tout est donc pour le mieux, chacun dans son camp.

Mais la *Vie d'Outre-tombe* ne sut pas ou ne voulut pas comprendre : et, sans attendre la fin, crut utile de m'adresser quelques aménités, dans son numéro de janvier, pages 15-16. En février, je n'en publiai pas moins la suite de mon étude, insistant plus encore ; et son rédacteur, qui avait promis qu'en février il « rencontrerait les points attaqués » par moi, est

resté dans quelqu'un de « ses coins », ayant déjà oublié ce qu'il pourrait avoir à me dire.

Rafraichissons-lui la mémoire.

*
* *

Ici, il faut que je laisse à la *Vie d'Outre-tombe* toute la saveur et tout le mérite de sa littérature, de ses arguments et de sa logique. Assurément, à Jumet (Belgique), on a une façon d'écrire que ne connaissent pas nos lecteurs : ils voudront bien me pardonner la citation, car notre secrétaire et notre correcteur à l'imprimerie ne peuvent y changer un iota :

REVUE DE LA PRESSE

Nous n'en croyions pas nos yeux, et pourtant, il est vrai que c'est à notre modeste feuille, sans prétention aucune, que s'en prend la pieuse *Revue du Monde Invisible*.

Fondée par M. Méric, docteur en Sorbonne, cette revue est actuellement sous la direction d'un comité de prêtres et de laïques. C'est dire qu'elle est d'essence purement catholique, et que son but avéré est de combattre le spiritisme sur son propre terrain.

La publication que nous faisons du syllabus des cours, donnés à Charleroi cette année, excite la verve railleuse d'un M. d'Albory. D'un leading article, intitulé « la Religion spirite », il conteste au spiritisme son titre de science purement philosophique; non, c'est, dit-il, une science religieuse, parce que la plupart des articles de ses doctrines ont leur contre-partie dans les doctrines chrétiennes. Il découpe alors dans les chapitres de ce que nous avons intitulé « Doctrine spirite », des phrases montrant que nous avons un corps de doctrine. A l'appui de sa thèse, il cite encore le livre d'Allan-Kardec : *l'Évangile selon le Spiritisme*. Nous n'entrerons pas aujourd'hui dans une discussion suivie avec le distingué confrère.

Donnons-lui acte, cependant, qu'il est vrai qu'une doctrine spirite découlant des faits existe, doctrine tirée de l'Évangile; mais, qu'il y ait une religion spirite à l'instar de la religion catholique, avec un pape, un clergé supérieur et inférieur, un culte, des temples, des sacrements, cela nous le dénonçons formellement.

Tout au plus, dans certains groupes de notre bassin, ouverts au public, les séances médiumniques débutent et finissent par un chant, une prière, pour amener l'union de pensée et éloigner les préoccupations du dehors.

Ailleurs, et c'est la grosse majorité, les groupes spirites ont pour

local la maison d'un adepte, on y réclame seulement le calme, le silence, le recueillement.

Ces séances se tiennent mieux que certaines messes en musique, certains saluts à grand orchestre où l'on a des rendez-vous amoureux, où l'on voit une cohue de mal embouchés aspergeant le parquet de crachats, rigolant à qui mieux mieux et sortant pendant le prêche pour aller prendre la goutte au cabaret d'en face.

Sous ce rapport, n'en déplaise à M. d'Albory, les spirites en remontrent à tous les cagots du monde.

Le mois prochain, nous rencontrerons les points attaqués par le rédacteur en chef de la revue spirito-catholique.

CELUI QUI LA CONNAIT DANS LES COINS.

Ainsi, pas de signature, fût-elle un pseudonyme, qui me permette de parler à un rédacteur de cette revue-là. Non seulement il prend de ces masques inconnus au journalisme, mais il se cache sous de l'argot. Les coins qu'il connaît ne sont-ils pas ceux du triangle? On s'y dérobe si bien, puisqu'ils sont les plus étroits! Mais, aussi, on y a la vue plus courte et l'erreur plus facile.

D'abord, il s'est mis dans un bien mauvais coin, puisqu'il y remplace la vérité par un mensonge volontaire. L'obscurité, l'horizon borné, une araignée au plafond, un coup de marteau frappé par quelque désincarné, expliquent aisément qu'il « la connaisse si mal ». Un peu plus dans la lumière, il eût reconnu que je n'ai fait que citer ses doctrines, les comparant à celles du *Progrès spirite*, pour leur dire à tous deux : « Messieurs du spiritisme, commencez par vous mettre d'accord, au moins sur les points essentiels! »

Il se garde de dire à ses lecteurs que j'ai simplement opposé l'une à l'autre deux revues de spiritisme, et leur affirme, au contraire, que notre Revue prend la sienne à partie. En langage de France, cela s'appelle : contre-vérité! Le mot est poli et la pensée de même.

Non! Monsieur des Coins, ce n'est pas la *Revue du Monde Invisible*, mais moi, moi seul, moi, Louis d'Albory, qui ai choisi le sujet de mon article où j'ai voulu, et me suis donné le facile plaisir de « marquer les coups » que vous portez à votre propre doctrine. Lisez donc, au bas de toutes nos couvertures : « *Nota* : Chaque auteur est seul responsable des

articles qu'il publie dans cette Revue. » Souvenez-vous-en, puisque c'est une déclaration officielle qui prouve la liberté de notre action.

Ma « verve railleuse » ! Vraiment, du petit coin où vous m'avez lu, pouvez-vous me défendre, à moi qui reste en pleine lumière ? de voir vos contradictions et de les signaler à mes lecteurs. Est-ce que les citations seraient interdites ? Dans quel but ferions-nous donc échange de nos Revues, nous, placés dans deux camps opposés, si ce n'est pour en profiter dans la mesure où il nous convient ?

Que dis-je : échange ? Les quelques douzaines de Revues que nous recevons portent bien ce mot-là sur l'adresse ; mais chaque mois je me demande pourquoi la vôtre marque toujours : « Eganche » ? C'est évidemment dans l'un des coins que vous ne connaissez pas, je suppose. Serait-ce du flamand ou du français, du volapück ou de l'agrach, dicté par quelque désincarné invisible à Jumet ?

Mon article intitulé « La Religion spirite » ? — Ce titre, à son tour, vous « chiffonne » et vous refusez d'entrer avec moi « dans une discussion suivie ». C'est que j'ai prouvé, à satiété, le bien fondé de ce titre, d'abord, par les écrits de Rivail-Kardec, puis, par M. Laurent de Faget et ses articles du *Progrès spirite*. De lui, vous vous gardez de rien dire. Et c'est là « que le bât vous blesse ». Niez donc une seule des citations que j'ai faites !!

« Je découpe, dites-vous, dans les chapitres de votre « Doctrine spirite ». Mais n'était-ce pas là, précisément, que je devais trouver mieux exposé votre enseignement officiel ? Et c'est bien ce qui m'y avait frappé : vos contradictions avec la doctrine, non moins officielle, du *Progrès spirite*. Cessez donc de dire que je prends à partie la *Vie d'Outre-tombe*, puisque je vous cite à égal titre tous les deux. Est-ce donc que les citations seraient défendues ? Mais, alors, puisque vous informez vos lecteurs que notre « but avéré est de combattre le spiritisme sur son propre terrain », comment nous défendez-vous ce terrain, qui est l'examen de vos doctrines ; ou comment ne voyez-vous pas que vous vous avouez battu, dès que nous faisons cet examen ?

Un poète a trouvé une issue secrète à cette impasse :

Si ton esprit veut nous cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-nous qui peut t'empêcher
De te servir du silence?

Serons-nous d'accord, maintenant?

*
* *

Arrive l'alinéa où le Dr des Coins devient de plus en plus véridique et gentil. Là, avec une indignation bien jouée, il déclare :

Mais, qu'il y ait une religion spirite à l'instar de la religion catholique, avec un pape, un clergé supérieur et inférieur, un culte, des temples, des sacrements, cela nous le dénions formellement.

Et où donc avez-vous lu cela? dans lequel de mes articles? dans quelle page de notre Revue, depuis sa fondation jusqu'à ce jour? Dans les coins d'un cabanon, on pourrait se faire de la bile en pure perte; mais dans ceux où vous vous réfugiez, je n'ai qu'à reprendre votre mot : je dénie formellement que nous l'ayons jamais pensé, dit, écrit! Vous me prêtez une sottise, je vous la laisse pour compte.

Cependant, vous en venez à quelques aveux : « dans certains groupes, des réunions, un chant, des prières, un recueillement... » Ne serait-ce pas prouver ici la fameuse parole : « Le diable est le singe de Dieu! »

Mais, pourquoi insister? C'est là, seulement, une doctrine et des pratiques dont je prends note, pour quelque futur article.

*
* *

Cependant, notre ingénieux confrère, jouant toujours à cache-cache, va fouiller dans un autre de ses coins. Là, il découvre avec stupeur : « Certaines messes en musique, des saluts à grand orchestre, des rendez-vous amoureux, une cohue de mal embouchés, des gens qui aspergent le plancher

de crachats, d'autres qui rigolent à qui mieux mieux, et un certain nombre qui sortent du prêche pour aller prendre la goutte au cabaret d'en face. »

Ah ! ma chère,

Ah ! qu'en style charmant ces choses-là sont dites !

Quelle littérature, quelles nobles images, quelles belles évocations ! C'est du Lamartine ou du Victor Hugo, à moins que ce ne soit du Zola ; d'ailleurs, cela ne se qualifie guère, tout en me permettant de juger l'auteur qui expectore ainsi sur ses concitoyens de Jumet et de Charleroi. Il oublie seulement de mettre un nom sur les visages. Les malhonnêtes gens qu'il veut fustiger ne lui sont-ils pas connus ? Ils ne sont ni des catholiques ni des chrétiens, mais simplement des renégats ayant pris dans son camp le mot d'ordre et la doctrine qui leur inspirent ces grossières inconvenances.

Et puis, qu'est-ce que le sieur des Coins avait trouvé dans mon article sur « la Religion spirite », pour l'obliger à se soulager ainsi dans sa propre Revue ? — Je dis « propre », parce qu'elle l'était jusqu'à cette page-là. Et voilà ce qu'il connaît dans les coins.

Je suis néanmoins de son avis :

Sous ce rapport, les spirites en remontrent à tous les cagots du monde.

Évidemment, les spirites de son bord ; mais ceux que je connais, à Paris, et ils sont bon nombre, se conduisent beaucoup mieux, quand un enterrement, un mariage ou une première communion les appellent, par convenance, dans une église, et leur tenue ne démasque même pas leur fausse dévotion. Cela suffit ici aux curés, aux chantres, aux suisses et aux balayeurs.

*
* *

UN DERNIER MOT. — Vos « désincarnés » vous ont mal renseigné : Je ne suis point le « Rédacteur en chef » de la *Revue du Monde Invisible*.

Cette Revue n'est nullement « spirito-catholique », même de votre aveu, vingt lignes plus haut, où vous dites que « son but avéré est de combattre le spiritisme ».

Mais elle est catholique, par son fondateur, son éditeur, ses rédacteurs, sa doctrine; et, ce titre-là, qui marque notre foi en cette vie et nos espérances dans la vie de l'au-delà, est à lui seul tout un programme.

Après la révélation mosaïque, complétée par la révélation chrétienne, comme Allan-Kardec l'a proclamé, nous attendons que vous prouviez que la prétendue révélation kardéciste doit les remplacer toutes deux, d'ordre de Dieu. Cherchez et fouillez : pas un coin, pas un seul, jamais, ne vous fournira le moindre argument.

Vous avez la plume facile et la bile rageuse, je le reconnais : mais soignez un peu vos expressions, et fortifiez surtout vos raisonnements : c'est ce que vous avez oublié de « rencontrer ».

Bonsoir, Monsieur des Coins; je vais à d'autres affaires. J'ai relevé vos attaques et constaté votre impuissance et votre mutisme : il me suffit.

LOUIS D'ALBORY.



A PROPOS DES SONGES

(EXAMEN D'UNE APPRÉCIATION)

Les lecteurs de cette Revue n'ont peut-être pas oublié les deux articles sur les songes, publiés dans les numéros des 15 mars et 15 avril de cette année. Le premier traitait des rêves et des songes en neuf petits chapitres; le second rapportait cinq des songes mentionnés dans la Bible.

Or, à la date du 30 avril, un de nos lecteurs des Alpes-Maritimes, évidemment soucieux de la bonne doctrine de la Revue, a bien voulu se donner la peine de nous envoyer l'appréciation que voici :

L'article « Songes », premières pages du n° 10 de la *Revue du Monde Invisible*, prête le flanc à la critique un peu trop facilement.

Exemple : page 586, paragraphe vi, ne pas tenir compte, n'y pas prêter attention.

1° Parce que c'est inutile! Ne leur accordez pas trop d'importance, parce qu'ils n'en ont pas! Il faut le prouver, qu'ils n'en ont pas! Cette sorte d'argument trop connu s'appelle pétition de principe.

2° Parce que c'est imprudence! Le songe peut être de Dieu; l'imprudence serait alors de n'en pas tenir compte! Si Joseph, en Égypte, n'avait pas tenu compte des songes de l'échanson, de Pharaon! etc., etc.

Ce sujet a été autrement creusé par l'auteur d'une plaquette, 24 pages 1/8, que je puis vous adresser... Elle n'a été tirée qu'à 30 exemplaires, il y a dix ans...

Bref, je n'attends qu'un signe pour vous adresser le factum, qui peut être retouché et piquer vivement la curiosité de vos lecteurs...

Et voilà! « Prête le flanc à la critique un peu trop facilement. »

Il n'est que ceux qui se sont trouvés parfois dans les bureaux de rédaction d'un journal à l'arrivée du courrier qui puissent deviner l'effet produit par de telles appréciations : froncement de sourcils du directeur, admonestation tonitruante à l'ignare rédacteur qui n'entend rien à son

affaire, blâme au secrétaire distrait qui a laissé passer de grosses bévues, caissier levant les deux bras au plafond à la pensée de désabonnements possibles; l'orage est partout :

Annuït, et lotum nutu tremefecit Olympum.

Toute la lyre, quoi! et à quel diapason!

Mon émotion passée, ma fièvre tombée, je ne pouvais que reconnaître la plus impardonnable de mes erreurs doctrinales, car, évidemment, mon critique a choisi pour exemple celle des plus grosses énormités échappées à ma plume; et à peine si j'ai pu trouver quelques minces circonstances atténuantes. Heureusement, Horace et Boileau m'ont appris :

Aimez qu'on vous critique et non pas qu'on vous loue!

Braves gens, va! Grâce à un médium complaisant, qui les a évoqués pour moi, ils ont quitté le royaume de Pluton pour venir, par cette réminiscence, me remettre un peu de baume au cœur.

Cela me permet d'examiner sans trop de trouble l'acte d'accusation.

Exemple : page 586, paragraphe vi. Ne pas tenir compte, n'y pas prêter attention.

Est-ce réellement là ce que j'ai écrit au fond de cette page 586? Qu'on veuille bien se donner la peine de me relire: on y trouvera les lignes suivantes, qui en diffèrent :

En général, les songes sont sans importance, et il faut n'en tenir aucun compte, sauf, évidemment, quelques cas tout à fait spéciaux et rares que nous avons signalés.

N'était-ce pas assez clair? Dans une phrase de trois lignes, je fais trois réserves; et après le chapitre sur les « Songes trompeurs », dont on ne me dit rien, et pour cause, puisqu'on ne peut récuser les autorités que je cite, il me paraissait naturel de crier : Casse-cou!

Au reste, on venait d'y lire deux fois un mot qui n'est pas de moi : *Somnia ne cures*, N'ayez des songes nul souci. Cela ne signifie-t-il pas qu'ils sont sans importance? Dans l'alinéa au-dessus, on avait lu aussi ce mot de la Bible elle-même : *Multos errare fecerunt somnia*, Les songes ont

induit beaucoup d'hommes en erreur. Cela ne signifie-t-il pas que, d'ordinaire, il faut se garder d'en tenir compte? Et qu'ai-je dit de plus?

Pour moi, voilà, hélas! soixante et quelques années que c'est ma conviction; les songes que je pourrai avoir d'ici la centaine me feront-ils changer d'avis? Alors, je l'enverrai dire à l'Ecclésiaste, au poète, à Caton le Jeune, cités dans cette page 586.

Disons plus encore. J'ai là, sous les yeux, un grand et gros in-folio qui a pour titre : *Pantheologia Raynerii de Pisis, aucta per F. Joannem Nicolai, doctorem theologum parisiensem*. Au tome III, page 607, première colonne, ligne 45, on lit : *Cur somniis habere fidem non oporteat*, Pourquoi il ne faut pas avoir foi aux songes. N'est-ce pas dire équivalent qu'ils sont sans importance, et qu'on n'en doit pas tenir compte?

Plus loin, page 608, première colonne, ligne 36, il fait remarquer : *Notandum quod somnia propter triplicem rationem contemnenda sunt*, On doit noter que les songes, pour trois raisons, doivent être méprisés. Vous l'entendez : *Notandum... contemnenda*, Notez-le, méprisez-les. L'auteur n'a pas dit : négligeables. Et l'on vient me reprocher d'avoir écrit qu'en général ils sont sans importance!

Je savais que :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.
Mais le lecteur français veut être respecté.

Ainsi mes expressions plus radoucies ne trouvent même pas grâce devant la critique. Allez donc vous fier maintenant aux grands auteurs qui traitent « ex professo » des sujets sur lesquels vous avez besoin de notes!

Il est vrai que j'ai indiqué les raisons du manque d'importance des songes. En tête de la page 587, j'ai dit :

Trois raisons doivent nous empêcher d'y prêter attention au réveil. C'est : une imprudence, une source de soucis et, au moins, une inutilité.

Mon contradicteur en relève deux : la troisième, qu'il note

la première, ma première, qu'il cite comme seconde, et il passe sous silence ma seconde, qui ne manque pourtant pas de valeur. Écoutons-le :

1° Parce que c'est inutile ! Ne leur accordez pas d'importance, parce qu'ils n'en ont pas ! Il faut le prouver, qu'ils n'en ont pas ! Cette sorte d'argument trop connu s'appelle pétition de principe.

Est-ce bien là ce que j'avais dit ? D'abord, je consacre une grande page à mes trois preuves ; et j'ai spécialement expliqué cette inutilité, en m'appuyant sur deux raisons : « Venu dans le sommeil... Parti avec le réveil. » On peut les relire, page 587, aux derniers alinéas. Il ne saurait donc y avoir de pétition de principe, mes diverses preuves étant absolument distinctes. Qu'aurait-on pensé de cette « inutilité » des songes si, au lieu de parler en mon nom, la critique étant facile, j'avais cité ce texte de la Bible, Ecclésiaste vi : *Ubi plura sunt somnia, ibi plurimæ vanitates*, Là où il y a beaucoup de songes, là il y a plus encore de choses vaines. Et plus loin, chapitre xxxiv : *Exciderunt sperantes in somniis*, Ils ont été déçus, ceux qui mettaient leur espoir dans les songes. N'en peut-on pas conclure que ces songes creux et ces désenchantements équivalent à l'inutilité ? La panthéologie avait dit carrément : *Nullam utilitatem causant vel afferunt*, Ils ne causent et ils n'apportent aucune utilité.

Passons à l'autre critique :

2° Parce que c'est imprudence ! Le songe peut être de Dieu ; l'imprudence serait alors de n'en pas tenir compte ! Si Joseph, en Égypte, n'avait pas tenu compte des songes de l'échanson, de Pharaon ! etc., etc.

Mon contradicteur rejette ma thèse et ses arguments, mais sans en apporter le moindre motif. Est-ce donc que mon raisonnement et les deux textes de la Bible ne méritaient pas un mot de discussion ? Il préfère s'arrêter sur une hypothèse : « Le songe peut être de Dieu. »

Mais l'ai-je jamais nié ? Et même, ne l'ai-je pas prévu ? Veuillez donc relire, page 579, lignes 10 à 14 : « L'on ne saurait douter que Dieu n'ait assez souvent donné à des hommes, en des cas spéciaux, des connaissances utiles pour eux-

mêmes ou pour leur entourage. Déjà Moïse écrivait cette promesse de Dieu : « S'il y a parmi vous un prophète, je lui « apparaitrai en vision, ou bien je lui parlerai en songe. »

Plus loin, page 580, j'ai donné comme une des causes principales des songes « la volonté divine ». Plus loin encore, page 582, un autre alinéa est intitulé : « Une révélation divine ». Et il me semble que toute la page 589 raconte deux songes dont l'origine doit être attribuée à Dieu. Mieux encore, est-ce que tout ce long article du n° 11 de la Revue, pages 641 à 649, n'est pas exclusivement consacré à quelques-uns des songes mentionnés dans la Bible, et dont Dieu, certainement, fut l'auteur?

En vérité, ne croira-t-on pas que j'ai assez admis, déclaré, expliqué, prouvé, citations à l'appui, que « le songe peut être de Dieu »? Et alors, que vient faire ici l'hypothèse de mon contradicteur? Quant à cette autre hypothèse : « Si Joseph en Égypte...? », n'y ai-je pas répondu, page 580 : « Qu'on se souvienne de Joseph expliquant les songes de ses deux compagnons de prison...! » Et cette même page 580 parle encore du songe des Mages, de celui de saint Joseph, rappelle les Vies des Saints, cite celui de la bienheureuse Jeanne d'Aza, mère de saint Dominique de Guzman. Décidément, est-il donc vrai, vu tous ces détails, que mon article « prête le flanc à la critique un peu trop facilement »?

Nos lecteurs me pardonneront d'avoir insisté : il fallait leur dire, preuves à l'appui, que les rédacteurs de la *Revue du Monde Invisible* étudient avec une sérieuse attention les questions qu'ils ont à traiter, ne s'en tenant jamais à une science superficielle, qui ne permet que de jeter de l'encre sur le papier. Nous pourrions passer sous silence des attaques sans fondement; mais nous respectons trop les abonnés et les lecteurs assidus de notre Revue pour ne pas prendre au sérieux leurs observations, même fussent-elles parfois présentées sans le minimum d'atticisme auquel notre situation et notre labeur semblent nous donner quelque droit.

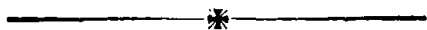
Après tout, mon cher contradicteur n'a-t-il peut-être écrit sa lettre que pour trouver l'occasion de nous recommander sa plaquette 1/8 (format inconnu chez nous, à moins qu'il

ne se confonde avec l'*in-8°*, coquille, carré ou raisin, peu importe). Toutefois, il va de soi que nous acceptons avec plaisir la communication de sa brochure, abondance de documents ne nuisant jamais. Quant à notre *Panthéologie*, un des vingt-cinq in-folios de Raynier et de Nicolai, eux-mêmes disciples du bienheureux Albert le Grand et de saint Thomas, sa doctrine fut celle de la Sorbonne et de l'Église au dix-huitième siècle : il n'y a donc pas à la contredire.

Donc, sans être ici des « Pic de la Mirandole », et tout en reconnaissant que rédacteurs et lecteurs peuvent bien n'être pas toujours du même avis, je viens de prouver que nous sommes toujours plus documentés qu'on ne croit, et qu'il faudrait peut-être y regarder de plus près avant de nous taxer si aisément d'insuffisance et d'erreur,

A l'heure où le spiritisme, erreur satanique moderne, commence à faire un mal immense dans les âmes, nous sommes trop attachés à l'œuvre si capitale de Mgr Élie Méric pour n'être pas soucieux, mieux que quiconque, de donner à nos lecteurs des doctrines très sûres : et, une fois encore, même en présence de l'adage *Errare humanum est*, nous n'écrivons pas ici un seul mot dont nous ne soyons en mesure de prouver toujours le bien fondé. C'est une satisfaction de notre conscience, et l'accomplissement de notre mission.

Louis d'ALBORY.



L'OGRESSE

Les lecteurs ont-ils gardé le souvenir de cette femme de la rue de la Goutte-d'Or, qui, poursuivie, il y a un an environ, pour avoir donné la mort à plusieurs petits enfants, fut acquittée, faute de preuves?

Cette même femme, Jeanne Weber, au service d'un cultivateur de l'Indre, veuf et père de plusieurs enfants, vient d'être arrêtée derechef, sur la plainte de la fille aînée et l'attestation des médecins légistes de Châteauroux, pour meurtre du plus jeune des enfants de cette famille.

Une fois de plus, les preuves matérielles semblent faire défaut.

Une seule chose demeure certaine : partout où passe Jeanne Weber, la mort l'accompagne.

Les traces relevées sur les petits cadavres ne permettent pas de conclure d'une manière positive. On voit cette indécision dans le diagnostic se manifester jusque dans la déclaration des médecins qui ont examiné le corps du petit René Bavouzet, la dernière victime de l'« Ogresse ».

Les conclusions de ce rapport sont les suivantes : « Nous sommes en présence d'un sujet qui a subi des violences certaines au cou et possibles au cœur.

« Nous n'affirmons pas cependant que la mort ait été la conséquence de ces violences, mais cela est probable. »

Nous empruntons au journal *l'Intransigeant* le dramatique récit qu'on va lire, dû à la plume de M. Félix Méténier :

VEILLE D'ARRESTATION

UNE INTERVIEW DE JEANNE WEBER. — SES PROTESTATIONS.

Châteauroux, 2 mai.

Depuis vingt-quatre heures Jeanne Weber s'attendait à son arrestation.

Elle n'ignorait rien de la gravité de l'accusation nouvelle qui pèse

sur elle ; elle connaissait les conclusions des médecins légistes et la seule chose qui pût l'étonner, c'est que depuis le 18 mars dernier elle soit restée en liberté.

Sous la rafale violente et ininterrompue elle restait debout au seuil de la maison du bûcheron Bavouzet, scrutant l'horizon dans la crainte continuelle de voir apparaître au tournant de la route les bicornes des gendarmes.

Insensible aux injures, aux sarcasmes dont l'abreuvent les habitants du hameau de Chambon, elle demeurait là, immobile, le regard fixé en une sorte d'extase, dédaignant de répondre aux commères surexcitées.

C'est dans cette posture que je l'ai surprise.

— En voyant de loin venir votre voiture, m'a-t-elle dit, je m'étais figuré que le juge d'instruction et le procureur de la République de Châteauroux avaient décidé de me mettre en prison. Je n'ai pas eu d'inquiétude, car je ne crains rien...

Après une seconde d'hésitation, Jeanne Weber ajouta avec un grand soupir involontaire de soulagement :

— Mais... ça ne fait rien ! j'aime mieux tout de même que ce soit un journaliste que le juge d'instruction !...

Elle reprit aussitôt ,

— Entrez donc avec moi, je suis seule. Les enfants jouent dans le village. Je serais heureuse si vous vouliez me rendre un grand service.

— Un grand service ?

— Oui. Votre journal m'a attaqué sévèrement... Je ne vous en veux pas ; mais je souffre de ne pouvoir répondre aux accusations dont je suis l'objet, et je voudrais tant protester et crier mon innocence !

Dites ce que vous voudrez ; accusez-moi si vous me croyez coupable. Laissez-moi seulement me défendre.

Depuis près d'un mois, j'attends l'occasion de crier ma détresse ; mais je suis illettrée et je n'ose, au milieu des haines qui m'entourent, demander à des voisins le service d'écrire en mon nom à tous ceux qui me chargent.

Voulez-vous enregistrer ma protestation ?

J'avais suivi l'« ogresse » à travers le couloir sombre qui traverse le rez-de-chaussée de la maison, jusqu'à la salle commune servant tout à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher.

Sur une commode et sans attendre ma réponse, Jeanne Weber avait pris un encrier, un porte-plume. Elle déposait le tout sur la table et ajoutait :

— Ecrivez pour moi. Je signerai.

On remarquera ces expressions du narrateur :

« Insensible aux injures, aux sarcasmes dont l'abreuvent

les habitants du hameau de Chambon, elle demeurait là, immobile, le regard fixé en une sorte d'extase, dédaignant de répondre aux commères surexcitées.

« *C'est dans cette posture que je l'ai surprise.* »

Nous ne commenterons pas ces mots. Ils contiennent une foule d'hypothèses et, peut-être, si nous interrogeons le poignant narrateur, trouverions-nous, sous les réticences de son style, le même soupçon qui germera dans tous les esprits attentifs à la lecture de ces lignes.

Mais poursuivons :

JEANNE WEBER DICTE

Et voici, dans son texte scrupuleusement respecté, la lettre que me dicta Jeanne Weber :

« Monsieur le Directeur,

« Je proteste contre les accusations qui sont portées contre moi.

« Je ne m'explique pas la haine que l'on met contre ma personne.

« Je suis victime de la fatalité et toute ma conscience et mon âme s'élèvent contre ces accusations.

« Je demande qu'on fasse au plus vite la lumière et qu'on me laisse la paix.

« Quant à rentrer dans une maison où il y aura des enfants, jamais, quoique je les aime bien; mais je ferai le sacrifice de ma vie comme je l'ai fait déjà pour être assurée d'être tranquille.

« Remarquez une chose, que depuis mon départ, mon mari a eu, avec une femme, deux enfants qui sont morts. Donc, je ne suis pour rien dans ces décès.

« On pourrait, avec la malveillance qui s'acharne sur moi, m'accuser de les avoir tués encore une fois.

« Je l'affirme, je suis innocente, je ne suis pas folle, Dieu merci, et ma conscience ne me reproche rien. »

A trois reprises, Jeanne Weber me demanda de lui relire le texte qui précède et qu'elle m'avait dicté mot par mot. Satisfaite alors, elle prit la plume et signa en caractères enfantins :

Jeanne WEBER.

Chambon, 2 mai 1907.

FOLLE OU CRIMINELLE ?

— Vous affirmez dans votre protestation d'innocence, dis-je à mon interlocutrice, que vous n'êtes pas folle, et que votre conscience ne vous reproche rien. Etes-vous certaine de posséder à tous les instants

l'usage de toutes vos facultés? Votre mari assure, par exemple, qu'il a pu remarquer à certains moments chez vous une intempérance manifeste...

Jeanne Weber perdit à ces mots sa placidité ordinaire.

— Ce sont d'abominables mensonges! cria-t-elle avec véhémence. J'ai toute ma raison. Jamais, vous entendez bien, jamais je ne me suis enivrée; jamais je n'ai perdu ma « lucidité », comme disent les médecins, et je revendique la responsabilité de tous mes actes!

— N'êtes-vous pas en proie à des impulsions irrésistibles?

L'ogresse éclata d'un rire... d'un rire étrange et saccadé qui me fit frissonner de peur réelle.

— Des impulsions? répéta-t-elle en me fixant de ses prunelles dilatées. Je ne sais pas ce que cela signifie. Ce que je sais, c'est que j'aime bien les enfants, tous les enfants, et que je ne songerais pas à leur faire de mal. Oh! non.

Et le rire saccadé et étrange s'égreña une fois de plus... pendant qu'au chambranle de la porte, toute blonde et rose dans ses vêtements de deuil, apparaissait effarouchée, souriante et mignonne, la sœur du petit René Bavouzet, la « Louissette », que l'ogresse semble chérir d'une façon toute particulière.

Le tableau est achevé. — Nous ne croyons pas avoir jamais lu une page plus sincèrement émouvante que celle-ci. Relevons encore deux passages :

« L'ogresse éclata de rire... d'un rire étrange et saccadé qui me fit frissonner de peur réelle... Et le rire saccadé et étrange s'égreña une fois de plus... pendant qu'au chambranle de la porte, toute blonde et rose dans ses vêtements de deuil, apparaissait effarouchée, souriante et mignonne, la sœur du petit René Bavouzet, la « Louissette », que l'ogresse semble chérir d'une façon toute particulière... »

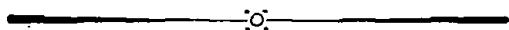
M. Félix Méténier sait « ce que parler veut dire »; il écrit en maître de la plume. Homme, il n'a pas « peur » d'un homme, moins encore d'une femme. — D'où lui est donc venue cette « peur réelle » au bruit de ce « rire étrange et saccadé », sinon qu'au contact de cette femme, il a éprouvé cette impression que décrivent les Livres Saints :

« Et ma chair se hérissa et je sentis la présence de l'Esprit. »

De quel « esprit » pourrait-il être question ici, dans l'atmosphère d'« extase » infernale où s'hypnotise la meurtrière

mystérieuse, — et peut-être inconsciente, — sinon de « celui » dont les mêmes Saints Livres ont dit aussi qu'il fut « homicide dès l'origine ? » Et cette présence est-elle donc si anormale au milieu d'une société qui lui voue un culte secret ou avoué, en un temps où sa main de ténèbres s'étend, par la permission de Dieu, jusque sur la bannière de Jeanne d'Arc ?

J. DE L'ESTOILE.



AUTOUR DES REVUES

I. — Le Secret de Mélanie, bergère de la Salette

Au numéro de février dernier, page 76, un de mes collaborateurs a fait insérer dans cette Revue un article bibliographique sur un ouvrage récent, intitulé *Le Secret de Mélanie, bergère de la Salette, et la crise actuelle*, par M. G.-J.-E. Combe, curé de Diou (Allier).

Ce livre avait été présenté au public catholique sous de tels auspices et avec un tel ensemble d'éloges, qu'il avait paru utile de le signaler, mais *en laissant à nos lecteurs toute latitude de prendre parti pour ou contre ses commentaires*. C'est la phrase même employée par le Rédacteur de l'article.

Cette réserve était fondée, car ce petit ouvrage figure aujourd'hui parmi ceux que la Congrégation de l'Index vient de frapper. Aussi nous empressons-nous de porter cette condamnation à la connaissance de nos lecteurs, pour qu'ils puissent en tenir compte, en s'abstenant de se le procurer et de le lire, à moins d'une autorisation spéciale, que les Evêques obtiennent quelquefois de Rome pour ceux de leurs diocésains dont les études nécessitent la connaissance de toute espèce d'ouvrages.

Mais une sentence est portée, impliquant une défense; nous la tenons pour juste et fondée: et tout jugement personnel s'efface devant elle.

II. — Spirite et Catholique

Sous ce titre, dans son numéro d'avril, page 50, le *Progrès spirite* publie un intéressant article de M. Laurent de Faget, son directeur. Mais divers points sont à relever.

Une dame B. F... lui avait écrit « qu'elle était absolument peinée et surprise en voyant les attaques continuelles auxquelles se livre cette Revue contre la religion ». Elle ajoutait : « Je croyais ne m'y instruire que de science et de faits spirites, et du moment où je constate qu'elle veut ébranler mes convictions, et les remplacer par des théories que je blâme, je suis obligée de vous prier de ne plus me compter au nombre de vos abonnés. » Et voici sa conclusion : « Je le regrette sincèrement, parce que les faits curieux et touchants dont je vous ai fait le récit continuent chez moi, *mais me prouvent de plus en plus que je dois tenir par-dessus tout à ma religion et à ses principes.* »

On devine la réponse : Le *Progrès spirite* n'a voulu peser d'aucune manière, sur la conscience de ses lecteurs ; il discute, il n'impose rien, mais ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher des « articles de foi ». Et il a conçu « un idéal de justice et de vérité qui lui paraît très supérieur, et dans tous les cas bien plus complet que celui de toutes les religions existantes ». Puis il dit les spirites « détenteurs de cette parcelle du vrai éternel, avec le devoir de la faire connaître au monde ». Et il offre à la dame d'insérer dans le *Progrès spirite* les réponses qu'elle voudra faire aux attaques dont elle se plaint. Et enfin il conclut : « Nous voulons savoir où l'on nous mène, et nous n'acceptons même les dires des Esprits qu'après avoir rigoureusement contrôlé leurs communications. »

Eh bien, non ! il y avait autre chose à faire. S'il est vrai, en effet, que les communications obtenues au *Progrès spirite* soient celles d'esprits de « désincarnés », pourquoi n'avoir pas demandé à ces personnages d'aller prier leurs camarades de laisser la bonne dame tranquille ? Les faits curieux et touchants dont elle a fait le récit continuent chez elle ; elle voudrait en être débarrassée. Est-ce que, pour le bien de la cause du spiritisme, cette intervention n'aurait pas dû avoir lieu ? La dame précisément se trouve déçue, et y voit une nouvelle preuve qu'elle doit « tenir par-dessus tout à sa religion et à ses principes ». Je ne puis que l'en féliciter.

Mais il y a plus encore dans le *Progrès spirite*. A la copie de sa réponse, le Directeur ajoute un article assez déve-

loppé où il prend à partie la plupart des dogmes catholiques. Il ne les examine pas, il les cite à sa façon, et s'empresse de prononcer qu'ils sont inadmissibles.

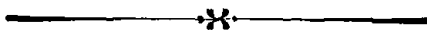
Je ne saurais trop lui en vouloir cependant : a) Il est dans son rôle de spirite, qui avoue qu'il y a « antagonisme évident et même brutal » entre le spiritisme et le catholicisme ; allez donc lui demander une loyale neutralité dans son examen et son appréciation !

b) Il ne peut les connaître dans leur vérité, puisqu'il ne les a pas étudiés avec l'ampleur nécessaire pour les bien posséder ; allez donc vous étonner qu'il en présente des contrefaçons, comme celle-ci : « Les esprits de nos chers disparus ne sont, aux yeux de presque toute l'Église, que des démons. » Mais, voyons, citez donc un théologien, un seul, fût-il de vingtième ordre, qui ait avancé cette « bourde » !

Et il continue sur la question des enfants morts sans baptême, celle des indulgences, puis de la confession, de la communion, de « l'erreur scientifique » qui place l'enfer au centre de la terre, du dogme monstrueux de l'éternité, des peines, etc., etc. Il n'est pas jusqu'à Torquemada, et l'appel d'un nouveau Socrate, d'un nouveau Zoroastre, ou d'un nouveau Jésus, qui ne vienne sous sa plume.

Comment voulez-vous que la bonne dame réponde à tout cela ? — Elle a dû hausser les épaules, j'en fais autant : sans oublier que M. Laurent de Faget est un vrai penseur et un écrivain distingué. Mais, comme Touche-à-Tout, il pense trop et surtout trop vite. Alors, la connaissance superficielle de milliers de questions ne me paraît pas valoir celle plus approfondie du petit nombre dont il aurait besoin ici. Ce sera son excuse.

P.-L. BORIE.



Une Femme électrique

Jusqu'à quelles limites iront les progrès de la science? Si le fait que raconte dans les *Annales des Sciences psychiques* l'éminent Dr Foveau vient à être confirmé par de nouvelles expériences, nul doute que d'autres *femmes électriques* n'apparaissent bientôt. Alors, messieurs les électriciens auront à compter avec de nouveaux instruments, bien vivants cette fois.

Au reste, dans toute la suite de l'histoire, jamais aucun siècle ne fut aussi fécond que notre époque en découvertes de toute nature. A ce titre, l'article qu'on va lire mérite une réelle attention.

Nous avons été récemment convoqués, le samedi 16 mars, chez le Dr X..., pour voir une doctoresse américaine capable, nous dit-on, de donner des commotions à distance, à travers des isolants même, verre, etc. Nous trouvâmes là quelques confrères, les Drs J. Rivière, Mac Auliffe. Le sujet parle anglais, mais le Dr J. Rivière nous sert d'interprète. C'est en invoquant la puissance divine que place sa main sur notre tête l'opérateur-sujet. Nous avons comme un sentiment de pression, de lourdeur accompagné de vibrations multiples et rapides, analogues à la vibrothérapie par moteur électrique : puis la main s'éloigne de la tête et nous avons la sensation très nette du souille électro-statique. L'opérateur essaie alors en interposant les mains de plusieurs assistants entre sa main et notre tête, nous ne percevons qu'une pression, mais plus de vibrations.

Ensuite, la transmission de vibrations se fait entre deux verres reliés par une canne en bois, les verres de chaque extrémité sont maintenus par deux assistants; au milieu de la canne l'opérateur place un troisième verre par sa partie ouverte appliquant sa main extérieurement sur le fond; la vibration se transmet et se perçoit très nettement.

J'avais apporté, pour essayer de déterminer la nature des

phénomènes, un indicateur de courant, un galvanomètre très sensible, des fils, des électrodes métalliques et des tampons se pouvant mouiller. Voici les expériences que je tentai. La main droite du sujet, l'avant-bras et les deux tiers inférieurs du bras du même côté sont, dit le sujet, les seules parties de son corps où se passent les phénomènes. Sont-ils de nature électrique? Et si oui, siègent-ils dans la peau ou dans les muscles? C'est ce que je me proposais de déterminer. Pour savoir si la peau était le siège de réactions électriques, je me servis d'électrodes métalliques sèches (cylindres en laiton de 5 à 6 centimètres de long), plaçant l'une dans la main que je fis serrer fortement, l'autre sur la partie active du bras; des fils reliant les électrodes à l'indicateur de courant très sensible; nulle réaction; la peau n'était donc nullement électrique. Mais les muscles? Je remplaçai alors les cylindres métalliques par des tampons mouillés. On sait qu'en électrisant ainsi les muscles, on les fait contracter alors que des électrodes métalliques sèches ne donnent rien; je pensai qu'inversement si les muscles développaient de l'électricité, celle-ci se pourrait transmettre à l'indicateur de courant; nulle réaction non plus de cette façon. Il eût été évidemment plus scientifique d'enfoncer dans les muscles des aiguilles imposables, mais c'eût été évidemment refusé et d'autre part bien mal reconnaître l'obligeance toute gratuite et gracieuse du sujet-opérateur.

Je n'ai rien à conclure de cette négativité. Si les expériences avaient réussi, elles nous montraient de l'électricité dynamique objectivable et mesurable, ce devenait très démonstratif. Restent nos sensations subjectives qui furent un peu différentes, toujours de vibrations très nettes. Celles-ci se peuvent, à mon sens, expliquer par des contractions épileptoïdes musculaires produites par le sujet, avec la volonté et l'exercice, dans son bras droit et se transmettant par la paume de la main appuyée sur les personnes ou les choses. Quant à la sensation de souffle électro-statique, je ne discute pas, je constate, et je l'ai constatée très nettement à trois reprises différentes. Les autres assistants l'eurent également. J'eusse pu essayer de l'objectiver en faisant agir sur une bougie, par

exemple, et voir si la flamme s'inclinait, mais je n'y ai pas pensé et le signale aux observateurs futurs en pareil cas.

Cette doctoresse ou présentée telle est une femme de taille au-dessus de la moyenne, un peu forte, très grisonnante, l'air bon et très convaincue de son pouvoir. Elle soigne les malades et a un procédé d'examen tout particulier. C'est un tapotement assez violent sur la colonne vertébrale, le dos, le ventre, la poitrine. Ainsi espère-t-elle, sans doute, provoquer quelque douleur des organes internes, et ainsi trouver les points malades, soit en entendant le patient se plaindre, soit même en le voyant grimacer si l'on heurte quelque endroit sensible. Peut-être y a-t-il une autre explication, mais celle-ci nous a paru plausible.

En somme, sujet intéressant qui mériterait une plus longue étude, mais comme elle ne passait que quatre jours à Paris et était à la veille de son départ, nous n'avons pu faire de plus amples observations.

Dr FOVEAU DE COURMELLES.

(*Annales des Sciences psychiques*, avril 1907.)



A NOS ABONNÉS

Le présent numéro, 15 mai 1907, termine le *neuvième volume* de la *Revue du Monde Invisible*; et ainsi pour nos abonnés, avec le numéro suivant, une nouvelle année va commencer. Est-il nécessaire de dire que l'Administration de la Revue compte sur leur réabonnement dès les premiers jours possibles?

Mais il est, de la part de la Rédaction, d'autres communications à leur faire.

1^o Avant tout, nous restons plus que jamais fidèles au programme de notre éminent fondateur, Mgr Elie Méric; et l'expérience nous donne tous les jours une conviction plus profonde de *l'importance* et de la *nécessité* de l'œuvre qu'il a dirigée — on sait avec quelle science — jusqu'à sa dernière heure.

2^o Aujourd'hui, comme dans les premiers temps de la Revue, les constatations de Mgr Elie Méric restent d'une évidence palpable. Il disait :

La contagion du merveilleux a gagné la foule, et c'est par millions que l'on compte aujourd'hui, à Paris, dans la province, en Europe, les esprits inquiets, désenchantés, qui se livrent aux pratiques du spiritisme et de l'occultisme, ou qui cherchent jusque dans les ténèbres et les troublantes émotions de la magie noire l'apaisement qu'ils ne veulent plus demander à la foi.

On les convie à des réunions mystérieuses, on les trompe par des journaux, des revues, des livres qui ont l'orgueil et les prétentions de la science; on leur imprime d'étranges et de violentes secousses, par des spectacles où l'Invisible se plaît à multiplier les prestiges; et l'on voit même des chrétiens allier avec une complaisance coupable les apparences de la religion aux expériences condamnées d'une superstition toujours dangereuse. Je le sais et je le répète, ces égarés se comptent par milliers dans notre pays.

Voilà ce qu'il écrivait le 15 juin 1898, en tête du premier numéro; et voilà, hélas! ce qui est plus vrai que jamais; nous en connaissons, nous aussi, des exemples.

3° Mais il y a plus; et si nos abonnés et lecteurs pouvaient, comme nous, parcourir les nombreuses Revues qui, arrivées chaque mois dans nos bureaux, traitent de spiritisme, ils seraient quelquefois effrayés des doctrines qui s'y rencontrent, par conséquent du mal profond qu'elles peuvent faire à des intelligences de chrétiens qui courent à ces décevantes nouveautés.

4° Cette constatation nous oblige à deux choses :

a) *Discuter ces doctrines*, qui d'ailleurs manquent de base dans la philosophie et dans la religion; et en montrer à nos lecteurs l'inconsistance et le danger. Ainsi, nous ne nous cantonnerons pas dans les seules données de la foi catholique, mais nous réfuterons de plus en plus l'adversaire sur son propre terrain. Ce faisant, nos lecteurs connaîtront mieux le Spiritisme, et seront plus armés pour répondre à ses adeptes, le cas échéant.

b) *Donner un plus grand nombre de faits*, qui intéressent ainsi davantage l'ensemble de nos abonnés et lecteurs; et les étudier aux lumières de la raison et de la religion, pour contrôler à notre tour les conclusions du spiritisme. Ce faisant, tous ici seront à même de les discuter devant des spirites mêmes, le cas échéant.

Nous pensons que ces deux points fondamentaux dans notre *Revue*, auxquels nous avons déjà fait une assez large place depuis quelque temps, seront de nature à plaire à nos abonnés, et imprimeront à nos travaux une nouvelle importance avec un véritable intérêt. Bientôt, du reste, seront terminées les trois études spéciales sur « les Miracles », « les Anges », et « l'Apocalypse »; l'espace restera donc plus vaste pour l'étude des faits spirites auxquels s'intéressent tant de lecteurs.

5° UN DERNIER MOT. — Nous sommes en un temps d'indifférence, de lutte et d'apostasie. L'ennemi de Dieu et des âmes amoncelle les ruines; de bons esprits, à la doctrine

superficielle, s'y laissent prendre ; et le spiritisme semble constituer déjà une nouvelle hérésie.

Nos abonnés voudront nous continuer leur confiance et leur appui, et certainement, parmi leurs amis, nous amener des abonnés nouveaux.

Ce sera, de leur part, une preuve sensible qu'ils apprécient nos travaux et notre œuvre ; et nous saurons, de notre côté, nous attacher plus complètement à l'étude des questions angoissantes que soulève le spiritisme, pour leur donner la solution que doivent comporter les doctrines et les faits.

LA RÉDACTION



TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE NEUVIÈME VOLUME

Age de l'Église (Sixième). — Simmias. 266, 408, 480, 520, 650.	720
Ame (Extériorisation de l'). — Gabriel Jeaune.	236
Ame (Réalité de l'existence de l'). — Gabriel Jeaune	292
Anges dans l'Univers (Rôle des). — A. Van Mons 16, 72, 151, 286, 373, 497.	555
Année de Vénus (L'). — J. de l'Estoile	593
Anniversaire du décès de Mgr E. Méric. — Louis d'Albory	257
A nos abonnés. — La Rédaction	763
Apparition de défunts au lit de mort. — E. Bozzano. 53.	97
A propos des Songes. — Louis d'Albory.	746
A travers les problèmes psychiques. — A. Naudet.	93
Au-delà (De l'). — E. L. N. des Varannes	69
Au seuil de 1907. — Louis d'Albory.	449
Autour des Revues. — P. L. Borie. 378, 446, 506, 632	757
Avertisseurs (deux prodiges). — G. de l'E.	532
Bible (Songes dans la). — Louis d'Albory.	641
Bibliographie.	63
Bienheureux ceux qui pleurent. — Ch. Vincent.	331
Cà et là. 59.	184
Cas remarquable d'incarnation. — L. Chevreuil.	397
Commémoratives (Dates spéciales). — Louis d'Albory	321
Comment on constate un miracle. — X.	169
Critique (A un). — Simmias.	663
Dans les coins. — Louis d'Albory	739
Dates spéciales commémoratives. — Louis d'Albory.	321
Défunts au lit de mort (Apparitions de). — E. Bozzano. 53.	97
Deux faits de télépathie. — X.	251
Deux prodiges avertisseurs. — G. de l'E.	532
Diable en Orient. — R. P. Monsabré.	696

Dormeur invisible. — L. d'A.	570
Divination par les sorts. — Alix Beck. 302.	343
Épiphanie (Étoile de l'). — Louis d'Albory.	278
Épiphanie (Mages de l'). — Gabriel Jeune	420
Étranges (Quelques faits). — S.	502
Exemple de prévoyance. — M. de Mirville.	364
Existence de l'âme (Réalité de l'). — Gabriel Jeune	292
Extériorisation de la motricité. — Mgr Le Monnier.	129
Extériorisation de l'âme. — Gabriel Jeune.	236
Faits étranges (Quelques). — S.	502
Faits anormaux. — J. de l'E.	568
Femme électrique. — D ^r Foveau de Courmelles	760
Folie (Mysticisme et). — A. Veulen.	693
Hypnotisme (Moralité de l'). — Giurani.	119
Hypothèse (Une). — Ch. V.	237
Hiéroglyphes du Pentateuque. — P. L. Borie	626
Ignis ardens. — J. de l'Estoile.	193
Incarnation (Cas remarquable d'). — L. Chevreuil.	397
Intimidation (Psychologie de l'). — D ^r Bérillon.	79
Jongleries. — X.	564
Lourdes (Spiritisme à). — P. L. Borie.	435
Mages de l'Épiphanie. — Gabriel Jeune.	480
Maisons hantées. — César Lombroso.	24
Maison hantée de Neuville. — Jacques Brou	163
Mgr Méric (Anniversaire de). — Louis d'Albory.	257
Mensonge (Père du). — J. de l'Estoile.	431
Miracles constatés (Vrais). — Abbé P. T. 86, 132, 222, 306. 464, 539, 615.	680
Miracle (Comment on constate un). — X.	169
Morts vivaient (Si les). — A. Valabrègue.	116
Moralité de l'hypnotisme. — Giurani	119
Motricité (Extériorisation de la). — Mgr Le Monnier	129
Mysticisme et Folie. — A. Veulen	693
Nécrologie. — X	701
Neuville (Maison hantée de). — Jacques Brou.	163
Ogresse (L'). — J. de l'Estoile	752

Pentateuque (Hiéroglyphes du). — P. L. Borie	626
Père du mensonge (Le). — J. de l'Estoile	431
Personnalités psychiques. — Gabriel Jeaune. 668.	705
Phénomènes spirites. — G. Delanne	38
Pleurent (Bienheureux ceux qui). — Ch. Vincent	331
Possession collective. — Simmias	212
Prévoyance (Exemple de). — M. de Mirville	364
Problèmes psychiques (A travers les). — A. Naudet	93
Prodiges avertisseurs (Deux). — G. de l'E.	532
Prophéties. — Mgr Le Monnier. 1	65
Psychologie de l'intimidation. — Dr Bérillon	79
Réalité de l'existence de l'âme. — Gabriel Jeaune	292
Régression de la mémoire. — A. de Rochas	7
Religion et Sciences occultes. — Louis d'Albory	199
Religion spirite. — Louis d'Albory. 385	513
Rêves et Songes. — Louis d'Albory	577
Revue des Revues. — X	254
Revue (Autour des). — P. L. Borie. 378, 446, 506, 632	757
Rôle des Anges dans l'Univers. — A. Van Mons. <i>Voir : Anges.</i>	
Sacristain sorcier et Sacristain modèle. — J. Etais	610
Samaritaine (La). — O. de Bézobazow	112
Sciences occultes (Religion et). — Louis d'Albory	199
Seuil de 1907 (Au). — Louis d'Albory	449
Séance de spiritisme. — Alix Beck	601
Sixième âge de l'Eglise (Le). — Simmias. <i>Voir : Age de l'Eglise.</i>	
Songes (Rêves et). — Louis d'Albory	577
Songes dans la Bible. — Louis d'Albory.	641
Songes (A propos des). — Louis d'Albory	746
Sorts (Divination par les). — Alix Beck. 302	343
Spirite (Religion). — Louis d'Albory. 385	513
Spirite (True du). — Pax	511
Spiritisme à Lourdes. — P. L. Borie	435
Spiritisme (Séance de). — Alix Beck	601
Télépathie (Deux faits de). — X	251
Truc de Spirite. — Pax.	511
Variétés. 188, 256, 572	704

Le Gérant : P. TÉQUI.

REVUE

DU

MONDE INVISIBLE

paraissant le 15 de chaque mois



Fondée par Mgr ELIE MÉRIC



Publiée par un Comité de Prêtres et de Laïques

DIXIÈME ANNÉE

1907-1908

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

29, RUE DE TOURNON, 29
PARIS



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

AUTOUR DU SURNATUREL

Sous ce titre, nous rangerons désormais les faits se rattachant à l'ordre extranaturel — préternaturel ou surnaturel — en dehors des phénomènes de l'hypnotisme et du spiritisme.

Nous laisserons ces derniers dans une catégorie à part, et nous les étudierons séparément.



Oppression diabolique

Si dans nos pays, depuis longtemps chrétiens, l'influence des mauvais esprits n'apparaît qu'assez rarement à l'extérieur, il n'en est pas de même chez les peuples encore plongés dans le paganisme et l'idolâtrie.

Là, les cas de possession et surtout d'obsession par ces esprits se rencontrent fréquemment.

Il n'est point rare, non plus, que les catéchumènes soient tourmentés dans leur corps, avant de recevoir le baptême. Mais on a remarqué que, presque toujours, la réception de ce sacrement mettait fin à ces obsessions.

De même on a observé, à maintes reprises, que le signe de la croix exerçait, dans ces circonstances, une grande action sur les esprits mauvais.

D'où l'on a conclu, non sans raison, qu'il y avait antagonisme entre ces esprits et les rites catholiques.

Notons, en passant, qu'un des principaux caractères qui distinguent aussi les esprits évoqués par les spirites, est leur

antipathie pour certains dogmes du catholicisme et ses cérémonies.

Nous commencerons à citer, aujourd'hui, quelques faits de ce genre, attestés par des observateurs sérieux et de toute impartialité.

I. — En Indo-Chine

Dans la région montagneuse située entre le fleuve Mékong, et la province de Thanh-hoa (Annam), habitent des populations qualifiées de *sauvages* par les Annamites, parmi lesquelles des missionnaires catholiques français ont réussi à pénétrer depuis quelques années.

Dans une de leurs tournées d'exploration au milieu de ces pauvres déshérités de la nature, ils rencontrèrent, à Muong-ven, dans la personne du chef de la tribu, un homme au cœur droit, qui témoigna, de suite, le désir de devenir chrétien.

Il ne laissa plus ensuite de répit aux missionnaires jusqu'à ce qu'ils lui eussent procuré des livres lui enseignant la religion, et surtout des livres illustrés, « parce que, disait-il, les yeux voyant et l'esprit réfléchissant, le cœur est plus vite touché ».

Peu de temps après, il faisait savoir aux missionnaires qu'il avait tout compris dans le catéchisme et, lorsque son instruction fut terminée et sa bonne volonté suffisamment éprouvée, on lui administra le baptême.

Or il y avait, à cette époque, à Muong-ven, un archibonze, venu du Laos, qui avait amené avec lui un autre bonze de Savannakhet.

Ce dernier, après avoir fait une retraite, pendant quelques jours, se rendit à la bonzerie d'un village voisin.

Une nuit, pendant que tout le monde dormait, il se produisit un craquement épouvantable, comme si la bonzerie s'écroulait. De suite, tout le monde est sur pied ; on examine la maison de fond en comble et l'on ne découvre rien d'extraordinaire, sinon que le bonze de Savannakhet était subitement devenu fou furieux.

Cinq ou six bonzes essaient de se rendre maîtres de lui ; c'est en vain... le pauvre fou, que l'on reconnaît bientôt possédé d'un esprit mauvais, brise tout ce qui lui tombe sous la main.

On va alors chercher le chef de la tribu, dont nous venons de parler. Celui-ci arrive et fait le signe de la croix sur le possédé qui, aussitôt, devient calme, se met à genoux devant lui, et le salue.

« Grand Maître, s'écrie-t-il, ayez pitié de moi ! Ne me faites pas de mal !

— Pars, esprit mauvais, dit le chef, et ne reviens plus !

— Je vais partir... je vais partir, crie le bonze.

— Pars, et pour de bon ! »

Le chef s'est à peine retiré que le possédé se met à dire : « Oh ! j'ai dit que je partirais, mais ce n'est pas vrai... j'avais peur du grand maître. »

Le chef revient ; le bonze recommence à trembler et à se prosterner devant lui.

Cela dure toute une journée.

A la fin, le chef dit au bonze : « Fait-toi chrétien !... Veux-tu ? Dis?... »

— Oui, je veux, répond le bonze ; je veux tout ce que vous voulez.

— Eh bien ! fais le signe de la croix avec moi !... *Au nom du Père et...* »

Arrivé là, le bonze ne peut plus prononcer. Il pousse un grand cri, et se sauve dans la forêt, abandonnant son habit, qui s'était accroché à un buisson.

On le retrouva deux jours après, tout nu, et mort sur la route.

L'événement fit d'autant plus d'impression sur tous les gens du pays, que le possédé avait subi, sans la moindre émotion, tous les exorcismes des bonzes, par lesquels ils se croyaient sûrs, disaient-ils, de pouvoir s'emparer de l'esprit mauvais et l'empêcher de nuire.

Ce sur quoi nous appelons surtout l'attention dans ce fait, de date toute récente, c'est, d'abord, la vertu du signe de la croix, et ensuite la puissance d'un simple néophyte, à la foi

encore jeune, mais ferme et non hésitante, sur les esprits qui s'étaient emparés de cet infortuné bonze.

Cela nous reporte aux premiers siècles de l'Église, où nous voyons les simples fidèles exercer quotidiennement un semblable pouvoir sur les mauvais esprits.

Après avoir parlé dans son *Apologétique* (§ 23) de ces magiciens qui font parler les statues, qui envoient des songes, et qui font deviner jusqu'aux tables — *MENSAS DIVINARE* — etc., Tertullien jette ce défi magnifique aux persécuteurs des chrétiens : « Que l'on produise devant *vos* tribunaux, et à la face de tout le monde, un homme *notoirement* possédé. Après, que l'on fasse venir quelque fidèle, et qu'il commande à cet esprit de parler : s'il ne vous dit tout ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons sont les dieux que vous adorez (c'est-à-dire des démons); si, dis-je, il n'avoue ces choses, *n'osant mentir à un chrétien*, là même, sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien imprudent, qui n'aura pu soutenir en fait une promesse si solennelle. »

Minutius Felix, qui n'était qu'un simple laïque, disait de même dans *Octavius*, en s'adressant aux païens de son temps : « Vous savez bien que ces démons sont contraints d'avouer toutes ces choses, lorsque, les tourmentant, nous les faisons sortir des corps, par ces paroles qui les torturent et par ces prières qui les brûlent. »

II. — Au Thibet

Voici un autre fait du même genre, qui s'est passé à Tatsien-lou, sur la frontière du Thibet, en octobre 1904.

Une jeune femme païenne, depuis longtemps tourmentée par le démon, était sur le point de succomber aux mauvais traitements qu'il lui faisait souffrir.

Les prêtres des idoles avaient vainement essayé de le chasser. Il s'était contenté de leur répondre qu'ils étaient ses serviteurs, et qu'il n'avait par conséquent pas d'ordres à recevoir d'eux.

Ce fut alors qu'un vieux chrétien trouva le moyen de s'introduire auprès de la jeune femme. Il lui explique la doctrine catholique, et, sur le désir manifesté par elle de se faire chrétienne, lui met au cou une médaille miraculeuse de la sainte Vierge.

Le soir, le démon se présente de nouveau sous sa forme ordinaire, celle d'un énorme singe ; mais au lieu de torturer la pauvre patiente, comme il en avait l'habitude, il s'arrête au seuil de la porte et lui dit : « Oh ! te voilà fière, maintenant, parce que tu es revêtue d'un filet aux fines mailles qui ne me permet plus de t'atteindre ! »

Il reparut encore deux ou trois jours après, pour lui annoncer qu'il s'en allait en Chine. Il se plaignait d'avoir été déjà chassé d'un autre endroit ; mais, cette fois, il n'était pas seul. Derrière lui en effet, dans le lointain, apparaissait une grande foule. « Vois-tu, dit-il à la jeune femme, cette multitude ? Ce, sont les démons qui sortent du Thibet !... »

Peu de temps après s'éleva une furieuse persécution de la part des lamas, qui fit de nombreuses victimes parmi les chrétiens et les missionnaires établis sur la frontière de la Chine et du Thibet.

Ne se pourrait-il pas qu'il y ait eu là autre chose qu'une simple coïncidence ?

III. — En Corée

Une femme païenne, du district de Namyang (dans le royaume de Corée), après avoir joui d'une certaine aisance, avait été réduite à la misère, par la faute de son mari qui avait perdu toute sa fortune au jeu, et s'était vue obligée de tenir une auberge pour gagner sa vie.

A quelque temps de là, elle tombe subitement sous l'influence d'esprits malfaisants, et se voit torturée par eux de la plus horrible façon.

A chaque instant, elle croyait que sa poitrine allait se rompre et ses membres se disloquer. Elle entendait distinctement les colloques de deux démons qui l'obsédaient.

Bien qu'elle n'eût jamais appris à lire ni à écrire, elle lisait couramment ce qui lui était présenté. La salle de l'auberge était tapissée d'inscriptions japonaises : elle les déchiffrait et les comprenait.

Tous les témoins de pareilles scènes étaient terrifiés.

Son mari fit venir des médecins, qui, tous, déclarèrent que le traitement n'était pas du ressort de leur art.

On envoya alors chercher une sorcière qui, avec ses enchantements, ne fit qu'aggraver le mal.

Sur ces entrefaites, un bon chrétien des environs étant entré par hasard dans l'auberge, et ayant appris la chose, déclara qu'il connaissait un remède.

« Faites-vous chrétiens, dit-il à la femme et à son mari ; croyez en Dieu et pratiquez fidèlement la religion catholique, alors les démons perdront tout leur pouvoir sur vous... »

La malade y consentit, et se rendit au village chrétien le plus proche, accompagnée de son mari. Pendant tout le trajet, ce ne furent que contorsions affreuses et cris de souffrance.

Les chrétiens se réunirent aussitôt et se mirent en prières. Ils récitèrent successivement les litanies des saints, celles de la sainte Vierge, le chapelet, etc., et jetèrent de l'eau bénite sur la malade, qui, chaque fois qu'on l'en aspergeait, en éprouvait un certain soulagement. Elle consentit même à en boire.

A la fin, elle entendit les démons qui se disaient : « Sortons d'ici ! Sortons d'ici ! Il n'y a plus rien à faire ! » Et après une dernière crise de souffrances atroces, elle se trouva délivrée.

Elle se livra aussitôt à l'étude de la religion chrétienne avec la plus grande ferveur, déclarant à qui voulait l'entendre qu'elle aimerait mieux être coupée en morceaux que de renoncer à se faire chrétienne, et elle ne tarda pas à se faire baptiser.

Le fait a eu lieu dans le courant de l'année 1904.

IV. — Dans l'Inde anglaise

Nous terminerons aujourd'hui cette première série par la narration singulièrement suggestive et pleine des détails les plus instructifs, de la possession et de la délivrance d'un démoniaque, faite par le P. Gerbier, missionnaire catholique français, dans les Indes, depuis trente-cinq ans.

Il s'agit d'un païen, âgé d'environ dix-huit ans, de la caste des Okkaligars (laboureurs), né à Rédhémavinapoura, près de Timgal.

Son père était un prêtre fervent de Wishnou, auquel il sacrifiait plusieurs fois par jour.

Le jeune homme s'appelait Dassa, c'est-à-dire esclave; en effet, on verra dans ce récit qu'il était bien le malheureux esclave de Satan.

Dassa profita vite des leçons et des exemples de son père; jeune encore il connaissait parfaitement les rites du sacrifice de sa divinité, et était en état de suppléer son père dans son office de sacrificateur, lorsqu'il fut éloigné de la maison paternelle par un événement vraiment providentiel qui devait devenir le point de départ de sa conversion à la vraie religion.

Il y a quelques années, les villageois, craignant le courroux de leur dieu, qu'ils supposaient irrité contre eux, résolurent, pour l'apaiser, de faire une sorte de manifestation religieuse dans dix villages voisins, et Dassa fut désigné pour en faire partie. Un certain nombre d'hommes s'habillèrent en femmes, et se mirent à parcourir les villages environnants; ils chantaient et dansaient en l'honneur de Wishnou, et puis se séparaient pour demander leur nourriture, à titre d'aumône, dans diverses maisons.

Or, il advint que Dassa, s'étant attardé dans une maison, ses compagnons quittèrent le village sans l'attendre, soit par oubli, soit par malveillance.

Le jeune homme, ainsi abandonné, ignorant le chemin de son pays natal, promit dix roupies (une quinzaine de francs) à des charcutiers, pour être reconduit chez lui.

Ceux-ci, sans se préoccuper de leur engagement, l'entraînèrent à leur suite de côté et d'autre, pendant une quinzaine de jours, avant de prendre la direction convenue, puis ils furent dévalisés par des voleurs, qui leur enlevèrent leur argent, leurs bijoux, et même leurs vêtements. Ils refusèrent alors de tenir leur parole, alléguant l'indigence qui les forçait à retourner chez eux.

Délaissé de nouveau, il s'associa à un groupe de sorciers, qui se transportaient de village en village, portant avec eux une idole, qui était censée révéler les événements cachés et futurs. Ceux-ci promirent de le conduire dans ses foyers, sous condition d'un service de trois ans. Dassa, sans argent, sans ressources, consentit à tout ce qu'on voulut, et devint le serviteur du dieu des diseurs de bonne aventure.

Son espoir fut déçu de nouveau.

Alors il entra au service d'un laboureur de Shaktighally, non loin du district de Settighally. Son maître s'engageait seulement à fournir aux dépenses du mariage de ce nouveau Jacob, au bout de quatre années de service. Tout alla bien pendant les trois premières années, mais la quatrième année fut troublée pour lui par des songes fréquents, pendant lesquels une belle dame inconnue lui apparaissait vêtue de blanc, tenant un cierge à la main et lui disant : « Viens à mon village ! » Le jeune homme, effrayé de cette vision, alla consulter la pythonisse de Shaktighally. Celle-ci, le voyant arriver, entra en grande colère, et lui cria : « Comment oses-tu venir me consulter, toi qui vas embrasser la religion du vrai Dieu ? Va, va te faire chrétien !... »

Dassa eut beau protester qu'il n'y avait jamais pensé, la pythonisse ne voulut rien écouter, et publia la nouvelle de sa prochaine conversion.

De fait, Dassa ne se sentait pas incliné vers une religion, dont il n'avait jamais entendu parler qu'avec mépris, et faisait la sourde oreille aux conseils de l'apparition.

Enfin la dame se montra à lui un bâton à la main, et lui répéta d'un air menaçant : « Viens à mon village ! » (Probablement celui de Settighally, dont l'église est dédiée à la sainte Vierge.)

Sur ces entrefaites, le laboureur vint à mourir; ses héritiers refusèrent de tenir la promesse faite, et Dassa repartit.

La pythonisse lui prédit de nouveau qu'il ne tarderait pas à être chrétien, et comme preuve de sa science, lui dit qu'il trouverait sur son chemin un serpent capelle.

En effet, Dassa s'étant mis en route rencontra un serpent capelle, et en passant devant l'église de Settihally, il sentit soudain ses jambes se dérober sous lui, et tomba par terre.

N'ayant jamais rien éprouvé de semblable et ne pouvant attribuer cette faiblesse subite à la fatigue d'un voyage qui commençait à peine, il s'efforça de réagir, mais inutilement. Nouveau Saul, il avait été terrassé par une force invincible, qui avait transformé en même temps sa volonté.

Un chrétien de Settihally étant venu à passer et lui ayant demandé ce qu'il faisait ainsi couché par terre, Dassa lui répondit sans hésiter : « Je veux me faire chrétien. »

Il fut aussitôt placé dans une maison chrétienne, où on lui apprit les prières de la religion catholique.

La première fois qu'il entra dans l'église, et y vit la statue de la Vierge Marie, il s'écria : « Voici la dame qui m'est apparue! »

« Je ne sais, ajoute le missionnaire dans sa narration, ce qu'il faut penser de ces songes, mais je puis assurer que le jeune homme ne saurait être soupçonné de supercherie dans le récit qu'il m'a fait de toutes ces aventures... Du reste, il n'était pas encore arrivé au terme de ses épreuves.

« Le démon, craignant sans doute de perdre son esclave, lui causa d'abord des douleurs violentes, le menaçant des plus mauvais traitements s'il abandonnait son service, et finit même par parler par sa bouche.

« Ainsi, le 26 juillet, au moment où les chrétiens, sortant de la prière du soir, venaient me demander ma bénédiction, selon l'usage, le maître de la maison, où était placé Dassa, le traîna devant moi, disant que depuis deux jours il était tout bouleversé, ne travaillait plus, ne mangeait plus, ne dormait plus, et parlait un langage diabolique.

« Je me souvins alors que la veille, qui était un dimanche,

il était sorti de l'église au milieu du sermon, et je lui en demandai la raison.

« Il me répondit que c'était à l'église surtout, pendant les offices, qu'il était tourmenté par le démon.

« Impressionné par cet aveu, je songeai à lui conférer le baptême, excellent exorcisme contre le démon; mais ne l'ayant pas trouvé assez instruit, je le pressai de se mettre en mesure de pouvoir être baptisé au plus tôt. Ensuite je lui attachai une croix et une médaille miraculeuse de la sainte Vierge, lui fis faire le signe de la croix, lui suggérai quelques pieuses aspirations à Jésus et à Marie, et le renvoyai, en lui disant que je le bénirais le lendemain matin, s'il venait à la messe.

« Au jour fixé, Dassa s'étant présenté à la table de communion après la messe, je prononçai sur lui les premiers exorcismes du Rituel et somma le démon d'abandonner cet homme, sans lui faire aucun mal.

« Le possédé s'éloigna et se coucha, en proie à de vives souffrances, mais presque aussitôt après il se retourna du côté de l'église, et joignit les mains en disant :

« Je quitte cette demeure, je ne puis plus lutter contre la « puissance du *grand* (du prêtre), mais là-bas je vais appeler « sept camarades, qui sont au-dessous des Ghattes¹ »; puis, comme signe de son départ, Satan, agissant toujours par la personne du possédé, s'arracha une mèche de cheveux, l'attacha à un de ses doigts de pied, sortit du village en toute hâte, se dirigea vers un arbre appelé *gonhi*, en cassa une branche, la jeta à terre, et en fit plusieurs fois le tour en gambadant et crachant dessus. Après toutes ces extravagances, Dassa revint à la maison, calme et triomphant, disant à ceux qu'il rencontrait : « Je suis guéri, le diable est parti; mais, hélas! « il y en a sept autres, qui doivent venir dans quelques « jours. »

« Averti par des témoins oculaires de cette aventure, je surveillai Dassa, et, le 6 août, je vis se réaliser la parole de l'Évangile : *Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va*

1. Les Ghattes sont deux chaînes de montagnes de l'Hindoustan.

par des lieux arides cherchant du repos, et comme il n'en trouve point, il dit : je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. Et y venant et la trouvant nettoyée et parée, il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui; et, entrant dans cette maison ils en font leur demeure, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier¹.

« En effet, le soir de ce jour-là, mon catéchiste vint me dire que Dassa était tourmenté par le démon plus que jamais. Je lui prescrivis de me l'amener immédiatement.

« Dassa, ou plutôt Satan en lui, faisait de grandes difficultés par s'approcher du prêtre. Enfin il céda, témoignant une appréhension extrême, et cachant son visage dans son vêtement.

« Alors commença entre moi et le démon le dialogue suivant :

— Combien êtes-vous dans cet homme?

— Nous sommes sept.

— Quel est votre nom?

— Doddhamma, Houtohamma, Kiatanina, Lakohimédévi, Vantibidiamma, Yellamma, Malhakathéamma (noms de divinités vénérées par les païens du Mysore).

— D'où venez-vous?

— D'au-dessous des Ghattes.

— Pourquoi êtes-vous venus?

— Notre sœur cadette, que vous avez chassée d'ici, nous a appelés.

— Pourquoi vous a-t-elle appelés?

— Pour ramener Dassa dans sa famille; car son père nous a fait des offrandes pour le retrouver.

— Que vous a-t-il offert?

— Un bœuf.

— Quoi encore?

— Un bouc.

— Et puis?

— Un porc.

— Est-ce tout?

1. Luc, xi, 24-26.

— Il nous a donné cinquante roupies.

— Pour quelle raison vous fait-on des offrandes?

— Parce que nous sommes des divinités.

— Comment, des divinités? Y a-t-il donc plusieurs dieux?

— Non, il n'y en a qu'un.

— S'il n'y en a qu'un, convenez que vous êtes de misérables démons, qui prenez le nom de divinités, pour séduire les hommes et les conduire en enfer. Ne connaissez-vous pas Marie?

— Oh! oui, nous ne la connaissons que trop! c'est elle qui a empêché notre sœur d'emmener Dassa.

— Connaissez-vous aussi Jésus-Christ?

— Oh! oui, c'est Lui qui nous a foulés aux pieds.

— Jésus-Christ est-il Dieu?

— Oui

— S'il est Dieu, humiliez-vous devant Lui, et dites-lui :
Soyez béni!

— Jé... Jé... Jé... Jé...

— C'est par orgueil que vous ne voulez pas le dire. Hâtez-vous, sinon voici le fouet! (Je lui montre le bâton du catéchiste.)

— Jé... Jé... Jésus, soyez béni!

— Dites à tous ceux ici présents où vont les païens après leur mort.

— Au ciel...

— Eh quoi! au ciel! Est-ce possible de mentir ainsi? Avoue la vérité, ou gare le bâton!

— Ah! Père, ne frappez pas!... Ils vont en enfer, c'est certain.

— Eh bien, s'ils vont en enfer, c'est aussi pour y précipiter Dassa que vous venez le chercher; mais je vous défends de l'emmener. Il faut qu'il reçoive le baptême et qu'il adore le vrai Dieu.

— Ah! Père, laissez-nous l'emmener. Si vous lui donniez le baptême, vous nous mettriez du feu dans le ventre, et il nous faudrait l'abandonner pour jamais.

— Le temps de lui donner le baptême n'est pas encore venu, mais je vous ordonne de le quitter avant qu'il reçoive ce sacrement.

— Laissez-nous l'emmener, car son père est fâché contre nous, et, de dépit, il ne nous offre plus que du poivre.

— Non, je vous défends de l'emmener pour le perdre éternellement. Renoncez à lui pour jamais !

— Oh ! Père, laissez-nous le posséder encore pendant quinze jours.

— Non, non, je veux que vous le quittiez avant 9 heures.

— Au moins, laissez-nous libres jusqu'à minuit !

(Saisissant l'énergumène, et menaçant de le frapper.) — Vilains démons, votre orgueil vous empêche d'obéir, mais je vais l'abattre ; vous serez roués de coups, vous serez foulés aux pieds ; voilà ce que vous méritez, et vous l'aurez !

— Père ! Père ! laissez-nous ! laissez-nous ! nous partons... nous partons !...

— Partez donc bien vite, et laissez ce jeune homme tranquille !...

— Quel signe voulez-vous de notre départ ?

— Apportez-moi une branche d'arbre.

« A ces mots, l'énergumène s'arrache violemment une mèche de cheveux qu'il lance à mes pieds, et cherche des yeux un arbre où il puisse rompre la branche requise.

« Les arbres étaient nombreux autour de nous : aucun ne parut agréer à Satan. Malgré l'obscurité de la nuit, il court en dehors du village et revient, quelques minutes après, portant deux branches de *gonhi*, qu'il jette à mes pieds d'un air indigné et honteux.

« A partir de ce moment, Dassa, délivré de la possession du démon, se montra aussi paisible qu'heureux. Je lui fis le signe de la croix sur le front, lui dis quelques paroles de consolation et le renvoyai chez lui, en recommandant au maître de la maison de lui rattacher au cou la croix et la médaille, que le diable lui avait ôtées, et de lui donner à manger, car il était à jeun depuis la veille.

« Au milieu de la nuit, trois autres démons vinrent, dit-il, le visiter, et se plaignirent amèrement des humiliations qu'avaient subies les premiers : « Comment, lui disaient-ils, as-tu laissé traiter de la sorte nos compagnons par le prêtre des chrétiens ? Nous revenions, hier soir, de donner une maladie

*aux bestiaux de tel village, quand nous les entendîmes hurler, en se lamentant d'avoir été si indignement malmenés par le *grand* (le prêtre) et jurant de ne plus approcher de ta maison jusqu'à la quatrième génération. Or, nous avons voulu voir celui qui est cause de leur malheur. Mais, si sept divinités ont été vaincues et chassées impitoyablement, que pouvons-nous faire, étant trois seulement ? »*

« Il paraît, en effet, que ces derniers démons redoutaient fort d'être traités comme les autres. Dès le lendemain matin, ils se hâtèrent de remplir, par la bouche de Dassa, un message qui leur paraissait important, en avertissant quelques parias de l'endroit qu'en punition du vol d'une vache, ils seraient atteints du choléra dans le courant de l'année. Ensuite, passant devant la grotte de Notre-Dame de Lourdes, ils se plaignirent longuement à Marie de ce qu'elle causait tous leurs maux, et disparurent, laissant, pour signe de leur départ, la mèche de cheveux accoutumée.

« Peu après, Dassa reçut le baptême dans des dispositions fort édifiantes, et changea son nom contre celui de Paul. »



Apparitions de défunts

I. — A Rome

Quelques heures après l'élection de Pie X au souverain pontificat, dans la nuit du 4 au 5 août 1903, mourait à Rome, en odeur de sainteté, une pieuse veuve, M^{me} Paule Mandatori Sacchetti, qui fut, en plusieurs circonstances, favorisée de la visite de personnes défuntes.

Voici, entre autres faits de ce genre, ce qui est raconté dans sa *Vie*, qui vient d'être publiée à Rome, avec l'autorisation du maître du Sacré-Palais.

Laissant à sa fille la belle fortune dont elle jouissait, elle s'était faite pauvre volontaire et vivait retirée à Rome, au couvent des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Un jour, atteinte d'une fièvre violente, elle avait la gorge en feu et était en proie au tourment de la soif. Mais, par mortification, elle s'abstenait de presser le bouton de la sonnette électrique pour appeler la Sœur infirmière. Au moment où elle souffrait le plus, elle vit tout à coup entrer dans sa chambre et s'approcher de son lit deux personnes, un homme et une femme. Paule les regarde fixement et, pleine d'un indicible étonnement, elle s'écrie :

— Mais n'êtes-vous pas mon père et ma mère défunts ? Et comment donc êtes-vous ici ?

— Nous sommes venus pour te bénir et te réconforter, répondent-ils. Maintenant, on va te porter à boire !

Et ils disparaissent.

Paule n'était pas encore remise de l'émotion que lui avait causée cette visite inattendue, qu'elle voit venir à elle une Sœur portant à la main une cruche d'eau. La servante de Dieu prend le vase et boit à longs traits. En rendant la cruche et en remerciant la Sœur, elle considère attentivement cette dernière, et son visage ne lui rappelle aucun de ceux qu'elle voit tous les jours dans la communauté. Après quelques minutes d'hésitation, Paule lui dit :

— Mais vous, ma Mère, vous n'étiez pas, il me semble, dans cette maison. Vous y êtes sans doute arrivée aujourd'hui ?

— Je suis la fondatrice, répond la Sœur : courage, ma fille ! Et, disant ces mots, elle disparaît à son tour.

II. — En Pologne

Nous empruntons aux *Mémoires du comte de l'alloux* le récit suivant :

« Le comtesse Rzewuska, qui vivait surtout de souvenirs, racontait admirablement les histoires du passé, entre autres, celle-ci :

« J'ai eu dans ma famille un exemple bien frappant d'une douloureuse incrédulité religieuse heureusement suivie d'une

éclatante conversion. Mon aïeul, le prince Lubomirski, surnommé le « Salomon de la Pologne », voulut nier son Dieu et son âme, pour se livrer sans frein à toutes les jouissances dont il était entouré; il commença même, sur cette thèse, un grand ouvrage auquel il consacrait de nombreuses veilles.

« Fatigué et agité par ce travail, il poussa un jour sa promenade au delà des limites ordinaires et rencontra une vieille femme chargeant un âne de feuilles sèches et de branches mortes.

— N'avez-vous pas d'autres métiers? lui demanda-t-il.

— Hélas! non. Mon mari soutenait seul toute sa famille. J'ai eu le malheur de le perdre, et *il ne me reste pas même de quoi payer une messe pour le repos de son âme.*

— Tenez, lui dit-il, en lui jetant plusieurs pièces d'or, faites-en dire tant que vous voudrez. »

« Et il revient sur ses pas, peu attentif aux bénédictions de la vieille femme.

« Le soir même, livré à toute l'ardeur de son travail favori, il aperçoit un payan debout, immobile, en face de son bureau. « Que fais-tu là? Qui t'a permis d'entrer? » s'écrie le prince, agitant violemment sa sonnette pour appeler ses gens, et leur reproche cette inexcusable négligence. Ceux-ci protestent qu'ils n'ont rien vu, et l'aventure demeure inexpiquée.

« Le lendemain, à la même heure, même apparition du silencieux et insaisissable visiteur.

« Cette fois, mon aïeul n'appela personne. Il jette sa plume loin de lui, et marchant droit vers le paysan : « Qui que tu sois, malheureux, lui dit-il, que viens-tu chercher?

— Je suis le mari de la veuve que vous avez secourue, il y a deux jours : j'ai demandé à Dieu la grâce de payer votre bienfait par ces seuls mots : « L'âme est immortelle! »

« L'apparition disparut en même temps; et le prince Lubomirski, appelant en hâte sa famille, déchira devant elle son manuscrit. Ces pages lacérées existent encore.

« L'orateur qui prononça l'oraison funèbre de Lubomirski, dans la cathédrale de Varsovie, tenait le fait du prince lui-même; il le répéta en chaire et il est consigné dans notre livre généalogique. »

III. — A Paris

On lit dans la *Vie* de Claude Bernard, surnommé *le pauvre prêtre*, et contemporain de saint Vincent de Paul, que son père, décédé plusieurs années auparavant, lui apparut, à deux reprises différentes, dans des circonstances bien extraordinaires.

Il était issu d'illustre famille, et se fit remarquer de bonne heure par des talents exceptionnels, la vivacité de son esprit, l'enjouement de son caractère, et par la bonne grâce de sa physionomie.

Ayant été amené à Paris et à la Cour, il devint bientôt les délices de tous les salons de la haute société. Une fête n'y était pas complète, si Bernard n'en était. Ses compagnons de belle humeur en improvisaient même, pour qu'il en fût le héros.

Un jour, ayant tout concerté à son insu, ils l'invitent à venir avec eux au couvent des Ursulines, entendre un fameux prédicateur. Quand ils arrivent, le sermon était déjà sonné, et l'église pleine de monde. Alors ses joyeux amis lui apprennent que ce fameux prédicateur était lui-même, et qu'il n'y avait pas moyen de reculer.

Bernard n'était pas encore entré dans l'état ecclésiastique et n'avait encore fait aucune étude de la théologie, mais toujours de bonne composition, il ne se fait pas prier, et demande seulement une demi-heure pour se préparer dans une chambre. On lui apporte une soutane, un surplis et un bonnet carré.

Mais au moment où il s'apprête à sortir de ce lieu, son défunt père lui apparaît avec un visage plein de majesté, et lui dit : *Prends bien garde à ce que tu vas faire !*

Bernard, profondément ému, commence son entretien par ces paroles de l'Évangile : *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné pour lui son fils unique.* Il traite ce sujet avec tant d'éloquence, que ceux qui étaient venus pour rire ne purent s'empêcher de pleurer. Le plus touché fut le prédicateur lui-même; mais cela ne fut pas encore suffisant pour déterminer sa conversion.

Quelque temps après, on lui porte un défi de la part des meilleurs danseurs de Paris. A cet effet, grande compagnie s'assemble chez M. de Bellegarde dans l'hôtel duquel il était logé. La danse avait commencé... On attendait Bernard...

Mais au moment où il allait faire son entrée, son père lui apparaît de nouveau, avec un visage sévère, et, le saisissant par le bras, lui dit : *Veux-tu me faire cet affront?.... Retire-toi!*

Bernard en fut si impressionné, qu'à peine eut-il la force de monter à sa chambre et de s'y enfermer, pour méditer et pleurer sur sa vie.

Étant données les circonstances dans lesquelles se produisirent ces diverses apparitions, il n'y a pas de raison de douter qu'elles n'aient été réelles, et permises par une grâce particulière de Dieu.

IV. — En Chine

Le fait suivant, de caractère bien différent, et présentant toutes les garanties d'authenticité désirable, s'est passé en 1904, en Chine, dans la province du Kouang-si, et est tiré de la correspondance du P. Séguret, missionnaire catholique français en cette contrée.

Un riche néophyte de Tché-gai n'avait qu'un fils, non encore baptisé, qui tomba malade de la peste. Les remèdes ordinaires n'ayant pu enrayer les progrès du mal, il se décida à recourir aux superstitions.

Ce moyen ne lui réussit pas mieux, et le troisième jour, son fils était à l'agonie.

Le malheureux père envoie alors chercher le catéchiste, pour baptiser le moribond; mais, hélas! il était trop tard... Arrivé à moitié chemin, le catéchiste apprend que le malade vient de mourir.

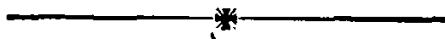
L'enterrement eut lieu le lendemain. Après le repas d'usage, amis et invités se retiraient, lorsque, à quelques pas de la maison mortuaire, un des cousins du défunt se met à crier :

« Au secours ! Sauvez-moi ! » Et ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'il regagne son logis, pourtant peu éloigné.

Il explique alors ce qui lui est arrivé. Il a vu un démon avec le défunt, portant chacun une chaîne de feu, qui s'apprêtaient à se saisir de lui.

A peine a-t-il fini de parler qu'il tombe raide mort. — Il était païen... Tout le monde fit la remarque qu'il avait été un des plus empressés à faire des superstitions, pendant la maladie et à l'enterrement du défunt.

Dr MARTINEZ.



Quelques Doctrines spirites

On a démontré ici précédemment, par des citations bien authentiques, que le spiritisme ne prétend pas être seulement une philosophie nouvelle, mais aussi une religion ; du moins la « religion de l'avenir ».

S'il n'était qu'une philosophie, nous le laisserions volontiers augmenter le nombre des systèmes qui se sont partagé jusqu'ici les cerveaux des « raisonneurs », Dieu ayant livré le monde aux disputes des hommes, disait déjà un sage de l'antiquité. (Eccles., III, 11.)

Mais, de plus, cette prétendue philosophie ne consiste précisément qu'en incursions perpétuelles dans le domaine des doctrines religieuses, trop souvent d'ailleurs par des attaques où l'ignorance de nos dogmes saute aux yeux de tout catholique instruit ; et elle se prétend la seule en possession des principes de la vraie religion et de la souveraine vérité.

En outre, dans le large champ d'investigations où il évolue, le spiritisme se donne le mérite de deux ingénieuses découvertes :

1° *L'existence de l'au-delà, où survit notre âme.* — Voudrait-il faire croire que jamais ni mosaïsme, ni paganisme, ni christianisme n'avaient rien vu au delà de la tombe ? Je ne disconviens point qu'il convainc d'erreur les matérialistes qui terminent tout à la mort ; mais la croyance de milliards d'hommes, dans tous les siècles écoulés, l'avait fait avant lui ; et les arguments qu'on en donnait se présentent avec une tout autre autorité. Sa prétention est donc sans portée.

2° *Son antagonisme complet, et même brutal, avec le catholicisme.* — C'est un point essentiel que les âmes de foi ne devraient pas oublier. « Une ère nouvelle est en incubation, dit-il... La philosophie est impuissante... Les religions laissent le chercheur dans l'indécision... Mais le spiritisme résout complètement le problème. » — Nous prétendrait-il que le

Jéhovah d'Adam, de Noé, d'Abraham, Dieu du Sinaï et du Calvaire, s'était joué des hommes et attendait Rivail-Kardec pour donner enfin au monde une véritable religion ? Ce serait là évidemment une trop cruelle naïveté.

Or, puisque nous avons promis d'étudier les *doctrines* et les *faits* spirites, pour les discuter aux lumières de la raison et de la religion, il m'a paru utile de rassembler aujourd'hui, dans un article d'ensemble, *quelques doctrines spirites*, dont on voudra bien me permettre de souligner ce qu'elles ont d'incohérent et d'inouï. C'est dans les ouvrages mêmes du parti que je vais les puiser, et j'espère bien que nos lecteurs se diront de plus en plus « qu'ils ne connaissent rien de plus bas et de plus décevant que la doctrine du spiritisme », quelle que puisse être la bonne foi des spirites, « mystiques dévoyés qui manquent d'esprit critique », m'écrivait hier un des hommes les plus en vue de la presse parisienne.

*
* *

ALLAN-KARDEC. — « Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi, » dit-il.

Un de ses biographes avoue que « c'est au prix des plus terribles luttes qu'il créa sa doctrine », et ajoute qu'elle « ne peut devenir un système définitif et immuable, en dehors et au-dessus des conquêtes futures de la science ». Il l'expliquait en ces deux mots : « Résultat combiné des connaissances de deux mondes..., la doctrine des esprits se transforme sans cesse par le travail et le progrès, et, quoique supérieure à tous les systèmes, à toutes les philosophies du passé, reste ouverte aux rectifications, aux éclaircissements de l'avenir ».

Précieux avenu : sa modestie lui fait prononcer que la doctrine qu'il a créée est supérieure à tous les systèmes et à toutes les philosophies du passé. Ainsi, il se proclame le génie qui plane au-dessus des plus célèbres penseurs de tous les siècles, malgré les rectifications que cette doctrine devra subir.

Écoutons-le donc : « Naître, mourir, renaître, progresser sans cesse... »

Je vois bien que tous les hommes naissent et meurent ; mais quelle preuve franche et loyale a-t-on trouvée que des hommes des siècles passés, n'importe la date, re-naissent et re-meurent, au point que ces réapparitions et disparitions successives constituent un fait général, la *loi* de l'humanité ?

Cà et là, dans l'Évangile et dans les Vies des saints, on a vu quelques hommes ressusciter et mourir de nouveau, pour ne plus reparaitre ; mais le cas est si exceptionnel ! J'ai donc le droit de dire que cette doctrine kardéciste est une pure plaisanterie ; et sur plus d'un milliard et demi d'habitants actuels du globe, quel homme viendrait nous affirmer qu'il a autrefois vécu ici-bas ? Au moins, quel est le spirite qui pourra nous dire à quelle époque, en quel lieu, combien d'années il a déjà paru sur la terre ?

Les adeptes d'Allan-Kardec sont pourtant légion. Ainsi, le 9 janvier 1905, le commandant Darget écrivait gravement : « Chacun de nous est appelé, lorsque la grandeur de son évolution le permettra, *dans des milliards d'années*, à faire tourner une planète sur son axe, à gouverner un monde, à le faire évoluer jusqu'à sa fin, pour prendre encore un monde plus considérable, et ainsi de suite, montant toujours. »

En vérité, chrétiens mes frères, si tout cela est appuyé sur des arguments solides, laissons là carême et abstinence, prière et sacrements, qui nous promettaient le ciel de Dieu, des anges et des saints, et faisons-nous vite spirites : dans des milliards d'années, nous ferons tourner une planète sur son axe ; après quoi, quand elle sera détraquée ou pulvérisée, nous prendrons un monde plus considérable, et ainsi de suite. — C'est peut-être vrai ; mais je connais nombre d'hommes qui, à défaut du paradis chrétien, préféreraient maintenant, à cette survie spirite, le paradis de Mahomet ou le *Nirvâna* des Bouddhistes, tant le plaisir et le repos leur seraient une douce chose.

Gardons-nous d'objecter que tous ces milliards d'années donneront peut-être à la terre plus d'hommes qu'il n'y a de planètes dans l'univers. L'ineffable commandant nous répond : « Le Dieu primitif, l'Incréé, aura constamment de nouvelles planètes, de nouveaux soleils, de nouvelles nébuleuses

solaires à nous donner, car l'espace éternel continue toujours, et il n'y a pas de mur pour l'arrêter. »

C'est une affirmation; sur quelle preuve s'appuie-t-elle? L'apôtre saint Jean a bien écrit qu'après le jugement dernier et la conflagration universelle il y aura « de nouveaux cieux et une nouvelle terre ». Mais cela fait partie de la révélation chrétienne; et le spiritisme est en « antagonisme brutal » avec elle. Les preuves manquent donc aux spirites, et, ainsi, ce n'est pas à eux qu'il faut demander de nous dévoiler l'au-delà. S'ils étaient plus pondérés, et connaissaient mieux la Bible et la religion, ils y trouveraient une réponse largement suffisante à toutes les questions qu'ils se posent, et bien autrement raisonnée et documentée.

*
* *

M^{me} RUFINA NÆGGERATH. — Dans le parti, on dit qu'elle est la « doyenne des spirites de Paris, et l'âme du mouvement spirite contemporain ».

Elle a écrit, 23 janvier 1905 :

Le spiritisme me semble être la solution la plus logique des grands mystères que nous cherchons à pénétrer : La pratique du spiritisme est simple comme tout ce qui est grand et vrai.

Écoutons pour cela l'enseignement de *Jésus, le plus puissant des médiums*, car il possédait toutes les médiumnités : « N'allez pas à la synagogue, dans de nombreuses assemblées; soyez trois ou quatre; enfermez-vous dans votre chambre, appelez-moi, je viendrai. »

Mais l'Église ayant décrété, depuis Constantin, que Jésus était Dieu, on appela « miracles » tous ses beaux phénomènes, miracles en dehors des pouvoirs humains.

Allan-Kardec apparut. Ce génie s'incarna comme simple mortel, pour prouver aux hommes qu'ils possédaient les moyens naturels d'obtenir par des faits les preuves de l'incessante vie,... et il répéta les paroles de Jésus : N'allez pas dans des assemblées; soyez trois ou quatre; enfermez-vous dans votre chambre, appelez les esprits aimés, ils viendront.

Et ils sont venus par l'intermédiaire des médiums...

Elle est jolie et bien trouvée, cette doctrine-là : *Jésus, le plus puissant des médiums*. Jusqu'où le blasphème va-t-il se

nicher ! Mais il était nécessaire à la cause spirite, et il est des gens pour qui « la fin justifie les moyens ». Je vois bien le Sauveur accomplir toutes les prophéties qui annonçaient le Messie-Rédempteur attendu par Israël ; et, depuis lui, j'ai rencontré dans l'histoire le nom de millions d'hommes qui mettaient au-dessus de tout leur titre de chrétiens. Mais qui donc, amis ou ennemis, catholiques ou hérétiques, avait jamais songé qu'on pût trouver dans sa vie une trace quelconque de doctrines et de pratiques spirites ? Le roman ou le théâtre, dans leurs inventions les plus inattendues, tâchent de rester au moins dans les limites du vraisemblable ; mais dire du Jésus de l'Évangile qu'il était « le plus puissant des médiums, et possédait toutes les médiumnités », cela ne dépasse-t-il pas la mesure du respect dû à son nom, et de l'audace permise dans un écrit sérieux ?

Au reste, il donna à ses apôtres la mission d'annoncer sa doctrine et le pouvoir de faire des miracles semblables aux siens, voulant même qu'ils les multiplient plus qu'il n'avait fait lui-même. Les apôtres étaient-ils aussi des spirites et des médiums ? et tous les saints à miracles l'ont-ils été de même ? — Voilà, j'espère, un argument que les kardécistes ne réfuteront pas ; car, de quelque façon qu'on l'envisage, il les condamne toujours.

« Et l'Église, depuis Constantin, décréta qu'il était Dieu » ; a-t-on ajouté.

Voilà qui est bien affirmatif. Mais dans quelle ville, par quel concile, pour quel motif, fut porté ce décret ? On aurait dû nous renseigner là-dessus ; mais on ne le fera pas, et pour cause ! L'Ancien Testament prouvait la divinité du Messie ; oserait-on le nier en présence de tous les Juifs qui lisent Moïse et les prophètes ? Le Nouveau Testament a montré que Jésus-Christ est ce Messie, et ses paroles et ses actes le prouvent : les spirites tiendraient-ils pour négligeables les croyances et les hommes de vingt siècles de christianisme !

Après cela, comment dire que les guérisons et les résurrections qu'il opérait ne furent que de « beaux phénomènes » ? Les pharisiens et les scribes voulurent les attribuer quelquefois au « prince des démons ». Si nos spirites sont de cet avis-là,

les esprits que font parler leurs médiums sont donc de même origine. Qu'ils choisissent : ou Dieu, ou démon ! Il ne s'agit jamais dans l'Évangile d'esprits de prétendus « désincarnés » ; et l'on trouve toujours dans les apôtres et dans l'Église des œuvres qui continuent celle de Jésus, mais jamais dans le spiritisme.

Passons donc et voyons la suite : *Allan-Kardec parut!*

Après dix-huit cent cinquante ans, fallait-il enfin au monde un médium plus puissant que n'avait été Jésus ? Le long des siècles, des hérésiarques avaient essayé de refaire son œuvre ; pauvres gens qui dogmatisaient en vain, et que l'Église se donnait la peine d'excommunier ! Le grand, le suprême génie était encore à venir dans l'histoire.

Et, admirons-le : *Ce génie s'incarna comme simple mortel.* Oh ! la belle humilité ! Ce fut en 1804, à Lyon ; et c'était donc bien une inutilité, pour les théologiens du christianisme, de se complaire à nous enseigner l'incarnation du Fils de Dieu sur la terre, puisqu'enfin devait venir supérieur à tous les illustres du passé, et modestement incarné comme un simple mortel, ce génie d'Allan-Kardec.

Oui ! enfin Allan-Kardec s'incarna en Hippolyte Rivail, et parut. Le Jésus de l'Évangile avait supporté toutes sortes de déboires et de maux, parlé « comme nul homme n'avait jamais fait », attiré constamment les foules par des bienfaits jusqu'alors inconnus, était mort d'un ignominieux supplice, après quoi son nom glorieux retentit dans le monde entier ; et c'est de la civilisation apportée par sa doctrine que nous vivons encore. Mais le simple mortel incarné en Rivail, et qui après cinquante ans s'appelle Allan-Kardec, a-t-il donc été bien autrement bon à l'humanité ? Entendez notre doyenne du parti spirite : « Il est venu prouver aux hommes qu'ils possèdent les moyens naturels d'obtenir par des faits les preuves de l'incessante vie. » En vérité, « l'incessante vie » n'était-elle pas connue de toutes les religions ? et son ancien camarade à l'école de Pestalozzi (Louis Barreau) m'en avait déjà donné à moi-même les premières notions, avec sa Bible et son Évangile, bien des années avant que Rivail ne s'appelât Kardec.

Et l'on vient nous le présenter comme un génie qui en a fait la découverte?

Vraiment, messieurs les spirites ont des affirmations quelque peu étonnantes; et la philosophie kardéciste, vantée comme « supérieure à tous les systèmes et à toutes les philosophies du passé », me paraît bien être venue trop tard, et ne leur être d'ailleurs supérieure qu'en naïvetés doctrinales et historiques à la fois.

Alors, voyons encore. Est-il vrai que l'Évangile contienne ces mots : « N'allez pas à la synagogue, dans de nombreuses assemblées? »

Si c'était vrai, comment Jésus lui-même allait-il si souvent au temple et dans la synagogue? Puis, comment surtout ses apôtres y allèrent-ils toujours, comme le livre de leurs *Actes* le prouve? Ils savaient pourtant quels avaient été les ordres du Maître! J'en conclus que, pour le besoin de leur thèse, nos spirites ont totalement faussé le texte : « N'allez pas dans les synagogues et les assemblées des impies, » avait-il dit : et cela est tout autre.

Soyez trois ou quatre? Et comment cela s'accorde-t-il avec le nombre de cent vingt, qui étaient au Cénacle avec les onze, dès le soir de l'Ascension; les trois mille convertis, dix jours après; les cinq mille, le surlendemain de la Pentecôte; et enfin cet ordre précis : « Soyez mes témoins dans le monde entier, prêchez ma parole à tous les peuples? »

Enfermez-vous dans votre chambre, appelez-moi, je viendrai. En vérité, chacun a bien l'ordre d'adresser chaque jour sa prière dans sa chambre au Père des cieux, et le texte ajoute : « Et le Père, qui voit même dans le secret, vous écoutera. » Mais qui prétendra avec quelque sérieux qu'il y a là l'invocation spirite de Jésus, et sa manifestation psychique? Au reste, dans ce cas, tout chrétien serait un médium, et toute médiumnité serait soumise à la prière du *Pater noster*. — Avis aux commentateurs et aux exégètes.

Allan-Kardec répéta les paroles de Jésus : N'allez pas dans des assemblées... etc. Appelez les esprits aimés, ils viendront.

Vraiment! Entre la parole prêtée au Maître : « Appelez-moi, je viendrai » et celle : « Appelez les esprits aimés, » la diffé-

rence n'est-elle pas immense? Et puis, ces « esprits aimés » sont évidemment ceux de nos parents et amis défunts; or, récemment, dans onze manifestations rapportés par le *Bulletin de la Société des Études psychiques de Nancy*, pas un de ces esprits n'était de cette catégorie. Et c'est d'ailleurs la constatation habituelle. La parole de Kardec ne se vérifie donc pas.

Tromperie inconsciente peut-être, mais illusion et inexactitude : voilà ce que nous constatons.

*
* *

EMMANUEL VAUCHEZ. — 18 janvier 1905.

Le surnaturel n'existe pas, c'est un non-sens; l'inconnu est et sera toujours, en raison du progrès, force indomptable en un perpétuel devenir...

Sur terre et dans l'espace tout est naturel... Il n'y a que de la matière partout, visible ou invisible; l'homme, l'animal le plus élevé, est matériel; lorsqu'il meurt cesse-t-il de l'être?...

Avec la fin du dix-neuvième siècle, nous nous trouvons en présence d'un corps de doctrine sur la destinée des âmes, élaboré, logique, répandu dans le monde civilisé... C'est le spiritisme, basé sur les principes de l'éternelle morale qui éclaira toujours le monde...

Cette doctrine semble destinée à une influence prépondérante sur l'avenir des sociétés humaines... Fille du Christ, dont elle reprend et continue les enseignements, elle donne les explications, les conseils, les encouragements.

Jésus disait : Rendez à César ce qui appartient à César ; et le spiritisme l'explique : Si tu es malheureux en ce monde, c'est que dans une vie précédente tu as été oppresseur ; peine du talion.

Jésus disait aussi : Votre royaume n'est pas de ce monde ; et le spiritisme l'explique : Si tu es malheureux en ce monde, c'est que ta vie passée exigea le retour ici-bas, avant d'entrer dans un meilleur séjour.

Cette citation suffit. Ainsi, d'abord, pas de surnaturel; l'homme n'est qu'un animal plus élevé ; tout est matière visible ou invisible. — Ce sont bien là trois affirmations erronées, que nos lecteurs ne me demandent même pas de réfuter.

Et puis, ensuite, malgré cette négation du surnaturel pour l'homme, et de la spiritualité de son âme, « nous avons un corps de doctrine sur la destinée des âmes », dit-il. — Je ne comprends plus, car l'âme matérielle doit mourir, si elle se résume dans le grand ressort qui nous fait mouvoir, et que la mort détraque d'abord, et casse bientôt.

Avec cela, que me font les principes de l'éternelle morale, une prétendue vie dans le passé et la promesse si aléatoire d'avoir enfin le laborieux emploi, dans quelques milliards d'années, de faire tourner une planète sur son axe. Si je ne suis qu'une matière qui se volatilise et se perd dans l'espace, comme la flamme de la bougie qu'un souffle éteint, ma personnalité s'anéantit; et si je suis un esprit véritable, je ne suis donc pas matière.

Et il ajoute que la doctrine spirite est « fille du Christ ». Mais, n'est-ce pas que le Christ parle souvent des destinées surnaturelles et de la spiritualité de l'âme? la doctrine spirite ne procède donc pas de lui. Au reste, voilà dix-neuf cents ans complets qu'il commença d'enseigner : je compte, dans cette durée, des milliers d'hérésiarques, et certainement des milliards d'hérétiques, de schismatiques, d'antichrétiens militants de toute sorte.

Qu'on me cite donc ceux qui, avant les kardécistes, ont trouvé dans l'Évangile les éléments de la doctrine spirite! On ne saurait le faire.

Alors, comment affirmer sérieusement que le spiritisme « reprend et continue les enseignements du Christ »? Les deux exemples qu'on nous en cite sont typiques. Là où le Christ a dit : « Rendez à César ce qui est à César, » le spiritisme traduit : « Cela veut dire : Si tu es opprimé, c'est que dans une vie précédente, tu as été oppresseur; peine du talion! » Mon intelligence est évidemment trop matérielle pour comprendre une telle traduction. Et est-ce donc que cette maxime : « Payez une dette à qui vous la devez, » peut équivaloir à celle-ci : « Si tu as une trop grosse facture à payer dans une ville en qualité d'acheteur, c'est que tu avais trop majoré les factures dans une autre ville en qualité de vendeur; justice distributive ».

Quant à l'autre exemple : « Votre royaume n'est pas de ce monde », il est le fruit d'une mauvaise lecture. Dans aucun passage on ne trouve ce texte ; et les seules fois où il semble apparaître, on lit : « *Mon* royaume. » Avouons que *le mien* et *le vôtre* ne sont pas précisément identiques ; et l'erreur est donc grossière. Mais, de plus, traduire pareille phrase par celle-ci : « Si tu es malheureux en ce monde, c'est que la vie passée exigea le retour ici-bas, avant d'entrer dans un meilleur séjour », n'est-ce pas dépasser outrageusement les limites de la licence ? Nos lecteurs en jugeront.

*
* *

Hélas ! il y a plus encore que toutes ces graves atteintes à la vérité ou à l'exactitude ; et deux faits méritent d'être mis en lumière : les bons chrétiens qui nous lisent devront en tenir compte.

Premier fait. — Tout le monde connaît la *Ligue de l'Enseignement*, qui s'est attachée à laïciser et à déchristianiser les écoles primaires, pour faire de tous les enfants des villes et campagnes des « petits sans Dieu ». Le nom de Jean Macé, qui en fut président, est trop connu pour qu'on l'ait oublié ; et, je ne sais plus à quelle époque, on a donné ce nom à l'une des rues de Paris, dans le XI^e arrondissement, au faubourg Saint-Antoine.

Or, et c'est ici le point essentiel à noter : Jean Macé, que l'on disait spiritualiste, s'adjoignit dans son œuvre cinq hommes, qui étaient cinq spirites : Vauchez, dont je viens de réfuter certaines doctrines, qui devint le secrétaire de la *Ligue* ; Camille Flammarion, l'astronome si connu ; A. Delanne, père de M. Gabriel Delanne, directeur actuel de la *Revue du Spiritisme* ; P. Leymarie, le libraire-éditeur de la plupart des ouvrages spirites ; et A. Vautier.

Composé exclusivement de spirites, comment le Comité de la *Ligue*, si ennemie de l'enseignement chrétien dans les écoles, se fût-il contenté d'une loyale neutralité ? C'était en 1863, et bientôt il créa le *Cercle parisien de la Ligue de*

l'Enseignement, qui devait donner du mouvement et de l'activité aux comités de province, surtout au sein des populations rurales. La guerre de 1870 retarde ses progrès. Quelques années après, il agrandit son cadre d'action.

Ainsi il fonda des bibliothèques et des écoles régimentaires, des bibliothèques pédagogiques d'instituteurs, des sociétés d'instruction et lança, enfin, le vaste pétitionnement qui aboutit à l'instruction obligatoire et surtout laïque.

Les résultats actuels n'en sont que trop connus; mais il fallait souligner le fait, que voilà l'œuvre de cinq ou six spirites. Cette constatation porte avec elle un enseignement à méditer.

Deuxième fait. — Point de cause sans effet, et point d'effets généraux et étendus dont la cause ne puisse un jour être érigée en principe. C'est ici le cas.

Un biographe d'Emmanuel Vauchez dit que ce secrétaire général de la *Ligue d'Enseignement laïque* fut, de longues années, membre de la Commission des bibliothèques populaires et scolaires au ministère de l'Instruction publique, fut officier d'Académie, puis chevalier de la Légion d'honneur, pour services exceptionnels, a écrit divers ouvrages où « le magnétisme et le spiritisme tiennent fièrement la place qu'ils devraient occuper dans tout ouvrage scientifique »; et qu'on espère que « bientôt il sera possible d'ajouter au programme de l'enseignement dans les écoles laïques un chapitre basé sur le spiritualisme scientifique préconisé » par cet auteur.

N'est-ce pas à noter et gros de conséquences! Ce sont des spirites qui fondent la *Ligue de l'Enseignement*, arrivent à faire voter la loi de l'enseignement laïque et créent des sociétés d'instruction et des bibliothèques pédagogiques; c'est le secrétaire de cette ligue qui a une part prépondérante dans la Commission officielle des bibliothèques populaires et scolaires; et, dans tous les manuels civiques, il n'y a plus qu'à ajouter un chapitre pour enseigner le spiritisme aux enfants des écoles. La religion du Christ est bannie; celle d'Allan-Kardec prendra enfin sa place. Ils ne vont pas vite, mais ils vont, et ils aboutiront.

Écoutons le même biographe. Parlant de l'ancien général

Fix, lui aussi adepte du spiritisme et auteur de l'ouvrage spirite: *Christ, Christianisme et Religion de l'avenir*, il dit : « Ce précieux ouvrage sera le *vade-mecum* des couches nouvelles, des ouvriers conscients et intelligents. »

C'est complet : La religion chrétienne a fait son temps, des bibliothèques populaires et scolaires font une nouvelle mentalité aux masses, la neutralité de l'école est un leurre, le spiritisme y sera bientôt enseigné; et le livre spirite nécessaire aux œuvres laïques post-scolaires est déjà écrit : *Vade-mecum* des couches nouvelles.

Aux bons chrétiens, nos abonnés et lecteurs, de réfléchir et de conclure. — Et si l'on me demande d'où me viennent toutes ces citations, je les affirme authentiques. *Les Pionniers du Spiritisme en France*, par J. Malgras, est l'in-8° qui me les a fournies. Je n'invente pas, je lis; et je constate. Plaise à Dieu qu'on n'oublie pas!

Gabriel JEAUNE.



MANIFESTATION DIABOLIQUE EN 1890-1891

Sous le titre : « Une manifestation diabolique, 1890-1891, Étude sur le caractère de faits merveilleux », M. le Dr J. Ségaud, aumônier militaire, et maintenant curé, a publié à Lyon en 1899 un volume in-8° de 300 pages, dont nous allons prendre quelques extraits, pour fixer ici des faits dont le merveilleux était tel, que le démon pouvait y donner ses manifestations pour œuvres du ciel, et se montrer littéralement le « singe de Dieu ». Nos lecteurs y trouveront certainement un grand et réel intérêt.

*
* *

M^{me} N... vivait dans une communauté ; souvent, en présence d'une vingtaine de théologiens et de médecins, et d'une centaine d'autres personnes simplement témoins, elle eut des apparitions, des visions, des extases. Elle discernait les consciences, elle voyait à distance des personnes et des objets inconnus. Elle ressentait parfois des douleurs corporelles, et même des stigmates. Était-elle une Catherine de Sienne, une Marie d'Agréda, une Thérèse de Jésus ? Avait-elle l'esprit de François d'Assise, de Philippe de Néri, et de François de Sales ?

Son supérieur fit un rapport officiel à l'évêque ; théologiens et médecins se posèrent toutes les questions usitées en de tels cas ; et il semblait que M^{me} N... n'était ni hypnotisée, ni hystérique, ni somnambule, ni spirite. Il semblait aussi, hélas ! qu'aucun des faits extraordinaires qu'on voyait en elle ne présentait les caractères du surnaturel divin, et pouvaient au contraire s'expliquer par l'action du démon. Il y avait d'abord doute ; moyennant quelques principes, il y eut certitude. L'évêque prononça, jugea, condamna : aucun nouveau fait n'apparut : le démon était démasqué.



La voyante apercevait le Sauveur, la sainte Vierge, des anges et des saints.

Elle voyait le Sauveur sur sa croix, dans des rayons lumineux ; ou, se faisant petit enfant, assis près d'elle après sa communion.

La sainte Vierge portait une robe avec des reflets de lumière dans ses plis ; sa couronne était faite aussi de lumières diverses ; et elle lui parlait en français, en allemand, en latin, lui dictant des lettres dans l'obscurité, ou même chantant devant elle.

Les anges n'avaient pas d'ailes, et leurs habits étaient de lumières de diverses couleurs ; ils lui disaient pour quelles fautes certaines âmes étaient en purgatoire.

Les saints étaient habillés comme les anges, plusieurs même étaient plus beaux. La voyante les distinguait bien entre eux, mais ne savait le définir.

Elle voyait mieux le ciel, où Jésus, Marie, et Joseph étaient seuls avec leurs corps ; et les saints avec les anges y célébraient les mêmes fêtes qu'ici-bas, lui adressant même quelquefois de magnifiques sermons. Elle conversa même avec plusieurs d'entre eux ; et la sainte Vierge lui demanda des prières pour la canonisation de la bienheureuse Marguerite-Marie de Paray-le-Monial.

Un jour, elle se vit en purgatoire, plongée au milieu des flammes ; et elle comprit que l'enfer était au-dessous, « espace immense en longueur et en largeur, et d'une profondeur insondable », d'où les damnés « font des gestes contre Dieu, avec un air désespéré ».

Un autre jour, la sainte Vierge la prend par la main, et la fait voyager : elle reconnaît Lyon, Châlons-sur-Marne, Paris... Le ciel est orageux, une main sort des nuages, frappe ces villes avec une verge, jette des flocons de feu ; et tout s'enflamme comme du papier, « Paris surtout ».

Quelquefois, après sa communion, elle tombe en extase : la sainte Vierge lui fait une belle instruction, lui présente l'Enfant Jésus, lui apprend à « adorer Dieu aussi parfaitement

qu'il s'adore lui-même » ; lui prête même son propre cœur pour qu'elle communie mieux, se revêt d'habits sacerdotaux, dépose une hostie sur sa langue, et lui enseigne que c'est elle qui fut la première à offrir le sacrifice de la sainte messe à la sainte Trinité.

*
* *

M^{me} N... voyait les consciences, et disait le mot juste. Une religieuse et une novice avaient décidé ensemble de quitter le couvent ; elle le leur reproche, et elles l'ont reconnu. — A la supérieure d'une communauté éloignée, elle écrit que telles et telles se relâchent de la discipline ; c'était vrai. — A tels personnages ecclésiastiques, dont un évêque, elle donne des avis sur quelques points utiles : ils en reconnaissent la justesse. — A des visiteurs elle révèle des particularités de leur vie antérieure, soit le bien, soit le mal : tous en sont frappés.

Une fois, une dame avait fait plus de vingt lieues pour venir la voir ; puis lui dit tout à coup : « Mon fils passe aujourd'hui son examen : est-il reçu ? — Oui, il est reçu. — Dans quel rang ? — Je ne sais pas, tous les candidats ne sont pas encore passés. » — Et à l'heure même où les examinateurs faisaient connaître le résultat définitif, la visiteuse de M^{me} N... l'avait déjà appris de sa bouche.

Une autre fois, on lui présente la photographie d'un groupe d'une vingtaine de religieuses d'un monastère d'Autriche. Elle en désigne deux comme venant de mourir. Le fait fut vérifié et trouvé exact.

Un jour, le supérieur avait choisi quelques questions à lui poser durant son extase, et en oublia une. La voyante le lui indiqua.

Un autre jour, il avait dans son carnet une lettre qu'il n'avait pas encore lue ; elle lui révéla son oubli.

Quelquefois, on donnait à la voyante des lettres non cachetées, de demandes à la sainte Vierge ; sans les ouvrir, elle donnait la réponse. On les cacheta, et toutes les réponses continuèrent à être exactes. A d'autres personnes qui lui

écrivait, elle disait ce qui leur était arrivé tel jour, à tel moment.

*
* *

Elle souffrait quelquefois, dans une extase, les douleurs d'une agonie comme celle de Jésus aux Oliviers, et apercevait Jésus lui-même « exprimant la sueur de sang ». Cette vue la faisait horriblement souffrir, et Jésus lui révélait que la cause en était les vols sacrilèges commis dans les églises et les mauvaises communions. Cette agonie durait deux heures.

Elle avait aussi son crucifiement. Vers midi, elle se trouvait en extase sur le Calvaire en face d'une croix, la sainte Vierge plaçait cette croix près d'elle pour qu'elle s'étende dessus. Sur une toile, près de là, étaient des clous, un marteau, des tenailles, une lance, une couronne d'épines; et la sainte Vierge la crucifiait, faisant l'office des soldats de Pilate et des bourreaux; lui causait, la consolait, s'éloignait ensuite, puis revenait la « décrucifier ».

En certains jours, M^{me} N... s'agenouillait sur la barre de fer de son lit, y était en extase, et se tenait dans des positions étonnantes d'équilibre. En d'autres jours, dans la chapelle, elle fixait un être invisible, tenait longtemps les bras en croix, et avait le front si ruisselant de sang, que les témoins devaient l'éponger avec des linges.

Au reste, l'agonie et le crucifiement dont on a parlé l'avaient favorisée des stigmates. Ainsi, à la tête, au-dessus du front, des taches soit rosées soit noirâtres, lui formant comme un bandeau, marquaient la place de la couronne d'épines. — Aux¹ deux mains, une plaque rouge, rectangulaire, nettement délimitée, rappelait les clous. — Au côté gauche, une autre plaque rouge, d'abord de quatre à cinq centimètres, plus tard de sept à huit, sur trois de large, avec une zone médiane d'un rouge plus vif, recouverte d'un épiderme rugueux et brun noirâtre, prouvait le coup de lance. — Enfin, aux pieds, la même plaque rouge qu'aux deux mains.

De tous ces stigmates coulait quelquefois du sang, en quantité variable. Des pieds et des mains, ce n'était guère qu'un

suintement; du côté gauche de la poitrine, les vêtements en étaient pénétrés; mais du front il coulait sur ses joues, et parfois jusqu'à terre. Or, tout cela, non seulement durant les extases, mais souvent pendant la messe célébrée dans la chapelle, même hors de sa présence.

*
* *

Évidemment, tous ces faits n'allaient pas sans une mission. Aussi, l'extatique entendit-elle un jour la sainte Vierge lui dire : « Je suis venue ici pour la France et pour l'Europe; je veux qu'on me bâtisse ici une église, sous le vocable de « Marie, reine de la paix chrétienne »; j'en charge le supérieur : il élèvera un autel à sainte Philomène : il creusera un puits à l'extérieur de l'église, qui sera le « puits de la paix », et dont l'eau sera miraculeuse; un autre à l'intérieur, le « puits de la pénitence », où pécheurs et francs-maçons viendront se convertir... » Et elle lui dicta ensuite deux lettres ou circulaires, pour demander des offrandes.

*
* *

Au jugement des théologiens et des médecins, M^{me} N..., qui avait alors trente-trois ans, était sincère, humble, vertueuse, de bonne foi; ne fut jamais sujette à la catalepsie, à l'hystérie, ou à un somnambulisme quelconque, et jamais aucun docteur ne l'hypnotisa. Tous les témoins reconnaissaient même qu'il n'y avait « rien de plus digne, de plus beau, de plus naturel, que cette fille en extase », et tout ce qu'elle disait, révélait, ou faisait, était pour le bien de ceux qui l'approchaient.

Or, il fallait aboutir à un but pratique : faire déclarer par l'évêque le surnaturel divin de ces extases et de ces stigmates; bâtir ensuite l'église dans les conditions indiquées.

La déclaration de l'évêque exigeait des précautions, une enquête canonique, une étude approfondie aux deux points de vue de la science et de la théologie mystique; puis la communication du dossier au Saint-Siège.

Les êtres invisibles qui apparaissaient à la voyante s'impacientèrent. Un jour, ils lui firent tant de reproches, que l'un d'eux lui planta au front une aiguille qu'elle avait à sa coiffe. Le médecin, averti, dut faire une incision, reconnut sa présence entre l'os frontal et le périoste, et l'en arracha. Il l'a conservée, ajoutant qu'il fallait une main bien habile pour l'enfoncer de cette sorte.

Un autre jour, les invisibles lui dictèrent une lettre à l'évêque, pour le presser de s'occuper plus rapidement de cette affaire : et cette lettre était tout au plus polie. Plus tard, ils lui en dictèrent une autre, qui l'était moins encore. — Évidemment, la voyante obéissait, mais ce style, sous la dictée d'un saint, ne se comprenait guère.

Les choses en étaient là, quand le dossier fut confié à un ecclésiastique très versé dans ces questions, et qui avait déjà étudié et jugé de nombreux faits analogues.

Quelques semaines après, dans un rapport oral, de près de quatre heures, devant l'évêque et la commission épiscopale, le savant théologien développa et prouva ces trois propositions :

1^o La plupart des phénomènes en question ne peuvent s'expliquer naturellement. Il faut donc y reconnaître le surnaturel.

2^o Aucun de ces phénomènes n'exige l'intervention de Dieu. Il n'y a donc pas nécessairement le surnaturel divin.

3^o Beaucoup de ces phénomènes portent la marque de l'influence du démon. Il n'y a donc là que le surnaturel diabolique.

L'évêque et son conseil étaient fixés, et le jugement épiscopal ne fut pas la déclaration que réclamaient les invisibles.

De ce jour, la voyante fut débarrassée de ses visions et de ses stigmates ; et le diable ne put avoir l'église et les pèlerinages qui auraient été son œuvre. Il y eût fait éclater un jour la supercherie et le mensonge, pour jeter ainsi le discrédit sur les vraies manifestations de la sainte Vierge et des saints.

Dieu le laisse faire un temps, sans doute, mais il trace des

limites à sa puissance; il permet ses apparitions et ses « singeries », mais il veut qu'il s'y trouve des indices qui le démasquent. Les faits qu'on vient de raconter le prouvent à qui les examine avec soin; et les manifestations spirites que nous étudions quelquefois dans cette *Revue du Monde Invisible* en fournissent la démonstration.

Alix BECK.



LE SIXIÈME AGE DE L'ÉGLISE

(SUITE.)

VI. — L'Église de Philadelphie (suite)

§ 2. — *Le Sixième Sceau*

Afin de rendre aussi claire que possible la méthode que nous avons adoptée, nous prions nos lecteurs de se représenter les Sept Ages de l'Église sous la figure de sept cercles inscrits les uns dans les autres et tangents par leurs circonférences à l'extrémité du diamètre du plus grand de ces cercles. Ils remarqueront que, de la sorte, les sept cercles s'emboîtent, ayant chacun, pour diamètre, un segment du diamètre du plus grand. Ce diamètre sous-tend ainsi tous les cercles, en *corde* d'un double *arc* formé par leurs demi-cercles supérieurs et inférieurs.

Si, à chaque extrémité de ce diamètre, nous inscrivons les deux lettres grecques A et Ω, nous constatons que la ligne droite traversant tous les cercles, les mesure en parties proportionnelles, de telle sorte que chaque petit diamètre n'est qu'une fraction du plus grand, lequel se continue sans interruption *en une seule ligne*. Et, ainsi, chaque petit cercle est rigoureusement solidaire de celui qu'il contient et de celui qui le contient.

Ceci posé, reprenons la suite de notre étude. Les lecteurs nous permettront de rappeler ce que nous avons écrit au sujet des Sceaux.

L'Épître étant, à nos yeux, l'avertissement, le Sceau, la Trompette et la Coupe ne sont que la confirmation de cet « avertissement ». — Mais il nous faut remarquer tout de

suite qu'ils se distinguent les uns des autres par une particularité. L'Épître est l'admonition que l'apôtre est chargé de faire entendre, le Sceau est le tableau mis sous les yeux du seul apôtre. — La Trompette et la Coupe, au contraire, sont les signes confirmatifs que Dieu *doit rendre publics* lui-même. La réunion des quatre manifestations fournit une prophétie complète.

Dès le chapitre iv de l'*Apocalypse*, saint Jean nous prévient qu'il a eu une *seconde vision* et qu'en cette seconde vision, il a vu les sept tableaux qu'il nous décrit :

« Après cela, je vis : et voici un seuil ouvert dans le ciel, et la première voix que j'avais entendue comme la voix d'une trompette parlant avec moi, me dit : « Monte ici, et je te montrerai ce qu'il faut qu'il arrive après cela.

« Et sur-le-champ, je fus (ravi) en esprit... »

Ainsi, cette seconde vision est bien la suite et la confirmation de la première. Les mots latins *quæ oportet fieri post hæc* expriment, sans doute possible, que les tableaux qui vont être exposés aux yeux de l'apôtre sont dans la dépendance logique et chronologique des Épîtres, désignées par le démonstratif neutre au pluriel *hæc*.

Tout le chapitre quatrième est consacré à la description sublime du ciel où Jean est admis et entra par la « porte ouverte ». — Au chapitre v, l'apôtre débute en ces termes :

Et vidi, in dextera sedentis super thronum, librum scriptum intus et foris signatum sigillis septem. « Et je vis, dans la droite de Celui qui est assis sur le trône, un livre écrit *dedans et dehors*, scellé de sept Sceaux. »

Il y a eu *sept* Épîtres prémonitrices. Voici un livre « scellé de *sept* Sceaux » correspondants. Il est écrit « dedans », c'est-à-dire que l'avenir y est présent aux yeux de Dieu qui l'a disposé, et « dehors », c'est-à-dire qu'il *peut* être lu par ceux à qui Dieu accorde le don de prophétie.

Un ange crie, d'une grande voix : « Qui peut ouvrir le livre et en rompre les Sceaux ? »

Mais nul, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ne peut ouvrir le livre, ni même le lire au dehors. — Seul, le

« Lion de Juda », qui est l'agneau « comme immolé » prend ce livre et en rompt les cachets.

L'ange appelle saint Jean, et lui dit : *Viens et vois.*

Le premier Sceau est rompu, et voici ce qu'écrivit l'apôtre :

« Et je vis, et voici un cheval blanc, et celui qui était assis dessus avait un arc, et une couronne lui fut donnée, et il sortit vainqueur pour vaincre. » — *Et vidi : et ecce equus albus, et qui sedebat super illum habebat arcum, et data est ei corona, et exivit vincens ut vinceret.*

Ce cavalier monté sur le « cheval blanc » part du point A à la naissance du grand diamètre. Il va traverser tout le cercle jusqu'au point Ω. — Il est dit : « une couronne » ou, mieux, « la couronne lui fut donnée ». Or, cette « couronne » ne sera donnée qu'au terme du parcours, puisque — nous l'avons vu à la fin de la sixième Épître, — cette « couronne » est encore indécise à la fin du sixième Age (*ut nemo accipiat coronam tuam*). Mais cette indécision n'existe que pour les suivants du cavalier, car lui-même est sorti POUR VAINCRE. Il doit donc vaincre.

Le participe *vincens*, le verbe *ut vinceret*, prouvent que ce cavalier est le même personnage qui, dans chaque Épître, est interpellé par les mots *vincenti* ou *qui vicerit*. Il faut donc voir en lui, soit un ange porteur de la parole de Dieu, qui « a pris l'essor » dès le premier Age, *Éphèse*, et traverse victorieusement tous les siècles jusqu'au jugement final, *Laodicée*, soit l'Église militante, à laquelle la promesse de victoires successives est faite par le Sauveur.

Un assez grand nombre de commentateurs ont vu dans ce cavalier le Verbe de Dieu lui-même, traversant les Sept Ages en ligne droite, d'A en Ω, tandis qu'autour de lui bouillonnent les passions humaines.

La fin de la phrase : *Exivit vincens ut vinceret* est exprimée, dans le texte grec par six mots sur lesquels nous reviendrons sommairement :

Καὶ ἔξῃλθε νικῶν καὶ ἵνα νικήσῃ.

*
* *

Nous avons vu précédemment les concordances du cin-

quième Sceau et de la cinquième Épitre. Nous voici parvenus au sixième Sceau :

Et vidi, cum aperuisset sigillum sextum : et ecce terræmotus magnus factus est, et sol factus est niger tanquam saccus cilicinus ; et luna tota facta est sicut sanguis ;

Et stellæ de cœlo ceciderunt super terram sicut flicus emittit grossos suos, cum a vento magno movetur ;

Et cœlum recessit sicut liber involutus ; et omnis mons, et insulæ de locis suis motæ sunt ;

Et reges terræ, et principes, et tribuni, et divites et fortes, et omnis servus et liber absconderunt se in speluncis et in petris montium ;

Et dicunt montibus et petris : Cadite super nos, et abscondite nos a facie sedentis super thronum ; et ab ira Agni ;

Quoniam venit dies magnus iræ ipsorum : et quis poterit stare ?

*
* *

Et je vis, lorsqu'il eut ouvert le sixième Sceau : et voici qu'il se fit un grand tremblement de terre.

Il faut remarquer, dès l'abord, que les événements suivent l'ouverture de chaque Sceau. Si, donc, nous tenons les Épitres pour l'avertissement, le Sceau nous apparaît comme la conséquence des faits bons ou mauvais au sujet desquels Dieu a loué ou blâmé l'ange de chacune des Églises.

Ici l'ouverture du Sceau met sous les yeux de Jean un tableau d'épouvante et de châtement. Tout l'Age de Philadelphie est dominé par des catastrophes et des violences.

Et, d'abord, le « grand tremblement de terre » dont souffrirent Sardes et Philadelphie, et même Laodicée. N'est-ce pas, ainsi que nous l'avons établi précédemment, la secousse de la « grande révolution » ? Rendue possible, provoquée même par les crimes de l'Age précédent, elle éclate à la fin de cet Age, le 5 mai 1789.

A partir de ce moment, le mouvement sismique ne s'interrompt plus et se propage à toute la terre. Nous allons le suivre et le reconnaître à toutes les pages de l'histoire contemporaine, en observant les signes que décrit l'apôtre avec une terrifiante concision.

*
* *

Et le soleil devint noir comme un sac de crin.

Métaphoriquement, ce soleil est le flambeau de l'éternelle vérité. Presque tous les commentateurs s'accordent pour y voir la divine face du Sauveur, la lumière de la doctrine évangélique. — Son « obscurcissement » est, en effet, continu et progressif, si bien que, lorsque la « lumière dans le ciel » *Lumen in cœlo*, se sera éteinte, il faudra le *Feu ardent* des catastrophes publiques pour éclairer les ténèbres du monde descendant dans la nuit de l'erreur et du crime.

Nous disons que cet obscurcissement est progressif. C'est une éclipse lente et continue.

En 1791, la Constitution civile du clergé; — en 1793, apostasie de Gobel, culte de la raison; — en 1794, parodie de Prairial, fête de l'Être suprême; — en 1800, retour de la lumière par le Concordat, mais avec la restriction des articles organiques.

De 1815 à 1872, le Soleil divin se reprend à briller, mais d'innombrables nuées s'interposent entre sa face et la terre. Passons sous silence les singulières atténuations, les étranges « embellissements » qu'essaient d'ajouter à la doctrine, sous prétexte d'« amour fraternel », les écoles philosophiques et littéraires, les bavardages du romantisme, les lamentables puérilités ou les odieuses parodies de Saint-Simon, de Fourier, du « Père Enfantin », les Phalanstères, les Fraternités, et, parmi les sectes, l'illumination, le spiritisme, les théosophies, les occultismes de tout acabit. — Tenons-nous-en aux attaques directes contre le Christ, contre l'Église, contre l'Évangile, contre les saintes Écritures : la rébellion de Lamennais, les négations de Strauss et des critiques allemands, le système ondoyant de Renan, et, pour finir, le bavardage pseudo-scientifique de l'« exégèse moderne ». Oui, le Soleil, la Face de l'Homme-Dieu, n'apparaît plus aux hommes que comme un flambeau dont la clarté passerait à travers un « sac de crin ». Et n'oublions pas que le sac de crin, le « cilice », est le vêtement de la pénitence.



Et toute la lune devint comme du sang.

Si le Soleil, l'astre éclairant est pris pour l'image et l'emblème du Christ en personne, la Lune est l'astre éclairé, le reflet du Christ. Elle est donc l'Église, entendue selon le sens *plebs adunata sacerdoti*.

Or, est-il exagéré de dire que toute l'Église, depuis cent dix-sept ans, a été teinte en sang?

Rappelons-nous les paroles du cinquième Sceau.

Saint Jean nous a dit qu'à l'ouverture de ce Sceau, les âmes des martyrs dormant sous l'autel ont crié vengeance vers Dieu, et Dieu, après les avoir vêtues de robes blanches, leur a dit de patienter encore un peu de temps jusqu'à ce que fût complété le nombre de « leurs frères, serviteurs de Dieu comme eux, qui doivent être mis à mort comme eux ».

Nous avons assigné pour époque à ce cinquième Sceau les siècles écoulés de l'an 1457 à l'année 1800. — C'est donc surtout depuis ce moment que l'Église (la Lune) est devenue « comme du sang ». Mais, dans l'incertitude historique des points de départ, et nous référant à la notice de Strabon, qui fait Sardes, Philadelphie et Laodicée solidaires du même « tremblement » de terre, nous commençons le dénombrement des martyrs, dont le sang glorieux a empourpré l'Église, aux débuts de la Révolution. Personnellement, nous avons eu, dans notre propre famille, un prêtre massacré obscurément *le jour même de la prise de la Bastille*.

Or, ils sont innombrables, les témoins du Christ égorgés depuis le 14 juillet 1789, tant en France que dans les pays étrangers. Sans parler des missionnaires morts ou mourant encore au milieu des païens et des idolâtres, comment faire le compte des victimes de la fureur antireligieuse? Il faudrait citer, non seulement l'admirable ouvrage de Taine, *Les Origines de la France contemporaine*, mais aussi toutes les annales de la France, les chroniques provinciales et jusqu'au beau livre, tout récent, d'Oscar Havard, *la Persécution et la Résistance*, ceci pour la seule période, relativement pacifique, qui précède l'année 1792. Cette année-là, en effet, les journées

de septembre sont ensanglantées par les massacres des prisons, notamment aux Carmes, où périrent tant de prêtres réfractaires à la Constitution civile du clergé.

Il est oiseux de rappeler les victimes de la guillotine à Paris et dans les départements, les égorgements de la Glacière, de Lyon, de Nîmes, de Toulon, d'Arras, de Nantes, de la Vendée. Au dire du républicain Prudhomme, l'Ouest, à lui seul, fut dépeuplé d'un *million* d'habitants.

Viennent le Consulat et l'Empire. Bonaparte fait fusiller de nombreux ecclésiastiques. Il fait enlever le pape Pie VII par le général Radet et l'enferme à Savone, puis à Fontainebleau. Par ses ordres, son frère Joseph, roi de Naples, fait exécuter trois cents prêtres ou catholiques du royaume des Deux Siciles.

Que dire de l'assassinat de Mgr Affre, archevêque de Paris, sur les barricades des Journées de Juin, du meurtre de Mgr Sibour au pied de l'autel, de l'égorgement de Mgr Darboy et des otages à la Roquette? Que dire de l'assassinat de Rossi, ministre du pape Pie IX, de la fuite de celui-ci à Gaète, de la mort glorieuse de ses soldats à Castelfidardo, de la surprise de Rome par les Piémontais de Cadorna, le 4 septembre 1870?

Que dire du Kulturkampf en Allemagne, des décrets de 1880, de la Séparation et des Inventaires de 1906, des trois lois Briand, dont la dernière en date est du 3 janvier 1907? Oui, « la Lune est devenue comme du sang », car, à aucune époque, sinon aux « dix jours » de l'Église de Smyrne, la chrétienté ne fut plus abondamment « saignée » qu'en nos jours.



Et les étoiles tombèrent du ciel comme le figuier laisse tomber ses fruits verts lorsqu'il est secoué par un grand vent.

Si nous assimilons le Soleil au Christ et la Lune à l'Église, les autres astres nous paraîtront également assimilables à des personnalités, des milices ou des œuvres du catholicisme. Et, de la sorte, nous trouverons la confirmation des paroles du

Sauveur dans les évangiles, telles que nous les avons citées aux premiers chapitres de cette étude.

Or qu'est-ce que ce « grand vent » qui fait tomber les fruits verts du figuier, sinon la suite de rafales qui, depuis 1879, ébranle l'édifice religieux en France, terre classique de la persécution religieuse?

Mais là ne nous paraît pas tenir, sinon le sens *littéral*, du moins *tout* le sens de ces paroles.

Les « étoiles » sont des astres indépendants de notre système solaire, et, par métaphore, elles représentent des *clartés* qui apportent leur concours à la clarté lunaire. On y peut donc voir les luminaires de troisième ordre éclairant la nuit des intelligences, des concours indirects d'efforts tendant à la propagation du christianisme.

De ces concours, les uns se manifestent dans le cercle de l'obédience catholique et dans ce que nous nous risquerions à appeler « le système solaire de l'enseignement de Rome », telles les planètes qui gravitent autour du soleil. Les autres, astres indépendants de la direction de Rome, peuvent être des contributions, volontaires ou non, à la vérité une, — comme le sont, par exemple, les preuves de la véracité des Livres saints que l'on trouve soit dans les monuments de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Assyrie, soit dans les contrefaçons bouddhiques ou brahmanistes de notre religion, soit enfin dans la survivance, au sein des religions païennes, des traces d'une vérité primordiale, venue des temps préhistoriques et obscurcies depuis lors par la dégradation intellectuelle, morale et même physiologique des races dans les croyances desquelles nous les retrouvons.

Or, n'est-il pas chaque jour plus évident que ces petites lueurs fragmentaires de la vérité « tombent » presque partout d'un « ciel » obnubilé par la progressive conquête du globe par l'athéisme, — que les peuplades sauvages, touchées par la « civilisation », prennent à celle-ci beaucoup plus de ses vices que de ses vertus, — qu'à la place du fétichisme et de l'idolâtrie, si abjects soient-ils, les trafiquants en contact avec les tribus grossières ne leur apportent qu'un athéisme plus abject encore, — que les races douces d'une vitalité engourdie, et

soudainement ranimée, n'empruntent à notre « progrès » que les engins de mort qu'elles retournent contre nous? — N'est-il pas plus manifeste encore que les sectes, chrétiennes de nom, se dissolvent et s'émiettent, que, nées de la haine contre Rome, elles retournent logiquement à l'athéisme, conséquence de leur première négation, tel le protestantisme, au sein duquel on trouve autant de formes de croyance que d'*opinions* individuelles?

Enfin, n'est-il pas normal d'assimiler à la « chute » des étoiles celle des hommes qui, appelés par l'Église à enseigner l'Évangile, se sont fait de leur douteuse science un bélier pour battre en brèche la religion qu'ils ont reçu mission de prêcher?

*
* *

Et le ciel se retira comme un volume qu'on enroule.

Les Livres saints n'ont pas d'expression plus forte que celle-ci. — L'Apocalypse vient de nous faire assister à l'obscurcissement du Soleil, à l'ensanglantement de la Lune, à la chute des astres. Afin d'achever cet effrayant tableau, elle y ajoute la disparition du firmament lui-même, et l'image est aussi grandiose que terrifiante : « comme un volume qu'on enroule ».

Est-il besoin ici de rappeler aux lecteurs que cet « enroulement du volume » est emprunté par l'apôtre à l'acte usité en son temps, où les manuscrits précieux, tracés sur parchemin ou sur des étoffes spéciales, s'enroulaient (*involutus*) autour d'une baguette, ce qui permettait de les enfermer en des étuis ou « écrins » (*scrinium*). Le *liber* (livre), en pages ou tablettes détachées, ne devait se généraliser que beaucoup plus tard.

Or, qu'est-ce que ce « ciel » qui se retire, sinon le grand livre ouvert par Dieu aux regards des hommes et dont tout l'enseignement se manifeste soit par le spectacle de la nature, soit par l'étude des grandes leçons philosophiques, sociales, scientifiques, historiques, que la divinité donne à l'homme? — En ôtant à ceux-ci l'intelligence de cet enseignement

suraturel, Dieu les abandonne à leurs seuls instincts animaux et les laisse retomber à leur condition dégradée. Que si l'on cherche un commentaire de ces terribles paroles, on le trouve dans le poète Ovide, celui qu'on a pu désigner de ce beau titre : « le plus chrétien des poètes païens ».

Or voici en quels termes Ovide précise la différence entre l'homme et les animaux :

*Pronaque quum spectent animalia cœtera terram,
Os homini sublime dedit, Cœlumque tuum
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.*

Nous le demandons à tout observateur de bonne foi, la caractéristique du « progrès », depuis la Révolution, n'est-elle pas l'oubli *progressif* du « ciel » et des promesses de la vie future, corollaire de la frénésie qui emporte les appétits humains à la conquête de la terre ? Et les exemples manquent-ils pour illustrer le texte formidable de l'Apocalypse ?

N'est-ce pas depuis cette époque que la terre est véritablement conquise par les navigateurs et les explorateurs de tout genre, de Cook et de Lapérouse à Livingstone, à Stanley, à Baker, à Lockwood, à Greeley ? Si bien que ce globe, devenu trop étroit aux investigations de la créature humaine, n'a plus d'inconnu à lui offrir que les solitudes glacées des pôles, les abîmes de l'océan, où commencent à descendre les submersibles, et les seize lieues d'air, que vont bientôt pénétrer les ballons et les aviateurs ?

En 1830, le roi Charles X, champion de la chrétienté, s'emparait d'Alger autant pour la gloire de la religion catholique que pour la sauvegarde de l'honneur français. Aujourd'hui, c'est pour la lutte « économique » que les mercantis européens envahissent, rançonnent et pillent les peuples réputés inférieurs, au point que, réveillés par eux de leur sommeil séculaire, quelques-uns de ces peuples ont fait preuve d'une vitalité imprévue et, comme le Japon vainqueur de la Russie, fait trembler le vieux monde sous la menace, désormais certaine du « Péril Jaune » ?

Qu'est-ce que le « Socialisme », sinon le plan coordonné et persévérant des revendications prolétariennes, l'ascension

des classes laborieuses, réclamant, au nom de la justice sociale, non l'application intégrale des saintes doctrines du christianisme, mais la répartition égale des « biens de la terre », sans respect des volontés d'une Providence qu'on nie par un épouvantable blasphème : NI DIEU, ni maître ?

« Soleil obscurci, lune ensanglantée, étoiles croûlantes, ciel replié. » — Écoutez l'écho et la paraphrase de ces signes prodigieux. Ils n'ont pas été inventés pour les besoins de notre thèse; ils se résument en ces paroles tombées de la tribune du Parlement, de la bouche du ministre Viviani :

NOUS AVONS ÉTEINT LES LUMIÈRES DU CIEL.

*
* *

Et toute montagne et les îles furent changées de leur place.

Ici, un simple coup d'œil sur la carte du monde suffit à expliquer ces paroles.

Depuis la venue du Sauveur, la terre a subi bien des révolutions et des changements.

Elle a vu mourir l'empire romain, naître les peuples d'Europe, tomber les monarchies asiatiques : Parthes, Perses; apparaître l'Islam, disparaître Constantinople.

Elle s'est agrandie de tout un continent, l'Amérique, et d'îles et d'Archipels gigantesques, comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Papouasie, Bornéo, Sumatra, Célèbes, les Moluques, les Philippines. Des régions dont l'existence n'était que soupçonnée des anciens, ont été définies et explorées : Madagascar, l'Afrique du Sud et du Centre, la Sibérie, la Scandinavie, l'Extrême-Orient.

Mais c'est depuis la Révolution, surtout, que les fluctuations humaines ont le plus fréquemment modifié la face de notre planète. Énumérons-les :

En 1792, l'Europe se partage en huit grands États : France, empire d'Autriche, Prusse, Angleterre, Russie, Turquie, Suède et Norvège, Espagne et une vingtaine de royaumes ou principautés de second ordre : Portugal, Suisse, Deux-

Sicules, États pontificaux, Danemark, Bavière, Wurtemberg, Saxe, Hongrie, Savoie, etc.

Dix ans plus tard, Bonaparte, premier consul, commence à bouleverser l'Europe.

En 1805, à Austerlitz, il dompte l'Autriche; en 1806, à Iéna, la Prusse. Déjà l'Italie est un royaume annexe de l'empire français. De 1808 à 1812, il a fait, de son frère Joseph, un roi de Naples, puis d'Espagne, le remplaçant, à Naples, par son beau-frère Murat; de son frère Louis, un roi de Hollande; de son frère Jérôme, un roi de Westphalie, royaume factice créé tout exprès. Pour le conquérant, né de la Révolution et précurseur de l'Antéchrist, dont le nom est écrit *Neapolio* (le nouvel Apollyon), sur la colonne Vendôme, il n'existe plus ni Alpes, ni Pyrénées, ni Rhin, ni Vistule, ni Danube, ni Niémen. Il a dépouillé de vieilles dynasties; il retient le pape prisonnier à Fontainebleau, et nomme son fils LE ROI DE ROME. Pour faire tout cela, il ne lui a fallu que *huit ans*.

Mais voici qu'entre en scène Celui qui, dans les Livres saints, se désigne lui-même de ces noms formidables : « Le Seigneur Dieu, clément et faisant l'aumône, magnanime et patient, véridique et justicier, miséricordieux pour les milliers, effaçant les iniquités, les crimes et les péchés, devant qui nul n'est innocent par lui-même, et qui recherche l'iniquité des pères en leurs enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération. » Devant sa Face, le colosse impérial se dissout comme un spectre de nuées : *Et quis poterit stare*. Les « généraux Décembre et Janvier », selon l'expression populaire, ont mis en déroute la « Grande Armée ». Le feu à Moscou, le froid à la Bérésina ont fait l'œuvre terrible. Des six cent mille combattants, qui ont franchi la Vistule, trente mille se rassemblent à Varsovie, puis en Saxe.

L'« Aigle rapace », qui a arraché Pie VII de Rome, essaie de reprendre son vol. Vain essor. Après Lutzen, Bautzen, Dresde, c'est Leipzig, la « bataille des Nations », et Napoléon, vaincu, recule vers la France.

Six mois encore d'épopée, l'incomparable campagne de France, et Paris est occupé par les Alliés. Encore Cent jours,

et c'est la chute suprême du Géant, le 18 juin 1815, dans la « sombre plaine » de Waterloo.

Pour faire tout cela, Dieu n'a compté que trois années. Trois îles ont été « changées de leur place » : la Corse, presque ignorée, est devenue française, juste à point pour servir de « berceau » à l'Exterminateur; l'infime Elbe a été sa « prison » moins d'un an et, aux limites du monde, un rocher de l'Atlantique est devenu sa « tombe », et ce rocher a pour vocable le nom de l'illustre sainte qui découvrit la Vraie Croix, à Jérusalem, et dont le fils, empereur lui aussi, arbora la Croix sur son *Labarum*.

1815. — Congrès de Vienne. La France qui changea de place les « montagnes » et déborda par-dessus les Alpes et les Pyrénées, par-dessus le Rhin jusqu'à la mer du Nord et l'Oder, est violemment ramenée en deçà même des limites de la République. Dix ans ont vu naître, resplendir et s'éteindre le météore destructeur.

Dieu accorde au monde un demi-siècle de calme relatif, pendant lequel des secousses locales se font seules ressentir. Les colonies espagnoles d'Amérique se séparent de leur métropole, la Grèce s'affranchit du joug ottoman, l'Égypte s'érige en vassalité indépendante. Nous ne parlerons qu'au verset suivant des perturbations sociales.

Mais les grandes commotions recommencent. — Voici que l'Autriche, battue par les Franco-Italiens, perd la Lombardie et la Vénétie, et le Piémont devient le noyau du royaume d'Italie. — Napoléon III a proclamé le « principe des nationalités ». En conséquence, la Prusse s'empare du Schleswig. En 1866, Sadowa déplace les « montagnes », qui limitaient l'hégémonie autrichienne. Désormais, c'est l'Allemagne *protestante* du Nord qui l'emporte, et la Lune rougie de l'Église saigne par les artères des nations *catholiques*.

Dans le Nouveau Monde, la guerre de Sécession, après avoir désuni les États de l'Union, les soude d'une fusion plus étroite. Dans l'Extrême-Orient s'accomplit, inaperçue de l'Europe, la grande révolution qui fait passer le Japon du gouvernement féodal des *Shogouns* aux mains de son illustre Mikado Moutsu-Hito, encore glorieusement régnant.

Et, tout à coup, se produit l'effrayant cataclysme de 1870. Sedan abat la Fille aînée de l'Église; le canon du général Cadorna force la Porta Pia. Il n'y a plus de Rome, il n'y a plus de France, — au moins pour trente-six ans. Les Vosges sont devenues frontières, les monts de la Romagne ne couvrent plus le patrimoine de saint Pierre. — Les mille ans sont accomplis depuis le règne de Charlemagne. Satan, délié, règne sur le monde *pour un peu de temps*.

Est-ce tout? Non. — Six ans plus tard, la Russie franchit les Balkans, comme elle a franchi le Caucase, en 1850. Elle va plus loin, dépasse le Bolor, touche au Pamir et à l'Altaï. Vingt-cinq ans encore, et les *Kopjes* du Transvaal s'aplaniront sous les pieds des soldats anglais, et le mystérieux Thibet lui-même ne sera plus protégé par la barrière gigantesque de l'Himalaya.

Et que d'autres « montagnes » changées de place! Qui donc, au début du dix-neuvième siècle, eût prévu, les royaumes de Grèce, de Roumanie, de Serbie, de Belgique, de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, les principautés de Bulgarie et du Monténégro, l'empire (depuis république) du Brésil, le Mexique, le Pérou, l'Argentine indépendants?

Et les « îles » déplacées? — Regardez, derechef, la carte, lecteurs?

Dans le sens littéral, elles sont innombrables, les « îles » déplacées. — Toute l'Océanie passe, de son obscure indépendance, à l'état de vassalité de l'Europe. L'Australie, la Nouvelle-Zélande deviennent anglaises; les Philippines et les Moluques, espagnoles; Bornéo, Sumatra, Java, la Nouvelle-Guinée, hollandaises, au moins en partie. Pendant le conflit franco-anglais, les Antilles, la Réunion, Maurice changent plusieurs fois de maîtres. Tout récemment, depuis dix ans, Madagascar est devenue française.

Au sens métaphorique, l'Angleterre, archipel, est passée du rang de « puissance » à celui de « la plus grande puissance » maritime; le Japon, archipel, est, désormais, l'arbitre du Pacifique et dix ans ne s'écouleront pas qu'il n'ait fondé, à son tour, par voie d'annexion, « la plus grande puissance » mari-

time de l'Extrême-Orient. Dès à présent, on peut considérer que l'Océanie est sa chose.

Littéralement aussi : est-ce que le percement du canal de Suez n'a pas fait de toute l'Afrique une *île* ; le percement du canal de Panama ne va-t-il pas faire du continent américain deux *îles* ?

Et les montagnes trouées, décapitées, escaladées ? — Tunnels du Mont-Cenis, du Saint-Gothard, du Simplon, en attendant le reste, funiculaires du Righi, du Pilate, du Rothorn, de la Jungfrau ? — Demain, l'homme posera son pied sacrilège sur les plus hautes neiges du Caucase, des Andes et de l'Himalaya.

*
* *

Et les rois de la terre, et les princes, et les tribuns, et les riches, et les forts, et tout esclave et homme libre, se cachèrent dans les cavernes et les rochers des montagnes.

Nous avons dit en quel sens nous prenons le nom de « montagnes ». Si, donc, les montagnes sont les frontières des états, et, par extension, ces états eux-mêmes, nous devons voir, dans leurs « cavernes » et leurs « rochers », les refuges et les asiles que peuvent offrir à des fugitifs, soit la fidélité de quelque province, soit les retraites peu sûres de leur législation ; car, s'il arrive que des « rois », des « princes », des « riches » demandent un abri aux cavernes et aux rochers, le plus ordinairement ce sont là les demeures des voleurs, des bandits, des *outlaws* de toute catégorie. Or, quel autre régime que l'anarchie révolutionnaire a jamais engendré des bandits en aussi grand nombre ?

Or, voyons quels sont les grands personnages qui, depuis 1789 ou 1801, se sont, plus ou moins, vainement réfugiés dans les « cavernes » de la légalité et les « rochers » de la politique.

Les rois, d'abord :

Le 5 mai 1789, le roi Louis XVI convoque les États généraux. — En trois ans, trois Assemblées se succèdent, plus funestes l'une que l'autre, hantées de brigands, et le mal-

heureux souverain, après s'être confié à la Constituante, après avoir célébré la fête de la Fédération, après avoir fui à Varennes, après avoir coiffé le bonnet rouge, après avoir maladroitement fait appel à la fidélité des Suisses, après avoir méconnu le dévouement des provinces de l'Ouest, qui vont s'illustrer par une héroïque résistance, est réduit à se livrer à la Convention, la plus odieuse des « cavernes », d'où il ne sort que pour aller au Temple, en attendant l'échafaud du 21 janvier 1793. — Le 16 octobre suivant, sa veuve, la reine Marie-Antoinette, porte, à son tour, sa tête, au couperet.

De 1798 à 1799, le Pape Pie VI, arrêté par Berthier, est retenu prisonnier à Valence.

Le 12 mars 1801, Paul 1^{er}, tsar de toutes les Russies, est assassiné par les conjurés qu'avaient réunis les fantaisies de son despotisme.

En 1806, Ferdinand 1^{er}, roi des Deux-Siciles, perd sa couronne, que Napoléon donne à son frère Joseph. La même année, Louis Bonaparte est créé roi de Hollande.

En 1808-1809, le roi d'Espagne, Charles IX, et son fils, le futur roi Ferdinand VII, sont emprisonnés par Napoléon, qui donne l'Espagne à ce même Joseph, le remplaçant, à Naples, par son beau-frère, Joachim Murat.

La même année, le pape Pie VII, enlevé brutalement de Rome, est interné à Savone, puis à Fontainebleau.

En 1814, Pie VII rentre triomphalement à Rome, tandis que Ferdinand 1^{er} rentre à Naples et Ferdinand VII à Madrid. Joseph, Louis et Murat, fantômes de souverains, sont renversés.

Le 4 mai 1814, après son abdication, Napoléon est relégué à l'île d'Elbe, où il demeure moins d'un an.

Le 15 février 1815, il quitte Porto-Ferrajo, et débarque au golfe Jouan, d'où il marche sans obstacle sur Paris (Cent-Jours).

Le 18 juin 1815, le Titan est foudroyé à Waterloo. Il se confie aux Anglais qui l'exilent à Sainte-Hélène.

Le 6 octobre 1815, Joachim Murat est fusillé au Pizzo, en voulant reconquérir Naples.

Le 5 mai 1821, Napoléon meurt à Sainte-Hélène, après six années d'une dure captivité.

Ainsi, en vingt-huit ans, un roi a été décapité et un autre fusillé, un troisième s'est éteint prisonnier, un empereur de Russie a été assassiné et l'empereur par excellence est mort dans les fers; une reine est montée sur l'échafaud; quatre rois d'occasion, Joseph, Louis, Jérôme Bonaparte et Murat, ont perdu leurs couronnes; deux papes et deux rois ont connu les amertumes de la prison et de l'exil. Cela fait quatorze mutations de sceptres, en moyenne, une tous les deux ans. Strictement, nous ne devrions compter que vingt-deux années, puisque le drame sublime et terrible s'est achevé dans l'année 1815.

Mais, poursuivons :

Rentrés en France, en cette même année 1815, les Bourbons en sont bannis quinze ans plus tard. Le 30 juillet 1830, Charles X reprend le chemin de l'exil.

Dix-huit ans encore (février 1848), Louis-Philippe tombe à son tour.

Après quatre années de République, le second Empire, incarné en Napoléon III, s'effondre, lui aussi, entraînant la France dans sa chute, dans l'épouvantable commotion du 4 septembre 1870.

Le même jour de la même année, le pape Pie IX perd le patrimoine de saint Pierre, et la grande œuvre millénaire de Pépin le Bref et de Charlemagne disparaît dans la tourmente.

Est-ce tout ?

Non. — Que l'on relève les noms des souverains détrônés ou morts de mort violente, tant en France que dans les autres pays ?

En France : Thiers, Mac-Mahon, Grévy, Casimir Perier, démissionnaires ; Sadi Carnot, poignardé par Caserio, à Lyon ; Félix Faure, mystérieusement frappé à la veille de l'Affaire Dreyfus ; tous morts depuis 1871, soit six en trente-six ans.

En Amérique : Lincoln, Garfield, Mac Kinley, assassinés aux États-Unis ; Garcia Moreno, dans l'Équateur.

Nous ne comptons pas les présidents des républiques sud-américaines, chassés ou mis à mort, depuis Hidalgo, Morales, Toussaint Louverture, Soulouque, Rosas...

Mais nous faisons une place à part à ce prince infortuné et vaillant, Maximilien d'Autriche, empereur éphémère du Mexique, fusillé à Queretaro. — Nous marquons la chute du vieil empereur du Brésil, don Pédro, mort exilé à Paris.

En Russie : le tsar Alexandre II, tué par une bombe, après avoir échappé à de nombreux attentats.

En Espagne : la reine Isabelle II, détrônée, et, après un essai de république, son successeur, un prince italien, le duc d'Aoste, improvisé roi et renversé aussitôt qu'introduit.

En Serbie : Milan, chassé de son royaume, puis son fils et la femme de celui-ci, la reine Draga, égorgés dans l'épouvantable tragédie de Belgrade.

En Autriche : l'impératrice, assassinée par un anarchiste, à Genève.

En Italie : le roi Humbert, fils de l'usurpateur Victor-Emmanuel, tué par Bresci.

Au Transvaal : le président Kruger, chassé par les Anglais.

Citerons-nous, pour mémoire, les rois déments de Bavière, les scandales de la Saxe ?

Soit trente-six têtes couronnées, atteintes par la foudre, en cent quatorze ans, — une moyenne de trois ans pour chacune. Et nous en oublions.

Les princes. — Ils sont innombrables.

Au sens littéral : le dauphin Louis XVII, mort ou cru mort, au Temple ; M^{me} Élisabeth, guillotinée en 1794 ; le duc d'Enghien, fusillé en 1804 ; le duc de Reichstadt (le roi de Rome), mort étrangement en 1832 ; le duc de Berry, assassiné par Louvel ; le duc d'Orléans, victime d'un accident, sur la route de la Révolte ; le Prince impérial, assassiné au Zouloulund ; le comte de Chambord et le comte de Paris, morts en exil.

Ceci, pour la France seulement.

Pour les tribuns (généraux ou hommes d'État) : Mirabeau, Necker, Danton, Robespierre, Custine, Beauharnais, Houchard, Biron, Carnot, Pichegru, Moreau, Ney, Duvivier, Bréa,

Clément Thomas, Lecomte, Gambetta et toutes les victimes des guerres civiles, et toutes celles de l'Affaire Dreyfus.

Mais, à quoi bon poursuivre cette énumération ? L'histoire est là, implacable et sinistrement lumineuse.

Les révélations du Sixième Sceau s'achèvent sur les mots : *Et tout esclave et tout homme libre*. L'esclave, n'est-ce pas cette multitude prolétarienne, qui, reniant son Dieu, se rue à l'assaut de la Société et croit en venir à bout par le syndicalisme, la grève, les sabotages, les « Premier Mai », sans s'apercevoir que chaque secousse violente resserre à ses poignets les menottes de la Révolution, au bout de la chaîne que tiennent les Clemenceau et les Briand, après les Combes et les Waldeck ? L'homme libre, n'est-ce pas cette multitude, plus grande encore, d'indifférents, d'égoïstes, de mauvais chrétiens, livrés à toutes les cupidités, à toutes les jouissances, à tous les lucres et qui, selon la parole de Tacite, « se ruent à la servitude », préparant et hâtant l'heure où la Synagogue de Satan, la Franc-Maçonnerie universelle, la monstrueuse Philadelphie, sous le joug de l'Homme de Péchê, du César « Fils de Perdition », imposera à tous, *aux petits comme aux grands, aux riches comme aux pauvres, AUX LIBRES ET AUX ESCLAVES d'avoir le signe de la Bête dans leur main droite, ou sur leurs fronts, et que personne ne puisse acheter ou vendre, sinon celui qui a le signe ou le nom de la Bête, ou le Nombre de son nom*.

N'est-ce pas ce que nous voyons partout ? N'est-ce pas la Franc-Maçonnerie qui règne et gouverne ? — L'Antéchrist n'est plus loin de nous et l'heure est proche où la clameur s'élèvera :

« *Et ils disent aux montagnes et aux pierres : Tombez sur nous et cachez-nous de la Face de Celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau.*

« *Car le grand jour est venu de leur propre colère : ET QUI POURRA RESTER DEBOUT ?* »

(La fin au prochain numéro.)

SIMMIAS.

A propos des Personnalités psychiques

Nos lecteurs n'ont pas oublié les articles de mon collaborateur, M. Gabriel Jeane, sur les *personnalités psychiques*, à la suite et en réfutation d'une étude du *Bulletin de la Société d'Études psychiques de Nancy*.

Or, en même temps que nous, l'*Écho du Merveilleux* avait fait ses objections; et il a, depuis, au numéro du 1^{er} juin, reproduit la réfutation définitive de Gabriel Jeane.

Mais aujourd'hui, il y a plus, car voici qu'un livre récent de M. Camille Flammarion émet des doctrines qui donnent raison et à l'*Écho du Merveilleux*, et à la *Revue du Monde Invisible*.

Il est donc utile de relever ces passages d'un ouvrage auquel le nom de son auteur donne tant de poids, et son adhésion ordinaire à la philosophie spirite apporte maintenant tant de restrictions à la question de l'identité des personnalités psychiques. On verra que, loin d'être chrétien comme nous, les conclusions du savant n'en sont pas moins semblables aux nôtres.

Voici donc des textes extraits de son livre : *Les Forces naturelles inconnues*.

Âmes des morts? dit-il. C'est très loin d'être démontré. Dans les innombrables observations que j'ai multipliées depuis quarante ans, tout m'a prouvé le contraire. Aucune identification suffisante n'a pu être faite... L'être évoqué s'évanouit lorsqu'on insiste pour le pousser à bout et avoir le cœur net sur sa réalité... Les esprits ne nous ont rien appris.

Que les âmes survivent à la destruction du corps, je n'en ai aucun doute; mais qu'elles se manifestent par ces procédés, la méthode expérimentale n'en a encore aucune preuve absolue : j'ajouterai même que cette hypothèse n'est pas vraisemblable. Si les âmes des défunts restaient autour de nous, sur notre planète, cette population invisible s'accroîtrait en raison de cent mille par jour, environ trente-six milliards et demi par siècle..., etc. Or, combien se présente-t-il de manifestations ou d'apparitions? Que reste-t-il en éliminant les illusions, les auto-

suggestions, les hallucinations ? A peu près rien. Une aussi exceptionnelle rareté plaide donc contre la réalité...

On avouera aisément que la négation et l'argument ne manquent pas de poids ; et quoi qu'on puisse dire des âmes qui sont esprits, qu'elles ne tiennent aucune place, il resterait au moins ceci : que l'air en serait rempli. Les spirites devraient bien nous dire à quoi elles s'y occupent, car les anciens policiers et autres hommes d'ordre ne semblent guère s'y préoccuper de ce qu'on fait à côté d'eux.

Écoutons encore Camille Flammarion :

J'ai en vain cherché une preuve certaine d'identité dans les communications médiumniques. On ne voit pas d'ailleurs pourquoi les esprits auraient besoin de médiums pour se manifester s'ils existent (ainsi par milliards) autour de nous...

Remarquons ce qu'il pense des manifestations spirites :

La plupart des phénomènes observés, bruits, mouvements de meubles, tapages, sont véritablement enfantins, puérils, vulgaires, souvent ridicules, et ressemblent plutôt à des espiègeries de gamins qu'à des actions sérieuses. Nous ne pouvons pas ne pas le constater. Pourquoi des âmes de morts s'amuseraient-elles ainsi ? L'hypothèse paraît presque absurde.

N'est-ce pas ce qu'on a dit ici, bien souvent, de toute façon ?

* * *

M. Flammarion, d'ailleurs, pas plus que nous, ne nie l'existence des esprits :

Je ne dis pas que les esprits n'existent pas ; j'ai au contraire des raisons pour admettre leur existence. Il n'est pas jusqu'à certaines sensations exprimées par les animaux, qui ne plaident en faveur de la présence inattendue et impressionnante d'êtres ou d'agents invisibles.

Et ailleurs :

Ne trouvons-nous pas, dans les diverses littératures anciennes, les démons, les anges, les gnomes, les farfadets, les lutins, les larves, les coques, les élémentals, etc. ? Peut-être n'y a-t-il par là des légendes sans fondement ?

Il a raison, car cette hypothèse ne peut venir d'une simple fiction qui aurait illusionné toutes les religions et tous les siècles, depuis les temps les plus préhistoriques.

Or, deux mots, deux seuls sont à retenir : les *démons*, les *anges*, qui, au demeurant et à l'origine, se confondaient en un seul, l'ange. Mais les anges se divisèrent en deux catégories : bons, mauvais. Tout le reste : gnomes, farfadets, lutins..., etc. appartient à cette seconde catégorie, au moins quant aux œuvres constatées.

Et la conclusion reste certaine : Au nom de la science, Camille Flammarion reconnaît l'existence des âmes dans l'au-delà, nie qu'elles nous entourent par milliards dans notre atmosphère, admet, en dehors d'elles, l'existence d'autres esprits, se refuse à croire aux manifestations spirites, et affirme comme erronée la croyance à l'identité des personnalités psychiques.

C'est ce que nous avons tous dit ici, à l'occasion donnée, dans la *Revue du Monde Invisible*. A la science et à la foi, qui se trouvent d'accord, quelles arguties des « raisonneurs » voudront-ils maintenant opposer ? Nous les attendons.

LOUIS D'ALBORY.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD

AUTOUR DU SURNATUREL

Pré-vision extraordinaire

Un missionnaire de la province de Yun-nan, en Chine, M. Barnabé, se trouvait un soir, vers les 10 heures, dans une chambre de sa maison, située au-dessus du rez-de-chaussée, et causait avec son catéchiste.

Tout à coup on entend un bruit sec, semblable à celui d'une pierre tombant dans l'escalier de bois, qui se trouvait à côté.

Le catéchiste le fait remarquer au missionnaire, qui n'y attache aucune importance et continue la conversation.

Mais le catéchiste intrigué revient à la charge, et le Père lui explique que, sans doute, un rat, en creusant le mur ou le toit, avait occasionné la chute d'une pierre ou d'un fragment de brique.

Quelque temps après, le catéchiste s'étant retiré, le missionnaire va examiner l'escalier, pour voir s'il était tombé quelque chose; il n'y trouve rien.

Il revient ensuite se coucher, et il n'était pas encore endormi lorsqu'une vision étrange lui apparut, sous forme d'une tête humaine, sanglante et toute congestionnée. Cette vision ne dura que quelques instants.

Convaincu qu'il a été le jouet d'une hallucination, il se secoue vivement et se met en mesure de prendre son sommeil. Mais à peine a-t-il fermé les yeux, que la même tête humaine se représente devant lui. Cette fois, l'impression fut très vive, et ce ne fut que longtemps après qu'il parvint à s'endormir.

Le lendemain matin, à peine avait-il terminé le sacrifice de

la messe, qu'il entend un fracas épouvantable, comme celui d'un éboulement de pierres, puis des cris et des appels : « Au secours ! »

Il se précipite aussitôt dans la direction du bruit et des voix, et arrive au lieu de l'éboulement, distant d'environ 300 mètres.

Des carriers imprudents, en extrayant des blocs de pierre, sous l'escarpement d'un monticule, avaient occasionné cet effondrement. Ils avaient eu juste le temps d'échapper au danger, à l'exception d'un d'entre eux, qui était presque entièrement enseveli sous un amas de pierres et de gravier. On ne lui voyait plus que la tête, horriblement congestionnée et toute tachée de sang. — Il n'en mourut pourtant pas, et en fut quitte pour une jambe cassée et quelques meurtrissures.

On peut juger de la stupeur du missionnaire, en reconnaissant aussitôt l'horrible tête qui lui était apparue pendant la nuit!...



Oppression diabolique

En Corée

I. Dans le courant de l'année 1900 eut lieu, dans des circonstances très spéciales, la conversion d'un chef d'une des sectes très adonnées aux pratiques superstitieuses, dans le nord de la Corée, et appelées *Poul-hak*.

Il s'y était affilié vers l'âge de dix-huit ans, et s'était mis à suivre, avec toute sa famille, un régime strictement végétarien ; il s'était condamné en outre à de multiples abstinences. Son but était d'arriver à un état plus parfait et d'obtenir le don des miracles.

De fait, il en était venu à opérer des choses extraordinaires.

Ainsi, lorsque les membres de la secte se réunissaient, on

plaçait devant eux un vase en terre, vide, sur lequel on colait une formule magique, et, dès qu'il se mettait à prier, suivi par tous les assistants, on ne tardait pas à voir du riz descendre grain à grain et remplir le vase.

D'autres fois, il lui arrivait d'entrer en transe, et il apparaissait entouré d'un nimbe de lumière.

Le spectacle de ces prodiges lui attirait un grand nombre de disciples. Il en comptait environ 1.500, qui venaient le visiter à tour de rôle, et lui apportaient des présents. Il se faisait ainsi des recettes assez appréciables.

Mais, à la fin, voyant qu'aucune métamorphose ne s'accomplissait, que les mêmes faits se reproduisaient sans augmenter la puissance qu'il convoitait, il douta de la vérité de sa doctrine et s'enquit de la religion chrétienne. Il s'adressa à un catéchiste qui lui exposa les vérités catholiques. Ébranlé, mais non convaincu, il demanda un catéchisme et un livre de prières et voulut réfléchir encore.

Un jour que des disciples nombreux étaient venus le voir, ils placèrent devant eux, selon l'usage, le vase vide, et se mirent à réciter leurs prières. Pendant ce temps-là, lui se tenait à l'écart et récitait les prières catholiques. Le riz ne descendit pas et aucun signe ne se manifesta. Ce fut pour lui une révélation : l'erreur ne peut prévaloir contre la vérité, se dit-il, et aussitôt il renonça à ses pratiques et détruisit tous ses objets de magie.

Il avait pourtant laissé à la cuisine une idole, appelée le *roi du foyer*. Les jours suivants, il entendit des bruits étranges, comme des chaudières qui se cassent, dans la cuisine vide. Il fit alors disparaître ce *roi du foyer*, et tout bruit cessa.

Ceci se passait pendant l'été de 1900. Pour rompre avec son passé et se déclarer franchement catéchumène, il convoqua le catéchiste qui l'avait éclairé et quelques chrétiens, et leur fit un petit festin. Un chien fut tué, et il mangea de la viande comme tout le monde. Il était alors âgé d'une trentaine d'années.

A l'automne, il n'était pas encore tout à fait prêt au baptême. Il vint néanmoins voir le prêtre indigène, le

P. Alexis Kim, à son passage dans une chrétienté voisine, et fit les plus grandes instances pour obtenir un crucifix et des images.

Au mois de février de 1901, il fut pris de tremblements étranges et de frissons violents, bien qu'il n'eût pas de fièvre. Il voyait devant lui des fantômes armés de couteaux, lui reprochant de les abandonner et le menaçant de le tuer. Fermait-il les yeux, ces apparitions n'étaient que plus terribles. Il éprouvait une faim insatiable et avait beau manger, il ne parvenait jamais à se rassasier.

Il apprit alors que le missionnaire venait d'arriver dans la chrétienté. Ne pouvant se rendre auprès du Père, il lui écrivit pour le supplier de venir à son secours, car il ne savait comment se défaire de ces obsessions, qui le poursuivaient jour et nuit. Le Père alla le voir. Il le trouva étendu sur sa natte, en proie à des tremblements violents, mais ayant toute sa connaissance. Séance tenante, il le baptisa sous le nom de Joseph, bénit sa maison, indulgencia ses objets de piété et repartit, laissant près de lui le chrétien qui lui avait servi de parrain.

Dès le lendemain, les tremblements avaient cessé, la fringale aussi; mais il était encore faible comme un convalescent. Cinq jours plus tard, il venait remercier le Père de sa délivrance.

Depuis lors, il continua de vivre en fervent chrétien, préparant lui-même son frère et sa femme au baptême. Son plus grand désir était de revoir ses anciens disciples pour leur dire son bonheur et les détromper des erreurs qu'il leur avait enseignées.

Il n'eut malheureusement pas le temps de réaliser son dessein, car la mort vint le frapper au mois de juillet suivant.

II. Un autre missionnaire, du même royaume de Corée, M. Curlier, écrivait, en 1903 :

« Autrefois, j'avais entendu parler, sans trop y ajouter foi, de certains mauvais génies appelés *oang-sin*, qui étaient une cause de désolation et de ruines, pour les familles chez lesquelles ils se fixaient. Cette année, pendant ma tournée

de printemps, j'ai vu, non le *oang-sin*, mais une personne qui avait été longtemps tourmentée par ce mauvais esprit. Dès sa plus tendre enfance, elle avait eu à souffrir de ses vexations. Il était non dans son corps, mais à l'extérieur, et l'accompagnait partout. Elle le portait sans cesse sur ses épaules.

— « L'as-tu vu? lui demandai-je. — Oui. — Sous quelle forme? — Sous la forme d'un jeune homme à figure très agréable, portant le chapeau des jeunes mariés et vêtu d'un habit bleu. »

« Elle ne pouvait s'en débarrasser. Il la tracassait continuellement, l'obligeant à faire des superstitions, et la frappant sans pitié quand elle n'obéissait pas assez vite.

« Son mari, de qui elle avait trois enfants, ennuyé de vivre avec une personne qui était, pour toute la famille, une cause d'ennuis, la chassa du foyer conjugal.

« Elle tomba alors entre les mains d'un portefaix, nommé Yang, qui vint se fixer l'automne dernier à la poterie de Mi-ryek-pel, et commença, avec elle, à étudier la religion.

« La femme surtout se mit à apprendre les prières avec ferveur, espérant qu'une fois chrétienne, le *oang-sin* finirait par s'en aller. Mais plus elle étudiait, plus elle était torturée. Bref, le mauvais esprit la réduisit à un état tel qu'elle semblait devoir mourir sous peu.

« Appelé à la hâte, le catéchiste Ryon Paul la disposa de son mieux et la baptisa. Aussitôt elle se lève : sa maladie avait disparu avec le *oang-sin*.

« Notre néophyte n'a plus été inquiétée. Elle jouit d'une tranquillité qu'elle n'avait jamais connue avant son baptême : aussi apprend-elle le catéchisme avec ardeur. »

III. Toujours dans la même mission, M. Robert, missionnaire en ce pays depuis trente ans, écrivait, l'année dernière :

« Une païenne, de famille noble, ayant entendu parler du catholicisme, par le catéchiste de Tchyeng-to, en reconnut aussitôt la vérité, et, sans hésiter, jeta au feu tous les objets superstitieux qui se trouvaient dans sa maison.

« Le démon qu'elle reniait ne se tint pas pour battu. Il

s'empara de la malheureuse, qui se mit à débiter un flux de paroles incompréhensibles, à écrire des lettres inintelligibles, elle qui ne sait ni lire ni écrire.

« Les lettres m'étaient adressées; le catéchiste me les apporta, mais je ne pus rien en déchiffrer. Ce n'était ni du coréen, ni du chinois, ni du français, ni du latin. Impossible de savoir en quelle langue elles étaient écrites.

« Quand, le 5 mars dernier, j'arrivai à la chrétienté de Eusyeng (Tchyeng-to), je fis appeler la noble catéchumène; elle vint aussitôt, parée de ses plus beaux atours.

« Comme on l'invitait à entrer dans la chambre réservée aux femmes, elle refusa et entra dans la chambre haute, où est placé l'autel, et où je me trouvais avec mon servent, le catéchiste et plusieurs chrétiens.

« Elle récita le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, qu'elle avait appris, mais ne voulut jamais faire le signe de la croix.

« Debout devant le crucifix, elle resta un moment silencieuse; puis, après trois prostrations, elle débita des vers, de la prose, par phrases décousues et sans suite, parlant de Jésus-Christ, des apôtres, des martyrs, de la persécution en Corée et au Japon, de l'état actuel de l'empire coréen, etc.

« Après l'avoir écoutée pendant une demi-heure, je la renvoyai, en l'aspergeant d'eau bénite.

« Aussitôt elle se mit à trembler de tous ses membres et tomba par terre; en disant : « Pourquoi jette-t-on sur moi de l'eau bénite? » Remarquez qu'elle ne savait pas du tout ce que c'est que l'eau bénite.

« En même temps son cou se tordit, de manière que la tête se trouvait complètement de travers.

« Comme elle ne pouvait plus parler, je la fis transporter dans une maison voisine, et, là encore, son cou s'allongea de plus d'un demi-pied : il semblait sortir de ses épaules, ce qui était affreux à voir.

« Les chrétiens, effrayés, se sauvent, et je l'asperge une seconde fois d'eau bénite.

« Elle resta dans cet état jusqu'au soir où, semblant sortir d'un profond sommeil, elle s'écria : « Devant le Père, je ne puis faire ni dire ce que je voudrais. »

« Elle passa une nuit très agitée, n'ayant pris aucune nourriture depuis la veille au matin.

« Le lendemain, j'ordonnai qu'on l'amenât pour assister à la sainte messe, pendant laquelle elle eut encore une crise de courte durée, au moment de l'élévation.

« Après la messe, je l'exhortai de nouveau à faire le signe de la croix; cette fois, elle y consentit.

« A partir de ce moment, elle recouvra le calme, mais elle ne se rappela pas ce qu'elle avait fait et dit auparavant.

« Rentrée chez elle, elle s'empresse de convertir sa famille, qui se compose de six personnes. Tout ce monde étudie les prières, et j'espère bien baptiser les sept catéchumènes à l'automne. »

IV. L'année dernière encore, un autre missionnaire de Corée, M. Deshayes, écrivait de son côté :

« A Mok-hpo, j'ai eu la joie d'enregistrer la conversion d'une famille Pak, dans des circonstances qui sortent de l'ordinaire.

« Le fils unique, âgé de six ans, était malade. La sorcière, consultée, déclare que la présence d'une famille chrétienne, dans l'appartement voisin, est cause de la maladie de l'enfant. On chasse les chrétiens, et le petit malade guérit comme par enchantement.

« Au bout de trois mois, la maladie reparait. De nouveau consultée, la sorcière répond : « Offrez des sacrifices aux mânes de vos ancêtres plus fidèlement que par le passé, et donnez-moi 20 piastres, pour que je leur en offre moi-même à votre intention : votre enfant sera guéri radicalement. »

« Les sacrifices sont offerts aux parents défunts, la sorcière reçoit les 20 piastres, mais la maladie s'aggrave à vue d'œil.

« On consulte les médecins coréens, japonais, américains. Aucun remède ne réussit : l'enfant va mourir.

« Sa mère se souvient alors que les chrétiens ont un secret pour guérir le corps et l'âme; elle envoie prier le catéchiste de baptiser le pauvre petit moribond.

« Dès le lendemain, un mieux sensible se déclare, et aujourd'hui le petit André se porte à merveille.

« Dans quelques jours, je vais baptiser ses parents, et tous ensemble nous rendrons grâces à Dieu qui les a amenés, en quelque sorte malgré eux, à la connaissance de la vraie religion. »

En Annam

I. En 1903, M. Barbier, missionnaire qui évangélise une partie de la province de Thanh-hoa (Annam), écrivait :

« Un païen, ancien maire d'un village mi-chrétien, mi-païen, avait deux femmes, dont l'une mourut il y a deux ans.

« Depuis lors, cet homme ne pouvait pas dormir tranquille : l'âme de sa femme défunte venait, disait-il, le réveiller chaque nuit.

« Tous les sorciers des environs, mobilisés pour la circonstance, ne lui furent d'aucun secours.

« Le brave homme finit par où il aurait dû commencer ; il chercha la paix dans le christianisme. Il se mit à l'étude, avec d'autant plus d'ardeur qu'il soupirait davantage après le repos. Son instruction terminée, il reçut le baptême.

« Du coup, l'âme de la défunte ne reparut plus, laissant le néophyte heureux et tranquille. »

II. A peu près dans la même région, mais en 1881, un autre missionnaire, M. Sâtre, qui devait mourir quatre ans plus tard, frappé d'une balle, écrivait ce qui suit :

«... Vers 8 heures du soir, on vient me prévenir qu'une personne, qui devait être baptisée le lendemain, venait d'avoir une espèce d'attaque, et qu'elle était très fatiguée.

« Je me rends à la maison de cette jeune fille, âgée d'une vingtaine d'années environ, et je la trouve étendue sur son grabat, râlant, gesticulant un peu, mais ne pouvant prononcer un seul mot, quoiqu'elle s'efforçât de parler :

« On lui adresse quelques questions : entre autres, on lui demande si elle veut être baptisée. Elle répond par un geste énergique que non.

« Tous les assistants qui connaissaient son grand désir de

devenir chrétienne, en sont très étonnés, et soupçonnent aussitôt une intervention diabolique.

« On l'asperge d'eau bénite; on lui en donne même à boire : elle accepte. On lui présente des croix, des médailles : elle les baise... Mais pour être baptisée, elle refuse absolument.

« On lui demande alors si elle me reconnaît : elle fait signe que non. Alors je présume qu'elle n'a pas conscience de ses actes, car elle me connaît certainement, m'ayant vu tous les jours à l'église depuis plusieurs mois. C'est pourquoi je me fais apporter de l'eau, pour la baptiser.

« Comme je me disposais à verser l'eau, elle résiste, elle se démène. — On aurait dit vraiment *le diable dans un bénitier!*

« Enfin quatre personnes réussissent à la maintenir; je verse l'eau, et prononce la formule. — On ne la tient plus.

« Son premier mouvement est de porter la main à sa tête, pour s'arracher les cheveux, et même la peau, là où l'eau a coulé.

« On l'en empêche, et elle se calme.

« Comme il était tard, je me dispose à rentrer chez moi. Je n'étais pas encore sorti de la maison, que l'on accourt pour me dire : Elle parle...

« Elle parlait en effet, et racontait qu'auparavant un diable, sous la forme d'une femme, la tenait fortement serrée au cou, d'où venait qu'il lui était impossible de parler. En outre, cette femme lui montrait les dents, et la menaçait de la dévorer. Elle lui disait entre autres choses : *Maintenant tu m'appartiens, c'est pourquoi je puis m'emparer de toi; tu es à moi. Si je ne m'étais saisie de toi maintenant, si j'avais attendu encore un peu, tu m'échappais, et je ne pouvais plus m'emparer de toi; mais maintenant que je te tiens, tu es à moi!...*

« Je l'interrogeai ensuite au sujet de son baptême. Elle n'avait compris aucune des questions qu'on lui avait posées. Elle avait répondu oui ou non, selon que le démon lui disait d'affirmer ou de nier.

« Elle ne savait pas non plus si elle avait été baptisée. Tout ce qu'elle savait, c'est que quelqu'un qui était là (elle indi-

quait la place où je me trouvais au moment du baptême) s'était approché pour lui faire un signe sur la tête.

« Le démon avait eu peur, avait montré les dents, et avait fait mine de vouloir la dévorer. C'est alors qu'elle s'était débattue avec tant de force.

« Après son baptême, elle voulait s'arracher les cheveux et la peau de la tête, parce que le démon lui disait d'*extirper le signe...*

« Enfin, une dame de toute beauté lui avait apparu, et l'avait par deux fois appelée : *Ma fille !*

« A partir de ce moment, tout fut fini... La possession n'avait cessé que cinq minutes après le baptême. »

Dans l'Inde anglaise

I. MYSORE. — M. Janssoone, missionnaire chargé du couvent de Mysore, écrivait en 1901 :

« Parmi les femmes païennes baptisées au couvent, se trouve une jeune fille de dix-huit ans appelée Maduraïe, qui me demandait le baptême toutes les fois que j'allais instruire les catéchumènes.

« — Je suis tourmentée par le démon, me disait-elle.

« — Est-ce chaque jour que tu le vois, le diable? lui demandai-je.

« — Non, Père, c'est tous les deux ou trois jours.

« — Que fait le diable?

« — Il m'appelle et me dit : « Que fais-tu dans cette maison?... Viens, viens avec moi... Tu ne veux donc plus me faire des sacrifices?... Tu ne m'offres plus d'encens?... Jette-toi donc dans un puits. » D'autres fois, il me saisit à la gorge et essaie de m'étrangler.

« — Quels sont tes dieux? A combien rendais-tu un culte spécial?

« — Je faisais *des sacrifices* à Chamandi (la grande déesse de Mysore), à Mouniappa et surtout à Maduraïe, dont je porte le nom.

« — C'est une déesse?

« — Précisément; c'est elle qui vient à moi par les barreaux de la fenêtre. »

« Les apparitions de la déesse Maduraïe et les tourments infligés par elle à cette jeune fille ont cessé, non seulement depuis que Maduraïe a été baptisée, mais dès le soir où, avant de s'endormir, elle récita le *Credo* et mit un chapelet autour de son cou, c'est-à-dire quatre à cinq jours avant le baptême. »

II. COIMBATORE. — D'une lettre, écrite en 1902 par M. Gudin, missionnaire, dans cette partie de l'Indoustan, nous extrayons le fait suivant :

« Le 20 août dernier, un fait extraordinaire s'est passé à Gudalur.

« Un jeune homme de la caste des *tyers*, cuisinier chez l'inspecteur de police, venait me voir de temps en temps; il portait continuellement dans sa poche le catéchisme malayalam que je lui avais donné, et apprenait les prières depuis cinq ou six mois.

« Un jour, je vois arriver chez moi une troupe de gens. Deux chrétiens tiennent mon jeune homme, qui se débat comme un énergomène, et ne dit que ces mots : « Je ne lâcherai pas cet enfant. » On dirait un possédé!...

« J'ordonne aux chrétiens de le conduire à l'église, pour éviter un rassemblement. Mais les païens y sont déjà : ils veulent voir ce qui va arriver.

« J'aspersionne le patient d'eau bénite; il retrouve immédiatement son bon sens, et se montre doux comme un agneau. Je lui fais réciter ses prières devant tout le monde et le renvoie. Rentré dans le village, il tombe à terre, se relève et se met à courir de nouveau comme un insensé.

« Les chrétiens me l'amènent une seconde fois, et me prient de le baptiser; ce que je fais immédiatement, et il est guéri.

« Je dois ajouter que ce jeune homme m'avait souvent demandé le baptême : il désirait beaucoup le recevoir pour être délivré de l'horrible persécution que le dieu de ses ancêtres lui faisait subir, disait-il.

« L'inspecteur de police, qui ne voulait pas croire aux effets

salutaires du baptême, a refusé de reprendre son cuisinier, mais celui-ci n'a eu aucune peine à trouver une autre place. »

Au Japon

M. Joly, missionnaire dans le diocèse de Nagasaki, a écrit, en 1900, le récit d'une conversion obtenue à la suite de circonstances du même genre : « Deux individus païens, mari et femme, souffraient depuis des années d'une maladie de la moelle épinière. Étendus sur leur couche, amaigris, incapables de remuer ni bras ni jambes, ils étaient presque réduits à l'état de momies.

« Comme ils ne s'étaient pas toujours montrés aimables vis-à-vis de leurs parents et de leurs voisins, les mauvaises langues allaient leur train et ne se gênaient pas pour dire que c'était un châtement du ciel.

« La femme surtout était l'objet des conversations les plus malveillantes. Plusieurs allaient jusqu'à affirmer qu'elle était possédée du démon et en donnaient pour preuve les crises épouvantables qu'elle ressentait de temps à autre.

« Alors, disaient-ils, ses veines gonflées, ses yeux injectés de sang, sa chevelure en désordre lui donnaient l'aspect d'une furie, qui se débattait en demandant à grands cris qu'on la tuât, afin que ses souffrances fussent plus tôt terminées.

« Les médecins avouaient qu'ils ne comprenaient rien à cette étrange maladie, et ne savaient quel nom lui donner. Ils avaient beau examiner, ausculter et faire prendre des calmants, c'étaient des soins et des remèdes dépensés en pure perte.

« Des païens insinuèrent que la malheureuse étant tourmentée par le renard, il n'y avait rien de mieux à faire que de recourir aux bons offices du prêtre du renard. C'est ce qui eut lieu.

« Le faux prêtre vint, proféra sur la patiente des paroles magiques, souffla sur elle pour chasser l'esprit qui la tourmentait, et, finalement, placarda au plafond une feuille de papier sur laquelle il avait écrit en gros caractères qu'il

délivrait la possédée du malin esprit, et la confiait aux esprits bienfaiteurs du ciel et de la terre. Mais, pas plus que les remèdes du médecin, les charmes du prêtre du renard ne furent efficaces.

« Alors on s'imagina que la malheureuse était tourmentée par quelque âme vengeresse ou par le dieu de l'eau : on appela de nouveaux sorciers, on essaya de nouveaux charmes ; ce ne fut pas avec plus de succès. Les charmeurs n'opéraient pas de merveilles, mais se faisaient fort bien payer.

« Un jour, mon catéchiste s'en alla visiter la patiente et lui tint à peu près ce langage : Au lieu de te recommander au prêtre du renard et aux autres jongleurs, tu ferais bien mieux de t'instruire de la religion chrétienne. Si c'est le diable qui te tourmente d'une pareille façon, je te promets qu'il te laissera tranquille dès que tu auras reçu le baptême.

« — Si le Dieu que tu adores est le vrai, répondit-elle, fais-le moi connaître, et je te promets à mon tour de me laisser baptiser.

« Le catéchiste l'instruisit donc, et quand il la jugea suffisamment disposée, il se mit en devoir de lui administrer le sacrement de la régénération.

« D'abord, dit-il, nous récitâmes ensemble l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres et le *Confiteor*. Dès que nous eûmes commencé la récitation des prières, la malheureuse se mit à trembler. Quand je pris de l'eau pour la baptiser, elle se rejeta, comme mue par un ressort, hors de la portée de ma main. Je craignais qu'elle n'en vint à refuser le baptême, mais de sa bouche ne sortit aucune parole, et je la baptisai au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

« Immédiatement elle parut sortir d'un état de grande oppression : sa figure, tout à l'heure empreinte de frayeur, prit une expression de calme ; elle cessa de trembler et dit avec un air de grande satisfaction qu'elle se sentait libre et le cœur à l'aise.

« Ensuite, poursuivit le catéchiste, nous récitâmes successivement une prière à Jésus souffrant, une autre au Sacré-Cœur et le *Veni Sancte Spiritus et emitte carlitus lucis*

tuæ radium. Quand nous prononçâmes ces paroles : *O vous le meilleur des consolateurs, doux hôte de l'âme, doux rafraîchissement...* — « Oh! s'exclama la nouvelle chrétienne, oh! que je me sens bien! il me semble que je suis toute rafraîchie après avoir enduré des douleurs cuisantes! »

« Depuis lors, Marie (c'est le nom qu'on lui donna au baptême) changea complètement de caractère. Elle, jusque-là acariâtre, impérieuse, dure à tous, devint la douceur même, et ne témoigna plus d'autre volonté que celle d'accomplir la volonté des autres.

« Pendant les cinq mois de vie qui lui restèrent, elle ne tomba plus une seule fois dans ces crises étranges, qui l'étonnaient elle-même autant que les autres. Elle ne cessa pas de souffrir, mais ce fut avec patience, sans aucune plainte. Elle acceptait si volontiers la souffrance, qu'on se surprenait quelquefois à souhaiter qu'elle souffrit davantage encore, pour mériter, par ce moyen, une plus belle place dans le ciel.

« Son mari, converti par son exemple, se mit à lire et à relire sans cesse l'Évangile et quelques livres de religion et eut le bonheur d'être régénéré, lui aussi, dans les eaux baptismales.

« Enfin, la mort vint mettre un terme à leur expiation. Marie mourut la dernière, quinze jours seulement après son mari. »

Dr MARTINEZ



LES FORCES NATURELLES INCONNUES¹

Le nouvel ouvrage, que vient de faire paraître l'illustre astronome, Camille Flammarion, mérite plus qu'un banal compte rendu bibliographique.

Nous ne nous arrêterons pas à analyser la riche documentation d'expériences qui y sont décrites : elles étaient déjà connues pour la plupart, et même publiées dans quelques revues spéciales, mais on les trouve ici réunies et groupées avec méthode, et d'autres — non les moins importantes — sont complètement inédites.

Avant tout, nous nous plaçons à rendre hommage à l'indépendance et à la loyauté scientifiques, avec lesquelles l'auteur expose les phénomènes, en même temps qu'au contrôle rigoureux et au luxe de précautions employées pour s'assurer de leur réalité.

Aussi peut-on espérer que désormais la question de la réalité des faits, dits spirites, même les plus transcendants — défalcation faite de tout ce qu'il peut y avoir de charlatanisme, de truquages, de tricheries, de falsifications — ne sera plus simplement considérée comme probable, mais sera admise comme une certitude hors de conteste.

Ce sur quoi nous allons nous arrêter, c'est sur les conclusions, plutôt négatives, de l'auteur, et sur la synthèse qu'il en donne, condensée dans le titre du livre : *Les Forces naturelles inconnues*.

Nous nous trouvons de suite en face d'une affirmation très nette, excluant le surnaturel, et déclarant que dans tous les phénomènes spirites il ne s'agit que de forces naturelles mises en jeu.

Un pareil exclusivisme, sur un terrain que l'on reconnaît être encore inconnu, ne peut manquer de paraître à beau-

1. *Les Forces naturelles inconnues*, par C. Flammarion. 1 vol. de xi-603 pages.

coup, au premier aspect, anti-scientifique. Sans nous laisser entraîner à cette impression première, nous préférons rechercher quel peut bien être le sens attaché par l'auteur au mot *naturel*.

« Il s'agit toujours de *forces inconnues* à étudier dit-il dans son Avertissement (p. viii), et ces forces ne peuvent être que d'ordre *naturel*, car la nature embrasse l'univers entier, et il n'y a rien en dehors d'elle. »

Et un peu plus loin (p. 16) il dit encore : « Si les forces dont il s'agit sont réelles, elles ne peuvent être que des forces naturelles. Nous devons admettre, en principe absolu, que tout est dans la nature, Dieu lui-même, comme je l'ai exposé dans un autre ouvrage. »

Et encore (p. 592) : « Si les élémentals, les élémentaires, les esprits de l'air, les gnomes, les larves dont parle Goethe à la suite de Paracelse; existent, ils sont naturels et non pas surnaturels, ils sont dans la nature car la nature embrasse tout. Le surnaturel n'existe pas. »

Cette acception des mots *nature*, *naturel*, n'est pas l'acception ordinaire, surtout parmi les catholiques.

Dans le langage ordinaire, on entend par *nature* l'ensemble de tous les êtres qui composent le monde matériel et visible, et, dans ce sens, sont dites *naturelles* toutes les forces physiques, chimiques ou autres, auxquelles ces êtres sont soumis, ainsi que les lois qui les régissent.

Mais selon que l'on admet, ou non, l'existence d'un Être suprême, créateur, souverain ordonnateur et gouverneur de l'univers, cette conception de la nature offre un sens bien différent.

Les rationalistes accordent à la nature des attributs et des privilèges qui en font presque un Dieu, et par lesquels ils essaient de la substituer à la Providence : c'est ainsi qu'ils la dotent métaphysiquement d'intelligence et même de volonté, plus ou moins aveugle, fatale et nécessaire, de telle sorte que les lois dites naturelles sont d'une fixité immuable.

D'après les chrétiens, au contraire, tous les êtres de la nature n'étant que des créatures dépendant en tout de Dieu, toutes leurs énergies, toutes leurs forces, toutes leurs lois

ont été fixées par Dieu, dans la mesure qu'il a jugé convenable, et sans qu'il soit lié par elles.

Nous savons en outre par la révélation que Dieu a créé de purs esprits, d'une intelligence incomparablement supérieure à celle de l'homme; et de même qu'il a donné à ce dernier le pouvoir d'intervenir dans la mise en mouvement de beaucoup de forces naturelles, de même il a concédé à ces esprits un pouvoir semblable, mais dans des proportions en rapport avec la supériorité de leur intelligence, et qui nous sont inconnues. De là vient qu'ils connaissent dans la nature une foule de forces, que nous ne soupçonnons même pas, et que probablement beaucoup d'entre eux, sinon tous, peuvent mettre en jeu.

Si les effets produits de la sorte tombent sous nos sens, on les appelle *extranaturels*, parce qu'ils sont en dehors des effets produits par les lois ordinaires que nous connaissons.

Nous savons ensuite, par la révélation, que les purs esprits sont de deux sortes, les bons et les mauvais, autrement dits les anges et les démons, et que les uns et les autres peuvent exercer leur pouvoir dans l'univers.

Nous appelons donc *naturel* tout effet produit selon les lois de la nature, connues comme telles par l'uniformité avec laquelle, dans les mêmes circonstances, elles s'appliquent toujours, sans aucune variante. — Par exemple : En raison de la loi de pesanteur, nous disons qu'il est naturel qu'une pierre non soutenue en l'air tombe vers la terre.

Nous appelons au contraire *extranaturel* tout effet qui nous semble une dérogation aux lois de la nature, qui, d'après notre expérience, devraient le régir dans la circonstance donnée. — Par exemple : Si une pierre reste suspendue en l'air, sans être soutenue par quoi que ce soit, nous dirons que cet effet est *extranaturel*.

Et alors il pourra provenir soit de Dieu, qui a posé les lois de la nature et peut les suspendre, les changer, ou même les annuler, selon son bon plaisir; soit des anges ou des saints; soit des démons, puisqu'ils disposent, eux aussi, de forces puissantes, dont nous ne connaissons pas l'étendue.

L'extranaturel se subdivise en *divin, angélique, ou diabolique*.

Dans les deux premiers cas, il y a intervention de Dieu, directe ou indirecte, et c'est ce que l'on appelle miracle proprement dit ou surnaturel.

Dans le troisième cas, il y a intervention du démon, et c'est ce que l'on appelle ordinairement *prestige*, ou simplement *extranaturel*, ou quelquefois *préternaturel*.

Dans le langage théologique, le *surnaturel proprement dit* a un sens beaucoup plus restreint et concerne exclusivement l'ordre de la grâce et de la gloire béatifique. — Nous ne nous en occupons pas ici.

Ces réserves sur le titre de l'ouvrage une fois faites, passons à l'examen des conclusions de l'auteur.

Voici d'abord comment il résume les principales théories d'expérimentateurs scientifiques dignes d'attention (pp. 144 et suivantes) :

Pour le comte de Gasparin, ces mouvements inexplicables sont produits par *un fluide* émanant de nous, sous l'action de notre volonté.

Pour le professeur Thury, ce fluide, qu'il appelle *psychode*, est une substance qui réunirait l'âme au corps; mais il peut aussi exister certaines volontés étrangères et de nature inconnue agissant à côté de nous.

Le chimiste Crookes attribue les faits à la force psychique, comme étant l'agent par lequel les phénomènes se produisent; mais il ajoute que cette force pourrait bien être, en certains cas, saisie et dirigée par quelque autre intelligence...

Albert de Rochas définit ces phénomènes «une *extériorisation de la motricité*», et les considère comme produits par le double fluide, le « corps astral » du médium, fluide nerveux pouvant agir et sentir à distance.

Lombroso déclare que l'explication doit être cherchée simplement dans le système nerveux du médium, et que ce sont là *des transformations de forces*.

Le Dr Ochorowicz affirme qu'il n'a pas trouvé de preuves en faveur de l'hypothèse spirite, ni davantage en faveur de l'intervention d'intelligences étrangères, et que les phénomènes ont pour cause un *double fluide*, se détachant de l'organisme du médium.

L'astronome Porro a une tendance à admettre l'action possible d'es-

prits inconnus, de formes de vie différentes de la nôtre, non pas pour cela âmes de morts, mais entités psychiques à étudier...

Le professeur Charles Richet pense que l'hypothèse spirite est loin d'être démontrée, que les faits observés se rapportent à tout un ordre de causes encore très difficiles à dégager...

Le naturaliste Wallace, le professeur de Morgan, l'électricien Varley, se déclarent, au contraire, suffisamment documentés pour accepter, sans réserves, la doctrine spirite des âmes réincarnées.

Le professeur James H. Hyslop, de l'Université de Colombie, qui a fait une étude spéciale de ces phénomènes dans les *Proceedings* de la Société des recherches psychiques de Londres, pense que les constatations rigoureuses ne sont pas encore suffisantes pour autoriser aucune théorie.

Le Dr Grasset, disciple de Pierre Janet, n'admet pas comme prouvés les déplacements d'objets sans contact, ni la lévitation, ni la plupart des faits exposés ici et pense que ce qu'on appelle le spiritisme est une question médicale de biologie humaine, de « physiopathologie des centres nerveux », dans laquelle un célèbre polygone cérébral, avec un chef d'orchestre nommé O, joue un rôle automatique des plus curieux.

Le Dr Maxwell conclut de ses observations que la plupart des phénomènes, dont la réalité n'est pas douteuse, sont produits par une force existant en nous, que cette force est intelligente, et que l'intelligence manifestée vient des expérimentateurs ; ce serait une sorte de conscience collective.

M. Marcel Mangin n'admet pas cette « conscience collective », et déclare qu'il est certain que l'être qui assure se manifester est « la subconscience du médium ».

Ce sont là quelques-unes des opinions principales.

On se serait attendu à voir figurer, et même en bonne place, au nombre des principales théories émises pour expliquer les phénomènes du spiritisme, la théorie catholique. — Mais non... il n'en est même pas question ! Est-ce que par hasard, dans l'estime de M. F..., elle ne mérite même pas une mention ?

On ne peut pas espérer que des athées, des matérialistes, ou autres adversaires du même genre, se rangent du premier coup à la solution catholique, lors même qu'ils la croiraient fondée. Mais quoique M. F... ne partage pas toutes les croyances catholiques, nous ne voulons pas croire qu'il soit

systématiquement hostile, au point de fermer obstinément les yeux, pour ne pas voir la lumière qui brillerait quelque part.

Après avoir sérié les phénomènes en diverses catégories, il apprécie comme il suit la mesure dans laquelle pourrait être admise, ou non, chacune des hypothèses précédemment énoncées.

Nous qualifierons, de notre côté, au fur et à mesure, comme elles le méritent, ces appréciations pour la plupart fantaisistes.

Nous citons en abrégé (pp. 548 et suiv.) :

1° ROTATION DE LA TABLE, *avec contact des mains d'un certain nombre d'opérateurs.*

Cette rotation peut s'expliquer par une impulsion inconsciente. Il suffit que chacun pousse un peu dans le même sens, pour que le mouvement s'établisse.

2° PROMENADE DE LA TABLE, *les mains des expérimentateurs y étant appuyées.*

On pousse et l'on conduit le meuble sans le savoir, chacun agissant plus ou moins. On croit le suivre, mais on le conduit réellement. Il n'y a là que le résultat d'efforts musculaires généralement assez légers.

3° SOULÈVEMENT DE LA TABLE, *du côté opposé à celui sur lequel les mains du principal acteur sont appuyées.*

Rien n'est plus simple. La pression des mains sur un guéridon à trois pieds suffit pour opérer le soulèvement du pied éloigné, et pour frapper ainsi toutes les lettres de l'alphabet. — Le mouvement est moins facile pour une table à quatre pieds, mais on l'obtient également.

Ces trois mouvements sont les seuls, me semble-t-il, qui s'expliquent sans le moindre mystère, toutefois le troisième n'est expliqué que si la table n'est pas trop lourde.

4° ANIMATION DE LA TABLE.

Plusieurs expérimentateurs étant assis autour d'une table, et faisant la chaîne avec le désir de la voir se soulever, on constate certains frémissements, d'abord légers, parcourant le bois. Puis on observe des balancements, dont plusieurs peuvent être dus à des impulsions musculaires. Mais il y a déjà ici quelque chose de plus. La table semble s'agiter d'elle-même. Parfois elle se soulève, non plus par l'effet d'un levier, d'une pression, sur un côté, mais *sous les mains*, comme s'il y

1. Il serait plus juste de dire : *qui peuvent à la rigueur s'expliquer.*

avait adhérence. Ce soulèvement est contraire à la pesanteur. On dégage donc là une force. Cette force émane de notre organisme¹. Il n'y a aucune raison pour chercher autre chose. Mais c'est là, néanmoins, un fait capital.

5° ROTATION SANS CONTACT.

La table étant en rotation rapide, on peut en détacher les mains et voir se continuer le mouvement. La vitesse acquise peut expliquer cette continuation du mouvement pendant un instant, et l'explication du cas n° 1 peut suffire. Mais il y a plus. On obtient la rotation en tenant les mains à quelques millimètres au-dessus de la table, sans aucun contact. Une légère couche de farine saupoudrant la table n'est pas touchée. Donc la force émise par les assistants pénètre le meuble².

Les expériences prouvent que nous possédons en nous une force capable d'agir à distance sur la matière, une force naturelle, généralement latente, mais développée à des degrés divers chez les « médiums », et dont l'action se manifeste en des conditions encore imparfaitement déterminées³...

Nous pouvons agir sur la matière brute, sur la matière vivante, sur le cerveau et sur l'esprit⁴...

6° SOULÈVEMENT DE POIDS.

On charge une table de sacs de sable pesant ensemble 75 à 80 kilogrammes. La table lève successivement, à plusieurs reprises, chacun des trois pieds. Mais elle succombe sous la charge et se brise. Les opérateurs constatent que leur force musculaire n'aurait pas suffi pour déterminer les mouvements observés. La volonté agit par un prolongement dynamique⁵.

7° SOULÈVEMENTS SANS CONTACTS.

Les mains formant la chaîne à quelques millimètres au-dessus du côté de la table qui doit être soulevée, et toutes les volontés réunies, le soulèvement s'opère successivement pour chacun des pieds. Ces soulèvements s'obtiennent plus facilement que les rotations sans contact.

1. Cette affirmation est purement gratuite, et, pour notre part, nous ne l'admettons pas.

2. Cette conclusion ne découle aucunement des prémisses, et aurait besoin d'être prouvée pour être admise.

3. Les expériences prouvent la réalité des phénomènes, mais aucunement la présence de la force en question, surtout en tant que cause des phénomènes.

4. Affirmation purement gratuite et non prouvée.

5. Voilà ce qui s'appelle se payer tout simplement de mots!

Une volonté énergique paraît indispensable. La force inconnue se communique¹ des expérimentateurs à la table, sans aucun contact. La table est saupoudrée de farine, avons-nous dit, et aucun doigt n'y a marqué la plus légère empreinte.

La volonté des assistants est en œuvre. On ordonne à la table tel ou tel geste et elle obéit. Cette volonté semble se prolonger, en dehors de nos corps par une force assez intense²...

8° ALLÈGEMENT DE LA TABLE OU D'OBJETS DIVERS.

On suspend une table quadrangulaire, par un de ses petits côtés, à un dynamomètre, attaché à une corde tenant du haut à un crochet quelconque. L'aiguille du dynamomètre, qui marquait, au repos, 35 kilogrammes, descend graduellement à 3, 2, 1, 0 kilogramme.

Une planche d'acajou est placée horizontalement, avec un bout suspendu à une balance à ressort. Cette balance porte une pointe qui touche une feuille de verre noircie à la fumée. En mettant cette feuille de verre en marche, cette aiguille trace une ligne horizontale. Pendant les expériences, cette ligne cesse d'être droite, et marque des allègements et des alourdissements, produits sans aucun contact...

9° AUGMENTATION DU POIDS d'une table ou d'autres objets. Pressions exercées.

Les expériences dynamométriques, que nous venons de rappeler, viennent déjà de montrer cette augmentation.

J'ai vu plus d'une fois, en d'autres circonstances, une table devenue si lourde qu'il était absolument impossible à deux hommes de la détacher du parquet. Lorsqu'on y parvenait par des secousses, elle paraissait rester collée comme par de la glu ou du caoutchouc, qui la ramenait instantanément au sol.

Dans toutes ces expériences, on constate l'action d'une force naturelle inconnue émanant de l'expérimentateur principal ou de l'ensemble du groupe, force organique sous l'influence de la volonté. Il n'est pas nécessaire d'imaginer l'œuvre d'esprits étrangers³.

1. Nouvelle affirmation qui ne s'impose pas davantage que les précédentes.

2. Si la volonté était quelque chose de matériel, on pourrait comprendre qu'on lui attribuât un prolongement extérieur. Mais comme il n'en est pas ainsi, qui nous expliquera jamais en quoi celui-ci pourrait bien consister?

3. Cela ne serait pas nécessaire si vous réussissiez à donner une explication satisfaisante. Mais cette force organique sous l'influence de la volonté, que vous prétendez constater, est une pure affirmation, qui ne repose sur rien et n'explique rien du tout.

10° SOULÈVEMENT COMPLET D'UNE TABLE OU LÉVITATION.

Comme il peut y avoir confusion en appliquant le mot *soulèvement* à une table qui ne se lève que d'un côté sous un certain angle, en restant appuyée sur le sol, il convient d'appliquer le mot *lévitation* aux cas où elle est complètement détachée.

Généralement, elle s'élève ainsi à quinze ou vingt centimètres du sol, pendant quelques secondes seulement, et retombe. Elle se lève en se balançant, en ondulant, en hésitant, en faisant des efforts, et retombe ensuite d'un seul coup. En appuyant nos mains sur elle, nous éprouvons la sensation d'une résistance fluïdique que nous éprouvons également lorsque nous présentons un morceau de fer dans la sphère d'activité d'un aimant.

Une table, une chaise, un meuble s'élèvent parfois, mais non seulement à quelques décimètres, mais à la hauteur de la tête, et jusqu'au plafond.

La force mise en jeu est considérable¹.

11° ENLÈVEMENT DE CORPS HUMAINS.

Ce cas est du même ordre que le précédent. Le médium peut être enlevé avec sa chaise, et posé sur la table, parfois en équilibre instable. Il peut aussi être enlevé seul.

Ici, la force inconnue ne paraît plus simplement mécanique; il s'y mêle une intention, des idées de précautions, qui ne peuvent provenir que de la neutralité du médium lui-même, aidée par celle des assistants². Ce fait nous paraît contraire aux lois scientifiques connues...

12° SOULÈVEMENT DE MEUBLES TRÈS LOURDS.

Un piano pesant plus de 300 kilogrammes se soulève de ses deux pieds antérieurs, et l'on constate que son poids varie. La force dont il est animé provient du voisinage d'un enfant de onze ans. Mais ce n'est pas la volonté consciente de cet enfant qui agit³. Une table de salle à manger en chêne massif peut s'élever assez haut pour qu'on en vérifie le dessous pendant la lévitation.

13° DÉPLACEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT.

Un lourd fauteuil marche tout seul dans un salon. De lourds rideaux tombant du plafond au plancher sont gonflés avec violence, comme

1. Cette constatation a au moins le mérite de la naïveté.

2. Halte-là ! Il nous paraît, à nous, qu'elles doivent provenir de tout autre chose.

3. Cette force provient donc, d'après vous, de cet enfant de onze ans ? Avouez que c'est plus qu'extraordinaire, et qu'en l'attribuant à la volonté seule, surtout non consciente de l'enfant, vous ne faites qu'accroître la difficulté et l'invraisemblance.

par un vent de tempête, et vont encapuchonner la tête des personnes assises à une table, à un mètre de distance et davantage. Un guéridon s'obstine à *vouloir* grimper sur la table d'expérience — et y arrive. Tandis qu'un spectateur sceptique raille « les esprits », la table autour de laquelle on expérimente se dirige vers l'incrédule, entraînant les assistants, et les bloque contre le mur jusqu'à ce qu'il demande grâce.

Comme les précédents, ces mouvements peuvent être l'expression de la volonté du médium et ne pas nécessiter la présence d'un esprit extérieur au sien ¹. Cependant ²... ?

14^e COUPS FRAPPÉS et *typtologie*.

On entend dans la table, on en perçoit les vibrations au toucher, on entend dans les meubles, dans les murs, dans l'air, des coups ressemblant assez à ceux que l'on peut frapper de la jointure du doigt plié contre un morceau de bois. On se demande d'où viennent ces bruits. On pose la question à haute voix. Ils se répètent. On demande qu'un certain nombre de coups soient frappés; ils le sont. Des airs connus sont rythmés par coups et reconnaissables, des morceaux joués sont accompagnés. Les choses se passent comme si un être invisible entendait et agissait. Mais comment un être sans nerf acoustique et sans tympan pourrait-il entendre ? Les ondes sonores doivent frapper quelque chose pour être interprétées. Est-ce une transmission mentale ?

Ces coups sont frappés. Qui les frappe ? et comment ?

La force mystérieuse émet des radiations de longueur d'ondes inaccessibles à notre rétine, mais puissantes et rapides, sans doute plus rapides que celle de la lumière, et situées au delà de l'ultra-violet ³. La lumière d'ailleurs gêne leur action.

A mesure que nous avançons dans l'examen des phénomènes observés, l'élément physique, intellectuel, mental, se mêle de plus en plus à l'élément mécanique et physique. Ici, nous sommes forcés d'admettre la présence, l'action d'une pensée. Cette pensée est-elle simplement celle du médium, de l'expérimentateur principal, ou la résultante de celle des assistants réunis ⁴ ?

1. On ne peut s'empêcher d'être très surpris en voyant que des hommes qui se prétendent savants, se contentent de pareilles raisons et leur attribuent une probabilité.

2. Ce « cependant ? » en dit long sur le degré de conviction de l'auteur.

3. Comprenne qui pourra de quelle nature peut bien être la force dont il s'agit !

4. La présence d'un être intelligent étant dûment reconnue, il aurait semblé tout naturel que l'on en tirât la conclusion

Comme ces coups, ou ceux des pieds de la table interrogée, dictent des mots, des phrases, expriment des idées, ce n'est plus là une simple action mécanique. La force inconnue que nous avons été obligés d'admettre dans les observations précédentes est ici au service d'une intelligence.

Le mystère se complique.

C'est à cause de cet élément intellectuel, que j'ai proposé (avant 1865) de donner le nom de *psychique* à cette force... A partir de maintenant, il nous sera impossible, dans notre examen, de ne pas tenir compte de cette force psychique¹.

Jusqu'ici, le fluide de Gasparin pouvait suffire, comme l'action musculaire inconsciente pour les trois premières classes de faits. Mais à partir de cette quatorzième classe — et même déjà on commence à en deviner la présence dans les précédentes — l'ordre psychique se manifeste avec évidence.

15° COUPS DE MAILLET.

J'ai entendu — et tous les expérimentateurs comme moi — non seulement des coups secs, légers, comme ceux dont il vient d'être question, mais des coups de maillet sur une table, ou des coups de poing sur une porte, capables d'assommer celui qui les aurait reçus.

Généralement, ces coups violents sont une protestation contre une dénégation d'un assistant. Il y a là une intention, une volonté, une intelligence. Ce peut être aussi celle du médium qui se révolte ou qui s'amuse². L'action n'est pas musculaire, car on tient les mains et les pieds du médium, et cela peut se passer assez loin de lui.

16° ATTOUCHEMENTS.

La fraude pourrait expliquer ceux qui sont opérés à la portée des mains du médium, car ils n'ont lieu que dans l'obscurité. Mais on en a ressenti à une distance supérieure à cette portée, comme si ces mains s'étaient prolongées.

que cet être était étranger aux opérateurs. C'est faire preuve d'une ingéniosité avec laquelle la logique n'a rien à voir que d'exclure cette hypothèse, et de supposer tout simplement que cette pensée ne fait qu'un avec celle du médium et des assistants !

1. Ce terme de *psychique*, inventé pour les besoins d'une mauvaise cause, n'est qu'un mot, mis en avant pour suppléer à des explications que l'on ne peut donner.

2. L'auteur ferait bien d'expliquer par quel *prolongement de volonté* le médium pourrait frapper ces coups. Serait-ce par hasard en vertu de sa force psychique ?

17° ACTION DE MAINS INVISIBLES.

Un accordéon est tenu d'une main dans une cage empêchant toute autre main d'y atteindre, par le bout opposé aux clefs ; l'instrument s'allonge et se referme de lui-même en jouant certains airs. Une main invisible, avec des doigts, ou quelque chose d'analogue, agit donc. (Expérience de Crookes avec Home...)

18° APPARITIONS DE MAINS.

Les mains ne sont pas toujours invisibles. On en voit apparaître, semi-lumineuses, dans l'obscurité. Mains d'hommes, mains de femmes, mains d'enfants. Elles sont parfois nettement formées. Au toucher, elles sont généralement solides et tièdes, quelquefois glacées. Parfois elles fondent dans la main. Pour moi, je n'ai jamais pu en saisir une ; c'est toujours la main mystérieuse qui a pris la mienne, souvent à travers un rideau, parfois à nu, me pinçant l'oreille ou s'enfonçant à travers mes cheveux, avec une extrême agilité.

19° APPARITIONS DE TÊTES.

Pour ma part, je n'en ai vu que deux : la silhouette barbue de Montfort-L'Amaury, et la tête de jeune fille au front bombé dans mon salon. Dans le premier cas, j'avais cru à un masque porté par une tringle. Mais chez moi, il n'y avait pas de compère possible, et maintenant je ne suis pas moins sûr du premier. D'autre part, les témoignages des autres observateurs sont trop précis et trop nombreux pour ne pas être associés aux miens.

20° FANTÔMES.

Je n'ai pu ni en voir, ni en photographier. Mais il me paraît impossible de douter de celui de Katie King, observé pendant trois ans, par Crookes et les autres étudiants de Florence-Cook. On ne peut guère douter, non plus, de ceux de la Société dialectique de Londres...

Ces fantômes, comme ces têtes, comme ces mains, paraissent être des condensations de fluides produites par les facultés du médium, et ne prouvent pas l'existence d'esprits indépendants¹.

21° EMPREINTES de têtes et de mains.

Les têtes et les mains formées sont assez denses pour mouler leur empreinte dans du mastic ou de la terre glaise. Le plus curieux, peut-

1. Il faudrait, pour faire admettre cette supposition, prouver d'abord l'existence de ces fluides, la possibilité de les condenser à son gré et de les projeter en dehors de soi, de façon à produire des mains, des têtes, des corps, par un acte de sa volonté même inconsciente, et à les faire se mouvoir comme s'ils étaient vivants. Si la doctrine catholique mettait en avant une hypothèse, même dix fois plus prouvée que celle-ci, on se contenterait de passer en haussant les épaules.

être, est qu'il n'est pas nécessaire que ces formations, ces forces, soient visibles pour produire ces empreintes. Nous avons vu un geste vigoureux s'imprimer à distance dans la terre glaise.

22° TRANSPORT DE LA MATIÈRE à travers la matière. *Apports.*

Un livre a été vu passant à travers un rideau. Une sonnette est passée d'une salle de bibliothèque fermée à clé dans un salon. Une fleur a été vue traversant perpendiculairement, de haut en bas, une table de salle à manger. On a cru observer des apports de plantes, de fleurs, de fruits, d'objets divers, qui auraient traversé les murs, les plafonds, les portes...

La question est de savoir si l'intellect du médium et des assistants suffit pour tout expliquer.

Dans tous les cas qui précèdent, cet intellect paraît suffire — mais en lui attribuant des facultés occultes prodigieuses¹.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il nous est impossible de nous rendre compte de la manière dont notre esprit, conscient ou inconscient, peut soulever un meuble, frapper des coups, former une main ou une tête, imprimer une empreinte. Ce mode d'action nous demeure absolument inconnu. La science future le découvrira peut-être. Mais tous ces actes restent dans le domaine humain, et même, ne le dissimulons pas, dans un domaine assez vulgaire²!

L'hypothèse d'esprits étrangers aux vivants ne paraît pas nécessaire³.

1. C'est-à-dire en supposant, sans en avoir la preuve, tout ce qui serait nécessaire pour rendre l'hypothèse admissible.

2. Ce raisonnement pourrait valoir en faveur de toutes les hypothèses, même les plus extravagantes. Par exemple : En raison du principe de l'évolution des êtres, lorsqu'une table se trouve dans telles ou telles circonstances favorables, comme lorsque plusieurs personnages distingués lui imposent les mains, elle acquiert soudain une intelligence, même supérieure à celle des opérateurs, et une force de déplacement considérable, et elle pourra les utiliser tant qu'elle subira l'influence de ces circonstances favorables. — Comment cela peut-il se faire? — Nous n'en savons absolument rien, mais on le saura peut-être un jour. En attendant, nous affirmons que ces actes sont du domaine de la table (!).

3. L'auteur laisse ici percer l'intention, subconsciente sans doute, qu'il a de tout admettre, plutôt que de recourir à l'hypothèse d'esprits étrangers.

Celle du dédoublement psychique du médium est la plus simple¹.

... Dans les expériences médiumniques, les choses se passent comme si un être invisible était là², capable de transporter dans l'air divers objets sans heurter, en général, les têtes qui sont là, dans une obscurité assez grande, agissant sur un rideau comme un vent violent qui le pousserait au loin, pouvant jeter ce rideau sur votre tête, vous en coiffant, et le serrer fortement contre votre figure, comme par deux mains nerveuses, et vous toucher par une main vivante et chaude. Ces mains, je les ai senties avec la certitude la plus incontestable. Cet être invisible peut se condenser assez pour devenir visible, et je l'ai vu passer dans l'air...

Il y a certainement un prolongement invisible de l'organisme du médium³. Ce prolongement peut être comparé à la radiation qui sort de l'aimant pour aller toucher un morceau de fer et le mettre en mouvement; on peut le comparer aussi à l'effluve qui émane des corps électrisés; nous le comparions également tout à l'heure aux ondes calorifiques⁴...

Nous devons donc admettre, tout d'abord, ce prolongement de la force musculaire et nerveuse du sujet. Je sens bien que c'est là une proposition hardie⁵, à peine croyable, bizarre, extraordinaire, mais

1. Il ne suffit pas pour une hypothèse d'être simple : il faut d'abord qu'elle soit raisonnable.

2. Puisque tout se passe comme si un être invisible était là, pourquoi ne pas le supposer présent? C'est pourtant ce qui serait le plus naturel et le plus vraisemblable.

3. Nous voilà revenus au premier prolongement! Comment ne pas l'admettre, puisque l'auteur affirme qu'il y est *certainement*?

4. C'est à tort que l'on cherche à établir une analogie entre les radiations de l'aimant, les effluves des corps électrisés, les ondes calorifiques, qui sont d'ordre physique, et un prolongement produit par la volonté, qui serait d'ordre purement immatériel.

5. Oh oui! la proposition est plus que hardie, pas du tout croyable, très bizarre, dépassant les limites de l'extraordinaire!! Les faits sont là, c'est vrai, mais sans aucune corrélation avec l'induction que vous en tirez... Et dire que toute cette peine que l'on se donne n'est que pour éviter d'avoir à reconnaître la présence des esprits!

enfin les faits sont là, et que cela nous contrarie ou non, c'est un mince détail.

Nous sommes forcés d'admettre que ce prolongement, généralement invisible et impalpable, peut devenir visible et palpable, prendre, notamment, la forme d'une main articulée, avec de la chair et des muscles, montrer une tête, un corps ¹.

Le fait est incompréhensible, mais, après tant d'observations différentes, il me paraît impossible de ne voir là que supercheries ou hallucinations ². La logique a des droits qui s'imposent.

Du médium (car sa présence est indispensable) peut donc s'échapper momentanément un double fluidique et condensable ³...

1. Ce qui prouve une fois de plus que ce n'est pas le prolongement de la main, de la tête, etc., du médium, c'est que la tête n'est pas toujours la même. que la main est tantôt une main d'homme, tantôt une main de femme, tantôt une main d'enfant, etc...

2. Nous admettons la réalité des faits : Ce que nous nions, ce sont les conclusions que l'on en tire.

3. La présence du médium n'est pas absolument indispensable, et ce double fluidique est une nouvelle supposition.

(A suivre.)

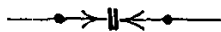
S. MICHEL.



ÉTUDE HISTORIQUE

Faits préternaturels en Angleterre au XVII^e siècle

SORCELLERIE, APPARITIONS, ETC.



I

Le hasard, ou plutôt la Providence (puisque le hasard n'est que son incognito), m'a fait tomber sur un livre rare et curieux; j'ose ajouter très bien fait, ce qui ne gâte rien, même aux livres rares. Il est de Joseph Glanvil, chapelain du roi Charles II, fort malmené par Walter Scott dans son *Histoire de la Magie*, moins sérieuse qu'humoristique. Le romancier n'a pas assez de plaisanteries, encore sont-elles loin d'être constamment bonnes, sur la féroce stupidité du juge d'instruction Hunt, dont Glanvil publie intégralement les *examens*, et sur la crédulité à toute épreuve du bon ministre protestant.

Cependant le volume, publié en plusieurs fois, tant par son auteur que par un ami qui l'a continué après le décès de Glanvil, contient une excellente discussion sur la réalité de l'âme et des esprits, qu'il soutient contre les modernes *saducéens*, d'où son titre latin, SADUCISMUS TRIUMPHATUS, *le Saducisme triomphé* — on nous passera ce solécisme, en faveur de sa fidélité comme traduction.

Assurément Glanvil ne montre pas une aveugle crédulité quand il avoue que l'imagination et la mélancolie ont une grande puissance et peuvent produire d'étranges persuasions, on dirait aujourd'hui des autosuggestions. Il n'en est pas moins vrai que notre Malebranche a mis beaucoup d'imagination dans son tableau des *sorciers imaginaires*, à une époque où les sorciers réels abondaient; à une époque où le grand et humble Vincent de Paul, dont la tête égalait le

cœur et qui eut non seulement le génie de la charité, mais encore le génie dans la charité, présidant un comité où figuraient le premier supérieur de ses missionnaires et le fameux archidiacre Boudon qu'on égalait à M. Olier pour le discernement des voies spirituelles, approuvait une méthode et une formule de confession des sorciers qui lui étaient soumises par le grand missionnaire Maunoir et le vicaire général de Vannes, Kerlivio, co-fondateur de la Retraite, effrayés de voir cette plaie religieuse et sociale gagner jusqu'à des membres du clergé. C'est alors que Louis XIV annulait, ou peu s'en faut, l'arrêt de la justice normande contre des malfaiteurs cent fois coupables, et imposait silence à tous les autres procès de sorcellerie (faiblesse étrange, mais trop concevable pour peu qu'on étudie l'homme), non parce qu'il était convaincu, comme Malebranche, de la fausseté des accusations, mais parce que la sorcellerie était chose si réelle qu'elle régnait tout près de son trône, que l'accusation venait de toucher à ce qu'il avait en ce moment de plus cher, et n'était que trop fondée.

Glanvil ne se borne pas à ce premier aveu. Il convient en même temps qu'on peut faire beaucoup, mais beaucoup d'esprit là-dessus, que ce serait grand dommage d'en priver les gens d'esprit. Il aurait pu ajouter : et aussi ceux qui n'en ont pas ; nous croyons que ce seraient les plus privés. On voit, d'ailleurs, que l'homme ne change guère. C'est bien toujours la même chose. Rien n'est encore plus facile que l'esprit, et surtout l'esprit fait mal à propos.

Il ajouta aussi que le plus grand nombre des hommes est crédule. C'est encore aujourd'hui vrai, mais l'objet de la crédulité a changé. Aujourd'hui, elle est toute pour la science ; donnez sous le nom de la science une explication qui n'explique rien, et qu'il faudrait expliquer elle-même si elle était explicable : on fera semblant de comprendre, et, la vanité aidant la crédulité, on croira, sans savoir même ce qu'on croit, comme le dindon de la fable :

Je vois bien quelque chose,
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien.

Il avoue aussi qu'il y a vraiment des maladies (c'est encore aujourd'hui le triomphe de la science!) qui ont de terribles et bizarres symptômes, et qui produisent des effets étranges, émerveillants, par delà le cours ordinaire de la nature, *beyond usual course of Nature*, et que cela, sans doute, arrive quelquefois chez de prétendus sorciers. Et pourquoi pas chez de vrais? Est-ce que maladie et sorcellerie se dérangeraient mutuellement? Nous croyons qu'elles s'aideraient plutôt, comme la possession et le mal caduc mentionnés tous deux pour le même individu dans l'Évangile.

Il croit aussi que les inquisiteurs catholiques, *papist inquisitors*, ont quelquefois arrachés des aveux à des innocents par la torture. C'est ce qui a pu arriver parfois en Espagne, bien qu'on n'en puisse pas citer un cas authentique et certain, mais ce qui n'arrivait guère en France, où la question ne se donnait qu'après de premiers aveux obtenus ou du moins après de fortes présomptions acquises par l'instruction.

Il ajoute enfin que les pactes prouvés contiennent souvent des stipulations si étranges qu'on peut malaisément en comprendre la raison, et qu'on ne peut toujours en concilier toutes les circonstances avec les notions communément reçues au sujet des esprits et de l'autre vie.

Et il conclut : « Si ces aveux peuvent faire quelque profit à mes adversaires, grand bien leur fasse. Par ces concessions, j'ai déjà ruiné tous leurs livres qui prouvent à peine autre chose que ce que je viens de leur accorder. Et j'espère, d'ailleurs, qu'en retour ils m'accorderont bien quelque chose de tout ce qui reste encore, ces concessions faites. »

Dans le volume où Glanvil fait cette déclaration, le plus intéressant de tous les *tomes* réunis, on trouve, entre autres pièces fort curieuses, deux relations complètes de procès en Cour, faisant suite aux instructions dont nous avons donné ici même, au début de la Revue, quelques échantillons; puis des récits d'apparitions, telles qu'il s'en produit encore aujourd'hui, et de maisons hantées comme on en voit, non seulement en Normandie, en Bretagne ou en Rouergue, mais en plein Paris, où des commissaires de police sont obligés de constater par procès-verbaux, sur dires de témoins oculaires,

les méfaits des esprits, qu'ils prennent sans doute pour de la physique, mais pas toujours amusante, au moins pour ceux qu'elle atteint.

Un savant français, que la réprobation de la science officielle de France a porté jusqu'à New-York où il occupe un poste très éminent, le Dr Paul Gibier, poursuit, avec une énergie et une persévérance qu'on ne peut qu'admirer, du moins en elles-mêmes, une série d'évocations de morts, prenant avec une imperturbable sérénité les *farces* cruelles de nos ennemis-nés, les démons, pour des énigmes de la nature, et la plus authentique nécromancie pour de la pure physique. La sérénité dans l'erreur est le caractère de la science actuelle. C'est que, grâce au progrès de toutes choses, quand on part pour ce grand voyage de la science, on commence toujours par s'assurer contre le doute.

Et maintenant, allons aux faits. Nous donnons pour commencer deux procès de sorcellerie. Mais nous y attachons beaucoup moins d'intérêt qu'aux apparitions, ne pouvant nous dissimuler que les preuves sérieuses et trop certaines des crimes de la sorcellerie y sont accompagnées de superstitions insensées relativement aux épreuves propres à la découvrir. Il est certain que la magie n'est point un code, et qu'aucun sorcier sérieux n'a cru à ses prétendues règles. Dans ce royaume, il n'y a pas de *constitution* : le démon en est le roi absolu.

Florence Newton, sorcière irlandaise de Youghal

Copie des dépositions des témoins, lors de sa comparution aux assises tenues pour le comté de Cork, 11 septembre 1661. (Procès-verbal publié par Joseph Glanvil.)

Cette Florence Newton fut enfermée dans la prison de Youghal par ordre du maire de la ville, le 24 mars 1661, pour avoir ensorcelé Marie Longdon, qui donna évidence contre elle aux assises de Corke, comme suit. Marie Longdon, jurée et examinée sur ce qu'elle pouvait dire contre Florence

Newton, sur toute pratique de sorcellerie, contre elle-même, à l'ordre qui lui fut donné de regarder en face la prisonnière, pâlit et montra une vive crainte de regarder de son côté; néanmoins elle le fit. Interrogée si elle la connaissait, elle dit que oui et voudrait ne l'avoir jamais connue. Depuis combien de temps elle la connaissait? a répondu : Depuis trois ou quatre ans. Qu'en Noël dernier ladite Florence vint trouver la déposante à la maison de John Pyne, à Youghal, où celle-ci était servante, lui demandant un morceau de bœuf du saloir. Celle-ci répondit qu'elle ne pouvait pas donner du bœuf de son maître. Florence parut fort en colère et dit : *Tu aurais aussi bien fait de me le donner*, et elle s'en alla en grommelant.

Environ une semaine après, la déposante s'en allant au lavoir avec un paquet de linge sur la tête, se rencontra avec Florence Newton qui, lui arrivant en face, lui jeta son paquet de la tête, la baisa avec violence et lui dit : « Marie, je te le demande, toi et moi soyons amies, car je ne t'en veux pas et je te prie de ne m'en pas vouloir non plus. » Marie s'en retourna donc, et, quelques jours après, elle vit une vieille avec un voile sur la figure se tenant près de son lit et quelqu'un debout auprès d'elle, pareil à un petit vieux vêtu de soie : cet homme, qu'elle prit pour un esprit, retira le voile du visage de la vieille, et alors elle vit que c'était la bonne femme Newton. L'esprit alors lui parla et voulut lui faire promettre de suivre son avis, qu'elle aurait alors toutes choses selon son cœur, et Marie lui répondit qu'elle n'avait rien à lui dire, que pour elle sa foi était dans le Seigneur.

Un mois après que Florence l'eut baisée, la déposante tomba très malade d'accès ou transes qui la prenaient tout à coup avec une telle violence que trois ou quatre hommes ne pouvaient pas la contenir. Et, dans ses accès, elle était souvent prise de vomissements et vomissait des aiguilles, des épingles, des clous à fers, des chicots, de la laine et de la paille, et cela fort souvent. Interrogée si elle s'apercevait de ce qu'elle vomissait, a répondu que oui. Car elle n'était pas alors aussi absorbée que dans les autres phases de ses accès. Un peu avant le début de ses accès, de petites pierres, et

même en quantité, lui étaient lancées, tandis qu'elle allait de côté ou d'autre, et la suivaient de place en place et même de chambre en chambre et la frappaient sur la tête, sur les épaules, sur les bras et, tombant à terre, s'évanouissaient. Elle et plusieurs autres les voyaient tomber sur elle et à terre, mais ne pouvaient les prendre, excepté deux ou trois que son maître et elles ont prises dans leur main : une, entre autres, qui avait un trou et qu'elle attacha, sur un avis qui lui fut donné, avec un lien de cuir à sa bourse, mais elle s'évanouit aussitôt, bien que le lien restât noué solidement.

Dans ses accès, elle voyait souvent cette Florence Newton et criait contre elle, par les tourments que Florence lui infligeait ; Marie dit, en effet, que souvent elle lui enfonçait dans les bras des épingles et quelques-unes si solidement qu'un homme devait tirer trois ou quatre fois pour arracher une seule épingle et elles étaient piquées entre chair et peau. Souvent elle était transportée de son lit dans une autre chambre, quelquefois emportée au faite de la maison, sur une planche entre deux poutres du grenier, quelquefois fourrée dans un coffre, quelquefois entre les deux couettes où elle couchait et quelquefois, le jour, entre le lit et la natte, dans la chambre de son maître.

Interrogée comment elle savait qu'on la remuait et qu'on la plaçait ainsi, puisque dans ses accès elle était dans une terrible absorption, répond qu'elle ne savait jamais où elle était jusqu'au moment où la famille et les voisins l'eussent enlevée des endroits où elle avait été ainsi portée et déposée. Sur la raison pour laquelle elle criait si fort contre Florence Newton, dans ses accès, elle répond : parce qu'elle la voyait et la sentait la torturant.

Interrogée comment elle pouvait croire que c'était Florence Newton qui lui faisait ce mal, elle dit : d'abord parce qu'elle la menaçait, puis : parce qu'après qu'elle lui eut donné ce baiser, elle tomba dans ces crises, et parce qu'elle la voyait et la sentait en même temps la tourmenter. Fût enfin, quand les gens de la famille, sur l'avis des voisins et le consentement du maire, avaient envoyé chercher Florence pour l'amener à la déposante, elle se trouvait toujours plus

mal après qu'on la lui amenait et ses crises étaient plus violentes que jamais. Après que Florence fut emprisonné à Youghal, Marie ne fut pas tourmentée, mais fut très bien quelque temps, jusqu'au moment où Florence fut ramenée à Corke et alors la déposante fut aussi mal que jamais auparavant. Et le maire de Youghal, un M. Mayre, ayant envoyé voir si Florence était aux fers, comme on l'avait dit à la déposante, et trouvant qu'elle ne l'était pas, ordonna d'y mettre ordre, ce qui fut fait, et là-dessus Marie se trouva bien et a continué, dit-elle, de l'être jusqu'à cette heure. Et interrogée si elle avait eu de tels accès avant que Florence lui eût donné le baiser : « Jamais », répond-elle, mais elle croit que ce baiser l'a ensorcelée et principalement parce qu'elle a entendu dire à Nicolas Pyne et autres que ladite Florence en a fait l'aveu complet.

Marie Longdon ayant terminé sa déposition, Florence Newton jeta un regard vers elle, comme entre les têtes des spectateurs qui la séparaient de Marie, et levant ensemble ses deux mains, qui étaient emmenottées, les lança dans un violent mouvement de colère (W. Aston la voyait et l'observait en ce moment) contre Marie, comme si elle avait voulu la frapper et pu l'atteindre, et elle dit : « Maintenant, c'est fait. » Sur quoi la jeune fille tomba soudainement à terre comme une pierre, dans un si violent accès que tous ceux qui purent venir mettre les mains sur elle pouvaient à peine la contenir, elle se mordait les bras et se convulsait de la plus hideuse manière, au grand effroi de tous les spectateurs. Et l'accès continua environ un quart d'heure (ladite Florence Newton, accroupie, se pinçant les mains et les bras, et plusieurs de ceux qui l'ont observée en ont prêté serment). Ordre fut donné d'emporter la jeune fille hors de Cour et de la placer dans une maison ; d'où plusieurs personnes après cela ont apporté la nouvelle que Marie était dans un accès de vomissements et elles apportaient en même temps des épingles croches, des pailles, de la laine, dans des écumes blanches de salive.

Là-dessus la Cour ayant pris connaissance que la jeune

filles était bien lorsque Florence était aux fers et mal quand elle en était débarrassée, jusqu'à ce qu'on les lui remit, demanda au geôlier si elle était dans les fers ou non ; il répondit que non, qu'elle avait seulement les menottes. Ordre fut donné aussitôt de lui mettre les fers, et en les lui mettant elle cria qu'on la tuait, qu'on la démolissait, qu'on l'abimait : « Pourquoi me tourmentez-vous ainsi ? » Et elle continua de se lamenter durant un quart d'heure. Et alors arriva un messager de la part de la jeune fille, venant informer la Cour qu'elle était bien ; auquel immédiatement Florence, avec colère, marmotta ces mots : *Elle n'est plus bien*. Et sur la demande : Comment elle savait que Mary n'était plus bien, elle nia qu'elle eût dit la chose, bien que plusieurs en Cour eussent entendu ces paroles, et elle dit que si elle les avait prononcés, c'était sans savoir ce qu'elle disait, étant vieille et agitée et absorbée par ses souffrances. Mais la jeune fille étant passablement revenue de sa crise fut, avant que la Cour en sut rien, renvoyée de la ville à Youghal, ce qui fit qu'elle ne fut plus examinée par la Cour.

L'accès ayant été porté devant la Cour, avec toutes ses circonstances à la charge de Florence, comme étant une continuation de ses pratiques diaboliques, elle le nia, ainsi que le mouvement de ses mains et la parole : *Maintenant, c'est fait*, bien que la Cour eût vu ce mouvement et que les paroles fussent affirmées sur serment par un certain Roger Moore. Et Thomas Harrisson jura que ladite Florence avait fixé les yeux sur elle et fait ce mouvement des mains, et qu'il avait vu la jeune fille tomber aussitôt après et avait entendu Florence marmotter ces mots : *Maintenant, elle est à bas*.

Nicolas Stout a été récemment produit par M. l'attorney général : après serment prêté et examen subi, il dit qu'il l'a souvent éprouvée, ayant ouï dire que les sorciers ne peuvent dire l'oraison dominicale, soit qu'ils ne le puissent, en effet, soit qu'ils ne le veuillent pas. Là-dessus, elle affirma qu'elle pouvait la dire et l'avait dite souvent. Elle demanda donc à la Cour de l'entendre et l'on agréa la demande. Or, quatre fois de suite, après ces paroles : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », elle ajouta aussitôt : « Comme

nous les pardonnons », laissant toujours de côté les mots : « Pardonnez-nous nos offenses. » Pressée de répéter ces paroles telles qu'on les lui prononçait, elle ne le fit pas. Sur quoi la Cour mit près d'elle une personne chargée de lui apprendre ces mots qu'elle passait. Mais, soit impuissance, soit mauvais vouloir, quand on les lui demandait, elle ne répondait que par des phrases où ce seul mot d'offense était compris, par exemple : « Aïe, aïe ! offenses. »

Quand on lui demandait la raison de son refus, elle répondait qu'elle était vieille et manquait de mémoire. Et comme on lui demandait comment sa mémoire la servait si bien pour les autres parties de sa prière et ne manquait que là, elle dit qu'elle ne savait pas et n'y pouvait rien.

John Pyne, maître de Marie Longdon, fait une déposition identique à la sienne. Il dit que les pierres pleuvaient sur elle. Nous remarquons aussi la vieille expression de *Gammer Newton*, « la grand'mère Newton », que l'on retrouve jusque chez les sauvages d'Afrique comme titre d'honneur donné aux vieillards. Il ajoute la circonstance de la bible que tenait Marie sur ses genoux, jetée violemment loin d'elle avant les accès. Il avait vu une fois deux bibles qu'elle tenait sur sa poitrine étant couchée, jetées en un clin d'œil entre ses deux couettes. Parfois elle était jetée au milieu de la chambre et Nicolas Pyne (probablement son fils) retint un jour la bible si fort dans la main de la jeune fille, que, le livre leur étant tout à coup arraché, deux feuillets s'en déchirèrent. Elle était parfois jetée au fond du coffre de lingerie et cela de telle sorte qu'étant sous le linge, elle ne le dérangeait pas le moins. Tout le reste de sa déposition répète intégralement celle de Marie, y compris son transport sur le toit où il dut monter la chercher avec une échelle.

Nicolas Pyne ayant prêté serment dit que la seconde nuit après l'emprisonnement de la sorcière, le 24 mars dernier, lui et Joseph Thompson, Roger Hawkins et quelques autres vinrent lui parler au sujet de la jeune fille, lui disant que c'était l'opinion générale de la ville qu'elle l'avait ensorcelée et lui demandant de leur dire franchement si elle l'avait ensorcelée ou non. Elle répondit qu'elle ne l'avait pas *ensorcelée*,

mais qu'il était possible qu'elle l'eût *œilladée* et qu'il y avait une grande différence entre ensorceler et *œillader*, qu'elle n'avait pu lui faire aucun mal si elle ne l'avait pas touchée, qu'elle l'avait seulement embrassée. Tout le mal qu'elle a pu penser en l'embrassant, Florence veut bien qu'il retombe sur elle-même. Elle ne voulait donc pas avouer qu'elle eût fait du mal à la jeune fille, et là-dessus, pourtant, elle tombe à genoux et prie Dieu de lui pardonner d'avoir maléficié la pauvre créature. Ils lui demandèrent de ne pas la pousser jusqu'à trépas. Elle dit alors qu'il y en avait d'autres, comme la bonne femme Halfpenny et la bonne femme Dod, qui pouvaient faire ces choses aussi bien qu'elle et que c'était peut-être une d'entre elles qui avait maléficié la jeune fille.

Vers le soir, la porte de la prison s'ébranla avec bruit (*shook*) et elle se releva en hâte et dit : « Que fais-tu donc là à cette heure de nuit ? » Alors il y eut un grand tapage comme si un corps enchaîné et chargé de fers courait par toute la chambre. Ils lui demandèrent ce que voulaient dire ses paroles et d'où venait ce tapage, elle répondit qu'elle ne voyait rien, qu'elle n'avait rien dit et, en tout cas, ne savait quoi. Mais le lendemain, elle avoua que c'était un esprit, son familier, sous forme de chien gris.

Il ajoute que lui, M. Édouard Perry et les autres prirent un carreau de la prison près de l'endroit où la sorcière était placée et le portèrent à la maison où demeurait la jeune fille et le mirent dans le feu jusqu'à ce qu'il y fût rougi, puis y mirent quelques gouttes de l'eau de la jeune fille et que la sorcière fut alors grièvement tourmentée et, lorsque l'eau fut toute consumée, se retrouva bien.

Il raconte ensuite tout ce qui concerne les pierres, les transports sur le toit, dans les coffres, etc., comme dans les témoignages de Jean et de Nicolas Pyne.

Édouard Perry prête serment et dépose que lui, M. Greatrix et M. Blackwall vinrent voir la jeune fille, et M. Greatrix et lui avaient un moyen de découvrir une sorcière et voulaient l'essayer. Ils envoyèrent à la vieille un cordonnier qui, dans le siège où elle était assise essaya d'enfoncer une forte haleine, et ne le put qu'au troisième coup. Alors deux des personnes

qui l'accompagnaient et lui vinrent pour arracher l'alène et la retirèrent moins un demi-pouce de la lame qui resta brisée dans le bois. Alors ils cherchèrent la place où elle avait été piquée, mais ne purent trouver le trou qu'elle avait fait nécessairement pour entrer. Ensuite ils prirent une autre alène et la mirent dans la main de la jeune fille et se précipitèrent sur la main de la sorcière en tenant la main qui serrait l'alène, mais ils ne purent l'y enfoncer, et l'alène se plia au point que personne ne put la redresser. Alors M. Blackwall prit une lancette et en ouvrit une des mains de Florence à un pouce et demi de longueur et un demi-pouce de profondeur, mais elle ne saigna pas du tout. Alors il donna un coup de lancette à l'autre main et elles saignèrent toutes deux.

- Ce témoin a eu les mêmes aveux que les précédents relativement à la distinction entre *ensorceler* et *willader*, à la demi-confession de la sorcière, et aux épreuves de la tuile (conseillée cette fois par un certain William Lap) et de la récitation du *Pater*.

M. Wood, ministre, ayant également juré, dépose qu'ayant entendu parler des pierres tombant en pluie et en jets sur la jeune fille et de ses accès, et se trouvant avec le père de Marie, il vint avec lui la voir et la trouva dans son accès, criant contre grand'mère Newton, qu'elle la piquait et la tourmentait. Et quand elle fut revenue à elle-même, il lui demanda qui la tourmentait, et elle répondit : « Grand'mère Newton. — Mais comment, dit-il, puisqu'elle n'était pas là ? — Si, dit-elle, je l'ai vue auprès de mon lit. » Il lui demanda donc l'origine de son mal, qu'elle lui raconta comme elle est relatée ci-dessus. Alors on fit lever la jeune fille et l'on envoya quérir Florence Newton, mais elle refusa de venir, se prétendant malade, bien qu'elle parût se porter à merveille. Mais le maire de Youghal vint et, ayant parlé à la jeune fille, fit amener Florence, et la jeune fille tomba aussitôt dans un accès fort violent et trois fois plus long que les autres, et tout le temps que la sorcière fut dans la chambre elle cria continuellement qu'elle avait mal ici ou là, mais sans nommer jamais la sorcière, mais dès qu'elle fut partie, elle cria contre elle en la nommant grand'mère Newton, et cela plusieurs fois. Et toujours quand

Florence était hors de la chambre, elle demandait un livre de prières, et trouvait des consolations pendant sa prière, mais dès que la sorcière était ramenée, bien qu'on n'eût pu le faire plus secrètement et qu'il ne lui fût pas possible, à ce que crut le déposant, de la voir, elle tombait aussitôt sans connaissance et comme étouffée, et cela continuait jusqu'au moment où l'on faisait sortir la sorcière, et dans tout le secret possible : alors elle reprenait ses sens.

M. Greatrix, M. Blackwall et plusieurs qui voulaient s'édifier sur l'influence de la présence de la sorcière firent la même épreuve et la même recherche à plusieurs reprises, avec tout le secret possible et de manière qu'il était impossible à la jeune fille de connaître ou l'entrée ou la sortie de Florence.

Richard Mayre, maire de Youghal, prête serment et dit que le 24 mars dernier, il envoya chercher Florence Newton et l'examina au sujet de la jeune fille; elle nia d'abord et accusa la bonne femme Halfpenny et la bonne femme Dod, mais enfin quand il eut ordonné de préparer un bateau pour faire l'épreuve de l'eau sur toutes les trois¹, alors Florence Newton confessa qu'elle avait œilladé (*overlooked*) la jeune fille et fait un maléfice avec un baiser, ce dont elle était marrie de cœur et priait Dieu de lui pardonner. Alors il examina pareillement les deux autres femmes, Halfpenny et Dod, mais elles nièrent énergiquement, consentant à subir toute épreuve. Sur quoi il fit conduire ensemble Florence, Halfpenny et Dod chez la jeune fille et il lui dit que les deux femmes, ou l'une d'elles avaient fait, d'après grand'mère Newton, le maléfice. Mais elle répondit : « Non, non, ce sont d'honnêtes femmes, c'est grand'mère Newton qui m'a maléficiée, et je pense qu'elle n'est pas loin. » Alors on amena la Newton secrètement, et Marie tomba aussitôt dans un très violent accès, presque étranglée; on éloigna la sorcière, et Marie revint à son état ordinaire, et l'épreuve recommença trois

1. Cette épreuve consistait à jeter les accusés à l'eau avec un poids considérable attaché au corps. Celui qui surnageait était sorcier, celui qui ne l'était pas allait au fond. Le P. Lebrun, de l'Oratoire, au dix-huitième siècle, dans son ouvrage sur *les Superstitions*, a vivement attaqué ce moyen judiciaire et peu judicieux.

fois. Il dépose ensuite qu'il y a trois aldermans à Youghal dont elle a embrassé les enfants, comme ils le lui ont affirmé et tous sont morts aussitôt après. Et sur ce qu'il envoya à Corke lui mettre les fers, il dépose comme on l'a dit précédemment.

Joseph Thompson dépose comme *Nicolas Pyne* et en termes quasi identiques au sujet du trait de la porte de la prison et des aveux de *Florence* sur son esprit familier et sur son maléfice.

Nous avons entendu jusqu'ici les plus considérables témoignages touchant l'ensorcellement de *Marie Longdon* par *Florence Newton*, pour lequel elle fut enfermée dans la prison de Youghal, le 24 mars 1661. Mais en avril suivant, elle ensorcela un certain *David Jones* à mort en lui baisant la main à travers la grille de la prison, pour quoi elle fut assignée aux assises de Corke, et voici les témoignages.

Éléonore Jones, veuve dudit *David Jones*, ayant prêté serment, est interrogée par la Cour sur ce qu'elle sait concernant toute pratique de sorcellerie par ladite *Florence Newton* sur *David*, son époux. Elle témoigne qu'en avril dernier, son mari, ayant passé la nuit au dehors, revint à la maison le matin de bonne heure, et lui dit : « Où penses-tu que j'ai été toute la nuit ? » Elle lui répondit qu'elle n'en savait rien. « Moi et *Franck Beseley* avons été en sentinelles toute la nuit près de la sorcière. » Sur quoi *Éléonore* lui dit : « Comment ! Quel malheur est-ce ? — Malheur ! dit-il, marie-toi. Je doute fort qu'il m'en arrive le moindre bien. Car elle a baisé ma main à travers la grille, et depuis qu'elle a baisé ma main, j'ai une grande douleur dans ce bras et je crois vraiment qu'elle m'a ensorcelé, si jamais homme fut ensorcelé. » Elle lui répondit : « Le Seigneur t'engarde ! » Toute la nuit sans interruption, depuis ce temps, il était sans sommeil et malade, se plaignant extrêmement d'une grande douleur dans le bras durant sept jours consécutifs et, à la fin du septième jour, il se plaignit que le mal était passé de son bras à son cœur, et alors il garda le lit jour et nuit, grièvement atteint et criant contre *Florence Newton* ; au bout de quatorze jours, il mourut.

Francis Beseley, après avoir prêté serment, dit que, vers le

temps ci-dessus mentionné, se rencontrant avec David Jones et causant de plusieurs récits qui couraient sur cette Florence Newton (qui était alors à la prison de Youghal pour ensorcellement de Marie Longdon), qu'elle avait plusieurs esprits familiers qui la hantaient sous diverses formes, David Jones lui dit qu'il avait une grande envie de veiller Florence une nuit pour voir s'il pourrait apercevoir quelques chats ou autres créatures lui arriver à travers la grille comme on le soupçonnait, et il demanda à Francis de venir avec lui; Francis le voulut bien. Et quand ils y furent, David alla trouver Florence et lui dit qu'il avait ouï dire qu'elle ne pouvait réciter l'Oraison dominicale. Elle lui dit qu'elle le pouvait fort bien. Alors il lui demanda de la dire; mais elle s'excusa sur son défaut de mémoire causé par son grand âge. Alors David se mit à la lui apprendre, mais elle ne pouvait ou ne voulait la réciter, malgré ses leçons répétées.

Après quoi David Jones et Beseley s'étant un peu éloignés d'elle et causant sur ce qu'elle n'était pas capable de dire cette prière, elle appela David Jones, disant : « David ! David ! Viens ici : je puis dire maintenant la prière du Seigneur. » Sur quoi David s'approcha d'elle, l'autre s'efforçant de le retenir et cherchant à le dissuader d'aller à son appel. Mais il ne voulut pas croire et vint la trouver auprès de la grille, et elle commença la prière du Seigneur, mais ne put dire : *Pardonnez-nous nos offenses...* Si bien que David le lui répétait encore.

Elle se montra fort reconnaissante et lui dit qu'elle avait grande envie de l'embrasser, que la grille l'en empêchait, mais qu'elle voulait du moins lui baiser la main. Alors il donna sa main à travers la grille, et elle l'embrassa, et dès le lever du jour ils s'en allèrent; presque aussitôt après, le déposant apprenait que David Jones était malade.

Il alla donc le voir et le trouva souffrant depuis deux ou trois jours d'une douleur dans le bras. Il s'en plaignait extrêmement et il lui dit que du moment où il l'avait quitté, cette douleur l'avait saisi, que la vieille sorcière l'avait maléficié alors qu'elle baisait sa main, que la douleur était maintenant dans toute la main et qu'elle gagnait le bras. « Ne vois-tu pas,

dit-il, comme la vieille sorcière me déchire? Oui, je mets ma mort sur son compte, elle m'a ensorcelé. » Et plusieurs fois encore il se plaignit qu'elle l'avait tourmenté, qu'elle l'avait ensorcelé, répétant qu'il lui imputait sa mort. Et après avoir languï quatorze jours, David Jones expira.

Voilà tout ce que Joseph Glanvil nous a conservé de ce procès. Pour en finir avec les sorcières donnons encore *la narration de Maître Pool, servant et officier en la cour du juge Archer, dans son ressort, concernant le procès de Julienne Cox pour sorcellerie, lequel Pool, étant lui-même présent comme officier en la Cour, prit note des témoignages comme suit.*

Julienne Cox, âgée d'environ soixante-dix ans, était assignée à Taunton, dans le Somersetshire, aux assises d'été de 1663 devant le juge Archer, alors juge des assises en ce lieu, pour faits de sorcellerie qu'elle avait commis contre une jeune fille qu'elle avait frappée de langueur et de maladie causée par d'étranges accès, qui étaient l'effet de ses maléfices.

Les témoignages contre elle se divisaient en deux branches : 1^o pour prouver qu'elle était sorcière; 2^o pour prouver sa culpabilité dans les maléfices à sa charge contenus dans son acte d'accusation.

Pour la preuve du premier point, le premier témoin était un chasseur qui jura qu'il s'en allait avec une meute de chiens pour chasser un lièvre, et non loin de la maison de Julienne Cox, il leva enfin un lièvre. Les chiens le chassèrent de fort près, et le troisième rang le chassait à vue, si bien qu'enfin le chasseur, voyant le lièvre presque à bout et prenant à travers un grand fourré, courut à l'autre côté du fourré pour le prendre et le sauver des chiens. Mais sitôt qu'il eut mis la main sur lui il vit que c'était Julienne Cox qui avait la tête trainante à terre et les globes (selon son expression) en l'air. En la reconnaissant, il fut effrayé à ce point que ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Cependant il lui parla et lui demanda pourquoi elle était là. Mais elle était tellement hors d'haleine qu'elle ne put lui faire aucune réponse. Ses

chiens aussi arrivèrent, donnant à pleine voix, pour s'emparer de la proie, la sentirent et la laissèrent pour chasser plus loin. Mais le chasseur avec ses chiens s'en retourna aussitôt, fort effrayé¹.

Un autre témoin raconte sous serment que, passant devant la porte de Julienne Cox, elle était sur le seuil à fumer une pipe de tabac et l'invita à entrer et à prendre une pipe. ce qu'il fit; et tandis qu'il fumait, Julienne lui dit : « Voisin, regarde quelle jolie chose il y a là. » Il regarde à ses pieds et voit un monstrueux crapaud entre ses jambes, le regardant en face : il essaya de le tuer d'un coup de pied, mais ne le put. Là-dessus Julienne lui demanda grâce pour la bête, disant qu'elle ne lui ferait pas de mal. Mais il jeta sa pipe et s'en retourna chez lui, à environ 2 milles de la maison de Cox et dit à sa famille ce qui était arrivé, et qu'il croyait que c'était un des diables de Julienne Cox. Après cela, il fumait chez lui une pipe de tabac lorsque le même crapaud lui apparut entre ses jambes. Il jeta le crapaud dehors pour le tuer et il le coupa ou crut le couper en plusieurs morceaux, mais retournant à sa pipe, le crapaud lui apparut encore. Il essaya de le brûler, il ne le put. Enfin il prit un bâton et l'en frappait. Le crapaud courait par la chambre pour éviter les coups, lui le poursuivant et le frappant toujours. Enfin le crapaud cria et s'évanouit, et il n'en fut plus jamais molesté par la suite.

Troisièmement, un autre jura que Julienne passait par sa cour tandis qu'on était à traire ses bêtes, et, s'étant baissée, elle faisait des marques sur la terre pendant quelques instants. Durant ce temps, tout le bétail se mit à courir follement, et plusieurs frappèrent leurs têtes contre les arbres et beaucoup d'entre eux moururent aussitôt. Sur quoi concluant qu'ils étaient ensorcelés, il lui fut dit que pour trouver la sorcière il fallait couper les oreilles des bêtes ensorcelées et les brûler, que la sorcière serait en telle souffrance qu'elle n'y

1. Comme le remarque Glanvil, il ne peut s'agir ici d'une sorcière se changeant réellement en lièvre, mais d'un prestige diabolique propre à tromper le chasseur. Les démons sont-ils moins farceurs aujourd'hui? Ajoutons que nous donnons ces deux procès à titre surtout de curiosité historique, n'ayant pas le moyen de les contrôler.

pourrait tenir qu'elles ne fussent tirées du feu. Il le fit, et tandis qu'elles brûlaient, Julienne Cox vint à sa maison, rageant et grondant qu'on l'avait vexée sans cause, mais elle alla droit au feu, y prit les oreilles qui brûlaient et fut calmée.

4° Un autre témoin (une femme) jure qu'elle a vu Julienne Cox voler dans sa propre chambre par la fenêtre, en sa taille ordinaire, et l'a très bien reconnue, qu'elle était sûre que c'était bien elle.

5° Un dernier témoignage fut la déclaration de Julienne Cox elle-même dans l'instruction de son procès par le juge de paix. Elle déclara, en effet, qu'elle fut souvent tentée par le diable de se faire sorcière, mais n'y consentit jamais. Un soir, elle marchait à un mille environ de sa demeure; arrivèrent à elle en chevauchant sur trois manches à balais trois personnes portées à une verge et demie à peu près de terre. Elle en reconnut expressément deux, un sorcier et une sorcière qui avaient été pendus pour sorcellerie plusieurs années auparavant. Le troisième, elle ne le reconnut pas. Celui-ci vint sous la forme d'un homme noir, il la tenta de lui donner son âme et d'en donner le gage en piquant son doigt et en signant son nom avec son sang et lui dit qu'elle avait désir de vengeance contre plusieurs personnes qui lui avaient fait tort, et ne pouvait accomplir ce dessein sans son aide, mais qu'à la condition proposée, il la vengerait d'eux. Elle dit qu'elle n'y avait pas consenti.

(La façon dont elle nia fut sans doute considérée comme un aveu, puisqu'elle fut condamnée et exécutée.)

L'officier de justice continue :

Voici maintenant les témoignages relatifs à l'ensorcellement d'une jeune fille.

Il fut prouvé que Julienne Cox vint demander l'aumône à une maison où cette fille était en service, et qu'elle lui dit qu'elle n'aurait rien et ajouta des paroles dures qui la blessèrent. Là-dessus Julienne, en colère, lui dit qu'elle se repentirait avant la nuit. Et ainsi fut fait, car avant la nuit elle fut prise d'un accès de convulsions, et quand elle en sortit, elle vit Julienne Cox qui la suivait et elle criait aux gens de la maison de la sauver de Julienne.

Mais personne ne voyait Julienne, excepté elle, et l'on imputa la chose à son imagination seule. Mais dans la nuit, elle cria contre Julienne Cox et l'homme noir, qu'ils venaient sur son lit et la tentaient de boire quelque chose qu'ils lui offraient. Mais elle cria qu'elle se défiait des breuvages du diable. On l'imputa encore à son imagination, ils lui dirent d'être tranquille, puisque, étant dans la même chambre avec elle, ils ne voyaient ni n'entendaient rien, et ils pensèrent enfin que c'était une idée qu'elle se faisait et pas autre chose.

La jeune fille, la nuit suivante, s'attendant à la même agression, prit avec elle un couteau qu'elle mit à la tête de son lit. Au même moment de la nuit que précédemment, Julienne et l'homme noir vinrent sur le lit de la jeune fille et la tentèrent de boire ce qu'ils apportaient, mais elle refusa, criant (et toute la famille l'entendit) qu'elle se défiait des breuvages du diable, et elle prit son couteau, le lança à Julienne et la blessa, dit-elle, à la jambe. On la pressa d'aller sur-le-champ avec le témoin à la maison de Julienne Cox pour voir s'il en était ainsi. Le témoin alla donc, ayant pris le couteau. Julienne ne voulait pas le laisser entrer, mais il força la porte et trouva une blessure fraîche à la jambe de Julienne, qui s'adaptait au couteau, a dit la jeune fille; Julienne venait justement de la panser. Il y avait aussi du sang sur le lit de la jeune fille.

Le matin suivant, elle continua ses cris, que Julienne Cox lui apparaissait dans le mur de la maison et lui présentait de grandes épingles qu'elle était forcée d'avalier. Et tout le jour on la voyait porter la main au mur et du mur à sa bouche et elle remuait la bouche comme pour manger. Mais personne hormis elle ne voyait quoi : on en conclut que ce devait être imaginaire et l'on y fit fort peu d'attention. Mais à la nuit, elle commença à se trouver fort mal, se plaignit que les épingles que Julienne l'avait forcée de manger en les tirant du mur la tourmentaient dans toutes les parties du corps au point de ne pouvoir y tenir, et elle criait lamentablement dans sa souffrance. Donc en présence de plusieurs personnes, on la leva et dans plusieurs parties de son corps plusieurs gonflements

considérables apparurent et aux boutons qui les couvraient plusieurs grandes épingles. Le témoin les arracha et, à l'audience, il y en eut une trentaine de produites devant la Cour; je les ai moi-même maniées, et plusieurs témoins prêtèrent serment qu'elles avaient été retirées du corps de la jeune fille.

Le juge fait ensuite l'expérience du *Pater* tout en déclarant qu'elle est déjà convaincue. Mais elle ne peut parvenir à dire : *Et ne nous induis pas en tentation*. Ce n'est pas le même passage que pour l'autre sorcière. Mais ici ce n'est pas un procès-verbal et le rédacteur a pu se tromper plus aisément que le greffier, étant nécessairement moins responsable.

L'accusée fut condamnée et exécutée. Plusieurs blâmèrent le juge de l'avoir condamnée sans aveu de sa part. Glanvil le défend, trouvant les preuves suffisantes. Nous n'osons pas, nous-même, entreprendre de juger ce nouveau procès :

Non nostrum tantas componere lites.

A. JEANNIARD DU DOT.

Le Rôle des Anges dans l'Univers

XVI

De la vertu informatrice de l'esprit en général et de celle des anges en particulier

Ce que nous avons à dire au sujet de la coopération des esprits célestes à la formation des mondes repose sur des principes qui, au cours de la présente étude, ont déjà été traités ou du moins soulevés. Ces principes les voici : *a)* Seuls les anges glorifiés — à l'exclusion des démons — ont le pouvoir de *présider* aux corps. — *b)* C'est à la hiérarchie moyenne que furent dévolues par Dieu les œuvres du haut univers. — *c)* Les Dominations occupent le chœur supérieur de cette hiérarchie et chacune d'elles, comme chaque ange quelconque, se trouve être d'une espèce à part. — *d)* Les esprits bienheureux ne s'intéressent au monde qu'en vue de l'homme, pour la gloire de Dieu, créateur et rédempteur; parce que l'homme est la fin de la création de ce monde, le sujet de l'Incarnation et l'objet de la Rédemption. — *e)* L'homme est en outre le type de tout le reste de la création; et le monde angélique, dont l'âme humaine est la synthèse admirable, correspond par ses opérations aux opérations de l'âme. Ce qui nous a permis de nous élever de la connaissance de notre âme à la connaissance des esprits célestes. — *f)* Enfin nous avons observé que l'âme est la forme du corps.

Nous allons maintenant considérer ces points-là sous un jour nouveau et nous tâcherons de conclure que les Dominations ont le pouvoir de tirer d'une matière première les substances dont cette matière est le principe; et que les Domina-

tions ont, en outre, le pouvoir d'ériger la matière en toutes sortes de corps bruts et en toutes sortes d'astres.

*
* *

Toute âme est une forme. Tout ange, d'après saint Thomas, est également une forme. — L'âme est tantôt forme adhérente comme l'âme par excellence qui anime l'homme; tantôt forme inhérente comme l'âme de tous les autres êtres animés. — L'esprit pur ou angélique est forme séparée.

Toute forme spirituelle a pour propre d'informer la matière, de produire une chose en lui donnant l'aspect qui la rend telle qu'on puisse la reconnaître pour ce qu'elle est.

Tout ange, en tant que forme séparée, a pour propre de former, à l'aide de la matière, des corps *inanimés* qu'il meut sans les animer. Dans le terme des corps inanimés, nous comprenons ici les grands corps de l'univers, les astres.

*
* *

Afin de nous rendre compte de la vertu informatrice de l'esprit, mettons maintenant en comparaison l'ange avec les âmes.

L'ange est un esprit pur indépendant de toute corporéité. Les âmes, à divers degrés, sont des esprits impurs, parce qu'elles ont pour fin d'être unies à des corps qu'elles animent; chaque âme constituant avec le corps qui lui est destiné, exclusivement à tout autre corps, un être spécial.

Les âmes des végétaux et des animaux sont *inhérentes* à la substance organique dont elles informent les corps des animaux et des végétaux, à partir de l'*intérieur* de l'être; et l'inhérence de ces âmes est d'autant plus *intime* à la matière que l'organisme est moins développé. L'âme végétale est donc plus inhérente à la matière que l'âme animale.

L'âme humaine n'étant qu'*adhérente* à la substance du corps, elle l'informe en affectant la substance corporelle aussi bien *extérieurement* qu'*intérieurement* par rapport à l'être humain.

Notre âme n'est point enfouie dans la matière; aussi a-t-elle la faculté de subsister en dehors de la matière.

L'esprit pur ou angélique n'est pas même adhérent à la substance des corps inanimés qui reçoivent de lui, par simple attouchement ou influx, la forme qui leur est propre, c'est-à-dire l'information ontologique. Et c'est pourquoi les anges sont appelés des formes *séparées*. Ils sont séparés de la matière sur laquelle ils agissent, et cette information est par conséquent *tout à fait extérieure* aux substances inanimées que les anges affectent. Cette information est en outre *facultative*, de sorte que l'ange peut informer ou n'informer pas la matière. S'il est des anges qui utilisent leur faculté informatrice, ce n'est que pour satisfaire le Créateur et correspondre à l'ordre de la création. Or, une multitude d'anges n'informent rien; tels les esprits de la hiérarchie supérieure, et nous doutons qu'à ces grands anges de trois ordres puisse être appliqué le terme de formes séparées, employé par saint Thomas pour les anges en général, si ce n'est dans un sens suréminent. Ces anges sublimes, loin de tendre à l'information, semblent plutôt être informés eux-mêmes par le Très-Haut qui, en vertu d'influences divines les plus intimes, les transforme en Génies, en Amours et en Trônes de sa souveraine présence.

*
* *

L'information humaine va nous donner une idée parfaite de la vertu informatrice dont les anges sont doués en tant qu'esprits purs.

Observons d'abord ce qui eut lieu lors de la création du premier homme. Ce fut l'œuvre exclusive de Dieu, porte le texte révélé; Il dit ensuite : *Faisons un homme à notre image et à notre ressemblance* : Et Dieu créa l'homme à son image : C'est à l'image de Dieu qu'il le créa : il les créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous;... Le Seigneur Dieu *forma* donc l'homme du limon de la terre, et il *souffla* sur son visage *un souffle de vie* et l'homme fut fait âme vivante ». (Gen., I, 26, 27, 28, II, 7.) L'homme nous apparaît par son corps vivant et c'est ainsi que nous le

désignons. Ce que Dieu forma du limon de la terre c'est *le corps* de l'homme. Quel honneur dès le premier commencement du genre humain ! Ce n'est pas une âme, ce n'est pas non plus un séraphin ; c'est Dieu lui-même qui informe le corps du premier homme. Et pour faire éclater sa puissance infinie en indiquant la terre comme origine et séjour de l'homme, il se sert de qu'il y a de plus abject : un peu de boue qu'on foule aux pieds. Et de cette fange c'est à son image que Dieu informe *le corps* humain, puisque lui-même daigne lui servir de forme. Non, ce n'est pas seulement l'âme, c'est aussi le corps qui est formé à l'image de Dieu ; parce que Dieu inaugure ici ce que fera l'âme à partir du premier descendant du premier homme. Et l'âme d'Adam que Dieu *insuffle* ensuite sur son visage déjà divin n'est pas une création ordinaire, effet du *dixit et facta sunt*, c'est plus qu'une parole ; c'est le souffle intime, le soupir d'amour. Cependant, l'âme aussi bien que les autres créatures subsiste à part ; ce n'est pas une émanation, c'est une créature qui existe en dehors de l'essence divine et que Dieu conserve, comme il l'a créée, en raison de sa toute-puissance. L'Esprit-Saint, en inspirant les termes extraordinaires qu'emploie la *Genèse*, a voulu exprimer toute la noblesse de l'âme, l'honneur que mérite le corps et combien sublime est l'homme appelé à vivre de Dieu.

Et puis l'homme complet n'est pas l'œuvre du Père seul, mais le chef-d'œuvre des trois augustes personnes de la Sainte-Trinité : « *faisons un homme* ». Le Père a créé de rien le limon, et l'âme d'Adam destinée à maintenir dans sa forme vivante le corps informé par Dieu. Le Fils a infus cette première âme dans ce premier corps préluant à sa future incarnation. Le Saint-Esprit a uni le corps et l'âme si intimement que les deux constituent ensemble la personne humaine.

J'ajoute que les anges ne sont pas restés étrangers à la création de l'homme. L'immense multitude d'anges gardiens, chacun prédestiné à présider à l'existence de l'un des membres de l'humanité, auront recueilli, dans l'univers entier, de toutes les substances imaginables pour pétrir le limon sur lequel Dieu devait opérer.

*
* *

Plus distingué encore semble être le corps d'Ève puisqu'il fut formé par Dieu également, non d'une substance vile et inanimée comme le limon, mais du noble corps d'Adam.

Quel fut le songe ou la vision d'Adam durant le somme profond et mystérieux que le Créateur lui imposa, divin hypnotiseur, et que les Pères appellent *extase*, ravissement prophétique, vue d'un avenir lointain? Le premier homme, répondent les Pères, contemplait le nouvel Adam, le Christ expiré en croix, tandis que de son cœur divin jaillissait, sous un coup de lance, limon de sang et d'eau, l'Épouse de l'Époux des cantiques.

*
* *

Admirons ici la gradation que l'Auteur de toutes choses observa dans la création primitive de l'homme. Il y a là un acte triple exprimé en trois termes : créer, former, faire. Dieu notre Créateur, notre Auteur et notre Père à conçu l'homme, il l'a engendré, il l'a créé à son image ; et la première femme est née du premier homme, premier-né de Dieu. L'un et l'autre reçoivent directement de Dieu la forme, l'être et la vie. L'âme survient en même temps, créée à part et formée elle aussi, non de limon, ni de substance corporelle vivante, mais de souffle divin.

Et lorsque Ève devient mère, Dieu crée la troisième âme. Et le corps du premier enfant d'Adam n'est plus formé par Dieu : il est formé par l'âme. Et il en sera ainsi dans la suite et jusqu'à la fin du monde.

Oui, l'âme humaine informe le corps humain d'un peu de limon dérobé à la substance de l'homme. Le limon, sous l'empire de l'âme, se transsubstancie en toutes les substances que comporte le corps : et la fange s'érige en organisme vivant, si parfait et si beau qu'il rend tous les attributs de l'image de Dieu.

Voilà le résultat de l'influence *inconsciente* de l'esprit,

l'attouchement d'une âme nouvellement créée sur la substance organique.

Or si telle est la faculté informatrice de l'âme humaine, inférieure aux esprits célestes, que refuser au pouvoir des anges, eux qui, en possession de leur intelligence et de leur volonté, agissent sciemment dans la plénitude de l'être? Que refusera-t-on au prestige de l'esprit pur, mis en contact avec le chaos originel? N'ont-ils pu, ces esprits angéliques, envoyés par le Tout-Puissant dans l'univers, eux substances spirituelles d'espèces infiniment variées, n'ont-ils pas obtenu de Dieu la puissance mise en contact avec le chaos de changer, grâce à leurs ineffables attouchements, la matière première en toutes sortes de substances corporelles, dès lors qu'il est donné à l'homme lui-même, à l'aide de ses procédés industriels, de changer le sable en verre, le bois en papier, etc., de tirer le sucre de substances organiques, etc.? — Et puisque nous, comparativement si faibles et ignorants, parvenons à produire tant de belles choses en fait d'ameublement, de machines, d'édifices, et à lancer nos bâtiments flottants à la mer, contesterons-nous à des anges le pouvoir d'allumer une étoile, de construire un globe planétaire et de le guider au sein des espaces?

Alfred VAN MONS.



DE VRAIS MIRACLES CONSTATES

(SUITE)

V

Témoignages des adversaires du catholicisme en faveur des miracles bibliques.

1^o Consultons d'abord l'*Écriture* relativement à ces aveux. « Cet homme fait beaucoup de signes, que ferons-nous ? Si nous le renvoyons ainsi, tout le monde croira en lui, et les Romains viendront, et ils s'empareront de notre pays et de notre nation. Dès ce jour par conséquent ils eurent l'idée de le tuer¹. » Voilà un aveu que la vérité seule peut arracher aux pires ennemis du Christ, aux pharisiens ; comme la vérité put seule contraindre les ministres de l'enfer, les magiciens de Pharaon, à s'écrier : « Le doigt de Dieu est là² », et Pharaon lui-même à reconnaître que Dieu est juste et puissant : « J'ai péché. Priez le Seigneur votre Dieu³. » Simon le Magicien, qui fut plus tard le grand adversaire de saint Pierre, dans l'établissement de l'Église à Rome, était dans la stupeur, à la vue des miracles des Apôtres, tant ces merveilles surpassaient ses prestiges. Il alla même jusqu'à croire, à cause de cela, à la prédication apostolique et reçut le baptême : « Et Simon crut lui-même ; et baptisé, il suivait Philippe ; en voyant faire aussi des signes et de grands miracles, il était dans la stupeur⁴. » Que sa conversion fût sincère ou simulée, la force du témoignage reste : il fut l'ennemi déclaré du christianisme naissant, et cela nous suffit.

Les juifs reconnaissent encore ces miracles quand ils accu-

1. S. Jean, xi, 47, 48.

2. Ex., viii, 19.

3. *Ibid.*, x, 16, 17.

4. Actes, viii, 13.

sent Jésus, non pas de faire des signes, mais de les faire le jour du sabbat : c'était un prétexte.

Même en attaquant la vérité philosophique des miracles du Christ, ce qu'ils font en les attribuant aux démons, les juifs rendent témoignage à la réalité historique des guérisons et des résurrections qu'il opère ; c'est parce qu'ils sont réduits à l'impuissance de nier leur vérité historique, qu'ils se retranchent derrière la vertu diabolique pour les interpréter. Et leur Talmud¹ nous prouve qu'ils ont persisté dans leur explication. Ce silence, relatif aux faits, est un aveu implicite.

Mais les démons eux-mêmes n'ont-ils pas reconnu et publié, en voyant les miracles de Jésus-Christ, que celui-ci était le saint de Dieu, le Messie ? C'était reconnaître sa mission, et très probablement sa divinité, que de s'écrier par la bouche des possédés : « Qu'y a-t-il entre nous et vous, ô Jésus, fils de Dieu ? Je sais qui vous êtes, le Saint de Dieu². » Jésus étant venu, comme il l'a dit, pour détruire les œuvres et le règne de Satan, il est bon de voir confesser sa divinité, du moins sa grande puissance pour tourmenter les démons, par ses plus redoutables adversaires.

2° Compulsons maintenant l'*histoire*, pour y chercher les aveux des plus célèbres ennemis du christianisme.

Un passage des conférences du P. Monsabré³ résume toutes ces recherches et en dispenserait au besoin : « Eh bien, dit-il, ni les hérétiques, ni les païens, ni les juifs ne se sont plaints de la supposition ou de la corruption des récits apostoliques relativement aux miracles. Les hérétiques en revendiquaient pour eux les bénéfices ; les païens, pendant quatre siècles, ont continué, par la bouche de leurs philosophes : Hiéroclès, Celse, Porphyre, Julien, la confession de la Synagogue qui attribue les miracles à Satan ; et les juifs, dans leur Talmud, n'ont pu les expliquer qu'en accusant Jésus-Christ d'avoir volé dans le sanctuaire le *Nom sacré*. » Mais nous avons des aveux spéciaux à enregistrer et de très précieux.

1. Talm., Sem. Hammephoras.

2. S. Matth., viii, 29 ; S. Luc, iv, 34.

3. P. Monsabré, *Conf. Mirac.*, t. III, p. 62.

Commençons par Josèphe, le célèbre historien juif. Quoique contesté quelque temps, le texte que nous lui empruntons a été toujours lu dans tous les exemplaires de Josèphe : il a été donné comme authentique par Eusèbe, saint Jérôme, Sozomène, Isidore de Damiette, Call. Nicéphore, Cédreus et Suidas. Baronius a démontré que, si un exemplaire ne portait pas ce texte, c'est qu'on l'y avait rayé. Huet, Benoît XIV, le manuscrit du Vatican ont justifié Baronius contre Casaubon, etc.

Ce texte est donc d'un très grand poids, étant donné que Josèphe joint au mérite de la gravité propre à l'historien, celui d'avoir été presque contemporain des événements qu'il décrit et celui d'avoir été gouverneur de la Galilée, qui retentissait encore du bruit des miracles du Christ :

« En ce temps-là, dit Flav. Josèphe¹, exista Jésus, homme sage, s'il faut l'appeler un homme seulement. Il était *faiseur d'œuvres admirables*, le maître des hommes qui embrassent volontiers la vérité. Et il a attiré à lui une foule de juifs et de païens. C'était le Christ. » Puis il dit que sa mort ne l'a pas empêché d'avoir des amis, « puisqu'il leur est apparu vivant trois jours après, comme les prophètes de Dieu l'avaient annoncé de lui, ainsi que beaucoup d'autres choses admirables ».

Entendons Celse, encore un ennemi juré du Christ.

Origène², qui le combattit victorieusement nous dit de lui : « Il donne en quelque sorte son assentiment aux miracles que Jésus a faits et par lesquels il en a attiré beaucoup à sa suite. Mais, ces miracles, il les attribue par la calomnie, non pas à la puissance de Dieu, mais à l'art magique. Et c'est souvent que Celse, ne pouvant nier les miracles que Jésus a faits d'après ce qui est écrit, a déversé la calomnie sur eux en les attribuant aux prestiges; mais souvent aussi nous l'avons combattu de toutes nos forces. » Celse disait aux chrétiens, d'après Origène : « Vous avez cru qu'il était le Fils de Dieu parce qu'il a guéri des boiteux et des aveugles. »

Hiéroclès souscrit à ce jugement sur la vérité historique de

1. Josèphe, *Antiq. Jud.*, l. XVIII, ch. III, n° 3.

2. Orig., *Adv. Cels.*, l. I, n° 28, 38; l. II, n° 9, 48.

nos miracles bibliques, quand il les compare insolemment aux prétendus miracles d'Apollonius de Tiane. Il en est de même de Volusien, qui va jusqu'à donner la préférence aux miracles d'Apollonius sur ceux de Jésus-Christ. Ces deux auteurs païens ont été réfutés comme ils méritaient de l'être par Eusèbe ou saint Augustin¹.

Ils ont au moins avoué que Jésus-Christ faisait des miracles : on ne peut comparer à d'autres choses ce qui n'existe pas comme réalité.

Mais on pourrait leur répondre, même en supposant réelles les inventions de la vie merveilleuse d'Apollonius, ce que répondait Arnobe à d'autres païens : « Pouvez-vous nous nommer un seul homme qui, à travers les âges, parmi tous ces magiciens, ait fait la millième partie de ce qu'a fait le Christ²? »

Écoutons maintenant Julien l'Apostat, tel que nous le fait parler saint Cyrille d'Alexandrie³ :

« Jésus, dit Julien, a fait peu d'œuvres considérables, à moins d'appeler telles, d'avoir guéri les boiteux et les aveugles, d'avoir conjuré les démons... marché sur les eaux. » Pourtant il parle plus loin des « œuvres prodigieuses... qu'il y a dans l'Évangile. »

Qui croirait que l'empereur Tibère, lui-même, eût été si frappé des miracles du Christ, qu'il ait sérieusement eu la pensée de le mettre pour cela au nombre des dieux de l'empire? Et, pourtant, rien n'est plus vrai : Tertullien et Eusèbe le racontent comme un fait certain. Si le projet impérial échoua, il le dut à la malveillance du sénat, mécontent d'être devancé par l'empereur, qui ne l'avait pas consulté, dit Eusèbe. Peut-être la cause en fut aussi, comme le dit P. Orose, le refus par Tibère des honneurs divins pour lui-même. « Quoi qu'il en soit de ces diverses raisons, dit Houtteville⁴, il demeure indubitable que Tibère proposa d'accorder à Jésus-Christ les honneurs suprêmes, et cela seul prouve la

1. Eusèbe, *Prædic. ev.*, l. III, c. VIII; S. Aug., *Ep.* 135, 136.

2. *Loc. cit.*

3. S. Cyr. d'Al., l. VI, 40.

4. Houtteville, *Relig. chr. prouvée par les faits*, p. 69; Tertul., *Apol.*, c. v; Eus., *Hist. eccl.*, l. II, c. II.

haute idée qu'il en avait conçue au bruit de ses prodiges. » Cela prouve autant la divinité de ces miracles que leur vérité historique et leur vérité relatif, qui avait abouti à prouver la puissance divine en Jésus-Christ.

Lampride¹, *Vie de Sévère*, nous tient presque le même langage sur Alexandre-Sévère. Ce prince, quoique païen, faisait un si grand cas de Jésus-Christ, de sa doctrine et de ses miracles, qu'il lui avait dédié un oratoire privé où il allait en secret l'honorer. Le même historien dit encore cela d'Adrien, qui fit ériger plusieurs temples sans idoles, pour qu'ils fussent plus agréables au Christ. C'est de ces édifices que parle Spartien quand il parle des « Adrianées ».

Il n'est pas jusqu'à Mahomet qui ne professe la vérité des miracles évangéliques², d'après Grotius :

« Mahomet reconnaît, dit cet auteur protestant, que Jésus-Christ a rendu la vue aux aveugles, la santé aux infirmes, le mouvement aux boiteux, la vie aux morts. » Et, en conséquence, il le regardait comme un grand prophète, aussi grand que Moïse. C'était reconnaître la vérité historique et relative de leurs miracles.

Écoutons Grotius³ parlant en son propre nom.

Il s'agit, cette fois, des miracles de Moïse et de Josué :

« Ceux qui vivaient, les recevaient (ces récits des miracles) de leurs pères qui les avaient appris de leurs ancêtres. Pour ceux de Moïse et de Josué, combien ont attesté la vérité des miracles que Dieu a accomplis avec évidence sous les yeux de leurs prédécesseurs, en mille occasions, principalement quand il les retira de l'Égypte, les conduisit à travers le désert et les introduisit dans la terre de Chanaan? » De ceux du Christ, il dit qu'ils ont pour but « l'attestation de sa doctrine et de sa mission ».

Jean-Jacques Rousseau⁴ est encore plus affirmatif : il admet la vérité historique des miracles de l'Évangile et leur vérité philosophique, puisqu'il leur conserve le nom de miracles :

1. Lampr., *In Severo*.

2. Grot., *De la vér. de la relig. chr. Dém. évang.*, t. XII, p. 128.

3. *Id.* *De la vér. de la rel.*, l. I, c. vii; l. II, c. v.

4. J.-J. Rousseau, *Emil.*, l. IV; *Lettres de la Montagne*, III.

« Disons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente et, les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont bien moins attestés que ceux de Jésus-Christ. L'inventeur en serait plus grand que le héros... Les miracles étaient faits par Jésus-Christ, sans appareil ni pompe, comme ses discours et sa vie. »

Avicenne¹, philosophe mahométan, a cru, lui aussi, ou du moins a cherché à faire croire que les miracles du Christ pouvaient s'expliquer par la puissance de l'imagination.

Rien n'est nouveau sous le soleil : nos incrédules de l'école de Charcot cherchent, de nos jours, à les expliquer ainsi que ceux de Lourdes, par la persuasion ou foi qui guérit. Ils n'admettent que leur vérité historique.

Castro et Médina ont réfuté les uns et les autres.

« La preuve tirée des miracles, dit le protestant Haller², est intelligible pour tous les hommes et forte en même temps. Grâce à ce témoignage divin, plusieurs milliers de personnes ont proclamé Jésus, Messie-Roi. » Voilà pour la vérité relative.

« Si les dons du Saint-Esprit, dit Fabri³, un autre protestant de marque, surabondaient dans les Apôtres, leurs successeurs n'ont pas pu en être totalement dépourvus. Et eux morts, l'Église du Christ a pu montrer ce qu'elle était par l'argument de l'esprit et de la puissance. »

Il y a beaucoup de miracles, dit Tholuck⁴ : « Ils sont appuyés sur des témoignages très puissants et reconnus vrais par l'Église : de plus, ils se rattachent par une chaîne ininterrompue aux miracles des temps apostoliques, comme ceux-ci font suite aux miracles du Seigneur. »

Schelling⁵ affirme aussi que : « Les miracles n'ont jamais cessé, de fait, dans l'Église et les protestants sont inconséquents, quand ils les acceptent pour le berceau du christianisme et les rejettent pour le temps suivant. »

1. Avicenne, in *IV Sext. Nat.*, c. vi.

2. Haller, *Lettres sur les vérités les plus imp.*, 7.

3. Fabri, *Œuvr.*, 1885, p. 50.

4. Tholuck, *Credib. de l'hist. év.*, p. 420.

5. Schelling, *pass.*

Stanhope¹, encore un protestant, a écrit sur le même sujet :

« La vertu miraculeuse des disciples ajoute une nouvelle splendeur à la gloire du Maître, par ces motifs que ces miracles, opérés par eux, le furent au nom de Jésus; et on n'a jamais vu un prophète qui en ait opéré un seul au seul nom de Moïse. »

Plusieurs de ceux-là même qui voient des transformations importantes dans la Bible, à travers les siècles, ce que l'Église condamne, admettent au moins un fond de vérité dans ce saint livre: « Il doit y avoir un fond de vérité historique », dit, à ce sujet, Graetz². »

Terminons ces citations, si nombreuses et si concluantes, par celle de l'anglican Porteus³, qui les résume toutes :

« Jésus-Christ a fait des miracles réels et véritables; et puis, les miracles pouvant seulement être faits par la puissance divine, il est également certain que le Christ et sa religion sont divins et proviennent de Dieu. »

Passons, maintenant aux miracles particuliers.

1. Stanhope, *Déf. de la rel. chr.*, 1, p. sect. II.

2. Graetz, *Hist. des Juifs*, t. II, p. 270.

3. Porteus, *The benef. effects of christianity*, prop. XI,

(A suivre.)

Abbé P. T.



VARIÉTÉS

La Mahatma Agoumya Gourou Paramahansa et ses pouvoirs occultes.

Le *Progressive Thinker* de Chicago consacre un long article à cet étrange Indou qui fait les beaux jours des curieux, à New-York, et met en rumeur la grande cité. Grand et beau, un profil d'empereur romain, cet homme est au-dessus des castes par l'effet d'une vocation surnaturelle, et il a aussi le droit d'en dispenser les autres. C'est ainsi qu'il a pu passer la mer, absolument interdite aux castes supérieures, la mer aussi profane que le Gange est sacré. ●

Ancien magistrat, savant et philosophe *védantiste*, comprenant le *Véda* (tous les *Védas* n'en font qu'un) et pouvant l'expliquer et le faire comprendre à ses disciples, par un don particulier d'initiation (car personne, absolument personne n'arrive sans maître à son intelligence), cet homme ne possède rien, hors quelques robes de soie jaune et quelques beaux turbans, dons de ses disciples et des rajahs de l'Inde, car il n'achète rien. Il a le pouvoir (il s'en vante du moins) de séparer son âme de son corps quand il le veut; d'arrêter les battements de son cœur aussi longtemps qu'il le veut : opération sans danger pour lui; car il ne mourra que quand il voudra; jamais, si bon lui semble.

Pour ce qui est de l'arrêt du cœur, il semble bien que le *mahatma* (*la grande âme*, en sanscrit, c'est le titre des illustres maîtres en philosophie védantiste) ne s'est point vanté.

« A peine fut-il arrivé à New-York, dit le *Thinker*, un médecin, bien connu, lui demanda une entrevue, curieux de contrôler le pouvoir du Mahatma sur les mouvements de son poulx. Bien que son grand esprit regarde ces intrusions comme des impertinences, il reçut le sceptique médecin, par

égard pour des amis communs, et se mit à supprimer son poulx, jusqu'à ce que le médecin effrayé le suppliât de ne pas aller plus loin de peur de se tuer. Le Mahatma s'en amusa fort et parut jouir de l'alarme du docteur plus que de tout ce qu'il avait éprouvé de ce côté du monde. Le docteur fut grandement émerveillé d'apprendre, par la tranquille affirmation du Mahatma, que son vouloir était absolu, *qu'il travaille en harmonie avec une force qui domine toute chose en ce monde* et que tout savoir lui est ouvert par la source du savoir et tout pouvoir aussi par l'universelle Volonté. »

Le *Thinker* ajoute que, malgré sa profession de calme souverain, le grand homme est sujet à des colères terribles dès qu'on semble porter l'atteinte la plus légère à sa dignité. Un de ses disciples « un de mes vieux amis », dit le signataire de l'article, qui a conduit le grand homme à Londres, dit qu'il a les caprices de l'Océan. « Mais tandis qu'il apparaît au vulgaire du monde entier comme un être humain semblable aux autres, irritable et sans repos, l'état intérieur de son esprit est pur et net et sa conduite ne peut être comprise que par ceux qui ont atteint à son degré d'intelligence. »

On voit que les disciples rivalisent de modestie avec le maître.

« Le Mahatma n'est jamais seul, parce qu'il peut porter son regard dans les autres mondes. Il a ce qu'on appelle *la vision de l'espace*. Il dit que le temps et la distance ne sont pas des facteurs dans sa vie. Il me dit que l'autre nuit, bien qu'il soit arrêté à New-York, il peut voir tout ce qui se passe à San-Francisco. Il peut voir ce qui se passe dans les planètes, il dit que toutes sont habitées et que quelques-unes sont des lieux de châtiments. »

Dans les choses extraordinaires dont ce Mahatma se vante, il y en a une vraie au moins, et elle semble à peine moins étonnante que les autres. Comment l'expliquer autrement que lui-même, *par la force qui domine, sinon toute chose en ce monde*, comme il le dit, du moins beaucoup de choses. On vient de voir que la science humaine se tait devant la sienne, et qu'elle est stupéfiée devant l'effet du pouvoir du maître de

ce *gourou* (docteur), qui peut arrêter le mouvement du cœur humain, sans faire cesser la vie.

Il est, on peut le croire, en parfaite harmonie avec cette science préternaturelle, et s'il n'a pas les autres pouvoirs dont il se vante, c'est que son maître n'en dispose pas et qu'ils sont à un Autre.

A. J. D.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD

AUTOUR DU SURNATUREL

Une grêle merveilleuse .

Il s'est passé à Remiremont, dans les Vosges, le 26 mai dernier, un événement merveilleux, d'une portée considérable, dont la presse locale, nous ne savons pour quelle cause, s'est abstenue de parler.

La *Semaine religieuse* elle-même, par un sentiment de discrétion, peut-être exagérée, a, pendant plus de six semaines, gardé le silence.

On nous fait savoir que l'autorité ecclésiastique vient enfin de faire faire une enquête canonique : près de cent témoins ont été entendus et, dans son numéro du 19 juillet, la *Semaine religieuse* a déclaré que l'enquête avait conclu en faveur de l'authenticité indéniable du fait merveilleux.

Le rapport a été soumis à une des sommités de la science, et, dès que sa réponse aura été donnée, Mgr Foucault, évêque du diocèse, émettra un jugement définitif et officiel.

En attendant, voici le fait :

Le 20 mai, lundi de la Pentecôte, devait être célébrée avec grande pompe, à Remiremont, la fête du Couronnement de Notre-Dame-du-Trésor. Mgr Foucault, qui devait la présider, avait invité les évêques de Nancy, de Verdun et de Belley. Une grande procession, à travers les rues de la gracieuse et catholique petite cité, faisait partie du programme.

Or, au dernier moment, la municipalité interdit la procession à l'extérieur de l'église, au grand désappointement de toute la population.

La fête, néanmoins, fut célébrée avec toute la solennité

possible. et la piété des habitants fut d'autant plus grande que leur tristesse l'était davantage.

Quelques jours après, le ciel donnait sa réponse.

Le dimanche suivant, 26 mai, à 5 h, 1/2 du soir, éclata soudain, sur Remiremont, un orage épouvantable. *Vers la fin, des grêlons, de la grosseur d'un œuf de poule coupé en deux du haut en bas, se mirent à tomber, lentement, et à distance les uns des autres, ET SUR LEUR SURFACE PLANE SE VOYAIT PAR TRANSPARENCE L'IMAGE DE NOTRE-DAME DU TRÉSOR.*

Des centaines de personnes ont été témoins de ce prodige, qui a grandement consolé tous les pieux fidèles et jeté dans la stupeur tous les libres penseurs de la région.



Oppression diabolique

En Corée

« Dans une famille païenne, de la préfecture de Tjyen-tjyou, une jeune fille avait été obsédée par le démon et, après avoir été longtemps tourmentée par lui, était morte dans de cruelles tortures.

« Quelque temps après, son frère se maria. Sa femme n'avait été jusqu'à ce moment l'objet d'aucune obsession de la part du démon. Le mariage célébré, elle fut à peine entrée dans la maison de son mari qu'elle se prit à crier et à se plaindre d'un ennemi invisible qui la frappait à coups redoublés. Ces scènes avaient lieu fréquemment soit le jour, soit la nuit. Toute la famille la crut d'abord folle, mais bientôt elle se trouva dans le plus grand embarras, ne sachant quel remède apporter à cette étrange maladie qu'ils reconnaissaient être la même que celle de leur fille morte précédemment. Ils craignaient de la voir mourir, et le discrédit que cette nouvelle

mort jetterait infailliblement sur leur famille les glaçons d'effroi. Enfin, au bout de quelques jours d'angoisses, on se décida à renvoyer la jeune femme chez ses parents.

« La Providence attendait ici cette famille, qu'elle s'était choisie. Lors d'une visite que le mari de cette jeune femme faisait à son ancien précepteur de chinois, qui était chrétien, celui-ci s'aperçoit de la tristesse peinte sur son visage. Il lui en demande la cause. Le jeune homme hésite, balbutie, puis finit par tout avouer. Le chrétien, renseigné minutieusement sur l'état de la malade, lui déclare formellement que tout remède coréen sera inutile, qu'il n'y a qu'un remède, celui d'abandonner les superstitions et de pratiquer la religion catholique. Comme autre condition essentielle, le précepteur exige de toute la famille la même ligne de conduite. Toute la famille se soumit à ses prescriptions.

« Dès ce jour, le jeune marié avec sa femme commencèrent à apprendre la doctrine. Le diable ne se montra que plus furieux contre cette dernière. Apparaissant sous la figure de sa belle-sœur dont il est parlé plus haut, il lui commandait de ne plus songer au catholicisme, sinon il la châtierait sévèrement : il ajoutait même parfois qu'il amènerait avec lui ses soldats, et la tuerait. La jeune femme tremblante n'osait répondre ni oui ni non. Encouragée cependant par les exhortations de son mari elle finit par répondre timidement qu'elle voulait pratiquer la sainte doctrine.

« Le diable alors amène ses satellites armés de lances et de fusils : il menace de la tuer. La jeune femme effrayée perd connaissance et s'évanouit. Son mari, qui était à ses côtés, se doutant de la présence de l'ennemi commun du genre humain, s'arme d'un goupillon et asperge la chambre d'eau bénite. Le diable avec sa troupe s'enfuit aussitôt.

« De semblables scènes ont eu lieu plusieurs fois, tantôt dans la chambre, tantôt dans la cour ou à la cuisine.

« Il est un fait qui mérite d'être signalé, c'est que la visite du précepteur du mari eut pour effet, d'après le récit de l'obsédée, de rendre le démon plus furieux, mais aussi de lui enlever à l'avenir le pouvoir d'entrer dans la chambre.

« Enfin les assauts du diable devinrent moins fréquents à

mesure que la jeune femme crut plus fermement à la toute-puissance de Dieu. Ils finirent par cesser au bout de quinze jours de lutttes et n'ont pas recommencé depuis un mois.

« Il va sans dire que cette jeune personne, tout heureuse d'être délivrée entièrement de ces visions effrayantes, remercie tous les jours Dieu, son unique libérateur, dont elle invoque avec foi le saint nom. »

(Extrait d'une lettre de M. Baudounet, missionnaire en Corée. 1896.)

En Chine

I. PROVINCE DU KOUANG-TONG. — « En 1896, une persécution violente avait éclaté dans la préfecture de Kong-pi, pendant laquelle deux chrétiens eurent à subir une affreuse torture au prétoire, et quatre mois de prison.

« L'année suivante (1897), une jeune femme, très ardente à étudier la doctrine chrétienne, y fut obsédée par le démon.

« Depuis huit jours seulement, on avait, dans la maison, installé les symboles catholiques à la place des images superstitieuses, lorsqu'un soir, la jeune catéchumène, en rentrant dans sa chambre, vit une femme noire de haute stature. Effrayée, elle sortit précipitamment en faisant le signe de la croix, mais sans rien dire à ses parents.

« Le lendemain, sa belle-mère l'accompagnant, il n'y eut rien, le surlendemain non plus.

« La quatrième nuit, à peine assise sur son lit, elle se sent pincée si fortement à la jambe, qu'elle en garda longtemps une marque noire. Elle veut faire le signe de la croix, son bras ne peut remuer. Elle récite le *Pater* et l'*Ave*, mais, en tournant la tête vers son chevet, elle aperçoit de nouveau la femme noire, entourée d'une lumière rougeâtre. Transie de peur, elle crie et s'enfuit en pleurant et faisant des contorsions. Sa belle-mère, couchée dans une autre chambre, avait entendu le tapage. Elle se lève, épouvantée, et court à l'appartement où logeaient d'autres catéchumènes et le catéchiste.

« Celui-ci part aussitôt et commence par asperger d'eau bénite la jeune femme qui continue à pleurer.

« Sa mère qui la tient dans ses bras, lui demande ce qu'elle a vu. — Mon aïeule, répond-elle, qui vient me chercher puisque mon mari ne veut plus de moi.

« Son beau-père, entendant cela, l'asperge de nouveau d'eau bénite. — Pourquoi m'asperger d'eau sale ? dit-elle.

« Le catéchiste fait mettre tout le monde à genoux et récite des prières ; puis, s'adressant au démon, il le somme de partir. Mais lui, par la bouche de la possédée : — Pas si vite, rien de pressé ; apportez-moi un peu d'eau pour me laver, et je partirai.

« Aussitôt, la jeune femme se lève, fait le tour de la cour en gémissant. Elle aperçoit des poules, et s'écrie : — Tant de poules ici, et vous n'en tuez pas une pour me l'offrir avant mon départ ?

« — Mange ce que tu voudras, mais tu n'auras pas de poule, lui répondent les assistants.

« Alors se tournant vers son beau-père, qui est bossu : — Le vieux bossu, dit-elle, a aussi un gros bœuf. (Comme cette bru a toujours respecté son beau-père, cette injure montrait bien qu'elle ne parlait pas d'elle-même.)

« — Qu'il me l'immole, continue-t-elle, et je m'en irai.

« Elle va de là puiser de l'eau avec les deux mains, et se lave le visage, en faisant force bruit, comme pour effacer l'impression de l'eau bénite. Ensuite elle rentre, s'assied et reste un moment tête baissée, dans la position d'une personne épuisée de fatigue. Quelques minutes après, elle avait repris ses sens.

« Le catéchiste l'interroge : — Tout à l'heure, lui dit-il, tu n'as pas prié avec nous, pourquoi cela ?

« Elle répond qu'elle ne se rappelle rien, et se met aussitôt à genoux pour remercier Dieu de sa guérison.

« Depuis ce jour le démon la laisse tranquille ; c'est bien la plus fervente chrétienne du village. »

(Extrait d'une lettre de M. Zimmermann, missionnaire au Kouang-tong.)

II. PROVINCE DU KOUY-TCHÉOU. — « Une famille païenne, appelée Ten, habitait un gros village, à quelques kilomètres du marché de Pin-fa. Avant de se faire chrétiens, les membres de cette famille, comme d'ailleurs une foule d'autres Chinois, adoraient un *tan-chen*, espèce de dieu lare, qui n'est autre chose qu'un assez gros vase de poterie, lequel est supposé contenir des esprits et les âmes des parents défunts. Les païens insèrent force bibelots superstitieux dans ce vase et l'enterrent à demi sous leur autel domestique. C'est devant lui qu'ils brûlent leurs parfums, se prosternent journellement et font leurs superstitions, moyennant quoi le démon les laisse tranquillement vaquer à leurs affaires.

« Mais il paraît que le *chen*, ou esprit enfermé dans la cruche de la famille Ten, ne ressemblait pas aux autres. Il était méchant, querelleur et surtout frappeur. Pendant trois ou quatre ans, il se contenta de faire du vacarme, de casser la vaisselle de ses hôtes et de bousculer tout ce qui se trouvait dans le logis. La nuit, il sortait de sa cachette et exerçait sa rage contre l'ameublement de la maison. Terrorisés par ce sabbat infernal, les pauvres gens multipliaient en vain les superstitions de tout genre pour apaiser la colère de l'esprit. Rien n'y faisait.

« Le terrible *chen* devint au contraire de plus en plus méchant : il se mit à battre, non plus les meubles, mais les personnes. Puis les enfants tombèrent malades, et les remèdes n'avaient aucun effet sur eux. Finalement ce mauvais diable s'empara du père qui, en un moment, enfla comme un hydro-pique, et ressentit par tout le corps des douleurs étranges. Du coup, ce malheureux se crut perdu pour tout de bon. Il fit venir à son secours les sorciers du pays, qui s'acquittèrent consciencieusement de leurs fonctions. Ils firent entendre des hurlements à effrayer des milliers de démons. Mais le *tan-chen* tint bon et ne voulut pas lâcher prise.

« Ce fut alors que cette famille païenne vint raconter sa mésaventure à quelques chrétiens de ses parents. Ceux-ci lui promirent hardiment que si toute la famille voulait sérieusement embrasser le christianisme, eux répondaient, avec l'aide de Dieu, de chasser tous les mauvais esprits qui han-

taient la maison. Quelques jours après, les membres de la famille Ten, après avoir tenu conseil et sagement délibéré, revenaient trouver les chrétiens, leur promettaient d'embrasser la religion chrétienne, et les invitaient à se rendre chez eux pour déterrer le fameux *tan*, le briser, en brûler le contenu, et chasser les mauvais esprits.

« Les chrétiens ne se le firent pas dire deux fois. L'un prend de l'eau bénite, un autre un crucifix, un troisième une paire de cierges bénits, et voilà mes exorcistes improvisés en route pour se rendre chez la famille Ten. Après avoir allumé leurs cierges et aspergé soigneusement la maison dans tous ses recoins, ils entonnent les litanies de la sainte Vierge, sortent de terre le terrible fétiche, le brisent, brûlent les amulettes dont il était farci et jettent les débris dans une rizière.

« Pendant l'opération, la pauvre famille Ten tremblait et s'attendait à voir la maison s'écrouler; il n'en fut rien. Depuis cet autodafé en règle, tout tapage a cessé; le père a commencé à désenfler, et la famille entière, dans la joie de sa délivrance, s'est mise avec ardeur à apprendre les prières et la doctrine. »

(*Extrait d'une lettre de M. Layes, missionnaire au Kouy-tchéou, 1898.*)

III. PROVINCE DU SU-TCHUEN. — « ... Tout près de Kia-tin, dans la sous-préfecture d'O-mei-hien, le diable ne s'est pas contenté de troubler un de mes missionnaires, M. Delolme, par ses suppôts, il s'est mis lui-même en campagne. L'affaire a fait assez de bruit à dix lieues à la ronde, pour en dire un mot.

« Vers la fin de mai, M. Delolme vint à Kia-tin, et me raconta que le diable s'était introduit dans l'orphelinat des filles, établi près de l'église et de sa résidence : il n'apparaissait pas ostensiblement, mais il révélait sa présence par une foule de ces faits si ordinaires en Chine : bruits insolites, dérangements et parfois disparitions d'objets.

« Une fois, pendant que les orphelines assistaient à la messe, tous leurs habits furent enlevés et cachés sous le

plancher, sans que les planches parussent avoir été déclouées. Ensuite ce furent les livres d'une grande fille de dix-huit ans, récemment entrée à l'orphelinat, qu'il dérobaît pour les brûler. On en retira plusieurs du foyer, pendant que le riz cuisait.

« M. Delolme eut beau répandre de l'eau bénite, et mettre des médailles de saint Benoît dans tous les coins, le diable sembla n'en devenir que plus furieux. Il s'attaqua alors à la maison. A chaque instant, le feu prenait dehors, dedans, en des endroits fermés, où la main de l'homme ne pouvait pénétrer. Pas de grands dégâts en somme, mais cela devenait effrayant pour les orphelines et ennuyeux pour le missionnaire.

« Une nuit, le portail de l'établissement brûla en partie. Le fait ne pouvant être caché, une foule de païens accoururent. Le sous-préfet envoya des experts pour examiner le cas; ils conclurent à une intervention de mauvais petits esprits, *siao-chen-tse*, comme disent les Chinois. Le bruit se répandit partout que le diable s'attaquait aux chrétiens et aux Européens, qui ont la réputation de ne pas le craindre. La renommée, grossissant les faits, annonçait déjà que l'orphelinat, l'église et la résidence du missionnaire avaient été complètement brûlés. Il était temps de mettre fin à cette comédie qui tournait au tragique.

« M. Delolme, voyant que l'eau bénite n'avait pas réussi à chasser le malin, soupçonna qu'il était retenu par cette grande fille encore païenne dont il a été question, d'autant plus qu'elle savait et indiquait sûrement où les objets disparus avaient été cachés. Elle n'était pas entrée de plein gré à l'orphelinat, mais forcée par ses parents et la nécessité. Le missionnaire l'éloigna momentanément, et tous les phénomènes diaboliques cessèrent; l'orphelinat fut délivré du même coup... »

(Extrait d'une lettre de Mgr Chatagnon, vicaire apostolique du Su-tchuen méridional, 1898.)

IV. MÊME PROVINCE. — « Liang-San est originaire de Lian-kia-pao. Tout enfant, quoique païen, le petit Liang-San

aimait beaucoup à entendre et à réciter nos prières. Non loin de la maison paternelle se trouvait une école chrétienne : Liang-San y venait souvent sous prétexte de s'amuser et, au dire de ceux qui l'ont connu, il se faisait remarquer par sa nature candide. Le moment de prier venu, il s'agenouillait comme tout le monde et récitait avec ses jeunes compagnons les prières ordinaires. Devenu plus grand, il fallut dire adieu aux amusements de l'enfance et, sur l'ordre paternel, conduire les bœufs dans la montagne et couper du fourrage. Cependant le divin Maître n'a point abandonné le jeune Liang-San qui accomplit sa vingt-quatrième année. La grâce insigne qu'il a reçue de Notre-Seigneur m'a été racontée par lui-même.

« Le 22 de la 2^e lune (le jour de Pâques 1899), Liang-San allait travailler aux champs. Arrivé sur le terrain, à peine a-t-il déposé ses outils de travail que, tout à coup, une main invisible lui lance un fragment de rocher qui l'atteint au côté gauche, et lui cause une grande douleur. Il regarde de tous côtés et ne voit personne. A grand'peine il regagne sa demeure, et lui, qui au départ était fort et bien portant, est désormais incapable de tout mouvement. La journée se passe dans des douleurs atroces.

« Le soir venu, trois individus (diables qu'il appelait *san-ïe-tse*) arrivent avec fracas. L'un d'eux s'écrie, en montrant Liang-San : — Voilà celui à qui j'ai lancé un quartier de rocher ; c'est étonnant qu'il ne soit pas mort !

« Liang-San pousse un cri de terreur, et ses parents accourent aussitôt. On croit qu'il délire, et chacun de se retirer.

« Les diables reviennent aussitôt tout près du lit, ligottent les mains de Liang-San et lui font deux blessures, l'une au côté, l'autre au bras droit. Le malade n'a pas la force de crier, ses membres déjà froids font prévoir une fin prochaine ; par-ci, par-là, il fait entendre quelques gémissements.

« Tout à coup une voix douce comme le miel l'appelle : — Liang-San ! Liang-San ! pourquoi te plains-tu de la sorte ? Regarde : je souffre bien plus que toi et je ne pousse aucune plainte. Liang-San, comme sortant d'un profond sommeil, essaye en vain d'ouvrir les yeux. Une main, à deux reprises

différentes, passe légèrement sur ses paupières, et aussitôt le moribond aperçoit au pied de son lit un homme cloué sur une croix.

« — Puisque tu souffres beaucoup, lui dit la vision, appelle Jésus à ton secours, demande-lui de te délivrer. Liang-San ne cesse dès lors de répéter : Jésus, sauvez-moi !

« A ces mots, les trois démons s'éloignent, mais quand la voix du patient faiblit, ils s'approchent de nouveau. Pendant un jour et une nuit, Liang-San n'a cessé de répéter : Jésus, sauvez-moi ! C'est par cette invocation qu'il a été délivré des maléfices diaboliques.

« A peine rétabli, Liang-San s'est rendu dans une famille chrétienne et, en apercevant le Christ qui était sur l'autel, il l'a trouvé tout à fait semblable à celui qui lui était apparu et qui l'avait sauvé.

« Liang-San est venu me trouver au mois de mai. J'ai vu sur son bras la cicatrice de la blessure que les démons lui avaient faite. Aujourd'hui Liang-San est un catéchumène et j'espère que sous peu il deviendra un fervent chrétien. Gloire à Dieu, qui daigne ainsi consoler le missionnaire au milieu de ses tribulations ! »

(Extrait d'une lettre de M. Buffet, missionnaire au Su-tchuen.)

V. MÊME PROVINCE. — « A Tchang-kia-ouan, une sorcière, désirant embrasser la religion chrétienne, se rendit à l'école du lieu pour se préparer au baptême.

« Dès son entrée, le diable la persécuta tellement, jour et nuit, que j'eus pitié d'elle et me décidai à la baptiser à Pâques, avec le minimum d'instruction. Pendant les quatre jours qu'elle est demeurée à l'école, son démon familier la tourmentait sans cesse. Plus de quarante chrétiennes ont été témoins de trois ou quatre scènes très émouvantes, où la pauvre sorcière perdait absolument connaissance et servait d'organe au démon. Elle ne trouvait de repos que devant le Saint-Sacrement.

« Après le baptême, elle fut transformée, son visage même et son regard étaient tout différents. Elle se promettait de prêcher partout, et, en effet, le mardi de Pâques, s'en retournant

chez elle, elle exhorta, le long du chemin, ses amis et connaissances à se convertir. Ceux-ci étaient grandement surpris de voir devenue chrétienne celle qu'ils avaient pendant quarante ans consultée comme sorcière authentique. »

(Extrait d'une lettre de M. Bonnet, missionnaire au Su-tchuen, 1899.)

Au Tonkin

« A Dinh-quan est mort récemment (1897) un notable qui s'était fait l'ennemi acharné des chrétiens. Il avait été autrefois catéchumène et avait suffisamment étudié pour comprendre la doctrine. Ses derniers moments prouvent qu'il avait la foi

« Se sentant très mal, il m'avait fait appeler pour me demander le baptême. J'arrive chez lui avec mon catéchiste. A peine m'a-t-il aperçu qu'il est subitement saisi d'un accès de fureur.

« — Que venez-vous faire ici? s'écrie-t-il. Je suis damné. Voyez comme mon corps est ballotté au milieu de l'enfer, où je suis plongé plus bas que tous les damnés des environs.

« J'essaie de le consoler et de l'exhorter à la confiance en Dieu. N'obtenant rien, je me retire en recommandant aux chrétiens de prier pour cet infortuné.

« Un instant après, je suis prévenu que le malade me demande de nouveau; je me rends aussitôt auprès de lui. Même scène que tout à l'heure.

« — N'approchez pas, me dit-il, les flammes m'enveloppent de tous côtés.

« J'asperge le lit et la chambre d'eau bénite. Je l'encourage de mon mieux; peine perdue! je suis obligé de partir sans avoir pu le calmer.

« J'étais à peine sorti du village, que l'on accourt me chercher pour la troisième fois. J'envoie mon catéchiste à ma place. Il est d'abord reçu convenablement par le moribond qui le prie de le baptiser. Le catéchiste l'exhorte au repentir de ses fautes; mais au moment où il s'approche pour le bap-

ser, ce malheureux pousse un affreux ricanement et rend le dernier soupir. »

(Extrait d'une lettre de M. Aubert, missionnaire au Tonkin.)

En Birmanie

« Un de mes chrétiens me suppliait, à chacune des visites que je faisais à son village, de lui faire de l'eau bénite. Je lui demandai un jour pourquoi il avait besoin d'une aussi grande provision.

« — Autrefois, me dit-il, on m'appelait Maître, car je pratiquais mille superstitions, et cependant je n'avais alors aucun pouvoir sur telle personne du village, qui est une possédée. Depuis mon baptême, j'ai toujours chez moi de l'eau bénite, et j'en asperge de temps en temps la maison. Voici ce qui est arrivé tout récemment. La malheureuse était à peine entrée dans ma chambre, qu'elle eut d'affreuses contorsions. Ses regards se portaient convulsivement de tous côtés, cherchant ce qui la tourmentait ainsi. Enfin, apercevant la bouteille d'eau bénite : — Jette donc cela au loin, cria-t-elle, je ne puis en supporter la vue. Ce disant, elle s'enfuit tout affolée dans le village.

« Et mon brave chrétien d'ajouter non sans fierté : — Comme le diable est faible et comme Notre-Seigneur est puissant, puisqu'un peu d'eau bénite chasse le premier et laisse la place libre à Dieu ! »

(Extrait d'une lettre de M. Ballenghien, missionnaire en Birmanie, 1899.)

Dans l'Inde anglaise

« Parmi les nouveaux baptisés, il en est un dont la fonction était d'immoler des chèvres à la pagode. Un jour que je le pressais de se convertir, en lui montrant l'inanité de ses dieux, je vis tout à coup sourdre dans son regard comme une lueur infernale.

« — Connaissez-vous, dit-il, quelque chose de plus délicieux que le sang des victimes mélangé, tout fumant, aux bananes offertes à la pagode? C'est le plus doux, le plus délicieux festin qu'un homme puisse goûter !

« Cependant, après plusieurs exhortations, il avait fini par consentir à assister un dimanche à la sainte messe. Au moment de l'élévation, il s'affaissa sur lui-même en poussant un cri effrayant. Tout le monde fut dans la stupeur, quelques-uns même songèrent à fuir.

« Que s'était-il passé? Un des assistants 'me raconta ensuite qu'au moment où l'énergumène tomba à terre, il avait entendu comme une voix mystérieuse qui lui disait : — Après m'avoir immolé cinq chèvres, ton bras s'est-il fatigué?

« Quoi qu'il en soit, cet homme se mit à apprendre les prières et le catéchisme. Vint le moment de lui administrer le baptême : il ressemblait à un cadavre. Je le touchai à l'épaule, il tomba comme une masse inerte. Mais quand l'eau sainte eut coulé sur son front, il reprit ses sens, et, depuis lors, il n'a jamais rien ressenti. Maintenant, fidèle à l'église, il travaille joyeusement pour soutenir sa belle petite famille. »

(*Extrait d'une lettre de M. Rogues, missionnaire au Coïmbatore, 1899.*)



Songes

On rencontre dans les lettres des missionnaires de nombreux exemples de rêves, qui paraissent devoir être classés dans la catégorie de l'extra-naturel, en raison des résultats dont ils sont suivis, surtout au point de vue de la conversion ou du retour à la foi.

Nous en citerons quelques-uns.

En Birmanie

Vers 1871, une femme birmane reçut le baptême ; mais l'indifférence de son mari et la pression exercée sur elle par sa mère, restée païenne, la détournèrent peu à peu des pratiques de la religion, et elle finit par l'abandonner complètement.

De nombreuses années se passèrent, et le missionnaire qui l'avait baptisée, M. Tardivel, n'avait plus eu l'occasion de la rencontrer, lorsqu'un dimanche, vers 1896, étant venu célébrer la messe dans l'église de Maryland, il remarqua une femme qu'il ne connaissait pas.

A la sortie de l'office, il la questionna, et elle lui avoua qu'elle avait reçu le baptême de ses mains vingt-cinq ans auparavant, qu'elle n'avait pas observé les préceptes de la religion, mais qu'elle venait de faire une longue et douloureuse maladie, qui l'avait conduite aux portes du tombeau, et qu'elle était décidée à se convertir.

Elle expliqua alors que pendant sa maladie elle avait vu en songe plusieurs chrétiens défunts qu'elle avait connus autrefois. « Ils étaient, disait-elle, dans un lieu si beau, si beau, que ce devait être le paradis, car il lui était impossible d'imaginer rien de plus beau. » Et elle avait été si vivement frappée de ce spectacle qu'elle s'était dit à elle-même : Il me faut, à leur exemple, pratiquer la religion chrétienne, afin d'arriver, moi aussi, au même heureux terme.

« C'est pourquoi, ajouta-t-elle, je viens, quoique souffrante encore, vous prier de vouloir bien me confesser et m'aider à obtenir l'objet de mes désirs. J'ai raconté ma vision à ma famille : mais nul ne veut me croire : on prétend même que j'étais dans le délire. N'importe ! je suis, moi, sûre et certaine de ce que j'ai vu : aussi veux-je me convertir sincèrement. »

Le missionnaire, la voyant animée d'aussi bons sentiments, l'engagea à faire son possible pour faire jouir son mari et ses enfants du bonheur qu'elle goûtait dans son retour à Dieu, en les décidant à se convertir, eux aussi.

« Je les amènerai, dit-elle ; à part les trois plus grands, qui sont mariés et loin de moi, j'ai encore cinq enfants à la maison. »

Elle réussit, quoique avec beaucoup de peine, et continua, jusqu'à son dernier soupir, à faire l'édification de tous les chrétiens...

Au Tonkin

En rendant compte à son évêque de son administration pendant l'année 1906, M. Girod, missionnaire exerçant le ministère dans le nord du Tonkin depuis plus de vingt-cinq ans, ajoutait :

« Aucun fait intéressant à signaler, si ce n'est le retour au bercail d'une vieille brebis de soixante-quatre ans, enlevée par les pirates, il y a un demi-siècle, et qui, la semaine dernière, est venue, toute tremblante d'émotion, me demander de la préparer à la réception des sacrements.

« Pendant cinquante années de séjour dans les brousses, la fillette, à peine nubile qu'elle était au moment de son enlèvement, a subi... des ans l'irréparable outrage, et bien d'autres misères. Mais elle n'a jamais omis de réciter chaque jour le *Pater* et l'*Ave*, seules prières qu'elle n'ait point oubliées. Elle a même baptisé plusieurs enfants moribonds. Mariée à un chef montagnard, elle a eu plusieurs enfants ; à l'époque des troubles, toute sa famille a été massacrée. Seule, au milieu de populations de races différentes, la pauvre femme a vécu au jour le jour, gardant toujours l'espoir de revenir en pays chrétien.

« Elle prétend qu'une dame blanche lui est apparue pendant son sommeil, pour l'inciter à sortir des ténèbres de la mort, dans lesquelles elle était perdue.

« Après plusieurs incidents de route, elle a vu ses désirs se réaliser et son âme rentrer en paix avec Dieu. »

En Cochinchine

Le fait suivant s'est passé en 1903, en Cochinchine française, dans l'arrondissement de Go-cong, où le paganisme est encore très florissant.

« Il y a cinq mois, écrivait alors M. Abonnel, missionnaire du district, je vis venir à moi un paysan qui me demanda à se faire chrétien ; mais comme il habitait fort loin de mes postes secondaires, je me contentai de causer un peu avec lui et le renvoyai à plus tard. Néanmoins, je lui donnai un catéchisme dans lequel le bonhomme semblait comprendre un caractère sur dix. Il s'en retourna donc chez lui.

« L'habitude où je suis d'être trompé par les Annamites de Go-cong me le fit bientôt perdre de vue.

« Au bout de deux mois, un chrétien, sérieusement instruit, et qui était allé chercher du poisson dans le pays qu'habitait l'individu, vint me raconter des choses très intéressantes au sujet de cet homme, qui voulait se faire chrétien. Je les rapporte ici, après les avoir soigneusement vérifiées.

« Ce bon paysan, pour vivre plus tranquille, s'était retiré dans un coin de forêt, qu'il avait défriché, et où il cultivait le riz nécessaire à la nourriture de sa nombreuse famille.

« Une nuit, il vit en songe un beau vieillard, à barbe blanche comme la neige, qui lui dit : « Mon enfant, il faut « suivre la religion de Jésus. » Là-dessus, notre homme s'éveille, appelle sa femme et lui raconte ce qu'il a vu.

« Mais que pouvait bien être cette religion et ce Jésus ? Les deux époux n'en savaient absolument rien, ne connaissant aucune religion en dehors de leurs superstitions nationales. En effet, jamais ils n'avaient vu d'église ni rencontré de chrétien, ni entendu parler de Jésus.

« La bonne femme, cependant, se rappela avoir entendu dire, en allant au marché, qu'il y avait à Go-cong quelque chose comme une église. « C'est peut-être cela, dit-elle à son mari. En tout cas, essaie, et va voir, car il ne faut pas mépriser de pareils avis. » Donc, de grand matin, le mari se mettait en route et, après de nombreuses recherches, finissait par

aboutir chez moi, où il fut reçu de la façon peu encourageante dont j'ai parlé plus haut.

« A peine rentré chez lui, de son propre mouvement, et sans que personne l'eût exhorté à le faire, il avait mis au rebut tout le petit attirail superstitieux que les païens ont sur leur autel de famille.

« Deux ou trois jours après, il s'était rendu à la maison commune où les notables étaient assemblés. Là, il avait offert le vin traditionnel à ces messieurs, fait les salutations ordinaires et demandé humblement qu'il lui soit permis de se faire chrétien, et qu'on veuille bien le dispenser de tous les travaux et corvées contraires à la religion qu'il se proposait d'embrasser.

« Les notables, étonnés de tant de simplicité et de franchise, lui avaient répondu qu'il pouvait suivre sa conscience, qu'il serait respecté dans ses convictions; qu'au reste, il était connu de tous comme un homme de bien.

« Les deux époux allèrent ensuite saluer la vieille mère du mari avec les mêmes cérémonies. Celle-ci leur dit qu'ils étaient des fils respectueux, qu'elle leur permettait très volontiers de se faire chrétiens; elle promit même de les imiter dans la suite.

« La vision est-elle vraie ou fausse? Je n'en sais rien. Mais ce qui m'a touché, ce sont ces actes spontanés d'humilité, accomplis par des gens encore païens. Quelle belle préface à leur conversion, car, à coup sûr, l'humilité ne vient pas du démon! »

En Corêe

I. Dans une lettre, écrite en 1905, M. Robert s'exprimait ainsi :

« Un païen, du nom de O-tchi-ok-i, habitait une maison située à quelques pas de la chapelle de Saint-Joseph. Il se faisait remarquer par sa mauvaise conduite : buveur, joueur, impudique, il était surtout animé d'une haine implacable contre notre sainte religion. Bien qu'agé de vingt-quatre ans seulement, il avait plusieurs concubines, outre sa femme

légitime. En voyant nos chrétiens venir assister à la messe et aux saints offices, il croyait se distinguer du commun du peuple, en les injuriant et en vomissant contre eux tout ce que l'enfer peut mettre de plus sale dans la bouche de ses suppôts. Nos néophytes, fidèles à la consigne que je leur avais donnée, souffrirent tout avec patience, ne répondant aucunement à tous ces mauvais propos, et ne faisant pas plus attention à ce feu qu'à un chien qui aboie.

« Au commencement de mars 1899, l'une de ses concubines, celle qu'il aimait davantage, lui fut ravie par un païen de la même trempe ; il en tomba malade de fureur. Obligé de s'aliter, une fièvre dévorante s'empara de lui, et, malgré tous les soins que lui prodiguèrent ses parents, qui d'ailleurs passaient pour d'honnêtes gens dans le quartier, il alla s'épuisant de jour en jour.

« La maladie suivit son cours et, le 19 mars, il perdit connaissance. Un moment on le crut mort, et aussitôt parents et amis éclatèrent en sanglots.

« Il était 7 heures du matin et tous nos chrétiens assistaient à la messe, à notre chapelle, d'où on entendait les pleurs et les gémissements.

« Après une demi-heure environ de syncope, l'infortuné fit quelques mouvements et sembla revenir à la vie. Aussitôt on s'approcha de lui et on se mit à le frictionner des pieds à la tête, mais lui, se levant sur son séant, s'écria d'une voix forte et parfaitement distincte : « Laissez-moi tranquille, allez-
« vous-en tous, car tous ceux qui m'entourent sont des ado-
« rateurs du démon. J'ai vu l'enfer, et sans un vieillard tenant
« un enfant entre ses bras, j'y serais tombé. Oh ! que l'enfer
« est horrible ! Non, non, je ne veux pas aller en enfer !
« Hâtez-vous d'appeler les chrétiens, un tel, un tel, qu'ils
« viennent vite, c'est en leur compagnie que je veux passer
« les derniers instants de ma vie. »

« Les chrétiens désignés furent bientôt appelés, mais ils se refusaient à croire à la vérité de ce qu'on leur racontait, parce que ce fameux O-tchi-ok-i leur avait donné mille preuves de sa haine et de sa mauvaise foi. Par charité chrétienne, ils consentirent pourtant à aller trouver le moribond.

« Dès qu'il les aperçut, celui-ci s'écria : « O mes bons amis, « combien je suis heureux de vous voir ! Jusqu'à ce jour j'ai « mené une vie indigne d'un homme raisonnable ; je vous ai « injuriés, calomniés, vous et votre religion ; j'ai été même « jusqu'à maudire le Père ; je vous en demande pardon à « tous, et vous, ne refusez pas cette grâce à celui qui est sur « le bord de la tombe. J'ai vu l'enfer, il est terrible, et je ne « veux pas y tomber. Un vénérable vieillard, tenant un petit « enfant entre ses bras, m'a obtenu le temps nécessaire pour « me repentir. Je crois la religion chrétienne la seule « véritable ; je veux mourir chrétien, de grâce donnez-moi le « baptême ! »

« Comme ce jeune homme avait lu autrefois plusieurs livres de religion et que même, dans son enfance, il avait appris quelques prières, il ne fut pas difficile à nos néophytes de le préparer à recevoir la grâce de la régénération. Les concubines furent congédiées sur-le-champ, les restitutions à faire indiquées et promises, puis je fus appelé moi-même auprès du malade.

« Il me reconnut, me demanda pardon en public, et, après les exhortations d'usage, j'eus le bonheur de faire couler sur son front l'eau sacrée du baptême qui se mêla aux larmes du repentir. Il reçut le nom de Joseph et, deux heures après, pendant lesquelles il conserva toute sa connaissance, il rendit le dernier soupir en prononçant les saints noms de Jésus, Marie, Joseph.

« Sa famille sera bientôt toute chrétienne ; son père et sa mère sont déjà baptisés. »

II. M. Deshayes écrivait pareillement en 1903 :

« Les motifs qui amènent les indigènes à notre sainte religion ne sont pas toujours purement spirituels. En voici un exemple :

« Tjyo François était un joueur et un viveur depuis son enfance. Son père Pierre était mort à Quelpaërt, il y a deux ans, en défendant la résidence des missionnaires, sa mère et ses frères étaient baptisés, mais, lui, continuait à s'amuser et à boire.

« Il avait failli être pris par les gens de la police qui débarrassèrent l'île de Tchou-tja-to des pirates l'an dernier. Il se décida alors à se convertir, et se mit à l'étude du catéchisme, mais il n'étudiait qu'à la façon des paresseux.

« Une nuit, dans un songe, il se voit transporté sur le bord de la mer avec un de ses anciens camarades d'enfance, mort noyé depuis peu. Ils s'avancent ensemble dans l'eau. Soudain, son camarade lui saisit le bras et l'entraîne vers la haute mer. Il veut résister, il se débat : c'est en vain. L'eau lui monte jusqu'à la bouche, il se croit perdu. Alors il entend des jeunes gens qui lui crient du rivage : « Fais le signe de la croix, et tu seras sauvé. » D'une main défaillante, il trace sur lui le signe de la croix : aussitôt son ami le lâche en poussant des ricanements lugubres.

« Depuis ce jour, François a étudié avec ardeur et je l'ai baptisé dernièrement.

« C'est la deuxième fois que je vois un païen converti par la vertu du signe de la croix. »

En Chine

Un autre missionnaire, qui avait résidé, pendant de longues années, dans la province de Su-tchuen, en Chine, M. Crabbouillet, raconta, vers la même époque, le fait suivant :

« On m'avait volé un lingot d'argent, valant environ soixante-dix francs. J'avais des motifs sérieux de soupçonner, comme auteur du vol, mon domestique, jeune homme de dix-huit ans.

« Je lui dis à brûle-pourpoint qu'il m'avait soustrait un lingot d'argent. — Lui, sans m'émouvoir, nie énergiquement.

« Un mois après, je le pris à part, et l'engageai à avouer son méfait, dans l'intérêt de son âme, sous peine d'aller en enfer. — Il me répondit alors avec assurance qu'il était prêt à descendre en enfer, s'il avait commis le vol dont je l'accusais.

« Trois semaines après ce second interrogatoire, j'imaginai

de faire un vœu, consistant à dire une messe pour les âmes du purgatoire, si je recouvrais mon lingot d'argent. Je fis ce vœu intérieurement, vers le coucher du soleil.

« Le lendemain matin, comme je sortais de ma chambre, pour célébrer la messe, mon domestique m'aborda d'un air humble et confus, et me demanda à se confesser.

« — D'où te vient, lui dis-je, cet accès de dévotion dont tu n'es pas coutumier?

« — Père, me répond-il, c'est moi qui ai volé votre argent. J'ai eu cette nuit un songe, où je vous ai vu me menaçant de l'enfer. Terrifié, je n'ai pu dormir le reste de la nuit.

« — C'est bien, rends l'argent, à plus tard la confession?

« De fait il me remit aussitôt le fruit de son vol.

« Il avait dû être singulièrement secoué par la peur, pour se résoudre à une pareille démarche, si contraire à sa cupidité et surtout à son orgueil! »



Apparitions

En Océanie

Le fait se passe dans une des îles de l'archipel de Fidji, évangélisées par les missionnaires Maristes.

Le P. Bréhéret était un jour en prières dans la modeste case qui servait de chapelle aux naturels d'Ovalau.

Cette chapelle était bien pauvre : un autel grossièrement façonné, surmonté d'un crucifix ; sur la paroi opposée à la porte d'entrée une simple gravure d'Épinal représentant la Vierge Marie : telle était l'ornementation du lieu saint. Soudain une femme entre brusquement dans la chapelle, regarde et tour à tour se met à rire, à pleurer et à parler, en fixant les yeux sur l'image de la sainte Vierge.

Ne comprenant rien à un si étrange incident, le P. Bréhéret

s'adresse à cette femme dont la fatigue et le dénûment étaient manifestes : « Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que veux-tu ? Que signifie ce que tu viens de faire ? » lui demande le Père avec bienveillance.

« — Je ne suis pas de ta religion, homme blanc, lui répond cette femme, je suis païenne, mais il m'est arrivé une chose étonnante. Écoute mon histoire :

« J'habite à soixante milles d'Ovalau, c'est là que je suis née. Un jour, une belle femme m'est apparue et m'a dit : — Prends ta barque et va promptement à Ovalau.

« — Mais je ne sais pas le chemin de cette île, répondis-je à cette femme.

« Elle me dit : — Je t'accompagnerai et je guiderai ta barque vers Ovalau, n'aie pas peur. Quand tu seras arrivée, tu entreras dans la première case que tu trouveras ; tu y verras un homme blanc, et tu feras ce qu'il te dira. Pars !

« Et je suis partie, et j'ai navigué bien longtemps ; enfin je suis arrivée à Ovalau. Cette case est la première que j'ai trouvée sur mon chemin, j'ai vu là (et elle montrait l'image d'Épinal) la belle Dame qui m'est apparue ; et vous, homme vénérable, vous êtes bien celui que la Dame m'a dépeint. Vous comprenez maintenant mon étonnement et ma joie. Me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Le P. Bréhéret, admirant les voies insondables de la Providence, instruisit cette femme païenne, la baptisa, lui donna le nom de Marie-Rose, lui fit faire sa première communion, et lui dit : « Maintenant, Marie-Rose, retourne dans ton pays et prépare les voies aux missionnaires que j'y enverrai dans quelque temps. »

Et bientôt la nouvelle convertie devenait le noyau d'une chrétienté assez nombreuse, et quand un missionnaire fut envoyé dans l'île de Marie-Rose, il trouva un terrain admirablement préparé.

En Birmanie

I. Il y a une quinzaine d'années, un immense incendie se déclarait à Mandalay. La plus grande partie de la ville était déjà réduite en cendres ; la résidence épiscopale et le quartier

habité par les chrétiens allaient devenir la proie des flammes, lorsque subitement le vent changea de direction. Bon nombre de païens et de chrétiens affirmèrent avoir vu dans les airs une dame habillée de blanc, qui, du geste, repoussait les flammes.

II. En 1902, M. Couillaud, missionnaire dans la même région, relatait un fait du même genre survenu à Nabek :

« Au mois de mars dernier, par une journée excessivement chaude, le feu se déclara au nord de ma résidence, dans le quartier païen. Chrétiens et païens se portèrent aussitôt sur le lieu du sinistre. Mais le vent soufflait avec violence, et ma maison devait flamber comme les autres..

« A ce moment, des païens virent au-dessus du toit une belle dame vêtue de blanc tenant un petit enfant par la main, et un homme habillé de jaune, qui passaient de ma résidence à l'église. Tous les trois, de la main, faisaient le geste de repousser les flammes. Le vent changea aussitôt de direction, et nous fûmes sauvés. Un chrétien, et des meilleurs, du nom de Zo-Ken, aperçut lui aussi les trois personnages. Nous croyons tous fermement que l'Enfant Jésus, la sainte Vierge et saint Joseph nous ont préservés d'un grand malheur. Grâces soient rendues à la bonne Mère qui nous donne de pareilles marques de sa maternelle protection ! »

En Chine

Pendant l'année 1900, dans une maison de néophytes de la province du Su-tchuen, les femmes se montraient très négligentes à prier et à s'instruire. La femme du chef de famille, après quelques jours de maladie, tomba en léthargie et on la crut morte. Une maîtresse d'école, invitée à présider aux funérailles, reconnut qu'elle respirait encore et se mit à réciter les prières pour les infirmes.

Cependant la malade se réveille et crie à tout le monde de se taire, de faire place, et de recevoir avec respect la belle dame qui arrive. Cette belle dame lui dit : « Depuis le temps

que tu es convertie, tu ne récites pas de prières, tu n'en apprends aucune; de la sorte, tu iras certainement en enfer.» Puis, elle lui apprit à réciter le *Pater*, l'*Ave* et les litanies de Lorette, que la malade récita aussitôt avec beaucoup de facilité. A la fin des litanies, la dame disparut et la désespérée de tout à l'heure se leva bien portante. Depuis ce temps, toutes les femmes de la maison prient et étudient avec ardeur.

En Corée

En automne 1901, un païen nommé Pak recevait le baptême et tombait gravement malade quinze jours après.

Se sentant mourir, il enjoint à sa famille païenne de ne pas faire de superstitions pour ses funérailles, et demande instamment qu'on appelle le missionnaire ou le catéchiste, ou du moins un chrétien des environs, pour l'assister à ses derniers moments. Son désir ne fut malheureusement pas rempli, et, Simon mort, sa famille dresse les tablettes en son honneur.

Aussitôt un membre de la famille tombe malade, et, pris d'une espèce de délire, se plaint de souffrir, dit qu'il est Pak Simon et supplie qu'on détruise les tablettes. La famille les enlève, mais en cachant au fond d'une caisse le *konpaik* en papier, siège de l'âme du défunt.

Un autre membre de la famille est pris de la même maladie, et, dans son délire, se plaint de cette fraude, sans qu'on l'ait mis au courant. Terrifiée, la famille brûle le malencontreux bout de papier et, le même jour, les deux malades sont complètement guéris. La famille de notre néophyte, après ces incidents, a compris la malice des superstitions et se prépare au baptême.

D^r MARTINEZ



La « Noula » de M. de Rochas

M. le colonel de Rochas est un partisan très convaincu du « corps astral », qui serait notre double *fluidique*, et auquel il faudrait attribuer les phénomènes de l'occultisme. Il vient de publier, dans les *Annales des Sciences psychiques* (juin 1907) une nouvelle, intitulée « Noula », où il pense voir pleine confirmation de la thèse qui lui est chère.

Nous voudrions discuter le fait et la théorie, au point de vue scientifique et théologique.

Voici l'histoire de Noula.

M. de Rochas reçoit, un beau jour, une lettre de Russie. Cette lettre émane d'une jeune veuve — d'après l'affirmation de la correspondante — qui veut confier le soin de sa santé à un homme dont la réputation scientifique est venue jusqu'à elle; elle se croit folle et prie M. de Rochas de lui dire ce qu'il en pense. Donnons un instant la parole à cette intéressante personne :

Depuis très longtemps, cinq ans au moins (j'en ai vingt et suis mariée, mais mon mari, qui était Français, est mort il y a un an), je disais donc que depuis cinq ans les médecins ne comprennent rien à ce que je ressens. Figurez-vous que lorsque je ne suis pas accompagnée d'une personne qui occupe ma pensée par la conversation, je vois (et je vous assure que cela existe réellement, malgré tout ce que les médecins disent, en affirmant que c'est seulement mon cerveau qui est malade), je vois toujours, dès que je suis seule, une autre personne qui, elle, est silencieuse, répète mes moindres gestes et n'est en rien semblable à moi. Je suis blonde, elle est brune, je suis maigre, elle est grassouillette. Personne autre que moi ne la voit, et cependant la photographie que l'on a faite de moi donne une ombre à laquelle le photographe ne comprend rien, et qu'il a beaucoup de peine à effacer, car cette ombre fait en quelque sorte partie de moi. Je souffre beaucoup de cette double personne et n'ose en parler à qui que ce soit, car j'ai toujours peur que l'on pense que je suis folle et je suis bien malheureuse.

Croyez-vous que je puisse guérir de cette horrible maladie? Vous ne pouvez vous imaginer ce qu'est affreux d'entendre respirer, lorsqu'on est couché, une autre personne que l'on ne voit pas comme tout le monde, et comme je pleure toujours.

Mon mari, lui, ne voyait pas non plus; mais lorsqu'il entrait dans ma chambre et que je n'étais pas éveillée, il voyait disparaître, disait-il, une forme vague.

Les autres personnes ne voient pas par parti pris.

Je vous en prie, Monsieur, aidez-moi... je suis seule, orpheline, riche, et je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, quelque difficile que ce sera.

La personne qui m'a parlé de vous ne sait pas si vous êtes docteur; c'est pourquoi je n'ose vous demander le prix de vos conseils; mais je vous en prie, Monsieur, ne voyez là que la crainte de vous froisser; et si vous le désirez, quelle que soit la chose, je vous l'enverrai avant même.

En ce moment, elle est là, a sa main sur la mienne, un peu au-dessus, et son visage est triste. Il me semble qu'elle pleure; tant pis! je la déteste.

M. de Rochas répond à sa correspondante que son cas n'était pas unique mais reproduisait des phénomènes connus et déjà observés. Il lui conseille de se faire photographier dans une demi-obscureté, par des poses longues, pour fixer ce double trop peu lumineux. Honnêtement, il lui déclare qu'il n'est pas docteur et que loin de faire payer sa consultation, il regarde comme une faveur de pouvoir observer, grâce à elle, ce phénomène psychique.

Nouvelle lettre pleine de reconnaissance de la jeune veuve, qui complète les renseignements :

J'ai toujours vécu avec ce double personnage que j'appelle *Noula* (diminutif d'Anna). Lorsque j'étais enfant je ne le voyais pas; mais toujours dans mes yeux, il y avait l'impression que je n'étais pas seule. On me voyait toujours répondre à des questions qui semblaient aux autres faites par mon imagination. A qui répondais je? Je ne sais et n'ai nullement le souvenir des faits dont je vous parle; mais mon père, lorsqu'on me soumit aux médecins, se rappela parfaitement cela.

Je vis *Noula* lorsque je sortis de l'enfance pour être jeune fille.

M. de Rochas explique, ici, que c'est généralement au moment de la puberté que les phénomènes d'extériorisation se

manifestent pour la première fois. — Le phénomène, ici, se serait plutôt renforcé, à ce moment, car les impressions préparatoires datent de la prime enfance. Combien d'autres ont ressenti ces impressions de personnes présentes, quoique invisibles, en pleine maturité de l'âge ! Nous citerons le témoignage de Léon Daudet, qui écrivait, il y a quelques années : « J'ai senti autour de moi une influence qui, si j'avais insisté, eût pris, j'en avais la perception profonde, une forme *indiscutable*, mais j'ai eu peur et je me suis soustrait au phénomène. »

Ce fut le cas, aussi, de M^{me} la baronne de X..., qui m'écrivait : « Depuis la mort de mon mari, je sens qu'une personne invisible est présente auprès de moi. Je voudrais savoir ce que vous pensez de ce phénomène qui est très réel. »

Elle me révéla, en même temps, qu'elle lisait les pensées de M. de Z..., et du R. P. B..., et que le phénomène était réciproque. Du côté de M. de Z..., elle éprouvait des troubles inquiétants. Du côté du Révérend Père, elle n'éprouvait que consolation. Elle pensait que le Révérend Père avait été autorisé par ses supérieurs à communiquer de la sorte avec elle pour son bien. — Mon conseil ne fut point favorable à ces jeux psychiques, mais j'ai su plus tard que je n'avais pas été écouté ; ce qui ne m'a point surpris. Ce fut tant pis pour ses nerfs et la tranquillité de son esprit. Les esprits bouleversèrent ses appartements.

Revenons à « Noula » pour constater avec M. de Rochas que cette femme était anémiée, et que la « présence » se manifestait au moment des grandes secousses physiques ou morales.

La jeune propriétaire du « double fluidique », Noula, est un jour emportée par son cheval emballé. Puis, tout à coup, la bête en fureur s'apaise :

Que se passa-t-il ? Je ne sais ; mais il (le cheval) redevint doux et, devant mes yeux, j'aperçus Noula ! mais, très distinctement ! Je crus tout d'abord qu'une personne, me voyant en danger, avait arrêté mon cheval et je voulus la remercier. Mon père me rejoignit alors et commençait à me gronder doucement sur ma fantaisie lorsque, me regar-

dant, il me vit si changée qu'il eût très peur. (Je sentais précisément à ce moment une sensation étrange et que je ressens quelquefois encore : c'est la sensation d'un vide immense, comme si je me sentais en l'air). Il put me prendre dans ses bras, me descendre; toujours j'avais ce regard fixe et les yeux dilatés qui l'effrayaient tant. Il avait beau m'appeler, je ne répondais pas. Cela dura peut-être une minute, et cependant fut très long. Lorsque je sortis de cet état mon premier mot fut : « Tu l'as vue, dis ? »

Le père avait conclu à une hallucination. Il revint avec un médecin qui calma ces transports par de l'opium.

Depuis ce temps, continue la jeune Russe, *Noula* devient de plus en plus distincte pour moi, surtout depuis que je m'affaiblis, car la tristesse de ma vie influe fâcheusement sur mon état de santé. Je suis très anémiée et frêle ; *Noula*, elle, est forte et bien portante. Je ne puis vous raconter les innombrables médecins que j'ai visités, et les bromures avalés...

La suite de l'histoire se résume en quelques mots.

Des photographies ont été prises, et plusieurs épreuves ont donné le spectre suffisamment net de *Noula*. Mais une fatalité veut que les photographies soient saisies à la poste parce qu'on a mis des annotations manuscrites ! Impossible d'en avoir d'autres pour le moment, car le photographe effrayé ne veut pour rien au monde tenter la même entreprise ! — Une dernière lettre explique que les fameuses photographies ont été réclamées et rendues. La mystérieuse correspondante va les apporter elle-même à M. de Rochas.

Puis, tout s'arrête là. « Peut-être est-elle morte, épuisée par le vampirisme de *Noula* », explique M. de Rochas, qui tout de même a des doutes, et se décide seulement après dix années de réflexions à publier le récit de *Noula*, sous cette rubrique : Histoire ou roman ?

N'importe, le problème est posé, et d'autres phénomènes indiscutables nous autorisent à discuter le fait et le commentaire que nous en donne la science occulte.

*
* *

A s'en tenir aux données de l'occultisme purement animique dégagé de tout spiritisme, comme le prétendent du moins ses adeptes, au premier rang desquels se placent M. de Rochas et le Dr Baraduc, qui pensent, tous les deux, saisir et fixer les manifestations extérieures de la force *neurique*, il est difficile de tenter sérieusement une explication naturelle d'un phénomène aussi intense que celui de Noula, ou une explication du cas d'Émilie Sagée, qui lui est identique :

Un jour, nous est-il affirmé, des élèves aperçurent leur professeur au tableau noir, et près d'elle son *double*, faisant les mêmes gestes et les mêmes mouvements qu'elle... Une autre fois, quarante-deux élèves de l'établissement furent témoins du phénomène suivant : réunies dans une salle, elles avaient devant elles le *double* d'Émilie, assis dans le fauteuil de la surveillante, pendant que dans le jardin elles pouvaient voir la véritable Émilie cueillant des fleurs avec des mouvements lents et lourds, comme il arrive à une personne fatiguée. Une des pensionnaires s'étant approchée pour toucher l'apparition en éprouva une sensation analogue à celle que donnerait un tissu léger de mousseline. Elle traversa ensuite le fantôme qui disparut progressivement. Immédiatement Émilie fut aperçue, continuant sa cueillette de fleurs, mais alors avec sa vivacité ordinaire (*The Fantasm of the living*).

Nous n'avons pas une douzaine de fluides différents à notre disposition, ni une variété de forces neuriques... Comment M. de Rochas veut-il concevoir cette force pour expliquer *Noula*? Comme une force *sensible* et *motrice* qui s'exhale par les pores de la peau sous la pression de certaines émotions, ou autrement. Cette force *neurique*, ce *fluide* vital, comme on l'appelle encore quand on ne veut pas préciser sa nature, M. de Rochas, avec tous les occultistes de l'école de Papus, le croit répandu dans le corps et concentré dans certains centres nerveux. « Nous retombons, écrit-il quelque part (l'Envoûtement) dans la Trinité des anciens : l'âme immortelle, le corps *matériel*, et l'*esprit* ou agent nerveux qui, répandu dans tout le corps, sert à transmettre à ses

diverses parties la volonté de l'âme, et dont Paracelse a dit :
« Cet esprit, comme toi, a des pieds et des mains. »

Voilà pourquoi *Noula* et le *double* de M^{lle} Sagée peuvent converser avec la personnalité première ou normale.

Nous ne croyons point à ce *fluide* pour des raisons physiologiques et pour des motifs d'ordre philosophique.

Nous ne sommes plus aux dix-septième et dix-huitième siècles pour croire même simplement aux esprits *animaux*, que la science moderne, dégagée de tout esprit superstitieux, a relégués dans le domaine des idées arriérées. Nous croyons au progrès scientifique. Après les esprits *animaux* vient le fluide *électrique*, dont la fonction était de parcourir les nerfs, simples conducteurs électriques, pour mettre en communication l'âme et les parties différentes du corps.

Nos grands physiologistes ont démolì tout cela, pour le plus grand bien de la saine philosophie. Bécìard conservera toujours, à nos yeux, plus d'autorité en ces matières que Paracel-e, un des oracles de la prétendue science avancée.

Nous ne concevons donc point l'influx nerveux comme une projection de fluide allant de la périphérie aux centres cérébraux, et de là, sous forme d'impulsions, aux extrêmes centres de motricité, mais plutôt nous devons considérer les nerfs en vibration, comme parcourus par les ondes de mouvements moléculaires ayant une certaine analogie avec les mouvements vibratoires de tiges solides qui transmettent les ondes sonores dans le sens de leur longueur. Le mouvement prend naissance à l'organe périphérique animé et conscient, quoique incapable d'*aperception*. Seulement, ce n'est pas un mouvement mécanique et passif, comme celui d'une tige de métal, où la vibration s'affaiblit à mesure qu'elle se transmet. Le mouvement vibratoire physiologique se nourrit aux éléments nerveux qu'il met en activité sur son passage.

Admettons que la science physiologique perfectionnera ces données. Il n'en est pas moins vrai que le fluide nerveux, agent des sensations, milieu nécessaire entre l'âme et le corps, appartient aux doctrines surannées et non à la science véritable. Cette constatation est gênante pour la théorie de l'occultisme ou du spiritisme : qu'on ne prétende pas du

moins, en renouvelant la vieille erreur du *médiateur* plastique, parler au nom de la science et du progrès scientifique.

M. de Rochas tient à son fluide, sans lequel croulent toutes ses expériences.

« Mes expériences ont *prouvé* que cet agent, cet influx nerveux spécial, qui *normalement* ne dépasse pas la peau, *peut*, chez certaines personnes et sous l'influence de certaines *manœuvres*, être *projeté* au dehors sur toute la périphérie du corps, et vraisemblablement par les pores de la peau, comme le serait le liquide contenu dans un tuyau de pompe à incendie, à toile perméable, si l'on fermait la lance qui la termine. »

Ce fluide, c'est nous-même, paraît-il, c'est notre intelligence, car il *pense* et *veut* comme nous, dans les manifestations lointaines des apparitions télépathiques; il emporte notre sensibilité.

M. de Rochas vous dira qu'il a expérimenté cela. Si bien que si l'on avait torturé *Noula*, c'est la jeune Russe qui en aurait senti tout le mal, car *Noula* était faite de sa substance corps-astral.

C'est ainsi que M. de Rochas fut un bourreau sans le savoir.

Lors de mes premières expériences, faites en l'hiver 1891, écrit-il, je jetais, après chaque séance, les liquides sensibilisés par la fenêtre de mon cabinet. C'est ce que je fis notamment un soir où il gelait et où j'avais opéré sur deux sujets qui devaient revenir le lendemain. Le lendemain, pas de sujets. Le surlendemain, j'en vois apparaître un, se traînant à peine et ayant l'air à moitié mort; il me raconte que son compagnon et lui ont été pris tout deux de coliques violentes pendant la nuit qui avait suivi l'expérience, qu'ils ne pouvaient se réchauffer et qu'ils étaient glacés jusqu'à la moelle.

De la sensation en dehors de l'organe sentant, grâce à un fluide qui se passe d'organe pour sentir, voilà certes de la physiologie avancée! Le corps psychique, le fluide vital, a besoin de *courir le long de nos nerfs* pour préparer la sensation, et la pensée, dans la doctrine des occultistes. Une fois extériorisé, il n'a plus besoin de nerfs sensitifs et moteurs pour le travail physiologique que suppose la sensation : sans

nerfs il *pense, agit, jouit, et souffre*; il remue même les objets à longue distance. Si vous donnez un coup de canif dans la couche nerveuse extériorisée; le sujet en est cruellement blessé; si vous pincez, il se plaint; il ressent la fine pointe d'une aiguille. — Parfois, le corps astral se conduit tout autrement; c'est ainsi que nous avons vu les élèves d'Émilie Sagée tourmenter la mousseline de son double pour le plus grand bien de sa santé!

Les contradictions du corps astral sont peu de chose; il devrait d'abord se *prouver*. La physiologie ne permet pas de croire à un fluide nerveux. *Noula* n'est pas scientifique aux yeux du physiologue.

*
* *

Aux yeux du philosophe, *Noula* n'est pas plus recevable que le *médiateur plastique*, dont le rôle est pour le moins superflu dans l'économie du composé humain. La nature ne fait rien d'inutile et de vain.

Pourquoi un milieu entre l'âme et le corps?

L'occultisme en avait besoin :

« De tout temps, écrit Papus, les antiques initiations égyptiennes, grecques, etc., ont admis dans l'homme l'existence de trois principes correspondant analogiquement aux trois segments : *ventre, poitrine et tête* de l'être humain.

Ces trois principes sont :

1^o Le corps physique.

2^o L'esprit immortel.

3^o Et, entre ces deux, un troisième *chargé* de les unir pendant la vie terrestre.

Avant Reichenbach, Maxwell, dans ses recherches sur le *Magnétisme animal*, avait dit également : « L'esprit vital est le lien qui unit plus intimement l'âme au corps. C'est le milieu entre les deux. »

Papus ne cache pas son importance : « Appelez cet intermédiaire corps astral, périsprit, force vitale, force psychique, force neurique, c'est à son influence qu'il faut rapporter les

mouvements d'objets à distance, les *apparitions* et la *plupart des matérialisations* des séances spirites. »

M. de Rochas, qui a confessé également sa croyance à la trinité des principes occultes, ne nous démentira pas quand nous dirons que sa *Noula* ne pouvait être que du corps astral condensé. Il nous a averti, du reste, que la sensation de *vide*, que ressentait sa correspondante, provenait d'un dégagement du corps astral. — Nous sommes donc bien dans sa thèse, et en discutant le *médiateur plastique*, nous discutons *Noula*.

« Le médiateur plastique est formé de lumière astrale », écrit encore Papus, qui en détermine ainsi la composition :

Partie volatile	fluide magnétique.
Partie fixée	corps fluidique ou aromal.

On demande à ces occultistes pour quelle nécessité ils ont remis en honneur cet intermédiaire nécessaire entre le corps et l'âme. C'est parce qu'ils ne peuvent concevoir que l'âme, spirituelle, informe directement la matière. C'est donc qu'à leurs yeux il n'y a pas contact direct entre l'âme et la matière.

Mais, alors, l'âme aura la même répugnance en face du corps fluidique, si aromal qu'il soit, et si volatil que vous l'imaginiez. L'eau changée en gaz est toujours de la matière ; on ne fait pas de la matière avec de l'esprit ou des éléments *simples* en prenant ce mot au sens philosophique.

La substance aromale du médiateur se *coagule* à volonté, ce qu'on ne demandera jamais à une substance non matérielle. « J'ai vu, dit Crookes, des étincelles de lumière s'élever de la table au plafond et retomber sur la table en la frappant avec un bruit qu'on pouvait entendre distinctement. » — Cette substance volatile peut actionner une bascule dans une notable mesure, et un médium, dont on soutirait le corps astral par des passes, diminuait d'un nombre respectable de kilogrammes.

Voilà l'élément qu'on nous dit nécessaire pour unir la grossière matière à l'âme spirituelle !

Si votre médiateur est matériel, l'âme mise en sa présence, éprouvera, pour s'unir à lui, pour se souder à sa texture matérielle, les mêmes répugnances que pour s'unir au corps. S'il est spirituel, il faudra un autre médiateur entre lui et la matière.

A cette remarque qui est celle de tout le monde, le Dr Rozier, excellent physicien mais philosophe peu conséquent, me répondit un jour : « Le médiateur n'est pas *spirituel* et *matériel* à la fois ; il est matériel, mais c'est de la matière qui se *dématérialise*. Voyez ce qui passe dans l'*apport* des phénomènes spirites : un corps matériel ne peut traverser la matière, mais dématérialisé, il peut le faire à l'état de fluide. » Telle est, en substance, sa réponse.

M. Crookes partage la même doctrine, mais il s'est renseigné aux bonnes sources pour en être plus sûr : il a consulté les esprits, qui ont répondu en posant le principe et en faisant une expérience :

« La conversation, dit M. Crookes, tomba sur un point qui nous paraissait inexplicable, la présomption que la matière pût traverser un corps solide. Là-dessus, le message suivant nous fut donné : « Il est impossible à la matière de passer au travers de la matière, mais nous montrerons ce que nous savons faire. » Nous attendîmes en silence, et bientôt une apparition lumineuse se montra, planant au-dessus du bouquet qui était sur la table. A la vue de tout le monde, un brin d'herbe de Chine, long de vingt pouces, et qui faisait l'ornement du bouquet, s'éleva doucement d'entre les fleurs et descendit sur la table. »

Les esprits auraient bien dû expliquer ce qui s'était passé, et comment la matière ne pouvant, d'après eux, traverser la matière, on venait cependant d'assister à un phénomène déclaré impossible, ou à une *apparence* de phénomène. C'est donc un simple prestige que les esprits, voulant montrer des talents de société, ont réalisé sans le dire. Tout nous le donne à supposer.

Et c'est avec des phénomènes de ce genre, où le préternaturel est manifeste, que l'on prétend établir la doctrine d'une force naturelle, d'un fluide nerveux qui serait

l'agent des phénomènes enregistrés par la science occulte).

Manifestement, *Noula* (le corps astral de la jeune Russe est apparentée aux opérateurs invisibles des séances spirites.

*
* *

Je ne suis point étonné que *Noula* ait reproduit son spectre sur la plaque photographique. Les spirites qui font de l'occultisme renforcé obtiennent plus, sous ce rapport, que les simples occultes. La jeune Russe n'était donc, alors, qu'un médium sans le savoir. Seulement ses *trances* ne prenaient pas la forme que revêtent les trances du médium.

Le médium va et vient, se promène, s'énervé un peu à la façon des derviches, piétine sur place, frotte et tord furieusement ses mains, puis il s'arrête tout à coup et devient immobile.

A ce moment, sur différentes parties du vêtement du médium, apparaissent des plaques lumineuses et blanches qu'il ne faut pas comparer à la phosphorescence produite par le frottement d'une allumette sur un mur, mais bien plutôt à la « poussière de lune ». Puis ces plaques lumineuses se réunissent sur la poitrine du sujet, d'où elles tombent lentement, suivant le corps, jusqu'au sol. Figurez-vous de la fumée lourde de cigarette qui, une fois qu'elle a atteint le parquet, s'enroule en évolution nuageuse, épaissit et monte plus opaque jusqu'au-dessus de la tête du médium.

Alors celui-ci pousse un grand cri, tombe raide par terre; à sa place, la fumée lumineuse, se *matérialisant* tout à coup, prend la forme d'un être quelconque ou mort depuis longtemps ou simplement absent.

Un médium peut *matérialiser* ainsi un simple souvenir, un portrait de personne morte. C'est ainsi qu'au congrès spirite de 1889, M. Donald Mac-Nab montra un cliché photographique représentant une matérialisation de jeune fille qu'il avait pu *toucher*, ainsi que six de ses amis, et qu'il avait réussi à photographier.

Le médium en léthargie est visible à côté de l'apparition. Cette apparition matérialisée n'était, paraît-il, que la repro-

duction d'un vieux dessin, datant de plusieurs siècles, et qui avait beaucoup frappé le médium à l'état de veille.

Remarquons que ces matérialisations sont vivantes : l'apparition *parle, marche, est palpable*.

M. de Rochas avait peut-être raison quand il écrivait à la jeune Russe qu'elle n'était sans doute point folle, que les manifestations étaient réelles ; mais il se trompait et il la trompait quand il donnait à entendre que c'était là le seul résultat de ses *émissions astrales*. Le vampire avait bien certainement une entité différente de la sienne, et quand on les compare, ces deux entités distinctes, on voit que le *double* astral s'écarte à volonté de son modèle. *Noula* ne ressemblait point à sa victime. Voici un gros monsieur qui tombe en *trances*, et c'est une main d'enfant qui apparaît. Crookes, dans sa 9^e classe des phénomènes spiritiques, a décrit ces fantaisies du corps astral : « Une *charmante* main d'enfant s'éleva d'une table et me donna une fleur, cette main apparut et disparut trois fois, me permettant de me convaincre qu'elle était aussi réelle que la mienne. Cela eut lieu avec de la lumière, dans ma chambre, alors que je tenais les pieds et les mains du médium. Une autre fois, une petite main et un petit bras, qui semblaient appartenir à un enfant, apparurent, se jouant sur une dame. Elle vint ensuite frapper mon bras, pour tirer mon habit à plusieurs reprises. »

Il faut dire, en effet, que le corps astral aime à taquiner, à faire mille plaisanteries. Quelquefois, il s'appelle Agénor, et fait le gavroche. Une autre fois il pousse d'un coup de main invisible un des assistants, et lui murmure : « Nabuchodonosor était près de toi, dommage que tu ne l'aies pas su ! »

Un *dédoublement* de notre être qui se comporte en vampire et suce notre vie, comme fit la *Noula* décrite par M. de Rochas, ne saurait être nous-même car nous n'avons pas deux âmes, deux intelligences, deux volontés, deux personnalités qui se combattent en deux *êtres distincts*. Le *dédoublement* hypnotique, étudié par les deux Janet, procède d'une autre interprétation ; il désigne des phases de conscience et d'inconscience d'une même personnalité ; ce *dédoublement* est naturel, quoique morbide.

Le dédoublement genre *Noula* ne relève que du spirisme.

Et l'agent mystérieux qui prétend s'incorporer notre prétendu corps astral ne saurait être une âme de *défunt*.

Nous le nions pour des raisons philosophiques que saint Thomas a précisées, et que nous aurons peut-être un jour l'occasion de rappeler.

Nous le nions pour des raisons de convenance qui s'imposent aux esprits réfléchis.

« O nos chers défunts, s'écrie un penseur chrétien, est-ce vous qui parlez dans les tables tournantes et qui comparez devant le cercle magique d'un nécromant? Est-ce vous qui seriez les complices des vengeances d'un sorcier, ou de la bassesse d'un marchand d'orviétan qui a promis à quelque dupe le secret de l'impossible?

Ah! certes non! Ce n'est pas et ce ne sera jamais possible! »

M^{me} Holmès, qu'on disait quelque peu adonnée au spirisme, en convient aisément :

« Vous êtes spirite? lui demandait-on.

— « Oh! que non pas! Je trouve à la fois un peu enfantine et très sacrilège l'hypothèse spirite. Il y a toujours dans les communications qui nous viennent de l'au delà, du moins dans celles que nous provoquons, une part d'erreur, de *taquinerie*, de *mystification*; vraiment, si les *morts revenaient*, il me semble qu'il y aurait plus de gravité dans les choses qu'ils nous disent. Quand l'influence qui se manifestait dans une table disait être Ambroise Thomas ou César Franck, je n'ai pas cru un seul instant à la présence de César Franck et d'Ambroise Thomas. »

*
* *

L'histoire de *Noula* suggère enfin une dernière hypothèse, qui est peut-être la bonne, et que semble soupçonner M. de Rochas à la fin de son récit : La jeune veuve, qui subi-

tement ne donna plus de ses nouvelles, aurait disparu non pour cause de vampirisme, mais pour cause de folie déclarée et parvenue à son paroxysme. Un asile aurait recueilli son infortune.

Je propose à M. de Rochas de ranger sa cliente parmi ces hallucinés que MM. Séglas et Brouardel ont si bien étudiés sous la dénomination d'*auto-persécutés*, ou de *persécutés auto-accusateurs*, surtout si l'on place ce sujet dans la classe qui renferme le type mélancolique. « Les symptômes les plus saillants de la maladie, dit M. Séglas, sont les hallucinations verbales motrices qui dirigent absolument la scène pathologique.

« On rencontre des hallucinations visuelles, des hallucinations motrices communes, également très accentuées, telles que sensation de déplacement d'une partie du corps ou du corps tout entier, des impulsions diverses, portant sur des mouvements que le malade accomplit malgré lui. On peut noter des phénomènes inverses d'inhibition — obstacles à l'accomplissement de certains actes volontaires, troubles de la sensibilité profonde : sensation de pesanteur de *légèreté*, de *vide*. » — Ces sensations de vide étaient remarquables chez le sujet de M. de Rochas : « J'avais, dit-elle, la sensation d'un vide immense, comme si je me sentais *dans l'air*. » M. de Rochas y voyait un dégagement probable du « corps astral ».

« La mélancolie du sujet était notoire : Mon mariage me rendit bien triste, car je souffrais de Noula. »

Un des sujets de M. Séglas distinguait deux voix, une d'homme, une de femme. Ces voix parlaient haut et lui « passaient à l'oreille ». Elle voyait le « devin » qui la tourmentait, ou lui ouvrait la gorge, ou lui tirait la langue, ou lui immobilisait bras et jambes. Elle serre son corset pour arrêter la voix qui lui vient de l'estomac, et son bourreau féminin lui dit : « Oh ! tu me serres, suis-je assez lasse ! » On a soudoyé cette femme pour la faire souffrir, pense-t-elle. « Nous sommes deux en une », lui a dit sa voix. « Quand tu es inerte, je suis inerte comme toi ; quand tu vois des flammes de feu, c'est qu'on allume des allumettes devant mes yeux ; si l'on

me tue, tu mourras. Moi et toi cela ne fait qu'une. » Et alors, tous les symptômes neurasthéniques.

M. Séglas remarque que ces malades, souvent, n'offrent pas de signes constatables de l'hystérie.

Il y a aussi les persécutés *raisonnants*. Ils n'offrent aucune tare intellectuelle appréciable. Tous ne sont que des délirants. Tous s'étiolent et s'épuisent, sans être sucés par un vampire.

Chanoine GOMBAULT,
Docteur en philosophie.



LES FORCES NATURELLES INCONNUES

(Deuxième article.)

Il nous reste, pour terminer l'analyse des *soi-disant forces naturelles inconnues*, qu'à suivre M. Fl... dans les développements de son explication personnelle des phénomènes du spiritisme.

On s'exposerait à une déception, si l'on espérait le trouver, ici, net et précis : il est, au contraire, toujours vague, flou, nuageux et d'un insaisissable déconcertant.

Nous nous efforcerons de dégager, avec la plus grande impartialité, la pensée de l'auteur et, après l'avoir appréciée aux lumières d'une saine philosophie, nous mettrons en regard la doctrine catholique sur ce sujet.

Pour ne pas être accusé de travestir sa pensée, nous serons obligé de faire encore des citations un peu longues de son ouvrage.

En réalité (pp. 572 et suiv.), il n'y a dans l'univers qu'un principe, à la fois intelligence, force et matière, embrassant tout ce qui est et tout ce qui est possible. Ce que nous appelons matière n'est qu'une forme de mouvement. Au fond de tout : la force, le dynamisme et l'esprit universel ¹.

La matière apparente, qui pour nous représente actuellement l'univers, et que certaines doctrines classiques considèrent comme produisant toutes choses, mouvement, vie, pensée, n'est qu'un mot vide de sens. L'univers est un grand organisme régi par un dynamisme d'ordre psychique. L'esprit ² est dans tout.

1. Si nous ne nous trompons, nous voici en plein panthéisme. Nous pouvons, désormais, nous attendre aux conceptions les plus bizarres.

2. On serait heureux de savoir ce que l'auteur entend ici au juste par esprit, par dynamisme d'ordre psychique. Combien vaudrait-il mieux parler pour être compris de tous ! Mais peut-être qu'alors la théorie dépouillée de sa forme imprécise n'apparaîtrait pas assez séduisante ?

Il y a un milieu psychique ; il y a de l'esprit dans tout, en dehors de la vie humaine et animale, dans les plantes, dans les minéraux, dans l'espace...

Votre cœur bat, nuit et jour, quelle que soit la position de votre corps. C'est un ressort bien monté. Qui a tendu ce ressort ?

L'embryon se forme dans le sein de la mère, dans l'œuf de l'oiseau. Il n'a ni cœur, ni cerveau. A un certain moment, le cœur bat pour la première fois.

Moment sublime ! Il battra dans l'enfant, dans l'adolescent, dans l'homme, dans la femme, à raison de 100.000 pulsations par jour, environ, de 36.500.000 par an, de 1.825.000.000 pour cinquante ans. Ce cœur, qui vient de se former, doit battre un milliard de pulsations, deux milliards, trois milliards, un nombre déterminé, fixé par sa puissance, puis il s'arrêtera, et le corps tombera en ruine.

Qui a remonté cette montre, une fois pour toujours ?

— Le dynamisme, l'énergie vitale¹.

Qui soutient la terre dans l'espace ?

— Le dynamisme, la vitesse de son mouvement.

Qui tue, dans une balle ?

— Sa vitesse.

Partout l'énergie, partout l'élément invisible.

C'est ce même dynamisme qui produit les mêmes phénomènes étudiés ici. La question se résout maintenant à décider si ce dynamisme appartient aux expérimentateurs.

Nous connaissons si peu notre être mental qu'il nous est impossible de savoir ce que cet être est capable de produire, même et surtout dans certains états d'inconscience².

1. Mais d'où vient ce dynamisme ? Qui l'a créé ? Car, assurément, il n'est pas apparu, un beau jour, de lui-même !... Qui a déposé cette énergie vitale dans les êtres, diversifiée selon la nature de chacun, commençant à tel moment et finissant à tel autre, etc... ? Qui ? Est-ce Dieu ? Mais, alors, dites-le, pour que l'on sache à quoi s'en tenir ! — Vous ne le dites pas, parce que votre secret désir est d'arriver à pouvoir vous en passer... Vous avez beau faire ! vous n'y arriverez pas, sans tomber immédiatement dans l'incohérence et dans l'absurde.

2. Réduit à la plus simple expression, ce raisonnement pourrait se résumer ainsi : Nous connaissons si peu notre état mental, qu'il est *peut-être* capable de produire, sans s'en douter, les effets les plus merveilleux. Si l'on se contente

L'intelligence directrice n'est pas toujours l'intelligence personnelle, *normale*, des expérimentateurs ou de l'un quelconque d'entre eux.

Nous demandons à l'entité qui elle est, et elle donne un nom qui n'est pas le nôtre, elle répond à nos questions et prétend ordinairement être une âme désincarnée, l'esprit d'un défunt.

Mais si nous poussons la question à bout, cette entité finit par se dérober, sans nous avoir donné des preuves suffisantes d'identité. Il en résulte pour l'impression que le sujet principal en expérience s'est répondu à lui-même, s'est reflété lui-même, sans le savoir !.

D'autre part, cette entité, cette personnalité, cet esprit a sa volonté, ses caprices, ses exigences et agit parfois en contradiction avec nos propres pensées. Il nous dit des choses absurdes, ineptes, brutales, insensées et s'amuse à de bizarres combinaisons de lettres, à de véritables casse-têtes. Il nous étonne et nous stupéfie.

Quel est cet être ?

— Deux hypothèses s'imposent donc inéluctablement. Ou c'est nous qui produisons ces phénomènes, ou ce sont des esprits. Mais, entendons-nous bien : ces esprits ne sont pas nécessairement des âmes des morts, car il peut exister d'autres genres d'êtres spirituels, et l'espace pourrait en être plein sans que nous en sussions jamais rien, à moins de circonstances exceptionnelles.

Ne trouvons-nous pas, dans les diverses littératures anciennes, les démons, les anges, les gnomes, les farfadets, les lutins, les larves, les coques, les élémentals, etc., etc. ? Peut-être n'y a-t-il pas là des légendes sans aucun fondement ?.

D'autre part, nous ne pouvons pas ne pas remarquer que, dans les expériences étudiées ici, on s'adresse toujours, pour réussir, à un être invisible qui est censé nous entendre. Si c'est une illusion, elle date de l'origine même du spiritisme, des coups produits inconsciemment par les demoiselles Fox, dans leurs chambres d'Ilydesville et de

d'un pareil *peut-être*, pour émettre ensuite une hypothèse positive quelconque, on ne sera vraiment pas difficile !

1. Nous ne savons pour qui peut résulter pareille impression. Nous avouons ingénument que, pour notre part, il en résulte au contraire que, de ce que l'on vient de reconnaître, il faudrait logiquement admettre la présence d'une personnalité étrangère.

2. Lorsqu'on croyait qu'il en était fini de l'hypothèse des esprits, on ne pourra manquer d'être surpris de la voir réapparaître, timidement il est vrai et avec des restrictions et des *peut-être*... Attendez-vous à la voir bientôt disparaître... mais avec force protestations que l'on admet les esprits, etc...

Rochester¹, en 1848. Mais, encore une fois, cette personnification peut appartenir à notre être ou représenter un esprit extérieur.

Pour admettre la première hypothèse, il faut admettre, en même temps que notre être mental n'est pas simple, qu'il y a en nous plusieurs éléments psychiques et que l'un au moins de ces éléments peut agir à notre insu, frapper des coups sur une table, remuer un meuble, soulever un poids, toucher par une main apparente, jouer d'un instrument, produire un fantôme, lire un mot caché, répondre à des questions, agir avec une volonté personnelle, tout cela, je le répète, sans que nous le sachions.

C'est assez compliqué. Mais, est-ce impossible²?

Qu'il y ait en nous des éléments psychiques, obscurs, inconscients, pouvant s'exercer en dehors de notre conscience normale, c'est ce que nous pouvons observer toutes les nuits dans nos rêves, c'est-à-dire pendant le quart ou le tiers de notre vie³...

D'autre part, il n'est pas rare, pour chacun de nous, d'éprouver, en plein éveil de nos facultés, l'action d'une influence intérieure, distincte de notre raison dominante. Nous sommes prêts à prononcer des mots qui ne sont pas de notre vocabulaire habituel. Des idées subites viennent traverser et arrêter le cours de nos réflexions. Pendant la

1. C'est bientôt fait d'affirmer que ces coups étaient produits par les demoiselles Fox : il faudrait le prouver.

2. Oh oui ! très compliqué, et même plus que cela ! Comment voulez-vous que, sur votre simple affirmation et sans aucune preuve, on admette d'emblée toutes ces hypothèses en contradiction formelle avec le sens commun ? Il est vrai que ceux qui sont le plus irréductiblement incrédules en face des dogmes les mieux prouvés de la doctrine catholique, sont ordinairement d'une crédulité sans bornes pour embrasser les opinions les plus fantaisistes et même les plus absurdes, pourvu qu'elles soient opposées à cette même doctrine. Mais, heureusement pour l'honneur de l'espèce humaine, ce n'est pas le cas du plus grand nombre dans nos pays chrétiens !

3. Les règles de la logique demandent que, pour dégager une inconnue, on ne fasse pas appel à une autre donnée aussi inconnue et inexplicquée. Or, dans les rêves, il y a beaucoup d'inconnu et souvent même de mystérieux. D'ailleurs, il n'y a aucune parité entre ce que l'on accomplit pendant le sommeil, sans sortir de sa personnalité, et les faits de lévitation, d'action à distance, etc...

lecture d'un livre qui nous paraissait attachant, notre âme s'envole ailleurs, tandis que nos yeux continuent de lire inutilement. Nous discutons certains projets en nous-mêmes, comme si nous étions plusieurs juges¹...

Il y a probablement en nous, plus ou moins sensitif, un être subconscient, et c'est lui qui paraît en jeu dans les expériences médiumniques².

Cet être subconscient ne dépendrait pas de l'organisme. Il lui serait antérieur et lui survivrait³. Il lui serait supérieur, doué de facultés et de connaissances très différentes des facultés et connaissances de la conscience normale, supranormales et transcendantes⁴.

Assurément, il reste encore ici plus d'un mystère, ne serait-ce que le fait d'agir matériellement à distance, et celui, non moins étrange, d'y rester étranger en apparence.

La première règle de la méthode scientifique est de chercher d'abord les explications dans les choses connues, avant de recourir à l'inconnu et nous n'y devons jamais faillir. Mais si cette règle ne conduit pas au port, notre devoir est de l'avouer.

C'est, je le crains bien, ce qui arrive ici. Nous ne sommes pas satisfaits. L'explication n'est pas claire et flotte un peu trop dans les vagues — et le vague — de l'hypothèse⁵...

Quant à ces êtres différents de nous, quelle pourrait être leur nature? Il nous est impossible de nous en former aucune idée.

Âmes des morts? C'est très loin d'être démontré. Dans les innom-

1. Mais est-il bien sûr que, dans ces cas, nous soyons *seuls*? Ne pourrait-on pas supposer qu'alors nous sommes *plusieurs*? Cela fournirait l'explication de bien des points obscurs, et pareille hypothèse se concilierait très bien avec les données de la théologie sur l'action des bons ou des mauvais anges en nous.

2. Combien il est commode de pouvoir invoquer un être que personne ne connaît, ne voit et ne verra jamais! A coup sûr, cet être-là sera de bonne composition et l'on pourra lui faire porter tout ce que l'on voudra, sans que jamais il réclame!

3. Comment le savez-vous, pour l'affirmer ainsi?

4. De nouveau, comment le savez-vous?

5. Voilà un aveu bon à enregistrer! Il équivaut à cette constatation : Toutes les explications données jusqu'ici n'expliquent rien du tout. C'est la justification complète de toutes nos remarques et critiques.

brables observations que j'ai multipliées, depuis plus de quarante ans, tout m'a prouvé le contraire.

Aucune identification satisfaisante n'a pu être faite¹.

Les communications obtenues ont toujours paru provenir de la mentalité du groupe, ou, lorsqu'elles sont hétérogènes, d'esprits de nature incompréhensible². L'être évoqué s'évanouit, lorsque on insiste pour le pousser à bout et avoir le cœur net de la réalité...

L'agent, néanmoins, paraît parfois indépendant³. Crookes signale avoir vu M^{lle} Fox écrire automatiquement une communication pour un des assistants; pendant qu'une autre communication, sur un autre sujet, lui était donnée pour une *deuxième* personne au moyen de l'alphabet et par coups frappés, et pendant qu'elle causait avec une *troisième* personne sur un autre sujet tout différent des deux autres. Ce fait remarquable prouve-t-il avec certitude l'action d'un esprit étranger⁴?

Le même savant signale que, pendant une de ses expériences, une petite latte traversa la table, en pleine lumière, pour venir lui frapper la main et lui donner ainsi une communication suivant les lettres de

1. Ici nous avons la satisfaction de nous trouver en parfaite communion d'idées avec l'auteur, relativement à l'identification des âmes des morts, théorie favorite et fondamentale du spiritisme.

2. Nous prenons acte de cette constatation, qui ne peut être que franche et loyale : Lorsque les communications ne provenaient pas de la mentalité du groupe, *elles ont toujours paru provenir d'esprits de nature incompréhensible*. Puisqu'il s'est vu dans la nécessité de reconnaître la présence de ces esprits étrangers, l'auteur aurait dû se servir de cette constatation, comme point de départ pour ses investigations ultérieures : il serait certainement arrivé à de tout autres conclusions que celles qu'il va ensuite tirer.

3. Nouveau pas en avant dans la reconnaissance des esprits, sauf à en faire bientôt deux ou trois en arrière.

4. Comme ce doute, insinué avec timidité, vient à propos pour permettre d'écarter ensuite une hypothèse gênante, qu'instinctivement l'auteur ne veut pas admettre ! Sans prouver *avec certitude*, le fait pourtant est assez grave pour que l'on soit obligé désormais d'en tenir compte et de ne pas émettre une autre explication, tant que celle-ci restera debout.

l'alphabet épelées par lui. L'autre bout de la latte reposait sur la table, à une certaine distance des mains de Home.

Ce cas me paraît, comme à Crookes, plus probant en faveur d'un esprit extérieur, d'autant plus que l'expérimentateur ayant demandé que les coups fussent frappés suivant l'alphabet télégraphique Morse, un autre message fut ainsi frappé.

Le savant chimiste signale encore, on s'en souvient, le mot *however* caché par son doigt, sur un journal, et inconnu de lui, frappé par cette petite latte.

Wallace signale, d'autre part, un nom écrit sur un papier collé par lui sous le pied central de la table d'expérience; Joncières, une aquarelle faite correctement en pleine obscurité et un thème musical écrit au crayon; M. Castex-Degrange, l'annonce d'une mort, la place d'un objet perdu; nous avons vu aussi des phrases dictées à rebours, ou de deux en deux lettres, ou par des combinaisons bizarres manifestant l'action d'une intelligence inconnue. Nous avons mille exemples de cet ordre.

Mais, encore une fois, si l'esprit du médium peut se dégager en un état extranormal, pourquoi ne serait-ce pas lui qui agirait¹?... L'esprit des vivants suffit-il pour donner raison des observations? Oui, peut-être, mais en nous attribuant des facultés inconnues et supranormales².

Ce n'est toujours là qu'une hypothèse. L'hypothèse spirite des communications avec les âmes de morts reste aussi³.

Que les âmes survivent à la destruction du corps, je n'en ai pas

1. Cette hypothèse d'esprits indépendants, admise par des savants de la valeur de Crookes, de Wallace et autres, et appuyée, même d'après vous, sur mille exemples du même ordre, méritait mieux, scientifiquement parlant, et demandait au moins à ne pas céder la place devant une hypothèse d'aussi peu de consistance que celle du *dégagement possible de l'esprit du médium en un état extranormal*.

2. Pourquoi ne pas avouer — ce qui serait plus loyal et plus clair — : *Oui, peut-être, en nous attribuant d'autres facultés que celles que nous nous connaissons*, ou, en d'autres termes, *en supposant que nous ayons une autre nature*?

3. C'était bien la peine de déclarer quelques pages auparavant (p. 581) : « *Dans les innombrables observations que j'ai multipliées depuis plus de quarante ans, tout m'a prouvé le contraire. — Aucune identification satisfaisante n'a pu être faite.* » Il est vrai que, par le jeu de bascule qui lui est fami-

l'ombre d'un doute. Mais qu'elles se manifestent par ces procédés, la méthode expérimentale n'en a encore aucune preuve absolue.

J'ajouterai même que cette hypothèse n'est pas vraisemblable¹.

Néanmoins, l'hypothèse spirite me paraît devoir être conservée, au même titre que les précédentes, car les discussions ne l'ont pas éliminée².

... L'hypothèse paraît presque absurde³...

... Quant aux hypothèses explicatives, je le répète, le champ est ouvert à toutes⁴...

... Je ne dis pas que les esprits n'existent pas : j'ai au contraire des raisons pour admettre leur existence... Mais, fidèle serviteur de la méthode expérimentale, je pense que nous devons épuiser toutes les hypothèses simples, naturelles, déjà connues, avant de recourir aux autres⁵.

lier, l'auteur va se hâter d'affirmer que cette hypothèse *n'est pas vraisemblable!*

1. Et bien alors! pourquoi nous la servir de nouveau?.. Ce que nous en disons là, c'est pour faire toucher du doigt la façon dont l'auteur se plaît à enchevêtrer les contradictions dans le cours de ses démonstrations. Quant aux preuves qu'il apporte ensuite pour démontrer péremptoirement l'invraisemblance de l'hypothèse spirite, nous en admettons volontiers la justesse.

2. Nouvelle incohérence!

3. S'il en est ainsi, pourquoi s'y arrêter davantage?

4. Alors vous avouez que parmi toutes les explications que vous avez développées, avec plus ou moins de complaisance, aucune n'est satisfaisante. C'est un aveu d'impuissance de la part de la science que vous préconisez, que nous enregistrons volontiers.

5. L'auteur laisse ici passer le bout de l'oreille : Il faut recourir à tout, même à l'invraisemblable, même à l'absurde, avant de faire appel à la causalité des phénomènes par les esprits. Il a l'air d'avoir le sentiment, ou plutôt la peur, que s'il met une fois le doigt dans l'engrenage, le bras tout entier y passera, et même le reste avec.



Nous n'en finirions pas si nous voulions suivre jusqu'au bout notre auteur, qui répète sans cesse les mêmes affirmations, et se contente de tourner dans le même cercle.

Finalement, il s'en tient à la théorie d'un naturalisme très vague, d'un dynamisme universel, et de forces psychiques d'autant plus merveilleuses qu'elles sont plus ignorées ou moins connues.

Nous avons disséqué le tout suffisamment. Passons maintenant à l'exposition des données théologiques de la doctrine catholique.

En vertu de l'axiome qu'IL N'Y A PAS D'EFFET SANS CAUSE, dès que l'on a constaté quelque part un mouvement produit sans cause apparente et en dehors de toutes les lois naturelles connues, surtout s'il est produit d'une manière intelligente — par exemple : coups frappés par une table se soulevant toute seule, et qui contiennent les éléments conventionnels d'une réponse intelligente — on peut être assuré que le moteur est un être intelligent.

Les êtres de cette catégorie sont de deux sortes : les visibles et les invisibles, ou, si l'on préfère, les hommes et les purs esprits auxquels on peut rattacher les âmes des défunts momentanément séparées de leurs corps.

Dans tous les cas merveilleux qui nous occupent, et autres similaires, qui paraissent devoir être attribués à une cause intelligente, cette cause est-elle un être visible (le médium ou les spectateurs), ou bien un être invisible (pur esprit ou âme de mort)? — Toute la question est là.

Remarquons d'abord que tous ces faits merveilleux produits dans le spiritisme — rotations sans contact, soulèvements de poids quelquefois très considérables pareillement sans contact, lévitations, coups frappés, etc..., etc... — et qui sont *provoqués* par des passes ou au moins par le voisinage d'un médium, se rencontrent produits *spontanément*, et sans aucune intervention de médium — par exemple, dans les maisons

hantées — dans tous les lieux du monde, chez tous les peuples et jusque chez les sauvages les plus arriérés.

Or, l'immense majorité du genre humain, sous toutes les latitudes, n'a cessé de les attribuer à des êtres que les peuples ont désignés, selon leurs diverses conceptions traditionnelles ou religieuses, sous le nom de génies, de démons, de lutins, d'esprits désincarnés, etc..., etc...

Il y a lieu de compter avec une pareille quasi-unanimité, car, comme le déclarait naguère un des coryphées du spiritisme, le professeur Lombroso :

« On a beau mépriser les opinions du vulgaire, mais s'il est vrai qu'il ne possède, pour acquérir la vérité, ni les moyens scientifiques ni la culture préalable de l'homme de science, ni son ingéniosité, il y supplée par l'*observation* multipliée et séculaire, qui finit en réalité, dans beaucoup de cas, par donner des résultats bien supérieurs à ceux que peut atteindre le plus grand génie scientifique. »

S'il en est ainsi pour les faits en question *spontanés*, il y a la plus grande présomption qu'il doit en être de même pour les faits *provoqués*, puisque, les effets étant les mêmes, il paraît raisonnable que la cause doive l'être aussi, d'autant plus que, seule, cette explication, une fois admise, pourra fournir une réponse adéquate pour tous les cas du même genre, même les plus extraordinaires, qui pourraient se rencontrer.

Il est en effet tout à fait raisonnable d'attribuer à des êtres que nous reconnaissons être beaucoup plus forts que nous, des faits qui dépassent les forces de notre nature, tandis qu'il sera toujours innaturel et bizarre de recourir à l'hypothèse que l'on ne peut en aucune façon justifier — et qui ne ressemble que trop à l'effort désespéré d'une raison aux abois — d'êtres humains exceptionnellement doués d'un pouvoir mystérieux de beaucoup supérieur aux forces organiques ou mentales de toute l'espèce humaine.

Ne pouvant autrement apprécier la nature de ces êtres supérieurs et invisibles, que par les effets produits par eux, les peuples les ont généralement différenciés en bons et mauvais, selon que leur action, dans leurs rapports avec les hommes, était reconnue bienfaisante ou nuisible.

Dans tous les cas d'oppression diabolique cités dans la *Revue* — notamment dans les derniers numéros de juin et de juillet — non seulement les chrétiens, mais les païens aussi, quoique de civilisations et de religions bien diverses, n'hésitent pas à attribuer à des esprits malfaisants ces maladies étranges, qu'aucun remède ne pouvait guérir.

Jusque-là rien que de rationnel et de très admissible. La doctrine catholique est sur ce point en parfaite concordance avec le sentiment universel.

Ce en quoi elle diffère, ou plutôt ce en quoi elle complète la croyance populaire générale, et que l'on chercherait vainement dans les autres théogonies, c'est lorsqu'elle établit l'origine de la séparation des esprits en bons et en mauvais, et qu'elle renseigne sur la destinée présente et future des uns et des autres.

D'après cette doctrine, Dieu a créé, non seulement l'homme doué d'intelligence, mais encore une infinité d'autres êtres, purs esprits, qui lui sont de beaucoup supérieurs sous tous les rapports.

Ils ont été hiérarchisés entre eux, et ont reçu pouvoir sur les mondes et sur les forces de la nature.

Ils ont été soumis, avant même la création de l'homme, à une épreuve qui devait décider de leur sort définitif, de façon que leur bonheur ou leur malheur éternel dépendît du libre choix de leur volonté.

A la suite de cette épreuve, tous ceux qui se révoltèrent contre Dieu furent par lui condamnés au feu éternel de l'enfer. Toutefois, un très grand nombre d'entre eux furent, pour un temps plus ou moins long, et avec une puissance plus ou moins limitée, emprisonnés sur notre globe terrestre, de façon à contribuer à l'épreuve que les hommes, eux aussi, devaient plus tard subir sur la terre.

Ces esprits déchus sont foncièrement mauvais, et ne poursuivent pas d'autre but que de nuire aux hommes, dans la mesure que Dieu leur permet de le faire.

Les esprits qui, au moment de l'épreuve, demeurèrent fidèles, furent de suite destinés par le Créateur à jouir dans le

ciel d'une félicité sans bornes et sans fin. Mais leur action sur la terre ne fut pas restreinte pour autant, et fut au contraire amplifiée dans des proportions immenses. Un grand nombre d'entre eux reçut même, pour mission spéciale, d'aider, de secourir, de fortifier les hommes, au cours de leur épreuve, et dans les luttes qu'ils auraient à soutenir contre les mauvais esprits.

Il n'est peut-être pas un seul lieu sur la terre et dans l'atmosphère qui nous enveloppe, qui ne soit occupé, plus ou moins, par ces esprits de l'une et l'autre sorte.

A côté de ces purs esprits, quelle place peut-on assigner aux âmes humaines que la mort a séparées de leurs corps?

A leur sortie du corps, elles sont immédiatement jugées par Dieu, qui les fixe, selon la décision portée, ou dans le ciel, ou dans le purgatoire, ou dans l'enfer.

Peuvent-elles, *par exception*, revenir sur la terre et communiquer avec les hommes? — Oui, certainement, par une permission expresse de Dieu.

Ces cas peuvent même se rencontrer assez fréquemment, pour les âmes qui sont dans le ciel ou dans le purgatoire. Les Vies des Saints relatent un grand nombre d'apparitions de ce genre. Les Revues chrétiennes en signalent de temps en temps : la *Revue du Monde invisible* en particulier en a rapporté assez souvent.

Quant aux âmes qui sont dans l'enfer, leur retour sur la terre n'est pas impossible, mais n'a pu devenir manifeste que dans de très rares circonstances.

Ces préliminaires une fois établis, quelle application pouvons-nous en faire, relativement aux faits transcendants du spiritisme, ou autres phénomènes analogues?

Pour procéder avec méthode, commençons par les simples, qui sont les *spontanés*.

On ne peut les juger en bloc, ni établir de règle générale, mais il faut les examiner chacun en particulier, et décider d'après les circonstances de temps, de personnes, de but à atteindre, etc...

Nombreuses sont les apparitions d'âmes du purgatoire

venant réclamer des prières, et que tout porte à croire authentiques. Un grand nombre d'entre elles d'ailleurs ont été reconnues véritables, après examen sérieux, par l'autorité compétente.

D'autre part, les apparitions, pendant le sommeil, de personnages surnaturels, comme la sainte Vierge, les saints, même les âmes des défunts, qui invitent à se convertir — surtout s'il s'agit de païens et si la conversion suit réellement — portent avec elles suffisamment de caractères d'authenticité pour que l'on puisse prudemment les accepter comme véritables.

Enfin, en général, toutes les apparitions qui portent au bien, et qui ne présentent aucun caractère équivoque, pourront *ordinairement* aussi être acceptées comme vraies. Nous disons *ordinairement*, car la défiance doit toujours être de mise, les esprits mauvais pouvant se transformer parfois en anges de lumière.

Toutes ces données théologiques s'harmonisent parfaitement avec ce que nous connaissons du plan divin, et ne font que faire ressortir davantage la bonté, la miséricorde, la grandeur de Dieu et toutes ses infinies perfections.

S'il s'agit, au contraire, de phénomènes transcendants *provoqués* par les passes magnétiques ou spirites, il ne nous apparaît pas possible de les attribuer à Dieu ou à ses saints.

— Pour Dieu, cela paraît évident : il répugnerait souverainement de voir le Tout-Puissant se mettant à la merci de la plus infime, quelquefois même de la plus indigne de ses créatures, pour satisfaire sa curiosité, son orgueil, et souvent ses plus basses convoitises.

— Pour les esprits bienheureux, les saints et âmes justes du purgatoire, on peut, proportions gardées, faire le même raisonnement.

Comprendrait-on, d'ailleurs, de leur part, un langage enfantin, entremêlé de vrai et de faux, grossier, souvent obscène, comme les expérimentateurs l'ont maintes et maintes fois constaté ? Comprendrait-on davantage ces enseignements donnés par eux, en contradiction avec la doctrine du Christ et de son Église ?

Tout cela implique une contradiction dans les termes.

Il ne reste donc que les esprits mauvais, autrement dits démons, ou les âmes des réprouvés, à qui l'on puisse attribuer ces phénomènes.

Quant à ces dernières, il nous faut les éliminer ; car comme elles n'ont jamais eu, de leur vivant, de puissance sur les forces de la nature que l'on suppose ici mises en jeu, on ne voit pas comment Dieu la leur concéderait maintenant qu'elles ne méritent plus que le châtiment.

Ce sont donc les démons qui, en dernière analyse, sont les auteurs de tous ces phénomènes.

Ce rôle cadre, de toutes pièces, avec ce que nous connaissons de leur nature dépravée et de leur volonté, toute de haine contre les créatures raisonnables destinées à jouir d'un bonheur sans limites et éternel, dont ils se savent à jamais privés.

C'est pour atteindre le but qu'ils poursuivent, de faire tomber les hommes avec eux dans l'abîme, qu'ils consentent, eux, les forts, les puissants, à se mettre pour ainsi dire au service de ceux qui leur sont inférieurs. Ils poussent la condescendance jusqu'à les amuser et à satisfaire tous leurs caprices et toutes leurs fantaisies, en mettant à leur disposition les forces qu'ils possèdent.

C'est surtout avec les naïfs, ou avec ceux qui posent en esprits forts, en libres penseurs, depuis longtemps détachés de toute croyance catholique, qu'ils agissent de la sorte. Ils n'ont pas de peine à les éblouir, à les fasciner, et à les entraîner, presque sans qu'ils s'en doutent, jusqu'à l'abîme.

Leur plan de campagne est savamment conçu et leur action très habilement ménagée.

Loin de se démasquer d'abord, ils amorcent leurs clients par des représentations intéressantes, des communications inoffensives, flattant la curiosité, et souvent consolantes ou instructives. Ils s'adaptent admirablement, dans leurs réponses, aux questions qu'on leur pose, ou dans le rôle qu'ils prétendent jouer, à l'état d'esprit, aux idées, aux opinions, aux croyances, au savoir et même à la littérature des expérimentateurs.

Lorsqu'ils ont suffisamment préparé le terrain et capté la confiance, ils procèdent plus hardiment et inoculent leur virus en semant l'erreur à pleines mains, mais ordinairement mélangée avec la vérité.

Une fois qu'ils règnent en maîtres sur ces dupes, ils ne se gênent plus à leur égard : ils leur font sentir que, s'ils consentent à leur prêter leur concours, ils n'en demeurent pas moins leurs supérieurs et ils se comportent souvent vis-à-vis d'eux en tyrans superbes et féroces. Le moins qu'ils se permettront alors sera de se moquer d'eux et de les mystifier de mille manières.

Cette doctrine catholique, que nous venons de résumer aussi succinctement que possible, repose fondamentalement sur ce premier article du symbole de Nicée : *Je crois en un seul Dieu, Père, Créateur du Ciel et de la terre, des êtres visibles et des invisibles.*

S. MICHEL



ÉTUDE HISTORIQUE

Faits préternaturels en Angleterre au XVII^e siècle

SORCELLERIE, APPARITIONS, ETC.



II

Les inspirations des Quakers au XVII^e siècle

Le quakérisme a été dès l'origine ce qu'il est encore aujourd'hui : un état de possession démoniaque voulu, systématique; et lorsqu'il cesse d'être voulu de l'homme, il ne cesse pas nécessairement pour cela d'être encore voulu de l'autre. L'exemple qui va suivre fait foi de cette triste vérité.

Le 1^{er} janvier 1682 (jour de souhaits et d'expansions de l'âme), le Dr J. Templar, ministre de Balsham, à six ou sept milles de Cambridge, écrivait une lettre qui va nous apprendre ce que fut le quakérisme dès son berceau. Ce pieux lecteur public du saint Évangile, intimement convaincu que la parole divine suffit à tout, qu'elle est contenue tout entière dans la Bible et que l'Esprit-Saint l'explique à tout homme en toute langue imaginable, que si l'Esprit de vérité dit aux uns blanc, aux autres noir, aux autres bleu, il ne trompe pourtant personne, ce bon docteur, à qui son esprit particulier prodiguait la doctrine aussi bien qu'à ses ouailles, mais tranquillement et en toute bonhomie, par une inspiration pleine de calme et de tranquillité, voit en arrivant dans sa nouvelle paroisse le champ du Père de famille envahi par l'ivraie, que dis-je? par l'ortie et le chardon. Une nouvelle école, mue aussi par l'*esprit*, mais avec une force inconnue, avec une inspiration terrible, ardente, forcenée, avait fait de nombreux disciples dans la paroisse de Balsham. Aussi est-il heureux de pouvoir nommer à son correspondant un couple délivré et de raconter, après guérison, les crises affreuses de la maladie

diabolique, sans se rendre compte que le quakérisme, comme toute autre pratique inspirée par l'esprit particulier, était une conséquence logique de la foi en l'esprit particulier, et que cet esprit est quelquefois le diable.

« La femme d'un quaker, écrit Templar, allant faire visite à celle de Robert Churchman, celui-ci la rencontre à la porte et lui déclare qu'elle n'entrera pas, car sa visite mettrait la discorde entre deux époux. Après quelques mots échangés, la femme du quaker lui dit : « Tu ne croiras pas tant que tu » ne verras pas de miracles : eh bien, tu en verras. » Peu de jours après, il y eut un violent ouragan dans la chambre où il était couché, tandis que le calme le plus parfait régnait dans tout le reste de la ville. Et une voix au dedans de lui, qui était encore couché, lui disait : *Chante des louanges, chante des louanges!* ajoutant qu'il verrait la gloire de la Jérusalem nouvelle, et, pendant tout ce temps, une faible lueur remplissait la chambre. Vers le matin, la voix lui commanda de se lever sans vêtements avec sa femme et ses enfants. Tous se levèrent et l'esprit, par sa bouche, leur dit de se jeter sur le plancher, la bouche dans la poussière, ce qu'ils firent. Il lui commande ensuite d'appeler son frère et sa sœur pour qu'ils voient la Jérusalem céleste. Tous y allèrent sans vêtements, c'était à un demi-mille (plus d'un demi-kilomètre).

« Puis ce qui était en lui le chargea de dénoncer son courroux contre eux et de leur déclarer que le feu et le soufre tomberaient sur eux comme sur Sodome et Gomorrhe s'ils n'obéissaient pas. Là-dessus il retourna dans sa maison et y demeura nu sur le plancher durant trois ou quatre heures. Tout ce temps-là il fut remué d'une étrange façon. L'esprit le faisait tantôt chanter, tantôt aboyer comme un chien. Comme son frère et sa sœur l'engageaient fort à lui résister, l'esprit alors lui dit de les tuer tous deux, et voici en quels termes : *Ceux-ci sont mes ennemis qui ne veulent pas que je règne sur eux : emporte-les et les extermine de devant ma face.* Il lui fit citer aussi avec un grand à-propos maints passages de l'Écriture qu'il n'avait jamais connus. Il lui conseilla de retourner chez les quakers et lui en nomma plusieurs qui

demeuraient dans les villes voisines. Au bout de trois ou quatre heures, épuisé, il revint à lui et put rendre un compte exact de ce qui lui était arrivé.

« Plusieurs nuits après, la persécution recommença. Sa femme était en proie à des souffrances extraordinaires. Ses enfants, couchés dans sa chambre, se plaignaient dans leur lit d'avoir la bouche toute remplie de laine. Les désordres furent tels qu'il pensait quitter pour un temps sa maison et venir habiter la mienne avec moi. Je lui dis de ne pas se presser de déménager et d'essayer encore de supporter cette épreuve. Enfin, à force de prier, il obtint la fin de ces vexations. Les quakers lui prédisaient tous que la puissance de Dieu viendrait sur lui, que la blessure n'était que cicatrisée. Je lui recommandai vivement de n'avoir aucun rapport avec eux ni avec leurs écrits.

« Il suivit cette direction jusqu'en novembre 1681. Mais alors ayant fait usage d'un de leurs livres, vers le 10^e de ce mois, les troubles revinrent. Une voix en lui se remit à lui parler comme les précédentes fois. La première sentence qu'il prononça fut : *Laisse-là l'homme dont le souffle est dans les narines : qu'est-il pour qu'on en tienne compte ?* Il vit bien que le but de l'esprit était de le dissuader d'aller à l'église (comme il l'avait fait ce jour-là) et d'écouter la parole de Dieu. Il l'engageait à revenir aux quakers, ajoutant qu'il le combattait, comme l'ange luttait avec Jacob, jusqu'à la fin du jour. La nuit suivante, il le molesta en lui disant qu'il serait avec lui comme il fut avec David qui *ne permit ni le sommeil à ses yeux ni l'assoupissement à ses paupières qu'il n'eût trouvé une place pour le Seigneur, une habitation pour le Dieu puissant de Jacob*. La nuit du mercredi, il eut toutes les peines du monde à lui résister. Comme l'esprit recommençait à le solliciter, il répliqua qu'il voyait bien que c'était un esprit de tromperie, qu'il n'obéirait pas. Sur quoi l'esprit le maudit en ces termes : *Allez, maudits, au feu éternel*, et il le laissa souffrant en tout son corps d'une chaleur brûlante.

« Après cela il se trouva, ou crut se trouver, beaucoup mieux. Car une voix intérieure se mit à lui dire que l'esprit qu'il avait auparavant était un esprit de tromperie, mais que

maintenant le véritable esprit de Dieu était venu en lui. »

Ici nous abrégeons un peu : l'esprit lui dit beaucoup de choses fort orthodoxes. Mais il montra un bout d'oreille calviniste en disant : *Ceux que le Père a choisis, le Christ les a rachetés*. Le bon docteur continue :

« L'esprit lui dit ensuite que le ministre de la ville l'instruirait plus amplement sur ces vérités. »

Et il nous semble, à nous, si l'on veut bien nous permettre cette parenthèse, qu'en donnant ainsi un certificat ou un brevet au ministre de la ville, l'esprit se contentait d'un pis-aller et, ne pouvant en définitive refaire un quaker de sa victime, se résignait à le laisser anglican.

« Le jeudi matin, reprend le Révérend Templar, à l'aube du jour, Churchman étant encore au lit, l'esprit le fit mettre à genoux et lui dit adieu. Le même jour, il vint à lui tandis qu'il était aux champs et pendant qu'il revenait du marché, le pressa de croire qu'il était le bon esprit qui le faisait mouvoir et dont il doutait encore. Une nuit de cette semaine, entre mille autres arguments, il lui dit que s'il ne voulait pas le croire sans un signe surnaturel, il ferait le miracle qu'il lui demanderait. Churchman lui demanda que, s'il était un bon esprit, ce chandelier de vil métal qui était sur le buffet fût changé en bronze. L'esprit dit qu'il le ferait. Il y eut en ce moment dans la chambre une très mauvaise odeur, comme celle de la mèche d'une chandelle qu'on vient d'éteindre, mais ce fut tout ce qu'il fit pour l'accomplissement de sa promesse.

« Le dimanche suivant, au temple, il retomba sur lui. Les chapitres étant indiqués, Churchman ouvrit son livre à l'endroit voulu, mais il ne pouvait lire. Quand on chantait le psaume, il ne pouvait prononcer une syllabe. Le lundi matin, il avait perdu complètement la parole. Lorsque je vins le voir et lui demandai comment il se portait, il remua la tête en me regardant, mais ne put parler. J'attendis une heure ou deux dans la chambre, espérant que la parole lui reviendrait et qu'il me rendrait quelque compte de son état. Mais ne voyant venir aucun changement, je demandai aux personnes présentes de s'unir à ma prière. Tandis que nous priions, son corps fut jeté fort violemment hors du lit et il m'ordonna

avec une grande véhémence de faire taire ma langue. La prière faite, sa langue fut liée comme auparavant jusqu'au moment où il éclata en ces mots : *A toi le royaume ! à toi le royaume !* qu'il répéta, je crois, plus de cent fois.

« Parfois il était contraint de rire aux éclats, parfois de chanter. Ses mains, le plus souvent, n'étaient occupées qu'à battre sa poitrine. Tous ceux qui étaient là pouvaient entendre un étrange bruit de palpitation dans tout son corps. Ce désordre continua jusqu'au matin suivant, et alors la voix de l'esprit lui signifia qu'il allait le quitter, lui ordonnant de se mettre à genoux pour la circonstance, ce qu'il fit, et aussitôt il rentra en pleine possession de soi-même.

« Quand je revins le voir, il me rendit un compte exact de tous les faits de la veille, gardant un souvenir fort net de tout ce que l'esprit l'avait forcé de faire et de ce que lui avaient dit tous ceux qui l'entouraient. En particulier, il me dit qu'il était forcé de troubler, comme il l'avait fait, la prière, l'esprit usant de ses membres et de sa langue à son gré, contrairement à l'inclination de son propre esprit.

« Le jeudi suivant, l'esprit se remit à faire rage à sa première manière, comme j'étais à prier avec lui, et l'on pouvait bien voir comment cet esprit le faisait mouvoir dans tout son corps, le forçant à grincer les dents et à contracter la bouche de travers. Il me dit à la fin que l'esprit lui ordonnait de me lancer une malédiction...

Balsham, Jan. 1. 1682

« J. T. »

Le fait qui va suivre, sans offrir toutes les garanties désirables d'authenticité, nous paraît néanmoins en réunir assez pour nous permettre de le citer, à titre de curiosité historique.

Apparition du major G. Sydenham au capitaine W. Dyke

(Tirée d'une lettre de M. Douch à M. Glanvil. 1682)

« Pour ce qui est de l'apparition du spectre du major George Sydenham (de Dulverton, dans le comté de Somerset) au capitaine William Dyke (de Skilgate), aussi dans ce comté, et maintenant tous les deux décédés, accueillez-en la relation,

comme je l'ai fait moi-même, du digne et savant Dr Thomas Dyke, proche parent du capitaine. Voici son récit :

« Peu après la mort du major, le docteur fut prié d'aller à la maison pour soigner un enfant qui était là, malade. Il invita le capitaine à l'y accompagner, ce dont celui-ci fut aise, car il devait y aller cette nuit et n'espérait pas trouver, dit-il, une si bonne occasion. Après leur arrivée à la maison et l'accueil aimable de la famille, ils furent conduits à leur chambre, car ils avaient demandé qu'on leur donnât le même lit. Ils étaient couchés depuis un peu de temps, quand le capitaine frappa au mur et dit à un serviteur de lui apporter allumées les plus grosses chandelles qu'il pût trouver.

« Sur quoi le docteur lui demanda ce qu'il voulait en faire. Il lui répondit : Vous savez, cousin, quelles discussions nous avons, mon major et moi, sur l'existence d'un Dieu et l'immortalité de l'âme : que sur ces deux points nous ne pouvions prendre aucun parti, nonobstant nos ardentes recherches et tout notre désir. Enfin, nous nous promîmes (et nous nous y engageâmes sur l'honneur) que le premier mort de nous deux viendrait, la troisième nuit après ses obsèques, de minuit à une heure, à la petite maison qui est ici dans le jardin, pour donner au survivant des renseignements complets sur ces matières ; celui-ci, fidèle au rendez-vous et au moment fixés, sera donc certain d'avoir toute satisfaction.

« Et ce moment, dit le capitaine, c'est cette nuit même. Je suis donc venu pour accomplir ma promesse.

« Le docteur le dissuada de son mieux, lui représentant le danger de donner suite à un si étrange dessein ; quelle garantie avait-il contre le diable qui, par quelque rouerie, pourrait prendre avantage de sa téméraire tentative et la faire tourner à sa ruine ?

« Le capitaine répond qu'il en a pris l'engagement solennel et que rien ne l'empêchera de s'y conformer. Il ajoute que si le docteur veut bien veiller un moment avec lui, il lui en sera fort obligé ; autrement, qu'il reprenne son sommeil, mais qu'il est résolu, quant à lui, de veiller pour être prêt à l'heure. Ils veillèrent ensemble et, dès que le capitaine vit

qu'il était 11 h. 1/2, aussitôt il se lève et, prenant une chandelle dans chaque main, s'en va par une porte de derrière, dont il avait eu soin de prendre la clef, jusqu'à la maison du jardin où il demeura deux heures et demie. A son retour, il déclara qu'il n'avait rien vu ni entendu d'extraordinaire : « Mais je sais, dit-il, que mon major serait sûrement venu « s'il l'avait pu. »

« Environ six semaines après, le capitaine se rend à Eaton, pour mettre son fils au collège. Le docteur était avec lui. Ils descendirent dans un hôtel à l'enseigne de « Saint-Christophe » et y passèrent deux ou trois nuits, non dans le même lit, comme à Dulverton, mais en deux chambres séparées. Le matin, avant leur départ, le capitaine demeura dans sa chambre plus longtemps qu'il ne faisait d'habitude avant de venir trouver le docteur. Enfin il vint à sa chambre, mais avec un air tellement défait que ce n'était plus lui, les cheveux dressés, les yeux égarés, tout le corps agité et tremblant.

« Le docteur effrayé lui demanda aussitôt « Qu'y a-t-il « donc, cousin capitaine ? » Celui-ci répondit : « J'ai vu mon « major. » Sur quoi, le docteur ayant l'air de sourire, le capitaine confirma la chose, en disant : « Si jamais je l'ai vu dans « ma vie, je l'ai vu cette fois. » Et il raconta ainsi au docteur ce qui s'était passé : « Ce matin, le jour levé, quelqu'un vient « près de mon lit et, tirant tout à coup les rideaux, appelle : « *Cap! cap!* » (c'était le terme de familiarité que le major employait ordinairement pour l'appeler.) Je répondis : « Qu'y a-t-il, mon major ? » Il me dit alors : « Je n'ai pu « venir au temps convenu ; mais maintenant *je suis venu pour « vous dire qu'il y a un Dieu, et un Dieu terrible, et si vous « ne tournez pas une nouvelle page* (le docteur se rappelait l'expression très exactement), *vous trouverez de même.* »

« Sur la table était une épée que le major m'avait donnée autrefois. Le spectre ayant fait un tour ou deux dans la chambre, prit l'épée, la tira du fourreau et, ne la trouvant pas assez nette et brillante : *Cap, cap*, dit-il, *cette épée n'était pas entretenue de la sorte quand elle était à moi.* Ces paroles dites, il disparut aussitôt.

« Le capitaine, non seulement était très profondément persuadé de ce qu'il avait vu et entendu, mais en fut, comme on le remarqua, extrêmement affecté. Son humeur, qui était auparavant vive et joviale, fut très altérée. Il put à peine manger au diner qu'on avait fait fort beau, comme repas d'adieu à leurs amis. Il y a plus : on observa que ce qu'il avait ainsi vu et entendu produisit une influence durable sur sa conduite, et ceux qui avaient avec lui des relations intimes jugèrent bien que le souvenir de cet événement s'était attaché à lui, que ces paroles de son ami mort résonnaient souvent comme toutes rafraîchies à ses oreilles, durant le reste de sa vie qui fut d'environ deux ans. »

Dans une seconde lettre à Glanvil, publiée par H. More, Douch parle encore du capitaine et de son major en ces termes : « Tous deux étaient de mes bons amis, bien élevés, d'humeur joyeuse et de gaie conversation, d'un sens prompt et fin, tous deux, enfin, hommes de savoir et d'esprit distingué. Le major mourut à quarante-six ans, à peu près, et je crois que le capitaine devait en avoir alors cinquante. Je n'ai pu savoir si le capitaine et le docteur avaient en la moindre conversation sur le désappointement du capitaine, ni si ce dernier conservait quelque espérance de l'accomplissement de la promesse que lui avait faite le major. »

Ainsi parle M. Douch, continue Henry More. Naturellement on pourrait croire que, trompé au jour et au lieu fixés pour l'apparition, il avait dû perdre toute attente d'une apparition subséquente. Dans tous les cas, il ne s'y fût attendu qu'à l'heure de nuit convenue et non pas en pleine lumière matinale : moment peu favorable aux impostures de l'imagination, et cette circonstance donne plus de poids à l'assurance de la vérité de l'apparition. Mais voici un passage de cette seconde lettre qui a bien sa valeur : « Cette histoire, dit-il, aura tout son crédit auprès de ceux qui connaissaient le capitaine : car s'il ne faisait jamais ni difficulté ni scrupule de raconter le fait à tous ceux qui l'interrogeaient à cet égard, il ne le raconta pourtant jamais sans une grande terreur et sans trembler. »

(A suivre.)

A. JEANNIARD DU DOT.

VARIÉTÉS

Un frère tué par sa sœur à cinq cents lieues

La *Progressive Thinker*, du 27 juin dernier, reproduit un récit du *New York Herald*, que son auteur, Miss Marguerite Glentworth, affirme être strictement vrai dans tous ses détails.

Le lecteur doit se reporter à la date de 1899. Le Dr Mac Léan, médecin en chef de l'asile des aliénés, à B..., près de New-York, reçut à cette époque une lettre du Dr Ward, de Sud-Berwick, concernant une Miss Dorothée Foraker, bien connue dans la société de Boston et de Washington, pour une charmante jeune fille. Elle venait d'être frappée de *mélancolie*. Elle refusait de manger, de parler. S'étant couchée un soir en parfaite santé, le lendemain matin, elle s'était trouvée tout à coup dans ce triste état. Le docteur demandait qu'un confrère de l'asile se rendit auprès d'elle. Le Dr Clark s'y rendit et revint avec la belle jeune fille, dont les cheveux avaient blanchi en une nuit.

Peu de temps après son arrivée à l'asile, on recevait la nouvelle que son frère jumeau, Robert Foraker, était décédé la même nuit à l'hôpital du gouvernement, aux Philippines, en criant : *Dolly, Dolly, vous m'avez tué!* Dolly, c'était elle.

Pour elle, rien ne semblait plus l'intéresser. Sa mère venait la voir, elle ne la reconnaissait pas. Cependant elle trouvait encore à s'occuper en faisant de la musique et en écrivant.

Elle serait morte, il y a environ deux mois, et avant de mourir, elle aurait fait appeler le docteur pour lui remettre ses écrits où elle racontait cette nuit fatale qui lui avait fait perdre la raison.

Robert avait le tort d'écrire très rarement à sa mère et à sa sœur, et de n'écrire, quand il le faisait, que des choses insignifiantes, ce qui inquiétait fort sa famille, l'incertitude étant toujours une source d'inquiétude.

Sa mère et sa sœur habitaient une campagne très solitaire : elles passaient l'hiver de 1899 dans une vieille maison de famille située à Sud-Berwick. Le soir de la Toussaint, ils se retirèrent encore plus tard que de coutume, après avoir passé la soirée dans la bibliothèque, auprès d'un grand feu.

Dorothée pensait à la visite de sa sœur Marie, qui devait venir le lendemain avec son enfant. Sa mère était fort souffrante, surtout d'inquiétude, car Robert avait été blessé au printemps dans une escar-mouche, et il était resté à l'hôpital avec la fièvre. Et Robert n'écrivait pas.

Or voilà qu'au milieu de la nuit Dorothée entend comme frapper à la porte d'entrée de la maison ; elle se met à la fenêtre, ne voit personne frapper, mais devant la porte se tenait une forme immobile, indécise, humaine cependant, selon toute apparence. En effet, la regardant plus attentivement, elle vit une figure, enveloppée d'une sorte de voile, la regardant et ne détournant pas un instant les yeux de dessus les siens. Et elle entendait toujours de grands coups frappés dans la porte sans que le fantôme s'en approchât.

Épouvantée, elle s'écrie sans trop se rendre compte de ce qu'elle disait : « Si vous ne déalez pas, à l'instant, je vous tue ! »

Elle avait justement sous la main un revolver chargé, car elle se livrait habituellement à tous les exercices du corps, y compris le tir à la cible. Cependant sur cette menace, un bruyant rire moqueur et un éternuement se firent entendre à son oreille. Elle ne pensait qu'à effrayer le voleur ou le farceur. Elle avait pourtant déjà reçu la réponse à une première menace, simplement en action : comme elle avait allumé un flambeau pour chercher son revolver, un souffle froid éteignait aussitôt la lumière, tandis qu'une voix murmurait dans le silence : « Quoi donc ? Crois-tu effrayer les esprits de l'air avec de la poudre et du bruit ? » Cette fois encore, ce fut un rire, mais un rire éclatant, qui la mit en fureur ; et bien que l'être qui était devant la porte n'eût pas bougé davantage, elle tira. Aussitôt l'apparition s'évanouit, mais elle entendit une voix qui semblait lui arriver d'une grande distance : « Dolly, Dolly, vous m'avez tué ! »

A. J. D.

La possibilité de ce fait, quelque étrange qu'il puisse paraître à première vue, ne sera contestée par aucun occultiste. Il rentre dans la catégorie des dédoublements, des soi-disant sorties en astral, et se rencontre souvent dans les envoûtements. — Le cas de Julianne Cox, blessée à la jambe par un coup de couteau, dont elle fut frappée à distance (voir page 111), est un cas de ce genre.

A notre époque, où les tribunaux civils se désintéressent de plus en plus de poursuivre le crime de sorcellerie, il n'est pas hors de propos de constater que le maniement du pouvoir véritablement diabolique, dont usent tous ceux qui s'y adonnent, les expose aux plus grands dangers de répercussion.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

LA « LÉVITATION »

Devant la Science officielle et la Science occulte

Tout le monde sait qu'il existe un phénomène de lévitation, dont s'accompagne souvent l'extase religieuse et divine.

La doctrine catholique reconnaît également l'existence d'une « lévitation » qui est la contrefaçon du phénomène religieux. C'est par les *circonstances* et la *présence des vertus héroïques*, habituellement pratiquées, qu'on discerne les causes du phénomène.

Je ne crois pas à la lévitation *naturelle*, c'est-à-dire à un phénomène qui serait attribuable à une cause naturelle non *définie*. Je crois, tout de même, à la *lévitation* médiumnique, mais je n'en fais point une troisième classe distincte : c'est à mes yeux une variété de la contrefaçon du phénomène religieux, due à la même *vis occulta*, qui parle grec et latin, révèle des choses inconnues de tous les assistants et se moque des académiciens.

Pourquoi je ne crois point à la *lévitation naturelle*? — 1^o Parce que *tous* les savants officiels en ont peur : ils la suppriment *partout*, ce qui prouve leur impuissance à démontrer son origine naturelle. — 2^o Parce que les occultistes, tout en l'admettant, ne l'expliquent point ou l'expliquent *comme nous* : par les *esprits*, c'est-à-dire par la cause *préternaturelle*, quand ce n'est pas Dieu qui opère immédiatement.

I

Ouvrons tout d'abord un document éminemment officiel : c'est le procès-verbal de l'exorcisme d'une fille possédée, édité par les bureaux du *Progrès médical*¹, et ses commenta-

1. Cet exorcisme eut lieu en 1591.

leurs nous en disent le plus grand bien : « Il raconte purement et simplement ce qu'il a vu. Tout est noté au jour le jour, à mesure que les événements s'accomplissent. Ce n'est point littéraire, c'est juridique... Ce n'est point là un de ces contes à dormir debout. C'est un texte *officiel, authentique et irréfutable*. » — Ainsi parle M. de Moray, disciple de Charcot, dans sa préface au document qui est ensuite publié en *entier*, tel que l'a restitué l'archiviste-paléographe Armand Bénéet.

La fille possédée, Françoise Fontaine, fournit à M. de Moray l'occasion de montrer que les hystériques de la Salpêtrière ont présenté *tous* les symptômes reconnus en Françoise. Les « phases passionnelles » sont absolument ressemblantes, et toutes les possédées, du reste, ont offert ces mêmes caractères. D'où la conclusion du commentateur : « Je me crois en droit de conclure : 1° il n'y a point de possédées : 2° il n'y a que des malades, et l'hystéro-épilepsie suffit à expliquer *tout ce qu'il y a de vrai* dans les phénomènes démoniaques. » — Nous reviendrons peut-être un jour sur cette discussion.

Seulement, je voudrais savoir de M. de Moray *pourquoi*, dans ce récit déclaré par lui authentique en toutes ses parties, il *altère sciemment* certains *passages* qui *tous* ont trait à la *lévitation*? Serait-ce que l'explication par l'hystéro-épilepsie lui paraît insuffisante? Je veux bien croire qu'une fille qui croit avoir des relations avec le diable peut être victime de son imagination et de l'érotisme hystérique. Mais les témoins, eux, pourront voir si la possédée *croit* s'élever en l'air et, en réalité, ne quitte aucunement le sol. Or, le prévôt Morel, dont le témoignage est déclaré irrécusable, a raconté les faits suivants : « Comme notre greffier commençoit à écrire, il s'était escrié et nous avait montré la dite Fontaine, laquelle nous avons veu *enlever en l'air* environ deux piedz hors de terre toute droite, et aussy tost estait tombée à terre sur son doz, ayant les deux bras estendus comme une croix. »

Une autre fois, le corps de Françoise, couché de la même manière, est porté par une force mystérieuse, et, poursuit le malheureux prévôt qui était en train de réciter l'évangile de

saint Jean pour l'exorciser : « Éstant ainsy le dit corps en l'air venu droit à nous, qui nous a donné une tremeur. » Le geôlier, les archers, les prisonniers, tout le monde s'enfuit en désordre. Le pauvre prévôt a entendu dire qu'il fallait prendre, pour conjurer la force mauvaise, « ung ballay de boys de boullay et en battre le dit sorcyer ».

Comment va donc expliquer cet incident le commentateur que nous citons? Voici : « Vous voyez que Françoise a les bras étendus, la gorge gonflée, les yeux convulsifs... Convulsions, faiblesses, tremblements, secousses tétaniques, catalepsie, contorsions, *chutes*, distorsions des traits... Toutes les phases, tous les symptômes de l'hystéro-épilepsie.

« Je n'insiste que sur un fait : pendant une attaque où elle est arrêtée sur son dos, les bras étendus, le prévôt voulut lui faire plier les bras, ce qui lui fut impossible. C'est là un fait de *contracture hystérique* qu'il y a lieu de noter soigneusement... Ainsi donc, ces contorsions, qui semblaient nécessairement démoniaques à l'excellent prévôt général, sont des faits qu'on voit tous les jours à la Salpêtrière. »

Pourquoi Françoise, *soulevée de terre*, est-elle portée autour de la prison, au grand effroi des assistants? M. de Moray *oublie* de le dire. Il paraît qu'on trouve ce cas tous les jours à la Salpêtrière?

L'incident de la fin est de tous points remarquable.

On mena la possédée dans une église, où le prêtre commença à célébrer une messe basse. Plus de mille assistants, « tant catholiques que huguenots de la nouvelle prétendue religion », observaient ce qui allait se passer. Une foule de grands seigneurs, tous soigneusement nommés avec tous leurs titres, étaient présents. Tout alla bien jusqu'à la communion. A ce moment, on voulut donner l'hostie sainte à Françoise qui venait de réciter son *confiteor*, quand une ombre apparut, brisa les vitres d'une fenêtre et éteignit le cierge placé sur l'autel en le coiffant de la « mouchette ». Puis Françoise fut élevée en l'air « fort espouvantablement » sans avoir pu communier. On fut obligé de la retenir par ses vêtements, et ce ne fut pas de trop de l'effort de *cinq* ou *six* personnes pour la faire revenir à terre. — On essaya de nouveau de lui donner

la sainte hostie. Elle fut aussitôt enlevée « plus hault que l'autel », et de si étrange façon que les assistants, effrayés, se jettent à genoux et prient pour sa délivrance. — A une troisième reprise, elle est emportée la tête en bas, du côté de la vitre brisée, et une fumée puante envahit le lieu saint. Après des efforts assez longs, sept ou huit hommes la ramènent à terre et la maintiennent jusqu'à la fin de l'exorcisme. Finalement, la réception pieuse de l'hostie sainte la calme complètement, et les soldats huguenots présents se convertissent en grand nombre.

Voici maintenant le loyal commentaire de M. de Moray, pour qui la science des crises pathologiques n'a plus de secret : « Tout va bien jusqu'à la communion, mais alors tout est perdu ! dès que le curé présente l'hostie devant la bouche de Françoise, un vitrail se casse, peut-être par *une pierre lancée de la place par un gamin* ; le vent fait *irruption* et *souffle le cierge*. Françoise *prend peur* : nouvelle attaque. Elle ouvre la bouche, a les yeux tournés « avec un geste tant « effroyable qu'il avait esté de besoin, à l'ayde de cinq à six « personnes, la retirer par ses accoustremens... » — Ces points viennent très à propos dispenser notre savant d'expliquer comment Françoise est enlevée au plafond la tête en bas. Il prend sa revanche quelques lignes plus loin en expliquant comment les gens naïfs de ce temps s'y prenaient pour mettre *le diable en bouteille*.

On est malin comme on peut !

Le curieux de l'affaire est que M. de Moray, pendant plus de vingt pages, reproche à l'Église d'altérer les documents.

*
* *

Avant M. de Moray, d'autres eurent recours aux mêmes procédés de discussion. J'ai là sous les yeux le récit de dom Lataste concernant le fait de la veuve Thévenet, convulsionnaire janséniste. Mettons en regard de ce récit authentique la narration que le Dr Calmeil déclare fidèlement copiée sur le récit de dom Lataste, et absolument complète.

DOM LATASŒ

M. Mariette, chanoine de Corbeil, frère de la veuve Thévenet, la conduit dans le jardin pour lui faire prendre l'air, et voici un phénomène bien remarquable. Quoiqu'ils la tiennent *en deux de toutes leurs forces*, elle s'élève, à *diverses reprises*, à sept ou huit pieds de haut, sautant trois fois à chaque reprise, et avec tant de force qu'elle les *emporte* à la hauteur de trois pieds de terre, parlant dans ce temps-là un langage qu'on ne peut réciter.

D^r CALMEIL

Dans certains moments, elle fait des sauts violents comme pour s'élever; le désordre de ses vêtements prouve qu'elle méconnaît tous les sentiments de la pudeur; les mots qu'elle prononce avec rapidité sont inintelligibles et n'appartiennent à aucune langue.

Le D^r Calmeil a soin d'omettre le détail qui nous intéresse. Et plus loin :

DOM LATASŒ

Étant couchée, elle qui n'avait jamais ni prononcé, ni lu, ni *appris* les propositions de Quesnel, les récita. Elle fit des sauts de tout son corps; la couverture et tout ce qui était sur elle s'éleva à la hauteur de trois ou quatre pieds, avec cette circonstance, qu'on peut remarquer, que *sa tête et ses pieds s'élevèrent tout ensemble*.

D^r CALMEIL

Elle se prend à réciter des prières qui sont très en renom parmi les convulsionnaires de Saint-Médard, et tombe dans des attaques convulsives, qui *font croire* à ses familiers qu'elle s'élève en l'air tout d'un bond avec ses couvertures.

Systématiquement, comme on le voit, les savants officiels *taisent* les phénomènes d'*auto-didascalie* non moins que les *lévitations*. On trouvait plus habile de nier l'existence de phénomènes, que M. Figuiet lui-même déclare *naturellement* impossibles.

II

Autre omission non moins suggestive.

De nos jours, les philosophes les plus remarquables de l'Université se sont réunis en *Société philosophique* qui tient ses doctes assises à jours déterminés, et où les problèmes de psycho-physiologie sont étudiés avec persévérance. Citons parmi les plus marquants MM. Boutroux, Blondel, Delacroix.

Ces philosophes se sont donné pour tâche d'élucider les problèmes de dynamogénie psychique auxquels donnent lieu

les états mystiques. Sainte Thérèse est surtout le sujet qu'ils aiment à étudier, et il faut reconnaître que ces doctes penseurs ont su presque complètement s'affranchir des préjugés scientifiques que M. Charcot avait fait naître, et que ses admirateurs sans esprit critique appliquaient à tort et à travers.

Or, les analyses d'états mystiques que publie le Bulletin de la société française de philosophie renferment un oubli bien digne de remarque.

Toutes les impressions, toutes les *descriptions* de sainte Thérèse y sont enregistrées avec attention et intérêt. Il est même de règle, dans le savant aréopage, de ne pas suspecter un instant la bonne foi de la sainte, et de la croire sur parole. M. Ribot lui-même, comme on sait, ne veut pas qu'on se tienne en défiance à l'endroit de son autobiographie. — On n'entend faire que la critique de cette confession et introspection si sincère et si détaillée. Aussi, on ne laisse de côté aucun détail de ces extases, de ces révélations, de ces paroles intérieures qu'on espère bien, toutefois, expliquer suffisamment par le fond de névrose.

Eh bien ! ces analystes si consciencieux, ont pourtant passé *sous silence*, avec une *obstination* et une *entente*, complètes, toute une *classe de phénomènes*, et pas un seul membre de l'illustre Société, pas même M. Blondel, si délicat sur la doctrine, n'a relevé le caractère systématique d'un tel oubli.

On s'est donc parfaitement rendu compte que le « nervosisme grave » de sainte Thérèse n'expliquerait point adéquatement les *élévations extatiques* de la grande mystique. — Ce n'est pas autre chose que passer volontairement à côté d'une partie notable du problème psycho-physiologique qu'on s'est donné pour tâche d'éclaircir. — *Ce silence obstiné est un aveu.*

D'autant plus que ces philosophes ont admis la réalité de phénomènes mystiques qui se passent à l'intime de l'âme, et dont le contrôle échappe aux sens ; tandis que ces phénomènes de lévitation sont rapportés par sainte Thérèse, et sont contrôlés par les assistants, puisque la lévitation est

un fait *sensible, extérieur, observable* à tous les témoins.

Sainte Thérèse nous apporte son témoignage indiscuté : « Je me sentais enlever l'âme et la tête, sans que je puisse les empêcher, et *tout mon corps suivait ce mouvement, en sorte qu'il ne touchait plus la terre* ¹. »

« Dans la résistance que je faisais pour m'empêcher d'être ainsi élevée de terre, je *sentais sous mes pieds* quelque chose qui me *poussait* avec tant de *violence* que je ne saurais à quoi la comparer...

« Je confesse que cela me donnait une étrange crainte, parce que rien n'est plus étonnant que de se voir élevée en l'air ²... »

Taire ces détails, c'est, de la part de nos critiques de philosophie religieuse, *vicier les faits* par postulat de méthode.

L'intensité du phénomène religieux peut varier. — Dans l'ascension extatique ordinaire, le corps s'élève lentement jusqu'à une certaine hauteur. Au-dessus de la simple ascension, est le *vol extatique* ; au-dessous, par l'intensité du phénomène, la *marche mystique*. — Dans le *vol extatique*, le corps s'élève rapidement à une grande hauteur. Sainte Colette, saint Joseph de Copertino, la bienheureuse Christine, sont restés célèbres pour leur vol extatique. — La *marche mystique* est une extase *mobile*, avec légère élévation au-dessus du sol. — Marie-Madeleine de Pazzi allait et venait, en extase, sans interrompre le travail commencé ; elle glissait majestueusement, sans toucher la terre. Ce n'est pas là, on le voit, la marche automatique du somnambule, marche qui n'est aérienne en quoi que ce soit.

On retrouve le phénomène de lévitation dans la possession démoniaque, où les médecins et physiologues ont *soin* de ne la jamais rencontrer ; seulement, les circonstances qui l'entourent montrent aisément de quelle influence ressortent les faits.

Dans aucune crise de maladie naturelle, — et l'on sait que

1. *Autobiographie*, ch. xx.

2. *Loc. cit.*

les cliniques de la Salpêtrière et de Nancy ont étudié tous les cas possibles — on n'a vu se produire ces sortes d'élévation. M. Séglas, dans ses observations sur les *possédés naturels*, qu'il appelle des *auto-persécutés*, discerne des hallucinations *motrices* : les malades ressentent des *tiraillements*, croient à des *déplacements* de corps, etc., mais les assistants, qui, eux, ne sont point hallucinés, n'arrivent pas à percevoir la plus petite *lévitation*.

En réalité, on ne rencontre la *lévitation*, à l'état de contre-façon du phénomène religieux, que dans les milieux *spirites*, où l'on fait de la contre-religion. Les cliniques scientifiques, au contraire, n'en offrent pas, parmi tant de cas morbides observés, un *seul* exemple. L'opposition des résultats est assez suggestive, à notre humble avis.

La « *lévitation* » des personnes ou des objets est, chez les spirites, phénomène courant. Écoutons leurs explications.

M. de Rochas, que l'on range parmi les occultistes animistes — mais qui a tout l'air, le plus souvent, de faire du spiritisme sans le savoir — n'a pas nié l'intervention fréquente des *entités* intelligentes. « Dans beaucoup de cas, écrit-il, on reconnaît l'intervention d'une force intelligente, qui agirait comme un être vivant, *saisissant* et *transportant* le patient. Le patient est simplement soulevé avec la *sensation de mains* qui le saisiraient sous les aisselles ¹. »

Lorsque cette sensation de mains « sous les aisselles » n'existe pas, M. de Rochas aura recours, pour expliquer le phénomène, à l'action d'*effluves* dont on aurait prouvé l'existence.

C'est là poser en principe, et d'une façon très arbitraire, que *l'entité n'est plus agissante* dès l'instant qu'elle ne trahit pas sa présence par n'importe quel contact sensible et extérieur. — Voici une récente expérience qui montre assez bien la fragilité d'une telle hypothèse.

« Jane (jeune fille médium) se sent enlevée *de partout*, et déclare, après chaque expérience, n'avoir senti de *pression nulle part*. » — Or, c'était d'après les indications d'un esprit

1. *Cosmos*, 5 mars 1898.

frappeur que se faisaient les expériences : — « Couchez Jane sur le plateau, disait l'esprit, *je veux la léviter au mur* » ; ce qui fut fait.

C'est par le *double extériorisé* que les spirites, de leur côté, exposent le mécanisme de la lévitation spirite : mais non sans y mêler encore le concours de certains esprits. Ils ont emprunté cette doctrine, nous est-il enseigné par l'école spirite, aux fakirs de l'Inde : « Les esprits sont les âmes de nos ancêtres ; ils se servent de nous comme d'un instrument ; nous leur prêtons notre fluide naturel pour le combiner avec le leur, et, par ce mélange, il se constitue un « corps fluidique », à l'aide duquel ils agissent sur la matière ¹. »

Par leur *mode* de production, comme par les *circonstances*, les phénomènes du spiritisme ne peuvent soutenir la comparaison avec le fait religieux.

Les spirites et les occultistes ont grand soin, avant l'expérience, de bannir les rayons *jaunes* et même les rayons *rouges* du spectre solaire ; autrement, nous affirment les docteurs de l'occultisme, le *double* se fondrait « comme le sucre sous l'action de l'eau ».

On remarquera que nos extatiques ne réclament pas, à l'exemple des producteurs de *corps astral*, la présence des seuls « rayons violets » pour s'élever dans les airs. Sainte Thérèse, et les autres extatiques, n'attendait pas, chambre close et volets fermés, que son *double* prit son essor ; mais c'est en pleine lumière du jour qu'elle entrait dans le phénomène.

Nous concédons à nos contradicteurs que le démon pourrait mieux faire, et agir ainsi comme dans les cas de possession. Mais il n'a pas la permission, semble-t-il, de simuler autrement de prétendues lois de la nature ; il ne lui est pas donné d'appuyer plus catégoriquement l'hypothèse, médiocrement progressive, de *forces non définies* que la nature

1. « Ce n'est pas le rôle du physicien, écrit à ce propos M. de Rochas, de chercher ce que peuvent être ces intelligences qui interviennent ; celles-ci sortent du domaine scientifique. » *Cosmos* : Elles n'en sortent pas quant à l'action, le physicien a besoin de savoir toute la puissance d'énergie dont peut disposer la force qu'il rencontre dans son domaine. Faute de cela, il cessera de lui attribuer des effets dont elle est toujours cause, en tant que source cachée des effets produits.

tiendrait en réserve, et que libéreraient les pratiques occultes.

La *vis occulta* du spiritisme n'a pas le pouvoir de créer des lois contre les lois de la nature ; elle ne peut *assurer* le résultat identique et permanent des mêmes causes, car son pouvoir semble lié ou capricieux ; elle agit et se dérobe, laissant le savant perplexe, ou l'abandonnant à l'amertume des déconvenues. Des savants, tels que Arago, Luys, Grasset et d'autres encore, en firent l'expérience en des circonstances mémorables, qui confirmèrent les sceptiques dans leur scepticisme, et qui instruisirent le théologien.

C'est même cette *inconstance* des phénomènes occultes qui rend défiants les occultistes eux-mêmes et leur fait redouter, partout, la supercherie. — Aksakof récuse les Américains¹ ; de Rochas fait planer la suspicion sur tout le monde et le doute sur toutes les expériences. Il écrit, à ce sujet : « Les expériences de Milan, de Carqueiranne, de Varsovie et de Cambridge n'ont certainement changé les opinions de personne, puisque, de part et d'autre, elles reposent sur des affirmations dont on ne saurait donner la preuve absolue². »

Quant au docteur Crocq, dont l'autorité n'est pas petite, il attribue presque tout à l'*automatisme psychologique* des expérimentateurs³. — A propos des prétendues lois de l'occultisme, où la Force est si capricieuse en ses effets, il constate très justement que ce qu'on reproche à l'occultisme, ce n'est pas le côté mystérieux de ses effets, mais leur *inconstance* : « On parle des rayons Röntgen, dit-il, qui ont modifié si extraordinairement les connaissances, mais on peut reproduire le phénomène quand on le veut⁴. »

Dans les phénomènes occultes, c'est l'incertain. — A Milan, à Naples, à Varsovie, les expérimentateurs étaient Ochorowicz, Charles Richet, Notzing, Lodge, Myers, Lombroso, et les expériences étaient conduites avec tout le contrôle scientifique désirable. « A mesure, dit Charles Richet, que les conditions devenaient plus *précises*, les résultats devenaient plus médiocres⁴. »

1. *Animisme et spiritisme*, p. 139.

2. *Extériorisation de la motricité*, ch. ix.

3. *L'Occultisme scientifique*.

4. *Annales des sciences psychiques*, févr. 1898.

Les *forces non définies* de M. de Rochas n'ont point encore reçu la consécration scientifique. Ces forces qui n'opèrent que lorsque l'assistance est composée à leur goût, et se trahissent alors par un vent « très frais » ou bien font « monter le thermomètre », ont le tort — car c'en est un dans la circonstance — de parler anglais ou allemand sur l'ardoise où grince le crayon conduit par une main invisible, comme nous l'apprenons de M. de Rochas lui-même¹.

Pendant ce temps, il arrivait au docteur Baraduc, qui ne cherchait que du fluide, de trouver la trace des *entités* sur ses plaques photographiques : « Je vis, dit-il, une coque démonique, analogue aux larves extériorisées par les pratiques de l'exorcisme... » Cette plaque trahissait la force *obsédante*, « diable, diabolin, entité animique dissolvante². » — M. Baraduc en vient à conclure que la science médicale devrait *modifier* ses conceptions et ses préjugés relativement à la question démoniaque. Il confesse, pour sa part, le *parasitarisme fluído-animique* de la possession, et indique « les dangers de certaines pratiques occultes³. »

Insistons sur ce fait, qui confirme ces aveux, que les cliniques de la Salpêtrière et de Nancy n'ont *jamais* constaté, chez leurs sujets de choix, la plus petite *lévitation*, ce qui démontre qu'aucun lien ne rattache ce phénomène à l'état nerveux.

On ne le retrouve que dans les milieux où l'on fait de la contre-religion, et les spirites de marque qui dirigent la secte n'ont pas d'autre but que de tenir en échec les dogmes et les pratiques de la vraie Religion.

« Le Martinisme, confesse un évêque gnostique converti, renferme une quantité considérable de spirites... Les spirites s'adonnent à toutes les œuvres de Satan ; ils perdent le sens du surnaturel. » — La *Paix universelle*, organe du gnosticisme, le déclare effrontément : « L'occultisme, ensemble des doctrines du Martinisme, est une *science* : c'est aussi une *religion*. » — Après avoir rappelé le pro-

1. *Forces non définies*, in fine.

2. Baraduc, *L'Ame humaine*, p. 249, 250.

3. *Loc. cit.*

gramme du martiniste, qui est « la *réintégration universelle* qui renouvellera la nature et finira par purifier le principe même du mal », la Revue termine par ces mots qui trahissent son but véritable : « C'est par le désir de l'Illumination que se réalise le vrai Martiniste, l'Homme-Nouveau, Christ-Rédemption... Le Martinisme, la Gnose, nous enseignent que le mal n'est pas éternel, que les mauvais eux-mêmes arriveront à la réintégration.

« Telles sont les idées qui nous unissent, nous, spiritualistes indépendants, contre les foudres et les enfers de l'Église romaine. »

C'est dans ces milieux, et jamais dans les cliniques, qu'on retrouve la contrefaçon du phénomène religieux que nous étudions.

III

C'est dans les mystères de l'électricité humaine que M. de Rochas et ses collaborateurs ont voulu trouver le secret de la lévitation. Mais, en dépit de toutes ces expériences, personne n'arrive à comprendre comment nos *extatiques deviennent tous si électriques*, tandis que les cataleptiques ou extatiques de la Salpêtrière et autres lieux, demeurent obstinément rivés au sol et n'accusent pas la plus petite lévitation, même au degré où on la retrouve chez les spirites.

M. de Rochas a recherché tous les personnages que l'électricité humaine rendit célèbres. Angélique Cottin qui, d'un frôlement de jupe, renversait des objets pesant 200 livres et plus, et cela en présence de témoins irrécusables, parmi lesquels Arago, semble tenir le record du genre. Le phénomène débuta par un coup de foudre, en plein hiver, que personne, dans le pays, n'entendit, mais que perçurent, seules, les deux compagnes d'Angélique¹. — Cette électricité se montra fort bizarre en ses effets. Finalement, Angélique

1. Le Dr Tanchou présenta, le 17 février 1846, à l'Académie des sciences, une note qui fut lue par Arago, et qui étudie le cas d'Angélique. — Angélique, actuellement M^{me} Veuve Désiles, vivait encore il y a cinq ou six ans, et habitait le hameau des Coudereaux (Orne). Ses compagnes, M^{mes} Raux et Marige, ont pu fournir à cette époque de nouveaux renseignements.

et son mari convinrent, après plusieurs années de taquineries inimaginables qu'il fallut subir de la part de cette Force mystérieuse, d'aller montrer, dans les foires, les propriétés électriques de la jeune femme. — L'électricité d'Angélique disparut aussitôt et ne revint plus. — Or, pendant tout ce temps, M. de Rochas ne peut relever, chez un sujet si électrique, aucun cas de lévitation !

C'est également sur l'électricité que M. le docteur Dupouy et les occultistes de son groupe reposent toutes leurs espérances ; mais on voudrait surtout pouvoir recourir aux données vraiment scientifiques. Voici la modeste expérience qui donne tant d'espoir à l'auteur des *Sciences occultes*, et qu'il nous décrit avec une satisfaction marquée : « Un globule de mercure, placé au pôle positif, dans une cuvette d'eau inclinée, remonte la pente et se trouve bientôt au pôle négatif, malgré la pesanteur. C'est de la *lévitation*. »

L'auteur ajoute, en conclusion d'une autre expérience :

« Le transport électro-moléculaire est donc entré, aujourd'hui, dans le domaine des faits acquis à la science, et le transport *psycho-moléculaire* s'imposera prochainement¹. »

C'est ce programme que M. de Rochas s'efforce de réaliser par des expériences répétées. Malgré les résultats négatifs, il écrit de confiance : « La lévitation est le simple effet d'une force naturelle, développée *probablement* par un état du système nerveux, d'où résultent, *peut-être*, des courants électriques agissant dans un sens contraire à la pesanteur². »

Il faut savoir, en effet, que, par des opérations bien conduites, on détermine, d'une façon générale, la répartition des dynamides dans le corps humain. La tête et le tronc sont *positifs*, du côté gauche, et *négatifs* du côté droit. Le bras et les jambes sont positifs du côté du petit doigt, et négatifs du côté du pouce et du gros orteil. Les animaux et les végétaux sont bi-polaires, comme l'homme.

Il y a donc, en conséquence, des courants dans le corps humain, et « c'est même par ce moyen que le Christ obtenait

1. *Sciences occultes*, p. 77, 78.

2. *Forces non définies*.

des cures à Nazareth ¹ ». — Voilà la doctrine scientifique de M. de Rochas.

La terre elle-même, explique toujours cet auteur, a ses grandes polarités, et des polarités régionales nombreuses : « Telle région est naturellement nord-psychique et sud-psychique, et cela pour des raisons complexes. »

M. de Rochas oublie de nous dire si, dans les régions où les activités magnétiques et psychiques sont des *maxima*, on a constaté les « vols extatiques », ou la plus « modeste » lévitation !

L'extatique, dans l'hypothèse des occultistes, serait une sorte de médium inconscient, qui pourrait, au moyen de la polarité, attirer ou repousser les objets que « la surcharge envahissante aura soumis à son influence ». — « Amener une surcharge, et mettre en jeu la polarité », voilà le dernier mot du système.

Le moyen est trouvé ; qu'on lui donne toute son efficacité, et qu'on reproduise ces effets par la « surcharge envahissante », ce ne sont point les sujets à « polarité intensive » qui manqueront aux expérimentateurs. — Que si le sentiment religieux est seul à dégager ces « polarités », nous aurons le droit d'imposer la doctrine religieuse, non moins que les effets qu'elle est seule à produire en de telles circonstances, avec une pareille intensité.

Tout entier à son hypothèse, M. de Rochas, guidé par les contractures, a voulu établir une carte des courants qui sont dits intérieurs au corps humain ; mais il avoue n'avoir point obtenu les résultats espérés, et n'avoir pu déterminer la loi qui les régit ».

Il a fait une découverte, toutefois, et il nous en fait part en ces termes : « J'ai constaté que les courants naturels horizontaux *changeaient de sens* par le seul fait que le sujet *retenait sa respiration*. — On a vu que c'est justement par ce procédé que les Orientaux produisaient la lévitation. » — Voici le procédé auquel il est fait allusion : « Par le *Kumbhara*, le corps humain devient *plus léger que l'air* » — Or,

1. Forces non définies.

le Kumbha-yoga, explique notre auteur, est un exercice religieux consistant à clore le nez et la bouche pour retenir son haleine. Le secret est révélé ; on verra, désormais, la lévitation devenir phénomène courant, que la science se fera un honneur de vulgariser, ne fût-ce que pour discréditer les pratiques superstitieuses de la Théocratie.

L'auteur de *Forces non définies* croit l'hypothèse *acceptable* : « Il n'est point absurde de supposer que l'organisme humain *peut* développer, en *certains* cas, et sous *certaines* latitudes, des courants qui, parallèles au grand courant terrestre, et de sens contraire, en seraient repoussés avec une force *suffisante* pour *contrebalancer* le poids du corps... En des matières si obscures les hypothèses les plus hasardées peuvent guider le chercheur¹. »

Sous nos latitudes *moins favorisées* — et c'est pourtant là qu'on trouve des extatiques qui s'élèvent en l'air — M. de Rochas a tenté l'expérience : Il fait retenir la respiration à ses sujets, au point de redouter la syncope, et il n'obtient rien : « Je suis cependant obligé de reconnaître qu'avec les instruments *grossiers* dont je dispose, et la crainte de causer des accidents au sujet, je ne suis point parvenu à reconnaître une *modification quelconque* dans son poids en l'empêchant de respirer². »

Le colonel y renonce, mais non sans conseiller la modeste expérience que voici : « Suspendre une bobine sous le plateau d'une balance, l'équilibrer bien exactement et voir si le poids se modifie en renversant le courant qui traverse le fil³. »

M. de Rochas, qui a ses entrées dans tous les cabinets de physique de province et de la capitale, n'a pas été à même de faire ces expériences en de bonnes conditions, et de les mener à bien. Il lui manque une balance de précision !

Le théologien Gœrres explique le phénomène par un déplacement du centre de gravité ! Dans un autre endroit, il dit plus poétiquement : « C'est alors l'oiseau qui se développe

1. *Forces non définies*, p. 260 et suiv.

2. *Loc. cit.*

3. *Id.*

dans l'homme, et il s'envole joyeusement vers la lumière¹. »

Cette opinion est aussi scientifique que le Kumbha-yoga, mais pas davantage.

La vraie science n'admet point ces hypothèses que M. de Rochas reconnaît « hasardées » et dont il plaide seulement la « non-absurdité ».

« Il est impossible qu'un corps s'élève de terre et plane dans les airs contrairement aux lois de la pesanteur », dit Figuier.

« Jamais, écrit Littré, dans les amphithéâtres et sous les yeux des médecins, un mort ne s'est relevé... Jamais, dans les plaines de l'air, aux yeux du physicien, un corps ne s'est élevé contre les lois de la pesanteur². »

Benoît XIV avait donc raison de résumer ainsi l'opinion des anciens : « *Naturaliter dari non potest quod corpus a terra sublevetur.*³ »

Chanoine GOMBAULT,

Docteur en philosophie.

1. *Théol. myst.*, ch. xxiii.

2. *Introd. à la « Vie de Jésus par Strauss ».*

3. *De Can. Sanct.*, l. III, ch. xlii, n. 3.



Souvenirs de Cochinchine

La relation suivante nous a été adressée par un vénérable missionnaire, aussi distingué par son esprit d'observation, fin et délicat, que par son sens critique remarquable.

I. — Maison hantée

C'était par une belle soirée de la fin de janvier 1877 que j'arrivais à B.-H..., vers les 5 heures. J'y venais remplacer un de mes confrères, obligé par les nécessités de son ministère de s'absenter de chez lui, pendant une semaine.

Depuis quelque temps, à plusieurs reprises, le bruit avait couru que le presbytère, où j'allais passer huit jours, était devenu le théâtre de manifestations extraordinaires : la nuit, on entendait des coups frappés dans les murailles ou sur le plancher ; parfois on entendait comme le galop d'un troupeau traversant la maison ; il y tombait des pierres, les portes et fenêtres étant fermées, sans que jamais l'on vit la main qui les lançait.

Après qu'on eut parlé de ces faits, après que chacun eut dit son mot et qu'on eut même en passant plaisanté le missionnaire résidant au presbytère, où se produisaient ces manifestations extravagantes, le silence s'était établi, on n'en parlait plus. Tout avait été dit, comme en pareil cas : hallucinations, imagination désordonnée, exaltation de poète... que sais-je ? Telles étaient les raisons que la sagesse de tout le monde avait trouvées, pour se rendre compte de faits si peu raisonnables.

Me voilà arrivé après une journée de barque, bien content d'être enfin rendu à destination.

A peine arrivé, je me mis au bureau de mon confrère, pour écrire un billet à un fournisseur et me faire envoyer quelques provisions pour le souper.

J'étais en train d'écrire, toutes les portes et fenêtres encore

fermées, quand j'entendis, derrière moi, le bruit d'une pierre qui venait de tomber sur le parquet, là, à trois pas, au beau milieu de la chambre : c'était un grand morceau de tuile de 20 à 25 centimètres carrés...

Je ne m'émeus pas pour autant et je continue tout tranquillement à rédiger ma commande : pendant que je plie mon billet, et avant que j'aie appelé quelqu'un pour le porter à son destinataire... clac ! voilà un autre grand morceau de tuile qui tombe devant moi, auprès du premier. En haut, rien. J'examine avec soin la toiture : elle est absolument intacte, pas une tuile ne manque, pas la plus petite ouverture au toit... et puis, ces grands morceaux de tuile qui sont là, sur le parquet, sont de dimension telle, qu'il faudrait un grand trou dans la toiture pour les laisser passer.

Je ne me tourmente pas longtemps : « Si cela t'amuse, tu sais ? ne te gêne pas ! » Ces paroles furent adressées au lanceur de tuiles, quel qu'il fût, et, cela dit, j'appelai un boy et envoyai ma lettre.

Je me disais à part moi, moitié riant, moitié sérieux : « Tant que les projectiles ne me tomberont pas sur la tête, je n'en aurai cure. » Cependant je ne tenais pas le moins du monde à servir de cible au bombardier invisible, qui aurait pu me mitrailler de toutes les tuiles cassées de l'arrondissement de B.-H... et de tous les arrondissements voisins.

Jusqu'au souper, rien.

Après souper, je pris un livre et me mis à lire jusque vers 9 h. 1/2, moment où j'allai me coucher.

La chambre où j'allais passer la nuit était une toute petite pièce : 3 m. 50 environ dans un sens, 2 m. 70 dans l'autre.

Dans un angle, un lit composé d'un cadre garni d'un treillis de rotin sur deux chevalets : une natte, une couverture, un mauvais traversin, voilà de quoi dormir mieux qu'un prince ! deux chaises de deux styles différents, une table du temps de Philémon et Baucis, c'est tout le mobilier. Un des longs côtes de la chambre est séparé d'une véranda extérieure par une cloison qui ne monte pas jusqu'à la toiture : la partie supérieure de cette cloison est constituée par un treillis de lattes, sur une hauteur de 60 centimètres à peu près :

cette disposition facilite la circulation de l'air et laisse pénétrer la lumière. Le parquet de la chambre est absolument nu. Cette nuit était une nuit de pleine lune resplendissante. Ma chambre, grâce au treillis de la cloison, était éclairée *a giorno*. Je pouvais distinguer les moindres détails des objets qui s'y trouvaient...

Enfin, je vais bien dormir!... Me voilà sur le lit... Je comptais sans mon... Vous allez voir ce que je veux dire :

Il y avait peut-être cinq minutes que j'étais couché, quand j'entendis courir sur le parquet... Bon ! un rat ! deux rats!.. une demi-douzaine de rats!...

Ah ! mais ça ne peut pas durer ainsi ! Je me mets sur mon séant. J'entends toujours courir, mais, de rats, pas l'ombre : cela courait, courait toujours, et je ne voyais rien : *ce qui* courait là était plus gros qu'un rat... Je le suis de l'oreille, ce coureur que je ne puis voir ; le bruit de ses pattes frappant le parquet est très retentissant, très clair, très distinct, tellement que, d'après la direction du bruit, je puis dire : la bête est ici... elle est là ; puis, la voilà encore plus loin... puis, la voilà qui revient... etc...

« J'y suis ! » Je me rappelle que la maison est hantée... J'assiste à une visite de l'être qui vient ennuyer les gens pendant la nuit...

Plus d'envie de dormir!.. Je suis des mieux éveillés, très calme et décidé à examiner les faits le mieux que je pourrai...

On courait donc toujours... Qui on ? — Si vous le savez, je vous serai bien obligé de me le dire.

On courait indéfiniment. — comme au manège... Cela ressemblait au pas d'un caniche de moyenne taille, lancé à fond de train. Voici maintenant la piste suivie : le toutou, — si toutou il y a, — courait par le milieu de la chambre parallèlement au lit : puis arrivé au delà du pied du lit, il faisait un demi-tour à droite, revenait sur ses pas, mais en passant sous le lit, d'un bout à l'autre : comme la tête du lit touchait au mur, il fallait que le coureur sortît de dessous le lit, par le côté. pour recommencer un autre tour.

J'entendais bien, mais je ne voyais rien.

Je me tenais couché sur le côté, et sur le bord du lit, le coude au bord du lit, la tête sur la main.

Vous pensez bien qu'au bout d'un quart d'heure je commençais à m'énervier. — Je m'étais imposé de laisser faire et de ne rien dire. Je laissai le coureur aller tant qu'il voulut, et ne desserrai pas les lèvres...

« Nous allons voir, pensai-je, ce que cela va devenir! »

Avant d'aller plus loin, que l'on me permette de signaler deux observations que je fis alors :

1^o Un toutou lancé à toute vitesse aurait, en deux bonds, franchi les 3 m. 50 qui constituaient la longueur de ma chambre. Or ici le rythme de la course était très rapide, mais l'avance, le mouvement en avant du coureur, était très lent. Au lieu de franchir les 3 m. 50 en deux foulées, mon toutou invisible en faisait au moins vingt — au grand triple galop.

Il y avait là un manque de proportion entre la rapidité des mouvements et la lenteur relative de la course.

2^o Avez-vous quelquefois vu un maître chat occupant ses loisirs à se faire les griffes sur le siège d'une chaise en paille ou en jonc? Il allonge ses pattes à toute leur longueur; il écarte les doigts autant qu'il peut les écarter: il exhibe tout ce qu'il a de griffes et les enfonce avec délices dans les pailles de la chaise, qu'il arracherait ensuite sans pitié ni miséricorde, si un coup de balai ne venait à temps le rappeler au respect du bien de son prochain.

J'ai dit que le parquet de la chambre était absolument nu. Or chacune des pattes de l'X, qui courait là devant moi, semblait enfoncer des griffes dans une natte épaisse qui aurait recouvert le plancher, et, en se relevant dans le mouvement rapide de la course, arracher, déchirer les brins de jonc de cette natte, comme notre chat de tout à l'heure. C'était un bruit très caractéristique que j'eus tout le temps d'observer à mon aise.

Je ne remuais toujours pas; je ne disais toujours rien.

Alors, on va essayer d'une autre manœuvre! Attention, s.v.p.

Si vous avez à rouler un long tapis, un tapis d'escalier par exemple, il y a deux manières de s'y prendre. Le tapis est là étendu devant vous : vous vous baissez, vous saisissez le

bout du tapis et le roulez sur lui-même, en avançant de plus en plus jusqu'à l'autre bout. Le tapis ne bouge pas : c'est vous qui allez vers le tapis.

Il y a une autre manière de procéder, que voici. Vous vous mettez à genoux à un bout de votre tapis ; vous en roulez un bout jusqu'à longueur de bras, puis, vous saisissez des deux mains, une à chaque bout, le rouleau commencé, et vous attirez tout le tapis vers vous : vous en roulez une autre longueur comme la première fois, et recommencez la même manœuvre jusqu'à ce que tout le tapis soit roulé.

Dans cette seconde méthode, c'est le tapis qui avance vers vous, tandis que vous ne bougez pas de place. De plus si l'on veut y faire attention, on entendra un bruit caractéristique : le bruit du tapis trainé sur le parquet.

Ceci posé, revenons à notre coureur, essoufflé sans doute, et qui va trouver une autre tactique, pour agacer son homme.

Il ne court plus... il est maintenant à genoux sur le parquet au pied de mon lit, et va rouler, d'après la seconde méthode ci-dessus décrite, non pas un tapis de laine ou de coton, mais une longue natte de jonc comme celle qu'on fait dans le pays... Cela dura, mettez au moins vingt minutes, et cent mètres de natte. J'entendais admirablement ce trainage de la natte sur le parquet, sous mon lit, et le bruit du rouleau de plus en plus gros, et retombant sur le parquet, de plus en plus lourdement, à chaque fois que la natte avait été attirée.

Cela devenait ennuyeux!...

Mais voilà que ce travail est terminé et... la course recommence comme tout à l'heure : cette fois, elle se fait en sens inverse : on entre sous le lit par la partie haute, là, sous mon nez : puis, on sort de dessous le lit, par le pied du lit, et l'on revient par le milieu de la chambre parallèlement au lit, pour recommencer sans cesse le même manège. Je refais, à propos de cette seconde course, les mêmes observations qu'à la première, à savoir : manque de relation entre la rapidité des mouvements et la lenteur relative du déplacement du coureur : puis déchiquètement d'une natte par les griffes de l'animal que j'entendais courir, sans qu'il y eût la moindre natte sur le parquet...

Cela allait toujours et menaçait de ne plus finir, quand, à un tour, le toutou, au lieu d'entrer sous le lit, comme précédemment, s'arrêta net, et là, à 15 centimètres de ma figure — on se rappelle que j'étais couché sur le bord du lit, la tête appuyée sur la main gauche, — j'entendis les deux pattes de devant du caniche tomber sur le bord du lit, comme pour y prendre appui et s'élancer sur moi...

Brrr!... ce n'était plus un jeu!... D'un vif mouvement de recul, je me rejette en arrière vers la muraille, et je lance en avant un énergique signe de croix, en disant tout haut : « Mon Dieu, ne me laissez pas dévorer par cette sale bête-là ! » Jamais improvisation ne sortit plus naturellement des lèvres d'aucun orateur. — Je suis à grosses gouttes, et le cœur me battait plus vite qu'à l'ordinaire.

Ce fut tout... pour le moment !

Je ne fus pas long, à me ressaisir, et je finis, *malgré qu'il en eût*, par m'endormir...

Il y eut un retour, comme une vengeance : à 1 heure du matin, je fus réveillé en sursaut par un bruit formidable, quelque chose comme le tonnerre d'une avalanche d'un millier de mètres cubes de roches, qui, du haut d'une montagne, serait tombée sur la maison. — Que se passe-t-il ? Je me lève d'un bond ; j'allume la lampe et parcours la maison... Rien... que le silence de la nuit!... aucun objet n'est dérangé!.. les cricris font leur musique dans le jardin, et, tout là-haut, dans les profondeurs du ciel, la lune me regarde avec le calme que vous lui connaissez, et semble me dire : « Tu vois bien que tout est tranquille ! va donc te coucher ! »

C'est ce que je fis...

On apprit par la suite que les païens de la localité, voulant faire partir le missionnaire, dont la présence les gênait, avaient eu recours à un sorcier, qui leur avait promis de le forcer à s'en aller avant un mois. — Le but ne fut pas atteint, et à la longue les bruits finirent par cesser complètement.

II. — Maléfice cambodgien

A l'occasion de l'un des jubilés qui furent accordés dans le dernier quart du dix-neuvième siècle, plusieurs missionnaires étaient réunis dans une des chrétientés de la mission de Cochinchine occidentale. Ils étaient venus aider leur confrère, chargé du soin de cette chrétienté, à donner les exercices d'une retraite aux chrétiens, et les préparer à recevoir la grâce du jubilé.

Le deuxième jour de la retraite, l'un des missionnaires voit venir à lui un Annamite, qui le prie de vouloir bien l'écouter : il a quelque chose d'important à dire.

Le missionnaire accueille cet homme avec bienveillance, et lui demande quel est l'objet qui l'amène.

— Père, dit l'Annamite, je suis un nouveau chrétien : j'ai reçu le baptême il y a quelques années. La paroisse que j'habite n'est pas de la mission de Cochinchine : elle dépend de la mission du Cambodge. J'ai entendu dire que les Pères étaient ici pour le Jubilé ; je suis venu parce que je suis bien malheureux : je viens vous demander conseil et secours.

— Va, va toujours, dit le Père. Dis ce que tu as à me dire, je t'écoute.

— Après mon baptême, tout allait bien et j'étais content, quand m'est arrivée une fâcheuse affaire qui a tout gâté, et depuis je suis malheureux.

« J'habite avec ma famille à une journée de marche d'ici. Je ne suis pas riche : je possède quelques terres dont le produit suffit à nous faire vivre, moi et les miens. Je n'ai jamais voulu faire tort à personne et je suis en bonnes relations avec tout le monde.

« Mais voilà que l'un de mes voisins eut l'idée d'agrandir son domaine à mes dépens, en déplaçant les bornes qui indiquaient la limite de ses terres et des miennes. M'étant aperçu du fait, je fis à cet homme les observations que je devais lui faire, et le priai de remettre les bornes à leur ancienne place : à mes observations il répond par des insolences, passe tout de suite

aux injures, et, non content de s'adresser à ma personne, le voilà qui, à la manière païenne, prononce les plus abominables exécutions contre mes ancêtres, jusqu'à la huitième génération !

« Etre volé effrontément, c'est dur !

« Etre, après cela, comme compensation, ignoblement insulté, tourné en dérision, c'est insupportable !

« Mais encore entendre mes ancêtres mis en cause, et traités comme les derniers des misérables, c'était mettre le comble à la plus criante des injustices !...

« Tout cela m'exaspéra au delà de ce que vous pouvez imaginer.

« Impossible à moi, pauvre *nhâ qué* (paysan), de chercher à rappeler au sentiment de la justice cet homme riche, et orgueilleux en proportion de ses richesses.

« Il me défia de l'attaquer devant les mandarins : il connaissait son monde ! Je serais écrasé !...

« J'aurais dû me résigner et subir mon sort : comment fuir l'inévitable ?

« Mais la colère me fit perdre toute raison. Le lendemain, je déposai une plainte contre mon voleur : c'était le chevreuil qui réclamait contre le tigre ! Le chevreuil, c'était moi.

« Quelques amis essayèrent bien de me dissuader de poursuivre cette affaire : « Mon adversaire était riche, puissant, « avait de belles relations..., moi, je n'étais qu'un pauvre « *dân* (homme du peuple traitable et corvéable à merci), « à qui personne ne ferait attention... je serais mis en « pièces... etc..., je serais battu, je serais volé, j'aurais « tous les torts... etc..., etc... »

« C'était la raison : mais parlez donc à un sourd ! Je me leurrais d'un fol espoir qu'on me rendrait justice, et, malgré mes sages amis, je soutins mon accusation. On plaida... Je fus condamné, volé, ridiculisé, et dus payer les frais du procès !

« Rien ne peut vous faire comprendre la rage qu'alluma en moi cette inique sentence !

« Empoisonner mon ennemi, brûler sa maison étaient des moindres projets de vengeance qui me hantaient, et ne me

laissaient en repos ni jour ni nuit. Mais pourtant il fallait être prudent!.. je ne voulais pas me compromettre!.. je trouverais une occasion... En attendant, je chercherais un plan de vengeance qui pût réussir, sans m'exposer à de fâcheuses conséquences... Mais d'une manière ou d'une autre je serais vengé! Je ne vivais plus que pour cela : tout à ma passion!

« J'en étais là depuis assez longtemps, quand le moyen de satisfaire ma vengeance se présente à moi : je le saisis avidement... je serais vengé!.. et mes ancêtres avec moi!

« Un beau matin, je me mis en route, et, loin de chez moi, allai trouver un *thay-phap* (sorcier), dont maintes fois j'avais entendu parler...

« Il me reçut tout de suite.

« Sans préambules inutiles, je lui demande ce que cela coûterait pour me venger d'une personne, qui, contre toute justice, m'avait causé un grave dommage, d'un ennemi que la justice même était impuissante à atteindre.

« Mon *thay-phap* me répondit, sans sourciller, le plus tranquillement du monde, que pour 12 piastres j'aurais ce que je désirais.

« — Voici les 12 piastres, lui dis-je en les lui comptant, « 12 belles piastres bien sonnantes et de bon aloi. »

« Le *thay-phap* prend les piastres, et va à un vieux coffre, où il cherche quelque temps, puis revient avec divers objets, dont voici la description :

« Il apportait plusieurs plaques de zinc, irrégulièrement coupées; elles étaient de dimensions inégales, oblongues, les unes de la grandeur de la main, les autres plus petites.

« Il apportait encore deux morceaux de bois, taillés grossièrement, deux éclats de bois plutôt, arrachés d'une bûche avec une serpe : aucune tentative n'avait été faite pour en faire disparaître les inégalités : c'était aussi fruste que possible; ils étaient vers le milieu de leur longueur de la grosseur du doigt, et s'en allaient plus ou moins en pointe vers les deux bouts.

« Ces éclats de bois pouvaient avoir : l'un, de 20 à 25 centimètres de long, l'autre était un peu plus court.

« Enfin, un troisième objet accompagnait les autres : c'était

une sorte de cordon composé de gros fils de coton tordu, qu'on aurait grossièrement et sans aucun art tressés ensemble : la longueur de ce cordon était d'environ un mètre.

« Sur les plaques de zinc avaient été tracés des caractères chinois, un caractère par plaque. Sur une plaque, c'était le caractère du mot *tête* ; sur une autre plaque, le caractère du *poumon* ; puis, le caractère du *cœur* ; puis, le caractère du *foie*, puis des *entrailles*. Ces caractères semblaient avoir été faits avec un clou, et leur forme, quoique très reconnaissable, n'aurait jamais fait la réputation d'un artiste à celui qui les avait tracés.

« Ces objets ayant été apportés par le *thay-phap* furent déposés sur une table qui se trouvait là. Le sorcier enroula alors le cordon autour des deux bâtonnets ci-dessus décrits. Cela fait, il saisit de la main gauche la plaque portant le signe de la tête ; de la main droite, il prit les bâtonnets arrangés comme il vient d'être dit, et, s'en servant comme d'un poignard, il frappa la plaque de zinc.

« — Tu feras ce que tu m'as vu faire, me dit-il. Si tu veux frapper à la tête, prends la plaque de la tête : si tu veux frapper au cœur, prends la plaque du cœur... etc... etc... et ton ennemi sera frappé où tu auras voulu qu'il soit frappé. »

« Armé de la sorte je revins chez moi. Je ne parlais à personne de ce que je venais de faire, ni de mes projets de vengeance.

« Le soir venu, la nuit faite, sans que personne se doutât de rien, je pris la plaque qui portait le caractères des *entrailles*... Je ne comptais pas trop que le procédé que j'allais employer tuerait mon homme, mais j'espérais fortement que cela lui donnerait une sérieuse colique, à le faire hurler... Je frappai un bon coup. — Va donc!... arrive que pourra!...

« Qu'arriva-t-il?... Il arriva que le surlendemain tout le monde apprenait que mon voleur était mort d'un mal de ventre, qu'aucune médecine d'aucun médecin du pays n'avait pu guérir.

« J'étais trop vengé!... Je fis le mort et ne dis rien...

« Mais ma conscience, depuis ce jour-là, ne me laisse pas un moment de repos. »

Le missionnaire demanda à l'Annamite s'il avait encore chez lui les instruments de maléfice que le *thay-phap* lui avait donnés.

— Oui, Père, je les ai encore.

— Va me les chercher.

Cet homme partit : il ne fut de retour que le lendemain soir, portant les plaques, les bâtonnets et la grossière tresse de coton...

Celui qui écrit ces lignes a eu en sa possession ces instruments de maléfice, qui n'ont plus servi à personne.

Le récit qu'on vient de lire, il le tient du missionnaire, son confrère, à qui s'était adressé l'Annamite repentant.

C. B.



L'APOCALYPSE ET LE PÉRIL JAUNE

J'ai fait paraître, en 1900, *La Clef de l'Apocalypse*¹, d'après des notes que j'avais rédigées pour moi ; sur les instances du chanoine Brettes, j'en composai un petit opuscule, qui parut avec une lettre très élogieuse de ce dernier, pour l'application que j'en faisais aux temps présents, et une de M. l'abbé Vigouroux, visant surtout ma traduction de grec en français, qui me valut les éloges des hellénistes, car, au lieu de ce style incompréhensible, dont on avait, à l'imitation de Lemaistre de Sacy, enveloppé et obscurci la belle prophétie de saint Jean, le texte en était clair, littéral et français.

L'obscurité légendaire de ce livre, qui fit toujours partie des *livres canoniques* de l'Église, tenait à plusieurs causes.

Certes, la beauté des cantiques célestes, de la Jérusalem nouvelle, l'épithalame des noces de l'Agneau avaient fait l'admiration de Bossuet ; Holzauser y avait entrevu quelques clartés ; mais la clef de toute prophétie se trouve dans l'accomplissement des faits eux-mêmes.

Quand un certain nombre furent accomplis, en rapprochant la sixième coupe, le sixième sceau et la sixième trompette, on s'était aperçu que les faits prédits étaient les mêmes, et que tous avaient trait, pour la fin de cet Age, à la préparation et au règne de l'Antéchrist, suivi de son extermination dans la plaine d'Armagedon.

On fit le même rapprochement pour les cinq écoulés, et on trouva la même concordance, et, de plus, une application frappante avec les événements correspondants de l'histoire.

Les symboles des scorpions dévastateurs, de la peau noircie par la famine, de la nation juive nourrie d'absinthe par l'invasion du roi de Babylone, se retrouvaient dans Jérémie, applicables à des faits identiques de l'Ancien Testament ; et, dans

1. Chez Bloud et Barral éditeurs.

Ezéchiél, se rencontrait celui de l'extermination de l'armée de Gog et de Magog et des oiseaux du ciel appelés à dévorer ses restes. Même dans les épîtres du début de l'Apocalypse on trouvait des conseils, dans chacune, applicables à chacun des Ages correspondants.

La clef était trouvée : cinq Ages étaient connus, le reste était applicable au sixième et au septième, mais ce dernier, très court sur la terre, devait se terminer au ciel.

Le premier visait l'Age des persécutions romaines ; le second, l'hérésie d'Arius ; le troisième, la destruction de Rome et le triomphe des barbares ; le quatrième, âge de foi dans l'Eglise d'Occident, était en Orient celui du schisme grec, puni par l'invasion de Mahomet ; le cinquième, le protestantisme, puis le philosophisme, qui déchainent la Révolution ; le sixième, l'organisation de l'armée du mal ; le septième, le triomphe de l'Eglise.

Indépendamment de la clef des sept Ages, le texte grec du Nouveau Testament, dont se sert la commission biblique nommée par Léon XIII et continuée par Pie X, pour l'interprétation des textes, a apporté son contingent de clarté¹.

Or la plupart du temps on n'avait travaillé que sur le texte latin.

D'autre part, dans l'ordre surnaturel, Dieu nous cache l'avenir, quand sa prédiction peut nous conduire à une fausse sécurité : Veillez et priez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. Dans les commencements de l'Eglise, Dieu ne voulait pas qu'on se désintéressât du zèle et de l'action, en sachant le temps que le monde devait durer. Il y avait même inconvénient à ce que les Romains sussent que les chrétiens avaient en mains un livre qui prédisait la fin de leur empire et la désolation de leur ville, désignée sous le nom de grande Babylone.

1. Ce ne sont pas seulement les mots employés, comme *apocalypsis*, révélation, *alpha et oméga*, le commencement et la fin, l'article qui spécifie mieux la pensée et n'existe pas en latin, l'accusatif, sous entendu *kata*, le sens dérivé des mots au temps de la basse grécité, où écrivait saint Jean, comme *astér*, pour désigner flambeau, les flambeaux de l'Eglise, les apôtres et les pasteurs, *angelos abyssou*, l'envoyé de l'abîme, mais *Maometis*, qui est le nom de la bête, *Apostatès*, qui en est la figure, pour les Grecs qui se servaient de leurs lettres en guise de chiffres, et ces deux noms, lus en chiffres, faisaient 666. (xiii, 18.)

Quand les temps prévus par l'esprit de lumière et de vérité sont accomplis, Dieu enlève peu à peu les voiles qui couvraient l'avenir, pour prouver sa prescience, et sa providence qui veille toujours sur nous.

Sommes-nous à l'un de ces moments prévus?

Pendant vingt ans, j'ai observé ce qui se passait. Mêlé à toutes les grandes œuvres de mon époque, voyant les événements qui se déroulaient autour de moi, les mœurs du temps, entendant les discours non seulement des orateurs catholiques, mais d'économistes et de statisticiens de grand mérite et qui n'étaient pas catholiques, voyant l'état des esprits, le but vers lequel on poussait et auquel aboutissaient les guerres et les révolutions, je voyais tout se ranger à la place marquée dans le cadre qu'avait tracé l'Aigle de Pathmos.

Relisais-je les épîtres dues à la plume des apôtres? j'y voyais que les hommes des derniers temps ne pourraient supporter aucune autorité légitime, et auraient les yeux pleins d'un péché qu'ils ne cesseraient jamais. Or l'autorité du père de famille est méconnue, celle de l'Etat discutée, l'utilité d'une patrie contestée. L'argent est tout, et l'autorité de Dieu n'est plus respectée. La licence prend des proportions effrayantes: on sent que les esprits impurs sont déchainés dans le monde. Pie X lui-même a reconnu, dans une de ses premières encycliques, ces signes tracés par les apôtres pour les derniers temps.

Voulez-vous d'autres bases? L'Antéchrist ne viendra que quand il n'y aura plus de foi sur la terre, a dit Notre-Seigneur, quand l'apostasie sera consommée, a dit saint Paul. — Or c'est à cela que travaillent activement la franc-maçonnerie et la juiverie: à cette puissance qui prépare les voies, il est donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre (xiii, 7); elle parle avec hauteur, d'une manière blasphématoire: elle a été entrevue par Daniel (vii, 8, 20, 21); elle est extraordinairement intelligente, et le pouvoir lui est donné sur toute tribu, tout peuple, toute langue et toute nation; elle prépare la venue de la seconde bête, qui s'élève par les conquêtes et finit par ne plus faire qu'un avec elle.

Tout est par sept dans l'Apocalypse; il y a aussi sept

tableaux. Suivons-les dans l'ordre où ils sont présentés pour le sixième Age.

D'abord, la sixième épître (III, 10) nous parle de la grande épreuve, qui doit venir éprouver les habitants de la terre sur toute la surface du globe.

Au sixième sceau, les grands hommes disparaissent, le monde est ébranlé, les rois, les grands, tous les hommes forts cherchent un refuge dans les cavernes et les pierres des montagnes (VI).

Et, comme un châtiment de Dieu ne vient jamais sans sa miséricorde, le retour d'Elie et d'Hénoch pour faire appel aux dernières bonnes volontés, et réunir les derniers élus (VII).

Le chapitre IX, à la sixième trompette, va être **plus explicite**. Le sixième ange **délie** les quatre émissaires enchaînés sur le grand fleuve de l'Euphrate, qui s'élancent avec une cavalerie de deux cents millions d'hommes et doivent tuer le tiers des hommes. Daniel a vu deux hommes, l'un en deçà du Tigre (c'est *Maométi*s, nous le savons déjà), l'autre au delà ¹. Nous voyons celui-ci maintenant : c'est une invasion asiatique qui se prépare, et elle a des cuirasses et des canons décrits par le prophète : *de leurs bouches s'échappent le feu, la fumée et le soufre*. Elle tue le tiers des hommes, comme il lui en a été donné l'autorisation, et les autres ne se convertissent pas. (IX, 13 à 21.)

Jésus-Christ offre l'évangile éternel au monde, et, sur son refus, prédit que la fin est proche (X, 1 à 7) ².

Les deux témoins prêchent alors pendant trois ans et demi, sont ensuite mis à mort, ressuscitent à la vue de leurs ennemis, et, d'un seul coup, nous passons à la vie de l'éternité (XI).

Nous arrivons au quatrième tableau (XII). L'Eglise apparaît avec son auréole de douze apôtres, et l'empire romain, sous la forme du dragon, qui s'apprête à dévorer son fils aussitôt né : alors une lutte s'engage entre saint Michel et ses anges, et la cité du mal, représentée par Satan et ses anges, qui ne prévaut pas et dont les autels sont renversés.

1. Dan., XII, 5.

2. Dan., XII, 7.

Julien continue la persécution jusqu'à ce que la terre ait recouvert sa dépouille mortelle; elle dure trois ans un quart, et Satan vaincu déchaîne de nouvelles fureurs en Perse, puis s'arrête sur les bords du golfe Persique, d'où nous le verrons repartir ensuite.

La sixième tête de l'hydre, qu'on croyait frappée à mort revit, au chapitre suivant (xiii). L'empire romain renaît dans la littérature, le théâtre, les beaux-arts; il inspire à nouveau les vues des hommes politiques. Il prépare l'omnipotence du conquérant asiatique, dont le nom est donné à la fin du chapitre, désarme l'Europe, la déchristianise, et emploie son influence et sa force pour assurer son règne et l'imposer.

Pendant la persécution, nous revoyons la prédication des deux témoins, les 144.000 qui chantent le cantique de leur triomphe au ciel. Puis, la terre est moissonnée et vendangée (xiv).

Le septième tableau paraît sous un nouveau décor : le châtiment final des persécuteurs.

A la première coupe, l'empire romain est ulcéré, ravagé par les pestes, les inondations, les famines, les contestations sanglantes entre les aspirants à la pourpre romaine et les révoltes extérieures.

A la seconde coupe, l'arianisme s'affaiblit, il est comme le sang d'un mort, comme la montagne en feu au milieu de l'eau, et disparaît entièrement.

A la troisième coupe, Rome est frappée, détruite; pendant quarante jours, elle est la demeure des hiboux et des vautours.

A la quatrième, l'Eglise grecque, qui a adhéré aux hérésies, trahi les croisés, refuse d'acquiescer au Concile de Florence et de rentrer dans l'unité, est punie par l'invasion de Mahomet.

La cinquième marque tous les maux déchaînés par l'hérésie de Luther, de Calvin, le philosophisme ensuite, et dont la Révolution a été le couronnement.

Le sixième ange — et c'est là, si l'interprétation est juste, ce qui nous intéresse particulièrement — verse sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate, et son eau est desséchée, pour ouvrir la voie aux rois d'Orient.

Voilà la grande plaie de cet âge, qui est le nôtre ! Trois esprits impurs sortent de la bouche du dragon, du faux prophète et de la bête ; et vont vers les rois de toute la terre, pour les assembler au combat du grand jour du Dieu Tout-Puissant, et il les réunit dans la plaine d'Armagedon. Ici des fléaux de tout genre terminent le monde (xvi).

Deux chapitres (xvii et xviii) dépeignent ensuite la désolation de Rome, après son châtement. Puis nous voyons le Verbe de Dieu, accompagné de l'armée céleste, qui vient tirer vengeance de ses derniers ennemis et les juger.

Tableau final : le règne terrestre de l'Église, établi, fondé pour mille ans, après lesquels Satan est délié, et va convoquer les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, pour les assembler au combat, eux dont le nombre est comme le sable de la mer, et qui rappellent les 200 millions de cavaliers de la sixième trompette (xx).

Ils sont exterminés par le feu du Ciel, et le livre finit par le triomphe de la Jérusalem céleste.

Vous me demanderez ce que c'est que l'Antéchrist après cela ? Je viens de vous le montrer : les peuples idolâtres de l'Asie, eux dont le nombre est comme le sable de la mer, qui se jetteront sur le monde chrétien ; l'Islam, que l'Europe maintient aux portes de l'Asie, et qui prendra part au charnier et aux persécutions violentes ; les complices en Europe, qui nous désarment et préparent nos défaites.

Jugeons humainement. Que manque-t-il à ces peuples pour secouer le joug de l'Europe, qui prétend les assujettir ?

Des armes ? On en fond pour eux en Allemagne et en France, et il est dit que celui qui combat par l'épée périra par l'épée. Nous avons appris aux Japonais la stratégie de Napoléon, qui leur a servi à battre les Russes.

Des richesses ? Il n'est pas un rentier, un banquier, un capitaliste qui ne soit prêt à leur prêter. Tous les jours, on leur accorde des conventions commerciales, entièrement à leur profit¹.

1. Deux jeunes gens, dans une école de commerce, ont été reçus avec les plus grands éloges : ils avaient soutenu comme thèse que l'avenir commercial était à la Chine et au Japon, et que nous devions y transporter nos industries. Voilà la tendance !

Il y a, disait M. Edmond Théry, dans une conférence à l'*Association de l'industrie et de l'agriculture françaises*, douze sortes de mines inexploitées en Chine, des salaires qui défient ceux de toute la terre, des ouvriers endurants et adroits : ils ont effrayé les nations qui les ont utilisés, car aucun ouvrier indigène ne peut plus gagner sa vie là où ils travaillent.

Le régime monétaire actuel, de l'étalon d'or en Europe et de l'étalon d'argent en Asie et dans presque toute l'Amérique, que nous avons étudié avec les délégués des puissances européennes, est conçu de façon à développer l'agriculture et l'industrie de tous ces peuples, qui acceptent des paiements en argent, quand nous les exigeons en or.

Les idées belliqueuses manquent-elles? La moitié des finances du Japon, depuis le traité de Simonosaki jusqu'à la guerre russo-japonaise, fut consacrée aux armements.

Le Japon travaille activement la Chine par des journaux pour la militariser.

Des idées de révolte se sont déjà manifestées à Sydney et à Bombay, et l'Angleterre s'assure des possessions africaines, en prévision de la perte éventuelle des Indes dans l'avenir.

Les chemins de fer leur manquent-ils? La Russie a consacré une grande partie des milliards prêtés par la France à la construction des chemins de fer du Caucase, de la Sibérie et de la Mandchourie, qui a déjà assuré la première défaite européenne ; Guillaume II poursuit, avec le Sultan, la construction du chemin de fer de Bagdad, déjà établi, disait M. de Meurville dans le *Soleil* du 20 juillet, dans une partie de l'Asie Mineure ; on se heurte, pour le continuer, à des rochers, à des parcours difficiles, et l'Allemagne a absolument besoin de la France, afin d'avoir quelques centaines de millions, qui lui manquent. Il démontrait que c'était ce qu'il y avait de plus contraire aux intérêts de la France de s'y prêter.

Une fois relié au golfe Persique, un service de bateaux allemands aurait le record de vitesse sur les Anglais, pour se rendre aux Indes. Une autre ligne est prévue pour rejoindre la Chine.

De telles entreprises ont fait périlcliter notre agriculture et

notre industrie, en déchainant des concurrences contre lesquelles il était impossible de lutter, et ont alimenté les bénéfices de la spéculation cosmopolite, dont les puissants leviers sont dans la main des juifs, les plus grands ennemis de la religion chrétienne.

L'Europe, affaiblie par le socialisme à l'intérieur et des rivalités terribles à l'extérieur, va se trouver aux prises avec des centaines de millions d'âmes enrichies, militarisées, ayant tout ce qu'il faut pour nous battre au point de vue industriel d'abord, militaire ensuite, et à qui nous nous proposons d'apporter ce qui leur manque, au point de vue des communications.

Relisez maintenant dans l'Apocalypse, ce passage (xvi, 12) : « *Le sixième ange versa sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate, et son eau fut desséchée¹ pour ouvrir la voie aux rois d'Orient* ».

N'est-ce pas à faire frémir?...

Vous me demanderez : Pour quelle époque ces faits sont-ils marqués?

Ici, je dois m'adresser au prophète Daniel : « *Lorsque l'abomination aura été mise en désolation et que le sacrifice perpétuel aura été aboli, 1290 jours; heureux celui qui attend et parvient à 1335 jours²!* »

« *Il viendra un temps, dit-il, comme il n'y en a jamais eu de pareil; des morts ressusciteront pour la vie éternelle, et d'autres pour un éternel opprobre.* » Il s'agit donc bien des derniers temps, et la prophétie doit rester longtemps scellée. Rome, en abomination auprès des Hébreux, la mère des abominations de la terre, comme l'appelle saint Jean, a été saccagée par les barbares, puis Mahomet a supprimé le sacrifice divin sur le quart de la terre et doit le supprimer sur les quatre parties de la terre (vi, 8).

Jour, dans Daniel, veut dire année; d'ailleurs, 1.290 jours ne donneraient rien dans l'histoire. Nous aurions donc, pour le commencement de l'Antéchrist, depuis l'hégire 622, en

1. Cela peut s'entendre de la voie du chemin de fer qui traversera le fleuve sur un pont.

2. Dan. xii, 11-12.

ajoutant 1.290, 1.912 pour le commencement de l'Antéchrist, et en ajoutant 1.335, 1.957 pour sa fin, suivie de son extermination et du jugement, et, comme il y a 3 ans 1/2 de persécution, de 1953 environ à 1957, où il est exterminé.

Mais faut-il compter l'année de l'hégire? Faites toutes les réserves que vous voudrez. Oui ou non, l'Asie se prépare-t-elle? La richesse lui vient-elle? Est-elle capable de faire avec succès des invasions en Europe? Sommes-nous prêts à nous défendre?

Et quel orgueil ne susciteront pas les premières victoires, chez ces peuples! Quel orgueil déjà chez les Japonais! Quelles atrocités commises en Corée! Les civiliserons-nous par nos sentiments humanitaires? Voyez donc les moyens de destruction employés par les Russes eux-mêmes, les terrains torpillés, qui lançaient dans les airs des bataillons, dont les membres humains retombaient dispersés et sanglants. La civilisation européenne ne vise plus qu'aux moyens de destruction perfectionnés. Voilà ce qu'ils imiteront, pour se livrer aux atrocités dépeintes par le prophète Joël, pour tuer le tiers des hommes et persécuter les chrétiens qui resteront. Voilà ce que préparent tant d'entreprises souvent criminelles, et auxquelles la cupidité seule tient lieu de prétexte! Et combien de complices, prêts à les applaudir en Europe! L'Islam secouera alors son trop long joug; maintenu à la porte de l'Asie, il la franchira et pénétrera jusqu'à nous.

On reverra alors des temps, comme ceux où les Tartares Mongols envahirent la Russie, conduits par Gengis-Khan, et Tamerlan à une date plus rapprochée de nous, où Mahomet II pénétra en Europe, conquit la Grèce et établit le siège de son empire à Constantinople.

L'Europe, malheureuse, divisée, ayant perdu son prestige, et fourni ses armes et ses capitaux, et n'ayant gardé que ses convoitises, en face de plus d'un milliard d'hommes révoltés, est perdue d'avance et le vainqueur se livrera à toutes les représailles!

Malheureusement, beaucoup de chrétiens s'imaginent que les Juifs se convertiront et nous prêteront ensuite leur concours. C'est là une douce illusion.

Au chapitre II de la première épître de saint Paul aux Thessaloniens, versets 14, 15, 16, il nous dit qu'ils ont mis à mort le Seigneur Jésus et les prophètes, persécuté les apôtres et s'opposent à l'œuvre d'évangélisation, comblant la mesure de leurs fautes, pour que la colère de Dieu soit sur eux jusqu'à la fin.

Il est vrai qu'au chapitre XI de l'épître aux Romains, il nous dit que les Juifs se convertiront, mais tout à fait en dernier (25), de même qu'au temps d'Élie où un dernier reste fut sauvé, non en raison de leurs œuvres, mais des vertus de leurs pères et parce que Dieu est fidèle à ses promesses, malgré l'infidélité des Juifs (5, 6, 25, 28, 29).

L'Apocalypse nous montre quelque chose de semblable. Ils sont contre nous à la sixième épître, eux qui se disent Juifs et qui ne sont pas des enfants d'Abraham par la foi, mais sont de la Synagogue de Satan (III, 9).

Élie et Hénoc, immédiatement avant la fin du monde, prêchent à Jérusalem, où le premier doit rassembler les tribus d'Israël (*Ecclésiastique*, XLVIII, 10); c'est au moment de la grande persécution, la bête qui monte de l'abîme les tue et leurs corps sont laissés sur la place de la grande ville; ils ressuscitent à la vue de leurs ennemis épouvantés, un grand tremblement de terre fait écrouler un dixième de la ville, sept mille hommes périssent et les autres rendent gloire à Dieu (XI). Le septième ange sonne de la trompette et le monde finit.

Aussi les 144.000, appelés de toutes les tribus, ne sont-ils pas les Juifs, mais les tribus reconstituées par les douze apôtres, depuis qu'ils ont renié leur Dieu. Les autres peuvent laver leur robe dans le sang de l'Agneau, mais ces vertus si pures, énoncées au chapitre XIV, ne peuvent se cueillir que dans la fine fleur de l'Église et, jusqu'à cette époque tardive, ils sont à la tête de nos ennemis, ils les pressent et les organisent.

Jules SÉVERIN.



Les Démonstrations devant la Nature et la Science

ÉTUDE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE

INTRODUCTION

Les démons haïssent le Créateur et par conséquent sa création. C'est pourquoi ils combattent la nature humaine et la nature des choses par la *magie*.

Les démons haïssent le Christ révélateur des vérités du salut et ils le combattent par les fausses révélations du *spiritisme*.

Les démons haïssent l'esprit de Dieu et l'esprit de l'homme, celui-là possesseur de la science, qui est la vérité des choses, l'autre ami et même amoureux de la science, et ils les combattent tous deux en obscurcissant, par les nuages qu'ils interposent entre l'esprit de Dieu et lui, l'esprit de l'homme et sa science.

A cet effet, ils mêlent et ils brouillent comme à plaisir tout ce que l'intelligence humaine avait divisé pour le mieux voir.

C'est ainsi qu'ils ont confondu, sous le nom nouveau de *science psychique*, deux ordres de connaissances distincts et opposés par leurs objets comme par les lois qui les régissent : la *psycho-physiologie*, science du composé humain, et la *physique*, science des êtres sans initiative et sans vie, et ce syncrétisme, imposant les mêmes modes d'agir à ce qui est tout inertie et à ce qui est tout action, identifie par là même les différentes espèces de faits et ne craint point d'attribuer, quand une fantaisie désordonnée l'y porte, les faits physiques à des causes psychologiques et les faits psychologiques à des causes physiques.

Et voilà ce que l'homme ne fait jamais de lui-même. Le plus simple paysan, dans la sphère bornée de ses connaissances, réunit pratiquement les moyens qu'elles lui fournissent pour accomplir l'acte qu'il a en vue, mais ne les confond jamais. Ce n'est pas à lui qu'on ferait jamais accroire que la volonté d'un homme suffit pour ouvrir une porte ou changer une table de place, sans remuer un doigt, ni que le télégraphe qui passe à sa porte ou un autre plus perfectionné, visible ou invisible, pourra jamais transmettre sa pensée sans qu'il l'exprime, à son fils qui est à la guerre ou en garnison.

Des savants sont plus crédules. L'homme sait donc par nature, et ne désapprend que par art, qu'autant il nous est utile d'associer pratiquement nos connaissances, autant il nous est mortellement dangereux, comme à elles, de les confondre dans la théorie.

Telles les sorcières de *Macbeth* chantant devant la chaudière où bouillonnent les ingrédients disparates de leur charme :

Mélez, mêlez, mêlez, esprits,
Qui savez faire les mélanges.

Mélanges, en effet, dont l'homme, l'esprit le plus diviseur que Dieu ait créé, qui pense et qui s'exprime en divisant les sons comme les choses, logicien par nécessité de nature, est incapable d'imaginer la formule.

Comme il n'obtient la clarté des idées que par leur division, les esprits mauvais, qui le savent au moins aussi bien que lui, par cette invention d'une science nouvelle où se dissolvent et fondent comme dans un creuset les sciences que leur séparation seule avait rendues réelles, ces esprits n'ont cherché qu'à porter leurs ténèbres là où régnait du moins, pour tous les hommes, une faible lumière.

Et par un mystère que cette étude ne fera que constater de plus en plus et développer par les faits, sans jamais en pénétrer d'aucune lumière les obscurités les plus profondes, le tentateur immortel a fait accepter joyeusement à l'esprit crédule de l'homme, mais surtout de l'homme d'esprit et d'étude,

cette suggestion si contraire à toute notre philosophie naturelle.

Et tout cela pourquoi, sinon pour cacher les causes prénaturelles libres et perverses qui agissent à la fois sur la nature des choses et sur la nature humaine, comme des ennemis acharnés de l'une et encore plus de l'autre?

Il faut que la lâcheté des démons soit vraiment sans égale comme leur méchanceté : ces êtres si forts, attachés à combattre de tous leurs moyens des êtres si faibles, se dérobent partout et il n'est pas un objet, matériel ou autre, dans la création, qui ne leur serve pour s'y embusquer dans leur perfide guerre.

A vrai dire, ils ne sont pas lâches, ils ne sont que perfides, et nous les verrons bientôt capables de tout oser et de tout souffrir, comme ils le sont de tout dissimuler et de tout feindre, pourvu qu'ils nous vainquent ou qu'ils nous nuisent.

: Ainsi les démons combattent la nature et brouillent la science qui l'éclaire.

Mais la nature (j'ai le regret d'excepter ici la volonté humaine), la nature leur résiste : elle ne se laisse pas vaincre, elle ne meurt ni ne se rend.

Celui qui a dit au flot : « Tu n'iras pas plus loin » a fixé aux êtres des lois qu'ils ne peuvent franchir, ni d'eux-mêmes ni par autrui, et ces lois bornent les effets de la malice démoniaque. Et cette guerre défensive de la nature contre ses ennemis est sans doute le premier accomplissement, non le seul, de l'oracle de la Sagesse : *Pugnabit orbis terrarum contra insensatos*¹.

Tel est le sujet que nous allons, non point traiter, mais effleurer dans ses surfaces par quelques aperçus que la vue des choses et la réflexion nous ont suggérés.

1. L'univers entier combattra contre les insensés.



CHAPITRE PREMIER

LES DÉMONS COMBATTENT LA NATURE

Sommaire. — Magie, spiritisme, psychisme. — Amour de Dieu et haine des démons pour la nature. — Les démons et la lumière. — Les démons, la parole et l'écriture. — La possédée de Pellevoisin. — Enfant de trois ans improvisé ministre évangélique. — Enfant de cinq mois et demi qui écrit. — Le règne du spiritisme en Amérique. — Saveur divine et saveur démoniaque. — Physionomie transmutée. — L'oiseau rouge emblème d'un fils mort. — Le professeur James Hyslop et son père défunt. — Tous chrétiens et tous spirites? — Les chrétiens des Catacombes aussi! — Le *Credo* spirite chrétien. — Démons amuseurs. — Mort spirite effrayante de sérénité. — On danse encore après la mort.

Magie, spiritisme, psychisme, sont trois arts, non trois sciences; arts des démons, non de l'homme.

La magie est un formulaire de recettes et de moyens pour obtenir des effets que la nature ne peut ou semble ne pouvoir opérer.

Ce formulaire est rédigé en partie par des charlatans purement humains, en partie par des charlatans surhumains. Mais on ne saurait toujours établir les proportions.

C'est un code arbitraire qu'on n'a cessé de reviser durant des siècles, ajoutant, retranchant, remplaçant, et qui nous est arrivé bien altéré de sa première forme, mais toujours semblable à lui-même.

Ces lois ont pour les appliquer celui qui les a inspirées plus ou moins intégralement ou directement, et il les applique comme il veut ou comme il peut le faire. Est-ce donc là une science?

Le spiritisme est un système de pratiques bizarres ayant pour but de communiquer par signes, paroles ou écrits avec le monde des esprits; pratiques imaginées arbitrairement ou trouvées par hasard, sans explication physique ou psychologique possible. Est-ce encore une science?

Le psychisme, enfin, cet art nouveau sur lequel la science projette un peu son ombre, c'est une étude informe ayant pour but de découvrir scientifiquement les causes naturelles

de certains faits qui semblent échapper aux lois ordinaires de la nature.

Et cela, au moyen d'expériences dépourvues de toute méthode rationnelle, instituées dans un ordre toujours changeant, établies sur des apparences de rapports entre des faits dissemblables, relevant de façon très incertaine et très inconstante d'une de ces trois sciences (à ce qu'on suppose) : physique, physiologie, psychologie.

Il s'agit donc de prendre sur le fait les agents naturels d'œuvres qui semblent dépayrées dans la nature, en les supposant eux-mêmes naturels d'emblée.

Aucune science eut-elle jamais le droit de s'accorder un pareil postulatum?

Or la plupart de ces faits singuliers ou ridicules, qu'on examine ou même qu'on provoque, semblent des parodies évidentes ou des contradictions violentes de tout ce que fait dans des circonstances absolument semblables ~~ou~~ la nature physique ou la nature humaine.

Il y aurait donc lieu de soupçonner au moins une troisième nature. C'est ce que l'on se garde bien de faire, et voilà déjà une fente énorme par où toute la sève scientifique de l'expérience s'écoule.

Où est le progrès d'une étude qui piétine sur place? A-t-elle découvert une seule cause évidemment naturelle? Non, elle n'a rencontré sous sa main que des causes intelligentes et libres, extérieures à l'homme, causes quasi honteuses, sans franchise, sans dignité, misérablement espiègles, comme des esclaves méchants, ne ressemblant, d'ailleurs, à rien de ce que nous pouvons connaître clairement par les efforts naturels de notre esprit.

Non, ce n'est pas là une science, ce n'est qu'un art, mais un art suspect, qui n'a rien d'humain, rien non plus de divin.

Quand Dieu juge opportun de faire un miracle, il le fait en plein jour : il commande à haute voix à la nature, et elle obéit.

Cependant il la respecte, ou plutôt il respecte en elle sa propre loi, et il n'y déroge que pour notre bien et pour sa

gloire. Mais si le grand législateur aime sa loi, le plus désespéré des scélérats la hait et lui insulte.

Les démons, parodistes de Dieu, impuissants au miracle, abondent en prestiges. On dirait qu'ils ne peuvent souffrir la nature comme elle est. Cependant ils n'osent pas lui parler haut ni la regarder en face : elle les intimide.

Pour opérer leurs prestiges, il leur faut des conditions de lumière, comme aux *impresarios* de nos théâtres. Dans les jeux cruels qu'ils se font en nous effrayant de bruits et d'apparitions de toute nature, un peu de lumière apportée, même sans y songer, les met parfois en fuite ou les déconcerte au moins pour un temps.

Craignent-ils donc de nous montrer leurs machines? ont-ils lieu de le craindre? Ne sont-elles pas assez savantes pour déjouer, même à la lumière du jour, notre science d'aujourd'hui et même celle de demain?

Je n'en crois rien. Mais ils savent, eux, que la nature met, en quelque sorte, ses lois sous la nôtre à mesure qu'elle nous les laisse connaître, la science étant toujours, sinon la mesure, du moins la source du pouvoir.

Ils savent qu'il y a un Être qui sait tout et que celui-là peut tout. Aussi lui disons-nous avec une confiance égale à notre respect :

Tu qui cuncta scis et vales.

Mais nous, comme nous ne faisons jamais qu'un pas à la fois dans tout progrès du savoir et du pouvoir, ils comptent bien qu'en se tenant plusieurs pas en avant, ils nous domineront toujours au même degré.

Donc en abusant de ces lois naturelles qu'ils connaissent beaucoup mieux que l'homme et surtout de leurs apparentes exceptions, ils obtiennent des effets bien capables de tromper notre science qui n'est qu'ignorance au prix de la leur. Ils nous donnent, par là, les impressions qu'ils veulent, de fausses craintes comme de fausses joies.

Ils ont pu mettre à profit pour leur éclairage et le rayon X et le rayon N, puis les abandonner à temps pour d'autres rayons des milieux opaques appartenant à l'avenir de la

science humaine, en la voyant s'acheminer vers ceux-là, de son pas ordinaire.

Nous savons bien que les lois de l'invisibilité ne peuvent avoir d'autres principes que celle de la visibilité : cela dépend sans doute avant tout de la nature des milieux récepteurs. Ils sauront donc composer pour leurs spectacles des milieux factices.

Mais comment s'y prennent-ils pour rendre des corps artificiels visibles aux uns, invisibles aux autres ou visibles aux uns et aux autres à différents degrés et, avec cela, si denses qu'on les palpe avec l'impression de toucher des êtres humains (témoin Crookes avec Katie King) et qu'on a vu des fantômes de prétendus morts renverser, meurtrir, estropier des téméraires qui ne voulaient pas leur faire place et se ranger avec empressement pour laisser passer ceux qu'ils craignaient de léser?

Si denses, en effet, que parfois la photographie a pu reproduire des *matérialisations* ayant toutes les apparences de la vie. Qui nous dira donc le secret de ces photographies obtenues par des procédés humains et par la main seule de l'homme? Nous appelons là-dessus l'attention des chimistes et des photographes, et bien que l'attention soit, nous dit Bossuet, *la plus grande force de l'homme*, nous craignons qu'elle ne succombe devant une force plus grande.

Eh! qui sait, en effet, jusqu'où la compression des gaz peut porter la solidité des corps qu'un artiste, habile à ce point, en peut composer? Mais qui sait aussi jusqu'à quel point le savant hors ligne, dont l'artiste est doublé, aura pu choisir des éléments et former des compositions ou des combinaisons accessibles à nos constatations externes, tout en défiant nos analyses?

Tout jeu de scène doit montrer et cacher quelque chose; tout art est un peu mensonge, tout artifice l'est beaucoup. Les objets qu'on nous montre ne sont pas là pour paraître ce qu'ils sont en effet. Aussi a-t-on vu souvent les esprits, dans leurs séances nocturnes, se réserver le droit, non seulement de commander, mais de produire et de régler eux-mêmes l'éclairage, l'augmentant, le diminuant, le modifiant selon

la vision qu'ils prétendent imposer aux spectateurs.

La lumière, substance inconnue que Dieu créa au premier jour, et que nul ne peut se vanter d'avoir vue, sinon dans sa combinaison avec les objets, modifiée qu'elle est par tous les corps et par tous les milieux qu'elle-même éclaire, mais qui lui imposent leurs formes et leurs couleurs, la lumière qui use tour à tour toutes les hypothèses qu'on risque sur sa nature, qu'elle soit ou ne soit pas (et il y a toute apparence qu'elle le soit) une seule et même chose avec la chaleur et l'électricité !

Ce qui paraît certain, c'est que les esprits de ténèbres la haïssent sous sa forme qu'on peut dire la plus naturelle et la plus divine, la lumière du jour.

Ils laisseront bien photographier leurs *matérialisations* à la lumière artificielle, mais non pas à la lumière du bon Dieu, qui se refuserait à nous les montrer telles qu'ils les présentent et peut-être les ferait évanouir en les éclairant.

Ils s'arrangeront toujours avec la lumière artificielle qui leur obéit encore mieux qu'à nous, puisqu'elle obéit à la science, à ses exigences, à ses caprices, se plie et se soumet sous sa main à toutes les formes, à toutes les couleurs, à toutes les compressions et à toutes les diffusions possibles et imaginables.

Mais il n'y a, hélas ! croyons-nous, pas le moindre danger pour eux de nous voir jamais deviner le *comment* de ces opérations ni dans quelles proportions ils pétrissent ainsi la lumière avec les ténèbres ; tant ils tiennent leur science et l'art qui en résulte au courant, c'est-à-dire à la distance voulue en avant de la nôtre.

Mais ce point de vue n'épuise pas la question de la lumière.

L'homme est un être composé qui vit par les sens et, le plus souvent, sous leur empire. Or les ténèbres troublent nos sens, y jettent la crainte, notre imagination s'en remplit avec eux et la déverse sur tout l'être humain. Et la crainte, c'est ce que nos ennemis veulent de nous au défaut du respect. Celui qui craint tout est disposé à tout croire.

Que dis-je ? Ils haïssent la lumière en elle-même, étant des

esprits de ténèbres. Mais ils la haïssent moins pour ce qu'elle est que pour ce qu'elle signifie. Ces pures intelligences qui n'ont pas de sens ne peuvent être que de purs amours ou de pures haines. Nous ne pouvons donc pas comprendre leur façon d'aimer et de haïr.

Mais nous pouvons en soupçonner l'énergie et deviner un peu la haine actuelle des démons pour le Dieu de lumière, par leur premier et naturel amour pour cette lumière *inaccessible*, qui ne fait que l'effet des ténèbres aux intelligences et aux cœurs aveuglés.

Nous avons, nous, selon notre état d'âme, le double amour de la lumière et des ténèbres. Nous aimons la lumière, pour montrer ce que nous avons et faisons de bien; nous aimons les ténèbres, pour cacher ce que nous avons et faisons de mal. Eux n'aiment que les ténèbres, parce qu'elles cachent ou dénaturent la réalité, qui est la forme matérielle de la vérité, source de tout bien.

Et quelle que soit l'horreur de leur enfer, parce qu'ils aiment du moins ses ténèbres, ils en ont parmi nous la nostalgie, et, comme ces exilés que les poètes et les historiens de toutes les nations nous montrent se refaisant, partout où le sort les pousse, de petites patries, ainsi se font-ils partout, sur la terre où ils sont errants, comme de petits enfers.

Saurons-nous jamais expliquer plus clairement leur horreur pour la lumière et surtout leur science profonde des ténèbres, corrélative à celle de la lumière? Je ne le crois pas : car, du jour où notre science semblera près d'atteindre cette explication, ils s'empresseront de nous la soustraire en changeant leurs moyens et leur art.

On peut se demander encore pourquoi, dans ces séances nocturnes où de prétendus morts évoqués se glissent parfois dans la pénombre pour vous toucher d'une main froide ou humide, usurper vos serrements de mains et vos baisers de père et d'enfant, et vous entretenir en de courts instants qui semblent si solennels, de choses absolument frivoles, ils sont, pour la plupart du temps, du moins le plus grand nombre d'entre eux, si sobres de paroles et si prodigues d'écrits?

C'est encore là un effet de la bassesse de leur nature déchuë. Ces serpents rampent devant la nature, même inanimée, comme devant la nature humaine, surtout quand elle est sainte.

Certes, on pourrait croire qu'il leur est moins aisé d'abuser de notre nature que de notre art. Or, la parole est un don du Créateur, l'écriture est une invention de l'homme.

Les démons ont souvent parlé par la bouche des possédés, en mouvant leurs organes vocaux, pareils à une seconde âme qui les animerait en liant la première.

Ils ont même fait parler des enfants à la mamelle. Cependant Dieu n'a pas souvent permis aux démons cette profanation de notre nature son image, mettant, sur les lèvres blanchies du lait maternel le simulacre de la parole adulte.

Lui-même a daigné se conformer en tout aux lois de notre nature qu'il avait prise. Il s'est tu jusqu'à l'heure naturelle de parler, et l'Évangile, parlant de sa croissance, montre avec quel soin le Verbe incarné voilait, sous l'ombre de sa forme humaine, les rayons de sa divinité.

Il faut donc croire ici, non pas à une impuissance naturelle des démons, mais à une interdiction qui souvent vient frapper leurs prestiges et déconcerter leur artifice. On ne comprendrait guère autrement comment ces artistes effrontés se défileraient tant de leur art.

C'est un fait que leurs *matérialisations* imitent l'homme infiniment mieux que ne feraient nos statues et nos automates combinés. Mais, encore, ils ont trop souvent à leur disposition une machine à parler qui laisse bien en arrière les nôtres, froides et nasillardes, et, sous leur action forte et délicate, cette machine a un timbre, non seulement plus humain, mais, parfois même, surhumain.

C'est qu'il manque à nos machines vocales la matière inimitable du mécanisme créé que nous sommes nous-mêmes, puisqu'un organisme est un mécanisme vivant. Les démons possesseurs ont cette précieuse matière avec son mécanisme tout fait.

D'ailleurs, ils connaissent mieux notre corps que ne fait

notre âme, et comme les artistes habiles savent tirer d'un instrument même médiocre certains sons qu'il n'a que pour eux, ainsi savent-ils trouver, dans la puissance de nos organes vocaux, des sons articulés qui n'y sont pas pour nous, du moins à ce degré de perfection normale.

Et, qui sait si jamais, depuis Adam, homme les a trouvés? Ils peuvent donc bien naturellement sembler surhumains.

Témoin cette possédée qui, dans un pèlerinage de Pellevoisin, il y a environ quinze ans (*l'Univers* et le *Nouvelliste de Lyon*, ainsi que plusieurs journaux de Nantes et de Lorient l'ont raconté alors, avec de grands détails, sans dire pourtant tout ce qu'ils savaient), troublait nuit et jour les nombreux fidèles, fulminant des prédictions menaçantes contre le clergé, l'Église et la Vierge Marie, avec une voix terrible, et, après avoir caricaturé très cruellement et avec une très spirituelle malice les chants des pèlerins, pour leur montrer comment il fallait s'y prendre, faisait suivre cette parodie, durant des nuits entières, des mêmes cantiques chantés avec une voix d'ange sans rapport avec sa voix naturelle, qui, dans son état ordinaire, était fort médiocre.

Souvent, sans informer la voix ni les sens externes, ils informent l'imagination, la mémoire, facultés auxiliaires de l'intelligence, qui, directement et en elle-même, leur est inaccessible. Ces facultés ont précisément le domaine des langues : voilà comment les possédés sont si souvent polyglottes, du moins en apparence. Car l'esprit qui les fait parler est un savant, sans doute, mais non point un professeur : il n'enseigne rien à ses machines.

En un mot, les possédés ne savent que par l'imagination et la mémoire, non par l'intelligence.

Pour ce qui est de cette possession de la mémoire et de l'imagination, comme de la sensibilité interne, par les esprits, en voici un exemple actuel qui nous arrive à point :

Sous ce titre : *Under Spirit Control*, en d'autres termes : *Possédé d'un esprit* (d'un bon, croit-il), le *Progressive Thinker* de Chicago, du 27 juillet dernier, donne l'histoire d'un fait étrange et véritable, connu de tout Chicago.

Voici comment il annonce le récit dans son sommaire en caractères gras :

« Un enfant de Chicago, âgé de trois ans, prédicateur de l'Évangile, étonne, par sa très grande mémoire, d'éminents théologiens. » Je le crois bien. Et il ajoute très judicieusement, en forme de conclusion du sommaire : « Cet enfant est, sans aucun doute, mû par des esprits intéressés à la diffusion des enseignements orthodoxes. » Je n'en doute pas davantage.

Fils d'un gardien du chemin de fer du Nord-Ouest, qui, comme membre des Étudiants évangélistes, coopère avec sa femme à la *Pacific Garden Mission*, le petit Frédéric Bromley a trois ans, des cheveux blonds ensoleillés, *sunny hairs*, et tout Chicago, y compris le journaliste, fait fête à sa brillante enfance.

Or, assistant, *une nuit*, avec ses pieux parents le ministre évangélique Dixon (car les clients, gardeur de vaches et autres déclassés ou dévoyés, ne viendraient pas le jour), on l'a vu, la baguette en main, maître de chapelle impeccable, diriger les chants, puis remplacer un moment sa mère au piano. Mais il pleure, quand elle entonne un certain cantique de contrition ; il s'écrie : « *Ze suis péseur!* » et supplie en même temps sa mère de cesser : « *Pas ça, maman, pas ça!* » *Pleaser, mover, don't*. Et il étouffe de sanglots.

« Mais voilà que le ministre Dixon, faisant son catéchisme, arrive à passer auprès de lui et, ne s'attendant qu'à une réponse enfantine, lui demande, en plaisantant : « Connais-sez-vous la Bible? » Mais lui, de sa petite voix zézeyante d'enfant, *lispings voice*, et se redressant de toute sa jeune hauteur, se met à réciter avec exactitude des versets tels que ceux-ci :

« Romains, III, 24 : Car nous sommes sauvés par l'espérance, mais l'espérance qu'on voit n'est plus espérance, car ce qu'on voit, comment peut-on l'espérer? »

« Jean, III, 16 : Car Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, engendré de lui-même, afin que tout homme qui croit en lui ne meure pas, mais ait la vie éternelle. »

« Le ministre était stupéfait. » On le serait à moins. « Un « petit enfant les conduira », dit-il doucement, en caressant les boucles d'or du petit garçon. Et, tout stupéfait qu'il était, il n'en pensa pas davantage.

On disait autrefois :

Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu.

Mais on sait moins aujourd'hui à quel genre d'esprit on peut avoir affaire.

« C'est *pis* que Jésus dans le temple », diraient nos paysans bretons, et, dans leur langage incorrect, ils diraient vrai, *c'est pis*.

Que Dieu cueille donc plutôt cette pauvre petite fleur, si toutefois la rosée du baptême l'a rafraîchie et lavée ! Elle appartient encore, en dépit de ceux qui l'entourent, à l'âme de l'Église, bien que loin de son corps. Sinon... tout est à craindre, et, avant tout, l'orgueil, ce péché des esprits qui la cultivent. Ce serait la gelée de son printemps.

Voilà donc une parodie bien réussie de l'*ex ore infantium*. Pourrons-nous ajouter bientôt : *Et lactantium* ? Non, car l'enfant qu'on va voir ne parle pas, il écrit, ce qui revient au même. Ce ne sont point, il est vrai, les louanges de Dieu : mais le sujet de ses écrits a bien moins de portée que le seul fait d'écrire.

C'est un fait que, si les esprits parlent quelquefois par la bouche des fantômes évoqués aux séances nocturnes, ils écrivent bien davantage. Tamadge, gouverneur du Wisconsin, et le grand juge Edmunds ont publié, dans le temps, de fort gros volumes reproduisant les oracles que des crayons posés simplement sur une table rendaient en courant tout seuls, aux yeux de tous, sur des feuilles blanches aussitôt noircies et se succédant jusqu'à fournir assez vite une main de papier pour l'impression.

Mais il y a pis que ces crayons magiques se démenant si allègrement sur les tables spirites. C'est presque de la franchise d'écrire de la sorte. C'est prendre la responsabilité de ses actes. Mais, hélas ! l'assistance est si bien prévenue qu'on

peut dire que les démons font ici comme les humains qui pratiquent l'art de mentir en disant la vérité pour qu'on ne la croie pas.

Dans le numéro de juillet dernier, des *Psychische Studien*, de Leipzig, une longue et savante étude traduite du hollandais de M. H.-N. de Fremery, par M. Karl Grimm, nous offre cette scène que j'ose dire effrayante. Elle se passe à Londres.

« James Wason se trouvait chez M. Jenken, dont l'enfant était assis sur les genoux de sa grand'mère, au coin du feu, dans une chambre bien éclairée. Tout à coup elle s'écrie : « Un crayon qui est venu dans la main de l'enfant ! » Comme elle n'expliquait pas comment, il n'y fit pas grande attention. Mais elle reprend presque aussitôt : « L'enfant qui écrit ! »

« M^{me} Jenken, assise avec M. Wason, dans la chambre voisine, s'élance vers l'enfant, lui aussi s'en approche et voit le crayon dans la main du bébé qui avait déjà commencé à écrire. Or, on lut sur le papier : « J'aime cet enfant : Dieu le « bénisse ! Bon retour à son père lundi à Londres. *Signé* : « SUZANNE. »

« Cinq jours après, M. Jenken lui-même était assis près de sa femme et de la grand'mère ayant l'enfant sur ses genoux, auprès d'une table. Un crayon se trouva mis encore dans la main de l'enfant.

« M. Jenken, alors, posa un papier sur le genou de l'aïeule, à portée de la main de l'enfant qui écrivit avec la plus grande rapidité : « J'aime beaucoup ce petit enfant : Dieu bénisse sa « mère ! Je suis heureux. *Signé* : J. B. T. »

« M. Jenken, alors, comme par une aimable attention pour l'aïeule, demanda que l'enfant écrivit quelque chose pour sa grand'mère. (Il semble bien que ce ne fut pas à lui-même qu'il le demanda.) Après quelques minutes, un morceau de papier fut pris par une main invisible (qui n'avait pas besoin des services empressés des humains) et placé sur le genou de la grand'mère. En même temps et de même sorte un crayon était remis dans la main de l'enfant qui écrivit, avec la plus grande rapidité : « J'aime ma « grand'mère. »

« Cet enfant était âgé de cinq mois et demi. »

Voilà une belle précocité. Cela promet, ou plutôt cela menace. Mais ce que nous comprenons encore moins, c'est la satisfaction béate des parents qui s'en amusent, sans se douter que de pareils fruits humains ne mûrissent si tôt que sous la chaleur *extériorisée* des serres infernales.

Ce n'est pas le diable, ici, que je blâme : il aurait grand tort de ne pas profiter de si bonnes dispositions.

Le spiritisme est, à cette heure, dans une véritable recrudescence. Il a ses églises, nombreuses en Europe : France, Italie, Angleterre, Allemagne, et surtout Belgique. Mais l'Amérique est son fort : il y règne sans conteste. Il est en grande faveur dans la plupart des milieux protestants. Le *self control* aboutit au *spirit control*, c'est-à-dire à la *possession*, et à la possession désirée, voulue, acceptée avec reconnaissance.

Pourtant, dans les pays autrefois catholiques, où le fétichisme nègre a établi le monde renversé, son triomphe est complet. On nous envoie le premier numéro d'une revue qui paraît à Porto-Rico : *el Boletino espiritista*. Ses principes sont ceux de toute la secte, c'est-à-dire de tout l'enfer, et de la partie de cette terre qui lui est acquise, et ils se résument en un seul : la haine du catholicisme ; témoin ces prescriptions initiales :

« L'Assemblée (des fondateurs) proclame que nul spirite ne doit prendre part ni donner secours sous aucune forme aux œuvres destinées à soutenir n'importe quelle religion possible. Nous devons démontrer par les faits que nous sommes des *libres-penseurs chrétiens*. »

L'incohérence n'existe pas que chez nous. Tous se réclament du Christ ; *tous disent : Le Christ est ici ou il est là*. Mais le Christ a dit : *Ne les croyez pas*.

Le *Boletino* continue : « Et nous devons donner au peuple un témoignage de la pureté et de la fermeté de nos principes. Un spirite qui fait baptiser ses enfants dans une église quelconque déprécie ses principes, cloche en ses propres idées, et coopère à soutenir ce qu'il juge préjudiciable et erroné. Celui qui fait nombre aux processions, aux fêtes religieuses,

celui qui contribue de son argent aux somptueuses neuvaines ou semblables fêtes de l'aristocratie, ou à élever des temples luxueux, des autels, etc., etc., ne doit pas s'appeler *spirite*, mais bien *catholique*, ce qui signifie *universel*. » On voit qu'il joue sur le mot, avec quelle gaucherie !

Un peu plus loin, le *Comité exécutif* recommande la propagande dans les garnisons et jusque dans les prisons, par des conférences montrant *toutes les douceurs du spiritisme*.

Le Christ, dont ils se réclament, disait et dit encore aux prisonniers (comme aux autres qui sont ou qui se croient libres) : *La vérité vous délivrera*. Mais le mensonge, alors, les rendra deux fois captifs.

Tout spirite est le jouet d'un charme funeste : c'est quelque chose de léger qui pèse pourtant sur la vie humaine. Est-ce l'*Imitation*, est-ce un Père, est-ce l'Écriture qui a nommé cela : *fascinatio nugacitatis*, « la fascination de la niaiserie » ?

Nugax, niais : ce mot de *première formation*, comme parlent les philologues, est né bien naturellement, par syncope régulière du *g*, sur les rudes lèvres de nos aïeux qui laissaient tomber la moitié des syllabes latines.

Fascinatio nugacitatis : C'est bien un peu, d'abord, ce qu'on appelle aujourd'hui une autosuggestion. Mais il y a aussi quelqu'un qui en profite et qui l'aggrave : c'est le serpent fascinateur du premier jour. Voilà le caractère du spiritisme, surtout à l'état d'épidémie, ce qui est le cas de l'Amérique, du fleuve Saint-Laurent au cap Horn.

L'*Imitation* nous dit qu'il faut apprendre à goûter la saveur vraie des choses, mais surtout la saveur de Dieu. La saveur de Dieu, c'est la suavité, même dans l'amer. Ici nous avons une saveur contraire : l'aigreur dans la douceur et dans ce qui voudrait être un piquant agréable.

On ne peut s'y tromper : toujours flatteur dans la forme et ironique au fond, le diable veut imiter la saveur divine, il ne réussit qu'à la singer : il a l'odeur de singe, il semble qu'au simple flair on en sente le goût.

Oh ! non, quoi qu'en dise une fausse science, ce goût de

singe n'est point le goût de la nature humaine, mais de son grand ennemi. Et voilà ce qu'on gagne à s'y frotter.

On dit souvent des trompeurs humains qu'ils savent bien à qui ils s'adressent. Mais qui le sait mieux que le trompeur par excellence ? Il prend l'homme par son faible, qui est la *niaiserie*, le goût du rien amusant, et ce faible de l'homme, il le trempe dans sa force, qui est la persévérance diabolique : c'est ainsi que la niaiserie devient persévérante.

Voilà ce qui rend le spirite incorrigible. Allégé de sa propre raison, qui est un poids divin, il ne peut plus aller au fond de rien ; il flotte à tous les vents de l'atmosphère, comme une herbe arrachée du sol ; il vit et il meurt enfin, dans sa légèreté, dans la *fascination de la niaiserie*.

(*A suivre.*)

A. JEANNIARD DU DOT.



ÉTUDE HISTORIQUE

Faits préternaturels en Angleterre au XVII^e siècle

SORCELLERIE, APPARITIONS, ETC.

III

Maison hantée à Bow

Ce récit fut envoyé à Glanvil, en 1681, par Henry More, qui l'avait entendu trois mois auparavant de la bouche des témoins et victimes.

« Un gentleman, il y a trente ans ou plus, allant de Londres en Essex, fut invité à passer à Bow, par un ami qui commençait alors à être quelque peu molesté par le malin esprit.

« Quelques jours après ce premier voyage, rappelé par ses affaires, il passait devant la même maison sans songer à s'y arrêter de nouveau; mais la maîtresse de la maison étant devant la porte, il se crut obligé de lui demander de ses nouvelles. Cette dame lui répondit avec un air de profond chagrin que sa santé était passable, mais que les choses allaient extrêmement mal pour eux, que la maison était horriblement hantée, surtout les escaliers, en sorte qu'ils étaient obligés de n'habiter que les chambres basses, qu'on jetait de tous les côtés des matières diverses, des briques, des pierres, par les fenêtres, enfin désordre partout.

« Il put à peine s'empêcher de lui rire au nez, donnant trop peu de crédit à de telles histoires et pensant que c'était tout bonnement quelques farces d'un mauvais plaisant pour s'amuser lui-même et ennuyer ses voisins.

« — Eh bien ! lui dit-elle, si vous voulez vous arrêter un peu, vous avez toute chance de voir vous-même quelque chose.

« En effet, il n'était pas là depuis bien longtemps qu'une

fenêtre de l'étage s'ouvrit d'elle-même, laissant sortir un morceau d'un vieux rouet. Là-dessus elle se referme aussitôt en claquant. Un peu après, elle se rouvre encore tout à coup et il en sort un morceau de brique.

« Voilà le gentleman brûlant du désir de voir ce que c'était et de découvrir le truc ! Il est décidé, dit-il, à monter dans la chambre si quelqu'un veut l'accompagner. Personne ne l'ose, mais le vif désir de deviner le tour le porte à s'aventurer seul dans cette chambre.

« En y entrant, il voit la literie, les bois de lits, les fauteuils et les chaises, les chandeliers, enfin tout l'ameublement jeté en désordre sur le plancher, mais il a beau chercher, pas un mortel dans la chambre. Fort bien ! Il s'arrête un peu pour tirer ses conclusions, quand tout à coup un bâton de lit commence à s'agiter et se met à tourner en rond un bon moment sur son extrémité, et enfin se replace doucement par terre.

« Après l'avoir considéré pendant quelques instants, il s'approche pour voir s'il n'y avait pas quelque petit cordon, quelque crin où il fût attaché, quelque trou ou quelque bouton pour attacher un cordon dans le lambris au dessus ; mais il reconnaît qu'il n'y avait pas le moindre soupçon de chose pareille.

« Il se poste alors près de la fenêtre pour voir ce qui pourrait encore tomber dehors. Mais à l'instant un autre bâton de lit s'élève de terre spontanément assez haut dans l'air et semble le menacer.

« S'apercevant enfin qu'il y a là quelque chose de plus qu'ordinaire, il gagne promptement la porte, et pour plus de sûreté la ferme derrière lui, mais elle s'ouvre aussitôt et un tel amas de fauteuils, de chaises, de flambeaux lui sont lancés avec fracas le long de l'escalier qu'ils semblaient vouloir le mettre en pièces ; cependant le mouvement en était si bien ménagé qu'il n'en eut aucun mal.

« Du moins il acquit la pleine certitude que ce n'était point une pure crainte de femme ni une superstition qui effrayait la maîtresse du logis.

« Or tandis qu'il causait dans une chambre du bas avec la famille, il vit une pipe à tabac s'élever d'une table de côté,

personne n'étant auprès, et voler vers l'autre bout de la chambre et se briser contre le mur, comme pour plus complète confirmation que ce n'était là ni farce de mauvais plaisant ni rêverie de femme, mais gaietés de sorciers et de démons.

« Dans cette persuasion, ceux de la maison rôtirent un bâton de lit, sur quoi une vieille femme suspectée d'être sorcière vint à la maison et fut arrêtée, mais elle échappa à la loi. La maison, par la suite, fut si terriblement hantée dans toutes ses chambres qu'elle demeura longtemps inhabitée... »

Maison hantée à Welton, près Daventry.

La lettre suivante fut écrite par M. G. Clarke le 22 mai 1658.

« Cette histoire a d'abord été racontée devant moi à Sir Justinian Isham, par un révérend ministre qui y avait joué un rôle. Sir Justinian aurait bien voulu m'envoyer sur le lieu, mais je n'y pouvais aller à ce moment. Or, allant peu de temps après, sans plus y songer, visiter un ami, celui-ci me raconta encore l'histoire, et, comme l'endroit où elle avait eu lieu se trouvait tout près, et que le principal personnage était un de ses proches parents et une de mes connaissances, il eut l'occasion d'aller chez lui pour quelques affaires, et je l'accompagnai. Mon désir était d'avoir toute satisfaction sur cette histoire et je l'eus pleine et entière, bien qu'en pareil sujet je sois assez exigeant et dur à croire.

« Voici le fait :

« A Welton, à un mille de Daventry, dans le Northamptonshire, habitent ensemble la veuve Cowley, qui est la grand-mère, la veuve Stiff, qui est la mère, et ses deux filles. Dans la maison voisine demeure une autre veuve Cowley, sœur de la première, Moyse Cowley, mon parent, son fils et la femme de Moyse, fort aisés comme propriétaires terriens, sages et aimables gens.

« Ces trois derniers me dirent que la plus jeune des deux filles vomissait, à leur grande stupéfaction, trois gallons d'eau en moins de trois jours.

« Mais voilà que l'ainée accourt et crie que sa sœur commençait à vomir des pierres et des charbons. Les deux dames y allèrent et virent jusqu'à cinq cents pierres, dont quelques-unes pesaient un quart de livre, si grosses, d'ailleurs, qu'on avait assez à faire de les tirer de sa bouche.

« Moïse me dit qu'il pouvait à peine les mettre dans la sienne, et je me demande comment il l'aurait pu, si elles étaient toutes aussi grosses que celle qu'il me montrait comme échantillon. Je vous en ai envoyé une, mais pas un quart aussi grosse que quelques-unes d'entre elles. C'était cependant une des plus fortes qu'on avait pu garder et mettre dans une boîte. Ce vomissement continua quinze jours et eut beaucoup de témoins.

« Entre temps, il tombait sur le feu des monceaux de filasse, on le soufflait vainement, il s'éteignait. Les draps de lit étaient jetés par terre. Moïse dit qu'on les relevait chaque fois, mais, le temps d'aller dans le parloir et de revenir, ils étaient derechef à terre. Un boisseau de froment, qui était au pied du lit, qu'on l'appuyât n'importe comment, était toujours renversé. Une fois, les armoires et autres meubles furent changés de place, de manière qu'on ne pouvait bouger dans la chambre. Un jour, Moïse avait mis la Bible sur un lit, mais les draps furent encore jetés et la Bible transportée sur un autre lit. Un autre jour qu'ils étaient allés tous ensemble dans le parloir comme d'habitude, tout ce qui était dans la chambre fut mis en désordre, le rouet brisé en mille morceaux, quelques-uns jetés sur la table. Dans la bcurrerie, le lait fut enlevé de la table et posé par terre; une fois même une jarre fut brisée et le lait tout répandu. Un poids de six livres fut suspendu par l'anneau à une broche, la bière mêlée de sable et toute gâtée, le sel parfaitement mélangé avec du son.

« La mère de Moïse dit que leur filasse fut jetée de sa boîte: elle l'y remit, la voilà jetée encore: elle la remet dans la boîte, la ferme à clef, regarde bien au crochet et au couvercle, pour s'assurer qu'elle était bien fermée; mais dès qu'elle eût tourné le dos, voilà la boîte renversée et la filasse rejetée.

« Moïse dit qu'en revenant du parloir il vit un morceau de pain tomber de la table, et ce fut la première chose qu'il

vit de ses yeux. Ensuite un patin de femme fut lancé dans la maison et tomba sur eux. Il entendit un peigne se briser contre la fenêtre, et il leur revint en deux morceaux. Un couteau apparut dans la fenêtre et se précipita sur un homme, le frappant avec le manche.

« Puis une multitude de pierres étaient jetées journellement contre la maison, brisant les fenêtres et frappant les gens; mais c'est en ce temps qu'ils furent le moins troublés: car aucun mal n'atteignit leurs personnes. Le froment était bien quelquefois jeté au milieu des visiteurs dont la chambre était pleine.

« J'allais dans la maison où je vis les fenêtres brisées et l'on me montra où chaque chose s'était passée. La grand-mère me dit qu'ils avaient bien perdu un boisseau de froment, et il en arriva de même pour des pois qui étaient dans la grange.

« Un gentleman, nommé M. Robert Clark, ayant reçu des pierres, cria de la porte au boulanger de veiller à son pain, et, aussitôt, une poignée de cailloux tomba dans son tablier. On pouvait voir les pierres venir, mais c'était tout.

« Sur tout cela, plusieurs personnes qui passaient pour sorcières furent examinées, et une d'elles fut envoyée en prison. Je demandai à la vieille dame si cela continuait; elle me dit qu'une fois, depuis, ils avaient entendu un horrible tapage qui les effraya plus que tout le reste, et, une ou deux fois, en cette même semaine, le fromage avait été mis en pièces et sali. J'étais là le premier jour de mai 1658... »

Trois nuits de vexations démoniaques

C'est André Pascal, ancien *fellow* du Collège de la Reine (Université de Cambridge), qui raconte ces trois nuits de *disturbances* dans la maison de son père, située à Londres, *in Soper-Lane*, en août 1661.

Troubles de la première nuit. — « Mon père et ma mère vivaient en famille avec une de mes sœurs et une *gentlewo-*

man qui partageait son lit et semblait l'objet principal des attaques, plus une servante qui couchait dans la même chambre.

« La *gentlewoman*, dont j'ai parlé, était donc couchée avec ma sœur, sans dormir, et la chambre communiquait avec celle où étaient mon père et ma mère. Cette dame crut entendre quelqu'un marcher dans la chambre avec un bruit de robe trainante, frôlant et balayant le sol dans toute la chambre.

« Tout à coup on entendit un bruit sur le lit, comme un claquement qu'auraient fait leurs souliers et comme si l'on avait tirillé et gratté la natte. Cela continua quelque temps ; ma sœur s'éveilla, l'entendit et la servante aussi. Elle appela ma mère qui veillait dans la chambre voisine, où elle préparait une eau chimique, pour laquelle mon père et elle devaient passer toute la nuit.

« Elle arriva et les trouva en grand effroi. Mon frère monta aussi, qui était encore assis en bas. On apporta une chandelle et le bruit cessa tant qu'ils furent dans la chambre. Eux partis et la chandelle emportée, aussitôt la porte de la chambre (qui fermait difficilement) frappa avec fracas, étant toute grande ouverte alors, et ébranla la chambre où ma mère était occupée à sa préparation. Puis un des souliers, qui étaient à côté du lit, fut jeté par-dessus avec une force extrême contre une armoire qui était de l'autre côté. Ils en furent tellement effrayés que la dame se leva. Mon frère revint dans la chambre et s'assit près d'elle toute la nuit.

.

Troubles de la seconde nuit. — « Le soir suivant, étant à souper, nous entendîmes tous du bruit en haut, dans la chambre au bout de la maison, fauteuils et sièges jetés à travers la chambre et grands coffres changés de place. Nous montâmes et tout se calma jusqu'à notre sortie.

« Cependant la jeune dame résolut de coucher encore cette nuit dans la même chambre. Ma sœur l'accompagna, et chacun reprit sa place ordinaire. Mais mon frère et moi voulûmes nous asseoir en bas pour attendre les événements.

« Un instant après, nous entendions au-dessus un coup fortement frappé; nous montâmes, et l'on nous dit que c'était comme la nuit précédente, et quelque chose de plus. Car outre la natte que l'on continuait de tirer, les draps aussi étaient tirés et arrachés sous eux, en sorte qu'ils avaient assez à les retenir à pleines mains pour les empêcher de partir. Tout s'apaisa encore quelques instants, c'est-à-dire tant que nous demeurâmes dans la chambre avec la lumière. Mais nous ne fûmes pas plutôt dehors avec la chandelle que natte et draps furent de nouveau tirés.

« Il vint aussidans le lit quelque chose qui couraitsur elle et qui semblait lisse au toucher comme une taupe. Elle s'élança du lit; nous revînmes avec la lumière et tout redevint tranquille. Nous nous retirâmes ainsi plusieurs fois avec la lumière: et chaque fois le trouble recommençait avec un léger chuchotement en divers endroits du lit, mais surtout à la tête, ce que nous entendîmes en restant dans la chambre après avoir porté la chandelle dans la chambre voisine. Mon père et ma mère se levèrent, et il n'y eut personne de nous qui n'entendit tout ou beaucoup, mais rien ne nous apparut.

« La chose était sans cesse en mouvement plus ou moins rapide en maint endroit du lit, mais principalement au pied, où elle avait commencé. Enfin cela prit assez d'audace pour faire le même bruit, la chandelle présente, pourvu qu'elle fût un peu offusquée par la porte, si bien que nous pûmes voir les draps tirés et arrachés et nous le vîmes fréquemment s'élever et s'abaisser sous les draps, au pied du lit, en une petite grosseur que mon père et moi, en la pressant des mains, pouvions sentir se mouvoir avec un léger craquement qui ne peut pas plus que le chuchotement de tout à l'heure s'exprimer par écrit. Cependant nous ne pûmes rien y trouver que les draps que nous voyions ainsi s'élever et s'abaisser.

« Les souliers avaient été mis sur le ciel du lit cette seconde nuit pour prévenir le bruit qu'ils avaient servi à faire la nuit précédente, et tandis que nous causions dans la chambre, comme j'étais à quelque distance du lit, un des souliers vola et vint me frapper à la tête, légèrement, car j'avais mon chapeau. Un autre aussitôt après le suivit, sans ébranler le lit.

« Après quoi la petite chose revint si souvent sur la jeune femme que si nous nous étions le moins éloignés, elle n'aurait pu rester un instant dans son lit. Elle s'y assit avec un manteau qui, aussitôt après notre départ, lui fut enlevé comme une plume. Elle cria, je revins dans la chambre, elle me demanda de lui remettre son manteau.

« Enfin voyant que cela ne pouvait cesser, nous restâmes, mon frère et moi, avec la chandelle, jusqu'au petit jour : la natte tirée, les draps palpitant au pied du lit, le chuchotement, tout reprenait comme par accès jusqu'au lever du jour. Presque tous, mais surtout elle, nous conjurions ce chuchotement par les noms les plus sacrés de parler enfin et de nous dire clairement ce qu'il voulait. Mais nous ne voyions rien ni n'entendions nulle réponse.

Troubles de la troisième nuit. — « La jeune dame résolut de changer de chambre pour voir si ces vexations la suivraient, et ma sœur l'accompagna. Mon frère s'assit comme de coutume en bas, attendant la suite. On entendit le même bruit en haut. Ils nous appelaient à grands cris, ils étaient dans le même cas qu'auparavant, sinon pire. A peine étaient-ils au lit qu'un claquement se fit entendre à la porte, puis le même bruit sous le lit, la même palpitation des draps et le même chuchotement.

Vers minuit, la même chose qui venait dans le lit vint si souvent et avec de tels bonds (*skippings*), que la *gentlewoman* s'élança, en criant, du lit : cela paraissait froid et très mou et le plus souvent venait sur ses pieds et courait sur elle par son côté jusqu'à son épaule. Une fois elle me dit de mettre la main sur son dos, près de l'omoplate, le sentant arriver juste là : je le fis promptement et sentis sur ma main comme le souffle d'un vent froid.

« Une chose plus remarquable fut qu'entendant le chuchotement au pied du lit, et l'ayant conjuré en vain de parler et de nous dire à quelle fin ces bruits et ces vexations, je lui ordonnai très sévèrement de parler net ou au moins de chuchoter plus haut. Alors il fit entendre un sifflement plus haut, mais rien d'intelligible.

« Enfin tout ce tapage et cet objet dans le lit devenant de plus en plus insupportables à cette pauvre jeune dame, sa mère, qui était couchée dans la chambre voisine, vint dans celle-ci et se mit à prier au pied du lit. Or il plut à Dieu quelques instants après de faire cesser ces vexations pour le reste de la nuit. Après cette nuit pourtant, je ne suis pas certain que rien de semblable n'ait recommencé dans la maison. »

J. D. D.



VARIÉTÉS

~~~~~

## Phénomènes psycho-physiologiques

Nous reproduisons, à titre de curiosité, le fait suivant, que nous n'avons pu contrôler. S'il est vrai, l'influence diabolique n'est pour nous pas douteuse.

Une jeune fille, presque une enfant, fait courir en ce moment à Londres le monde médical anglais. Elle a quinze ans, et depuis deux ans est sujette au phénomène bizarre de passer continuellement par dix états, dix personnalités différentes.

A treize ans, elle fut atteinte d'une forte influenza. A la guérison, la transformation s'était opérée, et l'enfant donnait le curieux spectacle suivant :

Dans le premier état, elle est dans l'attente et la crainte. Elle se cache la face et, si quelqu'un s'approche, elle dit que c'est un serpent. De temps à autre, son corps devient rigide.

Dans la seconde phase, elle devient plus intelligente, mais elle appelle les objets de noms extraordinaires, ne distingue pas le blanc du noir et le gris du rouge. Elle dit être une chose inanimée et n'avoir pas de bouche.

La troisième phase la montre habile à écrire et à lire; elle dit qu'un méchant homme a pris possession de son esprit et elle veut mordre ses vêtements. Elle se réjouit de l'orage, alors qu'à l'ordinaire elle exprime de la crainte.

A la quatrième phase, elle devient sourde-muette, et parle avec ses doigts, étant totalement insensible aux cris jetés à son oreille.

A la cinquième phase, elle annonce soudain qu'elle n'est âgée que de trois jours. Pour elle les flammes sont noires. Elle épèle ses mots par la fin, mais les écrits par le commencement.

A la sixième phase, elle ne sait ni lire ni écrire. Elle perd même l'usage de ses mains et ne reconnaît plus des personnes familières.

A la septième phase, elle prétend s'appeler Adjice Uneza, ne reconnaît pas des objets familiers, mais se rappelle des incidents passés depuis longtemps.

A la huitième phase, elle tombe pendant une demi-heure par jour dans le stade numéro 2, et se met à préparer du thé pour sa famille, mais est complètement inconsciente de ce qu'elle fait.

Au neuvième stade, elle veut frapper les personnes qui l'entourent, et est incapable de marcher sans une chaise.

Enfin, au dixième stade, elle se change en une enfant idiote et aveugle qui exécute des dessins étranges et habiles.

Et dans aucun de ces dix états, elle ne connaît rien des neuf autres.

On comprend la curiosité des médecins, avides de suivre pendant un jour les transformations de cette enfant phénomène.

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

## La Laïcisation des Phénomènes occultes

---

Le Dr Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier et bien connu par ses nombreux et importants travaux sur la pathologie du système nerveux, a récemment publié une étude très documentée des faits merveilleux, sous ce titre : *L'OCCULTISME hier et aujourd'hui. — Le merveilleux préscientifique*. C'est la troisième édition, mais considérablement modifiée, de son *Spiritisme devant la science*.

L'ouvrage comprend trois parties. La première fait connaître la définition et l'histoire de l'occultisme et des phénomènes occultes, ainsi que les difficultés de leur étude. La deuxième traite de *l'occultisme d'hier* ou partie de l'occultisme qui a été « désoccultée », c'est-à-dire expliquée scientifiquement. La troisième enfin — *l'occultisme d'aujourd'hui* — parle des faits dont la démonstration, si elle est possible, paraît à l'auteur encore plus ou moins éloignée.

Dans une synthèse finale, le savant professeur expose l'ensemble des conclusions auxquelles son enquête l'a conduit. Il en est une qui ne me paraît pas reposer sur les faits observés, mais être plutôt la conséquence logique de la définition de la science que l'auteur pose en principe dès la première page de son livre et qu'il emprunte au philosophe positiviste A. Comte. La thèse de l'indépendance de l'occultisme et des diverses doctrines philosophiques ou religieuses, thèse qui fait l'objet du chapitre IX, me semble fort contestable, si, au lieu de partir d'une idée : la définition positiviste de la science, on part, au contraire, des faits. Et le propre de la science n'est-il pas de prendre toujours, en dernière analyse, le fait comme base de toutes ses affirmations ?

Or, s'il est un fait certain et incontestable, c'est que l'ob-

servation d'un phénomène merveilleux a suffi, plus d'une fois, pour changer l'orientation entière de la vie d'un homme.

Il y a quelques années, un de mes amis, le R. P. Murcier, des Missions étrangères, me communiquait un cas de ce genre :

« Mon frère François, m'écrivait-il, mort missionnaire en Cochinchine orientale, en 1870, vint, après sa mort, assister en personne ma mère à ses derniers moments et emmener son âme au ciel. Voici le fait tel qu'il m'a été rapporté par celui de mes frères qui en fut le témoin :

« C'était, me dit-il, vers deux heures du matin. Seul je « veillais notre pauvre mère ; elle me demanda à boire, ce que « je fis aussitôt. Tout à coup apparut François habillé en Anna- « mite, tel qu'il était sur une photographie, seulement il était « souriant. Je voulus lui parler, mais cela me fut impossible ; « la pensée ne me vint pas d'aller réveiller mon père. Je vis « François une demi-heure au moins : il semblait parler avec « maman ; puis il lui donna la main et son âme s'envola en « laissant un beau sourire, en sorte que chacun, dans le village, « voulut venir voir sa belle figure. »

« C'est ce fait qui décida mon frère à embrasser la vie religieuse à l'âge de vingt-six ans. Trois mois après il entra chez les Maristes comme frère convers ; il est aujourd'hui au Canada. »

J'ai écrit moi-même à ce Religieux et j'ai reçu confirmation du récit que je viens de rapporter.

Je pense, comme le professeur Grasset, que les faits de ce genre « ne pourraient donner qu'une base et des arguments bien fragiles à une philosophie ou à une religion ». Mais qu'ils soient absolument indépendants des diverses doctrines religieuses ou philosophiques, voilà ce que je ne puis admettre. L'observation apprend qu'ils servent souvent de moyens pour attirer sur elles l'attention de l'homme et le conduire à les mettre en pratique. Ce sont des motifs accessoires, sans doute, mais qui ne laissent pas cependant de servir de préparation ou d'appui à la conviction.

En posant en principe la définition de la science donnée par A. Comte, le professeur Grasset s'est trouvé logiquement

conduit à ne pas envisager toutes les circonstances des phénomènes occultes et à chercher à déterminer le mécanisme de leur production plutôt que leur cause proprement dite. Le phénomène occulte, tel qu'il le présente, a quelque chose d'abstrait : ce n'est pas le fait réel, tel que le voit l'observation. De là des assertions comme celles-ci : « Je pose en principe qu'aucune doctrine philosophique ou religieuse n'a intérêt au succès ou à l'insuccès de ces recherches. » Et ailleurs : « La question des esprits, leur étude et leur évocation supposent l'existence et la survivance au corps d'un esprit, questions graves qui se posent à notre intelligence, mais ne sont pas l'objet de la science telle que je l'envisage ici, c'est-à-dire de la science biologique. Donc ceci est hors de la science de demain<sup>1</sup>. »

Les événements qui viennent de se passer au Maroc ont permis de constater un phénomène assez merveilleux pour avoir sa place dans l'occultisme d'hier, je veux parler de la communication établie par la télégraphie sans fil entre la tour Eiffel, à Paris, et les navires stationnés devant Casablanca. L'homme connaît aujourd'hui les conditions du phénomène et l'explique scientifiquement.

Mais faut-il faire abstraction de l'homme lui-même et dire que le fait de cette communication est, pour l'officier de marine qui la reçoit au Maroc, sans valeur démonstrative et incapable de le convaincre de l'existence et de l'intelligence de l'homme qu'il ne voit pas et qui occupe le poste de la tour Eiffel ?

Le phénomène suppose incontestablement l'existence de cet esprit humain. Pourquoi certains phénomènes dits occultes, s'ils sont authentiques, ne conduiraient-ils pas à la même conclusion ? Pourquoi ne pourraient-ils pas servir à réfuter ceux qui nient l'existence des anges et des démons ?

On peut contester l'existence de ces phénomènes ; mais, une fois leur existence bien démontrée, la conclusion s'impose au savant et fait partie de sa science. On peut, par une définition purement arbitraire, limiter le domaine de la

1. *Loc. cit.*, p. 270.

science à celui des faits et des lois ; mais on n'a pas le droit de conclure d'une telle définition que la cause est identique à la loi, ni que la question des esprits est absolument en dehors de la science, même de la science de demain.

Voici un fait, observé par le regretté Dr Ozanam et l'un de ses amis, M. Fiot, et dont je dois à ce dernier la connaissance :

Le Dr Ozanam et M. Fiot désiraient vivement la conversion d'un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, très instruit et capable encore, malgré son grand âge, de réciter Virgile tout entier. Cet homme, qui avait traversé la grande Révolution et vu bien des scandales et des apostasies, avait accepté les idées voltairiennes dans toute leur étendue. Tous les moyens employés pour le convertir avaient échoué.

C'est alors que le Dr Ozanam, qui avait remarqué chez une de ses clientes, Cécile L..., des phénomènes de lucidité — elle avait pu, par exemple, lui dire où se trouvait son frère, le célèbre fondateur des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, voyageant alors en Italie, et, vérification faite, ses paroles étaient parfaitement exactes — c'est alors que le Dr Ozanam eut l'idée de demander à cette jeune fille la conduite à tenir pour arriver à la conversion de ce vieillard. Toutefois, M. Ozanam et M. Fiot n'entreprirent rien avant d'avoir consulté leur confesseur et ne mirent en pratique les conseils reçus qu'après les avoir soumis à l'approbation de ce prêtre.

Voici textuellement les notes prises, au jour le jour, par le Dr Ozanam :

*Samedi 23 avril.* — Allez rue..., au troisième étage ; à droite, dans la deuxième pièce, il y a un vieillard.

— Oui, je le vois. Oh ! il est sur le point de mourir ; comme il est malade !

— Est-il chrétien ?

— Oh ! non ; quel horrible état de l'âme ! Comme il est malheureux ! Il a été imbu de fausses doctrines. O mon Dieu, ne permettez pas qu'il soit damné : sauvez-le !

— Au nom de la charité, je vous prie de me dire ce qu'il faut que nous fassions pour le convertir, et je prie Dieu qu'Il vous éclaire.

— Oui : je le vois, je comprends. Il faut prier par Marie, par les Sept Douleurs de Marie. Il faut mettre sous son oreiller une médaille de la sainte Vierge. Il faut prier sept enfants de faire une neuvaine en l'honneur des Sept Douleurs de la sainte Vierge, et de communier dimanche pour lui. Puis on ira trouver le malade ; on lui dira que sept enfants vont commencer une neuvaine pour demander à Dieu sa guérison ; qu'il guérira — il mourra, mais ce n'est pas mentir, car son âme guérira. — On lui dira qu'il faut qu'il s'y unisse, qu'il prie, et qu'une malade, bien souffrante, s'intéresse à lui et prie pour lui et lui envoie un morceau de pain bénit.

— Mais il est samedi, onze heures du soir ; comment pourrai-je trouver sept enfants pour demain ?

— Il faut aller, demain à huit heures et demie, à Saint-Sulpice, parler au prêtre qui dirige le catéchisme. Il vous indiquera sept enfants pour faire la neuvaine.

Le tout est fait à la lettre, sauf que, n'ayant pas su trouver le directeur du catéchisme à huit heures et demie, on va lui parler, à une heure, au séminaire. Il répond que, si on était venu le matin, ce serait déjà fait ; mais qu'il se charge d'avertir sept enfants pour le lendemain matin.

Le vieillard, qui jusque-là avait tout refusé, écoute gravement lorsqu'on lui dit que la science est à bout et qu'on va recourir aux prières. Il promet de s'y unir en récitant tous les jours un *Memorare* qu'on lui prononcera ; et il accepte la médaille et le pain bénit.

*Lundi 25.* — Regardez notre malade et dites-nous ce que nous devons faire pour continuer sa conversion. Faut-il lui parler de confession ?

— Comment ! vous ne lui en avez pas encore parlé ! Il le faut et le plus tôt possible ; il n'a pas de temps à perdre. Dieu prolongera sa vie de quelques jours pour lui donner le temps de se reconnaître, mais ses instants sont comptés.

— Qui faut-il lui donner pour confesseur ?

— Je le vois. C'est un vieillard ; il a des cheveux blancs. Je voudrais vous dire son nom, je ne le puis. C'est le doyen de Saint-Sulpice.



— Est-ce le Curé ?

— Non, c'est le doyen d'âge.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre la fin de la neuvaine ?

— Non, de suite. Il faut lui en parler de suite pour l'ache-miner peu à peu.

— Mais il nous dit qu'il ne croit à rien.

— C'est qu'il croit à tout.

Le lendemain matin, on dit au vieillard qu'il faut, pour obtenir les grâces du ciel, achever la neuvaine qu'il a commencée et, pour cela, confesser ses fautes. Il répond qu'il ne croit à rien, à peine à lui-même ; que la religion, la confession, sont des niaiseries. Après une longue discussion il promet cependant d'y réfléchir.

*Vendredi 29.* — Regardez vers notre malade ; que voyez-vous ?

— Je vois un homme sauvé. Il a été touché de ce qu'on lui a dit ; il n'a pas cédé pourtant, mais Dieu a déjà compté avec lui.

— Que faut-il faire pour continuer sa conversion ?

— Il faut qu'il commence avec moi le mois de Marie, et lui demander pour moi un *Ave Maria*. Je lui donnerai un *Souvenez-vous* écrit de ma main : il le dira pour moi, et moi pour lui, tous les jours à midi. Il faut aussi que je lui demande que, pour être exaucés, nous devons nous confesser tous les deux, le même jour et à la même heure.

— Acceptera-t-il de se confesser demain ?

— Non. Il refusera ; mais il y reviendra.

— Aura-t-il le temps de faire le mois de Marie avec vous ?

— Non. Mais il faut qu'il se confesse dimanche pour commencer le mois de Marie.

— Qui faut-il lui donner pour confesseur ? Est-ce le Curé de Saint-Sulpice ?

— Non. Il faudrait lui donner le doyen de Saint-Sulpice ; mais il ne voudra pas. Il faut que je lui écrive, que je lui donne le nom de mon confesseur ; et aussi je lui dirai : « Vous êtes mon frère par la souffrance, mon frère en Jésus-Christ ; priez pour moi, et que dimanche, à trois heures, nous soyons tous deux unis et pardonnés. »

*Samedi 30 avril.* — Regardez-vous notre malade : où en est-il ?

— Oh ! mon Dieu, il est toujours dans le même état ; il n'a pas changé. Oh ! comme il est entêté ! Qu'il est malheureux, ce pauvre homme ! C'est un reste d'orgueil qui le tient. Mon Dieu ! vous ne pouvez cependant pas le laisser périr !

— Vous m'avez dit, hier, qu'il faudrait que vous lui écriviez. Voulez-vous nous dicter votre lettre ?

— Je le veux bien :

« Monsieur,

« Unis tous deux par la souffrance, unissons-nous par la  
« prière. Aujourd'hui s'ouvre le mois de Marie : voulez-vous  
« le faire pour moi et acceptez-vous les prières que, de mon  
« côté, j'adresse à notre Mère à votre intention ? Prières bien  
« indignes, sans doute, mais rendues meilleures par les souffrances et purifiées par l'intention.

« Pour que nous soyons exaucés, voulez-vous nous mettre  
« tous deux en état de grâce ? Je ferai la sainte communion  
« pour vous, Monsieur, et j'éprouverai un grand bonheur si  
« vous voulez faire aussi cet acte si solennel à mon intention.  
« En attendant le pain des anges, partageons le pain bénit.

« Agréez, Monsieur, l'expression de mon respect et les  
« vœux que je forme pour l'amélioration de votre état.

« Cécile L....

« La meilleure pensée vient toujours la dernière. Consentez,  
« je vous en prie, à recevoir M. l'abbé Castan. Il est le neveu  
« de Mgr Affre ; vous verrez comme il est bon.

« J'attends un mot de vous, Monsieur, qui m'indique l'heure  
« où nous nous trouverons réunis dans le cœur de notre Père.»

La lettre est remise au vieillard qui l'écoute avec plaisir. On lui dit de songer sérieusement à se confesser et de choisir, parmi les personnes de sa connaissance, un ecclésiastique en qui il se confie. Il répond qu'il en connaît plusieurs et les cite ; mais il n'a confiance à aucun ; que, d'ailleurs, il ne croit pas

On insiste ; il répond qu'il connaît davantage le R. P. C..., actuellement directeur de la maison de Vaugirard ; qu'il écrira le lendemain.

Le lendemain, dimanche, il refuse obstinément, disant qu'il a changé d'avis, qu'il ne veut pas absolument, qu'on n'obtiendra jamais cela de lui. La confession est une niaiserie et un homme ne doit pas faire une niaiserie, le sachant. D'ailleurs, qui lui répond qu'il a une âme plutôt que son chien, et où était donc cette âme avant sa naissance ? A force d'instances, on obtient cependant de lui la promesse qu'il écrira le lendemain, lundi.

*Lundi 2 mai.* — Allez auprès de notre malade, et dites-nous ce qu'il devient ?

— Il était bien décidé ; il a reculé. J'écrirai de nouveau : la conversion est faite dans son cœur.

— Il a, en effet, reculé, hier, dimanche ; mais il m'a promis de faire écrire, demain, à un prêtre de venir. Tiendra-t-il parole ?

— Oui : mais j'écrirai de nouveau. Il a un esprit très changeant : il faudra le saisir au passage.

— Combien de temps vivra-t-il encore ?

— Je ne vois pas bien.

— Mais à peu près ?

— Ce n'est plus long. Il est temps qu'il se hâte : encore douze jours, s'il n'y a pas de trop grandes chaleurs.

— Dicter-nous votre lettre.

« Pardonnez-moi, Monsieur, d'être aussi impatiente ; vous  
« ne me répondez pas. Que dois-je faire ? Ne retardez pas  
« davantage notre bonheur à tous deux.

« Marie nous attend : elle nous invite à prendre notre part  
« des grâces qu'elle accorde d'une manière toute spéciale  
« pendant ce mois. Un mot, je vous en prie.

« Malgré mon indignité, j'ai l'espoir d'être exaucée en priant  
« pour vous et j'attends un soulagement par votre intercession.

« Votre dévouée servante en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Cécile L... »

*Mardi 3 mai.* — A une heure de l'après-midi, on va voir le malade. Il demande aussitôt une plume et de l'encre. On lui lit la lettre; il remercie et redemande une plume et du papier; puis il dicte la lettre suivante :

« Mon Révérend Père, vous vous souvenez peut-être de  
« l'ardente charité avec laquelle vous vîntes me visiter, il y a  
« six ans, dans mon ancien domicile de la rue... Nous eûmes  
« alors plusieurs entretiens, mais nous ne fûmes pas d'accord.  
« Vous me dites que, lorsque le moment serait venu, je vous  
« trouverais toujours prêt à venir à moi. Le moment est  
« venu.

« Je vous prie donc de vouloir bien être assez bon pour  
« venir me voir, dès que vos occupations vous le permet-  
« tront.

« Votre respectueux serviteur. »

La confession fut faite dès le soir même, avec beaucoup d'édification. Le malade voulut qu'on le dît à sa famille et demanda lui-même la consolation de recevoir la sainte Communion jeudi, jour de l'Ascension.

Ce jour-là il reçoit l'Extrême-Onction et le saint Viatique, et répond lui-même avec fermeté aux articles de foi sur lesquels l'interroge le prêtre. Toute la famille y assiste.

Depuis lors plus d'impatience, plus de railleries : conversion complète. Le vieillard demande de nouveau à se confesser quelques jours après, et dit à son confesseur : « Mon Père, il était temps. »

Les jours suivants il s'affaiblit, mais garde sa connaissance jusqu'au bout. Il expire dans la nuit du 17 au 18.

Ici se terminent les notes d'Ozanam. Cette observation ne soulève-t-elle pas naturellement la question : Qui inspirait et dictait les conseils de la cliente de ce docteur, son propre esprit, ou bien, au contraire, celui d'un autre être intelligent et distinct d'elle-même?

En résumé, les faits, qu'ils soient occultes ou non, forment toujours un tout complexe; ce sont des actions spécifiées par

leur terme aussi bien que par leur principe. Pour les distinguer les uns des autres, il faut tenir compte des circonstances qui les précèdent, les accompagnent et les suivent. C'est la loi fondamentale de tout diagnostic.

Eliminer de parti pris l'une de ces circonstances, c'est mutiler l'observation et s'exposer à en tirer de fausses conséquences ; c'est oublier qu'il appartient à la science de constater et d'apprécier toutes et chacune de ces circonstances.

Le professeur Grasset, dans son exposé d'ailleurs si complet, si clair et si intéressant de l'occultisme, se place arbitrairement à un point de vue qui le conduit logiquement à étudier les phénomènes occultes abstractivement en eux-mêmes et à les considérer comme sans but et sans terme. Il n'est donc pas étonnant de voir son enquête aboutir à une sorte de laïcisation de ces faits.

Dr A. Goix.



# HISTOIRE D'UNE POSSESSION DIABOLIQUE

---

Le 31 mars 1903 s'éteignait, dans la paix du Seigneur, Mgr André, habituellement connu sous le nom de P. Emmanuel, prélat romain, curé de Mesnil-Saint-Loup (diocèse de Troyes), directeur-fondateur de l'*Archiconfrérie de la Prière perpétuelle à Notre-Dame de la Sainte-Espérance*.

Durant les cinquante-trois années qu'il avait dirigé cette paroisse, ce prêtre, d'une vertu éminente, avait successivement créé diverses œuvres, toutes plus remarquables les unes que les autres. Ce fut d'abord l'inauguration d'un pèlerinage à la sainte Vierge, sous le vocable de *Notre-Dame de la Sainte-Espérance*; puis la fondation de la *Prière perpétuelle* sous ce même titre; puis l'érection d'une association, qui devint, plus tard, une archiconfrérie, pour l'entretien de cette dévotion; puis la construction d'une magnifique église; et enfin l'établissement de deux monastères, l'un de Bénédictins, l'autre de Bénédictines.

Ce fut le 18 mars 1875 que l'on jeta les fondations de ce dernier, à deux cents mètres environ de l'église.

Ce jour-là même, sur le soir, une fille très pieuse, âgée de vingt-sept ans, nommée Ern... C..., fut prise, subitement, d'un mal étrange, caractérisé surtout par une toux extraordinaire, qui fit craindre un vomissement de sang. On lui administra des calmants, mais la toux n'en devint que plus en plus accentuée. Elle ne venait point de la poitrine, ni même des bronches. C'était une sorte de mouvement convulsif, saccadé, qui se faisait dans la gorge.

Telle fut la première attaque du mal, et elle fut suivie, à différents intervalles, de plusieurs autres du même genre.

Le 1<sup>er</sup> juillet de la même année, survint une nouvelle crise de la même toux, mais avec accompagnement de mouvements convulsifs dans les membres et de cris involontaires.

A partir de ce jour, les mêmes crises se produisirent régulièrement tous les vendredis.

Un nouveau phénomène ne tarda pas ensuite à se manifester : il consistait dans l'impuissance de manger. La gorge était comme obstruée, la mâchoire ne voulait pas se mouvoir ; et quand on présentait à la patiente quelque chose à manger, la toux *spéciale* recommençait avec une violence et pendant un temps toujours proportionné au volume de l'objet présenté. C'était une question de géométrie, toujours résolue avec une précision mathématique.

Comme de raison, on appela le docteur. Il ne manqua pas de faire ses prescriptions : médication interne et externe, potions calmantes, bains, sinapismes, et tout le reste du rouleau. Toutefois, examinant de près son cas, il n'en revenait pas. En entendant cette toux *sui generis*, il disait : *C'est curieux ! c'est curieux ! Je n'ai jamais vu cela !*

Tout l'été se passa dans des crises à peu près périodiques et la même impuissance de manger. La malade maigrissait à vue d'œil, et s'en allait dépérissant.

Arriva la fête de Notre-Dame de la Sainte-Espérance. La patiente suivit l'exercice de la neuvaine, mais, tous les soirs, au sortir de l'église, il lui arrivait ceci : en mettant le pied sur le seuil de la maison, sans qu'elle le voulût, et sans qu'elle pût l'empêcher, un air de cantique se chantait dans son gosier, mais l'air seulement, sans paroles, et ce chant durait un quart d'heure.

Après la fête, nouveaux accidents. Tous les soirs elle éprouvait des suffocations. Au moindre bruit, au moindre mouvement qui se faisait autour d'elle, elle se sentait étouffée. Il lui semblait que sa poitrine était serrée, comprimée ; une sorte de plainte se produisait dans le centre de la poitrine. Pour lui éviter ces douleurs nouvelles, il fallait que tout le monde de la maison veillât à ne pas faire le moindre bruit : tous ne pouvaient marcher que pieds nus, et s'il fallait ouvrir une porte, on avait une frayeur épouvantable de faire reparaître l'étouffement.

Les accidents se transformèrent ensuite. Elle qui n'avait jamais sifflé était devenue une siffleuse très habile. Elle

sifflait malgré elle, et très fort, et très longtemps. Les voisins disaient : *Elle siffle comme un homme !*

Dans un même accès, elle sifflait et chantait, mais sans paroles, des airs seulement ; et cela dura plusieurs semaines.

Vers la fête de Noël, nouveaux accidents tous les deux jours. On lui donnait une potion calmante (selon la formule), elle la prenait tranquillement, et tout aussitôt, d'un seul jet, avec une violence inouïe, la potion était lancée à la face de la personne qui la lui avait présentée.

Un jour, dans la crainte d'accidents fâcheux, on la mit au lit. Elle se releva sur son lit, et se mit à danser, elle qui n'avait jamais ni dansé, ni vu danser. Un de ses bras était allongé en guise de violon, l'autre lui servait d'archet ; et elle mimait on ne peut mieux le plus habile artiste. En même temps elle dansait, faisait des gambades impossibles, exécutait des *pas* qui certainement dépassaient sa compétence. Dans son exercice chorégraphique, elle allait d'une extrémité à l'autre de son lit, et faisait craquer sa pauvre couchette : on lui disait : *Tu vas tomber !* Une réponse sèche, saccadée, arrivait convulsivement : *Je ne tomberai pas !* La danse finie, elle était rejetée sur son lit, brisée de fatigue.

Un jour, après sa danse, fatiguée à n'en pouvoir plus, elle subit un nouveau supplice : sa tête roulait sur son oreiller d'un côté et de l'autre avec une incroyable agilité. On s'approche d'elle pour la soutenir : elle prend alors convulsivement une couverture, l'enroule, et la lance avec la rapidité de la foudre sur la personne qui venait la secourir. Il y avait là deux voisines qui se mirent à rire. Elles furent servies l'une après l'autre, et reçurent à la tête, chacune, un oreiller lancé d'une telle force qu'elles furent ramenées à leur sang-froid.

On dit à la patiente : *Ne fais donc pas comme cela !* Elle répondit simplement : *Ce n'est pas moi !*

On la vit ensuite jeter son bonnet en l'air, se tirer violemment les cheveux jusqu'à se les arracher ; puis sa tête se trouvait tournée et comme fixée sur son épaule gauche.

Un autre jour, elle était dans l'impossibilité absolue de manger, se roulait à terre de tout son long, grattait la terre



de ses deux mains. Elle essayait de se relever ; malgré elle, sa tête retombait. On insista pour la faire manger : à chaque bouchée qu'elle prenait, il se faisait en elle un mouvement convulsif des plus pénibles.

La veille de Noël, nouveau changement : ses yeux se ferment, impossible de les ouvrir ; son parler est celui d'un homme paralysé dont on ne comprend pas le langage ; la toux convulsive ne lui laisse pas de relâche.

Tous les remèdes du docteur ayant été sans succès aucun, on se décide à voir un nouveau médecin. Les accidents de toux se manifestent en sa présence. Il est satisfait, établit là-dessus son diagnostic avec assurance, et prescrit une potion calmante, très calmante, à haute, très haute dose. Le pharmacien qui prépare le remède fait la remarque que la personne à qui on destine cela est donc bien forte ! On administre le médicament suivant la prescription du médecin. Alors on voit subitement se manifester les accidents les plus inquiétants : elle se met à chanter des airs, mais toujours sans paroles ; puis à faire des grimaces impossibles, à tirer sa langue de sa bouche à faire peur.

Tel fut l'effet de la première cuillerée du remède. On en avisa le médecin, qui ordonna de réduire la dose de moitié.

On le fit en effet. Le 4 février 1876, on lui administra de nouveau le remède, à dose réduite. Mais les accidents ne sont pas réduits, et sont au contraire plus que doublés. La toux convulsive reprend avec une violence telle qu'on croit que la pauvre patiente va mourir. Après la toux, une série d'accidents jusque-là inconnus commencent à se manifester, à la stupéfaction de la famille désolée. C'est d'abord un sifflement tout nouveau, et pourtant, dans sa nouveauté, il était bien connu : ce n'était ni plus ni moins que le sifflement de la locomotive du chemin de fer. Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était cela.

A ce premier accident, en succédèrent deux autres, le jappement du chien, et le hurlement du loup.

Quand toutes ces scènes furent terminées, le drame prit une autre tournure : *la pauvre patiente fut soulevée à plus d'un*

*mètre de hauteur*, puis elle retomba violemment à terre, brisée de fatigue.

Ce n'était point encore fini, elle fut ensuite roulée à terre, mais tout d'une pièce comme roulerait un tronc d'arbre ; et en roulant ainsi elle poussait des cris tels, que les animaux, les vaches, les poules, en étaient épouvantés et, chacun à leur manière, témoignaient de leur frayeur.

Un moment de répit put faire croire qu'on pourrait lui donner à manger ; mais aussitôt elle fut reprise et de nouveau roulée à terre...

Voyant que rien n'annonçait la fin de ces scènes épouvantables, la sœur de la patiente courut chez un ami de la famille, pour prendre conseil. On convint alors qu'on allait faire une neuvaine à Notre-Dame de la Sainte-Espérance, et que chaque jour on ferait boire à la patiente un peu d'eau de Lourdes. Et comme on en avait très peu, on décida qu'on lui en donnerait, chaque jour, une goutte seulement dans une cuillerée d'eau.

De retour à la maison, la sœur de la patiente versa de suite une goutte d'eau de Lourdes dans une cuillerée d'eau, lui disant : « Voici ta guérison ! c'est de l'eau de Notre-Dame de Lourdes. » La patiente but la cuillerée et fut subitement délivrée.

La guérison toutefois ne devait être que temporaire. Au bout de deux ou trois ans, les premiers symptômes recommencèrent, sans trop de véhémence d'abord ; mais petit à petit le mal fit des progrès, et en 1892 on se décida à conduire à Lourdes la pauvre malade.

A la suite du pèlerinage de Lourdes, toute crise cessa, et l'on se mit à espérer que la guérison était définitive.

Mais après trois mois de calme, la malade fut de nouveau agitée par son terrible ennemi, avec une grande violence ; et les crises recommencèrent tous les jours, et même plusieurs fois par jour.

Nous trouvons dans la correspondance du P. Emmanuel, à la date du 13 avril 1893, les détails suivants concernant la malade :

« Ern... est de plus en plus torturée par l'ennemi. Il lui fait

• souffrir des douleurs atroces, quelquefois dans les dents, quelquefois dans les jambes. Souvent il la jette à terre, et alors pas moyen de la relever; ses jambes deviennent comme des étoupes, plus de nerf, plus de vie. Plusieurs fois il lui a rempli la bouche de cendres, disant qu'il veut la tuer, qu'il lui fera *comme à sainte Françoise....* Ces jours derniers, il disait qu'il lui ferait courir la bête, qu'il lui mettrait une peau et la changerait en loup.... Quand je commande par une tierce personne, tout cesse immédiatement; mais, au confessionnal, il se moque de moi et dit : *Ici tu ne peux rien, tu ne m'empêcheras pas de faire du bruit.* Et en disant cela, il frappe des coups formidables contre le confessionnal... Il se dit être en colère à cause de la confirmation, qui aura lieu mardi prochain... Jamais il n'a été si démon que depuis Pâques. »

Le 8 février de l'année suivante (1894), le Père écrivait encore : « Nous avons toujours à lutter contre le diable. Il tourmente Ern... d'une façon épouvantable; il dit qu'il la tuera. Une de ces nuits, il lui a serré le cou avec les cordons de son bonnet, disant qu'il allait l'étrangler. Il n'y a pas moyen de lui résister : elle résiste cependant telle qu'elle peut, mais cela le rend plus méchant... »

Les choses arrivèrent à tel point que, le 12 juin 1894, le P. Emmanuel se décida à demander à Mgr l'Evêque de Troyes la permission de l'exorciser. Voici la lettre qu'il écrivit à ce sujet à un des vicaires généraux :

Monsieur le Vicaire général,

Souvent j'ai eu occasion de vous parler de cette pauvre fille de Mesnil-Saint-Loup qui est trop visiblement et trop certainement possédée d'un démon, méchant au delà de tout ce qu'on pourrait imaginer.

Il menace de la tuer, de la jeter dans un puits; il la fait souffrir d'une manière effrayante. La semaine dernière, sous mes yeux, à l'église, il prit un agenouilloir et la frappait à la tête à faire trembler.

Quand je commande, en présence d'une tierce personne, il la laisse tranquille; mais il faut un témoin.

Au confessionnal, l'ennemi me dit : *Ici tu ne peux rien.* Il ne la laisse pas parler, c'est lui qui parle à peu près tout le temps. Il va répétant : *Tu ne te confesseras pas, tu ne te confesseras pas!* — Ou bien : *Ce n'est*

*pas la peine qu'elle se confesse, puisqu'elle est damnée et qu'elle viendra dans l'enfer.*

Il menace aussi de cracher la sainte hostie, quand elle viendra communier.

Toute la journée, il chante par sa bouche des *là-là*, des *tà-tà*, ou des airs de cantiques.

Une de ses voisines est obligée de venir deux ou trois fois le jour, me demander le commandement pour qu'il la laisse tranquille. Quand ce commandement est donné, tout cesse; mais pour recommencer bientôt.

Si alors on *lui* dit que j'ai tout défendu, *il* dit qu'il y a trop longtemps, et il ajoute que c'est pour nous rebuter qu'il recommence, pour nous impatienter.

Quelquefois il me nargue en me disant : *Console-la donc, elle a bien de la peine!*

Quand c'est lui qui parle, on n'a pas de peine à le reconnaître; la parole est plus brève, plus saccadée.

Il dit bien qu'il est le diable, d'autres fois il dit qu'il est le Saint-Esprit.

Il faudrait un volume pour vous dire tout ce qu'il en est : mais pour conclusion, je demande que Monseigneur *prescrive* l'exorcisme. Je dis *prescrive*, afin que l'ennemi sache bien à qui il aura affaire.

Si vous pouviez venir vous-même, vous seriez plus fort que moi; je l'ai exorcisée trois fois, mais au bout d'une quinzaine tout était à recommencer.

Maintenant tout est porté aux dernières extrémités et je demande du secours.

Priez donc Mgr l'Evêque d'avoir pitié de nous, et de déployer son autorité contre l'ennemi que vous savez. Il craint terriblement l'exorcisme, et quand on l'en menace il fait mine de s'apaiser.

Agréez, etc...

A cette lettre Mgr l'évêque de Troyes répondit :

*J'ordonne au R. P. Dom Emmanuel<sup>1</sup> d'exorciser le démon qui possède une de ses paroissiennes.*

*Cum fiducia exi et dic!*

† PIERRE, év. de Troyes.

Troyes, le 13 du mois du Sacré-Cœur, 1894.

1. Depuis l'année 1864, le P. Emmanuel, tout en demeurant curé de Mesnil-Saint-Loup, avait reçu l'habit de bénédictin et s'était fait affilier à l'Ordre de saint Benoît.

Les exorcismes commencèrent immédiatement. En voici le compte rendu :

### Premier exorcisme

On maintient Ern... Elle n'a pas un moment de repos, ses bras sont toujours en mouvement, son corps s'agite sur sa chaise d'une façon étrange. Souvent on croirait qu'elle va perdre l'équilibre et tomber. Quelquefois elle ouvre de grands yeux, et les fait plus grands encore en les tirant avec ses mains : une fois ou deux elle ouvre une bouche énorme. Plusieurs fois elle se mord violemment les doigts ou les vêtements ; elle voudrait les déchirer avec ses dents. Pendant une bonne partie des exorcismes, elle se fait des cornes avec l'index de chaque main. D'autres fois, elle se lève précipitamment de sa chaise, errant çà et là, disant qu'elle est en colère, qu'elle va s'envoler au plafond. Deux fois elle se jette par terre et se cogne la tête contre le carreau, le diable disant par sa bouche : *Je veux la tuer*. A plusieurs reprises elle se cogne la tête contre le dossier de sa chaise, le diable disant toujours : *Je veux la tuer*.

Le diable parle tantôt à la première personne quand il dit : *Je veux la tuer*, tantôt à la troisième personne, comme quand il dit : *Ern... est une hypocrite*, ou bien : *Elle n'ira pas communier*.

QUESTION : Pourquoi es-tu là ?

RÉPONSE : Parce qu'il y a au Mesnil des hypocrites ; parce qu'on ne se convertit pas ; parce qu'on travaille le dimanche ; parce qu'il y a un couvent de Sœurs. Pourquoi un couvent dans ce pays ? il n'y en a pas besoin, je n'irai jamais là-dedans.

Q. N'es-tu pas là aussi à cause de Notre-Dame de la Sainte-Espérance ?

R. Notre-Dame de la Sainte-Espérance, je n'en veux pas, je n'en veux pas, je n'en veux pas : qu'elle s'en aille !

Ici c'est une explosion de colère. Ern... se lève, court de divers côtés, le diable dit : *Je vais l'envoler, l'emporter*.

Q. Pourquoi ne veux-tu pas de Notre-Dame de la Sainte-Espérance?

R. Parce qu'elle veut qu'on se convertisse, et moi je ne veux pas. Qu'elle s'en aille!

Q. C'est à toi à t'en aller: pourquoi ne t'en vas-tu pas?

R. Je suis bien ici, j'y reste, j'y resterai tant qu'elle vivra. *Il faut qu'elle souffre pour les autres!* Je suis ici pour la faire souffrir. *Nous sommes sept ici.* Il y en a six qui s'en iront, moi je resterai.

Le ton le plus général des réponses, c'est la moquerie, la plaisanterie. Le diable cherche à faire rire, à distraire, à empêcher de prier. Pendant la récitation des prières prescrites par le Rituel, il parle continuellement, dit des niaiseries, parfois des insultes à Notre-Dame de la Sainte-Espérance. Quand on met les reliques de saint Benoit sur la tête d'Ern... le malin esprit dit par sa bouche : *Oh! il n'a plus de force, le diable! il n'a plus de force!* Quand on lui pose sur la tête les reliques de la vraie croix, le diable dit : *Qu'est-ce donc que tu m'as mis sur la tête? c'est bien lourd, ça m'écrase!*

## Second exorcisme

Au commencement des prières, Ern... est moins agitée que pendant le premier exorcisme. Pourtant son bras droit fait continuellement le moulinet et tourne d'une façon peu naturelle. Malgré cela, elle peut rester à genoux jusque vers la fin des litanies. Les oraisons commencées, elle se met à parler continuellement.

— Qu'Ern..., dit le diable, renonce à son baptême, et je m'en irai.

— Ern..., récitez la rénovation des promesses du baptême.

— Mon Dieu, je renonce de tout mon cœur à Satan...

A ce mot c'est une vraie explosion de rage. *Non, non, je ne renonce pas à Satan, ni à ses œuvres, ni à ses pompes!*

— Dis-nous, démon, si on a fait quelque chose pour te faire entrer en Ern...?

— Oui, on a fait quelque chose, mais je ne dirai pas quoi...

Pourquoi y a-t-il des Sœurs et des Pères ? C'est pour faire le bien ; moi je ne veux pas de ça ; je suis ici pour faire le mal.

Vers la fin de l'exorcisme, la fureur d'Ern... est à son comble, elle se mord violemment, se frappe la tête contre sa chaise et, quand on la laisse libre, elle court se heurter la tête contre les murs en disant : *Je veux la tuer.*

### Troisième exorcisme

Pendant qu'on récite les prières, le diable appelle ses auxiliaires : *Petits, petits, venez, mes petits !*

— Je te défends d'appeler ces monstres-là.

— Il faut bien que je les appelle, je ne se serais pas assez fort tout seul !... Tu m'as forcé à dire pourquoi j'étais ici, je ne te l'ai pas dit l'autre jour : mais aujourd'hui je vais te dire la vérité. Je ne l'aime pas la vérité, mais je vais te la dire, parce que j'y suis forcé. Quand elle est allée à Lourdes, je suis parti ; mais on ne s'est pas converti au Mesnil, ça n'a rien fait ; ça n'a rien fait à Troyes, ni ailleurs, et alors je suis revenu. Cette fois je m'en irais bien encore, mais on ne se convertirait pas. Je n'aime pas qu'on se convertisse. Je ne veux pas qu'on se convertisse. Cette fois-ci, je dis la vérité. Et puis on fait de mauvaises communions... Je m'en irai à la Sainte-Espérance (fête qu'on célèbre le quatrième dimanche d'octobre à Mesnil-Saint-Loup). Tu sais bien : l'année dernière j'e l'avais déjà dit que je m'en irais à la Sainte-Espérance.

— Tu es un menteur alors ?

— Oui, ça ne me fait rien de mentir, puisque je suis dans l'enfer.

— Je te commande de partir.

— Je ne partirai pas, je ne suis pas obligé de t'obéir. Elle doit t'obéir, elle, mais moi, je ne suis pas obligé de t'obéir.

### Quatrième exorcisme

Ern... est assez calme pendant les prières. Aux mots *Ab insidiis diaboli*, elle fait un bruit dans sa gorge, comme pour cra-

cher. Il appelle ses compagnons comme précédemment :  
*Venez, mes petits !*

Après les prières, la possédée se lève d'un trait et court se cogner la tête contre les murs. Elle recommence ce train plusieurs fois, et même, en sortant de l'église, après l'exorcisme, elle se cogne la tête contre les murs extérieurs.

### Cinquième exorcisme

Bruit de gorge aux mots : *Ab insidiis diaboli*. Aux mots : *dæmones effugiant*, elle entre en fureur. *Vous parlez de moi, vous parlez de moi, ça me met en colère*. Alors elle se raidit et s'agite au point qu'à trois on a de la peine à la tenir, et cela dure pendant trois heures entières sans répit.

On lui met sur la poitrine les reliques du B. Bernard Toloméi (c'est de la poussière de sa caverne).

— J'ai quelque chose qui me gêne, dit-elle ; Céline, ôte-le-moi : ça me brûle, je ne puis plus y tenir !

Elle répète ces mots pendant toute la durée de l'exorcisme, elle s'agite et se démène d'une façon extraordinaire.

Si Ern... fait des efforts pour s'unir aux prières, le diable la torture pour cela.

— *Elle a prié, la malheureuse ! ce n'est pas fini !* et les crises redoublent.

Elle dit avec nous l'acte de rénovation des promesses du baptême. Dès que c'est fini, la fureur devient extrême. Il faut veiller à ce qu'elle n'arrache pas le sachet de poussière de la caverne du B. Bernard Toloméi qu'elle porte. Dès qu'elle peut avoir une main libre, elle essaye de l'enlever.

Chaque fois que dans l'exorcisme on prononce le nom de *démon* ou de *Satan* ou d'*Ern...*, c'est un redoublement de fureur, c'est une rage.

### Sixième exorcisme

En arrivant dans la chapelle où se fait l'exorcisme, et au moment de l'aspersion de l'eau bénite, Ern... se jette plusieurs fois à terre, en s'appuyant sur ses mains.



L'agitation déjà signalée hier (cinquième exorcisme) se renouvelle presque tout le temps de l'exorcisme; elle répète ces mots :

— Je ne veux pas qu'elle prie, la malheureuse!...; et quand elle fait effort pour prier, elle est prise de fureur.

La seule chose intéressante à signaler aujourd'hui, c'est lorsqu'on lui met sur la tête une relique du B. Bernard. Elle ne l'a pas vue, cette relique, et pourtant elle dit :

— Qu'est-ce que tu me mets sur la tête? C'est bien lourd! ça m'écrase! c'est donc une relique du B. Bernard?

Avant l'exorcisme, elle avait déclaré que le B. Bernard ferait partir le démon.

Cependant le diable ne part pas et dit qu'il ne partira pas.

### Septième exorcisme

Cette fois Ern... vient à l'exorcisme, portant sur sa poitrine une médaille de sainte Françoise.

Aussitôt l'exorcisme commencé, elle dit :

— J'ai quelque chose sur la poitrine qui me gêne, ça me brûle! laisse que je l'ôte!

On lui demande ce que c'est. Elle dit que c'est sainte Françoise. Elle continue :

— Sainte Françoise veut que je parte; sainte Françoise, ne me fais point partir!

Les scènes de fureur sont de plus en plus aiguës. Parfois Ern... se tord, se raidit, il semble qu'elle souffre beaucoup. Chose singulière! après l'exorcisme, Ern... ne ressent point ou presque point de fatigue..

### Huitième exorcisme

Ern... est comme à l'ordinaire fort agitée. Elle prie encore sainte Françoise de ne point la faire partir. Le diable porte même l'insolence jusqu'à dire :

— Notre-Dame de la Sainte-Espérance, aidez-moi à rester ici!

On lui dit qu'il est un insolent. Il répond :

— Vous voulez me faire partir; moi, je veux rester; je fais comme je peux pour me défendre.

Pendant les prières, il souffle; on lui demande pourquoi. Il répond :

— C'est pour que vos prières s'envolent et ne viennent pas jusqu'ici.

Vers la fin de l'exorcisme, il torture Ern... pendant environ cinq minutes, avec plus de violence qu'il n'avait encore fait.

Est-ce qu'il se sent obligé de quitter la place? Il a déclaré qu'il ne s'en irait pas sans la faire souffrir. Il parle de la changer en bête.

Le matin elle a pu communier. Tout s'est bien passé. En finissant, elle déclare quelle n'ira pas communier le lendemain, dimanche. Et cependant elle a communie tranquillement.

### **Neuvième exorcisme**

Pendant les litanies, Ern... pose plusieurs fois ses mains de manière à se faire des cornes. Au cours des prières le diable s'écrie :

— Saint Benoît, ne me fais point partir!

Il répète plusieurs fois cette espèce de prière.

Les scènes de fureur se reproduisent comme précédemment, Ern... se raidit et paraît souffrir beaucoup.

A la fin, le diable prend un ton railleur :

— Priez donc, dit-il, priez donc! ça ne me fait rien, je ne partirai jamais...

### **Dixième exorcisme**

Le diable parle moins, mais se manifeste davantage par la fureur.

Sommé de se retirer, il répond :

— Si je m'en allais, ce serait pour un mois ou deux, ce n'en est pas la peine.

— Pourquoi après le voyage de Lourdes es-tu revenu ?

— Oui, je suis revenu le 7 janvier, il y a deux ans, et depuis ce temps-là, je l'ai fait souffrir tous les jours.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'on ne se convertit pas au Mésnil.

— Je t'ordonne de partir, au nom de Notre-Dame de la Sainte-Espérance !

— De la Sainte-Espérance je n'en veux point, dit-il avec fureur ; je la détruirai, Notre-Dame de la Sainte-Espérance !

— Je te défends de répéter les insultes à Notre-Dame de la Sainte-Espérance

— Oh ! que tu es donc malin (méchant) aujourd'hui ; jamais je ne t'ai trouvé aussi malin ! Aussi je ne t'écouterai plus.

— Pourquoi ne pars-tu pas ?

— Parce qu'on a fait des communions sacrilèges...

— Ce n'est pas Ern... qui a fait cela.

— Non, mais c'est dans sa famille.

— Va-t'en, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! au nom de Notre-Dame de la Sainte-Espérance !

— Non, je suis bien ici ; où est-ce que j'irais ? en enfer ? mais je suis mieux ici qu'en enfer !

— Pars, au nom de saint Benoit !

— Saint Benoit, ne me fais pas partir !

— Ern..., priez avec nous : *Mon Dieu, je renonce*, etc.

Ern... dit : *Mon Dieu, je renonce*, puis elle ajoute avec fureur : *pas à Satan, pas à ses œuvres*. Elle dit encore : *Je renonce à mon baptême*, puis l'esprit infernal ajoute aussitôt : *Ce n'est pas elle qui a dit cela*.

Ern..., ou plutôt le diable, apostrophe ensuite M. C..., excellent instituteur, qui assistait à l'exorcisme :

— Pourquoi es-tu venu ici ? qui est-ce qui t'a envoyé faire l'école ici ? Tu pourrais bien rester où tu étais ! Tu enseignes le bien aux enfants, ça ne me plaît pas. On pouvait bien se passer de toi !

Plusieurs fois, elle répète à M. C... :

— Allez-vous-en chez vous ! il y a quelqu'un qui vous demande ; votre mère est morte ; on vient vous dire d'aller à l'enterrement.

### Onzième exorcisme

Aujourd'hui, Ern... se met à dire tout à coup :

— Pourquoi as-tu établi ici la Société de Jésus couronné d'épines?... Ailleurs, les filles se mettent bien en cheveux et vont communier en cheveux! Cela me plaît.

On l'interroge sur un étranger qui a passé par le Mesnil, il y a déjà bien longtemps, avant qu'Ern... donnât des symptômes de possession. Cet étranger était fou ou possédé, faisait des signes de croix contrefaits, des prédications, des genuflexions par les rucs, disait sa messe, « sa petite messe à lui », et il inspirait une répulsion profonde à tous les fidèles. Il logea pendant plusieurs jours chez les parents d'Ern... qui lui accordèrent trop de liberté pour accomplir toutes ses grimaces et ses singeries.

— Cet étranger a-t-il fait quelque chose pour que toi, démon, tu entres dans Ern...?

— Oui, cet homme-là était possédé; il était *simple* (au Mesnil *simple* veut dire qu'il n'a pas sa raison) et c'est à cause de lui que je suis ici.

— Qu'a-t-il fait?

— Je ne le dirai pas.

### Douzième exorcisme

Le lendemain, dès le commencement de l'exorcisme, avant qu'on l'interroge, Ern... dit :

— Je vais dire aujourd'hui ce qu'a fait le simple qui a logé chez nous. Il a pris du pain, il l'a béni et *elle* en a mangé. C'est pourquoi je suis ici.

— Comment a-t-il fait pour bénir ce pain?

— Il a fait comme toi quand tu bénis du pain.

Le diable, ayant torturé Ern..., devient ensuite absolument muet. Il ne répond pas aux questions qu'on lui pose. Il ne retrouve la parole qu'à la fin, quand on lui jette de l'eau bénite. Ern..., qui était assise, se lève alors vivement et, d'un geste menaçant, dit :

— Tâche voir de m'en jeter de l'eau bénite! je n'en veux point!

### Treizième exorcisme

Le démon avoue que dans la maison de la possédée le *simple* avait dit *sa messe*. Pour cela, il demandait une table, une croix, du pain et du vin. Comme il n'y avait pas de vin dans la maison il demanda, de l'eau, Enfin le démon ajouta :

— *Ern... a mangé de ce pain; j'étais là-dedans.*

Il parle longuement de cet homme qui a dit la messe.

— Ils sont punis, dit-il, pour l'avoir laissé dire la messe, puisqu'il n'était pas prêtre. Il a dit la messe, *il a consacré* (sic), il ne le pouvait pas, aussi elle est punie de tout cela.

Après cela, il dit qu'il s'en irait dans un an. Enfin, il a pris a partie M. C... et lui a dit de s'en aller faire l'école, dans d'autres pays, à Pâlis. Il a dit aussi :

— *Il y a des francs-maçons dans ce pays, mais pas assez.*

### Quatorzième exorcisme

Dans le quatorzième et dernier exorcisme il s'en prend au P. Emmanuel et lui dit :

— Pourquoi es-tu venu ici pour faire du bien? On se serait bien passé de toi! On en aurait un autre qui n'aurait pas fait tant de bien! Il n'y aurait point de Religieux ni de Religieuses. Si tu n'étais pas venu, je ne serais peut-être pas venu non plus!...

L'ennemi dit toujours qu'il ne partira pas, qu'il ne partira que quand elle sera morte...

Ern... n'a jamais cessé, depuis lors, d'être plus ou moins tourmentée.

Encore maintenant, quand elle est aux champs, elle *chan-  
tonne*, sans le vouloir, presque continuellement.

Quand elle reçoit la sainte communion, souvent elle remue la tête, comme pour empêcher le prêtre de déposer la sainte hostie sur ses lèvres.

Détail significatif : elle ne peut mettre ses habits du dimanche pour faire la sainte communion. Son ennemi les lui met en pièces, quand elle veut les prendre.

Il lui arrive bien souvent de se déchirer les joues avec les ongles, et de se taillader les jambes ou les bras avec un couteau, ou une faucille, quand elle veut venir à l'église.

Depuis la mort du P. Emmanuel, elle ne peut pas, malgré son désir, venir à la messe de toute la semaine. Quand le Père était encore là, il lui ordonnait d'y venir et elle y venait.

S. MICHEL.



# A la Recherche du " Médiateur plastique "

## et d'une " Religion nouvelle "

### I

Dans une conférence donnée à son groupe d'études psychiques, M. le Dr Bonnaymé, de Lyon, nous révèle le motif qui l'incite à rechercher les preuves *expérimentales* de la force *psychique*, qui ne paraît pas être, dit-il, autre chose que le « corps astral ». Sous ce rapport il y a communion d'idées avec les spirites ou les occultes avancés. Tous croient à un « médiateur plastique » et s'efforcent d'en établir expérimentalement l'existence. M. le Dr Bonnaymé et les membres de son groupe ne sont sans doute pas des spirites, mais de simples chercheurs de « force psychique ».

Mais en quoi cette force *psychique*, ce *médiateur* les intéresse-t-il ?

Ces recherches ont pour but, paraît-il, de démontrer la survivance de l'âme, l'existence d'une autre vie. — C'est encore un point commun avec les occultes et les spirites.

M. le Dr Bonnaymé et ses auditeurs habituels estiment sans doute que le christianisme, par l'Evangile, n'a pas suffisamment élucidé le problème du spiritualisme. Il pose la question comme si ces deux mille ans de vie intellectuelle, morale et religieuse n'existaient pas. Pas un instant, il ne déclare vouloir confirmer le spiritualisme chrétien. Tout est à refaire, puisque le christianisme n'obtient même pas une place à part parmi les hypothèses et les moyens. — Et c'est encore un point de contact avec les groupes occultes ou spirites, qui ne parlent pas du christianisme, ou le combattent dans sa forme vivante et féconde, le catholicisme.

\*  
\* \*

« Que sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous? » — Voilà le *pourquoi* de la conférence, et c'est pour répondre à cette triple question qu'on va tenter la démonstration du « corps astral ». « Car il s'agit de résoudre par des moyens scientifiques le suprême problème de notre destinée après cette vie terrestre. » — C'est l'âme qu'on veut prouver. C'est un Dieu que l'on cherche, et une éducation nouvelle de l'humanité que l'on veut inaugurer. — Le problème, d'après ces psychistes, n'a pu encore recevoir une solution : « Tels sont les points essentiels (les trois interrogations sus-énoncées) que les philosophes de tous temps se sont efforcés d'élucider sans y parvenir entièrement, puisqu'on discute *encore aujourd'hui* sur ces sujets comme à l'époque où Platon et Aristote exposaient leurs doctrines. »

On trouvera la même note d'ignorance systématique par rapport au *fait chrétien* chez les occultes et les spirites.

M. de Rochas, parlant de l'occultisme, n'est pas d'un sentiment différent : « N'est-elle pas, écrit-il, la science vers laquelle tendent tous ceux qui, osant porter leurs investigations sur des forces plus subtiles, *commencent* à entrevoir le moment où l'homme, *assuré* par des preuves expérimentales que de son corps *peut se détacher pendant la vie quelque chose qui pense* et qui *sent*, en conclura que quelque chose peut survivre à la destruction de la chair, et remplacera alors par un acte de foi *inébranlable* l'acte de *foi chancelant* que lui *demandent toutes les religions* pour régler sa vie présente en vue d'une vie future <sup>1</sup>. »

Singuliers défenseurs de l'âme spirituelle ! Comme les philosophes matérialistes doivent se sentir confondus en entendant dire que l'âme *peut se morceler en parties sentantes et pensantes*, comme si elle n'était qu'une résultante de forces multiples qui se désagrègent et se dispersent en jetant une flamme de vie intellectuelle et morale avant de s'éteindre ! D'autant plus que cette prétendue force sentante et pensante

1. *Extériorisation de la motricité, conclusions.*



qui se dédouble se comporte absolument *comme une simple force physique* : telle la chaleur ou l'électricité ; plus elle s'éloigne du foyer producteur, de son foyer animique, plus elle est faible : « Il se forme une série de couches analogues à peu près équidistantes, dont *la sensibilité décroît proportionnellement à leur éloignement du corps*<sup>1</sup>. » — M. de Rochas dira-t-il que ce n'est pas là sa doctrine ?

Le *Progrès spirite*, dans son numéro de juillet 1907, s'en explique clairement. On veut prouver la survie, et remplacer les vieilles religions qui ont fait leur temps.

« Je leur expliquai (à des postulantes) que le spiritisme est absolument basé sur le fait expérimental, qui prouve la survie de l'âme, d'où découle pour tout esprit éclairé la morale *la plus pure*, ainsi que la *sanction de la responsabilité de nos actions*... Je leur disais encore que le spiritisme avait pour but le redressement des erreurs et préjugés où nous *avaient plongés les anciennes religions*, et entre autres *la religion catholique*, complètement déviée des sublimes enseignements du grand missionnaire Jésus. »

Le *Guide du médium guérisseur* ne pense pas autrement. Il estime que les spirites magnétiseurs sont les vrais successeurs des apôtres, et l'âme d'un désincarné, ancien médecin, reproche aux prêtres de se désintéresser des bons fluides. Tant de gens autour de nous ont besoin d'oxygène et d'azote ! Il n'y aurait qu'à vouloir pour les soutirer à l'air ambiant et les projeter au bon endroit des corps souffrants, et ils ne le font pas ! — « Actuellement les soi-disant serviteurs du Christ ne savent plus, ne guérissent plus ; ils ont perdu la tradition ! prêtres catholiques, au lieu de prévenir le mal, vous attendez que la mort atteigne l'homme, alors vous apportez votre viatique, vous êtes des impuissants, devenus marchands de prières tarifées. » On guérit, cependant à Lourdes ! Bien mieux, le Dr Baraduc a photographié, croit-il, la *vertu fulgurante* de ce viatique ! — Nous reviendrons sur cette merveille.

Le *Progrès spirite* insiste sur cette nécessité de refondre

1. *Sciences occultes*, p. 80.

les croyances de l'humanité : « C'est à nous, libres-penseurs spiritualistes, non inféodés à une Église, mais adorant Dieu en esprit et en vérité, de chercher un terrain d'entente où les âmes *assoiffées d'idéal* puissent se réunir dans le culte du vrai, du beau et du bien. C'est à nous de proférer le cri de la conscience moderne : « Arrière aux religions, païennes plus « que chrétiennes, qui ne pratiquent que le culte extérieur ! « Place à la *religion profondément sentie, sans dogme et sans « autel*, mais pleine de foi et d'amour, qui sera le véritable trait « d'union entre l'âme et Dieu ! »

Ce qui prouve que le diable ne perd pas son temps.

Quant aux autres occultes, ils ont déjà trouvé le « terrain d'entente ». La *Paix Universelle* déclare que le *Martinisme* est une *religion*, et que ses adeptes ont pour but principal de combattre le *sectarisme romain*.

Le but spirituel que poursuit la secte est « la réintégration *universelle* qui renouvellera « la nature, et finira par purifier le principe même du mal ».

C'est là une croyance commune à la plupart des occultes.

La solution chrétienne du problème humain est donc nulle et non avenue.

\*  
\* \*

On ne se douterait pas que le motif qui incite les spirites et les occultes à cette régénération spiritualiste, c'est un besoin de morale plus *pure* ; la morale chrétienne ne suffit plus à ces âmes « assoiffées d'idéal », comme dit plaisamment M. Laurent de Faget. Et pourquoi l'Église est-elle « impuissante à tirer de son propre fonds la croyance nouvelle, la religion sans dogmes erronés » ? Parce qu'elle n'a pas su expurger de son sein « les puériles pratiques de piété, pour ne laisser subsister que les doctrines philosophiques élevées et les principes de morale supérieurs nécessaires à l'humanité pour ne point défaillir ici-bas. »

L'Église n'a donc point ces principes de morale supérieurs qui empêchent de défaillir ? demanderez-vous.

Non. — On lui reproche : « La morale spirite, quoique très rationnelle, semble trop *rigide*, comparée à celle du catholi-

cisme où il *suffit d'énumérer* ses fautes à un prêtre pour en recevoir l'absolution. Tandis que le spiritisme enseigne, avec *preuves à l'appui*, que nul ne peut être pardonné qu'après avoir réparé le mal, ou la faute, qu'il a commis. Ceci est la vraie loi de la justice de Dieu. Nul ne peut progresser sans avoir satisfait à cette loi. »

Ainsi la morale évangélique enseigne qu'on peut être pardonné sans réparer. Il paraît que, chez les catholiques, il n'y a pas la satisfaction, comme partie *nécessaire* du sacrement de pénitence !

On se demande où l'auteur de l'article est allé au catéchisme. Mais il est peut-être juif ou protestant, ou moins que cela.

\*  
\* \*

Je retiens de cette profession de foi spirite que des doctrines de la secte découlent « pour tout esprit éclairé la morale la plus pure, ainsi que la *sanction de la responsabilité de nos actions* ».

La récompense des bons, le châtiment des méchants, voilà les dogmes qu'on retrouve dans toutes les religions, chez les plus anciens peuples, chez les plus barbares comme chez les plus policés. Le dogme d'un ciel et d'un enfer fait partie de l'enseignement religieux des peuples, comme de l'enseignement philosophique. L'Évangile, par la bouche du Christ, a mis ces deux vérités dans une saisissante lumière.

Les spirites, qui trouvent la *sanction* chrétienne insuffisante, auront donc leur ciel et leur enfer.

Que deviennent les âmes après la mort? — Que font les bons? Que font les méchants? — C'est reprendre la question du Dr Bonnaymé : « Où allons-nous? »

Après la mort, les âmes ne vont ni dans un ciel, lieu *spécial* de béatitude, ni au purgatoire, lieu de purification, ni dans un enfer, lieu spécial de châtiment. Il n'y a pas de lieu « spécial », expliquent les occultes, il n'y a qu'un *état*, celui de désincarné, ou d'*esprit*. Et l'on est un *esprit bon, sérieux, bienfaisant*, si l'on a été vertueux ; on est un *esprit léger et malfaisant*, dans le cas contraire. Les *bons* et les *mauvais*

aiment à *errer* autour des lieux qu'ils ont habités pendant la vie terrestre, autour des personnes qu'ils ont aimées ou connues.

Mais alors, direz-vous, quelle différence fera-t-on entre les bons et les méchants ? entre un martyr et son bourreau, entre un assassin et sa victime ?

Voici :

Les *mauvais* seront des *esprits légers*, taquins, *méchants*, *menteurs*, *vaniteux*, *grossiers*, *ignorants*, que les *médiums peu vertueux* attireront à eux ; ce que voyant, les bons esprits, dédaigneux de pareille compagnie, n'approcheront pas.

Prouvons ces théories bizarres par des citations :

« Il faut se reporter à ce principe fondamental que, parmi les esprits, il y en a de tous les degrés, soit en bien soit en mal, ou pleins de science, ou ignorants<sup>1</sup>. »

« Les médiums sont soumis à l'influence occulte des conseils des esprits bons et mauvais, les attirent ou les repoussent, selon les sympathies de leur esprit personnel ; les *esprits mauvais profitent* de leurs travers comme d'un défaut de cuirasse, pour s'immiscer à leur insu dans tous les actes de leur vie privée. »

Ces esprits-là sont, sans doute, les damnés. Est-ce en faisant des plaisanteries aux vivants, en accumulant les mensonges et les actes malfaisants, qu'ils marchent vers cette *purification* suprême et ce *pardon* final que M. Albert Jounet, dans *Résurrection* (N. 79), espère pour tous les coupables ?

« Le fluide des *esprits inférieurs* peut avoir des propriétés *malfaisantes*, si l'esprit est impur et animé de mauvaises intentions. »

Son seul châtiment sera donc de n'avoir de relation avec les humains que par l'entremise d'un médium *imparfait*, qui, par ses vices, laisse la porte ouverte à leur invasion. — Le médium qu'ils tourmentent sera déclaré « obsédé ». Les honnêtes spirites le congédieront : « Tout *esprit* qui soufre la *discorde*, qui excite l'*animosité*, entretient les *dissentiments*, révèle par cela même sa mauvaise nature. »

1. *Guide du médium guérisseur*.

« Les *bons esprits judicieux* abandonnent peu à peu ces médiums; ils deviennent le jouet des *esprits légers* qui les bercent de leurs illusions. »

Les mauvais esprits s'amuse ainsi, et rien ne prouve qu'ils trouvent cela plus pénible que de passer le temps à débiter dans les groupes de grandes phrases humanitaires et creuses, comme le font les *bons esprits*.

C'est pour combler cette lacune que plusieurs les condamnent à se *réincarner*; c'est la doctrine d'un groupe d'occultes et de spirites, que nous aurons l'occasion d'étudier.

\*  
\* \*

S'il n'y a pas d'*enfer* pour les mauvais esprits, il faut reconnaître que le ciel des bons esprits n'est guère tentant.

Il faut d'abord savoir que l'âme qui vient de subir la séparation d'avec son corps, quel que soit son degré de vertu, reste pendant un certain temps comme *étourdie*. On s'en aperçoit à ceci : elle ne sait comment s'y prendre pour correspondre avec nous, et elle ne sait trop ce qu'elle dit.

C'est la *Revue scientifique et morale* du spiritisme qui nous renseigne sur ce point délicat :

« Nous savons par le témoignage unanime des spirites de toutes les parties du monde, que la séparation entre le corps et l'esprit amène pour l'âme une *période de trouble* qui peut se prolonger assez longtemps après la rentrée de l'esprit dans l'espace. » — C'est l'âme du Dr Hodgson, savant spirite, qui fournit les plus précieux renseignements à ce sujet.

Voilà une *béatitude*, pour les bons, qui débute mal !

« C'est une sorte de *léthargie spirituelle*, entrecoupée de rêves, pendant laquelle l'être désincarné ne se rend pas compte de sa situation !! »

« Beaucoup s'imaginent vivre encore de la vie corporelle ; d'autres sont si troublés qu'on ne peut en tirer que des *phrases incohérentes*. » — « La mort amène presque toujours une sorte de torpeur, produite par l'ébranlement psychique, intense. » — « Il est clair qu'un esprit, dans cet état, ne se manifestera pas facilement, même s'il est aidé par d'autres

esprits. » — Seulement, il paraît que cette malheureuse âme peut être *aidée* par un esprit incapable, et alors il y a des *lacunes* et des *confusions* pour les communications! — On croit rêver quand on lit ces extravagances.

Sachez aussi que ces malheureux esprits, dans leur béatitude si douteuse, auront l'ennui d'emporter dans l'autre monde leur fâcheux état de santé. On peut avoir son *périsprit malade*! — Lisez cet aveu :

« Une autre catégorie est celle des esprits *souffrants*, qui *voudraient* se communiquer à nous, mais qui ne le peuvent pas, en raison même de l'*état physique* de leur *périsprit*<sup>1</sup>. »

\*  
\* \*

La béatitude chrétienne ne se contente pas de faire reposer l'âme dans le sein de Dieu. La théologie enseigne que l'âme est puissante en Dieu et par Dieu, et que sa science et son pouvoir sont grands, et que ces âmes peuvent l'exercer en notre faveur, non par puissance naturelle, mais par une facilité surnaturelle que leur confère la béatitude.

Dans le ciel spirite, la pauvre désincarnée ne peut rien faire, très souvent, même alors qu'elle se tient tout près du médium qui l'évoque, il lui faudra un intermédiaire; il lui manque un *rapport* avec ce médium.

Pourquoi cet intermédiaire qu'on évoque le possède-t-il, ce rapport? Les parents qui évoquent ne confèrent-ils pas ces vibrations sympathiques que possède un esprit étranger?

Les « esprits », dans la béatitude spirite, ne sont pas doués d'une grande acuité visuelle; je crois bien qu'ils voient un peu moins bien que nous et, en tout cas, chez eux comme chez nous, il y a des myopes et des presbytes, ce qui n'est guère encourageant pour changer de vie avec consolation :

« Il faut spécifier qu'il existe encore des degrés dans l'acuité de cette clairvoyance, et que tel esprit qui verra dans une chambre *éclairée* les personnes qui s'y trouvent, les distinguera *bien moins dans l'obscurité*. » — Notons encore que

1. *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, n° 12, 11<sup>e</sup> année.

si certains esprits ont le pouvoir de lire dans les livres fermés, à des endroits indiqués, comme le font également des sujets magnétiques, il en est d'autres qui se déclarent *incapables d'accomplir ces prouesses*; c'est pourquoi l'affirmation générale qu'un esprit, par le seul fait qu'il est désincarné, pourrait voir tout ce qui se passe ici-bas, ou prendre connaissance de documents écrits ou imprimés quelconques, est *tout à fait erronée*<sup>1</sup>. »

Aksakof prouve cette doctrine par de curieux exemples où un *esprit* n'arrive pas à découvrir des pièces de monnaie placées derrière une chaise. Finalement, après avoir fait une addition, l'esprit arrête l'opération : « J'additionnerai ; ce sera la fin, *car je suis fatigué*. »

*Voilà ce qui doit encourager les âmes, pendant le trajet de cette vie d'épreuves !* Ce qui n'empêche pas M. de Farget de s'écrier avec un accent lyrique :

« O pauvre terre de douleurs ! Tu n'es encore guère, pour la plupart des hommes, qu'un *baignoire*, où ils viennent s'épurer... Les spirites *seuls* savent bien comprendre tout cela. Aussi, doivent-ils être plus fermes que les autres pour résister aux maux de la vie. Ils ont, d'ailleurs, une foi sublime qui les soutient : la foi en cet au-delà de justice et d'amour où toute *souffrance noblement supportée* aura sa *compensation certaine*. »

Elle est belle, la compensation ! — Combien j'aime mieux la voix douce ou terrible du Christ : *terrible*, quand elle parle de ces ténèbres extérieures et de ce ver rongeur, et de ce feu qui ne s'éteindra pas ; *douce*, quand elle murmure : « L'œil de l'homme n'a point vu, l'oreille n'a point entendu ce que Dieu réserve à ses élus. »

Le christianisme console divinement, en projetant sur les tombes les clartés d'un *au-delà* vraiment digne de Dieu et de l'âme et proportionné aux vertus héroïques qu'il enfante. Quel triomphe pour lui que ces vingt siècles de sublime fécondité !

Les spirites ne nous promettent que *misères, souffrances* et

1. *Revue scient. et mor. du Spirit*, n° 1, 14<sup>e</sup> année.

*langueurs* (voir le numéro de juillet de la *Revue scientifique du Spiritisme*), et pour plus tard un *bain d'éther lumineux*. — C'est ce que le consolateur d'une mère qui vient de perdre sa fille a pu trouver de mieux. Il prête à la jeune fille ce discours à sa mère :

« A ton retour dans l'espace, un rideau noir que ta vue ne pourra percer se dressera entre nous, si tu ne sais pas supporter courageusement l'épreuve de la séparation...

« Le bonheur avec ta fille, dans l'éther éblouissant et éternellement harmonieux, ne vaut-il pas un effort? »

C'est le cas de redire après Victor Hugo :

Jc suis l'enfant de l'air, un sylphe, moins qu'un rêve,  
Diaphane habitant de l'invisible *éther*.

« L'éther éblouissant » est peut-être un peu hasardé, si nous en croyons le Dr Baraduc, qui, mettant une âme dans le *soi spirituel supérieur*, l'interroge et obtient cette réponse :

— A mes questions : Êtes-vous? — Réponse: Je suis.

— Qui? — Je ne sais pas; je sais que je suis.

— Comment êtes-vous?

— Une boule de lumière dans le noir!

*Scientifiquement* parlant, ce *soi supérieur* a raison : car l'éther n'est pas *lumineux*, encore moins *éblouissant*. Il a besoin de rencontrer des corpuscules matériels pour devenir tel.

Donc, dans l'éther, qui n'est pas éblouissant, les désincarnés, après être revenus de leur étourdissement, se livreront à des « courses vertigineuses à travers l'archipel céleste », et l'on se reposera sur « des îles fécondes ». On ira visiter, sans doute, les canaux de Mars et les glaciers de la lune.

On verra si M. Flammarion s'est trompé en plaçant dans un astre qui gravite autour d'un soleil voisin de *Gamna d'Andromède*, des hommes qui ne nous ressemblent point : *ils ont la tête d'une libellule et des ailes à musique*. — Ce serait une nouvelle attraction. Voir, dans *Uranie*, la description de ces sites enchanteurs.

Trouvez-vous que le ciel chrétien est bien pâle en face du



ciel des spirites? — Pour moi, si c'est ça le ciel, je me propose de soigner ma santé pour m'y rendre le plus tard possible!

\*  
\* \*

M. le Dr Bonnaymé se préoccupe de présenter à ses auditeurs les *motifs* de crédibilité à la foi spirite. S'il était démontré, par exemple, qu'il existe un *médiateur plastique*, un corps astral, cette découverte rendrait bien probable la doctrine occulte qui repose sur ce postulat. Voilà toute la thèse.

Eh bien! il faut y croire, car la science expérimentale semble bien en établir l'existence.

1<sup>o</sup> On peut recourir, tout d'abord, pour accréditer ce *médiateur*, au témoignage des philosophes, pense M. le Dr Bonnaymé.

La preuve philosophique serait, en effet, intéressante. Malheureusement pour sa thèse, M. le Dr Bonnaymé n'invoque pas les arguments philosophiques, c'est-à-dire la preuve *intrinsèque*, mais seulement l'affirmation de certains philosophes, c'est-à-dire la preuve purement *extrinsèque*. — A ce titre, nous pouvons lui opposer d'autres philosophes, et non des moindres.

Le Dr Bonnaymé a confiance en Leibnitz « parce qu'il parvint à établir la philosophie qui est peut-être la plus *sensée*, parce qu'elle tient compte de toutes les données ». Si l'on mettait en demeure le Dr Bonnaymé d'expliquer l'univers par la *monadologie*, il trouverait peut-être la tâche un peu lourde. Mais, passons.

Voici pourquoi l'on s'arrête à Leibnitz : « En outre, on lui doit d'avoir imaginé ce singulier *médiateur plastique*, sorte de substance intermédiaire entre le corps et l'âme et qui offre une analogie frappante avec la *force psychique* telle que nous la concevons. »

Leibnitz n'a jamais inventé un *médiateur*, sorte de milieu entre l'esprit et la *matière*. pour la bonne raison qu'il n'admettait pas la matière au sens où nous l'admettons. Leibnitz déclare que les *atomes de matière* sont contraires à la raison.

« Il y a grand sujet de douter si Dieu a fait autre chose que des Monades, ou des substances sans étendue, et si les corps sont autre chose que des phénomènes résultant de ces substances. » — Donc, il n'a pas besoin d'un médiateur *plastique* pour unir ses monades inétendues. — Leibnitz, dans sa lettre au P. Desbrosses, parle bien d'un *lien substantiel*, mais c'est pour unir les *monades* entre elles; et il ajoute : « *Monades enim esse partes corporum, tangere sese, componere corpora, non magis dici debet quam hoc de animabus* (ep. XVIII). » — Qu'est-ce que vous voulez faire de cela?

Vous oubliez, aussi, que le *médiateur plastique*, tel que vous l'entendez, fut déjà réfuté par saint Augustin (ep. 13, *ad Nebridium*), et par saint Thomas, en maint passage, et notamment dans la question : *de Anima*, a. 9.

Aucun philosophe sérieux ne sert de caution à votre *médiateur*. En revanche, vous pouvez vous recommander du fou qui a nom Paracelse et qui déclarait « que les cordons de ses souliers en savaient plus long que Galien et Avicenne ».

2° C'est ensuite par un autre argument *extrinsèque* qu'on peut présenter le *médiateur plastique*. Sans doute, expose le Dr Bonnaymé, nous ne pouvons pas reproduire les phénomènes que Crookes affirme être réels. Je suis obligé de le croire sur parole et d'après le témoignage de ceux qui ont assisté à ces expériences.

« Or, quelle différence y a-t-il entre ce genre de certitude et celui de la religion, fondée sur les affirmations des apôtres qui ont vu les miracles de Jésus-Christ? » — Conséquence : Il faut croire au *médiateur* comme à la mission divine du Christ.

Il y a, tout de même, quelque différence.

Les témoins du Christ furent des saints, qui témoignèrent jusqu'au sang avoir vu des *faits publics, visibles à tous*, et souvent accomplis en présence des foules.

M. Crookes opère presque dans les ténèbres, pour éviter les rayons sous l'influence desquels le corps astral peut se dissoudre comme le sucre dans l'eau.

Dans ces expériences, se glissent tant de supercheries que M. Ochrowicz, un des expérimentateurs les plus connus, en a dressé le tableau :

A) La fraude consciente

B) La fraude inconsciente { à l'état de veille { Médianisme  
                                          { à l'état de sommeil { inférieur

C) Fraude partielle automatique { Médianisme

D) Le phénomène pur { supérieur

Le Dr Crocq veut qu'on ajoute : *l'automatisme psychologique des assistants*. Bref, après les expériences de Rome (1893 et 1894), de Milan (1892), de Naples (1893), de Varsovie (1893-1894) faites en présence de savants tels que MM. Ochrowicz, Charles Richet, von Schrenck-Notzing, Lodge, Myers, Lombroso, on constate que rien ne se démontrait bien, et Charles Richet écrivit, en manière de conclusion (*Annales des Sciences psychiques*, février 1898) : « À mesure que les conditions devenaient plus précises, les résultats devenaient plus médiocres. » — Quant aux expériences de Cambridge, faites avec Eusapia Paladino, on attribua *tout* à la fraude consciente.

Voilà pourquoi, *sans nier les faits spirites*, nous n'avons qu'une foi partielle en M. Crookes. Et maintenant nous vous disons : Soit ! tous les faits sont exacts. Cela prouve l'existence d'un *médiateur plastique* d'une force *psychique* ? — Nullement ! cela prouve les forces de l'au-delà, et nous sommes en train de discuter avec vous sur la *nature* de ces forces. — Nous disons, nous aussi, que ces agents de l'au-delà sont des *esprits*, mais nous avons trop le respect des morts pour en faire de pauvres *errants* de l'air, en quête d'une séance de spiritisme où ils se *fatiguent* à correspondre avec nous, selon notre bon plaisir et notre vaine curiosité.

Le Dieu rémunérateur a donné aux bons et aux méchants un sort plus conforme à sa justice et à sa sainteté.

3<sup>o</sup> M. le Dr Bonnamy s'appuie ensuite sur les expériences de MM. Blondlot et Charpentier pour nous présenter le *dynamoscope* du Dr Collongues, grâce auquel on pourra *entendre* en quelque sorte le fameux médiateur.

On nous dit des expériences de Blondlot et de Charpentier :

« Vous connaissez sans doute les rayons N de MM. Blondlot et Charpentier. Des effluves lumineux s'échappent du bout des doigts et peuvent être décelés par la photographie. »

Mais ce n'est pas cela du tout ! — Certains occultes, tels que Baraduc, Papus et autres, croient photographier les forces psychiques qui s'exhalent par le bout des doigts ; l'expérience touchant les rayons N est bien différente.

Partant de ce principe que tous les corps sont peu ou beaucoup radio-actifs, ces expérimentateurs ont cru découvrir que toute matière *en état de contrainte*, comme l'acier trempé, ou tout centre *nerveux* en travail, peut dégager certains rayonnements. Ils ont pensé les mettre en relief, non en les photographiant, mais en les recevant, au milieu d'une chambre obscure, sur un écran noir contenant du *phosphore de calcium*.

On a beaucoup parlé de ces rayons. Et, de fait, rien ne s'oppose à ce que tous les corps aient un peu de radio-activité. Cela ne prouverait rien en faveur des forces psychiques et vitales. Le *radium* n'a pas de périsprit. De plus, on trouverait ces rayons N également dans tout objet *comprimé*, dans une brique exposée au soleil pendant quelque temps, dans la lumière du bec Auer, dans une lame de couteau ! — Si vous *sifflez* d'une façon aiguë, la poudre phosphorescente s'illumine.

Le célèbre Papus, parlant au nom des occultes, n'attacha qu'une médiocre importance à ces radiations : « Pour les occultistes, écrivait-il, on n'a pas encore atteint le domaine des forces *astrales*. »

Le phénomène des rayons N est si faible « qu'il faut, explique le Dr Charpentier, pour mieux observer le phénomène, ne pas regarder directement le sulfure, mais porter ses regards à côté ». — Le même savant fait cet aveu : « Les opérations sont si délicates que je fus assez longtemps, je l'avoue, avant de les saisir. »

Il y avait tout lieu de craindre l'entraînement et la suggestion scientifique, pour ne pas dire l'hallucination. — C'est fait.

M. Emile Gauthier, dans sa chronique scientifique, écrivait en mai 1906 : « On me demande où en sont les rayons N? — La vérité m'oblige à dire que cette question n'a pas fait un seul pas en avant. Il semble, en revanche, qu'elle en a fait plus d'un... en arrière.

« On ne compte plus, aujourd'hui, les expériences négatives...

« On en vient à conclure que ces phénomènes, *purement subjectifs*, relèvent du domaine de l'hallucination — d'aucuns même disent : de la mystification.

« Ceux qui croient encore aux rayons N — et en dehors de Nancy ils sont rares — en sont à refuser à se prêter à la discussion contradictoire. C'est là en matière scientifique le plus fâcheux des symptômes. »

Nous livrons ces réflexions aux méditations du Dr Bonnaymé.

\*  
\* \*

Quant à son *dynamoscope*, c'est un vieil instrument inventé pour ausculter à l'aide de certains sons perçus par le bout des doigts. Personne ne s'étonnera que les mouvements fibrillaires ou le flux sanguin projeté avec violence produisent des résonances, donnant pour résultante un son appréciable. Qu'un instrument capable de faire percevoir distinctement ces bruits soit utile au diagnostic, et ait sa place à côté des autres instruments utiles, la chose est bien possible, et nous laissons à d'autres le soin d'en juger.

Mais quelle affirmation gratuite que celle qui prétend faire du dynamoscope un instrument pour constater les *forces psychiques*, ou même les simples esprits animaux ! Les occultistes les mieux qualifiés, du reste, n'ont jamais songé à cette opération fantaisiste. Non seulement le dynamoscope du Dr Collongues, mais ses expériences mêmes, qui ne visaient point les forces occultes, sont un peu oubliés. Le Dr Bonnaymé s'en plaint naïvement : « Quoiqu'elle date d'une cinquantaine d'années, je m'étonne qu'on n'y ait pas attaché plus d'importance, étant donné qu'elles confirment les assertions des magnétiseurs. Ces faits méritent d'être rapprochés

des faits découverts par MM. Blondlot et Charpentier. »

Nous sommes de l'avis de Papus : « On n'a pas encore atteint le *domaine des forces astrales* ! »

4<sup>e</sup> Après le *dynamoscope*, le Dr Bonnaymé nous présente le *bioscope*. Une aiguille suspendue par un fil se déplace au-dessus d'un cadran. Cet appareil a pour but, dans les intentions du Dr Collongues, son auteur, d'enregistrer la sécrétion cutanée par les deux mains et d'établir la correspondance pour déterminer l'état de santé. C'est un *hygrodermomètre parfait*, explique le Dr Bonnaymé.

Nous ne voyons pas ce qu'un tel instrument puisse nous révéler de l'existence des forces *psychiques* ou du corps *astral* : « C'est un instrument, nous dit le Dr Bonnaymé, que l'on peut ranger parmi ceux qui sont *destinés à mesurer la force psychique*, quoique ce ne soit pas là son *but principal*. »

Il est regrettable qu'un des auditeurs du conférencier ne lui ait pas fait cette simple objection : « Comment pouvez-vous distinguer, au milieu des influences physiques que votre instrument a pour but d'enregistrer, les influences *purement psychiques* ? » La réponse eût été intéressante.

C'est parce qu'ils comprennent cette objection que les maîtres de la science occulte, tels que Baraduc, Papus, de Rochas, ne veulent opérer qu'avec des *instruments qu'on cherche à protéger contre toute influence physique*. Ceux-là ont des craintes et des doutes qui n'effleurent pas l'âme confiante du Dr Bonnaymé.

Ainsi le Dr Baraduc fait mouvoir son aiguille sous une cloche où le vide a été fait pour arrêter les influences caloriques. Il opère, une autre fois, à travers un bloc de glace de 10 centimètres d'épaisseur. — Prévenu que l'*alun* en solution concentrée était un agent adiathermique plus sérieux, il enveloppe sa cage de verre d'une cuirasse d'alun. — Bref, le Dr Baraduc cherche à écarter *toutes les influences physiques*, parce qu'il sait que l'expérience serait *nulle* sans toutes ces précautions. — Le Dr Bonnaymé, lui, y va de confiance avec son hygrodermomètre, et il s'étonne de n'être pas imité. Ce n'est pourtant pas par de la chaleur et par de l'électricité que l'on prouve l'âme. — Vos biomètres ne parlent que de cela !

Malgré tous ces isolateurs, aucun instrument n'est à l'abri des objections. Dans de récentes expériences, contrôlées par l'éminent physicien Branly, le Dr Baraduc dut convenir qu'il passait des influences *physiques*, au jugement du Dr Branly.

La force psychique ne s'est pas encore révélée par le *biomètre* de Baraduc, en dépit des cuirasses d'alun, de mica, de collodion et de soie; et encore moins par le *bioscope* de Collongues.

Pour établir solidement l'existence de l'âme, sa spiritualité, ses responsabilités morales, il vaudra mieux s'adresser à la saine philosophie et adhérer scientifiquement au fait historique d'une révélation évangélique qui achèvera de nous instruire, et répondra sûrement à cette triple interrogation : *D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?*

Chanoine GOMBAULT,  
*Docteur en philosophie.*



# Les Démons devant la Nature et la Science

---

## CHAPITRE PREMIER

### LES DÉMONS COMBATTENT LA NATURE (suite)

Nous n'avons qu'à reprendre encore le même numéro du *Progressive Thinker* (27 juillet 1907). Il abonde en preuves récentes de cette vérité. *La fascination de la niaiserie* est le commun caractère de tous les faits qu'il raconte.

Celui qui signe *Le Pèlerin Hull* vient de voir mourir un membre de sa famille. L'oncle Tobie, beau-frère du mourant, avait promis de l'assister à la dernière heure, mais était mort avant lui. Or voici qu'auprès de son lit d'agonie, une dame, intime amie de la famille, se met à changer de visage à vue d'œil au point de représenter exactement celui de l'oncle Tobie et, d'une voix qui était exactement la sienne, console le mourant.

Faut-il que ce superbe humilié ait honte de lui-même pour se changer sans cesse en autrui ! L'Évangile nous fait voir toute une légion d'esprits impurs, néanmoins purs esprits, travestis, sur leur demande, en un tas de pourceaux.

Certes, le diable est pour nous le plus redoutable des êtres : cependant le moyen âge, avec son sens chrétien si profond, l'a ridiculisé. Et là, comme en tant d'autres choses, il a eu raison.

Cet être est si terrible, si dangereux, si invincible à l'homme, quand l'homme est seul, qu'en y pensant toujours à ce seul point de vue, on en deviendrait fou. D'ailleurs, il a vraiment un côté risible, et Dieu n'a pas voulu qu'en craignant les mauvais esprits par-dessus toutes choses, on pût les respecter. Il lui a donc laissé *les prestiges*, non *le prestige*. Cette considé-



ration rassure, console et sauve ceux qui ont conservé, avec le vrai goût de Dieu, la vraie saveur des choses.

Donnons avec plus de détail une histoire certaine qui, de Chicago où elle se passe (car elle n'est pas encore terminée), a fait le tour de l'Amérique.

Le 30 avril 1904, Willie Cooper, âgé de vingt ans, mourait d'une fièvre typhoïde. La famille remarqua que, le matin de sa mort, un nombre infini d'oiseaux, parmi lesquels un bel oiseau rouge, se tinrent sur la fenêtre de sa chambre sans s'effrayer de la vue des personnes présentes. M. Cooper en fut fort troublé et s'enfuit dans la cour. En rentrant il rencontre M<sup>me</sup> Cooper qui venait lui dire que son fils était décédé.

Je passe sur les coups que plusieurs personnes de la maison de Cooper, sa fille, entre autres, et une de ses amies couchée auprès d'elle, entendirent dans leur lit pliant. M. Cooper le vida de toute sa literie sans faire cesser les coups à l'intérieur des tiges de fer.

Enfin l'on cessa de les entendre. Mais quatre mois après la mort de Willie, un oiseau rouge vint chaque matin becqueter les vitres à la fenêtre de la chambre de M. Cooper.

« Dès que mon pied frappe le plancher, dit-il au reporter du *Thinker*, cet oiseau est à ma fenêtre, il semble venir d'une treille appuyée au mur tout auprès. Nous n'y pouvions rien comprendre, mais nous finîmes pour nous habituer à ses visites. »

Le 6 février 1905, à cinq heures, il allait à l'étable, selon sa coutume, pour traire les vaches, un pot à lait dans la main gauche, dans la droite une lanterne. « A dix pieds de l'étable, dit-il, une forme d'homme s'éleva de terre juste en face de moi, je reculai et retirai ma lanterne en arrière pour l'en frapper vigoureusement. Alors je reconnus Willie. Il avait disparu avant que je pusse ouvrir la bouche pour lui parler. Il paraissait exactement tel qu'il était vivant. Le coin de son mouchoir sortait de sa poche, tout comme dans son portrait que nous avons là. »

Cooper demeura profondément impressionné de cet incident. En mars suivant, ayant entendu parler d'un médium

célèbre qui venait donner des séances, il alla le trouver. « Là, dit-il, j'eus pour la première fois une conversation avec l'esprit de Willie. Je lui demandai s'il était heureux et il me dit que oui. J'étais si ému que je ne pouvais l'interroger comme il eût fallu, mais il parlait pourtant. Il me dit que le bonheur des esprits dépendait de leur conduite en ce monde et que je devais, quant à moi, m'amender. »

Au printemps l'oiseau rouge revint. « Que signifie l'oiseau rouge? demande M. Cooper à l'esprit. — C'est mon emblème, père, répondit Willie. Il répondra à vos questions. Un coup veut dire *non*, deux coups *je ne sais*, et trois *oui*. »

Dès le lendemain, voilà toute la famille à interroger l'oiseau : « Nous eûmes de fréquents entretiens avec lui, dit Cooper, il ne répondit jamais à faux, mais plusieurs fois frappa deux coups pour dire : *Je ne sais pas*. » ...« Il a continué, dit-il encore, à venir jusqu'à présent, mais non plus régulièrement. »

Nous avons cru devoir donner presque entièrement cette histoire, célèbre en Amérique. On la trouvera peut-être fade. Elle l'est, en effet : mais elle nous montre où en est le protestantisme spirite dont ce pauvre homme est un fervent adepte. Il croit que Pierre, Paul et Jean consultaient les esprits et que Jésus-Christ surtout fut un fervent spirite : « Etant de tous les hommes celui qui communiqua le plus avec les esprits, son esprit personnel contenait plus de bien que ceux de tous les autres hommes. »

Observons ici que Willie, communiquant avec son père par le ministère du médium (on ne dit pas par quel procédé spécial), commence par lui déclarer qu'il est heureux, et ne lui demande rien. Les rares défunts qui apparaissent aux catholiques ne viennent que pour leur demander des prières.

Mais quelle n'est donc pas la légèreté des hommes qui acceptent pour consolateur de leur vie et directeur de leur science et presque de leur conscience un oiseau qu'ils interrogent et qui frappe du bec sur un carreau de vitre pour leur répondre? Et quel est cet oiseau qui parle ainsi sans parler? Un perroquet, sans doute, car son instructeur n'est pas bien loin de lui.

Le professeur James Hyslop, de Chicago, chef et leader de la Société américaine pour les recherches psychiques, n'a été guéri du matérialisme le plus complet (la maladie des médecins) que par les messages authentiques de ses défunts et surtout de son père.

Celui-ci lui avait donné un mot de passe, tandis que le médium en *transe* avait perdu toute notion de ses entours et de lui-même, pour bien s'assurer toujours et partout de son identité. Le docteur déclare qu'il ne l'a jamais dit à personne et, quelque médium qu'il lui plaise de consulter, sans en être connu, toujours c'est son père qui se présente à lui avec le mot de passe.

C'est ce qu'il affirmait tout dernièrement à des milliers d'auditeurs à la suite d'une conférence, dans une sorte de catéchisme où il répondait *ex abrupto* aux questions des assistants, ajoutant que ces phénomènes ne sont nullement inconciliables avec la foi chrétienne. Ce savant, qui devait commencer dans les premiers jours d'août à examiner le cas de l'oiseau rouge, tient que le progrès du temps ne pourra qu'unir étroitement les deux croyances.

Ce que nous croyons, nous, c'est que ce mot de passe identifiant le même personnage par l'intermédiaire de plusieurs médiums inconnus les uns aux autres prouve encore mieux l'identité de l'envoyeur que celle de l'envoyé.

Puis, ce que la raison ne peut nous apprendre, l'Église le décide et c'est une garantie que n'ont pas les pauvres protestants.

Leur aveuglement est devenu tel que, dans une séance de M. Standford, à Melbourne, en Australie, on a entendu ce grand docteur spirite raconter sa visite aux Catacombes où, parmi tant de sujets d'édification dont il semble chrétieusement touché, il a trouvé avec une bonne volonté dont il ne se rend pas compte de nombreuses inscriptions spirites sur les tombes des premiers chrétiens.

Ainsi tous ces spirites veulent être en même temps chrétiens. Pourtant on ne peut servir deux maîtres aussi opposés que Dieu et le diable.

Mais pour mieux voir comment ils l'entendent, traduisons une de leurs hymnes insérées dans la même revue.

## CREDO HÉRÉTIQUE

Ce cher être nouveau qu'un chaste amour appelle  
 Et reçoit en ses bras comme un céleste don,  
*Il est immaculé dans sa conception.*  
 Tout cœur honnête et vrai dans l'amour fraternelle,  
 Tout cœur qui plus que soi chérit l'humanité  
 Et qui n'a pas gardé de place pour la haine,  
*Celui-là, c'est un Christ.* Que si sa foi certaine  
 Voit en lui le palais de la divinité,  
*Il devient le Sauveur du monde, en vérité.*  
 Si, clouant à la croix nos grossiers égoïsmes,  
 Nos vils buts, nos autels et tous nos catéchismes,  
 Doux aux méchants, rendant pour la haine l'amour,  
 Souriant à l'envie, il prête chaque jour  
 Son courage et sa force au faible qui chancelle,  
 Oui, le mortel dont l'âme, ainsi qu'un divin feu,  
 Rallume tout espoir de sa vive étincelle,  
*Il est le rédempteur, il est le fils de Dieu.*

Ella WHEELER WILCOX.

Autant de vers, autant de blasphèmes ! Et voilà donc la femme à la fois protestante et spirite ! Et voilà donc où en sont, de ce côté lointain de l'Atlantique (car, de ce côté-ci, la race anglo-saxonne semble décrire un mouvement contraire), voilà où en sont et où se précipitent les sangs unis des Celtes, des Anglo-Saxons et des Normands catholiques !

Et la langue même où ils écrivent ces horreurs est encore tout imprégnée de catholicisme. Plus que nous autres, Français, ils désignent les moments de l'année par les noms des saints dont ils ont renié le culte, et leur mot *dirge* (chant funéraire) n'est qu'un souvenir de l'antienne *Dirige* qui ouvre les Matines des Morts aussitôt après l'invitatoire. Ah ! dirigez-les de nouveau, Seigneur !

A quel degré d'enfantillage le spiritisme a conduit ses adeptes, le colonel Joseph Peters l'a raconté à ses propres dépens, et sans se douter quelle prose il faisait, à la Société de psychologie scientifique de Munich (*Uebersinnliche Welt*, de juin dernier).

C'est l'histoire touchante du sort, dans l'*au-delà*, d'un petit chien de sa défunte sœur, mort deux ans avant elle. Il était fort préoccupé de savoir si son petit favori la rencontrerait

dans l'autre monde. C'est dire que les occupations graves ne l'accablaient pas. Et voilà qu'un soir fort tard, ou plutôt une nuit, au moment où il sortait de chez un médium qui avait donné séance, une dame le rappelle dans l'escalier, lui demandant si sa sœur avait un petit chien gris. C'est que le médium, qui avait vu la défunte, la main appuyée sur l'épaule de son frère, la voyait encore en ce moment caressant, avec mille attentions délicates, le petit Tobie qui faisait mille sauts vers elle pour répondre à ses tendresses.

Et le colonel s'épanchait là-dessus en sentiments de sympathie pour les animaux, chiens et chevaux, qui, ayant partagé notre vie terrestre, ne peuvent manquer, sans y faire un grand vide, à notre vie ultérieure. Et il parlait, entre autres choses, d'après les esprits, de la vie éternelle où l'on change quelquefois, non plus de corps comme chez les Hindous, et encore ailleurs d'après d'autres esprits, mais d'âme.

Oh ! comme le grand fascinateur le sait bien :

Le monde est vieux, dit-on, je le crois ; cependant  
Il le faut amuser encor comme un enfant.

Et il s'est fait *le plus grand des amuseurs*<sup>1</sup>, et le plus perfide.

Aussi a-t-il des amusements ou plutôt des amusettes pour tout genre d'esprits : pour les sentimentaux, qui cherchent à amuser leur douleur, et pour les songe-creux, qui ne s'amuse que de ce qui ennuie les autres. On comprendra que nous n'ayons donné aucun exemple de ces dernières.

Nous venons de parcourir un ouvrage espagnol de 116 pages, avec figures, dicté d'un bout à l'autre par des esprits, par Franklin principalement : *Teoria de las verdaderas leyes de los fluidos*<sup>2</sup> ; et qui peut passer pour le chef-d'œuvre de l'ennuyeux.

Et non pas sans quelques belles échappées ontologiques mêlées à des allégories pédantesques, où les vertus et les

1. C'est ce que La Fontaine dit de Platon, *Épître à M. de Harlay*.

2. Alicante, 1907, Muñoz, Alfonso el Sabio, 11.

vices sont expliqués par des fluides différents. Il faut bien que le génie s'échappe par quelque endroit.

Et cet enfant qu'est l'homme s'amuse ou, plutôt, se laisse amuser ainsi jusqu'à la fin, comme cette fervente spirite, récemment décédée, dont entretenait ses lecteurs, avec effusion, le même *Thinker*, du 27 juillet, et qui, entourée à son lit de mort des fantômes de tous ses parents, enfants, petits-enfants et grands-parents défunts, voyait, au dernier moment, sa grand'mère s'approcher d'elle et déposer sur son front la couronne de sa vie, tandis que le sinistre *impresario* criait de la coulisse à ses machinistes empressés : « Tirez le rideau : la farce est jouée ! »

Pour en finir avec la *fascinatio nugacitatis*, empruntons encore au même numéro du *Thinker* une dernière histoire bien caractéristique.

A Toledo (Ohio), il y a une femme du monde qui ne fit jamais le métier de médium ; qui n'a qu'à s'asseoir près d'une table, et ceux qui l'entourent à l'interroger, pour qu'aussitôt les esprits répondent par des *raps*. Si elle marche dans la chambre, les *raps*, délaissant la table, la suivent sur le parquet et sur tous les meubles qu'elle effleure.

Dernièrement, ayant évoqué l'esprit d'un fameux musicien et danseur, nommé Johanny Dolan, elle le somme, pour prouver aux incrédules son identité, de jouer le *Clog dance* (danse des obstacles).

« Aussitôt vint la réponse, et chaque note de la difficile danse fut *rappée* clairement et distinctement sur la table, sans une interruption ni un moment d'hésitation. »

« Cela démontre, dit la Correspondante, amie du médium, qu'il y a bien là quelque chose d'intelligent, capable d'entendre et de répondre. »

Certes, on pourrait encore aller plus loin et qualifier l'espèce d'intelligence. Car les bons esprits sont incapables de nous leurrer de ces amusettes et ce ne sont point les anges de Dieu qui traitent ainsi l'homme en enfant pour lui faire perdre de vue le sérieux de la vie et celui de la mort.

## CHAPITRE II

## LES DÉMONS TROUBLENT LA SCIENCE DE LA NATURE

*Sommaire.* — Démons instructeurs. — L'assassinat de Lincoln et les cheveux de l'assassin : leur rapport testimonial. — L'écriture sous le sceau : théorie physique d'une praticienne. — Les écritures scellées de M. Paul Gibier. — Communication de pensée sans signe par un télégraphe spirituel (d'après un message écrit sous le sceau). — Cette science conservée dans l'Inde (d'après le même esprit instructeur). — Les mots monnaie courante des humains, les démons faux-monnayeurs des mots. — La fausse science psychique est sans progrès comme sans spécialité. — Exemples nombreux. — Crookes, Paul Gibier et Flammarion. — Katie King très supérieure à ses successeurs des soirées psychiques. — Crookes fervent spirite. — Home et Slade non surpassés. — Eusapia n'est pas même nommée. — *Meditabitur ut aranea*. — La magie revient. — Tempêtes de préternaturel.

Après les démons amuseurs, nous allons voir les démons instructeurs, qui veulent amener l'homme à imputer leurs œuvres à la nature ; c'est-à-dire les démons psychistes, qui, par des apparences de faits physiques ou physio-psychologiques, éveillent et soutiennent l'amour-propre ombrageux des savants, incrédules à tout le reste, mais plus crédules que le vulgaire même à tout ce qui a la moindre couleur ou le moindre parfum de science.

Car il faut bien croire à cette heure à un véritable lâcher de démons sur la terre et à un prodigieux rallongement de la chaîne de celui que saint Augustin compare si pittoresquement à un chien à l'attache, aboyant et ne pouvant mordre.

Hélas ! il mord aujourd'hui, même quand il caresse : le venin n'est pas seulement dans ses dents qui déchirent, il est surtout dans sa langue qui flatte, et la langue est si près des dents !

Ils s'en vont donc tout nous expliquer, ou, ce qui est beaucoup plus flatteur, nous mettre sur la voie (voie où l'on n'aboutit jamais et qui n'a point de fin) d'expliquer tout par des fluides et mille autres termes nouveaux et bientôt vieillis, que nous avons vus changer d'année en année et de

mois en mois et que nous n'osons tirer de notre vieille mémoire de peur qu'ils ne soient plus intelligibles... s'ils l'ont jamais été.

La vérité, c'est que la vraie magie d'autrefois a encore beaucoup d'adeptes ; ceux du spiritisme ne se comptent pas, ils forment une église, ou plutôt des églises. Mais dans les milieux savants, la *science psychique* est plus en faveur que les deux autres formes du préternaturel, beaucoup plus dangereuse aussi, comme plus hypocrite : ici, en effet, le véritable opérateur, sous un masque de pseudo-science, rejette tous ses agissements, soit sur la nature inanimée, soit sur la nature humaine. Les preuves en abondent.

Le *Progressive Thinker* raconte, avec des détails très intéressants, mais trop longs pour être entièrement transcrits, que M. Hubbell, très connu pour sa science psychique, puisqu'il est un des promoteurs de cette science aux États-Unis, mit sur la table oratoire de M<sup>lle</sup> Marguerite Gaule, médium et conférencière célèbre, une boîte fermée contenant une touffe de cheveux prise au milieu de la tête de l'acteur David E. George, mort suicidé le 14 janvier 1903, pétrifié après sa mort, connu, d'ailleurs, pour n'être en effet personne autre que John Wilkes Booth, l'assassin de Lincoln, échappé au châtimement de son crime.

Il ressemblait d'une manière frappante aux frères Booth, surtout à deux d'entre eux.

Or elle oublia de s'occuper dans sa conférence de la boîte remise sur la table ; mais au moment où elle passait devant lui pour sortir, M. Hubbell l'interpella sur ce sujet, et aussitôt, sans ouvrir la boîte, miss Gaule se mit à décrire dans tous ses détails la scène de l'assassinat comme présente à ses yeux. Elle dit que le propriétaire de ce qui était dans la boîte et qui venait du milieu de sa tête était mort par le suicide et qu'on l'avait pétrifié.

Le docteur, édifié sur le fait de la divination, n'a pas encore réussi à spécifier scientifiquement la loi en vertu de laquelle une mèche de cheveux prise sur la tête d'un homme peut manifester ses faits et gestes à une personne douée d'un fluide ou d'un flair ou d'un coup d'œil privilégié. La nature



n'a aucun signe dénonçant les causes physiques de la médium-nité.

Pour ce qui est de l'écriture sous enveloppe fermée, voilà qu'une praticienne, Sarah E. Butler, cherche à s'appuyer d'une théorie entièrement naturaliste.

Elle a un crayon qu'elle taille bien menu. Alors, l'enveloppe fermée étant devant elle, elle agite son crayon dans l'air pour le saturer des gaz sympathiques qu'elle énumère en prodiguant les termes d'une chimie cabalistique. La substance de la mine de plomb se subtilise en gaz aérien et c'est ainsi qu'elle passe naturellement, avec la pensée et le désir, dans l'enveloppe fermée où elle se matérialise en forme de lettres. Un balancement à droite opère le premier effet, un balancement à gauche obtient le second. Et tout est fait.

Cela vaut la théorie de l'opium. On ne comprend guère, on ne devine même pas le rapport de causalité qui pourrait exister entre un mouvement du crayon à droite et la dissolution de ses éléments dans l'atmosphère, ou un mouvement du crayon à gauche et les mots que les éléments reconstitués écrivent sous le sceau.

A supposer que les gaz de l'atmosphère, actionnés par un procédé si simple, eussent le pouvoir de dissoudre la mine de plomb et celui plus exorbitant de la faire entrer sous le sceau, le seul endroit où elle rencontre un obstacle à sa libre circulation, il faut à l'intérieur un chimiste pour la recomposer et un écrivain pour écrire.

A. JEANNIARD DU DOT

(*A suivre.*)



# “ GLANES ” SPIRITES

---

I. — J'ai eu l'occasion, un jour, de discuter avec le Dr Rozier, de Paris, qui ne cache pas son faible pour la théorie des *réincarnations*. Ce savant, toutefois, ne veut point qu'on le fasse passer pour un anti-catholique, et cette note le différencie profondément de ses amis les spirites avancés, qui traitent nos dogmes de « blasphématoires » et rêvent la destruction du « sectarisme romain ». — Comme je lui objectais, puisqu'il se dit catholique, les décisions du Concile de Vienne qui enseigne que l'âme est la forme *immédiate* du corps — *per se, essentialiter, immediate* — ce qui gêne bien un peu la doctrine du *médiateur plastique*, il me répondit :

« Je me crois bon catholique malgré ces condamnations.

« Tout ce que je vous demande, c'est de conserver mon *corps astral* et mes *réincarnations* sans cesser d'être chrétien... »

Si vous insistez, disant que Pie IX a renouvelé, dans sa lettre à l'archevêque de Cologne, les condamnations portées par le IV<sup>e</sup> Concile de Latran, il répond encore : « Je prétends que ces doctrines du *corps astral* et des réincarnations sont des questions purement scientifiques, qui ne touchent en rien à la véritable doctrine chrétienne, contredisant peut-être des opinions, opinions *respectables et autorisées*, je le veux bien, mais incapables de faire tomber une virgule de la loi, ou plutôt de l'enseignement chrétien. »

Je serais pourtant bien curieux d'entendre un savant comme le Dr Rozier m'expliquer, dans leur origine primordiale, le monde et l'homme tels que les définissent les théoriciens de l'occultisme à réincarnations.

Vous retrouverez cette attitude non moins déconcertante dans M. Albert Jounet, qui se dit catholique respectueux des

définitions et se montre le défenseur ardent de Lourdes et de l'Autorité pontificale.

Seulement, M. Jounet professe que les damnés seront un jour délivrés de l'enfer. Et pourtant, explique-t-il, il faut dire que l'enfer est éternel. Mais cela signifie que le Bien sera toujours séparé du Mal. Toutefois, il faut nécessairement que *l'attrait du bien* finisse pas l'emporter, si bien que les damnés, de plus en plus détachés du *Mal*, monteront vers le bien. L'enfer reste éternel, mais les damnés se sépareront du principe de la damnation éternelle. — Et c'est ainsi que tout se peut concilier.

Que si vous rejetez cette doctrine, c'est que vous supposez que le bien ne pourra jamais triompher du *Mal*. Alors, vous êtes *manichéen*, vous signifie M. Albert Jounet.

Et c'est par cette fissure faite au dogme de l'éternité des peines que certains occultistes, qui veulent se dire catholiques, font passer leur théorie des réincarnations. Pour émigrer, en effet, des confins du *Mal* aux frontières du Bien, il faudra passer par tout le système des purifications.

En quoi ces doctrines diffèrent-elles du plus pur *Gnosticisme*?

M. Albert Jounet n'en intitule pas moins sa Revue : *Revue catholique d'avant-garde*. Ne faut-il pas qu'il y ait des occultistes à tous les degrés! — C'est ainsi qu'avant d'être trente-troisième il faut passer par le grade de simple apprenti.

II. — Le premier chapitre de la Bible ne trouble en rien les idées cosmologiques de Messieurs les spirites. Ils ont mieux que cela à nous donner.

En bonne place vient de se placer le docteur en occultisme athénien, Dr Pol Arcas, qui nous annonce trois gros volumes sur le « Secret de la vie ». En attendant les détails, il nous initie lui-même aux grandes lignes de sa « Communication universelle ». — « Le Secret de la vie » est un système nouveau « basé sur la théorie du fluide universel » ; il examine spécialement « la fonction mystérieuse du corps humain, comme faisant partie du système polaire, le seul vrai moteur

de l'Univers ». — Les trois gros volumes feront connaître à fond « ce *système polaire vital* », d'où tout découle.

« D'où viennent les premiers organismes vitaux? » se demande M. Pol Arcas.

Au commencement, était le fluide universel, dont l'*électricité vitale* est la force coordonnatrice et organisatrice par excellence. Voilà la cause primordiale et suprême.

Si vous voulez savoir pourquoi il y a des corps, et des corps vivants, non moins que des âmes pensantes, c'est que l'*électricité vitale* se divise en une foule de doubles courants, l'un *négatif* (—) *intellectuel*, c'est l'âme; l'autre *positif* (+), c'est le corps. La *Vie*, c'est l'union des deux courants; la *Mort*, leur désunion.

Il paraît, d'après M. Pol Arcas, que les antiques cosmogonies hellénique, indienne, hébraïque n'ont fait que défigurer par des symboles ces *notions premières*. Mais le *Dualisme* que toutes ces cosmogonies laissent entrevoir nous révèle ces courants contraires : *négatif* et *positif*, c'est-à-dire *intellectuel* et *dynamique*. De là vient que toutes les religions ont le dogme du *Bon* et du *Mauvais*, c'est-à-dire de l'*action* de l'esprit, et de la *réaction* de la matière. Cette apparence d'accord vient peut-être de ce que M. Pol Arcas a voulu copier l'antiquité.

M. Pol Arcas, après de « laborieuses recherches sur la nécrologie, la psycho-physiologie et l'anatomie du corps humain », a décidé de placer dans la masse cérébrale la fonction du courant *pôle négatif* — lisez : l'âme intellectuelle —, et dans le grand nerf sympathique, ayant pour sommet le *plexus solaire*, l'autre courant, le *pôle positif* qui transmet le fluide aux différentes parties du corps.

L'influence mutuelle de ces deux courants produit le *mouvement*, la *chaleur*, la *radiation*, que l'électricité provoque dans la nature. — C'est la *vie*, qui consiste dans l'union des courants.

La *Mort*, c'est la séparation ou destruction du *pôle positif* par l'épuisement qui provient des cellules.

Alors le *pôle négatif* (esprit) restant sans aucune réaction, se verse dans le *vide*, entraînant avec lui la forme du corps.

Pourquoi ? — Parce que chaque particule du fluide *néгатif* continue à maintenir la même *densité* qu'elle avait dans le corps pendant la vie

La théorie de M. Pol Arcas est tout de même dure à digérer, car, enfin, un esprit qui a des *particules*, qui a de la *densité*, cela vous renverse, quand on n'est pas préparé.

« L'esprit, après la mort, continue notre auteur, consiste en une monade qui se conserve par elle-même dans le vide, et qui ne peut pas s'unir avec d'autres esprits, dans la nature, en un seul et unique courant électrique, parce que la culture particulière de chacun, dans son état de vie, par ses *différents atomes*, est toujours mathématiquement différente de celle des autres. » — Les atomes de l'esprit ! M. Pol Arcas tient beaucoup à cette contexture *spirituelle* de ses esprits.

Il faut savoir maintenant que plus une personne est *intellectuellement* inactive, plus elle est riche en fluide *positif*, c'est-à-dire en élément *dynamique*. « Ainsi, explique notre auteur, les femmes, les enfants, les ignorants, se *meuvent* plus, et ont les *sensations* plus *subtiles* que les personnes aux pensées profondes » ; de là cette loi formulée par l'auteur : *Le mouvement se trouve en rapport inverse de la profondeur de la pensée.*

Comprenez-vous maintenant pourquoi les femmes sont d'excellents sujets pour les phénomènes télépathiques ? Pourquoi les phénomènes de motricité se retrouvent plus fréquents avec le médium-enfant ?

Voici l'âme d'un désincarné qui cherche un milieu pour agir. Ce courant-négatif-intellectuel rencontre une épaisse couche de *positif* autour de cette femme et de cet enfant, parce que moins actifs, intellectuellement, et ce riche gisement de *positif* fait bien l'affaire de l'esprit désincarné. Il fait alors des merveilles.

Mais j'ai des doutes. Je ne trouve point que les phénomènes spirites concordent si bien que cela avec les renseignements que nous fournit M. Pol Arcas. — Car :

1°) Pour qu'un phénomène télépathique obtienne un plein effet, il est utile et nécessaire que le personnage *transmetteur* soit de robuste santé dans ses deux *courants*, ses deux pôles négatif et positif. C'est pourquoi M. Pol Arcas

prend comme sujet, dans ses commentaires graphiques, un homme *sain* d'esprit et de corps qui va périr dans un naufrage; il prend en exemple un cas de mort violente. — D'autre part, du côté récepteur, il faut un sujet peu *intellectuel*, une femme, un enfant, un ignorant, ou un sujet chez qui la vie intellectuelle sera momentanément suspendue; de là, les états hypnotiques provoqués.

Alors, explique l'auteur, le mourant « a naturellement conscience de son état, et l'excitation de ses forces corporelles en état de défense dispose de toute la quantité de fluide positif, de manière que l'envoi de la pensée de son état actuel en *tableaux successifs* soit plus vif qu'à l'ordinaire ». — Le fluide négatif fonctionne plus vivement, et envoie des « courants forts, contenant la succession des tableaux de l'état », jusqu'au moment où tout s'arrête par l'épuisement du fluide positif dû à la mortification des cellules.

S'il en est ainsi je voudrais bien savoir si la télépathie d'homme à femme est plus fréquente ou plus *intense* que la télépathie de femme à homme. Ce dernier cas devrait offrir des phénomènes plus *faibles*, si la théorie est vraie, puisque, chez la femme, la force unie des deux pôles devra construire des *fantasmes* moins vibrants, pendant que l'homme n'offrira qu'une faible réceptivité, par suite de son mauvais état *côté positif*, parce que intellectuel.

Or, voilà un fait récent qui donne un démenti formel à la théorie, car c'est une femme et une enfant qui émettent de vibrants tableaux, et c'est un homme, en état de *tension intellectuelle*, qui perçoit les *fantasmes* avec une acuité merveilleuse. Le fait daterait de 1901.

*La Patrie* publie la dépêche suivante :

« New-York, 24 juillet. — Le comte Schuwazoff, président une séance du tribunal, fut tout à coup en proie à une hallucination horrible. Il avait vu sa femme et sa fille frappées par la foudre, à bord d'un yacht. En raisonnant ses impressions, il repoussa cette vision, se disant que les siens n'avaient aucun prétexte pour prendre la mer. Une dépêche vint lui apprendre que son sinistre pressentiment s'était réalisé. »

M. Pol Arcas expliquera-t-il pourquoi cet homme en état de tension intellectuelle très grande, et très pauvre, en conséquence, de fluide *positif* — d'après la doctrine nouvelle — est le sujet d'une si complète manifestation ?

Les phénomènes de ce genre, où les notions nouvelles sont renversées, seraient nombreux à citer.

2°) Si nous voulons en croire l'auteur précité, les phénomènes de *matérialisation* n'ont plus aucun mystère dans sa théorie. Voici en quoi consiste ce qu'il appelle la *loi naturelle de la matérialisation* :

Tout esprit désincarné — *pôle négatif* du mort — est attiré vers tout corps *homogène* qui lui offre suffisamment de courant de *fluide positif*. — Il faut savoir que le fluide positif découle du corps humain par 14 *aiguilles électriques*, et forme une épaisse couche de fluide autour du corps; c'est à cela qu'est due l'extériorisation de la sensibilité. — M. de Rochas s'entendrait bien avec M. Pol Arcas, sauf peut-être sur la question des 14 aiguilles, que n'a pas découvertes le distingué colonel.

De cette couche épaisse de fluide positif partent des courants qui sollicitent les courants *négatifs* errants; par leur rencontre et union se forme la matière *vitale*; c'est là que prennent naissance les phénomènes de la *matérialisation*.

Quand la force des deux courants (+) et (—) forme une épaisseur suffisante, il y a apparition *totale* de l'esprit invisible, et *matérialisation* parfaite. Ce fantôme reste visible jusqu'à l'épuisement du fluide *positif* fourni par le médium, épuisement que provoque l'*influence chimique du pôle négatif* — c'est-à-dire de l'esprit étranger.

La matérialisation sera *partielle*, on ne voit qu'un *pied*, ou une *main*, si le courant positif n'est pas suffisant, ou par suite de la *volonté* de l'esprit sur laquelle peut se régler la quantité positive absorbable. Si j'ouvre les recueils de phénomènes spirites, je n'éprouve que des déboires de la part de M. Pol Arcas.

Voici, en effet, que M. Crookes, dans ses expériences, nous montre un *médium* qui entre dans des *transes* obligatoires et qui tombe en léthargie. Le voilà anéanti dans son activité

intellectuelle; ce qui va permettre au fluide *positif* de se dégager en abondance. Le fluide est si épais, si coagulé, qu'il tombe avec bruit sur la table, sous forme d'étincelles. — L'esprit évoqué a l'intention de faire des merveilles.

Que voyons-nous apparaître? Un robuste et complet fantôme? Du tout, c'est une simple main qui se rend visible; bien mieux, c'est une *main d'enfant*, qui caresse les dames présentes!

Voici une autre expérience décrite par le savant russe Aksakoff: Le médium Eglinton entre en transes; une lumière apparaît. — L'esprit qui *veut se manifester* ordonne de *joindre les mains* pour donner plus de *force* au phénomène. En regardant *attentivement* on *distingua* un corps *ovale lumineux*, de la grosseur d'un œuf. — Et c'est tout.

Que manquait-il donc, dans ces deux cas, pour avoir une *matérialisation*, si M. Pol Arcas n'a pas abusé de notre attention?

Notre auteur formule et souligne en grosses lettres ce principe: « *Dans cette doctrine, aucun phénomène psychique ne sera jamais suffisamment expliqué.* — C'est du moins reconnaître que jusqu'ici toutes les théories spirites ont abusé de notre crédulité.

III. — M. Grimard, qui a écrit des ouvrages « recommandés » dans les groupes, tant la doctrine y est pure, est encore celui qui disserte le plus éloquemment sur l'origine des choses. Écoutons-le:

La *Matière* n'existe pas en soi. Il n'y a que l'Esprit. L'Esprit et la Matière coexistent de toute éternité; mais, *essentielle-ment*, ces deux mots n'expriment qu'une même idée, ne désignant qu'une *seule* et *même* chose.

« Oh! je sais bien, s'écrie M. Grimard, que cette affirmation paraît énorme; depuis les philosophes grecs jusqu'à nos modernes physiciens et chimistes, on regarde l'esprit et la matière comme à jamais irréconciliables. C'est sur cette *antinomie prétendue* que tous les Pères de l'Église ont basé leur dogmatique *aventureuse*. C'était pour eux le blanc et le noir, le bien et le mal, la sainteté et le péché. »



M. Grimard confond les contraires avec les contradictoires. Mais, passons !

« Quelles cabrioles n'ont pas exécutées, sur ce tremplin, tous les dogmatiseurs ! Religions et philosophies n'ont jamais tourné que sur l'axe hypothétique auquel ont été bénévolement attribués ces *deux pôles de fantaisie*. »

Donc, c'est pure fantaisie que de distinguer les substances spirituelles des substances matérielles : « La matière n'est, en quelque sorte, que l'esprit... à l'état inverse, mais dont elle possède toutes les virtualités sous forme latente. » — « La matière et l'esprit sont les deux termes extrêmes du Grand Tout, et ils marchent l'un vers l'autre, pour se fondre dans l'*unité suprême*. »

A la bonne heure ! on saura au moins ce que veulent dire les spirites, quand ils nous parlent de Dieu, de l'Idéal, de l'Infini, de l'Intelligence suprême. C'est le Grand Tout. Aussi on nous rappelle que « toute la métaphysique allemande tend vers l'Esprit ».

Cette thèse spiritualiste (oh ! combien !) se démontre ainsi :

« Les savants eux-mêmes reconnaissent que la matière s'évanouit, dès qu'on la recherche... C'est en vain qu'on la poursuit d'atome en atome. Les uns après les autres, ils disparaissent, dans l'inconscience de leur nature hypothétique. »

« Donc, la matière n'existe pas en soi, elle n'est que l'expression transitoire de l'esprit. Ce qui les différencie, ce sont leurs *vibrations*, atténuées dans la première ; en possession de toute leur puissance, dans le second. La matière, dit la doctrine orientale, n'est que la vibration *relative* d'une substance dont l'esprit est la vibration *absolue*. »

Après cela, M. Grimard s'appuie sur l'« être accidentel », pour en conclure : Il n'existe pas en soi ; donc, la substance corporelle, pas davantage. C'est d'une logique enfantine. Sans doute, le froid, la maladie n'existent pas en soi, par eux-mêmes, en dehors du corps affecté par le froid, ou du membre malade ; c'est pour ce motif qu'on distingue l'accident de la substance ; mais l'accident n'en a pas moins sa réalité ;

parce qu'il admet des degrés — si bien qu'un corps est plus ou moins froid — il entraîne dans la substance, qui en est le support, des états réels quoique transitoires et accidentels..

Vous en concluez que, la Matière étant l'accident de l'Esprit, l'état normal et absolu, c'est l'Esprit; je vous dis que vous traitez la substance comme un vulgaire accident.

M. Grimard a recours à une expérience physique, qui dépeint toute sa métaphysique :

« Je prends un fragment de glace, matière inerte. Chauffons-le. La glace devient eau. C'est le premier pas dans l'évolution.

« Quelques degrés de plus la transforment en vapeur douée de forces expansives; elle est presque invisible.

« Augmentons le calorique, et voilà que nous obtenons la vapeur surchauffée, dont l'incomparable puissance terrifie l'homme. Complètement invisible; elle n'en est pas moins douée d'une force incompréhensible.

« Faisons un pas de plus, dans le processus évolutif, et voilà que notre fragment de glace *devient cet éther* des physiciens qui remplit les incommensurables abîmes de l'univers.

« Avançons, montons encore, et notre morceau de glace *devient essence psychique, personnalité céleste...*

« Et enfin, si, dans le vertige ascensionnel qui nous emporte, nous franchissons *le dernier stade de l'évolution suprême, le dernier échelon de l'échelle divine...*, voilà que notre parcelle de matière, tout à l'heure inerte, devient *partie intégrante de l'Essence absolue, de l'Être en-soi.* »

Assez ! assez ! M. Grimard, nous sommes, comme vous le dites, trop éperdus !

Et c'est ainsi que « l'univers matériel *se transforme en une sorte d'alambic ayant pour fonction de distiller la matière en esprit, gigantesque creuset où s'opère, d'âge en âge, la sublimation de la matière.* »

*Évolution, involution*, voilà « les *vérités augustes*, dont vit la haute école spirite, l'école des réincarnations. — Tout y est futur Esprit.

« Dans ce rocher que vous voyez là, agglomération d'élé-

ments minéraux ou métalliques, *sommeillent*, dans leur puissance du devenir, toutes les imaginables *possibilités* : Plantes, animaux, hommes, Esprits glorifiés, y tressaillent dans la perspective de leurs futures métamorphoses ! »

Et voilà pourquoi la charité devrait s'exercer jusqu'à l'égard des pierres du chemin.

« Grandiose, merveilleuse doctrine de solidarité entre tous les êtres que rattachent les liens d'une infrangible fraternité ! »

Voilà ce qu'elle nous donne « cette matière exécrée que tant de philosophes, de moralistes et de théologiens farouches, maudissent et excommunient ».

Ch. G.



---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

# L'HYPNOTISME

## DANS LE TRAITEMENT DES HABITUDES VICIEUSES

Dans la nouvelle édition de son opuscule, si justement apprécié de tous les parents et éducateurs chrétiens, *l'Éducation de la pureté*, le distingué et vaillant directeur du Cercle des étudiants catholiques du Luxembourg, l'abbé Fonssagrives, a abordé la question, très pratique et très à l'ordre du jour, de savoir si l'on pouvait licitement faire usage de l'hypnotisme pour combattre, dans certains cas, les habitudes vicieuses des jeunes gens.

Avec une fermeté de doctrine qui suppose de sa part une grande sûreté de coup d'œil, et avec un courage dont nous ne saurions trop le féliciter, il se prononce résolument pour la négative.

Il n'y a pas encore bien longtemps qu'il était de bon ton, même dans le clergé, de ne reconnaître l'existence du surnaturel que le moins possible. On aurait craint de passer pour un esprit faible et crédule, si l'on avait osé parler publiquement du diable et des sorciers.

« Un sorcier est un fripon, écrivait le bon abbé Mullois, et celui qui l'écoute est un niais. » Le plus naïf n'était certainement pas celui qu'il pensait !

Et le P. Debreyne, qui était meilleur médecin que théologien, n'avait-il pas craint de reprendre pour son compte cet aphorisme d'un sceptique : « *A naturâ multa, plura ficta, a darmone nulla* <sup>1</sup>. »

Un des rares bons effets du spiritisme fut de diminuer,

1. « (Parmi les faits extraordinaires) beaucoup proviennent de la nature, quelques-uns sont supposés, il n'y en a pas à être produits par le démon. »

parmi les catholiques, le respect humain sous ce rapport. Mais la conversion ne s'opéra que petit à petit ; on n'abandonna ses positions de méfiance vis-à-vis du surnaturel que pied à pied, et quand il n'y eut absolument plus moyen de faire autrement.

Et lorsqu'on ne put plus nier l'existence des phénomènes spirites, on se contenta d'en admettre le moins possible, en déclarant que ceux qui ne pouvaient être produits par les seules forces de la nature devaient être très rares, et que la plupart de ceux dont on faisait grand bruit devaient être attribués au charlatanisme.

Survint alors une nouvelle mue du magnétisme en hypnotisme, avec des dehors presque inoffensifs et avec une allure se prétendant scientifique.

C'en fut assez pour que les partisans de l'ancienne formule : *De surnaturel le moins possible !* se rangeassent à la suite des médecins, la plupart matérialistes, promoteurs de cette nouvelle découverte, et déclarassent que l'on pouvait expliquer scientifiquement, par le moyen de la mise en jeu des forces naturelles, à peu près tous les phénomènes de l'hypnotisme, et que, par conséquent, on pouvait en tolérer l'emploi, au moins dans certains cas et sous certaines conditions.

Le nombre de ces tenants a diminué d'année en année, surtout parmi les prêtres qui se sont donné la peine d'approfondir la question.

Les médecins, même catholiques, sont généralement plus tenaces, pour la raison bien simple qu'ils ne consentent généralement pas à envisager la question autrement qu'en faisant abstraction du point de vue religieux. C'est ce que le Dr Goix, dans son analyse sommaire du dernier ouvrage du Dr Grasset <sup>1</sup>, a qualifié d'une expression pittoresque, en l'appelant la *laïcisation* de l'occultisme et du surnaturel.

Après les derniers travaux théologiques de premier ordre qui ont paru sur cette matière, il nous semble que la probabilité de la licéité de l'emploi de l'hypnotisme en certains cas,

1. Voir le numéro précédent de la Revue.

même très restreints, est devenue tellement minime qu'elle doit être considérée comme n'existant plus.

Jusqu'ici, on s'était à peu près borné à juger de la licéité ou de l'illicéité de l'hypnotisme, d'après ses inconvénients, tant au point de vue de la santé qu'au point de vue de la moralité.

Lapponi lui-même, sur l'autorité duquel surtout s'appuie l'abbé Fonssagrives, n'ose pas en condamner absolument l'emploi dans *tous* les cas, et se contente d'en signaler les inconvénients physiques et moraux pour le défendre presque toujours.

« Au point de vue individuel, écrivait-il, l'hypnotisme, en pratique, est presque toujours funeste : et c'est à peine si, dans quelques cas très rares, il peut avoir une utilité, d'ailleurs plus ou moins discutable.

« Il est funeste pour la santé physique et pour la santé morale. Pour la santé *physique*, parce qu'il réveille les névroses latentes ; parce qu'il épuise l'activité cérébro-spinale : parce qu'il accoutume de plus en plus le sujet à l'état hypnotique ; parce que, dans cet état, le sujet peut être exposé à des chutes dangereuses, à des brûlures, à toute sorte d'accidents ; et parce que les hallucinations, fréquentes chez les sujets hypnotisés, peuvent conduire ceux-ci à des actes contraires à leur santé, à des mutilations, ou même au suicide. Pour la santé *morale*, parce que, peu à peu, l'hypnotisme fausse ou obnubile le sens moral ; parce qu'il expose à accepter, comme des vérités et comme des devoirs, les principes les plus insensés et les pratiques les plus criminelles ; et enfin, parce qu'en excitant l'amour du merveilleux, il ouvre insensiblement la voie au spiri-tisme. »

En s'en tenant toujours à ces inconvénients d'ordre purement extrinsèque, qui, à la rigueur, pouvaient, une fois ou l'autre, ne pas se rencontrer, il était impossible de condamner absolument l'emploi de l'hypnotisme, pour le cas, précisément, où ils auraient été absents.

Or, la thèse de la malice intrinsèque de l'hypnotisme a fini par prévaloir, et nous la considérons, désormais, comme

définitivement démontrée, en ce sens qu'il paraît évident que la cause en est certainement diabolique.

Déjà le célèbre P. Franco, aussi savant dans les sciences physiologiques qu'en théologie, avait posé les principes, qui n'avaient jamais été réfutés, d'après lesquels cette conclusion semblait devoir s'imposer ; mais, par une réserve que, maintenant, nous regardons comme excessive, il n'avait pas osé l'affirmer catégoriquement.

A notre avis, celui à qui revient l'honneur d'avoir fourni tous les éléments pour trancher cette question, est le très docte Dr Hélot, enlevé depuis peu à la science et à la religion. Il avait eu la bonne fortune de rencontrer, dans sa clientèle, de nombreux cas de possession diabolique, et avait assisté, comme témoin ou comme expert, à près de cent exorcismes ; aussi était-il qualifié *plus que personne* pour se prononcer avec assurance, en toute connaissance de cause.

Dans un premier ouvrage, paru en 1897, sous le titre de *Névroses et possessions*<sup>1</sup>, tout en faisant encore, avec une certaine hésitation, quelques réserves, il s'efforçait de montrer que « nombre de phénomènes extraordinaires... attribués par les savants à des causes diverses, ne pouvaient s'expliquer sans l'intervention d'agents étrangers à notre nature ».

La même année, il faisait paraître un opuscule, qui eut rapidement plusieurs éditions : *l'Hypnotisme franc et l'Hypnotisme vrai*, dans lequel il prenait à partie le P. Coconnier, directeur de la *Revue thomiste*, principal champion de l'opinion favorable à la licéité, et lui prouvait que pour arriver à innocenter l'hypnotisme, même dans ses manifestations les plus simples, il était obligé de le *tronquer*, et que toute sa théorie ne visait qu'un hypnotisme abstrait, de convention, et non pas l'hypnotisme tel qu'il existe en réalité. — L'opinion du savant Dominicain ne s'est pas relevée de cette réfutation.

En 1901, le même docteur publie un nouvel opuscule : *le Diable dans l'hypnotisme*, dans lequel il fait un nouveau pas en avant, et précise de plus en plus l'état de la question, en

1. Grand in-8°, 556 pages

démontrant, avec force preuves à l'appui, les trois propositions suivantes : « 1° l'hypnotisme est contraire à l'ordre divin, qu'il tend à renverser ; 2° le diable seul peut être l'auteur des phénomènes hypnotiques ; 3° l'hypnotisme est une évocation au moins implicite du démon. »

Enfin, en 1903, paraît, du même auteur, en deux volumes, une dernière étude, décisive cette fois, car elle n'a pas été et ne peut être réfutée ; elle porte le titre de : *l'Hypnose chez les possédés*. Nous allons la résumer brièvement.

Après avoir consacré tout le premier volume à traiter de la possession diabolique, en apportant de nombreux faits et exemples récents, et en les citant sous le contrôle et la garantie d'un saint et très savant religieux, qui s'occupe d'exorcismes depuis plus de vingt-cinq ans, il aborde dans le second la question de l'hypnotisme, et s'exprime ainsi<sup>1</sup> :

Il importe de bien définir ce que nous entendons par hypnose, et de préciser tout d'abord les phénomènes communs qui rapprochent cet état de la possession diabolique.

En quoi consiste l'hypnotisme ?

1° L'hypnotisé, comme le dormeur, est privé de la conscience de sa personne et de ce qui se passe autour de lui ; mais, *en plus du simple dormeur*, sous l'influence de son hypnotiseur, *il peut perdre la mémoire de certains faits dont il a été témoin, et conserver dans son esprit des impressions ineffaçables, quoique fausses, ou des suggestions irrésistibles.*

2° L'hypnotisé *a donc perdu, du même coup, son indépendance personnelle et sa liberté.* Il reste soumis à la domination invincible d'une autre volonté que la sienne, qui, par la suggestion, *peut le mener et le faire agir comme elle veut, sans résistance possible.*

3° Non seulement *cette volonté maîtresse domine l'hypnotisé pendant son sommeil, mais elle le détient encore après son réveil*, alors qu'il a recouvré la conscience de ses actes et sa volonté libre pour les actions non suggérées. La volonté, même récupérée avec la conscience, peut donc encore *être entravée, pervertie, annulée et forcée* par la suggestion hypnotique.

4° Circonstance qu'il ne faut pas oublier, cet état et ses suites sont nécessairement *cherchés et voulus à la fois par l'hypnotiseur et l'hyp-*

1. *L'Hypnose chez les possédés*, II, p. 4 seq.



*notisé*. Ce double consentement est, en effet, au moins une première fois (l'expérience l'a constaté), la condition *sine quâ non* de l'hypnotisme. Quelques exceptions ne font que confirmer la règle.

5° Enfin cet état de prétendu sommeil et d'accaparement, une fois obtenu, *ne peut cesser* sans l'ordre de l'hypnotiseur, et *peut se reproduire* indéfiniment sous l'influence du premier venu. Tous les effets de l'hypnotisme sont donc la conséquence, *non pas accidentelle*, mais nécessaire, directe, immédiate de l'état d'hypnotisme.

Ne cherchons pas plus loin, pour le moment. Ces cinq propositions, qu'aucun hypnotiseur ne pourra contester, suffisent amplement à nous montrer les rapports très intimes qui lient entre eux ces deux états, l'hypnotisme et la possession, si toutefois l'hypnotisme n'est pas lui-même une véritable possession.

Pour comprendre tout l'à-propos et toute la force de ce rapprochement, donnons ici la théorie de la possession, telle que le docteur l'avait exposée dans le premier volume<sup>1</sup> :

... On pourra considérer dans l'homme, d'une part, l'âme et ses facultés spirituelles, intelligence et volonté, qui constituent, à proprement parler, *l'esprit de l'homme*, et, d'autre part, le corps et ses organes, dont l'âme perçoit les impressions et sans lesquels elle n'aurait aucune relation avec les objets matériels.

L'âme, en tant qu'elle perçoit les impressions du corps, est souvent appelée *l'âme sensible*, pour la distinguer de *l'âme intellectuelle*, dont les facultés sont indépendantes des organes qui la servent.

Ce sont ces facultés sensibles et le corps lui-même, pris dans leur ensemble, qui constituent la nature animale et inférieure de l'homme, ou, si l'on veut, pour simplifier, *l'animal humain*; Xavier de Maistre eût dit « la bête ». N'oublions pas pourtant que « la bête » et ce que le spirituel auteur appelle « l'autre » ne font jamais qu'une personnalité.

*L'esprit de l'homme* est le maître-né, le possesseur naturel de *l'animal humain* et, s'il était permis de séparer, en deux êtres distincts, les deux parties indivisibles qui constituent, pendant la vie, le composé humain, on pourrait dire que l'homme, véritable centaure, ressemble au cavalier monté sur son cheval. *L'esprit* serait le cavalier, *l'animal humain* sa monture. A titre de comparaison, cet exemple nous aidera peut-être à mieux comprendre ce qui va suivre.

Comme le cavalier gouverne sa monture, l'esprit humain gouverne les facultés sensibles. Avec elles et par elles il est maître du corps; il le fait agir, le gouverne et s'en sert, en même temps qu'il le fait vivre et le conserve. Non seulement l'esprit est l'informateur de l'animal

1. *L'Hypnose chez les possédés*, I, p. 11 seq.

humain, il lui transmet encore ses impulsions et en reçoit les réactions sensibles.

Voyons maintenant en quoi peut consister la possession diabolique.

Le démon ne saurait agir directement sur l'esprit de l'homme ou le posséder. Il ne peut atteindre l'esprit que par les facultés sensibles et, même dans ce cas, il ne pourrait jamais forcer la volonté à vouloir ce qu'il veut. La volonté de l'homme reste toujours libre en elle-même de consentir ou de résister à celle du démon, Dieu ne saurait permettre qu'il en fût autrement.

Ce n'est donc pas l'*esprit humain* que le démon possède.

Mais, Dieu le permettant, le démon pourra s'emparer de force de l'*animal humain* et s'y établir, se substituer à l'esprit de l'homme dans la conduite et le gouvernement des facultés sensibles et du corps.

De ce fait, le démon arrache l'animal humain à l'esprit et prive celui-ci de son empire naturel. Ce n'est plus l'esprit de l'homme qui est le maître de son animal. C'est le démon, sautant en croupe et arrachant au cavalier les rênes du cheval, pour le conduire et s'en servir à son gré.

Selon la très juste expression du bon religieux<sup>1</sup>, le cheval seul est possédé, le cavalier dépossédé.

Il y a donc dans la possession diabolique deux effets principaux :

Quand le démon s'empare de l'animal humain, 1<sup>o</sup> il enlève à l'*esprit de l'homme* la conduite et le libre usage de son *animal*; 2<sup>o</sup> il se substitue à l'*esprit de l'homme* dans la conduite de l'*animal humain*, malgré l'esprit de l'homme dépossédé.

C'est ainsi que l'esprit, tout en restant libre en lui-même et conservant sa volonté, perd en dehors de lui toute sa liberté d'action, puisqu'il ne peut agir extérieurement qu'à l'aide de son corps et de ses facultés sensibles, dont il se trouve dépossédé...

Toutes ces notions sur la nature de la possession diabolique étaient nécessaires à rappeler, pour que l'on puisse saisir les rapports d'identité qui existent entre elle et l'état d'hypnose.

Après avoir énoncé en cinq propositions, comme nous l'avons vu plus haut, ce qui constitue l'hypnotisme, notre savant docteur ajoute<sup>2</sup> :

La volonté humaine étant *essentiellement* libre, aucun être créé ne peut la forcer directement à vouloir ce qu'elle ne veut pas. La force qui fait agir le sujet dans l'hypnose ou dans la suggestion invincible,

1. Celui-là même qui servait de guide au docteur.

2. *L'Hypnose*, etc., II, pp. 6-7.

ce qui est la même chose, ne peut donc pas être maîtresse de l'*esprit de l'homme* ; elle ne peut agir que sur l'*animal humain*, qui par lui-même n'est pas libre.

L'hypnotisé se trouve ainsi absolument dans le même cas que le possédé. L'*esprit* est dépossédé de son *animal* et de sa liberté d'action au dehors ; l'*animal* est passé sous la domination d'une autre force, qui s'est emparée de lui et le fait agir à sa guise.

Mais avant que cette force ne fasse agir l'*animal* ou ne l'influence extérieurement, l'*animal* ; n'étant plus conduit par son maître naturel, et n'étant pas encore mis en mouvement par la force qui s'est emparée de lui, reste complètement inerte et insensible, sans qu'aucune autre force puisse le réveiller.

Voilà le sommeil hypnotique dans toute sa simplicité. C'est la *dépossession de l'esprit* et la *possession de l'animal* par une volonté nécessairement étrangère, puisqu'elle agit sans le concours de la volonté du sujet, et souvent malgré lui...

Afin de compléter cette démonstration, et avant de tirer ses conclusions définitives, le même docteur pulvérise, en passant, les principales hypothèses par lesquelles on s'est efforcé d'étayer la théorie naturaliste :

La force qui agit dans l'hypnose<sup>1</sup> est intelligente, car elle le prouve par ses effets. Quelle est son origine ?

— Est-ce la peine de parler des simagrées bizarres et impuissantes qui accompagnent si souvent l'apparition de l'hypnose ?

Simagrées souvent inutiles, dont les effets sont *inconstants* et *peuvent se remplacer* plus tard par la seule volonté de l'hypnotiseur, même demeurée secrète. Qu'elles soient un signal, un appel, on pourrait le croire, car il s'adresserait à une intelligence capable de le comprendre et d'y répondre ; mais elles n'ont en elles-mêmes aucun des caractères qui constitueraient une cause efficiente de l'hypnotisme, tel que nous le comprenons.

— Les hypothèses physiques ne manquent pas ; mais puisque la force qui se montre dans l'hypnose est intelligente, douée de connaissance, de raisonnement et de volonté, nous devons écarter d'abord, parmi les causes efficientes de cet état, les forces purement physiques et matérielles.

invoquez tant qu'il vous plaira les influences et les réactions, les énergies et les affinités du corps ; supposez toutes les émissions, les vibrations, les ondulations de la lumière, de l'électricité ou du magnétisme, de l'éther ou de la matière radiante ; inventez et multipliez tous

1. *L'hypnose*, etc., II, p. 9 seq.

les fluides imaginables, odiques, vitaux, nerveux, terrestres ou universels, escargotiques, si vous voulez : ils seront peut-être, pour la volonté devenue maîtresse et seule agissante, des moyens, des intermédiaires; mais leur présence et leur action fussent-elles absolument prouvées, ils n'en seraient pas moins *matériels et incapables d'agir raisonnablement par eux-mêmes...*

— Les simagrées dont nous parlons plus haut procurent le sommeil. Le fait est incontestable.

On peut naturellement provoquer le sommeil ordinaire par les procédés très divers usités chez les hypnotiseurs; que peut-on en conclure?

† Ce sommeil, tant qu'il restera naturel, *ne sera pas invincible; il cessera de lui-même* à la première excitation suffisante; il supprimera la conscience pendant sa durée, *mais il nous enlèvera du même coup la faculté d'agir*, circonstance très importante, qui explique admirablement la possibilité et la licéité de cette éclipse momentanée de la conscience devenue inutile...

... — Nous avons démontré ailleurs qu'un Dieu infiniment sage, après avoir créé les êtres libres et leur avoir donné la conscience, comme son porte-voix et l'organe de sa volonté, ne pouvait, sans se déjuger et sans renoncer à son empire sur eux, leur laisser en même temps *la possibilité d'agir en se soustrayant naturellement et licitement* à ce guide obligatoire et essentiel.

Cette objection, à laquelle personne encore n'a répondu, nous paraît importante, car elle s'applique d'emblée à toutes les hypothèses naturelles qui voudraient légitimer l'hypnose...

... Sera-ce le concours des deux volontés de l'hypnotiseur et de l'hypnotisé qui soumettra directement les facultés sensibles, et indirectement les facultés spirituelles de celui-ci à la domination de celui-là?

Mais le concours des deux volontés ne dépassera pas la nature des effets que chaque volonté peut produire. Si les effets dépassent ceux qu'une volonté humaine peut engendrer, c'est qu'une volonté supérieure est intervenue.

Je dirais cent fois à un homme avec toute la sincérité et l'énergie dont je suis capable : « Je vous cède le pouvoir sur mes facultés et la conduite de ma personne »; et cet homme me répondrait-il chaque fois : « J'accepte le pouvoir que vous me donnez »; malgré l'accord le plus complet de nos volontés, le contrat serait sans effet, *pour cause d'impossibilité*.

Je resterais toujours le maître de mes actes et libre d'agir comme je voudrais. C'est mon essence.

Une créature humaine peut par la violence contraindre mon corps à des actes contraires à ma volonté; mais cette violence extérieure ne m'impose aucunement la contrainte intérieure de vouloir ce que veut mon bourreau et de faire *volontairement sa volonté*.

Aucune volonté humaine ne peut exercer sur mes facultés la contrainte intérieure et intime, que ma propre volonté exerce sur mes facultés et sur toute ma personne.

Aucune volonté humaine et étrangère ne peut, ni de gré ni de force, ni d'un commun accord, se substituer, dans la personne humaine, à la volonté de cette personne, et exercer à la place de cette volonté l'empire qui lui appartient exclusivement et par essence. L'expérience en est garant, la raison le démontre, et Dieu d'ailleurs ne le saurait permettre.

C'est un principe incontestable.

Et cependant la volonté de l'hypnotiseur et de l'hypnotisé, voilà les deux seuls actes vraiment constants et nécessaires dans les préludes de l'hypnose.

Analysons d'un peu plus près cette double action, et voyons enfin si cet accord des deux volontés ne contiendrait pas quelque chose de plus qu'un simple consentement, et ne pourrait pas devenir, non la cause efficiente de la force que nous cherchons, mais peut-être la cause occasionnelle de l'intervention de cette force.

— Quel est le véritable sens de ces deux actes : « Je veux être hypnotisé — je veux vous hypnotiser » ? Signifient-ils uniquement, d'une part : « Je me livre entièrement à votre volonté », et, de l'autre : « J'accepte la domination que vous me cédez » ?

Les deux parties savent parfaitement bien qu'un semblable contrat est irréalisable *par leurs propres forces*. Si donc leur volonté est formelle et leur désir sincère, ce double acte renferme encore, au moins implicitement, *la volonté qu'une force, capable par son action de produire les effets voulus et irréalisables sans elle, intervienne pour les réaliser*.

Il y a donc de la part du patient et de l'hypnotiseur un appel, au moins implicite, à une force supérieure aux forces humaines, afin qu'elle produise ce que les volontés humaines seules ne pourraient opérer.

Or, ce qui dépasse toute volonté humaine, la volonté d'un être supérieur à l'homme peut le réaliser. Elle peut, *avec la permission de Dieu*, s'emparer de la nature inférieure de l'homme, de l'animal humain, l'arracher à l'empire de l'âme, la directrice naturelle, et s'en servir ensuite au gré de son caprice.

Le savant catholique le sait bien ; car le phénomène de la possession diabolique, dont il ne peut douter, le lui prouve clairement. Et, s'il a pu étudier pratiquement quelques cas de possession, il a certainement vu les appels, plus ou moins directs, du possédé ou de son envoûteur produire exactement les mêmes effets que les simagrées de l'hypnotiseur...

Quoique ces citations soient peut-être déjà bien longues,

nous ne croyons pas devoir omettre la suivante, qui contient une précieuse confirmation de la thèse : nous voulons parler d'aveux obtenus des démons eux-mêmes au cours des exorcismes, et qui, au moins pour les catholiques, tranchent définitivement la question.

Voici le récit, tel que nous le trouvons consigné dans le même ouvrage<sup>1</sup> :

Le 29 juin 1888, fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, un vénérable religieux fut appelé près d'une jeune fille de quatorze ans, presque une enfant. Cette jeune fille, que, pour simplifier le récit, nous appellerons *Berthe*, venait d'être prise subitement, et pour la première fois, d'une crise violente, dans laquelle, perdant la raison, elle voulait se suicider.

Le soupçon d'une action cachée du démon, justifié par certains détails, vint bien traverser l'esprit du bon religieux ; mais un médecin déjà consulté avait certifié, par écrit, que la jeune fille, « aux prises avec les malaises d'une menstruation difficile, était atteinte d'un accès de folie, caractérisée par des hallucinations accompagnées d'idées délirantes et d'impulsions au suicide ». Il concluait que la malade « devrait être dirigée d'urgence sur un asile spécial, où elle pût recevoir les soins convenables ».

En l'absence des signes certains d'une intervention diabolique, le religieux crut devoir s'abstenir de toute allusion à ses pensées secrètes.

Le 2 juillet, fête de la Visitation, *Berthe* fut donc internée dans une maison d'aliénés, où elle resta pendant trois ans, jusqu'en mai 1891.

Dans le cours de ces trois années, le religieux ne la visita que très rarement, soit à l'hôpital, soit chez ses parents, où elle revenait de temps en temps passer quelques jours, dans ses moments d'accalmie ; mais ces améliorations, généralement subites, quelque complètes qu'elles parussent, duraient peu, et la malade était bientôt reprise de son mal.

*Berthe* se trouvant d'ailleurs entre les mains des médecins, le rôle du religieux restait limité à l'administration des sacrements. Il ne s'est guère occupé d'elle autrement qu'au confessionnal. Jamais il ne lui a parlé de ses doutes, pas plus à elle qu'à ses parents.

« J'ai constaté, dit-il dans ses notes, que *Berthe* était très intelligente, très sérieuse et réservée, pleine de foi et d'une piété solide, sans exagération. »

Malgré tous les efforts de l'art, les règles ne paraissaient pas ; mais, à part ce désordre, la santé générale était aussi satisfaisante que

1. *L'Hypnose*, etc., II, 43 seq.

possible, et les médecins, déconcertés par ces retours subits et complets de la malade à la raison, subitement perdue de nouveau au bout de quelques jours, ne savaient plus que penser et que faire.

En 1890, au mois de novembre, *Berthe*, guérie encore une fois, revint dans sa famille; mais elle y fut bientôt reprise de ses accès, auxquels s'ajoutèrent de fausses extases, accompagnées de visions fantastiques, dont elle gardait le souvenir aussi bien que des faits passés pendant les crises.

Jusqu'à cette époque, elle paraît n'avoir présenté que des phénomènes de *double condition*, avec inconscience complète pendant la période de prétendue folie et perte de tout souvenir.

Le silence des médecins au point de vue des stigmates de l'hystérie et la qualification donnée par eux à la maladie autorisent à penser que, dans leur opinion, l'hystérie était étrangère aux symptômes constatés par eux.

Ce fut alors qu'une dame très pieuse, mais sotte et imprudente, qui s'intéressait à la jeune fille, crut bien faire en lui amenant un médecin pour l'hypnotiser.

Le docteur arriva pendant que *Berthe* était en pleine extase, entièrement privée de ses sens extérieurs. Elle fut hypnotisée dans cet état, sans qu'on prit la peine de la réveiller, et, répondant aussitôt à tous les ordres de l'hypnotiseur, elle exécuta sans hésitation les différents mouvements et les actes suggérés par lui.

A la suite de cet essai, l'état de la jeune fille ne fit que s'aggraver. Les crises augmentèrent de fréquence et de violence. La famille se vit obligée de ramener *Berthe* à la maison de santé.

Le redoublement des accès et des extases, qui venaient s'ajouter aux précédents symptômes, firent croire aux médecins que la malade était atteinte de la grande hystérie; c'est du moins l'opinion qu'ils émirent alors.

L'hypnose provoquée produisit encore un autre effet très regrettable. *Berthe* se sentait constamment pressée d'aller trouver le docteur qui l'avait hypnotisée. Et cependant elle ignorait complètement le nom et l'adresse de ce médecin, dont on ne lui avait jamais parlé, et qu'elle n'avait jamais vu, puisqu'elle était en extase et privée de ses sens pendant qu'il l'hypnotisait.

Toutes les nuits, elle voyait le mur contre lequel son lit était adossé s'entr'ouvrir, et le docteur paraissait devant elle. Elle le voyait distinctement s'asseoir sur son lit et fumer une cigarette. Cette hallucination n'a cependant jamais été plus loin, et rien de contraire à la pudeur ne vint troubler l'esprit de la jeune fille.

En mai 1891, une nouvelle accalmie permit encore à *Berthe* de rentrer dans sa famille, pour y passer quelques jours. Elle en profita pour se faire recevoir *Enfant de Marie*. Sa réception eut lieu le 30 mai.

Dans la nuit qui suivit, *ses règles parurent pour la première fois*. Les médecins, qui n'avaient pu obtenir ce résultat en trois années de traitement, lui avaient promis la guérison dès qu'elle serait parfaitement réglée. — C'est le contraire qui arriva.

Depuis l'apparition des règles, même en dehors des crises, une agitation continuelle et involontaire se faisait remarquer.

Le jeudi, 4 juin, veille de la fête du Sacré-Cœur, *Berthe* voulut se confesser, pour communier le lendemain. Elle se fit donc conduire à la chapelle, où son confesseur devait se trouver.

« La voyant agitée, raconte celui-ci, je la confessai rapidement, dans la crainte de provoquer une crise, et je lui dis de se rendre au parloir, avec sa tante qui l'accompagnait.

« C'est alors que j'appris qu'elle était *Enfant de Marie* depuis quatre jours, et, qu'à partir de ce moment, tout en gardant l'usage de sa raison, elle éprouvait une agitation très pénible, à laquelle elle ne pouvait résister.

« Je demandai alors à la jeune fille ce qui se passait en elle pendant ses crises. Et, soupçonnant sérieusement une intervention diabolique, mais sans lui faire part de mes doutes, je dis à *Berthe* ce qu'elle devait ressentir, supposé que son état fût dû à l'action du démon. La jeune fille tout étonnée dit à sa tante : « Mais d'où le Père sait-il ce qui se passe en moi ? »

« Pour moi, ajoute le religieux, le démon était découvert. Il le sentait si bien qu'il se manifesta presque aussitôt.

« Qui es-tu ? lui dis-je. — *Le démon*, me répondit-il, et il mit en pièces le chaplet de *Berthe*. »

Le religieux resta convaincu que la Sainte Vierge, dont *Berthe* était devenue l'enfant, avait, en cette circonstance, forcé le démon à se manifester ainsi, la veille de la fête du Sacré-Cœur.

Le lendemain, *Berthe* communia, et, dans la journée, le Père alla chez ses parents, pour l'interroger de nouveau.

Dès son arrivée, le démon se manifesta.

« Il nous révéla, dit le religieux, qu'ils étaient en elle sept démons possesseurs depuis son enfance, et que trois autres y étaient entrés, lorsqu'elle fut hypnotisée.

« Je fis l'incrédule, raconte le bon Père, et je dis au démon : — L'hypnotisme est une nouvelle découverte de la science... Le diable se mit à rire : — *De la science ! allons donc ! Les médecins font notre affaire*. J'objectai : — Ce sont les forces cachées de la nature qui produisent les phénomènes de l'hypnose... Les rires du démon redoublèrent, et il nous affirma que l'hypnotisme était son œuvre, que chaque médecin hypnotiseur avait un démon à sa disposition, et qu'un

1. Ce religieux était le même que celui dont nous avons parlé plus haut, et qui, depuis de longues années, s'occupait d'exorcismes.



*on plusieurs diables entraient dans la personne hypnotisée, pour exécuter les ordres du médecin. »*

Les parents de *Berthe* lui avaient soigneusement caché le nom et l'adresse de son hypnotiseur ; mais le démon, dans ses apparitions, lui avait révélé l'un et l'autre. Et reproduisant devant les spectateurs tout ce que le docteur avait fait pour hypnotiser la jeune fille et les mouvements qu'il lui avait fait exécuter, le démon affirma par sa bouche qu'il la conduirait au domicile de son hypnotiseur.

Il se moqua ensuite des médecins, qui, pendant trois ans que *Berthe* avait passés dans leur maison, n'avaient pu reconnaître son état réel et l'avaient prise pour une folle. — C'était lui, le démon, révéla-t-il plus tard, qui avait arrêté chez elle le cours régulier de ses règles, afin de faire attribuer sa maladie à une cause naturelle.

Le lendemain, le diable se vanta d'avoir conduit *Berthe* pendant la nuit chez son hypnotiseur (mais seulement dans une vision symbolique, et non réellement). *Berthe* cependant a raconté tout ce qu'elle avait vu dans l'appartement du docteur, et des détails que certainement elle ne pouvait connaître ou deviner, mais que ses parents reconnurent exacts...

Les démons entrés chez *Berthe* à l'occasion de l'hypnotisme furent chassés le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, particulièrement vénéré par la jeune fille. Avec leur départ, cessèrent les visites nocturnes de l'hypnotiseur, qui, depuis le mois de novembre, n'avaient pas manqué une seule nuit.

Mais, le même jour, la bande chassée fut remplacée par un autre groupe, dont le chef se donna pour un *perroquet*...

Les démons, dans les visions qu'ils donnent à leurs possédés, prennent souvent des formes humaines ou d'animaux plus ou moins bizarres et altérées. De même, sans se montrer d'une manière sensible, ils affectent souvent chez les possédés, surtout pendant les exorcismes, les allures et les manières d'un animal ou d'un être humain parfois monstrueux.

Le chef de la nouvelle bande, composée de trois autres démons, se disait donc être un *perroquet*, et il en avait toutes les façons. Il jacassait, bavardait et criait comme un cacatoès.

« Quel est ton nom ? lui demanda l'exorciste. — X... <sup>1</sup>, répondit-il. — Tu veux dire Jacquot ? répliqua le bon religieux, faisant allusion à ses manières et à sa voix criarde. — Non, c'est bien X... », insista le démon.

Les diables se donnent volontiers le nom de leurs chefs-d'œuvre : Judas, Voltaire, Luther, etc., qu'ils prétendent avoir formés ; mais généralement ils ne se permettent cette irrévérence qu'après la mort de leurs victimes. Aussi, l'exorciste lui fit cette réflexion : « Mais le

1. X... était le nom d'un professeur de médecine, alors célèbre par ses expériences en hypnotisme.

docteur X... vit encore ! Tu n'as pas le droit de prendre son nom ! — Oh ! celui-là, répliqua le démon, je puis bien le prendre d'avance ! » Et il se vanta d'avoir formé le professeur X...

Quant aux autres démons venus avec lui, ils étaient absents, à l'hôpital, où ils font leur métier.

Puis, tout en jacassant, le *perroquet* X... se moqua de la fausse science. A propos des hypnotiseurs : *Ils finissent tous, dit-il, par devenir fous, ou ils se suicident, ou ils meurent subitement. C'est ainsi que nous faisons notre récolte.*

Au milieu de ces bavardages, *Berthe* revint à elle et recouvra sa liberté ; mais pendant qu'elle s'entretenait librement avec les assistants, le *perroquet* s'amusait à la rendre tantôt sourde, tantôt aveugle, elle voyait l'exorciste, mais ne voyait plus ses parents. *Le démon répétait ainsi les expériences des hypnotiseurs.* D'une loquacité fatigante, il reprenait souvent la parole, cherchant à troubler les prières par ses plaisanteries. Ne représentait-il pas exactement la fausse science, qui ne veut rien entendre, pérorer beaucoup pour ne rien dire, et dit sérieusement les choses les plus absurdes ?

La nuit suivante (du 22 au 23 juin), *Berthe* fut transportée en esprit à l'hôpital, et le lendemain, pendant l'exorcisme, le *perroquet* s'interrompit brusquement pour annoncer qu'il partait pour cet établissement, où il avait un rendez-vous.

En effet il disparut un instant, mais ne tarda pas à revenir, en disant qu'il était trop tard. « L'expérience, ajouta-t-il, qu'on a faite sans moi, n'a pas réussi. Tu m'as retenu ! C'est une après-midi manquée ! On a remis l'expérience à demain. Tu n'as qu'à t'informer ; tu verras si je dis la vérité. »

Puis il dit encore : — *Les hypnotiseurs ne peuvent rien obtenir sans notre intervention. C'est le démon qui fait tout, qui supprime la vue, l'ouïe et les sens, qui paralyse... Moi, je suis l'aide du professeur X...*

L'exorciste alors humilia le démon, en lui représentant son abaissement. Lui, autrefois ange de lumière, devenu l'esclave et le mystificateur de X... !! Puis il lui demanda : — Les personnes hypnotisées restent-elles possédées ? — *Non, dit-il, pas toujours, mais nous rôdons autour, et l'âme est toute changée. Qu'une de tes dévotiles se fasse hypnotiser ; toute sa dévotion s'en ira... Chaque hypnotiseur a son démon.* — Mais l'hypnotisme, dit le Père, ne peut-il pas être l'effet des forces naturelles ? — *Ah ! Tu crois cela !... C'EST NOUS QUI FAISONS TOUT... »*

Nous arrêtons ici nos citations, estimant que la conviction entière, sans restriction, doit être faite, ou elle ne le sera jamais.

L'abbé Fonssagrives, qui, en se prononçant pour la tolé-

rance, même restreinte, se serait attiré des sympathies dans un certain monde, surtout de la part des médecins, a donc fait preuve de courage et de coup d'œil théologique, et nous l'en félicitons de nouveau, en déclarant, comme il l'a fait : « Nous proscrivons donc, d'une manière absolue, la pratique de l'hypnotisme en matière d'éducation de la pureté. »

S. MICHEL.



# LA FAMILLE HERNADEC

(Étude spirite)

---

Le vénérable prêtre qui se donna la peine de m'initier aux beautés de la langue de Cicéron avait conçu l'ambition excessive de faire de moi un archéologue. C'était déjà beaucoup pour mes dix ans de décliner *Rosa*, et je n'eus que du dégoût pour l'Abécédaire de M. de Caumont. L'abbé ne se découragea pas ; escomptant la passion que je mettais à lire des *histoires*, il me donna, un beau jour, un roman archéologique ; c'était, si j'ai bonne mémoire, l'*Histoire d'une Forteresse*. D'habiles et savantes descriptions mêlées à la trame d'un récit passionnant, devaient forcément, dans la pensée de mon dévoué professeur, m'initier sans fatigues aux secrets du *roman* et de l'*ogive*. — Mais je sautais invariablement ces pages savantes, pour aller aux luttes palpitantes livrées sous ou sur les remparts. L'effet archéologique fut manqué.

M. Grimard a composé, à l'usage des novices, un roman spirite qui renouvelle cette tactique. Il intitule son roman : *La Famille Hernadec* ou *Les Vies successives*. C'est toute la thèse spirite qu'on y développe, à travers les phases d'une intrigue qui finit par un mariage, où l'on voit un parisien blasé, le sceptique Robert de Valdrome, épouser... devinez qui ? Tout simplement *Velléda*, mais la *vraie*, vous entendez bien, la prêtresse patriote du temps de Vespasien, celle qui, livrée par ses concitoyens, figura dans le triomphe de Domitien. — Seulement, notre Velléda moderne n'est pas cette Velléda court vêtue, sculptée par Maindron, et qui, appuyée au tronc noueux d'un chêne, rêve, souriante, non à la liberté dont elle sera la victime, mais, peut-être, puisque prophétesse, à son futur hymen, dix-neuf siècles plus tard, avec notre jeune boulevardier.

M. Grimard professe la possibilité des réincarnations à surprises, et c'est ainsi que bien des bergères modernes furent reines autrefois, et bien des princesses, fières de leur apavage, deviendront bergères dans les revanches de la survie.

Suivons le roman, pour discuter la thèse de M. Grimard qui veut nous instruire par cette fable : *ridentem dicere verum, quid vetat?*

Jacques est un archéologue qui remplit une mission scientifique en Bretagne; il a le culte de la pierre, comme les anciens Celtes. C'est un sceptique, que séduit encore la beauté du paganisme gaélique. Robert de Valdrome est un sceptique fatigué! Jacques, pour réveiller en son ami les forces de l'idéal, le conduit au fond du Finistère, dans un antique manoir qui domine la baie des Trépassés.

Là habite Allan Hernadec et sa belle-fille Berthe, une veuve aux yeux rêveurs. Celle-ci a un fils, Hervé, jeune homme de vingt ans, et une fille, Velléda, qu'on n'appelle pas mademoiselle.

L'esprit désincarné du fils d'Allan est venu rendre tous les siens spirites.

Le vieil Allan a mis là toutes ses espérances. — Hervé est un extra-sensible, un voyant qui sonde l'invisible et converse couramment avec les désincarnés. Velléda se présente elle-même en ces termes à Robert de Valdrome, à qui Jacques, ami des Hernadec, à déjà fait la leçon :

Ce nom de Velléda me convient pour d'autres raisons, répondit la jeune fille avec un sourire énigmatique et sur un ton d'autorité singulier qui fit tressaillir Robert, il me convient parce que cette antique Velléda, prêtresse germaine, qui est venue en Bretagne sur l'ordre du collège des Druides pour y présider les prêtresses de l'île de Séna et qui, devant ce *menhir* que vous voyez là, a offert des sacrifices, a fait des évocations de morts, a prophétisé suivant les rites — que cette Velléda, vous dis-je, n'est ni plus ni moins que *moi-même* en qui elle s'est réincarnée!... Et voilà pourquoi ce nom est deux fois le mien.

Robert, le sceptique, n'éclate pas de rire; il garde le sérieux de M. Grimard. Et Velléda en profite pour commencer son petit cours de spiritisme, en s'appropriant un argument qui

fait partie de toutes les doctrines spiritualistes, et que le spiritisme a grand tort d'escamoter à son profit.

Avez-vous quelquefois réfléchi, dans les moments de lassitude qu'inspirent aux plus heureux les déboires de la vie, aux déceptions de l'esprit qui proteste, aux amertumes du cœur qui souffre et se révolte? Ne vous a-t-il pas semblé qu'elle est angoissante, intolérable, l'éternelle inconnue, que pose devant nous l'obscur problème des destinées humaines? Vous est-il possible d'admettre que tout doive se borner à ces quelques années courtes et misérables que nous passons sur la terre, car s'il existe pour quelques rares privilégiés tels bonheurs relatifs dont ceux-là même ne se contentent pas, combien y a-t-il de millions de créatures pour lesquels la vie n'est qu'un long et douloureux martyre!

Et la jeune Velléda, s'enflammant aux réponses encore trop indifférentes de Robert, de protester :

Je réclame une compensation quelconque à celui qui — et dans quel but? — nous a jetés sur cette terre de malédiction. Sous l'apparente et passive acceptation de nos misères se cache, tout au fond de nos consciences troubles et révoltées, une invincible protestation à laquelle il est aussi superflu d'imposer silence que de prêcher la résignation ..

Quoi, la vaine recherche d'un bonheur matériel..., et, d'autre part, la *poursuite* désespérée, autant que passionnée d'un *idéal* que réclament nos cœurs affamés de justice, de vérité, de beauté morale... tout cela devrait nous suffire?

Ainsi parle M. Grimard par la bouche de Velléda. — Je lui réponds que cette tirade est connue; elle fait partie des arguments spiritualistes, et M. Cousin paraît en avoir inspiré M. Grimard par la leçon seizième dans son livre du *Beau* : « Toute chose à sa fin. L'homme donc a sa fin. Cette fin se révèle dans toutes ses pensées, dans toutes ses démarches... Ce besoin de l'infini est le grand mobile de la curiosité scientifique. L'amour aussi ne s'arrête et ne se repose que là... Sur la route, il peut éprouver de vives jouissances, mais l'amertume secrète qui s'y mêle lui en fait bientôt sentir l'insuffisance et le vide. »

Saint Augustin a dit tout cela en une phrase célèbre.

« Nous tendons à l'infini, continue Cousin; la mort vient interrompre cette doctrine qui cherche son terme de toutes nos puissances, et la surprend inachevée.

« Il est donc vraisemblable qu'il y a quelque chose après la mort, puisqu'à la mort en nous, rien n'est terminé.

« Regardez cette fleur, qui demain ne sera plus. Du moins aujourd'hui elle est entièrement développée; on ne peut la concevoir plus belle en son genre: elle a atteint sa perfection. La mienne, ma perfection morale, celle dont j'ai l'idée claire et le besoin invincible, et pour laquelle je me sens né, en vain je l'appelle, en vain j'y travaille; elle m'échappe et ne me laisse que l'espérance.

« Cette espérance serait-elle trompée? Tous les êtres atteignent leur fin, l'homme seul n'atteindrait pas la sienne? La plus grande des créatures serait la plus maltraitée? Mais un être qui demeurerait incomplet et inachevé, qui n'atteindrait pas la fin que tous ses instincts proclament, serait un monstre dans l'ordre éternel. »

Voilà certes un excellent argument tiré des tendances idéalistes de l'homme. M. Cousin confirme cette preuve par celle tirée de l'ordre moral.

« A l'ordre physique qu'on ne peut guère nier de bonne foi, ajoutez la certitude, l'évidence de l'ordre moral que nous portons en nous-mêmes. Cet ordre suppose l'harmonie de la vertu et du bonheur; il la réclame donc. Sans doute, cette harmonie paraît déjà dans le monde visible, dans les conséquences naturelles des bonnes et des mauvaises actions...

« Toutefois, cette loi nécessaire de l'ordre moral *n'est pas toujours exactement accomplie, elle doit l'être pourtant, ou l'ordre moral n'est point satisfait.* » (Leçon 17<sup>e</sup>.)

La conclusion philosophique sera donc pour tous : Donc, il faut que, par delà la tombe, Dieu, auteur de l'ordre moral, récompense les bons et punisse les méchants, car, ici-bas, les bons peuvent être opprimés et les méchants triomphants.

Et c'est la conclusion de M. Cousin.

M. Grimard conclut également à la survie, mais dans un au-delà où les bons continueront d'évoluer douloureusement à travers les siècles futurs, en compagnie des méchants qui

devront se purifier également, mais par des incarnations moins *select*.

Et voilà que les malheureux et les plus misérables de ce monde peuvent se dire, grâce aux spirites, par manière de consolation : Si l'Être suprême qui préside aux réincarnations nous a faits si misérables, c'est en punition de nos crimes commis dans un autre monde; résignons-nous. Que si nous sommes des bons que la Providence aura maltraités sans raison, c'est qu'il n'y a pas de justice dans la Nature réincarnante.

Donc, dans la doctrine spirite, ou bien les réincarnations sont faites sans justice, ou bien les malheureux de ce monde sont des criminels des temps passés: voilà de quoi relever la dignité des souffrants et des déshérités de ce monde!

Le christianisme a dit, au contraire : *Bienheureux les pauvres et les souffrants!*

Les spirites sont logiques en concluant à l'*immortalité* de l'âme; ils sont illogiques quand ils dépassent la portée des prémisses pour conclure, de ce besoin de l'idéal, à l'évolution indéfinie. — Cette plainte, Dieu l'entend aussitôt et il donne à l'âme vertueuse l'idéal qu'elle a désiré et aimé. Voilà la réponse du christianisme.

Les spirites diront-ils que, dans la doctrine chrétienne, le bonheur vient trop vite, s'il suffit d'une vie pour l'obtenir? — Si le christianisme fait de Dieu un Être trop bon et trop compatissant, c'est là un excès qui ne déshonore point l'idée de Dieu, et c'est un motif de désir et d'espérance qui a fait plus de saints que n'en fera, chez les spirites, la triste espérance d'évoluer presque sans fin dans l'interminable série des réincarnations.

Écoutez les aveux de Velléda :

C'est pour expier mes erreurs et les excès de mon fanatisme impitoyable que j'ai dû, après de longues purifications, me réincarner pour m'élever dans les sphères supérieures.

Voilà ce qu'il en coûte de servir la patrie et de défendre le sol des ancêtres, et les autels contre les hordes d'envahisseurs!



C'est ainsi, continue Velléda, que j'ai revécu pendant le moyen âge. J'ai été sœur de charité, plus tard nonne dans un couvent dont la règle était des plus rigoureuses et où je me suis astreinte aux plus cruelles mortifications.. puis enfin je me suis réincarnée sous ma forme actuelle... Combien je suis heureuse d'avoir mis à profit mes épreuves successives, car la Velléda moderne comprend la fraternité, la tolérance, la pitié...

— Il paraît que la sœur de charité ne comprenait pas la fraternité, la pitié. On reste confondu des sottises que peut faire dire la théorie des réincarnations.

Comme si ce n'était pas assez d'évoluer sans fin dans des situations qui ne semblent guère s'améliorer — car enfin la sœur de charité et la religieuse vénitienne me paraissent plus en état de purification que la jeune Velléda toujours pâlis-sante d'émotion devant les attraits de Robert, et qui se montre une petite bourgeoise toute affriolée de plaisirs — M. Grimard fait dire à son héroïne qu'une vie qui ne sait plus finir a dû nécessairement avoir un passé, et *naître* un certain nombre de fois. — Admirez la logique de cette conclusion :

Où serait la raison de cette longue destinée, si nous devons les chercher dans les soixante ou quatre-vingts années que dure tout au plus notre existence terrestre?

Ça manque de proportion, comme vous voyez! Il faut à cette vie sans fin un *prologue* presque sans fin, et même *infini*, car M. Grimard oublie de nous dire s'il y a un commencement. Il fait dire à Robert :

Qu'il se recule à jamais dans les profondeurs de l'espace, s'écrierait avec raison le vieil Allan; qu'il disparaisse, ce prétendu créateur, cet hypothétique organisateur des mondes!

— Ce qu'il faut à l'élève de M. Grimard, c'est l'espace infini du temps pour évoluer. Autrement, « ce serait bien la peine, en vérité, de nous octroyer des aspirations infinies, des ailes qui battent l'air, impatientes de s'élancer, pour rendre ces aspirations dérisoires et casser ces ailes frémissantes! »

Il paraît que l'âme qui se réfugie dans le sein du Bien, du Beau, du Bon infini, dans le sein du Père céleste, voit ses aspirations tournées en dérision et sent ses ailes cassées ! Bien meilleure serait sa destinée, s'il lui était donné d'attendre dans les limbes spirites le moment de se réincarner !

Et quels limbes !

— Oui, répondit Velléda, ces esprits nous entourent de leurs légions.

— Cette promiscuité me paraît assez inquiétante, reprit Robert, car, enfin, sont-ils bienveillants ou haineux, ces Invisibles ?

— Ennemis et amis, répliqua Velléda, sont en effet *confondus* dans cette foule ; mais ce sont ces derniers qui, au besoin, nous protégeraient contre les autres...

Et c'est après cette belle situation faite aux bons dans la vie de l'au-delà, que M. Grimard s'égaye lourdement du paradis chrétien :

L'âme parvenue à sa vie supérieure n'est pas figée dans la stérile immobilité où la relèguent certaines conceptions dogmatiques. Le paradis n'est pas ce séjour légendaire et quelque peu enfantin, où les âmes glorifiées, rangées par catégories, s'échelonnent sur des gradins où leur a été assignée par saint Pierre, sans doute, une stalle pour l'éternité.

Il paraît que dans le ciel chrétien on vous met dans votre petit coin, avec défense de bouger. Pauvre M. Grimard !

Il paraît aussi que les bienheureux selon l'Évangile ne travaillent pas au progrès de l'humanité, à l'accomplissement des lois éternelles !

Mais le rôle sanctificateur de la douleur, c'est le christianisme, ô spirites, qui vous l'a appris. C'est au christianisme que vous avez pris, en la démarquant, toute votre phraséologie mystique. Avant le Christ, qui parlait de dissoudre l'orgueil et d'exalter l'humilité ? Ce n'est pas en vain que le monde, depuis deux mille ans, vit dans la lumière du christianisme. Vous aurez beau fermer les yeux, vous ne vivez que de l'éclat qu'il a projeté sur toutes choses. Si l'on retirait de vos doctrines ce qui appartient au christianisme et ce que

vous lui avez emprunté sans vouloir en convenir, il ne resterait de vos conceptions que des extravagances. Votre morale est un pastiche de la morale évangélique, auquel vous ajoutez je ne sais quelle vague tolérance, née de l'indifférentisme, tolérance toutefois dont vous n'entendez pas faire usage à l'endroit du christianisme. La suite du récit va le prouver.

\*  
\* \*

Il faut savoir que le manoir de Plogoff, où habitent les héros du roman, était hanté. Une nuit que de l'enfer de Plogoff montaient plus violents des cris de colère, entrecoupés de longues lamentations, le frère de Velléda, Hervé le voyant, prit une lanterne, descendit sur les bords du gouffre, et là, d'une voix vibrante il s'adressa aux invisibles :

— Frères, qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Et un dialogue mystérieux commence.

— Oui, je vous comprends, vous êtes les âmes de ceux qui, l'année dernière, firent naufrage dans la baie des Trépassés. Je vous vois, je vous reconnais, mes pauvres amis... C'est toi, Léonidec, toi, Hédic, toi, Yves, et vous deux, les frères Plouhenec !

Eh bien, mes frères, malheureux esprits que poursuit l'épouvante, que hantent les terreurs de la mort, écoutez-moi. *Je ne viens pas vous excommunier et vous maudire, comme l'ont fait tant de fois des prêtres, ignares et fanatiques, qui ne savent rien du monde invisible...*

*Vous me demandez ce que vous êtes et où vous êtes, ne sachant pas bien encore si vous êtes morts ou vivants.*

Eh bien, mes amis, vous vivez ; mais non plus de la vie de ce monde. Vous habitez en des régions que ne soupçonnent même pas les hommes...

Pendant des semaines, après votre naufrage, vos dépouilles mortelles ont flotté parmi les écueils, et quand vos cadavres ont été déchiquetés par les vagues, ne voyant plus rien autour de vous, vous vous êtes imaginés que vous étiez maudits sans retour, et voués aux *flammes éternelles* (M. Grimard aura voulu dire : aux vagues éternelles), parce que vos corps ne reposaient pas en « terre sainte ». Et vous l'avez cru parce que les prêtres vous l'ont enseigné autrefois et que vous l'avez lu dans vos catéchismes.

Eh bien, ne croyez plus à ces doctrines mensongères. Il n'existe pas plus, cet enfer monstrueux, que n'existe ce paradis imaginaire que les prêtres, toujours les prêtres, ouvrent et ferment à leur gré !

Non, ni enfer, ni paradis ! Ce qu'il y a, ce qui existe en toute réalité, c'est un ciel, qu'habitent les esprits glorifiés (?). Ce ciel, c'est l'univers entier, et c'est vers ces hauteurs sereines que vous devez monter.

Laissons de côté l'esprit sectaire de ces attaques. Dans la pensée de M. Grimard, l'Église enseigne qu'un marin est damné quand il git au fond de l'océan, au lieu de reposer en terre sainte ! Il a vu cela dans les catéchismes ! Ce qui reste, c'est que, dans la doctrine spirite, il n'y a vraiment ni enfer ni paradis. Et l'on nous donne cette doctrine comme trop austère pour des catholiques qui ont une religion sans autorité, parce que sans aucune sanction efficace.

Ce qui reste encore, c'est que les défunts peuvent être des années sans savoir s'ils sont morts ou vivants, ne comprenant rien à cet au-delà où ils se trouvent jetés ! C'est bien là « cet étourdissement » et cet état lamentable que nous avons déjà signalé, et dont le spiritisme murmure la consolante doctrine au chevet des mourants !

Hervé leur crie encore, à ces désincarnés sans le savoir :

« C'est parce que vous avez un corps fluide, inséparable de votre âme, que vous devez vivre désormais de la vie spirituelle. »

Ils ont un « corps fluide » ! Les pauvres gens ne s'en étaient pas encore aperçus !

\*  
\* \*

La palme du blasphème revient au vieil Allan :

Oh ! ces dogmes blasphématoires ! Quand donc sonnera l'heure de l'universelle purification ? Quand se tairont toutes ces voix mensongères qui prêchent aux hommes l'avalissante doctrine du salut par la grâce, outrage perpétuel fait à la justice de Dieu. Mais source d'incalculables richesses pour ceux qui en ont empoisonné les peuples.

Voilà comment Messieurs les spirites traitent une religion qui a fait tant de saints, non moins illustres par le génie que par la sainteté, et qui a converti tant de hordes barbares à la civilisation. On est pris de pitié pour des hommes que l'aberra-

tion intellectuelle et morale peut porter à de tels excès. — Et ce sentiment de haine est commun à tous les spirites, quoique la plupart affectent un langage plus modéré.

M. Grimard continue de maudire en ces termes :

Écoutez ces pages véritablement inouïes qui, sous la forme habituelle de catéchisme, résument les éléments fondamentaux de cette dogmatique où le terrifiant et le grotesque se combinent en doses sensiblement égales, et dites-moi s'il n'est pas horrible d'avoir à constater que c'est de ce « pain »-là que vit l'humanité dite chrétienne et civilisée, depuis vingt siècles !

Et le vieillard tirant de sa poche quelques feuilles de papier lut, en accentuant, les étranges lignes suivantes :

— Pourquoi toute créature humaine est-elle coupable, dès le moment de sa naissance ?

— Parce que Adam a mangé une pomme, fruit défendu, et que tous les hommes, en tant qu'héritiers d'Adam, ont été déclarés passibles de cette première faute.

— Quel est le salaire de ce péché *inexpiable*, et cependant *bien véniel* en apparence.

— L'enfer éternel.

M. Grimard n'a donc jamais réfléchi à tout ce que contient la première désobéissance.

Ève sait très bien qu'elle se met en opposition grave avec le commandement divin et que la conséquence sera un mal terrible, appelé mort, qui tombera sur sa race si elle échoue dans son projet. Mais elle espère que tous deux deviendront les égaux de Dieu, et que dès lors la lutte ne sera pas inégale. Si Ève avait pu détruire Dieu, à ce moment, elle l'eût fait, puisqu'elle veut s'opposer à Lui avec des chances égales de puissance.

Elle ne voit que l'exaltation de l'homme, et commet, en pleine lumière et en pleine grâce, un effroyable péché d'idolâtrie.

La tromperie du démon n'excuse pas tant d'ingratitude, d'orgueil et d'impiété.

La miséricorde divine a résolu le problème de ce péché *inexpiable* en lui-même et qui méritait bien le rejet de notre race.

Le vieil Allan continue :

— Nul ne peut échapper à cette épouvantable punition ?  
 — Quelques hommes seulement.  
 — Quels sont-ils ?  
 — Ceux qui croiront aux mérites de Jésus-Christ mort sur la croix.  
 — Mais au moins ce cruel sacrifice sauvera-t-il tous les hommes de l'enfer ?

— Non, mais ceux-là seuls que Dieu a prédestinés aux joies du paradis.

— Mais il est donc impossible à ceux qui ne sont pas prédestinés de se sauver par quelque moyen que ce soit ?

— Assurément ; ils iront au feu éternel.

— Et s'il est parmi les non-prédestinés des hommes, chrétiens ou non, des hommes intègres et droits qui pratiquent, dans la mesure de leur faculté, toutes les vertus possibles... s'efforcent d'atteindre à l'idéal de justice où les poussent les plus nobles aspirations ?

— Qu'importe tout cela ! Un Père de l'Église n'a-t-il pas dit que les plus éclatantes vertus humaines ne sont que des « péchés splendides » ! Tous ces gens-là iront au feu éternel. •

Les non-prédestinés sont condamnés d'avance. Ils n'ont été créés que pour satisfaire à la justice de Jéhovah.

— L'Église nous parle cependant du purgatoire. A quoi sert-il ?

— A la délivrance d'âmes qui attendent qu'on les ait rachetées par de pieuses offrandes. L'Église a institué un système de mesures préventives contre l'enfer, appelées *indulgences*, et contre lesquelles Martin Luther a eu l'infamie de protester publiquement.

— L'argent des fidèles serait donc, en cette circonstance, plus efficace que les mérites du sang du divin crucifié ?

— Question mal séante et impie qu'on ne peut se permettre à l'égard d'un dogme établi par l'Église infallible.

— Les fautes étant personnelles ne réclament-elles pas une expiation également personnelle ?

— Les dogmes ne se discutent pas.

Voilà un exemple de prétendu catéchisme romain... à l'usage des spirites. Il est vraiment gai, M. Grimard.

1<sup>o</sup> Dans la religion catholique, les fautes sont personnelles, et l'expiation est personnelle ; mais comme il y a communauté de biens spirituels, pour l'Église, on peut *aider* son prochain par ses prières, ses pénitences et ses bonnes œuvres. Tout cela, fait pour le Christ et par le Christ, prend une valeur toute surnaturelle aux yeux de Dieu. Les spirites qui

croient avoir inventé la *pitié*, la *compassion* et la *fraternité*, le trouveront-ils mauvais?

2° Un des moyens efficaces pour *aider* son prochain, après la mort, est d'user des *indulgences*, qui s'acquièrent le plus ordinairement par les prières et les bonnes œuvres. L'aumône est une bonne œuvre qui *vaut*, non par le *métal précieux* — une humble obole est aussi efficace qu'une pièce d'or —, mais par le *sacrifice*, la *privation* et le *détachement* qu'elle suppose: c'est donc par son côté spirituel, surnaturalisé, que l'aumône donne droit au trésor des indulgences. Ce trésor est rempli par les mérites de Jésus-Christ. M. Grimard commet donc une bévue en opposant l'efficacité de l'offrande à l'efficacité des souffrances expiatoires du Sauveur. L'offrande ne *vaut* que par la vertu de la croix.

Martin Luther n'eût jamais prêché contre les *Indulgences*, si le soin de prêcher *pour* lui eût été confié, plutôt qu'à ses rivaux. — C'est de l'histoire,

3° Qui donc a dit à M. Grimard qu'on était, de toute éternité, prédestiné au ciel et à l'enfer, et que les mérites ou démérites ne pouvaient rien contre ces décrets éternels?

Qui lui a dit que les *actes* n'étaient rien et que la *foi* était tout, même sans la *contrition*?

Pas d'autre que ce même Luther, si sympathique à M. Grimard. C'est Luther qui déclare que la *contrition* était non seulement inutile, mais condamnable, car elle rend l'homme « plus hypocrite et plus coupable ».

Vous faites dire à votre Velléda qu'elle a fait des *jeûnes*, des *pénitences*, des *macérations* pour expier son fanatisme. L'Église admet ces jeûnes, mais Luther les déclare très *superflus* et affirme que toutes ces pratiques ne nous rendent pas « plus agréables à Dieu ».

Vous êtes scandalisé qu'un Père de l'Église ait supposé que les païens péchaient jusque dans leurs actes de *vertu*. C'est vrai quand ces actes sont faits avec des *intentions vicieuses*, ce qui fut le fait de beaucoup de héros païens. Malgré cela l'Église enseigne que les actes honnêtes, chez les païens, sont *éthiquement* bons et peuvent relever des *vertus naturelles*. Par contre, votre sympathique Luther enseigne, M. Grimard,

que l'homme pêche dans toutes ses œuvres ; mais qu'il est justifié quand même, s'il croit aux mérites du Sauveur. Avez-vous oublié le *pecca fortiter* de cet immoral théologien ?

Vous ne pouvez pas invoquer Luther en faveur de vos réincarnations, car il enseigne encore que le péché, une fois remis par la foi, n'a plus besoin d'être expié, ni en ce monde, ni dans l'autre.

4° Qui donc encore a partagé le genre humain en deux classes, plaçant, dans la première, ceux que Dieu favorise de grâces qui leur font accomplir nécessairement le bien et qu'il veut récompenser du bonheur éternel ; dans la seconde, ceux qu'il a destinés à l'enfer et qui font nécessairement le mal ?

— C'est Luther, c'est Calvin, c'est Bèze. Seul, parmi ces novateurs, Mélanchton veut adoucir cette doctrine trop cruelle.

Assurément, la doctrine catholique admet le dogme de la *prédestination*. Elle dit : Dieu veut sincèrement le salut de tous les hommes ; mais il traite les hommes en êtres libres et responsables. Il donne à tous les grâces largement suffisantes ; mais, à certains, il lui plaît de donner des grâces cent fois suffisantes et, si vous le trouvez mauvais, je vous réponds : Si je donne un franc au pauvre qui passe, je me montre généreux ; il me plaît de donner cinq francs à cet autre qui m'implore ; je suis libre. — Le « grand missionnaire Jésus », comme l'appellent les spirites, a mis cette vérité en parabole : Ceux qui reçurent le *denier*, prix de justice, pour le travail du jour, furent blâmés d'avoir jaloué les ouvriers de la dernière heure, qui reçurent *plus*, le recevant pour moins de travail : « Votre œil est mauvais parce que je suis bon », répartit le Maître.

Et maintenant je vous dis : Oui, Dieu prédestine à la gloire ; mais Dieu ne prédestine pas à la gloire comme il damne.

*Prédestination* signifie : *prévision* et *destination*.

Côté des élus : Dieu prévoit, prépare et destine positivement.

Côté des damnés : il prévoit et destine négativement. — Un exemple, M. Grimard :



Voici un magistrat qui fait publier le décret suivant : — Tout citoyen qui commettra un vol sera conduit à la potence.

Le magistrat *prédestine sincèrement* et aussi *efficacement* que possible, la liberté étant ainsi respectée, *tous les citoyens à la tranquille jouissance de leurs biens et à la vie heureuse.*

— Il les y *destine et prédestine.*

Par suite de cette volonté, et en conséquence, *il destine à la potence* ceux qui violeront la loi.

Ce magistrat destine *positivement* ses administrés au bonheur.

Il destine *négativement* les coupables au châtement.

Donc Dieu ne prédestine pas à la gloire, comme il destine au châtement.

Vous pouvez maintenant, M. Grimard, maudire *la prétendue rédemption par le sang du Crucifié.* — Vous nous apparaissez comme de tristes blasphémateurs de la plus miséricordieuse des religions.

Voilà ce qu'auraient dû répondre, au vieux renégat d'Allan Hernadec, votre Jacques et votre Robert, s'ils avaient su un mot de leur catéchisme.

Ils lui auraient dit de fermer son catéchisme janséniste et luthérien, et ils auraient posé, dès le début, cette question, plutôt embarrassante pour un spirite, et qui ne vient qu'à la fin, quand on a bien préparé le lecteur à cette surprise :

\*  
\* \*

« Comment se fait-il, se décide à objecter M. Grimard, que nous n'ayons aucun souvenir de nos existences antérieures? Est-il admissible, est-il juste surtout, que nous n'ayons pas conscience des fautes commises, fautes accusatrices qui légitimeraient nos épreuves actuelles? Comment pourrais-je accepter, sans protestation, les souffrances qui me sont imposées et bénéficier de leur action réparatrice, si j'ignore les causes qui les ont rendues nécessaires? »

Il est clair que, par suite de cette ignorance, Velléda eût pu retomber dans son amour fanatique de la patrie. Et la voilà condamnée, de ce chef, à évoluer à travers les siècles!

Voici la réponse de M. Grimard :

1<sup>o</sup> « Certaines personnes ont conservé le souvenir de leurs existences antérieures. »

Qu'on veuille donc nous citer une personne honorable, sérieuse et d'*esprit sain*, qui consente à se dire en possession de ces souvenirs d'une autre vie ou d'un autre monde.

Surtout, qu'on nous épargne ces petites confidences de femmes vaniteuses qui se souviennent toujours, en leur *première existence*, d'avoir été *princesses* ou quelque chose d'équivalent.

Si vous aviez questionné la prophétesse Velléda, sur son état premier, soyez sûr qu'elle vous aurait avoué être la belle Hélène, ou la reine de Saba. — La doctrine des réincarnations ne porte pas à l'humilité.

Eh bien ! ils sont rares ceux qui se *souviennent*. Aussi, M. Grimard ne veut pas insister sur ce silence de ses contemporains spirites.

Mais voici M. de Rochas qui vient à son secours.

Le colonel a multiplié les expériences dans le but d'établir la réalité des *réincarnations* ; ce qui prouve que tout occultiste, seulement *animique* au début, finit par glisser dans l'occultisme spirite ; car le colonel *croit* aux réincarnations : autrement, on ne s'expliquerait pas son attitude déconcertée en présence des résultats négatifs.

Donc, grâce au phénomène de *régression* de la mémoire, obtenu dans l'état hypnotique, M. de Rochas fait *revivre* à ses sujets leurs *existences antérieures*, ou *prétendues* telles. M<sup>lle</sup> Mayo est un sujet de choix, dont il tire ses meilleurs effets.

Nous apprenons, par ces procédés, que M<sup>lle</sup> Mayo a été, autrefois, *grande dame* sous Louis XIV — il fallait s'y attendre, — un jeune « sans-culotte » sous Robespierre, et, sous Louis XVIII, femme d'un matelot mort à la mer, circonstance qui aurait poussé la jeune femme au suicide.

M. de Rochas admire à quel point elle prend alors l'allure des personnages évoqués.

Malgré tout, le colonel a des déboires, car son sujet fait des anachronismes trop significatifs. — A un moment où le sujet

croit être une personnalité évoquée du dix-septième siècle, on demande ce qu'elle faisait : « Je passais le conseil de revision », dit-elle; ou encore : « J'étais porteur de journaux » : un incarné du temps de François I<sup>er</sup> se voit « à la cour de Versailles » ! — « C'est déconcertant », murmure M. de Rochas, non découragé. — C'est surtout très instructif; on en tire un document pour l'auto-suggestion.

Nous ne nous *souvenons* pas, c'est un fait acquis.

« Heureuse ignorance ! » s'exclame M. Grimard. Nos souvenirs nous eussent terrassés ! Quel fardeau écrasant d'iniquités nous est enlevé !

Et voilà un spirite qui nous accuse d'avoir des dogmes qui *fuient* la discussion !

Et puis, songez aux colères, aux actes de vengeance que susciteraient ces vieux souvenirs. Dans ces vies successives, où l'on aura pu être successivement *homme* ou *femme* — comme c'est moral ! — on aurait des griefs de toute couleur. Pour avoir la paix *universelle*, l'intelligence universelle a projeté sur toutes choses l'*universel* oublié. — Et voilà !

Quelle défaite pour une doctrine que d'être obligée de recourir à ces faux-fuyants.

Signalons ici un grave désaccord doctrinal entre les penseurs du spiritisme. Plus célèbre dans la secte, et plus renommé que M. Grimard fut le publiciste Tournier à qui la revue d'Allan Kardec envoie ce compliment : « Ses articles ne laissent aucune prise à la critique et font de leur auteur un athlète redoutable pour nos adversaires, par la *logique serrée* et la *précision* de son argumentation. »

Et que dit ce champion de la plus pure doctrine ? — Ceci :

« Comment puis-je expier ici-bas des fautes commises dans des existences passées dont je n'ai conservé aucun souvenir ? *Je suis, après tout, un être nouveau.* Pourquoi me punir de crimes que je n'ai pas commis ? »

Et voici la réponse qui renverse la doctrine de M. Grimard, et de l'ensemble des spirites réincarnants :

« Qui vous dit que vous êtes ici-bas pour *expier* ? Si quelqu'un vous le dit, il est *dans une grave erreur.* »

— Vous entendez, M. Grimard, qui prétendez que Velléda

est venue *expier* son excès de patriotisme sur la terre, en se réincarnant en *sœur de charité*, et en *religieuse* vouée aux mortifications de toutes sortes.

La vie sur la terre, explique M. Tournier, n'est pas l'*expiation*, c'est l'épreuve, et c'est dans la sphère des *désincarnés* qu'on expie. Et quand vous prétendez, ô spirites, que certains doivent se réincarner en *animaux*, est-ce pour l'épreuve ou pour l'expiation ?

Chanoine GOMBAULT,  
*Docteur en philosophie.*



# Les Démons devant la Nature et la Science

---

## CHAPITRE II

### LES DÉMONS TROUBLENT LA SCIENCE DE LA NATURE (suite)

Quand le docteur Paul Gibier, à Paris, commandait ses écritures entre deux ardoises ou sur un papier, également scellés, papier et ardoises, il avait commencé par mettre le blanc d'Espagne ou la mine de plomb sous le même sceau que les récipiends de l'écriture. Je crois cependant qu'il les y a mis quelquefois pulvérisés : c'était là une difficulté de plus.

Dans tous les cas, il ne demandait point à l'esprit complaisant de se servir lui-même en apportant les outils, mais tout au plus de réparer leurs déchets.

Le chimiste et l'écrivain, qui peuvent bien être le même, ont-ils donc fait depuis ce temps de véritables progrès dans leur science ou leur art ?

Nous ne voyons, nous, dans ce crescendo du prestige qu'une habile gradation des moyens disposée par un froid calcul en vue de tromper les hommes : or, ce serait un prestige manqué s'ils y voyaient clair.

Nous voulons bien croire cependant que les deux mouvements du crayon, l'un à droite, l'autre à gauche, ont une efficacité, non comme procédé, mais comme signal, non physiquement ni même impérativement, mais *précactivement*. Et c'est là ce qu'on ne dit pas. Mais il nous paraît impossible que le médium ignore qu'il ne fait rien et qu'un autre plus puissant travaille pour lui.

Un autre correspondant rapporte, sur les *communications de pensées*, une théorie qui lui fut elle-même *communiquée*

en 1894 dans une écriture obtenue sous pli scellé par feu M. George Cole, de New-York, qui, dans ses *phases*, avait le privilège de recevoir de semblables messages.

L'esprit écrivain disait que cette science ancienne, connue des premiers hommes et pratiquée encore dans l'Inde par les habitants des cavernes de l'Himalaya, serait bientôt rendue à la race humaine tout entière, n'étant qu'un télégraphe mis en œuvre par les courants magnétiques qui portent les vibrations mentales sur des cordes spirituelles rayonnant de chaque mortel aux quatre points du monde.

Cette science ayant passé aux Cipayes, de génération en génération, mettait au supplice, lors de la révolte de l'Inde, les Anglais qui ne pouvaient concevoir comment, à peine décidés, les mouvements des armées étaient aussitôt connus au loin, quand les Cipayes étaient consignés si étroitement sous la surveillance de gardes incorruptibles.

« Ces pauvres Cipayes méprisés, dit l'esprit, descendant d'une illustre et grande race, étaient plus intelligents que leurs présomptueux maîtres. »

Comme conclusion, l'esprit conseillait à son *frère* mortel de « développer en lui ces germes latents contenant plus de science cachée qu'il n'en faut pour gouverner les empires ».

Il lui vante la force d'une prière silencieuse mettant tout le composé humain en communication « avec le grand dieu infini qui remplit l'espace », sans doute comme une substance matérielle, « la prière étant le principe gouverneur de toute cette science de télégraphie mentale ».

C'est ce que nous disions tout à l'heure plus clairement au sujet des écritures scellées.

Qu'on nous explique des opérations transcendantes et toutes mentales par un fluide similaire à l'électricité, c'est vouloir gouverner le monde de la métaphysique par les lois de la physique. La *matière subtile* a-t-elle été pourtant assez discréditée depuis Descartes? Tout le feu de l'enfer ne saurait la réchauffer.

Bacon prétendait que la nature est subtile et même parfois retorse, mais il est évident qu'elle ne le fut jamais au point de promener la pensée sans parole sur un télégraphe avec ou

sans fil et que nous avons affaire à un être non moins subtil et autrement retors que la nature. Sur cette nouvelle médaille, je reconnais le coin du faux monnayeur du langage humain comme de la science humaine.

L'homme, en effet, qui est par nature *une vie parlante*, se paie de mots comme de sa monnaie courante, sans même regarder si la frappe en est authentique et si le métal en est de bon aloi. Qui sait mieux cela que le démon qui en sait tant et dont toute la science est tournée à notre perte?

Il sait que nous cherchons par nature à pénétrer tous les problèmes physiques et métaphysiques et que notre amour-propre léger (je ne veux pas dire petit) n'est jamais si satisfait que lorsqu'il a trouvé un de ces mots qu'on répète après l'inventeur et qui semblent des solutions aux intelligences faciles à contenter.

Et dès qu'un de ces mots a volé de bouche en bouche, souvent peu appliqués à nous bien comprendre nous-mêmes, nous sommes moins étonnés de ne pas comprendre les autres, et il nous suffit que quelques hommes privilégiés comprennent pour nous.

Que dis-je? il nous faut moins encore : il nous suffit de n'être pas obligés de confesser notre inintelligence et les amours-propres complices des maîtres et des disciples, s'entendant sur ce mot bienheureux qu'ils n'entendent pas lui-même, sont également satisfaits.

Voilà comment spiritisme et psychisme ont pu être présentés par la grande Science et acceptés du gros public comme deux sciences quasi exactes ou comme une seule peut-être, non point en y faisant la lumière, mais en y introduisant l'obscurité.

La vraie science vient du Père des lumières, la fausse naît des *ténèbres extérieures* et elle enténèbre l'esprit humain, naturellement ami de la lumière, mais, grâce à la déchéance originelle, encore plus amoureux de soi-même.

Cependant la physique n'est pas transcendante : elle va du connu à l'inconnu qu'elle cherche à connaître par des expériences régulières, elle marche encore moins par sauts et par

bonds que la nature, elle ne passe pas de l'expliqué à l'inexpliqué par l'inexplicable.

La science psychique, elle, ne va que par bonds, sans méthode, elle n'avance pas depuis un siècle que nous la voyons marcher. Le prodige suit le prodige sans en sortir comme un effet d'une cause. En un mot, le progrès lent et constant dans la physique est remplacé par le chaos dans la science nouvelle.

Crookes a inventé des machines pour mesurer les subites augmentations de poids des objets ou empêcher par un contrôle défiant qu'on puisse les toucher pour les faire mouvoir. Qu'importe? A-t-il fait un pas vers la connaissance des causes du mouvement spontané d'un meuble pesant ou de l'apésantissement soudain d'une plume d'oiseau ou de telle autre chose légère?

Lui et ses nombreux et savants collègues de la Société royale ont inventé le mot de *force psychique*. Ils peuvent se le disputer, si bon leur semble : en sont-ils plus avancés, eux ou leurs successeurs?

D'où venait Katie King et où est-elle allée?

Mais où vont les neiges d'antan?

Et que sait-on sur cette entité vivante artificielle sortie de la force scientifique de Crookes combinée avec la force psychique de M<sup>lle</sup> Cook et devenue pendant trois ans l'objet de leur commune tendresse? Le bon docteur la croyait-il avec raison son enfant psychique et n'était-il pas un peu dans le cas de la poule à qui l'on change sa couvée à son insu?

Qu'est-ce que le monde a su d'elle que ce qu'elle a bien voulu dire? Je me fie peu à sa véracité. Le mensonge m'est en horreur et elle semblé venir d'un lieu où il est en honneur. Sa *mission* n'était-elle pas scientifique, puisqu'elle était envoyée à des savants et au premier savant peut-être de toute l'Europe, *ex æquo* avec notre Pasteur, qui avait par-dessus lui, c'est vrai, l'avantage du bon sens français et de la foi catholique?

Cependant aucune science n'y a rien gagné, pas même la



science de la vie, puisque, après un semblable prodige de création, M. Leduc se tue encore en vain à vouloir fabriquer des cellules vivantes, toujours à la veille, quelquefois au moment d'atteindre cet horizon qui le fuit?

Que ne les fait-il venir de ce monde de l'*au-delà*, je veux dire de l'*au-dessous*, d'où les vivantes beautés nous sont envoyées toutes faites?

D'ailleurs, quel que soit leur mode d'existence, beaucoup plus ordinaire en spiritisme, ni le Pelham d'Hyslop ni son successeur Hogson n'approchent d'un pareil fonds, je ne dis pas d'idées, mais d'imagination. En a-t-elle composé, des feuilletons, pendant trois ans! A-t-elle assez fait écouter ses contes bleus par un admirable savant entouré de ses pairs et parfois de sa famille? On croit ouïr la conteuse intarissable des *Mille et une nuits* : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, contez-nous donc... » Et elle conte, elle ne dort pas, elle veille pour sa chère Florence qui dort pour elle, pour ce pauvre médium, pour cet être humain qui crée en dormant des fantômes, non pour sa propre imagination, mais pour les yeux d'autrui.

Pauvres esprits pleins de pensées vides et de sensiblerie vaine! (je parle de ceux de l'autre monde).

Le roman est le seul genre où ils réussissent. Ilsont de notre temps comme ils ont dû être de tous les autres. On ne leur reprochera pas de rester en arrière. On peut craindre plutôt qu'ils ne soient toujours assez en avant pour que notre pied boiteux ne puisse jamais les mettre à la portée de nos yeux trop myopes. C'est là ce qui rend le jeu si intéressant pour eux et si dangereux pour nous.

Le Dr Hyslop a eu le privilège d'identifier son propre père. Le Dr Hyslop est bien heureux! Dans son très curieux et très sincère ouvrage qui vient de paraître et dont la *Revue spirite* fait un grand éloge : *The psychic Riddle* (l'Énigme psychique), le Dr Funk nous livre cet aveu remarquable et qui donne à penser :

Un des meilleurs médiums que j'aie jamais rencontrés m'annonça de la part de Théodore Parker que je devais faire une certaine chose.

C'était fort précis. Trois jours après, je vis un autre médium que je croyais et que je crois encore être honnête. Théodore Parker vint encore, mais il me dit qu'il ignorait absolument notre ancienne entrevue; il m'affirma qu'il n'avait rien dit de semblable, et d'ailleurs qu'il n'était pas là.

Depuis cette époque j'ai eu l'occasion de rencontrer Théodore Parker une dizaine de fois chez différents médiums et tous ces Parkers s'ignoraient mutuellement les uns les autres.

Ce fait n'est pas exceptionnel, il est typique dans le spiritisme. Que l'on veuille bien faire attention à ceci : je n'ai jamais pu — lorsque j'ai écarté toutes les chances d'entente entre les médiums — obtenir d'un second médium les répétitions approximatives de ce qui avait été dit chez un premier, par le même esprit. Il faut donc arriver à cette conclusion :

- Ou bien ces intelligences ne sont pas ce qu'elles disent être ;
- Ou bien les esprits éprouvent, pour communiquer avec nous, des difficultés qui occasionnent une terrible confusion, que nous ne pouvons comprendre, ce qui est possible ;
- Ou bien les médiums, dans leur stage de développement actuel, empêchent toute certitude scientifique, ce qui est encore possible.

— Non, le premier seul est possible, les deux autres ne sont pas seulement concevables : ce sont *des mots, des mots, des mots*, comme dans le livre que lisait Hamlet et dans beaucoup d'autres.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Aussi comme l'expression de la première hypothèse est claire et nette ! Mais les autres ! Il passe aussitôt de la lumière à l'obscurité. Ce n'est pas étonnant : la vérité dans toute sa lumière l'a ébloui et il ferme les yeux : la vérité aveugle souvent ceux qu'elle n'éclaire pas :

*Quæsitæ cælo lucem ingemuitque reperi.*  
Il cherche la lumière, il la trouve et gémit.

Il vient d'apercevoir par la fenêtre ouverte de sa chambre un paysage ; mais au lieu de se contenter bêtement, comme vous et moi, du témoignage de la fenêtre, et de croire au paysage, il la ferme et s'empresse d'aller vérifier s'il ne le verrait pas mieux à travers la muraille.

Je le plains : car pouvait-il s'en dispenser? Pouvait-il omettre ce *procédé scientifique*? Il est esclave de la science, et l'on dit qu'il ne faut pas moins que cela pour contenter sa farouche maîtresse.

La grande crainte d'un savant, c'est de se voir disqualifié par ses pareils, fussent-ils ses inférieurs.

Pour nous la chose est beaucoup plus claire que pour les docteurs : le nœud n'est pas triple, il est simple et facile à dénouer : la grande difficulté de ces esprits menteurs en contradiction avec autrui et souvent avec eux-mêmes, c'est d'accorder ensemble leurs propres mensonges sans la compliquer du souci de les faire concorder avec ceux des autres, qu'ils peuvent ignorer, d'ailleurs, et dont ils détestent les auteurs autant et plus peut-être qu'ils ne nous haïssent nous-mêmes.

Mais quant à ce développement imparfait des médiums, il ne signifie rien, il ne dit rien à l'esprit, j'entends à l'esprit humain qui n'a pas la moindre idée de ce que pourrait être le développement plus parfait d'un germe qui échappe aux yeux et même au microscope.

Ici le docteur touche à une matière dont il ne connaît pas la nature (et ce n'est pas encore la difficulté, car savants et ignorants, nous ne connaissons la nature de rien, j'entends la nature profonde, l'être et l'essence en eux-mêmes), mais il en ignore aussi la moindre propriété, ce qui est le commencement nécessaire de toute étude, ce sans quoi nulle science n'est ni née ni conçue. *Quelles sont les propriétés certaines d'un médium?* Nous mettons toute la science, dispersée ou réunie, au défi de le dire.

La grande doctrine des explications universelles est tout entière dans Molière : elle n'a pas fait un pas depuis ce savant trop méconnu.

Nos docteurs ignorent que ces choses-là ne se jugent point avec le fond du cerveau, mais avec le flair, et malheureusement l'homme n'a pas le flair du chien : Miraut sait mieux *philosopher* sur l'odeur d'un lièvre que la *science* sur celle des *esprits* qui, loin d'être le gibier de l'homme, font de l'homme leur proie.

Nos savants ne savent donc pas... mais que se mettent-ils alors dans les oreilles pour ne pas entendre de tous les coins de l'Europe, de l'Amérique et de l'Océanie, les causes intelligentes de leurs phénomènes *physiques*, faire des gorges chaudes de leur méthode qui consiste visiblement à n'en avoir aucune?

Ils sont évolutionnistes : que se mettent-ils donc sur les yeux pour ne pas voir une évolution qui les touche et les atteint eux-mêmes, transformant les laboratoires de physio-psychologie en ménageries, mais en ménageries du monde renversé où le lion qui a dompté l'homme le fait évoluer sous sa cravache... avant de le croquer. Car il est bien vrai que l'art joyeux d'Epinal n'a pas encore poussé la fantaisie jusqu'à faire figurer dans ses enluminures le lion dévoré par l'homme.

Le Dr Peebles, ce vieux missionnaire du Spiritisme, qui a blanchi sous tous les climats, raconte d'après ses notes une séance donnée par le riche et désintéressé spirite Stanford, avec le médium Bayley, à Melbourne (Australie), un soir de mars 1907, où se trouvaient vingt-six personnes, médecins, hommes de lois, ministres presbytériens et autres gens lettrés. Là le médium, dûment visité avant la séance par M. Peebles et un reporter de la presse, entre dans la salle bien éclairée, où l'on pouvait voir l'heure à sa montre, tombe presque aussitôt en transe, fait quelques pas, regarde en haut quelques instants, puis étend et lève le bras *sans main ni poignet*; enfin, comme en un éclair, poignet et main se remettent en place, tenant un bel oiseau connu dans l'Inde. M. Stanford le mit en cage pour le garder et compléta le couple dans la suite.

Fatigué, ajoute le docteur, de ces fastidieuses chansons (*sing song*) de *subliminal*, *supersubliminal*, *subliminal subjectif*, etc., je me sentis comme rafraîchi et remis de cœur, à une des séances de M. Bayley, entouré d'une vingtaine et plus de gens cultivés, ravi de le voir *en transe*, chaque esprit *contributeur* donnant une nouvelle expression à son visage, changeant son geste, changeant sa voix et transformant aussi chaque fois son langage en déplaçant sa sphère intellectuelle. Les esprits qui le servent occupent trois niveaux d'intelligence bien distincts. Lui, qui est un homme ordinaire dans son état normal, quand il est en transe,

on le voit transformé, transfiguré, et, passant par sa bouche, les discours du Dr Robinson sur Babylone, l'Assyrie, l'Égypte, les Toltèques et les Atzèques, sont grandioses au delà de tout ce qu'on peut dire.

Un soir, tandis que tombaient sur la table plusieurs de ces tablettes de brique babyloniennes et d'autres matières solides, je demandai à l'esprit possesseur comment lui et ses pareils pouvaient faire passer ainsi des corps solides et jusqu'à des oiseaux vivants à travers des murs épais et massifs. La réponse ne se fit pas attendre :

« Il n'y a pas pour nous de murs solides. Comme vous entendez, comme vous comprenez peu la physique et la chimie célestes ! Ce que vous appelez des murs solides est pour nous comparable à ce que vous nommez vapeur subtile ou léger brouillard. Si vous pouvez me dire comment un rayon de soleil passe à travers un panneau de glace ou comment le rayon X peut traverser bois et brique, imprimant de l'autre côté une image sur une plaque sensible, vous aurez fait bien du chemin vers la réponse à votre propre question. »

Il nous en coûte d'applaudir à un démon ; et à un démon se moquant de notre espèce ; mais en vérité, c'est bien répondu.

Et que sert à la curiosité affamée de ses convives, sur ses tables tournantes, dansantes, parlantes et lévitanes, que sert M. Flammarion que les restes mal réchauffés de Crookes ? Car enfin, c'est sous les yeux de Crookes et de bien d'autres que Home s'élevait ou, à vrai dire, était enlevé dans son fauteuil sur les têtes des assistants, et c'est Crookes qui a vu, avec d'autres encore, les tables de Home et de Slade se retourner dans l'air et aller frapper le plafond de leurs pieds insolents.

Aussi Crookes, qui était, en son genre, un homme de foi, et de logique aussi, est-il devenu, d'un grand chimiste et physicien qu'il était, un franc spirite et, soit de bouche, soit de plume, à tous ceux qui l'ont interrogé, il a confessé hautement sa foi, sans rougir ni sourire à la raillerie qui ne lui a pas manqué. Il nous l'a déclaré à nous-même comme à tant d'autres.

Ainsi exercices tabulaires de toutes sortes, lévitations, matérialisations, paroles parlées, paroles écrites, révélations vagues, consolations banales, viandes creuses de l'intelligence et du cœur, c'est donc toujours la même chose, tellement transcendante pourtant par rapport à l'homme qu'il n'y a pas constatation possible du plus ou du moins, parce que ce n'est pas là sa science.

Comment se fait-il que, venu après tant d'autres, chaque

nouveau savant n'arrive jamais par son effort personnel à dépasser les premiers résultats? Comment restent-ils en somme au-dessous des plus frappants qui ne se renouvellent pas?

Comment M. Flammarion n'a-t-il pas reçu même la plus courte visite de quelque Katie-King? Comment peut-il dormir en songeant aux belles matérialisations de personnes entières, bien vivantes, bien parlantes, qu'obtient à New-York M. Paul Gibier qui ne put jamais voir ni toucher au Muséum de Paris que des mains froides pourvues d'un simple avant-bras pour tout support, ne songeant même pas alors à se demander que devenait le corps dont elles avaient été apparemment détachées? C'est là un progrès personnel; mais où est le progrès général de la *science psychique*?

C'est que, dans le labyrinthe où ils nous entraînent après eux, savants ou ignorants, c'est tout un en l'espèce, eux, les grands maîtres de la science des ténèbres, ils nous refusent tout flambeau et ne nous mettent en main, pour nous guider dans l'obscurité profonde, qu'un fil brouillé de mille nœuds, que nulle adresse humaine ne dénouera jamais, pas plus demain qu'aujourd'hui, et que le glaive seul de saint Michel peut trancher.

La science des démons à côté de la nôtre est comme une immense forêt pleine de fauves horribles auprès d'un petit parc peuplé d'un gibier complaisant, et le tigre rusé qui veut bien sortir de sa forêt pour se changer en chat dans nos salons et s'y faire caresser malgré ses griffes ne nous les montre pas au quart de leur longueur.

Le psaume de David, pris dans un sens très *accommodatice*, nous offre cette image : « Il médite comme l'araignée. » *Meditabitur ut aranea*. L'homme, en effet, ne tire de son cerveau qui se tend qu'un fil très ténu d'où sort à force de labeur une trame légère. Il faut surtout le dire de la science qui se dessèche (et c'est là, nous dit-on, le sens de l'hébreu) à tirer d'elle-même le subtil réseau de ses théories pour y capter les causes physiques des faits et gestes de forces spirituelles, plus fortes physiquement que la physique même, empoignant les objets inertes ou vivants, le plus souvent sans le moindre

mécanisme, sans main comme nous, et mieux que nous ne faisons avec nos mains.

A peine l'araignée humaine a terminé sa toile scientifique, aussitôt l'araignée infernale l'enveloppe de la sienne où la pauvre bestiole affolée se précipite et se prend comme une simple mouche.

Puis, que le psychisme soit ou non un progrès sur la magie antique, celle-ci n'en revient pas moins à la mode, et l'on peut lire sur mainte quatrième page de journal, couverture de revue ou tout autre lieu favorable au charlatanisme, cette bruyante annonce :

**Immense succès :**

## **FORMULAIRE DE HAUTE MAGIE**

par Pierre PLOBB

*Orné de 50 pantacles*

L'ennemi de la nature humaine et de la nature entière, le vieux pêcheur en eau trouble, n'avait donc pas assez de ses deux filets plus ou moins neufs, spiritisme et psychisme, qu'il se met ainsi à réparer le vieux, malgré ses trous énormes !

Ce sont les gens simples qui trouvent les vérités simples et qui nomment aussi les choses par leur nom. Là où la science s'égare, la magie grossière reconnaît son chemin et, en attribuant les prétendus effets physiques aux forces démoniaques, rend mieux que la science justice au diable, sinon gloire à Dieu.

Les gros livres qu'on a autrefois écrits et imprimés sur la magie et qu'on refait aujourd'hui en les lançant à tous les vents les plus déchaînés de la réclame, ces livres dictés en partie par les démons dans les séances spirites, comme autrefois dans l'immonde sabbat, renferment moins de vérités que de mensonges.

On y donne comme infaillibles des procédés qui ne sont rien par eux-mêmes, mais seulement par la volonté capricieuse ou

plutôt perfidement changeante des puissances infernales, qu'un seul vouloir de Dieu peut toujours rendre impuissantes, sans qu'elles-mêmes le puissent prévoir de près ni de loin.

Mais elle y a mêlé certains moyens naturels de mettre en action des causes non moins naturelles, des lois encore inconnues de l'homme, se gardant bien de les donner pour ce qu'elles sont et connaissant assez l'intelligence humaine pour savoir masquer le point de la notion encore ignorée accessible à notre esprit dans le stade présent de notre lent progrès. Car la science, autrement, ne serait plus occulte, ce qui est, pour cette curiosité humaine héritée d'Ève et d'Adam, son plus grand mérite.

Au moyen âge et au dix-septième siècle, où la crédulité se joignait encore à la foi (elle s'en est séparée depuis), les hommes prenaient la magie comme les démons la leur offraient, c'est-à-dire comme une science exacte, et c'est l'opinion qu'aujourd'hui savants et autres ont de la science psychique.

Le problème n'ira donc qu'en s'embrouillant et la solution n'en est point dans les salons pseudo-scientifiques : elle est dans nos églises, elle est dans la prière, dans cette invocation que le Saint-Esprit a dictée à Léon XIII, où le prêtre, d'une bouche encore humide du sang vivant de Jésus-Christ, appelle le ciel à notre aide et adjure le grand archange de reprendre ses combats pour repousser, dans son infernal exil, Satan et ses démons errants sur la terre.

C'est qu'il y a des tempêtes préternaturelles, des tempêtes de prestiges et de maléfices, comme il y a des tempêtes physiques.

S'il est vrai que celles-ci soient un châtiment des péchés des peuples, on peut le dire encore bien mieux des autres qui n'ont point, elles, comme les cyclones et les ouragans, des causes naturelles inéluctables.

S'il y a donc des époques tristement privilégiées pour les prestiges démoniaques, surtout pour les plus sensiblement malfaisants, c'est que ces époques font suite à des siècles de crimes : tels le dix-septième siècle, après les excès de la



Réforme et de la Renaissance, et le dix-neuvième, après les orgies du philosophisme et du jacobinisme.

Mais, chose extraordinaire! il semble que la puissance du bien et celle du mal se soient entendues, celle-ci pour susciter, l'autre pour permettre une recrudescence de la vieille sorcellerie du moyen âge et des maléfices spontanés des démons à deux époques de lumières philosophiques et scientifiques, lumières qu'à plus d'un point de vue on est parfois tenté d'opposer aux *ténèbres du moyen âge*.

Mais enfin, le moyen âge a peu ou mal cultivé la physique, c'est absolument certain, et ces deux siècles lui ont fait faire de belles et rapides étapes sur la voie du progrès, c'est encore incontestable.

Eh bien! ne dirait-on pas que le démon ait choisi ces deux siècles pour nous montrer que notre physique n'est rien auprès de la sienne, que, dans la maladresse de son orgueil, pour le plaisir d'établir sa supériorité, il se soit fait, sans le vouloir, sous le bon plaisir de la Providence, un instrument de la foi?

Mais qui croira qu'il soit vain comme nous, que sa superbe ait les légèretés de la nôtre, qu'il ait cessé pour un temps d'être, comme il le disait à sainte Brigitte, *la froideur même*?

Non, les étourderies des démons, comme leurs espiègleries, ne sont que des apparences, des miroirs de l'homme où il nous prend comme nous prenons les oiseaux par l'image de leurs semblables. Il n'a pas, comme nous, de distractions dans son ouvrage.

A combien de signes perceptibles à l'esprit humain, la présence des *puissances de l'air*, qui servent au milieu de nous *le prince de ce monde*, n'est-elle pas sensible?

Autrefois, au dix-septième siècle comme au moyen âge, on était trop disposé à vouloir trouver toujours la complicité des hommes dans toutes les interventions des démons ici-bas. De là les faux sorciers punis de leur orgueil pervers ou de leurs criminelles roueries, plus que de leurs prétendus maléfices.

Aujourd'hui, ceux qui croient encore au diable se rendent

mieux compte que *le lion qui cherche partout des proies à dévorer* n'est pas comme le dogue ou le molosse attendant patiemment que son maître l'appelle pour son repas, que cette bête enragée, qui fut jadis un ange de lumière, n'est pas plus à nos ordres que le fauve du désert : sa nourriture, c'est le mal de l'homme.

Cependant, il en est qui trouvent qu'il n'intervient pas assez en ce monde, et qui se font une fête de l'y inviter : inutile d'ajouter qu'il ne se fait guère prier.

Ces invocateurs des puissances occultes, ce sont les sorciers, les spirites et les psychistes : les premiers sont conscients ; les seconds, subconscients, et les derniers, inconscients.

Mais quoi ! dès qu'une force libre, visiblement étrangère à la personnalité des assistants, intervient dans l'opération soi-disant physique ou humaine, il n'y a plus à chercher ni action physique, ni action physiologique, ni aucune force d'ordre naturel engendrée par un fluide hypothétique.

Il n'y a plus qu'à se demander quel est l'opérateur, et, pour le savoir, à se poser la question que se font les magistrats instructeurs, dans les affaires, tant graves que légères : *Cui prodest ?* Qui en profite ?

Oui, qui profite de l'art magique, de l'art spirite et de l'art psychique ? Ce ne sont ni les sorciers, ni les spirites, ni les savants, ni leur science, que ce soit physique ou chimie ou physiologie ou psychologie. Nous venons de voir qu'elles se mêlent sans s'augmenter, non sans se dissoudre.

Les sorciers ? Un fait bien remarquable par sa constance, c'est que, visant toujours à la fortune, on les a vus, presque toujours, jusqu'à l'extrême vieillesse, qui souvent devançait l'âge, grelottants de froid, de misère et de faim ; ils n'en mouraient pas tous, il est vrai ; car un grand nombre étaient brûlés.

Les démons leur ont souvent promis ou fait espérer, comme à Urbain Grandier, qu'ils les délivreraient avant le supplice : jamais ils n'ont tenu leur promesse, pas même à Gilles de Retz, dont l'abbé Bossard et Huysmans ont ressuscité la tragique mémoire.

Est-ce aux spirites que le spiritisme profite, à ces pauvres

malades emportés chaque jour par la folie et le suicide, parfois épidémiques ?

Il est non moins certain que toutes ces pratiques, si nouvelles pour nos grands physiciens, ne profitent pas mieux à eux qu'à leur science. Elles leur valent sans doute quelques applaudissements, mais aussi que de railleries beaucoup mieux méritées ! Nous savons bien lequel des deux devrait les peiner le plus : eux ne s'en doutent pas.

Non, ce n'est ni les uns ni les autres qui sont les bénéficiaires de l'opération : ils sont plutôt les bénéficiaires nets de celui qui ne s'enrichit que de nos pertes.

Nous avons plus d'une fois entendu dans le monde, dans un monde passablement instruit et lettré, soutenir cette opinion, qui n'est même pas étrangère au monde de la science chrétienne, que, dans la même série continue d'opérations, spirites ou psychiques, une partie est ou peut être physique ou physio-psychologique et l'autre préternaturelle, par exemple, s'il s'agit d'exercices *tabulaires*, que la table tourne naturellement et parle préternaturellement ; qu'on peut donc s'amuser en bonne conscience à faire tourner les tables jusqu'au moment où l'intervention des esprits vient remplacer le fluide nerveux des opérateurs.

— Et danser sans doute alors, et léviter peut-être aussi, pourvu qu'elle ne dise rien, ou seulement rien de suspect ? Eh bien ! non. L'abstention même de la danse et de la lévitation ne nous suffit pas. Que dis-je ? La simple rotation ne peut s'expliquer par la physique.

Comme toutes les causes naturelles motrices supposées ne sont qu'imaginaires, il ne reste de constaté que la volonté mouvant impérativement et non mécaniquement un corps qui ne peut l'entendre pour lui obéir.

Mais quand ce premier effet ou tout autre de la même classe s'expliquerait par la simple physique, il nous paraît plus logique de croire à une même cause efficiente pour une série continue d'effets gradués produits sur un même sujet, être inanimé ou personne vivante, que de vouloir trouver à tout prix un point de séparation dans cette suite de nuances arrivant par degrés à la couleur évidente du pré-

ternaturel : on risquerait de fixer ce point trop arbitrairement.

Nous ne pouvons donc nous empêcher d'appliquer à toutes ces opérations multiples et désordonnées, étroitement liées, pourtant, le raisonnement que le P. Franco, dans l'*Ipnotismo tornato di moda*, Mgr Élie Blanc, dans une courte et substantielle conférence, et le regretté Dr Hélot, dans ses divers ouvrages, si riches d'expérience et si pénétrés de philosophie chrétienne, opposaient à la pratique de l'hypnotisme.

Une série continue d'opérations liées et progressives (du moins pratiquement, bien que sans méthode) suppose une seule et même cause, et parce qu'une partie de ces opérations pourrait se contenter d'une autre cause moins puissante, dont la présence n'est pas d'ailleurs prouvée, ce n'est pas une raison pour les lui soustraire. Ainsi la même âme raisonnable informe à la fois le corps humain et de la vie raisonnable et des deux vies inférieures, animale et végétative.

Il suffit que cette cause soit prouvée nécessaire ou effective pour éliminer toute supposition de causes moindres, comme absolument gratuite, puisqu'elle existe et qu'elle suffit.

Ici l'existence prouvée d'une cause préternaturelle est une raison suffisante pour s'abstenir des opérations les plus inoffensives en apparence qui se rattachent pratiquement à cette série graduée et continue. *La méfiance est la mère de la sûreté.* Or une sage méfiance regarde plus à la pratique qu'à la théorie.

A. JEANNIARD DU DOT.

(A suivre.)



# “ GLANES ” SPIRITES



I. — Il paraît qu'on peut se *tripler*. C'était déjà bien gentil de pouvoir se *dédoubler*, et d'expédier ainsi en mission lointaine cette *doublure* de soi-même, qui emportait une portion de notre intelligence, de notre volonté. Si vous croyez, lecteur, que vous êtes d'une composition si simple que cela, vous n'avez qu'à prendre note de cet inventaire de vos éléments.

En dehors de l'âme, l'homme est composé :

1<sup>o</sup> D'un corps charnel, ou *sarcosome*, visible et palpable. C'est une agglomération de « nombreux individus de plusieurs ordres » ; il y a les *plasmides*, les *mérides*, les *zoïdes*. La vie de tous ces individus subordonnés les uns aux autres constitue la vie d'*ensemble* ;

2<sup>o</sup> D'un corps *aérien* ou *aérosome*, invisible et impalpable. C'est « une sorte de nuage composé de corpuscules de divers degrés de *complexité* » ; ça doit être très complexe, en effet, puisque c'est la *diversité* dans la *complexité*. On y distingue, nous est-il enseigné, les *ultimates*, les corpuscules *sous-atomiques*, les *atomes*, les *molécules* et *particules* ;

3<sup>o</sup> Parmi ces *ultimates* de l'éther (?) il en est qui possèdent un *développement psychique supérieur*, et qui se dénomment *psychées*. L'ensemble des *psychées* constitue le *psycholone* ; c'est ce que nous avons de meilleur en nous.

Et voilà !

Ces *doubles* peuvent voyager, mais avec des facilités diverses. Ainsi : l'*aréosome* sort du corps ou *sarcosome*, mais reste constamment *uni* à lui : puis il rentre au logis. Ces sorties sont *rare*s, paraît-il. Les voyages du *psycholone* seraient encore plus *rare*s, mais enfin il peut sortir, en compagnie de

l'*aérosome*; il va beaucoup plus loin : il fait les grands voyages. Puis il rentre à son tour, comme la colombe au colombier.

Voulez-vous savoir si la sortie se fait en *aérosome* ou en *psycholone*? Voici. — « La sortie de l'*aérosome* se fait pendant un *assoupissement* plus ou moins marqué, tandis que la sortie du *psycholone* ne se fait que pendant un sommeil très profond. »

On nous prévient que, sans la connaissance absolument indispensable de ces notions, on ne *comprendrait rien à l'être humain*.

Est-ce bien sûr?

Mettez des *cornes* à votre *psycholone*, et vous comprendrez tout sans les *psychées*.

« Il ne faut pas mettre le diable partout ! » — Non, mais il faut le mettre tout de même quelque part. — Et puisque vous nous dites que ces phénomènes sont *rare*s, nous l'y mettons *rarement*.

II. — Vous saurez que Napoléon le Grand n'a pas coulé des jours heureux dans l'au-delà, depuis sa mort. « Il a horriblement souffert, tourmenté qu'il était par les récriminations de toutes les victimes de son égoïsme et de son ambition insatiable. *Sa situation dans la vie de l'espace* était tellement intolérable qu'il n'a pas voulu y demeurer plus longtemps. Il s'est donc hâté de se réincarner et se réincarnera bien des fois encore. »

Il paraît qu'on peut se réincarner à volonté. Enchantés les apaches dont le couperet termine les jours heureux : ils reviendront sur notre terre, séjour de douceurs, plus apaches que jamais. Et dire que la religion spirite est la religion « à grandes sanctions ».

Mais qui vous a dit que Napoléon était peut-être en train de vagir dans un berceau?

Mais les esprits. Celui qui révèle tout cela est un *Esprit* distingué, et, pendant sa *dernière réincarnation*, cet Esprit, ancien jurisconsulte américain, s'appelait John Parker. La

*Société spiritualiste* de Chicago lui doit de *saisissantes* communications.

Vous voyez que c'est bien sûr.

\*  
\* \*

Et Bismarck! — « Ah l'homme néfaste! Mais quel supplice il endure! En voit-il autour de lui des gens à casques pointus qui le poursuivent! En voit-il des milliers de mains crispées qui se dressent vers lui et par quelles vociférations lui sont reprochées ses fourberies, son mépris pour la justice et le droit! » C'est toujours de John Parker que nous viennent ces renseignements.

Le malheureux a emporté dans l'autre monde les *couches de sensibilité*, les émissions du corps *astral* si bien décrites par M. de Rochas, et ce *fluide* lui cause ses ennuis, car il l'expose à sentir les coups et les blessures, comme dans la vie terrestre.

Je remarque seulement que ses *victimes*, qui devraient mériter toute la compassion du grand Tout, ne sont guère plus heureuses que lui. Car enfin, ce n'est pas une vie de porter éternellement un casque à pointe et de passer son temps à montrer le poing à son ancien persécuteur, en « poussant des vociférations ». Ce n'est pas drôle non plus pour les autres désincarnés, habitants de l'Espace et des plans inférieurs. Pourquoi Bismarck ne fait-il pas comme Napoléon, qui « n'a pas voulu endurer cela plus longtemps et s'est hâté de se réincarner »?

III. — De la *même source*, vous apprendrez avec étonnement que le sanguinaire Abdul-Hamid a trouvé le moyen de tromper la vigilance du Directeur suprême des réincarnations — j'ignore son nom — et de se dispenser de plusieurs *réincarnations animales*, qu'il avait méritées par ses crimes antérieurs. Mais il paraît qu'il ne perdra rien pour attendre. — C'est drôle tout de même qu'on se *réincarne* à volonté, comme le fit Napoléon, et qu'on saute son tour, comme Abdul-Hamid. Qui donc fait la police dans l'*au-delà* spirite?

Je n'invente pas. Voici la communication de la *Société spiritualiste* de Chicago : « Abdul-Hamid est un fauve sous forme humaine. Il a *indûment franchi deux phases d'animalité*. Peut-être sera-t-il *condamné à reculer dans une série plus ou moins longue d'incarnations animales*. »

Que ce ne soit pas en chien, surtout ! Car j'ai un faible pour les toulous.

Vous trouverez peut-être, lecteur, que je ne suis pas sérieux ? — Que voulez-vous ? C'est le document qui veut ça.

\*  
\* \*

Je prévois une objection : La Bible ne dit-elle pas que Nabuchodonosor fut changé en bête. Il dit lui-même, dans le texte scripturaire, que sa *première figure lui revint* ; donc, il l'avait perdue : *Et figura mea reversa est ad me*. (Dan., iv, 33.)

Je vois bien que, pour son orgueil, Nabuchodonosor fut menacé dans un songe et, sur le conseil de Daniel, il retarda le châtement par des aumônes, sans l'écarter pour toujours. Sa pénitence, en effet, fut annihilée par une nouvelle faute.

Il tomba alors, dans un état frénétique effrayant, car les versets 12 et 20, chap. iv, donnent à penser qu'on dut parfois l'enchaîner. Il prit un extérieur sordide ; les cheveux et les ongles lui poussèrent démesurément (verset 30) ; il vécut alors dans l'abjection, fuyant la vue des hommes, comme une bête sauvage, et vivant de racines et d'herbes. La Bible ne signale aucun changement corporel extérieur autre que ceux désignés au verset 30 ; mais elle insiste sur le changement intellectuel et moral qui lui fut infligé : *Cor ejus ab humano commutetur, et cor feræ detur ei*. — Ses instincts et ses fureurs de brute inconsciente le font s'écarter de la société des hommes. — A sa guérison, il dira lui-même : *Le sentiment m'a été restitué*, et avec le *sentiment* mon aspect *ordinaire*, et les *honneurs du royaume* me furent *rendus* : *In ipso tempore sensus reversus est ad me, et figura mea reversa est ad me, et in regno meo restitutus sum*.

Du reste, cet état d'ancantissement était traversé de moments *lucides*, car il devait, en même temps, reconnaître



la puissance supérieure qui le châtiât : *Donec scias quod dominetur Excelsus in regno hominum*. Aussi, il reconnut le Seigneur, et fut pardonné : *Ego Nabuchodonosor oculos ad cælum levavi*.

La Bible n'insinue en rien que Nabuchodonosor fut *réellement* changé en bête. — Ce qui ne veut pas dire que l'apparence animale, sans la réalité de forme, ne puisse être donnée à un corps humain.

Mais Dieu ne s'abaisse pas à ces simples *prestiges*.

Or, dans la doctrine spirite, c'est un désincarné qui revêt la nature véritable de la bête.

\*  
\* \*

Que faites-vous de saint Augustin ? me dira M. de Rochas ? Saint Augustin a cru à ces transmutations et a écrit sur ce sujet des pages convaincantes. Je suis bien aise, à ce propos, de poser une question à M. de Rochas.

Le texte cité par vous dans votre grand ouvrage : *Les Sentiments, la Musique et le Geste*, est-il de seconde main, ou extrait de la *Cité de Dieu* par vos soins ? Dans le premier cas, je vous excuse ; dans le second, je vous demande pourquoi vous faites dire à un écrivain le contraire de ce qu'il pense, en omettant ses commentaires. Je signalerai par des points le passage *omis*, et l'on constatera qu'il est en plein milieu du texte incriminé : il a donc fallu étudier soigneusement le passage à supprimer.

Ces explications données, voici le texte de saint Augustin, tel que le cite M. de Rochas, page XLIV de l'*Appendice* à l'ouvrage des *Sentiments* et du *Geste*. On vient de nous citer l'aventure des compagnons d'Ulysse :

Saint Augustin a consacré un chapitre de sa *Cité de Dieu* à l'examen de ces métamorphoses (l. XVIII) :

« Dirai-je qu'il faut refuser toute croyance à ces prodiges ? Mais, encore aujourd'hui, les témoins ne manqueront pas pour affirmer que de semblables faits ont frappé leurs yeux ou leurs oreilles. N'avons-nous pas, pendant notre séjour en Italie, entendu raconter qu'en certaines parties de cette contrée, des femmes, des hôtelières initiées aux

pratiques sacrilèges, recélaient, dans un fromage offert à tels voyageurs qu'il leur était loisible ou possible, le secret de se transformer soudain en bêtes de somme qu'elles chargeaient de leurs bagages.

« Cette tâche accomplie, ils revenaient à leur nature; et toutefois cette métamorphose ne s'étendait pas jusqu'à leur esprit; ils conservaient la raison de l'homme, comme Apulée le raconte lui-même dans le récit ou la fiction de l'*Ane d'or*, quand un breuvage empoisonné l'a fait devenir âne, en lui laissant sa raison. (..... Ici, 30 lignes de passées; or le récit se *suit* sans interruption dans la citation de M. de Rochas.)

« Un certain Prœstantius racontait que son père, ayant goûté, par hasard, dans sa maison, de ce fromage empoisonné, il était demeuré sur son lit comme endormi, mais sans qu'il fût possible de l'éveiller. Revenu à lui-même, quelques jours après, il raconte comme un songe ce qui venait de lui arriver; il était devenu cheval et avait, en compagnie d'autres bêtes de somme, porté aux soldats des paquets de vivres. Le fait s'était passé comme il le racontait, et le fait ne lui paraissait qu'un songe... »

Ici, M. de Rochas met des points, car dans le passage supprimé, saint Augustin parle d'un phénomène qui ne s'est passé que par *image fantastique*; on élague ce fait, et l'on continue.

Ces faits nous sont parvenus non sur l'attestation de gens quelconques à qui il nous semblerait indigne d'ajouter foi, mais d'hommes que nous jugeons incapables de nous tromper. Ainsi, ce que la tradition ou les monuments littéraires nous racontent des prestiges des dieux ou plutôt des démons, de ces métamorphoses habituelles d'Arcadiens en loups, et des enchantements de Circé, tout cela *a pu se faire de la manière que je viens de dire*, si toutefois cela a eu lieu.

Quelle est cette *manière qu'il vient de dire*? Pour la connaître il faut transcrire ces trente lignes si habilement détachées du récit, et dont voici la fidèle traduction. Ce texte précède immédiatement la phrase : Un certain Prœstantius... »

Mensonges que tout cela, ou phénomènes si rares qu'il est raisonnable de n'y pas ajouter foi. Ce qu'il faut croire, c'est que Dieu par sa toute-puissance peut faire tout ce qu'il veut, pour satisfaire à sa justice ou à sa clémence, et que les démons, ces créatures angéliques, mais perverties par un vice volontaire, n'agissent dans le ressort de leur puissance naturelle que suivant la permission de celui dont les

jugements sont cachés et jamais injustes. Sans doute qu'en *déployant ces prestiges dont il est question, les démons ne créent pas de nouvelles natures*, mais ils *modifient tellement, dans leurs apparences*, celles que le vrai Dieu a créées, qu'elles *semblent être ce qu'elles ne sont pas*. Ainsi je *n'accorderai jamais* aux démons, quel que soit leur artifice ou leur puissance, de pouvoir changer l'âme, que dis-je, le corps même de l'homme, au corps, aux formes réelles de la brute.

Tous les théologiens admettent, en effet, que les démons peuvent former des *apparences* voilant le vrai corps présent, ou le remplaçant *absent*, ou bien encore ils peuvent agir sur le sens visuel des témoins, sans que la forme représentée réponde objectivement à la vision. Aussi, saint Augustin, expliquant sa pensée, continue en ces termes :

Ce que je crois, c'est que l'imagination humaine se modifiant selon la multitude infinie des objets que suggère la pensée ou le sommeil, une certaine *image fantastique de l'homme* peut, à la faveur de l'assoupissement et de la léthargie, arriver, comment? je l'ignore, sous une apparence corporelle, jusqu'à notre perception sensible; tandis que le corps même de l'homme gît peut-être ailleurs; vivant sans doute, mais dans un plus profond évanouissement que celui du sommeil.

Ainsi cette *image fantastique* de l'homme se montrerait à vous sous une forme corporelle de brute, et, dans cet état, comme dans l'illusion d'un songe, l'homme lui-même *pourrait se croire tel qu'il se paraît, et s'imaginer* qu'il porte des fardeaux.

Ces fardeaux sont-ils réels! Ce sont alors *les démons qui les portent pour abuser les hommes* dont la vision se partage entre un fardeau réel et une brute imaginaire.

Plus loin, parlant du sacrifice d'Iphigénie, il explique que les démons ont réalisé ce que, de nos jours, on appellerait un phénomène d'*apport* : « Puisque la jeune fille fut trouvée vivante après le sacrifice, on reconnut aisément qu'une biche lui avait été substituée. »

Et c'est après avoir donné ce commentaire que saint Augustin termine par ces mots qui clôturent la citation de M. de Rochas : « C'est ainsi *que les phénomènes ont pu se réaliser*, s'il est vrai qu'ils furent réels. »

Ne trouvez-vous pas que l'*omission si savamment* pratiquée

dans le texte de saint Augustin remet en honneur la phrase de Joachim du Bellay : « Les mauvais traducteurs seraient mieux nommés traditeurs. » — On en a fait, depuis, un *proverbe*.

\*  
\* \*

J'admets très bien, réserves faites de certains *prestiges* diaboliques, que la plupart de ces *transmutations* ne furent que des effets purement imaginaires de cerveaux exaltés par l'absorption de certaines liqueurs.

M. de Rochas raconte, d'après J.-B. Porta, *Magie naturelle*, que sous l'influence de la *jusquiame*, de la *belladone* et du *stramonium* réduits en poudre et mélangés aux aliments, les convives s'imaginent être transformés en bêtes; on les voit faire les signes de brouter l'herbe comme les bœufs, nager comme les phoques et barboter comme le feraient les canards et les oies dans les mares.

« Le *hachisch* peut produire des hallucinations analogues, et M. Motet raconte qu'à la suite d'une absorption de cette substance il se crut transformé en battant de cloche. »

M. de Rochas ajoute : « Il est probable que les épidémies de zoanthropie, qui ont été si fréquentes au moyen âge et même dans l'antiquité, avaient souvent la même origine et qu'on doit le rapporter à l'action de parfums, d'onctions ou de potions, quand elles n'étaient point dues à des accès d'aliénation mentale, ou à de simples suggestions.

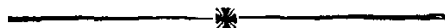
Nous sommes tout à fait de cet avis pour les *phénomènes simples*, n'accusant *aucun indice de possession*, surtout après action normale de l'exorcisme, car les démons ont souvent besoin d'être *débusqués*, comme l'animal du fourré où il se tient tapi; des phénomènes non douteux ne tardent pas à fixer l'opinion. Le meilleur de ces signes sera toujours le *don des langues* se manifestant par des *réponses exactes, faites dans une langue inconnue du sujet*.

\*  
\* \*

Puisque, d'après M. de Rochas, certains onguents ou philtres enchanteurs donnent à ceux qui subissent leur

influence la manie de se croire transmutés en bêtes, si bien qu'ils en imitent les mouvements spécifiques, je me crois autorisé à demander à l'éminent colonel ce que valent, au juste, ses expériences de *régression* de la mémoire. Il a voulu, par certains procédés, démontrer la réalité des *réincarnations*. Ne craint-il pas que ses prétendus *réincarnés*, qui prennent des attitudes si conformes au personnage évoqué, ne soient du genre de ces hallucinés, décrits plus haut, qui nagent comme des phoques et barbotent comme des canards ?

Chan. G.



# ÉCHOS DU MONDE INVISIBLE

---

## Des Cloches qui sonnent toutes seules

Le récit qui suit nous a été communiqué par un digne prêtre, qui se porte lui-même garant de son authenticité.

M. X..., de noble et très honorable famille, et qui joua un rôle considérable dans sa commune pendant trente ans, aimait à répéter, en entendant sonner les cloches à toute volée, aux jours des funérailles : « Voilà une famille qui sait bien rendre tous les honneurs à son défunt ! »

Lui-même, au jour de son décès, en fut privé. Soit préjugé, soit, peut-être, par trop de modestie, sa famille ne crut pas devoir faire *tourner* les cloches. La sonnerie fut ordinaire.

Dans la nuit qui suivit l'inhumation, ce fut tout différent, du moins pour les oreilles des membres des deux honorables familles, que laisse le non moins honorable défunt.

Le chef de la branche cadette, s'éveillant aux sons les plus puissants d'un glas solennel, se demande : « Qui peut être encore décédé dans la paroisse?... » Et il fait en même temps cette réflexion : « Qui que cela soit, sa famille a eu plus de savoir-faire que nous ! »

Il interroge à l'instant sa femme : « N'entends-tu pas un glas ? Pour qui le sonne-t-on ? »

— « Je ne sais pour qui, répondit-elle ; mais il y a un bon moment que je l'entends. »

Lui, se dirige vers la fenêtre, persuadé que l'aube doit être venue puisqu'on fait *tourner* les cloches. Il ne voit que l'obscurité la plus complète au dehors. Tout surpris, il consulte sa montre ; c'est minuit ! Ce n'est pas l'heure réglementaire des glas...

Qu'on juge de quelle sorte d'effroi furent saisies les deux personnes!

Le lendemain, dès le matin, elles ont hâte de faire visite à l'autre famille, et commencent à lui faire part du phénomène de la nuit. Au premier mot, le frère aîné frappe du pied pour marquer son étonnement, et s'écrie : « Mais moi aussi j'ai été dérangé toute la nuit par un bourdonnement ennuyeux de cloches! »

Trois autres membres de la maison avaient également entendu des tintements lugubres sonnés régulièrement.

La critique la plus sévère n'a point à chercher ici trace d'hallucination. Les témoins sont trop nombreux et trop sérieux pour que l'on puisse attaquer l'authenticité de ce glas nocturne.

Ne serait-ce pas une leçon d'outre-tombe, donnée par une âme chrétienne pour faire tomber tout préjugé contre les cloches? D'aucuns prétendaient que les grandes sonneries ne peuvent qu'exprimer la joie, qui se fait, bien entendu, déplacée en un jour de décès. Ce n'est pas l'avis de tout le monde. Encore moins maintenant, après ce fait étrange. Les cloches renferment donc des notes aussi lugubres pour traduire les tristesses du deuil, qu'elles en ont de joyeuses pour chanter l'allégresse du cœur.

Servez-vous, en conséquence, des cloches pour témoigner aussi bien votre douleur que votre bonheur!

X...,

Curé de Puyméras (Vaucluse).

## Ames du Purgatoire

Nous extrayons du *Bulletin mensuel de l'Œuvre expiatoire de Montligeon* les deux faits suivants, qui nous paraissent présenter toutes les garanties d'authenticité désirables.

### I. Assistance donnée par une âme du purgatoire

Ce fait, arrivé le 19 septembre 1906, a été raconté à cette époque par le *Réveil*, journal catholique de la région.

M<sup>me</sup> Concetta Mattioli, religieuse professe dans le monastère de l'Étoile, à Ponziano, âgée de trente ans, parfaitement saine d'esprit et de corps, se trouvait, vers dix heures du soir, priant, bien éveillée, pour sa mère défunte : elle récitait le *De profundis* ; le lendemain revenait l'anniversaire de sa mort.

Tout à coup elle entend frapper sur le prie-Dieu où elle était agenouillée, et, près d'elle, une voix très distincte dit : *Le feu !*

Un second coup est frappé, et la voix plus pressante répète : *Le feu !*

La jeune religieuse effrayée se lève et, méprisant l'avis, se dispose à se mettre au lit. Elle ne veut pas déranger ses compagnes qu'elle croit toutes endormies.

Et voici qu'un nouveau coup, très violent cette fois, est frappé sur le prie-Dieu, et la même voix plus pressante encore : *Vite ! le feu prend.*

La religieuse sort alors de sa chambre, appelle la converse M<sup>me</sup> Marguerite, qui était encore debout, lui raconte brièvement le fait, et toutes deux descendent dans la propriété, pour s'assurer si l'avis est une illusion ou une réalité.

Elles traversent la cour pour aller au bûcher et à la cuisine. Par les fentes de la porte du fournil qui était fermée, elles voient ce bâtiment tout éclairé à l'intérieur. Elles courent, ouvrent et le trouvent rempli de flammes : le feu avait déjà atteint le plafond et menaçait le magasin, le dortoir et la chambre de débarras où était entassée une grande quantité de bois.

Elles poussent un cri d'horreur et d'épouvante : leurs compagnes les entendent, malgré le vent qui faisait rage cette nuit-là. En peu de temps l'incendie fut éteint.

Un court-circuit avait mis le feu à un monceau de fagots et de feuilles sèches destinés à chauffer le four le lendemain.

## II. Demande de prières

En 1887 mourait à Jérusalem un religieux Dominicain fort connu, le P. Mathieu Lecomte, prédicateur renommé dont



la voix apostolique s'était fait entendre dans presque toutes les cathédrales de France et avait opéré d'innombrables conversions. Homme entreprenant et énergique, il avait consacré les dernières années de sa vie à la fondation d'un couvent de son Ordre à Jérusalem, sur l'emplacement même où le premier martyr donna son sang pour Jésus-Christ. C'est le couvent de Saint-Étienne de Jérusalem, maintenant célèbre en tous lieux par ses études bibliques.

Tombé malade, il dut s'aliter à l'hôpital français de cette ville, et ce fut pour ne plus se relever. A son chevet, pour le soigner, veillait une religieuse française, dont nous taisons le nom, parce qu'elle vit encore, et à laquelle il avait rendu, comme un père spirituel — elle-même nous l'a dit, — de très signalés services. Elle l'entoura de toutes ses sollicitudes, mais ne put vaincre le mal qui empirait toujours. A l'approche de la mort, le P. Mathieu Lecomte s'effrayait beaucoup du compte qu'il aurait à rendre à Dieu. En vain lui rappelait-elle, pour l'encourager, ses travaux apostoliques, sa vie religieuse, les conversions qu'il avait faites.

— Ma fille, lui dit-il de sa voix presque éteinte, il ne suffit pas de faire des choses bonnes pour plaire à Dieu, il faut encore les accomplir avec une telle pureté d'intention ! Oh ! quand je ne serai plus, priez beaucoup pour moi !

Elle le lui promit. Et, comme les appréhensions continuaient :

— Oui, ajouta-t-elle, je prierai beaucoup pour vous. D'ailleurs si vous en avez besoin, venez me le dire et je ferai plus encore.

— Mon enfant, reprit le Père en souriant doucement, on ne revient pas ainsi de l'autre monde...

— Demandez-le à Dieu. Quoi qu'il en soit, je vous promets de ne rien omettre de ce que je pourrai pour vous aider à entrer au ciel.

Le P. Lecomte mourut quelques jours après et fut enseveli avec de grands honneurs dans un antique caveau, découvert pendant les fouilles sous le couvent de Saint-Étienne.

La religieuse pria pour le défunt quelques semaines et,

entraînée par ses occupations, comme il arrive d'habitude, elle l'oublia.

Or, un jour, travaillant dans sa chambre, elle entend tout à coup un bruit épouvantable; une odeur étrange et pénible, analogue à celle de soufre et de fumée, se fait sentir, et une voix suppliante, qu'elle reconnaît à l'instant pour celle du religieux mort, lui adresse ces paroles :

— Ma fille, oh! priez pour moi. Je souffre horriblement...

Et tout se dissipa peu à peu.

Quinze jours plus tard, mêmes phénomènes avec moins d'intensité. Le défunt déclara qu'il avait été soulagé par les prières, communions, rosaires, pénitences et autres bonnes œuvres de la religieuse et ajouta :

— Ma fille, merci; votre charité m'a été utile, vos prières étaient une rosée abondante qui tombait sur les flammes et en adoucissait la rigueur... Allez trouver le supérieur du couvent que j'ai fondé, et demandez-lui, de ma part, pour ma délivrance complète une neuvaine de messes.

Sans retard elle transmet le message. Le P. Paul Menier, qui la reçut, écouta sans manifester ses sentiments l'étrange récit, mais, tout en la conduisant poliment vers la porte de sortie pour prendre congé d'elle, il concluait, comme malgré lui, à quelque hallucination. Après son départ cependant, réfléchissant à l'accent convaincu de la Sœur, à son bon sens connu de tous, à sa vertu qui ne permettait pas de supposer un mensonge : « Je célébrerai les neuf messes, se dit-il. Quand bien même l'apparition aurait été dérisoire, le P. Lecomte en aura le bénéfice. » Et dès le lendemain, sans mot dire à personne de ce qui s'était passé, il commença la neuvaine.

A la fin du neuvième jour, les religieux de la communauté rentraient le soir dans leurs cellules pour prendre leur repos. Un excellent Frère convers, nature positive, active et moins rêveuse qu'aucune autre, entend frapper à sa porte.

— Entrez, dit-il.

Et quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant entrer le P. Mathieu Lecomte, radieux et débordant en quelque sorte

de bonheur ! Le défunt s'avance vers lui souriant comme pendant sa vie, et lui demande des nouvelles du couvent :

— Père, nous allons bien, quel vide a fait parmi nous votre départ !

— Courage ! répondit-il. Je monte au ciel. De là-haut, je vous serai plus utile que sur terre...

Ce disant, il serre affectueusement la main du religieux — dont nous taisons le nom parce que lui aussi vit encore — mais avec une telle vigueur que, plus d'un jour après, celui-ci s'en ressentait encore. Puis il retourna vers la porte de la cellule, qu'il ferma derrière lui, après être sorti. Le Frère eut beau la rouvrir aussitôt, il ne vit et n'entendit plus rien : c'était la solitude de la nuit.

Il court immédiatement et tout effaré chez son supérieur et lui raconte, avec l'émotion que l'on conçoit, ce qui vient de se passer. Celui-ci compare les dates si pleinement concordantes des deux témoins qui ne s'étaient pas vus et dont la bonne foi est à l'abri de tout soupçon. Lui-même nous a raconté tous ces détails à Lyon, quelques mois plus tard ; c'est de sa bouche que nous les avons entendus, et ils ont fait beaucoup de bruit à Jérusalem.

Ayant eu la grande consolation de faire en 1900 le voyage de Palestine, nous nous gardâmes de passer dans la Ville Sainte sans interroger la religieuse hospitalière et le Frère Dominicain. Tous les deux réitérèrent le récit qui vient d'être fait, avec simplicité et sans l'ombre d'une hésitation.

A. BODY.

# LE MAGNÉTISME

JUGÉ PAR LA VÉNÉRABLE CATHERINE EMMERICH

---

Nous ne croyons pas pouvoir apporter une meilleure confirmation de la doctrine que nous avons développée sur la malice intrinsèque de l'hypnotisme <sup>1</sup>, qu'en citant ce qui fut révélé à la Vénérable <sup>2</sup> Catherine Emmerich, pendant ses extases, sur le magnétisme <sup>3</sup>.

— Nous empruntons cette citation à la *Vie de Anne-Catherine Emmerich*, par le P. E. Schmœger, t. I, pp. 472 et suiv.

Il y avait, en outre, les dangers provenant du magnétisme, contre lequel Anne-Catherine devait agir au moyen de diverses souffrances expiatoires, et ici aussi le médecin et le confesseur furent les premiers qui essayèrent de la guérir par des moyens magnétiques, de même qu'auparavant ils avaient essayé à l'aide de l'opium et du musc. Wesener <sup>4</sup> dit à ce sujet :

« M. Limberg <sup>5</sup> me raconta qu'Anne-Catherine étant dans un état de catalepsie, il avait fait diverses expériences magnétiques, mais qu'il n'avait eu aucun succès. Je me proposai alors de faire des expériences moi-même à la première occasion.

1. Voir le numéro précédent.

2. En 1892, la cause de béatification de Catherine Emmerich a été introduite, sur les instances de l'évêque de Munster.

3. A part quelques médecins, qui peuvent avoir des raisons spéciales et intéressées pour maintenir une différence essentielle entre le magnétisme et l'hypnotisme, on est généralement d'accord pour reconnaître que l'hypnotisme n'est qu'une appellation nouvelle du magnétisme, et que tout est identique dans les deux cas, sauf quelques détails secondaires et de moindre importance.

4. Wesener était médecin, et donna ses soins à la Vénérable pendant plusieurs années, avec le plus grand dévouement. Il comprenait généralement bien les choses, mais, avant de venir se fixer à Dalmen, étant encore assez éloigné de la pratique de la religion, il s'était occupé de magnétisme.

5. Le P. Limberg était un ancien dominicain, que Catherine Emmerich avait choisi pour confesseur et directeur : il était timide, craintif, peu instruit, surtout en fait de théologie mystique.

« Je commençai peu de jours après, pendant que la malade était en extase. Tout son corps était raide et immobile. Je prononçai quelques paroles sur le creux de l'estomac, sur l'extrémité des orteils; je mis le bout des doigts de ma main droite sur le creux de l'estomac, et je parlai sur le bout des doigts de la main gauche; je lui criai dans l'oreille; mais rien de tout cela ne fit sur elle la moindre impression. Sur mon désir, le confesseur répéta les mêmes tentatives, qui restèrent également sans effet. Mais, lorsqu'il prononça le mot d'*obéissance*, elle tressaillit tout d'un coup, en poussant un profond soupir, reprit l'usage de ses sens, et comme le confesseur lui demandait ce qu'elle avait, elle répondit : « On m'a appelé. »

Le médecin et le confesseur s'abstinrent alors de nouvelles tentatives jusqu'au mois de janvier de l'année suivante; mais, pendant ce mois, Anne-Catherine tomba dans un tel état de souffrance que l'un et l'autre pouvaient à peine en supporter la vue. Durant plusieurs semaines, elle eut, chaque jour, pendant une heure, des douleurs spasmodiques au cœur, avec des accès de suffocation d'une telle violence que la mort semblait inévitable: cependant la communion quotidienne lui donna la force de résister à cette effroyable douleur. Ce ne fut pas la malade, mais le médecin et le confesseur qui furent déconcertés et perdirent enfin patience. Voici ce que rapporte Wesener à la date du 26 janvier :

« J'étais le soir chez elle. Elle était horriblement mal, et le pouls était tombé très bas. Vers cinq heures, survint une sorte de spasme tonique. Les yeux de la malade étaient ouverts, mais insensibles au point que je pouvais toucher la cornée avec le doigt sans que les paupières se fermassent. Le jour précédent, comme elle pouvait un peu parler, elle m'avait révélé que sa vue était si étonnamment perçante que, même à l'état naturel de veille, elle pouvait voir beaucoup d'objets les yeux fermés. Le spasme tonique dura une heure; mais peu de temps après elle tomba en extase, se releva sur les genoux et pria les mains étendues. J'engageai son confesseur à essayer du magnétisme, c'est-à-dire à lui demander quelle était sa maladie, et où en était le siège principal. Il le

tit à plusieurs reprises, et en insistant; mais la malade ne répondit pas. Je le priai alors de lui ordonner de le dire, en vertu de l'obéissance. A peine le mot d'obéissance était-il parti de sa bouche, qu'elle tressaillit et s'éveilla avec un profond soupir. Interrogée sur son mouvement d'effroi, elle répondit : « Quelqu'un m'a appelée. » Elle tomba de nouveau dans une défaillance causée par la faiblesse, et je lui donnai douze gouttes d'essence de musc. Le lendemain matin, elle me dit qu'elle avait passé toute la nuit dans un état de vertige continu, par suite de sa faiblesse », et certainement encore plus à cause du musc, qu'elle ne pouvait supporter.

Il n'y avait pas de guérison possible pour cet état de souffrance, parce qu'il avait sa cause non dans une maladie corporelle, mais dans les péchés d'autrui qu'Anne-Catherine s'était chargée d'expier; c'est pourquoi elle ne put répondre à la demande que lui faisait son confesseur. S'il avait désiré qu'elle rendit compte de ses contemplations intérieures, il aurait sans doute reçu des explications complètes. Quand enfin les convulsions cessèrent, la malade fut prise de vomissements continuels d'un liquide aqueux, quoiqu'elle ne pût pas avaler une goutte d'eau et qu'elle mourût presque de soif. Cependant elle fut chaque jour plusieurs heures dans un état de prière extatique, qui, le 9 février, dura environ neuf heures sans interruption. Elle donna l'explication suivante au confesseur, ainsi qu'au médecin qui voyait son art et ses efforts déconcertés par ces souffrances, et dont la sympathie cordiale la touchait :

« Jeudi (8 février), comme je disais mes heures, ma méditation se porta sur notre indignité et sur la miséricorde et la longanimité infinies de Dieu; je fus toute bouleversée par la pensée qu'en dépit de ces miséricordes, tant d'âmes se perdent pour toujours. Je ne pouvais m'empêcher de supplier le Seigneur de faire grâce à ces malheureux. Je vis alors tout à coup ma croix, qui est là-dessous attachée au montant du bois de lit<sup>1</sup>, entourée d'une lueur brillante. J'étais parfaitement éveillée, avec le plein usage de mes

1. C'était une petite croix d'argent avec deux parcelles de la vraie Croix.

sens ; je me dis : « N'est-ce pas une vaine imagination ? » et je continuai à dire mes heures ; mais l'éclat de la croix m'éblouissait. Alors, je fus forcée de reconnaître que ce n'était pas une illusion ; je me recueillis et priai avec toute la ferveur possible, demandant à Dieu, mon Sauveur, grâce et miséricorde pour tous, et surtout pour les faibles et les égarés. L'éclat de la croix devint plus vif, et je vis alors un corps qui y était attaché. Des plaies de ce corps crucifié, le sang coulait à flots jusqu'au bas de la croix ; mais je ne le vis pas se répandre en dehors de la croix. Je redoublai ma prière et mes actes d'adoration ; alors le corps étendit son bras droit en l'arrondissant, comme s'il voulait nous embrasser tous ensemble. Pendant que tout cela se passait, j'avais tellement ma connaissance que j'observai très bien plusieurs objets autour de moi et qu'entre autres choses, je pus, chaque fois que l'horloge sonna, en compter tous les coups. J'entendis en dernier lieu sonner six coups ; mais je ne sais rien de ce qui se passa ensuite autour de moi. J'entrai alors tout entière dans la contemplation intérieure, et je méditai sans interruption la Passion de Jésus-Christ. J'ai vu toute l'histoire de la Passion de mes propres yeux, exactement comme dans la réalité. J'ai vu le Sauveur sortir, portant sa croix ; j'ai vu Véronique et Simon contraint de porter la croix. J'ai vu le Seigneur étendant ses membres, puis cloué à la croix. Cela me bouleversait jusqu'au fond de l'âme ; j'avais de la tristesse, mais avec un mélange de joie. Je vis la Mère du Seigneur et plusieurs de ceux qui lui appartenaient. Je continuai à adorer mon Seigneur Jésus, et à lui demander merci pour moi et pour tous les hommes. Là-dessus, il me dit : « Vois mon amour ; il est sans bornes ! Venez, venez « tous dans mes bras ; je veux vous rendre heureux ! » Mais alors je vis que la plupart se détournaient de lui et s'arrachaient violemment à ses embrassements. Dès le commencement de cette apparition, je priai le Seigneur, en vue de la guerre présente, de nous donner enfin la paix et de mettre fin aux horreurs des combats ; je lui ai demandé de nouveau grâce et merci. Alors une voix me dit : « Ce n'est pas encore « la fin de la guerre ; plus d'un pays s'en ressentira encore

« cruellement ; toutefois, prie et aie confiance. » Maintenant, j'espère très fermement que les pays de Munster et Dulmen ne seront pas trop maltraités. »

M. Lambert et la sœur de la malade ont encore rapporté que, pendant tout le temps de cette apparition, c'est-à-dire depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir environ, elle était restée très calme ; notamment, qu'elle eut, de dix heures à midi, les yeux ouverts et le visage coloré, mais depuis midi jusque vers cinq heures, les yeux fermés et tout à fait immobiles. Ils n'avaient rien remarqué de plus chez elle, si ce n'est que des larmes à peu près continuelles coulaient sur ses joues.

Le 8 février était le jeudi d'avant la Septuagésime. Anne-Catherine avait reçu ce jour-là la tâche qu'elle avait à remplir pendant le saint temps de Carême, et elle l'avait acceptée avec un ardent désir du salut des âmes. Son humilité l'empêchait de communiquer au médecin, sans l'ordre exprès du confesseur, des détails plus précis tirés de sa contemplation, qui embrassait beaucoup de choses ; mais le peu qu'elle dit suffit pour que Wesener ne pensât plus de quelque temps à une application ultérieure des moyens magnétiques. Ni lui, ni le confesseur n'osèrent faire mention devant Anne-Catherine de leurs tentatives avortées, car il leur fallait bien reconnaître qu'elles avaient trop peu agi sur elle, pour qu'elle en eût le moindre sentiment ou le plus faible souvenir. Ils laissèrent donc la chose tomber dans l'oubli.

Mais un an plus tard, un ami de Neeff et de Passavant vint à Dulmen, pour faire des observations sur Anne-Catherine, qu'il croyait un sujet magnétique. Ce médecin était plein d'un enthousiasme touchant au fanatisme pour la somnambule de Neeff, et en général pour le magnétisme, où il prétendait avoir trouvé une telle confirmation de la foi chrétienne, qu'il déclarait hautement avoir été guéri par là d'une incrédulité absolue. Comme il avait à un rare degré le don de la persuasion, il ne lui fut pas difficile de faire avouer à Wesener et à Limberg que des vues aussi élevées sur le magnétisme ne leur avaient jamais été présentées ; et tous deux, malgré les expériences antérieures faites sur Anne-Catherine,



étaient sur le point de se déclarer partisans et défenseurs de la médecine magnétique, lorsque intervint une sagesse plus haute qui fit connaître la vérité avec une clarté irrésistible. C'est par le journal de Wesener que nous savons comment les choses se passèrent.

Le Samedi-Saint, 5 avril 1817, le doyen Rensing fit annoncer à la malade la visite d'un médecin étranger arrivé de Francfort, lequel avait apporté un ordre écrit de le recevoir, adressé à Anne-Catherine par le vicaire général de Droste. Elle en fut si affligée qu'elle pria Wesener de représenter au doyen combien lui étaient pénibles les visites en général, et spécialement celles d'un homme qui était venu de si loin à cause d'elle. Le doyen n'accueillit point cette prière, mais il réitéra l'ordre, qui fut communiqué à Anne-Catherine par Wesener. Voici ce que celui-ci rapporte à ce sujet :

« Lorsque je lui annonçai cela, elle en fut d'abord attristée, mais reprit bientôt contenance et dit : « Puisqu'il en est ainsi, « je me sou mets par obéissance. » Elle me pria alors de venir avec l'étranger, à cause de la difficulté qu'elle avait à parler. Quelques heures après, je l'amenai. Elle le reçut poliment : mais il fut tellement frappé à son aspect, qu'il se jeta à genoux et demanda à lui baiser la main. Elle retira sa main avec une sorte d'effroi, et reprocha à cet homme son exagération, Elle ne comprenait pas, disait-elle, comment un homme raisonnable pouvait se laisser à donner de telles marques de respect à une misérable créature comme elle. Dans la soirée du même jour, elle m'exprima encore la douleur la plus vive de cet incident si affligeant pour elle, s'humilia et dit : « Que de tentations j'ai à combattre ! que d'épreuves « pour la patience et l'humilité ! Voici maintenant qu'arrivent « des tentations d'une espèce qui m'était inconnue jusqu'à pré-  
« sent ! »

Peu de jours après, Wesener rapporte ce qui suit :

« Grâce aux entretiens instructifs de M. le docteur N... avec M. Limberg et avec moi, nous nous sommes familiarisés davantage avec le magnétisme et nous avons reconnu qu'il n'est autre chose que « l'écoulement d'un esprit vital déter-  
« minant sur le malade ». Cet esprit, qui est répandu dans toute

la nature, est reçu par le malade au moyen d'une communication spirituelle ou même corporelle; il agit alors dans celui qui le reçoit, d'après la nature de son principe, y allumant une flamme qui appartient soit à la terre, soit aux régions supérieures, soit aux régions inférieures, et opérant, suivant son origine, des effets salutaires ou pernicioeux. Cet esprit vital, le chrétien peut et doit l'enflammer par la religion et par l'amour de Dieu et du prochain, de manière à le rendre salulaire pour le corps et pour l'âme. »

Wesener savait pourtant par de fréquentes expériences ce qui avait le pouvoir d'enflammer Anne-Catherine et, peu de temps avant, il avait écrit sur son journal : « Je l'ai trouvée aujourd'hui toute vermeille et comme enflammée; je lui en demandai la cause, et elle me répondit : « M. Overberg est venu ici, et je n'ai parlé que de Dieu avec lui: cela m'a fort animée; mais, en outre, je ne me sens pas mal ». Or, ce même Wesener, soutenu par le confesseur, vint la trouver, tout plein de sa découverte de l'esprit vital magnétique, et il lui exposa avec tant de chaleur cette science, nouvelle pour lui, qu'elle put facilement reconnaître sur quelles dangereuses voies le Père Limberg et lui étaient au moment de s'égarer. Elle se contint pourtant avec sa prudence ordinaire, écouta patiemment les zélés adeptes, sans les contredire, et ne prit la parole que quand son ange lui en eût donné l'ordre. Voici ce que dit Wesener à ce sujet :

« Dans une visite postérieure, la malade me pria de rester un peu, parce qu'elle désirait me faire une ouverture, « Vous « avez remarqué, dit-elle, comment j'ai accueilli ce que le « P. Limberg, le docteur étranger et vous m'avez dit sur le « magnétisme. Je me suis montrée à peu près indifférente: « cependant j'étais bien aise de ce qu'au moins vous vous « efforciez de présenter la chose par un côté moral. *Mais voilà* « *que j'ai été avertie en vision pour la troisième fois. La pre-* « *mière vision n'était pas favorable au magnétisme; la seconde* « *me le présenta sous un jour qui me remplit d'effroi; mais,* « *la nuit dernière, mon conducteur m'a montré que, dans ce* « *qui s'y passe, presque tout est un prestige du démon.* « J'espère que je trouverai la force nécessaire pour vous

« raconter cela en détail. Quant à présent, je ne puis vous  
« dire qu'une chose : si nous voulons faire ce qu'ont fait les  
« prophètes et les apôtres, nous devons aussi être ce que  
« ces hommes étaient ; mais alors nous n'avons aucun besoin  
« de ces manipulations dont un magnétiseur fait usage, car,  
« dans ce cas, le saint nom de Jésus suffit pour opérer ce qui  
« est bon et salubre. Qu'on s'efforce d'opérer une guéri-  
« son au moyen de quelque chose qui se transmet d'une  
« personne bien portante à un malade, ce n'est pas mauvais  
« en soi ; *mais les tours de passe-passe qu'on y ajoute sont*  
« *quelque chose de sot et d'illicite.* LE SOMMEIL MAGNÉTIQUE *et*  
« *l'intuition de choses éloignées et futures pendant ce*  
« *sommeil, voilà où est le prestige du démon.* Il se donne dans  
« tout cela une apparence de piété pour gagner par là des  
« adhérents, et surtout pour attirer les gens de bien dans ses  
« filets. »

« Elle dit cela d'un ton si grave que je lui répondis qu'en présence d'un semblable jugement, je ne me croyais pas autorisé à continuer une cure magnétique commencée sur une fille de la campagne, qui avait un bras paralysé. Elle me demanda comment je m'y prenais, et, quand je lui dis que je faisais des passes avec les mains, que je traçais des cercles et que je soufflais sur la partie malade, que la malade buvait de l'eau magnétisée et portait autour du membre perclus une bande de flanelle également magnétisée, elle me dit : « Je  
« puis, à la rigueur, considérer l'insufflation et le réchauffe-  
« ment du membre malade par l'imposition des mains, comme  
« des moyens naturels ; mais je repousse les passes et les  
« cercles tracés comme des choses déraisonnables et con-  
« duisant à une superstition dangereuse. »

« Je lui demandai alors ce qu'elle pensait des vues du docteur étranger, et elle me dit : « Il faut bien se tenir sur ses  
« gardes pour ne pas tomber dans la maison avec la porte. Cet  
« homme reviendra sur le bon chemin, et j'ai la confiance que  
« je pourrai lui être utile. »

Cet entretien fit une profonde impression sur Wesener, déjà convaincu par tant d'expériences de tout ce qu'il y avait de clairvoyance et de perspicacité chez Anne-Catherine :

mais; dans son zèle, il oublia l'avis qu'elle lui avait donné de ne pas blesser l'étranger, en lui faisant connaître trop brusquement cette sévère appréciation. Il lui communiqua, sans l'y avoir préparé, tout ce qu'avait dit Anne-Marie, et cela causa à celui-ci une surprise d'autant plus pénible qu'il avait une très haute opinion des lumières et de la piété de la somnambule de Francfort et de ses admirateurs. C'est pourquoi, loin d'être ébranlé par le jugement d'Anne-Marie, il répondit avec beaucoup de vivacité qu'on ne pouvait pas admettre que des hommes aussi graves et animés de sentiments aussi pieux pussent avoir quelque chose de commun avec le mauvais esprit; enfin, pour se rassurer, il prétendit qu'Anne-Catherine n'avait vu le magnétisme que par son côté ténébreux, mais non par son côté lumineux. Or, selon lui, ce côté lumineux pouvait encore arriver à se faire connaître avec l'aide du confesseur.

Il pria donc celui-ci de guérir le violent mal de dents dont Anne-Catherine souffrait alors, par l'imposition des mains et la bénédiction sacerdotale; il appelait cela le « procédé curatif magnétique ». Le confesseur, qui, pourtant depuis des années, avait mille fois expérimenté la merveilleuse sensibilité d'Anne-Catherine à l'égard de la bénédiction du prêtre et de l'efficacité curative des moyens employés par l'Eglise, voyant cette fois le prompt soulagement qu'avait apporté l'imposition de ses mains, se sentit porté à en chercher la cause, non dans la vertu du caractère sacerdotal, mais dans l'esprit vital magnétique. Ce même homme qui, d'ordinaire, ne faisait aucun usage pour Anne-Catherine du pouvoir de bénir, conféré à sa main par le sacrement de l'Ordre, que quand il la croyait à toute extrémité, se laissait maintenant entraîner par l'attrait de la nouveauté à soumettre « au procédé magnétique curatif » toute manifestation d'une souffrance physique chez sa fille spirituelle.

Anne-Catherine ne fut pas peu contristée de ce travers d'esprit, jusqu'à ce que son conducteur invisible lui eût donné l'avis formel d'engager le confesseur à s'abstenir de cette façon d'agir. « C'est la volonté de Dieu, lui avait-il été dit, que tu portes les douleurs avec patience; ton confesseur

ne doit rien te faire de plus que ce qu'il faisait auparavant. » Elle eut, en outre, pour l'instruction des autres, la vision suivante :

« Je me trouvais dans une grande salle; c'était comme une église qui était pleine de monde. Des hommes à l'air grave, imposant, allaient à travers la foule et faisaient sortir de l'église un grand nombre des assistants. Je m'en étonnai beaucoup, et je demandai à ces personnages pourquoi l'on renvoyait des gens qui paraissaient avoir de si bons sentiments, et qui savaient parler à merveille. Là-dessus, un de ces hommes à l'air sévère me répondit : « *Ils n'appartiennent pas à ce lieu; ils sont dans de fausses voies. Et, bien qu'ils parlent avec des voix d'anges, leurs opinions et leurs doctrines sont fausses.* » Je vis alors que le docteur étranger était du nombre de ceux qui devaient être mis en dehors. Cela me fit beaucoup de peine pour lui, et je voulais courir à lui pour le retenir; mais autour de moi se trouvaient d'autres personnages qui essayèrent de m'en empêcher, en disant que cela ne convenait pas. Je ne me laissai pourtant pas arrêter, et je répondis : « Il s'agit du salut de son âme ! » J'eus le bonheur de le retenir, en sorte qu'il ne fut pas mis dehors. »

Cette simple vision trouva un accomplissement bien remarquable, car, malgré leurs penchants apparents pour le catholicisme et en dépit de tous leurs beaux discours, la plupart des membres de ce cercle ensorcelé par la somnambule sont morts hors de l'Église. Seul, « le docteur étranger », secouru par les prières d'Anne-Catherine, arriva plus tard à trouver pour sa foi un autre et plus solide fondement que celui qu'il prétendait avoir rencontré dans la ressemblance des phénomènes du magnétisme avec les merveilles opérées par Dieu dans la personne de ses saints et de ses élus.

Le P. Limberg accepta les avertissements qui lui avaient été donnés, et ne se hasarda plus à tenter la moindre expérience de « cure magnétique » sur sa fille spirituelle, en dehors de la bénédiction sacerdotale selon l'Église. Wesener aussi semble avoir été bientôt guéri de son enthousiasme pour le magnétisme, car son journal se borne à mentionner ce qui suit :

« Je lui demandai ce qu'elle me conseillait de faire pour mon compte, quant à l'application du magnétisme près des malades ; à quoi elle répondit : « Vous pouvez faire usage de  
« l'imposition des mains et de l'insufflation, quand vous avez la  
« parfaite assurance que vous n'induisez en tentation et en  
« danger ni vous-même, ni l'autre personnage. »

Quant à ces visions, où Anne-Catherine avait appris à connaître l'essence du magnétisme, la dégradation où il peut entraîner une âme et les dangers qu'il lui fait courir, elle en communiqua quelque chose peu de temps après.

« Lorsque j'entendis pour la première fois parler du magnétisme par le docteur étranger, dit-elle, mon attention n'avait jamais été appelée sur ce sujet. Mais chaque fois qu'il parlait de la personne clairvoyante, et des amis qui étaient en rapport avec elle, cela excitait en moi, sans que je susse pourquoi, un sentiment de vive répulsion. Cette personne me fut ensuite montrée, et je fus instruite sur son état dans des visions qui me prouvèrent que cet état n'était rien moins que pur et venant de Dieu. Je vis que l'attrait sensible et le désir de plaire y avait part, quoiqu'elle ne voulût pas se l'avouer, et que, sans s'en rendre compte, elle avait trop d'attachement pour son magnétiseur. Je vis encore çà et là, dans l'éloignement, quelques autres personnes de cette espèce ; on voit cela comme à travers un verre grossissant. Je les vis assises ou même couchées ; j'en vis quelques-unes ayant devant elles un verre d'où partait un tube qu'elles tenaient à la main. L'impression que je ressentais était toujours une impression d'horreur, ce qui venait moins de la nature même de la chose que de l'immense danger auquel je les voyais presque toujours succomber.

« Les gestes des magnétiseurs devant les yeux, leurs passes et leur manière de prendre la main avaient pour moi quelque chose de si repoussant que je ne puis l'exprimer, parce que je voyais à la fois l'intérieur du magnétiseur et celui de la somnambule, l'influence de l'un sur l'autre, la communication de la nature et des mauvais penchants du premier à la seconde. *Je voyais toujours là Satan en personne dirigeant tous les mouvements du magnétiseur et les faisant avec lui.*

« Ces personnes sont dans leurs visions tout autrement que moi dans les miennes ; quand, avant d'entrer dans l'état d'intuition, elles ont en elles si peu que ce soit d'impur, elles ne voient que fausseté et mensonge, car le démon leur présente des tableaux et donne à tout une belle apparence. Quand une telle personne se dit seulement à l'avance qu'elle désirerait ce jour-là dire quelque chose d'intéressant, ou quand elle a en elle la moindre convoitise sensuelle, elle se trouve aussitôt exposée au plus grand danger de pécher. Plusieurs, à la vérité, reçoivent un soulagement corporel ; mais la plupart en ressentent des effets pernicioeux pour l'âme, sans le savoir et sans reconnaître d'où cela leur est venu. Je ne puis comparer l'horreur que ces choses me font éprouver qu'à celle que m'inspire une certaine association secrète<sup>1</sup> et ses pratiques. Il y a aussi là une corruption que je vois sans pouvoir bien la décrire.

« *La pratique du magnétisme confine à la magie ; seulement on n'y invoque pas le diable, mais il vient de lui-même.* Quiconque s'y livre prend à la nature quelque chose qui ne peut être conquis légitimement que dans l'Eglise de Jésus-Christ, et qui ne peut se conserver avec le pouvoir de guérir et de sanctifier que dans son sein : or la nature, pour tous ceux qui ne sont pas en union vivante avec Jésus-Christ par la vraie foi et la grâce sanctifiante, est pleine des influences de Satan. Les personnes magnétiques ne voient aucune chose dans son essence et dans sa dépendance de Dieu ; elles voient tout isolé et séparé, comme à travers un trou ou une fente. Elles perçoivent un rayon des choses par le magnétisme, et Dieu veuille que cette prière soit pure, c'est-à-dire sainte ! C'est un bienfait de Dieu de nous avoir séparés et voilés les uns devant les autres, et d'avoir élevé des murs entre nous, depuis que nous sommes remplis de péchés et dépendants les uns des autres ; il est bon que nous soyons forcés d'agir préalablement, avant de nous séduire réciproquement et de nous communiquer l'influence contagieuse du mauvais esprit. Mais en Jésus-Christ, Dieu lui même fait homme nous est donné

1. La franc-maçonnerie.

comme notre chef, dans lequel, purifiés et sanctifiés, nous pouvons devenir une seule chose, un seul corps, sans apporter dans cette union nos péchés et nos mauvais penchants. Quiconque veut faire cesser d'une autre manière cette séparation établie par Dieu s'unit d'une façon très dangereuse à la nature déchue, dans laquelle règne avec ses séductions celui qui l'a entraînée à sa chute.

« Je vois l'essence propre du magnétisme comme vraie : mais il y a un larron qui est déchainé dans cette lumière voilée. Toute union entre des pécheurs est dangereuse ; la pénétration mutuelle l'est encore davantage. Mais quand cela arrive pour une âme tout à fait ouverte ; quand un état, qui ne devient clairvoyant que parce qu'il implique la simplicité et l'absence de calcul, devient la proie de l'artifice et de l'intrigue, alors une des facultés de l'homme avant la chute, faculté qui n'est pas entièrement morte, est ressuscitée d'une certaine manière, pour le laisser plus désarmé et dans un état plus mystérieux, exposé intérieurement aux attaques du démon. Cet état est réel, il existe ; mais il est couvert d'un voile, parce que c'est une source empoisonnée pour tous, excepté pour les saints.

« Je sens que l'état de ces personnes suit, à certains égards, une marche parallèle au mien, mais allant d'un autre côté, venant d'ailleurs et ayant d'autres conséquences. Le péché de l'homme doué de la faculté commune de voir est un acte accompli avec ses sens, devant ses sens ; la lumière du dedans n'est pas obscurcie pour cela, mais elle exhorte dans la conscience, elle pousse comme un juge intérieur à d'autres actes sensibles de repentir et de pénitence ; elle conduit aux remèdes surnaturels que l'Église administre sous une forme sensible, aux sacrements. C'est alors le sens qui est pécheur et la lumière intérieure qui est l'accusatrice.

« Mais dans l'état magnétique, quand les sens sont morts, quand la lumière intérieure reçoit et rend des impressions, alors ce qu'il y a de plus saint dans l'homme, le surveillant intime, est exposé à des influences pernicieuses, à des infections contagieuses de l'esprit mauvais, dont l'âme, à l'état de veille ordinaire, ne peut avoir la conscience au moyen des



sens, assujettis comme ils le sont aux lois du temps et de l'espace : de même aussi elle ne peut pas se défaire de ces péchés à l'aide des remèdes purificateurs de l'Église. Je vois à la vérité qu'une âme tout à fait pure et réconciliée avec Dieu, même dans cet état où la vie intérieure est ouverte, peut n'être pas blessée par le diable. Mais je vois aussi que si, auparavant, ce qui arrive bien facilement, surtout pour le sexe féminin, elle a consenti à la moindre tentation, Satan joue librement son jeu dans l'intérieur de cette âme, ce qu'il fait toujours de manière à éblouir et avec les apparences de la sainteté. Les visions deviennent des mensonges, et, si elle y voit par hasard quelque moyen de guérir le corps mortel, elle l'achète bien cher au prix d'une infection secrète de l'âme immortelle. Elle est fréquemment souillée par un rapport magique avec les penchants mauvais du magnétiseur. »

Il arrivait souvent aussi que des femmes magnétisées étaient montrées en visions à Anne-Catherine, afin qu'elle priât pour leur salut ou qu'elle travaillât à prévenir les conséquences ultérieures de ces pratiques par des souffrances expiatoires. Elle disait ordinairement en pareil cas qu'elle était prête à porter secours à ces infortunées; toutefois, elle priait ardemment pour être dispensée de se trouver en contact avec elles, même dans l'état naturel de veille. Une fois seulement, comme le docteur de Francfort vantait beaucoup les visions soi-disant pures et la piété de sa somnambule clairvoyante, elle lui dit très nettement :

« Je voudrais qu'elle fût ici en face de moi, car ses belles et agréables visions cesseraient bientôt, et elle-même en viendrait à voir par qui elle est trompée. Elle m'a été souvent montrée en vision, et j'ai toujours vu que, pendant qu'elle était sous l'influence magnétique, le démon aussi usait de tous ses prestiges avec elle, et qu'elle le prenait pour un ange de lumière. »

Wesener, pendant un voyage, s'étant trouvé par hasard en rapport avec le docteur Neeff qui magnétisait cette personne, lui signala le danger. Celui-ci en prit occasion de venir lui-même à Dulmen, afin d'étudier la prétendue ressemblance avec Anne-Catherine. Il raconta alors que cette femme

avait le don de voir des remèdes pour tous les maux et toutes les maladies possibles, qu'elle frayait avec des esprits bienheureux, qu'elle était conduite par son ange et par celui du magnétiseur à travers des mondes de lumière et recevait une espèce de sacrement provenant du « saint Graal ». Tout cela fit frissonner Anne-Catherine; cependant elle s'efforça, avec toute la douceur que sa charité pouvait lui inspirer, d'appeler l'attention de cet homme infatué sur les grands dangers qu'il courait, et sur les illusions dans lesquels ils vivaient, lui et sa somnambule (tous deux étaient protestants); mais cela ne lui réussit pas. L'homme était comme ensorcelé : il invoquait la pureté d'intention avec laquelle la somnambule et lui, avant de commencer leur opération, priaient Dieu de les préserver de toutes les embûches et de tous les prestiges du diable. Il assurait que sa somnambule suivait une voie qui devenait chaque jour plus lumineuse et plus sublime, et, avec toutes ces protestations, il éluda tout examen plus approfondi de la nature intime de ses pratiques. Ce fut en vain qu'Anne-Catherine déclara que la nourriture céleste et les mondes de lumière de la somnambule étaient des tromperies et des prestiges, au moyen desquels l'esprit malin la tenait enchaînée dans ses filets; le docteur n'en crut rien et ne voulut pas prendre la main qui lui était tendue pour le sauver.

« Lorsque ces deux personnes me sont montrées, dit un jour Anne-Catherine, je le vois tirer de sa somnambule un fil qu'il dévide et où il fait comme un nœud qu'il avale, en sorte qu'elle le tire partout et le tient lié par là. Je vois ce peloton de fil dans son intérieur comme un nuage ténébreux qui pèse sur tout et étouffe tout. Bien des fois il lui vient à l'esprit qu'il devrait rejeter quelque chose hors de lui, mais il n'y parvient jamais. »

Il arriva plusieurs fois que des gens poussés par la curiosité et par une intention malveillante eurent recours à une somnambule, pour obtenir des révélations sur Anne-Catherine. Ainsi, pendant l'enquête dont il sera parlé plus au long dans le second volume, on lui enleva sa coiffe pour la faire servir à mettre en rapport avec elle une somnambule de M..., à qui

l'on voulait faire dire toutes sortes de choses touchant Anne-Catherine.

« Cette personne, raconta-t-elle plus tard, me fut montrée par mon conducteur céleste, et je vis qu'elle se tourmentait beaucoup sans pouvoir arriver à rien savoir de moi. *Je vis toujours le diable là-dedans*. Quand je fus délivrée de mon emprisonnement, il me fut montré en vision que mon confesseur se trouvait auprès de cette personne. A l'un de ses côtés se tenait le diable; un autre esprit était d'un autre côté. L'intention de l'ennemi était qu'elle dit de moi des choses infâmes en présence de tout le monde et devant mon confesseur; mais, malgré toutes les peines qu'elle se donna pour cela, elle ne put rien voir. Enfin, quand elle prit la main du P. Limberg, elle dit : « La Sœur Emmerich est en prière. Elle est très malade. Ce n'est pas une trompeuse, si personne ne l'est dans son entourage. » Lorsque mon confesseur revint de M... et me raconta la chose, j'eus encore une vision à ce sujet, et je fus saisie de crainte à la pensée de recevoir de lui la sainte communion le lendemain, parce que je croyais qu'il avait participé par curiosité à une chose *dans laquelle il devait savoir que le diable avait la main*. Mais je fus consolée en apprenant que c'était sans l'avoir voulu qu'il s'était trouvé auprès de cette femme. Je la vis dire des mensonges à propos d'autres personnes, et je vis comment le diable lui suscitait des visions. »

Dans l'enquête dont il vient d'être parlé, on fit, en outre, une tentative en sens inverse, en voulant forcer Anne-Catherine à porter sur elle un conducteur magnétique qui devait la mettre en rapport avec un magnétiseur. On lui pendit au cou un petit flacon enveloppé dans de la soie, qui excita aussitôt en elle un tel dégoût et de si violentes palpitations de cœur, qu'elle le lança loin d'elle et rejeta avec énergie comme un impudent mensonge l'allégation que cette affreuse chose lui était envoyée par Overberg, le directeur de sa conscience<sup>1</sup>.

Une femme de Dulmen se laissa un jour persuader d'aller

1. Overberg, prêtre éminent du diocèse de Munster, était directeur extraordinaire de la vénérable malade.

chez une tireuse de cartes à Warendorf. Elle savait que cette personne avait coutume de prédire, d'après ses cartes, des mariages et des choses de ce genre, et elle se proposa de la mettre à l'épreuve par des questions touchant la Sœur Emmerich. — « Que se passe-t-il chez la Emmerich ? » lui demanda-t-elle. La femme étala ses cartes en trahissant une irritation intérieure, et dit : « Chose curieuse, tout est là confit dans la dévotion ! Voilà un homme âgé, qui est assez gros, en voilà un plus jeune ! Voilà une vieille femme qui se meurt ! (c'était la vieille mère d'Anne-Catherine qui mourait alors auprès d'elle). La personne elle-même est malade ! Étrange maladie ! » La questionneuse en eut assez et s'en alla tout effrayée. Quand Anne-Catherine entendit parler de cette affaire, elle fit à ce sujet des observations dignes de remarque :

« Ce ne sont pas les cartes, dit-elle, qui montrent ou font voir quelque chose à ces sortes de personnes, mais c'est leur foi aux cartes qui les rend voyantes. Elles disent ce qu'elles voient, et non ce que montre la carte. La carte est le simulacre du faux dieu, *mais c'est le diable qui est ce faux dieu*. Souvent il est *forcé* de dire la vérité, et alors la voyante l'annonce avec colère. »

En janvier 1821, lorsque Anne-Catherine, dans ses visions quotidiennes sur la prédication de Jésus, contempla la guérison d'un possédé, elle eut de nouveau une vision d'ensemble sur le caractère et les effets moraux du magnétisme, où les relations générales et les liaisons diverses du royaume des ténèbres avec les hommes lui furent représentées dans trois sphères ou trois mondes. La sphère inférieure, qui était la plus ténébreuse, renfermait tout ce qui tient à la magie et au culte formel du diable ; la seconde, ce qui se rapporte à la superstition et aux convoitises sensuelles ; la troisième était celle de la libre-pensée, de la franc-maçonnerie, du libéralisme. Elle vit toutes ces sphères reliées entre elle par des fils innombrables entrelacés les uns avec les autres, qui, comme des degrés, conduisaient des plus élevées aux plus basses. Dans l'enceinte de la sphère inférieure et dans celle du milieu, elle vit les remèdes et les états magnétiques au

nombre des moyens les plus puissants par lesquels le royaume des ténèbres attire les hommes à lui.

« Je vis, raconte-t-elle, dans la sphère la plus ténébreuse, certains états et certaines relations qui, dans la vie ordinaire, ne sont pas considérés comme absolument illicites ; il y avait spécialement beaucoup de personnes magnétisées. Je vis quelque chose d'abominable entre elles et le magnétiseur ; c'étaient comme des nuages noirs de toutes les formes qui allaient des uns aux autres. Je n'ai presque jamais vu personne sous l'influence du magnétisme, sans qu'il s'y mêlât au moins une impureté charnelle très subtile. *Toujours aussi je vois leur clairvoyance ayant pour agents des mauvais esprits.*

« *Je vis des gens tomber de la région lumineuse, située plus haut, dans la région ténébreuse, par suite de leur participation à ces procédés magiques qu'ils appliquaient au traitement des malades, prenant pour prétexte l'intérêt de la science. Je les vis d'abord magnétiser et, égarés par des succès trompeurs, attirer beaucoup de personnes hors de la région lumineuse. Je vis qu'ils voulaient confondre ces guérisons d'origine infernale et ces reflets du miroir des ténèbres avec les guérisons opérées par la lumière et avec la clairvoyance des personnes favorisées du ciel. Je vis, à cet étage inférieur, des hommes très distingués travailler, à leur insu, dans la sphère de l'Église infernale.* »

S. MICHEL.



# Lourdes et Baraduc

---

Au risque de paraître dénué de tout esprit libéral — ce dont je n'ai cure — je n'hésite pas à faire les vœux les plus ardents pour le complet avortement de certain projet scientifique, à la réalisation duquel M. le Dr Baraduc emploie toute son énergie et son talent.

Je ne voudrais pas avoir l'air de sauver le Capitole. Mais se doute-t-on assez, en ce moment, que les occultistes veulent mettre la main sur Lourdes, et en *naturaliser*, à leur manière, toutes les guérisons miraculeuses? Lourdes a connu bien des dangers. — Il y eut d'abord la malveillance des pouvoirs publics. Il y eut les tentatives de la fausse science, parlant au nom de l'hygiène. Avant cela, la franc-maçonnerie y avait installé audacieusement une loge, mais le sol rejeta la mauvaise plante.

D'une tactique plus subtile et plus dangereuse est l'entreprise que va tenter la Kabbale, par les soins de catholiques adonnés aux sciences occultes, et dont les intentions ne semblent exciter ni étonnement, ni répulsion.

Dans un article sans signature, voici ce qu'un journal très catholique, et d'ailleurs excellent, nous dit de ce futur projet :

« Le Dr Baraduc a tenté, au point de vue médical, l'*expérimentation des forces préternaturelles*, qui, *du commun avis des théologiens*, des philosophes et des savants, entrent nécessairement en jeu pour produire le phénomène miraculeux, *forces intermédiaires entre le plan surnaturel* inexpérimentable et le résultat physique visible. »

Nous dirons plus loin ce qu'on entend, ici, par *préternaturel* et *forces intermédiaires*; car tout est là.

Grâce aux plaques photographiques habilement présentées au bon endroit, le Dr Baraduc aurait photographié la *vertu*

*curatrice*, à Lourdes, — excusez du peu ! — et il en vient, d'après l'article cité, à formuler publiquement ce vœu, qu'il compte bien voir prendre en considération par les autorités scientifiques et religieuses compétentes :

« Le Dr Baraduc demande à Lourdes un laboratoire qui, en même temps qu'il livrerait à la science des moyens de guérison jusqu'ici insoupçonnés, lui offrirait un champ d'expériences unique, lui permettant d'*observer les forces qui s'échangent* entre le ciel qui donne et la terre qui implore.

« La proposition est curieuse et nous sommes là sur un terrain nettement scientifique. »

Puisque le Dr Baraduc a livré le fond de son âme dans sa brochure : *La Force curatrice à Lourdes, et la Psychologie du miracle*, il faut pénétrer dans l'idée scientifique qu'il se fait de cette *force curatrice*.

\*  
\* \*

Disons, tout d'abord, que ce qui fait l'originalité de la philosophie occulte de M. Baraduc c'est le mélange constant de la doctrine catholique, et des données occultes de la Kabbale la plus échevelée. Baraduc professe la doctrine de l'*Emanation*. Il se réclame de Zoroastre, d'Hermès, de saint Paul et d'Eliphas-Lévi. Il cite les Pères et Isaïe, il parle du Père, du Verbe, de la Trinité, et vous constatez, à la fin de la phrase, que vous êtes en communion avec... les Brahmanes.

Venons-en aux citations, et goûtez la saveur panthéistique qui s'exprime de tous ces textes; nous respectons les mots en italique.

Écoutez saint Paul : « *In Deo vivimus et movemur et sumus.* »

En dehors de Dieu, il n'y a rien. *Il est l'être non manifesté et manifesté.*

Le nom de Jévé doit se lire surtout dans le sens involutif de la manifestation divine.

IOD. — Être Un absolu, tout non manifesté. Père-Pensée universelle en potentialité.

IIÉ. — Dieu manifesté, verbe d'amour; vie et lumière des hommes, fils Incarné-Christ.

VAU. — Esprit de lumière et d'intelligence, Saint-Esprit, Mère-Providence.

HÉ. — Univers matériel naturel. Dieu dans la nature.

La Kabbale écrit ainsi, et tout est compris dans le nom de Dieu dont le nombre est dix; c'est-à-dire 1 avec tous les sous-multiples possibles représentés par des zéros, ajoutés à l'unité, dont l'essence reste identique, comme *un* est toujours *un*, qu'il soit multiplié ou divisé par des millions de zéros.

Dieu est l'un unique, existe par essence, le seul qui vive *en substance* (je signale ces derniers mots).

... Il crée ses propres membres qui sont des dieux.

Chacun de ces dieux, considérés comme identiques au Dieu, peut former un type nouveau, d'où naissent à leur tour, et par le même procédé, *d'autres types inférieurs* (je souligne le texte).

Celui qui crée sans cesse les mondes est triple, il est Brahma, le père; il est Maya, la mère; il est *Vichnou*, le fils : Essence, substance, vie.

Chacun renferme les deux autres et tous trois sont un dans l'Ineffable<sup>1</sup>.

Nous avons encore une idée de ce mélange panthéistico-chrétien dans ces lignes :

« Avec saint Paul et Leibniz, ayons donc l'absolue conviction que vivants ou morts, dans le temps ou l'espace, *sous-multiples divins, nous sommes toujours en Dieu l'Être Absolu*, à travers ses différentes manifestations, et en constante évolution vers *Lui les Dieux*, l'Unité, l'Un et Tout... »

M. Baraduc comprend si bien la gravité de ces textes à forme panthéistique, qu'il tente de les excuser par cette note qui les commente :

« La notion de l'Unité représentée dans le tout, et du tout évoluant dans l'Un, est bien différente de la notion du panthéisme voyant en toute création une division *au lieu d'une émanation de Dieu* <sup>2</sup>. »

On pourrait citer de nombreux textes dans ce style.

Disons seulement « qu'à la fin des temps, d'après saint Jean — c'est M. Baraduc qui parle — l'abîme sera fermé sur la création volatisée et la *créature subtilisée en Dieu* ». — Seulement, l'âme, qui n'avait pas conscience d'elle au moment de

1. *L'Âme humaine*, p. 279.

2. *L'Âme humaine ses mouvements*, etc., p. 293.



son *émanation*, et qui a pris *conscience en Jésus*, aura conscience, avant de se subtiliser en Dieu, qu'elle fait un retour *personnel et soi-conscient* par la connaissance de son *essence divine* : c'est donc sciemment et avec consentement qu'elle *permane* fusionnée en Dieu : « Fusion volonté de l'individualité consciente d'elle-même et de son *essence*, avec et dans l'Un-Tout. L'âme terrestre, humaine, devenue l'âme céleste, divine, voilà le but pour elle. »

Tout le cycle de l'âme se résume ainsi : « *Émanations impersonnelles avec la lumière du Verbe; conscience personnelle avec Jésus, la voie et la lumière du monde; retour personnel et soi-conscient par la connaissance de notre essence divine avec l'Esprit-Saint*<sup>1</sup>. » — C'est M. Baraduc qui met lui-même ce texte en italique.

Cet état d'âme de M. Baraduc était utile à connaître pour comprendre qu'il ait pu écrire la *Force curatrice à Lourdes*, où l'élément chrétien et même catholique se confond avec l'élément ésotérique, pour la refonte de la *conception religieuse moderne*.

\*  
\* \*

Comment s'étonner que M. Baraduc ait eu la prétention de photographier la *vertu guérissante*, quand on l'entend émettre la prétention, indiscutable pour lui, d'avoir enregistré sur ses plaques les plus merveilleuses touches du monde surnaturel !

Je m'en voudrais de ne pas citer cette fin de la page 234 de son *Ame humaine* :

« L'iconographie m'a donné la signature :

« 1<sup>o</sup> De la force vitale cosmique, instinct (?) universel ;

« 2<sup>o</sup> L'Esprit de vie du Verbe Intelligence et Amour ;

« 3<sup>o</sup> Les chutes de potentiels intellectuels ;

« 4<sup>o</sup> Le signe de l'Esprit créateur, du Paraclet. — La vie est parcourue dans toute son étendue. J'ai mis plus de deux années à suivre le *sentier*, seul en ce monde, *perseverando, laborando, orando* ; afin de ne me laisser surprendre par aucun

1. *Loc. cit.*, p. 298.

phénomène, je me suis souvent arrêté, lorsque *le vertige me saisissait*, reprenant ensuite ma tâche. J'ai pu la remplir, non sans avoir été aidé par la venue soudaine de l'Idée, qui m'a permis d'arriver au port, à l'interprétation réfléchie de la forme, de la signature obtenue.

« Ainsi a pu être mise au jour l'existence, scientifiquement démontrée, de la vie fluide invisible du monde de l'âme (2<sup>e</sup> plan) et de l'esprit (3<sup>e</sup> plan), et partant prouver la communion invisible, mais réelle, du ciel et de la terre. D'un même coup, la science de l'antique sagesse, de Manéthon à Moïse, de Pythagore au Verbe incarné, a été réhabilitée par son mystère révélé. »

Donc, ce qui fera illusion au lecteur non prévenu, dans l'opuscule sur Lourdes, c'est le langage chrétien que parle, à chaque instant, l'auteur que nous révèlent les textes précités.

Il affirme, par exemple, « l'impuissance de la médecine chimique et dynamique » dans certains cas de « maladies fluidiques » ; il constate qu'il y a d'autres remèdes que les médicaments, l'électricité et la médecine de suggestion ; il veut qu'on emploie *certaines pratiques religieuses* dont il a pu constater la « vertu curatrice ». Le Dr Baraduc veut qu'on *mélange* les deux méthodes, et ce qu'on ne pourra obtenir par un moyen *isolé*, on l'obtiendra par l'emploi simultané des deux procédés :

« Mon expérience personnelle m'a prouvé l'impuissance de la médecine chimique..., alors qu'*en y joignant le secours eucharistique*, j'ai obtenu des guérisons considérées comme impossibles. »

Le Dr Baraduc est tout disposé à prendre à son compte les *miracles* qu'il croira avoir *provoqués* à Lourdes. — C'est qu'en effet, dans la méthode de thérapeutique nouvelle, scientifico-religieuse, qu'il préconise, le docteur étudie et indique les *procédés naturels* pour provoquer, des hauteurs du plan astral supérieur, la *décharge* du fluide guérisseur, dont la Vierge est la souveraine intendante, s'il est vrai, comme le veulent « certains » mystiques, que la Vierge est un être d'essence céleste, couronnée de douze étoiles exprimant les

douze potentialités « appartenant au *quatrième* plan cosmique », ou dont elle est la cause occasionnelle, si elle ne représente pas « qu'un symbolisme en rapport avec des conditions dynamiques de la vie invisible (p. 28, 29). » — Les successeurs de Baraduc se prononceront pour le pur symbole.

En tous les cas, explique le docteur, le plan supérieur « désigne l'Éternel féminin, insufflé de l'Esprit d'en haut, dont la Vierge providentielle (la *primogenita* cosmogonique) a été l'obéissante incarnation ». C'est à elle que l'on doit reporter les manifestations de ce plan de lumière de vie. « La radio-activité qui émane de sa substance se traduit en chute de potentialités globales, sous forme de gouttelettes. » — Et le Dr Baraduc s'appuie sur les textes bibliques : *Rorate, cœli...*

Donc :

— Il y a un *plan sidéral supérieur* ; c'est ce qu'il appelle encore : le *surnaturel* religieux, ou l'Éternel féminin, ou la Vierge en tant que *pleine de grâces*, et disposant des *nuées divines*. Aussi le *Rorate* se traduit : « Fluides bienfaisants, pleuvez, descendez d'au-dessus des nuages (p. 17). »

Le docteur a constaté la réalité de ce *surnaturel en gouttelettes*, sur ses plaques. « Nous voyons sur toutes les plaques des forces en gouttelettes, en globules, présentant un centre correspondant à la chute du globule et une zone périphérique qui rappelle le mécanisme de la goutte d'eau tombant dans la poussière dans les jours de chaleur.

« La nature de ces gouttes à forme très arrondie est tout à fait spéciale. Elles appartiennent, d'après la classification de mes recherches, à un *plan du Cosmos qui a une puissance de réparation* (p. 17). »

On ne s'étonnera jamais trop de constater ces *secours divins*, disposés en *nuées bienfaisantes* dans un plan supérieur du Cosmos, et n'attendant qu'une décharge pour tomber sur la terre.

M. Baraduc a constaté que ces *pluies* de secours réparateurs, de *grâces de guérison*, existent ailleurs, mais avec des intensités moindres.

Oui, on nous l'affirme, il y a de ces *nuées surnaturelles* en suspension dans le plan supérieur. On nous insinue même que

ce sont peut-être bien ces nuées qui constituent certaines nébuleuses dont nous parlent les astronomes.

« Il est curieux, en passant, de signaler l'*analogie de l'empreinte* que laisse *cette rosée* avec les photographies de nébuleuses obtenues par l'astronome américain Barnard. Ces photographies révèlent un type de force sidérale présentant le *même aspect en globules* et qui laissent le champ à l'*hypothèse scientifique* sur la *nature sidérale ou préternaturelle* du phénomène (p. 18). »

Nous voilà fixés, en même temps, sur le sens du mot préternaturel. Nous sommes prévenus, du reste (page 14), dans une page où l'on nous parle de l'origine *surnaturelle* du phénomène de guérison, que par ce terme de *surnaturel* on entend, en théologie, quelque chose d'*essentiellement et purement divin*, mais que, dans le style de M. Baraduc, « *surnaturel est ici synonyme de cosmogonique, c'est-à-dire de la loi divine* (p. 14, en note) ».

Donc, il pleut une rosée *salutaire*. « Au point de vue critique, explique M. Baraduc, peut-on dire que les déflagrations dont j'ai parlé sont exprimées par les photographies que j'ai eues à Lourdes? *J'affirme l'existence d'une rosée bienfaisante*, que je crois de *substance intelligente cosmique* (?), pouvant impressionner les malades psychologiques, au besoin les cas physiologiques.

« J'ai vu la chute de ces potentialités en dehors de Lourdes produire des effets analogues sous l'*influence de la prière*. »

Des plans supérieurs du Cosmos, tombe cette pluie de forces. « A l'instigation de la prière, à l'action de ce *plan supérieur évoqué sous le vocable de la Vierge*, il se produit une chute d'une rosée céleste qui tombe en grosse quantité, comme un *orage* bienfaisant, sur l'ensemble de l'appel humain réclamant la force d'en haut. Je ne crois pas que ce soit tout. » J'ai raison de dire que le *vocable de la Vierge* disparaîtra, dans la théorie nouvelle, et qu'il ne restera plus que le *plan supérieur évoqué*. — Et ce sera tout Lourdes pour la science future, qui admettra *tout* ce qu'on voudra, pourvu que ce ne soit pas la thèse chrétienne et catholique.

Avons-nous exagéré en disant que c'était là une tentative

qui avait pour but de *naturaliser* le *surnaturel* de Lourdes?

Pour achever d'entrer dans la pensée de M. Baraduc, il faut savoir que c'est là comme une sorte de décharge électrique, où agit une électricité supérieure, mais de condition analogue.

Le mécanisme du phénomène curateur et les phénomènes d'induction électrique seraient à comparer :

« Il semble, en effet, que l'atmosphère de piété intense décrite plus haut constitue la base même du phénomène, sans laquelle il me paraît que les forces curatrices ne pourraient *être induites*; pas plus qu'une électricité en sens contraire ne pourrait être produite s'il n'y avait pas la bobine inductrice dans le chariot électrique.

« La bobine est donc représentée par l'atmosphère de piété, la foule en extase religieuse, suscitant la force curatrice à travers les plans qui sont interposés. La force qui va agir est représentée par la tige sur laquelle s'enroulent les fils qui vont produire, par induction, le courant électrique curateur. »

Aussi, partout où vous pouvez établir la même *batterie d'électricité curatrice surnaturelle*, vous obtiendrez les mêmes effets qu'à Lourdes. Nous avons entendu le docteur nous dire qu'il avait observé ces *pluies de rosée bienfaisante* ailleurs.

Seulement, à Lourdes, c'est plus intense. Savez-vous pourquoi « ce dynamisme momentanément créé cause entre les potentialités *humaines* et *sidérales* des effluves, des décharges qui atteignent tel ou tel malade (p. 11) », pourquoi l'effet est plus puissant, plus intense à Lourdes? C'est parce que la Vierge y opère, dites-vous? — Oui, sans doute, répondra Baraduc. Mais, d'après le système, si vous faisiez parler *ailleurs* ces 50.000 bouches, implorer ces 50.000 cœurs, vibrer ces 50.000 cerveaux, vous auriez forcément le même phénomène.

Or, ces données sont contraires aux faits. Ailleurs qu'à Lourdes, des foules énormes peuvent concentrer leurs prières sous un *seul vocable*, et on n'obtient pas les miracles qu'on obtient à Lourdes. A Lourdes, 10.000 pèlerins, et des foules moins nombreuses, obtiennent de grands effets. Dans d'autres

pèlerinages célèbres, où l'on invoque la même Vierge, où la prière monte de la foule nombreuse, on n'obtient pas ce qu'on obtient à Lourdes : c'est à Lourdes que la Vierge veut montrer spécialement sa miséricorde.

La force *induite*, comme parle Baraduc, pourra être plus *forte ailleurs* qu'à Lourdes, à certains jours, et le résultat n'est pas identique. — Le Dr Baraduc explique-t-il cette différence ?

« Tout git dans la valeur de la force induite et de la résistance qu'elle a à vaincre... C'est l'atmosphère de piété clamée à haute voix qui attire la force productrice, sous le vocable de la Vierge Marie, *saluée, appelée, priée* par 50.000 bouches, 50.000 cœurs, 50.000 cerveaux vibrants à l'unisson dans une commune et unique pensée : la guérison des loques humaines étendues devant la grotte. »

Tout cela crée une atmosphère *vibratoire* spéciale à Lourdes.

Aussi la plupart des clichés apportés à Lourdes ont réussi, « tandis que les clichés rapportés à Paris et mis à la foire au pain d'épices, ne nous ont rien donné, cette *multitudo* n'étant pas dans les mêmes conditions que la *multitude* de Lourdes, polarisée uniquement vers la cure altruiste (p. 32) ».

Encore une fois, le grand pèlerinage qui amène 1.500 malades aura plus de guérisons qu'un petit pèlerinage qui en conduit 30 seulement aux piscines. Or, il est arrivé que des pèlerinages peu nombreux ont obtenu de merveilleuses guérisons.

Je vous concède que la ferveur y est le grand facteur des cures miraculeuses ; mais non pour le motif que vous nous donnez ; car c'est ici que se trahit le plus clairement votre tentative de naturaliser le surnaturel.

\*  
\* \*

M. Baraduc suppose qu'entre ces nuées *bienfaisantes*, qui se tiennent aux grandes hauteurs du plan cosmique qu'il imagine, et la foule en prières, il y a des *couches de vibrations* qui forment comme un écran hostile, et empêchent la défla-

gration de se produire, d'où absence de *chute* de rosée bien-faisante.

Écoutons cette conception bizarre. Voici la foule qui prie, et les *nuées supérieures* en présence :

« Que va-t-il se passer ? Rien, si le plan *intermédiaire* des forces cosmiques terrestres n'est pas *percé* et *rompu* par l'acuité du trait de la prière, qui, dans sa force de projection évocatrice, doit *arriver à percer la nue*. »

Concevez-vous cela ? Il faut que la prière perce une nuée qui entoure notre planète de ses vibrations contrariantes, une *nuée périplanétaire hostile* : « Si les vibrations de l'éther périplanétaire sont rompues, le phénomène a lieu, l'action *surnaturelle cosmogonique*... a lieu. » L'auteur appelle ce phénomène : *action surnaturelle cosmogonique* (par son élément supérieur), *préternaturelle cosmique* (par la mise en jeu des forces), *naturelle terrestre, humanitaire humaine* (par ses effets). Ouf ! quel langage !

\*  
\* \*

Quand il n'y a pas de miracles à constater, c'est que la prière n'a pu réussir à dépasser la couche des *vibrations contrariantes*.

Ainsi dans son cliché 6, M. Baraduc entend nous montrer ce phénomène en train de se produire : « J'avais obtenu en avril, au-dessus de la procession des hommes, un vortex montrant les *couches épaisses de vibrations* que la prière arrivait à *percer* à cette date. » — En août, il paraît que le phénomène fut complet : « J'ai eu, en août, la douce pluie, le ruban fulgurant sur le passage du saint Sacrement, les apparences à la piscine. »

Nous dirons un mot de ces clichés avant de conclure, réservant pour un article postérieur la discussion des procédés photographiques du Dr Baraduc.

M. Baraduc n'a pas obtenu, à son grand regret, *l'éclair brutal*, accusé par le choc ressenti par les malades.

Dans la secousse douloureuse, le déchirement physique que ressentent parfois les malades, au moment où un membre se

redresse, le docteur veut voir une confirmation de sa théorie d'électricité supérieure. Il nous avertit même que ceux qui entourent le malade reçoivent le choc en retour de cette décharge, au point que certaines personnes qui en ont été frappées (en se trouvant près du miraculé) ne tiennent pas à recommencer l'expérience, même au bénéfice d'une cure d'autrui (p. 19). » La charité que révèlent ces paroles, non moins que l'état nerveux qu'elles supposent dans ces personnes, nous font craindre que ces témoins de l'influence fulgurante ne soient, par avance, trop gagnés à la cause soutenue par l'expérimentateur.

Quoi qu'il en soit, voulez-vous obtenir des guérisons plus nombreuses? Alors, tenez compte des saisons et du tempérament des malades; ne les envoyez pas à Lourdes à n'importe quel moment, dans n'importe quel état morbide. Lisez plutôt :

« Dans les mois de pèlerinage, entre l'été qui finit et l'automne qui commence, les plans cosmiques, intermédiaires entre l'activité religieuse terrestre et le mouvement cosmogonique supérieur, sont à leur *maximum de potentialité*, et leur ouverture est d'autant plus facile; alors que lorsque les plans de séparation sont intensivement constitués, le phénomène ne se produirait peut-être pas; en tous cas, il n'est pas recherché (p. 30). »

« Il n'est pas recherché » par la bonne raison qu'un pèlerinage national est impossible en hiver. Nous croyons tout de même que la puissance curatrice de la très sainte Vierge ne dépend pas du thermomètre!

Le docteur pense donc qu'au 15 août, les « couches cosmiques périplanétaires sont plus facilement atteintes et transpercées ».

Donc, prenons garde aux saisons :

« Les facteurs des époques saisonnières, à cause de la nature des vibrations périplanétaires, la quantité et la qualité du pèlerinage et l'étiage de la foi permettront d'établir le rapport existant entre l'action évocatrice de la foi et le miracle produit (p. 24). »

Il faudra donc tenir compte de cet état cosmographique nouveau.



« Dans le cours de l'année, il y a six mois où les miracles ne sont pas constatés, et il y a six mois où ils se *produisent* et où des pèlerinages sont institués; ces derniers sont les mois de mai, juin, juillet, août, septembre, octobre : à *la maturité de la sève et à sa descente*. » — *In cauda venenum*. Il est certain que pendant les mois d'hiver on ne va pas en pèlerinage : On n'y voit personne, à ce moment, dit le docteur, si l'on excepte les jeunes mariés « qui vont faire une prière à la grotte, et racontent n'y avoir rien éprouvé étant pleins de leur *propres sentiments* ».

M. Baraduc, on le voit, n'est pas exempt d'une douce gaieté!

Il continue :

« Il y a donc là une *condition en rapport* avec l'époque et la *nature des forces terrestres* qui permet plus facilement, à telle date qu'à telle autre, le rapprochement entre le visible et l'invisible, le facteur cosmogonique, l'action providentielle restant toujours égale à elle-même, dans le cours de la loi divine, mais les *plans intermédiaires étant plus ou moins perméables à la prière humaine et à la force providentielle*. »

Les saisons ne sont pas indifférentes dans cette nouvelle thérapeutique miraculeuse; février, mars et avril ne sont plus des mois favorables. C'est donc par instinct surnaturel, plutôt que par crainte des frimas, que les directeurs de pèlerinage conduisent les foules vers un Lourdes cosmogoniquement plus favorable; à cette époque, il n'y a pas seulement des *vortex*, indiquant le commencement du *percement* que subissent les *conches vibratoires* intermédiaires et *opposantes*, mais un vrai dégagement éthérique : « On ne peut comparer les vortex éthériques des mois de février, mars, avril, durant l'ascension de la sève et le *mouvement du sang*, à la sérénité du ciel et à l'apaisement humain durant les six derniers mois, où l'*arrivée de la force à nous est réellement plus facile à cause de l'absence des tourbillons d'éther* de février, mars et avril (p. 26). »

Les dispositions naturelles, du côté de l'atmosphère, deviennent ainsi un facteur important dans la guérison miraculeuse.

Qu'en pensent les théologiens? — Les textes sont-ils assez clairs?

« Les forces à Lourdes, envisagées par rapport aux forces cosmiques terrestres aux différentes époques de l'année, présentent donc un intérêt aussi grand que le degré de résistance à vaincre chez le patient mis en tentative miraculeuse. »

« Nous pouvons de suite dire que les *forces du nord*, en mai, désignées sous le nom de leur orientation cosmique, sont des *forces de création*, de *production*, de conservation physique, plus en rapport avec une possibilité de *réparation* physique, que les *forces de l'est*, en août, qui sont des forces d'illumination, d'*expansion*, d'intelligenciation (oh!) et de satisfaction morale. »

La sainte Vierge serait assez embarrassée, comme on le voit, si quelque pèlerinage, pris de ferveur malgré la bise, s'avisait de venir l'invoquer avec ardeur en février!

« En février, les mouvements de l'ouest sont composés de vibrations *contractives*, enveloppantes, intensives, *fermant la nue difficile* à percer, *d'après les clichés!* » — Octobre et septembre ne seraient pas mauvais :

« Quant au sud, en octobre, la dissolution, la décomposition permettent de comprendre plus facilement un travail de disparition, d'élimination dans le corps physique, tandis que des *nues de septembre pleuvent* les feux transmutateurs. »

Qu'on aille dire, après cela, que le Dr Baraduc n'est pas un homme renseigné!

Ne croyez pas maintenant que tout soit indifférent du côté du malade à guérir. Non seulement il faut la prière, mais il convient d'accorder sa *constitution* avec les *forces saisonnières!*

« Le malade est également à considérer dans sa constitution différente d'aptitude, suivant la prédominance de ses *vibrations éthériques*, la nature de son *double fluide* et la substance de sa *mentalité psychique*. » Assurément, la bonne foi, la droiture, la *loyauté*, sont des qualités morales qui *écartent* les obstacles à la grâce, sans l'*attirer* par elles-mêmes, par leur seule vertu, car le dire serait tomber dans l'erreur pélagienne.

Mais que penser des conditions suivantes :

« Il semble que le travail à effectuer par la force de l'au-delà puisse se produire plus facilement brusquement chez les *natures fines, sensibles et grasses...*; tandis que les gens à *peau dure, desséchée, secs, hypocondriaques*, sembleraient moins favorisés. »

« En tous les cas, comme il s'agit de forces en mouvement, il est *scientifique* de considérer les sujets et les natures, sur lesquelles ces forces opèrent (p. 27). »

En conséquence, le docteur demande un peu plus de méthode dans le mode d'envoi des malades, et que, dans les temps *propices*, on fasse une sériation des maladies. « Telle affection morale, mentale, serait envoyée en juillet et août; telle autre nerveuse, en septembre et en octobre. » « Si le *plan de la grâce est toujours prêt*, déclare le docteur, il n'est pas toujours aussi facile de *percer la nue par la prière* (p. 34). »

Voilà l'idée qu'il faut se faire d'un miracle obtenu par la prière, à Lourdes.

\*  
\* \*

Charcot prétendait, au début, que les miracles de Lourdes ne relevaient que de la suggestion. Il voulut même avoir ses miraculés, et l'on parle encore, dans cette clinique, du cas de M<sup>lle</sup> Etcheverry; on fait mémoire aussi du cas de M<sup>me</sup> Mériel, qui fut guérie à Lourdes, du reste; mais comme elle avait été envoyée par la clinique, on considéra ce miracle comme relevant de la Faculté.

Plus tard, Charcot reconnut qu'il y avait tout de même, à Lourdes, quelque chose de plus, et il supposa que l'élément religieux constituait une suggestion *d'ordre supérieur*, qu'on ne pouvait rencontrer que là.

Charcot parla donc de *la foi qui guérit*; il ne faudrait pas croire, pourtant, qu'il avait changé d'avis sur le fond de sa théorie.

Malgré tout, Charcot n'aurait pas demandé la fermeture de Lourdes.

M. Baraduc estime, aussi, que la foi suscite, à Lourdes,

comme nulle part ailleurs, une *orientation* des vibrations d'âmes qui porte sa vertu. par suite de cette intensité des *vibrations orientées*, jusqu'au plan sidéral des *forces curatrices*. — Mais Zola, lui-même, faisait consister la vertu curatrice dans l'ensemble des *volontés orientées* dans la *crise aiguë de la foi*. — Toutes ces théories se ressemblent par le fond, quoique le *vocabulaire chrétien soit conservé chez le seul Dr Baraduc*. A part cela, c'est le même naturalisme latent, la même guerre au *véritable surnaturel*. Bien légers ceux qui ne voient pas cela.

Le Dr Baraduc ne veut pas qu'on ferme Lourdes sous prétexte d'*hygiène médicale*. Il suffit, dit-il, de constater les miracles qui se réalisent dans cette eau *sale* mais *bienfaisante*, d'autant qu'on n'a relevé aucun cas de contagion microbienne, ou autre; il faut donc penser que cette eau possède une *force* à défaut d'hygiène. — Tout cela est justement pensé.

Donc, au jugement du docteur, cette eau est *hyperdynamisée*.

Mais comme il ne perd pas de vue son système des *forces curatives*, il explique sa pensée en ces termes :

« Les plaques m'ont *démontré l'intensité* de la force qui règne sur la surface de ces eaux, antihygiéniques, si l'on veut, mais *hyperdynamisées* par la *présence de formes* et d'*apparences*, d'entités *extrinsèques*, constamment *accumulées* sous l'action des mille voix qui appellent le phénomène sur les malades, lesquels attendent avec confiance leur immersion (p. 16). »

Le docteur conclut que l'eau n'est pas assez renouvelée, mais qu'elle est *immunisée* et *hyperdynamisée*.

On nous parle de *formes*, d'*apparences* que révèlent des plaques plongées dans l'eau de la piscine. Nous en avons une reproduction à la page 27, sous le cliché n° 3. Au bas, le docteur a placé cette légende : « *Forme très nettement apparue sur le cliché trempé au tiers de la piscine.* » Et que voit-on? Une vague silhouette d'être humain sans tête, ressemblant à ces poupées de son, à longue taille, que l'on donne aux enfants pour s'amuser.

Mais c'est diabolique! direz-vous. — Je ne sais; mais je

crois plutôt que c'est le pur hasard des taches produites sur le cliché par l'humidité du bain. — Cette eau contient des sels variés, et ce n'est pas impunément qu'on trempe un cliché, enveloppé de papiers, dans un bain. L'humidité communiquée à cette plaque altère infailliblement la plaque, d'autant que cette plaque reste humide jusqu'à ce qu'on ait eu la facilité de la soumettre au bain révélateur. Le docteur n'a pas dû plonger, ni faire plonger dans la piscine une *seule* plaque; combien de fois a-t-il obtenu cette silhouette plutôt laide et inélégante?

Le hasard des taches et des attaques de l'eau a dû causer cette merveille.

Et que signifierait, docteur, cette vilaine forme de femme nue sur votre cliché? — Que des *formes* et des *apparences* habitent ces eaux pour les rendre guérissantes? Ces fantômes seraient la *résultante* des vertus appelées du ciel? — Ces explications seraient plus dignes d'un spirite que d'un savant catholique et d'un expérimentateur sain d'esprit et de jugement.

\*  
\* \*

Parlons des autres clichés que renferme votre brochure, en attendant que nous discussions vos procédés.

Votre cliché 4 expose un *vortex* obtenu, dites-vous, aux époques du pèlerinage.

Si j'ouvre votre ouvrage de l'*Ame photogénique*, à la page 227, je trouve la trame de vos vortex, et vous appelez cela, à ce moment : *Faisceaux et anses de lumière psychique cosmique* : Psychodaq attiré par un état d'âme élevée (!).

Vos deux plaques (fig. 1 et 2), qui représentent des taches de blanc cru sur fond noir et dénommées : *constellation et globules attirés par une invocation de force*, se retrouvent fréquemment dans vos clichés de l'*Ame photogénique*. Le phénomène s'appelle alors ; *Pois, animules-vie, nuée odique, boulets électro-vitaux* (p. 80), *psychicones non achevés* (p. 113). — Et même, cette constellation de globules, que vous dites avoir obtenus du contact des foules en prière,

vous l'avez enregistrée, quoique en points blancs plus petits, à l'épreuve xxxiv de votre ouvrage.

Vous la désignez, cette épreuve, de ces mots : points *blancs* sur *fond noir* ; vous l'appellez : *animules-vie*, et vous l'expliquez ainsi : « Photographie obtenue par moi en juillet 1895, à la campagne : le garde donne à trois cents petits perdreaux des œufs de fourmis qu'il prend dans un sac... Quantité de petites *animules-vie* se dégagent des œufs et des fourmis. »

Le cliché principal de la brochure *La Vierge curatrice* est, sans nul doute, le n° 5, au bas duquel nous lisons : « *Ruban fulgurant de lumière de vie*, projeté au passage du Saint-Sacrement sur une plaque qui lui est présentée à un mètre de Fanny Combes. » — Il se trouvera peut-être des catholiques assez naïfs pour admirer une science qui prouve la vertu physique du Saint-Sacrement.

Il y a deux choses à considérer dans ce *ruban* : 1° sa teinte de *blanc cru*, qui indique une *précipitation massive* des molécules mal dissoutes du bain révélateur, et que l'on retrouve partout dans les clichés de M. Baraduc, notamment à l'épreuve x de son *Ame photogénique*, et en de nombreux clichés du même ouvrage : 2° la *forme* du ruban. — Cette forme se retrouve beaucoup plus parfaite dans l'épreuve xlv de l'*Ame photogénique*. M. Baraduc appelle ce ruban : *sympneuma-vito-psychodique*. Il avait réuni ses mains aux mains de deux de ses amis, et tous les trois avaient demandé à la Force universelle un signe de leur *trinité animique*, d'où trois prétendus tourbillons qui se fusionnent en un *ruban* d'une continuité *parfaite*. — Le prétendu *ruban* obtenu par le passage *fulgurant* du Saint-Sacrement est, au contraire, interrompu par de *noires* cicatrices, et offre un aspect coupé, haché, comme l'a voulu, du reste, le hasard des dépôts du révélateur. Est-ce que la force *fulgurante* des trois amis serait supérieure à celle du Saint-Sacrement ! — En tous les cas, le phénomène obtenu par les trois amis en *état d'âme collectif sympneumique* est autrement réussi.

C'est encore cette forme de ruban, et d'une continuité parfaite, que révèle l'épreuve xlviii, et cela s'appelle : *Olives d'intelligence* ; « *elles constitueront les êtres qui viendront à*

*la corporisation charnelle* »; ce sont des « *chutes de force animique* ». — Encore un ruban à l'épreuve *L bis* : le ruban est parsemé de petites taches à bords saillants que M. Baraduc appelle *coques odiques*, *cocons vidés*; le très spirite commandant Darget a concouru à obtenir ce ruban de *coques odiques*.

Il ne faut donc pas s'étonner que M. Baraduc ait obtenu ce ruban fulgurant au passage du Saint-Sacrement, car en parcourant l'ouvrage de *l'Ame photogénique*, on s'aperçoit que *c'était déjà la préoccupation de M. Baraduc*, bien avant qu'il eût l'idée *d'aller expérimenter à Lourdes*. — L'épreuve LX de son livre, imprimé en 1897, reproduit l'épreuve XLV, dont nous avons parlé, mais avec cette idée dominante que le *Verbe* y est pour quelque chose, car je lis : « *Sympneuma psychodique* », puis ce commentaire, en regard : « Cette iconographie de la *lumière-vie du Verbe* a été obtenue en juillet 1895. » Avec de telles expériences antérieures, M. Baraduc se devait à lui-même de retrouver ce *ruban* sur le passage du Verbe Incarné ! — Qu'on veuille bien comparer ces épreuves et y réfléchir.



M. Baraduc veut un *laboratoire* à Lourdes, et, grâce aux plaques révélatrices, on pourrait sérier les malades, et « convenir d'une date plus appropriée » avec leur état vibratoire (p. 34). « On éviterait ainsi ce flot envahisseur qui inonde tout au moment des grands pèlerinages et permet difficilement une sériation dans la nature des cures observées. »

A côté de la clinique de M. Boissarie, M. Baraduc veut son laboratoire psychologique, où l'on constaterait l'*union* des forces du ciel et de la terre.

Déjà, M. Baraduc s'empresse autour de nos *miraculées*, et ne les quitte pas, à Lourdes. — Avant comme après, il reçoit leurs *confidences*, et sa brochure est enrichie des impressions d'Ernestine Courcel, une des dernières miraculées. Les confidences iront en augmentant, et M. Baraduc sera le confesseur scientifique de tous et de toutes.

On se plongera dans la piscine, plus préoccupé de bien

placer les *plaques* du docteur, que de prier avec abandon et recueillement.

« Je dois dire, écrit-il, que les *plaques* de la procession... ne ressemblent pas à *celles qui ont été prises dans la piscine par la personne qui y entraît* (p. 15). »

Ce laboratoire serait muni d'instruments spéciaux : *biomètres, plaques photographiques, esthésiomètres, dynamomètres, cardiomètres*, etc... (p. 22).

Et M. Baraduc est convaincu que la « cause religieuse » y gagnera beaucoup.

Toutes ces manœuvres *pseudo-scientifiques* sont-elles à encourager ou même à tolérer? Nous posons la question à ceux qui ont mission de veiller aux pures manifestations de la prière, que rien d'étranger, ni d'*étrange*, ne doit venir troubler.

M. Baraduc termine son opuscule par ces mots : « Ces recherches à Lourdes ont été inspirées par la découverte de cinq forces fluidiques influençant les sensitifs et les névrosés. » — Cette indication en dit long sur les conséquences non lointaines de cette mainmise de l'occultisme sur le surnaturel de Lourdes.

Chanoine GOMBAULT.

*N. B.* — En réponse à un travail que publia la *Science catholique*, M. Baraduc, pris à partie à propos de ses clichés, me répondait : « Dans un article sur les occultistes, vous me faites l'honneur de me citer *souvent, pas toujours bien précisément*. Aussi la meilleure rectification que je puisse vous demander, c'est de venir voir vous-même, vous faire une conviction locale, pièces en mains... C'est en expérimentateur que je me suis posé d'une part, et en ferme et scientifique croyant de l'autre. »

J'estime que c'est là une façon trop sommaire de paraître répondre, sans rien dire. Ce n'est pas l'habitude de ceux qu'on réfute de trouver qu'on les a bien cités. Si c'est encore le cas pour M. le Dr Baraduc, qu'il ne perde pas de temps à ces répliques inutiles, et démontre tout de suite qu'on le cite dans *un sens qui n'est pas le sien*. Je ne manquerai pas de lui donner satisfaction.

Ch. G.



# Les Démones devant la Nature et la Science

---

## CHAPITRE III

### LA NATURE RÉSISTE AUX DÉMONS

*Sommaire.* — I. Difficulté du langage humain pour les purs esprits. — II. Conditions obligées de la possession. — III. Difficultés naturelles tant du commencement de la possession que de sa fin. — IV. Conditions et réactions des maléfices et sortilèges. — V. Les démons tels que les a faits la déchéance : sans amour, sans raison, par conséquent *aliénés*.

#### I. — Difficulté du langage humain pour les purs esprits.

Dans cette immense étude que nous effleurons à peine, il est un sujet peu abordé jusqu'à cette heure, qui nous a souri, d'un sourire grave, sans doute, mais encourageant. Nous avons senti l'attrait des sources vierges, *juvat integros accedere fontes atque haurire*. Mais loin de nous aventurer sans guide, comme Lucrèce, dans les chemins sans trace, nous avons voulu marcher comme Dante, sur les pas de Béatrice, si Béatrice, comme le disent les commentateurs, est la théologie.

Attaché dès notre enfance à l'amour des lettres, *ingenti percussus amore*, nous avons trouvé dans les faits préternaturels si désordonnément variés qui occupent si à vide les soirées psychiques, tout un ordre de choses qu'on pourrait à bon droit appeler littéraire.

M. Paul Gibier, M. Eugène Nus, et quelques autres ont fait comme des *florilegia* de la littérature démoniaque. Heureusement pour elle. Car elle est, en somme, détestable, comme

la littérature. *décadente*. Et sans la patience de M. Paul Gibier à recueillir dans tous les écrits dictés par les tables aux crayons attachés à leurs pieds ou courant à leur surface quelques traits véritablement hors ligne, nous aurions encore une plus triste idée de cet ensemble de volumes dont on pourrait faire une bibliothèque, mais quelle bibliothèque !

Comme beaucoup d'autres sans doute, mais peut-être avec plus de persévérance et de suite, nous nous sommes demandé comment des esprits aussi supérieurs à nous pouvaient nous offrir des écrits aussi inférieurs aux nôtres. *Le style, c'est l'homme*, dit Buffon. Mais il faudrait donc ajouter qu'il n'en est pas chez les esprits comme chez nous et que leur style est loin de représenter, fût-ce en petit, leur intime valeur ?

Ces esprits ne pensent-ils donc en cela qu'à se moquer de nous et à nous mystifier ? ou voudraient-ils plutôt nous faire croire à notre supériorité sur eux, comme un grand maître de lutte, un peu trop flatteur, se laisserait terrasser par son élève ? Est-ce fausse complaisance ? Est-ce perfide adulation ?

Non n'en croyons rien. S'ils sont flatteurs, ils sont encore plus orgueilleux : la nature est plus forte que la simulation. En les voyant se vanter, comme ils le font, de leurs autres prestiges, et triompher avec insolence de notre étonnement, qui croira qu'ils puissent tenir en celui-ci une conduite opposée ?

Il nous semble que si le style n'est pas l'ange, comme il est l'homme, c'est que leur style n'est pas leur style, mais l'imitation malheureuse du nôtre. Et nous espérons montrer clairement qu'en cette œuvre ils sont sortis de leur nature sans pouvoir entrer dans la nôtre.

C'est de ce point de vue, nouveau peut-être, comme d'un centre d'observations, que nous ferons rayonner, s'il se peut, quelque lumière sur toutes les autres impuissances démoniaques contre les résistances de la nature, toujours invincible, dans sa guerre défensive, à tout ce qui n'est pas Dieu.

Il n'est personne qui n'ait ouï parler d'ouvrages écrits par les esprits. Il y en a beaucoup d'imprimés. Mais beaucoup aussi se refusent à croire à leur origine préternaturelle. C'est

un fait. Mais quelle que soit la valeur des témoignages qui devraient l'emporter sur la question subsidiaire du mérite des écrits, ils croient que Lucifer et ses séides ne pourraient faire aussi mal ou du moins pourraient faire beaucoup mieux. En sont-ils bien certains?

La vérité, c'est qu'il y a tout un problème dans une telle impuissance que de si superbes esprits ne sauraient simuler, et il nous semble bien qu'on n'a pas tout dit quand on a mis en avant que c'est Dieu qui les empêche d'être meilleurs écrivains. Qui en doute?

Mais il faut chercher aux choses des raisons naturelles avant de proclamer le miracle, puisque c'est par la vérité que l'on rend gloire à Dieu et qu'un fait naturel nettement prouvé par une cause déterminée l'honore plus qu'un faux miracle, surtout si ce fait naturel est un triomphe du Créateur dans son œuvre même contre un vain essai de prestige démoniaque.

On a remarqué avec raison que les livres presque innombrables écrits par des esprits *tabulaires* et autres sont pleins d'incohérence et de désordre (*nullus ordo*, c'est le caractère de l'enfer) et, bien que semés par places de traits tantôt profonds et tantôt étincelants d'esprit, parfois même superbes, on n'ose dire sublimes, il y a toujours dans l'allure, avec quelque chose de louche, je ne sais quoi d'emprunté, et, enfin, qui le croirait? comme une véritable gaucherie.

Nous osons croire que cela ne tient ni à une interdiction positive ni uniquement à leur déchéance, mais encore à des raisons tirées de leur nature même.

C'est d'abord une réflexion bien simple en elle-même, mais qui devient audacieuse dans ses conséquences : toute nature capable d'action, soit intelligente, soit instinctive, a été faite pour son œuvre propre et tout spécialement adaptée à cette œuvre-là.

Les démons ont beaucoup écrit et leurs ouvrages imprimés nous feraient presque dire avant toute réflexion : « C'est donc un fait que l'ange lui-même ne peut parler le langage humain aussi bien que l'homme ! »

Et pourquoi ne le dirions-nous pas tout d'abord? De même que notre intelligence, si supérieure à l'instinct des animaux,

ne peut jamais le remplacer d'une façon précise dans aucune de ses œuvres spéciales, que nous ne pouvons, par exemple, avec toute notre chimie, composer le miel aussi bien que l'abeille, de manière à lui faire choisir ou même prendre au hasard, en les lui présentant à la fois, le miel de notre chimie à côté du miel de son instinct, ainsi l'ange ne peut nous remplacer naturellement, malgré sa suréminence, dans toute œuvre qui appartient en propre à la nature humaine.

Notre langage est tout imprégné de notre nature corporelle, plein de couleurs et de saveurs ou de parfums que nous empruntons aux objets inférieurs, en leur donnant dans la métaphore (μεταφω) qui les transfère à notre intelligence la vie intellectuelle, ou plutôt la vie complète et complexe de notre substance composée.

Mais le mot le plus simple, dès là qu'il est fait de matière et qu'il exprime pourtant la pensée, a par là même un caractère métaphorique, car il est ainsi transféré de la matière à l'esprit.

Par quel besoin? par quelle nécessité? par besoin qu'à l'homme d'un signe matériel pour représenter sa pensée, pour la rendre distincte à lui-même et perceptible aux autres.

Sans cette forme matérielle, lui-même ne la verrait pas, nul autre homme ne s'en douterait. Il ne peut donc montrer sa pensée pure et en elle-même : il faut qu'il en fabrique, autant pour soi que pour autrui, comme une image grossière.

Comment cet acte-là serait-il le fait des intelligences qui ont le don d'appréhender instantanément et de se montrer leur pensée les unes aux autres, quand elles le veulent, sous sa forme pure? L'ange, en effet, étant tout spirituel, ne peut parler naturellement qu'avec son esprit. L'homme étant une substance composée ne peut parler qu'avec tout son être. Ainsi pour parler comme l'homme il manque à l'ange le corps.

Les pensées qu'il peut nous faire entendre ou représenter par un écrit ne sont donc pas dans la nature : elles ne sont ni dans la sienne ni dans la nôtre, elles ne sont nées que de son art, où il apparaît comme ce don Juan que le poète lui

compare, le trouvant aussi *beau* que lui, *froid comme la vipère* et toujours *plein d'imitation* <sup>1</sup>.

Encore cet art ne peut-il avoir les deux qualités maîtresses de tout art : la plénitude et la sincérité.

Aussi Dieu ayant à se révéler à nous, Dieu qui ne cesse d'avoir égard aux diversités des êtres dont il est l'auteur, a-t-il fait écrire la Bible, non par les anges, mais par les hommes, comme étant pour les hommes. Et quand les anges nous ont apporté ses messages sous une forme humaine irréprochable ou même sublime, c'est qu'il les avait dictés, lui qui n'a besoin d'aucun moyen approprié pour une œuvre spéciale et qui produit les siennes sans rien de préexistant à leur être.

J'ai lu des vers très spirituels écrits par les esprits : la poésie, on l'y chercherait en vain.

C'est donc ainsi qu'ils se trouvent dépayés, avec leur langue tout intellectuelle, dans la contrée des langues semi-matérielles. Sans doute ils se serviront de ces langues comme ils voudront avec leur facilité d'anges; mais cette même nature d'anges leur interdit de le faire exactement comme nous, donc, en son genre, aussi bien que nous.

Sans doute leur langage est bien supérieur au nôtre; mais c'est une raison pour qu'ils ne l'y puissent bien traduire, et ils y sont obligés, puisqu'ils ne pourraient penser en ce langage et, comme dit le poète,

Se parlent sans parole,  
Comme les yeux avec les yeux.

Donc le parler humain leur oppose des conditions où leur nature n'atteint pas mieux que ne fait la nôtre à certaines opérations instinctives des animaux. Voilà comment nous trouverons toujours que leur style manque pour nous de matière et de saveur.

C'est ainsi que la *Teoria*, que je n'ai pas encore eu le courage de me condamner à lire en entier, ayant trop peu de

1. A. de Musset, *Namouna*.

confiance dans les auteurs, m'a donné cette impression dont parle l'Écriture, l'impression d'un rêve où l'on mange sans se rassasier et dont on se réveille avec la faim. Elle a pourtant des traits de génie que Franklin, le grand fluidiste, mais l'homme de bon sens bien simplement humain, n'eût probablement pas rencontrés de son vivant.

L'ange contient suréminemment notre nature inférieure, mais elle lui manque formellement pour faire comme nous ce que nous faisons dans les limites de cette nature inférieure qui est à nous.

Je ne vois pas de raison pour que les anges, et même les démons, ne nous surpassent pas toujours et de beaucoup dans tous nos arts proprement dits, qui sont une œuvre produite entièrement *ad extra* et détachée de nous, œuvre de matière ou solide ou subtile, n'importe, œuvre de lignes, de contours, de couleurs, œuvre de sons modulés ou harmonisés : ils ont toutes les ressources de la matière solide, liquide, gazeuse, radiante ou même invisible et quasi imperceptible, pour produire leurs sculptures, leurs peintures, leur musique, avec tous les tons et toutes les nuances, cachés pour nous et non pour eux en toutes choses, et c'est ici que la Providence a dû intervenir pour protéger l'ordre du monde et empêcher le bouleversement de la nature par l'enchantement des arts abandonnés au génie des démons.

« Si Dieu ne retenait sa fureur, a dit Bossuet dont le génie qui domine les temps semble envisager le nôtre, si Dieu ne retenait sa fureur, nous le verrions agiter le monde comme nous remuons une petite boule. » Il faut dire ici : « Si Dieu ne retenait ses douceurs, nous le verrions séduire le monde comme don Juan ses crédules victimes et faire sa liste orgueilleuse de l'univers entier. »

Mais l'œuvre humaine que l'école attribuait au premier des arts libéraux, l'œuvre qui n'a d'autre consistance matérielle que celle de la pensée incarnée dans la parole avec la chaleur du sentiment, pensée, sentiment parlés par celui même qui pense et qui sent, voilà le miel dont l'abeille seule peut produire la véritable saveur et qu'elle ne peut confondre avec le miel chimique apporté dans la ruche ; là nous sommes chez-

nous et l'ange n'y peut entrer comme nous : l'envergure même de ses ailes l'arrête à l'entrée !

En un mot, ici comme ailleurs, l'art du génie supérieur peut égaler et surpasser ce que fait la nature inférieure mais sans jamais le reproduire dans sa perfection propre. L'agent n'étant pas le même, le mode d'agir différera et, tout en étant supérieur en soi, pourra se trouver moins propre à l'effet spécial visé.

Et pour ce qui est des livres dictés par les esprits, voilà, ce semble, un motif suffisant, indépendamment du poids de la déchéance attaché à leurs ailes, pour expliquer comment les écrits des mauvais anges n'ont jamais pour nous ni la substance ni la saveur ni le charme du génie humain.

Or quand ils cherchent à l'imiter de trop près, leurs efforts désespérés pour atteindre si bas les rend parfois plus ridicules que des pédants humains et il nous paraît impossible alors que notre humble humanité ne s'en égaie un peu et que la Sagesse éternelle elle-même n'en rie pas.

## II. — Conditions obligées de la possession.

Les démons peuvent mettre la main de leur puissance sur tous les êtres de ce monde, soit inanimés, soit animés, en leur imprimant, comme par une touche spirituelle, toute motion que comporte leur nature. Mais le mot de *possession* est réservé à une opération toute privilégiée sur l'être vivant.

Sur la nature intelligente de l'homme, ils peuvent agir aussi par *obsession*. Ce n'est pas à dire qu'ils ne puissent obséder aussi les sens et l'imagination même des animaux supérieurs.

Ce mot a, d'ailleurs, un sens large. Car si, dans l'obsession, prise au sens le plus strict, qui a passé dans le langage ordinaire, les esprits mauvais n'agissent sur l'homme que par suggestion, comme dans la tentation, mais par suggestion prolongée, ils y joignent souvent des visions effrayantes et des sévices matériels, sans motion directe, positive et interne (*ab intra*) du corps et des facultés semi-corporelles : sensibilité, imagination, mémoire.

Par la *possession*, l'esprit localise son action dans ce corps et ces facultés qu'il paralyse et dont il remplace l'activité par la sienne, il y introduit son être spirituel, comme une nouvelle âme qui les actionne diversement. De là le mot d'*énergumène*, (ἐνεργούμενος), un être *agi*, si l'on peut le dire, et non point *agissant*.

Il n'atteint pas immédiatement l'âme humaine, la pensée, la volonté : il les impressionne par les facultés inférieures qu'il occupe : la sensibilité, l'imagination, la mémoire.

De son mouvement le démon possesseur fait celui du possédé : il le meut donc comme il se meut lui-même (mais non sans se mouvoir) d'un côté ou d'un autre, en haut, en bas, même de bas en haut, au plafond d'une salle ou d'une église, dans les hauteurs de l'atmosphère, et cela sans opposition des lois physiques, qui ne sont pas violées, et dont aucune ne s'oppose au mouvement quelconque d'un corps, même vivant, par une force libre supérieure à celle de l'attraction.

Il n'est même besoin pour cela d'aucune allévation réelle du corps, que la science ne pourrait toujours constater par un pèsement. Ce n'est point l'œuvre d'un Montgolfier ou d'un Santos-Dumont de l'autre monde, c'est l'acte naturel d'un pur esprit, plus fort *physiquement* que ne sont les corps. Il n'y faut que le mouvement actuel de l'esprit qui prête à ce corps humain prétendu *lévitant* sa propre vie avec toutes les suites qu'elle comporte : du moins dans la mesure où il peut la recevoir.

Mais comme il est obligé de se servir de ce corps, non seulement selon les conditions de sa propre nature (selon le mode de l'agent), mais encore selon celles de la nature de l'homme (selon le mode du patient), il ne peut transporter le possédé d'un lieu à l'autre sans traverser les milieux. C'est une condition de tout être physique, personne ou objet inanimé.

S'il y a donc quelquefois, et même souvent, apparence contraire, cela s'expliquerait par l'invisibilité, qui, elle-même, ne dépend alors que de quelques lois encore inconnues de la lumière, qu'ils appliquent au sujet.

Oui, tous les mouvements se ressemblent en un point :



celui des facultés semi-matérielles — sensibilité, imagination et mémoire — est en cela comme celui du corps; tous, ils imposent leurs propres conditions naturelles au moteur, comme une limite à sa puissance. Les esprits ne peuvent donc se servir de nos facultés, ou physiques, ou semi-matérielles, que selon notre nature, avec laquelle seule elles sont en harmonie.

Que leur apporteront donc les mauvais esprits? Une puissance énorme, mais désordonnée. Or on ne fait pas de l'ordre avec du désordre, et, sans l'ordre, ni la matière ni l'esprit n'ont de véritable beauté. Ainsi, par l'effet de sa force même aux prises avec le faible instrument que nous lui fournissons, l'équilibre manque à l'œuvre qu'il prétend nous faire exécuter.

D'ailleurs qu'il s'agisse d'opérer, ou par nos facultés inférieures, ou par les objets inanimés, ils sont dans le même cas : le bras est trop fort pour l'instrument; il pourrait le briser, bien plus souvent il le fausse dans l'opération.

Cette observation peut s'appliquer à tous les genres de prestiges qui sont tous, dans un sens large, des possessions : possession d'hommes ou de femmes adultes, possession d'enfants inconscients, possession d'animaux, possession de meubles et d'instruments, comme cloches qui sonnent spontanément ou qui *lévitent*, crayons qui écrivent tout seuls.

C'est bien là que l'âme nouvelle, l'âme survenante, l'âme par intrusion, qui se fait comme un corps de toute chose, use ce corps qu'elle anime, de son mouvement de force et de haine. S'il est certain que, presque en tout genre, l'excès est pire que le défaut, cela est vrai surtout de l'excès de force de la main motrice par rapport à la faiblesse du levier.

Ainsi l'esprit possesseur ne peut, ni ne veut d'ailleurs, instruire, former, développer en un moment nos facultés quasi intellectuelles, comme ferait un maître, avec le temps, qui est un maître aussi, mais seulement leur imposer un acte instrumental, supérieur à elles-mêmes et à leur état présent, sans que leur valeur interne en soit plus augmentée que celle d'un piano par la note qu'on y frappe en ce moment.

Donc ce n'est pas une acquisition par l'imagination et la

mémoire, ce n'est pas une force et une liberté nouvelles, ce n'est qu'un esclavage.

Ce travail de ses facultés n'y est ni un travail de pur esprit, ni un travail d'homme libre, pas même un travail d'esclave intelligent, mais de machine.

L'homme est descendu, en cet état, au-dessous même de la bête, à moins que ce ne soit celle de Descartes.

Ce n'est pas son âme intelligente, en effet, qui a informé son imagination et sa mémoire, c'est une âme étrangère qui a fait cette louche opération.

Cette force étrangère n'a pu lui rien apporter qui fût un surcroît à son être, par conséquent une puissance de plus, mais elle en a tiré au contraire tout ce que cet être comporte sous la motion de la force qui le possède, par conséquent tous les esclavages possibles.

Et comme l'esprit possesseur meut le corps à la façon d'une âme survenante qui l'a fait sien, il meut pareillement les puissances semi-corporelles, la sensibilité, l'imagination, la mémoire ; l'intelligence seule lui échappe.

Ils envahissent la vie externe de l'homme au point de transformer, pour ne pas dire transfigurer — car c'est le plus souvent défigurer — ce témoin permanent de la présence de l'âme, la physionomie.

L'âme est cependant si libre par essence qu'elle peut conserver, au plus fort d'une crise de possession, toute sa lucidité la plus sereine, comme un ciel pur au-dessus d'un orage.

A. JEANNIARD DU DOT.

(*A suivre.*)



# LE SIXIÈME AGE DE L'ÉGLISE

(SUITE ET FIN.)

---

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs le dernier article de la série des études si appréciées de notre collaborateur Simmias.

## VI. — L'Église de Philadelphie (suite)

### § 3. — *La Sixième Trompette*

« Le premier malheur (Væ) est passé, et voilà que viennent encore deux Malheurs après ces choses.

« Et le Sixième Ange sonna de la Trompette; et j'entendis une voix des quatre cornes de l'autel d'or, qui est devant les yeux de Dieu,

« Disant au sixième Ange qui avait la trompette : Délie les quatre Anges qui furent liés sur le grand fleuve Euphrate.

« Et furent déliés les quatre Anges qui étaient prêts pour l'heure et le jour, et le mois et l'année, afin qu'ils tuassent la tierce partie des hommes.

« Et le nombre de l'armée équestre vingt mille fois dix mille (deux cents millions). Et j'en entendis le nombre.

« Et je vis ainsi les chevaux dans la vision, et ceux qui les montaient avaient des cuirasses de feu, et d'hyacinthe et de soufre; et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions; et de leurs bouches sort du feu, de la fumée et du soufre.

« Et par ces trois plaies fut tuée la tierce part des hommes, par le feu, la fumée et le soufre qui sortaient de leur bouche.

« Car la puissance des chevaux est dans leurs bouches, et dans leurs queues; leurs queues en effet ressemblent à des serpents, ayant des lèthes; et par ces moyens ils nuisent. »

\*  
\* \*

Commençons par le « commencement ».

Entre le son de la quatrième Trompette et celui de la cinquième, l'apôtre place le fait suivant :

Et je vis, et j'entendis la voix d'un aigle volant *par le milieu du ciel*, disant d'une grande voix : « *Malheur, malheur, malheur* aux habitants de la terre, au sujet des autres voix des trois Anges qui allaient sonner de la trompette. »

« *Parle milieu du ciel* », c'est-à-dire au dessous du Zénith, donc au point culminant, non de l'Église, que nous désignons par Pergame, mais de l'histoire, que nous plaçons au quatrième Age, — Église de Thyatire.

Nous concluons donc que l'Apogée historique de l'Église s'étend de l'An 323 à l'An 1456, — un peu plus, un peu moins, — durée qui embrasse les mille ans du Règne de Jésus-Christ et des Saints sur la terre. — Le niveau le plus élevé peut être placé de Charlemagne Empereur (800) à la mort de Saint-Louis (1270).

Or, nous l'avons déjà fait remarquer, le premier « Malheur » (Væ) n'éclate qu'à la fin du Cinquième Age (Sardes). C'est donc bien la Révolution, venant après la Réforme et la Renaissance, qui est annoncé par ce « malheur », le « Tremblement de terre » qui ouvre le tableau du Sixième Sceau (Église de Philadelphie). Et ceci confirme notre calcul sur le Nombre 666. — Le « premier Malheur » clôt la première période de *Dix huit cents ans* équivalant à Six-cents multipliés par Trois. Cette période embrasse cinq Ages, ou cinq Églises.

Le Sixième Age doit donc, d'après le même calcul, durer cent quatre-vingts ans, ou soixante multiplié par trois. — On remarquera que, dans ce calcul, nous obtenons :

$$600 \times 3 = 1.800$$

$$60 \times 3 = 180$$

Le multiplicateur est 3 dans chaque multiplication. L'addition de ces deux 3 donne 6, ce qui complète le Nombre unité de la Bête, équivalant à 18.

Or la durée de *dix-huit ans* que nous assignons hypothétiquement au septième Age (Église de Laodicée, ou du Jugement) contient également *trois fois* le chiffre 6. — C'est la victoire définitive, foudroyante, de Dieu sur les derniers ferments de la Révolte.

Et nous obtenons ainsi :

$$1.800 + 180 + 18 = 1.998 = 600 \times 3 + 60 \times 3 + 6 \times 3.$$

$3 + 3 + 3 = 9 = 3 \times 3 =$  le Cube, ou Plénitude du Ternaire, — c'est-à-dire la *Consommation* de l'Œuvre de Dieu.

« FACTUM EST. »

Mais ce n'est pas tout.

Si nous additionnons les quatre chiffres de 1.998, nous obtenons :

$1 + 9 + 9 + 8 = 27 =$  le Cube de 3 (9) multiplié par 3 ( $9 \times 3 = 27$ ), soit trois fois 9, ou trois « consommations » successives.

Si nous divisons 1.998 par 9, nous obtenons 222.

222 est contenu 3 fois en 666.

222 exprime la différence entre 888, Nombre du Nom divin Jésus, et 666, Nombre de la Bête. 222 s'écrit avec trois 2, nombre de l'opposition (*qui adversatur*).

Il y a donc trois « oppositions », ou luttes, suivies de trois « consommations », entre Jésus et la Bête.

Mais 222 répond exactement à l'échelle décimale de 888 comme de 666. Il se compose, en effet, de  $200 + 20 + 2$ . Il représente donc la première lutte dans le Ciel entre le Verbe de Dieu (Deuxième personne de la Sainte Trinité), représenté par l'Archange Michel, et Satan (Lucifer, Azazel ou Semyaza), le *Second* après Dieu dans l'ordre des existences; — la deuxième lutte, sur la terre, entre l'Homme-Dieu et le même Ange déchu, pendant la Vie mortelle du Christ; — la troisième lutte entre le Christ et son Église, d'une part, et la Synagogue de Satan, d'autre part.

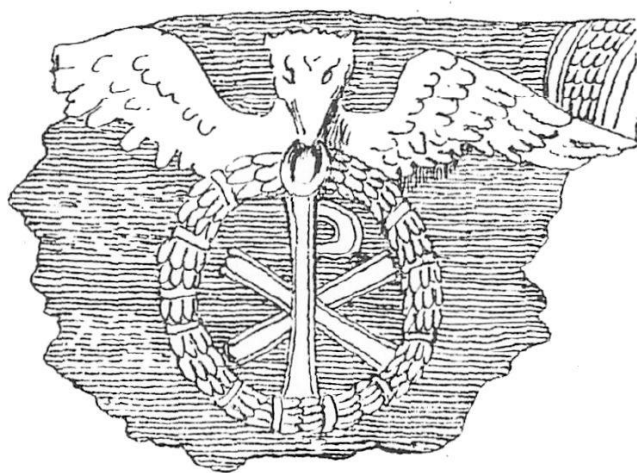
Et cela se retrouve encore à l'inverse :

Lutte de l'Église et de la Bête  $= 200$ ; lutte de l'Homme-Dieu et de la Bête  $= 20$ ; lutte définitive du Verbe de la Bête, de l'Homme de péché, du « Fils de Perdition », contre le Verbe de Dieu, l'Homme-Dieu, le Fils de Dieu manifesté à

la fin des temps, = 2, — c'est-à-dire lutte d'un *individu* contre le Christ.

Enfin, si de 1.998, ainsi que nous l'avons déjà dit, nous retranchons 888, Nombre du nom de l'Homme-Dieu Jésus (Ιησους), il reste 1.110, équivalant du Monogramme inscrit sur le Labarum,  $X = 1.000$ ,  $P = 100$ ,  $I = 10$ . Or, qu'est-ce que 1.110, Nombre formé par trois 1, ou trois I (trois fois  $1 =$  Trinité), plus le zéro, ou cercle, représentatif de la *plénitude*, sinon  $1.000 + 100 + 10$ .

Nous avons déjà vu que 1.998, formé par 1.110 et 888, peut



se diviser également en deux quantités proportionnelles, 1.332 et 666. Entre 1.110 et 1.332, se compte exactement le nombre 222 qui distingue le Nom Sacré de Jésus, 888, du Nombre de la Bête, 666.

Qu'est-ce à dire?

Nous interpréterons ainsi cette différence :

Le Chiffre 1.110 marque la plénitude du Règne du « Christ » sur la terre :  $1 \times 10 + 100 + 1.000$ . — A cette date, Notre-Seigneur a dominé victorieusement « mille ans » avec les Saints, après une lutte de plus de deux siècles contre le monde ( $888 + 222$ ).

Charlemagne a placé l'Europe sous le « joug léger » de l'Agneau, et Godefroy de Bouillon a conduit l'Occident au Saint-Sépulcre. C'est bien l'apogée de la religion. Encore

cent onze ans, et la terre admirera le plus noble des Rois, Saint Louis, sous la tutelle d'une autre sainte Hélène, l'admirable Blanche de Castille, qui osera prononcer à la face de l'univers cette incomparable parole :

« Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un péché mortel. »

C'est bien le moment où « l'Aigle », oiseau de Vision, qui figure, à côté de saint Jean dans l'iconographie chrétienne, vole « par le milieu du ciel » et fait entendre son triple « Væ ».

Car l'apogée atteint, le déclin commence. — Encore cent onze ans et nous atteignons la date de 1332.

Or, voici ce qui s'est passé dans l'intervalle.

En 1303, Philippe le Bel, monarque habile, a accompli un sacrilège effroyable. Par son ordre, le chancelier Guillaume de Nogaret et le noble Romain Sciarra Colonna ont envahi Rome, comme le fera le général Radet en 1809. Ils ont poursuivi jusqu'à Anagni le vieux Pontife Boniface VIII, que Colonna a frappé au visage de son gantelet de fer.

C'en est fait. La Fille Aînée a souffleté sa mère. Le châtiment est immédiat.

Déchainé pour un temps, l'Ennemi choisit à son tour une « Fille » digne de lui. Il la trouve en Angleterre. Pendant *Cent ans*, l'Anglais va humilier la France. En 1346 Philippe de Valois est écrasé à Crécy, — en 1356, Jean II est, à son tour, vaincu et fait prisonnier à Poitiers, — en 1415, Azincourt achève la détresse de la France. Un Roi d'Angleterre, Henri V, est proclamé Roi de France à Paris, avec l'appui du dément Charles VI et de l'infâme Isabeau de Bavière, au détriment du faible Dauphin, qualifié railleusement « roi de Bourges ».

Mais les justices de Dieu sont momentanément apaisées. Il suscite, « pour la grande pitié qui est au Royaume de France », cette figure unique dans l'histoire, cette Jeanne de Domrémy, cette « Pucelle d'Orléans » que les Francs-Maçons, Synagogue de Satan, au service de l'Angleterre, viennent d'outrager publiquement à Orléans.

Cent ans se sont écoulés. Le 31 mai 1431, la Vierge

sublime, l'Héroïne, la Sainte, monte à Dieu, sous la figure d'une Colombe, ou, plus exactement, emportée par la Colombe Divine, par le Paraclet, dans l'apothéose du bûcher de Rouen.

Mais déjà le quatrième Age touche à sa fin. Encore vingt-deux ans, et Mahomet II s'empare de Constantinople. Le cinquième Age commence, au bout duquel se sera accompli le premier « Malheur », car la Renaissance, continuée par la Réforme, s'achèvera par la Révolution. — C'est, nous l'avons vu, le « tremblement de terre » qui, commencé à la fin du dix-huitième siècle, ne prendra fin qu'au Jugement Dernier, unissant les trois Ages solidaires de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée.

Mais de 1110 à 1332, Jésus-Christ est encore supérieur à son adversaire. A partir de 1332, celui-ci grandit en force et en audace. Non seulement l'Église schismatique d'Orient succombe sous l'assaut de l'Islam, mais l'étoile est tombée du Ciel qui a ouvert « le puits de l'abîme ». — Coïncidence étrange : le nom de l'hérésiarque est *Luther* et commence par les mêmes lettres grecques que le verbe *Être déchaîné*, Λύθηται, *Luthenai* (exactement *Avoir été déchaîné*, aoriste passif).

Au chapitre xx, verset 7, l'Apôtre, parlant du déchaînement de Satan, dit :

« Et lorsque les mille ans seront accomplis, Satan sera DÉLIÉ (en grec *Luthesetai*, Λυθήσεται) de sa prison, et il sortira et il séduira les nations qui sont aux quatre coins de la terre, etc. »

Or, c'est au son de la cinquième Trompette que tombe du ciel l'étoile, à qui est remise « la clef du puits de l'Abîme ».

« Et elle ouvrit le puits de l'abîme, et la fumée du puits monta comme la fumée d'une grande fournaise, et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits (ix, 2). »

Mais ce son de la cinquième Trompette n'éclate qu'après le vol de l'Aigle, et, après en avoir raconté les effets, saint Jean ajoute :

— « Le premier « Malheur est passé », — « *Væ unum abiit.* »

Donc, si l'Aigle est « au milieu du ciel » au moment où il fait entendre le triple « *Væ* » et si nous plaçons ce « milieu



du ciel » au point culminant de « l'Église de Thyatire », il apparaît que la chute de l'étoile, Luther, correspond au « déchainement de Satan », c'est-à-dire à « l'ouverture du puits de l'abîme », soit dès le début de « l'Église de Sardes », dont l'Age commence à la prise de Constantinople, à la suite de laquelle se manifestent la Renaissance (1456-1520), la Réforme (1521-1684) et la Révolution (1789). Ces trois faits, logiquement dépendants les uns des autres, constituent le « premier Malheur », le « Malheur EN UN », — *Væ unum*.

Le « deuxième Malheur » — *Væ secundum*, — n'éclate qu'après le son de la sixième Trompette, après que l'Apôtre a mesuré le Temple de Dieu et raconté le martyre et la glorification des deux Témoins. — Il semble donc que la venue de ces deux Témoins (Hénoch et Élie), correspondant au Règne de l'Anté-Christ, doive marquer la fin du sixième Age, — le nôtre.

\*  
\* \* \*

*« Et le Sixième Ange sonna de la trompette; et j'entendis une voix des quatre cornes de l'autel d'or, qui est devant les yeux de Dieu,*

*« Disant au sixième Ange qui avait la trompette : « DÉLIE LES QUATRE ANGES QUI FURENT LIÉS SUR LE GRAND FLEUVE EUPHRATE. »*

*« Et furent déliés les quatre Anges qui étaient prêts pour l'heure et le jour et le mois et l'année, afin qu'ils tuassent le tiers des hommes.*

*« Et le nombre de cette armée équestre était de vingt mille fois dix mille, Et j'en entendis le nombre. »*

Nous passons les versets suivants qui font la description de cette formidable cavalerie de « deux cents millions » d'exterminateurs. — Elle peut s'entendre, soit d'une universelle corruption morale, soit d'un déluge humain faisant déborder l'Asie et l'Afrique sur l'ancien continent.

Mais nous retenons le dernier verset du chapitre ix :

*« Et ils ne firent pénitence ni de leurs meurtres, ni de leurs empoisonnements, ni de leurs fornications, ni de leurs vols. »*

Ici le Prophète fait nettement entendre que ce châtiment

effroyable n'a pas ouvert les yeux de l'humanité et que le péché subsiste au sein des deux tiers survivants.

§ 4. — *La Sixième Coupe*

Nous réunissons à dessein, afin d'abrégier cette étude, la 6<sup>e</sup> Trompette et la 6<sup>e</sup> Coupe. La Sixième Trompette est, en effet, à la Sixième Coupe ce que les trois roulements de tambours d'une sommation en temps d'émeute sont à la fusillade qui les suit. Dieu ne procède pas à la manière des Japonais attaquant Port-Arthur, ni des gendarmes de Narbonne. Il avertit avant de frapper.

— « *Et le sixième Ange répandit sa coupe sur ce grand fleuve l'Euphrate, et il en tarit l'eau pour que la voie fût préparée aux rois venant du lever du soleil.*

« *Et je vis de la bouche du Dragon, de la bouche de la Bête et de la bouche du Faux prophète trois esprits impurs à la façon des grenouilles.*

« *Ce sont, en effet, des esprits de démons accomplissant des prodiges, et ils vont vers les rois de toute la terre, pour les assembler au combat au grand jour du Dieu Tout-Puisant.*

« *Voici que je viens comme un voleur. Heureux celui qui veille et garde ses vêtements, de peur qu'il ne marche nu et qu'on ne voie sa honte.*

« *Et ils les assemblera au lieu qui est appelé en hébreu Armagedon.* »

\*  
\* \*

L'avertissement premier, nous l'avons trouvé à la Sixième Trompette :

« Et sextus Angelus tuba cecinit, et audivi vocem unam ex quatuor cornibus altaris aurei, quod est ante oculos Dei,

« Dicentem sexto Angelo qui habebat tubam : Solve quatuor angelos qui alligati sunt in flumine magno Euphrate.

« Et soluti sunt quatuor angeli qui parati erant in horam et diem, et mensem, et annum, ut occiderent tertiam partem hominum. »

Voilà le commencement du tableau; il se trouve au chapitre ix, versets 13, 14 et 15. La suite ne vient qu'au chapitre xvi, versets 12, 13, 14, 15, 16.

Qu'est-ce que cet « autel d'or »?

C'est celui que nous avons vu aux versets 9, 10, 11 du chapitre vi, à l'ouverture du cinquième Sceau, l'autel des holocaustes, sous lequel se trouvent les âmes des martyrs demandant justice et à qui Dieu répond qu'elles prennent patience « un peu de temps jusqu'à ce que soient au complet leurs frères serviteurs de Dieu comme eux qui doivent être tués comme eux ».

Le « peu de temps » est passé. Le monde est sorti du 5<sup>e</sup> Age (Renaissance — Réforme — Révolution) et entre dans le 6<sup>e</sup>. Pour « compléter le nombre » des témoins de Dieu, la Voix de l'autel d'or fait appel à quatre exécuteurs tirés de l'Orient, les « quatre anges » qui *furent liés* (et non pas qui *sont liés* — le texte dit : *alligati fuerunt*) sur le grand fleuve Euphrate.

Ces quatre « anges » ne seraient-ils pas ceux des Mèdes et des Perses, dont parle Daniel, que combattirent Michel et Gabriel, — ceux des races Mongoles (se rappeler que le mot *Mongol* est la modernisation du mot hébreu *Magog*) qui, depuis dix-neuf siècles, ont exercé leurs ravages sur les régions de l'Euphrate, les descendants d'Oktaï, de Timour le Boiteux, de Gengis-Khan, et, avant ceux-ci, des Huns d'Attila, et, plus avant encore, des Scythes, peuples de Gog et de Magog, dont Ézéchiel particulièrement annonce l'invasion suprême pour le jour où les Juifs auront été retirés par Dieu « du milieu des nations » et rétablis « aux montagnes de Sion continuellement désertes », sur leur terre, « nombril de la terre »; dont il annonce également la destruction dans le « val des voyageurs », près de la ville d'AMONA (*hamonah* — « la multitude ou le cimetière »), que les Septante appellent Πολύανδριον — le cimetière »?

En langage « moderne » n'y faut-il pas voir une immense conjuration des peuples Slaves (la Russie — Rossia — Rosche), Caucasiens et Tartares (Moschi — Moscou — Mosoch — et Tubal — Tobolsk — Tomsk, etc.), guidés par un Tzar prédé-

cesseur de l'Anté-Christ, ou l'Anté-Christ lui-même, tel que le désigne Daniel, lorsqu'il annonce qu'il dressera sa tente sur les hauteurs de Jérusalem, — APADNO, et dont il fixe la date d'apparition : « Et au soir et au matin, *deux mille trois cents jours.* »

Or, rappelons-nous également que Daniel désigne ce tyran suprême comme un descendant de l'empire grec d'Alexandre, le Bouc vainqueur du Bélier Perse.

Qui représente aujourd'hui l'Empire grec disparu, sinon la Russie schismatique et l'énorme masse de peuples qui évoluent dans son orbite?

Si nous prenons pour point de départ le commencement de l'expédition d'Alexandre, nous trouvons :

335 avant J.-C. + 1,965 = 2,300.

Si nous prenons la fin d'Alexandre, nous trouvons :

323 avant J.-C. + 1,977 = 2,300.

Ce n'est pas tout.

Ce fleuve Euphrate est la limite fatidique entre l'Orient et l'Occident. L'Empire Romain lui-même ne la franchit jamais. La sanglante défaite de Crassus à Carrhes, les échecs d'Héraclius, ceux des Croisés établirent que là était bien la barrière, le fossé creusé par Dieu entre les deux mondes.

C'est de l'autre côté de ce fleuve que s'étend l'Orient proprement dit : la Perse, l'Afghanistan, le Beloutchistan, l'Inde, la Chine, et surtout ce formidable Japon, ce peuple né d'hier (1868) à la civilisation Européenne, et qui, vainqueur une première fois de la Russie, pourrait bien, demain, s'unir à elle pour lancer sur l'Europe. l'Église et, sans doute, Jérusalem reconstituée, les « deux cents millions » d'envahisseurs aperçus par saint Jean.

\*  
\* \*

Voilà ce que nous révèle l'avertissement de la Sixième Trompette. Achéons les 2.300 ans de Daniel, et nous nous trouverons en 1965 ou 1977. Le Sixième Ange vide sa coupe.

Le fleuve Euphrate est tari. Le « GRAND ORIENT » maçonnique a achevé son œuvre. Les Juifs, qui l'ont inventé, accrédité, consacré en haine du Christ et de son Église, depuis les

jours de saint Paul, où commençait déjà le « mystère d'iniquité », — les Juifs, disons-nous, sont rétablis dans la Terre-Sainte (Sionisme). Ils s'y croient en sécurité. Peuple pacifique, mélangé de chrétiens, ils n'attendent plus que la révélation du « FILS DE DAVID », ainsi que l'a déclaré le Sioniste Louban, qui faillit tuer le Sioniste Max Nordau.

Mais, à ce moment, les Juifs ne sont plus les maîtres de la Franc-Maçonnerie. Née d'eux, parvenue à la toute-puissance, elle enfante « l'homme de péché », le « fils de perdition », le César des derniers temps, le Tzar Slave, Mongol ou Grec, successeur d'Alexandre. Secondé par Satan (le Dragon ou Serpent), la force politique humaine (la Bête), et le grand pontife de la suprême erreur (le Faux Prophète), c'est-à-dire les trois démons à figure de Grenouilles, il rassemble les peuples pour ruiner la dernière citadelle du Christ. — C'est l'heure du triomphe pour le « *Grand Orient* » (*regibus ab ortu solis*), dont le Japon, — Empire du SOLEIL LEVANT, — pourrait bien être le premier lieutenant.

Alors s'avance l'armée de Gog. Elle envahit le territoire de la suprême foi. Et elle vient jusqu'à la « montagne de Mageddo » — *har Mageddon*, — que déjà Ézéchiél a nommée *ha monah*, et Daniel *apadnô*. Et les temps s'accomplissent.

\*  
\* \*

Nous avons un peu hâté la fin de cette étude. Nous savons que, si elle n'a pas eu l'heur de plaire à quelques lecteurs, elle nous a valu une longue et vibrante correspondance de beaucoup d'autres. — Mais nous ne voulons pas terminer sans appuyer notre dire d'une citation.

A l'heure même où nous commençons la publication de cette étude, l'initiative d'un homme de profond savoir et de rare intelligence mettait au jour la première traduction française d'un livre mystérieux, discuté avec acharnement tant par les Juifs que par les chrétiens. — Disons tout de suite que ce livre, le *Sepher ha Zohar* (Livre de la Splendeur) est surtout lettre close pour ceux qui en parlent avec le plus d'assurance. Ainsi procède toujours l'ignorance. Inconnu avant le

treizième siècle, ce livre, diversement apprécié, d'une authenticité discutée, n'en contient pas moins d'étranges vérités qui en ont fait attribuer la paternité à un faussaire Juif, plus ou moins influencé par les dogmes chrétiens. — *Adhuc sub judice lis est*. L'opinion traditionnelle, et irréfutée jusqu'ici, est que le *Zohar*, compilation postérieure au douzième siècle de l'Ère chrétienne, n'en contient pas moins des vérités professées par l'enseignement rabbinique depuis les jours de Moïse.

Nous n'avons point à trancher le débat. Il suffit aux besoins de notre étude de constater que ce livre remonte au moins au treizième siècle et qu'il reflète la pensée des Rabbins Juifs à cette époque.

Or, voici ce que l'on trouve dans le *Zohar*, I, 116, 117, 118, 119, 120.

— « Que signifie le mot « beithah »? Ce mot doit être lu « be-eth-hé », ce qui veut dire : au temps du Hé; car c'est au moment où le Hé ressuscitera de la terre que Dieu fera ces merveilles. Rabbi Yossé dit en outre : Et pourtant nous savons par une tradition que la « Communauté d'Israël » (le peuple juif) ne demeurera ensevelie sous la terre (c'est-à-dire dans l'exil) que durant un seul jour, mais pas plus longtemps. *Comment se fait-il donc qu'Israël soit si longtemps dans l'exil?* — Rabbi Yehouda lui répondit : En effet, la tradition est ainsi que tu la rapportes; mais en voici le sens spirituel tel que nous l'avons appris. Dès le jour où la « Communauté d'Israël » a été chassée de sa demeure, les lettres du Nom Sacré ont été, — s'il est permis de s'exprimer ainsi, — séparées l'une de l'autre; le Hé se sépare de Vav, et c'est en raison de cette séparation que le Psalmiste a dit : « Je me suis tu et j'ai gardé le silence. » Car, du moment que le Vav est séparé du Hé, la voix ne fonctionnant plus, le Verbe s'est tu. C'est pourquoi la « Communauté d'Israël » reste ensevelie durant le « jour Hé ». Que signifie le « jour Hé »? Le « jour Hé » veut dire *le cinquième millénaire*. Bien que l'exil d'Israël ait commencé avant le cinquième millénaire, la tradition ne parle que du « jour Hé », parce que c'est le seul millénaire qui verra, dès son commencement jusqu'à sa fin, Israël en exil. Mais quand arrivera le *sixième millénaire*, qui est

l'image du Vav, alors le Vav ressuscitera le Hé. *Six fois dix font soixante* et le Vav arrivera à son terme, car dix Vav font six fois dix. Le Vav montera vers le Yod et redescendra vers le Hé. Et le Vav s'accomplira *dix fois pour former soixante* et relever Israël de la poussière. Et *tous les soixante ans* de ce sixième millénaire, le Hé devient plus fort et monte sur l'échelle afin d'augmenter sa puissance. Ainsi, *après six cents ans du sixième millénaire*, les portes de la Sagesse suprême s'ouvriront et les sources de la Sagesse commenceront à jaillir en ce bas monde.

C'est à partir de ce moment que le monde commencera à se préparer à entrer dignement dans le *septième millénaire*, tel un homme qui vers le soir de la veille du sabbat se prépare pour entrer dans le sabbat. On trouve une allusion à cette époque dans les paroles de l'Écriture : « L'année *six-cent* de la vie de Noé, le *dix-septième* jour du second mois, toutes les sources du grand abîme ont fait jaillir leurs eaux... »

« Rabbi Siméon commença à parler de la manière suivante : Il est écrit : « Et je me souviendrai de l'Alliance que j'ai faite avec Jacob. » Le mot « Jacob » est écrit en cet endroit avec un Vav. Pourquoi ? Il y a deux raisons à cela : la première prétend que ce Vav fait allusion au mystère de la Sagesse, degré où repose Jacob ; la seconde, qui est la plus importante, soutient que ce Vav se rapporte à l'exil d'Israël ; *il indique l'heure où Israël sera affranchi de la servitude*. Cette époque est indiquée dans le Vav qui désigne le *sixième* millénaire. Le Vav indique également les six secondes et demie ; car, lorsque *soixante ans* se seront écoulés après le *sixième siècle* du *sixième millénaire*, le ciel visitera la fille de Jacob. Dès ce moment, jusqu'à la parfaite souvenance de Dieu du peuple d'Israël, se passeront autres *six ans* et demi ; ensuite se passeront autres *six ans*, en tout *soixante-douze ans* et demi. En l'an *soixante-six*, le Roi-Messie se révélera dans la province de Galilée. »

Nous ne voulons pas pousser plus loin cette citation d'un livre qui, au jugement des plus prévenus, date *au moins* du treizième siècle et contient en grande partie les traditions rabbiniques. En publiant cette étude, nous n'avons voulu,

nous le répétons pour la dernière fois, que porter un hommage de plus à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à son Église. Tout lecteur de bonne foi nous rendra ce témoignage que cet ensemble de concordances est plein d'une austère leçon.

Résumons donc cette citation du *Zohar* :

Dix Vav plus cent Vav ( $6 \times 10 \times 100$ ) égalent 660. — Selon la numération juive, le *sixième siècle* après le commencement du *sixième millénaire*, plus *soixante ans*, nous porte en l'an 1900 de l'ère chrétienne. Si l'on y ajoute les *soixante-douze ans* qu'indique notre citation, nous sommes reportés en 1972 pour la « révélation du Roi-Messie en Galilée ».

Or, quel est le « nombre » de la Bête, — Nombre d'un homme, — selon saint Jean : c'est SIX-CENT-SOIXANTE-SIX.

Si, de 1972, nous retranchons 6, — il reste 1966. — Toute la différence, entre le chiffre de l'Apocalypse et celui du *Zohar*, tient en ces 6 ans.

Maintenant, finissons avec l'Apocalypse :

— Oui ou non, les Juifs ont-ils crû en puissance depuis le *Sixième Siècle* du *Sixième millénaire*, soit depuis l'affranchissement révolutionnaire et surtout l'égalité juridique octroyée par Napoléon I<sup>er</sup>, en 1806?

— Oui ou non, est-il exact que la Franc-Maçonnerie, fille d'Israël et *Synagogue de Satan*, impose sa marque sur le front ou la main de tous, « petits et grands, riches et pauvres, libres et serfs » ?

— Oui ou non, est-il vrai que toute liberté, surtout la liberté religieuse, tend à disparaître, en sorte que « nul ne puisse vendre ou acheter, sinon celui qui porte le *signe* ou le *nom* de la Bête, ou le « nombre » de son nom ?

— Oui ou non, le mouvement Sioniste a-t-il pris, depuis tantôt vingt ans, un accroissement tel qu'il suffirait de la volonté des puissants d'Israël pour opérer la reconstitution d'Israël en Palestine ?

— Oui ou non, l'Orient s'est-il éveillé en 1868, a-t-il vaincu l'Europe en 1903 et se prépare-t-il à diriger contre la race blanche l'effort des « Rois du lever du Soleil » (Empire Nippon) ?



La réponse est d'une netteté rigoureuse. Les faits parlent tout seuls.

Et ces choses s'accomplissent sous le pontificat du plus grand, du plus saint des papes que le monde ait admirés depuis 1800, et ce pape, dans une prophétie célèbre, est désigné par la devise *Ignis ardens*, le *Feu ardent* (Feu de la Charité apostolique, feu de l'intelligence lumineuse, feu des foudres ecclésiastiques qui viennent de frapper 65 propositions hétérodoxes, feu des persécutions, feu des guerres récemment passées et prochainement imminentes), que suit l'affligeante devise *Religio depopulata*, « la Religion dépeuplée », suffisamment expliquée par les violences actuelles et futures, mais suivie, à son tour, par la devise *Fides intrepida*, « la Foi qui ne tremble point », promesse d'un triomphe final.

Nous le demandons, à ceux qui sourient à ces questions : Si de telles coïncidences ne sont pas voulues et préordonnées par la Sagesse divine pour nous avertir, elles sont le résultat du... « hasard ». Or, le « hasard » n'existe pas.

SIMMIAS.



# VARIÉTÉS

---

## Le Docteur BARADUC, grand homme d'Église

Dans son numéro du 7 septembre dernier, le *Progressive Thinker* de Chicago présente à ses lecteurs des deux mondes un de nos compatriotes, connu, pour ne pas dire célèbre, même parmi nous, le docteur Baraduc (Hippolyte), qu'il donne, non seulement pour un grand médecin, ce que nous savons, mais pour un grand *churchman* (un grand homme d'église), ce qu'il nous faut aller apprendre en Amérique, et il nous étale, encore et toujours sérieusement, les photographies de ce docteur, qu'une revue anglaise vient d'apporter à Chicago, au grand *amazement* (étonnement) de tous les graves Américains : ne lisez pas *amusement*, ce serait bon pour des Français.

Bornons-nous à donner la liste des choses tout immatérielles dont il a produit des photographies, que les esprits mêmes ne sont pas capables d'obtenir. Il est donc plus fort que le diable.

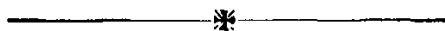
Les voici sans commentaires, sous les numéros que leur accolent les deux revues, anglaise et américaine : c'est 1<sup>o</sup> la figure d'une invocation, fort intense apparemment ; 2<sup>o</sup> celle d'une prière sous l'apparence d'une lumière spirituelle ; 3<sup>o</sup> « une bonne pensée saisie au vol par l'appareil du docteur Baraduc » : *A good thought caught by doctor Baraduc's apparatus* ; 4<sup>o</sup> « une colonne de prières montant de la Tour Eiffel de Paris » ; 5<sup>o</sup> « une cataracte de force curative à Lourdes devant un miracle » ; 6<sup>o</sup> « un tourbillon d'éther et de violentes pensées apparaissant dans la chambre obscure » ; 7<sup>o</sup> « un cauchemar photographié » ; 8<sup>o</sup> les belles formes d'une béné-

diction : 9° « la descente de bénédictions curatives » (à Sainte-Anne d'Auray).

Et nos *savantissimi doctores* veulent qu'on les croie ! c'est déjà trop qu'ils se croient eux-mêmes.

Ici l'important et le difficile est de savoir (et c'est là un lièvre que le reviewer ne lève pas) si le secret et la vertu de telles photographies sont dans l'appareil ou dans l'opérateur. Car il importe toujours d'honorer les reliques et non celui qui les porte.

A. J. D.



### Remerciments

A la suite de notre appel du mois dernier nous avons déjà reçu plusieurs ouvrages :

— *L'Histoire du Merveilleux*, par Figuiet, 4 vol. :

— Un lot de livres et de brochures sur *la chiromancie et l'hypnotisme*,

pour l'envoi desquels nous exprimons toute notre reconnaissance.

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

# AUTOUR DU SURNATUREL

---

## OPPRESSION DIABOLIQUE

Nous continuerons à donner, en bonne place, les faits diaboliques *spontanés* qui se produisent journellement dans les pays infidèles, sur tous les points du globe.

Ils sont précieux à plus d'un titre : d'abord ils sont instructifs, et nous renseignent sur les mœurs et pratiques des démons, et, bien qu'au fond ils se ressemblent généralement, néanmoins ils sont assez variés dans les détails, dans les paroles prononcées par le démon, par les aveux qui lui échappent, etc., pour qu'il n'y ait pas lieu de craindre de se répéter; ensuite, ils prouvent qu'il n'est pas nécessaire qu'il y ait un médium pour que de pareils faits se produisent, ainsi que le proclament les docteurs en spiritisme, en occultisme, etc...; enfin, comme il n'y a pas moyen de se méprendre sur la nature des êtres malfaisants qui sont en jeu dans tous ces cas, et que tous les peuples, partout et toujours, les attribuent aux mauvais esprits, autrement dits aux diables ou démons, et que, d'autre part, les faits étranges qui se produisent dans les séances spirites, ou autres du même genre, sont absolument identiques avec ces faits spontanés, on est autorisé à attribuer ceux-là aux mêmes causes que ces derniers : résultat très appréciable, qui, à lui tout seul, suffirait à nous encourager à poursuivre cette étude.

Pour accepter l'authenticité d'un récit relatant un fait sortant de l'ordinaire, il faut avoir confiance dans la véracité du narrateur, dans sa capacité intellectuelle, et aussi dans son impartialité absolue. — Or les missionnaires, auxquels nous empruntons les faits qui font l'objet de nos articles, et dont

nous citons les noms et les pays qu'ils habitent, afin que l'on puisse contrôler leurs dires, offrent toutes ces garanties.

Leurs récits sont ordinairement écrits sans autre prétention que celle d'être sincères et exacts, sans viser aux effets de style. En outre, les possessions qu'ils signalent d'ordinaire, sont celles qu'ils ont pu étudier eux-mêmes, surtout lorsqu'elles ont été suivies de conversion au christianisme.

On remarquera que, dans ces pays païens, les démons subissent la vertu des choses saintes ou bénites, ou des prières de l'Église, beaucoup plus que dans nos pays chrétiens. La raison de cette différence est peut-être que les démons qui résident en ces pays-là sont généralement d'un ordre moins élevé. — De même dans nos pays civilisés et chrétiens, les démons cachent ordinairement leur jeu, et, selon la mentalité de ceux qu'ils veulent séduire, ils se contentent de flatter la vanité, ou d'emprunter un masque de *science*, tandis que dans les pays païens ils se montrent tels qu'ils sont en réalité, durs, brutaux, violents, et s'imposent surtout en inspirant la terreur.

Quoiqu'en théorie on distingue assez facilement la possession de l'obsession, celle-ci consistant dans l'attaque extérieure du démon, tandis que celle-là importe un envahissement du corps et des organes, néanmoins en pratique il est souvent difficile de les délimiter, l'obsession se compliquant souvent de possession passagère ; c'est pourquoi on emploie quelquefois indifféremment l'un pour l'autre.

En réalité, nous entendons par *possession* un état permanent, tandis que si le démon s'empare du corps d'une manière transitoire, on se servira le plus souvent du terme *obsession*.

Quoi qu'il en soit, que l'on veuille bien remarquer que le terme latin *obsidere* a les deux sens : *assiéger* et aussi *envahir, occuper*.



## Possessions de Païens

I. EN CORÉE. — Le P. Pasquier écrivait en 1894 : « Près de la ville de Hpyenghtaik, dans un village où la voix de l'Évangile n'avait trouvé encore aucun écho, vivait, il y a deux ans, une veuve païenne âgée de soixante ans, et mère de cinq enfants. Depuis plusieurs années, cette famille était hantée par un démon domestique qui s'emparait tour à tour de chacun de ses membres, et leur faisait endurer les maux les plus cruels. La mère pourtant avait échappé jusque-là à l'empire de ce mauvais génie.

« Mais, il y a deux ans, un jour qu'elle était occupée à rendre ses devoirs superstitieux à son mari défunt, voilà que le diable se présente à elle, entre dans son corps et pousse par la bouche de la malheureuse ce cri : « Vivons ensemble « à jamais ! »

« Dès ce moment, la pauvre femme fut en proie aux plus horribles tourments. Tantôt elle tombait dans un délire diabolique, faisant les simagrées les plus hideuses, gesticulant de tous ses membres, exécutant des danses échevelées, poussant des hurlements affreux ; tantôt, épuisée par ces scènes frénétiques, succombant à la fatigue qu'elles occasionnaient, elle tombait en prostration aux prises avec la fièvre et les plus cuisantes douleurs, poussant des gémissements plaintifs accompagnés d'horribles grimaces et de gestes désordonnés.

« Voyant leur mère tombée à son tour dans les griffes du diable, les enfants de la veuve Hong firent alors ce que font toujours les païens en pareille occurrence. Ils appelèrent les sorciers : mais ceux-ci firent payer très cher leurs soi-disant services, et leurs enchantements ne réussirent pas ; la malade ne guérit point et la fortune de cette famille, naguère dans l'aisance, fut en grande partie engloutie par ces colporteurs de superstitions.

« Sur ces entrefaites, la vieille veuve entend parler de la religion catholique. On lui dit que ceux qui l'embrassent sont à jamais délivrés du diable : pour comble de bonheur, elle

apprend que cinq ou six familles chrétiennes habitent à une demi-lieue de son village, au hameau de Tai-tjye-ri. Aussitôt elle se lève et se prépare à partir ; mais le diable, furieux de voir échapper sa proie, fait tous ses efforts pour la contraindre à rester ; il crie de nouveau par la bouche de la possédée : « Je te défends d'aller là. »

« Cependant la malheureuse veuve, éclairée par un rayon bienfaisant de la grâce, fait la sourde oreille à Satan et vient s'enquérir de notre sainte religion ; c'était au printemps 1893. Dès cette époque les attaques du démon devinrent moins fréquentes et leur intensité diminua.

« Au bout de six mois, malgré son âge avancé et sa mémoire infidèle, triomphant de tous les assauts de l'enfer, elle avait appris les douze prières et savait son catéchisme par cœur ; elle était prête au baptême, lorsque je fis ma visite annuelle à Tai-tjye-ri dans les premiers jours de janvier.

« On l'amena en ma présence ; je l'exhortai au repentir de ses fautes et lui enjoignis de réciter l'acte de contrition. A ce moment, sa figure se transforma, sa bouche produisit une horrible grimace, ses mains se crispèrent, ses bras s'élevèrent, se tordant en convulsions, puis du fond de sa poitrine sortit un sourd grognement prolongé.

« A cette vue, frémissant moi-même, je traçai sur son corps un large signe de croix, ordonnant au diable de laisser cette femme en paix et demandant à celle-ci la cause de cette crise subite. Reprenant son calme, la vieille me répondit : « Voyez-vous, Père, même en présence du prêtre le diable ose se manifester. Que sera-ce quand je serai seule ? » Puis elle récita avec ferveur l'acte de contrition, après quoi je la renvoyai, lui disant de se tenir prête pour le baptême dès le soir même.

« A l'heure désignée, elle se présenta ainsi que deux autres catéchumènes également préparés au baptême. J'examinai d'abord ces derniers ; puis vint le tour de la pauvre possédée. A peine eut-elle commencé à réciter son *Patèr*, que les grimaces et les contorsions reprirent de plus belle. Par précaution j'avais apporté de l'eau bénite, et chaque fois que le diable la tourmentait, elle était soulagée aussitôt à l'aide de l'eau sainte ; puis elle reprenait ses prières avec un nouveau

courage et une foi admirable. La récitation du catéchisme de l'Eucharistie lui fut particulièrement pénible; toutes les fois qu'elle devait prononcer le saint nom de Jésus, un sourd grondement se faisait entendre au fond de sa poitrine; puis elle prononçait ce nom sacré d'une voix forte et avec une grande énergie.

« Tant d'assauts furieux, soutenus avec tant de constance devaient être couronnés par une victoire décisive. Je commençai donc les cérémonies du baptême. Dès les premières paroles, je vis encore apparaître une horrible grimace, et j'entendis un sourd grognement; à tous les exorcismes ce phénomène se répéta de plus belle; j'avoue que mon cœur battait fortement; j'étais frémissant, et je puis dire que je n'ai jamais fait ces saintes cérémonies avec autant de ferveur et de conviction; je me sentais en présence de l'Esprit mauvais. Enfin l'eau sainte coula sur le front de l'élue; après l'onction du saint chrême elle fit encore une grimace et ce fut fini. Depuis ce moment, la nouvelle chrétienne fut parfaitement calme. Le lendemain elle faisait sa première communion et était confirmée dans les meilleures dispositions.

« Le diable était pris dans son propre filet. Deux mois après je demandais des nouvelles de la veuve Hong. Un chrétien de l'endroit me dit qu'elle pratiquait ses devoirs avec ardeur et que, depuis son baptême, jamais elle n'avait été inquiétée par l'esprit mauvais. »

II. EN CHINE. — Lorsque le christianisme commença à s'implanter, il y a une vingtaine d'années, dans la sous-préfecture de Jen-Chéou, province de Sutchuen (Chine), le chef d'une nombreuse famille, nommé Sou-lao-pin, demanda à se convertir, et invita le missionnaire à venir visiter sa maison.

Celui-ci y consentit volontiers, mais à condition que l'on ferait disparaître les tablettes des ancêtres et autres objets superstitieux.

Une des pièces principales à déménager était une pierre carrée, percée d'un trou au milieu, et logée dans un coin de la maison. Cette pierre, honorée sous le nom de *Tan-Chen*



(*esprit du foyer*)<sup>1</sup>, représente une des idoles les plus respectées et les plus redoutées du pays.

Le missionnaire, aidé de son servent, prit lui-même cette pierre, et la jeta dans un fossé,

Deux années plus tard, il advint que la femme de Sou-lao-pin, qui avait refusé de se convertir, fut tourmentée du démon.

« Elle était comme folle, écrivait un peu plus tard le Père Béraud, missionnaire du district, et s'acharnait à vouloir mettre le feu à sa propre maison. Elle criait, comme une possédée, le démon Tan-Chen parlant par sa bouche : *Vous autres, chrétiens, vous n'avez pas de conscience ; j'étais si bien dans votre maison ! Pourquoi m'avez-vous jeté dehors, dans un borbier, exposé à la pluie et au soleil ? Au moins, portez-moi dans la pagode voisine !...*

« On l'aurait bien laissée dire, sans les terribles menaces de mettre le feu à la maison. Les païens du voisinage, effrayés pour eux-mêmes, forcèrent alors le pauvre néophyte Sou, encore ignorant et faible dans la foi, à inviter onze sorciers pour chasser le diable, et transporter la fameuse idole Tan-Chen à la pagode. Ceux-ci passèrent toute une nuit à conjurer l'Esprit mauvais, faisant, comme de coutume en pareil cas, un tapage infernal. Ils emportèrent la pierre carrée, le Tan-Chen, à la pagode voisine, et imposèrent à la femme obsédée d'aller au plus tôt brûler de l'encens sur la fameuse montagne O-Mey, et d'acheter un certain nombre de tuiles pour la grande pagode de la ville de Yen-chéou.

« Cela étant fait, la femme Sou se sentit délivrée et rendue à son bon sens. Alors son mari et son fils l'exhortèrent de nouveau à se faire chrétienne, lui montrant à quoi elle s'exposait en restant sous l'empire du démon. Elle se rendit sans trop de difficulté, se mit à faire le signe de la croix et à apprendre les prières.

« Cela durait depuis près d'un mois, lorsque, dans le cours de la visite de mon district, j'arrivai dans la famille Sou. Tout le monde fut enchanté de ma présence. La mère de

1. Il a déjà été question précédemment d'un fétiche du même genre. Voir pages 67 et 131.

famille vint me prier elle-même de l'instruire, me disant qu'elle voulait se faire chrétienne, elle et tous ses enfants, quatre garçons, une fille et une bru.

« Je fis de mon mieux pour les préparer, et je fixai le lendemain matin pour l'adoration du vrai Dieu, cérémonie par laquelle les païens font profession de christianisme <sup>1</sup>.

« Mais le diable n'avait pas encore renoncé à la partie. Le lendemain matin, avant le jour, il revient s'emparer de la pauvre femme. Elle s'agite comme une furie et sort de la maison, en criant que *les chrétiens n'ont pas de conscience, qu'elle ne peut plus habiter avec eux*, etc., etc... Et malgré la pluie qui tombait, elle va se cacher dans un tas de paille, derrière la maison.

« J'avais entendu du bruit et du mouvement dans la maison, sans me rendre bien compte de ce qui se passait. Lorsque mon servant eut disposé l'autel pour la cérémonie de l'adoration et la célébration de la messe qui devait suivre, j'appelle la mère et ses enfants: les enfants se présentent seuls. Je demande où est leur mère.

« — Son mal l'a reprise, me répondent-ils, elle est partie! »

« J'envoie son mari et son fils aîné la chercher. Ils l'apportent à force de bras et la déposent devant moi.

« — Eh bien! lui dis-je, hier soir tu voulais adorer, c'est le moment. »

« Pas de réponse, elle reste étendue par terre, comme une morte. Je lui jette de l'eau bénite: elle frissonne. Son mari la prend par le milieu du corps et veut lui faire plier les genoux: impossible; elle est roide et s'étend tout d'une pièce. On veut lui faire faire le signe de la croix; son bras est roide aussi, et ses doigts crispés.

« Je l'interpelle de nouveau, lui rappelant sa promesse de la veille. Tout à coup elle se lève, fait une grande prostration devant moi et me dit :

« — Père, je vous adore, à condition que vous me donnerez après ma mort un beau cercueil et une belle ceinture de soie. »

1. Cette cérémonie précède toujours, au moins de plusieurs mois, la réception du baptême.

« — Esprit de vanité et de mensonge, lui dis-je, je ne te demande pas de m'adorer, moi, mais bien le souverain Maître du ciel et de la terre, dont je ne suis que l'indigne ministre. »

« Puis voyant que le démon ne voulait pas lâcher sa proie, et comme je n'avais pas le pouvoir de faire les exorcismes officiellement, je me contentai de la faire transporter dans un coin de l'appartement. Ils l'assirent sur un banc, et j'allai commencer la célébration de la sainte messe, me réservant de revenir plus tard faire les exorcismes, lorsque j'en aurais obtenu la permission de Mgr l'évêque.

« Avant de prendre les ornements, je fis la cérémonie de l'adoration pour les autres membres de la famille, après quoi je commandai à la possédée, au nom de Jésus et de Marie Immaculée, de se taire et de rester tranquille pendant la sainte messe. — A l'Offertoire la possédée s'écrie : *Même mon petit quatrième fils, vous voulez qu'il se fasse chrétien !* Puis plus rien. — A l'élévation, j'entends un grand bruit : elle est renversée par terre violemment, et reste comme morte. Je terminai la messe de mon mieux, sans m'interrompre ni me laisser distraire.

« Après avoir quitté les ornements sacerdotaux, je vais la voir : elle était encore étendue par terre, respirant à peine. Ne sachant trop que penser, j'ordonnai de l'emporter dans sa chambre, comptant revenir plus tard, mieux armé, chasser ce démon rebelle. Mais à peine est-elle déposée sur son lit, qu'elle paraît se réveiller comme d'un profond sommeil, ou plutôt d'un pénible cauchemar qui l'a horriblement fatiguée.

« Ne se souvenant de rien, elle se lève, sort de sa chambre, vient me saluer et me demande à adorer le vrai Dieu, comme il avait été convenu la veille au soir.

« — Mais la cérémonie est faite, lui dis-je.

« — Non, Père, dit-elle, ce n'est pas possible ; je ne viens que de me lever, je veux adorer aujourd'hui. »

« Alors on allume de nouveau les cierges, et la cérémonie recommence pour elle : elle trace elle-même le signe de la croix sans difficulté, et récite les prières toute seule. Elle était délivrée !

« Notre-Seigneur, descendant sur l'autel au moment de l'élévation, avait chassé le démon de sa présence. Obligé de céder, celui-ci avait alors cruellement tourmenté la pauvre femme, mais il partit et ne revint plus, grâce à la persévérance et à la foi vive de la nouvelle catéchumène. Aussi, sur ma recommandation, elle faisait des signes de croix et récitait des *Ave Maria* à chaque instant. Depuis, la femme Sou a été baptisée et est devenue une bonne chrétienne.

« Son mari Sou-Lao-Pin était l'ainé d'une nombreuse famille : il avait sept frères, déjà tous mariés, ayant tous des enfants et petits-enfants. Témoins de la délivrance de leur belle-sœur aînée, tous se sont convertis avec toute leur famille : les vieux parents eux-mêmes ont fini par suivre l'exemple de leurs enfants et petits-enfants, et maintenant ils composent à eux seuls une belle station de 40 à 50 chrétiens. »

A peu près vers le même temps (1888), le P. Oster, missionnaire dans la province de Yun-nan, écrivait ce qui suit :

« La famille Liéou, assez riche et nombreuse, montrait depuis quelque temps un faible désir de se faire chrétienne : mais comme il n'y avait dans son esprit rien de bien résolu, pour différer toute raison était bonne. Le diable, qui prévoyait peut-être que cette affaire tournerait mal pour lui, voulut effrayer les païens et les éloigner de l'Église. Dans ce dessein, il s'empara d'une jeune femme de vingt et un ans de cette famille. Satan traitait son esclave assez mal et lui faisait exécuter toute sorte d'extravagances : elle faisait des grimaces à faire peur aux gens. En outre cette femme parlait avec aplomb une langue inconnue du village.

« Ce fut un événement dans le pays, et chacun disait que, pour chasser un diable de cette taille, il fallait un artiste habile, un homme puissant. On invita donc le premier sorcier du pays. Dûment prévenu et surtout averti que l'affaire est fort grave, le *touan-kong* se présente armé de toutes pièces et muni de recettes infailibles ; il a prévu tous les cas, la victoire est certaine.

« Pendant un long mois, ce malheureux répète tous les jours ses plus terribles conjurations, fait de nouvelles offran-

des sans obtenir le moindre succès. Le démon tient le poste et résiste fièrement, pendant que la pauvre malade pousse des cris lugubres, qui glacent tous les cœurs d'épouvante. Enfin notre sorcier, effrayé lui-même et confus, avoue qu'il a trouvé son maître et part sans demander ses comptes.

« Les femmes chrétiennes étaient aux aguets; elles avaient non seulement prévu la déconfiture du sorcier, mais l'avaient même demandée à Dieu par de ferventes prières.

— « C'est à notre Dieu qu'il faut vous adresser, dirent-elles à la famille Liéou, lui seul peut vous secourir. » « Les Liéou, déconcertés et un peu honteux de ce qui venait d'arriver, n'eurent pas de peine à se rendre à ce conseil. Nos chrétiens aussitôt s'emparent de la malade, la portent jusqu'à l'église, malgré ses cris et une résistance désespérée.

« Loin de l'intimider, ma présence donne à cette possédée un courage nouveau. Elle commence par débiter bruyamment une tirade que personne ne comprend : « Vilain ! lui dis-je alors, je te défends de te moquer de nous, en nous parlant une langue que nous ne pouvons pas comprendre. »

« Obéissant à cette première injonction, le démon reprend aussitôt et dit en chinois : *Nous sommes ici trois Arabes ; nous parlons la langue de La Mecque et suivons la religion de Muhomet.*

J'ordonne aux chrétiennes, qui étaient venues en nombre, de jeter de l'eau bénite en faisant le signe de la croix. Ce fut alors une véritable bataille, car ce diable se défendit avec acharnement et ne partit pas ; il ne recula pas d'une semelle. Je prends alors ma croix de missionnaire et la mets sur le front de la pauvre malade, qui s'efforce vainement de l'écarter. Enfin après une longue résistance le démon parut vouloir capituler : il se retira un instant, mais pour reparaitre aussitôt. Ce ne fut qu'à la troisième imposition de la croix qu'il partit tout de bon et ne reparut plus. »

III. AU THIBET. — Le fait suivant est récent et a été raconté par Mgr Giraudeau, évêque du Thibet, dans une lettre écrite le 15 mars 1907.

« ... Il y a près de six mois, j'envoyai en reconnaissance

dans les principautés situées au nord-ouest de Tatsienlou, un Chinois baptisé depuis peu. Comme partout il y a des marchands chinois, j'espérais qu'il pourrait facilement entrer en relations avec les Thibétains. Effectivement il réussit à trouver partout des interprètes.

« Je lui avais recommandé de prendre beaucoup de précautions en pénétrant dans le pays de Kantsé, et même de ne pas y aller du tout s'il y avait quelque danger. Il y alla tout de même, mais incognito.

« Il y était depuis quinze jours environ, lorsque le diable déclara par la bouche d'un lama, dans lequel il était entré, *qu'il y avait un chrétien sur les lieux* ; puis il ajouta : *Ne faites pas de mal à cet homme-là, sinon vous serez traités comme Bathang et Sampiling*<sup>1</sup>.

« Cette divulgation ne fut donc suivie d'aucune recherche.

« Mais un autre jour, dans une nouvelle crise de possession, le même lama se met à faire un grand vacarme et à frapper tout le monde. Le chrétien, qui était au nombre des spectateurs, ne bougeait pas, lorsque tout à coup le lama se dirige de son côté. Quand il est tout près, le chrétien fait un grand signe de croix et commence à réciter le *Veni, sancte Spiritus*.

« Aussitôt le possédé s'arrête tout court : il n'a plus de jambes pour courir, plus de bras pour frapper, plus de gosier pour hurler ! — Et la foule de demander au chrétien d'où lui vient pareille puissance, et quelle est cette religion qu'il professe ?

« Peu après, une femme tombe en pleine rue, comme foudroyée. Le chrétien s'informe de la cause de cette mort subite.

« — Elle n'est peut-être pas encore morte, lui répond-on. C'est le diable qui s'est emparé d'elle, et qui l'a mise dans cet état. Ce n'est pas chose rare ici : le diable nous persécute de toutes les façons et nous fait énormément souffrir ; souvent même il donne la mort. »

« Le chrétien prend alors son chapelet béni, le dépose sur cette femme, en lui ordonnant de se lever, et en enjoignant au diable de partir, et il est obéi aussitôt.

1. Lamaserie détruites récemment par les Chinois.

« Au Kantsé donc où il nous était interdit de paraître, à cause de l'antipathie du peuple contre tout étranger, 120 à 130 familles, des principales, se sont présentées comme voulant devenir chrétiennes.

« En repassant un peu plus tard dans ce même endroit, le même chrétien délivra encore, avec son chapelet, la femme d'un catéchumène dont le diable s'était emparé.

« — *Ote-moi ces lourdes chaînes, dont tu viens de me charger, s'écria alors le démon, et je partirai.* Et comme il s'obstinait à rester, le chrétien se mit à réciter le chapelet, et la femme se releva guérie... »



### Possessions de Catéchumènes

Les possessions diaboliques sont fréquentes, en pays infidèles, non seulement parmi les païens, mais encore parmi les catéchumènes, avant leur baptême. Les démons font les efforts les plus désespérés pour retenir les hommes sous leur joug.

On a remarqué que, dans les pays soumis à l'influence d'une puissance chrétienne, les possessions de catéchumènes ont diminué de fréquence ; mais si les anciens démons, plus nombreux, se sont retirés, les nouveaux venus qui les ont remplacés, en moins grand nombre, sont peut-être plus forts et plus terribles.

I. AU THIBET. — Dans une lettre écrite en 1884 par le P. Couroux, nous lisons le fait suivant :

« Depuis quatre mois, un païen, du nom de Thrapa-Lodjen, avait le plus vif désir de recevoir le baptême.

« Le 2 mai, à 8 heures du soir, il tombe subitement malade, et l'on accourt me chercher.

« Aussitôt arrivé, je crus reconnaître, à des indices non équivoques, une intervention diabolique. Le malade poussait

de temps en temps des cris de bête fauve, son regard était affreux, sa langue sortait d'une longueur démesurée : il ouvrait la bouche plus grande qu'on ne peut le faire naturellement : il aboyait comme un chien ; de temps en temps, il s'élançait avec fureur pour mordre les païens présents, même sa mère et son frère non baptisés ; il menaçait moins les chrétiens. Il ne jeta pas un seul aboiement contre moi ; il tomba à la renverse et resta comme mort. Avant de tomber, il montra son cou de la main et balbutia que quelqu'un l'étranglait.

« Alors je dis aux quelques chrétiens présents : — « Prions ! C'est au démon que nous avons affaire. »

« Je priai un instant avec eux ; à diverses reprises, je jetai de l'eau bénite et j'exhortai le possédé à invoquer Jésus, Marie.

« D'abord, il ne put prononcer ces saints noms ; mais bientôt il se mit à crier sur un ton et d'une voix sataniques : — « *Gloire à Jésus !* »

« Je défendis au démon de se moquer ainsi de Jésus-Christ, et le malade se tut.

« Alors j'ajoutai : — « Prononce simplement le nom de Marie. »

« Il me répondit : — « Je ne puis pas. »

« Je fis réciter le chapelet par les chrétiens, et je commençai les prières des exorcismes.

« Enfin le malade put prononcer le saint nom de Marie, et le démon lâcha prise. Gloire à la très puissante et immaculée Vierge Marie, dont le nom seul est si redoutable aux puissances de l'enfer !

« Lorsque la délivrance commença, j'engageai Thrapa-Lodjen à prier Jésus, Marie, à ne pas craindre le démon, qui sera impuissant à lui nuire, s'il prie bien.

« Il me répondit : — « Oui, très bien, mais il faut parler bas, car il n'est pas loin, et il m'entendrait. Voyez comme il m'a mis le cou en plaies, et il m'a déchiré les entrailles. »

« Vers 11 heures et demie du soir la délivrance était entière. Mais le malade fut pendant quelques jours dans un état de prostration complète. Pendant dix jours environ, il eut les yeux troublés et le regard inquiet.



« Quand il vint me remercier, il me dit : — « Si le Père n'était pas venu à mon secours, le démon m'aurait emmené tout vivant en enfer. Ce n'était pas un seul démon que je voyais, mais un grand nombre, à l'aspect terrible, qui tous me menaçaient ; plusieurs m'ont même frappé au côté avec des épées. Il faut que désormais j'observe bien la religion, sinon, je suis perdu ! »

« Et en parlant de la sorte, il pleurait à chaudes larmes.

« Maintenant Thrapa-Lodjen est complètement délivré et se montre fervent chrétien. »

II. EN COCHINCHINE. — Un bon vieux missionnaire, le P. Fougrouse, exerçant son ministère en Cochinchine depuis plus de vingt ans, écrivait à son évêque, à la date du 1<sup>er</sup> septembre 1889 :

« Il vient de se passer à Mac-bac un fait que je crois bon de signaler à Votre Grandeur. Bien des fois j'ai constaté *de visu* les agissements du démon sur les catéchumènes avant leur baptême, mais jamais d'une manière aussi manifeste que pendant le mois d'août dernier.

« Le catéchiste Thanh, voisin de mon église, avait reçu chez lui un jeune païen, âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, auquel il enseignait les prières et le catéchisme. Ce catéchumène se montrait doux, obéissant et plein de bonne volonté pour apprendre la doctrine.

« Il y a environ quinze jours, vers 6 heures du soir, comme je récitais mon bréviaire, je vis arriver au presbytère le frère du catéchiste Thanh, qui, tout ému, me supplia d'aller au secours du catéchumène en question,

« — Il est dans un état épouvantable, me dit-il, on ne peut plus le tenir, il veut à toute force s'enfuir chez les païens ; le diable l'obsède pour sûr.

« — Va, lui dis-je, prends de l'eau bénite, asperge ce garçon-là, et fais-lui invoquer les saints noms de Jésus et de Marie. »

« Mon homme hésite, dit oui, et s'en va d'un air assez peu convaincu.

« Dix minutes après, comme je terminais mon bréviaire,

voilà le catéchiste Thanh lui-même, qui accourt hors d'haleine, me suppliant d'aller sauver le catéchumène.

« — L'eau bénite n'y fait rien, me dit-il; impossible de lui faire prononcer les saints noms de Jésus et de Marie. Venez, Père, je vous en prie. »

« Je pensai que le *Grappin*<sup>1</sup> était venu là et qu'il avait fait un coup de sa façon. Je pris donc mon bâton de vieillesse, et me rendis près du néophyte, tout en recommandant, dans mon cœur un peu ému, ma petite affaire à la Bonne Mère.

« En entrant dans la maison, je la vis remplie de monde. Les figures étaient bouleversées, personne ne soufflait mot, et chacun se sentait en face de quelque chose d'extraordinaire. Le jeune païen, étendu sur un lit de camp, et les deux pieds solidement attachés à une colonne de la maison, avait les yeux rouges et abattus, la tête affaissée sur la poitrine, la respiration haletante; il ne disait mot, il semblait sortir vaincu d'une lutte acharnée et inégale.

« Je pris aussitôt l'eau bénite, et l'en aspergeai, puis, faisant le signe de la croix sur son front, sa poitrine et ses bras, je lui ordonnai de prononcer avec moi les saints noms de Jésus et de Marie. A l'étonnement et à la grande joie de tout le monde, il prononça plusieurs fois ces noms bénis, s'assit sur le lit de camp, et demanda à être délivré de ses liens. Il avait repris sa figure ordinaire et retrouvé son état normal.

« Je rentrai donc au presbytère, le cœur content de voir mon jeune homme délivré, et en même temps un peu inquiet sur la probabilité d'un retour du *Grappin*. Je n'avais que trop raison de m'en méfier.

« Trois jours après cette première bataille, mon pauvre catéchumène est de nouveau attaqué avec une fureur épouvantable; en un clin d'œil, il s'échappe de la maison de Thanh, et s'enfuit du côté de la rivière, où l'on craint qu'il ne se jette.

« Quatre forts gaillards se lancent à sa poursuite, l'atteignent sur le bord de la rivière, et le ramènent au presbytère. Mais, avant d'y arriver, en face de la grande croix du cimetière, la crise devient extrêmement violente; il refuse d'avancer.

1. Terme dont se servait le Bienheureux Curé d'Ars pour désigner le diable.

s'agite avec fureur, bouscule tout le monde, et frappe jusqu'au sang les jeunes gens qui le tiennent ; c'est une vraie bataille entre lui et tous les autres. Enfin, à bout de forces, serré de près, il se laisse traîner sous la vérandah de l'église, où il s'étend sur le pavé en poussant des gémissements affreux.

« Prévenu par le tapage, j'arrive bientôt près de lui, et je l'interroge ; pas de réponse. Je lui ordonne de prononcer les saints noms de Jésus et de Marie ; pas de réponse. Alors je prends de l'eau bénite, je lui fais le signe de la croix sur le front et la poitrine, et, immédiatement, mon jeune homme se lève joyeux et content, dans son état naturel. Il répond à toutes mes questions comme un homme de sens rassis.

« — Pourquoi, lui dis-je, veux-tu t'enfuir et retourner chez les païens ?

« — Père, je ne veux pas m'enfuir, je veux devenir chrétien. Mais, subitement j'ai été entouré de diables dont l'un, à trois cornes<sup>1</sup>, et très haut, avait une verge à la main et poussait les autres à m'emporter.

« — Mais pourquoi n'as-tu pas voulu prononcer les saints noms de Jésus et de Marie ?

« — Père, je le voulais bien, mais c'était impossible. Ce grand diable-là me serrait à la gorge, et m'emplissait la bouche de sable, et de cendre<sup>2</sup>. »

« Deux jours après, le catéchumène recevait l'eau sainte du baptême, et était délivré de la puissance du démon par les exorcismes de l'Église. Depuis, il est visiblement heureux et tranquille, la joie déborde de son visage, et les tracasseries diaboliques n'ont pas reparu. »

1. Dans les visions diaboliques, il arrive fréquemment que les démons apparaissent, les uns avec deux, les autres avec trois cornes.

2. Voir dans le Numéro 5 (p. 272) un phénomène du même genre. A noter aussi que très souvent, pendant la possession, le diable cherche à étrangler le possédé.

# Les Démons devant la Nature et la Science

---

## CHAPITRE III

### LA NATURE RÉSISTE AUX DÉMONS (suite)

#### III. — Difficultés naturelles tant du commencement de la possession que de sa fin.

Il y a plus : jamais l'action de l'esprit possesseur n'est assez forte pour empêcher la réaction des choses qu'il emploie comme instruments. Le corps inerte n'a d'autres réactions que celle de la loi naturelle qui l'actionne. Celle de l'animal raisonnable, au contraire, même sans initiative consciente, est nécessairement plus forte et elle impose à celui qui viole la nature humaine un effort douloureux, une souffrance méritée, inévitable.

Il faut donc, pour opérer cette œuvre néfaste, un *courage d'enfer*. On pourrait dire mieux encore : un courage d'ange. Car le courage n'est jamais ce qui manque à l'ange, bon ou mauvais.

Il y a dans les expériences du docteur Paul Gibier (*le Spiritisme, fakirisme occidental*) un fait qui peut donner par *à fortiori* une idée des difficultés de la possession humaine : c'est le spectacle de plusieurs esprits cotisés ou coalisés s'essayant vainement à *posséder* un pauvre crayon, pour le faire écrire tout seul sur une table, comme ont fait mille et mille fois depuis et même auparavant les crayons américains devant des centaines et des milliers de spirites.

Les spirites n'ont pu s'empêcher de voir ce que l'Eglise

enseigne aux catholiques : qu'il y a des degrés de force et de puissance entre les démons. C'est que, d'après la théologie, le neufs chœurs que forment les trois hiérarchies célestes ont conservé leur ordre en perdant leurs droits et il y a ainsi des hiérarchies infernales, sinon des chœurs, car ils ne chantent plus que pour donner des opéras aux habitants de la terre.

Le docteur donc demande à la force intelligente et libre qu'il avait fini par reconnaître dans les opérations spirites si le crayon pourrait écrire seul. Il lui fut répondu par frappe-ments du pied de la table : « Nous essaierons. » Ils étaient apparemment plusieurs à faire cet essai. Aussitôt le crayon se releva, retomba, se releva encore, s'arcboutant d'une petite règle plate qui était sur la table, et retomba vaincu. Pourquoi? Comment le savoir?

Obstiné contre tout surnaturel, le docteur avait donc fini par reconnaître une force libre. Il dit même *indépendante*, ne sachant pas que Dieu seul est indépendant. Nos savants font profession de ne pas savoir de métaphysique, et c'est une lacune dans leur science, dont ils sont seuls à ne pas s'apercevoir.

La philosophie sert beaucoup à savoir si l'on sait une chose ou non. Le vide de cette science directrice leur ouvre l'oreille à toutes les théories, je dis l'oreille, car c'est elle, et non le cerveau, qu'ils remplissent de ces belles choses qu'ils croient intelligibles et dont ils entendent, en effet, tout ce qui s'en peut entendre, les sons.

Dans la possession, il y a bien autre chose que l'acte moteur de l'esprit qui ébranlait le scepticisme du docteur Gibier. Il y a un acte d'union, non d'union par amour, mais par haine, et d'union telle portant du démon à l'homme qu'elle semble vouloir simuler et railler l'Incarnation du Sauveur dans la nature humaine.

Mais cet acte s'opérera-t-il sans que l'esprit possesseur en souffre? Non, car il doit s'y dénaturer. Il faut qu'il y prenne de l'autrui, il faut qu'il y perde du sien.

Il semblerait encore là qu'autant l'homme aime sa propre nature, autant les démons haïssent la leur. Ils ne cherchent qu'à en sortir. Mais ce ne peut être sans souffrance.

L'union du possesseur au possédé est assez étroite pour communiquer au pur esprit des qualités corporelles, si bien qu'il se sent douloureusement atteint par les coups donnés à la personne ou à l'animal qu'il a envahi. La théologie mystique a recueilli en mille exemples les plaintes amères des démons partageant, peut-être avec usure, et sûrement avec l'angoisse horrible du sentiment de leur nature humiliée et déchue, les souffrances infligées à leurs victimes. L'histoire de la magie chez tous les peuples est pleine de faits de ce genre.

Notre langue philosophique est-elle juste en appelant douleurs physiques celles que la présence de l'âme rend seule possibles, qu'elle éprouve elle-même par le moyen du corps et que la doctrine de l'Église sur le Purgatoire nous montre qu'elle peut éprouver sans ce moyen? Cependant on voit des âmes qui apparaissent à quelque fidèle privilégié imputer, par une habitude acquise, leurs douleurs au corps qu'elles ont cessé d'informer et qui n'existe plus, comme si elles l'avaient encore : ainsi l'amputé localise la sienne dans le membre qu'il a perdu. Car nous ne croyons pas qu'elles aient un *corps astral* et que les empreintes brûlantes dont il reste tant de traces soient matériellement celles de leurs mains véritables, mais des signes appropriés au mode de nos perceptions actuelles.

Il y a lieu de croire que pour entrer en possession de l'homme en qualité d'âme motrice l'esprit doit faire un effort infini de double rébellion contre la nature angélique et la nature humaine, et ce nœud si difficile à faire par une science naturelle dont l'acte est maudit de Dieu sera-t-il plus facile à dénouer?

De là peut-être, et non pas seulement de l'opiniâtreté glacée des démons, de l'indignité ou de l'insuffisance des ministres, les difficultés de l'exorcisme et ses insuccès.

Le démon ne veut pas, sans doute, mais il ne peut pas non plus sortir, sans une grande souffrance de même nature que celle qu'il a dû éprouver en entrant.

La porte humaine par où il a dû passer pour entrer est trop étroite et trop basse pour un géant de l'ordre spirituel et il a peine à y repasser.

Puis, que pouvons-nous savoir des circonstances de chaque possession, du nombre, de la force des démons, de l'étendue des *permissions*, nous allions dire, avec le langage biblique, des *missions* divines?

Les pécheurs, en effet, sont quelquefois livrés, c'est-à-dire abandonnés aux démons comme à eux-mêmes, et c'est des démons aussi bien que des vices que parlait le curé d'Ars comparant l'âme du pécheur à un « morceau de viande gâtée que les vers se disputent ».

Parfois il ne s'agit pour la divine Providence que d'éprouver un juste pour le purifier davantage et embellir sa couronne éternelle de quelques fleurs ou de quelques rayons de plus.

Sans être jamais possédé, le curé d'Ars, comme beaucoup d'autres saints, fut obsédé presque toute sa sainte vie.

La possession des religieuses de Loudun est certifiée par bien des fois autant de témoins qu'il en eût fallu pour condamner un homme à mort quand la vie de messieurs les assassins étaient moins précieuse et celle des honnêtes gens moins indifférente.

Et qu'étaient les pauvres victimes? Des vierges chrétiennes irréprochables, à part quelques petites imperfections que le regard jaloux de Dieu ne voulait plus voir.

Urbain Grandier, le criminel impur et deux fois sacrilège, provocateur de cette possession célèbre, a trouvé de nombreux défenseurs parmi les protestants de cette époque et les catholiques de la nôtre.

On se rappelle ce rude Breton, Pierre Le Gouvello de Keriolet, qui avait longtemps bravé la colère et jusqu'à la miséricorde de Dieu, défiant la foudre qui essayait de l'arrêter sur le chemin de ses forfaits, Pierre de Keriolet, qui, venu à Loudun, après une première conversion et une profonde rechute, pour aider de sa personne, et au besoin de ses armes, un de ses amis dans une entreprise adultère, entra, poussé par une curiosité toute frivole (et c'est encore le mieux qu'on en peut penser), dans l'église de Sainte-Croix, au moment des exorcismes.

Mais aussitôt il s'entendit interpeller par un des démons

qui lui dit et ce qu'il avait fait et ce qu'il voulait faire et ce qu'il allait faire tout à l'heure et dont il ne se doutait pas. Keriolet se trouva tout à coup changé en un autre homme, le contraire du premier.

La fine plume de notre savant ami Le Gouvello a retracé dans les détails les plus heureusement choisis l'histoire de son grand-oncle, où il n'a eu que le tort d'abrégé dans la seconde édition, bientôt aussi introuvable que la première, l'épisode de Loudun, par quelque exigence d'éditeur, sans doute.

A la suite de ce double récit d'une vie céleste succédant à une vie d'enfer par la vertu des sermons du diable, prédicateur malgré lui, l'auteur a donné la liste écrasante de tous les personnages recommandables par leur savoir ou par leur sainteté, ou par leur haute capacité judiciaire, voire par leur génie, qui intervinrent dans le procès de Grandier, y compris Richelieu dont la politique ne tint d'aucun fanatisme, témoins qu'il faudrait tous ranger parmi les criminels les plus atroces et les plus gratuits, si ce n'est parmi les fous les plus doublés de la plus épaisse bêtise, si l'on voulait innocenter Grandier pour nier la possession. Faut-il immoler aux mains d'un sorcier une hécatombe digne de Lucifer?

Devant cette grande invasion démoniaque, on vit les exorcistes impuissants dans leur zèle et dans leur dévouement sans bornes ne réussir enfin qu'après leur mort et par leur martyre.

Presque tous succombèrent aux tourments que leur infligeaient les démons. Ainsi finirent les deux Pères capucins Lactance et Tranquille; et, plus éprouvé peut-être encore, le pieux jésuite Surin, dont Bossuet loua la sage direction dans les voies spirituelles, fut toute sa longue vie obsédé par les mauvais esprits, qui dominèrent un jour sa volonté jusqu'à le forcer à se jeter par une fenêtre. Il se cassa une jambe qui fut assez mal remise et dont il souffrit toute sa vie. Mais il observe et il raconte dans ses Mémoires que sa jambe, qui lui refusait toujours le plaisir d'une simple promenade, ne lui manqua jamais dans les besoins de son ministère.

Pour tous ceux qui ont étudié les possessions de Loudun, suivies de faveurs miraculeuses pour les saintes religieuses si



longtemps éprouvées, les faits préternaturels, tant d'ordre diabolique que d'ordre divin, demeurent indéniables.

Il est vrai que Dom Lobineau n'est pas de ce nombre, il avait fait *son siège* sans pièces à l'appui. Aussi n'a-t-il pu suppléer par le poids de ses sarcasmes et de ses ironies à celui qui manque à ses raisons.

Instruit peut-être par l'expérience des autres, ou simplement dominé par son humilité, le saint curé d'Ars n'osa jamais se livrer à l'exorcisme. Il se contenta de donner souvent à une possédée, qui gémit longtemps auprès de lui, la bénédiction sacerdotale qu'il n'accordait qu'aux plus grands pécheurs, sa charité l'emportant alors sur le sentiment de sa bassesse.

Mais faut-il s'étonner que les démons résistent à un moyen si puissant, consacré par l'Église et indiqué par Jésus lui-même? Nous ne le croyons pas. C'est qu'il ne s'agit point ici d'un sacrement à conférer, mais d'un miracle à obtenir selon la promesse conditionnelle du divin Maître à *ceux qui croient* (Marc., xvi, v. 17-18) : « Voici les miracles qui suivront ceux qui auront cru : en mon nom, ils chasseront les démons, ils prendront des serpents, et, s'ils boivent quelque poison mortel, il ne leur fera aucun mal : ils imposeront les mains aux malades et ceux-ci seront guéris. » Quel est le degré de foi nécessaire au miracle? C'est la question. Mais où trouver la réponse?

#### IV. — Conditions et réactions des maléfices et sortilèges.

L'ange bon ou mauvais demeure immuable dans sa science et inflexible dans sa volonté.

Mais si les démons pouvaient ne pas être inflexibles, leur œuvre le serait pour eux. Quand ils ont déchainé pour quelque maléfice une de ces forces de la nature qui leur sont toutes connues et par là même soumises, alors c'est comme la pierre lancée : soit qu'elle atteigne ou manque son but, il faut qu'elle ait son effet.

Ils ne peuvent pas la retirer, comme le chasseur rappelle un chien ou un faucon : il faut qu'elle frappe quelqu'un, fût ce, par une cause de répercussion, celui qui l'a lancée. C'est ce qui arrive parfois au sorcier et (soit par le maléfice formel, soit par une équivalence mystérieuse) au démon lui-même.

Aussi tout maléfice démoniaque s'appelle-t-il très justement un *sort*. Comme le sort lui-même, c'est aveugle et c'est invincible.

Cependant la part du sorcier dans l'envoi des sorts se réduit à bien peu de chose. C'est le démon lui-même qui les lance, et les recettes de la magie, très diverses selon les pays, et même selon les temps, ne sont guère qu'un signe de connivence, *signe sensible de la malice invisible*, tout au plus un apport de substances demandé à l'homme par les démons, comme s'ils étaient incapables de se le procurer eux-mêmes, eux qui font leurs *apports* à travers toutes les murailles et introduisent dans les écrins fermés ou sous les sceaux intacts tout ce qu'il peut leur plaire. Simple part de complicité matérielle que l'ennemi de la nature humaine tient à lui imposer en faisant de l'homme racheté son servant et son serf.

D'ailleurs ces formules, peut-être mêlées de vrai et de faux, peut-être entièrement fausses quant à la vertu de leurs ingrédients, semblent rédigées exprès pour dérouter la science humaine et l'esprit méthodique de l'homme : en cela comme en tout, les démons se montrant les plus consommés des charlatans. Ils se gardent bien de nous communiquer leur science : ils en sont méchamment jaloux, comme la Divinité l'est justement de la sienne.

#### V. — Les démons tels que les a faits la déchéance : sans amour, sans raison, par conséquent aliénés.

A toutes les raisons des impuissances ou des difficultés de l'opération démoniaque s'en ajoute une autre qui tient à leur état de déchéance.

Dieu est le grand auxiliaire de toute opération des créatures. Ce secours qu'il donne à tous en vertu de la création et

qui n'est que la création toujours active dans chaque créature pour lui conserver par cet acte créateur qui dure autant qu'elle tout ce qu'il y a d'être positif et actif en elle, ce secours manque au réprouvé dont la carrière active a cessé avec l'état de voie : *Ni œuvres ni jours dans les enfers.*

Qu'on nous suive encore dans une dernière investigation, non pour aller, sans doute, au fond des choses, mais pour en approcher davantage. Nous marchons sur un terrain solide, mais brûlant, le terrain des faits, mais des faits préternaturels. Faisons donc, dans le demi-jour humain où nous sommes, une dernière reconnaissance des lieux et des êtres qui les habitent.

C'est ainsi que leurs prestiges manquent souvent leur effet sans être positivement frappés d'interdit. Cela s'applique aux écritures ou autres communications, comme aux possessions et aux sortilèges.

C'est justice, sans doute, que les anges, quand ils agissent sans mission divine, et surtout quand ils ne viennent sur cette terre du bon Dieu (*Domini est terra*) que pour l'y *guerroyer de ses dons*, demeurent privés de ceux qui n'appartiennent pas strictement à leur nature et qu'abandonnés à cette nature supérieure, mais réprouvée et impuissante aux grandes pensées, aussi bien qu'aux douces pensées, qui, chez l'homme, viennent également du cœur et, chez l'ange, de l'amour, la poésie leur échappe comme l'éloquence.

Ce qui échappe toujours à leur art, ce sont les harmonies du corps et de l'âme qu'ils ne sauraient remplacer. Ils ont beau connaître par la vue cet orgue mystérieux du composé humain, ils n'ont pas les doigts qu'il faut pour en jouer. L'homme en joue naturellement sans le connaître. Et ce qu'on sait par nature, on le sait bien, quoique sans savoir comment.

Dieu seul, qui a fait l'instrument, le connaît à fond et en joue à son gré, puissant également et sur le corps et sur l'âme, et s'il n'y met pas plus souvent la main, soit pour en corriger le jeu, soit pour l'accorder, cela tient au respect qu'il a pour ses créatures, c'est-à-dire pour sa création, respect condescendant pour sa créature libre, toujours prêt à la servir, sur sa

demande, ne se réservant que le choix de l'heure, qui est, de droit primordial, à l'Éternel.

Dieu *qui punit en se retirant* a donc abandonné les démons à leur force révoltée qui n'est contre lui que faiblesse. Or la première force que perd un esprit abandonné de Dieu, c'est cette conclusion logique et pratique de toute bonne intelligence, *intellectus bonus* : l'amour.

Ce qui est digne de connaissance est aussi digne d'amour : pourquoi le connaîtrait-on que pour l'aimer ? Ce mouvement si naturel à l'être intelligent, et qui est *logique* chez l'homme, *intuition* chez l'ange, les démons ont perdu la force de le faire.

Qu'ils apparaissent à l'homme dans des séances nocturnes sous les noms et les formes simulées de ceux qu'il a perdus, ils lui diront de grands mots comme nos savants, ou des fadaises comme nos gens de salon, mais rien de sérieux ni de sensé, surtout rien d'affectueux ni de tendre.

Où prendraient-ils le *pectus* qui seul est éloquent ? Ni dans leur esprit glacé ni dans la tombe des morts où il s'est consommé, abandonné de sa *forme*, qui est l'âme. Or nul ne peut rien dire, ou, ce qui est bien pis, ne peut dire que des choses insignifiantes à ceux qu'il n'aime pas. Ainsi les démons qui n'aiment personne ne peuvent simuler l'accent inimitable d'un père ou d'une mère, d'un époux ou d'une épouse, d'un fils ou d'une fille, d'un frère ou d'une sœur. Les poètes ont mieux trouvé. Alors ils en sont réduits à la ressource des humains eux-mêmes, quand le sentiment leur manque : à des banalités.

Grâce au mot de passe qui a surpris la confiance facile du savant et peu sage Dr Hyslop, il n'est pas difficile à tous les démons qui voudront jouer les personnages de ses parents ou de ses amis passés dans l'autre monde de lui faire accroire les plus absurdes théories : que les esprits désincarnés ont besoin d'un long délai après la mort pour se faire à leur nouvelle vie et se prendre à quelque chose ; qu'ils sont longtemps comme endormis d'un sommeil bizarre, à l'instar de celui des hypnotisés, qu'on les hypnotise, d'ailleurs, en les évoquant ; qu'il n'est pas rare d'en voir de moins avisés que les autres et qui

demeurent des mois et des années dans cet état de surprise qui faisait dire au Cinna du grand Corneille :

Je demeure stupide.

Ils ont cent fois plus de raison que lui de demeurer stupides. Encore s'ils étaient les seuls, ou plutôt s'ils étaient les vrais stupéfiés!

Ces prétendus esprits de l'*au-delà* sont, il est vrai, ceux de l'*au-dessous*. Mais quel que soit leur degré d'intelligence, à les entendre, l'Église, elle, sait à qui s'en tenir, et elle tient pour certain que le plus *stupéfié* dépasse de beaucoup, non la moyenne, mais le plus haut point de notre humanité.

Il n'y a que par la froideur glacée de leur intelligence qu'ils sont descendus si au-dessous du zéro.

Ce qui manque toujours à leurs écrits, comme à leurs paroles, c'est la sérénité du bon sens humain, si souvent blessé pourtant, mais qui ne peut mourir de ses blessures.

Où dirait que, plein de mépris pour notre langage tardigrade aux pas analytiques, avec toute la gaucherie de leur orgueil humilié, ils se font un plaisir et une joie mauvaise de le fausser en déraisonnant avec éclat, ce qui est encore, hélas! de leur part un trait d'imitation.

Donc il ne faut pas s'étonner que des esprits si éminents, mais si pervers, ne puissent s'exprimer avec quelque suite dans la langue des humains comme le fait un génie humain supérieur ou seulement raisonnable.

Ainsi dès qu'il s'agit d'imiter la perfection soutenue de la pensée et du langage humains, qui ne sont qu'un dans leur exercice simultané, impuissant à violer l'intelligence, cette source vierge de la parole, ce sanctuaire de l'âme spirituelle, à profaner l'intérieur de cette pensée qui parle, de cette parole qui pense, il bâtit à côté, mais il manquera toujours le cachet de notre style à son édifice trompeur, et soit qu'il y emploie ou non les matériaux dérobés à cette muraille extérieure, le corps, qui sert d'enceinte et de clôture à l'âme, ce sanctuaire, rien ne lui est un moyen sûr, tout lui devient un obstacle, tout lui oppose les lois d'une nature étrangère et rebelle à la sienne.

Dans la possession, qui paraît son triomphe, l'esprit pervers trouve une cause encore plus forte d'amoindrissement personnel.

Saint Thomas dit que l'ange ne peut être en plusieurs lieux à la fois, et son lieu, c'est son œuvre présente.

Sa force n'est pas plus infinie que son mouvement, et il est à croire que, dans la mesure même où il se livre à l'acte ultra-puissant de posséder autrui, par une inévitable réciprocité, devenu serf lui-même de son œuvre servile, il se dépossède, en quelque façon, de sa forme angélique; enfin dans la même mesure où il se livre à cette nature nouvelle, il s'*aliène* de sa propre nature.

Sans doute, il a toute sa puissance quand il est lui-même, mais quand il se fait autrui, quelle espèce d'être bâtard l'ange est-il devenu? Et que peut-on attendre, enfin, d'une intelligence sublime, quand elle est *aliénée*?

Ainsi, se désemparant de leur nature pour s'emparer de la nôtre, les démons s'aliènent d'eux-mêmes comme ils se sont *aliénés* de Dieu, vrais *déclassés* de l'autre monde, comme Victor Hugo le fait dire à Satan dans une strophe que quelque démon se donnant pour son chef lui fit un jour la malice ou la flatterie, l'une et l'autre plutôt, de citer à ses hôtes réunis autour d'une table tournante. Les démons sont quelquefois polis, et toujours politiques.

S'ils sont parfois et souvent grossiers, ce n'est point à l'éloge des humains; car ils savent bien à qui ils s'adressent, et si comme on connaît les saints on les honore, souvent aussi, pas toujours heureusement, comme on connaît les hommes, on les méprise. Et les démons savent mépriser, eux dont l'orgueil révolté lance son mépris jusqu'au ciel.

C'est qu'il ne manque pas seulement à ces aliénés superbes le cœur de l'homme ou l'amour de l'ange, il leur manque aussi la raison.

Non la raison spéculative qu'ils ne peuvent perdre, mais la raison pratique que la perversion de la volonté les empêche de suivre. Ils sont ainsi demeurés dans un perpétuel péché contre le Saint-Esprit.

Ils sont donc fous, dans le sens absolu du mot, bien que

leur folie soit dans leur volonté. Car quel homme raisonnable ferait jamais ce que le désespoir leur fait faire : s'obstinant contre ce qu'ils savent clairement invincible (l'homme déraisonnable a encore l'excuse d'une espérance plus ou moins illusoire de réussir), s'acharnant à vouloir détrôner ou amoindrir Celui qu'ils savent tout-puissant et infini, à faire à tous les êtres intelligents et sensibles qu'ils pensent atteindre un mal qui ne peut les soulager eux-mêmes, qui ne peut que les rendre plus malheureux : car la conscience du mal qu'on a fait en est le premier et le plus grand châtiment, et leur liberté pervertie, invinciblement portée au mal, mais portée à tout mal par elle-même et par son propre élan, subsiste toujours.

Nous disons donc que les démons qui se coalisent pour posséder un même corps ne sont unis dans cette œuvre funeste que par une haine commune qui ne diminue en rien leur haine mutuelle et même l'augmente par la rivalité.

Tels apparaissent à divers degrés, mais avec quelques restes ou lambeaux de cœur et de raison pratique, les ennemis acharnés de l'Église de Dieu, ces démons commencés.

Ils ont le même langage que les démons, le langage de la folie : le blasphème, la déraison pratique par excellence, folie éternelle à laquelle démons et damnés sont livrés ou plutôt se sont condamnés eux-mêmes.

Qu'est à côté du blasphème éternel, le blasphème d'un jour ? Celui-ci souffle vers le ciel et ferme les yeux ; puis il crie bien haut qu'il a éteint les étoiles. Le blasphème éternel ne peut fermer les yeux : il voit les étoiles et il les maudit toujours, sans pouvoir les nier jamais.

La raison pratique a péri chez les démons complets ou complétés. La raison immanente inextinguible garde contre eux dans la lumière qui les brûle après les avoir éclairés en vain son implacable vengeance.

Et voilà nos ennemis ! Et voilà ceux qui nous caressent et que nous caressons ! Ce sont ces serpents à qui les méchants obéissent, qu'ils adorent, comme le paganisme antique, et que prétend manier impunément la science ; la science, non, mais ceux qui la professent.

Il y a une dernière difficulté à l'action des démons, et elle est, sinon la plus grande, du moins celle qui exige, pour la vaincre, le plus grand courage. A la réflexion, nous voyons bien qu'on a raison de dire, plutôt qu'un *courage d'ange*, un *courage d'enfer*.

Les bons anges, en effet, n'ont nul besoin de courage, à proprement parler. Ils se portent d'eux-mêmes à tout bien sans la moindre difficulté et avec l'aide de Dieu la plus efficace.

Mais les mauvais anges ont besoin pour pouvoir agir d'être courageux contre Dieu même, patients contre la patience invincible, faite d'éternité, fièrement stoïques à l'égard de leur souffrance inouïe, sans relâchement, sans trêve, sans distraction possible, qui devrait, ce semble, absorber tout leur être et jusqu'à leur vaste pensée.

On dirait qu'ils en font comme une abstraction pour être tout à l'invention de leurs artifices et à la perpétration de leurs forfaits.

Il est vrai que c'est sans difficulté d'action, sans obstacle physique qui puisse compter que leur force suréminente, dominant toute force physique (nous ne parlons pas ici des lois inviolables de la nature), atteint à son *but* ou du moins à son *effet*.

Mais enfin, ils marchent seuls dans leur orgueil, impuissant au fond, contre Celui dont le pouvoir créateur ne cesse de peser sur eux par la conservation de leur odieuse vie, y compris cette même force dont ils *le guerroient*.

Ils ont à lutter contre cette souffrance horrible de tout leur être, dont nous n'avons pas idée et dont la seule pensée nous glace aussitôt d'effroi.

Ces serpents brisés en mille endroits ont tous leurs mouvements libres, sans rien qui les paralyse, mais non sans toute la souffrance dont leur nature privilégiée est capable, et c'est toujours sur des blessures qu'ils rampent avec la rapidité du vol partout où la rage et la faim du mal les aiguillonnent et dirigent leurs morsures.

Aussi, n'était l'orgueil dont ils sont les premiers punis et dont ils voudraient rendre tout l'univers victime, on les



prendrait en pitié, ces êtres si supérieurs à notre nature raisonnable, fous de douleur et de déraison pratique, ne cédant à rien, pas même à Dieu, moins encore à Dieu, toujours maîtres d'eux-mêmes dans leur froide activité.

Mais ils ne sont pas également maîtres de leur action même : ils se heurtent à des barrières que ne saurait ni franchir ni briser *un courage d'enfer*.

### Conclusion

Dans la *magie*, le démon se présente à l'homme sous son nom véritable ; dans le *spiritisme*, sous le nom de nos amis et de nos parents morts ; dans le *psychisme*, sous le nom de la science.

Dans le premier, il aide l'homme à se perdre, mais ne le trompe pas ; dans le second, il trompe son cœur ; dans le dernier, son esprit.

Entre les trois il n'y a point à choisir : Dieu seul ne trompe pas.

Aussi celui-là seul qui se réfugie dans la foi divine est toujours à couvert contre les passions et les illusions dont les esprits mauvais leurrent si aisément l'esprit que rien ne règle ou que rien n'occupe, le cœur que rien ne gouverne ou que rien ne remplit.

A. JEANNIARD DU DOT.

# “ GLANES ” SPIRITES

---

J'aime beaucoup m'instruire auprès des spirites touchant les choses que la science ordinaire n'ose aborder qu'en tremblant, car les spirites, à force de fréquenter les esprits, ont certainement de l'esprit plus que tout le monde.

Le *Bulletin spirite de Liège* (septembre 1907) veut bien nous dire son avis sur l'*origine des Religions*.

L'homme n'a pas été créé dans les circonstances que raconte la Bible. L'état sauvage fut son premier lot. On nous le montre errant à travers les forêts de continents bien modifiés depuis, dévorant la chair palpitante des animaux, ignorant et inculte comme la nature, effrayé de la voix terrible des orages.

Ce bruit qu'il ne comprenait pas l'emplissait d'épouvante et jetait l'émoi et la terreur dans son cerveau épais, barbare et brutal... Il ressemblait à la bête féroce, avec laquelle il était en contact journellement, et, comme elle, devenait faible et gémissant devant cette voix de la nature.

Le morceau est de bonne venue.

Seulement, cette brute avait une vague conscience que cette force devait émaner d'un agent redoutable, auprès de qui notre homme se sentait tout petit.

On se figure, en lisant ces mots, que l'auteur va conclure, comme Lucrèce : *Primus in orbe deos fecit timor*. — Point du tout :

Seulement, l'homme n'a compris réellement l'idée d'un Dieu, que le jour où il trouva le feu.

On n'est pas préparé à cette conclusion. On s'aperçoit bientôt qu'on a affaire à un disciple de Zoroastre :

Le feu, cet agent à l'apparence immatérielle (?) et cependant presque toujours produit par la matière (et pourquoi pas toujours?), sauf dans les cas d'électricité (l'électricité est-elle donc immatérielle?), est la condition forcée et obligatoire de la vitalité des mondes... emplissant l'univers de cette *divine harmonie*, de ce charme incomparable qui jette le sage dans l'éblouissement et la félicité, et que, malheureusement, les hommes ne comprennent pas assez, enlizados dans les luttes journalières qui se livrent dans cette fourmilière qui s'appelle la Terre, globe où nous vivons, et qui, lui aussi, est redevable de sa vie au feu immense, brillant dans le soleil.

Mais il nous suffira, M. Laloux, d'adorer l'auteur du soleil.

Donc, voici comment l'idée d'un Dieu a germé pour la première fois, et a suscité la première adoration :

Un naturel de cette époque, ayant frotté deux morceaux de bois ensemble, vit quelque chose de brillant s'en échapper et mettre le feu à un tas d'herbes sèches, placées par hasard à côté, ou bien, ayant exposé accidentellement un morceau de cristal de roche aux rayons solaires, *aura mis le feu autour de lui*, et, *épouvanté*, par ce fait naturel, *se sera jeté à plat ventre de peur*; donc la première religion fut vraisemblablement *celle du feu*.

Donc, Zoroastre a raison.

Il faut avouer que cela ne nous sort guère des manuels pédagogiques.



Combien plus profonde et plus évocatrice des âges lointains est la doctrine des *Entretiens Spirites*.

M. G. Béra, dans sa préface au précieux petit livre, nous le recommande comme tombé du ciel, ou à peu près, puisqu'il vient en ligne directe des contrées de l'astral. Ce témoignage porte d'autant mieux que M. Béra n'accorde qu'une confiance bien limitée aux élucubrations sorties des groupes spirites. Il estime, toutefois, que, dans les milieux spirites où il fréquente, on fait du bon et sérieux spiritisme :

A côté d'une *foule de productions ineptes*, dites « médianimiques », *acceptées trop aisément dans de petits cercles crédules*, et qui doivent le jour, soit à l'imagination somnambulique des médiums, soit aux

*divagations, à peine conscientes, de certains désincarnés, que l'on n'ose ni critiquer, ni même seulement questionner, il existe des œuvres de réelle valeur.*

M. Béra ne cite que six ouvrages qui aient sa confiance ; c'est sévère pour les confrères en spiritisme.

L'opinion d'un critique aussi austère touchant l'origine des choses est à citer. Au commencement, la volonté et l'idéal, émanés du foyer divin, se trouvèrent en présence des *scories* qui constituent la *matière*. Ces *scories* provenaient d'une création antérieure, laquelle avait trouvé, également à ses débuts, les *scories* d'un monde précédent. Il en sera ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de *scories* dans les mondes. — D'où viennent les premières *scories*? — On ne renseigne pas notre curiosité sur ce point. — Les *scories* sont éternelles, sans doute.

La *volonté* et l'*idéal* s'étant proposé de faire évoluer la *matière*, se sont divisés en *parcelles* ou *dualités animiques*, les unes *positives* (provenant de la volonté), les autres *negatives* (provenant de l'idéal). — Voilà encore le principe actif et passif qui revient sous une forme nouvelle.

Ces *parcelles* sont des *atomes d'âmes* qui s'incorporent dans les atomes de matière, et organisent le monde sous l'action *régulatrice du fluide éthéré*. Ces *atomes d'âmes* passent par les différents règnes de la nature, se transforment avec la matière de plus en plus épurée, constituent des collectivités d'êtres de plus en plus élevés, et font enfin leur entrée dans le foyer de l'infini. Les *scories irréductibles* serviront aux évolutions du monde futur.

Cette doctrine a été révélée à trois dames par des *voix* de l'invisible. Les premières révélations furent publiées par Eugène Nus, dans *Les Origines et les Fins*.

On nous renseigne sur le sort des trois dames inspirées par les *dualités* de l'espace. L'une est allée retrouver son *groupe supérieur* ; elle est au ciel spirite, ou c'est quelque chose d'approchant. — La seconde a été abandonnée par l'inspiration ; nous ne songerons pas à la plaindre. — La troisième continue à nous instruire, et nous méditerons plus tard ses enseignements.

De tout ceci, M. Eugène Nus a dit :

Cet enseignement, s'il est discutable, ne manque pas d'une ampleur remarquable.

Au lecteur d'en juger.

M. Béra ajoute que, tout comme la doctrine kardéciste et théosophique, la morale y est d'une pureté et d'une sublimité grandioses.

Les spirites ont toujours l'air d'avoir inventé la vertu.

\*  
\* \*

M. Grimard sonde les anciens âges de l'humanité d'un regard aussi perçant qu'assuré. Il découvre quatre races humaines ayant précédé la nôtre. L'évolution s'est faite lentement, à travers dix-huit millions d'années, car la « monade divine, qui constitue notre individualité, a progressé avec une prodigieuse lenteur à travers les vagues de la vie ». Enfin, elle a fini par prendre forme.

Vous vous demandez, ô paléontologues, dans quel *tertiaire inférieur*, *secondaire* ou *primaire* vous allez rechercher les ossements ignorés de ces espèces inconnues, mais lointaines? — Quittez ce souci. Ces espèces n'eurent pas le squelette vulgaire que vous croyez.

L'homme du *premier âge* n'avait à sa disposition qu'un « corps d'ombre » fait de vapeurs *denses* qui ne commencèrent à se solidifier qu'au *second* âge. Ce furent les — « races *astrales* », comme parle M. Grimard.

Le poète Lucrèce aura, sans doute, inspiré notre auteur; seulement, il prend l'homme à la phase du « solidifié », car il n'y a plus que le vêtement qui est en vapeur : *Terra cibum pueris, vestem vapor... praebebat*.

La troisième « race », explique toujours notre auteur, est *complétée* par une certaine dose de « mentalité supérieure ». — Cette race-là est la véritable *race-souche*, dont nous sommes

les descendants perfectionnés. — On l'appelle *lémurienne*; elle habita, en effet, le continent austral (Lemuria); dont les îlots de la Polynésie sont des débris épars. — Tant que vous n'aurez pas creusé le fond des mers vous ne pourrez pas dire que M. Grimard est mal renseigné.

La quatrième « race » est celle des *Atlantes*, ou race rouge; elle a vécu sur les îles de l'*Atlantide*, dont les Açores, les Canaries, les îles du cap Vert, Ténériffe et autres lieux, sont les restes sauvés des cataclysmes.

De ces *deux* races, il ne reste que quelques descendants dégénérés : les Veddhas, les Boshimans, les Tasmanians, les Akkas, etc...

Nous sommes, nous, la *cinquième* race. Mais il paraît que des spécimens de la *sixième* race sont déjà en circulation. — Découvrez-les, si vous pouvez. Pour moi, j'y renonce; j'ai encore trop de sang « lémuro-atlantéen » dans les veines, d'où une mentalité insuffisante dans mes « atomes d'âme », pour mener à bien une opération si délicate.

Mais, quels savants que ces spirites !

\*  
\* \*

Le *Bulletin spirite de Liège* (numéro 6) dépense un zèle incroyable pour fonder l'œuvre... des *catéchismes spirites*.

N'êtes-vous pas convaincus, parents spirites, que votre doctrine est, à l'heure actuelle, la *seule capable* de vous fournir les moyens propres à vous conduire à la perfection et au bonheur ?

Mais le progrès moral ne *commence* que par une *connaissance parfaite de la philosophie spirite*.

Nous devons entendre par ces paroles qu'avant le spirisme et le *Bulletin de Liège*, il n'a rien été fait pour la perfection et le bonheur de l'humanité, pendant ces deux mille ans de christianisme. — Quelle audace ils ont ces gens-là ! Mais il est tout de même utile de connaître leur mentalité.

Il est vraiment pathétique ce M. Fraikin :

N'avez-vous pas regretté, bien des fois, de n'avoir pas été initiés plus

tôt aux *vérités consolantes et encourageantes* (oh! combien) du spiritisme?

Il faut donc se hâter de préserver le jeune spirite des *ravages* que causent les microbes ambiants du matérialisme et des *superstitions religieuses* (lisez : du catholicisme)..., et vous n'auriez pas souci de leur inoculer le vaccin de la *pureté* et de la *santé morale*, c'est-à-dire les *vérités spirites*.

Comment faire? me direz-vous. Nous connaissons pour la plupart le spiritisme, mais *grosso modo*; nous sommes peu instruits et peu propres à *catéchiser* nos enfants.

M. Fraikin promet d'y aviser.

J'ai trouvé, dans les *Entretiens spirites*, les demandes et les réponses de ce catéchisme nouveau.

D. — Que résulte-t-il pour nous du bien matériel et moral que nous faisons à nos frères?

R. — Il attire autour de nous les fluides sympathiques des désincarnés. Ces fluides nous entourent d'un réseau protecteur.

Allons, tant mieux. — Mais je croyais que la doctrine spirite était si désintéressée qu'elle ne promettait jamais rien en retour de son « pur altruisme ». Et voilà que le petit spirite est enseigné à demander les « bons fluides », comme le petit catholique à demander la grâce. — C'est déjà du christianisme démarqué. — Continuons.

D. — Quels dangers nous menacent sur le plan astral?

R. — Ils nous exposent à subir les chocs les plus violents des fluides lourds de l'espace.

Voilà le mal « moral » que les spirites veulent guérir par la pratique des vertus, car il paraît que ces « chocs de fluides lourds troublent le mental ».

Mais alors pas autrement que la maladie, et l'on n'a jamais fait un péché à quelqu'un de ne pouvoir rien faire de bon pendant une rage de dent!

D. — Qu'est-ce que les forces morales?

R. — Les forces morales sont le *reflet des forces éthérées* de l'Espace.

Les développer en soi est le premier devoir de l'Incarné.

Est-il possible d'entendre débiter de pareilles calembredaines!

C'est pour obtenir de tels résultats qu'ils osent profaner les mots, et recommander de se *vaincre* et *prier*, afin de permettre aux *forces éthérées* de s'unir à l'âme!

D. — Quels effets produit l'union de notre âme avec le fluide éthéré?

R. — Le fluide éthéré apporte avec lui le complément de *sagesse* et d'*amour* qui donne l'essor aux pouvoirs supérieurs de l'âme, et lui permet de répandre autour d'elle le rayonnement de la *lumière* dont elle est pénétrée.

Il fallait bien inventer un *sacrement de confirmation* pour les enfants, une fois qu'on les a retirés des « superstitions religieuses ».

Mais ce qui me jette dans l'étonnement, c'est que cette *grâce de l'union avec le fluide éthéré* peut devenir dangereuse.

D. — Quel résultat obtenons-nous par ces efforts (de pensées saines et élevées)?

R. — Celui d'éviter que l'*afflux du fluide éthéré* ne vienne donner une *forme*, pouvant avoir prise sur nous, aux *conceptions erronées de notre imagination*.

Done, il faut du fluide, mais il ne faudrait pas en abuser, sans quoi, à force d'avoir abusé de ce nectar, on se troublerait l'imagination.

Quant aux vibrations des plans supérieurs, c'est

le murmure incessant des appels divins, conviant tous les êtres à la perfection et au bonheur.

Comment des vibrations peuvent-elles être tout cela!

Le chapitre se termine par cette déclaration dithyrambique :

Ces notions, amis, sont le balbutiement de nos âmes qui s'éveillent à la vie. Sachons bien que tous, incarnés ou désincarnés, nous ne sommes qu'une humanité enfant, commençant à épeler les premiers mots *de la langue et du savoir des Dieux*.



Le diable se moque des spirites comme de la première femme : *eritis sicut dii*.

\*  
\* \*

La doctrine spirite sur la *prière* est curieuse à étudier.

Nous croyons, nous catholiques, que notre humble prière, celle que le Christ nous a apprise, monte vers Dieu, et qu'il se penche vers nous pour l'exaucer, car il l'entend, même quand les lèvres sont muettes et que le cœur parle seul. « Ne priez pas longtemps et fort », disait le Sauveur, mais redites avec moi : « Notre Père qui êtes dans les cieux..., et priez dans le recueillement de vos demeures, et le « Père qui voit « dans le secret des cœurs vous exaucera sans manquer ».

Eh bien, il paraît que le « grand missionnaire Jésus » — comme parlent certains spirites — dont l'Église a faussé l'enseignement, n'a point enseigné une prière *utile et puissante*.

D. — Qu'est-ce que la prière ?

R. — La prière n'est point cette *formule banale* que la routine met sur vos lèvres. C'est le cri de l'incarné montant vers l'invisible pour attirer à lui le fluide éthéré.

On nous prévient, ici, que le « fluide éthéré » est un rayonnement du foyer divin de l'infini. Il nous arrive

par les courants magnétiques qui, allant du pôle positif qu'est l'Infini au pôle négatif qu'est l'Espace, enregistrent et transmettent les *puissantes vibrations* de l'un et les faibles appels de l'autre.

Seulement tandis que notre humble *Pater* monte jusqu'à Dieu qui l'entend, le *Foyer de l'Infini* — on se demande où il peut être placé — n'est pas facile à atteindre par la prière spirite :

Les aspirations de nos âmes-enfants ne peuvent encore arriver jusqu'à ce foyer de *lumière* et d'*amour*.

Heureusement que nous avons, paraît-il, de grands frères, qui gravitent « sur les plans supérieurs de l'Espace », et relient « par des courants secondaires » tous les plans de l'Espace.

Grâce à eux, nos « émanations fluidiques », produites par le jeu des passions et l'activité de la pensée — nous révèlent les spirites — *sont actionnées par les forces d'attraction et d'affinité*, et se mêlent aux fluides de ses grands frères.

Et alors, notre prière, *réfractée* ou *réfléchie*, se polarise, et il se fait autour de nous des courants fluidiques constamment en activité.

Étonnez-vous, après cela, que M. Baraduc puisse photographier la *prière* ! La suite de l'instruction me rend rêveur :

D. — Que produisent les courants ?

R. — Ils établissent entre l'Invisible et nous une échange perpétuel de fluides *plus ou moins clairs* ou *opaques*, selon le degré de pureté de la cause qui les a produits.

D. — Que font les fluides opaques ?

R. — Ils créent les courants *néfastes* à qui sont dus les douleurs du plan terrestre et les troubles du plan astral.

Alors l'Invisible travaille avec nous pour produire ces douleurs et ces troubles ?

Mais quand nous prions avec de mauvaises dispositions, nous ne sommes pas exaucés, mais nous ne disons pas, nous, que Dieu combine avec nous d'aussi déplorables effets, en punition de nos prières.

\*  
\* \*

Si vous êtes curieux de savoir ce que l'on devient après la mort, voici des renseignements précis, qui ne manqueront pas de vous consoler grandement.

Après la mort, chaque être est emporté par « les courants qu'il a réalisés pendant la vie terrestre ». — Chemin faisant, il songe, et vit de souvenirs, s'il en a.

D'autres nous disent qu'on peut rester plusieurs années *étourdi* du choc que vous a causé la mort. — Et quand la

*force des souvenirs* est épuisée (car il paraît que les souvenirs s'épuisent et s'évaporent)?

D. — Qu'arrive-t-il ensuite?

R. — Cette force s'étant épuisée, le fluide éthéré, devenu libre de son action, *désagrège les parcelles de cette âme*, dirigeant *les plus pures vers leur groupement supérieur* et *gardant les autres en réserve pour une future incarnation*.

Ainsi donc, par une moitié de mon âme je serai au ciel spirituel, et je serai *réincarné* par l'autre moitié.

C'est insensé!

D. — Qu'est-ce que le *groupement supérieur*?

R. — C'est la réunion des parcelles d'une même *Dualité*, qui, s'étant divisée pour animer la matière, se reconstitue pour retourner *Unité* vers le foyer divin.

Mais quelle *Unité*, qui se confond avec *Dualité* et qui se constitue de parcelles qui courent les unes après les autres!

D. — Où se trouvent ces *groupements supérieurs*?

R. — Sur les plans élevés de l'Espace, d'où ils surveillent et dirigent les groupements secondaires de parcelles qui doivent leur revenir.

Voyez-vous ça d'ici! Une partie de nos parcelles surveille l'autre partie, celles qui ont été moins pures. Qu'est-ce qui fait qu'une parcelle de moi-même est *pure* et l'autre *pas*? Chaque parcelle est donc responsable d'elle-même? J'ai donc autant de consciences que de parcelles?

Quelle philosophie désopilante!

\*  
\* \* \*

Je suis bien aise, à l'*Entretien* suivant, d'entendre poser la question, pour me renseigner enfin sur mes consciences.

D. — Qu'est-ce que l'âme?

R. — C'est la réunion des parcelles ou fluides composant le foyer qui anime notre corps.

J'apprends ensuite que je peux amener la terre à l'apogée de son progrès en faisant grandir ma « vie spirituelle ».

D. — Comment peut-on faire grandir sa vie spirituelle ?

R. — En développant la conscience.

D. — Qu'est-ce qui constitue la conscience ?

R. — Ce sont les *sommets purs de vos fluides ou parcelles* qui puisent au contact du fluide éthéré le sentiment plus ou moins vif de leur responsabilité et de leurs devoirs.

Il paraît que lorsque cette doctrine-là sera admise par tous, le monde sera transformé.

Nous ne pouvons, amis, vous décrire les merveilles transformations que doit subir la planète...

Les œuvres du génie d'aujourd'hui seront les jeux d'enfants de demain.

Il faut répandre autour de vous les *vérités lumineuses* que vous apporte la révélation spirite...

Et voilà ce qu'on enseignera dans les *catéchismes spirites*, à ces petits enfants auxquels le *Bulletin de Liège* veut qu'on distribue de bonne heure le pain substantiel.

Pauvres petits !



Le *Petit Bleu* raconte une nouvelle qui montre Nicolas II très adonné aux sciences spirites et très confiant dans ses prophètes. Il ne paraît pas, toutefois, que cela lui eût beaucoup profité ; loin de là.

Fréquemment ont lieu au palais des séances de spiritisme, où l'on évoque l'âme des grands hommes : Napoléon, Frédéric le Grand avaient été ainsi appelés à donner leur avis sur la guerre de Mandchourie, et ces grands guerriers s'étaient contentés de rendre hommage aux généralissimes russes et de prédire la victoire des armes moscovites. Malgré le terrible démenti que leur ont infligé les événements, le Tsar n'a point perdu sa croyance dans les esprits. On continue à mander au palais des médiums, et un bourgeois de Kaluga, un idiot qui ne pouvait parler, mais dont les bégaiements étaient interprétés comme les oracles de Delphes, a eu un moment la vogue. Actuellement, la faveur

du Tsar va à un paysan de Crimée, « Saint-Mitio », qui a été découvert par le baron Fredericks, et que protège également le prince Putiatine. Ce Saint-Mitio est considéré comme un être supérieur, et il s'occupe de spiritisme *sans oublier la dive bouteille*.

Ce dernier trait met sens dessus dessous la *Revue de Liège* qui écrit naïvement :

C'est renversant et paraît d'autant plus invraisemblable que *c'est tout à fait contraire à la théorie spirite*.

Tant il est vrai que les spirites sont tous des *petits saints* ; seulement leur calendrier est encore un peu court.

\*  
\* \*

La *Vie d'Outre-Tombe*, organe de la Fédération spirite de Charleroi, cherche querelle à M. Jounet sur sa manie de vouloir être *catholique modèle* et  *fervent spirite* tout à la fois. M. Jounet se défend contre M. Zingaropoli qui lui demande *s'il croit tout ce que croit l'Église?* — Mais oui, répond M. Jounet, toujours souple en ces questions, mais j'adapte les choses et, bien commentés, les dogmes catholiques se prêtent à ma doctrine.

Mais enfin, insiste M. Zingaropoli, les préceptes de l'Église défendent de faire du spiritisme.

Pas du tout, répond M. Jounet. Voyez donc le très orthodoxe M. G. Méry, directeur de l'*Écho du Merveilleux*, qui, lors du passage à Paris du médium Miller, organisa et dirigea les séances les plus intéressantes ; il y a même plus fort, l'abbé Gallre a fait impunément une longue série d'expériences et d'études médianimiques. Et M. Jounet de chanter victoire.

La *Vie d'Outre-Tombe* lui réplique en citant, dans la *Revue du Monde Invisible*, du mois d'août, l'article de S. Michel, consacré au livre de Flammarion, et où le jeu du spiritisme est attribué à ses légitimes auteurs : *les démons*.

Nous donnons raison à la réplique de la *Vie d'Outre-Tombe*. L'illogisme est du côté de M. Jounet. Il est parfaite-

ment exact que la pratique du *spiritisme* constitue une faute grave contre le premier commandement, car c'est là une détestable superstition.

M. Gaston Méry et le R. P. Gaffre sont assez grands pour se défendre ; mais M. Jounet apprécie mal les choses, s'il confond la pratique *habituelle et aimée* du spiritisme avec un essai passager de contrôle et de vérification.

Ceci dit, il pourra consulter tous les auteurs de théologie morale qu'il lui plaira, il s'apercevra que la doctrine est unanime.

« Le spiritisme, écrit justement Gury, respire l'hérésie et l'impiété : il s'attaque aux dogmes et spécialement au dogme de l'éternité des peines. On y entend des défunts déclarer qu'ils ont été pendant un temps dans l'enfer, mais qu'ils sont présentement bienheureux ou sur le point d'entrer dans la béatitude. — C'est une pratique diabolique et l'Écriture la condamne avec sévérité. »

Il n'est pas tendre aux spirites le livre du Deutéronome :

« Quand vous serez entrés dans le pays que le Seigneur vous donnera..., prenez bien garde de commettre les *abominations* de ces peuples :

— « Qu'il n'y ait *personne* d'entre vous qui consulte les *devins* ou qui observe les songes et les augures, ou qui use des maléfices, des sortilèges, des enchantements, ou qui consulte ceux qui ont l'esprit de Python et qui se mêlent de prédire l'avenir, ou qui *interrogent les morts* pour apprendre la vérité... Car le Seigneur a en *abomination toutes ces choses*, et il *exterminera* tous ces peuples à votre entrée, à cause de ces sortes de crimes qu'ils ont commis<sup>1</sup>. »

M. Jounet, qui ne manque jamais de faire la leçon aux théologiens, va-t-il adresser des remontrances aux écrivains sacrés ? — La tentative serait tout au moins curieuse et classerait ce *catholique d'avant-garde*.



S'il est impossible d'être à la fois *catholique et spirite*, est-il admissible qu'on puisse être en même temps *spirite-athée*, sans cesser d'être digne de la religion nouvelle? C'est le *Bulletin spirite de Liège* qui soulève la question, non sans être scandalisé qu'un habitué du spiritisme puisse donner lieu à semblable débat entre frères.

Très peu de spirites sont athées; mais il y en a, et la preuve, c'est qu'un journal français insérerait, au mois de juillet dernier, un article sur la question : « Peut-on être spirite et athée? » et où l'on y répondit affirmativement.

Le *Bulletin de Liège* s'indigne de voir abandonner l'âme au milieu des forces aveugles :

N'est-ce pas priver l'enfant de tout ce qu'il y a de plus beau et de plus noble : le père, Dieu; la mère, l'harmonie de l'Univers?

Mais cette harmonie dans l'Univers, c'est un *effet* non une cause.

Vous déifiez les œuvres de Dieu; vous bouleversez toutes les notions du bon sens et de la raison; et vous pensez réfuter ainsi les athées qui scandalisent vos groupes.

Eh! bien, si l'on ajoutait aux athées, qui se donnent franchement comme *tels*, les adorateurs du *Grand-Tout* — et ils sont légion parmi les spirites — on trouverait dans les groupes pas mal de négateurs de l'*Être personnel*, infini en sagesse et en puissance, qui répond à la claire notion que l'on doit se faire de la Divinité.

C'est parce que les spirites se sentent isolés de toute idée religieuse, qu'ils se séparent de tout culte extérieur.

Le *Bulletin spirite de Mons* demande, en conséquence, à tous ses adeptes, de ne point se désincarner sans avoir répondu au suivant appel, qui est un modèle de testament spirite; et l'on signifie à chacun qu'il ait à se mettre en règle « avec cette importante question » :

*Je, soussigné , déclare vouloir être enterré civilement, sans aucune cérémonie religieuse d'un culte quelconque, sous les auspices de la Fédération spirite de la région de Mons. Je me place sous la protection 1035 du Code civil et défends qu'aucun ministre des religions officielles ne s'occupe de la cérémonie.*

*Je lègue une somme de à mon ami X., et je le nomme exécuteur testamentaire, lorsque l'heure de ma désincarnation sonnera.*

*Fait de ma main, en double, à , le .*

Très pratiques, messieurs les spirites !

\*  
\* \*

Les spirites ne s'entendent pas sur leur dogme fondamental de *réincarnation*. Voici en quels termes, un peu dédaigneux, le *Bulletin de Liège* rapporte un phénomène dont s'occupent, en ce moment, les milieux scientifiques anglais :

Près de la ville de Rangoon mourait, en 1903, le major Welsh. Ces derniers temps, un enfant de *trois* ans étonnait ses parents, en leur annonçant gravement qu'il était le major en question, revenu à la vie, et le bambin leur décrivit, avec force détails, l'habitation de l'officier défunt, alla même jusqu'à donner un compte rendu de ses occupations et le nombre de ses poneys. Plus fort, il relata comment Welsh avait péri, au cours d'une excursion sur le lac Meiktelea, avec deux autres personnes.

Les parents sont absolument bouleversés, leur fils n'ayant jamais rien su auparavant du major et de sa famille.

Ce cas *bizarre*, répété à grand fracas, préoccupe les milieux scientifiques anglais.

La Revue l'annonçait sous ce titre : *Un soi-disant cas de réincarnation*. — Comme on est incrédule, au *Bulletin spirite de Liège* ! Mais c'est une hérésie, en spiritisme, que de ne pas croire aux réincarnations !

Ce phénomène d'*autodidascalie* n'est pas plus surprenant que beaucoup d'autres.

Souvenez-vous de cet apprenti cordonnier, J. Davis, qui écrivait des ouvrages hors de sa portée.

Un médium illettré put être le continuateur de Ch. Dickens.



Une Vie de Jeanne d'Arc fut écrite par une enfant de quatorze ans, Herm. Duffaux, dans des conditions spiritiques évidentes.

Les *Arcana of Nature* furent écrits par l'illettré Hudson Tuttle. Sans parler du protestant Sainton Moses, qui écrivit, malgré lui, les *Enseignements spiritualistes*, en opposition formelle avec ses idées.

A Tours, il n'est question, en ce moment, que de M<sup>lle</sup> France Darget, fille de commandant, le plus enragé spirite de la création,

M. Darget ne fait pas mystère de ses idées. Il a demandé, par prières ferventes, aux forces de l'Invisible, que le corps de sa fille fût possédé par un poète.

Et M<sup>lle</sup> France, qui est actuellement une belle personne de vingt ans, fait des vers d'origine spiritique, au vu et su de la ville entière, dont elle est la curiosité. Le commandant est convaincu qu'un poète s'est incarné dans sa fille.

Il n'y aurait, sans doute, qu'à exorciser tout ce monde pour voir disparaître et la Science et la Muse.

\*  
\* \*

Avez-vous vu la « Lumière rouge »? — Je pense que c'est en ces termes que les lecteurs de la *Revue du spiritualisme moderne* (août-sept. 1907) doivent s'aborder en entrant en séance. — C'est là un événement spirite assez notable, puisque les *visionnaires* en conçoivent une grande joie.

C'est M. de Farémont, dans un article intitulé « le Bonheur », qui nous fait cette révélation et communication.

Tout d'abord, M. de Farémont constate que, créés pour le bonheur, nous sommes, en réalité, traqués par les douleurs :

Pourquoi une âme souffre-t-elle? Évidemment, c'est parce qu'elle désobéit ou qu'elle a désobéi aux lois de Dieu qui *doit* donner le bonheur.

Ce n'est point au péché originel que l'auteur fait allusion, mais aux seuls péchés actuels. Il paraît convaincu qu'en sup-

primant la faute *actuelle* nous ferons disparaître la douleur de la terre. — Ce n'est pas tout à fait exact.

Mais la thèse devient curieuse, quand on ajoute :

Un cri universel sort du cœur de l'humanité : Je souffre !...

*Pas un homme* n'a cherché un remède à cette souffrance ! un moyen de diminuer les souffrances de toutes les âmes !

Souffre, pauvre âme ! c'est ton lot, c'est ta destinée, c'est la justice. — Voilà tout ce que nous avons trouvé.

Ni la religion, paraît-il, ni les philosophies n'ont su répondre à M. de Farémont. Il aurait pu excepter la religion toute d'amour, de pardon et de consolation, qui est la religion chrétienne. Il aurait pu rencontrer, dans sa recherche d'un consolateur pour l'humanité, *Celui* qui a dit, de sa voix très douce : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai. »

Eh ! bien, non, personne !

Pas un effort de bonté et de charité... Pas une âme, sœur de ces âmes, ne se dresse entre elles et leur douleur... Pas une prière assez ardente pour monter jusqu'au cœur de Dieu et lui dire : Mais, mon Dieu ! fais donc descendre un rayon de ta lumière sur ces âmes que tu as créées.

Alors, voyant que personne ne se présentait pour être ce *Paraclet*, M. de Farémont a songé à faire la chose *en personne*. Et il a réussi. Et la *lumière* de Dieu est descendue à la prière de ce *Consolateur* moderne : Elle est *rouge et bleue*.

Laissons parler l'inventeur. — Un jour qu'il songeait que la loi de Dieu c'est l'Amour, le contraire la Haine, il déclara une guerre sans merci à la Haine :

Et il m'e fut donné, alors, une vision splendide de la vie et de la mort, une conception complète, intense, *visible*, de l'harmonie et de la désharmonie universelles.

Je vis toutes les vies se produire par l'Amour, toutes les destructions se produire par la Haine.

Je vis sur la terre la Haine plus forte que l'Amour !...

Mais lorsque je regardai vers le ciel, je vis les astres rouler dans des flots d'obéissance(!) et d'Amour. La Haine n'était plus au ciel et je fus consolé.

Et je me dis : Sur la terre il y a la lutte entre la vie et la mort, entre l'Amour et la Haine ; mais sans cesse la vie tue la mort, et l'Amour tue la haine.

Aidons l'amour à tuer la haine.

Pendant trente ans, raconte l'auteur, je vécus dans ces sentiments, mais les hommes haïssaient toujours, et les âmes souffraient toujours.

C'est alors qu'il reçut la récompense de tant d'ardeurs :

Il y a deux ans, je songeais, le soir, devant ma petite maison solitaire. Le ciel était plein d'étoiles, l'air reposé et doux.

Tout, aussi, était tranquille dans mon âme.

Tout à coup, il se *forma*, dans un coin du ciel, une *lumière rose*..., puis cette lumière rose devint un *cœur rouge, cerclé de bleu*. — Ce cœur ! Je l'ai *vu, de mes yeux vu*, mais très haut.

Puis, du côté opposé du ciel, *se formèrent d'autres cœurs*, mais très pâles et plus petits.

Cette vision dura plusieurs minutes ; après cela, elle s'évanouit.

Le *cœur rouge* m'avait comme pénétré et, pendant longtemps, je me sentis plus *aimant* et plus *heureux*.

— Qu'est-ce que ce cœur rouge et ces cœurs pâles ? — Je n'en sais rien. — Peut-être des *parcelles agglomérées du cœur de Dieu, des parcelles, des atomes d'amour*.

Vous le voyez, lecteur, c'est une petite Pentecôte qu'on nous raconte là.

Mais ces « parcelles du cœur de Dieu », ces « atomes d'amour » sont une trouvaille ! — Écoutons la suite du récit :

Il y a quelques jours seulement, encore le soir, je vis flotter au-dessus de moi la même lumière *rouge et bleue*. Elle demeura plusieurs minutes, puis, l'ayant touchée, elle disparut.

Même pénétration, même bonheur. Cette lumière *pourrait donc nous toucher* ? Elle pourrait donc pénétrer l'âme et la rendre heureuse !

*La lumière de Dieu !*

Alors, je pensais à ces pauvres âmes qui souffrent et qui sont mes sœurs et je me dis : Ah ! si je pouvais faire descendre aussi sur elles la lumière de Dieu ?

Et la bonté de Dieu *me le permit*. — Et beaucoup d'âmes ont vu descendre sur elles la *belle lumière rouge*. Et cette lumière les a *pénétrées, réchauffées, fortifiées, consolées*. — Et leurs peines se sont enfuies comme des ombres aux lueurs du matin. — Et même des *maux du corps ont été guéris de la sorte*.

Il faut avouer que ce M. de Farémont, aussi consolateur que thaumaturge, de par la vertu d'en haut, fait un peu figure de prophète ou de Messie.

A sa prière, le ciel s'entr'ouvre, la lumière céleste descend, *se pose sur la tête* des adorateurs et les pénètre de vertus divines :

Chose étrange! écrit-il, la lumière s'arrête d'abord au-dessus du front, puis elle entre doucement, elle traverse tout le corps, quand on le lui demande, et s'arrête presque toujours au siège du mal qu'elle réchauffe ou qu'elle rafraîchit.

Qu'est-ce que cette *lumière*? On ne peut nous le dire; on ne connaît que ses effets. Mais notre auteur croit que :

*c'est l'amour, une émanation de la vie universelle, peut-être une parcelle de Dieu, une parcelle d'amour.*

Cette *lumière rouge* est bienfaisante aux âmes de bonne volonté, mais elle deviendrait *dangereuse*, paraît-il, aux âmes qui ne veulent pas sortir de la haine, *elle les dévorait.*

Depuis des années, nous avons revu bien souvent la *belle lumière rouge*; elle nous a toujours fait du bien.

De plus, nous avons reçu une multitude de lettres de *voyants* et de souffrants, nous affirmant qu'ils avaient vu eux-mêmes la *lumière rouge* — sous forme de bonté et de cœur — et que cette lumière, en les pénétrant, les avait toujours soulagés, consolés ou guéris.

Quant au mode de réception, il est à peu près le même pour tous les voyants :

Ordinairement, elle vient seule, sans que nous y pensions; elle s'approche tout près de nous jusqu'à portée de notre main. Il ne faut jamais essayer de la toucher, nous la ferions disparaître.

Elle flotte parfois pendant plusieurs minutes autour de nous. Il faut *essayer de l'aspirer*. Le bonheur que l'on ressent après sa venue est délicieux et se prolonge pendant plusieurs jours.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, disait Jésus, parce qu'ils verront Dieu. » Dieu, c'est l'amour, et cette lumière est une *parcelle d'amour*.

Il paraît que d'autres personnes la voient, mais en fermant les yeux et en priant. Dans l'obscurité, elle devient d'un rouge *ardent* ; elle se meut ordinairement dans un cercle bleu.

Nous serions reconnaissants aux personnes qui verraient cette lumière de bien vouloir nous en informer.

Une dernière confidence nous est faite :

Comment faisons-nous, comment avons-nous fait pour *soutirer* à la force d'amour universelle cette *force nouvelle*, toujours bonne et souvent visible ?

Il nous serait trop long de le dire ici, *nous le dirons à ceux qui nous témoigneront le désir de le savoir.*

A rapprocher de cette communication de la revue *Le Spiritualisme moderne*, la tentative, déjà signalée, de M. Baraduc. Lui aussi, il médita sur l'*Amour vengeur de la Haine*, sur cette morale du Christ établie sur le principe de l'Amour, et il voulut projeter un cœur lumineux, avec ou sans cercle bleu, sur la plaque, et il obtint une tache blanche sur fond noir simulant (oh ! de très loin) un cœur cerclé d'une bordure plus effacée — la raie bleue, sans doute !

La légende est celle-ci : *Cœur-Psychicone : Image de l'esprit projeté en cœur attirant des boulets vitaux.* — M. Baraduc pourrait s'entendre avec M. de Farémont.

\*  
\* \*

Savez-vous que ces *voyants du feu* mystique ont un illustre prédécesseur ! Qui donc ? — Tout simplement Pascal. Cet illustre converti, janséniste, revenu des illusions de la vie et tout rempli du nouveau mysticisme, eut une vision. C'est de là qu'est née l'*Amulette de Pascal*, dont Voltaire s'est amusé. — Moreau de Tours, l'auteur de la *Psychologie morbide*, en a profité pour insinuer que Pascal fut un halluciné, ce qui ne devait étonner personne, étant donné — d'après ces psychologues — que *le génie et la folie se touchent.*

Donc, à vingt-trois ans, en 1646, Pascal se dégoûte des sciences et se jette dans la dévotion : c'est sa première conversion. Puis, il retourne au monde. En 1654, à trente et un ans, il revient à la dévotion. Un phénomène aurait accompagné et peut-être causé ce retour à la ferveur. On trouva, après sa mort, cousu dans son habit, cet écrit conservé en double sur parchemin (nous en donnons une partie) :

En tête une croix. Puis ces mots :

L'an de grâce 1654,  
lundi 23 novembre, jour de saint Clément,  
pape et martyr, et autres au martyrologe,  
veille de saint Chrysogone, martyr et autres,  
*depuis environ dix heures et demie du soir*  
*jusques environ minuit et demi,*  
*Feu.*

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob »,  
(*Exode*, III, 6, etc. ; *MATTH.*, XXII, 32, etc.)  
non des philosophes et des savants.

Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.

Dieu de Jésus-Christ  
*Deum meum et Deum vestrum.*

(*JEAN*, XXII, 17.)

« Ton Dieu sera mon Dieu. »

(*RUTH*, I, 16.)

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.

Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.

« Père juste, le monde ne l'a point connu, mais je l'ai connu. »

(*JEAN*, XVII, 25.)

*Joie, joie, joie, pleurs de joie.*

Et l'excellent M. Saisset, qui cite ce texte mystérieux dans son cours à la Sorbonne, de dire : « Êtes-vous disposé à en rire, de l'amulette ? — Pour moi, j'en suis profondément touché. Je trouve ce fragment d'une profondeur admirable ! »

Très bien ! Mais alors admirez les visions de notre grande Thérèse !

Pascal a donc vu, comme M. de Farémont, le *feu* qui donne le bonheur. Seulement, je ne sais pas s'il était *rouge* et *bleu*.

Chanoine GOMBAULT,

*Docteur en philosophie.*

# Une maison hantée

## devant la justice

---

Les *Annales des sciences psychiques* (novembre 1907) viennent de publier le mémoire d'un avocat napolitain, M. Zingaropoli, connu surtout par ses ouvrages sur le spiritisme, qui soulève une question de droit intéressante en son genre.

Il s'agit d'une demande de résiliation de bail, introduite devant la justice par une locataire, qui s'aperçoit, après un temps notable d'habitation tranquille, que la maison est hantée par les esprits.

Le mémoire de M. Zingaropoli, en défense de la duchesse de Castelpoto, contre la baronne Laura Englen, fut présenté à la justice de paix du XI<sup>e</sup> arrondissement de Naples, en octobre 1907.

Voici comment étaient exposés les faits :

Au second étage de la maison appartenant à M<sup>me</sup> la baronne Laura Englen, au Largo S. Carlo alle Mortelle, n<sup>o</sup> 7, second étage, et louée par la duchesse de Castelpoto et sa famille, se révélèrent, il n'y a pas longtemps, des manifestations spontanées mystérieuses si variées et gênantes qu'elles troublèrent la tranquillité et la paix des habitants. Ceux-ci furent effrayés à tel point qu'ils se virent même obligés d'aller coucher ailleurs, et, maintenant qu'ils y sont retournés, cette panique justifiée qui les a envahis les astreint à dormir mal commodément dans des chambres non adaptées et exiguës, où les phénomènes se produisent d'une manière moins intense et moins fréquente.

Les manifestations, comme il arrive souvent, se reproduisirent par périodes, décrivant, pour ainsi dire, une parabole d'abord ascensionnelle, puis tendant à diminuer.

Au commencement, c'était des coups et d'étranges rumeurs dans un long corridor de passage, qui devenaient surtout plus intenses à la tombée du soir et s'accroissaient dans les heures de la nuit. Par la suite, on remarqua des déplacements de meubles, parfois d'une manière assez bruyante pour réclamer l'attention des locataires des étages au-dessous. Une fois, l'on entendit des pas et l'on vit s'approcher du seuil de la chambre où se trouvaient les lits de Mgr Michel Caracciolo, qui habite aussi dans la maison, et des deux jeunes fils de la duchesse, un fantôme de forme humaine qui lança une clef, indiquant le mur vers le fond du corridor, où — plus tard — il fut constaté qu'il y avait une ancienne porte murée et couverte de couches de crépi et de papier de tapisserie; il parut que le spectre voulait symboliquement faire allusion à quelque chose de caché de ce côté...

Dans son grand ouvrage *Névroses et Possessions*<sup>1</sup>, le Dr Hélot rapporte le fait, étudié par lui-même, d'une hantise de maison, qui durait depuis une vingtaine d'années, et qui paraît avoir été causée par la présence d'ossements humains enfouis sous le seuil de l'étable, probablement à la suite d'un meurtre.

Lorsque ces ossements eurent été exhumés, puis enterrés dans le cimetière de la paroisse, tous les phénomènes de hantise disparurent.

On a constaté souvent, même dès la plus haute antiquité, des faits du même genre dus à des causes analogues.

C'est ainsi que Pline le Jeune racontait à son ami Sura<sup>2</sup>, comme une chose digne de foi, l'histoire de cette maison d'Athènes, où, dans le silence de la nuit, on entendait un bruit de chaînes agitées et on voyait apparaître un spectre effrayant. Le philosophe Athénodore la loua pour découvrir le mystère. Le fantôme lui apparut et lui fit signe de le suivre. Athénodore marcha derrière lui et le vit disparaître dans la cour de la maison. Le lendemain, on fit des recherches en creusant à cet endroit, et l'on trouva des ossements enveloppés d'une chaîne. Ils furent recueillis et enterrés publique-

1. *Observation XVI*<sup>a</sup>, pp. 81-88.

2. *Lettres*, liv. VII, ch. 21.



ment, et, à partir de ce moment, la tranquillité ne fut plus troublée dans la maison.

Dans le cas présent, il n'aurait pas été déraisonnable, de la part du juge, d'ordonner de faire des recherches à l'endroit de la porte murée. Mais cela ne pouvait fournir qu'une présomption, insuffisante en elle-même pour accorder la résiliation du bail; car il semble que pendant deux ans au moins la tranquillité n'avait pas été troublée, et, par conséquent, la cause du trouble avait fort bien pu survenir depuis la signature du contrat.

Ce fut à cette occasion qu'une grosse pierre tomba d'en haut, et, peu après, pendant que la famille était réunie au salon, on entendit de nouveaux dérangements dans les chambres voisines et trois lits furent remués et défaits, les matelas, les draps et les oreillers ayant été renversés, disséminés à terre.

Cette nuit-là les locataires, saisis d'épouvante, abandonnèrent la maison.

Le jour suivant, ils retournèrent et, après le dîner, décidèrent de passer la soirée ailleurs, en laissant tout en ordre; il éteignirent la lumière électrique et fermèrent la maison, que même la domestique avait quittée.

Revenus vers 11 heures du soir, ils eurent la désagréable surprise de trouver la porte d'entrée barricadée à l'intérieur avec des meubles très lourds; il fallut une grande peine pour défaire la barricade. Une seconde surprise les attendait : lorsqu'ils eurent fait les premiers pas dans la chambre, ils furent frappés par une grande clarté : toutes les bougies de la chapelle contiguë au salon étaient allumées !

Le jour suivant, la duchesse et son mari vinrent me voir pour prendre conseil. Je proposai de tenter que les manifestations, de spontanées, se changeassent en provoquées par une séance expérimentale, dans le but de régler, si possible, les phénomènes. Mais mon conseil fut repoussé à cause des idées catholiques de la famille.

Nous ne pouvons, pour notre part, qu'approuver l'abstention de la famille, car le remède aurait été certainement pire que le mal.

On fit alors une amicale proposition à la propriétaire, M<sup>me</sup> Laura Englen, pour l'amener à rompre le contrat et, — qu'on le remarque, — bien à contre-cœur, parce que, depuis deux ans, la duchesse de Castelpoto habitait la maison avec grand plaisir, et de plus l'avait élégamment arrangée et décorée avec d'assez lourdes dépenses.

Les propositions furent brusquement repoussées, supposant qu'il s'agissait d'un truc préparé d'avance pour discréditer la maison. Et une lutte sourde et déloyale commença; on recourut même au commissariat et à la curie archiépiscopale, comme si les sbires pouvaient conduire les esprits rebelles au violon!...

Alors la duchesse se vit contrainte de recourir au magistrat, et, par un acte du 4 octobre dernier, la propriétaire fut appelée devant le préteur au deuxième mandement, pour entendre déclarer l'annulation du contrat, puisque la jouissance pacifique de la maison louée a été détruite à la suite des faits que l'on peut attribuer à des forces ou entités occultes, de manière à faire naître chez les habitants une juste et grave frayeur, et à leur causer des torts assez importants.

Dans le cas d'opposition, on demanda à être admis à la preuve testimoniale.

La propriétaire, en ligne principale, conteste la réalité des phénomènes, et, en deuxième lieu, avance qu'ils ont été occasionnés par la présence d'un médium parmi les membres de la famille, et demande donc, en ligne reconventionnelle, l'annulation du contrat au dommage des locataires.

Après cet exposé des faits, qui paraît sincère, l'auteur du mémoire cherche à établir, par l'histoire et les aveux des savants la possibilité de pareilles manifestations en général. Nous ne reproduisons pas ces données, connues et admises par tous nos lecteurs.

Il demande ensuite qu'on lui permette d'établir la réalité objective de ces phénomènes, en l'autorisant à faire la preuve.

Pour les fins de la cause présente, ce qu'il importe de raffermir, c'est la réalité objective des manifestations. Le juge, convaincu de la réalité, est obligé d'admettre la possibilité qu'elles se répètent, et, puisque l'une des deux parties affirme qu'elles se sont vérifiées, il ne pourra refuser la preuve demandée.

La discussion de leur cause et de leur explication échappe à l'examen du magistrat.

Je vise à démontrer que le dérangement et les dommages ont été causés, non pas à expliquer *comment, pourquoi, et par qui* ils sont advenus. Pourtant, comme simple notion, il ne serait pas superflu de dire que la grande question controversée est la nature de l'agent producteur de phénomènes qui, pour les théologiens — dans les manifestations spontanées — est le plus souvent le diable; tandis que pour les spirites, c'est toujours l'esprit d'un défunt, et pour les positivistes le fait est toujours un produit des pouvoirs et des attitudes humaines; les trois hypothèses s'accordent cependant à admettre sans conditions la réalité des faits.

Puis, se plaçant sur le terrain juridique, il examine *si le locataire d'une maison infestée par les esprits peut demander la résiliation d'un contrat de location.*

Les nombreux textes de jurisconsultes, surtout anciens, qui sont ici cités, paraissent être en faveur d'une réponse dans le sens affirmatif, mais en laissant entendre toutefois que les phénomènes doivent être spontanés, et nullement causés par celui qui demanderait la résiliation.

M. Zingaropoli réfute ensuite sommairement une exception de son adversaire, mais avec une virulence et des éclats de voix qui laissent l'impression qu'il n'a pas une confiance absolue dans la valeur de sa propre argumentation.

La trouvaille de mon contradicteur, d'avoir recours à l'article 1581, a une extravagance surprenante! Il écrit dans sa comparaison ces paroles textuelles :

« Ces manifestations et ces oppositions dériveraient d'êtres volontaires, conscients, existant en eux-mêmes quoique invisibles, et pour cela, ils rentreraient en tous cas dans l'hypothèse de l'article 1581, Code civil, qui parle des ennuis que de *tierces personnes* causent au locataire. »

Cet argument est merveilleux : comparer les esprit aux *tiers*. Mais quelles *personnes* (dans la signification juridique) peuvent bien être les esprits? Il me semble que la personne physique doit être un sujet d'agir et contracter, et quels contrats pourra-t-on jamais conclure avec

les esprits? Comment pourrions-nous les contraindre à l'accomplissement de leurs obligations... comment ferons-nous pour les appeler en justice?

Je savais jusqu'à présent que des esprits avaient été invités à dîner par Don Juan Tenorio, mais non que des esprits apparaissent en justice en personne, ou au moyen d'un procureur. Mon adversaire a écrit que ma thèse devrait plutôt être confiée à la compétence d'un psychiatre que d'un magistrat... et à qui confierons-nous alors ses étranges exceptions?

Oh! grandes ombres d'Alphénus et de Gotofred, il me semble entendre des rires autour de moi, et vous aurez bien raison! Entendez-vous? vous êtes de *tierces personnes*... préparez-vous donc — faites une procuration et donnez-moi des nouvelles de votre domicile pour tous les effets de loi!...

Le fougueux avocat aborde enfin, comme suit, l'objection capitale contre sa thèse :

***Autour de la proposition subordonnée de l'adversaire, que les manifestations dépendent de la médiumnité du locataire.***

*Causa causarum est causa causati.*

Je rapporte littéralement les paroles de la défense adverse :

« Étant donné, et non concédé, que les manifestations spirites  
« dénoncées, bruits et apparitions, se sont vérifiées dans ces derniers  
« mois dans la maison habitée par la duchesse Bartoli et par Mgr Ca-  
« racciolo, la cause exclusive en aurait été la locataire elle-même,  
« qui *fait* (!...) habiter avec elle l'un des médiums les plus connus de  
« Naples, c'est-à-dire son propre fils...

« On demande pour cette raison de prouver formellement avec des  
« témoins que le fils de la duchesse est un médium et, comme tel, a  
« fonctionné en plusieurs séances spirites dont l'avocat Zingaropoli,  
« défenseur de la duchesse Bartoli et qui cultive passionnément et  
« avec compétence les sciences occultes, avait été aussi le promo-  
« teur. Les manifestations, donc, seraient une conséquence directe  
« de la présence du médium dans la maison, et la responsabilité en

« résulte pour la locataire envers la propriétaire. Et il est joli (!...) « de voir que le même avocat Zingaropoli, dans son livre *Gestes d'un esprit*, raconte la cessation de plusieurs phénomènes spirites d'un « édifice, non par exorcismes, mais seulement par l'éloignement du « médium, un certain Charles-Marie Vulcano. »

... Il est à peine nécessaire de faire remarquer que nous sommes sur un thème de manifestations *spontanées* et non *provoquées*, et que, pour la production des premières, la présence du médium peut ne pas être nécessaire, tandis que, dans beaucoup de cas, le médium doit être sur les lieux.

Je m'arrête au second cas pour élargir les concessions. La thèse que l'on discute est la suivante : Les manifestations spontanées se produisent-elles *par le fait* de la présence du médium, ou bien *sont-elles facilitées* par lui ?

En se tenant aux résultats déjà acquis de la phénoménologie spirite, le médium, dans ces circonstances, *ne provoque pas*, ni *ne veut provoquer* aucune manifestation d'aucun genre ; il est inconsciemment doué d'une aptitude spéciale et sympathique par laquelle les invisibles, *qui sont déjà dans la maison*, sont (pour des raisons inconnues) poussés à agir. Et alors le médium n'est jamais la cause du phénomène, mais il en est seulement l'intermédiaire. Dans les deux hypothèses avancées, celle où la présence du médium est nécessaire, et celle où elle ne l'est pas, la *causa causarum* est le vice occulte de la chose louée (où une entité perturbatrice existerait), le médium n'est qu'une occasion pour mettre en évidence le vice occulte. Qu'on me permette quelques exemples. Une chambre est en de mauvaises conditions d'équilibre et s'effondre, parce que celui qui l'habite l'a chargée d'un poids qui aurait été supportable, si les conditions du bâtiment avaient été normales. Or l'effondrement, bien que facilité ou accéléré par le locataire, ne peut pas se dire produit par sa faute, mais par un vice inhérent de l'immeuble.

Autre exemple : Si, dans un endroit caché de la maison, on a posé, à l'insu du locataire, de la poudre ; j'allume le feu sur ce point, facilitant ainsi l'explosion, mais je ne suis pas la cause de l'explosion ; c'est la poudre qui s'y trouvait cachée.

Toute cette argumentation a le tort de s'appuyer sur ce

que l'on appelle, en logique, un *faux supposé*, à savoir que les manifestations dont il s'agit sont *spontanées*.

Ce que vous appelez médium n'est en réalité qu'un être placé sous la domination d'un ou de plusieurs Esprits. Cela peut exister sans qu'il y ait de la faute du médium, comme dans le cas d'un sort jeté par une tierce personne<sup>1</sup>; mais le plus souvent cela sera survenu à la suite d'une intervention voulue ou consentie d'un magnétiseur ou d'un hypnotiseur.

Dans un article précédent, *l'Hypnotisme dans le traitement des habitudes vicieuses*<sup>2</sup>, nous avons vu que, d'après les propres aveux des démons, dans l'hypnotisme ce sont eux qui agissent, et qu'ils s'emparent plus ou moins de celui qui a consenti à se laisser hypnotiser. Or, une fois cette mainmise des Esprits apposée sur quelqu'un, il peut se produire autour de lui les phénomènes les plus étranges et les plus troublants.

Comment prétendre alors que ces phénomènes sont *spontanés* et que les invisibles qui les produisent se trouvaient déjà là avant l'arrivée du médium? S'ils y avaient été, ils auraient manifesté leur présence. S'ils n'ont commencé à la manifester que depuis l'arrivée du médium, il est tout à fait vraisemblable que les invisibles sont venus avec lui et par lui.

La famille de celui-ci ne serait donc pas en droit de réclamer en sa faveur la résiliation du bail, mais il semble que ce droit pourrait être invoqué au contraire contre elle par le propriétaire.

... Ces considérations amènent à retourner l'argument; et, en vérité, même en constatant la présence du médium dans la maison comme l'unique occasion facilitant la production des phénomènes, le locataire demandera la résiliation *a fortiori*, car le vice occulte se relève et s'intensifie avec sa présence, tandis qu'il a le droit de jouir pacifiquement de la chose louée. Donc, dans les deux manières, la solution de l'ancienne jurisprudence se rend plus évidente et plus logique.

1. Un exemple typique en ce genre est celui du presbytère de Cideville, si minutieusement étudié et si bien raconté par de Mirville, dans son bel ouvrage : *Des Esprits*, t. I, 319-389.

2. Voir le numéro du 15 novembre 1907 de la Revue.

Même vice dans l'argumentation. Il est évident que si le médium est la cause originelle, même involontaire, de ces phénomènes, il ne peut pas vouloir en rendre le propriétaire responsable.

... Il y a dans la conception qu'on se fait de la médiumnité quelque chose de passif et d'étranger à la volonté du médium. Il n'est qu'un organe de transmission inconsciente et de la production des phénomènes transcendants qui ont lieu dans un état de *transe*, dont il ne conserve pas le moindre souvenir.

— Comment est-il possible de parler de responsabilité en de telles conditions ?

Non, le médium n'est pas purement passif, surtout lorsqu'au début il a consenti à se laisser endormir ou hypnotiser. Cet acte de volonté a été le point de départ de l'envahissement par les Esprits. Comment dès lors ne pas lui appliquer l'axiome : *Causa causæ est causa causati* ?

Même dans le cas où l'on serait devenu médium ou possédé par le fait d'un sort jeté par un autre, s'il se produisait ensuite dans la maison des bruits ou des bouleversements, on ne voit pas comment on pourrait exiger de la part du propriétaire, qui n'y serait pour rien, la résiliation du bail.

Après cette discussion, où la raison ne semble pas être de son côté, l'auteur du mémoire finit par affirmer, tout à fait incidemment, et dans une simple note, que les phénomènes de hantise avaient déjà été constatés dans la maison, avant l'arrivée du médium.

En effet, les phénomènes les plus accentués au Palais Englen se sont produits pendant l'absence du supposé médium. La phénoménologie est riche en manifestations spontanées produites sans la présence du médium. Par analogie, on peut faire remarquer que rarement les médiums troublent la tranquillité des demeures. Eüsapia Paladino — l'un des plus grands médiums modernes — a demeuré tranquillement dans bien des maisons, et jamais des manifestations spontanées produites par elle n'y ont eu lieu. — Je défie qu'on me donne la preuve contraire.

Mais quel cas ferons-nous de votre exception quand nous vous prouverons (et cela nous est aisé!...) qu'avant les Castelpoto, des faits remarquables s'étaient déjà vérifiés dans le palais..., et que, d'un autre côté, dans aucune des maisons précédentes habitées par mes clients, des manifestations semblables n'avaient eu lieu?...

Que cela soit bien établi, et que l'on arrive à démontrer l'existence d'un vice occulte aussi radical, connu et tenu caché par le propriétaire, au moment de la signature du contrat, et nous ne doutons pas que la résiliation du bail ne soit prononcée.

Comme complément de l'analyse du Mémoire qui précède, nous croyons instructif de publier ici le résumé d'un compte rendu de trois séances de spiritisme, donné, il y a quelque temps, par la revue italienne *Luce e Ombra*. On y verra que l'exception mise en avant par l'avocat de la propriétaire de la maison hantée n'était pas dénuée de fondement.

Ces trois séances furent tenues à Naples, avec Eusapia Paladino comme premier rôle, en présence seulement de trois personnes : MM. G...., Zingaropoli et le jeune Genaro Bartoli, des ducs de Castelpoto.

Ce dernier jouissait déjà d'une grande notoriété comme médium. C'est par lui que s'étaient produites antérieurement les manifestations dites du *Fossoyeur de Livourne* et de l'*officier suicidé Paternostro*.

Zingaropoli, l'organisateur de ces séances, avait ménagé la rencontre de Bartoli avec Eusapia, espérant que de leur réunion pourraient être obtenus des effets encore plus merveilleux que de coutume.

Eusapia ne connaissait pas Bartoli, mais, dès que celui-ci eut mis les mains sur la table, elle déclara qu'il était médium.

Toutes les précautions furent prises par Zingaropoli : les mains et les pieds d'Eusapia furent tenues, les portes et les fenêtres furent fermées et scellées.

Le compte rendu ne fait qu'énumérer les phénomènes physiques, lévitations de tables, avec ou sans contact, *en pleine lumière*; coups frappés dans les murs et les meubles;



transport d'objets, appareils photographiques apportés sur la table, boîte contenant un *carillon*, pesant une dizaine de kilos, transportée dans l'air, tout en carillonnant, puis déposée également sur la table, enlevée de nouveau et reportée, toujours sonnant, à son point de départ, attouchements divers, etc.

Les matérialisations allèrent en s'accroissant de plus en plus. Ce fut d'abord une main et un bras de couleur sombre, semblant sortir du cabinet, à la gauche d'Eusapia ; ses contours étaient peu marqués et comme vaporeux. Vint ensuite une petite main d'enfant, de couleur normale, parfaitement formée, faisant un geste de salut. A ce moment les deux rideaux vinrent entourer le buste d'Eusapia, dont la tête, sortant immobile de ces draperies, formait, avec ses cheveux blancs et ses yeux demi-clos par la transe, un contraste frappant sur leur front sombre.

Des lueurs de forme ovoïde s'élevèrent du milieu des assistants et se dissipèrent.

Voici comment se produisit la première matérialisation complète. M. G., qui était à gauche d'Eusapia, fut enveloppé par le rideau, et sa femme, morte depuis peu, vint causer avec lui avec autant de netteté qu'une personne vivante. *En même temps*, Zingaropoli, situé à la droite d'Eusapia, était recouvert par l'autre rideau ; deux mains saisissaient sa tête, la couvraient de caresses, et sa mère lui dit : « Mon fils ! » Sur une demande de preuves d'identité, elle le bénit avec un signe de croix, comme elle le faisait tous les jours, lorsqu'elle le portait tout enfant dans son petit lit. Zingaropoli avoua ensuite que depuis longtemps il avait oublié ce signe.

Pendant que ces deux manifestations se produisaient de chaque côté d'elle, on voyait la tête d'Eusapia sortir du milieu des deux rideaux comme une spectatrice impassible.

Malgré les efforts de Zingaropoli, le jeune médium Bartoli tomba en transe, et l'on vit sortir, comme du milieu de la table, un buste et une tête recouverte d'un béret de marin, pendant que quelques paroles étaient prononcées en japonais. Il eut beaucoup de peine à le réveiller, et, en sortant de sa transe, Bartoli lui dit qu'il le voyait entouré d'une vapeur blanche.

*John*, l'esprit-guide d'Eusapia, manifestait tout le temps sa présence, tantôt en touchant l'un ou l'autre, avec son énorme main si caractéristique, tantôt en dirigeant la séance, par coups frappés dans les murs ou les meubles.

Zingaropoli, voyant que son jeune médium avait toujours tendance à s'endormir, s'écria : « *John*, je te confie ce jeune homme; empêche-le des'endormir. » Aussitôt Bartoli déclara qu'il sent une énorme main lui couvrir le front, et, à partir de ce moment, il resta parfaitement éveillé et conscient.

Pour la troisième et dernière séance, on avait posé à terre, dans le cabinet, un violon et son archet, parce que, M<sup>me</sup> G... ayant été une excellente musicienne, M. G... espérait obtenir d'elle une manifestation.

En effet, la séance n'était commencée que depuis peu de minutes, lorsque l'on vit le violon sortir entre les rideaux écartés et venir se poser sur l'épaule de M. G... tandis que la poignée s'allongeait le long de son bras. M. G... très bon violoniste pose les doigts sur les cordes, et l'on voit alors l'archet sortir des rideaux, se poser sur les cordes et donner les premières notes de la *Sérénade Valaque*, que M. G... s'efforce d'accompagner en pinçant les cordes. Cela ne donna pas, comme on pense, un résultat parfait, mais le phénomène n'en était pas moins merveilleux. Bientôt l'archet disparut et le violon enlevé en l'air flotta dans la salle, pendant que des mains mystérieuses pinçaient ses cordes, donnant des sons admirables.

Quelques lueurs se produisirent de nouveau; une forme blanche et vaporeuse se montra, et dès qu'on l'eut saluée, la chaise de G... fut enlevée et le força à se tenir debout; Zingaropoli, se sentant tiré vers le haut, se leva également. Une main s'appliqua derrière la tête de chacun d'eux, les rapprocha comme pour les inviter à s'embrasser. Ce fut le signal de la clôture; car le fantôme devint de plus en plus vaporeux et s'évanouit.

Eusapia continua pendant tout ce temps à garder une impassibilité de statue.

(D'après la *Revue scientifique et morale du spiritisme*)

S. MICHEL.

## LA GRÊLE MERVEILLEUSE DE REMIREMONT

---

Dans le numéro du 15 août dernier, la *Revue du Monde invisible* donnait des détails très circonstanciés sur une grêle merveilleuse qui était tombée à Remiremont, dans des circonstances très remarquables. La plupart des journaux catholiques et des *Semaines religieuses* reproduisirent cet article.

Le vénérable archiprêtre de Remiremont, résumant dans son *Bulletin paroissial* les faits les plus saillants de l'année au point de vue religieux dans sa paroisse, s'exprime ainsi au sujet de cet événement :

« L'année qui finira restera dans notre histoire religieuse comme une année mémorable.

« En dépit de toutes les prévisions et malgré toutes les menaces d'un horizon bien sombre, Notre-Dame du Trésor a eu l'insigne honneur d'être couronnée, au nom de Pie X, par S. G. Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié et délégué apostolique pour cette haute fonction.

« Vous savez avec quel élan ont été préparées, avec quel enthousiasme ont été célébrées ces fêtes : ceux qui en furent les heureux témoins ne les oublieront jamais.

« A cette magnifique glorification de notre Madone, le Ciel fit une réponse.

« Elle fut donnée sous une forme insolite, que nous rappelle cependant Notre-Dame des Neiges, dont on fait la fête le 5 août.

« A l'heure même où, huit jours plus tôt, avaient commencé les fêtes du Couronnement, à 5 h. 1/2 du soir, un orage éclatait sur notre ville et sur la banlieue la plus rapprochée. Il était accompagné de grêlons extraordinaires, appelés *Grêlons-Médailles*, parce qu'ils portaient en relief, comme le font les médailles ordinaires, l'image de Notre-Dame du Trésor.

« Le moment viendra bientôt de satisfaire enfin votre légitime impatience en mettant sous vos yeux les documents relatifs à ce grand événement.

« Aujourd'hui je me borne à admirer avec vous le retentissement qu'il a eu en Europe et au delà des mers.

« Cette merveilleuse médaille a eu plus de succès que le Couronnement. Elle a porté l'allégresse chez les bons et la stupeur chez les mécréants. Elle a pénétré dans le laboratoire du physicien et du chimiste à Paris, Lille, Bordeaux, Montpellier.

« Elle a traversé l'Océan et a gagné le Canada. La Belgique s'en est émue et jusqu'en Irlande on a acclamé la Vierge des Grêlons... »

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

# MÉMOIRES D'UN POSSÉDÉ VOLONTAIRE

---

M. le comte de Tromelin, lauréat de l'Institut, savant indépendant, ou qui se croyait tel, s'est vu réduire en esclavage par des Esprits malfaisants qui se sont abattus sur lui et se sont emparés de sa personnalité.

Affranchi de tout ce qu'il considérait comme une servitude par rapport aux croyances religieuses, il s'est laissé enchaîner par eux, et s'est dédommagé de toutes les amertumes qu'il s'est vu obligé de subir de leur part, en racontant la genèse et le développement de ses relations avec eux, et en communiquant le résultat des observations qu'il a faites à leur école et dans leur compagnie.

Ce livre <sup>1</sup>, fort curieux dans son genre, et qui a surtout la prétention de réfuter la théorie matérialiste, en établissant l'existence des Esprits — ce qui n'était vraiment pas bien difficile — est déconcertant par ses incohérences.

D'une part, l'auteur se pose en adversaire des spirites, en refusant d'admettre l'identification des Esprits avec les âmes des désincarnés; de l'autre, docile disciple des suppôts de l'enfer qui l'inspirent, sans qu'il s'en doute, il s'insurge contre la religion catholique et attaque ses dogmes de toutes manières.

L'introduction de ce livre contient en abrégé l'autobiographie de ce possédé volontaire.

Sans se préoccuper des appréciations plus ou moins défavorables, que le public ne manquera pas de porter sur sa mentalité, il raconte, avec un accent de sincérité et une loyauté dont il convient de lui tenir compte, des choses et

1. *Les Mystères de l'Univers*. Beaudelot, 36, rue du Bac, Paris.

des actions dont on ne se vante pas d'ordinaire et que l'on tient plutôt cachées.

Longtemps avant la main-mise sur sa personnalité par les Esprits, il avait beaucoup désiré devenir médium, ce qui explique bien des choses qui devaient lui arriver.

« Avant d'être médium, écrit-il, j'ai été obsédé pendant près de trois ans, *sans le savoir* (1900-1903).

« Je dessinais et j'écrivais médianiquement, ayant toute ma connaissance. Je me servais d'un énorme crayon appelé *sauce*, et je remarquais que je n'étais pas l'auteur conscient des écrits et des dessins qui sortaient sous le contact de la large surface de mon crayon, promené à plat sur mon papier....

« ... Un jour, au bas d'un dessin que je venais d'achever, je lus assez nettement : *Pacte entre tels Esprits et de Tromelin, par lequel il s'engage à leur jurer fidélité*, etc... Je fus étonné et, comme cet écrit m'engageait à signer, je le fis par plaisanterie, et aussi parce qu'en signant mon dessin cela me faisait souscrire à ce pacte, et j'en fis la remarque à haute voix : néanmoins j'apposai ma signature en riant. »

Quelle conception pouvait bien se faire ce pauvre comte de ces Esprits, auxquels il se livrait ainsi, en riant, pieds et mains liés ? Un homme raisonnable et chrétien aurait bien dû se figurer, au moins vaguement, qu'ils pouvaient ne pas être bienfaisants, et alors se dire que l'aliénation de sa liberté au profit de tels êtres ne manquerait pas d'avoir pour lui les plus terribles conséquences !

Mais non !... Il posait alors en sceptique, et n'était par conséquent pas en mesure de se tenir sur la défensive...

Cet acte, qui devait devenir le point de départ de la vie la plus fantastique et la source de tant de déboires et de désillusions, sans parler du reste à venir, est fait avec une légèreté quasi enfantine.

Le sentiment qui prévalut alors dans son âme fut que ce serait une bonne fortune et un honneur pour lui, de lier amitié avec des êtres supérieurs, qui pourraient peut-être le faire entrer en participation de leur puissance, et lui donner le moyen de faire des choses prodigieuses, qui le grandiraient aux yeux de ses semblables.

Ces désirs et cette ambition ne devaient pas être satisfaits, et, au lieu de ce qu'il espérait, il ne devait guère rencontrer que des déceptions de toute sorte, comme nous le dirons plus loin.

En attendant, ses nouveaux maîtres le prennent par son faible, en flattant sa vanité et en lui faisant voir des choses extraordinaires.

Laissons-le nous raconter lui-même comment les choses se passèrent après la signature du pacte :

1<sup>o</sup> Quelle ne fut pas ma joie et ma stupéfaction d'entendre aussitôt la table sur laquelle je dessinais se mettre à craquer et à frapper des coups répétés d'une manière significative ! Cette fois, il n'y avait plus à douter, et les Esprits étaient bien les auteurs, *du moins en partie*, de mes écrits et dessins.

Notez que jusqu'à cette époque de ma vie, je n'avais jamais pu obtenir le plus petit phénomène, et voir un seul Esprit. Lâchant mon dessin, après ces appels dont je viens de parler, je me mis à écrire, sur une bande de papier, que les Esprits m'invitaient à me rendre dans la salle de bains voisine, qui était dans l'obscurité et où, en regardant la glace apposée contre la muraille, je verrais des Esprits.

Je me rendis dans la salle de bains, où un très léger trait de lumière filtrait, et j'eus le bonheur d'apercevoir des Esprits lumineux et diversement colorés, qui se formaient devant mes yeux éblouis, et qui sortaient du cadre de la grande glace, faisant l'effet d'un miroir magique.

Le costume de ces gracieux Esprits était composé de longues robes de diverses couleurs. Une sorte de capuchon avec ou sans pèlerinc, comme en portent nos dominos, coiffait leurs têtes, et masquait leurs cheveux.

Je ne pouvais me lasser de ce spectacle tout nouveau pour moi, et à diverses reprises, dans la soirée, je fis des stages d'une demi-heure, ou de trois quarts d'heure dans ce cabinet de toilette.

*J'étais donc médium, moi qui l'avais tant souhaité !*

Il me fallait, à présent, étudier les phénomènes, et j'en avais les moyens. Être en rapport avec ces êtres mystérieux, que je croyais inventés par des rêveurs, quelle joie !

Bien plus, ces êtres, sans proférer de paroles, remuaient leurs lèvres

quand je leur parlais, comme pour me répondre. Ils me faisaient des gestes gracieux. Je leur envoyais des baisers lorsque c'était de jolies femmes, et elles me répondaient... Étais-je donc le jouet d'une hallucination subite et imprévue, moi, le sceptique, qui lisais ces histoires d'Esprits en souriant?

Mais non, ces tableaux, que je percevais dans le monde occulte, devaient avoir quelque chose d'objectif, puisque dès que je tournais la tête je ne voyais plus rien.

Quand un Esprit se formait devant moi, il s'enlevait du sol, montait obliquement à trois ou quatre mètres de hauteur, et là il s'arrêtait. C'est à ce moment que je lui parlais, lui posais des questions et que nous échangeions des gestes. Quelquefois, cet Esprit aérien (c'est ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes) s'enlevait de nouveau, et tournoyait en rond au-dessus de moi.

Ce fut à la suite de mes questions et doutes émis sur leur réalité, qu'ils me firent jouer à un jeu qui m'intéressait beaucoup. C'était le suivant, qu'ils m'indiquèrent : certains Esprits convinrent de ne rester visibles à mes yeux que tant que j'arriverais à ne pas les perdre de vue. Alors, l'Esprit qui avait accepté ce jeu commençait à décrire des courses en spirales folles et sinuosités de toutes sortes. Il en résultait qu'étant debout, cela me forçait à tourner sur moi-même dans un sens, puis dans l'autre. Puis l'Esprit plongeait tout à coup, rasait le sol et reparaisait derrière moi.

Ce jeu durait ainsi trois minutes ou plus ; mais, par ses mouvements rapides, à la fin, il arrivait toujours à échapper à ma vue.

Tous ces amusements ont varié de toutes les façons, et d'autres fois tel Esprit s'enlevait et allait s'immobiliser dans les hauteurs, à quatre ou cinq mètres de moi. Puis, un autre lui succédait et allait rejoindre le premier resté immobile. Je les voyais alors se donner le bras comme des amis, partir ensemble et disparaître.

D'autre fois, les groupes étaient de trois personnages et même davantage. La plupart du temps, les Esprits disparaissaient à mes yeux en éteignant leur lumière.

J'en ai vu aux vêtements lumineux, à reflets métalliques, splendides. roses, mauves, noirs, bleus, jaunes, dorés, etc.

J'en ai même vu opérant, sous mes yeux, le changement de coloration de leurs costumes.

Quels beaux spectacles, et combien j'étais ébloui ! Je rêvais de

romans occultes, et l'avenir me paraissait plein de promesses... Avec quel respect je traitais ces êtres mystérieux et puissants, qui me plongeaient dans les merveilles de l'au-delà ! Avec quel soin, je lisais leurs ordres et leurs communications ! *Ah ! j'étais bel et bien, entre leurs mains, leur esclave dévoué et plein d'admiration.*

Quelles têtes aux traits surhumains j'ai pu apercevoir ! Je vis entre autres une femme d'une telle beauté, que jamais je n'aurais pu me figurer qu'elle pût être réalisée, et surpassant toutes mes conceptions les plus idéales. Dans ces conditions, on pourra comprendre quel était mon état d'âme, et quel désir ardent j'avais d'être initié à tous les secrets de la magie occulte.

*Les aériens me firent signer des pactes*, et ils ne cessaient de me recommander le secret le plus absolu, de ne rien révéler de mes séances et de leurs révélations à personne. A chaque instant je lisais des phrases de ce genre :

« Jure de rester muet comme une carpe, aveugle comme une taupe, et sourd comme une salamandre. » Telle était la formule.

Je me délectais en lisant leurs récits merveilleux dans leur écriture magique et cabalistique, et ils m'avaient promis d'être mes seuls maîtres et de m'accorder des pouvoirs divers, ainsi que de grands avantages.

2<sup>e</sup> Comment, de sceptique que j'étais jadis, ne serais-je pas devenu crédule, au risque de tomber dans l'excès contraire ?

Les Esprits m'avaient déclaré que les Puissances occultes étaient chargées de me confier une mission et de m'enseigner une doctrine nouvelle que j'aurais à publier. Cela m'étonnait, mais en présence des merveilles que je constatais je n'osais guère protester.

Cette nouvelle doctrine que j'apporte aujourd'hui doit être celle dont il s'agit, si mes Esprits ne m'ont pas trompé. Ils m'avaient recommandé de ne rien lire sur les sciences occultes et théosophiques, afin de ne pas être gêné par des idées ou des théories préconçues.

M. Taton, secrétaire de la « Société théosophique » de Paris, m'avait écrit la même chose, et il insista sur cette précaution, quand il vint me voir à Marseille, voyage dont les Esprits m'annoncèrent la date, par écrit, et d'avance : ce qui me confirma <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> M. Taton venait à peine de s'asseoir, que je lui dis : Je savais que vous arriveriez ici tel jour, et tirant d'une liasse de papiers, posée devant moi, un écrit que je mis sous ses yeux, il put vérifier ce fait d'autant plus curieux que lui-même ignorait, à cette époque, quel jour exact il arriverait à Marseille.



Qu'étaient ces visions? Des réalités? Des hallucinations?

Probablement ni l'un ni l'autre. — C'était plutôt des espèces de rêves qu'il faisait, en restant éveillé. Toutes ces images fantastiques, ces féeries, n'étaient peut-être pas uniquement subjectives, mais n'avaient pourtant aucune réalité positive.

C'était des jeux de lumière, en même temps qu'une fascination des sens.

Ainsi grisé, ce pauvre esclave est tout préparé pour accepter de confiance ce qu'il va considérer comme une mission spéciale à remplir, et tout disposé à publier la doctrine qui lui sera dictée, n'importe laquelle.

Pour un autre, qui n'aurait pas eu ses connaissances scientifiques et sa notoriété de savant, cette recommandation des Esprits de ne rien lire sur les sciences occultes aurait suffi peut-être pour le mettre en défiance; pour lui au contraire il en fut flatté, car cela lui permettait de garder son esprit affranchi d'idées préconçues, de théories vulgaires et courantes, et lui faisait espérer recevoir connaissance de notions sublimes et tout à fait nouvelles. — Il ne se doutait guère que ce dont il allait recevoir communication, traînait depuis longtemps dans les livres d'occultisme et de magie de tous les pays, et que c'était du cent fois ressassé !...

Nous allons assister maintenant à l'initiation de cette fameuse science magique :

3° A cette époque de ma vie se place un fait bien curieux. Les aériens m'annoncèrent qu'ils allaient me faire subir des examens sur ma science de lire les caractères magiques.

En effet, pendant plusieurs jours, ce fut un travail acharné : j'avais à résoudre toutes sortes de problèmes, de charades mystérieuses et d'énigmes, qui toutes portaient un nom.

Il y avait celle des pyramides, celle d'Hermès, celle du sphynx, etc. Enfin, grâce à l'aide des Esprits, je m'en tirai assez bien, et un beau jour je lus ceci :

*Les Esprits déclarent que tu es à présent assez versé dans l'art de lire les caractères sybillins ou magiques, pour te décerner le titre de Mage. Sache que, comme Mage humain, tu n'es qu'un ignorant auprès*

*des Mages de l'au-delà; mais ce titre te sera utile pour te garantir des attaques des mauvais Esprits, contre lesquels tu auras pouvoir.*

J'avoue que ce titre m'étonna, mais ce qui me fit plaisir, ce fut de constater que les dons et pouvoirs attachés à ce titre étaient véritables, car il me fut affirmé que je pourrais voir les Esprits à l'avenir à toutes heures du jour ou de la nuit. En effet, ce fut ce qui arriva et j'en fus enchanté !...

4° Ensuite, je reçus plusieurs grades, et mes dons furent successifs.

Je remarquai, entre autres, que maintenant j'avais toujours à mes côtés un Esprit blanc, qui ne me quittait jamais, ni le jour ni la nuit. Quand je lui parlais, je le voyais s'agiter, et allonger vers moi ses bras longs et comme recouverts par de longues manches flottantes. Au début, il me fit même un peu peur; mais, je m'y habituai vite. Jamais je n'ai pu contempler son visage, car je ne le vois que d'un côté, me faisant l'effet d'une personne habillée de blanc, et se tenant près de moi, un peu en arrière de mon travers.

Cet être connaît mes pensées, car, pour le vérifier, je n'ai qu'à penser qu'il s'approche plus près et remue, pour que je le voie accomplir ces mouvements. Il est sans doute mon génie personnel, et en ce moment je viens de l'apercevoir se remuant à ma droite.

Il faut aussi noter que, depuis que j'écris ce récit, il est comme ponctué par de petits craquements discrets, qui me prouvent que des êtres occultes se préoccupent de tous mes actes. Mais je ne puis savoir si les nombreux craquements dans les meubles sont produits par mon génie ou par d'autres aériens.

Bien souvent, en outre, malgré le poids de mon corps, ma chaise est déplacée par ces êtres mystérieux.

La chaîne est maintenant solidement rivée. Les Esprits n'ont plus besoin de se gêner désormais; en conséquence ils vont faire sentir à leur esclave leur supériorité et leur tyrannie et donner libre cours à leurs instincts dépravés de moquerie, de dureté et de violence...

5° C'est après ce qui précède que commence la série de farces et mystifications qui transformèrent ce commerce avec les Esprits en

d'amères déceptions, que je qualifierai même de *désespérantes*. Tant qu'il ne s'était agi que de promettre, il fallait laisser aux Esprits le temps de l'exécution, et je ne pouvais les taxer de mensonge, avant que j'aie pu constater combien les mortels doivent être prudents et défiant, avant d'accorder foi aux promesses des aériens.

Il faut que je dise de suite, à cause de l'importance de ces faits, que, parmi les Esprits qui communiquèrent avec moi, un certain nombre se donnèrent pour des amis ou amies décédés, et aussi comme étant mon père, ma mère, mon frère, mon oncle l'amiral, etc... Je reçus, en cette circonstance, les preuves que les spirites admettent comme suffisantes en pareil cas. Combien je fus heureux de reconnaître que la survivance était une réalité! et, à la suite de certaines communications de mes chers parents, je fus si ému que je pleurais à chaudes larmes comme un petit enfant.

*Hélas! tout cela devait être de courte durée, et toutes sortes d'autres preuves me laissèrent dans une telle perplexité, que je crus pouvoir affirmer que les Esprits prenaient n'importe quel nom, et qu'ils connaissent assez bien le passé des mortels défunts pour nous donner toutes les preuves que nous désirions.*

Mais ce furent surtout la manière fantastique dont les aériens me traitaient, leurs caprices et leurs mensonges inexplicables, qui me firent supposer que je n'avais affaire qu'à des Êtres occultes mystificateurs.

Un pareil aveu, fait par quelqu'un d'aussi bien renseigné, est d'une grande importance, relativement au peu de consistance de toutes les affirmations et soi-disant preuves données par les spirites, au sujet de l'identité des Esprits.

6° Je suis obligé de revenir en arrière pour m'expliquer en des pages aussi courtes. En effet, à l'époque où je reçus le titre de Mage, j'étais en rapport avec deux groupes d'Esprits opposés : ceux qui s'intitulaient les Mages du Seigneur, et les Mages de Satan. J'avais dû choisir entre l'un de ces titres, et naturellement je choisis celui de Mage du Seigneur.

Feu mon père, qui surveillait toutes ces opérations, et me servait de guide, *soi-disant*, à ce moment, me dit : « Très bien, mon enfant, tu as bien fait, car si tu avais choisi celui de Mage de Satan, tu serais

devenu Sorcier, au lieu de Magicien d'Hermès, ce qui ne mène à rien de bon. Crois-moi, reste toujours serviteur dévoué de Dieu, et tu n'auras pas à t'en repentir... »

Je dois ajouter que l'un de mes Esprits s'était mis en tête de m'éclairer sur tous les devoirs que ce titre de Mage m'imposait. L'énigme du Mage, qui est fort belle, me donnait par écrit les devoirs fondamentaux du mortel nommé Mage.

Toujours la même tactique de la part des Esprits de mensonge ! Pour mieux cacher leur jeu, ils se font passer pour des Anges de lumière, et, afin de réussir plus sûrement, ils affirment, avec un grand accent de sincérité, qu'à côté d'eux il existe des Anges de ténèbres.

En admettant que tout cela fût une simple mystification, faite avec gravité, je lis cette réflexion logique, que puisque ces devoirs, était-il dit, étaient restés les mêmes qu'il y a quatre mille ans, ils pouvaient aussi bien avoir été révélés à Hermès Toth, ainsi que les Esprits me l'affirmèrent. Cette manière d'agir fut pour moi un trait de lumière, dont j'ai tiré parti, car j'ai pu en conclure que les anciens et les premiers mages avaient pu recevoir comme moi, et de la même façon, par la géomancie égyptienne ou chaldéenne, des révélations, regardées à tort comme divines.

Dès lors, j'avais le droit de supposer que d'autres humains, et fondateurs de religions, avaient parfaitement pu recevoir, des Puissances occultes, des révélations d'un ordre élevé, qui servaient de bases, et constituaient les dogmes des premières croyances monothéistes.

Cette observation, sous un certain rapport, ne manque pas d'à-propos.

En laissant de côté l'allusion indirecte qu'elle peut contenir relativement à l'origine de la vraie religion, l'application que l'on peut en faire, par rapport à toutes les fausses religions et à tous les cultes païens, est très fondée.

Beaucoup de ceux qui dissertent à perte de vue sur l'histoire et l'origine des religions s'obstinent à ne vouloir reconnaître que des causes naturelles : traditions primitives défigurées, matérialisation des sentiments, divinisation des

passions, etc., et ils omettent systématiquement l'agent principal — nous dirions presque : le facteur essentiel — qui suffit à lui seul à expliquer l'introduction sur la terre des cultes les plus grossiers et les plus monstrueux, et sans lequel une foule de côtés demeureront toujours obscurs et même absolument incompréhensibles.

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire du passé, on trouve la trace des relations des démons avec les hommes, d'où sortirent ces cultes aux mystères de boue, de débauche et de sang.

Quoique les anciens Pères professent généralement que l'idolâtrie n'a pas régné sur la terre avant le déluge, néanmoins ils admettent que Caïn et ses descendants eurent commerce avec les démons et se livrèrent à toutes les pratiques de la magie. D'après eux, les secrets de cette science infernale furent conservés par Cham et ses enfants, qui s'efforcèrent de se dédommager de la perte de la bénédiction paternelle et divine, en cherchant à obtenir communication des pouvoirs des démons.

Plus tard, et à la suite de très nombreuses visions, en appliquant les mêmes principes, j'avais également le droit de supposer que d'autres humains avaient eu des visions analogues aux miennes, et que cela justifiait les ressemblances que je constatais dans les représentations d'Esprits, de démons aux ailes de chauves-souris, d'animaux fantastiques, etc., et tels que j'en avais aperçu dans mes diverses visions. Comme, à toutes époques, les humains eurent des visions, cela prouverait que leur imagination seule n'était pas l'auteur des figures cabalistiques représentant des scènes de l'occulte, et des personnages que nous supposons imaginaires.

Cette remarque est digne d'être retenue. Elle fait comprendre que les représentations de la sculpture symbolique dans l'ornementation des cathédrales au moyen âge, de même que celles des tableaux et des vitraux, étaient loin d'être des inventions créées de toutes pièces par des imaginations naïves et grossières. Les modèles en avaient été fournis, avec leurs formes fantastiques ou grotesques, dans des visions

diaboliques, dont les Pères du désert, ou des Saints à toutes les époques, ou encore des possédés, avaient laissé des descriptions.

... J'ai tiré encore de ces faits la preuve que les humains étaient ou pouvaient être gouvernés par les Esprits, d'une manière occulte ou sans que nous nous en doutions, par simple suggestion...

Nouvelle constatation qui a son prix, et dont il convient de prendre acte.

7° Je reviens aux deux groupes d'Esprits de mentalité si opposée.

1. Qu'on ne se hâte pas de critiquer, car je ne suis que le sincère narrateur de ce qui s'est passé.

Je me trouvais donc entre l'enclume et le marteau, d'après ce procédé; car, il arriva que certains Esprits aériens mauvais prétendirent avoir des droits sur ma personne, par mes pactes, tandis que les Mages du Seigneur affirmaient le contraire, disant que j'étais avec eux par mon titre de Mage du Seigneur. De telle sorte que, quand je commettais tel acte, j'étais toujours en désaccord avec l'un des deux groupes opposés. C'était là une invention diabolique, permettant de mêler du fiel en tout et de me mystifier facilement, car ces Esprits n'étaient jamais d'accord, naturellement.

L'un des Esprits du mauvais groupe avait pris le nom de Satan, et cet Esprit en avait pris le genre. Il était assez brutal et grossier dans ses communications et procédés. En outre, par un phénomène singulier, il me semblait souvent l'entendre, par la voix intérieure, et j'arrivais à distinguer dans les tons des nuances curieuses.

Ces deux groupes me déclaraient que leur but était de m'accaparer à leur profit, et Satan écrivait même : « Tu me plais, je t'aime et te le prouverai. C'est moi qui gouverne la terre, par les passions des humains, et tu as tout à gagner en m'écoutant et en m'obéissant. » Le lecteur doit maintenant comprendre ce nouveau jeu, et dans quelles situations terribles et embarrassantes je me trouvais.

Ce n'est pas tout, je remarquai vite que le groupe dit satanique se moquait de tout, n'avait aucune vergogne, mentait atrocement, et n'avait aucun respect pour les Mages du Seigneur.

*Ce fut surtout ce dernier point qui me fit supposer que tout cela*

*pouvait bien n'être qu'une comédie, et qu'en réalité, au fond, ces Esprits soi-disant ennemis devaient être d'accord.*

Ce qui contribua enfin à confirmer mon opinion, c'est que je disais aux bons Esprits : « Puisque vous prétendez que vous êtes mes maîtres réels, et que je dois ne suivre que vos conseils, eh bien ! soyez assez aimables pour me donner quelques indices, quelques marques de votre pouvoir et surtout de votre bienveillance à mon égard, et je vous jure que je n'aurai foi qu'en vous. »

*Mais tous mes raisonnements furent inutiles !* Mis au pied du mur, jamais je ne pus obtenir, ni d'un groupe, ni de l'autre, la plus petite marque de bienveillance, ni le moindre indice qu'en faisant tel acte, j'étais dans la bonne ou mauvaise voie.

Je disais aussi à mes parents et amis : « Il me paraît impossible que tous, vous soyez de mauvais Esprits, et que pas un seul parmi vous ne soit capable de me donner les preuves logiques que je réclame, et qui sont un minimum d'exigence. »

Cette manière peu correcte de me traiter de la part de mes chers parents et amis, augmentait ma perplexité, et je m'écriais : « Non, non, il n'est pas possible que je sois en rapport avec les âmes de mes parents qui m'aimaient tant, ni avec mes amis, car ils ne me mentiraient pas et ne me tromperaient pas ainsi !... »

Récapitulons un peu maintenant la somme des gains et profits que ce pauvre comte a retirés de son commerce avec les mauvais Esprits, et pour lesquels il a aliéné sa liberté et vendu son âme :

D'une part, on lui a procuré des visions, des apparitions, des spectacles extraordinaires et fantastiques, qu'il ne demandait pas. D'autre part, il n'a rien reçu de ce qu'il demandait ou attendait. De là, que de tristesses, que d'amertumes, surtout lorsqu'il s'aperçoit qu'il est indignement mystifié !...

Piètre rançon pour la vente de son âme !

Il semble qu'à la suite d'expériences aussi décevantes, il aurait dû, à tout prix, essayer de rompre les liens qui le tenaient à la merci de pareils bourreaux ; mais ces liens étaient devenus des chaînes solides, sa force de résistance s'était émoussée, en même temps que l'obnubilation de son intelligence était devenue d'épaisses et profondes ténèbres.

D'ailleurs, pour le retenir sous leur joug, et appesantir même celui-ci tous les jours davantage, les Esprits continuaient à lui servir de temps en temps des plaisirs des sens plus ou moins factices, ou même — comme nous allons le voir bientôt — des voluptés charnelles frelatées, qui, pour un homme instruit et intelligent comme il l'était, n'auraient dû être qu'un bien mince dédommagement.

Ces Esprits ne poursuivaient évidemment qu'un but, celui d'obscurcir et de matérialiser son intelligence de plus en plus, en enchevêtrant dans leurs communications les erreurs subtiles, les conceptions bizarres, les hypothèses gigantesques et les doutes les plus perfides, de façon qu'il en arrivât à ne plus pouvoir distinguer le vrai du faux, et même à accepter comme raisonnables les conceptions les plus fantastiques et les monstruosité les plus étranges.

En attendant, ils lui faisaient comprendre qu'il ne devait plus désormais s'attendre à être le maître chez lui.

8<sup>e</sup> Pendant tous ces débuts, des phénomènes terrifiants se passaient dans ma chambre à coucher. Les Esprits semblaient y faire un sabbat infernal. Le plafond tremblait, ainsi que le lustre, pendant que j'entendais, de mon lit, comme des rondes que des êtres nu-pieds auraient dansées sur le parquet de ma chambre. En outre, les meubles craquaient, des coups formidables éclataient de toutes parts et sur les bois de mon lit.

Pour augmenter ma frayeur, je sentais des êtres invisibles se promenant sur mon corps, et surtout sur mes jambes, à travers mes couvertures. Ma tête était caressée ou mes cheveux tripotés. D'autres fois on me berçait lentement la tête comme pour m'endormir, mais on comprendra que le sommeil ne pouvait venir dans de pareilles conditions, car, je l'avoue, j'avais peur... Enfin, des apparitions très nettes se produisaient, et, un peu plus tard, je les examinai, étant bien éveillé, afin d'en inscrire les détails dans mon journal.

Les Esprits m'avaient dit qu'il me fallait voir tout cela, afin d'étudier ces phénomènes, et subir toutes sortes d'épreuves, afin d'arriver à devenir un grand maître initié en occulte.

Je prenais patience, mais je leur demandais toujours pourquoi ils me trompaient et cherchaient à m'effrayer autant.



« C'est afin de t'aguerrir, car un Mage doit tout voir et ne rien craindre. »

Je leur disais encore : « Vous dites que les humains sont des ignorants, et je le reconnais. Mais pourquoi augmenter encore les difficultés d'interpréter les phénomènes, en me mentant, à moi, que vous voulez initier et qui ai déjà tant de peine à comprendre. » *Sur ce point, je n'ai jamais pu obtenir de réponse.*

Mais au milieu de toutes mes mystifications, mes maîtres me faisaient des merveilles, qui relevaient mon courage, quand j'étais découragé. Ils me disaient par exemple : Nous allons baisser le gaz, ce qui avait lieu. Compte jusqu'à dix et le gaz se relèvera. Je comptais et le gaz reprenait son éclat...

Voilà vraiment qui s'appelle se contenter de peu !

Mes Esprits ne cessaient de me faire jurer d'être discret et de ne rien raconter de ma vie intime.

S'il m'arrivait de commencer une histoire indiscrete à table, j'entendais des coups discrets se produire sur moi ou dans la table. Si je poursuivais quand même, j'étais touché ou pincé. Une fois même, ayant continué, mon oreille fut pincée ou mordue au sang légèrement, et mon mouchoir fût taché de sang. C'est que ces Êtres paraissent fort exigeants, eux qui sont la fantaisie et le caprice personnifiés.

Pour m'indiquer les facultés des Esprits, ils me variaient mes séances particulières de toutes les façons. Tout en fumant mon cigare, je n'avais qu'à observer, et ensuite, je couchais mes observations sur mon journal, avec la date du jour et de l'heure.

A la fin de mon commerce, j'ai renoncé à dater et à noter les heures, car j'avais perdu ma confiance et mon premier enthousiasme.

Pour me montrer leurs connaissances parfaites en anatomie, ils me firent toutes sortes d'expériences. C'est ainsi que me mettant sur le dos sur un canapé, je laissais ma bouche entr'ouverte et molle, c'est-à-dire sans exercer aucun effort sur mes mâchoires. Tel Esprit aussitôt s'en emparait, les maniait, me faisant ouvrir ou fermer la bouche de toutes les manières. Ils me faisaient sortir la langue en grand et la roulaient. Ils retroussaient mes lèvres ou les contournaient en des positions bizarres, que jamais je n'aurais pu exécuter par ma volonté, ne sachant pas commander aux muscles nécessaires, pour obte-

nir des résultats nouveaux, auxquels je n'étais pas habitué. Ils me simulaient aussi dans la bouche la présence de corps étrangers, ou du moins me donnaient cette impression nette. J'ai fait cinquante fois toutes sortes d'expériences sur ce sujet.

On voit que ses maîtres — comme il les appelle — ne lui enseignaient pas grand'chose. Il se bornait le plus souvent à l'éblouir, en étalant devant lui leur savoir-faire, et se gardaient bien de lui indiquer les moyens d'opérer les mêmes choses.

Après la perversion de l'esprit, voici maintenant la dépravation de la chair : sans cela, la formation du Mage n'aurait pas été complète, et la fureur de l'Ange maudit contre l'homme, être raisonnable, créé, lui aussi, à l'image de Dieu, ne serait pas assouvie !

9° Quand je fus nommé Mage, les Esprits, se disant Mages du Seigneur, me dirent : « Il est d'usage que les Mages se choisissent une compagne à leur goût, parmi les esprits aériens. Nous t'en choisissons une qui t'aime déjà, qui te rendra heureux, et te délassera de tes travaux pénibles de rédaction sur l'occulte. »

Mais, fidèles à leur système, les Mages de Satan aussitôt me firent la même proposition en termes plus clairs, et flattant davantage mes passions. « N'écoute pas ces farceurs de mauvais Esprits, répondaient les bons Mages, car ils ne te donneraient comme épouse qu'une Asmodée quelconque, peu correcte, qui pourrait abuser de toi et de ta santé. » Il faudrait encore de longues pages, pour raconter cette histoire inouïe de mon mariage avec une sylphide.

J'avais naturellement choisi celle que les bons Mages me proposaient mais les autres Esprits tinrent bon. Sans tenir compte de mon choix, ils dirent que j'étais libre, en effet, et que je devrais choisir. Par conséquent, ils me mettraient en rapport avec telle autre sylphide, qui avait été jadis grande prêtresse d'Eleusis, qui m'aimait aussi et me serait fort utile pour mes travaux.

Que vouliez-vous que je fisse?... Très étonné de tout ce qui m'arriverait, je pensais qu'il n'y avait pas péril en la demeure, et que pour mon instruction, ainsi qu'ils le prétendaient dans les deux camps, il serait bon que je puisse me rendre compte par expérience.

Ce fut à partir de ce moment que les phénomènes les plus étranges de ma vie commencèrent à se dérouler. Après m'avoir fait refaire de nouveaux pactes, et jurer encore fidélité à ces sylphides et une discrétion à toute épreuve, sous peine de subir le sort des traîtres, je pus connaître quelques-unes des joies de ces commerces curieux avec ces êtres.

Quoique je n'aie pas peur, et que je ne craigne pas grand'chose, je resterai discret sur cette partie de mon initiation, que les Esprits appellent *les mystères*. Je me bornerai à dire que ce n'est pas un commerce analogue à ceux que le comte de Gabalis raconte dans ses Mémoires. Ce qui s'en rapproche le plus, ce sont ces récits de possession, qu'on trouve dans quelques ouvrages anciens.

On devine ce qui est voilé sous ces réticences. Messieurs les rationalistes et autres esprits forts, qui ne cessez de vouer au mépris public les prétendues inventions diaboliques du Moyen Age, allez demander au comte de Tromelin si les démons incubes ou succubes peuvent exister? et il vous répondra.

Ce qui ressort clairement aussi de tout cela, c'est qu'il avait bien conscience d'être possédé, et qu'il n'éprouvait aucunement le besoin de s'en cacher.

Malheureusement, par suite de cette lutte supposée des deux groupes d'Esprits opposés, ces êtres ont tellement mis de fiel dans ces rapports étranges, que ce qui pourrait être une joie profonde se trouve transformé en un commerce capricieux, illogique, fantastique, où le mortel devient plutôt une sorte de fantoche entre les mains de ces aériens mystérieux. J'ai passé mon temps à m'étonner de la marche peu logique des choses, et tout ce que je puis affirmer, conformément à ce qui m'avait été promis, c'est que je pourrais tirer de ces faits de profonds enseignements pour la science occulte et pour mes travaux.

Beaucoup d'opinions et de conceptions que j'ai énoncées n'ont pas d'autre source, malgré que je ne cite pas les faits en détail; mais le lecteur comprendra combien un commerce aussi intime avec les êtres de l'au-delà, a pu m'aider pour formuler des opinions motivées sur ce que j'avais vu réellement.

*La conclusion la plus importante de toutes, c'est que je reconnais aux*

*Esprits leurs pouvoirs draconiens sur le corps humain, et la possibilité pour eux de s'emparer de notre personne.*

Cela prouve aussi cette possibilité d'être gouverné par ces êtres d'une façon occulte, sans même que nous nous en doutions.

Notre auteur a bien raison en constatant le terrible pouvoir des Esprits sur le corps humain, et, aurait-il pu ajouter, sur une grande partie des forces de la nature, de celles mêmes qui nous sont totalement inconnues.

Mais ce pouvoir sur le corps humain, les mauvais Esprits ne peuvent ordinairement l'exercer que par rapport à ceux qu'ils possèdent, particulièrement à la suite de pacte.

Relativement aux chrétiens, surtout s'ils sont en état de grâce, leur pouvoir est limité et souvent même annulé par la puissance des bons Anges, à la garde ou à la protection desquels ces chrétiens sont confiés.

10° J'ai remarqué que quand j'étais levé, et assis devant mon bureau, en train d'examiner des Esprits apparaissant tour à tour, ceux-ci semblaient ne pas pouvoir ou ne pas vouloir s'approcher de moi à plus de 3 ou 4 mètres de distance.

On aurait juré que j'étais entouré d'une sorte de sphère protectrice m'enveloppant de toutes parts. Je veux dire que très rarement, étant debout ou assis, les aériens sont venus me toucher ou me serrer dans leurs bras.

En revanche, quand j'étais couché, ce veto semblait disparaître, et ils s'approchaient à me toucher de toutes façons.

Bien souvent il m'arrive de dormir, avec la sensation d'être bercé, comme à bord d'un navire qui roulerait doucement, et mon corps ne pèse plus. J'entends très souvent une respiration comme si quelqu'un dormait près de moi, et je sens une main lourde qui s'appuie sur ma tête et de temps en temps me tripote les cheveux. J'ai essayé vingt fois de toucher cette main, mais à peine ai-je fait le mouvement pour atteindre ma tête que la main disparaît. Je n'y fais donc plus attention, et je dors très bien avec cette main appuyée sur ma tête, ce qui prouve qu'on s'habitue à tout...

Était-ce là une conséquence de mes pactes, je ne saurais l'affirmer, mais les Esprits le disaient : *Nous avons le droit*, etc.

Au lit, il m'est arrivé de mettre la main sur la figure d'un Esprit, afin de le repousser; et, celui-ci m'ayant mordu les doigts, on comprendra que j'aie vite retiré ma main. Mais c'était plutôt l'émotion, car les dents de l'apparition me firent l'effet de dents en cuir, et ne me firent guère mal.

J'ai vu aux Esprits des yeux de toutes sortes. J'en ai vu de très beaux noirs et veloutés, comme ceux que l'on peut rêver aux odalisques de Mahomet. J'en ai vu de sombres et terribles, d'autres dorés, ou d'un bleu céleste comme je n'en vis jamais sur terre; mais, en général, les chevelures sont cachées par des voiles divers, ou par des capuchons dont la forme et la coupe varient à l'infini.

J'ai vu des yeux d'où sortaient comme de courtes flammes, ou des rayons lumineux.

Une nuit un Esprit-femme m'apparaît, et ce fait est assez récent. Il avait les yeux lumineux, comme si des lumières éclairaient l'intérieur de sa tête. L'effet était peu gracieux, je l'avoue.

Elle me dit : « Sais-tu qui je suis, et d'où je viens? »

En voyant ces yeux éclairés, j'avais envie de répondre pour m'amuser : « Des Enfers ! » Mais je répondis : « Ma foi, non. » Cet Esprit ne me donna pas d'explication et fut correct...

Encore une fois, qu'on me pardonne de ne pas insister sur ce sujet ! Ceux qui sauront lire entre les lignes et qui sont initiés comprendront mieux...

Ce n'est pas du roman que j'écris, c'est de l'histoire très sincère. Les faits sont authentiques, et je ne puis me tromper que sur la manière de les interpréter. Chacun sera libre de le faire à son gré...

Sans prétendre rattacher tous ces faits à quelque loi générale, qui régirait les mauvais Esprits dans leurs rapports avec nous, nous ne pouvons nous empêcher de faire observer que le pouvoir des démons s'exerce surtout la nuit, ou dans l'ombre ou dans les ténèbres. — De là, le nom de *puissances de ténèbres* sous lequel le langage chrétien les désigne ordinairement.

C'est pour cela que le plus souvent, dans les séances de spiritisme, les Esprits exigent, pour leurs principales manifestations — comme les matérialisations — des conditions

spéciales d'obscurité ou de certaine lumière artificielle<sup>1</sup>.

Mais là où il semble que leur action s'exerce plus généralement, c'est pendant le sommeil et dans les rêves. Comme une mère avisée et prévoyante, l'Eglise fait réciter tous les jours, à la tombée de la nuit, cette prière à ses prêtres et à ses lévites sacrés<sup>2</sup> : *Que les mauvais rêves s'éloignent, et aussi les fantômes nocturnes !*

11° Avec les serments de discrétion, que j'avais faits et répétés aux aériens, on comprendra que je ne divulgue pas toutes les merveilles que j'ai observées.

Je ne voulais pas non plus que ma vie intime transpirât au dehors, et j'avais à me méfier des racontars de mes domestiques. J'y avais aussi intérêt, car deux ou trois bonnes me quittèrent parce qu'elles avaient été effrayées de ce qu'elles avaient vu dans leur chambre.

Une fois, c'était la nommée Rose, qui accourait dans la salle à manger vers minuit et demi, une demi-heure après s'être couchée.

Elle venait de quitter sa chambre, presque en chemise, était essoufflé, et donnait des signes d'un grand effroi. Aussitôt arrivée, elle s'affala sur un siège disant : « Oh non ! je ne veux pas remonter dans ma chambre ! J'ai peur, car il y a des êtres que je n'ai pu voir. Ils m'ont touchée dans mon lit, et j'ai entendu plusieurs fois quelqu'un respirer sur mon oreiller, près de moi. »

Cette bonne n'était pas au courant de ma vie et de mes expériences, et, aussitôt, je m'efforçai de la rassurer en disant : « Allons, Rose, vous avez dû rêver, puisque vous n'avez rien vu ; tout cela, ce sont des idées que vous vous forgez, etc. » Et Rose de répondre : « Mais non, Monsieur, je vous assure que je ne dormais pas, et que je ne me suis pas trompée. » Peu après, elle quitta mon service.

D'autres fois ce furent la cuisinière Marie et la repasseuse qui, travaillant dans la salle à manger, aperçurent, toutes deux et en même temps, un fantôme blanc, à 4 heures de l'après-midi. La cuisinière fut terrifiée, mais M<sup>me</sup> Samat sortit et vit ce fantôme gravir l'escalier qui allait au premier étage. M. B... se trouvait là aussi, et ces faits me furent racontés ensuite en détail.

1. Voir livraison du 15 septembre 1907, pages 235-238.

2.  
*Procul recedant somnia  
Et noctium phantasmata.*  
(Hymne des Complies.)

Je ne parle pas des coups et chocs qui ébranlaient les murailles et que plusieurs personnes perçurent souvent chez moi.

Si M. Tromelin ne voulait pas que sa vie fantastique transpirât au dehors, on ne comprend vraiment pas pourquoi, sans y être forcé, il a lui-même raconté tout cela en détails.

Nous n'avons pas, nous, de raisons de nous montrer plus réservé. Au contraire, nous jugeons très à propos de reproduire tous ces faits, afin de prémunir les naïfs et les innocents, qui pourraient être tentés de jouer avec le feu, c'est-à-dire avec les mauvais Esprits.

— Une fois que vous leur aurez ouvert la porte, et qu'ils seront entrés chez vous, ils seront vos maîtres absolus et tyranniques, et vous serez à leur merci et discrétion.

12° Dans ma conception, j'ai expliqué que l'homme est double, et que si l'âme est reliée et fusionnée intimement avec la chair du corps, l'Esprit était un être jouissant d'assez d'indépendance pour s'extérioriser et sortir du corps humain.

Cette conception, inexacte en soi, possède néanmoins un fonds de vérité, comme nous allons le voir.

J'ai dit aussi que l'une des causes de la médiumnité était dans la séparation ou désagrégation plus ou moins prononcée, qui pouvait s'effectuer entre l'âme ou moi conscient, et l'Esprit, *cet être qui est logé en nous* et que nous connaissons si peu, qui peut avoir une mentalité inverse de celle de l'âme.

Ce que l'on est convenu, dans le monde occultiste ou spirite, d'appeler *médiumnité* n'est autre chose, comme nous avons déjà eu occasion de le constater précédemment<sup>1</sup>, que la possession par un Esprit (ou même par plusieurs), qui manifeste sa présence par des effets plus ou moins extraordinaires, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

Cela une fois admis, il n'est plus nécessaire de recourir à

1. Voir numéro du 15 janvier, page 507.

un *double* dans l'homme — ce qui est contraire aux principes de la saine philosophie, en tant que cela détruirait l'unité de l'être humain — pour expliquer les phénomènes de bilocation ou de dislocation qui se produisent; mais il suffit d'admettre le déplacement ou l'intervention de l'Esprit *logé en nous*, dont la puissance est incomparablement supérieure à notre pouvoir, pour rendre raison des images, visions, apparences, etc., produites à distance sur les sens d'autres personnes.

Comment, sans cela, et en admettant l'extériorisation du soi-disant double, expliquer la vision par un autre de la chambre à coucher, des meubles, etc., dont il va être question plus bas... Cette chambre à coucher et ces meubles n'avaient pourtant pas de double à leur disposition, pour pouvoir s'extérioriser!

J'ai dit que certaines substances narcotiques ou stupéfiantes avaient pour effet d'annihiler l'âme et de rendre l'Esprit libre de se manifester dans ses facultés transcendantes d'Esprit éthéré.

Les manœuvres hypnotiques atteignent un but analogue. Il en est de même dans le somnambulisme, etc.

J'estime donc que, contrairement à l'homme normal, mon Esprit, depuis que je suis devenu *médium*, jouit d'une certaine liberté.

Nous réservons à plus tard, lorsqu'il sera question de ce sujet, de dire ce que nous pensons de l'action des narcotiques sur les Esprits.

En attendant, notons ce que dit ici notre auteur des manœuvres hypnotiques, en leur attribuant une corrélation avec l'intervention des Esprits, ce qui concorde absolument avec ce que nous avons exposé dans un article précédent<sup>1</sup>.

A noter de nouveau qu'il faut entendre le terme de *médium*, ci-dessus employé, dans le sens de *possédé*, et alors ce qui est dit est vrai.

C'est ainsi que j'ai pu apparaître dix à douze fois, soit dans mon

1. Voir numéro du 15 novembre 1907: *L'hypnotisme dans le traitement des habitudes vicieuses*.



entourage, soit à Marseille, hors de chez moi; soit à Alais, à M<sup>me</sup> E. Brot, soit au comte de G..., de Paris.

En outre, cette dernière personne, qui ne me connaît en rien, m'a donné une description parfaite de mon costume, de mes traits, de ma chambre à coucher, qui est d'une exactitude parfaite. Personne ne connaît ma chambre à Marseille, ni mon costume d'intérieur; or, il me décrit même la pendule qui est sur ma cheminée : pendule Empire à quatre colonnes, dont le bois porte des dessins divers incrustés.

Le docteur Bertrand Lauze, maire et conseiller général à Alais, m'a écrit que M<sup>me</sup> E. Brot, mariée honorablement, était sincère et de bonne foi.

Après les explications que nous venons de donner, on trouvera sans doute notre possédé un peu naïf s'il s'est figuré avoir véritablement apparu, comme il le dit.

Bien naïve aussi est l'explosion de mauvaise humeur qui suit immédiatement, et la facilité avec laquelle il se laisse ensuite endoctriner!

Mais ce qui me vexe, c'est que, malgré que je l'aie demandé à mes Esprits, jamais je n'ai pu avoir le plaisir de voir mon double. C'est toujours la même question, celle de la logique, qui a le don de me mettre en colère. Pourquoi aux autres et pas à moi? *Ce qui m'a ennuyé le plus, c'est de ne pas avoir de dons publics.* Mes Esprits s'y sont refusés absolument, en me déclarant que le métier de médium était contraire à mon caractère, et que j'en retirerais beaucoup plus d'ennuis que d'agrément.

Il y a d'autres médiums qui ont la mission ou la faculté d'instruire par les faits matériels, là où ils sont passifs; mais mon but doit consister plutôt dans mes écrits et conceptions philosophiques, qui ne sont pas à la portée de la plupart de ces médiums publics.

Voilà la réponse des Esprits.

Bien plus, certains soirs, il m'est arrivé de me voir entouré d'Esprits. En outre, tous mes meubles craquaient, ma chaise était déplacée, et je jugeais l'occasion bonne pour essayer une séance. Aussitôt, dans ma salle à manger, ayant réuni trois personnes, je les mettais autour de la table. Hélas! à part au début, où j'eus quelques phénomènes, et à part les apparitions d'Esprits, que je suis presque

toujours seul à percevoir, les Esprits refusaient absolument de rien faire. Pas même un seul craquement. Ou plutôt, un grand coup fort, et c'était tout.

Cela me mettait dans des colères sourdes, telles que je ne cessais de m'en plaindre à mes Esprits. Je me suis tellement plaint que, pour ne pas encombrer mon journal de mes jérémiades, j'ai rempli deux cahiers à part, de ces plaintes, et de tous mes griefs contre mes Esprits. Je ne cesse de leur reprocher leurs mensonges, leurs farces, leurs mystifications, leurs promesses mal tenues, leurs tromperies, leurs ruses, etc.

J'ai rédigé un cahier de conseils aux néophytes, où je leur enseigne à se méfier et à ne rien croire en principe aux promesses que leur feront leurs Esprits, et même je les engage à ne pas chercher à se mettre en rapport avec ces Êtres, car ce commerce est plein de périls et de déceptions de toutes sortes...

Après tant de déboires et de mystifications, pourquoi ne pas commencer par prêcher lui-même d'exemple, et cesser tout commerce avec ces Esprits trompeurs?

Une fois que l'on a subi la tyrannie d'une passion violente, il est bien difficile de s'en affranchir, par le seul effort de sa raison laissée à elle-même. De même et *a fortiori*, relativement à la tyrannie du démon, une fois qu'on s'est livré à lui.

D'ailleurs celui-ci, pour l'empêcher de songer à se détacher, lui procurait de temps en temps quelques satisfactions, bien maigres assurément, mais suffisantes cependant pour le retenir sous le joug.

13° Mais ce qui ne cesse de me surprendre, c'est qu'au milieu de toutes ces farces et mystifications, mes Esprits me font des prédictions qui se réalisent, ils me donnent sur des choses cachées des indications précises, ils me donnent des séances merveilleuses, etc.

Enfin, je ne comprends rien à leur caractère. Ils me déplaceront ma chaise vingt fois dans deux heures pour s'amuser, et, si je les prie de le faire une seule fois à mon ordre, jamais ils ne le feront. J'ai beau leur dire : *« Ce n'est pas pour vous commander, mais pour obtenir de vous une marque de bienveillance : vous m'avez aigri profondément le caractère par vos manières d'agir avec moi, eh bien ! faisons la paix,*

*etc.* » Ils font la paix, mais ne m'accordent rien à mon ordre, que dans un certain ordre d'idées personnelles, se rapportant aux mystères secrets.

Je citerai au hasard, parmi les faits nombreux : Eugénie Fougères venait d'être assassinée à Aix-les-Bains. Ayant pris mon gros crayon et ne songeant pas à ce fait, je lus que cette victime avait été assassinée par trois personnes complices, deux hommes et une femme, et que la Gariat, dame de compagnie d'Eugénie, était la plus coupable des trois. Or, depuis cet événement, les journaux ne cessaient de représenter comme victime cette Gariat, que mes Esprits traitaient de misérable coquine.

J'ai dit cela à mon entourage deux jours après le crime. Je l'ai inscrit sur mon journal, afin de vérifier plus tard les faits. Eh bien ! mes Esprits avaient raison.

Suit le récit d'une soi-disant guérison, qui ne paraît guère sérieuse, et qui semble n'avoir été qu'une simple coïncidence.

... Je pourrais multiplier ces exemples qui me mettaient dans un état d'âme inexprimable ; car ces mélanges de vérités, de facultés transcendantes, [de mystifications, d'enfantillages, de caprices, de haute intelligence confondaient tous mes raisonnements. A l'heure actuelle, je n'ai pu percer cette énigme, qui rend l'étude de l'occulte si pénible et si décevante, car on ne peut compter sur rien de fixe, ni même sur la logique pour raisonner et tirer des conséquences de faits antérieurs certains...

Mon pauvre comte, après avoir été encore plus ballotté, et après avoir perdu toutes vos illusions et tous vos fols espoirs, peut-être reviendrez-vous au catholicisme, religion de vos pères !... C'est lui, et lui seul, qui pourra vous donner la lumière et la vraie liberté, c'est lui qui dissipera vos doutes, qui vous éclairera sur le seul et unique but de la vie, et qui vous donnera le moyen de l'atteindre. En attendant, laissez-moi vous le dire, vous continuerez à flotter comme une épave sur une mer agitée par la tempête.

L'auteur commence ensuite à exposer sa théorie sur la composition de l'être humain ; et, comme il reconnaît en lui,

en plus de son âme, un Esprit, qu'il appelle aussi *mansprit* (et que nous appelons, nous, dans la circonstance présente, un *démon possesseur*), il en conclut, en généralisant, que tous les hommes sont de même ainsi composés, ce qui est une erreur reposant sur le vice de son argumentation, qui lui a fait conclure du particulier au général.

15° Quand je vois des physiologistes, des biologistes, psychologues officiels, essayer de raisonner sur les questions qu'ils étudient, je ne puis m'empêcher de les plaindre de leur tâche ingrate, car ils négligent absolument, dans l'Être humain, l'Esprit (ou les Êtres éthérés, selon les théories), qui est le facteur le plus important dans les phénomènes psychiques.

Il faut bien que ces matérialistes sachent que la partie matérielle de notre corps n'est que l'ensemble des organes à la disposition de l'Âme et de l'Esprit, pour produire justement les phénomènes qu'ils étudient en vain, car ils négligent les causes profondes. Jamais, la matière, même vivante, n'a été et ne sera capable d'engendrer la plus petite pensée. La vie et la pensée sont inséparables; mais de ce que la matière prend telle apparence, que nous appelons la matière vivante, cela ne prouve pas que cette matière ait la faculté de produire des pensées et de raisonner. La difficulté est également considérable, même pour un médium instruit, qui peut analyser son Esprit, au moyen de son Âme (moi conscient), et qui observe les actes de son *mansprit* (Esprit personnel d'un homme vivant).

Comme on le sait, je suis médium écrivain et dessinateur d'un genre spécial, qui m'est propre et que j'ai inventé. J'essaierai néanmoins de tirer de mes travaux quelques conclusions. J'estime d'abord que si j'exécute un acte intelligent sans le secours de mon âme, c'est-à-dire de ma conscience, de mon moi conscient, cet acte est accompli par mon autre être intelligent, *logé en moi*, qui est mon *mansprit*.

Chez l'être normal, ces deux êtres éthérés, âme et *mansprit*, agissent toujours de concert entre eux, ou avec leur aide réciproque.

a) Par exemple, au moyen de mon crayon de un centimètre de diamètre, posé à plat sur ce papier, je trace un large trait en deux secondes. J'examine ce trait et je le trouve rempli de figures, de caractères écrits, et de groupes variés de petits personnages. Comme j'apprécie qu'il faudrait à un graveur un temps considérable pour pro-

duire ce travail que mon mansprit a exécuté sans effort en deux secondes, j'ai le droit de conclure que cet Être pense avec une rapidité inouïe, puisqu'il a pu combiner en un temps aussi court tous ces prodigieux tracés.

b) Je laisse errer mon crayon au hasard sur une large feuille de papier blanc comme celle-ci. Je remarque que mon mansprit a exécuté une planche de dessins bizarres, où les personnages ont toutes sortes de dimensions. Il y en a de grands, de petits, se croisant en tous sens; les uns les jambes en bas, d'autres en l'air. Enfin les groupes se croisent dans un ordre non apparent pour un mortel, qui n'y voit que le désordre. J'en conclus que mon Esprit a une foule d'idées de dessins variés, mais qu'il a exécuté une œuvre qui n'est pas coordonnée au point de vue humain.

c) J'apporte à une autre œuvre le concours de mon âme ou de ma conscience qui raisonne, et je recommence à barbouiller une autre feuille de papier. Mais, par moment, je m'arrête, j'entrevois un plan, une idée me vient. J'ai entrevu une scène de sabbat, par exemple.

Eh bien ! je vais me servir à présent de tous les documents que mon mansprit me sert. Je vais les coordonner ; je repousserai les dessins et groupes qui ne cadrent plus avec mon idée, en effaçant ce qui me gêne.

Mon mansprit, qui connaît ma pensée et l'a saisie, va m'aider de son côté, et, l'un aidant l'autre, je pourrai de cette façon accomplir une œuvre coordonnée, et que les humains pourront comprendre et apprécier.

Cette page est fort importante, car elle est l'image du mécanisme de la pensée de notre Être psychique, qui est *double* et se compose de l'âme et de l'Esprit.

C'est ici surtout et dans le paragraphe suivant, que se fait sentir le vice de généralisation, que nous avons signalé plus haut.

De ce qui précède, je conclus que notre Esprit est la source de nos pensées, et que l'âme raisonne, en acceptant les pensées qui lui viennent de son Esprit, ou en les repoussant, selon que leur suite est correcte, coordonnée, et permet à l'âme de dire ce qu'elle veut, ou d'arriver à déduire de la suite des pensées des raisonnements logiques.

L'homme perplexe ou d'un caractère hésitant sera celui qui a de la peine à effectuer cette suite d'opérations de la pensée. Ce sera encore celui chez lequel l'Âme et l'Esprit ne seront pas d'accord ; car, ne l'oublions pas, ces êtres, Âme et mansprit, ont leur personnalité psychique très distincte...

17° Ce qui rend ces études très difficiles, c'est que souvent tout est modifié par l'intervention des êtres occultes, complètement étrangers à notre personnalité. Lorsque, par exemple, avec de grands médiums, comme Home ou Eusapia Paladino, il se produit un phénomène, comment reconnaître la part de leur mansprit et celle des Esprits extérieurs ?...

Comme nous avons eu l'occasion de le dire précédemment, *qui dit médium dit possédé par un Esprit ou par plusieurs*. Ce qui fait que certains médiums font des choses plus extraordinaires que d'autres, c'est que l'Esprit qui les possède est plus fort et plus puissant que ceux des autres.

Les choses ainsi comprises, il n'y a pas lieu de s'occuper de la part qui doit être attribuée au soi-disant mansprit ou aux Esprits extérieurs : cela revient toujours au même.

18° Je reviens à mes dessins semi-médianiques. Pendant deux ou trois ans, j'ai été obsédé par ces recherches que j'effectuais en dessinant, sans me rendre compte que c'étaient les Esprits qui, déjà, me forçaient à ce travail, consistant surtout à lire cette écriture magique, si difficile à déchiffrer.

Comme je l'ai expliqué, ce ne fut que quand je fus devenu assez exercé pour la lire, que les Esprits se manifestèrent par pactes, coups et craquements. On connaît la suite...

J'ai appelé art occulte cette collection très étrange. On pourrait y ajouter le mot satanique, car les scènes dessinées sont plutôt infernales, et ne pourraient pas être mises entre les mains des jeunes filles...

Ce qu'il y a de très remarquable dans ces créations, c'est que tout y est dessiné au moyen de petits personnages qui forment les ombres des sujets. De telle sorte que, dans un dessin, il y a des centaines de petits tableaux qui ne peuvent se voir qu'à la loupe : c'est tout un monde, car les détails que le public ne voit pas sont encore plus remar-

quables que le grand sujet. Tous ces petits groupes et petits sujets représentent des scènes de l'au-delà, et les formes innombrables des Esprits de tous genres qui peuplent le monde occulte...

20° J'ai dit que mes dessins étaient semi-médianiques, parce que j'y fais entrer aujourd'hui une part de mon moi conscient, dans le choix des personnages que je choisis et conserve pour exécuter l'une de mes œuvres. Mais il y a des cas où les têtes de tel de mes personnages sont entièrement dessinées par mes Esprits dessinateurs, quels qu'ils soient.

Je vais ici résumer l'un de ces cas, qui se trouve raconté par M. Cals, professeur de sciences à Carcassonne, et inséré dans le numéro de la *Revue du spiritisme*, du mois de février 1906, dirigée par M. Gabriel Delanne. Le professeur sceptique m'écrivit pour me demander des preuves nettes de l'intervention de forces ou d'êtres intelligents en dehors de notre conscience. Il me donnait son adresse pour tout renseignement. Je lui répondis spontanément, lui annonçant que le 1<sup>er</sup> décembre 1905, il devait se présenter pour être membre de telle société, et engager ainsi sa parole et sa vie, et qu'il ne s'agissait pas de mariage. Je lui dis aussi qu'il luttait en ce moment pour échapper au service militaire qui le menaçait à très bref délai, et, en effet, il se préparait à passer des examens pour entrer dans ce but dans l'administration. Je lui prédis qu'il serait refusé à ses examens.

Enfin, je lui indiquais d'autres faits d'ordre intime absolument inconnus de moi, et qu'il m'était impossible de connaître. Comme il le déclara lui-même, il fut stupéfait, car tout cela était exact.

Mais le plus curieux est le fait suivant. Je lui avais parlé de mon système de géomancie et de découverte, ainsi que des moyens que j'avais employés pour lui faire ces révélations. J'y ajoutais un aperçu de ma méthode pour dessiner.

Voulant lui donner un échantillon de mon procédé, au bas de la lettre, je frottai mon crayon au hasard, me promettant de corriger au besoin, *ne sachant pas* ce que j'allais dessiner.

Je fis ainsi quatre personnages, deux enfants, une dame de quarante ans et une vieille dame.

Dans cette exécution, je n'ai été que le manœuvre, apportant la matière noire à la surface du papier. — Mais quel est l'Esprit qui a opéré le tracé des portraits? Est-ce mon mansprit qui s'est extériorisé, ou bien est-ce un Esprit étranger?...

Or, chose étrange, M. Cals, étonné et bien convaincu de mes facultés, m'écrivit que j'avais dessiné les portraits des deux enfants dont il avait été précepteur une année auparavant, et que la famille représentée était les quatre derniers membres survivants de la famille Thomas, de l'Hérault, où il avait vécu comme précepteur de ces deux enfants. Quel est l'Esprit qui est allé au loin se renseigner ?

J'avoue que je fus moi-même aussi étonné que lui ; mes Esprits s'étant contentés de me dire que ces portraits intéresseraient beaucoup M. Cals.

Si notre existence devait se terminer ici-bas, et si nous n'avions pas à rendre compte un jour de toutes nos actions à Celui qui nous a donné l'être, et qui les jugera d'après la conformité qu'elles auront avec la règle que lui-même a posée, il pourrait être agréable de chercher à se procurer en ce monde le plus de pouvoirs extraordinaires ou de voluptés possible. Mais.... c'est une bien mince satisfaction d'en jouir pendant quelques années à peine, si nous devons ensuite le payer, chèrement, pendant toute l'éternité!..

D'ailleurs la contre-partie ne se faisait pas attendre, et ne permettait pas de savourer longuement le plaisir.

21<sup>o</sup> Mais si j'obtiens des réussites qui me consolent un peu, et me donnent du courage, combien j'éprouve de souffrances morales, de croire que mes Esprits passent leur temps à se moquer de moi !

Il m'est impossible d'arriver à comprendre le caractère de ces êtres capricieux qui agissent quand vous ne demandez rien, et qui refusent d'agir quand vous les suppliez de le faire, pour montrer leur bienveillance. Jamais je n'ai pu raisonner avec eux, car ils ne tiennent, en ce qui me concerne, aucun compte de mes raisonnements. Que je crie, que je prie, que je me fâche, que je me lamente, rien n'y fait. On jurerait des êtres ataraxiques, poursuivant leur but, celui de m'initier, sans tenir aucun compte de mes réclamations. Pendant que j'écris ces phrases, des coups discrets les scandent une à une, comme si elles m'étaient dictées, ou qu'un auditeur ou lecteur dirait à chaque membre de phrase : « Bien, bien, bien, etc. » Je ne suis donc jamais seul, et je puis affirmer que, par tous ces signes extérieurs, j'ai l'impression très



nette que des êtres invisibles vivent autour de moi, et s'occupent de tous mes actes...

23° Je terminerai cette introduction, en disant encore quelques mots des Esprits. C'est le sujet que je connais le mieux, car, tous les jours, je les vois et les étudie.

Etant donné le mode d'initiation que les Esprits, mes maîtres, ont employé, je suis obligé de supposer que toutes les scènes qu'ils m'ont fait voir avaient pour but mon instruction.

Où le monde occulte n'existe pas, où les Esprits existent. Or, après toutes les preuves que j'ai obtenues sans les chercher, il m'est impossible de nier que nous soyons entourés d'êtres invisibles qui ont sur les humains et la marche de l'humanité une énorme influence...

Si donc ce monde existe, il faudra supposer que ces êtres intelligents vivent en société d'une façon analogue à la nôtre, malgré qu'elle puisse différer énormément. Mais ils doivent avoir des occupations nombreuses.

J'ai montré que les Esprits, malgré leur état éthéré, pouvaient être entre eux aussi solides que nous le sommes, nous mortels, les uns par rapport aux autres.

Un Esprit ignorant qui traverse nos corps et nos maisons, comme s'ils étaient formés de gaz, serait aussi fondé que nous à déclarer que nous sommes des illusions, ou tout au moins des êtres fluidiques et peu résistants.

Rappelons-nous que nous ne pouvons juger les phénomènes que nous percevons, que d'après nos pauvres facultés, et la nature et la qualité de nos sens et organes de toutes sortes que nous possédons. Nous sommes donc mal placés pour juger un monde et des êtres que les médiums clairvoyants seuls peuvent percevoir.

N'oublions pas non plus que nos passions ont leur source dans la nature et la qualité des matériaux qui composent le corps de chair des êtres. Que cette chair soit éthérée ou matérielle, la loi est la même. Les Esprits ont des corps et des organes analogues à ceux des êtres matériels. Ils doivent se nourrir de substances éthérées, comme nous nous nourrissons d'aliments matériels.

L'auteur serait bien embarrassé pour prouver une pareille assertion, que les Esprits ont des corps, qui est en contradiction avec l'expérience de tous les peuples et de tous les siècles.

Que les Esprits prennent des *apparences* de corps dans leurs relations avec les hommes, c'est indubitable; mais que ces corps soient réels, matériels, c'est ce que l'on ne saurait admettre, sans se heurter à une foule de difficultés inextricables.

C'est ainsi que l'archange Raphaël, aumoment de remonter au ciel, disait à Tobie<sup>1</sup> : *Je paraissais manger et boire avec vous, mais la nourriture et la boisson dont je fais usage ne peuvent être vues par les hommes.*

Les Esprits m'ont fait assister à toutes sortes de scènes et spectacles de la vie du monde occulte, et j'en rapporte beaucoup dans mes Mémoires. De toutes façons, il me paraît certain que le choix des tableaux de la vie intérieure et intime des Esprits était voulu par mes maîtres dirigeant mon initiation. — Cela expliquerait leur variété extraordinaire.

Avec quel genre d'Esprits suis-je en rapport? Au début, j'ai cru le savoir; mais plus j'avais et plus ce point devenait obscur pour moi. Cette recherche vérifiait encore cette vérité que les mortels sont des ignorants, et, plus nous travaillons, plus nous fouillons le fond des choses, et plus nous remarquons que nous ne savons rien.

En dehors des sciences exactes et mathématiques, je puis affirmer que tout notre savoir se borne à définir les choses et les phénomènes, et à essayer de notre mieux l'énumération de la suite des phénomènes étudiés.

Cette constatation, une fois faite, aurait dû mettre en défiance un homme intelligent et conséquent avec lui-même contre le rejet de la doctrine de l'Église catholique sur les Esprits bons et mauvais, qui, elle, est si raisonnable et si satisfaisante pour l'esprit. Ce n'est pas sur des à peu près, des peut-être, des propos tenus par des êtres que l'on reconnaît être des fourbes et des mystificateurs qu'elle repose, mais sur un ensemble de preuves admirablement liées les unes aux autres, et tirées soit des évangiles, soit des enseignements de tous les Pères et de tous les Docteurs de l'Église sans excep-

1. Tob., xii, 19.

tion, c'est-à-dire des premiers génies de l'humanité, corroborées par les miracles des saints sans interruption, depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à notre époque.

Mon opinion est que je suis en rapport avec un groupe d'Esprits, qui est fort complexe. Ils paraissent assez nombreux. Les uns sont fort sages, très intellectuels et amis des sciences. Je le sens aux craquements, lorsque j'entame mes recherches astronomiques et sur la cosmogonie de notre système solaire. Je comprends que *ça leur plait*. Les autres sont des Esprits d'amour, du sexe féminin : êtres étranges, et sur lesquels je suis resté fort perplexe. Je l'ai dit, il m'a été impossible d'analyser aucun caractère d'Esprit.

Connaître leur mentalité à fond est un problème insoluble. Ce sont des aériens d'apparence futile, et qui peuvent devenir très dangereux. Ils paraissent d'un caractère passionné et jaloux, et cependant on ne peut acquérir des preuves certaines de leur affection. Aiment-ils les humains, ou se moquent-ils d'eux ? Bien malin celui qui trouvera la vérité !

Dans une grande initiation par les maîtres de l'au-delà, ces sylphides semblent destinées à créer à l'initié une distraction de ses travaux ; mais il se mêle tellement de malices dans ces rapports, que votre plaisir est altéré par ces doutes qui vous empêchent de les adorer. Peut-être est-ce exprès, afin que le néophyte ne se mette pas martel en tête ? C'est du moins ce que j'ai cru comprendre, au milieu de faits inexplicables.

Il y a enfin les êtres sataniques. Je suppose que celui qui avait osé prendre le nom de Satan devait appartenir à un groupe de démons.

La conclusion que nous tirons de toute cette étrange confession, c'est qu'il est souverainement triste de voir une belle intelligence s'être fourvoyée en pareille compagnie, et s'être abandonnée sans réserve aux caprices et fantaisies de pareils maîtres.

Nous examinerons peut-être un jour, au moins dans les parties essentielles, les élucubrations de ces Esprits mystificateurs promulguées par leur pauvre esclave.

S. MICHEL.

# L'OCCULTISME " OBJECTIF " EST-IL PROUVÉ

PAR LES PLAQUES DE M. BARADUC?

---

L'occultisme est en train de subir une petite crise « scientifique ».

C'est, tout d'abord, le Dr Grasset, dont l'autorité est grande, qui nous déclare, dans son nouveau livre : *L'Occultisme hier et aujourd'hui*, que les phénomènes occultes ne sont point scientifiques.

Le Dr Grasset a raison ; mais il faut s'entendre.

Si par « scientifique » il faut entendre — et cela est la note essentielle du mot *scientifique* — un fait qui a été non seulement *constaté*, une fois en passant, non seulement *vérifié* par un ensemble de preuves et de contre-expériences, mais *encore* et *surtout* un phénomène qui se reproduit *toujours*, étant posés les mêmes circonstances et les mêmes éléments de causalité, il est certain que le docteur est dans le vrai en affirmant que les phénomènes occultes ne sont pas *scientifiques* ; l'instabilité des hypothèses vient justement de l'inconséquence des phénomènes.

Donc, les faits *occultes* ne sont pas *scientifiques*. En sont-ils moins *réels* pour cela ? — C'est une autre affaire. — Nous n'avons jamais cessé, et nous ne cesserons jamais de montrer l'inconstance et les caprices de la *vis occulta* ; et par là se recommande, à première vue, la thèse catholique qui attribue certains phénomènes aux *esprits maudits*. D'un seul coup, on explique comment les faits peuvent être *réels*, sans relever des lois stables et fixes sur lesquelles repose toute science.

Avec M. Jules Bois, on nie l'objectivité des forces *occultes*. C'est la ruine des forces astrales, celles que M. Baraduc va chercher dans le *plan cosmique supérieur*, et que la lunette astronomique de M. Barnard *semble* découvrir sous forme de *nébuleuses*. L'auteur de la *Force curatrice à Lourdes*, après avoir posé cette analogie à la page 18, l'affirme encore page 38 : « Les clichés impressionnés à Lourdes ont une analogie avec les photographies de nébuleuses du professeur Barnard. »

Je serais curieux de savoir ce que M. Jules Bois pense des *plaques* du Dr Baraduc, au point de vue de leur *objectivité d'origine*.

En attendant, cherchons à en comprendre le mystère, car nous n'avons passeulement pour devoir d'attaquer la contre-façon diabolique du *vrai surnaturel*, mais encore sa contre-façon *humaine*.

\*  
\* \*

Peu de temps après que l'*Iconographie de l'invisible* eut paru, j'écrivais ces lignes, que motivait la savante réfutation que venait de lui opposer le Dr Guébhard :

« Les partisans de ces doctrines extravagantes devenaient légion, quand un homme de science, M. A. Guébhard, se présenta au public savant, le sourire aux lèvres, et les mains pleines d'épreuves en tout semblables à celles que collectionne le Dr Baraduc (à part quelques-unes par trop spiritiques), et il tua l'enthousiasme par ces simples mots : « Messieurs, agitez vos cuvettes !... »

« La déconvenue fut vive dans le camp des occultistes, d'autant que le Dr Guébhard, dans une série de brochures, compléta ses révélations.

« La position scientifique de M. Baraduc est actuellement fort pénible. »

L'écho de cette désillusion se fit sentir au sein de la *Société des études psychiques*, alors en pleine activité. On y compara les épreuves du Dr Guébhard avec celles qu'apporta le Dr Encausse, autrement dit Papus, et cet ami de Baraduc constata que cette histoire devait servir à rendre les *savants plus prudents* dans leurs *affirmations*.

Depuis, le Dr Baraduc a retrouvé son assurance. Il nous présente actuellement le *graphique*, en attendant, sans doute, la signature authentique de la Trinité tout entière.

\*  
\* \*

Je commence par vous dire que je ne ressens aucune antipathie pour les corps radiants. Tant de mystères d'ordre physique nous entourent qu'il est difficile de fixer des limites aux découvertes.

Quoi de plus étonnant que ces rayons X qui s'échappent de l'endroit où les rayons cathodiques viennent frapper le verre de l'ampoule, et cheminent invisibles à travers les corps !

Qui se doutait, avant l'expérience de M. Henri Becquerel, que les corps simplement *fluorescents* émettaient des rayons invisibles analogues aux rayons X ? — Ce fut la découverte des corps radiants.

Puis voici M<sup>me</sup> Curie qui découvre son chlorure de radium, dont la radio-activité dépasse *deux millions* de fois celle de l'uranium dont s'était servi M. Becquerel.

Et voici encore qu'un étudiant en pharmacie vient de découvrir un concurrent sérieux du radium.

Des savants partent de là pour conclure que la *radio-activité* est une propriété générale de la *matière*, et doit se retrouver à dose *inégal*e dans *tous les corps*. Les uns seraient prodigieusement radio-actifs, comme le radium, les autres ne le *seraient presque pas*.

Aussi, je n'aurais point été étonné que les humains fussent quelque peu radio-actifs, et la science n'eût point été bouleversée de fond en comble pour cela. Cela n'eût point expliqué naturellement, par exemple, comment saint André Avellin pouvait guider, à travers une nuit de tempête, par la seule lueur qui irradiait de sa personne, ses compagnons de voyage : ni comment saint François de Sales, pendant tout un sermon, fut vu par toute une foule la figure si resplendissante qu'on ne distinguait pas ses traits, raconte Benoit XIV.

Eh bien ! si nous sommes radiants, il paraît que c'est à dose si minime que rien ne nous le peut révéler. On avait

pensé que l'écran au *phosphure de calcium* trahissait la présence des trop discrets rayons N. — Et voilà que les savants nous confessent aujourd'hui qu'il y eut erreur d'opération, et pas autre chose. On n'y croit plus guère qu'à Nancy, affirme M. Émile Gautier, et encore on ne peut plus réussir les expériences.

Hâtons-nous de dire que les rayons N, qu'on disait illuminer légèrement l'écran à fluorescence, n'ont jamais impressionné aucune plaque photographique.

\*  
\* \*

De quelle nature sont donc, alors, les impressions lumineuses que M. Baraduc croit fixer sur ses clichés?

Ce savant n'a pas seulement la prétention de trouver les traces d'une radio-activité quelconque de la matière. Il prétend ni plus ni moins fixer sur ses plaques les *mouvements lumineux* de l'âme; il photographie des *états d'âme*.

Le titre de l'ouvrage ne laisse aucun doute sur ses intentions : *L'Âme humaine, ses mouvements, ses lumières*. « L'âme se meut et luit », voilà le principe général.

Et devant son œuvre, il réfléchit et se pose cette question : « Est-ce l'antique magie, qui sort des sanctuaires ténébreux où elle était adorée et vient, à son heure, s'incliner devant la science humaine, et se dévoiler d'elle-même à son tour? Peut-être... (p. 5, préface). »

Donc, par son *iconographie*, M. Baraduc entend « démontrer la vibration lumineuse de l'âme, qui se graphie sur une plaque sensible, et la création d'images *fluidico-vitales* par l'esprit modulant la force vitale animique (*psychicones*) ».

Prenons des exemples :

Dans l'épreuve I, l'auteur croit reproduire par des marbrures blanches sur fond noir l'*instinct de vie universelle, attiré par un enfant plaignant un faisan récemment tué*.

A l'épreuve II, faite de semis floconneux sur fond noir : *photographie du fantôme de l'âme sensible, instinctive du monde s'individualisant pour refaire notre vitalité animale*.

L'épreuve III représente un glacis sur fond noir, parsemé

de taches blanches, et cela représente une *poussée de boulets électro-vitaux attirés par l'image d'un cœur, symbole de l'amour*.

L'épreuve IV est l'*appel à la bonne nature par notre âme sensible déficiente*. — C'est un simple tachetage floconneux.

Ce tachetage, si souvent retrouvé par votre serviteur sur des clichés manqués ou non impressionnés et développés par erreur, vous ne sauriez croire tout ce qu'il inspire à M. Baraduc :

« C'est de la vie générale en instance de formation d'entités individuelles; c'est de la force cosmique se divisant instinctivement, et constituant les *anima bruta*, les âmes naturées instinctives...

« L'âme particulière est *particule de l'âme universelle*; sa segmentation, sa séparation du voile vibrant, de la masse totale, en fait une forme spéciale individualisée (p. 65). »

Après cela, on nous présente les *boulets électro-vitaux* qu'on appelle « des *libellules animiques*, des *éphémères d'âmes* »; et même on nous dit de ces larges taches blanches sur fond noir : « Ces petites existences instinctives sont des *rudiments de la vitalité première*, les *élémentaux* de la magie, les *esprits des éléments*, les *microbes de l'astral* (p. 82). »

Un jour M. Baraduc va contempler la basilique du Sacré-Cœur; il redescend l'âme remplie de l'idée de sacrifice et d'amour; il pénètre dans son cabinet noir, et, à la faible lueur de sa lampe de laboratoire, il étend la main vers une plaque, et y projette... un *cœur*. C'est l'épreuve XXII où nous sommes invités à voir un cœur dans cette large tache ovale qui s'estompe sur les bords.

Et encore, M. Baraduc nous prévient qu'il a utilisé l'électricité.

Passons les *olives d'intelligence* et pour finir admirons un cliché très gris, avec quelques petites taches allongées à la partie inférieure de l'épreuve : c'est, paraît-il, la *photographie d'une prière*. — « Très recueilli, je désire savoir si la prière est une force avant une signature spéciale, je récite un *Veni Sancte avec piété et tension d'esprit*. »



Quoi d'étonnant, après cela, que M. Baraduc arrive à constater sur ses plaques des *chutes d'entendement*.

\*  
\* \*

Nous voudrions discuter quelque peu la valeur des clichés obtenus par ce photographe des *vertus miraculeuses astrales*. Ces clichés sont de bien inégale valeur.

1° Il y a des clichés qui n'ont reçu *aucune impression*, et que le développement classe, suivant les hasards du léger voile reçu pendant l'opération ou pendant la fabrication, dans toute cette série de *nuées odiques* qui constituent une bonne part des épreuves que nous expose l'auteur d'*Âme humaine*.

Qui ne sait que les plaques extra-sensibles sont sujettes au voile d'origine ou aux accidents de laboratoire? Il faut veiller à ce que la lumière rouge elle-même soit écartée des plaques qu'on vient de plonger dans le bain révélateur; et même couvrir la cuvette pour plus de sûreté. Tels sont les conseils des fabricants de plaques extra-sensibles. Qui dira à quels vices de fabrication sont exposées de telles plaques que la lumière rouge peut voiler!

J'ai voulu m'en rendre compte, un jour, et j'ai développé sans lumière, à tâtons, au fond d'un souterrain, des plaques extra-sensibles que je prenais dans une boîte qui ne fut ouverte que là. Je plongeais la plaque dans le bain révélateur, et, après avoir agité cinq minutes la cuvette, je laissais le tout au repos pendant un quart d'heure. Je fixais l'épreuve dans l'hyposulfite, et je pus examiner leur transparence. J'obtins une jolie collection de *nuées odiques*, façon Baraduc, car presque toutes les plaques se développèrent, révélant des nébulosités, aux formes variées, sur fond noir ou gris. Qu'on n'accuse pas « mon attitude expectante » d'avoir projeté ce prétendu fluide *odique*, car je n'étais qu'un instant auprès de chaque plaque, que j'abandonnais à son sort.

2° C'est grâce à ce voile préalable, reçu à l'origine ou pendant l'expérience, que M. Baraduc excelle à *noyer* dans le

vague et le flou certaines photographies *obtenues avec l'électricité* adjuvante. — De pareilles épreuves sont nulles de plein droit : et elles sont nombreuses dans les reproductions de l'auteur. Nous écartons ce procédé, non moins que les épreuves obtenues à l'aide de l'aimant.

M. Baraduc ne nie point que l'électricité provoque ici des effets, mais il a pour théorie que, lorsque l'on sait bien s'y prendre, ce n'est plus l'électricité qui se graphie, mais de *l'électricité digérée*, de l'électricité *noyée* dans le *fluide vital* qu'elle aide à se projeter ; la preuve, ce flou, ce vaporeux de l'effet électrique, qui, en réalité, vient du voile subi par la plaque, ou de la mise au point imparfaite : notre auteur abuse passablement de ce dernier procédé, témoin l'épreuve à l'aspect très flou de *l'enfant plaignant un faisan*, où le révélateur a ensuite déposé son semis floconneux, par suite du truquage inconscient révélé par le Dr Guébhard, que nous aurons occasion de décrire plus loin.

C'est ainsi que le Dr Baraduc (p. 5 de la Préface) nous avoue que, dans ses expériences, « l'électricité n'est pas toujours nécessaire » ; c'est dire, par avance, le large emploi qu'il compte en faire.

Écoutons encore cet autre aveu : « *Plus souvent, j'ai eu recours à la tension du vent électrique positif ou négatif, pour renforcer la lumière interne obscure et vivante de l'objet humain ou non, que je voulais mettre au jour (Ame humaine, p. 34).* »

C'est donc l'électricité qui donne « ces signatures de forces cachées », c'est l'altération de la plaque qui fait le reste.

Donc pour obtenir les meilleurs effets, M. Baraduc ne craint pas de recourir à l'électricité. Le courant fluide est alors « composé d'un vent électrique, d'une disposition animique spéciale, et d'un effort de volonté ». On a alors « le courant électro-odo-psychique, qu'il faut savoir produire et combiner, sous peine de n'avoir que les signatures séparées de l'électricité et de notre od vital (p. 43) ». — Tout le monde craindra qu'il n'y ait trop d'électricité. Mais M. Baraduc, qui a appris le maniement de ces forces de M. Iodko, sait s'y prendre ; il sait comment on fait *digérer* le fluide électrique,

pour obtenir la fusion. « Si donc on a bien fait digérer le fluide électrique *avec le fluide odique et la volonté*, le fluide électrique ne laisse plus de trace graphique... Le feu *externe visible électrique* est alors *rentré dans le feu interne invisible* (p. 43). » — « Lorsque la fusion électrique avec le *zo-éther* n'est pas accomplie... l'électricité apparaît seule avec plus ou moins d'od (p. 44). »

Nous croyons à un *éther* tout court, qui n'est aucunement *zo*. Commencez par prouver l'existence de ce fluide vital; après cela vous pourrez parler de ses combinaisons. Au lieu de cela, vous voulez prouver son existence par ces mêmes combinaisons que nous disons purement arbitraires; vos plaques sont donc à la fois l'*accusé* et le *témoin*; c'est là un processus dialectique condamné à l'impuissance.

\*  
\* \*

Il y a encore, pour obtenir ces variétés de prétendues *nuées* odiques, c'est-à-dire de *sombres* et de *clairs* distribués sur la plaque au hasard de l'opération, un truquage inconscient qu'on n'oserait pas reprocher à un savant tel que M. Baraduc, si lui-même ne nous en faisait pas en quelque sorte l'aveu.

Tout le monde sait qu'une plaque *imparfaitement* lavée dans l'hyposulfite laisse des ombres qui noircissent plus ou moins au bout de peu de temps, et mettent en relief les parties mieux dissoutes.

On a fait ce reproche à M. Baraduc, et il n'a point osé, pour ce motif, reproduire ces clichés suspects dans son *Ame humaine*: « Pour trancher la question de technique opératoire, *il est nécessaire de s'expliquer, en présence de certaines réticences* relatives à des clichés que j'ai eu soin de ne pas présenter. Je fais allusion au *défaut d'épuisement des plaques par le bain d'hyposulfite* (p. 37). »

— Nous y voilà. — Combien prudents furent les auteurs de ces réticences!

Quant aux 70 clichés qu'il présente dans son ouvrage, il se rassure lui-même, *sans nous rassurer*, par ces paroles: « Pour ces quelques clichés, *je crois les avoir laissés assez longtemps*

*dans le bain.* » — « Certaines réticences » cependant, nous enlèvent confiance en leur qualité supérieure. — Puis l'auteur continue : « Mais il n'y a pas à invoquer cette question relativement à ceux que je présente. » — Pourquoi devons-nous reprendre assurance ? — Parce que « la lumière *interne* ou *animique* peut impressionner plus ou moins faiblement certaines plaques, *vu son degré de puissance photochimique* (p. 38) ».

Mais c'est justement ce qu'il faudrait démontrer. Vous supposez acquis ce que nous mettons en question !

Eh bien ! nous doutons aussi de ce bon nombre de clichés à cause de l'explication suivante :

« Pour conserver *certaines finesses*, le bain hyposulfite qui dissout la gélatine doit être *surveillé* dans son action, car il *pourrait tout emporter* ; nous ne sommes plus en présence de l'active puissance chimique du rayon solaire. »

Ainsi donc, *de peur que l'hyposulfite emporte tout, on lave insuffisamment la gélatine* ; on laisse des dépôts de sels d'argent qui n'ont pas eu le temps d'être réduits, surtout si le bain est faible, comme le prouve le mélange employé par l'opérateur.

Que voulez-vous ? explique M. Baraduc, nous n'avons pas ici l'active puissance du rayon solaire. — Alors, comment expliquez-vous que vos pois et vos *boulets vitaux* s'impriment sur la plaque dans des touches de blancheur éclatante que l'activité photographique des minerais les plus radio-actifs, le *radium* lui-même, ne pourrait surpasser ; car j'ai là sous mes yeux une épreuve de radiographie obtenue par le radium qui m'inspire cette réflexion.

« Surveillez l'hyposulfite », Monsieur Baraduc ! Autrement vous serez victime de la cuisine photographique.

3<sup>o</sup> « Agitez la cuvette », vous demande aussi le Dr Guébhard. Et c'est là une opération que vous omettez de faire pour obtenir vos « auréoles » autour de certains objets, et vos « semis floconneux » orientés dans le même sens.

Ce sont les parcelles, mal dissoutes, du bain révélateur — comme l'a démontré le Dr Guébhard dans ses épreuves photographiques en tout semblables aux vôtres — qui se déposent

ainsi, suivant les derniers mouvements du liquide, sur la plaque, et y produisent ces effets.

Si vous visitiez les sables de la Loire, dans certains endroits resserrés que l'eau peu profonde vient de quitter, vous trouveriez parfois d'innombrables petites vagues de sable, figées dans la forme que le mouvement des eaux vient de leur donner, et toutes symétriquement alignées. Vous retrouverez les traces de ce mouvement si vous jetez un bain *rougi* dans une cuvette blanche, ou de l'eau troublée par le blanc d'Espagne dans une cuvette noire; vous verrez les semis se disposer symétriquement suivant les tendances du mouvement imprimé au liquide abandonné à lui-même.

« On voit alors, écrit le Dr Guébbard, des stries foncées (quand c'est le liquide rougi par l'usage) dessiner à la surface, soit en alignements parallèles, soit en volutes enroulées, les derniers mouvements du liquide, puis subitement s'en détacher des rangées de petits glomérules, qui descendent bientôt vers le fond, pour s'y étaler ou s'y comprimer suivant leur nombre. »

Et ailleurs : « Toute plaque (légèrement voilée) abandonnée au repos dans un bain de faible épaisseur pendant cinq ou vingt minutes, en sort couverte, tantôt d'un semis floconneux de taches blanches et noires, tantôt d'une zébrure de bandes noires et blanches moins épaisses<sup>1</sup>. »

On obtient en mouillant la plaque avant de la mettre au bain, observe toujours l'éminent physicien, des figures encore plus régulières, grâce au premier afflux du révélateur sur la plaque mouillée. — De plus, l'épaisseur du liquide joue un grand rôle dans la dimension des taches.

Si maintenant, dans le bain, on place un objet qui trouble les alignements de glomérules et de bandes radiées, les formations qui se disposent autour de la forme de l'objet paraissent être les effluves de l'obstacle.

4° Si, au lieu de mettre un objet ordinaire, on place le *doigt*, alors le phénomène sus-indiqué se reproduit et, de plus, est

1. Communication à la Société de physique.

*renforcé* par l'état calorique du doigt. Comme on opérait avec le doigt, ordinairement, on a parlé aussitôt d'*effluves humains*, et on les découvrait dans le rayonnement trompeur que formaient les alignements autour de l'obstacle. — Donnons la parole au contradicteur de Baraduc :

« Il est vrai que la figure se compliquait pour eux de l'apparition d'auréoles, zones alternativement claires ou sombres, autour de l'empreinte. Mais pour se convaincre de l'origine *purement mécanique* de ces apparences (auxquelles contribuent d'ailleurs plusieurs causes physiques longues à énumérer), il n'y a qu'à observer ce qui se passe autour du doigt, ou de tout autre objet, lorsqu'on le pose sur le fond d'une *cuvette noire contenant une mince couche de liquide troublé par du blanc d'Espagne*<sup>1</sup>. »

Seulement, étant donnée la chaleur du doigt, le phénomène devient plus intense, et encore plus si l'on y mêle l'électricité.

Pour démontrer l'effet produit par la chaleur du doigt, le Dr Guébbard remplit d'eau chaude un tuyau de caoutchouc, forme un doigt artificiel pouvant conserver une chaleur moyenne égale à celle du doigt vivant, et il obtient l'intensité des effluves<sup>2</sup>.

« Cette influence thermique ne s'exerce pas sur l'impressionnabilité du gélatino-bromure, mais sur le mécanisme — thermique lui-même — du groupement des molécules révélatrices. » M. Guébbard remplace même ce mouvement dû à la chaleur par le jeu d'une petite pompe aspirante et foulante.

\*  
\* \*

J'ajouterai autre chose : le doigt appuyé longtemps sur une plaque sèche produira également un commencement d'auréole, et il n'y aura qu'à développer la plaque en agitant la cuvette, sans craindre d'*effacer l'auréole* par l'hyposulfite, car la plaque est *impressionnée*.

M. Baraduc croit-il trouver là confirmation de ses effluves ?

1. Guébbard, *Revue scientifique*, 15 janvier 1898; — 9 octobre 1897.

2. *Revue scientifique*, 15 janvier.

Je soutiens que cet effet est dû à l'humidité, à la moiteur du doigt, et que tout objet légèrement humide, ou déposé dans un lieu humide, comme une cave ou un souterrain, produira le même commencement d'auréole. — Je m'explique.

Je venais d'être mis en possession d'une collection de minerais, et suivant le conseil de la revue *le Radium*, je recherchais si ces minerais étaient en quelque chose radio-actifs. — Voilà qu'en développant mes plaques, je vins à constater autour du morceau de minerai qui avait marqué sa place en noir — par suite de la pression sur la gélatine — une auréole très nette, large de plus d'un centimètre.

Je me demandai un instant si la radio-activité n'y était pas pour quelque chose ou si, tout au moins, les fameux rayons N, dont on parlait tant, ne m'auraient pas donné leur signature.

Mais n'était-ce point, plutôt, le voisinage d'un corps légèrement humide, qui avait altéré les molécules les plus proches, et par elles les plus éloignées? — Je pris, au fond du souterrain, une pierre du même poids, et je la plaçai sur une même plaque, avec le minerai auréolé. — Hélas! la pierre fut auréolée à son tour, et pourtant elle devait être archipauvre de rayons N, n'ayant jamais vu le jour.

Je transportai alors, pour la contre-épreuve, le minerai et la pierre dans une chambre bien sèche, après les avoir, auparavant, saturés de lumière solaire et chargés, si possible, de rayons N. Je n'ai plus eu mes auréoles, quoique le temps d'exposition ait été double du précédent.

Je replaçai les deux objets dans le souterrain, et les auréoles reparurent autant de fois que je voulus en faire l'expérience.

Je tiens ces clichés à la disposition de M. Baraduc.

*Les effluves digitaux ne nous inspirent aucune confiance. Si l'on opère dans le bain, ils se produisent par les causes que décrit le Dr Guébbard. Si l'on opère à sec, par la pose du doigt humide et chaud sur la plaque, c'est un phénomène dû à l'altération de la gélatine et des sels.*

5° Que dire de ces *tourbillons*, de tout *vortex* que nous pré-

sente le Dr. Baraduc pour signifier certains états d'âme plus violents, plus tourmentés ?

Je constate, d'abord, que, dans de nombreux clichés à *réseaux tourbillonnaires*, l'auteur emploie l'*électricité*. Ainsi l'épreuve 42 est décrite : *Appel à l'esprit de vie, avec électricité, sans appareil*. « C'est la méthode électrique attractive », nous est-il dit. L'auteur confesse que la plaque *avait reçu un voile*, mais que *les rayons photo-chimiques de l'invisible ont pu quand même manifester*. Et, en effet, la plaque est une des mieux réussies. — Pourquoi, alors, le Dr Baraduc avait-il peur de laisser plus longtemps ses clichés dans l'hyposulfite, donnant pour raison que *les impressions de l'invisible sont de si fine texture* qu'il faut craindre de les effacer ?

Eh bien ! nous répondons à M. Baraduc, touchant ces courbures en forme de tourbillons obtenues sur ses plaques, qu'il doit cette distribution tourbillonnaire des dépôts du bain révélateur à l'électricité elle-même. La preuve, je la demande à M. Baraduc qui nous dit, page 35 de son ouvrage : « En Autriche, M. Zenger reconnut, par les traces imprimées sur une plaque au gélatino-bromure d'argent, que, comme on le supposait, l'électricité se propage par tourbillons. » — Alors, tout s'explique, Monsieur Baraduc !

Le docteur nous répondra : Et le vortex que j'ai obtenu en photographiant les vibrations des foules en prières, à Lourdes ? Et le vortex tourbillon-fluidique, dû à la main droite du Dr Adam, alors qu'il était pris d'un grand mouvement de tristesse mentale, et que j'expose sous l'épreuve XI ? Il n'y a pas d'électricité en tout cela.

Je constate, en premier lieu, que le *vortex* exprime, avec vous, bien des choses disparates, car, enfin, la force que vous dites émaner de 50.000 cœurs, de 50.000 âmes en état de tension extrême serait-elle simplement égale à l'accès de tristesse du seul Dr Adam ? — Quel'on compare votre *vortex* de la brochure sur Lourdes, avec le superbe *tourbillon* que vous dites émané du Dr Adam, on dira de ce dernier : Quel homme ! Quel docteur !

J'ajoute que le Dr Guébbard, votre ancien professeur à la Sorbonne, ou tout au moins celui de Papus, vous répond que



ces mouvements *tourbillonnaires* sont communs aux liquides.

« Tout vient du bain, tout dépend du mode d'arrêt de ses mouvements et personne ne s'étonnera que M. Baraduc ait trouvé ses apparitions d'empreintes de *force courbe* irrégulières et capricieuses, comme les dernières girations du liquide inconstant qui se fit un jeu de traduire d'identiques états de suractivités vibratoires affectives, une première fois par un *pointillé*, pluie de *pois fluidiques* selon Baraduc (taches de parcelles mal dissoutes du révélateur) — et, une autre fois, par les *amples volutes d'un de ces tourbillons annulaires* dont Helmholtz et Maxwell ont montré mathématiquement — l'un pour les liquides visqueux, l'autre pour l'*éther cosmique véritable* — le rôle dynamique prépondérant, *vérifié* par moi-même, il y a quinze ans, dans de modestes recherches expérimentales sur les mouvements relatifs aux liquides hétérogènes<sup>1</sup>. »

Et ailleurs, l'éminent physicien reconnaît des indices d'une « propriété commune à tous les *liquides*, même *homogènes*, de ne passer de l'état dynamique de mouvement à l'état dit statique, de simple vibration atomique, que par l'intermédiaire d'une phase de vibration moléculaire, de nature *probablement tourbillonnaire*, qui divise toute la masse<sup>2</sup> ». — Et ainsi s'explique la distribution en *courbe* des influences révélatrices.

On retrouve ces traces de *courbe* dans tous les clichés où la précipitation n'a pas été trop massive.

Terminons par cette dernière citation, car il faudrait citer tout Guébbard :

« Je prétends bien que tous ces effets sont dus aux accidents de la cuisine photographique, ou à quelques agents physiques tels que la chaleur.

« Tout révélateur, abandonné sur une plaque capable de noircir, donne, sans la moindre impression odique, et si seulement le bain ne dépasse pas quelques millimètres de hauteur, un tachetage, non pas lumineux, *malgré les apparences*,

1. *Vie scientifique*, 27 octobre 1897.

2. *Vie scientifique*, loc. cit.

mais en réalité tout *chimique*, orienté suivant des lignes, non pas d'effluves éthérés, mais de *flux liquide*, et simulant, par son action sur la gélatine, au cours de ces phases successives, tous les aspects divers que nous avons vus mirifiquement décorés de si beaux noms<sup>1</sup>. »

Scientifiquement, cette cause nous paraît jugée.

\*  
\* \*

Il fallait que la réfutation opposée par le Dr Guébhard fût sans réplique pour qu'ont ait pu entendre peu de temps après le Dr Encausse (Papus) déclarer en pleine séance de la *Société des études psychiques* :

« Les clichés obtenus par le Dr Baraduc, d'une part, MM. Luys et David, de l'autre, ont été l'objet de critiques expérimentales de la part du Dr Guébhard, agrégé. Le Dr Guébhard a obtenu des épreuves que je fais passer sous vos yeux. Vous y verrez des *analogies très grandes* avec celles du Dr Baraduc...

« Le Dr Guébhard prétend que les effluves de MM. Luys et David sont dus à la chaleur, et voici, Messieurs, le jouet d'enfant, qui, rempli d'eau chaude, reproduit les *superbes flammes* que vous constatez sur ces épreuves. Vous voyez combien *il faut être prudent encore dans l'enregistrement au moyen des plaques photographiques*<sup>2</sup>. »

Et pour remplacer les plaques, Papus proposa les empreintes sur le mastic de vitrier (qu'une main peut frauduleusement modifier), et les *moulages* (dont on peut faire disparaître les raccords, comme l'a déclaré à Aksakof le sculpteur américain O'Brien).

Il y avait pourtant cette phrase, dans la communication de Papus, que je veux retenir parce que je la crois vraie :

« Vous constaterez aussi que le contradicteur n'a pas obtenu une seule épreuve contenant des *têtes humaines bien marquées*. »

Et c'est un résultat que n'a pu obtenir le Dr Guébhard, car

1. *Vie scientifique*, 9 octobre 1897.

2. Séance du 3 novembre 1897.

de tels effets relèvent purement et simplement du *spiritisme*.

Tout un groupe de photographies, dues au Dr Baraduc ou présentées par lui, sont *spiritiques*, et il est clair que ces clichés, tout en *prouvant les entités de l'au-delà*, ne contribuent en *rien* à établir les *forces astrales*.

Disons cependant que, parmi ces épreuves en forme de fantômes, que le Dr Baraduc exhibe dans son chapitre VI, il en est un bon nombre qui paraissent n'être que des formes dues au hasard des taches. Le cliché LV en est un exemple, l'épreuve LVI également.

A vrai dire, je ne vois, dans tout l'ouvrage, qu'une seule épreuve qui réponde véritablement à un phénomène spirite. Et le cliché n'est pas de M. Baraduc. C'est un psychone télépathique obtenu entre MM. Istrati et Hasdeu, de Bukarest, directeur de l'enseignement en Roumanie. Voici la légende (épreuve XXIV bis) : « Le Dr Istrati, se rendant à Campana, il est convenu qu'il doit, à date fixe, apparaître à Bukarest, sur une plaque du savant roumain, à une distance d'environ Paris-Calais.

« Le 4 août 93, M. Hasdeu évoque l'esprit de son ami en se couchant, un appareil aux pieds, l'autre à la tête de son lit.

« Après une prière à l'ange protecteur, le Dr Istrati s'endort à Campana, en voulant, avec toute sa force de volonté, apparaître dans un appareil de M. Hasdeu. Au réveil, le docteur s'écrie : « Je suis sûr que je suis apparu dans l'appareil de « M. Hasdeu, comme une petite figurine, car je l'ai rêvé très « clairement. »

Il l'écrit au professeur P... qui accourt, lettre en main, et trouve M. Hasdeu en train de développer.

« Sur la plaque, on voit trois essais, dont l'un est extrêmement réussi. »

Le profil est, en effet, bien réussi, comparé à la photographie du docteur.

Tous ces phénomènes, où l'on évoque les esprits, relèvent du spiritisme, comme le reconnaît aisément le Dr Baraduc lui-même :

« Y a-t-il un point de contact entre les formes apparues spontanément, à la suite d'appel (chap. VI), et les photogra-

*phies spirites* de Crookes, Aksakof et Bodisco? Je ne saurais le préciser (p. 34). » — Cette hésitation est d'autant plus significative que l'auteur déclare avoir rencontré sur ses plaques des traces visibles de possession, des *coques démoniques*, comme il les qualifie, ce qui lui donne à penser que l'Église a raison d'*exorciser*.

\*  
\* \*

La conclusion sera que M. le Dr Baraduc n'a point démontré sa thèse, matérialiste plus qu'il ne le croit, à savoir que l'âme a des mouvements vibratoires, et des propriétés *photogéniques*.

A part quelques photographies qui prouvent *trop*, et dans un ordre de phénomènes qui ne servent aucunement la cause des vibrations animiques, il y a ses innombrables épreuves qui ne prouvent *rien*, au témoignage des physiciens les plus réputés.

Sa brochure sur Lourdes n'est appuyée que de cette seconde catégorie d'épreuves photographiques. La forme *fantômale* qu'il prétend avoir obtenue à la piscine étant de celles qu'il faut attribuer, en toute évidence, au hasard du tachetage; et encore faut-il beaucoup de bonne volonté pour y discerner la forme annoncée.

Quant au *ruban fulgurant* qu'il attribue au passage de l'Hostie *guérissante*, nous lui répondons que le *Verbe incarné* a bien cette vertu en effet, mais que cette vertu divine n'est pas faite d'*effluves guérisseurs* empruntés aux forces astrales et *distribués* par ce moyen.

J'ai déjà signalé que M. Baraduc était égaré par l'idée *préconçue*. Longtemps avant qu'il ait en l'idée de photographier, à Lourdes, la vertu *eucharistique*, la *Lumière du Verbe*, comme il dit, il annonçait déjà, *à priori*, que le *rayonnement divin* prend cette forme de *ruban*. Voir l'épreuve XLVIII, qu'il déclare obtenue « après une prière à l'*Esprit de lumière* et d'intelligence de se révéler par une forme ». A l'épreuve LX il appelle ce ruban : « Iconographie de la lumière. Vie du Verbe. »

Le Dr Baraduc nous enseigne, dans un autre passage, que ce « *ruban de force cohésive* » révèle la nécessité sentie du *Principe rénovateur de revivifier, de redynamiser* son œuvre humaine.

En conséquence, la *force divine guérissante* devra se manifester par « *ces rubans de force cohésive, ces pois lumineux, ces boulets électro-vitaux* ».

Doit-on s'étonner si, dix ans plus tard, M. Baraduc recueille, à Lourdes, ces *pois, ces boulets, ces rubans*, puisqu'il a déjà, à cette époque, cru découvrir que c'est la signature du *Verbe qui guérit*, du *Principe rénovateur* qui vivifie les forces languissantes.

M. Baraduc est évidemment victime de l'idée préconçue.

Qu'il redoute les plaques mal lavées,

Qu'il se mette en garde contre les étincelles électriques qui donnent des voiles,

Qu'il se défie des plaques sur lesquelles il étend avec le doigt la graisse de blaireau,

Qu'il veille aux parcelles mal dissoutes,

Qu'il éloigne de ses plaques les doigts chauds et humides,

Qu'il donne *toujours* à la cuvette son balancement traditionnel,

Qu'il mêle un peu moins la Cabale à l'Évangile,

Qu'il renonce à Saïan, à ses pompes, et à ses œuvres,

Et ses épreuves photographiques ressembleront aux épreuves de tout le monde.

La vraie science n'y perdra rien. — Nous n'aurons en moins que la fameuse clinique où se doivent traiter les maladies *fluido-animiques*. — Et ce sera tant mieux.

Chanoine GOMBAULT,  
*Docteur en philosophie.*



# L'ENVOÛTEMENT

---

L'envoûtement consiste à maléficier quelqu'un en pratiquant sur son image des actes symboliques des sévices qu'on prétend exercer sur lui, et qui vont jusqu'à lui donner la mort.

Comme ce maléfice, connu dans l'antiquité, au moyen âge et au dix-septième siècle, ne dépend pas plus que les autres d'une science positive, mais simplement d'un pacte avec le démon, peu important au fond les formes diverses dont il se revêt.

Le plus souvent, on s'est servi [d'images de cire, d'où son nom d'envoûtement, *invultuamentum*, de *vultus*, visage.

L'étymologie donnée par Ménage, *invotare*, envoûter, vient de ce que les anciens se servaient, dit-il, du terme *devovere*, dans le sens d'ensorceler avec des images. Mais Diez et Littré préfèrent avec raison *invultare* ou *invultuare*, d'autant qu'on a dit aussi *voutoyer*.

Il serait impossible de trouver un fait réunissant toutes les horreurs et toutes les profanations dont le moyen âge et le dix-septième siècle accompagnèrent souvent cet acte criminel : huiles baptismales et saintes hosties mêlées à la cire des figures, etc.

Mais les figures de cire ou de terre ne sont pas les seuls instruments des maléfices : on se sert encore, dit Campanella, de certains animaux plus ou moins ressemblants à la personne qu'on veut atteindre, et l'on pratique sur ces objets les mêmes profanations et les mêmes imprécations que sur les figures de cire.

Nous ne trouverons dans le fait qu'on va lire qu'une petite partie des détails mentionnés dans les divers auteurs qui ont écrit sur les sciences occultes. Mais nous y verrons la

présence et l'action des démons avouées dans un procès d'envoûtement jugé le 15 février 1678 par les Assises de Paisley, en Écosse. Tout ce qui suit est extrait du *record* officiel et seulement mis en ordre et réduit au nécessaire.

Quelques pauvres et méchantes gens, ayant quelques griefs contre le comte de Pollock, résolurent de l'envoûter. Ils tinrent à ce sujet, sous la présidence d'un démon, deux assemblées où ils fabriquèrent les instruments de leurs maléfices et dont toutes les circonstances se trouvent racontées dans la confession judiciaire d'Annabil Stuart, enfant de treize à quatorze ans, et dans celle de son frère, John Stuart.

La première scène se passa en octobre 1677, l'autre en janvier 1678 et le jugement est du 15 février de la même année. Les choses, comme on le voit, allaient vite.

Annabil Stuart raconte que le diable, sous la forme d'un homme noir, vint, à la dernière moisson, dans la maison de sa mère, sommant la pauvre enfant de se donner à lui, avec promesse qu'elle ne manquerait de rien. Sa mère et une autre misérable la persuadèrent d'obéir au démon.

Elle mit donc une main sur le sommet de sa tête, l'autre sous la plante de son pied et accomplit ainsi l'acte qu'on lui demandait.

Cet acte symbolique exprime bien clairement qu'on se livre au démon de la tête aux pieds, c'est-à-dire corps et âme.

Sa mère lui promit pour cela un cotillon neuf. Mais ce démon, qui prenait le nom d'Ejoall, lui fit sentir sa malice dès le premier moment, il la prit par la main et lui pinça le bras, dont elle souffrit pendant une demi-heure : c'était, de sa part, la ratification du pacte. Elle ajoute un détail horrible, sinon tout à fait obscène, non sans rapport avec ce que Bodin raconte dans sa *Démonologie* sur les relations des sorcières avec les démons.

Annabil était présente à la fabrication des images de cire destinées à représenter sir Georges Maxwell, comte de Pollock.

On y voit que les sorciers, après avoir renoncé à leur baptême, recevaient un *nom d'esprit*. A cette assemblée se trouvaient, en effet, dit Annabil, Jeannette Mathie, sa mère, sur-

nommée Landlady, Marguerite Craige, surnommée Rigerum, Bessie Weir, surnommée Sopha, et Marguerite Jackson, surnommé Locas.

Elles attachèrent l'image à une broche qu'elles tournaient devant le feu, en criant toutes à la fois : Sir George Maxwel ! sir George Maxwel !

Elle parle aussi d'une autre réunion qui avait eu lieu le 3 janvier. Là était encore l'homme noir, au costume noir, au rabat bleu, aux manchettes blanches, aux jambes guêtrées, aux pieds nus et fourchus, qui s'assit auprès du feu avec les sorciers : ils font ensemble une image de terre et lui enfoncent des épingles, une dans chaque côté, une dans la poitrine.

L'homme noir en fait autant lui-même à une image de cire ; elle n'est pas sûre qu'il l'ait fait pour l'image de terre. Mais elle reconnaît bien les images produites au procès.

Son frère, John Stuart, fait à peu près les mêmes aveux, nomme les mêmes personnages présents, mais selon lui l'assemblée aurait eu lieu le 4 janvier. On l'aurait prévenu la veille, fort tard, et, la nuit suivante, l'homme noir serait entré chez lui, après qu'il se fut mis au lit et l'aurait appelé doucement. Sur cette invitation, John se lève, s'habille et allume une chandelle.

Les autres personnages entrent alors et devant tous, à la requête du démon, il fait sa renonciation au baptême et son acte de soumission absolue dans les formes accoutumées, une main sur la tête et une autre sous son pied.

En retour, Ejoall lui promet qu'il ne manquerait jamais de rien et qu'il soufflerait son cœur de toute vengeance contre qui lui aurait fait tort.

Il en voulait, pour sa part, à sir George qui avait fait arrêter sa mère. De son côté Bessie Weir gardait rancune à ce seigneur de ce qu'il n'avait pas pris son mari parmi les ouvriers de sa moisson.

Son *nom d'esprit* fut Jonas.

John ajoute que le démon prit leur consentement à tous pour l'envoûtement, que tous travaillèrent aux figures de terre et que l'homme noir modela la face, la tête et les bras



d'une même statuette et y mit trois épingles, une dans la poitrine et une dans chaque côté.

John lui-même tint la chandelle tout le temps de l'opération, et alors il vit que *l'un des pieds de l'homme noir* était fourchu. Il remarqua ses manchettes, son rabat bleu, ses guêtres, et avec cela sa voix basse et sombre. Il se sert pour l'exprimer de deux mots écossais que le copiste anglais déclare ne pas comprendre et croit pourtant deviner.

Sa sœur Annabil n'arriva cette fois qu'après les figures commencées et sortit avant tous les autres.

Il est d'accord à peu près en tout avec sa sœur, sauf sur la date qu'il retarde d'un jour ou qu'elle-même avance. Pour ce qui est des pieds fourchus, elle a pu n'en voir qu'un seul et conclure que l'autre était semblable.

Il paraît certain que les effets du sortilège ne se firent point attendre.

D'après les déclarations de trois témoins appartenant à l'entourage de sir George, dont un paraît être indépendant de son service, un autre est qualifié de serviteur et l'autre de secrétaire, sir George a été deux fois très malade, c'est-à-dire lors de la fabrication des figurines, et deux fois s'est guéri aussitôt après la découverte des instruments magiques et l'extraction des épingles.

André Martin, serviteur de lord Pollock, constate que cette maladie commença le 18 octobre ou environ (il n'affirme pas plus que les autres ne vont le faire tout à l'heure la date exacte, qu'il n'a pas remarquée). Il était présent lors de la découverte de la figure de cire produite au jugement; cette découverte eut lieu en décembre, et c'est vers cette époque que la maladie diminua ou se ralentit.

Des épingles étaient fixées dans les côtés et dans la poitrine de la statuette. C'était aussi de là que souffrait sir George et ses douleurs enfin cessèrent après qu'on eut trouvé les figures de cire et tiré les épingles.

Ce témoin affirme aussi que Mathie a la renommée de sorcellerie.

Laurence Pollock, secrétaire du comte, était à la porte de la maison lorsqu'on y apporta la figurine retirée de la cheminée.

La maladie de son maître commença, selon lui, *vers le 14 octobre ou environ*, il a pu, plus aisément peut-être que les autres, en constater le début, et elle diminua aussitôt après l'extraction des épingles. Sur Jeannette Mathie, son témoignage ne diffère pas du précédent.

Ludovic Stuart donne la même date au commencement de la maladie, *le 14 ou le 15 octobre*. Il n'a point assisté à la découverte des figurines; mais il a vu sir George dans sa maladie et sa convalescence qui a commencé vers le 11 ou 12 décembre, date de la première découverte que les témoins fixent au 14 ou au 15. Cette question de dates laisse une difficulté qui ne nous paraît pas insurmontable et nous n'y voyons qu'un défaut de mémoire des uns ou des autres.

Stuart affirme aussi la réputation suspecte de Craige et de Mathie.

Il a vu ensuite lord Pollock, déjà en pleine voie de guérison, retomber ensuite plus malade qu'il ne l'avait été avant la découverte de l'image de cire.

Mais le 8 janvier, ayant quitté sir George, lui, James Dunlop, Allan Douglass et plusieurs autres se rendirent à la maison de John Stuart, à Pollock-Shaw, et trouvèrent une figure de terre avec des épingles fixées de la même façon que dans la première. Il y a lieu de croire qu'ils les retirèrent, comme l'autre fois, et il ajoute qu'au retour sir George lui dit qu'il avait été grandement soulagé, et cela sans savoir qu'ils avaient trouvé les images de terre.

Il pourrait être intéressant d'étudier les faits d'histoires nombreux, et particulièrement certaines morts de princes où l'envoûtement a été soupçonné. J'ignore si les documents qu'on pourrait réunir seraient suffisants pour arriver à faire la lumière sur ces points difficiles.

Bornons-nous pour aujourd'hui à examiner la prétention d'un savant qui aurait découvert un moyen naturel de pratiquer cette opération réputée jadis préternaturelle.

M. de Rochas, depuis dix ans et plus, pense en avoir trouvé l'explication. Il reproduit le fait à volonté dans son laboratoire. Nous croyons, nous, qu'il est victime d'une auto-suggestion, comme ses sujets le sont d'une suggestion simple.

Que fait M. de Rochas?

Il prend un sujet rendu capable par un long entraînement des états les plus profonds de l'hypnotisme et lui ordonne d'extérioriser sa sensibilité.

D'après sa théorie, il paraîtrait que dans l'hypnose profonde, la sensibilité sort du sujet pour se fixer dans une couche qui demeure à quelques centimètres de lui. Plus l'hypnose est profonde, plus la couche, ou plutôt les couches s'éloignent par vibration comme les ondes sonores.

Ceci est une pure hypothèse appliquée à une substance elle-même hypothétique, ce qui n'est pas le cas des ondes sonores, prouvées par leur évidente action.

On affirme que, dans cet état, le sujet a le pouvoir d'extérioriser sa sensibilité et de la fixer sur une matière réceptrice quelconque : l'eau et la cire semblent jusqu'ici les meilleurs matières réceptrices.

Mais quine voit déjà qu'il n'y a rien ici de l'envoûtement et que s'il eût fallu aux envoûteurs du moyen âge obtenir le consentement de leurs victimes pour donner efficace à leurs opérations sur les statuettes, ils en eussent été plus qu'embarrassés et l'œuvre néfaste manquait par la base.

Ajoutons qu'ils opéraient à des distances considérables et indéterminées où, d'après la théorie qu'on nous expose, la sensibilité extériorisée ne saurait parvenir, puisqu'à quelques mètres seulement on ne la trouve plus.

L'envoûtement, qui n'a pas cessé d'être, tue à des distances toujours considérables, si l'on en croit des récits autorisés, qui nous en sont faits encore assez souvent <sup>1</sup>.

M. de Rochas continue d'expliquer sa théorie à peu près en ces termes dans les articles du *Cosmos* :

Si le sujet fixe sa sensibilité sur une plaque et que l'expérimentateur fasse ensuite sur cette plaque la photographie du sujet, tous les coups portés sur la photographie passent avec leurs impressions sur le corps du sujet, insensible quand on le touche directement.

Par exemple, M. de Rochas fait une écorchure à la main de

1. Voir le récit absolument authentique, sous le titre de *Maléfice Cambodgien* dans le numéro du 15 septembre 1901.

la photographie, l'excoriation a aussitôt paru au même endroit de la main du sujet qui s'est évanoui.

S'il eût percé le cœur du sujet, nul doute, remarquait le *Cosmos*, que le pauvre original ne fût trépassé.

Ce n'était pas à faire et la vivisection des animaux ne pouvait ici suffire à l'expérimentation, puisqu'il faut préalablement faire agir la volonté du sujet.

Mais c'est là une raison suffisante pour éloigner toute assimilation de cette expérience avec l'envoûtement, puisqu'il faut à M. de Rochas la complicité de la victime.

L'envoûté des temps passés, comme le véritable envoûté des temps modernes, non seulement n'a garde de se prêter à l'opération, mais le plus souvent ne s'en doute même pas et, s'il vient à s'en douter, ne peut chercher qu'à en empêcher l'effet.

Quant à la *sensibilité* qu'on *extériorise*, ce ne sont là que des mots. La *sensibilité* n'est pas quelque chose qui puisse se réduire en couche matérielle. Ce n'est pas une substance, c'est un effet qu'on éprouve, un phénomène qui se fait sentir dans les organes de l'homme ou de l'animal. On ne la soutire pas comme la foudre, on ne la capte pas comme l'eau ou la lumière. Pour ce qui n'est pas soi-même une matière, il n'y a pas de matière réceptrice.

Le premier malheur des mots par lesquels on cherche à exprimer des opérations chimériques, c'est de perdre toute espèce de sens.

On n'extériorise pas la *sensibilité* parce qu'elle est essentielle à l'être sensible, elle n'est pour lui que le pouvoir et le fait de sentir. Extériorise-t-on les moyens qui la mettent en jeu, qui lui transmettent les impressions des choses extérieures?

Mais quels sont ces moyens? Entre-t-il dans son organisation quelque chose, un fluide, par exemple, qui puisse être mis en dehors du sujet tandis qu'elle reste en lui? (Et ce serait ici le cas véritable.)

Que j'éprouve réellement une impression à l'occasion de cette substance extérieure que vous dites être ma *sensibilité* et qui en serait du moins imprégnée, cela n'est pas prouvé

par l'expérience de M. de Rochas qui ne démontre en aucune façon l'existence de la substance hypothétique.

Ce qui demeure prouvé et bien prouvé, c'est que le sujet, fortement suggestionné, subit l'impression qu'on lui suggère : c'est là un fait d'hypnotisme très ordinaire en soi.

La douleur est donc ainsi facilement expliquée. Mais elle se complique de l'impression des stigmates.

Il est bien vrai que beaucoup de nos docteurs pensent expliquer tous les stigmates, même sacrés, par la surexcitation malade des facultés sensibles, et nous n'aurions qu'à accepter cette théorie pour compléter l'explication du prétendu envoûtement moderne.

Si donc on nous posait ces deux questions : D'où vient la douleur ? d'où vient la blessure ? nous ne serions pas peu embarrassé à cause de la corrélation de l'une à l'autre. Mais nous voyons clairement qu'il ne peut être attribué à la sensibilité extériorisée, puisqu'elle est visiblement restée dans le sujet. Et quant à son instrument extérieur, rien ne prouve qu'il existe. Quelles que soient donc les causes, soit naturelles, soit préternaturelles du phénomène, il est bien loin d'avoir la puissance de l'envoûtement qui n'est pas réduit à agir ainsi à quelques centimètres du sujet.

Nous laissons donc entière la question, non des stigmates sacrés, comme ceux de saint François, mais des plaies par suggestion, reconnues par tant de médecins, pour nous en tenir aux blessures et aux blessures mortelles par l'envoûtement. Car, pour une *sensibilité extériorisée*, on ne peut même pas s'imaginer ce que c'est.

Ainsi, en opérant son prétendu envoûtement, M. de Rochas ne fait pas autre chose qu'une suggestion hypnotique.

Il n'a pas opéré autrement que les docteurs des hôpitaux produisant les phénomènes cités, par le Dr Bérillon, dans la *Revue de l'Hypnotisme* :

M. Farez raconte qu'en 1904, une jeune fille de treize ans, Berthe S., est à l'hôpital d'Allevard, où elle est entrée pour mutisme hystérique survenu à l'occasion d'un incendie. M. Podiapolsky la guérit de son mutisme par une suggestion hypnotique, puis lui suggère qu'elle aura

le lendemain à la face dorsale de l'avant-bras, près du poignet, une brûlure avec phlyctène. Le lendemain, la suggestion se réalise parfaitement ! Un médecin, qui n'avait pas été mis au courant de l'expérience, diagnostiqua une brûlure du second degré.

Dans la même revue nous lisons : « M. le Dr Voisin est convaincu du pouvoir de la suggestion hypnotique dans la production des brûlures ou des hémorragies cutanées. Comme preuve de ce qu'il avance, il cite le cas d'un individu nommé V... auquel il suffisait de dessiner sur le bras, à l'aide d'un papier roulé en pointe, une lettre quelconque et de suggérer pendant le sommeil hypnotique de faire saigner cette lettre ainsi dessinée, pour que l'on vît, au bout de quelque temps, la lettre apparaître très rouge et se couvrir de petites bulles de sang. »

Un jour, sur une malade du Dépôt, près la Préfecture de police, malade qui joua un grand rôle dans une affaire d'assassinat, M. Voisin fit apparaître, sous l'influence de la suggestion hypnotique, au bras, à l'endroit même qu'il avait indiqué, une vésication de la largeur d'une pièce de 5 francs. Il n'avait même pas entouré le bras d'une bande et d'un morceau de papier simulant le vésicatoire. Il avait seulement touché avec le bout du doigt l'endroit qu'il voulait voir recouvert de vésicules. Tous ces faits furent rigoureusement contrôlés. Il ne peut y avoir aucune supercherie.

Enfin, M. le Dr Bertillon mentionne les expériences de Delbreuf. Le savant belge fit, avec un fer rouge, une brûlure vraie à chacun des bras, s'appliquant même à la produire de même intensité à droite et à gauche. Il avait préalablement suggéré au sujet brûlé une guérison rapide par l'un des côtés. Il en fut ainsi. La brûlure ne fut même pas douloureuse, tandis que du côté opposé la guérison fut lente et ne se termina que sous l'influence d'une nouvelle suggestion ; la même expérience fut renouvelée avec le même succès dans le dos.

Nier de pareils faits, affirmés par des savants sérieux, nous semble difficile. Les expliquer naturellement ne le paraît pas moins.

Pour prouver leur caractère naturel, il faudrait, non seulement en poursuivre le processus partant du cerveau et arrivant par la voie des nerfs au but désigné par le suggestionneur, mais il faudrait aussi prouver le pouvoir naturel qu'a l'imagination d'opérer avec cette précision sur l'ordre d'un tiers.

Ici on touche à la fois aux mystères profonds et suspects de l'hypnotisme et à ceux de la stigmatisation.

Il y a, en effet, de faux et de vrais stigmatisés, beaucoup moins de vrais que de faux. Non que nous accusions les maladies naturelles d'être l'unique cause de tous les faux stigmates. Les plaies causées par les maladies ne sont pas des plaies, si j'ose le dire, précises et dociles, obtenues par ordre.

On n'en verra point, par exemple, comme la transverbération du cœur de sainte Thérèse ou les stigmates de saint François, détaillant sans équivoque et sans lacune les plaies du Sauveur.

Dans leur genre inférieur, les stigmates hypnotiques surpassent aussi en précision ceux des maladies naturelles et, aux yeux des catholiques qui ont déjà toutes les raisons possibles pour suspecter l'hypnotisme en général, ce phénomène inexplicable scientifiquement ne comporte que trop bien l'explication préternaturelle.

Étant donnée la série continue des phénomènes hypnotiques dont quelques-uns sont dus évidemment à la cause préternaturelle qui suffit en même temps à l'explication de tous les autres, nous sommes en droit d'attendre la preuve de l'origine naturelle de l'un de ces faits, quel qu'il soit, mais surtout s'il a toutes les apparences contraires, et de croire, jusqu'à l'administration de cette preuve, à son origine préternaturelle.

Ce serait ici le cas de dire avec Catherine Emmerich : « Le démon n'y est pas appelé, mais il y vient. »

JEANNIARD DU DOT.



# “ GLANES ” SPIRITES

---

J'ai eu l'honneur de discuter, il y a quelque temps, avec le Dr Rozier, au sujet de la contexture du fameux « corps astral » qui n'est, paraît-il, ni complètement naturel, ni complètement spirituel, mais entre les deux. Je ne savais pas discuter avec un personnage que l'on pourrait regarder comme l'« enfant du miracle ». Puisque M. le Dr Rozier, dans un récent ouvrage : *Les Puissances Invisibles*, se met lui-même en scène, et prend une position de combat entre le catholicisme romain, il nous est bien permis de le suivre dans ses confidences ultra-merveilleuses.

Or donc, il était une fois un jeune enfant qui perdit sa mère dès l'âge le plus tendre. Sans maman, à l'âge de deux ans et demi, le bébé tendit ses petits bras vers l'invisible, et l'invisible descendit du ciel, sous la forme d'une gracieuse jeune fille, qui vint *souvent* cajoler le jeune enfant, et diriger ses jeunes ardeurs vers le bien, c'est-à-dire vers les doctrines si belles et si touchantes de l'occultisme.

Je vous vois, lecteur, écarquiller les yeux dans un étonnement intense. Je vous le répète : Une jeune sainte quittait le ciel empyrée pour venir dorloter le jeune Rozier, et lui servir de nourrice sèche ! Avez-vous compris ? — Du reste, voici le morceau :

Dès mon enfance, j'ai *sent*i la présence de Dieu : je l'ai aimé et j'ai aspiré à lui. J'ai senti toute ma vie le besoin d'aimer et d'être aimé, mais j'ai perdu ma mère à l'âge de deux ans et demi, et je n'ai jamais connu les caresses des parents, ces caresses qui font tant de bien aux enfants...

Mais *quelqu'un* m'a donné des consolations, m'a cajolé et a empêché mon cœur de se dessécher. Je voyais *quelquefois*, trop rarement à mon



gré, une jeune personne, fort belle, qui me prenait par la main en me souriant ; quelquefois, elle s'asseyait auprès de moi, me prenait sur ses genoux, me berçait, et j'étais heureux.

Je ne savais pas qui elle était, et je ne m'en occupais pas. Ce n'est que bien plus tard que j'ai su que cette protectrice était sainte Philomène...

Oh... ! Le plus fort, c'est que cette sainte Philomène, canonisée par l'Église et honorée par conséquent d'un culte à sa gloire, n'est pas du tout contente de l'Église romaine. Elle aurait élevé le jeune Rozier pour en faire un réformateur des doctrines romaines par l'occultisme ! Elle a voulu fonder une Église occulte, dont elle est la *grande patronne*, et dont M. Rozier est le grand prêtre :

Le 13 avril 1900, sainte Philomène s'est déclarée patronne des *occultistes chrétiens*, et a fondé une *fraternité invisible*.

Et M. Rozier déclare qu'on vient à ce sanctuaire, et que le miracle n'y est pas rare. — Un petit Lourdes occulte, quoi !

C'est une mission que sainte Philomène est venue accomplir sur la terre, paraît-il, afin de *briser la puissance temporelle* de l'Église, pour ramener les peuples à la vraie religion de Jésus, à la religion primitive. Aussi, un des premiers résultats *obtenus* par sainte Philomène serait la *Séparation* de l'Église et de l'État.

O sainte Philomène, auriez-vous fait ce vilain coup ?

Mais pourquoi sainte Philomène, plutôt qu'une autre ? direz-vous. — Eh bien, il paraît qu'elle est mécontente des papes :

Le pape a essayé de faire enlever les statues de sainte Philomène de quelques-uns de ses sanctuaires, en Italie, mais il n'a pas réussi ; les populations se sont soulevées, elles ont défendu leur sainte bien-aimée et ont fait des violences et du désordre, absolument comme vos partisans et vos *salariés*, en France, en ont fait pour les inventaires. — Le pape n'a pas insisté ; il a fait une retraite en bon ordre, en donnant un prétexte *comme les gens d'Église savent toujours en trouver*.

Charmant ! Il va bien, le nourrisson de sainte Philomène !

Si jamais le Dr Rozier rencontre, dans le plan astral — je suis convaincu que la rencontre n'aura pas lieu — le vénérable curé d'Ars, je pense qu'il y aura une explication plutôt pénible au sujet de sainte Philomène. Je crois bien que la bonne, c'est tout de même celle du saint curé.

J'opine à croire que celle de M. Rozier est un démon femelle qui a abusé de sa crédulité enfantine. Et je murmurais, malgré moi, en le lisant, ces vers d'un poème célèbre sur l'exil des dieux, et sur la confidence qui fut faite au nocher de l'*Hymne à Zeus* :

Oui, les dieux s'en allaient vers le Nord, vers le Pôle,  
Les dieux fuyaient la Grèce où croulaient leurs autels ;  
Comme Enée emportait Anchise sur l'épaule,  
Emportant l'espérance et l'amour des mortels.  
O calme vision à travers la nuit brune !  
Leur silhouette d'or blanchissait sous la lune ;  
La nef du nautonnier enfin les aborda.  
Leur groupe balançait son essor dans l'espace ;  
Vénus leva sa main toute pleine de grâce,  
Et l'albâtre vivant de son corps s'accouda  
Sur le bord de l'esquif, et sa voix musicale  
Dit : Quand vous serez las de la Vierge rivale,  
Quand vous voudrez aimer — répète-leur cela ! —  
*Quand vous m'appellerez, plus tard, je serai là !*

Prenez garde, Rozier ! C'est *Hélène-Ennoia* des gnostiques, c'est *Lilith*<sup>1</sup>, c'est *Succa*<sup>2</sup> !

1. Vénus-Aphrodite.

2. La *succuba* de certains occultistes.

Ch. G.



# Une Maison hantée à Ancône

---

A mesure que les phénomènes spirites se multiplient, les maisons hantées deviennent plus nombreuses.

Le *Corriere della Sera*, de Milan, rapportait dernièrement, d'après un de ses correspondants d'Ancône, le fait de la maison du procureur du roi en cette ville, qui serait le théâtre des plus étranges manifestations.

Voici le récit fait par les deux fils, avocats tous les deux, de M. Maraccine, procureur du roi.

On entendit d'abord des coups violents frappés dans les murs ou sur les meubles.

Puis, les sonnettes électriques se mirent à carillonner, toutes seules, de la façon la plus désordonnée.

Ensuite, de véritables jets d'eau sortirent des murs assez abondamment pour arroser copieusement une chambre. Après, ce fut du lait qui coula, et même du café au lait. Le procureur royal s'étant alors écrié : « *J'aurais préféré que ce fût du vin !* », du vin se mit aussitôt à couler.

La cause occasionnelle de ces phénomènes fut attribuée, peut-être avec raison, à la présence dans la maison de la plus jeune fille de M. Maraccine, qui était médium spirite. — Un jour qu'elle sortait de la salle à manger, un livre de spiritisme, placé sur une console, sauta sur son épaule, puis voltiga légèrement par la chambre, et finit par tomber à terre. près du mur d'où était sorti du lait...

Quelle était la cause principale ? Si les faits sont tels qu'ils ont été racontés, il ne nous semble pas que l'on puisse hésiter à les attribuer à la même force qui agit dans le spiritisme et dans tous les autres cas de hantise, c'est-à-dire aux Esprits malfaisants.

S. M.

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

# Les Esprits et Victor Hugo

Des séances de spiritisme avaient été tenues autrefois à Jersey, chez Victor Hugo. Les comptes rendus rédigés par lui-même et plusieurs cahiers de notes s'y rapportant restèrent longtemps inédits, et ne furent communiqués qu'assez tard à MM. Camille Flammarion et Jules Bois, qui en publièrent quelques extraits.

M. Delanne vient de donner un regain d'actualité à ces anciennes communications spirites, en reproduisant la relation donnée par ces deux écrivains<sup>1</sup>, et, avec un sans-façon que l'autorise à prendre sa compétence en pareille matière, il ne se gêne pas pour dire leur fait à l'un et à l'autre, au sujet des théories mises par eux en avant.

Comme cette relation renferme des détails intéressants, nous allons la reproduire à notre tour, et nous en profiterons pour dire ce que nous pensons de la critique et des théories.

Voici d'abord ce que C. Flammarion avait publié dans les *Annales politiques et littéraires*<sup>2</sup> :

Les séances ont commencé en 1853 et ont été continuées jusqu'au mois de juillet 1855; elles ont duré près de deux ans. Les expérimentateurs habituels étaient : Victor Hugo, M<sup>me</sup> Victor Hugo, leurs fils, Charles et François, Auguste Vacquerie, Théophile Guérin, Jules Allix, M<sup>lle</sup> Allix, sa sœur, et quelques exilés de passage dans l'hospitallière demeure du poète. Victor Hugo m'en a personnellement entretenu plusieurs fois, à Paris, quelques années avant sa mort; *il n'avait pas cessé de croire à des manifestations d'esprits*. Elles forment trois

1. *Revue scientifique et morale du Spiritisme*. — Janvier 1908.

2. Numéro du 7 mai 1899.

énormes cahiers, presque entièrement écrits de la main de Victor Hugo, comme secrétaire des séances. Voici comment les choses se passaient :

M<sup>me</sup> Victor Hugo et son fils François étaient presque toujours à la table; Vacquerie et quelques autres, alternativement, Hugo presque jamais, car il remplissait le rôle de *secrétaire*, écrivait à une autre table, m'assure M. Paul Meurice, sur ces feuillets qui ont été conservés, les dictées de la table. Celle-ci frappait du pied tout simplement; et l'on nommait les lettres à chaque coup : A, B, C, D, comme Vacquerie l'a indiqué.

En général, elle annonçait la présence de poètes et d'auteurs dramatiques, principalement Molière, Eschyle, Shakespeare, le Dante, Camoens, et d'autres personnages tels que Galilée, Alexandre le Grand, etc. Mais la plupart du temps, lorsqu'ils s'étaient annoncés et qu'on les interrogeait sur une question quelconque, ce n'étaient pas eux qui répondaient; à la place du nom qu'on attendait, la table frappait celui d'un être imaginaire, n'ayant jamais existé, tel par exemple, que *l'Idée*, ou celui-ci qui revient très souvent : *L'Ombre du Sépulcre*.

Galilée a cependant signé là des pages vraiment belles sur l'astronomie. Il y a notamment une sorte de trilogie en trois chapitres, dont le dernier est d'une élévation, d'une noblesse, d'une grandeur et d'une transcendance sublimes. On y admire entre autres cette affirmation : « Tous les milliards de mondes, tous les milliards de siècles additionnés font UN. LE TOTAL DE TOUT, C'EST L'UNITÉ. » Ce dernier chapitre est signé *l'Ombre du Sépulcre*.

Un jour, les *esprits*, qui répondaient souvent en vers aux questions posées, demandèrent qu'on les interrogeât également en vers. Victor Hugo déclara qu'il ne savait pas improviser de la sorte, et demanda de remettre la séance au lendemain. Dans l'intervalle, il prépara deux questions : l'une de simple curiosité, dit-il, l'autre plus grave. Le lendemain, Molière ayant dicté son nom, l'auteur de la *Légende des Siècles* lui dit :

— Les rois et vous là-haut, changez-vous d'enveloppes?  
 Louis Quatorze au ciel n'est-il pas ton valet?  
 François premier est-il le tou de Triboulet,  
 Et Crésus le laquais d'Esope?

Molière ainsi interrogé ne répond pas.

— Qui donc est là?

— *L'Ombre du Sépulcre!*

Et celle-ci, dégagée de tout sentiment d'admiration pour le poète, lui répliquant sur le ton d'un maître d'école à un écolier, lui répond :

— *Le ciel ne punit pas par de telles grimaces,  
Et ne travestit pas en fou François premier.  
L'Enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,  
Dont le noir châliment serait le costumier.*

Un peu décontenancé de la familiarité de la leçon, Victor Hugo prend sa seconde question, adressée également à Molière, sur la présence duquel il semble compter.

— Molière est là, dit-il, il a donné son nom tout à l'heure, mais n'a pas voulu répondre. Molière! c'est moi qui t'interroge!

Et voici les très beaux vers qu'il prononce devant l'invisible :

## VICTOR HUGO A MOLIERE

— *Toi qui du vieux Shakespeare a ramassé le ceste,  
Toi qui, près d'Othello, sculptas le sombre Alceste,  
Astre qui resplendis sur un double horizon,  
Poète au Louvre, Archange au ciel, ô grand Molière,  
Ta visite splendide honore ma maison.*

*Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière?  
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon,  
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles,  
Car je sais que le corps y trouve une prison,  
Mais que l'âme y trouve des ailes.*

On attend. Molière ne répond pas. C'est encore l'*Ombre du Sépulcre*, et, vraiment, nul ne peut lire cette réponse sans être frappé de son ironique grandeur.

## L'OMBRE DU SÉPULCRE A VICTOR HUGO

— *Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres,  
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,  
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres  
Crocheter l'immense tombeau!  
Rentre dans ton silence et souffle les chandelles!  
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors :  
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles  
Par-dessus l'épaule des morts!*

La leçon était dure. Il paraît que Victor Hugo jeta là son cahier, se leva furieux et quitta la salle, indigné de la conduite des esprits à

son égard. L'illustre maître n'avait jamais été traité avec une hauteur aussi cavalière.

Ces communications, dictées par la table de Jersey, sont véritablement d'une grande élévation de pensée et d'une belle langue.

L'auteur des *Contemplations* a toujours cru qu'il y avait là un être extérieur, indépendant de lui, parfois même hostile, discutant avec lui et le rivant à sa place. On ne peut cependant, en parcourant ces trois cahiers, se défendre de l'idée que c'est là du « Victor Hugo ».

C'est du Victor Hugo que l'on entend, parfois même du Victor Hugo sublimé.

On ne peut accuser un seul instant ni Victor Hugo, ni Vacquerie, ni aucun des assistants d'avoir triché, d'avoir consciemment créé des phrases pour les reproduire par le mouvement de la table. Une telle hypothèse doit être éliminée sans discussion.

Il ne reste en présence que deux hypothèses : ou un dédoublement inconscient de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, d'un ou plusieurs assistants; ou la présence d'un esprit indépendant.

L'examen attentif, loyal, sincère, impartial, purement scientifique, de ces communications, me fait pencher du côté de la première hypothèse : du dédoublement de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, de François Victor Hugo, de M<sup>me</sup> Hugo, etc...

M. Delanne ne poursuivant pas d'autre but, dans son article, que d'établir la doctrine spirite de l'identité des esprits, ne pouvait manquer de ne pas trouver de son goût cette doctrine ultra-fantaisiste du dédoublement. Pour notre part, nous sommes heureux de nous rallier à son argumentation, que nous trouvons marquée au coin du bon sens.

Nous le citons textuellement :

« Eh bien ! non, malgré toute mon admiration pour les travaux et l'esprit éminent de mon ami Camille Flammarion, je ne puis accepter ses conclusions, car l'examen « attentif, loyal, sincère, impartial, purement scientifique » du phénomène ne me permet pas du tout de supposer qu'il est produit par les assistants, et, ceci, pour plusieurs raisons que je tiens à développer.

« On ne peut pas logiquement imaginer — sans dépasser les limites de la vraisemblance — que des individus absolument normaux, jouis-

sant d'une excellente santé physique et intellectuelle, puissent, en même temps, être conscients et inconscients, agir en dehors d'eux-mêmes sans le savoir et sans s'en douter, car cela n'arrive jamais dans la vie ordinaire, et il serait étrange que cela se produisît tout simplement parce qu'ils font des expériences de typtologie. Une semblable transformation mentale, survenant brusquement, devrait s'accompagner de symptômes physiques ou mentaux, qui n'auraient pas échappé aux médecins et aux psychologues qui étudient ces pratiques depuis un demi-siècle ; or, il n'en est rien. C'est surtout chez les hystériques, ou dans certains cas de somnambulismes naturels ou provoqués, que l'on a signalé des exemples de personnalités multiples, mais jamais sur des personnes normales. Dira-t-on que les pratiques spirites suffisent à hypnotiser et à déséquilibrer ceux qui s'y adonnent ? Il n'y paraissait guère chez l'illustre proscrit, pas plus que chez ses hôtes ; d'ailleurs, qui donc oserait soutenir sérieusement que le seul fait de mettre ses mains sur son guéridon constitue une manœuvre hypnotique ? En quoi Victor Hugo, *qui n'était pas à la table*, aurait-il pu en être influencé jusqu'à subir un dédoublement de son moi ?

« Cette hypothèse est à ce point invraisemblable, qu'elle ne pourrait même s'appliquer aux hystériques, dont le « rétrécissement du champ de la conscience » peut bien produire une ou plusieurs personnalités secondes, mais alors celles-ci *se succèdent* et n'existent pas simultanément ; de plus, je ne sache pas que l'on ait jamais constaté l'extériorisation de ces personnalités parasitaires. C'est une excellente méthode de ne pas faire intervenir de nouveaux facteurs pour l'interprétation des phénomènes, mais c'est à la condition expresse que l'on ne fera pas, d'autre part, des hypothèses que rien ne peut justifier, en attribuant à l'être humain des pouvoirs qu'il n'a jamais possédés, et qui sont en opposition absolue avec son fonctionnement. Sans doute, pendant le rêve, ou comme conséquence de certains états morbides, il peut arriver que le dormeur ou le malade crée des personnages oniriques auxquels il attribue des discours, des raisonnements en opposition avec ses idées ordinaires ; mais chez un homme à l'état de veille, jouissant de l'intégrité de ses facultés, la synthèse mentale est trop active, trop puissante, pour qu'une illusion semblable puisse se produire. Le romancier le plus réaliste, en faisant dialoguer ses personnages imaginaires, ne perd jamais la conscience de son moi. Il a beau « entrer dans la peau du bonhomme », il sait bien que c'est lui qui le



fait parler, il n'est pas dupe de ce jeu de son imagination. Combien le cas que nous étudions diffère de celui de l'écrivain qui compose. Jamais Victor Hugo n'a pressenti les réponses qui allaient lui être données ; elles l'étonnent ou l'indignent ; et l'on pourrait imaginer que c'est lui qui les a fabriquées inconsciemment ? Cela dépasse par trop toutes les possibilités psychiques pour que nous puissions accepter une semblable hypothèse, d'autant mieux que le grand poète déclare *qu'il ne sait pas improviser*, puisqu'il remet au lendemain la question en vers qu'il doit poser, alors que les réponses de la table se font instantanément, sans recherches et sans hésitations.

« On voit déjà à quelles difficultés on se heurte, si l'on accepte l'hypothèse d'un dédoublement de l'esprit de Victor Hugo ; mais là ne se bornent pas les obscurités. Ce n'est pas le tout de faire marcher inconsciemment et involontairement la mécanique cérébrale du grand poète, il faut ensuite nous faire comprendre comment ce produit anonyme arrive à se traduire par des coups frappés par la table. J'entends, d'ici, la réponse : c'est par une transmission de pensée, qui s'opérerait entre Victor Hugo et la subconscience du ou des médiums. Ici encore, l'analogie entre ce qui se produisait à Jersey et ce que nous connaissons de ce phénomène est boiteuse. Dans les cas bien constatés où la pensée a été transportée, d'un opérateur à un sujet entraîné de longue date à ce genre d'expériences, les conditions essentielles pour la réussite étaient : d'une part, la volonté de l'agent, qui concentrait sa pensée sur les mots à transmettre, et, en second lieu, un état passif du sujet, qui n'était le plus souvent réalisé que pendant l'hypnose auto-suggestive ou provoquée.

« Trouve-t-on ces conditions réunies à Jersey ? Aucunement. Personne ne songe à se placer dans un état hypnoïde quelconque, personne n'essaye de faire dire à la table quoi que ce soit, car chacun attend avec curiosité ce que le meuble va dicter. Scientifiquement parlant, on ne peut utiliser l'analogie que pour des phénomènes de même espèce, sans quoi le rapprochement que l'on tente est sans valeur. C'est précisément ici le cas, car il n'existe ni opérateur, ni sujet, et la transmission de pensée d'un mot ou d'une phrase, qui est déjà si difficile à produire après de longues séances d'entraînement, prendrait chez Victor Hugo, sans raison aucune, une ampleur prodigieuse, un développement qui n'a jamais été constaté nulle part.

« Pour toutes ces raisons : impossibilité de concevoir une cérébra-

tion inconsciente en opposition avec celle de l'état de veille chez un homme sain de corps et d'esprit, et invraisemblance de la transmission involontaire de ce travail cryptomnésique à des assistants, également à l'état normal, je conclus que l'hypothèse du dédoublement de l'esprit de Victor Hugo est inadéquate, incompréhensible, et n'explique pas les communications du guéridon. Remarquons encore que l'auteur d'Hernani attendait Molière ; il comptait sur sa présence ; si la pensée du maître avait été inconsciemment mise en branle, c'est une réponse du grand satirique que logiquement on aurait dû obtenir. Au lieu de cela, c'est la sévère mercuriale de l'*Ombre du sépulcre* qui tombe comme une douche sur l'enthousiasme du poète. Non, vraiment il me paraît suprêmement illogique d'imaginer Victor Hugo se mystifiant lui-même à ce point ; car si la conscience subliminale existe, c'est la meilleure partie de nous-même ; or, une subconscience capable d'écrire dans ce style ne s'abaisserait pas, pour employer sa propre expression, « au rôle de grotesque paillasse » et ne consentirait pas à jouer une macabre comédie, en se donnant pour un être de l'au-delà. »

La démolition de la théorie de Flammarion est complète : mais notre critique est impuissant à tirer lui-même une conclusion des faits cités, en faveur de sa propre thèse. Il le sent bien, et c'est pourquoi il ajoute :

« En poursuivant cette étude sur les manifestations spirites de Jersey, nous allons rencontrer maintenant une intelligence bien définie qui donne son nom, et qui démontre, par son style, qu'il est bien la personnalité annoncée. Je cède la parole à M. Jules Bois, qui n'est guère suspect de tendresse pour le spiritisme. Malgré son parti pris habituel, il ne peut cependant pas récuser l'évidence des faits. Voici son récit :

### Les Tables parlantes de Victor Hugo

Souvent, d'abord, la table résiste aux injonctions de Hugo, elle le raille parfois, de temps en temps elle le terrasse avec son propre langage. En des circonstances très rares, elle échappe totalement à son

contrôle et la personnalité qui se lève devant la sienne parle un langage approprié au nom qu'elle s'est donné.

Voici, par exemple, le procès-verbal d'une séance des plus curieuses. Il m'a été communiqué par Auguste Vacquerie. Je le transcris fidèlement. C'est André Chénier qui se présente : *il achève certains de ses poèmes, laissés de son vivant incomplets.*

Dimanche, 25 décembre 1853, 8 h. 1/2 (soir). Présents : Victor Hugo, M<sup>me</sup> Hugo, M<sup>lle</sup> Adèle, Auguste Vacquerie, Charles Hugo. — Ch. Hugo et M<sup>lle</sup> Adèle *tiennent la table.*

— Qui est-tu ?

— *André Chénier.*

VICTOR HUGO. — Dis-nous pourquoi tu viens ?

— *Déjà dit.*

M<sup>me</sup> HUGO. — Causes-tu avec M<sup>me</sup> Roland dans la vie où tu es ?

— *Oui.*

VICTOR HUGO. — Dans la pièce qui commence par...

Il n'a donc plus d'espoir, et ma plainte perdue, etc.

il manque un vers après celui-ci :

J'avais flatté, gémi, pleuré, prié, pressé...

Dis-moi ce vers qui manque.

— *J'aurais maudit l'autel que j'ai tant embrassé.*

— Veux-tu compléter le fragment XVII :

O délices d'amour, et toi, noble paresse... ?

Après :

Pour qui les yeux n'ont pas de suave poison...

il manque des vers.

— *Qui sans perdre leurs cœurs et sans brûler leurs âmes,  
Ont frôlé le satin de la robe des femmes.*

— Le fragment que nous avons est au singulier :

Heureux qui, etc.

Ce que tu nous dis est au pluriel. Nous pouvons arranger la chose ainsi :

Qui sans perdre son cœur et sans brûler son âme,  
A frôlé le satin d'une robe de femme.

Le veux-tu ?

— *Non. Alors dis :*

Qui sans perdre son cœur et sans brûler son âme,  
A frôlé le satin de la mantille, ô femme !

— J'aime autant ma manière. Es-tu de mon avis ?

— *Non.*

— Tu aimes mieux ta manière ?

— *Oui.*

— C'est que tu as encore, dans la suite des vers, une apostrophe :

O femme !

Veux-tu prendre ma manière ?

— *Non.*

— Après :

Je t'appartiens, amour ! amour inexorable !

Continue.

Conduis-moi chez Camille, et dis-lui que je suis  
L'esclave de ses jours, conquis pendant ses nuits ;  
Dis-lui que tout en moi par sa bouche respire,  
Et qu'étant une fleur elle m'a pour zéphire.  
Oh ! qu'on souffre d'aimer ! Oh ! quels cruels tourments !  
Pour un moment heureux, combien d'autres moments  
Où l'âme pleure et tombe, et, pauvre feuille morte,  
Obéissant au vent qui l'arrache et l'emporte,  
Erre et tremble et palpite et songe au doux banquet,  
Où Camille l'avait mêlée à son bouquet.  
Sage vieillesse, viens ! je t'implore et t'appelle ;  
Tu souris à l'amour comme le toit à l'aile.  
Sous la chaste couronne on chemine à pas lents,  
Toujours la plume blanche aime les cheveux blancs.  
L'amour pour le vieillard prend sa plus douce voix ;  
L'âge est un innocent qui vide les carquois.  
Et les tremblantes mains prennent aux mains naïves  
De l'amour ces traits d'or, que nos âmes plaintives  
Gardent toute la vie et qui durent toujours.  
L'épine reste au cœur, l'épine des amours.  
Et quand le soir arrive au bout de la journée,  
L'épine est dans le cœur, la rose s'est fanée.  
Toi, vieillesse, tu ris au seuil de ta maison.  
Le souvenir tu dore ainsi qu'une saison,  
L'empire des amours se réduit à ton chaume.  
L'Océan se fait source, et la fatale pomme  
Qui divisa l'Olympe et qu'adjugea Paris  
Mûrit à ton pommier ; on la mange et tu ris.

AUGUSTE VACQUERIE. — Ces douze ou quinze derniers vers sont très troubles. Es-tu de cet avis ?

— *Oui.*

VICTOR HUGO. — Peux-tu nous dire à quoi tient le trouble de l'expression ?

— *Oui.*

— Dis-le.

— *Vers oubliés.*

AUGUSTE VACQUERIE. — C'est-à-dire que tu as passé des vers ?

— *Oui.*

— Quand viendras-tu rétablir tes vers ?

— *Jeudi.*

— As-tu déjà communiqué avec d'autres que nous ?

— *Non.*

Ici, le problème à résoudre se complique encore. Il ne s'agit plus, cette fois, d'Eschyle romantisé et factice, mais bien d'un pastiche d'André Chénier, extraordinairement habile, et, ce qui est presque miraculeux, improvisé. Hugo n'aurait pu que très difficilement se plier à cette manière que, d'ailleurs, il critique. Supposons l'improbable : Charles Hugo, tenant la table, la fait parler, et, par fraude, lui inspire ses vers. Je sais bien que Charles n'était pas un poète à dédaigner ; mais par quel mystère arrivait-il à forger instantanément un morceau aussi profondément d'accord avec l'esprit et la forme du chantre de la « Jeune Tarentine » ? Il l'avait préparé d'avance, me direz-vous ; mais comment pouvait-il prévoir que son père lui demanderait de terminer telle pièce, plutôt que telle autre ? Nous nous perdons dans un dédale, même en admettant la fraude.

Charles était fort indolent ; de plus, comme tout autre écrivain, il eût à coup sûr préféré signer ces fragments toujours ingénieux quand ils ne sont pas admirables. L'amour-propre littéraire ne perd jamais ses droits. Charles se plaint souvent de la longueur des séances qui l'épuisent. Il a fait de l'escrime, dans la journée, il voudrait se reposer. mais l'« esprit » insiste, le force à lui servir d'instrument. Faut-il tout dire ? Il y a quelque chose de terriblement angoissant et d'âprement ironique en la présence réitérée de cette « Ombre du Sépulcre » qui fait frémir ce guéridon, ce jouet d'enfant, sous les doigts d'un jeune homme qu'elle emportera bientôt, sous les doigts d'une jeune fille, sa sœur, dont la raison ne tardera pas à s'évanouir...

« Cette fois, continue M. Delanne, l'identité n'est pas douteuse. C'est bien le style, la façon d'écrire du chantre de la *Jeune Captive*. La réponse arrive immédiatement, sans être cherchée, et les figures du discours sont bien celles du dix-huitième siècle. Cette poétique est fort éloignée de celle de Victor Hugo, qui non seulement ne sait pas improviser, mais ne goûte guère la « manière » d'André Chénier. Cependant celui-ci maintient son texte et ne se laisse pas influencer

par les objections qu'on lui présente. Inutile, je crois, d'insister sur le rôle du fils de Victor Hugo; il est totalement passif. M. J. Bois signale parfaitement l'impossibilité de compléter instantanément des poésies inachevées, qui lui sont indiquées au hasard par son père. On a beau être poète, doué même d'une grande facilité, on ne compose pas sans réflexion et sans recherches des vers qui doivent s'adapter à un texte précis, surtout quand il s'agit d'un de nos grands poètes, qui compte parmi les plus originaux.

« Les assistants sont de bons juges : Hugo et Vacquerie qui suivent attentivement la dictée, en signalent les faiblesses ou le sens obscur. Malgré les lacunes, pour eux le doute n'existe pas : c'est bien avec André Chénier qu'ils s'entretiennent. Jusqu'à démonstration de mon erreur, je pense qu'ils ont raison, et qu'on arrivera difficilement à convaincre du contraire tout critique impartial qui met les FAITS au-dessus des théories. »

Maintenant qu'il s'agit de défendre l'hypothèse qui lui est chère, M. Delanné se contente vraiment de bien peu ! Ne suffit-il pas pourtant, pour l'ébranler, de supposer que les Êtres qui répondent sont des Esprits d'une haute intelligence, supérieure non seulement à celle des assistants, mais même à celle d'André Chénier et de beaucoup d'autres encore ?

Or, c'est précisément ce que nous admettons.

De même que pour expliquer tous les faits de vision ou d'action à distance, de hantise, de dématérialisation, etc., — dont nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître l'existence — nous sommes bien obligés d'admettre que les Êtres qui les produisent possèdent une puissance dépassant incomparablement celle de n'importe quel homme vivant, et, par analogie, de n'importe quel défunt.

Tout cela cadre parfaitement avec les données de la science catholique sur l'existence et la nature des Esprits, bons ou mauvais.

C'est faire preuve d'une facilité de conviction singulière, de prétendre qu'il faille attribuer à tel ou tel défunt les réponses données par des Invisibles, par le seul fait que ce qu'ils disent concorde avec la manière de parler de ce défunt ou était connu par lui.

Une fois que l'on a admis — et pour peu que l'on soit impartial, on est bien obligé de l'admettre — que nous sommes environnés d'une foule d'êtres invisibles, beaucoup plus intelligents que nous, tout peut s'expliquer, non pas dans un cas isolé, mais dans tous les cas, sans exception, par leur intervention.

Si l'on ne se place pas à ce point de vue, on n'arrivera jamais à rendre raison de la merveilleuse souplesse intellectuelle dont font preuve ces Êtres supérieurs, en s'adaptant, comme ils le font, à la mentalité de ceux au milieu desquels ils se produisent.

« Dans la plupart des cas — il y a de très rares exceptions — écrivait encore Cam. Flammarion, les communications des tables se présentent comme des reflets de la pensée de l'un ou de plusieurs des assistants, et leur valeur scientifique, philosophique, morale est en rapport avec celle des opérateurs. Dans un cercle catholique, dans un cercle protestant, dans un cercle de poètes, de philologues, d'historiens, elles correspondent aux idées, aux convictions, aux impressions dominantes. »

Ce que nous retenons de cette citation, c'est la facilité d'adaptation de ces Êtres invisibles aux circonstances de temps, de lieux et de personnes. On ne trouverait pas un seul homme sur la terre, capable de jouer un pareil rôle. Quant à l'insinuation que ces communications sont des reflets de la pensée, des rayonnements, des prolongements des opérateurs, Delanne en a fait suffisamment justice.

\*  
✻ ✻

Après cette exécution en règle de la théorie du dédoublement ou du prolongement psychique du médium et des assistants, M. Delanne, dans le numéro de février de sa revue, entreprend avec autant de vigueur la critique de la théorie du subconscient et de l'être collectif.

Nous lui laissons de nouveau la parole :

## Le subconscient et l'être collectif

« Les communications obtenues à Jersey n'ont pas un cachet uniforme, elles présentent une variété incomparable. Il en est, dit M. Jules Bois, « de truculentes, de satiriques, d'élégiaques, de langoureuses, de cyniques, d'héroïques, de sublimes ». Une semblable diversité se concilie mal avec une source unique d'inspiration, et ce n'est plus Victor Hugo seul, pour rester dans la thèse de nos adversaires, qui devait être l'inspirateur de la table, mais successivement, ou peut-être simultanément, tous ceux qui participaient à ces expériences.

« J'ai montré déjà (à propos de la fille du juge Edmonds) combien il est impossible d'admettre qu'un médium qui ne connaît pas une langue étrangère puisse obtenir, par transmission de pensée, une communication dans cet idiome. Ce fait si important a été observé aussi chez le grand poète, à la stupéfaction des assistants, qui ne comprenaient rien à ce que la table dictait. Citons encore M. Jules Bois qui en fait le récit dans le *Miracle moderne* :

Un jeune Anglais qui fréquentait la maison appela un soir lord Byron.

Celui-ci refusa de parler français. Charles, ne sachant pas un mot d'anglais, fit l'observation qu'il lui serait difficile de suivre les lettres. Alors Walter Scott se présenta, et, comme pour jouer un tour au médium, répondit ce qui suit :

*Vex not the bard. his lyre is broken,  
His last song sung, his last word spoken*

— Je n'y comprends rien, dit Charles, après avoir épelé.

Le jeune Anglais traduisit :

*Ne tourmentez pas le barde, sa lyre est brisée, son dernier poème chanté, sa dernière parole dite.*

La table avait parlé dans une langue inconnue du médium.



« Bien que Charles ne connût pas l'anglais, c'est encore des vers qui sont dictés, et, cette fois, on n'accusera pas Victor Hugo d'en être l'auteur inconscient, pas plus que son fils, car ni l'un ni l'autre ne possédait assez la langue de nos voisins, pour improviser ce que frappe le pied du guéridon. Que faut-il donc, en fait de preuves, pour ouvrir les yeux de nos contradicteurs ?

« Doucement, je vous prie, répondent les profonds et malicieux critiques, en clignant de l'œil, il se trouvait dans l'assistance ce jeune Anglais qui a fait la traduction, *donc* c'est chez lui qu'il faut chercher l'origine de la réponse. Inutile de répéter ce que j'ai dit précédemment sur l'impossibilité d'admettre une cérébration compliquée, involontaire et inconsciente, à l'état de veille, surtout de la part du jeune insulaire que l'on ne nous présente pas comme poète, ni de la difficulté de comprendre la transmission de cette pensée au médium. Toutes ces objections capitales ne sont même pas entrevues par M. Jules Bois, qui va cependant nous donner le mot de l'énigme, en exécutant une brillante variation sur le thème de la subconscience et du personnage collectif qui se formerait dans ces circonstances.

« Au point de vue scientifique, toutes ces théories sont si inconsistantes que j'ai quelque honte à les discuter sérieusement ; mais comme on pourrait prendre une abstention de ma part pour un aveu d'impuissance, je vais exposer la thèse de l'individualité collective amalgamée avec celle de l'inconscient, telle que nous l'offre l'auteur du *Miracle moderne*. Cela débute par une exécution nette et concise du spiritisme. Voici :

L'hypothèse spirite est décidément puérile ou trop lointaine.

Il faut recourir ici à la psychologie du subconscient et à la psychologie des foules pour entrevoir le mécanisme de ces splendides jeux de l'imagination et de la pensée.

M. Gustave Le Bon nous a démontré que si un groupe concentre son attention sur le même point, un esprit collectif se crée, « un seul être », et « soumis à la loi de l'unité mentale des multitudes ». Cette personnalité nouvelle obéit non pas à la conscience, mais à l'inconscient, c'est-à-dire à l'instinct, en tout ce qui est en nous accumulé par les habitudes, les souvenirs. Cette âme collective, capricieuse et mobile, a besoin pour se préciser d'un « meneur ».

Dans le cercle évocatoire de Jersey, le rôle du « meneur » fut tenu,

d'abord, par l'influence dominante, rayonnante, issue de Hugo, puis par le médium, instrument de cette influence, son fils Charles. Le verbe du grand poète était certainement le plus mâle, le plus suggestionnant. Le médium Charles, suggestionné, interprétait, à sa manière poétique et originale, la préoccupation des assistants qui variait selon l'heure, selon la discussion, selon les personnalités présentes à la table ou dans la chambre, mais dont son père fournissait l'élément principal. Une sorte de *réaction chimique* (*sic*) s'établissait entre les idées diverses en présence. Le « précipité », c'était la communication du soi-disant esprit dont la signature étiquetait la tendance du fragment. Le nom et la personnalité du mort étaient des illusions, mais la communication en soi était véridique.

Je n'ai pas la prétention, bien entendu, d'apporter, en quelques lignes surtout, une réponse à toutes les objections. Je l'ai tenté dans le *Miracle moderne*. Je cherche seulement, ici, à fournir une piste logique aux recherches rationnelles. Mais il restera toujours un X irréductible. Hugo était un « croyant ». Quoique, à la fin de sa vie surtout, il ait pris souvent ses chimères pour des révélations quasi divines, son idéalisme était fervent, son spiritualisme inébranlable. Il ne ressemblait pas aux hommes d'aujourd'hui, d'un positivisme médiocre, d'un matérialisme étroit, d'un sectarisme mesquin. Là où les sceptiques voient de la « naïveté », je trouve la manifestation d'un instinct invincible. La religiosité de Hugo était vague et confuse ; mais, je le répète, il *croyait*. Or, la foi est toujours récompensée, la foi accomplira toujours des miracles.

« Qui ne sera frappé du manque de liaison logique qui existe entre le commencement et la fin de cette citation ? Le critique ne croit pas à la possibilité des rapports entre les vivants et les morts, mais, peu convaincu sans doute de la valeur de ses démonstrations, il convient qu'il existe dans le cas de Victor Hugo un X irréductible, et, à travers son langage embarrassé, on croit comprendre que la foi pourrait peut-être réaliser ce miracle, d'où j'en infère que l'auteur n'est pas bien fixé.

« D'ailleurs, M. Jules Bois a la modestie, bien justifiée, de reconnaître qu'il n'apporte pas une réponse à toutes les objections ; son argumentation n'est qu'une phraséologie assez vide de sens réel pour nous convaincre que cet artiste se paye de mots en place de raisonnements...

« Personne n'a défini d'une manière précise le *subconscient*; et quant à l'être collectif, c'est une création tout à fait imaginaire, de sorte que pour expliquer la genèse des faits très nets, des messages improvisés dictés lettre à lettre par le guéridon, d'une haute tenue littéraire, qui dénotent parfois des connaissances supérieures à celles du médium, comme l'usage de la langue anglaise, on va abuser de l'imprécision des termes *subconscient* et *être collectif* pour les détourner de leur sens véritable, quand ils en ont un. Rien n'est plus facile à montrer.

« Que faut-il entendre par le mot *subconscience*? 1° D'abord l'accumulation prodigieuse de sensations, d'associations, — physiologiques et psychologiques, — de raisonnements, de pensées, etc., qui constitue le fond même de notre vie mentale, le trésor de l'automatisme et de la mémoire latente : tout le monde est d'accord là-dessus. Mais on a voulu ranger aussi sous cette étiquette : 2° les personnalités secondes dont l'existence se révèle pendant les différents degrés de somnambulisme; et 3° les facultés supranormales, telles que la lucidité, la clairaudiance, la prémonition, l'extériorisation de la sensibilité, de la motricité et la télépathie, en y comprenant la transmission pure et simple de la pensée.

« Aucune des expériences que l'on peut invoquer en faveur de la réalité de ces phénomènes ne permet de croire qu'il existe en chacun de nous un personnage invisible, inconnu, mais coexistant avec de la conscience ordinaire, qui penserait à sa manière d'une façon indépendante, et se trouverait en opposition avec le moi normal.

« Ce qui paraît ressortir d'une étude attentive des états somnambuliques, de la névrose hystérique et de certains désordres morbides signalés par MM. Binet, Janet, Ferré, Bourru et Burol, etc., c'est que la synthèse mentale qui constitue la personnalité de chacun de nous peut changer dans le sommeil provoqué, présenter des états différents comme *Félida n° 1* et *Félida n° 2*, mais il est urgent de remarquer que c'est avec les mêmes *éléments intellectuels* que se forme le personnage anormal, car la mémoire du dernier état contient toujours les souvenirs de tous les autres. Ce n'est donc pas un être nouveau qui apparaît : c'est le moi ordinaire, mais augmenté, transformé, complété par tous les facteurs qui d'habitude sont obnubilés et ne lui servent pas dans le courant de l'existence simultanée de deux *moi*, de deux personnalités coexistantes, car l'écriture soi-disant inconsciente des hystériques n'est qu'une manifestation de l'automatisme du sujet causé par une maladie de la mémoire...

« Jamais, à ma connaissance, on n'a signalé un cas de double personnalité d'un individu bien portant; c'est pourquoi je trouve abusif de prétendre que chez les expérimentateurs de Jersey, c'est un personnage subconscient qui élabore les pensées profondes, ou les ironiques réparties de l'*Ombre du Sépulcre*. *A fortiori*, n'existe-t-il pas l'ombre d'une raison pour imaginer qu'un travail aussi prodigieux que celui nécessité par le pastiche d'un poème puisse s'engendrer dans la conscience de l'un quelconque des membres du cercle, sans qu'il s'en aperçût.

« Non, non, répondront les adversaires, ce n'est pas *dans* la conscience des membres que se produit le phénomène, mais *en dehors*. C'est ainsi que M. Jules Bois prétend que si un groupe « concentre son attention sur un seul point, *un être collectif se crée* », « un seul être ». De plus cet être obéit à l'instinct. Examinons encore d'un peu près cette théorie, et l'on va constater ce qu'elle a de tout à fait fantastique.

« Ici encore, c'est par l'emploi de fausses analogies que l'on peut donner à la supposition de l'être collectif un semblant de réalité; mais ce mirage s'évanouit lorsque l'on se donne la peine d'y regarder d'un peu près.

« Qu'une réunion d'individus, animés momentanément de sentiments à peu près semblables, sous l'influence de la parole ardente d'un puissant orateur, arrivent à s'unir moralement avec lui, à subir une sorte d'entraînement intellectuel, qui oriente leurs pensées dans le même sens et qui neutralise momentanément les volontés individuelles divergentes, pour les subjuguer et les entraîner dans un mouvement commun irrésistible, c'est un fait incontestable dont les armées, les assemblées législatives, les réunions publiques ou de simples groupements populaires offrent de nombreux exemples. C'est Kellermann à Valmy, galvanisant par son ardeur ces « tailleurs et ces cordonniers » qui battent la solide armée du vieux Brunswick. C'est Camille Desmoulins précipitant le peuple à l'assaut de la Bastille, comme, dans d'autres circonstances, la folie meurtrière produit les massacres de Septembre. La contagion mentale s'exerce en bien ou en mal; mais cette sorte d'ivresse psychique, cette suggestion de tous sur chacun ne légitime pas les croyances à une âme collective, à moins que l'on entende par ce terme, tout métaphorique, le résultat final de l'addition des impulsions personnelles.

« Ce n'est qu'en jouant sur les mots que l'on peut parler de l'*âme des foules*; dans la réalité, c'est seulement un accord temporaire des pensées individuelles de chaque unité, dont la réunion compose la foule, qui crée le courant invincible auquel tous obéissent; mais cette puissance anonyme, impersonnelle, mobile, est souverainement aveugle et brutale, comme les forces naturelles : elle n'a pas de cohésion, elle ne forme pas une unité, un tout personnel, et ne pourrait donc réaliser cette synthèse qui, en nous, est la conscience. Le courant d'un fleuve ne raisonne pas; il suit fatalement sa pente. Quelque chose de semblable à un être collectif est-il réalisé à Jersey? Est-on en présence d'un groupe uni dans une commune aspiration mystique, ou envahi par l'enthousiasme qui fondrait toutes les pensées en une seule? Nullement. Charles, le médium, ne se prêtait qu'à regret à ces pratiques qui le fatiguaient. Les assistants discutent tranquillement les vers d'André Chénier, et lui proposent des variantes, que, d'ailleurs, celui-ci n'accepte pas. Victor Hugo, le prétendu « meneur », est indigné du sans-gêne avec lequel la table le traite. Qui donc, à ce moment, émet ces pensées si peu respectueuses? Ce ne sont pas les amis ou les membres de la famille du maître, qui avaient pour son génie la plus légitime admiration; alors d'où viennent ces traits satiriques dont on ne découvre l'origine dans aucun des membres du groupe? Nous sommes en présence d'un phénomène inverse de celui de la contagion psychique, et c'est se jouer ici avec trop de désinvolture du sens des mots, que de parler de « précipité », de « réaction chimique », expressions impropres, inapplicables, même comme analogie, à des phénomènes mentaux. Il est de la plus élémentaire psychologie que des *idées* ne s'additionnent pas, ne se multiplient pas, ne se combinent pas.

« N'est-il pas d'une inconséquence extraordinaire que de vouloir introduire la génération spontanée dans le psychisme, alors qu'elle n'existe pas dans le monde matériel? Comment supposer qu'une *conscience* se crée instantanément dans un milieu quelconque sans un sujet pensant? Au point de vue matérialiste, cette hypothèse est prodigieusement absurde, puisqu'elle suppose la formation subite d'un être intelligent, sans aucun organisme capable d'engendrer la pensée.

« Au point de vue spiritualiste, elle est non moins inadmissible, car une pensée non exprimée, en dehors du cerveau, n'est plus rien, à moins que l'on admette qu'elle puisse s'extérioriser; mais,

même dans ce cas, ce n'est plus que le mouvement qui la représente qui voyage dans l'espace, et cette vibration éthérée est aussi dépourvue de conscience et d'intelligence que les ondulations de l'éther dans la télégraphie sans fil. Une onde hertzienne n'est qu'un mouvement physique; il faudra un tube de Branly pour le recevoir, un appareil Morse pour le traduire en lignes et en points, et quelqu'un connaissant cet alphabet conventionnel pour transformer ces signes en *pensées*; autrement dit : ce mouvement primitif ne pourra engendrer une idée que s'il est métamorphosé, c'est-à-dire s'il rencontre un cerveau sur lequel il sera capable d'agir, afin d'y éveiller une idée semblable à celle qu'il représentait dans le cerveau qui l'a produit. Donc, le mouvement quelconque qui représente la pensée, lorsqu'il se propage extérieurement, n'est pas plus intelligent que la lumière ou le magnétisme. Si l'on admet, par analogie, que ce mouvement soit de nature vibratoire, par quel miracle les vibrations émanées des cerveaux des assistants arriveraient-elles à se fusionner, à s'unir, à former un tout ? Dans le monde physique, les ondes sonores, lumineuses, etc., ont justement la propriété de se propager simultanément dans toutes les directions *sans se mélanger ni se nuire mutuellement*<sup>1</sup>, sauf dans un seul cas, celui de l'interférence, mais alors *elles ne s'additionnent pas, elles ne se combinent pas, elles se détruisent en s'annulant réciproquement*. Par quel prodige plus étrange encore, ces représentations de la pensée étant chacune inconsciente, leur réunion supposée pourrait-elle devenir consciente ? L'addition d'une infinité de zéros ne formera jamais une unité.

« C'est en présence de pareilles absurdités logiques que l'on se rend bien compte de ce que Leibniz appelait le *psittacisme*, c'est-à-dire l'emploi de mots dont ceux qui s'en servent ne connaissent pas le sens, ou le dénaturent. L'étonnant, c'est que des critiques sérieux aient pu donner asile dans leurs livres à de semblables imaginations. »

Après ces pages lumineuses de bon sens et de critique scientifique, on est surpris que leur auteur n'ait trouvé à proclamer que la théorie spirite, pour rendre raison des phé-

1. Dans un orchestre, le son de chaque instrument peut être distingué et séparé de l'ensemble des autres par une oreille un peu exercée, ce qui prouve que chacun de ces sons ne se mélange pas avec les autres.

nomènes, et n'ait pas même songé à examiner une bonne fois, avec impartialité et de sang-froid, la doctrine catholique.

Ah ! c'est qu'elle est, pour certains, singulièrement pénible à admettre, cette doctrine qui maintient le dogme de l'enfer, du feu éternel, des damnés et des démons ! — Comme s'il suffisait de fermer les yeux et de répéter sur tous les tons que l'on n'admet pas ce dogme, pour que, par le fait même, il soit supprimé !

S. MICHEL.

# LUTTE HÉROÏQUE

soutenue contre un Esprit malfaisant

---

Le récit suivant, absolument authentique, nous fait assister à un drame des plus émouvants, et même grandiose sous un certain aspect. Il s'agit d'un combat formidable, dans lequel une femme, faible, de condition modeste, et sans appui humain, est aux prises avec un esprit puissant, se jouant avec toutes les conditions ordinaires de la matière, et doué d'une malice véritablement infernale, ne cherchant qu'à faire le mal pour le mal. Cette digne et vaillante chrétienne n'a, pour résister que sa confiance en Dieu, la ressource de la prière, et l'emploi d'objets bénits... et, finalement, elle remporte la victoire.

La personne en question est une simple couturière, d'environ quarante ans, non mariée, qui s'est toujours fait remarquer par la dignité de sa vie et la noblesse de ses sentiments.

Les phénomènes du genre de ceux que nous allons raconter ne sont pas rares, et tendent à devenir de nos jours de plus en plus fréquents. Mais le plus souvent les personnes qui les éprouvent les tiennent soigneusement cachés, crainte de passer pour folles ou hallucinées.

Dans le cas présent, la lutte demeura tout intime, et le public n'en soupçonna pas les angoissantes péripéties.

Les notes qui suivent furent écrites par la victime de l'obsession, pour tenir au courant le prêtre charitable, qui voulut bien lui servir de guide et de conseiller, et n'étaient nullement destinées à la publicité. Nous les reproduisons telles quelles, pour ne rien leur ôter de leur caractère de simplicité et de franchise.



On remarquera de suite la coïncidence des phénomènes avec la présence d'une jeune apprentie, que les spirites ou occultistes n'auraient pas manqué d'appeler médium.

— Il aurait suffi pour se débarrasser de la hantise, diront-ils peut-être, de renvoyer cette jeune fille.

— C'est possible, et même probable; mais cela n'aurait été une solution que pour la couturière, et les mêmes phénomènes auraient probablement suivi ce soi-disant médium. Ce n'aurait donc été que reculer la difficulté, et nullement la délivrance de l'influence néfaste.

Quoi qu'il en soit, la jeune fille ne fut pas écartée, et nous allons pouvoir suivre les phases de la lutte.

*Lettre du 4 février 1905.*

Monsieur l'Abbé,

Je vous ai fait part des choses extraordinaires qui se passent chez moi. J'habite cette maison depuis le mois d'octobre 1904; il y a donc peu de temps.

Dès les premiers jours, je remarquai des choses qui se déplaçaient: je reprenais mon apprentie, une jeune fille très bien élevée. Elle avait beau m'affirmer qu'elle ne touchait pas à ces objets, je lui faisais remarquer qu'il ne fallait pas y toucher, et, au même instant, les choses disparaissaient complètement.

Il en fut ainsi, d'abord pour les clés de tous les meubles. Puis, ce fut le tour des lunettes, que je porte pour lire et pour coudre: ces lunettes disparaissaient devant moi, et je les retrouvais ensuite brisées, tordues d'une façon extraordinaire<sup>1</sup>. J'en ai acheté jusqu'à 23 paires.

Après, on s'attaqua à la machine à coudre, qui était toute neuve, et qui a coûté 225 francs, garantie 5 ans: toutes les pièces furent cassées, et le mécanicien n'y comprit rien. J'en consultai deux autres, qui ne trouvèrent rien de mal, parce que, quand je travaillai devant eux, cela alla très bien; mais, dès qu'ils furent partis, il me fut impossible de continuer.

Les ciseaux — jusqu'à sept paires — les dés à coudre... je les ai retrouvés tout tordus, comme les lunettes.

1. Nous avons vu nous-même plusieurs de ces lunettes, et nous avons constaté que ce récit n'a rien d'exagéré.

Monsieur l'Abbé, j'ai suivi votre conseil, en mettant de l'eau bénite partout. Je voulais vous écrire toutes ces choses; mon encrier a disparu. J'étais tout à fait effrayée, je partis pour vous parler à l'église.

Quand je suis revenue, sans vous avoir rencontré, je remarquai mes rideaux tout tachés d'encre — des rideaux qui servent à séparer la pièce, pour essayer les robes à mes clientes. Ces rideaux sont perdus. Je retrouvai ensuite l'encrier, renversé sens dessus dessous sous un meuble.

Monsieur l'Abbé, s'il est en votre pouvoir d'éloigner de moi toutes ces choses, je vous serai très reconnaissante de vouloir bien me conseiller. J'ai une très grande confiance en la divine Providence : c'est pourquoi je me suis adressé à un prêtre.

Je suis très effrayée, je n'ose rester seule.

11 mars 1905.

Monsieur l'Abbé,

Les choses surnaturelles dont je vous ai entretenu ont malheureusement continué.

Mardi dernier, je vous ai parlé au confessionnal, pour me préparer à la sainte communion le mercredi des cendres, jour où on devait dire une messe pour le repos de l'âme de ma sœur. J'espérais beaucoup en ce sacrement.

Ce jour-là, mardi, je suis allée dîner chez une de mes sœurs, avec la jeune fille que j'ai en apprentissage; nous sommes rentrées le soir. Sitôt la lampe allumée, mon apprentie me dit : « Comme vous avez la figure noire ! »

Je lui répondis : « C'est sans doute ma voilette qui a déteint. »

Je m'aperçus alors qu'elle avait les mains toutes noires. « Vous avez donc mis mes gants ? » m'écriai-je.

Ma figure et ses mains étaient tout imprégnées d'encre !

Puis je trouvai mes livres de prières, mon paroissien et *l'Imitation de la sainte Vierge*, tout tachés d'encre : à l'endroit de la sainte messe, à l'Élévation, c'était complètement souillé.

Mon chapelet aussi était cassé.

J'invoquai le Saint-Esprit pour que mon ouvrage ne fût pas taché. Toutes mes étoffes étaient enveloppées dans deux morceaux de toile; les enveloppes n'avaient aucune tache, mais l'intérieur était tout perdu d'encre.

Malgré tout mon désespoir, je priai toute la nuit, invoquant la sainte Vierge de me donner du courage.

Ce ne sont pas seulement mes outils, mais c'est mon ouvrage qui est atteint : je trouve des coupures partout ! Des morceaux de notre ouvrage se trouvent brûlés sur le feu, sans que nous nous soyons dérangées de notre place !...

J'ai mis de l'eau bénite partout.

C'est en priant que je puis un peu travailler, mais, Monsieur l'Abbé, je crois qu'il faudrait qu'un prêtre vienne faire les prières de l'exorcisme. Je suis désolée... il m'est impossible de lutter plus longtemps. Ces choses sont tellement en dehors du naturel, que je n'ose le dire à personne... Je ne sais ce que je deviendrai ; je n'ai pas le moyen de rester sans travailler.

Je prie la sainte Vierge de me délivrer de ces persécutions, que je ne comprends pas.

Quel pouvait bien être le motif de l'acharnement de cet esprit mauvais contre une pauvre petite ouvrière, bien inoffensive, qui ne demandait qu'à gagner honnêtement sa vie, et à rester dans le calme et la tranquillité ?

— Il n'était certainement pas autre que celui de la haine et de la rage que le mal ressent contre le bien.

Il est très possible que si cette bonne chrétienne s'était départie de sa ligne de conduite, et se fût décidée à aller consulter des somnambules ou à se laisser magnétiser, etc., il y eût eu détente, au moins pendant quelque temps.

Mais l'emploi des moyens en usage dans la religion catholique ne fait qu'irriter cet être malfaisant et le rendre plus furieux.

*28 mars 1905.*

Le R. P. C... est venu bénir la maison. J'étais allée le chercher dans un moment de désespoir. Il tombait dans la chambre une pluie de son et de sciure de bois, et des cendres ; il sortait de la machine à coudre des tampons de ouate : il y en a eu au moins cinquante, gros comme une noix.

Le bon Père me remit un reliquaire, pour me protéger dans cette

tourmente, et il me dit : « Mon enfant, ne vous effrayez pas, ayez confiance en la sainte Vierge. Avec votre chapelet béni des Pères Croisiers chassez autour de vous. Mettez toujours de l'eau bénite. Vous allez venir à l'église, et je vais vous recevoir du Scapulaire du Mont-Carmel. Vous porterez aussi la médaille de Saint-Benoît...

*29 mars 1905.*

Lutte effroyable ! Le chapelet, les médailles, les images des saints, le reliquaire, tout a été brisé, à l'exception du Christ et de la sainte Vierge.

L'huile a été répandue dans le sucre, et les cendres dans la nourriture. Plusieurs objets sont entrés dans une armoire fermée à clef, sans qu'elle ait été ouverte.

*30 mars 1905.*

Mon Révérend Père, je suis un peu plus tranquille.

Il y a huit jours aujourd'hui que vous avez eu la bonté de venir bénir ma chambre. Après la pluie de son, le soir j'ai nettoyé la maison ; je balayais un côté, et aussitôt le son retombait ; je n'ai pu mettre l'ordre ; tout se dérangeait au fur et à mesure.

C'était une pluie de son mélangé de terre et de tout ce qui se trouvait dans ma chambre.

J'ai plus de 30 francs de vaisselle cassée. Tous les petits objets qui garnissaient deux étagères sont tombés et brisés... C'était une lutte infernale, un bruit épouvantable !

Je restais au milieu des débris, implorant du plus profond de mon âme la sainte Vierge de me délivrer.

A chaque invocation, je recevais des débris sur moi ; mais, par une intervention de la divine Providence, je n'étais ni blessée, ni découragée. Cette lutte terrible me faisait espérer que c'était la fin. Je priaïis avec la plus grande ferveur, me préparant à la sainte communion, en l'honneur de la sainte Vierge, et me mettant sous sa protection.

Je suis encore tout épouvantée : j'ai reçu une chaise sur la tête ; un fer à repasser tout chaud m'a rasé la figure ; mon apprentie a eu la tête égratignée avec une boîte de fer-blanc...

Nous avons des aiguilles plantées dans le dos, dans les mains ; des épingles partout.

Je jetais de l'eau bénite, et la lutte recommençait.

Il y avait chez moi un panier de légumes : toutes les pommes de terre nous tombaient dessus, comme une pluie, avec une brutalité!...

Je m'étonne de ne pas être blessée. Il y avait dans les pommes de terre des aiguilles et des épingles plantées.

Je vous jure, mon Révérend Père, que j'ai enduré un véritable martyre. Je ne pouvais prendre aucune nourriture, et j'ai été forcée de rendre tout mon ouvrage à mes clientes, sans être fait.

Je suis, pour l'instant, très pauvre; il y a deux mois que je travaille dans un véritable supplice. Je suis arrivée à vivre de privations, et je les offre à Notre-Seigneur Jésus, pour qu'il me délivre. Je suis très ennuyée pour payer le terme d'avril; ma propriétaire est très exigeante et peu secourable...

Maintenant que cette pauvre femme est presque réduite à l'extrémité, il semble que le moment soit venu pour Dieu d'intervenir...

— Non, pas encore. Il ne l'abandonne pas et la soutient intérieurement; mais plus cette lutte se prolonge sans défaillance, et plus elle lui procure de gloire... Quel plus beau spectacle à contempler pour un Dieu, que celui de la lutte de la faiblesse contre la force, de l'amour contre la haine, lorsque cette lutte est soutenue par amour pour lui!

D'ailleurs on peut être assuré que celle qui combat ne perdra rien pour attendre. Lorsque le moment prévu dans les desseins de la divine sagesse sera venu d'y mettre un terme, les trésors de la plus royale des munificences la dédommageront en proportion de la somme de souffrances qu'elle aura supportées.

*4 avril 1905.*

Mon Révérend Père. Depuis mardi dernier, j'ai encore eu quelques accidents, mais beaucoup moins graves.

J'avais un travail à finir : le poignet d'une manche à finir de coudre. En une minute, ce travail s'échappe de mes mains... Impossible de continuer!

Je prenais un morceau d'étoffe, pour refaire un autre poignet. Tout

en travaillant, sans que je puisse rien voir, il se faisait des trous au milieu de mon ouvrage... Impossible de m'en servir!

Je priai la sainte Vierge par l'intercession de saint Antoine de Padoue, de me faire retrouver l'autre poignet. Aussitôt je le reçus dans la figure, d'une façon très brutale, comme lancé par une main invisible.

De même que la machine à coudre, ma lampe ne pouvait marcher. J'allumai alors deux bougies; elles sont éteintes trois fois.

Je finis mon ouvrage et j'allai le livrer. En mettant mon chapeau, les épingles que je piquai pour le tenir, se trouvèrent, à trois reprises différentes, plantées dans mon dos.

Mes cheveux se sont trouvés noués par petites mèches: il y avait au moins cent nœuds. Il a fallu une heure et demie pour les défaire.

Pendant que j'étais penchée sur le lit, pour ramasser les objets qui tombaient de partout, mes pieds furent attachés avec une ficelle tournée trois fois.

*6 avril 1905.*

Nous pouvons travailler, il y a certainement un grand mieux; cependant ce n'est pas encore la fin.

Aujourd'hui il m'a été impossible de déjeuner. La boîte à sel a été répandue dans la nourriture à midi, et le soir c'était le poivre dans le vin et dans la soupe... Impossible de manger!... L'huile a aussi été répandue dans le sucre.

Une pluie de cendres, celles qui étaient dans le foyer, tombe par toute la chambre. Nous avons recommencé trois fois à balayer.

Le lit se dérangeait tout seul. On le repoussait, il revenait au milieu de la chambre, ainsi que les chaises.

Pour écrire il faut que je mette mon chapelet sur mon papier; autrement, il se tache d'encre.

... Nous avons jeté de l'eau bénite ce matin. Aussitôt plusieurs objets, brosses, boîte à cirage, bougies, nous sont tombés sur la tête.

Jusqu'à ce jour j'ai eu beaucoup de courage; mais aujourd'hui je me suis laissée aller au découragement, presque au désespoir, car cette horrible chose me met dans une grande misère.

Je gagne assez bien ma vie avec mon métier, mais j'ai perdu tant de temps que je ne sais comment me débrouiller.

Cependant j'espère toujours en la divine Providence.

Nous approchons du dénoûment. Cette vaillante paraît être arrivée au bout de ses forces. Humainement parlant, elle va succomber!... Dieu va lui demander pourtant encore un dernier effort.

8 mai 1905.

Mon Révérend Père,

Nous avons encore de grandes tracasseries. Tout l'après-midi il nous a été impossible de travailler.

Les bobines de fil tombaient par toute la chambre. Plusieurs objets ont été transportés de la table sur la cheminée et sur l'armoire, sans que nous nous soyons dérangées de notre place.

Mes lunettes ont été cassées.

Les brosses, la lampe, tout tombait de tous les côtés.

Je jetai de l'eau bénite, et ce fut alors une vraie lutte... je ramassais les objets, et il en retombait d'autres en plus grande quantité.

Je récitai le chapelet; alors tout est devenu calme. Mais des choses utiles à notre ouvrage ont disparu... Impossible de les retrouver!

Il était 7 heures, heure à laquelle notre journée de travail est finie; mon apprentie est partie. J'étais très impressionnée de rester seule; je priai la sainte Vierge, et j'éprouvai un grand soulagement, presque une joie intérieure. Je dinai très vite et je me rendis au Salut; je suis rentrée ensuite sans aucune crainte.

Mardi dernier, le R. P. G... m'a prêté un petit reliquaire. En arrivant, je l'ai posé sur mon ouvrage, il était hermétiquement fermé, et il était impossible de le casser. J'en avais très grand soin, comme d'une relique sacrée. Le soir, en faisant ma prière, j'ai voulu le regarder au dedans, et j'ai trouvé le verre qui recouvrait les reliques tout brisé<sup>1</sup>.

J'ai mis de l'eau bénite par toute la maison, et, comme si un être invisible voulait se venger, je me sentis piquée dans le dos et sur les bras, et je trouvai des épingles et des aiguilles piquées après moi.

Je n'osais enfiler l'aiguille de la machine; elle se piquait toute seule sur mes doigts, comme en colère.

Le reliquaire et l'eau bénite étaient sur la machine à coudre.

J'ai résisté, sans me décourager, en invoquant saint Ignace, saint Michel, saint Benoît, saint François-Xavier, et maintenant tout paraît

1. Nous avons vu ce reliquaire, très solide, ainsi brisé d'une façon inexplicable et sans que les reliques aient été dérangées.

lini. Il y a encore quelques petites choses, mais au nom de la sainte Vierge tout rentre dans l'ordre.

Mon Révérend Père, j'ai eu dans toute cette lutte une force mystérieuse qui m'a soutenue; je suis étonnée moi-même de ne pas avoir perdu le courage. J'ai eu des choses tellement préjudiciables à mes intérêts, que je me laissais aller à l'impatience; mais je regrettais aussitôt ces mouvements involontaires, et je reprenais de la force, pour repousser ce mauvais esprit sûrement diabolique.

La machine ne voulait pas marcher dans les heures de travail, et, le dimanche ou la nuit, elle allait très bien; mais je ne voulais pas travailler le dimanche.

Ces taquineries me fatiguent et je ne peux travailler.

J'offre toutes ces peines à Notre-Seigneur, et j'espère qu'il me donnera la force de lutter jusqu'à la délivrance.

La délivrance est désormais imminente; il n'y a plus qu'un pas à franchir.

Le calme commence à revenir pendant une absence de l'apprentie: mais ce n'est qu'après son retour qu'a lieu la défaite et le départ définitif de l'Esprit mauvais.

10 mai 1905.

Mon Révérend Père,

Ce matin, seule, je priais la sainte Vierge, et tous les objets perdus sont tombés sur moi.

Je suis presque délivrée de mon ennemi; je suis tranquille, surtout quand je suis seule. Mon apprentie est partie dans les Vosges pour huit jours. Je travaille et je prie intérieurement; je suis dans un calme parfait.

15 mai 1905.

Mon Révérend Père,

Vendredi dernier (12 mai) mon apprentie est revenue, et mon chapelet s'est trouvé cassé deux fois. J'étais désolée, car j'avais un travail fragile à faire, et je n'osais l'entreprendre.

Je priai, avec mon apprentie, d'abord tous les saints, par les litanies, puis la sainte Vierge; nous priions toutes les deux avec la plus grande ferveur. Je m'adressai à Notre-Seigneur du plus profond de mon âme, lui disant : *Seigneur mon Dieu, je vous supplie de me faire*



*connaître si je dois garder mon apprentie, ou la congédier pour toujours. Faites, ô mon Dieu, que je retrouve une des médailles perdues, comme réponse à ma prière. Je vais la chercher : donnez-moi l'inspiration, car je ne suis pas digne d'un miracle !*

Au même instant, je sentis quelque chose de léger et de très doux sur ma tête. J'y portai la main : c'était la médaille. Comme un symbole, cette médaille avait, d'un côté, Notre-Dame des Armées, et, de l'autre, saint Michel. Elle était perdue depuis deux mois.

Saisies d'étonnement, nous nous mîmes toutes les deux à pleurer, et restâmes en adoration... Et je m'écriai : *Je vous jure, mon Dieu, d'être fidèle à votre sainte loi. Puisque vous voulez bien nous protéger dans la lutte, faites, ô mon Dieu, que nous puissions travailler.*

Aussitôt nous eûmes, chacune, une paire de ciseaux sur la tête, des clés, et d'autres ciseaux... et tout cela très doucement ; puis, en déjeunant, sur le bord de mon assiette, une vis de la machine, qui était perdue depuis longtemps ; la pendule, qui ne marchait plus, a remarché toute seule ; et la machine pique très bien, alors que depuis deux mois j'étais obligée de faire piquer mon ouvrage au dehors.

J'ai perdu plus de 200 francs de travail, depuis que cette terrible lutte a commencé...

Je suis maintenant très pauvre, mais je ne peux exprimer toute la joie que je ressens de voir les choses qui m'ont été enlevées si brutalement revenir si doucement.

Ce même jour (vendredi, 12 mai), dans le courant de la journée, d'autres médailles, que je n'avais jamais eues<sup>1</sup>, sont tombées autour de nous : d'abord, celle de saint Joseph, celle de saint Pierre, de Notre-Dame de Lourdes, de Notre-Dame de la Salette, de Notre-Dame du Perpétuel Secours, de Sœur Gérard Majella, la médaille du Sacré-Cœur ; toutes tombaient sur nous, comme une pluie. Je suis allée les montrer au R. P. C..., qui les a bénites. En revenant chez nous, elles ont disparu. J'ai retrouvé ensuite celle de Notre-Dame du Perpétuel Secours, toute coupée comme avec des ciseaux. Je n'ai pas retrouvé celle de saint Joseph, mais j'ai retrouvé toutes les autres : elles sont tombées dans le manger qui cuisait, ainsi que toutes les pièces de monnaie que j'avais dans ma poche, et une foule d'autres choses, qu'il m'est impossible d'expliquer.

1. Seule, celle de saint Michel lui avait appartenu.

J'ai passé dimanche ma journée à l'église; j'ai suivi le Chemin de la Croix, en reconnaissance de la grâce surnaturelle que Dieu m'a faite. Ma petite apprentie m'a demandé à faire sa première communion...

\*  
\* \*

1906.

A partir de ce moment, je n'ai plus eu d'accidents; mais j'entendais toujours ce bruit, pas naturel, qui m'avertissait auparavant des accidents. Ce bruit était fatigant, énervant, inexplicable.

Je priais, j'allais au Sacré-Cœur de Montmartre, en pèlerinage à Notre-Dame des Victoires, je faisais des neuvaines, et, le 1<sup>er</sup> novembre, l'idée m'est venue d'aller faire la sainte communion à l'église où j'ai fait ma première communion. — Dans toutes mes épreuves, je disais souvent, pour chasser les Esprits : *Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres. O Dieu de ma première communion, venez à mon secours!*

Je suis donc allée, le 1<sup>er</sup> novembre, à cette église, comme une suprême espérance, invoquer et recevoir le Dieu de ma première communion, dans ce saint lieu où on a béni le cercueil de mes chers parents, où l'on a dit des messes pour le repos de leur âme. Je me suis arrêtée, en revenant, à la chapelle de saint Joseph, pour prier encore pour mes défunts.

Depuis ce jour, je n'ai plus entendu aucun bruit. Il est impossible d'exprimer le soulagement que j'éprouve à ne plus être obsédée par ces choses extraordinaires...

Cet épisode, qui rappelle dans une certaine mesure la lutte diabolique de Satan contre les hommes racontée dans le livre de Job, se termina, comme pour le patriarche de l'Idumée, non seulement par la délivrance de tous les maux, mais par un relèvement complet.

Notre héroïne a reçu, depuis la cessation de sa persécution et le recouvrement d'une vie calme et paisible, le dédommagement de consolations intimes et de faveurs surnaturelles de tout premier ordre, que la discrétion ne nous permet pas de dévoiler, au moins pour le moment.

D<sup>r</sup> MARTINEZ.

# M<sup>me</sup> GUYON & LE PRÉTERNATUREL

Je ne veux pas dire, comme l'auteur d'une apologie de M<sup>me</sup> Guyon : « Voilà bientôt deux cents ans que M<sup>me</sup> Guyon est célèbre ; elle n'est pas encore connue. »

Elle est fort connue, au contraire, dans son enseignement mystique, car l'Église n'a pas coutume de condamner ce qu'elle ignore, ce qui ne prête à aucun danger doctrinal. Des hommes tels que Bossuet et Bourdaloue ne sont pas des juges vulgaires : on a tout de même confiance en eux, même *à priori*, surtout quand on sait que Bossuet s'est enfermé dans la solitude, pour étudier les écrits de M<sup>me</sup> Guyon et asseoir un jugement sur des données sérieuses et fortement appuyées.

Mais comment Fénelon, qui était, en réalité, très versé dans les études mystiques, a-t-il pu se tromper sur les tendances et la valeur du mysticisme de son illustre protégée ? Voici mon humble avis :

Bossuet, plus théologien dogmatique que Fénelon, ne sépara pas la doctrine des phénomènes innombrables qui l'encadrent et la mettent pour ainsi dire en *action* ; et il jugea de l'arbre à ses *fruits*.

Fénelon, plus mystique que Bossuet, ne vit que la doctrine élevée, sans se préoccuper des phénomènes ; et c'est cette position que M<sup>me</sup> Guyon, très habile à se défendre, réclamait de ses juges : « Ce n'est point par là, écrit-elle à Bossuet, qu'on doit *juger* d'une âme, mais sur son *état intérieur*, très *détaché* de tout cela, sur l'uniformité de sa vie et sur ses écrits. »

Elle aura beau dire qu'elle n'attache qu'une importance *secondaire* aux circonstances *extraordinaires* de sa vie ; en réalité, elle ne *marche* qu'à coups de *révélation*s, de *songes* et

de *sentiments inspirés* que de nombreux visionnaires et illuminés viennent à chaque instant lui communiquer.

Dieu lui a donné, au début, un confesseur éclairé en la personne de M. Bertot : « Il n'aime pas les états extraordinaires », dira-t-elle en souriant; et pour ce motif, on dira de lui : « Il ne me fait aucun bien. » L'ecclésiastique, précepteur de son enfant, lui fait entrevoir les craintes de l'illusion; elle l'écoute, loue ses bonnes intentions, mais ne tient jamais compte de ses avis. Des religieux surviennent, racontent des songes, lui manifestent qu'« ils sont portés à lui dire ceci ou cela », ceux-là seuls seront écoutés, car on les tiendra aussitôt pour des âmes intérieures. Elle *obéit*, mais elle n'obéit « qu'à ceux-là, et pourra dire en toute sincérité, qu'elle a reçu la grâce de se plier toujours à l'opinion des autres ». Seulement, elle trouvera toujours sur son chemin des « illuminés » qui la conduiront dans ces voies étranges, par une inspiration générale et suivie, par une influence qu'il reste à déterminer.

Mais j'admire cette femme, pour son génie religieux, et je la respecte pour sa bonne foi, qui fut entière, jusque dans l'entêtement, et pour ses hautes vertus, car si son abandon est teinté d'un certain fatalisme, il est inspiré cependant par la confiance amoureuse en Dieu.

Il n'appartient pas à tout le monde de tenir en suspens un siècle rempli de génies où elle évolue en toute maîtrise. Rien n'est curieux comme de l'entendre discuter sur les questions les plus ardues de la théologie mystique avec des théologiens qui n'ont pas toujours sa science. Un personnage important blâme ses écrits : elle l'apprend; elle vient aussitôt le trouver et le prie de lui signaler ses erreurs, protestant qu'elle veut se corriger, mais en réalité convaincue qu'elle remportera la victoire. Elle *retourne* tout le monde.

Nicole désapprouve le *Moyen court*; la voilà chez Nicole : « Je lui proposai de le lire ensemble, et le priai de me dire avec bonté les erreurs qui l'arrêtaient. » Nicole arrive au bout du petit livre sans avoir rien découvert, laissant de temps en temps échapper des approbations dans ce genre : « Voilà les plus belles comparaisons qu'on puisse voir ! »

Finalement, il s'en tire en disant : « Madame, mon talent est d'écrire, et non pas de faire de pareilles discussions; mais si vous voulez bien voir un de mes amis, il vous fera ses difficultés, et vous serez peut-être bien aise de profiter de ses lumières. Il est fort habile, et s'entend mieux que moi à tout cela. C'est M. Boileau, de l'hôtel de Luynes. »

M<sup>me</sup> Guyon s'en alla chez l'abbé Boileau. « Nous lûmes le petit livre, et comme il me disait, en lisant, ses difficultés, je lui expliquais la chose de manière qu'il m'en paraissait content. Cette discussion finie, il me dit : « Madame, il n'y aurait aucune difficulté à ce petit livre, si vous aviez expliqué les choses avec plus d'étendue. » Pirot, Nicole, Boileau, Fénelon, tout le monde est plus ou moins conquis et réduit au silence.

Bossuet est l'adversaire redoutable. De son point de vue dogmatique, et de l'étude des phénomènes, il imposera ses craintes et ses doutes, et M<sup>me</sup> Guyon ne sort point des entretiens qu'elle a avec Bossuet portant sur son front la même tranquillité et la même assurance. « M. de Meaux doit avoir la tête fendue en deux », dit-elle en sortant d'un long examen doctrinal qu'il lui a fait subir, « mais moi j'ai la tête fendue en quatre. » Où l'on voit la vanité poindre un peu, c'est lorsqu'elle attribue une partie de son insuccès à ce que Bossuet ne l'a pas laissée parler à loisir. « Comme il parlait avec une extrême vivacité, et qu'il ne me laissait *presque pas* le loisir d'expliquer ma pensée, il ne me *fut pas possible de le faire revenir* sur quelques-uns des articles, comme j'avais fait sur les autres. » (*Vie*, III<sup>e</sup> partie, p. 166.)

Bossuet témoigne qu'elle s'embarrassa beaucoup sur les *demandes* particulières de l'oraison dominicale : « Je lui disais : Quoi! vous ne pouvez pas demander à Dieu la rémission de vos péchés? — Non, répondit-elle. — Eh bien, repris-je, moi que vous rendez l'arbitre de votre oraison, je vous ordonne Dieu par ma bouche de dire après moi : « Mon Dieu, je vous prie de me pardonner mes péchés. » — Je puis bien, dit-elle, répéter ces paroles; mais d'en faire *entrer le sentiment dans mon cœur, c'est contre mon oraison.* » C'était du molinosisme tout pur.

Quant à l'attitude de Fénelon, elle s'explique admirablement par le manque de précision qui régnait alors dans l'exposé des principes de la Mystique, du moins par rapport à certaines impressions consécutives à l'état d'oraison.

Priez, par exemple, les théologiens de s'entendre au sujet de Rusbroech, surnommé le *Très excellent contemplatif* et le *Docteur divin*. Vous entendez Denis le Chartreux faire l'apologie des *Œuvres*, et, par contre, Jean Gerson, Bossuet et Fleury les critiquer. — Parlez-vous de Taulère? Bossuet vous dira que c'est le « plus exact des mystiques ». Et pourtant cet éminent théologien fut le très humble disciple de Rusbroech et ne critiqua point son maître.

La guide *spirituelle* de Molinos était dominée par des principes erronés qui renouvelaient l'irresponsabilité des Guérinets et des Bégards, et cependant, à Rome même, Molinos est considéré comme un saint; c'est le grand directeur d'âmes. Le livre parut avec cinq approbations élogieuses, et quatre de ces approbations émanaient de *qualificateurs* du Saint-Office.

De savants théologiens adoptent publiquement sa doctrine : trois d'entre eux recevront bientôt le chapeau de cardinal : Coloredo, Ciceri, et Petrucci, son fidèle disciple. Les cardinaux Casanata, Odescalchi, Azolini et Carpegna étaient ses amis. Aussitôt qu'il est créé pape, à peine installé au Vatican, Odescalchi veut y loger Molinos.

En France, de même qu'on a fait un sort au livre de Maleval, on s'occupe de répandre l'ouvrage de Molinos. Le cardinal d'Estrées pense, en provoquant ce mouvement de Rome où il est ambassadeur, seconder les vues de Louis XIV sur les protestants.

Seul, le jésuite Segneri se permet d'attaquer Molinos. Mais les livres de Segneri sont brûlés par ordre de l'Inquisition, pendant que le disciple de Molinos, Petrucci, était élevé à l'épiscopat.

Ce fut Caraccioli, évêque de Naples, qui fit crouler cette réputation si bien établie. Comme Bossuet, il étudia les actes, et constata que les nouveaux contemplatifs rejetaient les prières vocales. Nous avons entendu M<sup>me</sup> Guyon oublier le

*Pater*. Ils refusaient de faire le signe de la croix. « Ils en sont venus, disait-il, à croire que toutes les pensées qui leur viennent dans le silence et le repos de l'oraison sont autant de lumières et d'inspirations de Dieu et qu'étant la lumière de Dieu, elles ne sont sujettes à aucune loi. » Molinos reconnut ses erreurs, que ses lettres de direction achevèrent de mettre en évidence et demanda pardon.

Il faut avouer qu'on mit du temps à reconnaître que sa conception de la *voie intérieure*, son horreur des *images saintes*, et son éloignement des mystères de l'Incarnation et de la Trinité, non moins que son *indifférence* et son *impeccabilité* étaient des erreurs pernicieuses à l'excès.

M<sup>me</sup> Guyon est loin de professer toutes ces erreurs. Son amour de l'humanité du Sauveur ressemble à celui de sainte Thérèse. Elle aime surtout Jésus crucifié, mais elle est sujette à caution sur plusieurs autres points où l'on retrouve l'influence molinosiste.

Pourquoi voudrait-on que Fénelon ait été autrement perspicace ! Il avait encore à former son jugement en mystique, puisqu'il déclare ne pas vouloir dépasser Jean de la Croix, et « ne point oser produire sainte Thérèse *dans tout ce qu'elle a dit* (Lettre 21). » C'est donc qu'il ne se faisait pas une juste idée de l'état contemplatif de cette illustre mystique. — « M<sup>me</sup> Guyon n'était pas si timide, et elle opine que Dieu n'a point fait à sainte Thérèse la grâce de l'élever jusqu'à l'état mystique où elle est parvenue. Et Fénelon la suivit jusque-là, lui qui ne voulait pas se dire complètement le disciple de sainte Thérèse. »

Disons que toutes ces erreurs de M<sup>me</sup> Guyon, et ces jugements contradictoires auxquels elle donnera lieu, viennent de ce qu'il y a deux phases bien distinctes dans la vie de M<sup>me</sup> Guyon.

1<sup>o</sup> On peut considérer M<sup>me</sup> Guyon, dans la première partie de sa vie, c'est-à-dire jusqu'à sa rencontre avec les premiers disciples<sup>1</sup> secrets de Molinos, comme une véritable mystique.

1. Il ne s'agit pas de disciples explicitement tels, mais d'hommes très adonnés à la piété, remplis même de vertu, qui avaient subi, et gardaient peut-être à leur insu, les influences du virus molinosiste, au moment où Molinos répandait sa doctrine aux applaudissements de tous.

— L'influence de cet état premier persistera jusqu'à la fin et la préservera sans doute de certains excès du molinosisme.

2<sup>o</sup> Dans la seconde phase, elle est saisie par les multiples influences qui la font déchoir des hauteurs de la vraie contemplation et l'entraînent, sous prétexte de perfection plus grande, vers des voies écartées. Elle est le jouet du *Malin*, qui prend sa revanche des condamnations du molinosisme, et en fait reverdir quelques drageons sur la souche qu'on croyait morte. Il trouble encore la piété, alors que le calme commençait à renaître dans les esprits; et c'est une raison suffisante de sa furieuse intervention.

## I

C'est chose peu ordinaire que de voir, chez une enfant de quatre ans, de pareilles dispositions à la piété. « J'aimais, dit-elle, entendre parler de Dieu, d'être à l'église, d'être habillée en religieuse. » Mais elle est si précocce, qu'on est obligé de la *porter* à confesse où elle veut aller, pour s'accuser de pensées *contre la foi*. Le confesseur veut en rire, mais la petite explique « qu'elle ne croyait pas à l'enfer, et qu'elle était portée à croire qu'on ne lui en parlait que pour l'effrayer ».

Dans un songe, elle a une vision effrayante de l'enfer; elle voit la place qui lui est destinée, si elle offense Dieu; et, à partir de ce moment, elle s'élève à des motifs de contrition qui paraissent au-dessus de son âge.

En même temps, son grand défaut, le désir de l'extraordinaire et la souplesse dans l'art de se tirer d'une difficulté sans perdre l'avantage de son attitude, commencent à se faire jour dans ce menu fait.

Elle affectait de désirer le martyre; et sans doute que l'ardeur naturelle de son âme vaillante la portait à désirer ces manifestations de l'amour; mais il y avait un peu de pose, comme elle paraît en convenir. — Les religieuses lui déclarent qu'elle sera exaucée. On prépare la mise en scène. Elle se met à genoux, et on brandit un grand couteau au-dessus



de sa tête. « Attendez, dit la petite avec un grand calme, je m'aperçois que je n'ai pas la permission de mon père, et je ne puis mourir sans sa permission. » — Au fond, l'enfant fut très affligée de sa lâcheté, et on eut de la peine à l'en consoler.

Au sein de sa famille, elle souffre déjà, car sa mère la néglige et n'a de tendresse extérieure que pour son fils.

Elle a sept ans, et sa piété n'a fait qu'augmenter. Dans le couvent où elle réside, il y a une chapelle dédiée à l'enfant Jésus, tout au fond du jardin. L'enfant, que le désir de se mortifier tourmente déjà, va chaque matin cacherson déjeuner derrière le tableau. — En récompense, elle fut préservée d'un grand danger. Jeanne, qui voyait les grandes pensionnaires danser sur les planches qui recouvrent une citerne très profonde, et il n'en arrivait rien, voulut faire comme elles. Il faut croire que Satan, qui ne connaît pas l'avenir, et redoutait la piété naissante de cette enfant, voulut nuire à ses jours, car son faible poids fit céder les planches et l'enfant tomba, mais resta suspendue par un faible morceau de bois, à quelque distance des eaux nauséabondes. Il se passa alors une scène digne du chansonnier : Les pensionnaires, au lieu de lui tendre la main, coururent prévenir les Sœurs ; les Sœurs, au lieu de venir à son secours, coururent prévenir la sœur de Jeanne qui était à l'église, en oraison ; la bonne religieuse, au lieu de venir la délivrer, en toute hâte, se mit à faire de ferventes prières pour écarter le danger<sup>1</sup>. On se décida alors de la retirer de sa fâcheuse position.

« A ce moment-là, écrit M<sup>me</sup> Guyon, j'aimais Dieu pour lui-même, et il me semblait que quand il n'y aurait eu ni Paradis, ni Enfer, le déplaisir de vous offenser, ô mon Dieu, m'aurait causé une grande douleur. » — Le tout sera, plus tard, de ne pas forcer cette note de générosité.

A ce moment, elle est atteinte de petite vérole volante. On déserte sa chambre, et l'enfant se console en lisant la Bible du matin au soir : elle y trouve une joie profonde ; ici encore, elle dépasse les aspirations de son âge. Jeanne a remarqué

1. *Autobiographie*, 1<sup>re</sup> partie, ch. m.

la dureté dont on use à son endroit, le peu de tendresse qu'on lui témoigne; toutes les faveurs vont à son frère, qui la maltraite impunément; les domestiques s'en mêlent, et l'enfant n'est point heureuse. — Elle reprend vite la maîtrise de son caractère un instant aigri; elle se réfugie dans la joie de prier et de faire l'aumône. « Il semblait, ô mon Dieu, que vous redoubliez vos grâces, à mesure que mon ingratitude augmentait... »

Elle vient de faire sa première communion, quand un religieux missionnaire, son parent, visite sa famille en son absence. On lui raconte les vertus de ce saint homme. Elle pleure de douleur de ne l'avoir point entendu parler de Dieu. « Je m'en allai trouver mon confesseur, fort désolée. Je lui dis : Quoi, mon Père? Sera-t-il dit qu'il n'y aura que moi qui me damne dans ma famille? Hélas! aidez-moi à me sauver. »

A partir de ce moment, elle se sent toute transformée. « Je devins si changée que je n'étais pas reconnaissable. » — « Je m'enfermais tout le jour pour lire et faire oraison. Je donnais tout ce que j'avais aux pauvres. Je leur enseignais le catéchisme, et, lorsque mon père et ma mère étaient absents, je les faisais manger avec moi, et les servais avec grand respect. » (Ch. iv.)

— Pourquoi voudrait-on que ces pratiques de haute piété n'aient pas produit dans cette âme innocente les effets qu'elles ont réalisés chez les autres saints à qui on les attribue?

Elle lit, alors, les œuvres de saint François de Sales et la *Vie de M<sup>me</sup> de Chantal* : *Ce fut là que je connus qu'on faisait oraison*. Je priai mon confesseur de m'apprendre à la faire; et comme il ne la faisait pas, je tâchai à la faire *seule* le mieux qu'il me fut possible. » — De telles dispositions, de tels désirs ne sauraient rester sans récompense.

Jeanne, cependant, ne réussit pas tout d'abord, car elle croyait que l'oraison mystique se faisait comme l'oraison ordinaire, où les images sensibles abondent, non moins que le raisonnement, surtout quand on n'a pas atteint l'oraison affective et de simplicité qui précèdent ordinairement l'oraison mystique proprement dite.

Elle voudrait en tout imiter sainte Chantal. — Elle voit,

par exemple, qu'elle a imprimé, sur son cœur, le nom de Jésus à l'aide d'un fer rouge, elle se désole de n'avoir pas sous la main un instrument de cette sorte. Alors, elle écrit ce nom sacré sur un papier, et avec des rubans et une grosse aiguille, elle se l'attache à la peau en quatre endroits, et le garde longtemps ainsi fixé.

Elle s'efforce de réaliser en elle toutes les vertus domestiques, et son assiduité à soigner son père malade, choisissant les moments où les valets sont absents pour remplir les besognes répugnantes, montre que son âme est en progrès. — Elle pratiquait alors l'oraison *affective* la plus ardente, et y mettait ses délices. « Mon cœur se nourrissait insensiblement de votre amour, et mon esprit s'occupait de votre souvenir. »

Ce serait injuste de se mettre en défiance contre cette partie de la vie de M<sup>me</sup> Guyon. — Il lui arrive, en ce temps-là, de quitter l'oraison *affective* pour se livrer aux prières extérieures. Elle s'aperçut qu'elle ne profitait plus autant, et que la prière extérieure ne remplissait pas le même but. — Rien à redire à cette doctrine, car c'est là une vérité : l'oraison *affective* est au-dessus de l'oraison *discursive*. Seulement, ce n'est point s'éloigner de Dieu, comme semble le croire M<sup>me</sup> Guyon, que de recourir à cette dernière quand l'âme y trouve son bien. Elle utilisait, du reste, cette sorte d'oraison beaucoup plus qu'elle ne semble le croire, car elle nous confie, dans ce même chapitre : *Je ne laissais pas de dire tous les jours mes prières vocales*. — Son âme est en règle avec la vraie piété. C'est l'époque de son mariage.

\*  
\* \*

Jeanne épouse Jacques Guyon, seigneur du Chesnoy. Les Guyon possédaient une belle fortune, mais ne la trahissaient par aucun extérieur fastueux. — Toujours un peu vaniteuse, Jeanne en souffrit dans les commencements. « La joie fut universelle dans notre ville, dit-elle, il n'y eut que moi de triste. » — Son mari l'aimait, comme elle en fait souvent la remarque, mais elle ne fut point gâtée par lui, et encore moins par sa belle-mère.

Certes, ce ne fut pas un mariage d'inclination, car Jeanne ne vit son mari, pour la première fois, que *deux* jours avant le mariage. On lui fit signer les actes sans lui dire ce que c'était. Son mari avait vingt-deux ans de plus qu'elle. Jeanne, qui se trouvait belle et se regardait comme un parti désirable, reçut ainsi de Dieu le châtiment de sa vanité, car elle avait d'autres vues, et rien ne prouve que son choix eût été bon. Elle reconnaît même que son salut eût couru des dangers.

Malgré cela, elle fut heureuse de se marier pour *échapper à l'autorité de sa mère*. — Sa belle-mère, par son humeur chagrine, contribuera à lui faire expier cette imperfection.

Reconnaissons que M<sup>me</sup> Guyon fut toujours une épouse modèle, sa patience fut de tous points admirable. Quand mourut M. Guyon, elle ne chercha pas à s'éloigner de sa belle-mère, ni même d'une domestique insupportable d'insolence et de méchanceté qui aura tant contribué à la faire souffrir.

Elle ne voudra pas enlever de ses épaules les croix qu'elle pense avoir reçues de Dieu. — Elle est, à ce moment, au point le plus marquant de sa piété ; car tout y respire les plus pures et les plus généreuses tendances, sans autre mélange que les légères complaisances d'une vanité bien pardonnable dans une jeune femme qui n'a pas dix-sept ans.

Une prieure de Bénédictines l'entretient des grâces de l'oraison. Sur ces entrefaites, son parent le missionnaire se trouve de passage dans sa famille. C'est un homme d'oraison, qui ne soupire qu'après le martyre et qui l'obtiendra.

« La vertu de cet excellent parent me charmait, et j'admirais son oraison continuelle sans la pouvoir comprendre. » — Elle s'efforce d'y suppléer, de son côté, par des prières et des oraisons jaculatoires. « Mais je ne pouvais, dit-elle très justement, me donner par toutes ces multiplicités ce que vous donnez vous-même et qui ne s'éprouve que dans la simplicité. »

Ce n'est même pas l'oraison de simplicité qui peut donner ce que donne l'oraison de *quiétude* ; mais c'est ordinairement à ceux qui la pratiquent que se donnent tout d'abord ces

*courtes invasions de quiétude*, si bien décrites par sainte Thérèse, et qui deviennent bientôt, aux degrés suivants, l'*oraison d'union*.

M<sup>me</sup> Guyon, à l'époque où nous sommes, n'a pas encore ressenti ces premiers effets vraiment et *proprement contemplatifs*. — Dans l'*oraison de quiétude*, c'est Dieu qui agit *immédiatement* sur l'âme, la *nourrit directement* par des communications surnaturelles, et lui fait *sentir sa présence*, par une sorte de *toucher intérieur*. — Dans cet état, l'âme ne peut plus se livrer à des *considérations personnelles*, mais se laisse comme *imbiber* l'esprit et le cœur par la présence divine. — C'est ce que son digne parent veut lui expliquer; mais ne les ayant pas ressentis encore, elle ne peut comprendre ces effets, et les exprime dans des termes qui peuvent prêter à la critique : « J'étais surprise de ce qu'il me disait qu'il ne pensait à rien dans l'*oraison*. » — Ce qui signifiait la seule absence de travail personnel. — Elle-même dira plus tard que ce n'est pas là un « silence de fainéantise ». — Elle a même une heureuse comparaison, dans le *Moyen court*, pour exprimer ce qu'elle aura par la suite ressenti : « Lorsque le vaisseau est au port, les mariniers ont peine à l'arracher de là pour le mettre en pleine mer, mais ensuite ils le tournent aisément du côté qu'ils veulent aller. Enfin, on commence à voguer très doucement, et le vaisseau s'éloigne si fort qu'il faut quitter la rame devenue inutile. Que fait alors le pilote ? Il se contente de tendre les voiles et de tenir le gouvernail. » — Sainte Thérèse exprimera la même idée en se servant de la comparaison de la pompe et des canaux.

Elle ne parle pas, au début, de l'état *passif* dans le sens qu'on l'entendra *plus tard* exagérer :

« La créature est si amoureuse de ce qu'elle fait, qu'elle croit ne rien faire si elle ne sent, connaît et distingue son opération. Elle ne voit pas que c'est la vitesse de la course qui l'empêche de voir ses démarches; et que *l'opération de Dieu, devenant* plus abondante, absorbe celle de la créature, comme on voit le soleil, à mesure qu'il s'élève, absorber peu à peu la lumière des étoiles. » (*Moyen court*, ch. xx.)

Nul doute que les descriptions heureuses, qu'on rencontre

çà et là dans ses écrits ne lui aient été inspirées par les souvenirs des *premières impressions de sa vie unitive*.

\*  
\* \*

La voilà donc avec son parent qui l'initie aux premières notions de l'oraison mystique : « Nous disions ensemble l'office de la sainte Vierge : souvent, il s'arrêtait tout court, parce que la violence de l'attrait lui fermait la bouche ; et alors il cessait ses prières vocales. Je ne savais pas encore ce que c'était que cela. »

Enfin, les effets de l'oraison mystique lui furent révélés brusquement, comme cela a lieu d'ordinaire. Sainte Thérèse a décrit la surprise et le désarroi où se trouve l'âme aux premières *invasions de quiétude*. Ce qui domine, c'est le sentiment de la *présence* de Dieu, *touchée, sentie, expérimentée* d'une manière très mystérieuse. — M<sup>me</sup> Guyon en parle comme le font les mystiques.

« Dès ce moment, il me fut donné une *expérience* de sa *présence dans mon fond* ; non par pensée ou par application d'esprit (c'est-à-dire par le procédé discursif), mais comme une chose que l'on *possède réellement* d'une manière très suave. » (*Vie*, ch. viii.)

M<sup>me</sup> Guyon termine le chapitre viii de sa *Vie* par une description de l'*oraison mystique* qui montre bien qu'elle l'a expérimentée, car où aurait-elle pris ces notions, elle qui n'avait pas étudié les mystiques ?

« Mon oraison fut, dès le moment dont j'ai parlé, vide de toutes formes, espèces, images ; c'était une oraison de jouissance et de possession dans la volonté, où le goût de Dieu était si grand, si pur, si simple qu'il attirait et absorbait les deux autres jouissances de l'âme dans un profond recueillement sans acte ni discours. J'avais cependant quelquefois la liberté de dire quelques mots d'amour à mon Bien-Aimé. C'était une oraison de foi qui excluait toute distinction. » Or, M<sup>me</sup> Guyon n'avait encore lu que *Philothée* et l'*Imitation*. (*Vie*, ch. xii.)

L'oraison contemplative, d'ordinaire, exclut en effet la

distinction et la considération des attributs particuliers. Elle donne le « Dieu sans forme ». On a voulu reprocher cela aux mystiques, mais faute de comprendre que cette perception du « Dieu sans forme » ne signifie pas la « confusion panthéistique », ni le *vague* et l'*incertain* de l'acte contemplatif, mais la manière *générale* dont Dieu est perçu présent.

Pour abrégé, ne citons que cette phrase de la *Montée du Carmel* : « Les âmes... dès qu'elles se mettent en présence de Dieu, entrent en possession d'une connaissance confuse, amoureuse, et pleine de paix et de calme, source délicieuse où elles boivent à longs traits les eaux de la sagesse et de l'amour. » (II, 14.)

Bossuet reconnaît que les *images* sensibles disparaissent dans l'oraison contemplative : « Dans cet état de pure contemplation, l'âme s'appauvrit, dit encore Cassien, elle perd les riches substances de toutes les belles conceptions, de toutes les belles images, de toutes les belles paroles <sup>1</sup>. »

Saint Liguori (*Præcis. confess.*, n° 135), après avoir constaté qu'il y a une contemplation *positive*, c'est-à-dire qui considère une vérité *distincte*, un attribut *spécial*, ajoute :

« La contemplation négative est beaucoup supérieure à la contemplation *positive*. On l'appelle *obscurité lumineuse*, parce que l'intelligence y est comme aveuglée par l'abondance des lumières... Dieu donne à l'âme une grande lumière ; par cette lumière, l'âme ne découvre pas une vérité *particulière*, mais elle acquiert une notion *générale* et *indistincte*, *generalem quamdam et confusam*, de l'incompréhensible bonté de Dieu, et elle se forme ainsi de Lui une idée très élevée quoique *confuse*. »

1. *Instr. sur les états d'oraison*, I. V.

Chanoine GOMBAULT,  
Docteur en philosophie.

(A suivre.)



# OCCULTISME ET SPIRITISME

---

## Le spiritisme est-il naturel?

La *Revue scientifique et morale du spiritisme* traite d'occultistes tous ceux qui n'admettent pas l'hypothèse spirite des humains désincarnés qu'ils regardent comme uniques agents des phénomènes que nous regardons comme préternaturels et que l'auteur de cet article, M. Chevreuil, déclare être parfaitement naturels.

Nous voudrions pouvoir, pour combattre cette assertion, disposer de pages plus nombreuses; nous commencerions par reproduire, au moins en partie, une instructive étude du directeur de cette revue où il nous montre M<sup>me</sup> d'Espérance répondant, comme bien des maîtres ne pourraient faire, à des questions ardues posées *ex abrupto* par des hommes fort intelligents qui ont déclaré n'en pas connaître eux-mêmes la solution, et concernant des matières dont ce médium officieux et désintéressé n'avait pas la moindre notion. Et voilà qu'elle résout des problèmes sur la question difficile du *son*, problèmes que les théoriciens n'avaient même peut-être pas encore posés, et elle le fait en causant, en pensant à d'autres choses, et par conséquent sans penser à celle-là. et elle écrit sans broncher sa théorie qui frappe par sa puissance, son originalité, et, pour ceux qui ont l'intelligence de ces difficiles sujets, par sa justesse.

Et cela est naturel!

Il avoue cependant « qu'une intelligence étrangère dirigeait sa main et que de plus cette intelligence paraissait fort au courant de nos sciences humaines, ce qui lui assigne néces-



saitement une origine terrestre, quel qu'ait été le nom qu'elle portait ici-bas ».

Comme le raisonnement va vite chez les spirites !

Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.

Comment ! Est-ce que la science est jamais humaine par ce seul fait que les hommes en ont pris possession ? N'est-elle pas toujours simplement la science, connaissable, telle qu'elle est en elle-même, et des hommes et des autres esprits, par des procédés sans doute différents, mais sans cesser d'appartenir aux purs esprits pour s'être communiquée aux hommes, et pouvant par conséquent avoir ses maîtres, ses professeurs, aussi bien parmi les esprits que parmi les hommes ? Et ne faut-il pas plutôt soupçonner les esprits dans des réponses qui ne sont en rien copiées servilement des manuels de la science acquise et formulée par les hommes ?

Comment enfin une *origine terrestre* est-elle supposée nécessaire pour savoir ce que savent les humains, comme si les théories résultant des expériences qui affectent leurs sens ne pouvaient pas être connues par des esprits supérieurs à nous d'une façon supérieure à la nôtre ? Ne peuvent-ils pas connaître la façon dont nos sens sont affectés et la mesure de tout objectif qui les affecte, et cela ne répond-il pas aux pouvoirs des anges, tels que la théologie catholique les enseigne d'après la révélation ?

Enfin la science dont bénéficie le médium n'a-t-elle pas quelque chose comme une saveur qui n'est pas humaine ?

Si nous prenions un à un les faits que le spiritisme nous apporte chaque jour, pourrions-nous, avec la meilleure volonté du monde, les qualifier de naturels ?

J'ouvre la *Revue spirite* au hasard, la trouvant devant moi et ne voulant pas la prendre au commencement de peur de la citer toute, et voici les traits que je rencontre.

M<sup>me</sup> Florence Marryat raconte les faits suivants, au cours d'une étude où elle parcourt une liste de médiums gratuits et désintéressés, qu'on ne pourrait, par conséquent, accuser de fraude.

A l'endroit où nous ouvrons la revue, après avoir parlé d'un photographe qu'elle connaît beaucoup et qui ne peut faire une photographie sans être obligé d'essuyer sur la plaque les images importunes de parents et d'amis défunts, ce dont elle et bon nombre d'amis qu'elle nomme ont eu vingt fois la preuve, M<sup>me</sup> Marryat cite miss Pawley dont le désintéressement lui est prouvé, et qui n'accepte pas même des fleurs. Elle prend jour et heure pour aller trouver le médium, toujours assiégé par les visiteurs.

Celui-ci est au fait de tous les enfants qu'elle a perdus. En vain cherche-t-elle à lui cacher sa plus poignante blessure, une jeune femme qu'elle a perdue la dernière.

Elle avait dit à miss Pawley, rendue à son nom sur la liste d'inscription : « C'est ma chère, ma chère mère. »

— Voyons, dit le médium, ce que cette chère enfant a à nous dire. Celle-ci était sa fille aînée, Eva, dont elle-même n'avait pas parlé au médium.

On prend crayon, papier, dit M<sup>me</sup> Marryat :

C'était écrit par deux mains différentes en lignes alternées, la première étant écrite par Eva, la suivante par Florence et ainsi de suite. Autre chose, mes enfants terrestres, dès leur tendre enfance, ne m'appelèrent jamais autrement que « mère », tandis que Florence, qui me quitta avant qu'elle pût parler, m'appelait constamment « maman ». Ce seul fait ne pouvait être connu de miss Pawley. Ajoutez à cela que la partie écrite par ma fille aînée était bien son écriture nette et décidée, tandis que celle tracée par Florence était plutôt l'écriture d'une enfant ou d'une jeune écolière « comme il faut ».

Nous abrégeons et arrivons à une famille de la bonne bourgeoisie que l'auteur ne nomme pas et qui, regardant le spiritisme comme une chose sacrée, le pratique en famille, n'admettant que rarement et pour les motifs les plus sérieux des étrangers à ses réunions avec les parents défunts.

Le médium William Haxby, qui avait été leur ami, venait souvent de l'autre monde avec les parents.

Les deux petits salons où se passa la séance étaient séparés par deux rideaux de dentelle.

Dans le salon arrière, où la jeune femme mariée s'étendit sur un sofa, il y avait un piano et un orgue américain. Dans l'autre, du devant, éclairé par une lampe à huile, nous nous assimes en cercle sur les chaises et les sofas, mais sans nous tenir par les mains.

Peu d'instants après, les rideaux de dentelle se séparèrent et le visage d'un jeune homme se montra. C'était celui du grand frère.

« Hallo! Toms », s'écrièrent-ils tous, et les petits allèrent à lui et l'embrassèrent. Il parla un moment à son père disant ce qu'ils se proposaient de faire ce soir-là, mais que sa mère ne pourrait se matérialiser.

Comme il parlait, un petit garçon vint à son côté. « Voici Harry! » crièrent les enfants, et ils amenèrent leur frère esprit dans la chambre au milieu d'eux. Il semblait âgé de cinq ans. Son père lui dit de venir me parler et il obéit comme un petit enfant humain; il se tint devant moi, appuyant sa main sur mon genou.

Alors, une petite fille se joignit au groupe et les deux enfants se promènèrent autour du salon causant tour à tour à chacun.

Pendant que nous étions occupés d'eux, nous entendîmes les notes de l'orgue américain. « Voici Haxby », dit M. D..., « maintenant nous allons avoir un régal. » (Je dois dire ici que, sur terre, M. Haxby était un organiste accompli.) En entendant son nom, lui aussi vint aux rideaux, montra sa figure aux traits gauches et annonça que Tom et lui allaient jouer un duo. Les deux instruments retentirent ensemble et réellement les esprits jouèrent délicieusement. Puis une troisième influence se joignit à eux avec quelque instrument à cordes.

Et voilà ce que M. Chevreuil trouve parfaitement naturel.

Non moins naturel aussi sans doute ce que M<sup>me</sup> Marryat vit plus d'une fois dans la maison de M<sup>me</sup> Uniacke, à Bruges, « soit, dit-elle, qu'il faille l'attribuer à la médiumnité de M<sup>me</sup> Uniacke ou de ma sœur Blanche ou de M<sup>me</sup> Robinson, ou de toutes les trois réunies ». Tables renversées, chaises tirées sous les personnes, lourds objets jetés dans la chambre, livres et tablettes lancés sur les têtes et faisant vraiment mal, touches du piano frappées avec fracas, miss Robinson parlant le flamand qu'elle ignorait et racontant l'histoire

d'un Flamand qu'elle prétendait être et donnant les messages qu'il prétendait envoyer à sa famille.

Et cette table qu'on appelait *Mademoiselle* et qui avait coutume de danser aux coups redoublés frappés sur le piano !

M<sup>me</sup> Marryot s'en va près de la porte et, les trois médiums restés seuls, le tapage augmente, *Mademoiselle* se met à danser autour de la chambre : le piano semblait frappé par des pieds.

Quand le tumulte fut à son comble, j'ouvris subitement la porte et, sans avertissement, projetant la lumière sur cette scène, *je vis le tabouret du piano monté sur le clavier* et frappant à coups redoublés sur les notes. Dès que la lumière fut faite, « *Mademoiselle* » et le tabouret tombèrent tous les deux sur le sol avec tapage et la séance prit fin.

Les dames étaient assises à la table et le parquet ainsi que les meubles étaient jonchés de livres qui avaient été projetés des tablettes presque vides, ainsi que des pots de fleurs. Jamais, ni auparavant, ni depuis je n'ai assisté à pareille scène démoniaque.

Enfin M<sup>me</sup> Marryat termine par ce récit :

\*  
\*\*

Feu sir Percy Shelley et sa femme, lady Shelley, n'ayant pas d'enfants, adoptèrent une petite fille qui, à l'âge de quatre ou cinq ans, fut sérieusement brûlée à la joue et aux épaules et retenue au lit pendant plusieurs mois. Le petit lit de l'enfant était dans la chambre à coucher de lady Shelley, et quand sa mère adoptive voulait dire ses prières, elle avait l'habitude de donner à la fillette un crayon et une feuille de papier afin qu'elle restât tranquille. Un jour l'enfant demanda une plume et de l'encre au lieu d'un crayon ; mais sur le refus de la satisfaire elle se mit à pleurer en disant : « L'homme dit qu'il me faut une plume et de l'encre. » Comme il avait été instamment recommandé de ne pas la faire crier, de peur de voir ses blessures se rouvrir, lady Shelley lui donna les objets demandés et procéda à ses dévotions. En se relevant, après les avoir terminées, elle vit, avec

surprise, que l'enfant avait dessiné l'esquisse d'un groupe, dans le style de Flaxman, représentant des personnages agenouillés et pleurant autour d'une couche sur laquelle un malade était étendu. Elle ne comprit pas la signification de ce dessin, mais fut frappée d'admiration par son exécution ainsi que tous ceux qui le virent. Depuis ce jour, elle donna, chaque matin, à la petite fille, une feuille de carton avec plume et encre et obtint des dessins différents, l'enfant parlant couramment de l'homme qui l'aidait à dessiner. Cela dura jusqu'à ce que le nombre des dessins fut de trente à quarante, lorsqu'un « glossaire de symboles » fut écrit par ce bébé, qui ne savait ni lire ni écrire, ce qui expliqua complètement le sujet en question.

Cela démontra que cette série de dessins représentait la vie de l'âme depuis qu'elle avait quitté le corps jusqu'à ce qu'elle se perdit dans l'Infinité de Dieu, un sujet vraisemblablement difficile, on doit l'admettre, à être choisi et traité par un enfant de cinq ans.

J'ai entendu cette histoire des lèvres mêmes de lady Shelley et j'ai vu et bien examiné les dessins originaux. On dut, en un temps, les publier par souscription; mais je crois que cela n'obtint pas de résultat.

J'ai vu aussi la jeune fille qui traça ces dessins plus qu'indubitablement sous un contrôle spirituel. C'était alors une jeune femme mariée, complètement ignorante de tout ce qui concernait le spiritisme. Je lui demandai si elle avait souvenance des circonstances dans lesquelles elle avait dessiné ces esquisses; elle se mit à rire et me répondit : Non. Elle savait qu'elles avaient été tracées par elle-même, mais sans comprendre comment. Tout ce qu'elle put me dire fut qu'elle n'avait rien produit d'étonnant depuis et qu'elle ne prenait nul intérêt aux choses du spiritisme.

Et tout cela est parfaitement naturel, on pourrait même dire : de plus en plus naturel.

Donc M. Chevreuil ne veut voir dans tout cela que « des phénomènes naturels en connexion étroite avec notre physiologie ». Donc dépendants de notre physiologie, si ce n'est pas notre physiologie qui en dépend ou si la dépendance n'est pas plutôt mutuelle. Nous croyons, nous, que c'est notre physiologie qui, alors qu'elle est en jeu (car la simple physique peut être aussi actionnée par les esprits), dépend des véritables agents du spiritisme.

## Le spiritisme fait-il profession de ne rien savoir?

Il ajoute que le spiritisme fait profession de ne rien savoir que ce qu'il sait clairement et de chercher toujours, tandis que ce qu'il appelle *l'occultisme a des théories sur tout, connaît tout, a réponse à tout*. C'est là une hyperbole, il le sait bien, qu'il applique aussi sans doute à la doctrine catholique, parce que, sans savoir tout, sans avoir réponse à tout, elle a des théories, des connaissances et des réponses sur quelques points précis.

Il prétend que le spiritisme, au contraire, ne s'élève pas plus haut que le fait et demeure à la portée de chacun.

Mais c'est déjà dépasser le fait que de s'élever jusqu'à l'esprit désincarné.

Les agents évoqués se donnent ordinairement pour tels. Mais c'est le seul point où ils concordent. Pour leur identité, on ne sait à quoi s'en tenir. Plusieurs se donnent le même nom, se le disputent et se démentent les uns les autres. Le docteur Funk (1) a eu la preuve de cette multiplicité d'esprits se présentant pour le même, ignorant les évocations précédentes, s'accusant mutuellement et, pour essayer de s'accorder avec les autres, ayant trop à faire de s'accorder avec eux-mêmes.

Mais voici un reproche fait aux *occultistes*, qui montre que M. Chevreuil n'a pas su ou voulu circonscrire suffisamment le sens du mot, car, sans atteindre les véritables occultistes, il tombe en plein sur les catholiques qui ne peuvent se défendre de le mériter : c'est d'enseigner l'intervention des esprits et d'interdire le seul moyen de la vérifier, qui est la pratique des opérations magiques. Or l'Eglise catholique seule fait cette défense des évocations ; le véritable occultisme la conseille et s'y adonne.

« De sorte, ajoute-t-il, que l'étudiant doit se résigner à subir

1. *The psychic riddle*, (l'Enigme psychique).

l'enseignement dogmatique... l'enseignement catholique... »

Qu'après cela il nous parle des sylphes, des lutins et des salamandres : il sait fort bien que l'Eglise ne les connaît pas, puisqu'elle n'admet, en fait d'esprits, que les anges et les démons, qui seuls, en effet, *ont fait l'objet d'une révélation.*

### Le spiritisme suppose gratuitement

Là où l'occultisme dogmatise, dit-il, le spiritisme constate. Et il compare le spirite à celui qui, sans connaître la théorie, cause au téléphone avec un inconnu qu'il reconnaît bientôt pour un ami, un nouvel ami, s'entend. Nous croyons que l'amitié ne se constate pas à des paroles, mais à des faits, et que l'ami téléphonique est sujet à caution. Nous admettons donc la comparaison du téléphone au spiritisme qui peut être comme lui l'intermédiaire de mille mensonges, de mille marchés perfides. Qui a pu, depuis un siècle que le spiritisme existe, vous prouver que les esprits qui vous entretiennent sont vos amis ? quel véritable service rendu ? Comptez plutôt les tours qu'ils vous ont joués.

Le spiritisme, dit-il, est parfaitement logique dans ses conclusions, bien qu'on les déclare prématurées.

La connaissance des lois nécessaires à la solution d'un problème n'est pas nécessaire, ajoute-t-il, à une conclusion.

*Nous pouvons conclure que c'est notre volonté personnelle qui actionne notre dynamisme musculaire, et nous ignorons profondément la loi ; si, pourtant dérogeant à la loi commune, l'usage de ce dynamisme nous est enlevé, nous disons qu'il y a suggestion ; la science conclut à l'hétéro-suggestion dont elle ne connaît pas les lois.*

Tout cela, c'est fort bien, mais nous ne pouvons pas conclure aussi aisément la nature de l'être qui nous actionne nous-même ou actionne les objets physiques devant nous. Il y a plusieurs espèces de sujets susceptibles des communications que vous constatez. L'opération est évidente. Mais rien

en elle ne porte à conclure à des esprits désincarnés : leur nature seule d'esprits invisibles se dénonce, les matérialisations ayant le caractère évident de simples prestiges passagers.

..

En vertu de ses connaissances, poursuit l'auteur, *l'occultisme affirme qu'il est possible d'agir sur les êtres et même d'évoquer des génies supérieurs, comme si des lois mécaniques rendaient le monde spirituel esclave ou solidaire des cérémonies rituelles et des formules magiques.* Voilà le vrai côté expérimental de l'occultisme qui serait bien intéressant à vérifier, malheureusement tous les efforts viennent s'échouer là ; car nul ne vous y aidera, *vous cherchez en vain, dans les manuels d'occultisme, la manière d'opérer ;* vous trouverez des indications qui ne sauraient être prises à la lettre, car elles sont intentionnellement absurdes, ou bien ce sont des *complications de rites superstitieux qui n'ont qu'un intérêt rétrospectif et documentaire, mais qui ne répondent à aucune réalité effective.*

— Alors quoi ? *Il faut une clef pour déchiffrer ces grimoires ?*  
— Nul ne vous la livrera. Vous chercherez dans la littérature occulte des titres alléchants qui vous promettent des clavicules merveilleuses, des lumières antiques, des cabbales mises à nu, des Isis dévoilées, des clefs magiques. Hélas... ! loin d'ouvrir les serrures, ces clefs vous ferment l'entendement ! Si donc vous ne vous sentez pas l'ardeur de Prométhée, il est plus simple de renoncer à escalader le ciel ; redescendons à notre place, qui est la terre, et étudions le problème par en bas.

Ceci est très juste. Mais que fait aussi lui, le spiritisme, que de repasser les mêmes faits sous nos yeux sans progression et sans conclusion scientifiques ?

Tous ces faits, dit-il, ont été authentiqués par des savants illustres qui s'attendaient à aboutir à une conclusion tout à fait contraire : de sorte qu'en dehors de toute recherche personnelle, on peut acquérir la certitude absolue de la réalité des faits.

Cela est vrai, cela est certain. Il est certain que le mouve-



ment des objets sans contact, la réalité des apports ont été prouvés par Crookes, Aksakof, etc.

Mais l'auteur ajoute :

Si vous contestez le dédoublement physiologique de l'être humain, nous vous opposerons la longue série des expériences poursuivies avec Eusapia. La liste des savants modernes qui les ont contrôlées est trop longue pour trouver place ici.

— Ah! mais non. Nul des effets obtenus ne prouve ce dédoublement physiologique. On ne peut conclure directement de ces faits que l'existence d'un pouvoir capable de les produire et qui ne ressemble tout d'abord à aucun des pouvoirs de l'être humain. Ce dédoublement supposé devrait être prouvé lui-même directement : il ne peut produire des effets que s'il existe lui-même; les effets ne prouvent que l'existence d'une cause, et par eux-mêmes il ne la font pas connaître pour ce qu'elle est.

Le prétendu allongement virtuel des mains et des pieds n'existe que dans des imaginations de savants, et dépassent la vraisemblance : donc il n'y a rien de fait scientifiquement en ce sens.

Et toujours notre auteur dépasse les faits : il parle des *matérialisations* comme s'il en connaissait les lois physiques lorsqu'il trouve « évident que le corps astral ne peut reproduire la matérialisation que dans un court délai consécutif à la mort ».

— Qu'en sait-il et qu'est-ce que l'expérience lui a montré des pouvoirs du corps astral? Pas même son existence.

Ceci n'appartient qu'aux théories les plus injustifiées de l'*occultisme* qu'il rejette, et le voilà jeté lui-même au pôle théorique opposé à celui du docteur Hyslop qui veut au contraire accorder aux esprits désincarnés un long temps pour se reconnaître en l'autre monde et se préparer à toutes les manifestations, y compris celle-là?

Les expériences authentiques du docteur Gibier à New-York démentent journellement l'assertion hasardée par M. Chevreuil, et la doctrine catholique qui ne voit qu'un prestige

démoniaque dans la prétendue *matérialisation* s'accorde aisément avec ces expériences, parce que nous croyons avec saint Thomas et les scolastiques que toute matière est bonne à cet effet et que les gaz aériens ont toujours de quoi y suffire.

### Obscurité des mots *psychique* et *psychisme*

L'auteur continue :

Tout d'abord, le fait colossal établi par le spiritisme, et qui, je l'espère bien, va devenir officiellement définitif à la suite des expériences, toutes récentes, de Lombroso à Turin avec Eusapia, et aussi des professeurs Mosso et Pio Foa, ainsi que de Morselli, est celui que signalait déjà Aksakof... Nous voyons se dresser devant nous un fait prodigieux, que l'on n'a pas osé regarder en face jusqu'à présent, mais qui est appelé à devenir une des plus brillantes acquisitions des sciences anthropologiques, et dont on sera redevable au spiritisme, à savoir que : *l'action physique et psychique de l'homme n'est pas confinée à la périphérie de son corps.*

Ici il y a un saut énorme dans la logique. Il faudrait prouver d'abord que l'effet prodigieux obtenu est l'action physique de l'homme hors de lui-même, et cette preuve n'est pas même commencée ? L'a-t-on prise une seule fois sur le fait ? C'est ce fait que nous demandons ; ce fait physique ou, si l'on veut, *psychique*. *Psychique* est un mot obscur qui voudrait faire entendre un acte qui ne fût ni physique ni moral : il n'y en a pas.

C'est une conclusion gratuite, coïncidence donnée comme une cause : cause occasionnelle peut-être, mais la vraie cause, c'est la cause efficiente. Nous croyons, nous, qu'elle n'agit que sur l'invocation de l'homme. Qu'on nous prouve le contraire, qu'on nous montre l'action directe de l'homme,

non psychique, ce qui n'est rien, mais *matérielle* ou *intellectuelle*.

Mais comment l'homme ferait-il intellectuellement une chose à laquelle il ne comprend rien, et dont l'agent humain, agent impropre, intermédiaire, intercesseur, médium, peut être indifféremment intelligent ou stupide, instruit ou ignorant? Est-ce ainsi que nous faisons de la physique ou de la psychologie? Voilà deux sciences humaines!

### Faits visiblement préternaturels : L'âme de Cauchy

Après les graves paroles de Fonk sur le peu de sincérité des esprits auxquels il a eu affaire, le *Bulletin de la Société psychique de Nancy* peut être signalé comme en retard quand il prétend tirer une preuve d'identité personnelle de la cohérence des communications d'un esprit bien et dûment averti, qui sait ce qu'on attend de lui et qui est bien décidé à ne manquer en rien au programme.

Il ne sert de rien après cela de distinguer, comme le fait dans cette revue le savant auteur anonyme d'un long travail sur ce sujet, entre les personnages connus, peu connus ou inconnus : tous sont très bien connus de ceux qui les actionnent, selon notre théorie catholique devant laquelle tout s'éclaire à ce point de vue de l'origine des manifestations spirites.

Rien ne sert donc d'observer à ce sujet que l'écriture ou le battement de la table, selon que la communication est écrite ou typtologique, change avec les personnages qui se communiquent et persiste à se reproduire, avec les mêmes personnages, à des mois de distance, au point qu'on ne peut s'empêcher de dire : C'est l'écriture ou c'est le battement d'un tel.

Et peu importe encore que le caractère intellectuel ne soit pas moins constant que l'écriture. Cela prouve seulement, contre la théorie la plus absurde qui fut jamais émise, qu'il ne s'agit point du souvenir inconscient et par conséquent obscur, incertain, de quelque assistant, et cela complète l'indication

du mouvement matériel, quant à la réalité objective de l'être qui se communique, quelle que soit son identité.

En citant plusieurs communications dont les deux premières forment une véritable antithèse, l'intrépide auteur du rapport ou de la causerie ne se demande pas s'il est possible, s'il est admissible, s'il est imaginable pour d'autres que pour des farceurs aussi conscients et aussi peu consciencieux que les démons, qu'on puisse ainsi passer d'un monde dans un autre, et dans un autre si supérieur au premier, sans changer, même de la moindre nuance, ses impressions et ses expressions, quand on sait que le corps et les milieux terrestres contribuent ici-bas dans une telle mesure et aux unes et aux autres !

Cela pour nous sent bien moins l'identité réelle que l'imitation artificielle, imitation d'ailleurs avare, qui ne veut rien nous apprendre que ce que l'on peut savoir en ce monde : imitation calculée qui ne nous met sous les yeux que ce que l'on peut apprendre et vérifier par le moyen des livres et des journaux ou des monuments humains qui sont à la portée de nos recherches, préparant ainsi, avec ce spectacle trompeur, toutes ses pièces justificatives. Est-ce là de la physique ou de la psychologie ?

L'auteur nous raconte ainsi qu'« en une séance, nulle pendant trois quarts d'heure, des entités vulgaires, au langage trivial et sans suite, s'étaient seules présentées. Tout à coup le battement change, les coups deviennent plus nets, plus mesurés, et l'entretien suivant s'engage, au moyen de l'alphabet. »

Cela ressemble déjà à une savante préparation. Or nous sommes bien loin de l'attribuer au docteur qui ne fait qu'exposer bien sincèrement son expérience. Enfin se nomme et se déclare Augustin Cauchy, mathématicien, dont les sentiments chrétiens sont aussi connus que le savoir. On l'interroge avec un grand respect, et que va-t-il répondre ? Des choses que chacun pourra vérifier.

C'est l'épithaphe inscrite sur sa tombe

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*

Heureux celui qui comprend le pauvre et s'apitoie sur son infortune.

L'auteur fait observer que « le médium ne comprend pas le latin ». Eh! qu'importe le médium? L'esprit qui joue le rôle de Cauchy sait mieux le latin que Cauchy lui-même.

Il indiqua la situation très exacte de la tombe au cimetière de Sceaux, la date de sa mort, 17 mai 1857, son professorat à la Sorbonne, ses *Mémoires*, ses sentiments religieux, sa foi en l'Évangile, *ce livre sublime*.

Et tout cela ne montre pas d'autre but que de faire croire à l'identité du personnage, que d'accréditer par là comme par cent autres manifestations semblables, la doctrine spirite.

On lui dit qu'il y a dans le catholicisme des *pratiques puériles*, il se garde d'y contredire et il répond vaguement :

« Une conscience éclairée voit plus loin que les pratiques. »

Ces obscurités jetées sur la religion, sous le couvert d'un homme religieux, ressemblent bien moins au véritable Cauchy, qu'à un Cauchy joué pour la foule humaine, fût-ce la foule savante, par la troupe infernale.

On lui demande s'il est au ciel, au purgatoire ou en enfer, et il répond, comme si cela ne faisait pas doute, comme si une telle question l'interloquait : « Mais je suis au ciel ! »

*Il a vu Dieu*. Rien de plus orthodoxe, et il s'épuise, sur toutes les difficultés qu'on lui oppose sur cette vision, à protester qu'il l'a vu.

Sa foi est toujours robuste, quoi qu'il en puisse être, et il croit l'avoir vu. Cela ne ressemble point aux vraies apparitions des saints, persuasives pour ceux qui en sont favorisés. Le pauvre Cauchy ne réussit point à persuader ses auditeurs. Aussi comment s'y prend-il?

« J'ai vu, vous dis-je, j'ai vu le Christ éclairant le ciel des splendeurs de sa gloire, le Verbe divin dans son humanité. »

Le *passé* et des phrases! il a vu; ne voit-il donc plus? Décidément, il n'a pas même envie qu'on le croie, ou plutôt celui qui joue son rôle s'y prend mal, peut-être exprès. On peut-être il ne peut s'y prendre mieux, et ne le veut pas non plus.

Aussi la médiocrité de sa vision fait-elle surgir aussitôt cette objection :

— Vous avez pu voir un personnage fluide dans une

atmosphère lumineuse : mais comment avez-vous reconnu le Christ?

Et Cauchy, tout aussi visionnaire en l'autre monde qu'en celui-ci, répond :

— Comment le méconnaîtrais-je? C'est mon Sauveur, lui qui s'est abaissé jusqu'à moi.

C'est ainsi qu'on peut avoir quelque idée de Dieu sur la terre. Et encore les extatiques nous révèlent des choses infiniment plus profondes. Cet élu, dans le ciel, en est encore au plus simple catéchisme, et un démon même eût pu trouver mieux dans la littérature mystique. Mais il est à la portée de l'interlocuteur qui ne s'aperçoit pas de cette condescendance et n'a garde de se confesser vaincu et lui fait cette question qu'il semble croire insidieuse :

« Si vous êtes au ciel, comment êtes-vous en même temps sur la terre? Comment êtes-vous ici? »

On croit entendre Nicodème demandant au Sauveur comment on peut naître deux fois et s'il faut pour cela rentrer dans le sein dont on est sorti? L'interlocuteur de l'autre monde, non seulement voyait venir, mais faisait venir, à ce qu'il semble bien, cette interrogation, pour pouvoir y donner cette réponse où un moins savant, sachant un peu sa religion, découvrirait le bout, non de l'oreille, mais de la corne :

— « Pour répandre ses enseignements, Dieu nous autorise à communiquer avec les hommes. »

Et c'est un élu du ciel qui vient apprendre aux hommes les enseignements divins avant et après les mille et mille extravagances ou inconvenances des esprits frivoles ou méchants! Dieu permet ce mélange, Dieu qui a tant de moyens nobles et sublimes de se communiquer aux humains, Dieu choisit ces moyens puérils, et le démon déguisé qui ose l'affirmer ne paraît pas penser à la figure que cela doit faire à côté de la révélation véritable...

Mais c'est qu'il a raison : il sait à quel point l'oubli de la foi et de la doctrine obscurcit parfois l'entendement, que si l'attention est la plus grande force de l'homme, l'inadvertance est sa plus grande faiblesse, et que, chez l'homme préoccupé d'une science orgueilleusement indépendante de

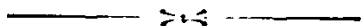
tout, l'inadvertance religieuse arrive à une puissance invraisemblable ; il s'en rend compte au point d'en connaître les formes et de savoir au juste la mesure des mensonges énormes qu'elle permet d'avaler.

Allez-y donc voir, dans l'autre monde, ce qui s'y passe ! Sur ce que l'on peut vérifier dans celui-ci, le menteur infernal a bien dit la vérité.

L'auteur a donc fait des recherches et il a vu qu'on lui avait donné de bons renseignements sur la tombe de Sceaux et sur l'histoire de Cauchy. Cela prouve rigoureusement que l'esprit connaissait ces deux choses et non qu'il était Augustin Cauchy.

A. JEANNIARD DU DOT.

(*A suivre.*)



# ENCORE LES GRÊLONS-MÉDAILLONS (de Remiremont) <sup>1</sup>

RÉCIT D'UN TÉMOIN

---

Sous ce titre, la *Semaine religieuse de Saint-Dié* publie la lettre suivante de M. le curé de Saint-Étienne-lès-Remiremont.

Monsieur le Directeur,

Jusqu'ici j'ai gardé un silence absolu sur les faits qui se sont passés le dimanche de la Trinité à Saint-Étienne et à Remiremont.

Comme je suis le seul ecclésiastique qui ait vu des grêlons désormais historiques, je crois qu'il est de mon devoir d'en dire un mot.

Si je donne des détails circonstanciés sur l'emploi de mon temps pendant cette soirée du jour de la Trinité, c'est pour montrer que j'avais toutes les allures du Thomas dont j'ai suivi les traces au Cénacle.

J'étais seul dans mon presbytère. Mon vicaire avait été appelé pour régler des affaires de famille. Souffrant d'un rhumatisme au genou, je m'étais installé le plus commodément possible pour loger dans ma tête le gros *Traité de Géologie* de M. de Lapparent (pesant au moins quatre kilos). J'étais loin d'avoir la prétention d'y mordre : je voulais seulement en tirer quelques notions, pour ne pas être complètement incompetent en la matière.

J'avais à peine tourné quelques feuillets sur la formation de la glace, que j'entendis la porte s'ouvrir brusquement. M<sup>lle</sup> Marie André, ne voyant personne, me criait du corridor :

1. Voir les numéros du 15 août 1907 et du 15 janvier 1908.



« Monsieur le curé, Monsieur le curé ! » Comme je ne m'emballais pas facilement, je lui répondis de ma place : « Est-ce que le feu est à la maison ? »

Rassuré sur ce point, j'étais resté sur mes positions. Mais elle cria plus fort : « Monsieur le curé, venez vite, ça fond... »

M<sup>lle</sup> André fit de nouvelles instances, et je me décidai à me lever pour aller au corridor où elle se tenait debout.

« Regardez, me dit-elle, voilà l'image de Notre-Dame du Trésor imprimée sur les grêlons.

— Allons, allons, lui dis-je, ce n'est pas à moi qu'on raconte des histoires pareilles. »

Pour la contenter je jetai un regard distrait sur les deux grêlons étalés sur sa main. Mais comme je ne voulais rien voir et que, du reste, comme presbyte, je ne le pouvais pas, je me détournai pour aller rejoindre mon gros traité de géologie. Elle insista : « Je vous en prie, mettez vos lunettes. »

Je les adaptai et vis bien distinctement, sur la face des grêlons légèrement bombés dans le centre, tandis que les contours étaient plus frustes, *un buste de femme, avec une robe évasée au bas, comme une chape d'officiant* : je serais peut-être plus exact encore, si je disais qu'elle ressemblait à la Vierge des Ermites. Les contours de l'image étaient un peu creux comme si on les avait dessinés avec un poinçon, mais très hardiment tracés.

M<sup>lle</sup> André voulait me faire remarquer certains détails du costume, mais je refusai de regarder plus longtemps. J'étais honteux de ma crédulité, bien convaincu que la sainte Vierge ne s'occupait guère d'instantanés sur les grêlons. Je lui dis ensuite : « Mais vous ne voyez donc pas que ces grêlons sont tombés sur des végétaux, et que ceux-ci s'y sont imprimés. Emportez vos grêlons, ça ne prend pas avec moi. » Je retournai à mon gros livre, sans faire attention à ce qui venait de se passer.

Mais j'étais distrait par ces grêlons de forme si bizarre. J'en amassai trois pour les peser, sans les regarder de près. Ils pesaient 180 grammes. L'un d'eux était parfaitement rond, comme les boulets dont se servent les enfants, et, faisant cercle autour, une bavure comme s'il sortait d'un moule.

Pendant mon souper (j'étais seul), je me dis : *Tout de même*, ces grêlons sont singuliers de forme, et une empreinte si régulière sur les deux que j'ai examinés ne peut guère être l'effet du hasard.

Mais je me raidis bien vite contre toute idée de surnaturel, j'étais honteux d'y avoir songé seulement un instant. L'orage passé, je me levai de table pour aller constater les dégâts du potager. Je ne me pressais guère, car je supposais avec raison que tous les légumes étaient hachés.

Point. En faisant le tour des allées, je ne remarquai qu'une très petite branche d'arbre cassée. Mais, par contre, le sol n'était qu'une vaste écumoire, dont les trous de 3 à 5 centimètres de profondeur ressemblaient à des pas d'un gros chien. Ces trous restèrent visibles pendant plus de deux mois aux endroits où la terre n'avait pas été remuée, notamment sous les arbres.

Ces grêlons n'avaient pas été inoffensifs partout, car sur les toits des usines, 1.400 grandes vitres, dont les éclats allèrent se loger sur les métiers, causèrent par leur chute des dégâts assez sérieux, excepté toutefois dans la bourse des vitriers.

D'après des renseignements que je crois exacts, la bande de terrain visitée par les gros grêlons n'avait pas plus d'un kilomètre de large, allant du Saint-Mont au fort de Remiremont, traversant les établissements industriels de Saint-Étienne. Quelques-uns s'égarèrent seulement jusqu'à Moulins (Saint-Nabord). Mais on n'en vit ni à Saint-Amé ni à Dommartin, ni dans le village le plus rapproché de l'église de Saint-Etienne, qui n'est cependant distante que d'un kilomètre.

Ce qui m'a paru digne de remarque, c'est que ces grêlons qui devaient être précipités violemment à terre, conformément aux lois d'accélération de la vitesse des corps, paraissaient jetés seulement de quelques mètres de hauteur et n'avoir que la vitesse initiale d'un corps qui tombe.

Vers 7 h. 1/2, le bruit se répandait dans les environs du presbytère que beaucoup de personnes avaient remarqué l'image de Notre-Dame du Trésor sur les grêlons, et que bon nombre avaient une forme de médaillons. Les enfants en ramassaient dans leurs tabliers et les montraient à leurs

parents qui constataient la présence de la même image. Les uns voyaient même des détails, comme la couronne de la Vierge, de l'Enfant-Jésus, les franges de la robe. Était-ce un fruit de leur imagination?...

Laissant de côté ces détails, il est hors de doute que la plupart des grêlons examinés portaient distinctement l'image de Notre-Dame du Trésor.

Le lendemain matin, les laitiers, à leur retour de Remiremont, rapportaient que beaucoup de personnes de la ville avaient fait la même remarque.

Le témoignage historique devenait par là indiscutable. Le dimanche suivant, après la messe et le chant de la Congrégation, je demandai à ces demoiselles s'il en était parmi elles qui eussent vu des grêlons avec l'empreinte de la Vierge. Sur soixante-cinq, dix m'affirmèrent qu'elles l'avaient bien vue. Après les Vêpres, je recueillis encore cinquante signatures de gens bien convaincus de la vérité de leurs observations. Je ne donne pas d'importance à ces signatures, que je pourrais être soupçonné d'avoir provoquées, mais elles ont été spontanées.

Savants, mettez-vous à la torture pour expliquer ces faits par des causes naturelles, vous n'y arriverez pas. Ce qui reste, c'est que si la municipalité de Remiremont, pour des raisons profondes que je n'ai pas à apprécier, a interdit la magnifique procession qui se préparait, l'artillerie céleste a fait, le jour de l'Octave, à la même heure, une procession verticale qui n'a pu être interdite.

Le doigt de Dieu est-il là ? La sainte Vierge a-t-elle voulu nous donner un avertissement ? Ce n'est pas à moi à en juger. Personne n'est obligé d'y croire, mais celui qui écrit ces lignes a une forte démangeaison de voir dans cet ensemble de faits autre chose qu'un effet des causes naturelles.

L'Abbé GUENIOT,  
*Curé de Saint-Étienne-lès-Remiremont.*

---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

# LOURDES

(Réponse aux "*Annales des Sciences psychiques*")

Le miracle, si mal vu du temps de Voltaire, est décidément en faveur; tout le monde se croit thaumaturge, et, depuis qu'on s'imagine avoir découvert les procédés thaumaturgiques, nos savants de l'occultisme s'indignent des réserves et des dénégations de la science officielle.

Les *Annales des Sciences psychiques* prennent l'accent dithyrambique quand il s'agit de Lourdes, et s'écrient, par la bouche du Dr Mangin (n° de décembre 1907) :

Là-bas, point de cabinet médianimique obscur. Pas de petit comité. La foule est admise à constater. Combien de fois les sceptiques malins n'ont-ils pas dit : « Moi, pour croire au miracle, je demande qu'il ait lieu à midi sur la place de la Bourse ! » Mais, ô hommes intelligents, vous avez été servis ! et vous ne croyez pas toujours. C'est devant des centaines de témoins, parmi lesquels un grand nombre de très compétents, que les choses se passent. Aussi bien que la fâcheuse obscurité des séances spiritiques, la fâcheuse fugacité du phénomène, ici, n'a pas lieu. Si le mieux disposé des psychistes peut, le lendemain de la séance, douter de ses propres sensations, tellement elles ont été rapides et difficiles à contrôler, ici le miracle est permanent.

Voilà certes, un excellent témoignage en faveur des procédés de contrôle usités à la clinique de Lourdes. Le malheur est que M. le Dr Mangin ne se souvienne plus à la page 817 de la *Revue* de ce qu'il vient d'écrire à la page 816. — Il n'a pas eu le temps de retremper sa plume dans l'encrier qu'il nous raconte aussitôt, sur le témoignage de Myers, qu'il appelle pour la circonstance le plus grand des psychistes —

ce qui ne l'empêche pas de réformer ses doctrines ; preuve que M. Mangin ne lui est pas inférieur — des histoires d'Amérique. Or, on sait que les histoires d'Amérique ne sont pas toujours prises au sérieux, même par les psychistes, puisque M. Aksakof, lui-même, en dit du mal : « En règle *générale*, écrit-il, j'admets bien que les rapports qui nous viennent d'Amérique sont fréquemment exagérés ou inexacts » ; et il évite de s'en servir.

Il paraît que Myers a des conceptions géniales. Des malins prétendent que le génie confine à la folie : c'est de la calomnie, quand il s'agit des inventeurs ; mais quand il est question des génies de l'occultisme, beaucoup pensent qu'il y a surtout médisance.

En tous les cas, le Dr Mangin conviendra que nous ne sommes plus, ici, dans la clinique que tout le monde contrôle, comme à Lourdes, et les « sceptiques malins » qu'il raille, dans le texte précité, ne se trouvent plus « à midi sur la place de la Bourse ! » — Nous aurions le droit, purement et simplement, de refuser toute discussion sur des faits aussi peu démontrés.

Nous les admettrons pour la commodité de la discussion, en priant le docteur d'être, une autre fois, plus scientifique.

Pour lui, en effet, un phénomène est démontré *existant* en Amérique, parce que la science le rencontre à Lourdes, ou dans un autre lieu de pèlerinage.

Voici, par exemple, un fait raconté par M. Myers, qui le tient d'une dame, fervente adepte de la secte nouvelle « La Science chrétienne », dont on parle beaucoup en ce moment. Le Dr Mangin est porté tout d'abord à écarter ce fait si mal prouvé : Il s'agit d'une guérison de malformation du pied et de la jambe. Mais il se rappelle qu'un certain Pierre Derudder a été guéri d'une infirmité semblable par la puissance de Notre-Dame de Lourdes. Il en conclut que la certitude de ce dernier fait rejallit sur l'autre. — C'est d'une dialectique à faire pleurer<sup>1</sup>. — C'est le cas d'un philosophe qui poserait

1. « Ce qui arrête mon scepticisme, en cette occasion, c'est le cas de Lourdes, de Pierre Derudder... Ce dernier cas me paraissant suffisamment prouvé, je ne vois pas le moyen de rejeter l'autre comme inadmissible. »

ainsi le problème du surnaturel : 1° Il y a des miracles dans la religion chrétienne catholique ; 2° donc Mahomet a pu faire des miracles ; en d'autres termes : 1° Dieu peut suspendre une loi de la nature ; 2° donc le diable ou les hommes peuvent en faire autant. — C'est là un sophisme qui consiste à supposer *résolu*, sans retour possible, le problème que l'on entend poser.

\*  
\* \*

Étudions, par le détail, quelques-uns des faits merveilleux que le Dr Mangin a choisis pour faire contrepoids aux miracles de Lourdes, et établir le parallélisme complet des deux ordres de phénomènes.

1° Un Américain a sa fille, âgée de trois ans, gravement malade ; le médecin désespère :

Par une impulsion soudaine, raconte notre homme, j'établis dans mon esprit la conviction qu'elle se rétablirait, et je la fis envelopper dans des *couvertures mouillées*. Aussitôt, à partir de ce moment, une amélioration se produisit, et en peu de temps (on a tort de ne pas fixer le temps) elle fut guérie.

Si le docteur le veut, je lui donnerai l'adresse d'un châtelain du Loir-et-Cher, abandonné des médecins, qui fut guéri par les *couvertures mouillées*. Un prêtre guérisseur, dont le souvenir est encore très vivant dans la Charente, le fameux curé de Pioussay, lui avait ordonné ce remède, qui ne relève point du spiritisme, vous pouvez le croire. Il y a là un moyen efficace. Et l'emploi d'un tel remède, précédant une amélioration progressive, ferait rejeter ce fait comme miraculeux par les Congrégations romaines : il y a application de remède proportionné, et il n'y a pas l'instantanéité requise en pareil cas.

Je ferai la même réflexion pour la seconde guérison où l'on soigne un jeune homme, pris de *comissements incoercibles*, par de la *glace* : « Le jeune homme entendit avec joie le tic-tac des morceaux de glace contre le verre, but les *deux* verres et fut rétabli aussitôt... »

Des miracles de ce genre, ça ne pèserait pas lourd dans la balance des Congrégations !

Le troisième cas est la guérison d'une forte foulure. On envoie l'enfant, âgée de quinze ans, à une dame X..., qui guérissait les entorses. La jeune fille est guérie subitement et se met à danser, sans plus ressentir la douleur.

Je demande à résoudre ce cas après le quatrième qui est celui-ci :

Un de mes neveux, qui avait environ onze ans, se luxa le pied. Il souffrait terriblement. Se rappelant la guérison de sa cousine, ses parents l'envoyèrent à cette même dame X... Au bout de *dix minutes de manipulation*, la douleur disparut absolument, et il marcha autour de la chambre; tout ce qu'il sentit ce fut seulement pendant quelque temps un peu de faiblesse.

On nous a confié, précédemment, que cette dame X... était une spirite qui obtenait ces guérisons grâce à un *esprit* qui s'appelait « le Grand Indien ».

Je crois, pour ma part, que les démons sont excellents médecins et qu'ils peuvent, dans une *certaine mesure*, réaliser des cures étonnantes, auxquelles, cependant, le théologien attentif ne se laissera jamais prendre, car il s'agira toujours de maux guérissables, et de cas où l'instantanéité ne prouve rien, comme dans le fait d'un membre ou d'un muscle remis en place; guérison qui supprime aussitôt presque toute douleur et permet le mouvement immédiat.

Le diable est très bon *rebouteur*, et les bons rebouteurs humains ne sont pas un mythe.

Il faut reconnaître une chose, c'est que messieurs les médecins ne sont pas tous bien habiles dans l'art de remettre un membre démis. Et, par contre, des hommes, parfaitement ignorants, ont vraiment une science pratique du squelette humain, et procèdent par un tour de main si efficace qu'ils réussissent des guérisons d'entorses et de côtes défoncées d'une merveilleuse façon.

Je vous assure qu'à Blois, le père Jousset jouissait de la plus méritée des réputations. — Ma mère, qui n'avait confiance, pour des accidents de ce genre, qu'en ces médecins du squelette, se fit transporter un jour chez le père Jousset pour se

faire remettre le pied déformé par une entorse fort douloureuse. Trente personnes attendaient là leur tour, et les scènes de guérison étaient si drôles que ma mère en oubliait presque sa douleur. Les hanches démisées étaient nombreuses — c'était le moment de la *fauchaison*. Le père Jousset faisait pencher son homme d'une certaine façon ; il plaçait sa main au bon endroit, et sur son ordre l'homme se redressait : crac, c'était fait.

Un brave homme ne se servait plus de sa main depuis longtemps ; on lui donna les coups de pouce nécessaires pour la remise en place des phalanges : « Et maintenant, faut trinquer », affirme l'opérateur. Instinctivement, notre homme veut prendre son verre de la main qui lui servait à l'exclusion de l'autre. « Ah ! non, pas celle-là ! l'autre ! » — Et ce fut des cris de joie de la part de l'opéré en voyant qu'il se servait de sa main comme de l'autre. Notre homme voulut payer la « tournée » à tout le monde, et tous les assistants durent participer à sa joie.

Les filles du père Jousset *apprirent* son art de rebouteur, car il faut *savoir*. Or, il arriva que, dans un petit séminaire, où je professais alors, le portier de l'établissement, du nom de Crosnier — il vit encore — tomba d'une échelle sur des bancs de la chapelle, et s'enfonça plusieurs côtes. Le pauvre homme souffrait cruellement, et ne pouvait plus respirer. Il refusa tout médecin et réclama énergiquement le *rebouteur*. La fille du père Jousset, mariée dans le voisinage, fut appelée. Le *préfet des études* de l'établissement assistait à l'opération, il vit la brave femme promener un instant ses doigts sur l'endroit blessé ; puis le blessé poussa un cri étouffé. Puis : « Ah ! je respire », prononça-t-il. C'était fini. Le témoin ne s'était pas aperçu du moment de l'opération.

Si vous habitez Paris, M. le Dr Mangin, je vais vous donner l'adresse de ce témoin : c'est M. le chanoine O..., actuellement un des directeurs de l'enseignement catholique parisien ; il me pardonnera la liberté que je prends de le citer en cette occasion.

Votre dame X..., M. le Dr Mangin, *manipule pendant dix minutes* le pied luxé ; en voilà assez pour expliquer la guéri-



son, sans sorcellerie ni miracle. — Le cas de la fillette est exactement le même.

Je reconnais maintenant, qu'il y aura des cas où vos opérateurs spirites n'obtiendront leurs effets que par l'aide des *rebouteurs* de l'invisible.

Je range dans ce nombre, *s'il est réel*, le sixième cas que vous nous rappelez en ces termes :

Une dame bien connue et d'une instruction remarquable *m'a dit* (*testis unus...*) que depuis son enfance elle était affligée d'une malformation des côtes qui la rendait contrefaite. Elle fit la connaissance d'un médecin fort expérimenté et qui *se croyait autorisé* à agir *quelquefois sous l'inspiration* (mot à mot sur les injonctions) de l'Épître de James (?) — les parenthèses et le point d'interrogation sont du Dr Mangin, qui ne comprend pas ; ni moi non plus. — Un jour il *pria* pour elle, et l'oignit d'huile. Peu après, étant en voiture, elle entendit un bruit qu'elle supposa produit par un mouvement des os de son thorax et s'aperçut que ses côtes avaient repris leur position normale.

Les faits rapportés sous les numéros 7, 8, 9, par Myers, sont rejetés par le Dr Mangin, qui en vient au onzième cas, qui sert de commentaire au précédent.

Une dame A..., qui avait le pied malade, par suite d'une entorse, est invitée par ses amis, spirites, à se confier aux *invisibles*. Il est convenu que l'esprit du Dr Z... viendra la visiter. — L'esprit se manifesta bientôt par des coups, et ordonna des frictions au soufre... Bref, au bout de trois semaines, la malade, qui sentait des mouvements dans le membre endolori, commença à marcher. La malade, possédée par son médecin, fut bientôt *forcée* d'exécuter des mouvements rythmés, parfois très violents, que la bonne dame n'aurait pu exécuter d'elle-même sans être complètement épuisée.

Tout allait bien, quand le médecin *invisible* s'amusa à redonner le mal à sa cliente par un accident méchamment provoqué :

M<sup>me</sup> A... était montée sur une chaise basse pour prendre un objet dans une armoire. Au moment où elle allait descendre, la chaise lui

*fut violemment retirée* de dessous le pied et *lancée à distance*; M<sup>me</sup> A... tomba sur le pied malade; la guérison était à recommencer!

La dame expliqua que cet enlèvement de chaise fut certainement dû à une *force invisible*; ce ne fut pas un glissement ordinaire.

A ces faits, le Dr Mangin donna cette explication :

« Ce phénomène est un fait de *télékinésie*. » — Nous voilà bien renseignés!

Le docteur ajoute :

« Il n'y a, dans tout cela, absolument rien de *divin* (je vous crois!). Et à cause de l'incident de la chaise on *pourrait même trouver à ce cas une tournure plutôt diabolique* (p. 822 de la *Revue*). » — Nous y voilà.

Eh bien! celui qui a, ici, donné le coup de pied à la chaise, peut, à l'occasion, donner le *coup de pouce* qui remet une côte mal placée.

D'autant plus que, dans le cas de cette dame A..., nous voyons l'opérateur invisible, dénommé *démon* par le Dr Mangin, aider la blessée à *bander* son pied selon toutes les règles de l'art. — C'était un bon diable, apparemment, et il avait quelques remords de sa brutalité passée :

M<sup>me</sup> A... avait l'habitude de bander son pied chaque matin. Un jour elle fut étonnée de sentir ses mains *saisies et guidées par une force occulte*. A dater de ce jour le bandage fut mis suivant toutes les règles de l'art, avec une perfection qui aurait fait honneur au plus habile chirurgien des deux mondes.

Un phénomène analogue eut lieu pour la confection de sa coiffure.

Ce ne sont tout de même pas les bons anges qui perdent leur temps à faire des papillotes aux dames!

Vous terminez, docteur, par cette conclusion de Myers que vous faites vôtre :

« Si, même pour les guérisons, il est plus que problématique qu'elles soient dues à l'action du Dr Z., *combien l'est-il plus encore que les guérisons de Lourdes soient dues à l'intervention de la Vierge* (p. 823)? »

\*  
\* \*

Tout d'abord, le docteur se procure une victoire facile en présentant le miracle d'*incombustibilité* qui fut constaté chez l'extatique Bernadette, par le Dr Dozous comme un miracle des plus retentissants. On objecte, à ce propos, les phénomènes d'incombustibilité qui furent constatés chez les convulsionnaires jansénistes. — Je concède au docteur que les phénomènes d'incombustibilité rapportés par les meilleurs témoins, par Dom Lataste et Montgeron, sont indiscutables sous le rapport de l'authenticité. Mais il y a phénomène et phénomène.

Le miracle d'incombustibilité, s'il se produit par le moyen de l'ange, est rangé, par les théologiens, parmi ceux de la dernière catégorie, par rapport à l'importance du phénomène *pris en lui-même*, car il est clair que *tout miracle*, même le plus humble comme fait *extérieur*, — comme serait la guérison *instantanée* d'une simple coupure, — prouve, s'il est démontré, l'intervention *immédiate* de Dieu.

Alors disons seulement que certaines guérisons sont *réalisables* par la nature, mais pas dans *telle ou telle circonstance*, qui montre que la nature est ici dépassée. La nature, par exemple, pour guérir une simple brûlure, exige un temps qui oscille entre des limites suffisamment *connues*. — La nature peut donc guérir cette plaie légère, mais pas subitement : or l'*instantanéité absolue* est exigée en pareil cas, pour faire dire qu'il y a *circonstance miraculeuse*.

Le phénomène d'incombustibilité peut être *réalisé* par le démon qui fait écran entre le feu et le corps combustible. Un tel fait prouve du moins à première vue, quand il n'y a pas seulement *insensibilité*, mais *invulnérabilité*, — car l'*insensibilité isolée* peut avoir sa cause dans un état morbide, — que l'état du voyant ou de l'extatique n'est pas d'ordre purement subjectif. On ne se procure pas, à son gré, l'*invulnérabilité* des tissus.

Dans les phénomènes jansénistes il devenait évident qu'une cause extra-normale agissait. — Dans le fait de Lourdes, il devenait certain que cette jeune enfant était sous l'action d'une influence *extérieure* à elle. Quelle était la nature de

cette cause invisible? C'était aux circonstances multiples de le démontrer. — Sous ce rapport, l'incombustibilité constatée chez Bernadette, c'est-à-dire *l'absence de douleur jointe à l'absence de blessure*, était un poids énorme dans la balance du doute. — Voilà tout ce qui donnait de l'importance au phénomène.

Mais le démon peut imiter l'incombustibilité. — En ce cas, il y a prestige, et non miracle.

Un bon ange aurait tout *autant de pouvoir* pour simuler le miracle, ou pour soustraire l'objet combustible au corps comburant. Mais comme les bons anges n'agissent jamais pour le plaisir de la galerie, ou pour accréditer une fausse doctrine. comme les bons anges ne provoquent ces phénomènes de *protection* que dans des cas *voulus* par Dieu, et que par conséquent ils n'agissent, dans ces cas, que par une *mission spéciale* de Dieu, il en résulte que la *circonstance* de cette mission fait qu'il y a intervention *immédiate* de Dieu, par le ministère de l'ange; et cette condition donne la frappe à certains miracles de la troisième catégorie, dont font partie *l'incombustibilité*, la *lévitation* surnaturelle, et plusieurs autres phénomènes qui deviennent miracles non par le fait *intrinsèquement* considéré, mais par la *circonstance*.

— Vous discutez d'une façon superficielle le cas de Mlle Dubois qui vit une *aiguille* sortir brusquement de son pouce, après qu'elle l'eut plongé dans la piscine. Et vous ajoutez en note :

Il n'est pas nécessaire de se plonger dans la piscine pour qu'une ou plusieurs aiguilles sortent *spontanément*, après un *temps* ou un *trajet* plus ou moins *longs*, du corps d'une personne. Les médecins observent parfois ces faits.

C'est exact. Si vous désirez voir la teinte oxydée que prend une aiguille qui a séjourné dans le sang et qui est sortie un beau jour par le coude d'une personne très étonnée de la voir là, je pourrai vous expédier cette petite pièce à conviction. Mlle Olympe L..., ma paroissienne, a dû l'avalier sans s'en apercevoir — une aiguille n'entre pas tout entière dans le bras sans qu'on en sache quelque chose; — et cette aiguille

s'est promenée sous la peau tant qu'elle l'a bien voulu; sa propriétaire s'amusait de la sentir changer de place. Enfin, le médecin la prit avec une pince, dès que la pointe commença à émerger des chairs. — Ce cas n'est certes pas miraculeux. Mais quand une aiguille, qui était encore à une certaine distance de son point de sortie, et qui ne chemine sous la peau que par une marche insensible et *lente*, comme vous le reconnaissez, obéit subitement à une force qui l'attire brusquement et lui fait parcourir un centimètre pour la tirer soudainement des chairs, on est en face d'un phénomène qui ne dépasse pas les forces de la nature quant au *fait considéré*, isolément, dans les résultats, mais qui les dépasse quant au *mode*, c'est-à-dire par la circonstance d'*instantanéité*. — Retenez bien cela, docteur, et ne nous prenez plus pour des naïfs.

J'éprouve de la compassion à vous voir épiloguer misérablement autour de phénomènes aussi éclatants de surnaturel que la guérison de Derudder et de Clémentine Trouvé.

Tous les médecins ont déclaré le mal incurable; vous le reconnaissez, et vous déclarez, vous aussi, son cas « remarquable entre tous ». On implore la Vierge, dans le sanctuaire de Oostacker, près de Gand, où l'on honore l'Immaculée de Lourdes. Il est *calme* dans sa foi, et il demande humblement à la Vierge de pouvoir gagner sa vie et celle des siens.

Alors, la force divine le travaille. L'invasion du divin le met en révolution; il est remué, agité. Il se lève, et voit qu'il a marché. — Est-ce étonnant? Vous n'avez vu qu'une chose, docteur, dans tout ceci : le moment de transport qui agite le malade! Et vous en faites presque un *médium en transe* qui se guérit lui-même. — Nous voudrions les connaître, vos médiums qui en peuvent faire autant!

Vous qui avez tant confiance dans les racontars d'Américains que vous ne connaissez pas, vous osez dire que la déposition de M. Van Hoestenberghé manque de *précision scientifique*, parce qu'il a dit : « Dans la jambe broyée les fragments étaient si nombreux qu'en secouant les membres on entendait les os s'entrechoquer. » — Vous déclarez qu'il n'y a pas de médecin assez barbare pour avoir fait cela. Vous niez

encore, pour la même raison, ce détail : « La moitié inférieure  
« de la jambe ballottait au point que je pouvais faire décrire  
« au talon *plus d'un tour* sur l'axe du membre. » — Comme  
c'est commode d'inventer ces choses quand il y a des témoins  
de ces circonstances. — Vous n'étiez pas là. Alors taisez-  
vous. La Belgique n'est pas l'Amérique.

Je vous trouve intolérable sur le récit que vous me faites  
du cas de Clémentine Trouvé. — Les médecins ont constaté  
une *ostéo-périostite calcanéenne*, qui a résisté aux incisions  
et injections.

Sous les yeux de M<sup>me</sup> Lallier, la plaie se referme, et le mal  
semble se dissoudre. — La guérison est instantanée. — A  
cette vue, devant le fait accompli, M<sup>me</sup> Lallier est profondé-  
ment émue, et est obligée de s'asseoir. Qu'avez-vous à objec-  
ter? — Ceci : Cette dame *était si émue* qu'elle a pu se faire  
illusion. La chose n'aura pas été si instantanée que cela!

L'émotion fut consécutive au fait, et non antécédente.

Et puis : Oui ou non, la malade a-t-elle été guérie pendant  
son court séjour à Lourdes? — Oui, n'est-ce pas? — Alors  
cela suffit. Vous saurez que dans les maladies *incurables*,  
l'instantanéité *absolue* n'est pas requise. — Il y a eu miracle.

Montrez-nous donc des guérisons pareilles, dans les milieux  
où vous fréquentez. — Nous vous donnerons les huit jours  
pleins pour mener à bien votre opération. Seulement, que ce  
soit bien un *mal incurable*, un *vrai cancer* rongéant les chairs,  
comme le cas de M<sup>me</sup> Rouchel en présente un exemple!

Au lieu de cela, vous nous exposez des guérisons de pré-  
tendues tumeurs intérieures qu'on ne fait que soupçonner.  
La moindre dureté, que mille causes peuvent produire, et  
qu'un rien peut dissoudre, est tumeur à vos yeux, pourvu  
que la guérison soit affirmée par le génial Myers, qui le tient  
d'une dame, ou d'un missionnaire de cette nouvelle religion,  
la « Science chrétienne », qui fonctionne à côté de l'Armée  
du Salut.

\* \*

M. le Dr Mangin se propose de nous expliquer le méca-  
nisme des miracles obtenus à Lourdes, et il se donne la

coquetterie de décrire, comme entrée en matière, un des cas les plus merveilleux de guérison que nous offre Lourdes, celui de Gabriel Gargam, pour en arriver à cette affirmation plutôt audacieuse :

Les remarques de M. Bertrin sur ce cas prodigieux sont intéressantes, du moins *pour moi*, car elles *confirment* bien la manière dont je crois pouvoir interpréter les choses. Il insiste beaucoup sur le peu de foi de Gargam, car il tient à montrer que la suggestion n'explique rien.

Un homme qui aborde de front, l'âme aussi tranquille, un phénomène si embarrassant pour la science naturaliste, apparaît tout de suite comme en possession du secret de l'énigme et les révélations d'un tel savant vont bouleverser, sans doute, toutes les notions de la thaumaturgie catholique.

« Ni la suggestion, dans le *sens ordinaire* du mot, affirme-t-il, ni l'auto-suggestion ne *suffisent* à expliquer de pareils prodiges. » — Voilà qui est net. — « Il y a bien *d'autres puissances* en jeu », nous est-il déclaré. Mais quelles puissances? — Il nous faut, lecteurs, pour trouver l'explication attendue, nous reporter à la découverte *géniale* de Myers. Vous saurez donc qu'à côté de notre conscience *ordinaire*, nous avons une autre *conscience*, dont on ne se doute pas, et qui peut réaliser des prodiges : c'est la conscience *subliminale*. — Où loge-t-elle, celle-là? — Probablement dans les *sous-moi*, qu'imaginent nos psychistes modernes.

Et c'est ainsi que cette petite conscience peut réaliser ce que notre grande conscience — celle qui s'allie à la raison — ne peut pas faire.

C'est pourtant avec la grande conscience, la conscience *supérieure*, que l'*imagination*, l'agent des suggestions, entre en collaboration. N'importe, ce n'est pas la conscience qui habite le rez-de-chaussée et le premier étage de la maison, c'est celle qui habite en-dessous, la *subliminale*, qui peut tout.

Bref, un *miraculé*, c'est un malade qui *entre en transe*, tout comme un *médium*, et qui se guérit par sa *force psychique*.

Et pour renforcer cela, on nous rappelle les brûlures d'Élisa, obtenues par les timbres-poste de M. Focachon, et

autres histoires qui relèvent *toutes* du *dermographisme*, et auxquelles l'imagination n'est absolument pour rien. — Nous reviendrons un jour sur ces expériences pour les discuter en détail.

Pour établir l'efficacité de sa thèse, M. le Dr Mangin nous cite le cas de mal cancéreux dont le Dr Elliotson, de Londres, aurait observé la guérison. — Seulement, on s'aperçoit que tout cela s'est passé en 1843, et que le rapporteur était un fanatique de la théorie des fluides guérisseurs, et fondateur du *Zote*, revue *mesmérénne*. Quel est le savant moderne qui oserait se dire le disciple de Mesmer?

Où est encore ici le contrôle? — Nous sommes loin des 2.000 médecins inspecteurs des faits de Lourdes! Nous ne sommes plus, ici encore, « à midi..., sur la place de la Bourse! » — Rien de tout cela n'est sérieux.

\*  
\* \*

M. le Dr Mangin achève de perdre toute autorité à nos yeux quand il ose écrire cette phrase, en parlant des phénomènes spiritiques :

Ici, nous nous trouvons en présence du *miracle des miracles*. Comparativement, ceux de Lourdes sont des *jeux d'enfants*.

De quoi s'agit-il? — De misérables phénomènes d'*apport* obtenus par les prestidigitations diaboliques. — C'est une fleur qui traverse une table, ce qu'on prétend expliquer par la *matière dématérialisée*, ou c'est une plante, *apportée* des contrées lointaines et qu'on voit *croître* à vue d'œil.

Les spirites ignorent-ils que les démons peuvent réaliser, *sans difficulté aucune*, ces *apports* en dépit des portes fermées et des fenêtres aux volets fermés? Mais le démon, en *agissant sur l'organe visuel* des assistants, pourrait, s'il le voulait, ouvrir les portes toutes grandes, ou les volets, et *introduire* des objets matériels à sa guise, sans être pris au piège par qui que ce soit. — En tant qu'esprit, il peut s'introduire à travers la matière: mais non les objets matériels qu'il apporte avec lui. — Soyez sûrs, il ne manque pas de moyen de tromper la



vigilance des naïfs spirites, et c'est un jeu pour lui que de remettre un cachet en place, sans trace de rupture.

Les spirites ne nient pas que des *esprits* se mêlent aux séances et se donnent pour opérateurs. — Ils peuvent faire apparaître une forme d'objet, par leur action sur l'air ambiant. — Finalement, comme dans le cas de cette plante que les spectateurs virent croître sous leurs yeux et qu'un des assistants emporta pour la cultiver en serre, ils peuvent substituer au fantôme une plante véritable et vivante.

Les séances spirites comportent aisément des parties fantomatiques et des phénomènes d'*apports*. — C'est le vulgaire *prestige*.

Montrez-nous donc, vous qui disposez des médiums les plus célèbres, vos thaumaturges. *Guérissez, par l'action d'une Eusapia, de vraies plaies incurables, de vrais cancers* qui rongent les chairs, et que les médecins ont *traités*, par tous les remèdes, ont *observés* de longs mois.

Fondez, ô spirites, un hôpital où se réaliseront ces miracles, puisque les *médiums* ont cette vertu curatrice, puisque nos *miraculés* sont des *médiums* sans le savoir :

Chez certains vrais catholiques, écrivez-vous, comme chez certains autres hommes, cette dualité (conscience supérieure, conscience *subliminale*) peut aller jusqu'à ce que nous appelons la *médiumnité*.

Les spirites ont grand soin de ne point tenter l'aventure. Pourquoi, s'ils ont confiance dans leur découverte ! — Ils ouvriraient cette clinique en pleine lumière : on y entrerait comme on pénètre dans celle du Dr Boissarie. Des centaines de médecins constateraient les miracles pièces en mains.

Tenez pour certain que les docteurs en spiritisme, les Crookes, les Aksakoff, et tous les admirateurs d'Eusapia ne sortiront pas de leurs cabinets obscurs, où l'on n'opère qu'à la lumière atténuée, pour ne pas *dissondre* le corps astral.

Bien plus, ces docteurs n'ont pas l'air de connaître Lourdes. Ils veulent l'ignorer. Ils fuient Lourdes, comme le hibou fuit la lumière. Le Dr Maguin lui-même s'en scandalise, et s'étonne que les docteurs de l'occultisme se désintéressent à ce point de ces manifestations du « fluide guérisseur » :

Or, parmi les *très nombreux* médecins qui sont venus à Lourdes jusqu'à présent, je vois beaucoup de catholiques, quelques libres-penseurs, mais *de ceux qui se font un nom* dans l'étude de l'hypnotisme ou du psychisme, *je n'en vois aucun*. Pour eux cependant, quel plus splendide laboratoire peuvent-ils rêver que celui de Lourdes ?

M. Mangin ne voit pas qu'on eût prié ces messieurs d'en faire autant, c'est-à-dire de dissoudre *instantanément*, ou en *quelques jours*, un cancer rongé la face d'un malade, « la plaie gangréneuse et l'ulcération purulente » d'une jambe brisée par un tronc d'arbre, comme dans le cas de Pierre Derudder.

Les producteurs de « fluide psychique » aiment mieux faire leurs gestes thaumaturgiques de loin, en cabinet mal éclairé, et devant un petit groupe de convertis. — C'est plus sûr, mais un peu moins scientifique.

Ce qui n'empêche pas le Dr Mangin de nous confier, sans rire, que, lorsque « la suggestion consciente descend jusqu'à l'*inconscient* », elle peut réaliser des merveilles. — C'est M. Myers qui l'a dit. Seulement, M. Myers va chercher toutes ces vertus dans un *monde supérieur à l'éther*, et qu'il appelle *météthérique*. — M. Mangin trouve ce *mét* de trop, et déclare que l'*éther* suffit :

L'éther, c'est le milieu universel, le grand *Pan*, c'est de lui que tout vient, c'est à lui que tout retourne. En lui, et par lui naissent et meurent les mondes, les *formidables soleils* qui *créent la vie et la pensée*.

Arrêtons-nous là ; nous sommes fixés sur la mentalité du Dr Mangin. Son spiritualisme est à la hauteur des géniales conceptions de Myers.

*Dans n'importe quel mouvement d'atome, il y a une intention, un but, un désir, donc quelque chose de spirituel.*

Voilà celui qui nous dit :

Je n'irai pas chercher l'origine des forces qui guérissent dans un chimérique monde spirituel indépendant de la matière.

— Aussi, M. le Dr Mangin n'a rien trouvé !

Chanoine GOMBAULT,  
*Docteur en philosophie.*

# M<sup>me</sup> GUYON & LE PRÉTERNATUREL

(Suite <sup>1</sup>)

## II

M<sup>me</sup> Guyon a parlé de l'oraison contemplative en personne qui l'a *expérimentée*.

A n'en pas douter, par suite de phénomènes de transition qu'il est difficile de préciser, elle a glissé de ces hauteurs d'une manière insensible, entraînée sans doute par sa *confiance* en ses lumières et ses expérimentations, où la confirmèrent des directeurs imbus de principes faux, secrètement cultivés depuis la défaite du molinosisme.

Sainte Thérèse l'a dit maintes fois : on peut être victime d'une fausse direction. Aussi, elle attachait une importance énorme au choix du confesseur. Elle voulait un savant ou, à son défaut, un ignorant, pourvu qu'il fût de bonnesmœurs. Elle avait horreur de ceux qu'elle appelle des demi-savants, qui lui firent beaucoup de mal.

Beaucoup de saints prêtres et de saints religieux avaient conservé, en toute bonne foi peut-être, quelque chose des principes condamnés, convaincus que ceux qui n'éprouvent pas ces effets ne peuvent les juger ; et ce sera la pensée, souvent émise, de M<sup>me</sup> Guyon. « Ce n'était pas un homme d'oraison », disait-elle souvent, même de Bossuet.

On se rallia autour de M<sup>me</sup> Guyon, qui n'en soupçonnait rien, et on la considéra comme le porte-parole de ceux qui pensaient comme elle sans oser le manifester. Aussi, son *Moyen-Court* fut un événement pour ces contemplatifs

1. Voir le numéro de mars 1908.

cachés. — Certains religieux en achetèrent d'un seul coup 1.500 exemplaires.

De tous côtés, M<sup>me</sup> Guyon est circonvenue par des personnages aux allures mystiques, qui l'édifient et l'encouragent par des songes et des inspirations.

Elle confond bientôt les *pures jouissances spirituelles* du début, au sein desquelles elle a, du reste, séjourné pendant un temps assez limité, avec les *jouissances envahissantes* que le Malin lui fait éprouver, en se transformant en ange de lumière. — De grandes saintes ont été, pendant des années, trompées par le démon, qui les portait à la piété pour mieux cacher ses entreprises. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que M<sup>me</sup> Guyon, désemparée et faussement dirigée, ait été, à son insu, victime de ses ruses ?

Ces jouissances, c'était dans la partie élevée, aux sommets, sur les *pointes subtiles* de sa sensibilité, que le Trompeur les faisait vibrer. Aussi, en voyant que les *sens inférieurs ne sont jamais troublés* en elle, elle *s'abandonnera sans réserve* aux bizarres phénomènes de son *union mystique* avec le P. La Combe, et tant d'autres.

A partir de ce moment, elle continuera, sans doute, à mériter aux yeux de Dieu, par ses souffrances et ses malheurs, et sa volonté d'aimer Dieu et de le servir ; mais elle apparaît le jouet du Malin, sans discuter un instant la valeur des phénomènes.

Son apologiste, M. Guerrier, semble l'avoir remarqué, car il écrit cette phrase :

« Les influences d'une organisation nerveuse, délicate et malade s'y mêlent aux suggestions de l'ignorance, aux inspirations de la foi, *peut-être aussi à quelque intervention surnaturelle, qui n'est point évidente, qui n'est pas impossible, et que nous ne voulons ni reconnaître, ni contester.* » (*Vie de M<sup>me</sup> G.*, ch. vi.)

\*  
\* \*

Ses confesseurs sont vraiment extraordinaires d'imprudence à son endroit. Ils ne songent qu'à la louer ; la louange lui

était agréable. « Lorsque j'étais à Paris et que les confesseurs me voyaient si jeune, ils *paraissaient* étonnés. Ils me disaient que si je connaissais les grâces que Dieu m'a faites, j'en serais étonnée. »

Un jour qu'elle voulut aller à Notre-Dame à pied, son laquais l'égara et lui fit prendre un long chemin. Elle vit là une attention de la Providence, car voici ce qui lui arriva :

« Il vint à moi un homme assez *mal vêtu*. Je crus que c'était un pauvre et me mis en devoir de lui faire l'aumône. Il me remercia et me dit qu'il ne la demandait pas. Et s'approchant de moi, il commença à me parler de la grandeur infinie de Dieu, et du mystère de la sainte Trinité, et cela d'une façon *si grande et si relevée que tout ce que j'en avais entendu dire jusqu'alors me parut des ombres* comparé à ce qu'il m'en dit. »

Puis le mystérieux personnage lui reproche ses défauts, son amour de sa beauté, et lui signifie que Dieu veut qu'elle *travaille autrement que tous les autres* à son salut.

Cela dit, il disparaît, car elle ne sait pas comment il s'est dérobé. Auparavant, il lui avait dit « qu'il était autrefois *crocheteur* », mais qu'« il ne l'était plus ».

Quelest ce loqueteux ? — En tous les cas, voilà M<sup>me</sup> Guyon qui se croit guidée du ciel, et elle se confirme dans ses sentiments naissants et la pensée qu'elle aura un grand rôle à remplir. — C'est ce que lui reprochera Bossuet.

C'est à cette époque que le P. La Combe entre en scène... Ce Barnabite n'aura qu'une très fâcheuse influence sur M<sup>me</sup> Guyon. C'était un homme sans doute désireux de bien faire, mais qui, par ses tendances à un mysticisme extraordinaire, ne pouvait que nuire à sa pénitente. C'était un *illuminé*, qui finira à Charenton, victime des indignations qu'il aura provoquées, et de son mysticisme plus que douteux.

Le P. La Combe a l'habileté de se faire convertir par elle à la vie intérieure : « Vous permetes, ô mon Dieu, que *je lui dis des choses qui lui ouvrirent la voie de l'intérieur*. (Ch. xviii.) — Dieu fit tant de grâces par ce misérable canal, qu'il m'a avoué depuis qu'il s'en alla changé en un autre homme. »

Sa piété est toujours vive, et non moins ardent son désir de se mortifier. « Je me faisais souvent arracher les dents, quoiqu'elles ne me fissent point mal. Lorsque je tenais de la bougie, je la laissais finir et me brûler longtemps. » — Voilà des dispositions qui dénotent un grand amour de la souffrance.

Son confesseur ordinaire ne la laisse point en repos, et ne cesse de la prévenir qu'elle fait fausse route. « Comme il ne connaissait rien à mon état, il le *combattait* et ne me donnait aucune liberté. » (Ch. xix.) — M. Berlot était son confesseur extraordinaire. — Que se passa-t-il au juste entre elle et lui ? il est difficile de le savoir, mais l'abbé Bertot la pria de chercher un autre directeur, lui reprochant de se « conduire à sa tête ». — M<sup>me</sup> Guyon en fut très affligée.

Mais voici que le P. La Combe revient dans son souvenir. Elle est poussée à lui écrire. Le Père a été si vite dans les voies intérieures, qu'il nage déjà dans les phénomènes extraordinaires. Il lui répond qu'il a eu à son sujet une *parole intérieure*. « Comme il m'offrit à Dieu, au premier *memento*, il lui fut dit, par trois fois, avec beaucoup d'impétuosité : « *Vous demeurerez dans un même lieu.* » — La chose, vraiment, ne valait pas le miracle.

Elle nous raconte naïvement qu'après cette première lettre « elle commença une nouvelle vie », et que « dans ce jour elle fut comme en vie parfaite ». — Toutes ses peines disparaissent comme par enchantement : « Mon trouble et ma peur furent changés en une paix telle que, pour m'en mieux expliquer, je l'appelle *Paix-Dieu*. » (Ch. xxviii.)

Il faut noter ce départ, car l'orientation paraît définitive à partir de cet instant :

« Je voyais bien que c'était un *changement d'état*. » — Son témoignage est instructif. — Et aussitôt commencent les grandes illusions.

« Je reçus une lettre du P. La Combe qui m'écrivit que Dieu lui avait révélé qu'il avait de *grands desseins sur moi*. »

Tout d'abord, elle se dirigea sur Genève, afin de réaliser la fameuse prophétie : *Vous demeurerez dans un même lieu*. Elle abandonne ses enfants et part « comme une folle », ce sont ses propres paroles. — Et pourquoi ? — Pour aider à la

fondation d'un couvent, alors qu'elle aurait pu envoyer l'argent sans se déranger.

Mais le P. La Combe lui a écrit qu'il a fait prier de très saintes filles, que toutes disaient que Dieu la voulait à Genève. Ils n'y seront pas longtemps, et tous deux commenceront leur vie errante. « L'ecclésiastique qui était au logis craignait beaucoup que je ne fusse trompée. » — Le brave homme! — Mais voici qu'un P. Claude Martin lui écrit que *Dieu lui a fait connaître* (encore un!) qu'il la voulait à Genève.

\*  
\* \*

Ici se passe un phénomène plutôt rare. M<sup>me</sup> Guyon est comme *possédée* par une âme du purgatoire, ou plutôt c'est *elle qui la possède*.

Voici le fait : « Un prêtre demérite, et *intérieur*, avait pris un emploi malgré l'avis que je lui avais donné du contraire. Je ne pouvais croire que Dieu le voulût ainsi. » — Cette relation l'avait mis dans la familiarité d'un prêtre ennemi de M<sup>me</sup> Guyon, qui lui fit partager ses sentiments malveillants à son endroit. — Ce prêtre mourut, M<sup>me</sup> Guyon connut extraordinairement qu'il venait de mourir, « et sentit qu'elle le porta en elle deux fois vingt-quatre heures, avec une *peine de purgatoire et des terreurs grandes* ». — « Il me fut donné à entendre qu'il venait faire un purgatoire en moi, à cause qu'il avait adhéré à la calomnie. Je communiai pour lui et *je ne le sentis plus*. Je n'ai jamais porté purgatoire si sensiblement que celui-là. » (Ch. xxx.)

Ceci n'était pas fait pour lui faire mépriser ses propres conseils. Aussi, elle dira d'elle quelques pages plus loin : « Je portais en mon fond un instinct de *jugement juste qui ne me trompait point*. »

\*  
\* \*

C'est alors que commence à se manifester son *étrange manière* de composer et d'écrire. Elle devient *médium-écrivain*, et appelle cela écrire *de manière divine* ou *par l'esprit intérieur*.

Les spirites distinguent le médium *semi-mécanique*, et le médium *mécanique*. Le premier *sent* une impulsion donnée à la main, *malgré lui*, mais en même temps il a *conscience* de ce qu'il écrit. Il écrit, du reste, *en une heure* ce qui demanderait *trois heures* d'un travail opiniâtre pour un autre écrivain. — Le *second* représente la médiumnité purement *passive*. L'esprit possédant agit directement sur la main par le *réseau nerveux*. Le médium est *inconscient* de ce qu'il écrit.

M<sup>me</sup> Guyon donne des exemples de ce singulier phénomène : « Vous m'aviez fait la grâce, mon Dieu, d'écrire des lettres auxquelles je n'avais *guère de part* que le mouvement de la main, et ce fut en ce temps qu'il me fut donné d'écrire par *l'esprit intérieur*, et non par *mon esprit*. Aussi ma manière d'écrire fut-elle *toute changée*. » — Ce phénomène, comme elle le constate, ira en se renforçant : « Ce qui me fut donné alors comme *essai* m'a été donné depuis avec bien plus de force. » (II<sup>e</sup> partie, ch. 1.)

Plus que jamais, elle se croit dans la bonne voie, puisque Dieu semble l'inspirer.

« Ne m'avez-vous pas, Seigneur, communiqué son esprit (de l'Église), esprit saint et indivisible, esprit *moteur*, esprit de vérité? »

Parlant d'un de ses *Discours spirituels*, écrit vers ce temps, elle nous dit : « Je ne savais ni ce que j'écrivais, ni ce que j'avais écrit, non plus que dans tout ce que j'ai écrit depuis. » (Ch. VII, 2<sup>e</sup> p.)

Pendant une retraite qui suit, elle éprouve un besoin irrésistible d'écrire. C'est le traité des *Torrents* qui la tourmente : « J'étais comme ces mères trop pleines de lait qui souffrent beaucoup (ch. XI). » — Le P. La Combe est lui-même pressé par un fort mouvement de lui conseiller d'écrire :

« Il me demanda : « Mais que voulez-vous écrire? » — « Je « n'en sais rien, répliquai-je, je ne veux rien et je n'ai *nulle* « *idée*, et je *croirais même* faire une grande infidélité de « m'en donner *une*. » — Elle se met à écrire avec « impétuo- « sité étrange », c'est son expression, et sans savoir ce qu'elle devait dire : « Ce qui me surprenait le plus était que cela « coulait comme du fond, et ne *passait point par ma tête*...



« J'écrivis ainsi un traité entier (*les Torrents*) et quoiqu'il soit  
 « assez long et que la comparaison y soit *soutenue jusqu'au*  
 « *bout*, je n'ai *jamais formé une pensée*, ni n'ai jamais pris  
 « garde où *j'en étais restée*, et, malgré des interruptions con-  
 « tinuelles, je n'ai *jamais rien relu* que sur la fin, où je relus  
 « une ligne ou deux, à cause d'un mot coupé, et encore je  
 « pensai avoir fait une infidélité (ch. XI). »

A mesure qu'elle écrit ainsi, elle se sent soulagée.

N'est-il pas curieux qu'en même temps qu'elle produisait ces *écrits* de cette singulière façon, elle était *pressée par une force secrète* de brûler ses *premiers écrits*, tous ceux qu'elle n'avait pas écrits en manière purement divine, c'est-à-dire mécaniquement? — Dans ces premiers écrits, sans doute, se retrouvait mieux l'âme mystique des premières années.

L'illusion sera désormais d'autant plus complète que le démon *affecte d'avoir une peur effroyable* de son intervention. Les possédés se calment à son approche : « Je sentais en moi une telle autorité sur le démon, qu'il me semblait que je les aurais tous fait fuir de l'Enfer si j'y avais été (XII). » Et ailleurs : « Le démon n'osait pas m'attaquer moi-même, il me *craignait trop*..., j'étais pour lui comme une foudre. »

\*  
\* \*

Son *union mystique* avec le P. La Combe caractérise bien la fausseté de ce nouveau mysticisme, car il semble, vraiment, que Dieu serait aussi désireux de l'unir mystiquement à ce Père, que de l'attacher à sa nature divine. Dieu ne *veut* d'elle que *par le Père*, et le Père n'ira à Dieu que *par elle*. C'est au point qu'à la *moindre infidélité* du Père, M<sup>me</sup> Guyon éprouvera de mystérieux *tourments* à son sujet. La paix délicieuse de l'âme lui revient avec le retour de l'ingrat. Le récit de cette union mystique remplit de longues pages de sa *Vie*.

Le phénomène débuta par les *communications* : « Sitôt que je vis le Père, je fus surprise de sentir une grâce intérieure que je puis appeler *communication*, et que je n'avais eue avec personne. Il me sembla qu'une influence de grâce venait de *lui à moi*, par le plus intime de l'âme, et retournait de *moi à*

*lui...*, mais de grâce si pure, si nette, qu'elle faisait comme un flux et reflux, et de là allait se perdre dans l'*Un* divin et invisible (2<sup>e</sup> p., ch. v). »

Le phénomène ira se renforçant. Elle s'aperçoit qu'il y avait pour elle moyen de communiquer *en silence* avec les créatures comme avec Dieu. « J'appris alors un langage qui m'avait été inconnu jusque-là. Je m'aperçus *peu à peu* que lorsqu'on faisait entrer le P. La Combe pour me confesser ou me communier, je ne pouvais plus lui parler, et qu'il se faisait à son égard, dans mon fond, le même silence qui se faisait à l'égard de Dieu. »

Bref, il se fait entre eux, comme une *lecture de pensées*. Placés l'un devant l'autre, ils restent immobiles et en *silence* et se parlant *mentalement* dans le Verbe : « Son divin Verbe nous faisait tellement une même chose en lui, mais d'une manière si pure et si suave, que nous passions *les heures* dans ce profond silence, toujours communicatif, *sans pouvoir dire une parole* (ch. XIII, 2<sup>e</sup> p.). »

Elle aura de ces communications avec d'autres; ce moyen de converser avec elle sera même le propre de ses *enfants spirituels*, mais avec cette différence que le P. Lacombe lui renvoie ce *flux de grâces*, tandis que ses autres enfants sont *passifs*. — Quand elle sera en face de ses enfants, et que, pour une cause quelconque, elle sera obligée de se contenir, sans pouvoir se *communiquer*, elle *étouffera*; si bien qu'on devra la délayer pour la soulager de ce trop plein spirituel.

Cette influence du Père n'était pas, du reste, sans produire même ses effets physiologiques, et l'on n'est pas peu surpris de voir le P. La Combe, qui avait parfaitement conscience de ce pouvoir suggestif, employer la *suggestion* pour guérir M<sup>me</sup> Guyon de ses indispositions nerveuses. Une fois qu'un toux opiniâtre lui déchire la poitrine, le P. La Combe lui dit : « Je vous l'ordonne, ne *toussez plus*. » — Et le malaise cessa. — En plusieurs occasions, il la guérit ainsi d'un seul commandement.

Ainsi donc, bien avant l'abbé Faria, auquel les hypnotiseurs font remonter l'honneur de la découverte, le P. La Combe pratiqua la *thérapeutique suggestive*.

Inutile d'insister sur les caractères bizarres de cette *union mystique*, qui, pour M<sup>me</sup> Guyon, ne fut la cause d'aucune sensualité inférieure, car tout se passe, comme je l'ai dit, aux fines pointes de la sensibilité. Son âme trop noble se fût révoltée du contraire, et le démon veut la maintenir dans l'illusion en lui faisant goûter des joies très grandes à ces jeux mystiques. La pauvre dame les croit de Dieu, et s'y abandonne.

\*  
\* \*

La *télépathie* va venir compliquer encore le phénomène, car, étant unie à ce Père de la façon qui a été décrite, elle *ressentira* en son âme *tous les états* d'âme de son compa-  
tient.

Un songe étrange va la confirmer dans cette idée, car les songes ont une grande influence dans sa vie mystique.

« Il me fut ensuite montré que cette voie si *pure* était celle par laquelle Notre-Seigneur avait eu la bonté de me conduire jusqu'alors. » — Elle appelle cette voie la voie de *foi nue*, tandis que celle où marchait le P. La Combe n'était que la voie de *lumière*, bien inférieure à la sienne, dans cette classification dont elle abuse. Il s'agissait donc de retirer le Père de cette voie moyenne. Elle y est encouragée par le songe en question : « Le Père me parut vêtu d'une robe toute *déchirée*, et je vis tout à coup qu'on *raccommoda cette robe sur moi*. On en fit d'abord un quart, puis un autre quart; puis, longtemps après, l'autre moitié fut toute faite, et il fut habillé de neuf magnifiquement. » — Elle connut, dans ce songe, que c'est au temps de sa petite vérole que le Père lui fut *ainsi donné* : « Il m'en avait coûté ce mal, et la perte de mon cadet; il n'est plus seulement mon Père, *mais mon fils*. » — « Notre-Seigneur me fit connaître, la nuit, quand il vint à Gex pour les retraits, que j'étais *sa mère*, qu'il était *mon fils*. »

Elle se décida à lui déclarer : « Notre-Seigneur veut que je vous dise que je suis votre mère de grâce, et je vous dirai le reste après votre messe. » — Et juste à ce moment, le bon Père se rappelle que Notre-Seigneur lui avait dit qu'« il avait une mère de grâce ». — Comme ça se trouve!

Je ne sais si le Père sut à ce moment ce que Dieu pensait de lui, mais il a pu savoir par sa Mère *spirituelle* qu'« il n'y avait *aucun homme sur la terre*, pour lors, sur lequel Dieu eût jeté les yeux comme sur lui ». — C'est bien un peu flatteur.

Malgré tout, le Père était infidèle, et il s'avisa d'estimer grandement l'état mystique d'une religieuse qui soignait la fille de M<sup>me</sup> Guyon. — Celle-ci en souffrait cruellement, non par jalousie, pense-t-elle, mais parce que le Père brisait ainsi l'*union voulue* par Dieu entre leurs deux manières de voir :

« L'obligation où Dieu me mit de lui dire les *défauts essentiels* de la Sœur qui avait soin de ma fille le fâchait contre moi pour plusieurs jours... Notre-Seigneur me le faisait sentir avec douleur... J'éprouvais que Notre-Seigneur *m'obligeait de le retenir*, et me faisait payer par la souffrance son *infidélité* (ch. xii, 2<sup>e</sup> p.). » — Ces détails révèlent bien l'esprit qui la guidera désormais, à son insu, car elle est naïvement sincère en toutes ces impressions.

Les douleurs télépathiques correspondent à ces infidélités qu'un sens mystérieux lui fait percevoir à *distance* : — « Cette opération lui a fait souffrir des douleurs d'autant plus extrêmes que les desseins que Dieu avait sur lui étaient plus grands : et il m'a causé bien des douleurs cruelles. Lorsque j'étais à plus de *cent lieues* de lui, je *sentais sa disposition*. S'il était fidèle à se laisser détruire, j'étais en paix et au large ; s'il était infidèle, en réflexion ou hésitation, je souffrais des *tourments étranges* jusqu'à ce que cela fût passé. Il *n'avait que faire de me mander son état pour que je le susse* (ch. xiii). »

Et ces souffrances n'étaient pas légères si l'on en juge par cette description :

« J'étais souvent couchée sur le carreau tout le jour, sans me pouvoir remuer et dans l'agonie, et, après avoir souffert *quinze jours* de cette sorte de souffrances qui *surpassaient tout ce que j'ai jamais souffert de ma vie*, je recevais des lettres de lui qui m'apprenaient son état *tel que je le ressentais*. »

Un de ses grands sujets de souffrance fut la mission qu'elle se croyait chargée par Dieu de découvrir au P. La Combe les

états d'âme de certaines personnes qu'il jugeait très avancées en vie intérieure. Elle venait corriger, de loin, les *erreurs du confesseur*. Le Père s'en fâchait, la traitait d'orgueilleuse.

« Durant le temps que je fus à Turin, Notre-Seigneur me fit de très grandes grâces et je me trouvais tous les jours plus transformée en Lui, et j'avais toujours plus de *connaissance de l'état des âmes*... Lorsque je disais ou écrivais au P. La Combe l'état de quelques âmes qui *lui paraissaient plus parfaites et plus avancées* que la *connaissance m'en était donnée*, il s'en fâchait très fort contre moi. Cela le mettait en *défiance de ma grâce*. » — Elle attribue cette résistance du Père à un « défaut de lumière » de sa part. — De son côté, le Père faisait des aveux : « Il éprouvait de son côté que sitôt qu'il était *divisé d'avec moi*, il l'était d'avec Dieu... Il éprouvait que sitôt que Dieu le recevait dans son sein, c'était en *l'unissant à moi, comme s'il n'eût voulu de lui que dans cette union*. »

C'est ce même esprit qui lui fait dire : « J'avais une autorité miraculeuse sur les corps et les âmes de ces personnes que Notre-Seigneur faisait venir à moi : leur santé et leur état intérieur semblaient être en ma main. »

\*  
\* \*

Bossuet ne cessera de lui dire qu'elle doit, tout d'abord, abandonner l'« idée élevée qu'elle s'est faite d'elle-même ». — Le P. La Combe, au début, fut sans doute pour beaucoup dans cette appréciation qu'elle croyait conforme aux intentions évidentes de Dieu sur elle. Une nuit elle entendit, dans un brusque réveil, une voix qui disait dans son esprit, croit-elle, mais peut-être mieux à ses oreilles : « *Tu es Pierre et sur cette pierre j'établirai mon Eglise; et comme Pierre est mort en croix, tu mourras en croix*. » — Elle continue : « Je fus invitée de me mettre à genoux, où je restais jusqu'à 4 heures du matin dans une très profonde et très paisible oraison. » — Le P. La Combe eut l'impulsion, ce matin-là, de dire la messe de la *Dédicace*. — La nuit suivante, même phénomène. Et voici que le lendemain matin, après la messe, le Père lui déclare qu'« il avait eu une *certitude bien grande*

qu'elle était *destinée à être une pierre pour le fondement d'un grand édifice* ». — Voici qu'un ermite de Saint-Augustin quitte sa retraite pour lui venir raconter qu'il la *vit, en songe*, ainsi que le P. La Combe, près d'un *puits*, et que *tous deux abreuvaient des peuples innombrables qui venaient à eux* (ch. II, 2<sup>e</sup> p.). »

D'autres visionnaires viennent lui prédire ses épreuves : « Un prêtre fort âgé, et un très saint homme, vint me dire qu'il avait eu une vision à mon occasion : Il avait vu une femme, dans un bateau, sur le lac, et M. de Genève, avec quelques-uns de ses prêtres, faisait *tous ses efforts pour enfoncer* le bateau où elle était, et la noyer. Il vit, deux heures durant, cette femme tantôt perdue, tantôt reparaissant, sans que M. de Genève ait jamais désisté de la poursuivre (ch. VI). »

Qui ne reconnaît, ici, un de ces partisans secrets du *quiétisme* condamné, qui ne cessait de l'influencer et de se servir d'elle ?

N'est-ce pas le religieux qui fut son premier directeur qui lui recommandait, à son départ pour Genève, de *taire ses opinions sur l'Oraison*, car elle aurait à craindre des hommes *ennemis de la vie intérieure*.

Ainsi *exaltée et trompée*, elle se croira vraiment destinée à être la Mère d'un grand peuple : « Notre-Seigneur fit connaître à *quantité de personnes* qu'il me *destinait* à être la *Mère d'un grand peuple*. » — Elle se persuadera que ces avertissements multiples répondent à la réalité : « Vous m'assurâtes, ô mon Dieu, dans le silence ineffable de votre parole éternelle, que vous me *donneriez des millions d'enfants* que je vous enfanterais par la croix (ch. XIV, 2<sup>e</sup> p.). » — Cette pensée la consolera dans toutes ses peines. — Elle aura, à ce sujet, la fameuse vision apocalyptique qui fera passer pour folle une femme qui n'est qu'illusionnée et trompée par le démon :

« Une nuit que j'étais *fort éveillée*, vous *me* montrâtes à *moi-même* sous la figure (qui dit figure ne dit pas réalité : le serpent, d'airain qui était la figure de Jésus-Christ, n'était pas Jésus-Christ,) vous *me* montrâtes, dis-je, à *moi-même* sous la

figure de cette femme de l'Apocalypse, qui a la lune sous ses pieds, environnée du soleil et qui, étant enceinte, criait dans les douleurs de son enfantement (ch. xiv). »

Elle eu soin de dire que c'était une répétition imagée du mystère apocalyptique. Pourquoi lui a-t-on dit qu'elle *était une pierre sur laquelle* Dieu bâtirait un édifice mystique! L'inspireur de cette révélation est manifestement le coupable.

Bossuet, dans son dernier rapport sur la question, rendra témoignage de ses bonnes mœurs. Bossuet l'estimait malgré ses erreurs, ce qui donne raison de son indulgence. Fénelon ne s'expliquait pas Bossuet : « Je ne comprends rien, disait-il à la conduite de M. de Meaux. D'un côté il s'enflamme avec indignation, pour peu qu'on révoque en doute l'évidence de ce système impie de M<sup>me</sup> Guyon ; mais, de l'autre, il la *communie de sa propre main, et l'autorise dans l'usage continuel des sacrements...* (Mémoire à M<sup>me</sup> de Maintenon). »

C'est que Bossuet n'a jamais douté de la bonne foi et de la loyauté de M<sup>me</sup> Guyon.

\*  
\* \*

Si donc on se reporte à la première phase de la vie de M<sup>me</sup> Guyon, à ses premiers états mystiques, on comprend mieux Fénelon.

M<sup>me</sup> Guyon, à la seconde phase, relève des condamnations de Bossuet. — Sans doute, comme le lui reproche Fénelon, Bossuet entra dans la bataille « sans avoir lu saint François de Sales, Rusbroech, Harphius et Taulère », mais il fut vite au courant des matières, et son regard d'aigle lui montra les conséquences fâcheuses du système : *l'acte continu, la suppression des actes de foi, la suppression des demandes, et des actes réfléchis (Les États d'Oraison).*

Les phénomènes que nous avons racontés préparèrent ses déliances et les confirmèrent : « On n'a jamais vu cela dans l'Eglise », disait-il souvent. M<sup>me</sup> Guyon aurait bien voulu faire écarter de la discussion tous ces phénomènes, mais peut-on dire que la doctrine en est complètement distincte? — Peut-on séparer ses écrits de la manière *divine*, c'est-à-dire *inconsciemment mécanique*, dont elle les écrivit?

Cela ne veut pas dire que ces écrits lui furent totalement *inspirés* par l'Influence mauvaise. Elle avait la science suffisante pour les *composer*.

N'oublions pas que dans les discussions qu'elle eut à soutenir à leur sujet, elle se montra supérieure à ses écrits, car elle rendit souvent *acceptables*, en les commentant, des chapitres qui étaient sortis discutables de sa plume. Elle possédait donc, en vue de la conversation courante, les matières souvent très ardues qu'elle y traitait. — Quant au mode *mediunnique* de leur transmission il ne fait aucun doute, car elle-même a soin de nous dire qu'elle écrivait en une *seule nuit* ce qu'un écrivain habile avait peine à *transcrire en trois jours*.

Tous ces étranges phénomènes prouvent, à n'en pas douter, l'influence extranaturelle qu'il est facile de qualifier.

Malgré tout, cette femme fut un grand esprit; elle mena une vie pieuse et *mortifiée*; elle voulut sincèrement la gloire de Dieu; mais elle fut *trompée* et elle se *trompa* sur les moyens. — C'est là une douloureuse histoire d'âme, qui montre les dangers d'une mauvaise direction. — Elle a laissé échapper ce cri, à un moment de ses interrogatoires : « Pourquoi ne m'en a-t-on point avertie ! » — Ce fut là son malheur.

Autrement, elle eût pu briller, non loin des grandes saintes qui ont honoré l'Église. Elle n'a point trouvé son Balthazar Alvarez, encore moins son Pierre d'Alcantara !

Ch. GOMBAULT.





# OCCULTISME ET SPIRITISME

(Suite <sup>1</sup>)

---

## L'âme d'un mineur de Courrières

Après Cauchy, l'auteur nous présente un mort bien différent, on peut même dire d'une mentalité contraire.

Les spirites ne veulent pas qu'on accuse pour cela les communications d'incohérence, parce qu'ils trouvent tout simple que là, comme ici, chacun ait sa mentalité.

C'est ce que nous ne pouvons admettre, nous qui croyons les esprits des morts mieux informés que les nôtres; nous ne pouvons admettre qu'ils n'aient rien oublié ni surtout rien appris. Ce ne serait pas la peine de mourir, si les conditions de l'être n'avaient rien à y changer, rien à y gagner ni à y perdre.

Quelle importance l'auteur peut-il attacher à la *typtologie*, qui n'est qu'une question de programme pour l'*impresario* de cette comédie?

« Dans la manifestation de Cauchy, les coups étaient égaux, mesurés, d'un mouvement ordinaire, tandis que dans la suivante, ils étaient violents, saccadés, furibonds. Il semble exister, dit-il, dans la force qui se manifeste, une sorte d'analogie avec la pensée qu'elle conduit. »

C'est là précisément ce que cette force et cette pensée veulent lui faire conclure, c'est là qu'elles le veulent conduire, et il y va tout droit. Les esprits *spectaculeux* ont toujours

1. Voir le numéro de mars 1908.

plus aisément raison des savants que des autres, ceux-ci se portent en avant de la foule, ils sont les seules et vraies dupes des démons, les autres sont les leurs.

Voici en entier le court et caractéristique dialogue du pauvre mineur avec *la Science* :

D. — Comment vous nommez-vous ?

R. — Rulhmann Francisque.

D. — Où êtes-vous né ?

R. — A Saint-Hilaire.

D. — Saint-Hilaire-au-Temple ?

R. — Non. Allier.

D. — Où êtes-vous mort ?

R. — (*Violemment.*) Courrières.

D. — Dans la catastrophe ?

R. — Oui.

D. — Vous étiez donc mineur ?

R. — Oui. Les aristos ne se cassent rien.

D. — Votre corps a-t-il été retrouvé ?

R. — Oui.

D. — Où avez-vous été enterré ?

R. — Saint-Hilaire. Le corbeau n'a pas eu ma peau.

D. — Vous devez vous tromper. Les obsèques des victimes ont eu lieu à Courrières, et la cérémonie a eu lieu à l'église.

R. — J'ai été enterré civilement.

D. — Où ?

R. — A Saint-Hilaire. A bas la calotte !

D. — Quelqu'un a dû prendre la parole sur votre tombe ?

R. — Il y a eu de chics discours.

D. — Pourriez-vous me dire les noms des orateurs qui les ont prononcés ?

R. — Le citoyen Delacour, le citoyen Panaud, le camarade Martin, le camarade Gilbert.

D. — Avez-vous souffert longtemps, après la catastrophe ?

R. — J'ai été tué net.

D. — Qu'avez-vous dit en vous retrouvant encore vivant, malgré la mort ?

R. — J'ai dit : Il y avait donc quelque chose dans la carcasse !

D. — En avez-vous été satisfait ?

R. — J'ai dit : Non de D... ! Je vas avoir des rentes.

D. — Ainsi, vous êtes heureux ?

R. — (*Faiblement.*) Je suis plus bon à rien.

D. — Vous aimeriez mieux être encore dans la mine ?

R. — Non. Debout les damnés de la terre !

D. — C'est l'*Internationale*, cela ?

R. — Oui.

(La table reproduit, par coups violemment rythmés, l'air de l'*Internationale*.)

Il faut être bien savant pour être assez crédule et plus que sérieux pour ne pas trouver cela drôle : qu'un esprit désincarné nous arrive de l'autre monde pour tenir de tels propos dans une telle langue, avec de tels accompagnements, comme si la physiologie humaine, le tempérament, le corps, la nourriture et encore plus les breuvages n'étaient pas pour beaucoup dans la coloration pittoresque du langage, dans la violence du geste, dans l'accent, et ici l'accent, c'est le battement de la table !

Et quel ignorant intelligent ne verra du premier coup dans une recherche si minutieuse de la couleur individuelle et sociale, de la couleur locale terrestre, la préoccupation d'un comédien pour l'exactitude et la perfection de son rôle ?

Le mineur ne peut ou ne veut pas plus que le mathématicien nous rien enseigner sur les réalités de l'autre monde, sur la vraie vie de l'au-delà, ciel ou enfer, ils n'y gagneraient rien. Je parle de l'être qui les simule. Il nous représente ces deux passions au même point où il a pu les observer sur la terre chez l'un ou chez l'autre.

Cauchy dans le ciel nous paraît moins avancé sur le point de la vision béatifique, que les mystiques qui ont écrit en ce monde et auxquels on ne veut rien emprunter pour ne leur rien devoir.

Il y a chez Ruhlmann quelque chose de volontairement obscur et de truqué dans ce brusque *non* qu'il n'explique pas. Certes pour voir où tendent ces dialogues sans but apparent, la lumière de la révélation chrétienne devient nécessaire. Sans

elle, on n'y peut voir qu'une récréation des démons aux dépens des études des hommes; avec elle, on voit qu'ils ont le but évident de les tromper de la façon la plus efficace en les amenant à se tromper eux-mêmes, et à se prendre dans leurs faux principes comme dans un filet.

Ils ne croient pas au surnaturel, il devient dès lors facile de les amener à une physique nouvelle en les portant à fuir de plus en plus la révélation chrétienne qui se distingue si nettement de la physique et qui doit quelquefois intervenir là où celle-ci n'a pas la parole.

On nous dit que cet esprit du mineur est revenu souvent avec les mêmes allures et le même langage. Étant donnée l'ordonnance de cette comédie, il ne pouvait changer ni de langage ni d'allure. Mais ces scènes terrestres ne nous apprennent rien ni du ciel ni de l'enfer.

Ici l'auteur présente des vérifications d'identité.

Il paraissait peu vraisemblable que, mort à Courrières, Ruhlmann eût été enterré dans l'Allier. L'un des assistants, N. V..., percepteur à E... (Puy-de-Dôme), a été chargé d'écrire à la mairie, à Saint-Hilaire, et a reçu cette réponse :

« Le nommé Ruhlmann Francisque, décédé à Courrières, a été enterré : 1<sup>o</sup> à Courrières, religieusement, et, un mois après, ses cendres ont été ramenées à Saint-Hilaire où il a été enterré civilement. A la cérémonie, il a été prononcé trois discours... Ils n'ont été publiés par aucun journal du département... ni de Paris. »

Donc Ruhlmann a su cela directement et après sa mort : il a donc donné un démenti éclatant aux esprits qui font accroire au Dr Hyslop que les esprits désincarnés tombent en chrysalide après la mort pour ne prendre que peu à peu et déployer enfin les ailes de l'intelligence.

Le plus probable, pour ne pas dire certain, c'est que Ruhlmann n'a rien su des *chics discours*, l'esprit qui joue son rôle les a entendus pour lui.

## Orages infernaux des séances de Nancy

Ah ! que si nos savants tenaient seulement un œil ouvert du côté de la Révélation, l'autre suffirait à mieux déchiffrer les faits qui devraient les éclairer et qui les aveuglent ! Ni les étoiles du ciel, qu'on n'a pu encore éteindre, ni les feux même de l'enfer ne leur ménagent la lumière.

Que dire, par exemple, de cette Malika, ancienne prêtresse de Brahma ou, plus probablement, dit-on, de Siva, le dieu destructeur, avide elle aussi de sang et de je ne sais quelles vengeances, méchamment intruse aux séances de la Société nancéenne, qui à grand'peine enfin a réussi à l'éloigner... peut-être pour un temps ? à qui l'on ne pouvait imposer silence quand elle venait troubler les expériences qu'elle interrompait parfois d'autorité ? Ce n'est pas, certes, que ses communications fussent dénuées d'intérêt.



Voici, dit l'auteur, l'une de ces communications, donnée en entier par la table, durant une séance de deux heures. A travers la magie des images, on distingue vite les griffes, qui, j'imagine, devaient orner les doigts ambrés de Malika :

Connais-tu le soleil couchant sur nos jungles ? Aucun spectacle de l'Occident ne peut lui être comparé. A cette heure sublime, l'astre du jour, avant de disparaître, embrase les sauvages prairies de ses derniers rayons ; déjà il plonge dans l'eau brûlante du fleuve, qu'il teinte de feux dorés et sanglants. La nature se recueille ; des nuées d'insectes aux mille couleurs voltigent d'herbe en herbe, de fleur en fleur, tantôt frôlant l'eau de leurs ailes diaprées et soyenses, tandis que les fleurs referment lourdement leurs corolles.

C'est l'instant solennel où l'astre du jour et celui de la nuit se disputent la terre. Lentement le crépuscule déroule ses voiles ; pas un souffle, mais, en guise de brise, flottent les senteurs capiteuses de la nature enamourée. Une à une les étoiles s'allument au firmament ; les oiseaux de nuit gémissent sourdement. Au loin, le cri lugubre d'une panthère ; çà et là, un reptile froisse les herbes en sifflant. Puis un

chant suave fait tressaillir la nature endormie : ce sont les jeunes Indiennes qui cheminent doucement vers la cité, dont on aperçoit de loin les dômes irisés.

Leur corps de sirène est enveloppé d'étoiles chatoyantes, des verroteries scintillent dans leurs longs cheveux noirs. Favorisés par la nuit naissante, leurs yeux s'illuminent comme les étoiles, avec lesquelles ils rivalisent. Vibrants, leurs chants s'élèvent dans l'espace et se mêlent au parfum voluptueux du soir. Malheur à celui que ces attraits séduiraient ! Mieux vaudrait pour lui que la panthère le dévore, que le boa l'enserme dans ses anneaux, que les sinistres oiseaux de nuit lui rongent le cœur.

Cependant tout est calme dans l'air embaumé ; les chants s'éteignent, l'astre des nuits est vainqueur ; mais là-bas, à l'horizon, les rayons mourants étreignent les sommets d'un suprême baiser.

Et l'auteur ajoute :

J'ignore si ce morceau, dont il est impossible de nier la poésie farouche, existe quelque part, s'il a été imprimé. Il serait intéressant de le rechercher.

Nous avons demandé à Malika où elle l'avait appris ; elle a répondu fièrement qu'elle ne l'avait appris nulle part, que c'était là son langage habituel.

La séance du 8 janvier 1907 fut déjà passablement mouvementée. En présence de nombreux témoins qui en ont signé le compte rendu, un guéridon de 6 kilogrammes 500 quitte le sol à quinze ou vingt reprises (cela dura de 25 à 40 secondes chaque fois), au point de dépasser la tête des assistants, puis se renverse les pieds en l'air, se couche ensuite sur le flanc et enfin se relève seul. On trouve alors sur la table un verre plein qu'on avait mis ailleurs avant la séance.

Le 12 janvier 1907, des communications médianimiques amènent une séance orageuse. En effet, tout d'abord des écrans, un petit meuble, sont renversés, des porcelaines brisées jonchent le sol. Plusieurs fois, sur l'indication des esprits, on rallume la lumière. Le guéridon est bientôt hors de service. On demande ce qu'il faut faire. La réponse est : « Prenez une autre table. » Un objet pesant tombe sur cette table nouvelle et la brise. C'est un meuble chargé de livres

qui s'est avancé d'au moins deux mètres. Un lourd fauteuil git renversé dans un angle. Une statuette de 4 kgr. 250 gr. est projetée du piano par une force inconnue. Le guéridon est tranché comme par un coup de hache. Plusieurs personnes sont griffées.

Et remarquez en passant comme ici et ailleurs ces mauvais esprits, que nous nous obstinons avec l'Église à reconnaître dans ces phénomènes ou franchement spirites ou pseudo-scientifiques, se plient aux idées, aux habitudes, aux fantaisies de l'homme pour mieux le tromper. Ces cornes, ces pieds fourchus, ces griffes enfin sont peut-être des inventions de la fantaisie humaine, avant d'être des modes de manifestations des êtres invisibles et méchants qui, non seulement remplissent l'enfer, mais encore peuplent l'atmosphère. A vrai dire nul ne sait qui a commencé, ni l'histoire qui sait peu de chose, ni la préhistoire qui ne sait plus rien du tout, puisque tout ce qui est su clairement devient par là même historique.

Ce qui est certain, c'est que, le commencement mis de côté et la suite seulement observée, la tradition des cornes, du pied fourchu et des griffes malfaisantes a toujours été scrupuleusement respectée par ces êtres sans scrupule qui connaissent l'homme et savent qu'il est, si j'ose le dire, bête d'habitude, qu'on plie, comme la bête irraisonnable, par la répétition.

Le procès-verbal de la séance continue :

L'esprit-guide, interrogé, répond :

« Il y aurait danger à continuer. Nous avons trop présumé de nos forces. Suspendez la séance et faites la chaîne. »

Après environ une heure de chaîne, une communication médianimique nous informe que les esprits mauvais ont pu être provisoirement écartés et sont maintenus à distance au moyen d'un « cercle fluïdique ». Une seconde séance est indispensable pour les éloigner définitivement ; sans cela, leur influence nous exposerait à des dangers graves. Mais, grâce au cercle fluïdique, ils ne pourront plus troubler cette séance.

On se décide à éteindre encore, et la séance est reprise à l'aide du

premier guéridon, que l'on maintient assez difficilement debout sur son unique pied.

Les phénomènes de lévitation se renouvellent, et le guéridon reproduit à peu près les mouvements obtenus le 8 janvier. Mais tout est calme dans la pièce, et aucun projectile n'est plus lancé.

A la fin, les assistants ayant les mains sur le guéridon maintenu debout, celui-ci s'élève lentement et progressivement à deux reprises différentes et à une hauteur qu'il n'avait jamais atteinte. A la seconde, il dépasse la tête des personnes qui l'entourent et se balance dans le vide, sa partie supérieure échappant aux mains qui cherchent à l'effleurer. Puis il redescend lentement, sans secousse. Arrivé sur le sol, il se relève et frappe un grand coup, annonçant que la séance est terminée. Sur notre demande, il est répondu qu'elle a réussi.

*(Suivent les signatures.)*

Les soussignés déclarent avoir vu très distinctement le meuble du salon continuer à s'avancer d'environ 20 centimètres lorsque la lumière a été faite.

*(Suivent les signatures de quatre assistants qui ont fait cette constatation.)*

Depuis cette séance, l'esprit de Malika n'est jamais plus revenu parmi nous.

Mais qui pourra croire à la franche humilité d'un pareil aveu : « Nous avons trop présumé de nos forces » ? Ce serait vrai qu'ils ne le diraient pas ou le diraient sous une forme moins nette, moins humiliante. Ils ne tiennent point à ce qu'on les croie, mais ils ajoutent qu'« une seconde séance est indispensable ». Et c'est là le point.

En vérité, là apparaît la griffe, et de toutes les identités qu'on imagine, y en a-t-il une autre aussi évidente que celle de la nature démoniaque appartenant à tous les manifestants, variée dans ses procédés, mais jamais ni moins fourbe ni moins perfide ?



## Conclusion

Nous sommes donc loin de conclure avec M. Chevreuil

« Tout cela n'a rien de surnaturel, rien de caché, rien qui craigne la discussion ».

Quel spirite peut nous dire et se dire à soi-même qu'il connaît à coup sûr son partenaire? Qui pourrait se flatter d'imposer un ordre quelconque aux opérations?

Nullement. Il faut tout subir, il faut toujours obéir sans savoir à qui ni pourquoi, éteindre ou allumer à la volonté des esprits.

Le spiritisme n'est donc pas *accessible à tous ceux qui veulent l'étudier*. On le subit tel qu'il s'impose selon les caprices ou plutôt selon les vues profondes de ceux qui en disposent. Les ténèbres infernales sont en leur genre, comme la lumière divine, *inaccessibles*.

Leur explication, loin d'être en eux-mêmes, est dans la doctrine qui leur est le plus opposée, dans le catholicisme, où elle est *révélation*.

Les phénomènes n'ont donné la clef d'aucune physique spéciale dont ils dépendraient. Les agents mettent souvent en action la physique commune, la physique unique avec une puissance plus grande que la nôtre, la puissance sur la nature étant le résultat de la science.

C'est donc toujours la même physique actionnée par une initiative plus intelligente.

Ils se font donc sentir sans se déclarer. On ne peut pas dire qu'ils se révèlent, puisqu'ils se contredisent.

Leurs assertions se renversent les unes les autres, et celle où ils s'accordent le mieux et qui semble le point culminant de leur conjuration mutuelle, la prétention de se donner pour les âmes des morts, comme ils le faisaient déjà dès la plus haute antiquité, cette prétention qu'ils n'abandonneront point, parce qu'ils ne sauraient pas trouver une meilleure entrée dans notre âme que l'entrée par la porte du cœur,

par la mise en jeu des sentiments que l'homme n'abandonne jamais, cette prétention n'a pas pour le bon sens ni pour le cœur lui-même une vraisemblance profonde.

Car ni le sens commun ni même le cœur, pour peu qu'il se laisse éclairer par la raison, ne se laissera prendre à un tel artifice.

Ceux qui l'emploient savent combien il est grossier ! mais ils se fient (avec raison) à notre irréflection.

Et comment croire à cette fade continuation en l'autre monde des mêmes actes, des mêmes pensées, des mêmes opinions diverses, par conséquent en grande partie erronées, étant contradictoires, enfin des mêmes goûts, en l'absence du corps dont l'influence est si grande sur l'âme et dont la part est si difficile à faire dans les actes du composé humain qui seuls fournissent à la psycho-physiologie les données qu'elle peut avoir sur l'homme ?

A. JEANNIARD DU DOT.



# Les Théories aux prises avec les Faits

---

## Lombroso et le spiritisme

Jusqu'en 1890, dit le Dr Lombroso dans la revue italienne *l'Arena*, je fus l'adversaire le plus opiniâtre du spiritisme. A tous ceux qui m'engageaient à examiner ce phénomène, je répondais : « Rien que de parler d'un esprit qui anime des tables et des fauteuils est simplement ridicule ; la manifestation de forces sans matière est tout aussi inconcevable que l'activité fonctionnelle sans organes. »

Mais voici qu'en 1891 j'eus à me débattre, dans ma pratique médicale, contre l'un des phénomènes les plus curieux qui se soient jamais présentés à moi. J'eus à soigner la fille d'un haut fonctionnaire de ma ville natale. Cette personne fut soudain atteinte, à l'époque de la puberté, d'un violent accès d'hystérie avec accompagnement de symptômes dont ni la pathologie ni la physiologie ne pouvaient donner l'explication.

Par moments, ses yeux perdaient totalement la faculté de voir, et, en revanche, la patiente voyait par les oreilles. Elle était capable de lire, les yeux bouchés, quelques lignes d'impression qu'on présentait à son oreille. Lorsqu'on plaçait une loupe entre son oreille et la lumière solaire, elle éprouvait comme une brûlure des yeux, elle s'écriait qu'on voulait l'aveugler.

Elle prophétisait, en particulier, avec une exactitude mathématique, tout ce qui allait lui arriver. Elle dit une fois que dans un mois et trois jours elle éprouverait le désir irrésistible de mordre et ne se calma qu'après avoir déchiré avec les dents plusieurs kilogrammes de papier.

Ces faits donnèrent au savant l'idée que peut-être le spiritisme lui fournirait quelques explications. Il continue ainsi :

Une année après, en 1892, me trouvant à Naples en tournée d'inspection professionnelle, je me rencontrai avec plusieurs admirateurs d'Eusapia Paladino, qui me prièrent de tenter une fois une expérience avec cette célèbre médium. Alors, en plein jour, dans ma chambre d'hôtel, où je me trouvais seul avec Eusapia, je constatai la lévitation de la table et vis une petite trompette se transporter spontanément de la table sur le lit, puis revenir sur la table. J'étais absolument stupéfait, et je me décidai à faire dans le même hôtel, avec trois de mes collègues, des expériences nouvelles plus minutieuses. Dans cette nouvelle séance je vis encore les objets se déplacer, j'entendis des coups se produire sans cause apparente, etc. Mais voici ce qui me frappa le plus : La portière de la pièce contiguë se souleva complètement d'elle-même et vint m'envelopper avec une force incroyable; pendant plusieurs secondes je ne parvins pas à m'en dégager. C'était comme si le rideau avait la rigidité du métal. J'éprouvai une impression non moins vive en voyant renversée sens dessus dessous une assiette pleine de farine sèche, sans qu'un grain de farine n'en tombât. C'était comme si la farine avait pris la consistance de la gélatine. Ce phénomène persista plus d'un quart d'heure.

Dans une autre séance, à Milan, je vis sortir des manches de ma redingote, lentement, une branche garnie de roses, fraîches comme si on venait de les couper. Je pourrais me dispenser de faire une allusion à la possibilité d'une illusion ou d'une fraude, car nous tenions toujours solidement les mains et les pieds du médium, et parfois même nous ligotons ses pieds.

Le doute n'était plus possible relativement aux faits. Mais quant à l'explication, ce sera toujours la partie faible de la science nouvelle tant qu'on refusera d'avouer le concours d'êtres surnaturels. Aussi le docteur se voit-il obligé de les admettre dans la théorie, mais pour la plus petite partie des faits. Encore ne veut-il pas au moins délimiter et préciser cette petite partie, si bien que nous ne savons pas s'il faut y comprendre, au sujet de la Paladino, les réponses exactes et très sensées dans des langues qu'elle ne connaissait pas, par exemple, l'anglais.

Joignant à ces faits personnels tout ce que j'ai appris des expériences de Crookes avec Home et Katie King, de celles de ce médium

allemand qui faisait dans l'obscurité les plus curieuses peintures, j'acquis la conviction que *les phénomènes spirites s'expliquent pour la plus grande partie par des forces inhérentes au médium, puis aussi pour une partie par l'intervention d'êtres supraterrrestres*, qui disposent de forces dont les propriétés du radium peuvent donner une idée analogue. La solution de ce problème sera l'un des événements les plus prodigieux du nouveau siècle.

Un des plus prodigieux, sans doute, mais un des moins certains. Depuis que les médiums de tous les noms parlent des langues qu'ils ignorent, bien des siècles ont passé, et le bon sens n'a jamais hésité, pas plus que l'Église elle-même, à dire que nul pouvoir humain ne peut donner ce privilège.

Faut-il donc qu'en ne faisant pas cette part du surnaturel, le docteur se ménage des échappatoires en cas d'arguments trop pressants, qu'il évite, enfin, de se caser d'un côté ou de l'autre de peur d'en être délogé?

Ce médium allemand dont il parle, qui faisait dans l'obscurité des peintures merveilleuses, c'est M<sup>lle</sup> Smith, un enfant : et quelles peintures ! d'une ligne impeccable, d'un art achevé, d'un genre byzantin dont rien dans ses études ne lui avait donné l'idée : l'inspiration lui venait régulièrement pour une durée d'un quart d'heure ; une belle tête de Christ fut exécutée en deux heures un quart. Mais où prenait-elle et cette vierge adorable et ces étranges paysages d'Orient où se meuvent des figures vivantes ? Et quelle bizarrerie de peindre d'abord un visage écorché, puis recouvert de sa peau ; mais c'est ainsi que tour à tour cette figure lui apparaissait !

Que pouvait ici réclamer la nature ? Assurément il est plus commode de se contenter d'explications vagues, mais elles sont sans valeur ; Eusapia, dans son genre, n'est pas plus explicable que M<sup>lle</sup> Smith. Il n'est pas plus facile, physiquement, de faire tenir de la farine en l'air sans récipient, qu'il n'est possible, artistiquement, de peindre dans la perfection sans apprentissage.

### M<sup>lle</sup> Smith, peintre réincarné

Le journal *la Suisse* fait, au sujet du jeune peintre automatique, cette réflexion très juste :

Elle est persuadée que le Christ lui apparaît, lui parle, lui sourit, en un mot est vivant dans sa chambre. Très pieuse, elle prie constamment et demande à Dieu de la diriger dans toutes les circonstances de sa vie. Faut-il admettre l'hypothèse que, par le fait de sa communion constante avec le Christ, et se rappelant son goût pour les choses orientales, inconsciemment, son « moi subliminal » aurait travaillé pendant des années, au point d'élaborer son idéal, de le concrétiser en un personnage tel qu'il est conçu dans cet étrange tableau ? Ceux qui croient aux réincarnations ont émis l'idée que M<sup>lle</sup> Smith serait la réincarnation d'un peintre ayant vécu au temps du Christ. La légende rapporte que l'apôtre Luc aurait été peintre et aurait fait le portrait de Jésus. Le roi Abgar d'Edesse aurait possédé ce portrait que lui avait envoyé Jésus lui-même. Suivant les uns (Esaïe, ch. 52 et 53) : « Il n'y aurait à le voir rien qui le fasse désirer. Il n'aurait ni beauté ni éclat. » Suivant les autres (Psaumes 45-3) : « Il serait le plus beau des fils de l'homme. »

En réalité, nous n'avons aucune donnée historique certaine sur l'aspect extérieur de Jésus. Le type traditionnel (cheveux abondants et bouclés, barbe entière, expression profonde, empreinte de force et de douceur) est en somme de pure convention.

Le tableau de M<sup>lle</sup> Smith est-il un produit de son imagination ou est-il l'expression absolue de la réalité ? C'est ce que les psychologues auront de la peine à résoudre. Mais le fait d'avoir pu concevoir et créer une telle œuvre par le seul « moi subliminal » est en somme tout aussi merveilleux que d'admettre l'influence d'une inspiration extérieure, surnaturelle, supranormale. En tout cas le mystère n'est pour le moment pas éclairci et mérite d'attirer l'attention des chercheurs.

Disons encore que M<sup>lle</sup> Smith ne fait pas argent de ses facultés médiumniques si spéciales, car elle a déjà refusé des offres brillantes. Elle paraît être en parfaite santé ; son esprit est absolument sain et clair, et personne ne se douterait, à la voir, qu'elle est le centre d'une série de phénomènes si extraordinaires.

M<sup>lle</sup> Smith doit sous peu, — des voix l'en ont prévenue, — commencer un quatrième tableau, représentant le crucifiement. Nous ne manquerons pas de tenir nos lecteurs au courant.

(Le journal *La Suisse*, numéros des 13 et 14 mai 1907.)

Nous croyons, comme la *Suisse*, que l'explication par le *moi subliminal* est tout aussi *merveilleuse* que par l'*inspiration extérieure*, mais elle est beaucoup moins claire. Et quant à la métempsycose spirite qui expliquerait ce *moi subliminal*, elle est encore plus gratuite que la prétendue identité des esprits désincarnés.

Expliquera-t-on aussi par ce *moi subliminal* le fait des époux Zancig (un ménage qui s'entend) se communiquant leurs pensées au point que tous deux lisent ce qu'on met sous les yeux de l'un des deux seulement.

Mais leur *moi subliminal* sort si bien de son seuil pour entrer dans la maison d'autrui qu'ils ont pu dire au roi d'Angleterre des choses qu'il croyait bien savoir tout seul.

C'est presque aussi fort que le *médium visif* Jeanne d'Arc disant à Charles VII ce qu'il pensait lui-même en ce moment et répondant à sa question par une révélation nouvelle. Cependant de tels sujets sont dangereux pour la diplomatie royale.

### Le dédoublement du corps humain

Si l'on regarde la prétendue science psychique au point de vue des faits seulement, elle est d'une extrême richesse. Le côté faible, ce sont les explications.

M. Durville racontait naguère à la Société magnétique de France, dont il est le secrétaire général, son succès dans le dédoublement du corps humain, dont il a repris l'étude :

En partant, dit-il, du point où le colonel de Rochas et moi-même avons laissé l'extériorisation de la sensibilité, il y a une douzaine d'années, j'ai pu, non seulement constater que le corps humain peut se dédoubler, mais encore que le *double* possède toutes les facultés de l'individu normal non dédoublé et d'autres encore. Je vais vous

entretenir aujourd'hui du pouvoir que possède *le double d'un sujet pour agir à distance sur le double d'un autre sujet.*

Il a expérimenté en plusieurs séances, dans ces derniers mois, avec un collaborateur très intelligent, sur deux sujets placés dans deux chambres différentes et ne pouvant recevoir de suggestions mutuelles auxquelles on pût attribuer les sensations qu'elles accusaient.

Le dédoublement s'opère toujours en plongeant les sujets dans une hypnose profonde qui fait, nous dit-on, que le double se sépare du corps et se tient à côté, à quelque distance.

Alors les deux collaborateurs imaginent une série d'exercices où le double de chaque sujet égratigne le double de l'autre, au grand dommage du corps physique qui s'en plaint vivement.

La suggestion ne peut avoir ici aucune influence parce que les deux expérimentateurs ne se sont rien communiqué de ce qu'ils feraient chacun selon sa volonté du moment.

Cependant les lésions communiquées aux corps physiques par les doubles n'atteignent guère que la sensibilité. Au réveil, en effet, le bras qu'on a cru écorcher est seulement rougi. Un jour plus tard le sujet le sujet montre son bras écorché.

Il est bien vrai d'après la théorie de M. Durville que, dans ce dédoublement de l'être humain, l'exercice de toutes les sensations subsiste dans le corps astral et disparaît dans le corps proprement dit.

Il en a fait l'expérience pour tous les sens.

*Le tact.* — Si l'on pique, pince ou brûle les *zones sensibles* qui entourent et avoisinent le corps, ou le *cordon qui les lui relie*, le corps est affecté douloureusement. Mais si on le touche directement, il ne sent rien lui-même.

*La vue.* — Ni pour les yeux ni pour les autres endroits du corps par où les somnambules voient parfois, le corps ordinaire ne peut voir. Le double ne voit pas plus par les yeux ni par le sommet de la tête, mais lit par la nuque. Il voit ce qu'on fait dans la salle voisine.

*L'ouïe.* — Le sujet entend par l'oreille, l'épigastre, la



nuque et les pieds du corps astral, mais il n'entend rien par les oreilles physiques.

*Le goût.* — 1<sup>o</sup> De l'aloès est mis dans la bouche du sujet qui répond : Ça n'a pas de goût.

2<sup>o</sup> Même réponse pour un morceau de sucre.

3<sup>o</sup> Mis dans l'endroit où l'on suppose la bouche du double en le priant de l'ouvrir, le morceau d'aloès est déclaré très amer.

4<sup>o</sup> Même expérience pour un morceau de quassia. Mis dans la bouche du sujet, il n'a plus de goût.

5<sup>o</sup> De la quinine dans la bouche du double est trouvée amère.

6<sup>o</sup> Même résultat pour une pincée de noix vomique qui est trouvé *rêche* à la *langue*.

7<sup>o</sup> Le double reconnaît la saveur d'une orange et le sujet lui-même n'y trouve aucun goût.

8<sup>o</sup> et 9<sup>o</sup> Du sel et du sucre sont reconnus par le double, tandis que le sujet ne trouve de l'aloès ni bon ni mauvais.

Il nous est difficile, quant à nous, de découvrir, sous de telles expérimentations, des lois physiques, mais des fantaisies des caprices, ou plutôt des roueries de la part des libres qui se jouent des savants humains et influencent les sujets de manière à simuler ces lois générales qui se formuleront aussitôt sur les lèvres ou sous la plume des psychistes.

## Psychomètres et psychométrie

Il nous semble bien que la Société de Nancy invente, elle aussi, une science de fausses constatations quand elle nous parle de la *psychométrie*.

Rien de plus obscur que le rapport ou la conférence de M. PHANEG au sujet de la psychométrie et des psychomètres, ces privilégiés qui perçoivent physiquement l'âme humaine et l'âme des choses, en un mot l'invisible.

Les théories de PHANEG sur le fluide terrestre, plus subtil que l'éther, fluide qui est « la mémoire de la terre », et l'histoire de cette science magnétique depuis les initiations égyptiennes jusqu'à Mesmer et à nos jours sont beaucoup moins claires que la pratique psychométrique n'est simple, celle-ci consistant,

dit Papus, « dans la lecture des images astrales vivant dans l'atmosphère magnétique des hommes et des choses. »

Que penser de la théorie audacieuse des objets gardant séculairement comme la photographie des scènes dont ils ont pu être témoins, une impression violente se gravant mieux d'ailleurs qu'une impression faible?

Autre chose curieuse : les images semblent s'enregistrer dans un objet par couches concentriques, de sorte que le psychomètre verra, en général, les scènes moins anciennes pour arriver finalement aux plus vieilles. Je dis : « semblent », car il est très probable qu'il s'agit là d'un phénomène subjectif.

Si, dans un milieu donné, il y a production d'images astrales du même ordre, par suite d'une idée dominante des membres d'une famille, par exemple, ces images peuvent se fixer sur des objets divers et avec une telle force qu'elles empêcheront souvent aucune autre chose de devenir perceptible. De même, dans une assistance, une pensée forte peut créer un reflet astral qui viendra s'interposer entre le psychomètre et ce qu'il examine.

Enfin, il y a des objets sur lesquels les impressions les plus fortes paraissent glisser. Les expériences faites sont trop peu nombreuses pour pouvoir les indiquer d'une façon précise, mais je pencherais à croire que ce sont surtout les métaux.

J'ai expérimenté parfois des armes de guerre prises chez les nègres sanguinaires et qui, sûrement, avaient vu des scènes violentes, elles ne donnèrent aucun résultat à plusieurs sensitifs développés.

En résumé, il résulte de toutes ces observations que la psychométrie permet et permettra surtout, dans l'avenir, d'étudier les manifestations de la vie dans la matière jusqu'ici supposée inerte. Elles signalent aussi des sources d'erreurs possibles, dont on aura à se méfier dans l'expérimentation.

*Permet ou permettra.* Tout cela est plein de doutes, comme il semble. Cependant la seconde moitié de ce paragraphe semble donner comme objectives ces images dites plus haut *probablement subjectives*. Il est évident que l'auteur ne s'entend pas bien lui-même. Et comment le pourrait-il, lorsque rien ne prouve ni ne montre l'objectivité de ces impres-

sions et quand tout porte à croire aux impressions subjectives, puisqu'elles sont indifféremment lues par les sujets *visifs, auditifs, écrivains, etc.*

M. Phaneg continue :

L'application la plus curieuse de la psychométrie simple est certainement la recherche de visions historiques à l'aide de pièces ayant, pour ainsi dire, vécu de la vie de grands personnages. Non seulement un psychomètre ignorant pourra reconstituer des costumes, des types humains, des monuments de civilisations disparues, mais encore décrire une scène historique précise. Ainsi, une pierre de la salle du château de Blois, où fut tué le duc de Guise, le fusil ou la pique d'un des sectionnaires qui virent tomber la tête de Louis XVI, feraient revivre dans les moindres détails, pour la vue intérieure d'un sensitif, ces moments dramatiques.

J'ai pu faire étudier, un jour, un peloton de fil ayant appartenu à Marie-Antoinette, au Temple. Un très grand nombre de scènes hautement dramatiques d'épisodes connus, se terminant par la vision de la mort sur la guillotine, furent parfaitement reconstituées.

Le psychomètre était illettré et ignorait, du reste, absolument l'origine de ce qu'on lui avait confié.

*Par exemple, on a vu par tel objet, et l'on pourrait voir par tel autre... Voilà une généralisation hardie. Celui qui a vu lisait-il véritablement l'histoire dans l'objet historique ? C'est à examiner, et nous ne voyons pas comment on le constaterait. Jusqu'ici, c'est-à-dire depuis des siècles que cette pratique divinatrice existe, on suppose aujourd'hui cette causalité, et c'est tout. Mais qui sait si l'objet n'est pas simplement un signe magique au lieu d'être une cause physique ?*

Aussi l'auteur a-t-il raison d'abandonner sa première hypothèse, les faits photographiés, pour celle d'un lien de rapport entre l'observateur psychométrique et les faits à deviner par le moyen de l'objet *imprégné de l'astralité de son possesseur*. Cette explication vague laisse en effet subsister tout le mystère en substituant une sorte d'affinité personnelle de l'homme à une image physique des choses, affinité qui ne laisse à l'objet révélateur qu'une puissance absolument occulte.

Il nous serait impossible d'analyser clairement les développements qu'il donne à cette théorie de la lecture tout indirecte des objets historiques et de ses traductions possibles :

Quoi qu'il en soit, il y a, au sujet de ces expériences, un certain nombre de remarques intéressantes à faire; elles constituent d'abord la preuve expérimentale des enseignements de l'occultisme sur la constitution humaine, le plan astral, les images fluidiques, les *formes-pensées considérées comme une force aussi réelle que la vapeur ou l'électricité*. En effet, sans la connaissance d'un milieu fluidique astral et d'organes analogues dans l'homme, il serait impossible de se rendre compte de la raison pour laquelle *un psychomètre peut, en étudiant, sans savoir l'origine, un objet ayant appartenu à Louis XVI, par exemple décrire exactement le caractère, les idées dominantes, les qualités et les faiblesses de ce roi*. Nous devons noter ensuite que la connaissance d'un caractère, des différentes tendances, parviendra le plus souvent à la conscience du sensitif dans la langue universelle du symbolisme. La plupart du temps, cette succession de tableaux symboliques sera facile à comprendre; lorsqu'elle semblera obscure, impossible à interpréter, le mieux sera de la laisser de côté et de faire une nouvelle expérience.

A force de traduire ces symboles en langage ordinaire, le psychomètre arrive le plus souvent à obtenir, en langage clair, les indications qu'il recherche. *La clairaudience se substitue alors à la clairvoyance*; on entend nettement une voix intérieure décrire le caractère, les tendances particulières et même révéler parfois les projets, les préoccupations, les idées fixes, etc.

Dans les visions symboliques sur le caractère, il peut arriver qu'il se glisse une vision relative à un fait réel; ainsi on pourra voir, par exemple, un homme lancé sur un cheval au galop qu'il ne peut maîtriser, et tombant lourdement sur des pierres. Cela peut signifier une personne entraînée à sa ruine par des passions plus fortes que sa volonté. Mais cette vision peut aussi être le reflet d'un accident passé ou futur.

Dans le doute, le sensitif *n'aura qu'à désirer voir une autre vision impossible à confondre avec une scène de la vie courante*; par exemple, la même idée d'un homme entraîné à sa perte par ses passions pourra être symbolisée par la vision d'un lion bondissant sur des épées nues, pour atteindre une proie, et se tuant.

Avec un peu d'habitude, on arrive à s'y reconnaître, d'autant plus que, je le répète, la clairauidience apparaît souvent et vient en aide à la clairvoyance.

A cet ordre d'idées de « mesures de l'âme », se rattache la perception à distance des maladies à l'aide d'un objet porté par le malade. Il est bien évident que, si je puis apercevoir symboliquement l'orgueil, la colère, la haine, il me sera aussi facile de sentir une maladie, qui apparaît toujours comme entité réelle dans le plan astral et apporte des modifications dans le double avant d'être ressentie physiquement.

Arrêtons-nous : le vague des théories flottantes s'accroît en marchant. Il y a, d'ailleurs, quelque chose de bien caractéristique dans l'intervention du désir qui vient éclairer la vue. *On peut désirer*, dit-il. Ajoutons qu'on peut même demander. Pour nous, il y a lieu de croire que les vrais et bons psychomètres sont ceux qui demandent, au moins implicitement, et qui s'adressent à qui peut leur répondre, et comme nul procédé vraiment scientifique, depuis des siècles que cette divination existe, n'a pu s'y adjoindre et fournir quelques données à une théorie claire, il y a toujours lieu de croire que les visions objectives ne sortent pas spontanément des choses.

C'est une assertion gratuite de dire que la faculté psychométrique développée chez quelques privilégiés existe en germe chez tous les humains.

Si d'autre part l'objet de ces visions était dans les choses, il y serait dans son être matériel et l'on ne pourrait l'y lire en allégories variées.

Nous continuons donc à croire avec l'Église que, lorsque sur un cheveu, par exemple, le médium peut deviner l'histoire de la vie ou de la mort de son propriétaire, ce n'est pas l'esprit humain qui en peut tirer fil à fil un pareil écheveau, c'est un autre esprit qui le lui apporte d'un autre plan où le fluide terrestre ne peut être supposé.

A. JEANNIARD DU DOT.

# Apparition d'une Ame du Purgatoire



Le fait surnaturel que nous allons raconter a reçu à l'époque où il s'est passé une publicité restreinte. Il date, en effet, de 1878-79. Mgr Le Coq, évêque de Nantes, qui l'étudia personnellement et en demeura convaincu, ne le soumit point à un examen régulier.

C'est seulement en 1904 que ce récit a paru, avec les noms, dans le *Pensiero dei defunti*, fondé en 1903, rédigé par le R. P. Dom Pasquale de Francis, et dont Pie X fut le premier souscripteur.

Cette apparition d'une âme du Purgatoire eut lieu au château de Sévérac, dans la Loire-Inférieure. Tous ceux qui habitent ce château, maîtres ou domestiques, sont dévoués aux âmes souffrantes et font partie de la *pia opera* dont le *Pensiero* est l'organe.

Il y avait vingt-deux ans que Jeanne Audouit, Sœur du tiers-ordre de Saint-François, servait la pieuse famille Le Gouvello comme cuisinière, quand elle rêva qu'une de ses Sœurs en religion, Jeanne Bodiguel, était morte, et ce rêve était une réalité. Elle apprit, en effet, le lendemain que Jeanne Bodiguel venait d'expirer cette nuit même, après avoir édifié jusqu'à la fin ses parents et son confesseur par la piété, le recueillement et la modestie chrétiennes qu'ils lui avaient toujours connus.

Une telle coïncidence avait déjà bien de quoi l'impressionner. La pensée de la défunte n'abandonnait plus Jeanne Audouit. Le jour, elle en était comme obsédée. La nuit, elle eut cinq ou six fois comme la sensation de la présence auprès d'elle d'un être invisible ; épouvantée, elle cachait sa tête sous les couvertures, de peur de voir quelque chose. Une fois, elle sentit sur ses épaules un poids de fer qui l'écrasait.

Durant un mois, elle fut ainsi tourmentée et en vint au point de ne pouvoir dormir.

Jusqu'ici cela peut paraître assez naturel.

Or, dans la nuit du 8 au 9 octobre 1878, vers 1 heure du matin, bien éveillée, en proie à sa terreur habituelle, elle sentit une main brûlante se poser sur son poignet gauche et en même temps elle éprouva une douleur aiguë jusqu'aux moelles des os, comme si une épille de feu lui eût traversé le bras.

Elle poussa un cri de douleur qui réveilla les deux autres servantes couchées dans la même chambre. Elles furent les premiers témoins de la mystérieuse brûlure. Jeanne leur montra son bras sur lequel on voyait empreints quatre doigts fortement imprimés.

Épouvantée plus qu'on ne peut dire, craignant que le démon n'y fût pour quelque chose, la pauvre fille alla trouver son confesseur le matin même.

Celui-ci, à la vue des plaies, ne put avoir un doute, connaissant, d'ailleurs, le caractère de sa pénitente. Il la rassura de son mieux, lui dit de faire des aspersions d'eau bénite, lui promit l'aide de ses prières et ajouta : « Si vous avez quelque apparition, ne manquez pas de l'interroger. »

La nuit suivante, à 1 heure du matin, au moment où elle récitait l'office du tiers-ordre pour la pauvre âme qui l'inquiétait toujours, elle vit tout à coup près de son chevet la figure de la Sœur défunte, dans le costume solennel de religieuse avec lequel on l'avait enterrée, le voile noir sur la tête et le mouchoir blanc au cou. Cependant elle ne distinguait que la partie supérieure du corps.

L'âme en peine lui reprocha de l'avoir fait attendre si longtemps, se reportant clairement à des communications qu'elle lui avait faites autrefois, et la pria de réparer certaines omissions qui la retenaient en purgatoire : un pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray et deux messes pour les défunts, dont elle avait été chargée, en ayant reçu les honoraires.

Elle désirait encore que ses anciennes compagnes offrissent des communions pour elle.

Jeanne, ne pouvant s'absenter, pria une autre Sœur du tiers-

ordre d'accomplir le pèlerinage, mais ne manqua pas de faire célébrer deux messes de *requiem* à ses propres frais : « Volontiers, disait-elle, j'aurais donné pour cela tous mes gages. »

Cependant elle priait fréquemment pour la pauvre défunte et la recommandait aux prières de toutes les Sœurs du lieu, leur racontant sa révélation.

Mais les plaies de son bras lui causaient les plus vives souffrances, particulièrement à certaines heures. L'appréhension qu'elle avait de revoir la morte ne la tourmentait pas moins. Elle passa dix nuits de la sorte sans prendre de repos. Cependant, chose extraordinaire, elle n'était pas accablée par la fatigue et remplissait ponctuellement tous ses devoirs.

La nuit du 19 au 20 octobre, à 1 heure du matin, elle était occupée à verser de l'huile sur la plaie, lorsqu'elle vit devant elle la défunte debout. Le visage exprimait une profonde angoisse et de grosses larmes coulaient de ses joues.

— « Que me voulez-vous encore, vous qui me faites si grand'peur ? » cria l'infortunée voyante, d'un ton ingénument mêlé d'impatience et de lamentation. N'ai-je pas fait tout ce que vous m'avez dit ? »

La défunte, au lieu de répondre aussitôt à cette question, lui dit : « Ne mettez pas d'huile sur votre plaie, mais seulement de l'eau froide. »

Puis elle reprit : « Ce n'était pas vous qui deviez payer les messes. Allez demander à ma sœur l'argent que j'avais reçu pour cela. »

Jeanne demanda : « Mais pourquoi m'avez-vous brûlée ? »

Et la vision : « Pour que cela serve d'exemples à vous et à nos Sœurs. »

La voyante ajouta : « Priez pour moi quand vous serez en paradis. » Et la vision : « Oui, je prierai pour vous. » Et aussitôt elle disparut.

Jeanne n'avait pas parlé à ses maîtres de ces faits surnaturels. Ce fut trois semaines seulement après la première vision, qu'elle vint à leur connaissance.

« Je vis alors, dit M. Le Gouvello, les quatre empreintes des doigts profondément imprimées sur le poignet de Jeanne, et elle en souffrait toujours. Le contact des reliques, l'eau



bénite, l'eau de Lourdes avaient la vertu d'adoucir quelques instants ces cuisantes douleurs. »

Le dimanche 24 novembre, au soir, en soulevant le linge pour arranger les bandes qui couvraient ses brûlures, Jeanne observa, non sans épouvante, qu'elles répandaient dans l'ombre une espèce de lueur assez vive qui ne venait pas de la lumière du chandelier.

Les deux servantes qui occupaient la même chambre constatèrent le phénomène, et quelques autres personnes ensuite.

« Je puis affirmer moi-même, ajoute M. Le Gouvello, avoir examiné deux fois ces lueurs mobiles et phosphorescentes qui s'élevaient à dix centimètres du bras. Ce feu ne brillait que lorsque les douleurs étaient d'une grande intensité, et, du 15 au 29 novembre, elles augmentèrent sensiblement. »

Depuis midi à 1 heure après minuit, elles étaient devenues tellement cruelles que la patiente, malgré son courage, ne pouvait se retenir de pleurer et même de pousser des cris. Après cette crise, elle se sentait abattue et le bras demeurait comme mort.

Le vendredi 29 novembre, les souffrances diminuèrent au contact d'une relique de la sainte croix. Elle eut ensuite des recrudescences; mais l'effet de cette divine relique fut toujours sensible, et, quand elle la laissait, son tourment redoublait : « Je souffre encore, disait-elle, et je pleure malgré moi, mais, auparavant, je croyais mourir à tout moment. »

Le 29 décembre, elle eut l'imprudence de mettre de l'huile sur les plaies, non pour adoucir la douleur qui n'était pas trop vive, mais pour dessécher la plaie qui se mettait à suppurer. C'était contrevenir à la recommandation de la défunte.

Une demi-heure après, elle sentit croître l'inflammation du bras et de la main « comme si des épilles ardentes lui avaient traversé les os ».

La main gonfla horriblement et trois doigts devinrent comme paralysés. Ces effets d'un remède adoucissant persévérèrent environ huit jours. Toutefois, en se rappelant que le feu était dans l'intérieur du bras, on ne s'étonnera plus.

Semaines et mois passèrent sans apporter aucune amélio-

ration décisive. Finalement, au mois de mars 1879, la pauvre fille eut l'inspiration de recourir au grand saint Joseph pour obtenir sa guérison. En union de prières avec les autres Sœurs du tiers-ordre de la paroisse, elle fit une neuvaine qui devait se terminer le jour de la fête du saint. La nuit suivante, elle souffrit bien plus que d'ordinaire et ne put fermer l'œil.

Durant une partie de la messe du matin 19 mars, les douleurs durèrent si cuisantes qu'elle désespérait de guérir et, en toute simplicité, s'en lamentait au saint. Mais, à l'élévation, la douleur se calma tout d'un coup. A la communion, elle avait tout à fait cessé.

Jusqu'à midi, Jeanne ne voulut parler à personne de cette guérison miraculeuse, tant elle-même n'osait pas y croire. Néanmoins elle ne ressentit plus aucune atteinte de ce mal mystérieux qui n'avait cessé de la tourmenter plus ou moins depuis la nuit du 8 octobre 1878. « Maintenant, écrit M. Le Gouvello, en 1879, les plaies elles-mêmes ont presque disparu.

« Telle est, dit-il, la solution surnaturelle de ce fait mystérieux que la Providence a permis, pour l'édification du tiers-ordre de Saint-François de notre paroisse et peut-être aussi de nombreux lecteurs. »

Ainsi se termine la relation. Mais il y eut une dernière apparition que la voyante ne confia qu'à son directeur et, un peu plus tard, avec l'autorisation de celui-ci, à son maître.

Peu de temps après la fête de saint Joseph, Jeanne revit encore une fois la défunte, non plus sous un voile de tristesse et de deuil, mais entourée de l'auréole des bienheureux.

C'était une heure après minuit : elle vit une lumière, comme d'un flambeau ou d'une boule de feu et, dans cette lumière, le visage transfiguré de l'amie, sans distinguer ni corps ni vêtement !

— « Je suis sauvée, dit l'apparition, je m'en vais au ciel. »

« Saisie d'une trop forte émotion, Jeanne ne se sentit pas la force, en ce moment-là, de faire aucune demande. »

A ce récit de M. Le Gouvello, nous ajouterons la note posthume du directeur, M. Julien Pouplard, curé de Sévérac :

« Plusieurs mois passèrent sans que la voyante ressentit de nouvelles douleurs. Mais bientôt elle se sentit de nouveau comme envahie d'une crainte vague et indéterminée ; elle se trouvait encore sous l'influence de sensations étranges et les souffrances reparurent avec une certaine intensité.

« Enfin, une nuit, elle aperçut tout à coup quelque chose : un objet lumineux se dressa près de son lit. Ses yeux ne pouvaient distinguer une forme humaine, elle ne put voir que des rayons qui se projetaient sur son lit. A cette vue, elle crut d'abord à un incendie ; elle crie, mais sa voix demeure sans effet, et ses deux Sœurs en religion, qui dormaient dans le même appartement, ne perçoivent aucun son ni ne voient rien.

« Une crainte respectueuse, mêlée d'un sentiment de douce admiration, s'empare de son âme et elle demeure immobile, les yeux fixés sur l'apparition.

« Elle la vit s'approcher encore un peu de son lit. Alors, faisant un effort suprême, elle dit : « Qui est là ? Est-ce le « démon ? » Une voix qu'elle reconnut très bien, celle de la défunte Bodiguel, lui répondit distinctement : « Non, c'est « moi, votre Sœur. Le démon n'a pas de pouvoir sur les âmes « du Purgatoire.

« Si vous avez tant souffert en ces derniers temps, c'est « parce que vous m'avez oubliée et parce que les commu-  
« nions demandées à mon intention n'ont pas été toutes  
« faites.

« Vous avez obtenu votre guérison par force, à la suite  
« d'une neuvaine à saint Joseph, mais vous devez souffrir  
« jusqu'à ma libération. Or je devais souffrir, pour des  
« fautes légères, dix ans encore. Votre dernière communion,  
« les communions faites pour moi et particulièrement la  
« messe de ce jour, voilà ce qui m'a délivrée de ma peine.

« Obéissez à votre confesseur : les plus petites désobéis-  
« sances sont sévèrement punies dans le Purgatoire.

« Les choses que vous avez entendues, votre blessure n'ont

« pas été admises de tous ni, crues de toute la paroisse,  
« elles n'ont pas fait impression sur les habitants... Vous  
« avez été frappée pour votre instruction et celle des autres.

« Priez pour les âmes du Purgatoire, priez pour les  
« pécheurs, surtout pour les pécheurs. »

Jeanne Audouit (Sœur de N.-D. des Sept-Douleurs) a survécu vingt ans à cette apparition. Elle a conservé assez longtemps les cicatrices de sa plaie, puisque le vicomte de Becdelièvre, oncle du vicomte Le Gouvello, écrit au *Pensiero* :

« Bien que sa plaie au bras gauche fût déjà cicatrisée, j'ai pu néanmoins reconnaître la marque des quatre doigts que la défunte Sœur du tiers-ordre avait posée sur son bras qu'elle voulut bien me montrer, à ma prière, quoique cela lui coûtât toujours. »

Le plus grand avantage que Jeanne reçut en retour de ses prières et de la délivrance de sa compagne, ce fut l'augmentation de sa dévotion pour les âmes souffrantes, avec son progrès constant dans les vertus chrétiennes, les dernières années de sa vie, qui fut couronnée, en 1899, d'une sainte mort.

La Vierge de Lourdes avait déjà dit : *Priez pour les pécheurs*. Jeanne Audouit fut fidèle à cette recommandation répétée par sa Sœur, et, depuis ce moment, elle fit célébrer tous les mois, à Sévérac, à l'autel de la sainte Vierge, une messe pour la conversion des pécheurs. Mais cela ne lui suffit pas : car elle laissa encore à sa mort, à cette intention, 400 francs, précieux fruit de ses petites économies.

A. J. D.



# “ GLANES SPIRITES ”

---

« Ils ont une langue ! » — Qui ça ? — Mais les esprits. Je me demande maintenant pourquoi faire tant de difficultés pour entrer en communication avec les esprits qui habitent ce côté-ci de la vie. Voyez la manière de procéder de tous ces esprits : ils frappent des coups suivant l'ordre d'un alphabet, ils font courir le crayon sur des ardoises, ils savent lire, écrire et compter, ils ne savent pas parler.

Dans une manifestation où se trouvait M. Baraduc fils, les choses se sont passées tout autrement. On assiste à une séance où les esprits évoqués se dénomment *Irrésistible* — un beau nom pour un esprit ; il est vrai que les Peaux-Rouges se débaptisant, les esprits pourront prendre leurs noms — et l'autre *John King*.

On était dans l'attente depuis une demi-heure, quand une *voix gutturale* se fait entendre, la voix de Méphistophélès, et les scènes de prestidigitation commencent. Tantôt c'est une sonnette qu'on agite, un piano qui s'ouvre et accompagne un sonomètre, l'esprit remonte l'instrument en faisant tourner la clef. *Irrésistible* aime beaucoup entendre chanter, et il revient des confins de l'astral pour demander ses airs préférés :

Il demande qu'on chante encore. La chanson qu'il préfère c'est *Au clair de la lune*. Il y a donc, au milieu de nous, une entité nouvelle, douée de sentiments humains (?).

Vous voyez comme on gagne en sérieux dans les ascensions éthérées des voies sanctifiantes de l'astral ! — Pauvres gens !

Cet *Irrésistible* est, du moins, poli. Quand il passe devant quelqu'un, il dit un mot aimable à chacun.

A tous, il dit en passant : « Bonjour, Monsieur ou Madame. »

L'esprit *John King* est dans les mêmes bons sentiments. Quand vint son tour de paraître sur les tréteaux, après le départ d'*Irrésistible*, il dit, en se servant d'un porte-voix de carton placé sur la table, un gros bonjour : *Bonjour, Messieurs; bonjour, Mesdames.*

Cela fait, il passe devant chacun des assistants, et leur fait ce souhait bien édifiant, étant le sérieux de la petite séance qu'il vient continuer :

Dieu vous bénisse, Monsieur ou Madame. — A quoi nous répondons : « Merci », les uns en anglais, les autres en français.

Puis *Irrésistible* revient, en fin de séance, pour faire son petit boniment, comme on peut en entendre sur les foires.

*Irrésistible* nous annonce qu'il va bientôt nous quitter, mais, auparavant, il va encore *faire quelque chose.*

En effet, il soulève le fauteuil du médium et le dépose sur la table. Et voilà ! Ça méritait la peine de quitter les régions supérieures !

Pour cela, il a *fait* dire à l'un des assistants, qui surveillait le médium, de se tenir debout. — *Irrésistible* avait donc perdu sa langue pour *faire* dire par la table ce qu'il pouvait recommander lui-même ?

Mais la voix lui revient vers la fin :

La voix d'*Irrésistible* se fait entendre au-dessus du médium, elle semble venir du plafond. Elle nous fait ses adieux, puis, plus rien : la manifestation est terminée. (*Progrès spirite*, nov. 1907.)

C'est par ces procédés qu'on va régénérer l'humanité!

\*  
\* \*

C'est, du moins, ce que nous apprend un orateur spirite, qui pérore sur la tombe d'un père décédé.

C'était, paraît-il, le premier enterrement spirite que l'on voyait à Wasmes, et les spirites de la région de Mons ont

voulu bien faire les choses. Il y avait des drapeaux et une musique !

Nous détachons de ce discours :

Gustave Dangriaux, que nous venons de perdre, était doué de sérieuses qualités... Il avait su comprendre que le salut de l'âme ne se trouve pas entre les mains mercenaires de ceux qui s'intitulent les ministres de Dieu...

Il savait que Dieu est un père clément, juste et miséricordieux, et non pas une individualité arbitraire et vindicative...

Le spiritisme n'a ni enfer, ni paradis, ni purgatoire, ni peines éternelles, ni légions de démons, ce qui serait incompatible avec l'amour immense et infini que possède le Père céleste pour ses enfants.

Le salut, c'est le résultat de notre progrès personnel sans le concours d'aucun *intermédiaire religieux*.

En attendant, ces frères non mercenaires recommandent bien à leurs associés de faire des testaments en faveur des groupes — nous avons donné précédemment un modèle de testament de ce genre — et l'on réclame, au sein des groupes, des prières pour les frères trépassés.

\*  
\* \*

Je constate, maintenant, que les spirites ne s'entendent pas sur les points les plus essentiels de leurs doctrines : le *but* de toutes ces prétendues réincarnations.

Je lis, en effet, dans ce même discours (*Bulletin spirite du Borinage*) :

Le spiritisme nous enseigne que si nous souffrons ici-bas, c'est en expiation des *fautes que nous avons commises dans les vies passées* dont nous n'avons pas *en ce monde le souvenir*... Cette expiation, qui se traduit par des souffrances proportionnelles à la faute commise, est en corrélation avec le genre de souffrance que nous avons occasionné à autrui...

Or, voici le *Progrès spirite* qui s'indigne, par la plume de M. Laurent de Faget, d'une semblable théorie :

L'expiation, *selon eux*, donnerait la raison de toutes les souffrances humaines, elle serait toujours adéquate aux fautes commises, nous ne souffririons que pour expier. S'il en était ainsi, il faudrait admettre, pour être logique, que celui qui souffre le plus sur la terre est celui qui a le plus à expier.

Or, rien ne serait plus faux. (Nov. 1907.)

Voici une autre spirite, M<sup>me</sup> Sophie Rosen-Dufaure, qui trouve absurde l'idée de *péché*, et détestable la doctrine qui suppose l'obligation de plusieurs *vies* pour racheter ses fautes, comme le supposent d'autres spirites.

Aux yeux de M<sup>me</sup> Rosen, les méchants sont punis dans cette vie, et surtout dans l'autre par le *regret cuisant* des fautes commises :

Cette leçon, quelquefois très dure, avec celle d'ici-bas, *semble devoir suffire*, même en les considérant comme châtiment.

Si donc ce châtiment se répercutait au même titre, dans la prochaine vie terrestre, on ne pourrait s'empêcher de voir là un *lux*e de punition incompatible avec la bonté de Dieu, du Père qui réclame notre amour et qui, dans ce cas, en *exigeant de nous le pardon*, ne le *pratiquerait* pas lui-même, tout cela, parce que nous l'aurions *offensé* ! Nous, *offenser Dieu* ! Nous, infimes atomes perdus sur le grain de poussière qui est notre globe ! Nous, *offenser Dieu* ! ce serait le comble du burlesque, si ce n'était la suprême ignorance !

En conséquence, le criminel pourra offenser les lois morales tant qu'il lui plaira. Dieu, l'auteur de la loi morale, ne peut se regarder comme *désobéi*. — Nous, *désobéir* ! Nous, offenser Dieu ! Ça lui est bien égal de la part d'atomes perdus sur un grain de poussière !

Ce qui n'empêche pas le même Laurent de Faget de s'écrier, dans un autre numéro du *Progrès* :

O pauvre terre de douleurs ! tu n'es encore guère autre chose, pour la plupart des hommes, qu'un baignoire où ils viennent s'épurer... Les spirites seuls savent bien comprendre tout cela.

Pendant ce temps, l'austère M. Grimard, qui n'est pas de l'avis de M<sup>me</sup> Rosen, apparemment, se scandalise d'entendre



dire aux catholiques que cette vie, la grâce de Dieu aidant, suffira pour l'épreuve. Pour obtenir une vie éternelle, il veut une suite de *réincarnations* indéfinie, et fait passer les âmes jusque dans le corps des animaux, pour leur apprendre à bien vivre.

Messieurs les spirites, accordez vos instruments!

\*  
\* \*

Les spirites, chacun sait ça, sont des gens fort vertueux. Ils estiment même que la « morale spirite » dépasse de beaucoup la morale chrétienne, et que le paradis terrestre reviendra quand tout le genre humain aura le bonheur d'être spirite.

Le spiritisme, que l'humanité n'a pas encore le bonheur de connaître...

disait l'orateur dans l'éloge funèbre que nous avons précédemment cité.

La note dominante de cette « morale nouvelle », c'était une sorte d'austère puritanisme, regardant de très haut les misérables imperfections humaines.

En réalité, on parle de « vertus » dans les groupes, comme on en parle dans les « temples de l'Acacia ». Je crois maintenant, après un instant d'hésitation, que cette morale en surface est commune aux *Groupes* comme aux *Loges*.

C'est le *Bulletin de Liège* qui trahit cette mentalité spirite dont tout le monde se doutait un peu.

Un *Bulletin paroissial* catholique de Liège s'était permis de qualifier de *sentence immorale*, cette citation d'un catéchisme spirite : « *Dans les plaisirs ne goûte que ceux qui ne font pleurer personne* », et aurait fait suivre cette citation à sens variés de cette juste réflexion :

« On peut s'en donner beaucoup de ce genre de plaisirs, mais qui n'en sont pas moins des turpitudes. »

Là-dessus, la Revue jette le masque et aussi toute pudeur pour répondre :

Je me demande quels peuvent bien être ces plaisirs exécrables ?  
— Sont-ce ceux que *peuvent se donner librement des célibataires de*

*sexes différents vivant sous le même toit...? — Si c'est à cela que fait allusion l'auteur de l'article, un pudibond exceptionnel, je lui demanderai alors où il a vu que le bon Dieu a dit qu'il faut absolument se soustraire à certaines lois de la nature qu'il a établies pour le bonheur de l'humanité, et quel mal, autre que l'excès, il peut y avoir dans les jouissances que ces bonnes lois procurent au genre humain...*

— Et cette profession de foi « morale », si moralisante, se termine par cette parole du *Credo* spirite :

*On peut faire son salut dans toutes les religions, et celui qui n'en a pas peut le faire également.*

A la bonne heure voilà qui est parler franc ! Pas n'est besoin, continue notre homme, de croire à un Dieu : Vous avez la conscience sans tache, pure, et le sentiment du devoir accompli vous rend heureux : « Cela suffit, Dieu est content de ces êtres supérieurs. » En avant, la marche vers l'idéal !

On s'aperçoit sur la fin de l'article que cet idéal n'est fait que des premiers principes de la Loi naturelle. L'idéal spirite ne vas pas au delà.

Aussi l'union libre est une des floraisons poussées sur ce fumier.

On en verra de toutes les couleurs, quand « le genre humain aura le bonheur d'être spirite ».

\*  
\* \*

L'esprit d'une jeune fille, du nom d'Amélie, — rapporte une Revue spirite — revient visiter et consoler sa mère.

Je suis là, chère mère, prête à répondre aux questions que je lis dans ta pensée. Tu voudrais savoir en quoi consiste notre bonheur. Il me sera très difficile de te le faire comprendre, parce qu'il me faut employer votre langage(?).

C'est la fin de cette première communication qui m'intéresse :

A demain la suite de ma dissertation éthérée (?). Un *Esprit* vient me trouver jusqu'auprès de toi ; il me *semble reconnaître* ma sœur Victorine.

Cet « il me semble » ne vous paraît-il pas bizarre ?

Ces deux sœurs finissent par se reconnaître, car, le lendemain, l'*esprit* Amélie fait à sa mère cette confidence qui prouve qu'on ne *se reconnaît* pas aisément dans l'*au-delà* spirite :

C'était elle ! Ce n'est pas *la première fois* qu'elle vient me visiter, elle quitte *souvent* les régions qu'elle habite pour venir s'entretenir avec moi.

Si l'on a tant de peine à se retrouver entre *esprits* d'une même famille, les simples amis y passeront du temps avant de se serrer la main, par le moyen du périsprit. — C'est encore une des beautés de la béatitude spirite. La suite de la communication achève de me rendre perplexe :

O ma mère ! quel *esprit* avancé que le sien ! Mais si tu savais *combien d'existences* elle a déjà passées sur la terre et dans les planètes encore plus inférieures ! Cela doit vous sembler impossible, et pourtant cela est ainsi.

En conséquence, la sœur d'Amélie a fait partie intégrante de nombreuses familles qui sont à ce moment répandues dans l'*au-delà*. Que de pères, de mères, d'enfants, de sœurs, on doit avoir sans pouvoir s'en douter ! D'autant plus qu'on a pu être successivement homme ou femme.

Comment s'y reconnaître dans tous ses neveux !! — Le voilà bien le burlesque !

Ch. G.

---

Le Gérant : P. TÉQUI.

---

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

# SORCIERS ET POSSESSIONS EN SAVOIE

---

## I. — Sorciers de Savoie

Comme nous le faisons remarquer dans un article précédent sur *l'hypnotisme dans le traitement des habitudes vicieuses*<sup>1</sup>, il était de mode au dix-huitième siècle, et même dans la plus grande partie du dix-neuvième, de nier l'existence des démons et, par suite, celle des sorciers. Ceux-ci, pour les esprits forts de la libre-pensée, n'avaient été que d'innocentes victimes du fanatisme et de la superstition, et n'avaient jamais commis les crimes dont on les avait accusés au moyen âge.

Nous venons de lire une petite plaquette intitulée *Sorciers de Savoie*, par de Kerdaniel, dans laquelle l'auteur — à l'instar des pseudo-humanitaristes, qui n'ont de pitié que pour les assassins, et protestent en leur faveur contre l'application de la peine de mort — ne cesse de déclamer contre *l'ignorance profonde* du moyen âge, contre *les cruautés inutiles*, contre *les inquisiteurs, aux noms justement odieux*, contre *les peuples en délire*... Ces divagations et beaucoup d'autres du même genre indiquent un parti pris systématique et ne méritent pas d'être relevées.

Mais veut-on savoir l'ordre d'idées dans lequel évolue ce nouveau disciple de Voltaire, pour établir, et discuter les faits ? Écoutons :

Phénomène bien digne d'attirer l'attention et contraste frappant ! Quand on y songe, ayant en main l'histoire de l'humanité, négligeant

1. Numéro du 15 novembre 1907.

les frontières et les temps, déduisant les civilisations et les mœurs, on s'aperçoit que le culte de Dieu et le culte de Satan partent d'un même principe, pour aboutir à des formes diamétralement opposées. L'amour engendre l'un, la haine produit l'autre. L'amour et la haine sont deux passions ne connaissant ni règles ni freins. La sorcière et la sainte ne sont donc pas si éloignées l'une de l'autre qu'il y paraît au premier examen. Venant d'un même point initial, elles ont bifurqué, voilà tout.

Étonnez-vous, après cela, que l'auteur avance, plusieurs pages plus loin, qu'« il arrive à Angèle de Foligno de se prendre d'amour pour des démons, en des moments d'extase » ! C'est tout simplement impie et monstrueux !

La façon dont il raconte ensuite comment une femme devenait sorcière aux yeux du peuple n'est pas moins ridicule et burlesque :

La sorcière était vieille toujours, et laide souvent, mauvaise et vêtue de loques ; telle du moins on se la figure. On l'imagine errant par les chemins, en quête de mal à faire, occupée surtout à se cacher. Il y a tant de gens à la pourchasser !... une dénonciation, et elle est perdue. *L'inquisiteur est là qui veille, dans l'ombre. Il est partout, on ne le voit nulle part.* Pour lui, c'est une hérétique à exterminer ; aussi quel acharnement après elle ! Arrêtée, c'en est fait de la vie ; les tortures, estrapades, décollations et autres, viendront vite à bout de son endurance. Il arrivera même, qu'innocente, à bout de forces, elle avouera des crimes imaginaires, et ses juges n'hésiteront pas à la livrer aux flammes purifiantes du bûcher.

Et voilà comment on écrit l'histoire ! Avec de pareils procédés d'invention, on a beau jeu pour s'élever ensuite contre l'ignorance, le fanatisme, la superstition, etc. — et pour verser des larmes d'attendrissement sur le sort de tant de pauvres sorciers et d'infortunées sorcières *injustement* (!) brûlés ! Mais l'auteur se figure-t-il donc qu'il n'y a que des niais et des innocents parmi ses lecteurs ?

Qu'il y ait eu des abus ou des erreurs judiciaires dans les procès si nombreux de sorcellerie, nous l'admettrions volon-

tiers ; mais que l'on prétende qu'il n'y a jamais eu de véritables sorciers, et que ceux-ci n'ont existé que dans l'imagination de populations arriérées et à moitié sauvages, cela dépasse les bornes du parti pris et ne peut provenir que de la mauvaise foi.

Par le fait qu'il y a eu un grand nombre de sorciers, reconnus tels juridiquement, par des magistrats et des juges ecclésiastiques, qui constituaient certainement, à cette époque, l'élite intellectuelle de la société, et cela, non pas dans un seul endroit, éloigné et inconnu, mais dans les principaux pays de l'Europe, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Angleterre, en France, etc., non seulement chez les catholiques mais chez les protestants, on est en droit de conclure que les sorciers, c'est-à-dire les individus possédant des pouvoirs nocifs extraordinaires émanant d'esprits mauvais, ne sont pas un mythe.

D'ailleurs dans tous les temps, et chez tous les peuples, même les plus civilisés, on rencontre la croyance aux sorciers, et l'on voit que le crime de sorcellerie était ordinairement puni de mort.

Chez les Romains, en particulier, les lois, depuis celles des douzes Tables jusqu'au code Justinien, condamnaient à la peine capitale les magiciens qui se servaient de leur puissance pour nuire.

Le droit romain ayant été accepté dans tout l'Occident, les peuples chrétiens maintinrent cette pénalité sévère dans leur législation.

Si l'on tient compte des crimes nombreux, dirigés non seulement contre des individus mais contre la société tout entière, dont on accusait les sorciers, et qui n'avaient été que trop souvent prouvés jusqu'à l'évidence, on doit reconnaître que la société avait le droit de recourir à des moyens énergiques pour se défendre.

Quels étaient ces crimes dont on accusait les sorciers ? — C'était de renier Dieu, de faire un pacte avec le démon, de lui rendre un culte, de commettre avec lui et entre eux des actes infâmes, de tuer des enfants, d'empoisonner les hommes et les animaux, de leur donner d'une manière mystérieuse

diverses maladies, en jetant sur eux des sorts, de rendre impossible l'usage du mariage, etc., etc...

Mais d'où vient, diront peut-être quelques esprits superficiels, qu'il y ait eu autrefois un si grand nombre de ces criminels, et que maintenant l'on n'en entende plus parler? — Ceux qui se sont occupés sérieusement de cette question, et qui se sont donné la peine de faire des recherches sont loin de dire que ces crimes n'existent plus. Seulement, comme ils ne sont plus poursuivis par les magistrats, ils sont moins connus officiellement ; mais il y en a toujours, et beaucoup plus qu'on ne pense.

On en trouve de nombreux exemples dans les ouvrages de Mirville, de Gougenot des Mousseaux, du Dr Hélot, etc., ou dans les revues qui s'occupent du merveilleux. Nous en avons cité nous-mêmes des exemples, et en particulier un très remarquable, sous le titre : *Un maléfice cambodgien*<sup>1</sup>.

Du reste, nous ne ferions aucune difficulté d'admettre qu'il a pu y avoir au moyen âge, et à l'époque de la Renaissance, un lâcher de démons, qui ont surtout exercé leur malice par le moyen de la sorcellerie. — De même que de nos jours il y a eu une nouvelle poussée d'enfer et un lâcher de nouveaux démons, qui se sont manifestés dans un débordement du spiritisme tel que l'on n'en avait pas constaté de pareil dans les siècles précédents.

## II. — Obsession diabolique en Haute-Savoie

Il y a une cinquantaine d'années, une véritable épidémie de possession diabolique éclata à Morzine en Savoie, et l'action de sorciers ne fut pas, paraît-il, étrangère à son apparition et à son développement. Nous nous proposons de traiter un jour cette question dans tous ses détails.

Dans la même région se passa pareillement, il y a un peu plus de vingt ans, un fait bien extraordinaire se rapportant probablement à une cause du même genre.

1. Numéro de septembre 1907, pp. 215-219.

Vers 1885, une femme, du nom de Victoire Muffat, originaire de Montriond, et mariée, à Essert-Romand, avec un nommé Trombert, se mit à éprouver des crises étranges qui durèrent cinq à six jours et se renouvelèrent ensuite, régulièrement, deux fois par an.

A l'apparition de la crise, elle commençait par jeter au loin les objets religieux qu'elle portait : croix, chapelet, etc. Elle s'arrachait même les cheveux. Son cou apparaissait alors tout couvert de taches, et elle éprouvait du dégoût pour tout autre aliment que le café. Mais, chose extraordinaire, quand elle se disposait à en prendre, des vers paraissaient tout à coup, remuant et s'agitant dans le liquide. Ces vers n'avaient pas toujours la même forme ni la même grosseur.

Quand ces faits commencèrent, M. Renaud était curé d'Essert-Romand. Peu crédule par caractère, il ne voulut d'abord pas croire à la présence de ces vers, et attribua les crises à la misère et aux privations. Or, un jour, la tante de la malade rencontra M. le curé près de la cure — les habitations de la malade et de la tante étaient voisines de la cure — et lui dit :

— La pauvre Victoire est de nouveau malade ; je viens de lui préparer du café, et les vers ont apparu !

— Amenez-la moi, dit le curé, et je lui en ferai préparer moi-même.

Les deux femmes se rendent donc à la cure, et M. le curé commande le café.

Il avait alors à son service une religieuse, Sœur de la Croix ; une autre Sœur était institutrice, et revenait de l'école à ce moment — car il était 4 heures du soir.

Les deux religieuses préparent le café, et l'une, sans en rien dire au curé, y mêle un peu d'eau bénite, tandis que l'autre porte les tasses dans la salle à manger.

Victoire est servie la première par le curé, qui ajoute plusieurs morceaux de sucre. Mais à peine a-t-elle remué avec sa cuillère, que les vers apparaissent. Ils avaient, ce jour-là, une forme un peu conique, étaient de quinze à dix-huit millimètres de longueur. Tout le monde en fut témoin : le curé, la tante et les deux religieuses.



— Eh bien ! voyez, Monsieur le Curé, dit la malade ; vous ne vouliez pas me croire !...

Lorsque la crise durait depuis plusieurs jours, la malade, grâce à la charité des voisins, entreprenait généralement le pèlerinage de Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln, ou le voyage de Besançon, où se trouvaient des Pères Capucins qui l'exorcisaient, et elle revenait délivrée.

Vers 1892, M. Renaud fut remplacé par M. Carrier. Celui-ci se mit à exorciser la malade, chaque fois que revenait une période de crise, et toujours il a réussi : les vers n'apparaissaient plus et l'appétit revenait. Il se servait, à cet effet, de l'exorcisme publié par ordre de Léon XIII et, sans procéder d'une manière officielle, il entendait bien, quoique à titre privé, agir au nom de l'Église.

Quand il voyait la malade se dépouiller des objets religieux, il le lui défendait impérativement.

— Vous défendez à la femme de jeter son scapulaire ? (C'est ainsi que, pendant les exorcismes, le démon possesseur parle de la personne possédée, à la troisième personne.)

— Oui, je vous le défends !

Et la malade obéissait.

Pendant que M. Carrier était curé, Victoire alla s'établir à Genève, avec son mari. La maladie réapparut encore, et on fit sur la pauvre patiente de nouveaux exorcismes...

Quant à la cause de cette obsession diabolique, voici ce qu'ont affirmé les gens du pays. Avant sa maladie, Victoire avait demeuré quelque temps à Lausanne avec sa famille. Après son retour à Essert-Romand, un boulanger de Lausanne, à qui il était dû du pain, vint réclamer son argent, et comme on ne put le payer, il aurait dit en se retirant : *Vous vous souviendrez de ma visite d'aujourd'hui !* — Le fait est que ce fut à partir de cette époque que les crises commencèrent...

N'y avait-il pas, dans cette coïncidence entre la menace et la maladie mystérieuse qui suivit, de quoi faire naître la présomption qu'un sort avait été jeté ?

S. MICHEL.

# PRESSENTIMENTS OU PRÉMONITIONS ?

---

« Le songe vient de Jupiter », dit Homère.

Toute l'antiquité, soit profane, soit sacrée, a cru aux rêves divins. Les temps modernes ne se sont pas affranchis entièrement de cette croyance.

L'Écriture cite un grand nombre de rêves surnaturels. Rebecca songe qu'elle porte en son sein deux peuples ennemis, et le songe se vérifie à la lettre dans la descendance de Jacob et d'Esäü.

Le livre de la Genèse est rempli de songes : ceux de Joseph, ceux des officiers de Pharaon, puis ceux du roi lui-même, qui s'accomplissent fidèlement. Les rois Mages sont avertis en songe d'éviter de voir Hérode à leur retour, et Joseph, époux de Marie, reçoit avertissement sur avertissement dans ses rêves mystérieux, tous relatifs au Sauveur du monde .

Ces réflexions nous sont inspirées par une étude de M. Ernest Bozzano, dans les *Annales des Sciences psychiques*, au sujet de ce qu'il appelle : *symbolisme et phénomènes métapsychiques*, c'est-à-dire des rêves et des visions prémonitoires de choses futures ou absentes.

Il est bien évident que le plus grand nombre de nos rêves ne ressemble pas, même de loin, à des songes surnaturels.

Le sommeil a quelque chose de bien mystérieux. On nous dit, par exemple, dans la *Revue du Magnétisme* (et ce n'est pas une opinion toute nouvelle), que le cerveau y continue son travail avec plus d'activité que durant la veille.

Cependant on remarque, chez celui qui dort (et on le prouve au moyen des expériences de vivisection), une diminution de la congestion normale du cerveau, du moins à la surface. Or, tout organe humain qui travaille, la jambe du marcheur, le bras du forgeron, se congestionne et, nourri par

l'afflux habituel du sang, grossit. Donc, il serait à supposer plutôt que le cerveau, loin de travailler davantage dans le sommeil, travaille moins. En réalité, pourtant, rien ne prouve que l'afflux du sang n'occupe pas alors les parties plus centrales de cet organe ou plutôt de cette collection d'organes appelée le cerveau. Mais le mystère du sommeil n'apparaît écrit ni à leurs surfaces ni dans leurs profondeurs.

Que se passe-t-il, en réalité, quand nous dormons? Rêvons-nous sans cesse et le dernier rêve qui nous réveille est-il seul éclairé par l'aurore de la conscience? Des savants nous l'affirment; la vérité, c'est qu'ils n'en savent rien.

Que fait l'âme quand le corps repose? D'où vient cette vive inspiration qui se lève avec le soleil pour tant de poètes et d'écrivains et d'artistes, ou les appelle, comme il arrivait à Bossuet et à d'autres génies moins heureux, dès le milieu de la nuit, aussitôt après leur premier sommeil?

Est-ce, comme le pense le *Journal du Magnétisme*, que l'esprit a mûri tout son travail durant le sommeil du corps et qu'il n'y a plus qu'à récolter sa moisson?

Beaucoup d'étudiants ont parfois observé qu'après avoir passé plusieurs heures à chercher la solution d'un problème quelconque sans pouvoir y parvenir, ils se sont endormis le soir, épuisés par la fatigue. Or, pendant la suspension des fonctions de la vie animale, leur pensée, plus ou moins excitée par le désir, restait active; et le lendemain, au réveil, ils n'avaient, sans aucun effort, qu'à *prendre* la solution qui était clairement enregistrée dans leur mémoire. La pensée, faculté de l'âme, *un quelque chose* de la volonté avaient donc continué, pendant le sommeil, le travail qui n'avait pu être achevé pendant la veille.

Mais qui nous dit que ce n'est pas là une simple reprise de travail mené avec plus de rapidité, « dans de meilleures conditions que la veille »?

S'il y a, en effet, ici quelque chose d'évident, c'est que les organes, ayant réparé leurs forces épuisées par un repos proportionné au besoin respectif des organismes humains, sont redevenus de bons auxiliaires de l'âme?

Mais, l'âme et la raison, par quel moyen eussent-elles pré-

paré seules l'acte humain de la pensée dans la parole, tandis que nos rêves insensés allaient souvent à l'encontre de tous les principes de la raison ?

Mystère, encore une fois, et impossibilité de conclure avec le *Journal du Magnétisme* que *le sommeil n'est pas le repos de l'esprit* : « le sommeil, dit Shakespeare, douce mort de la vie de tout un jour. »

Le sauvage de Tahiti, qui n'a qu'un seul mot, *moé*, pour dire sommeil et mystère, et le poète de l'*Iliade*, qui donne au sommeil comme à la nuit l'épithète de *divin*, sont, comme Shakespeare lui-même, moins décisifs que nos savants.

Le sommeil est vraiment mystérieux, et tout ce qui en reste, c'est le souvenir de quelque rêve. De ces rêves, il en est peu qui aient mérité d'être retenus par l'histoire, en raison d'une signification constatée ou d'une prophétie accomplie.

Diodore, Strabon, Pausanias, dans l'antiquité, en ont cité quelques-uns. Donnons plutôt trois rêves historiques des temps modernes, comme étant devenus classiques.

Maldonat, écrivant son commentaire des quatre évangiles, vit plusieurs fois en songe un homme qui l'engageait à se hâter, disant qu'il terminerait son travail, mais mourrait peu de temps après. Et il lui montrait un endroit du ventre où il sentit bientôt de vives douleurs qui ne finirent qu'avec sa vie.

La veille de Lutzen, Gustave-Adolphe vit un arbre énorme qui se couvrit tout à coup de feuilles et de fleurs, puis, se desséchant aussitôt, tomba à ses pieds. Il se crut écrasé. Le lendemain, il mourait dans son triomphe.

Un homme entend en dormant des paroles grecques dont il va, le matin, demander l'explication à Saumaise, car il se les rappelait. Cela voulait dire : « Va-t'en ! ne vois-tu pas la mort qui te menace ? » Or, à peine s'était-il éloigné de sa maison, que celle-ci s'écroulait.

Si de tels rêves sont authentiques, il reste encore à les expliquer, et si le premier peut être un effet de la maladie qui commençait à se faire sentir, que dira-t-on des deux autres ?

Mais les rêves de ce genre, fussent-ils beaucoup plus nombreux (et l'on verra qu'ils sont aujourd'hui ou plus nombreux ou recueillis avec plus de soin) ne fourniront pas encore une raison suffisante pour dire aussi affirmativement que le *Journal du Magnétisme* :

Donc, sachons tous que le sommeil n'est pas le repos de l'esprit : qu'au contraire, ce dernier veille et travaille plus en cet état que lorsque les fonctions de la vie animale sont en activité ; et sachons aussi que beaucoup d'entre nous peuvent le mettre à contribution lorsqu'ils voudront résoudre une question qu'ils ne peuvent trancher pendant la vie ordinaire ; qu'ils peuvent encore lui faire appel pour avoir une idée de ce qui doit leur arriver dans des conditions déterminées ; c'est à-dire, dans une certaine mesure, acquérir la *prévision* ou tout au moins le *pressentiment* de quelques événements futurs. Et, en s'exerçant méthodiquement, le plus grand nombre d'entre nous y parviendront avec assez de facilité.

Qu'une telle acquisition soit éventuellement possible, nous croyons qu'elle ne peut l'être ni constamment ni naturellement.

Le Dr Ernest Bozzano, dans cette étude récente que nous signalons, emprunte au bulletin de la *Société des Recherches psychiques*, un grand nombre de faits dits télépathiques, qui tous ne sont pas des rêves et dont nous allons citer quelques-uns, en constatant que nulle loi naturelle connue ne saurait les expliquer, ce qui les met, jusqu'à nouvel ordre, en dehors et comme en vedette de la psychologie, sans rien qui permette de les y faire jamais rentrer.

On prononce à ce sujet le mot *télépathie* : ce n'est qu'un mot de plus, ce n'est pas une explication.

Les faits n'en sont pas moins intéressants ; et quant à leur réalité, on peut bien s'en rapporter au *Journal de la Société pour la Recherche des Sciences psychiques*.

Nous choisissons un petit nombre de faits :

Alfred Jaffé habitait avec sa femme, à Berlin, loin de sa famille. « Un soir, écrit-il, ma femme et moi rentrâmes à la maison vers 11 heures, revenant d'un concert. Nous étions fatigués tous les deux, et nous nous mîmes tout de suite au lit. Ma femme s'endormit presque tout de suite, et je ne tardai pas à en faire autant. Peu de temps après, je me réveillai en sursaut; j'étais si lucide d'esprit que l'on aurait dit que j'avais dormi plusieurs heures et non vingt minutes seulement, et mon attention fut tout de suite attirée par un certain battement caractéristique que l'on nomme communément « le tic-tac de l'horloge de la mort ». Je savais qu'il ne pouvait s'agir de ma pendule dont le ressort était cassé. Néanmoins, je me persuadai facilement que le son devait venir de quelque insecte ou quelque ver caché dans un meuble, et je ne m'en préoccupai pas. Cependant, comme le bruit continuait toujours, la curiosité me vainquit. J'allumai une bougie et je descendis du lit en me proposant de trouver le point exact d'où il venait; mais je pus constater tout de suite que ce battement se comportait comme les feux follets : si je le suivais à un point, il se transportait instantanément à un autre. Je dus renoncer à mon entreprise, et m'introduisis de nouveau doucement sous les couvertures. Cela suffit pourtant à déranger ma femme, qui, à moitié éveillée, observa : « Alf, tu n'entends pas ? l'horloge est en mouvement. » Elle ne me donna pas le temps de répondre et retomba dans un profond sommeil. Je m'endormis aussi peu de temps après, et je ne me réveillai qu'au matin. Pendant le petit déjeuner ma femme me dit : « Quel rêve étrange j'ai fait cette nuit ! J'étais avec ta mère, qui avait un mouchoir lié sous le menton et contorsionnait la bouche et le visage d'une manière très pénible. » Nous rîmes ensemble de ce rêve et nous ne pensâmes plus qu'à nous préparer pour une course en voiture à Charlottenbourg. Je me trouvais au salon en attendant ma femme, lorsqu'une domestique frappa à la porte et m'apporta un télégramme. C'était mon père qui m'informait ainsi : « Ta mère est morte la nuit passée; suit lettre. » Et la lettre arriva. Entre autres choses, elle contenait ces nouvelles : « Ta mère fut saisie subitement par une paralysie. Six heures avant de mourir, elle perdit la parole, mais elle garda sa conscience. Elle s'efforçait de parler en contorsionnant sa bouche d'une manière horrible, jusqu'à ce que le docteur, craignant des inconvénients, immobilisât la mâchoire à l'aide d'un mouchoir étroitement lié sous le menton. Elle mourut à 4 heures du matin. » (*Journal of the S. P. R.*, vol. I, p. 482.)

Ce fait est remarquable. Les deux époux entendent tous deux l'horloge de la mort. Ni l'un ni l'autre n'est préparé à cette sensation. Ni l'un ni l'autre n'attribue d'abord le bruit qu'il entend à une cause occulte, tant qu'il n'a pas constaté l'absence de toute cause visible.

Un rêve aussi précis, aussi semblable à la réalité, ne vient pas du hasard. D'autant que deux présages si différents tendent ensemble au même but et prédisent le même événement.

Comment caractériser de semblables faits qu'une société de savants aussi autorisés n'accueille pas sans de sérieux témoignages?

Certes, nous ne pourrions y voir le miracle divin ou angélique des songes et des visions bibliques. Mais nous ne croyons pas au pouvoir naturel de l'homme, *médium* ou non, favorisé du don de voir ou d'entendre ce que l'homme n'atteint pas par les sens : l'avenir, dont la vue est interdite, même à l'esprit, ou les espaces lointains que ne saurait atteindre la sensation la plus surexcitée.

Le fait même de la vision ne prouve pas une propriété naturelle du voyant : dire qu'il est médium, ce n'est pas une explication, c'est simplement une autre manière de dire qu'il voit.

La question est de savoir si c'est avec ses yeux qu'il atteint à des pays lointains ou si on ne lui apporte pas la vision toute faite.

Qu'une autre personne lui envoie son double, en vertu d'un dédoublement qui serait chose régulière et physique au moment de la mort, c'est là une hypothèse de pure fantaisie. Cette prétendue séparation du corps et du *perisprit*, qui serait le lien de son union avec l'âme, est sans base : pour nous, avec l'Église, nous croyons que l'âme informe le corps par elle-même, immédiatement et sans un tiers, participant de leur double nature et qui les unirait.

Voici un récit non moins étonnant que le premier, et emprunté à la même source :

Je fus pendant longtemps en relation de stricte intimité avec la famille d'un noble Hollandais. Les premiers jours de juillet passé, je

reçus des lettres de la part de sa fille aînée dans lesquelles elle m'annonçait que son père était gravement malade. Depuis lors, je reçus chaque jour de ses nouvelles. Le 27 juillet, une carte postale m'annonça une amélioration. Pendant ce temps, je me trouvais à Spa, souffrant de très fortes névralgies. Dans la nuit du 27, mes souffrances furent telles que je ne parvins pas à m'endormir; je peux avoir somméillé quelquefois, mais je suis sûre d'avoir été pleinement éveillée lorsqu'il m'arriva ce que je vais raconter.

Je dois dire d'abord qu'en Hollande, lorsqu'un personnage de marque vient à mourir, on a l'usage de recourir à un *prieur d'enterrement*. Ce fonctionnaire, vêtu d'un habit noir de société, avec culottes courtes et chapeau muni d'une cocarde avec des bandes de crêpe pendant sur les côtés, a pour tâche de se rendre dans toutes les maisons où le défunt était connu, pour annoncer sa mort.

Le matin dont il s'agit, l'aube se levait déjà, et je pouvais clairement distinguer chaque chose, lorsque tout à coup je vis s'ouvrir la porte, et entrer un *prieur d'enterrement*. Il resta immobile et silencieux, tenant dans ses mains une large feuille de papier. Je me demandai si je rêvais ou si j'étais éveillée; je promenai mon regard autour de moi et reconnus distinctement chaque objet; je me tournai vers la fenêtre et observai la clarté de l'aube qui s'infiltrait à travers les volets clos; je regardai la pendule, et je vis qu'elle marquait 5 heures. Je me retournai alors du côté de la vision, mais tout s'était évanoui. J'avais quitté la Hollande depuis presque six ans et j'avais oublié l'usage local des faire-part de mort, ou, pour le moins, je n'y pensais pas depuis des années. Le fait est que ce matin même, à 3 h. 20, mon ami avait expiré.

Après quelque temps, il m'arriva de demander à la veuve, M<sup>me</sup> Huydecoper, des nouvelles relativement au moment où son mari était mort, et je sus que, pour première chose, on avait discuté du moyen de me faire savoir la triste nouvelle... (Miss SUMMERBEL, dans les *Proceedings of the S. P. R.*, vol. II, p. 174.)

Le Dr Bozzano conjecture de cette dernière circonstance que l'impulsion télépathique aurait été produite non par le mourant, mais par quelqu'un de ses parents qui participait à la discussion.

Sans doute, mais nous ne pouvons admettre, jusqu'à preuve



directe, qu'il y ait des gens doués naturellement de la faculté d'agir sur la vue d'autrui à une telle distance ou de voir eux-mêmes de si loin.

Ce n'est point là le pressentiment humain, dont le caractère essentiel est l'incertitude, n'étant qu'un instinct présent de l'avenir.

Il faut ici, selon nous, pour transmettre la nouvelle, non seulement un envoyeur et un *récepteur*, mais un porteur agile.

Nous ne prétendons pas qu'on nous explique ce télégraphe vivant comme on explique l'autre, mais qu'on nous fasse bien voir l'action d'une faculté quelconque de l'homme et ce n'est point nous la montrer que de supposer *à priori* la vision d'une telle chose aussi naturelle que si elle était de tous les jours.

En un mot, le surnaturel est en possession et il y demeurera jusqu'au jour où la nature aura donné ses preuves.

On a beau faire des classifications de sujets visifs, de sujets auditifs, de sujets moteurs, tout cela n'avance en rien cette question.

On ne nous donne qu'une phrase ajoutée à un mot en déclinissant le *symbolisme métapsychique*, le don de percevoir des réalités lointaines ou futures par des images mentales et hallucinations qui les représentent sans les reproduire.

Cela ne prouve pas que le sujet les voit, comme il voit ce qui l'entoure et sans qu'un tiers se soit interposé pour représenter auprès de lui la chose qui se passe au loin.

Il ne sert de rien d'ajouter :

En général, ce sont les formes les plus simples et familières à tous qui se présentent en substitution de l'idée télépathisée. Ainsi, dans la plupart des cas, une impulsion télépathique annonçant une mort sera symboliquement représentée par une bière. On trouve un bon nombre d'épisodes de ce genre dans cette catégorie, et plus encore dans celle qui s'occupera du symbolisme prémonitoire.

M. Bozzano n'a peut-être pas d'autre prétention que de classer les faits, tenant que tout jugement absolu serait

prématuré. Fort bien, mais à un point de vue du moins, à celui de leur caractère naturel, son préjugé les a jugés d'avance, puisqu'il ne croit pas au surnaturel.

Il est de ceux qui, entre ces deux alternatives, la nature et le préternaturel, ne commencent jamais par suspendre leur jugement.

Or, cette exclusion systématique et préjudicielle du surnaturel soustrait nécessairement les faits réellement surnaturels à toute explication possible, en les livrant à des hypothèses de fantaisie qui ne pourront jamais passer dans le domaine des faits.

C'est ce que tout catholique a le droit de dire et de prédire quand les phénomènes à juger joignent à l'inconnu de toute cause naturelle l'indice positif de quelque cause surnaturelle, ce qui arrive dans la plupart des cas. Car les êtres conscients, qui nous montrent et nous déclarent leurs actes, sont des êtres supérieurs à notre nature, donc surnaturels, préternaturels, extranaturels, comme on voudra.

La *Société pour les recherches psychologiques* ne saurait nous donner un seul fait qui apparaisse naturellement à l'esprit ou qui puisse être expliqué plausiblement comme produit par des lois de la physique ou de la psychologie.

Ici le rédacteur est le colonel Jones, dit M. Bozzano. J'extraits ce fait du volume II, p. 173, des *Proceedings of the S. P. R. (Society for Psychical Researches)* :

Dans l'année 1845, je me trouvais avec mon régiment à Moulmein, dans le Burnah (Inde). Le soir du 24 mars, j'étais avec d'autres invités chez un ami. Le dîner fini, nous nous réunîmes sous la véranda, et je conversais avec animation d'affaires locales, lorsque je vis, tout à coup, d'une façon très claire, une bière qui contenait la forme inanimée d'une de mes sœurs que j'aimais beaucoup, et qui était alors à la maison. J'interrompis ma conversation, de sorte que j'attirai tous les regards, et l'on me demanda ce que j'avais. M'efforçant d'ébaucher un sourire, je racontai ce qui était arrivé, et ma vision devint l'objet de plusieurs plaisanteries. De retour chez moi, je fis le chemin avec un officier beaucoup plus ancien que moi (le défunt major général George Briggs, en retraite, du corps d'artillerie de Madras, alors capitaine),

lequel, reprenant l'argument, me demanda si par hasard je n'avais pas reçu de nouvelles de ma famille, qui fissent allusion à quelque indisposition de ma sœur. Je répondis négativement, et j'ajoutai que la dernière lettre reçue était de trois mois antérieure à la date de ce jour. Il me conseilla alors de prendre note de ce qui était arrivé, parce qu'il avait déjà entendu parler d'autres fois de mystérieuses coïncidences semblables. Je suivis son conseil et lui montrai la note que j'avais écrite sur un almanach en face de la date du fait. Le 17 du mois de mars, je reçus des lettres de ma famille contenant l'annonce de la mort de ma sœur, mort qui s'était produite le jour précis de ma vision, c'est-à-dire le 24 mars 1845.

William Brighten, que la *Revue des Recherches* décrit comme un homme intelligent, perspicace, d'un tempérament pratique et équilibré, raconte qu'en 1861, un ami à lui, M. James Clarcckburn, ayant acquis un bateau à vapeur pour la navigation fluviale, l'invita à faire une excursion avec lui. Ils partirent de Norwich, et, après une première journée de navigation sur le fleuve, ils s'arrêtèrent le soir à Yarmouth, à peu de distance de l'embouchure, assurant le bateau à une embarcation voisine avec des cordes à la proue et à la poupe. Après quoi, vers 9 heures et demie, ils se retirèrent dans leurs cabines respectives.

« Je pouvais avoir dormi quelques heures, écrit-il, lorsque mon rêve commença. Je m'imaginai que j'ouvrais les yeux et je voyais à travers le plafond de la cabine, de manière à discerner deux fantômes ténébreux suspendus en l'air près du tuyau de la cheminée. Ils paraissaient absorbés par une vive conversation, et montraient tantôt l'embouchure du fleuve, tantôt les cordes qui retenaient le bateau. Enfin, ils se séparèrent en gesticulant et en clignant de l'œil comme s'ils s'étaient entendus sur un plan d'action. Toujours suspendus en haut, ils se portèrent l'un à la proue et l'autre à la poupe, tenant tous les deux leur index étendu, avec lequel ils touchèrent en même temps l'une des cordes, qui flambèrent comme si elles avaient été touchées par un fer rougi. L'embarcation, rendue libre, fut entraînée à la dérive; elle passa le pont suspendu, puis l'autre en fer, passa au large de Braidon, le pont de Yarmouth et la longue suite de bâtiments qui avaient jeté l'ancre en ce lieu. Pendant ce temps, les deux fantômes, toujours suspendus en l'air au-dessus du bateau, émettaient d'étranges sons musicaux. J'aurais voulu réveiller mon compagnon, parce que je

savais bien que, si le courant nous entraînait à l'embouchure, nous serions inévitablement naufragés au passage de la barre; et dans le rêve, je tentais de me délivrer de l'incube qui m'oppressait, mais inutilement. On courait toujours; pendant le parcours, mes yeux discernaient tous les objets; nous dépassâmes Southtown, puis le village de Gerleston, et enfin on arriva au dernier tournant du fleuve où l'eau court précipitamment au-dessus de la barre et va se confondre à la mer. En peu de temps, nous fûmes entraînés dans ces tourbillons, et je m'aperçus que le bateau commençait à s'enfoncer. En même temps, les sons musicaux émis par les deux fantômes se changèrent en de terrifiants hurlements de triomphe. L'eau m'arrivait à la gorge; je râlais, je me noyais. Par un effort désespéré, je sautai de ma couchette et me dirigeai vers la porte que j'enfonçai d'un coup. Je me retrouvai éveillé et en chemise, en présence d'une nuit sereine illuminée par la lune. Instinctivement, je tournai mes regards vers la corde de poupe, et je vis avec terreur que juste en ce moment l'amarre s'était déchirée. Je me tournai au crochet de proue, et j'aperçus à mes côtés mon compagnon qui était accouru au bruit de la porte brisée, et me parla de l'autre corde perdue. Nous nous attachâmes tous deux désespérément aux crochets avec nos mains, sans prendre garde à notre peau, qui, sans aucune protection, était en sang, et nous commençâmes à appeler au secours. Des hommes de l'embarcation voisine ne tardèrent pas à arriver, assez à temps pour nous procurer de nouvelles cordes. Le danger passé, mon ami commença à me faire des reproches pour la ruine de la porte; je répondis en racontant le fait qui m'avait laissé encore tout agité. Le matin suivant, en réfléchissant avec calme à ce qui était arrivé, je pus me convaincre que si, au moment où les amarres se détachèrent, nous avions continué à dormir, le drame du songe se serait inexorablement réalisé dans tous ses détails.» (Signé : WILLIAM E. BRIGHTEN.) — Mr. J.-W. CLARCKBURN, compagnon d'aventure du percipient, confirme le récit exposé. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VIII, p. 401.)

Ici, sans parti pris sur l'origine de cette hallucination vraie, le docteur l'attribue à quelque *prémonition*, ne voyant pas le moyen de la faire naître d'une simple *subconscience*.

Nous comprenons qu'il n'aille pas plus loin : c'est déjà beaucoup, et la science ne saurait faire un pas de plus. La

théologie elle-même, en l'espèce, serait peut-être embarrassée à quels esprits prémoniteurs attribuer l'avertissement, bien que ceux qui jouent un rôle visible dans le drame du rêve ne puissent être les bons esprits. Il est bien vrai que les mauvais esprits apparaissent en quelques faits, telle l'histoire de la prêtresse de Siva (précédent numéro), comme se contrecarrant les uns les autres ou en faisant semblant peut-être, pour nous donner l'apparence du mélange des interventions de bons et de mauvais esprits dans le spiritisme, mélange dont ils tiennent évidemment à nous bien persuader et que les adeptes professent obstinément.

Nous n'avons jamais compris comment ce terme de *subconscience* pouvait être appliqué à n'importe quelle autre chose que des faits purement subjectifs.

On aura beau reconnaître dans les lois d'association qui produisent ces visions, soit dans le sommeil, soit dans la veille, l'intelligence, l'instruction, l'éducation, l'état d'esprit et d'âme du percipient, nous répondrons que toutes ces choses aussi existent et subsistent chez les prophètes divinement inspirés sans rien ôter à leur inspiration, que ces circonstances naturelles ne prouvent pas que tout est naturel dans l'acte où elles apparaissent.

Nous ne prétendons rien expliquer à fond, mais maintenir le droit du surnaturel qui est depuis tant de siècles en possession; c'est à l'opinion nouvelle à donner ses preuves. Elle n'a pas même commencé à le faire.

Pour ce qui est du dernier fait cité, M. Myers, lui-même, invoqué par le Dr Bozzano, se croit obligé de recourir à ce que M. Richet appelle une *connaissance supérieure*. C'est-à-dire qu'il ne voit pas qu'aucune faculté normale de sa *psyche* (nous dirions de son âme) pût révéler au *percipient* le danger qu'il courait.

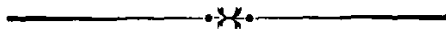
Il faut donc alors supposer quelque intelligence supérieure, *incarnée ou désincarnée*, dit M. Myers.

La Révélation nous donne à penser qu'il n'y a là ni incarnation ni désincarnation, mais une intelligence pure, un ange, sans que nous puissions dire, malgré l'acte officieux par lequel il se manifeste, si c'est un ange bon ou mauvais.

les bons anges n'étant pas les seuls à favoriser les hommes de biens relatifs.

L'Église ne nous défend pas de croire à de rares et miraculeuses interventions des âmes de nos défunts, mais ce qu'elle proscriit absolument, ce sont les pratiques ou superstitieuses ou pseudo-scientifiques qui poursuivent par des procédés méthodiques des relations personnelles avec les esprits. Ce qu'elle affirme, c'est qu'aux appels magiques faits aux habitants de l'autre monde, c'est toujours l'enfer qui répond.

A. JEANNIARD DU DOT.



# AUTOUR DU SURNATUREL

---

## Un Crucifix qui saigne (?)

L'*Univers*, dans son numéro du 20 février 1908, relatait, sous ce titre, le fait d'un crucifix sur lequel s'étaient produits des phénomènes étranges, et annonçait en même temps qu'une enquête avait été ouverte par les soins de l'autorité ecclésiastique. Nous en attendions les résultats, avant de nous occuper nous-mêmes de ce phénomène; mais aucune suite n'ayant été donnée, nous nous décidons à le publier, tel qu'il a paru dans l'*Univers*, en l'accompagnant de quelques réflexions que sa simple lecture nous a suggérées.

Le 17 novembre dernier, à Bénisaf (province d'Oran), dans la maison d'une des meilleures familles de la population ouvrière de cette localité, une jeune fille, employée en qualité de domestique, en procédant au nettoyage hebdomadaire d'une des chambres à coucher, était frappée par la vue d'un fait étrange.

Malgré cette note générale qu'il s'agit d'une des *meilleures* familles ouvrières du lieu, il serait nécessaire, avant de porter un jugement, de savoir si ces ouvriers étaient non seulement honnêtes, mais de bons chrétiens, s'il ne s'était jamais tenu chez eux de réunion suspecte, surtout si cette jeune domestique n'avait jamais eu de rapports avec des spirites ou avec des hypnotiseurs.

Un crucifix de plâtre, appendu à une des murailles, était tout ruisselant d'un liquide singulier, lequel, perlant en petites gouttes des différentes parties du corps représenté du Christ, confluaient en filets qui s'écoulaient jusque par terre.

Ce liquide *singulier* n'est pas de nature à nous inspirer confiance.

La jeune fille appela sa maîtresse, qui, ayant constaté le fait, appela à son tour plusieurs de ses voisines. Ces différents témoins, mis en présence du phénomène, le jugèrent si exceptionnel qu'ils avertirent le curé. Celui-ci, tout d'abord, crut à quelque illusion; mais, vu le caractère sérieux de certains de ses paroissiens qui lui certifiaient l'exactitude des rapports qui lui étaient faits, il se rendit à la maison. Là, il interrogea, et examina par lui-même.

Le crucifix qu'on lui montra était un crucifix assez grossier, d'une longueur totale de 25 à 30 centimètres, cassé en deux endroits (au-dessus de la tête et au-dessous des genoux). Les morceaux étaient rattachés par des rubans. Croix et Christ étaient en plâtre; le corps recouvert d'une légère couche de peinture de couleur de chair. Aux cinq plaies et au front sous la couronne d'épines, des taches de vermillon clair simulaient des blessures sanglantes.

L'état de détérioration dans lequel était laissé le Christ indique qu'il n'était pas l'objet d'une vénération spéciale, et cela ne rehausse pas à nos yeux la dignité du phénomène.

La cloison à laquelle le crucifix était appendu était sèche. Quant au liquide qui, suintant de tout l'objet, coulait par terre, il était légèrement teinté, et paraissait une eau un peu sanguinolente. Le curé en goûta et le déclara sans saveur. Ce liquide, qui d'abord n'avait suinté que du crucifix se mit à suinter bientôt de la cloison contre laquelle le crucifix était pendu, mais seulement à l'endroit de cette cloison qui se trouvait derrière le corps du Christ. Il coulait en telle abondance que les linges qu'on plaçait sous le Christ ou près de la cloison étaient vite complètement mouillés.

Le curé essuya lui-même le crucifix et la cloison, attendit cinq à six minutes, et observa que l'un et l'autre recommençaient de suinter. Cette expérience ne lui semblant pas assez concluante, il fit placer le crucifix dans une armoire bien sèche, que l'on ferma à clef. Après cinq ou six heures, le phénomène recommença, tant à l'endroit de la cloison où était la place du Christ que sur le crucifix lui-même, enfermé dans



Voilà qui est sujet à caution ! Nous avons rapporté <sup>1</sup> le fait de la maison hantée à Ancône, des murs de laquelle suintait abondamment de l'eau et même du lait, du café au lait, et du vin...

Cinq jours plus tard, le vendredi 22 novembre, dans l'après-midi, on remarqua que les cinq plaies du Christ affectaient une couleur plus vive, et paraissaient prêtes à saigner. Le tour du front, sous la couronne d'épines, présentait la même apparence. Peu à peu, à la grande stupeur des assistants, il se forma, aux plaies des mains et du côté un suintement d'un liquide noirâtre, comme d'un sang qui sort d'une plaie.

Si le phénomène eût été d'origine divine, il est à croire que l'impression éprouvée par les assistants aurait été autre que celle d'une *grande stupeur*.

On recueillit de ce liquide sur divers linges de fil de soie, et vers 7 heures du soir on fut chez le curé, à qui l'on montra un de ces linges, sur lequel une goutte du liquide recueilli faisait une tache qu'on aurait dite déterminée par l'application du linge sur une blessure. Le médecin de Bénisaf, qui se trouvait à ce moment chez le curé, invité à donner son appréciation, répondit, sans se prononcer sur le fond de la question, que les apparences de la tache étaient bien celles d'un sang recueilli sur une plaie vivante. Le curé demanda à conserver le linge. Mais la personne qui l'avait apporté ne voulut point s'en dessaisir.

Le lendemain, 23 novembre, le frère du curé de Bénisaf, — le curé étant empêché, — se rendit chez les paroissiens chez qui se produisaient ces faits. La maison était pleine de monde, comme de coutume depuis six jours. Chacun des visiteurs ayant tenu à emporter un souvenir de sa visite, il ne restait au crucifix que des traces de suintement, mais ces traces étaient encore très accusées. Le frère du curé essuya fortement ces traces qui se reformèrent aussitôt, principalement au côté et sous la couronne d'épines. Puis il revint au presbytère, et, d'accord avec le curé, s'en fut prier le médecin de lui prêter une plaque de verre sur laquelle il pût recueillir, pour le soumettre à

1. Numéro de février 1908, p. 576.

l'analyse, un peu du liquide singulier. Mais quand, avec son frère muni de la plaque désirée, le curé arriva, le lendemain dimanche, auprès du crucifix, le phénomène avait cessé.

Depuis ce temps, les plaies n'ont plus « saigné »; — et la « sueur » du corps lui-même est devenue de plus en plus rare, quoiqu'elle se soit produite encore, parfois, à des intervalles irréguliers. Néanmoins, on a remarqué que c'était principalement le vendredi après-midi que le phénomène se produisait.

La maîtresse de la maison où ces faits ont eu lieu, priée par le curé de laisser emporter le Christ, soit à l'église, soit au presbytère, où l'on aurait pu observer les choses de plus près et d'une façon plus suivie, a toujours refusé de céder à cette demande, disant que si ce Christ s'en allait de chez elle, il arriverait certainement quelque malheur. Elle a déclaré être depuis environ cinq années en possession de ce Christ, qui lui fut, à l'époque, donné par quelqu'un de sa connaissance. Détail qu'il convient de noter : la famille chez qui est ce Christ est originaire de Calpe (Espagne), où l'on vénère un crucifix qui, au temps de l'invasion des Maures, produisit les mêmes phénomènes.

Cette coïncidence nous paraît plutôt défavorable dans la circonstance présente. Cela nous a tout l'air de vouloir faire un pastiche.

Quant à la jeune fille qui, la première, avait découvert la « sueur », elle a eu, le 24 novembre, lorsque cessèrent les « saignements », une sorte d'extase soudaine, au cours de laquelle, devant une vingtaine de témoins, — dont le curé, qu'on avait mandé en toute hâte, — elle parla, durant plus d'un quart d'heure, des cinq plaies de Notre-Seigneur, de l'incrédulité, et des raisons que l'on invoque pour ne pas aller à la messe. Les yeux fermés, et comme complètement absorbée dans une vision surhumaine, elle parla sur ces sujets avec une vérité de doctrine, avec une abondance de détails et avec une facilité d'expression peu ordinaires chez une personne de sa condition. Avant l'arrivée du curé, elle avait parlé de l'enfer, et, ayant interrogé un être invisible avec qui elle semblait s'entretenir, elle avait répété la réponse qui lui était faite : « Toutes ces personnes sont des Français qui se sont emparés de ce qui ne leur appartenait pas. » Sur quoi elle avait ajouté : « Les malheureux ! ils pourraient bien laisser tout cela tranquille ! »

Cette sorte d'*extase soudaine* nous paraît être du même genre que celle des possédés ou des médiums, appelés transe par les spirites. Les paroles prononcées par cette jeune fille sont pour le moins étranges. Cette appellation « des *Français* » dans un pays qui, hier encore, était sous la domination musulmane, peut s'entendre ainsi : « Toutes ces personnes (qui sont dans l'enfer) sont des chrétiens, qui se sont emparés de ce qui ne leur appartenait pas. »

Telles sont les précisions que nous avons pu obtenir concernant les faits de Bénisaf, dont certains journaux ont parlé. Nous livrons ces détails tels quels, sans rien conclure, comme nous les ont transmis les témoins dignes de créance à qui nous en devons la communication. Une enquête sur ces faits a été ordonnée par l'autorité religieuse. Nous espérons pouvoir en publier les conclusions.



## Curieux cas d'introscopie

Le fait dont il s'agit a été constaté à Palencia<sup>1</sup> (Espagne), et a été enregistré par *El Dia*, journal de la localité, comme il suit :

« Dans une taverne de la rue *Del Cubo*, se trouve un domestique qui possède dans la rétine de ses yeux un vrai appareil de rayons X.

« Si l'on place devant un corps quelconque un drap rouge, il voit sans difficulté tout ce qu'il y a à l'intérieur ou à la surface du corps, *dans* la peau, non pas *sur* elle. Il aperçoit sans aucun effort les plus petites lésions, les moindres cicatrices. Toutes les personnes qui ont assisté aux essais en ont été stupéfiées... »

1. Palencia, chef-lieu de la province du même nom, se trouve au nord de Valladolid, sur le Carrion.

En 1902, diverses Revues, entre autres la *Revue du Monde Invisible*<sup>1</sup>, publièrent un cas à peu près analogue.

Il s'agissait d'une jeune fille nommée Hanné Naïm, âgée de quinze ans, catholique très pieuse, habitant Azeltoun (Mont-Liban), gros village du district de Kesrouan, sur la route d'Antoura à Beyfoun, et qui apercevait l'eau souterraine à de grandes profondeurs.

Voici, d'après le missionnaire lazariste qui se portait garant du fait, comment la jeune fille procédait :

« ... Il faut que le ciel soit pur : plus le soleil est ardent, mieux l'expérience réussit ; aussi préfère-t-elle opérer entre midi et deux heures. Elle se couvre alors le visage d'un voile noir ordinaire, et regarde durant quelques secondes dans la direction du soleil, puis à terre. Parfois elle fait quelques pas, puis elle dit s'il y a de l'eau, s'il y en a peu ou beaucoup, et où l'on doit la chercher.

« Un mot sur les expériences qui ont été faites au collège d'Antoura. On avait placé des récipients pleins d'eau dans plusieurs salles couvertes par des terrasses. La jeune fille a indiqué le nombre de ces récipients et la quantité d'eau qu'ils contenaient, en désignant les endroits où ils se trouvaient. Elle a été conduite dans les cours où passent les canaux d'eau qui alimentent le collège. Les tuyaux ne sont pas à ciel ouvert ; seul le Frère chargé de leur entretien les connaît. La jeune Hanné les a indiqués avec précision, et a montré exactement leur direction. Amenée sur une citerne, elle a dit la quantité d'eau qu'elle contenait.

« Il est à remarquer que le verre et les métaux sont opaques pour Hanné, tandis que la terre et la pierre lui paraissent aussi limpides que le cristal...

« Nous savons aussi que le regard d'Hanné peut pénétrer à travers le corps humain ; mais, à la suite de questions indiscreètes, la jeune fille, sur l'avis de son confesseur, garde son secret pour elle... »

1. T. IV, numéro du 13 avril 1902, pp. 656-669.

## La " Tonne " enchantée d'Aubière

Divers journaux du Puy-de-Dôme ont publié, dans le courant du mois de mars dernier, des récits, semblables pour le fond, touchant le fait d'une maison hantée à Aubière.

Nous empruntons au *Moniteur du Puy-de-Dôme* sa relation. L'auteur tient à passer pour un esprit fort, au-dessus du niveau d'un vulgaire crédule et ignorant. Mais sous son scepticisme apparent et de pose, on devine aisément que lui-même croit au merveilleux du fait, au moins autant que les autres.

Voici son article :

Et nous aussi, comme Cherbourg, comme Villaviciosa, nous avons notre maison hantée. Nous avons des esprits farceurs.

Mais ceci constituant une comédie, il est bon de procéder, pour le reconstituer, comme dans une comédie.

Tout d'abord le lieu de l'action. C'est sur la route d'Aubière à Cournon, à un kilomètre de ce bourg, à gauche en venant d'Aubière, que des choses « surnaturelles » se sont passées. Il y a là une vigne en partie seulement cultivée, l'autre partie étant en jachère. Au milieu du terrain en friche s'élève une modeste bicoque en planches : une de ces anciennes guérites abritant des appareils avertisseurs sur les voies ferrées, qui sert actuellement de tonne. C'est là-dedans que des êtres invisibles sont venus s'installer à seule fin de jouer des tours pendables à ceux qui sont chargés de cultiver la propriété.

Le terrain appartient à une Clermontoise, M<sup>me</sup> Thévenon. Mais celle-ci abandonne la moitié de sa récolte à un cultivateur aubiérois, M. Taillandier, qui travaille la vigne. Et nous voilà tout bonnement amenés à présenter les personnages de la pièce mystico-bouffe qui fait courir en ce moment et Aubière et Cournon.

Taillandier, le viticulteur, est un homme déjà âgé, un brave paysan, qui croit de toutes les forces de son âme à des interventions extraordinaires. « Pour moi, c'est de la physique, dit-il; y a pas... c'est de la

physique... » et au respect avec lequel il articule ce mot de « physique », on comprend qu'il exprime pour lui : magie, sorcellerie..., toutes sortes de choses étranges et ahurissantes.

Le second personnage, celui qui joue d'ailleurs le principal rôle, est le petit-fils du précédent, Stéphane Taillandier, âgé de 16 ans, un gars déjà bien bâti mais dont les facultés imaginatives et le système nerveux sont probablement encore plus développés que la force musculaire. Stéphane est le seul qui ait vu des formes humaines dans la tonne. A lui seul se sont montrés les visiteurs mystérieux. Ceux-ci font-ils quelque mauvaise blague, déchirent-ils un vêtement ou un parapluie, Stéphane les aperçoit et il crie : « Attention ! les voilà... Ils font ceci..., ils font cela ! » Ceux qui sont avec le jeune homme ouvrent leurs yeux tout grands, ils ne voient rien, rien de rien. Mais ils constatent ensuite que les désagréments annoncés par le voyant sont bien arrivés : les vêtements sont en morceaux, les « pépins » démolis, etc., etc... Stéphane, depuis sa sortie de l'école, travaille dans les champs avec son grand-père. Son père est employé à Clermont dans une usine de caoutchouc. Arrivons maintenant à la comédie elle-même, à la farce en une multitude de scènes qui se sont succédé pendant quinze jours dans le décor plus haut décrit.

Comme nous n'avons pas vu, de nos yeux vu, tous ces incidents, nous nous bornerons à résumer les déclarations que nous avons recueillies hier, à Aubière, des deux Taillandier, de M<sup>me</sup> Taillandier et de quelques autres témoins.

C'est le 19 mars que commencèrent les aventures.

Début banal, au surplus. Les Taillandier étaient allés travailler à la vigne de Cournon. Ils avaient emporté, bien entendu, la clé de la tonne. Lorsqu'ils voulurent s'en servir pour pénétrer dans la bicoque, cette clé avait disparu. Jusque-là, rien que d'assez naturel. La clé avait pu être perdue ou volée. Ils allèrent à Clermont en faire faire une autre et ce fut tout pour ce jour-là.

Le lendemain, ça devint plus intéressant. Quand ils arrivèrent avec leur nouvelle clé, ils retrouvèrent la clé, envolée la veille, pendue à un clou. Ils ne doutèrent plus alors d'avoir été victimes de malfaiteurs. Tout en maugréant contre le manque de scrupules des coupables inconnus, ils se mirent à travailler autour de la tonne. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction en rentrant dans celle-ci pour boire, de trouver absolument vide le bousset qu'ils avaient apporté plein. Qui donc

s'était ainsi rincé le bec à leurs frais pendant qu'ils s'escrimaient à quelques pas de là? Le grand-père plaça son petit-fils à côté de la porte, à l'intérieur, et lui-même fit le tour de la tonne. Il ne découvrit rien. Et lorsqu'il revint devant la porte, il put lire sur cette porte ces mots écrits à la craie : « *Ne vous cachez pas derrière la porte. Venez ce soir à minuit : Signé : Trois farceurs.* » Pour le coup, c'est trop raide.

— Mais, tu n'as donc pas surveillé l'entrée? dit le grand-père au jeune Stéphane.

— Avec ça! je n'ai pas bougé! affirma le garçon.

Pendant que s'échangeaient ces répliques, aux lignes ci-dessus s'ajoutèrent ces mots : « *Nous rendrons les clés.* » Il n'y avait que des esprits pour écrire ainsi sous le nez des gens sans se laisser voir. Ahuris, les deux Aubiérois rentrèrent chez eux. Ils contèrent tout cela à leur famille, aux voisins... bientôt l'histoire courut tout le bourg.

Ce n'était pourtant qu'un prologue. Depuis lors, les « esprits » ont fait beaucoup mieux. Pendant deux semaines, ils se sont amusés aux dépens des Taillandier; ils ne se sont calmés que mardi dernier.

Tous les jours, le bousset était vidé sans que les vigneronns pussent boire une goutte. Une grosse pierre, recouvrant un trou creusé en terre pour mettre le vin au frais, fut transportée sur un amandier distant d'une trentaine de mètres. Une autre fois, ce fut le bousset lui-même qui gagna l'arbre après s'être renversé aux pieds du grand-père Taillandier.

Bien mieux, un jour que les deux hommes avaient apporté à manger dans un sac, ce sac fut éventré et bourré de terre. Un bidon contenant de la soupe fut bossué. Dans le pain, les « esprits » plongèrent un sécateur suspendu à un clou dans la tonne, et, au beau milieu de la mie, on trouva une plaque de fer.

Les Taillandier avaient des mitaines pour bêcher. Un jour qu'ils les laissèrent dans la tonne, elles furent remplies de la matière grasse chère à Cambronne.

Enfin, deux jours différents, comme ils revenaient de la vigne ensorcelée, à une heure de l'après-midi, les Taillandier furent poursuivis par une grêle de pierres jusqu'au lieu dit « Le Chambron ». Ils se retournèrent à maintes reprises sans apercevoir personne derrière eux. Chaque fois qu'ils s'arrêtaient, la grêle s'arrêtait aussi.

Dans ces deux occasions-là, le jeune Stéphane n'eut pas l'œil plus

perspicace que son grand-père, mais, comme nous l'avons dit tout à l'heure, très souvent il avait, lui, le don de voir les esprits, il les voyait ainsi pour les coups du bousset et de la grosse pierre.

Un jour où il avait conduit à la tonne son oncle, demeuré incrédule à ses racontars, comme cet oncle était appryé contre la bicoque, Stéphane s'écria : « Tiens ! ça y est, les voilà ! Ils attrapent ta blouse. » Au même moment, la blouse de l'oncle fut déchirée. Et l'oncle fut convaincu, non comme saint Thomas après avoir vu et touché, mais après avoir senti.

Convaincues furent également du mystère plusieurs personnes que les Taillandier menèrent à la vigne et qui assistèrent aux transports des boussets.

On alla à la tonne en grand nombre, en bande, en groupe compact, comme à un pèlerinage... Mais les esprits qui détestent la foule se décidèrent à se reposer, au grand désespoir des curieux. Ils ne travaillèrent plus que pour quelques privilégiés.

M. Raphaël Noëllet, par exemple, s'était assis dans la cabane et disait en riant : « Moi, je ne croirai à ces histoires que si ça me fait quelque chose à moi... » Il avait à peine achevé que sa poche était en feu. Elle ne contenait pourtant qu'une bougie, sans aucune allumette. La bougie fut fondue entièrement.

D'autres apportèrent des boussets pleins de vin. Ils se vidèrent comme ceux des Taillandier. Il n'y en eut qu'un seul qui résista : celui de M. Cheminat. Ce dernier l'avait trop bouché, parbleu ! Et c'est ce que cria le père Taillandier lorsqu'il constata pour la première fois l'impuissance des « esprits » :

— C'est pas étonnant ! Il faudrait un tire-bouchon pour ouvrir votre bousset !... Les esprits, qui ont beaucoup de ficelles, n'ont pas de tire-bouchon.

M. Jouannet-Pagès, lui, dit avoir contemplé mieux que tout ce qui précède. Il se trouvait à 15 mètres de la tonne avec le jeune Stéphane lorsqu'il vit nettement un des liteaux cache-joints de la baraque se détacher et aller se piquer au sommet de la bicoque, d'où il ne descendit qu'un moment après.

M. Noëllet, dit « Bombouillet », a eu son parapluie déchiré par les étranges habitants de la tonne.

Et nous n'en finissons pas si nous voulions relater tout ce qu'on nous a raconté hier à Aubière. Il y aurait de quoi remplir le journal.



Notons seulement ceci : Que les « esprits » ont clos la série de leurs représentations par un acte criminel : mardi, ils ont mis le feu à la tonne, théâtre de leurs exploits. Un jeune homme de Cournon, qui passait en voiture sur la route, a heureusement aperçu les flammes à temps. Avec l'aide de deux ou trois personnes, il a éteint le foyer en le couvrant de terre, et les dégâts se sont bornés à peu de chose. Mais depuis rien d'extravagant ne s'est produit. Rien de tel que le feu pour purifier !

Si l'on voulait discuter tous ces témoignages, on arriverait facilement à retrouver le ou les auteurs de la comédie burlesque jouée dans la vigne de Cournon. « On remarquerait tout d'abord que les *esprits* n'agissent que lorsque le jeune Stéphane est présent. Et si l'on demandait à ce garçon des explications précises sur la forme qu'il dit apercevoir, il serait peut-être embarrassé d'en fournir. » A Aubière, on nous a affirmé que le jeune homme a, il y a cinq mois environ, servi de « sujet » dans des expériences d'hypnotisme... Il est fort possible que cela ait beaucoup influé sur son imagination et ses nerfs.

Mais nous ne voulons, pour aujourd'hui, que signaler les faits sans en tirer aucune conclusion.

Une enquête fut ouverte : les gendarmes Capelle et Aubert se sont rendus hier à Aubière et on interrogé les Taillandier... Attendons leur rapport.

Il y aurait beaucoup à dire sur les observations gouailleuses de l'auteur ; nous ne nous y arrêtons pas.

Nous ne voulons retenir que la mention de la fin « *que le jeune homme avait, il y a cinq mois environ, servi de « sujet » dans des expériences d'hypnotisme* ». Que l'on se reporte à ce que notre collaborateur S. Michel faisait observer dans son article : *De l'hypnotisme dans le traitement des habitudes vicieuses*<sup>1</sup>, et dans celui : *Une maison hantée devant la justice*<sup>2</sup>.

Dr MARTINEZ.

1. Numéro du 15 novembre 1907.

2. Numéro du 15 janvier 1908.

# Michelet et Jeanne d'Arc

---

## I

### Observations préliminaires

Michelet, dans son histoire si poétique de Jeanne d'Arc, se refuse à reconnaître chez la Pucelle d'Orléans le surnaturel. Ou plutôt, sans rien dire, ce qui est le comble du dédain libre-penseur, il le soumet à une psychologie imaginaire où il apparaît naturalisé. C'est un creuset à tout évaporer d'où l'or même sort en scories. Ce que nous voyons comme dépassant notre nature lui semble cette même nature simplement exaltée.

Napoléon, qui se montrait, quand il le voulait, un grand historien, mais qui, avec toute son aversion pour les idéologues, n'en était pas moins un esprit philosophique, étant un esprit complet, Napoléon croyait au surnaturel : « Je connais les hommes, disait-il à l'incrédule Bertrand, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme. » Connaissant la nature humaine et la remplissant presque, il pouvait plus aisément en toucher les bornes et reconnaître en Jésus-Christ la divinité qui les débordait. Mais le génie de Napoléon n'est pas nécessaire, il suffit du bon sens et de l'expérience pour pouvoir distinguer par la simple observation ce qui est humain de ce qui ne l'est pas. Nous avons tous radicalement tout ce que les hommes ont à divers degrés, tout ce que la vie a pu développer en chacun d'eux. Voilà comment le surnaturel est reconnaissable humainement dans la vie de Jésus et dans la vie des saints qui nous apparaissent, selon le degré de leurs forces surélevées par la grâce divine, comme de seconds Christs.

Michelet ne l'a pas voulu voir, lui qui s'était avancé si loin sur le chemin de la vérité; en ce beau chapitre où il reconnaissait dans l'humble résignation la source des vertus les plus actives et contemplait dans l'*Imitation*, comme dans un miroir, toute la vie des saints, particulièrement celle de Jeanne d'Arc, la vierge martyre, il n'a pas voulu voir le surnaturel dans cette carrière si courte et si prodigieuse; mais il ne l'en fait pas moins voir aux autres, il ne l'en fait que mieux voir par son absence de parti pris en ce sens, ou plutôt par son évident parti pris dans le sens contraire. Le divin, le surnaturel éclate sous sa plume historique comme une électricité qu'il éveille sans le vouloir, comme l'étincelle qui jaillit sous les pieds du coursier.

Un témoignage involontaire a plus de force que tout plaidoyer. Notre historien a beau fermer obstinément les yeux, le flambeau reste dans sa main, il éclaire les autres. Vous croiriez qu'il n'ose l'éteindre, mais c'est qu'il ne le peut, il l'a trop bien allumé : son souffle est sans force contre cette lumière rebelle. Sa vaine psychologie ne peut rien contre la loyauté des faits et de la narration. L'élément divin qui le fascine et qu'il voudrait bannir de son récit ne s'en dégage que plus visiblement et son geste répulsif a précisément l'effet d'un geste démonstratif. On dirait qu'il s'oublie à toute heure, absorbé par la poésie des éléments que son haut instinct d'artiste rassemble à l'insu ou contre le gré de son intelligence faussement philosophique. L'abeille, avec le miel qui la délecte avant nous, a produit, sans y songer, la cire qui nous éclaire, et il nous importe peu qu'elle ne l'ait pas comprise.

## II

**Le bon sens de Jeanne d'Arc prouve son inspiration**

Quand on lit sans prévention favorable ou contraire les pages entraînantes que l'historien poète consacre à Jeanne d'Arc, la double impression qu'on éprouve, c'est l'admiration

pour la carrière miraculeuse de son héroïne, si puissamment mise en lumière par un talent égal au sujet, et la compassion pour ses frêles tentatives d'explication naturelle.

Michelet commence habilement par exposer son système, c'est-à-dire par essayer de placer le lecteur à son propre point de vue : mais qu'est-ce qu'un système et qu'est l'habileté devant la violence des faits ?

« L'originalité de Jeanne d'Arc n'est pas, dit-il, dans les visions, mais dans son bon sens. » L'historien est ici beaucoup plus profond qu'il ne croit et même qu'il ne veut l'être. Toute l'histoire de Jeanne va montrer que *ses voix ne la trompaient pas*. Son originalité, en effet, n'est pas dans ses visions, mais dans leur vérité. Car si Jeanne est dans son bon sens et que ce bon sens soit remarquable jusqu'à l'originalité, c'est donc qu'elle ne s'est pas forgé de fausses visions, c'est donc qu'elle a été réellement inspirée pour combattre et pour vaincre. Le bon sens, en effet, n'est pas compatible avec de fausses visions qui, ayant dominé et dirigé toute sa vie, ne seraient pas seulement une tache dans sa vie, mais ne feraient qu'une tache de sa vie. Mauvaise foi ou mauvais sens, il lui faudrait choisir entre les deux.

C'est l'événement qui juge ; oui, mais quand il a été prédit dans toutes ses parties principales par son principal facteur volontaire. Or Jeanne ne prédit pas seulement ce qu'elle fera, chose qui n'est pourtant pas toujours si facile (car on sait moins ce qu'on fera que ce que l'on veut ou qu'on voudrait faire), mais encore ce qui lui arrivera, telle victoire ou telle blessure, en tel lieu, en tel temps.

Pour que son bon sens fût sauf, il fallait qu'elle connût l'avenir : autrement, il eût été insensé de le prédire. L'historien ne se doute donc pas de ce qu'il accorde à Jeanne d'Arc avec le bon sens. Et d'autant, cela va sans dire, qu'il lui accorde en même temps la parfaite bonne foi. Tout en traitant les voix comme une illusion, il entre à plein dans les faiblesses de son héroïne, et quand ces voix, par exemple, lui ont promis, ce semble, en vain, la délivrance de sa captivité, il a l'esprit assez élevé pour comprendre avec Jeanne mourante de quelle délivrance elles parlaient.

Mais il a, croit-il, assisté chez elle à la naissance du surnaturel et il l'a suivi dans le progrès de l'âge. Il tâchera de le faire entendre sans l'expliquer, par la nature même de Jeanne, par son éducation, par les ambiances, et surtout par *la grande pitié qui est au royaume de France* et qui émeut son patriotisme.

Il sait très bien, d'ailleurs, ce que le bon sens tout seul répondrait à ce patriotisme ardent chez la simple paysanne qui sent toute son impuissance, à elle, pauvre enfant d'abord, puis simple jeune fille (car elle grandissait parmi ses visions), pour relever la France terrassée. Donc pour établir convenablement la complète originalité de la vierge guerrière qui va vaincre les vainqueurs insolents de sa patrie, il faut la fusion prodigieuse de deux dispositions qui semblent contraires, il faut *l'exaltation dans le bon sens*. Voilà la formule trouvée et le philosophe satisfait.

Il n'en est pas moins vrai que, dès ce premier pas, notre philosophe s'égare. Ne lui en déplaise, hélas ! la psychologie ne suffirait pas à expliquer Jeanne, il y faut une autre science, et la théologie seule nous apprend quel genre d'exaltation peut s'accorder avec le bon sens.

Rien de plus original, à vrai dire, qu'un bon sens qui prédit sans hésiter l'avenir et le voit se réaliser. Mais il ne faut point attribuer à la nature ce qui appartient à la grâce. Jeanne est privilégiée de la nature, je l'avoue, avant de l'être de la grâce. Mais c'est qu'il en est ainsi de la plupart des saints. Le grand Jardinier qui plante et qui greffe a d'abord créé le sujet naturel capable de supporter la greffe surnaturelle qu'il lui destine. C'est ce qu'il a fait pour Jeanne. Elle a la force, le courage, l'esprit, la fierté, la bonté tendre et active, la pureté d'un grand cœur, les germes, enfin, de toutes les vertus que va développer la grâce. Magnifique nature qui éclate dans ses paroles comme dans ses actions, nature primesautière qui parle et agit par inspirations soudaines. Elle est tout entière dans ses vives réparties : « Pourquoi portiez-vous votre étendard au sacre près du roi ? — Il avait été à la peine : c'était bien raison qu'il fût à l'honneur. »

Mais il est des limites où la nature s'arrête. Par exemple.

le bon sens le plus aigu peut conjecturer l'avenir; mais le prédire à coup sûr, c'est ce que le bon sens, même dans l'exaltation, ne saurait faire. Cherchez une autre explication ou, plutôt, puisqu'elle est toute trouvée, ne la fuyez pas.

### III

#### Rien ne s'explique chez elle par autosuggestion

Ce tableau de Jeanne réalisant ses propres idées dans des visions, c'est de la pure fantaisie, c'est de la psychologie d'imagination. Il suffit de la rapprocher du simple récit de ses visions pour montrer que, loin de les forger de toutes pièces en s'exaltant, elle les trouve en opposition directe avec ses propres dispositions. Elle ne se fait pas d'illusions sur ses propres forces, elle répond à saint Michel : « Je ne saurai chevaucher ni conduire des hommes d'armes. » Donc elle n'a pas nourri ses rêves de semblables desseins.

La thèse de l'autosuggestion n'est pas soutenable. La dualité de Jeanne et de la vision éclate. Autrement ce combat de cinq années entre elle et les voix n'est pas vraisemblable, n'est pas même possible : elle eût cédé plus tôt si elle n'eût dû céder qu'à elle-même.

Tantôt elle sait l'avenir et tantôt elle l'ignore, et son ignorance ou son savoir, elle les dit toujours simplement. La défaite appelée *Journée des Harengs* lui est connue en Lorraine au moment où elle a lieu sous Orléans. Avait-elle donc un télégraphe secret à sa disposition? « Elle avait annoncé le combat le jour même où il eut lieu. » Michelet n'en doute pas plus que le chroniqueur sincère et bien informé qui l'affirme. On expliquerait aujourd'hui cela par la *télépathie*.

Télégraphie, télépathie : on connaît la première : mais l'autre? On expliquerait! c'est-à-dire qu'on a inventé un mot comme si un mot était une explication.

Quand Charles VII voulut faire passer un autre pour lui,

elle ne s'y trompa pas et, pour le lui montrer, elle lui révéla aussitôt la prière qu'il avait faite secrètement à Dieu<sup>1</sup>. Cela paraît tout simple à Michelet. Pourtant il ne croit pas au miracle. Sympathie et télépathie, dira-t-on. Michelet ne dit pas même un mot, tant il trouve cela simple.

Faut-il qu'un écrivain qui raconte avec tant de vie et un tel débordement d'images éblouissantes, obligé de raconter le surnaturel sans explication possible, pense se rattraper une fois en passant par un de ces aperçus espiègles d'enfant qui n'a plus de candeur<sup>2</sup> :

« Pour réduire ces volontés sauvages, indomptables, il fallait Dieu même. Le Dieu de cet âge, c'était la Vierge bien plus que le Christ. Il fallait la Vierge descendue sur terre, une Vierge populaire, jeune, belle, douce et hardie. »

Pense-t-il sérieusement expliquer la conversion, fût-ce momentanée, des Dunois, des La Hire et des Xaintrailles, ces vieux endurcis, ces vieux pillards (ne disons rien de pis), par le charme d'un printemps de Touraine<sup>3</sup> ?

« Elle avait commencé par exiger qu'ils *laissassent* leurs folles femmes et se *confessassent*. Puis dans la route, le long de la Loire, elle fit dresser un autel sous le ciel, elle communia et ils communiquèrent. La beauté de la saison, le charme d'un printemps de Touraine, devaient singulièrement ajouter à la puissance de la jeune fille. »

Pour un poète comme Michelet, sans doute. Mais pour des soudards comme Dunois, La Hire et Xaintrailles, ce charme devait être bien secondaire : Il fallait autre chose<sup>4</sup> : Il fallait vraiment qu'ils se *confessassent*, et la jeunesse de la nature renaissante, même en Touraine, n'eût pas suffi pour rajeunir leurs vieilles âmes.

Non, Jeanne d'Arc n'a rien de politique : sa politique n'appartient qu'à son historien. Elle suit au jour le jour ses

1. *Hist. de Fr.*, t. V, p. 70, éd. 1843.

2. P. 71.

3. P. 73.

4.

*O primavera, gioventù del anno!  
O gioventù, primavera della vita!*

chante le poète italien, et il eût encore mieux dit :

*O innocenza, gioventù dell' alma!*

inspirations. Jusqu'au sacre, elle commande, elle précède. Après le sacre, elle veut se retirer, on la retient, alors elle obéit, elle suit, elle ne voit plus la victoire devant, elle n'a plus qu'à souffrir et à mourir. Après l'action, la passion, et c'est la conclusion de son *imitation de Jésus-Christ*.

Quand il s'agit de faire le siège de Troyes<sup>1</sup>, tous les politiques, hors le conseiller Maçon, trouvent la chose insensée. Mais Jeanne avait dit qu'on y trouverait peu de résistance. Elle ne demande que trois jours. On lui répond : « Si nous étions sûrs d'y entrer dans six jours ! — Six ! répond-elle, vous y entrerez demain. » Elle prend son drapeau, on la suit et on entre.

Après le sacre du roi, elle ne voit plus que la mort : son œuvre est accomplie : elle serait heureuse d'être ensevelie là, dans son triomphe. Mais quand on lui demande où elle croit donc mourir, elle répond : « Je n'en sais rien ; où il plaira à Dieu. » D'ailleurs elle voudrait bien qu'on la laissât retourner avec ses parents. Et elle ajoute : « J'ai fait du moins ce que Notre-Seigneur m'avait commandé de faire. » Et tous ceux qui la virent, redit l'historien d'après la chronique naïve, « crurent mieux que jamais que c'était chose venue de la part de Dieu ». Michelet ne le croit-il pas aussi ?

Voilà donc ce qu'il appelle *le bon sens dans l'exaltation*. Mais qu'est-ce que *le bon sens dans l'exaltation* ou *l'exaltation dans le bon sens*, si ce n'est pas l'inspiration surnaturelle ? Car ou l'exaltation n'est qu'un feu sans lumière, une ardeur qui s'agite dans l'incertitude : mais si elle se prononce pourtant avec assurance, où est alors le bon sens ? où est seulement la bonne foi ? — ou bien elle est une inspiration sûre, évidente, et quel est le jugement humain qui puisse suffire à la certifier ? Donc pour qu'il y ait bon sens dans une telle exaltation, il faut qu'il y ait science surnaturelle. Chez une personne qui *ne sait pas* et qui parle et agit comme si elle *savait*, je vois bien l'exaltation, mais non pas le bon sens.

Quand Jeanne cesse de prévoir les triomphes, elle cesse de les prédire. Son douloureux avenir lui apparaît peu à peu :



« Que craignez-vous ? » lui dit-on. « Je ne crains rien, répondit-elle, que la trahison. » Et elle ajoute : « Je ne durerai qu'un an ou guère plus. » Était-elle sensée si elle le disait sans en rien savoir ? Mais la suite ayant montré qu'elle le savait, comment le savait-elle ? Ceux qui la trahirent lui avaient-ils fait leurs confidences ?

« Dieu ou le diable, dit Michelet : dans les idées de ce temps il n'y avait pas de milieu. » Et lui trouve son milieu dans l'ingénieuse idée d'une hallucination. Mais sa théorie se heurte et se brise aux prédictions réalisées. Il n'y a pas un hasard assez intelligent pour réaliser à point nommé toutes les hallucinations d'une tête exaltée. Il faudrait supposer que l'auto-suggestion de l'homme a eu Dieu pour complice.

Voici une page qui est bien concluante. Du haut de la tour de Beaurevoir où elle est prisonnière, Jeanne se précipite à terre, malgré ses voix. Si elle eût cru que ses voix lui donnaient ce conseil, c'eût été peut-être une hallucination. Mais non : c'est sa passion personnelle, c'est l'instinct irraisonné de fuir à tout prix qui l'emporte sur la suggestion contraire de ses voix. Elle est en opposition absolue avec sa prétendue hallucination, et c'est justement là que son *exaltation* manque de *bon sens*. Pourquoi ? parce qu'elle va contre l'inspiration divine : ce n'est plus qu'une exaltation naturelle.

Dans les interrogatoires, ses réponses sont souvent sublimes comme celles des anciens martyrs. Elle a, d'ailleurs, encore plus besoin qu'eux des lumières du Saint-Esprit, car on lui fait des questions cent fois plus captieuses, celle-ci, par exemple : « Êtes-vous en état de grâce ? » Et voici en quels termes elle refuse de répondre : « Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre ; si j'y suis, m'y tenir. » — « Les pharisiens, dit Michelet, demeurèrent stupéfaits. » Il y avait de quoi. Jésus seul pouvait dire : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Mais un simple humain, sous la dictée du même Esprit, devait parler comme Jeanne.

Ici l'historien s'extasie avec les juges sur la subite profondeur de réflexion qu'exige une telle réponse. « Elle était *subtile*, à ce qu'ils disaient, d'une subtilité de femme. » Et Renan aussi trouve Jésus plein de  *finesse*. Mais la simplicité

de la colombe est de force à dominer la prudence du serpent. Toute l'adresse de Jeanne consiste dans sa bonne foi : on veut embrouiller les questions, elle les sépare : « Croyez-vous que votre roi a bien fait de tuer ou faire tuer Monseigneur de Bourgogne ? — Ce fut un grand dommage, répond-elle, pour le royaume de France ; mais quelque chose qu'il y eut entre eux, Dieu m'a envoyé au secours du roi de France. »

Sur la délivrance qui lui est promise, elle se tait d'abord et, sommée de parler, elle est nette ; oui, ses voix lui ont dit qu'elle serait délivrée. Mais comment ? elle-même ne sait. De là ses réticences. Les prophéties sont souvent obscures ; ses voix lui parlaient aussi de martyre : elle ne sait comment tout concilier. Le temps de consommer ce martyre déjà commencé n'est pas encore venu, les voix compatissantes lui annoncent la délivrance qui approche, mais elles lui ménagent encore les suprêmes angoisses et ne veulent pas anticiper, pour la vierge captive, qui a tant besoin de ses forces pour lutter contre ses juges, l'agonie du bûcher. Elle ne comprend qu'à la dernière heure comment tout s'accorde dans cette apparente contradiction : « Mes voix, s'écrie-t-elle au moment de mourir, ne m'avaient pas trompée. » Elle avait reçu alors toutes les grâces de son martyre et voyait de plus près le ciel du haut de son bûcher.

#### IV

#### Ses prétendues contradictions

Michelet se plaît à relever de prétendues contradictions dans les réponses de Jeanne :

« Tantôt elle déclara, dit-il, se soumettre au pape et demanda à lui être envoyée. Tantôt elle distingua, soutenant qu'en matière de foi elle était soumise au pape, mais que, pour ce qu'elle avait fait, elle ne pouvait s'en remettre qu'à Dieu. Tantôt elle ne distingue plus et, sans explication, s'en remet à son Roi, au juge du ciel et de la terre. »

Où est ici la contradiction? Quand elle déclare qu'elle se soumet au pape et demande à lui être envoyée, elle n'entre pas dans le fond de la question. Quand elle distingue, elle la résout en séparant le domaine de la foi catholique, et celui de la conscience personnelle dans l'action. Et quand elle ne distingue plus et s'en remet à Dieu seul, c'est qu'elle n'espère plus être envoyée au pape et ne voit désormais devant elle que ses ennemis et Dieu. C'est une récusation ou, si l'on veut, un appel anticipé qu'elle oppose à ses juges, du commencement à la fin de son procès, sous toutes les formes.

On n'a donc pas eu à *tant travailler*, comme le prétend Michelet, *pour dissimuler une contradiction*. Mais vraiment est-il nécessaire, pour que Jeanne soit une inspirée et une sainte, qu'elle ne prononce que des paroles dictées par le Saint-Esprit, qu'elle soit infaillible? En a-t-elle pensé aussi long qu'il le veut supposer sur cette question qui le préoccupe lui-même et qui a fait tant d'hérétiques : le choix qui s'impose parfois ou paraît s'imposer entre la révélation personnelle et la révélation générale? Y avait-il donc rien dans ses visions qui contredit à un point quelconque de la révélation? Il est à croire qu'elle n'a point abstrait ainsi les choses : elle s'en est tenue à son cas particulier qu'elle a distingué si nettement des doctrines de la foi. Il n'y avait donc point en son esprit un conflit de doctrines : il y avait le sentiment de sa propre droiture et de la duplicité qu'elle avait à combattre chez ses accusateurs pour justifier ses actes! Là tendaient toutes ses réponses comme toutes ses réflexions.

Jeanne était une simple femme que Dieu a inspirée quand il l'a voulu et qu'il a parfois abandonnée à sa propre faiblesse. Et qui le prouve mieux que sa triste rétractation que nul n'a cherché à dissimuler, et qu'elle a signée, ses juges le savaient bien, non par conviction, mais par découragement, pour être changée de prison et de juges surtout? Aussi en a-t-elle, et bien amèrement, exprimé son regret, quand elle a vu que ses juges manquaient à leur parole et la faisaient reconduire *là où on l'avait prise*.

Encore, selon la remarque de Michelet, ne lui avait-on donné à signer de son pauvre *rond* qu'environ six lignes, et

on lisait publiquement en son nom des pages entières de rétractation.

Qu'est-il donc ici besoin de supposer que si elle tomba malade et en danger de mort, en danger d'échapper au feu qu'on lui préparait, sa prison, ses lourdes chaînes, ses jeûnes prolongés, les mauvais traitements de toutes sortes, et surtout les odieux procédés de ceux qui la gardaient, ne suffissent point comme causes, et physiques et morales, à expliquer sa maladie, et qu'il lui semble indispensable d'y ajouter l'anxiété de la foi qui balance entre la révélation générale et la révélation particulière, comme si, dans son cas personnel, je le répète, elles présentaient la moindre contradiction!

## V

### Le costume masculin

Michelet croit devoir traiter à fond et en détail la grande question du costume masculin de Jeanne et démontrer par arguments consciencieux ce que le bon sens et la bonne foi devinaient certainement alors comme aujourd'hui. Il est assez évident qu'en guerre comme en prison ce costume était sa sauvegarde. L'historien semble trop convaincu de l'ineptie absolue des hommes du quinzième siècle. Or il n'a pas puisé cette conviction dans les manuscrits, mais dans son imagination. Qu'il y ait eu quelque naïveté de la part des docteurs de Poitiers à faire une objection à Jeanne des canons mal interprétés d'un concile, la chose a pu être et pourrait se voir encore. Mais d'imputer en grande partie à bêtise et à gaucherie religieuse l'acharnement de Winchester (le Satan gros et gras) et de Cauchon (le roué à tout faire), à tirer tout le parti possible de ce détail odieux du procès, le seul qui leur donnât quelque prétexte matériel pour obscurcir une vertu sans tache, c'est trop de bonté de la part de Michelet.

## VI

## Le système des conjectures

Sur ce qu'elle aurait dit que *ses visions l'avaient trompée*, il n'existe qu'une misérable feuille de papier sans signature ni de témoin ni de greffier. Michelet déclare qu'il n'en fait aucun cas, mais il affirme après cela, sur la foi de sa propre psychologie, que *si elle ne l'a pas dit, elle l'a sûrement pensé*. Affirmation gratuite bien corrigée par la sincérité avec laquelle il avoue que tout témoignage manque au prétendu dire. Qu'il se croie, après cela, apte à remplacer les témoins manquants d'un dire, en témoignant d'une simple pensée par lui entendue, c'est de la pure fantaisie.

Mais voici une autre fantaisie encore plus étonnante : c'est le sens qu'il donne à la demande de Jeanne d'Arc sur le bûcher : *De l'eau bénite!* « De l'eau! s'écrie-t-il, c'est *apparemment* le cri de la douleur. » Cet *apparemment* semble dérobé d'avance à la *Vie de Jésus* de Renan. Comme si Jeanne, sur cet énorme bûcher que l'historien vient de décrire, peut se figurer qu'on va lui apporter assez d'eau bénite pour lui procurer, ne fût-ce qu'une minute, quelque soulagement matériel! Préoccupation bien naïve que celle de rechercher la nature dans un mot dont il faut changer le sens évident pour qu'elle y soit! *De l'eau bénite*, en effet, n'est point ici *de l'eau*, mais *de l'eau bénite*. Elle demande l'eau bénite comme elle demande la croix, et pour le même motif. La chrétienne mourante réclame un secours surnaturel, et voilà la seule signification naturelle.

## VII

**La vraie cause qui domine toute l'histoire  
de Jeanne d'Arc**

Le surnaturel est bien aussi la conclusion qui sort naturellement du récit de Michelet, sans qu'il soit besoin de la corriger ou de la compléter, ni par ses sources ni par ses contradicteurs. Qui ne sent que toute la *grande pitié* de Jeanne d'Arc pour la France, tout ce qu'il y avait de bon dans son cœur, de grand dans son âme, tout cela n'était rien pour sauver son pays, qu'elle n'eût jamais songé à lui offrir son sang comme guerrière, qu'elle lui eût seulement donné ses pleurs comme une simple femme, si elle n'avait reçu du ciel, par une grâce extraordinaire de la *divine pitié*, sa mission miraculeuse. Elle n'avait pas vu cette *pitié qui était au royaume de France* : et quelle est la passion qui nous vienne autrement que par les yeux ? En a-t-elle même beaucoup ouï parler, sinon par ses voix ? Qu'est-ce qu'une pauvre fille (eût-elle su lire ?) pourra savoir de si loin en ce temps de communications difficiles ? Jeanne Hachette et d'autres femmes défendent leur ville assiégée : voilà un héroïsme admirable, mais naturel. Est-ce là l'histoire de Jeanne d'Arc, faisant des centaines de lieues pour chercher l'ennemi ?

Michelet veut que ce siècle ait dû beaucoup à l'*Imitation de Jésus-Christ* et il la reconnaît dans la vie de Jeanne d'Arc, Soit pour l'*Imitation de Jésus-Christ* : mais le livre nouveau n'y était qu'*avant la lettre*, nul ne le connaissait autour d'elle, il venait d'être écrit au fond de la Hollande à l'heure où elle quittait son village lorrain, quasi champenois. On ne peut donc pas accuser le livre de Thomas de Kempen d'avoir contribué, même pour une faible part, à lui monter la tête.

Mais qui donc, hors Michelet, pourra ne voir dans une si

merveilleuse carrière qu'un *secret de femme* et non un *secret de Dieu*? C'est de celui-ci qu'il fallait dire :

« Voilà la cause, ne l'oublions jamais, la cause suprême de cette révolution. Quant aux causes secondaires, intérêts politiques, passions humaines, toutes doivent essayer leurs forces, venir heurter au but, succomber, s'avouer impuissantes, rendant hommage ainsi à la grande cause morale (disons plutôt surnaturelle) qui seule les rend efficaces. »

Voilà ce que nous dit, même sous la plume de Michelet, l'histoire de cette vierge miraculeuse à qui les voix du ciel criaient : « Fille de Dieu, va, va, va ! » Sans quoi elle serait restée sous le toit de sa mère, à filer. Les faits parlent d'eux-mêmes, ou plutôt ils chantent, et ils chantent si bien et si juste dans la bouche de l'historien qu'il nous en conserve inaltérée toute la vieille mélodie, en dépit de la musique fausse dont il l'accompagne.

## VIII

### Jeanne d'Arc médium visif et auditif

Si Michelet eût attrapé ses cent ans et qu'il vécût encore aujourd'hui, parlerait-il comme il a fait de Jeanne d'Arc ou le verrions-nous, précisant sa pensée, qu'il a voulu évidemment laisser flotter dans un voile de poésie, s'incliner devant ce qu'on nomme si pompeusement la Science, devant cette nouvelle doctrine qui ne voit plus dans la Pucelle qu'un *médium auditif et visif*? Un *médium*, qu'est-ce que cela? Évidemment, un *moyen*, un *intermédiaire* entre deux termes. Mais ici quels seraient les termes, sinon l'homme et les puissances occultes? Et Jeanne d'Arc est ainsi redevenue de par la Science ce qu'elle était tout d'abord aux yeux des juges de Rouen : *une sorcière*. Je sais bien qu'on ne veut trouver dans la force révélatrice qu'une force naturelle, même physique : mais qui donc pourra l'empêcher de se montrer,

comme elle le fait, une force libre et intelligente? Personne, pas même un savant. La Science nous ramène donc bien véritablement au diable du quinzième siècle, et Michelet, qui ne voulait du diable à aucun prix, le repousserait encore sous son masque neuf.

Un *médium*, c'est-à-dire une sorcière au vingtième siècle, fi donc! A cette traduction nouvelle du terme archaïque, il ne pourrait que hausser les épaules, en murmurant avec le dédain d'Hamlet ou de Shakespeare : *Des mots, des mots, des mots!* Et nous osons bien le dire aussi, nous : tant que cette belle Science n'aura que des mots à nous donner, qu'elle les garde pour elle!

A. JEANNIARD DU DOT.





# “ GLANES SPIRITES ”

---

## Miracle, mystère

C'est le titre d'une nouvelle où M. Camille Flammarion relate un miracle dû aux forces occultes du monde des esprits.

Une jeune fille de vingt-huit ans, M<sup>lle</sup> B..., dont le frère est mort tuberculeux, a été recueillie par une vieille amie. Fille d'une mère morte tuberculeuse, elle tombe malade et voit son état s'aggraver tous les jours.

Trois médecins ont donné leur diagnostic et constatent :

1<sup>o</sup> Perte absolue de la sensibilité et du mouvement dans les membres inférieurs ;

2<sup>o</sup> Ballonnement extrême de l'abdomen avec douleurs rendant impossible la palpation profonde ;

3<sup>o</sup> Respiration diminuée des deux côtés, principalement à gauche ;

4<sup>o</sup> Sensibilité très vive dans la région vertébrale.

De tout cela résulte une grande faiblesse. — État très grave : paraplégie des membres inférieurs.

Or, voici que la jeune fille a une vision :

Le 18 septembre, à 2 heures du matin, j'étais éveillée, alors que ma lampe s'éteignit subitement ; je la rallumai, et je constatai qu'elle contenait encore du pétrole ; elle s'éteignit de nouveau. J'aperçus alors une lumière dans la cuisine, à travers la porte entr'ouverte, et j'entendis une voix qui me dit :

« Peux-tu supporter l'épreuve ? »

Je répondis :

« Oui. »

Je vis alors approcher de moi une main fine, allongée, tenant un flambeau qui éclairait toute la pièce et je pus lire au-dessus de moi : *le 8 mai, tu te lèveras.* (Ceci se passait le 18 septembre.)

Il faut dire que le Dr Magnin, qui avait entrepris cette cure par l'hypnotisme et les méthodes psychiques, avait déjà commencé ses manœuvres hypnotiques et avait trouvé une grande sensibilité psychique chez la jeune fille.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir ici paraître une entité psychique qui *cherche à prendre possession de la malade.*

C'est le Dr Magnin lui-même (qui a reconnu dans cette entité un *esprit* qui lui est cher, car la malade a vu un jour une *jolie dame*, dont la description a renseigné le docteur) qui nous donne cette indication.

Quelques instants après, la malade paraît suffoquer, les bras se tendent en avant, et je perçois avec peine les mots : « Aidez-moi, aidez-moi. » Je masse le pharynx, je fais quelques insufflations sur le cœur en disant : « Voilà des forces, prenez-les. »

Je perçois alors plus nettement : *Aidez-moi à descendre dans cette petite...*

C'était la possession qui se consommait.

Les manœuvres hypnotiques se continuent, avec l'aide de ce personnage mystérieux qui entre en conversation avec le docteur :

Le lendemain, 17 mars, la personnalité mystérieuse dit à l'heureux guérisseur :

« Elle ressentira des douleurs jusqu'à ce que la sensibilité soit rétablie dans toute la jambe. — Quand sera-ce ? — La sensibilité reviendra de 10 à 10 centimètres ; elle sera complètement rétablie le 27 mars. »

Ce petit dialogue n'est-il pas instructif ?

Bref, la malade guérit, *progressivement* et *lentement*, si bien que le 15 mai elle était définitivement guérie.

L'influence occulte avait débuté le 18 septembre ; c'est

donc dans un intervalle de *huit mois* que s'est opérée cette *cure miraculeuse*?

En conclusion, M. Camille Flammarion *refuse de se prononcer sur cette entité* où il semble ne pas vouloir reconnaître un *esprit désincarné*. Ce qui met en grande indignation M. Laurent de Faget qui réplique :

Mystère! dit M. Camille Flammarion.

Allons donc! Si ce n'est pas un *esprit*, qu'est-ce que cette intelligence si perspicace, si bonne! Il n'y a là de mystère que pour ceux qui restent dans la nuit parce qu'ils s'obstinent à fermer les yeux!

Eh! bien, ce miracle n'a rien de bien surnaturel.

Les signes qu'on nous donne prouvent-ils suffisamment la *tuberculose générale*?

Il est permis d'en douter. — Il est à remarquer qu'on a soigneusement omis de nous dire que l'*examen des matières expectorées* prouvait la présence du bacille de la tuberculose.

Les accidents douloureux qu'on nous décrit ont pu être *provoqués par la cause mystérieuse* qui les a guéris.

Il s'agissait peut-être d'une tuberculose locale, affectant le côté gauche, qu'on nous dit plus gravement atteint. — Or, la nature elle-même, très souvent, *cautérise* ces tuberculoses locales; le mal s'arrête de lui-même, après avoir ravagé un poumon.

Ce que la nature *peut faire*, les entités de l'*au-delà*, excellents médecins, peuvent concourir à le réaliser. — Ce qui explique toutes ces prédictions : *le démon sait ce qu'il fera, ou ce qu'il cessera de faire*.

Ceci dit, constatons qu'une guérison qui aurait mis *huit mois*, et même beaucoup moins, à se produire, s'accusant par une marche *lente et progressive*, serait rejetée par les théologiens comme *miraculeuse*, et ne ferait jamais *canoniser son thaumaturge*.



## La réalité des phénomènes spirites

Les *animistes* purs et les spirites sont parfois frères ennemis. Les premiers accusent les seconds d'un peu trop de naïveté et d'un certain manque d'esprit scientifique. Regardez-y de plus près, affirment les animistes, et vous constaterez qu'il y a de tout dans vos séances, sauf des esprits. Vos médiums, entre nos mains, ne produisent que des phénomènes animiques.

La *Revue scientifique et morale du Spiritisme* s'indigne de ces réticences et de ces dénégations, et traite de haut le plébiscite que vient d'organiser M. Luraghi, au sujet de la réalité des phénomènes spirites.

Il est certain que la Revue a la partie belle en traitant d'incompétents la plupart de ceux qui nient *tous* les phénomènes spirites. — L'enquête menée par M. Luraghi vaut ce que valent les célébrités consultées, et plus d'une réponse mérite le sourire, telle celle de M<sup>me</sup> Bisi Albini, directrice de la *Revista delle signorine*. La voici :

1<sup>o</sup> Ayant assisté deux fois aux expériences avec Eusapia Palladino, la première fois, au début, je fus comme fascinée ; mais, à la fin, *j'étais persuadée* du truc et je pensais que les autres assistants étaient suggestionnés ou complices, ou des timides qui n'osaient pas avouer leur incrédulité, ou des farceurs qui se divertissaient.

2<sup>o</sup> Je crois nécessaire de poursuivre, par amour de la vérité, la découverte des trucs et d'approfondir les études sur la force (qu'il faut évidemment admettre) d'*attraction sur le bois* (!), qui est la base de toutes les expériences des médiums.

Et voilà ! riposte la Revue : « Ainsi donc, il n'a fallu à M<sup>me</sup> Bisi Albini qu'une demi-heure d'observation pour découvrir la force *évidente* d'attraction sur le bois, et les trucs qui ont échappé depuis soixante ans à tant d'hommes de science qui, avec ou sans instruments de précision, ont consacré des années à l'étude des phénomènes médianimiques ! »

La réclamation est juste, et il faut convenir que l'enquête de M. Luraghi menée auprès de personnages aussi frivoles et incompetents manquera plutôt de sérieux.

\*  
\* \*

Il y a des fraudes nombreuses, dans les expériences, et les erreurs y sont dues à des causes multiples. Les expériences, savamment conduites par des hommes au-dessus de tout soupçon, à Milan, à Varsovie, à Cambridge, ont laissé du vague et de l'incertain dans les esprits. — La raison en est assez simple, mais ces expérimentateurs ne peuvent la saisir, car elle dépasse leur conception du système spirite.

Dans l'hypothèse catholique, en effet, on attribue ces phénomènes aux agents spirituels d'ordre inférieur, aux démons qui mêlent volontiers leur action aux tentatives de curiosité malsaine et toujours portée à la mécréance. Cette cause produit des effets *réels*; mais comme elle n'est pas une *force* agissant à la manière des lois immuables, mais une *force libre*, ou qui est parfois *empêchée d'agir*, il s'ensuit que les effets ne sont pas *constants*. — Et c'est justement cette *inconstance* qui trouble nos savants du spiritisme et les jette finalement dans le doute et l'embarras malgré la *réalité* des phénomènes constatés. — Satan s'affirme, autant qu'il est utile de le faire pour combattre le surnaturel chrétien; et *il se nie*, autant qu'il est nécessaire de le faire pour maintenir l'esprit d'incrédulité.

L'expérience lui a montré, en effet, que le démon clairement dévoilé et aperçu peut conduire à Dieu certains esprits réfléchis. Car, enfin, si Satan existe, il y a aussi un Dieu; et si Satan attaque l'Évangile et l'Église, c'est que l'Évangile et l'Église émanent de Dieu.

Le diable est donc parfois convertisseur sans le vouloir. Aussi il prend ses précautions.

La *Vis occulta* aime aussi à se moquer des savants, pris en particulier. — D'Eslon, Arago, Luys, Grasset en savent quelque chose. — Ces expérimentateurs obtenaient des phé-

nomènes merveilleux. On convoquait alors l'Académie, ou du moins ses délégations, et, devant ces messieurs, en mission authentique et solennelle, tout s'évanouissait. On concluait à l'erreur d'expérimentation ou à la supercherie, et tout était dit.

Et pourtant, ni d'Eslon, ni Arago, ni Luys, ni Grasset n'avaient été des naïfs ou des maladroits.

A ces insuccès retentissants provoqués par la *Vis occulta* elle-même il faut joindre les fraudes conscientes et inconscientes des médiums. — On se souvient du scandale que souleva, en Italie, Eusapia Paladino. On venait de prendre ce médium en flagrant délit de fraude. — La tendance à la fraude est, d'ailleurs, le vice des médiums. Aussi les précautions sont prises, parfois, avec tant de soin, qu'il est impossible de croire que l'erreur d'expérimentation soit la base de tous ces phénomènes.

Parfois, aussi, les expérimentateurs trop célèbres se fient à leur réputation et négligent, quand ils sont isolés, de prendre leurs précautions. On n'a pas oublié la déconvenue qui survint récemment au célèbre Lombroso. On lui fit admirer gravement une épreuve de photographie spirite du plus haut intérêt. C'était un truquage obtenu par la lueur d'une simple bougie.

Il arrive, enfin, que les expérimentateurs célèbres, les savants même, ne dédaignent pas de recourir à la fraude pour émerveiller leurs collègues moins heureux dans les expériences.

Prenez, par exemple, M. de Rochas et vous le voyez le jouet de M. Yodko. C'est, du moins, M. de Rochas qui insinue la chose dans son récit d'une jeune Russe tourmentée par son double, appelé *Noula*, laquelle Noula est comme le vampire de cette jeune inconnue qui lui raconte ses angoisses, du fond de la Russie où elle a entendu parler de la science de M. de Rochas. — M. de Rochas insinue que c'est peut-être bien Yodko qui tenait la plume de cette prétendue correspondante de Russie. Il écrit, en effet, au commencement de son récit :

« Je n'ai pu m'empêcher de remarquer que Vilna était

voisin de Minsk, où a habité M. Yodko avec qui j'avais fait, l'année précédente, en mars 1895, à Paris, des expériences relatives à la photographie du corps astral, expériences à la suite desquelles j'ai été *conduit à supposer qu'il s'était servi*, ou moins pour quelques-unes, de *plaques truquées*. » (*Annales des Sciences psychiques*, n° de juin 1907.)

Quand on pense que c'est ce même Yodko, le monsieur aux plaques truquées, qui a été le professeur de Baraduc dans l'art de photographier les effluves et de bien faire digérer le fluide électrique dans le fluide *odique*, on est rempli d'appréhension. Est-ce que les 1.500 photographies de M. Yodko dont on nous parle étaient faites sur ce modèle? — A la place de Baraduc, je serais plein de défiance.

\*  
\* \*

Toutes les photographies spirites ne sont pas de ce calibre. Et je vais vous raconter une petite histoire où il est question de plaques spiritiquement impressionnées, et à la réalité desquelles je crois très fort, pour des raisons personnelles.

L'année dernière, je me trouvai à dîner chez une personne qui reçoit parmi ses amis plusieurs membres du clergé blésois. — Parmi les invités se trouvait, ce jour-là, M. l'abbé F., curé d'une petite paroisse où il charme ses loisirs par la photographie. C'est un homme aux cheveux blancs, d'un caractère très grave, absolument incapable de monter un coup, même par manière de jeu. Il ne rit jamais, ni à l'extérieur, ni en dedans. La maîtresse de maison venait de donner l'ordre au servant de déboucher une bouteille de vin mousseux. Chacun de se garer du bouchon.

« Pourvu, dit sans rire le bon curé, qu'il ne m'arrive pas ce qui m'est arrivé l'an dernier chez le curé de V...

— Qu'est-ce qui vous est arrivé? reprit-on en chœur.

— Voilà. — On venait de déboucher une bouteille de champagne. Le bouchon sauta au plafond, comme de juste. Puis, au lieu de retomber mollement, comme un objet qui a perdu sa force de propulsion, il vint ricocher sur mon crâne

et s'enfonça ensuite dans un petit verre à liqueur avec une telle force et précision qu'il fallut un effort pour l'en retirer.

— Ah! ça, m'écriai-je, vous faites donc du spiritisme? »

Le vieillard me regarda, comme surpris, et sembla évoquer un instant des souvenirs; puis, sans mot dire, il continua, rêveur, à déchiqûeter sa grappe de raisin. — Personne n'insista et la conversation prit une autre direction.

Le repas terminé, on se promenait par groupes sous les ombrages, quand le bon curé me prit par le bras et m'entraîna un peu à l'écart pour me faire ses confidences :

« Non, me dit-il, je n'ai jamais fait de spiritisme à proprement parler. Mais je me suis, un jour, trouvé mêlé à une affaire de photographies spirites; ce que j'en ai vu m'a décidé à ne plus m'en occuper.

« Vous avez connu M. le comte de P...?

— Oui... C'est même un ancien châtelain de ma paroisse.

— Il est à Bourges, maintenant. Autrefois, il fréquentait, à Tours, un photographe spirite, qui obtenait des effets surprenants. Ainsi, un jour, il fit poser devant son appareil un monsieur qui avait perdu sa femme et six enfants. Il lui ordonna de penser à ses défunts et, au bout de quelques séances, toute la famille se trouva réunie sur la plaque, autour du monsieur photographié!

— Êtes-vous bien sûr de ces expériences qui n'ont pas eu lieu devant vous?

— Attendez... M. le comte de P... connaissant mes qualités de photographe rompu au métier, — il disait vrai — me demanda de venir contrôler ces expériences, à Tours, dans l'atelier du photographe. Je m'y rendis, emportant des plaques que j'avais moi-même disposées dans les châssis.

« On commença. Le photographe se tint à l'écart et entra dans une espèce de *transe*. J'avais moi-même disposé l'appareil. Je pensai à la mort. — Nous développâmes et une main cadavérique fut nettement aperçue au-dessus de ma tête,

-- Permettez, lui dis-je, je n'aime pas beaucoup ces expériences à *idée générale*. — Rien n'est plus aisé que de pré-



parer des plaques impressionnées en partie, et contenant la reproduction de dessins fantaisistes. On prépare à évoquer ces idées générales par une conversation habile, et le tour est joué. Avec un tour de main un peu habile, on obtient des effets étonnants. — Vous êtes sûr qu'il n'y a pas eu cela ?

— La fin vous le prouvera. — Il me vint à l'idée de penser ensuite à mon prédécesseur, dans ma paroisse, mort il y a déjà vingt ans. — Bien mieux, je le connaissais à peine. Je pensai à lui, ou plutôt j'exprimai le désir de le voir paraître sur la plaque, sans évoquer même ses traits, qui m'étaient presque inconnus. — Bien entendu, je ne fis pas connaître mon désir tacitement exprimé.

« Une tête de prêtre vénérable se trouva représentée au-dessus de ma photographie. Alors, cachant ma propre photographie, je présentai cette esquisse à ceux de mes paroissiens qui avaient pu connaître mon prédécesseur, sans dire ce que j'attendais de leur inspection. — Tous reconnurent leur ancien curé.

— Voilà qui est remarquable.

— Ensuite, je pus obtenir ainsi la reproduction des traits de mon vieux père décédé, toujours très nettement.

« Enfin, j'évoquai le souvenir d'un châtelain de mes amis, M. D... que vous avez bien connu et qui était du même pays que moi.

« M. D... était à ce moment à l'article de la mort, circonstance que j'ignorais. — Or, en développant, la tête seule de M. D..., très reconnaissable, nous apparut sur l'épreuve et cette tête semblait sortir d'un linceul.

« J'ai été très impressionné par toutes ces reproductions photographiques dont les épreuves existent encore ; je vais prier le curé de V..., qui les possède et ne veut pas me les rendre, de vous les communiquer. »

Je le répète : M. l'abbé F. est incapable de tromper. Je crois à son témoignage.

Les phénomènes spirites qu'il raconte sont véridiques et sont, pour moi, des faits.

# CORRESPONDANCE

---

M. Chevreuil, pris à partie dans un des derniers numéros de la Revue, nous adresse une lettre dans laquelle il demande à expliquer un des points sur lesquels nous ne nous étions pas trouvés d'accord avec lui. Nous la publions volontiers, en raison de sa forme modérée et courtoise, en la faisant suivre des observations de notre collaborateur :

Monsieur le Directeur,

La critique que M. A. Jeanniard du Dot consacre à mon article sur *l'Occultisme et le Spiritisme* m'inspire quelques commentaires ; voudriez-vous les accueillir si, comme je l'espère, vous jugiez qu'il y ait quelque intérêt pour vos lecteurs.

Tout d'abord, je voudrais protester contre l'intention que l'on m'a prêtée, dans la *Revue du Monde Invisible*, page 627, de vouloir tomber sur les catholiques. Loin de moi cette pensée ! Les maîtres en occultisme que j'ai pu connaître ont toujours condamné la pratique des évocations et l'emploi des forces magiques, c'est à eux seuls que j'ai pensé, et je ne visais nullement l'enseignement catholique en posant cette question : — Comment ces occultistes peuvent-ils connaître la constitution de l'au-delà ? D'où leur vient cette science sur laquelle ils dogmatisent ?

Par *occultistes*, je n'entends pas ceux qui repoussent l'hypothèse spirite, mais bien ceux qui professent que l'on peut commander le monde invisible, contraindre les esprits par le moyen de pantacles, opérations rituelles ou autres œuvres magiques.

Sans nier que cela soit possible, je suis contraint d'avouer qu'aucun effort personnel n'a pu m'initier à une connaissance semblable. Le spiritisme, au contraire, par la synthèse des phénomènes simples et accessibles qu'il offre à tous les investigateurs, ressuscite notre

croissance et place l'incrédule devant les portes grandes ouvertes de l'au-delà.

Mais, quand je dis que le spiritisme est naturel, il importe de s'entendre sur le sens du mot. Nous ne connaissons pas toutes les lois ; nous n'en connaissons même que fort peu ; mais toutes les lois sont naturelles, même celles qui sont inapparentes sur notre plan terrestre. Cependant, si nous supposons l'intervention d'une intelligence céleste, recourant exceptionnellement à quelque-une de ces lois, pour nous inapparentes, nous serons en présence d'une force non encore manifestée, force suspensive des effets auxquels nous sommes accoutumés, mais qu'on ne peut pas qualifier de surnaturelle.

Il en est de ces forces comme de toutes les forces inconnues : par le fait seul qu'elles existent, elles ont des effets constants et qui n'éveillent point notre attention parce que nous ne savons point les découvrir. Admettons, par exemple, qu'une puissance céleste puisse manier la foudre. Il n'en demeurera pas moins vrai que l'électricité restera une force naturelle, dont les effets, longtemps inaperçus, tels que ceux constatés sur les cuisses de grenouilles, ont existé de tout temps.

C'est pourquoi je puis dire que les forces animiques sont des forces naturelles dont les effets, quelquefois très inférieurs, peuvent se rencontrer dans les phénomènes spirites. Je dis que l'âme humaine, émanée d'une puissance créatrice, d'où lui vient toute vie et toute lumière, ne peut pas ne pas posséder, en elle-même, une faculté quelconque qui n'est qu'un pâle reflet de celle qui est à sa source ; et, en effet, la seule action télépathique suffit à prouver qu'il y a quelque chose d'objectif dans la simple manifestation d'une pensée subjective.

Cela me suffit à renverser les théories déprimantes du matérialisme. Je tiens enfin une preuve certaine de la supériorité du principe psychique sur le principe matériel. Enfin, si ce pouvoir objectif de la pensée peut aller jusqu'à produire des effets sensibles dans la matière, s'il peut soulever une table, y frapper des coups sans contact, extérioriser le dynamisme vital, et même créer des formes tangibles, oh ! mais alors, c'est l'effondrement de la conception de l'âme fonction, car ce qui crée quelque chose de matériel ne peut être qu'une force active et une entité réelle.

La science n'a qu'une manière de connaître ce qui ne se voit pas : c'est de l'objectiver dans ses effets. Nous ne voyons pas l'oxygène, l'éther, ainsi qu'une foule de réalités, pourtant objectives ou objecti-

vables, que la science moderne s'applique à découvrir. Nous ne voyons pas l'âme ni l'intelligence qui constituent la plus solide partie de nous-même et la plus réelle. Ce n'est que dans les phénomènes spirites que nos âmes sont objectivables (!); ne refusons donc pas de voir des phénomènes qui, bien qu'infiniment éloignés de la manifestation divine, n'en sont pas moins dignes d'étude et d'examen. C'est la seule base positive sur laquelle l'homme ait pu, jusqu'ici, poser son pied ; et, ceux qui arguent contre le spiritisme de la trivialité des phénomènes, sont les héritiers intellectuels et les descendants directs de ceux qui se moquaient de la danse des grenouilles.

Certainement, ces faits sont naturels, quelque merveilleux qu'ils soient. Quoi de plus merveilleux, quand on y pense, que l'action d'une main qui court sur le papier en y semant l'expression symbolique au seul geste de la pensée. *Je* commande, mon organe obéit, et cela en vertu d'une loi naturelle. Mais, si cette relation de sujet à objet peut s'adapter à un objet nouveau, si *Je*, qui commande mon propre organe, peut commander, de la même façon, l'organe d'un médium inconscient, la loi cessera-t-elle d'être naturelle ? — Non, évidemment. — Une pensée émanée de Pierre peut influencer l'organe de Paul, il n'y a qu'à le constater ; et, si l'action persiste après le décès de Pierre, c'est que la même loi n'aura pas cessé d'agir.

Si la petite fille, dont il est question dans la *Revue du Monde visible*, n° de mars, fit les dessins merveilleux dont il est parlé, je demeure convaincu que l'intelligence motrice ne recourut qu'à des forces naturelles pouvant actionner les organes de l'enfant. Dessins automatiques, exécutions musicales, parler en langues inconnues, médiumnités parlantes et écrivantes, ne sont que des mouvements suggestionnés par un sujet. L'opération ne diffère pas de celle que nous exerçons nous-mêmes sur nos organes. La mystique étend son influence à chacun de nos sens. C'est la même loi naturelle qui pousse l'aérostas vers le ciel et qui tire à fond le vaisseau qui sombre. La mystique divine et celle que vous appelez diabolique n'obéissent pas à deux lois différentes. Les visions de Jeanne d'Arc ont leur racine dans le plan céleste ; celles des alcooliques ont les leurs dans les plans inférieurs ; toutes sont réelles et représentatives d'un monde invisible. Entre la fille du juge Edmunds, qui parlait plusieurs langues, et Jeanne de la Croix, qui parlait latin, grec, arabe, etc., je ne crois pas qu'il

Eusapia ont une parenté — toutes proportions gardées — avec les lumières de saint François de Sales ou de saint Jean de la Croix ; je ne crois qu'aux lois naturelles.

L'immunité dont le médium D. D. Home fit preuve contre les charbons incandescents, immunité qu'il pouvait communiquer aux objets, et qui est affirmée si énergiquement par W. Crookes, nécessitait la connaissance d'une loi, cette loi est la même que celle qui se manifesta, avec sainte Catherine de Sienne, lorsqu'elle tomba, dans sa cuisine, sur les charbons.

Toutes les lois manifestées sont inhérentes à l'ordre divin, et elles sont immuables comme les propriétés des nombres. Le seul fait qu'un cas se soit produit prouvera que ce cas n'était pas contraire aux lois. Dans le spiritisme, comme dans la mystique, nous ne voyons que faits naturels en connexion étroite avec notre physiologie, dont les puissances invisibles connaissent mieux que nous les ressorts. Ainsi, pour citer un autre orthodoxe, Gorres affirme, dans sa *Mystique Divine*, t. II, p. 108 : — « Dieu, la nature, les anges et les démons, *les saints et les autres défunts*, peuvent agir sur l'imagination et produire en elle des visions dont il est quelquefois très difficile, à cause de cela, de bien distinguer la source et l'origine. »

A cette source, nous n'attachons pas l'importance que vous croyez. Direz-vous que sainte Catherine de Sienne a été préservée du feu par les anges, et M. Home par les démons ? Mais cela nous serait bien indifférent, puisque notre but unique est de constater un fait. Dans cette action suspensive ou neutralisante, nous constatons l'application intelligente d'une loi ignorée des hommes et, par conséquent, attribuable à une intelligence de l'au-delà. Donc, nous avons une preuve positive de l'au-delà manifesté. Nous n'avons pas la prétention d'en obtenir beaucoup davantage.

L. CHEVREUIL.

Dès qu'il ne s'agit que de constater des faits, nous sommes d'accord.

Qu'on appelle *naturel* tout ce qui est *existant*, c'est là une question de vocabulaire, mais c'est une innovation que que nous ne pouvons adopter.

Jusqu'ici les dictionnaires ont appelé *surnaturel* tout ce que Dieu fait directement : c'est le *surnaturel absolu*.

Ils ont appelé *surnaturel* encore tout ce que l'homme ne peut pas faire et que font des êtres supérieurs à la nature humaine : c'est le *surnaturel relatif*. Quand M. Chevreuil nous avoue l'intervention de ces êtres : anges ou démons, pour actionner parfois la physique du monde ou la physiologie humaine, d'une manière radicalement impossible à l'homme, nous pouvons nous en contenter, puisque ses *faits naturels*, alors, sont nos faits *surnaturels*.

Ainsi finit toute question de mots.

Pour ce qui est des allusions au catholicisme que nous avons cru reconnaître, nous regrettons notre erreur et ne regrettons pas pourtant que ce soit une erreur. Mais nous l'avons commise par la persuasion où nous sommes encore que si les occultistes font beaucoup de façons sur les pratiques magiques, il ne les proscrivent pas aussi sincèrement que nous, mais souvent se les réservent.

A. J. D.



# BIBLIOGRAPHIE

---

**Du Culte de la sainte Vierge dans l'Église catholique**, par NEWMAN, nouvelle édition revue et corrigée par un Bénédictin de Farnborough avec une préface de Dom Cabrol. Un vol. in-12. Prix : 2 francs. (Librairie Douniol-Téqui, 29, rue de Tournon, Paris-VI°.)

La traduction française de la lettre de Newman à Pusey sur *Le Culte de la sainte Vierge dans l'Église catholique*, faite par Georges du Pré de Saint-Maur en 1866, étant épuisée, on ne pouvait choisir un moment plus opportun pour donner de ce bel ouvrage, une nouvelle édition. La maison Téqui a voulu confier ce soin à un moine de l'abbaye bénédictine de Farnborough, qui a révisé soigneusement la première traduction, y a ajouté plusieurs passages omis par du Pré de Saint-Maur, puis identifié toutes les citations patristiques dont il a reproduit en note le texte en latin avec renvoi à la *Patrologie* de Migne. Il a aussi considérablement augmenté les notes. Ainsi réalisée et enrichie encore d'une substantielle préface du R<sup>me</sup> Dom F. Cabrol, cette édition ne peut manquer de s'imposer à l'attention du public français, aussi bien dans les cercles théologiques que dans les milieux soucieux de dévotion ou d'édification. Après les attaques dont les dogmes concernant la Vierge Marie ont été récemment encore l'objet, les catholiques seront heureux de retremper leur foi dans une doctrine aussi éclairée, aussi vivante et aussi sensée que celle du cardinal Newman, doctrine dont le Saint Père proclamait encore naguère l'excellence dans une lettre à l'évêque de Limerick.

---

**Études sur la Sainte Vierge. — De la Conception Immaculée à l'Annonciation Angélique**, par l'abbé BROUSSOLLE, aumônier du lycée Michelet. Un vol. illustré de 100 gravures. Prix : 3 fr. 50. (Téqui, 29, rue de Tournon, Paris-VI°.)

Nous lisons dans *La Réponse* :

Voici un livre qui, au triple point de vue de la doctrine catholique, de l'art qui la met dans un merveilleux relief, de la science que révèlent les nombreuses notes dont son auteur l'a enrichi, vaut vraiment son pesant d'or. Il révèle chez celui qui l'a écrit un théologien profond, un érudit de premier ordre et artiste pour qui les beaux-arts n'ont plus de secret.

De l'aveu de tous les connaisseurs, M. l'abbé Broussolle est un maître en matière de connaissances artistiques, et l'Académie, qui a couronné ses principales études dans cet ordre d'idées, a voulu proclamer et récompenser sa compétence.

Le nouvel ouvrage dont il vient de publier le premier volume et qui en contiendra trois est un véritable monument que sa science et sa piété ont élevé à la gloire de Marie. C'est un ravissant volume in-8° de 446 pages, orné de 100 chefs-d'œuvre des grands maîtres, et dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer : la solidité de la doctrine catholique, la beauté des gravures admirablement reproduites, le prix relativement très modeste de chacun des trois volumes. C'est dire combien nous désirons la diffusion de ce petit chef-d'œuvre qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques catholiques.

P. POEY.

# TABLE GÉNÉRALE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DIXIÈME VOLUME

### 1<sup>re</sup> LIVRAISON. — 15 JUIN 1907

|                                                                               |    |
|-------------------------------------------------------------------------------|----|
| <b>D<sup>r</sup> MARTINEZ :</b> Autour du surnaturel : Oppression diabolique. |    |
| Apparitions de défunts . . . . .                                              | 5  |
| <b>GABRIEL JEAUNE :</b> Quelques doctrines spirites : Allan-Kardec,           |    |
| M <sup>me</sup> Rufina Næggerath, Emmanuel Vauchez. . . . .                   | 24 |
| <b>ALIX BECK :</b> Manifestation diabolique en 1890-1891. . . . .             | 36 |
| <b>SIMMIAS :</b> Le sixième âge de l'Église (suite) . . . . .                 | 43 |
| <b>LOUIS D'ALBORY :</b> A propos des personnalités psychiques . . .           | 62 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1907

|                                                                                                                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>D<sup>r</sup> MARTINEZ :</b> Autour du surnaturel : Prévission extraordinaire.                                                                               |     |
| Oppression diabolique. . . . .                                                                                                                                  | 65  |
| <b>S. MICHEL :</b> Les forces naturelles inconnues . . . . .                                                                                                    | 79  |
| <b>JEANNIARD DU DOT :</b> Faits préternaturels en Angleterre au dix-septième siècle : Florence Newton, sorcière irlandaise de Youghal.                          | 94  |
| <b>ALFRED VAN MONS :</b> Le rôle des anges dans l'univers : XVI. De la vertu informatrice de l'esprit en général, et de celle des anges en particulier. . . . . | 113 |
| <b>ABBÉ P. T. :</b> De vrais miracles constatés (suite). . . . .                                                                                                | 119 |
| <b>A. J. D. :</b> Variétés : La Mahatma ayoumya Gourou Paramahansa et ses pouvoirs occultes. . . . .                                                            | 126 |

### 3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOÛT 1907

|                                                                                                                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>D<sup>r</sup> MARTINEZ :</b> Autour du surnaturel : Une grêle merveilleuse.                                                                                |     |
| Oppression diabolique. Songes. Apparitions. . . . .                                                                                                           | 129 |
| <b>Ch<sup>re</sup> GOMBAULT :</b> La « Noula » de M. de Rochas. . . . .                                                                                       | 153 |
| <b>S. MICHEL :</b> Les forces naturelles inconnues (suite). . . . .                                                                                           | 168 |
| <b>JEANNIARD DU DOT :</b> Faits préternaturels en Angleterre au dix-septième siècle : Les inspirations des Quakers. Apparition du major G. Sydenham . . . . . | 183 |
| <b>A. J. D. :</b> Un frère tué par sa sœur à 500 lieues . . . . .                                                                                             | 191 |



4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1907

|                                                                                                                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : La lévitation devant la science officielle et la science occulte . . . . .                                                            | 193 |
| C. B. : Souvenirs de Cochinchine : I. Maison hantée. II. Maléfice cambodgien . . . . .                                                                            | 209 |
| JULES SÉVERIN : L'Apocalypse et le péril jaune. . . . .                                                                                                           | 220 |
| JEANNIARD DU DOT : Les démons devant la nature et la science : Introduction. I. Les démons combattent la nature. . . . .                                          | 230 |
| A. J. D. : Faits préternaturels en Angleterre au dix-septième siècle : Maison hantée à Bow. Maison hantée à Welton. Trois nuits de vexations démoniaques. . . . . | 247 |
| Variétés : Phénomènes psycho-physiologiques. . . . .                                                                                                              | 256 |

5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1907

|                                                                                                                                                 |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| D <sup>r</sup> A. GOIX : La laïcisation des phénomènes occultes . . . . .                                                                       | 257 |
| S. MICHEL : Histoire d'une possession diabolique . . . . .                                                                                      | 267 |
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : A la recherche du « médiateur plastique » et d'une « religion nouvelle ». . . . .                                   | 284 |
| JEANNIARD DU DOT : Les démons devant la nature et la science : Chapitre I (suite). — II. Les démons troublent la science de la nature . . . . . | 301 |
| Ch <sup>ne</sup> G... : Glanes spirites . . . . .                                                                                               | 311 |

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1907

|                                                                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. MICHEL : L'hypnotisme dans le traitement des habitudes vicieuses . . . . .                             | 321 |
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : La famille Hernadec. . . . .                                                  | 337 |
| JEANNIARD DU DOT : Les démons devant la nature et la science : Chapitre II (suite). . . . .               | 354 |
| Ch <sup>ne</sup> G... : Glanes spirites. . . . .                                                          | 370 |
| Échos du monde invisible : X. — Des cloches qui sonnent toutes seules. . . . .                            | 379 |
| — Ames du purgatoire : I. Assistance donnée par une âme du purgatoire. — II. Demande de prières . . . . . | 380 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1907

|                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. MICHEL : Le magnétisme jugé par la Vénérable Catherine Emmerich . . . . . | 385 |
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : Lourdes et Baraduc. . . . .                      | 403 |

**JEANNIARD DU DOT : Les démons devant la nature et la science :**

Chapitre III. La nature résiste aux démons. . . . . 422

**SIMNIAS : Le sixième âge de l'Église (fin).** . . . . 432

**A. J. D. : Le D<sup>r</sup> Baraduc, grand homme d'Église!** . . . . 447

### 8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1908

**D<sup>r</sup> MARTINEZ : Autour du surnaturel : Oppression diabolique.**

Possessions de païens. Possessions de catéchumènes . . . . 449

**JEANNIARD DU DOT : Les démons devant la nature et la science :**

Chapitre III (fin). . . . . 465

**Ch<sup>ne</sup> GOMBAULT : Glanes spirites.** . . . . 479

**S. MICHEL : Une maison hantée devant la justice.** . . . . 500

— La grêle merveilleuse de Remiremont . . . . . 512

### 9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1908

**S. MICHEL : Mémoires d'un possédé volontaire.** . . . . 513

**Ch<sup>ne</sup> GOMBAULT : L'occultisme objectif est-il prouvé par les plaques de M. Baraduc?** . . . . . 545

**JEANNIARD DU DOT : L'envoûtement.** . . . . 563

**Ch<sup>ne</sup> G... : Glanes spirites.** . . . . 573

**S. M... : Une maison hantée à Ancône.** . . . . 576

### 10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1908

**S. MICHEL : Les Esprits et Victor Hugo : Les tables parlantes de**

Victor Hugo. Le subconscient et l'être collectif. . . . . 577

**D<sup>r</sup> MARTINEZ : Lutte héroïque soutenue contre un Esprit malfaisant** . . . . . 597

**Ch<sup>ne</sup> GOMBAULT : M<sup>me</sup> Guyon et le préternaturel.** . . . . 608

**JEANNIARD DU DOT : Occultisme et spiritisme.** . . . . 621

**ABBÉ GUENIOT : Encore les grêlons-médallions de Remiremont.** . 637

### 11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1908

**Ch<sup>ne</sup> GOMBAULT : Lourdes : Réponse aux " Annales des Sciences psychiques "** . . . . . 641

**Ch<sup>ne</sup> GOMBAULT : M<sup>me</sup> Guyon et le préternaturel (suite)** . . . . 656

**JEANNIARD DU DOT : Occultisme et spiritisme (suite)** . . . . 670

|                                                                                                                                                                                                            |            |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>JEANNIARD DU DOT : Les théories aux prises avec les faits : Lombroso et le spiritisme. M<sup>lle</sup> Smith, peintre réincarné. Le dédoublement du corps humain. Psychomètres et psychométrie. . .</b> | <b>680</b> |
| <b>A. J. D. : Apparition d'une âme du purgatoire. . . . .</b>                                                                                                                                              | <b>691</b> |
| <b>Ch<sup>ne</sup> G... : Glanes spirites. . . . .</b>                                                                                                                                                     | <b>698</b> |

## 12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1908

|                                                                                                                                                     |            |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>S. MICHEL : Sorciers et possessions en Savoie : I. Sorciers de Savoie. II. Obsession diabolique en Haute-Savoie. . . . .</b>                     | <b>705</b> |
| <b>JEANNIARD DU DOT : Pressentiments ou prémonitions. . . . .</b>                                                                                   | <b>711</b> |
| <b>D<sup>r</sup> MARTINEZ : Autour du surnaturel : Un crucifix qui saigne (?). Curieux cas d'introscopie. La tonne « enchantée » d'Aubière. . .</b> | <b>724</b> |
| <b>JEANNIARD DU DOT : Michelet et Jeanne d'Arc. . . . .</b>                                                                                         | <b>735</b> |
| <b>Ch<sup>ne</sup> GOMBAULT : Glanes spirites. . . . .</b>                                                                                          | <b>750</b> |
| <b>Correspondance . . . . .</b>                                                                                                                     | <b>759</b> |
| <b>Bibliographie . . . . .</b>                                                                                                                      | <b>764</b> |




---

*Le Gérant : P. TÉQUI.*

---

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

# REVUE DU MONDE INVISIBLE

(1898-1908)

TABLES DES MATIÈRES



*Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

Janvier 2008



## Table des matières

|                                                  |    |
|--------------------------------------------------|----|
| Revue du monde invisible (première année) .....  | 1  |
| Revue du monde invisible (deuxième année) .....  | 5  |
| Revue du monde invisible (troisième année) ..... | 9  |
| Revue du monde invisible (quatrième année) ..... | 13 |
| Revue du monde invisible (cinquième année) ..... | 17 |
| Revue du monde invisible (sixième année) .....   | 21 |
| Revue du monde invisible (septième année).....   | 25 |
| Revue du monde invisible (huitième année).....   | 29 |
| Revue du monde invisible (neuvième année) .....  | 33 |
| Revue du monde invisible (dixième année) .....   | 37 |



## Revue du monde invisible (première année)

Directeur : M<sup>gr</sup> Élie Méric.

1898-1899.

[http://www.liberius.net/livre.php?id\\_livre=84](http://www.liberius.net/livre.php?id_livre=84)

### PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1898.

|                                                                                 |    |
|---------------------------------------------------------------------------------|----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : La crise religieuse et le monde invisible .....      | 1  |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Le mystère de la télépathie .....                      | 14 |
| D <sup>r</sup> HÉLOT : Hantise .....                                            | 25 |
| L. DASTÉ : L'occultisme autrefois et aujourd'hui .....                          | 28 |
| ANTONINI : Guérisons par contact .....                                          | 35 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Le diable, c'est l'ignorance... souvent .....          | 40 |
| GRIF : Graphologie .....                                                        | 47 |
| D <sup>r</sup> LE MESNANT DES CHESNAIS : Académie des sciences psychiques ..... | 51 |
| D <sup>r</sup> G. DE LA MORINAIS : Les photographies d'esprits .....            | 55 |
| Cora STRAL : Chronique .....                                                    | 57 |
| Variétés : Revue des revues. — Revue de la presse. — Demandes et réponses ..... | 61 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1898.

|                                                                                                  |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Les récentes controverses sur l'hypnotisme .....                      | 65  |
| D <sup>r</sup> HÉLOT : Hantise (suite et fin) .....                                              | 78  |
| R. P. Aug. POULAIN : Que signifie le mot : Mystique .....                                        | 82  |
| D <sup>r</sup> G. DE LA MORINAIS : Les sourciers sont-ils des sorciers.....                      | 88  |
| Dom Bern. MARÉCHAUX : Apparitions démoniaques .....                                              | 93  |
| L. LAGRÈVE : Des guérisons par contact .....                                                     | 95  |
| D <sup>r</sup> A. GOIX : Note sur un cas d'écchymose par suggestion .....                        | 98  |
| D <sup>r</sup> X*** : La stigmatisée de Kergaer .....                                            | 104 |
| L. DASTÉ : L'occultisme autrefois et aujourd'hui.....                                            | 108 |
| Ach. ANGER-BILLARDS : Périsprit .....                                                            | 119 |
| Variétés : Jeune fille insensible. — Comment on avale les sabres. — Cas de télépa-<br>thie ..... | 121 |
| Correspondance .....                                                                             | 122 |
| Bibliographie : Magnétisme vital. — Photographie transcendante .....                             | 124 |

### 3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOÛT 1898.

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Le spiritisme et le monde occulte .....      | 129 |
| R. P. Aug. POULAIN : Que signifie le mot : Mystique (suite et fin)..... | 141 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Les marques des sorciers .....                 | 145 |
| D <sup>r</sup> DE MAICHE : Souvenirs d'un médecin magnétiseur .....     | 151 |
| L. DASTÉ : L'occultisme autrefois et aujourd'hui (suite) .....          | 161 |
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Un mot sur les effluves .....                   | 170 |



|                                                                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Variétés : Les miroirs magiques. — Le Nil artificiel. — Mystifications nom-<br>breuses. — Perles occultistes ..... | 172 |
| ANTONINI : Causerie littéraire .....                                                                               | 179 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Revue de la presse .....                                                                  | 184 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                                                      | 186 |

4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1898.

|                                                                                |     |
|--------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Aux frontières de l'invisible .....                 | 193 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Hallucinations collectives .....                      | 206 |
| D <sup>r</sup> DE MAICHE : Souvenirs d'un médecin magnétiseur (suite) .....    | 214 |
| Ch. DE KIRWAN : L'âme humaine, le soi-disant périsprit, et l'âme animale ..... | 226 |
| J.-P. TARDIVEL : La baguette divinatoire et les sourciers .....                | 230 |
| D <sup>r</sup> G. DE LA MORINAIS : Les guérisseurs .....                       | 234 |
| ANTONINI : Les néo-chrétiens .....                                             | 237 |
| D <sup>r</sup> LUCIDE : À propos d'Eusapia Paladino .....                      | 242 |
| Albert JOUNET : Recherches expérimentales sur la force physique .....          | 246 |
| Jurisprudence ecclésiastique .....                                             | 248 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                  | 249 |

5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1898.

|                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Le fantôme des vivants .....               | 257 |
| Abbé P. TRONCHÈRE : Le miracle .....                                  | 271 |
| D <sup>r</sup> L. MÉNARD : L'influence du moral sur le physique ..... | 283 |
| D <sup>r</sup> J. GALLUS : Les guérisseurs .....                      | 290 |
| ANTONINI : Les néo-chrétiens (suite) .....                            | 297 |
| L. DASTÉ : L'occultisme autrefois et aujourd'hui (suite) .....        | 305 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Revue de la presse .....                     | 312 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                         | 314 |

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1898.

|                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| Lettre de M <sup>gr</sup> Germain, évêque de Rodez .....              | 321 |
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Le fantôme des vivants (suite) .....       | 323 |
| — Un mot d'explication .....                                          | 336 |
| D <sup>r</sup> DE MAICHE : Souvenirs d'un médecin magnétiseur .....   | 340 |
| Ch. DE KIRWAN : L'hypnotisme chez les bêtes .....                     | 357 |
| Paul FLAMBART : L'astrologie est-elle une science expérimentale ..... | 361 |
| L. BOYER : Le merveilleux à Mondavezan .....                          | 366 |
| D <sup>r</sup> Ch. DE BROUSSY : Le moteur Keeley .....                | 370 |
| L. DASTÉ : L'occultisme autrefois et aujourd'hui (suite) .....        | 373 |
| Télépathie mystique .....                                             | 378 |
| Jean KOTSKA : Aveux d'un occultiste .....                             | 379 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Revue de la presse .....                     | 380 |
| Une question .....                                                    | 381 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1898.

|                                                                                                    |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Le fantôme des vivants (suite) .....                                    | 385 |
| Abbé BATUT : Un principe de graphologie.....                                                       | 399 |
| Abbé P. TRONCHÈRE : Le miracle (suite et fin) .....                                                | 401 |
| D <sup>r</sup> LE MESNANT DES CHESNAIS : Apparitions démoniaques.....                              | 412 |
| Dom Bernard MARÉCHAUX : Réponse aux observations du docteur Le Mesnant des<br>Chesnaix .....       | 416 |
| S. L. P. : Au monastère de X.....                                                                  | 420 |
| D <sup>r</sup> G. VON LANGSDORFF : Un médium politique à Saint-Petersbourg de 1880 à<br>1886 ..... | 426 |
| L. DASTÉ : Perles occultistes .....                                                                | 435 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Fictions sensibles des amputés.....                                       | 440 |
| D <sup>r</sup> L. ARCHAMBAULT : Hallucination .....                                                | 443 |
| Revue de la presse .....                                                                           | 444 |
| Statuts de l'académie des recherches psychiques .....                                              | 447 |

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1899.

|                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Le corps astral .....                                       | 449 |
| Dom Bernaud MARÉCHAUX : Le démoniaque dans la vie des saints .....                     | 462 |
| Ch. NAUDIN : Au monastère de X*** : Réponse .....                                      | 476 |
| D <sup>r</sup> DE MAICHE : Souvenirs d'un médecin (suite et fin) .....                 | 477 |
| D <sup>r</sup> LE MESNANT DES CHESNAIS : L'hypnotisme n'est pas diabolique.....        | 492 |
| D <sup>r</sup> G. VON LANGSDORFF : Un médium politique à Saint-Petersbourg (fin) ..... | 499 |
| D <sup>r</sup> G. DE LA MORINAIS : Causes de la hantise .....                          | 504 |
| F. DE LOUBENS : Tribune de nos lecteurs .....                                          | 506 |
| D <sup>r</sup> DE BROUSSY : Perles occultistes .....                                   | 508 |
| HÉLIAN : Plan des occultistes .....                                                    | 510 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Académie des sciences psychiques .....                        | 512 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1899.

|                                                                            |     |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| Lettre du cardinal Satolli, préfet de la Congrégation des Études .....     | 513 |
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Le plan astral .....                            | 515 |
| D <sup>r</sup> F. COUTENOT : Le fluide nerveux .....                       | 527 |
| S. L. P. : Au monastère de X*** .....                                      | 537 |
| Dom Bernard MARÉCHAUX : Le démoniaque dans la vie des saints (suite) ..... | 538 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : La question des médiums.....                      | 545 |
| Paul FLAMBART : Discussion sur l'astrologie .....                          | 553 |
| Paul ANTONINI : Les néo-chrétiens (suite).....                             | 562 |
| D <sup>r</sup> LUX : Personnalités multiples et possessions .....          | 568 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                              | 575 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1899.

|                                                                                     |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Le vol aérien des corps .....                            | 577 |
| D <sup>r</sup> MASSE : Sueur de sang .....                                          | 589 |
| Ch. DE KIRWAN : L'hypnotisme est-il en soi nécessairement mauvais et diabolique ... | 593 |
| Dom Bernard MARÉCHAUX : Le démoniaque dans la vie des saints (suite) .....          | 596 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : La question des médiums (fin) .....                        | 605 |
| Paul ANTONINI : Les néo-chrétiens (suite) .....                                     | 610 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : La vision dans l'hypnose .....                             | 619 |
| S. J. RICHARD : Spiritisme et protestantisme .....                                  | 621 |
| M <sup>me</sup> Édouard LE NORMANT DES VARANNES : Communications mystérieuses ..... | 625 |
| BOUCHERÉ : Cas étrange de possession .....                                          | 639 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                       | 632 |
| Variétés .....                                                                      | 635 |
| Bibliographie .....                                                                 | 638 |

11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1899.

|                                                                                                                                                            |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Le vol aérien des corps (suite) .....                                                                                           | 641 |
| D <sup>r</sup> G. ALVAREZ : Hypnotisme et suggestion .....                                                                                                 | 657 |
| Dom Bernard MARÉCHAUX : Le démoniaque dans la vie des saints (suite et fin) ...                                                                            | 668 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Suggestion dans le délire .....                                                                                                   | 683 |
| D <sup>r</sup> J. GALLUS : La sorcellerie dans le Tarn .....                                                                                               | 685 |
| F. DE LOUBENS : Une explication nécessaire .....                                                                                                           | 689 |
| Gabriel SOULACROIX : Perles occultistes .....                                                                                                              | 691 |
| Variétés : Le miroir magique. — Vision dans le cristal. — Un sourcier. — Les<br>brahmes de l'Inde. — Un père vient révéler sa mort. — Hallucinations ..... | 693 |

12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1899.

|                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|
| Lettre encyclique contre les abus du magnétisme .....                     | 705 |
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'hypnotisme médical .....                        | 708 |
| Jean KOSTKA : Chez la Duchesse .....                                      | 721 |
| Albert DE ROCHAS : Les frontières de la physique .....                    | 724 |
| R. P. BOTTERO : La mystique des hindous .....                             | 737 |
| D <sup>r</sup> G. ALVAREZ : Hypnotisme et suggestion (suite et fin) ..... | 743 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Électricité et pesanteur .....                   | 757 |
| D <sup>r</sup> GALLUS : La sorcellerie dans le Tarn (suite) .....         | 760 |
| Variétés : Au village de Lacrouzette .....                                | 762 |



## Revue du monde invisible (deuxième année)

Directeur : M<sup>gr</sup> Élie Méric.

1899-1900.

[http://www.liberius.net/livre.php?id\\_livre=98](http://www.liberius.net/livre.php?id_livre=98)

### PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1899.

|                                                                               |    |
|-------------------------------------------------------------------------------|----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Le vol aérien des corps (suite) .....                 | 1  |
| D <sup>r</sup> GALLUS : La sorcellerie dans le Tarn (suite) .....             | 22 |
| D <sup>r</sup> COUTENOT : Démonstration de la réalité du fluide nerveux ..... | 27 |
| D <sup>r</sup> HANN : L'électroïde .....                                      | 33 |
| F. DE LOUBENS : Un fait psychique .....                                       | 39 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie .....                       | 43 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Les nerfs et la peau .....                           | 49 |
| D <sup>r</sup> Ch. DE BROUSSY : Au congrès Jules Allix .....                  | 52 |
| Alfred VAN MONS : Tribune de nos lecteurs.....                                | 58 |
| C. DE KIRWAN : Variétés : Les mystères et la raison .....                     | 61 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1899.

|                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Discussion des faits merveilleux .....                       | 65  |
| Dom B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques .....                       | 81  |
| D <sup>r</sup> GALLUS : La sorcellerie dans le Tarn (fin) .....                      | 90  |
| A. VERNHES : Les sourciers ne sont pas des sorciers .....                            | 98  |
| La Messe Noire .....                                                                 | 101 |
| D <sup>r</sup> COUTENOT : Démonstration de la réalité du fluide nerveux (suite)..... | 105 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Une trinité savante .....                                   | 109 |
| Jean KOSTKA : Chez la duchesse (suite) .....                                         | 113 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite).....                       | 117 |
| D <sup>r</sup> HANN : L'électroïde (suite) .....                                     | 120 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                        | 124 |
| Variétés : Coups frappés .....                                                       | 127 |

### 3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOÛT 1899.

|                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Un document important de S. S. Léon XIII .....                                       | 129 |
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Le cas de M. Flammariou .....                                | 134 |
| Dom B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques (suite).....                | 146 |
| G. BOIS : Le péril occultiste.....                                                   | 152 |
| D <sup>r</sup> COUTENOT : Démonstration de la réalité du fluide nerveux (suite)..... | 158 |
| D <sup>r</sup> HANN : L'Electroïde (suite) .....                                     | 165 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Le congrès spirite .....                                    | 171 |
| Abbé BATUT : Graphologie .....                                                       | 175 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite).....                       | 179 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                        | 184 |

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| Variétés : Faits spirites en Amérique ..... | 190 |
|---------------------------------------------|-----|

4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1899.

|                                                                                          |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Le faussaire de Dieu .....                                       | 193 |
| Jean KOSTKA : Chez la duchesse (suite) .....                                             | 208 |
| Dom B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques (suite).....                    | 215 |
| D <sup>r</sup> COUTENOT : Démonstration de la réalité du fluide nerveux (suite).....     | 222 |
| LE NORMANT DES VARANNES : Phénomènes spirites .....                                      | 227 |
| Abbé SÉGAUD : Fausse apparition de la sainte Vierge .....                                | 237 |
| D <sup>r</sup> HANN : L'électroïde (suite) .....                                         | 242 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Les spiritualistes indépendants au congrès spirite de 1900..... | 245 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                            | 248 |

5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1899.

|                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Le faussaire de Dieu (fin) .....                              | 257 |
| D <sup>r</sup> COUTENOT : Démonstration de la réalité du fluide nerveux (fin) .....   | 274 |
| Dom B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques (suite).....                 | 279 |
| Éclairs en boule .....                                                                | 289 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : La doctrine catholique et le corps astral ou psychique ..... | 295 |
| Congrès de l'hypnotisme médical .....                                                 | 299 |
| D <sup>r</sup> LALLEMENT : Le credo spirite .....                                     | 306 |
| D <sup>r</sup> HANN : L'électroïde (fin).....                                         | 308 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                         | 314 |

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1899.

|                                                                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'imagination et le merveilleux .....                                                                | 321 |
| D <sup>r</sup> A. BATTANDIER : Décret pontifical sur la cure hypnotique .....                                                | 335 |
| Dom B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques (suite).....                                                        | 339 |
| A. DE ROCHAS : Phénomènes merveilleux constatés .....                                                                        | 353 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite).....                                                               | 363 |
| Alfred VAN MONS : Les mystères et la foi .....                                                                               | 368 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                                                                | 378 |
| Variétés : L'électricité dans l'atmosphère. — L'électricité dans le Sahara. — Sur les rêves. — Le sommeil et les rêves ..... | 379 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1899.

|                                                                            |     |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : L'imagination et les hallucinations (fin) ..... | 385 |
| Apparitions merveilleuses en Corse .....                                   | 399 |
| Abbé VIDAL : Une secte de spirites à Pamiers en 1320 .....                 | 413 |
| J. KOSTKA : Chez la Duchesse (suite) .....                                 | 418 |
| Dom B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques (suite).....      | 425 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite).....             | 439 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                              | 445 |

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| D <sup>r</sup> SURBLED : Bibliographie..... | 448 |
|---------------------------------------------|-----|

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1900.

|                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Des apparitions dans l'imagination .....   | 449 |
| P. FLAMBART : Atavisme astral .....                                   | 463 |
| Dom B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques (suite)..... | 469 |
| Abbé VIDAL : Une secte de spirites à Pamiers en 1320 (suite) .....    | 482 |
| D <sup>r</sup> AUDOLLENT : Théorie du fluide universel .....          | 489 |
| D <sup>r</sup> SURBLED : Les progrès des sciences psychiques .....    | 498 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite).....        | 503 |
| Variétés .....                                                        | 509 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1900.

|                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Les apparitions de Katie King .....       | 513 |
| Abbé VIDAL : Une secte de spirites à Pamiers en 1320 (fin) .....     | 533 |
| Serge BASSET : Les messes noires .....                               | 541 |
| D <sup>r</sup> AUDOLLENT : Théorie du fluide universel (suite) ..... | 550 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite).....       | 560 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                        | 566 |
| Variétés .....                                                       | 569 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1900.

|                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Les apparitions de Katie King (fin) ..... | 577 |
| Dom B. MARÉCHAUX : La réalité des apparitions angéliques (fin) ..... | 589 |
| LE NORMANT DES VARANNES : L'intersigne .....                         | 603 |
| D <sup>r</sup> AUDOLLENT : Théorie du fluide universel (suite) ..... | 606 |
| Abbé GASNIER : Un médium dessinateur .....                           | 617 |
| Abbé PARADAN : Cas de télépathie .....                               | 621 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite).....       | 627 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                        | 636 |
| Variétés .....                                                       | 637 |

11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1900.

|                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Les phénomènes de matérialisation .....   | 641 |
| CINIS : Un esprit frappeur .....                                     | 652 |
| ROUXEL : Le spiritisme en Italie .....                               | 658 |
| Abbé Henry CALHIAT : Des superstitions dans les campagnes.....       | 668 |
| Paul FLAMBART : Des harmonies et des dissonances .....               | 676 |
| D <sup>r</sup> AUDOLLENT : Théorie du fluide universel (suite) ..... | 687 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite).....       | 699 |

12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1900.

|                                                             |     |
|-------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : La confession d'un spirite ..... | 705 |
|-------------------------------------------------------------|-----|

|                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------|-----|
| D <sup>r</sup> ETCHEVERRY : Un nouveau moyen de provoquer l'anesthésie ..... | 717 |
| L'astrologie et la morale .....                                              | 723 |
| CROWE : Maisons hantées .....                                                | 729 |
| LE NORMANT DES VARANNES : L'intersigne (fin) .....                           | 741 |
| FRITZ : Au pays de l'ombre .....                                             | 744 |
| Abbé GASNIER : Trois identités dans un seul cerveau .....                    | 749 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie (suite).....               | 755 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                | 767 |
| Variétés .....                                                               | 768 |



## Revue du monde invisible (troisième année)

Directeur : M<sup>gr</sup> Élie Méric.

1900-1901.

[http://www.liberius.net/livre.php?id\\_livre=111](http://www.liberius.net/livre.php?id_livre=111)

### PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1900.

|                                                                                      |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------|----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : À M. le D <sup>r</sup> Boissarie .....                       | 1  |
| Un témoin : Les apparitions de Campitello .....                                      | 13 |
| G. BOIS : L'astrologie et la morale (suite) .....                                    | 23 |
| D <sup>r</sup> COUTENOT : Conclusions.....                                           | 27 |
| CROWE : Maisons hantées (suite) .....                                                | 32 |
| D <sup>r</sup> AUDOLLENT : Théorie du fluide universel (suite) .....                 | 39 |
| FRITZ : Au pays de l'ombre (fin) .....                                               | 47 |
| JEANNIARD DU DOT : Quelques procès de sorcellerie en Angleterre (fin) .....          | 56 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                        | 61 |
| Variétés : Règlement du deuxième Congrès international de l'hypnotisme de 1900 ..... | 62 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1900.

|                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Les contagions nerveuses et les possessions ..... | 65  |
| CROWE : Maisons hantées (fin).....                                        | 81  |
| Un témoin : Les apparitions de Campitello (suite) .....                   | 93  |
| D <sup>r</sup> AUDOLLENT : Théorie du fluide universel (suite) .....      | 102 |
| Abbé GASNIER : Le médium qui fonda le Bouddhisme .....                    | 111 |
| Alfred VAN MONS : La lumière considérée comme fluide vital .....          | 114 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                             | 122 |
| Variétés .....                                                            | 123 |

### 3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOÛT 1900.

|                                                                                |     |
|--------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : La contagion nerveuse et les possessions (suite) ..... | 129 |
| D <sup>r</sup> GALLUS : Sorciers et guérisseurs .....                          | 145 |
| LE NORMANT DES VARANNES : Un cas de chirurgie .....                            | 153 |
| Deuxième Congrès international de l'hypnotisme .....                           | 159 |
| F. DE LOUBENS : Correspondances et représentations .....                       | 166 |
| Un témoin : Les apparitions de Campitello (suite) .....                        | 171 |
| Mauvais procédés de polémique.....                                             | 181 |
| Alfred VAN MONS : La lumière considérée comme fluide vital (suite) .....       | 182 |
| Variétés : Eusapia Palladino à Varsovie .....                                  | 188 |

### 4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1900.

|                                                   |     |
|---------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'action à distance ..... | 193 |
|---------------------------------------------------|-----|



|                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------|-----|
| D <sup>r</sup> GRASSET : L'alcoolisme insidieux et inconscient ..... | 205 |
| Un témoin : Les apparitions de Campitello (suite) .....              | 225 |
| D <sup>r</sup> IGNOTUS : Maison hantée .....                         | 238 |
| Alfred VAN MONS : La lumière (suite) .....                           | 244 |
| Hilde NOËL : Récit d'une expérience .....                            | 249 |

5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1900.

|                                                                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Lettre du Cardinal Satolli à M <sup>gr</sup> Méric .....                                                  | 257 |
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'action à distance et la télépathie (suite) .....                                | 259 |
| Alfred VAN MONS : Les fleurs dans la mystique .....                                                       | 274 |
| Un témoin : Les apparitions de Campitello (fin) .....                                                     | 278 |
| D <sup>r</sup> IGNOTUS : Maison hantée (suite) .....                                                      | 291 |
| P. FLAMBART : Correspondances entre les influences astrales et la théorie dynamique des ondulations ..... | 297 |
| Formulaire .....                                                                                          | 320 |

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1900.

|                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'action à distance et la télépathie (fin) ..... | 321 |
| M <sup>me</sup> DES VARANNES : Pressentiments .....                      | 339 |
| Alfred VAN MONS : La lumière (fin) .....                                 | 343 |
| D <sup>r</sup> IGNOTUS : Maison hantée (suite) .....                     | 359 |
| D <sup>r</sup> AUDOLLENT : Théorie du fluide universel (fin) .....       | 368 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                            | 382 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1900.

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Devant l'inconnu .....                          | 385 |
| D <sup>r</sup> VAN RENTERGHEM : Un hôpital hypnotique en Hollande ..... | 402 |
| Alfred VAN MONS : La lumière (fin) .....                                | 408 |
| E. D. : Le rôle des Anges dans l'univers .....                          | 419 |
| D <sup>r</sup> IGNOTUS : Maison hantée (suite) .....                    | 423 |
| Variétés .....                                                          | 436 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                           | 442 |
| Bibliographie .....                                                     | 447 |

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1901.

|                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------|-----|
| Alfred VAN MONS : Les Anges dans l'univers .....               | 449 |
| D <sup>r</sup> ROZIER : Qu'est-ce que la magie .....           | 453 |
| D <sup>r</sup> IGNOTUS : Maison hantée (suite) .....           | 468 |
| D <sup>r</sup> Adam HAMILTON : Essai sur la vie mystique ..... | 476 |
| Abbé Paul FESCH : La voyante de la place Saint-Georges .....   | 482 |
| Abbé T. : Une possession diabolique compliquée de magie .....  | 495 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1901.

|                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'identité des esprits .....                               | 513 |
| Alfred VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite) .....                           | 530 |
| D <sup>r</sup> IGNOTUS : Maison hantée (suite) .....                               | 534 |
| D <sup>r</sup> Adam HAMILTON : La vocation monastique du R. P. Muard (suite) ..... | 546 |
| Abbé T. : Une possession diabolique compliquée de magie (suite) .....              | 556 |
| Variétés .....                                                                     | 571 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                      | 575 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1901.

|                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Causerie avec quelques adversaires .....                  | 577 |
| D. Bernard MARÉCHAUX : Les charismes du Saint-Esprit .....                        | 592 |
| Alfred VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite) .....                          | 604 |
| D <sup>r</sup> IGNOTUS : Maison hantée (suite) .....                              | 614 |
| Abbé T. : Une possession diabolique compliquée de magie en Auvergne (suite) ..... | 623 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                     | 629 |

11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1901.

|                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'hypnotisme et la conscience .....                       | 641 |
| D. Bernard MARÉCHAUX : Les charismes du Saint-Esprit (suite) .....                | 654 |
| D <sup>r</sup> IGNOTUS : Maison hantée (suite) .....                              | 667 |
| J. B. : Les suggestions des fleurs .....                                          | 677 |
| Alfred VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite) .....                          | 683 |
| Abbé T. : Une possession diabolique compliquée de magie en Auvergne (suite) ..... | 687 |
| Variétés .....                                                                    | 696 |

12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1901.

|                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Les Matérialisations .....                                | 705 |
| Alfred VAN MONS : Les Anges dans l'univers (suite) .....                          | 718 |
| Abbé T. : Une possession diabolique compliquée de magie en Auvergne (suite) ..... | 720 |
| D <sup>r</sup> LUX : Sensations éprouvées pendant la chute .....                  | 748 |
| Variétés .....                                                                    | 755 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                     | 758 |





## Revue du monde invisible (quatrième année)

Directeur : M<sup>gr</sup> Élie Méric.

1901-1902.

[http://www.liberius.net/livre.php?id\\_livre=144](http://www.liberius.net/livre.php?id_livre=144)

### PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1901.

|                                                                                 |    |
|---------------------------------------------------------------------------------|----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'influence de l'âme sur le corps.....                  | 5  |
| A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite) .....                            | 10 |
| Abbé T. : Une possession diabolique compliquée de magie en Auvergne (fin) ..... | 25 |
| D <sup>r</sup> AUDAIS : De l'expérience au spiritisme .....                     | 39 |
| D <sup>r</sup> IGNOTUS : Maison hantée (suite) .....                            | 50 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                   | 62 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1901.

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'influence de l'âme sur le corps (suite) ..... | 65  |
| D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'église primitive .....    | 81  |
| A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite) .....                    | 96  |
| D <sup>r</sup> IGNOTUS : Maison hantée (suite) .....                    | 107 |
| Variétés .....                                                          | 123 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                           | 126 |

### 3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOÛT 1901.

|                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'influence de l'âme sur le corps (suite) .....      | 129 |
| D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'Église primitive (suite) ..... | 142 |
| A. VAN MONS : Les Anges dans l'univers (suite) .....                         | 155 |
| A. DE ROCHAS : La physique de la magie .....                                 | 167 |
| D <sup>r</sup> IGNOTUS : Maison hantée (suite) .....                         | 179 |
| Variétés .....                                                               | 187 |

### 4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1901.

|                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : De l'imagination .....                               | 193 |
| A. DE ROCHAS : La transmission de la pensée .....                            | 205 |
| D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'Église primitive (suite) ..... | 224 |
| Le mouvement psychique .....                                                 | 230 |
| D <sup>r</sup> IGNOTUS : Maison hantée (suite et fin) .....                  | 240 |
| Variétés .....                                                               | 251 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                | 254 |

### 5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1901.

|                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : De l'imagination (suite) .....                       | 257 |
| D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'Église primitive (suite) ..... | 269 |

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| A. SAJOT : Le diable en Annam .....                      | 276 |
| Cas de vision spontanée .....                            | 285 |
| A. LAURENT DE FAGET : Le spiritisme et le triangle ..... | 298 |
| A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite) .....     | 305 |
| Variétés .....                                           | 315 |
| Tribune de nos lecteurs .....                            | 319 |

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1901.

|                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Les limites de l'imagination .....                       | 321 |
| F. M. S. : La baguette divinatoire .....                                         | 329 |
| La psycho-physiologie .....                                                      | 334 |
| D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'Église primitive (suite) .....     | 337 |
| D <sup>r</sup> P. GIBIER : Recherches sur les matérialisations de fantômes ..... | 348 |
| A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite) .....                             | 360 |
| Variétés .....                                                                   | 370 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                    | 380 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1901.

|                                                                                           |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Les limites de l'imagination dans l'ordre intellectuel .....      | 385 |
| D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'Église primitive (suite) .....              | 396 |
| A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite) .....                                      | 404 |
| R. P. LERAY : De l'instinct .....                                                         | 413 |
| D <sup>r</sup> P. GIBIER : Recherches sur les matérialisations des fantômes (suite) ..... | 426 |
| XX. : Magnétisme et hypnotisme .....                                                      | 431 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                             | 445 |
| Bibliographie .....                                                                       | 448 |

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1902.

|                                                                                           |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'imagination et le rêve prophétique .....                        | 449 |
| F. DE LOUBENS : La prophétie d'Holzhauser .....                                           | 466 |
| D <sup>r</sup> P. GIBIER : Recherches sur les matérialisations des fantômes (suite) ..... | 471 |
| LAINE : Les événements prédits par l'Apocalypse .....                                     | 482 |
| XX. : Magnétisme et hypnotisme (suite) .....                                              | 495 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                             | 509 |
| Bibliographie .....                                                                       | 512 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1902.

|                                                                                                 |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'imagination et les rêves prophétiques (suite) .....                   | 513 |
| D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'Église primitive (suite) .....                    | 523 |
| A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite) .....                                            | 531 |
| D <sup>r</sup> P. GIBIER : Recherches sur les matérialisations de fantômes (suite et fin) ..... | 539 |
| G. BOIS : Comment je suis devenu sceptique touchant certaines prédictions .....                 | 553 |
| XX. : Magnétisme et hypnotisme (suite) .....                                                    | 557 |

|                                  |     |
|----------------------------------|-----|
| Tribune de nos lecteurs .....    | 567 |
| L. BOURAUD : Bibliographie ..... | 575 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1902.

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'imagination et les rêves prophétiques (suite) ..... | 578 |
| P. FLAMBART : Un évêque astrologue : Luc Gauric.....                          | 590 |
| D. J. GALLUS : La sorcellerie dans le Tarn .....                              | 595 |
| D. B. MARÉCHAUX : Le merveilleux divin et le merveilleux démoniaque.....      | 600 |
| S. B. G. : Sensibilité à la lumière noire .....                               | 611 |
| LE NORMANT DES VARANNES : Quelques réflexions au sujet du grand monarque ...  | 613 |
| A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite) .....                          | 616 |
| XX. : Magnétisme et hypnotisme .....                                          | 625 |
| Variétés .....                                                                | 638 |

11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1902.

|                                                    |     |
|----------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Vers la solution .....  | 641 |
| Un curieux cas d'hydroscope.....                   | 656 |
| A. POULAIN : Des extases naturelles .....          | 660 |
| A. DE ROCHAS : La lévitation du corps humain ..... | 671 |
| A. VAN MONS : Les limites de l'astrologie .....    | 691 |
| Institut psychologique international .....         | 695 |
| Variétés .....                                     | 698 |

12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1902.

|                                                                                     |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Télépathie et Télégraphie.....                           | 705 |
| D. B. MARÉCHAUX : Les dons surnaturels dans l'église primitive (suite et fin) ..... | 719 |
| A. VAN MONS : Les anges dans l'univers (suite) .....                                | 729 |
| XX. : Magnétisme et hypnotisme (suite) .....                                        | 740 |
| Général A. : Conseils de l'au-delà .....                                            | 747 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                       | 755 |





## Revue du monde invisible (cinquième année)

Directeur : M<sup>gr</sup> Élie Méric.

1902-1903.

[http://www.liberius.net/livre.php?id\\_livre=159](http://www.liberius.net/livre.php?id_livre=159)

### PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1902.

|                                                                  |    |
|------------------------------------------------------------------|----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Le P. de Condren et l'astrologie .....   | 5  |
| A. DE ROCHAS : Lettre du colonel de Rochas à M. Jules Bois ..... | 19 |
| Autour du saint Suaire .....                                     | 25 |
| Fr. HILAIRE : Les nouvelles radiations .....                     | 46 |
| A. VAN MONS : La vie des anges .....                             | 52 |
| G. BOIS : Bibliographie .....                                    | 59 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                    | 61 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1902.

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : La possédée de Grèzes .....  | 65  |
| Magnétisme et hypnotisme (suite) .....               | 78  |
| D <sup>r</sup> FERRAND : Les stigmates .....         | 90  |
| A. VAN MONS : La vie des anges (suite) .....         | 104 |
| Fr. HILAIRE : Les nouvelles radiations (suite) ..... | 113 |
| Sourciers .....                                      | 119 |
| Variétés .....                                       | 120 |
| Tribune de nos lecteurs .....                        | 126 |

### 3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOÛT 1902.

|                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : La possédée de Grèzes (suite et fin) ..... | 129 |
| Magnétisme et hypnotisme (suite et fin) .....                      | 145 |
| Un nouveau liseur de pensée .....                                  | 157 |
| A. VAN MONS : La vie des anges (suite) .....                       | 173 |
| Fr. HILAIRE : Les nouvelles radiations (suite) .....               | 183 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                      | 188 |

### 4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1902.

|                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : La possédée et le D <sup>r</sup> Séguet .....       | 193 |
| D <sup>r</sup> A. GRAFÉ : Un nouveau liseur de pensée (suite et fin) .....  | 205 |
| Dom Bernard MARÉCHAUX : Les mains de feux .....                             | 213 |
| A. PARENT : La catastrophe de la Martinique aurait-elle été prédite ? ..... | 221 |
| Fr. HILAIRE : Les nouvelles radiations (suite) .....                        | 228 |
| A. VAN MONS : La vie des anges (suite) .....                                | 234 |
| Le mouvement psychique .....                                                | 241 |
| E. LE NORMANT DES VARANNES : Autour du saint Suaire .....                   | 250 |



|                               |     |
|-------------------------------|-----|
| Tribune de nos lecteurs ..... | 254 |
|-------------------------------|-----|

5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1902.

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Un peu de logique .....           | 257 |
| A. GOUPIL : Expériences de transmission de pensées .....  | 270 |
| Fr. HILAIRE : Les nouvelles radiations (suite) .....      | 278 |
| Georges BOIS : Un songe prophétique .....                 | 287 |
| A. VAN MONS : La vie des anges (suite) .....              | 289 |
| Fernand DE LOUBENS : L'imagination et les stigmates ..... | 295 |
| Dom Bernard MARÉCHAUX : Thaumaturges et guérisseurs ..... | 300 |
| Variétés .....                                            | 308 |
| Tribune de nos lecteurs .....                             | 314 |

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1902.

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Marie Alacoque .....                     | 321 |
| D <sup>r</sup> A. BATTANDIER : Sur la baguette divinatoire ..... | 332 |
| D <sup>r</sup> GRASSET : La biologie et la psychologie .....     | 337 |
| Fr. HILAIRE : Les nouvelles radiations (suite et fin) .....      | 355 |
| A. DE ROCHAS : L'extériorisation de la pensée .....              | 360 |
| Hippolyte DE BARRAU : Du monde invisible .....                   | 369 |
| Variétés .....                                                   | 380 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                    | 383 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1902.

|                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Le problème du préternaturel .....                   | 385 |
| D. Bernard MARÉCHAUX : Un guérisseur : le prince de Hohenlohe .....          | 395 |
| A. DE ROCHAS : Les longs jeûnes .....                                        | 404 |
| A. VAN MONS : Les interventions démoniaques .....                            | 418 |
| Abbé Th. MOREUX : Le monde extérieur .....                                   | 424 |
| D <sup>r</sup> Ch. BINET-SANGLÉ : La transmission directe de la pensée ..... | 433 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                | 439 |

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1903.

|                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Le problème du préternaturel (suite) .....                          | 449 |
| A. DE ROCHAS : Les longs jeûnes (suite et fin) .....                                        | 461 |
| Fr. HILAIRE : Les faits de télépathie et leur observation scientifique .....                | 476 |
| Dom Bernard MARÉCHAUX : Un guérisseur : Le prince de Hohenlohe (fin) .....                  | 484 |
| D <sup>r</sup> Ch. BINET-SANGLÉ : La transmission directe de la pensée (suite et fin) ..... | 493 |
| Séances avec Eusapia Palladino, à Gênes .....                                               | 501 |
| Hippolyte DE BARRAU : Du monde invisible (suite) .....                                      | 508 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1903.

|                                             |     |
|---------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'inconscient ..... | 513 |
|---------------------------------------------|-----|

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| Dom Bernard MARÉCHAUX : Guérisseurs et guérisseurs .....                | 525 |
| La princesse Karadja .....                                              | 532 |
| C. DE WATTEVILLE : Les fantômes .....                                   | 538 |
| Séances avec Eusapia Palladino, à Gênes (suite) .....                   | 548 |
| D <sup>r</sup> COSTE DE LAGRAVE : Petite méthode d'autosuggestion ..... | 554 |
| Hippolyte DE BARRAU : Du monde invisible (suite) .....                  | 568 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                           | 575 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1903.

|                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'inconscient et le merveilleux (suite) ..... | 577 |
| Les cloches et les esprits pendant les orages .....                   | 584 |
| C. DE WATTEVILLE : Les fantômes (suite et fin) .....                  | 590 |
| Magie .....                                                           | 597 |
| B. G. : Les Charmeurs de serpents au Caire .....                      | 609 |
| La voyante de Boulleret .....                                         | 615 |
| A. VAN MONS : La vie des anges (suite) .....                          | 617 |
| Séances avec Eusapia Palladino, à Gênes (suite) .....                 | 625 |
| Hippolyte DE BARRAU : Du monde invisible (suite) .....                | 633 |
| Georges BOIS : Bibliographie .....                                    | 637 |

11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1903.

|                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : L'inconscient et le merveilleux (suite et fin) .....      | 641 |
| Dom Bernard MARÉCHAUX : Les Miracles de l'Évangile et les faits hypnotiques ..... | 650 |
| Fernand DE LOUBENS : Pressentiments .....                                         | 665 |
| Magie (suite et fin) .....                                                        | 670 |
| La princesse Karadja (suite et fin) .....                                         | 681 |
| Séances avec Eusapia Palladino, à Gênes (fin) .....                               | 690 |
| Variétés .....                                                                    | 702 |

12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1903.

|                                                                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Les pressentiments .....                                                                | 705 |
| Dom Bernard MARÉCHAUX : Les miracles de l'Évangile et les faits hypnotiques<br>(suite et fin) .....                | 720 |
| E. LE NORMANT DES VARANNES : Télépathie .....                                                                      | 754 |
| A. VAN MONS : La vie des Anges (suite) .....                                                                       | 737 |
| D <sup>r</sup> BÉRILLON : Les applications de l'hypnotisme à l'éducation des enfants vicieux ou<br>dégénérés ..... | 742 |
| L'auto représentation chez les hystériques .....                                                                   | 750 |
| Hippolyte DE BARRAU : Du Monde Invisible .....                                                                     | 758 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                                                      | 761 |





## Revue du monde invisible (sixième année)

Directeur : M<sup>gr</sup> Élie Méric.

1903-1904.

[http://www.liberius.net/livre.php?id\\_livre=166](http://www.liberius.net/livre.php?id_livre=166)

### PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1903.

|                                                                                       |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------|----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Le corps humain et son fantôme .....                          | 5  |
| Albert DE ROCHAS : Un cas de stigmatisation .....                                     | 16 |
| A. VAN MONS : Les anges et le Saint-Esprit .....                                      | 31 |
| B. MARÉCHAUX : À propos de saint Ambroise.....                                        | 44 |
| D <sup>r</sup> COMAR : L'autoreprésentation chez les hystériques (suite et fin) ..... | 50 |
| Hippolyte DE BARRAU : Du monde invisible .....                                        | 57 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1903.

|                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Le corps humain et son fantôme (suite) .....                   | 65  |
| Georges BOIS : Les animaux devant l'occulte .....                                      | 79  |
| Abbé E. D. : Une apparition .....                                                      | 85  |
| D <sup>r</sup> L. M. : La mort par suggestion.....                                     | 89  |
| D <sup>r</sup> JOIRE : De la méthode d'expérimentation des phénomènes psychiques ..... | 95  |
| E. LE NORMANT DES VARANNES : Télépathie .....                                          | 110 |
| Le retour des connaissances disparues de la mémoire consciente .....                   | 113 |
| Hippolyte DE BARRAU : Du monde invisible .....                                         | 119 |

### 3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOÛT 1903.

|                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Le corps humain et son fantôme (fin) ..... | 129 |
| Georges BOIS : Les animaux devant l'occulte (suite et fin).....    | 144 |
| D <sup>r</sup> L. M. : De quelques obsessions morbides .....       | 152 |
| A. VAN MONS : Les anges et le Saint-Esprit (suite).....            | 163 |
| A. DE ROCHAS : Les frontières de la science .....                  | 169 |
| Le mouvement psychique .....                                       | 177 |
| Hippolyte DE BARRAU : Du monde invisible (suite) .....             | 186 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                      | 193 |

### 4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1903.

|                                                       |     |
|-------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Science et superstition ..... | 193 |
| B. MARÉCHAUX : Jésus-Christ d'après l'Évangile .....  | 203 |
| D <sup>r</sup> MAXWEL : Une étrange histoire.....     | 215 |
| E. LE NORMANT DES VARANNES : Un double .....          | 244 |
| Le démonisme .....                                    | 248 |
| La visionnaire de Tilly.....                          | 255 |

5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1903.

|                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Le merveilleux devant la science .....  | 257 |
| Le mouvement psychique .....                                    | 267 |
| Paul FLAMBART : Étude nouvelle sur l'hérédité .....             | 276 |
| F. MOENECLAËY : Une visite au docteur Martin en 1902 .....      | 277 |
| A. VAN MONS : Les anges et les béatitudes du Saint-Esprit ..... | 287 |
| Phénomènes médiumniques .....                                   | 299 |
| Le démonisme (suite) .....                                      | 305 |
| H. DE BARRAU : Du monde invisible (suite) .....                 | 310 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                   | 315 |

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1903.

|                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Le merveilleux devant la science .....                  | 321 |
| D <sup>r</sup> D'ARLENNE : L'attraction à distance sans parole ni contact ..... | 332 |
| Jules REGNAULT : Magie et occultisme en Extrême-Orient .....                    | 339 |
| F. MOENECLAËY : Une visite au docteur Martin (suite et fin) .....               | 348 |
| Le démonisme (suite) .....                                                      | 358 |
| A. VAN MONS : Les anges et les béatitudes du Saint-Esprit (suite) .....         | 371 |
| H. DE BARRAU : Du monde invisible (suite) .....                                 | 377 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1903.

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : La science et les tables tournantes .....       | 385 |
| Tilly en 1840 .....                                                     | 400 |
| D <sup>r</sup> Albert BATTANDIER : Le corps humain et son fantôme ..... | 405 |
| D <sup>r</sup> Paul JOUSSET : Le spiritisme devant la science .....     | 413 |
| A. VAN MONS : Les anges et les béatitudes du Saint-Esprit (suite) ..... | 431 |
| Le démonisme (suite) .....                                              | 439 |
| Bref de S. S. Léon XIII .....                                           | 447 |

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1904.

|                                                       |     |
|-------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Quelques faits spirites ..... | 449 |
| G. BOIS : Le paganisme des initiations modernes ..... | 459 |
| D <sup>r</sup> DUPOUY : Les radiations humaines ..... | 465 |
| D <sup>r</sup> A. B. : La cuirasse Benedetti .....    | 472 |
| Le démonisme (suite) .....                            | 477 |
| Hippolyte DE BARRAU : Du monde invisible (fin) .....  | 489 |
| D <sup>r</sup> MARC : Bibliographie .....             | 510 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1904.

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Les nouvelles radiations et le spiritisme ..... | 513 |
| E. LE NORMANT DES VARANNES : Une table demandant une messe .....        | 528 |
| Le démonisme (suite) .....                                              | 533 |

|                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| A. VAN MONS : Les anges et les béatitudes (suite et fin).....                               | 540 |
| D <sup>r</sup> Prosper VAN VELSEN : De la suggestibilité considérée comme une faculté ..... | 551 |
| D <sup>r</sup> DUPOUY : Les radiations humaines (suite) .....                               | 559 |
| Abbé LOUIS : Tribune de nos lecteurs.....                                                   | 573 |
| Variétés .....                                                                              | 575 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1904.

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Une nouvelle religion ..... | 57  |
| Abbé F. BOURASSA : La prophétie de Malachie .....   | 592 |
| A. DE ROCHAS : La lévitation du corps humain .....  | 603 |
| Le démonisme (suite) .....                          | 620 |
| Jean ESCARD : Les radiations humaines (suite) ..... | 627 |
| Abbé LOUIS : Tribune de nos lecteurs.....           | 637 |

11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1904.

|                                                            |     |
|------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Les réincarnations .....           | 641 |
| A. DE ROCHAS : La lévitation du corps humain (suite) ..... | 650 |
| Jean ESCARD : Les radiations humaines (fin) .....          | 662 |
| J. BABINSKI : Définition de l'hystérie .....               | 671 |
| Décret relatif au curé d'Ars .....                         | 681 |
| Le démonisme (suite) .....                                 | 685 |
| E. BRANLY : Le biomètre et ses indications.....            | 695 |
| G. BOIS : Tribune de nos lecteurs .....                    | 703 |

12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1904.

|                                                            |     |
|------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> MÉRIC : Les réincarnations (suite) .....   | 705 |
| A. DE ROCHAS : La lévitation du corps humain (suite) ..... | 715 |
| A. VAN MONS : Les anges et les béatitudes .....            | 726 |
| Le Démonisme (suite).....                                  | 737 |
| S. S. Pie X et le discernement des miracles.....           | 746 |
| Comment le curé d'Ars fut persécuté par les démons .....   | 750 |
| Variétés .....                                             | 708 |
| Tribune de nos lecteurs .....                              | 763 |





## Revue du monde invisible (septième année)

Directeur : M<sup>gr</sup> Élie Méric.

1904-1905.

[http://www.liberius.net/livre.php?id\\_livre=196](http://www.liberius.net/livre.php?id_livre=196)

### PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1904.

|                                                                      |    |
|----------------------------------------------------------------------|----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Les Possessions .....                     | 5  |
| A. DE ROCHAS : La Lévitiation du Corps humain (suite) .....          | 14 |
| Le Médium Politi à Paris .....                                       | 24 |
| Le Démonisme (suite) .....                                           | 32 |
| A. VAN MONS : Les Anges et les Béatitudes (suite) .....              | 44 |
| D <sup>r</sup> BOISSARIE : Le Pape et les Médecins catholiques ..... | 56 |
| Comment le Curé d'Ars fut persécuté par les Démones .....            | 58 |
| Bibliographie .....                                                  | 64 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1904.

|                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Les Possessions (fin).....           | 65  |
| A. DE ROCHAS : La Lévitiation du Corps humain (suite) .....     | 81  |
| Le Médium Politi à Paris (fin) .....                            | 87  |
| Le Démonisme (suite) .....                                      | 97  |
| Comment le Curé d'Ars fut persécuté par les Démones (fin) ..... | 110 |
| A. VAN MONS : Les Anges et les Béatitudes (suite) .....         | 124 |

### 3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOÛT 1904.

|                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Le Naturel et le Préternaturel.....                  | 129 |
| A. DE ROCHAS : La Lévitiation du Corps humain (fin) .....                       | 138 |
| Jules et Cytha LE TEURTROIS : M <sup>gr</sup> Auguste Jean III de Bourbon ..... | 147 |
| H. CARRERAS : Photographies transcendantes à Rome .....                         | 155 |
| Le Démonisme (suite).....                                                       | 170 |
| Variétés .....                                                                  | 182 |
| G. BOIS et G. ROUBAUD : Tribune de nos Lecteurs .....                           | 187 |

### 4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1904.

|                                                                                                    |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Une Nouvelle phase de l'Hypnotisme .....                                | 193 |
| O. LODGE : Discours annuel du Président de la Société de Recherches psychiques de<br>Londres ..... | 202 |
| Traitement hypnotique dans les Maladies organiques incurables.....                                 | 216 |
| Le Démonisme (suite).....                                                                          | 225 |
| Variétés .....                                                                                     | 249 |
| LE NORMANT DES VARANNES : Tribune de nos Lecteurs .....                                            | 266 |



5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1904.

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : L'Imagination dans l'Hypnose .....       | 257 |
| LE NORMANT DES VARANNES : Louis XVII et Jean III .....              | 268 |
| M. DE L. V. : La Science et le Surnaturel .....                     | 274 |
| O. LODGE : Discours annuel (suite) .....                            | 285 |
| Docteur LE MESNANT DES CHESNAIS : Le Vertige de la Locomotion ..... | 292 |
| Le Démonisme (fin) .....                                            | 300 |
| C. V. : Les Propos scientifiques du Docteur Bérillon .....          | 312 |
| Variétés .....                                                      | 319 |

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1904.

|                                                                                            |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : L'Imagination dans l'Hypnose (suite et fin) .....               | 321 |
| A. DE ROCHAS : La Régression de la Mémoire et la Faculté de Prévision .....                | 332 |
| O. LODGE : Discours annuel (suite et fin) .....                                            | 339 |
| Docteur CHARLIER : La Dormeuse de Thenelles .....                                          | 345 |
| BECKER : Les Parfums produits dans les Séances spirites .....                              | 362 |
| Séances avec Sambor .....                                                                  | 369 |
| Docteur LUCAS-CHAMPIONNIÈRE : Sur les Origines et sur la Prophylaxie de l'Appendicite..... | 379 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1904.

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Les Phénomènes lumineux ..... | 385 |
| C. BOISMORAND : Hypnotisme et Exorcisme .....            | 394 |
| R. P. GUIZ : Les Papous .....                            | 405 |
| A. VAN MONS : Les Anges et les Béatitudes (suite) .....  | 411 |
| H. BEAUNIS : Contribution à la Psychologie du Rêve ..... | 417 |
| Le Pouvoir des Sorciers russes .....                     | 427 |
| Cas de Léthargie .....                                   | 430 |
| Tribune de nos Lecteurs .....                            | 433 |
| Variétés .....                                           | 439 |

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1905.

|                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Vers les Matérialisations .....                             | 449 |
| A. VAN MONS : Les Anges et les Béatitudes (suite) .....                                | 460 |
| PAX : Expériences d'Attraction à Distance .....                                        | 470 |
| ALGOL : L'Od, les Rayons N et les Effluves humains .....                               | 479 |
| Ernest BOZZANO : Phénomènes d'Extériorisation de la Sensibilité et de la Motricité ... | 488 |
| W. DE FONVIELLE : Des Effets de la Foudre .....                                        | 497 |
| Tribune de nos Lecteurs .....                                                          | 504 |
| Variétés .....                                                                         | 507 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1905.

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Vers les Matérialisations .....          | 513 |
| C. LENFANT : La Fin du Monde .....                                  | 521 |
| A. VAN MONS : Les Anges et les Béatitudes (suite) .....             | 527 |
| X*** : Puissance de l'Image visuelle et Puissance du Souvenir ..... | 531 |
| F. MÉTÉNIER : L'Hypnotisme au Japon .....                           | 538 |
| Banquet de la Société d'Hypnologie .....                            | 542 |
| Docteur L. MÉNARD : La Sensation du déjà vu .....                   | 545 |
| Les Curieux Événements de Raikes Farm .....                         | 549 |
| R. P. GUIs : Les Papous (suite) .....                               | 555 |
| Francis MARRE : Une singulière Profession .....                     | 568 |
| Abbé GASNIER : Le grand Mystique du XVI <sup>e</sup> Siècle .....   | 571 |
| Variétés .....                                                      | 573 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1905.

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> FREPPEL : La Mystique de Gorres .....            | 577 |
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Vers les Matérialisations (fin) ..... | 579 |
| H. BRAULT : À propos d'un Livre récent du Docteur Grasset .....  | 588 |
| X*** : Action à Distance .....                                   | 597 |
| X*** : Règles pour le Discernement du Préternaturel .....        | 604 |
| X*** : Guerre et Suggestion.....                                 | 622 |
| Georges BOIS : Deux Apparitions .....                            | 627 |
| R. P. GUIs : Les Papous (suite) .....                            | 629 |
| M. VERGNOLLE : La Suggestion et la Bonne Aventure .....          | 635 |
| Bibliographie .....                                              | 639 |

11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1905.

|                                                       |     |
|-------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Conclusion .....           | 641 |
| Georges BOIS : Excursion dans la Chiromancie.....     | 653 |
| Docteur Paul FAREZ : Les Sommeils pathologiques ..... | 670 |
| R. P. GUIs : Les Papous (fin) .....                   | 688 |
| Prof. Willy REICHEL : Matérialisations .....          | 699 |

12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1905.

|                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Carl du Prel .....                     | 705 |
| Docteur Paul JOIRE : Étude sur la Force nerveuse .....            | 713 |
| Fr. J.-D. FOLGHERA : Le Miracle d'après saint Thomas d'Aquin..... | 723 |
| Georges BOIS : Excursion dans la Chiromancie (suite) .....        | 745 |
| X*** : Le Purgatoire.....                                         | 756 |
| Variétés .....                                                    | 767 |





## Revue du monde invisible (huitième année)

Directeur : M<sup>gr</sup> Élie Méric.

1905-1906.

[http://www.liberius.net/livre.php?id\\_livre=197](http://www.liberius.net/livre.php?id_livre=197)

### PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1905.

|                                                                       |    |
|-----------------------------------------------------------------------|----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Un cas de bilocation .....                 | 5  |
| Georges BOIS : Excursion dans la chiromancie (fin) .....              | 12 |
| L. DE GRAMONT : Les étoiles .....                                     | 25 |
| X : Un cas d'obsession à Alger .....                                  | 39 |
| J. F. : Le mysticisme japonais et son application au spiritisme ..... | 33 |
| X : Le purgatoire (suite) .....                                       | 38 |
| E. HÉRICHARD : La vision dans les grandes profondeurs de la mer ..... | 53 |
| La peine du feu .....                                                 | 58 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                         | 61 |
| Variétés .....                                                        | 63 |
| Bibliographie .....                                                   | 64 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1905.

|                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Sous l'influence des esprits .....                          | 65  |
| D <sup>r</sup> L. DEMONCHY : Action hypnogénique de la main .....                      | 70  |
| M <sup>gr</sup> PUYOL : Ascétisme et mysticisme .....                                  | 74  |
| H. BRAULT : À propos d'un livre récent .....                                           | 94  |
| M. SAGE : Le cas de M <sup>me</sup> Malvina Gérard et la mentation subconsciente ..... | 103 |
| X : Le purgatoire (suite) .....                                                        | 119 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                                          | 126 |

### 3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOÛT 1905.

|                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : La force nerveuse et les phénomènes merveilleux ..... | 129 |
| Georges BOIS : L'alchimie .....                                                  | 136 |
| D <sup>r</sup> J. REGNAULT : Phénomènes odiques et radiations nouvelles .....    | 148 |
| M <sup>gr</sup> PUYOL : Ascétisme et mysticisme (suite) .....                    | 158 |
| X : Le purgatoire (suite) .....                                                  | 170 |
| D <sup>r</sup> P. MAGNIN : Hypnotisme, suggestion et persuasion .....            | 185 |
| Variétés .....                                                                   | 190 |

### 4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1905.

|                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : La force nerveuse et les phénomènes merveilleux (fin) ..... | 193 |
| C. BOISMORAND : Crises hystériques et crises démoniaques .....                         | 201 |
| Georges BOIS : L'alchimie (fin) .....                                                  | 215 |
| X : Phénomènes de perception à distance .....                                          | 229 |

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> PUYOL : Ascétisme et mysticisme (suite) ..... | 237 |
| L. PICARD : Louis XVII et les médecins .....                  | 243 |
| RAYMOND : Pemphigus hystériques .....                         | 253 |
| Tribune de nos lecteurs .....                                 | 256 |

5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1905.

|                                                                            |     |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : La seconde vue .....                            | 257 |
| A. VAN MONS : Le rôle des anges dans l'univers (suite) .....               | 268 |
| C. BOISMORAND : Dédoublement de la personnalité .....                      | 278 |
| D <sup>r</sup> L. MÉNARD : Traitement non médicamenteux des névroses ..... | 294 |
| X : L'autoscopie interne .....                                             | 301 |
| L. PICARD : Louis XVII et les médecins (fin) .....                         | 307 |
| D <sup>r</sup> Paul FAREZ : Traitement contre l'alcoolisme .....           | 314 |
| X : Vision spontanée dans le verre d'eau .....                             | 318 |

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1905.

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| Monseigneur Élie Méric .....                                  | 323 |
| M <sup>gr</sup> É. MÉRIC : Quelques points obscurs .....      | 337 |
| C. BOISMORAND : Autour de la mystique .....                   | 346 |
| A. VAN MONS : Le rôle des anges dans l'univers (fin) .....    | 352 |
| M <sup>gr</sup> PUYOL : Ascétisme et mysticisme (suite) ..... | 362 |
| X : La théorie « de l'O et du polygone » .....                | 377 |
| À travers les périodiques .....                               | 382 |
| Publications récentes .....                                   | 384 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1905.

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> M. LE MONNIER : Du spiritisme .....                 | 385 |
| E. DE PRÉMARTIN : Évocations, visites d'esprits .....               | 391 |
| Prof. LOMBROSO : Mon enquête sur la transmission de la pensée ..... | 406 |
| M <sup>gr</sup> PUYOL : Ascétisme et mysticisme (suite) .....       | 422 |
| C. BOISMORAND : Un nouveau traité de mystique .....                 | 433 |
| D <sup>r</sup> L. MÉNARD : Autoreprésentation ou autoscopie .....   | 439 |
| A. THAUZIÈS : L'orientation du pigeon voyageur .....                | 443 |
| Variétés .....                                                      | 446 |

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1906.

|                                                                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> M. LE MONNIER : Quelques observations sur les expériences de la villa Carmen ...                                        | 449 |
| D <sup>r</sup> P. JOIRE : Des modifications que subit la force nerveuse extériorisée relativement<br>à l'état de santé des sujets ..... | 457 |
| X : Une apparition .....                                                                                                                | 471 |
| X : Problèmes oniriques .....                                                                                                           | 474 |
| Prof. C. MOUTONNIER : Mollie Fancher .....                                                                                              | 484 |
| M <sup>me</sup> Ch. BRIGHT : Sir William Crookes .....                                                                                  | 489 |

|                                                             |     |
|-------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> PUYOL : Ascétisme et mysticisme (fin) ..... | 499 |
| Variétés .....                                              | 508 |
| Bibliographie .....                                         | 512 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1906.

|                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> M. LE MONNIER : Le curé d'Ars et Claire G. .... | 513 |
| Ch. RICHTER : Faut-il étudier le spiritisme ? .....             | 521 |
| D <sup>r</sup> OX : Mystères télépathiques .....                | 534 |
| X : Le mouvement psychique .....                                | 538 |
| X : La mort de l'homme aux ardoises mystérieuses .....          | 547 |
| D <sup>r</sup> A. FOIX : Psychologie du saint .....             | 552 |
| D <sup>r</sup> X : Une théorie biologique du sommeil.....       | 573 |
| Bibliographie .....                                             | 576 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1906.

|                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> LE MONNIER : Cornélius Agrippa .....               | 577 |
| Ch. RICHTER : Faut-il étudier le spiritisme ? (suite).....         | 583 |
| HALLAUER : Les tremblements de terre en 1900 et leurs causes ..... | 601 |
| J. GAILLARD : Le problème de l'être et sa survivance .....         | 607 |
| X : Les mains de feu.....                                          | 613 |
| P. LEROUGE : Qu'est-ce ? .....                                     | 630 |
| Variétés .....                                                     | 635 |

11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1906.

|                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------|-----|
| G. BOISMORAND : Un traité de théologie mystique .....                    | 641 |
| M <sup>gr</sup> LE MONNIER : Agrippa et « la philosophie occulte » ..... | 644 |
| Ch. RICHTER : Faut-il étudier le spiritisme ? (fin) .....                | 649 |
| X : Le magnétisme curatif .....                                          | 658 |
| M. DE THIÉTREVILLE : La matérialisation des esprits .....                | 681 |
| Les sorciers de Paris .....                                              | 691 |
| Revue de la presse .....                                                 | 697 |

12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1906.

|                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> LE MONNIER : Agrippa et l'occultisme.....                 | 705 |
| X : L'archidiacre Colley et les matérialisations dont il fut témoin ..... | 708 |
| M <sup>gr</sup> LE MONNIER : Les expériences de la villa Carmen .....     | 716 |
| A. DE ROCHAS : Étude sur les changements de personnalité .....            | 726 |
| X : Une apparition dans un couvent irlandais .....                        | 739 |
| X : Deux enfants médiums .....                                            | 741 |
| E. BOZZANO : Apparitions des défunts au lit de mort .....                 | 744 |
| Bibliographie .....                                                       | 765 |





## Revue du monde invisible (neuvième année)

Fondée par M<sup>gr</sup> Élie Méric.

Publiée sous la direction de Monseigneur M. le Monnier.

1906-1907.

[http://www.liberius.net/livre.php?id\\_livre=198](http://www.liberius.net/livre.php?id_livre=198)

### PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1906.

|                                                                          |    |
|--------------------------------------------------------------------------|----|
| M <sup>gr</sup> M. LE MONNIER : Les prophéties .....                     | 1  |
| Albert DE ROCHAS : La régression de la mémoire .....                     | 7  |
| Alfred VAN MONS : Le rôle des anges dans l'univers (suite) .....         | 16 |
| César LOMBROSO : Les maisons hantées que j'ai étudiées .....             | 24 |
| Gabriel DELANNE : Les phénomènes spirites sont-ils scientifiques ? ..... | 38 |
| Ernest BOZZANO : Apparitions des défunts au lit de mort (suite) .....    | 53 |
| Ça et là .....                                                           | 59 |
| Bibliographie .....                                                      | 63 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1906.

|                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> M. LE MONNIER : Les prophéties (suite) .....                     | 65  |
| E. LE NORMANT DES VARANNES : De l'au-delà .....                                  | 69  |
| Alfred VAN MONS : Le rôle des anges dans l'univers (suite) .....                 | 72  |
| D <sup>r</sup> BÉRILLON : La psychologie de l'intimidation : les timidités ..... | 79  |
| Abbé P. T. : De vrais miracles constatés .....                                   | 86  |
| Abbé NAUDET : À travers les problèmes psychiques .....                           | 93  |
| Ernest BOZZANO : Apparitions des défunts au lit de mort (fin) .....              | 97  |
| O. DE BÉZOBRAZOW : La Samaritaine .....                                          | 112 |
| Albin VALABRÈGUE : Si les morts vivaient ? .....                                 | 116 |
| Moralité de l'hypnotisme .....                                                   | 119 |
| Variétés .....                                                                   | 127 |

### 3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOÛT 1906.

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| M <sup>gr</sup> M. LE MONNIER : L'extériorisation de la motricité ..... | 129 |
| Abbé P. T. : De vrais miracles constatés (suite) .....                  | 132 |
| Alfred VAN MONS : Le rôle des anges dans l'univers (suite) .....        | 151 |
| Jacques BROU : La maison hantée de Neuville .....                       | 163 |
| Comment on constate un miracle .....                                    | 169 |
| Ça et là .....                                                          | 184 |
| Variétés .....                                                          | 188 |

### 4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1906.

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| J. DE L'ESTOILE : Ignis ardens .....                 | 193 |
| Louis D'ALBORY : Religion et sciences occultes ..... | 199 |



|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| SIMMIAS : Possession collective .....                  | 212 |
| Abbé P. T. : De vrais miracles constatés (suite) ..... | 222 |
| Gabriel JEAUNE : Extériorisation de l'âme .....        | 236 |
| C. V. : Une hypothèse .....                            | 247 |
| Deux faits de télépathie .....                         | 251 |
| Revue des revues .....                                 | 254 |
| Variétés .....                                         | 256 |

5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1906.

|                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------|-----|
| Louis D'ALBORY : Anniversaire du décès de Monseigneur É. Méric ..... | 257 |
| SIMMIAS : Le sixième âge de l'Église .....                           | 266 |
| Louis D'ALBORY : L'étoile de l'Épiphanie .....                       | 278 |
| Alfred VAN MONS : Le rôle des anges dans l'univers (suite) .....     | 286 |
| Gabriel JEAUNE : Réalité de l'existence de l'âme .....               | 292 |
| Alix BECK : Divination par les sorts .....                           | 302 |
| Abbé P. T. : De vrais miracles constatés (suite) .....               | 306 |

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1906

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| Louis D'ALBORY : Dates spéciales commémoratives .....            | 321 |
| Charles VINCENT : Bienheureux ceux qui pleurent .....            | 331 |
| Alix BECK : Divination par les sorts (fin) .....                 | 343 |
| SIMMIAS : Le sixième âge de l'Église (suite) .....               | 354 |
| M. DE MIRVILLE : Un exemple de prévoyance .....                  | 364 |
| Alfred VAN MONS : Le rôle des anges dans l'univers (suite) ..... | 373 |
| P. L. BORIE : Autour des revues .....                            | 378 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1906.

|                                                    |     |
|----------------------------------------------------|-----|
| Louis D'ALBORY : La religion spirite .....         | 385 |
| Un cas remarquable d'incarnation .....             | 397 |
| SIMMIAS : Le sixième âge de l'Église (suite) ..... | 408 |
| Gabriel JEAUNE : Les mages de l'Épiphanie .....    | 420 |
| J. DE L'ESTOILE : Le père du mensonge .....        | 431 |
| P. L. BORIE : Le spiritisme à Lourdes .....        | 435 |
| P. L. BORIE : Autour des revues .....              | 446 |

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1907.

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| Louis D'ALBORY : Au seuil de « 1907 » .....                      | 449 |
| Abbé P. T. : De vrais miracles constatés (suite) .....           | 464 |
| SIMMIAS : Le sixième âge de l'Église (suite) .....               | 480 |
| Alfred VAN MONS : Le rôle des anges dans l'univers (suite) ..... | 497 |
| S. : Quelques faits étranges .....                               | 502 |
| P. L. BORIE : Autour des revues .....                            | 506 |
| PAX : Le « truc » du spirite .....                               | 511 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1907.

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| Louis D'ALBORY : La religion spirite (fin) .....                 | 513 |
| SIMMIAS : Le sixième âge de l'Église (suite) .....               | 520 |
| Deux prodiges avertisseurs .....                                 | 532 |
| Abbé P. T. : De vrais miracles constatés (suite) .....           | 539 |
| Alfred VAN MONS : Le rôle des anges dans l'univers (suite) ..... | 555 |
| Jongleries .....                                                 | 564 |
| J. de l'É... : Faits anormaux .....                              | 568 |
| L. d'A. : Le dormeur invisible .....                             | 570 |
| Variétés .....                                                   | 572 |
| Bibliographie .....                                              | 576 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1907.

|                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------|-----|
| Louis D'ALBORY : Rêves et songes .....                         | 577 |
| Jean DE L'ESTOILE : L'année de Vénus .....                     | 593 |
| Alix BECK : Une séance de spiritisme .....                     | 601 |
| J. ETAIS : Le sacristain sorcier et le sacristain modèle ..... | 610 |
| Abbé P. T. : De vrais miracles constatés (suite) .....         | 615 |
| P. L. BORIE : Les hiéroglyphes du Pentateuque .....            | 626 |
| P. L. BORIE : Autour des revues .....                          | 632 |

11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1907.

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| Louis D'ALBORY : Les songes dans la Bible .....        | 641 |
| SIMMIAS : Le sixième âge de l'Église (suite) .....     | 650 |
| SIMMIAS : À un critique .....                          | 663 |
| Gabriel JEAUNE : Les personnalités psychiques .....    | 668 |
| Abbé P. T. : De vrais miracles constatés (suite) ..... | 680 |
| A. VEULEN : Mysticisme et folie .....                  | 693 |
| L. d'A. : Le diable en orient .....                    | 696 |
| Nécrologie .....                                       | 701 |
| Variétés .....                                         | 704 |

12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1907.

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| Gabriel JEAUNE : Les personnalités psychiques (suite) .....      | 705 |
| SIMMIAS : Le sixième âge de l'Église (suite) .....               | 720 |
| Louis D'ALBORY : Dans les coins .....                            | 739 |
| Louis D'ALBORY : À propos des songes .....                       | 746 |
| J. DE L'ESTOILE : Logresse .....                                 | 752 |
| P. L. BORIE : Autour des revues .....                            | 757 |
| D <sup>r</sup> FOVEAU DE COURMELLES : Une femme électrique ..... | 760 |
| À nos abonnés .....                                              | 763 |





## Revue du monde invisible (dixième année)

*Fondée par M<sup>gr</sup> Élie Méric.*

*Publiée par un Comité de Prêtres et de Laïcs.*

1907-1908.

[http://www.liberius.net/livre.php?id\\_livre=199](http://www.liberius.net/livre.php?id_livre=199)

### PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1907.

|                                                                                                                        |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| D <sup>r</sup> MARTINEZ : Autour du surnaturel : Oppression diabolique. Apparitions de défunts .....                   | 5  |
| Gabriel JEAUNE : Quelques doctrines spirites : Allan Kardec, M <sup>me</sup> Rufina Naegge-rath, Emmanuel Vauchez..... | 24 |
| Alix BECK : Manifestation diabolique en 1890-1891 .....                                                                | 36 |
| SIMMIAS : Le sixième âge de l'Église (suite) .....                                                                     | 43 |
| Louis D'ALBORY : À propos des personnalités psychiques .....                                                           | 62 |

### 2<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JUILLET 1907.

|                                                                                                                                                       |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| D <sup>r</sup> MARTINEZ : Autour du surnaturel : Préviation extraordinaire. Oppression diabo-lique .....                                              | 65  |
| S. MICHEL : Les forces naturelles inconnues .....                                                                                                     | 79  |
| JEANNIARD DU DOT : Faits préternaturels en Angleterre au dix-septième siècle : Flo-rence Newton, sorcière irlandaise de Youghal .....                 | 94  |
| Alfred VAN MONS : Le rôle des anges dans l'univers : XVI. De la vertu informatrice de l'esprit en général, et de celle des anges en particulier ..... | 113 |
| Abbé P. T. : De vrais miracles constatés (suite) .....                                                                                                | 119 |
| A. J. D. : Variétés : La Mahatma ayoumya Gourou Paramahansa et ses pouvoirs oc-cultes .....                                                           | 126 |

### 3<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AOÛT 1907.

|                                                                                                                                                    |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| D <sup>r</sup> MARTINEZ : Autour du surnaturel : Une grêle merveilleuse. Oppression diabo-lique. Songes. Apparitions .....                         | 129 |
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : La « Noura » de M. de Rochas .....                                                                                     | 153 |
| S. MICHEL : Les forces naturelles inconnues (suite) .....                                                                                          | 168 |
| JEANNIARD DU DOT : Faits préternaturels en Angleterre au dix-septième siècle : Les inspirations des Quakers. Apparition du major G. Sydenham ..... | 183 |
| A. J. D. : Un frère tué par sa sœur à 500 lieues .....                                                                                             | 191 |

### 4<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1907.

|                                                                                                     |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : La lévitation, devant la science officielle et la science occulte ..... | 193 |
| C. B. : Souvenirs de Cochinchine : I. Maison hantée. II. Maléfice cambodgien .....                  | 209 |
| Jules SÉVERIN : L'Apocalypse et le péril jaune.....                                                 | 220 |

|                                                                                                                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| JEANNIARD DU DOT : Les démons devant la nature et la science : Introduction. I.                                                                                |     |
| Les démons combattent la nature .....                                                                                                                          | 230 |
| A. J. D. : Faits préternaturels en Angleterre au dix-septième siècle : Maison hantée à Bow. Maison hantée à Welton. Trois nuits de vexations démoniaques ..... | 247 |
| Variétés : Phénomènes psycho-physiologiques .....                                                                                                              | 256 |

5<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1907.

|                                                                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| D <sup>r</sup> A. Goix : La laïcisation des phénomènes occultes .....                                                                       | 267 |
| S. MICHEL : Histoire d'une possession diabolique .....                                                                                      | 267 |
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : À la recherche du « médiateur plastique » et d'une « religion nouvelle » .....                                  | 284 |
| JEANNIARD DU DOT : Les démons devant la nature et la science : Chapitre I (suite). — II. Les démons troublent la science de la nature ..... | 301 |
| Ch <sup>ne</sup> G... : Glanes spirites .....                                                                                               | 311 |

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1907.

|                                                                                                       |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. MICHEL : L'hypnotisme dans le traitement des habitudes vicieuses .....                             | 321 |
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : La famille Hernadec .....                                                 | 337 |
| JEANNIARD DU DOT : Les démons devant la nature et la science : Chapitre II (suite) ...                | 354 |
| Ch <sup>ne</sup> G... : Glanes spirites .....                                                         | 370 |
| Échos du monde invisible : X. — Des cloches qui sonnent toutes seules .....                           | 379 |
| — Âmes du purgatoire : I. Assistance donnée par une âme du purgatoire. — II. Demande de prières ..... | 380 |

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1907.

|                                                                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. MICHEL : Le magnétisme jugé par la Vénérable Catherine Emmerich .....                                        | 385 |
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : Lourdes et Baraduc .....                                                            | 403 |
| JEANNIARD DU DOT : Les démons devant la nature et la science : Chapitre III. La nature résiste aux démons ..... | 422 |
| SIMMIAS : Le sixième âge de l'Église (fin) .....                                                                | 432 |
| A. J. D. : Le D <sup>r</sup> Baraduc, grand homme d'Église ! .....                                              | 447 |

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 JANVIER 1908.

|                                                                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| D <sup>r</sup> MARTINEZ : Autour du surnaturel : Oppression diabolique. Possessions de païens. Possessions de catéchumènes ..... | 449 |
| JEANNIARD DU DOT : Les démons devant la nature et la science : Chapitre III (fin) ...                                            | 465 |
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : Glanes spirites .....                                                                                | 479 |
| S. MICHEL : Une maison hantée devant la justice .....                                                                            | 500 |
| — La grêle merveilleuse de Remiremont .....                                                                                      | 512 |

9<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1908.

|                                                                                                     |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. MICHEL : Mémoires d'un possédé volontaire .....                                                  | 513 |
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : L'occultisme objectif est-il prouvé par les plaques de M. Baraduc ? ... | 545 |

|                                               |     |
|-----------------------------------------------|-----|
| JEANNIARD DU DOT : L'envoûtement .....        | 563 |
| Ch <sup>ne</sup> G... : Glanes spirites ..... | 573 |
| S. M... : Une maison hantée à Ancône .....    | 576 |

10<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MARS 1908.

|                                                                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. MICHEL : Les Esprits et Victor Hugo : Les tables parlantes de Victor Hugo. Le subconscient et l'être collectif ..... | 577 |
| D <sup>r</sup> MARTINEZ : Lutte héroïque soutenue contre un Esprit malfaisant .....                                     | 597 |
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : M <sup>me</sup> Guyon et le préternaturel .....                                             | 608 |
| JEANNIARD DU DOT : Occultisme et spiritisme .....                                                                       | 621 |
| Abbé GUENIOT : Encore les grêlons-médallions de Remiremont .....                                                        | 637 |

11<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 AVRIL 1908.

|                                                                                                                                                                                                       |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : Lourdes : Réponse aux « Annales des Sciences psychiques » .....                                                                                                           | 641 |
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : M <sup>me</sup> Guyon et le préternaturel (suite) .....                                                                                                                   | 656 |
| JEANNIARD DU DOT : Occultisme et spiritisme (suite) .....                                                                                                                                             | 670 |
| JEANNIARD DU DOT : Les théories aux prises avec Les faits : Lombroso et le spiritisme. M <sup>lle</sup> Smith, peintre réincarné. Le dédoublement du corps humain. Psychomètres et psychométrie ..... | 680 |
| A. J. D. : Apparition d'une âme du purgatoire .....                                                                                                                                                   | 691 |
| Ch <sup>ne</sup> G... : Glanes spirites .....                                                                                                                                                         | 698 |

12<sup>e</sup> LIVRAISON. — 15 MAI 1908.

|                                                                                                                                                |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| S. MICHEL : Sorciers et possessions en Savoie : I. Sorciers de Savoie. II. Obsession diabolique en Haute-Savoie .....                          | 705 |
| JEANNIARD DU DOT : Pressentiments ou prémonitions.....                                                                                         | 711 |
| D <sup>r</sup> MARTINEZ : Autour du surnaturel : Un crucifix qui saigne (?). Curieux cas d'introscopie. La tonne « enchantée » d'Aubière ..... | 724 |
| JEANNIARD DU DOT : Michelet et Jeanne d'Arc .....                                                                                              | 735 |
| Ch <sup>ne</sup> GOMBAULT : Glanes spirites .....                                                                                              | 750 |
| Correspondance .....                                                                                                                           | 759 |
| Bibliographie .....                                                                                                                            | 764 |



